PONSON DU TERRAIL

ROCAMBOLE

L'HÉRITAGE MYSTÉRIEUX

"Les chefs-d'œuvre populaires"

EDITIONS ROUFF, PARIS

Pierre Alexis Ponson du Terrail

ROCAMBOLE

L’HÉRITAGE MYSTÉRIEUX

LES DRAMES DE PARIS – 1re série

La Patrie – 21 janvier au 4 octobre 1857 – 58 épisodes
E. Dentu *Les Drames de Paris* (3 volumes) 1866

PROLOGUE

I

C’était en 1812.

La Grande Armée effectuait sa retraite, laissant derrière elle Moscou et le Kremlin en flammes, et la moitié de ses bataillons dans les flots glacés de la Bérésina.

Il neigeait…

De toutes parts, à l’horizon, la terre était blanche et le ciel gris.

Au milieu des plaines immenses et stériles se traînaient les débris de ces fières légions, naguère conduites par le nouveau César à la conquête du monde, que l’Europe coalisée n’avait pu vaincre, et dont triomphait à cette heure le seul ennemi capable de les faire reculer jamais : le froid du nord.

Ici, c’était un groupe de cavaliers raidis sur leur selle et luttant avec l’énergie du désespoir contre les étreintes d’un sommeil mortel. Là, quelques fantassins entouraient un cheval mort qu’ils se hâtaient de dépecer, et dont une bande de corbeaux voraces leur disputaient les lambeaux.

Plus loin, un homme se couchait avec l’obstination de la folie, et s’endormait avec la certitude de ne se point réveiller.

De temps à autre, une détonation lointaine se faisait entendre ; c’était le canon des Russes. Alors les traînards se remettaient en route, dominés par le chaleureux instinct de la conservation.

Trois hommes, trois cavaliers, s’étaient groupés à la lisière d’un petit bois, autour d’un amas de broussailles qu’ils avaient à grand’peine dépouillés de leur couche de neige durcie, et auxquelles ils avaient mis le feu.

Chevaux et cavaliers entouraient le brasier, les hommes accroupis et les jambes croisées, les nobles animaux la tête basse et l’œil fixe.

Le premier de ces trois hommes portait un lambeau d’uniforme encore recouvert des épaulettes de colonel. Il pouvait avoir trente-cinq ans ; il était de haute taille, d’une mâle et noble figure, et son œil bleu respirait à la fois le courage et la bonté.

Il avait le bras droit en écharpe, et sa tête était enveloppée de bandelettes sanglantes. Une balle russe lui avait fracassé le coude, un coup de sabre lui avait ouvert le front d’une tempe à l’autre.

Le second de ces trois personnages avait dû être capitaine, si l’on en croyait son uniforme en haillons ; mais, à cette heure, il n’y avait plus ni colonels, ni capitaines, ni soldats.

La Grande Armée n’était plus qu’un triste amas d’hommes en haillons, fuyant l’âpre bise du nord bien plus que les hordes du Don et du Caucase, déchaînées à leur poursuite comme une bande affamée de loups et d’oiseaux de proie.

Ce dernier était également un jeune homme, au front bas, au teint olivâtre, au regard mobile et indécis ; ses cheveux noirs trahissaient l’origine méridionale ; à son accent traînant et à la vivacité de ses gestes, on devinait un de ces Italiens si nombreux, sous le premier Empire, dans l’armée française.

Plus heureux que son chef, le capitaine n’était point blessé, et il avait supporté plus facilement jusque-là les atteintes mortelles de ce froid terrible qui refoulait vers le sud les audacieuses légions de César.

Le troisième enfin de cette petite bande était un soldat, un simple hussard de la garde, dont le jeune, rude et mâle visage prenait parfois une expression farouche quand le canon des Russes tonnait dans le lointain, tandis qu’il devenait tout à coup anxieux et caressant si son regard s’arrêtait sur son chef épuisé et tout sanglant.

C’était le soir, la nuit tombait, et les brumes du crépuscule commençaient à confondre la terre blanche et le ciel gris.

– Passerons-nous la nuit ici, Felipone ? demanda le colonel au capitaine italien. Je me sens bien faible et bien las, ajouta-t-il, et mon bras me fait horriblement souffrir.

– Mon colonel, s’écria vivement Bastien, le hussard, avant que l’Italien eût répondu, il faut repartir, le froid vous tuerait.

Le colonel regarda tour à tour le soldat et le capitaine.

– Croyez-vous ? dit-il.

– Oui, oui ! répéta le hussard avec la vivacité de l’homme convaincu.

Quant au capitaine italien, il paraissait réfléchir.

– Eh bien, Felipone ? insista le colonel.

– Bastien a raison, répondit le capitaine, il faut remonter à cheval et marcher aussi longtemps que possible. Ici, nous finirions par nous endormir, et pendant notre sommeil le brasier s’éteindrait, et nul de nous ne se réveillerait plus… D’ailleurs, écoutez… les Russes approchent… j’entends le canon.

– Oh ! misère ! murmura le colonel d’une voix sourde ; qui m’eût dit jamais que nous en serions réduits à fuir devant une poignée de Cosaques !… Oh ! le froid… le froid !… quel ennemi acharné et terrible !… Mon Dieu ! si je n’avais pas froid…

Et le colonel s’était accroupi devant le brasier et cherchait à ranimer ses membres engourdis.

– Tonnerre et sang ! grommela Bastien, le hussard ; je n’aurais jamais cru que mon colonel, un vrai lion… se laisserait ainsi abattre par cette gueuse de bise qui siffle sur la neige durcie.

Le soldat, en parlant ainsi tout bas, enveloppait le colonel d’un regard plein d’amour et de respect.

La face de l'officier était devenue livide et trahissait ses horribles souffrances ; tout son corps grelottait et tremblait, et la vie, chez lui, semblait s'être concentrée tout entière dans ses yeux, qui conservaient leur expression de douce et calme fierté.

– Eh bien, reprit-il, partons, puisque vous le voulez, mais laissez-moi me réchauffer un instant encore. Quel horrible froid !… Ah ! je souffre, comme je n'ai jamais souffert… et puis je meurs de sommeil… Mon Dieu ! si je pouvais dormir une heure… rien qu'une heure !

Le capitaine italien et le hussard se consultèrent du regard.

– S'il s'endort, murmura Felipone, nous ne pourrons plus le réveiller et le remettre en selle.

– Eh bien, répondit le courageux Bastien, se penchant à l'oreille du capitaine, je l'emporterai tout endormi. Je suis fort, moi, et pour sauver mon colonel… ah ! je deviendrais un Hercule.

Le capitaine, la tête penchée en arrière, semblait écouter des bruits lointains :

– Les Russes sont à plus de trois lieues, dit-il enfin, la nuit approche, et ils camperont bien certainement avant d'arriver jusqu'à nous. Puisque le colonel veut dormir, laissons-le dormir ; nous veillerons, nous.

Le colonel entendit ces derniers mots, et il tendit la main à l'Italien.

– Merci, Felipone, dit-il, merci, ami ; tu es bon et courageux, toi, tu ne te laisses pas abattre par ce gredin de vent du nord. Oh ! le froid !

Et le colonel prononçait ces derniers mots avec l'accent de la terreur.

– Mais je ne suis point blessé, moi, répondit l'Italien, et il est tout simple que je souffre moins.

– Ami, reprit le colonel tandis que le hussard jetait dans le brasier tout ce qu'il trouvait de broussailles et de branches mortes autour de lui, j'ai trente-cinq ans. Soldat à seize ans, j'étais colonel à trente, c'est te dire que j'ai été brave et patient. Eh bien, mon énergie, mon courage, tout, jusqu'à l'indifférence avec laquelle j'acceptais les privations sans nombre de notre noble et dur métier, tout vient échouer contre cet ennemi mortel qu'on appelle le froid. J'ai froid !… Comprends-tu ?

» En Italie, j'ai passé treize heures sur un champ de bataille sous un monceau de cadavres, la tête dans le sang, les pieds dans la boue.

» En Espagne, au siège de Saragosse, je suis monté à l'assaut avec deux balles dans la poitrine ; à Wagram, je suis resté a cheval jusqu'au soir, la cuisse traversée d'un coup de baïonnette. Eh bien, aujourd'hui, je ne suis plus qu'un corps sans âme, un homme à moitié mort… un lâche qui fuit un ennemi qu'il méprise ! les Cosaques ! Et tout cela parce que j'ai froid !…

– Armand… Armand, courage ! dit le capitaine, nous ne serons pas toujours en Russie… nous regagnerons des climats moins durs… nous reverrons le soleil… et les lions sortiront alors de leur torpeur…

Le colonel Armand de Kergaz, c'était son nom, hocha tristement la tête.

– Non, dit-il, je ne reverrai ni le soleil, ni la France… Encore quelques heures de cet horrible froid, et je suis mort !

– Armand ! – Mon colonel ! exclamèrent en même temps le capitaine et le hussard.

– Je meurs de froid, murmura le colonel avec un sourire navré, de froid et de sommeil.

Et comme sa tête s'inclinait sur sa poitrine, et que cette torpeur invincible qui coûta la vie à tant de nobles cœurs, dans cette lamentable retraite de Russie, commençait à s'emparer de lui, le colonel fit un suprême effort, rejeta vivement la tête en arrière, et dit :

– Non, non, je ne peux pas dormir encore ; il faut que je songe à ceux qui sont là-bas.

Et son regard était tourné vers l'horizon, dans la direction de la France.

– Amis, continua-t-il, en s'adressant à la fois au soldat fidèle et dévoué et au capitaine, vous me survivrez tous deux, sans doute, et vous garderez mon souvenir. Eh bien, écoutez, je vous confie ma volonté dernière, je vous recommande ma femme et mon enfant.

Il tendit de nouveau la main au capitaine Felipone, et poursuivit :

– J'ai laissé là-bas, dans notre France aimée, une femme de dix-neuf ans et un enfant qui venait de naître. Bientôt peut-être, la femme sera veuve et l'enfant orphelin.

– Armand ! Armand ! dit le capitaine, ne parle donc point ainsi ; tu vivras !

– Oh ! je voudrais vivre ! murmura-t-il ; vivre et les revoir tous deux !…

L'œil du colonel étincelait, tandis qu'il parlait ainsi d'espérance et d'ardent amour.

– Mais, reprit-il avec un triste sourire, je puis mourir, aussi… et la veuve et l'orphelin ont besoin de protecteurs.

– Ah ! colonel, s'écria Bastien, vous savez bien que, s'il vous arrivait malheur, votre hussard donnerait sa vie seconde à seconde, et son sang jusqu'à la dernière goutte, pour votre femme et votre enfant.

– Merci ! dit le colonel, je compte sur toi.

Puis il regarda l'Italien.

– Et toi, dit-il, toi, mon vieux camarade, mon ami, mon frère ?

Le capitaine tressaillit, et un nuage passa sur son front. On eût dit que de lointains souvenirs venaient d'être évoqués chez lui par les dernières paroles du colonel.

– Tu viens de le dire, Armand, répondit-il ; ne suis-je pas ton camarade, ton ami, ton frère ?

– Eh bien, si je meurs, reprit le colonel, tu seras l'appui de ma femme, le père de mon enfant.

Une vive rougeur monta, à ces mots, au visage du capitaine ; mais le colonel n'y prit garde, et il ajouta :

– Je sais que tu aimais Hélène, et tu sais bien aussi que nous la laissâmes libre de choisir entre nous deux. Plus heureux que toi, je fus l'élu de son cœur, et je te remercie d'avoir accepté ce sacrifice et d'être demeuré l'ami de celui qui fut ton rival.

Le capitaine avait les yeux baissés. Une pâleur mate venait de succéder à l'incarnat de son front, et si son interlocuteur eût eu tout son sang-froid et n'eût été dominé par ce mélange atroce de souffrances morales et de douleurs physiques, il eût compris qu'une lutte violente s'élevait dans le cœur de l'Italien, torturé par un souvenir.

– Si je meurs, acheva le colonel, tu l'épouseras… Tiens…

En prononçant ce dernier mot, le colonel ouvrit son uniforme et tendit un pli cacheté à Felipone.

– Voilà mon testament, dit-il ; je l'ai écrit au début de notre malheureuse campagne, et agité d'un étrange pressentiment. Par ce testament, mon ami, je te laisse la moitié de ma fortune, si tu consens à épouser ma veuve.

De pâle qu'il était, le capitaine devint livide, un tressaillement nerveux s'empara de tout son corps, et il étendit vers le testament une main convulsive.

– Sois tranquille, Armand, murmura-t-il d'une voix sourde, s'il t'arrivait malheur, je t'obéirais… Mais tu vivras, ajouta-t-il, tu reverras ton Hélène, pour laquelle je n'éprouve plus désormais qu'une vive et respectueuse amitié.

– J'ai froid, répéta le colonel, avec la conviction d'un homme qui croit à sa mort prochaine.

Et sa tête s'inclina de nouveau sur sa poitrine, et le sommeil le prit avec une ténacité tyrannique.

– Laissons-le dormir quelques heures, dit le capitaine à Bastien, nous veillerons.

– Gueuse de bise ! murmura Bastien avec colère, et tout en aidant l'Italien à coucher le colonel en travers du brasier et à le couvrir de lambeaux de vêtements et de couvertures qu'ils possédaient encore.

Cinq minutes après, le colonel Armand de Kergaz dormait profondément.

Bastien, l'œil attaché sur lui, avec la caressante fixité du chien fidèle, alimentait sans cesse le brasier, et veillait à ce qu'aucune étincelle, aucun charbon ardent ne tombât sur son chef endormi.

Quant au capitaine, il avait la tête dans ses mains ; son regard était baissé, et mille pensées confuses s'agitaient sans doute dans son cerveau.

Cet homme, pour lequel le colonel avait une aveugle amitié, possédait tous les vices des peuples dégénérés. Avide et vindicatif, il était souple et insinuant avec tout le monde. Soldat de fortune, il avait eu l'art de se lier dans l'armée française avec des officiers riches et titrés. Ne possédant pas une obole, il n'avait que des amis millionnaires.

Felipone était devenu capitaine bien plus par la force des choses, en un temps où la mort faisait une ample moisson d'officiers, que par sa propre bravoure.

Il avait bien assisté à plusieurs batailles, mais jamais on ne l'y avait vu s'y distinguer personnellement. Peut-être n'était-ce point un lâche ; mais, à coup sûr, ce n'était pas un homme brave jusqu'à la témérité.

Felipone et le colonel Armand étaient amis depuis quinze années. Capitaines tous deux, trois ans auparavant, ils avaient rencontré à Paris mademoiselle Hélène Durand, fille d'un fournisseur des armées, belle et charmante jeune fille dont ils s'éprirent tous les deux. Hélène avait choisi le colonel.

De ce jour, Felipone jura à son ami cette haine violente et terrible qui ne peut germer que dans un cœur méridional, haine concentrée et muette, dissimulée sous les dehors de la plus cordiale affection, mais implacable, mortelle, et qui devait éclater au premier moment favorable. Vingt fois durant la campagne, au milieu d'une mêlée, Felipone avait ajusté le colonel dans l'ombre et la fumée du combat.

Vingt fois il avait hésité, cherchant une vengeance plus complète et plus cruelle que cet assassinat.

Or, cette vengeance, l'Italien venait de la trouver enfin, et il la méditait froidement, tandis que le colonel dormait sous le regard dévoué de Bastien.

– Le fou ! pensait Felipone qui jetait de temps à autre un sombre coup d'œil à l'officier endormi, le fou ! il vient de me donner à la fois son argent, à moi qui suis pauvre, et sa femme, à moi qu'elle a repoussé… On ne saurait prononcer plus éloquemment son arrêt de mort.

Le regard du capitaine s'arrêta l'espace d'une seconde sur Bastien.

– Cet homme me gêne, se dit-il, tant pis pour lui !

Et Felipone se dressa et s'approcha de son cheval.

– Que faites-vous, capitaine ? demanda le hussard.

– Je veux vérifier les amorces de mes pistolets.

– Ah ! dit Bastien.

– Avec cette neige du diable, poursuivit tranquillement le capitaine, il ne serait pas étonnant que les bassinets eussent pris de l'humidité, et si les Cosaques arrivaient…

Felipone mit à ces mots les mains sur les fontes, en retira un pistolet et en fit jouer négligemment la batterie.

Bastien le regardait tranquillement et sans défiance aucune.

– La poudre est sèche, dit le capitaine, le silex est en bon état. Passons à un autre.

Et il prit un second pistolet, qu'il vérifia avec le même soin.

– Sais-tu, dit-il tout à coup en regardant le hussard, que j'ai une adresse merveilleuse au tir de cette arme.

– C'est bien possible, capitaine.

– À trente pas, continua tranquillement Felipone, dans un duel, je touchais mon homme au cœur, et je le tuais toujours raide.

– Ah ! murmura Bastien avec distraction, et tout entier à ses fonctions de veilleur de nuit.

– Il y a mieux, poursuivit le capitaine, j'ai fait plusieurs fois le pari de crever un œil à mon adversaire, le gauche ou le droit, et j'ai toujours fait mouche… Mais, vois-tu, ami Bastien, le plus simple est de viser au cœur, on tue raide.

Et le capitaine abaissa le canon de son pistolet.

– Que faites-vous ? s'écria vivement Bastien, qui fit un saut en arrière.

– Je vise au cœur, répondit froidement Felipone, qui ajusta le soldat en disant : Je ne veux pas te faire souffrir.

Et il fit feu, ajoutant :

– Tu me gênais, mon garçon ; tant pis pour toi !

Un éclair illumina la nuit, une détonation se fit entendre, suivie d'un cri de douleur, et le hussard tomba à la renverse.

À ce bruit, à ce cri, le colonel fut brusquement arraché à son léthargique sommeil, et il se souleva à demi, croyant avoir affaire aux Russes.

Mais Felipone, qui s'était armé du second pistolet, lui appuya soudain son genou sur la poitrine et le renversa brutalement sur le sol, où il le tint couché.

Alors le colonel, stupéfait de cette brusque agression, put voir penchée sur lui la figure grimaçante et railleuse de son ennemi, animée d'un féroce sourire, et ce sourire lui révéla, avec la rapidité de l'éclair, toute la bassesse, toute la cruelle infamie de cet homme en qui il avait cru.

– Ah ! ah ! ricana l'Italien, tu as été assez niais, colonel Armand de Kergaz, pour croire à l'amitié de l'homme à qui tu avais volé la femme qu'il aimait… et tu as été assez niais pour t'imaginer qu'il te le pardonnerait jamais ! Ah ! tu as poussé la sottise et la stupidité jusqu'à faire ton testament, suppliant ce cher ami d'épouser ta veuve et d'accepter la moitié de ta fortune !… Et puis, tu t'es endormi tranquillement avec l'espoir de te réveiller, de voir luire des jours meilleurs et de rejoindre cette femme et cet enfant, objets de ta sollicitude ardente !… Triple sot !… Eh bien, non, acheva le capitaine, tu ne les reverras pas, et tu vas te rendormir pour toujours, cher ami !

Et le capitaine dirigea le canon de son pistolet vers le front d'Armand de Kergaz.

Celui-ci, dominé par l'instinct de la conservation, essaya de se débarrasser de son étreinte, de secouer ce genou qui pesait sur lui.

Mais Felipone le tint cloué à terre et lui dit :

– C'est inutile, mon colonel, il faut rester ici.

– Lâche ! murmura Armand de Kergaz, dont l'œil étincela de mépris.

– Sois tranquille, Armand, ton vœu sera accompli : j'épouserai ta veuve, je porterai ton deuil, et le monde me verra te pleurer éternellement. Je suis homme à observer les convenances.

Et le pistolet toucha le front du colonel, maintenu immobile sous le genou de l'Italien, et celui-ci fit feu avec le même sang-froid qu'il en avait mis tout à l'heure à tirer sur le hussard fidèle.

La balle brisa le crâne au colonel Armand de Kergaz, et les débris de sa cervelle rejaillirent sanglants sur les mains de l’assassin.

Bastien était étendu tout auprès dans une mare de sang, et le crime de l’Italien n’avait eu d’autre témoin que Dieu.

II

Quatre ans après la scène terrible que nous venons de raconter, c’est-à-dire au mois de mai 1816, nous aurions retrouvé le capitaine Felipone colonel et l’heureux époux de madame Hélène de Kergaz.

Le colonel habitait, durant l’été, une belle terre d’apparence seigneuriale, située en Bretagne, aux limites extrêmes du Finistère. Kerloven, c’était son nom, était une propriété de famille que feu le colonel Armand de Kergaz avait léguée à sa femme.

Le château était bâti au bord de la mer, en haut d’une falaise, et du côté de la terre il dominait une jolie petite vallée bretonne couverte de bruyères roses et bordée de grands bois.

Rien n’était plus sauvage et plus pittoresque, plus isolé et plus charmant d’aspect, que ce vieux manoir féodal complètement restauré dans le goût moderne à l’intérieur, grâce à la fortune immense du colonel Felipone, et auquel, à l’extérieur, on avait conservé son poétique manteau de vétusté.

Un grand parc aux ormes séculaires entourait le château de l’ouest à l’est. La façade était battue en brèche par la mer, cette mer houleuse et grise, aux grandioses colères, qui ronge éternellement les côtes bretonnes.

Une plate-forme, dont la construction remontait aux croisades, s’étendait, de ce côté, d’une tour à l’autre.

En bas, à plusieurs centaines de pieds, grondait le vieil Océan.

Le colonel était arrivé à Kerloven vers la fin d’avril, en compagnie de sa femme, qui touchait au terme d’une grossesse, fruit premier de son nouvel hymen, et d’un enfant de cinq ans environ qui s’appelait Armand, comme son père, l’infortuné colonel de hussards que nous avons vu mourir assassiné par l’Italien.

Le colonel Felipone avait été fait comte par la Restauration, ce qui faisait que la veuve de M. de Kergaz, qui était gentilhomme de la vieille roche, avait conservé ainsi son titre de comtesse.

Le comte, – nous appellerons ainsi désormais l’Italien, – le comte, disons-nous, passait son temps à chasser dans les environs, et s’était lié avec tous les hobereaux d’alentour.

La comtesse vivait dans la retraite la plus absolue.

Certes, ceux qui avaient connu jadis à la cour de l’empereur Napoléon la brillante et belle Hélène de Kergaz auraient eu peine à la reconnaître dans cette femme pâle et flétrie, au regard navré, à la démarche emplie de mornes lassitudes, au sourire triste et résigné.

Quatre années plus tôt, madame de Kergaz, qui depuis plusieurs mois était en proie à une mortelle inquiétude sur le sort de son mari, avait vu entrer chez elle, un matin, le

capitaine Felipone tout vêtu de noir.

Le capitaine, on le sait, avait aimé Hélène ; mais son amour n'avait eu d'autre résultat que celui d'inspirer à la jeune femme une aversion profonde pour cet homme, dont elle devinait instinctivement la nature fausse et perverse.

Bien souvent, depuis son mariage, elle avait essayé d'ouvrir les yeux à M. de Kergaz sur son amitié pour l'Italien ; malheureusement, le colonel avait pour lui une aveugle affection que rien n'aurait su altérer.

À la vue du capitaine, la comtesse avait poussé un cri, devinant un malheur.

Felipone s'était approché d'elle lentement ; il avait pris ses deux mains dans les siennes, et dit, en essuyant une larme hypocrite :

– Dieu est sévère pour nous, madame : il nous a pris, à vous, votre époux ; à moi, mon ami. Pleurons ensemble…

Ce ne fut que quelques jours plus tard que la malheureuse veuve prit connaissance du testament de son mari, de ce testament où il la suppliait, l'insensé ! d'épouser celui qui devait être son meurtrier, et de donner un second père à son enfant.

Mais l'aversion de la comtesse pour Felipone était si grande, qu'elle se révolta et lui refusa sa main.

L'Italien était souple et patient : il parut s'étonner du vœu de son ami défunt ; il se déclara indigne de prendre sa place. Il sollicita l'humble faveur de demeurer le simple protecteur, l'ami dévoué de la pauvre veuve, le tuteur du jeune orphelin.

Et pendant trois années, cet homme joua si bien son rôle, il se montra si affectueux, si bon, si plein de dévouement et d'abnégation, qu'il finit par désarmer la comtesse ; elle crut s'être trompée et l'avoir mal jugé.

Puis, les revers de l'ère impériale arrivèrent.

Madame de Kergaz était de naissance entachée de roture, elle était la veuve d'un officier de l'empire, elle se trouva en butte à quelques persécutions ; plus que jamais elle comprit cet isolement terrible de la veuve qui est mère et qui se doit à son fils.

Felipone était devenu courtisan, il était bien en cour, et il pouvait beaucoup pour l'avenir de l'orphelin.

Cette dernière considération triompha en sa faveur dans l'esprit de la comtesse ; elle finit par céder à ses instances : elle épousa l'Italien.

Mais, chose bizarre, elle n'eut pas plus tôt lié son existence à celle de cet homme, que l'aversion première qu'il lui avait inspirée, et qu'il était parvenu à éteindre, se ranima vivace au fond du cœur de la comtesse.

Puis, le colonel, ayant atteint son but, jugea désormais inutile de continuer son rôle de longue et patiente hypocrisie. Son naturel haineux, son caractère sauvage et vindicatif reprirent insensiblement le dessus, et il parut vouloir se venger des premiers dédains d'Hélène.

Alors commença pour la pauvre femme cette vie d'isolement et de larmes qui cache ses cruels mystères sous la tyrannie conjugale. Felipone sourit à sa femme au grand jour du monde, et devint son bourreau dans l'ombre de l'intimité. Le misérable inventa des tortures sans nom pour cette noble femme qui avait cru en lui un seul jour.

Sa haine jalouse s'étendit jusqu'à l'enfant qui lui rappelait le premier époux de la comtesse, et lorsque cette dernière fut sur le point de devenir mère, l'Italien osa faire l'infâme calcul que voici :

– Si le petit Armand mourait, mon enfant hériterait d'une fortune immense… Et il est si facile qu'un enfant de quatre ans vienne à mourir !…

C'était en méditant cette pensée que le comte Felipone était arrivé à Kerloven.

La comtesse, dévorant ses larmes, vivait donc à Kerloven dans une retraite absolue, consacrant tous ses soins à son enfant, tandis que son mari menait joyeuse vie.

Un soir, – on était alors à la fin de mai, – elle avait laissé le jeune Armand jouant sur la plate-forme du manoir, et, dominée par ce besoin de prière et de recueillement qu'éprouvent les âmes meurtries, elle s'était retirée dans sa chambre pour s'y agenouiller devant un grand christ d'ivoire placé au chevet de son lit.

Elle était demeurée longtemps en prières, et la nuit était venue, une nuit nébuleuse et sombre comme on en voit si souvent sur les côtes brumeuses de la vieille Armorique. Le vent de la mer soufflait avec violence, les vagues agitées grondaient au bas des falaises. La comtesse songea à son fils, et, dominée par un pressentiment sinistre, elle allait quitter sa chambre pour appeler l'enfant, lorsque son mari entra.

Felipone était en habit de chasse, botté et éperonné. Il avait passé sa journée dans les bois voisins, et il paraissait arriver à l'instant même.

À sa vue, la comtesse sentit redoubler cette vague angoisse qui lui serrait le cœur.

– Où est donc Armand ? lui dit-elle avec vivacité.

– J'allais vous le demander, répondit tranquillement le comte ; car je suis étonné de ne point le voir auprès de vous.

La comtesse tressaillit au son de cette voix hypocrite, et son serrement de cœur s'en accrut encore.

– Armand ! Armand ! appela la comtesse en ouvrant la croisée qui donnait sur la plate-forme.

L'enfant ne répondit pas.

– Armand ! mon petit Armand ! répéta la mère avec angoisse.

Même silence.

Une lampe placée sur un guéridon n'éclairait qu'imparfaitement cette vaste pièce, à laquelle on avait laissé ses vieilles tentures, ses meubles de chêne noirci et son cachet de vétusté. Cependant un de ses reflets tomba sur le front bruni de l'Italien, et il sembla à la comtesse qu'une pâleur livide le couvrait.

– Mon enfant ! répéta-t-elle avec anxiété ; qu'avez-vous fait de mon enfant ?

– Moi ? répondit le comte avec un léger tressaillement dans la voix qui n’échappa point à la mère inquiète ; mais je ne l’ai pas vu, votre enfant, je descends de cheval à l’instant même.

En prononçant ces derniers mots, l’accent troublé de l’Italien avait retrouvé son intonation habituelle et un calme parfait.

Mais la comtesse ne s’élança pas moins au dehors, agitée des plus sinistres pensées, et appelant :

– Armand ! Armand ! où est Armand ?

III

Vingt minutes auparavant, le comte Felipone était arrivé de la chasse et avait mis pied à terre dans la cour de Kerloven.

Le domestique du château était peu nombreux et se composait d'une dizaine de serviteurs tout au plus, y compris le piqueur et les deux valets de chiens. Ces trois derniers demeuraient dans la cour, occupés au chenil et aux écuries ; les autres étaient disséminés dans le château.

Le comte gravit donc le grand escalier du manoir sans rencontrer personne sur son passage, et arriva à l'entrée d'une longue galerie qui régnait tout alentour du premier étage, conduisant de droite et de gauche aux divers appartements, et ouvrant par une porte vitrée sur la plate-forme.

Cette plate-forme était la promenade favorite de l'Italien. Il y venait d'ordinaire, après le déjeuner ou le dîner, fumer un cigare et jeter un regard rêveur et distrait sur la mer.

La porte vitrée était entr'ouverte ; machinalement Felipone en franchit le seuil.

Il était alors presque nuit. Un dernier rayon crépusculaire glissait à l'horizon et séparait encore les vagues extrêmes de l'Océan du dernier nuage du ciel. Le bruit de la mer se heurtant au pied de la falaise montait jusqu'à la plate-forme comme un sourd murmure.

Le comte fit trois pas et trébucha. Son pied venait de rencontrer un objet qui rendit un bruit sec à ce contact. C'était un cheval de bois avec lequel jouait l'enfant.

Felipone fit quelques pas encore, et, aux dernières et mourantes lueurs du soir, il aperçut l'enfant adossé au parapet de la plate-forme, dans un coin, et parfaitement immobile.

Armand, lassé de jouer avec son cheval de bois, s'était assis un moment pour se reposer, puis le sommeil était venu, ce sommeil invincible qui s'empare brusquement de l'enfance, et il dormait profondément.

À la vue de l'enfant, le comte s'arrêta tout à coup.

Il avait chassé seul tout le jour. La solitude est mauvaise conseillère pour ceux que tourmente une pensée criminelle.

Pendant cinq ou six heures, Felipone avait chevauché sous les vertes coulées de ces vastes forêts de Bretagne où le silence est si profond, l'isolement si complet.

Il avait perdu la chasse, il avait cessé d'entendre la voix des chiens, et peu à peu, en proie à une vague rêverie, il avait laissé flotter la bride sur le cou de son cheval.

Alors était revenue, ardente et tenace, cette pensée qui l'obsédait depuis que la comtesse était enceinte.

Le petit Armand, s'était-il dit, aura un jour vingt et un ans, et toute la fortune de son père lui reviendra. S'il mourait, sa mère hériterait de lui, et mon enfant à moi hériterait de sa mère.

Et, une fois encore, l'Italien avait caressé le rêve infâme de la mort de l'enfant. Or, voici qu'à son retour le premier être qui s'offrait à lui c'était cet enfant, cet enfant endormi là, dans ce lieu solitaire, loin de tout le monde, à cette heure nocturne où la pensée d'un crime germe si aisément dans une âme avilie.

Le comte n'éveilla point l'enfant, mais il s'accouda sur le parapet de la plate-forme et pencha la tête.

En bas, à plus de cent toises, les vagues moutonnaient, couronnées d'une écume blanche, et ces vagues pouvaient servir de cercueil.

Felipone se retourna, et d'un regard rapide explora la plate-forme.

La plate-forme était déserte, et l'obscurité de la nuit commençait à l'envelopper.

La grande voix de la mer montait jusqu'à lui et semblait lui dire : « L'Océan ne rend point ce qu'on lui confie. »

Un éclair infernal traversa l'esprit de cet homme, une tentation terrible le mordit au cœur.

– Il aurait pu se faire, murmura-t-il, que l'enfant, curieux de regarder la mer, eût escaladé le parapet qui n'a pas plus de trois pieds de hauteur ; il aurait pu se faire encore qu'il se fût assis imprudemment sur le parapet, et que, là, il se fût endormi, comme il s'est endormi au pied du parapet. Puis, en dormant, il aurait perdu l'équilibre…

Un sinistre sourire glissa sur les lèvres blêmes de l'Italien :

– Et alors, acheva-t-il, alors, mon enfant à moi n'aurait pas de frère, et je n'aurais plus à rendre des comptes de tutelle.

En prononçant ces derniers mots, le comte se pencha de nouveau vers la mer.

Les flots grondaient sourdement et semblaient lui dire : « Envoie-nous cet enfant qui te gêne, nous le garderons fidèlement et lui ferons un joli linceul d'algues vertes. »

Puis encore il jeta un second regard autour de lui, ce regard investigateur et rapide du criminel qui craint d'être épié. Le silence, l'obscurité, la solitude lui disaient : « Nul ne te verra, nul n'attestera jamais devant un tribunal humain que tu as assassiné un pauvre enfant ! »

Et alors le comte fut pris de vertige et n'hésita plus.

Il fit un pas encore, prit dans ses bras l'enfant endormi, et lança la frêle créature par-dessus le parapet.

Deux secondes après, un bruit sourd qui monta des profondeurs de l'Océan lui apprit que la vague avait reçu et englouti sa proie.

L'enfant n'avait pas même jeté un cri en s'éveillant dans le vide.

Pendant quelques minutes, Felipone demeura immobile et saisi d'une étrange fièvre à la place même où il avait commis son forfait ; puis le misérable eut peur et voulut fuir ; puis encore le sang-froid qui caractérise les grands criminels lui revint, et il comprit qu'il se trahirait s'il fuyait. Alors, d'un pas mal assuré encore, mais déjà le front calme, il quitta la plate-forme sur la pointe du pied et se dirigea vers l'appartement de sa femme, laissant enfin résonner ses éperons et le talon de ses bottes fortes sur les dalles de la galerie.

IV

La comtesse s’était précipitée hors de sa chambre, demandant son fils à tous les échos, et son mari l’avait suivie, manifestant à son tour une vive inquiétude, car l’enfant avait coutume de revenir à sa mère aussitôt qu’il avait joué.

Les cris de la comtesse eurent bientôt mis tout le château en rumeur. Les domestiques accoururent. Aucun n’avait vu le petit Armand depuis l’instant où sa mère l’avait laissé sur la plate-forme.

On explora le château, le jardin, le parc ; l’enfant n’était nulle part.

Deux heures s’écoulèrent au milieu de ces recherches infructueuses. La comtesse, éperdue, tordait ses mains de désespoir, et son œil ardent semblait vouloir scruter jusqu’au fond du cœur de Felipone, qu’elle regardait déjà comme le meurtrier de son fils, et deviner ainsi ce qu’il en avait fait.

Mais l’Italien jouait si bien l’affliction la plus profonde, il y avait dans sa voix et dans son geste tant de naïf désespoir et d’étonnement, que la mère, une fois de plus, crut qu’elle obéissait à cette insurmontable aversion qu’elle éprouvait pour son mari, en l’accusant de la disparition de son fils.

Tout à coup un domestique arriva tenant à la main le petit chapeau de l’enfant orné d’une plume blanche, et qui était tombé de sa tête à la rive de la plate-forme durant son sommeil.

– Ah ! le malheureux ! exclama Felipone avec un accent auquel se méprit la pauvre mère, il aura escaladé le parapet…

Mais au moment où la comtesse reculait d’épouvante à ces paroles et à la vue de cet objet qui semblait en confirmer la sinistre vérité, un homme apparut sur le seuil de la salle où se trouvaient alors les deux époux, et, à la vue de cet homme, le comte Felipone recula frappé de stupeur et devint livide.

V

Le personnage qui venait d'apparaître était un homme d'environ trente-six ans, vêtu d'une longue redingote bleue ornée d'un ruban rouge, et comme en portaient alors les soldats de l'Empire mis de côté par la Restauration.

Cet homme était de haute taille, un feu sombre brillait dans son regard, éclairant d'un reflet indigné son visage pâle de courroux.

Il fit trois pas à la rencontre de Felipone, qui reculait épouvanté, étendit la main vers lui, et lui cria :

– Assassin ! assassin !

– Bastien ! murmura Felipone saisi de vertige.

– Oui, répéta le hussard, car c'était lui, Bastien que tu as cru tuer raide, et qui n'est pas mort… Bastien, que les Cosaques ont trouvé gisant dans son sang, une heure après ta fuite et ton double crime, et à qui ils ont sauvé la vie… Bastien, prisonnier des Russes pendant quatre ans et qui, libre enfin, vient te demander compte du sang de son colonel dont tes mains sont couvertes…

Et comme Felipone, foudroyé, reculait toujours devant cette apparition terrible, Bastien regarda la comtesse et lui dit :

– Cet homme, madame, ce misérable, il a tué l'enfant comme il a tué le père.

La comtesse comprit.

Alors la mère, éperdue et folle naguère, devint une tigresse en présence de l'assassin de son enfant ; elle s'élança sur lui pour le déchirer avec ses ongles, en criant :

– Assassin ! assassin ! l'échafaud t'attend… je te livrerai moi-même au bourreau !…

Mais alors, comme l'infâme reculait toujours, la mère poussa un cri et sentit remuer quelque chose au fond de ses entrailles…

Elle poussa un cri et s'arrêta, pâle, chancelante, brisée…

L'homme qu'elle voulait dénoncer à la vindicte des lois, l'homme qu'elle voulait traîner sur les marches de l'échafaud, ce misérable, cet infâme était le père de cet autre enfant qui commençait à s'agiter dans ses flancs.

VI

Vers la fin du mois d'octobre de l'année 1840, c'est-à-dire vingt-quatre ans après les événements que nous racontions tout à l'heure, un soir, à Rome, un homme, qu'à sa tournure et à son costume on devinait être Français, traversa le Tibre et gagna le *Transtevere* d'un pas leste. Cet homme était de haute taille, il était jeune et pouvait avoir vingt-huit ans. Sa beauté mâle et hardie, son œil noir, où brillait un regard fier et doux, son large front, où déjà apparaissait ce pli précoce et profond qui n'est point une ride peut-être, mais qui trahit les soucis prématurés et les tristesses mystérieuses du penseur et de l'artiste, cet adorable mélange, en un mot, de jeunesse énergique et de mélancolie qui était en lui, attirait l'attention curieuse et pleine d'une secrète admiration des Transtévérines, ces femmes du peuple de Rome si connues par leur beauté et leur vertu. Le jour tombait, cependant il n'était pas encore nuit. Un dernier rayon de soleil, qui s'éteignait dans les flots du Tibre, glissait au sommet des édifices de la ville éternelle, couvrant d'un reflet de pourpre et d'or les fenêtres des palais et les vitraux des églises.

L'air était tiède et doux, et les Transtévérins étaient sur le pas de leur porte, les femmes tournant leur fuseau, les enfants jouant dans la rue, les hommes fumant avec gravité en écoutant une chanson venue des marais Pontins, en passant de bouche en bouche jusqu'à celle d'un artiste en plein vent qui glanait en ce moment quelques *baiocchi* dans la rue étroite et tortueuse où notre personnage venait de s'enfoncer.

Au milieu de cette ruelle était une petite maison d'apparence coquette, aux toits en terrasse et aux murs de laquelle grimpait un lierre d'Irlande dont les rameaux vivaces s'entrelaçaient à un pied de vigne aux grappes dorées et mûrissantes.

Cette maison était silencieuse et parfaitement close sur la rue. Aucun bruit, aucun mouvement ne se produisaient derrière les persiennes immobiles de son rez-de-chaussée et de son premier étage. On eût dit qu'elle était complètement inhabitée.

Le jeune Français s'arrêta devant la porte, et tira de sa poche une clef, au moyen de laquelle il pénétra dans la maison. Un petit vestibule en marbre blanc et rose conduisait à un escalier en coquille que le visiteur gravit lestement.

– Où donc est Fornarina ? se demanda-t-il en se dirigeant vers le premier étage de la maison. Malgré mes ordres, elle abandonne toujours sa maîtresse. J'ai là un pauvre dragon pour garder mon trésor… un trésor sans prix !

Il frappa discrètement à une petite porte ouvrant sur le palier de l'escalier.

– Entrez ! dit une voix douce à l'intérieur.

Le visiteur poussa la porte et se trouva dans un joli boudoir tendu d'une étoffe perse à fond gris perle, meublé en bois de rose, encombré de caisses de fleurs d'où s'exhalaient de pénétrants parfums, et au fond duquel, à demi couchée sur un divan à la turque, se trouvait

une ravissante créature, devant laquelle le jeune homme s'arrêta, comme ébloui, bien qu'il fût loin de la voir pour la première fois.

C'était une femme d'environ vingt-trois ans, petite et délicate, au teint blanc et un peu pâle, aux cheveux d'un blond cendré, aux yeux bleus : une fleur éclose au tiède soleil du nord et transportée momentanément sous les arbres du ciel italien.

La beauté de cette jeune femme était merveilleuse, et ceux des Transtévérins qui l'avaient aperçue derrière ses persiennes, à la brune du soir ou au soleil levant, étaient demeurés muets d'admiration.

À la vue du Français, la jeune femme se leva et jeta un cri de joie :

– Ah ! dit-elle, je vous attendais, Armand ; et il me semblait que vous tardiez aujourd'hui plus que de coutume.

– Je sors de mon atelier à l'heure même, répondit-il, et je serais accouru plus tôt auprès de vous, chère Marthe, si je n'avais reçu la visite du cardinal Stenio Landy, qui veut acquérir une statue. Le cardinal est resté chez moi plusieurs heures… mais, reprit l'artiste, – c'était, en effet, un sculpteur français, prix de Rome, – vous êtes pâle et triste plus qu'à l'ordinaire, Marthe ; vous paraissez agitée…

Elle tressaillit.

– Vous trouvez ? demanda-t-elle.

– Oui, répondit-il en s'asseyant auprès d'elle et lui prenant les deux mains qu'il pressa avec amour et respect. Vous souffrez de quelque terreur inconnue, ma pauvre Marthe ; vous avez eu peur… il vous est arrivé quelque chose… dites, répondez-moi ?…

– Eh bien ! dit-elle avec effort, vous avez raison, Armand, j'ai eu peur… et je vous attendais avec impatience.

– Peur de quoi ?

– Écoutez, reprit-elle avec vivacité, il faut quitter Rome… il le faut ! En vain m'avez-vous cachée en ce faubourg solitaire de la grande ville où ne se hasarde jamais l'étranger… en vain avez-vous cru que là je serais à l'abri des poursuites de mon mauvais génie… là, plus qu'ailleurs, ici, comme à Florence, il faut partir !

Une pâleur étrange s'était répandue sur le visage de la jeune femme, tandis qu'elle parlait ainsi.

– Où est Fornarina ? interrogea brusquement le sculpteur.

– Je l'ai envoyée chez vous vous chercher. Elle aura pris la grande rue et vous la petite ; vous vous serez croisés.

– Cette femme que j'ai placée auprès de vous, avec mission de ne jamais vous quitter, cher ange, est peut-être…

– Oh ! ne le croyez pas, Armand ; Fornarina mourrait plutôt que de me trahir.

Armand s'était levé et se promenait de long en large dans le boudoir, d'un pas inégal et brusque, où se révélait son émotion.

– Mais enfin, s'écria-t-il, que vous est-il arrivé ?… qu'avez-vous vu, enfant, que vous vouliez ainsi partir ?

– Je l'ai vu.

– Qui ?

– *Lui !*

Et Marthe s'approcha de la croisée, et, à travers les persiennes, indiqua un endroit de la rue :

– Là, dit-elle, hier soir à dix heures, au moment où vous veniez de partir… il était blotti dans l'angle de cette porte, il attachait un regard de feu sur la maison. On eût dit qu'il me voyait… et je n'avais pas de lumière, alors que lui-même était exposé au clair de lune. J'ai reculé épouvantée… je crois que j'ai jeté un cri en m'évanouissant… Eh ! j'ai bien souffert…

Armand s'approcha de Marthe, la fit rasseoir sur le divan, reprit ses deux mains dans la sienne et s'agenouilla devant elle :

– Marthe, dit-il, voulez-vous m'écouter ? Voulez-vous avoir en moi la foi qu'on a en un père, en un vieil et sûr ami, en Dieu lui-même ?

– Oh ! oui, répondit-elle, parlez… protégez-moi… défendez-moi… je n'ai plus que vous en ce monde…

– Madame, reprit l'artiste, je vous ai rencontrée, il y a six mois, pleurant agenouillée, à minuit, sur les marches extérieures d'une église, si désespérée et si belle en ce moment, que j'ai cru voir un ange du ciel gémissant sur la perte de l'âme terrestre commise à sa garde et que l'enfer lui aurait ravie. Vous pleuriez, Marthe, vous pleuriez, madame, et vous demandiez à Dieu qu'il vous permît de retourner à lui en vous donnant la mort. Je m'approchai de vous, je pris votre main et vous murmurai quelques mots d'espérance à l'oreille. Je ne sais si ma voix vous parut éloquente alors et si elle trouva le chemin de votre âme, mais vous vous levâtes soudain et vous vous appuyâtes sur moi comme sur un protecteur.

« Vous vouliez mourir, je vous sauvai ; vous parliez de désespoir, je vous répondis espérance ; votre pauvre cœur était meurtri, j'essayai de le guérir.

« Depuis ce jour, enfant, j'ai été, moi, le plus heureux des hommes ; et peut-être avez-vous moins souffert, vous, n'est-ce pas ?

– Oui, Armand, vous êtes noble et bon, murmura-t-elle, et je vous aime !

– Hélas ! répondit le Français, je suis un pauvre artiste sans nom et peut-être sans patrie, car on m'a recueilli en pleine mer, à l'âge de cinq ans, cramponné à une épave en luttant contre la mort, malgré mon jeune âge. Je n'ai d'autre fortune que mon ciseau, d'autre avenir qu'un peu de gloire à acquérir ; mais je vous ai vue, je ferai de vous ma femme dans un temps qui n'est plus éloigné, et je saurai bien vous défendre et vous faire respecter de la terre entière.

« Mais, reprit le jeune homme après un moment de silence pendant lequel Marthe avait baissé les yeux, pour que je vous défende, madame, ne faut-il pas que j'aie votre secret ?

Et me direz-vous encore, comme à Vienne, comme à Florence, partons ! partons, ne m'interrogez pas ?…

« Quel est donc cet homme terrible et maudit qui vous poursuit ? Et ne me croyez-vous point assez fort, assez brave pour vous défendre ?

Marthe était pâle et tremblait de tous ses membres, les yeux baissés vers la terre.

– Voyons, continua Armand d'une voix triste et douce à la fois et pleine de caresses ; voyons, ma bien-aimée, quel que soit ce passé dont le souvenir te tourmente, crois-tu donc que mon amour en pourra être altéré ?

Marthe redressa fièrement la tête :

– Oh ! dit-elle, à moins que l'amour ne soit un crime, mon passé ne me fera point rougir. J'ai aimé ardemment, saintement, avec la crédulité de mes dix-huit ans, un homme au sourire infernal, au cœur infâme, à l'âme lâche et vile, et que j'avais cru loyal et bon. Cet homme m'a séduite, arrachée à la maison de mon père ; cet homme a été mon bourreau ; mais Dieu m'est témoin que je l'ai fui du jour où je l'ai connu.

Armand s'était de nouveau agenouillé devant la jeune femme.

– Dis-moi tout cela, murmura-t-il, dis-le-moi, et je te défendrai, je tuerai ce misérable !

– Eh bien, répondit-elle, écoutez-moi.

Et, pleine de confiance dans ce regard rempli d'amour et de fier courage dont l'enveloppait l'artiste français, elle lui dit :

« – Je suis née à Blois, cette vieille et bonne ville qui mire dans la Loire les tours moussues de son château et ses coteaux chargés de vignes. Mon père était un honorable négociant, ma mère appartenait à la petite noblesse de la province.

« J'ai perdu ma mère à dix ans, et jusqu'à ma dix-septième année j'ai été enfermée dans un couvent à Tours. C'est en sortant du couvent que j'ai rencontré mon séducteur. Mon père, retiré du commerce avec une fortune médiocre, mais honnêtement acquise, avait acheté, à six lieues de Blois, en remontant la Loire vers Orléans, une petite propriété où il me conduisit à mon arrivée de Tours.

« À une heure de la Marnière, c'était le nom de notre habitation, se trouvait le château de Haut-Coin ; cette belle terre appartenait au général de division comte Felipone, un officier italien naturalisé Français.

« Le comte passait l'été au Haut-Coin avec sa femme et son fils, le vicomte Andréa.

« Le comte était un homme dur, violent, acariâtre, qui avait dû tourmenter sa femme et être son bourreau, car la pauvre comtesse était pâle, maladive et courbée sur elle-même comme une octogénaire, bien qu'elle eût cinquante ans à peine.

« Lorsque j'arrivai à la Marnière, quelques difficultés de limites, à propos de bois, avaient mis mon père en relation avec le comte.

« Je fus présentée au château.

« Le vicomte Andréa était absent. Il ne devait arriver de Paris que vers la fin du mois.

« La comtesse me prit en affection, et je devins pour elle une compagne que la solitude lui rendit chère bientôt. La pauvre femme était rongée par un mal mystérieux dont le comte et elle sans doute avaient seuls le secret. Jamais les deux époux ne se trouvaient en tête-à-tête. Échangeant devant les étrangers quelques mots affectueux, ils ne s'adressaient jamais la parole lorsqu'ils étaient seuls.

« Au bout d'un mois, j'étais devenue la commensale du Haut-Coin, lorsque le vicomte arriva.

« Il était beau : il avait ce regard ardent et moqueur à la fois des races méridionales, tempéré par la réserve du nord ; sa lèvre souriait d'un sourire railleur, et il me parut dès les premiers jours n'avoir pour sa mère qu'une affection banale.

« À partir de son arrivée, la comtesse, déjà si pâle et si souffrante, devint de plus en plus faible ; et me serrant un jour la main avec une effusion indicible, elle me dit :

« – Je crois que je m'en vais.

« Quelques jours plus tard en effet, au milieu de la nuit, un domestique arriva du Haut-Coin à la Marnière. Il venait me chercher.

« La comtesse était mourante et désirait me voir…

« Je suivis le domestique et je fus accompagnée par mon père. Nous arrivâmes au château vers le point du jour. C'était en automne, le ciel était gris, l'air froid. On eût dit un jour d'agonie.

« Nous trouvâmes la comtesse dans son lit, l'œil brillant de fièvre, les lèvres décolorées. Un prêtre récitait à son chevet les prières des agonisants ; les serviteurs pleuraient agenouillés.

« Mais nous cherchâmes en vain des yeux le comte et son fils :

« – Ils sont à la chasse depuis deux jours, murmura la mourante. Je ne les reverrai pas… Le comte et son fils étaient, en effet, depuis deux jours, chez leurs parents de l'Orléanais, à dix lieues de Blois ; et c'était chose sinistre à penser que cette femme, qui avait un fils et un époux, allait s'éteindre au milieu d'étrangers, et que la main de son enfant ne lui fermerait point les yeux…

« Elle mourut à dix heures du matin, et sa dernière parole fut celle-ci : "Andréa… fils ingrat !" Et j'entendis un vieux domestique murmurant tout bas :

« – C'est M. le vicomte qui a tué sa mère.

« Eh bien, le croiriez-vous, mon ami, j'aimais déjà cet homme, et il avait osé m'avouer lui-même la passion que je lui inspirais ?… Comment fit-il, de quelles séductions infernales m'environna-t-il pendant les trois mois qui suivirent la mort de sa mère ? Je ne sais… Mais il vint une heure où je crus en lui comme les anges croient en Dieu, une heure où il exerça sur moi un pouvoir étrange et fascinateur, et où il me dit :

« – Marthe, je te jure que tu seras ma femme ; mais comme jamais mon père ne consentira à notre union, car je suis riche et tu es pauvre, veux-tu fuir ? Nous irons en Italie ; là, nous nous marierons, et le temps, espérons-le, désarmera mon père.

« – Et le mien ? demandai-je épouvantée.

« – Le tien viendra nous rejoindre.

« – Mais pourquoi ne point nous ouvrir à lui ?

« Cette question parut l'embarrasser ; cependant il répondit :

« – Ton père est scrupuleux jusqu'à la chevalerie ; si nous le prenons pour complice, il ne voudra jamais tromper le mien ; il ira le trouver, et notre bonheur sera à jamais compromis.

« Je crus cet homme, je cédai, je le suivis.

« Ce fut par une sombre nuit d'hiver, mon ami, que la fille coupable abandonna furtivement le toit paternel pour suivre son ravisseur. Une chaise de poste nous attendait à une demi-lieue de la Marnière, et Andréa m'y porta à moitié folle d'émotion et de terreur.

« J'avais laissé sur une table, dans ma chambre, une longue lettre, dans laquelle je demandais pardon à mon père et l'instruisais de ma fuite.

« Huit jours après, nous étions en Italie et arrivions à Milan.

« Là, Andréa loua une maison, me présenta comme sa femme à la noblesse milanaise, tint table ouverte et mena grand train. Je le suppliai plusieurs fois d'écrire à mon père et de l'engager à venir nous rejoindre.

« – J'ai reçu, me répondit-il enfin, des nouvelles de votre père et du mien. Ils sont furieux ; mais le temps les apaisera… Attendons.

« Andréa commença alors à éluder toute conversation ayant trait à notre prochaine union.

« Deux mois s'écoulèrent. J'avais plusieurs fois écrit à mon père ; jamais il ne m'avait répondu. J'ai su, depuis, qu'Andréa faisait intercepter mes lettres par le domestique chargé de les jeter à la poste.

« Andréa, cependant, menait joyeuse vie à Milan : il avait des chevaux, des valets, de joyeux convives, et, en apparence, j'étais la plus heureuse des femmes ; mais, un jour, où je lui rappelais ses promesses, il me répondit avec impatience :

« – Attendez donc, ma chère ; mon père est vieux, il mourra au premier jour… alors, je vous épouserai. »

« Et comme j'étais atterrée d'une pareille réponse, il tira de sa poche une lettre qu'il me tendit. Elle était de son père, et je la lus en pâlissant :

« Mon très aimable fils, disait le comte, je ne vois aucun inconvénient à ce que vous séduisiez les jeunes filles de nos environs et les emmeniez en Italie ; mais j'aime à croire que vous ne songez pas à les épouser ; d'autant mieux que j'ai pour vous, sous la main, un brillant mariage… »

« La lettre m'échappa des mains, et je regardai Andréa avec stupeur.

« – Eh bien ? lui dis-je, que comptez-vous donc faire, monsieur ?

« – Mais… répondit-il, attendre.

« – Attendre quoi ?

« – La mort de mon père, dit-il froidement. Je le connais, il serait homme à me déshériter »

« Et Andréa pirouetta sur les talons, et me quitta en fredonnant une ariette.

« Ah ! mon ami, murmura Marthe avec accablement, dès ce jour, je commençai à deviner l'odieux naturel de cet homme. Il n'avait jamais eu l'intention de faire autre chose de moi que sa maîtresse. Pendant huit jours, je fus en proie à une sorte de fièvre ardente, mélangée de délire… j'appelai mon père, je demandai pardon à Dieu… je me traînai aux genoux d'Andréa pour le supplier de me rendre mon honneur en me conduisant aux pieds des autels…

« Andréa me répondit par des lieux communs et des phrases évasives.

« Lorsque je fus rétablie, j'allai me jeter aux genoux d'un prêtre, je lui avouai ma faute, je lui demandai conseil.

« Le prêtre me dit :

« – Allez, mon enfant, rejoindre votre père, et Dieu, qui est grand et miséricordieux, vous pardonnera et touchera peut-être le cœur de cet homme qui refuse de réparer ses torts envers vous.

« Mon père !

« Oh ! je me souvins alors combien il était jadis indulgent et bon pour son enfant, et je regardai le conseil du ministre de Dieu comme un ordre venant d'en haut. Je voulus obéir…

« Un matin, j'annonçai mon départ à Andréa.

« – Et où vas-tu ? me demanda-t-il avec indifférence.

« – Je retourne en France, lui répondis-je avec fierté. Je vais rejoindre mon père…

« – Ton père ? fit-il avec un tressaillement dans la voix.

« – Oui, lui dis-je, et peut-être qu'il me pardonnera. »

« Il secoua la tête avec tristesse :

« – Ma pauvre Marthe, me dit-il, trop longtemps je t'ai caché la vérité… je n'osais point déchirer ton cœur… mais… mais… hélas ! il le faut bien, puisque décidément tu veux me quitter…

« – Mon Dieu ! m'écriai-je épouvantée, qu'allez-vous donc m'apprendre ? »

« Il ne répondit pas, mais il me tendit une lettre encadrée de noir et vieille d'un mois de date…

« Mon père était mort, mort de douleur… et je l'avais tué !… »

– Pauvre Marthe ! murmura l'artiste en prenant dans ses mains la main blanche de la jeune femme, qui s'était prise à fondre en larmes au souvenir de son père.

Marthe essuya ses pleurs et continua :

« – Mon père était mort. J'aimais encore Andréa, et je n'avais plus que lui à aimer en ce monde. Il redoubla pour moi de petits soins et de caresses, et je n'eus point le courage de l'abandonner.

« Pendant les premiers mois de mon deuil, il fut bon et plein de tendresse pour moi ; il me jura solennellement qu'il n'aurait jamais d'autre femme que moi, et j'eus la faiblesse de le croire.

« Mais bientôt sa nature, ardente et railleuse à la fois, reprit le dessus. Je redevins sa maîtresse et non plus sa femme. Il rouvrit notre maison à ses compagnons de débauche et d'orgie, et, dès lors, je dus comprendre que j'étais pour lui un simple jouet.

« Peut-être m'aimait-il, cependant, mais comme on aime un chien, un cheval, une chose que l'on possède et qui est à vous.

« Les égards dont il m'avait d'abord entourée s'évanouirent un à un ; il me traita cavalièrement…

« Je l'aimais encore…

« Il m'infligea la honte d'une rivale : une bouquetière qu'il avait rencontrée sous le portique du théâtre de la Scala.

« Alors je voulus fuir cet homme qui me devenait odieux… Mais où fuir ? où aller ?… D'ailleurs, il exerçait sur moi une étrange et odieuse domination du maître sur l'esclave, quelque chose comme la fascination d'un reptile sur un oiseau. L'empire qu'il exerçait sur moi allait, du reste, jusqu'à la terreur, car il ne prenait plus la peine de me dissimuler sa nature pervertie et ses instincts cruels.

VII

« Un soir, Andréa se prit de querelle, au théâtre, avec un jeune officier autrichien, et il se battit avec lui le lendemain.

« L'arme choisie était le pistolet.

« D'après les conditions du combat, les deux adversaires devaient marcher l'un sur l'autre et faire feu à volonté.

« L'officier tira le premier. Andréa ne fut point atteint et continua de marcher sur lui.

« – Tirez donc ! lui crièrent les témoins.

« – Pas encore, répondit-il.

« Et il marcha jusqu'à ce que, touchant son adversaire, il lui posât le canon de son pistolet sur la poitrine.

« L'officier attendait stoïquement, les bras croisés et le sourire aux lèvres.

« Un homme de cœur eût été touché d'une telle bravoure : le lâche n'en eut point pitié.

« – En vérité, dit-il avec un cruel sourire, vous êtes à peine de mon âge, monsieur, et ce sera un grand chagrin pour votre mère d'apprendre votre mort.

« Et il fit feu et tua l'officier, qui tomba sans pousser un cri. »

– Le misérable ! murmura Armand avec dégoût.

– Oh ! reprit Marthe, ce n'est point tout encore, mon ami ; écoutez… Cet homme est un assassin ! un assassin et un voleur…

Marthe s'interrompit un instant, le front couvert du rouge de la honte. Avoir aimé un tel homme était pour elle le dernier des abaissements.

« – Andréa, continua-t-elle enfin, Andréa était joueur, joueur effréné. Notre maison était devenue un tripot infâme, où chaque nuit se ruinait quelque fils de famille de la noblesse milanaise.

« Andréa avait un bonheur inouï, et il gagnait depuis quelques mois des sommes folles, quand ce revirement subit de la fortune, cette longue série de défaites que les joueurs appellent la *déveine,* arriva, implacable, inexorable comme le destin.

« Une nuit, il perdit une somme énorme, plusieurs centaines de mille francs. Tous ses invités étaient partis, à l'exception d'un seul, le baron Spoletti. Le baron était son partenaire depuis minuit ; il était près de cinq heures du matin. C'était lui qui gagnait tout ce qu'Andréa perdait.

« Ils jouaient au fond d'un pavillon qui s'élevait à l'extrémité du jardin, et, placée dans un coin où me retenait mon pénible devoir de maîtresse de maison, j'assistais à cette scène

poignante et honteusement terrible.

« Andréa était pâle et ses lèvres frémissaient, tandis que la sueur perlait à son front à mesure que ses derniers billets de banque s'entassaient devant le baron.

« Le baron jouait froidement, en homme qui croit en sa veine. Il avait auprès de lui un portefeuille gonflé de billets de banque et représentant une somme énorme. Il tenait tout ce qu'Andréa voulait tenir.

« Andréa en arriva à son dernier billet de mille francs et le perdit.

« – Baron, dit-il d'une voix étranglée, je n'ai plus d'argent ici ; mais mon père a trois cent mille livres de rentes : je vous fais cent mille écus sur parole.

« Le baron parut réfléchir une minute, et puis il dit négligemment :

« – Je tiens vos cent mille écus, en cinq points d'écarté.

« Andréa était pâle, son visage s'enflamma, ses yeux brillèrent d'espoir.

« – Allons ! dit-il en battant les cartes d'une main fiévreuse.

« C'était une horrible chose à voir que cette partie. Pour Andréa, perdre, c'était la ruine : le comte son père était avare, il ne payerait pas et laisserait, à la rigueur, déshonorer son fils.

« Pour le baron, perdre, c'était abandonner tout ce qu'il avait gagné.

« Mais il avait été hardi, parce qu'il croyait toujours à sa veine, et il demeura calme et froid, en apparence du moins.

« En deux coups, Andréa eut marqué quatre points, et respira bruyamment.

« Mais il perdit le coup suivant, puis l'autre encore, et le baron marqua pareillement quatre points.

« Andréa redevint livide. C'était au baron à donner ; il avait l'avantage de la retourne.

« Les deux partenaires se regardèrent un moment, non moins émus l'un que l'autre, et comme deux champions prêts à s'égorger.

« – Je remets la partie… dit Andréa.

« Le baron hésita.

« – Non, dit-il enfin. À quoi bon ?

« Et il donna et retourna une carte.

« – Le roi ! dit-il. Vicomte, j'ai gagné, vous me devez cent mille écus.

« – Je les double ! murmura celui-ci d'une voix étranglée.

« Mais le baron se leva froidement.

« – Mon cher, dit-il, j'ai un principe dont je me suis fait l'esclave : je ne tiens jamais deux coups sur parole. D'ailleurs, voici le jour, et je meurs de sommeil. Adieu ! »

« Andréa demeura un moment immobile sur son siège et comme foudroyé ; il vit d'un œil atone le baron empocher son or et ses billets, puis prendre courtoisement congé de

moi, en s’excusant de m’avoir fait veiller aussi tard.

« Et puis, soit qu’il obéît machinalement à l’usage, soit qu’une pensée infernale eût traversé son cerveau comme un éclair, Andréa se leva pour reconduire le baron et lui faire traverser le jardin, qui était planté de grands arbres.

« Les valets étaient couchés, nous étions seuls au pavillon, et le jardin était désert.

« J’étais peut-être aussi atterrée qu’Andréa de la perte énorme qu’il venait de faire, et, muette de stupeur, je le vis sortir du pavillon et s’éloigner en donnant le bras au baron.

« Cinq minutes après, j’entendis un cri, un seul, qui m’arriva comme un cri d’agonie ; puis le silence se fit complet et absolu ; puis encore, peu après, je vis reparaître Andréa, tête nue, l’œil hagard, les vêtements en désordre, et son gilet blanc couvert de sang.

« Le misérable tenait un poignard d’une main, de l’autre le portefeuille du baron, qu’il venait d’assassiner avec l’arme qu’il portait toujours sur lui depuis qu’il était en Italie.

« À mon tour, je poussai un cri, un cri d’horreur et de dégoût suprême.

« Et je m’enfuis éperdue, sans qu’il songeât à me retenir, et je m’élançai à travers le jardin.

« En courant, je trébuchai contre le cadavre du baron, et ce contact me donna la force de poursuivre mon chemin. Comment suis-je sortie de la maison ? comment, après une course insensée à travers la ville, déserte encore, suis-je tombée mourante sur les marches de cette église où vous m’avez trouvée agenouillée ? Hélas ! je ne le sais pas. »

– Ah ! murmura Armand, le sculpteur, je comprends ton désespoir, pauvre ange adoré… Je comprends pourquoi tu voulais fuir cet homme sans cesse !

– Vous ne savez point tout encore, murmura Marthe. Cet homme nous découvrit à Florence, et me fit passer un billet ainsi conçu :

« Reviens sur-le-champ, ou ton nouvel amant est un homme mort ! »

– Vous comprenez pourquoi, n’est-ce pas, je vous ai fait quitter Florence, maintenant ? car cet homme vous eût assassiné… Pourquoi il faut que nous quittions Rome, car il nous a découverts de nouveau ?

Et Marthe se jeta dans les bras du jeune artiste, et l’enlaçant avec tendresse :

– Fuyons, dit-elle avec l’expression d’une terreur profonde et d’une ineffable tendresse ; fuyons, mon bien-aimé… fuyons l’assassin !…

– Non, dit Armand avec vivacité, nous ne partirons point, mon enfant : et si cet homme osait pénétrer ici, je le tuerais !

Marthe frissonnait comme la feuille jaunie que les vents d’automne roulent sur la poussière.

Armand tira sa montre.

– Je cours jusqu’à mon atelier, dit-il ; je serai de retour dans une heure et passerai la nuit ici, couché sur le seuil de votre chambre. Je vais chercher des armes… Marthe, ma bien-aimée, malheur au traître Andréa s’il osait franchir la porte de ta maison !

Et le sculpteur sortit et se dirigea en courant vers le Tibre.

En quittant la petite maison du Trastevere, l'artiste rencontra Fornarina.

Fornarina était une vieille servante qu'il avait placée auprès de Marthe pour la soigner, et veiller sur elle.

– Je viens de voir ta maîtresse, lui dit-il ; elle t'attend. Ferme la porte à double tour, et, quoi qu'il puisse arriver, garde-toi d'ouvrir.

– Oui, Votre Seigneurie, répondit la vieille en s'inclinant avec cette souplesse de reins particulière au peuple italien.

Mais à peine Fornarina eut-elle atteint la maisonnette tapissée de vigne, qu'elle fit entendre un petit coup de sifflet mystérieux, et au lieu de refermer prudemment la porte d'entrée sur elle, elle la laissa secrètement entrebâillée.

Il était nuit close alors, et la rue était déserte. Au coup de sifflet de la vieille, une ombre se dessina à l'extrémité opposée au Tibre, puis cette ombre approcha à pas discrets jusqu'à la maison, et poussa la porte entr'ouverte, appelant tout bas :

– Fornarina !

– Me voilà, Votre Seigneurie, répondit l'Italienne ; est-ce bien vous ?

– C'est moi.

– Le maître est parti, mais il va revenir.

– C'est bon, nous aurons le temps… La litière est tout près d'ici, murmura l'ombre en aparté.

Puis l'inconnu mit une bourse dans la main de Fornarina, et lui dit :

– Prends, et va-t'en.

– Dieu garde Votre Seigneurie ! grommela la vieille en pesant dans sa main crochue l'or de sa trahison.

Et tandis qu'elle s'enfuyait hors de la maison, l'inconnu gravit le petit escalier et frappa trois coups à la porte du boudoir de Marthe.

À ce bruit, Marthe tressaillit et sentit son sang se figer ; ce ne pouvait être encore Armand, car il y avait loin du Trastevere à son atelier. Ce n'était pas non plus Fornarina, Fornarina entrait sans frapper.

Et comme elle hésitait à répondre, la porte s'ouvrit. Un homme apparut sur le seuil. Marthe poussa un cri et recula comme si elle eût vu surgir un démon devant elle.

– C'est moi ! dit l'homme en jetant son manteau et allant à elle.

– Andréa !… balbutia-t-elle d'une voix éteinte.

– Parbleu ! oui, Andréa. Cela t'étonnerait-il, par hasard ?

Marthe reculait toujours et ne répondait pas.

– Ma chère enfant, dit froidement le vicomte Andréa, vous m'avez quitté pour une niaiserie, vous avez eu des scrupules, fi ! Mais vous deviez bien penser que je ne vous

laisserais point fuir impunément.

– Monsieur…

– Bon ! avez-vous pu supposer que le vicomte Andréa était un homme à se laisser enlever sa maîtresse par une sorte de sculpteur, une manière d'artiste sans fortune et sans nom ?

Le vicomte accompagna ces mots d'un railleur sourire.

Marthe s'était laissée tomber sur le divan, mourante d'émotion et d'effroi.

Le vicomte Andréa Felipone était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, d'une beauté singulière et presque étrange ; de taille moyenne, d'apparence frêle, il avait des muscles d'acier, et possédait une agilité et une vigueur peu communes. Blond comme une Anglaise ou une Suédoise, il avait les yeux noirs, et son regard était à la fois ardent et moqueur. Ses traits, d'une régularité parfaite, eussent possédé un grand charme de séduction, sans une expression de raillerie amère qui crispait sans cesse les coins de sa bouche et courait sur ses lèvres.

La duchesse de L…, à Paris, avait dit de lui :

« Il a la beauté d'un ange déchu. »

Marthe contemplait cet homme avec l'épouvante de l'esclave évadé qui va retomber au pouvoir de son maître. Elle n'aimait plus Andréa, elle le méprisait, et cependant il exerçait encore sur elle un étrange pouvoir de fascination.

– Allons, cher ange, dit-il avec une hypocrite douceur, vous savez bien que je vous aime toujours…

Il fit un pas vers elle et lui prit la main.

Marthe jeta un cri.

– Non, non ! dit-elle vivement, sortez !

– J'y songe, répondit tranquillement Andréa ; mais vous m'accompagnerez, j'imagine ?

Et un sourire infernal glissa sur les lèvres du vicomte.

– Car enfin, ajouta-t-il, je suis venu vous chercher, moi. Tenez, au bout de la rue, là-bas, une litière nous attend. De l'autre côté du Tibre, nous trouverons une chaise de poste qui nous conduira à Naples. J'ai loué un palais à Ischia, un palais pour vous, ma chère âme.

– Jamais… jamais !… balbutia Marthe éperdue ; je vous hais !

– C'est possible, mais moi je t'aime, répliqua Andréa, dont les narines se dilatèrent comme celles d'un tigre. Je ne t'aimais plus, je t'aime encore… Tu me hais et me méprises… c'est une raison pour que je t'enlève. Allons, la belle fille, jetez une mante sur vos épaules et suivez-moi… le temps nous presse.

Et Andréa jeta ses deux bras autour de la jeune femme et l'enlaça vigoureusement.

– À moi ! à moi ! Armand ! Fornarina ! appela Marthe avec désespoir et cherchant à échapper à la rude étreinte du jeune homme.

Fornarina ne répondit point ; mais un pas rapide se fit entendre dans la rue, et, avec cette finesse prodigieuse d'ouïe que possèdent les personnes dont le système nerveux est surexcité, Marthe reconnut le pas de l'artiste.

Armand n'était point allé jusqu'à son atelier. En proie à un pressentiment bizarre, il était revenu sur ses pas, et, rencontrant un Transtévérin qui fumait à califourchon sur le parapet d'un pont, il lui avait acheté pour une pistole le poignard fidèle dont tout Italien de la vieille souche est toujours muni.

– Armand ! Armand ! au secours ! cria Marthe de cette voix aiguë qu'ont les femmes au moment du danger.

– Armand ne t'aura pas ! murmura Andréa.

Et il la chargea sur son épaule, comme la bête fauve fait de sa proie ; il l'emporta hors du boudoir et descendit l'escalier.

Marthe se débattait et criait.

Armand avait entendu.

Au moment où le ravisseur atteignait la porte de la petite maison, le sculpteur en touchait le seuil.

– Place ! cria Andréa.

– Arrière, bandit ! répondit Armand, qui se mit en travers de la porte et tira son poignard.

– Ah ! ah ! ricana le vicomte, il faut donc jouer du couteau ?

Et il recula de quelques pas et laissa tomber Marthe sur un de ces sièges longs en jonc canné qui garnissent les vestibules en Italie.

Puis il tira un poignard de sa poche comme avait fait Armand, et les deux rivaux se mesurèrent un instant du regard, en présence de Marthe, à demi morte de frayeur.

Le vestibule était éclairé par une petite lampe à globe d'albâtre suspendue au plafond, et qui projetait autour d'elle assez de clarté pour que les deux jeunes hommes pussent s'examiner attentivement.

Ils se regardèrent l'espace d'une minute, silencieux et immobiles tous deux, et de ce regard échangé jaillit une haine aussi violente qu'instantanée.

Les yeux de ces deux hommes s'étaient croisés comme deux lames d'épée, et ils étaient ennemis irréconciliables déjà avant de s'être porté le premier coup.

– Êtes-vous donc Andréa ? demanda le sculpteur.

– Seriez-vous celui qu'on appelle Armand ? interrogea le vicomte d'une voix railleuse.

– Misérable ! s'écria l'artiste, qui enveloppa Andréa d'un regard de flamme ; sors d'ici, misérable ! sors à l'instant !

– Rends-moi ma maîtresse, en ce cas, ricana le vicomte. Je réclame mon bien, donne-le-moi, et je sors.

– Infâme ! murmura Armand, qui s’avança vers Andréa, son poignard levé.

Mais Andréa fit un bond de tigre en arrière et brandit son arme.

– Il paraît, dit-il, que nous allons jouer cette pauvre Marthe au jeu de la vie ?

– Ce sera le jeu de la mort pour toi ! répondit Armand.

Et il se précipita furieux et menaçant, sur le vicomte, qui reculait toujours, mais comme recule le tigre, pour bondir avec plus de force.

En effet, il recula jusqu’au mur, et comme Armand le poursuivait toujours, son poignard à la main, Andréa s’élança sur lui à son tour et l’enlaça étroitement de son bras gauche, tandis qu’il lui portait un premier coup de la main droite. La pointe du stylet rencontra la coquille qui servait de garde à celui du sculpteur, et le coup se trouva paré.

Alors les deux adversaires se saisirent corps à corps, s’enlacèrent comme deux serpents et se frappèrent avec furie.

Marthe s’était évanouie et gisait immobile sur le sol, à quelques pas de cet horrible combat.

L’Italie fut de tout temps la patrie des drames nocturnes et des coups de stylet. On ne s’y préoccupe ni d’un assassinat ni d’un enlèvement.

Les habitants de la rue entendirent bien les cris de rage des deux combattants, mais ils jugèrent prudent de ne se point mêler de la querelle, et chaque Transtévérin demeura tranquillement chez lui en se disant :

– Il paraît que la belle Française avait deux amoureux. Les deux amoureux se battent, laissons-les faire ; ceci ne regarde personne.

Jamais lutte ne fut plus acharnée et plus atroce que celle de ces deux hommes se battant au poignard et confondant leur sang, qui coulait déjà par d’horribles blessures.

Pendant quelques minutes, ils trépignèrent enlacés sur les dalles du vestibule, et se traînèrent l’un l’autre comme deux reptiles enroulant leurs anneaux hideux ; puis ils s’arrêtèrent épuisés, chancelèrent et roulèrent ensemble sur le sol ; mais l’un d’eux se releva, parvint à se dégager de l’étreinte de son adversaire et le frappa d’un dernier coup qui l’atteignit dans la gorge.

Le vaincu poussa un cri sourd et vomit un flot de sang ; le vainqueur laissa échapper une exclamation de triomphe, et courut à Marthe évanouie, qu’il prit dans ses bras en disant :

– Elle est à moi !

Et bien qu’il perdît son sang par plusieurs blessures, il eut assez de force pour l’emporter hors de la maison.

Le vainqueur, c’était le vicomte Andréa ; le vaincu, Armand, le sculpteur, qui se tordait dans les convulsions de l’agonie, tandis que son ennemi lui arrachait la femme qu’il aimait comme jamais homme, peut-être, n’avait aimé avant lui !

VIII

Il est à Paris un quartier tout nouveau, où deux populations distinctes et bien différentes l’une de l’autre, mais que souvent le hasard et peut-être une certaine similitude de goût et d’habitudes réunissent, ont planté leur tente depuis tantôt quinze ou vingt ans.

Nous voulons parler de ces rues nombreuses qui convergent en tous sens vers la butte Montmartre, touchent, à leur point de départ, la rue Saint-Lazare, montent jusqu’au mur de ronde, et ont pris le nom collectif de quartier Breda.

Là, ces folles créatures qui naissent et meurent on ne sait où et brillent une dizaine d’années comme un météore, ces filles enivrées de plaisir et de paresse, qui égrènent des fortunes dans leurs doigts prodigues, escomptent par avance l’avenir et gaspillent le présent, le monde des pécheresses, enfin, a pris possession de l’entre-sol et du premier étage de chaque maison.

Les étages supérieurs, surtout ceux qui sont pourvus de terrasses, sont devenus la conquête de ce peuple intelligent et aristocratique dans ses goûts, à défaut d’opulence, qu’on nomme le monde des artistes. Peu de maisons, sur les hauteurs surtout, qui ne possèdent pas un ou deux ateliers ; beaucoup abritent un musicien déjà célèbre ou en chemin de le devenir, ou un poète qui se console de l’ingratitude du siècle de fer en respirant à pleins poumons, par les croisées de son cinquième, le grand air qui flotte dans l’azur du ciel.

Artistes et pécheresses, vivant un peu au jour le jour, les uns et les autres se sont fraternellement groupés pour peupler la ville nouvelle, humble colonie il y a quinze ans.

En effet, en l’année 1843, les extrémités de la rue Blanche et de la rue Fontaine-Saint-Georges étaient à peine bâties, et les maisons étaient éparpillées, çà et là et presque sans bornes, auprès du mur de ronde, comme un troupeau de moutons épars au flanc d’une colline.

Entre la rue Pigalle et la rue Fontaine, à la place même où l’on a percé depuis la rue Duperré, s’élevait une grande maison où toute une colonie artistique avait établi ses pénates.

Or, dans la nuit du mardi gras au mercredi des cendres de l’année 1843, le quatrième étage de cette maison était resplendissant de lumières. Et par les croisées entr’ouvertes, – car la nuit était tiède comme une nuit d’avril, bien que le mois de mars fût à peine à son début, – s’échappaient des voix bruyantes, joyeuses, et les sons d’une polka frénétique.

Un peintre de talent, à qui la fortune et la renommée étaient arrivées à la fois, et qui se nommait Paul Lorat, donnait une de ces fêtes d’atelier qui brillent par leur excentricité, et auxquelles les arts réunis apportent tout leur prestige.

Le vaste atelier du grand artiste avait été converti en salle de bal, et la terrasse, qui lui était contiguë, en jardin.

Le bal était travesti et même masqué.

Les invités se recrutaient un peu dans tous les mondes. Il y avait des artistes, des gens de lettres, des fils de famille qui se ruinaient gaiement, quelques employés des ministères, un douzième d'agent de change, un banquier célèbre, et, en somme, un échantillon de toutes les célébrités à la mode.

Les femmes appartenaient au théâtre, au monde de la galanterie.

Le costume historique était de rigueur, et aucun invité n'y avait manqué. Les dames de la cour de Louis XV dansaient avec des pages de Charles V, et la première contredanse avait vu réunis dans la même figure une reine Elisabeth d'Angleterre, un marquis de Lauzun, une Agnès Sorel et un Louis XIII.

IX

Or, tandis qu'on dansait dans l'atelier, quelques rares promeneurs demeuraient à l'écart sur la terrasse, et y bravaient l'air frais de la nuit et un commencement de petite pluie pénétrante et froide.

Il était alors onze heures du soir environ ; l'un d'eux s'était accoudé sur la rampe du balcon et regardait mélancoliquement à ses pieds, tandis que la valse lui envoyait par bouffées ses notes enivrantes et plaintives.

Vêtu de noir et portant un masque, cet homme, qui représentait un seigneur de la cour de Marie Stuart, était de haute taille et paraissait être jeune encore.

Le front appuyé dans ses mains, rêveur et triste comme s'il eût été à cent lieues de la fête, il murmurait tout bas :

– Ainsi va la vie ! les hommes courent après le bonheur, et n'atteignent, hélas ! qu'un peu de plaisir éphémère. Dansez, fous que vous êtes, jeunes fous qui n'avez point souffert encore, dansez et chantez… Vous ne songez point qu'à cette heure il en est qui pleurent et sont torturés.

Et l'œil du rêveur embrassa l'horizon d'un regard.

À ses pieds, le colosse de pierre et de boue, Paris, dormait de son fébrile et bruyant sommeil, enveloppé dans le brouillard.

Tout près, au bas de la colline, l'Opéra couronnait son fronton d'une auréole de clarté ; les boulevards étaient illuminés de guirlandes de feux gigantesques, et semblaient réunir le Paris brillant et doré de la Madeleine au Paris sombre et morne du faubourg Saint-Antoine, le Paris des riches et celui des pauvres, le Paris de l'oisiveté dorée et celui de l'opiniâtre travail.

Puis, plus loin encore, à l'horizon, sur l'autre rive de la Seine, à demi noyé dans les brumes pluvieuses, l'œil du rêveur découvrit le Panthéon élevant sa coupole sombre vers la sombre coupole du ciel. À droite de ce monument, l'austère faubourg Saint-Germain, capitale découronnée depuis quinze ans, quartier d'une monarchie sans roi, abri des vieilles races en deuil. À gauche, et s'étendant jusqu'aux berges bourbeuses de la Bièvre, le misérable faubourg Saint-Marceau, qu'éclairaient à peine, çà et là, de lointains réverbères, semblables à des phares dispersés sur une mer orageuse.

« Ô grande ville ! murmura cet homme qui embrassait du regard cet immense et sublime panorama de la reine de l'univers, n'es-tu point, à toi seule, l'emblème énigmatique du monde ? Ici le plaisir qui veille, là le travail qui dort ; à mes pieds les bruits du bal, à l'horizon la lampe matinale du labeur ; à droite la chanson des heureux, les sourires de l'amour, les rêves d'or et les mirages sans fin de cette ivresse qu'on nomme

l’espérance, à gauche les pleurs de la souffrance, les larmes du père qui n’a plus de fils, de l’enfant qui n’a plus de mère, du fiancé à qui la mort ou la séduction a pris sa fiancée.

« Là, le bruit du carrosse emmenant deux époux jeunes, heureux et beaux ; plus loin, le coup de sifflet mystérieux des filous et le grincement de la fausse clef du voleur de nuit. Ô grande ville ! tu renfermes à toi seule plus de vertus et plus de crimes que tout le reste du monde !

« Patrie du drame sombre et terrible, il se commet dans tes murs de ces infamies ténébreuses, de ces crimes sans nom que la loi ne saurait punir… de ces transactions honteuses que la justice humaine ne peut atteindre et châtier.

« Dans ton océan de boue, de fumée et de bruit, un œil investigateur découvrirait bien vite de ces infortunes navrantes que la bienfaisance publique est impuissante à soulager, de ces vertus sublimes qui passent ignorées, auxquelles nul n’a songé à accorder leur juste récompense.

« Ô Paris ! continua le jeune homme, menaçant de son bras étendu la ville colossale, il ferait de grandes choses dans tes murs, l’homme qui, armé, comme d’un levier, d’une grande fortune, guidé par une vaste intelligence et une volonté à toute épreuve, se ferait le redresseur de tous ces torts, le bienfaiteur de toutes ces infortunes, et récompenserait toutes ces vertus ignorées.

« Ah ! si j’avais de l’or, de l’or à monceaux, je crois que je serais cet homme, moi ! »

Et il poussa un de ces soupirs qui n’appartiennent qu’à ceux dont le génie se heurte aux âpres nécessités de la vie.

Il quitta l’appui du balcon et se promena un moment de long en large sur la terrasse, aussi indifférent aux bruits de la fête qu’aurait pu l’être un passant dans la rue.

« Mon Dieu ! ajouta-t-il, ce serait une noble et grande mission que celle-là, une mission que je pourrais remplir, moi qui n’ai aimé au monde qu’un seul être, et qui l’ai perdu à jamais, et qui n’ai ni famille, ni nom, ni patrie ! »

En parlant ainsi, le promeneur se heurta à un autre promeneur qui était venu respirer sur la terrasse et s’y soustraire, comme le premier, à la brûlante atmosphère du bal.

Comme lui, il était masqué ; seulement, au lieu du sombre costume écossais, il portait le pourpoint rouge, les chausses bleu du ciel et la fraise de don Juan.

– Parbleu ! monsieur, dit-il à l’Écossais, d’un ton railleur et léger, vous êtes sombre d’attitude comme votre costume.

– Vous trouvez ? demanda le rêveur, qui tressaillit au son de cette voix, qu’il lui semblait avoir entendu déjà quelque part.

– Vous vous adressez, je crois, un discours bien pathétique et bien intéressant, si j’en juge par quelques mots qui vous sont échappés, continua le don Juan, raillant toujours.

– Peut-être…

– Ne disiez-vous pas tout à l’heure : « Oh ! si j’avais de l’or, je serais cet homme-là ! » Et vous regardiez Paris en parlant ainsi, n’est-il pas vrai ?

– Oui, répondit l'Écossais ; et je me disais qu'il y avait là, dans ce Paris immense qui dort sous nos pieds, une grande et noble mission à remplir pour celui qui aurait beaucoup d'or…

– Ma foi ! monsieur, dit le don Juan, je suis peut-être l'homme qu'il faudrait… moi.

– Vous ?

– Mon vieux père, qui ne peut tarder à rejoindre nos ancêtres, ce qui est dans l'ordre, me laissera bien quatre ou cinq cent mille livres de rente.

– À vous ?

– À moi.

– Eh bien, dit l'Écossais, regardez : voyez-vous ce géant qui s'allonge et déroule ses anneaux immenses aux deux bords de ce grand fleuve, cette Babylone moderne dix fois plus grande que la Babylone antique ? Là, le crime coudoie la vertu ; l'éclat de rire croise le cri de deuil dans l'air ; la chanson d'amour, les pleurs du désespoir ; le forçat marche sur le même trottoir que le martyr. Ne croyez-vous pas qu'un homme intelligent et riche y puisse jouer un grand rôle ?

– En effet, répondit le don Juan d'une voix railleuse et mordante qu'on eût dite sortie de l'enfer.

Et comme si le vrai don Juan, le don Juan de Marana des poètes, cet homme sans cœur, ce bandit qui foulait tout aux pieds, ce héros du scepticisme chanté par lord Byron, l'impie, ce ravisseur de nonnes et ce bourreau de vierges, eût fait passer son âme maudite et damnée toute entière dans l'âme de celui qui lui avait emprunté son costume :

– En effet, reprit-il, il y a là de grandes choses à faire, mon maître, et Satan, qui, sous la forme du diable boiteux, soulevait le couvercle de Madrid et en montrait l'intérieur à son élève pour prix de sa délivrance, Satan n'en saurait pas plus long que moi là-dessus. Voyez-vous cette ville immense ? eh bien, il y a là, pour l'homme qui a du temps et de l'or, des femmes à séduire, des hommes à vendre et à acheter, des filous à enrégimenter, des mansardes où le cuivre du travail entre sou à sou à convertir en boudoirs somptueux avec l'or de la paresse. Voilà comment je comprends cette mission dont vous parliez.

– Infamie ! murmura l'Écossais.

– Allons donc ! mon cher, il n'y a d'infâme que la niaiserie. D'ailleurs, en parlant ainsi, ne suis-je pas dans mon rôle ? Par l'enfer ! ne suis-je pas don Juan ?

Et riant toujours de ce rire où semblait s'incarner le souffle et le génie du mal, le nouveau don Juan ôta son masque. L'Écossais jeta un cri et recula d'un pas.

– Andréa ! murmura-t-il.

– Tiens, fit le vicomte, c'était lui ; vous me connaissez, vous ?

– Peut-être, répondit l'Écossais qui avait reconquis tout son calme.

– Eh bien, en ce cas, bas le masque, ô l'homme vertueux ! pour que je sache à qui j'ai développé mes théories.

– Monsieur, dit froidement l'Écossais, si vous le voulez bien, j'attendrai pour cela l'heure du souper.

– Et pourquoi cela ?

– J'ai fait une gageure, dit-il laconiquement.

Et il rentra brusquement dans le bal.

– C'est drôle, murmura Andréa, il me semble que j'ai déjà entendu cette voix.

– À table ! à table ! criait-on en même temps de toutes parts.

Le souper était servi.

Déjà une partie des invités s'étaient éclipsés ; la nuit s'avançait, et il ne restait plus pour le souper qu'une trentaine de personnes.

On se mit à table gaiement, et tous les masques tombèrent, tous, à l'exception de celui que portait l'homme vêtu en seigneur écossais de la cour de Marie Stuart.

Au lieu de s'asseoir, il demeura debout derrière sa chaise.

– Bas le masque ! lui cria une femme d'une voix joyeuse.

– Pas encore, si vous le voulez bien, madame, répondit-il.

– Comment ! vous soupez avec votre masque ?

– Je ne soupe pas.

– Eh bien, vous boirez.

– Pas davantage.

– Mon Dieu ! murmura-t-on à la ronde, quelle voix sépulcrale !

– Mesdames, reprit l'Écossais, j'ai fait un pari.

– Voyons le pari ?

– J'ai parié de n'ôter mon masque qu'après avoir raconté une histoire triste à des gens aussi gais que vous.

– Diable ! une histoire triste… c'est grave ! hasarda une jolie actrice de vaudeville vêtue en page.

– Une histoire d'amour, madame.

– Oh ! si c'est une histoire d'amour, s'écria une comtesse à paniers, c'est différent. Toutes les histoires d'amour sont drôles.

En sa qualité de femme du règne de Louis XV, la comtesse, on le voit, ne prenait point l'amour au sérieux.

– La mienne est triste pourtant, madame.

– Eh bien, contez-la.

– Mais elle est courte, reprit l'homme masqué.

– L'histoire ! l'histoire ! demanda-t-on à grands cris.

– Voici, dit le narrateur, c'est la mienne. Il y a des gens qui aiment plusieurs femmes ; moi, je n'en ai aimé qu'une. Je l'ai aimée saintement, ardemment, sans lui demander qui elle était ni d'où elle venait.

– Ah ! interrompit le page, c'était donc une inconnue ?

– Je la trouvai une nuit pleurant sur les marches d'une église. Elle avait été séduite et abandonnée. Son séducteur était un misérable, un assassin, un voleur.

La voix du narrateur était stridente, comme celle du don Juan naguère, et le vicomte Andréa tressaillit.

– Eh bien, continua l'Écossais, cet homme qu'elle méprisait et qu'elle avait fui avec horreur, il voulut me la reprendre un jour ; il s'introduisit chez elle comme un bandit, et il allait l'emporter dans ses bras lorsque j'arrivai…

« Lui et moi nous n'avions d'autre arme qu'un poignard… Cette femme était le prix de la victoire… Nous nous battîmes au poignard, près d'elle évanouie.

« Que se passa-t-il entre nous ? Combien dura cette horrible lutte ? Je ne l'ai jamais su… Cet homme fut vainqueur. Il me renversa d'un dernier coup, et l'on me trouva seul, deux heures après, baignant dans une mare de sang.

« Mon meurtrier avait disparu, et la femme que j'aimais avec lui.

Le narrateur s'interrompit et regarda le vicomte Felipone.

Andréa était pâle et la sueur perlait à son front.

– Or, poursuivit l'homme masqué, pendant trois mois je fus entre la vie et la mort. La vie et la jeunesse l'emportèrent enfin, je fus sauvé ; je me rétablis, et alors je voulus retrouver celle que j'aimais et son infâme ravisseur…

« Je la retrouvai seule, et je la retrouvai mourante, abandonnée de nouveau par le traître, dans une méchante auberge de la haute Italie, et elle expira dans mes bras en pardonnant à son bourreau…

L'homme masqué s'arrêta encore et promena un regard sur les convives. Les convives l'écoutaient en silence, et le rire avait fui de leurs lèvres.

– Eh bien, acheva-t-il, cet homme, ce voleur, cet assassin, ce bourreau d'une femme, je l'ai retrouvé, ce soir, il y a une heure… et je tiens enfin ma vengeance !… Je l'ai retrouvé, cet infâme, et il est ici… parmi vous !

L'homme masqué étendit la main vers le vicomte, et ajouta :

– Le voilà !

Et comme Andréa bondissait sur son siège, le masque du narrateur tomba :

– Armand, le sculpteur ! murmura-t-on.

– Andréa ! s'exclama-t-il d'une voix tonnante, Andréa ! me reconnais-tu ?

Mais au même instant, et comme les convives demeuraient pétrifiés de ce brusque et terrible dénouement, la porte s'ouvrit, et un homme vêtu de noir entra.

Cet homme, comme le vieux serviteur qui vint surprendre don Juan au milieu d'une orgie et lui annoncer la mort de son père, cet homme marcha droit à Andréa, sans même regarder les convives, et il lui dit :

– Monsieur le vicomte Andréa, votre père, le général comte Felipone, qui est gravement malade depuis quelque temps, se sent plus mal aujourd'hui, et il voudrait vous voir à son lit de mort, consolation que n'a pas eue madame votre mère à son agonie.

Andréa se leva, et, profitant du tumulte qu'excitait une pareille nouvelle, il sortit ; mais au même instant, l'homme qui lui avait annoncé l'agonie de son père, cet homme regarda Armand qui s'élançait pour retenir Andréa, et il poussa un cri :

– Ciel ! dit-il, l'image vivante de mon colonel !

Une heure plus tôt, une scène d'un autre genre, mais non moins poignante, se déroulait sur les hauteurs du faubourg Saint-Honoré.

À l'extrémité de la rue des Écuries-d'Artois, se trouvait un vaste hôtel silencieux et morne comme une demeure inhabitée.

Un grand jardin touffu s'étendait sur les derrières ; une cour moussue et triste précédait le corps de logis principal.

Dans cet hôtel, à cette heure avancée de la nuit, au premier étage, et dans une vaste salle meublée dans le goût de l'empire, un vieillard se mourait presque seul, comme il vivait seul et abandonné depuis longtemps.

Un autre vieillard, mais vert et fort, celui-là, se tenait au chevet du lit et préparait une potion au malade.

– Bastien, murmurait le mourant d'une voix faible, je vais mourir !… Es-tu assez vengé ?… Au lieu de me traîner à l'échafaud comme tu le pouvais, tu as préféré t'asseoir auprès de moi sans cesse, comme le vivant remords de mes crimes ; tu t'es fait mon intendant, toi qui me méprisais ; tu m'appelais monseigneur, et je sentais à toute heure dans ta voix l'amère ironie du démon… Ah ! Bastien ! Bastien ! es-tu assez vengé ?… suis-je assez puni ?…

– Pas encore, mon maître, répondit Bastien le hussard, qui, depuis trente années, torturait son meurtrier dans l'ombre et lui disait sans cesse : « Ah ! misérable, si tu n'avais point épousé la veuve de mon colonel !… »

– Que te faut-il de plus, Bastien ? Tu le vois, je vais mourir… et mourir seul.

– C'est là ma vengeance, Felipone, dit l'intendant d'une voix sourde. Il faut que tu meures comme est morte ta victime, ta femme… sans recevoir les derniers adieux de ton fils.

– Mon fils ! murmura le vieillard, qui, par un violent effort, se dressa sur son séant, mon fils !

– Ah ! ricana Bastien, il chasse de race, ton fils. Il est égoïste et sans cœur comme toi, il séduit les filles honnêtes, il triche au jeu, assassine les gens avec qui il se bat en duel, et

Paris tout entier le cite comme un modèle de corruption élégante… Cependant, c'est ton fils… et tu serais soulagé n'est-ce pas ? si tu pouvais placer ta main déjà froide dans la sienne.

– Mon fils ! répéta le mourant avec un élan de tendresse paternelle.

– Eh bien, non, dit Bastien, tu ne le verras pas… ton fils n'est point dans l'hôtel… ton fils est au bal, et moi seul sais à quel bal, et je n'irai point le chercher.

– Bastien !… Bastien !… supplia Felipone en sanglotant ; Bastien, seras-tu donc implacable ?

– Écoute, Felipone, répondit gravement l'ancien hussard, tu as assassiné mon colonel, son fils et sa femme, est-ce trop pour trois vies ?

Felipone poussa un gémissement.

– J'ai tué Armand de Kergaz, murmura-t-il, j'ai fait mourir de douleur sa veuve devenue ma femme ; mais, quant à son fils…

– Infâme ! s'exclama Bastien, nieras-tu l'avoir jeté à la mer ?

– Non, dit Felipone, mais il n'est pas mort…

Cet aveu fit jeter un cri à Bastien, cri suprême où se mêlèrent l'étonnement, la stupeur, une joie immense.

– Comment ! s'écria-t-il, l'enfant n'est pas mort ?

– Non, murmura Felipone. Il a été sauvé par des pêcheurs, conduit en Angleterre, puis élevé en France… Je sais tout cela depuis huit jours.

– Mais où est-il ? et comment le sais-tu ?

La voix du malade était sifflante, entrecoupée, et le râle de l'agonie approchait.

– Parle, parle ! s'écria Bastien d'un ton impérieux.

– La dernière fois que je suis sorti, reprit Felipone, un embarras de voitures ayant arrêté un moment mon coupé à l'entrée de la chaussée d'Antin, je mis la tête à la portière et jetai un regard distrait aux passants ; je vis alors un homme qui marchait lentement et dont l'aspect m'arracha un cri de stupeur. Cet homme, qui pouvait avoir trente ans, c'était la vivante image d'Armand de Kergaz.

– Après ? après ? demanda Bastien haletant.

– Après ?… J'ai fait suivre cet homme… j'ai appris qu'il se nommait Armand, qu'il était artiste, ignorait sa naissance et ne se souvenait que d'une chose, c'est que des pêcheurs l'avaient recueilli dans leur barque au moment où il se noyait.

Bastien se dressa à ces derniers mots de toute sa hauteur devant le moribond.

– Eh bien, dit-il, si tu veux voir ton fils une dernière fois, misérable, si tu ne veux pas que, preuves en main et par un procès scandaleux, je déshonore ta mémoire, il faut que tu restitues sur-le-champ cette fortune dont tu jouis et que tu as volée. Il faut que, par un écrit authentique, signé de ta main, tu avoues que la fortune dont tu jouis tu l'as volée, et que l'homme dépouillé vit encore ; car il faudra bien que je le retrouve, moi !

– C’est inutile, murmura le vieillard ; je n’ai hérité des biens du colonel de Kergaz que par la mort supposée de l’enfant ; mais l’enfant n’a qu’à reparaître pour que la loi le remette en possession.

– C’est juste, murmura Bastien ; mais comment constater que c’est lui ?

Le mourant étendit la main vers un coffret placé sur un guéridon.

– En père, dit-il, pris de remords, j’ai écrit l’histoire de mon crime, et je l’ai jointe à tous les papiers qui peuvent faire reconnaître l’enfant.

Bastien prit le coffret et le porta au vieillard, qui l’ouvrit d’une main tremblante, et en retira une liasse de papiers qu’il parcourut rapidement des yeux.

– C’est bien, dit-il, je retrouverai l’enfant.

Puis il ajouta d’une voix émue :

– Je te pardonne… et tu verras ton fils une dernière fois.

Et Bastien s’élança hors de la chambre où le vieillard allait bientôt rendre le dernier soupir, et, se jetant dans une voiture qui attendait tout attelée en bas du perron, il cria au cocher :

– Barrière Pigalle, et ventre à terre !

Le mourant, resté seul, et en qui ne survivait plus déjà qu’un désir ardent et unique, « voir son fils ! » se cramponna à la vie avec acharnement, et il attendit, luttant contre l’agonie, le retour de Bastien. Une heure s’écoula, une porte s’ouvrit, et comme si Dieu eût voulu infliger un dernier et terrible châtiment à cet homme, son fils apparut en costume de bal masqué dans cette salle où la mort apparaissait déjà dans un coin.

– Ah ! murmura Felipone, dont cette apparition hâtait la dernière heure, c’en est trop !

Et il fit un brusque mouvement, se retourna la face vers la ruelle et mourut avant que son fils fût arrivé jusqu’à lui.

Andréa lui prit la main et la souleva, la main retomba inerte sur la courtine blanche du lit. Il appuya la sienne sur le cœur du malade, le cœur avait cessé de battre.

– Il est mort ! dit-il froidement et sans qu’une larme vînt mouiller ses yeux ; c’est dommage, en vérité, que la pairie ait cessé d’être héréditaire…

Telle fut l’oraison funèbre du comte.

Mais une voix tonnante se fit entendre sur le seuil de la porte ; Andréa se retourna brusquement et recula d’un pas.

Deux hommes franchissaient la porte de la salle : l’un était Bastien, l’autre Armand le sculpteur.

– La pairie n’est plus héréditaire, disait Bastien, mais le bagne attend les fils de pair comme toi, misérable !

Et cet homme qui, pendant trente années, avait courbé le front devant Andréa, cet homme se redressa ; et montrant au fils dénaturé le cadavre du père d’abord, la porte ensuite, et enfin l’artiste qui était demeuré sur le seuil :

– Monsieur le vicomte Andréa, dit-il, votre père avait assassiné le premier époux de votre mère, puis jeté à la mer votre frère aîné. Ce frère, poursuivit Bastien, ce frère n'est pas mort… le voilà !

Et il montrait alors Armand à Andréa, qui reculait foudroyé.

– Ce frère, acheva-t-il, votre père repentant, à sa dernière heure, lui a rendu cette fortune qu'il avait volée et qui devait vous échoir. Vous êtes ici chez M. le comte Armand de Kergaz, et non chez vous… Sortez !…

Et comme Andréa, frappé de stupeur, reculait et regardait Armand avec épouvante, celui-ci fit un pas vers lui, le saisit brusquement par la main, le conduisit vers une croisée de laquelle on apercevait Paris tout entier, comme on l'apercevait aussi de cette terrasse où les deux frères s'étaient rencontrés une heure plus tôt, et, ouvrant cette croisée, il étendit la main :

– Regarde, dit-il, le voilà, ce Paris où tu voulais être le génie du mal avec ton immense fortune ; moi, j'y serai le génie du bien ! Et maintenant, sors d'ici, car j'oublierai peut-être que nous avons eu la même mère, pour ne me souvenir que de tes crimes et de la femme que tu as assassinée… Sors !

Armand parlait en maître, et pour la première fois, peut-être, Andréa se sentait dominé et tremblant, et il obéit. Il sortit lentement, comme un tigre blessé qui se retire à reculons et menaçant encore, et puis, du seuil de la porte, promenant à son tour un regard par la croisée entr'ouverte sur Paris, que commençaient à baigner les premières clartés de l'aube, il s'écria, comme s'il eût jeté un terrible et suprême défi à Armand :

– À nous deux, donc, frère vertueux ! nous verrons qui l'emportera entre nous, du philanthrope ou du bandit, de l'enfer ou du ciel… Paris sera notre champ de bataille !

Et il sortit la tête haute, un rire infernal aux lèvres, abandonnant, comme l'impie don Juan, sans verser une larme, la maison qui n'était plus à lui, et où son père venait de rendre le dernier soupir.

L’HÉRITAGE MYSTÉRIEUX

I

SIR WILLIAMS

Décembre déployait ses ailes ternes et brumeuses sur l’immense cité qui s’allonge aux deux rives de la Seine.

Une pluie fine, pénétrante et glacée, s’échappait du brouillard qui couvrait Paris et mouillait lentement le pavé des rues. Les réverbères n’éclairaient qu’à demi les carrefours et les ruelles sombres des quartiers populeux. C’était la nuit ; – une froide nuit d’hiver remplie de solitude et de tristesse, et par laquelle les passants se sauvaient, ainsi que des spectres attardés sur la terre, et qui, voyant le jour approcher, regagnent en hâte leur cercueil.

Paris semblait désert, à cette heure de minuit qui retentissait lugubrement dans l’espace, sonnée au clocher de toutes les églises ; les halles elles-mêmes, ce grand foyer du mouvement et de la vie populaires, dormaient quelques instants en attendant les lourds chariots des maraîchers.

La dernière voiture de bal était rentrée, le premier camion ne roulait point encore. Un silence de mort pesait sur les deux rives du fleuve et permettait d’entendre à de grandes distances le pas sonore et régulier des patrouilles faisant leur ronde, ou le hurlement d’un chien de garde déchaîné dans la cour des vieilles maisons du Marais. Sur le quai Saint-Paul, non loin de la caserne des Célestins, un homme enveloppé dans son manteau cheminait lentement, peu soucieux du froid et de la pluie, et paraissait absorbé dans une profonde et tenace méditation. Parfois cet homme s’arrêtait et regardait alternativement le fleuve bourbeux roulant avec un bruit sourd entre ses deux rives de pierres, et ce pâté de vieilles maisons qui bordent le quai et restent là comme un vestige dernier, un débris chancelant, mais encore debout, du Paris de Charles VI et de Louis XI.

Puis son regard s’étendait et allait embrasser la noire silhouette des tours Notre-Dame, se détachant en vigueur sur le ciel sombre et montant vers la nue avec leur couronne de brume.

Alors il reprenait sa marche et semblait se parler à lui-même.

Il atteignit ainsi au pont de Damiette, sur lequel il s’engagea et qu’il traversa rapidement ; puis, en touchant le quai de l’île Saint-Louis, il leva la tête et explora d’un coup d’œil le faîte des toits environnants.

Derrière l’hôtel Lambert, au sixième étage d’une maison de la rue Saint-Louis, une lumière brillait au châssis d’une mansarde. Pourtant la maison était d’une modeste apparence, et paraissait habitée, sinon par des ouvriers, au moins par de paisibles petits

bourgeois, qui, dans un quartier aussi retiré que l'île Saint-Louis, n'avaient point coutume de prolonger leurs veillées aussi tard.

Cette lumière, du reste, était placée au bord de la fenêtre tout près du châssis, et elle était évidemment un signal, car le promeneur nocturne, après l'avoir examinée un moment avec attention, murmura :

– C'est bien, Colar est chez lui, il m'attend.

Et il approcha deux doigts de ses lèvres et les posa en forme de sifflet, et envoya à travers l'espace le mystérieux avertissement des voleurs de nuit et des filoux à la fenêtre de la mansarde.

Presque aussitôt après, la lumière s'éteignit, et il ne fut plus possible désormais de distinguer des autres croisées du sixième étage celle où elle était apparue.

Dix minutes après, un coup de sifflet pareil au sien, mais moins fortement accentué, se fit entendre à une faible distance sur les derrières de l'hôtel Lambert, et bientôt un pas régulier et rapide retentit dans l'éloignement et s'approcha peu à peu ; puis une forme humaine se dessina à cent pas de l'inconnu, et le même coup de sifflet résonna une seconde fois.

– Colar ! dit l'inconnu en se levant et allant à la rencontre du nouveau venu.

– Me voilà, votre Seigneurie, répondit ce dernier à voix basse.

– C'est bien, Colar, tu es fidèle au rendez-vous, reprit le promeneur du quai des Célestins.

– Sans doute, Votre Seigneurie ; mais pas de noms propres, s'il vous plaît. La *rousse* a de bonnes oreilles et une excellente mémoire, et votre ami Colar est allé au bagne, où on lui a conservé une chambre d'ami, pour le cas où il lui arriverait d'y retourner.

– C'est juste ; mais nous sommes seuls, les quais sont déserts.

– N'importe ! si Votre Seigneurie veut causer, elle ferait bien de descendre tout au bord de la rivière, par ce petit escalier. Nous irons nous asseoir sous le pont et nous causerons en anglais, – une bien belle langue, ma foi ! et que les gens de la rue de Jérusalem ne parlent guère.

– Soit ! répondit l'inconnu, qui suivit celui qu'il avait appelé Colar, lequel lui montra le chemin.

Ils s'établirent sous le tablier du pont, s'assirent sur une pierre jetée en travers du chemin de halage, et alors Colar reprit la parole.

– D'abord, dit-il, nous sommes très bien ici, et nous nous moquons de la pluie. Il fait un peu froid ; mais, bah ! quand il s'agit d'affaires… Et puis, nous aurons bientôt conclu, j'imagine.

– C'est probable, dit l'inconnu.

– Quand Votre Seigneurie est-elle arrivée de Londres ?

– Ce soir, à huit heures, et, tu le vois, je n'ai pas perdu de temps… j'ai été exact.

– Je reconnais là mon ancien capitaine, murmura Colar avec une nuance respectueuse dans la voix.

– Voyons, reprit l'inconnu, qu'as-tu fait ici depuis trois semaines ?

– J'ai réuni une troupe fort convenable.

– Très bien.

– Mais voyez-vous, poursuivit Colar, les Parisiens ne valent pas les Anglais pour notre métier ; et bien que j'aie choisi ce qu'il y avait de mieux, il nous faudra quelques mois pour dresser tout à fait ces drôles. D'ailleurs, Votre Seigneurie en jugera et verra leurs *binettes.*

– Quand ?

– Mais sur-le-champ, si vous voulez.

– Leur as-tu donné rendez-vous ?

– Oui. Il y a mieux ; je vais conduire Votre Seigneurie en un lieu où elle pourra les voir entrer l'un après l'autre sans être vue elle-même.

– Allons, dit celui à qui Colar donnait alternativement le titre de capitaine et l'aristocratique qualification de Seigneurie.

– Mais, objecta Colar avec une certaine hésitation, si nous n'allions pas nous entendre ?

– Nous nous entendrons.

– Heu ! heu ! murmura Colar, voici que j'attrape la cinquantaine, Votre Seigneurie, et je songe à mes vieux jours.

– C'est fort juste, mais je serai plus que raisonnable. Voyons, combien te faut-il pour toi ?

– Mais il me semble, dit Colar, que vingt-cinq mille francs par an et une prime d'un dixième par chaque affaire…

– Soit, va pour les vingt-cinq mille francs.

– À présent, il y a les traitements de mes hommes.

– Ah ! dit le capitaine, je connais tes mérites, mais il faut voir tes hommes à l'œuvre pour les tarifier sûrement.

– C'est vrai, murmura Colar, convaincu de la justesse de l'argument.

– Eh bien, en route, et quand je les aurai vus, nous causerons. Combien sont-ils ?

– Dix. Est-ce suffisant ?

– Pour le moment, oui ; nous verrons plus tard.

Colar et le capitaine quittèrent le lieu où ils venaient d'échanger ces quelques mots et remontèrent sur le quai, qu'ils longèrent jusqu'au pont qui réunit l'île Saint-Louis à la Cité.

Là, ils prirent les derrières de l'église Notre-Dame, passèrent le second bras de la Seine au-dessus de l'Hôtel-Dieu, et se trouvèrent à la lisière du quartier Latin.

Colar s'engagea alors, servant de guide au capitaine, dans un labyrinthe de petites rues tortueuses, et ne s'arrêta qu'à l'entrée de la rue Serpente.

– C'est ici, mon capitaine, dit-il.

Le capitaine leva la tête et aperçut une vieille maison à deux étages seulement, et dont les contrevents disjoints étaient fermés et ne laisseraient échapper aucune clarté. On eût dit une demeure inhabitée.

Colar mit une clef dans la serrure de la porte bâtarde, l'ouvrit, et pénétra le premier dans une allée étroite et sombre où le capitaine le suivit.

– Voici les bureaux de l'agence, murmura-t-il en riant, à mi-voix, après avoir prudemment refermé la porte.

Il tira un briquet phosphorique de sa poche et alluma un rat-de-cave pour éclairer le chemin.

Au bout de l'allée, le capitaine aperçut les premières marches d'un escalier usé, auquel une corde graisseuse servait de rampe.

Colar s'y engagea et gagna le premier étage de la maison. Là, il poussa une seconde porte et dit au capitaine :

– Voici un endroit d'où Votre Seigneurie verra sans être vue, et pourra estimer le savoir-faire de mes hommes au juger, comme on dit.

En effet, laissant le capitaine seul et dans l'obscurité un moment, Colar passa avec son rat-de-cave dans une pièce voisine ouvrant sur le carré, et tout aussitôt son compagnon vit jaillir un jet lumineux devant lui, et reconnut un trou percé dans la cloison.

Grâce à ce trou, il pourrait voir et entendre, sans qu'on soupçonnât sa présence, tout ce qui se ferait ou se dirait dans la pièce où Colar venait d'entrer.

Il commença donc par jeter un coup d'œil sur l'ameublement, qui était celui d'un petit salon de bourgeois dont le revenu varie de deux à trois mille francs : canapé couleur acajou en vieux velours d'Utrecht, rideaux de damas rouge, pendule à colonnes, escortée, sur la cheminée, de deux vases de fleurs sous globe, console au-dessous d'une glace à trumeau, et carreau ciré avec soin.

– Voici, dit Colar, qui revint auprès du capitaine, le logement de mon sous-lieutenant, qui, pour tout le quartier, est un bon rentier retiré des affaires et vivant avec sa femme comme le tourtereau avec sa tourterelle.

– Ah ! dit le capitaine, il est marié ?

– À peu près.

– Et… sa femme ?

– Madame Coquelet, dit Colar gravement, est une femme de mérite ; elle joue, au choix, les dames de charité, les comtesses du faubourg Saint-Germain et les princesses polonaises. Dans la rue Serpente, elle passe pour un modèle de piété et de vertu conjugale.

– Très bien, dit le capitaine, où est ce Coquelet ?

– Vous allez le voir, répondit Colar, qui, du bout de sa canne à nœuds dont il était muni, heurta le plafond de trois coups régulièrement espacés.

Au même instant, un bruit se fit à l'étage supérieur, et peu après des pas résonnèrent dans l'escalier. Le capitaine vit alors apparaître, un bougeoir à la main, un homme de cinquante ans environ, chauve, maigre, l'œil cave et le front déprimé. Il était vêtu d'une vieille robe de chambre à ramages verts et chaussé de pantoufles en lisière.

À première vue, M. Coquelet était un honnête épicier retiré, achevant une paisible vieillesse entre les plaisirs de la table d'hôte, le dimanche, et le confort du pot-au-feu et de la salade de ménage dans la semaine. Il avait un sourire triomphant et naïf. Mais l'œil exercé du capitaine n'eut aucune peine à démêler sous cette bonhomie apparente un caractère hardi et résolu, des instincts féroces, une sorte d'hercule qui se faisait pardonner sa calvitie par ses bras et une poitrine velus, et sa maigreur par une vigueur musculaire peu commune. Certes, cet homme, comparé à Colar et au capitaine, était aussi peu semblable à eux qu'ils l'étaient eux-mêmes l'un à l'autre. Colar était un homme de trente-cinq à quarante ans, grand, mince, portant une barbe et des moustaches noires, et ayant la tournure d'un sous-officier en costume de ville.

Aux yeux d'une femme vulgaire, Colar aurait pu résumer le type idéal de l'homme beau, pour ne pas dire du bellâtre.

Colar avait servi, et il conservait la désinvolture militaire en dépit de sa nouvelle profession, qui était un peu mystérieuse peut-être et non autorisée par les lois qui régissent nos sociétés modernes, mais qui n'en a pas fait moins de fervents adeptes et de dévoués sectaires.

Le capitaine, au contraire, était un jeune homme de vingt-huit ans à peine, et qui ne paraissait pas en avoir vingt-quatre, tant il était blond et imberbe.

De taille moyenne, mince, délicat en apparence, il n'avait de réellement viril que l'ardent regard qui jaillissait de ses yeux noirs, contraste étrange avec ses cheveux d'un blond cendré.

On l'appelait à Londres, d'où il arrivait et où il avait laissé une mystérieuse et terrible renommée, le capitaine Williams ; mais, peut-être, n'était-ce point là son vrai nom.

Maître Coquelet salua le capitaine et regarda Colar d'un air interrogateur.

– C'est le maître, dit brièvement l'ancien soldat.

Coquelet examina alors le capitaine avec une respectueuse attention, et murmura tout bas :

– Bien jeune…

– À Londres, lui souffla Colar à l'oreille, on ne s'en est jamais aperçu. C'est un homme, va !

Puis Colar ajouta :

– Nos lapins vont venir d'ici à quelques minutes ; je leur ai donné rendez-vous à tous de une heure à deux du matin, et j'entends sonner une heure. Tu les recevras, Coquelet.

– Et vous, mon lieutenant ? demanda le faux épicier retiré.

– Moi, je vais causer avec Sa Seigneurie et lui montrer nos hommes par ce judas, avec un bout de biographie. C'est le plus simple pour aller vite en besogne.

– Suffit ! dit Coquelet, je comprends.

Un petit coup sec et significatif fut frappé en ce moment à la porte d'entrée à la maison.

– Bon ! dit Coquelet, en voici un.

Et il descendit, son bougeoir à la main, laissant Colar et le capitaine, qui s'enfermèrent dans la petite pièce contiguë au salon de M. Coquelet, et soufflèrent leur rat-de-cave.

Deux minutes après, le faux épicier remonta en compagnie d'un jeune homme mince, fluet, aux cheveux crépus, et mis avec une élégance qui sentait son boulevard des Italiens.

– Ceci, dit Colar à voix basse, tandis que le capitaine Williams collait son œil au trou percé dans le mur, ceci est un *aristo,* Votre Seigneurie, un jeune homme de bien bonne famille, qui, s'il n'avait eu quelques démêlés avec *la rousse,* qui l'a envoyé prendre les bains de mer à Rochefort, serait entré dans la magistrature ou la diplomatie. On l'appelle de son vrai nom le chevalier d'Ornit, mais il s'est prudemment débaptisé, et les dames de la rue Bréda, qui l'idolâtrent, l'ont surnommé Bistoquet.

« Bistoquet est un garçon d'esprit, il a de petits talents très suffisants. Personne, mieux que lui, ne *fait le tiroir* au lansquenet, et, au besoin, il joue du couteau très proprement. Il ouvrirait une serrure Fichet avec une paille, et passerait par le trou d'une aiguille, tant il est mince.

– Peuh ! fit dédaigneusement le capitaine, il faudra voir.

Après le chevalier Bistoquet arrivèrent successivement une sorte de géant à grande barbe rousse du nom de Mourax, un héros de la salle Montesquieu, et un petit homme sec et maigre, plein de vigueur, et dont les yeux verts brillaient comme ceux d'un chat.

– Voilà Oreste et Pylade, dit Colar. Mourax et Nicolo sont amis depuis vingt ans ; ils ont porté les mêmes breloques à Toulon pendant dix ans, et ils sont devenus associés en sortant du bagne. Mourax court les barrières, le dimanche, habillé en hercule, et Nicolo en pierrot ou en paillasse. Votre Seigneurie pourra utiliser leurs moments perdus.

– J'aime mieux ceux-là ! dit laconiquement le capitaine.

Après les deux artistes en plein vent arriva un grand jeune homme aux cheveux rouges et vêtu d'une blouse bleue. Il avait les mains noires d'un forgeron.

– C'est le serrurier de la troupe, dit Colar.

– Bien ! répondit Williams.

Au serrurier succéda un petit monsieur un peu gras, un peu chauve, décemment vêtu de noir des pieds à la tête et portant une cravate blanche et des lunettes bleues. Il avait sous le bras un grand portefeuille en chagrin noir, et son nez, un peu rouge, témoignait de son culte fervent pour la dive bouteille.

– Ça, murmura Colar à l'oreille du capitaine, c'est un clerc de notaire infortuné, que des revers ont conduit à quitter son étude pour un méchant cabinet d'affaires situé rue Mondétour, un quartier perdu. M. Nivardet a une assez belle écriture, et il fait le faux dans la perfection, imitant toutes les mains, depuis l'anglaise jusqu'à la ronde bâtarde. Un amour de plume, quoi !

– Nous verrons, dit Williams d'un ton bref.

Au notaire succédèrent tour à tour les quatre dernières recrues de Colar, dont les types insignifiants n'apparaîtront dans la suite de cette histoire qu'à titre de comparses de ce vaste drame que nous allons dérouler sous les yeux du lecteur.

Quand l'inspection fut terminée, Colar se tourna vers le capitaine :

– Votre Seigneurie désire-t-elle se montrer, enfin ?

– Non ! dit Williams.

– Comment ! fit Colar étonné ; Votre Seigneurie n'est-elle pas satisfaite ?

– Oui et non ; mais, dans tous les cas, je désire demeurer inconnu et n'avoir affaire à ma bande que par ton intermédiaire.

– Comme il vous plaira, répondit Colar.

– Nous causerons demain, ajouta Williams, et nous verrons ce qu'il peut y avoir à faire de tous ces braves gens.

En prononçant ces mots à voix basse, le capitaine quitta sur la pointe du pied son poste d'observation, et se dirigea doucement vers la porte entr'ouverte sur l'étroit palier de l'escalier.

– Demain, dit-il, à la même heure, au même endroit. Bonsoir !

Et le capitaine Williams disparut dans les ténèbres de l'escalier et gagna la rue, laissant Colar rejoindre les hommes qu'il avait embauchés.

De la rue Serpente, Williams déboucha dans la rue Saint-André-des-Arts, la remonta jusqu'à la place de ce nom, et ensuite se dirigea vers les quais. Là, il passa la Seine, traversa la cité et arriva sur la place du Châtelet.

En ce moment, une voiture à deux chevaux débouchait par la rue Saint-Denis, et le cocher criait « gare ! » au capitaine, qu'un sentiment de curiosité vague avait poussé à s'approcher. Le piéton et l'équipage se croisèrent sous un réverbère. Williams s'effaça, mais il jeta un coup d'œil dans la voiture dont les glaces étaient baissées, et à la lueur du réverbère, il aperçut un homme dont la vue lui arracha un cri étouffé : « Armand, » murmura-t-il. Mais la voiture passa au grand trot, emportant l'homme que Williams avait appelé Armand, et qui, sans doute, n'eut le temps ni de remarquer le piéton ni d'entendre son exclamation étouffée.

Un moment immobile, le capitaine Williams regarda l'équipage s'éloigner dans la direction des quais ; puis, croisant les bras, il murmura lentement et avec l'accent de la haine :

– Ah ! nous voilà donc enfin en présence, frère, toi l'idiote incarnation de la vertu, moi le génie du vice et la personnification du mal ! Tu cours sans doute soulager quelque infortune avec l'or que tu as volé ? Eh bien ! à nous deux ; car me voici de retour, et *j'ai soif d'or* et de vengeance !

Le lendemain, le capitaine Williams fut exact au rendez-vous qu'il avait donné à Colar, sous l'arche du pont, et fit entendre son coup de sifflet mystérieux.

Colar l'attendait, et se leva vivement au bruit de ses pas, puis il courut à sa rencontre :

– Capitaine, murmura-t-il, je crois que j'ai trouvé une fameuse piste.

Et, l'entraînant sous l'arche, il ajouta :

– Il s'agit de douze millions !

II

ARMOR

Deux jours après l'entrevue du capitaine Williams, l'ancien chef de *pick-pockets* et de Colar, qui avait servi à Londres sous ses ordres, tandis que ce dernier lui montrait par le judas de la maison Coquelet les divers membres de la future association, une voiture de maître s'arrêtait au Marais devant un vieil hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine. Nous l'avons dit, une pluie fine faisait reluire les pavés : les rues étaient désertes.

L'hôtel devant lequel s'arrêta la voiture était une antique construction dont les restaurations les plus récentes remontaient au règne de Henri IV, cette époque brillante du Marais. Bâti entre cour et jardin, il avait sur la rue une grande porte à deux battants de chêne lourdement ferrés, et dont le cintre était orné d'un écusson écartelé et supporté par deux sphinx.

La taille usée de cet écusson ne permettait plus d'en distinguer parfaitement les couleurs ; mais, au-dessous, le temps avait respecté une inscription annonçant que cet hôtel avait été bâti sous le règne du roi Charles VIII, restauré en 1530 et en 1608, et qu'il était la demeure de la noble maison de Kergaz-Kergarez, race bretonne venue à la cour de France à la suite de la duchesse Anne de Bretagne, devenue reine.

La voiture qui s'arrêta devant cet hôtel entra peu après dans la cour, les deux battants de la porte s'étant ouverts au coup de cloche d'un valet de pied, et un homme d'environ trente-cinq ans en descendit.

En même temps, une lumière brilla en haut du perron, et un vieillard descendit à la rencontre du jeune homme.

C'était bien un vieillard, de première vue, si l'on en jugeait par ses cheveux, ses moustaches et ses favoris blancs ; mais à sa démarche ferme et droite, à son regard plein d'énergie, on devinait en lui toute la force, toute l'ardeur virile de l'âge à peine mûr. Peut-être avait-il soixante-cinq ans ; mais, à coup sûr, il était plus robuste qu'un homme de cinquante.

Il alla d'un pas rapide à la rencontre du jeune homme, et lui dit vivement :

– Je commençais à être inquiet, maître ; vous ne rentrez jamais aussi tard.

– Mon pauvre Bastien, répondit Armand de Kergaz, car c'était lui, quand on veut remplir la mission que je me suis imposée, le temps est une monnaie courante qu'il faut pouvoir dépenser sans hésitation et sans remords.

Et le jeune homme s'appuya sur les bras de Bastien et entra avec lui dans l'hôtel. Armand habitait la rue Culture-Sainte-Catherine depuis qu'il avait été mis en possession

de son immense fortune. La solitude, l'éloignement de ce quartier lui plaisaient et lui permettaient en même temps d'être à portée des classes laborieuses et pauvres, parmi lesquelles il répandait ses bienfaits et ses aumônes mystérieuses.

Bastien le conduisit à son cabinet de travail.

– Maître, lui dit-il, vous allez vous coucher, je présume ?…

– Pas encore, mon bon Bastien, j'ai quelques lettres à écrire, répondit Armand en s'asseyant devant son bureau, mon œuvre avant tout.

– Maître, maître, murmura le vieillard avec un accent tout paternel, vous vous tuerez à ce jeu-là…

– Dieu est bon, répondit Armand, et je le sers. Il me conservera fort et robuste longtemps.

En ce moment on frappa doucement à la porte.

– Entrez, dit le jeune homme, surpris d'une visite à cette heure indue.

Un inconnu, qu'on pouvait prendre à sa mise pour un commissionnaire du coin de rue, se montra sur le seuil, introduit par un valet de chambre.

– Monsieur le comte de Kergaz ? demanda-t-il.

– C'est moi, répondit Armand.

Le commissionnaire salua d'un air gauche, et tendit à Armand une lettre dont celui-ci brisa aussitôt le cachet. L'écriture lui en était inconnue ; il courut à la signature et lut un nom :

KERMOR

Pas plus que l'écriture, ce nom n'éveilla le moindre souvenir chez Armand.

– Lisons ! se dit-il.

Et il lut :

« Monsieur le comte,

« Vous êtes un grand et généreux cœur. Vous consacrez une fortune immense à faire le bien, et c'est un homme dont la conscience est bourrelée de remords, et qui sent approcher l'heure suprême qui s'adresse à vous. Les médecins me donnent six heures à vivre ; accourez, j'ai une noble et sainte mission à vous confier. Vous seul pouvez la remplir. »

Armand regarda le commissionnaire avec attention, et lui dit :

– Comment vous nommez-vous ?

– Colar, répondit-il. Je demeure dans l'hôtel de M. Kermor, et le suisse m'a chargé de vous apporter cette lettre.

Et Colar prit un air niais qui lui seyait à ravir et dissimulait parfaitement le lieutenant du capitaine Williams.

– Où demeure la personne qui vous envoie ?

– Rue Saint-Louis-en-l'Île, répondit Colar.

– Les chevaux, ordonna Armand.

Vingt minutes après, la voiture du comte de Kergaz franchissait la porte cochère d'un vieil hôtel dont la construction remontait aux premières années du règne de Louis XIV, et qui avait dû être bâti par un fermier des gabelles. Cet hôtel avait l'aspect lugubre et morne des demeures abandonnées ; l'herbe poussait verte et drue entre les pavés de la cour, et comme l'aube commençait à blanchir la cime des toits, Armand put remarquer les croisées hermétiquement closes du premier et du second étage, derrière lesquelles n'apparaissait aucune lumière.

Un vieux valet sans livrée, et dont le costume était aussi délabré que l'extérieur de l'hôtel, avait ouvert la porte cochère et dit à Armand :

– Monsieur le comte veut-il avoir la bonté de me suivre ?

– Allez ! dit Armand.

Le valet, armé d'un flambeau, fit gravir au visiteur, les huit marches vermoulues d'un perron à deux rampes, et l'introduisit dans un vaste vestibule d'apparence aussi sombre que les dehors de l'hôtel ; puis il lui fit traverser plusieurs salles aux meubles d'un autre âge, disposés en enfilade, selon la mode d'autrefois, et il souleva enfin une portière qui donna passage à un jet de clarté.

Armand se trouva alors dans une chambre à coucher style rococo. Un lit à colonnettes dorées, avec un baldaquin d'où s'échappaient les plis d'une étoffe de soie à grands ramages et passée de nuance était au milieu, le chevet adossé au mur, et, dans ce lit, M. de Kergaz aperçut un petit vieillard sec, maigre, au front jauni, dépourvu de cheveux, et dont les yeux brillaient d'un feu étrange.

Il salua Armand de la main et lui montra un siège au chevet de son lit.

Puis il fit un signe au valet introducteur, qui se retira discrètement et ferma la porte derrière lui.

Armand regardait le vieillard avec un étonnement profond, et se demandait si réellement cet homme, dont l'œil étincelait, était si près de la mort.

– Monsieur, dit le vieillard, qui devina les réflexions de son visiteur, j'ai l'apparence d'un homme qui est loin encore de sa fin prochaine. Il n'en est rien, cependant ; mon médecin, qui est un habile homme, m'a annoncé qu'un vaisseau se romprait dans ma poitrine à huit heures du matin environ, et qu'à neuf j'aurai cessé de vivre.

– Monsieur, dit Armand, la médecine se trompe…

– Oh ! dit le vieillard, mon médecin est un homme infaillible. Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit, monsieur.

Armand continuait à regarder le vieillard.

– Monsieur, poursuivit-il, je suis le baron Kermor de Kermarouet, et je vais mourir le dernier de ma race, aux yeux du monde du moins ; car, moi, j'ai le pressentiment secret qu'un être de mon sang, homme ou femme, existe en ce monde. Je ne laisse derrière moi ni parents, ni amis, et nul ne me pleurera, car il y a vingt ans que je n'ai pas franchi le

seuil de mon hôtel. À mon heure dernière, monsieur, je me suis ému en songeant que personne, si ce n’est ce vieux valet que vous avez vu et qui est mon unique compagnon depuis quinze années, que personne, dis-je, ne me fermerait les yeux, et que ma fortune s’en irait à l’État, faute d’héritiers. Or, monsieur, reprit le vieillard après s’être arrêté un moment pour reprendre haleine, car sa voix était souvent entrecoupée par une toux sèche et sifflante, j’ai une fortune immense, presque incalculable, et l’origine de cette fortune est aussi bizarre que le châtiment, que Dieu m’a infligé pour la faute de ma vie, est terrible.

Armand écoutait avec un étonnement croissant.

« Écoutez, poursuivit M. de Kermarouet, j’ai l’apparence d’un vieillard septuagénaire, et j’ai à peine cinquante-trois ans.

« En 1824, j’étais un petit sous-lieutenant de hussard, comme un gentilhomme breton que j’étais et n’ayant d’autre avenir que mon épée.

« La guerre d’Espagne commençait ; mon régiment, qui était le deuxième hussard, était cantonné à Barcelone.

« Moi je venais de passer à Paris un congé de six mois, et je m’étais mis en route pour rejoindre mon corps, en compagnie de deux autres officiers, comme moi au terme de leur congé.

« Nous voyagions à cheval, à petites journées, couchant tantôt dans une ville, tantôt dans une bourgade ou un village, quelquefois dans une auberge isolée sur le bord de la route.

« À trente-deux kilomètres de Toulouse, et presque au pied des Pyrénées, la nuit nous surprit à la porte d’une méchante hôtellerie, au milieu d’un site sauvage et presque désolé.

« Aux environs, nulle autre habitation ; devant nous, les gorges des montagnes ; derrière nous, une plaine inculte. Il ne fallait pas songer à aller plus loin ce jour-là.

« Nous nous résignâmes à passer la nuit dans l’hôtellerie, qui n’avait d’autre enseigne qu’une branche de houx, et pour tous habitants que deux vieillards, le vieillard et la femme.

« Mais, chose peu ordinaire pour elle, l’auberge devait avoir ce soir-là nombreuse clientèle. Deux femmes, accompagnées d’un muletier espagnol, étaient arrivées une heure avant nous, et s’étaient décidées à passer la nuit dans l’auberge.

« De ces deux femmes, l’une était vieille et ridée, l’autre était une belle jeune fille de vingt ans. Elles revenaient d’un petit vallon des Pyrénées, sur la frontière espagnole, où les médecins avaient envoyé la vieille dame prendre les eaux ; du moins, ce fut ce que nous apprit leur conversation, car nous fûmes admis à partager leur souper.

« Notre uniforme leur avait inspiré tout d’abord cette confiance qu’ont les femmes dans la loyauté du soldat, et ce fut sans la moindre défiance qu’elles gagnèrent les deux chambres habitables dans l’auberge, tandis que nous nous accommodions d’une botte de paille pour oreiller dans l’écurie.

« Nous étions jeunes, monsieur, nous avions bu, nous nous considérions déjà comme en pays conquis, et la beauté de la jeune fille avait produit un étrange effet sur nos

imaginations de vingt ans.

« L'un de nous, Belge d'origine, et peu scrupuleux en matière d'honneur, osa nous proposer une chose infâme, et que, de sang-froid, nous eussions repoussée avec indignation ; nous étions ivres, nous l'accueillîmes en riant ; la pauvre fille, le croiriez-vous ? fut tirée au sort, et elle m'échut.

« Il se passa alors une infâme et terrible scène, monsieur, dans cette maison presque abandonnée ; le silence du muletier et des aubergistes fut acheté, et, tandis que mes deux complices demeuraient sourds aux cris de la vieille femme, je pénétrai par la fenêtre dans la chambre de la jeune fille.

Le mourant s'interrompit, et Armand vit couler deux larmes brûlantes sur ses joues pâlies.

– Au point du jour, reprit-il, nous avions déjà fait vingt-cinq kilomètres et laissé loin derrière nous l'auberge et la pauvre enfant déshonorée, dont je n'emportais d'autre souvenir que son prénom, Thérèse, et ce médaillon qu'elle avait au cou, et dont le cordon s'était brisé dans la lutte désespérée qu'elle soutint contre moi.

« Comment ce médaillon se retrouva-t-il dans la poche de mon habit ? Je n'ai jamais pu me l'expliquer.

« Nous entrâmes à Barcelone la veille d'une bataille ; le lendemain, nous allâmes au feu, et mes deux complices furent tués. Je crus voir alors dans cette double mort, la main de Dieu qui s'appesantissait sur nous, et le remords de mon odieuse action pénétra dans mon cœur.

« J'eus même ce pressentiment étrange que la mort ne m'avait épargné que parce que la Providence me réservait un châtiment plus terrible encore.

« Cependant, plusieurs affaires, plusieurs engagements eurent lieu, et je revins toujours sain et sauf ; les jours s'écoulèrent, puis les mois ; le souvenir de mon crime commençait à s'effacer, lorsque m'arriva cette fortune immense et inattendue que je possède et que je ne sais à qui léguer.

« J'étais à Madrid, et j'avais été logé chez un vieux juif qui faisait le commerce des cuirs de Cordoue. Ce juif, d'origine française, avait quitté Rennes en 1789.

« Lorsque je vins habiter sa maison, où m'amenait un billet de garnison, il était malade et au plus mal. Deux jours plus tard il était à l'agonie, et, dans le milieu de la nuit, je fus éveillé en sursaut par son unique servante qui appelait au secours, car il avait un accès de délire effrayant.

« Je descendis chez lui à demi vêtu et lui prodiguai mes soins ; à ma vue, il parut se remettre un peu et reprendre quelque force ; sa présence d'esprit lui revint, et, me remerciant, il me demanda mon nom.

« – Kermor de Kermarouet, lui répondis-je.

« – Kermarouet ! s'écria-t-il d'une voix étrange, vous vous nommez Kermarouet ?

« – Oui.

« – Une plume ! une plume ! me demanda-t-il en joignant ses mains d'un air suppliant et m'indiquant un vieux secrétaire, où, en effet, je trouvai une plume, du papier et de l'encre, que je mis devant lui, sans trop savoir ce qu'il voulait faire.

« D'une main tremblante le vieillard écrivit ces deux lignes :

« J'institue M. Kermor de Kermarouet mon « légataire universel. »

« Et il signa.

« Dix minutes après, il était mort.

« Je retrouvai dans les papiers du juif l'explication de sa conduite. Mon grand-père, le baron de Kermarouet, partant pour l'émigration, lui avait confié, à titre de dépôt, une somme de deux cent mille livres. La Terreur avait contraint le juif, qui passait à Rennes pour avoir des intelligences avec les royalistes, à s'expatrier.

« Il était venu en Espagne, avait fait du commerce, et avec l'argent de mon grand-père il avait fait une fortune immense. Mon aïeul lui avait confié deux cent mille francs, il me rendait douze millions.

« Vous comprenez quelle révolution étrange cette fortune amenait dans ma vie ; et quelle n'eût point été mon ivresse, car j'avais alors trente ans, si un remords n'eût pesé sur moi de tout le poids de la fatalité !

« Quitter l'Espagne et accourir à Paris, décidé à bouleverser le monde pour y retrouver Thérèse, et lui rendre, en l'épousant, l'honneur que je lui avais volé, ce fut mon premier soin ; mais là m'attendait le châtiment…

« À peine arrivé, à peine installé dans ce vieil hôtel où nous sommes, et que je venais de racheter, car il avait appartenu à ma famille, je fus pris d'un mal étrange et terrible, qui me coucha dans ce lit où vous me voyez, et que je n'ai pas quitté depuis vingt ans.

« Dieu me punissait enfin.

« Pendant plusieurs années, en proie à cet horrible mal qu'on nomme le ramollissement de la moelle épinière, je n'ai eu d'autre but, d'autre désir ardent que ma guérison ; j'ai appelé à mon aide les lumières de la science, les princes de l'art, tout a été inutile.

« Aujourd'hui, enfin, à l'heure suprême, mes yeux se sont tournés vers le passé, et je me suis demandé si cette pauvre enfant que j'ai déshonorée ne serait point de ce monde encore… si, par hasard, je ne serais pas père. Comprenez-vous, maintenant ?

– Oui, murmura Armand.

– Eh bien ! acheva le moribond, j'ai appris que vous-même, monsieur, vous consacriez une grande fortune et votre noble intelligence à accomplir dans Paris la plus sainte, la plus élevée des missions : *faire le bien, empêcher le mal.* Vous avez vos agents, vous punissez et récompensez ; vous découvrez les infortunes les plus cachées, et les turpitudes les plus mystérieuses. J'ai pensé que vous pourriez peut-être retrouver celle à qui je lègue cette fortune que je vais abandonner.

– Mais, monsieur, observa Armand, si honorable pour moi que soit votre confiance, puis-je savoir si jamais…

– Vous vous efforcerez, monsieur…

– Et si cette femme est morte ; si, en dépit de vos pressentiments, elle n’a point d’enfant ?

– Eh bien, en ce cas, vous serez mon légataire universel.

– Monsieur…

– On n’est jamais trop riche, monsieur, dit le baron de Kermarouet, pour accomplir l’œuvre que vous vous êtes imposée ; vous consacrerez ma fortune à soulager les misères, à punir les forfaits qui s’abritent dans cet océan de bien et de mal qu’on nomme Paris. »

Et comme Armand faisait un dernier geste d’étonnement et de refus, le baron étendit la main vers la pendule de la cheminée :

« Tenez, dit-il, l’heure marche et le temps ne nous appartient pas. Je serai mort dans trois heures. Regardez ce coffret qui est là, sur ce guéridon ; la clef en est suspendue à mon cou. Vous prendrez cette clef quand j’aurai rendu le dernier soupir, et vous trouverez dans le coffre deux testaments portant deux dates différentes. Le premier vous institue mon légataire universel ; le second est en faveur de Thérèse ou de son enfant, si elle a un enfant. Vous trouverez joint à ce dernier testament le médaillon qu’elle portait pendant la nuit fatale. Ce médaillon renferme des cheveux et un portrait de femme, sans doute le portrait de sa mère. C’est le seul indice que j’aie à vous laisser. »

La voix du mourant s’éteignait par degrés, l’heure approchait.

« J’ai demandé un prêtre pour six heures, » murmura-t-il.

En ce moment, la cloche de la porte cochère se fit entendre : c’était le prêtre qui arrivait.

Armand se tint à l’écart pendant que le baron Kermor de Kermarouet se confessait et que l’homme de Dieu le réconciliait avec le ciel ; puis il s’agenouilla au pied du lit, et récita avec le prêtre les prières des agonisants.

Deux heures après, la prédiction du médecin s’était accomplie, M. de Kermarouet était mort.

Un commissaire de police fut appelé sur-le-champ et posa partout les scellés ; puis Armand se retira, emportant les deux testaments, et il ne resta au chevet du mort que le commissionnaire qui avait porté à M. de Kergaz la lettre de M. de Kermarouet.

Quand il fut seul, Colar se prit à rire :

– Pauvre vieux ! dit-il en regardant le cadavre, tu es mort bien tranquillement et ne te défiant de personne ; je suis entré chez toi comme un pauvre diable et tu m’as logé, sans présumer que je ne demandais à habiter une mansarde dans ton hôtel que pour savoir le parti qu’on peut tirer d’un homme riche et sans héritiers.

« Pauvre vieux ! va ! répéta le bandit avec un accent étrange.

« Et maintenant, voilà ce bon M. de Kergaz, un homme de bien, s’il vous plaît, qui va se mettre en mouvement pour trouver des héritiers. Sois donc tranquille, le capitaine Williams est un fameux homme, et nous trouverons Thérèse avant lui.

« À nous les millions ! »

Et Colar se reprit à rire devant ce cadavre, chaud encore.

Quant à M. de Kermarouet, il était bien mort, et il ne se dressa point sur son séant pour chasser cet impie qui ricanait au pied de son lit de mort…

Et Armand de Kergaz était parti !

III

CERISE ET BACCARAT

À l’angle du boulevard et de la rue du Faubourg-du-Tem-ple, au cinquième étage et auprès de la croisée d’une mansarde donnant sur la cour, par une journée de soleil du mois de janvier, c’est-à-dire environ quinze jours après l’entrevue du capitaine Williams et de Colar, une jeune fille travaillait avec ardeur devant une table surchargée des objets et des petits outils nécessaires à la confection de fleurs artificielles.

Elle pouvait avoir seize ans ; elle était grande, svelte, blanche comme un lis, avec des cheveux noirs et des lèvres dont le rouge ardent lui avait fait donner le surnom de Cerise dans l’atelier de fleuriste où elle avait fait son apprentissage.

Cerise avait entr’ouvert sa fenêtre pour laisser entrer un chaud rayon de soleil.

Et, tout en travaillant, la brune fille chantait avec insouciance cette romance, si fort à la mode alors d’Alfred de Musset, notée par Monpou, et qui commence ainsi :

Avez-vous vu dans Barcelone

Une Andalouse au teint bruni…

Au moment où elle arrivait au dernier couplet, les jolies mains de la jeune fille achevaient de lier la tige d’une pivoine, qu’elle laissa tomber sur la table avec insouciance :

– Là ! dit-elle avec un petit soupir de mutine satisfaction, encore dix minutes, et mon ouvrage est fini ; j’irai le porter, et, en revenant, je jetterai un petit coup d’œil par la porte de l’atelier de M. Gros.

Un joli sourire se dessina sur les lèvres rouges de Cerise, et elle ajouta :

– Enfin, voilà donc dimanche venu ! S’il fait demain un temps pareil à celui-ci, je vais être la plus heureuse des femmes. Mon prétendu m’emmènera dîner avec sa mère aux *Vendanges de Bourgogne*, à Belleville.

Et Cerise, après avoir ri, se prit à soupirer un peu et se remit à sa besogne.

– Pauvre Léon ! murmura-t-elle, comme il voudrait être déjà revenu de son pays, où il ira chercher ses papiers et vendre son petit lopin de terre. Ah ! si M. Gros ne lui avait pas promis de le nommer contremaître le mois prochain, il serait déjà parti…

Cerise jeta un regard moitié triste et moitié souriant à une cage appendue auprès de la fenêtre, et dans laquelle voltigeait une mésange.

– Vous aurez bientôt un joli petit maître, ma belle chanteuse, dit-elle, et nous serons deux à renouveler le mouron et le chènevis de votre mangeoire, dans deux mois. Comme c'est long deux mois, quand on s'aime !…

Et Cerise soupira de nouveau.

Un pas léger résonna alors dans l'escalier, et une voix non moins fraîche, quoique plus sonore que celle de Cerise, se fit entendre, disant ce couplet des *Lorettes*, la première œuvre musicale de Nadaud :

Dans un quadrille à part,

Voyez le grand Chicard,

Avec grâce étalant

Un pantalon qui dimanche était blanc.

« Et nous sommes au samedi, réfléchit Cerise, qui se leva à demi de sa chaise et ajouta : Bon ! voilà Baccarat. Ah çà ! qu'a-t-elle donc à venir me voir si souvent, la grande sœur, depuis tantôt quinze jours, elle qui n'aime pas à se déranger ? »

La porte s'ouvrit ; une femme entra.

Certes, celui qui se fût trouvé là par hasard aurait jeté un cri d'étonnement à la vue des deux femmes qui se trouvèrent alors en présence, tant elles se ressemblaient, malgré la diversité de couleur de leurs cheveux.

Cerise était brune et blanche, et elle avait les yeux noirs pleins de gaieté et de mutinerie.

Baccarat était blanche et blonde, et malgré sa chevelure cendrée, elle avait également les yeux noirs et les lèvres rouges de sa sœur Cerise.

Les traits du visage, contour et profil, étaient les mêmes.

Cependant, en les regardant de plus près et en dépit de cette ressemblance de famille, on remarquait tout de suite en elles de notables différences dans l'âge, les mœurs, les habitudes, les manières.

Cerise avait seize ans ; elle était frêle, mince ; ses petits doigts, un peu rouges, portaient à leur extrémité les marques du travail, et ses ongles, qu'elle s'efforçait de soigner, étaient cependant mal taillés.

Baccarat avait vingt-deux ans ; sa taille avait acquis cette rondeur élégante, ce demi-embonpoint que n'ont jamais les jeunes filles, et ses mains, blanches comme un lis, avaient la transparence de la cire vierge, et laissaient entrevoir de belles veines bleues sous leur peau diaphane. Ses ongles, durs et polis, terminaient des doigts irréprochables, où l'œil le plus exercé n'aurait certes pas pu découvrir une seule piqûre d'aiguille.

Cerise avait des mains d'ouvrière : Baccarat avait des mains de duchesse.

L'œil noir de Cerise était tantôt pétillant de joie mutine et tantôt empli d'une vague et douce mélancolie.

Baccarat avait ce regard ardent, fier et presque méchant de la femme qui se sait forte et s'est fait une arme de sa beauté : quelquefois ses yeux brillaient d'un feu sombre, où se révélaient à demi les découragements fiévreux et les ardeurs inassouvies des passions.

Cerise était charmante dans sa petite robe de laine brune à manches fermées sur le poignet par un simple bouton de nacre, et sur lesquelles se rabattaient des manchettes d'une irréprochable blancheur ; elle avait au cou une guimpe qu'elle avait festonnée elle-même, et sur la guimpe un foulard de six francs, qui lui seyait mieux qu'un collier de perles fines…

Baccarat avait une robe de moire antique ; elle drapait sa taille élégante dans un cachemire de l'Inde, et portait un bracelet de prix à son bras nu, qui disparaissait à demi dans un manchon de martre de Sibérie.

Cerise était belle et sage, et voulait avoir un mari.

Baccarat avait fui, un soir, il y avait six ans, la maison paternelle, – un pauvre logis d'ouvrier, – et du sixième étage où son père était graveur sur cuivre et gagnait péniblement la vie de sa famille, elle s'était laissée choir dans une calèche à deux chevaux qui l'avait emportée vers le quartier des existences dorées, et l'avait déposée sur le seuil d'un petit hôtel de la rue Moncey, bâti par le jeune baron d'O… tout exprès pour elle.

Pendant cinq années, la pauvre famille n'avait point revu la fille séduite ; l'honnête graveur l'avait maudite, et la douleur qu'il avait éprouvée de la fuite de son enfant avait hâté chez lui le dénouement fatal d'une maladie de cœur dont il était atteint depuis longtemps.

À son lit de mort, Baccarat était revenue, et le père avait pardonné en expirant.

Mais, le père mort, la lionne reprit son genre de vie, et, chose triste à dire, elle entraîna sa mère hors de cette maison où, jusqu'alors, n'était entré que l'argent rare et si pur du travail, pour lui faire partager cette existence que le vice et la paresse avaient dorée.

Entre la mère oublieuse et la sœur coupable, Cerise, on devait s'y attendre, ne pouvait que succomber. Dieu la protégea, cependant, et lui mit au cœur la fierté de son père et son amour du travail.

Tandis que Baccarat roulait voiture avec sa complaisante mère, Cerise louait cette petite chambre où nous venons de la voir, y transportait une partie du pauvre ménage de ses parents, et continuait à gagner deux francs par jour à l'aide d'un travail opiniâtre.

Depuis plus d'un an Cerise vivait seule, subvenait à tous ses besoins, payait régulièrement son petit loyer, et faisait des économies pour sa corbeille de noce…

Car Cerise allait se marier au premier jour ; elle aimait un honnête ouvrier qu'on nommait Léon Rolland, et qui avait la confiance absolue de son patron, M. Gros, principal ébéniste de la rue Chapon.

Et peut-être, du reste, que cet amour qu'elle avait au cœur n'avait pas peu contribué à l'empêcher de céder à la séduction, s'offrant à elle sous la double apparence d'une sœur pervertie et d'une mère qui foulait toute pudeur aux pieds.

Cependant, Cerise n'avait jamais cessé de voir sa mère et sa sœur ; toutes deux, ensemble ou à tour de rôle, venaient visiter la jeune ouvrière, et passer parfois une journée avec elle ; mais Cerise ne leur rendait jamais leurs visites. Elle eût rougi de mettre les pieds dans cet hôtel que Baccarat avait payé si cher.

Les deux sœurs s'embrassèrent avec affection.

– Bonjour, Cerisette, dit la pécheresse, bonjour, chère petite sœur.

– Bonjour, Louise, répondit la jeune ouvrière, qui avait une certaine répugnance à appeler sa sœur de ce sobriquet de Baccarat que lui avaient donné quelques viveurs, un soir d'orgie où elle gagnait des monceaux d'or au jeu de ce nom.

– Comment ! dit Baccarat en s'asseyant auprès de la fleuriste, tu as déjà fait tout cela depuis ce matin ?

– Ah ! dame, répondit Cerise en riant, je me suis levée au petit jour, et je me suis mise au travail bravement pour avoir plus tôt fini. C'est aujourd'hui samedi, et je veux être la première de l'atelier à rendre l'ouvrage… Et puis, ajouta Cerise, je me fais une robe pour demain, et j'aurai le temps de la finir en veillant un peu.

– Oh ! oh ! dit Baccarat avec distraction, tu te fais belle demain, il paraît ?

– Dame ! c'est dimanche…

– N'est-ce que pour cela ?

Cerise se prit à rougir comme le fruit dont elle portait le nom :

– Léon, dit-elle, m'emmènera dîner avec sa mère à Belleville.

Baccarat jouait distraitement avec un poinçon dont se servait sa sœur pour son métier de fleuriste.

– Ah ! dit-elle, tu l'aimes donc toujours, ton Léon ?

– Oui, répondit franchement Cerise ; n'est-il pas un brave cœur et un beau garçon !

– Je ne dis pas, murmura Baccarat ; mais en épousant un ouvrier, ma fille, tu seras dans la *dêche* toute ta vie.

– Bah ! dit Cerise ; quand on est deux à gagner sa vie et qu'on s'aime, on n'est jamais malheureux. D'ailleurs, Léon va être contremaître, il gagnera dix francs par jour, et il pourra m'établir un petit magasin où je me mettrai à mon compte. Il a du bien dans son pays, trois ou quatre mille francs au moins : c'est bien assez pour acheter un fonds de fleuriste.

Baccarat haussa imperceptiblement les épaules.

– Tu sais bien, dit-elle, que si tu as besoin de quatre ou même de dix mille francs pour t'établir, je te les donnerai.

– Nenni ! répliqua Cerise : une honnête fille n'accepte d'argent que de son père ou de son mari.

– Mais je suis ta sœur, moi.

– Si tu avais un mari, j'accepterais.

Baccarat se mordit les lèvres, et fronça ses sourcils olympiens.

– Tu me rendras cela, dit-elle, quand tu seras mariée… puisque Léon a de l'argent.

– Non, dit Cerise, je suis entêtée et fière, je n'emprunte pas : chacun son idée.

La jeune fille s'était remise à travailler tout en causant avec sa sœur ; et Baccarat s'était insensiblement approchée de la croisée, sur laquelle elle s'était accoudée avec une négligence affectée, mais en réalité pour jeter un regard ardent et curieux à une croisée de la maison voisine, qui donnait pareillement dans la cour, et qui était située à un étage inférieur à celui de la modiste.

Cette fenêtre était fermée, et les rideaux blancs en étaient soigneusement tirés.

– Il n'y est pas, murmura tout bas Baccarat avec dépit.

– Dis donc, Louise, fit Cerisette qui suivait du coin de l'œil les mouvements de sa sœur, et qui avait sur les lèvres un mutin sourire, sais-tu que tu es bien gentille avec moi depuis quelque temps, de venir ainsi me voir presque tous les jours ?

Baccarat tressaillit, et se retourna brusquement.

– Est-ce que tu as affaire dans le quartier ? continua Cerise avec une naïveté hypocrite.

– Non, répondit Baccarat. Je viens te voir parce que je t'aime, et que j'ai ma liberté.

– Bon, fit la jeune fille avec malice, il y a longtemps que tu as ta liberté, et je crois que tu m'as toujours aimée… Cependant…

– Ah ! ma foi ! dit Baccarat, tant pis pour ta bégueulerie ordinaire ! Puisque tu me questionnes, je te dirai tout, quitte à te faire rougir.

Cerise baissa les yeux à demi.

– Si tu as des secrets, dit-elle, c'est différent…

– Non, répondit Baccarat, il n'y a pas de secrets là-dedans. J'ai ce qu'on appelle une *tocade*. Ça t'étonne peut-être, car on dit dans tout Paris qu'en dehors de sa famille, la Baccarat n'a pas de cœur, et qu'elle se moque autant d'un homme qu'un Français d'un Chinois.

Cerise leva la tête et regarda sa sœur.

La Baccarat était devenue sérieuse et triste en parlant de la sorte, et il y avait dans ses yeux comme une rage secrète d'obéir ainsi à un sentiment tout nouveau, elle qui se riait des plus orageuses passions.

– Oui, continua-t-elle, j'ai vu un jour, ici, il y a un mois, de ta fenêtre où j'étais accoudée comme aujourd'hui, un jeune homme qui m'a bouleversée et fait battre le cœur, à moi qui n'aime jamais…

Et Baccarat étendit le doigt.

– Là, dit-elle, cette fenêtre du cinquième.

– Bon ! dit Cerise en souriant, je sais qui tu veux dire. C'est M. Fernand Rocher.

– Tu le connais ? dit Baccarat avec joie.

– Oui, dit Cerise.

– Eh bien ! murmura la sœur aînée avec l'accent de la passion vraie, je l'aime… oh ! mais je l'aime, vois-tu, comme tu n'aimes pas Léon, toi !

– Ah ! dit Cerise d'un ton de reproche et d'incrédulité tout à la fois.

– Je l'ai vu trois fois, poursuivit Baccarat, trois fois à sa fenêtre, et il ne m'a seulement pas regardée, moi pour qui on se brûle la cervelle… Et je viens ici pour le voir… ne fût-ce qu'une seconde… Et, vois comme je suis *toquée,* il y a des moments où j'ai envie de lui écrire, de monter chez lui, et de me mettre à ses genoux en lui disant :

« – Tu ne sais donc pas que je t'aime ?

Et Baccarat laissa jaillir de ses grands yeux noirs un regard de flamme.

– Est-ce bête et bizarre, continua-t-elle, qu'on se laisse aller ainsi à aimer un homme qu'on ne connaît pas, dont on ne sait même pas le nom, qui est marié, peut-être ; qu'on l'aime à en perdre le boire et le manger, qu'on en rêve le jour et la nuit.

Cerise regardait sa sœur avec étonnement, tant elle connaissait son insensibilité ordinaire.

– Comment ! dit-elle, tu l'aimes autant que cela ?

– Oh ! fit Baccarat, posant la main sur son cœur, j'en deviens folle… Tiens, depuis un quart d'heure je suis là, l'œil fixé sur cette fenêtre fermée, mon cœur bat… Mais il n'est donc jamais chez lui, ce jeune homme ? acheva-t-elle avec impatience.

– Il rentre tous les jours à deux heures précises, répondit Cerise.

– Mais parle-moi donc de lui ! s'écria Baccarat avec l'impétuosité de la passion, dis-moi qui il est, ce qu'il fait, où et comment tu l'as connu !

– C'est Léon qui me l'a fait connaître.

– Comment cela ?

– Le patron de Léon lui a vendu un bureau, des chaises et un bois de lit quand il a emménagé dans cette maison. C'est Léon qui lui a livré tout cela et qui lui a posé ses rideaux.

« Il paraît qu'il n'est pas riche, ce jeune homme, et qu'il a une petite place de deux cents francs par mois dans un bureau. Avec cela, on ne va pas bien loin, quand on est un monsieur, qu'on porte habit et qu'il faut tenir un rang. Tu sais comme Léon est bon enfant ; il devina que M. Fernand était gêné par l'achat de ce mobilier, et il lui dit :

« – Le patron vous a vendu au comptant, monsieur, mais si vous avez besoin d'un peu de temps, j'en fais mon affaire. »

« Les meubles vendus montaient à trois cents francs ; M. Fernand accepta l'offre de Léon, en qui son patron a toute confiance, et il donna cent cinquante francs à compte. Il a payé le reste en trois mois, et comme il n'est pas fier, malgré son éducation, il a pris Léon en amitié.

« Il paraît qu'il est employé dans un journal, car il a facilement des billets de spectacle ; il en a donc offert plusieurs fois à Léon, qui les a acceptés pour nous les donner, à sa mère et à moi.

« Puis il s'est trouvé que l'ouvrage chômait un peu pour moi, et M. Fernand ayant des chemises à faire, Léon me l'a envoyé, et nous avons fait connaissance. Depuis ce temps, il me dit bonjour quand nous nous voyons à la fenêtre, et voilà ! acheva Cerise.

– Et… demanda Baccarat avec un subit tremblement dans la voix, il est… seul ?

– Oui.

– Tu ne vois jamais personne… chez lui ?

– Jamais.

Baccarat respira.

– Je l'aime, murmura-t-elle… et il m'aimera.

Comme elle achevait, la fenêtre du cinquième s'ouvrit et encadra une tête d'homme. Baccarat sentit tout son sang affluer à son cœur, et elle devint fort pâle.

– Le voilà ! dit-elle à sa sœur en se rejetant en arrière vivement.

Cerise se mit à la fenêtre et se prit à fredonner pour faire lever les yeux au jeune homme, qui regardait avec distraction dans la cour.

Fernand Rocher aperçut la jeune fille et la salua, puis il parut étonné de voir apparaître derrière elle une figure qui avait avec la sienne une pareille ressemblance.

– C'est ma sœur, lui dit Cerise.

Fernand salua.

– Dis-lui donc, souffla Baccarat à l'oreille de la jeune ouvrière, dis-lui donc qu'il serait bien aimable de venir nous dire bonjour.

L'accent de Baccarat était suppliant et toucha Cerise, qui, sans réfléchir à la légèreté d'une pareille démarche, cria au jeune homme en lui faisant signe du doigt :

– Venez donc nous dire bonjour, monsieur Fernand, si vous n'avez autre chose à faire.

– Je vous remercie bien de votre invitation, mademoiselle, répondit le jeune homme ; malheureusement je suis un peu à l'heure : j'ai une visite à rendre : je dîne en ville, et il faut que je m'habille.

– Il sort ! murmura Baccarat, qui se mordit les lèvres de dépit. Oh ! je saurai où il va.

Le jeune homme salua de nouveau les deux sœurs et ferma sa fenêtre.

– Oui, répéta Baccarat, je veux savoir où il va, et je le saurai. Peut-être chez quelque femme… Oh ! je crois que je serai horriblement jalouse.

Cerise écoutait sa sœur avec étonnement.

– Mais, fit-elle observer, M. Fernand n'est ni ton mari, ni ton amant.

– Il le sera, dit Baccarat, dont les sourcils blonds se réunirent sous l'impulsion d'une volonté altière.

– Ton mari ?

Baccarat haussa les épaules et se tut.

– D'ailleurs, murmura Cerise, je crois que Léon m'a dit que M. Fernand songeait à se marier.

À ce mot, Baccarat bondit comme une panthère blessée qui entend le cri lointain des chasseurs qui la traquent.

– Se marier, lui ! murmura-t-elle.

– Pourquoi pas ? demanda Cerise ingénument.

– Je ne le veux pas, moi !

– Mais de quel droit ?…

– De quel droit ! s'écria la pécheresse en frappant du pied avec colère. Est-ce qu'il est question de droit en amour ? Je l'aime !…

– Mais s'il ne t'aime pas, lui ?…

– Il m'aimera…

Et la jeune femme jeta un regard superbe dans la petite glace placée sur la cheminée de Cerise, et semblait faire d'un coup d'œil l'inventaire de sa beauté fière et hardie.

– Par exemple ! dit-elle avec l'orgueil d'un ange déchu, il serait curieux que la première fois qu'une fille comme moi aurait eu fantaisie d'aimer un homme, cet homme ne l'aimât pas ! On s'est tué pour moi, et un petit employé qui demeure au cinquième ne deviendrait pas fou de moi ! Ah ! s'il en était ainsi, je ne serais plus la Baccarat.

Cerise venait de terminer ses fleurs, et elle jeta sur ses épaules un châle tartan à carreaux gris et blancs ; puis elle lissa ses cheveux, et mit sur sa tête un joli petit bonnet à nœuds de ruban ponceau.

– Je vais rendre mon ouvrage, dit-elle.

Les deux sœurs descendirent ensemble dans la rue.

Baccarat était venue en voiture, comme toujours.

Un joli coupé, attelé d'un cheval gris de fer et conduit par un cocher en livrée, attendait à la porte.

– Veux-tu que je te mène à ton magasin ? demanda la jeune femme en ouvrant la portière de sa voiture.

– Fi ! répondit la fière Cerise ; il ferait beau voir une pauvre ouvrière aller reporter quinze francs d'ouvrage dans un coupé traîné par un cheval de mille écus ! Adieu, Louise, je vais à pied…

– Adieu, petite sotte, répondit Baccarat, qui mit un baiser au front de sa sœur.

Cerise s'en alla d'un petit pas alerte et délibéré, traversa le boulevard et prit la rue du

Temple, tandis que sa sœur s’installait dans le coupé.

– Où va madame ? demanda le cocher.

– Nulle part, répondit Baccarat, j’attends ici…

Elle attendit, en effet, dans le coupé, que M. Fernand Rocher sortît de la maison voisine, sur laquelle elle avait les yeux opiniâtrement fixés.

Dix minutes après, en effet, le jeune homme sortit et passa auprès de la voiture sans même y prendre garde.

– Suis ce jeune homme à distance, dit Baccarat à son cocher.

Le coupé partit au pas, et Baccarat abaissa prudemment les stores.

IV

FERNAND

Fernand avait vingt-cinq ans. C'était un grand jeune homme aux cheveux noirs, au teint pâle, et qui avait plutôt de la physionomie qu'une beauté régulière.

Fernand était orphelin. Il n'avait eu d'autre protecteur, en entrant dans la vie, qu'un oncle maternel, M. de Sainte-Lucie, un vieil officier de marine qui l'avait fait élever avec sa modique pension de retraite, et qui était mort sans fortune.

À vingt ans, Fernand entra au ministère des affaires étrangères aux appointements de quinze cents francs ; deux ans plus tard, ses émoluments furent portés à deux cents francs par mois.

À ses moments perdus, Fernand écrivait, avec ses camarades de bureau, un tiers ou un sixième de vaudeville.

Le vaudeville rapportait cent francs de droits d'auteur, coûtait quarante francs de frais de copie, et laissait un dividende de dix francs par collaborateur.

Ce qui n'empêchait point Fernand Rocher de rêver un grand avenir dramatique et de soupirer en songeant que messieurs tels ou tels, qui gagnent cent mille francs au théâtre, avaient commencé comme lui.

Et puis Fernand était amoureux ; il aimait, l'ambitieux ! la fille de son chef de bureau, mademoiselle Hermine de Beaupréau, qui aurait, disait-on, quatre-vingt mille francs de dot ; et Fernand savait bien qu'il n'obtiendrait sa main qu'avec des difficultés inouïes, car M. de Beaupréau était avare.

Or, le jeune homme ne s'était habillé, ce jour-là, en si grande hâte, et n'avait fait une si minutieuse toilette, que parce que M. de Beaupréau l'avait invité à dîner. Le chef de bureau, qui ne se doutait nullement de l'amour du jeune homme pour sa fille, amour partagé, du reste, par Hermine, l'invitait souvent à dîner et l'avait pris en amitié. Fernand était intelligent et actif ; il travaillait, à ses heures perdues, à un grand ouvrage sur le droit des gens, ouvrage que M. de Beaupréau comptait publier sous son nom pour arriver à la rosette d'officier de la Légion d'honneur et au poste de chef de division. De là, l'amitié et la protection du chef de bureau pour le petit employé.

– Venez à trois heures, lui avait dit M. de Beaupréau, nous travaillerons jusqu'à cinq.

Et Fernand, qui n'avait pas vu Hermine depuis trois jours, s'était juré d'être exact, d'autant mieux que le chef de bureau ne l'était point, et qu'il advenait presque toujours que les deux amants avaient le temps de causer quelques instants et d'échanger un nouveau serment d'inaltérable fidélité.

L’employé traversa donc le boulevard, tourna à gauche dans la rue du Temple, et prit la rue de Vendôme pour gagner la rue Saint-Louis-au-Marais, où demeurait son chef de bureau.

Le coupé de Baccarat suivait à distance. La pécheresse ne perdait point le jeune homme du regard, et quand elle l’eut vu franchir la porte cochère d’une grande et vieille maison située dans le haut de la rue Saint-Louis, tout près de la place Royale, elle ordonna au cocher d’arrêter.

Puis elle s’élança hors de la voiture avec la légèreté d’une biche, et entra aussi dans cette maison.

Baccarat avait baissé prudemment son voile, de façon à n’être pas reconnue de Fernand.

La loge du concierge, située au fond de la cour, était habitée par une vieille femme bavarde, que la pécheresse jugea d’un coup d’œil parfaitement corruptible.

Elle lui mit un louis dans la main et lui dit :

– Avez-vous une langue, la mère ?

– Je m’en vante, ma belle dame ! répondit la vieille en saluant et prenant le louis, qu’elle fit disparaître prestement dans les profondeurs de sa poche.

– Eh bien ! dit Baccarat, il faut vous en servir ; cela pourra vous être utile. Quel est ce jeune homme qui vient de monter dans le grand escalier, sous la voûte ?

– Ça, dit la portière, c’est un employé du *milistère* qui va chez son chef de bureau.

– Comment appelez-vous le chef de bureau ?

– M. de Beaupréau.

– Est-il marié ?

– Oui.

– Sa femme est-elle jeune ?

– Entre quarante et cinquante.

– Et,… demanda Baccarat, n’aurait-il pas une fille ?

– Ah ! oui, répondit la vieille, et une jolie, encore…

– Ah ! fit Baccarat qui se mordit les lèvres.

– Mademoiselle Hermine, acheva la portière, est belle comme les amours, et je crois bien que ce jeune homme en tient pour elle.

– Vous croyez ? fit la pécheresse dont la voix s’altéra.

– Dame ! il dîne ici trois ou quatre fois par semaine, au moins.

– À quelle heure sort-il d’ici, quand il dîne ?

– Vers dix heures du soir.

– C’est bien, merci.

Et Baccarat jeta un second louis sur la table graisseuse de la portière émerveillée, et disparut.

– C'est pour sûr une duchesse ! murmura la vieille femme.

Pendant que Baccarat prenait ses renseignements, Fernand Rocher, qui ne se doutait nullement de l'espionnage dont il était l'objet, montait lestement au troisième étage, et, le cœur palpitant, sonnait à la porte de M. de Beaupréau.

Le chef de bureau était un petit gentillâtre du comtat Venaissin qui était arrivé à Paris sans sou ni maille, avait obtenu, vers la fin de l'empire, une place de commis au ministère, et, au bout de vingt ans, à force de souplesse et de zèle envers tous les pouvoirs et tous les ministres, était parvenu au poste qu'il occupait depuis neuf ans déjà en l'année 1845.

M. de Beaupréau avait rencontré, dix-huit ans auparavant, une belle jeune fille qui n'avait d'autres parents qu'une vieille tante avare et despote et une dot assez ronde de deux cent mille francs.

La jeune fille, qui se nommait Thérèse d'Alterive, avait commis une faute, ou plutôt elle avait été victime d'un odieux guet-apens environné de circonstances mystérieuses qui rendaient impossible toute réparation.

Un pauvre enfant était venu au monde en cette douloureuse occurrence, et la jeune fille trahie avait au moins voulu être une bonne mère. Contrairement à tant d'autres, qui veulent conserver les apparences d'une irréprochable vertu, elle n'avait point abandonné la frêle créature à des mains étrangères.

M. de Beaupréau rencontra Thérèse, s'en éprit, flaira la dot de deux cent mille francs, et demanda la jeune fille en mariage. Thérèse lui avoua franchement sa situation ; M. de Beaupréau passa outre et lui dit :

– Votre enfant sera le nôtre, je le reconnaîtrai comme étant de mon sang.

Thérèse tressaillit de joie à la pensée que son enfant aurait un père, et bien que M. de Beaupréau fût laid, petit, presque difforme et d'un âge déjà mûr, elle l'épousa. Dans le monde, Hermine passa pour la fille légitime de M. de Beaupréau.

Le chef de bureau eut, quelque temps après et à deux années d'intervalle, deux fils de son mariage avec Thérèse. L'un de ces enfants mourut en bas âge, l'autre avait quinze ans à l'heure où commence notre récit.

Ce fut Hermine elle-même qui vint ouvrir à M. Fernand Rocher, l'unique servante de la maison étant sortie pour faire les provisions du dîner.

M. de Beaupréau était avare et voulait cependant garder un certain décorum. Il occupait un appartement de quinze cents francs de loyer et donnait des soirées ; mais les garçons de bureau du ministère y servaient les rafraîchissements, et le lendemain la *bonne* demeurait seule à réparer les désordres et le remue-ménage occasionnés par le bal.

À la vue de Fernand, Hermine rougit jusqu'aux oreilles, et Fernand, regardant la jeune fille, éprouva cette naïve et violente émotion qui s'empare toujours de l'homme épris en présence de la femme qu'il aime.

Madame de Beaupréau était dans un coin du salon, occupée à broder au métier. Elle tendit affectueusement la main au jeune homme, et lui dit :

– M. de Beaupréau n'est point rentré encore, mais il ne saurait tarder, j'imagine.

– Monsieur Fernand, dit Hermine rougissant toujours, voulez-vous m'accompagner au piano ?

– Avec plaisir, mademoiselle, répondit-il en s'approchant aussitôt de l'instrument, placé assez loin de l'endroit où se trouvait madame de Beaupréau.

– J'ai déchiffré une romance nouvelle de madame Loïsa Puget, continua Hermine pour cacher son trouble ; elle est charmante : vous allez voir…

Et Hermine développa le pupitre du piano, sur lequel elle étala sa musique.

Pendant ce temps, Fernand murmurait à voix basse :

– J'ai une bonne nouvelle à vous donner, Hermine… Mon drame est reçu au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Il sera représenté cet hiver et me donnera, je l'espère, beaucoup d'argent… Alors j'oserai…

– J'ai parlé à ma mère… répondit Hermine à mi-voix.

Fernand tressaillit :

– Eh bien ? demanda-t-il.

– Eh bien ! répondit la jeune fille, dont le visage s'empourpra, ma mère prétend qu'il faut se hasarder à parler à mon père.

Le jeune homme hocha tristement la tête :

– Je connais M. de Beaupréau, murmura-t-il, il me refusera votre main… Je suis pauvre… et mon seul espoir est dans cet avenir dramatique sur lequel je compte.

– Écoutez, reprit Hermine, maman m'a demandé si j'étais bien sûre de votre amour.

– Ah ! pourriez-vous en douter ?

– Et, bien qu'elle ait une certaine appréhension de mon père, elle l'abordera franchement. Elle m'aime tant, ma pauvre mère !

– Mais… quand ? interrogea Fernand, dont le cœur se reprit à battre avec violence.

– Ce soir… si vous voulez.

Au moment où Hermine prononçait ces derniers mots, sa mère, qui s'était approchée, la prit dans ses bras avec tendresse, et regardant Fernand :

– Est-il bien vrai que vous l'aimiez ? demanda-t-elle de cette voix inquiète et presque alarmée qui n'appartient qu'à une mère.

Fernand ne répondit pas, mais il s'agenouilla devant madame de Beaupréau et jeta un long regard d'amour sur Hermine.

– Eh bien ! dit la mère avec émotion, pourquoi m'opposerais-je au bonheur de mon enfant ?

Elle mit la main de sa fille dans la main de Fernand, les fiançant ainsi par ce geste éloquent et simple.

– Après le dîner, dit-elle, Hermine vous emmènera dans le cabinet de travail de M. Beaupréau et vous me laisserez seule avec lui.

*

* *

Ce fut une après-midi charmante que celle qui s’écoula alors pour les deux jeunes gens sous les yeux de la mère, heureuse de leur bonheur ; et M. de Beaupréau fut si bien oublié, qu’on ne s’aperçut point qu’il était en retard, et que l’heure du dîner sonnait avant son arrivée.

Tout à coup, on le vit apparaître sur le seuil du salon, marchant d’un pas inégal et brusque, et le visage empourpré.

Ses petits yeux clignotaient derrière ses lunettes bleues, et toute sa personne trahissait une émotion mal contenue. Évidemment quelque chose d’insolite lui était advenu, et l’existence régulière et monotone du chef de bureau venait de subir quelque secousse mystérieuse.

V

GUIGNON

Cependant, et tandis que Baccarat suivait à distance Fernand Rocher se rendant rue Saint-Louis chez M. de Beaupréau, Cerise trottait lestement tout le long de la rue du Temple et gagnait la rue de Rambuteau, où se trouvait le magasin de fleurs pour lequel elle travaillait.

Elle était si gentille dans sa mise, ses mouvements et sa démarche, que les passants les plus affairés s'arrêtaient involontairement sur les trottoirs pour la regarder, et que plus d'un jeune homme, sur le seuil d'un magasin, murmurait avec envie :

– Oh ! la jolie fille ! Celui qu'elle aime est bien heureux !

Mais Cerise ne prenait pas plus garde aux coups d'œil amoureux qu'aux propos plus ou moins galants qui l'accueillaient sur sa route, et elle poursuivait son chemin en songeant à son cher Léon, dont elle serait bientôt la femme.

Elle atteignit ainsi son magasin, où elle fut accueillie par le sourire bienveillant du patron, content de son ouvrière.

Madame Legrand, la maîtresse du magasin, s'écria en la voyant entrer :

– Ah ! voici Cerise, ma meilleure ouvrière ! C'est bien, ma petite, c'est très bien d'arriver à l'heure. Me rendez-vous tout aujourd'hui ?

– Voilà, dit Cerise en étalant avec soin sur le comptoir tout son ouvrage ; je n'ai plus rien à la maison, madame.

– C'est que, fit madame Legrand, qui était une bonne et grosse femme très réjouie, c'est de *la belle et bonne* ouvrage, encore ! Au moins, voilà une ouvrière honnête et qu'il fait plaisir de mettre à ses pièces. Vous ne travaillez point comme cela, vous autres, mesdemoiselles les paresseuses.

Et, moitié souriante, moitié sévère, la fleuriste s'adressait aux cinq ou six jeunes filles travaillant la journée dans le magasin.

Puis elle se tourna vers un jeune commis préposé à la caisse de la maison, et qui, la plume à l'oreille, regardait Cerise avec la naïve admiration d'un amoureux.

– Allons, monsieur Eugène, dit-elle, au lieu de regarder ma Cerise avec vos yeux de sucre candi, comme si c'était une jeune fille à enjôler, faites-lui donc son compte.

Le commis rougit et baissa les yeux.

– Combien te doit-on, mignonne ? demanda la fleuriste.

– Mais, madame, répondit Cerise, cela doit faire dix-sept francs quarante-cinq centimes, je crois ; voyez plutôt, en comptant les groupes de fleurs.

– C'est bien cela, dit madame Legrand ; tu sais ton compte, ma belle, et je te soupçonne d'avoir dans un coin de ta chambre une belle tirelire pour tes économies.

– Dame ! fit Cerise en riant, c'est bien possible.

– Et qu'en feras-tu de tes économies, mademoiselle ?

– Ah ! dit Cerise d'un air sérieux que démentait à demi son minois mutin, il faut de l'argent pour s'établir.

– Comment ! tu veux t'établir !… Tu me quitterais !

– Non, dit Cerise, ce n'est pas ainsi que je l'entends.

– Bon ! tu veux te marier, peut-être ?

– Dame ! fit naïvement Cerise.

Le jeune commis qui débitait sur son livre le compte de la petite ouvrière laissa, à cet aveu, tomber un pâté sur sa page blanche, et sa plume lui échappa des doigts.

– Eh bien ! dit madame Legrand, voilà qui est bien parlé et avoir de bons sentiments, ma petite. Il vaut mieux épouser un brave garçon, et continuer à porter des bonnets, qu'avoir des plumes à son chapeau comme font beaucoup de jeunes filles qui se laissent entortiller par un tas de petits serins qui ont des gants jaunes et un morceau de vitre dans l'œil en manière d'agrément.

– Est-elle bête, la patronne ! murmura tout bas une grande fille maigre, grêlée et rousse, qui travaillait le nez sur son ouvrage ; si j'étais jolie comme Cerise, je ne m'échinerais pas, moi, à gagner trente sous par jour, et je roulerais voiture pendant six mois.

Cerise s'était approchée du comptoir, derrière lequel le jeune commis enlevait sa tache d'encre avec un grattoir.

– Ah ! mademoiselle, murmura-t-il tout bas en comptant l'argent de la jeune fille, si vous voulez un mari… je sais bien… moi… enfin…

– Et as-tu déjà un prétendu, petite ? demanda madame Legrand, interrompant ainsi la déclaration embarrassée du pauvre caissier.

– Dame ! oui… répondit Cerise.

Cette fois, de rouge qu'il était, le caissier devint pâle, et sa main trembla en étalant, selon l'habitude, les huit pièces de deux francs et l'appoint des dix-sept francs quarante-cinq centimes.

– Et peut-on vous demander, petite sournoise, continua la maîtresse fleuriste, quel est ce prétendu ?

– C'est un brave ouvrier, dit Cerise, et pas feignant, allez !

– L'aimes-tu ?

– Oh ! c’te bêtise, exclama la jeune fille en riant, plus souvent que j’épouserais un homme qui ne me conviendrait pas…

Et Cerise mit son argent dans sa poche, et prit l’ouvrage à faire et les commandes de sa patronne ; puis elle salua les demoiselles de l’atelier, souhaita le bonsoir à madame Legrand, et sortit.

Les commis d’étalage des magasins, qui l’avaient vue passer allant rue Rambuteau, auraient pu remarquer que Cerise trottait encore plus vite en revenant et remontant la rue du Temple dans la direction du boulevard.

On eût dit qu’elle avait hâte de rentrer chez elle.

Il n’en était rien cependant, car au lieu de poursuivre sa route vers le faubourg, elle prit la rue Chapon, où M. Gros, le patron de Léon Rolland, avait son atelier.

– J’aurai bien peu de chance, murmura Cerise, si je n’aperçois pas Léon.

Et, arrivée devant la boutique de l’ébéniste, elle ralentit le pas et feignit de lorgner un meuble à l’étalage.

Précisément le futur contremaître était sur la porte, et, voyant Cerise, il sortit.

Léon Rolland était un grand jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, à la barbe blonde, au teint rose et frais, à la stature herculéenne, et qui devait être d’une force peu commune. Sans être précisément beau, Léon avait une de ces physionomies avenantes qui respirent la bonne humeur et la franchise, et son grand œil bleu était plein de douceur et de bonté. Il vint à la jeune fille un sourire aux lèvres, un regard d’amour dans les yeux, et lui dit, en prenant sa petite main dans sa robuste main d’ouvrier :

– Bonjour, mademoiselle Cerise ; vous êtes bien bonne de passer par ici…

– J’ai pensé que je vous verrais… répondit naïvement la jeune fille en rougissant un peu.

– Et vous avez bien deviné, Cerise. Mais, dans tous les cas, je vous aurais toujours vue aujourd’hui, car je serais allé chez vous ce soir, après la paye.

– Est-ce que vous aviez à me parler, Léon ?

– Oui, et par rapport au sérieux, dit-il, la voix légèrement émue.

– Ah ! mon Dieu ! dit Cerise inquiète. Et de quoi tourne-t-il donc ?

– Oh ! rien de fâcheux, allez, au contraire ! D’abord, il faut vous dire que ma mère et moi nous irons flâner à la barrière demain, histoire de dîner, et vous seriez bien gentille de venir avec nous.

– Dame ! fit Cerise avec diplomatie, si votre mère veut…

– Bon ! elle sait bien que vous serez ma femme.

Cerise baissa les yeux à demi, et regarda la pointe de son petit pied d’un air pensif.

– Est-ce que c’est votre invitation à dîner que vous regardez comme une chose aussi sérieuse ? demanda-t-elle d’un air futé.

– Non, répondit Léon, c’est autre chose. Vous savez que le patron m’a promis la place de contremaître pour dans deux mois.

– Oui, soupira Cerise, qui pensait que deux mois étaient deux siècles.

– Eh bien, fit joyeusement l’ouvrier, le patron s’est ravisé.

– Comment ! vous ne serez pas contremaître ?

– Au contraire, je le suis déjà !

– Bah ! exclama Cerise stupéfaite.

– Voici la chose, Cerise. Antoine, notre contremaître d’auparavant, qui devait s’établir à la fin du mois prochain, vient de faire un héritage et il est parti au pays. Alors je l’ai remplacé.

– Eh bien ? fit Cerise qui croyait comprendre.

– Alors le pays d’Antoine étant le mien, je l’ai prié de vendre mon lopin de terre et de m’apporter mes papiers.

– Et vous n’irez pas, vous ?

– Non, dit Léon ; et comme Antoine sera ici dans huit jours…

Il s’arrêta et regarda la jeune fille.

– Eh bien ? fit-elle avec une hypocrite naïveté, tandis que son petit cœur s’était pris à battre.

– Si vous vouliez… il me semble… dit Léon qui commençait à se troubler aussi, nous pourrions nous marier dans quinze jours.

Cerise devint pourpre et baissa les yeux.

– C’est bien près… murmura-t-elle.

– C’est bien loin encore… répondit Léon, qui pressa la jolie main de l’ouvrière dans les siennes.

– Nous verrons… dit-elle en se dégageant. Adieu, monsieur Léon… à demain !

– Cerise, demanda Léon, ne voudriez-vous pas aller jusqu’à la rue Bourbon-Villeneuve ?

– Chez votre mère ?

– Oui. Vous lui parlerez de notre idée pour demain à la bonne femme.

– Bien, j’y vais, dit Cerise. Adieu, Léon.

Les deux fiancés échangèrent un long regard et un dernier serrement de main, puis Cerise s’esquiva le cœur palpitant et plein de joie, à la pensée que son bonheur était avancé de six semaines.

La jeune ouvrière gagna la rue Saint-Martin, et elle allait atteindre le boulevard, lorsqu’elle s’entendit appeler par son nom :

– Bonjour, mademoiselle Cerise, disait une voix à côté d’elle.

Cerise se retourna et vit un homme arrêté sur le trottoir, et la saluant en ôtant sa casquette.

C'était un jeune homme d'une trentaine d'années, malingre et chétif, au visage couturé de petite vérole, mais au regard intelligent et gai et à la lèvre souriante et bonne.

C'était un peintre en bâtiment, à qui ses mésaventures nombreuses avaient valu le sobriquet de Guignon, bien qu'il s'appelât Louis Verdier.

Le voyant si petit et si délicat, son père, un robuste Auvergnat, marchand de ferraille et de bric-à-brac, avait haussé les épaules en murmurant :

– Ça ne fera jamais un maître ouvrier. Vaut mieux se résigner à en faire un artiste.

Et le digne brocanteur avait mis son fils en apprentissage chez un peintre-vitrier. Guignon devenu ouvrier, avait vu tous les malheurs, toutes les mésaventures du monde fondre sur lui.

Il était assez joli garçon ; la petite vérole le coutura à vingt ans.

Sa mère mourut, laissant du bien ; son honnête père le vola, sous prétexte que les artistes n'ont besoin de rien.

Enfin, la destinée de Guignon était d'être perpétuellement amoureux sans jamais arriver à son but.

S'il rencontrait une jeune fille, il commençait par lui plaire, la demandait en mariage, obtenait sa main et, au dernier moment, on ne sait pourquoi, le hasard, un événement sans importance, un rien remettait tout en question et le mariage se trouvait rompu.

Un jour, Guignon était allé jusqu'à la mairie, donnant la main à sa future : il avait même déjà ouvert la bouche pour prononcer le terrible *oui*, lorsqu'il fut pris d'un malaise subit et obligé de sortir sur-le-champ. Pendant les dix minutes que dura son absence, la future fit des réflexions et s'en alla. En revenant, Guignon trouva le maire prêt à le marier, mais la femme avait disparu.

Du reste, Guignon prenait philosophiquement son parti de cette persécution constante du sort ; il riait et chantait toujours, était serviable et bon, et on ne lui connaissait pas d'ennemis.

Il était lié depuis dix ans au moins avec Léon Rolland, le fiancé de Cerise, et c'est pour cela qu'il avait salué la jeune fille en l'appelant par son nom.

Cerise reconnut Guignon, et alla à lui.

– Ah ! bonjour, monsieur Louis, dit-elle. Vous allez bien ?

– Oh ! dit l'ouvrier, vous pouvez bien m'appeler Guignon, mademoiselle, je ne m'en fâche pas, allez ! Et puis, c'est bien mon nom, quand on y songe. Et où donc allez-vous comme ça ?

– Je vais rue Bourbon-Villeneuve, chez la mère de Léon, répondit Cerise.

– Tiens ! dit Guignon, je l'ai vu tantôt, Léon. Il paraît que ça va comme vous voulez, rapport au mariage, n'est-ce pas ?

– Oui, répondit Cerise, qui baissa modestement les yeux.

Et elle se hâta d'ajouter :

– Si vous étiez bien gentil, monsieur Guignon, vous viendriez avec nous demain à Belleville ?

– Ça va, mam'selle, d'autant que Léon m'en a parlé. C'est un bon *zigue,* Léon, et vous aurez là un fier mari tout de même. Pourtant…

Guignon s'arrêta indécis, et comme s'il avait à formuler une accusation contre l'ébéniste.

– Eh bien ? demanda Cerise.

– Il y a un nouveau camarade depuis quelque temps, dit Guignon, et ce camarade ne me va guère.

– Comment l'appelez-vous ?

– C'est un serrurier qu'on appelle Rossignol, un nom bien trouvé pour un serrurier ; une drôle de *binette,* allez ! et Léon a bien tort de le fréquenter ; mais, enfin, c'est son affaire, ça lui plaît.

– Tiens, dit Cerise, je ne l'ai jamais vu, ce Rossignol, moi.

– Oh ! c'est qu'ils se fréquentent depuis deux ou trois jours seulement. Enfin, si vous faisiez bien… vous empêcheriez Léon… J'ai une drôle d'idée…

Et Guignon salua encore une fois Cerise, et s'en alla à sa besogne, tandis que la jeune fille arrivait sur le boulevard et le remontait dans la direction de la porte Saint-Denis, pour gagner de là la rue Bourbon-Villeneuve.

En ce moment-là, précisément, un homme d'environ cinquante ans, petit, gras, les jambes courtes et grêles, le front chauve, le visage d'un rouge livide et les yeux abrités derrière des conserves bleues, descendait le boulevard et se dirigeait vers le Château-d'Eau.

Cet homme était vêtu d'un habit bleu à boutons d'or, orné du ruban de chevalier de la Légion d'honneur, et d'un paletot d'alpaga blanc ouvert et laissant voir l'habit.

Ce personnage, dont le physique était grotesque et dont la mise, cependant, accusait un homme distingué, n'était autre que M. Gaston-Isidore de Beaupréau, chef de bureau au ministère des affaires étrangères.

M. de Beaupréau revenait à pied de l'hôtel du boulevard des Capucines et rentrait chez lui, où il avait donné rendez-vous à Fernand Rocher, pour le faire travailler à son grand ouvrage sur le droit des gens.

Par le plus grand des hasards, le chef de bureau et la jeune fleuriste se trouvèrent nez à nez, et à peine M. de Beaupréau, qui lorgnait toutes les femmes en vieil amateur, eut-il envisagé la belle Cerise, qu'il se produisit chez lui une révolution étrange, et que tout son sang afflua à son cœur, tandis que ses yeux avaient un éblouissement derrière leurs conserves bleues.

Il s’arrêta net d’abord et la regarda ; puis, comme elle passait sans faire attention à lui, il rebroussa chemin, et, obéissant à une irrésistible attraction, il se mit à la suivre.

Certes, l’aventure n’était pas nouvelle pour le chef de bureau. Il avait suivi cent fois une grisette dans la rue, et l’avait abordée avec cette audace particulière aux hommes mûrs ; mais cette fois, soit que la démarche modeste et pleine de décence de la jeune fille lui imposât, soit qu’il fût dominé par un sentiment de timidité étrange chez un homme comme lui, il se contenta de marcher auprès d’elle, à distance, la dévorant des yeux. Ce ne fut qu’à l’entrée de la rue Saint-Denis que Cerise s’aperçut qu’elle était suivie ; alors elle doubla le pas…

Le chef de bureau l’imita.

Cerise prit la rue Bourbon-Villeneuve, M. de Beaupréau la suivit.

Elle entra chez la mère de Léon, qui demeurait au fond d’une maison formant le coin avec la place du Caire, et elle y passa une heure et demie à causer avec la vieille femme.

Quand elle sortit, elle aperçut M. de Beaupréau immobile sur le trottoir, et dans l’attitude d’un homme qui attend.

Alors elle se hâta de descendre la rue pour échapper à cette poursuite ; mais le chef de bureau, qui s’était enhardi, la rejoignit et voulut lui parler.

– Mademoiselle… dit-il.

Cerise se retourna brusquement.

– Monsieur, répondit-elle, vous vous trompez, et je n’ai pas l’habitude de parler aux hommes qui m’abordent dans la rue. Passez votre chemin.

Et, profitant du moment de stupeur que son ton sec et digne avait produit sur M. de Beaupréau, Cerise continua son chemin plus vite encore.

Mais le chef de bureau se remit en marche et continua à la suivre à distance, décidé à ne point la perdre de vue, et poussé par cet irrésistible entraînement qui l’avait déjà conduit rue Bourbon-Villeneuve.

Cerise rentra chez elle, et, au seuil de sa porte, se retourna pour voir si elle était enfin débarrassée de la poursuite de M. de Beaupréau.

Elle ne le vit point, et, rassurée, elle monta à son sixième étage en chantant. Cependant le chef de bureau ne l’avait point perdue du regard ; ne sachant si Cerise demeurait faubourg du Temple, ou si elle était en course dans cette maison, il attendit longtemps à la porte ; puis, ne la voyant pas reparaître, il prit le parti d’entrer, et, imitant Baccarat, mit cent sous dans les mains du portier, qu’il questionna.

– Ah ! monsieur, lui dit franchement celui-ci, vous perdez bien votre temps, allez ; mademoiselle Cerise est une fille honnête.

– Je suis riche, hasarda M. de Beaupréau.

– Quand vous le seriez plus que le roi, vous n’en seriez pas plus avancé. D’ailleurs, elle a un promis, la petite, et vous vous feriez casser les reins… Ah ! acheva le portier, si c’était sa sœur… je ne dis pas.

– Qu’est-ce que sa sœur ?

– Une fille qui a mal tourné, et qui a voiture.

– Comment la nommez-vous ?

– La Baccarat.

Une pensée infernale vint alors à M. de Beaupréau.

– Et où demeure-t-elle, cette sœur ? demanda-t-il.

– Rue Moncey, répondit le portier, que Cerise avait souvent envoyé chez Baccarat.

– C’est bien, dit le chef de bureau.

Et il s’en alla tout pensif.

M. de Beaupréau venait d’être atteint par la première douleur de ce mal sans remède qu’on nomme une passion de vieillard.

Il aimait déjà Cerise avec la sauvage brutalité d’un tigre, et il rumina dans sa tête les plans de séduction les plus machiavéliques, en se dirigeant vers la rue Saint-Louis, où nous l’avons vu arriver rouge, hors de lui et dans un état d’agitation extrême.

VI

THÉRÈSE

À la vue de M. de Beaupréau ainsi agité, sa femme et sa fille jetèrent un cri d'étonnement et d'inquiétude.

– Mon Dieu ! qu'avez-vous, monsieur ? lui demanda madame de Beaupréau.

– Moi ! fit le chef de bureau en tressaillant, absolument rien.

– Cependant, cette agitation…

– J'ai failli être écrasé par une voiture, répondit-il à tout hasard, mais me voilà remis. Ce n'est rien. À table ! il est six heures.

Et, obéissant à l'habitude, M. de Beaupréau offrit la main à Hermine et la conduisit dans la salle à manger, à la place qu'elle occupait habituellement à table.

Fernand était consterné. L'agitation de son chef de bureau lui paraissait devoir se changer en mauvaise humeur et le disposer peu, par conséquent, à écouter avec bienveillance la demande que madame de Beaupréau allait faire pour lui de la main d'Hermine. Cependant Fernand se trompait. M. de Beaupréau fut rêveur et presque triste, mais il ne manifesta aucune impatience, et un sourire plein de bonhomie sembla même glisser sur ses lèvres, lorsque, versant à boire au jeune employé, il lui dit :

– Il me semble que nous avons un peu oublié notre besogne, aujourd'hui.

– Je réparerai le temps perdu, monsieur, et aussitôt après le dîner…

– C'est cela, dit M. de Beaupréau. Vous vous installerez dans mon cabinet, et je vous y rejoindrai le plus tôt possible. Il faut que nous puissions mettre notre ouvrage sous presse d'ici à deux mois.

Le dîner s'acheva sans autre incident ; l'agitation de M. de Beaupréau disparut même tout à fait, et lorsqu'il revint au salon, où le café était servi, il était calme et souriant.

Sans doute le chef de bureau avait trouvé dans son imagination quelque moyen d'arriver jusqu'à Cerise, et sa bonne humeur alla si bien *crescendo,* que madame de Beaupréau jugea le moment des plus favorables pour lui parler de sa fille et de l'amour de Fernand.

Sur un signe d'elle, Hermine se retira dans sa chambre, tandis que Fernand allait s'installer dans le cabinet de travail pour y continuer le grand ouvrage diplomatique de son chef.

– Monsieur, dit alors madame de Beaupréau avec une certaine émotion, car son mari cachait un caractère intraitable et dur, et la plus cauteleuse des natures sous des dehors pleins de bonhomie, puis-je vous parler de choses sérieuses ?

– Hein ? fit le chef de bureau, que sa rêverie amoureuse avait repris.

– Je devrais dire graves, continua madame de Beaupréau s'enhardissant.

– Mon Dieu, madame, de quoi s'agit-il ?

– Il s'agit de ma fille, monsieur.

M. de Beaupréau laissa échapper un geste d'étonnement ; sa femme poursuivit :

– Hermine a dix-neuf ans, monsieur ; elle est dans l'âge où une jeune fille peut et doit se marier.

– Se marier, bon Dieu ! exclama M. de Beaupréau, et pour quoi faire ?

– Mais… dit la pauvre mère en tremblant, elle ne vous aura pas toujours… et…

– Soit, madame, interrompit brusquement M. de Beaupréau ; mais enfin, pour se marier, il faut trouver un mari.

– Peut-être l'a-t-elle trouvé…

– Est-il riche ? demanda le chef de bureau avec une vivacité où se révélait son caractère cupide.

– C'est un jeune homme distingué, de bonnes manières, rempli de bons sentiments, et qui aime Hermine assez ardemment pour la rendre la plus heureuse des femmes.

– Très bien… Est-il riche ?

– Non ; mais il a une carrière honorable.

M. de Beaupréau haussa les épaules.

– Ce n'est point assez, dit-il.

– Cependant, monsieur, Hermine l'aime comme elle en est aimée.

– Son nom ?

– Vous le connaissez et avez pu l'apprécier, répondit madame de Beaupréau. C'est M. Fernand Rocher.

M. de Beaupréau bondit sur son siège, et poussa un cri d'étonnement et d'indignation tout à la fois.

– Ah ! par exemple ! s'écria-t-il, voilà qui est trop fort ! Un employé à dix-huit cents francs, sans sou ni maille, sans protecteurs, sans avenir !… Vous êtes folle, madame, et jamais je ne prêterai les mains à une semblable sottise. Si vous avez voulu m'arracher mon consentement, vous vous êtes trompée. Cela ne peut être, cela ne sera pas !

Et M. de Beaupréau se leva, et se prit à marcher d'un pas saccadé, se promenant de long en large dans le salon, roulant d'un air furibond ses petits yeux fauves sous leur arcade creuse armée d'épais sourcils, et manifestant une vive agitation.

Madame de Beaupréau, assise au coin de la cheminée et dans cette attitude résignée de ceux qui souffrent un long martyre et n'osent plus même lutter contre leur tyran, madame de Beaupréau avait les yeux baissés, et deux larmes silencieuses roulaient le long de ses joues amaigries.

Tout à coup son mari s'arrêta brusquement devant elle et regarda fixement.

– Ah ! vous pleurez, ricana-t-il, vous pleurez parce que je refuse de donner votre enfant, à vous, à un homme sans le sou, sans avenir… au lieu de me remercier de veiller sur le bonheur de cette enfant, qui n'est pas à moi, après tout, qui est l'enfant du hasard… l'enfant de l'inconduite !

À ce dernier mot, à cet outrage, la malheureuse femme n'y tint plus ; la victime, résignée depuis vingt années, se révolta, et un éclair de fierté brilla dans ses yeux. Elle se leva tout d'une pièce, et comme si elle eût obéi à la tension d'un ressort mystérieux :

– Monsieur, s'écria-t-elle, vous m'insultez, et vous êtes le plus lâche des hommes !

À ces paroles, à cet accent de mépris indigné, M. de Beaupréau comprit qu'il était allé trop loin.

– Je ne vous insulte pas, dit-il d'un ton plus doux, vous me poussez à bout.

– Monsieur, continua madame de Beaupréau, j'étais, il y a vingt ans, une jeune fille honnête et pure, et je n'ai jamais été coupable. Une nuit, dans une chambre d'auberge, en revenant des Pyrénées avec ma tante, j'ai été la victime d'un odieux attentat, d'une brutalité sans nom. Quand vous avez demandé ma main, monsieur, je vous ai avoué noblement et franchement la vérité ; je vous ai présenté cette enfant, le fruit innocent du crime, et vous avez pris cette enfant dans vos bras, et vous m'avez dit : « Je serai son père ! »

– Eh bien, reprit M. de Beaupréau, dont la colère apaisée reparut, n'ai-je pas tenu parole ? À cette heure même, votre fille ne me croit-elle pas son père ?

– Oui, fit Thérèse, – car c'était elle, – mais elle se demande parfois, la pauvre enfant, pourquoi cet homme, qui se dit et qu'elle croit son père, qu'elle vénère et chérit comme tel, pourquoi cet homme lui témoigne parfois une sorte d'aversion…

– Vous mentez ! s'écria M. de Beaupréau ; je lui préfère mon enfant, à moi, c'est tout simple ; mais…

Madame de Beaupréau arrêta son mari d'un air dédaigneux.

– Elle se demande cela, reprit-elle, comme elle s'est demandé bien souvent pourquoi sa mère pleurait pendant de longues heures dans l'ombre, et pourquoi cet homme, qu'elle croit encore son père, était la cause de ces larmes qui coulaient sans bruit dans l'isolement et le silence du foyer domestique.

– Eh ! madame, s'écria le chef de bureau en frappant le parquet du pied, ne vous posez donc point ainsi en victime ; je ne suis ni un despote ni un bourreau. Vous m'avez apporté une dot, j'en conviens ; moi, je vous ai apporté ma position, la considération dont je jouis ; j'ai couvert de mon nom votre déshonneur… Nous sommes quittes !

– Vous vous trompez, monsieur ; car il est une chose qu'une mère préfère à son repos, à son bonheur, à sa réputation d'honnête femme… le bonheur de son enfant ! Eh bien, monsieur, acheva Thérèse, vous avez trouvé dans la femme une créature résignée, patiente, baissant le front devant vos odieux reproches, et demandant pardon à Dieu pour vous lorsque vous poussiez l'aveuglement de votre fureur jalouse jusqu'à me maltraiter ; mais vous vous adressez à la mère, et vous vous opposez au bonheur de cette enfant ? Eh bien, la mère relèvera la tête et vous résistera ! Hermine aime M. Fernand Rocher ; c'est un jeune homme honnête, laborieux. Mon Dieu, c'était votre avis hier encore. Il la rendra heureuse… Pourquoi empêchez-vous cette union ?

– Pourquoi, pourquoi ? murmura M. de Beaupréau qui écumait ; mais parce qu'il n'a pas le sou !

– Monsieur, dit froidement Thérèse, vous étiez dans la même position quand je devins madame de Beaupréau.

– Mais vous aviez un enfant ! s'écria le chef de bureau, ivre de rage. Tenez, dit-il, voulez-vous que je consente à ce mariage ?… Cela dépend de vous.

– Que faut-il faire ? demanda Thérèse, qui contenait ses larmes et son indignation, car elle voulait être forte et défendre jusqu'au bout le bonheur de sa fille.

– Ce qu'il faut faire ? dit le chef du bureau en s'asseyant en face de sa femme, le voici : nous nous sommes mariés sous le régime dotal : je vous ai donc reconnu votre dot tout entière, c'est-à-dire deux cent mille francs. Vous avez le droit, aux termes du Code, de faire un aîné, c'est-à-dire de disposer du quart en sus ; vous allez le faire en faveur de notre enfant à nous, de notre fils Emmanuel, et…

– Jamais ! s'écria madame de Beaupréau, jamais je ne dépouillerai l'un de mes enfants au profit de l'autre !

– Alors, dit froidement M. de Beaupréau, n'en parlons plus. J'ai reconnu Hermine en vous épousant ; elle est ma fille devant la loi, et une fille ne peut se marier sans le consentement de son père avant d'avoir atteint sa majorité. Je refuse mon consentement.

– Soit ! dit Thérèse, nous attendrons… dussé-je tout avouer à ma fille… dussé-je rougir devant elle ; mais au moment où madame de Beaupréau prononçait ces derniers mots, une porte s'ouvrit, et une voix dit sur le seuil :

– Ma mère, vous êtes une noble et sainte femme, et vous n'aurez jamais à rougir devant votre enfant.

Hermine venait d'apparaître pâle, sérieuse, comme l'enfant à qui le hasard révèle sa véritable destinée.

Elle s'avança vers madame de Beaupréau, et s'agenouilla devant elle.

– Ma bonne mère, murmura-t-elle en prenant dans ses mains la main amaigrie de Thérèse et la portant à ses lèvres, pardonnez-moi… j'ai tout entendu… Je sais que vous êtes la meilleure des mères et la plus noble des femmes, et votre fille est fière de vous…

Puis Hermine se leva, et regarda M. de Beaupréau en face.

– Monsieur, dit-elle, ma mère ne voulait point me dépouiller, mais j’ai bien le droit de renoncer moi-même à une partie de mon héritage. J’accepte vos conditions.

Et Hermine salua froidement le chef de bureau, courut à la porte et appela :

– Fernand ! Fernand !

Fernand Rocher se montra alors sur le seuil.

Hermine le conduisit par la main à M. de Beaupréau, et lui dit :

– N’est-ce pas, monsieur, que vous m’accepterez sans dot pour votre femme ?

– Ah ! s’écria le jeune homme, je serai fier de travailler pour vous rendre heureuse, et je ne demande que vous !

– Eh bien, dit Hermine, je serai votre femme. Asseyez-vous là, devant ce bureau, et écrivez le reçu de ma dot. Ce n’est qu’à cette condition que M. de Beaupréau consent à vous accorder ma main.

Et la jeune fille jeta un regard de dédain suprême au chef de bureau, stupéfait d’un pareil dévouement.

VII

COLAR

Le lendemain du jour où la Baccarat avait suivi Fernand Rocher, c’est-à-dire le dimanche matin, un personnage que nous connaissons déjà, Colar, cheminait, vers huit heures du matin, par la rue de la Chaussée-d’Antin, d’un pas rapide et qui semblait affairé.

L’ancien sous-officier n’était point, comme à l’ordinaire, vêtu d’une redingote boutonnant droit sur un pantalon à la hussarde. Il portait une blouse bleue, de celles qui descendent à peine sur les hanches et qu’on appelle *bourgeron*, et sa tête était coiffée d’une casquette, au lieu d’un chapeau pointu qu’il inclinait d’ordinaire crânement sur l’oreille. Un pantalon de grosse laine brune et une cravate noire nouée en corde complétaient ce costume.

Colar descendit la rue de la Chaussée-d’Antin jusqu’à la rue de la Victoire, qu’on venait alors de percer sur les derrières de quelques vastes hôtels de la rue Saint-Lazare.

À peine deux ou trois maisons commençaient-elles à s’élever sur la gauche ; tandis que le côté droit de la rue n’était séparé de vastes terrains vagues que par une cloison de solives et de planches.

Colar s’introduisit dans l’un de ces terrains par une ouverture que laissait une planche absente, et il se dirigea vers un petit pavillon démoli aujourd’hui, qui était situé à l’extrémité du jardin d’un vieil hôtel.

L’hôtel, qui appartenait à un vieux gentilhomme anglais fort riche et très original, était complètement inhabité ; c’est-à-dire qu’il était confié à la garde d’un concierge pareillement anglais, occupant un petit corps de logis ménagé au-dessus de la porte cochère, qui donnait rue de Saint-Lazare.

Derrière l’hôtel s’étendait un vaste jardin ; au bout du jardin était le pavillon, composé d’un rez-de-chaussée et d’un seul étage.

Par une bizarrerie assez singulière, lord Mac Ferl, s’il n’avait jamais voulu louer son hôtel, avait permis à son concierge de mettre le pavillon en location, et lui abandonnait le bénéfice qu’il en pouvait retirer.

Or, un matin, un mois auparavant, le concierge étant sur sa porte et fumant avec un flegme tout britannique, un jeune homme de vingt-cinq à vingt-huit ans, dont la tournure et les vêtements semblaient accuser une origine d’outre-Manche, lui adressa la parole en anglais et demanda à voir le pavillon.

Le pavillon, visité avec soin, plut à l’étranger, à cause surtout de son isolement ; il convint du prix de location, qui était, du reste, assez élevé, et le soir même il fit apporter

ses malles et s’y installa avec un seul domestique.

Or, cet étranger n’était autre que le capitaine Williams, et lorsque Colar, qui avait dédaigné d’aller faire le tour par la rue Saint-Lazare et s’était introduit dans le jardin par la brèche faite à la clôture de planches, lorsque, disons-nous, Colar arriva, il trouva son chef sur pied et procédant à sa toilette.

Le capitaine Williams avait les cheveux noirs et de fines moustaches de même couleur ; il était beau garçon et d’une exquise distinction de manières.

À Londres, où il avait été le chef occulte d’une bande redoutable, le capitaine portait le titre de baronnet, dont il était parvenu à faire constater la propriété légale ; il était reçu dans le meilleur monde et habitait une maison charmante dans Belgrave-square.

Longtemps il était parvenu à se faire passer pour le fils d’un bon gentilhomme campagnard d’un comté du Nord, jouissant de deux mille cinq cents livres sterling de revenu, et il s’était acquis une double réputation d’homme comme il faut, de parfait gentleman et de sportman émérite.

Puis un jour, on ne savait pourquoi, le capitaine avait disparu, et de sourdes rumeurs avaient circulé sur son compte.

On prétendit, à New Market, que le noble baronnet était tout simplement un filou, un audacieux chef de pick-pocket, et que, malgré son langage, qui était du plus pur anglais, il était Français, et peut être même d’origine italienne.

Quoi qu’il en fût, à Londres, le capitaine Williams avait les cheveux d’un blond fauve et portait de véritables favoris à l’anglaise.

À Paris, il teignit ses cheveux, coupa ses favoris et laissa pousser ses moustaches. Or, au moment où Colar entra, le capitaine, vêtu d’une robe de chambre et d’un pantalon à pieds, assis au coin du feu et ayant devant lui une petite glace montée sur un pivot, peignait sa chevelure bouclée, en fumant un cigare. Le capitaine fumait gravement, mais une satisfaction visible était répandue sur son visage, et il murmurait entre ses dents l’aparté que voici :

– Depuis un mois à peine que je suis à Paris j’ai déjà fait quelque besogne, et mes petites affaires ne vont décidément pas trop mal. Si le diable continue à me servir, les douze millions du baron Kermor de Kermarouet sont à moi.

Williams aspira et rendit coup sur coup deux gorgées de fumée grise, et continua :

– Pauvre Armand de Kergaz… En vrai philanthrope et en homme fort que vous êtes, vous serez parfaitement joué et roulé, et vous aurez le déplaisir de restituer au baronnet sir Williams la fortune dont vous êtes le dépositaire fidèle… Et, acheva Williams avec un éclat de rire, grâce à la couleur nouvelle de ma barbe et de mes cheveux, grâce surtout à ce léger accent anglais que je me suis donné, vous ne reconnaîtrez jamais en moi votre frère chéri, le comte Andréa, à qui vous avez volé son héritage, sous le prétexte absurde que son père avait volé le vôtre.

Andréa, car c’était lui, se mit à rire de plus belle.

– Colar, continua-t-il, est décidément un garçon de quelque mérite. À Londres, il était plein de bon vouloir, mais ce terrain n'était pas le sien. Il manquait d'assurance. À Paris, au contraire, il est tout à fait chez lui et possède toute son audace. La bande qu'il m'a recrutée ne me va pas trop mal ; l'homme d'affaires et Bistoquet ont déjà rendu des services. Le serrurier est habile. Quant à Nicolo, on en tirera parti.

Deux coups frappés à la porte interrompirent le monologue du baronnet sir Williams, et Colar entra.

– Salut, mon capitaine, dit-il en portant militairement la main à sa casquette.

– Bonjour, Colar.

– Suis-je exact ?

– Parfaitement. Assieds-toi.

Et Williams alluma un nouveau cigare, puis il regarda Colar.

– Eh bien, dit-il, où en sommes-nous ?

– Mais, répondit Colar, j'ai du nouveau.

– Voyons ! dit Williams avec calme.

– Ma petite police travaille comme une troupe de chérubins, et c'est fort heureux, car nous n'avions pas encore la véritable clef de la situation.

– Tu crois ?

– Dame ! fit Colar, nous savions bien que madame de Beaupréau était la Thérèse que nous cherchons…

– C'est beaucoup déjà.

– Et que sa fille, mademoiselle Hermine, poursuivit Colar, était l'enfant du baron Kermor de Kermarouet.

– Mais, dit le capitaine, il me semble que là est la véritable clef de la situation. M. de Beaupréau est avare ; si on lui promet un million, il mariera sa fille… Et, acheva Williams, jetant sur la petite glace un complaisant regard, je suis, il me semble, un gendre très convenable, et la petite ?…

– La petite, dit Colar, a un amoureux.

Williams jeta vivement son cigare.

– C'est mieux encore, poursuivit Colar, c'est un fiancé, et le mariage a lieu dans quinze jours.

Williams devint pâle et murmura :

– C'est impossible !

– Ma foi ! dit Colar, voici la vérité pure, Votre Seigneurie. Le fiancé de mademoiselle Hermine est un petit employé du ministère des affaires étrangères.

– Est-il riche ?

– Pas le sou ; mais il est aimé.

– Son nom ?

– Fernand Rocher.

– Où demeure-t-il ?

– Rue des Marais, au coin du faubourg du Temple.

Williams prit un crayon, un petit carnet placé sur la cheminée, et écrivit deux lignes en caractères hiéroglyphiques.

– Après ? dit-il froidement, car il avait reconquis un calme tout britannique.

– D'abord, poursuivit Colar, il faut vous dire que je me suis embauché, depuis deux jours, rue Chapon, chez un fabricant d'ébénisterie… C'est mon ancien métier, le meuble…

– Et pour quoi faire ?

– Eh ! dit Colar mystérieusement, voici la chose, j'ai une amourette.

Williams fronça le sourcil.

– Nous n'avons pas le temps d'être amoureux, dit-il.

– Bah ! je ne perds pas une heure utile à Votre Seigneurie. Cela occupe mes moments perdus, voilà tout.

– Voyons, quel rapport…

– Voici, capitaine. J'ai rencontré un jour une jeune fille qui n'a pas seulement pris garde à moi, mais qui m'a tapé dans l'œil… à moi. Alors, j'ai pris mes renseignements. Or, la petite, qui est jolie comme un amour, est sage comme une forteresse, et elle a un promis. Quand on veut avoir une ville forte, c'est de principe, il faut affamer ou ruiner la garnison, et il est bon de jeter des espions dans la place.

« Je me suis donc fait l'ami du promis, et je suis entré, pour cela, dans l'atelier de la rue Chapon, où il vient de passer contremaître… Or, le promis de Cerise, elle s'appelle Cerise, la petite, est ami avec le fiancé de mademoiselle de Beaupréau, M. Fernand Rocher.

– Très bien ! interrompit Williams avec satisfaction.

– Hier soir, reprit Colar, M. Fernand Rocher, qui était ivre de joie, est venu conter à Léon Rolland, c'est le contremaître, qu'il épousait mademoiselle Hermine dans quinze jours… Et il lui a dit comment la chose s'était passée…

– Voyons ? interrogea Williams.

– Il paraît que M. de Beaupréau a jeté les hauts cris à la demande en mariage ; puis, mademoiselle Hermine ayant renoncé à sa dot, il a cédé.

Williams devint sérieux et rêveur.

– Voici, dit-il, qui est assez grave… Une fille qui aime a une volonté opiniâtre.

– Ce n'est pas tout, continua Colar. Il y a mieux. Cerise a une sœur… Cette sœur est

lancée, elle a équipage, hôtel, et se nomme la Baccarat. Bistoquet a été au mieux avec elle.

– Mais, interrompit Williams, qui voulait en revenir à mademoiselle de Beaupréau et à son prochain mariage.

– Or, Baccarat a une *tocade* pour Fernand Rocher, le futur d'Hermine. Comprenez-vous ?

L'œil de Williams étincela.

– Est-elle belle ? demanda-t-il.

– Magnifique, une beauté de comtesse.

– Est-elle forte ?

– Un esprit de démon, une volonté de fer.

– Bon ! dit tranquillement Williams, voilà une femme qui me débarrassera de Fernand Rocher.

– Encore une histoire, poursuivit Colar… Le chef de bureau, M. de Beaupréau, est un vieux débauché qui court les fillettes. Hier il a suivi Cerise dans la journée ; le soir, il est venu rôder aux environs du faubourg du Temple, où elle demeure… Votre Seigneurie est-elle contente de mes renseignements ?

Le baronnet sir Williams, ou, si vous le préférez, le comte Andréa, était devenu rêveur, et ne répondit point à la dernière interrogation de Colar.

Andréa combinait déjà, avec son génie infernal, tout un plan machiavélique, dans les inextricables réseaux duquel il devait envelopper Thérèse, Hermine, madame de Beaupréau, son gendre futur Fernand Rocher, et Rolland lui-même, le promis de Cerise.

– Ah ! murmura-t-il en lui-même, Armand avait raison, le jour où, du haut de cette terrasse nous nous rencontrâmes, il me dit en me montrant la grande ville étalée sous nos pieds :

« Voilà la partie du drame mystérieux et sombre, voilà où il y a de grandes choses à faire. »

– Ah ! poursuivit tout bas Andréa, tu m'as défié à la lutte, frère, tu m'as dit que tu serais le génie du bien et que tu écraserais celui du mal. Eh bien ! tu t'es trompé ; le mal triomphera, car le mal, c'est moi.

Et Andréa, relevant la tête, s'adressa brusquement à Colar, qui avait respecté sa rêverie.

– Où demeure Baccarat ? demanda-t-il.

– Rue Moncey, dans un petit hôtel, à droite, en entrant par la rue Blanche.

– Très bien ! Il faut que cette fille me serve.

Et puis il ajouta :

– Aimes-tu beaucoup cette Cerise ?

– Peuh ! dit Colar, oui et non. Elle me plaît, la petite, et ce serait une jolie maîtresse…

– Mais enfin… si on en avait besoin…

Colar regarda Andréa d'un air étonné.

– C'est que, dit tranquillement le capitaine, on en pourrait faire une belle amorce pour le chef de bureau.

– Tiens, dit naïvement Colar, c'est une idée…

– Et il faudrait d'abord, poursuivit Andréa, nous débarrasser du promis… C'est toujours gênant.

– Bon ! dit Colar, je vais commencer aujourd'hui même, ce soir… à Belleville. Le serrurier me donnera un coup de main.

– Ainsi, demanda le capitaine, cela ne te chagrinerait pas trop…

– Oh ! répondit philosophiquement Colar, on n'est pas trop jaloux d'un vieux bonhomme comme le chef de bureau… et puis, quand il le faut…

Andréa sonna son unique valet de chambre, qui, en même temps, remplissait les fonctions de groom et soignait le cheval anglais dont le capitaine s'était donné le luxe.

– Mets Toby au tilbury, lui dit-il.

Le groom sortit pour aller exécuter les ordres de son maître.

– Maintenant, acheva le capitaine, s'adressant à Colar, il faut me trouver d'ici à trois jours, dans le quartier des Champs-Élysées, un petit hôtel à louer, avec des remises pour deux voitures et une écurie pour cinq chevaux.

– Ce sera fait, dit Colar, qui se leva pour s'en aller, tandis qu'Andréa s'habillait et revêtait un élégant négligé du matin.

Un quart d'heure après, sir Williams courait en tilbury rue Moncey, et faisait passer sa carte à Baccarat, qui était encore au lit.

L'hôtel que le jeune baron d'O… avait fait bâtir tout exprès pour Baccarat était situé, on le sait, dans cette petite rue Moncey qui joint le haut de la rue Blanche à celle de Clichy, et touche aux derrières de la prison pour dettes.

Cet hôtel n'était, à vrai dire, qu'un vaste pavillon haut de deux étages, perdu à demi dans un massif de verdure formé par de hauts tilleuls presque séculaires, et entouré d'un vaste jardin. Mais tout ce que le luxe moderne a de recherches et de délicatesses semblait y avoir été apporté dans la décoration, la disposition de chaque pièce et son ameublement.

Une pelouse verte, entourée de massifs d'arbres, conduisait au perron, haut de quelques marches et donnant accès, par une porte vitrée à deux vantaux, dans un vestibule dallé en marbre, rempli de fleurs en toute saison, et dont les murs étaient couverts de fresques délicieuses.

À gauche étaient la salle à manger, les offices et les cuisines ; à droite, une salle de bains, une serre et un joli salon d'été, dont la cheminée était surmontée d'une glace sans tain, à travers laquelle on apercevait les jardins. Ce salon, meublé en citronnier, avec des tapis de Smyrne et des jardinières pleines de fleurs dans l'embrasure des croisées, avait une porte-fenêtre qui conduisait, par trois marches, sur une pelouse verte.

Une riche collection de tableaux modernes, dus la plupart à l'école française, et signés des noms les plus célèbres, en garnissait les murs.

Au premier étage se trouvaient le salon d'hiver, la chambre à coucher, le cabinet de toilette et le boudoir de Baccarat ; plus une toute petite pièce disposée en fumoir, et dont le baron d'O… s'était réservé la jouissance.

C'était là qu'il recevait parfois, le soir, quelques intimes, auxquels Baccarat servait du thé de ses belles mains.

Le second étage était destiné à la mère de la courtisane et aux domestiques.

Au fond du jardin, on avait construit un petit bâtiment destiné aux écuries et aux remises, car Baccarat avait trois chevaux, dont un de selle, un coupé et une américaine.

La sœur de Cerise était encore au lit, à cette heure matinale où Andréa se disposait à pénétrer chez elle…

Cependant, elle ne dormait pas, et même elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

Rentrée chez elle, la veille, dans une agitation impossible à décrire, Baccarat, la tête perdue et déjà le cœur atteint par l'aiguillon de la jalousie, s'était mise au lit pour chercher, dans le sommeil, un peu de repos à son âme bouleversée, tant il est furieux, l'amour qui se déclare tout à coup dans le cœur blasé d'une courtisane.

Baccarat n'avait jamais aimé, et elle s'indignait de succomber enfin à ce mal jusqu'alors inconnu pour elle, et qu'elle avait si souvent et si impitoyablement raillé chez les autres.

Baccarat, avant qu'elle eût aperçu Fernand Rocher, était une femme au regard froid et moqueur, au sourire de sphinx.

C'était la tigresse sans cœur et sans âme, aimant l'or, méprisant les hommes, les laissant se tuer pour elle, et prononçant pour oraison funèbre sur leur tombe ce seul mot rempli de dédain : « Il m'ennuyait ! » Baccarat, devenue subitement amoureuse, s'était métamorphosée ; le marbre s'était changé en chair, le sourire satanique en désir ardent, et elle se tordait les mains de colère en prononçant tout bas le nom de Fernand.

Au jour, Baccarat n'avait point fermé l'œil encore ; elle avait passé la nuit à rouler dans sa tête mille projets de séduction, mille plans absurdes et grandioses tout à la fois pour obtenir l'amour de Fernand.

La cloche de la grille, qui annonçait un visiteur, s'étant fait entendre, Baccarat sonna sa femme de chambre.

– Je n'y suis pas, dit-elle. Je ne veux recevoir personne.

La camériste sortit, mais elle revint peu après, une carte à la main.

– Madame, dit-elle, c'est un jeune homme très comme il faut, qui a un groom en livrée et un cheval magnifique, et il insiste pour voir madame.

Baccarat prit la carte avec un mouvement d'impatience, et lut :

Sir Williams L…, baronnet.

– Je ne connais pas cet Anglais, dit-elle avec humeur.

Et elle se retourna sur le côté, la tête vers la ruelle, reprenant son rêve d'amour si malencontreusement interrompu.

Mais la femme de chambre reparut une troisième fois.

– Madame, dit-elle, milord prétend qu'il veut parler à madame pour une affaire grave.

– Je n'ai pas d'affaires, va-t'en !

– Il m'a chargé de prononcer un nom à l'oreille de madame.

– Je n'en veux point savoir.

Et l'accent de Baccarat était impérieux et irrité comme celui d'une tigresse troublée dans ses amours.

Cependant, la femme de chambre, qui, sans doute, avait été largement payée par Andréa, ne se tint pas pour battue, et ajouta :

– Cela n'engage madame absolument à rien d'entendre le nom que milord m'a chargé de prononcer devant elle.

– Fanny, dit sèchement Baccarat, je te chasse ; à partir d'aujourd'hui, tu n'es plus à mon service.

– Milord m'a dit, répliqua la camériste avec un sang-froid superbe, qu'il venait voir madame au sujet de M. Fernand Rocher.

À ce nom, sur lequel Fanny avait complaisamment appuyé, Baccarat bondit et sauta hors du lit.

– Fernand ! Fernand ! s'écria-t-elle… Il vient me parler de Fernand !… J'y suis, en ce cas… j'y suis… Cours, fais-le attendre.

Et la voix de Baccarat était étranglée par une étrange et subite émotion.

VIII

LE BARONNET

Baccarat s’était élancée hors du lit avec l’agile souplesse d’une panthère, et n’avait fait qu’un bond de sa chambre à coucher dans son cabinet de toilette.

Ordinairement, la folle créature mettait à s’habiller une nonchalance extrême, et s’abandonnait paresseusement aux mains de sa femme de chambre, avec le dédaigneux laisser-aller d’une duchesse ; mais en ce moment Baccarat redevint la fille du peuple qui sait se servir elle-même, et, chaussant ses petits pieds nus de babouches turques, glissant sa taille de couleuvre dans un long peignoir gris-perle à retroussis cerise, elle noua un foulard à son cou, et d’une main fiévreuse roula précipitamment les boucles luxuriantes de sa chevelure blonde, dégageant son front intelligent et les ramenant en arrière par grosses touffes. En quelques minutes, la courtisane se trouva dans ce négligé voluptueux, et cependant convenable, des femmes assez hardies ou assez indifférentes pour recevoir un inconnu dans leur chambre à coucher. Elle étendit la main vers le gland de sonnette pendu au fond de son alcôve : Fanny reparut.

– Fais entrer l’Anglais, dit-elle.

Et, tout agitée qu’elle était, en dépit de l’émotion qu’avait produite sur elle le nom de Fernand, quelle que fût enfin son anxiété, Baccarat redevint assez femme pour se pelotonner gracieusement au fond d’une dormeuse, laissant son peignoir s’arrondir en plis voluptueux, et faisant danser son soulier rouge au bout de son pied nu.

Le baronnet sir Williams entra sur-le-champ.

Andréa était un de ces hommes qui embrassent tout d’un seul coup d’œil, et jugent à la fois de l’oiseau par la cage, et de la cage par l’oiseau.

La chambre à coucher de Baccarat disait toute la vie et le caractère tout entier de Baccarat, à cette heure surtout où il y régnait ce délicieux et mystérieux désordre qui se répand autour d’une alcôve de femme, de minuit à midi, et auquel rien au monde ne saurait remédier.

Les murs étaient tendus d’une étoffe gris-perle à reflets de moire, encadrée par une mince baguette d’or ; un épais tapis à grandes rosaces rouges jonchait le sol.

Les rideaux du lit et des croisées étaient d’une étoffe semblable, mais lamée de larges bandes violettes qui en rompaient le ton monotone, et les fauteuils, les chaises, la dormeuse étaient en velours violet de même nuance que les bandes des rideaux.

Sur la cheminée, deux bergers de Watteau se contaient fleurette au-dessus d’une pendule rocaille, aux deux côtés de laquelle deux Amours bouffis supportaient une touffe

de lis disposée en candélabres.

Une glace du même style, à cadre ovale, surmontait la cheminée.

Tout cela était un peu futile peut-être, mais de bon ton, et l'absence de ces étagères chargées de ces petits riens coûteux qu'on a nommé des *bibelots*, prouva tout de suite à sir Williams que Baccarat était une fille de goût.

L'œil du visiteur se reporta sur-le-champ de la cage à l'oiseau, pour continuer notre métaphore, et sur-le-champ il devina Baccarat tout entière.

– Un marbre, pensa-t-il, au fond duquel bout un cœur de lave, un esprit méchant par nature et dont on peut tirer parti, une beauté merveilleuse qui peut tourner une tête de jeune homme et le conduire jusqu'à l'infamie, si besoin est.

Et l'œil d'Andréa enveloppa une fois encore la femme roulée comme une chatte sur elle-même, la chambre où se répandait un vague parfum qui semblait s'échapper de ce lit tiède encore où demeurait, sous la courtine blanche et sur l'oreiller garni de dentelles, l'empreinte lascive du beau corps de la courtisane, et Andréa murmura :

– Voici le jardin d'Armide de Fernand Rocher. Si on l'y conduit jamais, il n'en sortira plus.

En même temps, Baccarat enveloppait son visiteur d'un seul regard, remarquait cet œil où brillait un feu sombre et satanique, cette lèvre mince où glissait un sourire railleur et mauvais, ce front large et intelligent où la pensée devait s'ébattre à l'aise, et elle faisait la réflexion suivante :

– Si c'est un ennemi qui m'arrive, il est digne de moi ; si c'est un allié, je triompherai, car ce doit être un homme fort.

Andréa salua la courtisane, qui lui indiqua de la main un siège auprès d'elle et jugea inutile de faire tout autre mouvement.

Puis, du regard, elle congédia Fanny.

Andréa s'assit et la regarda fixement, sans hésitation, comme un homme qui vient parler affaires et se soucie peu de la beauté et des charmes d'une femme.

– Chère madame, dit-il, je suis le baronnet sir Williams, et je viens vous proposer un marché.

– Voyons ! fit Baccarat, qui avait parfaitement dompté son émotion… Cependant, cher monsieur, ajouta-t-elle avec ce sourire moqueur de la femme naguère insensible, s'il était question de galanterie, je vous prierais de repasser un autre jour… j'ai mes nerfs aujourd'hui.

– Je comprends cela, dit sir Williams, quand on a mal dormi…

Baccarat se jeta un coup d'œil dans la glace, pensant qu'elle était pâle et devait avoir les yeux battus.

– Or, poursuivit l'Anglais avec flegme, l'amour non assouvi entraîne fatalement l'insomnie après lui.

– L’amour ! exclama Baccarat, redevenant la fille de marbre et rougissant d’avouer la défaite de son cœur, l’amour !… Que voulez-vous dire ?

– Tiens, fit tranquillement sir Williams, je croyais que vous adoriez Fernand Rocher.

Baccarat tressaillit, mais elle fut forte, et aucun muscle de son visage ne la trahit.

– Allons donc ! fit-elle, je n’aime personne, milord.

– Je suis simplement baronnet, observa sir Williams avec le plus grand calme ; mais je suis heureux d’avoir été induit en erreur…

– Vous l’avez été, baronnet, dit Baccarat avec non moins de tranquillité.

– Alors, tant mieux, ma chère dame.

– Plaît-il ? fit la courtisane, qui, une fois encore, tressaillit au fond de son cœur.

– C’est que, articula lentement sir Williams, absolument comme un acteur qui ménage ses effets, si vous l’eussiez aimé…

Il s’arrêta et parut hésiter.

– Eh bien ? demanda Baccarat, dont la voix subit une légère altération.

– Eh bien, c’eût été très malheureux pour vous, chère madame.

Cette fois, une pâleur livide monta au front de Baccarat.

– Pourquoi ? demanda-t-elle.

– Parce qu’il est toujours pénible pour une femme de voir lui échapper l’homme qu’elle aime.

– Mon cher, répliqua froidement la courtisane, dont l’orgueil domina l’émotion, une femme comme moi quitte les gens, mais on ne la quitte jamais.

– Ma chère, dit sir Williams sur le même ton laconique et sec, on ne quitte une femme comme vous que pour se marier… et M. Fernand Rocher se marie.

Ces mots tombèrent comme la foudre sur Baccarat frissonnante.

Elle jeta un cri et se renversa brusquement en arrière, à demi pâmée de douleur.

– Ah ! enfin, murmura sir Williams, vous l’aimez donc ?

– Eh bien, oui, je l’aime… avec passion, avec furie !… s’écria-t-elle, comme les lionnes doivent aimer dans le désert…

Et elle se redressa hautaine, terrible, l’œil plein d’éclairs, la lèvre frémissante, les narines dilatées.

– Il ne se mariera pas ! s’écria-t-elle, et il m’aimera, dussé-je poignarder ma rivale !

Il y avait sur la cheminée, auprès de la pendule, un charmant poignard à fourreau ouvragé, à lame damasquinée, jadis en la possession d’un jeune fou qui avait voulu s’en frapper pour la courtisane, et dont elle s’était emparée en lui arrêtant le bras et lui disant :

– Puisque vous êtes méchant, on va vous désarmer, na !

Baccarat ne tenait peut-être que médiocrement à la vie de l'amoureux incompris, car il était aux trois quarts ruiné, mais elle avait eu envie du poignard… Au moment où elle proférait cette menace de mort contre la femme que devait épouser Fernand Rocher, Baccarat s'élança vers le poignard, s'en saisit et le brandit avec fureur.

– Ah ! dit sir Williams avec le flegme d'un vrai fils d'Albion, vous seriez superbe ainsi, jouant la tragédie, chère madame.

Un mot froidement railleur produit l'effet d'un verre d'eau glacée jeté au visage d'un homme en colère.

Les paroles de sir Williams, de même qu'une pluie fine abat un grand vent, selon le proverbe, firent évanouir le courroux superbe de Baccarat, et changèrent son exaltation en un morne et subit découragement.

Le poignard lui échappa des mains, et elle se prit à trembler comme un enfant.

– Mon Dieu, mon Dieu ! murmura-t-elle d'une voix brisée où couvaient des sanglots.

– Ma chère, reprit sir Williams toujours impassible, je suis venu vous annoncer une mauvaise nouvelle, mais, en même temps, vous offrir mes services.

– Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle avec un frisson d'espoir.

– Regardez-moi bien, continua-t-il, laissant glisser sur ses lèvres ce sourire de démon qui révélait son infernale intelligence du mal, ne croyez-vous pas que je puisse être un allié de quelque valeur ?

– Vous, un allié ?

– Pourquoi pas ?

– Vous ! vous me serviriez ?…

– C'est possible, ma chère.

– Mais à quel titre ?… Pourquoi ?… Dans quel but ?

– Ah ! dit sir Williams, il est évident que j'ai un but et un intérêt… Sans cela…

Il n'acheva pas ; la porte s'ouvrit, et Fanny reparut, une carte à la main.

Baccarat prit la carte machinalement et y jeta les yeux.

La carte portait ce nom :

E. DE BEAUPRÉAU

Chef de bureau au ministère des affaires étrangères.

– Je ne connais pas cet homme, dit-elle en jetant la carte avec une impatience fébrile. Je n'y suis pas !

Ce jour-là, Baccarat aurait refusé sa porte à un ambassadeur, voire même à un czar de Russie.

Mais sir Williams ramassa la carte, y jeta les yeux, et tressaillit.

– Il faut le recevoir, dit-il, il le faut !

Et, s'adressant à Fanny d'un ton impérieux :

– Faites attendre au salon dix minutes, dit-il.

Fanny comprit que cet homme était le maître, et elle obéit.

Alors sir Williams regarda la jeune femme stupéfaite, et lui dit :

– M. de Beaupréau a une fille qui se nomme Hermine.

Baccarat jeta un cri, et se souvint de ce nom prononcé devant elle par la portière de la rue Saint-Louis.

– Ah ! dit-elle, c'est, à coup sûr, la fiancée de Fernand.

– Oui, dit tranquillement le baronnet, et vous allez voir son beau-père.

Et comme elle se reprenait à frémir de courroux :

– Il faut recevoir cet homme, dit-il.

– Mais que veut-il ? que vient-il faire ?…

– Il vient vous proposer quelque chose d'infâme… un marché sans nom… N'importe ! ne le jetez point dehors… Écoutez-le patiemment… puis remettez-le au lendemain. Nous verrons après…

Et sir Williams se dirigea vers le gland de la sonnette et l'agita violemment.

– Faites entrer M. de Beaupréau, dit-il à Fanny.

Puis il courut au cabinet de toilette et laissa retomber la portière derrière lui, plaçant un doigt sur sa bouche pour faire comprendre à Baccarat qu'il voulait voir sans être vu, entendre sans qu'on soupçonnât sa présence et, au moment où il disparaissait derrière la draperie, il jeta à la courtisane ces mots à mi-voix, prononcés comme un ultimatum terrible :

– Ne le refusez pas… ne vous indignez point… ou, dans huit jours, Fernand est marié.

Baccarat demeura seule pendant dix secondes, puis le chef de bureau entra. Mais déjà la femme forte avait dominé la femme tremblante et brisée d'émotions ; le sourire était revenu à ses lèvres, la sérénité à son front, le calme dans toute sa personne, et lorsque M. de Beaupréau parut, Baccarat avait repris sa nonchalante attitude sur la dormeuse ; elle put examiner à son aise les lunettes bleues, la face rougeaude, le vaste abdomen et les jambes courtes et grêles du chef de bureau.

M. de Beaupréau salua la jeune femme avec cet aplomb d'un vieux libertin qui se trouve toujours à l'aise dans le sanctuaire du vice ; mais Baccarat lui rendit son salut avec une froideur si aristocratique et une dignité si parfaite, qu'il en demeura un peu interdit.

– Madame, dit-il, oserais-je vous demander un entretien ?

– Demandez, monsieur, répondit la courtisane avec le sang-froid superbe d'une reine dont on implore la clémence.

Elle lui indiqua un siège du geste, et parut prête à l'écouter.

– Madame, continua timidement M. de Beaupréau, ma carte a dû vous apprendre qui j'étais ?

Baccarat fit un geste d'assentiment.

– J'ai de la fortune, poursuivit-il, et un beau traitement.

– Je vous en fais mon compliment sincère, répondit-elle du ton indifférent qu'on emploie pour dire une banalité.

– Et, continua le chef de bureau, ma position me permettrait de faire bien des choses pour une femme…

– Ah çà ! mon cher, interrompit Baccarat, qui oublia son rôle de duchesse pour redevenir fille de marbre, vous n'avez cependant pas un million à croquer, j'imagine, comme Villedieu, votre chef de division, qui s'est ruiné pour moi, et Léopold de Marlotte, qui a allumé ma cigarette avec son dernier billet de mille francs. On vous aura mal renseigné.

Et un sourire dédaigneux glissa sur les lèvres de la courtisane.

Mais la portière du cabinet de toilette, auquel le chef de bureau tournait le dos, se souleva à demi, et Baccarat vit apparaître le visage pâle de sir Williams, qui semblait lui dire :

– Oubliez-vous donc ma recommandation, et voulez-vous marier Fernand ?

Un moment interdit, M. de Beaupréau reprit courage, et dit :

– Vous avez une sœur ?

– Ah ! dit Baccarat, serait-ce donc ma sœur que vous aimez ?

– Peut-être…

– Je crois que vous perdez votre temps, alors, car elle est sage.

– Aussi, suis-je venu à vous…

Baccarat leva de nouveau les yeux sur la portière du cabinet de toilette.

– Soyez calme, semblait dire le visage sévère du baronnet.

– Mon cher, dit Baccarat, les affaires de ma sœur ne me regardent pas.

– Cependant… si vous vouliez… peut-être…

Une idée infernale traversa l'esprit de la courtisane.

– Si je lui marchandais la liberté de Fernand ! pensa-t-elle.

Mais soudain le rouge de la honte monta à son front, et une fois encore elle faillit jeter le chef de bureau à la porte. La tête de Williams était toujours encadrée par la draperie, et, pareille à celle de Méduse, elle épouvantait Baccarat, à l'oreille de qui résonnaient encore ces sinistres paroles :

– Si vous le chassez, Fernand est marié dans huit jours.

Et elle dit à M. de Beaupréau :

– Cerise est une petite sotte, et si elle m'avait crue, au lieu de se toquer d'un ouvrier… Mais, après tout, cela ne regarde qu'elle.

– Mais enfin, supplia le vieux débauché, ne me prendriez-vous pas sous votre protection ?

Baccarat hésitait.

– Dites oui, fit d'un signe la tête de sir Williams.

– Peut-être, murmura-t-elle tout bas.

– Je suis reconnaissant… insinua le vieillard.

Mais Baccarat ne répondit pas. Elle rêvait.

– Eh bien ?… supplia M. de Beaupréau, dont la voix tremblait d'émotion.

Baccarat leva encore les yeux vers sir Williams.

Le visage de l'Anglais était impassible.

– Monsieur, dit-elle en faisant un mouvement comme pour congédier le chef de bureau, je réfléchirai… je verrai…

– Ah ! dit-il avec une émotion qui trahissait la violence de sa passion, par pitié !… soyez bonne… soyez…

– Revenez demain, lui dit-elle brusquement.

Et elle se leva, comme si elle avait eu hâte de rompre cet odieux entretien.

M. de Beaupréau prit son chapeau et se leva à son tour.

– Demain, lui dit-il ; vous voulez que je revienne demain ?

– Oui, revenez.

– Et… vous la verrez ?

– Oui, oui, fit la tête muette de sir Williams.

– Oui, balbutia Baccarat en baissant le front.

Et elle reconduisit le chef de bureau, dont la face rubiconde était devenue écarlate de joie, et dont le cœur bondissait dans sa poitrine comme celui d'un amoureux de vingt ans.

Quand il fut parti, Baccarat se trouva face à face avec sir Williams.

– Ah ! quelle infamie ! murmura-t-elle ; moi, vendre ma sœur !… Jamais, jamais ! On a dit que la Baccarat n'avait pas de cœur : c'est vrai ; mais elle aime sa famille… Jamais, jamais ! répéta-t-elle avec force.

– Ma chère, dit froidement sir Williams, il n'y a que M. de Beaupréau qui puisse rompre le mariage de sa fille avec Fernand Rocher, et vous auriez tort de le rudoyer.

*

* *

Que se passa-t-il alors entre cette femme, en l’âme de qui subsistait un dernier sentiment de pudeur, et cet homme à l’infernal génie, qui semblait être la vivante incarnation du mal ? Par quels arguments irrésistibles, par quelles promesses vertigineuses Satan parvint-il à tenter cette fille d’Ève !

Nul ne le sut jamais.

Mais lorsque le comte Andréa sortit de chez Baccarat, la pauvre femme courbait son front livide de honte avec la résignation des vaincus, et une larme, la dernière peut-être qu’elle dût jamais verser, roulait lentement de ses yeux sur sa joue…

Cerise, la chaste et pure enfant, l’honnête ouvrière, fiancée à un brave ouvrier, venait d’être sacrifiée à la passion terrible qui brûlait le cœur de Baccarat comme la lave enflammée que le Vésuve répand sur les campagnes napolitaines dans ses jours de fiévreux courroux.

IX

JEANNE

Cependant, cette aurore du dimanche si désiré par Cerise venait de luire enfin, pour nous servir de la vieille expression des poètes, et la jeune fille, éveillée dès le point du jour, s'était empressée de mettre la dernière main à ses préparatifs de toilette, cousant un dernier point à sa robe neuve, et ajustant un dernier ruban à son modeste chapeau.

Puis elle avait fait son petit ménage avec ce soin et cette exquise propreté qui distinguent la grisette de Paris. Enfin, elle était descendue pour acheter le lait et le petit pain de son déjeuner.

Tous ces détails avaient amené l'heure de midi. Alors Cerise s'était habillée, et, joyeuse et insouciante comme le jeune oiseau qui quitte son nid et prend sa volée, elle se disposait à sortir, lorsqu'on frappa doucement à sa porte.

– Entrez ! dit Cerise, qui vit apparaître une jeune fille grande, pâle, vêtue de noir, et dont la beauté souffrante avait un cachet de douceur et de tristesse.

– Ah ! dit l'ouvrière avec une nuance respectueuse dans la voix, c'est vous, mademoiselle Jeanne ? Que vous êtes bonne de venir me voir !

Et Cerise prit dans ses petites mains les belles mains blanches et un peu amaigries de la jeune fille, et les pressa avec affection.

– Il y avait longtemps que je n'étais venue, répondit Jeanne, et je n'avais pas de vos nouvelles… Ensuite, j'ai voulu vous donner ma nouvelle adresse.

– Vous êtes donc déménagée ?

– Oui, répondit Jeanne, depuis huit jours. Je demeure à présent rue Meslay, n° 11.

Jeanne avait habité la maison où le père de Cerise était mort, et les relations des deux jeunes filles dataient de cette époque.

L'histoire de Jeanne était simple et touchante.

Au temps où le graveur sur cuivre demeurait rue Chapon avec sa femme et sa dernière fille, car Baccarat avait déjà fui le toit paternel, deux femmes vêtues de noir vinrent habiter, sur le même carré au cinquième étage, un modeste appartement de six cents francs. Une vieille bonne composait tout leur domestique.

C'était la mère et la fille.

Madame de Balder venait de perdre son mari, le colonel de Balder, tué au siège de Constantine, et le brave officier avait laissé sa veuve et sa fille sans autres moyens

d’existence qu’une modeste pension de quinze cents francs et une inscription de rente de mille francs en trois pour cent.

Madame de Balder et sa fille étaient venues habiter ce quartier populeux, un peu par économie d’abord, ensuite pour se faire oublier de ce monde élégant et riche où elles brillaient, car l’année qui précéda sa mort avait vu la ruine presque complète du colonel, ruine consommée par la perte d’un procès important.

Avec ces modiques ressources, la veuve et la jeune fille vécurent toutes deux, pendant quelques années, dans un isolement presque complet; puis madame de Balder succomba à une maladie de cœur et laissa Jeanne orpheline.

Jeanne avait alors dix-huit ans. Elle était belle de cette beauté hardie et fière qui semble être l’apanage exclusif des vieilles races. Son noble sang ne pouvait faillir et succomber aux vertigineuses tentations de la pauvreté et de l’isolement.

Seule au monde, elle demeura pure, semblable à ces fleurs qui croissent au bord des abîmes, et dressent, sans souci du gouffre ouvert au-dessous d’elles, leur corolle parfumée vers le bleu du ciel.

Il y avait un an que Jeanne était orpheline. Une sorte d’intimité s’était établie entre elle et la jeune ouvrière, surtout depuis la mort de madame de Balder, que Cerise avait soignée dans sa maladie et à qui elle avait fermé les yeux avec le douloureux respect d’une véritable fille.

Jeanne et Cerise se voyaient souvent. Jeanne disait « Cerise » tout court.

Cerise l’appelait « mademoiselle ».

Quelquefois la jeune ouvrière allait passer une soirée tout entière chez son ancienne voisine, que la vieille bonne, qu’on appelait Gertrude et qui l’avait vue naître, continuait à servir avec un dévouement et un désintéressement maternels.

Jeanne s’était assise auprès de la fleuriste et continuait à lui abandonner sa main.

– Comment, reprit Cerise, vous êtes déménagée?

– Oui, répondit simplement la jeune fille, Gertrude et moi nous avons trouvé que c’était bien cher, six cents francs de loyer, surtout à présent que nous n’avons plus que mille francs de rente, car la pension de ma mère s’est éteinte avec elle.

Au souvenir de sa mère, Jeanne soupira profondément, et Cerise vit briller une larme dans ses grands yeux bleus.

Jeanne était blonde et blanche comme la Fornarina de Raphaël, et son profil rappelait les lignes correctes et pures du type franc auquel jamais ne s’est mêlée une goutte de sang gaulois.

– Pauvre mademoiselle ! murmura Cerise, qui oubliait qu’elle vivait, elle, avec un franc cinquante centimes par jour, et chantait comme un pinson du matin au soir.

– Je viens vous faire une petite visite intéressée, ma chère Cerise, poursuivit Jeanne avec un nouveau soupir, mais avec l’accent d’une noble franchise en même temps.

– Ah ! répondit Cerise, parlez, mademoiselle, disposez de moi… Je suis tout à votre service.

Une légère rougeur monta au front de Jeanne.

– Gertrude, dit-elle, est bien vieille, et n'y voit presque plus. La pauvre fille se tue à me servir, et s'impose quelquefois des privations pour me faire l'existence plus douce.

– Bonne Gertrude !… murmura Cerise.

– Or, reprit Jeanne, je voudrais pouvoir la soulager, et pour cela, il faut de l'argent…

– J'ai deux cents francs à la caisse d'épargne, s'écria Cerise. Les voulez-vous, mademoiselle ?

– Non, merci, chère amie, répondit Jeanne. Ce n'est point de cela qu'il s'agit… Je voudrais travailler…

– Vous, mademoiselle ! Ah ! dit Cerise, une demoiselle de votre rang ! Mais regardez donc vos belles mains… sont-elles faites pour le travail ? Vous, travailler ! une fille noble !

– Le travail, dit Jeanne simplement, est une seconde noblesse. Peut-être même est-ce la seule vraie… Pourquoi donc en rougir !

Cerise regarda la belle jeune fille avec une naïve admiration, et ne trouva pas un mot à opposer à cette noble réponse.

– Écoutez, Cerise, reprit Jeanne, j'ai appris au couvent à coudre et à broder, je suis même très adroite… et puis j'ai bon vouloir. Si vous m'aimez un peu, vous me trouverez un magasin de broderies où vous puissiez me présenter et où on me donnera de l'ouvrage à faire chez moi.

– Vous présenter dans un magasin ! s'écria Cerise à qui venait une inspiration sublime ; non, non, mademoiselle, je ferai mieux.

– Et que ferez-vous, Cerise ?

– Voici, dit la fleuriste avec son mutin sourire : je connais un magasin de broderies dont la première demoiselle est une de mes amies ; je lui demanderai de l'ouvrage pour vous, vous me le rendrez chaque semaine, et je le porterai au magasin en même temps que le mien, car mon magasin à moi est tout à côté… Vous sentez bien, mademoiselle, que ce sera beaucoup plus convenable pour vous, et cela me sera si grand plaisir d'avoir un prétexte pour aller vous voir plus souvent…

Et Cerise pressait avec effusion les mains de Jeanne, et la regardait d'un air suppliant qui semblait dire :

– Ne me refusez pas…

– Chère Cerise, murmura la jeune fille, que vous êtes bonne et combien je vous aime ! …

– Ainsi, vous acceptez ?

– Oui, dit Jeanne simplement.

– Ah ! quel bonheur ! s'écria la fleuriste.

– Maintenant, reprit Jeanne, parlons de vous, Cerise. Que faites-vous ? Êtes-vous contente ?

Et Jeanne, qui savait les petits secrets de cœur de Cerise, appuya sur ces derniers mots. Cerise rougit un peu.

– Oh ! oui… dit-elle ; et j'ai eu une bonne nouvelle aujourd'hui.

– Vraiment ! fit Jeanne ravie.

– Oui, reprit Cerise. Vous savez, mademoiselle, que mon prétendu est ébéniste ?

– M. Léon ?

– Vous pouvez dire Léon tout court, mademoiselle ; le *monsieur* et le *madame* ne conviennent pas à de petits ouvriers comme nous. Eh bien, Léon vient de passer contremaître.

– Tant mieux, chère Cerise, je vous en félicite.

– Et je crois, acheva Cerise en rougissant un peu plus encore, que nous nous marierons dans quinze jours.

– Bonne amie, murmura Jeanne en embrassant la fleuriste comme une sœur, si mes vœux pour vous sont exaucés, vous serez aussi heureuse que vous le méritez… Mais vous alliez sortir, je crois ?

– Oh ! dit Cerise, j'ai bien le temps… et je suis si heureuse de vous voir ! Mon Dieu, mademoiselle, ajouta Cerise avec un certain embarras, il y a bien longtemps que je voudrais vous demander… mais je n'ose pas… Je sais votre rang… et peut-être…

– Parlez donc, mon amie. À mon tour, je suis prête à faire tout ce que vous voudrez. Ne sommes-nous pas ouvrières toutes deux maintenant, vous en fleurs, moi en broderie ?

– Ah ! dit Cerise en souriant, ce n'est pas la même chose.

– Enfin, chère amie, je vous écoute, parlez.

– Eh bien, écoutez, mademoiselle Jeanne, dit Cerise, je vous vois souvent si triste, que je me creuse la tête pour trouver un moyen de vous distraire.

– Pauvre Cerise !

– Rougiriez-vous de venir au spectacle avec moi ? j'ai quelquefois des billets…

– Rougir ! exclama Jeanne d'un ton de reproche, oh ! non, certes, ma bonne amie ; mais je suis en deuil, vous le savez bien.

– C'est juste, murmura Cerise ; mais vous ne refuserez pas de venir dîner avec… nous ? acheva la fleuriste en hésitant.

Et elle se hâta d'ajouter :

– Avec mon futur et sa mère… Nous ne sommes que des ouvriers… Mais nous serions si heureuses !…

– Oh ! de grand cœur, répondit Jeanne, qui ne voulait pas refuser Cerise.

– Eh bien, aujourd'hui… par exemple ?

– Soit, ma bonne amie.

– Nous irons dîner à Belleville, tous les quatre, dans un restaurant où ne vont que des gens honnêtes, comme nous… Tenez, la mère de Léon et moi nous passerons vous prendre sur les quatre heures.

– Soit, dit encore mademoiselle de Balder.

– Mais surtout, recommanda Cerise, ne vous faites pas trop belle, chère mademoiselle, car vous voyant avec nous, on verrait bien que vous n'êtes pas à votre place.

– Enfant ! murmura Jeanne en mettant un baiser au front de l'ouvrière, et se levant pour s'en aller.

Jeanne partie, Cerise descendit, gagna le boulevard et ensuite la rue Bourbon-Villeneuve.

La mère de Léon Rolland, vieille femme presque sexagénaire, habitait avec son fils un petit logement au quatrième étage, dont les croisées donnaient sur la cour.

Léon, qui était venu à Paris dix années auparavant faire son apprentissage, y avait fait venir la bonne femme lorsque, devenu excellent ouvrier, il avait pu gagner six francs par jour.

La vieille mère avait donc quitté son village, après avoir affermé son petit bien à ses voisins, et elle avait rejoint son unique enfant, qui réunissait toutes ses affections.

Mais la paysanne était demeurée paysanne ; elle avait conservé son bonnet blanc à large bavolet, ses robes de grosse laine, ses bas bleus et ses sabots ; et, hiver ou été, par le givre ou le grand soleil, la mère Marion, c'était son nom, ne serait pas sortie sans son parapluie.

Elle appelait Cerise mademoiselle, attendu que la jeune fille avait les mains blanches et portait des bonnets à rubans et des petits souliers, et elle trouvait que son fils ressemblait *quasiment* à un monsieur, lorsque, le dimanche, il endossait cette redingote à jupe un peu longue et à manches étroites, qui est, pour l'ouvrier, le vêtement de cérémonie et des jours fériés.

Lorsque Cerise arriva, la mère Marion était vêtue de ses habits du dimanche et prête à partir.

– Bonjour, mam'selle, dit-elle à Cerise ; Léon m'a bien promis qu'il serait ici à cinq heures, et vous savez qu'il est toujours exact.

– Oui, bonne mère, répondit Cerise rougissante et mettant un baiser au front de la vieille femme.

Et tandis que la fleuriste s'asseyait et se débarrassait de son châle, on entendit des pas d'hommes dans l'escalier, une voix mâle et joyeuse qui chantait un refrain populaire.

– C'est Léon, dit Cerise, dont le cœur se prit à battre, mais il n'est pas seul.

La porte s'ouvrit et les deux femmes virent entrer l'ébéniste, et, derrière lui, le malingre et chétif personnage que Cerise avait rencontré la veille et qu'on appelait

Guignon.

Le pauvre garçon semblait vouloir justifier son nom jusqu'au bout. Un large bandeau lui couvrait l'œil droit et arracha à Cerise un geste d'étonnement.

– Ah ! voilà, répondit-il en riant, on ne s'appelle pas Guignon pour rien, mam'selle. Je suis bien nommé…

– Qu'avez-vous-vous donc, mon Dieu ?

– Ma foi c'est tout une histoire, allez. Figurez-vous qu'hier soir, comme je revenais de rendre mon ouvrage, j'ai passé dans la rue Guérin-Boisseau, une rue noire où on vous assassinerait que vous ne sauriez pas à qui vous avez eu affaire. Un homme a passé près de moi et m'a donné un grand coup de coude ; je l'ai appelé butor, et il m'a poché l'œil en me disant : « Voilà pour te faire joli garçon ! » Et tandis que je roulais étourdi dans le ruisseau, il s'est sauvé sans me donner seulement son nom et son adresse. J'en ai pour quinze jours au moins.

– Pauvre monsieur Guignon, murmura Cerise avec compassion.

– Oh ! répondit le pauvre diable, ce qui me contrarie le plus dans tout cela, c'est que je ne pourrai pas aller dîner avec vous aujourd'hui.

– Pourquoi ?

– Dame ! avec une tête ainsi ficelée, mam'selle, vaut mieux rester chez soi. Je venais vous faire mes excuses.

– T'es bête ! dit Léon, qui venait d'embrasser sa mère, un mauvais œil n'empêche pas de dîner.

– Oui, mais tout le monde vous regarde. C'est vexant.

– Monsieur Léon, dit Cerise, mademoiselle Jeanne a bien voulu consentir à nous accompagner. Nous passerons la prendre, n'est-ce pas ?

– Tiens ! répondit Léon, ça se trouve drôlement, tout de même. J'ai un camarade d'atelier, un bon garçon, qu'on appelle Colar, qui m'a donné rendez-vous ici et nous accompagnera.

Au nom de Colar, Guignon fit une grimace significative, mais Léon n'y prit garde et poursuivit :

– C'est un garçon très bien, ce Colar. Il a été sous-officier, et il a de bonnes manières. Il est très gai ; il nous amusera.

Comme Léon achevait, on frappa à la porte du modeste logis, et Colar se présenta. Le lieutenant du capitaine Williams était mis avec une certaine recherche de mauvais goût qui déplut à Cerise au premier coup d'œil, et il salua d'un ton cavalier qui acheva de mécontenter la jeune fille.

– Mon cher ami, dit Colar d'un air dégagé et s'adressant à Léon, je ne dîne pas avec vous. J'ai reçu, il y a une heure, la visite de mon *vieux* (mon père), qui me tombe de son village sur le dos, et je viens vous faire mes excuses.

Cerise laissa échapper un sourire de satisfaction, tout en examinant toujours avec une scrupuleuse attention le nouveau venu, qu'il lui semblait avoir déjà rencontré quelque part, et se souvenant vaguement peut-être d'avoir été suivie par lui dans la rue.

– Comment ! sur deux amis, pas un ne vient ! exclama Léon, mécontent.

– J'ai l'œil poché, dit Guignon, qui salua et sortit sur-le-champ.

– Mon *vieux* m'attend, ajouta Colar ; au revoir !

Et Colar sortit à son tour, gagna la rue et se jeta dans un fiacre qui stationnait sur la place du Caire, et dans lequel se trouvaient deux hommes en blouse.

– Changeons de costume ! murmura-t-il en se dépouillant de sa redingote et la remplaçant sur-le-champ par un bourgeron bleu, en même temps qu'il enfonçait sa casquette sur ses yeux. Je ne tiens pas à être reconnu.

Et il cria au cocher :

– Barrière de Belleville !

Tandis que le fiacre roulait et montait dans le faubourg du Temple, Léon Rolland, sa toilette terminée, descendait la rue Bourbon-Villeneuve jusqu'au boulevard, en compagnie de sa mère et de Cerise ; puis, là, il faisait monter les deux femmes dans une voiture de place et les conduisait rue Meslay, à la porte de mademoiselle Jeanne de Balder.

L'orpheline était prête à partir.

– À Belleville ! dit Léon Rolland au cocher, vous vous arrêterez devant le restaurant des *Vendanges de Bourgogne.*

– Non, dit Cerise, arrêtez-vous à la barrière, nous monterons bien à pied la rue de Paris. Il n'y a pas de petites économies. Hors barrières, l'heure de fiacre se paye cinquante centimes de plus.

X

LE SERRURIER

Tandis que Léon Rolland, sa mère et les deux jeunes filles descendaient du modeste fiacre à la barrière de Belleville et gravissaient à pied la montée de la rue de Paris pour gagner le restaurant des *Vendanges de Bourgogne,* trois hommes postés derrière le bâtiment de l'octroi, à une certaine distance, les considéraient avec attention.

L'un d'eux, vêtu d'une blouse bleue et sa casquette enfoncée jusqu'aux yeux, comme s'il eût voulu cacher soigneusement son visage, disait à mi-voix :

– Tu vois bien, Nicolo, et toi, le serrurier, tu vois bien ce grand dadais qui monte la rue avec ces trois femmes au bras ?

– Oui, répondirent Nicolo et le serrurier.

– Eh bien, c'est notre homme, dit Colar ; car c'était lui qui s'était ainsi embusqué sur le passage de Léon Rolland.

– Suffit ! murmura Nicolo, espèce d'hercule trapu qui eût assommé un bœuf d'un coup de poing.

– Bon ! dit le serrurier, j'ai ma leçon faite.

– T'en souviens-tu bien ?

– Parbleu ! nous nous mettrons dans la même salle qu'eux ; puis, j'aurai l'air de l'apercevoir, je pousserai un cri d'étonnement et j'irai lui donner la main. Et comme il sera étonné à son tour et dira qu'il ne me connaît pas, je lui répondrai : « De quoi ! de quoi ! tu fais le fier avec les amis ? tu es pourtant bien Léon Rolland, ouvrier ébéniste, et tu as une bonne amie qu'on nomme Pauline, à preuve que t'as deux enfants… »

– Parfait, murmura Colar.

– Ça fait que s'il se fâche, j'ajouterai : « Pauline, une grande blonde qui est passementière et qui demeure rue Vieille-du-Temple. »

– Très bien ! très bien !

– Alors, s'il me traite de menteur, je lui allonge un coup de poing…

– Et moi, dit tranquillement Nicolo, je l'assomme en cinq minutes.

– Bravo ! mes drôles, allons, à l'œuvre !… j'attendrai dans le voisinage.

Et Colar s'en alla, tandis que les deux bandits se mettaient à suivre de loin Léon Rolland.

Mais ni eux ni Colar n'avaient aperçu ou du moins remarqué un homme en blouse comme eux, assis sur un banc du bâtiment de l'octroi, fumant tranquillement une pipe et leur tournant le dos avec l'indifférence d'un honnête ouvrier qui ne s'occupe de personne.

Cet homme se leva alors, et il suivit le serrurier et Nicolo, absolument comme ceux-ci suivaient Léon Rolland.

C'était un grand garçon de trente à trente-cinq ans, brun, les épaules larges, et dont les mouvements et la démarche trahissaient une vigueur herculéenne. Malgré son costume, qui était celui d'un ouvrier, il avait les mains aristocratiques et blanches, et si l'on eût regardé de bien près, on aurait pu remarquer sous sa blouse une fine chemise de batiste qui eût attesté sur-le-champ que la blouse était un déguisement.

– Je crois, Dieu me pardonne ! murmura-t-il en se mettant en route, que je vais pouvoir empêcher une mauvaise action. La mine de ces deux drôles que j'ai rencontrés tout à l'heure m'a étrangement impressionné. Attendez, mes amis, acheva-t-il avec un demi-sourire, vous n'avez pas encore achevé votre besogne… Soyez tranquilles, Armand de Kergaz a le coup de poing aussi lourd que vous, et, de plus, il sait un peu de cette science redoutable qu'on appelle le chausson.

Et Armand, car c'était lui, l'homme de bien infatigable, à qui tous les déguisements étaient bons pour semer à travers Paris son or et prodiguer les élans de son noble cœur, continua à suivre les deux bandits.

Cependant Léon et les trois femmes auxquelles il servait de cavalier avaient atteint l'entrée des *Vendanges de Bourgogne.*

Ce restaurant, aujourd'hui disparu, se trouvait situé tout près de l'église de Belleville, et il était, le dimanche, le rendez-vous des petits bourgeois et des honnêtes ouvriers du faubourg du Temple et des quartiers environnants.

Tandis que dans les cabarets voisins on buvait du vin bleu en se querellant, aux *Vendanges de Bourgogne,* il n'y avait jamais ni bruit, ni tapage, ni disputes. On eût dit une succursale du paisible café Turc, ce club des bourgeois du Marais. Léon Rolland fit traverser aux jeunes filles et à sa mère la salle du rez-de-chaussée, où il n'y avait encore que peu de monde, et les conduisit au premier étage, où se trouvait un petit salon garni de trois tables, l'une ronde, placée devant la fenêtre et pouvant supporter six couverts, les deux autres dressées à gauche et à droite de la porte, et ne pouvant offrir de place qu'à deux convives, chacune.

Les murs de cette petite salle, qui prenait pompeusement sur les vitres du rez-de-chaussée le nom de *Salon de société,* étaient couverts d'un papier verdâtre à rosaces jaunes, et ornés de quelques lithographies enluminées et encadrées en bois noir qui représentaient Waterloo, la bataille d'Austerlitz et le siège de Constantine.

Sur la cheminée, une pendule à colonnes d'assez mauvais goût était symétriquement accompagnée des traditionnels vases de porcelaine dorée qui forment l'invariable assortiment de ces sortes de produits.

Léon prit possession de la table ronde ; il plaça Jeanne à la droite de sa mère, Cerise à sa gauche, et lui-même s'assit à côté de la jeune ouvrière.

Trois minutes après, Nicolo et le serrurier entrèrent, saluèrent et s'assirent.

Le garçon de restaurant, qui était peu habitué, le dimanche surtout, à voir des gens en blouse monter au premier, laissa un moment Léon, qui lui donnait des ordres, pour s'approcher des nouveaux venus :

– Est-ce que vous voulez dîner, ou simplement boire un litre ? demanda-t-il.

– Nous voulons dîner, répondit Nicolo.

– Voulez-vous descendre dans la salle du rez-de-chaussée ?

– Non, dit le serrurier, nous sommes très bien ici.

Et il s'installa, jetant un regard à l'ouvrier ébéniste qui lui tournait le dos en ce moment, mais qui avait laissé échapper un petit mouvement d'épaules qui trahissait son mécontentement de voir le petit salon ainsi envahi par des gens de mauvaise mine, surtout en présence de mademoiselle Jeanne.

Le serrurier et Nicolo avaient à peine témoigné leur volonté formelle de dîner au premier, qu'un nouveau personnage apparut sur le seuil de la salle.

C'était Armand.

Il salua poliment et s'assit tout seul à la table de gauche, de façon qu'il se trouvât placé en face de Léon Rolland et des trois femmes, et à trois pas de distance des deux misérables envoyés par Colar.

Armand demanda à dîner et commença par regarder fixement le serrurier et Nicolo. Ceux-ci, comme tous les gens qui s'apprêtent à commettre une mauvaise action et craignent d'être dérangés, ceux-ci, disons-nous, échangèrent un coup d'œil de vif mécontentement.

– Que veut-il, celui-là ? murmura Nicolo à voix basse.

– Il a l'air solide,… répondit le serrurier.

– Pourquoi donc qu'il me regarde ?… Je te vas lui pocher un œil, moi, continua Nicolo.

– Hum ! fit le serrurier, il a des épaules…

En ce moment, Léon Rolland tourna la tête et aperçut Armand.

La physionomie ouverte, noble et franche du jeune homme détruisit aussitôt chez l'ouvrier l'impression désagréable que venait de produire sur lui l'entrée des deux bandits.

– Tiens, s'écria le serrurier, c'est toi ?… Bonjour, *camaro !*…

Léon le regarda étonné.

– Est-ce à moi que vous parlez ? demanda-t-il.

– Parbleu ! répondit le serrurier.

– Je crois que vous vous trompez…

– Moi, je suis sûr du contraire, répondit le serrurier. Vous vous nommez Léon.

– C'est vrai.

– Léon Rolland, ouvrier ébéniste…

– C’est encore vrai ; mais je ne vous ai jamais vu.

– Bah ! fit le serrurier d’un ton insolent ; nous sommes donc fier avec les camarades, parce que nous avons du sexe avec nous ?

– Monsieur ! s’écria Léon indigné, je crois que vous insultez ma mère…

– Et même… continua le serrurier, tu as une bonne amie…

Le serrurier n’acheva pas, car les deux mains d’Armand, qui s’était levé brusquement, s’arrondirent autour de son cou et le pressèrent comme dans un étau.

– Lâche ! lui dit M. de Kergaz, tu as compté sans moi pour venir insulter des femmes…

– À moi ! Nicolo, hurla le serrurier d’une voix étranglée.

Nicolo, un moment stupéfait de la brusque intervention d’Armand, s’était déjà armé d’un couteau qu’il avait pris sur la table, et, le brandissant, il allait se précipiter sur M. de Kergaz, sous la rude étreinte duquel le serrurier, à demi asphyxié, fléchissait en roulant des yeux hagards. Mais une des mains d’Armand abandonna ce dernier, qu’une seule fut assez forte pour maintenir, et l’autre se trouva sur-le-champ et comme par miracle armée d’un pistolet à deux coups, dont le canon fit reculer Nicolo.

Tout cela s’était passé si rapidement et d’une façon si bizarre, que Léon, la paysanne et les deux jeunes filles en étaient encore frappés de stupeur.

L’ouvrier s’était levé à demi, les jeunes filles étaient pâles et tremblantes et attachaient un œil éperdu sur Armand, qui maintenait ses deux adversaires à distance.

La vue d’une arme à feu n’intimide que médiocrement l’homme réellement brave et loyal, mais elle fait toujours trembler le bandit, le lâche habitué à se servir du couteau ou du poignard, le misérable qui ne devient courageux que pour le vol ou la rapine. Le pistolet d’Armand produisit donc un effet de vraie terreur sur le saltimbanque, l’hercule forain habitué à avaler des lames de sabre, et il recula jusqu’au mur.

En même temps, Armand jetait rudement le serrurier à dix pas de lui, et leur disait :

– Maintenant, mes drôles, si vous ne vous tenez pas tranquilles et avez le malheur de m’interrompre, je vous casse la tête à tous deux.

Le ton de M. de Kergaz était froid et impérieux à la fois, et la résolution qui brillait dans son regard était si nette, que Nicolo et le serrurier demeurèrent quelques instants domptés et pour ainsi dire fascinés.

– Monsieur, dit alors Armand à Léon, vous avez sans doute un ennemi aussi acharné que lâche, car il a ameuté ces deux misérables contre vous, et ils ne sont venus ici que dans l’intention de vous faire un mauvais parti.

– Monsieur,… balbutia l’ébéniste au comble de l’étonnement.

Et tandis que, stupéfaits eux-mêmes, les deux drôles regardaient Armand d’un air hébété, celui-ci raconta brièvement à l’ouvrier ébéniste la conversation qu’il avait surprise entre Colar, Nicolo et le serrurier.

– Voilà qui est bizarre, murmura Léon, qui ne se savait pas d'ennemis et demeurait convaincu, plus il regardait les deux bandits, de ne les avoir jamais rencontrés.

– À présent, acheva Armand en leur montrant la porte, si vous ne voulez avoir affaire à moi, sortez !

Et l'accent de cet homme était si dominateur, que les deux drôles sortirent, mais en murmurant d'un ton de menace :

– Nous nous reverrons… canaille !

Nicolo et le serrurier partis, les trois femmes qui venaient d'assister à cette scène, aussi émouvante qu'imprévue, commencèrent à respirer, et Jeanne, qui était la plus tremblante, se remit peu à peu de son émotion.

En même temps, Léon courut à Armand les mains tendues, et se trompant à son costume, il lui dit :

– Camarade, vous êtes un brave cœur, et mon amitié vous appartient à la vie, à la mort.

– Merci, répondit Armand, qui, depuis quelques secondes, regardait avec attention le visage pâle, un peu souffrant, mais si noblement beau, de Jeanne.

– Et, tenez, continua l'ébéniste, avec cette naïve et franche expansion du peuple honnête, si vous voulez nous faire plaisir et nous donner le temps de vous remercier, ne soyez pas fier, dînez avec nous.

Armand tressaillit, hésita, et il eût refusé, si l'œil de Jeanne n'eût semblé lui dire :

– Ne nous refusez pas, monsieur.

– Soit, dit-il en saluant de nouveau la mère de Léon et les deux jeunes filles, j'accepte.

Cependant, Nicolo et le serrurier avaient rejoint Colar dans un cabaret du boulevard extérieur.

– Flambés ! dit le serrurier en abordant l'âme damnée du capitaine Williams.

– Vous l'avez assommé ? interrogea Colar, joyeux et se méprenant au sens du mot flambé.

– Ah ! bien oui, c'est-à-dire que nous avons été rossés, mais rossés d'importance.

– Par Léon ?… Deux hommes contre un seul !

– Léon ? Allons donc ! il n'a seulement pas bougé.

– Eh bien ! alors ?…

– Le diable s'en est mêlé, voyez-vous.

– Le diable ! fit Colar impatienté, connais pas.

– Ou un homme qui lui ressemble… Il m'a presque étranglé…

– Et moi, ajouta Nicolo, il a voulu me brûler la cervelle.

Et Nicolo, qui avait le don de la parole, raconta succinctement à Colar de quelle façon Armand était intervenu.

– Et vous avez lâché pied, imbéciles ! s’écria Colar avec colère.

– Vous en eussiez fait autant, à notre place.

– Mais quel est cet homme ?

– Je ne sais pas, dit Nicolo.

– Ni moi, murmura le serrurier. C’est le diable !

– Corbleu ! s’écria Colar, je le saurai, moi.

Et il s’installa derrière le volet d’une fenêtre du premier étage et darda un regard ardent sur la rue, disant à Nicolo :

– Tu le reconnaîtrais bien, n’est-ce pas ?

– Parbleu ! entre mille…

– Alors, attendons.

Ils attendirent une heure, enveloppant d’un coup d’œil investigateur tout homme qui descendait la rue de Paris pour franchir la barrière ; puis, tout à coup, le serrurier poussa un cri étouffé :

– Le voilà ! dit-il.

Et Colar vit Armand de Kergaz, qu’il reconnut malgré son déguisement, traverser le boulevard en donnant le bras à Jeanne de Balder, que suivaient Cerise, Léon et sa mère.

– Sang de Dieu ! exclama-t-il en se précipitant au dehors, nous sommes propres… c’est Armand !

XI

LE BAL

Colar laissa ses deux acolytes encore stupéfaits de son exclamation, se jeta dans un fiacre, et dit au cocher :

– Cent sous de pourboire, si tu vas rue Saint-Lazare, n° 75, en une demi-heure.

L'automédon à livrée crasseuse enveloppa ses deux rosses d'un homérique coup de fouet, et partit avec la rapidité de l'éclair.

– Pourvu que je trouve le capitaine… pensait Colar.

Et l'émotion du lieutenant était si grande, qu'il parlait tout haut dans son fiacre, mêlant les noms de Williams, d'Armand et de Cerise aux mots d'héritage et de séduction.

Si on eût entendu et vu gesticuler le digne vaurien, on eût juré qu'il était fou. Le cocher fit merveille, et ne mit guère que trente-cinq à quarante minutes pour franchir les six kilomètres qui séparent la barrière de Belleville de la rue Saint-Lazare.

Au moment où le fiacre s'arrêtait devant l'hôtel occupé par le capitaine Williams, celui-ci se faisait ouvrir la porte cochère et sortait en tilbury.

Mais Colar se montra, sortit précipitamment du fiacre et lui dit :

– Capitaine, il faut rentrer.

– Plaît-il ? fit Andréa un peu contrarié.

– Il le faut, dit Colar du ton convaincu de l'homme qui sait l'importance de la nouvelle qu'il apporte.

Le capitaine comprit, au visage bouleversé de Colar, qu'il s'agissait des intérêts les plus graves, et, jetant la bride à son groom, il lui ordonna de ranger le tilbury devant la porte, une roue dans le ruisseau, et d'attendre.

– Viens, dit-il à Colar.

Colar jeta cinq francs à son cocher et suivit Andréa, qui traversa rapidement la cour et le jardin, ouvrit la porte du pavillon, et fit entrer son lieutenant dans un petit salon du rez-de-chaussée.

– De quoi s'agit-il ? lui dit-il alors.

– Il s'agit, répondit Colar, d'un événement qui peut tout compromettre.

– Qu'entends-tu par tout ? demanda froidement le capitaine.

– L’héritage, répondit laconiquement Colar.

Andréa fit un mouvement d’étonnement mêlé d’effroi. Colar poursuivit.

– Armand est sur la trace.

– Sang-Dieu ! s’écria le capitaine, qui devint livide de colère et frappa du poing sur une table. Il veut donc que je l’assassine.

Et dans l’œil de celui qui s’était nommé Andréa brilla alors un de ces regards terribles qui eussent fait frissonner quiconque aurait porté le plus banal intérêt à M. de Kergaz.

– Voyons, capitaine, dit froidement Colar, ne cassez rien, et écoutez-moi.

Colar raconta alors la scène de Belleville succinctement, mais dans tous ses détails, puis il ajouta :

– Vous comprenez très bien que Léon Rolland et Cerise connaissent Fernand Rocher et Armand en même temps, il faut un rien, un mot échappé, un mot jeté au vent pour mettre cet homme du diable, qui fait le bien avec autant de génie qu’il en faut pour faire le mal, sur la trace de l’héritage ; alors nous sommes perdus.

– C’est mon avis, dit froidement Andréa.

– Comment ! c’est ainsi que vous le prenez ?…

Le capitaine Williams avait reconquis tout son sang-froid, et sa merveilleuse lucidité d’esprit habituelle était accourue à l’aide de son infernal génie.

– Mon cher lieutenant, dit-il avec calme, et laissant glisser sur ses lèvres un dédaigneux sourire, je vous croyais plus fort que vous n’êtes.

– Moi ? balbutia Colar, ahuri de cette tranquillité.

– Sans doute. Vous perdez la tête dès le début… Armand est l’exécuteur testamentaire du bonhomme Kermarouet ; nous, nous sommes les loups qui flairent la proie et veulent se l’approprier. Donc, nous aurions dû prévoir la lutte presque inévitable entre le dragon qui garde et les voleurs qui veulent dérober le trésor.

– C’est vrai, murmura Colar.

– Ceci posé, dit froidement Williams, il faut accepter la lutte et envisager la situation avec le sang-froid d’un général du génie, faire des levées de terrain et étudier le champ où se livrera la bataille.

– Eh bien ? demanda Colar, qui retrouva son calme en présence du calme superbe de son chef.

– Voici, dit le capitaine : tu dis qu’Armand a fait connaissance de Léon Rolland ?

– Oui.

– Lequel Rolland connaît Fernand Rocher ?

– Oui.

– Mais Fernand et Armand ne se connaissent pas encore ?

– C’est probable.

– Eh bien ! nous allons supprimer l'intermédiaire, dit froidement le capitaine.

– Comment ?

– Bah ! j'aurai trouvé le moyen d'ici à ce soir.

– Mais Cerise, observa Colar, si Léon disparaît… elle ira trouver Armand.

– On supprimera Cerise.

– Oh ! oh ! s'écria Colar, y songez-vous ?

– C'est-à-dire qu'on priera M. de Beaupréau de veiller sur elle.

– Et après ?

– Après, dit tranquillement Williams, si tu as toujours du goût pour cette petite… on verra.

– Mais Fernand ? Fernand, que connaissent peut-être les amis de Léon Rolland, et à qui ils s'adresseront, par la raison toute simple qu'il est employé au ministère, ce qui, aux yeux des ouvriers, est une haute position ?…

– Oh ! répondit Williams avec l'indifférence d'un juge corrompu qui prononce une sentence arbitraire, celui-là ne nous gênera plus demain soir… sois tranquille.

– Ma foi, capitaine, murmura Colar avec admiration, vous êtes un homme de génie.

Williams ne daigna point répondre au compliment de son acolyte, et il ajouta :

– T'es-tu occupé de mon hôtel ?

– Oui, j'ai presque retenu, rue Beaujon, à deux pas des Champs-Élysées, un petit hôtel charmant, un rez-de-chaussée et un premier étage… une écurie pour cinq chevaux.

– Je verrai cela demain matin ; car, ajouta Williams, mon futur beau-père, dont je dois faire la connaissance ce soir, au bal du ministère des affaires étrangères, ne doit point me voir logé dans ce taudis.

– Ah ! demanda Colar, vous verrez le Beaupréau ce soir ?

– Oui, lui, sa femme et sa fille.

Williams se leva, et congédia Colar.

– Je vais chez Baccarat, dit-il. Tu reviendras ici dans la soirée, et tu m'attendras, à quelque heure de la nuit que je puisse rentrer.

Le capitaine remonta dans son tilbury, aussi calme, aussi tranquille qu'il était tout à l'heure lorsqu'il avait rencontré Colar, et il gravit la rue Blanche au grand trot de son cheval anglais.

À la vue du tilbury, la femme de chambre de la courtisane, qui se trouvait par hasard dans la cour, rentra précipitamment.

– Madame ! madame ! dit-elle à Baccarat, encore l'Anglais ! Est-ce que vous allez le recevoir deux fois par jour, maintenant ?… Il me fait peur.

– Fanny, répondit Baccarat d'un ton sec, vous êtes une sotte !… Faites entrer le baronnet sir Williams au salon.

Au moment où Fanny lui apportait la nouvelle de la brusque arrivée de sir Williams, Baccarat s'habillait.

Le mystérieux entretien qu'elle avait eu avec Williams avait rendu à Baccarat ce calme superbe qui fera éternellement le triomphe et la force de la courtisane.

Maîtresse d'elle-même, la sœur de Cerise redevenait la femme de marbre qui se laissait désirer toujours sans se livrer jamais entièrement, et procédait à sa toilette avec le tact d'un général ordonnant un plan de bataille.

Williams attendit au moins dix minutes au salon, et cette attente fut loin de lui déplaire.

– Elle est redevenue forte, pensa-t-il, c'est bon signe.

Baccarat lui apparut dans une toilette charmante d'intérieur, – en robe de chambre de velours bleu de ciel décolletée, les bras demi nus et entourés de manches en dentelle noire, – ses beaux cheveux blonds emmêlés de bluets pour toute parure.

Elle salua Williams d'un « Bonjour, cher ! » prononcé du bout des lèvres, qui sentait son aristocratie du vice, et elle lui indiqua une place auprès d'elle sur un canapé, avec un geste de duchesse à paniers, poudrée à la maréchale.

– Ma belle amie, dit sir Williams, assez de pose comme cela, et causons.

– Je ne pose pas, répondit Baccarat, je reviens à mon naturel.

– Soit, causons.

– De quoi s'agit-il encore ?

– Voici, répondit Williams. Ce matin, vous étiez pâle, agitée ; ce soir, vous êtes calme et superbe…

– Après ? fit Baccarat avec impatience.

– Ce matin, vous aimiez Fernand avec le désespoir de la femme qui voit lui échapper celui que son cœur a rêvé et choisi ; ce soir, vous l'aimez avec la tranquillité d'âme de la femme assurée d'être aimée tôt ou tard.

– Peut-être… murmura Baccarat.

– Vous comptez, reprit sir Williams, sur la visite de M. de Beaupréau pour demain ?

– Sans doute, fit Baccarat inquiète ; est-ce qu'il ne viendrait pas ?

– Il viendra.

– Eh bien ! alors ?

– Alors, ma chère, je vous apporte le meilleur des prétextes à lui fournir pour éconduire Fernand de chez lui, et le perdre sans retour dans l'esprit de mademoiselle Hermine de Beaupréau.

Un éclair de joie infernale brilla dans les yeux de la courtisane.

– Vrai ? s'écria-t-elle.

– Mais, dit froidement Williams, il sera ici à vos genoux, tenant vos mains dans les siennes, dans quarante-huit heures…

Williams n'acheva pas ; Baccarat était déjà à demi folle de joie.

– Que faut-il donc faire ? demanda-t-elle.

– Mettez-vous devant cette table, prenez une plume, et écrivez sous ma dictée.

Baccarat obéit, et le capitaine dicta :

« Mon Fernand bien-aimé,

« Voici quatre jours, grands comme quatre siècles, que ta petite Nini t'attend…

– Mais, dit Baccarat s'interrompant brusquement, que me faites-vous donc écrire là ?

– Écrivez, chère amie, répondit le capitaine d'un ton sec.

– Mais je ne comprends pas…

– C'est inutile, écrivez toujours.

Baccarat courba le front sous cette volonté calme et froide, et reprit la plume.

« Quatre siècles, mon ange adoré, continua le baronnet, dictant toujours ; car, tu le sais bien, ta petite Baccarat ne vit que pour toi, comme vous ne viviez que pour elle, méchant ! avant d'avoir des projets… sérieux. Voilà bien les hommes ! Ils doivent vous aimer toujours, – toujours ne leur paraît même pas assez long, – et puis, un soir, ils rencontrent une poupée de fille honnête, comme ils disent, une petite chipie à bras rouges et à sourire niais, dont les épaules ont des salières, et parce qu'elle a deux cent mille francs de dot, les voilà qui s'embarquent sur le sentiment et veulent se marier…

« Dis donc, Fernand, je suppose que, lorsque tu auras fait le grand saut, tu trouveras bien un petit moyen pour me présenter chez ta femme ; d'autant que d'O… veut m'épouser… un de plus, par avance ! et je serai une femme honnête, moi aussi.

« Parole d'honneur, mon chéri, je vais m'amuser à ton mariage ; car j'irai, sois-en bien sûr… Ça sera drôle de voir mon fol amant, avec son habit noir et une cravate blanche, donner le bras à madame Rocher déguisée en oranger.

« Ah ! çà, vilain monstre, vous n'êtes pas marié encore, j'imagine, et il me semble que vous me négligez un peu… D'ailleurs, vous m'avez juré que votre légitime, que vous n'aimiez pas, ne vous empêcherait point d'aller voir, et tous les jours encore, votre vraie petite femme, la Baccarat de votre cœur, qui t'aime toujours et t'aimera longtemps, chéri…

« Je suis jalouse, vois-tu, et si, ce soir même, tu n'es pas ici, à mes genoux, je vais faire une scène à ta future.

« Mes lèvres sur tes lèvres, et ma main dans les tiennes.

« Baccarat. »

Quand elle eut écrit cette lettre étrange, la courtisane regarda le baronnet avec la stupéfaction de ceux qui servent d'instrument et accomplissent une besogne mystérieuse

qu’ils ne comprennent pas.

– Comment ! dit Williams en souriant, vous ne devinez pas, ma chère ?

– Mais non, répondit franchement Baccarat, et je commence à me croire bête…

– Hum ! murmura le baronnet avec impertinence, ce serait le cas de dire : *On ne sait pas… On n’a jamais pu savoir.* Mettez l’adresse, ajouta-t-il.

À M. Fernand Rocher, rue des Marais.

Baccarat écrivit l’adresse, et Williams lui fit ajouter ce post-scriptum :

« Fanny te porte ma lettre. Tâche d’être sage, et ne lui fais pas, je te prie, des yeux en coulisse. Je ne veux pas croire encore, bien qu’on me l’ait affirmé, que vous soupiriez pour ma femme de chambre. Oh ! les hommes ! »

– Maintenant, ma chère, reprit sir Williams, vous ne comprenez pas qu’un soir, demain, par exemple, cette lettre puisse tomber dans les mains de mademoiselle Hermine de Beaupréau ?

– Ah ! exclama Baccarat, dont l’œil étincela soudain, je comprends. Mais… cette lettre… comment l’envoyer ?…

– M. de Beaupréau s’en chargera.

– Lui ?… Tiens, c’est une idée.

– Parbleu ! dit froidement Williams, on ne va pas lui donner Cerise gratis, à cet homme en lunettes bleues.

– C’est vrai, murmura Baccarat, à qui un dernier remords fit baisser la tête.

– Or, poursuivit Williams, il peut se faire que M. Fernand Rocher dîne demain soir chez son chef de bureau. M. Rocher parti, la lettre se trouve par hasard sur un meuble ou sur un tapis ; on l’ouvre, on la lit…

– Je devine, interrompit Baccarat.

– Et, acheva Williams, Fernand Rocher est un homme à jamais perdu dans l’esprit de mademoiselle Hermine et de sa mère.

– Ah ! s’écria Baccarat, voilà qui est bien trouvé. Mais le Beaupréau consentira-t-il ?

– Parbleu ! puisqu’il aime Cerise.

– C’est juste, murmura la courtisane, qui, une fois encore, baissa humblement le front.

Williams se leva.

– Ma chère amie, dit-il, je vais dans le monde ce soir, et il faut que je rentre chez moi pour m’habiller.

– Où allez-vous, sans indiscrétion ?

– Au bal du ministère des affaires étrangères, où je rencontrerai inévitablement notre chef de bureau.

– Je ne le verrai donc pas ce soir ?

– Non, très probablement ; mais je donnerais ma tête à couper que vous aurez sa visite dès demain matin.

– Alors, que ferai-je ? demanda Baccarat.

– Vous lui montrerez la lettre que vous venez d'écrire.

– Bien ; et après ?

– Après, vous lui direz que vous aimez Fernand, et que si Fernand épouse sa fille, lui, Beaupréau, peut renoncer à revoir jamais votre sœur Cerise. Puis vous lui remettrez cette lettre, en lui disant : « Arrangez-vous pour que votre fille la lise, qu'elle écrive deux lignes de rupture à son fiancé, et rapportez-les-moi. Je vous dirai alors où vous pourrez trouver ma sœur. »

– Et vous croyez qu'il consentira ?…

– À tout, j'en suis sûr. Je vous verrai demain, et nous aviserons alors. Au revoir !

Et sir Williams se leva, baisa galamment la main de Baccarat et sortit.

Deux heures plus tard, parmi les nombreux invités que le ministre des affaires étrangères réunissait à son bal, on remarquait un jeune gentleman du nom de sir Williams, baronnet, originaire d'Irlande, disait la chronique, et habitant ordinairement Venise.

Le baronnet était un homme d'une élégance parfaite, de manières chevaleresques ; il avait cette beauté un peu triste et rêveuse des fils d'Albion qui courent le monde, poussés par l'ennui.

Le baronnet, présenté par l'ambassadeur d'Angleterre, fut à la mode au bout d'une heure dans les salons du ministère ; mille légendes fabuleuses coururent bientôt sur sa fortune, ses excentricités ; le bruit même se répandit qu'il voulait se marier, ce qui encouragea beaucoup de mères à l'accueillir avec un sourire ; mais sir Williams dansa peu : il se mit à la recherche de M. de Beaupréau, se fit présenter à lui par un attaché d'ambassade, puis à la femme et à la fille du chef de bureau, qui prit peu d'attention à lui.

Cependant, il obtint d'Hermine la faveur d'une contredanse, lui conta quelques banalités et s'esquiva peu après.

– Je n'ai plus rien à faire ici, se dit-il. On m'a vu ; je ne suis plus un inconnu pour le Beaupréau, cela suffit. Plus tard, je ferai connaissance plus ample avec ma future femme.

Et sir Williams regagna son pavillon de la rue Saint-Lazare, vers minuit, en se disant :

– La petite est jolie ; avec une dot de douze millions, c'est un parti très convenable.

XII

LA LETTRE

Trois jours s’étaient écoulés depuis la scène domestique dont l’intérieur de M. de Beaupréau avait été témoin, et à la suite de laquelle le chef de bureau avait consenti au mariage de sa fille d’adoption avec Fernand Rocher.

M. de Beaupréau était un de ces hommes qui prennent leur parti de toutes choses, surtout des déceptions d’amour-propre. Le dédain de sa femme, le désintéressement de sa fille, l’abnégation complète de Fernand à l’endroit de la dot, l’avaient humilié outre mesure ; mais la pensée qu’il conserverait intacte la fortune de sa femme, et marierait Hermine sans bourse délier, l’avait promptement consolé, et il avait, dès le lendemain, témoigné à Fernand cette bienveillance ordinaire à l’aide de laquelle il contraignait le jeune homme à travailler à ce grand ouvrage sur la diplomatie dont lui, Beaupréau, attendait des merveilles.

Fernand avait vu le chef de bureau se révéler sous son véritable jour, et déjà il le méprisait souverainement ; mais, comme tous les amoureux qui marchent à leur but et tremblent de rencontrer un obstacle, il eut la lâcheté de l’amour, et répondit à l’accueil cordial de son futur beau-père par des protestations de dévouement et de bonne amitié.

Or, le lendemain du jour où M. de Beaupréau avait souscrit à toutes les conditions de Baccarat et mis dans sa poche la fameuse lettre dictée par l’infernal Williams, le jeune homme entra dans le bureau de son chef vers onze heures pour affaires de service. M. de Beaupréau donna les signatures que Fernand lui demandait ; puis il lui dit :

– À propos, cher enfant, vous savez que ces dames vous attendent à dîner.

Fernand tressaillit de joie et remercia M. de Beaupréau.

– Tenez, continua celui-ci avec bonhomie, si vous voulez leur offrir votre bras pour aller à ce concert, vous leur ferez plaisir… C’est à deux heures précises, salle Chantereine.

Et M. de Beaupréau tendit à Fernand le coupon d’une loge que lui avait envoyé, la veille, un pauvre artiste qui cherchait beaucoup de gloire et un peu d’argent.

– Vous avez le temps d’aller déjeuner et de vous habiller. Je vous donne congé jusqu’au dîner, acheva le chef de bureau en souriant ; mais, ce soir, vous me rendrez un petit service, n’est-ce pas ?

Le chef de bureau avait pris un air mystérieux et confidentiel qui flatta l’amour-propre du jeune homme.

– Monsieur, répondit Fernand, je suis à vos ordres et tout à vous.

Un sourire bonhomme et presque naïf se dessina sur les lèvres de M. de Beaupréau.

– Écoutez, dit-il, je vais vous avouer un gros péché.

Fernand, étonné, le regarda.

– Oui, mon cher, poursuivit le chef de bureau d'un ton dégagé, tel que vous me voyez, avec mon front chauve, mes lunettes et mon abdomen volumineux, je me sens très jeune encore ; si jeune, que… je suis amoureux…

– Vous ! exclama le jeune homme, qui ne put réprimer un geste de surprise.

– Chut ! murmura M. de Beaupréau en souriant ; oui, mon cher, je suis amoureux… comme à vingt ans… N'allez pas me trahir, au moins !

– Ah ! monsieur…

– Eh ! ma foi, tant pis ! puisque j'avoue… avouons tout… J'ai une maîtresse… une maîtresse de dix-neuf ans, dont je suis… un peu fou…

Fernand, à son tour, se prit à sourire ; puis, comme la jeunesse est toujours un peu railleuse à l'endroit de l'avenir, il demanda :

– Et elle ?

– Ma foi ! mon jeune ami, fit M. de Beaupréau naïvement, quand on a cinquante ans, il n'y faut pas regarder de trop près ; j'ai la foi, et la foi sauve !

– C'est juste.

– Or donc, poursuivit M. de Beaupréau, cette petite me prend un peu de mon temps, et, ce soir…

– Je comprends, dit Fernand.

– Malheureusement, M. de…, notre chef de division, donne une soirée à laquelle je ne puis me dispenser d'aller, à moins que je n'y envoie quelqu'un à ma place.

– J'irai, dit Fernand, et je présenterai vos excuses.

– Très bien ! Mais ce n'est pas tout : je voudrais encore que ces dames ignorassent cette substitution ; car, à leurs yeux, je dois y aller…

– Comment faire ? demanda le jeune homme, qui se souvint de l'invitation à dîner.

– Vous prétexterez une soirée de garçons, d'amis, dont l'un quitte Paris et donne un punch d'adieu, et vous réclamerez votre liberté en sortant de table, n'est-ce pas ?

– Comme vous voudrez, répondit Fernand.

– Puis vous irez mettre une cravate blanche, et vous vous présenterez chez M. de… en mon lieu et place, vers neuf heures au plus tard.

– Très bien, monsieur, dit Fernand avec tristesse, en songeant qu'il allait perdre une bonne soirée qu'il comptait passer auprès d'Hermine.

Le fiancé de mademoiselle de Beaupréau quitta son bureau vers onze heures et demie, alla modestement déjeuner à vingt-cinq sous, rentra chez lui, où il fit une toilette de ville

minutieuse, et se rendit rue Saint-Louis, où la mère et la fille l'accueillirent avec un sourire affectueux et un tendre regard.

À cinq heures, madame de Beaupréau, Hermine et Fernand étaient de retour du concert ; à six heures, M. de Beaupréau rentrait et on se mettait à table.

Fernand, fidèle à ses devoirs de confident, avait déjà demandé la permission de se retirer de bonne heure. Après le dîner, il passa au salon, où le café était servi, accompagna Hermine au piano, causa dix minutes et prit congé, laissant au coin du feu M. et madame de Beaupréau, entre lesquels régnait désormais une certaine froideur. Hermine s'était mise au piano après avoir reconduit son fiancé jusqu'à la porte du salon et lui avait serré la main.

Tout à coup, pendant que Thérèse se baissait pour saisir les pincettes et reconstruire le feu, dont l'édifice embrasé commençait à s'écrouler, tandis que la jeune fille, assise au piano, tournait le dos à la cheminée, M. de Beaupréau laissa furtivement tomber la lettre sur le tapis, à deux pas du grand feu.

Madame de Beaupréau, un moment après, reposa les pincettes et leva la tête.

Le chef de bureau était plongé dans une somnolente rêverie, les yeux au plafond.

Hermine jouait une valse.

Madame de Beaupréau aperçut la lettre, fit un mouvement de surprise qui parut arracher son mari à ses méditations, et montrant le papier, elle lui dit :

– Cela est à vous, sans doute, monsieur ?

Le chef de bureau jeta un regard indifférent sur le tapis, se baissa, ramassa la lettre et jeta les yeux sur la suscription.

« À M. Fernand Rocher, » lut-il.

À ce nom, Hermine se retourna et ses doigts s'arrêtèrent immobiles sur le clavier.

– C'est Fernand, dit tranquillement M. de Beaupréau, qui aura laissé tomber cette lettre.

Hermine quitta le piano et s'approcha, dominée par une vague curiosité.

– Tiens, fit naïvement le chef de bureau, cette adresse est assez bizarre ; elle porte au bas ces mots : « Par ma femme de chambre. » Oh ! oh !

Hermine tressaillit, et une légère rougeur monta à son front.

– C'est une écriture de femme, ma foi ! acheva méchamment M. de Beaupréau.

De rouge qu'elle était, Hermine devint pâle, et sa mère se leva à demi, comme si elle eût pressenti qu'il y avait un drame tout entier, un drame fatal pour son enfant dans cette lettre décachetée, et que M. de Beaupréau ouvrit fort tranquillement, sans que les deux femmes songeassent à l'en empêcher.

M. de Beaupréau parut lire les premières lignes avec une sorte d'indifférence, la curiosité banale d'un beau-père futur qui veut savoir quelles sont les relations épistolaires de son gendre ; puis, tout à coup, il laissa échapper une exclamation de surprise indignée.

– Oh ! s’écria-t-il, voilà qui est trop fort, par exemple !

Et il approcha de lui un des candélabres de la cheminée, et continua sa lecture.

Hermine était devenue immobile et pâle comme une statue, et sa mère, qu’une sinistre appréhension dominait, s’était prise à trembler subitement en regardant M. de Beaupréau, dont le visage paraissait se décomposer à mesure qu’il lisait.

Quand il eut fini, le chef de bureau leva les yeux sur sa femme, et lui dit :

– Cette lettre, madame, est de mademoiselle Baccarat, une pécheresse à la mode, et elle est adressée à celui dont vous voulez faire votre gendre. Je vous fais mon compliment d’un pareil choix. Tenez, lisez.

Et il tendit la lettre à madame de Beaupréau frissonnante.

La pauvre mère lut à son tour ces lignes dictées par le vice, écrites par le vice, et dans lesquelles sa fille, son enfant si pure et si chaste, était odieusement insultée ; et comme si la douleur sans nom qui allait frapper son enfant l’eût atteinte elle-même par avance et plus violemment encore, elle jeta un cri et s’évanouit.

M. de Beaupréau s’empressa de lui porter secours, sonna, appela et fit grand bruit, bien moins par affection pour elle que dans le but de donner à Hermine le temps de lire à son tour la lettre fatale.

La jeune fille, en effet, s’était emparée du fatal papier et le parcourait avec cette avidité fiévreuse qu’on met souvent à apprendre une mauvaise nouvelle.

Elle lut jusqu’au bout, immobile, debout auprès de sa mère, à qui M. de Beaupréau faisait respirer des sels et qui commençait à revenir à elle ; puis elle laissa échapper cette lettre où on l’outrageait, cette lettre qui semblait lui révéler sous le jour le plus odieux l’homme qu’elle aimait, et en l’amour de qui elle avait cru.

Mademoiselle Hermine de Beaupréau ne jeta pas un cri, ne versa point une seule larme.

Immobile et comme foudroyée, elle regarda tour à tour d’un œil sec M. de Beaupréau et sa mère, semblant, par ce regard, attester que sa vie était désormais brisée et que le monde entier lui devenait indifférent.

Madame de Beaupréau, qui avait repris ses sens, se leva et courut à sa fille, les bras tendus, les yeux pleins de larmes…

Les deux femmes se pressèrent avec effusion, et comme si elles eussent voulu confondre leurs douleurs.

Puis, ce premier élan passé, Hermine se retrouva forte, résolue, presque calme, comme doit l’être la femme trahie qui se sent supérieure à la trahison.

– Mon père, dit-elle en s’adressant à M. de Beaupréau, et d’une voix ferme et triste, vous prierez M. Rocher, n’est-ce pas, d’oublier nos projets de mariage ?

– Oh ! s’écria le chef de bureau, jouant l’indignation la plus profonde, le misérable ! s’il osait revenir ici !

– Calmez-vous, mon père, dit fièrement Hermine, M. Rocher ne sera jamais mon époux.

La jeune fille se dirigea alors, la tête haute, l'œil fier, vers un guéridon où il y avait de quoi écrire, et elle traça ces quelques lignes :

« Monsieur,

« Un événement qu'il est inutile de mentionner me force à revenir sur nos projets antérieurs. Je suis décidée à entrer au couvent sous huit jours, et j'espère que vous n'insisterez pas. Vos visites seraient inutiles. »

Et elle signa cette lettre et la tendit à M. de Beaupréau avec la fierté d'une reine offensée qui pardonne d'avance un outrage qu'elle ne juge pas pouvoir atteindre.

M. de Beaupréau lut avidement cette lettre de congé en bonne forme, et une pensée emplie d'une joie infâme lui vint :

– Cerise est à moi, se dit-il.

Puis, continuant à jouer l'indignation, il s'écria :

– Je la lui remettrai moi-même, cette lettre, et cela ce soir, dans une heure, chez mademoiselle Baccarat, où il doit être déjà, lui qui paraissait si pressé de nous quitter tout à l'heure.

Et M. de Beaupréau prit sa canne et son chapeau, et, armé de la lettre d'Hermine, il sortit avant même que sa femme et sa fille eussent dit un mot ou songé à le retenir.

À la porte, le chef de bureau se prit à courir avec l'agilité d'un jeune homme, descendit la rue Saint-Louis jusqu'à la place Royale, trouva une voiture, y monta, et dit au cocher :

– Rue Moncey, et au galop.

Le cocher, voyant un homme en habit bleu et décoré, crut avoir affaire à un pair de France, et fouetta son cheval de telle façon qu'il déposa, au bout de vingt minutes, M. de Beaupréau à la grille du petit hôtel de Baccarat.

XIII

FANNY

Tandis que M. de Beaupréau courait chez Baccarat, celle-ci se trouvait de nouveau en tête à tête avec le capitaine Williams.

Le baronnet et la courtisane étaient seuls dans un petit boudoir où Baccarat ne recevait que ses plus intimes amis, et dont la situation isolée permettait d'y causer librement, sans crainte d'être entendu même par Fanny, qui avait la coutume d'écouter aux portes.

Baccarat était pâle, défaite, et une larme roulait dans ses yeux.

Williams était froid, calme, légèrement railleur, comme il convient au génie de la tentation.

– Suis-je assez abaissée ! murmurait la courtisane, en songeant à quel prix elle achetait le célibat de Fernand.

– Ma chère, répondit Williams, on n'a rien pour rien en ce bas monde. Ce bon M. de Beaupréau vous rend votre Fernand bien-aimé ; il est juste qu'il touche le prix de son abnégation.

– Mais c'est ma sœur !… exclama Baccarat, essayant de résister encore.

– Bah ! après tout, c'est à son bonheur que vous et moi nous travaillons…

– Elle est sage… elle est honnête… elle veut un mari… murmura Baccarat d'une voix sourde.

– Nous en ferons, dans six mois, une reine de la mode. Elle aura, comme vous, chevaux et voitures, au lieu de tirer l'aiguille du soir au matin. Au lieu d'un horrible ouvrier aux mains noires, au bourgeron sale, ivre du matin au soir, en vertu de son droit de mari, nous lui donnerons, après cet odieux et grotesque Beaupréau, un joli vicomte qui aura groom et tilbury, de fines moustaches noires et cent mille livres de rente.

– Démon ! fit Baccarat qui avait le vertige.

– Merci, dit galamment le baronnet.

Puis il tira sa montre :

– Voyons, dit-il, il est huit heures et demie. Le Beaupréau doit avoir joué sa scène à l'heure qu'il est. Décidez-vous, ma chère, ou je rétablis les faits tels qu'ils sont en allant offrir mes hommages à sa femme et à sa fille… et jamais Fernand ne mettra les pieds ici.

Baccarat courba le front et se tut.

Williams étendit la main vers une table :

– Asseyez-vous là, dit-il, et écrivez.

Baccarat, vaincue, se leva, alla vers la table et murmura :

– Dictez.

« Ma bonne sœur, dicta Williams, si tu ne me viens en aide sur-le-champ, ta Louise est perdue, perdue sans retour. Je n'ai point le temps d'aller chez toi, de m'expliquer, de te révéler mon affreuse situation. Seulement, sache-le, il y va de mon avenir et peut-être de ma vie… Cours sur-le-champ, aussi vite que tu le pourras, rue Serpente, 19 ; demande à voir madame Coquelet, et dis-lui : *Je viens pour ma sœur…* Tu sauras alors ce qu'il faut faire pour me sauver.

« Ta Louise, qui t'aime. »

La plume échappa aux mains de Baccarat, et deux larmes, longtemps contenues, roulèrent enfin sur ses joues.

– Pauvre sœur ! murmura-t-elle.

– Maintenant, dit Williams, attendons le Beaupréau.

Comme il achevait, un coup de sonnette qui retentit à l'intérieur du petit hôtel annonça l'arrivée d'un visiteur.

– C'est lui ! ce doit être lui, murmura le baronnet.

Et comme Baccarat se levait pour passer dans sa chambre à coucher et y recevoir le chef de bureau, Williams lui dit vivement :

– Si c'est lui, vous saurez d'abord ce qu'il a fait, et comment la scène a eu lieu. Puis vous le laisserez un moment et reviendrez me dire ce qui s'est passé avant de rien promettre.

Baccarat essuya ses larmes, et redevint femme sur-le-champ.

Elle se rajusta devant une glace, répara un léger désordre dans sa chevelure, et sortit d'un pas ferme.

Cerise était définitivement sacrifiée à cet amour pour Fernand Rocher qui brûlait le cœur de la courtisane.

C'était en effet M. de Beaupréau qui arrivait essoufflé et triomphant, la lettre d'Hermine à la main.

– Tenez, belle dame, dit-il à Baccarat en la lui tendant, lisez et voyez…

Baccarat s'empara de la lettre, la lut le cœur palpitant, et se dit à part elle :

– Jamais il ne l'épousera !

M. de Beaupréau, à qui l'audace était revenue, s'assit tranquillement sur une bergère, passa une main dans son habit bleu et regarda la courtisane.

– Eh bien ! belle dame, répondit-il, ne ferez-vous rien pour moi… maintenant ?

– Attendez ! reprit Baccarat, qui, sans aucune explication et fidèle aux ordres de Williams, laissa le chef de bureau stupéfait et seul, et retourna dans le boudoir où le baronnet l'attendait.

Williams prit la lettre que Baccarat avait gardée, la lut attentivement et dit :

– C'est bien, c'est très bien ; c'est beaucoup plus que je n'espérais.

Puis il ajouta, s'adressant à Baccarat :

– Maintenant, ma chère, vous allez conseiller au Beaupréau de s'en aller rue Serpente, n° 19, vers dix heures environ, d'y demander à voir madame Coquelet, et de se fier à elle pour Cerise.

– Est-ce tout ? fit Baccarat.

– Vous lui recommanderez, en outre, de ne donner demain aucune explication à Fernand Rocher, si celui-ci lui en demande.

– Bien, dit Baccarat.

– À présent, ma chère, quand le Beaupréau sera parti, je vous dirai ce qu'il faut faire de cette lettre, et à moins que vous ne manquiez de patience et de sagacité, votre beau Fernand sera ici demain et n'en sortira plus.

Baccarat frissonna de joie et rejoignit M. de Beaupréau.

En même temps, Williams sonna et Fanny parut.

– Petite, dit le baronnet, tu vas prendre le coupé de ta maîtresse et porter ce billet à mademoiselle Cerise. Si elle te demande des explications, tu diras que tu ne sais rien… mais que ta maîtresse est dans un état affreux. Voici pour toi.

Une heure après, Williams quittait Baccarat et courait rue Serpente.

– À nous deux, monsieur de Beaupréau ! murmura-t-il en prenant les rênes de son tilbury.

XIV

BEAUPRÉAU

Cependant, Fanny, à demi couchée dans le coupé de sa maîtresse, où, par parenthèse, elle se trouvait fort bien et nullement déplacée, Fanny courait vers le faubourg du Temple et y arrivait vers neuf heures. La jeune fleuriste venait de rentrer. Elle était allée dîner avec mademoiselle Jeanne et voir son nouveau domicile, rue Meslay ; et comme elle avait perdu trois grandes heures, Cerise avait allumé sa lampe, garni sa chaufferette, et elle s'était mise à l'ouvrage avec l'intention de veiller un peu.

Léon était venu la voir dans la journée, lui apportant une lettre de son pays. Jacques, le contremaître, lequel lui annonçait qu'il avait trouvé un acquéreur pour son petit bien, et en même temps l'avisait de son prochain retour.

Jacques allait revenir avec l'argent de Léon et ses papiers ; on ferait tout de suite afficher les bans, et dans quinze jours ou trois semaines, dût-on racheter un ban à l'église, Cerise serait mariée. Cette pensée lui donna du cœur à l'ouvrage, et Cerise se mit au travail en chantant son plus gai refrain.

Ce fut peu après que Fanny parut.

L'étonnement de la fleuriste fut grand à la vue de la femme de chambre de sa sœur lui arrivant à une heure aussi insolite ; et cet étonnement se changea subitement en consternation lorsqu'elle eut parcouru la lettre de Baccarat.

– Mon Dieu ! s'écria-t-elle, qu'est-il donc arrivé à Louise ?

– Je ne sais pas, répondit Fanny, fidèle à son rôle ; mais madame est désolée et comme folle.

Cerise se leva vivement, repoussa sa table à ouvrage, mit en un clin d'œil un bonnet sur sa tête et un châle sur ses épaules, et dit à Fanny :

– J'y vais… j'y vais… dites à ma sœur que j'y vais !

Fanny s'esquiva en courant, remonta dans le coupé et disparut.

Cerise descendit rapidement derrière elle, tout en relisant, à la lueur du quinquet fumeux qui éclairait l'escalier, l'étrange lettre de Baccarat.

– Rue Serpente, n° 19… murmura-t-elle ; mais il y a une lieue d'ici, et pas une minute à perdre !

Et Cerise, qui refusait de monter dans la calèche de sa sœur, courut à la station de voitures la plus voisine, se jeta dans un fiacre et donna l'adresse au cocher. Une demi-

heure après, le fiacre s'arrêtait rue Serpente, à la porte de cette maison vermoulue, à deux étages, et aux volets toujours clos qui lui donnaient l'apparence d'un mauvais lieu, et dans laquelle nous avons vu Colar introduire le capitaine Williams à son arrivée de Londres.

Le cœur de Cerise se serra à l'aspect lugubre de cette maison ; ce fut avec une horrible angoisse qu'elle souleva le marteau de la porte ; et lorsque cette porte eut tourné en grinçant sur ses gonds rouillés et que la jeune fille eut aperçu devant elle une allée sombre, étroite, d'où s'échappait un air humide et nauséabond, et il lui sembla qu'elle entrait dans un sépulcre.

Elle avança en tâtonnant dans l'obscurité, et d'une voix émue, elle appela :

– N'y a-t-il donc pas de concierge ?

Une lumière brilla alors en haut de cet escalier tournant, aux marches usées, qui avait pour rampe une corde graisseuse, et Cerise, frissonnante, vit apparaître un hideux visage de vieille femme qui demanda d'une voix aigre :

– Qui est là ? Qui vient à cette heure ?

– Madame Coquelet ? interrogea Cerise toute tremblante.

– C'est moi, répondit la vieille.

Cerise monta les marches glissantes de l'escalier, et s'arrêta indécise en présence de la vieille femme.

– Madame, dit-elle, je viens au nom de ma sœur Louise…

– Louise, fit madame Coquelet, quelle Louise ? Cerise rougit, et songea au surnom de sa sœur.

– Baccarat, dit-elle.

– Ah ! ah ! dit la vieille, dont la voix parut se radoucir et devint meilleure ; entrez, ma petite, entrez.

Et Madame Coquelet ouvrit une porte sur le carré du premier étage, et conduisit, à travers un corridor aussi sombre que l'allée, la jeune fille jusqu'à une chambre où elle la fit entrer.

– Venez, ma petite, disait la vieille d'un ton caressant, venez par ici.

Et Cerise, émue et toujours frissonnante, suivait cette horrible femme vêtue d'une camisole de nuit, coiffée d'un bonnet à rubans d'un rouge criard, et portant par-dessus sa camisole un châle tartan à carreaux verts.

La chambre où elle fit entrer Cerise ressemblait à la salle d'apparat d'un lieu suspect : rideaux d'un rouge fané aux croisées, vieux divan dont les accrocs étaient dissimulés sous une housse au crochet, pendule Noblet sur la cheminée entre deux vases de fleurs, guéridon d'acajou plaqué, fauteuil en velours miroité et d'un ton verdâtre.

Cerise embrassa d'un coup d'œil cet horrible mélange de pauvreté et de luxe honteux ; puis son regard se reporta sur madame Coquelet, et la naïve enfant se demanda comment sa sœur, qui vivait au milieu d'un monde élégant, pût avoir des relations avec une pareille femme.

– Entrez, ma petite, entrez ! répéta l'affreuse vieille d'un ton caressant qui eût épouvanté une femme moins innocente que Cerise.

Cerise obéit et demeura debout au milieu de la chambre rouge, continuant à regarder alternativement et avec un muet effroi cette pièce sombre d'aspect et cette mégère hideuse.

– Ah ! répéta celle-ci, vous venez de la part de Baccarat ?

– C'est ma sœur, murmura Cerise en rougissant.

– Bien, bien, asseyez-vous, ma petite.

– Madame, reprit Cerise toujours émue, ma sœur m'a écrit qu'il fallait que je vinsse vous voir, que moi seule je pouvais la tirer de l'affreuse position où elle se trouve.

– C'est vrai, ma petite, c'est très vrai ; mais asseyez-vous donc.

Madame Coquelet, en parlant ainsi, avait un mauvais sourire qui consterna Cerise, et lui fit penser qu'en effet Baccarat était dans une situation terrible.

– Mais, reprit la vieille femme, ce n'est pas moi, c'est une personne que nous attendons qui va *vous causer* de votre sœur, ma petite… Asseyez-vous là et attendez ; ce ne sera pas long, la *personne* ne peut tarder.

Madame Coquelet posa le flambeau qu'elle tenait à la main sur la cheminée, entre l'un des vases de fleurs et la pendule, et avant que Cerise eût eu le temps de faire la moindre question elle se retira et ferma la porte sur elle.

Toute interdite, la jeune fille demeura seule, jetant autour d'elle un regard douloureusement étonné.

Ce qu'elle voyait, ce qu'elle entendait, tout, jusqu'à la lettre de sa sœur, était de nature à la plonger dans une inexprimable angoisse.

Cependant, elle s'assit sur le vieux divan à la housse au crochet d'un blanc douteux, et elle attendit, tressaillant au moindre bruit, et l'œil attaché sur la pendule, dont l'aiguille allait atteindre le chiffre dix.

Dix minutes, un quart d'heure s'écoulèrent ; un silence profond régnait autour de Cerise, un silence au milieu duquel on eût entendu les pulsations du cœur de la pauvre enfant, que précipitait un vague et indicible effroi.

Ses regards allaient de la pendule, qui mesurait le temps écoulé, à la porte, que masquait un rideau rouge pareil à ceux de l'unique croisée qui faisait face à la cheminée.

Et tandis qu'elle se perdait en conjectures sur ce malheur prêt à fondre sur sa pauvre sœur et qu'elle était chargée de conjurer, tandis qu'elle se demandait ce que pouvait être cette personne qu'elle attendait avec une anxieuse impatience, un bruit se fit derrière elle.

Cerise se retourna et laissa échapper un cri de frayeur…

Une porte recouverte du papier qui tendait les murs, et qu'elle n'avait point remarquée, par conséquent, venait de s'ouvrir à côté du divan, pour livrer passage à un homme qu'à première vue Cerise ne reconnut pas.

Il portait des lunettes bleues ; mais, au lieu d'un habit bleu comme ses lunettes, il avait une redingote noire boutonnée par-dessus un gilet blanc.

C'était M. de Beaupréau.

Le chef de bureau ferma la porte et salua Cerise de la main.

– Bonjour, chère enfant, dit-il d'un ton dégagé, en ôtant cependant son chapeau et laissant voir son front chauve.

Cerise, à la vue d'un homme, s'était levée avec vivacité, et, instinctivement, elle avait fait un pas en arrière. Mais l'apparence mûre et la calvitie de M. de Beaupréau la rassurèrent.

– Bonjour, bonjour, ma chère enfant, répéta-t-il d'un ton paternel où perçait néanmoins une légère émotion.

– Monsieur, fit Cerise en reculant d'un pas encore, seriez-vous la personne… que… j'attends ?…

– Oui, c'est moi, ma belle enfant !

Et le chef de bureau prit la main de la jeune fille.

– Asseyez-vous donc, dit-il.

Cerise retira sa main et demeura debout.

– Ma sœur, dit-elle, ma sœur Baccarat…

– Une charmante fille, presque aussi jolie que vous, interrompit le chef de bureau, qui prit une attitude et un ton régence.

– Ma sœur m'a écrit… poursuivit Cerise.

– Ah ! oui… je sais.

– Qu'elle était dans une situation critique.

– Très critique, ma belle enfant.

– Et qu'il fallait que moi…

– Oui, dit M. de Beaupréau, Baccarat, en effet, compte beaucoup sur vous… Eh ! mais, venez vous mettre là, près de moi… nous allons causer de cela tout à l'heure… Vous fais-je peur ?

– Non, balbutia Cerise, qui ne comprenait absolument rien aux paroles du chef de bureau, et se laissait prendre, cependant, à son accent bonhomme.

Et comme il s'agissait de sa sœur, que M. de Beaupréau était vieux et laid, et qu'en l'innocence de son cœur, la pauvre enfant était à cent lieues de la sinistre vérité, Cerise obéit et s'assit à l'extrémité opposée du divan sur lequel le chef de bureau s'était laissé tomber lourdement.

– Monsieur, supplia-t-elle d'une voix à attendrir un tigre, si vous pouvez sauver ma pauvre sœur…

– Oui, sans doute, chère petite ; mais causons de vous d'abord…

– De moi ? fit Cerise abasourdie.

– De vous, répéta M. de Beaupréau, qui prit la main de l'ouvrière et voulut la baiser galamment.

Cerise retira sa main, et, bien que ne soupçonnant rien encore, elle se recula vivement et comme obéissant à une vague terreur.

– Voyons, reprit-il, se rapprochant d'elle, regardez-moi bien. Ne me reconnaissez-vous pas ?

Et il exposait, aux yeux de Cerise, son visage jaune et son front chauve aux clartés de la lampe placée sur la cheminée.

Un souvenir traversa soudain l'esprit de Cerise.

– Oui… oui, dit-elle, rue Bourbon-Villeneuve… sur le boulevard… jusqu'à ma porte…

Et, cette fois, Cerise, devinant enfin, se leva précipitamment et voulut fuir.

Mais elle songea à Baccarat, et soudain elle se dit qu'un homme qui s'était attaché à ses pas, l'avait suivie peut-être à cause de sa sœur, pour lui parler d'elle, et elle resta debout, attendant encore.

M. de Beaupréau demeura assis, et reprit :

– Ma chère enfant, je vous semble peut-être un peu… mûr… et le fait est que je n'ai plus vingt ans… mais, croyez-le, je suis un homme comme il faut, très comme il faut même, et je saurai me conduire honorablement.

Cerise se méprit encore au sens de ses paroles et leva sur lui un timide regard.

– Oui, continua le chef de bureau, j'ai une assez belle position et je puis beaucoup. Voyons, que vous semblerait d'un joli entre-sol rue Blanche ou rue Saint-Lazare ? Mille francs de loyer, une bonne, cinq cents francs par mois et cent louis pour votre toilette ?…

– Monsieur ! s'écria Cerise suffoquée d'indignation et comprenant enfin.

Et alors la pauvre fille devina tout, tout, jusqu'à l'infamie de sa sœur. Et elle courut éperdue vers la porte pour fuir. Mais la porte était fermée.

En même temps, M. de Beaupréau se leva et alla vers elle, lui prit la taille et voulut l'embrasser.

Mais Cerise se dégagea et poussa un cri terrible :

– Misérable !… Au secours ! murmura-t-elle d'une voix étouffée.

Mais M. de Beaupréau répondit par un éclat de rire :

– Allons donc, petite, dit-il, ne soyons donc point méchante et farouche comme ça ; je tiendrai parole… et, pour preuve…

Il voulut l'enlacer ; mais Cerise, à qui le désespoir donnait de la présence d'esprit et des forces, Cerise le repoussa, glissa hors de ses bras avec la souplesse d'une couleuvre, et

fit un bond en arrière jusqu'à la cheminée, où elle s'arma de l'un des flambeaux, qui était en zinc argenté et dont elle se fit une arme.

L'attitude résolue de la jeune fille arrêta un moment M. de Beaupréau, qui hésita à la poursuivre.

Mais il se souvint que madame Coquelet, dans les mains charnues de laquelle il avait glissé cinq louis il y avait dix minutes, lui avait dit en souriant :

– Je suis toute seule dans la maison, et je suis sourde comme un pot de grès. Si la petite criait, il faudrait ne pas avoir peur… On assassinerait ici, que je n'entendrais pas…

Et M. de Beaupréau, enhardi, voulut de nouveau s'élancer vers Cerise, qui continuait à appeler au secours.

Mais soudain la porte masquée auprès du divan fut brusquement ouverte, et un homme apparut qui fit jeter un cri de joie à la jeune fille éperdue et reculer d'un pas le séducteur, ainsi troublé dans son horrible tentative.

À la vue de cet homme, qu'elle ne connaissait pas cependant, Cerise devina que la Providence lui envoyait un libérateur.

En même temps, M. de Beaupréau murmurait avec stupeur :

– Sir Williams !

C'était, en effet, le baronnet sir Williams, dans les plans ténébreux duquel il était entré d'interrompre M. de Beaupréau dans l'accomplissement de son crime, qui venait d'apparaître, tête nue, un pistolet à la main, sur le seuil de cette chambre où Cerise s'était crue perdue ; le baronnet sir Williams, qui, la veille, avait été présenté au chef de bureau dans le ministère des affaires étrangères et ayant eu l'honneur de faire danser deux fois mademoiselle Hermine, la fiancée de M. Fernand Rocher.

La vue de cet homme rencontré au grand soleil du monde, qui connaissait sa haute position, ses fonctions administratives, et qui le surprenait ainsi se livrant aux brutalités d'un soudard, violentant une jeune fille sans défense, produisit sur M. de Beaupréau la stupeur qu'il aurait éprouvée à l'aspect de la tête de Méduse.

Il recula frissonnant et pâle devant Williams, qui alla vers Cerise et lui dit :

– Ne craignez rien, mademoiselle ; le ciel vous envoie un protecteur, et vous serez respectée par ce misérable.

En même temps, Williams appela :

– Colar ! Colar !

La porte principale, celle par où Cerise était entrée, s'ouvrit alors, et Cerise vit apparaître Colar, l'âme damnée de Williams, Colar, le nouvel ami de Léon, et à sa vue Cerise jeta un cri de joie et se précipita vers lui comme un enfant vers sa mère.

– Tu vas reconduire mademoiselle, lui dit Williams, et s'il lui arrivait quelque chose…

– Tonnerre et sang ! s'écria Colar, qui feignit une surprise profonde, c'est mademoiselle Cerise !… On ne nous avait donc pas trompés !

Et il entraîna la jeune fille sans lui donner l'explication de ses étranges paroles, tandis que Williams demeurait seul en présence de M. de Beaupréau.

Cerise, cependant, toute tremblante encore, mais confiante en l'ami de son fiancé, sortait de cette honteuse maison où elle avait failli être victime de la brutalité de ce vieillard en délire, et elle pressait les mains de Colar en murmurant :

– Merci ! merci !

XV

LE PACTE

M. de Beaupréau et Williams, demeurés seuls, se regardèrent un moment en silence, comme deux adversaires à l'heure d'un combat acharné.

Puis le baronnet alla fermer la porte, se plaça devant lui, et regarda froidement le chef de bureau.

– Monsieur, dit-il, vous êtes, il me semble, M. le baron de Beaupréau, chef de bureau au ministère des affaires étrangères, en passe de devenir chef de division, riche de deux cent mille francs, et père d'une charmante jeune personne, mademoiselle Hermine, avec laquelle j'ai eu l'honneur de danser hier soir ?

– Monsieur… balbutia M. de Beaupréau, dont le regard hébété semblait être rivé à ce canon de pistolet que Williams continuait à tenir à la main.

– Or, poursuivit le baronnet, voici que, par suite de circonstances que je vous raconterai plus tard, je vous surprends, à dix heures du soir, dans une maison borgne où vous avez fait attirer une jeune fille honnête et pure jusqu'ici… et vous livrant…

– Monsieur, interrompit le chef de bureau hors de lui, que vous importe ?

– À moi personnellement, rien, dit Williams. Mais attendez… Cette jeune fille a dix-huit ans, c'est donc un attentat odieux, infâme, aggravé des circonstances de séquestration et de violences… c'est-à-dire un crime qui peut conduire à la cour d'assises et de la cour d'assises à Toulon ou à Brest, c'est-à-dire aux galères. Comprenez-vous ?

M. de Beaupréau écoutait, frissonnant, et continuait à regarder le pistolet avec stupeur.

– Pour obtenir ce résultat, continua Williams, c'est-à-dire pour changer votre habit de haut fonctionnaire en casaque rouge, et remplacer par la chaîne du bagne le ruban qui s'étale à votre boutonnière ; pour faire, enfin, d'un chef de division futur un forçat, que faut-il ? Presque rien : deux témoins qui viennent confirmer à un juge d'instruction la déposition de votre victime.

– Monsieur… monsieur… balbutia M. de Beaupréau d'une voix tremblante, voulez-vous donc me perdre ?

– Dame ! cette jeune fille m'intéresse. Colar et moi, nous pourrions témoigner…

– Grâce ! exclama M. de Beaupréau éperdu, et tombant à genoux.

– Bon ! fit le baronnet, vous n'êtes réellement pas assez intéressant pour qu'on vous fasse grâce ainsi.

M. de Beaupréau était un de ces hommes qui sont insolents avec les inférieurs, rampants avec ce qui est au-dessus d'eux, forts avec les faibles, lâches et tremblants avec les forts.

Il fut infâme de bassesse devant cet homme, qui d'un mot pouvait le perdre à jamais ; il se roula à ses pieds avec des larmes dans les yeux et des sanglots dans la voix.

Le baronnet sir Williams parut savourer un instant cette lâcheté honteuse, ainsi que les tortures morales de cet homme tombé à sa merci ; puis il le releva, le fit asseoir et lui dit :

– Maintenant, bonhomme, cessez de vous lamenter, et causons.

– Vous me pardonnez ? exclama Beaupréau, qui passa subitement du désespoir à la joie.

– Non, dit Williams, je vais essayer de m'entendre avec vous.

Et comme le chef de bureau attachait sur lui un œil stupide, le baronnet poursuivit d'un ton calme et froid :

– Je ne suis pas un juge d'instruction, et je n'ai pas mission de pourvoir le bagne ; mais je suis maître de vous, maître de votre liberté, de votre honneur et de votre considération, et je vais voir si je puis tirer un parti convenable de cette situation.

M. de Beaupréau crut qu'il était tombé dans les mains de l'un de ces hommes qui font *chanter* par la possession d'un secret, et il se hâta de dire :

– Voulez-vous de l'argent ? Dites, quelle somme vous faut-il ?

Williams se prit à sourire.

Les instincts avares et cupides de M. de Beaupréau livrèrent alors un combat acharné à la terreur qui le dominait encore.

– Je ne suis pas… riche, murmura-t-il ; mais enfin, dites… parlez…

Le baronnet haussa les épaules :

– Allons donc, mon cher, dit-il, il me faut mieux que quelques chiffons de mille francs.

M. de Beaupréau frissonna.

– Vous voulez donc me ruiner ? murmura-t-il avec angoisse.

– Il est certain, répondit tranquillement Williams, que je ne ferais guère qu'une bouchée de votre fortune.

M. de Beaupréau devint livide, et eut le courage de s'écrier :

– Mais tuez-moi donc tout de suite, alors !

– Rassurez-vous, dit Williams, ce n'est point à votre fortune que j'en veux. Écoutez-moi…

M. de Beaupréau poussa un soupir de soulagement, et regarda Williams avec une stupeur croissante.

– Vous avez une fille, continua le baronnet, une fille que j'ai fait danser la nuit dernière ?

– Oui, balbutia le chef de bureau.

– Vous avez accordé sa main à M. Fernand Rocher ?

– C'est vrai.

– Vous avez eu tort, mon cher monsieur, car votre fille me plaît, et il m'a pris fantaisie de l'épouser.

L'étonnement de M. de Beaupréau, à ces paroles, atteignit les dernières limites.

– Écoutez, poursuivit Williams, je sais vos affaires aussi bien que vous. Hermine n'est pas votre fille…

M. de Beaupréau jeta un cri, et fit un soubresaut sur le siège où Williams l'avait contraint à se rasseoir.

– Écoutez donc, continua Williams avec calme, et ne m'interrompez pas. Je vous disais donc qu'Hermine n'est pas votre fille… Est-ce vrai ?

– C'est très vrai, balbutia M. de Beaupréau.

– Elle est la fille d'un homme dont moi seul, moi, sir Williams, je sais le nom.

Le chef de bureau fit un nouveau mouvement de surprise.

– Cet homme est mort… mort douze fois millionnaire, acheva froidement Williams, tandis que le chef de bureau avait un éblouissement… Il est mort, et moi seul sais son nom, moi seul sais où est déposé son testament.

À ce mot de testament, une lueur étrange se fit dans le cerveau du chef de bureau, qui devina à moitié les projets de Williams.

– Son testament, reprit le baronnet, porte un nom en blanc, le nom du légataire universel… Ce nom, ce devait être, dans la pensée du testateur, celui de la femme déshonorée ou de son enfant, si elle en avait un… Comprenez-vous ?

Et Williams et M. de Beaupréau se regardèrent alors comme deux bandits flairant une curée, et tout prêts à s'allier et à devenir amis, après avoir voulu s'égorger.

– Si j'épouse votre fille, poursuivit Williams, le testament caché se retrouvera, le blanc sera rempli par le nom d'Hermine, et il y aura pour le beau-père une belle part du gâteau.

M. de Beaupréau frissonna d'enthousiasme, comme naguère il avait frissonné de terreur.

– Dans le cas contraire, acheva le baronnet, je demeure muet, et les douze millions sont à jamais perdus.

– Oh ! s'écria M. de Beaupréau avec un sauvage emportement, vous l'épouserez !

Le baronnet regarda froidement son interlocuteur :

– Beau-père, dit-il, entre nous, vous êtes un assez joli scélérat, et je vous crois capable de tous les crimes ; seulement, la tête est faible chez vous, vous avez des passions, vous

aimez les petites grisettes, et vous avez besoin d’être dirigé… Vous serez mon esclave !

– Je le serai, murmura Beaupréau, qui courba le front avec l’humilité du crime rencontrant une supériorité.

Ce qui se passa entre ces deux hommes, nul ne le sut, mais lorsque Beaupréau quitta la rue serpente, un pacte ténébreux le liait à sir Williams, et la perte de Fernand Rocher était résolue.

XVI

LE CAISSIER

Le lendemain, M. de Beaupréau, remis de ses terribles émotions de la nuit, arriva à son bureau vers dix heures.

Williams lui avait promis Cerise en lui disant :

– Beau-père, le soir de mes noces, vous trouverez à votre porte une chaise de poste attelée ; dans cette chaise, un sac de louis, et à côté de ce sac de louis, mademoiselle Cerise, ce qui vous permettra d'aller passer une lune de miel convenable quelque part, à cent lieues de Paris.

Williams tenait M. de Beaupréau par un double appât : Cerise et les missions du mystérieux héritage.

Donc, vers dix heures, M. de Beaupréau arriva à son bureau en habit bleu, rasé de frais, souriant et bonhomme derrière ses conserves comme un philanthrope ou un négrophile.

Mais à peine était-il installé dans son fauteuil de cuir vert, à peine plaçait-il auprès de lui sa tabatière et son mouchoir à carreaux bleus, – il était voué au bleu, – que Fernand Rocher entra.

Fernand n'avait point encore reçu cette terrible lettre de congé, écrite par Hermine et tombée aux mains de Williams.

Le jeune homme était donc calme et souriant, comme tous ceux qui aiment et croient toucher à l'heure suprême du bonheur.

– Ah ! vous voilà, cher ami, dit M. de Beaupréau en lui tendant la main.

Fernand salua le chef de bureau.

– Je viens vous rendre compte de ma petite mission, dit-il.

– Ah ! ah ! fit M. de Beaupréau, je gage que vous vous êtes fort ennuyé.

– Hélas ! soupira Fernand, qui songea que, pour complaire à son beau-père futur, il avait consenti à se priver d'une bonne et longue soirée passée auprès d'Hermine.

– Vous a-t-on parlé de moi ?

– Oui ; j'ai dit que vous étiez souffrant et n'aviez pu sortir.

– Très bien. Maintenant, cher enfant, poursuivit M. de Beaupréau, puisque vous êtes devenu mon confident, soyez-le jusqu'au bout.

Et M. de Beaupréau prit un petit air mystérieux, et son œil gris pétilla derrière ses lunettes bleues avec une expression de joie malicieuse.

– Je vous écoute, monsieur, répondit Fernand.

– Cette petite, poursuivit tout bas le chef de bureau, me prend, en réalité, beaucoup de temps… Tenez, il va falloir que je sorte… elle m'attend… et m'a fait un peu son esclave.

Fernand sourit avec complaisance, car, au fond du cœur, il éprouvait un violent dégoût de ce vieillard amoureux.

– Or, continua Beaupréau, vous allez vous installer ici en mon absence, et jetterez un coup d'œil à mon travail du jour. Je serai de retour dans une heure au plus. S'il survient quelque bon à payer, vous le payerez… Je vous laisse les clefs de ma caisse.

M. de Beaupréau avait, en effet, une caisse et la disposition de certains fonds secrets au ministère. Cette caisse renfermait parfois jusqu'à quinze et vingt mille francs, partie en or, partie en billets. On appelait cela, au ministère, la caisse des secours mystérieux.

Le bureau occupé par M. de Beaupréau était un grand salon précédé par une antichambre dans laquelle se tenaient deux garçons de bureau, et qui reliait cette pièce aux bureaux occupés par les commis.

À droite de la cheminée se trouvait un vaste pupitre garni de casiers et de cartons verts, devant lequel s'asseyait M. de Beaupréau.

À gauche de la cheminée était la caisse : un coffre-fort modèle garni de trois serrures, chacune munie de deux clefs ; l'une de ces clefs était dans les mains du caissier général du ministère, l'autre dans celles de M. de Beaupréau, de façon que ce dernier était soumis à un contrôle constant.

– Allez fermer votre bureau, dit Beaupréau à Fernand, et revenez vite vous installer ici.

Fernand sortit.

Rapide comme l'éclair, M. de Beaupréau se leva, ouvrit sa caisse, en retira un portefeuille qu'il fit disparaître dans les vastes poches de son pardessus d'alpaga, referma la caisse ensuite et vint se rasseoir dans son fauteuil.

Deux minutes après, Fernand reparut.

M. de Beaupréau se leva avec calme, mit son pardessus, le boutonna et dit au jeune homme, en lui tendant un trousseau de clefs :

– Voilà, mon cher enfant, une belle marque de confiance que je vous donne… il y a, par exception, trente-deux mille francs en caisse.

– Monsieur… fit Fernand blessé.

– Bon ! répondit le chef de bureau en souriant, n'allez-vous pas vous fâcher ? Vous savez bien qu'un beau-père est toujours un peu défiant à l'endroit d'un gendre.

Et M. de Beaupréau donna sur la joue du jeune homme une tape amicale, l'installa dans son fauteuil et gagna l'antichambre, d'où il passa dans ses bureaux :

– Messieurs, dit-il aux employés, je sors pour une heure et laisse ma besogne à M. Rocher. Vous vous adresserez à lui, si besoin est.

Cela dit, M. de Beaupréau descendit le grand escalier du ministère avec un calme parfait, tourna l'angle du boulevard et monta dans une voiture de place, criant au cocher :

– Rue Saint-Lazare, et au galop !

Cependant, Fernand, installé au bureau de M. de Beaupréau, dépouillait la correspondance de son chef depuis environ dix minutes, lorsqu'un commissionnaire de coin de rue pénétra dans l'antichambre, une lettre à la main, et, s'adressant à un huissier, demanda à voir M. Rocher. L'huissier ouvrit la porte du salon et fit entrer le commissionnaire.

– Monsieur, dit ce dernier, qui n'était autre que Colar et qui avait sa leçon faite, je viens du coin de la rue Saint-Louis. Deux dames, une âgée et une jeune qui descendaient vers le boulevard, m'ont remis cette lettre avec ordre de vous l'apporter ici sur-le-champ. Ma course est payée.

Et Colar tendit la lettre d'Hermine, qu'il tenait de Williams, salua et sortit sur-le-champ.

Fernand reconnut l'écriture de sa fiancée et tressaillit de joie en rompant le cachet ; mais à peine eut-il jeté les yeux sur les premières lignes, qu'il pâlit, chancela et éprouva comme un éblouissement.

Que signifiait ce congé, empli d'un froid dédain ? et comment celle qui lui souriait la veille encore avec amour pouvait-elle lui écrire ainsi ?

Pendant quelques secondes, Fernand demeura stupide d'étonnement et d'épouvante, tournoyant sur lui-même comme foudroyé ; puis une réaction se fit en lui ; il lut et relut cette lettre fatale, et s'élançant hors du bureau, oubliant l'absence de M. de Beaupréau et son devoir, il sortit, sans même prendre son chapeau, et, tête nue, il se précipita vers la rue Saint-Louis, voulant à tout prix voir Hermine sur l'heure. Les deux huissiers qui le virent sortir s'imaginèrent qu'il montait à l'étage supérieur pour affaires de service, surtout le voyant sans chapeau et sans pardessus.

Fernand n'emportait qu'une seule chose, les clefs de la caisse de M. de Beaupréau, qu'il avait mises dans sa poche au moment même où le chef du bureau les lui confiait.

Un quart d'heure, puis une demi-heure s'écoulèrent, Fernand ne reparut pas.

– M. Rocher vient de sortir, disaient les huissiers aux employés qui voulaient pénétrer dans le bureau de M. de Beaupréau.

Et les employés rebroussaient chemin.

Tout à coup, M. de Beaupréau rentra.

– M. Rocher est sorti, répéta l'huissier.

– Sorti ? fit le chef de bureau d'un ton surpris.

– Oui, monsieur.

– Sorti en mon absence ?

– Oui, mais il est dans l'hôtel, sans doute, car il est sorti sans son chapeau.

– C'est bizarre, murmura M. de Beaupréau entrant dans son bureau et s'y installant.

Puis il parut se mettre au travail et comme si Fernand, selon lui, eût dû rentrer tout de suite.

Dix minutes après, un monsieur vêtu de noir, et dont la visite avait été annoncée au chef de bureau par un billet du ministre, un monsieur vêtu de noir, cravaté de blanc, grand et maigre, portant des cheveux longs et gras, et pourvu d'un nez pointu et presque diaphane, un musicien allemand, en un mot, se présenta et salua jusqu'à terre.

Le musicien présenta à M. de Beaupréau un bon à payer de quinze cents francs.

À quel titre et pourquoi ce musicien touchait-il l'argent du ministère des affaires étrangères ? c'était ce que nul n'aurait pu dire, pas même M. de Beaupréau.

– Diable ! murmura M. de Beaupréau, votre visite est intempestive, monsieur ; je n'ai pas les clefs de ma caisse…

Une vive déception se peignit sur le visage maigre et bleuâtre du compositeur.

– Mais, reprit M. de Beaupréau, je vais les avoir dans un instant, j'imagine ; veuillez vous asseoir.

Le musicien s'assit sur le bord d'une chaise avec la timidité d'un solliciteur et les yeux tournés vers cette bienheureuse caisse dont on attendait les clefs.

M. de Beaupréau se remit à la besogne.

Une heure s'écoula. Fernand ne reparaissait point.

Le chef de bureau laissa échapper une exclamation d'impatience et sonna violemment :

– Comment ! dit-il à l'huissier, M. Rocher n'est pas encore rentré ?

– Non, monsieur.

– Cherchez-le, montez à l'étage supérieur… il doit être dans l'hôtel… puisque son chapeau est là.

Et M. de Beaupréau indiqua du doigt le chapeau que Fernand avait laissé sur une chaise.

L'huissier sortit. M. de Beaupréau se remit au travail.

Le musicien ne bougea point.

Dix minutes après, l'huissier revint :

– M. Rocher est sorti du ministère, dit-il.

– Sorti sans chapeau ?

– Oui, monsieur.

– C'est impossible ! exclama le chef de bureau qui jouait admirablement la surprise.

– Le concierge et les deux plantons en sentinelle l'ont vu passer et sortir de l'hôtel, répliqua l'huissier.

M. de Beaupréau se leva vivement :

– Mais où donc est-il allé ? s'écria-t-il.

– Le concierge, ajouta l'huissier, a remarqué chez lui une certaine agitation… Il s'est mis à courir, et l'un des plantons l'a vu prendre le boulevard dans la direction de la Bastille.

Cette fois, M. de Beaupréau eut le talent de pâlir et donner à son visage toutes les apparences d'une violente émotion.

– Non, non, murmura-t-il comme se parlant à lui-même… c'est impossible… c'est étrange… Fernand est un honnête homme…

– Monsieur, dit l'huissier stupéfait de ce monologue à haute voix, j'oubliais de vous dire qu'un commissionnaire était venu et avait remis une lettre à M. Rocher, et que c'était avec cette lettre à la main que M. Rocher était sorti.

– Oh ! alors, il aura reçu quelque mauvaise nouvelle… il aura été forcé de sortir… Oui, j'aime mieux croire cela, murmura tout haut le chef de bureau avec un soupir de soulagement.

Puis il regarda le musicien.

– Cependant, dit-il, je ne puis faire attendre éternellement monsieur…

Et s'adressant à l'huissier :

– Descendez à la caisse, et priez M. le caissier général de se donner la peine de monter chez moi tout de suite.

L'huissier obéit. M. de Beaupréau se mit à arpenter son cabinet de long en large, d'un pas inégal et brusque, laissant échapper des mots inarticulés et manifestant une extrême agitation.

Peu après, le caissier arriva.

– Monsieur, dit le chef de bureau, qui parut dominer son émotion, j'ai oublié les clefs de ma caisse ; pourriez-vous me prêter les vôtres ?

– J'ai pensé que c'était pour cela que vous me faisiez appeler, et je vous les apporte.

Et il tendit les clefs à M. de Beaupréau, qui courut au coffre-fort et l'ouvrit. Mais soudain le chef de bureau poussa un cri et recula, pâle, défait, chancelant, et comme si, au fond de cette caisse, il eût vu surgir quelque sinistre apparition.

– Mon Dieu ! s'écria-t-il d'une voix étouffée.

– Qu'avez-vous, monsieur ? exclama le caissier, qui, le voyant chanceler, courut à lui et le soutint.

Pendant quelques secondes, M. de Beaupréau parut être en proie à une sorte de vertige ; puis il se remit peu à peu et dit au caissier :

– Monsieur, nous avons fait ma caisse ensemble, hier soir, n'est-ce pas ?

– Oui, répondit le caissier. Elle contenait trente-deux mille cinq cent trente-trois francs soixante-dix centimes, dont trente mille francs en billets de banque, contenus dans un portefeuille de maroquin vert.

– Eh bien ! dit le chef de bureau d'une voix éteinte, le portefeuille a disparu.

– Vous êtes volé ! s'écria le caissier d'une voix retentissante qui fit accourir les huissiers et alla se répercuter jusque dans les bureaux des commis.

M. de Beaupréau se laissa tomber sur un siège comme un homme anéanti.

– J'ai confié les clefs de ma caisse, dit-il, il y a une heure… à M. Rocher.

Et M. de Beaupréau cacha son front dans ses mains, comme si la honte d'avoir accordé sa fille à un voleur y eût apposé déjà un stigmate indélébile.

Cependant, les exclamations du caissier général, les cris du chef de bureau, les chuchotements des huissiers avaient ameuté en un clin d'œil tout le personnel du ministère. Fernand Rocher était aimé et jouissait de l'estime universelle.

Il y eut un cri d'incrédulité unanime en sa faveur ; puis les charges s'élevèrent contre lui avec une logique désespérante.

Il avait eu les clefs de la caisse en sa possession pendant dix minutes.

On l'avait vu sortir pâle et troublé. Il avait laissé son chapeau pour faire croire à une absence momentanée, et n'éveiller aucun soupçon sur sa fuite.

Fernand, on le savait, n'était pas riche ; il avait pu être tenté par une somme aussi ronde que celle de trente mille francs.

Enfin les heures s'écoulaient, et, il ne revenait pas.

Fernand Rocher était perdu !…

XVII

LE COMMISSAIRE

Tandis que ces événements se déroulaient au ministère, le malheureux Fernand courait comme un fou le long des boulevards, et arrivait rue Saint-Louis à la porte de M. de Beaupréau.

Il gravit les deux étages du vieil escalier avec la rapidité de l'éclair, et sonna précipitamment.

L'unique servante du chef de bureau vint lui ouvrir.

Fernand voulut passer et entrer dans l'appartement.

Mais la servante demeura sur le seuil de façon à lui barrer le passage, et lui dit :

– Monsieur est sorti.

– Je veux voir ces dames.

– Ces dames sont sorties.

– Je les attendrai, dit Fernand, qui voulut écarter la servante.

Mais la robuste Cauchoise le repoussa et lui dit :

– Monsieur prendrait une peine inutile, ces dames ne rentreront pas.

– Elles… ne… rentreront pas ? articula Fernand d'une voix hébétée.

– Elles sont parties pour trois jours.

– Parties ! exclama-t-il hors de lui.

– Oui, monsieur.

– Mais c'est impossible !

– C'est vrai. Elles vont en province chez la tante de madame.

Fernand pirouetta deux fois sur lui-même comme un homme ivre ; puis il s'enfuit, descendit l'escalier quatre à quatre, prononçant des mots inarticulés, et s'élança au dehors de cette maison où Hermine n'était plus.

Pendant dix minutes, en proie à une fièvre violente qui le surexcitait et lui donnait des forces, Fernand courut dans la direction du boulevard sans trop savoir où il allait, obéissant à une habitude machinale, et n'ayant plus la conscience de ses actions ni de son existence.

Puis la fièvre qui le soutenait devint du délire, ses forces l'abandonnèrent ; il s'arrêta tout à coup comme un homme dominé par l'ivresse, chancela et finit par s'affaisser lourdement sur lui-même.

Il était évanoui !

Au moment où Fernand tombait, un coupé s'arrêtait à peu de distance.

Les rares passants qui sillonnaient la rue Saint-Louis en divers sens, les marchands debout sur le pas de leur porte, un vieil invalide qui passait alors sur le trottoir, tout le monde accourut pour relever le malheureux jeune homme et lui porter des soins.

Mais en même temps la portière du coupé s'ouvrit ; une femme merveilleusement belle et vêtue avec cette opulente simplicité des femmes riches s'élança sur le pavé et courut à Fernand.

Elle était pâle, agitée. Ses lèvres tremblaient, ses yeux étaient pleins de larmes ; elle fendit la foule avec la vivacité et l'autorité impérieuse de ceux à qui, d'ordinaire, rien ne résiste, et elle arriva jusqu'au jeune homme évanoui, autour duquel on s'attroupait.

Elle se pencha sur lui comme aurait pu le faire une mère pour son enfant, mit la main sur son cœur, s'assura qu'il battait encore, et poussa un cri de joie.

La foule s'était respectueusement écartée devant cette femme, dont la beauté semblait s'accroître encore de la douleur que manifestait son visage, et lorsqu'elle eut appelé à plusieurs reprises, par son nom, le jeune homme évanoui, disant :

– Fernand ! Fernand ! mon bien-aimé !…

Tout le monde crut à quelque désespoir d'amour causé par elle, et qu'elle se hâtait de réparer.

Le jeune homme évanoui, sur un signe et une prière de Baccarat, fut transporté dans la voiture, puis la courtisane y monta à son tour, prit dans ses belles mains la tête pâle et décolorée de Fernand, salua la foule d'un regard et d'un sourire, et cria au cocher :

– À l'hôtel ! vite, à l'hôtel !

Tout cela s'était accompli avec la fantastique rapidité d'un rêve, et les passants accourus pour relever Fernand, et qui s'étaient écartés devant Baccarat, enthousiasmés de la beauté hardie de la jeune femme, battirent des mains lorsque le coupé partit comme une flèche dans la direction de cet hôtel mystérieux où elle emportait sa proie.

– C'est pour le moins une comtesse, murmura une voix dans la foule.

– Bah ! répondit une autre, toutes les comtesses n'ont plus un hôtel aujourd'hui ; c'est la femme d'un pair de France ou une danseuse de l'Opéra.

Lorsque Fernand Rocher rouvrit les yeux, il crut faire un étrange rêve, et promena autour de lui un regard stupéfait.

Il était au lit, déshabillé, couché, dans cette chambre à tentures gris-perle lamées de bandes de velours violet, où nous avons vu Baccarat recevoir le baronnet sir Williams.

Le soir venait ; ce n'était plus le jour, ce n'était pas la nuit encore. Le peu de lumière qui venait du dehors à travers les croisées donnant sur le jardin luttait avec les clartés du

foyer éparses sur le somptueux ameublement de la chambre à coucher, et envoyant un reflet rougeâtre aux dorures des candélabres, du lustre et des bras de cheminée, qui tempérait par leurs tons fauves la sévérité de couleur des sièges et des tentures.

Ni le modeste logement de l'employé au ministère, ni le salon bourgeois de son chef de bureau, ni même les salles de réception du ministre, où Fernand allait quelquefois, ne pouvaient être comparés, comme luxe délicat et comme parfum de bon goût, à la chambre à coucher dans laquelle il se trouvait en reprenant enfin l'usage de ses sens.

Pendant un moment, il fut comme ébloui, referma les yeux et crut rêver de plus belle.

Mais, en les rouvrant, il aperçut à deux pas de son lit, penchée sur lui dans l'attitude inquiète d'une mère inclinée sur un berceau, une forme humaine, une femme, dont il ne put d'abord saisir les traits, car elle tournait le dos à la lumière.

Au mouvement qu'il fit, cette femme s'approcha et prit sa main, qu'elle pressa doucement.

– Vous avez la fièvre, dit-elle d'une voix douce et charmante qui remua toutes les fibres du cœur de Fernand.

– Où suis-je ? murmura-t-il, au comble de l'étonnement, sans deviner ce qui s'était passé, et ne se souvenant point encore du malheur qui l'avait frappé quelques heures auparavant.

– Vous êtes chez une amie, répondit Baccarat avec émotion.

Et elle s'approcha de la cheminée et alluma deux bougies, dont les clartés l'enveloppèrent tout à coup et arrachèrent un cri de surprise et presque d'admiration à Fernand.

Fernand avait aperçu Baccarat une seule fois en sa vie, quelques jours auparavant, à la fenêtre de Cerise, mais il l'avait si peu vue, il l'avait regardée si peu attentivement, qu'il ne la reconnut pas, et ne vit en elle qu'une femme dont la beauté merveilleuse semblait réaliser les plus idéales créations des sculpteurs et des peintres.

Tandis que, par ordre d'un médecin appelé pour lui prodiguer ses soins, on avait laissé Fernand dormir et revenir peu à peu et naturellement à lui-même, semblable au général qui dresse en quelques minutes un plan de bataille, Baccarat s'était, en un tour de main et en un clin d'œil, rendue plus séduisante et plus belle que jamais.

Un peignoir de velours bleu foncé dessinait à demi sa taille de couleuvre et ses formes voluptueuses, ses cheveux roulés en torsades éparpillaient leurs boucles dorées sur ses épaules demi-nues ; la douleur et la joie réunies avaient imprimé à tout son visage une animation enchanteresse, et l'amour la rendait si belle, à cette heure, que la beauté d'Hermine et celle de Cerise, celle de Jeanne elle-même, la pâle jeune fille à l'aristocratique profil, eussent pâli auprès d'elle.

Fernand se demanda s'il n'avait pas un ange devant lui, et s'il ne s'éveillait pas dans un monde meilleur. Baccarat revint vers lui, se plongea, avec cette nonchalance pleine de volupté qui est le grand art des vierges folles, dans une vaste ganache roulée au chevet du lit, et reprit dans ses belles mains blanches veinées de bleu la main de Fernand, sur qui elle attacha un regard fiévreux et empli de magnétiques effluves.

– Le médecin vous ordonne du repos, dit-elle, un repos absolu… Il ne faut pas parler, il ne faut pas vous lever, il faut être raisonnable et bien sage…

Et la voix de Baccarat était si caressante et si douce, que Fernand tressaillait presque au fond de l'âme.

– Car enfin, continua-t-elle, vous avez été bien malade, monsieur ; vous êtes tombé évanoui dans la rue, et si je n'avais été là…

– Vous étiez là ? murmura le jeune homme avec un étonnement croissant.

– Mon Dieu ! répondit Baccarat rougissant un peu, je passais… par hasard… j'ai fait arrêter ma voiture… et comme je vous ai reconnu…

– Vous m'avez reconnu ? fit-il en la regardant attentivement et semblant se demander où déjà il l'avait vue.

– Oui répondit Baccarat. Vous ne me reconnaissez donc pas, vous ?

– Il me semble… je crois… murmurait Fernand, vivement impressionné par la beauté merveilleuse de la courtisane.

– Je suis la sœur de Cerise, dit-elle tout bas et en baissant les yeux.

Le nom de Cerise fut un trait de lumière pour Fernand.

– Ah ! oui, dit-il, je me souviens… Je vous ai vue à la fenêtre de Cerise.

– C'est cela… Mais, continua-t-elle avec une douce insistance et lui prenant les mains, nous causerons de tout cela plus tard… demain… quand vous serez mieux… Pour le moment, il ne faut pas trop parler… il faut être bien obéissant…

Et comme elle avait pris, en parlant ainsi, le ton d'une sœur aimée qui prêche une petite morale bien affectueuse, elle se pencha à demi et lui mit un baiser sur le front.

Ce baiser fit tressaillir Fernand et le brûla. Il lui sembla même qu'avec ce baiser une sorte de fièvre se communiquait à ses veines, et, dans la demi-obscurité où il se trouvait, il crut qu'il continuait un étrange rêve.

Baccarat était belle à damner un sage. La nuit cependant arrivait à grands pas. Les clartés mourantes du crépuscule avaient cessé de pénétrer à travers les rideaux de soie des croisées ; le feu, qui commençait à s'éteindre, ne jetait plus que de bizarres et de rapides lueurs sur les objets que Fernand avait sous les yeux, et Baccarat était là toujours, pressant ses deux mains, penchée sur lui, et le jeune homme crut entendre le cœur de la jeune femme battre précipitamment dans sa poitrine ; puis encore, était-ce la suite de son hallucination ? était-ce la réalité ? il lui sembla qu'un mot avait glissé sur ses lèvres rouges, un mot mélodieux et doux comme le soupir des vents du soir, un mot qui remuera toujours profondément toutes les fibres du cœur de l'homme ; un mot, hymne ou chanson, que les femmes seules savent dire avec de mystérieuses et d'ineffables harmonies :

– Je t'aime !

Et ce mot troublera toujours une âme de vingt ans.

La nuit s'écoula, le jour vint ; puis un rayon de soleil glissant à travers les arbres dépouillés du jardin, pénétra jusque sous les moelleux rideaux de l'alcôve de Baccarat, et

se joua dans la blonde chevelure de la pécheresse et sur le front pâli de Fernand.

Fernand avait momentanément oublié Hermine, et croyait rêver encore.

Baccarat tenait sa tête dans ses deux mains, le contemplait avec amour et lui répétait avec enthousiasme :

– Je t'aime ! oh ! je t'aime !…

Mais tout à coup, au dehors, et comme la pendule de la cheminée marquait à peine neuf heures, il se fit un grand bruit de voix et de pas, et Baccarat sauta lestement à terre, effrayée de ce tumulte dont elle ignorait la cause. Elle avait à peine passé une robe de chambre et chaussé ses pieds nus de petites pantoufles rouges, qu'on heurta violemment à la porte.

– Au nom de la loi, ouvrez ! disait-on du dehors.

Baccarat était une honnête femme, dans la banale acception du mot ; elle n'avait jamais volé, elle ne se mêlait point de la politique : elle n'avait donc rien à craindre. Et cependant elle frissonna à cet ordre impérieux, tant est puissante la terreur qu'inspire en France ce qu'on appelle la police.

La pauvre femme se prit à trembler, jeta un regard stupéfait à Fernand, non moins surpris qu'elle, et elle ouvrit, aussi pâle qu'une de ces blanches statues qu'on apercevait disséminées dans le jardin.

Un commissaire de police, ceint de son écharpe et suivi de deux agents, était sur le seuil et saluait Baccarat.

Le magistrat, qui était un homme bien élevé, se découvrit devant la jeune femme, et lui dit avec une courtoisie parfaite :

– Pardonnez-moi, madame, de pénétrer chez vous à pareille heure et d'y venir remplir une pénible mission…

– Monsieur… murmura Baccarat défaillante, de quoi m'accuse-t-on ?

– De rien, madame, répondit le magistrat, qui aperçut le jeune homme… M. Fernand Rocher ? demanda-t-il.

– C'est moi, dit Fernand ému : que me voulez-vous ?

– Vous êtes bien Fernand Rocher, employé au ministère des affaires étrangères ?

– Oui, monsieur.

– C'est bien, dit le commissaire, veuillez vous habiller et me suivre.

– Mais… monsieur…

– Monsieur, dit gravement le magistrat, j'exécute un mandat d'amener décerné ce matin contre vous par le procureur du roi.

Fernand poussa un cri et devint d'une pâleur extrême.

– Mon Dieu ! dit-il ; qu'ai-je donc fait ?

– Habillez-vous ! dit sévèrement le commissaire.

Fernand sauta hors du lit et s'habilla en frissonnant comme frissonnent les innocents, qui redoutent le soupçon plus que le criminel ne redoute le châtiment.

Baccarat, frappée de stupeur, s'était laissée tomber sur un siège et jetait autour d'elle un regard égaré.

Le commissaire fit un signe à ses hommes.

– Emmenez monsieur, dit-il.

– Mais enfin, s'écria Fernand qui commençait à reconquérir son sang-froid et sa présence d'esprit, pourquoi m'arrêtez-vous, monsieur ? Quel crime ai-je donc commis ?

– Monsieur, répondit le commissaire, votre chef de bureau vous a confié hier les clefs de sa caisse, et vous avez soustrait dans cette caisse un portefeuille contenant trente mille francs.

– Ah ! exclama Fernand, un vol ? Moi, commettre un vol ? C'est faux ! c'est faux !

Et il tourna sur lui-même, anéanti, foudroyé, et il se laissa tomber dans les bras de deux agents de police, qui l'emportèrent à demi mort.

Quant à Baccarat, atterrée d'une pareille révélation, elle était accroupie immobile sur le sofa, les yeux fixes, les dents serrées, moulant pour ainsi dire la statue de la Terreur.

Puis, au moment où le commissaire se retirait, au moment où Fernand était emmené de force, elle bondit comme une tigresse à qui l'on enlèverait ses petits ; une lueur se fit dans son cerveau, lueur étrange et soudaine qui lui laissa entrevoir la vérité, et elle voulut s'élancer et arracher son amant des mains des agents en leur criant :

– Arrêtez !… arrêtez !… C'est Williams… c'est lui…

Mais la voix expira dans sa gorge, ses forces la trahirent, et elle tomba inanimée sur le parquet.

Le commissaire et Fernand étaient déjà loin.

Or, à peine Baccarat venait-elle de s'évanouir que la porte du cabinet de toilette s'ouvrit et livra passage au baronnet sir Williams.

Il était fort calme, et attacha sur la courtisane immobile et couchée sur le sol un tranquille regard.

– Oh ! oh ! dit-il, ma petite, j'avais prévu que tu devinerais, et j'ai bien fait de prendre mes précautions. Mais, sois tranquille, si Fernand ne sort de prison que grâce à toi, il y pourrira !

Et le baronnet sonna.

Trois secondes après, Fanny et un petit homme un peu obèse, vêtu de noir, cravaté de blanc et en qui on eût reconnu aisément ce clerc de notaire malheureux embauché par Colar pour le service du capitaine, accoururent.

– Petite, dit Williams en montrant Baccarat à la soubrette, tu vas mettre ta maîtresse au lit et lui faire respirer des sels. Tu sais ton rôle ?

– Oui, milord, répondit Fanny, qui appartenait déjà corps et âme à sir Williams.

– Quant à vous, poursuivit le capitaine s'adressant au bonhomme obèse, vous êtes médecin.

Le faux médecin s'inclina. Williams disparut.

Les deux complices du baronnet couchèrent alors Baccarat dans son lit, et le faux médecin s'assit dans un fauteuil au chevet.

En même temps, Fanny lui faisait respirer un flacon de sels.

– Fernand ! Fernand ! murmura la jeune femme en rouvrant les yeux.

Elle regarda autour d'elle, s'aperçut qu'elle était au lit, et ne vit d'abord que Fanny, paraissant occupée à lui prodiguer les soins les plus empressés.

– Fanny… Fanny… murmura-t-elle, où suis-je ? que s'est-il passé ?…

– Ah ! enfin ! s'écria la femme de chambre d'un ton joyeux qui surprit fort Baccarat. Enfin ! ma bonne maîtresse a donc recouvré la parole !

– La parole, dis-tu ? fit Baccarat étonnée.

Elle aperçut alors, assis à son chevet, le faux médecin placé là par sir Williams, et ne put réprimer un mouvement d'effroi.

– Quel est cet homme, Fanny ? dit-elle.

– C'est le médecin, répondit Fanny.

– Le médecin ! je suis donc malade ?

– Oh ! oui, madame… bien malade… vous l'avez été, du moins.

Le prétendu médecin s'était levé d'un air grave, et prenant dans sa main le poignet de Baccarat :

– Voyons votre pouls, madame, avait-il dit.

Puis regardant Fanny d'un air mystérieux :

– C'est aujourd'hui le huitième jour de la fièvre, dit-il.

– Le huitième jour ! s'écria Baccarat.

– La fièvre a diminué, continua le médecin d'un ton solennel, et s'adressant toujours à Fanny ; mais je crains qu'il n'y ait encore quelques traces de délire.

– Le délire ! j'ai eu le délire ? murmura Baccarat éperdue.

Fanny soupira profondément :

– Pauvre chère maîtresse ! dit-elle.

– Ce délire, reprit le docteur tout bas, et comme s'adressant à Fanny, mais en réalité de façon à être entendu de Baccarat, ce délire, je le crains, pourrait bien dégénérer en folie.

– En folie ! mais je suis donc folle ? s'écria Baccarat, qui se dressa sur son séant avec vivacité ; que s'est-il donc passé, mon Dieu ?

Et elle prit son front à deux mains, cherchant à rassembler ses souvenirs.

– Fernand… Fernand… Où est Fernand ? demanda-t-elle.

Fanny soupira et se tut.

Le médecin se tourna vers elle, et dit tout bas :

– Vous voyez, sa folie revient.

– Mais je ne suis pas folle ! exclama Baccarat.

– Ma pauvre maîtresse ! ma pauvre maîtresse ! dit Fanny, qui feignit d'essuyer une larme.

Fanny était depuis longtemps au service de Baccarat, et celle-ci avait fini par croire à son dévouement absolu ; aussi la feinte douleur de sa femme de chambre jeta-t-elle la courtisane en une horrible perplexité.

– Fanny ! dit-elle impérieusement et repoussant le faux médecin.

Fanny s'approcha.

– Regarde-moi bien, dit Baccarat, et dis-moi la vérité.

– Ma bonne madame ! murmura Fanny en étouffant un sanglot, que voulez-vous que je vous dise ?…

– La vérité !

– Ah ! madame… ai-je jamais menti ?

– Je suis donc malade ?

– Oui, madame.

– Depuis longtemps ?

– Depuis huit jours.

– C'est impossible !

Fanny leva les yeux au ciel.

– Comment ! s'écria Baccarat, je suis au lit depuis huit jours !… Mais là… tout à l'heure… ce commissaire…

– Quel commissaire ? demanda naïvement la soubrette.

– Le commissaire de police.

– Je n'ai pas vu de commissaire, madame.

– Mais Fernand… Fernand, qu'il venait arrêter… où est-il ?

– M. Fernand n'est jamais venu ici, répondit Fanny avec aplomb. Je ne connais pas M. Fernand autrement que pour en avoir entendu souvent parler à madame… surtout durant sa maladie.

Baccarat jeta un cri.

– Mais, fit-elle avec un indicible accent de terreur, je suis donc folle ? j'ai donc rêvé ?

– Madame a eu le délire huit jours.

– C'est impossible ! mille fois impossible ! s'écria la jeune femme hors d'elle-même, et se cramponnant à ses souvenirs comme la créature qui se noie se cramponne à la corde de sauvetage.

Et, comme se parlant à elle-même, Baccarat continua :

– Je ne suis pas folle… je n'ai pas rêvé… on me trompe… J'ai bien recueilli Fernand, hier, évanoui sur le trottoir de la rue Saint-Louis-au-Marais… Je l'ai fait mettre dans ma voiture, et je l'ai transporté ici… Là, j'ai fait appeler un médecin… Ce n'était pas celui-là… non… Et puis… ce matin… un commissaire…

Le faux docteur interrompit brusquement Baccarat en disant à mi-voix à Fanny :

– Ce genre de folie, qu'on nomme la *monomanie sentimentale,* ne peut se combattre avec succès qu'en employant des douches d'eau glacée, en les répétant de deux heures en deux heures.

Ces paroles furent le dernier coup porté à la raison chancelante de Baccarat.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle, cachant sa tête dans ses mains et se prenant à fondre en larmes.

Un moment chancelante et brisée, la jeune femme retrouva bientôt cette sauvage énergie qui était au fond de son caractère ; et tout à coup, un nom lui vint aux lèvres, une lueur se fit dans son cerveau troublé :

– Williams ! dit-elle, c'est Williams !

Et comme à de certaines heures l'esprit surexcité acquiert parfois une lucidité étonnante, Baccarat se prit tout à coup à songer que l'Anglais était peut-être l'auteur de la terrible mystification dont elle était victime, et qu'elle lui avait servi de dupe et de jouet contre Fernand.

Et alors elle attacha un regard calme, investigateur, sur le visage impassible de Fanny et sur la face jaunâtre et grasse du faux docteur, essayant d'y lire la vérité.

Mais Fanny et le docteur demeurèrent impénétrables.

Baccarat n'avait accompagné cet examen d'aucun mot, d'aucune réflexion. Avant que Fanny eût pu songer à la retenir, elle sauta hors du lit, et courut se placer, demi-nue, devant la glace de la psyché ; puis elle y jeta un coup d'œil à son visage.

– C'est singulier ! dit-elle, pour une femme qui a passé huit jours au lit, je n'ai pas la figure trop tirée ; en second lieu, je me sens forte, et pourtant j'imagine qu'on m'a tenue à la diète.

Et Baccarat fit jouer successivement ses bras et ses jambes, pour s'assurer de leur élasticité, et elle cambra sa taille de couleuvre, qui n'avait rien perdu de sa merveilleuse souplesse ; cela fait, elle regarda une seconde fois Fanny, qui courait à elle en disant :

– Madame, madame, recouchez-vous…

– Ma petite, dit-elle, tu joues gros avec moi, et il faut que l'Anglais t'ait payée bien cher. Cependant, tu as tort, car on ne roule pas une fille comme moi comme on roulerait

une duchesse, et tu te repentiras d’avoir cru l’Anglais plus riche que moi.

En parlant ainsi, la courtisane s’empara de ce charmant petit poignard placé sur la cheminée, et dont nous avons raconté l’histoire ; puis, mesurant du regard le faux docteur, elle lui dit :

– Mon cher médecin, si vous m’approchez de trop près, je vous plante en pleine poitrine ce petit jouet que voilà.

Puis elle ajouta, se tournant vers Fanny :

– Et toi, ma petite, viens m’habiller, et lestement, car je veux sortir.

Fanny essaya bien encore de jouer son rôle avec audace, et elle jeta un regard désespéré au docteur ; mais celui-ci prit l’attitude froide, digne, majestueuse d’un prince de la science, et dit à la soubrette d’un ton impérieux :

– Obéissez à madame… Madame va mieux, le délire a disparu… cela se voit… Madame n’est plus folle… et elle a raison de vouloir sortir, le grand air lui fera du bien. Quant à moi, je me retire et reviendrai ce soir.

Et le faux docteur sortit en saluant Baccarat, stupéfaite et plus épouvantée de ce calme subit de l’homme qu’elle prenait pour un médecin que de tout ce qu’on lui avait dit jusque-là.

– Serais-je donc réellement folle ? murmura-t-elle, frissonnant jusqu’à la moelle des os.

XVIII

LA FOLLE

Le faux docteur et Fanny avaient échangé un rapide coup d'œil qui échappa à Baccarat, au moment où le premier quittait la chambre à coucher. Ce coup d'œil rendit à Fanny toute son audace.

– Madame veut que je l'habille ? dit-elle.

– Oui, et sur-le-champ, ordonna Baccarat.

Fanny courba le front, en servante docile qu'elle était, feignit d'essuyer une larme, et entra dans le cabinet de toilette, tandis que Baccarat jetait un peignoir sur ses épaules nues, et tordait derrière sa tête les longues et épaisses boucles de sa chevelure, en faisant les réflexions suivantes :

– Il est impossible, pourtant, que je sois folle… tout à fait impossible ! et il me semble que je jouis de toute ma raison. Cette impudente drôlesse a beau me dire que j'ai rêvé… cela n'est pas, cela ne peut être… et il est hors de doute, pour moi, que Fernand était bien ici ce matin, là, dans ce lit… que je le contemplais durant son sommeil… et que…

Baccarat s'arrêta brusquement dans ses réflexions mentales, et se frappa le front :

– Je vais bien savoir, dit-elle, si je suis folle et si j'ai rêvé…

Et elle courut au lit, que Fanny n'avait point pris la peine de refaire pour y coucher sa maîtresse.

– Fernand, dit-elle, réalité ou rêve, avait un médaillon suspendu au cou, et je lui ai ôté ce médaillon durant son sommeil. Je l'ai ouvert ; il contenait des cheveux… des cheveux de femme… J'ai eu un moment de colère et de jalousie, en pensant que c'étaient là ses cheveux, à *elle*, et j'ai coupé avec mes dents le cordon de soie qu'il avait au cou… puis j'ai glissé le médaillon sous le traversin du lit.

En parlant ainsi, Baccarat hésita et se prit à trembler.

– Si le médaillon n'y est pas, dit-elle d'une voix où perçait une affreuse anxiété, c'est que tout cela n'aura été qu'un rêve et que je serai folle !

Elle plongea sa main sous le traversin, chercha, et jeta un cri étouffé et si faible, que Fanny, toujours occupée dans le cabinet de toilette, ne l'entendit pas.

– Je le tiens ! murmura-t-elle.

En effet, le bras et la main de la jeune femme, un moment ensevelis sous le traversin, reparurent tenant le médaillon. Ce médaillon renfermait bien des cheveux, des cheveux

châtain-clair, et le cordon auquel il adhérait était coupé et semblait porter encore la trace des dents de Baccarat.

Pendant un moment, la courtisane, tremblante et pâle d'émotion, s'appuya au lit pour ne point tomber, tant la joie qu'elle éprouva fut immense.

Elle n'était donc pas folle !

Et puis, à cette joie, succéda un mouvement de fureur subite :

– J'ai été roulée, pensa-t-elle ; je me vengerai !

Puis elle songea à Fernand, à Fernand accusé de vol, arrêté et jeté en prison, sans doute, tandis qu'elle se lamentait et s'évanouissait, et alors sa fureur tomba comme sa joie s'était envolée :

– Ah ! pensa-t-elle, tout cela est bien l'œuvre de Williams… Cet homme a quelque but ténébreux que j'ignore ; il s'est servi de moi comme d'un instrument ; mais je serai forte, je le déjouerai, et je sauverai mon Fernand.

Et Baccarat, subissant alors cette magique et mystérieuse influence du dévouement qui rend les femmes si fortes à de certaines heures, Baccarat se domina complètement tout à coup, dissimula son trouble et sa pâleur, dompta son émotion et cacha soigneusement le médaillon dans la poche de son peignoir, où elle fit disparaître en même temps, et comme si elle eût obéi à un pressentiment, le joli poignard à manche ciselé qui avait mis en fuite le prétendu médecin.

– À nous deux, sir Williams ! se dit-elle, devenant tout à coup souple, docile et prudente comme un serpent. On me nomme la Baccarat !

Fanny sortit du cabinet de toilette.

– Si madame veut venir… dit-elle.

– Oui, ma petite, répondit Baccarat d'un ton caressant, et je vois bien maintenant que tu ne me trompais pas… que j'ai bien réellement rêvé.

– Ah ! dit Fanny, madame pouvait-elle croire…

Et la soubrette pensait tout bas :

– Tiens, mais voilà qu'elle devient véritablement folle.

– Ainsi, tu es bien sûre, continua Baccarat, que j'ai eu le délire ?

– Oh ! très sûre.

– Je le crois volontiers, murmura la courtisane en soupirant ; c'est cet amour que j'ai au cœur qui m'aura tourné la tête et mise en cet état. L'extrême désir de voir, de posséder Fernand, m'aura fait croire qu'il était ici.

– Madame dit vrai, hasarda Fanny.

Baccarat soupira avec tristesse et songea à celui qu'elle aimait si ardemment et qu'on accusait d'un crime monstrueux ; comme si, à ses yeux, l'homme qu'elle avait aimé sans le connaître pouvait être coupable.

La courtisane eût peut-être manqué de présence d'esprit et de courage s'il se fût agi d'elle seule ; mais Fernand, son Fernand bien-aimé, était persécuté, emprisonné, frappé dans l'ombre par un ennemi implacable ; c'en était assez pour faire tomber la colère superbe d'une femme habituée à dominer et à être reine par la beauté et pour la rendre prudente et cauteleuse.

– Allons ! dit-elle à Fanny, dépêche-toi, ma fille, il fait un temps magnifique, un vrai soleil de printemps.

– Où va madame ?

– Puisque je suis malade, je vais chez mon médecin.

– Mais… il sort d'ici !

– Ah ! fit Baccarat en riant, merci de celui-là… il me déplaît ! D'abord il est jaune comme un coing : j'ai horreur du jaune. Et puis, à propos, pourquoi n'as-tu point envoyé chercher le docteur Bertrand, mon ami, celui-là… et un vrai savant ?

– Il était absent quand madame s'est trouvée mal, et comme il y avait précisément dans la même maison un autre médecin…

– Comment ! s'écria Baccarat en riant, deux médecins dans la même maison ! Mais on doit y mourir comme des mouches alors ; ce doit être une nécropole, cette maison-là !

Et elle jeta sur ses épaules un grand châle anglais rayé comme les plaids des montagnards chantés par Walter Scott.

– Viens, dit-elle à Fanny, puisque je suis souffrante, il est tout naturel que j'emmène avec moi ma femme de chambre.

Et Baccarat se disait à part elle :

– Tu feras bien, ma petite, de jaser un peu en route et de me dire la vérité, car je vais te conduire chez le préfet de police, à qui tu pourras donner des renseignements exacts sur ma folie.

Baccarat aurait pu être prétentieuse en parlant aussi aisément du préfet de police ; mais la vérité était qu'elle le connaissait assez intimement pour compter sur son intervention et sa bienveillance dans un cas urgent.

M. d'O…, l'amant de Baccarat, avait, dans les premiers temps de sa liaison avec elle, donné des fêtes chez elle, fêtes auxquelles il avait invité le monde masculin le plus élégant, et Baccarat en avait profité pour se créer de sérieuses et utiles relations.

Avec sa promptitude d'intelligence et sa sagacité ordinaire, la pécheresse avait vaguement entrevu et deviné tout un vaste plan ténébreux ourdi par Williams contre Fernand Rocher et contre elle.

Dans quel intérêt, dans quel but, elle l'ignorait encore ; mais comme l'imagination, dans ses écarts ordinaires, atteint toujours, quand elle ne les dépasse pas, les limites du possible, Baccarat soupçonnait le baronnet capable de tous les crimes, et elle prit la résolution de s'en ouvrir au préfet de police, dût-elle avouer son fol amour et sa coupable action.

Fanny avait pris l'attitude indifférente des gens sans défiance.

Baccarat sortit la première, traversa la salle et le vestibule qui précédaient sa chambre à coucher, puis le jardin, à la grille duquel son coupé attendait.

Fanny la suivait.

Baccarat ouvrit la portière ; puis, au moment de monter en voiture, elle parut s'apercevoir qu'elle avait oublié son manchon, et elle envoya Fanny le chercher.

Tandis que celle-ci obéissait, après avoir échangé un regard rapide avec le cocher, Baccarat dit à ce dernier :

– Quel jour sommes-nous aujourd'hui, Jean ?

– C'est jeudi, madame.

– C'est bien hier, n'est-ce pas, que nous sommes allés rue Saint-Louis ?

– Oui, madame.

– L'affirmerais-tu devant un commissaire de police ?

– Oui, madame.

– Très bien, fit Baccarat montant dans le coupé.

Fanny revint et s'installa auprès d'elle.

– Au pont Neuf, ordonna la pécheresse, se réservant d'indiquer ultérieurement au cocher la préfecture de police.

Le coupé s'ébranla et gagna la rue Blanche ; mais un égout en réparation obstruait la rue Boursault, et le cocher, tournant à gauche comme s'il eût dû prendre la cité Gaillard pour éviter l'obstacle, gagna rapidement la barrière Blanche.

– Que fais-tu donc, imbécile ? lui cria Baccarat en baissant vivement une des glaces du coupé ; est-ce donc là le chemin du pont Neuf ?

Mais, au même instant, une des portières s'ouvrit, et le petit homme jaune et chauve, qui tout à l'heure jouait le rôle de médecin, et qui, caché à deux pas de la rue Moncey, avait suivi le coupé en courant, le petit homme, disons-nous, s'élança dans la voiture avec l'agilité d'un chat, referma la portière et se trouva assis auprès de Baccarat, qui poussa un cri d'effroi.

– En vérité, madame, dit-il froidement, un médecin manquerait à tous ses devoirs s'il laissait courir son malade dans l'état où vous êtes. Vous avez un transport au cerveau et vous devenez folle incurable !

Et tandis que le faux docteur prononçait ces mots d'un ton moqueur, le coupé avait franchi la barrière et courait sur le boulevard extérieur.

– Où me conduisez-vous donc ? s'écria Baccarat, qui comprit que son cocher était, comme Fanny, vendu à Williams.

– À Montmartre, répondit le petit homme qui baissa prudemment toutes les glaces du coupé, et dit à Baccarat :

– N’ouvrez rien, madame, le grand air vous est nuisible ; n’appelez pas au secours, rien n’est dangereux comme de se mettre en colère dans votre situation.

Et le faux docteur, par un geste rapide, déboutonna son habit et retira de sa poche un poignard à manche de nacre, dont il appuya tranquillement la pointe sur le sein de la jeune femme.

– Ce jouet, dit-il, est pour les fous furieux, et il a le merveilleux avantage de ne faire aucun bruit dans l’exercice de ses fonctions.

Baccarat, elle aussi, avait pris un poignard, mais elle avait manqué de présence d’esprit en n’en faisant point usage sur-le-champ ; elle comprit que sa résistance pourrait lui coûter la vie, et elle eut assez de prudence et de sang-froid pour ne faire aucun mouvement qui pût trahir chez elle la possession de cette arme.

– C’est bien, docteur, dit-elle avec calme, je vois que je suis folle et je vous obéis. Où me conduisez-vous ?

– Je vous l’ai dit, madame, à Montmartre.

– Chez qui ?

– Chez le docteur Blanche, répondit froidement l’homme de sir Williams.

XIX

LE FIACRE JAUNE

Nous avons laissé Cerise emmenée par Colar hors de cette maison de la rue Serpente où l'avait attirée le génie infernal du baronnet sir Williams.

Tandis que ce dernier demeurait en présence de M. de Beaupréau, stupéfait de cette brusque apparition qui le forçait à lâcher sa proie, Colar entraînait Cerise au dehors en lui disant :

– Venez, ma petite demoiselle, avec moi vous n'avez rien à craindre, et je vous défendrai, soyez tranquille.

En parlant ainsi, il avait passé le bras de la jeune fleuriste sous le sien, et Cerise, trop émue pour avoir conscience de ses actions, n'avait point retiré son bras.

Et puis, à la vue de cet homme, qui naguère lui inspirait une aversion instinctive, elle s'était souvenue que c'était le compagnon d'atelier, l'ami de son fiancé, et alors elle ne l'avait plus considéré que comme un sauveur qui venait à temps l'arracher au plus terrible des dangers, à la plus affreuse des infortunes.

Colar n'était plus pour Cerise l'homme dont on se défie ; c'était l'ami auquel on se fie dans le péril, et dont la main semble aussi souple que robuste.

– Venez, venez, répétait-il d'une voix caressante et persuasive, au moment où il lui faisait franchir le seuil de la maison, et arrivait avec elle sur le trottoir.

À deux pas de la porte, une voiture stationnait.

Cette voiture, peinte en jaune, avait un aspect bizarre quand on l'examinait attentivement. Ce n'était point un coupé de maître, encore moins un cabriolet de remise ; on eût dit un de ces larges fiacres à six places destinés à toute une nombreuse famille de provinciaux accourus pour visiter la capitale ; mais l'apparence robuste des deux chevaux qui devaient le traîner détruisait sur-le-champ cette hypothèse. C'était évidemment un véhicule destiné à n'éveiller l'attention de personne et à accomplir quelque mission mystérieuse.

Cerise était toujours si troublée, si frissonnante, qu'elle ne remarqua ni cet assemblage étrange d'une vieille voiture et de deux chevaux vigoureux, ni l'attitude nonchalante du cocher, qui paraissait sommeiller sur son siège et ne tourna point la tête lorsque Colar ouvrit la portière.

Le lieutenant de sir Williams prit la jeune ouvrière dans ses bras et voulut la faire entrer dans le fiacre.

– Mais, dit-elle vivement, et comme si elle eût craint de s’exposer à un nouveau danger, pourquoi n’irions-nous point à pied jusque chez moi ?

– C’est trop loin pour vos petits pieds.

– Oh ! je marche très bien, monsieur.

– Oui, mais moi je suis las.

– Je m’en irai bien seule… hasarda-t-elle d’une voix tremblante.

– Cet homme pourrait vous poursuivre.

Cet argument était le meilleur que Colar pût employer pour vaincre la résistance de la jeune fille.

Elle céda.

D’un bras vigoureux, Colar la poussa dans la voiture, y entra après elle et referma brusquement la portière. Tout aussitôt, le prétendu fiacre partit au grand trot.

Et l’effroi de Cerise était tel encore qu’elle ne remarqua point la prodigieuse vitesse avec laquelle la voiture s’élança à travers les rues tortueuses du quartier Latin, pas plus qu’elle ne s’aperçut que Colar avait oublié de donner au cocher le numéro de sa maison et le nom de la rue qu’elle habitait.

Le cocher avait fouetté ses chevaux en homme qui, d’avance, sait où il va. Ce ne fut que sur les quais, à la hauteur du pont Neuf, que Cerise commença à se remettre un peu et à respirer.

Mais elle remarqua alors que la voiture, au lieu de traverser la Seine, tournait à gauche et longeait rapidement les quais de la rive gauche, se dirigeant vers les Invalides.

– Mon Dieu ! dit-elle, où allons-nous donc ? Le cocher se trompe… Je demeure au faubourg du Temple.

– Je le sais, dit laconiquement Colar.

– Mais nous lui tournons le dos.

– C’est possible, mais tout chemin mène à Rome.

Et Colar se tut, en homme qui ne veut pas donner d’explications plus amples.

– Monsieur… monsieur !… s’écria Cerise éperdue, où me conduisez-vous ? Je ne veux pas aller plus loin… je veux descendre !

Cerise voulut ouvrir la portière et s’élancer sur le pavé.

Mais ses efforts furent inutiles. La portière était solidement fermée, et, sans doute, un ressort caché empêchait de l’ouvrir.

Cerise jeta un regard épouvanté sur les quais.

Les quais étaient déserts.

Elle appela au secours d’une voix affaiblie par l’émotion.

Cette voix demeura sans écho.

Colar, lui, avait tranquillement allumé un cigare, et il se contenta de dire à la fleuriste :

– Ne vous tourmentez donc pas, ma petite ; la portière est bien fermée et vous ne pouvez pas sortir. Ensuite, il est inutile de crier et de vous désoler ainsi, on ne vous entendrait pas…

– Monsieur… monsieur !… supplia Cerise, se tordant les mains et en proie à un subit désespoir, que voulez-vous de moi ? Où me conduisez-vous ?… Que vous ai-je donc fait ?

– Mademoiselle, répondit le ravisseur d'un ton plus respectueux et plus poli, si vous voulez m'écouter cinq minutes, vous verrez que je ne veux vous faire aucun mal.

– Vous écouter !… Mais que me voulez-vous ?

– Je suis l'ami de Léon.

Ce nom rendit un peu de calme à Cerise, et elle osa regarder Colar en face.

– Pourquoi ne me conduisez-vous pas chez moi, alors ? demanda-t-elle.

– Parce que je ne peux pas…

– Mais, monsieur…

– Léon court un grand danger, continua Colar ; si vous tentiez de m'échapper et de retourner chez vous, vous l'exposeriez à mourir.

– Mourir ! lui, Léon ? s'écria Cerise hors d'elle-même et ne comprenant rien aux étranges paroles de son ravisseur.

– Oui, mademoiselle, dit Colar.

– Mais quel est ce danger, et comment peut-il se faire ?… interrogea la pauvre enfant prise de vertige.

– C'est mon secret, répondit-il ; ou plutôt, hélas ! ce n'est pas le mien… Tout ce que je puis vous dire, c'est que si vous ne m'obéissez pas aveuglément, vous ne reverrez jamais votre fiancé ; il sera mort avant demain !…

– Ah ! murmura Cerise, qui se prit à trembler comme une feuille des bois roulée par le vent d'automne, et dont la voix expira à demi sur ses lèvres… je ferai tout ce que vous voudrez, monsieur ; mais grâce, grâce pour lui !…

– À la bonne heure ! dit Colar, voilà que vous redevenez sage et gentille. Eh bien ! il faut rester là, près de moi, ne plus vous désoler, ne plus pleurer, et surtout ne pas me faire de questions inutiles, car je ne pourrais y répondre.

– Monsieur, murmura Cerise d'un ton suppliant, un seul mot, au nom de Dieu ?

– Voyons ? fit Colar.

– J'ai reçu, il y a deux heures, un mot de ma sœur.

– Je la connais. Elle s'appelle Baccarat.

– Ma sœur me disait qu'elle courait, elle aussi, un grand danger, et que si je ne venais à son secours en me présentant rue Serpente…

– Votre sœur est une misérable femme ! s'écria Colar, qui feignit une colère subite.

– Ma sœur !… Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire, articula lentement le lieutenant de sir Williams, je veux dire que votre sœur vous a tendu un piège abominable, que le danger dont elle parlait n'existait pas, et qu'elle avait médité votre perte en vous livrant à cet infâme Beaupréau.

– Ô mon Dieu ! exclama Cerise, qui se prit à fondre en larmes, est-ce donc possible ?

– Oui, répondit Colar ; mais je ne puis rien vous dire, ma petite, absolument rien ! Il y va de ma vie, de celle de Léon, de la vôtre, peut-être.

– Oh ! tuez-moi ! s'écria la pauvre fille, tuez-moi, si vous voulez, mais ne faites pas de mal à Léon !…

Colar lui prit la main et la serra avec affection.

– Ne craignez rien, dit-il. Quand vous saurez tout, quand je pourrai parler, vous verrez que je suis votre ami.

Le fiacre jaune continuait à rouler avec une rapidité fantastique ; il avait gagné le pont de la Concorde, traversé la place de ce nom, et montait au grand trot l'avenue des Champs-Élysées.

La nuit était obscure, quelques gouttes d'une pluie fine et pénétrante commençaient à tomber, et le reflet seul des deux lanternes du fiacre éclairait la route et permettait à Cerise de voir son ravisseur. Malgré son regard mobile et qui ne s'arrêtait jamais, indice d'une fausseté profonde, Colar avait conservé ce visage à expression militaire qui rassure toujours un peu sur la moralité d'un homme, et il avait pris avec Cerise un ton si respectueux et si franc que la pauvre enfant avait fini par croire à cette amitié qu'il prétendait avoir pour Léon Rolland, son cher fiancé. Cette pensée avait fini par la rassurer un peu, et la réserve extrême de Colar, assis auprès d'elle, au milieu de la nuit, sur une route déserte, et par conséquent dans une situation qui aurait pu lui permettre d'user de violence envers elle, acheva de persuader à la jeune fille qu'il était bien réellement son protecteur et son ami au milieu de ces circonstances bizarres qu'un ténébreux mystère enveloppait.

Cependant le fiacre avait depuis longtemps laissé derrière lui la barrière de l'Étoile et l'Arc-de-Triomphe ; il avait longé l'avenue de Neuilly, passé une seconde fois la Seine à Courbevoie et pris la route de Saint-Germain.

– Me conduisez-vous donc bien loin ? demanda Cerise.

– Non, dit Colar, dans une heure, nous serons arrivés.

– Où allons-nous ?

– Chut ! mademoiselle, je ne puis pas vous le dire. Et même, ajouta le lieutenant de sir Williams, il faut à présent que je vous bande les yeux.

– Ah ! fit Cerise avec un geste de répulsion et d'effroi.

– Vous savez que vous m'avez promis de m'obéir, dit Colar froidement en tirant un foulard de sa poche. Ainsi, soyez gentille… ou Léon… Il n'acheva pas.

– Faites tout ce que vous voudrez, murmura-t-elle avec la résignation et la douceur d'un enfant malade.

Colar lui banda les yeux et noua solidement le foulard derrière la tête, en ajoutant :

– Ne cherchez pas à voir où vous allez, surtout, ce serait vouloir y rester longtemps.

Cerise s'était reprise à trembler. Tout cela lui paraissait tellement étrange que, privée de l'usage de ses yeux, elle commença à croire qu'elle était en proie à quelque horrible rêve et qu'elle allait bientôt s'éveiller dans sa petite chambrette du faubourg du Temple, sous ses rideaux de calicot blanc, à deux pas de la cage où ses oiseaux saluaient les premiers rayons du soleil de leur chant matinal.

Mais la voiture roulait toujours, et son mouvement régulier et monotone arracha bientôt Cerise à ses illusions.

Elle était bien réellement en voiture, auprès d'un homme qui lui parlait vaguement de sombres mystères, sur une route déserte, au milieu de la nuit, les yeux bandés, et allant elle ne savait où…

L'heure qui s'écoula alors fut peut-être plus terrible et plus poignante pour la jeune fille que celle qui avait précédé.

Les paroles de Colar, à propos de Baccarat, lui revenaient en mémoire, et elle essayait d'en repousser la sinistre signification ; mais elle se souvenait alors que bien souvent la pécheresse s'était efforcée de la détacher de Léon Rolland et de sa vie honnête et pauvre pour lui laisser entrevoir les splendeurs dorées du vice.

Et les paroles de Colar revêtaient à cette pensée un cachet de sombre vérité.

Cerise aimait sa sœur : elle plaignait ses fautes sans avoir le courage de les blâmer ; elle lui était dévouée, et avait cru jusque-là à son inaltérable affection.

Qu'on juge donc de la douleur qui l'étreignit lorsqu'elle songea qu'elle lui avait menti, qu'elle avait voulu l'arracher à son fiancé pour la jeter dans les bras de cet horrible vieillard, auquel elle n'avait échappé que grâce à l'intervention subite de Williams.

Toutes ces réflexions, mêlées au souvenir des événements dramatiques et bizarres qui venaient de se dérouler pour elle, achevèrent de jeter Cerise dans une sorte de prostration fiévreuse et de douloureuse torpeur, dont elle ne sortit qu'à la voix de Colar.

Le fiacre s'était arrêté.

– Allons, mam'selle, dit le ravisseur, réveillez-vous.

Colar s'imaginait que Cerise avait cédé à un sommeil plein de lassitude.

– Je ne dors pas, répondit-elle.

– Nous sommes arrivés… levez-vous… prenez ma main, continua Colar, qui sortit du fiacre le premier, et prit la jeune fille dans ses bras pour la poser à terre.

– Eh ! eh ! murmura-t-il tout bas, Dieu me pardonne ! ce n'est pas trop mal travaillé tout cela. L'oiseau va être en cage avant le point du jour.

La voiture se trouvait alors arrêtée dans une sorte de vallon assez profond, complètement désert, et où commençaient à glisser ces vagues et indécises lueurs qui annoncent l'aube prochaine.

Aucun point lumineux n'indiquait aux alentours l'existence d'une maison. Cependant, le fiacre stationnait auprès d'un grand mur au milieu duquel était percée une porte.

On eût dit la clôture d'une grande propriété.

– Brrr… dit Colar, cette pluie est glacée ; mam'selle, vous allez avoir un bon feu tout à l'heure…

– Je n'ai pas froid, murmura Cerise avec l'indifférence de ceux qui vivent repliés en eux-mêmes.

– Venez, reprit Colar, qui frappa à la petite porte, laquelle s'ouvrit tout aussitôt.

Colar en franchit le seuil, tenant Cerise par la main, et il se trouva dans un vaste jardin, à l'extrémité opposée duquel on devinait plutôt qu'on apercevait un pavillon dont les murailles blanches étaient masquées par de grands arbres.

– Ma parole d'honneur ! murmura le lieutenant du baronnet, il n'y a que mon capitaine qui soit capable de dénicher de pareilles solitudes. On se croirait ici à cent lieues du monde habité.

Cerise avait toujours les yeux bandés ; mais elle devinait, à l'air vif et pluvieux qui fouettait son visage et à la terre fangeuse sur laquelle elle marchait, qu'elle était en rase campagne.

Colar, la tenant toujours par la main, l'entraîna pendant quelques instants, en lui disant :

– N'ayez pas peur, mam'selle, vous marchez de plain-pied.

En même temps, Cerise entendit un bruit de pas qui résonnait dans l'éloignement, et paraissait cependant se rapprocher petit à petit : c'était un bruit de sabots se heurtant parfois ensemble, chaussure obligée des paysans et en général de tous les gens qui vivent à la campagne pendant l'hiver.

À mesure que le bruit des sabots s'approchait, Colar semblait se diriger vers lui, conduisant toujours Cerise, si bien qu'ils se rencontrèrent, et la jeune fille put les entendre échanger ces quelques mots :

– Voici l'oiseau, disait Colar.

– Bien, répondit une voix rauque et criarde, qui pourtant ne paraissait point appartenir à un homme ; la cage est bonne, on y veillera.

Colar lâcha la main de Cerise et lui dit :

– Adieu, mam'selle ; vous pouvez vous débander les yeux à présent.

Cerise porta vivement les mains au bandeau, qu'elle arracha, et, recouvrant enfin l'usage de la vue, elle jeta autour d'elle un regard rapide et curieux.

Les premières clartés du matin lui permirent alors de s'apercevoir qu'elle était au milieu d'un vaste jardin bordé de murs élevés, et entourés eux-mêmes d'une double haie de peupliers qui interceptaient la vue du dehors.

En face d'elle se trouvait une petite maison de deux étages, entourée de grands arbres, qui devaient, au printemps, la masquer à demi sous leur dôme de verdure. Au-dessus des murs et de quelque côté que se portât le regard, on apercevait une colline, ce qui laissait supposer que maison et jardin étaient situés au fond d'un vallon.

Du reste, nulle part aucune trace d'autre habitation, et Cerise aurait pu se croire transportée à quatre cents kilomètres de Paris, en quelque solitude d'une province reculée.

Après ce premier examen, la jeune fille se hasarda à regarder l'être bizarre à qui Colar, qui s'enfuyait vers la petite porte demeurée entr'ouverte, venait de la confier.

Était-ce un homme ! était-ce une femme ? Cerise s'adressa tout d'abord cette question à la vue d'une sorte de vieillard sans barbe et presque chauve, dont le visage, jauni comme du parchemin, était sillonné de rides profondes et de hideuses coutures.

Le costume de cette créature étrange n'appartenait à aucun sexe. Elle était coiffée d'un vieux madras jaune enroulé autour de sa tête et noué sur la nuque à la façon des Arlésiennes ou des Génoises ; une sorte de manteau en toile cirée, qui descendait très bas et l'enveloppait tout entière, ne permettait pas de deviner si elle avait une jupe ou un pantalon ; enfin, une paire de sabots, dans lesquels un peu de paille pourrie tenait lieu de bas, la chaussait.

Cette créature pouvait bien avoir soixante ans, et était d'une taille moyenne et d'un hideux embonpoint ; le visage, horrible à voir, avait une singulière expression de méchanceté railleuse ; la bouche ricanait un cruel sourire où l'on démêlait les hébétements de l'ivresse que produit l'alcool, et les yeux petits, caves, d'un gris de chat, étaient entourés d'un cercle rougeâtre qui achevait de donner au regard l'expression de celui d'une bête fauve.

À la vue de cet affreux personnage, Cerise recula instinctivement, et manifesta, par un cri, l'effroi qu'elle éprouvait.

– Eh ! eh ! la belle mignonne, ricana l'horrible vieille, car c'était bien une femme, vous fais-je peur ? Je ne suis pas jolie et blanche comme vous, c'est vrai ; mais j'ai eu mon temps, malgré ça… et la veuve Fipart avait bien son mérite il y a quelque vingt ans.

Elle se prit à rire d'un rire sauvage qui ressemblait à un grognement d'hyène, et Cerise épouvantée voulut fuir.

– Allons donc ! ma jolie mignonne, dit-elle en saisissant dans sa main rude et calleuse, comme si elle eût été recouverte d'écailles, la main blanche et menue de la fleuriste, est-ce que nous voudrions déjà retourner à Paris… sans même casser une croûte et boire une larme de cassis chez maman Fipart ? Venez donc, mignonne, venez… elle est bonne femme, maman Fipart… vous verrez…

Et, serrant la main de Cerise comme dans un étau, elle la força à la suivre vers la maison.

Cerise tremblait et sentait ses jambes se dérober sous elle.

– Colar ! monsieur Colar !… appela-t-elle avec un sentiment de terreur profonde, au moment où le lieutenant de sir Williams atteignait l'extrémité opposée du jardin.

Mais Colar ne l'entendit pas, ou plutôt il feignit de ne point l'entendre, et il disparut par la petite porte, qu'il referma sur lui aussitôt.

– Venez, la jolie fille, répétait la vieille, entraînant toujours Cerise, j'aurai soin de vous comme d'une perle fine !

Et Cerise se laissa emporter plutôt qu'elle ne marcha, fermant les yeux à demi, tant la hideuse laideur de la veuve Fipart l'épouvantait.

Elle atteignit ainsi la maison. La vieille la fit entrer au rez-de-chaussée, dans une sorte de cuisine où flambait un feu de javelle, et la poussa dans un vieux fauteuil éraillé au coin de la cheminée, en lui disant :

– Asseyez-vous donc et réchauffez-vous, la belle mignonne, vous êtes toute transie, et votre petite robe est mouillée.

Cerise continuait à trembler de tous ses membres.

– Voulez-vous boire quelque chose, mon ange ? poursuivit la vieille d'un ton toujours railleur, mais caressant. Quand on a froid, voyez-vous, une goutte vous remet très proprement.

– Merci… madame… balbutia Cerise sans lever les yeux, je n'ai plus soif…

– Je vas vous donner une croûte, toujours, continua la veuve Fipart, – c'était bien son nom, – d'une voix de plus en plus mielleuse, mais où perçait une sourde cruauté.

Cerise refusa encore d'un geste.

– Allons, ma petite, poursuivit la vieille, puisque vous n'avez ni faim ni soif, venez au moins pour que je vous montre votre logis.

– Mon logis ! fit Cerise, qui tressaillit soudain ; je vais donc rester ici ?

– Oui, ma bonne petite.

– Mais je ne veux pas ! s'écria la pauvre enfant avec un subit désespoir, je veux retourner à Paris.

– Ouais ! ricana la vieille, Paris est loin, la mignonne, et vous laisseriez vos jolis pieds en chemin.

– Non, non, dit Cerise, j'aurai bien la force de retourner ; si je suis trop lasse, je me reposerai.

– Pauvre enfant ! soupira la veuve Fipart avec une feinte compassion, à laquelle la jeune fille se laissa prendre.

– Oh ! oui, poursuivit Cerise, j'aurai bien la force de m'en aller, je veux joindre Léon.

– Léon ? Tiens, est-ce que c'est votre amoureux, la mignonne ?

– Vous ne le connaissez donc pas ? fit Cerise étonnée.

– Moi ?… Jamais. C'est-il un beau petit monsieur, bien riche ?

Le rouge de l’indignation monta au front de Cerise.

– Ah ! dit-elle, pour qui me prenez-vous ?

– Dame ! répondit naïvement la veuve Fipart, pour une jolie fille qui doit faire bien des caprices…

– Madame ! s’écria Cerise indignée.

Et puis un doute terrible traversa son esprit :

– Mais, dit-elle, si vous ne le connaissez pas, vous ne savez donc rien ?

– Moi ? fit la vieille, que voulez-vous que je sache ?

– Comment, Colar ne vous a pas dit qu’il m’amenait ici parce que Léon, mon fiancé, mon mari bientôt, courait un grand danger ?

La veuve Fipart se mit à rire.

– Vraiment ! dit-elle, Colar vous a dit cela ?

– Oui, madame.

– Et vous l’avez cru ?

– Cela n’est donc point vrai ? murmura Cerise éperdue.

La vieille continuait à rire.

– Ce Colar, disait-elle, est un gaillard bien drôle… oh ! bien drôle, ma foi !

– Madame ! madame ! supplia Cerise, au nom de Dieu, dites-moi ce que vous savez, pourquoi je suis ici, ce qu’on veut faire de moi.

– Eh bien ! je vais vous le dire, ma petite, répondit la vieille avec cette horrible douceur hypocrite qui glaçait le sang de la jeune fille ; vous avez donné dans l’œil d’un monsieur très comme il faut, bien honnête et bien riche, et qui… vous comprenez ?

– Ah ! s’écria Cerise, ce n’est pas vrai, madame, ce n’est pas vrai… ou plutôt vous avez raison… Oui, un vieillard, un monstre ; mais on est venu à mon secours ; un jeune homme m’a délivrée ; il m’a confiée à Colar…

– Eh bien, dit la veuve Fipart avec son rire de bête fauve, le jeune a enfoncé le vieux, voilà tout ! Le monsieur dont je parle, c’est celui qui vous a confiée à Colar, la mignonne ; vous êtes ici chez lui !

Cerise poussa un grand cri et tomba évanouie sur le plancher de la salle basse.

XX

LE JUGE D’INSTRUCTION

Abandonnons pour un moment Cerise pour revenir à Fernand Rocher, que nous avons laissé au moment où les agents du commissaire de police l’entraînaient hors de la chambre de Baccarat. Tant d’événements étranges s’étaient succédé depuis vingt-quatre heures pour le malheureux jeune homme qu’il se demanda un moment s’il n’était pas le jouet de quelque horrible cauchemar ; puis, et tandis qu’il passait au milieu des domestiques de la courtisane, accourus au bruit et étonnés de cette arrestation, il fut bien forcé de s’avouer qu’il ne rêvait pas, qu’il était, au contraire, très éveillé, et que rien n’était plus réel que ce qui lui advenait avec la rapidité d’un coup de foudre.

Un instant, dominé par le sentiment de son innocence, il voulut se débattre et lutter avec les agents ; mais ils étaient trois, trois hommes robustes et déterminés, et ils s’en rendirent maîtres en un tour de main.

– Monsieur, lui dit alors le commissaire d’un ton sévère et cependant plein de courtoisie, votre résistance est complètement inutile et ne ferait qu’aggraver votre position, en la compliquant d’un acte de rébellion à la loi. Croyez-moi, suivez-moi de bonne grâce. S’il est vrai, ce que je souhaite de tout mon cœur, que vous soyez innocent, la justice, qui est aussi impartiale que clairvoyante, aura bientôt retrouvé le coupable, et vous serez rendu à la liberté.

Comme tous les gens nerveux et surexcités, qui sont bientôt en proie à une sorte de prostration morale lorsque leurs forces physiques commencent à s’épuiser, Fernand Rocher se laissa conduire jusqu’au fiacre qui attendait à la grille du petit hôtel, et y monta sans prolonger sa résistance plus longtemps.

Le commissaire s’y assit auprès de lui ; deux des agents prirent place sur la banquette de devant, et le troisième monta sur le siège, à côté du cocher.

– Au Dépôt ! ordonna le commissaire.

Ordinairement, et quand il s’agit d’un voleur vulgaire, le magistrat qu’on nomme un commissaire de police ne se dérange point et fait opérer simplement l’arrestation par un de ses agents ; mais, ici, il s’agissait d’un vol considérable, d’un cas exceptionnel, qui était si grave, qu’on avait dérogé aux usages, et que le commissaire de police poussait la rigueur jusqu’à escorter lui-même son prisonnier à la Préfecture de police, où il allait avoir à subir un premier interrogatoire devant un juge d’instruction.

Pendant quelques minutes, Fernand fut sans forces, sans voix, sans regard et comme abîmé en lui-même ; pour un homme d’honneur qui, jusque-là, a joui de la considération universelle, une accusation de vol est plus terrible peut-être que l’aspect d’un échafaud

tout dressé ; et le malheureux jeune homme se prit à récapituler avec épouvante les événements accomplis. C'était d'abord cette terrible lettre d'Hermine, sa fiancée de la veille, d'Hermine qu'il aimait, lettre dédaigneuse et glacée comme le mépris qui tue.

Puis ces clefs de la caisse de M. de Beaupréau qu'il avait emportées dans son trouble, en courant rue Saint-Louis, et qui allaient être pour tous la plus accablante des preuves.

Enfin, cette nuit d'ivresse, de folie, de vertige, passée dans les bras de cette femme inconnue la veille, et qui l'avait emporté chez elle, il ne savait comment. Et cette dernière pensée fut peut-être plus accablante, plus terrible, plus épouvantable que l'accusation qui pesait sur lui ; car il appartenait maintenant, lui, le fiancé d'Hermine, à une femme qui se nommait la Baccarat ; il avait été arrêté chez elle, et l'instruction allait révéler et porter à la connaissance d'Hermine, qu'il aimait toujours ardemment, ce fait monstrueux.

Fernand vit alors un abîme entr'ouvert entre mademoiselle de Beaupréau et lui ; abîme béant, impossible à combler, même avec la preuve de son innocence.

Et alors, pareil à un corps sans âme, à un homme privé de raison et qui n'a plus même la conscience de sa situation, il ne songea plus à se défendre ni à échapper à ses gardiens, et, comme le patient qu'on mène au supplice et qui voit déjà s'entr'ouvrir devant lui le gouffre incommensurable de l'éternité, il se laissa conduire à la Préfecture de police, traversa, les yeux baissés et chancelant, les voûtes sombres de la Conciergerie, écouta, sans l'entendre, le procès-verbal de son écrou, et ne retrouva quelque présence d'esprit que lorsque la porte du cachot destiné aux prisonniers mis au secret se fut refermée sur lui.

L'horreur d'une prison est telle, pour un homme qui a toujours vécu au soleil des lois, au grand air de la liberté, qu'elle parvient à dominer les plus sombres prostrations.

En songeant à Hermine trahie, à Hermine qui le mépriserait, Fernand avait momentanément oublié l'accusation de vol qui pesait sur lui ; mais lorsqu'il se trouva seul, seul et enfermé dans la cellule destinée aux criminels, l'instinct de la réhabilitation et de la liberté reprit violemment le dessus et lui rendit l'usage de ses facultés mentales.

Il essaya alors de se souvenir de ce qui s'était passé tandis qu'il avait eu en sa possession les clefs de la caisse, et chercha à sonder cet horrible mystère, en s'abandonnant à toutes les conjectures, à tous les calculs de probabilité.

Et puis, comme le plaideur qui pèse en lui-même les chances mauvaises de son procès, il devint pour lui-même un juge d'instruction des plus sévères, et calcula toutes les charges qui pourraient peser sur lui.

Il était bien vrai qu'il avait eu les clefs de la caisse ; il les avait emportées, quittant précipitamment son poste ; il était sorti tête nue, en courant, comme un homme troublé, et au lieu de revenir, de rapporter ces clefs, il les avait gardées et les possédait encore au moment où on l'avait arrêté et fouillé. Enfin, on l'avait trouvé, à près de vingt-quatre heures de distance, chez une de ces femmes qui font métier de ruiner les fils de famille, et il serait évident pour tous qu'un coupable amour, un aveugle désir de satisfaire les caprices coûteux d'une courtisane avaient pu le pousser à commettre un vol.

En réfléchissant à tout cela, Fernand sentait ses cheveux se hérisser et une sueur glacée mouiller ses tempes.

Comment sonder cet épouvantable mystère ?

Enfin, si le vol avait eu lieu, qui donc avait pu le commettre ? Qui accuser, qui soupçonner ?

– Je deviens fou ! murmurait le pauvre jeune homme, et je n'ai plus qu'à mourir pour éviter le bagne… Mon Dieu ! mon Dieu ! quel crime ai-je donc commis, que vous me châtiez ainsi ?

Et Fernand, comme l'enfant en péril qui appelle sa mère à son aide, Fernand jetait autour de lui un regard désolé et cherchait un protecteur.

Fernand était orphelin ; son tuteur était mort. Un seul homme aurait pu le protéger et s'efforcer de faire triompher son innocence, c'était M. de Beaupréau. Mais évidemment celui-là, plus que tout autre, devait le croire coupable, et il deviendrait son accusateur le plus acharné !

Comme il était en proie à ces épouvantables perplexités, on vint le chercher pour le conduire devant le juge d'instruction, magistrat terrible, dont le nom seul fait tressaillir les plus hardis, et dont les questions insidieuses et pressantes, les détours patients et habiles triomphent des accusés le plus déterminés à se taire et les forcent à se livrer.

Fernand suivit le gendarme chargé de le conduire à travers un corridor sombre, gravit avec lui un escalier en coquille qui menait à un étage supérieur du palais de justice et pénétra dans le cabinet du juge d'instruction.

Ce magistrat était un homme de trente-cinq à quarante ans, d'un visage froid et sévère, le front déjà un peu dégarni par le travail, et qui portait à sa boutonnière la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Lorsque Fernand entra, il était debout, adossé à la cheminée, et les mains croisées derrière le dos.

Le cabinet du juge d'instruction n'avait point cet aspect lugubre qu'un pareil nom semblait annoncer : c'était une grande pièce étendue d'un papier vert à raies, garni d'un vaste bureau, de fauteuils d'acajou recouverts en cuir également vert, et d'une table auprès de laquelle un petit homme gros et portant des conserves était assis, une plume derrière l'oreille, des manches de lustrine noire lui montant jusqu'au coude, et vêtu d'une redingote râpée.

Cette salle ressemblait à un bureau du ministère où Fernand travaillait la veille encore, et on s'y fût cru bien loin de ces voûtes sombres et de ces noirs corridors de la Conciergerie que le prisonnier venait de parcourir.

En second lieu, le magistrat était en habit de ville, lequel imposera toujours moins que la terrible toge du juge, et, malgré la sévérité de sa figure longue et pâle, il inspira tout de suite à Fernand cette sorte de confiance respectueuse qu'inspirera toujours un homme qui semble avoir chassé les passions personnelles loin de lui pour devenir la loi incarnée.

Le juge renvoya le gendarme, qui sortit et se tint dans l'antichambre. La physionomie pâle, bouleversée, mais ouverte et loyale de Fernand, sa jeunesse, la position qu'il occupait naguère, étaient pour le magistrat tout autant de garanties de tranquillité de la part de son prisonnier, et il lui indiqua un siège par un geste plein de bonté.

Le cœur du jeune homme battait à outrance, la sueur perlait à son front, et cependant un peu d'assurance lui revint, et il vit dans cet homme qui allait l'interroger bien moins un juge prévenu qu'un homme qui peut-être croirait à son innocence.

– Asseyez-vous, monsieur, dit le magistrat d'une voix calme et où perçait cependant une sorte de compassion pour ce jeune homme honorable jusque-là, et qui venait prendre place à la barre des criminels.

Fernand obéit et parut attendre que le juge lui adressât de nouveau la parole.

Celui-ci quitta la cheminée et s'assit devant son bureau, tandis que le petit homme gras, qui n'était autre qu'un greffier, s'apprêtait à écrire minutieusement chaque parole qui sortirait de la bouche de l'accusé.

– Vous vous nommez Fernand Rocher, reprit le juge d'instruction en consultant un dossier; vous êtes né à Paris en 182…?

– Oui, monsieur, répondit Fernand avec calme.

– Voici, poursuivit le magistrat, les faits qui sont à votre charge, et rendent votre position excessivement grave: hier, à dix heures du matin, votre chef, obligé de s'absenter, vous a installé dans son bureau et vous a confié les clefs de sa caisse. Cette caisse, vérifiée la veille par le caissier général du ministère, renfermait une somme de trois mille francs en or et différentes espèces, et une autre somme de trente mille francs en billets de banque.

– J'ignorais cela, monsieur, dit Fernand, et n'ai point ouvert la caisse.

– Cependant, les clefs ont été en votre possession?

– Oui, monsieur.

– On les a même retrouvées sur vous en vous fouillant.

– C'est encore vrai, monsieur.

– Êtes-vous demeuré seul après le départ de votre chef de bureau?

– Oui, fit Fernand d'un signe.

– Un homme, qu'il a été impossible de retrouver, s'est présenté un peu après, et un huissier l'a introduit auprès de vous? Quel est cet homme?

– Un commissionnaire, j'imagine.

– Le connaissiez-vous?

– Je le voyais pour la première fois.

Le juge regarda Fernand avec sévérité.

– Prenez garde, dit-il, et ne cherchez point à égarer la justice. Cet homme ne serait-il point votre complice?

– Monsieur, répondit Fernand avec émotion, mais d'une voix où perçait un profond accent de vérité, je vous jure que je ne puis avoir de complice, car je suis innocent du crime dont on m'accuse.

– Cependant, quel était cet homme? Que désirait-il de vous?

– Il m’apportait une lettre.

– De qui venait cette lettre ?

Fernand tressaillit et baissa les yeux.

– Monsieur… balbutia-t-il, dût mon innocence en souffrir, je ne puis compromettre un nom honorable… le nom d’une femme.

– Je m’attendais à cette réponse, dit le juge, et c’est même là, je le vois, un de vos moyens de défense, sur lequel m’a éclairé la déposition de votre chef de bureau. Vous deviez épouser mademoiselle de Beaupréau…

– Monsieur… monsieur… supplia Fernand.

– Mais, reprit le juge, vous aviez une maîtresse…

– Une maîtresse ! s’écria Fernand avec indignation.

– Cette maîtresse, qu’on nomme la Baccarat dans le monde galant, est une de ces femmes dont les faveurs s’achètent au poids de l’or ; il est présumable que, pour satisfaire cette ruineuse exigence…

– Monsieur, interrompit vivement l’accusé, hier encore je ne connaissais point cette fille…

– Cependant, vous avez été arrêté chez elle ?

– C’est vrai… Mais, à cette heure encore, j’ignore comment j’ai pu m’y trouver…

– Monsieur, dit le juge avec bonté, songez que des aveux valent toujours mieux que des dénégations obstinées et qui sont détruites par l’évidence. Vous aggravez votre position.

– Monsieur, répondit Fernand avec un accent de vérité si profond que la conviction du juge en fut ébranlée, un horrible mystère enveloppe cette affaire, mais je vous jure que je suis innocent.

– Je le désire, reprit le juge ému ; mais comment concilier à la fois le vol, votre brusque sortie, votre disparition pendant vingt-quatre heures, et enfin votre arrestation chez une femme bien connue par ses prodigalités ; comment concilier tout cela avec votre innocence ?

Fernand leva les yeux au ciel.

– Dieu est grand, dit-il, et il me juge à cette heure. Monsieur, je suis innocent.

– Vous allez être conduit chez vous par deux agents et un officier de paix, continua le juge d’instruction, et de là rue Moncey, chez votre maîtresse. Une perquisition sera opérée sous vos yeux chez elle et chez vous ; si le portefeuille ne s’y retrouve pas, ce sera pour vous une circonstance à décharge.

– Allons, monsieur, allons, s’écria le jeune homme, je suis innocent !

Le juge d’instruction sonna, un homme vêtu de noir se présenta. C’était l’officier de paix.

– Suivez monsieur, dit le juge à Fernand avec bonté. Nous allons déployer le moins de cérémonial possible en toute cette triste affaire et éviter le scandale.

Fernand salua le juge et sortit la tête haute, fort de son innocence.

Dans l'antichambre, deux agents en habit de ville se placèrent à ses côtés :

– Monsieur, lui dit l'officier de paix d'un ton poli, ordinairement les accusés sont conduits dans une voiture des prisons et par des agents en uniforme, mais M. le juge d'instruction a eu égard à votre situation antérieure, et j'espère que vous me suivrez sans résistance.

– Je vous le jure, monsieur. Je ne suis pas homme à chercher à vous fuir avant d'avoir victorieusement prouvé mon innocence.

L'officier de paix conduisit son prisonnier à la porte de la Conciergerie, où attendait un cabriolet de régie.

Le jeune homme y monta, et l'un des agents dit au cocher :

– Rue des Marais, n° 2.

La maison que Fernand habitait n'avait que de petits locataires, employés pour la plupart, et ne demeurant point chez eux pendant la journée. La concierge était une vieille femme peu intelligente et ne s'occupant que très médiocrement de ses locataires.

L'arrivée de Fernand en compagnie de trois inconnus, dont le costume ne trahissait pas suffisamment la profession, ne produisit donc aucune sensation dans la maison, et le jeune homme put gagner son cinquième étage sans attirer l'attention de personne.

Le modeste logis qu'il occupait se composait de deux pièces, un petit salon, une chambre à coucher, le tout meublé en noyer, et l'inspection en était des plus faciles.

Les agents se livrèrent à une perquisition minutieuse, fouillèrent le secrétaire, la commode, l'unique placard, sondèrent le lit, les sièges, et ne trouvèrent rien. Fernand était calme, et, quand ce fut fini, il dit à l'officier de paix, avec un sourire :

– Vous le voyez, monsieur, le portefeuille que vous cherchez n'est point ici.

– Allons rue Moncey, dit l'officier de paix. Mais je ne vous cacherai pas que si là, comme ici, nos recherches sont infructueuses, cela n'améliorera pas beaucoup votre position ; car on a négligé de lancer un mandat d'amener contre la Baccarat, qu'on aurait dû arrêter avec vous, et il se peut fort bien qu'elle ait fait disparaître le portefeuille depuis ce matin.

Fernand hocha la tête négativement :

– Elle ne l'a jamais eu en sa possession, dit-il.

On fit remonter l'accusé en voiture, et il fut conduit rue Moncey.

Baccarat venait de quitter l'hôtel avec Fanny, et, à cette heure, le faux médecin la faisait entrer dans la maison de santé, d'où elle ne devait pas sortir.

Le domestique de Baccarat se composait d'un cocher, d'une cuisinière, d'une femme de chambre, d'un groom et d'un jardinier. Sa mère, comparse qui n'a que faire dans notre

histoire, tenait la maison. Au moment où l'officier de paix se présenta, la mère était absente depuis une heure ; elle était allée au marché avec la cuisinière, ne sachant rien de ce qui s'était passé dans la chambre de Baccarat.

Le cocher conduisait sa maîtresse à la maison d'aliénés ; Fanny, la femme de chambre, l'accompagnait.

Il n'y avait donc à l'hôtel que le jardinier et le groom.

À la vue de ces hommes qui parlaient au nom de la loi, le jardinier, garçon assez niais que Williams avait jugé inutile d'acheter, témoigna une profonde terreur et protesta de l'honnêteté de sa maîtresse ; mais le groom, jeune drôle intelligent et dont la leçon était faite, conduisit l'officier de paix tout droit à la chambre de Baccarat, qui était encore dans le même désordre qu'à l'heure de son départ.

– Commençons par ici, dit l'un des agents qui se mit à fouiller les meubles, dont les clefs traînaient après les serrures.

Les jolis bahuts de Boule, les armoires, les placards, les cabinets de toilette, furent visités successivement avec soin.

– Tiens ? dit tout à coup un des agents, voici un paletot d'homme.

Fernand, la veille, avait un pardessus, lorsqu'il était tombé évanoui sur le trottoir de la rue Saint-Louis. Ce pardessus lui avait été retiré chez Baccarat.

Le lendemain, c'est-à-dire le matin de ce jour, la vue du commissaire de police lui ordonnant de s'habiller et de le suivre l'avait tellement ému qu'il avait simplement mis sa redingote et oublié son paletot.

– Ce vêtement est à moi, dit-il, au moment où l'agent l'apercevait jeté négligemment sur un fauteuil et le désignait du doigt.

L'agent le prit et dit :

– Il est lourd… et je sens quelque chose de volumineux dans la poche de côté.

– Je ne crois pas, dit Fernand avec calme ; à moins que ce ne soit une clef.

La main de l'homme de police disparut dans les profondeurs de la poche de côté, celle qui, le vêtement boutonné, se trouve sur la poitrine, et elle en ressortit, tenant un gros portefeuille en maroquin vert.

À cette vue, Fernand pâlit et jeta un cri. L'agent tendit le portefeuille à l'officier de paix, qui l'ouvrit, et soudain une liasse de billets de banque tomba sur le tapis de la chambre.

– Ah ! par exemple, dit-il, l'accusé ne niera pas plus longtemps, j'imagine…

Fernand ne répondit pas ; il venait de s'évanouir !

L'infernal génie de sir Williams triomphait, et l'innocence de sa victime était désormais impossible à prouver.

XXI

ALERTE

Tandis que le génie infernal de sir Williams enveloppait un à un tous les personnages de cette histoire qui pouvaient entraver ses projets et l'empêcher d'atteindre à son but ténébreux ; que Fernand, accusé de vol, était arrêté et mis en prison, Baccarat enfermée comme folle, Cerise confiée à la garde de la hideuse vieille qu'on nommait la veuve Fipart, et qu'enfin se trouvaient tout d'un coup et mystérieusement séparés les uns des autres tous ceux qui pouvaient mettre Armand de Kergaz sur la trace de Thérèse et de sa fille, celui-ci s'occupait cependant avec une courageuse activité de retrouver celle ou celui à qui devait échoir l'immense fortune de feu le baron Kermor de Kermarouet, dont il était le dépositaire.

Aidé du fidèle et vieux Bastien, servi par une police secrète largement payée, Armand n'était cependant encore parvenu à aucun résultat à l'époque où nous l'avons vu suivre, à Belleville, les deux acolytes de maître Colar, intervenir assez à temps pour éviter à Léon Rolland une mauvaise querelle, et, après avoir accepté la cordiale invitation de l'ouvrier, offrir son bras à mademoiselle Jeanne de Balder et la reconduire rue Meslay.

Il est de mystérieuses attractions que l'esprit ni le cœur humain n'expliqueront jamais, et qui cependant agissent avec une rapidité merveilleuse et qui tient presque du prodige.

En entrant dans la salle du restaurant où s'étaient installés Léon Rolland et les trois femmes, M. de Kergaz avait jeté aux deux jeunes filles ce regard distrait et bienveillant que l'homme occupé de vastes intérêts accorde à peine à la beauté et à la jeunesse ; puis, tout à coup, obéissant à une de ces attractions étranges, il s'était pris à considérer ce pâle et noble visage de l'orpheline, où de récentes douleurs avaient laissé leur trace : il avait tressailli à la vue de ces vêtements noirs, indiquant un deuil non achevé encore, et cette jeune fille aux mains délicates, à la taille aristocratique, dont toute la personne avait un cachet de distinction peu commune, lui avait paru singulièrement dépaysée en ce lieu et avec cet ouvrier et ces deux autres femmes, dont l'une avait la tournure et la mise d'une paysanne, l'autre la beauté rieuse et les manières gracieuses et coquettes de la grisette parisienne.

À ses yeux, Cerise résumait la fille de Paris, poussée tout d'une venue en plein air ; Jeanne, la fleur délicate et fine, éclose dans la chaude atmosphère d'une serre.

Cerise était jolie et gaie comme le bonheur ; Jeanne était belle et triste comme la plus noble des infortunes.

Au premier coup d'œil, on devinait que le malheur seul avait pu rapprocher mademoiselle de Balder et la jeune fleuriste et établir entre elles une sorte d'intimité.

Armand comprit, devina tout cela ; et irrésistiblement entraîné vers Jeanne, obéissant à une de ces attractions dont nous parlions tout à l'heure, il accepta l'invitation de Léon Rolland. De son côté, la jeune fille crut voir chez M. de Kergaz, malgré son costume qui était celui d'un ouvrier, mieux qu'un homme du peuple, et lorsqu'il lui offrit son bras, elle l'accepta sans hésitation.

D'ailleurs, avec cette finesse d'observation que possède toute femme, Jeanne avait remarqué en un clin d'œil la blancheur de ses mains, la finesse de son linge, et cette taille svelte et droite qui n'accusait aucune profession manuelle.

En quittant les *Vendanges de Bourgogne*, et passant, à leur insu, devant la maison où Colar et ses complices étaient en observation, Armand offrit donc son bras à mademoiselle de Balder, tandis que Léon Rolland donnait le sien à sa mère, auprès de laquelle marchait Cerise.

Ils descendirent ainsi le faubourg du Temple, et là, Léon Rolland s'arrêta devant la porte de Cerise.

– Chère petite mère, dit la fleuriste à la paysanne, vous ne voulez pas monter un peu ?

– Oh ! certainement oui ! répondit Léon avec empressement.

– Ma bonne Cerise, dit Jeanne, il est tard, je suis un peu souffrante, permettez-moi de vous quitter.

Léon tendit la main à M. de Kergaz, qu'il persistait à prendre pour un ouvrier.

– Adieu, camarade, lui dit-il ; au revoir, plutôt, car nous nous reverrons, n'est-ce pas ?

– Certainement, répondit Armand.

– Je m'appelle Léon Rolland, poursuivit l'ouvrier, je demeure rue Bourbon-Villeneuve, et je travaille rue Chapon, chez M. Gros, ébéniste.

– Très bien, je m'en souviendrai… Moi, dit Armand, j'habite rue Culture-Sainte-Catherine, chez M. le comte de Kergaz. Si jamais vous avez besoin de moi, venez me voir et demandez à parler à M. Bastien.

– J'irai, dit Léon, qui s'imagina que Bastien était le nom d'Armand, et que ce dernier occupait quelque poste de confiance auprès du noble personnage qu'il venait de désigner.

Les deux jeunes filles s'embrassèrent, tandis que l'ébéniste pressait la main d'Armand, et l'on se sépara à la porte de Cerise.

– Où dois-je vous conduire, mademoiselle ! dit alors Armand à Jeanne d'un ton respectueux et légèrement ému.

– Rue Meslay, répondit-elle.

Ils se remirent en marche et traversèrent le boulevard à petits pas.

On eût dit que les deux jeunes gens inconnus l'un à l'autre il y avait une heure, et qui avaient à peine échangé quelques mots, appréhendaient déjà l'instant de leur séparation.

– Connaissez-vous beaucoup mademoiselle Cerise ? demanda Armand avec une sorte d'hésitation, et comme s'il eût craint d'être indiscret.

– Je me suis liée avec elle dans la maison qu'elle habitait du vivant de son père, et où je demeurais alors moi-même avec ma mère, répondit Jeanne en soupirant.

– Cependant, fit observer Armand, il me semble… pardonnez-moi, mademoiselle… il me semble que votre éducation…

Jeanne soupira.

– C'est vrai, monsieur, dit-elle, mais Cerise est un excellent cœur, une bonne et charmante créature… et puis, il est des circonstances, des malheurs qui rapprochent…

Et Jeanne soupira si profondément que M. de Kergaz acheva de deviner la situation précaire où la belle jeune fille était tombée.

– Seriez-vous orpheline ? demanda-t-il d'un ton si triste, si respectueux, que Jeanne en tressaillit profondément.

– Hélas ! répondit-elle, ma mère est morte il y a quelques mois…

– Et monsieur votre père ?

– Mort aussi, tué sur le champ de bataille, répondit-elle avec un nouveau soupir et d'une voix dominée par l'émotion.

– Chère demoiselle ! murmura Armand.

Un instant de silence accompagna ces quelques mots ; on eût dit que les deux jeunes gens, absorbés par les mêmes pensées, se recueillaient en eux-mêmes.

Ils arrivèrent ainsi rue Meslay, à la porte de Jeanne.

– Adieu ! monsieur, dit-elle en lui tendant la main, je vous remercie bien. Je vous remercie surtout du service que vous nous avez rendu.

Armand prit la main de la jeune fille et la porta respectueusement à ses lèvres. Puis il la salua silencieusement et comme s'il n'eût osé ajouter un mot.

Et M. le comte de Kergaz s'était éloigné, puis il avait longé la rue du Temple, traversé le marché de ce nom, et gagné à travers le Marais la rue Culture-Sainte-Catherine, où il était rentré chez lui, préoccupé et tout pensif.

– C'est étrange ! murmura-t-il ce soir-là en se mettant au lit, serais-je encore jeune, y aurait-il encore au fond de mon cœur une fibre qui n'eût point *vibré* ?

Le lendemain, M. de Kergaz, après une nuit agitée et presque sans sommeil, appela Bastien au chevet de son lit.

– Mon vieil ami, lui dit-il, tu vas mettre ta redingote bleue, qui rappelle si bien en toi le militaire en retraite, et tu iras rue Meslay, n° 11, voir s'il n'y a pas un logement à louer.

– Très bien, dit Bastien, qui exécutait ponctuellement les ordres d'Armand, et ne les discutait point.

– S'il n'y en a pas, continua M. de Kergaz, tu glisseras dix louis dans la main du concierge pour qu'il engage un de ses locataires à déménager dans les vingt-quatre heures : on trouve toujours un locataire disposé à cela, si son terme est payé.

– Oui, dit Bastien d’un signe de tête.

– Ce logement trouvé, tu y feras transporter quelques meubles, et tu t’y installeras sous ton nom de Bastien, officier retraité.

– Très bien ! Après ?

– Cette maison est habitée par une fille qu’on appelle Jeanne, et qui m’intéresse. Tu prendras tout d’abord des renseignements sur elle. Si, ce dont je suis persuadé, c’est une jeune personne de bonne famille tombée dans le malheur et demeurée honnête et pure, tu t’arrangeras de façon à te lier avec elle. Ton âge te le permet. Va, et dans tous les cas, reviens au plus vite me dire ce que tu auras fait.

Après avoir donné ces instructions à Bastien, Armand se leva, ouvrit un grand livre, sorte de volumineux registre couvert de caractères mystérieux et hiéroglyphiques, et il y écrivit ces deux noms :

Léon Rolland, rue Bourbon-Villeneuve.

Cerise, faubourg du Temple.

Puis, sur le verso de la page, il ajouta cette note :

Rechercher dans quel but ce saltimbanque appelé Nicolo et cet homme qu’on nomme le serrurier ont cherché querelle à Léon Rolland.

Cela fait, M. de Kergaz voulut s’asseoir devant son bureau et ouvrir sa correspondance quotidienne ; mais une rêverie inexplicable s’empara de lui ; il se renversa en arrière sur le dos de son fauteuil, et se prit à songer à Jeanne, la pâle et triste jeune fille à peine entrevue.

Deux heures s’écoulèrent, et il rêvait encore, lorsque Bastien reparut.

– Eh bien ? demanda le comte avec vivacité.

– Le hasard a de merveilleuses combinaisons, répondit Bastien. La jeune fille à laquelle vous vous intéressez, mon cher maître, demeure au quatrième étage sur le devant. Précisément sur le même carré, il y a un appartement vacant, et où l’on peut emménager sur-le-champ. Il est de 600 francs. J’ai payé un terme d’avance.

– Parfait, dit Armand.

– J’ai fait jaser le concierge, poursuivit Bastien. Cette jeune fille est nouvellement emménagée ; elle se nomme mademoiselle Jeanne de Balder, et elle paraît avoir reçu une très bonne éducation.

« Elle habite avec une vieille servante, qui lui paraît très dévouée, un appartement de 300 francs, et jamais on ne voit venir personne chez elle.

« Depuis deux jours, m’a dit le concierge, on voit de la lumière chez elle fort avant dans la nuit, et tout laisse supposer qu’elle travaille à quelque ouvrage de femme, comme en font en cachette bien des jeunes filles qui ne sont pas riches, et qui cependant veulent sauver un reste de dignité.

– Est-ce tout ? demanda M. de Kergaz avec émotion.

– Non, dit Bastien. Mademoiselle de Balder demeurait auparavant rue Chapon, et c'est là que le concierge est allé aux renseignements lorsqu'elle a voulu louer dans la maison de la rue Meslay.

« Il a appris là, m'a-t-il dit, que mademoiselle de Balder venait de perdre sa mère, veuve d'un colonel tué en Afrique, que cette mort avait privé la jeune fille d'une grande partie des faibles ressources qu'elle avait, et que ce nouvel amoindrissement de fortune était la seule cause qui la forçât à déménager et à prendre un appartement plus petit. Du reste, mademoiselle Jeanne jouissait de l'estime et du respect de tous ceux qui la connaissaient, avait ajouté le concierge, et depuis quelques jours qu'elle habitait rue Meslay, sa tristesse digne, sa réserve pleine de distinction et de politesse, et sa conduite exemplaire lui avaient attiré toutes les sympathies. »

À mesure que Bastien parlait, le cœur de M. de Kergaz se prenait à battre d'une émotion inconnue, et une sorte de joie secrète se traduisait lentement sur son visage.

Bastien avait appris à peu près tous les détails que nous connaissons déjà sur la modeste et noble existence de la jeune fille, et chacun d'eux ajoutait à la généreuse émotion d'Armand. L'un, surtout, le toucha jusqu'aux larmes.

– Il paraît, disait Bastien, que mademoiselle de Balder avait un piano. Le concierge l'a vu dans son ancien logement, lorsqu'il est allé s'assurer qu'elle avait assez de meubles pour répondre de son nouveau loyer ; mais le piano n'est point rentré rue Meslay. Sans doute, la jeune fille a été contrainte de s'en défaire.

– Bastien, dit vivement Armand, un vieux brave comme toi n'est pas musicien, n'est-ce pas ?

– Ma foi, non, mon cher maître, et le seul instrument auquel j'ai jamais touché est une clarinette de cinq pieds, c'est-à-dire un fusil de munition.

– Eh bien ! tu te trompes, mon bon Bastien, tu dois être musicien. Tu auras un piano.

Bastien fit un geste d'étonnement.

– Tu vas courir chez Erard, continua M. de Kergaz, et tu lui demanderas un piano de forme un peu ancienne déjà, quelque chose comme sept ou huit ans de date.

– Je crois comprendre, murmura le vieux soldat, qui eut une larme dans les yeux, et vous êtes noble et bon, mon cher maître ; seulement, comment le faire accepter, ce piano ? Elle doit être fière, cette pauvre demoiselle… Une fille de colonel ! vous pensez…

– Ce n'est point cela, dit Armand, et tu n'as compris qu'à moitié. Ce piano que tu vas acheter, tu le garderas ; seulement, tu t'arrangeras de façon à avoir trop de meubles, et tu paraîtras très embarrassé pour les caser…

– Mais, interrompit Bastien, quand on a un piano, il faut avoir l'air de pouvoir s'en servir…

– Ce n'est pas cela encore. Ce piano, vieux de forme, c'est une relique ; il a appartenu à une fille que tu as perdue, ton unique enfant. C'est un léger mensonge, je le sais bien, mon vieil ami, car tu n'as jamais eu d'autre enfant que moi, mais Dieu nous le pardonnera… Or, ce piano que tu ne sauras où loger, qui sait si ta voisine ne voudra point s'en charger

pour quelques jours, jusqu'à ce que tu aies pu faire transporter à la campagne un ou deux meubles inutiles ?

– Ah ! s'écria Bastien, c'est bien trouvé, mon cher maître. Bravo !

– D'abord, ce sera un moyen de faire connaissance avec elle par l'intermédiaire du concierge ; et puis, tu lui diras que l'enfant que tu pleures affectionnait telles ou telles rêveries, et que tu voudrais bien les entendre encore. Comprends-tu toujours ?

– Oui, oui, dit Bastien, et je cours chez Erard.

– Va, dit le comte de Kergaz, qui redevint tout rêveur et murmura : Mon Dieu ! l'aimerais-je ?

Et tandis que Bastien sortait pour exécuter ses ordres, Armand laissa tomber sa tête sur sa poitrine et l'appuya dans ses mains en s'accoudant sur une table.

Une ombre venait de passer devant lui, peut-être une ombre pâle et triste, celle de Marthe, cette femme qu'il avait tant aimée, qu'en vain il avait essayé d'arracher à l'infâme Andréa, et qu'Andréa lui avait reprise.

Et le souvenir de cet unique et fatal amour qui avait si hâtivement mûri son cœur, se présentant tout à coup à son esprit, avait cherché à lutter contre ce sentiment tout nouveau qui commençait à se faire jour ; mais il en est des amours éteintes depuis longtemps par la mort comme de tout ce que le vent du passé emporte : tendres souvenirs ou amers regrets, tout s'efface insensiblement et s'amoindrit et dans cette même âme, longtemps emplie de deuil, et où l'espérance paraissait ne pouvoir désormais plus germer, une affection nouvelle éclot sans bruit et se développe petit à petit auprès de l'affection brisée ; une joie inconnue pousse sous cette douleur dans laquelle on s'est complu longtemps, comme on voit pousser l'herbe verte semée de liserons bleus sur la terre qui recouvre une tombe. La vie succède à la mort, et souvent, comme le phénix de l'antiquité, l'amour renaît de ses cendres.

L'ombre de Marthe s'était donc dressée devant Armand pendant quelques secondes, mais derrière il avait vu poindre ce sourire un peu triste et ce visage pâle et charmant de Jeanne, et alors il lui sembla que la morte s'effaçait comme un songe, comme ces fantômes de brume qui courent sur les monts alpestres au matin, qui s'évanouissent au premier rayon du soleil, et qu'en s'effaçant la trépassée lui disait : « Vous avez souffert pour moi et par moi, Armand, soyez heureux enfin… »

Cependant, le souvenir de Marthe en avait évoqué un autre chez M. de Kergaz : il avait songé à Andréa… à Andréa, le génie du mal incarné, ce frère dénaturé qui avait tué sa mère, à lui, Armand ; cet homme qui lui avait jeté le plus terrible des défis en sortant de cette maison où reposait le cadavre encore tiède du comte Felipone !

Du jour où il avait appris quels liens de sang l'unissaient à Andréa, la haine d'Armand s'était éteinte et avait fait place à un sentiment de compassion douloureuse ; car il savait bien que son cœur était à jamais corrompu, et qu'il avait franchi cet abîme qui séparera éternellement le mal du bien.

En devenant maître tout à coup de cette fortune immense qui, naguère, devait échoir à Andréa, Armand avait failli obéir à un sentiment de générosité en offrant au déshérité de

partager avec lui ; mais un sentiment de terreur subite l'en avait empêché. Que ne ferait point cet homme, né pour le mal et l'aimant comme un artiste aime son art, s'il avait beaucoup d'or à sa disposition ? Andréa ne songerait-il point à mettre à exécution ce programme infernal qu'il avait développé si complaisamment pendant le bal masqué, sous le costume de don Juan, le blasphémateur et l'impie ?

Armand avait donc laissé sortir Andréa, puis, le lendemain, quand les derniers devoirs eurent été rendus au comte Felipone, il le fit chercher dans tout Paris.

Peut-être voulait-il essayer de ramener au bien, en lui ouvrant ses bras, le maudit qui l'avait défié…

Ce fut en vain : Andréa avait disparu.

Pendant plusieurs mois, pendant une année même, les recherches les plus actives de M. de Kergaz pour retrouver son frère furent infructueuses ; on aurait pu croire que, cédant au désespoir de se voir dépouillé, il avait mis fin à ses jours.

Mais Armand n'admit point une semblable hypothèse. Il se souvenait du regard de haine que lui avait jeté Andréa en quittant la maison de son père ; de ce défi que le déshérité portait au spoliateur, et il sentait bien que la lutte n'était point finie, et qu'un homme de la trempe du vicomte vivrait pour se venger, sa vie lui fût-elle devenue odieuse. Il s'attendait donc à le voir reparaître comme un démon acharné, et dans ce Paris immense où il s'était imposé la plus noble tâche, le comte de Kergaz devinait que son adversaire se montrerait quelque jour ardent à la lutte et prêt à tenir son serment, de convertir en champ de bataille cette Babylone nouvelle, où le mal et le bien seront éternellement aux prises. Jusqu'alors, et quelque dangereux que pût être Andréa, Armand avait attendu son ennemi de pied ferme, acceptant d'avance cet étrange combat, fort de cette conviction que le crime finit toujours par succomber ; mais en ce moment, alors que le souvenir de Marthe venait se mêler pour lui au souvenir de Jeanne, le comte Armand de Kergaz, le loyal et le brave, l'homme sans reproche comme il était sans peur tout à l'heure, fut pris d'un frisson d'épouvante.

– Mon Dieu ! murmura-t-il, si j'allais aimer Jeanne, et que cet homme reparût… qu'il devinât mon nouvel amour, que cette jeune fille chaste et pure, et naïve comme l'est toujours la vertu, vînt à trouver un soir sur son chemin ce démon au visage d'ange, ce corrupteur au langage de séraphin, cet impie qui a tué ma mère, qui était la sienne, et séduisit la femme que j'aimais…

Et cette pensée, après avoir fait trembler Armand, souleva en lui un ouragan de colère.

XXII

GERTRUDE

Avant d'aller plus loin, transportons-nous rue Meslay, et pénétrons un moment dans le modeste logis de mademoiselle de Balder.

Une petite antichambre de quelques pieds carrés précédait une salle à manger dont Jeanne avait fait un salon ; à droite, une porte conduisait à la chambre à coucher de la jeune fille ; à gauche était la cuisine, et un cabinet noir où Gertrude faisait son lit.

Rien n'était plus modeste que ce petit appartement : du papier à soixante centimes le rouleau couvrait les murs ; les portes et les croisées étaient peintes en gris, et le parquet était remplacé par un affreux carreau rouge, passé à l'encaustique.

C'était, à vrai dire, un logement d'ouvrier ; mais Jeanne, en y transportant les débris de son mobilier, – mobilier jadis fort beau et qui s'était en allé pièce à pièce, surtout depuis la mort du colonel, – lui avait donné une apparence presque opulente, eu égard à sa petitesse et à la modestie de ses décorations. Un meuble en velours, soigneusement couvert de housses grises, et que Gertrude époussetait minutieusement chaque jour, avait pris place dans la salle à manger, convertie en salon. Un tapis un peu fané de ton et commençant à montrer la corde avait dissimulé les briques rouges ; des rideaux de soie, un peu décolorés il est vrai, garnissaient les croisées.

Au milieu, un guéridon d'acajou, dont la forme un peu lourde rappelait les meubles du premier empire, supportait quelques livres, un album, une boîte de pastilles ; dans un coin, on voyait encore un cahier rempli de musique, mais le piano avait disparu. Jeanne avait été contrainte de le vendre pour payer les dettes qu'elle avait contractées durant la maladie de sa mère, se réservant d'en louer un, un peu plus tard, lorsque Cerise lui aurait procuré de l'ouvrage.

La chambre à coucher de la jeune fille était en damas bleu. Un grand christ en ivoire, relique de famille, était appendu au chevet de son lit, entre une branche de buis bénit et les deux croix de son père, celle de Saint Louis et celle d'officier de la Légion d'honneur.

Tout cela était impuissant à dissimuler une gêne profonde.

Dès le matin, Gertrude, une femme encore robuste malgré ses cinquante ans, ayant conservé l'embonpoint et le visage des campagnards, bien qu'elle fût venue à Paris dès son jeune âge, Gertrude se mettait à la besogne, cirait, frottait, époussetait, préparait l'humble déjeuner de sa chère maîtresse, puis donnait un coup d'œil au linge, qu'elle raccommodait avec le plus grand soin, et, tout cela fini, elle entrait sur la pointe du pied dans la chambre à coucher de Jeanne. Jeanne se levait tard : c'était peut-être la seule habitude qu'elle eût conservée de son ancienne aisance.

Cependant, le lendemain du jour où la jeune fille avait accompagné Cerise à Belleville, et où Armand de Kergaz lui avait offert le bras jusqu'à sa porte, la vieille Gertrude était à peine levée, qu'elle vit apparaître Jeanne déjà habillée, déjà coiffée.

– Jésus Dieu ! s'écria la pauvre servante, qu'avez-vous donc, mademoiselle, que vous vous levez si matin ?

– Je me suis éveillée de bonne heure et je me suis levée, ma bonne Gertrude.

– Comment ! sans feu dans votre chambre ?… Quelle imprudence !

– Bah ! fit Jeanne en souriant, je n'ai pas eu froid…

– Vous étiez déjà enrhumée… Mais pourquoi ne m'avez-vous point appelée… pourquoi ?

– Rassure-toi, dit la jeune fille, je ne suis plus enrhumée : et comme il est toujours temps de renoncer à une mauvaise habitude, je veux désormais me lever de grand matin.

– Vous lever de grand matin, Seigneur !… et pour quoi faire ?

– Ah ! dit Jeanne, ceci est tout un gros secret que je vais te confier, ma bonne Gertrude, surtout si tu me promets de ne pas gronder encore en prenant ta méchante voix.

– Jésus Dieu ! mademoiselle, pouvez-vous parler ainsi ? murmura la vieille servante en prenant dans sa grosse main la main blanche et longue de Jeanne et la portant respectueusement à ses lèvres. Moi, vous gronder !

– Donc, reprit la jeune fille d'un ton caressant, si je te dis quelque chose de bien étrange pour toi, tu ne te fâcheras pas ?

Gertrude enveloppa sa jeune maîtresse de ce regard dévoué et rempli de suaves tendresses que le chien fidèle lève sur son maître.

– Bonne Gertrude, poursuivit Jeanne, sais-tu que tu te donnes bien de la peine depuis longtemps, et que tu travailles toujours comme si tu n'avais que vingt ans ? Notre petit ménage te prend les trois quarts de la journée, et tu travailles encore le soir pour gagner de l'argent.

– Je travaille avec tant de joie ! mademoiselle, murmura la servante qui, en effet, travaillait chaque soir jusqu'à minuit pour gagner soixante-quinze centimes à un ingrat ouvrage de couture. Et puis, voyez-vous, le travail, c'est ma vie, à moi. Je m'ennuierais à ne rien faire.

– C'est ce que je me dis, interrompit la jeune fille d'une voix câline, et moi qui ne travaille pas, ma bonne Gertrude, je m'ennuie très fort.

– Vous n'êtes pas faite pour travailler, mademoiselle ! s'écria la vieille servante avec vivacité. Cela ne se peut pas, cela ne saurait être. D'ailleurs, si vous voulez vous occuper, n'avez-vous pas votre boîte à couleurs, vos livres, votre…

Gertrude s'arrêta tout émue ; elle se souvenait que le piano était vendu.

– Mais, dit Jeanne avec gravité, je suis allée voir hier, tu le sais, la petite Cerise, et elle m'a promis de m'avoir de l'ouvrage.

– Jésus Dieu ! s’écria Gertrude indignée, vous, travailler, mademoiselle ! vous, gagner votre vie tant que je serai là, moi ? Ah ! jamais… jamais !…

– Tu le vois bien, dit Jeanne avec tristesse, tu m’avais promis de ne pas gronder comme à ton ordinaire, et tu ne tiens pas parole.

– C’est vrai, c’est vrai, mademoiselle, murmura Gertrude un peu confuse, mais cependant…

– Ma bonne Gertrude, reprit Jeanne d’un ton caressant, tu ne veux pas empêcher ta chère enfant, comme tu m’appelles, de chercher à se distraire un peu, et le travail sera pour moi une véritable distraction. Je te le jure, je brode très bien, tu le sais ; Cerise me fera avoir de la broderie… Allons ! c’est convenu…

– Mais… voulut objecter Gertrude.

– Non, je n’écoute rien ; si tu grondes encore, je me fâche.

Et Jeanne mit une gentille caresse sur le front de cette vieille servante qui l’aimait comme une mère, et dont l’existence était un poème de dévouement et d’abnégation.

Gertrude courba le front et essuya une larme.

– Mon Dieu ! murmura-t-elle, pourquoi n’envoyez-vous pas à mon cher ange un peu de ce bonheur que vous donnez à tant d’autres !

Puis elle ajouta tout haut :

– Pourquoi vous lever si matin, pourtant, mademoiselle ?

– D’abord pour en prendre l’habitude, ensuite pour aller chez Cerise.

Et Jeanne s’habilla lestement, drapa sa taille svelte dans ces sombres habits de deuil qui la rendaient cependant si belle, et sortit.

Il était environ huit heures.

De la rue Meslay au faubourg du Temple le trajet est court. En dix minutes, Jeanne eut atteint le sixième étage de Cerise. C’était deux jours avant cette soirée funeste où, trompée par la lettre de sa sœur, la pauvre enfant devait tomber aux mains de M. de Beaupréau. Cerise était déjà à l’ouvrage, chantant comme une fauvette, et songeant à son bonheur prochain.

– Déjà ! fit-elle en voyant entrer Jeanne.

– Vous savez bien qu’il a été convenu hier, ma bonne Cerise, répondit mademoiselle de Balder, que nous irions ce matin à ce magasin de broderies.

– Oui, oui, répondit Cerise, et je suis prête. Seulement, je ne veux pas qu’on vous voie, ma chère demoiselle ; vous m’attendrez à quelque distance dans la rue, n’est-ce pas ?

– Mais je ne rougis point du travail, dit Jeanne, le travail est une noble chose.

– N’importe ! j’ai mon idée, répondit Cerise avec la ténacité mutine d’un enfant gâté.

Les deux jeunes filles sortirent, et une heure après, Jeanne rentrait chez elle triomphante avec un petit rouleau de canevas, et se disait :

– Je vais donc enfin travailler et soulager ma vieille Gertrude.

Sur le carré de son quatrième étage, elle trouva le concierge de la maison ouvrant portes et fenêtres dans l'appartement que Bastien venait de louer il y avait quelques minutes à peine.

Le concierge salua avec respect, et lui dit :

– Vous allez avoir un voisin, mademoiselle.

– Ah ! dit Jeanne avec indifférence.

– Un vieux monsieur décoré, qui a l'air d'un officier en retraite, poursuivit le loquace concierge.

Jeanne tressaillit.

– Un officier ? dit-elle en songeant à son père.

– Oui, mademoiselle, et il emménage ce matin même, m'a-t-il dit.

Jeanne rentra chez elle toute rêveuse et ne songea pas davantage au voisin qu'on venait de lui annoncer.

Un autre sentiment la dominait à son insu.

Elle avait bien dit à Gertrude qu'elle ne s'était levée de bonne heure que parce qu'il est toujours temps de renoncer à une mauvaise habitude, mais la vérité était que Jeanne n'avait point dormi de la nuit ; et nous allons tâcher d'expliquer cette insomnie.

Jeanne avait vingt ans, une âme ardente et pleine de foi, et un esprit déjà plein de raison et de maturité. Jeanne avait passé son adolescence auprès de sa mère, son unique affection, l'être qui devait naturellement absorber toutes ses tendresses. Sa mère morte, elle avait reporté une partie de ses affections sur Gertrude, cette servante que son noble cœur plaçait au-dessus de sa condition ; mais alors, et d'abord à son insu, un vide avait commencé à se faire dans le cœur de la jeune fille, ce vide fatal et inévitable qui s'opère à vingt ans dans une âme vierge. Un jour, la pauvre orpheline s'éveilla en songeant qu'elle n'avait plus autour d'elle qu'un seul être qu'elle aimât, un être que la mort lui prendrait bientôt peut-être, qu'alors elle demeurerait seule, isolée au milieu du monde ainsi qu'en un vaste désert, sans qu'une main amie pressât la sienne, sans qu'un autre cœur battît à l'unisson du sien. Et alors encore, Jeanne se prit à songer qu'il y avait peut-être de par le monde un homme loyal et bon, un noble cœur exempt des âpres calculs et des cupidités vulgaires de ce siècle, qui, rencontrant sur sa route une femme chaste et belle, à l'âme aimante et dévouée, pourrait se réjouir de sa pauvreté, et ne lui demander qu'une affection sans bornes en échange de son nom et de sa main. Et Jeanne, à cette pensée, s'était sentie tressaillir, elle avait rêvé cet homme, encore et peut-être toujours inconnu, ce protecteur que lui enverrait la Providence, et elle s'était juré, dans l'austère religion de son cœur, de lui dévouer sa vie et d'entourer la sienne de toutes les tendresses de son âme.

Cette pensée, pensée touchante et sublime en sa vulgarité, et qui vient à toutes les jeunes filles, s'était si bien emparée de l'imagination de mademoiselle de Balder, que l'orpheline pauvre et brisée, l'enfant à demi abandonnée et demeurant le front pur et l'âme

chaste au bord béant de l'abîme, s'était prise insensiblement à vivre de ce parfum qui vient de l'avenir et qu'on nomme l'espérance…

Elle avait fini par espérer un rayon de soleil, un sourire du ciel, une vie calme et heureuse en ses joies, cette jeune fille, dont l'enfance avait vu se fermer deux tombes, et dont les larmes avaient coulé si abondamment.

Or, l'espérance soutient et fait vivre ; Jeanne était pleine de foi, elle avait foi en Dieu, le père des orphelins ; elle semblait attendre avec courage et demi-souriante ce cœur inconnu à qui elle donnerait le sien.

Eh bien ! la veille de ce jour, son âme avait tressailli tout à coup et comme agitée par une sensation toute magnétique : un homme lui était apparu l'espace d'une heure, qui avait fait vibrer soudain cette corde, muette jusque-là, que l'amour éveille au fond d'un cœur de jeune fille.

Jeanne avait vu Armand, Armand beau comme un jeune roi sous sa blouse d'ouvrier, dont le visage noble et un peu triste respirait une distinction et une douceur infinies, dont les mains étaient blanches et longues comme des mains de duchesse, dont la voix caressante était empreinte d'une vague et mystérieuse harmonie.

Elle avait passé quelques minutes à peine appuyée à son bras, à peine avait-elle échangé avec lui quelques paroles insignifiantes, et pourtant elle était rentrée chez elle toute rêveuse, et l'insomnie s'était assise à son chevet, et sous les rideaux de son alcôve de jeune fille, il lui avait semblé voir encore dans l'ombre ce visage à demi souriant, à demi rêveur et sérieux du comte de Kergaz.

Et le jour était venu, et Jeanne, en proie à un trouble inconnu, n'avait point fermé l'œil encore. Mais alors, cependant, à l'aide de cette froide raison qui suit presque toujours les plus fiévreuses hallucinations d'une nuit sans sommeil, Jeanne s'était prise à réfléchir ; elle avait songé à son père, mort en soldat et en gentilhomme, à ce noble nom qu'il lui avait laissé et qu'elle ne devait point mésallier ; elle s'était demandé si les distinctions sociales n'avaient point creusé un abîme entre elle et cet homme qu'elle avait aperçu sous l'humble bourgeron d'un ouvrier ; et si, tout honorable et loyal qu'il pût être, elle aurait le droit de lui tendre la main…

Ce qu'il y avait de race et de sang aristocratique dans ses veines s'était révolté alors contre les faiblesses de son cœur, puis un grain de romanesque était entré dans son âme ; et, songeant à cette noblesse de maintien, à ces mains blanches qui n'accusaient aucune profession manuelle, Jeanne s'était rappelé ces histoires d'autrefois, représentant des grands seigneurs déguenillés ; et un vague pressentiment lui avait dit qu'Armand était autre chose que ce qu'il paraissait être.

Toutes ces rêveries, tous ces babillages de l'âme, toutes ces suppositions d'une jeune et poétique imagination, s'étaient donc emparés petit à petit de l'esprit de mademoiselle de Balder ; elle était sortie et rentrée en s'y abandonnant ; elle y demeura en proie en se mettant à l'ouvrage ; elle répondit aux questions de la vieille Gertrude avec distraction.

La première rêverie d'une jeune fille l'absorbe si complètement, que Jeanne vit s'écouler une partie de la journée sans y prendre garde, et ne fut distraite que par le bruit

qui se fit sur le carré et dans l'appartement voisin, où le nouveau locataire emménageait son mobilier.

Le logement de Jeanne avait fait partie autrefois de celui que venait de louer le vieux Bastien, et n'en était séparé que par une porte condamnée, et qui réunissait, lorsqu'elle était ouverte, le salon de la jeune fille à celui du nouveau locataire.

Jeanne entendit donc malgré elle quelques mots échangés entre Bastien et le concierge.

– Monsieur, disait ce dernier, a beaucoup trop de meubles, il ne pourra jamais placer dans cette pièce ce piano et cette grande armoire.

– Je ne puis cependant me séparer de mes meubles.

– Monsieur, s'il n'est pas musicien, pourrait vendre son piano.

– Vendre mon piano ! s'écria Bastien avec une feinte émotion qui trompa mademoiselle de Balder, le piano de ma pauvre fille ! Ah ! jamais… plutôt tout jeter par la fenêtre, que vendre ce cher piano.

Jeanne tressaillit, et elle pensa que cet homme, ce vieux militaire, lui avait-on dit, pleurait sans doute son unique enfant ; et, comme la douleur réunit ceux qui sont séparés, la jeune orpheline, qui pleurait son père, éprouva une sympathie subite pour ce père qui n'avait plus sa fille.

Alors, cédant à un mouvement de pieuse curiosité, mademoiselle de Balder marcha sur la pointe du pied et alla coller son œil au trou de la serrure de la porte condamnée.

Elle put voir ainsi son nouveau voisin. C'était un homme de haute taille, vêtu d'une redingote bleue ornée d'une rosette et boutonnée militairement. Son visage était noble et bon, une forêt de cheveux blancs taillés en brosse couronnait son front. Jeanne crut revoir son père, et l'expression de tristesse, la voix émue du vieux soldat achevèrent de lui gagner le cœur de l'orpheline.

– Oh ! non, poursuivait Bastien, je ne veux me défaire ni de cette armoire ni de ce piano ; mais j'ai une maison de campagne près de Paris, où je ferai transporter l'armoire. Seulement, comme cette maison est louée jusqu'au terme d'avril, si vous aviez encore dans la maison quelque chose à louer, ne fût-ce qu'une mansarde ?

– Nous n'avons rien, monsieur, dit le concierge, à qui, sans doute, Bastien avait déjà fait la leçon en lui glissant quelques louis dans la main.

– Mais, reprit-il sur-le-champ, peut-être y aurait-il moyen de tout arranger.

– Comment cela ?

– Si un locataire se chargeait de votre piano pour quelques jours.

Bastien poussa une exclamation de joie qui fit tressaillir la jeune fille.

– Il y a ici, sur le carré, poursuivit le concierge, une demoiselle bien honnête et bien complaisante ; je crois qu'elle aurait de la place dans son salon.

– Ah ! murmura Bastien, si elle pouvait me garder mon piano quelque temps, quel service elle me rendrait !

La voix du vieillard était émue, et le cœur de Jeanne battait d'émotion, et elle avait momentanément oublié Armand.

– Écoutez, poursuivit Bastien, élevant un peu la voix, ce qui aurait pu donner à penser qu'il espérait être entendu, je suis une vieille bête de soldat, et je n'ai jamais su manier autre chose qu'un sabre de cavalerie, mais l'ange que je pleure m'avait fait aimer la musique… et lorsque, à présent, j'entends une de ces valses allemandes si tristes qu'elle me jouait autrefois, je me prends à pleurer, à pleurer comme un enfant, mais les larmes que je verse me font du bien.

– Je vais sonner chez mademoiselle de Balder, dit le concierge, et lui demander si elle veut prendre votre piano. Justement, je crois qu'elle est un peu musicienne.

Le cœur de Jeanne battait à rompre.

– Mademoiselle de Balder ! interrompit brusquement Bastien qui avait entendu un léger bruit dans la pièce où se trouvait la jeune fille, et était désormais sûr d'être entendu, mais j'ai connu un officier de ce nom, il me semble !

– Le père de cette demoiselle, en effet, était colonel, m'a-t-on dit.

– Et il a été tué à Constantine, n'est-ce pas ?

– Oui, je crois, monsieur.

– Eh bien ! acheva Bastien, allez dire à cette demoiselle que si elle voulait garder mon piano, elle rendrait un grand service à un ancien ami de son père.

Jeanne avait les yeux pleins de larmes, et il lui sembla que Dieu lui envoyait un ami.

Une minute après, le concierge sonnait, et la jeune fille courait lui ouvrir, car Gertrude était partie.

Un sentiment de pudeur aisé à comprendre empêcha Jeanne de dire qu'elle avait tout entendu ; elle se laissa donc exposer le motif de la visite du concierge, et accueillit avec empressement la demande de Bastien.

– Le capitaine Bastien, dit le concierge, tandis que les hommes de peine chargés de l'emménagement installaient le piano dans le petit salon, viendra remercier mademoiselle dans la journée.

Et il se retira.

Demeurée seule, la jeune fille retourna à son trou de serrure, et aperçut le vieux soldat chassant des clous et posant des tableaux sur les murs.

Les déménageurs étaient partis, et Bastien achevait de s'installer.

Alors, obéissant à une pieuse inspiration, et se souvenant des paroles du vieillard à propos des valses allemandes, Jeanne ouvrit le piano, laissa errer ses belles mains sur le clavier, et entama ce morceau sublime échappé de la plume d'un pauvre maître de chapelle, et qu'on nomme *la Dernière Pensée* de Weber, hymne suprême, chant du cygne de ce maître si tôt disparu au milieu de sa gloire, et que ses œuvres ont inspiré, s'il ne l'a point écrit lui-même.

Et, les yeux pleins de larmes, Jeanne arracha à l'instrument ces notes plaintives qui ont fait verser tant de pleurs, et lorsqu'elle eut fini, lorsque retournant à son poste d'observation, elle regarda de nouveau, Bastien était assis, la tête dans ses mains, dans l'attitude d'un homme qui vit tout entier dans la pensée et s'abîme en ses souvenirs.

Certes, le vieux soldat, dont Jeanne ne pouvait voir le visage, ne pleurait point cette enfant imaginaire dont il venait de parler, mais il murmurait à part lui, et le cœur palpitant d'émotion, car il avait déjà deviné le noble cœur de l'orpheline :

– Mon Dieu ! je viens de mentir, mais si je n'ai jamais eu de fille, il est un homme que j'aime comme mon enfant, un cœur qui a souffert et à qui vous devez sa part de joie en ce monde. Faites que cet homme soit heureux, mon Dieu ! et que cette noble enfant, qu'il aime déjà, vienne à l'aimer.

L'emménagement était terminé ; Bastien n'avait plus rien à faire rue Meslay, sans avoir pris les ordres et les instructions d'Armand ; il se leva donc, prit son chapeau, ferma sa porte à double tour et sortit.

Jeanne l'entendit descendre l'escalier à pas lents.

Arrivé dans la rue, Bastien, qui s'en allait rue Culture-Sainte-Catherine, où se trouvait, on s'en souvient, l'hôtel de Kergaz, prit par le boulevard, et se jeta dans un cabriolet de régie qui passait.

Comme il atteignait l'angle de la rue du Pas-de-la-Mule, un élégant tilbury attelé d'un cheval anglais passa rapidement comme le vent, venant de la Bastille et se dirigeant vers le boulevard Saint-Martin.

Un jeune homme conduisait ; il avait auprès de lui son groom, les bras croisés.

Bastien, du fond de son fiacre, eut le temps de regarder tour à tour le cheval, la voiture et le jeune homme, et quand il eut envisagé ce dernier, il tressaillit et étouffa une exclamation de surprise.

– Mon Dieu ! dit-il, mon Dieu ! c'est Andréa ! Andréa dont la barbe et les cheveux sont devenus noirs.

Et il dit au cocher avec vivacité :

– Cent sous ! un louis, deux louis, s'il le faut ! mais suis ce tilbury et ne le perds pas de vue.

– Oh ! oh ! répondit le cocher, si monsieur est un prince russe et qu'il paye de la sorte, mon vieux cheval aura des ailes aux pieds !

Et il enveloppa sa rosse du plus magnifique coup de fouet qu'un cocher en colère ait jamais laissé tomber du haut de son siège.

Le vieux cheval partit comme une flèche à la poursuite du brillant tilbury, que traînait un des plus vigoureux demi-sang qui jamais aient passé le détroit.

XXIII

BASTIEN

Le tilbury allait bon train, mais le boulevard était encombré de voitures, et souvent il était forcé de ralentir sa marche, ce qui permit au cabriolet de régie de le suivre à courte distance.

D'ailleurs, les deux louis de pourboire stimulaient si bien le cocher de Bastien, que son fouet donnait en réalité des ailes à son cheval.

– Andréa, murmurait cependant Bastien, Andréa avait les cheveux blonds ; mais les cheveux se teignent, et c'est bien lui ! c'est lui, je le jurerais sur le salut de mon âme ! Or, Andréa à Paris, Andréa mis comme un lion et roulant tilbury, est devenu riche, à coup sûr. Riche, ce démon est capable de tout, et mon cher Armand est en péril !

Et Bastien, après un moment d'anxieuse réflexion, se dit encore :

– Tant que le comte de Kergaz a eu le cœur saignant, tant qu'il ne s'est occupé que d'œuvres philanthropiques, je n'ai point redouté Andréa. Il est trop vil pour oser le provoquer, et, s'il le faisait, je ne craindrais rien encore… Le fils de mon colonel est brave comme un lion !… Mais voici que mon cher Armand, mon fils, est peut-être sur le point d'être heureux, et je ne veux pas que ce misérable, ce séducteur, vienne se jeter au travers de son bonheur. Dussé-je le tuer, il quittera Paris sur-le-champ.

Pendant que Bastien se tenait cet énergique raisonnement, le tilbury avait quitté le boulevard, et bientôt il arrivait rue Saint-Lazare ; mais le cocher de cabriolet avait tenu parole, et, grâce aux deux louis, Bastien eut le temps de voir l'élégant attelage s'engouffrer sous la porte cochère de cet hôtel, au fond des jardins duquel le baronnet sir Williams occupait provisoirement un pavillon.

Le baronnet, qui était sur le point de louer un petit hôtel tout meublé, rue Beaujon, et que Colar avait déniché la veille, songeait à monter ses écuries sur un bon pied.

Au moment où Bastien l'avait aperçu, il revenait de la rue de Picpus, où il avait assisté à une vente de chevaux faite après décès, et où il avait acquis, à raison de deux mille écus, une magnifique pouliche irlandaise alezan brûlé, âgée de cinq ans, et qui avait couru à Chantilly l'automne précédent.

En entrant dans la cour de l'hôtel, sir Williams jeta les rênes à son groom et traversa le jardin à pied.

En ce moment même, Bastien franchissait le seuil de la porte cochère, s'approchait du groom, occupé à dételer, et lui disait :

– Pardon, l’ami, pourriez-vous me dire si ce cheval est à vendre ?

Et il passait sa main sur l’encolure lustrée du noble animal, qu’il examinait en fin connaisseur.

– Ce cheval n’est pas à vendre, répondit le groom.

– Cependant, si on en offrait un bon prix ?…

Et Bastien mit un louis dans la main du groom.

– Ma foi, dit celui-ci, voyez mon maître.

– Qui est votre maître ?

– C’est un Anglais, le baronnet sir Williams.

– Où demeure-t-il ?

– Là-bas, dans ce pavillon, au fond du jardin.

– Serait-ce le jeune homme qui conduisait ce tilbury ? demanda naïvement Bastien.

– Oui, mon officier, dit le groom, fasciné par la rosette qui ornait la boutonnière de l’ancien hussard.

Cependant Andréa ôtait déjà son habit et revêtait une robe de chambre, tout en méditant les plans de cette vaste intrigue qu’il ourdissait lentement, lorsque trois coups discrètement frappés à la porte de son fumoir lui annoncèrent une visite.

– Entrez, dit-il, assez étonné, car il n’attendait personne à cette heure.

La porte s’ouvrit, et Bastien entra.

Il y avait trois ans que le vicomte Andréa avait quitté Paris, et il n’avait point revu l’ancien intendant du comte Felipone depuis le soir où ce dernier le chassa de la maison paternelle.

Mais trois années apportent peu de modifications au visage d’un homme de soixante années. Bastien avait les cheveux blancs depuis dix ans, et il n’avait point vieilli. Sir Williams le reconnut donc sur-le-champ. Tout autre que l’ancien chef de picpockets aurait tressailli, laissé échapper un cri, un geste de surprise.

Sir Williams, lui, resta impassible, et son visage ne trahit que l’étonnement banal qu’occasionne la vue d’un homme qu’on ne connaît pas.

– Sir Williams ? demanda Bastien, que cette immobilité de traits déconcerta un peu.

– C’est moi, monsieur, répondit sir Williams avec un léger accent britannique.

– Monsieur, dit Bastien, qui le regardait avec une scrupuleuse attention, daignerez-vous m’accorder un moment d’entretien ?

Sir Williams indiqua un siège à son visiteur, de ce geste un peu raide qui n’appartient qu’aux Anglais.

– C’est pourtant bien lui, pensait l’ancien hussard, qui continuait à le regarder ; c’est bien, sauf l’accent anglais, le même timbre de voix.

Puis il reprit tout haut :

– Monsieur, vous avez un superbe cheval anglais.

– Oui, monsieur ; je l'ai payé deux cents louis, et j'en ai refusé trois cents.

– Les refuseriez-vous encore ?

– Oui, monsieur.

Sir Williams se leva, prit une boîte à cigares sur la cheminée et l'offrit à Bastien ; mais, dans les deux pas qu'il fit, il s'oublia, et laissa échapper un mouvement qui fit jeter un cri à Bastien.

– C'est lui ! dit-il.

Dans sa jeunesse, le vicomte Andréa s'était cassé le bras en tombant de cheval, et il lui en était resté une sorte de tic dont Bastien se souvenait à merveille.

À cette exclamation : « C'est lui ! » le baronnet tourna son visage impassible vers l'ancien hussard.

– Plaît-il ?… Vous me connaissez ?… fit-il avec le plus grand calme.

– Oui, je vous connais.

– Ah ! je ne crois pas vous avoir vu, cependant.

– Vous vous nommez le baronnet Williams ? m'a-t-on dit.

– Yes, sir.

– Vous avez les cheveux bien noirs, pour un Anglais.

– Je ne suis pas Anglais, je suis Irlandais, répondit Williams, toujours calme.

– Je crois plutôt, répliqua froidement Bastien, que vous êtes né en France.

– Vous vous trompez, monsieur.

– À Kerloven, en Bretagne.

– Non, fit le baronnet d'un signe de tête.

– Votre père, sir Williams, poursuivit Bastien qui s'était levé et le regardait en face, votre père se nommait le comte Felipone.

– Vous vous trompez, monsieur.

– Il avait épousé la veuve du colonel comte de Kergaz, qui avait un fils aîné, votre frère.

– Je n'ai pas de frère, monsieur.

– Ce frère, poursuivit Bastien, toujours calme, se nomme le comte Armand de Kergaz, comme vous êtes, vous, le vicomte Andréa.

– Erreur profonde ! je n'ai jamais porté ce nom.

L'aplomb froid de sir Williams commençait à déconcerter un peu l'ancien hussard.

Il continua cependant :

– Monsieur Andréa, veuillez m'écouter. Votre frère vous a fait chercher, il vous a demandé à tous les échos, vous pardonnant par avance et décidé à vous ouvrir ses bras, à partager avec vous sa fortune… Son noble cœur est inaccessible à la haine ; vous avez eu la même mère, et il veut que vous ayez le même toit pour abri… J'ai fini par vous retrouver, pourquoi vous cacher encore ?

– Monsieur, dit sir Williams, toujours impassible, je vous jure que vous vous méprenez. Je ne connais pas le comte de Kergaz, je ne suis pas le vicomte Andréa, et je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir.

À mesure que l'aplomb imperturbable du gentleman se traduisait en dénégations d'une logique rigoureuse, Bastien sentait, au contraire, son sang-froid lui échapper peu à peu.

Il avait usé de ruse d'abord ; il avait parlé du partage de cette immense fortune que le comte de Kergaz possédait seul, espérant, à l'aide de cet appât, contraindre sir Williams à se démasquer et à reprendre son vrai nom.

Espérance vaine ! Andréa était muet comme la statue du Destin.

Bastien, malgré son âge, était d'une force herculéenne, et peu d'hommes jeunes et forts eussent pu lutter avantageusement avec lui. Un éclair de colère passa dans ses yeux, et il regarda sir Williams d'une façon si étrange que celui-ci tressaillit involontairement, et glissa une de ses mains dans la poche de sa robe de chambre pour y caresser le manche d'un petit poignard caché dans la doublure.

Le pavillon, on le sait, était situé au fond du jardin et dans un isolement complet ; le groom, avec qui sir Williams demeurait seul, était occupé à panser le cheval, dont l'écurie se trouvait dans un des corps du logis de l'hôtel, et par conséquent Bastien et le baronnet se trouvaient parfaitement seuls.

Rapide comme la pensée, et tandis que Williams posait froidement sa boîte à cigares sur la cheminée, l'ancien hussard se plaça devant la porte, et, mesurant son interlocuteur, il lui dit :

– Vicomte Andréa, vous ne m'abuserez pas plus longtemps, et vous allez convenir sur-le-champ que vous ne vous nommez point sir Williams.

– Ah çà ! monsieur, répondit le baronnet avec un flegme tout britannique, allez-vous enfin me laisser tranquille ? Je commence à vous croire fou.

– Fou ! exclama Bastien d'une voix irritée ; je vais savoir si je le suis.

Et il s'approcha de Williams et l'enlaça de ses bras robustes.

– Monsieur le vicomte Andréa, dit-il, je suis plus fort que vous, et je vous étoufferais en trois secondes… Ainsi, ne criez pas… N'appelez pas à votre aide, c'est inutile…

Andréa caressait toujours le manche de son poignard, mais avec un si grand calme, que Bastien ne soupçonna point une minute que cet homme, qu'il croyait à sa merci, tenait, en réalité, sa vie dans ses mains et pouvait, se dégageant de son étreinte avec la souplesse d'une couleuvre, bondir en arrière et lui planter en pleine poitrine la lame de son stylet.

– Vous voulez m’assassiner ? dit le baronnet qui manifesta une feinte émotion. J’ai donc affaire à un fou furieux ?

– Je veux vous déshabiller… répondit Bastien.

– Pour quoi faire ? demanda le faux Anglais. Suis-je un forçat ?

– Non… mais vous devez avoir sur le corps une marque, un signe indélébile, ce qu’on appelle une envie…

– Vous croyez ? ricana le gentleman, feignant toujours un violent effroi.

– Oui, dit Bastien, oui, j’en suis sûr. Vous devez avoir une tache noire sous le sein gauche… je vous ai vu enfant, je vous ai vu tout nu…

– J’en ai plusieurs, répondit sir Williams, qui glissa des mains du hussard avec une merveilleuse souplesse, déchira sa chemise et mit à nu sa poitrine.

Cette poitrine, velue comme celle d’un singe, était couverte de taches brunes que les femmes nomment des grains de beauté ; et cependant Bastien se souvenait très bien que le vicomte Andréa n’en avait qu’une, et que son corps était entièrement blanc.

Ceci suffisait pour ébranler cette conviction profonde qu’il avait, une minute auparavant, de l’identité de sir Williams, baronnet, avec le vicomte Andréa, et son visage, que la colère avait d’abord empourpré, se couvrit tout à coup d’une pâleur mortelle.

– Ce n’est pas lui ! murmura-t-il.

C’était pourtant bien, en réalité, le vicomte Andréa que Bastien avait sous les yeux, mais l’honnête vieillard ne savait pas que l’ancien chef de picpockets, contraint de quitter Londres précipitamment, de teindre en noir ses cheveux blonds et de faire disparaître en lui tout signe particulier, avait eu recours à un de ces jongleurs anglo-indiens que les navires de la compagnie des Indes amènent en Angleterre, et qui possèdent l’art merveilleux de bizarres tatouages, qu’ils obtiennent à l’aide de poisons et de sucs de certains végétaux de leurs pays.

Puis le hasard, ou plutôt le temps, avait servi miraculeusement sir Williams. Sa poitrine, d’abord sans poil, et demeurée telle jusqu’à l’âge de vingt-cinq ans, s’était peu à peu couverte d’un duvet blond que le baronnet avait teint en noir comme ses cheveux ; et les taches artificielles du jongleur indien ressemblaient si bien parfaitement à celle qu’il portait depuis sa naissance, qu’il devenait impossible de distinguer cette dernière.

Bastien était devenu très pâle en s’apercevant de sa méprise ; et si un vague sentiment de joie devait s’emparer de lui à la pensée que cet homme n’était point Andréa, et que, par conséquent, Armand de Kergaz ne courait plus aucun danger, cette joie devait nécessairement être précédée d’une impression toute contraire.

Sir Williams, malgré cette ressemblance frappante, n’avait rien de commun avec le vicomte Andréa. Or, cédant à une conviction contraire, Bastien s’était introduit chez lui, l’avait menacé et pour ainsi dire outragé.

Il avait usé de violence et de voies de fait avec un honorable gentleman, qui ne le connaissait pas et ne l’avait jamais vu, et cela chez lui, ce qui constituait une offense grave, difficile à réparer.

Il y eut donc un moment d'angoisse indicible pour le vieux soldat, dans les quelques secondes qui s'écoulèrent alors.

Sir Williams et lui se regardèrent d'abord en silence, et comme s'ils eussent été embarrassés l'un et l'autre de leur situation.

Enfin, le baronnet ouvrit le premier la bouche. Il était redevenu calme, froid, et il attachait un regard tranquille sur Bastien.

– Monsieur, dit-il, laissez-moi croire que vous avez été pris d'un accès de folie, car votre conduite à mon égard est étrange.

– Monsieur… balbutia Bastien d'un ton suppliant.

– Vous vous introduisez chez moi sans être annoncé, sans me faire passer votre carte, j'ignore jusqu'à votre nom ; – vous me demandez avec une insistance discourtoise si je ne suis pas un certain vicomte Andréa dont je n'ai jamais ouï parler, – et comme je décline poliment l'honneur de cette identité, vous vous jetez sur moi comme un furieux…

– Monsieur… monsieur… veuillez me pardonner, murmura Bastien, dont la voix tremblait.

Un sourire dédaigneux glissa sur les lèvres du baronnet.

– Vous m'avez insulté, dit-il.

– Monsieur, supplia Bastien, daignez m'écouter… Daignez m'entendre une minute…

– Parlez, fit le gentleman en réparant le désordre de sa toilette et s'asseyant dans un grand fauteuil. Je désire que vous me donniez une explication plausible de votre étrange façon d'agir.

– Monsieur, reprit Bastien, l'homme à qui vous ressemblez si parfaitement est un misérable, un infâme, capable de tous les crimes.

– Ceci est flatteur pour moi, fit observer le baronnet avec cette ironie grave qui caractérise le parfait gentilhomme.

– Ce misérable, cet infâme a un frère utérin, le comte de Kergaz, dont le cœur est aussi noble que celui de cet homme est vil. Le vicomte Andréa a voué une haine féroce à son frère. Une femme, jadis, a été le premier mobile de leur haine ; une fortune immense, volée par le père du vicomte, et restituée par lui au fils aîné de sa femme, a creusé entre eux un abîme. Depuis trois années, le vicomte a disparu ; mais un homme comme lui ne renonce pas aisément à son œuvre de haine et de vengeance : il reparaîtra au premier jour, et je crains, moi, cette apparition. Car vous ne savez pas de combien de mal cet homme est capable, monsieur…

Sir Williams paraissait écouter avec une grave attention.

– Le comte de Kergaz, que j'aime comme mon fils, reprit Bastien, aime une jeune fille… une jeune fille que ce misérable chercherait certainement à séduire…

– Ah ! dit sir Williams avec une indifférence parfaite, bien qu'en lui-même il eût éprouvé une violente émotion.

– Car, acheva Bastien, cet infâme possède de merveilleux secrets de séduction ; il sait envelopper une femme de ses artifices comme un reptile fascine un oiseau… Vous comprendrez donc, monsieur, que, persuadé d'abord, tant votre ressemblance avec lui est étrange, que le vicomte Andréa et vous ne faisiez qu'un, j'aie pu agir comme j'ai agi…

Et Bastien, dont la tête était couronnée de cheveux blancs, qui portait à sa boutonnière le signe de l'honneur ; Bastien, qui n'eût pas, lui tout seul, reculé devant une armée tout entière, Bastien s'approcha de sir Williams et lui dit humblement :

– Monsieur, je vous fais mes excuses.

Sir Williams garda un moment le silence, puis on eût dit que cet homme, qui avait le génie du mal, se plaisait à torturer celui qui l'avait offensé et savourait l'humilité de ce vieillard, persuadé de sa méprise.

Mais, en réalité, sir Williams réfléchissait ; et comme chacune de ses pensées se rattachait énergiquement au but ténébreux vers lequel il marchait, son infernal esprit venait d'entrevoir de merveilleuses ressources dans cette circonstance fortuite, qui lui livrait Bastien pieds et poings liés.

– Monsieur, dit-il enfin avec cet accent glacé de l'homme toujours maître de lui, l'histoire que vous venez de me narrer est évidemment très intéressante, et elle ferait les délices de ceux qui cherchent à introduire par toutes les portes le roman dans la vie réelle, mais elle ne me satisfait point complètement. Veuillez me donner votre nom et votre adresse, car, enfin, rien ne me prouve que vous n'êtes pas un spirituel mystificateur.

– Monsieur !… s'écria Bastien qui se redressa.

– J'attends, dit froidement sir Williams.

– Je m'appelle Bastien… dit le vieillard.

– Bastien… quoi ? fit dédaigneusement le baronnet.

– Bastien tout court, monsieur, répondit l'ex-hussard avec une noble fierté. Je suis un enfant de Paris, je n'ai jamais connu mes parents ; mais j'ai été décoré par l'Empereur à Wagram, et j'ai porté l'uniforme des hussards de la garde impériale.

– Eh bien, monsieur… Bastien, reprit le baronnet, de soldat à gentleman la distance est nulle ; et j'imagine que vous ne verrez aucun inconvénient à me donner satisfaction de votre conduite. Entre nous, qu'est-ce qu'un coup d'épée ? Une misère, n'est-ce pas ?

Bastien s'était redressé comme le vieux destrier de bataille qui entend retentir le clairon. Du moment qu'il s'agissait d'une rencontre, le vieillard ne tremblait plus, ne suppliait plus, n'adressait plus d'humbles excuses.

– Comme vous voudrez, monsieur, dit-il. Je demeure rue Culture-Sainte-Catherine, à l'hôtel de Kergaz.

– Très bien, monsieur, dit le baronnet. Seulement il me sera impossible de vous envoyer mes témoins avant quarante-huit heures, car je ne m'appartiens ni ce soir, ni demain. Ignorant que j'aurais l'honneur de recevoir votre visite aujourd'hui, j'ai pris de sérieux engagements pour des affaires d'une haute gravité et qu'on ne saurait remettre.

– Je serai à vos ordres le jour qu'il vous plaira, monsieur, répondit Bastien.

L’ancien hussard tira une carte de sa poche, la posa sur la cheminée, prit son chapeau et salua sir Williams.

Le baronnet s’inclina à son tour et reconduisit son visiteur jusqu’à la porte extérieure du pavillon.

Puis il monta dans le fumoir, alluma un cigare, croisa ses jambes devant le feu et laissa bruire entre ses lèvres un éclat de rire moqueur.

– Allons ! murmura-t-il, décidément, monsieur le comte Armand de Kergaz, vous êtes mal servi, et votre bras droit n’est qu’un imbécile plein de zèle.

Et, continuant à rire, le baronnet ajouta :

– J’ignorais véritablement, mon cher frère, que vous fussiez amoureux de nouveau, et je croyais que Marthe ne dût pas être votre unique et dernier amour. Cet excellent Bastien a pris soin de me l’apprendre, et j’en ferai mon profit.

« Or, puisque Bastien est désormais convaincu que le baronnet sir Williams n’a rien de commun avec le vicomte Andréa, ce sera pour moi une excellente chose, car vous serez bien forcé de partager avec lui cette conviction, et l’ennemi qu’on ne reconnaît pas est d’autant plus fort. Vous serez le témoin de Bastien, c’est incontestable ; nous nous verrons face à face, et je vous persuaderai si bien de mon origine irlandaise, que le jour où, devenu l’époux de mademoiselle Hermine de Beaupréau, je vous réclamerai les onze millions du bonhomme Kermarouet, vous me les compterez sans difficulté.

Le baronnet parut réfléchir quelques minutes et poursuivit à part lui :

– Ah ! tu aimes de nouveau, Armand de Kergaz ; eh bien, voici qui me permettra de distraire un peu ton attention et d’entraver tes actives recherches à l’endroit des héritiers de Kermor. À la rigueur, monsieur le comte, on fera disparaître l’objet de vos amours.

« Mais, s’interrompit le baronnet, songeons d’abord à nos petites affaires avec Baccarat, Fernand et le Beaupréau.

Or, ce fut ce soir-là que sir Williams retourna chez Baccarat, que cette dernière écrivit à Cerise pour l’envoyer rue Serpente, que M. de Beaupréau tomba aux mains du baronnet et fut contraint de devenir son complice.

Et, pendant que tous ces événements s’accomplissaient, l’infatigable Colar transmettait à son capitaine la note suivante :

« La jeune fille qu’aime le comte Armand de Kergaz demeure rue Meslay, et se nomme mademoiselle Jeanne de Balder. Elle est fort belle. »

– Tiens ! dit le baronnet, quand j’aurai tué Bastien, j’en ferai ma maîtresse.

XXIV

LA RUE MESLAY

Bastien était revenu pâle et agité chez Armand, en lui disant :

– C'est étrange ! j'ai cru voir Andréa.

À ce nom, Armand tressaillit et se leva vivement :

– Andréa ! s'écria-t-il, tu as vu Andréa ?

– Non, dit Bastien, ce n'est pas lui, ce ne peut être lui !

M. de Kergaz était devenu pâle subitement, comme l'homme saisi d'un mouvement de terreur ; et, en effet, il avait peur, lui qui était brave toujours, au seul nom de cet homme qui avait brisé son premier amour.

– Jeanne… murmurait-il en lui-même ; s'il allait rencontrer Jeanne !

Mais Bastien lui raconta succinctement ce qui lui était arrivé, demeurant convaincu qu'il s'était trompé, qu'il n'y avait rien de commun entre Andréa et le baronnet sir Williams…

Et alors Armand respira bruyamment, tant son émotion avait été grande.

– Voyons, maintenant, dit-il à Bastien se remettant un peu, songeons à toi. Ton dévouement, l'affection que tu m'as vouée, t'ont poussé si loin, que tu t'es attiré une mauvaise querelle. Il s'agit d'aviser. Je ferai, s'il le faut, une visite à cet intraitable insulaire, mais je ne veux pas que tu te battes. À ton âge, mon vieil ami, c'est presque ridicule.

– Bon ! fit Bastien d'un ton piqué, vous me croyez plus vieux que je ne suis, monsieur le comte. Je n'ai que soixante-cinq ans, et je suis solide encore, soyez-en bien sûr.

– Soit, mais tu ne te battras pas ; je me battrai plutôt, moi !

Bastien haussa les épaules.

– L'Anglais a affaire à moi et non à vous, dit-il. Par conséquent…

M. de Kergaz comprit qu'avec un vieillard entêté la ruse est la seule arme qu'on puisse employer, et il se décida à chercher quelque moyen détourné d'empêcher cette rencontre.

– C'est bien, dit-il, nous verrons plus tard… À présent, parle-moi de Jeanne.

– J'aime mieux cela ! répondit Bastien, qui raconta ce que nous savons déjà de son emménagement rue Meslay et du plein succès qu'avait obtenu le petit mensonge à l'endroit du piano.

– Eh bien, dit Armand, tu vas retourner rue Meslay, tu feras une visite à cette jeune fille à titre de voisin et d'ancien ami de son père ; puis, tandis que tu seras chez elle, je me présenterai chez toi et sonnerai à ta porte.

« Au bruit de la sonnette tu te lèveras. Sans doute que Jeanne t'accompagnera jusqu'à la porte et que je pourrai l'entrevoir…

– Je comprends, dit Bastien, qui se leva sur-le-champ pour obéir.

Comme ce dernier sortait, le valet de chambre du comte entra, une lettre à la main. Depuis qu'il s'était imposé cette œuvre mystérieuse à l'accomplissement de laquelle il dépensait ses immenses revenus ; depuis que, sous tous les costumes, dans tous les quartiers de Paris, le comte Armand de Kergaz recherchait des infortunes pour les soulager, et poursuivait ces malfaiteurs qui échappent si souvent à la loi, il avait une sorte de police secrète dont les ramifications embrassaient tous les degrés de l'échelle sociale.

Chaque jour lui parvenaient de longs et minutieux rapports remplis de renseignements : tantôt c'était une honnête famille à soulager, tantôt un enfant à soustraire à de mauvais traitements, tantôt encore un de ces crimes ténébreux de tyrannie domestique, qui échappent à la loi et qu'il était urgent de punir.

Armand rompit le cachet de la lettre apportée par le valet de chambre, et lut ce qui suit :

« En octobre 18.., pendant la guerre d'Espagne, une jeune femme, nommée Thérèse, se retira, en compagnie d'une femme âgée qui passait pour sa tante, dans les environs de Fontainebleau, à Marlotte, et y passa l'hiver et le printemps qui suivirent. La jeune femme était enceinte. Était-elle veuve, ou avait-elle commis une faute ? Cette dernière hypothèse est la plus admissible.

« À la fin du printemps, la jeune femme mit au monde un enfant du sexe féminin, qui reçut le nom d'Hermine.

« Les deux femmes, la nièce et la tante, passèrent encore une année à Marlotte, la mère allaitant son enfant.

« Vers le mois de novembre suivant, elles partirent pour Paris.

« Le bruit courut à Marlotte que la jeune femme allait se marier. Ce qui confirmait ce bruit, du moins en apparence, c'étaient les visites réitérées, pendant les derniers mois de leur séjour, d'un homme jeune encore, qui occupait, disait-on, un emploi dans un ministère. »

Là s'arrêtaient les renseignements transmis à M. de Kergaz.

Armand demeura rêveur pendant quelques minutes ; puis il écrivit sur son livre mystérieux ces quelques lignes :

« Rechercher si, en novembre 18…, un employé de ministère n'aurait point épousé une jeune femme du nom de Thérèse ; et si cette jeune femme n'était point déjà mère d'une enfant appelée Hermine. »

Quand il eut refermé le livre, M. de Kergaz s'habilla, sortit à pied et se dirigea vers la rue Meslay, où Bastien l'avait précédé.

L’ancien hussard, boutonné militairement jusqu’au menton, était d’abord entré dans son nouveau logement ; puis il avait sonné à la porte de Jeanne.

Mademoiselle de Balder était tout heureuse d’avoir provisoirement la jouissance d’un piano ; depuis que Bastien était parti, elle était assise devant l’instrument et n’avait cessé de promener ses belles mains sur le clavier, répétant tous les morceaux qui lui rappelaient son enfance. Lorsque le vieux soldat se présenta, elle était encore au piano, et elle le reçut en rougissant.

Bastien avait, depuis trente années, pris du monde, comme on dit. En vivant d’abord auprès du père d’Andréa, puis, avec M. de Kergaz, il était devenu peu à peu un de ces hommes rigoureusement distingués, à qui un reste de tournure militaire donne ce qu’on appelle du cachet.

Bastien avait été nommé sous-lieutenant après la campagne de Russie ; et bien qu’il n’eût jamais rempli l’emploi de son grade, car il avait quitté le service en 1815, on l’eût pris, grâce à sa rosette d’officier de la Légion d’honneur, pour un colonel retraité, ou même pour un officier général dans le cadre de réserve.

Rien n’était donc plausible, aux yeux de Jeanne, comme l’intimité qui avait pu exister entre lui et son père.

– Pardonnez-moi, mademoiselle, dit-il en baisant respectueusement la main de la jeune fille, pardonnez-moi d’avoir abusé de vos bontés.

– Monsieur… dit Jeanne d’un ton de doux reproche.

Bastien regarda le piano.

– J’y tiens, dit-il, j’y tiens beaucoup, je n’aurais point voulu m’en défaire : aussi je vous serai reconnaissant toute ma vie de ce service.

– Ah ! dit Jeanne, pouvez-vous appeler cela un service ? N’êtes-vous point un ancien camarade de mon père ?

Bastien s’inclina ; puis comme s’il eût voulu éviter de rappeler à la jeune fille de pénibles souvenirs, il mit la conversation sur un terrain neutre.

– Habitez-vous ici depuis longtemps ? demanda-t-il.

– Depuis le dernier terme, répondit-elle.

– Connaissez-vous déjà quelques personnes dans la maison ?

– Aucune. Je vis si retirée !…

Le vieux soldat regardait la jeune fille, admirant sa beauté aristocratique, ses belles mains blanches, et jusqu’à cette expression de mélancolie qui imprimait à son visage une distinction suprême. Il se disait tout bas que si elle était vertueuse autant que belle, Armand serait heureux en l’aimant, et le cœur de l’ancien hussard tressaillait de joie à la pensée qu’un jour peut-être il verrait une jeune et belle femme entrer, pour n’en plus sortir, dans ce vieil hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine, où le dernier comte de Kergaz vivait triste et seul.

Et, bien que le vieux soldat n’eût point de très grandes ressources dans l’esprit, il trouva moyen cependant d’amener peu à peu la conversation sur Armand, sur la noble mission qu’il s’était imposée, sur sa vie si austère et si triste jusque-là, et sur ce charme grave et indéfinissable qui était en toute sa personne.

Et, bien qu’il n’eût prononcé ni le nom de Kergaz, ni le sien à lui Bastien, qui auraient pu faire souvenir la jeune fille des paroles d’Armand en quittant Léon : « Je demeure à l’hôtel de Kergaz, rue Culture-Sainte-Catherine ; si vous venez me voir, demandez M. Bastien, » Jeanne tressaillit au portrait de cet homme qui, sous tous les déguisements, portait aide et secours à ceux qui souffraient, et elle songea au jeune ouvrier aux mains blanches, et murmura tout bas :

– Si c’était lui !

Le cœur de la pauvre enfant battait déjà d’une émotion inconnue, lorsqu’un coup de sonnette vigoureux se fit entendre sur le carré.

– On sonne chez vous, dit-elle à Bastien.

Bastien se leva, demanda à la jeune fille la permission de revenir la voir quelquefois, permission qu’elle lui accorda en souriant, et il se retira.

Ce qu’Armand avait prévu se réalisa : Jeanne reconduisit Bastien jusqu’à la porte qui donnait sur l’escalier ; mais à peine cette porte était-elle ouverte, que mademoiselle de Balder pâlit et sentit tout son sang affluer à son cœur.

Elle venait d’apercevoir sur le palier de l’escalier, tenant encore dans sa main le cordon de sonnette de Bastien, un homme de trente-deux à trente-cinq ans, de haute taille, beau de cette beauté hardie et sévère où la tristesse de l’âme a mis son cachet, et dans lequel elle reconnut sur-le-champ celui que déjà elle aimait…

C’était Armand.

Non plus Armand vêtu d’un bourgeron d’ouvrier et coiffé d’une casquette, mais le comte Armand de Kergaz, mis avec une élégante simplicité, Armand qui fit un mouvement de surprise à la vue de Jeanne, et la salua avec respect.

La jeune fille s’inclina et referma précipitamment sa porte.

Mais son trouble n’avait point échappé au comte, et une joie immense envahit son âme.

Il se sentait aimé !

XXV

L’HÔTEL DE LA RUE BEAUJON

Deux jours s’étaient écoulés depuis celui où le baron sir Williams avait reçu la visite de Bastien dans le pavillon de la rue Saint-Lazare, et lui avait annoncé son intention formelle d’obtenir de lui une réparation par les armes.

Pendant ces deux jours, bien des événements que nous connaissons déjà, mais qu’il est nécessaire de récapituler, s’étaient accomplis.

D’abord Cerise avait été attirée rue Serpente, arrachée par Williams à M. de Beaupréau, emmenée par Colar hors de Paris, et confiée à la veuve Fipart.

Ensuite M. de Beaupréau avait joué chez lui cette terrible comédie de la lettre qui devait briser le cœur d’Hermine.

Puis Fernand, accusé de vol et arrêté chez Baccarat, avait été écroué à la Conciergerie.

Enfin Baccarat elle-même, que le baronnet redoutait après s’en être servi, avait été conduite chez Blanche, où nous la retrouverons bientôt.

Or donc, ces événements accomplis, le baronnet sir Williams prit possession du petit hôtel loué par Colar rue Beaujon, et cela le lendemain même du jour où Bastien s’était présenté rue Saint-Lazare. L’hôtel n’était, à vrai dire, qu’un pavillon de deux étages, situé entre cour et jardin. Bâtie par un jeune fou, le duc de L…, deux années auparavant, et meublée par lui avec une élégante prodigalité, cette charmante retraite s’était trouvée abandonnée de son maître au bout de six mois à peine. Le jeune duc, à la suite de sa rupture avec mademoiselle X…, de l’Opéra, s’était brûlé la cervelle.

L’héritier du duc, bon gentilhomme de province, peu soucieux d’habiter Paris, avait loué l’hôtel tout meublé. Un prince russe venait de le quitter lorsque sir Williams en prit possession, au prix annuel de vingt-cinq mille francs de loyer.

Le baronnet s’y installa en quelques heures, avec un domestique composé d’un groom, d’un valet de chambre, d’un cocher et d’une cuisinière ; cinq chevaux prirent possession des écuries. Les remises reçurent trois voitures, un coupé bas, un phaéton et un de ces tilburys à quatre roues d’égale dimension, qu’on nomme *araignées*. Sir Williams avait payé six mois de loyer en entrant.

Les chevaux et les voitures avaient été achetés au comptant.

Or, le lendemain de son installation, le gentleman s’éveilla vers dix heures, se fit apporter du chocolat, et, ce repas du matin terminé, il se tint le petit discours que voici :

– Sir Williams, mon cher, vous venez de dépenser soixante mille francs en un mois ; c'est juste la moitié de vos économies de Londres, et il est grand temps de palper les douze millions du bonhomme Kermarouet. Or, vos affaires vont un assez joli train jusqu'à présent, et, si cela continue, vous aurez épousé mademoiselle Hermine de Beaupréau avant un mois. Seulement, il faut être hardi et prudent à la fois, et ne point oublier que votre honoré frère, M. le comte Armand de Kergaz, est le dépositaire des douze millions que vous convoitez…

En prononçant ces derniers mots, sir Williams laissa errer un demi-sourire sur ses lèvres :

– Ce pauvre Armand ! dit-il, le voilà amoureux fou de cette petite fille de la rue Meslay, et il est assez bête pour confier son secret à Bastien. Or, les vieillards sont encore moins discrets que les enfants : Bastien s'est empressé de m'apprendre l'histoire de cet amour, et c'est bien heureux, ma foi, car j'en vais profiter !

Un éclat de rire diabolique accompagna ces paroles du baronnet.

– Vous devez vous souvenir, monsieur le comte, reprit-il, que, lorsque nous nous rencontrâmes devant le lit de mort de mon père, et que je sortis, la tête haute, de cette maison dont vous me chassiez, je vous montrai Paris, à mon tour, comme vous me l'aviez montré naguère, et vous disant : « Voilà notre champ de bataille ! » Eh bien ! il y a mieux pour moi que cette fortune immense que je convoite dans la guerre que je vous fais, il y a aussi une haine inextinguible que je poursuis, et Jeanne, cette jeune fille que tout bas peut-être déjà vous appelez votre femme, moi j'en ferai ma maîtresse !

Certes, si Armand de Kergaz avait pu voir, en ce moment l'expression de joie infernale qui brillait dans les yeux du baronnet, il eût tremblé pour son nouvel amour et il eût cru voir se dresser devant lui le fantôme de Marthe, lui criant : « Prends garde ! cet homme est un démon. »

Un coup de sonnette, qui se fit entendre à l'intérieur de l'hôtel et annonçait l'arrivée d'un visiteur, interrompit les réflexions de sir Williams.

– Voici le Beaupréau, se dit-il.

Et, en effet, le chef de bureau entra peu après, vêtu de son éternel habit bleu et de son paletot blanc.

M. de Beaupréau avait l'aspect calme et la mine satisfaite d'un homme pour qui tout marche à souhait.

– Bonjour, cher beau-père, lui dit Williams en lui tendant le bout des doigts d'un air protecteur. Vous êtes exact.

– C'est tout simple, répondit le chef de bureau, je vous apporte des nouvelles.

– Voyons, sont-elles bonnes ?

– Excellentes ! Ma femme et ma fille sont parties.

– Pour quel pays ?

– Elles vont en Bretagne, chez une parente qui habite un château dans le Finistère. Ce pays est si reculé, qu'on s'y croirait au bout du monde, et bien certainement notre

amoureux n’ira point les y chercher.

– Il faudrait pour cela, d’abord, dit sir Williams en riant, qu’il eût été acquitté par la cour d’assises.

– Et il ne le sera pas, cela est certain. Sa culpabilité est évidente.

– Beau-père, murmura le baronnet d’un ton railleur, n’êtes-vous point de mon avis, que la justice est infaillible et qu’elle met toujours la main sur le vrai coupable ?

– C’est mon avis, dit M. de Beaupréau avec un sang-froid superbe.

– Ainsi ces dames sont parties ?

– Oui. Hermine a voulu mourir d’abord, du moins elle a cru qu’elle en mourrait, et puis elle s’est décidée à suivre sa mère, à qui, du reste, j’avais conseillé ce voyage pour la distraire.

– Le moyen est bon, cher beau-père, et je ne sais pas d’amour malheureux dont la guérison résiste à un mois de voyage. On part la mort au cœur, on revient avec l’oubli. L’antidote unique de l’amour s’appelle le grand air. Il n’y a pas d’autre remède.

– Aussi Hermine reviendra guérie, surtout lorsqu’elle apprendra le crime de Fernand.

– Elle ne doit point l’apprendre tout de suite ; les femmes ont une si bizarre nature, que souvent l’infamie de ceux qu’elles aiment les attache, au lieu de les éloigner. Ne jouons pas ce jeu-là, et attendons les débats de la cour d’assises, si c’est possible.

– Très bien, dit M. de Beaupréau.

– Seulement, poursuivit sir Williams, n’y aurait-il pas moyen que je fisse un petit voyage en Bretagne ? Vous pourriez me faire présenter dans un château voisin…

– J’y ai songé, et précisément je suis fort lié avec un vieux gentillâtre chasseur, dont la héronnière s’élève à trois lieues du château où vont ces dames. Cela ira tout seul ; avant un mois, vous serez mon gendre.

– Alors vous aurez Cerise.

– Un mois ! murmura Beaupréau qui devint pourpre à ce nom, attendre un mois !…

– Dame ! si vous pouvez me faire épouser Hermine dans huit jours, dans huit jours vous aurez la fleuriste. Troc pour troc, c’est mon système.

– Cependant, fit observer le chef de bureau, vous savez bien que j’ai tout intérêt à vous faire épouser ma fille, puisque vous seul savez…

– Où sont les douze millions, c’est vrai. Mais le hasard a d’incalculables trahisons, et qui me dit que précisément l’homme qui est le détenteur de cette fortune, et cherche ceux à qui elle appartient, ne vous rencontrera point, sans qu’il soit besoin de mon intermédiaire ?

– C’est juste, murmura M. de Beaupréau, touché de la logique de cet argument.

– Or, reprit sir Williams avec l’impertinence d’un valet de comédie, si cela était et que je vous eusse rendu cette petite Cerise que vous adorez, vous chercheriez un tout autre gendre que moi, ne fût-ce que pour disposer à votre guise des douze millions.

– Vous oubliez que je suis votre complice ?

– Non, mais deux garanties valent mieux qu'une. Or, un bonhomme comme vous, dont la tête est enflée de toutes les passions violentes, traversera peut-être le déshonneur, le bagne, le ridicule pour avoir de l'or ; mais il sacrifiera l'or à cet amour de bête fauve qui vous tient. Vous me serviriez avec la nonchalance d'un complice, je veux que vous me serviez avec un zèle absolu. Je veux épouser Hermine d'abord ; foi de baronnet, vous aurez Cerise le jour même de mes noces.

Beaupréau courbait le front, et son cœur bouillonnait d'une fiévreuse impatience.

– Quand je devrais la traîner moi-même devant un officier de l'état civil, Hermine sera votre femme, murmura-t-il.

– J'y compte, répondit sir Williams.

Puis le baronnet ajouta :

– Ainsi, je pourrai aller en Bretagne ?

– Sur-le-champ, si vous voulez.

– Non, j'ai affaire à Paris quelques jours encore… Mais vous, cher beau-père, vous devriez demander un congé au ministère et rejoindre votre femme. De là vous m'enverrez chaque jour un petit bulletin de l'état moral de ma fiancée, et vous me préparerez tout doucement les voies.

– À merveille ! répondit Beaupréau.

– À présent, dit le gentleman, voulez-vous visiter mon hôtel ? voir mes écuries ? J'ai acheté avant-hier une jument irlandaise qui est superbe : quatre ans, robe alezan brûlé, par Éclair et Dinah. J'ai également une voiture de chasse qui est un bijou. À première vue, c'est un simple phaéton ; mais en pressant un ressort, le siège de derrière, qui est destiné à un domestique, se développe outre mesure et finit par devenir une sorte de grande caisse sans couvercle dans laquelle dix à douze chiens peuvent tenir à l'aise.

– Si vous chassez, dit M. de Beaupréau, votre présentation en Bretagne sera fort simplifiée.

– Je chasse, dit laconiquement Williams, qui sauta hors de son lit sans daigner appeler son valet de chambre, passa un pantalon à pied et endossa une de ces vestes longues appelées vestes d'écurie ; puis il prit le chef de bureau par le bras et lui dit :

– Venez, beau-père. Je veux que vous ayez une certaine opinion du bon goût et des ressources de votre gendre futur.

Sir Williams prit M. de Beaupréau par le bras et le conduisit d'étage en étage, ne lui faisant grâce d'aucun recoin. Puis, cette inspection terminée et les écuries visitées, il le congédia en lui disant avec une bonhomie sous laquelle perçait l'ordre le plus formel :

– Vous devriez demander votre congé aujourd'hui même et partir ce soir pour la Bretagne.

XXVI

M. de Beaupréau parti, sir Williams s'habilla et fit une minutieuse toilette du matin ; puis il demanda son tilbury, y monta, saisit les rênes et prit le chemin de l'ambassade d'Angleterre.

Le baronnet était incontestablement un homme habile. Forcé de quitter Londres où la police était à ses trousses, il était venu à Paris, et son premier soin avait été de se recommander de l'ambassadeur anglais, dont il avait surpris la bonne foi et capté la confiance à l'aide de faux papiers.

Au bout de huit jours, sir Williams était au mieux dans les bureaux de l'ambassade, et il s'était lié avec deux jeunes secrétaires dont il comptait bien se servir à la première occasion. Or, cette occasion se présentait : sir Williams avait un duel, – un duel avec Bastien, – et il lui fallait d'honorables témoins.

Il sauta lestement à terre dans la cour de l'hôtel et se dirigea la tête haute vers les bureaux, à l'entrée desquels il fit passer sa carte aux deux gentlemen.

Sir Arthur G… et sir Ralph O… étaient deux jeunes gens à peu près de l'âge du baronnet.

Sir Williams possédait un très grand charme de séduction, et ce charme s'exerçait sur les hommes aussi bien que sur les femmes ; il avait plu énormément aux deux jeunes gens, et ils l'accueillirent avec une cordialité sans égale.

– Mes amis, dit sir Williams, je viens vous demander un service, un service réel.

– Parlez, dirent-ils tous deux.

– J'ai une affaire d'honneur.

– Vous cherchez des témoins ?

– Oui, et j'ai songé à vous.

– Nous sommes prêts, dit sir Ralph.

– De quoi s'agit-il ? demanda sir Arthur.

Le baronnet leur raconta de point en point son entrevue avec Bastien, et manifesta toute son indignation d'avoir pu être un moment pris pour un drôle de la taille du vicomte Andréa.

Les deux secrétaires d'ambassade étaient jeunes, et par conséquent ils manquaient de sagesse et d'indulgence, ces deux qualités si nécessaires à ceux qui ont un rôle de témoin à jouer ; de plus ils étaient Anglais, c'est-à-dire fort chatouilleux sur le point d'honneur et les convenances.

– Il n’y a point à hésiter, dit sir Arthur, et ce monsieur… Bastien doit vous rendre raison.

– Une seule chose me chagrine, objecta sir Ralph, c’est qu’un homme qui se conduit ainsi ne saurait être un parfait gentleman.

– Raison de plus pour le corriger, répondit sir Williams.

L’argument était sans réplique.

Les deux gentlemen demandèrent une voiture de l’ambassade et prirent leurs paletots.

– Je vous attends chez moi, dit le baronnet ; mais, je vous en prie, soyez inflexibles et posez bien mes conditions : demain au bois de Boulogne, à sept heures du matin, l’épée. Je ne veux pas tuer ce monsieur ; je lui percerai un bras ou lui ferai une boutonnière à la poitrine.

Sir Williams remonta dans son tilbury en se disant :

– Je joue gros jeu en me trouvant demain en présence d’Armand, mais cette audace me sauvera. À moi les douze millions… et Jeanne ! Un homme comme moi doit avoir une maîtresse de bonne race.

Cependant sir Arthur et sir Ralph couraient au galop de deux chevaux anglais vers la rue Culture-Sainte-Catherine, et tandis que le baronnet rentrait chez lui, ils arrivaient à l’hôtel de Kergaz. Bastien n’était pas à l’hôtel ; il se trouvait rue Meslay, auprès de Jeanne ; mais Armand, qui s’attendait depuis deux jours à la visite des deux témoins de sir Williams, avait prévenu son suisse, et lorsque les deux secrétaires d’ambassade se présentèrent et prononcèrent le nom de Bastien, ils furent introduits dans un salon au rez-de-chaussée, où le comte les reçut avec une froide courtoisie.

– Monsieur… Bastien ? demanda sir Arthur avec une nuance de dédain dans la voix pour ce nom roturier.

– Messieurs, répondit Armand, je ne suis pas celui que vous désirez voir, mais bien le comte Armand de Kergaz.

Les deux gentlemen s’inclinèrent.

– En ce cas, monsieur le comte, dit sir Ralph en s’inclinant, veuillez nous pardonner notre méprise, et nous indiquer…

– Ceci est inutile, messieurs. M. Bastien est un ami de mon père, feu le colonel de Kergaz, il est le mien, il habite sous mon toit, et je le remplace en toutes choses.

– Cependant, monsieur le comte, permettez-nous d’insister…

– Bastien est sorti ; il ne rentrera que ce soir fort tard.

– Alors nous reviendrons.

– Inutile encore, messieurs. Bastien m’a muni de ses pleins pouvoirs.

– Vous connaissez donc, monsieur, quel motif nous amène ?

– Je m’en doute… Vous venez de la part de sir Williams ?

– Précisément, monsieur.

Le comte indiqua un siège aux deux jeunes gens et reprit :

– Bastien a été abusé par une ressemblance étrange ; dominé par une conviction profonde, il s'est présenté chez sir Williams.

– Il l'a grossièrement violenté, dit sir Ralph.

– Outragé… insista sir Arthur.

– Mais, interrompit froidement le comte, il lui a sur-le-champ, en reconnaissant sa méprise, adressé de franches et loyales excuses.

– Que sir Williams n'accepte point, monsieur.

– Cependant, messieurs, poursuivit le comte de Kergaz, pensez-vous que nous ne puissions trouver un biais, un arrangement convenable pour empêcher une rencontre entre un jeune homme et un vieillard ?…

Un sourire dédaigneux glissa sur les lèvres de sir Arthur. Ce sourire froissa Armand, qui désirait ardemment empêcher ce duel, et le rappela à des sentiments plus fiers.

– Monsieur Bastien, dit-il, est brave comme une lame d'épée. S'il était là il se lèverait et vous demanderait simplement votre heure et vos armes, messieurs. Mais moi, son témoin, je crois pouvoir…

– Monsieur le comte, interrompit sir Arthur d'un ton impertinent, nous ne sommes venus ici que pour vous dicter nos conditions.

Armand réprima un mouvement de fierté blessée, et répondit :

– Je le vois, messieurs, vous êtes entêtés. Dites vos conditions : je les écoute.

– Le baronnet sir Williams, notre ami, désirerait rencontrer M. Bastien demain.

– Très bien ! En quel lieu ?

– Au bois de Boulogne, non loin du pavillon d'Armenonville.

– Nous y serons, monsieur.

Sir Ralph et sir Arthur s'inclinèrent.

– À quelle heure ? demanda Armand.

– À sept heures, monsieur.

– Très bien… Quelles sont vos armes ?

– L'épée, si vous n'y voyez pas d'inconvénients.

– Aucun. C'est l'arme des soldats et des gentilshommes.

Les deux gentlemen se levèrent et prirent congé du comte, qui les reconduisit cérémonieusement jusqu'à la porte de son hôtel.

Sir Ralph et sir Arthur couraient rue Beaujon, où le baronnet les attendait.

– Eh bien ? demanda-t-il.

– Tout est accepté.

– Pour demain ?

– Pour demain, sept heures.

– Tout est pour le mieux.

Et sir Williams, avec le plus grand calme, offrit des cigares aux deux gentlemen, causa négligemment de toutes sortes de choses, et finit par laisser entendre qu'il était accablé de courses pour le reste de la journée et qu'il désirait mettre un peu d'ordre dans ses affaires, ainsi qu'il convient à un homme qui va jouer sa vie le lendemain.

Sir Ralph et sir Arthur se levèrent, après avoir pris rendez-vous pour six heures le lendemain.

On devait partir de chez Williams dans son américaine, dans le coffre de laquelle on placerait les épées, et de là se rendre au bois de Boulogne.

À peine les deux témoins de sir Williams étaient-ils partis, qu'un nouveau personnage entra dans l'hôtel, traversa cour, vestibule, sans rien demander à personne, et monta jusqu'au cabinet de travail du baronnet.

C'était Colar.

Sir Williams avait reçu le Beaupréau et les jeunes Anglais avec courtoisie, mais sans empressement, et il ne s'était point départi avec eux de ce flegme tout britannique qu'il affectait si bien ; mais à la vue de Colar, il redevint Français des pieds à la tête, et laissa échapper une exclamation de joie.

– L'affaire marche, dit Colar, tout va bien.

– Comment cela ?

– Le vieux ne couchera point rue Meslay.

– En es-tu sûr ?

– Très sûr. Le comte est venu le chercher.

– Qu'en sais-tu ? et comment le sais-tu ?

Avec la familiarité des subalternes se sentant nécessaires, Colar s'assit sur un divan, jeta dans le feu le bout de son cigare et regarda le baronnet.

– Mon capitaine, dit-il, j'ai écouté aux portes, comme c'était convenu, ou plutôt, pour parler franc, j'ai écouté à travers les planchers.

– Plaît-il ? demanda sir Williams.

– Comme c'était convenu du reste, j'ai pris mes renseignements dès hier soir. J'ai appris que l'étage au-dessus de celui où loge la petite était habité par une ouvrière qui va en journée, mais qui, à l'occasion, fait une partie fine. Je l'ai attendue au sortir de son magasin, et je lui ai conté un tas de bêtises qui lui ont tourné la tête.

– Et puis ? fit sir Williams pressé de savoir.

– Si bien, poursuivit Colar, qu'elle m'a emmené chez elle, que j'y suis resté ; que ce matin nous avons fait une noce à tout casser en mangeant du pâté de foie gras et en buvant du bordeaux, et que, tandis que la petite allait et venait par sa chambre, je me suis aperçu qu'on entendait tout ce qui se faisait et se disait à l'étage inférieur. Alors, j'ai grisé mes amours, si bien grisé même qu'elle s'est endormie, et que j'ai pu me coucher à plat ventre et écouter tout à mon aise.

– Et qu'as-tu entendu ?

– Des choses insignifiantes chez la petite ; puis, vers deux heures, la voix du comte chez le vieux Bastien.

– Et que disait le comte ?

– Il venait d'arriver sans doute, et il disait : « Mon vieil ami, tu as la tête verte comme un jeune homme, et maintenant que le vin est tiré, il faut le boire. Tu te bats demain.

« – Très bien, a répondu Bastien. Quelle heure et quelle arme ?

« – À sept heures, l'épée. » Or, a ajouté le comte : « Il faut revenir à l'hôtel et y coucher ce soir, c'est le plus simple. »

– Oh ! oh ! interrompit sir Williams, nous aurons le champ libre : en ce cas, Jeanne est à nous !

Deux jours s'étaient écoulés depuis que mademoiselle de Balder, reconduisant Bastien jusqu'à sa porte, avait entrevu Armand de Kergaz.

La jeune fille était rentrée chez elle toute pensive et le cœur palpitant.

C'était donc lui.

Lui dont avait parlé le vieux soldat avec enthousiasme, lui que déjà elle aimait et qu'elle avait deviné.

Et comme le premier amour d'une femme se développe avec une merveilleuse rapidité, Jeanne, toute frissonnante d'émotion, était allée s'enfermer dans son petit salon, et s'était prise à écouter la voix d'Armand qui lui arrivait affaiblie, mais distincte, à travers cette porte condamnée, et voici ce qu'elle entendit :

– Mon vieux Bastien, disait le comte à mi-voix, dis-moi donc quelle est cette jeune fille chez qui tu étais tout à l'heure ?

– Une orpheline, monsieur le comte, répondit Bastien. C'est la fille de feu le colonel de Balder.

– Je l'ai entrevue un soir, il y a deux jours, reprit Armand ; c'est elle à qui j'ai donné le bras le soir où j'ai tiré un ouvrier d'un mauvais pas, à Belleville.

– Elle ? fit Bastien qui jouait la surprise.

– Oui, elle, répondit Armand ; elle qui m'a paru vertueuse et belle, à moi qui, depuis si longtemps, rêvais…

Armand s'arrêta, et Jeanne sentit son cœur battre violemment.

Elle entendit alors le comte parler bas à Bastien, si bas qu'elle ne put saisir le sens de ses paroles ; mais aux pulsations précipitées de son cœur elle devina qu'il parlait d'elle, et elle pensa qu'Armand l'aimait déjà peut-être.

Alors, obéissant à cette innocente curiosité des jeunes filles, elle se glissa sur la pointe du pied jusqu'à ce trou de serrure par où, le matin, elle avait entrevu Bastien, et elle put voir Armand assis, tenant sa belle tête grave et un peu triste dans ses mains, l'œil empli d'une mélancolie charmante, dans l'attitude d'un homme qui fait, tout éveillé, un rêve d'amour. Et Jeanne, une fois encore, se prit à songer que c'était là peut-être ce protecteur mystérieux que lui destinait la Providence, cet époux du ciel réservé à l'orpheline, ce bras robuste et loyal sur lequel le sien devait s'appuyer un jour.

– Bastien, dit tout à coup le comte en élevant un peu la voix, je crois que je l'aime.

Jeanne chancela, et, toute pâle, appuya la main sur son cœur.

Son cœur battait à briser sa poitrine.

– Mon Dieu ! reprit le comte, qui sait si ce n'est point là l'être que j'ai rêvé pour lui faire partager ma vie ?…

Jeanne, frémissante, entendit alors M. de Kergaz dérouler à son confident tout un vaste plan de bonheur conjugal, le programme charmant de cette vie à deux qui ne finira que par la mort de l'un de ceux que l'amour a réunis… existence toute de joies calmes et pures : l'hiver, au fond de ce vaste hôtel si triste, si désert aujourd'hui, si empli et si gai le jour où une femme en franchirait le seuil, des fleurs d'oranger au front ; l'été, en quelque vieux manoir perdu sous les coulées ombreuses de cette noble Bretagne où l'on aime si bien… Vie d'extases sublimes et de félicités sans nombre que celle-là, et qui s'écoulerait comme un rêve pour cet homme à genoux devant la femme aimée, pour cette femme à qui le bonheur et la fortune allaient peut-être arriver par la porte du hasard, cette suprême sagesse de Dieu !…

Armand passa environ une heure chez Bastien, puis Jeanne l'entendit sortir disant au vieillard :

– À ce soir.

Et son cœur battit, à la pensée que le soir, peut-être, elle le verrait encore.

Lorsque Armand fut parti, le vieux Bastien vint sonner de nouveau à la porte de Jeanne.

– Mademoiselle, lui dit-il, vous avez aperçu le jeune homme qui est venu chez moi tout à l'heure ?

– Je l'ai entrevu, dit Jeanne en rougissant.

– Ne l'avez-vous pas reconnu ? demanda Bastien avec ce sourire bienveillant et fin des vieillards interrogeant les jeunes gens.

– Oui, répondit Jeanne, je me suis souvenue l'avoir vu, il y a deux jours, à Belleville. Il était vêtu en ouvrier, il m'a donné le bras.

– C'était le comte Armand de Kergaz, dit Bastien.

Jeanne rougit de nouveau.

– Il m’a chargé, poursuivit Bastien, de vous demander la permission de se présenter chez vous avec moi, dans la soirée.

La jeune fille était si émue qu’elle ne put répondre, mais sa tête s’inclina en signe d’acquiescement.

Le soir, en effet, vers neuf heures, Armand franchit le seuil de Jeanne, en compagnie du vieux Bastien.

Ce fut charmant à voir que ce premier tête-à-tête de ces deux jeunes gens qui s’aimaient déjà et ne se l’étaient point avoué.

Armand était musicien : Jeanne avait fait un peu de peinture : les arts sont un trait d’union pour les âmes élevées et les intelligences d’élite. Ils causèrent musique, peinture, sculpture ; ils oublièrent le temps qui passait, et le vieux Bastien qui, à l’écart, souriait à cet amour naissant.

Et lorsque Armand se retira, il avait obtenu la permission de revenir le lendemain ; et le cœur de Jeanne éclatait La bonne Gertrude, elle aussi, avait deviné que sa jeune maîtresse allait bientôt perdre cette vie calme en son isolement qu’elle menait depuis son enfance, pour entrer dans cette phase d’émotions, de joies, de douleurs souvent, qui a nom le premier amour.

Mais, d’un coup d’œil, la vieille servante avait jugé et apprécié Armand, et elle s’était dit les larmes aux yeux :

– Ma pauvre chère enfant aurait-elle donc trouvé un mari ?

Et Gertrude avait fait pour Jeanne ce rêve de chien fidèle que Bastien faisait pour Armand.

La servante et le vieux soldat se rencontrèrent sur le carré le lendemain matin. Jeanne dormait encore, ou plutôt elle avait fini par s’assoupir à la fin d’une nuit sans sommeil.

Bastien salua Gertrude avec déférence, et, sur la pointe du pied, il entra avec elle dans l’appartement et la suivit dans le petit salon où était son piano.

– Ma bonne Gertrude, lui dit-il en clignant confidentiellement de l’œil, je voudrais causer un peu avec vous.

Gertrude lui fit la révérence à la mode de son pays ; ce qui était la façon la plus respectueuse de saluer.

– C’est bien de l’honneur pour une pauvre servante comme moi, dit-elle en avançant un fauteuil à Bastien. Je vous écoute, capitaine.

On s’en souvient, l’ancien hussard avait loué rue Meslay sous le nom du capitaine Bastien.

– Ma chère Gertrude, dit-il en s’asseyant, vous aimez beaucoup votre jeune maîtresse, n’est-ce pas ?

– Si je l’aime, Seigneur Dieu ! répondit Gertrude. Mais je l’ai vue naître, monsieur, je l’ai portée dans mes bras, et, sauf votre respect, je la regarde censément comme mon

enfant.

– Vous voudriez la voir heureuse, n'est-ce pas ?

– Ah ! murmura la servante avec un accent parti du cœur, je donnerais ma part de paradis pour cela ! Quand on pense, mon bon monsieur, que cette chère enfant du bon Dieu, qui semble faite pour habiter un palais et rouler voiture comme une jeune fille de bonne maison qu'elle est, s'est mise à travailler depuis deux jours, ni plus ni moins qu'une mercenaire, une pauvre servante comme moi… C'est à fendre le cœur !

– Bonne Gertrude, murmura Bastien ému.

– Est-ce Dieu possible, monsieur, continua la servante avec véhémence, que la fille d'un colonel, une demoiselle noble et belle comme les amours, en soit tout à l'heure réduite à travailler pour vivre !…

Et Gertrude essuya une larme.

Bastien prit la grosse main de la servante dans les siennes, la pressa affectueusement, et lui dit :

– Qui sait ! peut-être que mademoiselle Jeanne s'éveillera riche, heureuse, aimée, un matin ?

– Oh ! murmura Gertrude dont la voix tremblait d'émotion, Dieu serait juste et bon s'il faisait cela…

– Il le fera peut-être, répondit Bastien.

Et il ajouta d'un air mystérieux.

– Vous avez vu le jeune homme qui est venu hier soir ?…

– Oui, dit Gertrude, un beau garçon, distingué autant qu'un prince.

– C'est le comte Armand de Kergaz.

– Ah ! dit la servante avec joie.

– Il a six cent mille livres de rente, poursuivit l'ancien hussard.

Gertrude soupira.

– C'est trop, dit-elle, beaucoup trop.

– Pourquoi cela, Gertrude ?

– Parce que lorsqu'on est si riche, on n'aime pas une pauvre demoiselle comme mademoiselle Jeanne.

– Vous vous trompez, Gertrude, il l'aime déjà !

Un cri de joie étouffé vint mourir sur les lèvres de la vieille servante.

– Oui, murmura Bastien, il l'aime… il l'aime éperdument.

Mais Gertrude était devenue toute rouge, et une sorte de terreur se manifestait sur son visage.

– Monsieur, dit-elle, monsieur le capitaine… Si vous me trompiez, cependant ?

– Moi, vous tromper, Gertrude ?

– Je m’entends, dit-elle… Si le comte aimait mademoiselle… comme on aime, quand on est riche, une jeune fille… qui est pauvre…

– Gertrude ! s’écria Bastien qui comprit la subite défiance de la servante.

– Ah ! c’est que, voyez-vous, s’écria-t-elle, je suis sa mère à présent, moi, je dois veiller sur elle comme sur un trésor… Je mourrais plutôt… il faudrait me mettre en pièces avant qu’un homme arrivât jusqu’à elle… si cet homme n’était pas son mari…

– Rassurez-vous, Gertrude. M. le comte de Kergaz est un gentilhomme, il ne séduit pas les jeunes filles… Il aime votre jeune maîtresse… et il veut l’épouser.

– Ah ! dit Gertrude avec joie, à la bonne heure ! Nous pouvons parler maintenant.

– Eh bien ! reprit Bastien, il faut nous entendre, nous, Gertrude. J’aime M. de Kergaz autant que vous aimez mademoiselle Jeanne, je le regarde comme mon enfant et je veux qu’il soit heureux.

– Que dois-je faire, monsieur ?

– Il faut m’aider, faire comprendre à mademoiselle Jeanne qu’elle ne vous aura pas toujours ; qu’un jour viendra où il lui faudra un protecteur, un mari, et vous parlerez de M. de Kergaz.

– Soyez tranquille, monsieur, répondit Gertrude avec une joie d’enfant.

Et Gertrude, en effet, s’acquitta de sa mission avec cette diplomatie du cœur qui rend intelligentes et fortes les natures les plus incultes. Et Jeanne, que son secret étouffait, se laissa aller à des confidences : elle avoua qu’elle aimait Armand, et la bonne Gertrude se prit à fondre en larmes, tant elle se sentait heureuse à la pensée que sa jeune maîtresse allait quitter bientôt cet affreux taudis où elle était, pour habiter un bel hôtel, avoir des chevaux, des gens, un train de maison.

L’imagination de la pauvre servante lui déroulait l’avenir sous les plus riantes couleurs.

XXVII

Cependant Jeanne ne vit pas Armand de la journée.

Armand se devait à sa mission : il lui fallait retrouver les héritiers du baron Kermor de Kermarouet, et il employa sa journée à rechercher les noms des employés des différents ministères qui avaient pu se marier à l'époque indiquée par la note qu'on lui avait transmise. Mais, le soir, il revint et se présenta chez Jeanne vers neuf heures.

L'intimité va grand train entre deux cœurs qui s'aiment. Ce soir-là, Armand risqua un aveu, et Jeanne rougit bien fort…

Et le temps passa si vite, que minuit sonnait au moment où Armand se levait pour se retirer.

Quand il fut parti, Jeanne se jeta dans les bras de Gertrude, et murmura :

– Mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis heureuse !…

La nuit s'écoula pour elle en rêves de bonheur ardent ; elle entrevit une toute longue existence passée auprès de celui qui, déjà, était le bien-aimé de son âme, sa main dans la sienne, ses yeux attachés sur les siens, leurs deux cœurs n'ayant plus qu'une seule et même pulsation.

Elle s'éveilla souriant à son bonheur futur, et elle compta les heures durant la journée, qui lui parut horriblement longue.

Mais, vers quatre heures, un pas qui retentit dans l'escalier la fit tressaillir, et son cœur se prit à battre, car elle entendit la voix d'Armand chez Bastien.

C'était le jour où M. de Kergaz avait reçu les témoins de sir Williams, et il venait chercher Bastien pour l'emmener rue Culture-Sainte-Catherine, où celui-ci devait coucher ce soir-là, afin d'être prêt à partir le lendemain.

Armand aimait Bastien avec la tendresse d'un fils, et la pensée qu'il allait jouer sa vie le lendemain avait répandu sur son visage une teinte de mélancolie profonde. Sa voix était triste, et Jeanne eut le pressentiment d'un malheur…

Cependant, le comte avait parlé si bas à Bastien, que la jeune fille ne put rien saisir de leur conversation pendant un moment.

Armand n'éleva la voix que lorsqu'il eut raconté à Bastien son entrevue avec les témoins de sir Williams.

Mais voici ce que Jeanne entendit :

– Mon bon Bastien, disait Armand, tu vois bien comme moi qu'elle m'aime, et je sais, moi, que je l'aime ardemment. Pourquoi hésiterais-je ?

Et comme Jeanne frémissait et sentait ses genoux se dérober sous elle, Armand poursuivait :

– Nous n'irons pas ce soir : puisque cette mauvaise affaire de demain nous forcera à nous coucher de bonne heure…

Jeanne eut un frisson par tout le corps. De quelle mauvaise affaire parlait-il donc ?

– Mais demain, poursuivit Armand, au retour, tu te présenteras chez elle et tu lui feras officiellement la demande de sa main.

Jeanne, éperdue, se laissa tomber sur un siège, et elle crut que son cœur s'en allait avec Armand, qu'elle entendit sortir et descendre l'escalier en compagnie de Bastien.

Pendant une heure, la jeune fille demeura repliée sur elle-même et absorbée en son rêve.

Un coup de sonnette l'arracha à sa méditation, et elle vit entrer Gertrude tenant une lettre à la main.

– Un homme que je ne connais pas, dit-elle, vient d'apporter cette lettre, et il s'est retiré sur-le-champ.

Jeanne, étonnée, prit la lettre, cachetée avec des armoiries, l'ouvrit et lut :

« Pardonnez-moi, mademoiselle, d'oser vous écrire… »

Mademoiselle de Balder crut que cette lettre venait d'Armand, et elle courut à la signature, mais la lettre n'était point signée.

Elle poursuivit :

« Je vous aime, mademoiselle, et la première fois que je vous vis, je sentis que ma vie était désormais liée à la vôtre et que de vous dépendait le bonheur de mon avenir. »

Jeanne appuya sa main sur son cœur :

– C'est lui… c'est lui… murmura-t-elle.

« Savez-vous, continuait le correspondant anonyme, que si jamais homme a éprouvé un frisson de joie et d'orgueil en songeant qu'il était riche, cet homme c'est moi. Je rêve pour vous un joli petit hôtel entre cour et jardin, dans un quartier neuf, un palais de fée dont vous seriez la reine et où je passerais ma vie à vos genoux.

« Jeanne, ma bien-aimée, la demeure que je vous destine et où nous cacherons notre amour est entourée de grands arbres qui abritent des regards importuns ; il y a pour vous une jolie chambre à coucher bleu et blanc avec des tentures gris-perle : un nid de colombe, cher ange du ciel… »

Jeanne s'interrompit ; elle trouvait que M. de Kergaz, – car quel autre aurait osé écrire ainsi, – s'arrêtait à de bien futiles détails.

« Jeanne ma bien-aimée, lut-elle encore, j'ose vous écrire aujourd'hui et vous avouer mon amour parce que demain je vais courir un grand danger. Je me bats à sept heures du matin… »

La lettre échappa aux mains de Jeanne, elle poussa un cri et tomba évanouie sur le parquet.

*

* *

Lorsqu'elle revint à elle, la nuit était venue ; elle se trouvait couchée sur son lit et Gertrude lui prodiguait ses soins.

Auprès de Gertrude, Jeanne aperçut un visage inconnu ; c'était une femme, jeune encore, mais dont les traits fatigués décelaient une longue lutte avec la misère et les plaisir factices dans lesquels l'ouvrière parisienne essaye d'oublier le labeur et les angoisses du lendemain.

C'était cette jeune femme qui demeurait à l'étage supérieur et chez laquelle Colar était entré la veille.

L'ouvrière avait entendu le cri poussé par Jeanne, puis la chute du corps sur le parquet, puis les lamentations de Gertrude ; et, poussée par Colar, elle était descendue et avait offert ses services que la servante avait acceptés.

La jeune fille, en revenant à elle, jeta autour d'elle un regard plein d'étonnement ; puis elle se souvint de cette lettre fatale qu'elle croyait être d'Armand, et où celui qui écrivait disait : « Je me bats demain matin. »

Et Jeanne, maîtresse d'elle-même et retrouvant ses forces, voulut se lever, courir rue Culture-Sainte-Catherine et empêcher à tout prix ce combat dont elle ignorait les motifs.

Mais alors une ombre se dressa devant elle, une ombre pâle et triste qui semblait lui dire : « Les femmes ne doivent point empêcher l'homme qu'elles aiment de venger son honneur outragé. »

Cette ombre, c'était celle de son père, de feu le colonel de Balder, le loyal soldat mort devant l'ennemi, le gentilhomme qui avait eu pour linceul le drapeau lacéré de son régiment.

Et la jeune fille se souvint qu'autrefois – il y avait bien longtemps, et elle était alors toute petite – son père était rentré, un soir, triste et pensif, comme le sont les vrais braves à la veille d'un duel : tristes parce qu'ils savent que c'est toujours une navrante chose aux yeux de Dieu de jouer sa vie contre une autre vie ; pensifs, parce que, si détaché qu'on soit des affaires de ce monde, on y laissera toujours des êtres qu'on aime ou qui vous aiment, et que ceux que le trépas sépare ne se réunissent plus.

Or, le père de Jeanne avait passé une heure à écrire quelques lettres, à mettre un ordre rigoureux dans ses affaires, il avait achevé la soirée entre sa femme qui baissait le front et contenait ses larmes, et son enfant qui ne comprenait point encore, et qui, cependant, était triste à la vue de cette tristesse.

Après quoi le soldat s'était couché et s'était endormi, calme comme les preux d'autrefois. Mais la mère de Jeanne, elle, ne s'était point mise au lit, elle avait pris sa fille par la main et lui avait dit, en la conduisant devant un crucifix :

« – Mets-toi à genoux, mon enfant, et prions pour ton père. »

La mère et l’enfant avaient prié toute la nuit ; puis, au matin, alors qu’à peine glissaient à l’horizon les premières clartés de l’aube, sa mère s’était levée, elle s’était approchée lentement du lit où dormait le colonel, et elle l’avait éveillé en lui disant d’une voix où couvaient des sanglots, mais calme et ferme cependant :

« – Il est temps. – Allez, mon ami. »

Le père s’était habillé, et il était parti, posant une caresse sur le front de la petite fille qui pleurait, et serrant dans ses bras sa femme, forte comme celle de l’Écriture, qui l’éveillait à l’heure du combat.

Alors la mère et la petite fille s’étaient remises à genoux, et elles avaient encore prié. Une heure s’était écoulée, puis le soldat avait reparu, arrachant un cri de joie à sa femme et à son enfant.

Mais il les avait pressées toutes deux sur son cœur, silencieusement, sans se réjouir, laissant rouler sur sa joue une larme longtemps contenue, et il s’était agenouillé à son tour devant le crucifix, en leur disant :

« – Prions ensemble pour le trépassé, prions pour celui qui, comme moi, était époux et père et que pleurent à cette heure une femme et un enfant. » Le colonel avait eu le malheur de tuer son adversaire.

Ce lointain souvenir s’empara de la pensée de Jeanne et la retint. Elle se dit qu’un homme aussi noble, aussi calme que M. de Kergaz, ne pouvait sérieusement aller jouer sa vie que forcé par des circonstances de la dernière gravité.

Et, comme sa mère s’était agenouillée autrefois, elle s’agenouilla et pria. La bonne Gertrude eut toutes les peines du monde à la contraindre de prendre quelques aliments, tant la douleur de la jeune fille était profonde. Cependant Jeanne consentit à tremper ses lèvres dans un bouillon, et la servante l’imita.

Mais dix minutes à peine après ce léger repas, Jeanne fut prise subitement d’une somnolence invincible ; en vain se cramponna-t-elle à cette pensée que, le lendemain, Armand aurait l’épée au poing ; en vain voulut-elle prier, sa tête retomba lourdement sur sa poitrine, son corps s’affaissa sur le parquet, et Gertrude, cette fois, n’accourut point pour la relever.

Gertrude elle-même s’était endormie sur une chaise, à deux pas de sa jeune maîtresse.

Une heure plus tard, un homme ouvrait, à l’aide d’une fausse clef, la porte de mademoiselle de Balder, et entrait d’un pas hardi dans la pièce où Jeanne dormait d’un léthargique sommeil.

Cet homme c’était Colar, qui murmurait en souriant :

– Décidément la petite, – il parlait de l’ouvrière qui avait donné ses soins hypocrites à Jeanne, – décidément la petite a bien rempli sa mission, et le narcotique était dans le potage. Le canon du Palais-Royal ne réveillerait pas maintenant la future maîtresse du capitaine sir Williams.

XXVIII

LA MAISON DES CHAMPS

Jeanne s’était endormie en priant.

Lorsqu’elle s’éveilla, un rayon de soleil levant glissait sur sa chevelure en désordre, et elle jeta autour d’elle un regard étonné.

La jeune fille n’était plus auprès de son prie-Dieu dans le petit salon de la rue Meslay, où elle s’était endormie, vaincue par un sommeil étrange. Elle était couchée toute vêtue sur un canapé, dans une chambre inconnue, par les fenêtres de laquelle on apercevait de grands arbres que l’hiver avait dépouillés.

Au milieu de cette chambre et vis-à-vis des croisées, adossé au mur par le fronton, Jeanne remarqua d’abord un grand lit de palissandre, à colonnes torses, supportant un baldaquin de velours gris-perle à bordures d’un bleu tendre. Ce lit était non foulé, et par conséquent il était impossible d’admettre que la jeune fille y eût sommeillé, ne fût-ce que quelques minutes.

Rien de plus charmant, de plus coquet et de meilleur goût à la fois que cette chambre à coucher où un architecte mystérieux semblait avoir réuni tout ce qu’il y a de luxueux et d’élégant dans les magasins à la mode de Paris : garniture de cheminée rocaille, tableau de maîtres, meubles de Boule et bahuts en bois de rose, glaces de Venise à biseaux dans leurs cadres à incrustations merveilleusement sculptées, placées en trumeaux entre les croisées.

Jeanne crut faire un rêve en embrassant d’un coup d’œil cette jolie retraite, ou plutôt le continuer, car, la veille, elle avait lu dans cette lettre mystérieuse qu’elle attribuait à Armand la description d’une chambre à coucher semblable.

Il se passa alors pour elle un phénomène assez bizarre : son esprit retrouva toute sa lucidité ; sa mémoire, tous ses souvenirs mais avec la conviction qu’elle rêvait, et que c’était là la suite de son rêve : que tandis qu’elle dormait et croyait se promener dans cette chambre dont Armand lui parlait et qu’il lui destinait, ce dernier était sur le point d’aller se battre, et Jeanne, la sueur au front, murmurait :

– Je voudrais pourtant bien m’éveiller.

Elle se leva, s’approcha d’une croisée et l’ouvrit.

L’air frais du matin, lui fouettant le visage, vint lui prouver qu’elle ne rêvait point.

– Je suis bien éveillée ! se dit-elle avec stupeur.

Et elle jeta un nouveau regard autour d’elle sur chacun de ces objets inconnus, à l’intérieur, puis elle se pencha au dehors. Elle avait sous les yeux, à l’extérieur, un jardin

planté de grands arbres, et à l'extrémité de ce parc borné en tous sens par des murs élevés, on apercevait les murailles blanches et les volets verts d'une maisonnette.

La jeune fille sentait bien qu'elle ne dormait plus ; mais son étonnement était si grand qu'elle ne trouvait ni un cri ni un geste et paraissait pétrifiée.

Au delà des murs du parc, elle entrevoyait une colline nue, aride, sans trace d'habitation.

Dans le jardin, nul être humain.

Autour de la maison où Jeanne se trouvait, aucun bruit.

Où était-elle ? Comment était-elle venue en ce lieu ?

C'était là pour elle un incompréhensible mystère.

– Non, non, murmura-t-elle, tout cela est trop étrange, je continue à rêver !

Mais l'air du matin qui baignait son front brûlant, le soleil qui montait radieux à l'horizon sans nuages, arrachant mille étincelles au givre qui couvrait les branches dépouillées des arbres ; le chant des oiseaux dans les haies, et ce murmure confus qui s'élève dès l'aube des guérets et des bois, venaient démentir cette croyance.

Jeanne ne dormait point.

Une feuille de papier, étendue tout ouverte sur un guéridon au milieu de la chambre, attira son attention.

Jeanne s'approcha vivement.

C'était une lettre, une lettre tout ouverte.

La jeune fille y jeta les yeux et poussa un cri.

Elle avait reconnu l'écriture. Cette écriture était la même que celle de la lettre reçue la veille et qui lui annonçait – elle le croyait du moins – qu'Armand devait se battre.

Mademoiselle de Balder s'en empara et lut avidement ces quelques lignes :

« Neuf heures du matin.

« Je me suis battu à sept heures, et je suis sain et sauf… »

Jeanne poussa un cri étouffé, un cri de joie suprême et chancela sous le poids de son bonheur.

Que lui importaient, à présent, et le lieu où elle se trouvait, et le mystère qui semblait l'envelopper d'une manière impénétrable.

Il était vivant !

Cependant elle continua :

« Je viens d'entrer dans votre chambre, ma Jeanne bien-aimée, mais vous dormiez et je n'ai point voulu vous éveiller ; j'ai mis un baiser sur votre front, comme un frère embrasserait sa sœur, et je me suis retiré sur la pointe du pied.

« Ange mille fois aimé, je me figure votre réveil, votre étonnement, votre stupeur, en vous retrouvant loin de chez vous, dans un lieu inconnu, sans savoir comment vous y êtes venue, et quel génie tout-puissant a profité de votre sommeil pour vous transporter dans ce petit palais qui fut bâti tout exprès pour vous.

« Mais rassurez-vous, ma Jeanne adorée, ce génie n'a rien de malfaisant, et il n'est fier de sa force et de sa toute-puissance que pour la mettre à vos pieds.

« Ce génie se nomme l'Amour… »

Jeanne tressaillit et jeta autour d'elle un nouveau regard, mais, cette fois, plein de défiance et de terreur.

Comment, celui qui, la veille, disait à Bastien : « Tu iras lui demander officiellement sa main, » avait-il pu agir ainsi ?

Et Jeanne frissonna à la pensée que M. de Kergaz avait peut-être voulu faire d'elle simplement sa maîtresse, et que durant cette nuit…

Elle n'osa compléter sa pensée et continua sa lecture :

« Jeanne, poursuivait le correspondant anonyme, je suis un galant homme et veux rester digne de votre amour, si tant il est vrai que vous deviez m'aimer jamais… »

La jeune fille respira et lut encore :

« Quand vous vous éveillerez, vous vous retrouverez aussi chaste et aussi pure que vous l'étiez la veille… Et pourtant, pardonnez-le-moi, je vous ai enlevée…

« Oui, ma Jeanne bien-aimée, celui qui vous aime n'a pu supporter plus longtemps la pensée que celle qui était faite pour habiter un palais demeurait dans un bouge affreux d'un quartier populaire ; et alors il a usé de ruse et de violence, corrompant vos voisins, se servant d'un narcotique et, grâce à lui, vous transportant endormie dans une voiture qui a roulé toute la nuit et vous a amenée ici…

« Mais rassurez-vous encore, vous êtes chez vous… et dans peu vous serez ma femme… »

Mademoiselle de Balder appuya sa main sur sa poitrine et tâcha de comprimer les battements de son cœur.

« Jeanne, continua-t-elle à lire, il y a dans la vie des événements bizarres qui l'enveloppent parfois d'impénétrables mystères. Je me suis battu ce matin, et je suis sain et sauf cependant ; mais je cours, à cette heure encore, un nouveau, un plus grand péril. Vous seule le pouvez conjurer, et voici ce que j'attends de vous… »

L'étonnement de la jeune fille était à son comble ; mais elle poursuivit avidement, à la pensée que d'elle pouvait dépendre le sort de celui qu'elle aimait :

« Mon secret ne m'appartient pas, Jeanne, ma bien-aimée, et je ne puis, par conséquent, vous le confier. Plusieurs jours s'écouleront peut-être avant que vous ne m'ayez vu ; mais ayez confiance en moi, je vous aime.

« Si vous ne cherchez point à savoir où vous êtes, et à quitter par conséquent cette maison ; si vous ne faites aucune question aux domestiques que je mets à votre service, dès

aujourd’hui, je ne courrai aucun danger ; mais une indiscrétion de vous peut me perdre… songez-y…

« Chaque jour, du reste, vous recevrez une lettre de moi. Ne vous inquiétez point de Gertrude. Elle est dans la confidence de mon amour, et je l’emmène avec moi. Encore un mystère que je ne puis vous expliquer. Adieu ; je vous aime… »

Cette lettre, pas plus que la première, n’était signée.

XXIX

LE DUEL

Faisons un pas en arrière, et laissons mademoiselle de Balder lire et relire avec étonnement l'étrange lettre trouvée sur le guéridon de la chambre inconnue.

Armand, on s'en souvient, emmena Bastien rue Culture-Sainte-Catherine.

– Mon vieil ami, lui dit-il, les gens qui aiment sont égoïstes, partant, oublieux. Si je t'avais laissé rue Meslay, nous aurions passé la soirée chez mademoiselle de Balder, et les heures se fussent écoulées si vite, que nous eussions, comme hier, entendu sonner minuit. Or, quand il faut être au bois de Boulogne à sept heures du matin le lendemain, afin d'y défendre sa vie, une nuit de sommeil est nécessaire.

– Bah ! monsieur Armand, répondit Bastien, cela me connaît, ça. De mon temps, dans la vieille garde, on se battait tous les matins, ce qui n'empêchait pas de joyeusement souper vers minuit, chaque soir, lorsque les eaux n'étaient pas trop basses.

– Mais il y a trente ans de cela ?

– Peut-être bien trente-cinq, même.

– Tu étais un jeune homme, alors.

– Bon ! je suis solide encore, allez.

Armand secoua la tête et dit avec mélancolie :

– Tirais-tu passablement l'épée ?

– Pas trop pour dire vrai. Du temps de l'empereur, voyez-vous, on se battait tous les jours sur le champ de bataille, et on n'avait pas le temps d'aller à la salle d'armes ; mais quand on tient son épée avec son cœur…

– Tarare ! murmura Armand tout pensif.

Et il ajouta presque mentalement :

– Les Anglais, en général, se battent peu, ils exècrent, ils méprisent le duel ; mais ceux qui font exception à cette règle, et toute exception devient une originalité, doivent professer pour lui un culte excentrique, précisément parce que leurs compatriotes n'en font aucun cas et l'abhorrent. Et cela doit être ainsi chez ce sir Williams, puisqu'il veut absolument aller sur le terrain pour une semblable misère.

– Eh bien, dit Bastien, qui avait surpris l'aparté de M. de Kergaz, puisqu'il le veut absolument, je tâcherai de lui donner une leçon.

Armand conduisit Bastien au second étage de l'hôtel, où il avait disposé une vaste pièce en salle d'armes, car il aimait passionnément l'escrime jadis, et il y prit des fleurets et des masques, disant au vieux soldat :

– Refais-toi un peu la main, c'est toujours une bonne précaution à prendre.

Le comte et son vieil ami ferraillèrent à peu près une heure.

– La méthode est bonne, dit enfin le premier, le poignet est ferme et assez léger, mais le jarret manque de souplesse. Il faudra tuer ton homme à la première passe, ou toi-même tu es un homme mort.

– On tâchera, répondit tranquillement Bastien, qui dîna d'un excellent appétit, se coucha avec le calme d'un vieux brave devant lequel la mort a toujours reculé, et dormit d'une seule traite jusqu'au matin.

Armand, qui avait passé la nuit sur un canapé, l'éveilla à six heures, et lui dit :

– Allons ! il y a une grande heure d'ici au Bois, et il nous faut cependant arriver les premiers. La France ne peut pas être en retard.

Bastien s'habilla lestement, mais il mit à sa toilette ce soin minutieux des officiers d'autrefois, qui se faisaient poudrer et demandaient leur habit de gala pour monter à l'assaut.

Il se mit un gilet de piqué blanc sur une fine chemise de batiste qu'attachait une grosse épingle en diamant, souvenir de l'infortunée mère d'Armand.

Il boutonna par-dessus son gilet une redingote bleue, à la boutonnière de laquelle brillait sa rosette ; puis il chaussa des bottes vernies et un pantalon de casimir noir un peu large et à la hussarde, ce qui acheva de lui donner une tournure militaire.

Armand était entièrement vêtu de noir, et, comme Bastien, il portait sa décoration.

Le roi Louis-Philippe avait daigné décorer le sculpteur Armand, prix de Rome, et le comte de Kergaz était loin de renier l'artiste.

Une paire d'épées de combat, rapportées d'Italie et dont la trempe était merveilleuse, furent placées dans le caisson de la voiture, et l'on partit. L'équipage du comte de Kergaz monta l'avenue des Champs-Élysées au grand trot sans rencontrer aucune autre voiture, tant à cette heure matinale le plus élégant quartier de Paris est désert ; mais, à la barrière, il fut rejoint par une américaine attelée d'un seul cheval et qu'un jeune homme conduisait.

– Voilà sir Williams, dit Bastien en montrant le jeune homme à côté de qui était assis Ralph O…, tandis qu'Arthur G… était placé sur le siège de derrière.

Armand regarda avec curiosité cet homme que Bastien avait pris pour Andréa, et, à son tour, il tressaillit et dit vivement :

– Es-tu bien certain que ce ne soit pas lui ?

– Oh ! certes, oui, dit Bastien, j'en ai la conviction. Mais cette ressemblance est étrange.

Le baronnet et ses témoins saluèrent Armand et Bastien ; puis, en gens bien élevés, ils rangèrent le tilbury côte à côte de la calèche, ne voulant point dépasser leurs adversaires,

ni cependant rester en arrière. Les deux équipages descendirent donc de front l'avenue de Neuilly et arrivèrent à la porte Maillot, où un cavalier les attendait en travers de la route.

Ce cavalier était un chef d'escadron d'un régiment de hussards alors caserné au quai d'Orsay, que M. de Kergaz connaissait beaucoup et qu'il avait prié la veille, par un mot de vouloir bien assister Bastien en qualité de second témoin.

Le chef d'escadron mit pied à terre, Armand et sir Williams descendirent de voiture, et les six personnages se dirigèrent à pied vers le Bois, dans lequel ils trouvèrent, à cent mètres du pavillon d'Armenonville, un fourré convenable pour la rencontre. Le terrain était bon, dépourvu d'herbe et couvert d'un sable fin.

Tandis que sir Williams et Bastien, après s'être salués de nouveau, demeuraient à distance, Ralph O… et le chef d'escadron réglaient les conditions sommaires du combat ; et M. de Kergaz, qui attachait toujours sur sir Williams un regard scrutateur, disait à Arthur G…, son second témoin :

– Nous sommes, monsieur, à un moment assez grave pour qu'on puisse causer librement, loyalement en mettant de côté toute intention personnelle et blessante.

– Je suis de votre avis, monsieur.

– Voulez-vous me permettre une question ?

– Parlez, monsieur, je vous écoute.

– Connaissez-vous sir Williams depuis longtemps ?

– Depuis deux mois seulement.

– Êtes-vous bien persuadé qu'il soit réellement baronnet et d'origine irlandaise ?

– J'ai vu ses titres de famille, monsieur.

– C'est étrange ! murmura Armand, je jurerais que c'est mon frère…

– Monsieur, répondit Arthur G…, vous sentez bien cependant que, cela fût-il, je n'ai pas le droit, moi qui ai vu des papiers, des titres, des lettres de recommandation au nom de sir Williams, baronnet et gentilhomme d'Irlande, d'admettre son identité avec le vicomte Andréa votre frère. D'ailleurs, il serait trop tard.

– Aussi, monsieur, fit observer froidement Armand, est-ce à titre de simple renseignement que je vous ai fait cette question.

Les deux jeunes gens se saluèrent, témoignant ainsi que l'entretien se terminerait d'un commun accord, et ils s'approchèrent de Ralph O… et du chef d'escadron.

– Le motif de la rencontre est léger, disait ce dernier ; ensuite, il y a entre les deux adversaires une énorme disproportion d'âge ; ceci me paraît être plus que suffisant pour ne point donner à cette affaire un caractère trop sérieux.

– C'est mon avis, monsieur, répondit Ralph O…

– Je pense donc que ces messieurs doivent se battre au premier sang.

– C'est tout à fait suffisant.

– Et ne point engager le fer à plus de deux pouces.

Ralph O… s'inclina en signe d'assentiment.

– Messieurs, ajouta-t-il, s'adressant aux deux adversaires, qui se rapprochèrent, veuillez mettre habit bas sur-le-champ.

Sir Williams, que M. de Kergaz continuait à examiner avec une scrupuleuse attention, demeurait impassible sous le poids de ce regard, et il dit avec le plus grand calme et d'un ton où perçait légèrement l'accent britannique :

– Le temps est beau, mais il fait froid, et j'aurais dû choisir le pistolet pour me dispenser de me déshabiller.

Puis il ôta son habit et dit à Bastien, qui venait d'en faire autant et oubliait sa cravate :

– Pardon, monsieur, puisque vous gardez la vôtre, je vais remettre la mienne. J'éviterai un rhume de poitrine.

– Non pas, dit Armand d'un ton sec ; ôtez votre cravate, monsieur Bastien, cela peut parer un coup d'épée.

– Comme vous voudrez… aoh ! murmura sir Williams avec un calme si parfait que, cette fois, les derniers doutes de M. de Kergaz s'évanouirent.

– Cet homme est bien Anglais, pensa-t-il, ce n'est pas Andréa.

Les épées avaient été tirées ; le sort fut pour sir Williams : il devait se battre avec les siennes.

– Allez, messieurs, dit sir Ralph O…, au moment où les deux adversaires se mettaient en garde.

M. de Kergaz avait touché juste en disant que lorsqu'un Anglais se battait, il était vraisemblablement excellent tireur, et il put s'en apercevoir dès la première passe.

Sir Williams, cet homme si flegmatique et dont tous les mouvements accusaient la raideur britannique, devenait sur le terrain d'une souplesse merveilleuse, d'une agilité féline qui déjouèrent la loyale impétuosité du vieux soldat. Son épée, qu'il semblait tenir au bout des doigts, tant il avait la main légère, semblait se dédoubler et se multiplier, arrivant à la parade avec une prodigieuse souplesse, tandis que celui qui la maniait rompait ou marchait avec une foudroyante vitesse.

Pendant près de cinq minutes, Bastien, essoufflé, furieux, porta les plus terribles coups à sir Williams. Tous furent parés, et le baronnet ne riposta point.

À toute minute le vieux soldat, ignorant des galantes finesses de ce jeu terrible, devenu un art véritable dans les mains des maîtres modernes, entassait faute sur faute, se fendait faux, écartait le bras, se découvrait… L'épée de sir Williams parait et n'attaquait pas.

– Il me ménage, murmurait Bastien hors de lui, il me ménage, moi, un hussard de l'empire.

Et Armand, qui voyait bien qu'avec tout autre qu'un parfait gentleman Bastien eût été mort déjà, Armand se disait :

– Andréa serait moins généreux… Décidément, ce n’est pas lui.

Enfin, cependant, et pour mettre un terme à cette lutte stérile, au moment où Bastien rendait à demi l’épée, le baronnet la lui lia rapidement tierce sur tierce, l’enleva d’un énergique coup de poignet, et, tandis qu’elle roulait à vingt pas, il appuya la sienne sur la poitrine du vieux soldat, unissant si intimement l’acte du désarmement à celui de la riposte, que le coup devenait loyal et qu’il pouvait sans remords tuer son adversaire.

Mais l’épée effleura à peine sa chemise ; et content de cette victoire sans effusion de sang, le baronnet fit un saut en arrière et releva son épée la pointe en l’air.

– Assez, messieurs, assez ! s’écria Armand, qui avait frissonné des pieds à la tête en ce terrible moment.

Bastien laissa échapper un énergique juron et voulut courir ramasser son épée, mais M. de Kergaz l’arrêta.

– Trop tard, dit-il. Tu n’as plus le droit de recommencer ; il pouvait te tuer, et ne l’a pas fait.

Sir Williams s’était vivement rapproché de son adversaire, et lui disait au même instant :

– Voulez-vous à présent, monsieur, accepter mes excuses pour mon excessive susceptibilité et me tendre loyalement la main ?

La mauvaise humeur du grognard ne pouvait tenir contre ces paroles ; il tendit la main à sir Williams, qui ajouta, sans se départir de son accent d’outre-Manche :

– Il faut à présent, messieurs, que je vous donne l’explication de ma conduite. Mon honorable adversaire m’avait adressé, il y a deux jours, de loyales excuses qui étaient plus que suffisantes, j’en conviens ; mais, la veille, à mon club, interrogé sur les opinions de mes compatriotes à l’endroit du duel, qu’au fond j’abhorre comme eux, j’avais, par esprit d’opposition, soutenu qu’un gentleman accompli doit se battre, ajoutant que je serais très heureux de donner l’exemple. Il me fallait donc mon petit duel, et M. Bastien m’en avait fourni l’occasion, je l’ai saisie aux cheveux, aoh !

– C’est égal ! murmura Bastien avec un reste de rancune, tempérée cependant par son franc et loyal sourire, il n’y a qu’une vieille bête comme moi, capable de se laisser désarmer ainsi… C’est honteux !

Et Bastien serra une seconde fois la main de sir Williams.

Celui-ci s’approcha alors de M. de Kergaz :

– Il paraît, monsieur le comte, dit-il, que je ressemble bien parfaitement à un frère que vous cherchez de par le monde ?

– C’est frappant, répondit Armand tout rêveur. Pourtant Andréa a les cheveux blonds…

– Et moi, noirs… Les miens sont bon teint…

Et sir Williams ajouta :

– Cependant, monsieur, si vous conserviez encore le moindre doute, vous m'honoreriez en acceptant une invitation à déjeuner chez moi, un de ces jours. Je pourrais vous montrer, avec pièces authentiques à l'appui, mon arbre généalogique.

– Monsieur… dit Armand…

Le baronnet prit un air confidentiel, et s'adressant indistinctement à Armand, à Bastien et aux témoins :

– Messieurs, dit-il, vous avez, sans nul doute, été amoureux, au moins une fois en votre vie. Moi je le suis. Le plaisir de me trouver avec vous ce matin m'a privé de celui de voir ma maîtresse hier soir, et j'ai hâte de réparer le temps perdu… Or, ma maîtresse habite un mystérieux cottage perdu à la lisière des bois, et dans lequel nul ne doit entrer. Je la garde avec la jalousie sauvage d'un dragon… par conséquent, je vais être obligé de vous quitter.

Et regardant Armand :

– Monsieur le comte, ajouta-t-il, vous seriez l'homme le plus aimable du monde si vous offriez deux places à mes amis dans votre calèche, afin que j'aie la possession entière de mon tilbury. Je ne retourne pas à Paris.

Armand s'inclina en signe d'assentiment, et l'on regagna la porte Maillot où les voitures attendaient.

Là, sir Williams monta lestement dans son tilbury, et dit à Armand :

– N'est-ce pas, monsieur le comte, que le temple du bonheur n'est autre chose que la maison de la femme que l'on aime ?

– Peut-être… murmura Armand qui se prit à songer à Jeanne.

– Et que lorsqu'on a une fiancée qu'on adore, il faut la cacher à tous les yeux…

Sir Williams laissa bruire entre ses lèvres ce sourire moqueur où l'âme satanique du vicomte Andréa semblait reparaître.

Et Armand tressaillit, assailli de nouveau par tous ses doutes.

– Si vous aimez une femme, acheva sir Williams, qui enveloppa son cheval d'un coup de fouet et partit rapide comme l'éclair, gardez-la bien, je vous le conseille.

Cette fois, Armand devint pâle comme un mort, et pour la seconde fois il songea à Jeanne et eut peur.

Sir Williams avait eu la voix railleuse d'Andréa le maudit en s'exprimant ainsi, et son éclat de rire satanique retentit au fond du cœur de M. de Kergaz comme un glas funèbre.

*

* *

Cependant sir Williams, filant comme une flèche sur l'avenue de Neuilly, traversa le pont, gagna Courbevoie, puis Nanterre et Rueil, longea le parc de Malmaison, et arriva à l'entrée du petit vallon qui s'ouvre derrière Bougival, cette colonie de pêcheurs et d'artistes en même temps.

Puis il monta au trot l'unique rue du village, dépassa l'église, arriva tout en haut du vallon, près de Luciennes, et finit par s'arrêter devant la grille d'une vaste propriété plantée d'arbres, entourée de murs, à l'extrémité de laquelle on apercevait un joli petit castel de moderne structure, tandis que, dans une direction opposée et dans un coin du parc se dressait une maisonnette.

Cette maisonnette n'était autre que celle où Colar avait, deux jours plus tôt, amené Cerise, la confiant à la garde de la veuve Fipart.

Seulement, Colar était entré par une petite porte bâtarde, tandis que le tilbury de sir Williams franchit la grille de maître, qui, du reste, était ouverte à deux battants.

En même temps, le baronnet aperçut sur le sable frais de l'avenue les traces du passage récent d'une voiture.

– Allons ! dit-il avec un soupir de satisfaction, le coup est fait… Jeanne est à moi.

Le tilbury s'arrêta devant le perron, en haut duquel sir Williams aperçut Colar qui fumait tranquillement son cigare et humait les rayons du soleil levant.

– Eh bien ? lui demanda vivement le baronnet en lui jetant les rênes.

– L'oiseau dort, répondit Colar.

– Ici ? fit Williams anxieux.

– Parbleu ! mon capitaine.

– À quelle heure a-t-elle pris le narcotique ?

– À dix heures du soir.

Sir Williams consulta sa montre.

– Il est huit heures du matin, dit-il, elle a encore deux heures à dormir.

Et le baronnet suivit Colar, monta lestement l'escalier de la petite villa et pénétra, après avoir traversé le salon, dans cette chambre à coucher où naguère nous avons vu mademoiselle de Balder s'éveiller, tout étonnée de se trouver en pareil lieu.

Lorsque sir Williams entra, la jeune fille dormait toujours, étendue sur le canapé.

Le baronnet s'arrêta devant elle et se prit à la contempler.

– Véritablement, murmura-t-il, la petite est fort belle. Je ne l'avais jamais vue, et j'en fais mon compliment à Armand. Il avait très bon goût.

Puis, tout à coup, fronçant le sourcil et regardant Colar :

– Est-ce que… par hasard… tu n'aurais pas été… tenté ?…

– Ma foi ! non, dit Colar. Elle est gentille, c'est vrai… mais trop pâle… j'aime les couleurs, moi…

– Oh ! dit-il tranquillement, je te l'eusse pardonné… Après tout, je n'ai pas de préjugés… *per Bacco !* comme disait feu mon honoré père.

Et Williams ajouta :

– Qu’as-tu fait de la vieille ?

– Je l’ai couchée simplement sur son lit, plaçant à la portée de sa main la lettre que vous savez, et dans laquelle votre ancien clerc de notaire avait si bien imité l’écriture de mademoiselle.

– À merveille !

– Quant à Cerise, reprit Colar, il paraît que la Fipart et elle ne peuvent s’entendre. La petite pleure ; la vieille, qui est plus mauvaise qu’une teigne, lui fait endurer misère sur misère.

– Voilà précisément ce que je ne veux pas, dit Andréa ; et si cela est, c’est à toi qu’on doit s’en prendre.

– Dame ! fit Colar d’un ton de mauvaise humeur, vous m’avez demandé quelqu’un de confiance, j’avais sous la main cette vieille, qui est la maîtresse de Nicolo, nous l’avons employée, voilà tout. À présent, je ne savais pas qu’elle eût un mauvais caractère.

Sir Williams ne répondit pas, et peut-être qu’il n’entendit point la justification de Colar, tant il était absorbé en sa méditation.

Les bras croisés, devant la jeune fille endormie qu’il contemplait, il semblait avoir oublié Colar.

– Va-t’en, lui dit-il enfin ; va trouver cette femme, cette veuve Fipart, et dis-lui qu’elle prépare Cerise à ma visite.

Colar sortit, laissant sir Williams en présence de mademoiselle Jeanne de Balder en proie à un sommeil léthargique.

Le baronnet s’assit devant le guéridon et écrivit cette longue lettre que nous avons vu trouver par Jeanne à son réveil.

Puis, quand il eut fini, un amer et terrible sourire glissa sur ses lèvres.

– Ah ! dit-il, mon cher frère, mon Armand bien-aimé, il me vient une fameuse idée, allez… et je crois que je tiendrai, à côté des millions du bonhomme Kermarouet, une bien belle vengeance ! Ah ! tu m’as chassé comme un voleur ; ah ! tu m’avais pris Marthe, la seule femme que j’aie aimée ; ah ! tu m’as appelé Andréa le maudit, et tu espères être heureux ? Allons donc !

« La voilà cette jeune fille dont la beauté a fait battre votre cœur, elle est là endormie, immobile, en mon pouvoir… Un autre que moi se contenterait d’être ignoble et brutal en sa vengeance ; moi, je serai raffiné, élégant et cruel…

« Ce n’est point la possession de Jeanne qu’il me faut, c’est son cœur ! Elle commençait à t’aimer… Elle m’aimera !

« Tu étais hier à ses yeux le comte Armand de Kergaz, un homme du monde vertueux et riche, tu seras un effronté coquin qui s’affuble de l’habit et du nom de son maître, et elle te méprisera !

Le sourire de sir Williams dégénéra en un éclat de rire strident.

– Oh ! monsieur le comte, acheva-t-il, il m’est venu une bien belle idée, je vous prie de le croire. Ce n’est plus vous qui êtes le comte de Kergaz, c’est moi ! et le jour où j’aurai épousé Hermine, le jour où l’or de Kermarouet sera mien, ce jour-là je te crierai : « Armand ! Armand ! Jeanne, ta bien-aimée, est devenue ma maîtresse, et elle t’a pris pour un laquais ! »

Sir Williams, dont le visage rayonnait d’une infernale joie, sir Williams sonna violemment.

Mariette, la femme de chambre destinée à Jeanne, parut.

– Fais monter les autres, ordonna le baronnet.

Mariette sortit et revint peu après avec la femme de charge, le valet de pied et le groom.

– Écoutez-moi bien, dit sir Williams, cent louis pour un mois de gages à chacun de vous, si pour vous, je suis le comte Armand de Kergaz, et si votre nouvelle maîtresse en est persuadée… Sinon, vous serez chassés !

Et sir Williams ajouta mentalement, en renvoyant les domestiques et sortant lui-même de la chambre où Jeanne dormait toujours :

– Maintenant, je vais faire la leçon à Cerise, et si Jeanne ne devait pas croire ses gens, elle croira bien certainement la petite fleuriste, qui est son amie d’enfance.

Sir Williams quitta la villa et se dirigea vers la maisonnette au fond du parc, où nous allons le précéder et retrouver Cerise.

XXX

PROMESSES

Nous avons laissé Cerise tombant à la renverse sur le parquet de la salle basse, dans cette petite maison du parc où l'avait entraînée la veuve Fipart.

La révélation de l'horrible vieille était la cause de cet évanouissement.

Lorsqu'elle revint à elle, la veuve Fipart l'avait transportée au premier étage de la maisonnette, et l'y avait laissée seule. Cerise enveloppa d'un regard tous les détails de cette chambre, le carreau ciré, les rideaux de coutil rayé, la pendule à colonnes entre deux vases de fleurs, le lit et la commode en noyer.

C'était la chambrette d'une ouvrière parisienne.

Cerise ne se trouva point dans cette situation assez vulgaire des gens qui, sortant d'un long évanouissement, cherchent à rassembler leurs souvenirs et à relier au moment présent celui qui a précédé leur syncope.

Cerise se souvint de tout ; en se trouvant seule dans cette chambre où elle n'était jamais entrée, elle se rappela la veuve Fipart et son odieuse révélation.

Son premier mouvement, sa première pensée furent de courir à la porte. La porte était fermée.

Dans un premier accès de désespoir, elle tâcha de l'ébranler, elle cria, appela.

Nul ne répondit.

Alors la pauvre enfant se prit à fondre en larmes, et demeura pendant plusieurs heures la tête dans ses mains, dans l'attitude de la douleur.

Vers midi, la porte s'ouvrit, et la veuve Fipart entra :

– Allons, ma mignonne, dit-elle, venez dîner, au lieu de pleurer.

Cerise répondit par un geste négatif. La veuve Fipart se retira et ferma la porte.

Elle ne revint que le soir.

La pauvre Cerise s'était endormie. La vieille l'éveilla et réitéra son offre de prendre quelques aliments.

Cerise refusa encore, et dormit toute vêtue et vaincue par la fatigue. Le lendemain, Cerise était plus calme. Le besoin la pressait, elle accepta quelque nourriture, mais elle ne voulut pas sortir de sa chambre.

Alors la vieille se mit à l'injurier et la maltraita.

Cerise appelait au secours et voulait mourir.

La veuve Fipart l'enferma de nouveau et ne revint que le soir, toujours irritée, toujours railleuse et lui prédisant la visite prochaine du maître.

Trois jours s'écoulèrent ainsi ; Cerise sentait sa raison chanceler, et traduisait son désespoir par des larmes.

Enfin, le matin du troisième jour, comme elle était accoudée à sa fenêtre et dans un état d'horrible prostration, une clef tourna dans la serrure.

La pauvre enfant frissonna et crut qu'elle allait revoir son tyran.

Mais la porte s'ouvrit et un homme entra.

C'était le baronnet sir Williams.

Alors Cerise perdit tout à fait la tête, laissa échapper un cri d'épouvante et se réfugia tremblante et pâle à l'autre extrémité de la petite chambre.

On eût dit que le baronnet était entré une arme à la main.

Mais sir Williams était calme, souriant, et sa physionomie, à laquelle il savait donner une rare expression de franchise, ne pouvait épouvanter la jeune fille.

– Mademoiselle, lui dit-il en la saluant avec une politesse exquise, rassurez-vous, je suis un galant homme.

Cerise, immobile, s'appuyait au mur, dans l'angle le plus obscur de la chambre, et continuait à regarder avec un sentiment de défiance qui, cependant, n'était point de la terreur.

– Voulez-vous m'écouter ? reprit-il d'une voix caressante, et se tenant toujours debout devant elle avec un respect qui toucha beaucoup la jeune fille, je vous expliquerai bien des choses, mademoiselle.

– Ah ! monsieur, murmura Cerise, à qui revint le sentiment de toutes ses douleurs, il est impossible que tout le mal qu'on m'a fait ait été ordonné par vous, n'est-ce pas ?

– On vous a fait du mal ? exclama sir Williams avec une feinte colère ; qui donc a osé…

– Cette affreuse femme dont je suis prisonnière me tyrannise, monsieur. On m'a amenée ici violemment, on m'a dit…

– Tout ce qu'on vous a dit est faux, mon enfant, répondit le baronnet avec douceur, et si on vous a maltraitée, je vous vengerai…

– Monsieur, monsieur, supplia la jeune fille avec des larmes dans la voix, il y a trois jours que je suis ici, sans savoir où, sans nouvelles de ceux que j'aime, de mes amis, de…

Cerise hésita.

– De Léon Rolland, votre fiancé, n'est-ce pas ? dit sir Williams, toujours affectueux dans son accent et son geste. Léon est un brave garçon qui mérite tout votre amour, et je vous doterai, mon enfant, afin que vous soyez heureux tous deux.

– Ah ! s’écria Cerise avec un élan de joie, je savais bien, monsieur, je ne pouvais pas croire… ce que cette vilaine femme me disait…

– Que vous disait-elle, mon enfant ?

– Que c’était par vos ordres que j’étais ici… Que parce que vous étiez riche, et que je ne suis qu’une pauvre fille…

– Ah ! interrompit le baronnet jouant une vive indignation, la misérable ! Comment ! moi, le comte Armand de Kergaz ?

– Vous êtes le comte de Kergaz ? demanda vivement la jeune fille.

– Oui, mon enfant, et vous allez voir que nous sommes en pays de connaissance, tous deux. Je connais Léon… par Bastien… vous savez ? cet ouvrier qui a dîné avec vous dimanche dernier, et qui a indiqué mon hôtel pour sa demeure.

– Oui… oui… dit Cerise, je me souviens.

– Eh bien, écoutez-moi, et ne craignez rien surtout, ma chère enfant. Sans doute vous êtes belle et vertueuse, ma petite, et l’homme que vous aimez est digne d’envie… Mais j’aime ailleurs, moi… et je veux être votre ami, votre père… rien de plus.

Sir Williams prit alors la main de Cerise dans les siennes, et elle ne la lui retira point.

Il la regarda avec une bonté pleine de compassion et murmura à mi-voix :

– Pauvre enfant !… qu’eût-on fait de vous sans moi ?

Et comme Cerise, encore tout émue, regardait cet homme qui, une fois déjà, lui était apparu comme un sauveur, et qu’elle se sentait gagner par une douce confiance, sir Williams poursuivit :

– La femme Fipart, qui n’est autre que la veuve de mon jardinier, vous a dit une moitié de la vérité, mon enfant. Colar vous a conduite ici par mon ordre, mais non point pour que j’y pusse attenter à votre honneur. Il fallait sauver Léon, votre fiancé, il fallait sauver Jeanne.

– Jeanne ? fit Cerise stupéfaite.

– Oui, Jeanne de Balder, que j’aime, et dont je veux faire ma femme… Jeanne, qui a failli devenir comme vous la victime du plus odieux des attentats.

– C’est à devenir folle, mon Dieu ! murmurait la fleuriste, qui ne comprenait rien aux étranges paroles de sir Williams.

– Écoutez-moi avec attention… et parlons de vous d’abord, nous causerons ensuite de Jeanne, car vos deux destinées ont subi des chances à peu près semblables… Vous aimez un honnête ouvrier, Léon Rolland, et il vous aime… Vous devez être mariés dans un mois, n’est-ce pas ?

– Oui, répondit Cerise.

– Mais vous avez une sœur, ma pauvre enfant ! une sœur aussi dépravée que vous êtes vertueuse vous-même ; une sœur entrée depuis longtemps dans la vie par la porte du vice, et dans le cœur de qui tout sentiment de pudeur s’est promptement éteint…

« Eh bien ! cette sœur, cette… Baccarat, a vendu par avance l'honneur de sa sœur à un homme assez riche pour jeter l'or par les fenêtres, assez haut placé pour espérer l'impunité, assez puissant pour tout oser…

« Cet homme, à qui je vous ai arrachée une première fois déjà, et qui s'est pris d'une belle passion pour vous, d'une de ces passions brûlantes qui poursuivent leur but jusqu'au pied de l'échafaud ; cet homme, capable de tous les crimes, s'est juré que nul autre que lui ne vous posséderait jamais, et il a payé des bandits…

– Mon Dieu ! s'écria Cerise éperdue.

– Heureusement, mon enfant, je veillais sur Léon et sur vous… J'ai éloigné celui-ci de Paris, et je vous ai fait enfermer ici, où, sans doute, M. de Beaupréau ne viendra jamais vous chercher. Comprenez-vous, maintenant ?

– Oui, murmura Cerise. Mais, monsieur, qu'avons-nous donc fait pour vous, pour que vous soyez ainsi noble et bon ?

– Mon enfant, répondit sir Williams d'un ton pénétré, j'ai une grande fortune que je dépense à faire le bien et à empêcher le mal… une police à mes ordres, par laquelle je sais tout… Averti du danger qui vous menaçait, je suis accouru… Là est tout le secret de ma conduite.

– Monsieur, murmura la jeune fille en prenant la main du baronnet et la portant à ses lèvres, vous êtes bon comme le bon Dieu, et je mourrais pour vous s'il le fallait.

Sir Williams ne répondit pas ; il se disait avec un sourire infernal :

– Décidément, je suis un Armand de Kergaz accompli, et j'ai tout imité, jusqu'à ses phrases philanthropiques.

Puis le baronnet reprit tout haut en pressant la main de Cerise :

– Maintenant, parlons de Jeanne.

– Vous la connaissez donc aussi ?

– Je l'aime… murmura sir Williams, appuyant sa main sur son cœur avec le geste passionné d'un jeune premier ; je l'aime !…

Et il ajouta :

– Comme vous, Cerise, ma Jeanne bien-aimée a couru le plus grand des dangers ; et c'est une étrange histoire que celle que je vais vous dire. Figurez-vous qu'il y a un homme assez hardi pour avoir osé prendre mon nom… cet homme, c'est Bastien !

– Bastien ! fit Cerise, celui que nous avons vu à Belleville ?

– Oui, celui-là même. Vous avez cru, pauvre enfant, que le hasard seul l'avait amené là, assez à temps pour porter secours à Léon ?… Eh bien ! non, tout était prévu, calculé. Les deux hommes à mauvaise mine qui ont querellé votre fiancé étaient les complices de Bastien…

– Que dites-vous ? s'écria Cerise au comble de l'étonnement.

– La vérité, mon enfant. Bastien avait suivi Jeanne plusieurs fois ; il s'était épris d'amour pour elle, et il a arrangé avec ses amis cette petite comédie que vous avez sue. De cette façon, vous l'avez engagé, Léon et vous, à partager votre dîner, et il a reconduit mademoiselle de Balder.

– Ah ! murmura Cerise, je commence à comprendre…

– Vous ne comprenez rien encore, chère enfant. Attendez…

Cerise regarda sir Williams, qui avait décidément pris l'attitude et la bonhomie de l'homme qui raconte la vérité pure et simple avec l'éloquence qui vient du cœur.

– Bastien, reprit sir Williams, est un garçon de quelque esprit, et il est doué d'une physionomie distinguée. Effronté comme un laquais qu'il était, car il était mon valet de chambre, il a osé se flatter d'être aimé de Jeanne ; et faisant prendre son nom et la qualité de capitaine à un vieux drôle de ses amis, il s'est affublé lui-même de mon titre et de mon nom.

« Le prétendu capitaine est venu se loger dans la maison de Jeanne ; il s'est présenté chez elle comme un ancien ami de son père, il lui a parlé de Bastien, lui donnant mon nom, et l'effronté a été bientôt introduit chez elle comme le comte de Kergaz. Alors Jeanne a reconnu l'homme de Belleville, et comme les jeunes filles ont la tête romanesque, elle a vu dans mon Bastien un héros de roman, elle s'est prise à l'aimer.

– Ah ! s'écria Cerise indignée, un valet de chambre aimé par mademoiselle de Balder, jamais !

– Le hasard, ou plutôt ma police, m'a révélé tout cela, ma chère Cerise. J'ai voulu voir alors mademoiselle de Balder, et je l'ai vue à son insu, comme déjà je savais sa touchante histoire. Et moi aussi, je l'ai aimée.

« Mais je l'ai aimée loyalement, la tête haute, comme on doit aimer celle à qui on rêve de donner son nom. Seulement, le mal était avancé : Jeanne aimait un imposteur… Il fallait continuer l'œuvre de cet imposteur, avant de le démasquer.

« J'ai fait enlever la jeune fille hier soir, après lui avoir écrit, et on l'a transportée, pendant son sommeil, dans le petit château que vous voyez au fond du parc.

– Elle est là ! s'écria Cerise avec joie.

– Venez, vous allez la voir, dit sir Williams en prenant la jeune fille par la main.

Au rez-de-chaussée, le baronnet trouva la veuve Fipart ; il la regarda d'un œil sévère, et lui dit :

– Votre mari était un honnête homme, et je le plains d'avoir passé sa vie avec une méchante femme comme vous. Je vous avais donné la mission de garder cette jeune fille, et je sais de quelle honteuse façon vous avez rempli votre tâche. Sortez ! je vous chasse !

Cerise vit alors le baronnet indiquer du doigt la porte à la vieille ; mais elle ne vit point un signe imperceptible qu'il lui fit en même temps, et qui voulait dire :

– Ceci est encore de ton rôle. Comédie, pure comédie !

Sir Williams traversa le parc avec Cerise, et la conduisit dans cette chambre à coucher où Jeanne dormait encore.

– Mon Dieu ! comme tout cela est beau, murmura la fleuriste, émerveillée et s'agenouillant devant Jeanne endormie.

– Tout cela est à Jeanne, dit sir Williams, à la future comtesse de Kergaz.

« Maintenant, chère petite Cerise, écoutez-moi bien. Jeanne dort, et lorsqu'elle s'éveillera, je serai parti ; il faut que je m'éloigne huit jours. Vous allez rester au château ; Mariette, sa femme de chambre, la préparera à vous revoir, et pendant les quelques jours où je dois vous cacher pour vous soustraire à votre sœur et à l'infâme Beaupréau, vous habiterez avec elle, vous serez sa sœur, son amie… sa confidente.

– Oui, monsieur le comte, dit Cerise.

– Chaque jour je lui écrirai. Elle vous lira sans doute mes lettres. Vous ne chercherez point à lui faire comprendre que le vrai comte de Kergaz, celui qu'elle aime, n'est pas ce drôle de Bastien… Laissons agir mes lettres, et le temps…

Cerise regarda sir Williams avec enthousiasme et lui dit :

– Ah ! comment ne vous aimerait-elle pas, rien qu'à vous voir ?

– Adieu, Cerise, dit sir Williams ; il faut que je parte, et je ne veux pas que Jeanne me voie.

– Monsieur, demanda Cerise, quand reverrai-je Léon ?

– Je ne sais au juste… mais espérez et ayez foi en moi. Je vous jure que vous serez sa femme dans quinze jours !

Et sir Williams, laissant Cerise tranquillement sur cette promesse, regagna son tilbury, et dit à Colar qui tenait les rênes :

– Je crois, Dieu me pardonne ! que le tour est joué… J'ai fait mieux que de voler sa femme à Armand, je lui ai pris son nom ! À présent, occupons-nous des millions du bonhomme Kermarouet, puisque ma vengeance est en bonne voie.

– Les millions ! dit Colar avec un accent de convoitise, voilà l'essentiel !

– C'est mon avis, et je pars ce soir pour la Bretagne, où je vais épouser mademoiselle Hermine de Beaupréau.

*

* *

Ainsi donc l'infâme Andréa triomphait sur tous les points :

Fernand était prisonnier.

Cerise et Jeanne séquestrées.

Baccarat, enfermée comme folle.

Et le comte Armand de Kergaz ne pourrait désormais trouver la trace des héritiers de feu M. le baron Kermor de Kermarouet.

XXXI

Le jour où Cerise, guidée par la traîtreuse lettre de Baccarat, s'était rendue rue Serpente, et de là avait été conduite par Colar dans la maisonnette de Bougival, la jeune fille avait passé, vers quatre heures de l'après-midi, dans la rue Chapon, et s'était arrêtée à la porte de M. Gros, l'ébéniste.

Tout aussitôt Léon Rolland était sorti et venu à elle, son bon et amoureux sourire aux lèvres :

– Bonjour, Cerise, lui avait-il dit en lui prenant la main.

– Bonjour, Léon, avait répondu Cerise.

– Ma bonne petite Cerise, continua l'ouvrier après avoir serré la main de sa fiancée, j'ai le cœur tout gros.

– Vous ? dit Cerise, vous avez du chagrin ?

– Oh ! dit-il en souriant, il ne m'arrive pourtant pas malheur… mais j'ai si bien pris l'habitude de vous voir quelques minutes tous les jours, que je pense avec épouvante que je ne pourrai pas demain…

– Et pourquoi ? demanda-t-elle avec émotion.

– Le patron m'envoie à Montmorency livrer des meubles et les placer. Il y a un tas de bricoles à faire qui me prendront la journée et la matinée du jour suivant.

– Ah ! dit Cerise, c'est bien ennuyeux !

– J'avais bonne envie de prier le patron d'y aller lui-même… mais je n'ai pas osé… Il faut se tenir bien dans l'esprit de ceux qui vous font travailler.

– Vous avez raison, Léon.

– Tout de même ça me coûte, allez.

– Et vous reviendrez après-demain soir ?

– Oui.

– Eh bien, dit Cerise en souriant, vous viendrez à la maison, nous passerons un bout de soirée ensemble ; de cette façon, nous regagnerons le temps perdu.

Et Cerise envoya son meilleur sourire, montra ses dents blanches à son fiancé, et lui serra la main en le quittant.

– À après-demain, dit-elle.

Le lendemain, en effet, Léon Rolland alla à Montmorency, y passa la journée et y coucha ; puis le jour suivant, il fut de retour vers midi et se rendit à son atelier, attendant

avec impatience que l'heure d'aller chez Cerise arrivât. Vers huit heures, il grimpait lestement les six étages de la fleuriste et frappait à la porte de la petite chambre, bien qu'il n'eût vu filtrer aucun rayon de lumière à travers ses ais mal joints.

Cerise ne répondit pas.

Léon frappa de nouveau.

Même silence.

Il pensa que la jeune fille était descendue pour chercher quelque chose, du bois ou de la lumière, et il attendit sur la dernière marche de l'escalier.

Mais une heure s'écoula… Cerise ne revenait point.

Alors, perdant patience, l'ouvrier descendit et passa sa tête dans le carreau de la loge.

– Mademoiselle Cerise n'est donc point chez elle ? demanda-t-il.

– Mademoiselle Cerise ? fit la concierge… Ah ! c'est vous, monsieur Léon ?

– Oui, madame.

– Eh bien, voilà deux jours que je ne l'ai vue, mam'selle Cerise.

– Comment, deux jours ! s'écria Léon. Que voulez-vous dire, la mère ?

– Dame ! monsieur Léon, je dis la vraie vérité. Avant-hier j'ai vu Fanny… Vous savez, la bonne de madame Baccarat ?

– Eh bien ? fit l'ouvrier, devenant soucieux à ce seul nom, car il redoutait la perverse influence de la vierge folle sur sa jeune sœur.

– Faut croire, poursuivit la portière, tout à fait au courant des affaires de la famille de Cerise, faut croire qu'il est arrivé quelque histoire à la belle dame ou à sa mère, que l'une ou l'autre était bien malade, car la bonne avait un air tout drôle, et mademoiselle Cerise est sortie tout de suite avec une figure chagrinée. Depuis avant-hier, je ne l'ai pas revue.

Léon n'en entendit pas davantage ; il prit ses jambes à son cou et courut rue Moncey, à l'hôtel de Baccarat. Mais là, une nouvelle surprise l'attendait.

La grille de l'hôtel, les fenêtres, les portes, tout était hermétiquement clos. Il sonna à plusieurs reprises… on ne vint point lui ouvrir.

Enfin, au coin de la rue Blanche, un commissionnaire couché sur son crochet et fatigué de voir le jeune homme sonner inutilement se leva et vint à lui :

– Il n'y a personne, dit-il.

– Comment, personne !

– Non ; cette dame qui demeurait là, je la connaissais bien, moi, et je lui ai souvent fait des courses…

– Eh bien ?

– Eh bien, elle est partie.

– Partie ! s'écria Léon.

– Oui, d’hier matin. Et la mère, les domestiques, tout a filé d’aujourd’hui.

– Mais c’est impossible ! s’écria Léon hors de lui. Et où est-elle allée ?

– Je ne sais pas, dit le commissionnaire.

Léon perdit la tête, et s’imagina que Baccarat avait enlevé sa sœur pour la livrer à quelque débauché.

Il poussa un rugissement de bête fauve, et, ne sachant ce qu’il faisait, n’ayant plus conscience de ses actions, il regagna machinalement la rue Bourbon-Villeneuve, espérant que sa mère lui pourrait donner des nouvelles de Cerise.

La paysanne n’avait point vu Cerise depuis deux jours.

De chez sa mère, Léon retourna rue du Faubourg-du-Temple.

Cerise n’avait point reparu.

Alors il courut à son atelier et s’adressa à son patron, qui venait de se mettre au lit, et lui demanda conseil.

L’ébéniste était un homme sage et froid ; il calma le désespoir de son ouvrier, lui persuada que sa fiancée était sans doute à la campagne avec sa sœur et lui promit, au surplus, de l’accompagner le lendemain au commissariat de police du quartier, où il témoignerait avec lui de la disparition de la jeune fille, si, d’ici là, elle n’était point rentrée.

Léon Rolland se coucha tout vêtu, et passa une nuit d’agitation et d’angoisses.

Au petit jour, il retourna faubourg du Temple.

On n’y avait encore aucune nouvelle de Cerise.

Alors, il courut chez son patron.

Celui-ci l’accompagna chez le commissaire.

Ce magistrat accueillit la déposition des deux ouvriers, puis ajouta :

– Les jeunes filles qu’on enlève, à Paris, sont généralement enlevées de leur plein gré ; cependant, je vais transmettre une note à la Préfecture. Revenez dans deux jours.

– Deux jours !

C’était à mourir d’anxiété d’ici là. Alors, ne sachant plus où donner la tête, Léon eut la pensée de courir chez mademoiselle de Balder et de lui demander des nouvelles de Cerise, espérant qu’elle saurait, peut-être, ce qu’elle était devenue. Or, c’était précisément à l’heure même où sir Williams quittait Armand et Bastien à la porte Maillot et courait à Bougival, où l’attendait Jeanne endormie.

Léon ne fit qu’une enjambée du commissariat à la rue Meslay, où une autre scène de désolation avait lieu.

Il trouva Gertrude sanglotant. Gertrude s’était endormie, la veille au soir, sur une chaise, et elle se trouvait couchée sur son lit sans pouvoir se rendre compte de ce qui s’était passé.

Elle se leva et frappa à la porte de Jeanne.

Jeanne ne répondit pas.

Alors elle entra, pensant que la jeune fille dormait.

La chambre était vide et le lit non foulé.

Jeanne avait disparu.

Sur le petit pupitre où Jeanne écrivait, se trouvait une lettre tout ouverte ; Gertrude la lut en tremblant et poussa un cri :

– Jésus Dieu ! murmura-elle en chancelant et joignant les mains, mon enfant est perdue !

Or, voici ce que contenait cette lettre qui était signée Jeanne, et dont l'écriture, tant elle était merveilleusement contrefaite, semblait être celle de la jeune fille :

« Ma bonne Gertrude,

« Quand tu t'éveilleras, tu ne trouveras plus ta petite Jeanne auprès de toi. Je serai partie.

« Partie pour un temps que je ne puis préciser et pour un lieu que je ne puis te dire.

« Or, sais-tu pourquoi je pars ? Je pars pour fuir un homme que j'ai cru aimer et que je n'aime pas : M. le comte de Kergaz ; je pars pour suivre l'homme que j'aime et que je ne puis nommer.

« Pardonne à ta petite Jeanne qui t'aime et s'éloigne, le cœur bien gros. »

À la lecture de cet étrange billet, la vieille servante avait eu le vertige, et s'était demandé si elle ne rêvait pas, si elle n'était pas folle…

Mais c'était bien l'écriture de Jeanne ; et comment supposer que la jeune fille avait été enlevée, et que, cette lettre, elle ne l'avait point écrite ?

Gertrude n'avait pas même songé à analyser la conduite de sa jeune maîtresse ; elle ne s'était pas demandé s'il n'était pas plus qu'invraisemblable que mademoiselle de Balder prétendît en aimer un autre que M. de Kergaz, alors que, la veille au soir, elle s'était mise à genoux pour prier pour lui.

La vieille servante n'avait vu, n'avait compris qu'une chose : c'est que Jeanne était partie, qu'elle ne la reverrait plus peut-être.

Et comme Jeanne était son enfant, qu'elle n'aimait qu'elle au monde, Gertrude fondait en larmes et s'arrachait les cheveux, lorsque Léon Rolland arriva tout bouleversé lui-même.

La douleur de la servante, qu'il trouvait seule, força le jeune homme à imposer un moment de silence à sa propre douleur.

– Mon Dieu ! lui dit-il, qu'avez-vous, madame Gertrude, et où est mademoiselle Jeanne ?

– Elle est partie ! répondit Gertrude en pleurant.

– Partie pour où ?… quand ?… avec qui ?

– Je ne sais pas, dit Gertrude qui tendit à Léon le billet trouvé sur la table.

L'ouvrier lut ces quelques lignes avec stupéfaction et la lettre lui échappa des mains.

– Tout cela est à rendre fou ! murmura-t-il avec un accent d'hébétement profond. Cerise aussi est partie !

– Cerise est partie ? demanda Gertrude.

– Oui, avec sa sœur, répondit Léon, qui chancelait et tournait sur lui-même, semblable à un homme ivre.

Et comme il achevait, des pas montaient rapidement l'escalier, et sur le seuil de la porte demeurée ouverte, Gertrude et Léon virent apparaître un vieillard et un jeune homme, et tous deux jetèrent un cri.

– Monsieur de Kergaz ! exclama Gertrude.

– L'ouvrier de Belleville ! s'écria Léon, qui reculait tout étourdi de reconnaître, en celui qu'on appelait le comte de Kergaz, l'homme qui l'avait secouru dans le cabaret des *Vendanges-de-Bourgogne* et qu'il avait appelé camarade.

*

* *

C'étaient en effet Bastien et Armand qui revenaient, et que nous avons laissés à la porte Maillot avec les témoins de sir Williams.

Ce dernier, au moment où il s'éloignait, avait envoyé au comte un éclat de rire si strident et si railleur, que M. de Kergaz avait cru reconnaître Andréa tout entier ; et il avait songé à Jeanne… Jeanne qu'il aimait, et que le baronnet lui conseillait de garder avec la vigilance d'un dragon.

Armand était remonté en voiture tout pensif, ordonnant au cocher de marcher ventre à terre ; il avait laissé les deux jeunes gens sur le boulevard, et, toujours poursuivi par ce strident éclat de rire qui retentissait lugubrement au fond de son cœur, il avait dit à Bastien :

– J'ai un horrible pressentiment… allons rue Meslay !

À la vue de Léon consterné, de Gertrude fondant en larmes, M. de Kergaz devina qu'un malheur était arrivé.

– Jeanne ! dit-il, où est Jeanne ?

Léon lui tendit silencieusement la lettre. Armand la lut, la relut en chancelant, et s'appuya au mur pour ne point tomber.

– Andréa ! murmura-t-il, tout cela est bien l'œuvre d'Andréa !

C'était Andréa.

XXXII

LES GENÊTS

Il est temps de revenir à madame de Beaupréau et à Hermine, que nous avons laissées sous le coup de cette foudroyante lettre écrite par Baccarat à Fernand Rocher.

M. de Beaupréau, on s'en souvient, sous le spécieux prétexte d'aller porter à Fernand, en l'accompagnant d'un rude commentaire, la lettre d'Hermine, mais en réalité pour courir porter cette lettre à Baccarat, M. de Beaupréau, disons-nous, était sorti presque sur-le-champ, laissant seules la jeune fille et sa mère.

Hermine était demeurée debout, l'œil fixe, dans la morne attitude de ceux que la fatalité frappe si violemment qu'ils n'ont pas même la force de s'abandonner au désespoir, et qu'il y a en eux comme un doute de la réalité.

Madame de Beaupréau regardait sa fille avec l'anxieuse attention d'une mère qui voit mourir son enfant, et elle ne trouvait pas un mot, pas un cri, pas un élan du cœur pour la consoler, tant la douleur d'Hermine paraissait immense en sa résignation.

Enfin elle se leva lentement, alla vers sa fille, toujours immobile et l'œil sec, la prit dans ses bras et l'y étreignit silencieusement.

– Ma mère, dit alors Hermine, je veux entrer au couvent… Je ne me marierai jamais.

– Au couvent ! s'écria la pauvre mère éperdue, tu veux… entrer… au couvent ?… Mais tu me quitterais donc, moi, ta mère ?

Hermine jeta un cri.

– Non, non, dit-elle, pardonnez-moi, je suis folle, folle de douleur. Non ! je ne vous quitterai pas, ma mère.

Hermine alors fondit en larmes et pleura longtemps sur le sein de sa mère, qui la couvrait de muettes caresses.

Pendant plusieurs heures, les deux pauvres femmes se tinrent enlacées étroitement, mêlant leurs sanglots et confondant leurs soupirs ; puis Hermine se redressa forte et résolue et dit à sa mère :

– Il y a longtemps que votre tante, madame de Kermadec, désire nous voir. Voulez-vous partir ? Je ne puis rester à Paris ; j'y mourrais…

Madame de Beaupréau accueillit cette proposition de sa fille avec un élan de joie. Partir, n'était-ce pas tromper un moment la douleur de sa fille en la dépaysant ? N'était-ce point demander une distraction de quelques jours aux accidents du voyage ?

M. de Beaupréau rentra vers minuit ; il était soucieux et avait le front un peu pâle ; il venait d'avoir sa première entrevue avec sir Williams, dans cette chambre de la rue Serpente où le baronnet était arrivé à temps pour lui arracher Cerise. Madame de Beaupréau et sa fille étaient trop émues elles-mêmes pour prendre garde à son trouble.

– Le drôle est invisible, dit le chef de bureau, faisant allusion à Fernand Rocher ; je l'ai cherché de tous côtés dans le bal et ne l'y ai point vu. Il était sans doute chez mademoiselle Baccarat. Mais, demain, au ministère…

– Monsieur, interrompit madame de Beaupréau en prenant son mari à part et l'entraînant dans une embrasure de croisée, ma fille aimait ce jeune homme, elle l'aimait avec passion ; elle peut en mourir, il faut la distraire à tout prix.

– Je suis de votre avis ; mais que faire ?

– Lui faire quitter Paris.

– Et où ira-t-elle, en ce cas ?

– Je l'emmènerai chez ma tante, madame de Kermadec.

– Au château des Genêts ?

– Oui, monsieur.

– Mais l'idée est excellente ! s'écria M. de Beaupréau, qui songea sur-le-champ qu'il allait être libre… libre pour quelques jours, et par conséquent en position de chercher à revoir Cerise.

– Si vous le voulez bien, continua Thérèse, nous partirons demain matin.

– Le plus tôt possible est le meilleur, répondit le chef de bureau.

Madame de Beaupréau et sa fille passèrent une partie de la nuit à faire leurs préparatifs de départ.

Dès le matin, des chevaux de poste et une berline furent commandés, et, à neuf heures, Thérèse et son enfant quittaient Paris et prenaient la route de Bretagne. De telle sorte que la servante n'avait point menti à Fernand Rocher, lorsque celui-ci, à demi fou de douleur, après avoir lu cette lettre fatale où Hermine le congédiait, et que Colar, déguisé en commissionnaire, lui apporta ; lorsque celui-ci, disons-nous, s'était présenté rue Saint-Louis. Ces dames étaient bien réellement parties pour le château des Genêts.

L'habitation des Genêts, où Thérèse et sa fille arrivèrent, n'avait plus que des titres douteux à la pompeuse dénomination de château.

C'était, à vrai dire, une ruine mal conservée, dont une aile seule était encore habitable et qui ne rachetait sa vétusté et son apparence misérable que par le site charmant qui l'environnait et le bel étang qui s'étendait sous ses fenêtres.

Cet étang était pourvu d'une barque, et, dans la belle saison, la barque et l'étang jouaient un grand rôle dans les rares plaisirs qu'on rencontrait aux Genêts.

Les Genêts avaient été, il est vrai, jadis un château, un vrai castel du moyen âge, avec fossés bourbeux, mâchicoulis, pont-levis et créneaux ; il avait soutenu des sièges et enduré de longs blocus ; ses vieilles salles avaient retenti sous l'éperon sonore des chevaliers, et

l’un de ses maîtres était tombé, à la droite de l’héroïque Beaumanoir, sur le champ de bataille des Trente.

Mais le temps était venu avec sa faux destructrice, et son souffle dévastateur ; sous Henri IV, pendant les guerres de la Ligue, il fut pris d’assaut et démantelé ; reconstruit sous Louis XIII, il avait été brûlé sous la Fronde.

Un sire de Kermadec, sous Louis XV, avait employé ses dernières ressources à lui rendre sa physionomie féodale ; mais ce Kermadec, entré dans l’association des gentilshommes bretons qui rêvaient l’indépendance de leur pays, avait été compromis et fait prisonnier avec M. de La Chalotais, et il avait eu la tête tranchée, ne laissant pour héritier qu’un enfant en bas âge que l’échafaud révolutionnaire devait prendre à son tour. Le dernier Kermadec avait été tué pendant la guerre d’Espagne, en 1823, simple lieutenant de hussards.

Depuis ce temps, le manoir des Genêts ne s’était plus relevé de ses ruines, et comme le vieillard résigné à mourir, et, se contentant de vivre au jour le jour, il semblait attendre que la baronne douairière de Kermadec, mère de l’officier de hussards, et qui survivait seule à cette vieille race héroïque, fût couchée dans sa tombe pour s’écrouler jusqu’à la dernière pierre et ne point rester debout auprès de ses maîtres défunts.

Seulement, à côté de cette vétusté navrante, de ces haillons de pierres, dont chaque orage arrachait un lambeau, la nature semblait avoir déployé ses plus délicates coquetteries.

Les Genêts n’étaient point, comme on aurait pu le croire, perchés sur quelque aride falaise et bercés par le bruit monotone de l’Océan.

Bien au contraire, le manoir s’élevait au fond d’un joli vallon couvert de prairies et de haies d’aubépine, courant entre deux chaînes de collines boisées, et descendant par une pente douce d’une demi-lieue environ jusqu’à la mer, qui venait mourir sur une plage de sable fin et dépourvue de tout écueil.

De grands arbres, des chênes et des châtaigniers pour la plupart, entouraient la ruine féodale en manière de parc ; une pelouse toujours verte et que respectaient les âpres haleines des vents d’hiver s’étendait alentour ; les fossés, comblés à demi et convertis en jardin, avaient donné asile à de beaux arbres fruitiers et à de larges buissons d’aubépine où vivaient pêle-mêle, au printemps, des merles moqueurs et des fauvettes.

À voir cette pauvre demeure dont les vieux murs étaient étayés par des lierres géants et dans les crevasses desquels les hirondelles venaient nicher au printemps ; à la voir ainsi placée au fond de la vallée, sans autre rempart que son rempart de verdure, on se demandait tout d’abord comment elle avait pu, aux âges héroïques, se convertir en place de guerre et soutenir de véritables sièges.

C’est qu’alors les collines environnantes supportaient des tours, des fortifications, des ouvrages avancés se reliant au manoir.

Fortifications et tours s’étaient écroulées, avaient disparu, et le manoir lui-même n’avait plus d’habitable qu’un corps de logis où madame la baronne de Kermadec, vieille femme presque octogénaire, essayait encore de faire bonne contenance et de tenir un rang, avec ses trois mille livres de rente.

Mais Dieu est bon pour les pauvres demeures abritant les races déchues ; il bouche avec des touffes de lierre les trous des murailles, et il envoie de préférence son premier rayon de soleil, son premier sourire printanier à ceux qui n'ont point les enivrements du luxe des villes, pour les consoler des rigueurs nébuleuses et tristes de l'hiver.

Lorsque madame de Beaupréau et sa fille Hermine arrivèrent aux Genêts, janvier tirait à peine à sa fin, et pour la froide et pauvre Bretagne, les beaux jours n'arrivent guère qu'au commencement d'avril.

Cependant la neige avait disparu et les arbres secouaient déjà, à l'aide d'un vent plus tiède, le manteau de givre que les bises de décembre avaient laissé tomber de leurs ailes noires sur leurs branches dépouillées.

Déjà au flanc des coteaux flottait une brume floconneuse et bleue, diaphane messagère du printemps ; l'herbe jaunie et couchée se redressait peu à peu au revers des ruisseaux qui venaient de briser leur glace de trois mois, et, dégagés de sa rude étreinte, recommençaient à couler avec un murmure empli de vagues espoirs.

Le moineau franc reprenait sa chanson monotone aux lézardes du clocheton de l'église rustique, le laboureur poussait devant lui, l'aiguillon à la main, ses bœufs blancs et roux, répétant ce refrain monotone et bizarre du village qui, en tous pays, est à peu près noté de la même manière, quoique s'adaptant à des paroles différentes.

Le feu pétillait bien encore dans l'âtre des chaumières et dans les cheminées du manoir ; mais la fumée, au lieu de raser les toits, montait verticalement en spirales grises dans un ciel entièrement bleu où le soleil épanchait à profusion ses rayons d'or.

Il y avait une sorte de joie secrète dans la nature, quelque chose comme un hymne mystérieux et confus exécuté par un orchestre aux mille voix pour célébrer le départ de l'hiver, cette saison morose que Dieu infligea à la création pour la faire souvenir que rien n'est parfait – hors lui.

Le soir approchait, lorsque la berline de voyage qui renfermait madame de Beaupréau et sa fille apparut au versant de la côte, du haut de laquelle on apercevait le vallon au fond duquel était le manoir des Genêts.

La brise de mer, tout imprégnée de l'âcre parfum des algues, commençait à s'élever et courbait la tige des genêts d'or qui bordaient la route.

La berline descendit au grand trot, guidée par un rayon de soleil couchant qui faisait étinceler comme une fournaise, – selon la belle expression de Victor Hugo, – les vitres des croisées ogivales du manoir, et elle entra dans la cour des Genêts, avec grand bruit et grand fracas, passant par une brèche, car la grande porte, celle dont le fronton supportait le vieil écu des Kermadec, s'était écroulée récemment.

Il y avait longtemps, un siècle peut-être, que le vieux manoir ne s'était trouve à pareille fête et n'avait vu arriver une chaise de poste conduite à la Daumont par un postillon à culotte jaune et à gilet rouge, dont le fouet retentissant arracha mille échos endormis à ses murs chancelants.

Au bruit, deux serviteurs, presque aussi âgés que leur maîtresse, accoururent tout étourdis.

Le premier était un grand vieillard à barbe blanche en éventail, dont la taille était encore ferme et droite, et qui avait dû, au temps des guerres de Vendée, être un rude champion, un redoutable adversaire des *bleus*.

L'autre était une femme, une sorte de gouvernante, cumulant les fonctions de cuisinière, la femme de charge et de camérière.

Ces deux êtres composaient toute la maison de la baronne de Kermadec, si on y ajoutait un petit gardeur de vaches, nourri et logé à la ferme, mais qui passait sa vie au château et que la douairière avait pris en amitié.

– Madame la baronne de Kermadec est-elle au château ? demanda madame de Beaupréau en descendant de voiture.

– Madame la baronne ne sort jamais, répondit le vieillard qui se nommait Yvon ; depuis près d'un an, hélas ! elle n'a pu quitter son fauteuil.

Et il fit entrer Thérèse et sa fille au manoir, les précédant avec solennité, comme un majordome de bonne maison qui sent le poids de ses fonctions.

Madame de Beaupréau traversa un vestibule sombre, dallé de grosses pierres grises devenues luisantes sous le pied des générations, puis un grand salon du temps de Louis XIV, si on en jugeait par ses tentures fanées, ses meubles vermoulus et ses noirs portraits de famille, représentant les Kermadec éteints, sous leur armure de guerre, leur rochet de prélat ou leur habit de cour.

À l'extrémité opposée de ce salon, le Caleb breton ouvrit une porte à deux battants et annonça :

– Madame et mademoiselle de Beaupréau.

La mère et la fille venaient de franchir le seuil d'une chambre à coucher où la baronne passait sa vie, occupée à chiffonner ou à lire des romans de chevalerie, qui l'amusaient toujours beaucoup, et à l'aide desquels elle se réfugiait dans le monde idéal et trompait l'amertume de l'heure présente.

La baronne de Kermadec était une femme de l'ancienne cour, dans toute l'acception du mot ; elle avait été dame d'honneur de Marie-Antoinette, elle était demeurée ancien régime des pieds à la tête, en dépit des révolutions. Sa mise, ses habitudes, son langage, n'avaient jamais varié.

Elle portait des robes de brocatelle ouvertes par devant, poudrait sa chevelure blanche chaque matin, et se posait parfois une mouche au coin de la lèvre si elle donnait à dîner à quelque vieux voisin. Elle dînait à midi, soupait à sept heures, ne permettait jamais que ses vieux serviteurs s'écartassent de la plus stricte étiquette, et donnait sa main à baiser à ses visiteurs.

Elle parlait, en outre, comme on parlait à Versailles un demi-siècle plus tôt, s'exprimait fort librement sur le roi, la reine et les princesses, persistait à n'appeler Louis-Philippe que le duc d'Orléans, et trouvait que le jeune desservant de la paroisse voisine avait des idées bien révolutionnaires, depuis que, en faisant son trictrac, le pauvre prêtre avait émis cette humble opinion que tous les hommes étaient égaux devant Dieu.

Du reste, madame de Kermadec était la plus séduisante vieille de son époque. Malgré ses quatre-vingts ans, elle n'était ni sourde, ni aveugle, conservait une mémoire parfaite des hommes et des choses, avait beaucoup d'esprit et faisait les délices de deux ou trois chevaliers de Saint-Louis, un peu plus jeunes qu'elle et retirés dans le voisinage, entre autres le chevalier de Lacy, bon gentilhomme chasseur, qui habitait un petit château des environs, qu'on appelait le Manoir.

La baronne de Kermadec n'avait qu'un travers, elle aimait les romans de chevalerie et finissait par y croire. Elle eût juré qu'Amadis de Gaule avait existé, et que son fils Esplandian fut toujours un modèle d'héroïsme et de vertu. Quand elle était sur ce thème, Amadis, Esplandian et Galaor lui tournaient un peu la tête et sa raison finissait par chanceler ; mais, la conversation ramenée à de plus modernes sujets, la baronne retrouvait un esprit sérieux, sensé, pénétrant.

Quand madame et mademoiselle de Beaupréau entrèrent dans sa chambre, – pièce qui, par parenthèse, était meublée tout entière au goût du dernier siècle et rappelait un boudoir de madame du Barry, – la baronne était à demi couchée sur une bergère jaune où la clouait un accès de goutte, et elle avait auprès d'elle Jonas.

Jonas était à la fois le gardeur de vaches et le chasseur des forêts. L'enfant était braconnier. Il passait souvent de longues nuits, couché dans les broussailles, à l'affût d'un chevreuil.

Cette passion du braconnage avait été le marchepied de sa faveur. Une nuit, il était à l'affût, lorsqu'une colonne de fumée frappa ses regards.

Le feu était aux Genêts.

Jonas accourut, réveilla les hôtes du manoir et sauva madame la baronne de Kermadec.

Jonas était un garçon de quinze ans, mince, élancé, avec des cheveux blonds, de grands yeux bleus, un visage de séraphin, une tournure de page, sous sa veste bretonne et en dépit de ses sabots.

Le regard de Jonas était malicieux et doux à la fois ; son visage offrait un mélange d'esprit moqueur et de vague mélancolie. On eût dit un de ces anges compromis dans la révolte de l'enfer, et que Dieu ne trouvant pas assez coupable pour le précipiter au fond de l'abîme avait simplement exilé sur la terre. Il était railleur et sceptique, mais le fond du cœur était triste et plein de bonté.

Soit qu'elle eût deviné en lui une nature plus élevée que celle d'un paysan, soit égoïsme pur et simple besoin d'avoir une compagnie, la baronne avait pris Jonas en grande amitié. Elle le gardait auprès d'elle tous les soirs, et se faisait lire par lui ses chers romans, dans lesquels l'enfant trouvait à s'exalter un peu outre mesure.

À la vue de madame de Beaupréau et sa fille la vieille baronne se souleva à demi, et, bien qu'elle n'eût point vu sa nièce depuis nombre d'années, la baronne la reconnut sur-le-champ, avant même que son majordome l'eût annoncée.

– Ma tante, dit madame de Beaupréau en se jetant au cou de la baronne, nous venons, ma fille et moi, vous demander une hospitalité de quelques jours.

Le visage de madame de Kermadec refléta sur-le-champ une joie sans égale.

La baronne était pauvre, mais elle était trop grande dame pour descendre jamais à de mesquins calculs ; elle se fût endettée chaque année pour traiter toute la province, si la province était venue s’asseoir tout entière à sa table.

Elle ne vit donc qu’une chose dans l’arrivée de sa nièce et de sa petite-nièce, c’est que, pendant quinze ou vingt jours peut-être, elle ne serait plus seule et qu’elle aurait une compagnie.

L’âge avait un peu séché le cœur de la baronne ; elle ne pleurait plus les morts, et parlait de son fils, le dernier des Kermadec, sans trop d’émotion. Pour elle, maintenant, l’essentiel était de vivre, de vivre le plus longtemps possible, sans secousses, sans chagrins, avec le plus de distractions ; et les distractions devenaient de plus en plus rares pour elle, depuis surtout que les infirmités la clouaient dans son fauteuil et ne lui permettaient plus, comme autrefois, de faire atteler l’unique cheval du manoir à une carriole demi-séculaire et s’en aller en cet équipage mener la vie de château à droite et à gauche. Chaque année avait vu s’éteindre autour d’elle quelque gentillâtre, son contemporain. Il n’y avait plus guère que le chevalier de Lacy, dont l’habitation était distante d’une lieue environ, qui la vint visiter une ou deux fois par semaine.

Et encore n’était-ce que lorsque le digne gentilhomme n’avait pas la goutte lui-même, ou que la chasse était fermée ; car, tant qu’il pouvait se livrer à son exercice favori, il s’y abandonnait avec passion et négligeait sa vieille voisine, au point de ne plus lui consacrer que son après-midi du dimanche, jour où le pieux gentilhomme ne chassait point. Madame de Beaupréau comblait donc de joie sa vieille parente, surtout en lui annonçant sa fille, que madame de Kermadec n’avait vue qu’enfant, au dernier voyage qu’elle fit à Paris, durant le cours de la Restauration.

Elle interrompit sans regret, et de sa part ce sacrifice avait bien son mérite, la lecture de son cher *Amadis*, pour faire fête à ses nièces et mettre en mouvement toute sa maison, c’est-à-dire ses deux vieux serviteurs et Jonas, afin de les recevoir de son mieux.

Le lendemain, madame de Beaupréau et sa fille étaient tout à fait installées aux Genêts. Au bout de trois jours, elles s’étaient faites à ce nouveau genre de vie. Enfin, soit pur effet du grand air, soit que, en effet, les distractions du voyage y eussent contribué, il semblait à Thérèse que la pâleur nerveuse d’Hermine s’effaçait insensiblement, que son regard était moins triste.

Et Thérèse espérait beaucoup, pour la guérison morale de son enfant, de cet éloignement momentané de Paris et de cette absence de personnes, de lieux et d’objets qui ravivent ordinairement la douleur, lorsque, le soir du troisième jour, une voiture entra bruyamment dans la cour des Genêts et un homme en descendit aux yeux étonnés de Madame de Beaupréau et de sa fille Hermine.

C’était le chef de bureau.

Il embrassa les deux femmes et leur dit :

– Le ministre m’a accordé un congé… j’en ai profité pour vous rejoindre… et me voilà !

M. de Beaupréau n’ajoutait pas quels secrets et ténébreux desseins l’amenaient aux Genêts.

XXXIII

LE MARQUIS DE LACY

Alors même que M. de Beaupréau n’eût point été tout entier au pouvoir de sir Williams, il était trop dominé par l’appât des douze millions et la possession de Cerise pour ne point obéir au baronnet sur-le-champ.

Il alla donc, en sortant de chez ce dernier, voir le ministre et il lui demanda un congé, motivé sur la maladie de sa fille.

Le congé lui fut accordé ; le soir même, il montait en voiture, et deux jours après il arrivait aux Genêts.

Thérèse et sa fille s’y étaient déjà installées, et commençaient à s’y créer des habitudes, essayant de dominer leur mutuelle tristesse.

Comme toutes les fières natures, Hermine s’était repliée en elle-même, ne versant plus une larme, ne formulant aucune plainte ; et quoiqu’elle eût le cœur brisé, elle essayait parfois de sourire à sa mère.

Mais Madame de Beaupréau n’était pas dupe de ce calme mensonger, de cette résignation apparente ; elle devinait qu’une œuvre de lente dévastation s’opérait chez sa fille, et elle voyait arriver avec terreur et désespoir le jour où Hermine, vaincue par la douleur, la laisserait déborder.

Hermine était frêle, délicate, comme ces belles fleurs des champs que l’âpre bise de novembre dessèche en quelques heures.

La douleur devait produire sur elle l’effet du vent d’hiver sur les fleurs.

L’arrivée de M. de Beaupréau, qu’on était loin d’attendre, produisit un étonnement profond aux Genêts.

Le chef de bureau arrivait souriant, affectueux, bonhomme au dernier point. Il pressa sa femme et sa fille sur son cœur avec une effusion extraordinaire, et leur dit qu’il avait été tellement affecté de leur séparation, qu’il avait supplié le ministre de lui accorder un congé. Madame de Beaupréau n’était point habituée à de semblables marques de tendresse de la part d’un homme qui avait passé sa vie à la tyranniser ; cependant, comme il était difficile qu’elle pénétrât le mobile de la conduite de son mari ; elle pensa que, sans doute, l’habitude avait eu chez lui la force de l’affection ; que, pour la première fois depuis vingt ans, rentrant chez lui et n’y trouvant personne, rendu brusquement à l’existence vide du garçon, il avait pu s’abuser lui-même et se persuader qu’il aimait sa femme et la fille de sa femme.

Mais M. de Beaupréau, après le souper et tandis qu'Hermine faisait la lecture à la vieille baronne, M. de Beaupréau, disons-nous, offrit son bras à sa femme et la conduisit sous les grands arbres du château.

– Venez, madame, lui dit-il, j'ai d'importantes choses à vous dire.

Thérèse suivit son mari, toute tremblante et prévoyant un nouveau malheur.

– Madame, reprit le chef de bureau, vous aviez de moi, je le sais, une bien mauvaise opinion, et mes brusqueries de caractère m'ont fait passer à vos yeux pour un homme méchant.

– Monsieur…

– Mais laissons cela, poursuivit M. de Beaupréau, et parlons d'Hermine…

Thérèse tressaillit à ce nom.

– D'Hermine, que j'aime comme si elle était ma propre fille, et dont le bonheur m'est cher avant toute chose, quoi que vous en puissiez dire…

Et comme madame de Beaupréau baissait les yeux et se taisait, le chef de bureau continua :

– Je savais depuis longtemps, moi, la conduite irrégulière et les entraînements de jeunesse de ce malheureux enfant qui est venu jeter le trouble et le deuil dans notre maison ; et si, jusqu'au dernier moment, j'ai refusé la main d'Hermine à Fernand Rocher, c'est que je savais qu'il était indigne d'elle… et pourtant tout n'était point désespéré encore…

M. de Beaupréau poussa un profond soupir, et Thérèse sentit battre son cœur violemment, sous le poids d'une émotion inconnue.

– Qu'y a-t-il donc encore, monsieur ? demanda-t-elle.

– Madame, reprit M. de Beaupréau, il y a un grand malheur de plus dans la vie de ce misérable jeune homme… cette vie longtemps honnête et qu'avait bouleversée une fille perdue… une de ces femmes dont l'amour fatal pousse irrésistiblement vers le crime.

– Monsieur… monsieur ! murmura Thérèse, qui avait encore un reste d'affection pour celui qu'elle avait longtemps regardé comme son fils.

– Écoutez, poursuivit le chef de bureau, savez-vous pourquoi il voulait épouser Hermine ?

Et le chef de bureau eut un sourire d'indignation :

– Pour employer la dot de sa femme à satisfaire les prodigalités ruineuses de sa maîtresse. Cette fille l'avait ensorcelé.

– Monsieur, par grâce, supplia Thérèse, ne le jugez point aussi sévèrement !

– Ah ! vous ne savez rien encore !

– Mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé ?

– Fernand Rocher est en prison.

– En prison ! s’écria madame de Beaupréau éperdue.

– Accusé et convaincu de vol.

Thérèse poussa un cri et s’appuya, défaillante, sur le bras de son mari.

Mais celui-ci ne lui fit grâce d’aucun détail : il lui raconta avec une cruelle complaisance le prétendu crime du malheureux Fernand Rocher, sans omettre les circonstances de son arrestation chez Baccarat, où il avait passé la nuit et où le portefeuille contenant les trente mille francs avait été retrouvé. Madame de Beaupréau était foudroyée de toutes ces révélations, et elle attachait un regard atone sur son mari, comme si elle eût voulu pouvoir douter de ses paroles.

– Or, ma chère amie, continua le chef de bureau d’un ton de plus en plus affectueux, Fernand Rocher est arrêté, et il sera jugé aux prochaines assises, c’est-à-dire dans quinze jours ; vous savez que de pareilles affaires acquièrent, hélas ! une publicité très grande. Tous les journaux répéteront la procédure et la condamnation.

Thérèse frissonnait des pieds à la tête.

– Cela peut être un coup mortel pour Hermine, poursuivit M. de Beaupréau ; car, voyez-vous, prenant un journal par hasard, et y lisant ces horribles détails…

– Monsieur… monsieur… supplia Thérèse ; au nom du ciel, taisez-vous !

– C’est pour cela, chère amie, que j’ai demandé un congé, que je suis accouru en toute hâte. Il faut éviter ce dernier et terrible coup à la pauvre enfant…

Madame de Beaupréau avait les yeux pleins de larmes.

Son mari reprit :

– Écoutez, aux grands maux les grands remèdes… il faut distraire Hermine… la distraire à tout prix.

Thérèse hocha tristement la tête.

– Il est, dit-elle, des douleurs qui résistent à tout.

– Un clou chasse l’autre… murmura philosophiquement le petit homme à conserves bleues ; on guérit l’amour par l’amour.

– Que voulez-vous dire, monsieur ?

– Écoutez-moi encore. Vous souvenez-vous du dernier bal du ministère des affaires étrangères ?

– Oui, certes, dit Thérèse. Pourquoi me faites-vous cette question ?

– Vous souvenez-vous encore d’un jeune Anglais, le baronnet sir Williams, qui vous fut présenté par son ambassadeur et qui a dansé avec Hermine ?

– Un jeune homme très brun, n’est-ce pas ? fort joli garçon, l’air très doux ?

– Précisément, chère amie.

– Parlant le français très purement ?

– C’est bien lui… Vous vous le rappelez.

– Eh bien ? demanda madame de Beaupréau, regardant son mari.

– Ma chère amie, dit M. de Beaupréau, sir Williams a vingt-huit ans, une fortune colossale ; il n'a plus de famille et passera sa vie aux genoux d'une femme qu'il aimera. Eh bien ! il est devenu amoureux d'Hermine au bal, amoureux fou, à en perdre la tête. Il est venu me voir la veille de votre départ, il est revenu le lendemain…

– Monsieur, dit gravement Thérèse, je crois qu'une femme qui a au cœur un amour malheureux est insensible à tout autre.

– Mais si elle s'aperçoit qu'elle s'est trompée, interrompit le petit homme avec chaleur, que l'homme qu'elle aimait la trompait honteusement, qu'il est devenu criminel, voleur… croyez-vous que le cœur de cette femme reste à jamais fermé, qu'il ne puisse tressaillir encore, si un homme jeune, beau, riche, doué des plus nobles qualités, vient à se trouver sur sa route et essaye de panser les plaies saignantes de son âme ?

Madame de Beaupréau était mère, elle eut un frisson d'espoir… elle espéra que son enfant pouvait être heureuse encore.

– Et vous dites, fit-elle en tremblant, que ce jeune Anglais aime ma fille ?

– À en mourir, madame.

– Mais Hermine l'a à peine vu, peut-être même ne l'a-t-elle pas remarqué.

– C'est probable, soupira M. de Beaupréau.

– Monsieur, reprit Thérèse, Dieu m'est témoin que si je connaissais un homme dans le monde qui pût inspirer un nouvel amour à ma fille et lui faire oublier ce malheureux enfant qui nous a si indignement trompés, j'irais me traîner à ses pieds et embrasser ses genoux en lui disant : sauvez mon enfant, sauvez-le !

– Eh bien, qui vous dit que sir Williams n'est point cet homme ?

– Il faut donc retourner à Paris ?

– Non, du tout. Sir Williams peut venir ici.

– Ici ! ici ! s'écria Thérèse saisie de vertige ; mais comment ? sous quel prétexte ?

– Attendez… j'ai, ou plutôt nous avons trouvé le moyen, car, il faut bien vous l'avouer, je suis le complice de sir Williams.

– Vous, monsieur, vous ?

– Moi, madame. Je serais heureux si Hermine pouvait aimer un tel homme ; je serais fier, si elle l'aimait, d'une alliance semblable. Sir Williams appartient à la plus vieille noblesse irlandaise, il est riche à millions, jeune, indépendant… il peut arriver à tout ! Si votre fille l'aimait, et c'est un des hommes les plus séduisants que je connaisse, elle aurait une existence à faire envie à une reine.

M. de Beaupréau s'exprimait avec éloquence, avec chaleur ; il parlait sans cesse de son affection pour Hermine, et quelle est la femme qui ne se laisse séduire quand on flatte ses instincts de mère ?

– Mais enfin, monsieur, demanda Thérèse, quel est ce moyen ?

– Sir Williams, comme tous les Anglais, est d'humeur vagabonde, cosmopolite, il voyage. Il lui a pris fantaisie de faire un voyage en Bretagne, de parcourir à cheval les grèves armoricaines. Il a plusieurs lettres de recommandation et se rend dans un château des environs. Un soir, la nuit le surprend dans les bois, il s'égare et vient demander l'hospitalité aux Genêts.

– Bien, dit Thérèse, mais il repartira le lendemain ?

– Sans doute, mais pour aller à deux lieues, chez le voisin de notre tante, M. le chevalier de Lacy ; de là il pourra revenir.

– Le connaît-il ?

– Non, mais il a, il doit avoir rencontré son neveu, le marquis Gontran de Lacy, qui vit à Paris. S'il n'a point vu le marquis, s'il ne le connaît pas, il a des amis qui le voient. Le marquis sera enchanté d'adresser à son vieil oncle, qu'il cajole pour son héritage, un Anglais excentrique et chasseur passionné. Le chevalier sera ravi d'avoir pour huit jours un compagnon de chasse, et peut-être que, pendant ces huit jours, Hermine se laissera toucher par la beauté, l'esprit, la distinction de sir Williams, auprès duquel, entre nous, ce misérable Fernand Rocher, eût-il été doué de toutes les vertus, n'aurait pu supporter le parallèle.

M. de Beaupréau donna encore à sa femme plusieurs autres bonnes raisons, de telle façon que Thérèse, vaincue, consentit à tout ce qu'il voulut.

Le soir même, M. de Beaupréau écrivit à sir Williams la lettre suivante :

« Mon cher gendre,

« Accourez ! madame de Beaupréau est déjà pour vous, grâce à mes éloquentes insinuations, et vous êtes assez beau, assez spirituel, assez roué pour emporter d'assaut le cœur d'Hermine.

« Il faut que vous vous procuriez une lettre de recommandation pour le chevalier de Lacy. Son neveu, le marquis Gontran, habite Paris, où il est très répandu, grâce à quelques aventures galantes, entre autres sa passion pour la courtisane Léona, une Italienne qu'il a beaucoup aimée et qu'il aime encore. Le marquis va dans le monde ; cent personnes de vos connaissances pourront vous présenter à lui.

« Avec une lettre du marquis Gontran, vous arriverez tout droit en Bretagne chez le chevalier. Pourvu que vous aimiez passionnément la chasse, rien ne vous empêchera de passer un an au Manoir. C'est le nom du château qu'habite le vieux chevalier.

« Les Genêts, la terre d'où je vous écris, se trouvent sur la route du Manoir. Tâchez d'arriver tard, la nuit, à cheval, comme un héros de roman ; demandez l'hospitalité à la façon d'un personnage de Walter Scott, et tout ira pour le mieux.

« Je vous serre la main.

« C. de Beaupréau. »

*

* *

Lorsque sir Williams reçut cette lettre, il revenait de Bougival, où il était allé après son duel avec Bastien, et où nous l'avons vu capter par d'habiles mensonges la confiance de la pauvre Cerise.

Bien qu'il n'eût point reçu encore la lettre de M. de Beaupréau, lorsqu'il avait annoncé son départ pour la Bretagne à Colar, le baronnet était tellement sûr de la ponctualité du chef de bureau, qu'il était convaincu de trouver cette lettre en rentrant chez lui.

Il la lut attentivement et sans manifester la moindre émotion.

Sir Williams était toujours calme, même au milieu des plus grandes joies.

– Je crois que je tiens les millions, murmura-t-il froidement.

Puis il songea à la lettre de recommandation que le Beaupréau lui conseillait de se procurer, et il chercha parmi ses connaissances un ami du marquis Gontran. Mais sir Williams, à vrai dire, n'avait d'autres connaissances à Paris que celles du vicomte Andréa, et le vicomte Andréa devait être mort pour tout le monde. Quant à sir Williams, ses relations se bornaient à l'ambassade anglaise. Mais le baronnet était avant tout un homme d'une rare audace ; au lieu de chercher un intermédiaire, il alla droit au marquis. Le marquis Gontran de Lacy s'était battu la veille, et il avait eu le malheur de tuer son adversaire.

Sir Williams trouva le marquis faisant ses malles et sur le point de quitter la France pour longtemps. Il allait demander aux pays étrangers un peu de repos et d'oubli, quelques adoucissements à ses nombreuses douleurs.

Il ne connaissait point et n'avait jamais vu le baronnet, mais la physionomie de sir Williams lui plut, et il l'accueillit courtoisement.

– Monsieur le marquis, dit sir Williams, qui avait l'attitude et les manières d'un véritable Anglais de distinction, un de mes proches parents, lord B…, a eu le plaisir de faire avec vous l'année dernière, en Italie, un voyage de quelques jours. Vous étiez avec une femme.

Sir Williams avait saisi tous ces détails au vol, un soir, dans une conversation qui avait lieu aux Italiens, dans une loge voisine de la sienne, et il s'en souvenait à propos, car il n'était pas même connu de lord B…

En se rendant chez Gontran, il avait appris, en outre, son duel avec Octave de Verne, la mort de ce dernier et le prochain départ du marquis.

– Monsieur, répondit Gontran, qui froissait entre ses doigts la carte armoriée que lui avait fait passer le baronnet pour être introduit, puisque vous êtes le parent de lord B…, qui est le meilleur et le plus spirituel compagnon de voyage qu'on puisse voir, vous pouvez me tenir comme tout à votre service.

Sir Williams s'inclina.

– Monsieur le marquis, dit-il, sans oublier de laisser percer son léger accent britannique, hier encore j'aurais attendu le retour de lord B… pour me faire présenter à vous, mais aujourd'hui une circonstance tout à fait fortuite et d'une impérieuse gravité me force à passer outre et à m'adresser directement à vous, sans nul souci des convenances.

Gontran de Lacy regarda sir Williams avec un certain étonnement.

– Monsieur, continua le baronnet avec un imperturbable aplomb, je ne puis vous expliquer la démarche que je fais auprès de vous et la rendre excusable qu'en vous racontant mon histoire en peu de mots.

– Je vous écoute, monsieur, dit le marquis en s'inclinant.

– Monsieur ; reprit sir Williams, je suis Anglais, d'origine irlandaise ; je possède une fortune considérable, quelque chose comme dix mille livres sterling de revenu, et je n'ai plus de famille directe. J'ai déjà voyagé beaucoup, promenant mon ennui de ville en ville, de France en Italie et d'Espagne en Allemagne ; revenu à Paris, j'y ai vu le ciel s'entr'ouvrir pour moi, je suis devenu amoureux.

– Vous êtes amoureux ? interrompit M. de Lacy, comme si c'eût été chez le gentleman un titre à sa bienveillance.

– Oui, répondit sir Williams, amoureux fou d'une jeune personne que je désire épouser.

– Et, demanda le marquis, puis-je en cela quelque chose pour vous ?

– Tout, ou presque tout, monsieur.

– Parlez, en ce cas, je suis tout à votre service.

– Monsieur, poursuivit sir Williams, la jeune personne que j'aime me connaît à peine, elle a dansé avec moi une heure au ministère des affaires étrangères. Elle avait, dit-on, un amour au cœur, un amour impossible, elle aimait un homme tout à fait indigne de son affection. Or, le jour où elle a reconnu l'erreur de son cœur, elle a quitté Paris, elle est allée ensevelir sa douleur au fond d'un château de province.

Sir Williams s'arrêta un moment et soupira à propos.

– Pauvre jeune homme ! pensa M. de Lacy, qui avait passé par les rudes étreintes de l'amour.

– Or, si la jeune fille que j'aime, reprit le baronnet, me connaît à peine, je connais beaucoup son père, moi ; je lui ai demandé la main de sa fille, et il me l'a accordée ; le difficile est de me faire présenter dans la maison… sous un prétexte… Mais, acheva le baronnet, voici, monsieur, une lettre du père, qui vous apprendra mieux que mes paroles le but de ma visite.

Et sir Williams tendit à M. de Lacy la lettre de M. de Beaupréau.

Gontran la parcourut et s'écria :

– Vous voulez une recommandation pour M. de Lacy mon oncle ? Mais rien n'est plus facile, et je suis heureux de la donner à un parent de lord B…

Et le marquis, prenant une plume, écrivit :

« Mon cher oncle,

« Permettez-moi de vous adresser, de vous recommander un bon, un excellent ami à moi, le baronnet sir Williams, un Irlandais de la vieille roche et qui a conservé les saines

traditions de la grande vénerie, cette royale passion des gentilshommes.

« Je vais, en outre, vous faire une confidence : mon ami sir Williams est amoureux fou d'une jeune fille qui habite en ce moment une terre voisine de la vôtre, les Genêts, et que je soupçonne être la parente de votre vieille amie la baronne de Kermadec. Or, mon cher oncle, vous avez été trop vert-galant, en votre temps, pour ne point comprendre ce qu'est un pauvre amoureux qui cherche à se frayer un passage jusqu'à l'objet aimé. Sir Williams est, du reste, orné de deux cent mille livres de rente, ce qui n'est pas un mince avantage par le temps qui court. En recevant sir Williams comme vous m'auriez reçu, vous me ferez le plus grand plaisir, mon cher oncle, et je vous en remercierai chaleureusement à mon retour, car je vous ai écrit, il y a une heure, pour vous annoncer que j'allais en Allemagne.

« Votre neveu affectueux et dévoué,

« Marquis Gontran de Lacy. »

Cette lettre écrite et signée, le marquis la tendit tout ouverte à Sir Williams, qui la lut et lui dit avec un accent de profonde reconnaissance :

– Dans cette bonne et chaleureuse lettre, monsieur, vous me donnez le titre d'ami. Merci mille fois ; je ne l'oublierai point, et j'espère vous prouver un jour que vous ne vous êtes point trop aventuré.

– Monsieur, répondit le marquis avec tristesse, je ne sais si je reviendrai jamais en France ; je fuis emportant, non l'ennui, mais une douleur profonde et de cuisants remords au fond du cœur ; mais si nous nous revoyons, je serai satisfait d'apprendre que ma lettre a pu contribuer à votre bonheur. Heureux ceux qui aiment… et, ajouta-t-il d'une voix brisée, qui aiment une femme digne de leur amour !

Il tendit à sir Williams une main que celui-ci serra avec effusion, et le baronnet se retira muni de la précieuse lettre de recommandation.

– Imbécile ! murmura-t-il en remontant en tilbury.

Sir Williams rentra chez lui, où Colar lui préparait une valise de voyage.

– À présent, lui dit-il, causons sérieusement.

– Je vous écoute, capitaine.

– Je pars et vais m'occuper de happer les douze millions, continua le baronnet ; mais je te laisse en face de l'ennemi réel, sérieux à craindre.

– Armand de Kergaz, n'est-ce pas ?

– Oui, fit sir Williams d'un signe de tête.

– On y veillera, dit Colar.

– Voyons, dit le baronnet, récapitulons un peu : Fernand Rocher est en prison et n'en peut sortir ; Cerise et Jeanne sont à Bougival, et tu m'en réponds ?

– Sur ma tête, capitaine.

– Reste un homme qui va devenir dangereux, Léon Rolland.

– Il faut le supprimer, lui aussi.

– C’est mon avis. Voyons…

Et le baronnet parut réfléchir.

– Ton Nicolo, dit-il, est-il capable de l’assommer d’un coup de poing ?

– D’un seul, je ne sais pas, mais avec deux…

– Soit, mettons-en trois même ; l’essentiel, c’est qu’il l’assomme.

– Mais où et comment ?

Le baronnet se prit à sourire.

– Tu ne seras jamais qu’un niais, Colar, mon ami.

– Merci, capitaine, bien obligé.

– Est-il donc bien difficile d’entraîner un homme quelque part, dans un cabaret, hors Paris, n’importe où ?

– Oh ! s’écria Colar, j’ai une idée… et une fameuse, allez !

– Voyons l’idée, drôle ?

– Je pense, dit Colar, que moi, qui suis son ami, je pourrais lui dire que je suis sur la trace de Cerise, l’emmener du côté de Bougival, un soir, et le faire assommer par Nicolo et le serrurier.

– L’idée est bonne. Eh bien ! crois-moi, mets-la à exécution le plus tôt possible. Cependant, attends que je t’aie écrit.

Et sir Williams donna encore quelques ordres à son lieutenant, et, le soir même, il partit pour la Bretagne.

XXXIV

Il y avait cinq jours que madame de Beaupréau et sa fille étaient arrivées aux Genêts, et trois que le chef de bureau les y avait rejointes. Les habitudes étaient déjà prises, et ces deux femmes, qui vivaient si retirées à Paris, n'avaient eu aucune peine à se faire à cette bonne et simple existence de province, si calme et si noble en sa monotonie. D'ailleurs, la vie matérielle le cédait si bien en elles à la vie morale, les angoisses de l'esprit et du cœur y tenaient une si grande place, qu'elles eussent vécu dans un désert sans s'en apercevoir.

Hermine, repliée en elle-même, semblait se complaire en sa douleur, et sa mère, cette mère attentive aux souffrances de sa fille, épiait avec inquiétude sur son visage les progrès de ce mal qui rongeait son cœur.

Les visiteurs avaient adopté l'existence patriarcale de la baronne de Kermadec.

Le dîner avait lieu à midi, on soupait à sept heures ; la soirée réunissait au salon M. et M^me^ de Beaupréau, Hermine, le recteur du village et la douairière. Quand, toutefois, le temps était mauvais, M. de Beaupréau, M^me^ de Kermadec et le recteur jouaient au whist, Thérèse et sa fille faisaient de la tapisserie dans un coin.

Si le temps était beau, si la bise de janvier ne soufflait point trop rudement, le chef de bureau et sa famille sortaient dans le milieu du jour, et s'égaraient dans les bois voisins.

Un matin, le facteur rural apporta une lettre à M. de Beaupréau ; elle contenait deux lignes et était ainsi conçue :

« Je pars dans une heure et ne m'arrêterai qu'à Saint-Malo. D'après mes renseignements, Saint-Malo est à seize kilomètres des Genêts ; venez m'y attendre, j'y serai après-demain matin. »

M. de Beaupréau détruisit la lettre de sir Williams, et prétexta l'inquiétude où le mettait la non-arrivée d'une dépêche importante qu'il attendait de son ministère pour faire atteler un cheval à un tilbury et se rendre à Saint-Malo, où il fallait la réclamer au bureau de poste.

– Emmenez Jonas avec vous, lui dit madame de Beaupréau.

– Non, c'est inutile.

– Vous n'avez point l'habitude de conduire des chevaux… ce serait prudent.

– Inutile, vous dis-je, ma chère amie.

Et M. de Beaupréau se pencha à l'oreille de sa femme.

– Je vais, dit-il, chercher des nouvelles de sir Williams.

Thérèse tressaillit, comprit et se tut.

– Écoutez, lui dit encore M. Beaupréau, j'espère être de retour avant la nuit ; si vous veniez à ma rencontre… jusqu'au Saut-du-Moine ?

– Nous irons, répondit Thérèse.

M. de Beaupréau partit, méditant déjà tout un plan de mise en scène pour la présentation de sir Williams.

Il arriva à Saint-Malo, où le baronnet était depuis une heure et l'attendait, les pieds sur les chenets, dans une chambre d'hôtel.

– Pardieu ! beau-père, s'écria sir Williams, vous êtes ponctuel… c'est bien.

– Je suis parti au reçu de votre lettre.

Le baronnet et M. de Beaupréau se serrèrent la main cordialement, et le premier reprit :

– Voyons, parlons sérieusement. Où en sommes-nous ?

– Tout va bien. Madame de Beaupréau est tout à fait pour vous.

– À merveille. Comment me présenterez-vous ?

– Oh ! dit fièrement le Beaupréau en clignant de l'œil derrière ses lunettes bleues, j'ai mon plan.

– Voyons, quel est-il ?

– De Saint-Malo aux Genêts, poursuivit le chef de bureau, il y a une route assez mauvaise.

– Je la connais, dit froidement sir Williams, lequel, au temps où il se nommait le vicomte Andréa, avait, on s'en souvient, habité la Bretagne et le manoir de Kerloven, aujourd'hui la propriété d'Armand de Kergaz.

Or, Kerloven n'était qu'à vingt kilomètres des Genêts, en se dirigeant vers l'ouest, et le vicomte Andréa avait fait vingt fois cette route.

– Vous la connaissez ? murmura M. de Beaupréau avec étonnement.

– Mieux que vous, beau-père.

– Alors, vous voyez d'ici le Saut-du-Moine ?

– Parbleu !

– Eh bien, ces dames viendront à ma rencontre jusque-là, et j'ai médité un petit plan de présentation fortuite. Le Saut-du-Moine, vous le savez, est l'endroit le plus sauvage de la falaise.

– Oui. Eh bien ?

– Si, lorsque ces dames y arriveront, elles vous y trouvaient… pour peu que vous ayez l'air triste et fatal…

– Parfait ! je comprends… Mais il y a mieux encore, beau-père.

– Et quoi donc ?

– Je pourrais vous sauver d'un grand péril.

– Moi ?

– Vous. Écoutez donc.

Et sir Williams, avec son infernal génie, développa à M. de Beaupréau toute une vaste mise en scène dramatique, faite pour séduire l'imagination d'une jeune fille, et que nous allons lui voir mettre à exécution avec ce sang-froid et cette précision qui caractérisent tous les actes de sa vie.

*

* *

M. de Beaupréau avait donc donné rendez-vous à sa femme et à sa fille à cet endroit de la route de Saint-Malo aux Genêts qu'on nommait le Saut-du-Moine.

Il n'est rien au monde, peut-être, d'aussi pittoresque et d'aussi sauvage d'aspect que cette route.

En quittant le vallon au fond duquel se trouve le marais des Genêts, elle commence à s'élever par rampes brusques, vers l'ouest, dans la direction de la mer, et court bientôt au bord des falaises, dentelle gigantesque de granit, dont les colossales déchirures, les crevasses béantes, au fond desquelles rugit et gronde toujours le vieil Océan, rappellent les côtes de la Manche et les environs d'Étretat.

La falaise, qui, au fond du vallon des Genêts, s'abaisse au niveau de la mer et disparaît presque à la marée montante, s'élève insensiblement en se dirigeant vers l'ouest, monte toujours et sans cesse, et atteint les proportions d'une montagne, ou plutôt d'une succession de masses granitiques superposées comme les marches d'un escalier de Titans.

La route suit fidèlement ces accidents de terrain, au sortir d'un bois de châtaigniers, et souvent elle se rapproche de la lèvre des falaises, à ce point qu'une voiture rencontrant une pierre sous sa roue, et venant à verser, irait se précipiter dans la mer.

En quelques endroits même, elle est assez étroite, assez rapidement inclinée pour qu'il soit besoin d'une grande prudence, si l'on conduit un véhicule quelconque attelé d'un cheval fougueux. Les coudes brusques formés par elle, et venant mourir tout au bord de la falaise, sont effrayants à voir.

Il y a surtout ce qu'on nomme dans le pays le « Saut-du-Moine », où besoin est de tenir solidement un cheval en main et de serrer le frein des roues, car la route tourne subitement, décrivant un angle aigu, et, au sommet de cet angle, n'est séparée du précipice que par une étroite bande de gazon d'où surgissent quelques garde-fous impuissants.

Cet endroit dangereux est cependant un but de promenade de temps immémorial, et de ce point culminant, bien qu'il ne soit en réalité qu'aux deux tiers de l'élévation de la falaise, on aperçoit le plus splendide panorama du monde. D'un côté la terre, de l'autre l'Océan, l'Océan immense, borné par un horizon toujours brumeux, dont le flot couronné d'écume vient battre cette muraille de granit taillée à pic, à une profondeur de plusieurs centaines de mètres.

Le Saut-du-Moine, qui tirait son nom d'une légende perdue dans la nuit des temps, était à deux kilomètres environ du manoir des Genêts, et, ainsi que cela avait été convenu

entre M. de Beaupréau, sa femme et sa fille, ces dames s'acheminèrent à sa rencontre vers les trois heures de l'après-midi, profitant d'un soleil tiède et d'une température moins âpre qu'on n'eût pu l'attendre de la saison où l'on était alors.

Au moment où elles allaient atteindre le Saut-du-Moine, les deux femmes aperçurent, perchée sur une pointe de la falaise, au-dessus du Saut-du-Moine, et si près du précipice qu'on avait le vertige en la regardant, une silhouette immobile, celle d'un homme qui paraissait abîmé dans la contemplation de l'Océan, cet éternel sujet de rêverie pour les âmes où Dieu a mis un grain de poésie mélancolique.

On aurait pu, grâce à la distance, prendre cet homme pour un douanier; mais un cheval de main, d'une grande beauté, attaché au bord de la route et paraissant lui appartenir, venait détruire une semblable hypothèse. Le Saut-du-Moine formait comme un étroit vallon au sommet des falaises, et le cavalier s'était assis un peu plus haut encore sur la pointe d'un rocher, les pieds pendant dans le vide. La tête appuyée dans une de ses mains, il semblait fixer avec une ténacité étrange cette mer immense, dont le murmure sourd montait jusqu'à lui, sans tourner ses yeux vers la terre, sans paraître savoir qu'il existât autre chose que ce bloc de granit qui lui servait de siège, et cet Océan sans fin qu'il contemplait.

– Oh ! le beau cheval, mère, murmura Hermine en caressant, en passant, la croupe lustrée de la monture.

– En effet, répondit Thérèse, assez étonnée de voir en ce lieu sauvage et dans un pauvre pays éloigné des grands centres de la fashion une bête de prix. Il appartient sans doute à l'homme que nous voyons là-haut.

Une petite valise bouclée sur la selle en même temps qu'un manteau de voyage, et les crosses luisantes d'une paire de pistolets sortant à demi des fontes, attestaient, du reste, que le cavalier n'accomplissait point une simple promenade, et qu'à la suite d'une longue route, à en juger par l'écume qui blanchissait le mors et la fange séchée qui mouchetait le ventre et le poitrail de sa monture, il s'était arrêté là par hasard, séduit sans doute par ce spectacle imposant qu'il avait sous les yeux.

Toute jeune fille a une certaine dose d'imagination qui cherche sans cesse ses aliments. Pour elle, tout est le point de départ d'un roman, et la circonstance la plus fortuite devient un prétexte à l'étrangeté. Dans cet homme dont elle ne pouvait saisir la physionomie, le costume, ni deviner l'âge, à cause de l'éloignement, elle vit tout de suite un jeune homme rêveur et malheureux, demandant aux voyages, aux grands spectacles de la nature, à l'aspect austère et triste de l'Océan, des consolations pour son âme où déjà peut-être les passions avaient fait naître de cruelles tempêtes.

De là à bâtir tout un roman, c'était, pour une jeune fille exaltée déjà en sa propre douleur, la chose la plus facile et la plus simple.

Quant à madame de Beaupréau, elle avait tressailli sous le poids d'une émotion subite:

– Qui sait? avait-elle pensé tout à coup, si ce n'est point là sir Williams B…

Déjà Hermine s'était assise au bord de la falaise sur une bande de gazon qui poussait verte et drue au bord du précipice, et elle avait subi cette attraction mystérieuse de l'Océan qui force à le contempler; mais, cependant, et de temps à autre, elle levait la tête et jetait à

la dérobée un regard curieux et plein de sympathie à cet homme qui semblait avoir oublié la terre pour embrasser la mer d'un regard ardent.

Madame de Beaupréau s'était assise auprès de sa fille.

– Mère, dit tout à coup Hermine, qui sentait en cet endroit plus vivement l'étreinte de sa morne douleur et s'efforçait de la tromper, que peut faire cet homme en ce lieu ?

– Je ne sais, répondit Thérèse. Peut-être est-ce un peintre…

– Un pauvre artiste posséderait-il un si beau cheval ?

– C'est juste, mon enfant.

– Et puis, ajouta Hermine, un peintre dessinerait, il aurait un album sur ses genoux… un crayon à la main.

– C'est un voyageur, en ce cas, un touriste qui aura été séduit par la beauté et le grandiose de ce site sauvage.

– Ou peut-être, murmura Hermine, un homme qui souffre et se réfugie dans la grandeur de Dieu…

Madame de Beaupréau tressaillit encore, mais cette fois, il y eut au fond de son émoi une joie et une espérance secrètes…

Hermine avait un moment laissé dormir sa propre douleur pour songer à ceux qui pouvaient souffrir comme elle ; et l'on prétend que la douleur n'est éternelle et inguérissable qu'alors qu'elle est égoïste et ne vit qu'en elle-même.

Et madame de Beaupréau se disait :

– Si cet homme était jeune, s'il était beau, si son front portait l'empreinte d'une tristesse du cœur, cette tristesse qui rend sympathiques ceux dont elle voile le regard ; si enfin cet homme était celui que nous attendons… une première entrevue, dans ce lieu, qui sait ?

Et, dans son égoïsme de mère, la pauvre Thérèse aurait voulu douer l'inconnu de toutes les vertus, de toutes les perfections, afin que sa fille vînt à l'aimer.

Cependant, le soleil déclinait vers l'horizon ; le ciel, terne déjà, reprenait insensiblement ses tons gris et nuageux ; la brise de mer, se levant peu à peu, courbait les bruyères en sifflant, et le tilbury de M. de Beaupréau n'apparaissait point encore au point culminant d'où la route descendait verticalement et par une pente rapide vers le Saut-du-Moine, lorsqu'un bruit lointain se fit entendre, ressemblant au trot d'un cheval et au roulement d'une voiture.

L'inconnu se leva alors lentement, quitta son rocher et descendit, s'enveloppant dans les vastes plis d'un manteau qui le faisait ressembler ainsi au Manfred de lord Byron. Sa démarche pensive attira les regards d'Hermine, comme son immobilité l'avait séduite tout à l'heure, et les deux femmes, si elles ne purent tout à fait distinguer ses traits, remarquèrent cependant qu'il était jeune et paraissait mis avec cette élégante simplicité qui caractérise l'homme du monde en voyage.

Mais il y avait dans ses mouvements, dans sa marche, dans tout l'ensemble de sa personne, un mélange de tristesse et d'étrangeté qui frappait. Il semblait traîner le fardeau d'une destinée fatale.

Les deux femmes le virent s'éloigner, mettre le pied à l'étrier et pousser son cheval dans la direction de Saint-Malo. Mais en ce moment aussi un point noir apparut au sommet de la côte ; ce point noir grandit et ressembla à un attelage qu'un cheval fougueux eût emporté. En même temps, M^me^ et M^lle^ de Beaupréau, qui avaient suivi l'inconnu du regard, entendirent des cris lointains qui semblaient provenir de cette voiture aperçue à un kilomètre de distance ; puis elles virent le cavalier s'élancer au grand trot à sa rencontre.

Puis encore une lueur rougeâtre suivie d'une détonation s'y fit, et l'attelage emporté s'arrêta.

Tout cela s'était passé à une certaine distance, et il avait été impossible aux deux femmes de s'en rendre un compte bien exact ; mais devinant un malheur et pensant que cette voiture était celle de M. de Beaupréau, elles se prirent à courir, et, arrivées sur les lieux, elles purent deviner ce qui s'était passé.

Le cheval de M. de Beaupréau, car c'était bien lui, était tombé mort, frappé au front d'une balle, et le chef de bureau pressait avec émotion les mains de l'inconnu, qui n'était autre que sir Williams, lequel lui disait tout bas :

– Eh bien ! beau-père, est-ce bien joué, hein ?

Mais Thérèse et sa fille n'entendirent que la voix tremblante de M. de Beaupréau.

– Mes pauvres enfants, sans monsieur j'étais mort… Ce maudit cheval avait pris le mors aux dents et il m'entraînait au bord des falaises…

Mais au moment où Beaupréau achevait, sir Williams, qui baissait modestement les yeux et avait mis pieds à terre, sir Williams regarda Hermine, l'envisagea et étouffa un cri…

Puis il salua brusquement, se retira avec précipitation, et, sautant en selle, il partit au galop.

Les trois témoins de cette retraite non moins étrange que précipitée, trop émus d'abord pour songer à s'opposer à ce départ, se regardèrent enfin, mus par la même pensée.

– Bizarre personnage ! murmura M. de Beaupréau. Quel est-il ? d'où vient-il ?

– Je ne sais, répondit Thérèse.

– Je crois l'avoir déjà vu… reprit le chef de bureau.

– Moi aussi…, fit tout bas Hermine déjà rêveuse.

– Sans lui, j'étais perdu, poursuivit M. de Beaupréau, qui achevait de calmer ses esprits et de remettre un peu d'ordre dans sa toilette. Drôle d'idée aussi que celle que j'ai eue de vouloir partir seul et conduire moi-même au lieu d'emmener Jonas. Ce cheval était vicieux. Il a pris le mors aux dents, il m'entraînait dans l'abîme. Ah ! que j'ai eu peur !

Après cette longue tirade débitée d'une haleine, le chef de bureau respira bruyamment deux ou trois fois, se moucha, prit du tabac dans une boîte d'or marquée à son chiffre, – ce

qui est du meilleur goût, – et poursuivit avec volubilité :

– Mais où diable l'ai-je donc vu déjà ? et pourquoi est-il parti ? Pourquoi se dérobe-t-il à mes remerciements et à ma reconnaissance ?

– Il a jeté comme un cri de douleur en s'en allant… hasarda Hermine, dont l'imagination romanesque était déjà frappée par les bizarres allures du mystérieux personnage.

– Il était là tout à l'heure… lorsque nous sommes arrivées, reprit madame de Beaupréau en montrant du doigt la pointe du rocher qui avait servi de siège à sir Williams.

– Et, ajouta la jeune fille, il paraissait bien absorbé… bien malheureux… bien triste.

– Quelque chagrin d'amour… murmura M. de Beaupréau avec intention.

– Pauvre jeune homme !… soupira Hermine.

– Ah ! çà, mais, s'écria le chef de bureau, tout cela est bel et bon ; mais voilà un cheval mort… et comment faire ?

– Nous retournerons à pied, dit Hermine.

– La nuit vient, mon enfant.

– Je sais déjà la route par cœur, mon père, dit Hermine qui prit le bras de M. de Beaupréau, tandis que Thérèse marchait à côté de son mari.

On eût dit que la jeune fille, qui se mettait en marche d'un pas rapide, désirait rejoindre l'inconnu, cet homme qu'elle n'avait pas eu le temps d'envisager, et qui, cependant, paraissait jeune, beau et le front marqué d'une tristesse profonde.

Et puis, il avait semblé à Hermine que c'était à sa vue qu'il avait jeté un cri, et qu'après ce cri il était devenu tout pâle…

Le chef de bureau enveloppa d'un regard le cheval mort et le tilbury à demi renversé.

– Après tout, dit-il, c'était une rosse de cent écus, et le mal n'est pas grand. Quant à la voiture, elle n'est point cassée et rien n'a souffert. Cette bonne madame de Kermadec me pardonnera.

Et comme la nuit venait, et que déjà le soleil avait disparu, s'abîmant dans les flots, tandis que la brume épaisse du soir enveloppait l'horizon terrestre, M. de Beaupréau se mit en route avec sa famille, marchant d'un pas alerte, afin d'arriver aux Genêts à l'heure du souper.

À chaque coude décrit par la route, l'œil d'Hermine interrogeait son sillon blanc courant dans le lointain.

Peut-être espérait-elle revoir cet inconnu qui lui paraissait avoir, comme elle, le désespoir au fond du cœur, mais le sillon était toujours blanc ; aucun point noir ne le mouchetait, et le mystérieux sauveur de M. de Beaupréau avait disparu !

XXXV

LE CHEVALIER ERRANT

Laissons M. de Beaupréau, sa femme et Hermine regagner à pied les Genêts, et précédons-les un moment.

La vieille baronne de Kermadec était, avec Jonas, dans sa chambre à coucher ; cette pièce, aux tentures à ramages fanés, aux fauteuils dont les dorures s'en allaient, aux dessus de portes peints, et qui rappelait un boudoir de Versailles du dernier siècle.

La baronne était couchée sur une chaise longue, la tête appuyée sur un oreiller.

Au pied de la chaise, assis sur un tabouret, le petit Jonas, un livre à la main, lui faisait la lecture.

Le roman de chevalerie qu'il lisait commençait ainsi :

« La châtelaine était seule en son oratoire, seule avec son page, et ses doigts jouaient dans la blonde chevelure de l'enfant, qui lui chantait un lai d'amour.

« La châtelaine n'était plus tout à fait au printemps de la vie ; son été mûrissant s'annonçait par quelques plis légers qui sillonnaient l'ivoire de son front, tandis que ses cheveux noirs comme l'ébène étaient çà et là semés d'un filet d'argent.

« Cependant, la châtelaine avait encore le cœur sensible, et le veuvage lui était à charge…

« Elle songeait, en son âme, à quelque chevalier égaré par les bois, à quelque jouvenceau en quête d'aventures, et elle se disait, la pauvre châtelaine, qu'à trente-huit ans on peut aimer encore, si ce n'est point à cet âge seul qu'on aime réellement.

« Soudain, le son du cor se fit entendre à la herse du manoir et ébranla de ses notes sonores les vitraux coloriés de l'oratoire.

« Le page interrompit sa chanson.

« Le cœur de la châtelaine tressaillit… Et puis il se prit à battre violemment…

« Et comme depuis longtemps le manoir était silencieux et solitaire, veuf de tout visiteur et de tout bruit, la châtelaine se leva…

« Son cœur battait toujours !

« Et elle s'approcha de la croisée ogivale qu'elle ouvrit…

« Le page la suivait du regard, et son cœur à lui battait aussi…

« Le page aimait la châtelaine.

« La châtelaine s’approcha donc de la croisée et se pencha au dehors.

« Un beau chevalier, enveloppé dans son manteau, monté sur un noble genêt d’Espagne, noir comme l’aile du corbeau, se présentait au pont-levis.

« La châtelaine poussa un cri de joie et donna des ordres. »

Ici madame de Kermadec, quoique violemment intéressée ; poussa un soupir et interrompit Jonas.

– Sais-tu, dit-elle, que cette situation de la châtelaine ressemble fort à la mienne ?

Jonas leva ses yeux bleus sur la vieille baronne, ses yeux pétillants de finesse et de malice, et il se demanda si madame de Kermadec, plus qu’octogénaire, pouvait se comparer à une châtelaine de trente-huit ans.

– Je suis veuve, poursuivit la baronne… et si tu n’es pas précisément un page, tu as les cheveux blonds comme celui de la châtelaine, et tu me fais la lecture.

Et madame de Kermadec passait sa main blanche et ridée dans les cheveux en broussailles du petit paysan.

– Madame la baronne a raison, répondit le malicieux enfant ; cependant…

– Plaît-il ? fit la baronne.

– Le château des Genêts est bien encore un château, continua Jonas, et il y a eu, dit-on, un pont-levis…

– Plusieurs, maître Jonas, fit la baronne, un peu piquée du *dit-on ;* il y a plusieurs pont-levis.

– Mais il manque le chevalier, acheva Jonas en riant de ce rire franc et moqueur de la jeunesse.

– C’est juste, soupira la baronne.

– Et, pensa Jonas, je ne sais pas trop ce que c’est qu’être amoureux, bien que tous les jours je lis ce mot-là dans les livres ; mais si je l’étais, j’aimerais mieux que ce fût d’Yvonaïc, la sœur du recteur, qui est blanche et mignonne, et dont les cheveux sont aussi blonds que les miens.

Jonas, en songeant ainsi, regardait le visage parcheminé, la main amaigrie, surchargée de bagues, et les cheveux blancs de la baronne.

– Oui, répéta-t-elle en soupirant, il manque le chevalier.

Mais au moment où elle achevait, le pas d’un cheval retentit dans la cour du manoir.

– Le voilà ! dit Jonas d’un ton moqueur.

Et il s’élança vers la croisée, qu’il ouvrit.

On eût dit que le diable s’en était mêlé, car il y avait effectivement dans la cour un cavalier monté sur un cheval noir, enveloppé dans un grand manteau et qui mettait pied à terre.

– Ah ! madame, s’écria Jonas stupéfait, c’est bien lui !

– Qui, lui ? demanda-t-elle.

– Le chevalier.

– Es-tu fou, Jonas ?

– Non, madame, c’est bien lui… le chevalier du livre… avec son manteau, son cheval noir…

Madame de Kermadec se leva avec peine de sa bergère et se traîna vers la fenêtre, en s’appuyant sur l’épaule de Jonas.

– Voyez, dit l’enfant.

La baronne se pencha et vit en effet sir Williams qui jetait sa bride au vieux domestique, accourant avec empressement.

– Mon ami, disait sir Williams, je me suis égaré dans les bois, voici la nuit… les maîtres de ce château pourraient-ils me donner l’hospitalité jusqu’à demain ?…

Le cœur desséché de madame de Kermadec avait retrouvé sa jeunesse et battait avec violence.

– Antoine ! cria-t-elle, faites entrer ce gentilhomme ; mon château lui est ouvert…

Sir Williams leva la tête, salua et suivit le vieux Caleb.

Madame de Kermadec se crut revenue à Versailles et retrouva ses trente ans ; elle regagna sa bergère sans le secours de Jonas, bien persuadée qu’il rêvait, et elle attendit ce beau cavalier qui arrivait à point et comme à la fin d’un feuilleton.

Sir Williams entra une minute après, annoncé par Antoine.

– Madame, dit-il en saluant avec cette distinction de manières qu’il possédait, veuillez me pardonner mon indiscrétion, qui serait réellement sans excuses si un accident…

Avec un geste qui sentait encore sa dame d’honneur, la baronne indiqua un fauteuil au gentleman.

– Monsieur, lui dit-elle en l’examinant avec cette finesse rapide qui n’appartient qu’aux femmes, mon château est ouvert depuis des siècles aux cavaliers attardés, aux pèlerins lassés, à tous ceux qui réclament un secours quelconque.

Sir Williams lui baisa galamment la main.

– Je me rends au Manoir, dit-il.

– Au Manoir ? fit vivement la baronne.

– Oui, madame.

– Chez le chevalier de Lacy ?

– Son neveu, le marquis Gontran, est mon meilleur ami.

– Mais alors, dit la baronne, vous êtes ici chez vous monsieur, le chevalier est mon voisin.

Sir Williams s’inclina.

– Permettez-moi, madame, dit-il, de me nommer, afin que vous ne puissiez croire que vous recevez un vagabond.

– Monsieur…

– Je suis Irlandais, madame, dit le baronnet sir Williams.

La baronne s'inclina à son tour.

– Madame, reprit sir Williams avec tristesse, je viens de faire à travers les bois une course folle et sans but.

– Comment, sans but ?

– Hélas ! oui, madame.

Madame de Kermadec revenait au réalisme de la vie, et oubliant que tout s'explique dans les livres, regarda le jeune homme avec étonnement.

Sir Williams était pâle, son front portait l'empreinte d'une douleur morale, et jusqu'à son costume sombre, tout semblait se réunir pour lui donner un air fatal qui plaira éternellement aux femmes, fussent-elles octogénaires comme la baronne de Kermadec.

– Madame, reprit-il, je suis obligé d'entrer dans quelques détails intimes de ma vie pour me faire pardonner mon indiscrétion et vous expliquer cette course sans but à travers les bois.

Et la voix de sir Williams était émue et accentuée d'une mélancolie profonde.

– Je cours le monde, madame, un peu comme vagabond, un peu comme ces malheureux que poursuit le souvenir d'une faute ou que ronge une pensée fatale.

Ce début avait un cachet romanesque qui plut à la douairière ; elle continua à regarder sir Williams, dont la physionomie mélancolique et sombre lui paraissait tout à fait en harmonie avec le ton de son récit.

– Hélas ! oui, madame, poursuivit-il, je cours le monde, avec une ride d'ennui au front, une torture au cœur, et le destin m'emporte. J'aime une femme qui ne peut m'aimer…

– Pauvre jeune homme ! murmura la baronne de Kermadec avec compassion, car elle se souvenait des infortunes du bel et brave Amadis, longtemps rebuté par la fille du roi Périon.

– Eh bien ! madame, acheva tristement sir Williams, il y a deux heures environ, au moment où je me croyais loin d'elle, et tandis que je ne songeais qu'à arriver au Manoir avant la nuit…

– Eh bien ? interrogea la baronne, qui prenait un plaisir extrême à ce récit.

– Eh bien ! je l'ai trouvée sur ma route… je l'ai revue…

– Comment ! elle ?

– Oui, madame.

– Celle que vous aimez ?

– Elle ! dit sir Williams, qui donna à ce mot une intonation étrange.

Et il poursuivit d'une voix sombre :

– Vous comprenez que j'ai pris la fuite… Enfonçant l'éperon aux flancs de mon cheval, je l'ai lancé à travers les champs et les bois, ne sachant où j'allais, et n'écoutant d'autre bruit que les violentes pulsations de mon cœur… Les animaux ont plus de raison que l'homme ; mon cheval m'a amené ici, à votre porte… Je ne savais si j'étais près ou loin du Manoir, j'avais perdu ma route… la nuit venait…

– Monsieur, interrompit la baronne, puisque nous en sommes aux biographies, laissez-moi vous dire que je suis une pauvre vieille châtelaine fort ennuyée, à peu près dépourvue de voisins, vivant toujours seule, et que je regarde comme une bonne fortune les visites que le hasard m'envoie. Cessez donc de vous excuser, et laissez-moi vous remercier, au contraire.

Sir Williams s'inclina et baisa la main de la baronne.

– Mais, poursuivit celle-ci, ne vous exagérez-vous pas l'état de votre cœur ?…

– Je souffre, murmura le baronnet avec un geste des plus éloquents.

– Et ne se peut-il que cette femme, touchée de votre amour…

Le baronnet hocha la tête.

– Je n'ai aucun espoir, dit-il.

– Elle est donc sans cœur ?

– Je lui crois toutes les qualités qui font adorer une femme.

– Serait-elle mariée ? interrogea la douairière, avec un fin sourire qui semblait signifier qu'après tout il n'y a pas d'obstacles qu'on ne puisse surmonter à la longue.

– Sa main est libre, répondit sir Williams.

– Alors, vous-même…

– Moi ? dit le baronnet avec fierté, j'ai vingt-huit ans, je n'ai plus de famille, j'ai deux cent mille livres de rente et ne suis lié par aucun contrat.

– Ainsi, vous pourriez l'épouser ?

– Si elle m'aimait… oui.

– Et elle ne vous aime pas ?

– Hélas ! non.

– Peste ! murmura la baronne, qui décidément trouvait le gentleman fort de son goût, elle est difficile, il me semble.

Le baronnet salua.

– Elle aime ailleurs ! dit-il tout bas d'une voix navrée qui fendit le cœur de madame de Kermadec.

– Ah ! çà, mon cher hôte, interrompit la baronne, tout ce que vous me dites là est fort étrange !…

– Étrange, en effet, madame, soupira le baronnet d'un air fatal.

– Il y a quarante ans que j'habite notre province, et n'en ai bougé qu'une fois, en 1829, pour aller à Paris. Or, je connais par conséquent, de nom au moins, tous mes voisins, et je me demande quelle peut être cette femme que vous aimez avec une semblable ardeur. Car, enfin, elle est ma voisine, puisque vous l'avez rencontrée il y a deux heures ; et c'est une jeune fille, puisqu'elle est à marier.

Sir Williams ne répondit pas.

– Donc, continua la baronne, je ne vois dans les environs que mademoiselle de B…, une perche blond filasse, ou mademoiselle de R…, une petite boule brune, avec de grands pieds et des mains de blanchisseuse…

– Je ne connais pas ces demoiselles.

– Où donc l'avez-vous rencontrée ? Était-elle seule, accompagnée, à pied, en voiture ?

– Elle était à pied.

– Seule.

– Non, avec sa mère.

– Sur quelle route ?

– Sur la route de Saint-Malo.

– Ah ! mon Dieu ! s'écria la douairière, se nommerait-elle Hermine ?

– Oui, madame, balbutia sir Williams avec une confusion si admirablement jouée, que M. de Beaupréau lui-même eût crié bravo.

– Mais c'est ma nièce ! s'écria la baronne.

– Votre… votre nièce ?

Et le baronnet sut pâlir et rougir tour à tour, puis faire un soubresaut sur son siège.

– Certainement, ma nièce… mademoiselle Hermine de Beaupréau, n'est-ce pas ? la fille de M. de Beaupréau, chef de bureau au ministère des affaires étrangères ?

Sir Williams répondit par un nouveau *oui* qui ressemblait à un soupir.

– Comment ! s'écria la baronne, ma nièce Hermine, monsieur, a le mauvais goût de ne pas vous aimer, vous, un cavalier accompli ? Et qui donc aime-t-elle ?

– Un homme indigne de son amour.

– Par exemple, je voudrais bien voir cela ! Ah ! nous allons voir, elle va venir…

Sir Williams jeta un cri.

– Elle va venir ? dit-il.

– Mais sans doute.

– Venir ici ?

– Au premier moment… nous l'attendons pour souper.

Sir Williams se leva brusquement.

– Non, non, dit-il, adieu, madame… je ne pourrais supporter sa vue.

Et avant que la baronne, étonnée, eût pu songer à le retenir, sir Williams s'enfuit précipitamment, comme s'il eût été poursuivi, laissant la douairière stupéfaite.

– C'est pour sûr le diable ! murmura Jonas. Voyez, madame, comme il se sauve.

Et, en effet, madame de Kermadec n'était point encore revenue de sa surprise, que déjà le baronnet était hors du château, sautait en selle et s'enfuyait.

– C'est le diable ! c'est bien lui ! continuait à grommeler Jonas.

Mais, tandis que sir Williams, après avoir joué cette petite comédie, galopait vers le Manoir, M. de Beaupréau, sa femme et sa fille rentraient aux Genêts, et trouvaient madame de Kermadec encore ahurie de son brusque départ.

La physionomie bouleversée de la baronne n'étonna point le chef de bureau, qui était dans les secrets de sir Williams, mais elle combla de surprise Thérèse et sa fille.

– Qu'avez-vous donc, ma tante ? demandèrent-elles toutes deux.

– Peste soit de l'original ! répondit la douairière, qui commençait à trouver que sir Williams l'avait quittée bien cavalièrement.

– De quel original parlez-vous ? ma tante.

– De l'Anglais…

– Quel Anglais ? fit naïvement M. de Beaupréau.

– Vous ne l'avez pas vu, pas rencontré ?

– Mais, chère madame, dit le chef de bureau avec flegme, de quel Anglais parlez-vous ?

– Du baronnet sir Williams.

M. de Beaupréau poussa un cri de surprise qui parut fort naturel à la baronne et à Hermine.

– C'est lui, dit-il, c'est bien lui !

– Qui, lui ? demanda la baronne.

– Le jeune homme qui m'a sauvé, il y a deux heures.

– Il vous a sauvé ?

– D'une mort certaine.

Et M. de Beaupréau raconta ce qui lui était arrivé à madame de Kermadec émerveillée ; tandis qu'Hermine écoutait toute pensive.

– Eh bien, dit la baronne, il est venu ici tout à l'heure, prétendant s'être égaré et demandant l'hospitalité.

– Où donc est-il, alors ?

– Il est reparti tout à coup… sur un mot… dit la baronne qui parut ne point vouloir s'expliquer plus catégoriquement devant Hermine.

– J'étais donc bien ému tout à l'heure, dit M. de Beaupréau, que je ne l'ai point reconnu.

– Vous le connaissiez donc, mon père ? demanda Hermine avec un sentiment de curiosité.

– Et vous aussi, ma fille.

– Moi ? fit-elle étonnée.

– Vous l'avez vu une fois… chez le ministre…

– C'est possible, murmura la jeune fille, mais je ne m'en souviens pas.

– Sir Williams, poursuivit M. de Beaupréau, est un original pour le vulgaire, mais pour d'autres c'est un homme malheureux à qui on doit pardonner ses bizarreries.

– Ah ! dit Hermine avec intérêt, et sentant renaître en elle cette sympathie que lui avait inspirée tout d'abord l'attitude pensive de l'inconnu, contemplant la mer du haut d'un rocher.

– Nul ne sait au juste quelle est la nature du mal de sir Williams, mais il est positif qu'il est torturé par une souffrance secrète. Selon les uns, il pleurerait une femme à jamais perdue, morte ou infidèle.

M. de Beaupréau s'arrêta à dessein, et, du coin de l'œil, observa la jeune fille.

Hermine était émue et baissait les yeux.

– D'autres disent, continua le chef de bureau, que sir Williams, qui est riche, beau, jeune, de grande noblesse, que tant de femmes seraient heureuses et fières d'aimer, s'est pris d'amour pour une jeune fille à peu près sans fortune, et qui déjà avait au cœur une autre passion.

À mesure que son mari parlait, madame de Beaupréau regardait sa fille.

Certes, Hermine était loin de se douter que tout cela n'était qu'une comédie, que la femme dont sir Williams était amoureux, disait-on, n'était autre qu'elle-même ; et cependant cette communauté d'infortunes, qui semblait exister entre elle et lui, achevait de la rendre rêveuse. Elle plaignait le baronnet au fond de son cœur, songeant involontairement à son amour à elle, à cet amour violemment brisé…

– Chère petite, dit la vieille baronne qui cherchait un prétexte pour éloigner Hermine un moment, voudrais-tu descendre aux offices et faire un peu presser le souper ?…

Hermine sortit aussitôt.

– Çà, dit la douairière, savez-vous, monsieur mon neveu, et vous, madame ma nièce, de qui sir Williams est amoureux ?

– Oui, fit M. de Beaupréau d'un signe de tête.

– Vous le savez ?

– Oui, ma tante. Il aime Hermine. Il m’a même demandé sa main… il y a un mois.

– Et vous l’avez refusée ?

– Hermine devait se marier.

M. de Beaupréau s’assit et raconta à la baronne comment on lui avait arraché son consentement à l’endroit de Fernand Rocher ; comment enfin le misérable s’était perdu à jamais…

– Mais c’est épouvantable ! s’écria madame de Kermadec.

Thérèse soupira, et deux larmes roulèrent dans ses yeux.

– Et Hermine aime un pareil drôle ?

– Hélas ! ma tante, je crains qu’elle n’en meure.

– Vertudieu ! s’écria madame de Kermadec qui jurait au besoin, cela ne sera pas… elle aimera sir Williams… un jeune homme charmant, plein de noblesse…

Et la baronne, qui abandonnait volontiers les réalités de la vie pour se replonger dans ses chers romans, la baronne ajouta :

– Puisque sir Williams se rend chez mon voisin le chevalier, rien ne sera plus facile que de le recevoir, et par conséquent de le présenter à Hermine. J’aimerais assez pour cela une chasse, un rendez-vous dans les bois… Jonas ! Jonas ! appela-t-elle.

Jonas accourut de la pièce voisine.

– Donne-moi de quoi écrire, lui dit la baronne.

Et elle écrivit d’une main un peu tremblante, mais fort lisiblement cependant, la lettre suivante au chevalier de Lacy, son voisin.

« Mon cher ami,

« J’ai de bien grands motifs de vous faire une querelle, car il y a longtemps que je ne vous ai vu ; mais je réserve pour un autre jour ma rancune et mes reproches, pour vous demander un service aujourd’hui.

« J’ai, aux Genêts, mon neveu M. de Beaupréau, sa femme et sa fille.

« Ma petite-nièce Hermine est une jeune personne charmante, un peu exaltée, et à qui la vie retirée que nous menons ici ne plaît que médiocrement. Ne trouveriez-vous pas un moyen de la distraire ? Hermine monte bien à cheval, je suis persuadée que vous la combleriez de joie en l’invitant à une de vos chasses… d’autant qu’on m’a dit que vous alliez avoir pour quelques jours un compagnon en saint Hubert, le baronnet sir Williams, l’ami intime du marquis Gontran, votre neveu.

« Répondez-moi un mot par Jonas, qui vous porte ma lettre, malgré le vent et la nuit, et baisez la main que je vous abandonne.

« Votre amie,

« Baronne de Kermadec. »

– Jonas, mon ami, dit la baronne en cachetant son poulet, tu vas monter à cheval et courir au Manoir porter cette lettre au chevalier de Lacy.

– À cette heure ? demanda Jonas.

– Sans doute ; as-tu peur de voyager la nuit ?

– Oh ! non, madame, répondit l’enfant piqué au vif dans son amour-propre ; et il partit.

Ainsi donc sir Williams triomphait déjà, et le Beaupréau recrutait un nouvel auxiliaire dans la vieille douairière. Hermine allait avoir à lutter contre toute sa famille, encourageant la séduction et dévouée désormais à l’infâme Andréa.

XXXVI

RÉVÉLATIONS

Tandis que sir Williams s'insinuait dans l'esprit et la confiance de la vieille baronne de Kermadec et de madame de Beaupréau, le comte Armand de Kergaz mettait tout en œuvre pour retrouver Jeanne et Cerise, aidé en cela par Léon Rolland et Bastien. Mais depuis trois jours que duraient les recherches, et que cette police secrète, dont disposait le comte, fouillait Paris en tous sens, on n'avait obtenu encore aucun résultat. Le matin du quatrième jour, Armand, qui avait passé la nuit à courir lui-même aux environs de la rue Meslay se trouvait assis dans son cabinet de travail, la tête dans ses mains, dans la douloureuse attitude d'un homme qui croit à jamais perdue pour lui la femme aimée.

Une larme roulait lentement sur sa joue.

– Mon Dieu ! murmurait-il, c'est à devenir fou… je l'aimais tant !

Léon Rolland entra.

Le malheur de l'ouvrier, qui avait perdu Cerise, était exactement le malheur d'Armand. On leur avait pris leur fiancée à tous deux… et cette communauté d'infortune les avait réunis.

Léon était d'ailleurs un homme intelligent, actif, courageux, et le comte, devinant tout cela, n'avait point hésité à en faire son auxiliaire et son ami.

Léon était non moins triste, non moins abattu que M. de Kergaz, car Cerise était aussi introuvable que Jeanne. L'ouvrier tenait à la main une lettre qu'il tendit à Armand :

– Tenez, monsieur le comte, dit-il, je crois décidément que le malheur est tombé sur tous ceux que je connaissais.

– Qu'est-ce ? demanda M. de Kergaz avec vivacité ; que vas-tu m'apprendre encore ?

– J'avais un ami, dit Léon ; quand je dis un ami, je vais loin peut-être, car c'était un homme comme il faut ; mais enfin je l'aimais comme un frère, et lui il m'aimait un peu.

– Eh bien, que lui est-il arrivé ?

– Lisez, monsieur le comte.

Armand déplia la lettre et lut :

« Mon cher Léon,

« Vous êtes la seule personne à qui je puisse m'adresser désormais, et demander aide et consolation.

« La dernière fois que je vous ai serré la main, c'était il y a huit jours ; vous avez vu un homme heureux et prêt à devenir l'époux de la femme qu'il aimait.

« Cet homme portait alors la tête haute ; il était fier, il était honnête, et tout le monde l'estimait tel.

« Aujourd'hui, mon cher Léon, l'homme qui vous écrit a été congédié, chassé par sa fiancée ; il est accusé de vol, il est en prison en attendant qu'il aille au bagne.

« Venez me voir une seule, une dernière fois, car je crois que je mourrai de douleur avant mon jugement.

« À vous,

« Fernand Rocher. »

– Qu'est-ce que Fernand Rocher ? demanda Armand.

– C'était un employé au ministère.

– Il était votre ami ?

– À peu près. Il connaissait aussi Cerise.

– Est-il en prison ?

– Depuis trois ou quatre jours.

– Mais quel crime a-t-il commis ?

– Oh ! pour cela, monsieur le comte, s'écria Léon Rolland, je suis bien sûr qu'il n'en a commis aucun. C'est un honnête homme, allez ! je répondrais de lui sur ma tête.

– Où demeurait-il ?

– Rue des Fossés-du-Temple. De ses croisées on voyait la fenêtre de Cerise.

– Connaissait-il Jeanne ?

– Il avait dû la voir souvent avec Cerise.

Le comte de Kergaz garda un moment un sombre silence.

– Tout cela est bien extraordinaire, bien étrange, murmura-t-il. Voilà quatre personnes qui disparaissent presque en même temps, et ces quatre personnes se connaissaient entre elles, et nous touchaient nous-mêmes de près ou de loin.

– C'est vrai, dit Léon, dont l'attention fut attirée par ce raisonnement.

– Il est évident, murmura Armand, que la même personne doit avoir contribué à tous ces événements. Mais pourquoi ? dans quel but ? et quelle est-elle ? Où est Fernand Rocher ? acheva-t-il.

– À la Conciergerie, je crois.

– Il faut le voir, dit Armand.

Et il demanda ses chevaux, monta en voiture avec Léon Rolland, et se fit conduire à la Préfecture de police.

La haute situation du comte, sa réputation de bienfaisance et sa grande fortune étaient des titres plus que suffisants pour lui faire avoir accès partout et lui ouvrir toutes les portes.

Armand obtint donc sans peine l'autorisation de pénétrer dans la prison de Fernand, lequel, du reste, n'était plus au secret, car l'instruction de son affaire était terminée.

Le malheureux jeune homme avait passé par toutes les phases de la prostration, du désespoir et de la folie.

Le comte et son compagnon le trouvèrent assis sur son lit, la tête appuyée dans ses mains, le regard fiévreux, l'œil fixe et dans un état voisin de l'idiotisme.

Léon fut obligé de le secouer et de prononcer son propre nom pour l'arracher à sa sombre rêverie.

– Monsieur, lui dit Armand, vous ne me connaissez point, il est vrai, cependant je vous porte un intérêt très grand, et dont je ne puis encore vous révéler la cause ; mais il est impossible que vous ne soyez point innocent du crime dont on vous accuse, et, dans ce cas, toutes mes relations, tous mes efforts seront employés à faire reconnaître votre innocence. Mais il faut que vous me disiez de quoi et comment on vous accuse, et comme encore vous êtes ici ?

– Monsieur, répondit Fernand, on m'accuse d'avoir volé trente mille francs.

– En quel lieu ?

– Au ministère, dans une caisse dont les clefs m'ont été confiées une heure.

Fernand raconta alors à Armand les circonstances qui avaient précédé sa sortie du ministère, cette lettre fatale d'Hermine que Colar lui avait apportée, puis son évanouissement dans la rue, son réveil chez Baccarat qu'il ne connaissait point, et enfin son arrestation.

M. de Kergaz écoutait attentivement le récit du prisonnier. Quand il eut fini, il regarda Léon :

– Tout cela, dit-il, est plus étrange, plus terriblement embrouillé qu'un mélodrame du boulevard ; mais il est évident pour moi, maintenant, que tous ces malheurs réunis, l'accusation de vol qui pèse sur ce jeune homme, la disparition de Jeanne et de Cerise sont l'œuvre de la même main. Il faudrait voir Baccarat.

– Hélas ! dit Léon Rolland, où la trouver ?… Elle aussi a disparu.

– Mais, murmura Fernand, ce qu'il y a de plus incompréhensible, c'est ce portefeuille auquel je n'ai jamais touché et qu'on retrouve dans ma poche, le lendemain.

– Monsieur, continua M. de Kergaz, je vous jure qu'avec le temps nous arriverons à la vérité, car j'ai besoin autant que vous de démasquer cette odieuse et terrible intrigue, de sonder cet abominable mystère ; seulement il faut que je vous questionne et que vous m'appreniez bien des choses. – Mademoiselle de Beaupréau, votre fiancée, est-elle belle ?

– Je ne sais pas, murmura naïvement le prisonnier, mais je l'aime…

– Est-elle riche ?

– Non ; et même lorsque M. de Beaupréau a consenti à m'accorder sa main, c'était à la condition qu'elle se marierait sans dot, bien que la fortune vient de sa mère, et que M. de Beaupréau ne fût point le père d'Hermine.

– Comment ! dit M. de Kergaz, brusquement assailli par un souvenir, madame de Beaupréau a donc épousé son mari en secondes noces ?

– Je ne sais trop, balbutia Fernand en rougissant, je crois qu'elle avait… commis une faute…

Armand se souvenait de la note qui lui avait été transmise sur la jeune femme du nom de Thérèse, qui vivait autrefois à Marlotte avec sa tante et une petite fille, laquelle femme se nommait Thérèse, et avait, disait-on à Marlotte, épousé, en retournant à Paris, un employé de ministère.

– Mon Dieu ! pensa-t-il, si c'était elle !

Et il reprit tout haut, interrogeant toujours Fernand :

– Savez-vous le prénom de madame de Beaupréau ?

– Je crois qu'elle se nomme Thérèse ?

À ce nom, Armand jeta un cri.

– Thérèse ! dit-il, elle se nomme Thérèse ?

– Oui, monsieur ; la connaîtriez-vous ?

Mais Armand ne répondit pas.

– Tout cela, pensait-il, est étrange et semble se rapporter tout à fait aux renseignements qui m'ont été transmis. Mademoiselle Hermine de Beaupréau serait-elle donc la fille du baron Kermor de Kermarouet ? Il faut que je voie Madame de Beaupréau. Peut-être aurons-nous ainsi la clef de tous ces mystères.

Et M. de Kergaz ne voulut point parler à Fernand de cet immense héritage qui peut-être appartenait à Hermine ; il se contenta de lui promettre qu'il reviendrait le voir le lendemain, et il partit, laissant quelques mots d'espoir au prisonnier.

Armand rentra chez lui avec Léon Rolland, et s'y munit de ce médaillon que le baron Kermor de Kermarouet lui avait donné, à son lit de mort, comme un signe de reconnaissance.

Cependant, avant de courir rue Saint-Louis, où, lui avait dit Fernand, demeurait M. de Beaupréau, Armand se prit à réfléchir.

– Dans ce dédale de mystères, pensa-t-il, le moindre faux pas, la moindre démarche hasardée pourrait nous perdre… Depuis trois jours ma police est en défaut et n'arrive à aucun résultat ; donc, nous avons affaire à forte partie et il faut jouer aussi serré qu'elle.

Et le comte de Kergaz, qui s'apprêtait à ressortir et voulait aller droit à Madame de Beaupréau, son médaillon à la main, obéissant à une seconde inspiration, replaça ce médaillon dans un tiroir.

– Non, dit-il, cette démarche serait dangereuse.

Alors cet homme, qui avait pour le bien cette intelligence que sir Williams appliquait au mal, exposa à Léon Rolland la situation où ils se trouvaient avec une lucidité qui tenait de la divination.

– Il est évident, dit-il, que si Fernand Rocher est innocent du crime dont on l'accuse, – et c'est ma conviction, – cette accusation ne peut être le résultat fortuit des circonstances ; il est évidemment la victime d'une odieuse machination, d'une intrigue infernale dans les replis de laquelle il a été habilement enveloppé.

« Or, si les faits sont tels qu'il les expose, un seul homme aurait volé ce portefeuille, et cet homme serait M. de Beaupréau. Mais quel intérêt aurait-il eu à cela ? Fernand allait devenir son gendre, il épousait sa fille sans réclamer la dot ; jusque-là, il s'était montré son protecteur… d'où proviendrait ce revirement subit ?

– C'est à n'y rien comprendre, murmura Léon Rolland.

– Ou bien alors, poursuivit Armand, cette accusation, ce portefeuille retrouvé chez Baccarat sont l'œuvre d'un rival, d'un homme qui aimait et qui voulait épouser Hermine… Mais, en ce cas, il y avait mille autres moyens de le perdre aux yeux de la jeune fille… Et puis, par quel conflit de circonstances ce jeune homme qui s'évanouit dans la rue se retrouve-t-il chez Baccarat, qui est précisément la sœur de Cerise ? Or, Cerise disparaît presque en même temps, Baccarat et Jeanne disparaissent… Évidemment, si tout cela est l'œuvre d'un seul homme, cet homme doit avoir plus qu'un intérêt amoureux à se conduire ainsi.

– C'est incontestable, dit l'ouvrier.

– Or, reprit Armand, l'intérêt est peut-être immense. Si madame de Beaupréau est la femme que je cherche, sa fille est riche, sans le savoir, de douze millions. Ces douze millions, qui sont entre mes mains, une seule personne en sait la destination et la source, c'est moi. Le baron Kermor de Kermarouet m'a confié son testament, un testament olographe, dont nul, si ce n'est moi, n'a eu connaissance. Est-il vraisemblable que celui ou ceux qui ont voulu perdre Fernand et l'empêcher d'épouser Hermine sachent tout cela ? Comment l'auraient-ils appris ? Comment sauraient-ils que précisément cette femme que je cherche est mademoiselle de Beaupréau ?

– Mystère ! fit Rolland.

– Mais, poursuivit Armand de Kergaz, admettons tout cela : admettons que mademoiselle de Beaupréau est la fille du baron Kermor, que l'ennemi occulte de Fernand le sait et convoite les douze millions, comment expliquerons-nous ce triple enlèvement de Cerise, de Jeanne et de Baccarat ?

– Oh ! murmura Léon, c'est Baccarat qui doit avoir fait le coup.

– Dans quel but ?

– Elle aimait Fernand.

– Si elle l'aimait, elle ne pouvait vouloir le perdre.

– C'est juste, soupira l'ouvrier.

– Il y a donc, continua M. de Kergaz, un fil de cette intrigue qui est insaisissable pour nous, et il est certain que Baccarat n'a été qu'un instrument, le bras qui exécute, mais non la tête qui pense. Où est cette tête ? Baccarat seule nous le pourrait dire, et il faut la retrouver à tout prix.

– Monsieur le comte, dit Léon qui avait suivi avec une scrupuleuse attention le raisonnement de M. de Kergaz et en saisissait parfaitement toutes les faces, il me vient une idée.

– Voyons, je t'écoute, dit Armand.

– Si vous admettez que mademoiselle de Beaupréau n'est autre que l'héritière des douze millions ; que celui ou ceux qui ont perdu M. Fernand n'ignorent point cette circonstance, et que, même, elle a été le mobile de leur conduite, il faut bien admettre aussi qu'ils savent parfaitement entre les mains de qui se trouvent les douze millions.

– Ceci est très juste, dit Armand.

– Or, s'ils le savent, peut-être ont-ils un intérêt direct à ce que mademoiselle de Beaupréau l'ignore, provisoirement du moins.

– Ceci est probable, en effet.

– Ainsi, mademoiselle de Beaupréau, riche de six cent mille livres de rente, peut très bien ne vouloir qu'un époux de son choix ; et si elle apprend sa nouvelle situation…

– Tout cela est vrai, logique, raisonnable, dit Armand ; mais pourquoi Cerise et Jeanne auraient-elles disparu ?…

– Ah ! dame ! répondit l'ouvrier, c'est bien facile à comprendre : Cerise et Jeanne connaissent Fernand comme Fernand connaît M. de Beaupréau ; c'est une chaîne dont il faut briser les anneaux…

Armand tressaillit.

– Et, acheva Léon Rolland, vous connaissiez Jeanne et Cerise.

M. de Kergaz jeta un cri : il avait deviné enfin.

– Oui, dit-il, là est la vérité. Mais la vérité est plus sombre encore que le doute, car, elle ne nous apprend rien, et nous laisse plongés dans les ténèbres.

– Cerise, qu'ont-ils fait de Cerise ? murmura Léon Rolland avec un soupir.

– Jeanne… pensait Armand dont le cœur était brisé, ma Jeanne adorée…

Et un nom vint aux lèvres de M. de Kergaz, un nom exécré et fatal :

– Andréa !

Et il sonna violemment.

– Appelez Bastien, dit-il.

Le vieux Bastien parut.

– Écoute, dit Armand. Es-tu plus que jamais convaincu que sir Williams et Andréa sont deux êtres différents ?

– Oh ! pour cela, oui, dit Bastien.

– Moi je jurerais le contraire.

– Écoutez, monsieur le comte, dit le vieux soldat, la meilleure preuve que je vous en puisse donner, c'est qu'Andréa m'eût tué comme un chien, sans sourciller, comme son père tua votre père.

Armand haussa les épaules.

– Ce n'est pas une preuve, dit-il. Andréa aurait intérêt à n'être point reconnu.

– Raison de plus pour me tuer.

– N'importe ! dit le comte, il faut le revoir encore, l'examiner attentivement.

– Je l'ai dévisagé, monsieur le comte. Ma conviction est inébranlable.

– J'ai le pressentiment du contraire, moi. Il n'y a qu'Andréa qui soit capable d'avoir ourdi cette vaste et ténébreuse intrigue.

Et le comte ajouta :

– Sir Williams t'a envoyé sa carte, le soir même de la rencontre, n'est-ce pas ?

– Oui, c'est l'usage.

– Donc, tu lui dois une visite ?

Bastien hocha affirmativement la tête.

– Eh bien ! il faut la lui faire.

– Quand ?

– Sur-le-champ. Demande mon tilbury. Il est midi ; c'est une heure convenable pour aller chez un garçon.

– Soit. Que lui dirai-je ?

– Rien que de banal ; mais tu l'examineras encore, tu épieras ses moindres gestes, tu l'écouteras parler avec une scrupuleuse attention. S'il se départit une seconde de son accent anglais, c'est Andréa.

Bastien partit.

– Maintenant, pensa M. de Kergaz, admettons qu'Andréa et sir Williams ne font qu'un : cela prouve-t-il que le persécuteur de Fernand, le ravisseur de Cerise et de Jeanne… Oh ! non, s'interrompit-il tout haut ; si, c'est bien Andréa : je sens aux pulsations de mon cœur que c'est lui, lui seul !

Bastien revint.

– Sir Williams, dit-il, était absent.

– Tu y retourneras.

– Il a quitté Paris.

Armand frémit.

– Mon Dieu ! pensa-t-il, aurait-il emmené Jeanne ?

Et il ajouta avec vivacité :

– Où est-il allé ? Quand est-il parti ? Que t'a-t-on dit ?

– Il est parti avant-hier. Son valet de chambre l'a conduit à la diligence du Havre ; il va, dit-on, en Irlande, où il a des terres.

– Sait-on s'il reviendra ?

– Dans quinze jours.

– Étrange ! étrange ! murmura M. de Kergaz.

Léon Rolland revint à son tour :

– Madame de Beaupréau est partie ! dit-il.

– Partie ! s'écria Armand.

– Avec sa fille.

– Mais quand ? Pour quel pays ?

– La veille de l'arrestation de Fernand Rocher. Elles allaient en Bretagne.

M. de Kergaz se frappa le front.

– Tout cela s'enchaîne et coïncide, murmura-t-il ; c'est la main d'Andréa, je le jurerais.

Mais, en ce moment, un valet de chambre entr'ouvrit la porte du cabinet d'Armand :

– Une dame, dit-il, demande à voir M. le comte.

M. de Kergaz tressaillit.

– Son nom ? demanda-t-il vivement.

– Monsieur ne la connaît pas.

– Faites entrer, alors.

Une femme enveloppée dans un grand châle parut sur le seuil, et Léon Rolland jeta un cri de joie.

– Baccarat ! dit-il, c'est Baccarat !

C'était la vierge folle, en effet, non plus la femme élégante au sourire calme et moqueur, mais Baccarat pâle et frémissante, les vêtements en désordre, et qui voulait sauver Fernand !

D'où venait-elle ?

XXXVII

Pour savoir d'où venait Baccarat et pour expliquer comment, elle qui n'avait jamais vu Armand, elle arrivait ainsi chez lui, il faut nous reporter au jour et à l'heure où elle avait été conduite à Montmartre par l'ancien clerc de notaire malheureux que sir Williams venait de convertir en médecin.

On s'en souvient, Baccarat se trouvait placée entre sa femme de chambre et le faux docteur, lorsque ce dernier lui dit : « Nous allons à Montmartre, chez le docteur Blanche ! » L'impression que ces paroles, on le devine, produisirent sur la courtisane fut foudroyante. D'abord, elle ne trouva ni un mot, ni un cri, ni un geste, et elle demeura comme atterrée, tant cette accusation de folie qui se prolongeait devenait terrible…

Puis ce premier étourdissement, cette première prostration dissipés, elle voulut parler, appeler au secours, s'élancer hors du coupé au risque de se tuer ; mais le faux médecin l'arrêta en la saisissant par le bras et lui dit froidement :

– Choisissez, la maison de fous ou la cour d'assises !

Ce mot de cour d'assises épouvanta Baccarat et étouffa ses cris.

– La cour d'assises, moi ? murmura-t-elle éperdue, la cour d'assises !

– Sans aucun doute, répondit le petit homme avec un sourire ignoble.

– Mais je n'ai commis aucun crime !… je n'ai pas fait de mal !… balbutia-t-elle anéantie.

– Vous vous êtes rendue coupable d'un vol.

– Jamais ! Jamais !

– Vous vous trompez, ma petite. Vous êtes complice du vol d'un portefeuille contenant trente mille francs.

– Moi !… moi ! ! !… s'écria-t-elle avec un accent étrange. C'est faux !… Jamais ! jamais !

– Ce portefeuille, poursuivit froidement le faux docteur, a été volé par Fernand Rocher, votre amant ; Fernand Rocher a été arrêté chez vous.

– Mais c'était donc vrai, s'écria-t-elle, il a donc volé ?…

– Ma chère, dit le petit homme, qu'il ait volé le portefeuille ou qu'on l'ait mis dans sa poche, il n'est pas moins vrai qu'en ce moment même la justice fait une perquisition chez vous, et que le portefeuille va être retrouvé.

– Chez moi ! le portefeuille est chez moi ?

– Oui, dans la poche de son paletot, et le paletot est dans votre chambre.

Baccarat laissa échapper une exclamation étouffée, et murmura, affolée :

– Mon Dieu ! mon Dieu ! je crois que je vais mourir !…

En ce moment, le coupé s'arrêta ; une tête apparut à la portière, c'était celle de sir Williams.

L'Anglais souriait à la courtisane, de ce rire froid et moqueur qui glace les plus forts.

– Ma petite, dit-il, tu es une fille d'esprit, et tu seras sage, j'en suis convaincu.

La pauvre fille le regardait avec une stupeur pleine de mépris.

– Je savais bien que c'était vous, dit-elle ; vous êtes un misérable !

– Fanny, dit le baronnet à la femme de chambre, monte sur le siège à côté du cocher, et cède-moi ta place.

La soubrette obéit, et le baronnet se plaça à côté de Baccarat, qui n'eut pas même la force de le repousser.

– Ma chère enfant, dit-il alors, tu es une charmante fille, et Dieu m'est témoin que je ne te veux pas le moindre mal. Seulement, tu me gênes pour quelques jours ; après m'avoir été très utile, tu pourrais me nuire au dernier moment, et c'est pour cela que je prends mes précautions ; me comprends-tu ?

– Je ne vous ai jamais fait de mal ! murmura-t-elle.

– Ma chère biche, poursuivit le baronnet, au fond, je t'aime beaucoup et je ferais de toi ma maîtresse sans sourciller, si je n'avais d'autres occupations. Mais des circonstances graves, d'importants intérêts me forcent à me garer de toi, pour le moment du moins, et à te mettre provisoirement à l'ombre…

– Mais je n'ai pas volé ! murmura-t-elle, je n'ai pas volé le portefeuille !

– Soit ! mais le voleur a été trouvé chez toi.

– Oh ! infamie ! dit-elle, il est innocent !

– C'est encore possible ; seulement, il est nécessaire à mes projets qu'il soit trouvé coupable.

– Mais je ne veux pas moi ! je vous démasquerai ! Vous êtes un infâme ! s'écria la jeune fille indignée.

– Tarare ! voilà que tu vas crier et faire des sottises… Tu dirais à l'univers entier qu'il n'est pas coupable, que, du moment qu'on a trouvé le portefeuille chez toi, ce serait comme si tu chantais… Il y a mieux, tu serais complice, et je n'aurais qu'à dire un mot.

Baccarat fondait en larmes.

– Ainsi, dit sir Williams, voici qui est bien convenu : la maison des fous ou la cour d'assises. Tu vas être bien sage, tu ne te fâcheras pas trop fort, tu seras raisonnable, enfin ; et dans quinze jours, dans huit jours peut-être, tu rentreras bien tranquillement chez toi, où tu retrouveras tes habitudes, ton amant le baron d'O…, à qui tu as écrit que tu partais pour la campagne.

– Moi ! j’ai écrit au baron ?

– Certainement, ma petite.

– C’est faux ! je n’ai pas écrit.

– Cependant, le baron a reçu ce matin une lettre signée de toi, et il paraît que ton écriture était si parfaitement imitée qu’il n’a pas eu le moindre soupçon.

– Ah ! démon ! murmura la jeune femme, qui comprit qu’elle était tout entière au pouvoir de sir Williams, et que le seul homme qui pourrait s’inquiéter de son absence, se mettre à sa recherche, la protéger, la défendre… cet homme ne s’occuperait pas d’elle, fidèle en cela à ces traditions de négligente indifférence des jeunes gens à la mode pour tout ce qui n’est point chevaux de race ou courses de haies.

Le coupé venait de s’arrêter à la grille de la maison d’aliénés.

– C’est convenu, n’est-ce pas, dit sir Williams, tu seras sage ?…

– Mais Fernand, demanda-t-elle d’une voix brisée, il ira donc aux assises, lui ?… il sera donc condamné ?

– Je pourrais bien ne pas te répondre, ma fille, mais je veux être bon diable et te rassurer un peu. Écoute bien : Fernand est accusé, convaincu de vol, ceci est sûr ; mademoiselle de Beaupréau cessera donc de l’aimer et m’épousera…

– Et après ? demanda Baccarat avec anxiété.

– Après, je prouverai clair comme le jour que Fernand est innocent.

Baccarat poussa un cri de joie.

– Mais comment ? dit-elle.

– Ceci est mon secret.

– Et Fernand sera libre ?

– Libre de t’épouser, ma petite.

Sir Williams paraissait sincère ; Baccarat reprit quelque espoir ; d’ailleurs, toute résistance devenait impossible pour elle devant cette épée de Damoclès que l’Anglais suspendait sur sa tête.

Elle courba le front et se résigna.

– Faites ce que vous voudrez, dit-elle.

Le cocher venait de sauter à bas de son siège et sonnait à la grille.

Deux gardiens vinrent ouvrir.

– Ma fille, souffla Williams à l’oreille de la courtisane, garde-toi de faire trop de folies. Tu es ma maîtresse, ici, et tu ne dois pas me contredire.

Le coupé entra dans la cour ; sir Williams en descendit et referma la portière, laissant Baccarat sous la garde du faux docteur ; puis il se fit conduire auprès de l’économe de la maison, lequel, on le sait, inscrit les malades, perçoit un mois de pension d’avance, en

donne un reçu aux correspondants qui les amènent, et, toutes ces formalités remplies, le malade est conduit dans son nouveau logement.

– Monsieur, dit le baronnet, qui sut donner à son visage les apparences d'une tristesse profonde, je viens remplir ici le plus pénible des devoirs, je vous amène une pauvre femme qui vient de perdre la raison.

– Bien, très bien, dit l'inconnu, habitué à ces sortes d'entrées en matière.

Il releva ses lunettes sur son front, prit sa plume derrière l'oreille et la tailla à l'œil nu, selon l'usage des gens qui portent des lunettes et les ôtent et les relèvent chaque fois qu'ils ont réellement besoin de voir.

– Le nom de la malade ? dit-il.

– Anaïs Heurtier, dit sir Williams.

– Son âge, s'il vous plaît ?

– Vingt-deux ans.

– Après ? fit l'économe en inscrivant méthodiquement sur son registre l'âge et le nom de la nouvelle pensionnaire. Son dernier domicile ?

– Rue Godot-de-Mauroy, n° 7.

Sir Williams donnait un faux nom et une fausse adresse dans l'unique but de dépister la police elle-même, au cas où celle-ci éprouverait le besoin d'arrêter Baccarat.

– Monsieur, dit l'économe, il y a ici des pensions de différents prix.

– Je le sais, monsieur.

– Nous avons des dortoirs communs, des salles où les malades sont deux par deux, enfin les pavillons où ils ont des logements séparés, de une ou plusieurs pièces.

– Monsieur, dit sir Williams, vous êtes homme et on peut vous avouer bien des choses : la jeune femme dont il s'agit est ma maîtresse ; je suis riche, et j'entends qu'elle soit traitée avec les plus grands égards, peu importe à quel prix.

– Alors, dit l'économe, on va lui donner un appartement au fond du jardin. Il se compose d'un petit salon, d'une chambre à coucher et d'un cabinet de toilette. Il y a un piano, ajouta le grave personnage du ton d'un opulent propriétaire qui fait valoir son immeuble.

– C'est parfait, monsieur.

– Un médecin visite les malades deux fois par jour, et même trois, si leur état l'exige ; deux femmes sont mises à la disposition du sujet, et couchent près d'elle. Cette dame aura la faculté de se promener dans le jardin réservé, et n'y rencontrera que des folles convenables et de mœurs fort douces, continua l'économe avec complaisance, et comme un restaurateur, dressant une carte à payer, s'amuserait à détailler les hors-d'œuvre en lettres majuscules. Le prix de cette pension exceptionnelle est de vingt francs par jour.

Sir Williams présenta un billet de mille francs à travers le guichet ; l'économe rendit vingt louis, donna un superbe reçu d'une belle écriture bâtarde, et sonna :

– Conduisez la dame qu'amène monsieur, dit-il aux infirmiers, dans le fond du jardin, pavillon B, l'appartement numéro 3.

Et l'économe remit ses lunettes sur son nez, sa plume derrière l'oreille, et salua sir Williams.

Le baronnet rejoignit la voiture dans laquelle Baccarat, émue et pâle, attendait, comme doit attendre le condamné à mort dans la charrette qui le mène au supplice. Fanny, fidèle à son rôle, pleurait à chaudes larmes, et tenait, à côté du cocher, son mouchoir sur ses yeux.

Sir Williams ouvrit la portière et donna la main à Baccarat, qui descendit sans résistance.

– Tu t'appelles Anaïs Heurtier, dit-il tout bas, tu habites rue Godot-de-Mauroy, 7 et tu as perdu la raison à la suite d'une violente discussion que tu as eue avec une de tes amies, la Baccarat, dont tu aimais l'amant. Ta folie consiste à te croire la Baccarat elle-même. Comprends-tu ?

– Vous êtes un démon ! murmura la jeune femme d'une voix brisée.

– Soit ! mais songe à la cour d'assises.

Et sir Williams dit tout haut :

– Allons, ma chère Anaïs, prenez mon bras et venez voir le petit hôtel que je vous ai acheté.

Il parlait ainsi pour donner le change aux infirmiers qui le précédaient, et comme on s'y prend habituellement pour introduire un malade dans une maison d'aliénés, en lui déguisant l'affreuse vérité.

– L'hôtel, poursuivit-il, avait des locataires quand je l'ai acquis. J'ai donné congé à tout le monde, mais il vous faudra subir leur voisinage pendant un terme encore… et, provisoirement du moins, vous pouvez, il me semble, habiter un délicieux pavillon au rez-de-chaussée.

Et sir Williams entraînait Baccarat muette et stupide.

On arriva au pavillon ; l'appartement fut ouvert ; on y introduisit Baccarat.

L'économe n'avait point trop surfait sa marchandise, en réalité. Le salon était joli, bien meublé, ouvrant par deux grandes fenêtres sur le jardin ; la chambre à coucher, plus grande que le salon, était fraîchement décorée. Une femme moins habituée au luxe que ne l'était Baccarat aurait trouvé ce logis plus que convenable.

Deux femmes, ni jeunes ni vieilles, d'une propreté parfaite et d'une véritable politesse de domestique, accoururent prendre les ordres de la nouvelle pensionnaire, et l'une dit tout bas à sir Williams :

– Le médecin viendra tout à l'heure. Monsieur ne désirerait-il pas le voir d'abord ?

– Certainement, répondit sir Williams.

Il mit un baiser sur le front de Baccarat, et lui dit :

– Je reviens, chère amie, je vais voir où en sont les écuries qu'on répare. Viens, Fanny.

Fanny prit la main de sa maîtresse, la baisa avec effusion, et suivit sir Williams en continuant à pleurer.

Le baronnet fut conduit chez le docteur de service.

– Est-ce vous, monsieur, demanda celui-ci, est-ce vous qui avez amené cette jeune femme à qui je viens de voir traverser la cour ?

– Oui, monsieur ; c'est une pauvre enfant que j'aime, murmura sir Williams avec émotion.

– Quel est son genre de folie ?

Sir Williams feignit un grand embarras.

– Monsieur, dit-il, vous comprendrez qu'il est de pénibles, de cruels aveux. Anaïs m'a trompé.

Le docteur regarda le baronnet et se fit sans doute cette réflexion : que la jeune personne était difficile, de ne point aimer un homme jeune, beau garçon et qui paraissait fort distingué.

Cependant, il dit avec un sourire :

– C'est évidemment là, monsieur, une grande preuve de folie ; mais, entre nous, s'il n'y a que celle-là, je ne vois pas ce qu'y peuvent nos soins.

– Monsieur, dit le baronnet avec amertume, ce n'est point en cela qu'elle a été folle ; mais pardonnez-moi d'entrer dans de fastidieux détails, c'est absolument nécessaire.

– Je vous écoute, monsieur.

– Cette jeune femme se nomme Anaïs Heurtier ; je l'ai connue petite ouvrière, je l'ai aimée, je lui ai donné chevaux, voiture, – une faute impardonnable quand on veut être aimé…

Et le baronnet plaça à propos un profond soupir.

– Or, reprit-il, Anaïs avait une amie, une femme galante à la mode, qu'on nomme la Baccarat.

– J'en ai ouï parler, dit le docteur.

Sir Williams s'inclina et poursuivit :

– La Baccarat avait un amant, un petit jeune homme insignifiant, qu'elle aimait à l'adoration, et pour lequel elle trompait un homme distingué, le baron d'O…

Le docteur s'inclina à son tour.

– Ce nom m'est parfaitement connu, dit-il.

– Figurez-vous, monsieur, que cette petite sotte d'Anaïs est devenue amoureuse, amoureuse folle, de ce jeune homme, et m'a trompé pour lui…

– Bien, dit le docteur.

– Mais la Baccarat est une fille d'esprit ; furieuse d'avoir perdu son amant, elle a voulu le reprendre… et elle a employé un assez singulier moyen.

Le docteur regarda sir Williams avec curiosité.

– Il y a quelques jours, un matin, deux amis de la Baccarat ont pénétré dans la chambre d'Anaïs, où l'amoureux se trouvait, se sont donné pour un commissaire de police et un agent, et ont arrêté le jeune homme en l'accusant de je ne sais plus quel crime.

– Voilà qui est hardi et aurait pu être puni sévèrement, dit le médecin.

– Sans doute, monsieur; mais le châtiment n'aurait point empêché le malheur.

« La vue de ces hommes, qu'elle a pris pour de véritables agents de police, lui a occasionné une révolution dans le cerveau, et elle est devenue folle. Or, sa folie consiste à se croire par instants la Baccarat elle-même, à prétendre qu'elle demeure rue Moncey, et à vouloir tirer de prison son nouvel amant, qu'elle m'accuse, moi qui l'aime et à qui elle doit tout, de l'avoir fait mettre en prison en l'accusant d'un vol dont il n'était pas coupable.

– Depuis combien de jours est-elle folle?

– Depuis trois jours.

– Quelle est cette fille? demanda le docteur en apercevant Fanny qui continuait à tenir son mouchoir sur ses yeux et à manifester une grande douleur.

– C'est la femme de chambre d'Anaïs, monsieur, une fille qui lui est très attachée, et qui éprouve une violente douleur d'être obligée de s'en séparer. Ne pourrait-on pas la lui laisser?

– Je ne vois pas à cela un grand inconvénient, dit le docteur. Cette dame sera peut-être plus aisée à guérir, si on laisse auprès d'elle la femme habituée à la servir.

Fanny poussa un cri de joie, le cri convenu entre elle et Williams, qui ne se fiait pas entièrement à la maison de santé pour garder Baccarat, et tenait à placer auprès d'elle un gardien plus vigilant encore.

– Ma fille, dit le baronnet en sortant du cabinet du docteur, tu vas rester ici.

– Oui, milord.

– Et tu veilleras sur ta maîtresse comme sur la prunelle de tes yeux.

– Oh! soyez tranquille, dit Fanny, si elle s'échappe, il n'y aura pas de ma faute.

Et Fanny se prit à sourire à travers ses larmes feintes, de ce sourire bas et cruel des domestiques devenus les bourreaux de leurs maîtres.

Ils retournèrent au pavillon.

Baccarat était seule; les deux infirmières s'étaient retirées.

Assise sur un canapé, la tête dans ses mains, la jeune femme était en proie à une sombre prostration, et elle s'aperçut à peine de la présence de sir Williams.

– Chère madame, lui dit le baronnet, au lieu de vous laisser abattre ainsi, prenez donc patience. D'ailleurs il me semble que votre prison n'est pas trop désagréable.

Baccarat ne répondit point.

– Voici Fanny, continua sir Williams, qui demeurera avec vous. J’ai pensé qu’il vous serait agréable de conserver votre femme de chambre.

– Un espion ! murmura Baccarat d’un ton de mépris.

Et elle tourna le dos à sir Williams.

Le baronnet se retira.

– Je reviendrai vous voir demain, dit-il en s’en allant.

Sir Williams était à peine sorti que le médecin entra.

Le médecin était un homme jeune, intelligent, au front grave cependant, comme il sied à ceux qui ont pâli durant de longues nuits sur des livres et ont interrogé les arcanes de la science.

Il congédia Fanny d’un geste et salua Baccarat.

– Pardonnez-moi, madame, lui dit-il, de me présenter chez vous sans m’être fait annoncer.

Le docteur, en parlant ainsi, avait l’intention de déguiser, selon l’usage, sa profession à son malade ; mais Baccarat se hâta de lui dire :

– Je devine l’objet de votre visite, monsieur, vous êtes le médecin de l’établissement.

Ce ton calme, cette réponse faite avec douceur et tristesse, firent tressaillir l’homme de science, peu habitué à voir des fous convaincus de leur folie.

– Je sais où je suis, dit-elle encore, et vous venez voir, sans doute, quelle est ma monomanie.

– Madame…

– Monsieur, reprit-elle toujours calme, je ne commettrai point la sottise de presque tous ceux qu’on vous amène, je ne vous dirai point tout d’abord que je ne suis pas folle.

Le médecin laissa glisser un sourire d’incrédulité sur ses lèvres.

– Je tâcherai de vous le prouver.

Le médecin s’assit auprès de la jeune femme et lui prit la main.

– Votre état n’a rien de grave, dit-il, et un traitement de quelques jours suffira, je l’espère…

Baccarat attachait un regard profond, investigateur sur cet homme qui venait lui prodiguer ses soins pour un mal qui n’existait pas ; elle étudiait cette physionomie ouverte et intelligente, ces lèvres un peu fortes qui respiraient la bonté, et elle venait de concevoir l’espérance qu’en lui elle trouverait un protecteur.

– Monsieur, dit-elle, pourriez-vous m’accorder une minute d’attention, et m’écouter jusqu’au bout ?

– Parlez, madame, je vous écoute.

– N’est-il jamais arrivé, demanda Baccarat, que des êtres parfaitement raisonnables, aussi sains d’esprit que de corps, mais qu’on avait intérêt à faire disparaître, aient été taxés

de fous, et, comme tels, enfermés dans une maison de santé ?

Le médecin tressaillit.

– Cela a pu arriver, dit-il. Seriez-vous dans le même cas ?

Et l'homme de science, à son tour, examinait la jeune femme avec cet œil profond et clair des gens habitués à chercher le sûr indice de la folie dans l'attitude et les paroles les plus sensées.

Une autre que Baccarat se fût écriée aussitôt :

– Oui, oui, je suis dans ce cas, on a intérêt à me croire folle.

Mais Baccarat avait essuyé ses larmes, elle était devenue forte tout à coup, et prudente autant que forte. Elle voulait convaincre le docteur à la longue, et non point l'effaroucher.

– Écoutez, monsieur, dit-elle, en le faisant asseoir auprès d'elle et déployant ces câlineries charmantes de la femme habituée à plaire, je vais vous raconter une histoire aussi extraordinaire, aussi compliquée qu'un drame du boulevard.

– Oh ! oh ! pensa le docteur, voici l'indice de folie, c'est incontestable. Le fou aime à raconter, se croit toujours victime d'une persécution quelconque.

Cependant, l'homme de science demeura impassible, et prêta complaisamment l'oreille.

Alors Baccarat lui raconta de point en point son histoire, depuis le jour où elle avait aimé Fernand, la visite inattendue de sir Williams, et enfin l'arrestation du jeune homme chez elle.

Et elle s'exprima avec calme, avec esprit, entrant dans de minutieux détails, et parlant de toutes les personnes qu'elle connaissait, prête à se faire réclamer par elles si le docteur voulait les faire prévenir.

XXXVIII

LA DAME RUSSE

Le docteur écouta Baccarat avec le plus grand calme, souvent ébranlé par son récit, car la jeune femme parlait aussi raisonnablement que possible. Il lui dit enfin :

– Vous êtes bien persuadée, n'est-ce pas, d'être vous-même la femme qu'on nomme Baccarat ?

– Allez rue Moncey où est mon hôtel ; demandez à voir ma mère et amenez-la ici, répondit-elle.

– Madame, dit le docteur, dans l'esprit duquel pénétrait le doute, je vous répondrai ce soir. Si réellement vous êtes la victime d'une odieuse machination, vous trouverez en moi un protecteur et non un médecin.

Elle se jeta aux pieds du docteur et prit l'attitude d'une suppliante :

– Ah ! monsieur, lui dit-elle, si vous faites cela, si vous m'aidez à confondre mes ennemis, je vous bénirai comme on bénit Dieu, je vous aimerai comme on aime son père.

Le docteur quitta Baccarat, tout pensif de ce qu'il venait d'entendre.

Mais il avait vu tant de fois les fous lui tenir ce langage et essayer de lui prouver par une logique rigoureuse leur sanité d'esprit, qu'il ne pouvait que douter, et pour croire aux paroles de la jeune femme, il lui fallait une preuve.

Il monta en voiture et se présenta rue Moncey.

Baccarat lui avait dit :

– Vous trouverez ma mère, et vous lui direz où je suis.

Le docteur sonna à la grille ; le jardinier vint ouvrir.

– Madame y est-elle ? demanda-t-il.

– Oui, monsieur, dit le jardinier.

Le docteur recula d'un pas ; ses doutes sur la folie de Baccarat s'évanouirent, et il se souvint des détails que sir Williams lui avait donné, prétendant que la jeune femme inscrite sous le nom d'Anaïs Heurtier persisterait à se croire la Baccarat elle-même.

Le jardinier conduisit le docteur au rez-de-chaussée, le fit entrer dans le salon, le pria d'attendre, et, deux minutes après, une jeune femme vêtue d'une robe de chambre à ramages, les cheveux nattés et dans tout le désordre d'une pécheresse qui se lève à trois heures de l'après-midi, apparut sur le seuil et salua le médecin.

– Mademoiselle, dit celui-ci, connaissez-vous Anaïs Heurtier ?

– Ah ! pauvre fille !… murmura la fausse Baccarat, elle est devenue folle, monsieur, et elle se prend pour moi-même.

Et la jeune femme s'exprima avec un sang-froid parfait, et raconta au docteur la même version que sir Williams. Le baronnet, on le devine, avait prévu cette visite du docteur ; il avait bien pensé que Baccarat ne se résignerait point ; qu'elle essayerait de persuader et de prouver qu'elle n'était pas folle, et qu'alors, si le directeur de la maison de santé, ébranlé dans ses convictions, faisait une démarche, il irait tout droit rue Moncey.

Sir Williams avait sous la main une femme galante, fort belle encore, bien qu'un peu mûre ; cette femme avait consenti à jouer le rôle pour vingt-cinq louis, et elle le joua si bien que le docteur se retira persuadé de la folie de Baccarat.

*

* *

Cependant, celle-ci attendait avec une mortelle inquiétude une seconde visite du docteur, et elle s'était décidée, pour tuer le temps, à entrer dans le jardin réservé, où trois ou quatre folles se promenaient au soleil.

Il était alors midi.

C'était une belle journée d'hiver ; l'air était tiède comme au mois de mai ; le soleil inondait le jardin de ses rayons. Baccarat fit en tremblant quelques pas dans une allée sablée qui conduisait à un banc de verdure.

Elle éprouvait comme un sentiment de terreur secrète à la pensée qu'elle allait se trouver en contact perpétuel avec des êtres privés de raison, elle qui n'était pas folle.

Une femme, en la voyant, vint à elle.

C'était une dame d'environ quarante ans, l'œil triste et le visage un peu pâle. Elle était belle encore, et avait sur les lèvres un sourire mélancolique plein de charme.

Elle était vêtue de noir avec quelques échappées de blanc çà et là, comme pour un demi-deuil.

Elle était assise sur un banc adossé à un arbre au moment où Baccarat pénétra dans le jardin, et elle lisait attentivement un volume à couverture jaune. Au bruit des pas de la pécheresse criant sur le sable, la femme en noir s'était levée et vint à elle.

D'abord elle l'examina avec une curiosité défiante, et puis, rassurée sans doute par ses investigations, elle la salua et lui sourit :

– Bonjour, madame, lui dit-elle.

Baccarat s'inclina et rendit le salut.

– Je gage que vous arrivez, continua la femme au volume jaune.

– En effet, madame, répondit la pécheresse.

– Pardonnez-moi ma familiarité, mon enfant, reprit la dame vêtue de noir et d'un ton affectueux et un peu protecteur, mais vous êtes si jolie et si jeune que vous me plaisez

infiniment. Je m'ennuie fort ici, et vous êtes le premier visage qui me revient depuis dix ans que je suis ici.

– Mon Dieu ! murmura Baccarat, il y a dix ans que vous êtes ici ?

– Hélas ! oui, mon enfant.

La pécheresse frissonna.

– Si j'allais rester ici dix ans ! pensa-t-elle.

– Venez, mon enfant, dit la folle en la prenant par le bras, faisons un tour de jardin. Le temps est beau, le soleil est chaud comme au printemps. Comment vous nommez-vous ?

– Louise, madame.

– Bien, dit la folle, c'est un joli nom. Moi, je me nomme Jeanne. J'ai encore un autre nom, mais je ne le porte plus, hélas ! on me l'a volé.

Baccarat regarda la femme vêtue de noir avec étonnement ; celle-ci parut deviner la signification de ce regard, et, à son tour, elle sembla vouloir pénétrer jusqu'au fond de sa pensée.

– Mon enfant, dit-elle, je ne sais pas comment vous êtes ici, mais ce que je sais bien, c'est que vous n'êtes pas folle.

Baccarat poussa un cri :

– Ah ! dit-elle, vous le voyez donc, vous, madame ?

– Il n'est pas besoin d'être médecin pour cela, mon enfant. La folie et la raison mettent chacun leur empreinte sur le visage. J'ai bien vu tout d'abord que vous n'étiez pas folle.

La pécheresse prit dans ses mains la main de la femme vêtue de noir et la baisa avec effusion.

– Mais vous, madame ? demanda-t-elle en tremblant.

– Moi ? soupira-t-elle ; oh ! moi, je suis folle… depuis dix ans. Du moins, c'est l'opinion de mon mari ; c'est celle des médecins, celle de Saint-Pétersbourg tout entier.

– Saint-Pétersbourg ? fit Baccarat avec surprise.

– Oui, dit tout bas la femme au livre jaune, je suis Russe.

Elle entraîna Baccarat vers le banc de gazon et l'y fit asseoir auprès d'elle.

– Qu'avez-vous donc fait, ma pauvre enfant ? dit-elle ; quel homme avez-vous trompé, quel tyran vous poursuit que vous soyez ici ? Car, pas plus que moi, je le vois bien…

La dame vêtue de noir s'interrompit brusquement.

– Tenez, dit-elle, il est des hommes sans pudeur et dont l'âme vénale se prête à tous les calculs. Vous n'êtes pas folle, pas plus que moi, mais il est des gens qui affirmeront le contraire et prouveront votre démence. Quand on entre ici, mon enfant, on n'en sort plus.

La dame russe parlait avec douceur, sans emportement, sans colère, et elle continua avec un amer sourire :

– Souvent la folie est un prétexte pour punir ou sauver de grands coupables. J'ai été criminelle un jour, et depuis dix ans j'expie mon crime en vivant avec des fous…

Baccarat regardait son interlocutrice avec un étonnement mêlé d'effroi. Quel crime avait donc commis cette femme ?

– Figurez-vous, poursuivit-elle, que j'ai mérité la peine de mort, moi ; mais je l'ai méritée dans des circonstances telles que je ne me considère pas comme coupable et que je me crois une victime.

Au moment où sans doute la dame au livre jaune allait raconter son histoire, elles furent abordées par une jeune fille blonde, grande, mince, blanche comme un lis, et dont les yeux cernés brillaient d'un feu étrange.

Elle portait une robe blanche, des fleurs d'oranger desséchées dans ses cheveux, et souriait d'un air triste et rêveur qui faisait mal à voir.

– Ah ! dit-elle en touchant l'épaule de la femme vêtue de noir du bout de son doigt, vous êtes en retard, ma chère tante ; tout le cortège est parti, ils sont à l'église, on n'attend plus que vous et moi… venez, venez !

Et elle salua Baccarat et passa son chemin, marchant avec rapidité.

– Pauvre femme ! murmura la dame russe en regardant la folle s'éloigner d'un pas rapide et inégal.

– Qu'a-t-elle donc ? demanda Baccarat.

– Elle est folle depuis le jour où, c'était la veille de son mariage, son fiancé et un rival éconduit se prirent de querelle dans un bal masqué et allèrent sur le terrain. Elle arriva, sépara les combattants… mais il était trop tard : elle avait perdu la raison !

Baccarat et la dame russe avaient quitté le banc de gazon et repris leur promenade ; elles aperçurent une femme âgée assise devant une table de jardin, et contemplant un objet qui tournait avec une attention profonde.

Cet objet était une roulette en miniature, dans le cylindre de laquelle tournait une bille d'ivoire dont la vieille dame semblait écouter le roulement avec une anxieuse joie.

– C'est une vieille joueuse, dit la conductrice de Baccarat. Elle a fait sauter la banque de Bade l'année dernière, et la joie saisissante qu'elle en a éprouvée l'a rendue folle sur-le-champ. Depuis qu'elle est ici, elle cherche un système pour gagner à coup sûr, une chose bien facile, en vérité ! Et elle est si bien absorbée dans ses calculs, que vous tireriez le canon auprès d'elle sans l'émouvoir ou lui faire lever la tête. C'est un Archimède en jupons. Mais, reprit la dame russe, je ne vous ai point dit encore pourquoi j'étais ici, moi qui, pas plus que vous, ne suis folle.

– Je vous écoute, madame, dit Baccarat, qui trouvait fort sensées les paroles de son interlocutrice, et avait surtout été frappée de cette perspicacité qu'elle avait déployée en s'apercevant bien tout de suite qu'elle n'était pas folle.

– Je suis la fille du général D… qui commandait dans le Caucase, poursuivait la dame russe, et j'ai épousé, il y a quinze ans, le colonel K…

« Le colonel était un homme farouche, acariâtre, jaloux de son ombre, et qui devint non mon mari, mais mon tyran. Il ne voulut point me laisser à Pétersbourg dans la maison de mon père ; il m'emmena en Livonie, où il avait le commandement d'une forteresse, et m'y réduisit à la plus grande solitude, à l'isolement le plus absolu, me plaçant sous l'œil vigilant de deux cosaques qui lui étaient tout dévoués…

« Mais j'avais, à Pétersbourg, inspiré une passion, une passion réelle et sérieuse, à un jeune officier des gardes, du nom de Stewan. Stewan avait eu l'imprudence et la folie de me suivre, d'entrer sous un déguisement dans la maison de mon mari et d'y remplir les plus humbles fonctions.

« Pendant quelques mois, notre amour et notre bonheur demeurèrent secrets, et la jalousie du colonel K… n'eut aucun aliment sérieux ; mais un soir, et tandis que le comte Stewan, sous son habit de laquais, était à mes genoux, la porte s'ouvrit brusquement, et nous vîmes apparaître le colonel…

À cet endroit de son récit, la dame russe s'interrompit et fondit en larmes :

– Pauvre Stewan ! murmura-t-elle.

Baccarat était intéressée au plus haut point, et elle attendait la suite de l'histoire avec impatience, lorsqu'un nouveau personnage vint à elles et les salua.

C'était un homme vêtu de noir des pieds à la tête ; la boutonnière de son habit était ornée de plusieurs rubans de différentes couleurs, et il marchait la tête haute et en arrière, comme il convient à un grand seigneur.

Seulement, sur sa tête chauve, car il pouvait bien avoir cinquante ans, se trouvait placé un chapeau de femme, et il portait à son bras un sac à ouvrage.

– Bonjour, belles dames, bonjour, dit-il en les saluant d'un geste protecteur ; vous êtes belles à croquer toutes deux, et si j'étais homme encore… eh ! eh !

Le bizarre personnage passa sa main sous le menton de Baccarat et se prit à sourire.

– Vous devez être une belle impure du théâtre ou de la galanterie, vous, dit-il, et quand j'étais homme…

– Vous ne l'êtes donc plus ? demanda naïvement la pécheresse.

– Non, ma belle, j'ai été changé en femme.

– Allons donc ! fit Baccarat en riant.

Mais le grave personnage reprit :

– Rien n'est plus vrai, petite. Mon frère cadet, le duc de Miropoulo, car je ne suis autre chose que le prince souverain de Miropoulo, voulant me détrôner et me remplacer avec des apparences de légalité, s'est entendu avec un nécroman très habile, et j'ai été métamorphosé en femme. Les ministres de la principauté de Miropoulo ont constaté, en séance solennelle, ce changement de sexe qu'avait subi mon individu ; j'ai été déclaré déchu de mon titre et de mes fonctions de prince régnant, et nommé duchesse douairière.

Baccarat ne put s'empêcher de sourire ; mais la dame russe lui pressa doucement le bras.

– Chut ! dit-elle, ne riez pas !

– Ma foi ! madame, dit Baccarat, vous comprendrez que quand on n'a pas l'habitude de voir des fous…

– Le prince n'est pas fou, mon enfant, dit tout bas la Moscovite, pas plus fou que moi. Le fait est vrai, il a été changé en femme…

Cette fois, Baccarat jeta un cri de stupeur et regarda son interlocutrice, que, longtemps, elle avait crue parfaitement saine d'esprit, et à l'histoire de laquelle elle était tentée de croire : la malheureuse était folle comme les autres, folle à lier.

Baccarat s'enfuit, en proie elle-même à ce doute vertigineux, à cette hallucination étrange qui s'empare des esprits raisonnables en contact avec des esprits troublés.

Elle ne voulut point savoir la suite de l'histoire du comte Stewan, de la dame russe et du colonel K…, son mari, et elle courut s'enfermer chez elle, dans ce petit appartement devenu depuis deux heures son nouveau domicile, et là, elle se sentit étreinte par cette accablante pensée que si les fous ressemblaient parfois si exactement à des gens raisonnables, comment ceux qui étaient habitués à en voir pourraient-ils discerner en elle la vérité du mensonge ; d'autant mieux que la monomanie la plus vulgaire chez les fous est de se croire parfaitement raisonnables et persécutés par une famille avide ou des héritiers pressés de jouir de leur héritage ?

Et Baccarat, qui espérait si fort naguère dans le docteur dont elle avait reçu la visite, commença à trembler qu'il n'eût jugé inutile de prendre sur elle le moindre renseignement, et que, convaincu des assertions de sir Williams, il l'eût classée, sans plus ample informé, dans la catégorie des fous qui ont la manie de vouloir changer de nom et d'individualité.

Le docteur revint dans l'après-midi ; il était calme, souriant, et regarda Baccarat avec une sorte de compassion.

– Pauvre femme ! dit-il, si belle, si jeune !…

– Monsieur, lui dit vivement la pécheresse, êtes-vous allé rue Moncey ?

– Oui, mon enfant, répondit-il.

Baccarat étouffa un cri de joie.

– Ah ! dit-elle, je le savais bien que vous étiez un bon, un honnête homme… qu'avant d'enfermer une pauvre fille comme moi, vous vous assureriez si elle est folle ou non. Vous avez vu ma mère, n'est-ce pas ? poursuivit-elle avec volubilité, elle va venir me réclamer… et vous m'accompagnerez, vous, monsieur, n'est-ce pas, vous viendrez à la Préfecture dénoncer ce misérable Williams ? Je connais le préfet de police. Oh ! soyez tranquille, l'affaire sera en bonnes mains, et Fernand ne restera pas longtemps en prison. Ah ! l'affreux sir Williams !… et Fanny, cette drôlesse, cette gueuse, qui a vendu sa maîtresse…

Et Baccarat pressait la main du docteur, riait et pleurait de joie, et disait :

– Je vais donc sortir d'ici… sortir tout de suite, et ne plus voir tous ces affreux fous qui donnent le vertige…

Fanny, qui se tenait dans l'antichambre avec l'infirmière, entra en ce moment.

– Ah ! drôlesse, lui dit Baccarat, tu me payeras tout à l'heure ta trahison.

Fanny regarda le docteur.

Le docteur était calme et souriait toujours avec tristesse :

– Voici le premier accès sérieux, dit-il à Fanny tout bas. Je crois qu'il faudra lui administrer une douche ce soir.

Et il dit tout haut à Baccarat :

– Certainement, madame, vous sortirez, mais pas aujourd'hui… demain… quand vous serez tout à fait bien… Aujourd'hui, vous êtes un peu souffrante…

– Ah ! murmura Baccarat, qui recula tremblante et pâle, il me croit folle !

– Oh ! si peu, mon enfant, si peu, que c'est moins que rien… Donnez-moi huit jours, et vous serez guérie… Mais il faut être sage, ne pas se désoler… prendre patience.

Baccarat demeurait anéantie, et, songeant à la dame russe, elle commençait à se demander si, réellement, elle n'était pas folle elle-même.

– Mais, dit-elle tout à coup avec vivacité, vous n'êtes donc pas allé rue Moncey ?

– J'en reviens, mon enfant.

– Avez-vous vu ma mère ? mes domestiques ?

– J'ai vu madame Baccarat, répondit le docteur.

Cette fois, la pécheresse comprit tout. Sir Williams l'avait remplacée, et désormais elle ne devait plus compter sur personne pour obtenir sa délivrance.

Un moment, chancelante, brisée, l'œil fixe et morne, Baccarat s'abandonna tout entière à son désespoir et se demanda s'il ne vaudrait pas mieux pour elle mourir tout de suite que de se voir en cette épouvantable situation. Et puis, cette énergie morale qu'elle possédait reprit bientôt le dessus, et cette sourde pensée qui s'empare du prisonnier à sa première heure de captivité, et n'est autre qu'une vagabonde aspiration vers la liberté, commença à germer dans sa tête.

Elle s'assit, la tête dans ses mains, désormais indifférente au bruit qui se faisait autour d'elle, aux paroles échangées entre Fanny et le docteur.

Cependant elle entendit ce dernier dire à la femme de chambre :

– J'ai demandé au directeur de la maison l'autorisation de vous laisser passer la nuit auprès de votre maîtresse ; mais il me l'a refusée, et je me suis trop avancé ce matin avec votre maître le baronnet sir Williams. Un article de notre règlement s'oppose à ce que, passé dix heures, il ne reste dans la maison d'autres personnes que les malades et le personnel ordinaire. Mais vous pourrez venir tous les matins, vers sept heures, et ne vous en aller qu'à dix heures du soir.

– Mais, monsieur, dit Fanny, quelqu'un au moins couchera-t-il dans la chambre de ma maîtresse ?

– Oui, une infirmière dressera un lit ici, dans le salon.

– Ma pauvre maîtresse ! soupira Fanny qui se prit à larmoyer.

Baccarat, toujours immobile, et paraissant en proie à une rêverie profonde, avait fort bien entendu ce colloque et en avait saisi tous les détails.

Mais aucun mouvement n'avait trahi son attention ; elle n'avait point levé les yeux, elle n'avait pas prononcé un seul mot.

Et tout aussitôt une espérance ardente avait germé dans son cerveau déjà surexcité, et cette espérance était basée sur la sortie quotidienne de Fanny. Baccarat rêvait déjà sa liberté avec cette intelligente ténacité qui prépare les évasions, et sa main caressait le manche de ce petit poignard qu'elle avait furtivement glissé dans sa poche, le matin, au moment de sortir de chez elle.

Le docteur sortit ; Fanny demeura seule avec Baccarat.

– Petite, lui dit celle-ci, tu joues avec moi un vilain rôle.

– Je le sais, répondit effrontément la soubrette, mais c'est dans l'intérêt de madame.

– Plaît-il ? fit Baccarat stupéfaite d'un pareil aplomb.

– Sans doute, Madame aurait fait des bêtises avec ce petit Fernand. Ici, elle sera raisonnable.

La pécheresse enveloppa Fanny d'un regard de mépris.

– Tu me payeras cela, murmura-t-elle tout bas, si bas que Fanny devina plutôt qu'elle n'entendit.

– Madame a un mauvais caractère, dit-elle. Plus tard elle saura combien je lui étais dévouée.

On vint demander à Baccarat si elle voulait dîner seule, chez elle, ou dîner avec la prétendue dame russe.

– Cela m'est égal, répondit-elle.

Et Baccarat suivit une infirmière à la salle à manger, où elle retrouva déjà à table les trois ou quatre fous qu'elle avait rencontrés dans le jardin.

– Ah ! ma chère petite, dit la dame russe en lui indiquant une place à côté d'elle, vous êtes bien aimable de dîner ici. Je n'ai point fini de vous dire mon histoire.

– C'est vrai, dit Baccarat, qui, tout entière déjà à la pensée de son évasion, n'écoutait que distraitement.

– Je vous disais donc, reprit la dame russe, que le colonel K…, mon mari, entrant tout à coup dans ma chambre, y avait trouvé le comte Stewan à mes genoux.

– Je m'en souviens, madame.

– Le comte, qui était un noble cœur, se releva précipitamment et dit au colonel :

« – Grâce ! monseigneur… grâce !… je suis un pauvre laquais pris d'un transport au cerveau, et qui a osé insulter sa maîtresse… Tuez-moi comme un chien, mais grâce pour

elle, car elle me repoussait avec indignation et mépris !…

« Alors, ma petite, le colonel, qui avait déjà appuyé un pistolet sur mon front, releva son arme et me dit :

« – Cet homme dit-il vrai, madame ? N'est-il bien qu'un laquais, et non votre amant ?

« – Oui… balbutiai-je atterrée…

« – Alors, me dit-il, comme cet homme est un esclave, et qu'on a toujours le droit de tuer le chien qui se révolte, puisque cet homme vous a insultée… tuez-le.

« Et le colonel mit son pistolet dans ma main… ajoutant :

« – Visez au cœur, et tirez ! »

La dame russe en était là de son dramatique récit, lorsque l'un des pensionnaires de l'établissement, lequel était placé à la gauche de Baccarat, s'écria en s'adressant à la dame russe :

– Chère madame, quand donc renoncerez-vous à cette histoire que vous prétendez être la vôtre ? Vous savez pourtant bien que vous l'avez lue dans un roman de moi, roman publié il y a cinq ans, et intitulé : *Lodoiska, nouvelle russe.*

Baccarat regarda le pensionnaire avec surprise.

C'était un grand jeune homme mince et blond, un peu pâle, très maigre et qui portait ses cheveux longs.

Il se pencha à l'oreille de Baccarat et lui dit :

– Tel que vous me voyez, madame, je suis homme de lettres. J'ai commencé par l'École normale et fini par le théâtre de la Porte-Saint-Martin. Je suis l'auteur d'une foule de mélodrames qui ont eu cent et cent cinquante représentations ; le dernier, entre autres, un sujet flamand, a fait la fortune de ce théâtre pendant six mois. Le sujet du reste, m'avait été donné par une femme d'infiniment d'esprit et qui l'eût signé avec moi, si j'avais eu *sa manière*.

Baccarat n'écoutait plus la dame russe, et s'était retournée vers l'auteur dramatique.

– Eh ! bien, madame, acheva-t-il, croiriez-vous que je suis enfermé ici comme fou et passant pour tel ? La haine, l'envie me poursuivent. Les romanciers ont été jaloux de mes romans ; les poètes de mes vers, et les dramaturges, de mes drames. Ils m'ont fait enfermer.

Baccarat laissa échapper un éclat de rire un peu moqueur, qui ne déconcerta pas le poète. Celui-ci du reste, venait de passer à un autre ordre d'idées, et entamait une discussion politique avec son voisin de droite, oubliant tout à fait Baccarat.

Celle-ci quitta la table de bonne heure et rentra chez elle, peu soucieuse de la fin de l'histoire que la dame russe ne parvenait pas à raconter.

À neuf heures, elle se mit au lit, aidée en cela par Fanny, dont elle accepta les services sans aucune résistance, après avoir toutefois glissé le petit poignard sous son oreiller, pendant que la soubrette tournait la tête.

– Madame désire-t-elle que je lui rapporte quelque chose de Paris ? demanda Fanny en s’en allant.

– Oui, répondit Baccarat, apporte-moi ma boîte à ouvrage qui est dans mon cabinet de toilette.

– Adieu, ma chère maîtresse, dit Fanny d’un ton railleur, à demain !

– À demain ! répondit Baccarat.

Et elle murmura tout bas :

– Demain nous réglerons nos comptes, ma fille, et nous verrons…

Si Fanny avait surpris en ce moment l’éclair qui jaillit des yeux de Baccarat, elle aurait frissonné.

XXXIX

LE POIGNARD

Baccarat ne dormit point, et passa la nuit à méditer son plan d'évasion; elle aurait bien pu en tenter l'exécution le soir même, mais le succès eût été douteux, et la jeune femme était si persuadée qu'elle était destinée à vivre longtemps dans la maison de fous, qu'elle en voulait sortir à tout prix.

D'ailleurs, il fallait sauver Fernand, et mieux valait perdre un jour que rien compromettre. Ceci établi, Baccarat se leva fort calme, le lendemain, cachant de nouveau soigneusement dans son corset le petit poignard.

Fanny en arrivant la trouva de bonne humeur, presque souriante, et crut qu'elle s'était résignée et comptait sur une délivrance prochaine.

Baccarat prit la boîte à ouvrage et en ouvrit les différents compartiments. Dans l'un d'eux était une pelote de ficelle rouge assez grosse, qui servait à la jeune femme, lorsqu'elle faisait de la tapisserie, à fixer son canevas au métier.

C'était pour posséder cette ficelle que Baccarat avait demandé sa boîte à ouvrage.

Elle s'habilla avec une certaine recherche, parut fort calme toute la matinée, et passa la journée sans sortir de chez elle, occupée à broder des pantoufles.

Le docteur qui vint la voir trouva un mieux sensible dans son état, et réduisit le nombre de douches.

Vers le soir, la pécheresse, qui avait voulu dîner seule dans sa chambre, prétexta une grande lassitude, et dit à Fanny:

– Je veux me coucher. Tu pourras ainsi t'en aller une heure plus tôt.

– Non, dit Fanny, car l'infirmière qui couche dans le salon ne vient pas avant neuf heures et demie, et on ne peut laisser madame toute seule.

– Ah! dit Baccarat, qui jeta un coup d'œil à la pendule.

La pendule marquait huit heures précises.

– Eh bien, reprit-elle, cela ne m'empêche nullement de me coucher, tu resteras auprès de moi. Ferme les volets.

Baccarat quitta le petit salon, et entra dans la chambre à coucher.

Fanny la suivit, ferma les volets, tira les rideaux et fit la couverture du lit, comme si elle eût encore été rue Moncey.

Tandis qu'elle remplissait ces devoirs multiples, Baccarat l'enveloppait d'un coup d'œil et se regardait elle-même dans une glace, comme si elle eût voulu établir un parallèle entre elle et sa femme de chambre.

Baccarat était grande, elle avait les épaules larges ; sa peau blanche et transparente recouvrait des muscles puissants, et la force des natures populaires était demeurée en elle, en dépit de son aristocratique beauté et de son existence toute de nonchalance et de paresse.

Ses moindres mouvements trahissaient la vigueur et la souplesse ; on eût dit une tigresse toujours prête à saisir et à broyer sa proie.

Fanny, au contraire, bien que de la taille de sa maîtresse, était malingre, chétive, et ressemblait à une fleur depuis longtemps étiolée. Fanny était de l'âge de Baccarat, mais elle paraissait avoir dix années de plus.

Le regard que lui jeta Baccarat semblait dire :

– Je suis assez forte pour t'étouffer comme une bête venimeuse.

Fanny, sans défiance, préparait le coucher de sa maîtresse, et celle-ci s'assurait en entr'ouvrant la porte que le salon et l'antichambre étaient déserts.

Tout à coup elle referma brusquement cette porte à clef et en poussa les verrous ; puis, d'un bond, elle tomba sur Fanny, l'enlaça comme une couleuvre, la saisit à la gorge de façon à l'empêcher de pousser un cri, la renversa sous elle, lui mit un genou sur la poitrine, et la soubrette, étourdie, épouvantée, vit luire au-dessus d'elle, à deux doigts de sa gorge, la lame du poignard que la pécheresse avait si prudemment caché.

– Ma chère enfant, dit-elle, il ne faut pas crier, il ne faut pas bouger, c'est inutile… Si tu ouvres la bouche, si tu fais un simple mouvement, je te tue !

– Grâce… grâce !… murmurait Fanny à demi étranglée… grâce, ma bonne maîtresse !

– Il n'y a pas de maîtresse ici, répondit Baccarat, dont les ongles roses s'enfonçaient dans le cou de la soubrette, il n'y a que Louise, la fille du graveur, la fille du peuple, qui a le poignet solide et qui va tuer la drôlesse qui l'a vendue.

L'œil de Baccarat étincelait de courroux, et Fanny, frissonnante, crut sa dernière heure arrivée.

– Ah ! je suis folle, disait-elle d'une voix sourde où rugissaient des tempêtes de colère longtemps contenues, je suis folle, ma fille ? Tu dis que je suis folle ? Mais les fous sont assurés de l'impunité. On n'envoie pas un fou à l'échafaud parce que, dans un accès de démence, il a tué son gardien.

Fanny à demi suffoquée par la strangulation qu'opérait la main crispée de Baccarat, roulait des yeux hagards et suppliants…

Baccarat appuya la pointe de son stylet sur sa gorge, et lui dit :

– Si tu pousses un cri, j'enfonce !

Et puis sa main se desserra :

– Tu peux parler maintenant, dit-elle, mais tout bas… et prends garde… Si j'entends un pas dans le salon, je fais de ton cou un fourreau à mon poignard… parle bas.

– Que voulez-vous ? balbutia Fanny mourante de terreur.

– Je veux sortir d'ici… et il n'y a que toi qui peux m'aider.

– Les portes sont fermées…

– Oui, mais on les ouvre pour toi…

– On ne vous laissera pas sortir avec moi…

– Non, mais on peut me prendre pour toi…

Et Baccarat regarda fixement la soubrette :

– Rappelle-toi, dit-elle, que je suis plus forte que toi, que je pourrais t'étouffer dans mes bras avant que tes cris eussent été entendus, alors même que je n'aurais pas ce poignard à la main ; ainsi, pas de résistance, ou tu es morte !

Le genou de la pécheresse cessa de peser sur la poitrine de Fanny.

– Lève-toi, ordonna Baccarat.

Fanny se releva toute tremblante.

– Maintenant, déshabille-toi… et vite ! nous n'avons pas le temps de *flâner*.

Fanny obéit, et la terreur que lui inspirait le poignard que sa maîtresse brandissait en levant son bras demi-nu était telle, qu'elle fut déshabillée en cinq minutes et ne garda que sa chemise.

Baccarat lui indiqua sa boîte à ouvrage qu'elle avait rapportée le matin :

– Donne-moi, dit-elle, la ficelle rouge.

Fanny obéit encore.

Cette ficelle rouge, dont la pelote était volumineuse, était assez grosse et très forte. Cependant Baccarat la tressa en deux doubles avec une adresse merveilleuse, puis elle dit à Fanny :

– Mets tes mains derrière le dos.

La soubrette se laissa lier les mains et étouffa un cri, car la corde, serrée vigoureusement, lui meurtrissait les poignets.

– Encore une exclamation comme celle-là, dit froidement Baccarat, et tu es morte !

Fanny frissonna et se tut.

Alors Baccarat lui lia les jambes et la poussa sur le lit, où elle tomba à la renverse, et se trouva dans l'impossibilité de faire un mouvement.

Baccarat se pencha alors sur elle et lui dit :

– Je vais mettre ta robe, ton châle et ton bonnet, me coiffer comme toi et me donner ta tournure le plus possible ; on ne te connaît pas encore assez pour y faire attention. Seulement, je veux savoir ce que tu as été obligée de faire hier pour sortir.

Pour disposer Fanny à l'éloquence, Baccarat lui remit la pointe du stylet à deux pouces de la gorge.

– Surtout, lui dit-elle, parle la vraie vérité et ne cherche pas à me tromper, ce ne serait pas ton intérêt. Par où as-tu passé hier ?

– Par le corridor qui est au bout de l'antichambre et mène au jardin.

– Ensuite ?

– J'ai traversé le jardin et gagné la grille.

– La grille était-elle ouverte ?

– Non ; mais un gardien qui fumait m'a demandé qui j'étais ; j'ai dit que j'étais la femme de chambre de madame, et il m'a ouvert.

– T'a-t-il regardée avec attention ?

– Non ; et puis la cour et le jardin sont mal éclairés.

– Très bien. Après ?

– J'ai traversé la cour et suis entrée chez le concierge. Les gens de la maison passent par son guichet et la petite porte ; les malades entrent et sortent par la grande.

Baccarat fronça le sourcil.

– Que t'a dit le concierge ?

– Je crois bien qu'il n'a pas fait attention à moi, et qu'il lui serait difficile de dire la couleur de mes cheveux et de mes yeux. Il lisait son journal et a à peine levé la tête.

Baccarat prit Fanny dans ses bras, l'enleva comme une plume et la porta au fond d'un cabinet de toilette, où elle la coucha par terre.

– Écoute bien, dit-elle, tu as intérêt à ne pas mentir : je vais te laisser là et refermer la porte, après t'avoir mise dans l'impossibilité de crier ; si je ne puis sortir, si tes indications ont été fausses, si enfin on m'arrête et qu'on me réintègre ici, j'aurai bien le temps d'entrer dans ce cabinet de toilette et de t'y tuer : c'est l'affaire de trois secondes… Maintenant, vois si tu m'as menti.

– J'ai dit la vérité, balbutia Fanny.

Baccarat prit son mouchoir et la bâillonna ; puis elle ferma la porte du cabinet de toilette et mit la clef dans sa poche, peu soucieuse d'exposer ainsi la soubrette à être oubliée et à mourir de faim.

La pendule marquait huit heures et demie. Baccarat se déshabilla à son tour et revêtit la robe de Fanny ; elle dénoua ses cheveux, les peigna et les lissa en bandeaux très longs, de façon à se rétrécir le front et à cacher une partie de son visage.

Puis elle posa sur sa tête le bonnet de la camériste, s'enveloppa dans son grand châle à carreau et chaussa ses claques à talons.

Après quoi, elle se regarda dans la glace. À trois pas de distance, l'illusion était complète, et elle ressemblait trait pour trait à sa femme de chambre.

Cela fait, la pécheresse plaça son traversin en long dans le lit, ramena par-dessus les couvertures, tira à demi les rideaux, et l'on eût juré qu'elle-même était couchée et dormait.

– L'infirmière, pensa-t-elle, entrera ici vers dix heures, me croira endormie, pensera que Fanny est partie, et elle ira elle-même se coucher. On ne s'apercevra de ma fuite que demain.

Et Baccarat souffla les flambeaux et sortit, emportant le précieux poignard.

Fanny avait dit la vérité. À l'aide de ses indications, Baccarat traversa le jardin, arriva jusqu'à la grille, et aperçut de l'autre côté, dans la cour, un infirmier qui fumait sa pipe, allongé sur un banc.

– Voulez-vous m'ouvrir, m'sieu ? demanda-t-elle, imitant la voix de Fanny qui bégayait légèrement.

L'infirmier obéit sans difficulté et s'effaça pour laisser passer Baccarat.

– Merci, dit-elle… Vous prenez le frais ?…

– Le froid, ma petite dame, répondit l'infirmier ; ça cuit, ce soir…

– Bonsoir, m'sieu… bonne nuit !

– Bonsoir, ma petite dame !

Et Baccarat passa effrontément devant l'infirmier, persuadé qu'il l'avait vue la veille à peu près à la même heure.

Baccarat traversa la cour sans hésitation, et, guidée par la clarté douteuse d'un réverbère, elle arriva à la porte du concierge, qui, comme la veille, lisait son journal.

Baccarat frappa deux coups au carreau.

– Qui est là ? demanda-t-il.

– La femme de chambre de la dame du pavillon, dit Baccarat en pénétrant dans la loge.

– Ah ! bien, dit le concierge qui lisait en ce moment le feuilleton, je vais vous ouvrir.

Et comme le feuilleton l'intéressait, il se leva, continuant à lire, et mit la clef dans la serrure de la petite porte sans même interrompre sa lecture et regarder Baccarat.

– Merci ! dit-elle, ne pouvant maîtriser une certaine émotion.

Mais le concierge n'y prit garde et la laissa sortir, tout entier qu'il était à son roman.

Baccarat s'élança dans la rue avec la souplesse d'une biche qui bondit devant les chiens.

Elle était libre !

Et comme un flot d'air, qu'elle aspirait à pleins poumons, gonflait sa poitrine, elle se prit à courir et descendit sans s'arrêter jusqu'au boulevard extérieur.

Le boulevard était à peu près désert.

Là, Baccarat s'arrêta et se prit à réfléchir. Tout entière à son plan d'évasion, la jeune femme n'avait point songé à se demander ce qu'elle ferait une fois libre.

Deux jours avant, Baccarat était sortie de chez elle avec quelques louis seulement ; c'était tout ce qu'elle possédait sur elle, et il n'était pas prudent qu'elle rentrât tranquillement rue Moncey.

Sir Williams avait dû prévoir le cas d'une évasion et donner des ordres en conséquence ; et puis, tous ses gens lui étaient vendus !

Enfin, si Baccarat voulait se soustraire au baronnet et sauver Fernand, elle devait commencer par se cacher et faire disparaître ses traces.

Un fiacre passait ; elle s'y jeta et dit au cocher :

– Rue Neuve-des-Mathurins, 35, chez le baron d'O…

Baccarat venait de songer à l'homme qui l'aimait et qu'elle n'aimait pas, comme on songe à un protecteur.

Le fiacre s'ébranla lourdement.

– Je sais bien que c'est là le dernier homme à qui je devrais m'adresser pour sauver Fernand, pensa-t-elle ; mais il est bon, il me pardonnera.

Le fiacre franchit en quelques minutes la distance qui sépare la barrière Blanche de la rue Neuve-des-Mathurins.

Baccarat mit cinq francs dans la main du cocher et sonna, peu soucieuse de passer, dans son costume de femme de chambre, devant le concierge de la maison.

L'appartement du baron, qui vivait en garçon, était un rez-de-chaussée exhaussé de plusieurs marches et situé entre la cour et le jardin.

Baccarat traversa la cour et sonna en femme habituée à arriver à toute heure. Le valet de chambre vint ouvrir, et recula stupéfait à la vue de celle qu'il appelait « madame » ainsi travestie.

– Ton maître y est-il ? demanda-t-elle vivement et sans prendre garde à l'étonnement du valet.

– M. le baron sort à l'instant.

– Sais-tu où il va ? demanda-t-elle.

– Je ne pourrais le dire à madame.

– Est-il à pied, est-il en voiture ?

– Monsieur a son tilbury. John est avec lui.

– C'est bien. Je l'attendrai.

Et Baccarat traversa l'antichambre et entra dans le salon, où elle se jeta sur un canapé.

Il était alors environ dix heures.

Puisque M. d'O… était sorti, il était évident qu'il ne rentrerait pas avant le milieu de la nuit, et Baccarat s'y résigna.

Elle se coucha à demi sur le sofa, entassant son oreiller sous sa tête, s'enveloppant dans une pelisse de voyage que le valet de chambre lui apporta, et refusant d'entrer dans la

chambre à coucher du baron, ce qu'elle avait fait cent fois. Quand ce dernier rentra, vers quatre heures du matin, il la trouva endormie. La fatigue avait fini par l'emporter chez elle sur ses anxieuses préoccupations.

Le baron avait, comme sir Williams l'avait annoncé à Baccarat, reçu deux jours auparavant un billet de la pécheresse, ou plutôt signé de son nom, et dont l'écriture était si merveilleusement contrefaite que Baccarat elle-même eût juré l'avoir écrit.

Dans ce billet, très affectueux du reste, la jeune femme, aux nombreux caprices de laquelle le baron était depuis longtemps habitué, l'avertissait d'un petit voyage qu'elle faisait le jour même avec sa mère, et lui demandait un congé de huit jours.

Le baron avait trente ans ; il appartenait à cette génération de gentilshommes dont le sport prend la vie tout entière et qui ont des maîtresses comme ils ont des chevaux.

M. d'O… aimait Baccarat à peu près comme on aime un cheval ; il y avait dans cette affection beaucoup d'habitude et un peu d'orgueil. Depuis six ans, Baccarat lui avait coûté un argent fou, mais il ne s'était jamais trop ému de ces prodigalités de la courtisane et l'en avait aimée davantage.

Aussi fut-il très étonné de retrouver Baccarat chez lui, en châle tartan, en petit bonnet, et dormant sur son canapé.

Il la toucha du doigt et l'éveilla.

Baccarat se frotta les yeux, se rappela dans quelles circonstances elle s'était endormie, et tendit la main au baron en lui adressant son meilleur sourire.

Baccarat trompait le baron ; au fond elle avait pour lui un respectueux attachement.

– D'où sors-tu donc, mon Dieu ? demanda M. d'O… en baisant la main qu'elle lui tendait.

Mais Baccarat était devenue sérieuse, et songeait à se garer de sir Williams.

– Mon cher baron, dit-elle, vous avez reçu un mot de moi, n'est-ce pas ?

– Oui. Tu m'apprenais ton départ…

– Pour quel endroit ?

– Je ne sais plus trop… je n'y ai pas fait attention…

– Ni moi non plus, je ne le sais pas.

Le baron regarda Baccarat attentivement.

– Es-tu folle ? dit-il.

– Folle ? fit-elle en tressaillant. Oh ! ne prononcez jamais ce mot devant moi, j'en ai assez.

– Cependant… murmura le baron de plus en plus étonné des paroles, de l'attitude et du costume de sa maîtresse.

– Montrez-moi le billet que je vous ai écrit…

– Cherche-le, ma foi !

Et le baron indiqua du doigt une grande coupe en porcelaine de Chine, placée sur le guéridon, et dans laquelle il jetait ses lettres après les avoirs lues.

Baccarat y retrouva la sienne, ou plutôt celle de sir Williams, et elle l'examina avec une attention scrupuleuse.

– On jurerait, dit-elle enfin, que c'est moi qui ai écrit cela.

– Comment, dit le baron, ne serait-ce pas toi ?

– Certes, non.

– Qui donc, alors ?

– Oh ! je devine ; mais tout ceci est trop long à raconter. Qu'il vous suffise de savoir que ce n'est pas moi qui vous ai écrit, et que je n'ai pas fait de voyage.

Le baron ouvrait de grands yeux.

– Ah çà, ma chère amie, dit-il, vous venez de quelque part, cependant ; est-ce de chez vous ?

– Non, je viens de Montmartre.

– Dans ce costume ?

– C'est la robe de Fanny, que j'ai laissée à ma place.

– Où l'avez-vous laissée ?

– Dans la maison de fous où j'étais enfermée.

Le baron recula stupéfait.

– Vous étiez enfermée, vous, dit-il, enfermée comme folle ?

– Oui ; vous voyez si j'en ai l'air.

– Ma chère, dit froidement le baron, je suis loin de dire cela, mais je pourrais bien le croire, si vous ne vous expliquez…

– Eh bien, dit la pécheresse, on croit dans le monde que je ne dépens que de vous, et qu'il appartiendrait à vous seul de me mettre un jour hors de chez moi.

– On vous a mise hors de chez vous ? s'écria le baron. Par exemple !

– À peu près. C'est-à-dire qu'il y a eu une main assez puissante pour forcer les portes de chez moi, corrompre mes gens, m'enlever et me conduire dans une maison de fous, tandis que vous étiez tranquillement au lit ou à une table de lansquenet.

Le baron laissa échapper un cri de surprise.

– Ceci est trop fort, dit-il, et, morbleu !…

– Ce n'est pas tout encore, il existe dans ce moment une autre Baccarat ; il y a à cette heure, chez moi, dans mon hôtel, une femme installée sous mon nom.

Cette fois, M. d'O… regarda Baccarat et se demanda si réellement elle n'était pas folle.

– Écoutez, reprit celle-ci, tout ce qui m'est arrivé est venu par ma faute ; vous n'y êtes pour rien, et je ne viens pas me plaindre, je viens vous demander un service.

– Ma chère, interrompit vivement M. d'O…, tout ce que vous me dites est étrange à faire douter de votre raison.

– Soit. Mais comme je ne veux pas vous initier à toute une intrigue, vous occasionner un duel et vous voir faire grand bruit et grand tapage là où je crois une prudence excessive, indispensable, je ne vous dirai rien pour aujourd'hui.

– Mais alors ?… balbutia le baron, interdit de tout ce que lui disait Baccarat.

– D'abord, mon cher, reprit-elle, il faut que vous ne m'ayez pas vue, ni vous ni Laurent, votre valet de chambre.

– Et pourquoi cela ?

– Parce qu'on me poursuit, et les gens qui me traqueront demain viendront droit ici me chercher.

– Ah çà, quel crime avez-vous donc commis ?

– Aucun… À moins qu'une faiblesse, un caprice… balbutia Baccarat ; mais la police ne s'en mêle pas… Aussi n'est-ce point la police qui me traque.

– Ma foi, dit le baron, je m'y perds. Vous auriez dû rester à Montmartre, vous êtes folle.

– Soit. Mais promettez-moi de ne pas vous mêler de mes affaires, à moins que je ne vous en prie. Vous avez mauvaise tête, vous casseriez les vitres trop tôt.

– Que voulez-vous donc de moi ?

– D'abord, mon cher, prêtez-moi cinquante louis. Je suis sortie de chez moi, il y a deux jours, avec ce que vous voyez.

Et Baccarat montra sa bourse au baron.

– En voilà cent, ma chère amie, au lieu de cinquante. Après ?

– Après ? dit Baccarat, vous allez me donner un mot pour le préfet de police, à qui j'ai affaire… et un mot pour le juge d'instruction, dont j'ai besoin.

– Ah çà, mais, s'écria M. d'O…, vous avez donc votre amant sous les verroux ?

– Précisément, répondit-elle avec un imperturbable sang-froid.

– Ah ! dit négligemment le baron, je m'en doutais… Les femmes ne se compromettent jamais que pour ces petits jeunes gens sans aveu qui fument nos cigares et mettent nos bottes en notre absence.

Et il ajouta avec un indulgent sourire :

– Je vous ai laissé votre liberté et vous la mienne, par conséquent je n'ai trop rien à dire. Mais enfin, convenez que cette existence que vous menez est un peu… romanesque ?

– Soit, dit Baccarat ; mais il y a un mystère que je ne puis vous expliquer. Contentez-vous de m'aider et d'être mon ami.

– Comme vous voudrez. Ainsi, vous me demandez une lettre pour le préfet de police ?

– Oui, et une autre pour M. A…, juge d'instruction, que vous devez connaître.

– Très certainement ; A… est mon ancien camarade de collège.

– Eh bien, écrivez-leur à tous deux que vous comptez sur leur amitié dans une circonstance des plus sérieuses ; priez le préfet de m'écouter, car j'ai des choses fort graves à lui confier, et demandez au juge d'instruction qu'il me laisse arriver jusqu'à un jeune homme qui doit être détenu depuis deux jours sous la prévention de vol. M. Fernand Rocher.

Le baron, habitué à plier devant Baccarat et comprenant qu'elle ne voulait pas être questionnée, s'assit devant une table, prit une plume, et écrivit les deux lettres qu'elle demandait.

– À présent, dit Baccarat, faites-moi faire un lit dans le salon, et laissez-moi dormir jusqu'au jour. Au jour, vous m'éveillerez et ferez atteler votre coupé bas.

Dix minutes après, Baccarat se recouchait et s'endormait.

Quatre heures plus tard, le baron l'éveillait lui-même.

Il était alors huit heures.

Baccarat qui, jadis, venait beaucoup chez le baron, surtout à l'époque où celui-ci en était amoureux, avait chez lui un fonds de garde-robe pour parer aux circonstances fortuites. Elle put donc s'habiller convenablement et draper dans un grand châle sa taille élégante.

– Maintenant, dit-elle au baron, je ne sais à quelle heure je vous reverrai ici ; j'ignore même si je pourrai y revenir ; mais, à tout hasard, ne sortez pas de la journée.

– Comme il vous plaira, dit le baron.

Baccarat avait calculé que, alors même que l'on se serait déjà aperçu de son évasion dans la maison de santé, sir Williams n'en pouvait encore être averti, et qu'elle avait le temps d'aller faire des révélations au préfet de police avant que son ennemi fût sur ses gardes.

Elle trempa un biscuit dans un verre de malaga, tendit sa main au baron en lui disant : « Au revoir ! » et monta en voiture.

À huit heures et demie, Baccarat, sa lettre de recommandation à la main, se faisait annoncer chez le préfet.

XL

LE PRÉFET DE POLICE

Le nom du baron d'O… avait un crédit assez grand pour ouvrir toutes les portes à Baccarat.

La jeune femme pénétra donc jusqu'au grave magistrat chargé de veiller sur la sécurité des Parisiens. Malgré l'heure matinale, le préfet de police s'habilla à la hâte en voyant la carte de Baccarat, et ordonna qu'on l'introduisît dans son cabinet.

Depuis deux jours, la police de Paris s'était fort occupée de Baccarat, et il n'avait fallu rien moins que l'amitié du préfet pour M. d'O… pour empêcher qu'un mandat d'arrêt ne fût décerné contre elle, tant elle paraissait compromise dans l'affaire Fernand Rocher.

Donc, en apprenant que Baccarat désirait le voir, le préfet éprouva un grand soulagement et se dit :

– Si elle était coupable, elle n'oserait venir ici.

Et il passa dans son cabinet, où la pécheresse l'attendait.

– Madame, lui dit-il, le parquet me presse de vous faire arrêter…

Baccarat tressaillit.

– Mais je vois, à la démarche que vous faites auprès de moi, poursuivit-il, que je n'aurai point cette douleur, et je suis persuadé que vous m'apportez des explications.

– Oui, monsieur, dit Baccarat, et je crois qu'elles vous suffiront.

– J'en étais tellement convaincu d'avance, que je n'ai pas même averti M. d'O… D'ailleurs, ajouta le grave magistrat avec un sourire, il est des choses que la police doit voir, mais non savoir, et il eût été difficile d'expliquer à M. d'O… comment M. Fernand Rocher… vous comprenez ?

– Oui, monsieur, dit Baccarat qui rougit légèrement.

– Cependant, madame, si vous n'étiez venue aujourd'hui, j'aurais été obligé…

– Monsieur le préfet, dit Baccarat avec calme, regardez-moi bien en face, entre les deux yeux, comme vous regardez les criminels, ai-je l'air d'une voleuse ?

– Non, assurément, je suis persuadé que vous ignoriez à quel homme vous donniez l'hospitalité.

– Il y a mieux, monsieur le préfet, dit Baccarat avec un accent de conviction qui étonna le magistrat, le jeune homme dont vous parlez est aussi innocent que moi du vol dont on

l’accuse.

– Mais, c’est impossible !

– C’est vrai, monsieur.

– Mais il y a des preuves ?

– Je le sais. Qu’importe !

– Des preuves authentiques, matérielles, écrasantes !

– Qu’importe encore ! si vous voulez m’écouter, peut-être cette affaire changera-t-elle d’aspect dans votre esprit.

– Voyons, dit le magistrat, je vous écoute.

Baccarat raconta alors de point en point, quoique succinctement, tout ce qui lui était arrivé depuis huit jours, sa folle passion pour Fernand, l’arrivée chez elle de sir Williams, sa domination étrange et subite ; elle n’omit ni son infamie envers sa sœur Cerise, ni cette lettre ambiguë dictée par le baronnet, adressée à Fernand Rocher et remise à M. de Beaupréau.

– Enfin, dit-elle en terminant, je suis persuadée, j’ai la conviction profonde que tout cela est l’œuvre de sir Williams.

– Madame, dit le préfet demeuré pensif un moment, savez-vous que tout cela est excessivement grave, et que, en admettant que vous disiez vrai et que vous ne vous trompiez pas, un chef de bureau au ministère, un homme ayant une haute situation, se trouverait sérieusement compromis ?

– J’ai la certitude de ce que j’avance, monsieur le préfet, dit Baccarat. Maintenant, est-il possible que je voie Fernand Rocher ?

– Avec une permission du parquet, oui, dit le préfet. L’instruction de son affaire est terminée.

– On y reviendra, murmura Baccarat avec un accent de vérité qui impressionna vivement le préfet.

Ce magistrat écrivit quelques lignes, les mit sous enveloppe avec la lettre de M. d’O… au juge d’instruction, et dit à Baccarat :

– Attendez quelques minutes, on va vous conduire.

L’huissier revint peu après, muni de la permission, et le préfet lui dit :

– Conduisez madame.

Ensuite il ajouta, s’adressant à Baccarat :

– Vous reviendrez ici, madame ; il faut que je réfléchisse au parti à prendre à votre égard.

Baccarat était trop émue à la pensée qu’elle allait revoir Fernand, pour s’inquiéter d’elle-même.

Elle suivit donc l'huissier à travers ce dédale de corridors sombres, de salles humides et froides qu'on appelle la Conciergerie. Elle entendit, en frissonnant, grincer les verrous et les serrures, crier les gonds, retentir les pas des gardiens et des sentinelles ; et ce fut avec un profond sentiment d'horreur qu'elle entra dans une chambre de la pistole où Fernand avait été transféré.

Au moment où Baccarat entrait, Léon Rolland et M. de Kergaz venaient de quitter le prisonnier, lui laissant un vague espoir de délivrance et de réhabilitation. Depuis qu'il était en prison, le pauvre jeune homme était en proie à une sorte de torpeur morale qui le rendait presque insensible aux bruits extérieurs.

La jeune femme put donc entrer dans sa cellule sans lui faire même lever la tête, et elle eut le temps de le contempler à son aise pendant quelques secondes, en embrassant d'un coup d'œil tous les détails de sa cellule.

Il était assis, le coude appuyé sur son lit et la tête dans ses deux mains. Ses cheveux en désordre, son attitude abattue, cet air désespéré et souffrant qui était en toute sa personne, émurent la pécheresse jusqu'aux larmes. Et comme le guichetier se retirait, fermant la porte derrière lui, elle fit quelques pas vers Fernand et lui jeta ses bras autour du cou.

À cette étreinte inattendue, le jeune homme tressaillit, sortit de sa léthargie, leva la tête, reconnut Baccarat, poussa un cri. D'abord ce fut un cri de joie, celui que laisse échapper le prisonnier à la vue d'un visage ami.

Et puis, à ce premier élan succéda un autre sentiment, tout de haine et d'aversion ; et Fernand ne vit plus dans cette femme que celle qui l'avait perdu, déshonoré, et chez laquelle on était venu l'arrêter.

Et il la repoussa et lui dit avec amertume :

– Venez-vous donc me poursuivre jusqu'ici ?

La pécheresse comprit la répulsion qu'elle lui inspirait ; mais elle était forte et avait pour ainsi dire prévu cette réception du jeune homme.

En effet, pour Fernand qui ne pouvait deviner l'horrible intrigue dans laquelle il était enveloppé, Baccarat devait nécessairement être au nombre de ses persécuteurs.

– Monsieur, dit-elle avec émotion, en essayant de lui prendre la main, vous avez peut-être le droit de me mépriser ; mais vous m'écouterez, j'en suis sûre, car je vous apporte les moyens de prouver votre innocence.

– Ah ! murmura Fernand d'une voix sourde, vous convenez donc que je ne suis pas coupable ?

– Je sais mieux, monsieur, répondit Baccarat, je sais le nom de ceux qui le sont.

– Vous… peut-être ?… dit-il avec cruauté.

Baccarat cacha sa tête dans ses mains et étouffa un sanglot.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle, il me croit leur complice !

Il y avait tant de douleur et de franchise dans l'accent de ces paroles, que Fernand tressaillit et lui dit avec plus de douceur :

– Ce n’est donc pas vous qui m’avez perdu ?

– Ah ! fit-elle avec un élan de tendresse désespérée, perd-on ceux qu’on aime ?

Et elle se mit à genoux devant lui et le contempla, les yeux pleins de larmes, murmurant :

– Tu ne sais donc pas que j’aurais voulu te donner un trône ?

Il y avait tant d’amour, d’abnégation, de tendresse idolâtre dans ces paroles, que le jeune homme en fut touché et la releva.

– Je le sens bien, dit-il, il est impossible que vous ayez voulu me perdre, puisque vous prétendez m’aimer… Mais alors expliquez-moi… Parlez…

– Fernand, Fernand ! dit-elle en lui prenant les mains, voulez-vous m’écouter ?

– Oui, je vous écoute.

– Pardonnez-moi, continua-t-elle humblement, pardonnez-moi si je vous dis que je vous aime, moi qui suis indigne d’être aimée de vous, moi qui ne suis qu’une pauvre fille perdue ; mais, pour que vous compreniez ma conduite, il faut bien que je vous l’avoue.

Fernand regardait Baccarat ; il la trouvait si belle, qu’il songeait involontairement à ces quelques heures enivrantes qu’il avait passées dans le petit hôtel de la rue Moncey, oubliant Hermine auprès de la belle pécheresse.

– Écoutez, écoutez, dit-elle avec une voix brisée, je suis une indigne femme ; mais on dit que l’amour vrai purifie, qu’il rend meilleurs les méchants, et que Dieu pardonne leurs fautes à ceux qui l’éprouvent…

– C’est vrai, murmura Fernand, ému.

– Eh bien, dit-elle, moi, la Baccarat, cette femme sans cœur aux yeux de tous, je sens que je suis devenue meilleure depuis que je vous aime, et je crois que, si vous m’aimiez, je deviendrais une honnête fille.

Fernand courba le front et ne répondit pas.

– Mais, continua la pécheresse, il ne s’agit point de cela : il s’agit de vous… il faut vous sauver… écoutez-moi donc.

Baccarat raffermit sa voix, émue jusqu’aux larmes et reprit :

– La première fois que je vous ai vu, monsieur Fernand, j’étais à la fenêtre de ma sœur ; vous, à la vôtre… Vous ne m’avez pas parlé, vous ne m’avez pas regardée, peut-être même ne m’avez-vous pas vue, mais ça ne m’a point empêchée de vous aimer… de vous aimer sur-le-champ… dès la première heure… aussi ardemment qu’on peut aimer… et, depuis lors, cet amour-là a pris mon cœur, mon esprit, ma vie tout entière… Quand une femme comme moi, voyez-vous, une femme qui a fait *poser* des millionnaires, et pour laquelle des niais se sont cassé la tête d’un coup de pistolet, quand cette femme-là se prend à aimer !… eh bien, elle est folle, elle est furieuse !…

Et Baccarat s’était remise à genoux ; et Fernand écoutait et la regardait, obéissant en cela à l’orgueil de l’homme qui lui fait aimer les flatteries de l’amour, alors même qu’elles viennent de la femme qu’il n’aime pas.

– Pauvre femme ! murmura-t-il.

– Oh ! ne me plaignez pas, dit-elle avec vivacité, ne me plaignez pas, je ne l'ai point mérité ; j'ai droit à votre mépris, au contraire.

– Si cela est, je vous pardonne, madame.

– Écoutez, écoutez, reprit-elle. Un jour, ma sœur me dit que vous alliez vous marier…

Fernand tressaillit.

– Est-ce vous ?… dit-il avec hésitation, est-ce vous qui…

– Non, pas moi seule, fit-elle. Moi et lui.

– Qui, lui ? demanda Fernand.

– Un misérable, un monstre !… sir Williams !…

– Je ne le connais pas, dit le jeune homme étonné d'entendre prononcer ce nom.

– Vous allez voir, poursuivit Baccarat avec animation. Le jour où j'appris que vous deviez vous marier, j'étais chez ma sœur… Vous savez, nous vous saluâmes. Vous sortîtes ; j'avais ma voiture, je vous suivis.

Fernand fit un geste de surprise.

– Je vous suivis jusqu'à la rue Saint-Louis, et là, j'appris que la jeune fille que vous deviez épouser s'appelait Hermine, et son père, M. de Beaupréau…

« Je rentrai chez moi, livrée à mille pensées confuses, mais n'ayant point encore eu celle d'empêcher votre mariage.

« Je passai une nuit sans sommeil, me tordant convulsivement sur mon lit, et prononçant tout bas votre nom.

« Le lendemain, quand je m'éveillai, un homme m'apparut, un démon ! On le nommait sir Williams !

– Mais je ne connais point cet homme, murmura Fernand Rocher.

– Attendez !… Cet homme me dit : « Vous aimez Fernand ; moi, j'aime mademoiselle de Beaupréau. »

À cette révélation de Baccarat, le jeune homme pâlit et se mit à trembler.

– Et derrière sir Williams, continua-t-elle, un autre homme arriva : c'était M. de Beaupréau.

– Lui ! s'écria Fernand dont la voix tremblait d'émotion.

– M. de Beaupréau était amoureux de ma sœur, acheva Baccarat, dont le front rougissait de honte ; alors, je ne sais pas quel langage empoisonné il me tint, ce démon qu'on nomme sir Williams ; je ne sais pas ce qu'il me dit, comment ses paroles vertigineuses arrivèrent à me tourner la tête ; mais, une heure plus tard, j'avais vendu ma sœur Cerise à cet homme dont vous deviez épouser la fille, à la condition qu'il vous refuserait sa main.

Baccarat s'interrompit et se laissa aller à sangloter.

Fernand lui prit la main.

– Je vous pardonne, dit-il.

– Ah ! s'écria la pécheresse, ne me pardonnez point encore, je ne vous ai pas tout dit. Sir Williams me dicta une lettre, – une lettre à votre adresse, – dans laquelle je vous tutoyais comme si vous aviez été mon amant depuis longtemps et où je me moquais de votre femme future, vous rappelant que vous aviez promis de ne point me quitter, même marié…

– Vous avez écrit cela ? murmura Fernand, dans l'esprit duquel la lumière commençait à se faire.

– Oui, et j'ai remis cette lettre à M. de Beaupréau, et M. de Beaupréau l'a laissée tomber chez lui sur le tapis, le soir où vous y avez dîné ; et cette lettre a été retrouvée après votre départ, et M^lle^ Hermine l'a lue…

Cette révélation foudroya Fernand. Il comprit la froide lettre de congé écrite par Hermine.

Mais ce qui demeurait toujours un mystère pour lui, aussi bien que pour Baccarat, c'était ce vol des trente mille francs et ce portefeuille retrouvé dans la poche du paletot.

Évidemment, tout cela était l'œuvre de sir Williams, mais de sir Williams complice de M. de Beaupréau, et si Baccarat n'avait aucune preuve de cette complicité, elle en avait la conviction la plus profonde.

– Je vous sauverai, dit-elle à Fernand, je confondrai ces deux misérables.

– Ah ! dit-il, l'un est le père d'Hermine !

À ces mots, Baccarat courba le front, et deux larmes brûlantes tombèrent de ses joues sur les mains de Fernand.

– C'est vrai… murmura-t-elle, c'est elle que vous aimez !

Elle étouffa un nouveau soupir et reprit :

– C'est égal, je vous sauverai ! Je réparerai ma faute… Et si vous êtes heureux… eh bien, je souffrirai moins…

Fernand se souvint alors de la visite du comte de Kergaz et de ces paroles qu'il avait répétées plusieurs fois :

« Il faudrait voir cette Baccarat. »

– Écoutez, dit-il, il y a un homme qui m'a promis de me sauver, lui aussi, et cet homme voudrait vous voir… Il est venu ici avec Léon Rolland, le fiancé de votre sœur Cerise, il sortait au moment où vous êtes entrée.

– Son nom ? demanda Baccarat.

– Le comte de Kergaz.

– Où puis-je le voir ?

– Rue Culture-Sainte-Catherine, à son hôtel.

Baccarat prit dans ses mains la tête du jeune prisonnier et la baisa avec effusion.

– Dussé-je m'accuser moi-même du vol, dit-elle, je prouverai votre innocence. À nous deux, sir Williams !

Et, après ces mots, elle sortit la tête haute, le cœur palpitant d'une noble émotion ; on eût dit que son amour la purifiait à ses propres yeux.

Les révélations faites par Baccarat, jointes à celles de Fernand, jetaient sur toute cette affaire un nouveau jour ; du moins, ce fut l'opinion du préfet de police, lorsque la pécheresse fut de retour dans son cabinet. Un magistrat habitué à voir, à interroger de grands coupables, se trompe rarement dans ses investigations morales, et possède en général le grand secret des physionomies. Le préfet n'avait pas eu besoin d'examiner longtemps avec attention Baccarat, pour se convaincre de sa complète innocence, et bien qu'il n'eût point interrogé et vu l'accusé, il n'était pas éloigné de le croire également étranger au vol du portefeuille, en dépit des preuves accablantes qui s'élevaient contre lui.

Il n'y avait donc pas lieu, dans son esprit, à faire arrêter la jeune femme, et il se contenta de lui dire :

– Madame, tout ceci est très embrouillé, et je veux bien croire, puisque vous en êtes si convaincue, à l'innocence de votre protégé, comme je crois à la vôtre, en cette affaire ; j'admets même qu'il est la victime d'une horrible intrigue, dont les fils mystérieux échappent à nos investigations… Il n'en est pas moins vrai que, jusqu'à preuve contraire aux yeux de la loi, il est coupable, qu'on ne peut pas le mettre en liberté, et qu'il serait presque de mon devoir de vous faire provisoirement arrêter.

– Eh bien ! dit Baccarat avec insouciance, laissez-moi voir le comte de Kergaz, puisque Fernand a foi en lui, laissez-moi lui raconter ce que je sais, et je reviens me constituer prisonnière.

– Non, dit le préfet, c'est inutile. Seulement, ne quittez point Paris, ne vous cachez pas. Il faut vivre au grand soleil quand on est innocent.

Et le préfet congédia Baccarat, qui se fit conduire au grand trot rue Culture-Sainte-Catherine, où nous l'avons vue arriver au moment où M. de Kergaz disait à Léon Rolland :

– Nous n'aurons la clef de cette horrible intrigue qu'après avoir vu Baccarat.

Or, Baccarat entrait comme à point nommé, et arrachait un cri à Léon Rolland, qui courait à elle et lui disait :

– Cerise ! où est Cerise ? qu'avez-vous fait de Cerise ?

Au nom de sa sœur, la pécheresse, qui avait oublié Cerise pour ne songer qu'à Fernand, pâlit et balbutia :

– Elle n'est donc pas chez elle ? demanda-t-elle en tremblant.

– Non, depuis trois jours.

– Ah ! les misérables ! murmura-t-elle, ils l'ont enlevée !

– Mais, quels sont-ils ? De quels misérables parlez-vous, madame ? interrogea Armand de Kergaz en avançant un siège à Baccarat.

– Sir Williams et Beaupréau, répondit-elle à demi brisée.

Au nom de sir Williams, Bastien et Armand se regardèrent, et M. de Kergaz murmura en pâlissant :

– Tu le vois bien, j'avais deviné ! c'est Andréa !

Et M. de Kergaz imposa silence à Léon Rolland, qui accablait la jeune femme de questions. Il lui prit la main et lui dit :

– Expliquez-vous, madame, et voyez en nous des amis…

– Monsieur le comte, répondit Baccarat, j'aime à en mourir un homme qui est prisonnier et que je veux sauver… Je vais donc tout vous dire.

Et elle fit alors à M. de Kergaz le même récit qu'elle avait déjà fait au préfet de police, et quand elle eut fini, Armand, après avoir longuement réfléchi, regarda Bastien :

– Tout ceci, dit-il, devient clair comme le jour. Andréa, car c'est lui, – lui seul est capable de pareilles machinations, – Andréa sait que mademoiselle de Beaupréau est la fille de Kermor. Il y a eu un pacte entre lui et le chef de bureau ; tous deux sont complices du vol, s'ils ne l'ont commis eux-mêmes.

– Ma pauvre Cerise !… murmurait Léon en sanglotant.

– Jeanne ! pensait Armand, dans le cœur duquel s'élevait un ouragan de colère.

Mais M. de Kergaz ressemblait à ces volcans qui cachent leur lave enflammée sous une couche de neige.

Il avait la mort au cœur, mais pas un muscle de son visage ne tressaillit.

– À nous deux donc, cher frère, murmura-t-il, à nous deux ! c'est désormais une lutte sans trêve, une lutte à mort entre nous !

XLI

FAUX INDICES

Le comte Armand de Kergaz tenait donc enfin le fil de cette ténébreuse intrigue si habilement et si péniblement ourdie par sir Williams, dans le but d'accaparer cet immense héritage du baron Kermor de Kermarouet.

Mais ce premier fil n'était rien, si ce n'est la preuve morale que le baronnet avait fait enlever Jeanne et Cerise, accuser de vol Fernand Rocher, et enfermer Baccarat comme folle. Les preuves matérielles manquaient.

D'ailleurs, sir Williams était absent.

Enfin, il devenait évident que M. de Beaupréau était en tout cela son complice. Or, le comte de Kergaz avait deux partis à prendre.

S'adresser à l'autorité, faire arrêter à la fois sir Williams et M. de Beaupréau, compromettre ainsi, et peut-être inutilement, l'homme dont Hermine portait le nom, et n'avoir d'autre témoignage à produire que celui de Baccarat, un témoignage que l'amour de la jeune femme pour Fernand rendait suspect ; ou bien laisser provisoirement Fernand Rocher sous le poids de l'accusation, suivre sir Williams pas à pas, épier ses mouvements, ses démarches, et le forcer à se trahir lui-même.

En même temps essayer de retrouver Cerise et Jeanne à l'aide de sa police particulière, sans même signaler leur disparition à l'autorité.

La situation était difficile et pleine d'anxiété. Il fallait arracher deux femmes à leurs séducteurs et prouver l'innocence d'un homme sans pour cela dénoncer les vrais coupables.

L'infernal génie de sir Williams s'était si bien développé dans ce vaste plan d'attaque aux millions, qu'un homme aussi fort que lui devenait indispensable pour le déjouer.

Or, pour déjouer et vaincre sir Williams, il devenait dangereux, pour ne pas dire imprudent, de l'attaquer ouvertement ; il fallait user de ruse, de patience, et lui faire cette guerre occulte et sourde que la police fait aux voleurs. Sir Williams avait quitté Paris, il fallait rejoindre sir Williams.

Jeanne et Cerise avaient disparu ; besoin était de retrouver leurs traces.

Enfin, avant d'entamer la lutte avec le baronnet, il fallait savoir si réellement madame de Beaupréau et sa fille étaient bien celles que cherchait l'exécuteur testamentaire du baron Kermor de Kermarouet.

Pour suivre pas à pas et débrouiller cette vaste intrigue, il fallait, en un mot, employer autant de génie pour le bien que sir Williams en déployait pour le mal.

Baccarat se souvenait avoir, sous la dictée du baronnet, écrit à Cerise de se rendre rue Serpente, 19.

Évidemment, c'était déjà là un indice, et avant toutes choses, M. de Kergaz jugea utile de faire surveiller cette maison.

Il s'y rendit donc vers le soir, en examina attentivement les murs délabrés, les persiennes demi-closes, la porte bâtarde, qui paraissait ne s'ouvrir qu'à de longs intervalles.

Cerise s'y trouvait-elle ?

Deux agents du comte passèrent la nuit en sentinelle dans la rue ; nul ne sortit de la maison, nul n'y entra. Les voisins, adroitement questionnés, répondirent que le dernier propriétaire, qui se nommait Coquelet, était absent depuis deux jours, ainsi que sa femme.

En même temps, M. de Kergaz apprit que M. de Beaupréau avait quitté Paris pour rejoindre sa femme et sa fille parties pour la Bretagne.

Ce départ du chef de bureau coïncidait avec celui de sir Williams.

Il était à présumer que le baronnet allait faire sa cour à Hermine et demander sa main.

Mais, en admettant cette hypothèse, où était Jeanne ?

Or, Armand était homme, c'est-à-dire que si grande que fût son abnégation de lui-même, il ne pouvait que reléguer au second plan Fernand, Cerise, Hermine, et tous ceux qu'enveloppait l'astuce criminelle de sir Williams. Ce qu'il voulait, ce qu'il fallait faire avant tout, c'était retrouver Jeanne… C'était la venger si elle avait eu le sort de Marthe.

Cependant, si le baronnet sir Williams avait quitté Paris, il n'était point probable qu'il eût emmené en même temps Jeanne et Cerise et qu'il n'eût laissé personne chargé de le représenter ; car il était évident qu'il n'était pas le seul à conduire cette vaste intrigue, et que s'il était la tête qui pense, bien certainement il avait à sa disposition des bras pour exécuter.

Armand comprit donc qu'il était nécessaire, avant tout, de soustraire Baccarat à toute poursuite, et il la garda chez lui, avec la défense expresse de sortir.

Enfin, Léon Rolland eut ordre de ne plus venir à l'hôtel que le soir, en passant par la rue des Lions-Saint-Paul et entrant par les jardins, au lieu de pénétrer par la porte cochère. Il ne fallait point éveiller l'attention de l'ennemi, il fallait le laisser poursuivre tranquillement son œuvre et ne pas le mettre sur ses gardes…

Mais tandis que M. de Kergaz s'apprêtait à cette lutte sourde et terrible, l'éveil était donné aux gens de sir Williams par l'évasion de Baccarat.

Ainsi que l'avait prévu la courtisane, l'infirmière qui couchait auprès d'elle ne s'était aperçue de rien, le soir en rentrant, et, croyant Fanny partie et sa maîtresse endormie, elle s'était mise au lit à son tour.

Mais, le lendemain, elle avait été éveillée par des gémissements étouffés qui paraissaient s'échapper du fond de l'appartement. Elle était donc entrée dans la chambre de Baccarat, avait écarté les rideaux, soulevé les couvertures… et découvert le traversin !

Les gémissements se faisaient toujours entendre ; l'infirmière avait couru alors à la porte du cabinet de toilette et avait essayé de l'ouvrir…

Cette porte, on s'en souvient, Baccarat l'avait fermée à double tour, emportant la clef.

L'infirmière appela à son aide, on accourut ; la porte fut enfoncée et l'on trouva dans le cabinet la malheureuse soubrette liée, bâillonnée et à demi étouffée.

Elle raconta alors que, dans un accès de fureur folle, – car Fanny, malgré son émoi, n'était pas femme à trahir le secret de sir Williams et à convenir que la folie de sa maîtresse n'existait pas, – Baccarat l'avait renversée, foulée aux pieds, étranglée à moitié, et qu'alors elle avait perdu la tête et s'était évanouie.

Quand il eut été bien constaté que Baccarat s'était évadée la veille en prenant les habits de sa femme de chambre, Fanny exprima le désir de prévenir sir Williams avant qu'aucune recherche fût faite ; et comme ce désir paraissait fort naturel, on la laissa partir et courir rue Beaujon.

Mais le baronnet sir Williams était parti la veille au soir, et Fanny trouva en son lieu et place Colar, déguisé en intendant.

En apprenant l'évasion de Baccarat, le lieutenant du baronnet bondit comme s'il eût été mordu par un reptile.

– Sangdieu ! s'écria-t-il, si Baccarat trouve Léon, nous sommes propres ! Avant trois jours, nous sommes tous pincés, et je retourne au bagne. Il faut supprimer Léon.

Colar songea alors à écrire à sir Williams pour l'engager à revenir sur-le-champ. Mais il hésita. Rappeler le baronnet, n'était-ce point retarder le mariage et le gain des douze millions.

Colar renonça donc à ce parti extrême, mais il se rendit tout de suite à l'atelier de M. Gros, l'ébéniste de la rue Chapon, où, on le sait, il s'était fait admettre comme ouvrier aux pièces, moyen à l'aide duquel il s'était lié avec Léon Rolland.

À la vue du faux ouvrier qu'on n'avait pas aperçu à l'atelier depuis plusieurs jours, le brave maître ébéniste ne put s'empêcher de lui dire :

– Tu es donc devenu millionnaire, Colar ?

– Vous voulez rire, patron, dit celui-ci ; si j'étais millionnaire, je m'établirais.

– C'est donc pour cela que tu ne fais rien n'étant qu'ouvrier ?

– J'ai été malade ces temps derniers ; et puis… j'étais un peu *bu*.

– Reviens-tu travailler, au moins ?

– Pas aujourd'hui, patron. Je venais pour voir votre contre-maître, Léon Rolland.

– Ah ! dit M. Gros, le pauvre garçon a une plus rude besogne que le travail depuis trois jours.

– Qu’est-ce qu’il a donc, patron ?

– C’est toute une histoire… Sa promise l’a quitté… ou on l’a enlevée… ou elle s’est périe… il ne sait pas au juste. Mais enfin, elle a disparu.

– Vrai ! s’écria Colar avec une émotion subite…

– Voici trois jours qu’il est quasiment comme un fou…

– Il faut que je le voie, dit Colar. Où le trouverai-je ?

– Il est venu ici ce matin, répondit un ouvrier ; faut croire qu’il reviendra ce soir encore. Il s’imagine toujours que sa promise lui écrira et qu’elle adressera sa lettre ici.

Colar, n’ayant point trouvé Léon Rolland chez l’ébéniste, alla rôder aux environs de la rue Bourbon-Villeneuve, pensant bien qu’il finirait par le rencontrer.

Léon, en effet, sortait de chez sa mère vers quatre ou cinq heures de l’après-midi, lorsqu’il se trouva face à face avec Colar.

Il alla à lui et lui serra la main :

– Bonjour, mon vieux, lui dit-il avec tristesse, comment vas-tu ?

– Mal, dit Colar, j’ai le cœur gros.

– Tu as le cœur gros, toi ?

– Oui, parce que, après tout, je suis bon enfant, et que le chagrin des amis, c’est mon chagrin à moi.

Léon Rolland tressaillit et regarda attentivement Colar.

– Oui, dit celui-ci, je sais tout.

– Tu sais tout ? Tu sais…

– Que la petite est partie, oui.

– Partie ? Oh ! non, on me l’a enlevée.

– Allons donc ! fit Colar, est-ce qu’on enlève les filles de dix-huit ans, en plein Paris ?

– Colar, murmura l’ouvrier d’un ton sévère, Cerise était une honnête fille.

– Je ne dis pas non, mais…

– Nom d’une pipe ! s’écria Léon, oserais-tu dire le contraire ?

– Moi, non, murmura Colar avec tristesse ; seulement, je sais ce que je dis…

L’ébéniste lui secoua vivement le bras :

– Que dis-tu donc alors ? fit-il avec colère. Tu oublies que Cerise sera ma femme !

– Même enlevée ?

– Oh ! murmura Léon, je me vengerai va ! ou plutôt M. le comte me vengera.

À son tour, Colar tressaillit.

– De qui parles-tu ? demanda-t-il.

– De mon protecteur, le comte de Kergaz.

– Je ne le connais pas… dit froidement Colar, qui, cependant, était en proie à une émotion terrible.

– Maintenant, poursuivit Léon, nous savons qui a fait le coup.

– Comment, vous savez ?…

– Oui, c’est un faux Anglais… sir Williams.

Colar fit des efforts surhumains pour cacher son trouble à ces derniers mots :

– Nous sommes pincés, pensa-t-il ; les millions sont perdus !

Mais Colar n’était pas homme à perdre la tête ; il se domina complètement en deux secondes, et n’eut plus qu’un désir, qu’une préoccupation tenace : se débarrasser de Léon.

– Ce sera toujours un de moins, pensa-t-il.

– Léon, dit-il, je viens de chez le patron.

– T’es-tu remis au travail ?

– Non, j’allais pour te voir. Je voulais te parler de la petite.

– Tu voulais m’en parler, toi ?

– Oui, mais comme c’est une histoire, entrons quelque part.

Colar entraîna Léon Rolland dans un petit café, au coin de la rue de la Lune, rechercha du regard une table isolée et s’y assit avec son compagnon, demandant un verre de vin.

– Écoute, vieux, dit-il alors, je suis ton ami, parce que tu es bon enfant et que tu me plais…

– Toi aussi ! dit Léon.

– Ça fait que je ne voudrais pas que tu fisses des bêtises, moi.

– Mais de quelles bêtises parles-tu ?

– Suffit, je m’entends, fit Colar d’un air mystérieux.

– Colar, s’écria l’ouvrier, si tu sais quelque chose sur Cerise, dis-le-moi.

– Je ne sais rien, dit Colar ; seulement je l’ai vue.

– Tu l’as vue, toi ? tu l’as vue ?

– Oui, mon vieux.

Léon jeta un cri de joie :

– Mais où ? mais quand ? demanda-t-il avec anxiété.

– Je l’ai vue hier, à Bougival.

– Hier, dis-tu ? à Bougival ?… mais avec qui ? comment l’as-tu vue ?

– Elle était dans une voiture fermée, une voiture à deux chevaux…

– Mais avec qui ? avec qui ? demanda Léon, dont les tempes se baignaient de sueur.

Colar parut hésiter.

– Mais parle donc ! fit Léon, parle donc !

– Avec un jeune homme, murmura Colar, un jeune homme brun, mis comme un prince…

– Mais, s'écria le malheureux ouvrier, cela n'est pas possible !… Elle se débattait, alors, elle appelait au secours, n'est-ce pas ?

– Pauvre vieux ! dit Colar avec compassion, comme tu ne connais pas les femmes… Elle était bien tranquille, au contraire : le jeune homme lui parlait, et elle souriait…

– Colar ! Colar ! s'écria Léon Rolland, tu t'es trompé ou tu mens, ce n'était pas Cerise.

– Allons donc ! je l'ai bien reconnue, moi.

– Mais où allait cette voiture ?

– Elle a monté le vallon.

– Et puis ?

– Ah ! dame, je ne l'ai pas suivie.

– Colar, dit Léon en serrant la main de l'ouvrier avec force, tu vas venir avec moi, n'est-ce pas ?

– Où veux-tu aller ?

– À Bougival ; je veux retrouver Cerise.

– Mais, dit Colar, il est presque nuit… c'est trop tard.

– Nous y coucherons, dit Léon.

Colar parut réfléchir.

– Au fait, dit-il, allons-y, j'ai mon idée ; mais, dans une heure, j'ai une course à faire.

Colar avait besoin de préparer le piège où Léon Rolland allait tomber.

Et il ajoutait comme après réflexion :

– Veux-tu être ici dans une heure, ou m'y attendre ?

– Je t'y attendrai ! dit Léon, dont le visage était pâle et qui tremblait de tous ses membres.

Et Léon ne songea point à courir chez M. de Kergaz et à lui faire part des révélations de Colar ; démarche toute naturelle cependant, et qui semblait lui devoir être impérieusement dictée par le respect et la confiance qu'il avait pour Armand.

Mais Léon était trop ému pour songer à autre chose qu'à Cerise.

À Cerise, que Colar avait rencontrée avec un jeune homme dans une voiture fermée. Et l'honnête ouvrier, en songeant à tout cela, crispait ses poings et se sentait de force à assassiner un géant.

Colar partit. L'heure que dura son absence parut mortelle à Léon ; ce fut une heure d'angoisse et d'attente.

Cependant, la pensée lui vint de prévenir Armand par un mot, et il lui écrivit au crayon ces deux lignes :

« Monsieur le comte,

« Un ouvrier de mon atelier a vu Cerise à Bougival ; je pars avec lui pour la chercher. »

Et Léon sortit sur le pas de la porte pour appeler un commissionnaire et lui donner sa lettre à porter.

Un homme en blouse passait en ce moment, fredonnant entre ses dents.

– Guignon ! dit Léon qui reconnut son ami.

– Moi-même, répondit l'ouvrier. Tu es donc par ici ?

Guignon connaissait le malheur qui frappait son ami ; il avait reçu la confidence de son désespoir, de ses vaines recherches et de cette mystérieuse alliance qu'il avait faite avec M. de Kergaz.

– On a vu Cerise, lui dit-il vivement.

– On l'a vue ? où ça ?

– À Bougival, mon ami.

– Qui l'a vue ?

– Colar.

Ce nom de Colar produisit une impression d'étrange dégoût sur Guignon.

– Méfie-toi ! dit-il. Colar m'a l'air d'une canaille.

– Tu as tort, c'est un bon enfant.

– Possible ! mais je crois à ce que je dis : il n'a pas l'œil franc.

– C'est égal, dit Léon, je vais aller avec lui à Bougival ; nous chercherons ensemble.

– Quand y vas-tu ?

– Je l'attends ici pour partir. Tiens ! puisque te voilà, veux-tu me porter une lettre au comte, rue Culture ?

– Avec plaisir, mon vieux.

– Je le préviens que je vais avec Colar à la recherche de Cerise.

Guignon fronça le sourcil.

– Veux-tu que je te donne un conseil ?

– Parle, dit Léon.

– Eh bien ! ne va pas avec Colar.

– Mais il a vu Cerise ?

– C’est possible. Mais cependant…

– Tu es bête, dit l’ouvrier. Colar est un honnête garçon qui est mon ami vrai.

– C’est possible encore, grommela Guignon, mais j’ai mes idées, moi.

Et Guignon prit la main de l’ébéniste et ajouta :

– Moi aussi, je suis ton ami.

– Je le sais, répondit Léon.

– Eh bien ! si je te demande de faire quelque chose pour moi, le feras-tu ?

– Oui. De quoi s’agit-il ?

– Colar t’a donné rendez-vous ici ?

– Oui, dans une heure. Il avait affaire.

– Lui as-tu dit que tu allais écrire à M. le comte ?

– Non, dit Léon Rolland.

– Eh bien ! promets-moi de ne pas le lui dire, acheva Guignon en mettant lestement la lettre dans sa poche. J’ai mon idée.

– Soit, dit Léon, je ne lui en parlerai pas. Mais à quoi bon ?

– J’ai dans l’idée, murmura Guignon, que cela te portera bonheur.

Et il serra la main de l’ébéniste et s’en alla en courant rue Culture-Sainte-Catherine, à l’hôtel Kergaz.

Armand s’apprêtait à sortir.

Guignon lui remit la lettre de Rolland ; il la parcourut et parut étonné.

– Qu’est-ce que ce Colar ? demanda-t-il.

– Léon le croit un bon diable, répondit Guignon, mais moi je suis bien sûr que c’est une canaille.

– Oh ! oh ! pensa M. de Kergaz, à qui vint un soupçon ; serions-nous prévenus et serait-ce un piège ?

Il envoya chercher un fiacre, car c’était à ce véhicule que le comte avait recours lorsqu’il voulait garder l’incognito ; il y fit monter Guignon avec lui et lui dit :

– Allons rue de la Lune ; je veux voir de près cet homme.

Guignon avait couru pour aller chez le comte de Kergaz ; celui-ci était parti sur-le-champ, et cependant ils arrivèrent trop tard.

Déjà Léon et Colar avaient quitté le petit café.

Colar, en se séparant de l’ébéniste, était allé dans la rue Saint-Denis, à l’angle de la rue Guérin-Boisseau, l’une des plus fangeuses de Paris, et il avait sifflé d’une façon particulière.

Au coup de sifflet, une fenêtre s'était ouverte au quatrième étage, puis refermée après avoir laissé tomber ces mots :

– On y va !

Et, en effet, un homme était descendu dans la rue, et avait salué Colar avec le respect d'un soldat pour son capitaine.

Cet homme n'était autre que le saltimbanque Nicolo, encore vêtu de ses habits de tréteaux, et coiffé d'un kolback surmonté d'une immense plume jaune.

– Allons ! lui dit Colar, il ne faut pas flâner aujourd'hui… Va me quitter tout ça, et habille-toi comme tout le monde.

– Nous avons donc de la besogne ?

– Oui, c'est pour ce soir…

– Ah ! j'y suis, le grand dadais du restaurant de Belleville, celui qui faisait le panier à trois anses avec toutes ces femmes ?

– C'est celui-là même.

– Eh bien ? demanda Nicolo.

– Mais, dit froidement Colar, je serais assez d'avis de le noyer… C'est une mort comme une autre, et puis ça ne fait pas de bruit. Et comme notre homme est au désespoir, on croira qu'il s'est suicidé.

– Bonne affaire ! dit Nicolo, si le capitaine y met le prix.

– Vingt-cinq louis, dit Colar.

– Mettez quelque chose de plus, murmura humblement Nicolo, et je l'étrangle avant de le noyer : il ne souffrira pas.

Colar haussa les épaules :

– Cela m'est bien égal ! dit-il.

Nicolo remonta chez lui et redescendit, quelques minutes après, complètement métamorphosé de saltimbanque en paysan des environs de Paris : blouse bleue un peu longue, sabots garnis de paille, casquette ronde sans visière, et grosse chemise de toile rousse.

Colar, qui était un peu fier, bien qu'il fût vêtu avec une élégance de mauvais goût, prit le bras de Nicolo, et ils remontèrent la rue Saint-Denis à petits pas, causant à voix basse, et, un peu avant d'arriver à la rue de la Lune, ils se séparèrent.

Nicolo gagna le boulevard ; Colar rejoignit Léon au petit café.

L'ébéniste, surtout depuis le départ de Guignon, avait compté les minutes avec la plus vive impatience.

Six heures sonnaient au moment où Colar entra.

– Allons, dit celui-ci, dépêchons-nous. Il fera nuit comme dans un four avant une heure ; le ciel est noir comme la fenêtre du diable.

Et Colar entraîna Léon Rolland, dont la perte était résolue.

XLII

ROCAMBOLE

Léon Rolland suivait donc Colar sans défiance et tout entier à ses pensées.

Il allait donc peut-être revoir Cerise.

Mais où et dans quelles terribles circonstances ?

Les poings de l'ouvrier se fermaient avec colère, et il éprouvait comme une sorte de folie curieuse en songeant que peut-être Cerise n'était plus digne de son amour.

Colar le fit monter dans un fiacre qui stationnait sur le boulevard à la hauteur de la rue Mazagran, fiacre attelé de deux chevaux plus vigoureux que ne sont d'ordinaire ceux des voitures de place, et que Cerise aurait reconnu sans doute pour ce grand fiacre jaune qui l'avait enlevée de la rue Serpente et transportée à Bougival.

– Cocher, dit Colar, tu vas nous conduire à Bougival en une heure et demie. On payera bien.

Et Léon étant monté avec lui, Colar referma la portière, et le fiacre jaune partit au grand trot tout le long du boulevard, puis il monta l'avenue des Champs-Élysées ; le rond-point de la barrière de l'Étoile une fois atteint, il fila comme une flèche entre Neuilly et le bois, alla un train de prince en montant la côte de Courbevoie, et traversa Nanterre sans s'arrêter.

Certes, Léon Rolland aurait dû s'apercevoir de cette célérité inusitée et remarquer que Colar était devenu bien silencieux ; mais il était tout entier à ses préoccupations, et il se croyait déjà face à face avec cet homme inconnu et abhorré à la fois qui lui avait ravi Cerise.

Cependant, un esprit moins crédule et plus perspicace aurait rapproché plusieurs circonstances les unes des autres, et il se serait, par conséquent, tenu sur ses gardes au lieu de s'abandonner aveuglément à Colar.

Ainsi tout autre que Léon se fût souvenu du récit de Baccarat, récit d'après lequel, si Cerise avait réellement été enlevée, elle aurait dû l'être par M. de Beaupréau, par conséquent par un vieillard, et non un jeune homme, ainsi que l'avait dit Colar.

En second lieu, comment admettre que Cerise tombée dans un piège, Cerise qui la veille aimait son fiancé, avait si philosophiquement pris son parti et s'était consolée à ce point de sourire aux paroles de son ravisseur, en tête-à-tête avec lui, dans une voiture fermée ?

Mais l'honnête ouvrier ne fit aucune de ces réflexions ; il ne songea qu'à une chose : arriver, trouver Cerise, l'arracher aux mains de qui elle était tombée.

Cependant il fit cette observation :

– Voici qu'il est nuit… Comment ferons-nous ?

– La nuit, répondit Colar, on y voit moins que le jour, c'est vrai ; mais on a l'esprit plus ouvert, on devine… D'ailleurs, en y allant le soir, j'ai mon idée.

– Ah ! fit Léon, quelle est-elle ?

– Il y a un cabaret, à Bougival, sur la chaussée, de l'autre côté de la machine en allant à Port-Marly ; il y a un cabaret, dis-je, où vont les domestiques des châteaux voisins, avec quelques paysans des environs. Nous entendrons peut-être jaser, nous saurons bien des choses, même sans avoir fait une question.

– Bien, très bien, murmura Léon ; est-ce loin encore ?

– Non, nous voici hors de Rueil ; il nous faut dix ou quinze minutes encore…

Le fiacre jaune continua de rouler, et Colar retomba dans son mutisme, laissant son compagnon livré à une anxieuse rêverie. Enfin on atteignit la chaussée, sur le pavé de laquelle le fiacre roula avec fracas ; puis, à quelque distance de la célèbre machine de Marly, sur un signe de Colar, le cocher arrêta net ses chevaux.

– On n'arrive pas en voiture au cabaret, dit Colar à Léon.

Ils descendirent. Léon prit le bras de son guide, et le fiacre tourna et repartit.

Si l'ébéniste eût été moins préoccupé, il aurait remarqué encore que la course du fiacre, n'était point payée et que le cocher ne la réclamait point.

Le cabaret indiqué par Colar était une maison isolée, la dernière du pays, bâtie au bord de l'eau, à cent mètres en aval de la machine.

Rien de chétif et de sinistre à la fois comme son aspect extérieur ; bâtie en pisé, en vieux matériaux provenant de démolitions, elle était couverte d'une couche de peinture rougeâtre, sur le fond de laquelle se détachait en blanc, au-dessus de la porte, l'inscription suivante :

Au rendez-vous des Ussards de la garde, on sert à boire et à manger. Tenu par le débardeur.

On se demandait tout de suite quel était ce débardeur.

Le débardeur était une femme, une vieille grondeuse et acariâtre, à moitié homme, ayant une grosse voix enrouée, portant des sabots et un manteau de caoutchouc en tout temps.

Elle était seule avec un bambin de douze ans, malicieux et insolent, déjà corrompu, et qu'on surnommait Rocambole.

Rocambole était un enfant trouvé ; un soir, il était entré dans le cabaret, s'était fait servir à boire et à manger, puis avait voulu s'en aller sans payer. La vieille l'avait pris au

collet, une lutte s'était engagée, et, s'armant d'un couteau, Rocambole allait tuer la cabaretière sans plus de façon, lorsqu'il se ravisa :

– La mère, dit-il, tu vois que je suis une *pratique* finie et que je pourrais te *refroidir* et emporter ton magot. D'ici à demain, personne n'en saurait rien. Mais tu n'as peut-être pas vingt francs dans ton comptoir, et je préfère m'associer avec toi.

Et comme la vieille, toute tremblante encore, regardait avec stupeur cet effronté, il poursuivit avec un grand calme :

– J'ai déjà eu des affaires avec la *rousse*, la correctionnelle m'a pincé. Tel que tu me vois je sors de la colonie pénitentiaire, ou plutôt j'ai filé… Ça m'est égal d'être repincé, vu que je n'ai pas le sou ; mais tu ferais une bonne affaire de me prendre. Tu es seule et tu es vieille ; quoique voleuse, tu ne vaux pas cher à l'ouvrage, et je te donnerais un bon coup de main, moi.

Ce langage, d'une cynique franchise, plut à la cabaretière ; elle adopta Rocambole, qui devint un associé réellement fidèle et l'appela *maman* avec une sorte de tendresse égrillarde.

En l'absence de la vieille, et elle s'absentait souvent, sans que, dans le pays, on eût jamais su où elle allait, Rocambole tenait le débit de boisson, allumait la pratique en trinquant avec elle, et se laissait aller à la fouiller et à la dévaliser quand cette dernière roulait ivre-morte sous la table.

Or, la cabaretière n'était autre que la veuve Fipart, la maîtresse du saltimbanque Nicolo, l'horrible vieille à qui Colar avait confié Cerise dans la maisonnette du vallon.

Lorsque Colar et Léon Rolland arrivèrent, le cabaret était désert, du moins la salle principale, celle où l'on voyait des bancs entourant des tables carrées couvertes d'une toile cirée graisseuse, un comptoir d'étain surchargé de pots, une sorte d'étagère au-dessus du comptoir, où l'on voyait rangées en ordre symétrique bon nombre de bouteilles entamées et portant diverses étiquettes telles que : *parfait amour, crème des amants heureux, ratafia des Indes, élixir de la Chartreuse verte (sic)*, et quelques autres dénominations non moins pompeuses.

Au comptoir trônait Rocambole, qui lisait une pièce de comédie, tandis que la veuve Fipart sommeillait sur une chaise, au coin du feu.

Une chandelle, placée dans un chandelier de fer battu, éclairait à elle seule ce bouge aux murs noircis, sur lesquels se détachaient çà et là une bataille d'Austerlitz d'un rouge vif, un Poniatowski violet et un Juif errant bleu de ciel, coiffé d'un chapeau jaune.

– Hé ! la mère, dit Colar en entrant et en frappant du poing sur la table placée près de la porte, y aurait-il moyen de boire un coup chez vous ?

– Entrez les amis, dit Rocambole du haut de son comptoir et sans interrompre sa lecture.

La veuve Fipart s'éveilla en sursaut et en maugréant.

– Rocambole ! hé ! Rocambole, sers donc ces messieurs.

Mais en se frottant les yeux, elle reconnut Colar et changea subitement de ton.

– Ah ! c’est vous, monsieur Colar, dit-elle ; donnez-vous la peine d’entrer… Depuis le temps qu’on ne vous a vu…

Colar et la vieille avaient déjà échangé un signe mystérieux.

– Et votre petite dame ? demanda la cabaretière en adoucissant jusqu’au fausset son horrible voix enrouée.

– Elle va bien, maman, cria Rocambole, elle va bien, l’épouse de m’sieu Colar, ricana le drôle.

– Tu es donc marié ? demanda naïvement Léon à l’oreille de son guide.

– Oui, à l’arrondissement où le divorce est permis.

– Est-ce que vous avez divorcé, m’sieu Colar ? demanda Rocambole en goguenardant.

– Avec madame mon épouse, oui, jeune drôle ! répondit Colar en prenant le bambin par l’oreille.

– Bon ! ça tombe bien, moi qui cherche une femme. Ne pourriez-vous pas me recommander ?

– Tais-toi, blanc-bec ! dit Colar ; puis s’adressant à la vieille : – Donne-nous le cabinet vert, maman ?

– Peux pas, m’sieu Colar.

– Pourquoi cela, maman ?

– Parce qu’il est retenu pour sept heures.

– Et par qui ?

– Par des gens bien comme il faut, fit la vieille en se redressant : un cocher et un valet de chambre de la *haute.*

– Peste ! murmura Colar, donnant un coup de coude significatif à Léon Rolland. Eh bien ! la mère, donne-nous le cabinet jaune.

– Rocambole, dit la veuve Fipart d’un ton majestueux, conduisez ces messieurs au cabinet de société qui reste libre, et prenez leurs ordres.

– Voilà, voillà, voilllà ! accentua graduellement le jeune vaurien.

Et il s’arma de la chandelle de suif, et précéda Colar et Léon sur les marches d’un petit escalier tournant en bois et qui conduisait au premier et unique étage de la maison.

Ce premier étage était divisé en trois pièces : une grande, qui était l’appartement particulier de madame veuve Fipart et de son époux illégitime le saltimbanque Nicolo ; – et deux petites, deux affreux taudis qui prenaient le nom pompeux de cabinets dans la bouche de la veuve, et qui étaient séparés l’un de l’autre par une cloison assez mince.

Rocambole ouvrit avec fracas la porte du cabinet jaune dont tout l’ameublement se composait d’une table et de quatre chaises accompagnées de lithographies ornant les murs, et représentant les quatre saisons.

Le cabinet jaune possédait l'*Automne* et l'*Été,* – le cabinet vert était agrémenté de l'*Hiver* et du *Printemps*.

Colar et Léon s'assirent.

– Que faut-il servir à ces messieurs ? demanda le jeune vaurien.

– Du vin à quinze la bouteille.

– Baoum ! répondit Rocambole, qui avait consommé au café de la Rotonde, au Palais-Royal, et retenu ce cri d'un garçon fameux. Après ?

– Donne-nous du fromage…

– Et puis ? interrompit Rocambole.

– Du gruyère, acheva paisiblement Colar.

– Comme en revenant d'un enterrement, murmura Rocambole en redescendant à cheval sur la rampe.

Léon, malgré ses préoccupations, n'avait pas laissé que de remarquer et de trouver un peu étrange la familiarité de Colar dans le cabaret, et le ton à demi respectueux qu'employait avec lui la veuve Fipart.

– Tu viens donc souvent ici ? dit-il.

– Plus maintenant, répondit Colar.

– Mais tu y venais autrefois ?

– Souvent, très souvent, avec ma femme du treizième. La maison n'a pas d'apparence, c'est vrai, mais elle est bonne…

– Et tu crois qu'ici nous pourrons savoir quelque chose ?

– Je donnerais ma tête à couper que les domestiques qui vont venir souper dans ce cabinet à côté doivent connaître le jeune homme à la voiture.

Léon crispa ses poings avec colère.

– Oh ! si je le tiens jamais !… dit-il.

Rocambole remonta, portant deux bouteilles sous son bras, un pain et une large tranche de fromage dans ses deux mains.

Colar poussa le coude à Léon d'une façon qui voulait dire : « Laisse-moi faire et questionner l'enfant. »

Puis il dit à Rocambole en clignant de l'œil.

– Dis donc, jeune *môme,* peut-on te proposer deux roues de derrière ?

– Pour quoi faire, m'sieu Colar ?

– Ah ! voilà, dit Colar, faut être fin…

– Je suis d'ambre, moi.

– Et ne pas flouer son ami… en lui contant des bêtises en place de la vérité, poursuivit Colar.

– Bon ! dit Rocambole, je suis franc comme l'or, moâ.

Et Rocambole s'assit.

– Est-ce qu'il n'y a rien de neuf, par ici ? demanda Colar.

– De neuf ! Rien, répliqua Rocambole.

– Il n'y a pas de nouveaux bourgeois dans les environs ?

– Non… je ne crois pas… Ah ! si fait, un jeune homme… comme qui dirait un Anglais millionnaire…

Léon tressaillit et songea à ce sir Williams, dont avait tant parlé Baccarat.

– Et où demeure-t-il, cet Anglais ?

– Il a acheté ce château qui est sur la hauteur.

– Est-il marié ? est-il seul ?

– Je ne sais pas, dit naïvement Rocambole.

– Comment est-il ?

– Jeune, environ trente ans ; brun, avec de petites moustaches noires.

– C'est cela, dit Colar, c'est bien cela.

– Rocambole ! appela la voix criarde et enrouée de la veuve Fipart, Rocambole !

– On y va, maman, on y va !

– Viens servir ces messieurs… dépêche-toi…

Rocambole en resta là de ses confidences, dégringola de nouveau l'escalier, et Léon entendit des pas et des voix retentir au rez-de-chaussée du cabaret.

– Tu le vois, dit-il à Colar avec une sorte de découragement, l'enfant ne sait rien…

– Ou ne veut rien dire.

– Tu crois ?

Colar fit un signe de tête affirmatif et posa en même temps un doigt sur ses lèvres, pour lui recommander le silence.

Les deux convives qui avaient retenu le cabinet vert montaient l'escalier. Colar entr'ouvrit la porte, et jeta au dehors un rapide coup d'œil.

Rocambole, une chandelle à la main, montait le premier ; Colar vit apparaître deux hommes, dont l'un était jeune et pouvait avoir vingt-sept ou vingt-huit ans, tandis que l'autre en paraissait avoir quarante ou cinquante ; et il échangea avec eux un rapide regard d'intelligence, puis referma la porte précipitamment et avant que Léon eût pu, comme lui, voir les nouveaux venus.

Ces deux hommes portaient la livrée ; mais on eût facilement reconnu en eux les deux garnements qui déjà avaient voulu faire un mauvais parti à Léon, le jour du dîner à Belleville, c'est-à-dire Nicolo et le serrurier.

Nicolo avait dû faire diligence pour arriver aussi promptement et embaucher le serrurier en passant ; car il avait précédé Colar au cabaret, et s'était caché dans les environs lorsque celui-ci arriva en compagnie de Léon.

Ce dernier entendit alors Rocambole leur dire :

– Ces messieurs sont ici chez eux, ils peuvent faire tout ce qui leur plaira, le bruit n'est pas défendu.

– Même casser les bouteilles ?

– En les payant, oui, m'sieu.

Et Rocambole s'en alla.

– Sais-tu, dit alors Colar bas à Léon, que c'est une maison commode, celle-ci ; on y assassinerait les gens que personne ne le saurait.

Léon regarda son interlocuteur avec étonnement.

Colar souriait d'une sorte de rire sinistre qui donnait à sa physionomie une expression étrange.

– Oui, poursuivit-il : supposons qu'un homme soit assassiné ici, je veux dire étranglé… la rivière est à deux pas… et les roues de la machine tournent toujours… Eh bien ! on prend l'homme déjà mort, on le porte sous la machine, une roue le saisit, le broie, et maintenant constatez donc que sa mort est le résultat d'un crime ou d'un accident… C'est difficile.

– En effet, balbutia Léon tout étonné de la tournure que prenait la conversation.

– Chut ! dit Colar, étonné…

Dans le cabinet vert, Nicolo disait au serrurier :

– Vois-tu, l'enfant, pour tortiller proprement un homme, ce n'est pas plus malin que ça… On lui prend le cou entre ses dix doigts, et puis on appuie le pouce juste sur la pomme d'Adam, tu sais ? On appuye un coup sec, bien fort… et v'là tout, l'homme est flambé !

– Ah ! tu crois que c'est le bon moyen ? demanda le serrurier.

– Je l'ai essayé plusieurs fois… Il m'a toujours réussi, répliqua froidement Nicolo.

On entendait à travers les fentes de la cloison ce qui se disait d'un cabinet à l'autre, comme si la cloison n'eût pas existé.

Léon regarda Colar et lui dit :

– Cet homme est donc un assassin ?

– Peuh ! répondit l'ancien forçat avec calme, c'est selon.

– Comment ! c'est selon.

– Se débarrasser des gens qui vous gênent n’est pas, après tout, un bien grand crime.

Et comme Léon stupéfait se demandait si déjà il n’était pas un peu ivre, Colar poursuivit :

– Ainsi toi, par exemple, supposons que tu me gênes…

– Moi ! s’écria l’ouvrier encore sans défiance.

– Histoire de causer, censément. Mais supposons toujours…

– Soit, dit Léon avec distraction, et songeant toujours à Cerise.

– Tu es, l’ami, je continue à supposer, de gens qui m’embêtent… ton comte de Kergaz, par exemple !

Léon tressaillit et regarda Colar avec inquiétude.

– Tu le connais donc ? dit-il.

– Oui, pour t’avoir entendu parler de lui.

– Eh bien ! comme le comte de Kergaz et toi vous m’embêtez… je continue à supposer…

Cette fois, l’ouvrier attacha sur Colar un regard plein d’anxiété ; ces paroles lui semblaient étranges.

– Ce qui me gêne, poursuivit Colar, toujours d’un ton léger et railleur, c’est votre connaissance… J’ai mes raisons pour cela, moi… mes vraies raisons… Eh bien ! je t’amène ici… un soir comme aujourd’hui.

– Colar, dit Léon ému, tu me fais là une bien singulière plaisanterie, au lieu de me parler de Cerise.

– Ah ! oui, dit Colar ricanant toujours, je l’oubliais un peu, ta Cerise.

– Je ne l’oublie pas, moi… C’est bien ici que tu l’as vue ?

– C’est possible…

– Comment ! c’est possible ?

Et Léon Rolland se leva à demi et enveloppa Colar d’un coup d’œil soupçonneux.

– Ma foi ! répliqua celui-ci avec calme, et si je t’ai amené ici, c’est que j’avais mes raisons…

Colar frappa à la cloison du cabinet vert et cria :

– Ohé ! les amis, nous tenons le pigeon, enfin, et, cette fois, ce ne sera pas comme à Belleville.

Et tout aussitôt Léon Rolland, stupéfait de cette exclamation subite, vit la porte s’ouvrir et Nicolo et le serrurier entrèrent, ayant aux lèvres un sourire qui était un arrêt de mort !

L’apparition de ces deux hommes, jointe aux sinistres paroles de Colar, produisit sur Léon Rolland l’effet de la foudre.

Il reconnut en eux, sur-le-champ, les deux drôles qui l'avaient insulté, et l'eussent maltraité sans l'intervention d'Armand ; il comprit que Colar était un traître, que Cerise n'était point à Bougival, et qu'il était tombé dans un guet-apens… Il devina enfin qu'il était perdu.

Cependant, et obéissant en cela à l'instinct puissant de la conservation, il s'arma d'un couteau qui était sur la table, et fit un saut en arrière pour faire face à ses trois ennemis.

Léon était un robuste garçon, grand et bien bâti ; il pouvait, à la rigueur, se défendre contre trois hommes, si ces trois hommes n'avaient pas d'autres armes que lui.

– Ah ! misérable ! dit-il à Colar, tu veux m'assassiner !

– Tu me gênes, répondit laconiquement Colar.

Et s'adressant à ses complices, il ajouta :

– Le petit veut jouer du couteau, c'est bien, on en jouera. Mais il aurait mieux valu l'étrangler ; il ne reste pas de traces, après la noyade.

Le cabinet jaune était une pièce large de six pieds carrés, au milieu de laquelle était la table servant aux consommateurs. La fenêtre faisait face à la porte.

En se réfugiant vers la fenêtre, Léon Rolland avait donc la table pour rempart entre ses agresseurs et lui.

Il s'adossa à la fenêtre, brandit le couteau dont il s'était armé et s'empara en même temps d'une chaise pour s'en faire un bouclier.

L'ouvrier, naturellement doux et timide, était devenu intrépide en présence de la mort.

– Approchez, leur cria-t-il, approchez ; j'en tuerai bien un au moins !

Colar et ses deux acolytes s'étaient bien attendus, sans doute, à cette résistance désespérée, et ils n'avaient point songé un seul instant qu'un homme de l'âge et de la taille de l'ouvrier se laisserait égorger sans crier gare ; mais ils hésitèrent cependant une minute et se prirent à le regarder comme la bête fauve mesure de l'œil la proie qu'elle va attaquer et combattre.

Léon faisait tournoyer son couteau au-dessus de sa tête et décrivait un moulinet effrayant.

– Petit, lui dit Colar, tu fais des bêtises pour rien ; tu ne t'échapperas pas, sois tranquille, et tu peux bien renoncer à ne jamais revoir Cerise. Il faut rester ici, mon ami, et se résigner à aller coucher au fond de l'eau.

– Au secours ! cria l'ébéniste en voulant ouvrir la croisée.

Mais Nicolo, avec cette adresse merveilleuse des acrobates, s'était armé d'une bouteille et l'avait jetée à la tête de Léon.

Léon, atteint au front, fut étourdi du coup, poussa un cri étouffé et tomba sur ses genoux, laissant échapper le couteau.

Alors, d'un seul bond, le saltimbanque fut sur lui et l'enlaça dans ses bras robustes.

– Faut-il l'étouffer ? demanda-t-il.

– Non, répondit Colar… il faut l’étrangler, c’est plus simple !

Et Colar jeta à Nicolo un foulard de soie noire qui lui servait de cravate.

Léon, étourdi, mais non évanoui, cependant, se débattait encore et poussait des cris étouffés. La bouteille lui avait meurtri le visage et il était inondé de sang.

– Allons, dépêchons ! dit Colar… Je sais bien que nous sommes tranquilles ici et qu’on ne viendra pas nous déranger ; mais c’est égal… il faut en finir.

Et tandis que le serrurier et Nicolo étreignaient le malheureux ouvrier dans leurs robustes bras, Colar lui passa le foulard autour du cou et se mit en devoir de l’étrangler.

Mais soudain une ombre apparut derrière la croisée, une ombre plus opaque encore que les ténèbres de la nuit, et la croisée vola en éclats… et une lueur se fit, rapide, sinistre, suivie d’une détonation… et Colar, frappé d’un coup de pistolet, tomba à la renverse et cessa de serrer les deux bouts du foulard.

Quel était donc ce secours inattendu qui arrivait à Léon Rolland et l’arrachait à une mort certaine ?

XLIII

LE COUP DE PISTOLET

Nous avons laissé Armand de Kergaz montant en tilbury avec Guignon, et, guidé par lui, courant rue de la Lune, dans l'espoir d'y retrouver Léon Rolland. Mais, on s'en souvient, l'ouvrier était parti. Le comte et son compagnon se regardèrent.

– Que faire ? demanda le premier.

– Monsieur le comte, répondit Guignon, j'ai le pressentiment que mon pauvre ami court un grand danger avec cet homme, peut-être un danger de mort… Ce Colar a une figure de bandit.

– Eh bien ! dit Armand, il faut les retrouver. Ne t'a-t-il pas dit que ce Colar allait l'emmener à Bougival ?

– Oui, monsieur le comte.

– Allons à Bougival.

Et Armand, qui conduisait, fouetta son cheval, un cheval de race qui marchait avec la rapidité de la foudre.

À cette époque, le chemin de fer de Saint-Germain n'existait point encore : il n'y avait donc, pour aller à Bougival, qu'une seule route, la route royale passant par Rueil et Port-Marly, et un seul moyen de locomotion, les voitures. Il était donc évident que si Léon Rolland était réellement entraîné vers Bougival par cet homme dont se défiait tant Guignon, il s'y rendrait par la route, à pied ou en voiture.

Le tilbury du comte fila comme une flèche jusqu'à la Madeleine ; mais là, Armand ralentit l'allure de son cheval, faisant cette réflexion judicieuse que celui qu'il voulait rejoindre pouvait être dans l'une des nombreuses voitures de place qui montaient la grande avenue des Champs-Élysées, et qu'alors il pourrait bien le dépasser ; tandis qu'en lui donnant le temps de dépasser Neuilly et de franchir la Seine, la route devenant à peu près déserte à partir de Courbevoie, et la présence d'un fiacre devant être assez insolite, il serait assuré de le rejoindre en rendant la main à son cheval.

Or, en exécutant cette manœuvre, le comte se disait en même temps :

– Ou Guignon se trompe et l'homme qui emmène Léon n'a aucun mauvais dessein ; et alors il a dit vrai, il a vu Cerise, et si nous retrouvons Cerise nous retrouverons Jeanne peut-être… Ou les pressentiments de Guignon sont fondés ; et alors cet homme qui en veut à Léon ne peut-être qu'un agent de sir Williams, ou plutôt de l'infâme Andréa.

Et, dans ce cas, pensait Armand, je le forcerai bien à parler et à me dire où est Jeanne.

M. de Kergaz atteignit la barrière de l'Étoile en réfléchissant ainsi, puis il rendit un peu la main à son cheval, qui allongea le trot, et dix minutes après il atteignait le pont de Neuilly.

Comme il le traversait, Guignon lui montra une voiture qui gravissait la montée de Courbevoie au grand trot.

– Si c'est un fiacre, dit-il, il va bien vite.

Armand retint de nouveau son cheval et il ramena sur son visage le collet de son paletot et les bouts de son cache-nez, de façon à ne pouvoir être reconnu.

En même temps, Guignon enfonçait sa casquette sur ses yeux et passait par-dessus sa blouse la longue redingote du groom d'Armand, posée en travers sur le siège de derrière.

Cela fait, le comte pressa son cheval, atteignit le fiacre et le dépassa.

Il était à peu près nuit alors, mais Armand eut le temps d'envelopper d'un coup d'œil ce singulier fiacre jaune, que traînaient deux vigoureux chevaux, et de jeter un regard furtif à travers les glaces des portières. La lumière des lanternes se projetait au dedans, et Guignon dit vivement au comte :

– Les voilà ! c'est bien eux !

Armand reconnut Léon, et puis, tout à coup, il tressaillit.

– L'homme de la barrière ! murmura-t-il en envisageant Colar et en reconnaissant en lui le personnage qu'il avait surpris donnant ses instructions à Nicolo et au serrurier, le jour où ceux-ci insultèrent Léon Rolland, à Belleville.

Puis un lointain souvenir lui vint :

– J'ai vu cet homme-là ailleurs encore, se dit-il.

Et il fouetta son cheval, qui fila rapide comme la foudre, atteignit Nanterre dix minutes avant le fiacre jaune, et rangea son tilbury dans une ruelle sombre, aux environs de la route, de façon à n'éveiller aucun soupçon dans l'esprit de Colar, lequel, du reste, n'avait pu le reconnaître, car on n'apercevait qu'imparfaitement son visage. En outre, les fanaux du tilbury, suspendus au para-crotte, n'éclairaient point en arrière et laissaient dans l'ombre la caisse du véhicule.

Et puis Armand avait passé comme le vent.

Tandis qu'il attendait que le fiacre jaune le dépassât à son tour et perdît ses traces, le comte disait à Guignon :

– Cet homme avec qui est Léon Rolland est un misérable traître, et bien certainement il l'entraîne dans un piège ; mais, pour le secourir, il faut attendre le moment convenable, il faut arriver à l'heure du péril… pas avant.

Et M. de Kergaz se frappa de nouveau le front, et dit tout à coup :

– Ah ! je me souviens… cet homme est venu chez moi un soir… il y a deux mois… il venait me chercher… il m'a conduit chez le baron Kermor de Kermarouet…

Un monde d'idées confuses se pressait dans la tête d'Armand.

– J’y suis… j’y suis, pensa-t-il ; cet homme vivait chez le baron, cet homme a eu son secret… cet homme est le complice de sir Williams !

Et alors M. de Kergaz ne songea plus seulement à sauver Léon, il songea à s’emparer de Colar et à lui faire avouer, le pistolet ou le poignard sous la gorge, où sir Williams avait conduit Jeanne.

Le fiacre passa au grand trot, et traversa Nanterre.

– Il faut les suivre, dit Armand, qui fit éteindre les fanaux de son tilbury, les suivre à distance, et ne point les perdre de vue un seul instant.

Le fiacre jaune roulait toujours ; il gagna Rueil qu’il traversa dans toute sa longueur, longea le parc de la Malmaison, et ne s’arrêta que sur la chaussée de Bougival, un peu au delà de la rue qui monte à l’église.

M. de Kergaz, une seconde fois, quitta la route pour une rue adjacente, tandis que Guignon sautait lestement à terre, et, avec l’agilité d’un chat, se prenait à courir après le fiacre et arrivait à dix pas de lui.

C’est alors que, couché à plat ventre, il entendit Colar dire à Léon Rolland :

– Il vaut mieux descendre ici. Dans le cabaret où nous allons, ce serait drôle de nous voir arriver en voiture.

Guignon les vit mettre tous deux pied à terre ; puis il entendit renvoyer le cocher, et remarqua qu’on ne le payait pas ; et tandis que le fiacre tournait et reprenait la route de Paris, en même temps que Colar et Léon se mettaient en marche vers le cabaret tenu par la veuve Fipart, le jeune ouvrier rebroussa chemin et rejoignit M. de Kergaz.

– Venez, monsieur le comte, dit-il, venez ! Ils vont au cabaret rouge.

Armand jeta les rênes à son groom, arma ses pistolets, qu’il emportait toujours avec lui, et suivit Guignon.

– Qu’est-ce que le cabaret rouge ? demanda-t-il.

– Un méchant bouchon, bien mal famé, monsieur, répondit tout bas Guignon, qui savait son Bougival par cœur.

« Il est tenu par une femme qui a été souvent en prison et qui vit avec un misérable saltimbanque, un forçat libéré, dit-on. Quand la police cherche quelqu’un par ici, c’est toujours là qu’elle va tout d’abord.

– C’est là qu’il faut aller, nous aussi, dit Armand.

Ils arrivèrent à trente pas du cabaret, dix minutes environ après que Colar et Léon Rolland y eurent pénétré, et là ils s’arrêtèrent.

Malgré l’obscurité de la nuit, Guignon, qui avait des yeux de chat, passa une minutieuse inspection des lieux.

Le cabaret, nous l’avons dit, était une misérable maison peinte en rouge et isolée sur la chaussée, loin des autres habitations, comme un maudit qu’on tient à l’écart. Sa porte principale donnait sur le chemin de halage, mais une autre petite porte le mettait en communication avec une cour entourée d’un vieux mur facile à escalader. Le premier et

unique étage de la maison était peu élevé. La fenêtre du cabinet vert ouvrait sur la rivière, celle du cabinet jaune, sur la cour.

Sous cette dernière, par hasard, était amoncelé un énorme amas de javelles et de broussailles, la provision de bois de la veuve Fipart.

Armand et son conducteur se glissèrent jusqu'à la porte, étouffant le bruit de leurs pas et retenant leur haleine.

La porte avait été refermée par Colar ; mais, à travers ses ais mal joints, le comte aperçut Léon Rolland, son faux ami, la veuve Fipart, dont l'ignoble figure le frappa, et Rocambole, le vaurien à mine éveillée et cynique.

Peut-être, obéissant à un premier moment de réflexion, Armand allait-il pousser cette porte et entrer, puis marcher droit à Colar, le saisir au collet et le forcer à se trahir, – si un bruit de pas ne se fût fait entendre derrière eux, à une faible distance.

Instinctivement, Guignon et le comte quittèrent la porte et se jetèrent derrière des planches et des solives entassées devant le cabaret.

Deux hommes s'avançaient et causaient à voix basse.

– Pour cette fois, disait l'un, son affaire est bonne, il ne mourra que de ma main.

– C'est bien assez de l'avoir raté à Belleville…

À ce mot de Belleville, M. de Kergaz, qui entendait ce colloque, devina que c'étaient là les mêmes chenapans aux mains de qui il avait déjà arraché Léon.

Nicolo et le serrurier entrèrent dans le cabaret, et Guignon et le comte se glissèrent de nouveau vers la porte.

– Ah ! vous v'là, dit la veuve Fipart s'adressant au serrurier, c'est pas malheureux ! il y a longtemps qu'on vous cherche. Colar est arrivé ici, il y a au moins une heure, m'apporter les ordres du bourgeois.

– Sont-ils venus ? demanda Nicolo.

– Oui, je leur ai donné le cabinet jaune.

Rocambole redescendait alors en chantant. Il échangea un regard et des signes mystérieux avec les nouveaux venus, puis il leur dit :

– Venez, le pigeon est en haut.

Guignon se pencha alors à l'oreille du comte :

– Ils vont l'assassiner, monsieur, dit-il, si nous ne nous hâtons.

Armand allait enfoncer la porte d'un coup de pied, et faire irruption dans la salle, mais Guignon le retint.

– Pas par là, dit-il.

Et il lui fit tourner la maison et lui montra la clarté qui s'échappait de la croisée du cabinet jaune.

– C'est là qu'est Léon, dit-il.

Guignon était leste et souple, il escalada le mur de la cour.

Armand le suivit, et tous deux se mirent en devoir de se hisser sur le monceau de javelles qui arrivait presque à la hauteur de la croisée.

Mais si rapide que fut cette escalade, Léon Rolland était déjà en péril, et lorsque Armand se dressa contre la croisée, le malheureux ouvrier, atteint à la tête par la bouteille, tombait sur ses genoux, et Colar était en train de l'étrangler, pendant que Nicolo et le serrurier l'étreignaient dans leurs bras. M. de Kergaz n'eut donc pas le temps de la réflexion, il enfonça la fenêtre d'un coup de poing, ajusta Colar et fit feu. Atteint en pleine poitrine, Colar tomba.

En même temps, Nicolo et le serrurier épouvantés, car ils étaient aussi lâches que féroces, abandonnèrent leur victime dont le visage était couvert de sang, et se réfugièrent à l'autre extrémité de la pièce.

Armand enjamba la croisée, et, son second pistolet à la main, sauta dans la chambre.

– L'homme de Belleville ! murmura Nicolo qui reconnut le comte sur-le-champ, et se précipita dans l'escalier, fermant la porte derrière lui à double tour, espérant ainsi pouvoir gagner le dehors et fuir.

*

* *

En bas, la veuve Fipart et Rocambole étaient fort tranquillement attablés en face l'un de l'autre, jouant au *bézigue.*

Au moment où le coup de pistolet se fit entendre, la veuve tressaillit, mais Rocambole jeta avec calme ses cartes sur la table, et dit :

– Le voilà flambé ! C'est embêtant de claquer comme ça à propos de bottes !

Et cette oraison funèbre terminée, Rocambole reprit ses cartes en disant :

– Allons ! maman, faites donc attention à votre jeu, je marque quarante d'atout…

Mais les pas précipités de Nicolo descendant de l'escalier quatre à quatre interrompirent le vaurien, et la veuve Fipart, encore émue, vit apparaître son illégitime époux, l'œil hagard, le visage bouleversé en lui disant :

– Nous sommes propres ! Colar est mort… L'homme de Belleville… le comte… tu sais ?… Je me sauve… tâche de t'en tirer.

Et Nicolo ne fit qu'un bond au dehors et disparut dans les ténèbres, laissant Rocambole et la veuve Fipart muets d'étonnement et se demandant l'un à l'autre l'explication de cette étrange scène.

– Nous sommes perdus ! murmura la veuve, qui avait déjà tant de méfaits sur la conscience qu'elle ne redoutait rien tant qu'un esclandre.

Mais Rocambole avait repris son sang-froid.

– As pas peur, maman ! dit-il, Rocambole est là ! Il peut bien se commettre un *assassin* chez toi sans que, pour cela, ce soit ta faute… Évanouis-toi… ça fait bien et ça prouve

l’innocence…

Et l’enfant, qui était intrépide, se mit à gravir l’escalier, criant à tue-tête :

– Au voleur ! à l’assassin !

Et comme la porte du cabinet jaune était fermée, il l’enfonça et se trouva en présence du comte de Kergaz.

Le comte était penché sur Colar à demi mort, et Léon Rolland, qui avait retrouvé son courage et sa force à ce secours inespéré, s’était emparé du serrurier qu’il avait renversé sous lui, et sur la poitrine duquel il appuyait son genou.

En voyant apparaître Rocambole, Guignon, simple spectateur jusque-là, se précipita sur le jeune cabaretier.

– Au voleur ! à l’assassin ! répéta le jeune bandit, qui voulut fuir et devina qu’il ne faisait pas bon pour lui en ce lieu.

Mais Guignon l’atteignit, et bien qu’il fût malingre et chétif et que le jeune vaurien fût fort et bien découplé, il l’enlaça de ses bras et de ses jambes en même temps, et le fit tomber.

– Au voleur ! à l’assassin !… hurla Rocambole.

Mais Guignon ramassa le couteau que Léon avait laissé échapper quelques minutes auparavant et le lui appuya sur la gorge.

– Si tu cries encore, si tu bouges, lui dit-il, je te tue !

– Puisque tu es brutal, on se taira ! murmura le vaurien, qui ne perdit rien de son atroce sang-froid et se tint tranquille.

Pendant ce temps, et tandis que le serrurier, à demi étouffé par Léon, roulait autour de lui des yeux hagards, M. de Kergaz était penché sur Colar.

Le lieutenant de sir Williams était mortellement blessé, mais il avait conservé toute sa présence d’esprit :

– Bien joué ! murmura-t-il en regardant Armand avec une expression de haine et d’étrange et féroce joie ; vous avez la partie belle… mais elle n’est pas gagnée… le capitaine me vengera !

– Misérable ! disait Armand, mourras-tu donc comme un chien sans avouer tes crimes, sans t’être repenti ?

– Vous ne saurez rien… balbutia Colar.

– Au nom de Dieu qui va te juger, supplia M. de Kergaz, dis-moi où est Jeanne, où est Cerise ?

– Ah ! ah ! ricana le moribond, vous voulez le savoir, monseigneur ? Eh bien, Jeanne est la maîtresse de sir Williams !… Vous ne sauriez rien…

Et après avoir prononcé ce mensonge, Colar rendit un flot de sang, fit un mouvement convulsif et expira.

Colar emportait son secret avec lui.

Alors M. de Kergaz alla au serrurier et lui appuya son pistolet sur le front :

– Dis ce que tu sais, lui ordonna-t-il, ou je te tue.

Le serrurier ne savait rien du secret. Agent subalterne dans ce grand drame conduit par le baronnet, il n'avait pas été jugé digne de recevoir la moindre confidence. Il ignorait même que douze millions fussent l'enjeu de cette partie ténébreuse.

Il balbutia, demanda grâce, et finit par dire :

– Je ne sais rien, moi ; mais puisque Colar ne veut pas parler, le petit doit savoir quelque chose, lui…

Et le serrurier désignait Rocambole, tenu immobile sous le genou de Guignon, qui le menaçait de la pointe du couteau. Rocambole entendit, et il dit avec ce sang-froid qui ne s'était pas démenti un seul instant :

– Je sais tout, moi !

Armand jeta un cri.

– Je sais où elles sont, répéta Rocambole.

– Parle donc alors, lui dit Guignon en lui appuyant son couteau sur la poitrine.

– Non, répondit-il, tuez-moi si vous voulez.

Guignon regarda le comte : Armand l'arrêta d'un geste.

– Attends, dit-il, peut-être se décidera-t-il à parler.

Et M. de Kergaz dit au vaurien :

– Est-ce de l'argent qu'il te faut ?

– Oui, m'sieu ; autrement tuez-moi… La vie sans le sou est embêtante.

– Combien te faut-il ?

– Dix louis, d'abord.

– Les voilà, dit Armand jetant sa bourse à terre.

– À présent, lâchez-moi.

Sur un signe du comte, Guignon laissa Rocambole se relever.

L'enfant était calme et froid comme s'il se fût agi pour lui d'une partie de bouchon. Il regarda Armand et lui dit :

– Colar a menti ; sir Williams a enlevé la personne que vous cherchez, mais elle n'est pas sa maîtresse… elle ne veut pas.

– Où est-elle ?… Parle donc ! demanda le comte vivement.

– À dix minutes d'ici, dans une maison où on la garde prisonnière ; je vais vous y conduire.

– Allons ! dit M. de Kergaz bouillonnant d'impatience.

– Il faut franchir la passerelle de la machine, poursuivit Rocambole. Suivez-moi.

Le vaurien mit dans sa poche la bourse d'Armand, fit un pas vers le seuil, puis se retourna :

– Monsieur le comte, dit-il, j'imagine que vous serez raisonnable… Cela vaut plus de dix louis.

– Si je retrouve Jeanne, tu en auras cinquante.

– Voilà qui est parler ! dit-il.

Armand, Guignon et Léon Rolland le suivirent.

Ce dernier avait lâché le serrurier, en lui disant :

– Si jamais tu te trouves sur mon chemin, méchante canaille, je t'engage à filer droit.

Et le serrurier s'enfuit.

Guignon tenait toujours Rocambole au collet.

– Es-tu bête ! lui dit l'enfant ; as-tu donc peur que je m'échappe ? Je veux gagner les cinquante louis, moi !

En traversant la salle basse, ils virent la veuve Fipart qui feignait l'évanouissement, fidèle aux injonctions de Rocambole, en qui elle avait pleine confiance.

– Pauvre maman ! dit-il, elle a eu bien peur…

Et il ajouta d'un air moqueur et sentimental à la fois :

– Faut que je l'embrasse !

Il se pencha sur la vieille femme, feignit de l'embrasser, et lui glissa rapidement ces mots à l'oreille :

– File vite, maman… je vas leur jouer un tour… ils ne sauront rien…

La vieille ne fit aucun mouvement et parut réellement évanouie.

Rocambole passa, montrant le chemin au comte, et tirant après lui Guignon qui s'obstinait à ne point le lâcher.

– Les deux femmes, mademoiselle Jeanne et puis mademoiselle Cerise, dit-il, sont dans l'île… vous allez voir… dans la petite maison…

Il s'engagea sur la passerelle de la machine, et dit à Guignon :

– Marchez droit, camarade ; si vous tombiez à l'eau, vous boiriez un fameux coup.

– Marche droit toi-même, dit Guignon.

– Savez-vous nager ? demanda Rocambole.

– Non, répondit l'ouvrier.

– Quelle mauvaise chance ! murmura Rocambole.

En ce moment, ils atteignirent l'extrémité de la passerelle et se trouvaient hors des roues ; le vaurien fit un brusque mouvement, se dégagea de l'étreinte de Guignon, lui

donna un croc-en-jambe, et le précipita dans l’eau.

– T’as réellement pas de chance de te nommer Guignon, murmura-t-il.

Et comme l’ouvrier tombait à l’eau en poussant un cri terrible, Rocambole, qui nageait comme un poisson, s’écria :

– Adieu, m’sieu le comte, vous ne saurez pas où est Jeanne.

Et Rocambole s’élança dans la Seine, plongea à plusieurs reprises et disparut dans les ténèbres qui couvraient le fleuve, avant même que, stupéfait de tant d’audace, M. de Kergaz eût essayé de faire un mouvement.

L’enfant avait mystifié l’homme, et Rocambole, demeurant fidèle à sir Williams, échappait à Armand qui se trouvait désormais, grâce à la nuit, dans l’impossibilité de le rejoindre…

– Plus souvent ! avait murmuré le vaurien, qu’on perdra la tête parce qu’on aura vu des couteaux et des pistolets, et qu’on ira livrer les secrets du capitaine à un philanthrope. J’aime pas ces gens-là, moi.

*

* *

M. de Kergaz et Léon Rolland retournèrent en grande hâte au cabaret, comptant arracher à la vieille le secret si bien gardé par Rocambole.

Mais la veuve Fipart avait disparu.

Le cabaret était désert, et ne renfermait plus que le cadavre encore chaud de Colar.

XLIV

COMPLOTS DE CHASSEURS

Tandis qu'Armand de Kergaz sauvait Léon Rolland d'une mort certaine, sir Williams faisait en Bretagne le siège du cœur de mademoiselle Hermine de Beaupréau, et il est temps de revenir aux événements qui suivirent son départ du château des Genêts.

Nous avons vu le baronnet sortir précipitamment du salon de la vieille baronne de Kermadec, feindre l'émotion la plus grande et remonter à cheval comme un homme qui fuit un immense péril.

Sir Williams, nous l'avons déjà dit, avait une connaissance approfondie du pays, bien qu'il ne l'eût point habité depuis longtemps, et il serait allé les yeux fermés au Manoir, la propriété du chevalier de Lacy.

Il mit donc son cheval au galop, gagna les bois, et aperçut, au bout de vingt minutes, les tourelles du castel, qui se détachaient en vigueur sur le ciel éclairé par la lune.

Cependant, et bien que Kerloven fût situé à une très petite distance, sir Williams était bien certain que nul, au Manoir, et surtout le vieux chevalier, ne reconnaîtrait en lui le vicomte Andréa, et cette certitude prenait sa source dans deux motifs différents.

D'abord, il y avait dix ans au moins que le vicomte avait quitté le pays ; il en était parti adolescent, les cheveux blonds et la lèvre imberbe ; il y revenait homme, le visage couvert d'une belle barbe noire, et il avait fini par adopter une démarche, une attitude, un accent qui trahissaient, à s'y méprendre, l'origine britannique.

La seconde raison qui le portait à croire en l'inviolabilité de son incognito, était la solitude dans laquelle, depuis son crime, le comte Felipone, son père, avait toujours vécu, fuyant ses voisins et ne les recevant jamais.

Le jeune vicomte Andréa n'avait jamais fait une seule visite au chevalier de Lacy, pas plus qu'à la baronne de Kermadec.

Sir Williams entra donc la tête haute et le cœur bien calme dans la cour du Manoir.

– Monsieur le chevalier de Lacy ? demanda-t-il au valet qui accourut au bruit du cheval et auquel il jeta la bride.

– Monsieur le chevalier n'est point encore rentré, répondit le valet ; il a chassé un peu loin aujourd'hui ; le rendez-vous était à deux kilomètres, au bois Redon, et sans doute que l'animal aura pris un grand parti, car nous n'avons pas entendu les trompes ni les chiens de toute la journée. Mais si monsieur veut l'attendre…

– Certainement, dit sir Williams, qui mit pied à terre et entra dans le Manoir du pas délibéré d'un homme mettant les deux pieds chez un ami.

Le valet conduisit sir Williams jusqu'à la salle à manger, que le vieux chevalier avait convertie en salon, en cabinet de travail, en musée cynégétique, en capharnaüm enfin, et dans laquelle il passait sa vie, les jours de pluie ou de froid, lorsqu'il gardait la maison.

Un grand feu de souches brûlait dans la cheminée, dont le manteau haut et large, surmonté des armes de Lacy, aurait pu abriter douze personnes ; à deux pas du feu, le couvert du chevalier était dressé.

C'était une petite table supportant une vaisselle plate bosselée et aux armoiries effacées ; un pâté entamé, deux flacons de vieux vin et un de ces gobelets homériques où les fils des croisés seuls peuvent boire encore, tant leur capacité est effrayante.

Sur les murs, on voyait des fusils supportés par des bois de cerfs, des couteaux de chasse suspendus çà et là, et le sol était couvert d'un gigantesque tapis formé de peaux de loup réunies ensemble.

Aux quatre angles de la salle étaient quatre portraits de famille, distraits de la grande galerie du manoir. C'étaient ceux de quatre marquis de Lacy, morts, à différentes époques, de blessures reçues à la chasse. Ces armes, ces portraits, ces dépouilles attestaient, comme on le voit, la passion cynégétique du chevalier, et sir Williams, en s'asseyant sans façon dans un grand fauteuil au coin du feu, calcula tout de suite le parti qu'il en pourrait tirer.

Quelques minutes s'écoulèrent ; puis le son lointain d'une trompe, ralliant les chiens, se fit entendre, et peu après le pas de plusieurs chevaux résonna sur le pavé de la cour.

M. de Lacy rentrait avec son piqueur et ses deux valets de chiens.

Le piqueur portait, en travers de sa selle, un superbe sanglier qui avait été tué devant les chiens.

Le valet qui avait introduit sir Williams vint annoncer cette visite à son maître, et le chevalier, ne sachant à qui il avait affaire, mit pied à terre sur-le-champ et courut à la salle à manger.

Sir Williams vit entrer un homme de haute taille, et qui pouvait avoir soixante-cinq ans, mais fort, robuste, les épaules carrées, le jarret sec et nerveux, l'œil plein de jeunesse et le front presque sans rides sous ses cheveux blancs.

Il était vêtu d'un habit de chasse en velours vert, portait de grandes bottes à l'écuyère, un cor en bandoulière, et tenait à la main son fouet et une petite carabine d'arçon.

– Monsieur, lui dit sir Williams en se levant et allant à lui, avant de me nommer, car mon nom, je le crois, ne vous apprendrait rien de ma visite, laissez-moi vous remettre cette lettre du marquis Gontran, votre neveu.

– Vous connaissez Gontran ? dit le chevalier avec vivacité.

– Je suis de ses amis, répondit modestement sir Williams.

– Alors vous êtes ici chez vous, monsieur, s'écria le chevalier avec rondeur, et je crois que nous pouvons remettre à plus tard, après souper par exemple, l'ouverture de cette lettre. Asseyez-vous donc, monsieur ; les amis de mon neveu sont chez eux ici.

Sir Williams s’inclina.

– Jean ! appela le chevalier, un couvert !

Et tandis qu’on lui obéissait, le vieux gentilhomme ajouta :

– Vous ferez un maigre souper ce soir, mon cher hôte, un souper de chasseur…

– Je suis disciple de saint Hubert comme vous, monsieur le chevalier, répondit sir Williams.

– Vous aimez la chasse ?

– Avec passion, chevalier, comme un gentilhomme irlandais ; car, ajouta sir Williams, me voici forcé, puisque vous n’avez point encore ouvert ma lettre d’introduction, de vous décliner mon nom… le baronnet sir Williams…

Le chevalier s’inclina.

– Or, poursuivit le baronnet, mon ami Gontran me recommande précisément à vous, monsieur, comme un disciple passionné de saint Hubert… et qui brûle de faire connaissance avec la vénerie bretonne.

– Mais, s’écria le chevalier joyeux, Gontran est une perle de neveu, en vérité, puisqu’il m’envoie un compagnon de chasse ! Ainsi, monsieur, vous allez me rester ?…

– Si ce n’est être trop indiscret.

– Allons donc ! c’est moi qui serai l’indiscret en vous faisant partager un gîte aussi médiocre que le mien.

– Monsieur, dit sir Williams, je vous supplie maintenant d’ouvrir la lettre de Gontran.

– À quoi bon ?

– Oh ! j’y tiens, dit sir Williams, qui poursuivait son idée avec une froide ténacité.

– Si vous l’exigez, répondit le chevalier, je n’ai aucune objection à faire.

Et il ouvrit la lettre de Gontran.

Tandis qu’il la parcourait rapidement, sir Williams l’observait et se disait :

– Voilà réellement un bonhomme bien rond et dont je ferai tout ce que je voudrai.

– Comment ! dit le chevalier en se tournant vers lui, sa lecture terminée, vous êtes amoureux, monsieur ?

– Hélas ! soupira le baronnet en baissant les yeux.

– Mais, s’écria le vieillard, je n’y vois pas le moindre mal, moi, bien au contraire, et je vous trouve bien bon de soupirer.

Et il continua en souriant :

– Voyez-vous, mon cher hôte, je ne vois qu’une chose en fait d’amour : il faut mener les femmes comme l’ennemi, à la façon des conquérants. J’ai été garde du corps, moi, et j’ai eu, tout comme vous, trente ans et la moustache noire… Eh bien ! morbleu ! j’en tirais parti, je vous jure…

Sir Williams se prit à sourire.

– Vous autres Français, dit-il, vous avez l'humeur chevaleresque en amour, cela date des croisades… mais nous, Irlandais…

Ici, le baronnet crut devoir prendre une attitude penchée, méditative et un peu fatale d'un gentleman de la verte Erin, initié à la secte des lakistes, et passant ses jours à rêver sur les ponts en ruines et au bord des étangs.

Ce qui fit que le chevalier de Lacy demeura persuadé que son jeune visiteur était atteint sérieusement du mal d'amour, et qu'il était nécessaire d'apporter quelque soulagement à sa douleur.

Or, le premier de tous les remèdes à appliquer en pareil cas, c'est de parler de la femme aimée et absente, et de l'orner de toutes les qualités qu'elle a ou qu'elle pourrait avoir.

Le valet de chambre apporta le potage, et M. de Lacy dit au baronnet :

– Voyons, mon cher hôte, mettez-vous à table, et nous allons voir un peu ce qu'il y a à faire pour vous guérir.

Sir Williams eut un assez beau sourire navré, auprès duquel le sourire d'Obermann était un vrai sourire.

– Je suis incurable ! murmura-t-il.

– Bah ! il n'est pas de maux sans remède. À propos, continua le vieux veneur en servant son hôte, savez-vous qu'elle est charmante ?

– Qui ? demanda sir Williams en tressaillant.

– La dame de vos pensées, parbleu !

– Vous la connaissez ?

– Sans l'avoir vue ; mais c'est la petite nièce de la baronne de Kermadec, ma vieille amie ; et je sais qu'elle est ravissante.

Ici, après avoir soupiré encore, sir Williams éprouva le besoin de rougir jusqu'aux oreilles.

– Et, poursuivit le chevalier, je la croyais hier aussi spirituelle que jolie.

– Elle l'est, murmura sir Williams.

– Hum ! dit le chevalier, j'en douterais volontiers, si elle n'est pas folle de vous. Sur l'honneur, mon cher hôte, vous êtes un charmant cavalier.

Sir Williams s'inclina.

– Hélas ! dit-il, elle ne m'aime pas.

– Qu'en savez-vous ?

– Je suis arrivé trop tard.

– Oh ! oh ! la place est occupée ? Eh bien ! il faut l'assiéger, parbleu ! Nous ne sommes pas gens à perdre la tête s'il faut faire un siège ; nous le ferons dans toutes les règles.

Comme le chevalier débitait cette fanfaronnade avec tout le sang-froid d'un vieux brave dont la tête est encore chaude, sous ses cheveux blancs, le piqueur se montra sur le seuil de la salle à manger.

– Madame la baronne de Kermadec, dit-il, a sans doute affaire à M. le chevalier, car voici le petit Jonas qui arrive avec une lettre.

– Faites entrer Jonas, dit le chevalier.

Jonas, qui était venu au manoir, monté sur un cheval de ferme, fit son entrée dans la salle avec la dignité malicieuse d'un page apportant un message d'amour.

Il jeta un regard oblique et moqueur à sir Williams, et tendit sa lettre qu'il avait placée dans le fond de son chapeau à larges bords.

– Je crois qu'il y a une réponse, dit-il.

– Eh bien ! dit le chevalier avant de rompre le cachet de cire rouge portant l'écusson de Kermadec, va-t'en aux offices, fais-toi donner à souper et attends.

Jonas enveloppa sir Williams d'un second coup d'œil plein d'ironie et s'esquiva.

Alors M. de Lacy ouvrit la lettre de la baronne, cette lettre où la douairière reprochait au chevalier la rareté de ses visites, lui exposait le caractère un peu romanesque de sa nièce et lui demandait d'organiser une chasse qui pût séduire un peu l'imagination d'une jeune fille peu faite à la monotonie de la vie de campagne.

– Voilà qui semblait fait exprès et tombe à merveille ! dit-il en tendant la lettre à sir Williams.

Le baronnet la lut et devina presque mot pour mot, d'après elle, la conversation qui devait avoir eu lieu entre M. de Beaupréau, sa femme et la baronne, après son départ des Genêts.

Et comme la baronne n'en parlait point dans sa lettre, sir Williams jugea inutile d'apprendre au chevalier sa visite aux Genêts et la façon plus que romanesque dont il en était parti.

– Morbleu ! mon cher hôte, dit M. de Lacy, il ne sera pas dit que mon neveu vous aura adressé à moi pour que je vous aide, sans que j'y puisse parvenir. Cornes de cerf, monsieur, vous serez aimé !

– Monsieur… monsieur, balbutia sir Williams, qui feignit un grand embarras, au nom du ciel, ne me donnez point une espérance dont la non-réalisation me tuerait.

– Voyons, parlons raison, fit le chevalier avec calme, et ne demeurons point dans les nuages. Vous êtes riche ?…

– Trop riche ! fit sir Williams avec un geste de dégoût. Peut-être m'aimerait-elle si j'étais pauvre…

– Bah ! murmura le chevalier en haussant les épaules, les hommes qui n'ont que ce défaut-là, d'être trop riches, rencontrent rarement des répugnances… Donc, vous êtes riche… vous êtes gentilhomme…

Sir Williams s’inclina.

– Et vous êtes assez beau garçon pour tourner la tête à la femme la plus blasée qui soit au monde.

Sir Williams témoigna par un geste de l’embarras que ces éloges infligeaient à sa modestie.

– Or donc, reprit le chevalier, votre bilan établi, faisons un peu celui de la jeune fille que vous aimez… D’abord, mademoiselle de Beaupréau n’a pas le sou, ou à peu près…

– Qu’importe ! s’écria sir Williams d’un ton chevaleresque.

– À vous, rien, puisque vous l’aimez. Mais, enfin, raison de plus pour que vos deux cent mille livres de rente aient quelque influence sur son esprit.

– Ah ! fit le baronnet avec dédain.

– Tout beau ! mon hôte : la femme la plus désintéressée préférera toujours un château à une chaumière. La chaumière des amoureux, le grenier où l’on est bien à vingt ans, chansons que tout cela !

Sir Williams se tut.

– Je poursuis, dit le chevalier. Donc mademoiselle de Beaupréau n’a pas le sou : voilà qui est convenu. Ensuite elle est d’une noblesse… douteuse… douteuse est un mot poli. M. de Beaupréau est un petit gentillâtre venu du Comtat, il y a trente ou quarante ans, sans sou ni maille, sans protections, parlant à tout propos d’un sien oncle qui était chanoine, et, je crois, le personnage le plus important de sa famille.

« Dans le Comtat, mon cher, au temps de la domination pontificale, on faisait ériger une ferme en duché, un pigeonnier en marquisat, une prairie en comté, et un simple fossé bordé de deux pommiers en baronnie. Pour six cents livres, on était duc, mais il suffisait de dix écus pour devenir baron.

Sir Williams se prit à sourire. Le gentilhomme breton continua :

– Donc, fortune et noblesse : néant ! Reste une jolie fille dont l’éducation est accomplie et qui a pour mère une sainte ; par conséquent, vous vous mésallierez bien un peu, mais vous aurez épousé la femme que vous aimez… C’est beaucoup !

– Ah ! monsieur, murmura sir Williams, que me dites-vous là ? Un tel rêve… un bonheur si grand…

– Tarare ! dit le chevalier. Si mademoiselle Hermine n’est pas folle de vous avant quinze jours, et si sa famille ne vous vient offrir sa main à deux genoux, je veux y perdre mon nom.

– Monsieur… vous me rendez fou…

– Très bien, l’exaltation est toujours une excellente chose en amour.

Et le chevalier continua froidement :

– Les jeunes filles ont l’esprit romanesque, elles aiment tout ce qui touche au mystère et sort des sentiers battus.

Il est probable que si je vous conduisais vulgairement aux Genêts et que je vous présentasse tout simplement, mademoiselle Hermine, si elle a une amourette en tête, ne ferait pas grande attention à vous. Mais nous voici sur nos gardes, et l'occasion est bonne… nous chasserons demain, mon cher hôte. J'ai mes plans.

Le chevalier sonna.

– Jean, dit-il, envoyez-moi mon piqueur.

Le piqueur arriva et se tint respectueusement debout devant son maître, sa casquette à la main.

– Maître Pornic, dit le chevalier, que penseriez-vous de ce vieux sanglier que nous avons déjà couru plusieurs fois sans jamais en revoir ?

– Le solitaire du bois Carreau ? dit le piqueur.

– Précisément, il faudra le détourner cette nuit.

– C'est une belle bête, murmura le piqueur avec admiration, qui doit avoir bien près de quinze ans, et peser quatre cents ; c'est une bête de chasse comme le roi n'en a pas.

– Eh bien ! nous la chasserons demain.

– Ce sera dommage de le tirer, poursuivit le piqueur ; mais si monsieur le chevalier veut le forcer, il faut qu'il envoie chercher les chiens de Kerloven, les nôtres sont las.

– J'écrirai au piqueur de madame de Sainte-Luci, dit le chevalier.

– Sans compter que nous en aurons bien une demi-douzaine de décousus.

– Tant pis ! Allez, maître Pornic.

Et le chevalier, congédiant le piqueur, dit à sir Williams :

– Un gentilhomme irlandais est brave, cela va sans dire.

– Je le crois, répondit le baronnet avec calme.

– Courez le moindre danger demain, serrez de près l'animal, et la petite vous aimera, acheva M. de Lacy.

– Je tuerai le sanglier à coups de couteau, répliqua froidement le baronnet.

– Bravo ! Alors elle est à vous.

Le chevalier se leva de table, s'approcha d'un bureau et écrivit la lettre suivante à madame de Kermadec, dont il connaissait depuis longtemps la folle passion pour les romans de chevalerie et tout ce qui pouvait leur ressembler.

« Ma chère voisine,

« Merci d'abord de votre bon souvenir, bien qu'il soit enveloppé de durs reproches ; mais puisque j'ai des torts à réparer, je le veux faire sans retard.

« Je viens, en effet, de recevoir la visite du baronnet sir Williams, un gentilhomme accompli et grand chasseur, dont j'attendais l'assistance pour attaquer une superbe et terrible bête, un gibier de roi s'il en fut, le plus vieux solitaire de mes bois et qui m'a déjà tué plusieurs chiens.

« Nous l’attaquerons demain au bois Carreau ; il gagnera vraisemblablement le *Vallon des Cyprès* pour aller faire tête au *Carrefour du Diable*, dans vos environs, par conséquent. Si vos hôtes veulent se joindre à nous et se trouver à la croix de pierre du bois Carreau, à dix heures du matin, je présenterai à votre romanesque petite-nièce le plus romanesque fils de la vieille Irlande. Je vous baise les mains et demeure à vos pieds.

« Chevalier de Lacy. »

Le chevalier passa sa lettre à sir Williams.

– Remarquez, dit-il, ce joli assemblage de noms : le *Vallon des Cyprès* et le *Carrefour du Diable.* Voilà déjà de quoi charmer l’esprit d’une jeune fille éprise de mystère.

Sir Williams soupira et se tut.

Le chevalier fit appeler Jonas.

Jonas reparut, la bouche pleine et le teint enluminé par un verre de cidre.

– Mon bonhomme, lui dit M. de Lacy, tu vas retourner aux Genêts.

– Ce soir ? demanda Jonas avec un air de piteux désappointement.

– Parbleu ! dit le chevalier, est-ce que tu as peur en route, la nuit ?

– Dame ! murmura le petit pâtre, il pourrait bien y avoir des revenants de çà et de là par les traînes.

– Eh bien, tu les prieras de t’accompagner, répliqua le chevalier en riant. Mais, en attendant, remonte sur ton roussin. Il faut que ta maîtresse ait cette lettre ce soir. Voilà pour te donner du courage.

Le chevalier glissa cinq francs dans la main de l’enfant, et le congédia.

– À présent, mon cher hôte, dit-il à sir Williams, je ne vous retiens plus et vous laisse libre d’aller prendre un peu de repos, afin que demain nous puissions chasser gaillardement et avancer vos affaires.

M. de Lacy sonna et donna des ordres pour que son hôte fût conduit à la chambre à coucher qu’on réservait, chez lui, aux étrangers.

– Cependant, dit-il au moment où le baronnet se levait et lui souhaitait le bonsoir, si vous n’êtes pas trop las, je vous montrerais volontiers mes écuries et mon chenil. Vous choisiriez le cheval que vous désirez monter demain.

– Je suis prêt à vous suivre, dit le baronnet.

Et tous deux sortirent.

La cuisine du Manoir faisait vis-à-vis à la salle à manger dont elle était séparée par un vaste vestibule ; la porte était grande ouverte, et sir Williams put apercevoir les domestiques du château rangés et devisant autour de l’âtre.

En entendant les pas du chevalier dans le vestibule, un grand vieillard accroupi au coin du feu se leva et développa sa longue taille droite encore.

– Tiens, dit le chevalier, le fou est ici ?

– Oui, monsieur le chevalier, répondit un des valets, il a demandé à souper.

Le vieillard que l'on désignait sous le nom du fou s'approcha.

– Bonjour, monseigneur, dit-il au chevalier.

Le chevalier avait un flambeau à la main ; la clarté de ce flambeau tomba d'aplomb sur le visage du vieillard, et à sa vue sir Williams tressaillit.

– C'est un pauvre diable, dit le chevalier se tournant vers son hôte, qui est idiot depuis trente ou quarante ans, et qui pourrait bien être centenaire. Nul ne se souvient dans le pays de l'avoir vu autrement qu'il est. Moi-même, et j'ai la soixantaine, je l'ai toujours connu les cheveux blancs.

– Ah ! dit sir Williams d'un ton de parfaite indifférence.

– On l'appelle Jérôme, poursuivit le chevalier ; il a été longtemps au service de la comtesse Felipone et de son premier mari, le comte de Kergaz. Ce n'est qu'à la mort de la comtesse Felipone qu'il a quitté Kerloven, et n'y est jamais rentré. Depuis ce jour, il vit un peu comme un vagabond, mendiant et courant tantôt ici et tantôt là. On lui donne souvent l'hospitalité chez moi.

Et le chevalier, cette courte explication donnée, voulut passer outre ; mais la clarté du flambeau, changeant alors de direction, tomba sur le visage de sir Williams, et soudain le fou poussa un cri :

– Tiens ! dit-il, je te reconnais bien, va !

Sir Williams tressaillit encore.

– Oh ! dit le fou, se frappant le front, je ne me souviens pas bien, mais je me souviendrai… je te connais ! tu es un méchant…

Et l'idiot montra le poing au gentleman, qui ressentit au fond de l'âme une vague terreur.

En entendant les paroles du fou, le chevalier se prit à rire et haussa les épaules :

– Ne faites pas attention à ce pauvre diable, dit-il, il est fou et il croit reconnaître tout le monde.

– Oh ! non, non, murmura le vieil idiot avec colère, je suis fou, c'est vrai, mais je le connais…

– Soit, dit le chevalier ; bonsoir, Jérôme !

Et il prit le bras au baronnet et l'emmena. Mais le fou les suivit à distance en grommelant :

– Je le connais… je le connais… il ressemble à son père… C'est un méchant !

– Voilà un drôle plus heureux que moi, dit sir Williams d'un ton léger ; il trouve que je ressemble à mon père, preuve qu'il l'a connu, et il a en cela un avantage sur moi, car j'étais au berceau quand mon père est mort.

Le baronnet prononça ces mots du bout des lèvres, avec un accent de pitié railleuse, mais, au fond, il était tout troublé de l'apostrophe véhémente du vieillard ; on eût dit qu'il

avait le pressentiment de quelque sinistre événement.

Ce fut sous le poids de cette bizarre appréhension que le baronnet accompagna son hôte dans cette visite du chenil et des écuries, que le chevalier avait coutume de faire tous les soirs ; et l'émotion qu'il en éprouvait le suivit jusque dans son lit et le tint éveillé une partie de la nuit.

Sir Williams avait une haute intelligence, et savait fort bien que les grandes catastrophes de la vie arrivent presque toujours par suite d'un événement de mince importance, et que rien n'est plus à craindre que ce qu'on nomme la pierre d'achoppement. Dans cet idiot, sir Williams voyait l'homme qui pouvait, à un moment donné, le forcer à se trahir, à révéler le vieil homme, c'est-à-dire le vicomte Andréa, et cela dans un pays qui avait su le crime du père et les infâmes actions du fils ; car là, comme ailleurs, le jeune roué avait laissé une odieuse réputation de corrupteur.

Cependant, le baronnet n'était pas homme à se laisser longtemps dominer par un sentiment de crainte, et il eut bientôt pris son parti.

– S'il me gêne par trop, pensa-t-il, je m'en débarrasserai.

Et, sur cette réflexion consolante, il s'endormit, et ne s'éveilla qu'au point du jour, au moment où M. de Lacy entra dans sa chambre.

Le vieux gentilhomme était tout botté et éperonné selon son habitude, bien que le rendez-vous ne fût qu'à dix heures.

– Mon cher hôte, dit-il en entrant, et tandis que sir Williams se frottait encore les yeux et achevait de s'éveiller, je vous demande pardon de vous faire lever si matin ; mais nous avons besoin de partir de très bonne heure, car il m'est venu une bien belle idée.

– Vraiment ? demanda le baronnet.

– Vous allez en juger.

Le chevalier prit un air mystérieux et s'assit.

– Je dors peu, dit-il, c'est de mon âge. Je réfléchis beaucoup la nuit, et, depuis deux heures du matin, je médite la petite mise en scène de votre présentation.

– Très bien ! dit sir Williams. Et quelle est-elle ?

– Voici : nous disions hier, je crois, que le moyen le plus sûr de séduire une jeune fille à imagination exaltée était de lui apparaître environné d'un certain prestige romanesque, et nous avions déjà trouvé cette chasse au sanglier et cette scène dramatique de l'animal tué à coups de couteau…

– C'est vrai, chevalier, j'y suis tout disposé.

– Eh bien ! moi, poursuivit M. de Lacy, à force de me représenter la scène telle qu'elle doit arriver, j'ai trouvé mieux encore.

– Oh ! oh ! voyons, chevalier.

– Il faut vous dire que le lieu du rendez-vous, le bois Carreau, renferme une sorte de trou formé par d'immenses blocs de roche taillés à pic, quelque chose comme un entonnoir gigantesque renversé.

« On y arrive par un étroit vallon, et on y atteint ensuite une sorte de cul-de-sac à muraille de granit, et où l'on ne trouve d'issue qu'en revenant sur ses pas.

« Or, voici à quoi j'ai songé : nous allons prendre la chasse au rebours ; au lieu d'attaquer la bête à dix heures du matin, nous l'attaquerons à huit. Elle délogera, gagnera la plaine, et, si nous la menons chaudement, elle reviendra précisément se faire battre dans le bois Carreau d'où elle sera partie. Alors, si les chiens sont bien conduits, et j'ai un excellent piqueur, le sanglier suivra naturellement le vallon, arrivera au cul-de-sac et sera forcé de faire tête.

– Bon, dit sir Williams, mais je crois que ce programme était déjà arrêté hier.

– Avec cette différence, répondit le chevalier, que nous devions attendre dix heures du matin pour chasser, ne découpler qu'en présence de mademoiselle Hermine, et compter sur l'éventualité au lieu de forcer la main au hasard, comme nous allons le faire. Lorsqu'elle arrivera au rendez-vous, nous serons en pleine chasse, on entendra sans doute la voix des chiens dans le cul-de-sac, et le premier soin de mademoiselle Hermine et de ceux qui l'accompagneront sera de courir au bord des rochers qui le dominent, de façon à voir la *mort.* C'est alors, mon cher hôte, que vous pourrez apparaître, votre couteau de chasse à la main.

– Je comprends, chevalier, dit sir Williams, qui sauta sur-le-champ à bas du lit et s'habilla.

Dix minutes après, il était botté, éperonné, suivait M. de Lacy à la salle à manger, où la halte du matin était servie ; puis dans la cour du manoir, où piaffaient déjà leurs chevaux.

Le cheval de sir Williams était une vaillante bête pleine de feu, et, bien qu'il eût fait la veille une longue course, le baronnet avait résolu de le monter ce jour-là de préférence aux chevaux de M. de Lacy. Le chevalier avait dans ses écuries une petite jument limousine très douce, chassant très bien et qu'il montait quelquefois ; le matin même, au point du jour, il l'avait envoyée au Genêts pour Hermine, afin qu'elle fût convenablement montée, car il n'y avait guère chez madame de Kermadec que des chevaux de labour ou de trait.

Au moment où M. de Lacy et sir Williams mettaient le pied à l'étrier, le vieux Jérôme, l'idiot de Kerloven, se montra dans la cour.

Le mendiant avait couché dans la grange, et il se disposait à continuer son chemin, car il allait à Saint-Malo à peu près tous les deux jours, demandant la charité à toutes les portes et revenant le bissac plein.

Il aperçut Williams.

– Ah ! ah ! dit-il, tu es encore là, toi ?

Le baronnet tressaillit et éprouva un singulier malaise en revoyant le vieillard.

– Ah ! ah ! continua celui-ci, te voilà encore ? On ne te connaît donc pas ici ?

Et Jérôme regarda fixement sir Williams en ajoutant :

– Tu as été à Kerloven… tu es le fils de l'assassin !

Au moment où le vieillard parlait ainsi, M. de Lacy était auprès du baronnet.

– Que chantes-tu donc là, maraud ? s'écria le chevalier en levant sa cravache.

– Je sais ce que je dis, murmura l'idiot.

Et il s'en alla, répétant toujours :

– Je le reconnais bien, moi.

– Mon cher baronnet, dit M. de Lacy, je vous demande humblement pardon des paroles incohérentes de cet homme ; il est fou.

Sir Williams, bien que troublé au fond du cœur, était impassible de visage.

– Il doit être fou, en effet, dit le baronnet. Mon père, que je sache, n'a assassiné personne, et moi, je n'ai jamais été à…

Sir Williams parut chercher le nom qu'avait prononcé l'idiot.

– À Kerloven, dit le chevalier.

– Qu'est-ce que Kerloven ?

– Kerloven est le château du comte Armand de Kergaz.

– Ah ! dit vivement le baronnet, je le connais !

– Vous le connaissez ?

– Oui ; il y a huit jours, je me suis battu avec un homme à qui il servait de témoin. Et maintenant, ajouta sir Williams, maintenant je comprends les paroles du fou… Il paraît que je ressemble à un vaurien, au frère utérin du comte… au vicomte Andréa.

– Un misérable ! dit froidement le chevalier ; mais je ne l'ai jamais vu de près, et il me serait bien difficile de constater la ressemblance.

– Il paraît qu'elle est frappante, car j'ai été pris pour lui.

– En vérité ! et comment cela ? demanda M. de Lacy étonné.

– Je rentrais un soir chez moi, à Paris ; j'étais en tilbury. Un monsieur me croisa, dans un fiacre ; il me prit pour le vicomte Andréa, me suivit, pénétra violemment chez moi, m'insulta… toujours persuadé que j'étais le vicomte, et malgré mes dénégations les plus formelles.

– Mais, interrompit le chevalier, que lui avait donc fait le vicomte ?

– Je n'en sais rien. Toujours est-il que je fus obligé de lui demander raison, et que le comte de Kergaz, qui lui servit de témoin, constata lui-même cette ressemblance bizarre, tout en reconnaissant que j'avais les cheveux noirs, tandis que le vicomte les avait blonds.

– Et avez-vous tué votre adversaire ?

– Nullement. Je l'ai désarmé.

– Ma foi ! dit le chevalier, c'était là, je le crois, la meilleure preuve que vous puissiez donner de votre non identité avec le vicomte Andréa.

– Ah çà, demanda le baronnet d'un ton naïf, c'est donc un bien grand misérable ?

– Il chasse de race, répondit le chevalier. Son père avait assassiné le colonel de Kergaz pour épouser sa veuve ; puis il avait jeté à la mer, dit-on, le comte de Kergaz actuel, qui fut miraculeusement sauvé. Le fils a séduit et enlevé des filles honnêtes, perdu au jeu, assassiné celui qu'il avait dépouillé, il a fait mourir sa mère de chagrin, que sais-je ?

– Je suis assez marri, dit froidement le baronnet, de ressembler à une pareille canaille, et un tel drôle mériterait au moins le bagne.

– C'est mon avis, répondit le chevalier ; mais, en attendant, mon cher hôte, n'oublions pas que nous avons, nous aussi, une séduction à exercer aujourd'hui à cheval !

XLV

LA CHASSE

Retournons aux Genêts.

Jonas avait fait diligence la veille.

Moitié par crainte des sorciers, moitié par zèle, il avait si bien talonné son cheval de ferme, que personne n'était encore couché aux Genêts lorsqu'il arriva.

Madame de Kermadec jouait au piquet avec M. de Beaupréau ; Thérèse et sa fille lisaient un chapitre de l'*Imitation* dans un coin du salon.

Jonas entra.

Le drôle était fier d'avoir traversé la bruyère et la traîne sans rencontrer le moindre revenant ; et persuadé que les revenants avaient eu peur, il portait la tête haute et avait les poses d'un vrai page rendant compte à sa châtelaine d'un important message.

– Approchez ici, Jonas, dit la baronne, et dites moi comment vous avez trouvé M. le chevalier ?

– M. le chevalier était à table, dit l'enfant. Il soupait avec le monsieur, – celui qui doit être le diable.

Un regard sévère de madame de Kermadec fit rentrer la langue de Jonas dans sa gorge, et il tendit silencieusement la lettre du chevalier.

Madame de Kermadec rompit le cachet armorié et lut attentivement. Puis elle tendit la lettre à M. de Beaupréau.

Le chef de bureau manifesta une grande satisfaction.

– C'est cela, dit-il tout bas. C'est à merveille !

– Petite ! appela la baronne en se tournant vers Hermine, qui n'avait pas même pris garde à la triomphante entrée de Jonas.

Hermine s'approcha.

– Monsieur le chevalier de Lacy, mon voisin, dit madame de Kermadec, vous invite, ma belle mignonne, à assister à une de ses chasses demain. Vous plaît-il d'y aller ?

– Comme vous voudrez, ma tante, répondit Hermine avec indifférence.

– Mais certainement, dit M. de Beaupréau, certainement nous irons. Cela me rappellera ma jeunesse et nos chasses du Comtat.

Beaupréau se vantait comme un dentiste. D'abord il n'avait jamais chassé, dans son indigente jeunesse ; ensuite il savait bien que ce pays doré du soleil et battu du mistral, qu'on nomme le comtat Venaissin, est dépourvu de tout gibier, et que les vieillards y racontent, les soirs d'hiver, de fantastiques légendes sur l'unique lièvre qu'on y ait jamais aperçu, il y a plusieurs centaines d'années.

– Le chevalier m'avise, belle mignonne, poursuivit madame de Kermadec, de l'envoi qu'il vous fera demain de *Pierrette*, sa petite jument, une bête charmante et docile, qui sera toute fière de vous porter.

Mademoiselle de Beaupréau, comme toutes les jeunes filles dont l'imagination est un peu exaltée, devait accueillir avec une sorte d'empressement, malgré sa douleur, cette distraction tout aristocratique qui lui était offerte.

Hermine avait appris à monter à cheval ; mais elle n'avait jamais suivi dans le bois, à travers les taillis et les clairières, et sous le dôme verdoyant des grands chênes bretons, une meute ardente, à la poursuite d'un noble animal, et stimulée par les notes éclatantes du cor.

Elle avait souvent ouï parler, sans les voir jamais, de ces mille détails épisodiques, de ces accidents souvent prévus et non évités à dessein, qui remplissent une journée de laisser-courre.

Et malgré cette douleur morne et sombre qui était au fond de son cœur, Hermine tressaillit de joie à la pensée qu'elle verrait tout cela le lendemain, qu'elle se laisserait emporter sous la futaie par un cheval généreux.

– Il paraît, dit la baronne, tandis que l'imagination de sa petite-nièce trottait déjà par monts et par vaux, il paraît que M. de Lacy a un compagnon de chasse, le baronnet sir Williams.

Hermine tressaillit, mais elle ne répondit point.

Seulement, elle rentra chez elle toute pensive, en proie à une sorte d'hallucination fiévreuse.

Hermine aimait toujours Fernand ; mais elle l'aimait, comme on aime les morts, d'un amour sans espoir et sans issue. Fernand, indigne d'elle, était à jamais perdu pour elle. Elle voulait l'oublier, ou du moins essayer de vivre, de vivre pour sa mère qui mourrait de sa propre mort, et lui faire croire qu'elle était guérie, ou, du moins, en voie de guérison.

La jeune fille dormit peu ; elle eut comme un pressentiment bizarre que la journée du lendemain serait pour elle féconde en événements, en émotions, et que la présence de cet homme étrange qu'elle avait à peine entrevu pourrait avoir un poids dans sa destinée.

Sa mère, le lendemain matin, la trouva tout éveillée.

La pauvre Thérèse avait passé la nuit à prier avec ferveur, invoquant la protection du ciel pour son enfant et lui demandant de permettre qu'elle vînt à aimer sir Williams et oubliât l'indigne Fernand. Madame de Beaupréau procéda à la toilette de sa fille avec ces soins, cette attention minutieuse, cette joie qui n'appartiennent qu'aux mères ; elle lui fit revêtir une amazone de drap vert, qui avait appartenu à madame de Kermadec, et que la baronne avait conservée comme un précieux souvenir de sa jeunesse.

Ce vêtement était aussi frais que s'il eût été fait de la veille, et comme la mode varie peu à propos de ces sortes de costume, l'amazone paraissait avoir été faite pour Hermine elle-même, tant elle seyait bien à sa taille élégante et souple. La jeune fille prit le bras de sa mère et descendit dans la cour des Genêts, où piaffait déjà la jolie bête que le galant chevalier mettait au service de la jeune écuyère.

M. de Lacy n'avait point fait les choses à demi; en envoyant Pierrette à mademoiselle de Beaupréau, il avait également envoyé un de ses chevaux au chef de bureau. M. de Beaupréau était un de ces Gascons de l'est qui prétendent tout savoir et ne doutent de rien. Il s'étendait avec complaisance sur la chasse et l'équitation, et parlait à chaque instant de son orageuse jeunesse.

Or, M. de Beaupréau n'était pas monté à cheval dix fois en sa vie; il était incapable de distinguer une bête de sang d'un courtaud, et ses exploits cynégétiques se bornaient à la mort d'un pierrot assassiné, il y avait plus de trente ans, sur la plus haute branche d'un mûrier de grande route.

Aussi il arracha un malin sourire à la vieille baronne de Kermadec qui, de sa croisée, assistait au départ d'Hermine, lorsqu'il se mit pesamment en selle, après avoir failli se croire d'église et monter au remontoir ni plus ni moins qu'un curé, c'est-à-dire du côté droit. Quant à Hermine, elle plaça son pied dans la main de maître Jonas et sauta lestement sur Pierrette.

Pierrette était une charmante pouliche, de la taille d'un cheval arabe, de robe gris pommelé, la tête petite et un peu carrée, le jarret sec, l'œil plein de feu.

Le cheval que M. de Lacy avait envoyé à M. de Beaupréau était un demi-sang irlandais bai brûlé, avec une étoile au front. Il se nommait *Éclair* et avait couru, avant de devenir cheval de chasse.

Le marquis Gontran de Lacy en avait fait cadeau à son oncle l'année précédente.

Pierrette releva noblement la tête sous le poids de sa belle amazone, et comprit qu'elle serait dignement montée.

Éclair fit un mouvement d'impatience, et parut comprendre la sottise inexpérimentée de son cavalier.

– Mignonne, cria la baronne de Kermadec de sa fenêtre, vous avez réellement fort bel air à cheval. Bien, très bien, ma petite…

Le chef de bureau leva la tête et parut mendier le même compliment.

– Vous, monsieur mon neveu, dit la douairière, vous ressemblez fort à un procureur, et je vous engage à vous bien tenir. Vous n'avez pas l'air très solide.

Le pauvre M. de Beaupréau rougit jusqu'aux oreilles, et, derrière ses lunettes bleues, ses petits yeux gris flamboyèrent de courroux.

On partit.

Jonas devait servir de guide au père et à la fille, et les conduire au rendez-vous à travers les méandres du bois. Le petit paysan avait pris ses habits des dimanches, sa veste

bleue à boutons de cuivre, ses brayes de toile fine, son chapeau à large bord garni d'un ruban de velours.

Mais il avait ôté ses sabots pour courir plus vite, et il détala à travers la bruyère, pieds nus et plus rapide qu'un chevreuil.

Hermine rendit la main à la pouliche, qui prit le galop.

Quant à M. de Beaupréau, qui n'avait jamais enfourché que des bêtes vulgaires, il s'imagina qu'un demi-sang avait besoin de sentir l'éperon.

L'animal, indigné, hennit de douleur et de colère, bondit et se précipita à travers les halliers, semblable à un sanglier blessé.

M. de Beaupréau comprit que ce n'était pas le moment de la fierté ; que mieux valait encore renoncer à toute prétention équestre et ne point se rompre les reins.

Il se cramponna donc au pommeau de la selle et se laissa emporter à travers le bois, tandis que Jonas prenait un petit sentier qui conduisait directement au rendez-vous.

Hermine le suivait sans prendre garde à la course furieuse de M. de Beaupréau, qui, bientôt, disparut à ses yeux.

Tout à coup, Jonas s'arrêta.

– Les chiens ! dit-il, on entend les chiens !

Hermine prêta l'oreille à son tour, et, en effet, elle entendit, à la distance d'un kilomètre, les aboiements de la meute qui donnait avec un admirable ensemble.

– Ils sont dans le vallon, poursuivit Jonas, qui se reprit à courir ; dans le vallon du bois Carreau !… Hardi ! hardi !

Comme tout paysan d'une contrée où la vénerie est encore en honneur, Jonas sentait son cœur bondir en écoutant les chiens et le son du cor.

Et, pris d'un bel enthousiasme, il se retourna vers Hermine, trottant toujours derrière lui.

– Venez, venez ! dit-il ; nous allons *à la voix des chiens.* Nous verrons la *mort.*

Et Jonas s'élança comme un daim effarouché, et Pierrette fut contrainte de prendre le galop pour suivre le bouillant enfant, que les notes éclatantes d'une fanfare sonnée gaillardement commençaient à électriser.

XLVI

L’HALLALI

Il était environ dix heures du matin. C’était une belle matinée d’hiver comme en rêvent les chasseurs.

Le soleil faisait fondre le givre aux branches des arbres, le sol était gelé et retentissait sous le pied des chevaux, l’air était vif, sonore, et permettait de percevoir le moindre bruit à grande distance.

Jonas courait toujours sous la futaie ; le bonhomme avait oublié Hermine, qui continuait à le suivre ; il n’avait plus qu’une préoccupation, qu’une pensée, qu’un désir, qu’un but : assister à l’hallali.

Dans les pays de chasse, quand la trompe résonne, les laboureurs abandonnent leur charrue, les pâtres leurs troupeaux, les vignerons leur bêche ou leur serpe pour courir à la voix des chiens.

Courir à la voix des chiens signifie couper au plus court, en ligne droite, à travers bois, à travers champs, et se diriger vers la tête de la meute de façon à voir l’animal.

Pour les tireurs, c’est un moyen plus sûr et plus expéditif de tuer que d’attendre la chasse à ses passages différents et dans les retours forcés et périodiques de la bête courue, qu’on nomme *randonnées*.

Tout cela était nouveau pour Hermine, et cependant l’enthousiasme de Jonas la gagna. La trompe fit battre son cœur, les aboiements de la meute semblèrent lui prédire qu’un grand événement allait s’accomplir.

Elle oublia momentanément ses douleurs, son désespoir de la veille, sa mère, M. de Beaupréau que le bouillant Éclair continuait à emporter, et elle rendit la main à Pierrette frémissante d’ardeur, obéissant à cette fièvre subite que saint Hubert laisse tomber de sa trompe comme un souffle enthousiaste, par les belles journées de laisser-courre. Elle aussi, elle courait à la voix des chiens et ne suivait plus Jonas, qu’elle avait perdu de vue.

Jonas savait par cœur les bois environnants ; il avait assisté à tant de chasses à courre du chevalier, soit que le vieux gentilhomme suivît à cheval, sonnant de vigoureux *bien-aller*, soit qu’il se contentât d’appuyer, à pied, de la voix une couple de bassets à jambes torses.

Il avait donc une connaissance parfaite du pays, savait qu’une bête lancée en tel endroit venait se faire battre à tel autre, et il n’eut qu’à prêter l’oreille attentivement pour

juger que le sanglier chaudement poussé, et presque à vue, remontait le vallon encaissé par les rochers et viendrait faire tête dans le cul-de-sac.

Jonas courut donc tout droit devant lui, et mademoiselle de Beaupréau le suivit.

Le cul-de-sac s'ouvrait comme un entonnoir gigantesque au milieu d'une clairière. Les derniers grands arbres du bois en étaient distants d'environ cent mètres ; et lorsque la jeune amazone atteignit la clairière, elle aperçut Jonas immobile sur le bord d'un précipice et criant avec enthousiasme :

– Tayaut ! Tayaut ! hardi, mes petits chiens ! hardi !

Hermine poussa sa monture, rejoignit Jonas et s'arrêta à la même place.

Alors un spectacle grandiose et étrange lui apparut.

Le vallon était étroit, encaissé par deux murailles de roches granitiques, et il ne s'agrandissait qu'au cul-de-sac.

Mais là les roches avaient une telle élévation, que l'escalade en était défendue à tout être vivant. Il fallait, pour en sortir, revenir sur ses pas.

Du point culminant où elle se trouvait, la jeune fille pouvait embrasser du regard toute l'étendue du vallon qui descendait jusqu'à la mer, dont on voyait dans le lointain la nappe bleue étinceler au soleil et se confondre avec l'azur du ciel.

De droite et de gauche, l'œil pouvait embrasser les pittoresques accidents de la terre bretonne, ses coteaux couverts de chênes et de bruyères roses, ses champs de genêts d'or et ses landes grises.

Au fond du vallon, un grand mouvement et un grand bruit se produisaient.

La chasse arrivait.

Ce fut d'abord l'animal que mademoiselle de Beaupréau vit sortir des broussailles et monter au galop vers le cul-de-sac.

Il avait le poil hérissé, l'œil sanglant ; il passait comme un boulet, en droite ligne, coupant avec ses boutoirs les baliveaux et les joncs qui gênaient sa marche.

Puis, derrière lui, à cent pas, arrivait la meute haletante, féroce, hurlant de courroux et si pressée, si bien réunie, qu'on l'eût couverte d'un manteau, bien qu'il y eût au moins dix-huit à vingt têtes.

Puis encore, derrière les chiens, Hermine aperçut un cavalier.

Il montait un cheval noir comme la nuit ; il le maniait avec une hardiesse inouïe, lui faisait franchir les rochers et les haies, et, la trompe à la bouche, il sonnait un bien-aller retentissant, qui parut plus harmonieux à la jeune fille que la plus gracieuse des mélodies.

Ce cavalier paraissait jeune et plein de feu. Hermine reconnut cet homme étrange entrevu la veille, et à qui, – du moins elle le croyait, – M. de Beaupréau devait la vie.

C'était sir Williams.

Hermine aimait toujours Fernand, et le baronnet lui était aussi indifférent que peut l'être un inconnu.

Pourtant son cœur battit d’une singulière et inexplicable émotion.

Suivant les prévisions de maître Jonas, le sanglier, aveugle et furieux, vint se heurter aux parois des rochers et reconnut qu’il ne pouvait passer outre.

Alors il fit deux fois le tour du cul-de-sac, comme un ours ferait dans une fosse, cherchant une issue et ne la trouvant pas.

Et il prit son parti en brave : il fit tête aux chiens, qui arrivaient sur lui avec le téméraire et sanglant courage des races vaillantes.

M. de Lacy avait eu raison, la veille, lorsqu’il avait dit à sir Williams que l’animal qu’il chasserait le lendemain était une bête vraiment royale.

C’était un solitaire de la plus haute taille, maigre, allongé, haut sur jambes, d’un brun roussâtre avec une mâchoire énorme et les plus redoutables défenses qu’on pût voir.

L’heure de la fuite, il le comprit, était passée pour lui, et il s’apprêta pour le combat.

Acculé contre les rochers, à demi accroupi et ramassé sur son arrière-train, il attendit, l’œil sanglant et la bouche béante, ses redoutables adversaires.

Les premiers chiens qui arrivèrent furent culbutés, foulés aux pieds, éventrés.

Alors les autres commencèrent à réfléchir, continuant à hurler, cherchant à coiffer l’animal, mais échappant par des bonds rapides à ses redoutables coups de boutoir. Ce fut en ce moment que sir Williams arriva.

Derrière lui galopait le piqueur de M. de Lacy.

Soit calcul, soit qu’il fût moins bien monté, M. de Lacy était demeuré en arrière et hors de vue.

Hermine, saisie par la grandeur poignante du spectacle, assistait immobile aux préludes de cette lutte terrible, dans laquelle sans doute l’homme allait intervenir.

En effet, sir Williams mit pied à terre, épaula sa carabine et fit feu… mais la balle effleura le sanglier et ne le renversa point.

Alors, jetant sa carabine, sir Williams continua à marcher vers le sanglier, sans autre arme que son couteau de chasse et son fouet.

Le baronnet marchait la tête haute, comme un conquérant ; et son habit de chasse rouge, selon la mode anglaise, le sauvage aspect du lieu, les hurlements des chiens, les sourds grognements du sanglier l’attendant de pied ferme, tout semblait continuer à l’envelopper d’un prestige étrange.

Le cœur d’Hermine battait à se rompre, et cependant elle ne devinait point encore ce qui allait se passer.

Sir Williams marchait toujours.

Il écarta les chiens qui entouraient le sanglier, et dont quelques-uns déjà étaient décousus, les frappant à grands coups de fouet, et il continua à s’avancer vers l’animal.

Alors Hermine comprit…

Elle comprit que cet homme téméraire jusqu'à la folie allait jouer sa vie pour le plaisir de la jouer…

Et elle frissonna et sentit son sang abandonner ses veines pour refluer violemment à son cœur.

Derrière sir Williams, le piqueur avait embouché sa trompe et sonnait la *mort.* Autour du baronnet, les chiens hurlaient toujours.

Enfin, le sanglier lui-même, devinant qu'il allait avoir à lutter contre un plus noble ennemi, s'était débarrassé des deux chiens les plus acharnés, et, ramassé sur lui-même, comme un chat prêt à bondir, il attendait que sir Williams eût fait deux pas encore pour se ruer sur lui avec l'aveugle impétuosité de la bête fauve acculée en ses derniers retranchements.

En ce moment, le baronnet, qui cheminait lentement, leva la tête, vit Hermine et la salua, semblable à ces chevaliers du moyen âge qui, avant d'entrer en lice, cherchaient du regard la dame de leurs pensées.

Hermine crut qu'elle allait mourir, et elle se cramponna à sa selle pour ne point tomber.

Jonas battait des mains.

Ce qui se passa alors aux yeux épouvantés de la jeune fille, qui n'avait plus une goutte de sang dans les veines, fut une chose inouïe.

Elle vit sir Williams et le sanglier s'aborder, se confondre en une seule masse… Alors elle ferma les yeux, poussa un cri d'angoisse et se laissa tomber de sa selle, évanouie et mourante, dans les bras de Jonas qui la soutint et l'empêcha de rouler dans le précipice.

En même temps, au cri d'effroi de la jeune fille, un sourd grognement, puis un cri de triomphe répondirent…

Avec une habileté merveilleuse, un sang-froid superbe, une rare intrépidité, sir Williams avait frappé le sanglier au défaut de l'épaule, et y avait enfoncé son couteau de chasse jusqu'à la garde.

Le sanglier était tombé foudroyé, et le vainqueur lui appuyait triomphant son pied sur la gorge, lorsque Hermine s'était évanouie…

*

* *

Lorsque mademoiselle de Beaupréau revint à elle, elle était couchée sur l'herbe, à quelques pas du théâtre du glorieux exploit de sir Williams.

Trois personnes étaient penchées sur elle : sir Williams, ému et pâle ; le chevalier de Lacy, qui venait d'arriver, et Jonas qui, à genoux, lui jetait au visage de l'eau qu'il était allé puiser à la source voisine dans le creux de sa main. Son évanouissement avait duré vingt minutes environ.

Il est une chose qui touchera toujours profondément le cœur d'une femme, c'est l'émotion que produira le péril qu'elle a couru ou le mal qu'elle a éprouvé chez l'homme demeuré impassible devant son propre péril, et qui a vu venir la mort en souriant.

Sir Williams avait attaqué l'horrible bête le front haut, l'œil plein de fierté, sans que son cœur battît plus vite, sans qu'un muscle de son visage tressaillît.

Et Hermine, qui avait pu apprécier cette froide et terrible bravoure, retrouvait, en rouvrant les yeux, ce même homme tremblant, pâle, la voix émue, à genoux devant elle et lui demandant pardon de l'avoir si fort épouvantée.

Certes, soit que le baronnet, toujours maître de lui, eût savamment médité son attitude, soit que, en effet, il fût encore sous cette impression nerveuse qui naît du péril, quand le péril vient d'être vaincu, il était comme transfiguré, et beau comme les femmes à la recherche de l'homme qu'elles espèrent, dans leur rêve, rencontrer et aimer. Pâle, l'œil en feu, les narines frémissantes, il passait sa main fine et blanche dans ses longs cheveux noirs.

Sa culotte de daim blanc était maculée par quelques gouttes du sang de sa victime, et un large accroc fait à son habit témoignait qu'il s'en était fallu de bien peu que les redoutables boutoirs ne lui eussent fait une grave blessure. Mademoiselle de Beaupréau le regarda avec ce naïf enthousiasme que la femme accordera toujours à un homme brave, et elle éprouva une seconde fois l'influence de cette étrange fascination que sir Williams semblait exercer autour de lui.

– Mademoiselle, murmura le baronnet dont la voix tremblait, pardonnez-moi de vous avoir causé un si grand effroi par ma sotte conduite.

– Monsieur, balbutia-t-elle, c'est le danger que vous avez couru… Mais vous voilà sain et sauf… et…

La jeune fille rougit et n'acheva pas.

– Corbleu ! mon cher hôte, dit le chevalier de Lacy avec expansion, si vous chassez le sanglier souvent ainsi, je vous proclame le roi des veneurs britanniques.

Jonas grommelait tout bas.

– Je disais hier à madame la baronne que c'était le diable… Je soutiens mon idée… Ce ne peut être que lui…

On entendit alors un galop de cheval sous la futaie ; bientôt on vit déboucher dans la clairière M. de Beaupréau, toujours emporté par Éclair, et l'aspect piteux du digne chef de bureau rompit le charme plein d'émotion qui s'était emparé d'Hermine.

En effet, M. de Beaupréau, qui arrivait bride abattue, couché et cramponné sur sa selle, poussait des cris lamentables. Le bouillant Éclair l'avait emporté par monts et par vaux, à travers les haies, les futaies, les broussailles, et il revenait ses vêtements en lambeaux, ayant cessé de songer à maîtriser le fougueux animal, et laissant flotter la bride sur son col. Le hasard seul ramenait Éclair en cet endroit.

Aux cris poussés par le chef de bureau, Jonas se dressa sur ses pieds, laissa échapper un éclat de rire, puis il s'élança à la rencontre du cheval, lui sauta à la bride et l'arrêta net.

Le noble animal hennit de colère sous la main de l'enfant qui l'avait saisi par les naseaux, se cabra à demi et rejeta son cavalier en arrière.

M. de Beaupréau roula sur l'herbe en jetant un dernier cri de terreur.

Mais il se releva presque aussitôt. Il ne s’était fait aucun mal.

Un éclat de rire du chevalier de Lacy, de sir Williams et d’Hermine elle-même l’accueillit.

– Ah ! mon cher voisin, dit le chevalier, vous n’êtes pas un cavalier consommé.

– Excusez-moi, répondit le Beaupréau encore pâle et tout défait, mais ce cheval a le diable au corps.

– Bah ! il est doux comme un agneau…

– Merci ! il a pris le mors aux dents.

– Vous l’avez donc éperonné ?

– Sans doute.

– Alors, dit le chevalier en riant, je comprends ; vous avez cru avoir affaire à un courtaud ou à un cheval de moulin.

Puis, comme M. de Lacy avait pitié de l’embarras du bonhomme, à jamais battu dans ses prétentions d’écuyer, il changea de conversation ; et lui montrant le sanglier gisant dans une mare de sang, il lui conta les événements de la chasse.

– Ah ! dit le chef de bureau en regardant le baronnet avec admiration, c’est un beau coup cela, un très beau coup, par la sambleu !

Sir Williams affecta un maintien plein de réserve et de modestie, qui acheva de séduire Hermine.

– Monsieur le chevalier, dit alors Jonas, qui venait d’attacher Éclair à un arbre, madame la baronne m’a donné ce matin une lettre pour vous.

– Voyons, dit M. de Lacy.

Jonas tira de la poche de sa veste le poulet de la baronne.

Le chevalier rompit le sceau armorié, parcourut d’abord la lettre des yeux, puis lut tout haut :

« Mon cher voisin,

« Invitation pour invitation.

« Vous avez prié mon neveu et ma petite-nièce à votre chasse.

« Très bien et merci de la galanterie.

« Permettez-moi, à mon tour, de vous prier à dîner.

« J’espère que vous m’amènerez votre hôte, le baronnet sir Williams ; et, en vous attendant, je vous abandonne mes deux mains.

« Baronne de Kermadec. »

La douairière écrivait au chevalier de Lacy comme elle eût écrit cinquante années plus tôt, quand elle était fille d’honneur, à un abbé de cour ou à un mousquetaire.

Le chevalier regarda sir Williams :

– Eh bien ? lui demanda-t-il d'un air interrogateur.

Sir Williams, à son tour, regarda Hermine.

Hermine rougit et sembla lui dire :

– Acceptez !

– Allons ! dit le chevalier, en route, en ce cas ! Il y a encore loin d'ici aux Genêts, et il est déjà midi passé. La baronne dîne de bonne heure… Mon cher voisin, ajouta-t-il, je ne vous propose plus de monter Éclair ; mais je vais vous faire donner le cheval de mon piqueur, celui-là est assez lourd pour ne pas prendre le mors aux dents.

Le Beaupréau baissa la tête en homme résigné à sa honte.

Hermine remonta à cheval, et sir Williams lui tendit respectueusement le genou.

Puis, tandis que la jeune fille rassemblait sa bride, le baronnet se pencha à l'oreille du chef de bureau.

– Eh bien ! beau-père ? lui dit-il en souriant.

Le Beaupréau le regarda.

– Trouvez-vous que j'ai joué mon rôle en conscience ?

– Oui, oui, merveilleusement.

– Si votre fille n'avait pas douze millions de dot, croyez-le bien, ajouta le baronnet, je ne me serais pas risqué. J'ai joué ma vie.

– Vous êtes un brave ! murmura le Beaupréau avec enthousiasme.

On se mit en route.

Sir Williams rangea son cheval à côté de la pouliche d'Hermine.

Le chevalier de Lacy chevaucha auprès de M. de Beaupréau.

Le piqueur et les valets couplèrent les chiens, chargèrent le sanglier sur un mulet qui suivait la chasse, et prirent le chemin du Manoir.

Ce fut une course charmante à travers les bois que celle que firent le baronnet et la jeune fille galopant côte à côte. L'âme désolée d'Hermine semblait faire silence en ce moment ; elle écoutait la voix douce et mélancolique de sir Williams, qui lui parlait avec enthousiasme de la verte Erin, sa nébuleuse patrie, cette terre des martyrs qui marchent le front haut sous la persécution et tournent parfois leurs regards vers la France. Le baronnet disait son horreur de l'Angleterre et de la vie anglaise, l'ennui de sa vie errante, le rêve qu'il avait fait souvent de se fixer en France, d'y chercher une compagne digne de lui et qui sût le comprendre.

Hermine l'écoutait rêveuse, et songeait à Fernand.

À Fernand à jamais perdu.

Et cependant elle l'écoutait.

L'homme qui s'exprime avec tristesse sur son isolement, et semble regretter un bonheur rêvé et irréalisable, inspirera toujours une vive sympathie à une femme, surtout

s’il est jeune et beau comme l’était sir Williams.

Et puis, cet homme possédait si bien tous les charmes, toutes les roueries, toutes les ruses infernales de la séduction ; il savait si bien faire vibrer, par un seul mot, la corde muette du cœur des femmes !

Certes, le vicomte Andréa ne s’était point vanté, le jour où, déguisé en don Juan de Marana, il avait mesuré Paris du regard en disant :

– Don Juan n’est pas mort… c’est moi.

Quand ils arrivèrent aux Genêts, Hermine était toute rêveuse, et madame de Beaupréau, qui attendait avec anxiété le retour de son enfant, crut lire sur son visage que sir Williams ne lui était déjà plus indifférent.

Et la pauvre mère tressaillit de joie, et elle enveloppa le baronnet d’un regard ardent de reconnaissance et qui semblait dire :

– Oh ! sauvez, sauvez mon enfant !

En même temps, la vieille baronne de Kermadec donnait sa main à baiser à sir Williams, le mettait à table à côté d’elle et lui disait tout bas :

– Enfin, vous voilà raisonnable et non plus fou comme hier…

– Madame… balbutia-t-il, en feignant un grand embarras.

– Chut ! elle vous aimera…

Le baronnet hocha tristement la tête.

– Fiez-vous-en à moi, dit-elle ; je suis de bon conseil… je vous prends sous ma protection, et, vertudieu !…

Vertudieu était un innocent juron par lequel la douairière avait coutume de traduire ses résolutions les plus irrévocables.

– Décidément, pensait le baronnet, j’ai pour moi la tante, le père et la mère… si la fille ne m’aime pas sous huit jours, c’est que je serai un niais, indigne de jamais épouser une dot de douze millions !

XLVII

CONFIDENCES

Nous sommes obligés, grâce à la multiplicité de nos personnages et à l'étendue du drame dont nous sommes l'historien, de changer de place souvent et d'abandonner un moment quelques-uns de nos héros pour retourner à ceux que nous avions délaissés momentanément.

Nous avons laissé Jeanne s'éveillant dans le petit castel de Bougival, promenant autour d'elle un regard étonné, cherchant à s'expliquer sa présence en ce lieu inconnu, et découvrant enfin, sur le guéridon placé au milieu de la chambre, cette lettre écrite par sir Williams, non signée comme celle de la veille, et dans laquelle mademoiselle de Balder avait cru reconnaître l'esprit et la main d'Armand de Kergaz ; lettre bizarre, étrange, où aucun fait n'était articulé sans être enveloppé de réticences sans nombre, où régnait, de la première à la dernière ligne, un ton mystérieux qui devait avoir fatalement une certaine influence sur une imagination de jeune fille.

Le mystère est l'agent le plus actif de l'amour.

Certes, il semble qu'un soupçon aurait dû venir à l'esprit de mademoiselle de Balder, qu'elle aurait pu penser qu'un autre que M. de Kergaz était le *deus ex machina* de cet étrange drame où elle avait le premier rôle.

Mais Jeanne aimait Armand, et pour ceux qui aiment, tout événement paraît avoir pour cause ou pour point de départ l'objet aimé. Ensuite, si excentrique, si bizarre que fût sa conduite, comment n'aurait-elle pas cru que l'auteur de ces deux lettres et M. de Kergaz ne faisaient qu'un, alors que, la veille, elle avait entendu ce dernier chuchoter avec Bastien et prononcer les mots de « mauvaise affaire », faisant ainsi allusion au duel du lendemain ?

Tout cela semblait si naturel, que Jeanne ne douta point un seul instant, et se contenta de laisser son esprit s'abandonner aux plus bizarres conjectures, sans pour cela soupçonner la non identité d'Armand et de celui qui lui écrivait. Ensuite, à la pensée que de sa discrétion à elle dépendait peut-être la vie d'Armand, elle se promit de ne point chercher à sonder tous ces mystères, et elle se contenta d'examiner attentivement le lieu où elle se trouvait. Nous l'avons dit, rien de plus coquet, de plus élégamment joli que cette chambre à coucher qu'une fée semblait avoir meublée et décorée pour l'habiter elle-même. Ce n'était peut-être pas, dans son ensemble, assez sévère pour une duchesse de l'austère faubourg Saint-Germain ; ce n'était pas non plus la demeure de l'une de ces folles créatures du monde galant, que l'or de la finance va chercher dans les coulisses des théâtres de vaudeville pour leur construire des palais.

On aurait dit le boudoir d'une de ces femmes que le talent a fait indépendantes en leur donnant le cœur et les hautes aspirations de l'homme, et qui veulent rester femmes dans leur vie privée.

Jeanne, la pauvre fille d'un officier sans fortune, n'avait jamais rêvé de semblables coquetteries, et elle demeura éblouie. Et puis, comme tout cela venait de l'homme aimé, de celui dont elle porterait le nom, elle éprouva une joie d'enfant et sentit son cœur battre de reconnaissance et d'amour ; et puis encore, elle voulut voir jusqu'où s'étendaient ses domaines, c'est-à-dire cette maison qui appartenait déjà à la future comtesse de Kergaz.

Elle ouvrit la première porte qu'elle vit devant elle, et se trouva dans un grand salon dont les murs étaient tendus d'une magnifique tapisserie des Gobelins. Un guéridon placé au milieu supportait des albums, des gravures, un journal de modes, une gazette de femmes. En face de la cheminée était un piano.

Jeanne traversa le salon, dont les portes étaient ouvertes, et se trouva dans un petit vestibule dallé en marbre, aux murs peints à fresques, encombré de caisses de fleurs exotiques et d'arbustes rares.

Dans ce vestibule, couché sur une banquette, un grand laquais chamarré qui dormait s'éveilla au bruit des pas de la jeune fille, et, se levant, se tint respectueusement devant elle en disant :

– Mademoiselle désire-t-elle sa femme de chambre ?

Et, sans attendre de réponse, le valet appela :

– Mariette ! Mariette !

Une jolie soubrette, comme on n'en voit plus guère qu'à la Comédie française, accourut et salua la jeune fille.

Puis, derrière la soubrette, arrivèrent successivement une femme de charge entre deux âges et un groom. C'était là le domestique mis aux ordres de Jeanne.

– Si mademoiselle veut me suivre dans son cabinet de toilette, dit la jolie camériste qui portait le nom de Mariette, j'habillerai mademoiselle.

Jeanne s'aperçut alors qu'elle était en robe de chambre, dans le costume qu'elle avait la veille en s'endormant, et elle suivit, toujours étonnée et ravie, Mariette qui la conduisit dans un vaste cabinet de toilette, où la jeune fille retrouva toute sa garde-robe, transportée là comme par enchantement.

– Monsieur le comte, dit Mariette, a dû passer, en retournant à Paris, chez les fournisseurs de mademoiselle, qui viendront dans la journée prendre ses ordres.

Et Mariette se mit en devoir de peigner et de tordre les beaux cheveux noirs de Jeanne qui se laissa faire, rêveuse et toujours éblouie.

Une heure après, mademoiselle de Balder, en négligé du matin, entrait dans la salle à manger située au rez-de-chaussée de cette mystérieuse maison, et y trouvait son déjeuner servi.

Jeanne trempa ses lèvres dans une tasse de thé après y avoir émietté un gâteau, et elle lut et relut avidement la mystérieuse lettre de cet homme que les gens qui la servaient

appelaient M. le comte.

Mariette la servait à table et lui dit, au moment où elle se leva :

– La campagne n'est pas très agréable à habiter en hiver, et mademoiselle s'ennuiera peut-être…

Jeanne aurait bien voulu savoir dans quelle campagne elle se trouvait ; mais elle se souvint de la recommandation formelle de la lettre et elle se tut.

– Mais, reprit Mariette, M. le comte a pensé que mademoiselle reverrait avec plaisir une ancienne amie.

– Une amie à moi ? exclama Jeanne avec surprise.

– Une amie de mademoiselle, insista Mariette, qui ouvrit une porte et appela :

– Mademoiselle Cerise !

Et Jeanne, stupéfaite, vit entrer la fleuriste, émue et pâle, qui vint se jeter dans ses bras.

*

* *

Les deux jeunes filles s'accablèrent de questions d'abord. Comment se retrouvaient-elles ? où étaient-elles ? Ni l'une, ni l'autre ne le savait. Mais sir Williams avait si bien pris ses précautions, il avait si bien su écrire à l'une et parler à l'autre de périls imaginaires, que toutes deux s'observèrent et ne se firent que des demi-confidences. Une partie de la journée s'écoula pour elles en une douce causerie.

Jeanne confia à Cerise que son cœur avait parlé ; elle lui dit combien elle aimait un inconnu, sans doute l'auteur de ces deux lettres qu'elle avait reçues, le comte Armand de Kergaz.

Cerise lui parla de son amour pour Léon, de son bonheur qui n'était que retardé et qui s'accroîtrait de tout le charme de l'obstacle vaincu, de la difficulté surmontée.

Vers le soir, comme les deux jeunes filles, après s'être longtemps promenées dans le jardin, dont les murs élevés ne permettaient point de voir au dehors, rentraient à la villa, un homme se présenta à Jeanne et la salua avec respect.

C'était Colar.

À la vue de cet inconnu, mademoiselle de Balder éprouva une vague inquiétude ; mais Cerise la rassura.

– C'est un ami, dit-elle, c'est un serviteur de M. le comte.

– Mademoiselle, dit Colar en s'inclinant devant Jeanne, je suis l'intendant de M. le comte.

– Ah ! fit Jeanne remise de son trouble ; venez-vous de sa part ?

– Oui, mademoiselle.

Et Colar prit un air mystérieux et tendit une lettre à la jeune fille.

Jeanne la prit en tremblant, et son cœur battit bien fort.

C’était encore la même écriture.

Cette lettre venait de lui.

Elle l’ouvrit et lut :

« Jeanne, ma bien-aimée, quand cette lettre vous parviendra, j’aurai déjà mis entre nous une grande distance. Ainsi le veut la fatalité. Mais, rassurez-vous, mon absence ne sera point de longue durée ; quelques jours à peine, et vous me verrez à vos pieds, baisant vos deux mains et vous demandant à genoux d’accepter mon nom et de faire le bonheur de ma vie. Chaque jour l’homme qui vous portera cette lettre, et qui a toute ma confiance, vous en remettra une autre que je lui ferai parvenir des divers lieux où je m’arrêterai pendant ce voyage que m’imposent de graves et mystérieuses circonstances.

« Cet homme, nommé Colar, est mon ami plus que mon serviteur ; il m’est entièrement dévoué, et il exécutera tous vos ordres avec joie. Soyez reine dans cette maison qui est à vous, et qui n’est peuplée que de mes gens, âmes dévouées à leur maîtresse future, et qui mourraient pour elles avec joie. Je ne vous demande qu’une seule chose, Jeanne, ma bien-aimée, mais je vous la demande à genoux, au nom de l’amour que j’ai pour vous, au nom de notre bonheur à venir : n’essayez point de sortir de la villa ou du moins du jardin, ne demandez point où vous êtes… Ceci est un mystère que je vous expliquerai plus tard.

« Adieu… à demain. Mon corps s’éloigne, chère femme adorée ; mais mon cœur est resté près de vous. »

Cette fois, la lettre était signée d’un A.

Il y avait progrès.

– Mademoiselle, dit Colar, lorsque Jeanne eut terminé la lecture de cette lettre, si vous désirez répondre à M. le comte, je lui ferai parvenir votre missive.

Jeanne rougit.

– Je verrai, dit-elle d’une voix émue.

Et, en effet, que pouvait-elle, qu’allait-elle répondre ?

Se plaindrait-elle de cet espèce d’enlèvement ?

Lui avouerait-elle qu’elle l’aimait ?

Elle regarda Cerise, comme si elle eût voulu lui demander conseil.

Cerise comprit et dit à Colar :

– Mademoiselle écrira demain à M. le comte.

Colar s’inclina.

– Je reviendrai demain, dit-il, et si mademoiselle veut faire venir de Paris quelque chose…

– Je n’ai besoin de rien, merci.

Une cloche qui sonnait le dîner se fit entendre.

Le lieutenant de sir Williams salua de nouveau la jeune fille et s’en alla. Mais au lieu

de sortir par la grande grille de la villa, il gagna le pavillon où était encore la veuve Fipart, bien que sir Williams eût feint, le matin, de la chasser.

– La mère, lui dit-il, le capitaine a réfléchi. Il vaut mieux que tu ne restes pas ici. Tu as maltraité Cerise, et si les deux petites te rencontrent, elles finiront par avoir des soupçons.

– C'est bon, dit la cabaretière de Bougival, on s'en ira.

– Tous les matins, poursuivit Colar, tu donneras une *manne* à Rocambole, et tu lui recommanderas d'avoir, s'il le peut, un air bien honnête.

– Oh ! dit la veuve Fipart avec orgueil, c'est mon élève, et, quand il le veut, il ressemble à un petit saint.

– Et tu l'enverras ici porter du poisson.

– Suffit, on l'enverra.

– Rocambole, qui est fin comme une mouche, donnera son coup d'œil et veillera au grain mieux que toi ; car je ne me fie qu'à moitié à tout notre monde. – Si le vrai comte venait à flâner par ici…

Colar désignait Armand par ce mot de *vrai* comte.

La veuve Fipart redescendit à Bougival en compagnie de Colar, qui retourna à Paris, où il avait mission d'observer et de surveiller les actes de M. de Kergaz.

Le lendemain, il retourna à la villa.

Sir Williams lui avait écrit d'Orléans et envoyé une seconde lettre pour Jeanne. Cette lettre, plus tendre et plus brûlante encore que la précédente, acheva de jeter le trouble dans le cœur de la jeune fille. Le faux comte de Kergaz avait, cette fois, écrit au bas tout au long le nom d'Armand. C'était donc bien lui.

– Mademoiselle, demanda Colar, ne répondra-t-elle point à M. le comte ?

À cette question, le cœur de Jeanne battit à rompre sa poitrine ; ses joues s'empourprèrent ; elle hésita encore…

– Ah ! murmura Colar, je vois d'ici M. le comte ouvrant ma lettre et trouvant, sous le même pli, quelques lignes de mademoiselle. Cher et bon maître, quelle joie !

Jeanne n'y tint plus, à la pensée qu'il serait heureux si elle lui répondait.

Elle prit la plume et écrivit :

« Monsieur, bien que votre conduite me paraisse étrange, bien qu'il soit inouï qu'on fasse les gens prisonniers pour leur prouver quelque affection, je veux bien ne vous point juger trop sévèrement et attendre votre retour pour avoir l'explication de tous ces mystères. D'ici là je suivrai vos conseils et garderai la réserve que vous me demandez. »

Malgré la froideur de cette lettre, on devinait que l'âme tout entière de la jeune fille avait dû passer par sa plume, et les caractères tremblés, la signature presque illisible attestaient son émotion.

Mais Jeanne était fille de noble race ; elle savait bien que la première vertu de la femme est la réserve, et la conduite mystérieuse de sir Williams ne méritait pas de plus

tendres expressions. Cependant, au-dessous de son nom, elle écrivit un mot :

« Revenez ! »

Ce post-scriptum laconique résumait la pensée tout entière de la lettre et en atténuait la sécheresse.

Colar s'en alla.

Le lendemain il revint, apportant encore une lettre du faux comte de Kergaz.

Comme les précédentes, elle avait un parfum de chaste honnêteté, d'amour ardent qui continua à opérer de profonds ravages dans l'âme de mademoiselle de Balder.

Les jeunes filles se laisseront toujours séduire par des lettres.

Pourtant Jeanne ne crut point devoir répondre.

Mais chaque heure qui s'écoulait rivait par un lien de plus le cœur de la pauvre enfant à cet amour dont elle croyait envelopper Armand.

Et les jours passaient.

Et Jeanne oubliait Gertrude, dont cependant le faux Armand parlait toujours dans ses lettres comme l'accompagnant, – lettres qui n'étaient jamais datées, et lui arrivaient, elle ne savait d'où, par l'entremise de Colar.

Elle attendait avec impatience le retour de celui qu'elle aimait, comme Cerise attendait Léon.

Et ni l'une ni l'autre ne songeaient à quitter la villa. Cependant un jour, Colar ne vint point. Jeanne attendit en vain la lettre bien-aimée qui était devenue la nourriture de son âme.

La lettre ne vint pas. Le lendemain, Colar ne parut point encore.

Le lieutenant de sir Williams avait, pour motiver son absence, la meilleure de toutes les raisons : il était mort.

On se souvient de la fin tragique de Colar dans le cabaret de la veuve Fipart.

Colar était mort sans prononcer un mot qui pût éclairer Rocambole sur la marche à suivre vis-à-vis de Jeanne et de Cerise. Trois jours, puis un quatrième s'écoulèrent. Jeanne ne recevait plus de lettres de son mystérieux correspondant, et cependant rien n'était changé à la villa.

Les domestiques continuaient à la servir, la grille du parc à demeurer fermée ; Mariette parlait de M. le comte chaque fois qu'elle coiffait ou habillait sa maîtresse.

Mais Jeanne ne voyait plus Colar, et ne recevait plus de lettres.

Elle interrogea les domestiques sur le sort du messager ; les domestiques ne savaient rien dire ou ne voulaient rien dire, et répondaient invariablement :

– L'intendant de M. le comte est peut-être en voyage.

Alors Jeanne se mit en tête les plus noires idées ; elle se souvint que, dans la première lettre trouvée sur le guéridon, celui qu'elle croyait être Armand de Kergaz disait qu'il

allait courir de grands périls…

Jeanne eut le vertige à ce souvenir ; elle se dit que peut-être son Armand bien-aimé était mort…

Puis l'espoir vint faire place à ce doute cruel, à cette épouvantable anxiété ; elle pensa que, puisqu'il n'écrivait plus, c'est qu'il allait revenir.

Le quatrième jour cependant, comme Jeanne s'éveillait et disait bonjour à Cerise qui couchait dans un cabinet voisin de sa chambre et dont la porte restait ouverte durant la nuit, elle aperçut un paquet de lettres sur le guéridon.

Jeanne ne fit qu'un saut de son lit au guéridon, et poussa un cri de joie.

Il y avait là quatre lettres, autant de lettres que de jours écoulés…

Et elle les reconnut et en brisa le cachet avec une émotion violente.

Armand n'était donc pas mort !

Il lui annonçait son retour prochain ; il allait arriver… Elle pouvait le voir au premier moment.

C'était du moins ce que disait sa dernière lettre.

– Cerise ! Cerise ! s'écria Jeanne folle de joie, il est vivant, il va revenir !

Et Cerise qui, depuis trois jours, essuyait les larmes de la pauvre Jeanne, Cerise accourut toute joyeuse et l'embrassa avec effusion.

Alors Jeanne voulut savoir qui avait apporté ces lettres et les avait déposées sur le guéridon durant son sommeil.

Elle sonna, Mariette parut.

– Colar est donc venu ? demanda-t-elle.

– Non, madame.

– Qui donc, alors ?… fit Jeanne surprise et montrant les lettres.

– Mademoiselle, répondit la camériste, c'est Rocambole.

– Qu'est-ce que Rocambole ? demanda Jeanne, qui jamais n'avait entendu prononcer ce nom.

– C'est le petit marchand de poisson.

– Il a donc vu Colar ?

– Je ne sais pas.

Mariette ne savait pas, en effet.

La vérité était que, depuis trois jours, maître Rocambole s'était métamorphosé aux yeux des gens de la villa, et il nous faut expliquer cette métamorphose avant d'aller plus loin.

XLVIII

LE GÉNIE DE ROCAMBOLE

Le fils adoptif de la veuve Fipart, maître Rocambole, avait été plus fort que ne l'eût été Colar lui-même, le soir où celui-ci mourut frappé par le comte de Kergaz.

Cet enfant de seize ans, qui pouvait se laisser éblouir par la promesse d'une somme aussi importante que cinquante louis, ne perdit point la tête un seul instant et se fit le raisonnement suivant, qui n'était pas dépourvu de logique :

– Il est évident que si le comte donne mille francs pour savoir où sont les petites, le capitaine en donnerait le double et le triple pour qu'il ne le sût pas. Or, le comte est un homme de bien et le capitaine, un luron ; entre le bien et le mal, Rocambole n'a jamais hésité. Donc, hourra pour le capitaine !… Je vais rouler le philanthrope.

C'était pour obéir à ce programme que maître Rocambole avait entraîné le comte, Guignon et Léon Rolland sur la passerelle de la machine pour les conduire de là dans l'île de Croissy, où, disait-il, les deux femmes étaient prisonnières.

On sait ce qui arriva :

Rocambole, leste et fort, donna un croc-en-jambe à Guignon pris à l'improviste, le précipita dans l'eau et y tomba avec lui.

Guignon ne savait pas nager, et il était dans sa destinée de ne pas avoir la moindre chance, comme l'avait judicieusement observé Rocambole.

Il jeta un cri en tombant à l'eau, essaya de se débattre à la surface, disparut, et, entraîné par le courant, le pauvre ouvrier alla trouver la mort sous les rouages de la monstrueuse machine. Rocambole, au contraire, était cet enfant de Paris par excellence, qui est adroit à tous les exercices sans avoir jamais rien appris : s'improvise cavalier en huit jours, fait des armes d'instinct, tire le fusil et le pistolet, et nage comme un poisson à la troisième *pleine eau* qu'il fait du haut d'un pont du canal ou de la Seine.

Rocambole se jeta donc à la rivière avec le sang-froid qu'il eût mis à plonger dans un établissement de bains au pont Neuf ou au pont Louis-Philippe.

– Hum ! murmura-t-il en sentant le contact de l'eau glacée, car on était alors en plein mois de janvier, elle est un peu fraîche, et ce bain froid est risqué pour la saison… Bah !

Et ce dernier mot prononcé à la surface de l'eau, Rocambole ferma la bouche, enfonça la tête, plongea l'espace de cinquante brasses pour se mettre à tout hasard, à l'abri d'une balle que le comte aurait pu diriger sur lui, guidé par le bruit de sa chute ; puis il revint

respirer, plongea encore, respira de nouveau, et finit par nager entre deux eaux, de façon à ne faire aucun bruit.

La nuit était noire et on n'y pouvait voir à vingt pas.

Rocambole, tout en nageant vigoureusement, prêtait l'oreille, et, servi en cela par le vent, qui soufflait de l'est à l'ouest, il put entendre les paroles irritées du comte et de Léon Rolland, appelant en vain Guignon dont la mort avait été instantanée.

– Sont-ils vexés ! pensa Rocambole, ravi de lui-même et se mettant sur le dos pour faire la planche et ne point user ses forces.

Quand il fut assez loin de la machine pour ne plus craindre une balle, le vaurien jugea convenable de se reposer.

– Échouons-nous, se dit-il en gagnant la berge opposée à la route de Bougival à Port-Marly.

Il se coucha dans l'herbe, entre deux tas de bois coupé, amoncelé et destiné à être transporté par eau ; et tout grelottant il se déshabilla, préférant encore être nu que vêtu d'habits mouillés.

Une fois déshabillé, Rocambole se roula dans le sable et s'y enterra à moitié :

– Voilà, pensa-t-il, un drôle de paletot pour attendre le jour, mais cela vaut encore mieux que rien. S'il pouvait passer une péniche…

Rocambole exprimait ce vœu, parce qu'il connaissait les habitudes de ces sortes d'embarcations qui sillonnent le fleuve nuit et jour de leur sourd et lent sillage.

Deux hommes, trois au plus, les conduisent et vivent éternellement à bord.

Ils ont toujours du feu, quelque chose à manger, et ils accueillent assez complaisamment les canotiers et les pêcheurs qui montent à leur bord.

Or précisément, en prêtant l'oreille, Rocambole, qui n'entendait plus la voix d'Armand et de Léon, distingua tout à coup le craquement monotone d'un gouvernail pesamment manœuvré, et bientôt il vit se détacher au milieu des ténèbres une masse plus noire encore qu'éclairait un point lumineux.

C'était une péniche vide de son chargement et que deux hommes conduisaient à la dérive, sans le secours des chevaux qui, en remontant le cours du fleuve, remorquent les embarcations.

Le point lumineux n'était autre qu'une lanterne suspendue à l'avant.

– Ohé ! de la barque ! cria le vaurien.

– Oh ! répondit-on à bord de la péniche.

Rocambole s'arracha à son linceul de sable, se rhabilla en trois secondes, se rejeta bravement à l'eau, se laissa dériver de quelques brasses au-dessous de l'embarcation, l'aborda par le travers et se suspendit à la corde à nœuds qui pendait en guise d'échelle.

Puis là, bien qu'il fût parfaitement reposé et n'eût rien perdu de son agilité et de sa vigueur, il feignit une grande fatigue et se hissa à bord en gémissant. Le patron de la

péniche, qui tenait la barre en ce moment, fut fort étonné, par le froid de la nuit, de voir un homme sortir de l'eau habillé et tout grelottant.

– Ah ! mon Dieu, murmura Rocambole d'une voix lamentable, quel malheur !…

Les deux mariniers qui montaient la péniche, reconnaissant qu'ils avaient affaire à un enfant qui paraissait exténué de besoin, de fatigue et de froid, commencèrent par lui donner des soins, le firent changer de vêtements, et lui donnèrent quelques gorgées d'eau-de-vie.

Une fois restauré, Rocambole descendit dans la cabine, où il y avait du feu, et s'y coucha à côté du patron, qui avait cédé la barre à son second.

Le vaurien raconta alors au patron qu'il était tombé à l'eau en longeant le bord de la rivière, et que, vaincu par le courant, il lui avait été impossible de regagner la berge.

Il ajoutait qu'il allait précisément à Saint-Germain lorsque cet accident lui était arrivé.

Or, comme l'accident dont il prétendait avoir été victime paraissait s'expliquer par l'opacité de la nuit, et que, d'ailleurs, Rocambole avouait qu'il était un peu *bu*, selon l'expression populaire, lorsque cela lui était arrivé, le patron de la péniche ajouta foi entière à ses paroles.

Rocambole fit sécher ses habits, se garda bien de lui montrer la bourse que lui avait jetée M. de Kergaz et qui renfermait vingt-cinq louis, et, vers minuit, la péniche le déposa au Pecq, sous Saint-Germain.

Rocambole avait jugé prudent de ne point retourner à Bougival sur-le-champ.

Il passa le reste de la nuit dans un cabaret dont il connaissait le maître, et qu'il éveilla en heurtant à la porte ; puis, au point du jour, il se remit en marche, décidé à aller flâner aux alentours de la maison où Colar avait été tué.

– Il est probable, se disait-il en arpentant la route de Port-Marly, que le comte sera retourné au cabaret, qu'il n'y aura plus trouvé *maman*, et que, comme après tout il a tué Colar, il aura filé sans redemander son reste.

Ce raisonnement était plein de justesse et se trouva pleinement confirmé par l'événement.

Rocambole trouva la chaussée déserte à cette heure matinale, la porte du cabaret entr'ouverte et le cabaret vide. La veuve Fipart avait jugé prudent de *filer,* comme disait Rocambole ; et elle était montée au pavillon du parc, dans la villa où se trouvaient Jeanne et Cerise.

Rocambole monta au premier étage, où était toujours le cadavre de Colar, noyé dans une mare de sang.

– Voilà le plus *embêtant,* se dit-il. Le comte a filé, il ne reviendra pas tout de suite ; mais la première personne qui va venir ici va voir couler ce sang à travers le plancher, elle criera à l'assassin… et nous serons propres !… Il faut faire disparaître le *bourgeois* (c'était le nom que Rocambole et la veuve Fipart donnaient à Colar). Pauvre vieux ! murmura-t-il en soulevant le cadavre avec précautions pour ne se point ensanglanter, tu n'as pas plus de

chance que Guignon ! Sans compter que tu n'auras pas le moindre curé à ton enterrement et que nous te priverons du cimetière.

Comme il terminait cette oraison funèbre, Rocambole entendit un bruit de pas au rez-de-chaussée.

Il tressaillit, crut qu'il allait avoir affaire à Armand ou à quelqu'un des siens, et, à tout hasard, il s'arma du couteau que la veille, Guignon lui avait appuyé sur la gorge et qui était demeuré à terre.

Mais une voix bien connue se fit entendre :

– Hé ! Rocambole ! appelait-elle.

– Bon ! dit l'enfant, as pas peur, c'est Nicolo !

C'était en effet le saltimbanque qui, après avoir erré toute la nuit à travers champs, avait un peu calmé sa terreur vers le matin, et se hasardait à revenir savoir ce qui s'était passé après sa fuite.

– Montez, papa, montez, cria Rocambole à l'illégitime époux de la veuve Fipart, par ici, on a besoin de vous.

Nicolo monta et s'arrêta tout frémissant encore sur le seuil du cabinet jaune.

Le facétieux Rocambole avait mis le cadavre de Colar sur son séant et l'avait adossé à la muraille.

– Flambé ! dit le vaurien en le désignant du doigt à Nicolo.

– Et la mère ? demanda le saltimbanque avec tout l'intérêt d'un amant épris, inquiet sur le sort de l'objet aimé.

– *Esbignée !* répondit Rocambole.

Puis il ajouta vivement.

– Allons, papa, faut pas flâner à demander un tas de choses ; je vous conterai cela plus tard. Il faut d'abord cacher M. feu Colar. Ça ne peut pas le chagriner et ça nous rendra grand service.

– Mais, dit Nicolo, ce n'est pas nous qui l'avons tué, après tout… et la *rousse* ne peut pas nous accuser de cet *assassin.*

Rocambole, qui avait retrouvé son sang-froid moqueur, haussa les épaules et regarda dédaigneusement le saltimbanque.

– Papa, dit-il, vous n'êtes point l'auteur de mes jours, et, entre nous, je ne le regrette pas.

– Plaît-il ? fit Nicolo surpris de l'apostrophe.

– Vous êtes bête comme un saltimbanque que vous êtes, poursuivit Rocambole complétant ainsi sa pensée ; vous avez de l'esprit dans les jambes, mais pas dans la tête.

– Insolent ! dit Nicolo, habitué cependant aux impertinences de l'enfant.

– Supposez donc, continua Rocambole, que la *rousse* vienne ici. On commence par nous mettre à l'ombre, vous et moi, et le *curieux* fouille ses petites notes et ses paperasses, puis il reconnaît que papa Nicolo a habité un port de mer d'où il est parti avec un passeport sur papier jaune et la marque d'un anneau à la cheville ; ce qui fait qu'il est en rupture de ban.

– Diable ! murmura Nicolo, je n'y songeais pas.

– Quant à moi, reprit Rocambole, comme je me suis échappé du pensionnat où m'avait logé la *correctionnelle* pour y attendre ma majorité, on me repincera tout de bon.

– Tu as raison, dit Nicolo ; mais où le mettre, ton monsieur Colar ?

– S'il était nuit, je vous dirais : nous allons l'enterrer dans le jardin ; mais, vu qu'il est jour, il vaut mieux le descendre à la cave. Nous avons une vieille futaille vide, on la défoncera d'un côté, et puis on rebouchera le trou où on posera le côté défoncé contre la muraille.

Nicolo et Rocambole s'emparèrent alors du cadavre ; l'un le prit sous les bras, l'autre par les pieds, et ils le descendirent ainsi à la cave, où Rocambole, toujours maître de lui, défonça la futaille vide.

Feu Colar, comme disait le spirituel vaurien, fut placé dans cette bière improvisée, puis la futaille fut tournée contre le mur ; après quoi les deux bandits s'occupèrent de faire disparaître tout indice du meurtre.

Le sang qui couvrait le parquet du cabinet jaune et coulait à travers le plancher fut lavé à grande eau, et, en moins de vingt minutes, il n'en resta aucune trace.

Les verres brisés furent jetés dans la cour, les meubles remis en place ; et lorsque tout fut terminé, Rocambole se versa une rasade d'eau-de-vie, bourra une pipe qu'il avait toujours dans sa poche, s'assit sur un escabeau et regarda fièrement le saltimbanque :

– À présent, papa, dit-il, si vous le voulez bien, nous allons causer un peu.

– Causer de quoi ? demanda l'acrobate dont l'intelligence n'était pas le côté saillant.

– Parbleu ! dit Rocambole avec humeur, ce ne sera pas de politique ; d'abord, je n'ai pas d'opinion, moi.

Nicolo se prit à rire.

– Nous voici à l'abri de la *rousse,* reprit le vaurien, et il est évident que môssieu le comte qui a tué feu Colar ne s'en vantera pas ; mais comme il tient à savoir où sont les petites…

– Il ne le sait donc pas ?

– Tiens ! dit Rocambole, qui le lui aurait dit ? Le serrurier ne le savait pas, et maman et moi nous ne sommes pas des enfants.

Alors le fils adoptif de la veuve Fipart raconta succinctement à Nicolo sa belle conduite de la nuit, et le saltimbanque émerveillé s'écria :

– Décidément, tu as une fière *sorbonne*, petit !

Rocambole affecta un maintien modeste en écoutant ce compliment.

– Mais, poursuivit-il, si nous sommes *parés* vis-à-vis de la *rousse*, nous ne le sommes pas vis-à-vis du comte, et il ne fera pas bon ici désormais. Il m'est donc avis que le meilleur est de filer, vous et maman à Paris, et moi à Port-Marly, où le père Maurice me logera.

Le père Maurice dont parlait Rocambole était un pêcheur tenant un cabaret presque aussi mal famé que celui de la veuve Fipart.

Le père Maurice et l'objet aimé de Nicolo avaient eu ensemble plus d'une ténébreuse affaire étrangère au commerce des liquides ; Rocambole pouvait donc compter sur lui, comme le père Maurice aurait compté lui-même sur la veuve et son fils adoptif, dans l'occasion.

– Tu as raison, dit Nicolo, approuvant le conseil de l'enfant. Mais, ajouta-t-il, qu'allons-nous faire maintenant par rapport au capitaine qui est absent ? Lâcherons-nous les petites ? Colar étant mort, je ne sais plus que faire, moi.

– Moi, je le sais, dit Rocambole, et je vais me mettre à la hauteur des événements. As pas peur ! c'est moi qui remplace feu Colar.

Le vaurien se versa un second verre d'eau-de-vie, bourra et alluma une seconde pipe, puis il se leva :

– Allons, dit-il, filons ! il s'en va sur huit heures.

Ils sortirent.

Rocambole prit un morceau de charbon dans la cheminée et écrivit sur la porte qu'il ferma à double tour :

Fermé pour cause de faillite.

Nicolo monta à la villa et emmena la veuve Fipart à Paris.

Rocambole gagna Port-Marly.

Le lendemain, de grand matin, il se présenta à la villa.

Il portait, comme les jours précédents, une manne de poisson sur la tête ; mais le drôle n'avait plus cette attitude humble et modeste des jours précédents ; il portait la tête haute, sifflotait d'un air insolent, et il rassembla les domestiques de la villa.

– Çà, leur dit-il, M. Colar est parti rejoindre le patron, et c'est moi qui le remplace ; il vous ordonne de m'obéir comme à lui-même.

Rocambole parlait avec tant d'assurance, que personne, à la villa, ne songea une minute qu'il prenait sous son bonnet ce ton impérieux et cette attitude omnipotente.

On le crut sur parole.

Transformé en maître de sa propre autorité, Rocambole donna des ordres, recommanda qu'on obéît toujours aussi respectueusement à Jeanne, à moins qu'il ne lui prît fantaisie de vouloir s'échapper, et annonça qu'il reviendrait le lendemain.

Il revint en effet et questionna Mariette.

– Mademoiselle est triste, dit la soubrette.

– Ah ! fit Rocambole, est-ce qu'elle trouve la cage étroite ?

– Non, elle s'ennuie après M. le comte.

– Bon ! dit Rocambole, qui possédait par la veuve Fipart les secrets de sir Williams ; il paraît que ça mord, l'amour…

– Et puis, M. le comte ne lui a pas écrit.

– Il lui écrira, répondit le vaurien.

Le fils adoptif de la veuve Fipart songea alors que sir Williams devait écrire à Jeanne par l'intermédiaire de Colar, et que, celui-ci étant mort, les lettres du capitaine demeuraient sans doute closes à l'hôtel de la rue Beaujon. Ce fut pour lui un trait de lumière. Il courut à Paris, dit au valet de chambre, qui, lui aussi, ne savait ce qu'était devenu Colar, que ce dernier, retenu à Bougival, le chargeait de venir chercher ses lettres.

Le valet de chambre les remit sans difficulté, et crut ce que Rocambole lui disait.

Ce qui fit que, le lendemain matin, M. Rocambole, comme l'appelait déjà Mariette, remit à la soubrette les lettres de sir Williams, après avoir déchiré la première enveloppe qui portait le timbre de la poste, et lui avoir recommandé de les placer sur la table, afin que sa maîtresse les trouvât à son réveil.

*

* *

Voilà donc où en étaient les choses, lorsque Jeanne apprit par la dernière lettre de sir Williams son prochain retour.

Sous le poids d'un vague pressentiment, mademoiselle de Balder se prit à penser qu'en effet celui qu'elle attendait pourrait bien arriver le jour même.

Et, pour la première fois de sa vie, la jeune fille fut coquette et mit une recherche extrême à sa toilette.

Elle voulait lui paraître belle.

Une partie de la journée se passa.

Au moindre bruit qui se faisait au dehors, Jeanne tressaillait et courait à la croisée ; les heures lui semblaient couler avec une désespérante lenteur ; elle allait et venait par la villa, anxieuse, le cœur palpitant.

Enfin, vers le soir, au coucher du soleil, le bruit d'une voiture roulant sur le sable de la grande allée se fit entendre.

Jeanne devint toute pâle, et sentit tout son sang affluer à son cœur… Elle voulut se lever, courir à la rencontre de celui qu'elle attendait…

Ses forces la trahirent, et elle ne put quitter son siège.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et Mariette, paraissant sur le seuil, annonça :

– M. le comte Armand de Kergaz !

Jeanne jeta un cri étouffé, et crut qu’elle allait mourir !

*

* *

XLIX

LES SILHOUETTES

Faisons un pas en arrière.

Tandis que Rocambole se jetait à la nage et échappait ainsi à la poursuite d'Armand de Kergaz et de Léon Rolland, ceux-ci, on s'en souvient, rebroussaient chemin et couraient au cabaret où ils avaient laissé la veuve Fipart évanouie, mais qui avait disparu. Ils fouillèrent la maison, le jardin, les environs.

– Personne ! dit Armand.

– Mais ce cadavre, demanda Léon, qu'en ferons-nous ?

– Rien, répondit Armand.

– Mais il faut faire une déclaration…

– C'est inutile.

Léon ouvrit de grands yeux.

– Mon cher ami, dit le comte, à coup sûr, ce ne sont pas ces gens-là qui iront chez le commissaire de police pour le prévenir qu'un meurtre a été commis. Par conséquent, mon avis est qu'il faut laisser les choses telles qu'elles sont et nous en aller.

Léon comprit que M. de Kergaz avait raison.

– Seulement, reprit le comte, comme il est évident que ces gens-là savent où sont Jeanne et Cerise, il faudra établir une sorte de souricière aux environs, et, quand nous les tiendrons, il faudra bien qu'ils disent la vérité.

– Pauvre Guignon ! murmurait l'honnête ouvrier en pleurant, c'est moi qui ai causé sa mort…

– Sois tranquille, nous le vengerons !

L'œil d'Armand étincela de colère.

Le comte et son compagnon remontèrent en tilbury et regagnèrent Paris, où ils arrivèrent à une heure avancée de la nuit.

Le vieux Bastien attendait son maître avec anxiété.

– Monsieur le comte, lui dit-il en le voyant entrer, nous savons maintenant où est sir Williams.

Et Bastien tendit à Armand un rapport de cette police secrète qui fonctionnait pour lui nuit et jour.

Ce rapport contenait ces quatre mots :

« L'individu connu à Paris sous le nom de sir Williams, et qui se donne comme Irlandais d'origine, n'a point gagné le Havre et ne s'est point embarqué : il a pris, au contraire, la route de Bretagne et se rend chez le chevalier de Lacy. »

Armand parut réfléchir.

– Andréa, dit-il enfin, car c'est bien lui, est allé en Bretagne, au *Manoir,* chez M. de Lacy. Or, madame de Beaupréau et sa fille habitent précisément les Genêts ; le Manoir et les Genêts sont à huit kilomètres de distance… Il est donc évident qu'il faut se hâter, et que bien certainement la jeune fille, séduite, entraînée, peut accorder sa main… Il n'y a donc pas de temps à perdre si nous voulons sauver Hermine.

– Assurément non, dit Bastien.

– Il faut, dit M. de Kergaz, que tu partes sur-le-champ, mon vieux Bastien, et que tu ailles en Bretagne. De Kerloven, tu pourras savoir à la fois ce qui se passe au Manoir et ce que l'on fait aux Genêts. Tu m'écriras chaque jour, et, s'il le faut, j'irai te rejoindre.

– Très bien, dit Bastien, je suis prêt.

Et Bastien, muni d'instructions minutieuses, partit le soir même en berline et fit une telle diligence, qu'il arriva à Kerloven vingt-quatre heures après que sir Williams eut franchi le seuil du chevalier de Lacy.

Au moment où il descendait de sa chaise de poste, vers sept heures du soir, un piqueur à cheval passait devant la grille de Kerloven poussant devant lui une douzaine de chiens.

C'était le piqueur de madame de Sainte-Luce, la châtelaine de Kerloven.

On se le rappelle, M. de Lacy avait envoyé à Kerloven, la veille au soir, réclamer le secours du piqueur et de sa meute pour attaquer le sanglier que sir Williams devait tuer d'un coup de couteau de chasse.

Le piqueur avait assisté à la chasse et ramenait ses chiens couplés à Kerloven.

– Bonjour, monsieur Bastien, dit-il en saluant l'intendant en entrant à Kerloven pour y boire un coup.

– Bonjour, Yaume, répondit Bastien. Tu reviens de la chasse ?

– Oui, monsieur Bastien, sauf votre respect, et la journée a été rude.

– As-tu chassé seul ?

– Non, monsieur Bastien, je suis allé donner un coup de main à M. le chevalier de Lacy.

– Ah ! dit Bastien devenant subitement attentif.

– Il faut vous dire, poursuivit le piqueur Yaume, que nous avons couru un solitaire comme on n'en verra plus.

– L’avez-vous forcé ?

– Non, c’est l’Anglais qui l’a tué.

– Quel Anglais ? interrogea Bastien, espérant apprendre quelque chose de sir Williams.

– Oh ! un crâne, allez, monsieur Bastien, un intrépide. Je ne sais pas d’où il vient et s’il a chassé l’ours, mais il vous tue des sangliers à coups de couteau, et si proprement que les femmes s’évanouissent.

– De quelles femmes parles-tu ?

– De la demoiselle de Paris qui est aux Genêts ; une nièce de la baronne.

– Elle a donc assisté à la chasse ?

– Oui, monsieur Bastien.

– Et elle s’est évanouie ?

– Tout net… Ah ! c’est que c’est un beau garçon, l’Anglais, et j’ai dans l’idée…

Le piqueur s’arrêta et parut hésiter dans ses confidences.

– Eh bien ? demanda Bastien.

– J’ai dans l’idée, voyez-vous, que ça pourra bien être un mariage… et sous peu.

Bastien tressaillit, puis il demanda quelques détails encore sur la journée de chasse, sur l’installation de sir Williams au Manoir.

Le piqueur partit, Bastien écrivit à Armand :

« Monsieur le comte,

« Je viens d’arriver, et déjà j’ai des nouvelles d’Andréa ou de sir Williams, si vous l’aimez mieux…

« Il est installé chez M. de Lacy. Il y a eu une chasse à courre dans les bois qui avoisinent les Genêts ; mademoiselle de Beaupréau y assistait.

« Andréa a tué le sanglier à coups de couteau.

« Hermine s’est évanouie.

« À cette heure, le baronnet sir Williams et M. de Lacy sont à table aux Genêts, chez madame de Kermadec.

« On parle déjà d’un prochain mariage. Heureusement, j’ai vos instructions et je suis là. »

« À vous !

« Bastien. »

Au moment où l’ancien hussard fermait cette lettre, un homme entra dans la salle où il venait d’écrire : c’était Jérôme l’idiot.

– Je l’ai vu, dit-il, je l’ai bien vu… je l’ai reconnu… c’est lui… oh ! c’est lui…

– Qui lui ? demanda Bastien étonné.

– Le fils de l’assassin, répondit l’idiot.

– Voici déjà un auxiliaire ! pensa Bastien, puisqu’il reconnaît Andréa. Dieu est pour nous !

Retournons au manoir des Genêts, où nous avons laissé sir Williams, à table, à la droite de la baronne de Kermadec, qui lui promettait son chaleureux appui.

Le baronnet triomphait ; il avait pour lui le père, la mère, la grand’tante, le vieux chevalier de Lacy ; il était apparu à Hermine dans deux de ces circonstances dramatiques où les hommes se montrent aux femmes sur un piédestal et enveloppés d’un merveilleux prestige.

Il n’avait donc plus à livrer qu’un assaut réellement sérieux : le cœur de la jeune fille à battre en brèche.

Mais sir Williams était un homme habile ; dans sa longue vie de séductions, il avait remarqué que la femme aime chez l’homme une froide réserve faisant place parfois à des élans de passion.

Le baronnet s’était montré d’abord à mademoiselle de Beaupréau sous un jour éminemment romanesque et dramatique ; il était apparu comme le héros des sombres aventures, l’homme qui joue sa vie pour un sourire. Il voulut qu’elle pût voir en lui le gentleman, l’Anglais froid, réservé, mélancolique, obéissant aux convenances les plus rigoureuses. Pendant le souper, il leva à peine les yeux sur elle, mais il causa avec esprit, laissa percer sa haute intelligence et voulut être à ses yeux au moral ce qu’il était au physique.

Après le dîner, M. de Lacy demanda la permission de se retirer ; le vieux gentilhomme redoutait un accès de goutte, mais il laissa sir Williams libre de rester.

Sir Williams demeura deux ou trois heures encore, causant tantôt avec madame de Kermadec et tantôt avec madame de Beaupréau, dont il acheva de faire la conquête, et il se retira après avoir échangé à peine quelques mots avec Hermine.

Quand il fut parti, accompagné par M. de Beaupréau qui le reconduisit l’espace d’un kilomètre, madame de Kermadec s’écria :

– Voilà un jeune homme charmant et qui sent sa race !

Hermine rougit un peu et baissa les yeux.

– Le baronnet, en effet, dit Thérèse en tremblant et regardant sa fille avec émotion, est un homme du monde accompli. Il est beau, il a de l’esprit, un rare courage personnel.

– Et il est riche à désespérer, paraît-il, ajouta la douairière.

Puis elle regarda sa petite-nièce du coin de l’œil.

Mais Hermine était retombée dans sa rêverie ; elle écoutait l’éloge de sir Williams avec indifférence, et songeait à Fernand, dont elle ignorait du reste encore le misérable sort.

Pendant ce temps, M. de Beaupréau accompagnait sir Williams, et tous deux, par un clair de lune superbe, s’en allaient à pied, le second tirant son cheval par la bride, sous la traîne des grands arbres qui servaient d’avenue au Manoir.

– Monsieur mon gendre, dit M. de Beaupréau en prenant sir Williams par le bras, vous allez un train d'enfer en matière de sentiment. Vraiment, je vous trouve superbe !

– Heu ! heu ! fit modestement le baronnet, c'est affaire d'habitude. La séduction est un art.

– Soyez tranquille, Hermine vous aimera.

– C'est assez probable, répondit sir Williams avec une fatuité calme.

– Ou, du moins, elle consentira à vous épouser.

– Cela me suffit, je ne tiens pas à l'amour.

– Et, dit le Beaupréau, qui à ce mot d'*amour* tressaillit et songea à Cerise, nous irons vite en besogne.

– Je l'espère.

– Nous pourrons faire publier les bans et en finir en quinze jours.

– C'est mon avis.

– Me promettez-vous toujours Cerise ?

– Toujours, beau-père.

– Oh ! alors, s'écria de Beaupréau, dont l'œil étincela de passion, vous épouserez Hermine, je vous le jure.

– Et moi j'y compte. Adieu, beau-père.

– Au revoir, voulez-vous dire ?

– Sans doute, je reviendrai demain. Je trouverai bien un prétexte convenable.

– Et moi je ferai d'ici là votre éloge.

Sir Williams tira de sa poche un briquet phosphorique et alluma un cigare.

Puis, il mit le pied à l'étrier, serra une dernière fois la main à son complice et partit au galop tandis que le Beaupréau revenait tout pensif aux Genêts, songeant toujours à Cerise.

La passion du vieillard s'accroissait chaque jour.

Deux routes conduisaient des Genêts au Manoir : l'une passait par les bois, et était la plus longue et la plus carrossable ; l'autre, beaucoup plus courte, suivait les falaises et le bord de la mer.

Ce fut celle-là que prit sir Williams qui connaissait parfaitement le pays. Et ce n'était point que le baronnet fût pressé ou que, nature essentiellement poétique, il éprouvât le moindre charme à écouter la grande voix de la mer et à contempler l'aspect des vagues moutonnantes au clair de la lune. Non ! sir Williams avait un autre but.

La route, ou plutôt le sentier des falaises passait à Kerloven, cette terre patrimoniale des Kergaz où était né le vicomte Andréa, et qui, volée par le comte Felipone, était enfin retournée à Armand.

Le baronnet avait une crainte depuis quelques heures : c'est qu'Armand ne fût sur ses traces, et qu'il ne fût venu à Kerloven pour le surveiller.

La présence du comte en Bretagne pouvait faire avorter le plan si habilement conduit de sir Williams. Il voulut donc passer par Kerloven, et, en passant, tâcher de savoir si M. de Kergaz s'y trouvait ou y était attendu. Il était alors environ huit heures du soir, la lune brillait au ciel et resplendissait au loin sur la mer.

Le baronnet chevauchait au petit trot, rêvant des douze millions, et se disant :

– Je veux bien rencontrer Armand, je veux même qu'à la rigueur il me reconnaisse, mais, auparavant, je veux être l'époux de mademoiselle Hermine.

Comme il achevait ce raisonnement, il arrivait en haut des falaises et pouvait voir Kerloven dressant ses vieilles tours féodales au-dessus de l'Océan.

Mais en contemplant le vieil édifice et se laissant aller à d'amères rêveries, car longtemps il avait regardé Kerloven comme son héritage, il tressaillit tout à coup et arrêta brusquement son cheval.

Il venait de voir briller une lumière au premier étage de l'édifice, derrière les croisées de ce qu'on appelait la grande salle.

Or, pour que cette pièce fût éclairée, il fallait que le maître fût au château, les gens qu'on laissait à Kerloven ne montant du rez-de-chaussée aux étages supérieurs que pour y secouer la poussière des meubles et des draperies, et cela en plein jour, et non point à une heure avancée de la soirée.

– Oh ! oh ! pensa sir Williams dont le cœur se prit à battre, Armand serait-il à Kerloven ?

Il poussa son cheval et continua sa route, prenant l'utile précaution de se couvrir le visage d'un pan de son manteau, précaution du reste qu'expliquait et rendait toute naturelle le froid piquant de la nuit.

Le sentier passait devant la grande porte. Sir Williams jeta à travers la grille entr'ouverte un regard dans la cour, et y aperçut une chaise de poste ; alors il eut le frisson, et il rendit la main à son cheval, comme s'il eût craint de rester plus longtemps dans le voisinage du château et de faire quelque mauvaise rencontre.

Comme il avait déjà mis un kilomètre entre Kerloven et lui, et descendait au grand trot vers le Manoir, il entendit une voix pleine et sonore qui chantait ce refrain breton si connu :

Vous n'irez plus au bal, madame la mariée,

Vous garderez la maison, tandis que nous irons…

Et il put voir un paysan qui marchait d'un pas alerte et venait à sa rencontre, ou plutôt suivait son chemin en sens inverse.

Le baronnet ramena bien soigneusement son manteau sur son visage et continua sa route, marchant ainsi à la rencontre du paysan.

Celui-ci était un gars de vingt ans, valet de ferme à Kerloven, et qui, sa bêche sur l'épaule, revenait des champs.

– Hé ! l'ami ? dit sir Williams l'interpellant.

– Monsieur… répondit le paysan, j'ai bien l'honneur de vous saluer et suis à votre service.

La Bretagne est un pays où le cultivateur daigne encore saluer l'étranger.

– Suis-je sur la route du *Manoir ?* demanda le baronnet.

– Oui, monsieur, toujours tout droit.

– Merci, l'ami.

Et sir Williams fit deux pas encore, puis il se retourna sur sa selle :

– À qui appartient ce château qui est sur la hauteur ? demanda-t-il.

– À M. le comte de Kergaz, répondit le paysan ; mais il n'y est pas.

– Ah ! dit négligemment le baronnet ; et où est-il ?

– Il est à Paris, et il ne viendra pas avant l'automne.

Sir Williams respira.

– En passant, dit-il, j'ai vu une voiture dans la cour ?

– C'est M. Bastien qui est arrivé ce soir.

– Qu'est-ce que M. Bastien ? interrogea hypocritement le baronnet.

– C'est l'intendant de monsieur le comte. Bonsoir, monsieur, et que Dieu vous garde !

– Bonsoir, mon ami, et merci du souhait.

Le paysan continua son chemin vers Kerloven et sir Williams le sien vers le manoir. M. de Lacy s'était mis au lit de bonne heure, et sir Williams ne le revit que le lendemain.

Le lendemain, le digne gentilhomme avait la goutte pour tout de bon, et il renonça à chasser ce jour-là.

Sir Williams profita de ce chômage forcé pour aller aux Genêts.

La baronne de Kermadec était folle du jeu de trictrac, qui était fort de mode au temps de sa jeunesse. Sir Williams avait fait sa partie la veille et feint une passion non moins vive que celle de la douairière pour ce jeu de nos pères.

Le désir de faire le trictrac de la baronne était donc un prétexte suffisant pour lui, et il se présenta aux Genêts sans la moindre hésitation.

Hermine rougit à sa vue, et madame de Beaupréau l'accueillit avec un sourire indulgent et plein de promesses. Comme la veille, on l'invita à dîner et il passa la soirée au Manoir, d'où il ne partit, cette fois, que vers neuf heures.

Comme la veille aussi, il prit le sentier des falaises.

– Je redoute beaucoup moins cette brute de Bastien, pensait-il, qu'Armand lui-même, mais il est bon de le surveiller un peu.

Sir Williams ignorait l'évasion de Baccarat et les révélations qu'elle avait faites à Armand, révélations qui ne pouvaient plus laisser aucun doute ni au comte ni à Bastien sur son identité. Donc, tout en redoutant le voisinage de Bastien, il espérait encore que ce dernier, en admettant qu'il vînt à le rencontrer, persisterait dans sa méprise. Or, comme il approchait de Kerloven, une idée vint au baronnet :

– J'ai bonne envie, se dit-il, d'aller frapper à la porte du château et d'y faire une visite à Bastien. Peut-être est-il venu ici sous l'impulsion de ses premiers soupçons ; peut-être aussi n'y est-il appelé que par ses fonctions d'intendant.

Le baronnet s'enhardissait dans cette pensée, et il était parvenu à un certain endroit où le chemin courait sur le bord extrême de la falaise.

Ce lieu était étrange d'aspect. Le sentier descendait au fond d'une sorte de vallon pour remonter un peu plus loin et courir alors sur une surface plane. De ce point, on n'apercevait plus ni la terre ni les tours de Kerloven ; on ne voyait que la mer qui rugissait en bas à une grande profondeur, et s'engouffrait avec un bruit formidable et qui dominait tous les autres, à un kilomètre à la ronde, dans les anfractuosités de la falaise.

En ce lieu, la détonation d'une arme à feu ou le cri le plus perçant aurait été étouffé par le fracas des flots mugissants.

Aux rayons de la lune qui brillait de tout son éclat, et au moment où il atteignait le fond de cette sorte d'entonnoir, sir Williams vit une silhouette d'homme se détacher sur la crête opposée de la falaise.

Puis il la vit s'agiter et descendre lentement dans le fond du petit ravin et venir à sa rencontre.

Puis encore une autre silhouette apparut et suivit le même chemin que la première, et tout à coup le baronnet se trouva en présence de deux hommes.

– Bonjour, sir Williams ! dit une voix qui le fit tressaillir.

– C'est lui ! je le reconnais bien… murmura le second personnage.

Le baronnet reconnut la voix de Bastien et celle du vieux Jérôme, l'idiot. Et, instinctivement, il porta la main aux fontes de sa selle pour y prendre ses pistolets.

L

LA FALAISE

Sir Williams éprouva comme un frisson ; ses fontes étaient vides !

La veille, en sellant son cheval pour la chasse, le palefrenier de M. de Lacy avait enlevé les pistolets pour les nettoyer, et il avait oublié de les replacer dans leurs fontes.

– Bonjour, sir Williams, répéta Bastien, qui vint se placer en face du baronnet.

– Tiens ! dit sir Williams qui joua la surprise, je ne me trompe pas, c'est bien… c'est mon adversaire ?

– Lui-même, monsieur…

– Par exemple ! s'écria sir Williams, voilà qui est bizarre !

– Vous trouvez ? dit Bastien.

– Ma foi, oui, monsieur…

Sir Williams parut chercher le nom de son interlocuteur.

– Bastien, dit le hussard.

– C'est cela : monsieur Bastien. Eh ! diable ! fit le baronnet, d'où sortez-vous donc ?

– Je viens de Paris. Je suis arrivé hier. Et, ajouta Bastien, vous devez le savoir, car un valet de Kerloven, que vous avez rencontré hier, vous l'a dit.

– C'est juste ; je l'avais oublié, dit sir Williams avec un sang-froid superbe.

– Mais vous-même, monsieur ?… interrogea Bastien.

– Moi, je vais au Manoir.

– Je le sais. Mais d'où venez-vous ?

– Je viens des Genêts, monsieur Bastien.

– De faire la cour à mademoiselle de Beaupréau ?

– Précisément.

– C'est sa voix… c'est bien sa voix… comme c'est bien son visage… murmurait l'idiot d'une voix sourde.

– Que dit cet homme ? demanda sir Williams à Bastien.

– Il prétend vous reconnaître.

– Moi ? Allons donc !

– Vous savez bien, sir Williams, répliqua Bastien avec un grand calme, que vous ressemblez si parfaitement au vicomte Andréa, le frère du comte de Kergaz, mon maître, que tout le monde vous prend pour lui…

– Comment ! cet homme…

– Cet homme a passé sa vie à Kerloven. Il a connu ce misérable assassin qu'on nommait le comte Felipone.

Bastien s'arrêta sur ce mot.

Un autre que sir Williams eût rougi de colère en entendant traiter son père d'assassin ; mais le baronnet ne sourcilla pas.

– Et, dit-il, complétant la pensée de Bastien, il a connu le fils ?

– Comme vous dites.

– En sorte que, lui aussi, me prend pour le vicomte Andréa ?

– Précisément. Comme moi-même…

– Heureusement que vous…

– Oh ! moi, je sais à quoi m'en tenir.

Sir Williams, qui éprouvait une légère oppression, respira.

– Ah çà, dit-il, où alliez-vous, quand je vous ai rencontré ?

– Au-devant de vous, sir Williams.

– Vous saviez donc que je devais passer par ici ?

– Je m'en doutais.

– Vous avez, convenez-en, des pressentiments bizarres.

– Mon Dieu ! non. Jugez-en vous-même.

– Voyons ? fit le baronnet.

– Vous êtes venu en Bretagne, chez le chevalier de Lacy, pour chasser, n'est-ce pas ?

– C'est vrai.

– La chasse est un délicieux passe-temps, sir Williams ; mais quand on est jeune et bien tourné comme vous…

– Vous êtes trop bon, fit le baronnet en s'inclinant.

– La chasse ne suffit pas, poursuivit Bastien avec bonhomie… on rêve un peu d'amour.

– Oh ! si peu…

– Soit, mais on en rêve…

– Après tout, c'est possible.

– Alors, on cherche autour de soi, dans les environs… une jolie fille…

– Vous êtes plein d’esprit, monsieur Bastien.

– Et vous avez cherché…

Sir Williams eut un sourire.

– Mais, reprit Bastien, dans notre Bretagne, les filles belles et jeunes ne manquent pas; seulement, quand on cherche femme, les dots manquent.

– Bah! dit sir Williams, je ne marchande pas.

– Je le crois; mais vous n’épouseriez pas une fille sans dot.

– Qui sait? murmura le baronnet, qui trouvait à la voix de Bastien un singulier ton de raillerie.

– Donc, vous cherchez une dot.

– Monsieur…

– Ah! ne vous en cachez pas, je suis bien informé.

– Vous?

– Moi.

L’accent avec lequel Bastien prononça ce dernier mot était froid et convaincu. Il poursuivit:

– Mademoiselle de Beaupréau est belle, jeune, vertueuse…

– Vous la connaissez?

– De réputation, sir Williams. Elle aura une belle dot.

– Peuh! dit sir Williams, une misère, cher monsieur Bastien: cinquante ou soixante mille francs de sa mère. Le père n’a rien.

– Mais elle est menacée d’un héritage…

– Allons donc! que me dites-vous?

– La vérité. Feu le baron Kermor de Kermarouet lui laisse, par son testament, toute sa fortune.

– Qui s’élève? interrogea sir Williams, feignant toujours l’ignorance la plus grande.

– Vous le savez sans doute, sir Williams.

– Moi? du tout. J’ignorais même…

– Ah! mille pardons, en ce cas…

– C’est lui! c’est bien lui! interrompit tout à coup l’idiot, qui s’était assis sur une pierre, au-dessus du chemin.

– Ah! fit sir Williams, qui aurait voulu changer de conversation, cet homme m’ennuie.

– Ne faites pas attention, dit Bastien, il est fou. Je disais donc que la fortune du baron Kermor de Kermarouet, dont mademoiselle de Beaupréau hérite, s’élève à douze millions.

– Vous êtes fou ! s’écria sir Williams.

– Non, je dis vrai.

– Douze millions ! mais c’est à en perdre la tête !

– Vous ne la perdrez pas, sir Williams.

– Monsieur, dit froidement le baronnet, si vous avez voulu me mystifier, vous prenez mal votre temps.

– J’en suis incapable, sir Williams.

– Dans le cas contraire, permettez-moi d’attendre à demain pour réfléchir sur vos paroles. Ce soir, je pourrais bien perdre la tête… Douze millions !…

– Soit, dit Bastien, demain je vous dirai la même chose, en ajoutant ce que, peut-être, vous saviez encore…

– Je ne savais rien, monsieur Bastien.

– Que le comte Armand de Kergaz est l’exécuteur testamentaire du baron Kermor de Kermarouet…

– Monsieur, interrompit le baronnet, ne m’avez-vous pas dit que vous veniez tout à l’heure à ma rencontre ?

– Oui, monsieur.

– Était-ce dans le simple but de me dire bonjour ?

– Non, j’avais affaire à vous.

– Vraiment ! De quoi s’agit-il ?

– J’ai à vous parler de choses graves.

– Diable ! fit sir Williams qui malgré tout son sang-froid, ne laissait pas que d’être inquiet et jetait autour de lui un regard investigateur.

Ils étaient en un lieu sauvage et désert, où montait du fond de l’abîme la grande voix de l’Océan ; ils foulaient un sentier de quatre pieds de largeur à peine, séparé du précipice au bas duquel la mer rugissait par une étroite bande de gazon et de plantes parasites poussées dans les anfractuosités de la falaise. Ils étaient deux et il était seul, lui sir Williams, et, pour la première fois de sa vie peut-être, il était sans armes…

Et le fou s’était assis sur une pierre, et il continuait à murmurer des paroles de menace et à faire des gestes furieux. Cependant sir Williams était un de ces hommes qui ne sauraient perdre leur sang-froid en présence du danger.

Quelque critique et réellement terrible que pût devenir la situation, il était homme à ne point se démoraliser par avance.

– En vérité, dit-il, vous avez des choses graves à me dire ?

– Oui, sir Williams, très graves, répondit Bastien.

– Je suppose que ce n’est point en ce lieu ?

– Mais si… au contraire…

– Singulière fantaisie, monsieur Bastien. D'abord le bruit de la mer… et puis… cet isolement…

– Raison de plus, sir Williams. Tenez, mettez pied à terre… et puis, asseyez-vous là… à côté du fou…

– Mais, monsieur, dit sir Williams, je vous trouve réellement sans gêne… pourquoi ne demeurerais-je pas à cheval ?

– Parce que, peut-être, nous causerons longtemps.

– Qu'importe !

– Monsieur, dit froidement Bastien, je voudrais vous parler d'abord d'une femme que vous connaissez.

– Comment la nommez-vous ?

– Baccarat, répondit Bastien.

Sir Williams tressaillit.

– Je ne la connais pas, dit-il avec calme.

– Votre mémoire vous fait assurément défaut, car vous l'avez fait enfermer comme folle dans une maison d'aliénés…

– Monsieur ! s'écria sir Williams qui devint pâle.

– La Baccarat est sortie…

– Sortie ! exclama-t-il, oubliant son rôle.

– Ah ! enfin ! s'écria Bastien, vous vous trahissez.

Et comme le baronnet se mordait les lèvres jusqu'au sang :

– Oui, dit-il, la Baccarat est sortie… elle s'est évadée et elle est venue trouver M. le comte de Kergaz.

Le baronnet étouffa un cri.

– Voyons, monsieur, dit Bastien avec calme, vous voyez bien qu'il s'agit de choses graves, et vous ne me refuserez pas de mettre pied à terre maintenant ?

Sir Williams voulut faire un geste négatif.

Alors Bastien tira un pistolet de sa poche, ajusta sir Williams et lui dit :

– Descendez, monsieur, ou vous êtes mort.

– Tirez ! tirez ! hurlait l'idiot. Tuez le fils de l'assassin ! tuez-le !

Sir Williams était trop fort lui-même pour ne point obéir à la force.

Il mit silencieusement pied à terre.

Bastien s'empara de la bride du cheval ; puis, toujours son pistolet à la main, il mit à son tour le pied à l'étrier et sauta en selle avec une légèreté juvénile.

– À présent, dit-il, vous ne pourrez fuir, ou du moins je pourrai vous atteindre et vous jeter à la mer, si besoin est.

– Monsieur, répondit sir Williams, je croyais avoir affaire à un homme d'honneur, je vois que je me suis trompé. Je suis à la merci d'un bandit.

– Soit ! mais écoutez-moi jusqu'au bout. Je vous disais donc que la Baccarat était venue voir M. de Kergaz.

– Après ? dit sèchement le baronnet.

– La Baccarat, poursuivit Bastien, a raconté au comte une histoire assez singulière.

– Ah ! ah ! ricana le baronnet.

– Vous allez en juger vous-même…

Depuis que sir Williams avait mis pied à terre, il demeurait les bras croisés auprès de son cheval, qu'avait enfourché Bastien.

Seulement, il ne lui avait point tendu sa cravache, et Bastien n'avait point songé à la lui demander.

– Oui, monsieur, continua Bastien, l'histoire est assez singulière. Il s'agit d'abord d'une lettre dictée par un misérable… le vicomte Andréa… à qui vous ressemblez si parfaitement.

– Après ?… après ? insista sir Williams, qui commençait à frémir de colère.

– Cette lettre, dictée par Andréa, était adressée par la Baccarat à M. Fernand Rocher, qui ne la connaissait point, mais qui était aimé d'elle. Or, cette lettre fut remise à M. de Beaupréau. M. de Beaupréau était devenu complice du vicomte Andréa, et il se chargea de laisser tomber cette lettre chez lui sur le tapis. Mademoiselle de Beaupréau lut cette lettre, et, trompée par les apparences, elle écrivit à M. Fernand Rocher que tout était rompu entre elle et lui. Que se passa-t-il ensuite ? le vicomte Andréa et M. de Beaupréau pourraient seuls le dire. Toujours est-il qu'un portefeuille fut volé au ministère et retrouvé le lendemain dans la poche de M. Fernand Rocher…

Bastien s'arrêta et regarda sir Williams.

– Cependant, dit-il, M. Fernand Rocher était innocent du vol, aussi bien que la Baccarat.

Sir Williams écoutait attentivement ; tout à coup il interrompit Bastien d'un geste.

– Où voulez-vous en venir ? demanda-t-il.

– À ceci, sir Williams, que le vicomte Andréa, en agissant ainsi, en accumulant une à une toutes ces infamies, avait un but ténébreux, mais sur lequel maintenant la lumière s'est faite.

– Ah ! vous croyez ?

– Sans nul doute. Le vicomte Andréa voulait épouser la fille présumée de M. de Beaupréau et s'approprier les douze millions du baron Kermor de Kermarouet. Or, acheva Bastien, vous conviendrez, sir Williams, que ce vicomte Andréa est un bien grand

scélérat, et que celui qui porte le moindre intérêt, soit à mademoiselle de Beaupréau, soit à M. Fernand Rocher, venant à le rencontrer comme je vous rencontre, dans un lieu isolé, désert, où le bruit qui monte de l'Océan couvre tous les bruits, même les cris d'agonie, le rencontrant sans armes, alors que lui a un pistolet à la main, n'a qu'une chose à faire, c'est de lui casser la tête.

Et Bastien ajusta de nouveau sir Williams, et le baronnet, malgré son courage, frissonna et pensa qu'il allait mourir.

– Ainsi donc, murmura-t-il d'une voix où perçait une certaine angoisse impossible à contenir, vous persistez à croire que je suis le vicomte Andréa ?

– Moi, je ne crois rien, dit froidement l'ancien hussard, je fais une comparaison, voilà tout : seulement, je crois que, si vous étiez le vicomte Andréa, vous n'auriez qu'une chance de salut.

– Ah ! et quelle est-elle ?

– Voici. Vous renonceriez d'abord à épouser mademoiselle de Beaupréau, et vous vous engageriez à quitter le pays sur-le-champ.

– Ah ! ah ! la condition est dure.

– Ensuite, vous indiqueriez positivement, sans mentir, le lieu où le vicomte Andréa a caché mademoiselle Jeanne de Balder et Cerise.

– Plaît-il ? fit le baronnet conservant un reste d'audace, bien qu'il eût toujours dirigé sur sa poitrine le pistolet de Bastien.

– Je répète, dit celui ci, qu'à la place de sir Williams, je n'hésiterais pas à indiquer cet endroit.

Et Bastien, changeant tout à coup de ton, ajouta :

– Andréa, monsieur le vicomte Andréa, l'heure des artifices, des mensonges sans nombre, des trahisons infâmes et des enlèvements est passée ; voici celle de l'expiation qui sonne. Allons ! bas le masque ! hypocrite, tu ne t'appelles point sir Williams ! bas le masque ! et fais une prière si tu en sais une, car tu vas mourir et tu auras l'Océan pour linceul.

La voix de Bastien était lente et grave comme celle d'un juge prononçant un arrêt de mort.

Sir Williams crut que c'en était fait de lui, et alors il perdit son assurance et son sang-froid superbe :

– Allez-vous donc m'assassiner ? dit-il.

– On n'assassine que les honnêtes gens, on tue les assassins. N'as-tu pas assassiné toi-même le chevalier à Florence ?

– Grâce ! dit sir Williams ; si vous me tuez, vous ne saurez rien.

– Parle donc, alors ! Où est Jeanne ? où est Cerise ?

Sir Williams hésita.

– Monsieur le vicomte Andréa, dit Bastien, entendons-nous bien. Je suis chargé par M. de Kergaz de vous remettre cent mille francs, si vous voulez quitter le pays, renoncer à séduire mademoiselle de Beaupréau et indiquer la véritable retraite des deux jeunes filles que vous avez enlevées. Seulement, remarquez bien ceci : au cas où vous avouerez, je vous forcerai à marcher devant moi jusqu'à Kerloven ; là, je vous enfermerai et veillerai sur vous nuit et jour, jusqu'à ce que M. de Kergaz, à qui j'aurai écrit, m'ait répondu. S'il a retrouvé les deux jeunes filles, vous serez libre ; si vous m'avez menti encore, je vous tuerai.

– Je dirai vrai, murmura sir Williams, qui comprenait bien que Bastien serait sans pitié, et qu'il était perdu s'il ne se décidait à parler.

– Voyons ! insista Bastien.

– Jeanne et Cerise, dit sir Williams d'une voix sourde, sont à Bougival, tout en haut du vallon, dans une villa close de grands murs. Elles y sont sous la garde d'une femme nommée la veuve Fipart et d'un homme appelé Colar.

– Bien ! dit Bastien, qui tenait toujours son pistolet à la hauteur du front de sir Williams ; mais là ne se bornent point mes instructions.

– Qu'est-ce encore ? articula sir Williams d'une voix sourde.

– Je vous l'ai dit, je vais vous conduire à Kerloven. Vous allez marcher devant moi, de façon que je puisse vous tuer si vous essayez de fuir.

– Je ne fuirai pas.

– Puis, continua Bastien avec calme, je vous y garderai prisonnier jusqu'à ce que M. le comte de Kergaz, à qui je vais écrire, m'ait répondu qu'il a retrouvé Jeanne et Cerise. Car si vous m'aviez menti, si vous m'aviez donné de fausses indications, je vous tuerais comme un chien !

Sir Williams courba le front ; il était vaincu.

– Marchons ! dit-il.

– Tuez-le ! tuez le maudit ! murmurait toujours le vieil idiot assis sur sa pierre.

Andréa fit un pas en avant du cheval, Bastien le suivit.

Le fou, les voyant se mettre en marche, se leva et prit les devants.

– Monsieur le vicomte, dit Bastien avec un accent qui emportait une conviction profonde, le comte Felipone, votre père, me renversa sanglant sur la neige d'un coup de pistolet, à la retraite de 1812. Je serais l'homme le plus heureux du monde de prendre ma revanche sur vous, si vous tentiez de m'échapper.

Sir Williams ne répondit pas et se prit à marcher lentement ; mais le baronnet, si extrême et si critique que fût la situation, avait reconquis son sang-froid en quelques secondes ; à peine remis de sa défaite, il songeait à triompher.

Il marchait, regardant du coin de l'œil le sentier, si étroit que deux chevaux n'auraient pu y marcher de front, le précipice au fond duquel la mer grondait et que rasait le sentier.

Et il se disait qu'il suffirait d'un faux pas du cheval pour précipiter dans l'abîme la monture et le cavalier.

Le fou cheminait, vomissant des imprécations ; Bastien suivait sir Williams le pistolet au poing, et bien convaincu que le baronnet n'avait pas d'armes, car il s'en fût servi tout d'abord.

En effet, sir Williams avait trouvé ses fontes vides ; mais il avait toujours sur lui un poignard, qu'il avait rapporté d'Italie ; le même qu'il teignit du sang de son partner, à l'issue de cette nuit funeste où il perdit cent mille écus sur parole.

Songer à poignarder un homme qui le menaçait d'un coup de pistolet eût été folie, et sir Williams n'y songea point un instant.

Mais il mesurait toujours le précipice du regard.

Le cheval était si près de lui que sa tête touchait presque au dos du baronnet.

– Cette fois, pensait Bastien, nous tenons notre ennemi, et, dussé-je le tuer, il ne nous échappera pas…

Tout à coup sir Williams heurta du pied un caillou, parut trébucher et se laisser choir ; puis, tandis que Bastien, sans défiance, s'imaginait qu'il allait se relever et continuer sa marche, rapide comme l'éclair, souple comme une couleuvre, le baronnet se baissa, se glissa sous le ventre du cheval et lui enfonça son poignard dans le flanc.

Le cheval se cabra.

Et soudain Bastien poussa un cri terrible et se trouva lancé dans l'espace.

Sir Williams avait précipité le cheval et le cavalier du haut de la falaise dans la mer.

Au cri poussé par Bastien, un bruit sourd répondit.

Puis le silence, un silence de mort.

La monture et l'homme s'étaient brisés sur les rocs à fleur d'eau que le flot couronnait d'écume.

À ce cri, à ce bruit, le fou se retourna.

Il ne vit plus le cheval, il ne vit plus Bastien.

Sir Williams seul était debout au milieu du sentier, regardant l'abîme d'un œil tranquille, et tenant toujours son poignard à la main.

Le fou devina : il jeta un cri de rage, revint sur ses pas et se précipita sur sir Williams.

Le baronnet était jeune, adroit et souple ; le vieillard, d'une stature herculéenne, avait conservé une rare vigueur en dépit de son grand âge.

Tous deux s'enlacèrent étroitement et cherchèrent mutuellement à se jeter du haut de la falaise.

Pendant dix secondes, on eût pu les voir piétiner, tourner, hurler de fureur sur cet étroit champ de bataille d'où la moindre secousse pouvait les précipiter dans l'abîme.

Mais l'idiot n'avait d'autre arme que ses bras nerveux.

Sir Williams tenait toujours son poignard.

Tout à coup le vigoureux vieillard poussa un gémissement étouffé, ses bras crispés se distendirent.

– Assassin ! murmura-t-il.

Et il tomba à la renverse.

Et sir Williams le poussa du pied et l’envoya rejoindre Bastien.

Alors le baronnet se croisa les bras avec calme.

– Décidément, murmura-t-il, je suis plus fort que tous ces gens-là… mais je l’ai échappé belle !

Et le baronnet continua sa route à pied et ajouta :

– Cependant, je regrette mon cheval ; c’était une bête charmante… un demi-sang dont j’avais refusé deux mille écus.

Ce fut l’oraison funèbre de l’ancien hussard.

Une fois de plus, sir Williams triomphait.

LI

LES AVEUX

Depuis trois jours, sir Williams se présentait régulièrement tous les soirs aux Genêts pour y faire sa cour à Hermine.

La jeune fille avait, dès l'abord, compris qu'elle était aimée ; du moins elle l'avait cru, car sir Williams possédait l'art merveilleux de feindre une passion alors qu'il ne l'éprouvait point.

Mademoiselle de Beaupréau ne s'était point révoltée contre cet amour. Sir Williams était jeune, il était beau, il avait cette voix mélancolique et voilée de ceux qui souffrent ; elle l'avait rencontré comme on rencontre un héros de roman.

C'étaient là tout autant de raisons, et de raisons suffisantes, pour que la jeune fille ne pût être blessée de cette adoration qu'elle inspirait. Mais Hermine aimait toujours Fernand : Fernand ingrat et vil à ses yeux, Fernand indigne de son amour.

Elle l'aimait comme on aime les morts, avec le souvenir et non avec l'espérance : car c'est une fatalité de la vie que ces affections qui nous rivent à ceux qui ne nous aiment point, et qui font qu'on aime sans espoir d'être aimé.

Le jour où Hermine avait cru posséder la preuve de la trahison de Fernand dans la lettre de Baccarat dictée par sir Williams, son cœur s'était fermé pour toujours.

Comme ces fiancées dont le fiancé meurt au matin qui précède l'hyménée et qui prennent pour toujours le voile, ne voulant plus aimer que Dieu, Hermine s'était vouée, dans le silence de son cœur, à un célibat éternel.

Elle n'aimerait plus.

Aussi plaignait-elle sir Williams et se trouvait-elle plus malheureuse encore de ce que lui-même pouvait endurer.

Cependant, elle ne le repoussait point ; elle trouvait même un charme infini à le voir assis près d'elle, à entendre sa voix triste et légèrement nuancée d'accent anglais.

Peut-être même obéissait-elle en cela à une pensée secrète.

Hermine avait observé que sa mère avait pris sir Williams en amitié, qu'elle se montrait presque impatiente de le voir arriver chaque jour, et elle avait compris quel sentiment faisait naître cette affection.

Elle avait deviné que sa mère aurait voulu la guérir de son fatal amour par un autre, la voir aimer le baronnet et oublier Fernand, qu'elle avait rêvé son bonheur et plaçait ce rêve

d’avenir sur la tête de sir Williams.

Et la jeune fille se complaisait dans ces illusions et ces espoirs de sa mère, et elle eût voulu lui laisser croire qu’elle aimait déjà ou qu’elle aimerait bientôt le jeune Anglais. C’était pour cela qu’elle ne l’éconduisait point par un de ces mots, une de ces confidences qui éloignent à jamais un homme et arrêtent sur ses lèvres l’aveu prêt à s’en échapper ; pour cela qu’elle avait, plusieurs fois déjà, accepté son bras pour une promenade dans les alentours, tandis que M. de Beaupréau et sa mère cheminaient derrière eux, à quelques pas de distance.

Pourtant le baronnet n’avait point encore ouvert son cœur, il n’avait point encore prononcé un seul mot d’amour ; mais ses regards, mais l’accent ému et troublé de sa voix, son trouble quand il abordait Hermine, sa pâleur subite si elle levait les yeux sur lui, n’étaient-ils pas de muets témoignages plus éloquents que l’aveu le plus formel ?

Hermine se croyait aimée.

Or, il y a toujours chez la femme la plus pure de toute pensée d’égoïsme comme une satisfaction secrète d’inspirer un amour malheureux et qu’on ne récompensera jamais.

Hermine savait bien qu’elle ne répondrait jamais à l’amour de sir Williams, mais elle était jusqu’à un certain point fière de l’avoir inspiré.

Sir Williams arrivait tous les soirs vers sept ou huit heures, et ne s’en allait qu’à onze ; et chaque fois qu’il partait, il semblait à Hermine qu’il avait voulu lui avouer son amour, et ne l’avait osé.

Un soir, cependant, le baronnet fut plus hardi.

– Mademoiselle, dit-il à Hermine d’une voix qui lui parut trembler d’émotion, voudriez-vous m’accorder un moment d’entretien ?

Hermine et sir Williams se trouvaient alors dans le grand salon des Genêts. M. de Beaupréau, sa femme et la baronne de Kermadec jouaient au whist. Sir Williams entraîna Hermine dans le parc.

– Il faut que je vous parle, dit-il.

– Parlez, monsieur, répondit Hermine, qui éprouva une subite émotion.

– Je vais partir, mademoiselle.

– Partir ! dit-elle, et pourquoi ?

– Je retourne en Irlande, continua le baronnet, et je quitte à jamais la Bretagne ; je vais porter ailleurs le fardeau de ma destinée.

La voix de sir Williams tremblait dans sa gorge, et mademoiselle de Beaupréau le crut sous le poids d’une immense douleur.

– Oui, dit-il tout bas, j’étais venu chercher ici un peu de repos pour mon esprit tourmenté, un peu d’oubli pour mon cœur, et j’en vais repartir plus navré, plus désolé que jamais.

Hermine devinait, Hermine savait bien ce que sir Williams voulait dire par ces mystérieuses paroles ; aussi garda-t-elle le silence.

– Mademoiselle, reprit le baronnet, je ne veux point vous dire un adieu, probablement éternel, sans vous raconter une page de ma triste vie.

Hermine tressaillit et comprit que le moment approchait où un aveu glisserait sur les lèvres de sir Williams ; elle éprouva une émotion pénible et anxieuse, et elle regretta de l'avoir autorisé à parler.

– Orphelin dès mon berceau, poursuivit sir Williams, élevé par des mains salariées et étrangères, j'ai vécu longtemps isolé de toute affection, et, comme l'homme résigné à son sort, je promenais mon isolement et mon ennui à travers le monde, sans jamais souhaiter un ami.

« Les hommes que j'avais rencontrés me semblaient méchants, et je n'avais jamais levé les yeux sur une femme ; je n'avais jamais…

« Un jour, jour fatal ! une jeune fille se trouva sur mon chemin. Elle était belle, elle était pure comme un lis ; elle avait ce sourire rêveur, un peu triste, qui décèle les âmes d'élite, ce front pensif des natures élevées et intelligentes…

« Je la vis quelques minutes à peine, et une réaction se fit en moi, instantanée et terrible comme toutes les révolutions de l'âme et du cœur.

« Moi, l'homme fatigué de la vie avant d'avoir vécu, résigné à courir éternellement à travers le monde sans me fixer jamais, je me pris tout à coup à souhaiter, à rêver, à désirer ardemment une vie heureuse et calme, une affection, une famille ; il me sembla qu'aimer cette jeune fille, avoir le droit de passer ma vie à ses genoux, interrogeant ses yeux du regard pour y lire ses plus secrets désirs et les réaliser avec l'empressement d'un esclave, serait le paradis sur la terre. »

Sir Williams s'arrêta ému, et il sembla à Hermine qu'il comprimait à grand'peine un sanglot.

– Alors, reprit-il, j'eus la folie de concevoir une espérance… J'étais jeune, libre, riche, je portais un noble nom, pur de toute souillure dans le présent et le passé, je crus que je pourrais être aimé…

« Amère erreur ! cette jeune fille que j'avais aimée tout à coup et à qui ma vie appartenait désormais, elle-même… elle aimait ailleurs… »

Hermine éprouva comme un frissonnement qui parcourut tout son corps. Elle songea à Fernand.

– Alors encore, mademoiselle, acheva le baronnet, j'ai compris que ma destinée était à jamais marquée d'un sceau fatal, et je me suis résigné à continuer cette existence errante et vagabonde sans souvenir de la veille, sans espoir du lendemain…

Le baronnet s'arrêta, et il sembla à Hermine qu'il ne pouvait plus dominer son émotion.

Cependant, il reprit :

– Depuis huit jours, mon cœur brisé avait cru retrouver un peu de calme, mon esprit s'était égaré dans les régions du rêve, et les jours et les heures passaient pour moi sans que

je m’en aperçusse et osasse songer aux jours et aux heures à venir… Hélas ! le réveil est venu…

« J’ai compris que si je demeurais ici plus longtemps, je laisserais peut-être au fond de votre vie ce trouble que font naître dans les cœurs généreux et bons les infortunes des autres, et je me suis résolu à partir…

– Monsieur, balbutia Hermine, non moins émue que ne le paraissait sir Williams.

– J’ai voulu vous dire adieu, mademoiselle, un adieu éternel, et vous supplier de me garder un souvenir… À vos heures de joie et de bonheur, quand celui que vous aimez…

Sir Williams s’arrêta à ce mot et regarda Hermine.

La jeune fille était devenue pâle comme une statue de marbre, elle secoua la tête et murmura :

– Je n’aime personne…

Le baronnet tressaillit et crut qu’en effet elle était guérie de son amour pour Fernand.

– Ou, du moins, reprit-elle, si j’aime, j’aime un mort. Avec un tel amour, il n’y a ni espoir, ni bonheur, ni joie.

– Un mort !… murmura sir Williams, qui eut l’air de ne pas comprendre.

– Ou c’est tout comme, répondit Hermine. Il est mort pour moi…

Et puis, comme elle voyait sir Williams le front courbé, l’œil morne, dans l’attitude d’un homme plus désespéré de sa douleur à elle que de sa propre douleur, elle lui tendit la main.

– Vous le voyez, dit-elle, je ne suis pas plus heureuse que vous…

– Eh bien ! dit-il tout bas, ne pourrions-nous associer nos douleurs et en faire une joie ? Et si je vous demandais à genoux de consacrer ma vie à vous faire oublier un misérable… – pardonnez-moi ce mot, votre père m’a tout dit… – si je vous jurais qu’il n’y aurait pas une minute, une action, une pensée de mon existence tout entière qui ne vous fussent dévouées… si, prosterné devant vous comme devant un ange…

Elle lui tendit encore la main :

– Non, dit-elle, en secouant la tête, non, sir Williams, vous êtes un noble cœur, et vous méritez mieux en ce moment que passer votre vie auprès d’une pauvre femme brisée et vivant d’un souvenir… Adieu, partez… oubliez-moi… je ferai des vœux si ardents pour votre bonheur, que Dieu m’exaucera… qu’une autre jeune fille, une autre dont le cœur sera libre et battra pour vous…

– Adieu, dit sir Williams.

Il se leva pâle, morne, semblable à une statue du désespoir ; mais du désespoir solennel et digne, qui ne se trahit point par des sanglots…

Il fit quelques pas, revint à elle, lui baisa la main :

– Adieu… adieu ! dit-il.

Et il s’approcha de la table de whist où la pauvre Thérèse était assise, d’où son oreille et son cœur de mère avaient tout entendu.

– Adieu, madame, lui dit-il à mi-voix, je reviendrai demain prendre congé de vous.

Et il sortit après avoir baisé la main de la vieille baronne et reconduit par M. de Beaupréau.

*

* *

– Eh bien ? dit le chef de bureau au moment où ils mettaient le pied dans la cour.

– Je crois que vous serez mon beau-père, répondit sir Williams.

Le baronnet s’était tout à coup transformé.

Ce n’était plus le jeune homme pâle, triste, désespéré, s’en allant la mort au cœur.

C’était un homme froid, railleur, souriant ; Don Juan riant de la comédie qu’il venait de jouer, et se moquant de la crédulité de sa victime…

Ce n’était plus le baronnet sir Williams, l’enfant mélancolique et rêveur de la verte Erin, la terre des martyrs résignés, la patrie de ceux à qui leurs pères ont dès longtemps appris à souffrir…

C’était Andréa !

Le vicomte Andréa, le cœur de marbre, l’âme de boue, le bourreau de Marthe, le ravisseur de Jeanne, l’assassin de Bastien !

M. de Beaupréau fit un pas en arrière et regarda le gentleman.

– Il me semble pourtant, dit-il, que vous n’êtes pas… encouragé. J’écoutais, tout en jouant… et la petite est entêtée.

– Cher beau-père, répondit froidement le baronnet, vous ne comprendrez jamais rien au cœur des femmes.

– Eh ! eh ! fit M. Beaupréau d’un air fat, et comme s’il eût voulu laisser croire que, dans sa jeunesse, il avait fait de nombreuses victimes.

– Si votre fille n’avait douze millions de dot, dit le baronnet avec impertinence, du diable si je voudrais de vous pour beau-père ; vous ne comprenez rien.

– Merci !

– Comment ! s’écria le baronnet, vous ne savez donc pas quelle est la progression de l’amour ?

– Non, répondit naïvement le Beaupréau.

– Eh bien ! écoutez, la voici.

Et sir Williams prit le bras du chef de bureau et l’entraîna à l’écart.

– En matière de sentiment, dit-il, la distance se compte par mois, par année ou par jour.

– Ah ! dit le Beaupréau, voyons comment ?

– Cette distance se compose de trois relais : l'indifférence, la compassion, l'amour.

– La division est ingénieuse !

– Chez une femme, poursuivit le baronnet, de l'indifférence à la compassion il peut y avoir des mois, des années, l'éternité… mais de la compassion à l'amour, il n'y a que quelques jours et souvent quelques heures. Comprenez-vous ?

– Pas encore, sir Williams.

– Hermine ne m'aime pas encore, poursuivit-il, complétant sa pensée, mais elle me plaint…

– Très bien, je comprends.

– Seulement, comme nous n'avons pas le temps d'attendre, il faut brusquer les choses.

– Que voulez-vous dire ?

– Il faut, non pas attendre que votre fille m'aime, mais il faut la forcer à me promettre de m'aimer.

– Est-ce possible ?

– Rien n'est plus facile. Écoutez.

On amenait en ce moment son cheval au baronnet.

Il passa la bride à son bras, et dit à M. de Beaupréau :

– Accompagnez-moi quelques pas, nous causerons.

– Soit, dit le Beaupréau. Causons.

– Je vous disais donc, reprit le baronnet, qu'il fallait amener Hermine à une promesse ?

– Oui, et vous prétendiez que c'était facile.

– Très facile. Vous en jugerez. Il n'est besoin pour cela que d'une chose, c'est qu'elle m'ait de la reconnaissance.

– À vous ! et comment ?

– Beaupréau, dit le baronnet en souriant, écoutez bien ceci, et proclamez-moi un homme de génie.

– Je ne demande pas mieux.

– Nous avons fait accuser Fernand de vol, nous l'avons fait enfermer, et il sera jugé dans huit jours, aux prochaines assises, n'est-ce pas ?

– Je le crains, dit le Beaupréau.

– Eh bien ! de même que nous avons eu besoin de le perdre, nous avons besoin de le sauver.

– Je ne comprends pas pourquoi.

– Attendez, supposez une chose : Hermine aime toujours Fernand, c'est incontestable. Fernand est un traître d'amour, un misérable qui n'en voulait qu'à sa dot et aimait la

Baccarat.

Beaupréau se mit à rire.

– Il faut convenir, dit-il, que nous avons assez bien joué cette petite comédie.

– On ne peut mieux ; mais attendez encore. Donc, Fernand est perdu dans le cœur d'Hermine ; mais il ne l'est point dans son esprit ; elle ignore son prétendu crime.

– Eh bien ? fit le Beaupréau.

– Eh bien ! il faut qu'elle l'apprenne.

– Ah ! je crois comprendre…

– Quand elle le saura, de deux choses l'une : ou elle le méprisera et sera guérie, et alors elle m'aimera ; ou, obéissant à ce sentiment de généreuse protection qui est inné dans le cœur des femmes pour celui qu'elles ont aimé, elle voudra le sauver.

– Mais alors…

– Attendez donc !… Je serai là, je promettrai d'éviter à Fernand la honte de la cour d'assises et du bagne…

– Mais comment le pourrez-vous ?

– Ceci me regarde. Alors Hermine reconnaissante finira par m'aimer. Je prévois même une jolie scène.

– Tout cela me paraît moins facile que vous ne dites, mon cher gendre.

– C'est tout simple, au contraire ; mais il faut agir. Or, vous êtes le bras, moi la tête. Exécutez ce que j'ordonne, c'est tout ce que je demande.

– Que faut-il donc faire ?

– Une chose fort simple : faire que, demain, Hermine sache le crime de Fernand.

– Je le lui apprendrai moi-même.

Sir Williams haussa les épaules.

– Ce n'est pas cela, dit-il, il faut qu'elle l'apprenne par hasard. Écoutez bien. Vous avez eu soin, c'était d'abord nécessaire, de ne point laisser arriver les journaux de Paris jusqu'à votre fille, et vous avez bien fait ; maintenant, il faut faire tout le contraire.

– Mais on ne reçoit point de journaux aux Genêts ?

– Pardon, madame de Kermadec est abonnée à la feuille de la localité voisine, la *Foi bretonne*.

– C'est juste, je l'oubliais.

– Maître Jonas n'en fait-il point chaque jour la lecture à sa maîtresse ?

– C'est vrai ; mais la *Foi bretonne* ne contiendra rien de relatif à Fernand.

– C'est ce qui vous trompe. Son numéro d'aujourd'hui, celui que le facteur rural apportera demain matin, renferme au contraire un long article à ce sujet : c'est moi qui l'ai

envoyé à la rédaction.

– Ah ! dit Beaupréau. Eh bien ?

– Ordinairement, n’est-ce pas, c’est vers une heure de l’après-midi que le facteur arrive ?

– À peu près.

– En ce moment-là, on est à table aux Genêts ?

– Oui, répondit le Beaupréau.

– Eh bien ! vous prierez maître Jonas, si la baronne ne l’en prie elle-même, ce qu’elle fait je crois, de parcourir le journal. Nous aurons bien du malheur si le drôle ne met pas, du premier coup, le doigt sur le fameux article.

– Eh bien ! en ce cas ? interrogea Beaupréau anxieux.

– Le reste me regarde, dit froidement le baronnet, ne vous en préoccupez pas. Bonsoir, beau-père.

Et sir Williams, qui avait ourdi déjà un nouveau plan de bataille, congédia Beaupréau et sauta en selle.

Comme à l’ordinaire, il prit le sentier des falaises.

Lorsqu’il fut arrivé au lieu même où, l’avant-veille, il avait précipité Bastien et le fou dans l’abîme, un froid et cruel sourire lui vint aux lèvres.

– Monsieur le comte de Kergaz, murmura-t-il, décidément vous n’êtes pas fort, et un enfant en ferait autant que vous. Il ne fallait pas envoyer Bastien à Kerloven. Il fallait y venir vous-même. On fait toujours mieux ses affaires. La partie est perdue pour vous. J’épouserai Hermine et vous serez bien obligé de rendre les douze millions.

Sir Williams mit son cheval au galop, et arriva au manoir vers minuit. Une lettre l’y attendait.

Le baronnet l’ouvrit et poussa un cri de joie.

Cette lettre était celle que Jeanne lui avait écrite, et que Colar lui avait envoyée le matin même du jour où il devait tomber sous la balle du comte de Kergaz.

Cette lettre était demeurée sur la table de Colar, qui n’avait pas eu le temps de la mettre à la poste, tant la nouvelle de l’évasion de Baccarat l’avait bouleversé. Rocambole l’avait trouvée toute fermée, et portant la véritable adresse de sir Williams, écrite de la main de Colar.

Par hasard, le vaurien l’avait mise à la poste.

– Ah ! murmura sir Williams, je crois que ma partie est assurément plus belle que jamais. J’épouserai Hermine, et Jeanne sera ma maîtresse ! Pauvre Armand !

LII

LE JOURNAL

Le baronnet avait prévu ce qui devait arriver.

La nuit s'était écoulée pour Hermine sans que la jeune fille eût fermé l'œil.

En proie à une douloureuse agitation, elle avait jeté un regard en arrière et y avait embrassé d'un coup d'œil son bonheur perdu, son rêve brisé.

Puis elle avait envisagé l'avenir.

Et, dans l'avenir, elle avait vu sir Williams portant le fardeau de son existence décolorée, l'aimant et la maudissant tour à tour.

Le baronnet avait si bien joué cette douleur immense et résignée qui séduira éternellement le cœur des femmes, que la jeune fille s'accusait de son malheur et en éprouvait déjà du remords…

Et du remords à la compassion, et de la compassion à l'amour, la distance est si faible ! comme avait dit sir Williams.

Pendant toute la matinée, Hermine demeura enfermée dans sa chambre, partagée entre ces deux sentiments : l'amour qu'elle avait encore pour l'ingrat Fernand Rocher ; la pitié que lui inspirait cet homme jeune et beau, au cœur généreux, à l'esprit plein d'élévation, aux manières distinguées, qu'on nommait sir Williams et que tant de femmes eussent été fières d'aimer.

L'heure du dîner arriva.

Hermine descendit à la salle à manger, triste et la mort au cœur, mais essayant de sourire pour rassurer sa mère, dont l'œil inquiet épiait sur son visage la trace et la marche rapide de cette douleur qui la consumait lentement. On se mit à table.

– Mignonne, dit la baronne de Kermadec en baisant sa petite-nièce au front, je vous trouve les yeux battus.

– Vous croyez, ma tante ?…

– Vous n'avez pas dormi…

Hermine se troubla et baissa les yeux.

– Je gage, ma mignonne, poursuivit la douairière, que cette insomnie avait une cause sérieuse ?…

– Ma tante… balbutia la jeune fille qui devint fort pâle.

– À propos, dit la baronne, qui n’avait point dit tout cela sans intention, sir Williams part donc ?

Hermine tressaillit, et Thérèse crut que sa fille allait se trouver mal.

– Quel homme charmant ! poursuivit la douairière ; la femme qu’il aimera sera la plus heureuse des femmes.

Hermine se sentait mourir ; elle eût voulu pouvoir aimer sir Williams.

La cloche placée à l’entrée de la cour et qui annonçait l’arrivée des visiteurs se fit entendre en ce moment.

– C’est le facteur, dit M. de Beaupréau, qui courut à la croisée.

– Ah ! dit la baronne, c’est aujourd’hui mercredi, n’est-ce pas ?

– Oui, ma tante.

– C’est le jour où paraît ma gazette.

Le vieux domestique parut, en effet, apportant la *Foi bretonne*, le seul journal que lût et voulût lire madame de Kermadec.

– Jonas ! dit la douairière, qui, dans son égoïsme de vieillard, oublia tous ceux qui l’entouraient et se laissa aller à sa passion pour la lecture, Jonas !

L’enfant servait à table. Il jeta sur une chaise la serviette qu’il avait sous le bras, et vint prendre la gazette des mains de madame de Kermadec.

– Parcourez ce journal, Jonas, dit la baronne.

L’enfant s’assit sur un tabouret et déchira la bande du journal.

Le cœur de M. de Beaupréau, battit violemment ; il savait trop ce qui allait se passer, bien que sir Williams lui eût dit avec tranquillité :

– Ne vous alarmez point, le reste me regarde.

Thérèse et sa fille s’étaient mises à causer à mi-voix.

M. de Beaupréau retaillait un cure-dent avec son couteau.

La baronne ouvrait ses oreilles toutes grandes.

D’abord, maître Jonas lut le premier article, l’article de fond, ce qu’on nomme dans la grande presse le premier-Paris ; puis il passa aux nouvelles locales ; enfin il arriva au courrier des tribunaux, et lut ce qui suit, d’un ton égal, monotone, habitué qu’il était à s’acquitter machinalement de ses fonctions de lecteur :

« C’est la semaine prochaine, disait le journal, que se déroulera, devant la cour d’assises de la Seine, une affaire des plus mystérieuses, et qui a déjà produit une vive sensation dans les régions ministérielles… »

– Tiens, dit M. de Beaupréau, il est question de ministère ?… Ceci me regarde un peu.

Madame de Beaupréau et sa fille continuaient à causer.

« Il s’agit, poursuivit Jonas, d’un employé du ministère des affaires étrangères… »

À ces mots, Hermine tressaillit et leva vivement la tête.

« Accusé d'avoir volé dans une caisse, dont les clefs lui avaient été confiées par son chef de bureau, un portefeuille renfermant trente mille francs… »

M. de Beaupréau crut nécessaire, en ce moment, de pousser un cri et d'arracher le journal des mains de Jonas.

Mais Jonas avait lu la ligne suivante et il dit de mémoire :

« Cet employé se nomme Fernand Rocher. »

Madame de Beaupréau jeta un cri terrible et soutint sa fille dans ses bras.

Hermine venait de s'évanouir.

*

* *

En ce moment même, la porte s'ouvrit, et on annonça :

– Le baronnet sir Williams !

Le baronnet embrassa la scène tout entière d'un seul coup d'œil.

Il vit Hermine évanouie, M. de Beaupréau froissant le journal, la baronne stupéfaite et ne comprenant rien encore à ce qui venait de se passer ; enfin, la pauvre Thérèse affolée et croyant que son enfant allait mourir.

Il entra, Thérèse le vit et jeta un cri :

– Ah ! dit-elle, comme si cet homme qui arrivait là comme un agent de la Providence eût eu en ce moment quelque pouvoir surnaturel, sauvez, sauvez mon enfant !…

Sir Williams prit la jeune fille évanouie des mains de la mère folle de terreur, il tira de sa poche un flacon de sels et l'approcha du visage d'Hermine qui, soudain, rouvrit les yeux et revint à elle.

Madame de Beaupréau était tombée à genoux, et fondait en larmes.

M. de Beaupréau froissait toujours le journal.

La baronne de Kermadec continuait à demander des explications.

Sir Williams prit le journal des mains de M. de Beaupréau, le lut et parut comprendre.

Et Hermine le vit porter la main à son front avec tous les témoignages d'une vive douleur.

– Je le savais, murmura-t-il.

*

* *

Une heure après, sir Williams, seul avec la jeune fille livrée à un énorme désespoir, la conduisait dans le parc des Genêts, lui prenait la main et lui disait :

– Si je le sauvais… si je l’arrachais à la honte, au bagne, si je parvenais à prouver qu’il est innocent, que feriez-vous pour moi ?

– Je vous aimerais, dit-elle.

Et puis elle courba le front, une larme longtemps contenue roula sur sa joue, et elle dit d’une voix brisée :

– Au moins, si je ne vous aimais pas, je vous épouserais.

Le baronnet jeta un cri.

– Oh ! alors, dit-il, alors je le sauverai !

Hermine le regarda avec une indéfinissable expression de joie et de prière à la fois.

– Sauvez-le, dit-elle, sauvez-le, monsieur… et je vous bénirai à genoux… et je tiendrai la promesse que je vous ai faite… ma main vous appartiendra.

– Je pars sur-le-champ, répondit-il, je vole à Paris… et j’en reviendrai pour vous dire : j’ai fait croire à son innocence… il est libre !

– Allez, dit-elle, et revenez… je serai votre femme !

*

* *

– Beau-père, disait une heure après sir Williams en montrant une chaise de poste, vous pouvez faire publier mes bans. Je serai de retour sous huit jours.

Et sir Williams partit.

LIII

LE CADAVRE

Sir Williams ne perdit pas une minute en route, il fit le trajet en cinquante heures de chaise de poste ; il arriva le surlendemain de son départ, vers huit heures du matin, traversa Paris en vingt minutes, et ne s'arrêta qu'à la porte du petit hôtel de la rue Beaujon.

Au bruit de la chaise de poste, les valets accoururent et vinrent ouvrir les deux battants de la porte de la cour. Le baronnet sauta lestement à terre, et comme s'il n'eût point passé cinquante heures en voiture.

Durant tout le trajet, il avait médité le moyen le plus convenable de faire sortir Fernand de prison, après l'y avoir plongé ; il avait même trouvé plusieurs expédients, et ne s'était cependant arrêté à aucun, les trouvant tous plus ou moins mauvais.

Cependant, il en était un qui lui souriait assez et qu'il croyait facile à mettre à exécution, car il ne savait pas encore que Colar était mort.

– Colar est un ancien forçat, s'était dit le baronnet, tandis que sa chaise roulait vers Paris au grand trot ; il s'est évadé du bagne de Brest il y a cinq ans. Il était condamné à vingt années de travaux forcés pour vol et assassinat ; il s'est sauvé en tuant un garde-chiourme, et s'il était repris, bien certainement il serait condamné, sinon à mort, du moins aux galères à perpétuité… Mais pour qu'il soit repris, il faut que la police ait l'éveil… On a cru qu'il s'était noyé en essayant de se sauver à la nage, et, tous comptes faits, je crois que la police ne l'a jamais recherché.

« Il faudrait trouver un moyen adroit de la mettre sur ses traces.

« Donc, si on arrêtait Colar, il serait bien certain de retourner au bagne. Alors, en lui promettant deux cent mille francs et tous les moyens possibles d'évasion, il ne serait pas difficile de le déterminer à se déclarer l'auteur du vol… Nous arrangerions une fable pleine de vraisemblance… les garçons de bureau du ministère reconnaîtraient du reste en lui le commissionnaire qui apporta à Fernand Rocher la lettre d'Hermine.

« Le tout, s'était dit sir Williams en terminant ce beau raisonnement, le tout et le difficile, c'est que Colar soit arrêté et n'ait pas un moment la pensée que je suis la cause de son arrestation.

« Encore un expédient à trouver. »

C'était en faisant ces réflexions que le baronnet était descendu de voiture dans la cour du petit hôtel de la rue Beaujon.

– Colar est-il là ? demanda-t-il à son valet de chambre.

– Non, monsieur, répondit le valet.

– Où est-il donc ?

– Nous ne l'avons pas vu depuis plusieurs jours.

– Comment ! s'écria sir Williams, voici qui est bizarre ! Et les lettres que je lui ai adressées ?

– Rocambole est venu les prendre. Il paraît que M. Colar est à Bougival.

Sir Williams fronçait déjà le sourcil et se demandait ce que signifiait cette absence prolongée de son lieutenant, lorsque précisément Rocambole apparut sur le seuil de la cour.

Le drôle entrait en sifflant, sa casquette inclinée sur l'oreille, la mine insolente et narquoise. Mais à la vue de sir Williams, il se découvrit aussitôt, cessa de siffler et prit une attitude plus humble.

– Le capitaine ! dit-il tout bas.

– Approche ici, vaurien, lui dit Williams d'un ton sec.

– Voilà, j'avance à l'ordre.

Un moment interdit, Rocambole avait repris son aplomb accoutumé.

– Me diras-tu d'où tu viens et où est Colar ? demanda le baronnet.

– Oui, c'est facile.

Rocambole prit un air mystérieux.

– Mais ça ne peut pas se dire en plein air, dit-il.

Sir Williams comprit qu'il avait dû se passer de graves événements durant son absence, et il ne fit aucune objection.

Il fit entrer Rocambole dans une salle du rez-de-chaussée de l'hôtel, en ferma soigneusement la porte et dit :

– Voyons, parle maintenant. Qu'y a-t-il ?

– Il y a eu du nouveau, et vous l'avez échappé belle, capitaine ; les oiseaux ont failli s'envoler.

– Jeanne et Cerise ?

– Oui, capitaine.

– Mais Colar ? où est Colar ? demanda sir Williams.

– Il est à Bougival, dans le cabaret de maman ; il y est couché depuis cinq jours dans une futaille, à la cave…

– Que me chantes-tu là ?

– Dame ! capitaine, une futaille est une bière comme une autre.

– Que parles-tu de bière ?

– Colar est mort, capitaine, il a donc fallu l'enterrer.

– Mort ! s'écria Williams ; tu dis qu'il est mort ?

– Oui, capitaine, mort.

– Mais où ?… quand ? comment ? demanda sir Williams, bouleversé par cette nouvelle.

– Il est mort à Bougival… il y a cinq jours… d'un coup de pistolet… Il a reçu la balle en pleine poitrine.

– À Bougival… il y a cinq jours… d'un coup de pistolet ?… répétait sir Williams lentement et avec stupeur.

– Oui, capitaine. C'est le comte qui l'a tué.

– Le comte ! exclama sir Williams en tressaillant.

– Le comte Armand de Kergaz !

Le baronnet poussa un cri terrible.

– Mais alors, dit-il, Armand a retrouvé Jeanne ?

Un sourire plein d'orgueil glissa sur les lèvres de Rocambole :

– Sans moi, dit-il, c'est bien possible ; mais Rocambole veillait au grain. Rocambole n'est pas un enfant, allez !

Et le garnement raconta succinctement à sir Williams ce qui s'était passé à Bougival, comment Colar avait été tué au moment où il étranglait Léon Rolland, et comment, lui, Rocambole, avait échappé à M. de Kergaz et dérouté ses investigations.

Le baronnet écouta froidement ce récit.

– Colar était un homme actif et intelligent, murmura-t-il lorsque Rocambole eut fini ; mais enfin on verra à le remplacer… Jusqu'à présent, il n'y a pas grand mal.

– Amen ! dit Rocambole.

Telle fut l'oraison funèbre de Colar.

Sir Williams se prit alors à réfléchir.

– Puisque je voulais faire arrêter Colar et le forcer à s'avouer l'auteur du vol des trente mille francs, qui sait s'il n'y aurait pas moyen de l'accuser mort comme il se serait accusé lui-même vivant ? Il faudra y songer.

Le génie de sir Williams entrevoyait vaguement déjà dans cette mort de son lieutenant le moyen de tirer Fernand de prison, et, par conséquent, d'épouser Hermine.

– Ainsi, demanda-t-il à Rocambole, le cabaret est inhabité depuis le meurtre ?

– Oui, capitaine.

– Penses-tu que Colar soit reconnaissable encore ?

– Les caves conservent. Feu M. Colar, ricana Rocambole, doit être frais comme une rose.

– Eh bien, dit le capitaine, ce soir nous verrons cela.

Et le baronnet ajouta :

– Nicolo assistait au meurtre, n'est-ce pas ?

– Oui, et il s'est sauvé…

– Ta mère, la veuve Fipart, est-elle très attachée à lui ?

– Ça dépend… mais, dans le fond, on l'enverrait au diable que ça lui serait égal.

– Et toi, l'aimes-tu ?

– Moi, dit Rocambole, je ne peux pas le souffrir. J'irais le voir guillotiner de grand cœur.

Sir Williams ne répondit pas, mais il ouvrit un pupitre et en retira un petit carnet couvert de notes hiéroglyphiques. Ce carnet n'était autre chose que le dossier de tous les agents subalternes qu'il avait fait embaucher par Colar.

Il feuilleta ce carnet et s'arrêta à une note ainsi conçue :

« Nicolo, condamné à vingt ans de bagne pour vol nocturne, escalade et tentative de meurtre ; évadé de Rochefort en 184… Recherché activement, il est parvenu à faire disparaître ses traces et à se défigurer complètement.

« Cependant, il est reconnaissable à une cicatrice qu'il porte sous le sein droit, et qui ressemble à une entaille qu'on aurait faite avec un couteau. »

Sir Williams referma le carnet.

– Il est évident, dit-il, qu'aux yeux de la police, un homme qui a de pareils antécédents est parfaitement capable d'un nouveau meurtre.

Rocambole regarda curieusement le baronnet.

– Et, poursuivit celui-ci, on l'accuserait d'avoir tué Colar…

– Mais il niera !…

– Nous aurons des témoins.

– Lesquels ? demanda Rocambole.

– Toi, d'abord, mon jeune drôle. Tu affirmeras sous serment que tu as vu Nicolo assassiner Colar.

– Et l'autre témoin ?

– Ce sera la veuve Fipart. Tu dis qu'elle ne tient pas à lui…

– Ah çà ! dit Rocambole, mais on lui coupera le cou !…

– Naturellement. Après ?

– Mais il est innocent !

– Mon cher enfant, dit froidement le baronnet, tu es jeune, et il faut que je fasse ton éducation. Rappelle-toi bien ceci : il n'y a d'innocents en ce monde que les gens qui ont de

la chance. Nicolo n’en a pas, voilà tout.

– À ce compte-là, dit Rocambole, ce pauvre M. Guignon était un grand coupable.

Et il ajouta à part lui :

– Quelle drôle d’idée tout de même qu’il a là, le capitaine, de vouloir faire guillotiner Nicolo ! Au fait, je n’en suis pas fâché, il ennuyait maman et il nous ruinait.

LIV

Revenons à Jeanne, que nous avons laissée jetant un cri, au moment où la porte s'ouvrait, tandis qu'on annonçait : « Monsieur le comte Armand de Kergaz ! »

Jeanne crut voir apparaître Armand, et son cœur se fondit, et elle se prit à trembler sous l'étreinte d'une indomptable émotion.

Mais soudain elle recula.

Elle recula pâle, frappée de stupeur, l'œil atone, comme si elle eût vu un abîme s'entr'ouvrir devant elle.

L'homme qui entrait n'était point celui qu'elle attendait…

Ce n'était pas Armand.

C'était le baronnet sir Williams !

Le baronnet était vêtu d'un élégant costume de voyage ; il était tête nue, et sa physionomie était empreinte d'une mélancolie grave et douce.

Il marcha lentement vers Jeanne, immobile et comme foudroyée ; il lui prit silencieusement la main et la baisa.

– Mademoiselle, murmura-t-il, après quelques secondes de silence, veuillez me pardonner… je suis bien le comte Armand de Kergaz !

Ces mots déterminèrent chez Jeanne une explosion de paroles, et lui permirent de manifester enfin sa stupeur :

– Vous ! dit-elle, vous, Armand ?

– Moi, répondit-il, moi le comte de Kergaz !

– Ah ! s'écria la jeune fille indignée, vous mentez !

Sir Williams s'attendait à ce mot. Il se tourna vers Cerise immobile et l'interrogea du regard.

Cerise balbutia :

– Oui… mademoiselle… c'est bien lui…

Puis, comme si ce témoignage lui eût paru insuffisant, sir Williams s'empara du gland de soie d'une sonnette, et le secoua violemment.

Mariette parut.

– Depuis combien de temps êtes-vous à mon service ? demanda le baronnet.

– J’ai servi cinq ans la mère de M. le comte, madame la comtesse de Kergaz, et je suis restée auprès de M. le comte, après la mort de madame la comtesse, répondit Mariette qui avait sa leçon faite par avance.

Jeanne chancelait éperdue et regardait cet homme qu’elle n’avait jamais vu, et qui lui apparaissait sous un nom qu’elle avait toujours cru celui d’un autre homme qu’elle aimait avec adoration.

D’un regard, sir Williams congédia Cerise et Mariette.

Puis il fléchit un genou devant Jeanne.

– Daignerez-vous m’entendre, mademoiselle ? demanda-t-il d’une voix respectueuse et pleine d’émotion.

Jeanne était immobile, pétrifiée, et regardait toujours cet homme inconnu.

Il la fit asseoir et demeura debout devant elle :

– Écoutez-moi, reprit-il, et tout ce qui vous paraît étrange vous sera expliqué.

Et comme elle se taisait, il continua :

– Je suis bien le comte Armand de Kergaz. Maître d’une immense fortune, dès ma jeunesse, j’avais à choisir : la gaspiller sottement, comme font bien des fils de famille, ou dépenser noblement mes revenus et les employer à faire un peu de bien. Le souvenir de ma sainte mère et Dieu m’ont inspiré. J’ai pris ce dernier parti. Depuis six ans, je marche dans cette voie, et le bonheur qu’on trouve à soulager le malheur me suffisait encore naguère. Un jour je vous ai vue…

Jeanne fit un geste d’étonnement et de dénégation.

– Oh ! je sais bien ce que vous allez me dire, reprit-il. Je sais bien que vous allez me demander où je vous ai vue, car vous ne m’avez jamais vu, moi…

« Eh bien ! écoutez : j’ai appris un jour que vous alliez tomber dans un piège infâme. Je ne vous connaissais pas, mais une note qui m’était transmise m’apprenait vos malheurs, votre isolement, votre beauté et votre vertu… Je voulus vous voir, je vous vis à la dérobée et je vous aimai… »

Sir Williams prononça ce dernier mot tout bas, en rougissant, comme un jeune homme timide et plein de suaves hésitations de l’adolescence.

Jeanne commençait à se remettre de sa stupéfaction en présence de cet homme jeune, beau, distingué, qui lui parlait avec un respect profond ; et elle recouvra l’usage de la parole :

– Mais, monsieur, lui demanda-t-elle d’une voix tremblante, quel est donc le danger que j’ai couru, quel est donc ce piège infâme dont vous parlez ?

– Vous êtes allée un dimanche à Belleville, n’est-ce pas, en compagnie de Cerise, de son fiancé et de la mère de ce dernier ?

– Oui, répondit mademoiselle de Balder.

– Là deux hommes sont venus et ont cherché querelle à Léon Rolland ?

– Oui, fit encore Jeanne.

– Puis un troisième est venu. Celui-là s'est posé en libérateur. Il a chassé les deux autres ?…

– C'est vrai… monsieur.

– Cet homme vous a donné le bras jusqu'à votre porte, n'est-ce pas ?

Jeanne hocha affirmativement la tête.

– Le lendemain, un autre homme, un vieillard, vêtu militairement, décoré, est venu se loger dans votre maison, sur votre carré, il s'est donné la qualité de capitaine, il a prétendu avoir été l'ami de votre père… Puis cet autre qui vous avait reconduit la veille est venu chez lui. Il a pris mon nom, il a volé mon titre… et vous l'avez cru…

Sir Williams pesait sur chaque mot.

– Eh bien, acheva-t-il, cet homme était un infâme, cet homme mentait et jouait une odieuse comédie, à Belleville, à Paris, chez le prétendu capitaine, chez vous !…

– Ah ! s'écria Jeanne, c'est impossible !

– Et savez-vous, continua sir Williams avec l'accent d'une conviction profonde, savez-vous quel était cet homme ?…

Il s'arrêta.

– Non, dit-il, je ne puis vous le dire encore… Écoutez toujours.

« Le hasard, ou plutôt cette police infatigable que j'ai mise au service du bien, m'apprit de quelle trame épouvantable vous alliez être enveloppée ; je ne voulais d'abord que vous sauver ; je vous vis, je vous aimai… Je vous vis un soir, dans l'ombre, à votre porte, caché que j'étais dans le coin le plus obscur de ma voiture…

« Hélas ! reprit sir Williams avec un soupir, je sais bien ce que vous allez me dire. J'aurais dû aller à vous et vous avertir du danger que vous couriez… Mais le mal était déjà grand… vous étiez sur le point d'aimer cet homme…

« Et il fallait vous laisser, en vous sauvant, dans votre erreur première ; il ne fallait pas vous tuer par une révélation subite… »

Jeanne écoutait, haletante, et il lui semblait lire dans les yeux, dans l'attitude respectueuse, dans la voix de sir Williams, un immense amour.

Il continua :

– Je mis Gertrude dans la confidence ; elle approuva mon plan. Je vous fis enlever et transporter ici durant votre sommeil. Alors, n'osant me montrer, je vous écrivis… Oh ! que mon cœur battait chaque fois que je prenais la plume… Et comme j'eus peur de mourir de joie lorsque m'arriva cette lettre de vous… »

Sir Williams se remit à genoux et baisa la main de Jeanne ; et Jeanne, qui croyait faire un rêve, lui dit :

– Mais enfin, monsieur, puisque c'est vous… puisque vous êtes le comte de Kergaz, quel était donc cet homme ?

– Un misérable ! Cet homme était mon laquais !

Jeanne jeta un cri, se renversa en arrière et ferma les yeux.

Elle avait aimé un laquais !

Lorsque la jeune fille sortit d'un long évanouissement, sir Williams avait disparu et Cerise était auprès d'elle, lui prodiguant ses soins.

Elle lui remit une lettre du baronnet.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Mademoiselle,

« Après la pénible révélation qu'il m'a fallu vous faire, je sens qu'il faut que je m'éloigne, au moins pour quelques jours. Vous ne pouvez m'aimer sur-le-champ, et pourtant il me semble que je vous rendrais la plus heureuse des femmes. Jeanne, ma bien-aimée, je passerai huit jours encore loin de vous ; mais je vous écrirai chaque soir, et peut-être que, lorsque je reviendrai vous supplier d'accepter mon nom et ma main, votre noble cœur et votre esprit auront fait la différence du véritable et du faux comte de Kergaz.

« Adieu, je vous aime.

« Comte Armand de Kergaz. »

Jeanne lut cette lettre et fondit en larmes. Tout ce qu'il y avait de sang aristocratique dans ses veines se révoltait à la pensée qu'elle avait aimé cet homme que sir Williams avait osé appeler son laquais.

En quittant Jeanne évanouie, sir Williams avait donné quelques ordres mystérieux à Mariette ; puis il avait quitté la villa et était descendu à Port-Marly, où l'attendait Rocambole.

– Mon capitaine, lui dit le gamin, il est presque nuit…

– Eh bien ! est-ce trop tard ? demanda sir Williams.

– Au contraire, je serais assez d'avis d'admettre qu'il fasse nuit tout à fait.

– Pourquoi ? interrogea le baronnet.

– Parce que, pour vous dire la vérité vraie, je suis persuadé que le comte fait faire guet aux alentours du cabaret ; il espère me repincer et savoir où sont les petites.

– Oh ! oh ! dit sir Williams, prenons garde, alors…

Ils attendirent la nuit.

Elle vint, opaque, pluvieuse, froide comme le sont parfois les nuits d'hiver.

Alors ils se mirent en route à travers champs, évitant les chemins de halage et le bord de la rivière, et ils pénétrèrent dans le cabaret par les derrières.

Rocambole y voyait la nuit comme les chats, ou plutôt il connaissait si parfaitement les aîtres de la maison qu'il guida sir Williams dans l'obscurité, se munit d'une chandelle qui était sur la cheminée de la salle basse, et ne l'alluma point.

– On pourrait voir, dit-il, la clarté au dehors ; allons dans la cave.

Il fit descendre le baronnet en le tenant par la main.

Puis, arrivé dans le caveau, il battit le briquet et alluma la chandelle.

Alors sir Williams put jeter un regard autour de lui.

La cave était spacieuse et les murs étaient garnis de futailles, les unes pleines, les autres déjà vides.

Aidé de sir Williams, il amena à lui une futaille, la tourna l'orifice défoncé du côté de la porte, et le baronnet put apercevoir le cadavre de Colar ; il était reconnaissable encore.

Le capitaine, comme l'appelait Rocambole, se souvint que Colar avait ordinairement sur lui un portefeuille, et pensa que ce portefeuille pouvait bien contenir des lettres ou des papiers compromettants pour lui, sir Williams.

Sa main blanche s'allongea donc sans hésitation, toucha le cadavre sans scrupule, déboutonna la redingote, et y prit le portefeuille dans la poche de côté.

Puis, à la lueur fumeuse de la chandelle, le baronnet en passa l'inspection, retira une lettre que Colar lui adressait et n'avait pas eu le temps de mettre à la poste, y laissa un passeport que l'ancien forçat s'était fait délivrer au nom de Louis Duroc, et y ajouta une lettre qu'il tira de sa poche à lui, sir Williams.

– Le tour est fait, murmura-t-il.

Cette lettre cachetée et écrite par le baronnet, qui avait si parfaitement imité l'écriture de son ancien lieutenant que ce dernier, s'il fût revenu à la vie, aurait juré l'avoir écrite lui-même, portait cette suscription :

À mademoiselle Émilie Foulbeuf, modiste,

Belgrave-square, 2 ter, à Londres.

Elle était signée Colar, et ainsi conçue :

« Ma belle adorée,

« Encore trois jours, et ton vainqueur est hors des griffes de la *rousse* parisienne. Je compte arriver à Boulogne après-demain et m'y embarquer. Je brûle de te revoir et de devenir honnête et considéré. Avec nos économies, nous irons nous retirer à Midlesex ou ailleurs, nous y achèterons un cottage, et nous nous ferons passer pour des princes russes, si ça nous plaît. J'ai cent cinquante mille francs de bon argent, et qui, à Londres, ne devront rien à personne. À Paris, si j'étais pincé, ils me renverraient au bagne.

« Il faut que je te conte un bon tour que j'ai joué à un petit employé du ministère des affaires étrangères et qui le conduira un peu loin, j'imagine, s'il est pincé.

« C'est à mourir de rire.

« Figure-toi que, il y a six mois, le drôle s'est avisé de faire *de l'œil* à une femme très jolie et qui me voulait du bien. Je ne te la nomme pas, parce que je ne veux pas que vous soyez jalouse, madame Colar, et que vous passiez le détroit pour venir lui arracher les yeux… Mais n'importe !

« Il y avait longtemps que je cherchais une bonne occasion : voilà que le hasard, qui est un grand maître, s'est mis à mon service… Un matin, je flânais dans la rue Saint-Louis ; j'avais une veste de commissionnaire pour ma commodité, vu que j'avais affaire dans le quartier. Une demoiselle s'approche de moi et me dit : « Vous allez me faire une course. » Elle me donne une lettre ; je regarde l'adresse et je lis : « À M. Fernand Rocher, au ministère des affaires étrangères. »

« Je prends la lettre et j'y vais. En route, je coupe l'enveloppe et je lis le poulet. La demoiselle, qu'il devait épouser sans doute, lui signifiait son congé.

« – Bon ! me dis-je, voilà une nouvelle qui va l'amuser.

« Et je continue mon chemin en riant. J'arrive, je demande mon homme, on me fait entrer dans le bureau du chef de division. Il était seul, et il y avait une caisse après laquelle pendaient les clefs et qui était ouverte.

« Les caisses, ça me connaît. D'un coup d'œil, j'en fais l'inventaire. Je vois dans celle-là un portefeuille, et d'abord j'ai l'idée de mettre la main dessus ; mais bah ! il n'y a jamais gras dans une caisse de ce genre, et je me prends à songer qu'il ne faut pas, pour quelques mille francs de plus, risquer d'être repris et de perdre le fruit de mes petites économies.

« Une autre idée me vient, une fameuse ! Mon jeune homme avait ouvert la lettre et sa figure se décomposait. Tout à coup, il se lève et se met à marcher à grands pas, comme un fou et sans faire attention à moi.

« Alors, je mets la main sur le portefeuille et je le lui fourre dans la poche de son paletot.

« Puis, je m'en vais et j'attends dans la rue.

« Trois minutes après, je le vois sortir tête nue et prendre en courant le boulevard, emportant le portefeuille sans s'en douter, et volant ainsi l'État à son propre insu.

« Ça a dû lui faire une vilaine affaire… »

Cette explication, on le voit, était assez plausible, surtout donnée par lettre à une femme habitant Londres, et par un homme qui avait de déplorables antécédents judiciaires.

Afin de la rendre plus vraisemblable encore, sir Williams avait ajouté plusieurs détails tout intimes, relatifs à de prétendus vols et tout à fait étrangers à l'affaire du portefeuille.

– Mademoiselle Émilie Foulbeuf, s'était-il dit, était en effet, à Londres, la maîtresse de Colar. Le fait pourra être vérifié.

Lorsqu'il eut mis cette lettre dans le portefeuille du mort, replacé le portefeuille dans la poche et reboutonné la redingote, le baronnet, aidé de Rocambole, rendit à la futaille défoncée sa position première, après avoir toutefois ôté au cadavre sa montre d'or et une bourse qui contenait une vingtaine de francs en monnaie blanche.

– Maintenant, dit-il au vaurien, comprends bien ce que je vais te dire.

– Je vous écoute, capitaine.

– Colar a été assassiné.

– Parbleu ! je le sais bien, par le comte de Kergaz.

– Non, par Nicolo.

– Ah ! bien, dit Rocambole. Au fait, j'aime autant cela. Je vous l'ai déjà dit, il m'ennuie, papa Nicolo.

– Ta mère va aller chez le commissaire…

– Hum ! vilaine visite, capitaine.

– N'importe ! elle ira.

– Que lui dira-t-elle ?

– Elle lui dira que le remords s'est emparé d'elle, et que la crainte d'être accusée plus tard l'engage à tout révéler.

Rocambole écoutait attentivement.

– Elle parlera de ses relations intimes avec Nicolo, poursuivit sir Williams, et des relations qui existaient entre lui et l'ancien forçat Colar. Elle dira que, la nuit du crime, Nicolo et Colar sont venus chez elle, qu'ils y ont causé longtemps et tout bas ; mais que, cependant, elle a pu comprendre à leurs demi-mots que Colar partait et quittait la France ; puis qu'une querelle à propos de partage de certaines valeurs s'étant élevée, Nicolo a tué Colar d'un coup de pistolet, lui a volé sa montre et sa bourse, et puis, que, à l'aide de menaces, il a obtenu qu'elle, la veuve Fipart, et Rocambole garderaient le silence. La crainte d'être pareillement assassinés par ce furieux les a contraints à se taire, et ils ont aidé Nicolo à transporter le cadavre de Colar ici et à le cacher dans cette futaille.

– Bon ! dit Rocambole ; mais combien maman aura-t-elle pour ce petit mensonge ?

– Trois billets de mille.

– C'est peu… hasarda Rocambole. Le cou de papa Nicolo, que nous allons faire couper, vaut bien mille francs de plus pour elle…

– Soit, va pour mille francs de plus.

– Et quatre pour moi, acheva froidement le vaurien. Oh ! c'est pour rien, capitaine ; vous verrez comme je déposerai… la main en l'air… sans sourciller… comme un homme qui dit la vraie vérité.

– Soit, dit encore le capitaine.

Ils remontèrent, soufflèrent leur chandelle, gagnèrent les derrières de la maison et s'esquivèrent.

Le tilbury de sir Williams l'attendait entre Bougival et Rueil, et il regagna Paris.

Quant à Rocambole, il monta au pavillon où la Fipart se tenait cachée, et lui fit sa leçon.

La Fipart pleurnicha bien un peu à la pensée qu'elle allait faire couper le cou à son époux illégitime et qu'elle avait tant aimé, suivant l'expression classique, mais Rocambole fut éloquent, persuasif ; il lui prouva que Nicolo devenait insupportable et qu'une veuve, dans sa position, pouvait prétendre à beaucoup mieux…

Et la veuve Fipart se décida.

Elle alla chez le commissaire de police dès le point du jour, tandis que Rocambole courait à Paris, s’introduisait dans la demeure de Nicolo, qui n’était pas rentré la veille, et y cachait la montre et la bourse de « feu M. Colar », comme il disait.

LV

On s’en souvient, c’était dans la rue Guérin-Boisseau que Colar, prêt à partir pour Bougival avec Léon Rolland, était allé avertir le saltimbanque Nicolo.

Nicolo habitait, dans cette rue, une méchante chambre garnie à douze francs par mois, au sixième, où, du reste, il ne faisait que de rares apparitions, car il courait les barrières et les villages des environs de Paris, associé qu’il était à une troupe d’acrobates. Le garni de la rue Guérin-Boisseau était plutôt pour lui un refuge qu’un domicile. C’était là qu’il se cachait, chaque fois qu’il avait commis quelque méfait et redoutait les pièges de la police.

En effet, cette rue, située au centre d’un quartier populeux et presque entièrement habitée par des cordonniers et des ouvriers en chambre, était par cela même moins suspecte, et Nicolo y vivait fort tranquille depuis quatre ou cinq années.

Il payait régulièrement son loyer, rentrait et sortait sans bruit, ne recevait guère que Rocambole, qui passait dans la maison pour son neveu, et savait donner à son visage une expression de gaieté et de bonne humeur qui lui avait attiré une sorte de sympathie de la part des différents locataires.

Depuis la nuit où Colar avait été tué, Nicolo n’avait point reparu rue Guérin-Boisseau. Il avait été successivement à Saint-Denis, à Belleville et à Vincennes, exercer son métier d’acrobate. Mais un soir, précisément celui où sir Williams et Rocambole s’introduisaient dans le cabaret de Bougival et y visitaient le cadavre de Colar, Nicolo éprouva le besoin de faire un tour de son métier. Son paletot était usé, il en décrocha un tout neuf à la devanture d’un marchand d’habits et l’emporta. Malheureusement, un agent de police l’aperçut, le poursuivit, et finit par le perdre de vue dans la foule.

Cela se passait à Belleville.

Nicolo se sauva à toutes jambes, dépista l’agent de son mieux, et rentra rue Guérin-Boisseau vers minuit.

Une vieille femme qui remplissait les graves fonctions de concierge lui tendit sa chandelle et sa clef.

– Monsieur Nicolo, lui dit-elle, votre neveu est venu.

– Rocambole ? demanda le saltimbanque.

– Oui, m’sieu Nicolo.

– A-t-il laissé quelque chose pour moi ?

– Il a demandé votre clef.

– Et il est monté ?…

– Et descendu tout de suite.

Nicolo pensa que le vaurien était venu lui apporter des nouvelles de la veuve Fipart, et il monta chez lui espérant y trouver un mot, un signe quelconque qui eût pour lui une signification. Mais tout était dans le même état, et Nicolo eut beau chercher, son logement ne conservait aucun indice du passage de Rocambole. Le saltimbanque était épuisé par cette course désordonnée à travers ce dédale de rues tortueuses qu'il avait parcourues pour faire perdre sa trace aux agents. Il se jeta sur son lit, tout vêtu, et s'endormit d'un profond sommeil.

Le jour ne l'éveilla point, et, vers dix heures, il dormait encore, lorsqu'on frappa rudement à sa porte.

– Qui est-là ? demanda-t-il.

– Au nom de la loi, ouvrez ! répondit une voix du dehors.

– Je suis pincé, murmura le saltimbanque.

Il voulut cacher le paletot volé sous son lit, mais la porte fut enfoncée et il n'en eut pas le temps.

Deux agents de police entrèrent.

– Hum ! pensa Nicolo en les voyant, j'en ai pour six mois à la correctionnelle, peut-être même un an.

Nicolo avait été au bagne, il était même en rupture de ban ; mais il s'était si bien défiguré qu'il avait la conviction qu'on ne le reconnaîtrait pas.

Les agents le prirent au collet et le mirent en état d'arrestation, sans prendre garde au paletot à moitié caché sous les couvertures.

– Vous vous expliquerez chez le commissaire, lui dirent-ils.

Nicolo fut conduit au bureau de police.

Le magistrat lui fit subir un interrogatoire sommaire sur son nom, sa profession, ses habitudes, et ne lui dit pas un mot du vol du paletot.

Lui commença à s'inquiéter.

– De quoi suis-je donc accusé ? demanda-t-il.

– D'un assassinat, lui répondit-on.

Nicolo fit un haut-le-corps et s'écria :

– Ce n'est pas vrai… je n'ai assassiné personne !

– Vous êtes accusé, dit le commissaire, d'avoir, il y a huit jours, dans un cabaret de la banlieue tenu par une veuve Fipart, assassiné un ancien forçat du nom de Colar.

– Moi ! moi ! s'écria Nicolo, ce n'est pas moi !

– C'est ce que l'instruction éclaircira, répondit le commissaire.

Et il envoya Nicolo au Dépôt.

Deux heures après, le saltimbanque comparaissait devant le juge d'instruction et niait énergiquement la part qu'on voulait lui faire dans le meurtre de Colar.

Cependant, honnête comme le sont les voleurs entre eux, il ne chargea personne et ne parla ni de la veuve Fipart, ni de Rocambole, ni de sir Williams.

Mais alors il fut confronté avec la veuve et son fils adoptif.

La veuve Fipart, devant Nicolo frappé de stupeur, déposa sans sourciller que Nicolo et Colar s'étaient pris de querelle, et que ce dernier avait été frappé d'un coup de pistolet ; elle ajouta qu'à partir de ce moment elle avait pris la fuite et ne savait plus rien.

Jusque-là, comme le comte de Kergaz s'était introduit par la fenêtre et qu'il avait fort bien pu se faire que, dans son effroi, la veuve Fipart eût cru Nicolo l'auteur du meurtre, d'autant plus qu'il s'était sauvé précipitamment, jusque-là, disons-nous, le saltimbanque n'entrevoyait que vaguement la trahison de sa maîtresse ; mais lorsque Rocambole eut déposé à son tour, il comprit qu'il était vendu et que sa perte était jurée.

Rocambole, avec ce cynique sang-froid qui le caractérisait, confirma d'abord la déposition de la veuve, puis il entra dans de minutieux détails, parla de la terreur que Nicolo inspirait, des menaces de mort à l'aide desquelles il avait obtenu son silence et l'avait contraint à l'aider pour faire disparaître le cadavre et les traces du crime.

Alors Nicolo, indigné, furieux, hors de lui, voulut dire la vérité, accuser Armand qu'il ne connaissait que sous le nom du comte, désignation souvent échappée à Colar; il voulut parler du capitaine, de Léon Rolland, et essayer de jeter un jour quelconque, dont il pût profiter, dans cette ténébreuse affaire; mais il avait compté sans son tempérament sanguin et son caractère emporté. Il entra en fureur, ne put prononcer un mot Son visage enflammé devint livide et violacé, et il faillit avoir un coup de sang.

Il fut placé à demi mort dans une voiture et conduit à Bougival, où, en présence d'un commissaire de police, le cadavre fut retiré de la futaille et reconnu pour celui de Colar, forçat évadé.

– Canaille ! lui dit alors Rocambole en menaçant Nicolo du poing, nieras-tu que tu lui as volé sa montre et sa bourse ? tu les as cachées dans ta paillasse…

Nicolo comprit qu'il était perdu; son accès de fureur le reprit ; il essaya de se débattre et d'échapper aux agents; mais il fut solidement garrotté, et, à partir de ce moment, ce ne fut plus qu'une bête fauve dont les hurlements et les cris de rage achevaient de prouver la culpabilité et d'égarer la justice. La tête du saltimbanque était vouée à l'échafaud.

Pendant qu'on se rendait maître de lui, le commissaire passait une inspection minutieuse des objets trouvés sur le cadavre, et principalement du portefeuille.

Ce que sir Williams avait prévu arriva.

La prétendue lettre de Colar à mademoiselle Émilie Foulbeuf, modiste à Londres, fut décachetée et lue.

Par une singulière coïncidence, le commissaire devant lequel Nicolo avait comparu, et qui s'était transporté à Bougival, était le même qui, quelques jours auparavant, avait arrêté Fernand Rocher chez la Baccarat, et dans l'esprit de qui un doute sur la culpabilité du jeune homme s'était toujours élevé.

En dépit des preuves qui paraissaient accabler Fernand, ce magistrat avait toujours eu la conviction qu'il n'était pas coupable.

On comprend donc quelle révolution la lecture de cette lettre opéra dans son esprit, et il crut tenir dans ses mains la preuve de l'innocence de Fernand.

Il ordonna le transport du cadavre à la Morgue ; puis, tandis que Nicolo était ramené à Paris et reconduit en prison, il avisa le parquet de sa découverte et lui transmit la lettre.

Pendant qu'on faisait remonter en voiture le prétendu coupable du meurtre de Colar, la veuve Fipart fut prise d'un accès de sensibilité.

– Pauvre vieux ! murmura-t-elle, ça me fend tout de même le cœur de penser que c'est moi qui vais le faire raccourcir…

– Bah ! maman, répondit Rocambole, vous trouverez mieux que votre vieux saltimbanque ; car, c'est pas pour vous fâcher, maman, mais vous aviez là un drôle de goût, tout de même.

Tandis que ces événements s'accomplissaient, Fernand Rocher était toujours en prison.

L'instruction de son affaire était terminée, l'acte d'accusation dressé, et il allait comparaître devant la cour d'assises, dont la première session s'ouvrait dans la quinzaine.

Le pauvre jeune homme, en proie à une prostration terrible, n'avait plus, depuis quelques jours, conscience de ses actions et de son existence.

Il était frappé d'atonie.

Armand, Léon, Baccarat l'avaient visité deux fois et lui avaient promis de le sauver ; mais huit jours s'étaient écoulés depuis leur dernière visite, et il ne les avait point revus.

Un moment, il avait espéré ; puis l'espoir s'était évanoui.

Un matin, il fut averti qu'il était renvoyé devant la cour d'assises et qu'il n'avait plus que huit jours à attendre…

À partir de ce moment, Fernand sentit sa raison s'égarer et la folie arriver à grands pas. Il fallait lui faire violence pour prendre quelques aliments. Il voulait se laisser mourir de faim. Depuis que l'instruction était terminée, il n'était plus au secret du reste, et il avait été transféré à la pistole. Là, il pouvait rencontrer d'autres prisonniers et causer avec eux ; mais, sombre et farouche, il n'adressait la parole à personne et ne descendait jamais dans le préau.

Ses compagnons de captivité l'avaient surnommé *l'aristo.*

Un matin, cependant, Baccarat se présenta.

Il la regarda sans lui parler, d'un regard terne, sans rayons, et où se peignait l'hébétude.

Baccarat lui prit la main et se mit à genoux devant lui.

– Pauvre monsieur Fernand, murmura-t-elle d'une voix émue, comme il est changé !

Et, en effet, le prisonnier était devenu pâle, hâve, amaigri ; il n'était plus que l'ombre de lui-même.

Baccarat, elle aussi, était bien changée. Ce n'était plus cette jeune femme élégante et folle dont la vie était une longue fête pleine de bruits et d'éclats de rire, insoucieuse du lendemain et ne songeant qu'au plaisir.

C'était une femme courbée par la douleur et dont le front pâli attestait les sombres veilles du remords.

Elle était vêtue simplement, et l'on eût dit qu'elle voulait racheter par son humilité présente son orgueil d'autrefois.

– Ah ! c'est vous ? lui dit Fernand d'une voix sourde et comme si la vue de la pécheresse lui eût rappelé toutes ses tortures.

– Oui, répondit-elle bien bas, c'est moi… c'est moi qui viens, une fois encore, vous demander pardon et vous dire d'espérer… Nous travaillons à vous sauver.

Fernand hocha la tête.

– C'est impossible, murmura-t-il.

– Non, non, dit Baccarat avec véhémence, ce n'est pas impossible ; il n'est jamais impossible de prouver l'innocence. Espérez, monsieur Fernand, espérez plus que jamais aujourd'hui.

Et comme un triste sourire où se peignait son incrédulité glissait sur ses lèvres, elle continua :

– M. le comte de Kergaz vous sauvera, et il peut ce qu'il veut ; mais il faut du temps pour cela, monsieur Fernand.

– Du temps ! fit-il avec un élan de désespoir ; mais vous ne savez donc pas que je serai jugé dans huit jours, jugé et condamné ?

– Huit jours ! répéta la jeune femme avec stupeur, mais c'est impossible !

– Cela sera pourtant…

– D'ici à huit jours, s'écria Baccarat, Bastien sera revenu de Bretagne ; il aura contraint sir Williams à parler. Oh ! nous vous sauverons de la honte de la cour d'assises… je vous le jure !

Au moment où Baccarat disait ces paroles avec une indicible émotion, un guichetier et un gendarme parurent :

– Mon Dieu ! murmura Fernand épouvanté, est-ce donc déjà l'heure ?

Mais le guichetier répondit :

– Le juge d'instruction veut vous voir !

Baccarat eut un frisson d'espoir.

– Peut-être, pensa-t-elle, a-t-on découvert le vrai coupable…

Et elle quitta Fernand, en lui promettant de revenir le lendemain.

Fernand suivit le gendarme et fut conduit devant le magistrat qui avait instruit son affaire :

– Monsieur, lui dit ce dernier, connaissiez-vous le commissionnaire qui vous apporta une lettre au ministère, la veille de votre arrestation ?

– Non, répondit Fernand, je ne l'avais jamais vu.

– C'est assez bizarre. Il vous connaissait, lui.

Et le juge d'instruction lut à Fernand la lettre écrite par sir Williams et signée Colar.

– Or, poursuivit le magistrat, cette lettre prouverait infailliblement votre innocence, sans une légère contradiction qui existe entre les faits qu'elle énonce et une des réponses de votre interrogatoire : selon elle, les clefs de la caisse adhéraient à la serrure et la caisse était ouverte. D'après votre interrogatoire, au contraire, vous n'auriez pas même ouvert la caisse.

– C'est vrai, murmura Fernand. Mais, monsieur, la foudroyante nouvelle que renfermait pour moi cette lettre que le commissionnaire m'apportait a fort bien pu me faire perdre la tête… Peut-être M. de Beaupréau avait-il laissé la caisse ouverte… Tout ce que je sais, c'est que je suis innocent.

L'accent de Fernand était si vrai, si convaincu, qu'à tout prendre on pouvait supposer que sa mémoire lui faisait défaut.

– Monsieur, lui dit le juge d'instruction, malgré ces contradictions, la lettre que je tiens dans les mains ne me laisse plus aucun doute sur votre innocence ; je vais vous faire mettre en liberté…

Fernand jeta un cri de joie et se laissa tomber défaillant sur un siège…

Il était libre, on le déclarait innocent !

*

* *

Une heure plus tard, Fernand Rocher se présentait à l'hôtel de Kergaz.

Armand, Baccarat et Léon Rolland s'y trouvaient réunis, et leur étonnement fut au comble à la vue du jeune homme.

Comment était-il libre ? par quels moyens avait-il prouvé son innocence ?

C'était à n'y rien comprendre.

Mais lorsque Fernand eut résumé la substance de la prétendue lettre écrite par Colar ; quand M. de Kergaz sut que le cadavre de ce dernier avait été retrouvé dans la cave du cabaret, et que le saltimbanque Nicolo était accusé de cet assassinat, alors un grand jour se fit dans son esprit :

– Encore Andréa ! murmura-t-il.

Et les cheveux du comte se hérissèrent à la pensée que peut-être, à cette heure, puisque Fernand était libre, le baronnet sir Williams était l'époux d'Hermine.

– Et Bastien qui ne m'écrit pas ! murmura-t-il. Voici trois jours que j'attends de ses nouvelles… et rien !

Tout à coup, une porte s’ouvrit, un homme entra.

À la vue de cet homme, qui était vêtu comme un paysan breton et portait simplement une petite casquette verte à galon d’argent, au lieu du large chapeau, Armand s’écria :

– Ah ! voilà des nouvelles de Bretagne. Voici mon garde-chasse de Kerloven.

Le garde-chasse était couvert de boue ; il était venu à cheval et à franc étrier.

– Monsieur le comte, dit-il, je vous apporte une mauvaise nouvelle : M. Bastien est mort.

– Mort ! Bastien est mort ! exclama le comte frappé de stupeur.

– Oui, monsieur, il y a cinq jours.

Et le garde-chasse raconta que, le soir du meurtre, Bastien était sorti à pied, avec le vieux Jérôme l’idiot, et qu’il n’avait point reparu.

On les avait attendus longtemps, toute la nuit, toute la journée du lendemain et la nuit suivante.

Ils n’avaient point reparu…

Mais, deux jours après, la mer avait roulé un cadavre sur la plage, celui de Bastien.

Et, chose surprenante peut-être, le corps du cheval, précipité avec lui dans l’abîme, avait sans doute été entraîné par un autre courant, et on ne l’avait pas retrouvé ; de telle sorte que la seule preuve du crime de sir Williams avait disparu.

Mais Armand ne s’y trompa point ; il devina que l’infâme Andréa triomphait une fois encore, et demanda des chevaux de poste.

– En Bretagne ! s’écria-t-il, s’adressant à Fernand, nous allons en Bretagne, et Dieu veuille que nous arrivions à temps !

LVI

La mise en liberté de Fernand Rocher n’avait pu s’opérer que trois ou quatre jours après la découverte du cadavre de Colar, et de cette lettre qui proclamait son innocence. Cela avait donc donné le temps à sir Williams de partir sur-le-champ et de retourner en Bretagne, bien avant que le comte de Kergaz eût appris la mort de Bastien.

Le baronnet arriva un soir, à la nuit tombante, chez le chevalier de Lacy, au moment même où le vieux gentilhomme revenait de la chasse. M. de Lacy était à moitié dans les confidences de sir Williams.

Il savait que le baronnet était parti pour Paris dans le but de sauver Fernand et d’obtenir ainsi la main d’Hermine.

– Eh bien ? demanda le vieux Breton avec vivacité en voyant entrer sir Williams.

– Eh bien ! répondit-il, c’est fait.

– Vous l’avez sauvé ?

– Complètement.

– Il n’était donc pas coupable ?

– Au contraire, mon cher chevalier.

– Alors, comment avez-vous pu ?… Comment avez-vous fait ?

– Ah ! dit le baronnet avec calme, cela m’a coûté cent mille francs.

Le chevalier ne put s’empêcher de regarder avec admiration cet homme qui dépensait cent mille francs dans le seul but de plaire à la femme qu’il aimait.

– Mais enfin, insista-t-il, est-ce donc un secret ?

– Non, certes, et voici ce que j’ai fait.

– Voyons ? dit le chevalier.

– Fernand Rocher était ou n’était pas coupable.

– Ceci est évident, dit le chevalier.

– S’il ne l’était pas, il fallait trouver le voleur ; s’il l’était, on ne pouvait le sauver qu’en prouvant qu’il était innocent.

– Rien de plus juste. Eh bien ?

– Mais la justice, en France surtout, poursuivit le baronnet, est ce qu’il y a de moins poétique au monde ; elle procède mathématiquement et ne croit qu’aux preuves matérielles.

– Bon ! dit le chevalier, je vous vois venir.

– Fernand était coupable, ceci est incontestable. Donc, pour prouver le contraire, il fallait trouver un homme qui consentît à s'avouer l'auteur du vol.

– Et vous l'avez trouvé ?

– Oui, dit impudemment sir Williams.

– Moyennant cent mille francs ?

– Comme vous le dites. Mais ces cent mille francs-là ne lui ont pas porté bonheur…

– Comment cela ? fit le chevalier étonné.

– Ah ! vous allez voir… C'est une histoire qui tient du roman. L'homme que j'avais trouvé se nommait Colar ; c'était un forçat évadé qui tirait le diable par la queue et se cachait de son mieux. Un moment vint où sa position ne fut plus tenable ; la police était sur ses traces, il allait être repris au premier jour. Ce fut dans ces circonstances que je le rencontrai. Il consentit à écrire une lettre qu'il signerait et adresserait à une prétendue maîtresse à Londres ; puis il m'amena un complice, un voleur devenu cabaretier, et une petite comédie fut montée. Colar devait louer un garni chez le cabaretier ; celui-ci le dénoncerait, la police arriverait, ne trouverait point Colar, qui, depuis quelques heures, serait sur la route d'Amérique avec les cent mille francs ; mais elle trouverait des lettres, et, parmi elles, celle qu'il adressait à Londres et dans laquelle il se vantait du vol du portefeuille, attribué à Fernand Rocher.

– Tiens, s'écria le chevalier émerveillé, mais c'était fort ingénieux, tout cela.

– Assez, répondit Williams d'un ton modeste.

– Et l'on a trouvé la lettre ?

– Ah ! mieux que cela… dit le baronnet, on a trouvé Colar.

– Mais alors il a nié ?…

– Non, il était mort, acheva froidement le baronnet. Le cabaretier l'avait assassiné pour s'approprier les cent mille francs…

– Et la lettre ?

– La lettre était encore dans un portefeuille que Colar portait sur lui. On a trouvé le cadavre et le portefeuille.

Telle fut la version que raconta le baronnet au chevalier de Lacy sur les événements qui s'étaient accomplis à Paris et à Bougival.

Aux yeux du chevalier, le baronnet demeurait donc un parfait gentilhomme, au caractère chevaleresque, et qui ne reculait devant aucune extrémité pour arriver jusqu'à la femme qu'il aimait.

– Eh bien, dit M. de Lacy après avoir réfléchi quelques minutes, je ne vois plus qu'une chose à faire…

– Laquelle ?

– Avertir mademoiselle de Beaupréau du succès de vos démarches.

– C’est ce que je vais faire.

– Et réclamer l’exécution de la promesse qu’elle vous a faite.

– Non pas, dit le baronnet.

– Comment ! s’écria M. de Lacy, vous renonceriez ?…

– Nullement, répondit sir Williams avec une feinte tristesse. Mais mademoiselle Hermine m’a fait cette promesse dans un moment de fièvre et d’exaltation, et ce serait peu généreux à moi de la lui rappeler.

M. de Lacy haussa les épaules :

– Allons donc ! fit-il, ce qui est promis est promis. Hermine vous accordera sa main.

– Je l’espère, mais ne veux point l’y contraindre.

Et sir Williams se disait en lui-même : Ce brave chevalier n’est pas fort, il ne se doute pas qu’on obtient tout d’une femme en ne lui demandant rien…

M. de Lacy et sir Williams en étaient là de leur conversation, lorsqu’un pas de cheval se fit entendre dans la cour, puis on vit apparaître maître Jonas.

Le lecteur intime de madame de Kermadec venait des Genêts en droite ligne, et il était porteur d’une lettre de la baronne au chevalier.

M. de Lacy en rompit le cachet et lut :

« Mon cher voisin,

« Voici huit jours que sir Williams est parti.

« Depuis son départ, Hermine n’a plus qu’une existence fiévreuse, et elle change à vue d’œil.

« Le baronnet lui a-t-il fait la promesse de revenir ? l’aime-t-elle déjà ? Nous n’en savons rien. Mais elle demande chaque jour si je n’ai pas de vos nouvelles ; d’où je conclus aisément, mon cher chevalier, que ce n’est pas vous qui occupez son esprit, mais *lui*.

« Savez-vous où est le baronnet ?

« Reviendra-t-il ? vous a-t-il écrit ?

« Un mot, je vous prie, et à vous.

« Baronne de Kermadec. »

Le chevalier tendit cette lettre à sir Williams.

Le baronnet tressaillit de joie et se dit :

– Je crois que voici l’heure du triomphe.

Puis il tira un journal de sa poche, s’approcha d’une table et se mit à écrire.

Une heure après, maître Jonas remontait à cheval, porteur d'un pli assez volumineux pour M. de Beaupréau, et d'une lettre du chevalier à la baronne.

Le chevalier disait :

« Madame et chère voisine,

« Sir Williams arrive à l'instant, il est plus triste que jamais ; j'en conclus qu'il aime toujours votre petite-nièce. Il a le projet de monter à cheval demain et de se rendre aux Genêts, et il a l'espoir de voir se dissiper ce nuage de tristesse qui couvre le beau front de mademoiselle Hermine, à qui je baise, ainsi qu'à vous, respectueusement les deux mains.

« Chevalier de Lacy. »

Le baronnet sir Williams à M. de Beaupréau,

au château des Genêts.

« Cher beau-père,

« Je crois que la partie est gagnée !

« Votre intéressante fille m'a formellement promis sa main si je sauvais son cher Fernand. Ci-joint une lettre pour elle, et un article de la *Gazette des Tribunaux.*

« J'attends votre réponse au Manoir.

« À vous,

« Sir Williams. »

M. de Beaupréau reçut cette lettre une heure après l'arrivée du baronnet chez le chevalier de Lacy.

Hermine ressemblait depuis quelques jours à un fantôme ; elle avait pleuré, elle avait prié…

Elle avait fait le vœu d'épouser le baronnet, s'il sauvait Fernand… elle espérait mourir après.

La lettre de sir Williams, que lui remit M. de Beaupréau, était ainsi conçue :

« Mademoiselle,

« Hélas ! il était coupable…

« Et cependant je l'ai sauvé, et tout Paris, à cette heure, croit à son innocence. Vous pourrez vous en convaincre par la lecture du journal que je vous transmets.

« Au moment de m'éloigner pour toujours de ce pays de France où j'ai tant souffert, mademoiselle, je voudrais vous revoir une dernière fois, non pour vous rappeler une promesse que vous me fîtes dans un moment d'égarement ou de douleur, mais pour vous dire un éternel adieu.

« Me refuserez-vous ? »

*

* *

Hermine lut cette lettre, puis elle ouvrit la *Gazette des Tribunaux* :

« Un drame qui devait se dérouler devant la cour d'assises, disait le journal, vient d'avoir son dénouement d'une façon moins bruyante dans le cabinet du juge d'instruction.

« Nos lecteurs se souviennent encore sans doute de l'arrestation d'un employé au ministère des affaires étrangères, accusé d'avoir volé un portefeuille renfermant trente mille francs et contenu dans la caisse du chef de bureau, M. de B…, qui avait en cet employé toute confiance.

« L'accusé protestait énergiquement de son innocence, mais les preuves l'accablaient.

« La découverte d'un homme récemment assassiné dans un cabaret de la banlieue, et une lettre trouvée sur le cadavre, viennent de jeter un jour tout nouveau sur cette mystérieuse affaire.

« Dans la matinée où le vol fut accompli, un homme vêtu en commissionnaire s'introduisit, une lettre à la main, dans le bureau où l'employé travaillait auprès de la caisse ouverte… »

Suivaient tous les détails renfermés dans la prétendue lettre de Colar à mademoiselle Émilie Foulbœuf, et l'article du journal judiciaire se terminait par ces mots :

« M. Fernand Rocher a été sur-le-champ mis en liberté, et il rentrera sans doute au ministère, dont il était un des employés les plus distingués. »

Pendant quelques minutes, mademoiselle de Beaupréau crut qu'elle allait mourir de joie ; puis elle se souvint de sa promesse à sir Williams, et elle lui écrivit ces quelques lignes :

« Monsieur,

« On n'aime, hélas ! qu'une fois en sa vie : mais, si une affection reconnaissante peut vous faire oublier l'amour que vous auriez le droit d'exiger de la femme qui portera votre nom, vous pouvez faire demander ma main par le chevalier de Lacy. Je m'efforcerai de vous consacrer ma vie, et je serai une honnête femme.

« Hermine. »

Quand le baronnet reçut cette lettre, à laquelle, du reste, il s'attendait, car il avait compté sur la loyauté d'Hermine, il se contenta de murmurer :

– Pauvre fille ! elle se donnera bien du mal inutilement. Je tiens à la dot et non à l'amour. Je ne suis pas un homme sentimental, et si j'avais à aimer, je crois que j'aurais un faible très déterminé pour cette petite Jeanne, dont je me ferais une maîtresse ravissante à la barbe de ce pauvre Armand…

Et le baronnet écrivit à M. de Beaupréau :

« J'ai rapporté de Paris toutes les pièces nécessaires qui établissent que je suis le baronnet sir Williams, gentilhomme irlandais. Elles sont en règle.

« Le chevalier de Lacy monte à cheval pour aller faire ma demande officielle à mon honoré beau-père ; il faut presser les choses, racheter deux bans à l'église et célébrer le mariage d'ici à huit jours.

« Le lendemain, cher complice, nous réclamerons, je sais bien à qui, les douze millions, et je vous permettrai d’aimer Cerise, que je vous ai gardée bien soigneusement, vieux misérable !

« À vous,

« Sir Williams. »

LVII

Huit jours après l’envoi de cette lettre, le vieux manoir des Genêts avait, dès huit heures du matin, un air de fête ; les domestiques, les métayers, les paysans des environs accouraient endimanchés, et madame la baronne de Kermadec elle-même avait mis une robe de gala, qui remontait aux premiers jours de l’Empire.

À neuf heures, plusieurs voitures étaient arrivées des environs, amenant les châtelains d’alentour et le notaire qui devait rédiger le contrat.

Puis on avait vu paraître un élégant tilbury, et de ce tilbury étaient descendus le baronnet sir Williams et le chevalier de Lacy, son hôte et son témoin.

Sir Williams était radieux.

Encore quelques heures, et il était l’époux d’Hermine, et les douze millions étaient à lui.

Quant à mademoiselle de Beaupréau, elle s’était levée comme se lèvent les martyrs pour marcher au supplice.

Esclave de sa parole engagée pour sauver Fernand, elle allait épouser sir Williams, puisque celui qu’elle avait tant aimé et qu’elle aimait encore était libre.

Plus pâle qu’une statue de marbre dans sa parure blanche de fiancée, Hermine apparut aux invités réunis dans le salon comme ces victimes humaines dévouées au couteau du sacrificateur. M. de Beaupréau lui donnait le bras. Sa mère marchait auprès d’elle.

Hermine avait si bien dissimulé sa torture depuis quelques jours, elle avait si bien laissé croire que Fernand était effacé de son cœur et que sir Williams en avait pris possession, que l’œil clairvoyant de la mère elle-même s’y était trompé.

Thérèse croyait sa fille heureuse, et mit sa pâleur extraordinaire sur le compte de l’émotion inséparable du grand acte qui allait s’accomplir pour elle.

Le contrat devait être signé vers neuf heures ; à dix, les époux monteraient en voiture pour se rendre au village voisin et y être mariés par l’officier de l’état civil ; à midi, aurait lieu la messe nuptiale.

Le soir même, les nouveaux époux devaient partir pour Paris, emmenant, malgré son grand âge, la vieille baronne de Kermadec et le chevalier de Lacy qui désiraient accompagner sir Williams. Donc, au moment où neuf heures sonnaient, les portes du grand salon des Genêts furent ouvertes, et la jeune fiancée entra, appuyée au bras de M. de Beaupréau et suivie de sa mère, à qui sir Williams donnait le bras.

Les invités des alentours et leurs femmes, déjà réunis dans une pièce voisine, ne tarissaient point en éloges sur la tournure charmante, l’air noble et distingué de cet étranger opulent que l’amour conduisait à épouser une jeune fille à peu près sans fortune.

Le notaire, un petit vieillard sec et portant perruque, s'était assis devant la table du contrat en murmurant :

– Belle fortune, ma foi ! si les documents transmis d'Irlande par le tabellion et le shérif de Dublin sont exacts, fortune magnifique, princière !

Le baronnet, on le devine, avait produit tout autant de pièces fausses qu'il en pouvait être nécessaire pour laisser croire à ces dix mille livres sterling de revenu qu'il s'était libéralement octroyées.

Les invités étaient au complet, les futurs époux présents, l'heure sonnait.

Madame de Kermadec, à demi couchée sur sa chaise longue, ordonna de fermer les portes et congédia les domestiques.

– Monsieur le notaire, dit-elle, voudriez-vous nous lire le contrat que vous avez dû rédiger ?

Le notaire se leva, posa sa plume, mit ses lunettes, toussa et déplia un volumineux cahier de papier timbré. Mais, au moment où il commençait sa lecture, il fut interrompu par un bruit de roues, de claquements de fouet et de grelots, qui se fit entendre dans la cour.

Les invités se regardèrent ; l'un d'eux ouvrit une croisée et se pencha au dehors.

– C'est une chaise de poste, dit-il, et trois personnes en descendent.

Sir Williams éprouva, à ce bruit, à ces paroles, comme un malaise subit, et il pâlit.

Hermine, qui n'avait déjà plus qu'un vague instinct de son existence et se sentait défaillir à mesure que l'heure fatale approchait, Hermine tressaillit et eut le cœur envahi d'un frisson d'espoir…

Soudain la porte s'ouvrit, et un homme apparut sur le seuil.

– Monsieur le comte Armand de Kergaz ! annonça un valet.

Et Armand, vêtu de noir, pâle, solennel comme un juge, entra lentement et alla droit à madame de Kermadec, sans même regarder sir Williams.

– Madame, lui dit-il, pardonnez-moi si j'ose me présenter chez vous sans y être attendu, et dans une circonstance aussi sérieuse que celle-ci ; mais un intérêt majeur, impérieux m'y oblige.

– Monsieur le comte, répondit la baronne étonnée, quel que soit le motif qui vous amène, soyez le bienvenu.

– Madame, reprit M. de Kergaz, je suis l'exécuteur testamentaire de feu le baron Kermor de Kermarouet, un gentilhomme d'origine bretonne, mort il y a deux mois, et laissant une fortune d'environ douze millions de francs.

Armand se tourna vers le baronnet sir Williams.

– N'est-ce pas, monsieur, dit-il, que ce chiffre est exact ?

Sir Williams était fort pâle ; cependant, il répondit :

– Je ne sais, monsieur, pourquoi vous m’adressez cette question. Je ne connais pas plus le baron que le chiffre exact de sa fortune.

– Ah ! dit Armand, je croyais le contraire. Passons…

Et il s’adressa de nouveau à la baronne :

– Madame, dit-il, pourriez-vous prier M. le notaire de nous laisser seuls un moment.

Le notaire s’inclina et sortit, passant dans la salle voisine où étaient les invités.

LVIII

Alors Armand s’approcha de madame de Beaupréau émue et pâle, et ne sachant quel nouveau malheur venait fondre sur son enfant, car Hermine s’était laissée tomber défaillante à la vue d’Armand, et il lui présenta silencieusement ce médaillon que Kermor, à sa dernière heure, lui avait donné comme signe de reconnaissance, comme moyen de retrouver celle qu’il cherchait depuis si longtemps.

– Ce bijou, lui dit-il, ne vous aurait-il jamais appartenu, madame ?

À la vue du médaillon, madame de Beaupréau poussa un cri, et tout un monde de souvenirs vint l’assaillir ; elle se revit dans cette auberge de la frontière espagnole, elle se rappela tous les détails de cette horrible nuit.

Et, bien que les années eussent passé, bien que la vie entière de cette noble femme eût été exemplaire, ses joues s’empourprèrent, elle baissa les yeux et courba le front comme un coupable.

– Madame, lui dit Armand tout bas, cet homme s’est repenti, car Dieu l’a cruellement châtié, et, à sa dernière heure, il m’a chargé de vous demander pardon… à vous et à son enfant.

Puis, élevant la voix et s’adressant à M. de Beaupréau :

– Il faudra, monsieur, que le contrat de mariage de mademoiselle Hermine soit refait, eu égard à la fortune immense qu’elle apporte à son époux. Le baron Kermor de Kermarouet, dont je suis l’exécuteur testamentaire, institue pour sa légataire universelle mademoiselle Hermine de Beaupréau, votre fille aux yeux de la loi.

Le chef de bureau étouffa un cri, et regarda sir Williams et les autres témoins de cette scène.

Sir Williams était foudroyé.

Madame de Kermadec croyait faire un rêve ; Hermine et sa mère tremblaient comme les feuilles des bois au vent d’automne. Alors Armand alla droit au baronnet et le mesura du regard.

– Vous avez été habile, monsieur, lui dit-il ; et si je fusse arrivé un jour plus tard, vous deveniez l’époux de mademoiselle de Beaupréau, et vous eussiez touché les douze millions.

Mais sir Williams était un homme fort ; un moment ébranlé par la tempête, il redressait et levait la tête :

– En vérité, monsieur, je ne sais ce que vous entendez par mon habileté, répondit-il. J’ignorais, il y a cinq minutes, que mademoiselle de Beaupréau eût une dot, et je me trouvais assez riche pour elle et pour moi.

– Vraiment ? dit M. de Kergaz. J'ai ouï dire le contraire. On m'a parlé même d'un homme portant un nom d'emprunt, chassé de Londres comme voleur et chef de bandits, qui était venu chercher fortune à Paris. Cet homme, paraît-il, avait eu connaissance du testament de M. de Kermarouet, et il avait lentement ourdi une vaste intrigue dont je tiens à peu près tous les fils aujourd'hui…

Et, dédaignant d'entrer dans une autre explication, Armand courut à la porte et appela :

– Fernand ! Fernand !

À ce nom, sir Williams frissonna, Hermine jeta un cri et s'appuya au mur pour ne point tomber…

Fernand entra.

Une femme marchait derrière lui, une femme vêtue de noir, le front courbé, l'attitude humble et suppliante comme il sied au repentir. C'était Baccarat.

Fernand alla droit à M. de Beaupréau, et le regarda face à face.

Baccarat alla devant Hermine et se mit à deux genoux devant elle.

Armand se plaça alors devant sir Williams et le mesura de ce regard superbe dont l'archange céleste dut envelopper l'ange déchu au moment de le terrasser.

– Monsieur, dit Fernand avec l'accent dominateur de l'innocence qui repousse victorieusement la calomnie, il n'y a ici ni juge d'instruction ni procureur du roi : il n'y a qu'une famille dont, hélas ! vous êtes le chef et qui ne vous trahira point. Vous savez ce que sont devenus les trente mille francs de votre caisse, vous mieux que personne, et je vous dispense de nous le dire ; mais vous ne me refuserez pas, j'imagine, de proclamer bien haut que jamais ils ne furent dans mes mains, et que je ne suis point un voleur !

– Mademoiselle, murmura Baccarat, j'ai été une indigne et folle créature, et je viens réparer le mal que j'ai fait, autant qu'il me sera possible. Je me nomme la Baccarat.

Et Baccarat, en quelques mots, d'une voix entrecoupée, les yeux pleins de larmes, agenouillée comme une suppliante devant la jeune fille ; Baccarat raconta comment, obéissant à cet étrange amour qui la mordait au cœur, elle s'était faite l'instrument aveugle de sir Williams et de M. de Beaupréau.

En même temps, Armand disait à sir Williams :

– Entends-tu, démon ? ton édifice croule, et le mal est vaincu… entends-tu, Andréa ?

Et M. de Kergaz montra la porte au frère maudit, le génie du mal enfin vaincu, et lui dit un seul mot :

– Va-t'en !

Puis il prit Fernand par le bras et le conduisit auprès d'Hermine, et réunissant leurs mains à tous deux :

– Vous êtes dignes l'un de l'autre, dit-il.

Ils poussèrent un seul et même cri et Fernand tomba aux pieds d'Hermine, sous l'œil attendri de Thérèse, qui souriait à travers ses larmes.

Sir Williams sortit la rage au cœur, l'œil étincelant d'un feu sombre, la lèvre écumante et la tête fièrement rejetée en arrière.

Il passa devant Armand et lui dit :

– Tu triomphes encore, frère, mais mon heure viendra. Je serai vengé !

En même temps, madame de Beaupréau regardait son mari avec ce dédain suprême des victimes pour leur bourreau :

– Monsieur, lui dit-elle, j'espère que vous n'assisterez point au mariage de ma fille et de l'homme que vous avez voulu déshonorer, et je vous engage à retourner à Paris.

Et cette femme courbée vingt années sous la tyrannie de cet homme ; cette femme, indignée et révoltée enfin, étendit la main et montra la porte à celui qui avait été son bourreau :

– Sortez ! lui dit-elle.

Et M. de Beaupréau, le front bas, sortit comme était sorti sir Williams.

Alors Baccarat, qui pleurait agenouillée, se leva et murmura :

– Adieu, mademoiselle… Adieu, monsieur Fernand… Soyez heureux !

Elle se dirigea vers la porte d'un pas chancelant, comme ceux qui vont à la mort.

Mais Armand courut à elle et la soutint :

– Viens, mon enfant, dit-il, viens et appuie-toi sur moi. Quelles que soient leurs fautes et quel qu'en soit le nombre, Dieu pardonne à ceux qui ont aimé, parce qu'ils ont beaucoup souffert.

*

* *

– Venez, beau-père, disait sir Williams en entraînant M. de Beaupréau jusqu'à la chaise de poste de M. de Kergaz, où il le fit monter, nous sommes battus, mais nous nous vengerons. Venez, vous aurez Cerise, et Jeanne sera ma maîtresse !

Nous avons laissé Jeanne sous l'impression des derniers adieux de sir Williams, de ce faux comte de Kergaz qui prétendait l'aimer avec fanatisme et dont le langage était insinuant et vertigineux comme celui du démon de la tentation.

Depuis huit jours qu'il était parti, mademoiselle de Balder était en proie à une agitation extrême et bizarre, et les plus étranges combats se livraient dans son âme.

Était-ce donc bien lui qu'elle aimait ? *Lui !* c'est-à-dire cet être longtemps pris pour un autre, dont les brûlantes lettres avaient fait battre son cœur, dont les soins délicats, les attentions infinies l'avaient fait rêver d'un bonheur éternel et sans nuages… Ou bien n'éprouvait-elle pour cet homme, qui l'avait arrachée aux mains d'un misérable, d'un valet affublé de l'habit de son maître, qu'une reconnaissante amitié, qu'une froide et stérile affection ?

Et n'était-ce point encore cet autre homme au front pensif, à la beauté mâle et triste, au regard fin et plein de noblesse, qui, gentilhomme ou laquais, avait séduit son imagination

et son cœur, et qui, à cette heure encore régnait despotiquement en son âme ?

Et Jeanne se sentait devenir folle d'heure en heure, et elle se demandait lequel de ces deux hommes elle aimait, du laquais ou du maître, de celui dont le front était calme et grave à la fois comme un front de génie, ou de cet autre au sourire tentateur, aux grands yeux bleus plein de séductions, don Juan à la parole envenimée, au geste fascinateur, au regard empli de charmes mystérieux.

– Non ! non ! disait-elle parfois à Cerise, cela est impossible !… Ce n'était point, ce ne pouvait être un laquais… Horreur !

Et Cerise demeurait muette.

Un soir, un bruit se fit entendre dans la cour, celui d'une voiture arrivant.

Les deux jeunes filles étaient assises l'une près de l'autre dans la chambre à coucher de Jeanne.

La nuit venait, le feu commençait à s'éteindre, et aucun flambeau n'était encore allumé sur la cheminée. Une demi-obscurité régnait dans la chambre.

La porte s'ouvrit, livrant passage à un flot de lumière et encadrant dans cette clarté la silhouette d'un homme.

C'était sir Williams.

– Monsieur le comte de Kergaz ! annonça un laquais.

Jeanne tressaillit et se leva vivement.

Sir Williams courut à elle, fléchit un genou et lui baisa la main :

– Enfin ! murmurait-il, enfin, je vous revois ! Jeanne, ma bien-aimée…

Elle le regarda…

L'enfer en avait fait le plus séduisant de ses démons ; il était beau à rendre jaloux Lucifer lui-même ; beau, pâle et triste comme ceux qui ne vivent plus que par le cœur.

Et Jeanne se sentit défaillir et laissa échapper un cri étouffé.

Il la prit dans ses bras et lui dit :

– Jeanne, ma bien-aimée, Jeanne, mon seul et unique amour… Jeanne, toi qui es devenue ma vie tout entière, me voilà, enfin… me voilà pour toujours… je ne te quitterai plus, et tu seras ma femme !

Et Jeanne fermait les yeux à demi et frissonnait d'émotion.

Et pourtant il lui semblait qu'il y avait dans cette voix caressante et fascinatrice un timbre railleur, un accent sardonique et infernal ; dans ce regard plein d'amour, un éclair de sombre joie ; dans ce sourire plein d'adoration, une pensée de haine ténébreuse.

Et Jeanne songeait à Armand.

Sir Williams regarda alors Cerise.

– Mon enfant, lui dit-il, vous allez revoir Léon…

Cerise jeta un cri et chancela.

– Vous allez le revoir… Demain, vous serez sa femme… poursuivit sir Williams.

La pauvre fille se laissa tomber sur un siège à demi évanouie.

Sir Williams courut à elle, tira de sa poche un flacon et lui fit avaler quelques gouttes de son contenu.

Soudain Cerise se sentit ranimée et elle se redressa.

– Chère enfant, reprit sir Williams, courez au pavillon du parc, vous savez ? là où cette horrible vieille vous tourmentait naguère et où vous ne la trouverez plus, soyez tranquille… Montez dans la chambre où vous avez passé deux jours, et attendez… Vous n'attendrez pas longtemps, Léon va venir.

Et sir Williams mit un baiser de frère au front de Cerise, qui se jeta dans les bras de Jeanne éperdue et s'enfuit légère comme une chevrette effarouchée, laissant en tête-à-tête mademoiselle de Balder et le faux comte de Kergaz, la colombe et le vautour !

Et sir Williams l'accompagna jusqu'à la porte, qu'il ferma, puis il revint auprès de Jeanne.

Et, dans l'ombre, ses yeux brillaient d'une infernale joie, et il se disait sans doute :

– Je vais donc enfin me venger !

Le cœur de Cerise battait à rompre sa poitrine. Sir Williams venait de lui dire :

– Vous allez revoir Léon.

Et Cerise s'enfuyait à travers salles et corridors, sans prendre garde que nulle part elle ne trouvait de lumières, et que cette maison, habitée par un nombreux domestique, paraissait déserte.

En effet, on eût dit que le souffle d'une fée avait fait disparaître, en un clin d'œil, tous les êtres vivants qui, une heure plus tôt, peuplaient cette demeure.

Il n'y avait pas jusqu'à la voiture, dont on venait d'entendre bruire les roues sur le pavé de la cour, qui n'eût disparu comme par enchantement.

Sir Williams semblait avoir fait le vide autour de lui, afin de n'être point inquiété dans ses criminels desseins.

Mais Cerise ne vit rien de tout cela ; elle courut sans s'arrêter à travers le parc, jusqu'au pavillon, le cœur bondissant, le front baigné de sueur.

Elle allait le revoir !

Comme la maison, le parc était désert et enveloppé de ténèbres.

Cerise atteignit la porte du pavillon.

Cette porte était entre-bâillée et laissait filtrer un rayon de clarté. Cerise la poussa et vit une lampe posée à terre dans le vestibule.

Le vestibule était pareillement désert.

La jeune fille, frissonnante d'émotion, prit la lampe, monta au premier étage, obéissant

ponctuellement aux instructions de sir Williams et entra dans cette chambre où la Fipart l'avait tenue prisonnière pendant trois jours.

Elle posa la lampe sur la cheminée et s'assit, confiante en la promesse du baronnet, et persuadée que Léon Rolland, son fiancé, son époux, le seul être qu'elle aimât réellement, allait venir et la presser sur son cœur.

Et, en effet, à peine était-elle assise, qu'un bruit se fit au dehors, que des pas d'homme résonnèrent dans l'escalier.

Cerise appuya la main sur son cœur pour en comprimer les bruyantes pulsations ; elle voulut se lever et n'y put parvenir.

L'émotion la clouait sur son siège.

Tout à coup, un homme apparut.

– Léon ! murmura Cerise.

Mais elle poussa un cri aussitôt, un cri de déception et d'épouvante.

Ce n'était pas Léon ; c'était M. de Beaupréau.

Et Cerise le reconnut sur-le-champ, cet homme à l'habit bleu, au paletot blanc, hideux et difforme, au front déprimé, le visage violacé comme une face de satyre.

Beaupréau entra et ferma la porte.

– Ah ! petite, dit-il d'un ton moitié galant, moitié railleur, chère petite, quelle joie de vous revoir !…

Cerise, dominant sa terreur, s'était levée et réfugiée à l'autre extrémité de la chambre.

– Comment ! ricana le Beaupréau, nous fuyons notre ami… celui qui nous veut du bien ?… Ah ! ah ! ah !

Et il courut à elle ; mais Cerise bondit avec la légèreté d'une biche et mit une table entre elle et lui.

– Allons ! dit l'odieux vieillard avec calme, pas de bêtises, mon cher ange ; quand vous serez lasse, j'aurai mon tour.

– Léon ! Léon ! appela la jeune fille éperdue.

Le Beaupréau se prit à rire.

– Bon ! dit-il, est-ce que vous l'avez cru ? Farceur de sir Williams, va ! Mais c'est moi que vous attendiez, chérie, moi… rien que moi, et Léon ne viendra pas !

« Nous sommes seuls… la porte est fermée, et sir Williams, cette fois, n'a plus de raisons pour jouer la comédie et le rôle de protecteur…

– Au secours ! à moi, Léon !… cria Cerise d'une voix mourante, car elle comprit qu'elle était perdue.

Et elle voulut fuir encore.

Beaupréau la poursuivit.

Pendant cinq minutes, ce fut une course furieuse, insensée, où la victime cherchait à éviter son bourreau et se faisait des barrières entre elle et lui, de la table, des chaises, du lit.

Mais, soudain, une lourdeur étrange s'empara d'elle ; ses jambes fléchirent ; il lui sembla qu'un nuage rouge passait devant ses yeux.

Sir Williams lui avait fait avaler un narcotique au lieu d'un cordial.

Elle fit quelques pas encore, jeta un cri, un cri terrible rempli de désespoir et d'angoisse, un cri à faire hésiter un tigre.

Et elle s'affaissa sur elle-même, vaincue par cette étrange torpeur, dominée par cette ivresse somnolente de l'opium qu'elle avait avalé.

Et Beaupréau jetait déjà un cri de joie et de triomphe, lorsque soudain des cris et des pas se firent entendre dans l'escalier; une minute après la porte enfoncée vola en éclats.

Alors deux hommes apparurent menaçants, l'œil en feu, foudroyants comme le glaive de la justice, et l'un d'eux, se précipitant sur cet homme prêt à outrager la pauvre enfant sans défense, le renversa sous lui et lui mit un pied sur la poitrine :

– Ah ! misérable, dit-il, j'arrive à temps. Et tu as eu tort de lui dire que je ne viendrais pas.

Cet homme, c'était Léon Rolland; l'autre, Armand de Kergaz.

– Léon… murmura Cerise d'une voix éteinte, Léon… je crois que je vais mourir.

Elle ferma les yeux et renversa sa belle tête en arrière, comme si elle eût dû, en effet, rendre le dernier soupir, au moment même où l'ouvrier la prenait dans ses bras et l'y étreignait avec passion ; mais alors elle eut un reste de force et de présence d'esprit, ses yeux se rouvrirent violemment, une lueur se fit dans son intelligence déjà obscurcie par les vapeurs du narcotique, et sa voix éteinte laissa entendre ces mots :

– Jeanne, là-bas, dans la maison, sauvez Jeanne !

LIX

Comment ce secours inespéré arrivait-il à la pauvre Cerise ?

Comment Léon Rolland et M. de Kergaz, qui avaient si longtemps et si inutilement cherché la retraite des deux jeunes filles, avaient-ils pu la découvrir ?

C'est ce que nous ne pouvons expliquer qu'en faisant un pas en arrière et en retournant à des personnages un peu négligés depuis quelques chapitres.

Nous voulons parler de Rocambole et de la veuve Fipart.

Le baronnet sir Williams avait deviné dans le fils adoptif de la veuve, dans ce vaurien sans pudeur, les rares qualités qui font le scélérat sans préjugés, l'assassin philosophe et le voleur plein d'astuce.

Rocambole avait du sang-froid, de l'audace, une grande pénétration d'esprit, un courage à toute épreuve, et il était muet comme la tombe sur toute chose.

Si Rocambole possédait un secret, il ne le livrait que contre espèces, c'est-à-dire après en avoir tiré tout le parti possible.

Le baronnet avait donc deviné toutes ces qualités, et il s'était dit :

– Voilà le remplaçant de Colar, si le malheur veut que je n'aie pas les douze millions, ce qui me paraît bien difficile, et même si je les ai en épousant Hermine, car je continuerai sourdement la guerre que je fais à Armand.

Dans son esprit donc, Rocambole était du bois dont on fait les hommes d'action, et il l'investit, en repartant pour la Bretagne, de pouvoirs illimités.

– Je vais, lui dit-il, faire un petit voyage assez fructueux, quelque chose comme un million à prendre…

Rocambole fit un geste d'admiration, bien que sir Williams n'eût accusé qu'un million au lieu de douze.

– Le coup sera fait probablement d'ici à quinze jours, poursuivit le baronnet.

– Un beau coup, capitaine.

– Si, à mon retour, les petites ont été bien gardées, tu auras ta part du gâteau.

– Pourrait-on savoir combien ? demanda effrontément le vaurien.

– Cela dépendra.

– Mais encore ?

– Eh bien, dit sir Williams, peut-être dix ou douze billets de mille.

– Bah ! capitaine, dit Rocambole, faisons le compte rond…

– Plaît-il ? demanda le baronnet.

– Et je vous promets que vous serez bien servi, et que le préfet de police lui-même ne découvrira point ces demoiselles.

– Qu’appelles-tu le compte rond ?

– Vingt, au lieu de douze.

– C’est cher !

– Le bon ouvrage ne l’est jamais.

– Soit, dit sir Williams.

Et il partit, donnant à Rocambole de minutieuses instructions, et lui laissant une poignée de louis pour faire face aux dépenses imprévues que pourrait nécessiter la surveillance à exercer sur les deux jeunes filles.

– Décidément, s’était dit sir Williams, tandis que sa chaise de poste montait au grand trot la rue d’Enfer, je crois que je tiens autant à être aimé de cette petite Jeanne qu’à tenir les douze millions de ma future. Don Juan, chez moi, se réveille toujours sous le masque de l’homme positif.

Lorsque le baronnet fut parti, Rocambole s’installa dans le petit hôtel de la rue Beaujon et y commanda en maître, puis il alla à Bougival et y rejoignit la veuve Fipart.

L’horrible vieille avait des remords ; elle se repentait d’avoir vendu Nicolo à sir Williams, et Rocambole la trouva tout affligée.

– Maman, dit le vaurien, pas de regrets ; ce qui est fait est fait.

– Ah ! soupira la veuve Fipart, il n’était pas mauvais, ce pauvre Nicolo.

– Non, seulement il vous battait comme plâtre, chère maman.

– C’est vrai, mais ça n’empêche pas…

Et la veuve mit la main sur ses yeux.

– On le guillotinera pour sûr, dit-elle en pleurant.

– Bah ! ça ne dure qu’une minute.

La veuve frissonna.

– J’ai vu ça souvent, moi, poursuivit froidement Rocambole, à la barrière Saint-Jacques… Faut tout voir, en ce monde, et puis faut s’habituer à tout… on ne peut pas savoir… je serai peut-être fauché, moi aussi, et j’ai voulu me rendre compte de l’opération…

La veuve Fipart poussa un gémissement.

– Foi de Rocambole, murmura le vaurien, si on en revenait, je me ferais volontiers faucher pour voir… ça ne doit pas être désagréable…

La veuve Fipart pleurait pour tout de bon. Cette mégère avait senti se réveiller en elle une sorte d’attachement pour son ancien amant, attachement qu’on n’oserait appeler de

l’amour sans profaner ce mot, mais qu’on aurait pu définir par le mot d’affection brutale. Nicolo la battait, comme avait dit Rocambole, et la femme avilie aime à être battue.

Rocambole comprit que, dans un moment d’exaltation, la veuve pourrait bien retourner chez le commissaire et faire de nouveaux aveux qui changeraient tout à fait la face des choses.

– Maman, dit-il, tout ça c’est bête ! Ce qui est dit est dit, et vous trouverez bien un gars qui vaudra mieux que Nicolo… sous tous les rapports… Jamais Nicolo n’a valu les quatre mille francs que le capitaine vous a donnés pour le faire faucher.

Les mots de « quatre mille francs » calmèrent un peu le désespoir de la veuve.

– Écoutez, maman, poursuivit Rocambole, ce n’est pas quatre mille francs de plus ou de moins qui gêneront beaucoup le capitaine : je vous en promets huit mille, si vous êtes sage.

La veuve Fipart releva la tête :

– Toi ? dit-elle, tu me promets…

– Je promets et je tiens.

– Toi ?

Et la veuve regarda Rocambole avec étonnement.

– Soyez calme, dit le gamin, se servant d’une expression bien connue dans les faubourgs de Paris, je sais ce que je dis ; le capitaine fera tout ce que je voudrai.

– Alors, dit la veuve Fipart en essuyant tout à coup ses larmes, au lieu de huit mille, demandez-en dix.

– Va pour dix mille ! répondit Rocambole, charmé de voir la veuve revenir à d’autres sentiments. Mais vous serez sage ?

– Nous achèterons un fonds à Bercy, reprit la veuve entrant dans un autre ordre d’idées. C’est la place aux marchands de vins, Bercy ; ils y font tous fortune…

– Oui, dit Rocambole, mais vous déposerez bien à la cour d’assises ?

La veuve poussa un dernier soupir :

– Il le faudra bien, dit-elle.

– Et carrément, n’est-ce pas ? sans sourciller… et sans dire un mot de vérité ?…

– Oui… oui… je te le promets.

– D’ailleurs, dit Rocambole, le capitaine est parti, il ne reviendra que dans quinze jours. Nicolo sera jugé d’ici-là, peut-être… et, dans tous les cas, vous n’aurez l’argent qu’après la rentrée des foins, c’est-à-dire après la *fauchaison.*

Et Rocambole se prit à rire de cet atroce calembourg.

La veuve Fipart eut un dernier frisson ; puis la perspective d’un fonds de marchand de vins à Bercy la calma tout à fait.

– Après tout, murmura-t-elle en songeant une dernière fois à Nicolo, il commençait à vieillir, le pauvre homme, il était tout chauve…

– Et il n'avait plus de dents, acheva le vaurien.

À partir de ce jour, la veuve Fipart ne songea plus à Nicolo, et demeura fort tranquillement cachée, tantôt dans le petit pavillon de Bougival, tantôt à Port-Marly, chez le vieux pêcheur, son ancien complice.

Rocambole allait et venait de Paris à Bougival et de Bougival à Paris, veillant à ce que les ordres du capitaine fussent exécutés, et ne s'aventurant jamais en plein jour dans les environs du cabaret où Colar avait trouvé la mort, car il craignait que le comte de Kergaz ne fît surveiller ce lieu. Dix jours s'écoulèrent.

Un soir, – Rocambole se trouvait rue Beaujon, – la chaise de poste de sir Williams franchit la grille du petit hôtel, et Rocambole aperçut sir Williams et le Beaupréau qui arrivaient de Bretagne.

On sait ce qui s'était passé, et comment l'arrivée subite du comte de Kergaz avait à jamais ruiné les espérances du baronnet. Sir Williams accourait donc à Paris avec l'intention d'enlever Jeanne et d'abandonner Cerise à Beaupréau.

Sir Williams avait le front soucieux ; s'il n'était pas homme à se laisser abattre par un aussi rude échec, du moins il ne pouvait surmonter une certaine exaspération concentrée au fond de son cœur, et qui se reflétait par instants sur son visage.

Ce n'était plus cet homme à froideur britannique, dont l'impassible visage ne trahissait jamais les émotions secrètes. Le sourire railleur et tranquille qui plissait d'ordinaire ses lèvres avait disparu.

C'était un homme transformé.

Un feu sombre brillait dans son regard, une pâleur nerveuse couvrait son front.

– Oh ! oh ! pensa Rocambole à qui rien de tout cela n'échappa, est-ce que le coup serait manqué, et le million serait-il tombé dans l'eau ?

Mais le baronnet lui dit d'un ton sec :

– Sont-elles toujours là-bas ?

– Toujours, capitaine.

Un soupir de soulagement s'échappa de la poitrine de M. de Beaupréau.

– Ah ! beau-père, dit le baronnet, au moins nous n'aurons pas tout perdu !

Alors sir Williams donna à Rocambole de nouvelles instructions, et l'envoya à Bougival préparer cet enlèvement et cet attentat dont Cerise avait failli être victime et qui peut-être attendait Jeanne.

Rocambole laissa le baronnet et M. de Beaupréau se reposer à l'hôtel de la rue Beaujon et y attendre la nuit, puis il courut à Bougival exécuter les ordres qu'il avait reçus. Depuis huit ou dix jours, le vaurien faisait cette route presque tous les jours, et jamais il n'avait rencontré personne de suspect dans le petit sentier détourné qui montait de Bougival à la villa.

Comme toujours, le chemin était désert lorsqu'il monta ; mais lorsqu'il redescendit, la nuit était venue, et elle était assez sombre.

– Cette nuit, se disait Rocambole, je crois qu'il se passera d'assez drôles de choses à la villa ; mais c'est égal… le capitaine a une mine de déterré, et je crois que le million… Ah çà ! s'interrompit-il tout à coup, s'il allait me flouer… si les vingt mille francs… Diable ! c'est que j'aurais pu les avoir du comte, moi, en lui disant où sont les petites.

Rocambole en était là de son monologue, lorsqu'une ombre muette se dressa tout à coup devant lui…

Une ombre muette qui marchait lentement et lui barrait le passage.

– Qui est là ? demanda le vaurien, qui chercha à tout hasard un couteau dans sa poche.

Mais l'ombre ne répondit pas ; elle ne lui donna ni le temps de réfléchir, ni le temps d'ouvrir son couteau. D'un bond, elle s'élança vers lui, et Rocambole se sentit étreint par deux bras vigoureux, et une voix sourde lui murmura à l'oreille :

– Ah ! je te tiens, petit brigand ! je te tiens enfin, et, cette fois, tu parleras !…

Et Rocambole, qui cherchait toujours à ouvrir son couteau, Rocambole sentit qu'on lui appuyait sur la gorge quelque chose de froid et de pointu…

Une lame de poignard !

LX

Avant d'aller plus loin, expliquons cette désagréable rencontre que faisait Rocambole.

Le comte Armand de Kergaz avait laissé Léon Rolland à Paris, avec mission de continuer ses recherches et de tâcher de découvrir ce que sir Williams avait fait des deux jeunes filles.

Léon avait erré plusieurs nuits de suite aux environs du cabaret, espérant toujours rencontrer soit la veuve Fipart, soit Rocambole lui-même.

Son espérance avait été déçue.

Rocambole était invisible.

Or, ce jour-là, précisément à l'heure où sir Williams arrivait à Paris, Armand de Kergaz, saisi d'un pressentiment funeste en apprenant le brusque départ du baronnet, Armand, disons-nous, rentrait dans son hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine.

Le comte avait crevé dix chevaux en route, et bien que sir Williams eût cinq heures d'avance sur lui, il l'avait constamment suivi, ayant de ses nouvelles à chaque relais de poste, et il n'avait perdu ses traces qu'à la barrière d'Enfer.

Mais il était persuadé, du reste, que sir Williams s'arrêterait rue Beaujon. Léon l'attendait à l'hôtel.

Sur un ordre du comte, l'ouvrier courut aux Champs-Élysées et se cacha dans les environs du petit hôtel du baronnet.

Léon aperçut en passant la chaise de poste encore toute poudreuse du voyage.

Puis il vit sortir Rocambole et il le suivit. Le vaurien monta l'avenue des Champs-Élysées, traversa la place de l'Arc-de-Triomphe, prit un fiacre et dit au cocher :

– Mène-moi à Bougival.

Léon le suivait toujours, il entendit très distinctement ces mots, et tirant un petit carnet de sa poche, il en arracha un feuillet et écrivit à la hâte un mot sur son genou au crayon et le donna à un commissionnaire qui le porta à l'hôtel de Kergaz.

Dans ce billet il disait : « Rocambole va à Bougival, je ne le perds pas de vue ; trouvez-vous le plus tôt possible sur la chaussée, en face de la machine de Marly. Des armes ne seront point inutiles peut-être. »

Et tandis que le commissionnaire se hâtait de porter cette lettre, Léon Rolland continua à suivre Rocambole, prenant pareillement un fiacre et donnant l'ordre au cocher de ne point perdre de vue celui qui le précédait.

Seulement à Rueil, il mit pied à terre et continua sa poursuite en courant à toutes jambes. La nuit était assez sombre lorsque le fiacre de Rocambole atteignit Bougival.

Là, le vaurien imita Léon, et mit pied à terre. Seulement, au lieu de renvoyer son cocher, il lui enjoignit de l'attendre.

Léon le suivait toujours.

Rocambole s'engagea dans l'unique rue qui monte de la chaussée à l'église, prit un sentier détourné, s'enfonça dans un chemin creux et pénétra dans la mystérieuse villa où Jeanne était prisonnière par la petite porte du parc.

Obéissant à un premier mouvement, Léon allait continuer à le suivre et y pénétrer avec lui.

Un pressentiment l'avertissait que Cerise était là.

Mais heureusement la réflexion vint à son aide ; il se prit à penser que pénétrer dans la villa serait peut-être tomber dans les mains d'ennemis inconnus qui s'empareraient de lui, et lui ôteraient ainsi tout moyen de communication avec Armand.

Il s'arrêta et se dit que, sans doute, Rocambole ressortirait, et qu'alors il en aurait meilleur marché.

Et Léon Rolland se coucha en travers du chemin, après avoir ouvert un grand couteau périgourdin qui se transformait en poignard lorsqu'on avait tourné une petite virole en cuivre qui l'empêchait désormais de fermer.

Il attendit, l'oreille tendue, l'œil ouvert dans les ténèbres : une heure s'écoula, un bruit se fit.

C'était la petite porte de la villa qui se rouvrait.

Léon Rolland ne bougea point.

Rocambole sortit et se prit à redescendre le sentier ardu qu'il avait gravi tout à l'heure.

Ce fut alors que Léon se leva tout à coup, se précipita sur lui, l'étreignit dans ses bras nerveux et lui appuya son couteau sur la gorge.

Rocambole voulut se débattre et crier au secours.

Mais il sentit la pointe du couteau effleurer sa gorge ; Léon lui dit froidement :

– Si tu dis un mot, si tu pousses un cri, je te tue comme un chien.

Et l'ouvrier, qui était d'une rare vigueur, renversa le vaurien sous lui, lui appuya son genou sur la poitrine, le maintenant ainsi comme dans un étau ; puis il lui ôta sa cravate et le bâillonna.

– À présent, dit-il, tu ne crieras plus.

Et, après l'avoir bâillonné, il lui attacha solidement les mains avec son mouchoir, le chargea sur son épaule et prit sa course vers l'endroit de la chaussée où il avait donné rendez-vous à M. de Kergaz.

Léon calculait que le comte, qui avait d'excellents chevaux et qui serait parti tout de suite, devait être arrivé depuis quelques minutes déjà.

Il ne se trompait point.

Un coupé stationnait à peu de distance de la machine, dont le bruit couvrait tous les autres bruits, et Léon, voyant cette voiture dépourvue de fanaux, ne douta pas que ce ne fût celle du comte.

LXI

C’était Armand, en effet.

Le comte attendait avec anxiété le résultat de la poursuite de Léon Rolland.

Il était descendu de voiture et se tenait à deux pas de distance.

Entendant marcher dans la nuit, il cria :

– Léon, est-ce vous ?

– C’est moi, répondit Léon.

L’ouvrier arrivait en courant, malgré son fardeau, et il jeta Rocambole aux pieds du comte en disant :

– Voilà le petit bandit ; cette fois, nous le tenons.

Et il lui appuya de nouveau son genou sur la poitrine, son couteau sur la gorge, et lui retira son bâillon.

– Parleras-tu, maintenant ? lui dit-il.

Pendant cette course de dix minutes, Rocambole, un moment étourdi par la brusque agression de Léon Rolland, avait eu le temps de reconquérir cette présence d’esprit et ce sang-froid qui l’abandonnaient si rarement.

– Il est évident, s’était-il dit, que je suis pincé, et qu’ils ne me lâcheront pas cette fois. Si je ne dis rien, ils me tueront ; si je parle, le capitaine me tuera, ou bien il ne me donnera pas mes vingt mille francs. De toutes façons je suis volé.

Cette alternative peu rassurante étant posée, Rocambole essaya de tourner et de retourner la situation.

Tout à coup un éclair jaillit de son imagination et illumina son cerveau ; et tandis que Léon le jetait rudement aux pieds de M. de Kergaz, le vaurien se disait :

– Le capitaine avait un air bien soucieux aujourd’hui, il est bien capable d’avoir raté le million. Si cela est ainsi, je suis floué… d’autant plus qu’il va enlever la petite et filer avec elle… Et qui sait s’il reviendra ? Je risque ma vie pour peu de chose.

Et continuant son raisonnement, Rocambole ajouta mentalement :

– Le comte aime la petite. Si je lui vends la vérité, il est capable de la payer plus cher que le capitaine… Faudra voir !

– Parleras-tu ? répéta Léon Rolland d’une voix impétueuse et brève.

– Sans doute, pensa Rocambole, je parlerai, mais contre espèces… il ne faut pas se presser. Ces gens-là se garderont bien de me tuer tout de suite… ils veulent savoir.

Et Rocambole dit tout haut, répondant à la question de l'ouvrier :

– Que voulez-vous que je dise ?

– Je veux que tu nous dises où est Cerise ?

– Je ne sais pas.

– Où est Jeanne ? demanda le comte, jusque-là muet et impassible.

– Je ne sais pas.

Rocambole sentit le couteau de Léon peser davantage sur son cou et le piquer.

– Je ne sais pas, répéta-t-il.

Léon se tourna vers le comte :

– Faut-il le tuer ? demanda-t-il.

– Tout à l'heure, répondit froidement M. de Kergaz.

– Bah ! pensa Rocambole peu ému, tu es trop philanthrope pour cela, mon bonhomme.

– D'où venais-tu quand je t'ai pris ? continua Léon Rolland.

– De me promener, répondit Rocambole, conservant tout son calme, malgré la menace de mort qui pesait sur lui.

– Tu mens…

– C'est possible, répondit effrontément Rocambole.

– Il ne dira rien, fit le comte ; autant le tuer.

Le couteau de Léon pesa plus fort sur lui.

– Pardon, monsieur le comte, dit Rocambole : il est évident que si vous me tuez, je ne dirai rien ; mais il est évident aussi que je ne parlerai point pour ne pas mourir.

– Pourquoi donc parlerais-tu ?

– Pour de l'argent. Les paroles valent de l'or.

– Combien te faut-il ?

Et Armand fit un signe à Léon, qui releva son couteau, tout en continuant à maintenir Rocambole immobile et hors d'état de se dégager.

– Monsieur le comte, répondit froidement Rocambole, avant de demander un prix d'une marchandise quelconque, on étale la marchandise. Quand vous saurez ce que je veux vous vendre, nous causerons de prix.

– Voyons ce que tu veux vendre ?

– Auparavant, monsieur le comte, répondit Rocambole, il faut que vous me donniez un renseignement.

– Parle…

– Avez-vous eu connaissance d'un voyage que le baronnet sir Williams a fait en Bretagne ?

– Oui, dit M. de Kergaz.

– Et d'un certain million…

– L'affaire est manquée, répondit Armand qui devina la pensée secrète de Rocambole. Je suis arrivé à temps.

– Oh ! oh ! pensa Rocambole, le vent change… Je crois que j'ai bien fait de réfléchir… le capitaine me volait.

Et Rocambole reprit tout haut :

– Monsieur le comte, je sais où est mademoiselle Jeanne, je sais où est Cerise. C'est moi qui les garde. Il n'y a que moi qui puisse vous dire où elles sont. Le capitaine m'a promis vingt mille francs pour me taire…

– Tu les auras pour parler, dit Armand.

– Ce n'est point assez, monsieur le comte, et pour deux raisons : la première, c'est que vous êtes un homme vertueux, et que la vertu doit toujours payer plus cher que le vice.

– Je double la somme, fit M. de Kergaz avec dégoût.

– Pas assez encore, monsieur le comte ; car, dans une heure, monsieur le comte, vous donneriez la moitié de votre fortune pour que ce qui va arriver n'eût pas eu lieu.

Armand frissonna, et Léon sentit une sueur froide mouiller ses tempes.

– Qu'arrivera-t-il donc ? murmura Armand d'une voix sourde.

– Mademoiselle Jeanne, à qui le baronnet a persuadé qu'il était bien, lui, le comte de Kergaz, et vous son domestique…

Le comte jeta un cri de rage.

– Dans une heure, acheva froidement Rocambole, le capitaine sir Williams, si vous l'aimez mieux, aura séduit et enlevé votre fiancée.

– Parle donc ! s'écria Armand, que veux-tu ? Foi de gentilhomme, tu seras payé. Mais dis-moi où elle est.

– Nous avons encore le temps de faire nos conditions, fit le vaurien avec calme. Laissez-moi vous donner quelques détails encore.

Et Rocambole ajouta :

– Tandis que mademoiselle de Balder tombera aux mains du capitaine, un vieux décoré, un M. de Beaupréau, je crois, contera des histoires à mam'selle Cerise, qui aura bu une certaine potion.

Léon jeta un cri étouffé…

– Vous voyez, monsieur le comte, poursuivit Rocambole, que ma petite marchandise a bien son mérite et je vais vous dire mon prix… Depuis quelque temps il me vient des

idées… j’ai envie de devenir vertueux… de m’établir convenablement en province, et de me marier… Si j’avais seulement cent mille francs…

– Tu les auras, dit le comte.

– Vrai ?

– Je t’en donne ma parole.

– Hum ! dit Rocambole, si c’était le capitaine qui me parlât ainsi, j’aimerais mieux une lettre de change, mais vous… Bah ! je me risque… Venez…

Léon cessa d’appuyer son genou sur la poitrine de Rocambole, qui se releva aussitôt et ajouta :

– Venez, monsieur le comte, venez… nous avons tout juste le temps…

Rocambole guida Léon Rolland et M. de Kergaz jusqu’à la villa, et les conduisit au pavillon où déjà M. de Beaupréau violentait la pauvre Cerise.

Et l’on se souvient que la jeune fille, se sentant dominée et étreinte tout à coup par l’ivresse du narcotique, n’avait eu que le temps d’étendre la main et de crier :

– Sauvez Jeanne, sauvez-la !…

Tandis que Léon renversait sous lui M. de Beaupréau, Armand s’élança au dehors.

Rocambole l’attendait.

– Venez vite, monsieur le comte, dit-il, venez, vous n’avez que le temps… et armez vos pistolets.

Et Armand se dirigea en courant vers la villa, où Jeanne peut-être était déjà au pouvoir de l’infâme Andréa…

Jeanne et le faux comte de Kergaz étaient demeurés seuls.

Le valet qui avait annoncé le baronnet avait posé son flambeau sur la cheminée, et s’était retiré.

La jeune fille, assise sur une bergère, était sans force et sans voix, en proie à une indicible émotion.

Sir Williams était à ses genoux, baisant ses mains et lui murmurant les plus douces paroles que jamais homme passionnément épris ait laissées tomber de ses lèvres dans l’oreille de la femme aimée…

Et Jeanne, oppressée, palpitante, étourdie, Jeanne à demi folle écoutait ce démon et se sentait prise de vertige au magnétisme de son regard, au son de sa voix, au feu de ses baisers dont il couvrait ses mains.

– Jeanne !… Jeanne, ma bien-aimée, disait sir Williams, Jeanne, je vous aime… et vous allez m’aimer…

Et il osait lui parler de bonheur, d’avenir, d’une longue vie à deux, passée, les mains enlacées, dans un désert dont il saurait faire un Eden ; et il y avait dans sa voix de mystérieuses et frémissantes harmonies, d’inexprimables tendresses, de magiques

séductions… Jeanne, éperdue, essayait de fermer l'oreille aux fiévreux propos de ce discours, elle essayait encore de se cramponner à cette image à demi effacée d'Armand, et qui était en son cœur malgré tout.

Mais l'œuvre de séduction continuait, et le moment allait venir peut-être où, brisée, vaincue, affolée, elle s'évanouirait dans les bras de ce tentateur, lorsqu'il arriva une chose étrange : Soit qu'il eût oublié un moment son rôle et qu'il obéît lui-même à une tentation, soit qu'il crût prématurément à sa victoire, sir Williams osa approcher vivement ses lèvres des lèvres de la jeune fille…

Et alors, brûlée par ce contact, Jeanne poussa un cri, une réaction se fit en elle, la raison revint, elle le repoussa et se dégagea de son étreinte.

– Non, non ! dit-elle, jamais ! je ne vous aime pas…

Puis il se fit comme un jour subit dans son esprit, comme une demi-révélation de la vérité ; elle crut lire dans les yeux de cet homme qu'il mentait, et elle lui dit :

– Non, vous n'êtes pas, vous ne pouvez être le comte de Kergaz ! Un gentilhomme ne se conduit point ainsi…

Jeanne, à ces mots, recula et voulut fuir.

Sir Williams lut dans son regard une froide résolution de résistance ; il comprit que le mépris venait d'entrer dans le cœur de cette femme naguère fascinée, que ce mépris montait chez elle du cœur aux lèvres, et des lèvres au regard… que Jeanne, enfin, ne l'aimerait jamais ! Mais sir Williams voulait se venger, et don Juan jeta soudain le masque !

– Oui, dit-il, vous avez raison, je ne suis pas le comte de Kergaz, non ! Je m'appelle Andréa, Andréa le déshérité et le maudit ; Andréa le frère de celui que vous aimez et que je hais, moi, comme l'enfer hait le ciel…

Un ricanement de damné passa dans sa gorge, un regard de flamme jaillit de ses yeux.

– Et vous m'aimerez malgré vous ! s'écria-t-il.

Et il prit Jeanne dans ses bras robustes, l'enlaça comme le tigre enlace sa proie, et lui mit un second baiser sur les lèvres…

– Nous sommes seuls… dit-il, bien seuls… Armand ne vous sauvera pas !…

Mais comme il prononçait cette parole impie, une voix tonnante et semblable à celle de l'ange qui ferma le paradis terrestre se fit entendre sur le seuil de la porte violemment ouverte :

– Tu te trompes, Andréa, disait-elle, et ce n'est point pour toi l'heure de la vengeance, c'est celle de la mort !

Alors un homme au regard de feu, à la démarche altière, un homme que le courroux semblait avoir transfiguré, alla droit à sir Williams, et lui appuya sur le front le canon d'un pistolet :

– À genoux ! dit-il, à genoux, misérable ! Tu vas mourir.

Sir Williams était brave, mais l'approche de la mort répandit sur son visage une pâleur livide, un frisson parcourut tout son corps… Le pistolet était appuyé sur son front.

Armand se tourna alors vers Jeanne, et lui dit lentement :

– Madame, cet homme vous a outragée, et il mérite la mort ; mais cet homme et moi nous avons eu la même mère… voulez-vous lui pardonner ?

– Oh ! grâce, grâce ! Armand, mon bien-aimé… murmura Jeanne, dont toute l'âme passa dans ces paroles.

Armand releva son arme, et dit froidement à sir Williams, immobile et muet :

– Au nom de notre mère que tu as tuée, au nom de Marthe, ta victime, au nom de cette chaste et noble enfant que tes lèvres impures ont voulu souiller, je te pardonne ! Va, maudit, et Dieu puisse-t-il te faire miséricorde un jour, à toi qui n'as eu pitié de personne !

*

* *

À huit jours de là, un matin, vers onze heures, un triple mariage se célébrait dans l'église Saint-Louis.

M. le comte Armand de Kergaz épousait mademoiselle Jeanne de Balder.

M. Fernand Rocher s'unissait à mademoiselle Hermine de Beaupréau.

Cerise venait de passer à son doigt la bague d'alliance de Léon Rolland, l'honnête ouvrier.

Agenouillée sur la dalle de l'église, près de la porte, où, au moyen âge, se tenaient les pauvresses et les filles repenties, à gauche du bénitier, une femme pleurait et priait avec ferveur.

Cette femme était vêtue de la robe des Sœurs-Grises novices…

On l'appelait sœur Louise.

Dans le monde des jeunes fous et des femmes galantes, elle avait eu nom la Baccarat !

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Avril 2008

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : PatriceC, Jean-Marc, Jean-Yves, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :

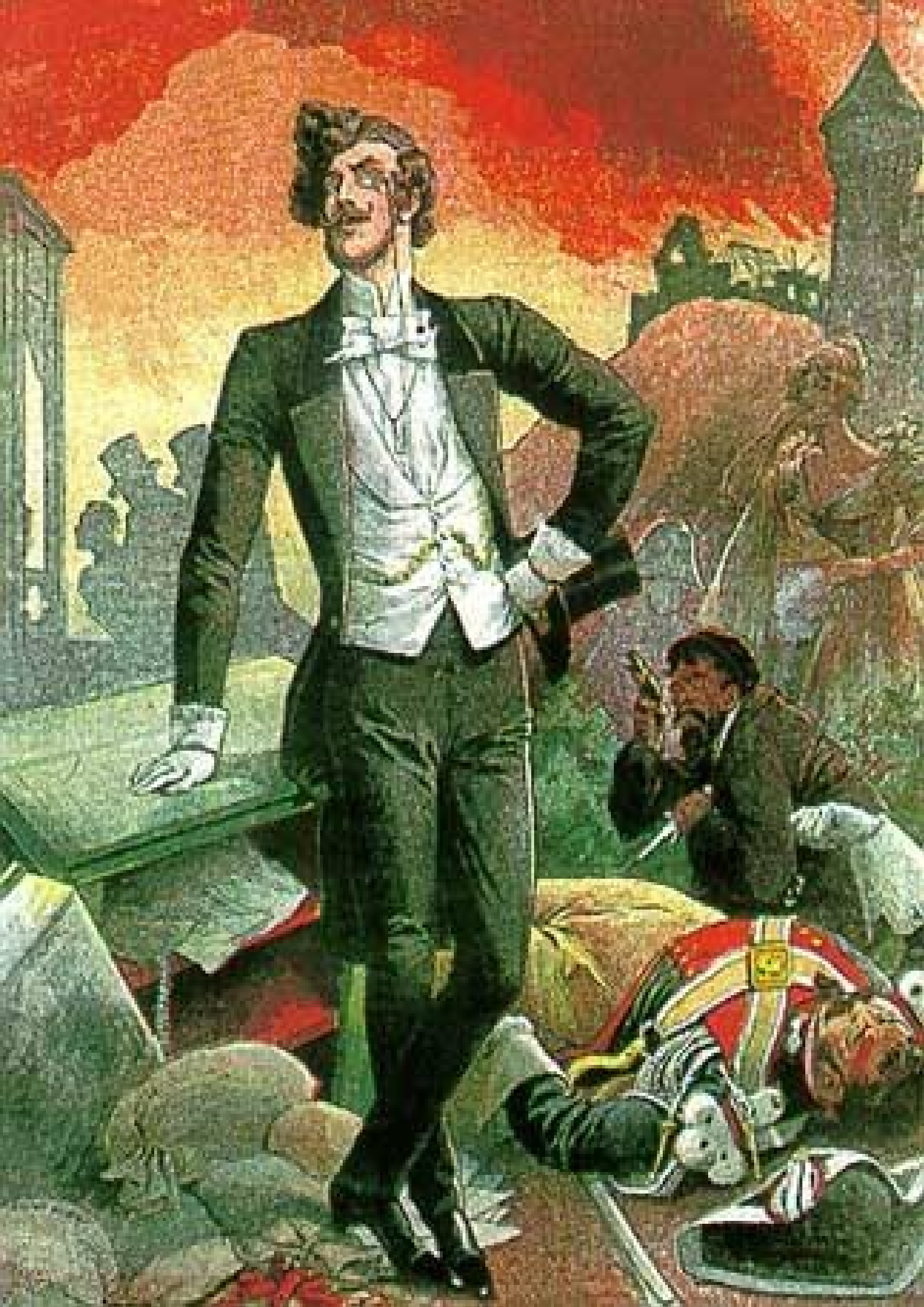
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.



Pierre Alexis Ponson du Terrail

ROCAMBOLE

LE CLUB
DES VALETS-DE-CŒUR

TOME I

La Patrie – 30 janvier au 5 juin 1858 – 105 épisodes
E. Dentu *Les Drames de Paris* (3 volumes) 1866

I

Un soir, vers quatre heures, une chaise de poste roulait au grand trot sur une route du Nivernais.

C'était pendant l'automne de l'année 184., c'est-à-dire vers la fin du mois d'octobre. À cette saison, rien n'est splendidement beau comme le centre de la France, et surtout cette partie du Nivernais qui touche au département de l'Yonne et fait partie de l'arrondissement de Clamecy.

Les pâturages passent alors du vert sombre de l'été au vert plus tendre et presque jaune qui annonce les gelées prochaines. Les bois commencent à se dépouiller, et ces grands peupliers mélancoliques qui bordent le canal et la rivière d'Yonne s'inclinent au souffle des premières bises.

Cependant l'air est tiède encore, et le ciel sans nuages ; à peine, au matin, une brume diaphane couvre-t-elle les prés et les marécages pour s'évanouir au lever du soleil ; tandis que, vers le soir, elle redescend lentement du sommet des collines et s'allonge dans les vallées transparentes et dorées par les derniers rayons du couchant.

La chaise de poste dont nous parlons, traversait en ce moment un des sites les plus pittoresques et les plus sauvages de ce beau pays, – une vallée au fond de laquelle couraient en méandres infinis et côte à côte : la rivière, – œuvre de Dieu, – le canal, – œuvre des hommes.

La vallée était *encaissée* par deux chaînes de collines couvertes de bois, ces bois immenses qui touchent au Morvan ! Çà et là, du milieu des roches moussues et des arbres verts dont l'eau baignait les dernières racines, on voyait surgir un clocher rustique, une église toiturée en ardoises, un village où le chaume dominait la tuile ; parfois une de ces belles ruines féodales respectées par hasard en 1793, et dont l'âpre *bande noire* ignore encore l'existence. La grande route allongeait son ruban bleuâtre au bord du canal, côtoyant les maisonnettes des éclusiers et passant au bas des villages, presque tous étagés à mi-côte au milieu d'un fouillis de chênes et de vignes, avec une verte ceinture de prés.

Dans la chaise de poste dont la capote était renversée en arrière, un homme et une femme tenaient au milieu d'eux un bel enfant de quatre ans, aux cheveux blonds, à l'œil bleu, qui babillait sans relâche, questionnait son père et sa mère, et s'extasiait sur le bruit des grelots résonnant au collier des quatre vigoureux percherons qui emportaient l'aristocratique attelage. Le père de l'enfant était un homme jeune encore, pouvant avoir trente-sept ou trente-huit ans, grand, brun, les cheveux noirs et les yeux bleus.

Sa figure, un peu sévère, était encore d'une grande beauté, beauté qui devenait presque juvénile, lorsque le bel enfant attachait sur lui ce regard profond et charmant, plein de curiosité naïve et de respectueuse admiration, qui n'appartient qu'à la première jeunesse.

La mère avait vingt-cinq ans peut-être ; elle était blonde, un peu pâle, avec un sourire où le bonheur se révélait par la mélancolie. Elle ressemblait à l'enfant comme la rose épanouie ressemble au bouton naissant.

L'enfant était assis entre eux ; chacun le tenait d'une main ; chacun passait une autre main derrière lui.

Et ces deux mains s'enlaçaient en une affectueuse étreinte.

Ce gage de leur amour semblait avoir prolongé cette lune de miel, si courte d'ordinaire, et qui pour eux paraissait ne devoir point finir.

Or, cet homme et cette femme, dont l'élégant négligé de voyage, les deux laquais assis derrière la chaise et la façon aristocratique de courir la poste trahissaient la haute position sociale, n'étaient autres que le comte et la comtesse de Kergaz revenant d'Italie et se rendant dans leur belle terre de Magny-sur-Yonne, où ils comptaient passer l'arrière-saison, pour ne rentrer à Paris que vers la mi-décembre.

M. le comte Armand de Kergaz avait quitté Paris huit jours après son mariage avec mademoiselle de Balder.

Les enchantements de ce premier amour s'étaient déroulés pour eux au bord de la mer Sicilienne, sous les ombrages d'une villa louée par le comte à Palerme.

Ils y avaient vécu six mois, tout un hiver, la saison du froid noir et du verglas en France, celle des chauds rayons et des brises printanières là-bas.

Puis ils étaient revenus à Paris habiter cet hôtel si vaste et un peu froid de la rue Culture-Sainte-Catherine.

Mais là, le changement d'air et peut-être quelques amers souvenirs avaient agi d'une façon fâcheuse sur la santé de madame de Kergaz.

La frêle jeune femme était tombée malade, assez gravement pour inquiéter ses médecins, qui lui avaient ordonné de retourner en Sicile.

Armand de Kergaz était donc parti, ramenant la jeune mère, car Jeanne était grosse de sept ou huit mois alors, sur cette terre de Sicile où le soleil est si doux pour ceux qui souffrent.

L'influence du climat béni n'avait point tardé à se faire sentir.

Jeanne était promptement revenue à la santé, plus belle, plus jeune que jamais. Son enfant était né à Palerme ; les verts rameaux d'un sycomore avaient ombragé son berceau, le murmure de la vague d'azur resplendissant au soleil avait été la première chanson qu'il eût entendue.

Et comme l'air tiède et parfumé de cette belle contrée était salutaire à ce cher nourrisson, bien que la comtesse se fût rétablie à la fin de la première année, ils s'étaient oubliés à Palerme pendant trois autres années encore.

Cependant, un jour, le mal du pays, ce mal bizarre et si commun en même temps, était venu frapper à leur porte.

Au milieu des pins d'Italie, des lauriers-roses et des sycomores, sur cette terrasse de leur villa qui dominait au loin la mer bleue comme un saphir sans fin, en écoutant cette plainte éternelle et si douce à l'oreille du flot qui roule sans relâche le sable doré de la grève, les deux jeunes époux, que le bonheur avait fait oublieux si longtemps, se souvinrent de notre France. Ils ne songèrent point à Paris d'abord, à cette grande et moderne Babylone où ils avaient aimé et souffert, mais ils se souvinrent de cette belle et poétique contrée nivernaise où M. de Kergaz avait acheté, à son premier retour, une terre seigneuriale, et dans laquelle il s'était reposé quinze jours avant d'aller demander la santé de sa femme aux chaudes haleines du Midi.

Ils songèrent à ce joli castel, perdu sous un massif de grands chênes, entouré d'un parc immense, devant lequel s'étalait une verte prairie ; à ces bois touffus et pleins de vagues murmures, sous les hautes futaies desquels retentissait en automne l'éclatante fanfare des veneurs morvandiaux ; et comme partout où ils étaient ensemble le bonheur était revenu, comme il leur souriait partout sous l'aspect de leur chérubin blanc et rose… ils partirent.

Ils s'embarquèrent pour Naples, traversèrent l'Italie dans toute sa longueur, visitèrent rapidement Rome, Venise et Florence, suivirent la route de la Corniche, et rentrèrent en France par le département du Var, cette Italie en miniature.

Quinze jours après, ils roulaient sur cette grande route du Nivernais où nous venons de les retrouver, et n'étaient plus, vers quatre heures du soir, qu'à cinq ou six lieues du château de Magny.

– Jeanne, ma bien-aimée, murmurait Armand, contemplant sa jeune femme avec amour, tandis que ses doigts jouaient avec la blonde chevelure bouclée du petit Gontran, ne regretterez-vous point notre villa de Palerme, notre chère terre promise, dans ce solitaire et silencieux château où nous allons ?

– Oh ! non, répondit Jeanne ; partout où vous êtes, partout où ma main est dans la vôtre, n'est-ce point la terre promise ?

– Ange, dit tout bas le comte, vous m'avez rendu si heureux, que Dieu me fera tort peut-être de ma part de paradis. En France ou en Italie, vivre avec vous et auprès de vous, c'est mieux que la terre promise, c'est le ciel !

Et le comte pressa dans sa main la main blanche et mignonne de Jeanne ; tandis que, réunis par une commune pensée et un même élan, ils se penchaient tous deux sur le front de l'enfant et y déposaient un double baiser, confondant ainsi leurs chevelures.

– Si vous le voulez, ma chère âme, continua M. de Kergaz, nous passerons tout l'automne à Magny, et ne retournerons à Paris que vers le mois de janvier.

– Ah ! je le veux bien, répondit Jeanne ; ce vilain Paris est si noir, si triste ! On s'y souvient de tant de secousses !

Armand tressaillit.

– Ma pauvre Jeanne, dit-il, je vois un pli se former sur ton front, ton œil s'emplir d'une vague inquiétude… et je te devine…

– Mais non, répondit-elle, vous vous trompez… Mon Armand bien-aimé… le bonheur est-il inquiet ?

Elle lui envoya, en parlant ainsi, son meilleur sourire, ce sourire demi-rêveur qui semblait dire : le calme du cœur, c'est un peu de mélancolie.

– Ah ! c'est que, continua Armand, je me souviens qu'à Palerme, parfois, un nom fatal et maudit errait souvent sur vos lèvres.

– Andréa ! fit Jeanne avec une émotion subite.

– Oui, Andréa. Je crains, me dites-vous, l'infernal génie de cet homme ; notre bonheur doit le poursuivre comme un remords. Mon Dieu ! s'il allait nous apparaître ici…

– Oui, murmura la comtesse, je vous dis cela, en effet, mon Armand ; mais c'est que j'étais folle alors, que j'oubliais combien vous êtes noble et fort, et qu'auprès de vous je puis toujours vivre sans rien redouter.

– Tu as raison, enfant, répliqua M. de Kergaz ému. Je suis fort pour te défendre, fort parce que je t'aime, fort parce que Dieu est avec moi et qu'il m'a fait ton protecteur.

Jeanne attacha sur son mari ce regard plein de confiance de la femme qui a une foi profonde en l'homme dont elle a fait son appui.

– Je sais bien, reprit Armand, que mon frère Andréa est un de ces hommes, heureusement fort rares, qui ont fait de notre société un champ de bataille sur lequel ils brandissent l'étendard du mal ; je sais que son génie infernal a été lent à se décourager ; que la haine qu'il m'a vouée, et qui était si violente déjà, a dû s'accroître de toute la grandeur de sa défaite dans cette lutte où il a osé te disputer à moi. Mais rassure-toi, enfant ; il vient une heure où le démon, las de combattre en vain, se retire pour ne plus reparaître ; et cette heure a sonné depuis longtemps sans doute pour Andréa, car il nous a laissés en paix, renonçant à jamais à poursuivre une inutile vengeance.

Et Armand ajouta, après un silence :

– Le lendemain de notre mariage, ange bien-aimé, j'ai fait remettre, par Léon Rolland, 200 000 francs à ce frère dénaturé, l'engageant, par une lettre, à quitter la France et à passer en Amérique, où il trouverait l'obscurité, l'oubli et peut-être, le repentir… Dieu a-t-il touché cette âme rebelle et coupable ? Je l'ignore. Mais depuis quatre années, cette police infatigable que j'ai organisée à Paris pour faire un peu de bien, et dont j'ai donné en mon absence la direction à notre bon et excellent ami Fernand Rocher, cette police a pu constater que mon frère Andréa avait quitté la France et n'y avait point reparu… Peut-être est-il mort.

– Armand, murmura Jeanne avec douleur, ne faisons point ce vœu impie.

Le comte mit un baiser au front de sa femme.

– Mais, dit-il, pourquoi nous attrister ainsi par des souvenirs déjà lointains, et desquels nous séparent les quatre années de bonheur qui viennent de s'écouler ? Vivons heureux, ma chère âme, les yeux fixés sur notre enfant, et continuons à faire un peu de bien, à soulager ceux qui souffrent.

Armand ajouta en lui-même :

– À punir ceux qui ont attiré sur leur tête de justes châtiments.

Car, à cinq cents lieues de Paris, le comte avait poursuivi sa grande œuvre de réparation sociale, y dépensant les deux tiers de son immense fortune, et associé en cela à Fernand Rocher.

Nous verrons tout à l'heure quel auxiliaire le comte et la comtesse de Kergaz avaient trouvé, pour les seconder, dans la personne de cette Madeleine repentante qui s'était nommée la Baccarat, et qui, à cette heure, n'était plus qu'une humble sœur de charité.

La chaise de poste continuait donc à rouler au grand trot, tandis que M. de Kergaz et sa femme causaient ainsi, lorsque le postillon cria rudement un *gare !* fortement accentué qui attira l'attention des jeunes époux et leur fit porter les yeux devant eux.

Un homme, dans une attitude d'immobilité complète, était en travers de la route en cet endroit assez rétréci.

– Gare ! répéta le postillon.

L'homme ne bougea point, bien que les premiers chevaux fussent près de l'atteindre. Alors le postillon, pour éviter un malheur, arrêta brusquement son attelage.

– Cet homme est ivre, sans doute, dit M. de Kergaz…

Et se tournant vers un des deux laquais assis derrière la chaise :

– Germain, dit-il, descends, et range ce pauvre diable de façon qu'il ne lui soit fait aucun mal.

Le laquais obéit, mit pied à terre et s'approcha de l'homme étendu sur la route.

Cet homme, qui était nu-pieds, vêtu de haillons et le visage couvert d'une grande barbe inculte, paraissait évanoui.

– Pauvre homme ! murmura la comtesse émue jusqu'aux larmes… il est peut-être tombé d'inanition…

Et elle mit vivement dans les mains de son mari un flacon de sels qu'elle portait suspendu à son cou, disant en même temps à l'autre laquais :

– Vite ! François, vite ! cherchez dans le coffre, vous trouverez une bouteille de malaga et des aliments.

Armand s'élança à terre et courut au mendiant évanoui.

C'était presque un jeune homme, et son visage amaigri par la souffrance conservait les traces d'une grande beauté. Sa barbe et ses cheveux étaient d'un beau blond doré, et ses pieds nus ensanglantés par les ronces, ses mains brûlées par le hâle étaient cependant d'une exquise délicatesse de formes.

Le comte envisagea cet homme et jeta un cri de stupeur :

– Mon Dieu ! murmura-t-il, quelle étrange ressemblance ! on dirait Andréa…

Madame de Kergaz avait imité son mari ; elle était descendue de voiture, et, comme lui, elle s'était approchée du pauvre mendiant… Comme lui, elle jeta un cri d'étonnement.

– On dirait Andréa !… répéta-t-elle.

Il était pourtant peu vraisemblable que le baronet sir Williams, l'élégant vicomte Andréa, en fût arrivé de chute en chute jusqu'à mendier par les chemins, sans chaussures et presque sans vêtements, puis à tomber mourant d'inanition.

En tout cas, si c'était lui, il avait été rudement éprouvé par les privations de toute nature, à en juger par ce visage hâve, amaigri, où la souffrance avait mis sa fatale empreinte.

Et pourtant, c'étaient bien là ses traits, ses cheveux blonds, sa taille.

Armand lui fit respirer le flacon de sels tandis que les deux laquais le relevaient.

Le mendiant fut long à rouvrir les yeux ; enfin il poussa un soupir, et balbutia quelques mots à peine intelligibles.

– Il faisait chaud… balbutia-t-il… j'avais bien faim… je suis tombé…

En parlant ainsi, le mendiant, que M. de Kergaz et sa femme continuaient à regarder avec une anxieuse curiosité, promenait autour de lui des yeux hagards…

Tout à coup il les fixa sur Armand, manifesta aussitôt une sorte de terreur, essaya de se dégager des mains des laquais qui le soutenaient toujours, et voulut fuir…

Mais il avait les pieds enflés par la fatigue d'une longue route, et il ne put faire un pas…

– Andréa ! s'écria Armand, dans le cœur duquel s'élevait un sentiment de compassion profonde… Andréa, est-ce vous ?

– Andréa ? répéta le mendiant d'une voix égarée, que me parlez-vous d'Andréa ? Il est mort… Je ne le connais pas… Je me nomme Jérôme le mendiant…

Et il parut être pris d'un tremblement convulsif, ses dents se prirent à claquer et à s'entrechoquer, il tenta un suprême effort pour se dégager et s'enfuir.

Mais ses forces le trahirent, l'évanouissement le reprit et il s'affaissa mourant.

– C'est mon frère ! s'écria le comte, qui déjà, à la vue de cet homme réduit à ce honteux et lamentable état, avait oublié tous ses crimes pour ne plus se souvenir que d'une chose, c'est que les mêmes flancs les avaient portés tous les deux.

– C'est votre frère, Armand ! répéta madame de Kergaz que la même pensée et la même compassion animèrent.

Le mendiant, évanoui de nouveau, fut placé dans la chaise de poste et le comte dit au postillon :

– Nous ne sommes plus qu'à trois lieues de Magny ; crève tes chevaux, mais arrive en trois quarts d'heure.

La chaise repartit, rapide comme l'éclair. Elle entrait bientôt dans la grande allée de tilleuls qui conduit au perron du château.

Quelques minutes plus tard, le mendiant rouvrait les yeux ; grâce à des soins empressés, il se trouvait non plus sur la route, mais dans le lit d'une élégante chambre à coucher.

Un homme et une femme étaient anxieusement penchés sur lui, écoutant l'avis d'un médecin qu'on avait envoyé quérir en hâte.

– Cet évanouissement, disait le docteur, a eu pour cause première l'absence trop prolongée d'aliments, corroborée par une longue marche. Les pieds sont enflés. Il a dû faire au moins vingt lieues depuis hier.

– Andréa, murmura M. de Kergaz en se penchant à l'oreille du mendiant, vous êtes ici chez moi… chez votre frère… chez vous.

Andréa, car c'était bien lui, continuait à le regarder avec des yeux hagards, effrayés. On eût dit qu'il croyait faire un rêve étrange, et cherchait à repousser quelque horrible vision.

– Frère… répéta M. de Kergaz d'une voix émue et caressante, frère… est-ce bien vous ?

– Non, non… balbutia-t-il, je suis un mendiant, un vagabond sans feu ni lieu… un homme que la justice divine poursuit, que le remords assiège à toute heure… Je suis un de ces grands coupables qui se condamnent volontairement à parcourir le monde sans relâche, portant avec eux le fardeau de leur iniquité.

M. de Kergaz poussa un cri de joie.

– Ah frère, frère, murmura-t-il, tu t'es donc enfin repenti ?

Il fit un signe à sa jeune femme, qui sortit, emmenant le docteur.

Alors Armand, resté seul au chevet du vicomte Andréa, lui prit affectueusement la main et lui dit :

– Nous avons eu la même mère, et s'il est vrai que le repentir est entré dans ton cœur…

– Notre mère ! interrompit Andréa d'une voix sourde, j'ai été son bourreau…

Et il ajouta avec un accent d'humilité profonde.

– Frère, quand je serai un peu reposé, quand mes pieds désenflés me permettront de continuer ma route, vous me laisserez partir, n'est-ce pas ?… Un morceau de pain, un verre d'eau… Jérôme le mendiant n'a pas besoin d'autre chose…

– Mon Dieu ! murmura M. de Kergaz, dont le noble cœur battait d'émotion, en quelle misère horrible es-tu tombé, pauvre frère ?

– En une misère volontaire, dit le mendiant, courbant humblement le front. Un jour le repentir est venu, et j'ai voulu expier tous mes crimes… Les deux cent mille francs que je tenais de vous, frère, je ne les ai point dissipés. Ils sont déposés à la Banque de New York. Le revenu en est versé dans la caisse des hospices… Moi, je n'ai besoin de rien… Je me suis condamné à m'en aller par le monde, demandant la charité, couchant dans les écuries et les granges… souvent au bord du chemin… Peut-être qu'à la longue, Dieu, que je prie nuit et jour, finira par me pardonner.

– C'est fait ! répondit le comte. Au nom de Dieu, frère, je te pardonne et te dis que l'expiation est suffisante…

Et M. de Kergaz, enlaçant Andréa dans ses bras, ajouta :

– Mon frère bien-aimé, veux-tu vivre sous mon toit, non plus, comme un vagabond, non plus comme un coupable, mais comme mon ami ; mon égal, le fils de ma mère, l'enfant prodigue que ramène le repentir et à qui tous les bras sont ouverts ? Reste, frère ; entre ma femme et mon enfant, tu seras heureux, car tu es pardonné…

II

Deux mois environ après la scène que nous venons de raconter, nous eussions retrouvé à Paris, rue Culture-Sainte-Catherine, le comte Armand de Kergaz et sa jeune femme causant tête à tête dans un cabinet de travail.

On était alors aux premiers jours de janvier. C'était le matin, vers dix heures.

Le givre qui couvrait les arbres du jardin miroitait aux pâles rayons d'un soleil d'hiver ; il faisait froid, et un grand feu flambait dans la cheminée.

Le comte était assis dans un vaste fauteuil, vêtu de sa robe de chambre, les jambes croisées, et tenant à la main des pincettes avec lesquelles il tisonnait, tout en causant. Madame de Kergaz, en négligé du matin, se tenait auprès de son mari et attachait sur lui son calme et mélancolique regard, tandis qu'elle l'écoutait attentivement.

– Ma chère enfant, disait le comte, j'étais déjà bien heureux de votre amour, mais mon bonheur est complet depuis que notre cher frère nous a été rendu par le repentir.

– Oh ! répondit Jeanne, Dieu est grand et bon, mon ami, et il a si bien touché de sa grâce cette âme impie et rebelle, qu'il en a fait l'âme d'un saint.

– Pauvre Andréa, murmura le comte, quelle vie exemplaire !… quel repentir !… Jeanne, ma bien-aimée, il faut que je vous fasse une horrible confidence, et vous verrez combien il est changé.

– Mon Dieu ! qu'est-ce encore ? demanda Jeanne avec inquiétude.

– Vous le savez, Andréa n'a voulu partager que les apparences de notre vie. Assis auprès de nous au salon, il habite une mansarde, sans feu, dans les combles de l'hôtel, sous prétexte de suivre un régime impérieusement ordonné par la faculté. Il s'est réduit aux plus grossiers aliments. Jamais un verre de vin n'effleure ses lèvres.

– Et, interrompit Jeanne, il jeûne tous les jours jusqu'à midi.

– Qu'est-ce que tout cela ? fit le comte, vous ne savez rien encore, ma chère amie.

– Je sais, reprit madame de Kergaz, qu'il a fallu toutes vos instances et les miennes pour l'empêcher d'aller s'enfermer à la Trappe de la Meilleraye. Je sais encore que, tous les matins, il quitte l'hôtel au petit jour, vêtu misérablement, et que, sous l'humble nom d'André Tissot, il se rend rue du Vieux-Colombier, dans une maison de commerce où il tient les écritures, de huit heures du matin à six heures du soir, aux modestes appointements de douze cents francs. Il a voulu, lui qui pourrait puiser dans notre bourse à discrétion, devoir au travail son existence misérable !

– Et c'est pour cela, dit le comte, qu'il m'a forcé d'accepter quatre-vingts francs par mois de pension.

– Un tel repentir, une telle expiation, une vie aussi exemplaire, murmura Jeanne avec admiration, doivent militer aux yeux de Dieu, et sans doute il a été pardonné depuis longtemps.

– Oh ! ce n'est rien encore, mon amie, poursuivit le comte, si vous saviez !…

– Parlez, fit Jeanne émue ; parlez, Armand, Je veux tout savoir…

– Eh bien ! Andréa porte un cilice… tout son corps n'est plus qu'une horrible plaie…

Madame de Kergaz jeta un cri.

– C'est affreux ! dit-elle, affreux… affreux ! Mais comment…

– Vous voulez savoir comment je l'ai appris ?

– Oui, fit la comtesse d'un signe de tête.

– Eh bien ! figurez-vous que, cette nuit, j'ai travaillé fort tard avec Fernand Rocher et Léon Rolland. Il était deux heures du matin lorsqu'ils sont partis. À dîner, j'avais trouvé Andréa fort pâle et il m'avait même avoué qu'il était souffrant. J'avais été inquiet toute la soirée, et l'idée m'est venue de monter chez lui et de voir comment il allait. Vous le savez, ma chère amie, Andréa n'a jamais voulu que les domestiques de l'hôtel pénétrassent chez lui ; il veut faire son lit et balayer sa chambre lui-même, dit-il ; mais, en réalité, c'est que son lit n'a jamais besoin d'être fait. Le malheureux couche par terre sur le carreau glacé, sans autre couverture que sa chemise.

– Mon Dieu ! s'écria la comtesse, et nous sommes en plein mois de janvier !

– Il se tuera… soupira le comte. J'étais monté sur la pointe du pied. Arrivé à la porte, j'ai vu filtrer un rayon de lumière ; j'ai frappé doucement, et il ne m'a point répondu. Alors, comme la porte n'était fermée qu'au loquet, je suis entré. Oh ! l'horrible spectacle ! … Andréa était couché sur le sol, à demi nu ; près de lui brûlait sa bougie ; à côté de la bougie était, tout ouvert, un volume de saint Augustin. Le malheureux, brisé de fatigue, s'était endormi en lisant. Alors, j'ai pu voir qu'il avait les reins et les flancs ensanglantés et ceints de cet horrible instrument de discipline qu'on nomme un cilice. J'aurais dû m'en douter, car souvent, lorsqu'un mouvement brusque vient à lui échapper, une pâleur soudaine, indice d'une souffrance aiguë, se répand sur tout son visage.

– Armand, interrompit madame de Kergaz, émue jusqu'aux larmes, il faut tâcher que votre frère renonce à ces macérations exagérées. Vous devriez en parler au curé de Saint-Laurent, qu'il a pris pour confesseur.

Le comte hocha la tête.

– Andréa est inflexible pour lui-même, murmura-t-il, et je crains qu'il ne finisse par succomber à cette pénitence exemplaire. Il est d'une maigreur affreuse, d'une pâleur extrême ; il ne se permet le sommeil que lorsque la fatigue l'emporte sur sa volonté. Ce travail ingrat de douze heures auquel il se livre tous les jours lui devient de plus en plus nuisible. Andréa aurait besoin de grand air et d'une vie active… Je voudrais pouvoir lui faire faire un voyage… Hélas ! il me refuserait, peut-être même nous quitterait-il.

– Oh ! cela ne sera pas ! s'écria Jeanne avec véhémence, il vivra près de nous, ce cher repenti… Tenez, Armand, voulez-vous que je le prenne à part, que je tâche de lui

persuader que la justice divine est satisfaite, que l'expiation dépasse la faute ? Oh ! vous verrez, mon bien-aimé Armand, comme je serai éloquente, persuasive ! il faut que je le séduise.

– Tenez, dit le comte, j'ai une idée, une idée excellente pour l'arracher à cette vie de bureau qui le tuera à la longue.

– Vraiment ? fit la comtesse avec joie.

– Vous verrez, ma bien-aimée…

Et M. de Kergaz parut réfléchir.

– Vous le savez, dit-il, en mon absence, Fernand Rocher et Léon Rolland, aidés de sœur Louise, m'ont remplacé de leur mieux et ont soulagé bien des misères… Fernand et sa jeune femme, qui est dame patronnesse de la nouvelle église Saint-Vincent-de-Paul, se sont chargés de soulager adroitement ce qu'on nomme les misères dorées, c'est-à-dire ces humbles employés dont les modiques appointements sont insuffisants pour faire vivre leur nombreuse famille. Léon Rolland et sa belle et vertueuse femme ont eu le département du faubourg Saint-Antoine, ce quartier le plus populeux et presque le plus pauvre de Paris. Léon est à la tête d'un vaste atelier de menuiserie et d'ébénisterie, où il occupe deux cents ouvriers toute l'année. Cerise a ouvert une vaste maison de confection qui emploie toutes les jeunes filles orphelines que le vice réclamerait peut-être si elles étaient abandonnées à elles-mêmes. Enfin, madame Charmet a choisi pour son pieux champ de bataille ce quartier de folie et de perdition où jadis elle brillait sous le nom de Baccarat.

– Je sais tout cela, mon ami, dit la comtesse.

– Les pauvres et les malheureux, reprit M. de Kergaz, n'ont rien perdu à mon absence. Mais ce n'était là qu'une partie de la mission que je me suis imposée qui se trouvait remplie. Si l'œuvre de charité allait son train, l'œuvre de justice chômait…

– Que voulez-vous dire ? interrogea la comtesse.

– Écoutez, Jeanne, écoutez, poursuivit le comte.

« Un soir, une nuit plutôt, il y a bien dix années déjà, deux hommes se rencontrèrent en haut d'un édifice élevé au sommet d'une de ces collines qui dominent Paris. Ces deux hommes se montrèrent mutuellement du doigt la grande ville accroupie sous leurs pieds, et toute frémissante des ivresses convulsives d'une nuit de carnaval.

« L'un de ses hommes s'écria :

« – Voilà un vaste champ de bataille pour celui qui aurait assez d'or à dépenser au service du mal. Voyez-vous cette ville immense ? Eh bien ! il y a là, pour l'homme qui a du temps et de l'or, des femmes à séduire, des hommes à vendre et à acheter, des filous à enrégimenter, des mansardes où le cuivre du travail entre sou à sou à convertir en boudoirs somptueux avec l'or de la paresse. Voilà une grande et belle mission ! »

« Et cet homme riait, en parlant, d'un rire odieux.

« On eût dit Satan lui-même, ou don Juan, préconisant sa vie passée et prêt à la recommencer.

« Or, acheva le comte, cet homme qui parlait de cette façon impie, alors, c'était Andréa ; l'autre, c'était moi !

« Eh bien ! vous savez ce que fut cette lutte entre le bien et le mal, et comment le mal fut vaincu. Mais Andréa n'en était point le seul représentant, et Paris est demeuré la Babylone moderne où le vice coudoie la vertu, où l'infamie et le crime germent comme en une terre féconde… Ah ! que de coupables encore restent à punir ! que de victimes à arracher à leurs bourreaux !

Madame de Kergaz écoutait rêveuse :

– Je vous devine, dit-elle, je crois vous deviner, du moins. Vous voulez donner à Andréa repentant et vertueux le département des expiations et des châtiments mystérieux ?

– Vous avez deviné, chère amie. Peut-être cette intelligence hors ligne, cette volonté puissante, cette audace sans pareille qu'il développait si bien pour la cause du mal, les retrouvera-t-il dans la voie du bien ?

– Je le crois, répondit madame de Kergaz.

Les deux époux furent interrompus par un coup de sonnette qui, de la loge du suisse, correspondait avec l'hôtel et annonçait un visiteur.

– Voici, dit Armand, les notes quotidiennes de ma police. Les hommes que j'emploie à ce métier sont dévoués, intelligents, mais il leur faut un chef.

La porte s'ouvrit, un laquais parut.

Il portait sur un plateau une enveloppe assez volumineuse, que le comte décacheta sur-le-champ.

Cette enveloppe renfermait sept ou huit feuillets d'une écriture menue, sans signature.

M. de Kergaz lut tout bas :

« Les agents secrets de M. le comte sont en ce moment sur la trace d'une mystérieuse et singulière association, qui, depuis environ deux mois, a mis Paris en exploitation… »

– Oh ! oh ! fit Armand, qui continua sa lecture avec une scrupuleuse attention.

« Cette association, poursuivait le correspondant anonyme, paraît avoir des ramifications dans tous les mondes parisiens. Son siège, ses chefs, ses moyens d'exécution, tout est encore pour nous à l'état de mystère. Les résultats seuls commencent à nous êtres connus, et encore n'est-ce que partiellement. Le but de cette agglomération de bandits est de s'approprier par tous les moyens possibles les papiers compromettants pour le repos des familles, et d'exercer, à l'aide de ces papiers, un vaste *chantage*. Les lettres imprudemment écrites par une femme éprise et qu'on menace de faire tenir au mari, les faux en écriture privée que commettent parfois de jeunes prodigues et qu'une main cachée peut déposer sur le bureau d'un juge d'instruction, rien ne leur échappe.

« Cette association, qui a pris le titre de : *le Club des Valets-de-Cœur,* s'introduit partout, prend toutes les formes et toutes les attitudes.

« Les agents de M. le comte, achevait le correspondant, travaillent activement ; mais, jusqu'à présent, ils n'ont pu que constater de déplorables résultats sans rien découvrir. »

Armand, tout rêveur, tendit ces mots à sa femme.

– Tenez, dit-il, ce serait à faire croire que le doigt de Dieu intervient. Nous cherchions tout à l'heure un moyen d'occuper les rares facultés de notre cher Andréa, et voici ce que je lis.

Tandis que madame de Kergaz parcourait cette note de la police secrète de son mari, le comte sonna :

– Envoyez-moi Germain, dit-il à son valet.

Germain était le domestique de confiance d'Armand, le seul qui fût dans le secret de la mystérieuse existence d'Andréa.

– Tu vas aller rue du Vieux-Colombier, lui dit M. de Kergaz, et tu me ramèneras mon frère.

Germain partit ; une heure après, le comte et sa femme virent entrer Andréa.

Pour qui avait connu le brillant vicomte Andréa, le don Juan moqueur et impie, ou bien le baronet sir Williams, ce gentleman flegmatique et distingué, le frère de M. de Kergaz, le fils du comte de Felipone, était désormais méconnaissable.

Il était pâle, amaigri. Ses habits affectaient la coupe et la tournure sans prétention des vêtements portés par les ecclésiastiques. Il marchait les yeux baissés, la tête un peu inclinée en avant, et parfois sa démarche trahissait une vive souffrance.

Il osa à peine regarder la comtesse, comme si, à quatre années de distance, le souvenir de son odieuse conduite envers elle et des outrages qu'il avait osé lui faire subir se fût dressé devant lui comme un fantôme vengeur.

Ce fut avec la même hésitation pleine d'humilité qu'il prit et serra la main que lui tendait M. de Kergaz.

– Cher frère, murmura celui-ci.

– Vous m'avez fait demander, Armand ? dit Andréa d'une voix presque tremblante ; je me suis hâté de quitter mon bureau.

– Mon cher Andréa, répondit Armand, je t'ai fait demander parce que j'ai besoin de toi…

L'œil d'Andréa s'illumina d'un rayon de joie.

– Ah ! dit-il, faut-il mourir pour vous ?…

Un sourire vint aux lèvres d'Armand.

– Non, dit-il, il faut vivre d'abord…

– Et vivre raisonnablement, mon frère, ajouta madame de Kergaz, qui prit les deux mains d'Andréa et les pressa avec effusion.

Andréa rougit et voulut retirer ses mains.

– Non, non, murmura-t-il, je ne suis pas digne, madame, de l'intérêt que vous me témoignez…

– Mon frère…

– Laissez, madame, laissez le pauvre pécheur, continua-t-il humblement, tâcher d'apaiser par son expiation la colère divine.

Jeanne leva les yeux au ciel :

– C'est un saint, pensa-t-elle.

– Frère, dit alors M. de Kergaz, tu sais que je me suis imposé une mission ?

– Oh ! dit Andréa, une noble, une sainte mission, mon frère…

– Et j'ai besoin de ton aide pour continuer mon œuvre.

Le vicomte Andréa tressaillit.

– Il y a bien longtemps, dit-il, que je vous aurais demandé de m'associer à vos travaux, Armand, si j'avais été digne de faire le bien. Hélas ! en passant par mes mains souillées, que serait donc la charité ?

– Frère, dit M. de Kergaz, il ne s'agit pas de faire le bien d'une façon vulgaire, il faut punir ou prévenir le mal.

Armand tendit alors la note confidentielle de sa police au vicomte Andréa.

Celui-ci la lut avec attention et parut manifester un profond étonnement.

– Eh bien, frère, reprit M. de Kergaz, l'heure des expiations vulgaires, du repentir humble et caché est passée : il faut redevenir un homme fort, intelligent, habile, un homme aussi audacieux pour servir une noble cause que tu le fus pour faire le mal, un adversaire digne enfin de cette association de bandits que je veux exterminer.

Andréa écoutait avec attention et se taisait. Tout à coup il releva la tête ; un éclair passa dans ses yeux, mornes et sans rayons depuis longtemps.

– Eh bien, dit-il, je serai cet homme !

M. de Kergaz jeta un cri de joie.

– Je serai la main vengeresse, continua le vicomte, qui poursuivra sans relâche les mystérieux ennemis de la société ; cette association, dont vos agents n'ont pu découvrir le lieu de réunion, les statuts, les chefs et les affiliés, je la démasquerai, moi…

Et comme il parlait, une transformation semblait s'opérer chez Andréa.

L'homme humble et courbé jusque-là sous la main du repentir, le pénitent accablé de macérations, se redressa peu à peu : l'œil baissé étincela et retrouva son assurance, et ce ne fut pas sans un vague mouvement d'effroi que madame de Kergaz vit tout à coup reparaître le baronet sir Williams, l'audacieux des anciens jours, le terrible Andréa, si longtemps bandit lui-même.

Mais l'effroi de Jeanne n'eut que la durée d'un éclair. Le baronet n'existait plus, le bandit Andréa était mort ; restait un homme dévoué à son frère, à la société, à Dieu… un soldat de la grande cause de l'humanité.

En ce moment, la porte s'ouvrit ; une femme entra.

Cette femme était vêtue de noir, et sur ses vêtements noirs elle portait la capuche grise des sœurs de charité libres et n'ayant point fait de vœux.

Comme le vicomte, cette femme n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Sa beauté seule avait survécu dans ce naufrage pieux où la Baccarat s'était engloutie pour renaître sœur Louise, la noble femme éprouvée par l'amour, la vierge folle devenue la Madeleine repentante.

Baccarat, qu'on nous pardonne de lui conserver ce nom, Baccarat, était demeurée belle, en dépit de ses douleurs, en dépit de son repentir ; belle, malgré le soin qu'elle semblait mettre à dissimuler sous la grossièreté de ses vêtements cette beauté merveilleuse et cette taille de reine qui, jadis, avaient tourné tant de jeunes têtes et causé tant de désespoirs.

Un seul, un dernier reste de coquetterie, hélas ! bien pardonnable, après tout, l'avait empêchée de couper ses cheveux, cette luxuriante chevelure blonde qui l'enveloppait, dénouée, comme un manteau et couvrait ses talons.

Mais elle en dissimulait de son mieux les énormes torsades sous sa coiffe blanche et son capuchon, et elle était si humble et si modeste en sa démarche, que nulle n'aurait osé lui reprocher ce dernier attachement aux choses de ce monde.

À sa vue, Jeanne courut à elle et lui prit les mains :

– Bonjour, chère sœur, dit-elle.

Et Baccarat, l'ange du repentir, fit comme Andréa, elle retira sa main et balbutia.

– Ah ! madame, je ne suis pas digne de baiser le bas de votre robe…

Ce fut alors que M. de Kergaz prit Baccarat et Andréa tous les deux par la main, et leur dit :

– Vous fûtes deux anges déchus ; le repentir vous a relevés tous deux. Unissez-vous pour la cause commune : vous êtes tous deux dignes de combattre sous le même drapeau, ô nobles transfuges du mal…

Baccarat leva alors les yeux sur sir Williams, et elle eut froid au cœur. Il lui semblait qu'une voix secrète lui criait :

– Les monstres de cette nature peuvent-ils donc jamais être touchés par le repentir ? Non, non !

III

Tandis que ces événements se passaient à l'hôtel de Kergaz, une scène d'une tout autre nature avait lieu, quelques heures plus tard, à l'autre extrémité de Paris, c'est-à-dire dans le faubourg Saint-Honoré, à l'angle de la petite rue de Berri.

La nuit était profonde ; un brouillard épais tombait sur Paris, et son intensité était telle, que le service des omnibus et les voitures de place, et jusqu'à la circulation des équipages de maître, avaient dû être suspendus ; les becs de gaz ne parvenaient point à pénétrer l'obscurité de la nuit, et il fallait connaître admirablement son chemin pour ne point égarer dans ce quartier à peu près désert qui portait encore alors la dénomination de faubourg du Roule.

Cependant, au moment où onze heures sonnaient à l'église Saint-Philippe, plusieurs hommes arrivant de différentes directions se glissèrent successivement dans la rue de Berri, s'arrêtèrent tous à l'entrée d'une maison d'apparence plus que modeste, pour ne pas dire suspecte, aux fenêtres de laquelle on n'apercevait aucune clarté, et tous disparurent l'un après l'autre dans les profondeurs d'une allée noire que fermait une porte bâtarde.

Cette allée, qui se prolongeait assez longtemps, aboutissait à la rampe d'un escalier. Cet escalier ne montait pas, comme on aurait pu le croire, aux étages supérieurs de la maison ; il s'enfonçait au contraire dans la terre, et le premier de ces mystérieux visiteurs qui y posa le pied descendit environ cinquante marches dans l'obscurité la plus complète, s'aidant de la rampe et n'avançant qu'à tâtons.

Là, une main le saisit dans l'ombre et l'arrêta.

En même temps une voix assourdie lui dit :

– Où donc allez-vous, et venez-vous me voler mon vin ?

– L'amour est une chose utile, répondit le visiteur nocturne.

– C'est bien, reprit la voix.

Et soudain une porte s'ouvrit, un jet de lumière éclaira l'escalier, et le nouveau venu se trouva sur le seuil d'une salle souterraine dont le bizarre aspect mérite une courte description. C'était, à vrai dire, l'un des compartiments d'une cave, à en juger par la voûte cintrée et une douzaine de futailles rangées le long des murs.

Seulement on avait posé une planche sur les pièces de vin, de façon à en faire un siège improvisé ; puis on avait placé au milieu de la cave une table, sur cette table une lampe à modérateur, et devant elle un fauteuil.

C'était vraisemblablement le fauteuil du président de cette mystérieuse réunion. Auprès de la lampe, sur la table, se trouvait un dossier de paperasses assez volumineux. Mais celui qui les eût examinées avec attention n'aurait pu dire en quels caractères elles étaient écrites.

C’était d’indéchiffrables hiéroglyphes, un assemblage de chiffres arabes et romains et de signes typographiques dont il aurait fallu posséder la clef pour en deviner le sens énigmatique.

L’homme qui veillait à l’entrée de la salle souterraine introduisit ainsi successivement et en faisant la même question, à laquelle il fut invariablement répondu de la même manière, six personnages, qui tous étaient enveloppés dans un large manteau, ce qui leur donnait un aspect uniforme. Puis cela fait, il ferma soigneusement la porte et vint prendre place au bureau du président.

Ce personnage était un tout jeune homme. Avait-il dix-huit ou vingt-deux ans ? C’était ce que personne n’aurait pu dire au juste ; mais il était bien certain qu’il ne dépassait point ce dernier âge.

Cependant la physionomie, malgré cette extrême jeunesse, semblait révéler une haute énergie, une astuce merveilleuse, une audace à toute épreuve et une de ces intelligences d’élite qui se révèlent à de certaines heures par des traits de génie.

Sa mise était celle d’un lion du boulevard, terme alors à la mode, et qui résumait l’homme élégant, riche et inoccupé de cette époque. Il avait la lèvre moqueuse, la démarche assurée ; il portait la tête en arrière d’une certaine façon impertinente, et son regard paraissait dominer moralement les six personnes qu’il venait d’introduire.

Celles-là méritent aussi quelques lignes de silhouette.

Lorsque chacune d’elles se fut débarrassée de son manteau, le président de l’assemblée put constater combien elles étaient différentes d’aspect, de tournure, de vêtements et d’âge.

Le premier entré, et qui s’était assis tout près de la table, était un homme de cinquante ans environ, grand, mince, décoré de plusieurs ordres, portant d’épaisses moustaches teintes en noir avec soin, et une perruque de même couleur qui couvrait son front dégarni par l’âge.

Sa mise était celle d’un homme du monde, ayant conservé dans la vie civile la désinvolture pimpante d’un officier.

Le président lui dit :

– Bonjour, major, vous êtes exact.

Le second des six personnages était un homme de trente ans, portant ses cheveux un peu longs, sa barbe négligée, et ayant une sorte de cachet artistique dans toute sa personne.

– Bonjour, *Phidias,* dit le président en lui indiquant une place à sa gauche.

Le troisième n’était guère plus âgé que le président.

C’était un de ces petits jeunes gens qui portent un lorgnon d’écaille fiché dans l’œil, une moustache en croc et des manchettes, qu’on voit à toutes les premières représentations dramatiques, dans tous les concerts et dans tous les salons du demi-monde.

Mais comme le président, il avait l’œil vif, le nez droit, signe d’une volonté bien trempée, et la lèvre un peu moqueuse.

– Bonjour, baron, dit le président.

Le quatrième était bien dissemblable de tournure, d'aspect et de costume de ces trois hommes que nous venons de dépeindre.

Ce n'était point un élégant dandy, un jeune homme du monde, courant les comédiennes, fréquentant Tortoni et le café Anglais. C'était un domestique en livrée.

Non point cependant ce valet vulgaire, à l'air niais, qu'un fastueux dentiste ou un marchand de nouveautés affuble d'une casquette galonnée et d'un gilet rouge ; mais le laquais d'autrefois, le Frontin de bonne maison, le valet effronté qui reçoit les confidences de son maître et lui donne parfois des conseils, l'homme enfin entre deux âges, encore vert-galant pour les femmes de chambre, et pouvant, à la rigueur, jouer les oncles de province et les notaires de village.

Le salut que lui adressa le jeune président eut quelque chose de maçonnique et de mystérieux, qui prouvait qu'il était haut placé dans son estime.

Le cinquième avait une physionomie étrange ; c'était presque un vieillard, mais un vieillard robuste, vigoureux, dont les cheveux grisonnants couvraient à profusion le front étroit et fuyant, dont le petit œil gris pétillait d'un feu sombre, et dont les larges épaules, la taille courte et trapue, les fortes mains, trahissaient l'homme habitué à de rudes exercices.

Son visage était couturé de bizarres cicatrices. Avait-il eu la petite vérole, s'était-il brûlé avec le vitriol ou de la poudre, avait-il été défiguré par quelque horrible maladie ?

Mystère.

Toujours est-il que cet homme avait un aspect repoussant et dur, même dans sa toilette, qui était d'une recherche exagérée et de mauvais goût.

Il était vêtu comme pour aller au bal : habit noir, gilet blanc, sur lequel était fastueusement étalée en deux doubles une énorme chaîne de montre, bottes vernies enfermant des pieds énormes qui semblaient se souvenir du sabot, poignets de chemise odieusement rabattus sur les manches de l'habit.

Les mains rouges, calleuses, aux ongles déformés, étaient nues et paraissaient ignorer l'usage du gant.

Enfin le dernier de ces six personnages était, au contraire, ce que l'art et la fantaisie réunis auraient pu rêver de plus idéal.

Était-ce un créole ! Était-ce le produit mystérieux des amours d'un rajah de l'Inde avec une Anglaise aux épaules d'albâtre ? Était-ce quelque fier hidalgo dans les veines de qui coulait le sang des Maures de Grenade ?

Nul n'aurait pu le dire.

Il était grand, brun et presque olivâtre ; ses cheveux crépus avaient, comme sa barbe, qu'il portait courte et très soignée, un reflet bleuâtre d'aile de corbeau.

Ses traits, d'une parfaite régularité, et dont l'ensemble résumait un type de beauté merveilleuse, étaient éclairés par un regard ardent, fascinateur, étrange.

Dans le monde où il vivait, ce personnage, sur lequel nous reviendrons bientôt, et dont nous dirons l'origine transatlantique, avait été surnommé *Chérubin le Charmeur.*

Quand ces six personnes se furent assises, le président prit place au fauteuil qui lui était réservé, et salua tout le monde comme il avait salué chacun en particulier.

– Messieurs, dit-il, notre association, fondée sous le titre de *Club des Valets-de-Cœur,* se compose de vingt-quatre membres, la plupart inconnus les uns des autres, ce qui est une garantie de discrétion.

Les six associés, qui ne s'étaient jamais vus, se regardaient avec une mutuelle curiosité.

– Chacun de vous, poursuivit le président, a pu prendre connaissance des statuts du club avant d'entrer parmi nous : vous savez donc que la première des conditions est une obéissance passive au chef mystérieux et inconnu de tous, excepté de moi, et dont je ne suis que l'humble intermédiaire.

Les six membres du club s'inclinèrent.

– C'était donc, continua le président, un ordre du chef qui vous réunit ce soir ici, afin que vous puissiez vous connaître ; car vous allez être obligés de travailler presque en commun. Nous sommes sur la voie d'une opération qui pourrait avoir des résultats fabuleux.

À ces mots, il y eut un vif mouvement de curiosité dans l'assemblée.

– Quels sont les plans du *chef* ? reprit le président, c'est ce que je ne sais qu'imparfaitement, c'est ce qu'il m'est interdit de vous dire. Mes pouvoirs consistent à vous donner vos instructions…

Alors le président se tourna vers celui des assistants qu'on nommait le major :

– Major, lui dit-il, vous allez beaucoup dans le monde ?

– Beaucoup, répondit le major.

Le président parut consulter ses notes écrites en caractères hiéroglyphiques :

– Allez-vous, dit-il, chez la marquise Van-Hop ?

– Oui, répondit le major.

– Alors, vous êtes invité à son bal de mercredi prochain ?

– Très certainement.

– La marquise n'est-elle point une femme d'à peu près trente ans, créole de l'Amérique espagnole, mariée à un Hollandais ?

Le major fit un signe de tête affirmatif.

– Elle est fort riche, dit-on.

– Six ou sept cent mille livres de rente.

– Elle aime les arts et les artistes ; on dit même qu'elle a eu la fantaisie, depuis un an ou deux, de prendre des leçons de sculpture !

– Je suis son professeur, répondit celui des six associés que le président avait salué du nom de Phidias.

– Très bien. Je m'en doutais.

– Le marquis Van-Hop est un homme de quarante ans, flegmatique et taciturne… On le dit jaloux ?

– Très jaloux, répondit le major. Et cependant il n'a aucune raison de l'être : la marquise est irréprochable.

– Major, dit le président, vous présenterez chez la marquise, mercredi prochain, M. Chérubin que voilà.

Et le président désigna du doigt le sixième personnage, celui dont la beauté était merveilleuse.

Puis il reprit :

– La marquise n'est-elle point fort liée avec une femme de trente-cinq ans environ, veuve depuis deux ans, et qu'on nomme madame Malassis ?

– Je le crois, dit le major. J'ai même rencontré plusieurs fois la veuve chez la marquise aux réceptions intimes.

– Madame Malassis, poursuivit le président en compulsant ses notes, a été, dit-on, du vivant de son époux, à moitié légère.

– Oh ! à moitié… fit le major.

– Mais, disent toujours mes notes, la marquise l'ignore complètement, et elle tient madame Malassis pour la plus honnête des femmes ; d'autant que la veuve est recherchée assidûment par le vieux duc de Château-Mailly, qui la veut épouser, et ne craindra point de l'instituer par testament sa légataire universelle, au détriment de son neveu le comte de Château-Mailly, qui commence à se ruiner…

– Qui achève, plutôt, dit le major.

– Soit, répondit le président.

Alors il se tourna vers le cinquième des associés, celui-là même dont la mise prétentieuse, la figure étrange et brutale, et la stature athlétique faisaient une sorte d'hercule endimanché :

– Madame Malassis, lui dit-il, cherche un homme de confiance qui puisse remplir auprès d'elle les doubles fonctions d'intendant et de maître d'hôtel, une sorte de maître-jacques qu'elle payera le moins cher possible, et qui aura chez elle une besogne d'enfer. Madame Malassis n'est pas riche, mais elle veut représenter. Vous vous rendrez demain chez elle, rue de la Pépinière, 41, et lui direz que vous avez appris indirectement qu'elle cherchait un intendant.

L'homme aux larges épaules s'inclina.

– Quant à vous, poursuivit le jeune président en s'adressant au laquais en livrée, vous avez été chassé hier de chez le vieux duc de Château-Mailly ?

– C’est-à-dire, fit le laquais, que je me suis fait chasser, pour me conformer aux instructions que vous m’aviez données.

– C’est ce que je voulais dire ; mais vous avez oublié de rendre au duc une clef qu’il vous avait confiée.

– La clef du jardin de la maison n° 41, rue de la Pépinière ?

– Précisément.

– En outre, vous devez avoir, bien que vous n’ayez passé que trois mois au service de M. de Château-Mailly, une connaissance parfaite de ses habitudes, de l’emploi de son temps, de ses goûts, de ses manies ?

– Quand je sers un homme, je l’observe tout d’abord.

– Donc vous l’avez observé ?

– Je le sais par cœur.

– Très bien ; on vous demandera des renseignements en temps et lieu. Pour le moment, vous allez passer dès demain chez un serrurier qui est établi rue de Lappe, au coin de la rue du Faubourg-Saint-Antoine ; vous entrerez dans sa boutique, et lui direz simplement : « Te souviens-tu de Nicolo ? » À quoi il vous répondra : « Je l’ai vu guillotiner. »

– Est-ce tout ? demanda le laquais.

– Vous lui présenterez la clef que vous avez gardée…

– Ah ! je comprends…

– Et vous le prierez de vous en faire une pareille. Vous retournerez chez lui le lendemain à la même heure. Il vous remettra les deux clefs, la neuve et la vieille, et vous renverrez cette dernière à M. de Château-Mailly.

– Que ferai-je de l’autre ?

– Vous irez vous promener vers huit heures sur le boulevard des Italiens, et vous attendrez devant les bains Chinois. Vous y rencontrerez monsieur…

Le président désignait du doigt celui des associés qui résumait si parfaitement avec son lorgnon dans l’œil droit et ses favoris taillés en côtelettes le type du lion du boulevard.

Ce dernier fit un geste de surprise.

– Cher associé, dit le président, madame Malassis est encore, à l’heure qu’il est, une fort belle femme, et vous auriez tort de refuser la clef que l’on vous remettra.

Le lion salua sans mot dire.

– Messieurs, acheva le président, comme vous allez tous les six travailler ensemble et à la même heure, il était nécessaire que vous fussiez présentés les uns aux autres. Maintenant, vous vous connaissez et vous pouvez vous séparer. Chacun de vous recevra de minutieuses instructions à domicile.

Et le président leva la séance et congédia les six valets-de-cœur, qui, tous, s’en allèrent l’un après l’autre et disparurent dans l’épais brouillard qui couvrait Paris.

Quand la porte d'entrée de la salle souterraine se fut refermée sur le dernier, le jeune homme qui avait présidé la séance alla pousser de nouveau les verrous ; puis, bien assuré qu'il était seul, il frappa contre une cloison en planches qui séparait ce compartiment de cave d'un autre compartiment, et dit :

– Maître, vous pouvez entrer.

Aussitôt la cloison tourna sur elle-même, faisant l'office d'une porte, et un homme enveloppé dans un grand manteau, pareil à celui que portaient les six valets-de-cœur, apparut, et dit d'une voix railleuse :

– Ma parole d'honneur, tu présides comme un juge, Rocambole.

– N'est-ce pas, capitaine ?

Et Rocambole, car c'était lui que nous retrouvons ainsi métamorphosé, salua avec respect le capitaine, sir Williams, c'est-à-dire le vicomte Andréa, le frère du trop crédule Armand de Kergaz.

– Oui, continua le capitaine, tu présides comme un vrai magistrat, et, l'œil collé à une fente de la cloison, je ne t'ai pas perdu de vue un seul instant… C'est à ne jamais croire que tu as été cet affreux vaurien qui fit tomber la tête innocente du pauvre Nicolo.

– Ah ! capitaine, murmura Rocambole avec humilité, vous savez bien…

– Le fils adoptif de la veuve Fipart, poursuivit le baronet sir Williams, qui vendit la mèche du capitaine au dernier moment pour quelques billets de mille…

Et le baronet accentuait ce reproche sans la moindre aigreur.

– Cependant, répliqua Rocambole avec flegme, vous êtes un esprit trop supérieur pour ne point comprendre et excuser ma conduite d'alors. Alors, voyez-vous, je n'étais qu'un de vos agents subalternes, vous ne m'aviez pas fait mon éducation comme aujourd'hui ; enfin je n'étais point votre fils…

– C'est vrai, drôle…

– Et puis, vous ne saviez pas ce que je deviendrais, et moi j'ignorais ce que vous étiez… un homme *fort* !

– Heu ! heu ! fit Andréa d'un air modeste.

– Vous veniez de perdre la partie, vous étiez ruiné ; je trouvais mon compte à vous vendre, je vous ai vendu. À ma place vous en eussiez fait autant…

– Parbleu ! dit froidement le baronet.

– Depuis, acheva Rocambole, nous avons fait la paix, en gens qui s'aiment et s'estiment ; vous avez fait de moi un élégant, un homme du monde ; vous m'avez adopté comme votre fils. À New York, où nous avons travaillé, vous m'avez initié à tous les mystères de notre art… Bref, aujourd'hui, c'est, entre nous, à la vie et à la mort ; je suis votre esclave… je me ferais *faucher* vingt fois pour vous.

– Allons donc ! fit le baronet avec dédain, est-ce qu'on fauche des gens comme nous ?

Et il ajouta, avec ce terrible sourire qui jadis faisait frissonner Armand de Kergaz lui-même :

– Mais, trêve de reconnaissance aujourd'hui, monsieur le vicomte de Cambolh… Eh ! eh ! s'interrompit-il, avoue que je t'ai joliment redressé ton nom.

– Vous êtes un homme de génie, fit Rocambole avec admiration.

– Monsieur le vicomte de Cambolh, avec un *h* à la fin, cela frise la noblesse historique. Tu es d'origine suédoise, entends-tu bien ?

– Mon père, répliqua gravement le vaurien devenu gentleman, mon père, le général marquis de Cambolh, a quitté la Suède lors de l'avènement de Bernadotte au trône. Il était trop fier pour servir un étranger.

– Parfait ! dit sir Williams ; l'accent est simple, convaincu, le geste est digne. Parfait ! mais en attendant, mon drôle, donne-moi à souper, car le *chef* des Valets-de-Cœur meurt littéralement de faim.

– Venez, dit Rocambole ; montons chez moi. Vous allez trouver le couvert mis et de quoi vous refaire de vos austérités de la journée. Oh ! le saint homme, ajouta-t-il en riant, que mon pauvre père adoptif !… il vit de haricots et se donne la discipline…

– C'est l'incendie de ma vengeance qui couve ! répondit sir Williams, dont l'œil étincela comme un charbon ardent. Armand de Kergaz n'en est pas quitte avec moi.

IV

Rocambole alla à la porte et l'ouvrit.

– Venez, répéta-t-il en prenant sir Williams par la main et l'entraînant.

Il lui fit gravir sans lumière l'escalier qui conduisait à l'allée noire ; puis, au lieu de suivre cette allée, il posa le pied sur les marches d'un autre escalier.

Celui-là conduisait au premier étage de la maison, qui paraissait, du reste, inhabitée.

En sortant de la cave, Rocambole avait soufflé la lampe ; de telle façon qu'il marchait avec Andréa dans une obscurité complète.

Mais, au premier étage, le président des Valets-de-Cœur s'arrêta, chercha une porte et une serrure à tâtons, introduisit une clef, et aux ténèbres de l'escalier succédèrent presque aussitôt les clartés douteuses d'une lampe à abat-jour, que le capitaine aperçut à l'extrémité d'une sorte de cabinet de toilette encombré de vêtements, de malles et de tous les objets qu'entasse un garçon dans une pièce de débarras.

Rocambole entra. Le capitaine le suivit, et, quand la porte mystérieuse se fut refermée sur eux, ce dernier put remarquer qu'elle était si parfaitement dissimulée par un portemanteau qu'il était impossible, à ceux qui entraient dans le cabinet de toilette par une autre issue, d'en soupçonner même l'existence.

– Vous voyez, mon oncle, dit Rocambole, qu'à présent M. le vicomte de Cambolh n'a plus rien de commun avec cet affreux voisin qui préside les Valets-de-Cœur et se glisse dans une cave par un escalier borgne.

Ce disant, Rocambole se mit à rire et poussa une seconde porte.

Le baronet sir Williams se trouva alors sur le seuil de la chambre à coucher du lion, une chambre coquette, mignonne, respirant un luxe sobre et délicat, tel qu'aurait pu le rêver une femme du monde artistique et galant.

Une épaisse moquette à fleurs d'un rouge pâle, se détachant sur un fond blanc, jonchait le sol ; une étoffe de même couleur servait de rideaux et de portières. Le lit était un bijou de sculpture imitant le vieux chêne ; un meuble de Boule se dressait entre les deux croisées, surmonté d'une petite glace de Venise. Çà et là des tableaux de maître de petite dimension, une panoplie dans le fond du lit, dont les tentures étaient semblables aux rideaux, aux tapis et aux meubles.

Un grand feu flambait dans la cheminée.

– Capitaine, dit Rocambole en avançant à son chef un immense fauteuil *confortable*, je vais vous faire servir auprès du feu. Nous serons plus à notre aise ici que dans le salon. C'est une canaille d'honnête homme que je vais chasser au premier jour.

– Comme tu voudras, mon fils, répondit le baronet avec une indulgence toute paternelle.

Rocambole passa dans le salon, une fort belle pièce, un peu basse de plafond, comme la chambre à coucher, et gagna une toute petite salle à manger dans laquelle un valet sommeillait sur une banquette, et où était dressée une petite table toute servie.

– Jacques, dit-il en éveillant le laquais, roule cette table dans ma chambre, je souperai au coin du feu… avec mon oncle.

C'était ainsi que Rocambole désignait le baronet.

Le valet obéit et transporta dans la chambre à coucher le souper de son maître, qui consistait en une volaille froide, un pâté, quelques douzaines d'huîtres et deux flacons de vieux vin, d'une couleur jaunâtre merveilleuse. Le baronet, qui, sans doute, ne venait point chez son élève pour la première fois, avait repris, dans son fauteuil, cette attitude pleine d'humilité et de bonhomie craintive qu'il avait chez le comte Armand de Kergaz.

Pour le valet de Rocambole, le baronet sir Williams n'était plus que l'oncle Guillaume, un provincial dévot et riche dont on cultivait l'héritage.

– Tu peux aller te coucher, Jacques, dit Rocambole.

Le valet s'inclina et sortit.

Rocambole ferma la porte, fit glisser la portière sur sa tringle et revint s'asseoir près du feu, de l'autre côté de la table.

Le baronet avait déjà entamé bravement la volaille froide et décoiffé l'un des flacons.

– Nous sommes seuls, mon oncle, dit Rocambole ; nous pouvons causer.

– Et nous causerons, mon fils, car j'ai de longues instructions à te donner. Mais, d'abord, où en sont tes finances ?

– Les miennes ou celles du club ?

– Les tiennes, parbleu !

– Dame ! fit Rocambole avec ingénuité, elles sont basses, mon oncle. J'ai perdu hier cent louis… à mon cercle ; vous me l'aviez conseillé.

– Bien ! très bien ! il faut savoir perdre. C'est semer peu pour récolter beaucoup.

– J'ai trois chevaux à l'écurie, poursuivit Rocambole, un valet de chambre, un garçon. Titine me coûte les yeux de la tête…

– Tu la quitteras. Titine est une femme vulgaire, elle engraisse au moral comme au physique, et j'ai renoncé aux projets que j'avais sur elle. Je te trouverai mieux.

– Tout cela, poursuivit Rocambole, sagement additionné, compose bien un budget de quarante mille livres de rente.

– Comment ! drôle, fit le baronet sans trop d'aigreur, tu dépasses ce chiffre ?

– Pas encore, mais vous pourriez bien, mon oncle, faire quelque chose de plus.

– Soit, si tu travailles en conséquence.

– Dame ! il me semble que je vais assez bien jusqu'ici…

– Peuh ! c'est selon…

Et sir Williams eut un sourire bonhomme, tout en plongeant sa fourchette jusqu'au manche dans le pâté de foie gras.

– Quand vous donneriez un billet de mille de plus…

– Par an ou par mois ?

– Par mois, mon oncle.

– Mon fils, fit gravement le baronet, Dieu m'est témoin que je ne suis pas un de ces ladres qui lésinent en affaires et font des économies de bouts de chandelle…

– Oh ! je le sais bien, dit Rocambole.

– Mais, cependant, j'entends ce que nous appelons le *commerce*, et j'ai un principe invariable ; *à chacun selon ses œuvres.*

– Ceci est une maxime évangélique, mon oncle.

– C'est la mienne, fit le baronet qui redevint par son attitude le grand coupable repenti, le *saint* dont le comte et la comtesse de Kergaz vantaient les vertus. Donc, poursuivit-il, si tu gagnes le billet de mille francs mensuel que tu demandes, je ne vois aucun inconvénient à te l'accorder.

– Vous savez bien, mon oncle, que je ne boude pas à l'ouvrage.

– Ah ! c'est que, dit sir Williams, il ne s'agit plus aujourd'hui d'une besogne vulgaire, de quelques chiffons amoureux à soustraire de droite et de gauche pour les revendre ; nous avons mieux que cela à faire.

– Je m'en doute, mon oncle, car vous m'avez dit que l'affaire était bonne…

– Elle est colossale… gigantesque… répondit froidement le baronet.

– Peut-on savoir ?…

– Certainement, puisque j'ai toute confiance en toi.

– Elle est assez bien placée votre confiance, mon oncle, dit Rocambole avec calme ; je ne suis plus assez bête pour vous trahir ; on ne se brouille pas avec le génie.

– Il est certain, dit le baronet avec son calme habituel, qu'entre gens comme nous, le dévouement, la reconnaissance, l'affection, sont autant de mots vides de sens. De toi à moi, il y a des intérêts. L'amitié vraie n'a pas d'autre loi.

– Vous parlez d'or, mon oncle.

– Si tu trouves mieux que moi, c'est-à-dire un homme plus fort, plus intelligent, qui t'estime autant que je le fais et t'offre plus d'avantages, tu serais un niais de me rester fidèle.

– Je n'ai jamais été niais, dit Rocambole en versant à boire au baronet.

– Mais comme tu ne trouveras pas, je ne vois aucun inconvénient à te confier une partie de mes plans.

– Voyons !

– D'abord, dit sir Williams, procédons par ordre et remontons un peu haut. Comment as-tu trouvé ma petite comédie pour rentrer dans le domicile fraternel ?

– Oh ! parfaite, dit Rocambole avec l'accent d'une sincère admiration. L'évanouissement sur la route était si merveilleusement joué, que si je n'avais été précisément le postillon, vous eussiez été écrasé… La scène de reconnaissance, le repentir, les remords, la vie pénitente, tout cela est très fort, mon oncle.

– N'est-ce pas ? fit sir Williams, satisfait des éloges.

– Seulement, reprit Rocambole, je ne comprends pas que vous ayez la fantaisie de continuer longtemps ce rôle. Ce doit être assez assommant de vivre éternellement au sein de la vertu.

– Peuh ! on s'y fait. Il faut bien, du reste, que je prépare ma petite vengeance, et ils sont sur ma liste.

Et le baronet compta sur ses doigts.

– Il y a d'abord Armand : à tout seigneur tout honneur.

– Vous savez, dit Rocambole, que j'ai à son service un joli coup de couteau.

– Pas encore… Diable ! comme tu y vas… L'enfant hériterait… et puis, Jeanne ne m'aime pas encore, et il faut que Jeanne m'aime.

Le sourire infernal qui passa alors sur les lèvres du baronet eût glacé d'épouvante le comte Armand de Kergaz.

– Après lui, dit sir Williams continuant son énumération, nous avons mademoiselle Baccarat. Oh ! celle-là, le jour où je la tiendrai, elle versera des larmes de feu, et regrettera de s'être évadée de chez Blanche.

– Une belle fille, cependant, observa Rocambole, mais qui a fait une vilaine fin. Si elle avait été gentille, elle avait un bien bel avenir… Une femme comme elle dans vos mains, mon oncle, aurait fait un fier chemin !

– J'en ai une de ce genre à ma dévotion.

– Oh ! oh ! la verrai-je ?

– On vous la donnera si vous êtes sage, répliqua le baronet avec cet accent bonhomme d'un père qui promet un jouet à son fils.

– Ma parole d'honneur, mon oncle ! s'écria Rocambole ému, si la sensibilité n'était pas une bêtise indigne de gens comme nous, je vous baiserais les mains. Vous êtes une crème d'oncle !

– À la mode bretonne, répondit sir Williams en riant. Mais comptons toujours… Après Baccarat, tu penses bien que je n'oublierai pas notre ami Fernand Rocher. Celui-là n'a pas

voulu aller au bagne innocent… eh bien, on l'y enverra coupable. Il est trop riche pour devenir voleur, mais on en fera un assassin… Tu le sais, l'amour est une chose utile.

– Et mademoiselle Hermine ? interrogea Rocambole.

– Mon cher, dit le baronet avec un calme terrible, quand j'ai daigné songer à une femme que je n'aimais pas pour en faire la mienne, et que cette femme m'a refusé, elle peut être assurée d'une chose, c'est que je creuse à ses pieds, et peu à peu, un gouffre où elle engloutira son honneur, sa réputation, son repos, et toute sa vie à venir.

– Et de trois ! fit Rocambole.

– Puis, continua le baronet, nous ferons évidemment quelque chose pour cet honnête Léon Rolland, un imbécile qui m'a fait tuer mon pauvre Colar.

– Et Cerise ? demanda le vaurien.

– Entre nous, dit sir Williams, je n'en veux pas à Cerise. Seulement, cette vieille canaille de Beaupréau, pour qui j'ai toujours un faible, en est amoureux comme au premier jour, et je lui ai fait des promesses.

– Est-ce tout ? demanda Rocambole.

– Oui… je crois.

– Mais… Jeanne ?

– Oh ! celle-là, dit sir Williams, je ne la hais pas… je l'aime !

Ce mot, dans la bouche du terrible chef des Valets-de-Cœur, c'était, dans un ténébreux avenir, l'arrêt de mort du comte de Kergaz.

– Mon oncle, dit Rocambole, pourrait-on savoir ce que vous comptez faire à l'endroit de tous ces gens-là ?

– Non, répondit nettement le baronet, et cette question est une niaiserie dans ta bouche. Tu ne sais donc pas, mon fils, que l'homme qui veut se venger doit se taire à lui-même le secret de sa vengeance ? On peut dire à un associé le mot d'une affaire ; l'énigme d'une vengeance, jamais.

– Ainsi, vous continuerez à porter la nuit un cilice inoffensif ?

– Sans doute.

– À vous affubler de cette houppelande, et à coucher, l'hiver, dans une chambre sans feu ?

– Oui.

– À travailler douze heures par jour pour tenir les écritures d'un boutiquier ?

– Non, car mon bien-aimé frère Armand vient de me donner une autre besogne.

– Vous aurait-il fait son intendant ? demanda railleusement Rocambole.

– Mieux que cela, mon fils. Il m'a nommé le chef de sa police.

Rocambole, qui élevait son verre à ses lèvres en ce moment, le reposa brusquement sur la table et partit d'un grand éclat de rire.

– Pas possible ! s’écria-t-il.

– Oui, mon fils, continua le baronet dont l’œil brillait d’une infernale joie, voilà jusqu’à quel point cet homme est fort : il a une police… tu sais, par Satan, quelle police ! une réunion de sourds et d’aveugles. Cette police a mis la main sur le seul document que j’aie cru devoir laisser courir le monde, c’est-à-dire une petite note concernant les Valets-de-Cœur.

– Sangdieu ! fit Rocambole en sautant sur son siège, qu’avez-vous fait là, mon oncle ?

– Une bien belle chose, mon fils… J’ai posé un paratonnerre, car, écoute-moi bien, si bête que soit la police d’un philanthrope, elle peut avoir des hasards, de la chance, laisser couler un avis utile dans l’oreille d’un préfet de police, – enfin devenir embêtante à un moment donné…

– C’est vrai, dit Rocambole, touché de la justesse du raisonnement.

– Or, poursuivit sir Williams, le meilleur moyen de paralyser cette police était de la diriger. J’ai adopté ce moyen. J’ai laissé traîner un document en bon lieu. Ce document parlait des Valets-de-Cœur, de leur association et de leur but. Là s’arrêtaient les détails. Armand, cet homme fort, s’est empressé de me confier la grave mission de découvrir les chefs de la bande, ses moyens d’action, ses statuts.

– Eh bien, demanda le président des Valets-de-Cœur, qu’en ferez-vous ?

– Je démasquerai ces bandits.

– Hein ? fit Rocambole stupéfait.

– C’est-à-dire que tu affilieras quatre ou cinq drôles auxquels nous ne dirons que peu de chose, à qui nous donnerons une besogne insignifiante… puis je les prendrai sur le fait, et la police correctionnelle ou le tribunal mystérieux de mon bien-aimé frère en feront bonne justice. Cela fait, l’association des Valets-de-Cœur n’existera plus. Elle aura été la réunion de quatre ou cinq drôles de bas étage, et la société sera sauvée… grâce à moi. Heu ! qu’en dis-tu ?

– Mon oncle, murmura Rocambole stupéfait d’admiration, vous êtes un homme de génie !

– Il faut bien être quelque chose en ce monde, répondit modestement sir Williams.

– Ah ! çà, reprit Rocambole, tout cela est bel et bon, mais si vous gardez pour vous seul le secret de votre vengeance, je devrais au moins savoir quelque chose de cette fameuse opération que vous qualifiez de *gigantesque* et pour laquelle vous m’avez fait réunir les six Valets-de-Cœur que vous avez vus ce soir.

– Je vais te dire ce qu’il est indispensable que tu saches.

– Voilà tout.

– Voilà tout, mon fils. Un homme prudent doit garder son dernier mot comme une poire pour la soif.

Le baronet repoussa la table, car il avait achevé son repas, alluma un cigare, se renversa dans son fauteuil, aspira et rendit quelques gorgées de fumée, et dit :

– Tu sais déjà que le marquis Van-Hop est un riche Hollandais qui passe les hivers à Paris. On lui donne cinq ou six cent mille livres de rente ; mais cette fortune est une misère auprès de celle qu'il pourrait avoir s'il n'était pas marié.

– Tiens, dit Rocambole, voilà qui est bizarre.

– Voici comment, continua le baronet. Le marquis Van-Hop avait un oncle ; cet oncle quitta la Haye pauvre comme Job, avec une pacotille sur le dos. Il alla aux Indes, y servit la Compagnie et y fit une fortune fabuleuse. Il a laissé vingt millions à sa fille unique, l'enfant d'une Indienne, une femme qui a tous les instincts du sauvage unis à toute l'éducation d'une fille de nabab retirée à Londres et pensionnée royalement par Sa Majesté britannique.

– Tiens ! interrompit Rocambole, voici qui commence à peu près comme un roman.

– Le roman est l'histoire de la vie, mon fils, répliqua gravement le baronet. Mais je continue. Il y a dix ans, le marquis alla aux Indes voir son oncle ; il y inspira un violent amour à sa cousine, et sa cousine déclara résolument à son père qu'elle n'épouserait jamais un autre homme que lui. Malheureusement le marquis annonçait alors un voyage autour du monde, comme doit le faire tout honnête Hollandais, voué par ses aïeux au culte des missions. Le marquis avait commencé son voyage par les Antilles ; il s'était arrêté à la Havane espagnole, et il y avait vu et aimé sur-le-champ une jeune créole qui se nommait Pepa Alvarez. Le marquis était jeune, il n'était pas encore possédé de la soif de l'or ; il se trouvait assez riche, et au lieu d'épouser sa cousine, il s'en retourna à la Havane, où il fit la señorita Pepa Alvarez marquise Van-Hop.

– Le niais ! murmura Rocambole, peut-on cracher ainsi sur vingt millions !

– Il en avait six…

– C'est une mauvaise raison, mon oncle.

– Soit, je poursuis. Mais le marquis était loin de s'imaginer quel volcan de passion il avait allumé dans le cœur de cette fille du ciel indien. Elle l'aimait, elle l'aimait avec furie, comme les bonzes de son brûlant pays aiment le dieu Siva, et elle eût tordu, éventré elle-même, arraché avec ses ongles le cœur de la Havanaise, lorsqu'elle apprit, au bout de trois ans, pourquoi son beau cousin, qu'elle attendait toujours, ne revenait pas… Il y a huit ans que le marquis est marié, il y en a cinq que l'Indienne rêve une de ces vengeances splendides comme je sais les comprendre…

– Elle hait donc le marquis ?

– Non, elle l'adore plus que jamais.

– Mon Dieu ! fit ingénument Rocambole, il est pourtant facile de se débarrasser d'une rivale, quand on est née dans l'Inde et qu'on a vingt millions.

Sir Williams haussa les épaules.

– Tu es jeune, mon fils, dit-il avec dédain.

Rocambole le regarda.

– Dame ! fit-il, il me semble qu'il y a cinquante manières différentes de rendre un homme veuf. Si l'Indienne me donnait cent mille francs, à moi…

– Elle m’a promis cinq millions, dit froidement le baronet.

Rocambole jeta un cri de stupéfaction.

– Et la marquise vit encore ? dit-il.

– Oui, fit le baronet d’un signe de tête.

– Mais alors elle vous les a promis… il y a… une heure.

– Non, il y a un an.

– Et vous avez… attendu ?

– Mon fils, dit le baronet, la petite conversation que nous avons ensemble me confirme dans une opinion que j’avais déjà sur toi…

– Laquelle, mon oncle ?

– C’est que tu manques de pénétration. Tu as de bonnes dispositions, tu exécutes assez bien un plan, mais…

– Mais ? interrogea Rocambole, qui se mordit les lèvres.

– Tu ne sais pas le concevoir. Au surplus, tu es jeune, cela viendra.

Et le baronet ajouta d’un ton plus doux :

– Comment, étourdi, tu t’imagines que lorsqu’une femme aime éperdument un homme, lequel ne l’aime pas et aime, au contraire, une autre femme, il suffit de faire assassiner ou empoisonner cette dernière pour arriver jusqu’à lui ?…

– C’est juste, mon oncle.

– Mais comprends donc, jeune brute, que le marquis aime sa femme ; que si sa femme mourait, il serait capable de se tuer, ce qui fait que l’Indienne en serait pour ses frais…

– Je comprends cela, mon oncle.

– Par conséquent, mon cher niais, il faut que le jour où la marquise mourra, son mari ait cessé de l’aimer… et cependant il ne faut pas qu’il en aime une autre que l’Indienne.

– Diable ! voilà qui se complique étrangement, il me semble.

– Alors l’Indienne, qui a parfaitement saisi la justesse de ce raisonnement, et qui, cependant, ne veut pas renoncer à son amour, n’a eu d’autre ressource que de se jeter dans mes bras et de m’offrir cinq millions.

– Où l’avez-vous rencontrée ? demanda Rocambole, intrigué.

– À New York, l’année dernière. Oh ! c’est toute une histoire, et je veux bien te la dire.

– Voyons ! interrogea Rocambole.

V

Le baronet alluma un second cigare et reprit :

– C'était quelques jours avant notre départ de New York. Notre voyage n'avait pas manqué de péripéties et d'aventures : nous avions eu des *hauts* et des *bas*. La police américaine est bonne fille, mais je ne connais pas de plus mauvais pays que les États-Unis pour y vivre honnêtement. On n'y peut traiter en grand aucune affaire. Bref, je n'emportais guère en Europe qu'une centaine de mille francs, une misère, quand on songe que nous étions depuis trois ans en Amérique.

« Un soir, comme je rentrais à notre hôtel, je vis passer une voiture attelée de quatre chevaux et conduite à la daumont.

« Au fond de cette voiture, j'aperçus une femme de vingt-cinq à trente ans.

« Elle avait une figure étrange et de celles qu'on n'oublie jamais.

« Pour un Européen, c'est-à-dire un homme qui n'est point initié à tous les mystères des croisements de race, cette femme était blanche ; on aurait pu, à son costume, la prendre pour une Parisienne brune. Pour moi, c'était une femme de couleur ; non pas la femme qui a du sang noir dans les veines, mais du sang indien, du sang de la race jaune, qui adore le dieu Siva, et croit au paradis de Vichnou.

« Tous les appétits sauvages, toutes les passions volcaniques de cette race éclose aux feux d'un ciel torride se peignaient sur le visage de cette créature, vêtue à l'européenne comme pour aller à Longchamps, et qu'emportait un landau, produit élégant de l'industrie parisienne.

– Mon oncle, interrompit Rocambole, en prenant à son tour un *trabucos* sur l'assiette de vieux saxe posée sur la table et l'allumant à la bougie, ce n'est pas que je tienne à vous faire un compliment, mais vous contez à ravir. Je crois lire un feuilleton en vous écoutant.

Le baronet sourit et continua :

– Cette femme et moi nous échangeâmes un regard. Puisque tu fais des comparaisons littéraires, je continuerai ta métaphore, et te dirai qu'il y a souvent tout un poème dans un simple regard échangé. J'eus à peine envisagé l'Indienne que je devinai qu'il y avait tout un drame dans cette existence menée à la daumont ; et, de son côté, elle pressentit, au regard ardent que j'attachai sur elle, que j'étais peut-être l'homme qu'elle cherchait. Elle donna un ordre, obéissant à une sorte d'inspiration soudaine, et la voiture s'arrêta.

« De mon côté, je fus attiré par une sorte de bizarre fascination vers cette voiture, et je la regardai, attachant sur elle cet œil froid, investigateur, que tu me connais et qui pénètre jusqu'au fond de l'âme.

« – Que cherchez-vous ? lui dis-je.

« – Un homme fort, me répondit-elle avec un accent où couvaient des tempêtes de courroux longtemps concentré.

« – Vous êtes une folle d'amour, lui dis-je, et vous avez dans l'âme les brûlantes colères d'une tigresse à qui l'on a enlevé son tigre.

« – Oui, me répondit-elle, je hais à mort.

« – La vengeance coûte cher.

« – J'ai vingt millions, dit-elle froidement.

« Je n'en écoutai pas davantage et je m'élançai à côté d'elle.

« Elle fit un signe. L'équipage repartit au grand trot, et ne s'arrêta qu'à la grille d'une petite villa entourée d'arbres et située hors de la ville.

« Je descendis le premier et lui offris la main. Elle me conduisit dans la pièce la plus reculée de la villa, s'y enferma avec moi, me fit asseoir auprès d'elle sur un lit de repos, et me raconta l'histoire que tu sais.

« – Je ne vous ai jamais vu, me dit-elle, je ne sais ni qui vous êtes, ni de quel pays vous venez ; mais j'ai lu dans vos yeux que vous étiez celui que j'attendais pour me venger.

« – Vous avez raison, répondis-je, je suis le vengeur par excellence. Que voulez-vous faire ?

« – J'aime mon cousin, je veux l'épouser.

« – Pour cela, dis-je, il faut que la marquise meure.

« – Je le sais, et rien ne serait plus facile. J'ai des esclaves qui, sur un mot de moi, iraient poignarder ma rivale. Morte, il l'aimera encore, et je ne veux plus qu'il l'aime.

« – Que donneriez-vous, lui dis-je, à celui qui aplanirait tous ces obstacles, qui supprimerait la marquise et vous ferait aimer de votre cousin ?

« – Tout ce qu'il voudrait !

« – Eh bien, lui dis-je, le jour où vous serez marquise Van-Hop et femme aimée, vous me donnerez cinq millions !

« – Et elle sera morte ?

« – De mort violente.

« – Morte et oubliée ?

« – Morte et exécrée par celui qui l'aura adorée.

« Elle attacha sur moi son brûlant regard qui semblait vouloir lire au fond de ma pensée.

« – Vous dites, fit-elle lentement, qu'elle mourra de mort violente ?

« – Oui.

« – De quelle main ?

« – De la main de son propre époux…

« L’Indienne jeta un cri de joie.

« – Oh ! dit-elle, est-ce possible ?

« – Tout est possible à Paris, quand j’y suis, madame.

« – Mais enfin…

« – Ah ! dis-je, vous voulez savoir ? C’est inutile. Qu’il vous suffise d’apprendre que, dans un an, la marquise sera morte assassinée et maudite par son mari, et que, deux mois après, vous épouserez votre cousin, qui passera le reste de sa vie à vos genoux.

« Elle se leva, alla vers un petit meuble placé dans le fond de la pièce, et l’ouvrit.

« C’était une sorte de secrétaire dans lequel elle prit une plume et du papier, et elle écrivit rapidement.

« – Voici, me dit-elle en me tendant deux lignes, de l’argent pour entrer en campagne.

« Je jetai les yeux sur le papier que je venais de saisir, et je lus :

“Bon pour la somme de cinq cent mille livres de France, payable chez M. Morton, mon banquier à Londres.

“Daï-Natha Van-Hop”

« L’Indienne faisait bien les choses, on pouvait sans crainte se mettre à son service. Puis elle traça un nouveau bon. Celui-là était conçu comme une lettre de change :

“À présentation, je payerai au porteur la somme de cinq millions.

“Daï-Natha, marquise Van-Hop.”

« – Vous mettrez la date, me dit-elle, le jour de mon mariage, car cette pièce n’aura de valeur qu’alors.

« – Madame, lui dis-je, je pars pour Paris, où le marquis Van-Hop passe ses hivers. Ne vous occupez pas de moi, soyez patiente et ayez foi dans mes promesses. Si un jour vous recevez une lettre sans signature, timbrée de Bougival, près de Paris, et dans laquelle on vous dira de venir, accourez… Je laissai l’Indienne, et deux jours après nous étions en pleine mer. »

– Et… demanda Rocambole, avez-vous revu Daï-Natha, mon oncle ?

– Hier, répondit le baronet.

– Elle est à Paris ?

– Depuis deux jours. Elle attend…

Un sourire glissa sur les lèvres de sir Williams, et Rocambole comprit que la marquise Van-Hop était condamnée à mort, au prix de cinq millions cinq cent mille francs. Le baronet buvait du café à petites gorgées et allumait un troisième cigare.

– Mon oncle, interrogea Rocambole, un mot encore s’il vous plaît ?

– Je t’ai dit tout ce que je pouvais te dire pour le moment.

– Soit pour la marquise, car je comprends vaguement le drame terrible que vous préparez en vous mettant à la place du hasard… Mais cette madame Malassis ?

– Ceci, dit le baronet, est un épisode de notre action, de ce *drame terrible,* comme on dit. En apparence, madame Malassis n'a rien de commun avec la marquise Van Hop ; mais, en réalité, ces deux femmes se tiennent par la main.

– Comment ? fit Rocambole.

– Le marquis Van-Hop est lié avec le duc de Château-Mailly.

– Il est son banquier, n'est ce pas ?

– D'abord. Ensuite, il se trouve flatté, en sa qualité d'étranger, d'avoir pu produire sa femme dans le faubourg Saint-Germain, dont le duc est une des clefs de voûte.

– Mais madame Malassis ?

– Madame Malassis est la maîtresse du duc.

– Je le sais.

– Le duc l'épousera… si on le laisse faire, et il déshéritera ainsi son neveu.

– Le neveu vous intéresse, peut-être ?

– Non, mais il abandonnera cinq cent mille francs sur la succession de son oncle, si son oncle meurt d'apoplexie foudroyante.

– Cinq cent mille francs ne sont pas cinq millions. L'Indienne est plus généreuse.

– C'est incontestable ; mais il y a encore plusieurs raisons pour mener de front ces deux affaires.

– Ah ! fit Rocambole intrigué.

– D'abord, reprit le baronet, le marquis Van-Hop et sa femme ignorent complètement de quelle nature sont les relations de madame Malassis et du vieux duc ; mais ils savent que le duc en est amoureux, et qu'il a l'intention de l'épouser. La marquise aime madame Malassis comme sa sœur, et la croyant la plus honnête des femmes, elle souhaite de tout son cœur voir la veuve épousée par le duc.

« Mais le marquis a une raison de plus, une raison de haine jalouse.

« Le marquis aime sa femme et il est jaloux de son ombre. Le neveu, l'héritier présomptif de M. de Château-Mailly, présenté chez lui, il y a deux ans, a fait la cour à la marquise, et, bien qu'il ait échoué, il s'est fait du mari un ennemi mortel. Le marquis Van-Hop est l'ami du vieux duc le plus acharné à lui conseiller d'épouser madame Malassis.

– Est-ce tout ? demanda froidement Rocambole, car enfin, jusqu'à présent, je ne vois aucune raison capitale, aucun motif sérieux de réunir les deux affaires.

– C'est vrai, à tout prendre. Eh bien ! la véritable cause de mes projets est une raison spécieuse en apparence. Elle se résume en deux mots : *deux femmes tombent plus aisément qu'une seule.*

« Le jour où madame Malassis aura un amour au cœur, et elle est dans l'âge où les femmes en ont de terribles, elle se laissera aller à une confidence ; le jour où elle aura reçu cette confidence, la marquise se sentira toute troublée, si déjà Chérubin papillonne autour d'elle, et se confiera à son tour à madame Malassis.

– Tout ceci est fort juste, mon oncle ; mais…

– Mais ? fit le baronet en fronçant le sourcil.

– Il y a encore autre chose…

– C'est possible ; seulement c'est le dernier mot de l'affaire, et tu ne le sauras pas…

Et sir Williams se leva avec ce calme glacé de l'homme déterminé à garder son secret.

– Après tout, mon oncle, dit Rocambole résigné à n'en pas apprendre davantage, comme vous êtes la sagesse personnifiée, je vous demande pardon d'avoir été indiscret.

– Je te pardonne, mon fils.

– Et je me bornerai à une dernière question… Oh ! une misère… une question de chiffre ?

– Ah ! ah ! s'agirait-il de la question d'argent ?

– Juste, mon oncle.

– Que veux-tu savoir ?

– Voyons, continua le vaurien, vous m'avez fait votre lieutenant, et je dirige, d'après vos mystérieux conseils, tous les Valets-de-Cœur.

« Eh bien, il a été convenu que dans chaque opération, il y a trois parts : la moitié pour vous, le quart pour moi, l'autre quart pour les Valets.

– Ce qui est dit est dit, mon fils.

– Sera-ce de même dans l'affaire Van-Hop-Malassis ?

– À peu de chose près, c'est-à-dire qu'il y a un million pour toi, un million pour les bonshommes… Tiens ! s'interrompit sir Williams, ma parole d'honneur ! voilà un mot qui est bien trouvé. Si tu veux, nous nous en servirons pour désigner les Valets-de-Cœur.

– Soit. Mais cela ne fait que deux millions, mon oncle.

– C'est que j'en garde trois pour moi.

Et le baronet accentua ces mots avec une intonation nette et précise qui n'admettait pas la réplique.

Aussi Rocambole, dompté, courba-t-il le front sans mot dire.

– Mon bel ami, acheva le baronet, je compte épouser la veuve du comte Armand de Kergaz d'ici à un an ou deux, et je désire lui offrir une corbeille de noce convenable.

En parlant ainsi, le baronet boutonna sa redingote jusqu'au menton.

– Sonne, dit-il, tu vas me faire reconduire.

Il alla à une croisée, l'ouvrit, et plongea son regard dans la nuit.

– Le brouillard est dissipé, dit-il, les voitures roulent : fais atteler ton coupé. Ton cocher me laissera au Palais-Royal.

– Où et quand vous verrai-je ? demanda le président des Valets-de-Cœur.

– Dans trois jours…

Rocambole s'inclina, puis il sonna son groom. – Un groom microscopique, qui dormait sur une banquette de l'antichambre, parut.

– Attelle Leona au coupé, dit-il.

Le groom s'esquiva pour obéir.

Sir Williams s'enveloppa dans son manteau, cacha soigneusement son visage, et tendit la main à son lieutenant.

– Adieu, canaille ! dit-il en souriant.

– Au revoir, mon oncle !

– Tu te brouilleras avec Titine, n'est-ce pas ?

– Dès demain… Mais l'autre ?

– Qui, l'autre ?

– Celle que… enfin… vous savez ?

– Patience ! drôle… Tout vient à point à qui sait attendre.

Et le baronet quitta la chambre à coucher, traversa le salon et gagna l'antichambre, éclairé par Rocambole qui portait un petit candélabre à deux branches.

Il ouvrit lui-même la porte à son chef et le conduisit jusqu'au bas de l'escalier, où le coupé attendait.

On le voit, sir Williams s'en allait par une autre issue que celle qu'il avait prise pour entrer chez son lieutenant.

Rocambole habitait depuis trois mois cet entresol, où l'on arrivait par la porte cochère et le grand escalier d'un vaste hôtel converti en maison à locataires, et dont l'entrée et la façade principale donnaient sur le faubourg.

Les derrières touchaient ainsi à la petite maison borgne de la rue de Berri, et la communication secrète qui reliait l'entresol de l'hôtel et l'escalier en coquille de cette dernière construction était l'œuvre mystérieuse de Rocambole.

Le vaurien ouvrit lui-même la portière, abaissa le marchepied, offrit respectueusement la main au baronet pour l'aider à monter, et celui-ci cria au groom converti en cocher :

– Touche au Palais-Royal !

Des hauteurs du faubourg Saint-Honoré à la place du Palais-Royal, le coupé s'élança avec la rapidité d'une flèche, et déposa, en dix minutes, le baronet devant le Château-d'Eau.

Sir Williams donna dix francs au groom et le renvoya, puis il s'achemina à pied vers la rue de Valois et y entra d'un pas rapide.

– Ah ! ah ! se disait-il, tout en cheminant bien enveloppé dans son manteau, mon Rocambole a d'assez belles dispositions, et je crois que j'en ferai quelque chose ; mais il est curieux, le drôle… Ah ! il voulait savoir le dernier mot de l'énigme. Mais ce dernier mot, c'est ma vengeance car je sais seul les ramifications qui unissent ceux que je hais avec ceux que j'ai intérêt à frapper. Tous ces gens-là m'appartiennent par avance, et je les tiens déjà dans l'immense réseau que j'ourdis jour par jour et heure par heure depuis cinq ans…

Et sir Williams, s'arrêtant tout à coup, sembla prêter l'oreille, à ces bruits confus, à ces rumeurs indécises, à ces murmures inachevés qui s'élèvent, la nuit, de la ville gigantesque, et montant vers le ciel comme l'hymne incohérent, la chanson impie de la Babel moderne, et il se dit :

– Ô Paris ! Paris ! tu es la vraie Babylone, le vrai champ de bataille des intelligences, le vrai temple où le mal a son culte et ses pontifes, et je crois que le souffle de l'archange des ténèbres passe éternellement sur toi comme les brises sur l'infini des mers. Ô tempête immobile, océan de pierre, je veux être, au milieu de tes flots en courroux, cet aigle noir qui insulte à la foudre et dort souriant sur l'orage, sa grande aile étendue ; je veux être le génie du mal, le vautour des mers, de cette mer la plus perfide, et la plus tempétueuse, de celle où s'agitent et déferlent les passions humaines… Ô Armand de Kergaz ! toi que je hais comme les ténèbres exècrent la lumière, tu as été fou le jour où tu m'as défié…

Et le baronet continua sa marche, tourna le Palais-Royal, prit la rue Vivienne, et la descendit jusqu'au boulevard, qu'il traversa à la hauteur du faubourg Montmartre ; puis, suivant cette dernière voie, il gagna les hauteurs du quartier Bréda et s'arrêta à l'entrée de la cité des Martyrs.

Là, avant de sonner à la grille, il regarda attentivement les derniers étages d'une maison située sur la gauche de la Cité, et qui, aujourd'hui, porte le numéro 7. Au cinquième, il aperçut une fenêtre aux vitres de laquelle brillait une faible clarté.

– Bon ! dit-il, la *chatte* m'attend.

Et il sonna pour éveiller le concierge de la cité, lequel tira le cordon du fond de sa niche, et se contenta de demander le numéro de la maison où allait celui qui rentrait aussi tard, car deux heures du matin sonnaient en ce moment à Notre-Dame-de-Lorette.

Sir Williams souleva le marteau du numéro 7. La porte s'ouvrit, le baronet entra, et comme on ne lui demandait rien, il monta l'escalier de cinq étages, en dépit de l'obscurité. Il frappa à la porte qu'il trouva en face de lui.

– Qui est là ? fit une voix de femme à l'intérieur.

– Celui que vous attendez, répondit sir Williams.

Et le baronet ajouta mentalement :

– Décidément, la future rivale de Baccarat perche un peu haut. Mais elle est à la veille de se laisser choir de son paradis mansardé sur les coussins d'une calèche… Ainsi va le monde !

La porte s’ouvrit, et sir Williams se trouva face à face avec la plus merveilleuse créature qu’un peintre amant de l’idéal ait rêvée jamais pour en faire une Madeleine avant son repentir.

VI

La pièce dans laquelle pénétrait le baronet était d'une petitesse exiguë et d'un ameublement douteux.

C'était, dans toute l'acception du terme, le salon de la pécheresse à ses débuts, c'est-à-dire un luxe misérable de meubles achetés pièce à pièce, de rideaux fanés et venus du Temple, d'étagères, de niaiseries prétentieuses, telles que de faux saxes et des verres de Bohême du prix de vingt-neuf sous.

Un tapis usé couvrait le sol carrelé, une pendule brunie au feu étalait sous globe un sujet mythologique en composition, entre deux candélabres de même métal ; c'était l'opulence de la misère dans toute sa naïve crudité, dans son effronterie la plus complète.

Mais l'impression désagréable qu'on ressentait en entrant dans ce réduit disparaissait tout à coup en présence de la divinité qui occupait cet Olympe de cent sous.

C'était une fille de dix-neuf à vingt ans, petite, frêle, délicate, aux cheveux blonds, aux grands yeux d'un bleu sombre, qui semblaient réfléchir l'azur d'un ciel d'Orient, aux joues creusées d'une charmante fossette, à la taille svelte, souple, onduleuse comme une couleuvre.

Elle avait des pieds et des mains d'enfant, un sourire d'ange, qui tout à coup devenait un sourire de démon, un front large, blanc, légèrement bombé et qui décelait une haute intelligence. Jenny, c'était son nom, était encore ce papillon, larve hier, et qui essaye ses ailes novices ; mais déjà dans son regard, dans son attitude enchanteresse et pleine d'infernales séductions, on devinait quelle envergure avaient les siennes et quel vol puissant elles mesureraient un jour.

À vingt ans, Jenny savait déjà tout ce que doit savoir la femme qui entre dans cette arène meurtrière où l'homme devient l'ennemi ; la ville assiégée, la victime vouée aux dieux infernaux, le Prométhée dont le cœur sera confié à ces vautours aux serres roses, aux lèvres de carmin, aux dents éblouissantes de blancheur, entre lesquelles glisse éternellement le rire impie du scepticisme et de l'insensibilité.

Elle n'avait pas eu le temps d'apprendre, mais elle avait tout deviné, procédant ainsi de l'inconnu au connu.

À seize ans, Jenny était sortie d'une maison d'éducation et s'était trouvée orpheline, en présence d'un vieux tuteur infidèle et dépravé, qui lui avait volé sa fortune et lui offrait sa main et des rhumatismes en échange.

Jenny était sans pain, elle ignorait la vie : elle accepta. À dix-sept ans, Jenny s'aperçut que son mari était aux trois quarts ruiné par de fausses spéculations, et comme dans son pensionnat on lui avait appris le piano avant son catéchisme, qu'on lui avait donné le goût du luxe avant de lui inculquer de sérieux principes, comme enfin il est de certaines natures

qui ont les instincts du mal en naissant, et que l'éducation ne saurait corriger, la jeune femme était une de ces natures : elle aimait le mal pour le mal, avec amour, avec art.

Elle haïssait son mari, et comme ce dernier lui avait volé sa fortune, comme il la condamnait à passer sa jeunesse auprès de sa vieillesse maussade et grondeuse, elle médita longtemps, longuement, avec tout le génie d'un forçat qui rêve une évasion, la rupture de son ban conjugal.

Un soir, la jeune femme s'endormit côte à côte de son mari goutteux, tout en rêvant de cette vie dorée, de ce tourbillon de fêtes et de plaisirs où il est facile à une femme jeune, intelligente et belle de se laisser tomber des sommets ardus, des hauteurs escarpées de la vertu.

Le matin, quand le mari s'éveilla, il était seul…

L'oiseau s'était déniché…

À partir de ce moment, Jenny devint franchement pécheresse… Elle n'avait pas de cœur, elle ne ressentait ni remords ni scrupules ; elle avait, en fuyant le toit conjugal, déclaré la guerre à l'ordre social, et elle était partie armée de sa beauté, de son sourire de démon, de sa luxuriante jeunesse et de ses instincts spirituellement pervers.

Elle aurait dû trouver un équipage sur le seuil même de la maison qu'elle abandonnait, un hôtel et des laquais pour la recevoir.

Mais si l'esprit est à la femme, à coup sûr, comme l'a dit le grand poète, la *bêtise* est à l'homme ; et tant que durera le monde, on verra ces hommes qui se qualifient de *viveurs* et qui tirent vanité de pouvoir laisser couler des flots d'or aux pieds de femmes perdues, on verra, dis-je, ces hommes passer, le sourire de l'indifférence aux lèvres, auprès de ce qui est réellement jeune et beau, pour aller s'agenouiller devant quelques chiffons, quelques dentelles et un pot de fard, le tout recouvrant une beauté surannée qui cherche les demi-jours.

Jenny était belle, elle avait dix-huit ans alors ; elle ne trouva point d'équipage, elle ne trouva pas d'hôtel ; mais elle alla à pied s'installer dans un petit entresol de la rue Fléchier.

Elle commença par aiguiser ses griffes roses et affiler son sourire sur des employés à mille écus. Au bout d'un an, elle eut jeté le harpon sur un douzième d'agent de change, un fort joli jeune homme, qui la déménagea et lui meubla un appartement de deux mille cinq cents francs de loyer, rue Laffitte, lui donna un coupé bas et un groom.

Malheureusement, Jenny n'eût pas le temps de se lancer. À peine goûta-t-elle quelques heures de la vie élégante ; trois jours après sa morganatique union avec elle, le joli jeune homme eut une querelle, se battit au pistolet, et reçut une balle dans le front qui le tua raide.

Rien n'était payé encore du mobilier, de la voiture et de l'appartement. Le défunt avait un frère, un homme positif et peu galant, qui, en sa qualité d'héritier, mit la jeune femme à la porte.

À partir de ce moment jusqu'au jour où elle rencontra sir Williams, Jenny eut une existence livrée à mille vicissitudes…

Elle fut une de ces femmes dont on dit parfois : « Elle a tout ce qu'il lui faut pour réussir ; mais… elle n'a pas de chance ! »

Côtoyant sans cesse la misère, elle était la proie de ce démon hideux engendré par la galanterie moderne aux abois, qu'on nomme la marchande à la toilette ; perchée à un sixième étage, elle parvenait à redescendre à l'entresol, d'où elle était bientôt expulsée par un propriétaire exigeant.

– Et dire, murmurait-elle souvent en maudissant son mauvais guignon, qu'un jour viendra où j'aurai équipage…

Elle rencontra sir Williams.

Le baronet, nouveau Diogène, cherchait une femme, une femme dont il avait besoin pour l'exécution de ses plans ténébreux. Une heure de conversation, un rapide examen, suffirent à celui-ci pour constater ce qu'on pouvait attendre d'elle.

Le matin du jour où les Valets-de-Cœur s'étaient réunis sous la présidence de Rocambole, Jenny avait reçu le billet suivant :

« Attendez cette nuit, entre une heure et trois heures du matin ; la fortune vous arrivera peut-être sous la forme d'un homme que vous avez rencontré hier.

« Le baronet. »

Et, en effet, le baronet avait été exact au rendez-vous.

– Ma petite, dit-il en s'asseyant auprès du feu où flambaient deux maigres tisons, je te demande pardon de t'avoir fait attendre ainsi.

Jenny le regarda fixement :

– Il y a si longtemps que j'attends quelqu'un ou quelque chose, que… j'ai appris à être patiente.

Le baronet parut enchanté de cette réponse.

– Tu as raison, ma petite, dit-il, qui sait attendre est toujours fort.

Un éclair illumina l'azur des yeux de la jeune femme.

– Ah ! dit-elle, si mon heure vient…

– Elle viendra, sois-en sûre.

Elle plissa ses lèvres et mit à nu ses dents d'une éblouissante blancheur.

– Tenez, fit-elle, vous pouvez me donner des lingots à croquer, elles ne casseront pas.

Sir Williams lorgnait, en véritable connaisseur, ces épaules d'un galbe parfait, cette taille mince, frêle et d'une souplesse merveilleuse, ces pieds d'enfant qu'elle tenait, à moitié accroupie sur un coussin placé devant le feu, dans ses mains mignonnes, garnies de beaux ongles.

Il admirait surtout ce front intelligent et pensif, ce regard profond où se décelait une volonté despotique.

– Ma fille, lui dit-il après un silence, si tu le veux, nous allons causer.

– Soit, je vous écoute.

– Je ne te connaissais pas, il y a huit jours. Je t'ai vue une fois, et cela m'a suffi pour te juger. Tu es une femme très forte.

– Peut-être, fit modestement Jenny.

– Je n'ai pas l'habitude de faire des compliments, continua le baronet, et si je te dis ma façon de penser, c'est que je veux faire avec toi des affaires.

Et sir Williams appuya sur ce mot.

– Je suis prête à tout.

– Aimerais-tu un petit hôtel, rue Moncey ?

– Un hôtel ! fit Jenny éblouie.

– Entre cour et jardin, rue Moncey. C'est feu le baron d'O… qui l'a fait construire, il y a six ou sept ans, pour sa maîtresse, une belle fille, ma foi ! et qu'on appelait la Baccarat…

– J'en ai entendu parler, murmura Jenny avec une secrète admiration. Elle est donc tombée dans la *dèche !*

– Non, mais dans la vertu, ce qui revient au même, répondit le baronet.

Jenny leva les yeux au ciel d'une façon tragi-comique et s'écria :

– Encore une femme à la mer !

– Donc, reprit le baronet, on pourrait t'avoir le petit hôtel de la rue Moncey.

– Il est à vendre ?

– Non, il est à moi.

– À vous, grand Dieu !

Et Jenny salua ce monsieur à vêtements semi-ecclésiastiques, à large chapeau de quaker, auquel on aurait fait, sur sa mine, l'aumône d'un dîner.

– Je l'ai fait acheter, il y a trois mois, continua le baronet, par mon homme d'affaires, et je ne l'ai pas payé trop cher : cent soixante mille francs tout meublé ; c'est pour rien.

– Et… vous… me… le donneriez ? demanda Jenny, dont la voix tremblait d'émotion.

– Je n'ai pas dit cela précisément… je te le répète, ma petite, je fais des affaires.

Elle frappa du pied avec impatience.

– Voyons, dit-elle, expliquez-vous : qu'attendez-vous de moi ? seriez-vous amoureux ? …

Elle prononça ces derniers mots avec ironie.

Sir Williams répondit par un sourire ; ce sourire illumina si bien son visage, que sa beauté satanique reparut tout entière.

– Eh ! eh ! dit-il, tu ne m'as pas bien regardé : mon cher amour, car, sans cela, tu aurais pu voir qu'on pourrait plus mal tomber…

– Pardon, dit Jenny, mais vous êtes si mal accoutré, qu'on vous donne cinquante ans, et peut-être en avez-vous trente.

– Vingt-neuf, dit le baronet avec calme. Mais il ne s'agit point de moi, petite, et, si je le voulais, tu m'aimerais pour moi-même…

– Sans votre hôtel ?

– Sans mon hôtel.

L'accent de sir Williams était si convaincu et si moqueur à la fois, que Jenny en tressaillit.

– Après cela, dit-elle, vous êtes peut-être un homme hors ligne… Qui sait ?

– Je te parlais donc, reprit le baronet, d'un petit hôtel rue Moncey. Tu pourrais y être installée dès demain ; on te donnerait un coupé bas et trois chevaux.

L'œil de Jenny étincela comme celui d'une bête fauve à qui on promet une proie.

– Ton domestique se composerait d'une femme de chambre, d'un cocher, d'une cuisinière et d'un groom… Si tu es sage, on t'aura un coupon de loge aux Italiens.

Jenny écoutait haletante.

– Ah ! j'oubliais, dit le baronet. On te servira, tous tes frais couverts, mille écus par mois pour ta poche.

– Ah ! çà, mais, s'écria Jenny, vous voulez donc que je devienne folle ?

– Ma petite, répondit gravement sir Williams, il est probable que je compte beaucoup sur toi, puisque je te fais de semblables avances.

– Des avances ! vous spéculez donc ?

– Je joue sur un assez beau capital, ma fille.

– Qu'est-il ?

– C'est un homme qui possède douze millions.

– Douze millions, juste ciel ! murmura Jenny suffoquée. Ah ! si un pareil homme me tombait sous la main…

– Je compte te le donner.

La courtisane eut le vertige.

– Cet homme, poursuivit sir Williams, est marié. Il a une femme qu'il aime passionnément.

– On le détachera de cette affection, dit froidement Jenny.

– *Je te le confierai,* continua le baronet, qui donna à ce dernier mot si simple une terrible signification.

– Bon ! on vous le rendra comme vous l'aurez désiré.

– Je te donne trois mois, ma petite ; tâche de le ruiner et de le rendre idiot, je ne veux pas autre chose…

– Et les douze millions ?

– Ah ! ceci, c'est une autre affaire ; mais, plus tard nous en causerons… je suis désintéressé, pour le moment.

– Où me présenterez-vous le *pigeon* ?

– Je ne sais pas encore… nous verrons.

– Peut-on savoir son nom ?

– Mon Dieu, oui ; il se nomme Fernand Rocher, dit le baronet, qui se leva sur ces mots. Adieu… à demain !

– Bonsoir, papa, dit Jenny, toute frémissante, qui prit un flambeau pour l'éclairer.

Sir Williams fit un pas et revint vers elle :

– À propos, dit-il, tu n'a pas d'autre nom que celui de Jenny ? C'est vulgaire, cela ne dit rien.

– Cherchez m'en un autre.

– Il y a beaucoup de tes pareilles, ma fille, qui prennent des noms aristocratiques, c'est bête ! Madame Fontaine, qui se fait de Bellefontaine, n'en a pas moins été blanchisseuse, et madame de Saint-Alphonse, la petite Alphonsine. Personne ne croit à ces titres-là, qui, du reste, ne tirent pas l'œil. Ce qu'il faut, c'est un nom bizarre, original, quelque chose comme le topaze ou l'émeraude… Parbleu ! s'interrompit sir Williams, tu as les yeux d'un bleu sombre admirable, tu te nommeras la *Turquoise*.

– Joli ! s'écria Jenny.

– Adieu, Turquoise ! dit le baronet. À demain ton installation rue Moncey.

Et sir Williams quitta la rue Neuve-des-Martyrs et se dirigea vers l'hôtel de Kergaz, où il arriva un peu avant le jour. Au moment où il traversait la cour sur la pointe du pied, il vit briller une lumière aux fenêtres du second étage de l'hôtel.

– Tiens ! dit-il, ce pauvre Armand travaille. Ô la crème des philanthropes !

Alors, au lieu de monter furtivement à sa chambre, le baronet, reprenant cette attitude humble et timide qu'il avait toujours en présence de son frère, alla frapper à la porte du cabinet de travail de M. de Kergaz.

– Entrez ! dit Armand surpris.

Le comte avait passé la nuit au travail.

– Comment ! cher Andréa, dit-il en voyant apparaître son frère, vous n'êtes point couché à cette heure ?

– Je rentre à l'instant, mon frère.

– Vous rentrez ?

– Oui, j'ai passé la nuit dans Paris. Ah ! fit-il en souriant, puisque vous m'avez fait le chef de votre police, mon cher frère, il faut bien que je fasse mon devoir.

– Déjà ?

– Déjà. Je suis sur une trace ; à moi les Valets-de-Cœur !

– Comment ! dit M. de Kergaz, vous avez déjà des indices ?

– Chut ! répondit Andréa, ils sont si faibles encore, que je ne veux rien vous dire. Bonsoir, mon frère !

Et il s'en alla comme il était venu, le front baissé, l'œil fixé vers la terre, comme marchent les grands coupables.

– Pauvre frère ! pensa M. de Kergaz, quel repentir !

Le baronet monta dans sa chambrette, située sous les toits, et s'y enferma ; puis il alla s'asseoir devant une table, en ouvrit le tiroir fermé à clef et en tira un volumineux cahier manuscrit qu'il étala devant lui.

Sur la première page du manuscrit, on lisait : *Journal de ma seconde vie.*

Andréa le repenti, Andréa le saint bardé d'un cilice, écrivait, jour par jour, quelques lignes sur ce registre.

– Voilà pourtant, murmura-t-il avec son infernal sourire, un assez beau monument de patience… Trente lignes chaque jour, trente lignes pour exprimer mon repentir et l'amour secret qui me consume… Ma parole d'honneur ! s'interrompit-il, c'est une assez jolie invention. J'ai eu soin d'écrire en tête de la première page : « Ceci est le livre de ma vie, et personne ne le lira ; j'écris pour moi-même… » Ce qui fait que, un jour, par mégarde, cette clef restera après ce tiroir, ce tiroir entrouvert permettra de voir ce livre ; Armand le lira, et quand il verra une phrase comme celle-ci.

Le baronet ouvrit le cahier et lut :

« 3 Décembre.

« Ah ! que j'ai souffert ce soir !… Comme Jeanne était belle… Jeanne, celle que j'aime dans l'ombre comme l'oiseau de nuit ose humer la lumière, le forçat la liberté. Mon Dieu ! ne me pardonnerez-vous pas un jour, et ne croyez-vous pas que leurs caresses, ces baisers d'époux qu'ils se donnent en ma présence… Ah ! Seigneur, je forgeais moi-même l'instrument de mon supplice, le jour où j'enlevai Jeanne pour me venger ; je l'ai aimée du jour où mon infamie a eu creusé un abîme entre elle et moi… »

– *Et cætera !* murmura le baronet en riant de son rire de démon. Le jour où Armand lira cela, il est capable de vouloir se tuer, par pur amour fraternel, afin de me laisser la touchante mission d'épouser sa veuve…

Et sir Williams tailla sa plume pour écrire ses trente lignes quotidiennes, tout en songeant à Fernand Rocher, qu'il allait frapper le premier.

VII

Rue de Buci-Saint-Germain, presque à l’entrée de la rue de Seine, il existait, à l’époque de notre récit, une vieille maison d’apparence semi-seigneuriale, qui avait dû appartenir, un siècle plus tôt, à quelque président à mortier ou à quelque riche procureur au Châtelet.

Ce n’était point une demeure de bourgeois, ce n’était pas un hôtel bâti par la noblesse ; c’était quelque chose d’intermédiaire qui révélait la magistrature, cette branche cadette de l’aristocratie française.

Une cour étroite, ouvrant sur la rue par une porte cochère, précédait le corps de logis, derrière lequel s’étendait un grand jardin mélancolique, dont les pelouses négligées, les arbres mal taillés, annonçaient l’incurie du propriétaire.

Cette maison, qui avait longtemps appartenu à une famille de province, laquelle dédaignait de la mettre en location, avait été vendue, il y avait environ six mois, à une jeune femme vêtue de noir, laquelle avait payé son acquisition comptant et en avait pris possession le jour même, accompagnée de deux domestiques.

Cette dame, qu’on aurait pu croire veuve, à ses habits de deuil et à la tristesse résignée répandue sur son visage, avait pris, dans la rue de Buci, le nom de madame Charmet.

Bien que, à Paris, on s’occupe généralement fort peu de chacun, l’arrivée de madame Charmet dans la rue de Buci y causa une certaine sensation, d’abord parce que, de mémoire de vieillard, la maison qu’elle achetait n’avait été vue habitée ; ensuite, à cause du cachet d’originalité qui semblait distinguer la nouvelle locataire.

Madame Charmet pouvait avoir vingt-six ans. Elle était merveilleusement belle encore, quoique un peu amaigrie, et en dépit de ses vêtements d’une simplicité austère. Pendant les premiers jours qu’elle habita la rue de Buci, son existence parut mystérieuse.

Elle sortait tous les jours, à sept heures du matin, dans une voiture de place, et ne rentrait que vers deux heures. À ce moment-là, on voyait généralement arriver et se succéder chez elle, jusqu’à la nuit, plusieurs graves personnages, tels que des prêtres et des dames âgées.

Un peu plus tard, on apprit que madame Charmet était dame de charité, dame patronnesse de plusieurs œuvres de bienfaisance, et qu’elle était chargée de distribuer aux pauvres les revenus d’une grande fortune.

Puis on sut encore, mais d’une manière fort vague, que cette jeune femme expiait de grandes fautes par une vie ascétique, et qu’elle s’était réfugiée dans les bras de Dieu après avoir souffert de ce terrible mal qu’on nomme l’amour mondain.

Or, cette femme n’était autre que l’héroïne du premier épisode de cette histoire, cette Madeleine qui s’était nommée Baccarat. On s’en souvient, le jour même où Fernand

Rocher, cet homme qu'elle avait tant aimé, avait épousé mademoiselle de Beaupréau, Baccarat avait pris l'humble habit des sœurs de charité novices, et elle avait prononcé ces vœux temporaires dont on peut toujours se faire relever.

Pourtant, lorsqu'elle était entrée en religion, sœur Louise avait la conviction qu'elle mourrait sous l'habit monastique.

Elle avait abandonné son petit hôtel de la rue Moncey, envoyé au baron d'O…, son ami, l'acte de propriété de cet hôtel, y joignant les titres de rente, les bijoux de prix et tout ce qu'elle tenait de lui. En vain, le baron, qui l'aimait éperdument, avait-il essayé de la faire renoncer à cette résolution ; il était même allé jusqu'à lui offrir de l'épouser, et de lui donner ainsi les moyens de vivre en honnête femme ; elle s'était montrée inflexible. Force avait donc été à M. d'O… de se résigner à perdre sa maîtresse, et à la voir, elle la lionne fringante de la veille, sous l'humble habit des Sœurs-Grises.

Baccarat était demeurée environ dix-huit mois au couvent, et elle était sur le point de prononcer des vœux plus solennels, lorsqu'un événement imprévu vint l'arrêter.

Un matin, elle reçut un mot ainsi conçu :

« Je me suis battu ce matin au bois de Meudon ; j'ai reçu une balle en pleine poitrine, et le docteur A…, que vous connaissez, affirme que j'ai tout au plus quelques heures à vivre. Ne viendrez-vous pas me serrer une dernière fois la main ? »

Cette lettre était du baron d'O…

Baccarat courut rue Neuve-des-Mathurins. Elle trouva le baron mourant, mais jouissant de la plénitude de son esprit.

– Mon enfant, dit-il à Baccarat qui s'agenouillait en pleurant au chevet de cet homme qui l'avait aimée et perdue, permets-moi de réparer mes torts envers toi et de te demander pardon… Tu étais une fille honnête et pure ; mon amour t'avait conduite au vice, mon amour te permettra de réparer mes fautes et de faire un peu de bien.

Alors, le moribond prit sous son chevet un pli cacheté et le tendit à la jeune femme :

– Voilà, dit-il, mon testament. Je suis le dernier de ma race ; je n'ai que des parents éloignés qui ne portent pas mon nom et sont plus riches que moi : je te laisse toute ma fortune pour que tu en fasses un levier utile au bien, pour que tu en distribues le revenu aux pauvres.

Et le baron appuya ses lèvres sur les belles mains de Baccarat, et mourut.

La pécheresse repentie ne pouvait refuser une semblable fortune, destinée à faire du bien, et sœur Louise comprit qu'elle seule pourrait l'administrer convenablement.

Alors, touchée par la grâce, elle se souvint de sa première existence, de cette vie dorée qui dissimule tant de misères ; elle se prit à songer à ces pauvres vierges folles parmi lesquelles elle avait vécu, victimes d'abord, bourreaux ensuite, créatures primitivement honnêtes que la paresse et le vertige du luxe vont chercher au fond de leur atelier, sous le chaume, dans les conditions les plus humbles, et dont la vie est dès lors condamnée à des vicissitudes sans nombre, à des alternatives d'opulence et de gêne, de joies et de douleurs.

Et celle qui s’était nommée Baccarat comprit qu’elle seule peut-être saurait porter des consolations dans ce monde des pécheresses, et en arracher quelques-unes, les plus jeunes, les moins endurcies, ou celles que l’amour vrai aurait touchées de ses chastes ailes, à ce tourbillon de vie où toutes finissent par disparaître et s’engloutir. Sœur Louise quitta son couvent et devint madame Charmet.

Ce fut à partir de ce moment qu’elle vint habiter la rue de Buci et s’installer dans cette froide et sévère maison où nous allons pénétrer.

Là, tout rappelait les siècles écoulés ; rien ne faisait songer au présent.

Quand on avait traversé la cour, on entrait dans un vestibule un peu sombre, dallé en marbre gris et noir.

Du vestibule on passait dans un vaste salon à boiseries, meublé à la mode de l’Empire, orné de tentures d’un vert foncé, et dont l’aspect triste et froid glaçait le cœur.

À côté de ce salon était une petite pièce dont madame Charmet avait fait son cabinet de travail, son oratoire, la pièce enfin où elle écrivait sa volumineuse correspondance.

Pour qui avait vu le coquet et voluptueux boudoir de la Baccarat, cette pièce donnait la mesure du repentir de la pécheresse.

On eût dit l’austère cellule d’une nonne, tant c’était nu, froid, triste au regard.

Aucun tableau ne se voyait aux murs ; les sièges étaient en jonc canné, la cheminée sans feu ; et, cependant, on était alors au cœur de l’hiver.

Quand une visite arrivait à madame Charmet, elle passait au salon, où il y avait du feu ; quand elle était seule, elle ne bougeait pas du cabinet de travail.

Cependant, au fond de cette dernière pièce, il y avait une porte perdue dans la boiserie, et cette porte cachait un mystère.

Semblable à cette bergère devenue reine et qui avait conservé au fond d’une armoire de fer les vêtements de son premier état, madame Charmet avait voulu conserver un souvenir de ce que fut Baccarat.

Souvent le soir, à l’heure où elle n’attendait plus personne, où la journée de la dame patronnesse était terminée, où ses domestiques – les domestiques des pauvres plutôt – étaient couchées, quand un profond silence régnait dans cette vaste et froide demeure, alors la jeune femme prenait un flambeau, poussait un ressort caché dans la boiserie, et la porte mystérieuse s’ouvrait ; et, comme dans un rêve, celle qui fut Baccarat se trouvait transportée de cet austère cabinet de travail dans une autre pièce qui ressemblait à la première, comme le paradis doit ressembler à l’enfer.

C’était le boudoir ou plutôt la chambre à coucher de Baccarat, telle que nous l’avons décrite dans la première partie de cette histoire, telle qu’elle existait au petit hôtel de la rue Moncey, avec ses tentures gris perle, ses rideaux à lames de velours violet, ses petits tableaux de Meissonnier, et le portrait en pied de la pécheresse, peint en amazone par Lehmann ; avec sa pendule rocaille, son tapis à rosaces, ses sièges moelleux et confortables, ses bahuts en bois de rose, tout ce coquet ameublement au milieu duquel elle

avait contemplé toute une nuit son cher Fernand évanoui ; sur la tablette de la cheminée se trouvaient un médaillon et un poignard.

Le médaillon, elle l'avait coupé au cou de Fernand pendant cette nuit au matin de laquelle on était venu le lui enlever comme un voleur de bas étage, et c'était cet objet, on s'en souvient, qui l'avait empêchée de se croire folle.

Ce poignard, c'était celui qu'elle avait appuyé sur la gorge de Fanny, son infidèle femme de chambre, le soir où elle s'évada de la maison de santé.

Baccarat entrait dans ce mystérieux réduit, s'y enfermait soigneusement, allumait les bougies de la cheminée, puis écartait les rideaux du lit ; et les rideaux, en s'ouvrant, laissaient apparaître une grande toile oblongue, représentant Fernand Rocher, couché, enveloppé du grand châle anglais qu'elle avait jeté sur ses épaules dans la rue Saint-Louis, d'où on l'avait transporté évanoui rue Moncey.

Comment possédait-elle ce portrait ?

Elle était allée un soir, sur une simple indication d'une grande et noble misère à soulager, d'une douleur héroïque à consoler, frapper à la porte d'un peintre, un jeune homme de génie qui mourait de faim, en attendant l'heure certaine de la célébrité. Le pauvre artiste était au sixième étage, dans une chambre sans feu, auprès d'un lit au chevet duquel deux cierges projetaient leur lugubre clarté.

Sur ce lit était le cadavre d'une jeune femme, belle encore en dépit du souffle de la mort. Auprès, le malheureux jeune homme, les yeux pleins de larmes, avait dressé son chevalet, et il fixait sur une grande toile ce visage aimé que le fossoyeur allait venir lui prendre pour toujours ; et comme le talent, aux heures solennelles, retrouve ces ailes blanches que Dieu lui fit pour planer au-dessus de l'humanité, l'amant brisé de douleur était devenu un grand peintre tout à coup, et la morte était reproduite sur la toile avec une effrayante et sublime vérité.

Madame Charmet entra et lui dit :

– Ne me demandez pas qui je suis et permettez-moi de pleurer avec vous, de m'agenouiller et de prier, tandis que vous travaillerez.

Elle s'agenouilla et pria, et quand les clartés indécises du matin vinrent rougir les vitres de l'atelier, dont le dernier meuble avait été vendu pour payer le dernier remède de la pauvre trépassée, le peintre avait fini son œuvre… le rayon de génie s'était éteint ; la douleur reprit l'homme et l'homme sanglota…

Alors la jeune femme s'empara de ses deux mains et lui dit :

– Il faut pouvoir aller prier longtemps sur la tombe de ceux que nous avons aimés ; il ne faut pas que celle à qui, dans dix ans, vous eussiez fait un impérissable monument de votre jeune renommée, soit livrée aux horreurs de la fosse commune… J'ai aimé, j'ai souffert, ceux qui ont souffert et aimé sont frères… Mon frère, acceptez ceci de votre sœur…

Et elle lui tendit un reçu de l'administration des cimetières, reçu d'une somme de mille francs pour la concession d'un terrain à perpétuité – et la jeune morte n'alla point à sa

dernière demeure dans le corbillard des pauvres, – et un prêtre bénit le cercueil et la première pelletée de terre qu'on jeta sur lui…

Deux jours après, l'homme de génie futur était aux genoux de madame Charmet et lui demandait par quel dévouement il acquitterait jamais sa dette de reconnaissance :

– Écoutez, lui dit-elle, faites pour moi ce que vous avez fait pour vous. Il est un homme en ce monde qui est aussi mort pour moi que celle que vous pleurez est morte pour vous ; cependant, il vit, il est heureux… Cet homme, évanoui, a passé une nuit chez moi, étendu sur mon lit et enveloppé dans un châle que je garde comme une relique ; si je vous le montrais une heure, cela vous suffirait-il pour me le peindre dans l'attitude que je vous décris ?

– Oui, répondit l'artiste, avec cette conviction profonde du talent.

Un soir, deux jours après, au moment où Fernand Rocher sortait de chez lui, une voiture arrêtée se trouva sur son passage ; dans cette voiture étaient le jeune peintre et sa mystérieuse protectrice.

– Le voilà ! dit-elle.

Le peintre l'enveloppa de ce regard clair, profond, intelligent, qui est comme le secret des grands artistes, et répondit :

– Ses traits ne s'effaceront plus de ma mémoire.

Deux mois après, Baccarat se présenta chez le peintre et jeta un cri…

Elle venait d'apercevoir Fernand, – son Fernand bien-aimé et à jamais perdu, couché, recouvert du grand châle écossais, – et l'illusion était si complète, qu'il semblait sortir de la toile et se dessiner en relief sur le fond sombre des draperies.

– Ah ! murmura-t-elle, je le verrai donc toujours !

Le lendemain, le peintre ne vit plus son tableau, mais trouva un petit rouleau de papiers sur sa cheminée.

Ce rouleau renfermait vingt billets de mille francs, et ces deux lignes sans signature :

« Ceux qui aiment les morts sont frères… Adieu ! »

C'était donc pour voir le portrait, pour vivre une heure dans le passé avec ses chers et poignants souvenirs, que l'austère madame Charmet pénétrait chaque soir dans ce mystérieux réduit.

Elle écartait les rideaux qui lui cachaient son Fernand endormi, allumait les bougies et demeurait en contemplation devant son seul et unique amour…

Pourtant, elle rencontrait Fernand quelquefois, soit à l'hôtel de Kergaz, soit chez sa sœur Cerise. Mais là, partout, n'était-ce point pour elle l'heureux époux d'Hermine, l'homme vers qui elle ne levait jamais les yeux ?…

Tandis que sur cette toile, c'était bien celui qu'elle avait aimé, qu'elle aimait encore, dont les lèvres avaient effleuré les siennes.

Souvent la pauvre Madeleine repentie devenait le jouet de l'illusion ; elle oubliait pour se souvenir ; elle se figurait que le passé était un rêve, et que cette toile sans vie c'était bien son Fernand qui dormait, et qu'elle avait peur d'éveiller.

Oh ! le sublime mariage de l'amour que celui qui attardait ainsi cette pauvre femme au milieu de ses chers souvenirs, lui faisant oublier les heures qui passaient rapides, et les fatigues de son austère vie !

Et puis, parfois venait…

Alors les larmes de la pécheresse cessaient de couler, elle s'enfuyait de ce lieu mondain où elle avait retrouvé son cœur, et Baccarat s'effaçait devant la sainte femme vouée à Dieu, et madame Charmet gagnait sa chambre sans feu où elle couchait sur un lit de fer.

Or, un soir, deux jours après l'entrevue de sir Williams avec Jenny, c'est-à-dire un mercredi, et, par conséquent, le jour même où devait avoir lieu le bal de la marquise Van-Hop, la sonnette qui annonçait l'arrivée d'un visiteur vint faire tressaillir madame Charmet, occupée alors à fermer quelques lettres.

Il était environ cinq heures.

Madame Charmet passa dans le grand salon attenant à son cabinet de travail ; en même temps un laquais annonça :

– Madame la marquise Van-Hop.

La pécheresse tressaillit à ce nom, qu'elle n'entendait point pour la première fois.

Elle savait que la marquise était une femme très belle, très riche, d'une vertu inattaquable, et elle éprouva comme un sentiment d'humilité mêlé de remords, la Baccarat, elle allait voir entrer chez elle une femme dont la pureté de mœurs était si justement respectée.

Que venait faire chez la pauvre repentie la brillante et vertueuse marquise Van-Hop ?

Nous allons le dire en peu de mots.

La marquise faisait beaucoup de bien et distribuait des sommes considérables en œuvres de charité.

Madame Van-Hop avait entendu, quelques jours auparavant, un ecclésiastique d'un grand renom de vertu et de piété faire l'éloge de madame Charmet, et entrer dans quelques détails fort intimes sur l'existence de la repentie.

Or, le matin même, une lettre était parvenue à la marquise, et cette lettre lui avait rappelé sur-le-champ madame Charmet.

Voici ce dont il était question.

Une jeune femme qui se disait au bord de l'abîme et n'ayant plus d'autre ressource que le vice, d'autre chance de salut que la mort, s'adressait dans cette lettre à madame Van-Hop et demandait aide et protection.

Cette jeune femme, inconnue de la marquise, habitait à deux pas de chez elle, cité Beaujon.

Elle avait entendu parler de la marquise, elle la savait charitable, elle faisait appel à son cœur.

Madame Van-Hop avait sur-le-champ songé à madame Charmet.

Elle venait chez elle pour la prier de lui servir d'intermédiaire, et elle était munie d'une lettre de cet ecclésiastique dont nous venons de parler.

La grande dame venait prier l'humble pécheresse de se faire la dispensatrice des sommes qu'elle voulait employer à soulager des infortunes qui s'adressaient directement à elle.

Qu'on nous permette de laisser un voile sur la première entrevue de ces deux femmes, que des malheurs communs devaient plus tard réunir.

Nous nous bornerons à dire que c'était le mercredi, jour de la grande soirée dans laquelle Chérubin devait être présenté à la marquise.

Une heure après, la marquise regagnait son hôtel où nous allons la retrouver.

VIII

Quelques heures après la visite de la marquise Van Hop à madame Charmet, un jeune homme en costume de soirée s'arrêta, vers neuf heures du soir environ, dans la rue de la Chaussée-d'Antin, entra dans la maison qui porte le numéro 45, demanda si le major Carden était chez lui, et, sur la réponse affirmative du concierge, monta lentement à l'entresol et sonna.

– Qui annoncerai-je ? demanda le valet de chambre qui vint lui ouvrir.

– M. Chérubin, répondit le jeune homme entrant sur les pas du domestique.

C'était, en effet, celui des Valets-de-Cœur que sa remarquable beauté avait fait surnommer Chérubin, qui se présentait chez le personnage que Rocambole avait, le jour de la séance, désigné sous le nom de major.

Chérubin, car nous lui conservons ce sobriquet, traversa un petit salon, une chambre à coucher de garçon, et pénétra dans une troisième pièce convertie en fumoir.

Là, le major Carden, à demi couché dans un voluptueux fauteuil ganache, les pieds sur les chenets, un puros aux lèvres, attendait sans doute son visiteur, car il était tout habillé et prêt à sortir.

Le major était un homme de cinquante ans, très bien conservé, ayant au plus haut degré la tournure militaire, en dépit de son habit de ville, sur lequel s'étalaient plusieurs décorations étrangères.

Le major, dont le nom annonçait, du reste, l'origine étrangère, avait servi tour à tour en Prusse, en Russie, en Espagne, et en Portugal.

Il habitait Paris depuis environ trois ans, et dépensait annuellement une trentaine de mille francs, gagnait quelques centaines de louis au jeu et était fort répandu dans le monde.

Quant à sa fortune, c'était une de ces énigmes que le monde parisien ne cherche jamais à déchiffrer, et qui lui sont indifférentes.

Le major était-il riche ? était-il pauvre ? Peu importait. Il menait une vie élégante, payait ses fournisseurs, avait une maison convenable et trois chevaux de sang. On ne pouvait, en conscience, lui en demander davantage.

En entendant annoncer M. Chérubin, le major tourna la tête à demi et tendit la main au nouveau venu :

– Bonjour, lui dit-il, vous êtes exact : l'exactitude est la moitié du succès. Asseyez-vous, nous avons le temps de fumer un cigare.

Et le major regarda la pendule placée sur la cheminée.

– La marquise n’aura beaucoup de monde que vers minuit. Nous arriverons à dix heures et demie ; nous la trouverons presque seule. C’est le moment favorable pour votre présentation.

M. Chérubin s’assit dans le voltaire que lui avança le major.

– À propos, reprit celui-ci, comment vous appelez-vous, mon honorable ami, car, enfin, Chérubin est évidemment un nom flatteur, si on songe aux exploits qui vous l’ont valu, mais ce n’est point un nom ?

– Je me nomme Oscar de Verny, répondit le jeune homme.

– Avez-vous servi ?

– Non, major.

– Très bien. Je vous demandais ce dernier détail pour ne point faire de bévue.

Et le major, passant à Chérubin une boîte de cigares, poursuivit :

– Vous avez une de ces physionomies qui sont bien faites pour tourner la tête à une femme.

Chérubin s’inclina.

– Mais, poursuivit le major, en amour, la figure n’est pas l’unique gage du succès. Un homme trop beau a même à lutter contre de certains préjugés vis-à-vis d’une femme intelligente… et la marquise est…

– Très bien, je vous comprends, interrompit Chérubin ; mais ne vous inquiétez pas… Je sais mon métier.

Cette réponse, faite d’un ton un peu sec, ferma la bouche au major, qui se contenta de s’incliner.

– À propos, reprit Chérubin, me permettez-vous une question, major ?

– Faites, monsieur.

– Que pensez-vous de notre association ?

– Mais dame ! j’en pense du bien.

– Ce n’est pas répondre, cela.

– Que voulez-vous donc savoir ?

– Ceci simplement : que risquons-nous dans toute cette affaire ? Car enfin, je ne sais si vous êtes plus renseigné ; mais, quant à moi, je vous avouerai que je vais un peu en aveugle.

– Pardon, fit le major, expliquez-vous, monsieur Chérubin, ou du moins questionnez-moi plus clairement.

– Soit, répondit Chérubin. Comment êtes-vous entré dans cette association.

– Comme vous, par l’intermédiaire de M. le vicomte de Cambolh.

– Et vous ne connaissez pas le chef ?

– Non, répondit le major avec un accent de vérité profonde.

– Et vous ne trouvez pas que nous agissons bien légèrement ?

– En quoi, s'il vous plaît ?

– En ce que nous obéissons à un pouvoir inconnu.

– Qu'importe ! s'il tient ses engagements comme il les a tenus jusqu'ici.

– Mais nous jouons gros jeu…

– Je ne trouve pas… Le métier que nous faisons, mon cher, n'est pas très dangereux ; car il est un de ceux que la police la plus habile constate difficilement. *Nous sommes aimables et on nous aime…*

Le major sourit et regarda Chérubin :

– Quel mal y a-t-il à cela ? dit-il.

– Aucun, en effet.

– Maintenant, le hasard fait que nos amours ont de funestes conséquences. Nous sommes indiscrets… ou bien étourdis. Eh bien ! S'il arrive une catastrophe, qu'est-ce que cela prouve ? Est-ce là un crime du ressort des tribunaux ?

– Vous avez raison, dit Chérubin.

– Mon Dieu ! acheva le major, je ne sais quel rôle ont à jouer nos associés, mais je trouve que le vôtre est tout à fait sans péril. Personne au monde ne saurait prouver que je ne vous connaissais pas hier. Or, nous nous sommes rencontrés aux bains de mer, aux eaux, ou dans un salon, vous m'avez paru un homme distingué, et, comme tel, j'ai cru pouvoir vous présenter chez la marquise. Maintenant, il arrive que la marquise est belle, et que vous l'aimez, que vous êtes beau et qu'elle vous aime… Qu'y puis-je faire ? En conscience, le marquis lui-même ne saurait m'en vouloir…

– À vous, non, mais à moi ?

– À vous, pas davantage ! Vous n'êtes point ami du marquis ; donc, vous ne le trahissez pas précisément. Le marquis a le droit de vous tuer, mais cela ne regarde nullement la justice ; car, évidemment, le marquis n'est pas un homme à recourir à la police correctionnelle. Vous risquez un duel, voilà tout.

– Alors, dit tranquillement Chérubin, nous pouvons marcher.

Le major sonna :

– Jean, dit-il à son valet de chambre, attelle Éclair à mon tilbury, je conduirai.

Dix minutes après, le major était obéi.

Il acheva de se ganter, passa son pardessus blanc, vêtement alors fort à la mode, et dit à Chérubin :

– Venez, je suis à vos ordres.

Tous deux descendirent dans la cour où attendait le tilbury ; le major prit les rênes, et le cheval s'élança au trot dans la rue de la Chaussée-d'Antin.

Il était alors dix heures et demie.

L'hôtel du marquis Van-Hop était situé à l'extrémité des Champs-Élysées, à l'entrée de l'allée des Veuves.

Quand le tilbury du major en atteignit la porte cochère, quelques coupés de maître, quelques équipages étaient rangés déjà dans la cour.

Cependant il y avait encore peu de monde, et la fête, qui promettait d'être brillante, si l'on s'en rapportait aux préparatifs, était à peine à son début.

Une trentaine de personnes, tout au plus, entouraient la marquise, qui se tenait dans son boudoir, attenant au grand salon du premier étage, tandis que son mari recevait dans cette pièce et donnait la main aux dames à mesure qu'elles arrivaient. Nous avons entrevu la marquise ; qu'on nous permette quelques lignes de silhouette à l'endroit du marquis.

M. Van-Hop était un homme d'environ quarante ans, qui paraissait à peine en avoir trente-cinq.

Il était grand, doué d'un naissant embonpoint, et toute sa personne trahissait un naturel apoplectique…

Blond, le teint légèrement coloré, les yeux bleus, le marquis était fort beau en réalité et résumait admirablement le type de l'homme du Nord.

Son sourire et son regard étaient doux, mais on comprenait que cet homme, bâti en hercule, devait être sujet à de terribles colères, si l'on remarquait ses épais sourcils d'un blond plus fauve et plus foncé que sa barbe et ses cheveux, et qui étaient tellement rapprochés, qu'il suffisait pour les unir d'un simple froncement.

M. Van-Hop était bon, loyal, affectueux même, mais il était jaloux…

Il était horriblement jaloux de sa femme, non point jaloux à la façon de l'homme qui se croit trahi, mais comme l'est celui qui redoute de l'être jamais.

Cette jalousie suffisait à empoisonner la vie calme, heureuse, opulente du riche banquier hollandais ; et cela, d'autant mieux qu'il faisait tous ses efforts pour dissimuler son mal et s'étudier constamment à paraître l'homme le moins jaloux de la terre. Aussi donnait-il des fêtes, conduisait-il sa femme dans le monde, à l'Opéra, aux Italiens, partout !

L'été, le marquis et la marquise Van-Hop se montraient successivement aux eaux de Bade et aux Pyrénées, à Vichy et aux bains de mer.

L'hiver, leurs salons s'ouvraient tous les mercredis à l'aristocratie parisienne des deux rives de la Seine, comme terrain neutre, où la finance et la noblesse se donnaient cordialement la main.

Ce soir-là, le marquis causait, lorsque le major et son protégé arrivèrent, avec un grand vieillard de soixante-dix ans environ, qui, bien certainement, n'en voulait pas paraître cinquante.

C'était le duc de Château-Mailly.

Le duc, ancien général de cavalerie, était de haute taille et avait dû être fort beau jusque dans son âge mûr.

Les succès qui, pour lui, avaient empli le passé, tournaient la tête à sa vieillesse, et il se croyait encore aimé pour lui-même de la meilleure foi du monde.

Aussi teignait-il soigneusement ses cheveux et sa moustache, et portait-il un corset sous son gilet.

Sa mise, d'une recherche excessive, était rehaussée par une brochette de décorations de toutes couleurs passée à son habit.

Le duc et son hôte se promenaient de long en large dans le grand salon, à peu près désert, et arrivaient jusqu'à la porte du boudoir, où la marquise était entourée par les premiers arrivés.

Auprès de la marquise, assise sur le même sofa, on aurait remarqué une femme dont la beauté semblait merveilleuse à distance, et supportait admirablement l'éclat des bougies.

Avait-elle vingt-cinq ans à peine, ou bien touchait-elle aux limites désolées de la quarantième année ?

C'était ce que nul n'aurait pu dire, le soir, au feu des lustres et des candélabres.

Cette femme qui jouait de l'éventail avec la grâce nonchalante de l'Espagnole, et qui avait de délicieuses poses de tête, de charmants sourires et de jolis gestes pleins de mutinerie, était madame Malassis, l'amie intime de la marquise Van-Hop.

Le marquis et le vieux duc arrivaient donc périodiquement jusqu'à la porte du boudoir dont les deux battants étaient ouverts, tournaient sur leurs talons et recommençaient leur promenade. Mais le vieux duc avait le temps, chaque fois, d'échanger avec madame Malassis un imperceptible regard et un demi-sourire de mystérieuse intelligence.

Le major, en entrant, alla droit au marquis.

Celui-ci lui tendit la main d'une façon courtoise et familière qui attestait l'intimité dont le major jouissait à l'hôtel Van-Hop.

– Mon cher marquis, dit-il, me permettez-vous de vous présenter un de mes amis, je dirais volontiers un de mes parents, M. Oscar de Verny ?

Et il démasqua Chérubin.

Chérubin s'inclina, et le marquis Van-Hop, qui s'apprêtait à saluer banalement comme il saluait cent personnes indifférentes ou inconnues chaque soir, se prit à tressaillir soudain.

Chérubin, en effet, justifiait assez bien son surnom pour un mari jaloux comme l'était M. Van-Hop.

Il possédait cette beauté merveilleuse et fatale qui séduit si bien les femmes à l'imagination vive, au caractère romanesque.

Chérubin, redevenu M. Oscar de Verny, résumait fort bien le type de ce jeune viveur un peu lassé déjà, au regard voilé à demi, au front pâli par les veilles, mais qui semble porter ce cachet de fatalité indélébile qui révèle une mission à accomplir.

On pouvait se dire, en le voyant : « Voilà un jeune homme qui s'est imposé le rôle de séducteur et qui le remplit en conscience, sans être arrêté par aucune considération. »

Aussi, à la vue de cet homme, un pressentiment bizarre agita-t-il le cœur du marquis Van-Hop.

Mais déjà le major et Chérubin l'avaient salué et s'éloignaient, pour ne point interrompre son entretien avec M. de Château-Mailly.

Le major pénétra dans le boudoir, toujours suivi de son protégé.

Madame Van-Hop écoutait, en ce moment, une anecdote que racontait madame Malassis, avec un esprit si pétillant, que des sourires approbateurs arquaient les lèvres des auditeurs, tandis que la marquise elle-même manifestait sa gaieté par un franc éclat de rire.

Auprès de la marquise se tenait un grand jeune homme blond, de vingt-sept à vingt-huit ans, dont l'attitude sévère semblait contraster avec le maintien joyeux et de bonne humeur des personnes qui l'entouraient.

Ce jeune homme, fort beau du reste, suivant les lois rigoureuses de la beauté plastique, avait, en outre, un cachet d'exquise distinction dans toute sa personne.

C'était le neveu de M. le duc de Château-Mailly.

Le comte écoutait sans sourire, et sans donner aucune marque d'approbation, le récit de madame Malassis.

Une expression de hauteur dédaigneuse arquait même ses lèvres à demi, tandis que la veuve parlait.

Derrière lui se trouvait un homme dont la physionomie originale et la mise excentrique n'avaient point encore attiré les regards, ce qu'il fallait attribuer à l'intérêt qui s'était attaché au récit de la belle veuve.

Qu'on se figure un homme au visage couleur de brique, aux cheveux roux ardents tombant sur ses épaules, dont les oreilles étaient ornées de boucles d'or, qui portait des diamants à ses doigts et à sa chemise, un habit bleu barbeau, un pantalon nankin et un de ces immenses faux cols britanniques dans lesquels disparaissaient le menton, la bouche et une partie des oreilles. Certes, si ce personnage, aussi bizarre par sa mise qu'étrange par sa physionomie et qui paraissait avoir quarante-cinq ans au moins, à en juger par son embonpoint plutôt que par son visage coloré et qui était presque maigre ; si ce personnage, disons-nous, n'avait eu la précaution de se tenir un peu à l'écart, il eût certainement été un point de mire universel.

Il était inutile de lui assigner une autre patrie que la nébuleuse Albion, et il justifiait pleinement son nom de sir Arthur Collins. Sir Arthur était arrivé le matin même, chez le marquis Van-Hop, muni d'une lettre de recommandation et de crédit en même temps de la maison Fly, Bowr et C^{ie}, le marquis avait compté à sir Arthur les dix mille livres sterling mentionnées dans la lettre de crédit et l'avait invité à son bal. Sir Arthur était arrivé ponctuellement à dix heures, avait causé longuement avec la marquise alors toute seule, puis il s'était modestement effacé, lorsqu'étaient survenus quelques invités.

Or, au moment où madame Malassis terminait son histoire, sir Arthur toucha légèrement du doigt l'épaule du comte.

Celui-ci se retourna et manifesta un vif étonnement à la vue de l'excentrique personnage.

– Pardon, monsieur le comte, dit sir Arthur en très bon français, bien qu'avec un accent britannique très prononcé, pardon, fit-il à voix basse, mais je désirerais vous entretenir un moment.

Le comte fit quelques pas en arrière, et, fort intrigué, suivit l'Anglais dans un coin du salon.

– Monsieur le comte, reprit ce dernier, sans se départir un moment de sa mélopée suffisante et de son grasseyement britannique, vous me voyez pour la première fois, et vous me trouverez peut-être indiscret…

– Nullement, milord, répondit le comte avec courtoisie.

– Oh ! dit l'Anglais, je ne suis pas milord, je suis gentleman simplement ; mais peu importe, je désire, monsieur le comte, vous entretenir d'une personne qui est ici, et qui, sans doute, ne vous est pas indifférente.

Le comte parut étonné.

– Que pensez-vous, continua l'Anglais, de cette dame qui amusait si fort tout le monde tantôt ?

Le comte tressaillit.

– Moi ?… fit-il, absolument rien…

– Lui trouvez-vous de l'esprit ?

– Comme à une parfumeuse retirée.

Un sourire énigmatique passa sur les lèvres de sir Arthur Collins.

– Elle est belle… hasarda-t-il.

– Elle a quarante ans.

– Soit ! Eh bien ?

– Et M. le duc de Château-Mailly, votre oncle…

Cette fois, le comte laissa échapper un geste de surprise, et regarda cet interlocuteur étrange qu'il n'avait jamais vu auparavant, et qui venait précisément lui parler de son oncle et de sa mystérieuse passion.

– Votre oncle, acheva très froidement sir Arthur, est d'un avis diamétralement opposé au vôtre, monsieur le comte. Et la preuve en est…

– Ah ! fit le comte, vous avez une preuve ?

– Oui.

– Et… quelle est-elle ?

– C’est que, avant un mois, madame Malassis, veuve d’un ancien parfumeur, femme de mœurs plus que douteuses, malgré sa pruderie d’emprunt, sera duchesse de Château-Mailly.

Le comte devint livide et se mordit les lèvres.

– Je sais bien, dit sir Arthur, que je ne vous apprends rien, que vous vous attendez même à cet événement depuis longtemps, comme le condamné qui ne peut échapper à l’exécuteur attend en frémissant sa terrible hache…

– Monsieur… fit le comte.

– Pardon, monsieur, poursuivit sir Arthur avec un calme parfait et en s’inclinant de nouveau, veuillez m’écouter sans trop d’impatience, car j’ai peut-être, je dois certainement avoir un mobile bien puissant pour vous parler de cette déplorable affaire ; veuillez m’écouter.

Et l’Anglais s’assit sur un de ces sièges qu’on nomme tourne-dos, invitant du geste le comte à l’imiter.

Puis il reprit, lorsque ce dernier se fut assis à son tour :

– M. le duc de Château-Mailly a une immense fortune dont vous devriez hériter, et qui cependant ira tout entière à madame Malassis, à laquelle il fera une donation universelle par contrat de mariage… Ceci est inévitable.

– Mais monsieur, dit le comte d’une voix sourde, pourquoi vous faire un prophète de malheur et m’annoncer ce que, hélas ! j’ai deviné depuis longtemps ?

– Monsieur le comte, répondit sir Arthur, si je me suis permis de vous faire toucher au doigt le malheur qui vous menace, c’est que… peut-être…

Sir Arthur s’arrêta.

– Peut-être ?… fit le comte anxieux.

Un regard étrange s’échappa des prunelles de l’Anglais :

– C’est que… peut-être…, acheva-t-il lentement, il y a, en ce monde, un seul homme qui puisse empêcher le mariage du duc de Château-Mailly, et vous conserver, à vous, votre héritage.

Le comte étouffa un cri.

– Et… cet homme ?… interrogea-t-il.

– C’est moi, dit sir Arthur Collins.

En ce moment, un laquais jetait aux invités, du seuil du grand salon, le nom de M. et de madame Fernand Rocher, et s’effaçait pour les laisser passer.

IX

Sir Arthur ne sourcilla point, il ne se retourna même pas, et continua à tenir à l'écart le jeune comte de Château-Mailly.

– Vous ! murmura celui-ci, vous !

– Moi, répéta sir Arthur, moi-même !

– Comment… vous pourriez…

– Monsieur, j'ai franchi le détroit, et suis venu tout exprès à Paris. Seulement…

– Ah ! dit le comte, il y a des obstacles, sans doute ?

– Il peut y en avoir de votre part…

– De ma part ? fit le comte de plus en plus étonné.

– Sans doute. Vous pouvez ne pas consentir aux petites conditions.

– Je devine, dit le comte, vous me proposez une affaire…

– Peut-être… Seulement, je commence par dire qu'il ne s'agit point d'argent.

Cette réponse déconcerta fort le jeune comte. Il avait cru deviner, il ne devinait rien.

– Parlez, monsieur, dit-il, expliquez-vous, car je ne vous comprends pas.

Sir Arthur croisa ses jambes avec nonchalance et se pencha à demi vers l'oreille de son interlocuteur :

– Monsieur, dit-il, si on vous demandait un million sur la succession du duc, dans le cas où cette succession vous reviendrait, le donneriez-vous ?

– De grand cœur, monsieur.

– Rassurez-vous, je ne vous le demande pas. Je vous l'ai dit, il ne sera point question d'argent entre nous. Je voulais seulement connaître l'étendue des sacrifices que vous seriez capable de faire pour obtenir le résultat que je vous promets.

Le comte était anxieux et regardait sir Arthur avec un étonnement mêlé d'une âpre curiosité.

En examinant attentivement ce singulier personnage, il éprouva comme une sensation d'effroi. Le regard de l'Anglais était froid et acéré comme une lame d'épée ; son geste sobre avait un cachet de fatalité inouïe, et le comte crut deviner que cet homme devait être terrible sous son enveloppe ridicule.

– Mon cher comte, reprit sir Arthur, sur un ton plus intime, le duc votre oncle est un vieillard amoureux ; de plus, il a une nature apoplectique.

– Que voulez-vous dire ? murmura le jeune homme en pâlissant.

– Je veux dire que M. de Château-Mailly, si son mariage venait à manquer, pourrait bien avoir un coup de sang.

Et sir Arthur accompagna ces mots d'un sourire qui donna le frisson au comte.

– Écoutez, poursuivit-il, le duc est amoureux, et, comme un amoureux septuagénaire qu'il est, il est sourd et aveugle. Madame Malassis a été légère, mais légère en femme prudente et avisée ; il ne reste aucune trace sérieuse du passé. Donc, tout ce que l'on pourrait faire et dire pour perdre madame Malassis à ses yeux serait inutile.

– Je le sais, dit le comte avec l'accent d'une conviction profonde.

– Il faudrait donc une de ces preuves irrécusables, palpables, éclatantes, devant lesquelles le doute s'évanouit forcément, pour faire reculer M. de Château-Mailly. Cette preuve, j'en ai acquis la certitude, n'existe pas… ou plutôt, elle n'existe pas encore.

À ces derniers mots, le comte fit un brusque mouvement.

– Voilà, murmura-t-il, où j'essaye en vain de comprendre…

– Attendez. Je dis que cette preuve n'existe pas encore. Mais je puis la faire exister, moi.

– Vous ! fit le comte stupéfait.

– Moi. Et devant cette preuve, M. de Château-Mailly demeure foudroyé, et celle dont il veut faire sa femme ne sera plus pour lui que la dernière et la plus vile des créatures.

Le comte demeura pensif et hésitant.

– Remarquez, reprit l'Anglais, que votre oncle est septuagénaire, qu'il appartient à cette génération de vieux viveurs qui ont maltraité leur corps à ce point qu'un souffle les peut tuer. Qui vous dit que, après huit jours d'hyménée, madame Malassis ne trouvera point un matin son vieil époux mort à ses côtés ?

– Cela peut arriver, dit le comte.

– Alors vous vous apercevrez que, par un excès de délicatesse, vous avez abrégé la vie de votre oncle, tout en lui laissant le temps de consommer une mésalliance et de vous déshériter.

Le comte réfléchissait et ne répondit pas.

– Voyons, insista sir Arthur, décidez-vous. Je ne puis croire que vous ayez rêvé le bonheur de madame Malassis.

Le comte releva tout à coup la tête et regarda sir Arthur.

– Pardon, dit-il, mais enfin, en admettant que je vous donne carte blanche, puisque vous… ne… voulez… pas… d'argent… et que, cependant, il y a… des conditions, qu'attendez-vous de moi ?

Sir Arthur regarda fixement le jeune comte.

– Monsieur, dit-il, il y a dans le monde une femme qui m'a foulé aux pieds.

Le comte jeta un regard à la dérobée sur sir Arthur, et s'avoua que les cheveux blond filasse de l'insulaire pouvaient, jusqu'à un certain point, justifier les rigueurs dont il se plaignait.

– Cette femme, poursuivit sir Arthur, est jeune, belle, riche, entourée. Elle a tout ce qui peut et doit tourner la tête à un homme comme vous.

– Eh bien ? demanda le comte.

– Eh bien ! si vous voulez me jurer sur l'honneur de votre écusson de vous acharner à la poursuite de cette femme et de faire tout ce qui dépendra de vous pour vous en faire aimer…

– Tiens, dit le comte d'un ton léger, vous avez une singulière façon de vous venger.

– Je suis un Anglais, répondit le gentleman.

Cette réponse était logique et ferma la bouche au comte.

– Le jour où vous serez aimé de la femme dont je vous parle, continua sir Arthur, l'héritage de M. le duc du Château-Mailly vous appartiendra.

– Monsieur, dit gravement le comte, vous m'offrez un moyen de reconquérir mon héritage qu'un homme jeune et fougueux acceptera toujours. Seulement, il faut tout prévoir. La femme dont vous parlez… est…

– La vertu même, dit froidement sir Arthur. Ah ! dame ! je ne vous donne point une besogne facile ; mais quand on veut…

– C'est juste, dit le comte. Mais il est besoin de patience quelquefois… je puis attendre six mois… un an…

– Peu importe ! je suis patient aussi.

– Et si mon oncle se marie d'ici là ?

– Vous êtes un homme d'honneur ?…

– Je le crois.

– Si vous me faites un serment, vous le tiendrez ?

– Je le tiendrai.

– Alors, jurez-moi que, si j'empêche ce mariage, vous serez aussi fidèle à vos engagements envers moi que je l'aurai été envers vous.

– Sur ma parole, dit le comte, je vous le jure ! Mais…

– Ah ! dit sir Arthur, il y a une restriction ?…

– Sans doute.

– Voyons ?

– Il y a le cas où je ne réussirais pas, en dépit de tous mes efforts…

– Si vous faites tous vos efforts, et si ces efforts, combinés avec les miens…

– Ah ! vous m'aiderez ?…

– Sans doute. Et, fit le gentleman avec un sourire, je suis fort. Donc, si, malgré mon aide, vous échouez après avoir dépensé toute votre énergie, et tout votre vouloir, c'est que ma vengeance aura été impossible, et je me résignerai.

– À ce compte-là, j'accepte, et je vous renouvelle mon serment.

Et le comte jura de nouveau.

– Maintenant, dit le gentleman, je n'ai plus qu'un mot à vous dire : souvenez-vous bien qu'un pacte mystérieux et solennel nous lie, mais que le monde entier doit l'ignorer.

– Je serai muet.

– Et vous aurez raison, car la moindre indiscrétion de votre part perdrait tout, en me forçant à quitter Paris et à renoncer à vous suivre.

Le comte s'inclina.

– Maintenant, dit-il à son tour, puis-je vous demander quelle est cette femme ?

– Chut ! répondit sir Arthur ; il est probable que cette nuit, dans un des salons où nous sommes, deux hommes échangeront une provocation à voix basse, mais il est probable aussi que vous en serez le témoin.

– Eh bien ? demanda M. de Château-Mailly.

– Eh bien ! l'un de ces deux hommes sera le mari de cette femme.

– Ah ! fit le comte.

– À partir de ce moment, vous ferez la cour à cette femme, car il est probable que le mari quittera le bal sans elle…

Comme le gentleman prononçait ces derniers mots, onze heures sonnaient à la pendule du boudoir et les préludes d'une valse se faisaient entendre.

– Adieu… dit l'Anglais, nous nous reverrons.

Il se glissa du boudoir dans la salle de jeu, où s'organisaient les tables de whist, tandis que le jeune comte allait valser.

La marquise se levait, elle aussi, et allait prendre le bras de l'un de ces hommes qui se trouvaient auprès d'elle, lorsque le major Carden s'approcha et lui présenta Chérubin, ou plutôt Oscar de Verny.

Il est de bizarres pressentiments de la destinée qui nous assaillent à de certaines heures.

À la vue de ce jeune homme qui avait su prendre une attitude timide et réservée et qui baissait à demi les yeux, la créole havanaise éprouva une sensation extraordinaire.

On eût dit que cet inconnu, qui lui apparaissait si naturellement, cependant, au milieu d'une fête, était comme un agent mystérieux de la fatalité qui entrait dans sa vie.

Elle alla prendre la main d'un homme d'un âge mûr, à qui elle dit tout bas :

– Voulez-vous me faire valser ?

Le major soufflait ces mots à l'oreille de Chérubin :

– Notre chef mystérieux ne s'était point trompé, mon jeune ami, en comptant sur l'effet de votre physionomie. Tenez, la marquise est déjà troublée, et son mari déjà jaloux.

– Vous croyez ? fit Chérubin qui tressaillit.

– Que voulez-vous ? mon cher, poursuivit le major, c'est étrange, inouï, mais cela est vrai, cependant… La marquise passe sa vie au milieu des hommes les plus séduisants du monde ; elle les regarde tous avec une indifférence parfaite, et voici qu'elle pâlit et se trouble à votre vue… Eh bien ! acheva le major, savez-vous pourquoi ?

– Non, demanda Chérubin, et cependant je me suis aperçu bien souvent déjà de cette fascination que j'exerce sur les femmes à première vue.

Pendant que le major et Chérubin échangeaient ces quelques mots, le jeune comte de Château-Mailly promenait son regard sur un groupe de jeunes femmes et cherchait parmi elles une valseuse.

Il aperçut madame Fernand Rocher.

C'était la première fois que Fernand et sa femme venaient aux grands bals de la marquise, qu'ils avaient rencontrée aux eaux de Vichy l'été précédent.

M. de Château-Mailly n'avait jamais vu Hermine.

Il la trouva belle, et, guidé par ce flair merveilleux de l'homme désœuvré qui cherche des bonnes fortunes, il alla l'inviter à valser.

Hermine, on le sait, était grande, svelte et elle valsait à ravir.

Le comte était jeune, et son caractère à demi mélancolique lui faisait adorer la valse allemande qui est la reine des valses.

Pendant vingt minutes il entraîna la jeune femme haletante à son bras, oubliant un peu le bizarre personnage avec lequel il causait naguère, et l'étrange serment qu'il lui avait fait.

Quand le dernier soupir de la valse s'éteignit, le comte un peu grisé, reconduisit Hermine à sa place et la regarda :

– Ma parole d'honneur ! pensa-t-il, elle est charmante et si c'était par hasard, celle qui m'est réservée pour victime, je gagnerais l'héritage de mon oncle sans la moindre répugnance.

Le comte, en songeant ainsi, promena autour de lui un regard investigateur, cherchant des yeux l'excentrique sir Arthur.

Sir Arthur n'était point dans le grand salon.

Il se tenait dans un coin de la salle de jeu, auprès d'une table d'écarté qui demeurait veuve de joueurs.

L'attitude mélancolique du gentleman semblait indiquer le désir qu'il avait de trouver un partner.

Un jeune homme, le lorgnon dans l'œil, la barbe taillée en collier, à la physionomie impertinente et pourtant la tête en arrière, vint à passer.

Ce jeune homme, qui venait pour la première fois chez la marquise Van-Hop, avait été amené par un étranger de distinction. On le nommait M. le vicomte de Cambolh.

Il menait grand train, disait-on, avec de beaux chevaux, et habitait un délicieux entre-sol dans le faubourg Saint-Honoré. Il s'arrêta d'un air indifférent devant la table d'écartés, prit un jeu de cartes et les laissa tomber une à une à gauche et à droite, comme s'il eût été banquier au lansquenet.

Alors sir Arthur s'approcha et le salua avec la roideur habituelle des fils d'Albion.

– Voudriez-vous, monsieur, lui dit-il, faire une partie avec un gentleman qui souhaite fort jouer et ne trouve pas de partners ?…

Le vicomte de Cambolh s'inclina, s'assit, et jeta négligemment cinq louis sur le tapis. L'Anglais salua à son tour, s'assit pareillement, et ouvrit son portefeuille, d'où il tira une bank-note de cinq livres.

La partie commença silencieusement tout d'abord.

La table d'écartés se trouvait en un coin du salon où il y avait encore peu de monde, et où un whist à cinq louis la fiche absorbait la curiosité universelle.

Les deux joueurs d'écartés se trouvaient donc parfaitement isolés, et pouvaient causer à mi-voix sans la moindre crainte d'être entendus.

Alors sir Arthur Collins perdit, comme par enchantement, son accent britannique.

– Ma parole d'honneur ! mon cher Rocambole, dit-il, tu es tout à fait un homme du monde, un gentilhomme de cheval dans l'acception la plus complète.

– Peuh ! fit modestement M. le vicomte de Cambolh, on fait de son mieux… mais vous, capitaine, poursuivit-il avec admiration profonde, le plus bel Anglais que j'aie jamais vu. Votre belle chevelure jaune, votre teint rouge brique et votre faux ventre vous rendent si méconnaissable, que je m'y serais trompé, si je n'avais assisté à votre toilette.

Le baronet sir Williams, car c'était lui, se prit à rire.

– Il est certain, dit-il, que mon frère le philanthrope, qui me reconnut jadis, le jour de mon duel avec Bastien, ne me reconnaîtrait pas aujourd'hui.

– Voyons, reprit Rocambole, quand faut-il commencer ?

– Ah ! dame, répondit sir Williams, attendons une occasion ; tout est prêt, du reste. La Turquoise est prévenue, je l'ai installée dans le petit hôtel de la rue Moncey hier matin, elle sait déjà son rôle par cœur. Et toi ?

– Moi, dit Rocambole, je sais à merveille la botte secrète, et je suis aussi sûr de loger un pouce de fer dans la chair de mon adversaire que je suis certain de l'identité de sir Arthur Collins et de sir Williams.

– Surtout, observa le baronet, souviens-toi bien de la place où il faut toucher. Ne faisons pas de bêtises, nous jouons avec des millions.

– Soyez tranquille, mon oncle.

– On va jouer au lansquenet, reprit sir Williams, c’est certain, le marquis me l’a dit tout à l’heure. Notre ami est joueur, il y viendra… c’est alors qu’il faudra avoir de l’esprit.

– On en aura. Rien n’est plus facile, murmura Rocambole avec une adorable fatuité.

En effet, au moment même, et comme le faux sir Arthur Collins tournait gravement le roi quatre à quatre et empochait les cinq louis de M. le vicomte de Cambolh, on dressa une table de lansquenet, et le marquis Van-Hop vint à l’Anglais et lui dit :

– Êtes-vous des nôtres, *my dear ?*

– Yes ! répondit sir Arthur en se levant.

Une douzaine de personnes entouraient déjà la table, et parmi elles Fernand Rocher et le jeune comte de Château-Mailly. On tira les places d’abord, puis la *main.* Un roi tomba devant Rocambole.

Le vicomte salua les pontes, et prit la taille en jetant deux louis sur le tapis.

– Messieurs, dit-il en souriant, je ne passe jamais deux fois. La taille sera hachée, vous verrez. Je suis un vrai jettatore !

M. le vicomte de Cambolh se trompait. Il débuta par un refait d’as.

– Bravo ! dit-on.

– Alors, fit-il négligemment, qui veut de mes quatre louis ? C’est de l’argent sûr.

Les quatre louis furent tenus, le vicomte gagna.

– C’est bien extraordinaire, dit-il.

Et il passa trois fois encore et arriva à soixante louis.

– Bravo ! dit une voix, celle de l’Anglais sir Arthur.

– Valet et valet ! répliqua presque aussitôt le banquier.

Et il dit en souriant :

– Ma parole d’honneur ! cela ne m’est jamais arrivé, et, pour la rareté du fait, je ne veux pas passer la main. Je tiendrai tout ce qu’on voudra. Il y a, messieurs, cent vingt-huit louis au moins, et plus même si vous voulez.

En parlant ainsi, le vicomte tira une jolie bourse à travers les mailles de laquelle on vit blanchir quelques chiffons de la banque et étinceler des pièces d’or, et il la plaça devant lui.

– Banco ! dit une voix à l’extrémité de la table.

Le vicomte leva la tête et regarda.

C’était M. Fernand Rocher qui, son portefeuille à la main venait de tenir le banco.

Alors Rocambole, qui tenait les cartes à la main, les posa froidement sur la table.

– Je passe la main, dit-il.

Et l’accent dont il revêtit ces trois mots fut d’une impertinence si glacée, si dédaigneuse, que le rouge monta au visage de Fernand Rocher.

– Monsieur, cria-t-il, que signifie ?…

– Pardon, monsieur ! dit Rocambole en remettant les cartes à son voisin de droite, qui était précisément le baronet sir Williams, sous les traits couleur brique de sir Arthur Collins, j'use simplement de mon droit, je passe la main.

– Cependant, observa Fernand Rocher se contenant avec peine, il y a dix secondes, vous annonciez que vous ne passeriez pas la main.

– Monsieur, dit tranquillement le vicomte de Cambolh, j'ai réfléchi.

Et il quitta la table de jeu, où cet incident avait jeté un certain émoi.

Mais les joueurs, une fois attablés ne se troublent point pour si peu. D'ailleurs, à tout prendre, Rocambole avait usé de son droit, et ce droit se trouva justifié par l'événement, car la banque passée perdit au premier coup dans les mains de sir Arthur.

– Il a eu du nez ! dirent quelques joueurs. On a des pressentiments.

– Moi, ajouta un autre, je suis fait ainsi, je tiendrai tout ce qu'on voudra avec de certaines personnes, et rien contre telle ou telle figure.

En ce moment, le baronet sir Williams regarda d'un air significatif le jeune comte de Château-Mailly, qui était assis auprès de lui. Le comte tressaillit et comprit que c'était là la provocation dont lui avait parlé le gentleman.

Il se pencha à son oreille et lui dit :

– Quel est ce jeune homme qui vient de passer la main ?

– C'est le vicomte de Cambolh.

– Et l'autre ?

– L'autre, dit sir Arthur bas, c'est M. Fernand Rocher, le mari de cette jeune femme que vous avez fait valser tout à l'heure, comprenez-vous ?

– Oui… murmura le jeune comte, dont le cœur se prit à battre d'une soudaine émotion.

X

Cependant, M. Fernand Rocher avait, à son tour, quitté la table de jeu et avait suivi le comte de Cambolh.

Celui-ci était allé s'asseoir dans un petit salon à peu près désert.

Fernand s'approcha et le salua gravement. Le vicomte lui rendit son salut du bout des doigts.

– Pardon, monsieur, lui dit Fernand, me feriez-vous l'honneur de me donner une explication ?

– Volontiers, monsieur.

Et le vicomte braqua son lorgnon sur son œil gauche et cligna son œil droit.

– Monsieur, reprit Fernand irrité de cette impertinence nouvelle, pourriez-vous m'apprendre en quel lieu vous jouez ordinairement le lansquenet ?

– Dans le monde, monsieur, dit sèchement Rocambole.

– Dans lequel ? demanda Fernand, prenant à son tour un air dédaigneux.

Le vicomte passa son lorgnon de l'œil gauche à l'œil droit et répondit :

– C'est probablement, monsieur, dans celui où j'ai l'honneur de vous rencontrer.

– Monsieur, murmura Fernand exaspéré, je suis étonné en ce cas de m'y trouver moi-même car le monde où l'on vous rencontre ne doit pas être le vrai monde.

– C'est précisément, répondit Rocambole toujours froid et railleur, ce que je me suis dit tout à l'heure en vous entendant me faire banco. Je me connais en physionomies, monsieur, et comme le jeu est pour moi une sorte de bataille, quelque chose comme un duel, j'ai l'habitude, avant de… me battre, d'examiner mes adversaires.

– Ah ! fit Fernand en pâlissant, et…

– Je vous ai regardé, monsieur…

– Eh bien ?

– Eh bien, mais, dit lentement Rocambole, paraît que je n'ai point été satisfait de l'examen, puisque j'ai refusé… le combat.

Et Rocambole se prit à rire au nez de son interlocuteur.

Alors Fernand, hors de lui, saisit le bras du vicomte.

– Votre carte, monsieur ? lui dit-il. Demain à sept heures, au bois de Boulogne.

– Monsieur, répliqua tranquillement Rocambole, je vous ferai observer qu'avant de demander leur carte aux gens, on commence par leur donner la sienne.

– C’est juste, dit Fernand qui lui jeta sa carte au nez.

Rocambole la prit, braqua dessus son lorgnon et lut :

M. Fernand ROCHER,

5, rue d’Isly.

Un sourire plein d’ironie passa alors la bouche de l’élève du baronet sir Williams.

– Mon cher monsieur, dit-il, je suis Suédois, je me nomme le vicomte de Cambolh, et, dans mon pays, les gentilshommes ne se battent jamais avec les bourgeois. Cependant, comme nous sommes en France…

– Assez, monsieur, dit Fernand Rocher. Demain, à sept heures…

– Pardon, monsieur, interrompit froidement le vicomte de Cambolh, je compte trouver, en sortant d’ici à cinq heures du matin, ma chaise de poste, y monter, et prendre la route d’Italie. Si vous avez quelque envie de vous battre, sortons sur-le-champ. Nous trouverons des épées et un terrain à deux cents pas d’ici.

– Soit, répondit Fernand.

– Par exemple, reprit Rocambole, si vous avez une femme ici, vous feriez bien de la prévenir que vous sortez pour quelques heures.

– Pourquoi ?

– Parce que vous ne rentrerez pas… Je compte bien vous tuer.

Fernand haussa les épaules.

– Venez, monsieur, dit-il.

– Monsieur, dit Rocambole en quittant avec lui le petit salon, il est deux heures du matin, et, à moins d’aller à mon cercle ou au vôtre, je crois que nous ferons fort bien de chercher ici des témoins.

– Comme vous voudrez, répondit Fernand.

Or, Fernand, qui venait pour la première fois chez le marquis de Van-Hop, n’y rencontrait précisément aucun de ces amis à peu près intimes à qui on peut demander le service dont il avait besoin en ce moment ; il était donc assez embarrassé, lorsqu’il se trouva face à face avec le major Carden.

La physionomie ouverte et la tournure militaire du major séduisirent Fernand.

Il s’approcha de lui et lui dit :

– Vous avez été militaire, monsieur ?

– Toute ma vie, monsieur.

– Alors, peut-être ne me refuserez-vous pas un léger service ?

– Parlez, monsieur, dit courtoisement le major.

– Monsieur, reprit Fernand, je viens d’être grossièrement insulté. Mon adversaire part demain matin, au point du jour, et il ne consent à me donner satisfaction qu’à la condition

que le combat ait lieu tout de suite.

– Vous désirez sans doute que je vous serve de témoin? demanda le major avec un air de naïveté qui excluait le soupçon qu'il se trouvait là tout exprès, et s'attendait par avance à jouer ce rôle.

– Précisément, monsieur, bien que je n'aie point l'honneur d'être connu de vous.

– Monsieur, répondit le major, je suis un ami du maître de cette maison, et sais ce que valent les gens qu'on y rencontre. Je suis à vos ordres.

Et le major s'inclina.

Tandis que Fernand trouvait un témoin, M. le vicomte de Cambolh cherchait le sien dans la salle de jeu.

Le vicomte, on le devine, n'avait songé à personne autre qu'à sir Arthur Collins. Il s'approcha donc de la table du lansquenet.

Mais l'Anglais n'y était plus, et Rocambole ne le rejoignit que dans la salle du bal, où il causait dans une embrasure de croisée, avec un petit vieillard ventru, que nous allons reconnaître sans doute pour une ancienne connaissance.

Ce petit vieillard, qui portait une jolie perruque blonde, avait les yeux abrités par des conserves bleues, un gilet de nankin, un pantalon noir, un habit bleu boutonné à la Berryer, et une immense cravate blanche dans laquelle sa tête ronde et son visage très coloré disparaissaient à demi.

Propret et silencieux d'ordinaire, on le voyait à peu près partout où il y avait des bals et des fêtes. Il s'asseyait dans un coin, regardait danser toute une nuit sans mot dire, et s'en allait, sur un signe des personnes qui l'avaient accompagné, avec la soumission d'un enfant.

Dans le monde où il allait, ce petit vieillard avait la réputation d'être fou.

Mais sa folie était si douce, si inoffensive, que partout on le recevait avec plaisir. Cette folie, disait-on, provenait d'un chagrin d'amour, et voici quelle était la version qui courait les salons de Paris où on le rencontrait.

Père de famille, occupant une haute position administrative, le petit vieillard avait aperçu il y avait quelques années, une jeune fille dont la remarquable beauté l'avait frappé à ce point, qu'il en était devenu éperdument amoureux.

Cet amour, d'autant plus insensé que la jeune fille, honnête et vertueuse, avait épousé, peu de temps après, un brave ouvrier, l'avait conduit à la folie, et il était persuadé qu'il avait inspiré une si violente passion à la jeune fille, qu'elle en était morte.

Il en était resté pour lui une mélancolie profonde et qui se manifestait de temps à autre par un soupir, mais jamais par une plainte.

Or, ce fou, ce petit vieillard à l'habit bleu, nous l'avons tous connu, c'était M. de Beaupréau.

M. de Beaupréau, que sa femme et sa fille adoptive avaient retrouvé, il y avait un an environ, dans une maison de fous de la province, non loin de son pays natal, à Saint-

Rémy.

Qu’on nous permette à ce sujet une digression de quelques lignes et un coup d’œil rétrospectif vers la première partie de cette histoire.

M. de Beaupréau, on s’en souvient, avait été surpris par Léon Rolland dans la maisonnette du parc de Bougival, et l’ouvrier était arrivé juste assez à temps pour sauver sa fiancée et arracher Cerise aux violences du chef de bureau.

Que s’était-il passé alors entre lui et M. de Beaupréau, tandis que M. de Kergaz, sur les indications de Cerise défaillante, volait au secours de Jeanne, qui se débattait aux mains de sir Williams.

Cerise, vaincue par le narcotique, n’avait point tardé à tomber à la renverse, si bien que Léon, effrayé, la crut morte et perdit la tête à ce point, qu’il oublia M. de Beaupréau. Celui-ci retrouva un peu de présence d’esprit et s’esquiva.

À partir de ce moment, on ne l’avait plus revu, et il était probable qu’il avait rejoint sir Williams, qui, lui aussi, disparut pendant cette nuit-là.

Du reste, l’indignation de madame de Beaupréau et d’Hermine était telle, elles avaient un si grand mépris du misérable, qu’elles ne firent aucune démarche pour s’enquérir de ce qu’il était devenu.

Cependant, au bout de trois années, Hermine, à présent madame Fernand Rocher, reçut une lettre de province qui l’étonna profondément.

Cette lettre, datée de Saint-Rémy, en Provence, était signée du directeur de l’hospice des aliénés de cette ville ; elle apprenait à madame Rocher que son père, dont on était parvenu, non sans peine, à constater l’identité, se trouvait au nombre des pensionnaires de l’hospice, et que sa folie, douce et calme, n’était aucunement dangereuse.

Madame de Beaupréau et sa fille, en apprenant l’infortune du misérable, lui pardonnèrent, et montèrent en chaise de poste pour l’aller chercher.

M. de Beaupréau était parfaitement fou, et dans l’impossibilité de dire ce qui lui était arrivé et ce qu’il avait fait depuis trois années.

Alors, la mère et la fille, voyant dans ce châtiment la main de Dieu, rouvrirent leurs bras au vieillard et le ramenèrent à Paris. Dès lors, M. de Beaupréau reprit sa place au foyer de la famille, et se trouva, pour ainsi dire, métamorphosé.

L’homme acariâtre, bilieux, avare, qui tourmenta sa femme pendant quarante années, avait, comme par enchantement, fait place à un vieillard doux, affectueux, au sourire mélancolique.

On n’aurait jamais reconnu en lui le Beaupréau des anciens jours, si parfois le nom de Cerise ne fût venu errer sur ses lèvres.

Ce nom était le seul lien qui semblât l’attacher au passé.

Hermine s’était prise à l’aimer ; Fernand et elle l’emmenaient toujours avec eux dans le monde.

Quelquefois même, si une affaire importante empêchait le jeune mari d'accompagner sa femme, il la confiait sans répugnance à M. de Beaupréau, lequel n'était fou que lorsqu'il parlait de Cerise, et se montrait fort raisonnable en toute autre chose.

Il n'avait qu'une manie, celle de s'habiller parfois comme les infirmiers de la maison de fous.

C'était donc avec M. de Beaupréau que causait l'Anglais sir Arthur Collins, ou, si vous l'aimez mieux, le baronet sir Williams.

– Beau-père, disait le baronet, avouez que vous ne m'auriez jamais reconnu sous ce costume, et avec ma face de Peau-Rouge.

– J'en conviens, répondit de Beaupréau ; mais convenez aussi, mon digne gendre *in partibus*, que je me suis conduit assez bien depuis que je suis rentré dans ma chère famille.

– D'accord, papa, vous êtes un fou modèle ; vous jouez votre rôle à merveille.

– N'est-ce pas ? fit le Beaupréau avec un mouvement de légitime orgueil. Oh ! comme nous leur avons bien donné le change, hein ?

– L'histoire de Saint-Rémy est parfaite… Ah ! mon cher monsieur de Beaupréau, murmura sir Williams en riant, on voit bien que vous n'avez pas renoncé à Cerise.

– Certes, non, mon gendre.

– Vous avez raison, papa. Il n'y a que les imbéciles qui renoncent à quelque chose, et les mauvais joueurs qui s'arrêtent à la première partie.

– Ah ! fit le vieillard, dont le regard devint brillant derrière ses lunettes bleues, nous avons perdu une belle manche ! Dix minutes de plus, j'enlevais la petite.

– Bah ! fit sir Williams, patience ; aux derniers les bons ! Nous aurons notre revanche, papa.

– Ainsi, murmura de Beaupréau, vous croyez…

– Je crois que si vous êtes gentil, et que vous fassiez tout ce que je vous demande, je parviendrai à vous ménager quelque jour un moment d'entretien avec Cerise, dans quelque solide maison dont son mari ne pourra pas enfoncer les portes.

– Ah ! fit le Beaupréau avec un accent de joie profonde et cruelle.

– *My dear,* continua le baronet, qui veut la fin veut les moyens. Grâce à mon imagination, vous êtes rentré dans vos pénates, on vous y a reçu à bras ouverts, on vous y traite comme un coq en pâte, et comme tous vous croient fou, personne n'a la moindre défiance de vos actions.

– Eh bien ?

– Eh bien ! voilà une situation dont il faut tirer parti, vertudieu ! et, dès ce soir, je vous nomme mon lieutenant pour une petite opération que j'ai conçue.

– Voyons ? fit de Beaupréau.

– Aimez-vous beaucoup votre gendre ?

– Fernand ? Ah ! le monstre ! murmura l'ex-chef de bureau, si je pouvais l'étrangler !

– Seriez-vous bien aisé qu'il eût… des malheurs ?

– J'en serais ravi.

– Très bien ! Alors, regardez.

Et sir Williams montra à M. de Beaupréau le jeune comte de Château-Mailly assis auprès d'Hermine.

– Un beau garçon, ma foi ! murmura le prétendu fou.

– Il va venir causer avec vous tout à l'heure. Il se nomme le comte de Château-Mailly, et prétendra vous avoir connu beaucoup. Comme vous êtes fou, cela n'a rien d'extraordinaire pour lui. Vous feindrez de le reconnaître, et le présenterez officiellement à votre fille. Demain, je vous donnerai de plus amples instructions.

Et, comme le faux sir Arthur vit venir à lui Rocambole, il laissa M. de Beaupréau dans l'embrasure de la croisée.

– C'est fait, lui dit Rocambole. Notre homme me suit.

– Oh ! yes ! fit le baronet.

Et il suivit à son tour M. le vicomte de Cambolh, qui s'esquivait hors du salon.

En route, sir Williams rencontra le comte de Château-Mailly.

– Vous voyez, lui dit-il tout bas, ce petit monsieur qui a un habit bleu et un gilet de nankin ?

– Oui, dit le comte.

– Eh bien ! c'est le père.

– Allez-vous me présenter ?

– Non, vous vous présenterez fort bien vous-même. Ce bonhomme est fou. Une de ses manies consiste à croire reconnaître tout le monde. Allez à lui, appelez-le par son nom ; il s'appelle M. de Beaupréau et a été chef de division aux affaires étrangères. Dites-lui que vous l'avez beaucoup connu dans le monde, il y a trois ou quatre ans. Il sera ravi, vous appellera son cher ami et vous introduira chez la belle.

– C'est bien, dit le comte ; j'y vais sur-le-champ.

Pendant ce temps, Fernand s'approchait de sa femme et lui disait :

– Ma chère amie, ne m'en veuillez pas, je vais quitter le bal, où vous vous amusez, et vous laisser sous la tutelle de M. de Beaupréau.

– Comment ! dit Hermine d'un ton boudeur, vous partez ?

– Oh ! je serai rentré à l'hôtel dans une heure au plus tard… du moins je l'espère.

– Vous… l'espérez ? fit la jeune femme inquiète. Mon Dieu ! que vous arrive-t-il ?

Fernand se prit à sourire :

– Rassurez-vous, dit-il, j'ai une bonne œuvre à faire… Vous savez que je ne m'appartiens pas toujours.

Ce mensonge coûtait à Fernand Rocher, mais il le dispensait de toute autre explication et lui permettait de quitter le bal sans alarmer sa jeune femme.

Il s'approcha de M. de Beaupréau et lui dit :

– Papa, vous reconduirez Hermine, n'est-ce pas ?

– Oui, fit le petit vieillard d'un signe.

Le vicomte de Cambolh et son témoin étaient déjà sur la première marche du perron, et Fernand se hâta de les rejoindre en compagnie de M. le major Carden.

Ce fut après que Fernand Rocher eut quitté le bal, que le jeune comte de Château-Mailly s'approcha de l'ancien chef de bureau aux affaires étrangères.

– Bonjour, monsieur de Beaupréau, lui dit-il en souriant et d'un ton dégagé.

M. de Beaupréau le regarda, parut un moment étonné, puis se frappa le front :

– Pardonnez-moi, mon cher ami, dit-il, mais j'ai une mémoire déplorable ; j'oublie toujours les noms de mes plus intimes.

– J'en étais jadis, fit le comte en lui prenant familièrement la main et la serrant. Ne reconnaissez-vous pas votre jeune ami d'il y a deux ou trois ans ?

– Oh ! si fait… si fait… Mais… le nom ?

– Le comte de Château-Mailly.

– Parbleu ! s'écria M. de Beaupréau, qui décidément était devenu très bon comédien à l'école de sir Williams, je ne connaissais que vous, mon très cher…

Et il lui serra les deux mains.

Alors M. de Château-Mailly s'efforça de persuader au prétendu fou qu'ils s'étaient rencontrés cent fois et dans tous les mondes, et M. de Beaupréau continua à se montrer empressé, affectueux.

Cette comédie, l'œuvre du génie de sir Williams, se trouva ainsi jouée de la meilleure foi du monde.

– Mais, dit tout à coup M. de Beaupréau, vous avez fait danser ma fille tout à l'heure ?

– Votre fille ? fit ingénûment le comte.

– Sans doute, ma fille, cette dame avec qui vous causiez tantôt, là-bas.

– En vérité ! une femme belle et charmante. C'est votre fille ?

– Oui, madame Fernand Rocher.

– Alors, dit le comte, faites-moi un plaisir, présentez-moi.

– Volontiers, venez.

Et le petit vieillard à lunettes bleues reprit le comte par la main.

Ils se croisèrent avec madame Malassis.

La veuve, après avoir échangé maintes œillades avec le vieux duc de Château-Mailly, s'apprêtait à quitter le bal.

Le duc, qui, sans doute, attendait ce moment avec impatience et se trouvait à l'extrémité opposée du salon, se précipita et voulut fendre la foule pour offrir sa main à la belle veuve ; mais déjà madame Malassis et le jeune comte de Château-Mailly se trouvaient face à face.

La veuve était trop habile pour ne point sourire à celui qu'elle allait bientôt dépouiller de son héritage.

Le comte était trop homme du monde pour ne point saluer et sourire à son tour.

Mais dans son salut et son sourire, il perça comme un dédain ironique et nuancé d'impertinence.

– En vérité, mon cher comte, lui dit la veuve à l'oreille, il me semble que vous vous plaisez fort en la compagnie de ce petit vieux.

– Peut-être, madame.

– A-t-il de l'esprit ?

– Presque autant que vous.

– Ah ! vraiment ! minauda la veuve.

– Parole d'honneur ! il conte à ravir.

– En vérité.

– Et il me narrait tout à l'heure, là-bas, poursuivit le comte d'un ton moqueur, une histoire des plus amusantes.

– Vous me la redirez ?

– Oh ! c'est un peu long…

– Mais encore ?

– Eh bien, c'est l'histoire d'un vieillard plus que sexagénaire qui a la folie de se remarier… d'épouser une intrigante… et de déshériter sa famille à son profit.

Et le comte salua la veuve avec une rare impertinence et passa.

Pendant un moment, madame Malassis demeura pâle et comme suffoquée de tant d'audace.

Mais le vieux duc accourait, empressé, plus amoureux que jamais.

Alors un sourire vint aux lèvres de la veuve.

– À nous deux, mon cher comte ! dit-elle.

XI

Le duc offrit sa main à la veuve et la conduisit jusqu'à sa voiture.

– Ne montez-vous pas ? lui dit-elle de sa voix la plus enchanteresse.

L'amoureux vieillard ne se le fit point répéter ; il s'élança avec une souplesse toute juvénile dans le carrosse et s'assit auprès de la veuve.

– Rue de la Pépinière, 40, dit-il au valet qui releva le marchepied et ferma la portière.

Madame Malassis attendait depuis fort longtemps, c'est-à-dire depuis le moment où le neveu du duc l'avait si impertinemment lorgnée, cette occasion de tête-à-tête avec son vieil adorateur.

– Mon cher duc, lui dit-elle au moment où le carrosse sortait de la cour, il y a réellement trop près de l'allée des Veuves à la rue de la Pépinière.

– Vous trouvez, chère âme ?

– Oui, aujourd'hui, du moins.

Le duc prit la main de la veuve et la baisa galamment.

– Vous êtes charmante, dit-il.

Mais madame Malassis allait droit au but :

– Trêve de compliments, dit-elle.

Et elle ajouta :

– Ordonnez donc à votre cocher de remonter l'avenue des Champs-Élysées, de sortir par la barrière de l'Étoile et d'aller jusqu'à Neuilly. La nuit est tiède, et j'ai une horrible migraine que le grand air dissipera.

– Vos désirs sont des lois, répondit le duc, qui transcrivit au cocher, par l'intermédiaire du valet de pied, les volontés de la veuve.

– Maintenant, reprit madame Malassis, permettez-moi, mon cher duc, de profiter de cette heure d'entretien que nous allons avoir pour vous donner une nouvelle qui vous étonnera peut-être…

– Oh ! oh ! fit le duc, vous m'intriguez.

– Cette nouvelle est celle de mon départ.

Madame Malassis avait articulé ces quelques mots avec un accent naturel et calme qui, cependant, produisit sur M. de Château-Mailly un foudroyant effet, et pendant dix secondes il demeura comme suffoqué et dans l'impossibilité de faire un geste ou de prononcer un mot qui peignît sa douloureuse stupéfaction.

– Oui, mon cher duc, reprit la veuve, je pars… demain matin.

– Vous… partez… murmura enfin M. de Château-Mailly avec l'accent d'un homme privé de sa raison. Pourquoi ? où allez-vous ?

– Je pars pour des raisons à moi connues, et ne puis dire le but de mon voyage.

Et madame Malassis ajouta en souriant :

– Vous voyez, mon pauvre duc, que vous n'êtes pas heureux dans vos questions. Précisément je n'y puis répondre.

– Madame, balbutia le vieillard saisi d'un tremblement nerveux subit et dont la voix s'altéra d'une manière effrayante, voulez-vous me tuer ?

Et il appuya sur ce dernier mot avec une intonation si vraie, que madame Malassis en tressaillit et comprit jusqu'à quel point elle était aimée.

– Moi, vous tuer… mon ami… dit-elle, êtes-vous fou ?

– Oh ! peut-être oui, je ne sais pas ; mais, au nom du ciel, Laure, ne me faites plus de ces atroces plaisanteries.

– Mon cher duc, répondit la veuve, je ne plaisante nullement. Mais je vous vois si étourdi, si stupéfait de la nouvelle de mon départ, que je ne puis avoir la cruauté de vous en cacher le motif.

– Ainsi… vous partez ?…

– Oui, demain matin.

– Et… où allez-vous ?

– Chut ! vous le saurez plus tard…

– Mais enfin… c'est peut-être un voyage de huit jours…

– Non, c'est un voyage d'un an ou deux, et je veux bien vous le dire, je vais en Italie.

M. de Château-Mailly croyait être en proie à un horrible rêve et se sentait défaillir.

– Je pars, poursuivit la veuve, pour me faire oublier un peu… à Paris.

– Vous… faire… oublier ?

– De vous, d'abord, dit-elle froidement.

Et comme le vieillard demeurait frappé de stupeur et ne trouvait plus un mot à répondre, madame Malassis continua :

– Quand une femme est compromise, comme moi, lorsqu'elle a commis une faute, si cette faute parvient au grand jour et demeure irréparable, cette femme n'a plus qu'une chose à faire, c'est de quitter le monde et de fuir… Et c'est ce que je fais, mon cher duc.

– Laure, Laure, balbutia le vieillard, devenu plus tremblant et plus timide qu'un enfant… au nom du ciel, expliquez-vous !

– Comment ! dit-elle avec une véhémence subite, vous ne comprenez pas ? Vous ne comprenez pas qu'il y a eu pour moi un jour fatal et maudit, où je me suis trouvée veuve,

isolée, sans appui, considérant le monde à travers ma douleur, et le voyant semblable à une vaste solitude ? Qu'alors je vous ai rencontré, que j'ai eu la faiblesse impardonnable d'accepter d'abord cette amitié que vous m'offriez avec un si noble désintéressement…

La veuve s'arrêta comme dominée par son émotion.

M. de Château-Mailly se précipita sur ses mains et les porta à ses lèvres avec passion.

– Mon Dieu ! reprit-elle, j'ai été faible… j'ai été coupable… vous m'avez fait des promesses auxquelles j'ai eu le tort de croire, en ma naïveté… Hélas ! je paye trop chèrement aujourd'hui les suites d'une heure d'erreur pour ne point prendre un parti.

– Mais… madame… murmura le duc d'une voix entrecoupée, les promesses que je vous ai faites… je les tiendrai…

– Il est trop tard, monsieur, dit-elle d'un ton sec.

– Trop tard !…

– Oui, car tout Paris aujourd'hui… Mon Dieu ! je l'ai bien vu ce soir… chez la marquise… et votre impertinent neveu me l'a bien fait sentir…

– Mon neveu ! exclama le duc avec une colère subite.

– Oui, répondit-elle. Votre neveu m'a laissé entendre, le plus impertinemment du monde, que j'étais… Oh ! non, s'interrompit-elle en fondant en larmes… jamais je n'oserai prononcer ce mot.

– Madame, s'écria le vieux duc, affolé par cette douleur si naturellement jouée que tout le monde s'y fût trompé, mon neveu est un sot à qui j'apprendrai le respect qu'il doit à sa tante la duchesse de Château-Mailly.

Madame Malassis jeta un cri et tomba évanouie dans les bras de son vieil adorateur.

– Touche à l'hôtel ! cria M. de Château-Mailly au cocher.

Le cocher tourna bride, redescendit l'avenue des Champs-Élysées et gagna la place Beauvau, où se trouvait situé l'hôtel de Château-Mailly.

Madame Malassis était encore évanouie, et le vieux duc lui prodiguait inutilement ses soins lorsque le carrosse franchit la grille de l'hôtel.

À l'exception du suisse, du valet de chambre et d'un palefrenier, tous les domestiques étaient couchés à l'hôtel.

Il n'y eut donc que ces trois hommes qui virent M. de Château-Mailly rentrer chez lui avec une femme en robe de bal, évanouie, et qu'il paraissait beaucoup aimer, à en juger par sa figure bouleversée et ses exclamations de douleur.

– Vite, vite, ordonna-t-il, transportez madame dans la chambre de la duchesse… Qu'on appelle un médecin… ou plutôt, non, des sels, du vinaigre !

Le duc étouffait en parlant.

On transporta madame Malassis au premier étage, dans la chambre qu'avait longtemps occupée la feue duchesse de Château-Mailly. Là, le duc, amoureux et hors de lui, prodigua

de tels soins à la veuve, l'appela de noms si tendres et d'une voix si brisée, qu'elle se décida à ouvrir les yeux et à promener autour d'elle un regard étonné.

– Ah ! enfin ! murmura le vieillard avec une explosion de joie, enfin, vous m'êtes rendue !

Elle le regarda et jeta un cri :

– Mon Dieu ! dit-elle, où suis-je ? où m'avez-vous conduite ? Mais parlez, monsieur, parlez, expliquez-vous ?

– Vous êtes chez moi, dit le duc.

– Chez vous !

Et elle se dressa épouvantée, et répéta avec l'accent de la folie :

– Chez lui ! je suis chez lui ! Ah ! je suis perdue !

– Vous êtes chez vous, madame, répéta le duc, chez vous et non plus chez moi, car, avant trois semaines, vous serez duchesse de Château-Mailly.

Madame Malassis jeta un nouveau cri, mais elle ne crut point, cette fois, devoir l'accompagner d'une nouvelle syncope.

– Non, non, dit-elle, cela n'est plus possible… Vous m'avez déshonorée.

Et comme il paraissait ne pas comprendre, la future duchesse lui dit avec amertume :

– Vous êtes fou et cruel, monsieur… car vous n'avez pas la prétention, j'imagine, de me ramener ici, en plein jour, au grand soleil, comme votre femme, après m'y avoir furtivement introduite de nuit, en présence de vos domestiques… Ah ! c'est alors, reprit-elle avec une ironie pleine de désespoir et qui acheva de faire perdre la tête au vieux duc, c'est alors que votre neveu aurait le droit de me dire nettement ce qu'il m'a laissé entendre aujourd'hui : « Mon oncle me vole son héritage en épousant sa maîtresse. »

Et madame Malassis, qui avait calculé l'effet subit de ces paroles et leurs conséquences les plus éloignées, se leva avec la dignité d'une reine offensée, s'enveloppa dans sa *sortie de bal* qu'elle aperçut sur une chaise, et salua le duc de la main :

– Adieu, monsieur… dit-elle, vous m'avez perdue… Je vous pardonne…

Elle fit deux pas et ajouta avec un soupir :

– Parce que je vous aimais… Adieu !…

Et elle sortit, laissant le duc foudroyé et hors d'état de courir après elle et de la retenir.

L'adroite veuve descendit rapidement l'escalier de l'hôtel, passa comme une ombre devant la loge du suisse et se trouva sur la place Beauvau, et par suite, dans le faubourg Saint-Honoré, en moins de cinq minutes.

Une autre que madame Malassis se serait contentée de prendre le duc au mot ; mais elle, elle savait son monde sur le bout du doigt, et n'était pas femme à jouer un rôle à demi. Il y avait environ deux ans que le duc soupirait à ses genoux ; il y avait un an qu'il avait parlé de l'épouser, mais faiblement d'abord et luttant contre force préjugés et force

scrupules ; puis d’une façon moins évasive, à mesure que les liens dont la veuve l’enveloppait peu à peu se resserraient et se multipliaient.

Une seule considération arrêtait encore M. de Château-Mailly : l’énormité de la mésalliance…

Madame Malassis avait donc voulu frapper un grand coup, et la scène qui venait d’avoir lieu et que nous avons rapportée en était une preuve.

De la place Beauvau à la rue de la Pépinière, la distance était assez courte pour que la veuve se hasardât à la parcourir à pied, car, à trois heures du matin, dans le faubourg Saint-Honoré, on ne rencontre que fort rarement des voitures de place.

– Dans trois semaines, se dit-elle en s’éloignant d’un pas rapide, dans trois semaines, je serai duchesse de Château-Mailly. Si je ne m’étais pas évanouie, il était capable d’ajourner à trois mois; si j’étais restée chez lui tout à l’heure j’étais perdue!

Et madame Malassis ajouta, avec un de ces sourires où l’âme d’une femme se révèle tout entière:

– Le duc a une clef du jardin. Dans une heure il sera chez moi.

La maison n° 40 de la rue de la Pépinière, qu’habitait madame Malassis, se composait d’un grand corps de logis donnant sur la rue, une véritable maison à locataires en un mot, et d’un pavillon situé au fond du jardin.

C’était ce pavillon que la veuve avait choisi pour demeure et où elle vivait avec trois domestiques, une cuisinière, une femme de chambre, un intendant, sorte de maître-jacques qu’elle avait depuis le matin seulement.

Ce dernier et la femme de chambre attendaient la veuve.

Bien qu’elle fût venue à pied, comme il faisait une belle nuit d’hiver bien sèche, on aurait pu croire que madame Malassis était rentrée en voiture.

Or, elle arrivait à trois heures du matin, en robe de bal, comme elle était partie. En route, elle avait fait disparaître toute trace de cette émotion passagère, pour ne pas dire simulée, dont le vieux duc avait été la dupe. Par conséquent ses gens ne pouvaient soupçonner aucunement qu’elle venait d’un tout autre lieu que de l’hôtel Van-Hop.

Le pavillon occupé par madame Malassis était grand, spacieux, confortablement meublé, et se composait d’un rez-de-chaussée et d’un premier étage.

Il avait deux portes:

L’une par laquelle on entrait habituellement, qui ouvrait sur un vestibule de marbre gris et noir et faisait face à la maison;

L’autre, située au bas de l’escalier, donnait sur le jardin, et était masquée à demi par une charmille qui se prolongeait jusqu’au mur et aboutissait à une autre petite porte percée sur la rue Laborde, fort déserte en cet endroit non seulement la nuit, mais à toute heure du jour.

Cette porte était l’entrée particulière de madame Malassis, qui, cependant, ne s’en servait jamais en apparence du moins.

Cependant, cette porte avait deux clefs.

L’une de ces clefs était en la possession de la veuve.

L’autre appartenait à M. le duc de Château-Mailly.

Cette clef ouvrait non seulement la porte du jardin, mais encore celle du pavillon.

Or, très souvent, le soir, vers minuit, quand ce tranquille quartier de la rue Pépinière et des environs devenait désert, deux hommes se glissaient sans bruit dans la rue de Laborde.

L’un introduisait une clef dans la serrure, ouvrait la petite porte du jardin ; l’autre demeurait dans la rue à faire le guet.

Le premier se dirigeait, en suivant la charmille, vers le pavillon, pénétrait à l’intérieur et montait d’un pas juvénile l’escalier qui conduisait au premier étage, c’est-à-dire à l’appartement de madame Malassis.

Presque toujours il en ressortait au bout d’une heure, et retrouvait son compagnon dans la rue.

Ce compagnon, c’était le valet de chambre de M. le duc de Château-Mailly, le même qui s’était fait chasser de la veille au matin, et avait, par mégarde, emporté la clef du jardin.

Madame Malassis trouva en rentrant chez elle son nouveau domestique conversant paisiblement avec sa camériste.

Or, ce maître-jacques n’est autre que l’homme à visage étrange et dur, à stature athlétique, à épaules carrées, dont le regard semblait trahir les passions brutales, et que nous avons vu à la réunion des Valets-de-Cœur, présidée par Rocambole.

Comment cet homme à physionomie repoussante était-il parvenu à plaire à madame Malassis ? Grâce à une simple lettre de recommandation procurée par Rocambole et signée de l’un des noms les plus retentissants du faubourg Saint-Germain.

La marquise de…, recommandait chaudement le sieur Aventure, qui était demeuré dix ans chez elle comme cocher, et n’en sortait que parce qu’il était atteint d’un commencement d’ophtalmie qui ne lui permettait plus de conduire sûrement une voiture.

La prétendue marquise attribuait le visage peu avenant de son protégé à une maladie horrible dont il avait été victime durant sa jeunesse, et qui avait laissé la physionomie d’un bandit au plus honnête homme du monde.

Outre que cette lettre était très chaude, madame Malassis avait été touchée par la modicité des prétentions de maître Aventure, qui ne demandait que six cents francs de gage, la nourriture et le logement.

Donc, elle avait pris Aventure, qui était entré en fonctions le matin même.

D’ailleurs, et en dépit de sa laideur, le gros homme avait bien meilleure façon dans sa livrée bleue à retroussis écarlate que, deux jours auparavant, avec son habit noir, son gilet blanc et ses breloques en chrysocale.

La veuve le congédia en lui disant qu’il pouvait aller se reposer, et elle entra dans sa chambre à coucher où l’attendait un grand feu.

– Vite ! dit-elle à sa camériste en se jetant dans un grand fauteuil et se débarrassant de sa sortie de bal, cherche-moi une malle, des cartons, place tout cela au milieu de la chambre et entasses-y quelques chiffons à la hâte.

– Madame va faire un voyage ? demanda la femme de chambre étonnée de cet ordre.

– Non, mais je feins de partir.

La soubrette était rouée, elle regarda sa maîtresse d'un air fin.

– Madame attend M. le duc ? demanda-t-elle.

– Oui, répondit la veuve. Maintenant, c'est lui qui veut m'épouser…

– Et madame ne veut plus ?

– Justement.

– Alors, dit tranquillement la soubrette, je vais faire mon paquet, car je crois que je coucherai un de ces soirs à l'hôtel de Château-Mailly.

– C'est probable, murmura madame Malassis, qui, on le voit, avait fait sa confidente de sa femme de chambre, justifiant ainsi ce proverbe que « la vertu est de toutes les classes, comme le vice ; que la femme du meilleur monde peut faillir, mais que celle qui se confie à une servante est toujours une femme commune. »

La soubrette exécuta les ordres de sa maîtresse et entassa à la hâte quelques vêtements dans une malle, quelques dentelles dans un carton, et rangea deux chapeaux dans leur boîte.

Et la veuve, qui n'avait pas de secrets pour sa camériste, lui raconta de point en point ce qui s'était passé entre elle et le duc, depuis leur départ de l'hôtel Van-Hop.

La camériste, pour répondre à l'honneur d'une semblable confidence, écouta gravement sa maîtresse jusqu'au bout, et finit par émettre cet avis :

– Je ne me permettrai point de donner un conseil à madame ; mais si madame voulait me permettre une simple observation, j'oserais lui dire qu'il faut que madame ait tout à fait l'air de partir.

– C'est mon intention, ma fille.

– À la place de madame, j'écrirais à M. le duc une belle lettre d'adieu.

– Tiens ! fit madame Malassis, c'est une idée.

– Et j'aurais l'air de la terminer et de vouloir la cacher, lorsque M. le duc arrivera.

– Tu es une fille d'esprit… Va-t'en.

– Madame est trop bonne, répondit la femme de chambre en s'en allant.

Demeurée seule, madame Malassis se mit en devoir de suivre le conseil de sa servante, et, s'asseyant devant un joli pupitre en bois de rose qui supportait tout ce qu'il faut pour écrire, elle prit la plume et commença à tracer quelques lignes.

Mais en ce moment elle tressaillit et prêta l'oreille.

La nuit était silencieuse et l’on entendait les moindres bruits qui résonnaient dans l’espace.

Or, le grincement d’une clef dans une serrure, puis celui des gonds d’une porte étaient venus frapper l’oreille de la veuve.

– Le voici ! pensa-t-elle.

En effet, des pas criaient sur le sable de la charmille ; puis madame Malassis entendit ouvrir une seconde porte, puis des pas résonnèrent dans l’escalier.

Et madame Malassis continua à écrire.

On frappa deux coups à la porte de la chambre.

– Entrez ! dit la veuve.

Elle ne tourna point la tête, elle laissa son regard attaché sur le papier que la plume noircissait.

La porte s’ouvrit, un homme entra et s’arrêta sur le seuil.

Alors, persuadée qu’elle allait voir le visage pâle et bouleversé du vieux duc, la veuve repoussa sa lettre sous un carton et releva lentement la tête.

Mais soudain elle poussa un cri, se leva précipitamment, et recula…

L’homme qui pénétrait chez elle muni d’une clef, cet homme qui franchissait le seuil de sa chambre à coucher à quatre heures du matin, ce n’était point le duc de Château-Mailly.

C’était un inconnu !

XII

Fernand Rocher et le major Carden, son témoin, étaient sortis du bal.

Le faux vicomte et sir Williams les attendaient sur la première marche du perron. Alors Rocambole salua de nouveau son adversaire :

– Veuillez me permettre, monsieur, lui dit-il, une simple proposition. J'ai mon appartement dans le quartier, et dans mon appartement des épées de combat ordinaire. Avez-vous quelque répugnance à vous en servir ? dans ce cas-là, nous ferons lever Devisme ou Lepage.

– C'est inutile, répondit Fernand, nous nous battrons avec vos épées.

– Bien. Ensuite, je trouve le Bois un peu loin.

– Allons où vous voudrez.

– Il y a à quelques pas d'ici un endroit tout à fait désert, entre la rue Courcelles et la rue de Laborde, une sorte de terrain vague où nous serons à merveille.

– Soit, dit encore Fernand.

– Ensuite, monsieur, j'ai là mon phaéton, et comme il est, je crois, parfaitement inutile de mettre des valets dans notre confidence, je vais envoyer mon groom et je serai, si vous le voulez bien, votre cocher jusqu'au lieu du combat.

Fernand s'inclina.

Rocambole ordonna à son groom d'avancer et de ranger son léger équipage au bas du perron.

Puis, tandis que le groom, sautant à bas de son siège, prenait la bride du cheval, le lion invita le major et Fernand à monter derrière, pendant que sir Williams s'asseyait auprès de lui sur le siège de devant.

Alors M. le vicomte de Cambolh rendit la main à son cheval et franchit la grille extérieure de l'hôtel.

Cinq minutes après, il arrivait au faubourg Saint-Honoré, s'arrêtait à sa porte et passait les rênes à sir Arthur Collins.

– Messieurs, dit-il en sautant à bas de son siège, je vous demande dix secondes.

Et Rocambole monta chez lui, y prit deux paires d'épées de combat et redescendit.

– Je suis à vos ordres, dit-il.

L'attelage repartit et ne s'arrêta plus qu'à l'entrée de ces terrains vagues connus sous le nom de plaine Monceau.

Là, les quatre voyageurs mirent pied à terre.

Trois heures et demie sonnaient, dans le lointain, à Saint-Philippe-du-Roule.

La nuit était claire, la lune brillait au ciel ; il faisait un froid sec et vif.

– Nous allons nous battre aussi commodément qu'en plein jour, dit Rocambole à Fernand. Seulement, dépêchons-nous, monsieur, car il fait un froid de loup.

Le major Carden et le faux Anglais s'étaient emparés des épées et les mesuraient gravement.

Les conditions secrètes du vicomte Andréa et de Rocambole étaient que le premier, l'âme, la tête, la pensée incarnée de l'association, demeurerait toujours inconnu.

Or, si le major Carden avait été prévenu par Rocambole que Fernand, provoqué par lui, réclamerait son aide, et que pour provoquer sa demande, il se placerait sur son chemin, il ignorait cependant la cause et le but de ce duel, car Rocambole avait jugé inutile de lui donner la moindre explication ; il ne savait pas davantage ce que pouvait être sir Arthur Collins.

Aussi sir Arthur jouait-il en conscience avec lui son rôle d'Anglais, s'exprimant en un français de fantaisie dont les intonations semblaient intraduisibles pour tout autre gosier qu'un gosier d'outre-Manche.

Le chef des Valets-de-Cœur était donc tout au plus, aux yeux du major Carden, un vulgaire affilié de cette grande association dont il faisait partie lui-même.

Sir Arthur mit même une conscience telle à mesurer les épées, à discuter les conditions du combat, et s'indigna si bien contre l'usage du duel, rappelant qu'il n'existait point en Angleterre, que le major se demanda si, au lieu d'être dans le secret de la comédie sanglante qui allait se jouer, sir Arthur n'était point un Anglais de bonne foi, un convive naïf du marquis Van-Hop, à qui Rocambole avait demandé de lui servir de témoin.

Cependant le faux insulaire eut le temps de s'approcher de Rocambole, qui venait de mettre habit bas, et de lui dire à l'oreille :

– Souviens-toi bien du coup que je t'ai montré, au moins…

– Je le sais par cœur…

– Et pas de bêtises, surtout… ne va pas le tuer.

– Soyez tranquille.

– Monsieur, dit Fernand en s'approchant et prenant son épée des mains de sir Arthur, je suis de votre avis, il fait froid, dépêchons-nous.

Les deux adversaires se placèrent en face l'un de l'autre, sir Arthur mit les épées bout à bout, et prenant son accent le plus guttural :

– Aoh ! dit-il, allez, messieurs !

Fernand était irrité de l'impertinence constante de son adversaire, plus encore peut-être que de l'insulte qui avait été le premier motif du combat.

Aussi n'apportait-il sur le terrain que tout juste assez de sang-froid pour ne point oublier toutes les lois de l'escrime.

Rocambole, au contraire, était aussi calme qu'un chirurgien qui s'apprête à faire une opération, et il sifflotait un air de *la Norma* en engageant le fer.

Fernand avait reçu l'éducation du jeune homme dont l'entrée dans la vie a eu lieu sous les auspices de la pauvreté ; il avait négligé la salle d'armes pour la salle d'études, le manège pour l'école de droit. La grande fortune que lui avait apportée son mariage l'avait trouvé écuyer novice et tireur médiocre.

À la façon dont il se mit en garde, on eût pu dire de lui qu'il tenait son épée bien plus avec le cœur qu'avec la main.

Rocambole avait mis au service d'une étude patiente une adresse native et une agilité sans égale.

Le fils adoptif de la veuve Fipart, en changeant de pelure, qu'on nous passe le mot, le vaurien devenu lion n'avait rien perdu de ses qualités de jeunesse.

Il possédait toujours ce merveilleux sang-froid qu'il avait déployé le jour où Léon Rolland le tenait sous son genou et lui appuya un couteau sur la poitrine pour le faire parler.

Il était toujours souple, adroit, possédait les mêmes nerfs d'acier, et n'avait point oublié, en apprenant l'escrime, l'art de la savate, qui est la véritable escrime du gamin de Paris.

Rocambole apportait donc sur le terrain son agilité de chat-tigre, unie aux savantes leçons du vicomte Andréa, et servie par sa merveilleuse présence d'esprit. Dès sa première passe, il sut à quoi s'en tenir sur la force de son adversaire, et il n'eût, en réalité, tenu qu'à lui de tuer Fernand à la seconde riposte.

Mais ce n'était là ni ce que voulait sir Williams, ni ce qu'il avait résolu lui-même.

Rocambole avait dit le mot ; il voulait pratiquer une opération chirurgicale, et il savait qu'un pouce de fer dans l'épaule ne tue pas, mais procure un évanouissement subit et blesse assez grièvement pour forcer un homme à garder le lit pendant plusieurs jours.

Fernand, qui avait achevé de perdre sa dernière parcelle de sang-froid en mettant l'épée à la main, s'était précipité sur son adversaire avec impétuosité, moins soucieux de défendre sa propre vie que de tuer Rocambole.

Rocambole, au contraire, semblait être dans une salle d'armes et prendre un plaisir extrême à ce jeu cruel sans danger pour lui.

Les deux témoins placés à distance demeuraient impassibles : le major, en homme habitué à de tels spectacles ; le baronet sir Williams, en amateur passionné, en véritable *excentrique* enthousiasmé de toutes sortes de luttes, depuis le combat de coqs jusqu'à la boxe anglaise.

Pendant quelques secondes, l'impétuosité pleine de fureur avec laquelle Fernand Rocher chercha vainement le chemin de la poitrine du faux gentilhomme suédois ne permit point à celui-ci d'essayer le coup mystérieux qu'il tenait de la science de son maître. Rocambole se contenta de parer et de rompre, lassant ainsi peu à peu son adversaire, attendant le moment propice.

À mesure qu’il reconnaissait la supériorité du jeu de Rocambole, Fernand, au contraire, achevait d’oublier le peu d’escrime qu’il savait, et bientôt son bras commença à mollir, son attaque fut moins vive, sa riposte plus lente ; il n’avança plus avec la même vigueur.

C’était l’instant qu’attendait Rocambole, et tout à coup rompant avec vivacité, il leva verticalement son arme.

Celle de Fernand ne froissant plus le fer, n’ayant plus ce qu’on nomme le sentiment de l’épée, tâtonna une seconde dans le vide et s’abaissa…

Fernand, frappé d’une irrésolution subite, venait de se découvrir…

Alors, rapide comme la foudre, l’épée de Rocambole siffla comme un reptile, s’allongea par un coup droit, et sa pointe disparut dans l’épaule de Fernand, qui tomba presque sur-le-champ.

– Enfin ! murmura sir Williams, pourvu toutefois qu’il ne l’ait point tué… C’est mieux que sa vie qu’il me faut.

XIII

Le major Carden avait vu tomber Fernand Rocher.

Comme il n’était point dans le secret de sir Arthur Collins ou plutôt du baronet sir Williams ; comme Rocambole ne lui avait fait aucune confidence, il s’imagina que son *filleul* était mort ou grièvement blessé.

Il voulut donc s’approcher et se pencher sur Fernand.

Mais Rocambole fit un pas vers lui :

– Mon cher major, lui dit-il, faites-moi donc une grâce…

Le major le regarda.

– Enveloppez-vous dans votre manteau, poursuivit Rocambole, et retournez au bal… ou bien rentrez chez vous, vos services nous sont inutiles.

Le major s’inclina.

Il savait, du moins il avait deviné que Fernand était condamné par l’association des Valets-de-Cœur, et il s’était attendu à ce dénouement.

Il boutonna son pardessus, alluma tranquillement son cigare aux lanternes du phaéton, et s’en alla.

Rocambole et sir Arthur Collins demeurèrent penchés sur Fernand.

Fernand était évanoui.

Le sang coulait avec abondance de la blessure, qui était peu profonde, mais assez large, comme toutes celles qui proviennent d’une épée triangulaire.

– Ah çà ! dit sir Arthur, es-tu sûr de ne pas l’avoir tué ?

– Certainement.

Le baronet alla prendre une lanterne, et s’en servit pour examiner attentivement la plaie.

– As-tu la petite boîte que je t’ai envoyée ce matin ?

– Oui, elle est dans le coffre du phaéton.

Rocambole courut au phaéton et revint avec une petite caisse dans laquelle se trouvait du linge, de la charpie et une trousse.

Alors sir Arthur Collins, avec un flegme merveilleux et l’habileté d’un praticien, pansa la blessure et y posa un premier appareil.

– Maintenant, dit-il, il faut transporter notre homme avec précaution pour éviter tout épanchement interne. Il pourrait mourir en route.

Sir Arthur et son compagnon prirent le blessé à bras-le-corps, l'enlevèrent doucement de terre, et le portèrent dans la voiture, l'étendant sur la banquette de derrière, après lui avoir entassé deux coussins sous la tête, afin d'exhausser un peu sa poitrine.

De la plaine Monceau, où avait eu lieu le combat, au lieu où Rocambole et son chef allaient transporter le blessé, la distance n'était pas très considérable.

Cependant il était nécessaire d'éviter toute secousse et tout cahot, si on voulait prévenir un accident.

Sir Arthur monta dans la voiture, soutenant la tête de Fernand toujours évanoui, et dit à Rocambole :

– Convertis-toi en valet de pied et conduis ton cheval à la main et au pas.

Et il ajouta en riant :

– Il est nuit, les rues sont désertes et personne ne te verra. Le vicomte de Cambolh n'aura point à rougir.

Un quart d'heure après, le convoi nocturne s'arrêtait rue Moncey, devant la grille d'un petit hôtel qui nous est bien connu.

Cet hôtel, construit par le baron d'O…, vendu par Baccarat, acheté au moyen d'un prête-nom par sir Williams, était, depuis le matin, habité par Jenny la Turquoise.

Rocambole sonna, la grille s'ouvrit sans bruit, et des pas crièrent sur le sable du jardin.

Jenny, en robe de chambre, la tête enveloppée d'un foulard, arrivait un flambeau à la main.

Un homme, le nez surchargé de lunettes bleues, la tête chauve et le ventre proéminent, la suivait. Cet homme, vêtu d'un habit noir, cravaté de blanc, avait la docte apparence d'un avocat et d'un médecin.

Mais, en réalité, Baccarat eût peut-être reconnu en lui ce faux docteur qu'elle avait trouvé à son chevet quatre années auparavant, après l'arrestation de Fernand Rocher, et qui la conduisit dans une maison de fous.

– Ma petite, dit sir Arthur, qui retrouva sur-le-champ son accent britannique, nous t'amenons le pigeon.

– Ah ! ah ! répondit Turquoise, dont l'œil étincela d'une joie cruelle.

– Tout est-il prêt chez toi ?

– Tout.

Sir Arthur fit un signe au faux cocher, qui se hissa sur le marchepied du phaéton et l'aida à prendre le blessé.

Fernand fut porté dans l'hôtel et placé sur un lit, au rez-de-chaussée, dans la chambre occupée jadis par Baccarat.

Là, sir Arthur redevint chirurgien.

Aidé de Rocambole et de la Turquoise, il déshabilla le blessé, et dit, après avoir lavé et ausculté la blessure :

– Il en a pour huit ou dix jours.

Et se tournant vers Rocambole :

– Sais-tu que si tu eusses pénétré d'un pouce de plus, tu le tuais ?

– Ah ! quel malheur ! murmura naïvement la Turquoise, moi qui veux le croquer.

– Tu le croqueras, ma chérie, dit sir Arthur en caressant de la main le menton velouté comme une pêche de la jolie pervertie.

Turquoise montra ses dents blanches et pointues comme celles d'un rat, en un mutin sourire.

– Sais-tu ton rôle au moins ?

– À merveille, papa !

– Et toi ? dit sir Arthur, se tournant vers le faux docteur.

– Moi, répondit celui-ci, j'ai fait des études consciencieuses depuis un mois, et je suis presque chirurgien. Je soignerai votre blessé comme Esculape lui-même.

Fernand était toujours évanoui.

Turquoise et le faux docteur s'installèrent à son chevet.

– Allons-nous-en, dit sir Arthur à Rocambole, nous n'avons plus rien à faire ici.

Et il ajouta, se penchant à l'oreille de Turquoise :

– Tu m'enverras deux bulletins par jour, n'est-ce pas ?

– Sans doute.

Le baronet prit Rocambole par le bras, l'entraîna hors de la chambre à coucher, et ils gagnèrent le jardin, dans lequel ils avaient laissé le phaéton, le cheval attelé à un arbre. Turquoise, installée du matin seulement, n'avait point encore composé sa maison, et n'avait qu'une femme de chambre qu'elle avait envoyée se coucher par ordre de sir Arthur.

– Mon cher ami, dit alors le baronet en prenant les rênes des mains de Rocambole et s'offrant le plaisir de conduire, veux-tu que nous retournions au bal ?

– Mais, très volontiers, dit Rocambole.

Le baronet tira sa montre.

– Il est quatre heures, dit-il.

– Bah ! on dansera jusqu'à huit.

– Et l'on soupera au petit jour.

Sir Williams, sous les traits de sir Arthur, rentra donc à l'hôtel Van-Hop, où la fête était encore dans toute sa splendeur ; mais personne n'avait remarqué son absence.

Le major n’était pas revenu.

Il était allé souper à la Maison-d’Or, et était rentré paisiblement chez lui.

Sir Arthur se glissa de groupe en groupe jusqu’à une embrasure de croisée, où il s’établit avec Rocambole.

De ce lieu un peu écarté, les deux complices purent tout voir sans attirer l’attention. Ils remarquèrent d’abord le jeune comte de Château-Mailly dansant avec Hermine.

Puis le vieux duc, son oncle, caquetant auprès de madame Malassis.

Enfin, Chérubin le charmeur, le beau Chérubin, qui était parvenu à obtenir une valse de madame Van-Hop, et la faisait tournoyer haletante et tout émue.

– Tiens, dit sir Arthur, se penchant à l’oreille de Rocambole et lui indiquant d’un regard la belle créole, la vois-tu ?

– Oui, elle commence à être *charmée*.

– Elle me rappelle en ce moment les enfants du roi Charles I^{er}, qui sourient à la hache sous le tranchant de laquelle devait tomber une heure après la tête de leur père.

– Ah !

– Oui. La marquise valsant avec Chérubin joue avec la hache.

– Jolie comparaison, mon oncle.

– Seulement, cette hache est un poignard…

– Très bien !

– Et ce poignard est pour elle.

– Ce sera Chérubin qui sera le poignard.

Le baronet haussa les épaules.

– Non, dit-il, mais c’est lui qui placera l’arme meurtrière dans la main du marquis, cet honnête homme qui aime sa femme.

Et le baronet eut un sourire à faire frémir Satan lui-même !

XIV

Fernand Rocher s’était évanoui en tombant frappé par Rocambole.

Quand il revint à lui, il n’était plus sur le terrain du combat, et les témoins, son adversaire, les épées, tout avait disparu. Fernand se trouvait couché au fond d’une alcôve où régnait le demi-jour mystérieux d’une lampe placée sur la cheminée voisine.

Cette lampe éclairait confusément les objets environnants, sur lesquels le blessé promena un regard étonné.

Il lui sembla qu’il se trouvait dans une chambre à coucher assez spacieuse, luxueusement décorée et meublée, et dont l’aspect lui était complètement inconnu.

La lampe projetait une clarté mate et douteuse sur les tentures, les meubles, les rideaux, et, à l’aide de cette clarté, l’œil étonné de Fernand en passa une sorte d’inventaire.

Il aperçut d’abord quelques-uns de ces meubles que l’art et la fantaisie réunis font si élégants : dressoirs en bois doré, jardinières de laque, bahuts de Boule, sièges moelleux couverts d’une étoffe de soie d’un gris tendre, tapis à grandes rosaces, dont les couleurs sombres s’harmonisaient avec les tentures des murs, des portes et des croisées.

C’était une chambre à coucher de petite-maîtresse, une chambre comme aurait pu en avoir une, dès le lendemain de ses noces, une duchesse de vingt ans ; car tout était sobre et élégant à la fois, et rien dans cette pièce n’annonçait la femme de situation équivoque. Tout au plus, peut-être, aurait-on pu supposer que la fée de ce logis était, le soir, reine ou simple soubrette de l’autre côté du rideau de la Comédie-Française, tant il y avait de bon goût, de luxe délicat et artistique dans ce joli nid.

Fernand eut beau rassembler ses plus lointains souvenirs, il ne se rappela point avoir jamais franchi le seuil de cette demeure. Et pourtant il s’y trouvait couché, seul, au milieu d’un profond silence.

Un mouvement qu’il fit lui arracha un cri de douleur.

Cette douleur fut pour lui un trait de lumière.

Il se souvint du combat, de son adversaire, des témoins, de l’étrange sensation de froid que lui avait fait éprouver la pointe de l’épée ennemie en pénétrant dans son épaule, et il devina qu’on l’avait transporté quelque part à la hâte.

Quelques gouttes de sang qui jaspaient l’oreiller, et l’appareil qu’il sentit posé sur sa blessure achevaient de rappeler ses souvenirs.

En même temps, le cri qu’il avait poussé donna sans doute l’éveil aux personnes de la maison dans laquelle il se trouvait, car une portière s’écarta près du lit, et un homme vêtu de noir et cravaté de blanc, chauve et un peu obèse, un homme qui portait des besicles et avait une physionomie doctement sérieuse, s’approcha sur la pointe du pied.

Puis, sans dire un mot, le grave personnage s'empara de la main que le blessé laissait pendre hors du lit, et lui tâta le pouls.

– Vous avez une fièvre assez intense, monsieur, lui dit-il, c'est bon signe… Souffrez-vous ?

– Pas précisément, répondit Fernand, qui comprit qu'il avait affaire à un médecin ; seulement, j'ai fait un mouvement assez brusque.

Le docteur découvrit l'épaule du blessé et replaça soigneusement l'appareil, qui était un peu dérangé.

– Il faut vous tenir tranquille, monsieur, dit-il ; le repos est absolument nécessaire.

– Suis-je donc dangereusement blessé, monsieur ? demanda Fernand.

– Dangereusement, non, répondit le docteur, mais assez grièvement, monsieur, pour que je croie devoir vous garder au lit au moins huit jours. Heureusement, nous sommes en hiver, ce qui est toujours préférable à l'été pour les blessures.

– Monsieur, reprit Fernand, me permettrez-vous une question ?

Le docteur fit un signe affirmatif.

– Pourriez-vous me dire si je me trouve dans une maison de santé ?

– Nullement, monsieur.

– Alors, je suis peut-être chez mon témoin… ou chez mon adversaire ?

– Monsieur, dit naïvement le médecin, je ne puis guère vous renseigner à cet égard. J'ai été appelé auprès de vous, il y a environ deux heures ; vous étiez tout vêtu sur ce lit, et le sang coulait assez abondamment de votre blessure… Une femme, une jeune dame d'environ vingt ans…

– Ma femme ! s'exclama Fernand.

– Je ne sais pas ; elle est petite, blonde, fort jolie…

– Ce n'est point Hermine, murmura le blessé, surpris. Chez qui suis-je donc ?

– Je n'en sais absolument rien. J'ai vu cette jeune dame essuyer le sang à mesure qu'il coulait. Elle était assistée de sa femme de chambre.

– Mais, insista Fernand, au comble de la surprise, il n'y avait aucun homme ici ?

– Aucun.

– Et vous ne savez pas le nom de la dame chez qui…

– On l'a appelée devant moi madame seulement, voilà tout ce que je puis vous dire.

– Quel étrange mystère ! pensa le blessé.

Comme il faisait cette réflexion mentale, la portière, que le docteur avait laissé retomber derrière lui, se souleva de nouveau, et Fernand entendit un pas léger glisser sur le tapis ; une femme entra sur la pointe du pied. Cette femme produisit une vive impression sur le blessé.

Le mystère qui semblait environner son étrange aventure d'abord, puis cette prédisposition morale où il se trouvait par suite des émotions qu'il avait éprouvées quelques heures auparavant, enfin la merveilleuse beauté de l'inconnue, contribuèrent puissamment à cette impression.

C'était une charmante et mignonne créature, blonde comme les madones de Raphaël, avec des yeux d'un bleu foncé comme l'azur de la mer, une taille onduleuse et flexible et de petites mains qui semblaient plutôt appartenir à un enfant qu'à une femme.

Une robe de chambre de velours noir et à retroussis bleu faisait valoir la merveilleuse blancheur de ses bras nus et de son cou ; un vague sourire un peu triste, comme on n'en voit qu'aux femmes qui déjà ont entrouvert le livre de la vie à la page de ses amertumes, effleurait ses lèvres.

Elle s'approcha, l'œil inquiet, regarda Fernand et le salua de la main.

– Comment vous trouvez-vous, monsieur ? lui demanda-t-elle.

Sa voix était douce, mélodieusement timbrée, et acheva de séduire le blessé.

Et, comme il entrouvrait la bouche pour remercier, et peut-être pour demander à la belle inconnue par quel étrange concours de circonstances il se trouvait chez elle, elle posa son doigt sur ses lèvres.

– Chut ! monsieur, dit-elle tout haut. Le docteur prétend que vous devez parler le moins possible.

En même temps, elle se dirigea vers un guéridon voisin sur lequel il y avait une tasse remplie de tisane qu'elle prit dans ses mains.

Et comme, alors, le médecin ne pouvait la voir, elle plaça de nouveau son index sur sa bouche, et, cette fois, le blessé comprit qu'elle désirait ne pas être questionnée devant un tiers.

Puis elle revint près du lit et présenta sa potion à Fernand, qui ne cessait d'admirer sa frêle et rayonnante beauté.

– Madame, dit alors le médecin, mes soins sont inutiles pour le moment. La blessure va bien, la fièvre n'a qu'une intensité peu alarmante, je reviendrai dans quelques heures changer l'appareil.

Elle le congédia d'un geste de reine, prit un flambeau pour l'éclairer et sortit avec lui.

Fernand était au comble de la stupeur.

Où était-il ?

Pourquoi sa femme n'avait-elle point été prévenue ?

Il appela.

La femme inconnue revint.

– Madame, lui dit Fernand, bien que vous m'ayez imposé silence, bien que vous prétendiez que ma présence ici doive être pour moi-même un mystère, vous ne me refuserez pas une grâce ?

– Parlez, dit-elle en souriant.

– J’ai une femme, madame, une femme que j’aime… et qui doit être vivement alarmée de mon absence…

– Votre femme est prévenue.

Et la blonde inconnue lui jeta un de ces regards et un de ces sourires qui font naître le trouble au fond du cœur le plus pur.

Puis, elle ajouta :

– Supposez que vous êtes dans le palais d’une fée, – d’une fée qui vous a sauvé la vie, et ne demande, en échange de sa bonne action, qu’une chose…

– Oh ! dites, madame, fit-il avec l’accent de la gratitude.

– Une chose bien simple…

Et elle le regarda, souriant toujours.

– Qu’est-ce donc ? demanda-t-il.

Elle posa un doigt sur ses lèvres.

– Le silence ! dit-elle.

Et elle disparut.

Fernand se retrouva seul, en proie à un étonnement mêlé d’une sorte d’admiration pour la beauté de cette femme.

Pendant quelques minutes, il espéra la voir reparaître, et il éprouva même comme une impatience inexplicable, une sorte d’anxiété dont il lui eût été difficile de se rendre compte. Mais les minutes passèrent, puis une heure s’écoula, et la blonde créature ne vint pas.

Fernand entrait alors dans cette phase fébrile qui suit presque toujours l’évanouissement causé par une blessure.

En effet, grave ou légère, une blessure ne produit pas toujours l’évanouissement ; mais qu’elle obtienne ou non ce résultat, elle est toujours suivie d’un accès de fièvre qui occasionne généralement, quoique à divers degrés, une sorte de délire mental.

Bientôt de bizarres hallucinations s’emparèrent de son esprit, et il perdit absolument conscience de sa situation réelle.

Plusieurs heures s’écoulèrent pour lui dans cet état, et la lampe, qui projetait une clarté douteuse dans la chambre, finit par s’éteindre.

Dans l’obscurité, les hallucinations devinrent plus intenses et plus bizarres encore, et la jeune femme blonde y joua le plus grand rôle.

Chose étrange ! Fernand songeait à la fois à sa femme et à l’inconnue, les confondant parfois toutes deux en une seule créature ; puis il finit par s’imaginer qu’il était mort, qu’il avait été tué, et que le lieu où il se trouvait était déjà l’antichambre d’un autre monde et d’une autre vie.

D’hallucinations en hallucinations, le blessé finit par s’endormir.

Lorsqu’il se réveilla, un rayon de jour filtrait à travers la moire des rideaux et s’ébattait sur le tapis.

Le sommeil avait un peu calmé la fièvre, et la présence d’esprit du blessé lui était revenue.

En même temps, ses souvenirs s’assemblaient un à un, et il pouvait enfin analyser dans tous leurs détails les événements de la veille, c’est-à-dire la provocation inouïe dont il avait été la victime au bal du marquis Van-Hop et ses suites, jusqu’au moment où il était tombé atteint par l’épée de son adversaire.

Là, il y avait forcément pour lui une femme. Qu’étaient devenus son adversaire et les témoins ?

Où l’avait-on transporté ?

Pourquoi sa femme n’était-elle pas près de lui ?

Et quelle était cette ravissante créature qui s’était instituée sa garde-malade ?

C’était là tout autant de questions qu’il lui était impossible de résoudre.

Mais, en dépit de tout, Fernand songeait à sa femme qu’il avait laissée au bal, qui, sans doute, serait rentrée chez elle croyant l’y trouver, et aurait passé la nuit dans une vive inquiétude.

Pourtant il n’osa point appeler, et se résigna à attendre que quelqu’un parût. En effet, peu d’instant après, la porte par où il avait vu disparaître la frêle et blonde inconnue se rouvrit.

Et Fernand sentit une émotion étrange le gagner et faire battre son cœur, et l’image de cette belle et chaste Hermine, qu’il n’avait cessé d’aimer une seconde depuis quatre années que durait son bonheur, eut une lutte à soutenir avec cette autre image de femme que le mystère semblait envelopper.

Sur le seuil de la porte qui venait de s’ouvrir, Fernand apercevait la belle inconnue. Elle vint à lui moitié triste et moitié souriante, et lui dit :

– Le docteur va venir bientôt vous panser. Comment vous sentez-vous ? Souffrez-vous beaucoup ? Avez-vous dormi un peu ?

Elle lui faisait toutes ces questions de sa voix charmante et douce comme une mélodie, et il semblait qu’une affection mystérieuse et puissante dictait chacune de ses paroles.

– Je vais mieux, répondit-il, mais…

– Eh bien ? fit-elle.

– Ma femme… murmura Fernand.

– Chut ! votre femme est prévenue, votre femme est tranquille… que cela vous suffise.

Fernand se sentait en proie à une émotion violente et inexplicable.

Pourtant il ignorait jusqu’au nom de cette femme, et c’était Hermine qu’il aimait.

Elle voulut prendre sa main dans la sienne, pour s'assurer qu'il n'avait pas la fièvre ; mais Fernand s'empara de cette main et y mit un respectueux baiser, – baiser d'un homme reconnaissant.

Elle la retira et rougit un peu.

– Que faites-vous, monsieur ? lui dit-elle.

– Madame, balbutia-t-il, je vous remercie, et tâche de vous témoigner ma gratitude.

– Vous ne m'en devez aucune, répondit-elle simplement.

– Pourtant ?… fit-il d'un ton interrogateur.

– Je vous devine, dit-elle : vous voudriez savoir où vous êtes, comment vous y êtes et qui je suis ?

– En effet…

– Eh bien, répondit-elle, c'est impossible !

– Impossible ?

– Oui ; il est impossible de vous dire non seulement qui je suis, mais encore où vous êtes… Cependant…

– Ah ! fit le blessé avec anxiété.

– Je puis vous apprendre, reprit-elle, que vous vous trouvez à Paris, et qu'on vous a transporté chez moi au moment où vous veniez d'être blessé.

Et, laissant glisser un sourire sur ses lèvres roses, elle ajouta :

– Le reste est un mystère.

Fernand la contemplait avec une muette admiration.

– Votre blessure n'a rien de grave, reprit-elle, mais il vous est cependant formellement interdit de vous lever, de faire aucun mouvement brusque, et il paraît, m'a dit le docteur, que nous serons obligés de vous condamner à une diète sévère.

Et elle continua à sourire, et ajouta :

– Cependant, avant huit jours, paraît-il, vous pourrez être transporté chez vous… chez… votre femme…

Elle se retira sur ce mot, comme si elle eût craint d'en dire davantage.

Le soir, Fernand fut repris par la fièvre et le délire.

La nuit fut mauvaise, remplie de rêves, d'hallucinations, au milieu desquelles sa femme et la blonde inconnue semblaient se tenir par la main.

Le jour le trouva faible, épuisé, les membres atteints d'un tremblement nerveux et les yeux injectés de sang.

Il lui était impossible de fixer un objet, il n'aurait pu lire ou écrire.

La belle garde-malade entra sur la pointe du pied, s'approcha du lit, et s'assura d'un regard rapide et sûr de la situation du blessé.

– Bonjour, lui dit-elle ; vous êtes mieux, beaucoup mieux, et la crise que je redoutais est passée.

– Vous redoutiez une crise ?

– Oui, et j'ai été contrainte de vous faire un mensonge.

– Ah !… lequel ?

– Je vous ai déjà dit que votre femme était prévenue…

Fernand jeta un cri.

– Et… elle ne l'est pas ?

– Non. On lui a simplement écrit qu'une affaire urgente vous éloignait de Paris pour quelques jours. Je redoutais cette crise… elle est passée… nous pouvons… vous pouvez écrire… madame Rocher sera rassurée.

Fernand était atterré.

– Vous savez mon nom ? dit-il.

– Sans doute. Seriez-vous ici sans cela ?

– C'est vrai, murmura-t-il, touché de la justesse de cette réponse. Mais pourquoi n'avoir point écrit à ma femme ?

– Pour ne point l'alarmer. Maintenant, reprit-elle, permettez-moi de vous le répéter ; bien que vous ayez quelque peine, sans doute, à vous servir de votre bras, cependant, je crois que vous pourrez écrire deux lignes, ou, tout au moins, signer celles que j'écrirai.

Et elle courut à un petit pupitre en bois de rose placé sur le bord du lit.

Elle en tira alors une plume, de l'encre, du papier, et lui dit :

– Essayez.

Il prit la plume et essaya de tracer quelques lignes ; mais le mouvement qu'il fit déplaça à moitié l'appareil posé sur sa blessure, et un cri lui échappa.

– J'y vois trouble, dit-il.

– Mon Dieu ! dit la jeune femme, j'ai trop présumé de vos forces… Allons, ce sera moi qui vous servirai de secrétaire.

Et elle s'assit au pied du lit, prit la plume et écrivit :

« Ma chère Hermine, un léger accident qui m'est survenu me force à emprunter, pour vous écrire, le secours d'une main étrangère. Cependant j'aurai la force de signer ma lettre… »

La belle inconnue s'arrêta et regarda Fernand en souriant :

– Ah ! dame, dit-elle, il le faudra bien… malgré la douleur.

Elle reprit la plume et poursuivit tout haut :

« Je viens de courir un grand danger ; heureusement je suis sauvé et vous aime, et avant huit jours je serai auprès de vous.

« Ne vous alarmez pas, ne vous désolez pas ; songez que, à toute heure et partout, je suis à vous et porte votre image gravée au fond de mon cœur.

« Votre Fernand qui vous aime ! »

– Il vaut mieux, dit le joli secrétaire de Fernand en s'interrompant, il vaut beaucoup mieux ne pas entrer dans les détails de cette triste affaire.

Mais, en réalité, la blonde garde-malade n'avait point écrit ces deux dernières phrases, comptant sur l'état de faiblesse et de vertige où était Fernand, et persuadée qu'il ne pourrait lire.

Elle avait écrit au contraire :

« Je me suis battu pour une vétille ; j'ai été un peu blessé. Heureusement la cause de ce duel a une jolie petite main blanche et veut bien me servir de secrétaire.

« Adieu, au revoir ; je vous baise les mains. »

C'était un vrai billet à la Lauzun, un poulet du duc de Richelieu à sa femme.

Elle eut l'audace de lui présenter le papier.

– Je ne puis pas lire, dit-il, mais je pourrai signer.

Et il signa, en effet, d'une main tremblante, mais assez lisiblement pour qu'Hermine ne pût douter de l'authenticité de cette signature.

L'inconnue reprit aussitôt le billet, le plia, le mit sous enveloppe, le cacheta avec le chaton d'une bague qu'elle avait au doigt et, tandis que Fernand admirait naïvement ses mouvements gracieux, ses poses de tête charmantes et les ondulations de sa taille svelte et frêle, elle murmura tout bas en mettant l'adresse :

– Voilà une écriture et un cachet que madame Rocher gravera dans sa mémoire…

Elle s'esquiva légère, souriante, et jeta un adieu au blessé du bout de ses jolis doigts.

Elle allait confier le message à un valet et l'envoyer rue d'Isly.

À dix heures, le docteur revint, pansa Fernand, lui permit de prendre quelques aliments, et se retira sans que son malade eût rien appris de lui.

À partir de ce moment, la jeune femme s'installa au chevet de Fernand, ne laissant pénétrer que sa camériste dans la chambre. Pendant toute la journée, elle charma l'ennui du blessé par mille propos spirituels, par mille anecdotes sur le monde des salons, le théâtre et les arts, effleurant tout avec esprit et savoir, et déployant enfin toutes les grâces, toutes les innocentes coquetteries d'une femme du meilleur monde.

Mais chaque fois que Fernand, qui l'écoutait ravi, voulait l'interroger, lui arracher, en un mot, le secret de son nom et de sa situation, elle fronçait à demi ses beaux sourcils, et lui disait :

– Vraiment ! vous êtes ingrat…

Et comme il baissait les yeux tout confus et balbutiait une excuse, elle ajoutait d'une voix grave, un peu triste même, et dont la mélancolie voilée allait jusqu'au fond de l'âme :

– Croyez, monsieur, que si un mystère vous enveloppe, que s'il m'est aussi impossible de vous dire qui je suis que de vous désigner le lieu où vous êtes, une volonté supérieure à la mienne me contraint à agir…

Et cette réponse faite, le sourire revenait à ses lèvres, et elle détournait la conversation.

Le soir, vers dix heures, elle souhaita une bonne nuit au blessé et disparut.

Fernand rêva d'elle jusqu'au matin ; quand elle revint, il se sentit tout ému, et oublia presque sa femme.

Mais elle lui dit avec un demi-sourire moqueur :

– J'ai des nouvelles de madame Rocher ; elle va bien… Elle a été très inquiète la nuit précédente, mais mon billet l'a rassurée… Elle vous attend dans huit jours…

Ces paroles produisirent un effet bizarre sur Fernand ; il se sentit troublé et baissa les yeux.

Pour la première fois de sa vie, Fernand se demanda s'il était possible qu'on n'aimât point éternellement sa femme.

Et, en s'adressant cette question, il regardait l'inconnue, dont la petite main jouait distraitement avec un gland de sonnette qui pendait au long de la cheminée.

– Mon cher blessé, dit-elle tout à coup en levant la tête, votre garde-malade va vous demander un congé de quelques heures ; je suis obligée de sortir, mais je vous laisserai en tête à tête avec le docteur. En dépit de son air magistral et pédant, c'est un homme de quelque esprit.

Au moment où elle achevait cette définition de l'homme de science, le docteur entra.

La jeune femme envoya un dernier sourire à Fernand et se retira.

– Vite, dit-elle en passant dans une autre pièce où elle trouva sa femme de chambre, viens m'habiller. Je veux voir comment cela me va, une robe de laine, et un bonnet de cent sous…

Alors l'élégante jeune femme, passant dans un cabinet de toilette, y changea rapidement de costume et en ressortit vêtue en humble petite ouvrière des faubourgs : robe noire, petit châle tartan étriqué, bonnet plat dissimulant les boucles luxuriantes de la chevelure, brodequins de prunelle un peu éraillés, gants de tricot aux mains et petit panier au bras.

– J'en tiens un ! murmura-t-elle alors en souriant, à l'autre !

Et elle dit à sa femme de chambre :

– Va me chercher un fiacre.

– On ferait l'aumône à madame, s'écria la soubrette avec une muette admiration pour cette subite métamorphose.

Cinq minutes après, la jeune femme traversait un jardin dépouillé par l'hiver, trouvait à la grille de ce jardin une voiture, y montait et disait au cocher :

– Conduisez-moi place de la Bastille. Vous m’arrêterez au coin du faubourg Saint-Antoine.

Le fiacre partit… Où allait-elle ?

XV

Il est temps de renouer connaissance avec deux personnages du premier épisode de cette histoire.

Nous voulons parler de Cerise et de Léon Rolland.

On s'en souvient, la jolie fleuriste avait épousé l'heureux Léon le jour même où le comte Armand de Kergaz épousait mademoiselle de Balder.

Au moment où l'ouvrier ébéniste sortait de l'église donnant le bras à sa jeune femme, M. de Kergaz s'était approché de lui.

– Mon ami, lui dit-il, je pars à l'instant même, et dans quelques heures je serai fort loin de Paris.

– Allez, monsieur le comte, répondit Rolland ; je comprends que vous vouliez vivre un peu seul avec votre bonheur.

– Mais si je pars, dit le comte, je n'oublie pas que ce bonheur dont vous parlez, c'est à vous et à votre belle et vertueuse jeune femme que je le dois, et je tiens à conserver votre bonne amitié pour mon retour.

– Ah ! monsieur le comte, s'écria Cerise, n'est-ce point un trop grand honneur pour nous ?

– Non, dit Armand, tous les nobles cœurs sont frères.

Et remettant une lettre à Léon :

– Pour vous prouver que je vous considère comme mon ami, je vais vous charger d'une mission… une mission importante, et que je crois digne de vous.

– Ah ! parlez, monsieur le comte, parlez, murmura Léon tout ému.

– Mes instructions sont contenues dans cette lettre, dit-il. Adieu… au revoir plutôt !

Et le comte passa, offrit la main à sa jeune femme, la fit monter dans sa chaise de poste qui attendait tout attelée à la porte de l'église, et l'équipage partit au grand trot, emportant, comme avait dit Léon, le bonheur sur ses coussins de soie.

Alors Léon Rolland brisa la volumineuse enveloppe que lui avait remise le comte.

Elle renfermait deux lettres.

L'une, dont la souscription était de la main de Jeanne, était à l'adresse de Cerise.

L'autre, écrite par le comte, était pour Léon Rolland.

Léon ouvrit la sienne et lut :

« Mon ami,

« Si je me soustrais pour quelques mois à la tâche que je me suis imposée, c’est que j’ai la conviction profonde que je laisse à Paris des cœurs aussi dévoués que le mien à l’œuvre du bien que je poursuis, et que le vôtre est un de ceux qui me seconderont le plus énergiquement. Permettez-moi donc, mon ami, de vous charger d’une mission.

« Il y a à Paris de longs mois d’hiver, pendant lesquels le pain est cher et le bois encore plus, où de nombreuses familles vivent de l’insuffisant salaire de leur chef, salaire que souvent le manque d’argent réduit à néant. Vous avez été ouvrier, vous savez les misères, les douleurs et aussi les vertus de vos frères ; vous êtes donc celui que je choisis de préférence pour soulager ces misères, consoler ces douleurs, encourager ces vertus ignorées.

« Vous étiez ouvrier, je vous fais patron. Allez vous établir au cœur du faubourg Saint-Antoine, ouvrez-y un vaste atelier de menuiserie et d’ébénisterie, et occupez deux cents ouvriers. Donnez de préférence du travail à ceux qui seront pères de famille ; pour vos choix, consultez toujours votre cœur.

« Je joins à ma lettre un bon sur mon banquier de cent mille francs pour vos frais d’installation, et je vous ouvre chez lui un crédit que votre expérience limitera.

« Armand. »

« Ma chère Cerise,

« Armand vient d’écrire à Léon sous mes yeux et m’a donné sa lettre à lire.

« Moi aussi, j’ai une bonne et charitable idée, et puisque Léon est l’exécuteur de celle d’Armand, je veux vous charger de mettre la mienne en pratique.

« Puisque Léon va ouvrir un vaste atelier pour hommes, pourquoi, ma chère Cerise, n’en dirigeriez-vous pas un destiné à des femmes, à de jeunes orphelines que le manque d’ouvrage, les tentations du luxe, les fascinations du vice pourraient éloigner du droit chemin, et qui n’auraient pas le courage de travailler douze ou quinze heures, comme vous l’avez fait longtemps, pour gagner un mince salaire ? Armand met à ma disposition cinquante mille francs et un crédit chez son banquier. Aussi, je vous laisse, en partant, mes pleins pouvoirs, et vous prie de me garder cette amitié dont vous m’avez déjà donné tant de preuves.

« Jeanne. »

Léon et Cerise, après avoir lu ces deux lettres, se regardèrent, et dans ce regard échangé ils se jurèrent d’exécuter les volontés de leurs bienfaiteurs.

Six mois après, au milieu du faubourg Saint-Antoine, les deux ateliers, qui occupaient à eux deux une vaste maison, se trouvaient en pleine activité.

Trois ans plus tard, Léon Rolland était un des fabricants du faubourg Saint-Antoine le plus en vogue et qui occupent le plus d’ouvriers, et Cerise se trouvait à la tête de vastes ateliers de confection où les orphelines et les mères chargées de famille trouvaient toujours de l’ouvrage à un prix plus élevé que partout ailleurs.

Or, précisément le jour même où la belle inconnue avait un moment quitté le chevet de Fernand blessé pour courir, déguisée en ouvrière, sur la place de la Bastille, le maître

ébéniste était dans son magasin, vers onze heures du matin environ, occupé avec son contremaître et son caissier, dans une petite pièce convertie en *bureau.*

Un apprenti, qui rendait au patron quelques légers services domestiques, frappa discrètement à la porte et, sur l'invitation de Léon, pénétra dans le bureau.

– Que veux-tu, Minet ? demanda le maître ouvrier.

– Patron, répondit l'apprenti, à qui ce surnom de Minet avait été donné par ses camarades de l'atelier, précisément à cause de sa jolie figure futée et matoise, et de la légèreté avec laquelle il grimpait aux barreaux des croisées, le long des charpentes, et se laissait couler du haut en bas de l'escalier, à cheval sur la rampe, c'est une jeune fille qui désire vous parler.

Léon crut que sa femme, qui occupait les étages supérieurs de la maison, lui envoyait une de ses ouvrières, et il dit à Minet :

– J'y suis… Fais-la entrer.

Alors le patron vit apparaître sur le seuil cette éblouissante et mignonne créature que nous connaissons déjà, et qui était tout aussi séduisante sous les humbles vêtements d'ouvrières qu'elle l'était, quelques heures auparavant aux yeux de Fernand Rocher, sous la robe de chambre de la femme élégante et riche.

Turquoise était, comme Chérubin le charmeur, douée de cette puissance de fascination qui s'exerce par le regard.

Léon éprouva à sa vue une commotion à peu près semblable à celle qu'avait éprouvée Fernand Rocher, et il baissa involontairement les yeux sous ce regard bleu et profond qu'elle laissa peser sur lui.

Ce rayonnement étrange donnant à ses yeux un pouvoir magnétique assez grand pour jeter à la fois le trouble, et chez un homme oisif, vivant, comme Fernand Rocher, dans un monde opulent et distingué, et chez un pauvre ouvrier, simple de cœur et d'esprit, tel que Léon Rolland.

Léon tressaillit donc involontairement à la vue de la jeune femme, et machinalement il lui indiqua un siège.

– Monsieur… Rolland ? demanda-t-elle de sa voix la plus douce, la plus mélodieusement timbrée.

– C'est moi… mademoiselle…

La jeune femme jeta un regard défiant sur les deux personnes qui se trouvaient dans le bureau.

Léon crut deviner qu'elle n'osait parler devant elles, et d'un signe il les congédia.

– Je vous écoute, mademoiselle, dit-il.

Elle baissait les yeux et paraissait toute tremblante.

– Monsieur… dit-elle enfin, vous avez fait travailler, il y a deux ans, un ouvrier du nom de François Garin…

– Oui, mademoiselle… c'est probable du moins… Je crois me rappeler ce nom-là, dit Léon, qui consulta ses souvenirs. C'était un homme âgé déjà de cinquante-cinq ans environ.

– Oui, fit-elle d'un signe de tête, levant de nouveau sur lui ce regard qui l'avait fait frissonner tout entier.

– Un ouvrier de la province, reprit Léon qui se souvenait tout à fait de l'homme dont on lui parlait ; il était venu à Paris et n'avait pu y trouver de l'ouvrage. Je l'ai occupé environ six mois.

– Précisément, monsieur.

– Puis il est retourné dans son pays, où il avait une fille.

– C'était moi, monsieur, dit la jeune femme d'une voix émue.

– Vous ! fit Léon surpris.

– Je me nomme Eugénie Garin, répondit-elle avec tristesse.

– Et… votre père ? demanda Léon.

– C'est lui qui m'envoie, monsieur.

– Ah ! je devine, dit le brave ouvrier ; il craint sans doute que je ne sois fâché contre lui, vu qu'il m'a quitté un peu brusquement. Mais, ajouta-t-il en souriant, dites-lui que j'ai toujours pour lui du travail… et de l'argent d'avance s'il est gêné.

– Hélas ! murmura la jeune femme, mon père ne travaillera plus, mon cher monsieur…

Elle parut comprimer un gros soupir.

– Il est aveugle, dit-elle.

– Aveugle ! s'écria Léon.

– Depuis six mois, monsieur, répondit-elle en levant sur lui de nouveau son magnifique regard.

– Ah ! je comprends, fit l'ouvrier, et vous avez eu raison, mademoiselle, de songer à moi. Je vous en remercie.

L'inconnue rougit et parut se troubler.

– Vous vous trompez peut-être, monsieur, murmura-t-elle ; nous sommes fiers. C'est du travail que je viens vous demander.

Et comme Léon faisait un geste, elle se hâta d'ajouter :

– Madame Rolland, m'a dit mon père, est une brave et digne femme, qui ne refusera pas de te donner de l'ouvrage…

– Certes, non, dit Léon.

– Malheureusement, reprit-elle en baissant modestement les yeux, je ne pourrai venir travailler à l'atelier et quitter mon père… Non seulement il est aveugle, mais encore il est infirme.

– Qu’à cela ne tienne, dit Léon, Cerise vous donnera de l’ouvrage à emporter.

Et le brave garçon se leva et lui dit :

– Ma femme est sortie en ce moment ; elle est allée chez madame la comtesse de Kergaz ; mais elle ne tardera pas à rentrer. Voulez-vous l’attendre ?

– Oui, monsieur, répondit-elle humblement.

Tout en parlant, Léon jetait un coup d’œil sur les vêtements misérables de la jeune femme ; sur cette propreté qui lui semblait essayer en vain de dissimuler la misère, et il éprouvait déjà pour elle un sentiment qu’il croyait n’être que de la compassion, bien que, en réalité, il fût d’une nature impossible à définir.

– Venez, dit-il, je vais vous conduire là-haut… à l’atelier. Ma femme ne peut tarder à rentrer.

La jeune femme le suivit, toujours humble, toujours modeste, et le visage empreint de tristesse.

– C’est singulier, poursuivit Léon en gravissant l’escalier qui conduisait au premier étage, ce François Garin était un assez triste drôle, à l’atelier, et voici que je suis pris de compassion pour lui.

Et se tournant vers la jeune femme :

– Où demeure votre père ? demanda-t-il.

– À deux pas d’ici, répondit-elle, rue de Charonne, 23.

– Bien, j’irai le voir tout à l’heure. Quand vous êtes venue, j’allais sortir et me rendre précisément dans cette rue, où j’ai un entrepôt de bois.

Et Léon tourna le bouton de la porte d’entrée de son appartement.

Le logement particulier de Léon Rolland se trouvait, comme on le voit, au premier étage, et donnait par une porte sur l’atelier de confections.

Il se composait de quatre petites pièces : une salle à manger, un petit salon, deux chambres à coucher, dont l’une était occupée par les jeunes époux, l’autre par la mère de Léon.

Tout cela était propre, modeste, et respirait l’aisance honnête que procure le travail.

– Maman, dit Léon à sa mère, Cerise est-elle rentrée ?

– Pas encore, répondit la vieille, qui avait conservé son costume de paysanne et ses sabots.

– Tenez, dit Léon, voilà une jeune fille qui va l’attendre ici et que je lui recommande expressément. C’est la fille d’un de mes anciens ouvriers.

Puis, s’adressant à l’inconnue :

– Mademoiselle, dit-il, voulez-vous déjeuner avec nous ? Dans une heure, Cerise sera ici.

– Merci, répondit-elle avec tristesse ; et pardonnez-moi, monsieur, si je ne puis accepter… mais… mon père…

Léon, ému jusqu'aux larmes, pensa que peut-être il n'y avait pas de pain chez le pauvre aveugle, et que cette pensée empêchait sa fille d'accepter cette invitation.

– Soit, dit-il, mais attendez Cerise et attendez… moi ; j'ai une course de quelques minutes à faire, et je serai bientôt de retour.

Et Léon, laissant sa jeune protégée auprès de sa mère, descendit rapidement dans son bureau, mit son paletot et sortit.

Le maître ouvrier gagna la rue de Charonne d'un pas rapide, s'arrêta devant le numéro 23, et jeta au portier le nom de François Garin.

– Au sixième, la troisième porte à gauche dans le couloir, répondit l'autocrate de la loge.

Léon gravit un escalier sale et tortueux, arriva au sixième et frappa à la porte indiquée, dont la clef se trouvait dans la serrure.

– Entrez ! dit une voix chevrotante à l'intérieur.

Léon poussa la porte, et son cœur se serra douloureusement à la vue du réduit dans lequel il pénétrait.

C'était une petite pièce mansardée qui n'avait plus d'autres meubles qu'un lit de sangles, un grabat, une table et deux chaises.

Dans le lit, un vieillard était enveloppé dans une mince couverture, trop légère pour la saison rigoureuse.

Le grabat était sans doute destiné à sa fille. La cheminée était sans feu.

Sur la table, il y avait quelques assiettes fêlées et vides, un morceau de pain, une cruche pleine d'eau.

Dans un coin, une vieille malle en bois, où sans doute étaient serrées les dernières hardes de la misérable famille.

Dans ce vieillard, dont les yeux étaient rouges et sans rayonnement, preuve certaine que sa cécité provenait de son intempérance, Léon reconnut son ancien ouvrier François Garin.

– Qui est là ? demanda l'aveugle d'une voix lamentable.

– C'est moi, répondit Léon, moi, Léon Rolland.

– Ah ! mon cher monsieur, s'écria l'aveugle, est-ce possible ?… Tant d'honneur à un misérable comme moi…

– Votre fille est venue me voir, père Garin…

– Ah ! murmura l'ouvrier, qui parut retenir ses sanglots avec peine, la chère enfant du bon Dieu ! sans elle je serais mort, mon bon monsieur Rolland.

Et le vieillard se dressa à demi sur son lit et raconta avec des sanglots comprimés que sa fille le nourrissait depuis bientôt six mois, travaillant dix-huit heures par jour pour gagner de quinze à vingt sous.

– Hélas ! acheva-t-il, voici la morte saison qui va venir pour les dentellières, et ma fille n'a plus d'ouvrage. Alors j'ai songé à vous, mon bon monsieur Rolland, et j'ai pensé que votre petite dame…

– Vous avez eu raison, mon ami, dit le maître ouvrier. Votre fille est en ce moment à la maison, et ma femme lui donnera de l'ouvrage ; mais en attendant, ne vous fâchez pas, père Garin et permettez-moi de vous prêter un peu d'argent.

L'aveugle cacha sa tête dans ses mains.

– Ah ! murmura-t-il, je n'ai plus la force d'être père quand je songe à ma pauvre enfant…

Et il tendit humblement la main.

Léon y mit deux pièces d'or, et lui dit :

– Je reviendrai vous voir demain. Adieu, père Garin, je vais vous renvoyer votre fille.

Léon Rolland descendit et frappa au carreau de la loge du portier.

Une vieille femme, coiffée d'un madras en forme de turban, lui apparut, et, d'une voix aigre, demanda ce qu'il désirait.

– Montez chez le père Garin, dit Rolland en lui donnant dix francs, un cotret pour lui faire du feu, et portez-lui du bœuf et du bouillon. Ayez soin de lui, je reviendrai.

La portière, qui n'était pas habituée à de semblables munificences, salua jusqu'à terre, et s'empressa d'exécuter les ordres de Rolland, tandis que celui-ci regagnait le faubourg Saint-Antoine et son domicile. Précisément comme il traversait la place de la Bastille, Cerise revenait de l'hôtel de Kergaz, reconnut son mari, pressa le pas et courut à lui.

– Ah ! te voilà ? dit Léon, qui lui offrit aussitôt son bras.

– Oui, mon cher petit homme, répondit Cerise, employant avec son mari cette épithète amicale, fort répandue parmi les ouvriers de Paris.

Cerise était toujours cette vertueuse et jolie fille que nous avons connue autrefois rue du Faubourg-du-Temple, si rieuse et si gaie, et travaillant de si grand cœur en songeant à ses chères amours.

Le mariage l'avait embellie. Ce n'était plus la petite fille de seize ans, c'était la jeune femme de vingt et un ans, dont la taille avait acquis toute son élégance, dont les traits charmants avaient perdu ces légers indices de fatigue qui sont la conséquence de la nubilité, et souvent d'un travail forcé peu soutenu par une nourriture insuffisante chez les femmes du peuple.

Cerise était devenue une femme, une femme jeune et charmante qui faisait l'admiration naïve des habitants du faubourg, dans lequel on ne l'appelait que la belle madame Rolland.

Cerise, enfin, était la plus heureuse des femmes, car elle avait un mari qu'elle aimait et un jeune enfant qu'elle adorait, et le bonheur embellit encore.

– Mon enfant, lui dit Léon, pressons un peu le pas et hâtons-nous de rentrer.

– Pourquoi donc ? est-il déjà l'heure de déjeuner ?

– Ce n'est pas cela, dit Léon en souriant, on t'attend à la maison.

– Ah !… et qui donc ?

– Une pauvre fille sans ouvrage.

Et Léon raconta à sa femme son entrevue avec la fille du père Garin, et sa visite au vieil aveugle.

Ce récit donna des ailes à la bonne Cerise ; elle monta, légère comme une biche, l'escalier de la maison, tant elle avait hâte, la chère femme du bon Dieu, de soulager une misère, et Léon la suivit.

Eugénie Garin, ou du moins celle qui portait ce nom, était assise dans la salle à manger, conservant son attitude modeste et mélancolique.

Elle vit entrer Cerise et Léon Rolland en même temps, et elle devina que la première était celle qu'elle attendait.

Et alors elle leva de nouveau ses yeux sur Léon Rolland, puis elle les reporta sur Cerise…

Ce double regard produisit deux résultats également étranges.

La jeune femme était pauvrement vêtue, elle avait l'apparence de l'honnêteté et de la misère réunies, et cependant, sous le poids de son regard, Cerise tressaillit et se troubla comme si un animal venimeux, un reptile se fût dressé devant elle.

On eût dit qu'elle avait le pressentiment que le malheur venait d'entrer dans sa maison.

En même temps, Léon ressentit également une commotion inconnue qui fouetta son sang dans ses veines.

Aucune de ces impressions n'échappa à la prétendue fille du père Garin :

– Et de deux ! pensa-t-elle.

Puis elle baissa les yeux, ajouta mentalement :

– Avant huit jours, cet homme sera amoureux fou de moi, et cette femme sera jalouse.

XVI

Une heure après, environ, la prétendue fille du père Garin grimpait lentement l'escalier tortueux et sale de la maison qui portait le numéro 23 dans la rue de Charonne, et pénétrait dans le réduit de l'aveugle.

La portière avait ponctuellement obéi à Léon Rolland ; elle avait allumé un feu dans la cheminée, et le vieillard s'était levé et assis au coin de l'âtre ; il achevait tranquillement son repas.

– Eh bien, monsieur l'aveugle, lui dit la jeune femme en entrant et changeant subitement de ton et de manières, avez-vous au moins joué convenablement votre rôle ?

Le père Garin, dont la cécité n'était pas complète et qui y voyait encore suffisamment pour se conduire, essaya de distinguer les traits de la jeune femme, qu'éclairaient en ce moment les reflets rouges du foyer.

– Pardienne ! répondit-il, si vous aviez été là, ma chère dame, vous auriez claqué des mains. J'étais un amour de père, j'ai pleuré, j'ai sangloté, j'ai même dit que vous étiez un ange, à preuve que cet imbécile de patron en était tout *chaviré.*

Et l'aveugle se mit à rire bruyamment.

– Il m'a laissé quarante francs, le patron ; il m'a envoyé la veuve Fipart la portière, et elle m'a fait du feu.

– Je vois même, dit la jeune femme en souriant et déposant un paquet assez volumineux dans un coin, c'était l'ouvrage que Cerise lui avait donné, je vois que vous avez assez bon appétit, vieux coquin !

– Heu ! heu ! dit le bonhomme, l'appétit va bien, mais la soif va mieux encore… et si c'était un effet de votre bonté, ma belle dame, de me faire seulement donner un peu de vin.

– Non pas, vieil ivrogne ! dit la jeune femme en riant, quand on a bu, on jase, et je ne veux pas que vous fassiez des sottises.

– Faudra donc que je boive de l'eau ? soupira l'ivrogne avec un accent désolé.

– Jusqu'à ce que je vous permette de boire du vin. Ce jour-là, vous pourrez coucher chez le marchand de vin, si vous voulez.

– Sera-ce bientôt ?

– Je ne sais pas, dit-elle d'un ton sec.

Puis elle s'assit près du feu et reprit :

– Voyons, je n'ai pas le temps de rester dans votre taudis infect. Entendons-nous bien. Je vous ai promis dix louis par mois si vous jouez convenablement votre rôle aveugle et malheureux.

– Ça c’est vrai, ma belle dame ; mais je puis me vanter, foi de Garin ! que je suis consciencieux.

– Si vous allez jusqu’au bout, vous aurez mille écus quand la comédie sera terminée.

L’aveugle jeta un cri de joie.

– C’est bien, bonsoir ! Je reviendrai demain matin. M. Rolland ne peut venir ni le matin ni le soir, je le sais pertinemment. Mais s’il venait un soir, car il faut tout prévoir, je suis sortie.

Et elle laissa l’aveugle, descendit et entra chez la portière.

La portière, disons-le tout de suite, n’était autre que la veuve Fipart elle-même, notre ancienne connaissance de Bougival, la veuve illégitime de feu Nicolo, la mère d’adoption enfin du vaurien Rocambole, devenu l’élégant vicomte de Cambolh.

La veuve Fipart, on le devine, n’était portière que par fantaisie et dans l’unique but de se distraire, ce qu’on appelle vulgairement s’entretenir la main.

Dieu merci ! la chère et digne femme avait quelques économies.

D’abord elle avait touché une somme assez ronde pour prix de la trahison de son cher Nicolo, qu’on avait exécuté à la barrière Saint-Jacques, un matin, il y avait environ quatre ans.

Ensuite, elle avait déterré un petit magot caché, à l’insu de Rocambole, dans la cave du cabaret de Bougival.

Puis son fils adoptif, en revenant de l’Amérique, lui avait dit :

– Maman, une femme comme vous, la mère d’un gentleman, ne saurait avoir une existence précaire. Je vais vous faire douze cents francs de rente, et vous pourrez vous retirer à Montmartre ou aux Batignolles, et y vivre comme une bourgeoise qui ne doit rien, ne fait de tort à personne et *a de quoi.*

– J’aimerais mieux être portière dans une maison bien propre, avait répondu la veuve, nonobstant les douze cents francs.

– Justement, avait répondu Rocambole, le capitaine a acheté une maison rue de Charonne. La place est libre, et voilà votre affaire, avait répondu le fils adoptif.

La veuve Fipart était entrée en fonction le jour même.

– J’ai tant besoin de me distraire ! avait-elle dit à son fils ; car j’ai beau faire, je pleure toujours mon pauvre Nicolo… Chéri, va ! mourir si jeune et innocent !

– Peuh ! il perdait ses dents et devenait chauve…

Telle avait été l’oraison funèbre de Nicolo prononcée par Rocambole.

Or, on le devine, la veuve Fipart était déjà dans le secret de la prétendue fille du père Garin et avait *des ordres,* car celle-ci entra sans façon chez elle et lui dit :

– J’ai laissé là-haut un gros paquet. Vous le porterez dans la chambre que vous m’avez retenue au coin de la rue de Lappe, et vous me chercherez une ouvrière qui me dépêche cette besogne, hein ?

– Suffit, ma belle dame, dit la portière.

– Bonsoir, à demain !

Et l'inconnue s'en alla, gagna le boulevard à pied, arrêta un fiacre au passage, y monta et dit au cocher :

– Rue Moncey, au coin de la rue Blanche.

Vingt minutes après, la Turquoise, car c'était elle, descendait à la grille de ce petit hôtel qui avait appartenu à Baccarat, que sir Williams avait fait racheter, et dans lequel il avait installé la jeune courtisane pour en faire un des instruments du drame terrible qu'il charpentait pièce à pièce.

La femme de chambre attendait sa maîtresse dans le cabinet de toilette.

– Ôte-moi ces haillons ! dit la Turquoise. Pouah !… S'il n'y avait pas un million au bout.

Elle se déshabilla rapidement et se fit apporter un bain de son.

Après quoi elle se fit habiller comme une femme qui va sortir en toilette de ville et monter en voiture.

– Comment va-t-il ? demanda-t-elle.

– Le docteur est venu, répondit la soubrette, et il l'a pansé. Il a sucé une aile de volaille et bu un doigt de vin de Bordeaux ; je suis entrée deux fois dans sa chambre pour savoir s'il n'avait besoin de rien. Il m'a répondu que non, tout en me demandant si madame tarderait beaucoup à rentrer.

La Turquoise se prit à rire.

– Pauvre cher pigeon !… dit-elle.

– Ah ! fit la soubrette, je crois qu'il est déjà gris… il en est pâle…

– Et… il ne t'a pas questionnée ?

– Non.

– Il ne t'a pas mis deux louis dans la main ?

– Hélas ! non…

– Bon ! fit la jeune femme en souriant, il est loyal… Il respecte le mystère dont je l'enveloppe et n'en sera que plus facile à plumer… Voilà un trou de serrure sur un signe de mon petit doigt.

Et la Turquoise, en robe de soie marron montante, les bras nus et sans chapeau, ses beaux cheveux roulés en torsade, passa de son cabinet de toilette dans la chambre où Fernand Rocher était toujours au lit et l'attendait avec anxiété.

Lorsqu'elle entra, le visage du malade, fort pâle quelques secondes auparavant, s'empourpra tout à coup sous le poids d'une violente et subite émotion.

– Enfin… murmura-t-il, vous voilà !

– Mon Dieu ! dit-elle en souriant et attachant sur lui ce regard qui le troublait jusqu'au

fond de l'âme, étiez-vous donc si impatient de me voir ?

Il rougit et se troubla.

– Pardonnez-moi, balbutia-t-il, je suis d'une inconvenance sans nom.

Elle lui sourit encore et se jeta nonchalamment dans un grand fauteuil roulé au pied du lit, arrondissant à demi son bras nu orné d'un mince bracelet, et prenant de l'air le plus simple du monde une délicieuse attitude :

– Mon Dieu ! dit-elle, je comprends un peu cette impatience, et vous êtes tout excusé, car je l'ai éprouvée moi-même.

– Vous ? murmura-t-il, se méprenant sans doute au sens de ses paroles.

– Certainement, dit-elle en souriant. Les malades sont comme les prisonniers. Quand ils sont seuls ils s'ennuient.

– Ah ! madame.

– Chut ! fit-elle en posant un joli doigt sur ses lèvres roses, laissez-moi achever ma théorie.

Et elle reprit en souriant :

– Donc, de même que les prisonniers finissent par attendre avec quelque anxiété l'arrivée quotidienne de leur guichetier, de même les malades se prennent à aimer leur garde ou la seule personne qu'ils voient habituellement.

– Madame… madame… murmura Fernand avec un élan subit, ah ! c'est un tout autre sentiment.

– Je devine, fit-elle en souriant, vous voudriez avoir des nouvelles de madame Rocher ?

Ces mots frappèrent Fernand comme le roulement subit du tambour éveille le soldat endormi.

Il tressaillit, pâlit, balbutia, et songea à Hermine.

Mais déjà les yeux pervers et tentateurs de Turquoise, en dépit de la suave image d'Hermine, avaient jeté le trouble au fond du cœur de Fernand.

Était-ce encore Hermine qu'il aimait ?

À partir de ce moment, Fernand Rocher vécut comme dans un rêve, livré à de rapides alternatives de fièvre et de calme, tantôt appelant sa femme à grands cris, et tantôt l'oubliant pour ne plus voir et entendre que la belle inconnue…

Pourtant, elle continuait à s'environner du plus impénétrable mystère, fronçait ses beaux sourcils si une question indiscrète échappait à Fernand, et lui répondant après avec un sourire plein de tristesse :

– Pourquoi êtes-vous ingrat ? Ne vous ai-je pas dit que mon secret ne m'appartenait pas ?

Et alors Fernand se taisait et se contentait d'admirer l'éblouissante créature.

Cela dura huit jours.

Pendant ces huit jours, la convalescence du blessé marcha rapidement.

Mais, aussi, son cœur eut à subir de cruels assauts. Pourtant jamais femme ne s'était montrée plus naïvement bonne, plus chastement abandonnée que Turquoise, plus réservée sans pruderie qu'elle le fut.

Elle avait des façons qui tenaient à la fois de la duchesse et de la sœur de charité.

Elle soignait Fernand comme on soigne l'homme aimé, idolâtré même, lui souriait comme à un enfant malade, et, cependant, il n'avait jamais osé lui prendre la main.

Elle le quittait peu, pourtant ; chaque jour, vers deux heures, elle sortait et ne rentrait guère qu'à huit.

Mais alors elle s'installait à son chevet, et Fernand oubliait les heures et le monde entier au son de cette voix qui le charmait.

Un matin, comme le soleil entrait à flots dans la chambre par la fenêtre entrouverte et laissant voir les arbres dépouillés d'un grand jardin, le docteur permit à son malade de se lever et de respirer un peu l'air. Ce fut une grande joie pour Fernand, car la belle inconnue lui dit :

– Il fait un très beau temps d'hiver, le soleil est chaud, l'air est tiède. Si vous me promettez de ne pas en abuser, je vais vous permettre deux tours de jardin… Vous vous appuierez sur mon bras.

Fernand la suivit au jardin, lui donnant le bras plutôt qu'il ne s'appuyait sur elle.

On s'en souvient, Fernand Rocher, il y avait quatre ans, avait précisément passé une nuit dans ce petit hôtel de la rue Moncey, et, sans doute, il aurait dû se reconnaître au moins dans le jardin.

Mais il ne faut pas oublier que Baccarat l'y avait d'abord transporté évanoui, que par conséquent il n'avait pu examiner ni même voir l'aspect extérieur du petit hôtel ; qu'ensuite, le lendemain, il en était sorti brusquement, à demi fou, tenu au collet par deux sergents de ville et admonesté par un commissaire de police, et que, dans cet état de prostration, voisin de la démence, il n'avait certes dû remarquer aucune de ces particularités qui font qu'à plusieurs années de distance on reconnaît les lieux où l'on a déjà passé.

D'ailleurs, les arbres avaient grandi, et sir Williams, qui, sans doute, avait prudemment déjà calculé tout cela, avait fait garnir la grille extérieure de hautes plaques de fonte qui interceptaient la vue de la rue.

Donc, Fernand ne vit qu'une chose, c'est que ce jardin ressemblait à tous les jardins, cet hôtel à tous les hôtels, et il lui fut impossible de deviner s'il se trouvait dans le faubourg Saint-Germain ou dans le haut du quartier neuf qui s'étage au flanc de la colline de Montmartre.

D'ailleurs encore, Fernand n'y songeait pas. Semblable à l'oiseau fasciné par le reptile charmeur il ne voyait et n'écoutait que l'adorable créature qui marchait auprès de lui.

Pendant trois jours encore le malade put se lever, se promener une heure ou deux dans le jardin vers midi ; puis, comme la blessure se fermait et commençait à se cicatriser, la belle inconnue lui dit le soir du troisième jour :

– Dans peu vous serez complètement guéri, et je crois que je pourrai vous renvoyer à votre femme.

Fernand tressaillit, et le passé lui apparut…

Il eut le vertige.

– Mon Dieu ! s'écria-t-il, mais j'ai une femme, un enfant… une femme que j'aime, et elle devrait être ici !

La Turquoise s'était absentée un moment. Elle revint et lui prit la main :

– Mon ami, lui dit-elle avec son plus séduisant sourire, je vais vous demander un bien grand service.

– Ah ! dit-il, poussant un cri de joie, je puis donc faire quelque chose pour vous prouver…

– Chut ! murmura-t-elle, pas de grandes phrases ; à quoi bon ? Mais écoutez-moi bien…

Elle se pelotonna dans le fauteuil naguère roulé près du lit, et maintenant avancé devant le foyer depuis que Fernand se levait.

– Écoutez, dit-elle.

– Parlez, je suis prêt.

– Vous le savez, je ne puis vous dire ni mon nom ni celui de la rue où nous sommes…

– Soit, dit-il tristement.

– Donc, reprit-elle, vous allez me donner votre parole d'honneur de m'obéir aveuglément.

– Je vous la donne, madame.

– *Aveuglément* est bien le mot, dit-elle en souriant, car je vais vous bander les yeux.

Fernand fit un geste de surprise.

– Quand vous aurez les yeux bandés, poursuivit-elle, on vous fera monter en voiture ; mais, auparavant, vous prendrez cette lettre, qui renferme mes instructions, et vous dira ce que j'attends de vous…

– Mon Dieu ! mais c'est un conte des *Mille et une Nuits ?*

– À peu près.

– Et où me conduira cette voiture.

Elle laissa échapper un frais éclat de rire un peu moqueur.

– La belle question ! dit-elle. Si je voulais vous le dire à présent, il serait réellement inutile de vous bander les yeux…

– C'est vrai, dit-il.

– Donc, vous monterez en voiture. La voiture vous emportera pendant une heure ou deux, puis s'arrêtera, et vous descendrez… Alors vous ôterez votre bandeau et lirez ma lettre, qui vous dira ce que j'attends de vous.

– Et… demanda Fernand, quand faut-il partir ?

– À l'instant.

Alors la Turquoise se plaça devant un petit bureau en bois de rose, prit une plume, écrivit sa lettre et la cacheta.

Puis elle fit mettre à Fernand son pardessus et son manteau, et, ôtant un foulard qu'elle avait à son cou :

– Tenez, dit-elle, vous penserez à moi en l'ayant sur le visage.

Et elle lui banda soigneusement les yeux et le prit par la main :

– Venez ! dit-elle en l'entraînant.

Elle le fit sortir de l'hôtel, traversa le jardin et franchit la grille, devant laquelle une voiture stationnait.

Puis, aidée du cocher, elle le fit monter et ferma la portière :

– Soyez fidèle à votre parole ! dit-elle.

Et la voiture partit, tandis que la Turquoise rentrait chez elle en riant et se disant :

– Voilà un homme qui reviendra ici à genoux et son portefeuille à la main.

La voiture, cependant, roulait avec rapidité sur le pavé ; elle tourna et retourna plusieurs fois sur elle-même, courut environ deux heures et s'arrêta.

Alors le cocher vint ouvrir, et dit :

– C'est ici !

Fernand descendit, et, tandis qu'il ôtait son bandeau, la voiture s'éloigna au grand trot.

Le bandeau enlevé, Fernand regarda autour de lui, s'aperçut qu'il était nuit, que les rues étaient désertes et reconnut le lieu où il se trouvait.

Il était au bas de la rue d'Amsterdam, en face du chemin de fer de l'Ouest.

Courir sous un réverbère et briser l'enveloppe de la lettre fut sa première occupation.

La lettre était courte et ainsi conçue :

« Mon ami,

« Vous êtes à peu près guéri et en état de rentrer chez vous, où votre femme, qui vous aime, vous attend avec impatience.

« Adieu donc, et ne vous battez plus.

« Si quelquefois mon souvenir se présente à votre pensée, dites-vous que la vie est formée d'impénétrables mystères et ne cherchez pas à me revoir…

« D’abord je ne suis pas libre, je ne m’appartiens pas, et vous vous exposeriez aux plus grands dangers…

« Ensuite, songez que vous avez une bonne, belle et charmante femme, que vous aimez et qui vous aime…

« Enfin, n’allez pas être fat, ami, soyez généreux !… car peut-être y aurait-il eu quelque danger pour moi à prolonger mon rôle de garde-malade.

« Adieu, ne m’en voulez pas, et dites-vous que vous avez rêvé.

« Le rêve est ce qu’il y a de meilleur dans la vie. »

Fernand poussa un cri étouffé en achevant de lire cette triste lettre, et il s’appuya défaillant contre le mur :

– Oh ! murmura-t-il, il faudra bien que je la revoie… et, dussé-je bouleverser Paris, je la retrouverai !

XVII

Le lendemain du jour où Fernand Rocher avait été si bizarrement reconduit du petit hôtel de la rue de Moncey par sa mystérieuse inconnue, nous eussions retrouvé sir Williams, vers minuit, attablé en face de Rocambole dans le salon du petit appartement que ce dernier occupait rue du Faubourg-Saint-Honoré, au coin de la rue de Berri.

Le vicomte de fraîche date était enveloppé douillettement dans sa robe de chambre, et fumait, tandis que sir Williams se dédommageait de la faible chère qu'il faisait à l'hôtel de Kergaz, en démolissant un superbe pâté d'anguilles.

– Mon oncle, disait Rocambole, voici trois jours que je ne vous ai vu, et il y a du nouveau…

– C'est probable, mon neveu.

– Tenez, mon oncle, pendant que vous soupez, je vais vous donner communication de nos petites notes.

Et le fils adoptif de la veuve Fipart se leva, alla prendre un volumineux cartable sur un guéridon voisin et l'étala sur ses genoux.

Ce cartable renfermait une liasse de papiers recouverts de signes mystérieux, semblables à ceux que nous avons entrevus sur la table du président, le soir de la réunion des Valets-de-Cœur.

C'était comme le dossier des différents membres de la vaste association.

Chaque Valet-de-Cœur écrivait en caractères vulgaires à Rocambole, qui recopiait la note avec ces caractères de convention et brûlait prudemment l'original.

– Voyons ! dit sir Williams, continuant à souper de fort bon appétit.

– Commençons par le rapport le plus ancien. C'est celui de Chérubin.

– C'est le plus important, dit le baronet.

« Chérubin, lut Rocambole, a fait valser deux fois à son bal la marquise Van-Hop. La marquise a éprouvé quelques embarras, mais elle est demeurée indifférente et froide. Chérubin a risqué un compliment banal qu'on n'a pas entendu, et il a quitté le bal vers trois heures du matin. Le lendemain vers deux heures, comme la marquise descendait l'avenue des Champs-Élysées dans sa calèche, elle a été croisée par un chevalier qui l'a saluée.

« C'était Chérubin.

« Chérubin monte fort bien à cheval et se met à ravir.

« Il a remarqué une légère rougeur qui est montée au front de la belle marquise.

« Le jour suivant, le major Carden a présenté Chérubin chez la comtesse G…, une Anglaise de distinction chez laquelle la marquise va beaucoup et souvent seule.

« Précisément, ce soir-là, le banquier hollandais n'avait point accompagné sa femme, et, lorsqu'elle est entrée, le hasard a voulu que Chérubin fût mélancoliquement appuyé à la cheminée d'un premier salon encore désert.

« Il avait au front un nuage de tristesse du meilleur effet, et il a su pâlir à propos lorsque son regard et celui de la marquise, se sont rencontrés.

« Pourtant il a été strictement poli, et loin de se montrer empressé, il a paru au contraire désireux de se tenir à distance. Il n'a point fait danser la marquise, mais deux fois, celle-ci, en se retournant, a surpris les yeux de Chérubin attachés sur elle… »

– C'est très bien, dit le baronet. Le plus sûr moyen de réussir auprès des femmes et de tout espérer d'elles est de se poser en homme qui cherche à se soustraire à sa destinée fatale. Continue, mon neveu…

Rocambole reprit la lecture de ses notes hiéroglyphiques :

« Chérubin a remarqué un certain trouble chez la marquise. Elle est partie de bonne heure, vers minuit environ.

« Le lendemain, Chérubin s'est promené au Bois, aux Champs-Élysées et dans l'avenue Marly, de deux à quatre heures.

« Le temps était beau, mais il paraît que la marquise n'a point fait sa promenade habituelle. Le jour suivant, il n'a pas été plus heureux.

« La marquise est chez elle le samedi dans la journée.

« Le major Carden lui a fait une visite et l'a trouvée seule.

« La marquise paraissait souffrante ; elle avait les yeux battus.

« Cependant, elle a affecté beaucoup de gaieté et a causé un peu de toutes choses.

« Puis, sans affectation, de la façon la plus naturelle du monde, elle a demandé au major quel était ce jeune homme qu'il lui avait présenté et qu'elle avait revu chez la comtesse G…

« Le major a répondu que c'était M. Oscar de Verny, un parfait gentilhomme, mais triste, mélancolique, en proie, pensait-il, à quelque violent chagrin d'amour.

« Il a vu la marquise tressaillir légèrement, puis détourner la conversation et lui demander des nouvelles de la dernière représentation de l'Opéra… »

– Là s'arrêtent les notes du major et de Chérubin, acheva Rocambole.

– C'est peu, dit le baronet, mais enfin c'est un commencement.

– Ah ! dit Rocambole, les cinq millions de la fille de l'Inde ne seront pas aisés à gagner.

– On y arrivera cependant.

– La marquise est une forteresse de vertu…

– Oui, dit sir Williams ; mais Chérubin, comme la Turquoise, a le regard séduisant, et les femmes les plus sèches de cœur n'y résistent pas toujours. Mais passons à un autre.

Rocambole compulsa de nouveau ses papiers et lut :

« Dossier Malassis. »

– Ceci est la note de Venture, dit-il, et pour un intendant et un homme qui porte la livrée, il n'est pas précisément maladroit.

Et Rocambole lut :

« Madame Malassis est rentrée du bal dans la nuit du mercredi au jeudi.

« Peu d'instant après, elle a entendu des pas et a cru que c'était le vieux duc de Château-Mailly qui pénétrait chez elle à cette heure avancée.

« Mais au lieu du duc, elle a vu entrer M. Arthur Champi, le sixième Valet-de-Cœur.

« Elle a poussé de faibles cris, puis la porte s'est fermée et un profond silence a régné dans sa chambre.

« Que s'est-il passé entre elle et le jeune homme ? C'est ce que personne ne sait. Toujours est-il que, avant le jour, M. Champi est parti et que depuis il n'est pas revenu.

« Mais, chaque jour, madame Malassis sort vers deux heures et ne rentre qu'à quatre.

« Le jeudi matin, vers sept heures, comme il était à peine jour, le duc est venu. Il était horriblement pâle et défait, et l'on voyait au désordre de ses vêtements et de toute sa personne qu'il ne s'était pas couché de la nuit.

« Il est entré par la rue de la Pépinière. Madame était déjà sur pied et la femme de chambre achevait de faire ses malles.

« Madame paraissait fort agitée ; elle est devenue pâle, et n'a pu maîtriser son émotion en voyant entrer le duc.

« Elle craignait déjà de ne le point voir revenir. Cependant, elle a bien joué son rôle, elle a été digne, froide, sévère, elle a su pleurer à propos.

« Le duc s'est jeté à genoux, il a prié, supplié.

« Longtemps inflexible, madame Malassis a fini par céder ; elle a consenti à épouser le duc ; mais à la condition que le mariage se ferait sans pompe, la nuit, et qu'ils partiraient aussitôt pour l'Italie.

« Elle a exigé, en outre, que le duc ne remît pas les pieds chez elle avant la publication du premier ban.

« J'attends des ordres. »

– Voilà, dit sir Williams, une affaire qui va plus grand train que celle de la marquise. Elle va même un peu vite, et il faut trouver un moyen de l'enrayer un peu. La besogne du jeune comte de Château-Mailly n'est pas assez avancée. As-tu des nouvelles de la Fipart ?

– Oui, répondit Rocambole. Maman est venue ce soir vers neuf heures, et je me suis hâté de transcrire son petit rapport.

– Voyons ? interrompit sir Williams.

« La petite dame blonde, lut Rocambole, vient régulièrement tous les jours, vers deux heures, et s'installe chez le père Garin. Elle prend son ouvrage et se met à travailler.

« Léon Rolland vient tous les jours, sous le prétexte de savoir comment va le vieux bonhomme, mais il cause longtemps avec la petite dame.

« Hier, il a parlé de faire transporter le vieux dans une maison de santé.

« Aussitôt qu'il est parti, la petite dame s'en va se déshabiller dans le logement que je lui ai retenu, et m'envoie lui chercher une voiture.

« Depuis deux jours, M. Léon paraît tout soucieux, et sa voix tremble quand il me demande si mademoiselle Eugénie est avec son père.

« Hier, il est venu de meilleure heure. La petite dame n'était point arrivée encore. Je lui ai dit qu'elle était sortie. Il est devenu pâle, mais il est monté tout de même. »

– Voilà l'oiseau englué ! dit sir Williams.

Et il tira de sa poche un petit billet couvert d'une écriture mignonne qui trahissait une plume de femme.

C'était une lettre de Turquoise.

Elle était ainsi conçue.

« Mon cher protecteur,

« Je crois que la pauvre madame Cerise Rolland éprouvera des malheurs d'ici à peu.

« Son imbécile d'époux est décidément toqué. À chaque instant, il est sur le point de tomber à mes genoux, mais la présence de mon prétendu père est un obstacle.

« Faut-il le supprimer et envoyer décidément le bonhomme chez Dubois ?

« Je vous attends demain au rendez-vous convenu, pour savoir ce qu'il reste à faire.

« Votre petite biche aux yeux bleus. »

Sir Williams relut cette lettre. Puis il l'approcha de la bougie et la brûla.

– Ah çà ! mon oncle, dit Rocambole, voulez-vous me permettre une question ?

– Soit, fit sir Williams d'un signe de tête.

– Turquoise va être aimée de Rolland et de Fernand à la fois ?

– Sans doute.

– Pourquoi cette double corvée ? N'aurait-il pas mieux valu trouver deux femmes différentes ? C'eût été plus commode, il me semble…

Sir Williams haussa les épaules.

– Décidément, murmura-t-il, tu es moins fort que je ne pensais.

– Ah ! fit Rocambole froissé du ton dédaigneux de sir Williams.

– Comment ! reprit celui-ci, tu ne prévois donc pas le moment où ces deux hommes seront arrivés au paroxisme de la passion ?

– Eh bien ?

– Eh bien ! mais alors, dit sir Williams dont l'infernal sourire reparut dans sa splendeur fatale, nous arrangerons une petite scène où ils se rencontreront et s'égorgeront comme des garçons bouchers pris de vin.

– Oh ! fameux ! s'écria Rocambole, fameux !

Et il regarda sir Williams avec une admiration naïve.

– Mon oncle, murmura-t-il, le *pâtissier*(1) finira par abdiquer en votre faveur, car, parole d'honneur ! vous êtes plus roué que lui.

– Merci, répondit sir Williams avec modestie.

Puis il repoussa la table chargée des débris de son souper, prit un cigare sur la cheminée, se rejeta au fond de son vaste fauteuil et s'enveloppa majestueusement dans un magnifique nuage de fumée bleue.

La méditation du baronet, que Rocambole n'osa troubler, du reste, dura environ dix minutes.

Tout à coup il releva la tête :

– Dis donc, fit-il, sais-tu quelle est la meilleure manière d'éprouver le cœur d'une femme ?

– Mais, dit Rocambole, je crois qu'il y en a plusieurs.

– Il en est une infaillible.

– Ah !

– La marquise commence peut-être à aimer Chérubin en secret…

– C'est probable, murmura Rocambole.

– Mais la marquise est vertueuse…

– Hélas !

– Et tant qu'une femme vertueuse n'a point trahi vis-à-vis d'elle-même, par une émotion quelconque, le secret de son cœur, ce cœur est une redoute imprenable.

– Vous avez grandement raison, mon oncle.

– Donc, reprit le baronet, il faut que la marquise s'avoue à elle-même, un jour, qu'elle aime Chérubin…

– Est-ce possible ?

– Tout l'est en ce monde.

– Je vous écoute, mon oncle.

– C'est après-demain jour d'Opéra.

– Oui, on donne *les Huguenots.*

– La marquise va à l'Opéra assez régulièrement.

– Presque toujours.

– Très bien. Alors, écoute-moi attentivement. Tu iras trouver Chérubin et tu lui diras : « Il est un certain coup d'épée dans le bras qui n'est jamais qu'une égratignure et qui, cependant, produit toujours un certain effet sur les femmes. Il faut que vous receviez ce coup d'épée de ma blanche main, et peut-être la marquise enverra chercher de vos nouvelles dès le lendemain du combat. »

– Diable, fit Rocambole, ceci est encore une assez belle idée, mon oncle.

– Attends donc… Tu enverras donc Chérubin à l'Opéra, et tu lui feras prendre un coupon de la loge voisine de celle de la marquise.

– Parfait !

– Ensuite tu t'arrangeras de façon, pendant que le rideau sera baissé, à lui chercher une querelle polie, courtoise, qui ne puisse s'arranger, et vous parlerez assez haut tous deux pour que la marquise ne puisse perdre un mot de l'entretien, de l'heure du combat, du choix des armes, du numéro de la rue qu'habite Chérubin…

– Très bien ! je comprends.

– En attendant, dit sir Williams, et dès demain matin, Chérubin ira louer un appartement qui se trouve vacant en ce moment rue de la Pépinière, numéro 40.

– De la maison de madame Malassis ?

– Précisément.

– Les fenêtres de cet appartement donnent sur le jardin. On peut les voir de celles de madame Malassis.

– Très bien ! très bien ! murmura Rocambole émerveillé.

– La marquise va quelquefois rendre visite à son amie. Eh bien, je gage que le jour même où la rencontre aura eu lieu, avant qu'il soit midi, la marquise sera chez madame Malassis. Venture nous tiendra au courant. Comment trouves-tu mon idée ?

– Splendide, mon oncle, et je vous jure qu'elle sera merveilleusement exécutée ; mais…

– Ah ! dit sir Williams en fronçant le sourcil, il y a un mais…

– Il y en a partout et toujours.

– Voyons le tien ?

– Si Chérubin n'allait pas vouloir…

– Vouloir quoi ?

– Recevoir le coup d'épée ?…

– Plaît-il ; fit sir Williams, es-tu fou, monsieur le vicomte ?

– Dame ! c’est peu agréable.

– Mon cher, dit froidement le baronet, quand un homme est à nous, il est bien à nous. S’il était nécessaire que maître Chérubin fît au club des Valets-de-Cœur le sacrifice de son nez et de ses deux oreilles, ce qui, j’en conviens, gâterait un peu sa jolie figure, je me chargerais fort tranquillement de l’opération.

– Je n’ai plus rien à objecter, dit Rocambole.

Le baronet se leva et boutonna cette longue redingote noire qui lui donnait la tournure d’un ecclésiastique, prit son chapeau à larges bords, ses gants de tricot, car il n’en portait plus d’autres depuis que, chez lui, le lion avait fait place à l’humble teneur de livres, et il tendit la main à Rocambole.

– Adieu, dit-il, à demain soir.

– Voulez-vous ma voiture ? demanda le vicomte suédois.

– Oui, jusqu’au bas de la rue Blanche.

Et, en effet, sir Williams s’en alla dans le coupé bas de Rocambole, qui s’arrêta, sur son ordre, à l’angle de la rue Blanche et de la rue Saint-Lazare, devant la boutique d’un pharmacien.

Puis il gravit à pied la première de ces deux rues et gagna la rue Moncey.

Sir Williams était un homme prudent ; il avait installé la Turquoise dans le petit hôtel de Baccarat, mais il en était demeuré le mystérieux propriétaire ; et comme il voulait se réserver le droit de pénétrer à toute heure chez la courtisane, il avait conservé une clef de la grille et une clef du corps de logis.

Il entra donc sans sonner, sans faire de bruit, sans éveiller personne, traversa le vestibule, monta lestement au premier étage, et frappa discrètement à la porte de la chambre à coucher, aux fenêtres de laquelle il avait aperçu de la lumière en traversant le jardin.

– Entrez, dit une voix de femme, celle de la blonde Jenny.

La Turquoise allait se mettre au lit, et elle était déjà vêtue de son costume de nuit.

– Ah ! c’est vous, dit-elle en voyant entrer sir Williams. J’avais le pressentiment que vous viendriez ce soir.

– Tu pourrais dire ce matin, il est trois heures.

– Soit. Me permettrez-vous de me coucher ?

– Je n’y vois point d’obstacle.

La Turquoise se glissa comme une anguille sous ses draps, posa sa belle tête et sa forêt de tresses blondes sur l’oreiller, arrondit ses bras nus autour de sa tête et regarda sir Williams.

– Mon cher sultan, dit-elle, je suis à présent votre esclave soumise et suis prête à vous obéir.

– Alors, écoute-moi bien, petite, dit sir Williams d’un ton paternel.

Et il s’assit sur le pied du lit, et il se prit à caresser de sa main la main blanche et mignonne de sa jolie hôtesse.

– Demain, dit-il, tu iras rue de Charonne dans la matinée, tu mettras ton prétendu père dans une voiture, et tu le conduiras à la maison de santé Dubois, dans le faubourg Saint-Denis.

– Ah ! enfin… dit Turquoise, dont l’œil bleu étincela de perversité.

– Le reste te regarde, acheva sir Williams avec flegme.

– Et… Fernand ? demanda-t-elle.

– Oh ! pas encore… pas encore… Diable ! il faut de la patience, ma fille, quand on veut plumer douze millions…

– J’en aurai, murmura la courtisane ; mais je vous jure bien que si Fernand revient ici, il y laissera son dernier louis.

– Et l’honneur de sa femme, ajouta le baronet d’un ton fort calme.

– Amen ! acheva la Turquoise.

XVIII

C’était le surlendemain du jour où sir Williams avait eu avec Rocambole l’entretien que nous venons de rapporter.

Madame la marquise Van-Hop était à sa toilette.

Il était alors sept heures et demie environ.

Le marquis était plongé dans une vaste bergère, dans le boudoir de sa femme, tandis que celle-ci était aux mains de ses camériste.

Amoureux comme au premier jour de la lune de miel, M. Van-Hop admirait la suave beauté de sa femme, beauté qui se fût fort bien passée de la rivière de diamants qu’elle avait sur ses épaules et des magnifiques branches de corail posées dans ses cheveux noirs. Pourtant la marquise était pâle et souffrante.

Depuis quelques jours, surtout, la créole était en proie à de vagues inquiétudes, à d’insolites tristesses dont elle ne pouvait s’expliquer la cause.

Mais son mari était là, à cette heure ; son mari qu’elle avait tant aimé, qu’elle aimait encore, du moins elle le croyait, et le sourire était revenu à ses lèvres, et c’était avec une chaste coquetterie qu’elle jetait un regard furtif et complaisant dans la psyché placée devant elle.

Le marquis avait bien quarante ans, mais il avait conservé cette mâle beauté un peu froide, un peu taciturne, sans doute, qui est l’apanage des races du Nord.

De haute taille, jouissant déjà d’une sorte d’embonpoint prématuré, le marquis, dont le teint était ordinairement coloré, devenait, par suite d’une émotion violente, extrêmement pâle.

Il était sujet, disait-on, à ce que les peuples septentrionaux appellent la *colère blanche*. Habituellement calme, doux, bienveillant, il dissimulait sa jalousie, mais souvent sa pâleur livide trahissait ses fureurs concentrées, et sir Williams l’avait parfaitement apprécié lorsqu’il l’avait jugé capable de tuer sa femme le jour où il la reconnaîtrait coupable, ou la croirait telle.

Cependant, M. Van-Hop était un homme du monde, il savait commander à ses passions, dominer ses instincts, et, par conséquent, laisser sa femme entièrement libre de ses actions. Ainsi, ce jour-là, le marquis n’avait vu aucun inconvénient à laisser aller sa femme à l’Opéra sans lui.

Le marquis était joueur d’échecs passionné ; il avait ce soir-là une très belle partie à son cercle, et il ne voulait point y manquer.

– Ma chère amie, avait-il dit à sa femme, j’irai vous prendre à l’Opéra à onze heures, vers la fin du dernier acte.

Et il assistait en causant à la toilette de sa femme, lorsqu'on annonça :

– Monsieur le major Carden !

– Faites entrer au salon, dit la marquise.

– Non, non, dit vivement son mari, vous êtes habillée, ma chère amie, et vous pouvez recevoir le major ici. C'est un vieil ami, qui peut pénétrer partout.

Les cinquante années du major expliquaient parfaitement cette confiance de M. Van-Hop.

Le major entra.

– Ah ! par exemple, dit le marquis, auquel vint sur-le-champ une idée, vous êtes charmant de nous arriver, major.

Le major baisa la main de la marquise et regarda le mari d'un air interrogateur.

– Mon cher major, dit ce dernier, aimez-vous l'Opéra ?

– Beaucoup, marquis.

– Eh bien, madame vous offre une place dans sa loge.

Et le marquis regarda sa femme.

Un léger sourire vint sur les lèvres de la marquise.

– Major, dit-elle, mon mari est un traître, ou plutôt c'est un mari comme il y en a tant, qui préfère un échiquier à sa femme, et qui, pour concilier ses devoirs et ses passions, met sa femme sous la protection de son ami.

Madame Van-Hop regarda son mari et corrigea par un regard charmant la dure amertume de ce petit reproche.

– Allez, ajouta-t-elle, allez jouer, monsieur, mais n'oubliez pas de venir entendre le quatrième acte ; vous savez bien que *nous* l'aimons.

Dix minutes après, le major montait dans le grand coupé de la marquise et la conduisait à l'Opéra.

C'était un vendredi, le jour de fashion. La salle était pleine.

La marquise était belle à ravir ce soir-là, et fit sensation en entrant dans sa loge.

Les instructions de sir Williams avaient été suivies à la lettre par Rocambole.

Un peu après que la marquise eut pris place sur le devant de sa loge, la loge à côté s'ouvrit et deux jeunes gens y entrèrent.

Le premier était M. Oscar de Verny, dit Chérubin.

Il s'accouda sur le devant et se pencha à demi, de telle façon que la marquise, dont les jumelles étaient précisément dirigées vers la salle, pût l'apercevoir.

Si madame Van-Hop avait vu tout à coup surgir devant elle un péril certain, imminent, impossible à conjurer, peut-être n'eût-elle pas éprouvé une émotion plus violente que celle qui lui serra le cœur au moment où elle aperçut Chérubin.

Mais elle était femme, et toute femme sait dissimuler les angoisses de son âme sous un masque d'indifférence.

Pas un muscle de son beau visage ne tressaillit, et elle se retourna vers la scène sans la moindre affectation.

Mais elle l'avait vu…

Quant au major, comme il ne pouvait, de sa place, apercevoir Chérubin, il conservait une attitude fort calme, et lorgnait la salle en vieil habitué de l'Opéra qui retrouve tout son monde chaque vendredi soir.

Au moment où le rideau se levait, la loge située vis-à-vis de celle de la marquise, et qui était celle d'un étranger de distinction, fut ouverte à M. le vicomte de Cambolh, qui entra le lorgnon dans l'œil, un charmant sourire aux lèvres.

– Tiens, dit le major se penchant vers la marquise, voilà M. de Cambolh.

– En effet, dit la marquise.

– Je crois l'avoir rencontré chez vous…

– Oui, un sculpteur que je vois beaucoup, et qui veut bien me donner quelques leçons de statuaire, l'a présenté chez moi.

La marquise, dont le cœur battait toujours d'une émotion inconnue, était ravie d'échanger quelques mots avec son cavalier dans le seul but de tromper son anxiété.

– Du reste, reprit le major, M. de Cambolh est un homme de bonnes manières, un gentilhomme de la meilleure roche et du meilleur monde.

– C'est un Suédois, m'a-t-on dit ?

– D'origine. Il est né en France. J'ai longtemps servi avec son père. Sa famille a tenu un rang distingué à la cour de Suède.

– Est-il riche ?

– Non, trente ou quarante mille livres de rente au plus ; mais il fera un beau mariage au premier jour. Il est jeune, beau garçon, spirituel… Mais, s'interrompit le major, comme toute médaille a son revers, je vous avouerai que le vicomte a, en échange de grandes qualités, un caractère irascible et querelleur.

– En vérité ! fit la marquise, qui paraissait écouter le major avec attention, alors qu'en réalité sa pensée était ailleurs.

– À ma connaissance, reprit le major, il s'est battu vingt-cinq ou trente fois. Il est très beau tireur, il apporte sur le terrain un sang-froid terrible et souvent il a tué son adversaire.

– Quelle horreur ! murmura la marquise.

Et elle se tourna de nouveau vers la scène et parut écouter le premier acte avec beaucoup d'attention.

Mais, en réalité, elle cherchait à se rendre compte de ces battements de cœur précipités qui l'assaillaient depuis qu'elle avait entrevu Chérubin.

Cependant elle crut remarquer la lorgnette du vicomte de Cambolh dirigée avec une tenace attention sur la loge voisine de la sienne, c'est-à-dire sur celle de M. Oscar de Verny.

Et alors les paroles du major Carden la firent tressaillir.

Ou le vicomte lorgnait Chérubin d'une façon hostile, et la marquise, à cette pensée, sentait son cœur battre plus précipitamment, ou il y avait une femme dans la loge de M. de Verny, laquelle attirait l'impertinente attention de M. de Cambolh.

Et la marquise, en admettant cette hypothèse, éprouva un malaise étrange.

Le premier acte fini, la toile baissa, le vicomte quitta sa loge.

Madame Van-Hop respira… On eût dit qu'elle venait d'échapper à un danger.

Mais, peu après, elle entendit frapper à la porte de la loge voisine ; cette porte s'ouvrit, et elle recueillit ces paroles échangées à mi-voix :

– Monsieur Oscar de Verny ?

– C'est moi, monsieur.

– Monsieur, voudriez-vous m'accorder une minute d'entretien ?

– Volontiers, monsieur.

– Je suis le vicomte de Cambolh.

– Je le sais, monsieur, j'ai eu l'honneur de vous rencontrer chez la marquise Van-Hop, il y a huit jours.

La marquise tressaillit, et elle se prit à écouter avec une âpre curiosité.

– Monsieur, reprit M. de Cambolh avec une courtoisie parfaite, j'ai passé huit jours à chercher votre nom et votre adresse… Tout à l'heure, on vient de me donner votre nom…

– Je puis vous satisfaire, monsieur, sur le dernier point. J'habite un entresol rue de la Pépinière, 40.

À ces mots, madame Van-Hop, qui écoutait toujours, tandis que le major, placé à l'autre bout de la loge, n'entendait pas ou ne paraissait rien entendre, madame Van-Hop tressaillit encore…

– Mais, dit M. de Verny, je suis étonné, monsieur, vous en conviendrez, de la curiosité qui s'est emparée de vous.

– C'est que, probablement, répondit M. de Cambolh, j'avais un motif de vous rencontrer. Au bal, chez la marquise, j'ignorais votre nom… et je tenais à le savoir.

– Monsieur, répliqua M. de Verny avec une pointe d'ironie, seriez-vous chargé de quelque mission… *secrète* ?

– Nullement, monsieur. Je m'occupe uniquement de mes propres affaires, et si vous voulez bien me le permettre, je m'expliquerai clairement.

– Voyons, monsieur, je vous écoute.

– Monsieur, reprit le vicomte à mi-voix, on a joué au lansquenet chez le marquis Van-Hop.

– Je m’en souviens, monsieur.

– Le jeu était assez animé, n’est-ce pas ? Il y avait des joueurs heureux.

– Très heureux ! fit Oscar avec une pointe d’ironie dans la voix.

– Moi, par exemple, reprit le vicomte, car j’ai gagné une assez belle somme sur main que j’ai passée.

– Je m’en souviens à merveille.

– Cette main passée m’a valu une petite affaire désagréable. On m’a cherché querelle. Bref, j’ai quitté le bal pour aller me battre.

– Ah ! dit M. de Verny avec un accent que la marquise, toujours attentive, prit pour de la surprise.

– Mais j’avais pris toutes mes précautions d’avance et fait mes conditions. Mon adversaire acceptait mes épées, nous allions les prendre chez moi, et, grâce à la vitesse de mon cheval, j’avait calculé que nous aurions le temps d’aller nous battre dans la plaine de Monceau, puis que le vainqueur pourrait revenir et rentrer au bal sans que tout cela eût pris plus d’une heure.

– Vous teniez donc à danser encore ?

– Non, mais à me retrouver avec certaines personnes à qui des sourires malveillants, quelques paroles peu mesurées avaient échappé au moment où je quittais la table de jeu.

La marquise écoutait toujours, et elle était au supplice.

Évidemment, M. de Cambolh venait provoquer Oscar de Verny.

– Ainsi, continua le vicomte, j’ai cru entendre ces paroles au moment où je me retirais : « On n’a jamais vu jouer de cette façon que les gens qui font du lansquenet un métier. »

– Ah ! vous avez entendu cela ?

– Parfaitement.

– Et vous savez qui a prononcé ces paroles ?

– Oui, monsieur, c’est vous…

– Peut-être !

Et madame Van-Hop devina qu’un sourire plein de hauteur dédaigneuse avait dû accompagner ces deux mots.

– Monsieur, dit le vicomte, après l’affaire, quand je suis revenu au bal, je vous ai vainement cherché : vous étiez parti.

– Je pars toujours de bonne heure.

– Ce soir, heureusement, je vous retrouve à l’Opéra, et j’aime à croire que vous ne me refuserez pas une explication… sur ces paroles malencontreuses qui vous sont échappées.

– Monsieur le vicomte, répondit M. de Verny, j’ai un principe invariable…

– Lequel, monsieur ?

– Celui de ne jamais me repentir de mes actions ou de mes paroles en désavouant le passé.

– Ainsi vous ne rétractez rien ?

– Pas même une syllabe.

– Alors, monsieur, il ne me reste plus qu’à vous demander un dernier renseignement. En quel lieu désirez-vous recevoir mes témoins ?

– Je vous le répète, monsieur, j’habite un entresol rue de la Pépinière, 40.

– C’est que, dit le vicomte, il est déjà tard, et je désirerais en terminer dès demain matin.

– La chose est facile.

– Comment cela ?

– J’ai déjà ici un ami, monsieur que voilà, et j’ai aperçu tout à l’heure dans les couloirs le major Carden.

– Il est dans la loge à côté, dit le vicomte, la loge de madame Van-Hop.

– Ah !

– Ah !

Et, dans cette exclamation, la marquise devina une émotion subite, une inexprimable anxiété.

Elle écouta frémissante, et entendit Chérubin qui continuait ainsi :

– Je puis donner rendez-vous au major au café Cardinal, au coin de la rue Richelieu, vers minuit. Il y trouvera monsieur et vos témoins ; puis, demain à huit heures, nous pourrons nous rencontrer au Bois…

– Je dois vous prévenir d’une chose, dit le vicomte de Cambolh.

– Je vous écoute, monsieur.

– Je n’ai jamais compté faire du duel une plaisanterie ridicule ; je me bats sérieusement, et j’aime à croire que nous ne reviendrons pas tous les deux du Bois.

– Je l’espère aussi, monsieur.

La marquise, dont tout le sang affluait à son cœur, entendit de nouveau un bruit de chaises remuées, et comprit que le vicomte se retirait.

Le major profitait de l’entracte pour lorgner la salle, et paraissait ne rien entendre.

Ce que la jeune femme éprouva pendant ce court laps de temps est impossible à décrire.

Par ce qu’elle venait de souffrir, elle comprenait que l’un de ces deux hommes, qui, le lendemain, se disputeraient leur vie avec acharnement, lui inspirait une vive sympathie. Et

cette sympathie avait une source mystérieuse, étrange, qu'elle ne pouvait s'expliquer encore.

Car la marquise était une de ces femmes réellement vertueuses, aux yeux desquels la chaîne du devoir paraît forgée d'anneaux indissolubles, et à qui la pensée qu'un autre amour peut remplacer l'amour légitime qui leur fut inspiré ne saurait venir que longtemps après même que cet amour aura clandestinement germé dans leur cœur, comme poussent les racines d'un jeune arbuste sous les racines d'un arbre grand et fort que l'orage renversera au premier jour.

Pendant un moment, la marquise ne chercha point à se rendre compte de ses douloureuses impressions : elle ne vit, ne comprit qu'une chose, c'est que M. de Verny, ce jeune homme si beau et si triste, allait se battre, et sans doute succomberait dans cette lutte meurtrière.

Alors, comme la femme est toujours douée d'un premier mouvement d'énergie et d'opposition, elle songea tout d'abord à empêcher cette rencontre…

Mais comment ? par quel moyen ?

Et puis, était-ce bien à elle de se mêler de la querelle de deux hommes qu'elle connaissait à peine, qui devaient lui être plus qu'indifférents ?

Et la marquise, dont la pâleur était extrême, se prit à réfléchir que dire un mot, laisser échapper un geste, c'était se compromettre à ses propres yeux, s'avouer à elle-même qu'elle aimait Chérubin.

Avouer au major Carden qu'elle avait écouté la conversation de M. de Verny et du vicomte, n'était-ce pas lui dire que Chérubin ne lui était pas indifférent ? Et le major, un homme qui savait la vie, qui avait étudié le cœur humain et les femmes, le major ne devinerait-il point ses angoisses ?

Pendant les dix minutes qui suivirent le départ du vicomte Cambolh, qui avait reparu dans sa loge, madame Van-Hop souffrit le martyre.

Mais ce fut bien autre chose encore lorsqu'elle entendit vibrer de nouveau cette voix enchanteresse et mélancolique de Chérubin, disant au jeune homme qui se trouvait dans sa loge :

– Mon ami, j'ai un aveu à vous faire et un service à vous demander. J'aime une femme, une femme qui ignore mon amour et ne l'apprendra qu'après ma mort. La vie m'est à charge, et j'accepterai le trépas comme un bienfait.

– Quelle folie ! murmura une voix que la marquise n'avait point entendue encore et qu'elle devina être celle du confident de M. de Verny.

– Aussi, continua Chérubin, j'accepte avec une sorte de joie ce combat que je pressens devoir m'être fatal.

– Oscar, vous êtes fou…

– Non, je suis las de la vie, voilà tout, car j'aime sans espoir… et celle que j'aime ignorera mon amour tant que je vivrai.

– Et si vous mourez ?

– Ah ! dit-il avec tristesse, c’est alors, ami, que votre dévouement ne me fera pas défaut, n’est-ce pas ?

– Que dois-je faire ?

– Demain, avant le combat, je vous remettrai une lettre…

Chérubin s’arrêta… La marquise se sentit défaillir.

– Eh bien, cette lettre ? interrogea l’ami.

– Cette lettre sera renfermée dans deux enveloppes : l’enveloppe extérieure sera blanche, l’enveloppe intérieure seule portera le nom du destinataire. Vous allez me jurer que, si je suis tué, vous porterez cette lettre à la petite poste, déchirerez la première enveloppe en fermant les yeux, et jetterez la lettre dans la boîte sans en regarder l’adresse.

– Je vous le jure, répondit l’ami.

– Vous le devinez, ami, murmura Chérubin, cette lettre est pour elle… Au moins, après ma mort, elle saura combien je l’aimais…

La marquise, à ces dernières paroles, se sentit défaillir. Mais en même temps un espoir lui vint.

Espoir insensé et comme les femmes en peuvent seules concevoir.

Chérubin avait songé au major pour son second témoin ; le major était son ami et en même temps l’ami de M. de Cambolh.

Or, Chérubin l’allait venir trouver sans doute, il lui exposerait sa demande, et le major ne pourrait s’empêcher de confier à la marquise ce que, hélas ! elle savait déjà… Et alors elle serait forte, elle saurait être calme, indifférente, avoir un sourire aux lèvres, et après lui avoir ainsi prouvé qu’elle ne s’intéressait pas plus à l’un qu’à l’autre des deux adversaires, elle lui ferait comprendre qu’il serait de son devoir, de son honneur même, à lui vieux soldat et arbitre en bravoure, d’arranger une affaire sans gravité aucune, et qui avait pris naissance dans son salon, à elle, marquise Van-Hop.

Et comme la marquise se promettait déjà de parler très haut en son propre nom, de faire valoir ses craintes de tout scandale, on frappa discrètement à la porte de sa loge…

Et la femme, déjà forte, eut un dernier moment de faiblesse, elle tressaillit et frissonna.

Car elle crut que c’était Chérubin.

XIX

L’attente de la marquise fut trompée. Ce ne fut point Chérubin qu’elle vit apparaître.

Chérubin n’avait point quitté sa loge. Il s’était contenté d’écrire un billet au major en arrachant une feuille de son carnet, et il avait confié son message à une ouvreuse.

La marquise, toujours fort pâle, tourna lentement la tête lorsqu’elle entendit la porte s’ouvrir.

Elle frémissait d’anxiété, croyant voir Chérubin ; elle respira en voyant entrer l’ouvreuse.

Mais elle devina sur-le-champ que c’était lui qui avait écrit le billet.

– Monsieur le major Carden ? demanda la femme.

– C’est moi, répondit le Suédois en prenant le billet.

Puis il dit à madame Van-Hop :

– Vous permettez, marquise ?

– Faites, balbutia-t-elle, s’efforçant de sourire.

Le major ouvrit le billet, le lut avec un grand calme, le froissa et le mit dans sa poche.

Puis il dit à l’ouvreuse :

– Dites au monsieur qui vous a remis ce billet que je serai exact à son rendez-vous.

L’ouvreuse sortit.

Madame Van-Hop avait pris une attitude indifférente et dissimulait l’horrible émotion qu’elle éprouvait sous son plus calme sourire.

– Ah ! major, dit-elle d’un ton léger et un peu railleur, je vous y prends.

Et elle le menaçait de son doigt rose.

– À quoi, marquise ?

– Vous osez recevoir des poulets en plein Opéra, dans ma loge, en ma présence ?

– Ce n’est point un poulet, marquise.

– Oh ! fit-elle, espérant que le major lui avouerait ce qu’elle savait si bien déjà, je vous connais… Mon mari m’a fait des confidences…

– Hélas ! madame, il n’en est rien. Voyez plutôt mes cheveux gris.

Et il ajouta d’un ton confidentiel :

– Je suis, ce soir, d’un souper de garçons…

– Ah ! fit la marquise avec un accent impossible à noter ; car elle comprit sur-le-champ que le major serait discret et ne lui dirait rien de la rencontre du lendemain.

– On m'attend à minuit à la Maison-d'Or, acheva le major.

Madame Van-Hop crut qu'elle allait mourir. Elle ne saurait rien… ou plutôt elle ne devrait pas savoir… et, par conséquent, elle ne pourrait donner un conseil… plaider la cause de l'humanité… demander en son propre nom, et pour le respect dû à sa maison, que cette malheureuse affaire s'arrangeât…

C'était un supplice de damné.

Pendant une heure encore, la marquise espéra que le major finirait par se départir de son mutisme, et elle eut l'atroce courage de caqueter avec lui, de lui sourire, d'effleurer mille sujets de conversation touchant au duel de près ou de loin.

Le major ne parut pas comprendre.

Elle alla jusqu'à lui dire :

– Voilà M. de Cambolh revenu dans sa loge… Où donc était-il allé ?

– Au foyer, sans doute.

– Vraiment ! poursuivit-elle, ce charmant jeune homme est querelleur ?

– Hélas ! oui…

Elle espéra qu'il se laisserait aller à lui dire que, précisément, le vicomte venait encore de se faire une querelle… que lui, major, serait témoin dans cette affaire.

Mais le major fut impassible.

Alors madame Van-Hop sentit qu'elle perdait la tête, et un moment elle eut la pensée de tout avouer au major, et de lui dire qu'elle avait entendu la conversation du vicomte et de M. de Verny.

Mais comme elle hésitait encore et soutenait une dernière lutte avec sa dignité de femme, un homme entra dans sa loge.

Il n'était plus temps ; cet homme, c'était le marquis.

M. Van-Hop était radieux.

Lui, ordinairement froid, un peu triste, sobre de paroles, était souriant et gai…

Il avait gagné la partie d'échecs !

Et comme si, à l'heure où un vague danger menace un mari, un voile descendait sur ses yeux, le marquis, habituellement jaloux et défiant, ne s'aperçut point de l'extrême pâleur et de l'agitation nerveuse de sa femme, qui lui répondait par monosyllabes et avec une sorte d'impatience.

Le marquis écouta le quatrième acte avec ce recueillement profond des vrais dilettantes, et la marquise ne vit et n'entendit qu'une chose…

Ou plutôt, horrible vision ! elle crut voir et entendre deux lames d'épée se croisant et s'entrechoquant.

– Major, dit la marquise avec une voix altérée, tandis que le quatrième acte finissait, n'oubliez pas votre rendez-vous…

– Ah ! dit M. Van-Hop en regardant le major avec un sourire, vous avez un rendez-vous, heureux coquin ?

– Oh ! un souper de garçons…

– Sans femmes ? demanda tout bas le marquis.

– Sans femmes, parole d'honneur !

– Eh bien, allez, dit la marquise.

– J'ai le temps, madame, on se met à table à minuit.

– Bah ! fit-elle avec un sourire contraint, je vous dégage de vos devoirs de chevalier… n'ai-je point mon mari !

Et elle regarda cet homme qu'elle aimait depuis quinze ans, à qui l'unissait une chaîne indissoluble, dont l'amour devait lui servir d'égide.

On eût dit que ce pauvre cœur troublé cherchait à se sentir à lui-même.

Le major se leva et prit congé.

– Ah ! dit-elle en le voyant partir, un mot, mon ami, un seul.

– Je vous écoute, madame.

– Votre souper réunit-il beaucoup de jeunes gens ?

– Quelques-uns.

– Le vicomte en est-il ? Ce vicomte… de… Comment le nommez-vous ? J'oublie toujours ce nom…

Et la sublime femme avait le courage de mentir en demandant un nom qui flamboyait déjà dans sa mémoire, comme le *mane, thecel, pharès,* sur les murs de la salle où le roi Balthazar donnait son festin.

– Le vicomte de Cambolh, dit le major.

– Ce querelleur…

– Précisément.

– Eh bien, faites-moi une promesse.

– Volontiers.

– Si le vicomte cherche querelle à quelqu'un… C'est si affreux, ce vilain… duel !…

Elle prononçait ces mots avec une indicible émotion, et cependant le marquis ne devina rien.

– S'il cherche querelle à quelqu'un, continua-t-elle, tâchez de vous interposer… n'est-ce pas ?

Et elle avait une voix suppliante qui eût suffi à trahir le secret de son cœur.

Le major se reprit à sourire.

– Soyez tranquille, madame, dit-il ; les soupers de garçons dont je suis se passent tranquillement.

Et s'il s'en alla, laissant la marquise en proie à d'horribles alternatives de terreur et d'espoir.

M. Van-Hop reconduisit sa femme. Ce ne fut qu'à l'hôtel qu'il remarqua sa pâleur et son agitation.

– Qu'avez-vous, ma chère âme ? lui demanda-t-il.

– Rien… un peu de migraine… voilà tout.

– Je vais me retirer, en ce cas, dit-il.

Et il lui baisa la main et rentra dans son appartement.

La marquise renvoya ses femmes, et prétendit qu'elle se déshabillerait elle-même.

La pauvre femme avait besoin de solitude et de silence.

Pour la première fois, depuis huit jours, la marquise avait jeté un regard clair, investigateur au fond de son âme, et elle détournait sa tête épouvantée.

Sa vie calme, chaste et pure, ne se prenait-elle pas tout à coup à subir l'influence néfaste d'un élément nouveau, étranger, jeté brusquement dans sa vie ?

Longtemps courbée sous cette pensée désolante, cherchant à se réfugier, avec l'opiniâtre volonté de ceux qui se noient et ne veulent pas mourir, dans ses pieux souvenirs de jeunesse et d'amour, se cramponnant à l'image, hier adorée, de son mari, et qui, naguère, emplissait et absorbait son cœur tout entier, la marquise demeura plusieurs heures la tête dans ses mains, frissonnante, éperdue, et croyant toujours entendre ce cliquetis d'épées, qui bourdonnait par avance dans sa tête affolée.

De sa chambre à coucher on gagnait une terrasse qui communiquait au jardin par une dizaine de marches s'échappant des deux côtés d'un large perron.

La marquise y descendit.

Elle avait besoin d'air, elle étouffait… Elle se promena longtemps d'un pas inégal, saccadé, la mort au cœur, le cerveau en proie aux premiers symptômes de la folie.

Car ce n'était point seulement le danger terrible qu'allait courir cet homme, vers lequel une force mystérieuse, inconnue, l'attirait, qui la bouleversait ainsi.

Elle était encore en proie aux angoisses de la femme jusque-là pure comme un lis, habituée à porter la tête haute, et qui voit tout à coup un abîme s'entrouvrir sous ses pieds…

Elle l'avait pressenti, deviné, compris aux terreurs folles de son âme… elle aimait M. de Verny, cet homme que le quartier Bréda avait surnommé Chérubin, dans le cœur de qui, la naïve et la sainte, elle croyait avoir allumé une de ces passions terribles qui font prendre la vie en dégoût…

Et cet homme, sans doute, irait au combat, résigné à mourir ; il se ferait tuer, ne pouvant vivre pour elle.

En songeant à cette affreuse alternative, la marquise oubliait tout pour ne songer qu'à lui.

Mais que pouvait-elle ?

Quitterait-elle furtivement son hôtel, pour courir chez le major Carden tout lui avouer ?

Non…

Irait-elle même, au milieu de la nuit, comme une femme perdue, comme une coureuse de rues, chez cet homme qu'elle connaissait à peine, et que cependant elle aimait déjà, pour lui dire : « Je vous défends de vous battre ?… »

C'était impossible, elle n'y songea même pas.

Elle rentra dans sa chambre, s'agenouilla devant un christ d'ivoire appendu au chevet de son lit, et elle se contenta de prier pour celui que le destin était venu placer sur l'honnête chemin de sa vie.

Elle pria longtemps.

Le jour vint.

Un jour sombre et triste, une de ces matinées d'hiver qui semblent ne peser sur Paris qu'à ces heures solennelles et lugubres où les employés de l'octroi voient sortir de la grande ville deux voitures qui se suivent et conduisent au bois de Boulogne deux hommes qui vont jouer leur vie sur le muet échiquier du destin.

Alors, à partir de ce moment et comme huit heures sonnaient à la pendule de son boudoir, la femme, résignée et calmée par la prière, redevint la proie de mortelles angoisses.

Une horrible illusion s'empara d'elle.

La tête dans les mains, les yeux fermés, il lui sembla qu'elle assistait au combat, qu'elle voyait les deux adversaires dépouillés de leurs habits, la chemise au vent, gorge nue, mettre l'épée à la main et croiser, en même temps, le fer et le regard.

Et, chose étrange ! puissance merveilleuse de l'imagination, elle les voyait réellement, elle assistait au combat dans tous ses poignants détails, elle entendait le froissement du fer battant le fer, puis tout à coup l'un des deux champions rompait brusquement, jetait un cri et tombait mortellement atteint. Et celui-là, c'était lui !

Ce mirage de la pensée, qu'on nous passe le mot, avait été si complet, que la marquise avait cru voir et entendre, et que, du fond de sa chambre, rêvant tout éveillée, elle avait entendu le cri du blessé résonner au fond de son cœur…

Et elle s'affaissa sur elle-même, évanouie, brisée, sans avoir eu la force d'appeler du secours.

Madame Van-Hop se couchait fort tard d'ordinaire ; elle se levait, par conséquent, vers onze heures ou midi, et, habituellement, ses femmes de chambre ne pénétraient chez elle qu'à son coup de sonnette.

Ce ne fut donc que vers onze heures que, revenant à elle, la pauvre femme se retrouva étendue de son long sur le parquet et dans un isolement absolu…

Elle avait entendu la cloche de l'hôtel qui prévenait de l'arrivée d'un étranger, et ce bruit l'avait tirée de sa léthargie.

Aussi, se lever, passer la main sur son front, se souvenir, fut pour elle l'histoire d'une seconde.

Elle courut à la croisée de son boudoir, qui donnait sur la cour, et regarda.

N'était-ce point cette lettre fatale qu'elle redoutait… que l'ami inconnu devait mettre à la poste pour la femme aimée ?

Et comme elle se penchait en dehors, avide et frémissante, elle aperçut le chapeau ciré et l'habit à parements écarlates du facteur.

Semblable à la femme de Loth, changée subitement en statue de sel, la marquise demeura immobile, pétrifiée, sans voix, sans haleine…

Quelques minutes passèrent, et ces minutes eurent pour elle la durée de plusieurs siècles…

Enfin, la porte s'ouvrit, un laquais entra, remit la lettre apportée par le facteur.

Et la marquise ouvrit cette lettre, employant à cette action son reste de force et de courage.

Ô bonheur !

Cette lettre n'était pas de lui…

C'était une écriture de femme, l'écriture de madame Malassis.

Et la marquise respira, elle se sentit revenir à la vie, et ses yeux évanouis par les larmes parcoururent avidement cette lettre, comme si, tant il y a de folles pensées dans une tête en proie au mal d'amour, comme si la veuve, qui habitait comme *lui* le n° 40 de la rue de la Pépinière, allait lui apprendre l'issue de ce combat qui avait dû avoir lieu le matin.

Madame Malassis disait :

« Chère marquise.

« Voici huit grands jours que je ne vous ai pas vue, et je vous appelle comme une âme sœur de mon âme. J'ai eu des ennuis, de vrais chagrins, j'ai besoin de vous ouvrir un peu mon cœur.

« Venez, je vous en prie, car je me suis juré de ne point sortir aujourd'hui.

« Je vous dirai pourquoi.

« Veuve Malassis. »

Cette lettre n'était-elle point pour la marquise comme un prétexte que la Providence indulgente venait lui fournir de savoir l'issue heureuse ou funeste de la rencontre du matin ?

La marquise jeta un cri de joie, et à demi folle de terreur et d'espoir, elle oublia qu'elle était encore en robe de soirée, s'enveloppa dans un grand châle, demanda son coupé et descendit précipitamment.

Le marquis était sorti à cheval le matin, pour une promenade au bois de Boulogne.

– Rue de la Pépinière, 40, dit la marquise au valet de pied en se jetant dans la voiture.

Peu après, la marquise s'arrêtait à la porte de cette maison dont le pavillon du fond était occupé par madame Malassis.

Jamais, en allant voir la veuve, ce qui, du reste, arrivait fort rarement, la marquise n'avait examiné ni l'entrée de la maison, ni l'escalier, ni le concierge.

Elle passait toujours rapidement, traversait le jardin et gagnait le pavillon.

Eh bien, cette fois, elle jeta sur tout cela un regard pénétrant, inquisiteur, qui sembla vouloir interroger les murs et les visages, et leur demander leur secret.

Était-il revenu sain et sauf ?

L'avait-on rapporté mort ou blessé ?

Hélas ! concierge impassible, corridor à peu près désert, maison silencieuse, escalier muet, gardèrent leur secret.

La marquise arriva chez madame Malassis et fut introduite par Venture, ce valet-intendant, au visage repoussant et dur, qui, depuis quelques jours, semblait avoir pris un ascendant mystérieux sur sa nouvelle maîtresse.

Venture, en grande livrée d'apparat, conduisit la marquise au premier étage du pavillon.

La veuve de trente-six ans, la belle madame Malassis, protégée par un demi-jour habilement ménagé par d'épais rideaux, était assise au coin de son feu, pelotonnée au fond d'une moelleuse bergère, dans l'attitude pleine de langueur d'une femme qui a la migraine et des vapeurs.

– Ah ! chère, dit-elle en voyant entrer la marquise, vous êtes bonne et charmante.

Et elle se leva avec une nuance d'infériorité respectueuse et courut à la marquise.

– Mon Dieu ! dit-elle en la regardant, souffririez-vous aussi vous ?… Vos yeux sont abattus… vous êtes pâle… Qu'avez-vous au nom du ciel ?

– Rien, rien, murmura la marquise… J'ai mal dormi… voilà tout.

– Je vous en offre autant, chère belle, soupira la veuve… Ah ! si vous saviez…

La marquise eut un affreux tressaillement ; mais cependant elle eut le courage de ne point interroger.

– Figurez-vous, reprit madame Malassis en entraînant la jeune femme et en la faisant asseoir auprès d'elle sur la bergère, figurez-vous que j'ai tant d'ennuis et de chagrins depuis quelques jours, que je ne dors plus. La nuit dernière, j'ai entendu sonner cinq heures avant d'avoir fermé l'œil… Enfin, je m'étais assoupie depuis quelques heures, lorsque des cris, du bruit, des pas résonnant dans le jardin…

La marquise fut prise d’un tremblement nerveux… et elle attacha sur son interlocutrice un regard effaré…

– Ah ! l’affreux événement, reprit la veuve… C’est épouvantable !…

– Mon Dieu ! balbutia la marquise d’une voix affolée et qui aurait dû étonner la veuve au dernier point, qu’est-il donc arrivé ?

– Un horrible malheur ! répondit madame Malassis, un pauvre jeune homme qui habitait cette maison…

– Eh bien… achevez… demanda la marquise d’une voix mourante.

– Il s’est battu ce matin en duel… au bois de Boulogne… On l’a rapporté presque mort.

La marquise jeta un cri et tomba à la renverse sur le parquet.

Le secret de son cœur venait de lui échapper ; désormais elle avait une confidente.

Madame Malassis courut à une sonnette et l’agita.

Au bruit, la porte s’ouvrit, Venture apparut.

– Ah ! ah ! dit-il en échangeant un regard d’intelligence avec la veuve, je crois que nous tenons la petite dame…

Madame Malassis était-elle donc déjà la complice et l’instrument passif de la redoutable association des Valets-de-Cœur, et l’infernal génie de sir Williams allait-il donc triompher encore ?

C’est ce que nous allons vous dire.

XX

Le vice a d’impénétrables mystères.

Ceux qui ont une fois mis les pieds sur cette pente irrésistible descendent toujours, quoi qu’ils fassent pour remonter.

La femme qui a abandonné une fois l’austère chemin du devoir, cette voie ardue où il est besoin de marcher d’un pied ferme, parvient quelquefois à y rentrer, mais la moindre pierre d’achoppement, le moindre obstacle suffit pour la faire retomber au plus profond du précipice.

Ces quelques réflexions nous étaient nécessaires pour expliquer l’étrange conduite de madame Malassis, et on nous permettra d’esquisser en quelques lignes la biographie de cette femme.

Madame Malassis était, à quinze ans, première demoiselle dans une importante maison de modes de la rue de la Paix.

À seize ans, elle abandonna brusquement cette position pour suivre un vieux débauché veuf, riche, sans enfant, qui remplaça son châle de tartan par un cachemire, et les fleurs de sa coiffure par des branches de corail.

De dix-huit à vingt-trois ans, l’existence de la jeune femme fut livrée à tous les hasards de la vie des pécheresses.

Un adorateur *splendide* la trouva, un soir, aux prises avec la nécessité la plus âpre, et, prévoyant sans doute que la folle créature ne songerait jamais à l’avenir si l’on n’y songeait pour elle, il lui acheta un fonds de parfumerie sur le boulevard des Italiens.

Là, madame Malassis, qui, par hasard, avait de l’ordre, prit sa situation au sérieux et acquit bientôt cette âpreté au gain, cette économie sévère et bien entendue qui mène les commerçants à la fortune.

Un ancien commis voyageur, un homme qui touchait à la cinquantaine, ne s’effaroucha point du passé un peu leste de la parfumeuse, lui offrit sa main et fut agréé. Comme César Birotteau, le héros immortel de M. de Balzac, M. Malassis était prédestiné aux grandeurs humaines.

Sept ou huit ans lui suffirent pour amasser deux cent mille francs. Il devint adjoint au maire de son arrondissement, membre d’une foule d’institutions philanthropiques, et il produisit dans le monde officiel d’abord, puis dans celui de la finance, et presque dans le faubourg Saint-Honoré, la petite modiste de chez Fanny, l’ancienne femme galante à demi réhabilitée par le mariage. Quand M. Malassis mourut, – et il mourut d’une indigestion à la suite d’un copieux souper fait au *Rocher-de-Cancale*, – sa femme avait été adoptée par le monde, qui ignorait toute une partie de ses antécédents.

Mais, nous l'avons dit, le vice ne pardonne point… Madame Malassis avait habilement dissimulé ses instincts pervers, et cependant, M. Malassis avait été, disait-on tout bas, bien souvent trahi.

Son mari mort, la veuve rencontra le vieux duc de Château-Mailly.

Elle avait alors trente-cinq ans, l'âge de l'ambition. Elle entrevit un avenir superbe, elle rêva de couvrir et d'éclipser à jamais les fanges de son passé par les perles éclatantes d'une couronne ducale. Pendant deux années, la vieille courtisane prit au sérieux son rôle de femme austère; elle fut dame patronnesse, elle vit le meilleur monde, se lia intimement avec la marquise Van-Hop, et sut inspirer au vieux duc une irrésistible passion…

On eût pu croire qu'elle avait à jamais reconquis et gravi les sommets ardus de la vertu…

Illusion!

Le jour où elle rencontra ce petit jeune homme au lorgnon d'écaille, aux cheveux bouclés, au minois vulgaire et séduisant, à l'aplomb des fils de famille qui passent, gantés de jaune serin, leur vie sur le boulevard des Italiens, madame Malassis sentit le passé la reprendre dans ses mains crochues et puissantes, et l'abîme se rouvrir sous ses pieds.

Elle était née courtisane, elle devait l'être jusqu'au jour où l'aveugle duc de Château-Mailly la conduirait à l'autel.

La veuve avait trente-six ans, l'âge des passions volcaniques chez la femme ; elle commençait à paraître son âge, on le chuchotait dans le monde à ses oreilles. Le vieux duc ne s'en apercevait point.

Mais le duc était septuagénaire.

Et peut-être que la voix mystérieuse du cœur s'éveillait enfin chez cette femme, dont la vie n'avait été qu'un long calcul.

Elle avait trouvé sur la route, une nuit, un jeune homme de vingt ans, lancé comme une bombe par l'invisible main de sir Williams; ce jeune homme lui avait parlé le vulgaire et chaleureux langage de la passion, et la femme, qui tant de fois avait cédé, avait été vaincue encore.

Pendant quelques heures, cet esprit fort, calculateur, ce chiffre devenu femme, avait tout oublié… On lui avait parlé d'amour, à elle qui n'entendait plus ce langage sortit de deux lèvres jeunes et fraîches, et elle avait écouté.

Mais la folie a ses heures, rien de plus!

Madame Malassis voulait bien aimer encore, mais elle voulait aussi épouser le duc.

Aussi, à partir de ce jour, divisa-t-elle habilement son temps.

Rentrée chez elle bien avant la nuit, toujours prête à y recevoir M. de Château-Mailly si un caprice jaloux venait à l'y conduire, elle sortait chaque jour, vers deux heures. Où allait-elle?

En femme prudente, madame Malassis n'avait pas cru devoir mettre sa femme de chambre ni aucun de ses gens dans le secret de son nouvel amour…

Elle sortait de chez elle en voiture, dans un fiacre la plupart du temps, remontait la rue de la Pépinière, prenait la rue Saint-Lazare, qu'elle suivait dans toute sa longueur, entrait dans l'église Notre-Dame-de-Lorette par la grande porte, y séjournait environ dix minutes, et sortait par la rue Fléchier.

Là se perdaient les traces de madame Malassis. Allait-elle soulager une infortune ? Allait-elle à quelque mystérieux rendez-vous ?

Elle entrait dans une maison de la rue Fléchier, passait comme une ombre devant la loge du portier, montait lestement un escalier, son voile baissé… Une porte s'ouvrait et se refermait… c'était tout…

Quelquefois, une heure et même deux s'écoulaient avant qu'elle ressortît. La veuve traversait de nouveau l'église, regagnait son fiacre et rentrait furtivement rue de la Pépinière.

Il y avait huit jours que cela durait, lorsqu'un soir, vers trois heures, au moment où, redescendant de la rue Fléchier, elle s'apprêtait à retraverser la rue, madame Malassis s'arrêta et recula tout à coup, comme si elle avait vu se dresser devant elle un reptile armé d'un triple dard.

Venture se promenait de long en large sur le trottoir, les mains dans ses poches, un charmant sourire aux lèvres, sifflotant un petit air grivois.

Espérant encore n'être point reconnue, la veuve allait passer outre…

Mais Venture se plaça résolument devant elle, et lui dit :

– Bonjour, madame.

Il donna à ce dernier mot cette inflexion respectueuse et particulière aux domestiques parlant à leur maîtresse.

Et comme madame Malassis demeurait stupéfaite et toute bouleversée, il répéta :

– Bonjour, madame.

Toute troublée encore, mais prête à reconquérir son sang-froid, la veuve prit un air sévère et le regardant fixement.

– Que faites-vous ici, maître Venture ? dit-elle.

– Je me promène, madame.

– Je ne vous ai point pris à mon service pour cela.

Le laquais baissa la tête, balbutia quelques mots d'excuse et se tut.

– Cherchez-moi une voiture, dit-elle, et payez-la. Je viens de vider ma bourse chez de pauvres gens qui meurent de faim.

Venture ne se le fit pas répéter ; il se hâta d'obéir, et madame Malassis rentra chez elle en se disant :

– Voilà un homme que je vais me hâter de congédier.

Le soir, en effet, après son dîner, elle sonna, et Venture parut.

La veuve était dans sa chambre à coucher, au coin du feu, toute seule.

Venture salua et se tint debout, sa casquette galonnée à la main.

– Que faisiez-vous ce matin, rue Fléchier ? lui dit-elle d'un ton sec.

– J'attendais madame.

– Vous m'attendiez !… fit-elle en tressaillant.

– J'avais suivi madame depuis la maison…

Un éclair de colère brilla dans les yeux de madame Malassis.

– Et de quel droit ? demanda-t-elle d'une voix irritée.

– J'espionnais madame, répondit-il avec un calme plein de cynisme.

Les lèvres de la veuve blanchirent. Une telle insolence dépassait toutes les bornes.

– Maître Venture, dit madame Malassis, je crois que je vais être obligée de vous faire admettre à Charenton ; car, Dieu me pardonne ! vous devenez fou.

Venture ne répondit point.

Seulement, il remit impudemment sa casquette sur sa tête et s'assit sans façon dans un fauteuil roulé près du feu, vis-à-vis de celui de la veuve.

– Si madame voulait bien causer une minute avec moi, dit-il, elle verrait bien que non seulement je ne suis pas fou, mais que, bien plus, elle a peut-être besoin de moi.

Le regard tranquille, le ton assuré et plein d'arrogance de cet homme, qui, le matin même, était le plus respectueux des valets, bouleversèrent si complètement la veuve, qu'elle s'imagina faire un mauvais rêve.

Cependant, il y avait dans le geste, dans l'attitude, dans le regard de cet homme, une sorte de fascination qui imposa si fort à madame Malassis, qu'elle n'eut ni la force de le chasser d'un signe impérieux de la main, ni de courir à un cordon de sonnette pour appeler sa femme de chambre.

Venture s'assit donc en face d'elle et lui dit :

– Il ne faut jamais se fâcher, madame, avant d'avoir entendu les gens. C'est toujours une chose pénible de casser les vitres sans profit, et la chose devient même parfois dangereuse…

La veuve, stupéfaite, l'écoutait.

– Madame, reprit Venture, veuillez oublier un moment que je porte la livrée et suis à votre service, et écoutez-moi comme on écoute un ami.

Elle fit un geste de répulsion, presque de dégoût.

Il eut un hideux sourire et continua :

– Jouons cartes sur table, madame. Vous allez épouser sous trois semaines, M. le duc de Château-Mailly, un homme fort riche et portant un des plus vieux noms de la noblesse du royaume ; mais il faut si peu de chose pour rompre un mariage ! Quelquefois trois

semaines peuvent avoir la durée d'un siècle. Ainsi, par exemple, supposons que M. le duc se soit trouvé comme moi, ce soir, sur le trottoir de la rue Fléchier…

Madame Malassis frissonna et regarda Venture d'un air effaré.

– Ne croyez-vous pas, continua effrontément le laquais, que M. le duc demanderait à réfléchir avant de vous épouser, s'il savait que vous allez chaque jour rue Fléchier, n° 4, que vous montez au premier et sonnez à la porte à droite de l'escalier ? Dispensez-moi de vous dire le reste…

Et Venture regarda insolemment la veuve.

Madame Malassis attacha sur lui des yeux pleins de courroux et de haine.

– Vous êtes un misérable ! dit-elle, et je devine ce que vous voulez…

Alors elle se leva et alla ouvrir le tiroir d'un petit meuble de Boule, dont elle retira un portefeuille.

– Combien vous faut-il ? demanda-t-elle avec dédain.

Venture haussa les épaules.

– Vous allez trop vite en besogne, madame, dit-il ; avant d'acheter, il faut savoir ce qu'on achète. Avant de me demander ce que je veux obtenir pour prix de mon silence, apprenez au moins dans quelle mesure je peux vous desservir, si bon me semble… Chère madame, reprit-il, vous êtes ce qu'on nomme une femme prudente ; c'est-à-dire que vous n'écrivez jamais, et, par conséquent, vous pourriez nier devant le duc, lui affirmer que je mens, que vous ne connaissez point M. Arthur, qu'enfin vous ignorez tout ce que je veux dire.

– Je l'ignore en effet, dit madame Malassis, qui retrouva une sorte d'aplomb et d'indulgence au plus fort de cette situation désespérée.

– Soit, ricana le laquais. Seulement, vous ne me ferez pas l'injure de croire, madame, que je mets mon vin en bouteilles avant sa fermentation, c'est-à-dire que je m'embarque dans une affaire sans avoir pris mes précautions.

– Après ? dit-elle froidement.

– Le duc est amoureux, par conséquent il est aveugle. À la rigueur, il pourrait vous croire innocente et victime d'un odieux laquais, si je ne lui apportais que des indices. Heureusement, j'ai un dossier…

À ce mot de dossier, madame Malassis eut le frisson.

– Madame, reprit Venture, vous n'avez pas toujours eu trente-six ans ; vous avez été jeune, inconsidérée, légère… Vous avez écrit… et beaucoup, et à bien des gens…

Et comme elle le regardait avec terreur, cet homme, qui lui parut être un démon vomi par l'enfer, se prit à lui raconter froidement, année par année, et presque jour par jour, son existence à elle madame Malassis, depuis l'heure où elle était sortie de la maison de modes de la rue de la Paix, jusqu'à celui où elle l'écoutait, l'angoisse au cœur et la sueur au front.

Un avocat général fulminant un réquisitoire contre un criminel, et fouillant sa vie passée jusque dans ses replis les plus obscurs, eût été moins instruit, peut-être, que ne se montra Venture, en racontant sa propre vie à madame Malassis.

Il n'oublia aucun détail, aucune intrigue, corroborant chaque fait d'un nom, d'une date, d'un numéro de rue, relatant chaque lettre tombée, on ne pouvait deviner comment, entre ses mains.

C'était à épouvanter le plus hardi des forçats. Pendant quelques minutes, madame Malassis l'écouta en silence et comme atterrée.

– Vous voyez bien, madame, dit Venture, que je puis bien des choses, et que de moi seul dépend votre mariage avec M. le duc de Château-Mailly.

Elle courba la tête, et deux larmes jaillirent de ses yeux.

– Combien vous faut-il ? murmura-t-elle enfin.

– Ah ! dit-il en souriant, vous n'êtes pas assez riche.

– Je le deviendrai.

– Non, je ne veux pas d'argent.

Et cet homme, que tout à l'heure elle voulait chasser, la dominait alors complètement, arrêta sur elle un regard calme, assuré, dominateur, et reprit :

– Madame, vous auriez tort de croire que vous êtes simplement en mon pouvoir. Je suis tout et ne suis rien à la fois. Vous êtes au pouvoir d'une association immense, puissante, et dont je ne suis que l'humble mandataire.

Et comme elle continuait à le regarder avec terreur :

– Ce n'est pas au prix de quelques chiffons de mille francs que l'association mystérieuse que je représente vous vendra jamais la couronne ducale de Château-Mailly, c'est au prix de vous-même, de votre dévouement, de votre liberté… Voyez, réfléchissez…

Et Venture se leva ; puis il reprit l'attitude humble, respectueuse, servile, d'un domestique prêt à exécuter les ordres de sa maîtresse.

– Quand madame aura réfléchi, dit-il, elle sonnera. Je dois lui dire qu'elle n'a qu'à choisir : ou voir, ce soir même le dossier dont j'ai eu l'honneur de lui parler dans les mains de M. le duc de Château-Mailly, et se résigner, par conséquent, à la rupture de son mariage… ou entrer franchement, résolument les yeux fermés, dans une association qui, après tout, ne désire que son bonheur, en échange de quelques légers services.

Et Venture sortit.

Pendant une heure, madame Malassis demeura courbée sous le poids de ses iniquités passées, se demandant comment un infernal génie avait pu reconstituer ainsi toute sa vie pour s'en faire une arme terrible ; puis elle chercha à deviner ce qu'on attendait, ce qu'on pouvait attendre d'elle…

Et puis, nous l'avons dit déjà, comme elle touchait à l'âge de l'ambition, à cet âge mûr où certaines femmes deviennent impitoyables et se résolvent à fouler le monde sous leurs

pieds, si ce peut être une action utile à leur égoïsme, elle sonna et dit à Venture, qui se représenta :

– Parlez… Je suis prête à vous écouter… à vous… obéir…

Et la femme altière baissa la tête et s'humilia devant ce laquais.

Que se passa-t-il alors entre elle et lui ? Nul ne le sait.

Mais, dès le lendemain, le sourire était revenu aux lèvres de la belle veuve, son regard était calme ; elle était sûre, désormais, d'épouser le duc de Château-Mailly, et Venture était redevenu le plus respectueux des intendants.

Chaque jour, madame Malassis sortait comme à l'ordinaire et s'en allait rue Fléchier.

Quelquefois même, son intendant portait à M. Arthur un petit billet ambré, écrit de la belle main de sa maîtresse.

Les choses en étaient là lorsque la marquise Van-Hop, sur une traîtresse indication de madame Malassis, était accourue chez elle, y avait appris vaguement que M. de Verny avait été gravement blessé le matin, et s'était évanouie sous le coup de cette foudroyante nouvelle.

La marquise évanouie, la veuve sonna ; Venture accourut et aida sa maîtresse à porter madame Van-Hop sur un sofa.

Alors madame Malassis lui fit respirer des sels, lui prodigua mille soins, et, au moment où elle rouvrait les yeux, elle congédia Venture, qui s'esquiva sans bruit.

– Ah ! murmura la marquise en promenant autour d'elle un regard étonné, que s'est-il passé, mon Dieu ?

– Rien, chère amie, absolument rien, répondit madame Malassis. Vous vous êtes trouvée mal… une syncope, voilà tout.

Et comme la marquise, horriblement pâle, se souvenait et se sentait étreindre par une angoisse indicible, madame Malassis se hâta d'ajouter :

– Rassurez-vous, du reste, dit-elle, rassurez-vous, ma bonne, ma chère marquise, sa blessure n'est point mortelle… on le sauvera.

Madame Van-Hop jeta un cri… un cri de joie imprudente et folle.

Et puis, tout à coup, elle s'aperçut qu'elle avait livré son secret ; elle devina que déjà une autre âme que la sienne avait deviné les tortures inouïes de son âme ; et la pure et chaste femme, l'innocente victime des trahisons du hasard et de l'infernale malice des hommes, se prit à rougir et à balbutier.

Elle courba le front comme un criminel qui fait l'aveu de son forfait, et, dans un premier élan de douleur, elle murmura :

– Mon Dieu ! mon Dieu ! je suis perdue !

Mais alors aussi madame Malassis, qui sans doute avait prévu ce désespoir, cette honte anticipée de la femme vertueuse qui croit être déjà coupable ; madame Malassis, qui avait

étudié consciencieusement ce rôle, s'agenouilla devant elle, prit ses deux mains dans les siennes, la regarda avec une indicible expression d'indulgence et de dévouement, disant :

– Je n'étais que votre amie, voulez-vous que je sois votre sœur ?

La marquise ne répondit pas, mais elle pressa convulsivement les mains de la veuve, et, dans cette étreinte, celle-ci devina que la créole altière, la femme sans reproche et qui pouvait marcher le front levé, avait désormais le cœur troublé. Le gouffre s'était entrouvert.

XXI

L’histoire que nous racontons est multiple.

Elle renferme un grand nombre de personnages et se compose d’événements si divers, que nous sommes obligés de quitter tour à tour chacun de nos héros.

Abandonnons donc un moment la marquise Van-Hop, madame Malassis et les combinaisons machiavéliques de sir Williams, pour revoir une des héroïnes de notre dernier épisode, mademoiselle Hermine de Beaupréau, devenue madame Fernand Rocher.

On s’en souvient, Fernand avait laissé sa femme au bal, sous la garde de son beau-père, M. de Beaupréau, et il était sorti pour aller se battre avec le vicomte de Cambolh.

On sait ce qui lui advint pendant les huit jours qui suivirent.

Quant à madame Rocher, elle était entrée chez elle, rue d’Isly, vers quatre ou cinq heures du matin, persuadée qu’elle avait été devancée par son mari.

Hermine se trompait.

Ses gens lui apprirent que Fernand n’avait point paru à l’hôtel.

Mais, en quittant sa femme, M. Rocher n’avait-il pas dit qu’il était question d’une bonne œuvre ?

Ceci rassura pleinement la jeune femme, et, un peu fatiguée du bal, elle se mit au lit et ne tarda point à s’endormir.

Quand il fit jour chez elle, lorsque sa femme de chambre entra, le lendemain vers midi, Hermine se retrouva seule et pensa d’abord que son mari n’avait point voulu l’éveiller et avait couché dans son appartement particulier.

La femme de chambre, interrogée, répondit que monsieur n’était point rentré.

Hermine se leva en hâte, et, inquiète de cette disparition, elle courut chez son père.

– Mon père, lui dit-elle, Fernand vous a-t-il dit où il allait, hier au soir ?

– Oui, répondit le Beaupréau avec ce sourire bonhomme qui trahissait chez lui un commencement d’idiotisme.

– Où allait-il ?

– Faire une bonne action.

– À Paris ?

– Non, hors de Paris.

Depuis quatre années qu’ils étaient unis, c’était la première fois que Fernand passait la nuit hors du domicile conjugal. C’était étrange.

La journée s’écoula pour madame Rocher dans une inexprimable angoisse.

Le soir vint, Fernand ne parut pas. Alors la jeune femme commença à se livrer aux plus noirs pressentiments.

Et tout à coup elle se souvint…

Elle se souvint que son mari avait quitté ce bal de la marquise en compagnie de deux ou trois hommes, et soudain le mot de duel sembla résonner à ses oreilles :

– Mon Dieu ! dit-elle à sa mère, Fernand s’est battu… on me l’a tué, peut-être… Mon Dieu ! mon Dieu !

Madame de Beaupréau, la sainte femme, l’âme forte, tout en partageant les inquiétudes de sa fille, repoussa d’abord cette pensée que Fernand avait quitté le bal pour aller se battre.

D’abord, Fernand était un homme doux, inoffensif, toujours prêt à s’effacer.

Ensuite, il était peu probable que, chez la marquise Van-Hop, dans le meilleur monde, un homme raisonnable comme l’était Fernand pût avoir une querelle.

Puis, en admettant cette dernière hypothèse, était-ce bien à deux heures du matin que pouvait avoir lieu une rencontre ? Enfin, au cas où cette rencontre aurait eu lieu, Fernand ne serait-il pas revenu mort ou vif chez lui ?

Un homme tué en duel est toujours rapporté à son domicile.

Tout cela était d’une logique rigoureuse, et Hermine fut contrainte de renoncer à cette affreuse idée.

Mais alors, où était Fernand ?

Pourquoi ce mystère ? Pourquoi ne s’être point confié à sa femme ?

Il est si difficile aux Parisiens d’admettre, comme les gens de la province, qu’un homme puisse être séquestré au milieu de Paris, ou jeté à l’eau quand il passe les ponts, et cela en temps de carnaval, lorsque les rues sont encombrées de monde à toute heure de la nuit, que ni madame de Beaupréau ni Hermine n’y songèrent.

Fernand était absent, Fernand ne revenait pas ; mais sauf le cas où il aurait pu être tué en duel, on ne pouvait supposer une minute qu’il était retenu forcément hors de chez lui.

Hermine espéra que son mari reviendrait dans la soirée.

Puis la nuit passa à son tour et fit place au matin, trouvant les deux femmes, la mère et la fille, livrées aux plus douloureuses conjectures.

Alors madame Rocher n’y tint plus.

Elle songea à M. de Kergaz et courut chez lui.

Fernand était comme le lieutenant en philanthropie d’Armand de Kergaz. Il avait été chargé par lui, durant le séjour de ce dernier en Sicile, des missions les plus délicates ; ils avaient comme une bourse commune au service des pauvres.

Hermine pensa que M. de Kergaz devait être dans la confidence de cette affaire, et elle se fit conduire rue Culture-Sainte-Catherine.

Lorsqu'elle y arriva, M. de Kergaz était dans son cabinet avec le vicomte Andréa.

Le frère repenti avait pris, depuis quelques jours, ses nouvelles fonctions à cœur. Il dirigeait avec une habileté sans égale cette police secrète du comte qui avait mission de démasquer et de détruire la redoutable association des Valets-de-Cœur.

Le comte fut quelque peu surpris de voir entrer chez lui, à cette heure matinale, madame Fernand Rocher, dont les yeux battus, la pâleur, semblaient attester la vive anxiété.

Aussi en la voyant paraître sur le seuil du salon, courut-il à elle, manifestant un certain étonnement inquiet.

– Je viens vous demander des nouvelles de mon mari, lui dit Hermine… sur-le-champ.

Le comte fit un geste d'étonnement.

– Comment ! s'écria Hermine… vous ne l'avez pas vu… hier ?… aujourd'hui ?

Le comte hocha la tête.

Alors, toute frémissante, madame Rocher raconta la disparition de Fernand, et M. de Kergaz, stupéfait, l'écouta, la regardant tour à tour, elle et le vicomte Andréa.

– Voilà qui est étrange ! s'écria le vicomte, qui avait modestement baissé les yeux à la vue de la jeune femme, jadis l'objet de sa coupable convoitise.

Et tout à coup il s'écria :

– Mais enfin, un homme ne disparaît pas ainsi dans Paris, madame ; on le retrouvera, c'est impossible autrement.

Et, dans la bouche de celui qui avait été sir Williams, cette espérance était presque une promesse.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait Hermine, il y a trente-six heures de cela… On aura assassiné mon mari !

Armand regardait son frère d'un air interrogateur, et comme lui demandant conseil.

Le vicomte avait l'aspect d'un homme terrassé par une mauvaise nouvelle, et qui cherche cependant un moyen de conjurer l'adversité.

Hermine attachait sur lui un œil suppliant, comme si tous ceux que le baronet sir Williams avait jadis poursuivis de sa haine devaient avoir une confiance illimitée, absolue, aveugle, dans le vicomte Andréa repentant.

– Madame, lui dit-il d'un ton pénétré, je vous jure que, dussé-je remuer le monde et descendre au fond de ses entrailles, je vous retrouverai votre mari.

Et il ajouta, baissant les yeux :

– J'ai tant de crimes à me faire pardonner !…

– Ah ! murmura Hermine touchée, il y a longtemps que vos crimes sont oubliés. Vous êtes un saint… Dieu vous a pardonné !

Au moment où elle achevait, le valet de chambre du comte entra :

– Madame, dit-il à Hermine, votre valet de pied est là, dans le salon, et demande instamment à vous voir.

– Qu'il entre ! dit le comte.

Madame Rocher était sortie de chez elle en coupé bas avec son cocher seulement. Le valet de pied venait donc en hâte, et après elle, de l'hôtel.

Hermine eut un frisson d'espoir.

– C'est Fernand qui l'envoie ! pensa-t-elle.

Le valet entra, une lettre à la main.

– Au moment où madame venait de sortir, dit-il, un commissionnaire du coin de la rue est arrivé porteur de cette lettre. Il m'a recommandé de la remettre à madame sur-le-champ, ajoutant que c'était de monsieur.

Le comte et son frère respirèrent ; Hermine laissa échapper un cri de joie, et s'empara vivement de la lettre.

Il n'était donc pas mort !

Mais en jetant les yeux sur la souscription, elle pâlit.

Ce n'était point son écriture.

Pourtant elle rompit le cachet, déchira l'enveloppe et en retira un petit carré de papier d'où s'échappait un parfum discret, et de bon goût, et que couvrait une écriture déliée, menue, allongée, qui annonçait une main de femme.

Elle tourna le feuillet en tremblant, courut à la signature avant de lire, et reconnut le nom et le paraphe de son mari.

Alors seulement elle respira, et, sans se demander d'abord pourquoi il n'avait point écrit lui-même, puisqu'il avait signé, elle lut cette lettre que la Turquoise avait écrite le matin, tandis que Fernand, fasciné, la regardait avec admiration.

Certes, pour une femme encore adorée la veille, une semblable lettre, venant de l'homme qui passait sa vie à ses genoux, était étrange. Ce ton léger, presque impertinent, cette froideur d'expression, ce sans-gêne qui régnait de la première à la dernière ligne, tout cela était de nature à rendre folle la femme la moins jalouse, la moins habituée à de légitimes respects.

Et pour lui écrire, Fernand s'était servi de la main d'une femme, et il ne disait point à sa femme où il était, n'annonçant son retour que vaguement, comme une chose incertaine et subordonnée à une volonté étrangère.

Hermine n'eut pas la force de prononcer un mot. Elle tendit silencieusement la lettre à Armand, qui la prit et la lut, manifestant à chaque ligne une surprise profonde.

Et, comme elle, frappé de ce mystère inexplicable, il ne trouva pas un mot à dire et transmit la lettre au vicomte Andréa.

Le vicomte la lut, la relut, comme un savant qui déchiffre une inscription hébraïque ou égyptienne, et cherche le sens caché de chaque mot.

Pendant les deux minutes que dura pour lui cet examen, l'œil du comte et celui d'Hermine ne quittèrent point son visage, essayant d'en deviner les impressions rapides et fugitives.

Mais le vicomte demeurait impassible ; on eût dit qu'il hésitait à se prononcer.

Enfin il releva la tête et regarda Hermine.

– Madame, lui dit-il, tranquillisez-vous, votre mari ne court aucun danger, et il vous reviendra, ainsi qu'il vous le dit dans sa lettre. Je suis persuadé même que vous le reverrez avant huit jours.

– Mais… cette lettre ?… cette écriture ?… demanda la jeune femme d'une voix sourde, car déjà l'aiguillon de la jalousie pénétrait dans son cœur.

– Cette lettre a été écrite par une femme, accentua gravement le vicomte.

Hermine chancela et pâlit.

– Mais, cette femme, poursuivit-il, ne sera jamais assez puissante pour éteindre l'amour que votre mari ressent pour vous.

Hermine jeta un cri.

Le comte la soutint défaillante dans ses bras.

– Soyez forte, madame, lui dit-il, il y a un mystère que nous sonderons assurément.

Mais Hermine, hélas ! n'entendait plus la voix du comte. Celle d'Andréa seule semblait encore résonner à ses oreilles, et lui assurer que c'était bien une femme, une femme jalouse de son bonheur, qui avait tracé ces lignes dont chaque lettre était pour elle comme un coup de poignard.

Pourtant elle eut la force de se contenir, de se réfugier dans ses souvenirs d'amour, dans sa dignité de femme, dans la foi qu'elle avait toujours eu en son mari.

– Non, non, dit-elle avec énergie, vous vous trompez, monsieur, cela ne peut être, mon mari m'aime.

– Madame, répondit le vicomte Andréa, je ne puis vous affirmer qu'une chose, c'est que son billet a été écrit par une femme et signé par votre mari. Maintenant, le reste est un mystère, et je ne puis le sonder en deux minutes. Mais tranquillisez-vous, madame, avant peu j'aurai tout éclairci.

Et comme s'il eût obéi à une inspiration soudaine, le vicomte ajouta :

– Connaissez-vous beaucoup de monde chez la marquise Van-Hop ?

– Presque personne, monsieur. Fernand et moi, nous avons connu la marquise aux bains de mer, l'été dernier. Elle nous a présenté chez elle un jeune homme, le comte de Château-Mailly.

– Je connais ce nom-là, interrompit M. de Kergaz.

– Il me l'a même présenté et j'ai dansé avec lui.

– Eh bien ! madame, dit le vicomte, peut-être que M. de Château-Mailly saura comment et avec qui votre mari a quitté le bal ; il nous faut absolument des indices.

– Ah ! dit Hermine, je cours chez mon père ; il ira voir M. de Château-Mailly sur-le-champ.

Et la pauvre femme, tout émue, s'en alla et retourna chez elle au grand trot de ses chevaux, tant elle avait hâte de rencontrer son père et de voir M. de Château-Mailly.

Quand elle fut partie, Andréa regarda son frère :

– Voilà, dit-il, une écriture que je connais.

– Vraiment ! fit le comte stupéfait.

– Ou je me trompe fort, poursuivit Andréa, ou il y a du club des Valets-de-Cœur là-dessous.

Armand tressaillit.

– À de certains moments, poursuivit Andréa, l'homme est doué d'une singulière faculté de divination… Il suffit quelquefois d'un rien, d'un mot, d'un simple indice, d'une ligne d'écriture, pour mettre sur une trace cherchée en vain jusque-là. Fernand a disparu… Fernand écrit de chez une femme et s'en sert comme d'un secrétaire. Eh bien ! souvenez-vous, mon frère, qu'il est aux mains de cette association terrible que nous poursuivons sans pouvoir l'atteindre…

Et le baronet sir Williams, relevant la tête, splendide d'audace et d'impudence, ajouta :

– Donnez-moi huit jours : dans huit jours je vous apprendrai bien des choses. Mais d'ici là, ne me questionnez point, ne m'interrogez pas…

– Soit, dit Armand.

XXII

Pendant ce temps-là, Hermine rentrait chez elle et courait à l'appartement occupé par M. de Beaupréau.

Comme nous l'avons dit, M. de Beaupréau était devenu un petit vieux propret et charmant, de la meilleure humeur du monde, raisonnable en toutes choses, à moins qu'on ne lui parla ou qu'il ne vint à parler de Cerise, la jeune ouvrière morte d'amour pour lui.

Auquel cas, M. de Beaupréau devenait triste, mélancolique, pleurait comme un enfant et perdait complètement la tête.

Tous les matins, il se levait à neuf heures et s'en allait à pieds de la Madeleine au Marais, longeant les boulevards en gagnant la place Royale. Cette promenade le conduisait à l'heure du déjeuner de famille.

M. de Beaupréau était donc sorti, comme à l'ordinaire, lorsque Hermine rentra à l'hôtel.

Elle l'attendit avec anxiété, après avoir montré toutefois la lettre de Fernand à madame de Beaupréau.

La pauvre mère, comme le vicomte Andréa, comme M. de Kergaz, crut deviner une partie de la vérité ; seulement, elle ne comprit pas pourquoi le vicomte tenait à ce que sa fille interrogeât M. de Château-Mailly.

M. de Beaupréau rentra.

– Mon père, lui dit Hermine, Fernand n'est point revenu.

– Ah ! fit-il d'un air indifférent. Eh bien, il reviendra.

Cette réponse dans la bouche d'un homme qui, la veille, partageait l'affliction de sa famille, prouva aux deux femmes que, ce matin-là, il n'avait pas la tête bien solide.

Puis, tout à coup, il ajouta en riant de ce rire à demi hébété qui est un signe certain de folie :

– Je sais où il est.

– Vous le savez ? demanda Hermine avec vivacité.

– Oui, fit-il en clignant de l'œil.

– Mais dites donc, alors ! s'écria-t-elle ; mais parlez.

– Il est chez sa maîtresse, répondit lentement le fou. Il me l'a dit.

Et comme les deux femmes l'écoutaient avec stupeur, il ajouta :

– Mais le pauvre garçon s'abuse, elle ne mourra pas d'amour pour lui, elle. Ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

Et il continua à rire, sans paraître remarquer la pâleur, l'émotion, la douleur qui se peignaient sur le visage des deux femmes.

M. de Beaupréau, du moins elles le crurent, avait un de ces rares accès de folie qui ne le prenaient qu'à de longs intervalles, mais qui duraient quelquefois plusieurs heures, car, après avoir ri aux éclats, il se mit tout à coup à pleurer, balbutiant le nom de Cerise et s'accusant de sa mort.

Hermine comprit qu'il ne fallait point compter sur lui ce jour-là pour qu'il allât voir M. de Château-Mailly.

Et déjà elle songeait à écrire un mot à la marquise Van-Hop, et à s'adresser à elle pour avoir quelques éclaircissements, lorsqu'un domestique, entrouvrant la porte, annonça :

– M. le comte de Château-Mailly.

C'était le hasard ou plutôt la Providence qui l'envoyait.

On se rappelle que le comte, au bal de la marquise Van-Hop, d'après les conseils du gentleman aux cheveux rouges, qui dissimulait si bien le redoutable chef des Valets-de-Cœur, s'était fait présenter à Hermine par M. de Beaupréau.

Il lui avait fait une cour respectueuse ; il avait demandé et obtenu la permission de se présenter à l'hôtel de la rue d'Isly, et la jeune femme, que son amour pour son mari absorbait tout entière, n'avait pas cru devoir refuser.

Hermine était trop pure pour se défier d'elle-même. C'est le tort de bien des femmes.

L'arrivée de M. de Château-Mailly n'avait donc rien que de fort naturel.

Il était deux heures, on était au vendredi, le jour où madame Rocher était chez elle l'après-midi ; M. de Château-Mailly ignorait sans doute ou devait ignorer les événements que nous venons de raconter, il usait de la permission qu'on lui avait accordée pour faire une visite.

Le comte était un fort beau et fort élégant cavalier ; ses manières distinguées, sa démarche, son sourire un peu fier trahissaient le grand seigneur.

Mais Hermine ne songeait qu'à son mari, et elle ne vit dans M. de Château-Mailly autre chose qu'un homme qui pouvait venir à son aide et sonder avec elle l'horrible mystère qui semblait envelopper la disparition et l'absence de son mari.

XXIII

M. le comte de Château-Mailly était un de ces hommes qui, élevés avec le siècle, en ont accepté à peu près toutes les idées. Véritable Parisien du boulevard des Italiens, le comte avait été et était encore ce que, dans toute l'acception du terme, on nomme un viveur.

Il était d'une morale indulgente et facile pour les autres et pour lui-même, avait des principes de loyauté bien arrêtés sur certaines choses, et plus que vagues sur beaucoup d'autres.

Aussi, il avait accepté, sans le moindre scrupule, les propositions du gentleman aux cheveux rouges, se disant qu'un niais seul refuserait de reconquérir un héritage perdu, alors qu'il suffisait pour cela de séduire une jeune et fort jolie femme.

Certes sir Williams s'était bien gardé de mettre le comte dans la confidence de ses projets ténébreux, car il était hors de doute que celui-ci n'eût pas voulu faire partie d'une association de bandits ; mais il s'était posé vis-à-vis de lui en amoureux dédaigné, rebuté, et qui met au service de sa vengeance son intelligence et son argent.

Ceci posé, on trouvera donc assez naturel que M. de Château-Mailly eût accepté le rôle qui lui était fait.

Il ne connaissait point M. Fernand Rocher… Hermine était belle.

Ces deux raisons suffisaient à sa conscience élastique pour la mettre tout à fait en repos.

Malgré la rapidité avec laquelle les femmes dissimulent leurs impressions et savent donner un calme menteur à leur visage, l'air bouleversé, l'émotion d'Hermine n'échappèrent pas à M. de Château-Mailly.

Il devina qu'il se passait chez elle et autour d'elle quelque chose d'au moins insolite.

– Monsieur le comte, lui dit la jeune femme après les compliments d'usage, allez-vous beaucoup chez la marquise Van-Hop ?

– Fort souvent, madame.

– Connaissez-vous plusieurs personnes de sa société habituelle ?

– Presque tout le monde.

La jeune femme soupira ; mais elle avait déjà reconquis cette force morale qui donne à son sexe le pouvoir d'interroger sans répondre, de pénétrer le secret des autres sans livrer le sien.

Hermine avait avoué franchement, spontanément, dans la naïveté première de sa douleur, au comte de Kergaz et au vicomte Andréa, l'angoisse inexprimable qu'elle éprouvait.

Elle leur avait ensuite montré ce billet tracé par une main de femme, et qui semblait indiquer qu'une autre possédait celui qu'elle appelait de tous ses vœux et qu'elle avait déjà pleuré comme un mort…

Mais en face de M. de Château-Mailly, c'est-à-dire d'un étranger, Hermine retrouva toute la prudence féminine. Elle essaya de savoir sans rien dire elle-même, et ce ne fut que lorsque le comte eut avoué naïvement qu'il n'avait pas remarqué M. Fernand Rocher au bal, que la jeune femme se laissa aller à une demi-confiance.

– Mon mari, dit-elle, a disparu vers deux heures du matin, m'annonçant qu'il sortait pour le reste de la nuit et rentrerait à l'hôtel de son côté. Je l'ai attendu hier toute la journée, toute la nuit dernière, ce matin… et je ne l'ai point vu encore.

– Madame, répondit le comte, qui avait reçu le matin même un petit billet de son mystérieux complice, billet qui lui donnait de minutieuses instructions, votre mari n'est-il pas grand, brun, avec de petites moustaches noires ?

– Oui, dit Hermine.

– Il peut avoir vingt-huit ou trente ans ?

– C'est bien cela, monsieur.

– Ah ! dit le comte, je l'ai vu sortir de chez la marquise avec le major Carden, un officier suédois.

– Et… demanda Hermine, vous êtes bien sûr qu'ils allaient ensemble ?

– Très sûr.

– Mon Dieu ! reprit-elle, omettant de parler du billet, j'ai peur de quelque duel. S'il avait été blessé !…

– Précisément, répondit le comte, je crois me souvenir vaguement d'une querelle qui a eu lieu à la table de jeu… Mais votre mari s'y trouvait-il mêlé, je l'ignore.

Ces paroles semblaient jeter quelque lumière sur la situation ; mais le billet de Fernand laissait toujours dans l'ombre un coin du tableau.

Et pourtant Hermine eut le courage de n'en point parler et de laisser le comte persuadé qu'elle ignorait absolument ce qu'était devenu son mari, et s'il était mort ou vivant.

– Madame, dit M. de Château-Mailly en se levant, je connais le major Carden, je cours chez lui et saurai bientôt ce qu'est devenu votre mari.

Il lui baisa la main et s'en alla, laissant échapper quelques mots qui eussent signifié, pour une femme plus avancée dans la vie, combien il était heureux de devenir utile.

Hermine attendit le retour du comte, essayant de combattre ses soupçons et les premiers symptômes de la jalousie, ce sentiment qui lui était inconnu la veille, par cette pensée que peut-être Fernand s'était battu, qu'il avait été blessé ; que, transporté dans une maison voisine du lieu du combat pour ne point alarmer sa famille, il s'était servi d'une main étrangère ; qu'après tout, et en admettant qu'une femme eût écrit, cela ne prouvait absolument rien…

Mais le ton leste, impertinent, inouï de cette lettre, qu'elle lut et relut à plusieurs reprises, n'était-il pas là pour attester l'aigreur, la haine sourde d'une rivale ?…

Il est de certaines heures où la femme la plus inexpérimentée, la plus ignorante de la vie, acquiert une merveilleuse lucidité, un art de divination étrange, où elle prévoit l'avenir avec une sagacité sans égale.

Malgré les circonstances mystérieuses qui semblaient avoir enveloppé le départ de son mari et prolongé son absence, Hermine demeurait convaincue d'un fait, d'un fait capital, unique en son genre, et qui paraissait dominer tous les autres : Fernand était chez une femme.

Cette femme était déjà ou allait être sa rivale. Comment ? Elle l'ignorait ; mais elle pressentait ce résultat.

Le comte de Château-Mailly revint.

Une heure à peine s'était écoulée depuis son départ, et pourtant cette heure avait eu, pour la jeune femme, la durée d'un siècle.

Hermine était seule au salon, à demi couchée dans sa bergère, dans l'attitude pleine de langueur de la femme frêle dont les tortures morales brisent la faible organisation physique.

Pour la première fois, depuis qu'elle était heureuse et qu'elle oubliait le monde entier pour ne voir et n'aimer que son mari, Hermine songea à être coquette.

Elle avait besoin du comte. Le comte se montrait empressé, dévoué, lui, inconnu la veille, et les femmes ont un tact exquis pour deviner jusqu'où peuvent aller le zèle et l'abnégation de l'homme, s'il entrevoit le plus faible espoir.

La veille, elle eût reçu M. de Château-Mailly avec cette froideur distinguée, cette politesse pleine d'indifférence qui semble dire catégoriquement :

– Vous êtes pour moi un visiteur, un homme du monde chez une femme du monde, rien de plus.

Aujourd'hui, elle semblait comprendre que cet homme, qui se mettait si spontanément à son service, l'aimait et se dévouerait pour elle, au besoin ; et elle lui tendit la main comme à un ami, lui souriant de ce sourire triste et sérieux qui peint la confiance d'une âme endolorie, et d'un geste lui indiqua un siège près de sa bergère.

– Eh bien ? lui dit-elle.

– Le major Carden est parti ce matin pour Londres, répondit le comte, mais j'ai eu quelques détails par son valet de chambre. Rassurez-vous, madame, votre mari est, Dieu merci, encore de ce monde, et il n'a pas quitté Paris.

– Ah ! fit Hermine qui parut respirer.

– Il paraît, reprit le comte, que, en effet, M. Rocher a eu à voix basse et à mots couverts une querelle avec un Suédois compatriote du major, le vicomte de Cambolh. Le vicomte devait quitter Paris le matin même. Il n'avait pas une minute à perdre. Le major était-il le témoin du vicomte ou celui de votre mari ? c'est ce que son valet de chambre n'a pu me dire… Mais la rencontre a eu lieu presque sur-le-champ, vers trois heures du

matin… l'arme choisie était l'épée… Le valet du major ne sait pas où elle a eu lieu, mais il a compris, par quelques mots échappés à son maître, que l'adversaire de M. de Cambolh, car il connaît parfaitement le vicomte, avait été blessé au bras, puis transporté dans une maison voisine.

– Et cette maison ?… demanda Hermine toute tremblante.

– Il ne sait où elle est. Seulement, il paraît que c'est chez une dame, une baronne, croit-il, et qui est très liée avec ces messieurs.

Hermine respira.

Elle commençait à espérer ; elle croyait comprendre que tout cela avait eu lieu sans le consentement de Fernand, évanoui sans doute ; et sans les termes de ce billet qu'elle avait reçu, sans nul doute elle eût été tranquillisée tout à fait.

– Madame, reprit le comte, je ne vois dans tout cela qu'une chose fort naturelle. Votre mari s'est battu, il a été blessé ; ses témoins, et sans doute son adversaire, ne sachant encore quelle pouvait être la gravité de sa blessure, et par égard pour vous, l'auront fait transporter ailleurs que chez lui. Cela arrive souvent en pareil cas. Maintenant, j'ajouterai que le vicomte de Cambolh, à ce que j'ai ouï dire, est très répandu dans le monde galant. Qui vous dit qu'il n'a point fait transporter le blessé chez sa maîtresse ? En dépit de leurs vices, ces créatures ont quelquefois du bon… Elles sont, ordinairement, excellentes gardes-malades.

Chaque parole du comte entrait au cœur de madame Rocher comme un coup de poignard.

L'horrible mystère commençait à s'éclaircir : la lettre de femme s'expliquait.

Une seule chose demeurait incompréhensible : comment Fernand, qui l'aimait, qui l'adorait à genoux, avait-il pu signer un billet conçu en ces termes ?

Alors la femme chaste et pure, à qui le mariage avait laissé toutes ses illusions, toutes ses pudiques naïvetés de jeune fille, essaya de séduire, de fasciner, de gagner à sa cause M. de Château-Mailly.

Certes, le baronet sir Williams eût tressailli d'aise s'il eût pu assister à cette scène, en voyant jusqu'à quel point ses plans ténébreux réussissaient.

Il n'aurait pu rêver mieux pour une première entrevue entre la jeune femme et son séducteur futur.

M. de Château-Mailly avait, du reste, une physionomie ouverte, sympathique, nullement dépourvue de franchise.

Il fut éloquent, passionné ; il parla d'un dévouement inaltérable, ressenti à première vue ; il jura à madame Rocher qu'il lui ramènerait son mari, ou du moins qu'il y emploierait tout son zèle et tous ses efforts : et lorsque l'amour emprunte le langage de l'amitié, il est bien fort.

Au bout d'une heure, M. de Château-Mailly avait si bien gagné la confiance de la jeune femme, qu'elle lui permettait de revenir aussitôt qu'il aurait recueilli le moindre

renseignement sur la rencontre de Fernand et de M. de Cambolh, et qu'enfin elle lui montra le fameux billet.

Mais à peine le comte eut-il jeté les yeux sur l'écriture, qu'il parut se troubler, laissa échapper un mouvement de surprise et s'écria :

– Mais je connais cette écriture-là !

– Vous… la… connaissez ? murmura madame Rocher, dont tout le sang afflua à son cœur.

– Oui, dit le comte, mais cependant ce serait si bizarre, si inexplicable !

Et, regardant Hermine avec une compassion subite :

– Pauvre femme ! dit-il.

– Monsieur, monsieur, supplia madame Rocher, si vous savez quelle est cette femme… au nom du Ciel ?

Le comte déboutonna sa redingote, y prit dans la poche de côté un petit portefeuille, dans lequel il chercha une lettre mêlée à d'autres ; puis, ouvrant cette lettre, il la confronta avec celle que madame Rocher tenait à la main.

C'était bien le même papier, le même parfum discret, la même plume délicate, allongée même.

Seulement la seconde lettre était ainsi conçue :

« Mon cher comte,

« Veux-tu venir boire du thé et fumer des cigarettes demain mercredi, chez moi ? Tu y trouveras un lansquenet convenable, ta nouvelle passion qui t'a guéri de ton amour pour moi, cher monstre !

« Je vous embrasse et je vous pardonne. »

Cette lettre, dont le style sentait le quartier Bréda le plus échevelé, était signée d'un nom impossible, comme on n'en entend prononcer que dans le monde interlope des pécheresses. L'auteur de cette invitation cavalière se nommait la *Topaze*. – c'est-à-dire mademoiselle Charlotte Lupin, vulgairement appelée Carambole.

Le comte mit les deux billets sous les yeux d'Hermine.

Hermine les confronta en pâlissant.

– C'est bien la même écriture, murmura-t-elle avec une sorte d'épouvante.

– Seulement, dit le comte, la mienne a un an de date, et ce qui me paraît extraordinaire, madame, c'est que cette créature était en Italie il y a environ quinze jours. Comment est-elle à Paris, comment votre mari s'est-il servi d'elle pour vous écrire ? Voilà ce que j'éclaircirai à tout prix.

Alors M. de Château-Mailly, qui paraissait ou feignait d'être fort ému, lui prit la main, la porta respectueusement à ses lèvres, et lui dit avec un accent dévoué et sympathique vibrant jusqu'au fond de l'âme :

– Hélas ! madame, je vous crois déjà si malheureuse, que je vous supplie de me regarder comme votre ami ; car, moi seul, je puis vous sauver…

Et il osa fléchir un genou devant elle.

– Laissez-moi, ajouta-t-il, m'incliner devant vous comme on s'incline devant la vertu persécutée par le vice.

Elle l'écoutait avec épouvante, elle ne songea point à lui retirer sa main ; elle ne vit plus en lui qu'un homme qui savait peut-être déjà toute l'étendue de son malheur et que le ciel lui envoyait à ce moment suprême comme un protecteur.

– Madame, continua le comte avec véhémence, avant de vous dire quel danger vous courez, et ce que je puis faire pour le conjurer, pour vous sauver, laissez-moi vous faire une question ?

– Parlez, monsieur, répondit la pauvre femme toute tremblante.

– N'êtes-vous pas mère ?… car tout à l'heure, s'interrompit le comte en montrant une porte du doigt, j'ai entendu, là, une voix d'enfant ?

– J'ai un fils de treize mois, dit-elle, manifestant soudain toutes les saintes alarmes de la mère oubliant qu'elle est femme pour ne plus songer qu'à son enfant…

– Eh bien, au nom de ce fils, reprit le comte avec le chaleureux accent du dévouement, ayez foi en moi comme dans un ami, comme dans un père.

Cet homme qui parlait ainsi était jeune, il avait le front loyal, l'œil ouvert ; il disait si noblement le langage de l'amitié, que la naïve jeune femme le crut et se sentit attirée vers lui.

– J'aurai foi en vous, dit-elle.

Alors le comte éloigna respectueusement son fauteuil, comme si la confiance qu'elle lui accordait eût élevé entre elle et lui une invisible barrière, et il reprit :

– Vous me pardonnerez, madame, si j'ose entrer en votre présence dans les honteux détails de la vie de garçon, détails que ne devrait jamais connaître une femme telle que vous.

Elle se tut, semblant, par son silence, l'inviter à parler.

– La Topaze, reprit M. de Château-Mailly, est une de ces créatures perverses que l'enfer semble vomir, à de longs intervalles heureusement, sous l'enveloppe séductrice des anges. C'est une femme sans cœur, sans pudeur, sans aucun scrupule humain, belle à désespérer, ayant ce regard qui fascine et éblouit, cette voix qui enchante, ce génie machiavélique de la séduction que n'ont jamais possédé les nobles femmes de notre monde. Pendant trois années, madame, j'ai été livré tout vivant aux griffes de ce monstre qui sait paraître un ange ; j'ai failli lui laisser ma vie, mon cœur, mon intelligence, ma fortune entière, dont elle m'a pris la moitié. Pourtant, j'étais ce qu'on appelle un homme déjà éprouvé par la vie, un esprit fort. Eh bien ! pour m'arracher des ongles roses de cette harpie, il a fallu une réunion de mes amis les plus chers, constitués en conseil de famille, un tribunal suprême remplaçant ma propre volonté par la sienne. On m'a pris une nuit, chez moi, on m'a jeté dans une chaise de poste, et deux de mes amis m'ont conduit en

Allemagne, au-delà du Rhin, à deux ou trois cents lieues de ce minotaure femelle qui me dévorait tout vivant.

Le comte s'arrêta et regarda madame Rocher. Hermine avait la blancheur mate d'une statue. La vie, chez elle, semblait s'être réfugiée tout entière dans son regard, et elle écoutait avidement, comme un condamné écoute les termes lugubres de son arrêt.

– Il a fallu un an de voyages, de grand air, de dévouement de mes amis, il a fallu toutes les preuves amoncelées des infamies de cette créature pour me guérir. Eh bien, madame, si j'en crois ce billet, si j'en crois cette écriture, voilà dans quelles mains, par je ne sais quel mystérieux enchaînement de circonstances que je ne puis débrouiller encore, votre mari est tombé…

Et comme elle fléchissait, à demi brisée, sous le poids de ces révélations, comme elle voyait distinctement le gouffre entrouvert sous ses pieds, le comte reprit sa main et la pressa avec une respectueuse affection.

– Vous comprenez maintenant, dit-il, pourquoi j'ai exigé de vous un serment… Moi seul peux le sauver, vous sauver, sauver la fortune de votre enfant, qui se fondrait sous les mains prodigues de ce monstre comme un lingot dans un creuset ; mais pour cela, madame, il faut que vous vous laissiez conduire par moi ; il faut que vous m'accordiez une confiance aveugle, que chacune de vos actions soit dictée par moi. À ce prix seul je puis ramener le bonheur dans votre maison.

Deux larmes brûlantes, silencieuses, coulaient le long des joues de la jeune femme.

– Je vous obéirai, dit-elle, je vous obéirai comme à un frère…

– Bien, répondit-il ; alors je vous sauverai. Et il ajouta : À partir de ce jour, madame, je ne puis, je ne dois pas revenir ici. Votre mari doit ignorer que j'y suis venu ; je dois être pour vous un étranger.

– Mon Dieu ! fit-elle avec un effroi subit, ne vous reverrai-je donc pas ?

– Si, répondit le comte ; demain soir, à la brune, sortez à pied de l'hôtel, puis montez dans une voiture de place, et allez aux Champs-Élysées ; je serai au coin de l'avenue Lord-Byron. Et, comme elle paraissait hésiter : Regardez-moi, dit-il en levant sur elle un regard loyal et calme, ai-je l'air sincère ?

– J'irai, répondit-elle, toute rougissante de son hésitation.

Le comte se leva, lui baisa la main et ajouta :

– Ayez foi en moi… je vous sauverai. Adieu…

Il fit deux pas vers la porte, puis revint :

– Pas un mot de tout cela, dit-il, pas même à votre mère ; le succès est à ce prix.

– Je vous le promets, répondit-elle.

Et le séducteur s'en alla, laissant Hermine livrée aux plus noires angoisses, mais déjà pleine de foi et d'espoir en cet homme que sir Williams, le maudit, venait de jeter sur son chemin.

XXIV

M. de Château-Mailly était venu chez madame Rocher en phaéton, conduisant lui-même, et n’ayant qu’un seul domestique, un groom microscopique assis auprès de lui.

Il rassembla les rênes, rendit la main à son cheval et prit le chemin de l’hôtel.

Le jeune comte était quelque peu ému de la scène qu’il venait de jouer avec un véritable talent dramatique. Huit jours auparavant, il eût peut-être rougi d’une semblable conduite. Mais, bah ! le sort en était jeté. Et puis, en amour, se dit-il, tous les moyens sont bons quand ils mènent au succès.

Le comte s’adressait cette petite consolation juste au moment où il tournait l’angle de la rue Laffitte, où il demeurait.

Il avait un coquet appartement situé au premier, duquel dépendait une remise pour deux voitures et une écurie pour cinq chevaux.

Le comte était un homme de goût ; chez lui, chaque meuble, chaque objet, chaque détail de décoration l’attestaient. Il avait su réunir, chose rare, l’opulence du financier à la sobre simplicité du gentilhomme. Les tableaux de chasse et de pêche qui ornaient sa salle à manger, et qui valaient bien six mille écus, un superbe Murillo placé dans le salon, deux Hobbema appendus dans le fumoir, un bronze chinois d’un merveilleux travail, surmontant la pendule de cette dernière pièce, annonçaient ses goûts artistiques ; des tentures sombres ou grises, une chambre à coucher en vieux chêne témoignaient qu’il avait horreur de cette profusion de dorures, de glaces et de clinquant, véritable luxe de café, qu’étalent si complaisamment quelques reines de théâtre et quelques hommes d’un goût douteux.

Le domestique du comte se composait d’un groom, d’origine britannique, d’une vieille cuisinière et d’un noir remplissant auprès de lui les fonctions de valet de chambre, et, par antiphrase, appelé Boule-de-Neige.

Boule-de-Neige, qui se tenait dans la salle à manger, voluptueusement allongé sur une banquette, vint ouvrir à son maître et l’avertit qu’un étranger l’attendait au salon.

– C’est bien, répondit le comte en passant outre, car il s’attendait sans doute à cette visite.

Et il ouvrit la porte du salon.

Un homme était assis devant le feu, planté droit et raide sur une chaise ainsi qu’un automate ; il tenait dans ses mains une canne à pomme d’or, sur laquelle il s’appuyait d’un air mélancolique ; il portait un pantalon collant à carreaux gris et blancs, un gilet de nankin, une redingote brune à col raide ; sa tête, couronnée de cheveux d’un blond roussâtre, était surmontée d’un chapeau droit de forme, à bords imperceptibles. Bref, c’était sir Arthur Collins, en habit de ville, le même que nous avons déjà vu en habit de bal

chez le marquis Van-Hop, et qui avait servi de témoin au vicomte de Cambolh dans son duel avec Fernand Rocher. Sir Arthur Collins était un résumé complet de l'Angleterre. On eût dit les trois royaumes incarnés dans un seul homme et passant le détroit d'un seul bloc.

– Ah ! ah ! dit-il en tournant la tête avec la raideur méthodique que ceux de sa race apportent dans tous leurs mouvements, vous voilà, *my dear !*

– Me voilà, dit le comte. Bonjour, milord.

– *Aoh !* dit l'Anglais, j'étais simplement baronet.

Le comte s'assit.

– Eh bien ? demanda sir Arthur, sans se départir une minute de sa prononciation britannique.

– Eh bien, répondit M. de Château-Mailly, j'ai suivi vos instructions de point en point.

– Avez-vous montré la lettre que je vous ai envoyée ?

– Oui ; et j'ai su faire le tableau le moins flatté de la passion imaginaire que j'avais éprouvée pour cette femme, non moins imaginaire, que vous appelez la Topaze.

Et le comte raconta succinctement, et sans omettre un seul fait important, la scène que nous venons de décrire.

Sir Arthur écoutait gravement, donnant de temps à autre de petites marques d'approbation en inclinant la tête de haut en bas ; puis, à mesure que le comte disait les angoisses, les naïves confiances, l'abandon imprudent d'Hermine, une vive satisfaction semblait se peindre sur son visage couleur de brique.

– *Aoh !* dit-il enfin, nos affaires vont bon train, mon cher comte.

– Vous croyez ?

– Sans doute. Il y a du vrai dans tout ce que vous avez dit.

– Ah ! la Topaze existe ?

– Certainement, puisqu'elle a écrit.

– Et elle se nomme la Topaze ?

– Non ; mais peu importe.

– D'accord. Cependant j'aime à croire qu'elle est moins dangereuse que ne le fait supposer le portrait que j'ai fait d'elle.

– Vous vous trompez ; vous étiez encore au-dessous de la vérité.

Le comte tressaillit.

– Mais alors, dit-il, c'est une abominable action que nous faisons là !

L'Anglais se prit à sourire et leva sur M. de Château-Mailly ce regard terne, fixe, sans rayons, qui n'appartient qu'aux fils d'outre-Manche.

– Vous plaisantez, dit-il froidement.

– Je plaisante si peu, dit le comte, que je commence à me repentir d'avoir conclu un

marché avec vous.

– Voulez-vous le rompre ?

– Dame ! murmura M. de Château-Mailly, je veux bien faire tous mes efforts pour gagner les bonnes grâces d'une femme jeune et charmante, dont je ne connais pas le mari ; mais me rendre complice de la ruine de ce dernier…

L'Anglais haussa les épaules.

– *Aoh !* dit-il, vous n'êtes pas dans votre bon sens, monsieur le comte.

– Vous croyez ?

– J'en suis sûr. Car, remarquez bien que ce n'est pas vous qui avez fait tomber M. Rocher aux mains de la femme dont nous parlons, que vous n'avez été pour rien ni dans sa querelle, ni dans le duel, ni dans l'enlèvement du blessé.

– Au fait, dit le comte, cela est assez juste.

– Par conséquent, poursuivit sir Arthur, si M. Fernand Rocher se ruine, cela ne vous regarde pas… Votre seule mission, à vous, – et cette mission, déjà fort agréable par elle-même, me semble assez joliment rétribuée par l'héritage du duc votre oncle, dont vous seriez frustré sans moi, – votre mission consiste à plaire à madame Rocher, voilà tout. Du reste, tranquillisez-vous et apaisez vos scrupules, M. Rocher ne se ruinera pas.

– Vous croyez ? vous me l'affirmez ?

– D'abord il a douze millions…

– Peste ! je ne le croyais point aussi riche, murmura le comte, étourdi d'un pareil chiffre.

– Ensuite, nous verrons.

– Milord, dit froidement le comte, ne seriez-vous pas le diable lui-même, par hasard ?

– Je le voudrais, répondit sir Arthur avec un flegme parfait. Malheureusement je ne suis que son disciple. Puis il ajouta en souriant : – Commencez-vous à me comprendre ?

– À peu près…

– Vous voilà déjà, pour madame Rocher, l'ami, le protecteur, l'homme en qui on a foi. L'espoir que vous lui ramènerez son mari, que vous l'arracherez à cette horrible femme, lui fera faire pour vous toutes les concessions, passer sur toutes les convenances. Elle en agira d'abord avec vous comme avec un frère…

– Mais je ne lui rendrai pas son mari…

– Vous le lui rendrez.

Le comte fit un haut-le-corps.

– Que dites-vous ? murmura-t-il.

– Vous avez rendez-vous avec elle demain soir, n'est-ce pas ?

– Oui, aux Champs-Élysées, à la nuit tombante.

– Eh bien, vous lui donnerez un vague espoir et lui assignerez une autre entrevue pour le surlendemain. Il n’est pas mal d’aiguillonner un peu l’impatience des femmes. Il ne faut pas qu’elle s’habitue à vous voir.

– Très bien. Mais alors que lui dirai-je ?

– Vous lui annoncerez le retour de son mari sous trois jours, sans entrer dans aucun détail, et en exigeant d’elle qu’elle ne fasse aucune allusion ni au billet, ni à la Topaze.

– Et son mari reviendra ?

– Parbleu !

Le comte regarda sir Arthur avec un étonnement profond.

– Mais, en ce cas, dit-il, mes espérances se trouveront ruinées ?

– Au contraire, le jour où M. Fernand Rocher rentrera chez lui, vous aurez fait un pas immense dans le cœur de sa femme.

– Voilà ce que je ne puis comprendre.

– Ah ! j’oubliais de vous dire qu’il rentrera chez lui brusquement, conduit par la Topaze et l’aimant plus que jamais. Il apportera donc à sa femme un regard morne, une humeur sombre, un front morose, tout ce qui caractérise, en un mot, un mari qui aime ailleurs que chez lui.

– Eh bien, qu’arrivera-t-il ?

– Ah ! répondit sir Arthur, vous êtes trop curieux aujourd’hui, mon cher comte. Contentez-vous de suivre à la lettre mes instructions, et, croyez-moi, si vous êtes bien pénétré de l’esprit de votre rôle, avant un mois madame Rocher vous adorera, et, ce qui est plus sérieux, votre oncle, le vieux duc de Château-Mailly, aura renoncé pour jamais à épouser madame Malassis et à vous déshériter.

Sir Arthur Collins se leva à ces mots, remit son chapeau sur sa tête ornée de cheveux rouges, tendit la main au jeune comte et s’en alla, sifflant un air de chasse et marchant de ce pas raide et compassé qui était un de ses avantages physiques les plus caractérisés.

L’Anglais était venu en coupé de remise, comme un simple mortel. Il se fit conduire rue du Faubourg-Saint-Honoré, chez M. le vicomte de Cambolh, où il allait changer de costume et de chevelure, et réintégrer le baronet sir Williams dans la redingote longue et sous le large chapeau du vicomte Andréa, le repenti, le bras droit du comte Armand de Kergaz, le philanthrope, le chef de cette police vertueuse qui avait pour mission de rechercher et d’anéantir la mystérieuse et redoutable confrérie des Valets-de-Cœur.

Les confidences du comte de Château-Mailly avaient laissé la pauvre Hermine livrée à un horrible désespoir. En vain lui avait-il dit d’avoir foi en lui et en l’avenir, en vain lui avait-il promis de lui ramener Fernand : l’infortunée jeune femme ne voyait et ne comprenait qu’une chose à tout cela, c’est que son mari était infidèle, lui qu’elle aimait et qui l’avait tant aimée ; c’est que, à cette heure même où elle se désolait, et, les yeux pleins de larmes, n’apercevait autour d’elle que solitude et isolement, lui, peut-être, avait sa main dans les mains de son odieuse rivale et la regardait en souriant.

Ce qu'elle souffrit pendant la nuit qui suivit, pendant toute la journée du lendemain, nul ne le redira. Et cependant elle demeura fidèle à la promesse qu'elle avait faite au comte, elle n'ouvrit point son âme à sa mère, elle dévora en silence ses larmes et sa douleur, repoussant toutes ses consolations et gardant un affreux mutisme.

En vain M. de Beaupréau, qui paraissait être revenu à la raison depuis une heure ou deux, en vain la pauvre Thérèse se montraient-ils affectueux, empressés autour d'elle, Hermine gardait un silence farouche et semblait ne plus vivre que d'une seule et navrante pensée : Fernand ne l'aimait plus !

La nuit, la journée suivante s'écoulèrent sans qu'aucun événement fût venu apporter une trêve à sa douleur. Elle n'avait plus qu'un but, qu'une préoccupation : revoir M. de Château-Mailly, cet inconnu de la veille, qui avait eu pour elle les chaleureux élans de l'amitié, du dévouement sans bornes, et qu'elle considérait maintenant comme son appui le plus ferme, son ami le plus sûr.

Au moment où la nuit venait, Hermine sortit de chez elle furtivement, comme un prisonnier qui s'évade ; elle gagna la place du Havre à pied, enveloppée dans un grand manteau, le visage couvert d'un voile épais. Là, elle se jeta dans un modeste fiacre, et donna l'ordre au cocher de la conduire à l'angle de l'avenue de Lord-Byron.

C'était une froide soirée d'hiver, brumeuse comme un soir de novembre. Les Champs-Élysées étaient déserts et d'une mortelle tristesse, avec leurs grands arbres dépouillés et leur avenue couverte d'une boue noirâtre. Ce fiacre solitaire qui s'en allait au petit trot de ses deux rosses avait un aspect funèbre qui glaçait le cœur des rares passants attardés dans l'avenue. On eût dit, en le voyant, la voiture du condamné ou le char de l'infortuné ; et nul n'aurait pu supposer que la femme qu'il contenait, cette femme à l'attitude affaissée, aux yeux rougis par les larmes, qui se cachait sous son voile comme ceux qui vont commettre une mauvaise action, était douze fois millionnaire, et que, huit jours auparavant peut-être, elle avait passé là en plein jour, par un bel après-midi de soleil, en calèche à quatre chevaux conduits à la Daumont, sa main dans la main d'un époux jeune et beau, au milieu d'une foule élégante qui disait avec un soupir d'envie : « Voilà le bonheur, l'amour, l'opulence qui passent ! »

Certes il n'y avait jamais eu rendez-vous moins blâmable, plus excusable, que celui auquel cette pauvre femme courait Elle y allait pour son mari, pour son enfant, dans l'espoir d'arracher l'un à l'horrible femme qui le tenait dans ses griffes, de conserver à l'autre une fortune menacée par l'avidité furieuse d'une courtisane ; et cependant Hermine tremblait, durant le trajet, comme cette feuille jaunie que le vent d'automne secoue à la cime des arbres. Une voix secrète semblait lui dire qu'elle courait à un danger plus grand peut-être que celui qu'elle allait conjurer.

Le fiacre s'arrêta à l'endroit désigné.

Hermine, dont le cœur battait avec violence, jeta un regard inquiet dans l'avenue de Lord-Byron, entièrement déserte.

Le comte se faisait attendre ; c'était d'une bonne politique. Pendant un quart d'heure, la malheureuse jeune femme attendit, livrée à une anxiété mortelle. Il ne venait pas…

Enfin, un homme parut à l'extrémité opposée de la rue. Il était à cheval ; il arrivait au grand trot.

– C'est lui ! murmura Hermine avec autant d'émotion que si cet homme eût été l'homme aimé.

C'était, en effet, M. de Château-Mailly.

Il mit respectueusement pied à terre, et, le chapeau à la main, il s'approcha du fiacre.

Hermine était pâle et frissonnante :

– Eh bien ? demanda-t-elle d'une voix étouffée.

– Depuis hier, madame, répondit le comte, j'ai fait un grand pas ; je sais où est votre mari, je sais où est cette abominable créature. Permettez-moi de vous revoir après-demain, car aujourd'hui je ne puis rien vous dire encore, et ayez bon espoir, je vous ramènerai votre époux.

Hermine voulut l'interroger.

– Non, dit-il, n'oubliez pas que vous m'avez promis de m'obéir…

Il lui baisa la main et ajouta :

– C'est après-demain dimanche ; trouvez-vous ici à cinq heures.

Hermine rentra chez elle plus désespérée, plus morne qu'à l'heure où elle était sortie. Elle avait tant espéré de son entrevue avec M. de Château-Mailly !…

Cependant les âmes nobles et résignées s'habituent insensiblement à la douleur, pour peu qu'à l'horizon, dans l'avenir, brille, si petit, si imperceptible qu'il soit, un coin de ciel bleu qu'on nomme l'espérance. Hermine pleurait, Hermine était torturée par le fer rouge de la jalousie ; et déjà pourtant elle avait si bien foi dans les promesses du comte, qu'elle espérait le retour de l'infidèle. Elle passa ces deux jours, qui devaient s'écouler avant qu'elle revît le comte, tout entière à son enfant, se réfugiant dans l'amour maternel comme le navire battu de la tempête se hâte de rentrer au port, se cramponnant à ce berceau comme qui se noie à la corde de sauvetage.

Le dimanche, elle fut exacte au rendez-vous, et cette fois M. de Château-Mailly ne se fit point attendre.

– Réjouissez-vous, madame, dit le comte, votre mari reviendra… Et, comme elle frissonnait de joie et d'émotion tout à la fois, le comte poursuivit : – Mercredi, dans la soirée, vous le verrez rentrer rue d'Isly. Mais, au nom du Ciel, madame, au nom de votre repos, de votre avenir, de votre enfant, au nom du dévouement que j'ai pour vous, obéissez-moi encore.

– Dites, murmura-t-elle, j'obéirai…

– Acceptez l'explication que votre mari vous donnera sur son absence. Croyez-le ou feignez de le croire. Ne prononcez ni le nom de cette femme, ni le mien. Me le jurez-vous ?

– Je vous le jure !

– Merci ! adieu !

Elle rentra chez elle le cœur palpitant d'espoir, ayant déjà pardonné, et résolue à compter les heures et les minutes qui la séparaient encore du moment où, selon la promesse du comte, il devait revenir.

L'histoire de cette attente est un long poème à elle seule. Nous ne la redirons pas et nous franchirons trois jours en trois lignes.

Le mercredi soir, dès huit heures, la pauvre Hermine sentit que sa vie tout entière était suspendue à un seul bruit, celui de la cloche de l'hôtel. Quand arriverait-il ? à quelle heure ? comment ? Elle ne le savait, mais elle croyait à ce que lui avait dit le comte, et chaque fois que la porte de l'hôtel s'ouvrait, elle éprouvait une angoisse inexprimable. Seule dans son boudoir, l'œil fixé sur l'aiguille de la pendule, Hermine vit les heures succéder aux heures. Minuit sonna… Il ne revenait pas !

Alors elle désespéra de nouveau, de nouveau elle sentit le cœur lui manquer, ses yeux s'emplir de larmes, ses jambes se dérober sous elle comme si elle eût été en proie à une lassitude invincible. Et elle crut voir cette femme qui lui avait volé son bonheur et son repos lui apparaître et lui dire en ricanant : « Il ne viendra pas… car je ne le veux pas, et c'est moi qu'il aime. »

Tout à coup, et comme deux heures sonnaient, la cloche de l'hôtel retentit… Hermine sentit résonner ce coup de cloche au fond de son cœur mieux qu'elle ne l'entendit avec ses oreilles.

– Ah ! c'est lui ! c'est lui ! dit-elle.

Elle voulut se lever, elle voulut courir à sa rencontre, se jeter dans ses bras et lui dire : « Enfin, enfin je te revois ! » Mais l'émotion la retint immobile, sans voix, sans haleine… Et elle se laissa retomber brisée et sans forces sur le canapé du boudoir.

XXV

Revenons à Léon Rolland.

Il y avait à peu près huit jours que la Turquoise, sous le nom d'Eugénie Garin, s'était présentée à l'atelier de la rue Saint-Antoine, où, sur la recommandation de son mari, Cerise lui avait donné de l'ouvrage.

Ces huit jours avaient suffi pour amonceler l'orage au-dessus de cette heureuse et paisible famille, que l'amour et le travail réunis avaient protégée jusque-là. Le regard profond et fascinateur de la fausse ouvrière avait suffi pour cela.

On sait quelle révolution elle avait opérée en quelques heures dans le cœur et l'esprit du maître ébéniste, quelle inquiétude vague elle avait jetée dans son âme, quel trouble inexplicable s'était emparé de lui dès la première heure sous les effluves magnétiques de ce regard étrange. Pendant toute cette journée, Léon Rolland ne put se rendre compte du trouble qu'il éprouvait. La nuit suivante fut pour lui presque sans sommeil.

Cependant le sourire heureux et charmant de Cerise et de son enfant, qu'il prit dans ses bras à plusieurs reprises et comme s'il eût voulu s'en faire une égide contre un invisible danger, suffit à le distraire.

La belle Cerise ne s'aperçut point de sa préoccupation.

Il descendit le matin à l'atelier comme de coutume, s'occupa de ses travaux, surveilla ses ouvriers et atteignit l'heure du déjeuner sans trop d'impatience. Il eut même la pensée, un moment, d'envoyer Cerise prendre des nouvelles du père Garin plutôt que d'y aller lui-même, comme il le lui avait promis la veille.

Léon, en cela, voulait obéir à une inspiration soudaine et comme venue d'en haut.

Mais cette bonne pensée, aussitôt venue, fut aussitôt refoulée. Il ne dit rien à Cerise ; il redescendit à l'atelier après son déjeuner, et chercha à y tuer le temps jusqu'à deux heures.

Cerise ne voyait Léon qu'au moment des repas, pendant la semaine. Le dimanche était le seul jour qu'il passât tout entier avec elle. Donc Cerise, en voyant partir son mari, lui avait tendu son front en lui disant : « À ce soir ! » Et, de son côté, elle s'était remise à l'œuvre.

Souvent, dans la journée, les deux époux sortaient chacun de leur côté, et faisaient les courses nécessaires à leurs affaires. Léon allait chez les petits fabricants qui travaillaient pour lui dans ses chantiers de bois, chez ceux de ses ouvriers qui travaillaient en chambre, chez ses clients qu'il servait.

Cerise montait presque chaque jour dans un modeste fiacre, et faisait, de deux à cinq heures, des courses analogues. Elle allait fort souvent chez la comtesse de Kergaz, la consultait en toutes choses et se faisait presque toujours l'intermédiaire des nombreuses charités, des bienfaits de toute sorte que Jeanne répandait autour d'elle.

Par conséquent, les deux époux, qu'une mutuelle confiance unissait, jouissaient vis-à-vis l'un de l'autre d'une liberté complète.

Rarement Cerise interrogeait-elle Léon sur l'emploi de son après-midi ; plus rarement encore Léon demandait-il à Cerise où elle était allée dans la journée, obéissant à leur insu à cette aversion instinctive qu'ont tous gens occupés à parler *affaires* dans leur intimité.

Les quelques détails qui précèdent nous étaient indispensables pour l'intelligence des événements qui suivirent l'introduction de la Turquoise, comme ouvrière en chambre, dans l'atelier dirigé par Cerise.

Quand deux heures sonnèrent, Léon Rolland, que poussait une force inconnue, et qui obéissait à une attraction mystérieuse, donna quelques ordres à son contremaître, mit son paletot et sortit. Il s'en allait vers la rue de Charonne, comme l'oiseau charmé se traîne en battant de l'aile jusqu'à la gueule béante du reptile. Dans l'escalier de la maison du père Garin, il se sentit pris d'un battement de cœur. Au troisième étage, il rencontra la portière qui balayait.

La veuve Fipart, l'intéressante épouse de Nicolo le guillotiné, salua *môssieur* Rolland, comme on salue de nos jours les millionnaires.

– Ah ! cher monsieur du bon Dieu, dit-elle, c'est la Providence qui vous a envoyé à ces pauvres gens… à cette bonne demoiselle qui est sage comme une sainte… et malheureuse ! que ça me fendait le cœur, à moi qui ne suis qu'une pauvre mercenaire…

Et d'un ton pénétré, avec une volubilité sans pareille, l'horrible vieille trouva moyen de raconter à Léon une jolie histoire invraisemblable, dont la moralité était que mademoiselle Eugénie Garin passait les nuits et les jours au travail pour nourrir son père.

Léon paya cinq francs l'histoire de la portière et monta lestement au sixième. Son cœur brisait sa poitrine au moment où il frappa à la porte.

– Entrez, dit une voix qui le fit tressaillir des pieds à la tête.

Il poussa la porte et s'arrêta un moment sur le seuil.

Déjà la misérable mansarde semblait avoir revêtu un aspect moins lugubre, grâce aux deux louis qu'il avait laissés la veille, tant il faut peu d'argent pour donner un air d'aisance au dénuement le plus affreux. Le vieillard était toujours dans son lit, mais il était enveloppé dans une belle couverture neuve et des draps bien blancs. Un petit poêle en fonte placé dans la cheminée répandait autour de lui une douce chaleur. Auprès de ce poêle, Eugénie était assise, son ouvrage sur ses genoux et son aiguille à la main.

Léon ne vit qu'elle, et le charme recommença plus terrible, plus puissant que jamais, lorsque l'ouvrière, se levant et arrêtant sur lui son regard magnétique, eut rougi légèrement en lui rendant son salut.

– Papa, dit-elle, c'est M. Rolland.

– Oui… c'est… père Garin, balbutia le maître ouvrier dominé par son émotion.

– Ah ! mon bon monsieur, soyez béni, murmura l'aveugle sur un ton de lamentable reconnaissance. Ah ! patron, vous avez un cœur de prince.

Léon s’assit au chevet du malade, lui demanda comment il allait et parla longtemps sans trop savoir ce qu’il disait ; mais il tressaillait et se sentait l’âme bouleversée chaque fois que la belle Eugénie levait sur lui ses grands yeux bleus… et deux heures s’écoulèrent ainsi et eurent pour lui la durée d’un rêve.

Il s’en alla d’un pas chancelant, comme un homme pris de vin, après avoir pressé silencieusement la main d’Eugénie et lui avoir promis de revenir le lendemain à la même heure.

Ce soir-là, l’ouvrier se montra préoccupé, morose ; et quand Cerise, alarmée de ce brusque changement, l’eut interrogé, il prétendit qu’il était fatigué de ses courses de la journée et éprouvait une violente migraine. C’était la première fois que Léon mentait à sa femme.

Le lendemain, il retourna encore rue de Charonne et trouva, comme la veille, Eugénie travaillant au chevet de son père. Il y retourna le jour suivant, puis l’autre et encore l’autre.

Et cependant l’ouvrière tenait modestement les yeux baissés ; elle avait le maintien décent d’une fille sage, elle parlait peu, rougissait si l’œil ébloui de Léon s’arrêtait sur elle, et, au bout de huit jours, le pauvre ébéniste, sans se l’être avoué à lui-même, était complètement fou d’amour.

Pourtant, et obéissant en cela à cette ruse instinctive du mal qui se cache, il témoignait dans son intérieur une gaieté de mauvais aloi ; il embrassait encore sa femme comme de coutume, mais son cœur ne battait plus de la même émotion. Son sommeil, la nuit, était agité ; parfois, une image le troublait ; une tête de femme apparaissait dans ses rêves ; et ce n’était pas le frais et rose visage de Cerise, avec ses grands yeux si doux, ses beaux cheveux noirs, ses lèvres rouges comme le fruit de juin dont elle portait le nom. C’était ce visage un peu pâle, encadré de fauves cheveux blonds, éclairé par cet œil d’un bleu sombre d’où s’échappait un rayonnement fascinateur ; ce visage pensif et sérieux, comme celui de l’ange déchu qui regrette le ciel et semble se complaire en sa fatale beauté.

Après son souper, Léon prétextait souvent le besoin soit de prendre l’air, soit de descendre dans son bureau pour y mettre au courant sa comptabilité en retard. Il avait besoin de solitude.

Quelquefois il s’enfermait dans son atelier, et là, tout seul, sans témoins, il se prenait à pleurer comme un enfant.

Un jour, il arriva plus tôt que de coutume chez le père Garin. Eugénie était sortie, lui dit l’aveugle.

Léon éprouva comme un frisson d’inquiétude jalouse. Où était-elle ? Il voulut s’en aller, il n’en eut pas la force ; il attendit deux heures.

Enfin Eugénie arriva. Elle avait son panier au bras ; elle était allée, lui dit-elle, faire ses modestes provisions à la halle.

En la voyant entrer, Léon avait rougi et pâli tour à tour ; il s’oublia jusqu’à lui faire des reproches de ce qu’elle laissait son père seul beaucoup trop longtemps.

Eugénie baissa les yeux ; le pauvre ouvrier vit une larme rouler sur sa joue, et il lui demanda pardon et s’en alla la mort au cœur en songeant qu’il lui avait fait de la peine, et

s’avouant que ce n’était point l’intérêt qu’il portait à l’aveugle, mais bien un mouvement de jalousie qui avait dicté ses reproches.

Léon commençait à lire distinctement au fond de son âme, et il reculait épouvanté. Car c’était un loyal et brave cœur, après tout, un esprit simple et droit qui avait le respect de la foi jurée, un mari qui prenait au sérieux ses devoirs d’époux et de père. Il avait aimé Cerise, – Cerise l’aimait toujours, – il était devenu son époux, son protecteur, leurs mains s’étaient enlacées pour toujours au-dessus du berceau de leur enfant, et l’honnête homme se disait qu’il lui était à jamais interdit de lever les yeux sur une autre femme que la sienne.

Un soir, seul dans la petite pièce attenant à son atelier et qu’il nommait son bureau, il se répéta tout cela et se jura de dominer son cœur, ses instincts, de fouler aux pieds cette passion insensée, d’aller voir Eugénie une dernière fois, de laisser une poignée de louis sur le lit du père, et d’engager la jeune fille à retourner avec lui dans son pays, où l’air natal, un climat plus doux peut-être pourraient hâter sa guérison.

Léon voulait éloigner Eugénie Garin de Paris ; il se sentait faible, il semblait vaguement comprendre que, si elle restait, il n’aurait pas la force de ne plus la voir.

Il avait quelques économies dont il ne rendait compte à personne, que sa femme lui laissait employer à sa guise et qui passaient presque toutes à soulager des misères cachées. Afin de s’affermir plus encore dans sa résolution, Léon prit un rouleau de mille francs dans son tiroir et le mit dans sa poche. Il avait l’intention de le faire accepter au père Garin, à la condition qu’il retournerait dans son pays.

Quand de l’atelier il remonta dans son logement particulier, le silence et le sommeil y régnaient depuis longtemps, couronnant ainsi une noble journée de labeur.

Dans sa chambre nuptiale, une veilleuse, placée sur la cheminée, répandait autour d’elle une clarté mate et discrète. Auprès du lit se trouvait le berceau de l’enfant, caché par le même rideau que la couche maternelle.

Léon s’arrêta quelques secondes sur le seuil, comme s’il eût éprouvé du remords et de la honte à revenir, lui le cœur troublé de pensées coupables, prendre sa place accoutumée entre ces deux êtres qui auraient dû remplir sa vie : – sa femme, la chaste et belle Cerise, – son enfant, rose et blond comme un petit ange, dont l’âme sans doute retournait au ciel chaque nuit, tandis que son frêle corps reposait auprès de sa mère. Puis, passant la main sur son front comme s’il eût voulu en chasser une pensée qui l’obsédait, une image persécutrice, il s’avança sur la pointe du pied, retenant son haleine, et il écarta doucement les rideaux.

C’était un tableau charmant que celui qu’il eut alors sous les yeux. L’enfant n’était point dans son berceau, sa mère l’avait pris avec elle, elle le tenait dans ses bras, et tous deux dormaient. L’enfant, autour duquel s’arrondissait le beau bras de sa mère, avait les lèvres entrouvertes et souriait dans son sommeil, sans doute à quelque vision céleste, ressouvenir du paradis qui ne s’efface de la mémoire de l’enfance que lorsque la première passion humaine commence à en ternir l’innocence. La mère, plus grave, plus sérieuse, dormait, ses lèvres collées à la blonde chevelure de son chérubin.

Un moment l'ouvrier contempla son bonheur sous cette double apparence, n'osant faire un mouvement ni même respirer. Et l'image fatale, le souvenir fascinateur du démon aux yeux bleus s'effacèrent, et l'heureux père sentit son cœur palpiter alors sur le groupe endormi et voulut prendre l'enfant pour le remettre dans son berceau. Mais malgré les précautions infinies qu'il employait pour le dégager du bras de la jeune femme, ce bras, souple tout à l'heure, se raidit tout à coup, un pli se forma sur le front blanc de Cerise, et la mère, dormant encore, serra son cher nourrisson comme si un danger l'eût menacé.

Puis elle ouvrit les yeux, aperçut son époux. Et alors le pli du front disparut, la lèvre sérieuse dessina un sourire, le bras raidi se détendit, et le père put prendre son enfant et le remettre dans son berceau.

L'image d'Eugénie Garin avait disparu.

* *

*

Le lendemain, Léon descendit à l'atelier, plus gai, plus souriant qu'à l'ordinaire.

Il fut fort occupé durant la matinée, accablé de visites d'affaires, de commandes, d'ouvriers. Puis c'était un samedi, jour de paye, et, dès le matin, Léon avait l'habitude de vérifier la caisse et de faire *faire de la monnaie.*

Quand il sortit de chez lui, vers deux heures, pour aller rue de Charonne, il était muni du rouleau de mille francs, il avait la ferme résolution de le donner au père Garin et de lui faire promettre de partir. En s'arrêtant à la porte de la maison, il eut bien encore cet étrange battement de cœur qui s'emparait de lui chaque fois qu'il y allait, mais il était résolu, et il monta bravement.

La veuve Fipart n'était point dans sa loge, il ne rencontra personne dans l'escalier et atteignit sans voir âme qui vive la porte de la mansarde.

– Entrez ! répondit la voix de la jeune fille, lorsqu'il eut frappé.

Léon entra et jeta un cri de surprise.

Le lit du vieillard était vide, la jeune fille était seule…

L'ouvrier eut le vertige… Pour la première fois il se trouvait seul avec cette femme qui produisait de si grands ravages dans son âme, et c'était précisément au moment même où il venait la voir pour la dernière fois.

La jeune fille se leva toute rougissante, et comme si elle-même eût redouté ce tête-à-tête.

– Où donc est votre père ? demanda Léon d'une voix tremblante.

Elle baissa les yeux et soupira : – Il est parti depuis ce matin, répondit-elle.

– Parti ! exclama l'ouvrier stupéfait.

– Ah ! monsieur Rolland, murmura Eugénie, qui feignit un embarras profond, nous pardonnerez-vous jamais ?…

– Vous pardonner ! fit-il tout ému, et de quoi donc êtes-vous coupable ?

Et déjà le pauvre Rolland avait oublié quelle résolution héroïque l'amenait. Il contemplait Eugénie, et se demandait ce qu'il pouvait avoir à lui pardonner.

– Monsieur Rolland, reprit-elle d'une voix émue, vous avez été notre bienfaiteur, vous nous avez arrachés à la misère, et quelque chose me dit que c'est bien mal à nous de vous avoir caché…

– Mais… quoi donc ? demanda-t-il de plus en plus étonné.

– Eh bien, reprit-elle, en attachant sur lui son regard d'azur, et d'une voix qui tournait la tête au pauvre Léon chaque fois qu'il l'entendait vibrer, nous pardonnerez-vous si nous avons pu vous faire de la peine ?

Et le serpent tentateur prit la main de ce pauvre homme au cœur plein de trouble, et comme obéissant à un hypocrite élan de reconnaissance.

– Je vous promets, répondit Léon, qui avait le vertige.

Puis, vaincu sans doute par l'habitude, il s'assit auprès d'elle et parut disposé à l'écouter.

– Monsieur Rolland, reprit-elle, nous sommes si malheureux et si pauvres, que c'est peut-être bien mal à nous d'être fiers… et pourtant… mon père l'était… Chaque jour, quand vous étiez parti, le pauvre homme se mettait à pleurer, et, tout en vous bénissant comme un ange du bon Dieu, il maudissait ses infirmités et rougissait de vous tout devoir… autant que j'en rougis moi-même… acheva-t-elle d'une voix entrecoupée.

– Mademoiselle… balbutia Léon.

Car, monsieur Rolland, reprit-elle, je ne m'abuse pas, et mon père non plus. Madame Rolland, votre digne femme, me paye cinq francs ce qui vaut un franc, et vous-même vous ne veniez jamais ici…

– Taisez-vous, mon enfant ! murmura Léon, ému jusqu'aux larmes, votre père n'a-t-il pas été mon ouvrier ?

– Eh bien, poursuivit-elle, le médecin qui soignait mon père lui a dit hier qu'il sera obligé de suivre un traitement des plus longs et des plus coûteux s'il voulait recouvrer la vue ; et comme il devinait bien que nous ne pourrions payer ni le médecin ni les remèdes, il lui a offert de le faire admettre à l'hospice…

– Ah ! s'écria Léon, et il y est allé ?

– Ce matin, Oh ! mon père savait bien, mon bon monsieur Rolland, que si vous appreniez sa résolution, vous vous y opposeriez, que vous lui offririez de l'argent encore… il ne vous a parlé de rien hier, et il est parti, me laissant ici pour vous supplier de nous pardonner.

Et l'ouvrière voulut baiser les mains de Léon et fondit en larmes.

Déjà le pauvre ébéniste avait perdu la tête… Il ne songeait plus à sa femme, à son enfant ; il avait tout oublié en présence de cette femme qui pleurait, et vers laquelle l'entraînait une invincible attraction.

– Quant à moi, reprit-elle, j'irai vous voir ce soir, monsieur Rolland, vous et madame, j'irai la remercier de vos bienfaits, comme je vous remercie du fond d'un cœur reconnaissant et qui n'oubliera jamais…

– Mademoiselle, balbutia Léon, vous me remercierez plus tard… je n'ai encore rien fait pour vous… Attendez…

Elle secoua la tête, un sourire brilla à travers ses larmes.

– Je quitte cette maison demain, dit-elle.

Si la foudre fût tombée sur Léon Rolland, elle l'eût moins anéanti que ces simples mots.

Pourtant, il était venu là bien résolu à faire partir cette femme, dont la présence à Paris menaçait son bonheur, bien décidé à la voir pour la dernière fois. Et, comme elle allait au-devant de ses désirs, qu'elle lui annonçait cette séparation qu'il voulait tout à l'heure, voici qu'il se sentait pris d'une épouvante subite, comme si, avec elle, elle allait emporter son cœur à lui et sa vie tout à la fois.

– Vous… quittez… cette… maison ?… balbutia-t-il comme un homme qui a mal entendu.

– Oui, répondit-elle simplement, j'ai trouvé une place de femme de chambre auprès d'une Anglaise qui voyage… je gagnerai en argent ce que, hélas ! je vais perdre en fierté. Mais que voulez-vous ? acheva-t-elle d'une voix brisée ; comme cela je pourrai aider mon vieux père.

Pendant quelques minutes, Léon garda un silence farouche. Une lutte terrible, suprême, inexorable, s'élevait en son cœur… D'une part, le souvenir de sa femme et de son enfant l'assaillait et venait lui dire : « Le départ de cette femme, c'est ton bonheur, ton repos, le calme de ta vie tout entière… » De l'autre, la vue de cette femme, dont les yeux pleins de larmes n'avaient rien perdu de leur magique et ténébreux pouvoir, le bouleversait… Enfin, le mal l'emporta sur le bien, le vice demeura vainqueur et triompha de la vertu.

– Vous ne partirez pas ! s'écria-t-il.

Elle le regarda avec une sorte de terreur.

– Pourquoi ? pourquoi ?… demanda-t-elle.

– Pourquoi ? répondit-il d'une voix affolée, mais parce que je vous aime.

Et le malheureux tomba aux genoux du démon ; et sans doute qu'à cette heure douloureuse et suprême, l'ange gardien de l'enfant de Léon, se voila le front de ses ailes blanches et remonta tout en pleurs vers le ciel.

Pauvre Cerise ! ! !

XXVI

C’était précisément la veille de ce jour que Fernand Rocher avait été déposé, par la voiture de Turquoise, au bas de la rue d’Amsterdam, en face de l’embarcadère du chemin de fer.

On s’en souvient, Fernand avait arraché son bandeau, puis il s’était approché d’un bec de gaz, et c’était à sa lueur qu’il avait ouvert et lu la lettre de congé de sa belle garde-malade. Il est impossible de rendre la stupeur, le désespoir qui d’abord s’emparèrent de ce pauvre fou, fasciné et gagné à l’enfer par cette femme qui, presque aux mêmes heures, voyait deux hommes ressentir pour elle la plus violente et la plus funeste des passions. Longtemps accablé, anéanti, il demeura affaissé sur lui-même, s’appuyant au mur pour ne pas tomber.

Puis tout à coup, sa prostration fit place à une sorte d’exaltation fébrile.

– Oh ! je la retrouverai ! s’écria-t-il.

Et il se prit à marcher d’un pas saccadé, au hasard, à l’aventure, comme s’il eût voulu retrouver sa propre trace et revenir sur ses pas, pour refaire le chemin qu’il avait déjà parcouru en voiture et les yeux bandés. Mais le hasard le conduisit justement dans la rue d’Isly, située, comme on sait, tout près de la place du Havre, et donnant par un bout dans la rue de ce nom. Quand il se vit à l’entrée de la rue d’Isly, Fernand s’en alla machinalement jusqu’à la porte de son hôtel, et il mit la main sur le bouton de la cloche du suisse. Il se trouvait à sa porte, chez lui, à quelques pas de sa femme et de son enfant, qu’il n’avait pas vus depuis huit jours, qu’il avait oubliés, semblable à Renaud, dans les jardins enchantés d’Armide, et ne se souvenait plus du camp des croisés et de ses compagnons.

Au bruit de la cloche, la porte s’ouvrit.

Fernand entra.

La cour de l’hôtel était silencieuse et déserte.

Fernand leva les yeux et ne vit briller qu’une seule lumière sur toute la façade. Cette lumière partait de l’appartement de sa femme, et scintillait discrètement derrière les rideaux de soie du boudoir.

Alors seulement, cet homme qui rentrait chez lui furtivement, à pied, à une heure indue, comme un voleur s’introduit dans la propriété d’autrui ; cet homme passa la main sur son front, et chercha à rassembler ses souvenirs et à mettre un peu d’ordre dans son cerveau troublé. S’éveillait-il d’un étrange et pénible rêve après quatre années de joie et d’amour, quatre années de ce bonheur extrême que cette lumière discrète, brillant au milieu de la nuit – avait suffi pour lui rappeler ? N’avait-il pas été la proie de quelque hideux cauchemar, et tandis qu’il dormait auprès du berceau de son fils, sous les rideaux de soie d’Hermine, sa blanche compagne, n’avait-il pas entendu en songe qu’il s’était vu couché dans une chambre inconnue, gardé par un démon aux formes enchanteresses et qui

avait voulu lui prendre son âme ? Ou bien ces quatre années de félicité, Hermine, sa femme adorée, son enfant blanc et rose, cet hôtel somptueux qui les abritait tous deux de ses lambris dorés et qui était sa maison à lui, son foyer de famille, tout cela n'était-ce point plutôt un long rêve au sortir duquel se retrouvait le malheureux, congédié, presque chassé par sa femme, dont il était fou d'amour.

Et, tout en s'adressant ces questions, toujours vaincu par la force de l'habitude, Fernand continua son chemin, prit une clef dans sa poche, ouvrit la porte vitrée du perron, gagna sans lumière, l'escalier donnant dans l'appartement de sa femme.

Hermine, nous l'avons dit, était demeurée immobile, sans force, sans voix, affaissée sur le sofa du boudoir. Mais lorsqu'elle entendit retentir dans l'antichambre, un peu assourdis par l'épais tapis, ces pas aimés et connus, lorsque la porte du boudoir se fut ouverte sous la main de Fernand, la pauvre femme brisée retrouva son courage, son énergie, l'usage de sa langue, et elle se précipita vers son mari en poussant un cri de joie indicible, et elle lui jeta ses bras autour du cou en lui disant :

– Ah ! te voilà, te voilà donc, enfin !

Cette chaude étreinte, cette voix qui semblait résumer pour lui, en un seul cri, quatre années d'un bonheur sans nuages, achevèrent d'éveiller Fernand et de l'arracher à cette torpeur morale. Il pressa sa femme dans ses bras, retrouva un peu de sa présence d'esprit, et songea alors à lui avouer franchement tout ce qui s'était passé ; comment, en dépit de sa volonté, à son insu, pendant son évanouissement, il avait été transporté dans une maison inconnue, soigné par une femme inconnue, et brusquement chassé par elle…

Mais soit pudeur instinctive et crainte de troubler le cœur de cet ange qui l'accueillait en l'enlaçant dans ses bras, soit que quelque fatale arrière-pensée l'eût dominé tout à coup, cet homme, ému et bouleversé tout à l'heure, qui, quelques minutes auparavant, était dans l'impossibilité de classer ses idées, de rassembler ses souvenirs, cet homme retrouva tout à coup ce sang-froid, cette lucidité d'esprit, ce calme parfait du mari qui s'apprête à offrir à sa femme, non la vérité toute nue, mais la vérité décemment vêtue et parée pour les besoins du moment.

– Ah ! chère Hermine, murmura-t-il, mon Dieu ! que j'ai souffert… et que vous avez dû souffrir !

Et il l'entraîna toute frémissante sur le sofa, et l'assit sur ses genoux, lui mettant un baiser au front ; et l'heureuse femme, palpitante sous ce baiser comme au premier jour de leur union, crut que son mari lui revenait tout entier, corps et âme…

Bien plus, il lui parut impossible qu'il eût pu, même, lui être moralement infidèle une seule minute, et elle allait s'écrier : – Non, M. de Château-Mailly m'a menti.

Lorsque Fernand lui ferma la bouche et lui dit :

– Ah ! vous allez me pardonner, n'est-ce pas ?

Il demandait son pardon. Il était donc coupable ?

Et elle se tut et le regarda.

– Oui, mon cher ange, reprit-il, votre Fernand qui vous aime, votre Fernand en qui vous avez foi, s'est conduit comme un étourdi, comme un enfant. Il a oublié que l'heure des folies de garçon était passée, qu'il avait une femme et un enfant, et il vous a laissée au bal, chère femme aimée, pour un propos en l'air, continua-t-il. Et il était sincère, et en ce moment il oubliait l'inconnue pour ne voir et n'aimer que sa femme. Pour une seule querelle de jeu, une misère, je suis allé me battre, à deux heures du matin…

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle, je le savais… je l'avais deviné… Mais, fit-elle en tremblant et en l'enveloppant d'un regard d'amour, tu as été blessé… légèrement, n'est-ce pas.

Et elle le regardait et semblait chercher en quel endroit de son corps avait pu pénétrer le feu meurtrier.

– Ce n'est rien, dit-il, une égratignure…

Et tandis que le sourire revenait à ses lèvres et illuminait son visage assombri un moment par l'inquiétude, il reprit :

– Une égratignure, pourtant, qui m'a mis au lit pendant huit grands jours, qui m'a procuré un évanouissement, puis le délire… On m'a porté je ne sais où… on vous a écrit je ne sais quoi… Oh ! tout cela est un rêve ? ajouta-t-il en passant la main sur son front.

Et il se leva à ces mots, courut à la porte voisine qui donnait dans la chambre à coucher de sa femme et s'approcha du berceau de son fils.

On eût dit qu'il voulait éviter toute autre explication et se réfugier tout entier dans la tendresse paternelle. Il prit son enfant dans ses bras, le couvrit de baisers ! l'enfant s'éveilla en pleurant.

Et la mère qui entend les pleurs de son fils, ne songe plus à rien, oublie ses propres douleurs, ses fortunes et ses jalousies…

Fernand replaça l'enfant dans son berceau.

Tous deux se penchèrent au-dessus, en le couvrant de baisers. Sir Williams lui-même, s'il eût pu assister à cette scène, aurait douté de sa puissance en voyant le bonheur revenu sous ce toit d'où avait voulu l'expulser violemment son infernal génie. Mais tout à coup Fernand se dégagea brusquement de cette étreinte. Un souvenir s'éveillait dans son cœur, une image maudite et fatale passait devant ses yeux… Il lui avait semblé que ce regard bleu et profond comme l'azur des vastes mers, et qui, comme elles, avait la puissance fascinatrice des gouffres, pesait sur lui de tout son poids. Il pâlit, il frissonna ; un nuage voila son regard, son front s'assombrit tout à coup…

– Hermine, dit-il à sa femme en lui prenant vivement la main, vous allez me faire une promesse…

Elle le regarda avec un douloureux étonnement, tant elle était frappée de ce brusque changement qui s'opérait en lui.

– Parlez !… dit-elle toute tremblante.

– Vous allez me promettre, dit Fernand, de ne jamais me questionner sur ce qui s'est passé durant les huit jours qui viennent de s'écouler.

– Je vous le promets, dit-elle avec soumission.

– Vous ne me demanderez jamais ni où je suis allé, ni quelle personne m'a soigné, n'est-ce pas ?

– Je vous le jure, murmura la pauvre femme, qui comprit cette fois que M. de Château-Mailly ne lui avait point menti.

– Notre bonheur est à ce prix, soupira Fernand qui espéra que le souvenir qui le poursuivait s'effacerait…

* *

*

Le lendemain, à son réveil, Fernand jeta autour de lui le même regard étonné qu'il avait promené sur le somptueux mobilier de la belle inconnue, le jour où il était revenu chez elle de son long évanouissement. Et, de même que là, il avait d'abord cherché à se rendre compte du lieu où il se trouvait, de même, en se retrouvant chez lui, il éprouva un mouvement de surprise et presque de regret. Il avait tant vécu par la tête et le cœur durant ces huit jours, il s'était si bien habitué à *la* voir, elle, la femme inconnue, assise à son chevet quand il ouvrait les yeux.

De même que, la première fois, il avait soupiré et songé à sa chambre à coucher, où il dormait, la tête sur le même oreiller que sa jeune femme, auprès du berceau de son fils ; de même en se retrouvant dans cette chambre peuplée des souvenirs de quatre années de bonheur, il ne put s'empêcher de songer à son réveil des jours précédents, et tout d'abord ses yeux cherchèrent cette belle garde-malade qui s'avançait auprès de lui, marchant sur la pointe de son petit pied.

La vue de sa femme endormie, la vue du berceau de son enfant lui apprirent que l'inconnue ne pouvait venir.

Et comme l'homme qui veut repousser la tentation, chasser une pensée qui l'obsède, il essaya de se réfugier dans le présent, regardant tour à tour la brune et blanche tête d'Hermine, et cet enfant, unique gage de leur amour. Mais les souvenirs de la veille revenaient.

L'image chassée, repoussée avec énergie, revenait sans cesse, et, pour la première fois depuis quatre années, il sauta hors du lit sans avoir mis un baiser au front d'Hermine.

Hermine dormait… Elle avait passé tant de nuits sans sommeil, livrée aux angoisses de l'attente, aux tortures du désespoir, qu'elle avait fini par céder à la lassitude, par s'endormir auprès de celui qu'elle croyait avoir enfin reconquis.

Fernand se leva sans bruit, furtivement, il sortit sur la pointe du pied. Il avait besoin d'air, de solitude, il espérait que le premier rayon de soleil, la première bouffée de brise matinale ramèneraient chez lui un peu de calme et dissiperaient le souvenir confus des visions de la nuit.

Hermine n'avait point mis ses gens, durant huit jours, dans la confidence de ses alarmes ; pour eux, monsieur était absent, et cela avait dû leur suffire.

Dès le matin, on avait appris par le suisse que monsieur était rentré pendant la nuit.

Fernand descendit donc aux écuries et fit seller son cheval favori, une belle jument du désert, cadeau presque royal du gouverneur général de l'Algérie. Il mit le pied à l'étrier, annonça qu'il reviendrait pour l'heure du déjeuner et s'élança au grand trot dans la rue du Havre.

Il monta jusqu'à la rue Royale, suivit au galop l'avenue des Champs-Élysées, descendit jusqu'au pont de Neuilly, et fit le tour du bois de Boulogne, revenant par Passy et l'avenue de Saint-Cloud.

Cette allure, rapide comme celle d'un cavalier de ballade allemande, était en harmonie avec le trouble de son cœur… Il revint vers onze heures.

Hermine était levée et l'attendait. En s'éveillant et ne le voyant pas, la jeune femme avait jeté un cri d'effroi ; elle avait craint qu'il ne se fût enfui encore, que son odieuse rivale ne le fût venu chercher jusque chez lui ; mais elle s'était rassurée bientôt en apprenant de la bouche de sa femme de chambre que monsieur était sorti à cheval. Fernand n'avait-il pas l'habitude d'aller au bois chaque matin, monté sur Sarah, sa belle cavale du désert ?

Hermine s'était fait habiller avec un goût et un soin merveilleux ; elle avait une fraîche toilette du matin, à fasciner le comte de Château-Mailly, à séduire un homme blasé. Ses souffrances de la veille et des jours précédents avaient, en le pâlissant un peu, apporté à son visage un cachet de distinction suprême.

À sa vue, Fernand oublia une fois encore. Il passa la journée entre sa femme et son enfant, comme s'il eût redouté une seule minute d'isolement.

Le temps était froid, mais beau, très sec ; le soleil se montra radieux vers midi.

Fernand fit atteler l'américaine ; il proposa une promenade à sa femme, et, conduisant lui-même, ils s'en allèrent par les boulevards jusqu'à la place de la Bastille. Là, Fernand tourna l'angle du faubourg Saint-Antoine et gagna la rue Culture-Sainte-Catherine, où Armand de Kergaz avait son hôtel.

Le comte était sorti, mais la comtesse était à l'hôtel. Les deux jeunes époux passèrent une heure avec elle, et revinrent.

Durant ce court trajet, pendant ce laps de temps, Fernand s'était montré gai, souriant…

Hermine espérait, et elle remerciait déjà dans le fond de son âme, M. de Château-Mailly, son invisible protecteur. Mais, le soir, une tristesse mortelle s'empara de Fernand.

Il redevint encore morose, taciturne.

Et Hermine, malgré sa douleur, demeura fidèle à la promesse qu'elle lui avait faite, elle ne le questionna pas ; elle se contenta de lui prodiguer ses soins, ses caresses, ces mille attentions charmantes de la femme dévouée, aimante, et qui veut être aimée…

Trois jours s'écoulèrent. Pendant ces trois jours, ce pauvre malade d'esprit eut des alternatives de joie et de tristesse. Tantôt il se montra affectueux, empressé pour la jeune femme, et prenait son fils sur ses genoux, lui parlant ce langage enfantin, ce délicieux zézaiement des pères ; tantôt, au contraire, il retombait dans sa sombre humeur, ne parlait

plus, répondait à peine, repoussait les caresses de sa femme avec une brusque impatience…

Et la pauvre Hermine allait dévorer ses larmes dans la solitude et le silence, et, se jetant à genoux, elle priait Dieu de guérir son Fernand du mal qui semblait le frapper…

Le matin du quatrième jour, Fernand sortit de bonne heure ; comme à l'ordinaire, il fit seller Sarah, et s'en alla faire au Bois sa promenade accoutumée. Mais l'heure du déjeuner sonna, et il ne revint pas. Une légère ondée qui était tombée depuis son départ fit espérer à Hermine qu'il s'était arrêté à Madrid ou à Ermenonville, décidé à y déjeuner.

Mais la soirée passa… Puis le soir vint…

Alors Hermine fut saisie d'épouvante… Fernand ne revenait pas.

Elle l'attendit jusqu'à minuit, elle l'attendit jusqu'au jour ; elle vit entrer un rayon de soleil dans sa chambre… Fernand n'avait pas reparu ; Hermine se sentait mourir. Tout à coup le pas d'un cheval se fit entendre dans la cour.

– C'est lui, pensa-t-elle en se précipitant vers la croisée et l'ouvrant.

C'était bien Sarah, la jument africaine, mais Sarah veuve de son cavalier, et piteusement conduite par la bride, par un commissaire de coin de rue…

Alors, pressentant quelque affreux malheur, éperdue, Hermine descendit et interrogea cet homme. Le commissaire lui répondit qu'une heure auparavant, au rond-point des Champs-Élysées, il avait vu passer une calèche dans laquelle se trouvait une jeune blonde, vêtue d'une robe bleue.

À côté de la calèche, un jeune homme chevauchait sur Sarah.

Il avait mis pied à terre en l'apercevant, lui avait confié le cheval en lui donnant l'ordre de le ramener et il était monté dans la calèche à côté de la jeune dame. C'était là tout ce qu'il savait.

* *

*

À ce récit, Hermine fut prise de vertige ; elle ne douta plus que cette femme blonde ne fût cette créature qui déjà lui avait ravi le cœur de son époux ; elle comprit que Fernand était retombé aux mains du monstre, que le minotaure avait repris sa proie, et, folle de douleur, la tête perdue, sans même songer à l'imprudence de ce qu'elle allait faire, elle demanda ses chevaux, se jeta en robe de chambre dans sa voiture, et cria au cocher : rue Laffitte, 41 !

La belle et vertueuse madame Rocher, en présence de ce nouveau malheur, avait songé à M. de Château-Mailly, et, sans réfléchir que le comte était garçon, que courir chez lui ostensiblement à neuf heures du matin, c'était pour elle se compromettre à jamais, elle alla se confier à cet homme qui seul, du moins elle le croyait, pouvait une fois encore détourner le péril et conjurer l'orage.

Or, au moment où la voiture s'arrêtait à la porte du comte, où Hermine en descendait, un fiacre sortait par la porte cochère, emportant un homme dans lequel les invités de la

marquise Van-Hop eussent reconnu sir Arthur Collins. Il vit et reconnut Hermine ; un hideux sourire vint à ses lèvres et illumina son visage couleur de brique.

– Ah ! enfin… murmura-t-il, le comte a décidément du bonheur.

Et le fiacre continua sa course.

XXVII

Que s’était-il donc passé ?

Fernand Rocher était sorti à cheval, comme à l’ordinaire, vers huit heures du matin. La veille, descendant au pas de Sarah la rue du Havre et la rue Tronchet, il s’en allait mélancoliquement, la tête inclinée sur sa poitrine, cherchant, mais en vain, à fuir le souvenir de l’inconnue, et n’y pouvant parvenir. Comme il allait traverser la place de la Madeleine, la cavale africaine, qui était quelque peu ombrageuse, fit tout à coup un écart, se cabra à demi et tourna sur ses deux pieds, effrayée par un bruit de grelots, de claquements de fouet et de roues grinçant sur le pavé. Une chaise de poste arrivait derrière lui au grand trot de ses quatre chevaux, et passa rapide comme l’éclair, tandis qu’il contenait et rassurait la bouillante Sarah.

Mais il avait obéi à un sentiment de curiosité banale, il avait jeté un coup d’œil dans la chaise pour voir quel était le voyageur qui quittait ainsi Paris avec bruit et fracas, et il avait aperçu à demi couchée au fond de la berline, enveloppée de fourrures, et seule, une jeune femme dont la vue lui arracha un cri de surprise, de joie et d’épouvante en même temps : c’était sa belle garde malade !

L’émotion qui s’empara de lui fut alors si forte que, pendant plusieurs minutes, il demeura cloué à la même place, maniant gauchement sa monture et la laissant livrée à tous ses caprices. Puis soudain, et comme dominé par cette mystérieuse attraction que cette femme étrange répandait autour d’elle, il mit l’éperon aux flancs de Sarah, et se lança à la poursuite de la chaise de poste, qui disparaissait en ce moment de l’autre côté du pont de la Concorde. Il voulait la revoir.

La belle voyageuse quittait sans doute Paris pour longtemps, car sa voiture était couverte de malles, et deux domestiques, un valet et une femme de chambre chaudement vêtus, étaient assis derrière.

Elle partait. C’en était assez pour que Fernand ne songeât plus ni à se guérir ni à oublier, pour qu’il n’eût plus qu’une préoccupation, qu’un désir, qu’un but, la rejoindre.

Et le petit hôtel de la rue d’Isly, sa femme, son enfant, sa vie calme et douce, tout ce qu’il avait retrouvé, disparut tout à coup de son souvenir, comme au réveil s’effacent les dernières et fugitives impressions d’un rêve…

Sarah était rapide comme le vent du désert où elle était née, mais la chaise de poste avait de l’avance ; un embarras de voitures, que son cavalier rencontra sur le pont de la Concorde, retarda encore la marche du noble animal. Fernand perdit la chaise de vue. Il fut obligé de se renseigner sur le chemin qu’elle avait pris en quittant le quai, et il arriva à la barrière d’Enfer environ vingt minutes après que la belle voyageuse l’avait franchie.

L’inconnue prenait la route d’Orléans.

Sans plus réfléchir, Fernand lança sa jument au galop, persuadé qu'il aurait bientôt rejoint la chaise de poste. Mais la chaise de poste allait un train d'enfer, le train d'un homme en faillite qui gagne la frontière belge. Ce ne fut que vers Montlhéry, à une demi-lieue de la fameuse tour chantée par Boileau, que le cavalier l'aperçut gravissant une côte au grand trot.

Jusque-là, et depuis le pont de la Concorde, il ne l'avait plus revue.

Fernand, dans l'état d'exaltation où il se trouvait, serait allé au bout du monde. Il ensanglanta les flancs de Sarah, il la fit bondir de douleur, et vingt minutes plus tard il atteignait enfin la chaise de poste, au moment même où elle entrait dans la petite ville d'Étampes et s'arrêtait, pour relayer, à l'hôtel de la *Corne-d'Or.*

Fernand s'approcha vivement de la portière de la berline et se montra à Turquoise, car c'était bien elle qui courait ainsi la poste.

Elle poussa un petit cri de surprise en le voyant ; puis elle l'enveloppa de son regard profond, arqua ses lèvres en un charmant sourire, et lui dit :

– Comment ! monsieur, vous voilà ?

– Oui, madame… balbutia-t-il, car il ne savait trop réellement que lui dire.

– Par quel hasard ? fit-elle jouant à merveille l'étonnement. Où allez-vous ?

– Je ne sais pas… dit naïvement le pauvre fou.

Elle laissa bruire un éclat de rire moqueur à travers ses dents blanches.

– En vérité, dit-elle, vous ne savez pas où vous allez ?

– Non.

– Mais, au moins, savez-vous d'où vous venez ?

– Je viens de Paris.

– Eh bien, laissez-moi au moins vous apprendre où vous êtes.

– Je ne sais pas, murmura-t-il, la contemplant avec extase.

– Vous êtes à Étampes, à mi-chemin d'Orléans et sur la route du Midi.

Et elle continua à sourire.

– Voyons, dit-elle, comment vous trouvez-vous ? Car il y a plusieurs jours que je vous ai vu, et bien que j'aie eu de vos nouvelles…

– Ah ! s'écria-t-il surpris et charmé, vous avez eu de mes nouvelles…

– Sans doute.

Et le regardant fixement, comme elle seule savait regarder :

– Ne croyez-vous pas, dit-elle, que j'avais un peu à cœur de savoir ce qu'était devenu mon malade ? Je quittais Paris pour longtemps, j'ai voulu partir avec la conviction que vous étiez rétabli.

– Vous… quittez… Paris… pour longtemps ? balbutia-t-il avec un accent effaré.

– Pour un an au moins, répondit-elle en baissant les yeux et avec un certain trouble dans la voix.

– Mais c'est impossible ! murmura-t-il.

– Comment, impossible, puisque me voilà en route ? Je vais à Florence passer le reste de l'hiver.

Elle lui tendit la main par un geste plein de mutinerie et d'abandon.

– Adieu… dit-elle ; souvenez-vous de ma lettre…

Ces derniers mots étaient un congé.

Déjà on attelait des chevaux frais ; quelques secondes encore, et la chaise repartait.

Fernand venait de prendre une résolution soudaine.

– Madame, dit-il vivement, vous ne pouvez partir sur-le-champ… à cette heure…

– Et… fit-elle en fronçant le sourcil, qui m'en empêchera ?

– Moi, dit-il froidement.

– Vous ?

Elle prononça ce mot d'une façon étrange.

– Moi, dit-il, parce que je vous poursuis depuis Paris à franc étrier et qu'il faut que je vous parle !

– Mais… monsieur…

– Madame, dit Fernand avec un calme effrayant, si vous me refusez, je me jette sous les roues de votre chaise de poste.

– Vous êtes fou ! répondit-elle ; mais je ne veux point causer votre mort… Voyons ce que vous avez à me dire.

Elle pencha la tête à la portière, appela son valet de chambre, lui ordonna de renvoyer les chevaux et de demander un appartement à la *Corne-d'Or*.

– Allons, dit-elle, mettez pied à terre, monsieur le paladin, et offrez-moi la main pour descendre.

Fernand sauta lestement à terre, jeta sa bride à un palefrenier, ouvrit la portière de la chaise et aida la jeune femme à descendre.

– Vous me permettrez, lui dit-elle, puisque je vous ai fait, sans le savoir, venir de Paris tout exprès pour moi, vous me permettrez de vous offrir à déjeuner, n'est-ce pas ? Je repartirai ce soir.

Elle entra à la *Corne-d'Or* et conduisit Fernand à la chambre qu'on lui avait préparée à la hâte. Alors, se laissant tomber sur une bergère et s'y pelotonnant avec cette grâce féline qui est le privilège des petites femmes :

– Je vous écoute, dit-elle, qu'avez-vous à me dire ?

Fernand n’en savait absolument rien. Il l’avait suivie, attiré par une force inconnue, il ne voulait pas qu’elle partît. C’était là tout ce qu’il lui fallait. Il demeura debout auprès d’elle, silencieux, hésitant, la contemplant avec une muette adoration.

– Mon pauvre monsieur Rocher, dit la Turquoise qui savourait cet embarras plein de souffrance avec la joie cruelle d’une bête fauve, je vous crois plus malade que vous ne le paraissez, et j’ai bien peur que ce coup d’épée que l’on croyait n’être qu’une égratignure…

– Ah ! interrompit Fernand, il m’a frappé là… au cœur.

Et puis, soudain, cet homme qui balbutiait et baissait les yeux sous ce regard de femme armée d’une puissance occulte, cet homme osa la regarder, et devint éloquent. Il osa se mettre à genoux devant elle. Il osa lui prendre la main…

– Madame, murmura-t-il d’une voix lente, grave, pleine d’émotion, plût à Dieu que mon adversaire m’eût atteint mortellement. Je serais mort sans souffrir.

– Allons donc ! fit-elle, est-ce qu’on meurt quand on est jeune, riche, beau, aimé, heureux comme vous !

– Ah ! vous ne savez pas, continua-t-il, ce que j’ai souffert depuis ce jour fatal où vous m’avez chassé de chez vous… Vous ne savez pas quelles tortures sans nom m’ont assailli, à quel désespoir j’ai été livré…

– Peut-être, répondit-elle d’une voix subitement émue.

Et cette femme de vingt ans eut alors une expression, un regard, une attitude, un accent maternel, tant il est vrai que la femme, si jeune qu’elle soit, est toujours plus âgée que l’homme ; elle prit sa main dans ses petites mains, et lui dit :

– Monsieur Rocher, vous êtes un enfant…

Et comme il frissonnait sous ce regard, comme il redevenait véritablement un enfant sous le charme de cette voix douce et triste, sous la pression de ces petites mains imprégnées d’une magnétique chaleur, elle poursuivit :

– Hélas ! je sais ce que vous allez me dire… Je sais déjà cet hymne de l’amour toujours neuf et toujours le même que vous allez me chanter, mon pauvre enfant, et je ne veux pas être coquette, je ne veux pas avoir l’air de tomber de surprise en surprise… Non, vous m’aimez, je le sais et je le vois… Aussi, je ne m’indignerai point, je ne rougirai pas, je ne cacherai point ma tête dans mes mains pour vous dissimuler ma confusion… Je laisse toute cette comédie aux femmes de quarante ans et ne la crois pas digne de moi… Mais je veux que vous m’écoutiez, monsieur, je veux que vous me laissiez vous parler le langage de la raison.

– Je vous aime… balbutia Fernand.

– Au lieu de m’aimer, écoutez-moi, vous ferez mieux.

Et la jeune femme lui laissa prendre une de ses mains qu’il porta à ses lèvres.

– Mon ami, reprit-elle d’un ton moitié sévère et moitié affectueux. Il y a huit jours, je ne songeais pas à quitter Paris.

– Ah ! vous voyez bien, fit-il.

– Il y en a quinze, vous m'étiez inconnu… On vous a transporté chez moi, une nuit, reprit-elle, blessé, évanoui. Était-ce l'effet du hasard ? Frappait-on à ma porte parce que ma porte était le plus près du combat ? Ou bien connaissais-je l'un des hommes qui étaient avec vous ? Permettez-moi de ne pas vous répondre sur ces choses.

– Soit, dit Fernand.

– Je vous ai soigné d'abord avec la sollicitude un peu banale qu'apporte toute femme chargée d'une mission semblable à la mienne, puis…

Elle s'arrêta.

– Eh bien ? fit-il avec anxiété.

– Puis, murmura-t-elle, rougissant un peu, je me suis intéressée à vous.

Il tressaillit.

– Puis, hélas ! continua-t-elle d'une voix qui perdit soudain toute son assurance, j'ai craint de vous aimer…

Fernand jeta un cri de joie et couvrit ses mains de baisers.

Elle lui retira ses mains.

– J'ai songé alors que vous étiez marié, dit-elle brusquement, marié et père…

À son tour, Fernand baissa les yeux et la tête.

– Alors, reprit-elle, j'ai compris que si je venais à vous aimer, mon amour serait un supplice… et c'est pour cela que je vous ai congédié de la façon que vous savez.

– Mais moi aussi je vous aime ! s'écria Fernand qui oublia sa femme en ce moment et ne vit plus que Turquoise.

– Ah ! dit-elle, quand vous saurez… vous ne m'aimerez plus.

– Que saurai-je ?

– Ce que je suis.

– Vous êtes une noble et belle créature, dit-il avec feu.

Elle soupira.

– Tenez, dit-elle, laissez-moi continuer ma route, laissez…

– Non, répondit-il avec l'accent de la passion, non, vous ne partirez pas… Je vous aime !…

Elle eut un triste sourire.

– Avez-vous jamais, reprit-elle, entendu parler de ces femmes légères dont la situation est équivoque dans le monde… et qui, acheva-t-elle en rougissant, n'ont pas de mari ?…

Fernand tressaillit et la regarda.

– Je suis, ou plutôt j'étais, dit-elle avec une noble confusion, une de ces femmes-là, le jour où vous êtes entré chez moi…

– Et… à présent ?

– À présent, hélas ! je suis une pauvre créature touchée par l'amour et qui ne demande plus au monde que le pardon et l'oubli…

Fernand se mit à genoux.

– Mon Dieu ! lui dit-il, je ne veux pas savoir qui vous avez été. Je ne vois, je ne sais qu'une chose, c'est que vous êtes belle, c'est que vous êtes bonne, c'est que sans vous je serais mort, et que je vous aime avec passion, avec délire, avec frénésie.

Turquoise cacha sa tête dans ses mains.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle en fondant en larmes.

Turquoise pleurait… Donc elle était vaincue… donc elle ne partirait pas…

* *

*

Fernand et Turquoise passèrent le reste de la journée à Étampes, oubliant la terre entière pour ne songer qu'à eux-mêmes.

La blonde complice de sir Williams était réellement une femme forte dans toute l'acception du mot. Elle savait feindre la passion dans ses plus hardis écarts, dans ses détails les plus habiles et les plus minutieux…

Fernand Rocher, au bout de quelques heures, demeura convaincu que cette femme devait s'être aussi complètement réhabilitée par l'amour que Desdémona ou Manon Lescaut ; et, nouveau Desgrieux, il se sentit à tout jamais lié et enchaîné à elle.

Du reste, Turquoise avait si bien calculé et ménagé tous ses effets, qu'elle mit la journée tout entière à se rendre et déploya des merveilles d'éloquence pour prouver à Fernand que précisément parce qu'ils s'aimaient, ils devaient se séparer pour toujours. Si bien que le soir vint et que, déjà, les chevaux étaient à la chaise de poste et piaffaient dans la cour de la *Corne-d'Or,* que Fernand ne savait encore si elle consentirait à revenir à Paris. Ce ne fut qu'au dernier moment, toute prête à monter en voiture, que, lui tendant la main et le regardant avec égarement, elle lui dit :

– Me jurez-vous que vous m'aimez ?

– Je vous le jure, dit-il.

– M'aimerez-vous longtemps ?

– Toujours.

Il mit dans ce mot l'élan de sa passion.

– Alors, soupira-t-elle, retournons à Paris…

Elle prononça ces mots comme un vaincu raconterait sa défaite. Puis elle s'appuya sur son bras, et ajouta, tandis qu'ils descendaient dans la cour de l'auberge :

– Il ne faut pas songer à ramener votre cheval de pied, qui en prendra soin ?

Certes, Fernand connaissait la valeur de Sarah ; il savait fort bien qu'elle aurait pu, sans peine, aller à Étampes et en revenir sans débrider ; mais pouvait-il refuser ce bonheur de monter dans la berline auprès de la jeune femme ?

– Comme vous voudrez, répondit-il.

Turquoise fit un signe au valet.

Fernand oublia de lui recommander de conduire Sarah rue d'Isly.

Et la chaise partit au grand trot et reprit la route de Paris, qu'elle atteignit en quelques heures et traversa dans le milieu de la nuit.

L'oublieux Fernand ne songea point à l'inquiétude qui devait régner chez lui depuis le matin, au désespoir de sa femme qui l'attendait vainement. Il ne demanda point à sa belle conductrice en quel lieu elle le conduisait.

La chaise descendit la rue Saint-Jacques, traversa la Seine au pont Neuf, près de la rue de la Monnaie, tourna à l'église de Saint-Eustache, remonta la rue et le faubourg Montmartre, et finit par entrer dans le jardin de ce petit hôtel de la rue Moncey que nous connaissons.

* *

*

Le lendemain, comme le premier rayon de soleil glissait à la cime des toits voisins, le valet de pied de Turquoise, qui était parti d'Étampes vers minuit, arriva rue Moncey, monté sur la belle jument arabe. Turquoise, déjà levée, descendit et ordonna au laquais d'aller lui chercher un commissaire médaillé.

– Je vais m'amuser un peu, pensa-t-elle, et donner à ma façon des nouvelles de son mari à la belle madame Rocher.

Et Turquoise eut un mauvais sourire.

Dix minutes après, le valet revint suivi du commissaire.

– Mon ami, dit Turquoise à ce dernier, voulez-vous gagner vingt francs ?

– Oui, madame, répondit le Savoyard, émerveillé de l'aubaine.

– Vous allez conduire ce cheval rue d'Isly, à l'hôtel Rocher.

– C'est facile.

– On vous demandera, continua Turquoise, d'où vous venez et qui vous a remis cette bête. Alors vous répondrez ceci :

« – Je suis commissionnaire aux Champs-Élysées. J'ai vu passer tout à l'heure une calèche bleue dans laquelle était une jeune femme.

« – Un monsieur, qui montait cette bête, trottait à côté de la calèche. En m'apercevant, il m'a fait signe d'approcher, m'a remis son cheval en m'ordonnant de le conduire rue d'Isly, et il est monté dans la calèche, à côté de la dame. »

« Avez-vous compris ?

– Oui, madame, répondit le commissionnaire, qui prit les vingt francs que Turquoise lui tendait, passa la bride de Sarah à son bras et l’emmena.

On sait avec quelle scrupuleuse exactitude le commissionnaire exécuta les ordres de Turquoise, qui, une heure après, disait à Fernand :

– Mon ami, mon valet de pied est de retour ; ne vous inquiétez point de Sarah, il l’a conduite rue d’Isly.

XXVIII

Un soir, madame Charmet rentra chez elle vers cinq heures et descendit de son modeste fiacre, en tenant par la main une jolie petite fille de quatorze à quinze ans.

La vierge folle repentie, la femme qui s'était nommée la Baccarat, avait beaucoup couru toute la journée ; infatigable dans l'accomplissement de son œuvre, la dame de charité arrachait chaque jour une pauvre enfant au vice et la ramenait dans le droit chemin.

Ce jour-là, elle avait sauvé une famille tout entière, ou plutôt trois orphelines, trois sœurs que l'oisiveté et le vice allaient prendre au moment où elle était intervenue comme un pieux agent de la Providence. L'aînée, qui avait vingt ans, avait été placée, en qualité de femme de chambre, dans une famille anglaise ; la seconde, qui en avait dix-sept, était entrée dans un magasin de soieries comme demoiselle interne. Quant à la troisième, qui touchait à sa quinzième année, et qu'un mercier débauché, Géronte au petit pied, Richelieu de boutique, essayait de séduire, Baccarat s'en était chargée provisoirement.

Baccarat conduisit la jeune fille dans ce grand et triste salon, aux boiseries noires, qui était la pièce de réception du petit hôtel de la rue de Buci ; elle s'assit un moment auprès du feu avec elle, et lui dit en la baisant au front :

– Ne t'ennuieras-tu pas trop avec moi, mon enfant ?

– Oh ! non, madame, répondit la petite juive, car elle et ses sœurs étaient de pauvres israélites que Baccarat avait trouvées, grelottant de froid, mourant de faim et prêtes à suivre celui qui les aurait voulu emmener, dans un misérable grenier de la rue de la Verrerie.

Et elle ajouta avec une naïve admiration :

– Vous êtes si belle, madame… et puis si bonne… et c'est si beau, ici !

L'enfant n'avait jamais vu un luxe pareil à celui qui l'environnait, c'est-à-dire que cette maison triste et sombre, ce salon à l'aspect monastique lui apparaissaient comme un palais de roi.

La jeune fille avait quinze ans, mais elle était si petite, si frêle, qu'on lui en eût à peine donné douze. Elle avait ces grands yeux noirs qui brillent d'une lueur profonde et comme inspirée, ce teint d'un brun doré qui semble rappeler les chauds rayons du soleil d'Orient, ces lèvres couleur de carmin, ces dents blanches et ces cheveux plus noirs que l'aile du corbeau, signes caractéristiques de sa race, dont elle paraissait résumer le type le plus pur. Ses pieds et ses mains d'enfant étaient d'une forme admirable, son bras nu, du galbe le plus pur. Elle se nommait Lia, comme la seconde femme de Jacob.

Baccarat s'était sentie entraînée vers ce charmant petit être, et l'austère femme, la pénitente qui avait renoncé aux joies de cette terre pour ne songer qu'à Dieu, Baccarat

avait eu, à sa vue, comme une pensée mondaine ; elle avait songé à adopter cette enfant, à la prendre avec elle, à en faire sa compagne…

Puis, elle avait une arrière-pensée, celle de l'instruire dans le dogme catholique et de lui faire abjurer sa religion. Elle avait donc donné à choisir à l'enfant : ou entrer dans un atelier, ou demeurer avec elle, et la petite juive n'avait point hésité ; – elle avait suivi sa bienfaitrice, – elle arrivait avec elle, pour la première fois, dans la maison de la rue de Buci.

Baccarat lui fit chauffer les pieds, lui prit ses petites mains dans les siennes, et la conduisit tout doucement dans la pièce voisine :

– Je vais te montrer ta chambre, mon enfant, c'est là que tu coucheras… tout près de moi.

Elle poussa une porte qui donnait dans le salon, et l'introduisit dans une petite chambrette garnie d'un lit en fer, d'une table, de deux chaises, avec des rideaux blancs au lit et à la croisée.

L'enfant était ravie.

– Je t'apprendrai à lire et à écrire, continua la dame de charité, ensuite je te ferai coudre et broder…

– Tout ce que vous voudrez, ma belle madame, répondit la petite juive ; je ferai tout ce qui vous plaira… Vous avez l'air si bon !

Baccarat allait embrasser l'enfant pour la remercier de cette réponse, lorsqu'elle entendit un coup de cloche dans la cour.

Ordinairement, les quelques personnes qui visitaient madame Charmet, telles que des prêtres, de vieilles dames patronnesses et un des administrateurs des hospices, ne se présentaient jamais passé cinq heures dans la rue de Buci. Ce ne pouvait donc être qu'une visite inaccoutumée, insolite, et ayant un but des plus sérieux ; du moins elle le pensa.

À tout hasard, madame Charmet sonna et remit l'enfant à la vieille servante.

– Va te chauffer à la cuisine, ma petite, dit-elle, tu ne travailleras que demain. Geneviève te conduira tout à l'heure dans un magasin et t'achètera du linge et des vêtements.

Au moment où la jeune fille sortait du salon avec Geneviève par une porte dérobée qui conduisait aux offices, l'unique domestique mâle de la maison introduisit une femme par la grande porte.

Cette femme, c'était Cerise.

Madame Rolland venait rarement voir sa sœur, malgré l'affection qui les unissait. Dans la journée, Baccarat était presque toujours hors de chez elle, et, le soir, Cerise demeurait avec son mari, auquel elle faisait oublier, par ses soins et sa gentillesse, les fatigues de sa rude journée de travail.

Quand les deux sœurs se voyaient, c'était presque toujours chez la cadette. Baccarat avait souvent des jeunes filles à recommander à sa sœur, de pauvres ouvrières sans travail, quelquefois un père de famille dont le salaire était insuffisant, et que Léon prenait dans

son atelier. Grande fut donc la surprise de la sœur aînée, en voyant arriver sa cadette chez elle à cette heure crépusculaire ; mais sa surprise se changea subitement en inquiétude lorsqu'elle l'eut envisagée.

Cerise était méconnaissable. Ce n'était plus la fraîche et belle jeune femme dont le visage rayonnait d'un calme bonheur, dont le sourire trahissait les joies multiples de l'épouse aimée et de la mère heureuse et pleine d'un noble orgueil… Cerise était pâle, amaigrie, ses yeux étaient cernés d'un cercle de bistre, ses lèvres avaient une pâleur bleuâtre, son regard était morne, tous ses mouvements semblaient révéler la souffrance… Elle se jeta dans les bras de sa sœur, et lui dit d'une voix brisée :

– Je viens à toi, car je souffre mille tortures depuis huit jours, et n'ose et ne veux me confier qu'à toi…

– Tu souffres ! s'écria Baccarat avec un subit élan de tendresse qui sembla revêtir une nuance maternelle ; tu souffres, ma petite sœur bien-aimée, tu souffres depuis huit jours, et je l'ignorais !

Elle la couvrit de baisers, prenant ses mains dans les siennes, ainsi qu'aurait fait une mère ; puis, l'entraînant vers la cheminée, elle s'assit et la prit sur ses genoux…

– Voyons, lui dit-elle, qu'as-tu ? pourquoi souffres-tu ?

Cerise appuya la main sur son cœur et fondit silencieusement en larmes.

– Mon Dieu ! murmura Baccarat, ton enfant…

– Oh ! il va bien, répondit la jeune femme d'une voix étouffée.

– Ton mari ?…

Cette fois, Cerise se tut, mais ses larmes coulèrent plus abondamment.

– Léon est malade ?… interrogea Baccarat.

– Non… oh ! non…

Et Cerise sanglota.

Baccarat devina vaguement quelque scène d'intérieur, quelque querelle domestique, et la pieuse femme, la pécheresse repentie, qui n'avait plus ni passions, ni colères, sentit tout à coup qu'il restait encore au fond de ses veines quelques gouttes du sang impétueux de la courtisane ; elle eut un cri qui ressembla à un rugissement de la lionne blessée.

– Ah ! dit-elle, si Léon s'était permis de faire la moindre peine à ma petite Cerise, foi de Baccarat ! il ne serait châtié que de ma main.

Et elle eut un regard étincelant comme un éclair et qui rappelait cette femme énergique et hardie qui, un soir, dans la maison de fous, appuya la pointe d'un poignard sur la gorge de Fanny, renversée et captive sous son genou vigoureux.

– Ah ! dit Cerise, il est plus malheureux que coupable… pardonne-lui… il est fou…

Alors, comprimant ses sanglots, essuyant ses larmes, la pauvre jeune femme raconta à sa sœur quel affreux changement s'était opéré dans sa vie depuis quelques jours. Léon ne l'aimait plus. Léon était infidèle et comme en proie à une folie étrange.

Aux heures solennelles, la femme la plus simple, la plus dépourvue d'imagination, puise au fond de son cœur une poésie grandiose et sublime, une éloquence poignante, un art de dire qui emprunte à la douleur une élégance de forme et de langage inusitée. Cerise dépeignit avec une chaleur d'expressions, une poésie simple et touchante, une élévation sublime de pensées, l'histoire de ces quelques jours qui avaient suffi pour changer son bonheur en torture et sa joie en deuil… Elle raconta à sa sœur comment, pris tout à coup de tristesses mortelles, devenu sombre et taciturne, lui toujours souriant et plein de franchise, son mari avait fini par se montrer brusque, chagrin, brutal, par fuir la maison conjugale, négliger le travail, l'atelier, et se faire, au-dehors, une existence mystérieuse et coupable… Depuis huit jours, Léon fuyait son atelier, ses ouvriers, sa femme, pour vivre on ne savait où. À peine s'occupait-il de ses affaires, à peine se montrait-il aux heures des repas. Il avait pris Cerise en aversion, il brusquait sa mère, s'échappait comme un criminel chaque soir, et ne rentrait que bien avant dans la nuit… Sa vie paraissait être un enfer ; la nuit, Cerise l'entendait prononcer un nom de femme dans ses rêves, un nom, hélas ! qui n'était pas le sien.

Elle dit tout cela à sa sœur, entremêlant son récit de ses larmes et lui disant qu'elle voulait mourir.

– Mourir ! s'écria Baccarat, mourir ! toi, mon enfant, toi, belle et vertueuse comme les anges ! Ah ! dussé-je redevenir la femme d'autrefois, dussé-je le suivre pas à pas, jour par jour, heure par heure, jusqu'à ce que j'aie découvert l'indigne créature qui t'a pris ton mari, je te le rendrai !

Et Baccarat pressa de nouveau Cerise sur son cœur, essuya ses larmes avec ses baisers, lui fit mille promesses, lui jurant qu'elle lui rendrait l'affection de son époux, qu'elle le ferait rougir de son odieuse conduite et le ramènerait à ses genoux, repentant et plus épris.

– Tiens, lui dit-elle tout à coup, veux-tu rester avec moi ? Jusque-là veux-tu partager ma vie ? Je t'aimerai tant, moi, petite sœur chérie, que tu ne pleureras plus, que tu seras presque heureuse !…

Et Baccarat lui souriait comme une mère à son fils, cherchant à lui faire reprendre courage.

– Et mon enfant ! s'écria Cerise, chez laquelle l'instinct maternel se réveilla puissant et vivace.

– Eh bien, va chercher ton enfant.

– Oh ! dit-elle, non, car il l'aime encore, lui, il l'embrasse chaque jour… il ne vient plus à la maison que pour lui. Et elle ajouta avec un sentiment de terreur profonde : – Il me tuerait, si j'emportais son enfant…

– Eh bien, va, dit Baccarat, rentre chez toi ; j'irai te voir, ce soir même, à neuf heures.

Baccarat souffrait de voir sa pauvre Cerise brisée et abattue ; mais, au milieu de sa nouvelle et pieuse vie, elle n'avait point oublié les agitations de sa première existence, et elle avait conservé cette connaissance profonde du cœur humain et des passions, si vite et si chèrement acquise par les vierges folles. Elle avait vu bien des femmes abandonnées et trahies, mais elle savait par expérience qu'il n'est chez l'homme qu'un seul amour qui survive à tous les autres, qui ait le magique pouvoir de renaître, comme le phénix, de sa

propre cendre, et sur lequel il suffit d'un souffle pour le ranimer plus ardent et plus vivace. Elle savait que si l'homme aime souvent et change souvent d'idole, il ne conserve qu'un seul amour réel et sérieux au fond de son âme, il n'aime qu'une fois. Et Baccarat se souvenait combien Léon avait aimé sa sœur, et d'avance elle était assurée du succès ; elle ne doutait pas un moment qu'elle ne le ramenât pour toujours à sa femme. Ce n'était, à ses yeux, qu'une affaire de temps ; mais il semblait que, ce soir-là, le hasard voulût donner un formel démenti aux convictions de Baccarat.

Tandis que Cerise se levait pour sortir, la cloche de la porte d'entrée se fit entendre de nouveau, et les deux sœurs tressaillirent.

Bientôt après, on annonça :

– Monsieur Andréa !

À ce nom, Baccarat tressaillit et Cerise devint subitement toute pâle.

Jamais, en dépit de son repentir et de la croyance où elle était que le frère d'Armand de Kergaz était devenu un saint homme, Cerise ne se rencontrait avec lui sans éprouver un premier mouvement d'effroi. Elle le vit entrer, et, involontairement, elle fit un pas en arrière. Pourtant le vicomte n'avait plus rien en lui-même du trop célèbre baronet Williams. Il était voûté, vieilli, courbé ; il portait sur son visage les traces indélébiles de la souffrance et peut-être du remords. Le baronet sir Williams n'était plus, hélas ! un objet de terreur, mais bien plutôt un objet de pitié.

– Ma chère dame, dit-il en saluant Cerise humblement, comme saluent ceux qui ont des torts graves à se faire pardonner, et s'adressant à Baccarat, pardonnez-moi de venir aussi tard, mais Armand a tenu à ce que je vous voie ce soir même. J'ai d'importantes choses à vous communiquer.

– Asseyez-vous, monsieur le vicomte, répondit Baccarat, je reconduis ma sœur et suis à vous…

Andréa s'approcha de la cheminée, demeura debout, son chapeau à la main, exposant ses pieds, couverts d'une grossière chaussure, à la flamme du foyer.

Cerise sortit, reconduite par Baccarat.

Elle s'en serait allée un peu calmée, une minute auparavant, ayant au cœur un vague espoir que les consolations et les promesses de Baccarat y avaient allumé ; mais il avait suffi du nom, de la vue, du son de la voix du vicomte Andréa, pour faire naître en son cœur un trouble subit et inexprimable. Elle s'était reprise à trembler, et se sentit froid au cœur au moment où elle franchissait le seuil du salon dont Baccarat ferma la porte sur elle. Soudain, et tandis qu'elles traversaient le vaste et sombre vestibule de la maison, Cerise saisit vivement le bras de sa sœur :

– Ah ! dit-elle, quelle étrange et terrible idée !

– Qu'as-tu ? exclama Baccarat inquiète…

– Oh ! non, c'est impossible !…

– Mais… qu'as-tu ? quelle est cette idée ?

– Non, je suis folle…

Et Baccarat sentit la main de sa sœur frissonner dans la sienne.

– Mais parle donc ! lui dit-elle… parle… quelle est cette idée ?…

– Écoute, murmura Cerise à voix basse, tout à l'heure, là… quand il est entré, cet homme qui nous a fait tant de mal…

– Eh bien ? demanda la sœur.

– Eh bien, il m'a semblé que c'était lui encore… lui qui m'enlevait le cœur de Léon… J'ai ressenti comme un coup sourd dans le cœur.

Baccarat tressaillit.

– Tu as raison, dit-elle, cette idée est inadmissible… et tu es folle…

Puis elle lui mit un dernier baiser sur le front et la renvoya.

Mais cette supposition de Cerise, si folle, si bizarre en apparence, cette pensée que le vicomte Andréa pouvait être le bras mystérieux qui la frappait, avait fait tressaillir Baccarat des pieds à la tête. Pour la seconde fois, un soupçon terrible était revenu à la jeune femme sur le prétendu repentir d'Andréa ; et, pour la seconde fois, elle se demanda si cet homme, foulé aux pieds, humilié, déçu dans tous ses espoirs, dans tous ses rêves, cet homme qui s'était retiré de la lutte avec le sourire superbe que l'ange déchu dut avoir en roulant dans l'abîme, et qui reparaissait tout à coup, au bout de quatre années, courbé sous le fardeau de ses remords, menant une vie ascétique, acceptant le rôle le plus humble ; elle se demanda si cet homme n'était pas un de ces comédiens héroïques et terribles, un de ces protées aux mille formes, qui n'avait accepté une dernière métamorphose que dans un but ténébreux et impitoyable de vengeance. Et pendant quelques secondes, madame Charmet demeura immobile, les bras croisés, le front pensif, dans la solennelle attitude de la méditation.

– Ah ! se dit-elle enfin, sentant se réveiller en elle cet espoir de sourdes intrigues, ce génie des luttes intellectuelles où la ruse des femmes acquiert des proportions grandioses, et qui avait présidé à la première moitié de sa vie, je le saurai ! je fouillerai si bien ce cœur et ce cerveau, j'y ferai si bien pénétrer mon regard et ma pensée, que j'y veux lire, tôt ou tard, comme en un livre ouvert.

Elle rentra au salon.

Le vicomte Andréa était toujours debout devant la cheminée et tournant le dos à la porte.

– Pardonnez-moi, monsieur le vicomte, lui dit Baccarat, je vous ai fait attendre…

Il salua de nouveau, baissant les yeux.

– Je suis à vos ordres, répondit-il.

Elle lui indiqua un siège.

– Je vous en prie, lui dit-elle, veuillez vous asseoir…

Il n'osa pas refuser, et s'assit dans le fauteuil que Baccarat lui indiquait du doigt.

Or, en lui désignant ce siège, l’intelligente femme obéissait à une soudaine inspiration. Il y avait sur la cheminée, à côté d’un grand bloc de marbre noir qui servait de cage à la pendule, une lampe dont les rayons tombèrent d’aplomb sur le visage du vicomte. L’ombre de la pendule se projetait, au contraire, sur l’angle opposé de la cheminée, laissant ainsi Baccarat dans une demi-obscurité. Elle pouvait donc le voir presque sans être vue, l’examiner attentivement, épier les moindres tressaillements, les impressions les plus rapides et les plus passagères de son visage, sans qu’il eût le même avantage sur elle…

Et ces deux intelligences d’élite, nous dirions volontiers ces deux génies du grand drame dont nous sommes l’historien, se trouvèrent alors seuls et face à face, se regardant et s’observant comme s’observaient et se regardaient les gladiateurs antiques avant de croiser le fer meurtrier.

La guerre allait-elle donc surgir de cet examen ?

XXIX

Il y eut comme un moment de silence entre madame Charmet et le vicomte Andréa.

– Monsieur le vicomte, dit enfin Baccarat, avez-vous découvert quelque chose ?

– Relativement aux Valets-de-Cœur ?

– Précisément.

– Je crois tenir un des fils de l'intrigue, répondit-il avec calme, d'une voix nette, bien accentuée, et qui emportait la conviction.

– Ah ! dit Baccarat, voyons ?

– D'abord, poursuivit le vicomte, je dois vous dire que mon sentiment sur cette association est qu'elle se compose d'autant de dames que de valets.

– Vous croyez ?

– La première note de la police d'Armand définissait mal cette mystérieuse institution. L'association des Valets-de-Cœur a pris naissance dans le quartier Bréda, entre quelques femmes bien *lancées* et quelques *Arthur* intelligents, – ce qui est rare parmi les Arthur. – D'abord, l'unique but de ce compagnonnage des deux sexes a été le commerce des lettres d'amour – un commerce vieux comme le monde – ce qui prouve que, de tout temps, les femmes ont eu la rage d'écrire, et les hommes, la bêtise de leur répondre.

– C'est vrai, murmura Baccarat, qui jeta malgré elle un regard dans le passé, et se souvint de la lettre que lui avait dictée ce même homme vertueux et repentant à cette heure, et que le Beaupréau avait laissée traîner sur le tapis de son salon.

– Puis, à ce commerce, poursuivit Andréa, l'association a ajouté diverses branches d'industrie. Ainsi, par exemple, un Arthur se fait présenter dans le monde par un mari fourvoyé dans Bréda-street, y fait valoir sa jolie figure, plaît à quelque femme de quarante ans qui le prend au sérieux ; et comme le mari de cette dame soupire précisément à la même heure aux genoux de la lorette de ce même Arthur, voilà un ménage, une famille tout entière qui se trouve à la merci d'un drôle et de sa maîtresse.

– Mais enfin, dit madame Charmet, cette association a un chef ?

– Oui, une femme.

– Quelle est-elle ?

– Écoutez, dit le vicomte d'un air confidentiel, avant d'aller plus loin, laissez-moi vous apprendre un malheur… car c'est pour cela que je viens…

Baccarat tressaillit ; mais son visage était dans l'ombre, et il fut impossible au vicomte de saisir la moindre altération dans ses traits.

– Je veux vous parler, continua-t-il avec une sorte d'émotion, d'un homme que nous devons aimer, vous et moi, car nous avons été bien coupables… envers lui.

Ce fut une maladresse du vicomte de faire précéder de cet exorde la révélation qu'il apportait, car il donna le temps à Baccarat de se tenir sur ses gardes ; et bien qu'elle eût éprouvé un saisissement subit, un serrement de cœur instantané, en devinant qu'il allait être question de Fernand, elle eut la force de se contenir, de se raidir contre tout événement, et sa voix demeura calme.

– Ah ! dit-elle, serait-ce de M. Rocher qu'il s'agit ?

– Hélas !… soupira hypocritement Andréa.

– Mon Dieu ! qu'allez-vous me dire ?… Est-il malade ?… mourant ?… mort ?…

– Il est aux mains de cette association dont nous parlions tout à l'heure.

– C'est impossible, dit Baccarat, M. Rocher aime sa femme…

– Il l'aimait, du moins.

Si forte qu'elle fut, Baccarat eut un éblouissement, une horrible angoisse l'étreignit.

– Écoutez, madame, poursuivit le vicomte d'un ton si naturel, si tristement convaincu, qu'il devait l'avoir étudié longtemps à l'avance, M. Rocher a une maîtresse…

Ces mots furent comme un coup de foudre tombant sur Baccarat, et il s'éleva au fond de son âme quelque chose qui ressemblait à un ouragan, à une tempête qui se déchaîne tout à coup en pleine nuit et soulève précipitamment les flots de la mer, tout à l'heure calmes et unis.

Le cœur humain renferme d'impénétrables mystères : Baccarat, devenue madame Charmet, Baccarat ayant renoncé pour jamais à Fernand, se réveillait tout à coup telle qu'elle était avant sa conversion, pleine de fougue et de passion, jalouse et prête à faire la guerre à une rivale heureuse. Elle s'était inclinée devant la femme légitime, devant l'amour chaste et pur ; elle s'était retirée à l'écart dans l'ombre, comme le pécheur indigne qui n'ose franchir le seuil du temple ; le bonheur de Fernand, son amour pour Hermine semblaient lui défendre d'approcher. Mais voici que, tout à coup, on venait lui dire : Fernand a une maîtresse ! c'est-à-dire : cet homme que vous avez tant aimé, pour lequel vous êtes devenue criminelle, cet homme pour qui vous fussiez morte en souriant, ne vous a dédaignée que pour se donner à quelque femme indigne de lui, quelque chose comme une de vos pareilles d'autrefois… Et le lion dompté rentrait en fureur ; ce cœur, résigné à l'oubli, se reprenait à battre ; Baccarat redevenait jalouse, sinon pour elle, au moins pour Hermine.

– Oui, répéta Andréa, Fernand Rocher a une maîtresse, une fille entretenue qu'on nomme la Turquoise, et, chose singulière ! cette fille habite précisément votre ancien hôtel, rue Moncey.

Cette révélation fut le dernier coup porté au sang-froid de Baccarat. Elle étouffa un cri, elle devint horriblement blême… elle se sentit défaillir.

Le vicomte tenait les yeux baissés, il avait l'attitude d'un homme qui souffre. Et cependant le bourreau tressaillit au dedans de lui d'une joie suprême et cruelle ; au silence

que garda tout à coup la pauvre femme, le tourmenteur comprit combien sa vengeance était complète dès la première heure. Le supplice de Baccarat commençait.

Alors le vicomte entra dans les détails les plus minutieux, racontant à sa manière comment, à la suite du coup d'épée reçu à l'issue du bal du marquis Van-Hop, Fernand avait été transporté évanoui chez la maîtresse de son adversaire, la folle passion qui en était résultée, son retour au domicile conjugal, puis son nouveau et brusque départ.

Baccarat l'écouta jusqu'au bout, sans dire un mot, sans faire un geste. Elle avait puisé dans sa douleur une force morale extraordinaire, et quand il eut terminé son récit, elle se leva à demi, comme si elle eût voulu braver la clarté de la lampe et montrer son visage, redevenu calme, impassible, muet, à sir Williams.

Tout autre que ce dernier se fût dit, à l'aspect de cette tranquillité : « Elle ne l'aime plus… peu lui importe ! » Mais lui, l'homme dont le regard fouillait les plus intimes pensées, il se contenta de s'avouer que Baccarat était plus forte qu'il ne l'aurait jamais cru, et sa défiance s'en trouva éveillée.

– Eh bien, dit Baccarat, dont la voix ne se trouva pas plus altérée que son visage, quel rapport cela peut-il avoir avec les Valets-de-Cœur ?

– Vous allez le savoir, madame. Figurez-vous qu'un de mes agents a trouvé le billet que voici, sans signature et décacheté. Ce billet était dans la poche d'une robe pendue à l'étalage d'une marchande à la toilette…

Andréa tendit à madame Charmet le billet, ainsi conçu :

« Ma chère petite, Arthur a négocié tes deux lettres. Sa femme ne peut donner que six mille francs, et encore a-t-elle accroché chez *ma tante* pas mal de breloques. Mais elle promet de laisser son mari retourner chez toi. Tu te rattraperas de ce côté. J'ai donc mille écus à ta disposition. Le reste appartient à la caisse. »

– Ce billet est sans signature, observa le vicomte, mais voyez-vous dans le coin ce V majuscule, et, auprès, ce cœur tracé d'un coup de plume ?

– Je les vois, dit Baccarat.

– Maintenant, poursuivit-il, regardez cet autre billet qui est exactement de la même écriture.

Et il remit à la jeune femme la lettre écrite par Turquoise à Hermine, et au bas de laquelle Fernand avait écrit son nom.

– Vous le voyez, dit-il, il n'y a pas un doute à avoir, Fernand est tombé dans les mains de cette association. Il est trop riche pour qu'elle puisse le ruiner, mais elle peut tuer sa pauvre femme, qui est au désespoir depuis quelques jours.

Baccarat écoutait pensive, et comme si elle eût prêté à la fois l'oreille à la voix du vicomte et à une voix intérieure qui s'élevait au fond de son âme. Elle avait repris sa place au coin de la cheminée, dans la pénombre projetée par la pendule, et son œil ardent étudiait toujours le visage humble et triste d'Andréa.

– Monsieur le vicomte, dit-elle tout à coup, savez-vous que ce que vous m'apprenez là est d'autant plus effrayant que ma sœur sort d'ici tout en larmes ?

« Oui, reprit-elle, il paraît que, depuis quelques jours, ma pauvre sœur a le même sort que madame Rocher. Son mari, jusqu'ici honnête, laborieux, rangé, plein d'adoration pour elle, se dérange depuis une semaine ou deux… Lui aussi, paraît-il, a une maîtresse…

Et, en parlant ainsi, Baccarat, toujours dans l'ombre, attachait un regard investigateur sur Andréa.

– Il est certain, répondit celui-ci, qu'il y a là une coïncidence extraordinaire.

– Monsieur le vicomte, interrompit brusquement Baccarat, vous me pardonnerez, n'est-ce pas ? mais j'ai eu tout à l'heure un affreux soupçon.

Il la regarda et ne parut pas comprendre.

– Tenez, continua-t-elle, de vous à moi on peut tout se dire ?

– Hélas ! soupira-t-il, nous avons fait partie, l'un et l'autre, des brebis galeuses.

– Puisque vous en convenez, mon aveu me pèsera moins, poursuivit-elle avec tristesse. Je me suis imaginé un moment, en entendant pleurer ma sœur, en écoutant le récit du malheur qui frappe madame Rocher… j'ai cru voir dans ce rapprochement… dans cette coïncidence… quelque chose comme une main invisible armée pour la vengeance.

– Continuez, dit tranquillement Andréa, voyant que Baccarat hésitait.

– Eh bien, – et son œil était rivé au front impassible du vicomte, – eh bien, j'ai cru un moment que vous, touché par le repentir, touché par la grâce divine, vous dont la vie est une longue expiation… vous étiez ce bras armé dans l'ombre, cette main haineuse et vengeresse…

Baccarat s'arrêta.

Le vicomte Andréa gardait le silence, et ses yeux étaient baissés ; cependant son visage exprimait une sorte de joie douloureuse.

– Tenez, dit-il enfin en prenant la main de Baccarat et la portant à ses lèvres, laissez-moi baiser la main qui me châtie… En doutant de mon repentir, vous m'avez fait comprendre que Dieu ne m'avait point pardonné encore.

Et il dédaigna de protester, de s'indigner des soupçons de la jeune femme ; il se contenta de pousser un humble soupir, et ce maintien, cette conduite touchèrent plus Baccarat que des dénégations formelles.

– Pardonnez-moi, lui dit-elle, j'ai été folle et me suis trop souvenue du baronet sir Williams.

Pourtant, quand le soupçon est une fois entré au cœur d'une femme, il est si difficile de l'en extirper, que Baccarat se contenta de douter. Mais une circonstance imprévue, indépendante de la volonté d'Andréa, un de ces événements minimes en apparence et qui, quelquefois, ont la fulgurante puissance de l'éclair, vint presque aussitôt changer ses soupçons en certitude.

– Madame, dit le vicomte, mon frère Armand vous attend ce soir à l'hôtel de Kergaz, y viendrez-vous ?

– Oui, monsieur, à quelle heure ?

– À dix heures, répondit Andréa.

Il se leva, reprit son chapeau et la salua avec son humilité habituelle, cette humilité qui, chez lui, semblait être la livrée éternelle du repentir.

Elle lui tendit la main.

– Vous me pardonnez, n'est-ce pas ?

– Plût au ciel, murmura-t-il avec un sourire triste, que Dieu m'eût pardonné comme je vous pardonne !… Adieu, madame, et priez pour moi, vous qui déjà êtes pardonnée… Les prières du repentir sont les meilleures aux yeux du Christ.

Mais au moment où il allait franchir le seuil du salon, tandis que, la lampe à la main, madame Charmet le reconduisait et ouvrait la porte, la petite juive entra toute joyeuse, en disant : – Ah ! ma belle madame, que je suis heureuse et que je vous aime !… Si vous saviez les belles choses qu'on vient de m'acheter !…

Les yeux du vicomte tombèrent sur l'enfant, sur cette tête charmante au regard voilé un peu sombre, sur ces lèvres qui appelaient le baiser, sur ces joues que colorait le sang oriental, sur ce front large, uni, doré aux chaudes haleines des vents du désert…

Et comme il ne s'attendait point à cette rencontre, comme il est toujours une heure où l'homme le plus sûr et le plus maître de soi s'oublie l'espace d'une seconde, le vicomte s'oublia. Il oublia que l'œil de Baccarat ne le quittait pas, il oublia son rôle de saint homme, de pécheur repenti qui n'aspire plus qu'au ciel, et il laissa tomber un regard de convoitise et d'admiration sur la petite juive. Ce regard, rapide comme l'éclair et éteint aussitôt, fut surpris au passage. Dans la façon dont il avait envisagé l'enfant, il y avait tout à la fois le coup d'œil du maquignon qui juge un cheval, du débauché qui rêve quelque volupté inouïe, et le regard ardent, passionné, de l'ange du mal voyant un ange du ciel et songeant tout d'abord à le corrompre et à le séduire.

Ce fut une révélation pour Baccarat.

Il s'en alla sans deviner qu'il s'était trahi ; mais à peine la porte de la rue s'était-elle refermée sur lui, que la jeune femme ne put contenir plus longtemps l'impassibilité de son visage :

– Ah ! dit-elle, cet homme est un traître ! sir Williams a fait peau neuve, voilà tout ! L'âme est demeurée la même.

– Madame, murmura en même temps la petite juive, quel est ce monsieur ? Ah ! il vient de me regarder comme me regardait ce vieux père qui voulait toujours m'embrasser !

– La vérité sort de la bouche des enfants ! pensa Baccarat.

Pendant quelques minutes, la pauvre femme, dont l'infernal Andréa avait tout à l'heure brisé le cœur, demeura pensive, absorbée et comme fléchissant sous le poids de la douleur ; mais Baccarat était une de ces natures énergiques, faites pour la lutte, et maintenant elle était convaincue que la guerre existait, qu'elle existait sourde, invisible, mais terrible, inexorable, sans pitié pour les vaincus. Elle devinait déjà ce travail colossal et souterrain de sir Williams, cet échafaudage hardi, élevé par lui sur son prétendu repentir, sur cette confiance absolue, universelle qu'il avait su inspirer, et elle comprit

qu’elle seule peut-être pourrait lutter contre cet homme une fois vaincu, il est vrai, mais qui apportait à cette seconde guerre les coûteuses leçons d’expérience qu’avait reçues son génie infernal.

– Mon Dieu ! pensa-t-elle, pourvu que M. de Kergaz consente à se laisser dessiller les yeux.

Elle passa dans son cabinet de travail et écrivit un mot au comte :

« Monsieur le comte, disait-elle, je me fie à votre honneur, à votre loyauté, à votre discrétion surtout. Jetez au feu mon billet aussitôt que vous l’aurez lu, et surtout que ni madame de Kergaz, ni M. le vicomte Andréa ne sachent que je vous ai écrit. Vous m’avez donné rendez-vous pour dix heures, recevez-moi à huit. J’entrerai par la petite porte de la rue des Lions-Saint-Paul et gagnerai le petit salon du jardin. J’ai à vous communiquer des choses que vous seul au monde devez savoir.

« J’ai foi en vous.

« Louise Charmet. »

Elle cacheta ce billet, déguisa son écriture en écrivant l’adresse, sonna et envoya chercher un commissionnaire de coin de rue :

– Vous allez vous rendre, lui dit-elle, rue Culture-Sainte-Catherine, à l’hôtel de Kergaz ; vous demanderez à voir M. le comte, à le voir en particulier, et vous lui remettrez ce billet quand vous vous trouverez seul avec lui. Si le comte est absent, vous reviendrez sans laisser le billet.

Le commissionnaire partit et revint une heure après avec un mot du comte :

« Je vous attends, disait Armand. J’étais seul quand on m’a apporté votre lettre, je l’ai brûlée aussitôt. »

Madame Charmet prit, à la hâte, quelque nourriture, recommanda la petite juive à sa vieille servante, et sortit, le visage couvert d’un voile épais, sa taille élégante modestement dissimulée sous l’ampleur d’une grande pelisse noire. Sir Williams, lui-même, ne l’eût pas reconnue.

Vingt minutes après, elle frappait à la porte des jardins de l’hôtel. C’était par là que, souvent passaient les pauvres honteux, les grandes infortunes voilées qui s’adressaient à Armand comme à la Providence elle-même, et qui ne voulaient point rougir devant sa livrée. Un domestique vieux, discret, avait été chargé par M. de Kergaz de veiller chaque soir à cette porte, d’introduire silencieusement ces silencieux visiteurs, et de les faire attendre dans un pavillon situé au fond du jardin. Puis il allait prévenir son maître qui descendait aussitôt.

Baccarat put donc pénétrer dans l’hôtel sans avoir été vue, et demeurer rassurée que le vicomte Andréa ignorerait toujours cette démarche, si Armand lui gardait le secret. Ce petit salon d’attente, destiné aux *envoyés* de l’infortune, témoignait par sa disposition des exquises délicatesses de ce noble cœur qu’on nommait Armand de Kergaz.

Le pavillon était perdu sous un massif de grands arbres, qui étaient reliés à la porte de la rue des Lions-Saint-Paul par une épaisse charmille.

On entrait par un couloir obscur et qui, le soir, demeurait plongé dans les ténèbres. Le vieux valet prenait le visiteur par la main, le conduisait, lui montrait dans l'éloignement une faible clarté, et lui disait en le quittant : « Allez toujours droit devant vous ; vous rencontrerez un petit salon et vous y attendrez M. le comte. »

Ce salon dans lequel le visiteur pénétrait était à peine éclairé par une lampe à globe dépoli, recouvert lui-même d'un abat-jour.

Si le visiteur était une femme et qu'elle eût un voile aussi épais que Baccarat, le comte lui-même ne pouvait voir son visage. Ce fut donc là qu'entra Baccarat, que le vieux serviteur prit sans doute pour quelque mendiante du monde décent.

Baccarat se laissa tomber sur un siège, ne releva point son voile et attendit. Elle attendit plus de vingt minutes, et ce retard qu'apportait Armand à se rendre au rendez-vous qu'elle lui avait donné commença à lui laisser soupçonner un événement imprévu. Elle craignit même, un moment, quelque fâcheuse intervention de sir Williams. Cependant, Baccarat avait résolument pris son parti ; elle était décidée à s'ouvrir tout entière à M. de Kergaz, à lui parler avec cette éloquence qui entraîne la conviction, à lui arracher le bandeau, son cœur dût-il saigner… En imposant silence à sa propre émotion, essayant de bannir un moment de son âme et de son esprit le souvenir de Fernand, qu'avaient réveillé les cruelles confidences de sir Williams, elle pesa, par avance, chacune de ses paroles, chacun de ses gestes… Elle voulait convaincre le comte, à qui, malheureusement, elle n'apportait aucune preuve matérielle ni morale de l'hypocrisie de son frère.

Enfin un pas léger, rapide, cria sur le sable du jardin, puis se fit entendre dans le couloir, et le comte apparut sur le seuil du petit salon.

La porte fermée, Baccarat releva son voile.

– Bonjour, chère enfant, lui dit le comte en allant vers elle, comment vous trouvez-vous ?

– Bien, monsieur le comte, répondit Baccarat, qui s'aperçut alors, malgré le peu de lumière qui régnait dans la pièce, que M. de Kergaz était fort pâle et visiblement ému.

– Mon Dieu ! lui dit-elle avec effroi, qu'avez-vous donc, monsieur le comte ? Et que vous est-il arrivé ?

– Ah ! murmura le comte d'une voix altérée, je suis encore sous le coup d'une révélation affreuse. Mon frère Andréa…

Il s'arrêta, car la voix lui manquait.

Et Baccarat eut un frisson d'espoir… et elle pensa qu'un événement imprévu avait déjà éclairé le comte et qu'il tenait sir Williams pour un misérable.

XXX

Avant d’aller plus loin, disons ce qui venait de se passer à l’hôtel de Kergaz.

Nous avons peut-être un peu laissé dans l’ombre un de nos principaux personnages très en relief dans la première partie de cette histoire. Nous voulons parler de cette blonde et suave Jeanne de Balder, devenue comtesse de Kergaz. Peut-être pourrions-nous alléguer la meilleure raison qu’on puisse fournir de cette omission volontaire : Jeanne était heureuse, entièrement heureuse, et le bonheur est silencieux, il ne fait bruit, il ne dit mot, il demeure si volontiers dans l’ombre !… Placée entre l’ardent amour de son mari et les joies sans fin de la maternité, Jeanne s’était fait, à l’hôtel de Kergaz, une solitude charmante, dans laquelle elle vivait en dehors du monde.

Deux amies que les infortunes du passé avaient étroitement unies à sa fortune, Cerise et madame Rocher, la venaient voir quelquefois, et lui apportaient, l’une les bruits du monde, l’autre les plaintes touchantes de la classe pauvre, qu’elle se hâtait de faire taire en répandant ses bienfaits parmi elle.

Madame de Kergaz sortait peu ; elle ne quittait que fort rarement son mari. Parfois elle regrettait peut-être ce beau ciel sicilien, témoin de ses premières années de bonheur, mais c’était seulement lorsqu’Armand sortait pour quelque affaire imprévue. Mais Armand de retour, Jeanne ne regrettait et n’enviait plus rien. Une caresse de son fils, un sourire de son époux, n’était-ce pas le meilleur rayon du plus radieux des soleils, même sous la noire atmosphère qui couvre Paris aux jours d’hiver ?

Pourtant, depuis son retour, le noble cœur de Jeanne, déjà si plein, avait senti tressaillir une nouvelle fibre jusque-là muette et qui commençait à s’agiter pour une nouvelle affection. Obéissant à ce penchant naturel aux nobles âmes, et qui les pousse à aimer ce qui souffre, Jeanne avait fini par prendre en pitié ce grand coupable courbé sous le remords, cet homme dont le génie mauvais s’était subitement éteint sous le souffle de Dieu, et qui traînait une vie misérable, accablé sous le fardeau de ses iniquités. Elle avait fini par éprouver une sorte de sollicitude maternelle pour ce vieillard prématuré, devenu plus inoffensif qu’un enfant, et qui faisait une si rude pénitence de ses fautes passées. Chaque jour, en se jetant à genoux, Jeanne demandait à Dieu qu’il rendît le repos au frère bien-aimé de son époux et apaisât ses remords. Souvent elle le traitait avec une affection, une bonté sans égales, l’appelant « mon cher frère », et lui prodiguait mille soins charmants et délicats. Par quels efforts ingénieux, par quelles ruses angéliques n’avait-elle pas cherché à le dissuader de suivre plus longtemps ce régime austère qui délabrait sa santé et le conduisait lentement au tombeau ! Quelquefois, quand elle avait prié, supplié, employé ses arguments les plus éloquents, sa voix la plus câline, Andréa fondait en larmes, baisait humblement le bas de sa robe, et murmurait : – Ah ! vous êtes, madame, une de ces femmes qui font rêver des anges, un de ces anges qui font croire à la miséricorde de Dieu ! Et il refusait obstinément tout adoucissement à sa rude pénitence.

L’hiver était rigoureux. Chaque matin, en s’éveillant, Jeanne voyait miroiter le givre aux branches dépouillées des grands arbres plantés dans le jardin ; elle contemplait avec tristesse la terre gelée, souvent couverte de neige, et elle songeait qu’Andréa couchait sur le carreau froid et nu d’une mansarde située sous les toits, et ne voulait pas même qu’on mît chez lui un petit poêle de fonte.

Un jour, elle eut une merveilleuse idée.

Andréa ne rentrait jamais dans la journée, ou s’il rentrait, jamais il ne remontait à sa chambre. Presque toujours on l’entendait gravir l’escalier vers minuit, et dès six heures du matin les domestiques, qui couchaient au-dessous, l’entendaient aller et venir.

Jeanne prit pour confidente, un jour, sa chère et vieille Gertrude :

– Écoute, lui dit-elle, tu vas aller me chercher un serrurier, tu lui feras ouvrir la chambre de M. Andréa, démonter la serrure, et tu lui donneras vingt francs pour qu’il te fasse une clef dans les deux heures.

– J’y vais, répondit la vieille servante, sans deviner la pensée de sa jeune maîtresse.

Pendant les deux heures que la chambre demeura sans serrure, et tandis qu’on fabriquait la seconde clef, Jeanne fut sur des charbons ardents.

Elle tremblait qu’Andréa ne rentrât et ne s’en aperçût. Mais Andréa ne revint pas.

Lorsqu’elle fut munie d’une seconde clef, Jeanne mit son projet à exécution.

À l’aide de cette clef, la vieille Gertrude alla placer chaque jour, aussitôt qu’Andréa avait quitté l’hôtel, un petit réchaud de fonte, tel qu’on en voit beaucoup en Espagne sous le nom de *braseros,* et qui, garnis de petites braises de bois, ne laissent après aucune odeur. Ce réchaud, garni de braise ardente, demeurait dans la mansarde toute la journée, une partie de la soirée, et disparaissait vers dix heures, après avoir échauffé l’atmosphère.

Andréa, qui emportait toujours la clef de sa chambre, ne pouvait donc s’apercevoir de rien, pensait Jeanne ; et, en effet, plusieurs jours s’étaient écoulés, et le pauvre pénitent n’avait fait aucune question, aucune observation. Seulement, un jour où, à table, on parlait des rigueurs de la saison, il dit : – Il fait très froid, en effet, mais je m’aperçois que la température s’adoucit un peu la nuit.

Le comte et Jeanne s’étaient regardés à ces mots, avec les yeux pleins de larmes.

Deux jours après, il arriva que Gertrude, qui était sujette à des douleurs, ne put quitter son lit. Alors Jeanne, qui ne voulait pas mettre les autres domestiques de l’hôtel dans sa confidence, se chargea elle-même de porter le brasier chaque matin, et de l’aller reprendre chaque soir.

Un jour, elle laissa tomber une épingle de sa coiffure. Cette épingle longue, à pointe d’acier, avait une tête de corail. Le vicomte Andréa la trouva le soir, en entrant. Un sourire vint à ses lèvres.

– Ah ! ah ! dit-il, je sais maintenant qui apporte du feu chaque jour ici, c’est ma chère belle-sœur… Et il ajouta, tandis que son regard lançait un éclair : – Je crois que je puis, à présent, laisser traîner un peu ce manuscrit, où je relate ma vie jour par jour… et à ma manière…

Et, le lendemain, M. le vicomte Andréa ferma soigneusement sa porte comme à l'ordinaire, et laissa tomber l'épingle révélatrice dans l'escalier… Mais, par un impardonnable oubli, il avait laissé entrouvert le tiroir de sa table, et dans ce tiroir se trouvait le fameux *Journal de ma misérable vie.* C'était le titre que sir Williams avait donné à ce curieux document, dont nous avons déjà cité quelques passages.

Plusieurs heures après, Jeanne monta.

Elle s'était levée tard. L'enfant avait été malade, l'heure du déjeuner était survenue ; ensuite Andréa était demeuré une partie de la journée avec son frère, dans le cabinet de travail. Ces diverses circonstances avaient été cause que madame de Kergaz n'avait pu porter avant quatre heures de l'après-midi le *brasero* dans la chambre de son beau-frère.

L'encrier demeuré sur la table attira son attention, puis elle vit le tiroir entrouvert. La plus vertueuse des femmes n'est pas à l'abri de ce défaut qui causa l'expulsion de la race humaine des jardins embaumés du paradis terrestre… elle est curieuse… Jeanne ouvrit le tiroir, malgré un léger battement de cœur qui semblait l'avertir que ce qu'elle faisait était mal. Le tiroir ouvert, elle aperçut le manuscrit ; et comme la curiosité entraîne sur une pente irrésistible, elle tourna la première feuille et lut… Le titre la fit tressaillir ; mais, en même temps, elle eut les yeux rivés à cette écriture mince et serrée, presque illisible, et qui semblait attester que celui qui l'avait tracée avait écrit pour lui seul.

Ce journal paraissait être l'histoire la plus complète de la vie de sir Williams, à partir du jour où M. de Kergaz l'avait surpris aux pieds de Jeanne.

Jamais criminel attiré au tribunal de la pénitence et avouant ses fautes à un prêtre ne s'était accusé avec plus de naïveté et de franchise, jamais homme n'avait, la plume à la main, témoigné un plus profond dégoût, une plus profonde horreur de lui-même.

Après un exorde dans lequel le remords semblait parler éloquemment par la plume de ce grand coupable, Jeanne, frémissante et frappée de stupeur, lut ces quelques phrases :

« Seigneur, je me courbe sous votre verge d'airain, et j'accepte ce dernier supplice que vous m'infligez comme le châtiment de mes forfaits… Ainsi donc, Seigneur, il est bien vrai que, pour élever l'expiation à la hauteur du crime, vous avez allumé dans mon cœur, où le mal paraissait avoir tout détruit et tout desséché, un de ces amours violents et sans espoir qui tuent l'homme dont le corps seul désormais demeure vivant et s'agite. L'âme est morte…

« Ah ! cet amour, mon Dieu ! n'est-ce pas pour moi l'enfer sur la terre, une éternité de tortures en quelques années ?

« Jeanne ! Jeanne ! ange du ciel à qui Dieu a donné le bonheur, vous ne lirez jamais ces lignes, vous ne saurez jamais qu'à l'heure même où vous échappiez pour toujours à sa haine, Andréa sentait alors naître en son âme souillée un amour qui devait l'arracher à sa vie criminelle et le livrer aux tortures sans nom du remords.

« Jeanne, je vous aime ; je vous aime ardemment, saintement, – si ce mot n'est point un blasphème dans ma bouche… et vous l'ignorerez toujours… et mon amour sera mon châtiment.

« Car je me suis condamné à vivre près de vous, à vous voir à toute heure, à entendre votre époux vous donner les plus doux noms.

« Peut-être que Dieu finira par me pardonner, quand il verra ce que je souffre et de quelle pesanteur est le châtiment que je me suis infligé ! »

* *

*

Jeanne lut ces lignes, la sueur au front, l'angoisse au cœur, oubliant tout, le lieu où elle était… l'heure qui passait… Andréa qui pouvait revenir… Elle lut ce manuscrit tout entier, écrit jour par jour et empreint d'un épouvantable esprit de folie…

C'était, qu'on nous passe le mot, l'exaltation de la pénitence. Chaque mot, chaque ligne semblaient avoir été écrits avec le sang du malheureux Andréa. Jamais la passion vraie, émouvante, livrée à toutes les tortures de la désespérance, n'avait parlé un langage plus éloquent, plus terriblement exalté…

Et pendant que la malheureuse jeune femme lisait, le temps s'écoulait, la nuit était venue, et, entraînée par une puissance invincible, un attrait impossible à définir, elle avait allumé au brasier la chandelle de suif dont se servait Andréa, posé cette chandelle auprès du manuscrit et continué sa lecture.

Elle voulait lire jusqu'au bout.

Or, M. de Kergaz, qu'elle avait quitté, le laissant dans sa chambre auprès du petit Armand qui jouait, après avoir reçu le billet par lequel Baccarat lui demandait un entretien seul, M. de Kergaz, disons-nous, commença à s'étonner de cette absence prolongée de sa femme, et il monta à la mansarde d'Andréa. La porte en était demeurée entrebâillée… Armand aperçut Jeanne assise devant la petite table d'Andréa, la tête dans ses mains, absorbée.

Il l'appela ; elle n'entendit point…

Il s'approcha ; elle ne tourna pas la tête…

Alors il la regarda et recula, frappé de stupeur.

Blanche comme une statue de marbre, immobile comme elle, Jeanne, dont la vie tout entière semblait être passée dans le regard, avait les yeux rivés au manuscrit d'Andréa, et deux larmes brûlantes coulaient lentement le long de ses joues.

Armand la prit dans ses bras ; elle tressaillit, leva la tête, puis se dressa tout d'une pièce et jeta un cri :

– Ah ! dit-elle, je crois que je deviens folle !

Et d'une voix étrange, avec des yeux hagards, d'un geste brusque, saccadé, impossible à traduire, elle le fit asseoir à sa place, lui montra le manuscrit, et lui dit : – Tenez… tenez… lisez !

Dominé par cet accent, par la vue de ce visage en pleurs, par ce regard brillant de fièvre, Armand obéit. Il s'assit, il feuilleta le manuscrit, il en lut le titre, les premières pages…

Et, comme Jeanne, il se sentit pris à la gorge par une terrible et cruelle émotion ; son sang se glaça à mesure qu'il lisait.

Et lorsqu'il eut atteint la dernière ligne, un cri sourd, étouffé, se fit jour à travers sa gorge :

– Ah ! le malheureux ! murmura-t-il, le malheureux ! Je comprends à présent la cause première de son repentir !

Le comte repoussa alors le manuscrit dans le tiroir, qu'il ferma, puis il prit sa femme dans ses bras et l'emporta hors de la chambre, dans laquelle le génie du mal triomphait encore.

* *

*

C'était cet événement, cette révélation foudroyante et inattendue qui avait ainsi bouleversé le comte, et le montrait à Baccarat ému et pâle.

– Mon Dieu ! lui avait dit la sœur de Cerise en le voyant dans cet état, qu'avez-vous donc, monsieur le comte, et que vous est-il arrivé ?

Et comme il lui parlait d'un horrible mystère qu'il venait de découvrir, comme elle espérait qu'il avait ouvert les yeux sur Andréa et que Dieu l'avait devancée, elle qui venait démasquer l'hypocrite et le traître, le comte ajouta :

– Mon frère Andréa est un martyr !

– Un martyr ! s'écria Baccarat, qui se leva précipitamment et recula foudroyée par ce mot du comte.

– Un martyr des premiers âges de l'ère chrétienne, répondit Armand, dont les yeux s'emplirent de larmes.

Mais Baccarat était arrivée avec une conviction profonde, inébranlable, une conviction d'autant plus forte qu'elle ne s'appuyait que sur d'horribles pressentiments, et l'on sait que les vérités les plus solides, qui rencontrent les plus fervents adeptes, sont presque toujours celles que l'on ne peut prouver mathématiquement. Elle était venue, décidée à lutter, s'attendant à rencontrer une incrédulité robuste, et elle répondit avec fierté :

– Monsieur le comte, je ne sais pas si votre frère est martyr, mais ce que je sais, ce que je sens, ce dont j'ai une conviction profonde, c'est que son repentir est une comédie ; c'est que, sous l'humble habit du pénitent, sous l'homme armé d'un cilice, le cœur lâche et féroce du baronet sir Williams continue à battre, que sa haine seule a pu le contraindre à jouer si consciencieusement son rôle, et que vous avez chaque jour, à toute heure, sous votre toit, à votre table, auprès de votre femme et de votre enfant, votre plus cruel ennemi…

Le comte regarda Baccarat, puis un sourire vint à ses lèvres :

– Vous êtes folle ! dit-il froidement.

– Ah ! reprit-elle avec exaltation, je savais bien que vous ne me croiriez pas ; mais je vous donnerai des preuves… Je le suivrai pas à pas… Oh ! je finirai bien par le

démasquer…

– Eh bien, dit Armand, écoutez-moi, et quand vous m'aurez entendu… quand vous saurez tout…

– Allez ! dit-elle, parlez !… Mais j'ai au fond du cœur une voix qui me parle, et je crois à cette voix !

Armand s'assit : il raconta à Baccarat ce que Jeanne et lui venaient d'apprendre ; il lui récita, pour ainsi dire, ce document laissé par Andréa, éloquent plaidoyer en faveur de son repentir, preuve, à ses yeux, irréfutable, authentique, des remords qui le tourmentaient.

Baccarat l'écouta jusqu'au bout, sans l'interrompre… Et elle comprit que M. de Kergaz croyait désormais en son frère comme on croit en Dieu, et qu'elle ne devait point compter sur son appui pour démasquer Andréa.

– Monsieur le comte, lui dit-elle, vos paroles m'ont convaincue d'une chose, c'est que vous serez aveugle jusqu'au jour où le malheur fondra sur vous. Dieu veuille que je sois assez forte pour vous sauver !

Et comme M. de Kergaz continuait à sourire :

– Vous êtes gentilhomme, monsieur, poursuivit-elle, gentilhomme et homme de bien. Je regarde votre parole comme la plus immuable des lois… Eh bien…

Elle parut hésiter.

– Parlez, mon enfant, dit le vicomte avec bonté.

– Eh bien, dit-elle, voulez-vous me faire un serment ?

– Je vous le promets.

– Alors, jurez-moi que vous me garderez un secret absolu sur ce qui vient de se passer entre nous.

– Je vous le jure.

– Enfin, promettez-moi, monsieur le comte, d'avoir foi en la parole que je vous donne. Je ne toucherai à un cheveu de la tête de votre frère que le jour où j'aurai la preuve, la preuve irrécusable de ce que je viens d'avancer… de ce que vous ne voulez pas croire.

– Je crois à votre parole.

Baccarat se leva, baissa de nouveau son voile et tendit la main à Armand.

– Adieu, monsieur le comte, dit-elle. Le jour où le malheur aura fondu sur votre maison, le jour où vous reconnaîtrez que je disais vrai, je serai là… là pour vous défendre !

* *

*

– Mon Dieu, murmura Baccarat au moment où elle quittait l'hôtel de Kergaz, faites que je sois forte, car je suis seule et isolée de tous ; faites que je puisse les sauver tous !

Et comme si sa prière avait été exaucée sur-le-champ, elle se sentit tout à coup pleine d'énergie et d'audace, et ajouta, avec un mouvement de fierté suprême :

– Quand je me nommais la Baccarat, lorsque j’étais une fille perdue, j’ai déjà triomphé une fois de ce démon ; aujourd’hui, mon Dieu ! que je suis revenue à vous, que je marche sous votre bannière, vous ne m’abandonnerez pas !… À nous deux, sir Williams ! à nous deux, génie du mal !

XXXI

Tandis que Baccarat sortait de chez M. de Kergaz, disposé plus que jamais à croire au repentir sans bornes de son frère Andréa ; tandis qu'elle demandait à Dieu de lui accorder la force nécessaire pour triompher du maudit, sauver tous ces pauvres aveugles et les arracher au sort fatal qui les menaçait, le baronet sir Williams se trouvait chez son ami le vicomte de Cambolh.

Cette fois, le baronet n'était point à table.

Bien enveloppé dans sa longue redingote, coiffé de son chapeau à larges bords, le protecteur du jeune vicomte était assis dans un grand fauteuil, les pieds sur les chenets, un excellent cigare aux lèvres, et il paraissait jouir d'une béatitude complète.

– Mon oncle, disait Rocambole après avoir lâché une bouffée de fumée qui monta en spirale vers les amours bouffis qui supportaient sa pendule rococo, et lancé un jet de salive sur les tritons de cuivre du foyer, mon oncle, vous êtes réellement un homme étonnant !

– Tu trouves, monsieur mon neveu ?

– Le *pâtissier* n'a pas plus de toupet que vous, il faut en convenir. Non, parole d'honneur ! vous seul avez de ces idées-là !

– De quelles idées veux-tu parler ?

– Dame ! de celle qui vous a fait raconter la moitié de notre plan de bataille à votre philanthrope de frère et à mam'selle Baccarat.

Sir Williams eut un beau sourire, que lui aurait envié l'ange des ténèbres.

– Il est certain, murmura-t-il, que voilà de l'audace d'assez belle qualité.

– Si belle, fit Rocambole avec admiration, que l'épithète d'*infernale* est pâle et insuffisante pour l'exprimer. Seulement…

– Ah ! dit sir Williams, il y a une restriction ?

– Dame !

– Voyons, parle, j'aime à voir les objections ! D'abord cela peut être utile, puis ça me donne la mesure de tes capacités.

– Alors, mon oncle, puisque vous daignez m'écouter avec bonté, je m'explique.

– Explique-toi.

– D'abord vous avez dit à M. de Kergaz que M. Fernand Rocher vous semblait être dans les mains des Valets-de-Cœur ?

– Oui, certainement.

– Ensuite vous êtes allé plus loin, vous lui avez montré un petit billet que Turquoise a écrit ce matin même sous votre dictée, et qui aurait été trouvé dans la poche d'une vieille robe, sur la table d'une marchande à la toilette ?

– Oui, mon neveu, j'ai osé faire cela.

– Après, vous avez été plus loin : vous êtes allé vous égayer un peu le caractère chez la Baccarat, en lui apprenant que son cher Fernand, l'*Arthur de ses rêves*, l'homme qu'elle avait généreusement abandonné à sa rivale, s'en était retourné tout seul chez son amie, chez mademoiselle Turquoise ?

– Et je t'assure, interrompit sir Williams, que je me suis même fort amusé, car la chère enfant souffrait un joli petit martyre à réjouir un mandarin chinois, personnage qui, tu le sais, est l'idéal du *tourmenteur* moderne.

– Puis, continua Rocambole, vous avez fait à Baccarat le même speech qu'à ce vertueux comte de Kergaz ?

– Exactement.

– Eh bien, mon oncle, c'est beau… mais c'est dangereux !

– Tu crois, mon neveu ?

– Dame !

– Voyons ? fit sir Williams du ton complaisant d'un professeur de mathématiques invitant son élève à résoudre une difficulté.

– Je trouve que vous avez agi un peu légèrement, mon oncle.

– J'attends que tu me le prouves.

– D'abord, vous avez dit la vérité… vous avez mis le comte sur une trace qu'il cherchait.

– Après ? demanda sir Williams, d'un ton rempli de dédain.

– Ensuite, vous avez mis forcément Turquoise dans le secret de notre affaire.

– Assez ! dit le baronet. Monsieur mon neveu n'est qu'un sot.

Et sir Williams, relevant la tête, ôta son chapeau, croisa ses jambes, alluma un cigare et prit l'attitude pleine d'ironie d'un maître qui s'est plu à laisser patauger son élève dans les méandres d'un problème qu'il va éclaircir d'un seul mot.

– J'ai dit, poursuivit-il, que vous étiez un sot, et je suis homme à le prouver. Écoute bien, mon beau neveu.

– Voyons ! fit à son tour Rocambole.

– D'abord, je vais répondre à ta seconde objection. L'association des Valets-de-Cœur se compose d'un homme, c'est moi.

Rocambole fit la grimace.

– D'un agent, c'est toi.

– Ah ! je croyais n’avoir pas même droit à ce titre.

– J’aurais dû me douter de ta bêtise, dit froidement le baronet en manière de parenthèse, et confier ce rôle à un autre.

– Merci, mon oncle.

Sir Williams fit un geste d’impatience, et reprit : – L’association se compose donc d’un homme, d’un agent, toi et moi, d’instruments subalternes, les autres, et de moyens… comme qui dirait Turquoise, et ce naïf comte de Château-Mailly, ou madame Malassis, cette veuve intéressante qui aspire à être sa tante par alliance.

– Très bien, mon oncle. Après ?

– Toute association, à commencer par la franc-maçonnerie, et à finir par nous, possède un secret. Ce secret est la propriété du grand-maître chez les francs-maçons, de l’*homme* chez nous. L’homme en dit la moitié à l’agent, un quart aux instruments, mais il n’a rien à dire aux moyens.

– Vrai ? exclama Rocambole un peu rassuré.

– Parbleu ! imbécile.

– Ainsi… Turquoise… madame Malassis… le comte de Château-Mailly ?…

– Ne savent absolument rien, double brute ! Le comte ne voit dans son rôle que le moyen de venger un galant homme des dédains d’une femme, et d’hériter de son oncle pour récompense. Puis, comme c’est un galant homme, un fils de preux qui tient à sa parole, il se ferait hacher plutôt que de prononcer le nom de sir Arthur Collins ; car il ne m’a jamais vu, moi, vicomte Andréa, le frère bien-aimé du comte Armand de Kergaz.

– Et madame Malassis ? demanda Rocambole, tenace dans ses objections.

– Madame Malassis est une drôlesse de bas étage, fourrée de pruderie, comme une duchesse est fourrée d’hermine. Elle ne connaît de nous tous que Venture, un hercule qui l’étouffera d’une seule main si elle s’avise de résister. Mais elle ne résistera pas, sois tranquille.

– Mais enfin, dit Rocambole, si la Baccarat va chez Turquoise ?

– Elle ira demain, mon neveu, sois-en sûr.

– Et si elle lui parle des Valets-de-Cœur ?

– Turquoise ne saura pas un mot de ce qu’elle veut lui dire.

– Même si elle lui représente le billet que vous lui avez fait écrire ce matin ?

– Oh ! sur ce billet, elle lui racontera une jolie histoire pleine d’imagination, et que je n’ai pas le temps de te redire.

– Mon oncle, dit Rocambole gravement, tout cela est parfait ; seulement, vous m’avez prouvé que vous teniez bel et bien M. de Château-Mailly et sa tante en perspective ; mais Turquoise, comment la tenez-vous ?

– Par son propre intérêt, mon neveu. Fernand Rocher a douze millions ; la maîtresse d’un homme douze fois millionnaire n’a ni cœur, ni entrailles, ni délicatesse, ni scrupules :

c’est un chiffre.

– Parfait ! murmura Rocambole, je n’ai plus rien à demander.

– Pardon, fit sir Williams. J’ai commencé par répondre à ta seconde objection, je vais finir par la première.

– Je vous écoute, mon oncle.

– Il est un principe, reprit le baronet après avoir aspiré coup sur coup et silencieusement plusieurs gorgées de fumée bleue, un principe éternel, en ce monde, c’est que les hommes cessent de croire aux vérités qu’on leur affirme. Ce principe trouve son application immédiate en politique, en affaires, en amour.

– Ce raisonnement est très fort, mon oncle, interrompit Rocambole émerveillé.

– J’ai affirmé que ma conviction touchant Fernand Rocher était que les Valets-de-Cœur n’étaient point étrangers à son intrigue avec la Turquoise. Ce pauvre Armand en doute, et Baccarat, demain, sera convaincue du contraire lorsqu’elle sortira de chez Turquoise, dans laquelle elle ne verra désormais qu’une drôlesse vulgaire, qui s’acharne à ruiner un homme fabuleusement riche.

– Mais ne craignez-vous pas l’influence de Baccarat sur Fernand ?

– Au contraire, Baccarat va nous servir sans le vouloir.

– Ah ! par exemple… voilà qui devient incompréhensible pour moi.

– J’en demeure convaincu, tu es décidément fort bête.

Rocambole s’inclina devant cet éloge un peu brutal.

– La première chose que fera Baccarat lorsqu’elle parviendra à mettre la main sur Fernand, ce qui, je te le jure, ne lui sera pas très facile, sera de lui parler de sa femme et de son enfant, dont la fortune, lui dira-t-elle, ira s’engloutir et se fondre sous les doigts avides de Turquoise.

– L’argument aura bien son mérite.

– Oui, mais comme jusqu’à présent Turquoise se montre désintéressée, superbe ; qu’elle ne veut accepter ni un bijou, ni une paire de gants, ni un souper, Fernand haussera les épaules, et trouvera que Baccarat calomnie sa maîtresse. Comprends-tu ?

– Oui, mon oncle.

– Eh bien, reprit sir Williams, puisque tu as compris, tu n’as plus d’objections à faire, n’est-ce pas ?

– Non, mon oncle.

– Tu te trouves suffisamment édifié ?

– Parfaitement, mon oncle.

– Alors, dit le baronet allumant un nouveau cigare, comme le temps a quelque valeur et que c’est le gaspiller que discourir comme nous le faisons, je vais te donner mes ordres… et tu me feras un plaisir.

– Lequel, mon oncle ?

– Celui de t’y conformer au lieu de les discuter ; ce sera plus simple et nous irons plus vite en besogne.

Rocambole courba humblement la tête et devint attentif.

– Dès le matin, reprit sir Williams, tu iras faire une visite au major Carden, et tu lui remettras ce pli. Ce sont les nouvelles instructions du chef.

– J’irai, mon oncle.

Ensuite, tu monteras à cheval, et tu te trouveras vers deux heures au Bois, au pavillon d’Ermenon-ville. Tu feras une toilette du matin fort soignée.

– Je me *ficellerai*, dit Rocambole.

– Mon cher vicomte, interrompit le baronet, vous avez des expressions triviales dont je vous engage à vous défaire.

– Je ne m’en sers pas dans le monde, répondit impertinemment Rocambole.

– Vous êtes un sot, mon neveu, dit froidement le baronet, car si je n’étais pas du monde, moi devant qui vous parlez, vous n’en auriez jamais été.

– Excusez-moi, capitaine… j’ai voulu rire…

– Je l’espère bien, répondit le baronet avec calme, car, malgré l’affection que j’ai pour vous, je te casserais la tête si tu étais sérieusement insolent avec moi.

Sir Williams accompagna ces paroles d’un de ces regards étincelants qui faisaient trembler Rocambole lui-même.

– Mais, écoute bien, continua-t-il. Le hasard fera que, juste à deux heures, tu te trouveras face à face avec une calèche bleu de ciel… Dans cette calèche tu verras un homme et une femme se souriant et se regardant comme deux tourtereaux qui roucoulent au milieu de la lune de miel.

– Et cet homme et cette femme ?

– Ce sera Turquoise et Fernand.

– Bien, dit le vicomte.

– Alors tu t’approcheras, rangeant ton cheval aux côtés de la calèche, tu salueras poliment M. Fernand Rocher, et tu laisseras tomber un regard de dédain sur la femme.

– Je comprends la situation.

– Monsieur, diras-tu à Fernand, aurais-je l’honneur insigne d’être reconnu de vous ?

– Parbleu ! il est payé pour cela.

– Aussi te répondra-t-il par l’affirmative.

– Alors tu répondras : « La nuit où j’eus l’honneur de me battre avec vous, monsieur, j’eus, à ce qu’il paraît, une inspiration non moins fâcheuse que pleine de générosité. » Et s’il témoigne quelque surprise, tu ajouteras : « Vous étiez blessé, évanoui, vous perdiez

votre sang ; il était urgent de vous transporter quelque part sans perdre une minute. Vous transporter chez vous, où votre femme sortant du bal vous aurait trouvé tout sanglant, ne pouvait venir à la pensée de trois hommes de bon sens et de bonne compagnie, nos témoins et moi. Cette créature, et tu désigneras Turquoise du doigt, cette créature, était ma maîtresse, je la croyais bonne et j'avais la faiblesse de l'aimer… Elle avait un hôtel acheté de mes deniers, monsieur, – tu insisteras là-dessus, – un hôtel situé non loin du lieu du combat ; je savais qu'elle m'attendait, car je lui avais promis de lui dire adieu avant de partir, et que, par conséquent, elle et ses gens étaient levés. Nous vous transportâmes chez elle… Permettez-moi, achèveras-tu, de la féliciter des soins qu'elle vous a prodigués, si j'en juge par votre bonne mine, et de vous féliciter vous-même du succès que vous avez eu auprès d'elle, car, en revenant à Paris ce matin même, j'ai appris que vous étiez mon successeur, et que seul désormais vous aviez le droit de monter avec elle dans cette calèche qu'elle tient de moi… »

– Ah ! cette fois, mon oncle, interrompit Rocambole, vous ne trouverez pas ma perspicacité en défaut.

– En vérité ? murmura sir Williams d'un ton railleur.

– Parbleu ! après une scène pareille, Fernand Rocher se croira obligé d'acheter l'hôtel, de payer calèche et chevaux, de forcer Turquoise à me renvoyer les bijoux et les titres de rente que je ne lui ai point donnés.

– Tu ne devines pas tout encore…

« Turquoise quittera l'hôtel et ira se loger dans un entre-sol de quatre cents francs avec une femme de ménage, à un louis par mois… ce qui fait que Fernand, subjugué par cette délicatesse inouïe, achètera sans rien dire un petit hôtel ailleurs qui lui coûtera deux ou trois cent mille francs ; puis il y mettra cinquante mille écus de mobilier, trois ou quatre cents louis de chevaux et de voitures, et y conduira, six semaines après, la noble et vertueuse Turquoise, qui ne demandait, hélas ! qu'une chaumière et le cœur de Fernand.

– Total, additionna Rocambole, un demi-million pour le premier mois.

– Sur lequel on taillera quarante ou cinquante mille francs à la petite, ce qui est bien honnête.

– Incontestablement, mon oncle.

– Mais, reprit sir Williams, revenons à Fernand. Tu peux être certain d'une chose, c'est qu'il te demandera raison. Tu le prieras alors de vouloir bien t'accorder quinze jours ; il ira à la salle d'armes ; Turquoise se lamentera et finira par arranger l'affaire. Quand un homme devient lâche par amour, souviens-toi de ceci, mon neveu, il appartient au diable corps et âme, je veux dire à ton serviteur.

Rocambole fit un geste d'admiration.

– Auprès de vous, dit-il, le diable est un polisson !

– C'est un peu mon avis, fit modestement le baronet, qui se hâta d'ajouter : – Je n'ai pas fini : demain soir, tu te présenteras avenue Gabrielle, 16, aux Champs-Élysées, à la grille d'un petit hôtel tout neuf. Un domestique au teint cuivré viendra s'informer du but

de ta visite ; tu lui remettras ta carte, et tu demanderas à être introduit auprès de miss Daï-Natha Van-Hop.

– L'Indienne ?

– Oui, la future marquise.

– Que lui dirais-je ?

– Tu lui remettras cette lettre, dit sir Williams en donnant un second pli cacheté et sans souscription à celui qu'il nommait son neveu. Puis, tu attendras ses ordres. L'Indienne ne parle que l'anglais.

– Et moi je le baragouine.

– C'est plus que suffisant.

– Est-ce tout, enfin ?

– Non, je finis toujours par le commencement, je trouve cela plus simple. Demain matin, avant d'aller chez le major, à sept heures du matin, tu feras atteler ton tilbury et tu iras rue Rochechouart, 41 ; tu trouveras dans cette maison un vieux concierge portant moustache grise, jargonnant un français mélangé d'italien et donnant des leçons d'escrime. Cet homme est le seul à Paris qui connaisse un coup merveilleux venu d'Italie, pratiqué au XVI^{e} siècle, et dont le secret est presque perdu. Ce coup, que moi je n'ai pas le temps de t'enseigner, il te le démontrera à merveille en dix ou quinze leçons.

– Mais, dit Rocambole, ce coup est tout un jeu, alors ?

– Non, ce n'est qu'un coup, un coup unique, de la famille des coups droits ; seulement, il est si difficile à porter, que celui qui le porte mal est un homme mort.

– Et… s'il le porte bien ?

– Alors il frappe mortellement son homme, bien que la mort ne soit jamais instantanée. Le pauvre diable a le temps de se confesser et de faire son testament.

– Ah çà ! demanda Rocambole, encore ce coup-là a un nom ?

– Oui, il se nomme le coup des cent pistoles.

– Pourquoi ?

– Parce que tu commenceras par en donner cinquante avant la première leçon, et que tu compléteras la somme après avoir pris la dernière.

– Je dois donc tuer un homme ?

– Oui.

– Quand cela ?

– Peut-être dans quinze jours, peut-être avant, peut-être plus tard.

– Peut-on savoir son nom ?

– C'est inutile.

– Mais encore ?

– Eh bien ! c’est un homme dont je veux épouser la veuve.

Rocambole tressaillit.

– Bon ! dit-il, je vois que vous êtes un homme complet, mon oncle ; vous avez gardé à chacun son affaire. Et il ajouta, en manière d’oraison funèbre : – Pauvre M. de Kergaz !

Sir Williams quitta son fauteuil, remit son chapeau, ses gants de coton, reprit son attitude pleine d’humilité, et baissa modestement ses yeux naguère remplis d’éclairs.

– Adieu, dit-il, je te verrai dans deux jours. J’ai rendez-vous à dix heures avec Armand et Baccarat.

– Adieu, grand homme ! murmura Rocambole.

Sir Williams s’en alla à pied, descendit le faubourg Saint-Honoré, longea la rue Royale, puis la terrasse du bord de l’eau et ne s’arrêta qu’à l’entrée du Pont-Neuf, sur le parapet duquel il s’appuya.

La nuit était sombre, humide, la bise sifflait ; du lieu où il s’était arrêté, le baronet dominait Paris en amont et en aval de la Seine ; Paris nocturne, à peine éclairé çà et là par ces longues files de réverbères qui essayaient de percer le brouillard, et font, à de certaines heures, ressembler la grande ville à un vaste océan tout parsemé de phares aux lueurs tremblotantes. Alors, comme aux premières pages de cette histoire, cet homme, en qui le génie du mal semblait s’être incarné, mesura la Babylone moderne de son regard plein d’éclairs :

– Ah ! dit-il, je crois décidément, ô Paris, que tu es l’empire du mal, car je suis roi dans tes murs ! Armand de Kergaz, Jeanne, Fernand, Hermine, vous tous qui m’avez vaincu une première fois, vous tous qui me portez des regards de pitié et pressez ma main avec compassion, je vous tiens dans mes serres, comme l’aigle étreint sa proie dans les siennes ! Toi, Fernand, qui m’as volé la femme que je voulais épouser, tu te trouveras dépouillé de tout bien, déshonoré, trahi par ta femme… Vous, Hermine, qui avez dédaigné le baronet sir Williams, vous marcherez la honte au front et la mort au cœur… Toi, Armand de Kergaz, tu mourras ! Toi, Jeanne, tu m’aimeras !

À la même heure, et presque au même instant et dans le même lieu, un fiacre passait, emportant une femme.

Cette femme avait été une pécheresse ; mais Dieu lui avait pardonné, et l’avait rendue forte comme la Madeleine de l’Écriture. Au moment où elle traversait le Pont-Neuf, cette femme, elle aussi, mesura Paris d’un regard inspiré, et s’écria :

– Ô grande ville ! tu renfermes en tes murs un mauvais génie, un démon, qui traîne la mort et le deuil à sa suite… Ce démon, une femme l’a deviné et le suivra pas à pas dans l’ombre, et Dieu veuille que cette femme lui écrase la tête à la veille de son triomphe, comme la Vierge écrasa la tête du serpent !

* *

*

Désormais la lutte allait se concentrer entre cet homme au génie pervers et cette femme que le doigt de Dieu avait marquée au front, lui donnant, comme moyen de racheter ses

erreurs passées, la mission de poursuivre sans relâche le vicomte Andréa, sir Williams, sir Arthur Collins, cette redoutable et fatale trinité en un seul homme !

XXXII

Jusqu'à présent, nous n'avons fait pour ainsi dire que poser les fils conducteurs de cette vaste intrigue ourdie par le génie de sir Williams. Maintenant nous allons entrer de plain-pied dans l'action, laissant parfois dans l'ombre ces deux intelligences d'élite, sir Williams et Baccarat, qui sont comme les deux principes ennemis, les deux adversaires soutenant l'un contre l'autre une lutte acharnée. Nous ne nous inquiéterons plus des moyens, nous nous bornerons simplement à raconter les événements.

* *

*

Nous avons laissé M. Fernand Rocher montant dans la calèche de voyage de Turquoise, laquelle criait aux postillons : – Route de Paris !

Deux jours après, nous eussions retrouvé l'époux infidèle, un matin, dans le petit hôtel de la rue Moncey, en tête à tête avec la blonde fille au regard d'azur. Onze heures sonnaient à la pendule.

Turquoise était couchée à l'orientale, un coussin sous sa tête, sur le tapis, auprès d'un divan sur lequel Fernand était gravement étendu. Turquoise lui souriait sans mot dire et semblait le contempler en une muette extase et avec une complaisance emplie d'enthousiasme. Tout à coup elle se souleva à demi, s'appuya sur son coude supporté lui-même par le coussin du divan, et ainsi posée, elle arrêta sur Fernand son regard bleu qui le troublait si profondément.

– Ah ! çà, lui dit-elle, mon cher Fernand, voici quarante-huit heures que nous vivons comme des enfants qui ne se donnent pas la peine de discuter la vie et de l'approfondir…

– La vie, répondit Fernand, la vie c'est le bonheur : je suis heureux… Alors, à quoi bon discuter et approfondir ? Rien ne résiste à l'analyse.

– C'est que, reprit Turquoise avec une gravité triste, le bonheur, au milieu de Paris, a besoin d'être régularisé pour qu'il dure.

Fernand la regarda et parut n'avoir point saisi le sens du mot *régularisé.*

– Écoute, reprit-elle, les gens qui sont les plus enviés sont incontestablement les gens heureux. Ceux qui sont heureux doivent s'attendre à voir discuter leur bonheur par les jaloux, les oisifs et les méchants.

– C'est vrai, ce que vous dites là, murmura Fernand, saisi de la justesse du raisonnement.

– Donc, mon cher Fernand, le plus sage en cas pareil est de s'attendre à tout, de tout prévoir et de préparer une bonne petite défense, c'est-à-dire de prendre les précautions nécessaires à la conservation de ce bonheur tant envié.

– Avec moi, c’est inutile, je vous aime…

– Bah ! fit-elle en souriant, aujourd’hui n’est pas demain… Aujourd’hui, mon ami, vous êtes dans l’orgueil du triomphe, vous avez à vos pieds une pauvre femme qui vous aime, que vous avez forcée à tout sacrifier, à renoncer à tout, qui n’était, il y a quelques jours, qu’une femme à peu près sans cœur et qui s’est prise à vous aimer éperdument, passionnément, ne voyant plus dans l’univers que vous…

Fernand prit et porta à ses lèvres la petite main de Turquoise.

– Aujourd’hui, reprit-elle, vous êtes tout feu et tout flammes, vous vous battriez avec don Quichotte lui-même, et lui feriez au besoin proclamer, à lui don Quichotte, ma supériorité physique et morale sur sa Dulcinée de Toboso.

Et Turquoise eut un sourire charmant de fine raillerie et d’amour indulgent.

– Mais demain, reprit-elle, ah ! demain…

– Demain comme aujourd’hui, voulut intervenir Fernand.

– Chut ! fit-elle, frappant le parquet du bout de son petit pied… demain, monsieur, vous retrouverez par hasard… le hasard se mêle de tout, surtout des affaires qui concernent les amoureux… vous retrouverez vos amis, vos connaissances, tout autant de gens qui ne comprendront pas ou ne voudront pas que vous soyez heureux…

– Ah ! je compte bien n’écouter personne…

– Les uns diront : « Il a une femme légitime, charmante, adorée… et qui l’adore… »

Fernand tressaillit à ces mots de Turquoise, et la jeune femme, qui jouait en ce moment une partie décisive, attacha sur lui, en parlant ainsi, son regard fascinateur.

– Oui, monsieur, reprit-elle, pressant sa main dans les siennes, vous avez une femme… Hélas ! reprit-elle, c’est triste à dire ! mais pourtant tout finit en ce monde, mon Fernand bien-aimé, surtout l’amour. À moins, ajouta-t-elle en prenant sa tête dans ses deux mains, à moins qu’une pauvre femme comme moi ne se prenne à aimer sérieusement… comme je t’aime !

Et l’œil de Turquoise pénétra jusqu’au fond de l’âme de Fernand, que ce regard bleu avait le don de rendre fou.

– Mais l’amour légitime, comme on dit, reprit Turquoise, cet amour sanctionné par la loi, comment durerait-il toujours ? Donc, mon ami, tu as aimé ta femme, mais il est évident que tu ne l’aimes plus, puisque tu as couru après moi, que tu m’as poursuivie, fait revenir de force à Paris, et que, en fin de compte, te voilà installé ici.

Fernand écoutait… Il écoutait ce langage audacieux et n’osait protester.

Turquoise avait compris que le seul moyen de dompter, de dominer, de garrotter cet homme habitué à vivre avec sa femme, une créature distinguée, charmante, pleine d’une noble et chaste pudeur, était de devenir l’antithèse vivante de cette femme.

Turquoise avait raison. Le secret des faiblesses du cœur humain est tout entier dans les contrastes.

La courtisane continua : – Par conséquent, tu peux être certain d'une chose, c'est que demain le monde entier te lapidera. Personne, entends-tu bien ? ne voudra comprendre que tu négliges une femme charmante à tous égards, pour une femme comme moi.

Et Turquoise caressa son amant du regard et du sourire.

– Aussi, reprit-elle, j'ai déjà tracé notre ligne de conduite à nous deux, mon ami. Tu rentreras chez toi ce soir.

Fernand tressaillit et regarda Turquoise avec une sorte d'épouvante.

– Ce soir, entends-tu, poursuivit-elle, tu inventeras un prétexte sur ton absence de deux jours. Elle te croira ou ne te croira pas, peu importe. Tu reviendras ici chaque jour… à toute heure… Ne seras-tu pas, n'es-tu pas déjà le seigneur et maître ?

– Mais en attendant, mon bien-aimé, reprit-elle, profitons de notre dernière journée d'isolement et de bonheur. Le temps est beau, je vais faire venir une voiture ; nous sortirons après le déjeuner, nous ferons le tour du Bois.

La courtisane se leva à demi, étendit la main vers un cordon de sonnette et ordonna qu'on sortît le déjeuner.

Pendant une heure encore, l'habile sirène acheva d'endoctriner Fernand à demi fou ; elle sut lui faire comprendre et accepter par avance un rôle honteux. Et l'influence de cette femme étrange était telle, il y avait dans son regard, dans son sourire, dans l'inflexion de sa voix, dans le charme tout entier de sa personne une puissance magnétique si entraînante, que Fernand courba la tête et accepta tout.

Hermine était perdue sans retour, puisque son mari consentait à lui mentir.

À une heure, Turquoise et Fernand montèrent en calèche et coururent au Bois. L'équipage de la courtisane descendit la rue d'Amsterdam, traversa la place du Havre, passa devant la rue d'Isly. Là, Fernand ne put se défendre d'une certaine émotion.

– Mon pauvre ami, lui dit Turquoise d'un ton railleur, tu ferais mieux de me laisser te déposer tout de suite à ta porte ; tu m'oublierais au bout de dix minutes, et moi j'essayerais de m'étourdir en songeant que tu es heureux.

Ces derniers mots furent prononcés d'une voix étouffée qui descendit au fond du cœur troublé de Fernand.

– Non, non, murmura-t-il avec impatience, je vous aime…

Et la calèche passa au grand trot, monta l'avenue des Champs-Élysées et gagna le bois de Boulogne, emportant le vampire femelle et sa proie.

Or, c'était précisément le jour fixé par sir Williams pour la rencontre qui devait avoir lieu entre M. le vicomte de Cambolh à cheval et M. Fernand Rocher, dans la calèche de Turquoise, à deux heures, au pavillon d'Ermenonville.

Turquoise avait reçu, le matin, un petit billet de sir Williams, lequel l'avertissait qu'elle reconnaîtrait Rocambole qu'elle n'avait jamais vu, à son cheval alezan brûlé d'abord, et ensuite à une fleur bleue qu'il portait à sa boutonnière.

On le sait, Turquoise n’avait point voulu s’expliquer clairement sur son passé avec Fernand. Tout ce qu’il avait pu savoir, c’est qu’avant de l’aimer, elle était une pécheresse. Soit insouciance de l’homme riche qui ne descendra pas même dans les détails et se contentera d’ouvrir son portefeuille, soit délicatesse exquise de l’amant qui craint de l’humilier, Fernand Rocher n’avait fait encore aucune question.

À deux heures, la calèche bleu de ciel arrivait au pavillon d’Ermenonville. En même temps, Rocambole, qui était à son poste, se montrait dans l’avenue et rapprochait, par de gracieuses courbettes, son cheval de la calèche.

Fernand ne le vit point, il regardait Turquoise, à ses yeux plus belle que jamais.

Mais soudain, il la vit pâlir et tressaillir.

– Mon Dieu ! qu’avez-vous ? dit-il.

– Rien… rien… balbutia Turquoise d’une voix altérée…

En ce moment Fernand leva les yeux et aperçut Rocambole. Le prétendu gentilhomme suédois était à deux pas de la calèche et le saluait, laissant tomber un regard de mépris sur la jeune femme.

Cette brusque apparition déconcerta Fernand et lui fit éprouver une crainte vague.

Rocambole s’approcha, et la scène de provocation eut lieu telle que l’avait prévue et ordonnée sir Williams.

Turquoise, feignant une confusion profonde, avait caché sa tête dans ses mains.

Fernand, pâle, la gorge crispée, écouta le vicomte jusqu’au bout sans prononcer un mot.

– Monsieur le vicomte, dit-il enfin, si j’étais un inconnu, peut-être descendrais-je à des explications qui me semblent, en l’état, complètement oiseuses.

Le vicomte s’inclina.

– Maintenant, monsieur, poursuivit Fernand, veuillez croire que demain, à pareille heure, vous aurez été pleinement désintéressé.

– Oh ! monsieur, fit négligemment Rocambole, vous me permettrez d’être gracieux avec madame ?

– Vous vous trompez, monsieur, répondit Fernand avec hauteur, madame n’accepte rien sans ma permission.

– Non, fit Turquoise, qui jeta un regard de mépris et de haine à Rocambole, regard qui parut du meilleur effet à Fernand et la réhabilita sur-le-champ dans son esprit.

– À présent monsieur, continua le vicomte, vous devez penser que nous sommes gens à nous revoir… une connaissance, si bien commencée…

– Doit avoir des suites, je suis de votre avis, répondit Fernand, dont la voix tremblait de colère. Aussi, monsieur, suis-je tout à fait à vos ordres ; mais toutefois après que madame m’aura permis de dégager sa position vis-à-vis de vous. Ce sera fait demain, et après-demain, j’imagine, je pourrai me mettre à votre disposition.

– Monsieur, répondit le vicomte, vous rencontrez un homme qui est arrivé ce matin et comptait repartir demain soir. Je crois que la situation que vous m'avez faite me donne quelques avantages ?

– Ah ! dit Fernand.

– Celui de me battre à mon heure, par exemple.

– Votre heure sera la mienne.

– Ainsi dans huit jours, à pareille heure, car je serai de retour ce matin, je pourrai vous envoyer mes témoins ?

– Soit ! dit Fernand, dans huit jours.

Le vicomte salua courtoisement la femme qu'il venait d'humilier, piqua son cheval et s'éloigna.

– À l'hôtel ! cria Turquoise au cocher.

La calèche tourna bride et repartit au grand trot, emportant Fernand consterné et ivre de rage, et Turquoise qui cachait toujours sa tête dans ses mains et paraissait souffrir le martyre. Durant le trajet du Bois à la rue Moncey, les deux amants qui tout à l'heure se regardaient en souriant, n'échangèrent pas un seul mot.

Quand la voiture eut franchi la grille du jardin, Turquoise s'élança à terre et entra précipitamment dans l'hôtel, se réfugiant au fond de son boudoir. Fernand la suivit.

La jeune femme se laissa tomber sur le divan où, le matin, Fernand était assis, et fondit en larmes.

Pendant quelques minutes, Fernand, immobile et sombre, l'écouta pleurer sans dire un mot, sans risquer une consolation ; mais enfin son cœur se brisa au bruit de ces sanglots, il se pencha sur Turquoise et lui prit la main :

– Jenny ! murmura-t-il.

Elle parut tressaillir, se dressa comme si cette voix eût été pour elle la trompette du jugement dernier, le regarda avec une expression étrange et s'écria :

– Partez ! partez ! je ne veux plus vous voir…

– Partir ! fit-il avec terreur.

– Oui, dit-elle, car, pour la première fois de ma vie, je viens de m'apercevoir que j'étais une abominable et indigne créature : partez ! car je vous aime… et suis indigne de votre amour… partez… je vous en supplie !

Elle se mit à genoux devant lui, prenant l'attitude d'un condamné qui implore sa grâce.

– Ah ! lui dit-elle, partez, mais ne me maudissez pas… ne me méprisez pas, mon Fernand bien-aimé… vous le seul homme que j'aie aimé… vous qui m'avez fait croire, l'espace de quelques jours, que la femme déchue pouvait se réhabiliter.

Et tandis qu'elle parlait ainsi, Turquoise était belle à désespérer, son regard à demi voilé par les larmes n'avait rien perdu de son pouvoir fascinateur, et elle savait que cet homme, qu'elle suppliait de partir et de l'oublier, resterait et tomberait à ses genoux.

Fernand demeura silencieux longtemps encore, immobile, la regardant et sentant la sueur de l'angoisse perler à son front.

Enfin il reprit sa main :

– Jenny, dit-il, vous avez eu raison, le jour où vous avez cru que l'amour réhabilitait…

Elle hocha tristement la tête, et continua à sangloter.

– Vous avez eu raison, reprit-il, car je ne veux pas savoir le passé, et ne veux songer qu'au présent. Jenny… oubliez… comme j'oublie moi-même… Jenny, je ne sais plus qu'une chose, c'est que je vous aime…

Il la prit dans ses bras, la pressa sur son cœur.

Puis, tout à coup, Jenny se dégagea… Elle ne pleurait plus, elle était froide, résolue, pleine de dignité :

– Mon ami, dit-elle en tendant la main à Fernand, merci de votre générosité ! Vous êtes un noble cœur, et la pauvre déchue ne l'oubliera jamais. Je vous aime, Fernand, je vous aime comme vous aimerait une femme aussi pure que je suis méprisable, et c'est parce que je vous aime que je prends l'immuable résolution de ne pas vous revoir. Partez, mon ami, rentrez chez vous, dans votre famille, auprès de votre femme et de votre enfant… Hélas ! déjà, peut-être, vous ai-je fatalement aliéné la première de ces affections. Adieu… oubliez-moi… et ne me méprisez pas… Si vous saviez…

– Je ne veux rien savoir, répondit Fernand, non moins résolu, je ne veux rien savoir qu'une chose, c'est que vous m'aimez…

– Oh ! oui… fit-elle avec un accent brisé qui semblait monter des profondeurs de son âme.

– Je sais que vous m'aimez, continua-t-il, et je ne vous abandonnerais point.

Et comme elle courbait la tête et qu'une larme brûlante tombait sur la main de Fernand :

– Demain, poursuivit-il, vous renverrez à cet homme tout ce que vous tenez de lui… tout, entendez-vous bien ? voitures, chevaux, bijoux, titres de rente… et jusqu'à l'acte d'acquisition de cet hôtel, dont le prix lui sera remboursé sur-le-champ. Puis, dans huit jours, je le tuerai ! acheva-t-il d'une voix sombre.

Turquoise releva soudain la tête.

Ses larmes cessèrent de couler ; une tristesse pleine de mélancolie se répandit sur son visage et elle regarda Fernand.

– Mon ami, dit-elle, dans ce que vous me proposez, vous ne voyez donc pas une chose ?

– Laquelle ? demanda-t-il.

– C'est que, avec vous je n'aurai fait que changer de condition.

Il tressaillit…

– Ne serai-je pas toujours, poursuivit-elle, ce qu'on nomme une femme entretenue, c'est-à-dire une esclave, un chien, un cheval de luxe, une chose, enfin ?

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Fernand, foudroyé par ces paroles – Mais enfin, dit-il, je vous aime, moi, je sais bien ce que vous êtes et ce que vous valez ; à mes yeux, vous ne serez jamais…

– Je le serai aux yeux du monde, répondit-elle lentement ; je le serai à mes propres yeux… et c'est assez !

Puis, comme Fernand, atterré, ne trouvait pas un mot à répondre, elle ajouta :

– Je n'ai rien… et ne puis rien accepter de vous, car vous êtes marié et ne pouvez m'épouser… Adieu… adieu pour toujours !

XXXIII

Turquoise parlait avec véhémence, et chacune de ses paroles, habilement calculée, entrait au cœur de Fernand Rocher comme une pointe de couteau. Cette femme, qui venait d'être si profondément humiliée, avait un certain droit de tenir un pareil langage ; du moins, Fernand le pensa naïvement et demeura foudroyé. Mais lorsqu'il arrive à un homme d'aimer une de ces créatures déchues aussi violemment que notre héros aimait Turquoise, il n'est pour lui ni raisonnement ni logique.

Fernand se mit à genoux et se prit à sangloter comme un enfant.

Alors Turquoise lui murmura à l'oreille :

– Vous ne voulez donc pas me quitter et renoncer à moi ?

– Non, car ce serait mourir.

– Eh bien !…

Elle s'arrêta sur ce mot, et ce mot fut pour Fernand comme ce coin de ciel bleu qui apparaît au naufragé durant la tempête.

– Eh bien ?… fit-il anxieux.

– Eh bien ! reprit-elle, si vous acceptez mes conditions, toutes mes conditions… peut-être… consentirai-je…

– Oh ! parlez, parlez… j'accepterai tout !

– Mon ami, reprit Turquoise d'une voix grave et douce à la fois, avant de me jeter à corps perdu dans le gouffre où vous me voyez plongée, j'ai été une femme honnête ; j'ai été de ce monde qui me repousse aujourd'hui. À seize ans, on m'a fait épouser un vieux mari, un vieillard éhonté qui a perdu ma jeunesse ; il a dissipé une à une mes illusions. Cet homme a dévoré ma dot à peu près entière. Cependant, le jour où j'ai fui de chez lui, j'ai pu emporter un modeste capital, tristes épaves de mon naufrage, dix mille francs.

Turquoise articula ce chiffre du ton orgueilleux d'un millionnaire qui calcule sa fortune.

– Ces dix mille francs, poursuivit-elle, je les possède encore. Ils me rapportent cinq cents francs de rente. Cette somme est à moi, mon ami, bien à moi, et n'a pas une origine honteuse ; j'en ai laissé depuis quatre ans accumuler les revenus, ce qui fait que je possède en outre deux mille francs.

– Eh bien ? demanda Fernand, qui ne comprenait pas.

– Eh bien ! reprit-elle, mais c'est une fortune, cela !

Puis elle lui prit la main, le sourire revint à ses lèvres, elle eut la physionomie mutine d'une petite fille qui dit naïvement ses premières espérances d'amour.

– Comment ! vous ne comprenez pas, mon ami ? Alors, écoutez-moi bien. Il y a beaucoup de femmes, à Paris, de pauvres ouvrières qui vivent de leur travail et s'estimeraient bien heureuses d'avoir la moitié de ce que je possède. Moi, j'ai été élevée à Saint-Denis ; j'ai appris à broder, à faire de la tapisserie ; je puis gagner trois francs par jour, c'est-à-dire mille francs par an… ce qui, joint à mon revenu, me fera quinze cents francs de rente.

– Ah ! s'écria Fernand, vous, mon enfant, vous vivriez avec quinze cents francs ? Oh ! jamais !

– Et je serai si heureuse encore !… si heureuse de posséder l'amour de mon Fernand bien-aimé ! Mais, acheva-t-elle avec un élan d'enthousiasme, tu ne comprends donc pas que je pourrai t'aimer alors, t'aimer librement ?

Fernand se taisait et baissait la tête.

– Mon bien-aimé, poursuivit Turquoise, ta petite Jenny a une volonté de fer. Ceci est à prendre ou à laisser… ou nous allons nous dire un adieu éternel, et j'entrerai dans un couvent ce soir même.

Fernand frissonna.

– Ou vous m'obéirez, monsieur, et ferez tout ce que voudra Jenny.

– Soit, murmura-t-il vaincu.

– Alors, tu vas être obéissant sur-le-champ, n'est-ce pas ?

– Que faut-il faire ? demanda-t-il, dompté.

– Il faut rentrer chez vous, rue d'Isly.

Le jeune homme tressaillit et songea à Hermine, qui, sans doute, le pleurait déjà comme mort.

– Ensuite, tu reviendras ici demain matin.

– Mais… voulut objecter Fernand.

– Il n'y a pas de mais… je le veux ! dit-elle en frappant le parquet de son joli pied et fronçant ses blonds sourcils.

Et comme il insistait encore, elle eut la persuasive éloquence de la femme dans toute sa puissance séductrice, et il consentit à s'en aller.

– Ah ! enfin ! murmura Turquoise lorsqu'il fut parti. Décidément, je le tiens, et il sera demain en passe d'entamer son magot pour moi. Oh ! les hommes, quels niais !

XXXIV

Hermine, on doit s’en souvenir, en voyant revenir Sarah, la jument favorite de Fernand, couverte de sueur, veuve de son cavalier et conduite par un inconnu qui la ramenait d’Étampes ; Hermine, disons-nous, avait oublié toute retenue pour courir chez le comte de Château-Mailly. Elle ne croyait, elle n’avait foi qu’en lui.

Le comte s’attendait à cette visite, et, au moment où la jeune femme faisait arrêter sa voiture devant la porte cochère, une autre voiture emportait l’Anglais sir Arthur Collins. Sir Arthur avait annoncé au comte la prochaine arrivée de madame Rocher, car il savait déjà que la jument arabe venait de rentrer rue d’Isly.

Le comte, en séducteur qui sait son métier, dressa ses batteries en un clin d’œil. Il sut donner à ses traits un cachet de tristesse et de dignité suprême, fit une toilette d’intérieur d’un négligé minutieux, et se tint dans son fumoir, qui était la plus délicieuse pièce de son entresol.

C’était donc là qu’il attendait, plein de foi dans les paroles de sir Arthur Collins qui venait de sortir, lorsqu’un coup de sonnette parti de l’antichambre arriva jusqu’à lui. Ce coup de sonnette était à la fois timide et précipité, et pour une oreille exercée, il semblait trahir l’agitation nerveuse de la main du visiteur.

– C’est elle ! pensa le comte dont le cœur se prit à battre avec une certaine violence.

Au bruit de cette sonnette, M. de Château-Mailly éprouva un tressaillement qui lui fit comprendre que c’était Hermine qui venait à lui. En effet, le valet de chambre du comte entra presque aussitôt dans le fumoir :

– Qui est-ce ? demanda M. de Château-Mailly d’une voix un peu émue.

– Une dame qui attend au salon et désire voir monsieur.

– La connais-tu ?

– Je ne sais pas.

– Comment, tu ne sais pas ?

– Non, dit le valet, car elle a un voile bien épais sur le visage.

– Fais entrer ici, dit le comte.

La femme voilée entra.

Le comte fut très fort à ce moment-là : il parut ne point deviner quelle était cette femme, et sa physionomie manifesta le plus vif étonnement, sans rien perdre toutefois de sa teinte de mélancolie profonde.

Mais Hermine releva son voile aussitôt que le valet se retira. Alors M. de Château-Mailly jeta un cri.

– Vous ici, madame ! vous ici ! murmura-t-il, jouant la stupeur.

Hermine était horriblement pâle et demeurait immobile.

– Ah ! reprit le comte en s'élançant vers elle et lui prenant la main, pardonnez-moi de vous recevoir ainsi… et dans cette pièce, ajouta-t-il avec un sentiment de courtoisie qui parut très naturel à la jeune femme. Mais j'étais si loin de penser… de soupçonner.

– Monsieur, dit Hermine en se laissant tomber sur un siège, je viens à vous comme à un ami…

– Oh ! merci ! murmura-t-il d'une voix qu'une émotion vraie altéra.

Puis, tout à coup, il parut se repentir de ce mouvement de joie :

– Mais, mon Dieu ! s'écria-t-il, qu'est-il donc arrivé ?

– Il est parti… dit Hermine.

Ces trois mots, en sortant de ses lèvres, résonnèrent lugubres et navrés comme s'ils eussent été le cri suprême chez cette femme…

M. de Château-Mailly, redevenu maître de lui, trouva convenable de jeter un cri de surprise et d'indignation, bien qu'il sût parfaitement déjà tout ce qui s'était passé, et il ne manqua point d'ajouter :

– Mais cela est impossible ! madame… Cela ne se peut… c'est elle qui est partie !

Hermine hocha la tête.

– J'ai exigé son départ, poursuivit M. de Château-Mailly, et elle est aujourd'hui sur la route d'Italie.

Hermine poussa un cri d'angoisse impossible à rendre.

– Mais… alors, balbutia-t-elle, il est parti avec elle ?

Et, chancelante, brisée, près de s'évanouir, elle eut cependant la force de raconter à M. de Château-Mailly comment Sarah, la jument arabe, venait de rentrer à l'hôtel, arrivant d'Étampes, où Fernand l'avait confiée à un messager.

Pendant ce récit, le comte, fidèle au rôle tracé par sir Williams, interrompit plusieurs fois Hermine par des exclamations d'étonnement et de douleur… Puis il se leva tout à coup, et, comme dominé par une inspiration inattendue :

– Madame, dit-il, je vous ai juré d'être votre ami, de vous ramener votre mari, je tiendrai ma promesse… S'il est parti, s'il a quitté Paris avec cette abominable créature, je courrai après lui… je le forcerai à revenir.

Le comte parlait avec chaleur, avec enthousiasme, comme un paladin qui prend l'infortune sous sa protection.

Le regard d'Hermine était suspendu à ses lèvres, et la jeune femme croyait en lui.

– Écoutez, reprit-il, puisque vous êtes venue jusqu'ici, madame, puisque vous avez eu assez de foi en mon honneur, en ma loyauté pour franchir ma porte, vous irez jusqu'au bout, n'est-ce pas ?

Il tremblait en parlant ainsi, et elle le regarda avec une expression d'étonnement qui peignait avec éloquence la pureté de son âme.

Elle ne comprenait pas.

– Vous allez rester ici, n'est-ce pas ? reprit-il, rester ici pendant une heure ou deux jusqu'à ce que je revienne ; car il faut que je sache la vérité sur-le-champ, et je vais courir…

La pauvre femme eut un vague espoir.

– Je resterai, dit-elle avec soumission.

Le comte sonna.

– Baissez votre voile, madame, dit-il vivement ; la femme de César ne saurait être soupçonnée.

Hermine obéit. Le valet de chambre du comte entrebâilla la porte.

– Jean, dit M. de Château-Mailly, je ne suis chez moi pour personne.

Le valet s'inclina.

– Fais atteler mon dog-cart sur-le-champ.

Le valet de chambre parti, M. de Château-Mailly passa dans son cabinet de toilette, qui était attenant au fumoir, et s'habilla rapidement.

Demeurée seule, Hermine avait caché sa tête dans ses mains et s'était prise à fondre en larmes. Le comte n'était séparé d'elle que par une porte entrouverte et une portière baissée ; il entendit ses sanglots déchirants, et, un moment, il fut réellement ému.

Un moment, M. le comte de Château-Mailly, le loyal gentilhomme, se demanda, en écoutant pleurer cette femme, si ce n'était point une chose honteuse et indigne de lui que cette abominable comédie qu'il jouait… Un moment, dominé par cet instinct de droiture qui était en lui, il songea à se jeter aux pieds de madame Rocher, à lui avouer son infamie et à lui demander humblement pardon. Mais, d'abord le comte songea que l'homme qui tombe, dans l'opinion d'une femme, du piédestal chevaleresque sur lequel il était monté, et ose convenir qu'il a menti, est perdu à tout jamais, et à tout jamais digne du mépris de cette femme. Ensuite il se souvint de son pacte avec sir Arthur Collins, ce flegmatique et rouge gentilhomme qui, seul, pouvait empêcher le mariage du vieux duc, son oncle, avec madame Malassis. M. de Château-Mailly irait jusqu'au bout et jouerait son rôle en conscience.

Il ressortit du cabinet de toilette en négligé du matin.

Un certain désordre qui régnait dans l'ensemble de sa mise attestait de sa précipitation à s'habiller. Il était comédien jusqu'au bout.

– Madame, dit-il en prenant de nouveau la main d'Hermine et la baisant avec respect, je ne cours pas, je vole. Avant une heure, je serai de retour.

Et le comte partit.

Ce ne fut que lorsqu'elle eut entendu le bruit des roues de son tilbury, et celui de la porte cochère, se refermant, que madame Rocher, cessant enfin de pleurer, jeta un regard autour d'elle et eut pour ainsi dire conscience de sa situation. Elle était chez un homme ; cet homme n'était ni son père ni son époux, ni son frère ; ce n'était pas même un parent. Cet homme, inconnu huit jours auparavant, était donc déjà bien intimement lié à sa destinée qu'elle se trouvait seule chez lui. Alors seulement Hermine frissonna et eut la pensée de fuir.

Sans doute le comte était un loyal gentilhomme, mais enfin Hermine était femme, et elle comprenait vaguement que cet homme l'aimait. Un moment, à cette pensée, elle oublia pourquoi elle était venue et pour quel motif il l'avait laissée seule ; elle songea à s'en aller précipitamment, et elle eut peur ; mais si elle partait, reverrait-elle jamais Fernand ? Cette dernière pensée domina la pudeur alarmée de la femme. Elle resta.

Il est chez toute femme une sorte de curiosité qui parvient à l'emporter sur les plus sérieuses et les plus pénibles préoccupations. Quand elle fut décidée à rester, Hermine essaya de tromper son impatience en cherchant une distraction quelconque à ses yeux et à ses pensées. D'abord elle examina le lieu où elle se trouvait : ce fumoir élégant et coquet, tendu d'une étoffe orientale aux vives couleurs, et dans lequel une main artiste et intelligente semblait avoir accumulé des chefs-d'œuvre de toute sorte.

C'étaient d'abord les tableaux de maître, tous petits, encadrés en chêne et appartenant à l'école flamande, des Hobvema, un Ruydal, un Téniers ; puis des bronzes enlevés à prix d'or chez l'artiste avant le coulage ; sur un guéridon placé au-dessous d'une glace de Venise, entre les deux croisées, une argile de David ; en face, un buste de marbre blanc. Ce buste, qui attira tout d'abord l'attention de madame Rocher représentait une femme, une femme de théâtre bien connue, et qui avait beaucoup aimé le comte pendant un mois ou deux, le temps le plus long que puisse durer un amour de comédienne.

Dans un coin, à droite de la cheminée, Hermine, qui s'était levée et faisait le tour de la pièce, remarqua un portrait, une blonde tête de seize ans, mutine et souriante. À côté du portrait, un médaillon, une délicieuse miniature représentant également une autre tête de femme, celle-là brune, accentuée, accusant l'origine espagnole, et belle d'une beauté sérieuse et presque fatale… Ces trois têtes, le buste et les deux portraits, impressionnèrent Hermine d'une façon bizarre, révélant chez elle, à son insu, une des singularités les plus curieuses du cœur féminin.

Hermine venait chez le comte, qui lui était indifférent, pour implorer son appui et lui redemander son mari ; bien mieux, elle aimait ce dernier si éperdument, d'une manière si exclusive, que toute autre pensée d'amour ne pouvait trouver place dans son cœur meurtri. Eh bien ! ces trois souvenirs de la vie de garçon du comte lui firent éprouver un mouvement d'impatience, quelque chose qui n'était pas encore de la jalousie, et y ressemblait cependant. Elle trouva inconvenant que le comte l'eût reçue dans cette pièce toute pleine encore de ses souvenirs galants, ne songeant plus, la pauvre femme, que M. de Château-Mailly n'avait pu s'attendre à sa visite, et qu'il avait témoigné le plus vif étonnement à sa vue.

Une heure s'écoula, pendant laquelle madame Rocher, tout en prêtant avec anxiété l'oreille aux moindres bruits, continua à examiner les objets qui l'environnaient. Mais une

voiture se fit entendre sous la voûte de la maison, et Hermine, ramenée violemment à ses douloureuses pensées, se laissa retomber sur le siège où elle était tout à l'heure, tremblant de voir entrer M. de Château-Mailly lui disant :

– Il est parti !

C'était le comte, en effet.

Hermine lui jeta un regard qui semblait vouloir lire jusqu'au fond de son âme, et elle n'eut pas la force d'articuler un mot.

– Madame, lui dit-il vivement, votre mari est à Paris.

Elle jeta un cri de joie.

– Il est à Paris, et je vous le rendrai…

– Oh ! tout de suite, n'est-ce pas ? fit-elle avec l'impatience d'un enfant.

– Non, répondit-il, mais demain… Ne me questionnez pas aujourd'hui, je ne puis rien vous dire.

Elle courba le front, et ses larmes coulèrent de nouveau.

Alors M. de Château-Mailly fléchit un genou devant elle.

– Pauvre femme !… dit-il, comme vous l'aimez !…

Et sa voix était sourde, brisée, haletante : elle semblait révéler une souffrance intérieure sans égale ; et cette voix pénétra jusqu'au fond du cœur de la jeune femme et y jeta un trouble mélangé de remords.

– Lui aussi, pensa-t-elle, il m'aime… et je dois le faire souffrir.

– Vous êtes venue ici, madame, reprit le comte, qui parut faire un effort sur lui-même et dominer son émotion ; y venir une première fois était peut-être, aux yeux du monde, une grande imprudence, et pourtant il faudra y venir une fois encore demain soir, à quatre heures… Il le faut.

– Je reviendrai, répondit Hermine avec soumission.

Et, quand elle fut partie, le comte se dit : – Voilà une pauvre femme qui, avant un mois, m'aimera à mourir… Décidément ce damné sir Arthur Collins a une connaissance approfondie du cœur humain.

Et le comte alluma philosophiquement un cigare.

XXXV

Madame Rocher rentra chez elle, en proie à cette douleur morne, sans éclat, qui laisse les yeux rouges et secs.

Sa mère ne la questionna point. Madame de Beaupréau avait compris qu'il est de ces maux de l'âme que les consolations irritent au lieu de les adoucir.

Hermine passa le reste de la journée seule, enfermée dans son boudoir, livrée aux plus amères réflexions sur son bonheur détruit. Muette, immobile auprès du berceau de son enfant, elle vit la nuit s'écouler, se souvenant que c'était également la nuit qu'il était revenu, et espérant qu'il reviendrait encore. Mais la nuit s'écoula, le jour vint, puis la matinée se passa. Fernand n'avait point reparu.

Hermine n'osait point interroger les domestiques ; elle n'osait s'ouvrir à sa mère, car M. de Château-Mailly lui avait recommandé expressément de ne se confier à personne. Elle avait foi en M. de Château-Mailly.

À partir de midi, la pauvre jeune femme compta les heures qui la séparaient encore de celle où elle reverrait le comte. À mesure que cette heure approchait, son cœur se prit à battre d'une émotion inconnue et si bizarre, que Fernand lui semblait étranger.

Au dernier moment, de même qu'elle avait voulu fuir de chez le comte la veille, elle hésita à y aller. Pourtant il le fallait bien, si elle voulait avoir des nouvelles de son mari. À cette dernière pensée elle n'hésita plus. Elle sortit de chez elle furtivement, à pied, monta dans le premier fiacre qu'elle rencontra et se fit conduire rue Laffitte.

Quatre heures sonnaient au moment où elle gravissait l'escalier du n° 41.

La veille, Hermine était venue chez le comte, désespérée, la mort au cœur, sans souci d'elle-même et de sa réputation : elle y revenait aujourd'hui avec un faible espoir, forte des promesses du comte ; et cependant, à cette heure, son cœur battait plus fort, et une voix disait qu'elle était perdue par avance. Elle sonna d'une main tremblante.

Un homme vint lui ouvrir. C'était le comte lui-même. Par un excès de délicatesse que la jeune femme devait apprécier, le comte avait renvoyé ses gens ; il ne voulait point infliger à Hermine le supplice d'avoir à rougir devant les laquais.

Il lui prit la main et la fit entrer.

– Venez, lui dit-il à voix basse. Je suis seul… personne ne vous a vue entrer, personne ne vous verra sortir.

Cette fois il la conduisit au salon et la fit asseoir près du feu, dans un grand fauteuil, s'asseyant lui-même à distance respectueuse.

Pour la femme qui aime, il n'est au monde qu'un seul homme. Hermine aimait Fernand. Donc elle avait à peine regardé M. de Château-Mailly. Eh bien ce jour-là, elle ne

put se défendre d'un mouvement de curiosité; elle lui fit subir ce rapide examen qui suffit à la femme pour juger un homme physiquement et presque moralement, et elle s'avoua que le comte était peut-être digne de l'amour d'une femme autant par la noblesse de son caractère que par sa beauté physique.

– Madame, dit le comte, je puis vous donner, sur la conduite et la situation de votre mari, les plus minutieux détails.

– Parlez, monsieur, murmura-t-elle, je suis prête à tout… j'ai déjà tant souffert, que j'aurai la force de souffrir encore.

– Vous êtes une noble femme, répondit-il, et Dieu vous tiendra compte de votre force d'âme… Mais ayez foi en l'avenir, madame, tout n'est point désespéré encore…

– Que dites-vous, monsieur ? interrogea-t-elle avec une émotion indicible… Croyez-vous qu'il puisse m'aimer encore ?

– Peut-être…

Le comte prononça ce mot avec l'accent du doute, et cet accent alla au cœur d'Hermine.

– Écoutez, reprit M. de Château-Mailly, et soyez forte… J'avais obtenu de cette abominable créature qu'elle quitterait Paris ; elle y avait consenti, et, avant-hier matin, en effet, elle montait en chaise de poste. Mais, que voulez-vous ! le hasard a de singulières et horribles trahisons. Au moment où elle traversait le boulevard à la hauteur de la Madeleine, Turquoise a rencontré M. Rocher faisant sa promenade du matin à cheval. Elle a passé sans lui faire signe d'adieu, sans paraître l'apercevoir, et elle a continue sa route, ordonnant à ses postillons de courir ventre à terre. Mais M. Rocher l'avait vue ; il s'est mis à sa poursuite et a couru après elle jusqu'à Étampes, où il est parvenu à la rejoindre. À Étampes il s'est jeté à ses pieds comme un fou, pleurant, se tordant les mains.

– Ah ! fit Hermine avec un mouvement de dégoût et d'horreur.

– Pauvre femme ! murmura le comte.

Puis il lui prit la main et la baisa comme la veille.

– Ils sont revenus à Paris, dit-il, il est chez elle ; mais elle m'a juré qu'elle ne le garderait pas plus longtemps…

– Vous l'avez donc vue ? demanda Hermine en tremblant.

– Oui, ce matin.

– Et… lui ?

Le comte hocha la tête.

– Vous pensez bien, dit-il, que c'eût été imprudent. Je pouvais, du coup, perdre l'influence presque despotique que le hasard et d'abominables révélations m'ont donnée sur cette femme.

– Ainsi… elle le… renverra ?

– Oui… ce soir même.

Hermine eux un mouvement de joie, et un éclair d'espoir brilla dans ses yeux.

Mais ce ne fut qu'un éclair. Elle baissa la tête, une larme roula sur sa joue, et elle soupira : – Il y retournera, dit-elle, puisqu'il l'aime.

C'était le cas ou jamais, pour M. de Château-Mailly, de tomber aux pieds de madame Rocher, et il ne faillit point à son rôle.

Il se mit à genoux.

– Madame, murmura-t-il de cette voix triste et navrée, qui avait, la veille, si fortement ému Hermine, que puis-je répondre à une pareille question ? sinon que votre mari serait le plus insensé des hommes s'il ne vous aimait.

Et comme elle pleurait silencieusement :

– Je ne sais pas, dit-il, mais il me semble que l'homme assez heureux, assez protégé du ciel pour être aimé d'une femme telle que vous, devrait passer sa vie à genoux, et ne demander à Dieu qu'une chose : prolonger indéfiniment cette vie pour qu'il pût vous en consacrer chaque heure et chaque minute.

Malgré ses douleurs et l'état de prostration dans lequel elle se trouvait, madame Fernand Rocher ne put s'empêcher de frissonner et de rougir en écoutant ces paroles, prononcées d'une voix troublée et tremblante, et elle retira vivement sa main, que le comte pressait dans les siennes.

M. de Château-Mailly comprit qu'il ne devait pas aller plus loin ce jour-là, sous peine de voir s'évanouir la confiance qu'elle avait mise en lui. Il se releva et poursuivit d'un ton plus calme :

– J'ai la conviction, madame, que, tôt ou tard, éclairé par l'infamie de cette femme, honteux de sa conduite, plein de remords, votre mari viendra s'agenouiller devant vous et vous demander son pardon.

– Ah ! s'écria-t-elle avec un mouvement de joie égoïste, si vous pouviez dire vrai, monsieur !

Le comte soupira ; ce soupir brisa le cœur d'Hermine ; elle comprit qu'elle avait fait mal au comte avec ce cri de joie.

– Pardonnez-moi, dit-elle en lui tendant la main, je suis folle…

– Pauvre femme ! répéta-t-il encore avec un accent impossible à noter. Maintenant, continua-t-il, songeons à vous, madame, et, au lieu de nous désoler, cherchons à vous défendre contre l'avenir. Il s'agit de votre enfant.

Ce mot fit tressaillir madame Rocher.

– Je sais que vous possédez une immense fortune, poursuivit le comte, une de ces fortunes qui résistent à tout, même à la dent meurtrière d'une courtisane. Cependant, madame, vous n'avez point le droit de vous laisser appauvrir… ne fût-ce que d'un dixième… il faut songer à votre fils.

Hermine regarda le comte. Sa figure respirait, en ce moment-là, une entière franchise. Le séducteur n'était plus dans son rôle, et, en parlant ainsi, il se laissait aller à la noblesse

native de son caractère. D'ailleurs, sir Williams, trop prudent pour livrer son secret, n'avait laissé entrevoir au comte que l'amoureux éconduit, le baronet sir Arthur Collins méditant la défaite de la femme qui lui avait résisté, mais non l'homme altéré de vengeance qui se sert d'un vil instrument, tel qu'une courtisane, pour ruiner une famille tout entière.

Jamais homme ne s'était présenté à une femme sous un jour plus chevaleresque et plus flatteur. Cet homme qui l'aimait, loin de parler de son propre amour, cherchait, au contraire, à lui ramener son époux infidèle et la suppliait de songer à l'avenir de son fils.

M. de Château-Mailly venait, peut-être à son propre insu, de faire vibrer chez madame Rocher la fibre la plus sensible ; il lui avait parlé de son enfant. Aussi la pauvre Hermine ne put-elle réprimer un de ces élans de généreuse gratitude qui n'appartiennent qu'à la femme. Elle tendit spontanément la main à M. de Château-Mailly :

– Vous êtes un noble cœur, lui dit-elle.

– Je le crois, répondit-il, et je vais essayer de vous le prouver…

Il demeura pensif un moment, et reprit :

– Votre mari reviendra aujourd'hui même chez vous. Peut-être allez-vous le trouver en rentrant…

– Mon Dieu, fit-elle, s'il allait savoir…

– Il ne saura rien. Attendez-vous à le voir vous expliquer son absence par une foule de mensonges embarrassés ; feignez de le croire, soyez avec lui d'une grande douceur, ne le brusquez pas… montrez-vous résignée… Le temps est le meilleur des médecins de l'âme… il vous reviendra.

– Mais, dit Hermine d'une voix altérée, il aime cette femme !

– Hélas ! je le sais… cependant…

– Le comte s'arrêta, comme s'il avait voulu peser ses paroles et en mesurer toute la portée.

– Cependant, poursuivit-il, l'amour qui ne repose point sur l'estime ne saurait durer longtemps ; le jour où il reconnaîtra toute l'infamie de cette femme…

– Mais, interrompit vivement madame Rocher, qui lui montrera, qui lui fera toucher du doigt cette infamie ?

– Moi.

Ce seul mot fut articulé si froidement que madame Rocher ne douta point un seul instant de la conviction profonde de M. de Château-Mailly.

– Seulement, ajouta-t-il, pour arriver à ce résultat, il nous faut, à moi du temps, à vous du courage et de la résignation.

– J'en aurai, monsieur, j'en aurai pour mon enfant.

– Adieu, dit-il, ayez foi en moi… Je suis votre ami…

Il prononça ce dernier mot avec effort, comme s'il lui eût déchiré la gorge, et, une fois encore, Hermine tressaillit et se sentit troublée jusqu'au fond du cœur. Elle le devinait et le voyait, M. de Château-Mailly l'aimait.

– Vous reverrai-je bientôt ? demanda-t-il tout bas et en tremblant, tandis qu'il la reconduisait.

– Oui… balbutia-t-elle en rougissant… oui, s'il le faut…

Elle le vit pâlir :

– Oh ! pardonnez-moi, dit-elle, je suis égoïste, je ne pense qu'à moi… et à lui.

– Je n'ai rien à vous pardonner, madame ; si vous avez besoin de moi, si vous pensez que je ne puisse agir seul ou que vous désiriez savoir ce que j'aurai fait, eh bien, écrivez-moi un mot, prévenez-moi… et vous verrez ! Ne suis-je pas un peu votre frère ?

Il lui pressa la main, étouffa un soupir et la conduisit jusqu'au seuil de son appartement.

Madame Rocher rentra chez elle plus émue et plus troublée qu'elle ne l'était la veille, et cependant il lui avait affirmé qu'elle allait revoir son mari.

Pourquoi donc ce trouble et cette émotion auxquels sans doute Fernand était étranger ?

C'est que sir Williams était un profond observateur du cœur humain, un homme qui calculait l'avenir mathématiquement, en prenant pour point de départ la faiblesse de la femme et son désespoir. Hermine aimait son mari ; mais en ne songeant qu'à lui, en n'adorant que lui, elle n'avait pu, cependant, se défendre d'établir un parallèle entre lui et M. de Château-Mailly, entre cet homme à qui elle avait apporté une fortune princière, qu'elle n'avait cessé d'aimer un seul jour, une seule minute, pendant quatre années, à l'innocence de qui elle avait cru quand tous l'accusaient, et qui l'abandonnait lâchement pour une courtisane éhontée, pour une femme sans pudeur, à laquelle il sacrifiait par avance le bonheur de sa maison, le calme de son foyer, peut-être l'avenir de son fils ; et cet autre, qui l'aimait avec assez d'abnégation pour s'effacer complètement et ne songer qu'à *elle*, cet homme, devenu son mari, son conseil, son protecteur… qui ne demandait rien, qui souffrirait en silence s'il pouvait la voir heureuse.

Et quand une femme reconnaît à un homme une réelle supériorité morale, cet homme est bien près d'être aimé.

Hermine renvoya son fiacre à l'entrée de la rue d'Isly et gagna son hôtel à pied. Le valet de chambre de Fernand, qui se trouvait sur le seuil de la porte, lui dit : – Monsieur est rentré.

Hermine eut un horrible battement de cœur.

Ce n'était pas de la joie… c'était de la terreur.

Il lui semblait à elle, la femme chaste et pure, à elle qui n'avait risqué une démarche compromettante que pour l'amour de lui, que cet homme coupable, indigne désormais de son affection et de son amour, allait lui demander compte de sa conduite et lever sur elle le regard sévère d'un juge.

Il n'en fut rien.

Fernand était au salon, jouant avec son fils, lorsque Hermine y arriva. L'enfant se roulait sur le tapis, en riant. Fernand le contemplait avec cette joie sereine qui trahit l'orgueil de la paternité.

Hermine, qui chancelait à chaque pas, était entrée sur la pointe du pied, pâle, émue, sans voix. La porte était entrouverte, le tapis épais. Fernand tournait le dos, il n'entendit point le pas de sa jeune femme. Hermine s'était arrêtée sur le seuil.

Ce père jouant avec son jeune fils, ce père prodigue revenu au foyer de la famille.

N'était-ce point le repentir personnifié ?

N'était-ce point l'espoir de l'avenir ?

N'était-ce pas le retour du bonheur ?

Elle le crut un moment et, demeurant immobile, elle attendit que Fernand se retournât.

Il se retourna en effet peu après.

– Ah ! dit-il avec surprise, vous voilà ?

Il était souriant et calme. Hermine crut avoir fait un rêve.

– Vous voilà, chère amie ? reprit-il.

Et il fit un pas vers elle.

Hermine jeta un cri de joie, oublia toutes ses tortures en une seconde et se jeta dans ses bras.

– Mon Dieu ! dit Fernand avec calme, qu'avez-vous donc, chère amie ?

– Ah ! je te revois enfin ! murmura-t-elle toute frémissante de bonheur.

Mais Fernand Rocher ne se départit point de son calme :

– Parbleu ! dit-il en souriant, avez-vous donc cru, ma chère amie, que j'allais disparaître de la surface du globe ?

Cette réponse frappa madame Rocher de stupeur. Elle ne trouva pas un mot à répondre et regarda son mari.

Fernand poursuivit :

– Il est vrai que je me suis absenté sans vous prévenir, chère amie, et j'ai eu tort en cela…

Il s'arrêta, un sourire épanouit ses lèvres :

– Mais, acheva-t-il, cela ne m'arrivera plus, je vous le promets.

Madame Rocher se trompa au sens de ces paroles. Elle crut que son mari repentant voulait se soustraire de trop pénibles aveux et se bornait à implorer son indulgence.

– Vrai ? fit-elle avec la joie naïve d'un enfant.

– Sans doute, répondit-il, car vous avez dû être un peu en peine de moi…

Il prononça ces mots froidement, si froidement même, que sa femme éprouva une réaction violente, semblable à celle qui glace tout à coup le sourire sur les lèvres et arrête les élans du cœur comme un ressort qui se brise suspend le mouvement d'une montre.

– En effet, continua-t-il, voici deux escapades pour une… depuis dix jours. Je me suis battu comme un jeune homme qui ne songe qu'à lui et non à ce qu'il peut laisser derrière lui. Et avant-hier je suis parti comme un homme qui reviendra déjeuner, et j'ai fait trente lieues.

Il parlait d'un ton si dégagé, que sa femme l'écoutait avec une sorte de douloureuse stupeur.

– Ah ! dit-elle enfin, vous avez fait trente lieues ?

– Oui… Oh ! une imprudence. Et il ajouta en riant : Les suites d'un pari…

Madame Rocher le regarda et tressaillit profondément. Il était évident que Fernand mentait.

Ah ! s'il avait balbutié, s'il avait essayé de déguiser la vérité avec ce naïf embarras et cette gaucherie d'un homme qui n'y est point habitué et qui s'y voit contraint par la nécessité la plus impérieuse… Mais il mentait froidement, effrontément, comme un laquais ou la soubrette d'une comédienne qui a sa leçon faite… Il mentait avec tout l'aplomb de Turquoise elle-même, qui semblait en ce moment lui souffler une à une chacune de ses paroles.

– Oui, ma chère, un pari… un pari bête et qui a failli coûter la vie à cette pauvre Sarah.

– Ah ! fit Hermine distraite.

– Figurez-vous que j'ai rencontré le vicomte d'A…, vous savez ? une connaissance de la Marche et de Chantilly. Le vicomte montait un cheval anglais qui a couru à Epsom et à Newmarket. Moi, je montais Sarah. Nous nous sommes rencontrés rue Royale. Le vicomte a prétendu que Sarah allait moins vite que son cheval ; moi j'ai soutenu le contraire : de là un pari de vingt-cinq louis. Nous avons pris Étampes pour but et nous sommes partis. Je suis arrivé le premier à Étampes et j'ai failli crever Sarah. Il y a mieux, cette course à franc étrier m'avait tellement brisé que j'ai été forcé de dormir trente heures. J'étais littéralement moulu. Voilà le secret de mon escapade. Que vous en semble ?

– Mais… dit Hermine avec un calme subit qu'elle semblait puiser au fond de sa douleur.

– En effet, ma chère, mais je me repens un peu cependant, car vous auriez pu être en peine de moi.

– Non, dit sèchement madame Rocher, n'avais-je pas de vos nouvelles par l'homme qui a ramené Sarah ?

– Ah ! dit Fernand, qui se troubla un peu, vous l'avez vu ?

– Oui.

– Et il vous a dit…

– Que vous lui aviez confié votre cheval à Étampes.

– Et… rien de plus ?

– Rien de plus.

Hermine avait fait un héroïque effort pour mentir. Mais l'atroce sang-froid de son mari la rendait forte.

Fernand, lui, avait respiré.

– N'importe ! reprit-il, cela est très sot de ma part. J'aurais dû vous prévenir. Ou plutôt, tenez, faisons une chose, ma chère, ce sera plus simple… Convenons entre nous que vous me passerez d'avance ces folies d'hippomane, et ne vous alarmerez pas quand je rentrerai tard… ou même… Il hésita un moment.

– Eh bien ? demanda Hermine.

– Ou même pas du tout, dit-il d'un ton dégagé.

– Comme vous voudrez, répondit madame Rocher, dans le cœur de laquelle quelque chose venait de se briser tout à coup, et dont la voix eut le timbre sec et régulier d'une horloge… comme vous voudrez…

Hermine aimait encore son mari, alors ; mais, hélas !… elle ne l'estimait plus ! Fernand lui avait menti, il s'apprêtait à lui mentir encore.

Or, le jour où l'homme ment à la femme qu'il aime, l'amour de cette femme, si dévoué, si immense qu'il soit, commence à se briser.

Fernand ne regardait plus sa femme, et songeait à Turquoise.

XXXVI

Lorsque Fernand, obéissant enfin à la Turquoise, se fut décidé à quitter le petit hôtel de la rue Moncey, la blonde pécheresse sonna sa femme de chambre :

– Vite ! dit-elle, un fiacre et habille-moi… Léon doit être *aux cents coups*, voici trois jours qu'il ne m'a vue.

Ce que Turquoise appelait en ce moment l'habiller, c'était revêtir la robe de laine, chausser les souliers lacés et mettre le petit bonnet de la fausse Eugénie Garin, la prétendue fille du pauvre aveugle. Cette toilette se trouva faite en un clin d'œil, et le fiacre arriva peu après.

Turquoise y monta et se fit conduire place de la Bastille. Là elle mit pied à terre, paya son cocher et le renvoya. Puis, un petit panier au bras, elle se dirigea vers la rue de Charonne, de ce pas modeste et pressé de l'honnête ouvrière qui évite tout compliment banal et toute rencontre. Elle ne s'arrêta qu'à la porte de cette maison où avait demeuré le père Garin, et entra dans la loge.

La veuve Fipart était à son poste, en portière bien *éduquée* et qui sait ses devoirs. À la vue de Turquoise elle se leva avec empressement de son vieux fauteuil d'acajou garni en velours d'Utrecht et placé à portée du carreau et du cordon ; puis elle courut à la rencontre de la jeune femme, et grimaçant son odieux sourire :

– Ah ! dit-elle, vous faites bien d'arriver, mam'selle.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il est comme un fou, le mari à la petite Cerise.

– Ah ! ah ! fit Turquoise en riant. Et elle ajouta : – Donnez-moi ma clef, mère Fipart, et venez m'allumer du feu. Il fait un froid de chien aujourd'hui.

La veuve se hâta d'obéir. Elle s'arma d'une clef accrochée à l'un des clous de la loge, prit un cotret sous son bras et monta devant Turquoise avec une légèreté juvénile. Elle s'arrêta au troisième étage, ouvrit une porte et introduisit la blonde fille dans un petit appartement qui pouvait paraître misérable auprès de l'hôtel de la rue Moncey, mais qui, évidemment, était un palais somptueux relativement à l'horrible grenier dans lequel nous avons trouvé le père Garin et sa fille Eugénie recevant la première visite de Léon Rolland. C'était là le nouveau domicile d'Eugénie.

Or, pour expliquer ce changement de logis et les paroles de la veuve Fipart : « Il est comme un fou depuis trois jours, le mari à la petite Cerise, » nous sommes obligé de faire un pas en arrière.

Turquoise, comme on a pu le voir, avait une double vie et un double but.

Sous le nom de Jenny, elle habitait le petit hôtel de la rue Moncey. Sous ce nom encore, elle avait pour mission de se faire aimer de Fernand et de le ruiner.

En même temps, Turquoise, métamorphosée en ouvrière, en fille du père Garin, l'aveugle, habitait la rue de Charonne. Là, elle avait pour but de tourner la tête à Léon Rolland, l'honnête époux de la belle et chaste Cerise.

Nous sommes donc forcé, pour expliquer la double existence et la double action de cet instrument des vengeances de sir Williams, d'entrer dans quelques brèves explications.

Ce fut, si nous avons bonne mémoire, environ trois jours après que Fernand eut été transporté chez elle que Turquoise apparut pour la première fois à Léon Rolland. Pendant cinq jours encore, et bien que le blessé fût toujours chez elle, il fut très facile à la jeune femme de se rendre chaque jour rue de Charonne et de s'y trouver à l'heure où Léon Rolland venait régulièrement voir l'aveugle. Le départ de Fernand de l'hôtel de la rue Moncey, c'est-à-dire la façon mystérieuse dont elle l'éconduisit de chez elle, les yeux bandés, permit à Turquoise de consacrer quatre jours entiers à Léon.

On sait ce qui arriva lorsque l'ébéniste alla rue de Charonne muni d'un billet de mille francs avec l'intention de renvoyer l'aveugle dans son pays. Il était venu, fort de sa résolution, avait trouvé Eugénie seule, Eugénie qui lui annonçait son départ, et le pauvre amoureux avait perdu la tête. Au lieu de consentir au départ de la jeune fille, il était tombé à ses genoux, lui avouant son amour.

C'est à partir de ce moment que nous allons raconter succinctement ce qui s'était passé entre Turquoise et Léon Rolland.

Le maître ouvrier passa plusieurs heures chez la jeune fille, l'accablant de ses protestations de tendresse. Eugénie ne cessa de pleurer, et elle aussi elle avoua à Léon qu'elle l'aimait.

Léon rentra chez lui ce soir-là à demi fou de joie, et il eut, comme Fernand devait l'avoir quelques jours après, le courage de dissimuler et de jouer un rôle.

Mais on n'aime pas deux femmes à la fois. Léon aimait Eugénie Garin ; donc il n'aimait plus Cerise.

Le lendemain, vers huit heures du matin, l'ébéniste courut rue de Charonne.

Il avait passé la nuit à envisager aussi froidement que possible la situation nouvelle que lui faisait son amour, et, dans l'espace de cette nuit, il avait mûri un projet.

Ce ne fut donc pas d'abord à la mansarde du père Garin qu'il monta.

Il entra dans la loge de la veuve Fipart, qui le salua jusqu'à terre.

– Avez-vous quelque chose à louer ici ? lui demanda-t-il aussitôt.

– Oh ! certes oui, mon bon monsieur, répondit-elle en faisant la révérence.

– Qu'avez-vous ?

– Un amour d'appartement au troisième.

– Combien ?

– Deux pièces, une cuisine, un grand cabinet noir.

– Mais, le prix ?

– Trois cents francs.

– Voyons ! dit Léon.

La veuve Fipart s’empressa de montrer le logement.

– Bien, dit Léon, je le loue.

Il donna cent sous de denier à Dieu, et signa sur-le-champ l’engagement de loyer au nom de mademoiselle Eugénie Garin. Quand ce fut fini, Léon monta chez la jeune fille. Eugénie Garin, débarrassée de Fernand depuis la veille au soir, était déjà à l’ouvrage auprès de son petit poêle de fonte. Quand elle vit entrer Léon, elle rougit jusqu’au blanc des yeux, et cacha sa tête dans ses mains pour dissimuler sa confusion. Léon lui prit silencieusement la main ; puis il lui dit en tremblant :

– Me pardonnez-vous ?

Elle ne répondit pas, mais un soupir souleva sa poitrine, et elle pressa silencieusement la main de l’ouvrier.

– Venez avec moi, continua-t-il, venez.

Elle le regarda avec un étonnement simulé.

– Où voulez-vous me conduire ? lui demanda-t-elle.

– Venez.

Il la prit par la main et la fit sortir de l’affreux taudis :

– Je veux vous montrer un logement qui se trouve dans cette maison.

Elle parut ne point comprendre, et le suivit. Il la conduisit au troisième, et la fit entrer.

– Que pensez-vous de ce petit appartement ? lui dit-il.

– Je pense qu’il est occupé par une personne plus riche que moi, dit-elle en souriant d’un sourire triste.

– Vous vous trompez…

Elle le regarda d’un air si naïf que l’homme le plus fort s’y fût trompé.

– Ce logement est à moi, dit Léon.

– À vous ?

– Non, je me trompe, il n’est pas à moi… il est… Vous ne devinez pas ?

– Comment devinerais-je ?

– Il est à vous, Eugénie.

– À moi ! fit-elle en poussant un cri.

Il se remit à genoux.

– Pardonnez-moi, dit-il ; peut-être vous ai-je offensée, mais, que voulez-vous ? cette mansarde de là-haut était si horrible !

Elle cacha sa tête dans ses mains, et fondit en larmes.

– Oh ! fit-elle, quelle humiliation !

Mais le pauvre homme était à genoux, il priait, il suppliait, il parlait au nom de son amour.

Eugénie se laissa vaincre et persuader ; elle consentit à habiter ce logis, à prendre possession de ce joli petit ameublement, que Léon prétendit avoir pris tout entier dans ses ateliers.

– Mon Dieu ! murmura-t-elle, faut-il donc que je vous aime !

* *

*

Ce soir-là commença la vie de désespoir de la pauvre Cerise : Léon aimait Turquoise, Léon ne voyait qu'elle, ne songeait plus qu'à elle… On le vit à peine à son atelier durant quatre jours. Il partait de bonne heure, rentrait bien avant dans la nuit. Si sa jeune femme le questionnait, il répondait avec impatience, presque brutalement. Pendant ces quatre jours, Léon ne vécut plus que pour Eugénie. Ce fut un rêve, dont le réveil devait être terrible.

Le cinquième jour au matin, comme Léon arrivait, vers huit heures, rue de Charonne et s'apprêtait à gravir l'escalier de ce pas alerte et précipité particulier aux amoureux, la veuve Fipart montra sa tête hideuse par le carreau de la loge.

– Hé ! monsieur Rolland ? dit-elle.

Léon se retourna et regarda la vieille.

Elle avait sur les lèvres un sourire moqueur qui fit tressaillir Léon.

– Que voulez-vous ? fit-il.

– Vous remettre la clef.

– Quelle clef ?

– Celle de mam'selle Eugénie.

– Elle est donc sortie ?

– Oui.

– À huit heures du matin ?

– Oh ! bien avant, monsieur ; il était à peine jour quand elle m'a remis sa clef.

– Et… où allait-elle ?

– Je ne sais pas.

Léon monta, saisi d'un funeste pressentiment.

Le petit appartement était propret et rangé comme de coutume, et tout y dénotait la présence récente d'Eugénie.

Sur la table de la salle à manger, Léon aperçut une lettre. Il s'en empara, l'ouvrit, lut, et demeura foudroyé.

La lettre qui venait de lui échapper des mains contenait ces deux lignes :

« Mon ami,

« Des motifs que je ne puis vous révéler m'obligent à me séparer de vous un jour ou deux, mais nous nous reverrons bientôt.

« Je vous aime.

« Eugénie. »

Cette lettre produisit sur Léon l'effet d'un coup de massue. D'abord il crut rêver, et fut obligé de se convaincre qu'il était bien éveillé. Ensuite il fut assailli par une pensée de jalousie. Pensée terrible et soudaine qui fit perler la sueur à son front, battre ses tempes, et figer son sang dans ses veines. Eugénie ne l'abandonnait-elle pas pour suivre quelque heureux rival ?

L'ouvrier se laissa tomber sur un siège, s'accouda à la table, appuya son front dans ses mains et se mit à pleurer comme un enfant.

Une heure après, la veuve Fipart monta. Léon l'accabla de questions sur le départ d'Eugénie. La portière ne savait rien, si ce n'est qu'Eugénie, la veille, était sortie à la brune, n'était rentrée que fort avant dans la nuit, et était partie, le matin, emportant un petit paquet. Le maître ouvrier s'en alla désespéré.

Il revint dans la journée, le soir, le lendemain… Eugénie n'était pas revenue.

Deux jours s'écoulèrent pour Léon dans des angoisses mortelles, et souvent une pensée de suicide l'assaillit.

Mais, dans sa lettre, la jeune fille promettait de revenir, et il espéra. Elle disait que son absence durerait un jour ou deux. Le soir du troisième jour, vers quatre heures, Léon revint.

– Je ne l'ai pas vue, répondit la veuve Fipart. Faut croire, mon bon monsieur Rolland, qu'elle est bien empêchée… car elle vous aime, allez… ça se voit bien.

Il ne voulut point en entendre davantage et s'en alla, des larmes plein les yeux.

Or, il y avait à peine dix minutes qu'il venait de quitter la rue de Charonne, lorsque Eugénie arriva dans cet humble costume qui cachait la Turquoise et lui donnait l'apparence d'une pauvre ouvrière. Turquoise monta donc chez elle, au troisième étage, précédée par la veuve Fipart, qui lui alluma du feu dans la cheminée et mit une bougie sur la table.

Là, elle s'assit fort tranquillement et regarda la veuve Fipart.

– Eh bien ! dit-elle avec cette familiarité qu'ont les femmes du monde galant pour celles qui n'en sont plus, qu'est-il donc arrivé ? Conte-moi cela, ma chère.

– Il est arrivé, répondit la digne veuve de l'infortuné Nicolo, que l'époux à la belle Cerise vient ici dix fois par jour, qu'il se met à pleurer comme un enfant et qu'il croit que vous avez suivi quelque amoureux.

Turquoise se prit à sourire.

– Est ce tout ?

– Dame !

– Quand est-il venu pour la dernière fois ?

– Tout à l'heure. Il vient de partir.

– Bon ! il ne reviendra pas tout de suite, j'imagine, et j'ai le temps d'écrire une lettre.

Puis, se ravisant :

– Dans tous les cas, Fipart, dit-elle, mets-toi à la fenêtre. As-tu de bons yeux ?

– J'y vois la nuit, comme les chats.

– Eh bien, reste là, et si tu le voyais venir, tu me préviendrais, j'aurais le temps de me sauver.

Turquoise prit une plume, du papier, s'assit commodément, parut réfléchir une minute, et écrivit les lignes suivantes, qu'elle eut soin de parsemer de nombreuses fautes d'orthographe, ce qui donne toujours un certain cachet à la lettre d'une femme :

« Mon ami,

« Pardonnez-moi, je vous ai menti.

« Je vous ai menti, mon pauvre Léon, en vous disant que je reviendrais bientôt et que nous nous reverrions.

« J'ai quitté la rue de Charonne avec l'intention de ne plus vous revoir, et je n'y reviens aujourd'hui que pour vous laisser ces lignes, qui sont un éternel adieu. »

– Hum ! interrompit Turquoise, voilà une phrase qui a bien son mérite et qui vaut son pesant d'or. Mon honorable protecteur en serait ravi.

Et elle continua :

« Non, mon ami, nous ne nous reverrons plus, nous ne devons plus nous revoir. Gardons le souvenir du passé comme on garde le souvenir d'un beau rêve.

« Mon ami, le cœur me manque en traçant ces lignes, car je vous aime plus que vous ne m'aimez peut-être… Et c'est parce que je vous aime que je veux être forte et ne penser qu'à vous.

« Si vous aviez été libre, votre amour eût été pour moi le paradis sur la terre… Mais vous êtes marié… vous êtes père… Et j'ai songé que, si pur que fût mon amour, si naïf qu'eût été l'élan de mon cœur qui m'a conduit vers vous, je n'en étais pas moins une créature indigne qui jette le désordre dans un ménage…

« C'est pour cela, mon ami, que je vous dis adieu. Songez que vous avez de graves devoirs à remplir et que quelques jours vous suffiront pour m'oublier…

« Plaise au Ciel que j'aie le même bonheur !

« Adieu encore. Pardonnez-moi… et oubliez-moi…

« Eugénie. »

Turquoise laissa cette lettre tout ouverte sur la table.

Puis elle dit à la Fipart quelques mots à voix basse, redescendit avec elle et s'en alla à pied, comme elle était venue, jusqu'au boulevard, où elle reprit une voiture.

– S'il ne se tue pas avant demain, pensa-t-elle, dans trois mois il mettra la bague d'alliance de sa femme au mont-de-piété pour m'apporter un bouquet. Oh ! les hommes, quelle race méprisable et sotte ! murmura-t-elle.

Une heure après le départ de Turquoise de la rue de Charonne, Léon y revint.

– Eh bien ? demanda-t-il à la veuve Fipart, qui, ses besicles sur son nez, lisait gravement un feuilleton.

– Eh bien ! elle est venue.

Il poussa un cri de joie et voulut s'élancer dans l'escalier. La vieille le retint par le pan de sa redingote.

– Attendez donc, dit-elle, que je vous conte…

– Quoi ? fit Léon avec impatience.

– Des choses qui vous intéresseront peut-être.

– Voyons, et dépêchez-vous.

– Oh ! nous avons le temps, ricana la veuve Fipart, elle n'est pas en haut.

– Ah !

– Elle est sortie.

– Encore !

– Dame ! écoutez donc…

Léon Rolland était redevenu pâle et tremblant tout à coup.

– Il paraît, dit gravement la veuve Fipart, que mam'selle Eugénie en a fait de belles depuis qu'elle est partie…

– Que dites-vous ? que voulez-vous dire ? exclama Léon d'une voix émue.

– Elle a fait fortune, il paraît.

– Elle… a… fait… fortune ?… murmura-t-il avec stupeur.

– C'est probable…

– Mais expliquez-vous donc ! s'écria Léon. Vous me faites mourir.

– Eh bien, elle était vêtue comme une duchesse.

Léon eut le vertige.

– Elle avait des plumes à son chapeau, poursuivit la veuve, à qui Turquoise avait fait la leçon.

– Vous êtes folle ! balbutia Léon.

– Et elle était en équipage.

– Vous rêvez.

– Un coupé à deux chevaux, poursuivit la Fipart, avec un cocher galonné d'or. Et comme elle passait, deux jeunes gens, qui étaient descendus de cheval, ont dit : « Voilà la plus jolie fille entretenue de Paris. »

Léon ne voulut point en entendre davantage ; il monta précipitamment au troisième étage, en dépit de la vieille qui lui disait :

– Monsieur Léon, j'oubliais de vous dire qu'elle n'était pas seule… Il y avait un beau monsieur dans la voiture…

Léon n'entendait plus.

La porte du petit logis était ouverte, le feu brûlait dans la cheminée, la bougie était encore sur la table.

Le cœur de l'ouvrier se prit à battre.

Il espéra un moment que la portière avait menti… Il crut qu'*elle* était là.

– Eugénie ! Eugénie ! cria-t-il en faisant le tour de l'appartement.

L'appartement était vide.

Il aperçut la lettre demeurée ouverte sur la table, la prit d'une main convulsive et la lut…

La veuve Fipart, qui montait alors l'escalier, entendit tout à coup un grand cri, puis un bruit sourd… Celui de la chute d'un corps sur le parquet. En achevant de lire la lettre d'adieu de Turquoise, le malheureux Léon Rolland était tombé à la renverse et s'était évanoui.

* *

*

Revenons maintenant rue Moncey, où Turquoise s'était hâtée de retourner.

XXXVII

Au moment où Eugénie Garin, ou, si vous le préférez, la Turquoise quittait, vêtue en ouvrière, son petit hôtel pour aller rue de Charonne, un coupé de remise qui montait la rue de Clichy vint s'arrêter devant la grille du jardin.

Une femme en descendit. Cette femme, vêtue de noir et le visage couvert d'un voile épais, mais dont la démarche assez vive trahissait la jeunesse, sonna à la grille sans hésitation et comme si elle allait rentrer chez elle.

Puis, la grille s'étant ouverte, elle traversa rapidement le jardin et alla droit à l'entrée principale de l'hôtel.

– Voilà une dame, dit le valet de chambre de Turquoise, qui entre ici comme chez elle, ma parole d'honneur ! pourtant je ne l'ai pas encore vue.

– Madame Jenny ! demanda la visiteuse en posant le pied sur la première marche du perron.

– C'est ici, madame, répondit le valet, d'un ton leste et presque impertinent.

La visiteuse était vêtue de noir, simplement, comme une honnête femme ; c'en était assez pour exciter l'insolence d'un valet de cette sorte.

– C'est ici, reprit-il, mais elle n'y est pas.

Elle releva son voile, et lui dit avec cet accent d'autorité auquel la livrée ne se trompe jamais et reconnaît ceux qu'elle a coutume de respecter :

– Alors, conduisez-moi au salon, j'attendrai.

Et elle l'écarta d'un geste impérieux, entra dans le vestibule et se dirigea fort tranquillement à droite, vers le salon d'hiver, dont elle ouvrit elle-même la porte sans plus d'hésitation.

Le laquais était stupéfait.

Baccarat, car c'était elle, s'assit sans façon au coin du feu, dans une vaste ganache qui datait de son temps, car sir Williams avait fait acheter l'hôtel tout meublé, et Turquoise n'y avait apporté que son bonnet de nuit et ses espérances. Après quoi elle remit une carte au valet.

– Quand votre maîtresse rentrera, vous lui direz que je l'attends.

Une lampe placée sur la cheminée du salon éclairait le visage de la pécheresse repentie, dont la beauté souveraine acheva de dompter l'effronterie du valet et l'intimida.

– Votre maîtresse est sortie ? demanda Baccarat.

Elle le regardait avec cette fixité qui interdit le mensonge aux subalternes.

– Oui, madame, répondit-il.

– Quand rentrera-t-elle ?

– Pour le dîner, dans une heure.

– C’est bien. Allez.

Et Baccarat congédia le valet d’un geste.

Le valet alla trouver la femme de chambre, à laquelle il confia cette bizarre visite d’une femme qui pénétrait dans l’hôtel ainsi qu’en un pays conquis.

– Je sais qui ce peut être, dit la soubrette.

– Qui donc ? fit le valet curieux.

– Une dame que madame attend à toute heure.

Le valet jeta les yeux sur la carte de Baccarat et lut.

MADAME CHARMET.

– Est-ce cela ? demanda-t-il.

– Je ne sais pas son nom, mais ce doit être elle.

Une heure après, Turquoise rentra.

– Madame, lui dit la soubrette, courant à sa rencontre, il y a au salon une dame qui vous attend.

– Ah ! fit Turquoise, qui tressaillit.

– Voilà sa carte.

– C’est elle ! pensa Turquoise. Viens me déshabiller et me passer une robe.

Et Turquoise, entrant dans le vestibule, se disposait à monter au premier étage et à passer dans son cabinet de toilette ; mais, soudain, elle rebroussa chemin. Elle avait eu une de ces inspirations qui sont comme les éclairs du génie, et Turquoise était presque une femme de génie.

Elle revint donc sur ses pas et entra dans le salon, où Baccarat se trouvait en ce moment aux prises avec les souvenirs du passé.

La pauvre femme, en se retrouvant dans cette maison où elle avait gaspillé les premières années de sa folle vie, dans ce salon où chaque meuble était pour elle comme un jalon qui lui permettait de reconstruire le passé, s’était laissée aller à une rêverie profonde. On n’a point été courtisane impunément ; on ne s’est point nommée impunément la Baccarat, c’est-à-dire la femme élégante et blasée, au sourire d’ange, au cœur d’airain, pour laquelle un homme se brûlait la cervelle, et qui traînait à son char le baron d’O…, le lion parisien par excellence, à une certaine époque. On n’a point été cette femme pour ne s’en souvenir jamais. Dans ce lieu, à cette heure, au milieu du silence, Baccarat avait cru un moment renaître de ses cendres. Elle s’était reportée bien avant dans un passé lointain, se demandant si le passé plus récent n’était pas un rêve…, si son repentir, sa vie austère, sa sombre et froide maison de la rue de Buci, tout cela n’était point la conséquence d’une

hallucination… ; si, enfin, elle n’était pas toujours la Baccarat, la folle pécheresse, égrenant sous ses doigts prodigues les cœurs et les fortunes…

Le bruit de la porte, ouverte sous la main de Turquoise, arracha madame Charmet à sa rêverie.

Elle jeta un regard sur son noir costume, s’aperçut bien qu’elle n’avait plus sa robe de chambre en velours grenat à retroussis bleus… et le sentiment de la réalité lui revint. Baccarat était morte…

Madame Charmet, l’austère femme de charité, existait seule.

Elle se retourna pour voir qui entrait.

Turquoise, vêtue en ouvrière, coiffée d’un petit bonnet de lingerie, était sur le seuil.

Baccarat la prit pour une femme de chambre, et lui dit :

– Votre maîtresse est-elle rentrée ?

– Oui, madame, répondit Turquoise en s’avançant et saluant Baccarat.

– Alors, prévenez-la que je l’attends.

– Madame, dit Turquoise en fermant sa porte et continuant à marcher vers Baccarat, veuillez excuser le costume dans lequel vous me voyez et qui vous fait me confondre avec ma femme de chambre sans doute…

Baccarat eut un geste de surprise, et regarda Turquoise attentivement.

– C’est moi qui suis Jenny.

– Vous ?

– Ou la Turquoise, comme on m’appelle…

Baccarat l’enveloppa tout entière de ce regard clair et profond qu’elle possédait, et qui lui permettait de juger son monde au premier coup d’œil.

D’abord, elle avait cru à un piège. Mais quand elle eut rapidement analysé ce visage merveilleusement beau, cette luxuriante chevelure blonde qui s’échappait à profusion du bonnet de lingerie et semblait protester contre cette modeste coiffure ; lorsque son regard eut rencontré ce regard magnétique s’échappant de ces grands yeux d’un bleu sombre ; lorsque enfin elle eut deviné, sous cette robe ample et de couleur brune, la taille svelte, ondoyante de la pécheresse, Baccarat ne douta plus, elle ne put douter davantage.

C’était bien la Turquoise qu’elle avait devant les yeux, la femme qui avait ensorcelé Fernand Rocher ; Fernand, qu’elle avait tant aimé, elle, Baccarat.

– Ah ! dit-elle, c’est vous qu’on nomme Jenny ?

– C’est moi, dit Turquoise avec une douceur et un sourire qui étonnèrent Baccarat.

Baccarat s’attendait à trouver chez Turquoise plus de hauteur et un ton à demi impertinent.

Turquoise ajouta :

– On vient de me remettre votre carte, madame, et, bien que j’aie l’honneur de vous

voir pour la première fois… bien que votre nom me soit inconnu, croyez bien que je suis toute à votre service.

– En effet, madame, répondit Baccarat qui se leva et fit, malgré elle, valoir l'élégance de sa taille élevée, tandis que Turquoise pouvait remarquer cette beauté qu'en vain elle cherchait à dissimuler ; en effet, vous ne m'avez jamais vue, et le nom que vous avez lu sur ma carte doit vous être inconnu.

Turquoise s'inclina.

– Mais j'ai jadis porté un autre nom…

– Ah ! dit Turquoise, qui joua si bien la surprise, que Baccarat s'y trompa malgré sa clairvoyance.

– Ce nom, poursuivit-elle a eu même une triste célébrité, hélas !

Turquoise la regardait avec attention, comme on regarde ceux qu'enveloppe un mystère.

– Il y a quelques années, acheva madame Charmet, on me nommait la Baccarat.

Turquoise jeta un cri. Ce cri était un poème tout entier, car il exprimait à la fois l'étonnement, l'admiration, le respect.

Pour Turquoise, la pécheresse à son début, Baccarat devait être quelque chose comme un être supérieur, une femme dont on envie la renommée et la haute situation, le général couvert de gloire que le jeune sous-lieutenant suit des yeux en soupirant.

– Comment ! reprit Turquoise, comment vous, madame, vous êtes Baccarat ?

– Je l'étais, dit-elle en baissant les yeux ; aujourd'hui je me nomme madame Charmet.

– Ah ! continua la jeune femme, laissez-moi vous baiser la main, madame, car je sais ce que vous fûtes et ce que vous valez.

Et Turquoise prit la main de Baccarat, la porta vivement à ses lèvres et continua à la regarder avec une admiration naïve qui s'adressait, on ne pouvait le préciser, soit à la courtisane passée, soit à la femme dont le repentir avait égalé les fautes.

La première hypothèse était la plus admissible, si l'on songeait que Turquoise était ce qu'avait été Baccarat, et si l'on songe surtout que le vice a, comme la vertu, ses fanatiques admirateurs. Mais on pouvait également admettre la seconde, en voyant la robe de toile et le petit bonnet de lingerie dont Turquoise s'était attifée. N'était-elle pas déjà repentie elle-même ?

– Oh ! oui, poursuivit-elle avec feu, levant ses grands yeux sur Baccarat et essayant ainsi sur une femme le pouvoir magique de ce regard devant lequel les hommes s'inclinaient ; oui, madame, je vous connaissais de nom depuis longtemps.

– Ah ! fit Baccarat avec tristesse.

– N'est-ce point là votre maison ? ne suis-je point ici chez vous ? reprit Turquoise, dont la voix s'était faite harmonieuse comme un refrain créole, comme une mélopée des terres bénies du soleil. Et n'est-il pas tout simple que dans cette maison toute pleine de vous

encore, au milieu de ces meubles, de ces tableaux, de ces objets d'art, vivants souvenirs de votre goût exquis, j'aie appris quelque chose de votre histoire ?

Baccarat laissait parler Turquoise et l'observait attentivement.

– Oui, continua la jeune pécheresse avec animation, tout ici, madame, m'a parlé de vous ; mais il y a plus, j'ai eu pendant huit jours à mon service Germain.

– Mon cocher ? fit Baccarat.

– Oui, madame.

– Et il vous a parlé de moi ?

– C'est-à-dire, fit Turquoise avec quelque confusion, qu'il a répondu à mes questions ; car j'étais avide de savoir mille détails sur votre vie. Mon Dieu ! s'interrompit Turquoise en rougissant, et sans toutefois abandonner la main de Baccarat qu'elle pressait dans les siennes, si vous ne me promettez pas une indulgence absolue, je n'oserai jamais…

– Parlez, dites-moi tout, mon enfant, fit Baccarat avec bonté.

– Eh bien, murmura Turquoise avec admiration, vous avez vécu dans le monde où je suis, madame, avant de devenir une noble et sainte entre toutes, vous avez eu des chevaux… des voitures… des amants…

Un sourire d'ange vint aux lèvres de Baccarat.

– Dites, mon enfant, fit-elle avec douceur, vous ne m'offenserez pas.

– Vous avez été une lionne enfin, reprit Turquoise, et moi qui *débutais,* moi qui étais une enfant encore, j'avais déjà tant entendu parler de vous, que j'ai voulu savoir comment vous faisiez… Votre hôtel était à vendre ; je crus en l'achetant hériter de votre gloire… J'aurais voulu qu'on me prît pour vous… c'est pour cela que je gardai Germain.

Baccarat écoutait en souriant ; et la jeune pécheresse jouait si merveilleusement son rôle d'ingénue, elle semblait afficher si simplement cette fanfaronnade du vice, que, plusieurs fois, Baccarat, la clairvoyante et la forte, faillit s'y laisser prendre.

– J'avais un tel respect de tradition pour vous, madame, – et Turquoise pressait toujours la main de Baccarat, – que tout est demeuré ici dans l'ordre où vous l'avez laissé… Votre chambre à coucher seule, que vous aviez démeublée, n'a pu être reconstituée exactement.

– Ah ! dit Baccarat, et, à part ma chambre…

– Tout est comme à la veille de votre départ : le cabinet de toilette, le boudoir, le salon d'été… celui-ci…

– Et, demanda madame Charmet, Germain ne vous a rien dit de ma retraite ?

– Oh ! si fait, madame…

Baccarat tressaillit.

– Que vous a-t-il dit ?

– Il m’a dit qu’un jour, vous qui ruiniez un prince russe en souriant, vous qui vous faisiez gloire de n’avoir pas de cœur, vous pour qui les hommes mouraient en duel ou se suicidaient comme de vrais fanatiques, vous aviez fini par aimer…

– Il vous a dit cela ? murmura Baccarat, dont la voix s’altéra.

– Oh ! mais aimer, continua Turquoise, comme on n’aime qu’une fois, comme nous seules peut-être nous savons aimer un jour, après avoir fait de l’amour un vil métier… Puis il m’a dit encore que pour cet homme, par amour pour lui, vous avez tout quitté, renoncé à tout, disparu du monde.

– Ah ! il vous a dit cela ?…

– Cela ne serait-il point vrai ? demanda naïvement la pécheresse.

– C’est vrai à moitié.

– C’est beau ! fit Turquoise.

– Et… vous a-t-il parlé de… lui ? interrogea Baccarat visiblement émue.

– Oui, fit Turquoise d’un signe de tête.

– Que vous a-t-il dit ?

– Ah ! madame, murmura l’atroce créature, qui savait prendre toutes les formes et tous les masques et jouer tous les rôles avec une égale supériorité, madame… madame, pardonnez-moi… j’ai été folle… car je viens de retourner un couteau dans la plaie de votre cœur…

Et Turquoise, la voix entrecoupée, les yeux pleins de larmes, se jeta aux genoux de Baccarat.

Mais Baccarat, un moment émue, était redevenue maîtresse d’elle-même.

– Eh ! dit-elle avec calme, que dois-je donc vous pardonner, mon enfant ? quel mal m’avez-vous fait, et quelle absurde histoire Germain a-t-il pu vous conter ?

Ces paroles produisirent une incroyable surprise chez Turquoise.

Elle se releva vivement, fit un pas en arrière et regarda Baccarat, jouant la stupeur avec une effrayante vérité :

– Ce n’est donc pas vrai ? s’écria-t-elle.

– Mais quoi ?

– Ce que Germain m’a conté.

– Voyons, ma petite, fit Baccarat tranquillement, que vous a-t-il dit ?

– Mais, madame, vous allez souffrir mille morts, si c’est vrai ?

– Dites toujours.

La voix de Baccarat était nette et brève.

– Eh bien, murmura Turquoise, hésitant à chaque mot, il m’a dit que… cet homme que vous aimiez… cet homme était un voleur !

Baccarat ne sourcilla point.

– Il vous a dit cela… et… vous l'avez cru ?

– Il m'a dit encore qu'on était venu l'arrêter ici… un matin… que vous vous étiez évanouie…

Turquoise s'arrêta.

– Après ? dit Baccarat.

– Que, revenue à vous, vous étiez sortie à demi folle, et que depuis on ne vous avait point revue.

– Est-ce tout ?

– Tout. Seulement, j'ai cru deviner le reste.

– Voyons ? fit Baccarat.

– J'ai pensé que vous aviez dû employer tout votre crédit pour sauver cet homme que… vous aimiez si ardemment…

– Vous avez deviné.

– Ah ! s'écria Turquoise frémissante, mais c'était donc vrai ?

– À moitié, je vous l'ai dit… On a, en effet, arrêté cet homme… mais il était innocent…

Turquoise respira.

– Et vous l'avez sauvé ?

– Oui.

– Et… vous êtes… heureuse ?

– Non, dit Baccarat sourdement, car il ne m'aimait pas… car il en aimait une autre…

– Et… il vous a abandonnée ?

– C'est moi… Mais dites-moi donc, ma petite, Germain ne vous a donc pas appris son nom ?

– Il m'a dit que c'était un grand jeune homme brun et pâle… mais son nom, il l'ignorait.

– En vérité ?

– Oh ! madame, continua Turquoise, il y a huit jours encore, je n'admirais en vous que la femme d'autrefois, la séduisante Baccarat, et je m'efforçais de vous prendre pour modèle et de vous imiter de mon mieux… mais aujourd'hui…

Turquoise soupira et baissa les yeux…

– Aujourd'hui… eh bien ? interrogea Baccarat.

– Aujourd'hui j'admire plus encore la femme aimante que je n'admirais, hier, la femme qui se vantait de n'avoir pas de cœur…

– Et pourquoi cela, ma petite ?

– Pourquoi ?… murmura Turquoise dont la voix s'altéra subitement… Eh bien, parce que, moi aussi, moi, comme vous, j'ai fini par aimer…

Baccarat attachait son clair et terrible regard sur la Turquoise, ce regard qui pénétrait jusqu'au fond du cœur, et dont Turquoise sut, cependant, supporter l'éclat.

– Vraiment ! pauvre enfant, dit-elle, vous aimez ?…

– Oh ! fit Turquoise, portant la main à son cœur.

Et, dans cette exclamation, on eût juré qu'elle avait mis toute son âme.

– Écoutez, madame, poursuivit-elle, je ne sais pas ce qui vous amène chez moi… je ne sais pas ce que vous venez me demander ; mais, au nom du ciel ! donnez-moi une minute, laissez-moi tout vous dire ; car vous seule vous pouvez me comprendre, et… peut-être…

– Peut-être ? fit Baccarat.

– Me donner un conseil.

– Parlez, mon enfant.

– Il y a quinze jours de cela, madame, l'homme qui m'a acheté cet hôtel devait partir le lendemain matin pour Londres. Il m'avait promis de venir dans la nuit me faire ses adieux. Je l'attendais là, où vous êtes, dans ce fauteuil, et quatre heures du matin sonnaient à la pendule… On sonna vivement à la grille, j'entendis des bruits et des pas dans le jardin… Je courus… Le vicomte venait me dire adieu, selon sa promesse, mais il n'était pas seul, il était suivi de deux hommes, et ces deux hommes en portaient un troisième dans leurs bras. Ce troisième était évanoui et perdait son sang. Il s'était battu avec le vicomte et le vicomte le faisait transporter chez moi…

Turquoise s'arrêta, comme si elle eût eu de la peine à comprimer plus longtemps son émotion.

– Continuez, dit Baccarat avec bonté.

Alors Turquoise raconta brièvement, avec l'éloquence du cœur, elle qui n'en avait pas ! la convalescence de Fernand, les huit jours pendant lesquels il était demeuré chez elle ; puis la terreur qu'elle avait éprouvée en songeant qu'elle l'aimait et comment elle l'avait fait reconduire, les yeux bandés, au milieu de la nuit, afin de ne jamais le revoir… Elle eut encore l'audace de dire son départ précipité le lendemain, sa rencontre fortuite avec Fernand, la poursuite exercée par celui-ci ; puis, comment elle avait cédé, comment elle était revenue… Elle alla plus loin encore, elle entra dans la vie privée de Fernand, racontant qu'il avait une femme et un enfant, et que, le jour même, ils avaient rencontré le vicomte de Cambolh au bois… Puis la scène qui s'en était suivie, et enfin sa résolution d'éloigner Fernand à jamais. Quand elle en fut là, elle s'arrêta et regarda Baccarat.

– Eh bien, dit Baccarat avec bonté, qu'allez-vous faire ?

– Voyez ces habits, dit Turquoise. Depuis quelques heures, je rougis de ma vie passée, et je me suis souvenue de vous. La Turquoise est morte, madame, il ne reste plus que Jenny… Jenny, qui vient de louer une chambre de deux cents francs par an et veut y vivre désormais du fruit de son travail.

– Vous ferez cela ? dit Baccarat avec étonnement.

– Oui, répondit-elle ; et s’il m’aime… eh bien, au moins, on ne dira point que j’ai gaspillé sa fortune… je ne veux de lui que son amour…

Et Turquoise se tut et se prit à soupirer.

Mais Baccarat s’était levée tout à coup de son siège ; elle avait, par un brusque mouvement, rejeté en arrière son chapeau recouvert d’un voile, et son chapeau, en tombant sur ses épaules, où il demeura attaché par les brides, laissa échapper les boucles épaisses et ruisselantes de sa chevelure d’or.

En même temps, l’œil de la pécheresse repentie retrouva son éclair d’autrefois, sa bouche s’arqua en un dédaigneux et hautain sourire, et madame Charmet redevint la Baccarat des jours passés, la folle créature qui avait enchaîné la mode à son char, et elle domina Turquoise, en ce moment, de toute la hauteur de sa taille et de toute la supériorité de sa fatale expérience :

– Tu es très forte, ma petite, lui dit-elle d’une voix mordante, ironique, et l’enveloppant de son regard plein d’éclairs ; mais tu oublies un peu trop que je m’appelle Baccarat. À nous deux !

XXXVIII

Cette brusque métamorphose aurait bouleversé, frappé de stupeur toute autre femme que la blonde Jenny, la jeune élève du baronet sir Williams.

Baccarat, en ce moment, était splendide d'audace, de résolution, d'énergie. Il ne lui manquait qu'un poignard à la main pour rappeler cette scène de la maison de fous où elle avait mis Fanny sous ses pieds, la forçant à lui livrer son secret. Mais Jenny était une femme forte, un adversaire digne de Baccarat.

Un moment elles observèrent toutes deux le silence et se regardèrent comme deux tigresses se défiant au combat et qui se mesurent de leurs yeux étincelants.

Jenny s'était redressée calme, souriante, prête à soutenir la lutte :

– Madame, dit-elle enfin, ou vous êtes folle et subissez l'atteinte subite d'un transport au cerveau…

– Je ne suis pas folle, dit Baccarat, va, ma petite.

– Ou l'homme que j'aime, vous l'aimez aussi…

– C'est vrai.

Baccarat prononça droitement ces deux mots, et Jenny comprit à quelle rivale elle avait affaire. Souvent le calme est plus menaçant que la tempête.

À son tour elle se tut et parut attendre que Baccarat exprimât sa volonté :

– Ma petite, dit celle-ci en se rasseyant et prenant une délicieuse et voluptueuse attitude dans son *puff,* attitude qui rappelait si bien la pécheresse que madame Charmet dut en rougir intérieurement ; ma petite, je t'ai fait l'honneur de t'écouter, tu me feras bien le même plaisir, je suppose ?

– Parlez, madame, dit Turquoise avec soumission.

– Je suis ton ancienne, ma petite, poursuivit Baccarat, et par ce que tu sais de mon passé, tu peux compter que je tiens ma parole.

Turquoise eut la présence d'esprit de frissonner et de manifester une sorte d'effroi subit.

– Écoute, reprit Baccarat, l'homme dont tu viens de parler, l'homme que tu prétends aimer, eh bien, moi aussi je l'aime… je l'aime depuis quatre années ! et c'est pour lui que j'ai changé ma vie.

Jenny eut un geste de surprise mélangé de terreur.

– Tiens, dit Baccarat, je veux bien croire que, toi aussi, tu l'aimes… que tu l'aimes réellement… mais il faut me le prouver…

– Voyez mes habits, dit Turquoise.

– Ceci n’est point une preuve.

Turquoise courut à un meuble, l’ouvrit précipitamment, et s’écria : – Tenez… tenez… venez voir…

Elle retira d’un tiroir un pli volumineux, rompit le cachet, et éparpilla son contenu devant Baccarat.

– Voyez, dit-elle… voilà d’abord l’acte de propriété de cet hôtel, acheté par le vicomte de Cambolh, mon amant, et, à côté de cet acte, une donation sous seing privé de cet hôtel, signée de lui.

– Après ? dit Baccarat.

– Voici, ensuite, une inscription de rente trois pour cent de cent soixante mille francs ; plus une autre de six mille livres de rente sur la ville de Paris.

– Eh bien ? dit Baccarat, qu’est-ce que cela prouve ?

– Voyez l’adresse du pli.

Baccarat examina l’enveloppe et lut :

À Monsieur le vicomte de Cambolh.

– Tu lui renvoyais cela ? dit-elle.

– Oui, répondit Turquoise. Lisez cette lettre annexée au pli.

Baccarat ouvrit la lettre et lut :

« Mon cher vicomte,

« Pardonnez-moi de vous avoir trompé et d’avoir consulté mon cœur et non mes intérêts. Notre rencontre d’aujourd’hui m’a éclairée sur ce que j’avais à faire. Je vous renvoie donc tout ce que je tiens de vous et je quitte votre hôtel, dont vous pouvez reprendre possession à l’instant même. Adieu !

« Jenny. »

– Doutez-vous, maintenant ? dit Turquoise en regardant Baccarat, douterez-vous encore de mon amour pour lui ?

– Oui, dit Baccarat ; mais, pardon, vous allez me laisser ouvrir une parenthèse.

Baccarat retira un carnet de sa poche, et de ce carnet une lettre.

Cette lettre était celle que, la veille au soir, sir Williams, redevenu le vicomte Andréa, lui avait remise comme ayant été trouvée dans la poche d’une vieille robe, chez une marchande à la toilette, lettre qui était séparée de son enveloppe et accusait à un destinataire anonyme, à une femme, sa négociation de quelques poulets amoureux.

– Reconnaissez-vous cette écriture ? dit-elle en tendant la lettre à Turquoise.

– C’est la mienne, dit-elle ; mais comment avez-vous cette lettre ?

– Peu importe !

– J’avoue que c’est moi qui l’ai écrite.

– Quand ?

– Il y a environ six mois.

– À qui ?

– À une fille morte la semaine dernière.

– Son nom ?

– Henriette.

– Henriette tout court ?

– Non, Henriette Fontaine, qui se faisait appeler Henriette de Bellefontaine, autrement dite la Torpille.

– Je l’ai connue, dit Baccarat, qui se souvenait, en effet, d’une pécheresse de ce nom.

Et Turquoise ajouta :

– Que voulez-vous ? à cette époque-là, cette malheureuse était dans la misère, comme moi, comme bien d’autres. Nous avions établi un petit commerce de lettres d’amour… il faut bien vivre. Ce commerce m’avait tirée de la misère, et j’étais à moitié *remontée* quand j’ai rencontré le vicomte.

Turquoise, en parlant ainsi, avait un accent de franchise qui impressionna vivement Baccarat. Cependant elle ne se tint pas pour battue.

– Qu’est-ce que cela ? dit-elle.

Et elle mit le doigt sur le cœur tracé à la plume qui était au bas de la lettre.

– Ça ? dit Turquoise.

Et la pécheresse eut un sourire moqueur et regarda Baccarat.

– Êtes-vous naïve ! fit-elle d’un ton moqueur. Comment ! vous ne connaissez pas ce signe de notre argot féminin ?

– Non.

– Eh bien, mais… dit Turquoise, c’est pourtant aisé à comprendre.

– Je ne comprends pas.

– Vous souvenez-vous d’Henriette ?

– Oui.

– C’était une grande fille brune de vingt-huit ans… aux traits accentués…

– Après ?

– Eh bien, j’étais son amie de cœur ; elle m’avait lancée. Ce cœur voulait dire que je l’aimais toujours.

Cette explication renversa toutes les suppositions de Baccarat.

– Ou elle est plus forte encore que je ne le supposais, pensa-t-elle, ou elle dit vrai.

Tout autre que Baccarat eût tenté une dernière, une suprême épreuve. Elle eût demandé à Turquoise si elle ne connaissait point sir Williams. Mais Baccarat avait retrouvé sa lumineuse intelligence d'autrefois, et elle avait la prudence du serpent. Prononcer le nom de sir Williams, c'était, dans le cas où Turquoise serait son agent, se trahir elle-même et dire qu'elle se défiait de lui. Dans le cas contraire, c'était inutile.

Turquoise d'ailleurs était une de ces femmes dont le visage ne révèle jamais les angoisses de l'âme ; et sir Williams eût été chez elle en ce moment, que la pécheresse eût manifesté un superbe étonnement en entendant prononcer son nom.

– C'est bien, dit Baccarat, je te demande pardon, ma petite ; ne parlons plus de cette lettre…

Elle remit le billet dans son carnet et le carnet dans sa poche.

– À présent, reprit-elle, revenons à Fernand.

Turquoise parut attendre.

– Si Fernand était pauvre, continua Baccarat, la restitution de ces titres de rente, de cet acte de propriété, et la lettre que tu écris à ton vicomte, prouveraient clair comme le jour que tu l'aimes, et que, pour lui, tu renonces à tout…

– Dame ! fit Turquoise.

– Mais il est riche, il a douze millions, et il te donnera, le jour que tu le voudras, dix fois ce que tu rends aujourd'hui.

– C'est juste, dit Turquoise.

– Donc je ne suis pas convaincue.

– Pourtant, murmura Turquoise, cela est vrai… je l'aime…

Turquoise ouvrit un second tiroir et en tira une lettre.

Cette lettre était adressée à Fernand.

– Lisez, dit-elle, voici encore une autre preuve ; celle-là vous convaincra peut-être…

Baccarat rompit le cachet et lut :

« Mon bien-aimé,

« Si vous avez accepté les conditions que je vous ai faites aujourd'hui, si vous consentez à m'aimer pauvre, venez me voir demain, rue Blanche, 17.

« Jenny. »

Baccarat se leva de nouveau, puis elle montra ses belles mains nerveuses et souples qui cachaient des muscles d'acier sous leurs veines bleues et leur peau diaphane :

– Ma petite, dit-elle, je ne sais pas comment tu as commencé, ce que tu étais avant ton début, si tu es de bonne souche, et si tu as été en pension, ou bien si tu n'es qu'une fille de portier ; mais ce dont je puis te répondre, moi, c'est que j'étais à dix-huit ans une forte fille

du peuple, une fille de faubourg, vois-tu, et que je ne craignais point un homme de ta taille…

En parlant ainsi, Baccarat appuya sa main, et sous cette pression, la Turquoise plia comme un roseau sous l'aquilon, et se prit à pâlir.

– Vous voulez me tuer ? dit-elle.

– Peut-être…

Et Baccarat, réunissant ses dures mains, entoura le frêle cou de sa jeune rivale, prête à les convertir en un étau.

– Tiens, dit-elle, si je voulais, avant que tu eusses jeté un seul cri, je t'aurais étranglée.

Turquoise était un peu pâle, mais elle supportait cependant le regard de feu de Baccarat.

– Écoute bien, dit Baccarat, dont la voix brève et saccadée avait un accent métallique, je te donne une minute pour réfléchir… Tu aimes Fernand ?

– Oui, dit Turquoise avec fermeté.

– Moi aussi. Eh bien, choisis : ou tu renonceras à lui sur-le-champ, à l'instant même, ou tu mourras…

– J'ai choisi, répondit Turquoise.

– Tu renonces ?

– Non, je l'aime. Tuez-moi… Mais il m'aime, lui, et il me vengera !

Turquoise avait été héroïque ; mais elle savait bien qu'en invoquant l'amour que Fernand avait pour elle, elle désarmerait Baccarat. En effet, les mains de celle-ci, prêtes à étreindre le cou de sa rivale et à l'étouffer, ces mains se distendirent subitement. Un cri sourd s'échappa de sa poitrine.

– Il l'aime ! pensa-t-elle ; peut-être en mourrait-il, lui !

Cependant elle voulut tenter une dernière épreuve :

– Ma petite, dit-elle, je ne te tuerai pas parce que tu aimes Fernand, mais je te tuerai si tu ne m'obéis pas pendant une heure.

– Que faut-il faire ?

– Sonne et demande ta voiture.

Turquoise sonna :

– Le cheval bai au coupé ! ordonna-t-elle.

Baccarat s'empara des titres de rente, de l'acte de propriété de l'hôtel, et remit ces trois pièces dans leur enveloppe.

Puis elle prit les deux lettres qu'elle avait écrites au vicomte de Cambolh et à Fernand Rocher.

– Que faites-vous ? demanda Turquoise.

Baccarat les jeta dans le feu.

– Je brûle les choses inutiles, dit-elle froidement. Et elle ajouta : – Viens avec moi.

À son tour Baccarat sonna.

– Apportez à madame un chapeau et un manteau, dit-elle à la femme de chambre.

Trois minutes après, les deux pécheresses montaient en voiture.

– Rue de Buci ! cria Baccarat au cocher, et vite !

Le coupé partit avec la rapidité de l'éclair, et franchit en un quart d'heure la distance qui sépare la rue Moncey de la rue de Buci.

Baccarat conduisit Turquoise dans son cabinet, ouvrit son secrétaire et y prit une liasse de billets de banque, de titres de rente et d'actions de chemins de fer, en tout pour une valeur de cent soixante mille francs.

Au moment où elle refermait son secrétaire, la petite juive, sa commensale de la vieille, accourut et lui présenta son front à baiser.

– Bonjour, mon enfant, dit Baccarat avec émotion. Je m'absente deux jours. Tu seras bien sage, n'est-ce pas ?

– Oh ! oui, madame. Je vous le promets, répondit l'enfant.

– Appelle Marguerite.

L'enfant disparut et revint avec la vieille servante.

– Marguerite, dit madame Charmet, je ne rentrerai pas ce soir, ni même demain. Vous aurez soin de cette petite ; vous m'en répondez…

Et Baccarat entraîna Turquoise hors de la maison et la fit monter en voiture.

– Maintenant, dit-elle, allons chez le notaire.

– Chez le notaire !… Pourquoi ?

– Pour lui faire rédiger un acte de vente de ton hôtel.

– Mais il n'est pas à moi !

– Non, il est au vicomte. Mais cela doit être parfaitement indifférent à celui-ci de rentrer en possession de son hôtel ou de son argent, il me semble.

– Mais qui achètera l'hôtel ?

– Moi !

– Vous ! s'exclama Turquoise.

– Ma petite, dit gravement Baccarat, j'ai renoncé au monde et à ma première vie par amour pour Fernand… Tant que j'ai cru qu'il aimait sa femme, sa vraie et légitime femme, je ne me suis point repentie de mon sacrifice ; mais aujourd'hui qu'il aime une de mes pareilles, la force d'abnégation me manque…

– Ainsi… interrogea Turquoise, vous voulez…

– Je veux redevenir la Baccarat… En me retrouvant rue Moncey, j'ai compris que chez nous, pauvres filles déchues, le vice avait de profondes et indestructibles racines. Quand nous sommes une fois descendues au fond du gouffre, en vain remontons-nous à l'orifice, en vain essayons-nous d'en sortir, le gouffre nous fascine et nous reprend tôt ou tard… Tant que tu aimeras Fernand et que Fernand t'aimera, tu feras ce que j'ai fait… Tu essayeras peut-être de redevenir honnête ; mais moi… tu redeviendras la Turquoise, comme je redeviens la Baccarat.

Le coupé s'arrêta sur Neuve-Saint-Augustin, à la porte d'un notaire.

L'étude avait été vendue par Baccarat cent soixante mille francs. Baccarat la rachetait cent soixante.

Le notaire reconduisit les belles pécheresses jusqu'au bas de son magnifique escalier.

– Rue Moncey ! dit Baccarat.

Elles rentrèrent dans le petit hôtel et s'installèrent de nouveau au salon.

– À présent, reprit Baccarat présentant une plume à Turquoise, écris au vicomte, et dis-lui que tu lui envoies ces titres de rente, plus cent soixante mille francs, prix de l'hôtel, que tu viens de revendre à son premier possesseur.

La lettre écrite, Baccarat la mit dans l'enveloppe avec les cent soixante mille francs et les inscriptions, recacheta le tout, sonna et remit le pli au valet avec ordre de le porter sur-le-champ.

Turquoise ne sourcilla point et vit partir sa fortune d'un front calme et d'un regard serein.

– Maintenant, reprit Baccarat, me voici chez moi. Tout est à moi, n'est-ce pas ?

– Tout.

– Chevaux et voiture.

– Sans doute.

– Tu es honnête… parce que tu aimes.

– Ah ça, dit Turquoise, vous allez l'être aussi, j'imagine ?

– Sans doute. Que veux-tu ?

– Vous me laisserez écrire à Fernand ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Parce que je veux qu'il vienne te chercher ici demain.

– Et vous lui direz où je suis ?

– Je le lui dirai, parole d'honneur ! Seulement, je veux voir par moi-même s'il t'aime réellement.

– Oh ! dit Turquoise avec assurance, voyez, jugez, vous serez convaincue.

– Tant mieux !

En ce moment, la femme de chambre entrouvrit la porte du salon :

– Madame, dit-elle à Turquoise, le commissaire que vous avez demandé est là.

Un homme vêtu de la traditionnelle veste bleue, portant une grande barbe noire, et dont le front chauve accusait la vieillesse, se montra par la porte entre-bâillée et enveloppa d'un regard.

– Monte avec cet homme, dit Turquoise, et fais-lui prendre la malle qui se trouve dans ma chambre.

La soubrette referma la porte, emmenant le commissaire.

Turquoise se tourna vers Baccarat.

– Cet homme dit-elle, emporte tout ce que je conserve de mon ancienne splendeur, deux robes et un peu de linge. Elle lui tendit la main et remit son chapeau. Adieu… dit-elle.

– Adieu, ma petite ; quand il ne t'aimera plus, nous nous reverrons.

– Nous ne nous reverrons jamais, alors…

– Mais, dit Baccarat, écoute bien un dernier mot. Aussi vrai que je suis là et que j'ai pu t'étrangler tout à l'heure, je te jure que si tu ruines mon Fernand, je me trompe, *notre* Fernand, je me souviendrai d'un poignard sans gaîne que je dois avoir quelque part, et je lui chercherai un fourreau dans ta poitrine.

Turquoise s'en alla sous le coup de cette menace, et rejoignit le commissaire dans le jardin.

– Ma parole d'honneur ! ma chère, dit celui-ci, voilà une gaillarde qui est forte… J'ai vu le moment où elle t'étranglait.

– Comment ! vous étiez là ?

– Parbleu ! répondit sir Williams, car c'était lui, j'étais caché depuis deux heures dans le cabinet qui se trouve au fond du salon, et j'ai tout vu et tout entendu. Ensuite, ajouta-t-il, j'ai pris le carrick de ton cocher et je vous ai conduites rue de Buci et chez le notaire.

– Vous êtes un homme de génie !

Et Turquoise ajouta :

– Croyez-vous à sa nouvelle conversion ?

– Je ne sais pas, dit sir Williams… Je le saurai demain ; mais si cela est un rôle… Ah diable ! elle est femme à me rouler, surtout si elle sait jamais, ajouta-t-il *in petto,* que je suis la cheville ouvrière de cette petite comédie.

Et sir Williams dit à Turquoise :

– Ma chère amie, elle t'a promis de te tuer si tu aimais Fernand ; mais je te promets, moi, de te faire bouillir dans l'huile comme une friture de goujons si jamais tu me trahis !

* *

*

Pendant ce temps Baccarat, demeurée seule, tombait à genoux et murmurait d’une voix brisée :

– Ô mon Dieu ! pardonnez-moi… mais il faut bien le sauver… il faut bien les sauver tous !

Baccarat était redevenue madame Charmet.

XXXIX

Revenons à d'autres personnages de notre récit, et changeons de scène un moment, ainsi que cela se pratique au théâtre.

Rocambole, ou plutôt M. le vicomte de Cambolh, comme on l'appelait dans le monde, avait ponctuellement exécuté les ordres de sir Williams.

Il était allé le matin, vers sept heures, chez le concierge du numéro 41 de la rue Rochechouart, et lui avait demandé à apprendre le coup des cent louis.

Le concierge, stupéfait, l'avait salué jusqu'à terre.

– Monsieur est donc un prince ? avait demandé le cerbère au maître d'armes.

– À peu près, mon bonhomme…

– Ou bien veut-il tuer un ambassadeur ?

– C'est possible encore.

Et Rocambole, tirant de sa poche un billet de mille francs, l'avait présenté au professeur d'escrime, disant :

– Je n'aime pas les questions. Montrez-moi le coup et ne cherchez point à savoir qui je suis.

Le concierge s'était incliné ; puis, conduisant le gentleman suédois au sixième étage de la maison, il l'avait fait pénétrer dans une sorte de mansarde disposée en salle d'armes, et lui avait donné la leçon.

De la rue Rochechouart, Rocambole était ensuite allé chez le major Carden ; puis nous l'avons vu, à deux heures, aborder Fernand au bois de Boulogne, et c'est à partir de ce moment que nous allons le suivre.

Le jeune vicomte fit le tour du Bois, revint par l'avenue de Saint-Cloud, rentra dans Paris, et gagna l'avenue Gabrielle, où il s'arrêta à la grille du petit hôtel désigné par sir Williams. Le visiteur était sans doute attendu, car avant qu'il eût sonné et mis pied à terre, un domestique accourut ouvrir la grille à deux battants et s'empara de la bride, que Rocambole lui jeta en lui donnant en même temps sa carte.

Le valet, qui avait le teint cuivré des latitudes indiennes, s'inclina, laissa échapper un premier geste qui signifiait : « Je sais bien qui vous êtes ! » et un second qui l'invitait à le suivre.

L'hôtel de la rue Gabrielle était tout neuf, et sa construction ne remontait pas au-delà de sept à huit mois. À l'extérieur, c'était un édifice qui ressemblait à tous les autres. Il était entre cour et jardin, et possédait des statues de marbre blanc sur la façade creusée de niches.

À l’intérieur, c’était tout différent. Là, Paris disparaissait pour faire place aux mystères de l’Orient voluptueux et fidèle à ses traditions religieuses.

Dans le vestibule, décoré de peintures étranges qui présentaient les trente-trois incarnations de Vichnou, la statue du dieu Siva, sculptée au-dessus d’un bassin dans lequel nageaient de petits poissons rouges.

Au premier étage, où l’on arrivait par un escalier aux repos garnis de fleurs exotiques, Rocambole traversa un long corridor dont les murs étaient couverts d’hiéroglyphes indous. À l’extrémité de ce corridor le valet poussa une porte, et le vicomte se trouva sur le seuil d’un lieu étrange, qui mérite une courte description. Était-ce la réduction d’une pagode ? était-ce l’atrium d’une courtisane antique, ou bien le boudoir de la sultane Schéhérazade, qui racontait les merveilles des *Mille et Une Nuits ?* Des lampes aux formes bizarres, couvertes d’abat-jour multicolores, projetaient aux quatre coins de la salle une clarté mystérieuse. Les murs étaient tendus d’une étoffe orientale aux couleurs ternes et représentant une fête religieuse des Thaugs, ces étrangleurs terribles des forêts indiennes.

Sur le sol, jonché de tapis, dont l’un était en harmonie avec la tenture des murs, Rocambole aperçut un large coussin d’un rouge écarlate, et sur ce coussin, accroupie à la façon de l’Orient, une créature non moins étrange et non moins bizarre que le lieu où elle se trouvait. C’était une femme au teint brun doré, presque olivâtre, aux cheveux noirs ruisselant en boucles désordonnées sur ses épaules demi nues, aux dents éblouissantes de blancheur, aux yeux d’un vert sombre et relevés par les coins, signe caractéristique des races de l’Indo-Chine. Cette femme, qui pouvait avoir trente ans, était belle de cette beauté mystérieuse qui n’appartient qu’à la race jaune. Elle avait des pieds et des mains d’une admirable petitesse et de forme exquise ; sa taille, dont on pouvait préciser l’élévation, paraissait avoir l’onduleuse souplesse des reptiles.

Le costume de cette femme était celui des épouses des nababs tributaires de l’Angleterre, et consistait en une robe aux couleurs éclatantes, qui permettait d’entrevoir le cou, les bras, les épaules et le bas des jambes, qui étaient entièrement nus. Elle balançait au bout de son pied de petites babouches dorées, à la pointe recourbée comme une carène antique. Enfin, elle avait aux bras et aux chevilles de gros bracelets d’or massif, et portait un collier de perles grosses comme des œufs de pigeon.

À la vue de Rocambole, elle leva la tête par un mouvement plein d’indolence, et attacha sur lui un regard curieux.

Le vicomte lui tendit la lettre de sir Williams.

Elle la prit, jeta les yeux sur la suscription qui était en langue anglaise, et sur-le-champ son œil terne et presque froid jeta des flammes, et elle se leva tout debout comme galvanisée. Toutes les passions volcaniques du sol indien, toutes les ardeurs mystiques des fils de Bouddha venaient d’éclater sur son visage. On eût dit la prêtresse de quelque culte étrange et terrible, inconnu des nations de l’Occident.

* *

*

Que se passa-t-il alors entre la fille des latitudes tropicales et le lion du boulevard parisien ? Ce fut sans doute un mystère. Mais une heure après, le tilbury de M. le vicomte

de Cambolh s'arrêta dans la cour de l'hôtel Van-Hop. Le jeune président des Valets-de-cœur jeta les rênes à son groom, monta lestement le perron, donna sa carte à un valet de pied et demanda à voir le marquis sur-le-champ.

– M. le Marquis n'y est pas, répondit le valet, mais madame la marquise est au salon.

– Annoncez-moi, dit Rocambole, qui suivit le laquais.

La créole était seule dans le vaste et somptueux salon de l'hôtel, seule et triste… Quelle révolution s'était opérée dans son cœur ? Quel chagrin, quelle douleur muette avait brisé son âme ?

Peut-être était-ce un mystère encore ? Mais il eût été difficile de reconnaître dans cette femme pâle, aux yeux cernés, au regard morne et sans rayons, la belle et souriante marquise, la séduisante créole qui faisait, huit jours auparavant, les honneurs de son bal avec tant de grâce.

Quand elle entendit prononcer le nom du vicomte sur le seuil du salon, elle se retourna toute frémissante et comme si elle eût été piquée par un de ces dangereux reptiles qui infestent les savanes de son brûlant pays.

Le vicomte entrait souriant, le chapeau sous le bras, comme un homme du monde qui vient faire une simple visite de politesse. Il salua la marquise avec respect et prit le siège qu'elle lui indiqua d'un geste.

Madame Van-Hop était femme du monde avant tout ; elle savait, au besoin, dissimuler ses impressions et se contraindre à ce point de sourire alors qu'elle avait, en réalité, la mort au cœur.

Rocambole lui était odieux. C'était lui qui avait provoqué Chérubin ; lui qui l'avait blessé ; lui qui avait amené pour la marquise cette situation extrême et tendue qui l'avait forcée à s'avouer le véritable état de son cœur. Et cet homme osait se présenter chez elle ! … Il y venait, protégé par les lois du monde, par ses devoirs et ses exigences ; il venait faire ce qu'on appelle une visite. Et il fallait bien que la marquise le reçût un sourire aux lèvres, qu'elle lui tendît sa main à baiser, qu'elle causât avec lui de ces mille riens qu'on appelle les bruits du salon, du dernier concert, de la première représentation d'un opéra comique et du discours de réception de tel ou tel académicien.

Rocambole avait acquis si rapidement cette science, à la fois superficielle et profonde, qui constitue le parfait gentleman ; il avait eu dans sir Williams un maître si expérimenté, qu'il était homme à soutenir avec aisance un tête-à-tête d'une heure avec une femme aussi distinguée que la marquise.

Madame Van-Hop, tout à fait maîtresse d'elle-même au bout de quelques minutes, se montra gracieuse, presque enjouée, malgré une récente migraine dont elle prétendait avoir beaucoup souffert. Mais sa pâleur, sa tristesse, le trouble extraordinaire que le nom de Cambolh avait produit tout à coup chez elle n'avaient point échappé au prétendu vicomte.

– Ah ! pensa-t-il en entrant, l'affaire Chérubin a produit des ravages, et voilà une femme qui me porte une haine un peu bien soignée.

Après une heure de conversation insignifiante, madame Van-Hop dit tout à coup à Rocambole :

– Vous désirez peut-être, monsieur le vicomte, voir mon mari ?

– Oui, madame.

– Le marquis est sorti, mais il ne peut tarder à rentrer.

– Si vous vouliez bien me le permettre, madame, je l'attendrais.

– Est-ce pour affaires ? demanda la marquise, présumant que c'était au banquier plus qu'à l'homme du monde que son visiteur en avait.

– Pour affaires très graves, madame, dit Rocambole, répondant à la question de la marquise.

Une cloche se fit entendre, puis le bruit d'une voiture entrant dans la cour.

– Voilà mon mari, dit la marquise. Puis elle ajouta : Le marquis passe rarement chez moi avant le dîner, et il monte dans son appartement. Voulez-vous monsieur, que je vous fasse conduire ?

Rocambole s'inclina.

La marquise sonna, un valet parut, et, sur l'ordre de sa maîtresse, conduisit le jeune vicomte au second étage.

– Ah ! murmura la marquise se retrouvant seule, que veut donc cet homme ? Que vient-il faire ici ? J'ai comme un pressentiment qu'il y vient semblable à un messager de malheur.

Elle devint toute rêveuse, le sourire disparut de ses lèvres, et elle retomba tout à coup dans sa morne tristesse.

* *

*

Cependant Rocambole pénétrait dans le cabinet de travail du marquis Van-Hop.

Le marquis venait de rentrer et s'asseyait au coin de son feu au moment où on lui annonça le vicomte.

Rocambole se présentait pour la seconde fois à l'hôtel, et il était presque inconnu du marquis.

– Monsieur, lui dit Rocambole, qui avait pris l'attitude pensive et la physionomie grave et triste d'homme apportant une mauvaise nouvelle, je viens vous supplier de m'accorder une minute d'entretien.

– Je vous écoute, monsieur, répondit le marquis en lui avançant un fauteuil et en congédiant le valet qui venait d'introduire le jeune vicomte de Cambolh.

– Monsieur le marquis, continua Rocambole en s'asseyant, je suis à peine connu de vous personnellement, bien que j'ose espérer que le nom du général Cambolh, mon père…

– Parfaitement, dit le banquier en saluant avec courtoisie, et croyant, en effet, se souvenir d'un nom identique.

– Je vous ai été présenté, à votre dernier bal, par le baron O'V…, poursuivit Rocambole. Néanmoins, croyez, monsieur le marquis, qu'une circonstance des plus bizarres et des plus imprévues m'oblige seule à vous rappeler ces futiles détails…

– Ils étaient inutiles, monsieur, dit courtoisement le marquis, et votre nom seul…

– Monsieur, interrompit brusquement Rocambole, je viens à vous, chargé de la plus grave et de la plus pénible des missions.

Le marquis eut un geste de surprise.

– Et pour expliquer cette mission, il est nécessaire que je vous raconte en peu de mots une histoire qui vous semblera peut-être bizarre.

– Parlez, monsieur.

– Il y a un an, monsieur, je me trouvais en Amérique, à New York. J'avais vingt-quatre ans ; j'étais ardent, aventureux à la recherche de ce qu'on nomme une bonne fortune.

Le marquis eut un sourire indulgent.

Rocambole reprit :

– Il y avait alors à New York une femme dont la mystérieuse existence, la beauté merveilleuse et les habitudes excentriques excitaient au plus haut degré la curiosité de la fashion américaine. Cette femme, monsieur, portait votre nom, dit froidement Rocambole.

Le marquis poussa une exclamation d'étonnement et regarda son interlocuteur.

– Elle s'appelait miss Daï-Natha Van-Hop.

– Ma cousine ?

– Oui, monsieur.

– La fille du baron Van-Hop, mon oncle mort aux grandes Indes ?

– Précisément.

– Et, dit le marquis, curieux à son tour, elle est à New York ?

– Elle y était.

– Où donc est-elle maintenant ?

– À Paris.

– Venez-vous donc de sa part ?

– Oui, dit Rocambole. Puis regardant le marquis : – Vous m'avez promis, monsieur, d'écouter mon histoire…

– Allez, monsieur, je vous écoute.

– J'étais curieux, parmi les curieux, monsieur, je fis des prodiges pour arriver jusqu'à miss Van-Hop, qui semblait vouloir celer son existence à tous les yeux. Je parvins jusqu'à elle, je lui parlai d'amour, je me prétendis passionnément épris de ses charmes… Elle m'écouta en souriant de ce sourire triste qui ne brille que sur les lèvres des femmes qui ont longtemps souffert et pleuré.

« – On n’aime qu’une fois, me dit-elle, et j’ai aimé… »

À ces paroles, le marquis tressaillit.

Rocambole continua : – Je fus éloquent, monsieur ; j’essayai d’être persuasif, je parlai de l’avenir où luit toujours un rayon d’espérance, du temps qui cicatrise les plus profondes blessures, de la jeunesse qui était en elle et ne pouvait s’ensevelir sous un deuil éternel… Daï-Natha fut incrédule… Incrédule et inflexible ! Mais elle me tendit la main.

« – Voulez-vous être mon ami ? me dit-elle. »

« Je baisai sa main, et lui dis : – « Permettez-moi d’espérer… »

« – Vous espérerez en vain, répondit-elle, mon cœur est mort à l’amour… »

Rocambole s’arrêta et regarda le marquis.

– Pardonnez-moi d’entrer dans ces détails, qui n’ont, en réalité, d’autre but que celui de vous démontrer que Daï-Natha souffrait de quelque chagrin d’amour.

« Elle me pressait de la visiter quelquefois. J’usai, j’abusai même de cette permission, étant devenu réellement amoureux de la belle Indienne.

« Six mois s’écoulèrent.

« Daï-Natha n’était, ne voulait être, ne serait jamais qu’une amie pour moi.

« Une circonstance indépendante de ma volonté, de graves affaires d’intérêt m’obligèrent à quitter New York et à venir à Paris.

« J’arrivai ici l’année dernière ; les plaisirs bruyants de la capitale du monde apportèrent bientôt des distractions à mon amour ; quelques mois suffirent pour me guérir… On est oublieux à mon âge !…

« Mais ce matin, monsieur, une lettre m’est parvenue, une lettre de deux lignes…

« Une lettre signée Daï-Natha et conçue en ces termes :

« Venez, je n’ai plus longtemps à vivre, et je compte sur votre amitié. »

Rocambole tendit en effet un petit billet au marquis Van-Hop.

Ce billet renfermant les deux lignes que nous venons de citer, écrites en anglais, portait bien la signature de miss Van-Hop.

Le marquis la reconnut, poussa un cri et devint tout pâle.

– Au nom du Ciel ! monsieur, murmura-t-il, que venez-vous m’apprendre ? ma cousine est-elle morte ?

– Non, dit Rocambole, pas encore… mais écoutez-moi, je vous en prie…

– Allez ! dit le marquis, dont la voix trahissait de profondes angoisses.

– Monsieur, poursuivit Rocambole, j’ai couru chez miss Van-Hop, que je ne savais pas à Paris hier encore. Je l’ai trouvée dans un petit hôtel de l’avenue Gabrielle, qui rappelait, par ses décorations et ses dispositions intérieures, la maison qu’elle habitait à New York. Daï-Natha était couchée, à la mode orientale, au fond d’un petit boudoir décoré par une

pagode indienne. Elle était souriante et calme comme toujours, et paraissait si pleine de vie, que j'ai cru d'abord à une plaisanterie de sa part. Elle m'a tendu la main et m'a dit :

« – Me trouvez-vous en bonne santé ?

« – Oh ! certes, me suis-je écrié, et c'est bien mal à vous…

« – Vous vous trompez, mon ami, je serai morte dans huit jours. »

Rocambole s'arrêta une fois encore.

Le marquis était pâle et la sueur perlait à ses tempes.

Le vicomte reprit :

– Écoutez-moi jusqu'au bout, monsieur. Daï-Natha me fit asseoir auprès d'elle, et prit ma main dans les siennes :

« – Mon ami, me dit-elle, savez-vous pourquoi je n'ai pu répondre à votre amour ? C'est que j'aimais moi-même avec la passion, avec la désespérante ardeur des femmes de mon pays ; c'est que j'aimais depuis quinze ans, car j'en ai trente, les yeux tournés vers l'Europe, où était celui à qui j'avais donné mon cœur à jamais.

« – Et, m'écriai-je, cet homme était donc aveugle et fou, qu'il ne vous aimait pas ?

« – Non, il aimait ailleurs…

« Puis elle s'était reprise à sourire :

« – Savez-vous, m'a-t-elle dit encore, pourquoi je suis venue à Paris ? C'est qu'il y est ; j'y accourais avec un vague espoir, un espoir impie, égoïste… J'espérais qu'il n'était plus aimé, qu'il n'aimait plus… Hélas ! je me suis trompée… Plus que jamais, il aime, plus que jamais il est aimé… Je n'ai donc plus rien à espérer en ce monde.

« – Ah ! me suis-je écrié à mon tour, en lui prenant les deux mains en y imprimant mes lèvres, vous ne mourrez pas, madame, vous êtes si jeune, si belle… vous renoncerez à ces pensées de suicide.

« – Il est trop tard, m'a-t-elle dit en souriant. Ce matin même, j'ai avalé une gorgée de la liqueur que vous voyez miroiter dans ce flacon suspendu à mon cou…

Le marquis jeta un cri.

– Attendez, monsieur, attendez… dit Rocambole, écoutez-moi jusqu'au bout.

« – Cette liqueur, m'a dit Daï-Natha, est un poison de mon pays, un poison lent et sûr, qui ne fait pas souffrir, mais s'infiltre goutte à goutte dans les veines et tue au bout de huit jours. Un seul remède existe contre ce poison, un seul… et ce remède, je ne pourrais pas l'employer, car il n'existe pas en Europe… On ne le trouve que dans mon pays. Ainsi, vous le voyez, mon ami, a achevé Daï-Natha, je suis morte par avance, et tous vos médecins d'Europe ne sauraient me guérir… Mais j'ai voulu vous voir une dernière fois, j'ai voulu vous faire mes adieux éternels. Et puis, a-t-elle ajouté, j'ai voulu vous demander un service.

« – Parlez, madame, ai-je murmuré, les yeux pleins de larmes.

« – Allez, m’a-t-elle dit, chez cet homme que j’ai aimé et pour l’amour de qui je meurs ; allez le supplier de venir me tendre la main. Je voudrais le voir encore une fois. »

Rocambole s’arrêta.

– Après, monsieur, après ? demanda le marquis, plus pâle qu’un mort, et dont la voix passait, entrecoupée par une émotion profonde, à travers ses lèvres frémissantes.

– Eh bien, monsieur, répondit Rocambole avec calme, je crois que je n’ai plus rien à vous dire, car l’homme qu’a aimé Daï-Natha, l’homme qu’elle aime, l’homme pour qui elle meurt… c’est vous !

Le marquis s’était levé ; il écoutait haletant et sans voix, et quand M. le vicomte de Cambolh eut prononcé ce dernier mot, il s’appuya au chambranle de la cheminée pour ne point se laisser tomber à la renverse.

XL

Il y eut entre cet homme qui venait de narrer cette histoire et celui qui l'avait écouté un moment de terrible silence.

Le marquis, d'un tempérament sanguin et apoplectique, était comme foudroyé.

Rocambole le regardait et avait peur. Il avait peur que le marquis n'eût un coup de sang et ne mourût… Et la mort du marquis, c'était la ruine des plus chères espérances des Valets-de-Cœur, c'était la perte des cinq millions promis par Daï-Natha à sir Williams.

Mais, semblable à ce taureau que la lance du toréador a renversé sans l'anéantir à jamais, et qui se relève tout à coup plus fort et plus furieux, le marquis fit un violent effort, secoua son étourdissement, et se redressa calme et énergique comme le sont les hommes du Nord.

– Monsieur, dit-il à Rocambole, Daï-Natha, ma cousine, vous a-t-elle nommé le poison qu'elle avait pris ?

– Oui, monsieur.

– Quel est-il ?

– C'est du fruit du mancenillier réduit à l'état d'extrait et mélangé de feuilles d'upah.

– C'est bien cela ! dit le marquis. Et, ajouta-t-il pensif, Daï-Natha avait raison, il n'y a au monde qu'un seul et unique remède contre ce poison, – un remède qu'on ne trouve qu'aux Indes…

Alors le marquis, cet homme tout à l'heure foudroyé, frappé de stupeur, pour lequel Rocambole avait craint un moment un coup de sang, à qui il était venu dire : « Il y a dans Paris une femme qui vient de s'empoisonner pour vous » cet homme se rassit tranquillement dans son fauteuil et poursuivit avec ce flegme tout hollandais :

– Ce contre-poison, monsieur, est une pierre bleue excessivement rare et qu'on ne trouve que dans le corps d'un reptile appelé le serpent noir. Ce serpent a la tête triangulaire comme la vipère, le dos noir, le ventre d'un jaune d'or éclatant. On ne le rencontre que fort rarement, et encore n'est-ce pas dans les environs de Lahore et de Visapour. Tous les serpents noirs, du reste, ne possèdent point dans leurs entrailles la précieuse pierre bleue ; un sur dix peut-être la renferme dans ses flancs. Une pierre de serpent noir, ajouta M. Van-Hop dont le calme ne se démentait point, se paye aux Indes jusqu'à deux mille livres sterling, et vous comprenez qu'il n'est pas à la portée de tout le monde de pouvoir se la procurer.

À son tour, Rocambole regardait le marquis, et paraissait stupéfait de ce sang-froid qu'il n'avait certainement pas prévu.

Le marquis continua, après avoir pris les pincettes pour arranger le feu, ce qu'il fit avec une habileté merveilleuse :

– Lorsque, soit volontairement, soit par mégarde, une personne est empoisonnée avec le fruit, la feuille ou le jus du mancenillier, il n'est pas d'autre remède que la pierre bleue. On la met dans un verre d'eau, où elle se dissout lentement, lui donnant sa couleur, et on fait avaler ce breuvage à la personne empoisonnée. C'est un moyen sûr, infaillible de paralyser l'action du poison ; mais il faut pour cela que le poison ait eu le temps de s'infiltrer dans toutes les veines et de se mêler à la masse du sang. Il faut donc attendre le sixième ou le septième jour.

– Monsieur, interrompit Rocambole avec une certaine vivacité, permettez-moi de vous manifester tout mon étonnement.

– Pourquoi ? demanda flegmatiquement le marquis.

– Mais, dit Rocambole, parce que je viens vous apprendre que miss Daï-Natha Van-Hop vient de s'empoisonner ; que vous êtes la cause, innocente il est vrai, de ce suicide ; que vous savez aussi bien que moi qu'il n'est qu'un seul remède à son mal, que ce remède est introuvable en Europe, et qu'au lieu de vous désoler et de perdre la tête, vous me racontez fort tranquillement comment on se procure ce remède et comment on l'emploie.

Un sourire vint aux lèvres du marquis.

– Monsieur, répondit-il, un mot fera cesser votre étonnement.

– J'attends ce mot, dit Rocambole.

– Daï-Natha s'est trompée, reprit le marquis, en vous disant que la pierre bleue était introuvable à Paris.

Et le marquis étendit sa main gauche et la montra complaisamment à son interlocuteur. La main du marquis portait au petit doigt une grosse bague, ornée d'une pierre qui ressemblait à s'y méprendre à une turquoise.

– Voilà, dit-il, une pierre bleue, une pierre de serpent noir. Je l'ai rapportée des Indes, il y a douze ans, et je ne m'attendais pas, cependant, à ce que, un jour, elle me servirait à rendre la vie à ma chère Daï-Natha.

Alors le marquis se leva.

– Monsieur, acheva-t-il, voulez-vous me conduire chez ma cousine ?

Rocambole s'inclina.

Le marquis prit un manteau, son chapeau et sa canne, et il descendit suivi de Rocambole, dans la cour, où attendait le tilbury du fringant vicomte.

– Monsieur, reprit alors le marquis, toujours calme, toujours froid, comme un véritable Hollandais, je suis forcé de vous donner quelques explications, car vous pourriez me croire odieux et ingrat, alors que je ne suis que simplement malheureux.

Rocambole se tut et parut attendre les explications du marquis.

Celui-ci continua :

– Il y a environ treize ans, je m'embarquai à la Haye pour faire le tour du monde. Je touchai d'abord à la Havane espagnole, et j'y fus admis dans une famille de planteurs parmi laquelle je vécus plusieurs mois. Cette famille était celle de Pepa Alvarez, une femme que vous connaissez, et qui est devenue la marquise Van-Hop. Je partis de la Havane pour les Indes, aimant Pepa Alvarez et me croyant aimé d'elle, et je lui promis de l'épouser. J'arrivai aux Indes chez mon oncle, le père de Daï-Natha. Daï-Natha s'éprit d'une folle passion pour moi, et elle voulut m'épouser. Hélas ! mon cœur ne m'appartenait plus, ma parole était engagée, et je retournai à la Havane, où j'épousai Pepa. Maintenant, monsieur, foi d'honnête homme, j'ai vécu douze années heureux de l'amour de ma femme, heureux par celui que j'avais pour elle, et persuadé que Daï-Natha m'avait oublié. Jugez de ma stupeur en vous écoutant tout à l'heure.

– Monsieur, répondit Rocambole, vous êtes en effet plus malheureux que coupable, et je vous plains du fond de mon cœur.

Le marquis tressaillit, car les paroles du vicomte avaient l'accent mystérieux d'une lugubre prophétie.

– Je vous plains, reprit Rocambole, car vous êtes la cause innocente de la mort de cette pauvre Daï-Natha.

– Oh ! dit le marquis, elle ne mourra point, je vous le jure.

– Elle mourra.

– Vous oubliez la pierre bleue.

Rocambole hocha la tête.

– Non, dit-il, mais elle ne voudra point en faire usage.

– Je saurai l'y forcer.

– Je ne vois, pour obtenir un pareil résultat, qu'un seul moyen, monsieur.

– Voyons, dit le marquis.

– C'est que vous veniez à l'aimer.

Le marquis eut un sourire triste.

– On n'aime pas deux femmes à la fois dit-il, et…

– Et ?… demanda Rocambole.

– J'aime ma femme, dit gravement le marquis, je l'aime comme au premier jour de notre union… ardemment et saintement, comme elle mérite d'être aimée. Mais je sauverai Daï-Natha… je l'aimerai comme une sœur, ajouta le marquis avec un accent naïf et profondément affectueux qui révélait un noble cœur ayant conservé toute la généreuse chaleur de la jeunesse, en dépit de ce masque de froideur répandu sur ses traits.

Comme il achevait, le tilbury du vicomte entra dans l'avenue Gabrielle et s'arrêta bientôt à la grille du petit hôtel.

L'hôtel de miss Van-Hop avait deux entrées et non point un seul perron au milieu de la façade. Deux pavillons en saillie renfermaient chacun la cage d'un escalier.

Rocambole était entré par celui de gauche deux heures plus tôt ; il avait traversé un vestibule, gravi un escalier, suivi un long couloir et pénétré dans une pièce où tout rappelait l'Extrême-Orient et la religion des ancêtres maternels de Daï-Natha, qui n'avait jamais été chrétienne que de nom, tandis qu'elle croyait fermement aux mystères du culte de Bouddha.

Le valet cuivré qui avait introduit le vicomte par le pavillon de gauche le conduisit, au contraire, le voyant avec le marquis, vers le pavillon de droite.

Là, l'Inde superstitieuse et ses peintures bizarres disparaissaient. Ce n'était plus l'entrée d'une pagode, c'était celle d'un hôtel, d'un ravissant hôtel comme on en voit aux Champs-Élysées et dans les rues neuves du Faubourg Saint-Honoré ; avec un bel escalier jonché de peaux de tigre fixées à chaque marche par une baguette en cuivre doré ; orné de blanches statues à chaque repos, et garni de distance en distance de caisses de fleurs et d'arbustes rares.

Le valet introduisit les visiteurs dans un grand et beau salon dont l'ameublement était une réunion de merveilles, et leur indiquant une des causeuses placées aux deux côtés de la cheminée, il leur dit en anglais fort pur :

– Je vais prévenir miss.

Et il sortit, emportant la carte du marquis.

Quelques minutes après, pendant lesquelles M. Van-Hop, malgré sa douloureuse préoccupation, ne put s'empêcher d'admirer un superbe Murillo appendu au-dessus d'un coffre d'ébène ; quelques minutes après, disons-nous, un froufrou de robe de soie se fit entendre, un pas léger glissa sur le tapis, une portière s'écarta…

Une femme parut. Cette femme, ce n'était plus, et c'était cependant encore Daï-Natha… C'est-à-dire que l'Indienne, la petite-fille des vieux nababs, la superstitieuse enfant de l'Orient, qui avait ses ancêtres maternels dans les bassins de son vestibule sous la forme de petits poissons rouges, avait tout à fait disparu. Elle ne portait plus sa robe orientale aux dessins fantastiques, toute garnie d'amulettes, et ses bracelets d'or, et ses babouches d'un rouge éclatant. Elle était vêtue d'une robe à demi montante, d'une étoffe de soie de couleur mauve ; ses belles mains étaient gantées ; son bras, d'un galbe très pur, dépouillé de tout ornement, sortait à demi nu d'un flot de dentelles. Ses noirs cheveux étaient aplatis sur ses tempes en deux larges bandeaux, et n'avaient pour toute parure qu'une touffe de camélias rouges, coquettement disposés par un habile coiffeur.

La fille de l'Inde s'était métamorphosée en une éblouissante lady, qui n'avait conservé de son affinité avec la race jaune que son teint d'un brun doré, qui pouvait, à la rigueur, la faire prendre pour une Italienne ou une Espagnole. Ainsi vêtue, ainsi parée, la fille des nababs pouvait rivaliser de beauté et d'éclat, de décence et de noble simplicité avec la marquise Van-Hop, sa rivale.

Le marquis demeura un peu ébloui.

Il avait cru retrouver une petite fille à demi sauvage, au visage d'une prêtresse par la passion, à l'expression sinistre d'une prêtresse qui vient de vouer sa vie aux superstitions de sa religion nébuleuse ; et il se trouvait face à face avec une femme pleine de distinction et qui baissait modestement les yeux.

Elle salua ses visiteurs de la main, puis elle s'approcha du marquis :

– Mon cousin, lui dit-elle en anglais, car elle ne parlait que cette langue, je vous remercie de votre empressement.

Elle lui donna sa main à baiser avec l'aisance d'une duchesse du faubourg Saint-Germain, et ajouta :

– Me ferez-vous la grâce de quelques minutes d'entretien et de tête-à-tête ?

Le marquis s'inclina.

– Vous permettez, mon ami, n'est-ce pas ? fit-elle en se tournant vers Rocambole.

Rocambole répondit par un muet salut.

Alors l'Indienne prit le marquis par la main.

– Venez ! lui dit-elle.

Elle lui fit quitter le salon et l'emmena au fond d'un petit boudoir voluptueux et coquet, véritable nid de Parisienne.

Une portière qui retomba derrière eux les sépara pour un moment du reste du monde.

– Mon cousin, dit l'Indienne en le faisant asseoir auprès d'elle, sur un étroit tête-à-tête, je vous remercie ; je vous ai appelé… vous êtes venu.

– Ma cousine…

– Chut ! fit-elle en posant son joli doigt sur ses lèvres, ne m'interrompez pas…

– Je vous écoute, murmura-t-il, commençant à croire, tant elle était souriante et calme, que le vicomte l'avait mystifié, et que rien n'était moins sérieux que l'histoire du poison.

– Mon cher cousin, mon pauvre Hercule, fit-elle avec un peu de tristesse, – le marquis, comme beaucoup de Hollandais, se nommait Hercule, – mon pauvre Hercule, reprit-elle, lorsque vous arrivâtes aux Indes, chez mon père, il y a douze ans, j'étais une enfant, une enfant superstitieuse, ignorante, ne sachant rien de la vie et des orageuses passions du cœur… Vous étiez jeune, vous étiez beau ; mon père m'avait dit souvent que vous deviez être mon mari… je vous aimais…

– Ma cousine…

– Ah ! dit-elle en le menaçant du doigt, vous m'avez promis de ne pas m'interrompre…

Et elle continua :

– Je vous aimai, mon cousin, ne sachant pas que votre cœur était déjà donné, que vous aviez engagé votre parole. Quand vous partîtes, j'espérai votre retour prochain. Je comptai les mois, les jours, les heures… Les heures, les jours, les mois, puis les années passèrent. Vous ne revîntes pas. Puis j'appris la vérité… Oh ! ce jour-là, j'étais encore la sauvage fille des vieux bouddhistes ; alors, ce jour-là, si la mer n'eût été entre nous, je crois que je serais venue poignarder cette femme que vous aimiez !

Un éclair jaillit des yeux de Daï-Natha et fit frémir le marquis.

Mais à cet éclair succéda un sourire.

– Ne craignez rien pour elle, dit-elle, je suis une femme du monde civilisé. Ce qui reste encore en moi de ce sang indien, bouillant comme la lave des volcans, je l'ai tourné contre moi seule… et moi seule en ai été victime… Mais j'ai voulu vous voir, mon cousin, vous voir une dernière fois, pour vous dire que, de ces douze années qui viennent de s'écouler, pas une heure, pas une minute, ni les événements les plus terribles n'ont pu détacher de vous ma pensée. Je vous ai aimé pendant douze ans, vous suivant de ce regard du souvenir, le plus perçant des regards, à travers les mers, au-delà des océans, au milieu de votre vie…

Daï-Natha parlait le langage vrai, sans éclats, sans colère, de la passion profonde et que rien ne saurait éteindre.

Le marquis l'écoutait le cœur serré, et la contemplait avec un douloureux étonnement.

Elle reprit avec plus de calme :

– L'amour que j'avais au cœur, mon ami, ressemble à une de ces maladies qui désespèrent la science et accomplissent lentement leur œuvre de destruction. Il est venu un moment où le vase rempli a débordé, où je me suis inclinée, brisée sous le fardeau… où j'ai eu horreur de la vie… Ce jour-là, mon ami, c'était hier… Ce matin j'ai renoncé à traîner plus longtemps une existence misérable et sans repos…

Elle tira un petit flacon de son sein et le tendit au marquis.

Le marquis, pâlissant, reconnut alors que le flacon contenant une liqueur rougeâtre, ainsi que l'avait dit Rocambole, était à moitié vide.

Elle se prit à sourire :

– J'ai bu, dit-elle, je serai morte dans huit jours.

– Non, s'écria le marquis avec une subite explosion de tendresse, non, tu ne mourras pas, Daï-Natha, mon amie, ma sœur !… Tu ne mourras pas, car, vois…

Et il lui montra sa main.

– Vois cette bague, dit-il. C'est la pierre bleue du serpent noir… le remède infaillible…

Et il prit dans ses mains les mains de Daï-Natha, et poursuivit :

– Nos pères étaient frères, chère Daï-Natha, nos pères s'aimaient… Pourquoi ne nous aimerions-nous pas ?

Elle poussa un cri de joie étrange.

– Pourquoi ne serais-tu pas ma sœur ? acheva le marquis.

Daï-Natha pâlit. Puis elle redevint froide, calme, immobile ; l'éclair de ses yeux s'éteignit.

– Vous êtes fou, dit-elle. Vous venez parler d'affection fraternelle à la femme qui meurt d'amour pour vous !

Ces mots atterrèrent M. Van-Hop.

Alors elle poursuivit, retrouvant sa voix douce et triste :

– Jetez cette pierre, mon ami ; elle ne sauvera point Daï-Natha, parce que Daï-Natha ne veut pas être sauvée…

Le marquis se mit à genoux.

– Au nom du ciel, murmura-t-il, au nom de votre père, et du mien… au nom des liens du sang !…

– Les liens du sang ont parlé en moi, reprit-elle, car je viens de vous instituer, par testament, mon légataire universel, et je vous laisse vingt millions…

– Non, non ! s'écria le marquis, je ne veux point de vos millions… Je veux que vous viviez, chère Daï-Natha.

Daï-Natha se leva, croisa les bras sur sa poitrine et lui dit :

– Me trouvez-vous belle ?

– Comme les anges, répondit-il.

– Aussi belle… qu'elle ?

Et sa voix tremblait, tandis qu'elle prononçait ces mots.

– Oui, dit le marquis.

– Si elle n'existait pas, m'aimeriez-vous ?

– Oh ! passionnément…

L'Indienne eut un sourd rugissement, pareil à celui des tigresses qui peuplent les vastes forêts vierges de sa brûlante patrie.

– Et… si elle mourait ?

À cette question, sa voix trembla plus fort encore.

Mais le marquis secoua la tête :

– On aime quelquefois les morts… murmura-t-il. Je l'aimerais morte…

Daï-Natha laissa jaillir de ses fauves prunelles un regard étincelant.

– Tenez, dit-elle, si je vous demandais un serment, moi qui vais mourir… moi qui meurs pour vous… moi qui vous aime depuis douze ans…

– Un serment ?… s'exclama le marquis.

– Oui, dit-elle, un serment terrible, un serment au prix duquel, peut-être, je consentirais à vivre…

– Ah ! dit-il avec joie, parlez… parlez !… quel que soit ce serment, je le tiendrai.

– Eh bien ! reprit-elle, je vais vous confier un secret qui bouleversera peut-être votre cœur et votre esprit ; me jurez-vous de m'obéir aveuglément jusqu'à l'heure où je vous aurai donné la preuve irrécusable, authentique de ce que j'avance ?

– Sur la cendre de nos pères, je vous le jure, Daï-Natha.

– Eh bien ! reprit-elle, à présent je puis vous faire une question ?

– Faites… dit le marquis.

– Si votre femme n’existait pas, vous m’aimeriez, avez-vous dit.

– Je le répète.

– Si elle était… infidèle ?…

Le marquis poussa un cri :

– Ah ! dit-il, tandis que ses yeux flamboyaient subitement comme les yeux d’un tigre, ne prononcez point un pareil blasphème, Daï-Natha !

– Je ne blasphème point… reprit-elle.

Et elle ajouta avec un calme atroce :

– Vous m’aimerez un jour, Hercule, mon bien-aimé, car Pepa Alvarez, votre femme, a cessé d’être la plus chaste et la plus vertueuse des épouses.

Le marquis ne poussa pas un cri ; mais il se dirigea vers la cheminée, sur laquelle il avait vu un petit poignard malais, à lame tortueuse et empoisonnée. Il prit ce poignard et revint à Daï-Natha, qui l’attendait les bras croisés et le sourire sur les lèvres.

– Tu as eu tort, lui dit-il lentement et avec un calme terrible, tu as eu tort de boire du poison, Daï-Natha, car ce n’est point par le poison que tu vas mourir !

XLI

Celui qui aurait vu le marquis Van-Hop après l'avoir souvent rencontré dans le monde, lui l'homme calme, froid, flegmatique, ne l'aurait certainement pas reconnu. Le marquis était effrayant à voir. D'une pâleur livide, l'œil étincelant, les narines frémissantes, il regardait Daï-Natha comme le reptile *charme* sa proie.

Daï-Natha était souriante, les bras croisés.

– Tue-moi, parjure, lui dit-elle. Tue-moi avant d'avoir acquis la preuve que je viens de te promettre.

Le marquis se souvint de son serment, et son bras, levé sur l'Indienne, s'abaissa.

– Eh bien ! dit-il avec rage, parle, Daï-Natha, parle et prouve… Si tu as dit vrai, ce ne sera pas toi qui mourras… C'est elle ! Ce n'est pas Pepa Alvarez que j'aimerai au-delà de la tombe… C'est toi que j'aimerai vivante ! c'est toi que j'épouserai !

– Vrai ? dit-elle.

– Oui, mais parle…

Elle ne perdit rien de sa tranquillité et répondit :

– C'est aujourd'hui que j'ai bu le poison, Hercule ; dans huit jours, heure pour heure, je serai morte… toi seul peux me sauver…

– Parle… parle !… s'écria le marquis.

– Écoute-moi donc, dit-elle, puisque tu as juré… écoute-moi…

Il s'assit accablé, car Daï-Natha parlait avec un terrible accent de vérité, et le poignard échappa de sa main.

– Si, dans sept jours, tu n'as pas surpris un homme aux genoux de ta femme, dans un lieu qui n'est point ton hôtel, tu me laisseras mourir.

– Et, demanda le marquis dont la voix couvait des tempêtes, tu me prouveras qu'elle est coupable ?

– Je te le prouverai. Maintenant, souviens-toi de ton serment, car tu m'as juré de m'obéir.

– Je t'obéirai.

– Tu es un homme, poursuivit Daï-Natha ; un homme doit avoir la force de dissimuler ; un homme doit pouvoir, s'il le faut, mettre sur son visage un appareil de glace.

À mesure que Daï-Natha parlait, les traits crispés du marquis reprenaient peu à peu leur sérénité, son œil redevenait morne, et son visage tout entier eut bientôt repris son masque de froideur.

– Rentre chez toi, lui dit Daï-Natha, rentre et attends… Si tu veux que je puisse te livrer les coupables, il faut que les coupables se croient à l'abri de l'impunité.

– Mais, s'écria le marquis, son nom ? dis-moi son nom ?

– Quel nom ?

– Celui de cet homme.

– Non, dit Daï-Natha, pas encore…

– C'est bien, dit froidement le marquis, j'attendrai… Jusqu'au jour indiqué… pas un muscle de mon visage ne tressaillira, mon cœur ne battra pas plus vite… Je continuerai à regarder ma femme avec sérénité, à toucher sa main… à lui sourire… Puis, le jour venu, si tu as dit vrai, je la tuerai… Si tu as menti, c'est toi qui mourras…

– Je ne mourrai pas, dit-elle… Et tu m'aimeras ?

– Je t'aimerai.

– Je serai ta femme ?…

– Oui… sur la cendre de nos pères, je le jure !

– C'est bien, Hercule Van-Hop, dit-elle. Maintenant, adieu… Dans sept jours.

Elle ramassa le poignard qu'il avait laissé tomber et le lui donna.

– Tiens, lui dit-elle, pour l'amour de moi, tue-la donc avec ce jouet… il a été forgé pour elle…

Un atroce sourire, un sourire de tigresse glissa sur les lèvres de l'Indienne. Puis elle prit de nouveau le marquis par la main.

– Tiens, dit-elle, et va-t'en !

Elle ouvrit une porte placée en face de celle par où était entré le marquis, et le poussa dans un corridor où il se sentit saisi par une main d'homme.

– Adieu… lui dit encore Daï-Natha.

Le marquis fut entraîné dans l'obscurité, descendit un petit escalier et se retrouva dans la cour. Là, le valet cuivré qui lui avait servi de guide le salua et disparut.

Le marquis s'en alla à pied, de ce pas chancelant et aviné d'un homme qui voit tout à coup l'avenir et le présent s'écrouler devant lui.

* *

*

Daï-Natha venait de rejoindre au salon le fringant vicomte de Cambolh.

Rocambole, durant son séjour à New York, avait appris assez d'anglais pour pouvoir causer assez facilement.

L'Indienne s'assit auprès de lui et lui dit :

– Il est parti.

– Convaincu ? demanda Rocambole.

– Convaincu et attendant la preuve.

– La preuve, il l’aura, dit froidement le lieutenant de sir Williams.

– En êtes-vous sûr ?

– Oui.

– Il y va de ma vie, dit-elle tranquillement.

– Il y va pour nous de cinq millions.

– Car, reprit-elle, vous ne savez peut-être pas une chose : c’est que, la marquise innocente, je mourrai de toute manière.

– Comment cela ?

– D’abord il me tuera.

– Mais… s’il ne vous tuait pas… Vous n’avez pas pris le poison, j’imagine ?

– Non, dit-elle ; mais je vais le prendre.

– À quoi bon ?

– Parce que la pierre bleue qui sauve ceux qui ont bu du jus de mancenillier tue ceux qui n’en ont pas pris.

– Ah diable ! fit Rocambole.

– Et puis, acheva-t-elle, comme j’ai résolu de mourir s’il ne m’aime pas, si je ne puis devenir sa femme…

– Vous la serez, répondit Rocambole avec certitude.

Alors l’Indienne tira de son sein le flacon, du contenu duquel elle avait répandu à terre une moitié, le porta à ses lèvres et but.

Elle but jusqu’à la dernière goutte.

– Maintenant, dit-elle en reposant froidement le flacon sur une table, il n’y a plus que son amour et la pierre bleue qui puissent me faire vivre…

– Vous vivrez, dit Rocambole, qui avait une foi aveugle dans le génie de sir Williams.

XLII

Baccarat avait pris possession de son hôtel, et son premier soin avait été de congédier les gens de Turquoise, à l'exception de la femme de chambre.

– La maîtresse est très forte, avait-elle pensé, mais, si forte qu'elle soit, elle aura laissé transpirer sans doute quelqu'un de ses secrets, et le secret à demi confié aux subalternes s'achète toujours à prix d'or.

Baccarat se trompait en cela.

Sir Williams avait pris ses précautions, et Turquoise avait eu soin de renvoyer sa femme de chambre la veille, de façon que celle dont héritait Baccarat n'était nullement dans le secret de la pécheresse.

Tout ce qu'elle savait, c'est que Turquoise, la veille, après une scène de larmes et de désespoir, était sortie vêtue en ouvrière.

Baccarat passa une nuit fort agitée.

Ce fut avec une cruelle anxiété qu'elle compta les heures et attendit le lendemain.

À huit heures elle sonna.

– M. Fernand Rocher se présentera ce matin, dit-elle, et demandera sans doute à voir madame. Vous l'introduirez au salon et le prierez d'attendre, sans lui dire que madame n'est pas à l'hôtel.

La femme de chambre s'inclina et sortit.

Baccarat comptait sur la visite matinale de Fernand. Il était évident que, amoureux comme il l'était, Fernand reviendrait de très grand matin chez Turquoise.

Elle ne se trompait point. Au moment où neuf heures sonnaient, Fernand, qui était venu à pied, se présenta à la grille de l'hôtel.

Ce fut la femme de chambre qui vint lui ouvrir. Baccarat n'avait point voulu que les autres domestiques couchassent dans l'hôtel. Ils étaient tous partis la veille au soir.

Fernand fut introduit au salon.

– Madame s'habille et prie monsieur d'attendre, dit la soubrette.

Fernand était pâle et fort ému. Il était rentré chez lui la veille avec l'intention formelle de jeter son bonnet, qu'on nous passe le mot, par-dessus les moulins, et nous l'avons vu mentir effrontément à sa femme.

Hermine avait compris, dès lors, que sa dignité de mère et d'épouse lui ordonnait de se renfermer dans une réserve absolue. Son mari ne l'aimait plus et lui mentait ; l'orgueil natif de la femme, cet orgueil de la vertu, qui ne permet pas de transactions honteuses, lui faisait un devoir de garder désormais le silence et de rendre à son mari toute sa liberté.

Fernand était donc sorti de l'hôtel sans que madame Rocher lui demandât où il allait. Il arrivait chez Turquoise le cœur palpitant, en proie à une vive émotion, et décidé à ne point accepter le sacrifice qu'elle voulait lui faire. Il ne voulait pas que, par amour pour lui, elle se réduisît à une condition obscure et misérable, à une existence pauvre, elle qui avait vécu dans l'opulence. Déjà il avait fait tout un plan de conduite. Il renverrait au vicomte de Cambolh les titres de rente et le prix de l'hôtel ; puis il supplierait Turquoise d'accepter ce même hôtel comme venant de lui.

Tout était, au salon, dans le même ordre que la veille, et rien ne pouvait faire supposer au visiteur matinal qu'il y eût rien de changé dans l'hôtel.

Aussi, lorsqu'il entendit un froufrou de robe de soie dans l'antichambre, fut-il persuadé que c'était Turquoise.

La porte s'ouvrit…

Fernand recula surpris. Ce n'était point Turquoise qui entrait… c'était madame Charmet.

Ou plutôt non, ce n'était plus madame Charmet, l'austère femme vêtue de noir, l'humble dame de charité, consacrant sa vie et sa grande fortune à soulager les malheureux, à arracher au vice de pauvres jeunes filles…

C'était Baccarat, Baccarat rayonnante de jeunesse et de beauté, Baccarat redevenue la lionne des anciens jours, la femme élégante que tout Paris avait vue à Longchamps, menée à la Daumont dans une calèche à quatre chevaux gris pommelé.

Baccarat paraissait rajeunie de quatre années. Elle avait une charmante robe du matin, couleur feuille morte, à demi montante et laissant entrevoir l'albâtre de ses belles épaules. Ses beaux cheveux blonds roulés en torsades étaient ramenés en arrière et dégageaient son front large et intelligent. Un gros bracelet chargeait son bras nu.

– Bonjour, cher, dit-elle à Fernand, d'un ton dégagé et lui tendant la main.

Et son œil noir avait retrouvé le regard séduisant de la Baccarat ; sa lèvre, ce sourire enchanteur pour lequel des hommes avaient joué leur vie.

Fernand demeura muet.

– Eh bien ! dit-elle, vous me refusez la main ?

– Madame… Charmet !… balbutia Fernand avec stupeur.

– Vous vous trompez, mon bel ami, vous vous abusez cruellement, répondit Baccarat, je ne suis plus madame Charmet… Madame Charmet est morte et Baccarat vient de ressusciter.

La jeune femme avança un siège à Fernand.

– Vous êtes charmant, lui dit-elle, de venir me voir. Vous êtes le premier ami qui aura salué ma métamorphose, et il est toujours adroit et spirituel d'être le premier. C'est surtout en amour, mon cher, que l'ancienneté a de la valeur.

– Vous êtes folle ! murmura Fernand.

– Merci du compliment, mon ami. Vous êtes aimable comme un tout jeune homme et mal élevé comme un collégien. C'est à me faire rougir d'avoir eu de l'amitié pour vous. Allez, continuez… si c'est pour cela que vous êtes venu me voir à dix heures du matin…

Fernand était plongé dans un étonnement profond.

– Mon bel ami, poursuivit Baccarat, peut-être ne vous attendiez-vous pas à me trouver ici ?

– Non, dit Fernand, qui retrouva un peu de sang-froid et regarda Baccarat en face, non assurément.

– C'est-à-dire que vous veniez voir Turquoise ?

Fernand tressaillit.

– Peut-être, dit-il.

– Turquoise est partie.

– Que dites-vous ?

– Dame ! mon cher, j'ai racheté mon hôtel ; elle a bien été obligée de s'en aller.

Fernand fit un soubresaut.

– Vous avez… racheté…

– Ah çà, dit Baccarat d'un ton moqueur, d'où sortez-vous donc, très cher ? Ne saviez-vous pas que cet hôtel était à moi ? Oubliez-vous donc que je vous y ai donné l'hospitalité ?

Et elle le regarda d'un air à la fois moqueur et bienveillant.

– Et vous l'avez racheté ?

– Et payé, mon cher, cent soixante mille francs comptant. Ces cent soixante mille francs, Turquoise les a renvoyés sur-le-champ au vicomte de Cambolh.

À ce nom, Fernand eut un frémissement de colère. Cependant il n'était point convaincu encore.

– Voyons, dit-il, qu'est-ce que toute cette plaisanterie ?

– Je ne plaisante pas.

– Ainsi, cet hôtel est à vous ?

– À moi.

– Mais votre maison…

– Celle de la rue de Buci ?

– Oui.

Baccarat eut un sourire équivoque.

– Qui sait ? dit-elle, peut-être l'ai-je vendue à Turquoise.

Et comme Fernand la regardait avec une stupéfaction croissante :

– Mais, dit-elle, je ne veux pas te faire *poser*, mon cher. Turquoise n'a plus les moyens d'acheter des maisons, et feu madame Charmet possède encore celle de la rue de Buci. Seulement Baccarat, qui est son héritière, va se hâter de la vendre.

– Je rêve !… murmura Fernand.

– Pourquoi ?

– Parce que je ne vous reconnais plus.

Elle l'enveloppa d'un long regard.

– Ingrat ! dit-elle.

– Non, reprit-il, je ne crois pas, je ne puis pas croire que madame Charmet, la femme de cœur et d'esprit, la vertueuse madame Charmet…

– Elle n'est plus, mon cher.

– Quoi ! s'écria-t-il, vous, madame, vous qui depuis quatre ans meniez une vie exemplaire, vous que les malades voyaient à leur chevet, vous recommenceriez cette existence honteuse ?…

Baccarat eut un éclat de rire moqueur qui déconcerta Fernand.

– Mon petit, dit-elle, si vous voulez m'écouter une minute, vous ne jetterez plus les hauts cris. Tenez, je ne vous ferai pas de phrases inutiles, et je vais vous dire une simple histoire.

– Dites… j'écoute.

– Il était une fois une pécheresse, une abominable pécheresse, qui, du fond de son infamie passée, aperçut un coin de ciel bleu, et dans ce lambeau d'azur, une étoile. Cette étoile, c'était l'amour. L'homme qu'elle se prit à aimer était un pauvre diable d'employé qui aimait, lui, une pauvre fille honnête et pure, et dont il voulait faire sa femme.

– Assez ! dit Fernand, je sais de qui vous parlez…

– Attendez donc, cher.

Et Baccarat se pelotonna comme une chatte dans sa chauffeuse.

– Puisque vous savez cette histoire, dit-elle, je vous passerai les détails… et j'arriverai tout de suite à la conclusion.

– Soit, murmura Fernand qui courba le front sous le regard de Baccarat.

– Cette femme devint criminelle par amour ; puis le remords la prit, elle se dévoua : elle sauva l'homme qu'elle aimait, elle aplanit devant lui tous les obstacles, et, en fin de compte, le vit marié et heureux… Alors, comme elle l'aimait toujours, la pécheresse se jeta dans les bras de Dieu, et madame Charmet sortit des cendres de Baccarat.

– Vous le voyez bien, murmura Fernand, vous plaisantiez tout à l'heure, madame, vous êtes toujours madame Charmet, n'est-ce pas ?

– Erreur ! mon cher. L'amour avait fait de la pécheresse une honnête femme ; mais l'honnête femme devait redevenir une pécheresse le jour où son amour se briserait.

Fernand étouffa un cri d’étonnement.

– Dame ! mon cher, reprit Baccarat, le jour où je me suis effacée devant ma rivale, c’est-à-dire devant une jeune fille honnête et pure, dont vous avez fait votre femme, j’ai pris pour de la vertu ce qui n’était qu’un accès de désespoir, et j’ai rompu avec ma première existence. Mais voici qu’une de mes pareilles, une femme qui ne me vaut pas, fit-elle fièrement, une femme de rien…

– Madame, s’écria Fernand avec une irritation subite, vous outragez la femme que j’aime !

Ces mots frappèrent Baccarat au cœur. Elle pâlit, chancela, passa la main sur son front et garda un moment de pénible silence. Mais Fernand ne comprit ni la douleur sublime de cette femme, ni le côté honteux de sa conduite.

– Madame, reprit-il avec froideur, puisque vous êtes chez vous et que Jenny a quitté cette maison, au moins me direz-vous…

Baccarat se redressa hautaine et calme.

– Vous voulez savoir, dit-elle, où est allée madame Jenny ? À Dieu ne plaise, monsieur, que je vous la cache un seul instant. Vous trouverez madame Jenny rue Blanche, 17.

Et, d’un geste plein de dignité, Baccarat congédia Fernand, qui la salua et sortit.

Lorsque Fernand fut parti, la jeune femme ne put retenir ses larmes.

– Mon Dieu ! dit-elle, je voulais le ramener à sa femme, lui parler le langage de la raison, et je n’ai pu étouffer les battements de mon propre cœur… Ô faiblesse humaine !

Et Baccarat soupira profondément.

XLIII

Deux heures après, Baccarat courait rue du Faubourg-Saint-Antoine, et faisait arrêter sa voiture à la porte des ateliers de Léon Rolland.

Elle monta rapidement l'escalier et ne s'arrêta qu'à la porte de Cerise.

Ce fut la jeune femme elle-même qui vint lui ouvrir. Cerise n'était plus que l'ombre d'elle-même. Ses yeux rougis disaient les larmes qu'elle avait versées dans le silence et l'isolement. Elle se jeta dans les bras de sa sœur, sans prendre garde à sa métamorphose mondaine.

– Ah ! viens, lui dit-elle, viens… tu es bonne de venir me voir, car je souffre.

Cerise était seule à cette heure. La mère de Léon était sortie, et ce dernier était sans doute à son atelier.

Cerise entraîna sa sœur au fond de ce petit salon modeste que jadis Léon avait meublé pour elle avec tant de joie et d'amour, et elle la fit asseoir auprès d'elle.

– Mon Dieu ! pauvre petite sœur, murmura Baccarat, comme la voilà changée !

Cerise appuya la main sur son cœur.

– Oh ! dit-elle, ma vie est un enfer !

Baccarat lui prit les mains.

– Espère… murmura-t-elle.

Cerise fondit en larmes et se tut.

– Mais, s'écria Baccarat, cet homme est donc un monstre, qu'il ose te faire souffrir ainsi ?

– Non, répondit Cerise, car il souffre lui-même comme un damné.

– Il souffre, lui ?

– À en mourir.

– Il est fou ?

– Oui, fou de douleur… car cette créature ne l'aime pas.

Et, comme Baccarat paraissait ne point comprendre, Cerise ajouta : – Elle l'a déjà abandonné.

– Elle ?

– Oui, fit Cerise d'un signe.

– Ah ! tant mieux, alors, car, le premier étourdissement passé, il te reviendra. Et Baccarat, pressant les mains de Cerise, ajouta : – Chère enfant, ne sais-tu donc pas que tout passe avec le temps, même l'amour ?

En parlant ainsi, Baccarat oubliait qu'elle aimait toujours, elle, qu'elle aimerait éternellement ; ou plutôt, elle ne croyait point à ces paroles consolatrices avec lesquelles elle essayait d'apaiser la douleur de Cerise.

– Oui, continua-t-elle, tout passe avec le temps, enfant… tout, même l'amour… surtout l'amour… quand il est né du hasard et d'un moment de folie… Elle l'a quitté, dis-tu ?

– Depuis trois jours.

– Tu en es sûre ?

Cerise inclina la tête.

– Alors, espère, ma pauvre petite. L'heure est proche, peut-être, où il te demandera pardon à genoux.

Un sourire navré vint aux lèvres de Cerise.

– Je lui pardonnerai, dit-elle, je lui ai pardonné par avance. Je consentirais de grand cœur à rester malheureuse, même, s'il ne l'était pas ; mais il souffre tant, lui !

Cerise essaya de dominer son émotion.

– Mon Dieu ! si tu savais, fit-elle… Depuis hier soir, il est comme un désespéré… Cette nuit, il a voulu se tuer.

Baccarat eut un geste de surprise.

– Se tuer ! dit-elle.

– Oui, il a passé la nuit à se promener à grands pas, parlant tout seul et se frappant le front et la poitrine. Je feignais de dormir, car il me brusquait depuis quelques jours lorsque j'essayais de l'interroger. Tout à coup il ouvrit la fenêtre ; mais je l'avais deviné. Je poussai un cri, m'élançai et le retins au moment où il allait se précipiter. Il se retourna, me regarda d'un œil hagard et me dit :

« – Pourquoi m'avoir retenu ?

« – Mais, malheureux ! m'écriai-je, ton enfant ? Oublies-tu ton enfant ? »

– Je ne lui parlai pas de moi… je savais bien qu'il ne m'aimait plus.

Cerise, dominée par l'émotion, cacha sa tête dans ses mains, et Baccarat vit jaillir ses larmes à travers ses doigts roses et mignons.

– Le nom de son enfant, reprit-elle enfin, l'a fait tressaillir et hésiter. Il s'est approché du berceau, a regardé l'enfant endormi, l'a baisé au front et s'est pris à pleurer.

« – Je suis un misérable, m'a-t-il dit. Pardonnez-moi, vous qui êtes un ange.

« Et il m'a baisé la main. Puis, comme il faisait un pas vers la porte, j'ai voulu le retenir encore.

« – Où allez-vous ?

« – Laissez-moi sortir, j’ai besoin d’air… j’étouffe.

« – Léon, ai-je eu la force de lui dire, me promets-tu de ne pas te tuer ?

« – Oui, m’a-t-il répondu.

« – Tu me le jures ?

« – Oui.

« – Au nom de notre enfant ?

« – Oui, je te le jure… Mais, laisse-moi… je ne suis pas digne de rester ici. »

Il s’en est allé, et je l’ai entendu descendre l’escalier en sanglotant. Je l’ai attendu le reste de la nuit, il n’est pas revenu. Ce matin, inquiète, hors de moi, j’ai couru à l’atelier… Je l’ai trouvé travaillant. Mais il avait les yeux rouges, il était pâle comme un mort… Il a dû souffrir le martyre. Il est remonté, obéissant à l’habitude, vers onze heures pour déjeuner… Mais il n’avait ni faim ni soif… Il n’a vu que son enfant. Il l’a tenu longtemps dans ses bras, lui parlant, lui souriant ; il ne nous a pas ouvert la bouche, ni à sa mère ni à moi. »

– Mais, demanda Baccarat, comment sais-tu donc, petite sœur, que cette créature l’a quitté ? Te l’a-t-il dit ?

– Oh ! non, jamais il n’a osé m’en parler. Mon Dieu ! s’il m’avait parlé d’elle et que cela eût dû le soulager, je l’aurais écouté.

– Mais, alors, comment as-tu pu savoir… comment sais-tu ?

– Ah ! dit Cerise, j’ai trouvé une lettre, une lettre qu’il avait froissée dans ses doigts, couverte de baisers, et que, dans son agitation, il a laissée tomber ici en s’en allant.

Et Cerise tira de dans son sein un papier plié en quatre, et qu’elle avait placé comme un fer rouge sur sa poitrine, sans doute pour s’habituer à la douleur.

Baccarat s’empara de ce papier, le déplia et voulut le lire.

C’était la lettre écrite par Turquoise, la veille au soir, dans le petit logement de la rue de Charonne, et que Léon Rolland avait trouvée tout ouverte sur la table de la première pièce ; lettre par laquelle Turquoise lui annonçait, en termes obscurs et évasifs, qu’elle ne le reverrait plus.

À peine Baccarat eut-elle jeté les yeux sur l’écriture allongée et menue de cette lettre, qu’elle eut un éblouissement. C’était une vraie lettre de grisette. Mais Baccarat venait de reconnaître cette écriture. La main qui avait tracé ces adieux à Léon Rolland, sur du papier à deux liards la feuille, était celle-là même qui, sur du papier anglais jaune pâle exhalant un discret parfum d’ambre, avait écrit à Henriette de Bellefontaine pour l’avertir de l’heureuse négociation de ses lettres d’amour.

La jeune femme fouilla dans sa poche, en retira ce dernier billet, le confronta avec une religieuse attention, un soin scrupuleux, avec la lettre adressée à Rolland, et murmura : – Ah ! j’ai donc enfin la clef du mystère !

Il se fit dans le cerveau de Baccarat comme une grande lumière, et plus que jamais, elle demeura convaincue de l’infamie d’Andréa et de sa participation à toutes ces

horreurs… Il lui était désormais impossible de douter plus longtemps… La femme dont Léon était épris, cette femme pour laquelle il se mourait d'amour et qui certainement ne l'avait momentanément abandonné que pour se l'attacher par le désespoir, le plus indissoluble des liens, n'était-ce pas Turquoise ? Turquoise, cette même femme qui avait ensorcelé Fernand Rocher, et jurait la veille, sur ses grands dieux qu'elle l'aimait à l'adoration, à la folie, à en mourir ?

Baccarat comprit tout. Turquoise avait été plus forte qu'elle ; Turquoise, à demi battue, se retirait emportant le secret de sa défaite. Car il y avait maintenant un secret, un mystère horrible, peut-être, au fond de ce drame dont un rayon inattendu perçait tout à coup les ténèbres.

Baccarat ne pouvait plus admettre la fable de la pauvre pécheresse, cette fable d'amour qu'elle avait récitée avec des larmes et des pauses sentimentales, qu'elle avait su envelopper de circonstances ingénieuses, telles que son désintéressement, son abandon du petit hôtel et des titres de rente, sa mansarde de la rue Blanche et ses humbles habits de grisette.

Cette fable détruite, restait un secret, un mystère. C'est-à-dire que, bien certainement, Turquoise n'était qu'un instrument, l'instrument d'une vengeance. Et si quelqu'un avait à se venger, n'était-ce pas sir Williams ?

Ceci ressortait aussi clairement que le jour pour Baccarat. Seulement, il fallait des preuves ; et ces preuves manquaient sans doute, ou plutôt sir Williams était de taille à les avoir effacées toutes, jusqu'à la dernière.

Cerise n'avait rien compris à l'étonnement, à la terreur, puis à une sorte de joie inspirée, qui tour à tour s'étaient montrés sur le visage de sa sœur.

Elle la contemplait et gardait le silence.

Mais Baccarat était une de ces fortes natures que la tempête courbe sans les pouvoir abattre, et qui se relèvent plus vigoureuses. Son intelligence énergique brillait surtout par sa spontanéité, et d'un coup d'œil elle jugeait froidement toute une situation. Deviner, pressentir plutôt, et prendre un parti de suite, fut pour elle l'affaire de quelques secondes. Cette lettre, brillant comme un éclair dans la nuit, semblait écrite en caractères de feu, et ces caractères assemblés répétaient le nom de sir Williams.

Sir Williams, c'était la lutte… une lutte acharnée et sans merci entre elle et lui, une lutte que l'ombre devait envelopper, qui devait avoir lieu sans témoins, une lutte enfin dans laquelle une simple confidence pouvait être l'arrêt de celui des adversaires qui se serait montré imprudent.

Et Baccarat comprit que ni sa sœur, ni M. de Kergaz, ni Fernand, ni personne enfin ne devait être dans son secret ; qu'elle devait agir seule et silencieusement, car la vraie force, c'est l'isolement et le silence pour de certaines âmes. Aussi elle ne dit rien à Cerise, elle ne lui fit point remarquer l'identité des deux écritures, et elle ne prononça point le nom d'Andréa.

Elle se contenta de prendre sa sœur dans ses bras, de lui mettre un baiser au front et de lui dire : – Écoute bien, petite sœur, et crois à mes paroles ; car, je te le jure, je dis la vérité. Avant quinze jours, Léon aura retrouvé le repos, et il se reprendra à t'aimer.

Cerise eut un cri de joie.

– Mon Dieu ! dirais-tu vrai ? murmura-t-elle frissonnante.

– Je te le jure ; crois-moi et espère.

Et Baccarat ne voulut point s'expliquer ; elle s'en alla, laissant à sa sœur ce mot d'espoir comme un baume versé sur les blessures de son cœur.

Seulement elle emportait la lettre de Turquoise à Léon Rolland.

– Où va madame ? demanda le cocher en baissant le marchepied du coupé devant la belle repentie.

Cette question, faite à la porte même de Léon Rolland, arracha Baccarat à une rêverie profonde qui s'était emparée d'elle dans l'escalier de sa sœur. – Je ne sais pas, répondit-elle. Prenez le boulevard et allez au pas jusqu'à la Madeleine.

Baccarat avait besoin de réfléchir.

Irait-elle chez Turquoise ? Et là, comme jadis, comme la veille, redevenant l'énergique fille du peuple, prendrait-elle dans ses mains nerveuses le cou blanc et frêle de sa rivale, et la menaçant de l'étouffer, tenterait-elle de lui arracher son secret ? Ce parti extrême était dangereux ou du moins prématuré. Sir Williams pouvait se trouver chez Turquoise et venir à son aide. Et puis, si Baccarat voulait déjouer les machiavéliques projets de sir Williams, il était urgent, indispensable, que la défiance du baronet ne fût point éveillée.

La jeune femme renonça donc sur-le-champ à cette première inspiration, qui naturellement s'était tout d'abord présentée à son esprit, et elle comprit que sir Williams était un ennemi qu'il fallait attaquer avec une circonspection extrême et ne frapper qu'à coup sûr.

Le coupé de Baccarat longea lentement les boulevards, et lorsqu'il arriva à la Madeleine, la jeune femme ne s'était encore arrêtée à aucun parti, si ce n'est de temporiser et de rechercher patiemment un bout du fil d'Ariane si nécessaire pour pénétrer sans hésitation dans ce labyrinthe, plus inextricable encore que celui de Crète.

– Allons rue de Buci, se dit-elle. J'ai comme un pressentiment qu'il y est déjà venu ou qu'il y viendra.

Et Baccarat cria au cocher :

– Rue de Buci !

Le coupé monta la rue Royale, gagna la rive gauche de la Seine par la place de la Concorde et le pont du même nom, et, vingt minutes après, il s'arrêtait à la porte de l'austère maison où nous avons déjà introduit le lecteur.

En route, Baccarat était, autant que possible, redevenue madame Charmet. C'est-à-dire qu'elle avait chastement baissé son voile et s'était drapée dans son cachemire de la façon la plus distinguée.

Les habitants de la rue tranquille qui la virent descendre et rentrer chez elle ne reconnurent peut-être pas dans l'élégante jeune femme la dame de charité, vêtue

ordinairement de noir ; mais ils durent la prendre pour quelque dame du grand monde venant causer de bonnes œuvres avec madame Charmet.

Les deux domestiques de la dame de charité furent fort étonnés de cette transformation et de ce changement de toilette ; mais elle leur ferma la bouche d'un geste impérieux et froid.

Puis entrant au salon :

– Est-il venu quelqu'un en mon absence ?

– M. le vicomte Andréa, madame, répondit la vieille Marguerite.

– À quelle heure ?

– Il est venu deux fois, d'abord ce matin.

– Et puis ?

– Et puis il y a une heure.

Et Marguerite remit un billet à Baccarat.

Baccarat l'ouvrit et lut :

« Madame,

« J'ai d'importantes révélations à vous faire au sujet des Valets-de-Cœur. Il faut que je vous voie au plus tôt.

« Votre frère en repentir,

« Andréa. »

Baccarat froissa la lettre et la jeta au feu.

– Marguerite, dit-elle, si M. le vicomte revient ce soir, je n'y suis pas.

– Et s'il vient demain ?

– Vous lui rapporterez fidèlement ce que j'ai fait.

Baccarat fit venir son domestique.

– Julien, dit-elle, je compte vendre cette maison, où je ne reviendrai probablement pas de quelques jours.

Les deux serviteurs, qui ne connaissaient que madame Charmet, c'est-à-dire qui ne savaient ni l'un ni l'autre qu'elle s'était nommée la Baccarat, laissèrent échapper une exclamation de surprise.

– J'ai pris certaines dispositions, poursuivit Baccarat ; ces dispositions vous concernent. Tant que cette maison ne sera point vendue, vous resterez ici tous deux ; le jour où elle passera en d'autres mains que les miennes, vous pourrez vous retirez avec six cents livres de rente viagère.

Et Baccarat congédia ses gens d'un ton qui n'admettait ni questions ni répliques, et leur ordonna de lui envoyer la petite juive.

L'enfant accourut et demeura toute surprise de voir Baccarat si élégante et si belle.

– Ah ! chère madame !… La belle robe !… murmura-t-elle avec une naïve admiration ; vous êtes encore plus belle qu'hier.

– Mon enfant, dit Baccarat en prenant la juive sur ses genoux et la baisant au front avec tendresse, conte-moi ce que tu as fait depuis hier.

– Oh ! j'ai été bien triste, allez, dit naïvement l'enfant, bien triste et bien désolée, ma belle madame, d'être comme ça séparée de vous.

– Eh bien, me voilà, es-tu contente ?

– Oh ! oui. Mais vous n'allez pas partir encore, n'est-ce pas ? interrogea l'enfant d'une petite voix câline.

– Si, ma petite.

– Et je vais encore rester seule ?

– Non, je t'emmène.

– Ah ! quel bonheur ! dit la juive, quel bonheur de vous suivre, madame !

Puis un pli se forma sur son front, uni et doré.

– Vous m'emmenez ? dit-elle. Ah ! tant mieux !

– Pourquoi ?

L'enfant laissa lire sur sa physionomie une impression de terreur.

– C'est que, comme ça, dit-elle, je ne verrai plus ce vilain monsieur.

– Quel monsieur ?

– Celui de l'autre jour.

Baccarat tressaillit et se souvint du regard que sir Williams avait jeté à la petite juive.

– Est-ce ce monsieur qui a une longue redingote, un grand chapeau et l'air souffrant ?

– Oui, madame.

– L'aurais-tu revu ?

– Oui, il est venu ce matin… et puis encore ce soir…

– Et… il te fait peur ?

L'enfant répondit par un signe de tête.

Baccarat devint pensive.

– Il a l'air méchant, reprit l'enfant, et il me regarde à me faire frémir…

– Pauvre enfant !

– Je n'ai connu qu'un homme qui me regardait comme ça, continua la juive.

– Quel était cet homme ?

– Un homme qui voulait m'endormir.

Ces paroles étonnèrent madame Charmet au dernier point, et elle regarda l'enfant d'un air interrogateur.

L'enfant reprit : – Maman n'était pas morte, alors. Dans la rue de la Verrerie où nous étions, il y avait au-dessus de nous un monsieur bien laid, qui avait une grande barbe et l'air aussi méchant que celui qui est venu ici. Quand je le rencontrais sur l'escalier, il me regardait si drôlement, que je me sauvais… Ah ! quand j'étais rentrée, mon cœur battait encore de peur. Un jour, ce monsieur vint frapper à notre porte. Ce fut maman qui lui ouvrit…

« – Madame, lui dit-il, je suis un savant et je vous veux du bien… Si vous y consentiez, je pourrais faire gagner à votre fille dix francs par jour…

« Maman devint toute joyeuse ; nous étions si pauvres !

« Alors le monsieur à la longue barbe me désigna du doigt :

« – Ou je me trompe fort, dit-il, ou votre fille est somnambule. »

À ces mots, Baccarat tressaillit.

– Alors, continua l'enfant, il me regarda et vint à moi. Je voulais me sauver, je voulais crier… Mais je ne pus pas faire un pas ni remuer mes lèvres, et je me laissai tomber sur une chaise. Il me mit son doigt sur le front et me dit : « Dormez ! »

– Et tu t'endormis ? demanda Baccarat, intéressée soudain par ce récit.

– Je ne voulais pas dormir… je voulais fuir… mais je ne pus résister… et je ne sais pas ce qui arriva après, car je fermai les yeux et m'endormis en effet. Quand je me réveillai, le monsieur était parti, et ma mère chantait comme dans le temps où mon père vivait et où nous avions de l'argent. Elle m'embrassa et me dit :

« – Tu es somnambule, ma fille.

« Je ne savais pas ce que c'était.

« – C'est-à-dire, reprit ma mère, que tu vois et que tu parles en dormant, et que tu feras ta fortune.

« Et ma mère me montra deux pièces de cent sous que le monsieur lui avait données. »

– Et, demanda Baccarat, il revint ?

– Oui, le lendemain, puis les autres jours, il venait avec des messieurs. Moi je voulais toujours me sauver, tant j'en avais peur ! mais il lui suffisait de me regarder pour me clouer immobile à la place où j'étais, et je fermais les yeux. Il paraît que lorsque je dormais je disais des choses extraordinaires, et ce monsieur que je craignais tant disait qu'il voulait me faire devenir riche… Malheureusement maman mourut quelques jours après, et on nous chassa de la maison parce que nous devions trois termes. Je n'ai pas revu ce monsieur…

Baccarat écoutait, rêveuse et livrée à une méditation profonde.

– Mon Dieu ! murmura-t-elle tout à coup, je me souviens que lorsque j'étais dans le quartier Bréda, j'allais souvent consulter une somnambule pour savoir si j'étais aimée. La

somnambule se trompait quelquefois, mais quelquefois elle disait la vérité… Oh ! si cela était… si je pouvais lire au fond du cœur d'Andréa avec les yeux de cette enfant !…

Et l'œil de Baccarat jeta un fauve éclair.

XLIV

– Ainsi, dit Baccarat après un moment de silence, ce monsieur t'endormait ?

– Oui, madame.

– Et tu avais peur ?

– Oh ! bien peur…

– Si je voulais faire comme lui… moi…

L'enfant regarda la jeune femme avec curiosité, et dit naïvement :

– Vous n'êtes pas méchante, vous.

– Non, et je t'aime…

– Vrai ? fit l'enfant.

– Mais enfin, reprit Baccarat, si je voulais t'endormir ?

La petite juive attacha sur sa belle protectrice un regard charmant de naïve confiance :

– Oh ! je n'aurais pas peur, dit-elle.

– Eh bien ! assieds-toi là.

Et Baccarat alla fermer au verrou la porte du salon et abrita la lampe derrière un bahut afin de laisser la jeune fille dans une pénombre.

Puis elle revint à elle et la regarda fixement :

– Dors ! dit-elle, je le veux !

L'œil de Baccarat avait, en ce moment, cette prestigieuse autorité qu'il possédait autrefois. Elle l'attachait sur cette enfant comme elle avait dû le fixer jadis sur ses adorateurs, lorsqu'elle voulait faire des esclaves.

– Oh ! comme vous me regardez !… murmura la juive.

– Dors ! répéta Baccarat.

L'enfant essaya de lutter, de secouer ce regard fascinateur, de rompre le charme, mais elle fut vaincue. Ses yeux se fermèrent au bout de quelques minutes, sa tête se renversa en arrière. Elle dormait.

L'œil de Baccarat brillait d'une sombre joie, et une sorte d'inspiration se répandit sur tout son visage. On eût dit une prêtresse antique sur son trépied, consultant l'avenir dans les exhalaisons du gouffre entrouvert au milieu du temple.

– Dors-tu ? dit-elle enfin.

– Oui, répondit l'enfant sans ouvrir les yeux.

– De quel sommeil ?

– De celui que vous m’avez ordonné.

Ces deux réponses étonnèrent, ou plutôt bouleversèrent Baccarat. Elle osait à peine croire à cette faculté mystérieuse qu’elle évoquait.

– Que vois-tu ? reprit-elle.

L’enfant parut indécise.

– Regarde en moi, dit Baccarat.

La petite somnambule fit un mouvement, puis, faisant un effort, essaya de se lever et retomba sur son siège.

Puis Baccarat la vit appuyer la main sur son front.

– Vous pensez à lui, dit-elle.

– À qui ?

Et Baccarat fit cette question d’une voix haletante.

– À l’homme qui est venu… à celui qui me regarde…

– Après ? reprit Baccarat.

La somnambule se tut.

– Le vois-tu ? cet homme.

– Oui… oui… je le vois.

– Où est-il ?

– Je ne sais pas… je ne vois pas bien… Ah ! attendez… il suit une grande rue… une rue large et qui monte…

Et, involontairement, le doigt de la juive se tourna vers l’ouest.

– Vois-tu une église dans cette rue ? demanda Baccarat.

– Oui, dit l’enfant.

– C’est le faubourg Saint-Honoré, pensa la jeune femme.

Alors Baccarat, d’abord incrédule et dont le doute était vaincu par l’évidence, se pencha sur son sujet avec une sorte d’avidité.

– Où va cet homme ?… suis-le du regard… où va-t-il ?

– Il marche, il marche très vite, dit l’enfant… oh ! très vite… il monte toujours…

– Et puis ?

– Tiens… une voiture…

– Il monte en voiture ?

– Non, il rencontre une voiture.

Et la somnambule sembla concentrer toute son attention sur cette voiture dont elle parlait.

– Oh ! la belle dame ! fit-elle.

– Quelle dame ? demanda Baccarat, qui s'intéressait peu à la dame et à la voiture, et voulait absolument suivre Andréa.

– Je ne l'ai jamais vue, répondit la juive.

– Alors pourquoi la remarques-tu ?

– Parce qu'elle vient ici.

– Ici ! s'exclama Baccarat étonnée.

– Oui, ici.

Et l'enfant, qui avait perdu Andréa de vue, parut ne plus s'occuper que de la dame.

– Elle est bien belle, mais elle est bien triste ! continua-t-elle.

– Elle est triste ?

– Oui.

– Pourquoi ?

L'enfant appuya la main sur son cœur.

– Elle souffre ! dit-elle.

– La connais-tu ?

La juive hocha la tête.

– Je ne l'ai jamais vue, pourtant elle est venue ici.

– Souvent ?

– Non, une fois.

– Et elle vient ?

– Oui… oui… la voiture traverse une grande place, fit la juive lentement et comme si, en effet, elle eût suivi l'équipage des yeux. Elle passe sur un pont… elle court au bord de la rivière…

Baccarat écoutait, haletante.

– Et puis ? et puis ?… interrogea-t-elle.

– Je vois venir la voiture… je la vois…

La juive garda un moment le silence, et Baccarat n'osa l'interroger encore.

Tout à coup un bruit de voiture se fit à l'extérieur. La jeune femme entendit ouvrir la porte de la cour, puis la voiture s'arrêta au bas du perron.

En même temps le vieux serviteur annonça :

– Madame la marquise de Van-Hop !

L’enfant avait dit vrai. La marquise venait des hauteurs du Faubourg Saint-Honoré, et elle était déjà entrée une fois chez Baccarat.

Ces deux circonstances se réunissaient pour accorder une immense puissance au magnétisme. Baccarat en fut bouleversée. Cependant elle eut le temps de dire aux valets :

– Faites attendre une minute ici.

Et, avec une force toute virile, elle prit le fauteuil dans lequel l’enfant dormait, le souleva, l’enleva rapidement, et porta la juive endormie dans la pièce voisine, laissant tomber une portière derrière elle.

Une minute après, la marquise entra au salon et n’y vit personne.

Elle s’assit et attendit.

La marquise portait sur son visage l’empreinte d’une profonde souffrance morale. Il y avait en elle quelque chose d’affaissé, de défaillant qui frappait à première vue. Qu’était-il arrivé ? d’où cette prostration ? C’était ce que Baccarat cherchait sans doute à savoir.

En effet, tandis que la marquise, demeurée seule, jetait autour d’elle un regard distrait, Baccarat, du fond de son cabinet, examinait ce visage merveilleux de beauté, où la douleur venait de frapper son empreinte. À l’aide d’un trou percé dans le mur, Baccarat avait vu entrer la marquise, elle l’avait vue s’asseoir, elle avait surpris ce regard que madame Van-Hop promenait autour d’elle, et dont la distraction ne disait que trop bien que sa pensée était ailleurs. Frappée de cette tristesse que la marquise, se croyant seule, ne cherchait point à dissimuler, Baccarat revint vers la petite juive, qui dormait toujours dans le fauteuil.

Puis, appuyant sa main sur le front de l’enfant : – Regarde ! dit-elle.

– Oh ! c’est elle… je la vois… murmura la petite somnambule tout bas et sans ouvrir les yeux.

– Qui, elle ?

– La femme qui était en voiture, elle est là…

Et la juive, par un mouvement de tête, sembla indiquer le salon.

– Eh bien ! que vois-tu ?

– Elle est triste.

– Sais-tu pourquoi ?

L’enfant remua son bras alourdi, parvint à l’étendre, puis à le replier, appuya sa main sur son cœur et dit :

– Elle souffre là…

– Elle aime, pensa Baccarat.

Et elle reprit :

– Pourrais-tu lire dans son âme ?

L’enfant ne répondit pas d’abord ; mais tout à coup son front se plissa, son visage exprima un effroi subit :

– Ah ! dit-elle, je vois cet homme.

– Quel homme ?

– Celui qui est venu ici, celui qui m’a regardée, celui…

– Andréa ! murmura Baccarat étonnée de cette coïncidence bizarre.

– Je le vois, continua l’enfant, qui parut avoir momentanément perdu de vue la marquise Van-Hop.

– Où est-il ?

– Là-haut, là-haut… dans une maison de la rue… qui monte… avec un jeune homme…

– Que fait-il ?

– Il parle *d’elle*.

Baccarat comprit ce brusque écart de la double vue qui se manifestait chez la petite somnambule.

Sarah n’abandonnait momentanément la marquise que parce que sir Williams s’occupait d’elle.

Ceci jeta la jeune femme dans une rêverie profonde. Quel rapport pouvait-il avoir entre l’infâme Andréa et la marquise Van-Hop ?

– Ah ! reprit Baccarat interrogeant de nouveau, il parle d’elle ?

– Oui.

Le visage de l’enfant exprimait toujours l’effroi.

– Et… qu’en dit-il ?

– Oh ! je ne sais pas… je ne comprends pas, mais ils veulent la tuer.

Baccarat tressaillit.

– Après, après ? insista-t-elle.

Mais la lucidité de l’enfant s’éteignit.

– Je ne vois plus… murmura-t-elle.

Et sa tête retomba sur son épaule. Baccarat comprit que le magnétisme n’était point, à vrai dire, la science exacte de l’avenir et de la devination, mais seulement une surexcitation des facultés intellectuelles, qui pouvait donner de temps à autre quelques vagues indications. Mais une chose l’avait frappée : c’était ce rapport mystérieux qui semblait, au dire de l’enfant, exister entre la marquise et Andréa.

Baccarat renonça à interroger la petite juive plus longtemps. D’ailleurs elle n’avait encore qu’une foi médiocre dans les révélations de cette double vue qu’elle avait, par hasard, découverte. Et, laissant Sarah endormie, elle passa au salon.

La marquise attendait toujours. Baccarat s'inclina respectueusement devant elle et demeura debout, tandis que la marquise se rasseyait après s'être levée à demi.

Madame Van-Hop, on s'en souvient, était déjà venue une fois chez Baccarat pour une œuvre de charité, une pauvre orpheline à secourir. Elle revenait pour avoir des nouvelles de sa protégée. Depuis qu'un trouble inconnu s'était glissé dans l'âme de la marquise, la pauvre femme essayait de se tromper elle-même par le bruit, le mouvement et mille occupations diverses. Il lui fallait, à tout prix, oublier…

Baccarat devina peut-être la situation exacte du cœur de sa noble visiteuse.

– Madame, lui dit-elle, je me suis acquittée de la mission dont vous m'aviez honorée, à la recommandation de M. l'abbé X… J'ai pris des renseignements sur la jeune fille qui vous a écrit, et ces renseignements étaient excellents.

– Ah ! tant mieux, fit la marquise prêtant aussitôt toute son attention à madame Charmet.

– Cette jeune fille est honnête, poursuivit Baccarat, sa position était des plus désespérées, et je n'ai pas hésité à disposer en sa faveur de la somme que vous aviez mise à ma disposition.

– Bien, madame, répondit la marquise ; mais sera-ce suffisant ?

– Pour le moment, oui. J'ai payé quelques dettes, un loyer arriéré, acheté du linge et des vêtements à la pauvre enfant. Enfin j'ai pu la faire entrer comme lingère dans une maison d'éducation de la rue de Clichy.

– Eh bien, dit madame Van-Hop, puisqu'il en est ainsi, vous devriez l'amener. Je la verrais avec plaisir…

Baccarat tressaillit de joie.

Malgré son peu de confiance dans les révélations de la petite somnambule, elle avait été frappée cependant de ce rapprochement établi par elle entre la marquise et sir Williams. Elle ne devinait pas encore, mais elle pressentait vaguement quelque drame intime dans la vie de la marquise, quelque péril ténébreux dont, sans doute, elle était menacée. Elle devait donc accueillir avec empressement le désir que lui témoignait la marquise de voir la jeune fille qu'elle avait secourue. Elle sentait bien que si, par malheur, sir Williams avait jeté les yeux sur madame Van-Hop et songeait à tenter contre elle quelque infernale entreprise comme lui seul, du reste, en savait concevoir, elle ne pourrait la protéger sûrement qu'à la condition de la revoir et d'avoir accès chez elle. Aussi répondit-elle aussitôt :

– Si vous voulez bien m'indiquer un jour et une heure, madame, je vous présenterai cette pauvre enfant.

La marquise sembla réfléchir à l'emploi de son temps.

– Je suis chez moi le jeudi, répondit-elle, de deux à quatre heures pour tout le monde ; mais venez vers midi, vous me trouverez seule.

– Soit, répondit Baccarat.

– Ou plutôt, tenez, dit vivement la marquise, ne m'avez-vous pas dit que vous l'aviez placée dans une maison, rue de Clichy ?

– Oui.

– Eh bien ! si nous allions la voir ?

Et la marquise se leva.

– Je suis à vos ordres, madame.

Baccarat passa de nouveau dans le cabinet où l'enfant dormait toujours, et lui passant la main sur le front elle l'éveilla. Puis, comme l'enfant ouvrait les yeux, Baccarat appuya un doigt sur ses lèvres pour lui recommander le silence, poussa une porte dérobée et lui dit tout bas :

– Va rejoindre Marguerite.

Madame Charmet prit son chapeau et son grand manteau de couleur sombre qui lui donnait l'apparence d'une religieuse. Puis elle rejoignit la marquise.

Madame Van-Hop était venue en calèche découverte, comme l'avait fort bien dit la petite juive dans son sommeil. Baccarat monta en voiture auprès d'elle, et l'équipage prit au grand trot le chemin de la rue de Clichy, traversant la Seine au pont Neuf, descendant la rue du Roule, celle de la Monnaie, tournant l'église Saint-Eustache et remontant la rue Montmartre.

La marquise ordonna au cocher de longer le boulevard jusqu'à la rue de la Chaussée-d'Antin. Là, le hasard devait servir Baccarat dans ses investigations à propos de madame Van-Hop. À la hauteur de l'Opéra, un cavalier monté sur un très bel étalon limousin croisa la calèche de la marquise et ôta respectueusement son chapeau. À sa vue, madame Van-Hop tressaillit et une pâleur nerveuse se répandit sur son visage ; puis son œil, si doux d'ordinaire, laissa échapper un regard de colère, presque de haine. Ce trouble, ce regard, cette pâleur n'échappèrent point à Baccarat, qui, d'un seul et rapide coup d'œil, enveloppa le cavalier tout entier et de façon à se graver éternellement ses traits dans la mémoire.

– Qui sait ? pensa Baccarat, c'est là peut-être l'homme qui la fait souffrir.

* *

*

Une heure après, la marquise avait vu sa jeune protégée et rentrait chez elle après avoir fait promettre à Baccarat qu'elle irait la voir.

Quant à celle-ci, elle montait dans une voiture de place et retournait rue de Buci.

Précisément au même endroit où la calèche de la marquise avait été croisée par ce cavalier dont la vue l'avait péniblement impressionnée, Baccarat le rencontra de nouveau. Le cavalier ne galopait plus, il allait au pas, fumant son cigare et prenant philosophiquement le grand air.

– Ah ! murmura Baccarat, il faut que je sache qui est cet homme.

Elle frappa doucement au carreau du coupé ; le cocher se retourna, et la jeune femme lui donna l'ordre de suivre à distance le cavalier.

Le cocher tourna bride et obéit.

Le cavalier longea le boulevard jusqu'à la Madeleine, prit la rue Royale, et mit son cheval au petit trot dans le faubourg Saint-Honoré. Baccarat le suivait toujours. Au coin de la rue de Berri, le cavalier s'arrêta ; un valet en livrée accourut, et vint prendre la bride que le cavalier lui jeta en mettant pied à terre. À cent pas de distance, Baccarat avait également fait arrêter son coupé, et, d'un signe, appela un commissionnaire qui se chauffait au soleil, étendu sur son crochet.

Elle lui mit vingt francs dans la main.

– Savez-vous, l'ami, lui dit-elle, quel est ce monsieur qui descend de cheval ?

– Oui, répondit le commissionnaire, c'est M. le vicomte de Cambolh, un monsieur bien riche, qui, paraît-il, s'est battu en duel il y a trois jours. C'est le valet de chambre qui m'a conté ça…

Baccarat était sur la trace de Chérubin ; un mot pouvait l'éclairer sur le péril immense qui menaçait la marquise Van Hop.

XLV

Le lendemain, Baccarat, ressuscitée, se trouvait rue Moncey, complètement installée. Madame Charmet avait entièrement disparu ; restait la folle créature d'autrefois. En quelques heures, et comme par enchantement, elle avait monté sa maison, fait appeler ses anciens fournisseurs et l'architecte qui avait construit le petit hôtel il y avait quelques années.

La petite juive était dans le ravissement. Elle n'avait jamais rêvé de pareilles magnificences et de tels éblouissements. L'hôtel de Baccarat lui semblait être un palais de fée.

Au temps où Baccarat vivait dans un certain monde, elle avait beaucoup d'amies.

Dès le matin de ce jour, elle s'était donc empressée d'écrire à madame de Saint-Alphonse.

Qu'était-ce que madame de Saint-Alphonse ? Une jolie pécheresse, brune comme une Espagnole, aux pieds de laquelle un prince russe sérieux avait mis son cœur et sa fortune. Madame de Saint-Alphonse était née, rue Saint-Lazare, de l'union d'un concierge avec une danseuse de l'Opéra, et avait été baptisée sous le nom d'Alphonsine. Elle s'était octroyé à elle-même, vers sa vingt-troisième année, une particule nobiliaire, et tenait un assez beau train de maison. Une vieille actrice, sa tante, tenait sa maison et l'avait de bonne heure formée aux belles manières. La jolie et mignonne madame de Saint-Alphonse *posait* assez gentiment et savait faire une révérence comme au Théâtre-Français. Elle donnait des *raouts,* avait une ravissante paire de chevaux gris pommelé, faisait jouer chez elle un jeu d'enfer, et était devenue célèbre par la passion chevaleresque et folle qu'elle avait su inspirer à Paul Sternay, un grand peintre de l'époque. Paul Sternay s'était brûlé la cervelle à moitié dans un accès de désespoir : c'est-à-dire qu'il s'était défiguré sans se tuer. Ce tragique événement avait achevé de mettre madame de Saint-Alphonse à la mode.

À l'époque où Baccarat, non repentie encore, brillait de tout son éclat, elle s'était liée assez intimement avec madame de Saint-Alphonse, et avait su conquérir un véritable ascendant moral sur elle, bien que cette dernière fût plus âgée qu'elle de trois ou quatre ans.

Or, pour des motifs que nous expliquerons plus tard, madame Charmet, redevenue Baccarat, avait écrit à son ancienne amie la lettre suivante :

« Ma chère brune,

« *Les morts vont vite* ! mais ils reviennent ! c'est-à-dire qu'on les voit ressusciter parfois.

« Je ne sais pas si tu te souviens encore de Baccarat, ton amie de la rue Moncey, qui maniait si bien le jeu dont elle portait le nom ?

« Eh bien, un beau jour, en pleine gloire, en plein succès, la Baccarat de ton cœur disparut… Personne ne put dire ce qu'elle était devenue. Hôtel, chevaux, garde-robe, bijoux, tout fut vendu… Était-elle morte ? Avait-elle épousé un pacha égyptien ? L'empereur de la Chine lui avait-il fait un sort ?

« S'était-elle enterrée en province avec un petit jeune homme blond et sans le sou ?

« Ou bien avait-elle passé le détroit pour aller épouser un lord écossais ?

« Ce fut un mystère. Ce mystère, ma chère amie, ni toi ni d'autres ne pourrez jamais le sonder.

« Mais la vérité vraie, la voici :

« Hier soir, on a vu revenir Baccarat. Elle s'est installée de nouveau rue Moncey ; on l'a vue arriver aussi jeune, aussi belle, aussi folle que par le passé ; et elle t'attend aujourd'hui, à deux heures précises, pour aller faire un tour au *Bois,* où elle veut se montrer et retrouver ses amis.

« Sois exacte.

« Feu Baccarat. »

Madame Charmet fondit en larmes.

– Ô mon Dieu ! murmura-t-elle, il faut bien aimer Fernand, il faut bien haïr ce monstre de sir Williams, pour se résigner à un pareil rôle. Mon Dieu ! pardonnez-moi…

* *

*

Une heure après, madame Charmet ne pleurait plus. Baccarat, souriante, plus belle que jamais, lorgnait d'un œil de connaisseur un joli landau bleu de ciel, attelé de deux alezans anglais qui piaffaient dans la cour de son hôtel et rongeaient impatiemment leur frein. Le landau, les chevaux, le cocher, tout cela acheté et retenu le matin, venait d'arriver.

– Madame, ma belle dame, murmurait la petite juive, est-ce que je vais monter dans ce beau carrosse ?

– Pas aujourd'hui, mon enfant, répondit Baccarat, mais demain.

Deux heures sonnaient.

Un coupé bas, traîné par un cheval bai brun, s'arrêta à la grille. Madame de Saint-Alphonse en descendit.

Baccarat courut à sa rencontre et lui dit :

– Renvoie donc ta voiture !

La voiture envoyée, la brune pécheresse regarda sa blonde amie avec stupéfaction.

– Ah çà, ma chère, dit-elle, est-ce toi ? est-ce ton ombre ?

– C'est au choix, dit Baccarat, moi ou mon ombre, comme tu voudras…

Et Baccarat, chez qui la retraite et une vie calme avaient, en dépit de la douleur, développé un léger embonpoint, se cambra et fit valoir la richesse de sa taille élégante et souple, enluminant d'un sourire son beau visage.

– Je rêve… murmurait la Saint-Alphonse ; enfin, d'où sors-tu ?

– Viens assister à ma toilette.

La petite juive la suivait.

– Sarah, mon enfant, dit Baccarat, veux-tu aller jouer au jardin ?

– Oui, madame.

– Qu'est-ce que cette enfant ? demanda madame de Saint-Alphonse, tandis que Sarah s'en allait.

– C'est la suite d'un mystère.

Et Baccarat, poussant un frais éclat de rire, fit entrer son ancienne amie dans son cabinet de toilette. La femme de chambre était sous les armes, attendant sa nouvelle maîtresse. Baccarat la renvoya.

– Tu m'ajusteras bien, j'imagine, dit-elle en riant, toi qui as été femme de chambre ?

– Oui, certes, répondit la Saint-Alphonse, qui ne trouva point l'épigramme de son goût, mais eut l'esprit de sourire.

Alors Baccarat ferma la porte, sur laquelle elle fit glisser une lourde draperie pour intercepter tout bruit extérieur. Puis elle s'habilla en causant, et se servant, sans scrupule, des bons soins de son ancienne amie.

– Ah ! dit-elle de ce ton léger et moqueur qu'elle avait autrefois, tu as cru que Baccarat était morte ?

– Parole d'honneur ! je l'ai cru.

– Eh bien, je ressuscite.

– D'où viens-tu ?

– Des antipodes de Chine.

– Allons donc !

– Je veux dire des environs du Panthéon, ce qui est la même chose.

– Bah !

– Oui, ma chère.

– Tu vivais au quartier Latin ?

– J'y ai vécu quatre ans.

– Et… tu… aimais ?

– Comme une bête.

– Oh femme forte ! ricana la Saint-Alphonse.

– Mais, f… i… ni… c’est fini.

– Tu n’aimes plus ?

– Plutôt la mort !

– Et tu songes à l’avenir ?

– Ma petite, dit Baccarat avec gravité, j’ai soixante mille livres de rente que m’a laissées le baron d’O…

– Crème de baron ! fit Saint-Alphonse avec enthousiasme.

– Le dernier des barons, murmura Baccarat avec un soupir.

– Et… l’autre ?

– Qui, l’autre ?

– M. X… ? dit la brune pécheresse en riant.

– Mort, ma chère.

– Suicidé ?

– Non, il est marié.

– Pauvre fille !

– Aussi, par la dame de pique ! s’écria Baccarat, je ressuscite !

– Sais-tu que, avec tes soixante mille livres de rente, tu peux te faire un paradis ?

– Je le sais.

– Devenir une femme sérieuse ?

– Je le serai.

On frappa discrètement à la porte.

– Entrez ! dit Baccarat.

C’était la femme de chambre.

– Madame, dit-elle, il y a un vieux monsieur qui a un drôle d’air, et qui demande à parler à madame.

Et la camériste tendit une carte.

Baccarat y jeta les yeux et lut : *André Tissot, teneur de livres.*

C’était le nom que le vicomte Andréa avait pris dans la maison de commerce où il était, quelques jours auparavant, humble commis à quinze cents francs.

– Ah ! pensa Baccarat, je crois que Dieu est pour moi ; et elle dit :

– Faites entrer dans mon boudoir et priez d’attendre.

Le boudoir de Baccarat était séparé du cabinet de toilette par un mur assez épais, et une porte qui fermait hermétiquement. Il était impossible, quand cette porte était close et recouverte d’une double portière, que du boudoir on entendît ce qui se faisait ou se disait

dans le cabinet de toilette ; mais Baccarat se souvenait parfaitement qu'en ouvrant un placard pratiqué dans l'épaisseur du mur, et dont le fond était en briques sur champ (qu'on nous passe ce terme de maçonnerie), on pouvait entendre fort distinctement tout ce qui se passait dans le cabinet, fût-on assis à l'extrémité du boudoir. Ce placard était de l'invention de Baccarat. Elle l'avait fait faire, il y avait cinq ans, à l'époque où, fort jalouse du baron d'O… elle se plaisait à surprendre ses causeries intimes avec quelques amis qui, comme lui, l'attendaient au boudoir. M. André Tissot dans cette dernière pièce, Baccarat ouvrit le placard et y chercha un objet de toilette qu'elle ne trouva point. Ensuite elle oublia de le fermer. Puis elle reprit sa conversation légère avec son amie. Elle était bien certaine que le vicomte Andréa n'en perdrait pas un mot.

– Oui, disait-elle, je jette décidément mon froc aux orties, je redeviens Baccarat comme devant.

– Tu as raison, ma chère.

– Si, d'ici à huit jours, je n'ai pas tourné huit ou dix boules, j'y veux perdre mon nom.

– Tu ne le perdras pas, dit froidement la jeune femme.

– En v'là un temps ! continua Baccarat en riant aux éclats, un temps de bois de Boulogne et d'amusements… Si je ne vois pas tout mon monde aujourd'hui, c'est que je n'aurai pas de chance. Et Baccarat ajouta d'un ton plus confidentiel :

– Voyons ! tu vas bien me mettre un peu au courant, n'est-ce pas ?

– Sans doute.

– Que se passe-t-il dans notre monde ? Une femme qui revient du carrefour de l'Odéon ne sait plus rien, en vérité.

– Tu sais que Bellefontaine est morte ?

– Bah ! d'amour ?

– Non, de la poitrine.

Baccarat laissa échapper un grand éclat de rire.

– Arthur Cambray s'est marié…

– Allons donc !

– Et marié en province.

– Bon ! un homme à la mer.

– Georgette a fait une fin.

– Georgette… du Vaudeville ?

– Oui.

– Quelle est cette fin ?

– Elle a épousé Mylord.

– Mylord, dit gravement Baccarat, avait toujours eu la manie des héritages.

Madame de Saint-Alphonse se prit à rire.

– Et puis ? dit Baccarat.

– Mon prince est en Russie.

– Depuis longtemps ?

– Depuis un mois.

– Reviendra-t-il ?

– Pardienne ! ne suis-je pas là ?

– C'est juste, et j'oubliais que tu es un fier aimant.

– Un aimant à remplacer avantageusement la pierre qui tient en équilibre le tombeau de Mahomet.

– Seulement, objecta Baccarat, au lieu d'attirer les gens vers le pôle, tu en fais revenir.

– Bravo !

– Ah çà ! boussole de mon cœur, poursuivit Baccarat, ton prince aurait-il un ami ?

– Veux-tu que je te présente un petit boyard des environs d'Odessa ?

– Nous le rencontrerons au Bois, je suis sûre.

– Mais on t'attend, je crois ?

– Ah ! oui, dit Baccarat, dont la voix sut revêtir une nuance d'émotion.

– Qui cela ?

– Un homme vertueux. Il doit être au salon. Tu vas voir comme je vais *poser* avec lui. Et Baccarat ajouta :

– Descends au salon et tiens-lui compagnie.

Sans attendre la réponse de madame de Saint-Alphonse, Baccarat ferma le placard.

Le baronet sir Williams, qui n'avait pas perdu un mot de cette conversation, n'entendit plus rien alors.

– Va, dit Baccarat, et envoie-moi la petite que tu as vue.

– Ah ! oui, la petite… Eh bien ?…

– Chut ! je te conterai cela en voiture.

Madame de Saint-Alphonse sortit et, deux minutes après, tandis qu'elle rejoignait le baronet sir Williams au boudoir, Sarah, qu'elle avait prévenue, entrait dans le cabinet de toilette.

Quelques secondes avaient suffi pour faire subir une révolution complète à la physionomie et à l'attitude de Baccarat.

Le sourire impie s'était abaissé vers le sol ; la courtisane avait fait place à madame Charmet. Et madame Charmet était grave, pensive, et elle allait tenter une expérience nouvelle pour arriver à connaître la vérité.

La petite fille entra.

– Assieds-toi là, Sarah, dit-elle.

Et Baccarat la regarda fixement pendant quelques minutes, lui posant sa main sur le front.

– Dors ! dit-elle.

Et l'enfant essaya vainement de lutter contre la puissance du magnétiseur.

Elle ferma les yeux et s'endormit.

– Dors-tu ? interrogea Baccarat.

– Oui, répondit la somnambule.

– Peux-tu voir à travers les murs ?

– Oui, dit l'enfant.

– Regarde alors.

Et Baccarat étendit la main vers le mur qui séparait le cabinet de toilette du boudoir dans lequel Andréa attendait en compagnie de madame de Saint-Alphonse.

– Que vois-tu ? continua-t-elle.

– Oh ! un beau salon, dit l'enfant.

– Comment est-il ?

– Les murs sont bleus… les meubles aussi.

– Et puis ?

L'enfant parut hésiter.

– Tiens, dit-elle, il y a quelqu'un…

– Dans ce salon ?

– Oui.

– Est-ce un homme ?

– Oui, répondit l'enfant, qui obéissait si bien à la pensée secrète de son magnétiseur, qu'elle ne voyait que celui à qui Baccarat songeait, et n'apercevait point madame de Saint-Alphonse.

– Regarde-le bien. Le reconnais-tu ?

– Oh ! oui… c'est *lui*…

Et Sarah prononça ce mot avec un sentiment de terreur.

– Qui, lui ?

– Le vieux monsieur… celui qui me regarde avec des yeux qui me font peur.

Baccarat prit la carte de M. André Tissot et la mit dans la main de la juive.

– Qu’est-ce que cela ? demanda-t-elle.

–… C’est à lui.

Et l’enfant frissonna.

– Peux-tu lire dans l’âme de cet homme ? Peux-tu savoir ce qu’il pense ?

– Je ne vois pas bien, répondit Sarah, mais il pense de vilaines choses.

– Me hait-il ?

– Oh ! à mort.

– Y a-t-il quelqu’un qu’il haïsse plus encore ?

La somnambule hésita longtemps, s’agita sur son siège.

– Oui… oui… dit-elle tout à coup… Je vois un homme grand… brun.

– Armand, pensa Baccarat.

Et elle ajouta tout haut :

– Pense-t-il à moi ?

– Non.

– À cet homme grand et brun ?

– Non.

– À qui pense-t-il donc ?

– À moi, dit l’enfant, dont un tremblement convulsif parcourait tout le corps.

XLVI

M. le vicomte Andréa était, depuis la veille, dans une grande perplexité. Lui, l'homme de génie qui jugeait les événements et les hommes d'un coup d'œil assuré, éprouvait maintenant comme une sorte d'hésitation.

On eût dit qu'une ombre avait passé tout à coup sur son intelligence. Une chose préoccupait fort, depuis vingt-quatre heures, M. le vicomte Andréa ; cette chose, c'était la brusque métamorphose de Baccarat. Que signifiait-elle ?

Le baronet sir Williams, déguisé la veille en commissaire, après avoir assisté à l'entretien de Turquoise et de Baccarat, après les avoir conduites rue de Buci sous la livrée du cocher, et enfin, après avoir déménagé la malle et l'humble bagage de la première, l'avait accompagnée rue Blanche. Là, il l'avait questionnée sur les moindres gestes et les paroles les plus insignifiantes de Baccarat, soit chez elle, soit chez le notaire.

Mais Baccarat avait merveilleusement joué son rôle ; si merveilleusement, que, malgré sa lucidité d'esprit, le baronet n'avait pu deviner la vérité.

Ce soir-là, il était rentré vers dix heures à l'hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine, montant sans bruit jusqu'à sa mansarde, où il s'était soigneusement enfermé ; puis il avait ouvert la fenêtre qui donnait sur le jardin de l'hôtel : sir Williams avait besoin d'air et de solitude, comme tous les gens qu'absorbe une vaste méditation. Accoudé à la croisée de sa mansarde, la tête nue, le front baigné par l'air glacé d'une nuit d'hiver, le baronet se posa les questions suivantes avec ce sang-froid, cette pénétration d'esprit qui le caractérisaient :

– Baccarat croyait-elle à son repentir ? Baccarat elle-même était-elle réellement repentie, et jouait-elle une comédie pour ramener Fernand à la raison et l'arracher à Turquoise ? Ou bien son revirement subit vers le mal était-il sincère et motivé par la conduite de Fernand Rocher ?

Le baronet répondit aussitôt à la dernière de ces trois questions.

– Il est évident, se dit-il, que la vertu est, comme le vice, une chose qui se pratique d'enthousiasme. Or, Baccarat aimait Fernand, elle l'avait perdu dans l'esprit d'Hermine, et il est arrivé pour elle une chose réellement vulgaire : par amour pour Fernand, qui ne l'aimait pas, elle s'est sacrifiée. L'amour est une grâce de Dieu pour les courtisanes ; Baccarat est devenue repentante et vertueuse par amour.

Ceci, aux yeux de sir Williams, paraissait incontestable.

– Maintenant, reprit-il à part lui, une pécheresse peut-elle devenir tout à fait et à jamais honnête ? Les uns disent OUI… Moi, je dis NON. Tant que Baccarat a vu Fernand heureux et aimant sa femme, elle s'est enveloppée douillettement dans son abnégation, dans son amour résigné ; elle s'est couverte de bure et a mené de bonne foi la petite existence d'anachorète dont j'ai, moi, prudemment habillé mes projets. Seulement, le jour où elle a vu Fernand en aimer une autre, il est fort possible qu'elle ait eu le vertige que le gouffre

refermé se soit entrouvert de nouveau… Si cela est, Baccarat n'est point à craindre. Mais il peut se faire encore qu'elle joue un petit rôle… Alors, ou elle me le dira, ou elle me cachera soigneusement la vérité. Dans le premier cas, c'est qu'elle veut arracher son Fernand à Turquoise, et compte sur mon secours. Dans le second, c'est qu'elle se défie de moi ; et alors…

Le baronet ne compléta point sa pensée, il craignait de s'arrêter à cette hypothèse que Baccarat deviendrait son antagoniste.

– La fille est forte, pensa-t-il, et j'aurais pu, sans son sot amour, en faire quelque chose… Si elle est contre moi, j'aurai un terrible adversaire…

Et le baronet continua à rêver, oubliant l'heure qui passait, et les premiers rayons de l'aube le trouvèrent debout, à la même place, l'œil rêveur et fixé sur les grands arbres dépouillés du jardin.

Cette nuit de méditation avait fait surgir, claire, nette, flamboyante, une idée unique dans le cerveau de sir Williams : cette idée, c'était l'arrêt de mort de Baccarat.

– Si elle m'a deviné, se dit-il, elle doit mourir. Si elle croit à mon repentir, son zèle peut me gêner encore… et je dois m'en débarrasser.

Ceci brièvement formulé, sir Williams quitta l'hôtel vers huit heures du matin, et prit un fiacre aux environs de l'hôtel de Ville. Il se rendit rue Buci.

On se souvient que, la veille, il s'était déjà présenté deux fois chez madame Charmet sans parvenir à la rencontrer.

Deux motifs attiraient sir Williams rue de Buci : le désir de pénétrer les secrets de Baccarat d'abord ; ensuite un sentiment dont le baronet ne se rendait pas bien compte encore. Ce sentiment, confus jusque-là, datait de la première visite de sir Williams à madame Charmet, il y avait deux jours.

Sir Williams avait vu la petite juive. Cette tête d'ange où rayonnait comme un reflet lointain de l'Orient, cette beauté enfantine qui rappelait la gazelle du désert, avaient vivement impressionné l'âme de bronze du baronet.

Toute âme, si bien cuirassée qu'elle soit, a son défaut imperceptible par où elle devient vulnérable. Celle de sir Williams, qui paraissait inaccessible à tout sentiment humain, avait cependant éprouvé tout à coup un tressaillement, quelque chose qu'on aurait pu comparer à cette émotion subite et rapide qui s'empare des plus braves, sur le champ de bataille, à l'heure où le canon tonne.

Cette émotion avait livré à Baccarat le secret de sir Williams. Cette attraction mystérieuse que la petite inconnue exerçait sur lui pouvait le perdre.

Neuf heures sonnaient au moment où sir Williams se présenta rue de Buci.

La vieille servante avait sa leçon faite.

– Madame est partie hier soir, dit-elle.

– Où est-elle allée ?

– Je ne sais pas.

– Quand reviendra-t-elle ?

– Je l'ignore.

Et comme sir Williams insistait et lui mettait un louis dans la main :

– Tout ce que je puis vous dire, c'est que madame m'a dit qu'elle allait rue Moncey.

Le baronet l'avait deviné : mais il était nécessaire qu'il l'apprît de la bouche de la servante, pour qu'il osât se présenter au petit hôtel. Sir Williams, aux yeux de Baccarat, ne devait rien savoir de ce qui s'était passé ; sir Williams devait avoir tout appris par hasard. Ce principe admis, il était évident qu'il ne pouvait se présenter rue Moncey avant midi.

De la rue de Buci, le baronet s'en alla donc chez Rocambole. Rocambole était absent, et prenait en ce moment-là sa leçon d'escrime rue Rochechouart.

Mais le baronet passait chez lui pour son oncle, et avait à sa dévotion les gens du vicomte. Il se fit servir un copieux déjeuner, fuma quelques cigares, dégusta une tasse de thé, et attendit patiemment l'heure de sa visite à Baccarat. Puis, vers une heure, il remit sur sa tête son large chapeau à bords un peu gras, boutonna sa longue redingote, laça ses gros souliers, mit ses gants de coton, et s'en alla à pied, toujours absorbé dans sa profonde méditation.

– Il est évident, se disait-il, que je ne puis pas rester plus longtemps dans le doute. Aujourd'hui, je dois savoir à quoi m'en tenir : et quand je le saurai, j'aviserai un moyen convenable et discret de me débarrasser de cette petite Baccarat.

Sir Williams sonna à la grille de la rue Moncey avec l'humilité craintive d'un mendiant.

Il salua profondément le domestique qui vint lui ouvrir ; il s'inclina devant la femme de chambre comme devant une duchesse ; il eut l'air d'admirer, avec la naïve convoitise des pauvres, le brillant équipage de la Baccarat ressuscitée.

Quand la femme de chambre, sur un ordre de sa maîtresse, l'eut conduit au boudoir, il y prit, sur le bord d'une chaise, l'attitude d'un pauvre diable qui entrerait dans un palais pour la première fois.

La femme de chambre partie, sir Williams, demeuré seul, se reprit à méditer.

Mais cet homme était réellement fort et se défiait de tout. Il savait par expérience que si les murs ont souvent des oreilles, ils ont quelquefois des yeux, et il demeura humble, pensif, étonné, quoique seul. Qui sait ? Baccarat avait peut-être l'œil collé à quelque trou imperceptible, dissimulé, dans les plis d'une draperie ou sous le cadre d'un tableau.

Ce fut alors que la pécheresse ouvrit l'armoire, par les profondeurs de laquelle les sons arrivaient clairs et distincts du cabinet de toilette dans le boudoir. Sir Williams put entendre alors cette conversation excentrique et décolletée des deux pécheresses, et tout autre que lui, peut-être, eût été fixé sur-le-champ, tout autre aurait cru à ce retour vers le vice avec l'aveuglement de la conviction. Mais sir Williams ne se trouva point convaincu. Ce pouvait être une comédie jouée à son intention. Cependant ces mots qu'il entendit distinctement : « Va rejoindre mon visiteur au salon, » l'impressionnèrent assez vivement.

Sir Williams connaissait parfaitement la distribution intérieure de l'hôtel, et s'il ignorait cependant la disposition particulière de l'armoire située dans le cabinet de toilette, au moins il savait que le salon était assez éloigné de cette dernière pièce pour qu'aucun phénomène d'acoustique ne s'y pût produire.

Or, si Baccarat le croyait réellement au salon, il était évident encore qu'elle parlait sincèrement.

Ces réflexions jetèrent une certaine perplexité dans l'esprit du baronet.

Ce fut même avec impatience qu'il attendit madame de Saint-Alphonse, ou plutôt la personne qu'il avait entendue parler.

Madame de Saint-Alphonse, à qui Baccarat n'avait fait aucune confidence, descendit fort naturellement au salon, n'y trouva personne et interrogea la femme de chambre. Celle-ci répondit qu'elle avait fait entrer le visiteur dans le boudoir. Elle s'y rendit.

Sir Williams, son binocle à la main, examinait en amateur les peintures du boudoir. Il se leva à demi en la voyant entrer et la salua obséquieusement.

La courtisane lui rendit son salut par une demi-révérence pleine de hauteur, et toisa assez dédaigneusement son piètre costume.

Sir Williams en conclut sur-le-champ, que Baccarat n'avait dû lui faire aucune confidence.

– Madame Baccarat va venir, monsieur, dit la Saint-Alphonse, elle achève de s'habiller.

Sir Williams salua, toujours gauche et embarrassé.

Madame de Saint-Alphonse pensa que M. André Tissot était un vulgaire imbécile, qui ne méritait pas qu'elle se mît en frais de conversation, et elle alla au piano et promena fort négligemment ses doigts sur le clavier pendant vingt minutes.

– Il est bien certain, pensait sir Williams, qu'aux yeux de cette drôlesse je suis un abominable cuistre.

Et il se prit à tambouriner sur le bras de son fauteuil avec ses doigts, tandis que la Saint-Alphonse épuisait son répertoire de lambeaux de polkas et de bribes de valses nouvelles.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et Baccarat parut ; elle parut sur le seuil de cette porte qui reliait le boudoir au cabinet de toilette, et s'arrêta stupéfaite en laissant échapper un petit geste de surprise.

Ce fut si bien joué que sir Williams fut dupe de la comédie.

– Ah ! vous voilà, mon cher, dit Baccarat d'un ton léger. Mille pardons de vous avoir fait attendre.

Sir Williams demeura stupéfait de cet aplomb.

Baccarat se pencha sur lui, parut hésiter un moment, puis elle lui dit rapidement :

– Monsieur le vicomte, vous qui avez été un grand coupable, et qui, maintenant, êtes devenu un saint, vous serez indulgent pour moi, n'est-ce pas ?

Le vicomte tressaillit.

– J'aimais Fernand, continua Baccarat à voix basse ; mon amour m'avait convertie, et j'étais revenue au bien. Le jour où j'ai appris qu'il aimait une de mes pareilles, le pied m'a glissé de nouveau… je suis redevenue Baccarat.

Elle lui tendit la main.

– Adieu dit-elle ; un abîme nous sépare désormais. Vous ne me reverrez pas… mais vous me plaindrez, n'est-ce pas ?

Et elle fit un pas et, par un geste, laissa comprendre qu'elle ne voulait entrer dans aucune explication.

Puis, se tournant vers madame de Saint-Alphonse :

– Viens-tu au Bois ? dit-elle.

Andréa, stupéfait, prit son chapeau, se dirigea vers la porte en soupirant : – Dieu ait pitié de vous, mon enfant !

Et il s'en alla presque convaincu de la nouvelle métamorphose de Baccarat.

Le vicomte Andréa parti, Baccarat et sa compagne montèrent en voiture.

Le landau descendit rapidement la rue de Clichy, tandis que sir Williams s'en allait par la rue Blanche et montait chez Turquoise.

On touchait alors aux premiers jours de février, le ciel était sans nuage et l'air était aussi doux qu'à la fin de mars. La place de la Concorde, le Bois, les Champs-Élysées étaient encombrés d'équipages et de cavaliers. Ce qu'on nommait la jeunesse dorée s'y était donné rendez-vous ; tout le Paris élégant allait au Bois ou en revenait.

Il était à peu près trois heures, lorsque le landau monta au petit trot l'avenue des Champs-Élysées.

L'attelage, la voiture, la beauté des deux femmes étalant au soleil leurs merveilleuses toilettes attirèrent bientôt l'attention.

Au rond-point, le landau fut croisé par deux jeunes gens à cheval.

L'un était un Russe, le comte Artoff, celui-là même dont madame de Saint-Alphonse avait parlé à Baccarat. L'autre était le jeune baron de Manerve, un ami de ce pauvre baron d'O… si malheureusement tué en duel trois ans auparavant.

– Dieu me damne ! s'écria le baron de Manerve, si cette blonde enchanteresse n'est pas Baccarat.

Et il arrêta brusquement son cheval qui se cabra à demi.

– Qu'est-ce que Baccarat ? demanda le gentilhomme russe, qui venait d'échanger un rapide salut avec madame de Saint-Alphonse.

Le baron de Manerve regarda son jeune compagnon comme on regarderait, en plein salon du faubourg Saint-Germain, un porteur d'eau qui se ferait annoncer.

– Ah çà, mon cher ami, dit-il, d'où sortez-vous ?

– Mais, dame ! répondit fort naïvement le comte Artoff, je sors de chez moi aujourd'hui, et je suis arrivé de Saint-Pétersbourg il y a six semaines.

– C'est juste, dit le baron en riant. Quel âge avez-vous, au fait ?

– Vingt ans, mon cher baron.

– Vous étiez un enfant, au temps de Baccarat.

– Mais, enfin, qu'est-ce que Baccarat ?

– Tenez, dit le baron, tournons bride et suivons le landau au petit trot et à distance : je vous dirai d'abord l'histoire de cette femme ; puis, si la fantaisie vous en prend, je vous présenterai.

Les deux cavaliers firent volte-face et suivirent le landau qui continuait sa route.

– Mon cher, dit alors le baron de Manerve à son compagnon, avez-vous entendu parler de ce pauvre baron d'O…, tué en duel il y a trois ans ?

– Oui, certes.

– C'était mon ami intime.

– Je le sais.

– Eh bien, le baron avait lancé Baccarat.

– Ah !

– Il l'avait prise rue du Faubourg-Saint-Antoine, à un cinquième étage, et il en avait fait en deux ou trois ans, grâce à la merveilleuse beauté et à la race intelligente dont elle était douée, la femme la plus à la mode du monde interlope. Pendant quatre ou cinq ans, Baccarat a eu les plus beaux chevaux, les plus belles voitures, a porté les toilettes les plus excentriques et les plus riches. C'était une fille d'esprit : les gazetiers allaient chez elle recueillir des mots pour leurs feuilles de théâtre ; ses soupers étaient un champ de bataille ouvert aux discussions de toute nature ; une femme du monde, pendant une absence momentanée de Baccarat, corrompit ses gens pour être admise à visiter en cachette son cabinet de toilette ; un grand pianiste est devenu fou d'amour en la voyant ; X…, le peintre célèbre, s'est brûlé la cervelle après lui avoir écrit.

– Mais elle n'avait donc pas de cœur ?

Le baron haussa les épaules.

– Vous êtes jeune, dit-il.

– C'est possible… murmura le comte Artoff qui se mordit les lèvres.

– Avez-vous lu Balzac ?

– Tout entier.

– Vous souvenez-vous de Fœdora ?

– Fœdora de la *Peau de chagrin* ?

– Précisément.

– Parbleu ! oui, je m’en souviens…

– Eh bien, Baccarat était, pour la sensibilité, taillée sur le même patron.

– Diable !

– Le seul homme qu’elle ait aimé huit jours, c’était le baron d’O…

– Et elle l’a toléré quatre ans ?

– C’est-à-dire qu’il l’aimait et se cramponnait à elle, aveugle avec discernement, indulgent par principe, et se contentant, par égoïsme, de l’affectueuse estime qu’elle lui témoignait.

– Après ? fit le jeune Russe, qui commençait à être intéressé par ce récit.

– Un jour, Baccarat disparut.

– De Paris ?

– Non, du monde.

– Quelle plaisanterie !

– Je ne plaisante jamais à propos d’un ami défunt, répondit gravement M. de Manerve.

Et il reprit d’un ton moins lugubre :

– Un soir, ce pauvre d’O… vint chez moi. C’était un an avant sa mort.

« – Mon ami, me dit-il, je viens te demander un conseil.

« – Je t’écoute, répondis-je, frappé de sa pâleur, de son visage bouleversé et de l’accent ému de sa voix.

« – Baccarat ne m’aime plus.

« – Bah ! lui dis-je, il y a quatre ans qu’elle a cessé de t’aimer.

« – Je le sais et je m’explique mal.

« – Alors ?

« – Je veux dire qu’elle me dit adieu.

« – Hein ? fis-je stupéfait.

– Il soupira profondément.

« – Je ne puis rien te dire, continua-t-il, car je ne sais moi-même que fort confusément ce qui lui est arrivé ; mais il paraît qu’elle a eu un grand amour au cœur.

« – Tu rêves… Baccarat n’a pas de cœur.

« – Elle en a trouvé un probablement, fit-il avec un triste sourire. Lis plutôt.

– Et il me passa un billet à peu près conçu en ces termes :

“Mon cher d’O…,

“Vous avez été mon bienfaiteur, et je ne veux pas que vous me teniez pour ingrate… Une passion terrible, immense, a broyé mon cœur à ce point qu’il m’a fallu choisir entre la mort et le repentir. Je me repens et j’entre ce soir aux Sœurs-Grises.”

« Suivait une phrase d’adieu et de banales consolations.

– Eh bien ? demanda le jeune Russe.

– Eh bien ! d’O… était désespéré. Il venait me demander un conseil : il voulait se tuer.

« – Mon cher, lui dis-je, il y a trois remèdes contre un désespoir d’amour : le suicide, le temps, les voyages. Va faire un tour en Italie, ou jusqu’en Grèce, en Turquie, reviens par l’Allemagne, et si, à ton retour, tu n’es pas guéri, tu te tueras.

– Le baron suivit mon conseil ; il voyagea un an, revint aussi malade que le jour de son départ, chercha une querelle, la trouva, et se fit tuer.

– Et… Baccarat ?

– Baccarat hérita de lui. Mais qu’était-elle devenue, quel usage fit-elle de la fortune du baron ? Mystère…

– Et on ne l’a jamais revue ?

– Jamais.

– Et vous croyez que cette femme que nous suivons, que j’ai à peine vue, moi, occupé que j’étais à saluer la Saint-Alphonse…

– C’est elle, je le jurerais.

Les deux cavaliers, en causant ainsi, avaient, sans perdre de vue le landau, franchi la barrière, suivi l’avenue de Neuilly, et ils entraient par la porte Maillot dans le Bois.

– Venez, dit le baron de Manerve, pressez votre cheval, nous allons les rejoindre et nous verrons bien.

Au bruit des chevaux trottant derrière la voiture, madame de Saint-Alphonse s’était retournée à demi.

– Tiens, dit-elle à Baccarat, voici mon jeune Russe.

Baccarat se retourna.

Les deux jeunes gens approchaient au galop.

– Pardieu ! s’écria M. de Manerve, c’est bien Baccarat !

– En chair et en os, répondit-elle. Et ma résurrection est un mystère. Chut !

Elle appuya un doigt sur ses lèvres.

– C’est bien, dit le baron, vous me conterez cela plus tard.

Et, montrant le jeune Russe :

– Chère madame de Baccarat, dit-il, permettez-moi de vous présenter mon ami le comte Artoff, un jeune seigneur moscovite qui ignore le nombre de ses villages et

passerait sa vie à compter ses paysans sans arriver à l'addition totale, devînt-il centenaire.

Baccarat répondit au salut du boyard avec une aisance de duchesse.

– Je vais mettre deux impossibilités en présence, continua le baron en riant.

– Vraiment ? fit Baccarat.

– Une femme qui revient de l'autre monde.

– C'est vrai.

– Un homme impossible à ruiner.

– Monsieur est une exception, dit froidement Baccarat.

– Une exception qui confirme la règle, ajouta le baron.

– Messieurs, dit Baccarat, je rouvre mes salons mercredi prochain. Permettez-moi de commencer mes invitations par vous.

Les deux jeunes gens s'inclinèrent. Elle leur dit adieu de la main, fit un signe, et le landau repartit.

– Ce soir, dit Baccarat à madame de Saint-Alphonse, tout Paris saura que je suis ressuscitée.

En effet, au bout d'une heure, le landau avait fait le tour du Bois, et Baccarat avait échangé vingt saluts avec la fashion masculine. À cinq heures, le landau rentrait rue Moncey.

– Ma chère, dit Baccarat à son ancienne amie, il est incontestable que le petit Russe ira te voir ce soir. Tu sais ce que tu as à faire.

– Ta confiance m'honore, et j'en serai digne, ma fille.

– Adieu…, reprit-elle en s'élançant lestement au bas du landau. Mon cocher ira te mettre chez toi. Pardonne-moi de ne pas te garder à dîner : je n'ai pas de cuisinière encore et je vais envoyer au restaurant. Mais demain, en revanche, j'irai dîner chez toi et tu me donneras une place dans ta loge, à l'Opéra. Adieu.

Baccarat rentra chez elle, s'enferma dans son boudoir, se jeta à genoux et fondit en larmes. La pauvre comédienne n'était pas en scène, et madame Charmet pleurait du rôle odieux de l'impure Baccarat.

XLVII

Le baron de Manerve et son jeune ami étaient revenus du Bois vers cinq heures et demie, avaient dîné ensemble, puis s'étaient rendus à leur club vers neuf heures.

Le comte Artoff était un peu gris.

– Mon cher baron, disait-il en jetant son cigare dans l'escalier du club, savez-vous que Baccarat est une femme adorable ?

– Parbleu ! à qui le dites-vous ? Et si vous voulez mettre une bride de vos millions sous sa dent…

– Eh bien ?

– Sa dent est pointue, elle a la dureté du diamant, elle vous croquera une douzaine de villages.

– Et… elle m'aimera ?…

– Non, vous êtes trop riche, et puis elle n'a pas de cœur.

– Mais… elle a aimé…

– Raison de plus. Des femmes comme elle n'aiment qu'une fois. Mais elle sera agréable, charmante, et vous fera honneur…

En parlant ainsi, le baron pénétra dans un joli fumoir attenant au grand salon du club. Dans cette pièce, une douzaine de jeunes gens fort à la mode entouraient une table de jeu. Parmi eux se trouvaient deux personnages de notre connaissance : M. Oscar de Verny, M. le vicomte de Cambolh ; c'est-à-dire Chérubin et Rocambole, dont la présence au milieu d'hommes riches, titrés pour la plupart et tous parfaitement honorables, prouvait jusqu'à l'évidence cette légèreté parisienne qui permet quelquefois à deux bandits de se glisser au milieu du meilleur monde, grâce à un nom sonore usurpé, à des manières élégantes et à un semblant de fortune.

Malgré les sommes considérables engagées sur le tapis vert, le jeu était froid ce soir-là. On jouait négligemment, mais on causait avec animation. La nouvelle du jour, l'événement récent qui occupait tout le monde et donnait cours aux commentaires les plus excentriques, c'était la résurrection de Baccarat.

Rocambole lui-même n'y voulait pas croire.

– Messieurs, disait un des joueurs, je vous affirme, sur ma parole, que la femme que nous avons vue aujourd'hui au Bois, c'était bien la Baccarat.

– Elle est morte… dit un incrédule.

– Moi, je l'ai vue, dit un troisième, je l'ai vue, reconnue, saluée, mais…

– Eh bien ?

– Mais je n’y crois pas.

– Ni moi, ajouta un quatrième.

– Messieurs, dit gravement M. le vicomte de Cambolh, je puis vous certifier que Baccarat n’est pas morte.

– Ah ! vous voyez !

– Mais que ce n’est pas elle que vous avez vue au Bois.

– C’est elle.

– Je suis certain du contraire.

– La connaissez-vous ?

– Je ne l’ai jamais vue.

– Alors sur quoi fondez-vous votre conviction ?

– C’est mon secret.

– Messieurs, dit le baron de Manerve entrant, je puis vous certifier, moi, que la conviction du vicomte n’a rien de sérieux.

– Plaît-il ? fit Rocambole.

– J’ai vu Baccarat.

– Vous l’avez vue ?

– Oui.

– Eh bien, nous aussi.

– Je lui ai parlé.

– Diable ! ceci est plus sérieux…

– Oh ! oh ! pensa Rocambole, il y a peut-être du sir Williams là-dessous. Taisons-nous et écoutons. Et il dit négligemment :

– Si vous lui avez parlé, monsieur, c’est différent, je retire mon assertion.

– Et je vous invite à son premier bal de l’hiver, ajouta le baron. On danse chez elle jeudi prochain.

– C’est singulier ! murmura-t-on à la ronde.

– Soit, mais c’est vrai, réel, incontestable.

– Mais d’où vient-elle ?

– On ne sait.

– Est-elle riche ?

– Elle le sera.

– Hein ? fit-on de toutes parts.

– Voilà mon jeune ami, dit le baron en désignant du doigt le comte moscovite, qui se chargera de son avenir.

On salua le jeune Russe.

– Oh ! messieurs, dit-il avec une modestie que ne justifiaient pas ses vingt ans, il n'y a encore rien de décidé là-dessus.

– Tant mieux ! dit une voix.

– Pourquoi, tant mieux ?

Et l'on se retourna vers le nouvel interlocuteur.

C'était M. Oscar de Verny, ou plutôt c'était Chérubin.

– Parbleu ! dit le baron en riant, M. de Verny aurait-il des prétentions ?

– Monsieur, répondit froidement Chérubin, si vous voulez bien me le permettre, je vous ferai ma généalogie avant d'aller plus loin.

– Où voulez-vous en venir ?

– Attendez, vous verrez.

Et Chérubin prit la pose d'un narrateur, au grand étonnement de Rocambole, qui ne s'attendait point à cet incident.

– Voyons la généalogie ? dit-on de toutes parts.

– Messieurs, reprit Chérubin, mon teint, mes yeux, mes cheveux vous disent assez que je ne suis pas d'origine française, en dépit de mon nom.

– Vous êtes Italien ?

– Non, je suis créole.

– Après ?

– Mais créole de l'Amérique du Sud, créole de race espagnole.

– Et… vous descendez ?

– De don Juan.

Chérubin prononça ce nom fameux avec un calme parfait.

Cependant on se prit à rire.

– Vous plaisantez, dit-on.

– Peut-être.

– Pourquoi donc la généalogie ?

– Ah ! voilà, c'est fort simple. Cela veut dire que je fais métier de séduction.

– Bravo !

– Il y a trois femmes, poursuivit Chérubin, dont j'aurais voulu être aimé.

– Quelle est la première ?

– Cléopâtre, reine d'Égypte.

Un fou rire s'empara des joueurs.

– Et la seconde ?

– La belle Impéria.

– Voyons la troisième ?

– Baccarat.

Chérubin était grave au milieu de ces visages qui riaient.

– Savez-vous pourquoi ? reprit-il.

– Voyons !

– Parce qu'elles n'avaient pas de cœur. Or, l'épreuve était impossible sur les deux premières, puisqu'elles ont mis entre elles et moi la poussière des siècles.

– La raison est suffisante.

– Mais puisque la troisième ressuscite, je tenterai l'aventure.

– Et vous réussirez ?

– C'est incontestable.

– Mon cher, dit le baron de Manerve, devenant à son tour aussi grave que Chérubin, vous perdrez votre temps ; Baccarat n'aime que l'or… Oh ! vous pouvez sourire avec orgueil, vous pouvez jeter à votre visage fascinateur un coup d'œil d'admiration, vous pouvez vous remémorer complaisamment, ô don Juan en bottes vernies, le nombre de vos succès, vous ne réussirez pas, parce que là où il n'y a rien, le roi lui-même perd ses droits.

– Je trouverai les miens.

– Monsieur, dit le jeune Russe, froissé de la fatuité pleine d'aplomb de Chérubin et sentant se réveiller en lui le caractère fougueux et irascible de sa race, voulez-vous me permettre un mot ?

– Plusieurs, monsieur le comte.

– Non, un seul.

– Allez, je vous écoute.

– Vous prétendez fasciner Baccarat ?

– Je le prétends, dit Chérubin avec conviction.

– Êtes-vous riche ?

– Non, j'ai à peine trente mille livres de rentes.

– Moi, j'ai une vingtaine de millions, peut-être plus…

– Eh bien ?

– Eh bien, je me suis mis en tête de conquérir Baccarat.

– C’est comme moi.

– Voulez-vous tenir un pari ?

– Mais sans doute.

– Alors, écoutez-moi. Prenez quinze jours. Est-ce suffisant ?

– C’est trop de moitié.

– N’importe ! prenez-les… Si dans quinze jours Baccarat vous aime, je vous donne ici, à pareille heure, en présence de ces messieurs, cinq cent mille francs.

– Parfait, j’accepte.

– Et s’il perd le pari ? demanda-t-on.

– Voici, dit le Russe avec ce terrible sang-froid que déploient, à de certaines heures, les races du Nord… Si M. de Verny perd son pari, si dans quinze jours il n’est pas aimé de Baccarat, comme il n’est pas riche et que je le suis trop pour exiger cinq cent mille francs, je lui brûlerai la cervelle.

Un frisson courut parmi les assistants.

Le jeune Moscovite avait vingt ans, il était presque imberbe et paraissait à peine avoir son âge. Mais il y avait tant de calme dans sa voix, tant d’assurance dans son regard ; on devinait une résolution si bien trempée dans l’âme de ce jeune homme, qui était presque un enfant, que les joueurs comprirent que rien n’était plus sérieux que le pari qu’il proposait.

– Eh bien, monsieur, dit-il à Chérubin, qu’en pensez-vous ?

– Mais, dit Chérubin, la proposition est raide et demande réflexion.

– Réfléchissez…

– Raide et impossible à accepter, observa le baron de Manerve.

– Pourquoi ?

– Mais, dit le baron, parce que nous sommes en France, mon cher comte, c’est-à-dire dans un pays où l’on n’a pas plus le droit de vendre ou de donner sa vie que celui de prendre celle des autres. M. Chérubin aurait beau consentir à vous laisser lui brûler la cervelle, la loi française n’y consentirait certes pas…

– J’ai prévu le cas, dit froidement le comte.

– Vous l’avez prévu ?

– Sans doute, et j’éluderai la loi.

– Comment ?

– D’une façon bien simple.

– Ah !

– Messieurs, reprit le jeune homme, nous sommes tous ici des gens d’honneur, et, par conséquent, incapables de violer une parole donnée.

– Certes ! fit-on à la ronde.

– Donc, si M. de Verny accepte mon pari, voici ce que je compte faire, dans le cas où il se reconnaîtra vaincu.

Un mouvement de curiosité se manifesta dans le fumoir.

– M. de Verny, poursuivit le comte, est un homme d'honneur et incapable de me faire tort de sa vie, si je l'ai loyalement acquise.

– Sans doute, dit Chérubin.

– Par conséquent, s'il perd, il me cherchera querelle, nous nous battrons au pistolet à dix pas, une seule arme chargée, la mienne. Soyez tranquille, monsieur, continua le jeune Russe avec un calme qui épouvanta tous les joueurs ; je tire parfaitement le pistolet ; je vous planterai ma balle entre les deux yeux, et vous tuerai raide sans vous défigurer.

Un silence de mort accueillit ces dernières paroles.

– Si cela arrive, acheva le comte, je compte sur votre discrétion, messieurs.

– Ce pari est impossible ! dit-on enfin aux quatre coins du fumoir.

– Alors, dit le comte, M. de Verny me fera le plaisir de renoncer à ses projets.

– Non pas, dit Chérubin.

– Ou il se battra demain matin ; auquel cas il est probable encore que je le tuerai. Et remarquez, messieurs, qu'il aura ainsi renoncé à la chance de gagner cinq cent mille francs, et qu'il mourra avec la réputation d'un fanfaron.

Ces derniers mots touchèrent en plein l'orgueil de Chérubin.

– Monsieur le comte, dit-il, j'accepte votre pari.

Un murmure d'admiration parcourut l'assemblée.

– C'est une folie ! s'écria-t-on.

– Réfléchissez bien, monsieur, dit une dernière fois le comte.

– C'est tout réfléchi.

– Ainsi, vous acceptez ?

– J'accepte.

– Monsieur le comte, dit Rocambole, M. Oscar de Verny oublie un engagement qu'il a pris. Soyez assez bon pour ne point tenir son acceptation pour sérieuse avant que je lui aie dit quelques mots en particulier.

Cette brusque intervention de Rocambole jeta parmi les joueurs un surcroît d'étonnement.

– Soit, monsieur, dit le comte.

L'élégant vicomte de Cambolh prit par le bras Chérubin stupéfait, et l'entraîna hors du fumoir en disant :

– Excusez-moi, messieurs, je reviens…

Et il conduisit Chérubin à l'extrémité opposée du grand salon alors désert, et le poussa dans une embrasure de croisée…

– Mon cher ami, dit-il alors, vous êtes un sot.

– Vous trouvez ?

– Je devrais dire un niais…

– Ce n'est pas si niais déjà, de jouer sa vie contre cinq cent mille francs, quand on est à peu près sûr…

– On est toujours un sot de risquer ce qui ne vous appartient pas.

– Ma vie n'est pas à moi ?

– Non, dit sèchement Rocambole.

– À qui donc est-elle ?

– À *nous*.

Et il souligna ce mot.

– Qu'importe !

– C'est-à-dire qu'à moins que le *chef* ne le permette, dit le vicomte, vous ne tiendrez pas ce pari…

– Et s'il refuse… et que je passe outre ?…

– Ce ne sera pas le comte qui vous tuera, dit Rocambole.

– Et qui donc ?

– Je ne sais pas, mais vous serez mort demain, à pareille heure. Comment ? de quelle main ? avec quelle arme ? je ne sais… Maintenant, voyez.

– J'obéirai, murmura Chérubin, j'attendrais l'ordre du *chef*.

– Alors, venez.

Rocambole ramena M. de Verny dans le fumoir.

– Monsieur le comte, dit-il au seigneur moscovite, M. de Verny vient de se rendre aux bonnes raisons que je lui ai données…

– Ah ! fit le Russe avec un sourire dédaigneux, il refuse ?

– Non.

– Il accepte, alors ?

– Pas davantage.

– C'est-à-dire qu'il demande à réfléchir ?

– Jusqu'à demain à pareille heure, voilà tout.

– Je le veux bien, dit le comte, mais à une condition.

– Parlez, monsieur.

– C’est que je pourrai, ce soir même, si cela me convient, aller faire ma cour à Baccarat.

– Vous le pouvez.

– Alors, monsieur, dit le comte, à demain.

Il prit le bras de M. de Manerve, salua et sortit.

Quelques minutes après, Rocambole et Chérubin quittèrent également le club et descendirent à pied vers le boulevard.

– Mon cher ami, dit le prétendu vicomte en serrant la main à Chérubin, allez faire un tour au Bois demain.

– À quelle heure ?

– Vers midi.

– Aurez-vous une réponse ?

– Certainement ; d’autant plus que j’aurai peut-être de nouvelles instructions à vous donner concernant la marquise.

– Ah ! dit Chérubin, ce n’est point à propos de celle-là que je voudrais tenir mon pari. J’ai la conviction que la marquise m’aime, mais j’ai bien peur qu’elle ne me l’avoue jamais. Cette femme est un ange !

– C’est pour cela, dit Rocambole, que vous avez été léger en vous mettant une nouvelle affaire sur les bras.

Et il quitta Chérubin le charmeur et regagna à pied son entresol du faubourg Saint-Honoré, où précisément sir Williams l’attendait, les pieds sur les chenets et un cigare aux lèvres.

– Par l’enfer ! mon oncle, s’écria Rocambole en entrant, c’est fort heureux que je vous trouve !

– Tu as besoin de moi ?

– J’ai de grandes nouvelles à vous apprendre.

– Parle, mon neveu.

– D’abord, dit Rocambole avec animation, il paraît que Baccarat a jeté son froc aux orties pour tout de bon ?

– Je le sais. Après ?

– Vous le savez ?

– Je sais tout. Après ?

– Après, maître Chérubin vient de tenir un singulier pari.

– Quel est-il ?

Rocambole raconta fidèlement la scène dont il avait été témoin au club et que nous venons de décrire.

Sir Williams l’écouta sans l’interrompre, puis il parut méditer longtemps.

– Au fait, dit-il, je ne vois aucun inconvénient à ce que Chérubin accepte le pari.

– Aucun ?

– Non, et voici pourquoi. Lorsque tu es arrivé, je rêvais au moyen de me débarrasser de Baccarat qui me gêne. Peut-être ai-je trouvé ce moyen…

Sir Williams jugea inutile de s’expliquer plus clairement, et sous sa dictée Rocambole écrivit à Chérubin :

« Mon cher ami, tenez le pari, on vous le permet. Mais venez néanmoins demain au rendez-vous que je vous ai donné. Il y a urgence. À vous.

« Cambolh. »

– Ma petite Baccarat, murmurait sir Williams à part lui, il faut pourtant que j’aie raison de vous et que je sache à quoi m’en tenir.

XLVIII

Vers dix heures du soir, le même jour, Baccarat était seule rue Moncey ; ou plutôt la petite juive dormait paisiblement sur un divan, dans le boudoir de la pécheresse.

Ni madame de Saint-Alphonse, ni le comte russe, ni M. de Manerve, ni tous les jeunes fous qui, quelques heures auparavant, avaient battu des mains à la rentrée dans le monde de la courtisane célèbre, ne l'eussent reconnue. Baccarat n'était plus Baccarat : ce n'était plus cette fille superbe, au regard hardi, à l'éclat de rire étincelant et moqueur, qui semblait faire métier de tromperie ; ce n'était plus la pécheresse si pleine d'audace, de raillerie, de cynisme.

C'était madame Charmet ; madame Charmet, la pauvre femme courbée sous le poids du remords et du repentir, l'humble pénitente dont les yeux étaient sans cesse tournés vers le ciel, la sœur de charité qui avait passé de longues nuits d'hiver au chevet des malades. Pourtant elle avait encore sa brillante toilette de la journée ; elle n'avait point songé à voiler ses épaules, à dissimuler comme naguère sa belle chevelure, à ensevelir les grâces de sa taille sous les plis larges et raides d'une robe à demi monastique ; mais son œil noyé de larmes, son attitude affaissée, témoignaient assez de sa douleur.

– Mon Dieu ! murmurait-elle, joignant les mains avec ferveur, mon Dieu ! pardonnez-moi et donnez-moi la force de jouer cet horrible rôle jusqu'au bout sans défaillir et sans trembler. Il faut bien que je le sauve, *lui* !

Un coup de sonnette prévint Baccarat de l'arrivée d'un visiteur. Peu après, en effet, un groom microscopique franchit le seuil du boudoir, tenant à la main une lettre. C'était le groom de madame de Saint-Alphonse.

Madame de Saint-Alphonse écrivait à madame Baccarat :

« Chère amie,

« Vite, mets-toi sous les armes… Le petit Russe vient d'arriver ici ; il est amoureux fou de toi, et son amour est doublé de pas mal de vanité. Il a fait je ne sais quel pari à son club, et je te préviens qu'il va t'assiéger ce soir même et s'introduire chez toi avec effraction et escalade. J'ai prétendu, en sa présence, que tu étais une femme excessivement romanesque, et j'ai soutenu même que tu serais capable des plus grandes folies pour l'homme qui friserait le Code pénal à la seule fin de te plaire.

« Ainsi donc, ma chère, attends-toi à tout.

« Saint-Alphonse. »

Cette lettre, que Baccarat approcha de la bougie et laissa consumer lentement, rendit à la jeune femme toute son énergie :

– Allons ! pensa-t-elle, voici le coup de sonnette du régisseur ; la toile se lève, entrons en scène…

Elle jeta cent sous au groom.

– C’est bien, dit-elle.

Le groom salua et disparut.

Baccarat sonna sa femme de chambre :

– Déshabille-moi, dit-elle.

Cinq minutes suffirent à Baccarat pour remplacer par une toilette de nuit sa fraîche toilette du jour. Elle enveloppa ses cheveux dans un grand foulard bleu, passa une robe de chambre, chaussa de petites mules de satin à talons rouges, et courut s’installer au rez-de-chaussée de son hôtel.

Il y avait là, donnant sur le jardin, un cabinet de travail que le baron d’O… affectionnait. C’était une jolie petite pièce, toute tendue en étoffe orientale, remplie de livres et de journaux et fort simplement meublée de divans et de sièges recouverts d’une étoffe semblable à celle des tentures et des rideaux.

Baccarat renvoya la soubrette et demeura seule, gentiment pelotonnée sur un divan placé près du feu, un livre à la main. Elle avait pensé que si le jeune Russe s’introduisait chez elle, ce serait sans doute à l’aide d’une échelle appliquée contre le mur extérieur et qui lui permettrait de sauter dans le jardin. Or, ce que Baccarat voulait, avant tout, éviter, c’était le bruit, l’esclandre, le scandale. C’était pour cela qu’elle était descendue au rez-de-chaussée, dans cette pièce, dont la fenêtre éclairée attirerait bien certainement tout d’abord l’attention du jeune écervelé.

Ce que Baccarat avait prévu arriva. Elle était dans le cabinet de travail depuis un quart d’heure à peine, lorsqu’un léger bruit se fit dans le jardin, quelque chose qui pouvait être pris pour la chute d’un corps. Puis des pas crièrent sur le sable des allées, puis encore ils s’arrêtèrent auprès de la fenêtre. Alors Baccarat, jusque-là immobile, tourna la tête, crut voir une ombre se dessiner à l’extérieur, et laissa échapper un geste d’effroi qui fut merveilleusement joué.

Deux petits coups furent frappés à la vitre de la croisée.

Baccarat jeta son livre, se leva, alla à la fenêtre et l’ouvrit.

C’était bien le jeune Russe qui frappait.

Baccarat se dispensa de pousser une exclamation de surprise ; elle regarda tort tranquillement le jeune homme, que ce sang-froid, auquel il ne s’attendait pas, déconcertait un peu, et elle lui dit :

– Entrez donc, monsieur le comte, entrez. Puisque vous avez osé escalader mon mur, je ne vois pas pourquoi vous n’iriez point jusqu’au bout, en pénétrant chez moi par la fenêtre…

Et Baccarat fit deux pas en arrière pour permettre au jeune homme d’enjamber l’appui de la croisée.

Le comte rougissait et balbutiait, avec la naïveté de ses vingt ans. Cependant, comme il n’y avait ni irritation ni raillerie dans la voix de la jeune femme, il se décida à sauter dans le cabinet de travail.

Baccarat ferma alors la croisée, tira les rideaux, puis elle indiqua un siège à son nocturne visiteur.

Après quoi elle reprit sa pose nonchalante et gracieuse sur le divan.

– Monsieur le comte, lui dit-elle, je sais quel est le but de votre visite et pourquoi vous vous êtes exposé tout à l'heure aux rigueurs du Code pénal.

– Madame…

– Trêve d'excuses, et veuillez m'écouter. Vous m'avez vue aujourd'hui pour la première fois, on vous a dit ma triste célébrité d'autrefois, mon insensibilité passée en proverbe, et je suis persuadée que ce pauvre Manerve vous aura fait, sur ma retraite de quatre années, quelque romanesque histoire…

– Mais, madame…

– Chut ! monsieur, écoutez-moi.

Le comte fit un geste d'obéissance et se tut.

– Monsieur, poursuivit Baccarat, vous avez vingt ans, n'est-ce pas ?

– Oui, madame.

– L'âge des entreprises chevaleresques et des rêves peuplés d'obstacles.

– Peut-être…

Et le prince russe eut un fier sourire.

– Moi, dit Baccarat, je touche à ma vingt-septième année et j'ai vécu, c'est-à-dire que je suis vieille, très vieille, et que j'ai lu tout entier ce livre désolé de la vie dont vous avez à peine entrouvert les premières pages. Ce triste privilège me donne donc le droit de vous parler avec une certaine autorité, convenez-en.

Le comte s'inclina.

– Or, reprit Baccarat, si j'ignorais hier jusqu'à votre nom, je sais aujourd'hui, ou plutôt je devine toute votre vie et jusqu'à vos plus secrètes pensées.

L'enfant eut un sourire incrédule.

– Écoutez-moi donc, dit-elle, vous en jugerez vous-même. Et elle continua : – Vous avez vingt ans, vous appartenez à une nation chevaleresque, aventureuse et conquérante, qui ne doute de rien. On vous a dit aujourd'hui, en me montrant au doigt : « Voilà une femme qui ne croit à rien, qui n'aime rien, dans les mains de laquelle fondent des fortunes de roi. J'ai vingt ans, je suis fabuleusement riche et je veux être aimé de cette femme. »

« Est-ce vrai, cela ?

Le comte s'inclina :

– C'est vrai, dit-il.

– Monsieur, dit Baccarat, je vous jure que vous vous êtes trompé.

– Oh ! fit le comte.

– Je ne puis pas vous aimer, et je ne veux pas vous ruiner.

Elle prononça ces mots froidement, avec l'accent d'une résolution inébranlable.

– Tenez, dit-elle, regardez-moi bien : je ne souris plus, je n'ai plus l'œil hardi et brillant d'une courtisane… regardez…

Il la regarda et fut frappé de la dignité triste qui régnait sur ce beau visage.

– Pardonnez-moi, balbutia-t-il ; mais je vous aime…

Elle lui jeta un sourire presque maternel.

– Enfant, dit-elle, vous avez vingt ans… À votre âge, il y a encore de nobles cordes au fond du cœur, qui résonnent au simple contact d'une parole généreuse. Regardez-moi bien : je suis une pauvre femme brisée qui joue peut-être un rôle au-dessus de ses forces, une femme qui vaut mieux aujourd'hui que sa célébrité fatale, et qui vous demande loyalement, simplement, à vous gentilhomme, à vous dont l'œil brille d'une noble franchise, à vous encore enfant, d'avoir pitié d'une pauvre femme vieillie au souffle destructeur des passions…

L'accent de Baccarat était ému.

Le comte vit une larme briller dans ses yeux, et ce jeune homme, qui n'était point encore assez éloigné du temps où il posait sa tête blonde sur les genoux de sa mère, ce jeune homme comprit que Baccarat n'était pas ou n'était plus la femme sans cœur, l'abominable créature dont on lui avait parlé, et il devina une douleur immense ensevelie au fond de cette âme, une misère sans nom cachée au milieu de ce luxe éblouissant et coquet dont la pécheresse était environnée.

– Vous avez raison, madame, lui dit-il, de m'appeler *enfant.* Oui, je suis un enfant, un enfant dont l'audace vous a peut-être fait du mal ; mais si mon repentir…

– Monsieur le comte, dit Baccarat l'interrompant d'un geste plein de dignité, voulez-vous me faire un serment ?

– Oh ! parlez.

– Voulez-vous me jurer sur votre honneur de gentilhomme, sur celui de la noble nation à laquelle vous appartenez, que tout ce qui aura été dit ici, cette nuit, entre nous, sera aussi solennellement enseveli au fond de votre cœur qu'un secret l'est au fond d'une tombe ?

– Je vous le jure, madame, foi de gentilhomme russe ! répondit le comte d'une voix calme, avec un regard éclatant de franchise et de loyauté.

Un moment de silence suivit le serment du jeune Russe.

Baccarat le regardait avec attention, comme si elle eût hésité encore, malgré cette parole solennellement donnée.

– Monsieur, dit-elle enfin, la jeunesse vaut mieux que l'âge mûr ; elle a de généreux instincts, elle conserve pieusement la religion du serment : c'est vous dire que je vais me fier à vous, qui m'étiez inconnu ce matin, de préférence à un homme d'âge mûr, qui serait, pour moi, un ami de dix ans.

– Je vous remercie, madame, répondit le comte avec émotion, votre confiance ne sera point trompée.

– Écoutez, poursuivit Baccarat. Il y a dans ma vie un mystère et un secret. Le mystère est impénétrable… Le secret, je ne puis le divulguer à personne, pas même à vous, ajouta-t-elle avec un sourire, et pourtant quelque chose me dit que vous êtes une noble et loyale nature et que vous deviendrez mon ami.

– Je le suis déjà, madame, répondit le comte avec vivacité.

– Nous verrons, dit Baccarat, car je vais peut-être vous demander un bien grand sacrifice… Et elle ajouta : – Il n'est point question de votre fortune… On a pu vous dire, on vous a dit sûrement, monsieur, que Baccarat avait été une de ces créatures qui n'aiment que l'or, ne tressaillent qu'au bruit qu'il rend, et ont une pierre de touche pour cœur.

– En effet, balbutia le comte un peu embarrassé.

– On vous a dit vrai pour le passé, fit-elle avec humilité. J'ai été cette créature-là. Mais quatre années se sont écoulées, et depuis lors j'ai aimé, j'ai souffert, je me suis repentie… La femme que vous voyez aujourd'hui ne peut plus aimer ni ruiner personne ; et si elle pouvait aimer encore, elle voudrait vivre du travail de ses mains pour purifier son amour. Vous le voyez, je ne vous ruinerai pas.

– Ah ! madame, cessons de descendre à de pareils détails, s'écria le comte, entraîné par un de ces généreux élans que, seule, possède la jeunesse, et dites-moi en quoi et comment je puis vous servir. Ma vie est à vous.

– Dieu me garde d'y toucher ! dit-elle. Je vous demanderai beaucoup moins.

Alors Baccarat se renversa à demi et prit sa pose la plus séduisante.

– Vous vous êtes dit aujourd'hui, quand on m'a montrée à vous : « Voilà une femme à la mode et dont je ferai ma maîtresse. Il m'en coûtera peut-être beaucoup d'argent, mais je suis riche… »

Le comte voulut protester ; elle lui ferma la bouche d'un geste :

– Eh bien, reprit-elle, vos amis et vous, monsieur le comte, vous vous êtes trompés. Je ne puis pas vous aimer, je puis encore moins me laisser aimer par vous. Pourquoi ? C'est mon secret.

– Mais, madame…

– Oh ! je sais ce que vous allez me dire. Un galant homme proteste toujours contre une volonté aussi nettement articulée que la mienne. Mais résignez-vous, mon cher enfant, acheva Baccarat avec un accent presque maternel, je ne puis rien pour vous…

Et, comme il pâlissait, et que son visage trahissait une vive émotion :

– Écoutez ; peut-être allez-vous être raisonnable lorsque vous saurez ce que j'attends de vous. Voulez-vous être sérieusement mon ami ?

– En doutez-vous ?

– M'obéirez-vous, s'il le faut ?

– Je vous obéirai.

– Eh bien, aux yeux du monde, de vos amis, de vos camarades, aux yeux de l'univers, je vous aimerai, et vous serez ici le maître.

Le comte eut un geste de surprise.

Baccarat sourit.

– Hélas ! dit-elle, voilà où est mon secret, ce secret impénétrable que je ne puis confier à personne. Oui, mon ami, je ne puis, je ne veux, je ne dois pas vous aimer ; je dois être désormais une honnête femme, une femme qui n'a plus d'amour que pour Dieu, qui passera ses nuits à pleurer et à prier, et qui, le jour, étalera des toilettes effrontées et un insultant sourire à tous les regards. Pourquoi ? Ne me le demandez pas ; mais croyez que si jamais je dois confier mon secret à quelqu'un, ce sera à vous plutôt qu'à tout autre.

Le comte était frappé de stupeur.

– J'ai votre parole que tout ceci restera enseveli entre nous, continua-t-elle ; par conséquent, je puis vous donner à choisir : être aux yeux du monde votre maîtresse, une créature qui tiendra de vous son luxe, sa position, le présent, l'avenir ; à la porte de qui stationnera ostensiblement votre voiture chaque soir ; de chez laquelle on vous verra sortir le matin…

Le comte croyait rêver, tant les paroles de Baccarat lui semblaient inexplicables.

– Ah ! dit-elle, cela vous semble extraordinaire, sans doute, une femme qui veut être compromise et demeurer vertueuse cependant, lorsqu'il y en a tant d'autres qui, au contraire, cachent leur conduite sous les apparences du devoir… Que voulez-vous ! c'est encore, c'est toujours mon secret.

Le comte Artoff prit la main de Baccarat.

– J'accepte, dit-il, et je vous obéirai aveuglément, car dans votre regard, dans votre voix émue, j'ai deviné une douleur immense. Madame, vous avez eu raison d'avoir confiance en moi, et votre confiance ne sera point trompée. Je ne suis encore qu'un enfant, comme vous me l'avez dit, mais je serai homme au besoin, et je saurai être digne de votre amitié. Et puis, que sais-je ? murmura-t-il tout bas en rougissant, qui sait si un jour…

Elle secoua la tête avec tristesse :

– Pauvre enfant, dit-elle, si j'ai conservé l'apparence de la jeunesse, si je suis encore belle, si j'ai conservé les dehors menteurs de la vie pleine de sève et qui croit à l'avenir, hélas ! mon cœur a cent ans, et je suis vieille, usée, presque morte, et les morts ne peuvent plus aimer. Soyez mon ami, mais ne me demandez rien de plus.

Baccarat prononça ces mots avec une dignité triste et majestueuse à laquelle on ne pouvait se tromper. Cette femme accablée du mépris public apparut au comte comme une noble victime résignée, comme un ange méconnu. Et le comte fléchit un genou devant elle, prit silencieusement sa main et la baisa avec respect.

Alors Baccarat se pencha sur ce jeune front qu'elle effleura de ses lèvres.

– Merci ! murmura-t-elle, vous êtes un vrai gentilhomme, et si j'ai eu jamais un accès d'orgueil subit, c'est en ce moment, car je sens que vous me devinez.

Le comte se releva.

– Maintenant, mon amie, dit-il, regardez-moi comme votre esclave, comme un homme qui se fera tuer sur un signe de vous, et vous obéira, quoi que vous lui puissiez ordonner.

Baccarat lui jeta son mélancolique sourire :

– Attendez-moi une minute ici, dit-elle.

Elle le laissa seul, remonta au premier étage, passa quelques secondes dans son boudoir et revint. Elle tenait un petit papier dans ses doigts.

XLIX

Baccarat présenta le papier au comte Artoff.

– Tenez, dit-elle, voilà un bon de cent mille francs sur mon banquier.

– Pour quoi faire ? demanda le comte surpris.

– Pour couvrir vos frais, répondit-elle simplement.

– Je ne comprends pas…

– C'est facile pourtant.

Le comte la regarda.

– Puisqu'il est convenu, dit-elle, que vous allez, aux yeux du monde, vous ruiner un peu pour moi.

– Mais c'est une plaisanterie ?

– Nullement. Prenez ces cent mille francs d'abord.

– Et puis ?

– Vous m'enverrez tantôt une paire de chevaux que vous achèterez en présence de vos amis. Demain, vous leur demanderez leur avis sur un bracelet, un collier, un colifichet ruineux quelconque, que je porterai triomphalement le soir… Mon Dieu ! si les cent mille francs durent deux mois, ce sera beaucoup.

– Mais, madame, s'écria le comte abasourdi, vous oubliez que je suis votre ami ?…

– Au contraire.

– Que j'ai plusieurs millions de revenus ?…

– Je le sais.

– Et que je ne puis prendre cet argent. Ne sera-ce pas une joie pour moi que ?…

Elle l'arrêta d'un geste.

– Tenez, dit-elle, vous oubliez déjà l'amitié que vous venez de m'offrir. Regardez-moi bien, cher enfant, croyez vous que je sois encore la Baccarat ?

– Oh ! non, certes…

– Alors, si je suis une autre femme, une femme méprisable pour tous et qui veut être estimée de vous, comment voulez-vous que j'accepte de vous une épingle ?

– C'est vrai, dit-il avec une franchise pleine de noblesse : pardonnez-moi…

Et il prit le bon de cent mille francs.

– Vous êtes charmant, lui dit Baccarat, et je veux être aux yeux du monde si bonne, si affectueuse avec vous, que vous serez le plus heureux des hommes, et qu'on dira que vous avez tourné la tête à Baccarat.

Ces mots rappelèrent au jeune Russe son pari d'il y avait quelques heures.

– Mon Dieu ! dit-il, j'ai un aveu à vous faire et un pardon à vous demander.

– Vous êtes pardonné d'avance.

– Tout à l'heure, à mon club, j'ai été fat, j'ai juré que vous seriez bientôt à moi…

– Eh bien, fit-elle avec un sourire résigné, vous savez que je ne vous démentirai pas…

– Oh ! ce n'est pas cela, c'est pis encore.

Le comte raconta alors à Baccarat fort succinctement, mais sans omettre aucun détail, la scène qui avait eu lieu au club entre M. Oscar de Verny, c'est-à-dire Chérubin le charmeur, et lui.

Baccarat l'écouta sans la moindre émotion ; mais soudain elle pâlit lorsqu'il eut prononcé le nom de Chérubin.

– Ciel ! fit-il, remarquant ce trouble subit, le connaissez vous donc cet homme ?

– Je ne l'ai jamais vu…

– Alors, pourquoi pâlir ?…

– Ah ! dit Baccarat d'une voix étouffée, c'est que je commence à croire que c'est la Providence qui vous a amené ici.

L'étonnement du pauvre jeune homme était à son comble.

– Tenez le pari, reprit Baccarat, tenez-le.

– Mais, s'écria le comte Artoff, si je le tiens, je le gagnerai ; car, j'en suis bien certain maintenant, madame, cet homme ne saurait, ne pourrait vous séduire.

Elle eut un sourire superbe.

– Je crois qu'il s'est vanté, dit-elle.

– Mais alors si je tiens le pari… s'il le perd… je le tuerai…

Le comte prononça ces mots avec une certaine émotion.

– Eh bien, répondit Baccarat lentement et d'une voix grave et solennelle comme celle d'un juge prononçant un arrêt de mort, qui vous dit que cet homme n'a point mérité le sort qui l'attend ?

Le comte frissonna malgré lui.

Il y avait dans l'accent, dans le geste, dans toute l'attitude de Baccarat quelque chose de mystérieusement terrible qui donnait à cette femme l'apparence d'une prophétesse inexorable comme la destinée.

* *

*

– À présent, reprit Baccarat d'un ton calme et presque léger, songez qu'il est minuit, mon jeune ami, que cette rue où nous sommes est déserte, et que vous pouvez vous en aller comme vous êtes venu. Adieu, à demain !

Elle lui tendit fraternellement la main, se laissa prendre un baiser sur le front, et reconduisit le jeune comte jusqu'à la grille du jardin, qu'elle ouvrit elle-même.

– Venez déjeuner chez moi demain matin, dit-elle, et venez avec vos chevaux et vos gens, que vous laisserez à ma porte. Adieu !

– Étrange femme, murmura le comte Artoff en s'en allant. Je suis entré chez elle comme un étourdi qui cherche une aventure, j'en sors ami dévoué et prêt à me faire tuer pour elle. L'aimerais-je ?…

Baccarat, le comte parti, remonta dans son boudoir, où la petite juive dormait toujours très profondément.

La jeune femme l'éveilla.

– Chère enfant, lui dit-elle, veux-tu aller te coucher ? es-tu fatiguée ?

– Oh ! non, madame, répondit Sarah, qui ouvrit ses grands yeux de gazelle et les attacha brillants et doux sur sa bienfaitrice ; je ne suis pas fatiguée, je n'ai plus sommeil… je ferai tout ce qui vous plaira…

Baccarat parut hésiter.

– Mon Dieu, pensa-t-elle, cette redoutable faculté, à laquelle j'ose croire à peine, est enveloppée de tant de ténèbres ; il y a tant d'obscurité et de confusion, de contradictions et de réticences dans les réponses de cette enfant, que je n'arriverai jamais, par cet unique moyen, à découvrir la vérité tout entière. L'enfant m'a bien dit déjà que sir Williams me haïssait, qu'il haïssait la marquise, Fernand, Léon, et surtout son frère Armand, mais elle n'a pu trouver le bout du fil qui me guiderait à travers le dédale de fourberies dont cet homme s'environne… Elle m'a bien dit encore qu'il y avait un homme qui tenterait de causer la perte de madame Van-Hop, et je suis parvenue à savoir que cet homme se nommait Chérubin… Mais c'est là tout ce que je sais… Et sir Williams, lui, tient tous les fils de la vaste intrigue, il marche comme au grand jour dans ce labyrinthe de ténèbres ; toutes ses victimes passées ou futures croient en lui… moi seule veille… Mon Dieu ! donnez-moi la force de déjouer ses détestables desseins !… – Il faut pourtant bien, murmura-t-elle, que j'aie le dernier mot de cette horrible énigme, que je sache quel rapport il peut y avoir entre la marquise Van-Hop, un ange, et ce Chérubin, qui est un misérable. Saint-Alphonse m'a dit ce qu'il était, et elle le connaît de longue main. M. de Cambolh s'est battu avec lui, et à la vue de M. de Cambolh la marquise a failli se trouver mal. Oh ! l'horrible mystère que tout cela !

Et Baccarat imposa ses mains sur le front de l'enfant endormie :

– Je veux que tu voies et que tu parles ! ordonna-t-elle d'une voix inspirée.

M. Oscar de Verny, c'est-à-dire Chérubin, regagna son logis de la rue de la Pépinière en quittant Rocambole sur le boulevard.

Il s’en alla à petits pas, fumant son cigare et livré à une profonde méditation. Ce qui venait de se passer au club, du reste, entre le jeune comte russe et lui, était de nature à expliquer cette rêverie.

– Il est évident, murmura-t-il en longeant la rue Saint-Lazare, que je joue gros jeu, et que si la Baccarat ne m’aime point, ce diable de Russe me tuera ; mais il est évident aussi que si *on* me laisse tenir le pari et que je le gagne, je vais avoir cinq cent mille francs sur la planche, moi qui ne possède plus que des dettes.

Mais cette perspective souriante fut tout à coup assombrie par une autre pensée, fantôme menaçant qui parut se dresser devant lui :

– Si le *chef* n’allait pas vouloir ? dit-il.

Chérubin jeta son cigare avec un mouvement de colère et étouffa un juron :

– Ma parole d’honneur, se dit-il, je suis entré bien à la légère dans cette association des Valets-de-Cœur ! Il est vrai que j’étais à bout de ressources, mais… enfin… ce n’est pas une raison, si je les sers fidèlement, pour qu’ils m’empêchent de faire mes propres affaires…

En monologuant ainsi, M. Chérubin arriva chez lui, envoya son valet de chambre se coucher, et, au lieu de l’imiter, il ouvrit la croisée de son petit salon, croisée qui donnait sur le jardin et de laquelle on apercevait, à travers les arbres, le pavillon occupé par madame Malassis. Le pavillon était plongé dans l’obscurité, et on ne voyait briller aucune clarté sur sa façade. Ou il était désert, ou ses habitants étaient couchés.

Cependant M. Chérubin demeura à sa fenêtre, en dépit du froid de la nuit, et fredonnant un air d’opéra. Il eut même le soin mystérieux de placer une lampe sur un guéridon, tout auprès de la croisée. C’était sans doute un signal, car presque aussitôt les ténèbres qui enveloppaient le jardin furent traversées par un rayon lumineux qui partit soudain du pavillon, dont une fenêtre s’ouvrit.

Chérubin descendit l’escalier à pas de loup, traversa la cour, le jardin, muet et silencieux comme un fantôme, s’arrêta un moment au pied d’un arbre, puis reprit son chemin vers la porte du pavillon.

On eût dit que Chérubin allait à un rendez-vous d’amour. Il n’en était rien, cependant : M. Chérubin allait parler d’affaires.

La porte du pavillon s’entrouvrit sans bruit, et Chérubin entra. Le vestibule était plongé dans l’obscurité, mais une main saisit celle du jeune homme et l’entraîna doucement. Cette main était douce et mignonne au contact comme une main de femme.

En même temps une voix murmurait à l’oreille de Chérubin :

– Venez… prenez l’escalier… suivez-moi.

Chérubin se laissa guider, prit l’escalier, le gravit jusqu’au premier étage, et se sentit entraîné dans un corridor au bout duquel son mystérieux conducteur poussa une porte… Cette porte, en s’ouvrant, laissa entrevoir, grâce à la lueur tremblante du feu qui achevait de se consumer, la chambre à coucher de madame Malassis. C’était la veuve elle-même qui était venue le chercher à l’entrée du pavillon. Sans doute elle tenait à ce que le plus

profond mystère enveloppât son entrevue avec Chérubin, car elle referma prudemment la porte, indiqua à son nocturne visiteur un fauteuil auprès du feu, et jugea inutile d'allumer une bougie sur la cheminée, se trouvant suffisamment éclairée par les reflets du foyer.

– Mon cher monsieur de Verny, dit-elle en s'asseyant elle-même, vous avez commis une grave imprudence.

– Laquelle ?

– Vous êtes sorti trop vite.

– Pourquoi ?

– Parce que, aux yeux de la marquise, vous deviez être fort dangereusement blessé. Sa sympathie pour vous s'accroissait de tout le péril de votre situation.

– Mais, dit Chérubin, sait-elle que je suis sorti ?

– Oui.

– Comment l'a-t-elle su ?

– En venant ici.

– Elle est donc venue ?

– Dans la soirée.

– Voyons, madame, dit Chérubin, parlons clairement. À quelle heure la marquise est-elle venue ?

– À cinq heures.

– Comment a-t-elle su que j'étais sorti ?

– D'une façon bien simple. Quand elle a été là, dans ce fauteuil, j'ai envoyé ma femme de chambre savoir de vos nouvelles chez le concierge.

– Eh bien ?

– Le concierge a répondu que vous étiez sorti avec votre adversaire, M. le vicomte de Cambolh, qui venait tous les jours vous voir depuis votre duel ; que vous alliez beaucoup mieux et paraissiez fort satisfait en descendant l'escalier.

– Diable ! Et la marquise a entendu tout cela ?

– D'un bout à l'autre.

– C'est fâcheux !

– La marquise était fort pâle lorsque ma femme de chambre est entrée : elle paraissait craindre une mauvaise nouvelle ; mais lorsqu'elle a su la vérité, son visage s'est empourpré subitement et j'ai vu glisser sur ses lèvres comme un sourire plein d'ironie. Vous ne sauriez vous figurer, mon cher voisin, ce qu'on perd de terrain dans le cœur d'une femme lorsqu'on se porte bien et qu'on a la mine réjouie.

Chérubin se mordit les lèvres.

– Mais enfin, dit-il, tout cela n'est pas perdu, j'imagine ?

– Hélas ! je n’en sais rien. La marquise est un roc, mon cher voisin, elle est cuirassée de vertu, et si elle n’a point faibli il y a huit jours, il est peu probable…

– Reviendra-t-elle vous voir ?

– Dans sept ou huit jours.

– Comment ! pas avant ?

– Non.

– Mais elle venait tous les jours !

– Oui, grâce à ma feinte indisposition, en apparence ; mais, en réalité, parce qu’elle vous croyait toujours très dangereusement blessé. Aujourd’hui elle s’est trouvée si bien rassurée sur votre compte qu’elle m’a trouvée beaucoup mieux moi-même : « Ma chère amie, m’a-t-elle dit, je vous vois tout à fait rétablie. Vous me permettrez de ne revenir que dans quelques jours. J’ai un arriéré de visites énorme… Toute ma semaine est prise. » J’ai compris, vous le pensez bien, que la marquise voulait vous oublier à tout prix et qu’elle ne reviendrait pas… À présent, que voulez-vous que je fasse ?

– Je ne sais pas, répondit Chérubin. Mais je vous le dirai demain.

– Jetez-moi plutôt un mot à la petite poste. Depuis que vous êtes là je suis sur les épines.

– Pourquoi ?

– Parce que j’ai vu le duc aujourd’hui… qu’il est jaloux… et que j’ai comme un pressentiment qu’il va venir… S’il vous rencontrait, je serais perdue…

– Bien, dit Chérubin, je m’en vais. Demain, vous aurez un mot de moi.

La veuve reconduisit M. Oscar de Verny avec les mêmes précautions minutieuses, et referma soigneusement la porte du pavillon.

Chérubin rentra chez lui et se mit au lit, fort préoccupé. Il se croyait beaucoup plus avancé dans le cœur et l’esprit de madame Van-Hop. Or, il était évident que si, d’après même le dire de madame Malassis, la marquise l’aimait, il s’était fort dépoétisé dans son esprit en faisant tant de bruit pour une égratignure. En effet, Chérubin grièvement blessé, Chérubin mourant, et heureux de mourir tant l’immense amour enseveli au fond de son cœur était sans espoir, devait intéresser beaucoup plus madame Van-Hop que M. de Verny recevant un léger coup d’épée et sortant, au bout de huit jours, le sourire aux lèvres et la mine fleurie. Il comprenait qu’il avait commis une imprudence, mais il s’en consolait bien vite en pensant que M. de Cambolh était son complice. C’était le séduisant vicomte qui l’était venu chercher pour lui faire prendre l’air, et persuadé en cela que la marquise n’en saurait absolument rien. Certes, si Rocambole avait consulté sir Williams, il n’aurait point agi de la sorte ; mais le baronet n’avait point été consulté, et d’ailleurs il avait eu bien d’autres choses à faire qu’à s’occuper de M. Chérubin.

Baccarat lui faisait perdre la tête.

Préoccupé à la fois par son échec moral auprès de la marquise et son singulier pari avec le comte Artoff, M. Oscar de Verny dormit fort mal. Le matin, au petit jour, il fut

éveillé par son valet de chambre, qui lui apportait le billet écrit la veille par Rocambole sous la dictée de sir Williams.

Ce billet, on s'en souvient, ordonnait au Valet-de-Cœur de tenir le pari du comte, et de se trouver au rendez-vous convenu du bois de Boulogne. La veille, Chérubin aurait accueilli avec enthousiasme l'autorisation que n'avait pu lui donner Rocambole sans consulter le *chef*; mais, à cette heure, il en fut beaucoup moins ravi, et cela pour plusieurs raisons. D'abord il s'éveillait : on sait que les idées d'un homme à jeun sont plus claires et plus nettes que celles de l'homme qui a dîné d'un perdreau truffé et d'un vieux flacon de médoc ; ensuite il ne pouvait se dissimuler que le jeune Russe serait impitoyable et le tuerait comme un chien s'il gagnait son pari, c'est-à-dire si lui, Chérubin, ne parvenait point à se faire aimer de Baccarat. Or, ce qui lui arrivait avec la marquise n'était point tout à fait de nature à encourager M. Chérubin. Cependant, le souvenir de ses nombreuses conquêtes l'eut bientôt réconforté.

Il se leva, s'habilla avec le plus grand calme, fuma deux cigares au coin du feu, dépouilla sa correspondance, lut les journaux du matin, et sortit vers dix heures pour aller déjeuner au café de Paris.

– Tu m'amèneras Ébène à midi, dit-il à son groom.

Ébène était un joli cheval limousin plein de feu, que montait Chérubin depuis qu'il était entré dans l'association des Valets-de-Cœur, association dont les revenus lui permettaient de vivre fort convenablement et d'avoir groom et valet de chambre, en attendant les dividendes certains de l'affaire Van-Hop.

L

Chérubin entra au café de Paris, alors, comme on sait, le restaurant à la mode parmi les jeunes gens riches et oisifs qu'on désignait sous la qualification collective de *lions.* Il entra la tête haute, la démarche insolente, en homme qui sait sa valeur.

Deux jeunes gens, qui précisément se trouvaient la veille à son club au moment où le comte Artoff avait proposé son étrange pari, déjeunaient dans l'embrasure d'une croisée et le saluèrent de la main. Chérubin alla vers eux.

– Eh bien, dit l'un, la nuit porte conseil, n'est-ce pas ?

– Sans doute.

– Vous avez réfléchi…

– Plaît-il ? demanda Chérubin avec hauteur.

– Je veux parler du pari.

– Eh bien ?

– Eh bien, mais vous étiez gris hier.

– Moi ?

– C'est probable, car sans M. de Cambolh vous teniez le pari.

– Ces Suédois ont du bon et quelque sang-froid, observa le convive de l'interlocuteur de Chérubin.

– Vous êtes dans l'erreur, répondit celui-ci, Cambolh me rappelait un rendez-vous que j'avais ce matin.

– Hein ?

– Je dis, répéta froidement Chérubin qui savait au besoin mentir avec aplomb, je dis que M. de Cambolh m'a rappelé hier que je ne m'appartenais pas, et par conséquent ne pouvais, avant aujourd'hui, accepter les propositions du comte.

– Ah çà, mais vous vous êtes donc battu ce matin ?

– Peut-être…

– Avec qui ?

– Pardon, je n'affirme rien… Je dis peut-être… Or, si je ne conviens pas du fait lui-même, je puis encore moins vous dire…

– C'est juste. Mille pardons de l'indiscrétion.

Chérubin s'inclina.

– Ainsi, ce pari…

– Sera tenu.

– Bah !

– Mais, dit Chérubin avec un sourire superbe, vous me permettrez de vous faire observer que je n’ai pas l’habitude de faire blanc de mon épée.

– Comment ! vous tenez le pari ?

– Certainement.

– Et vous vous ferez aimer de la Baccarat ?

– Incontestablement, ou le comte me tuera. Seulement au lieu de demander quinze jours…

– Vous prendrez un mois ?

– Non, une semaine.

– Bravo ! s’écrièrent les deux jeunes gens avec admiration.

Chérubin les salua, alla s’asseoir à une table voisine et se fit servir à déjeuner.

Quelques minutes après, le baron de Manerve entra, et, sans voir Chérubin, il s’approcha des deux jeunes gens avec lesquels celui-ci venait d’échanger quelques mots.

– Messieurs, leur dit-il, vous étiez hier au club, je crois ?

– Parbleu !

– Alors, vous savez le pari ?

– Sans doute.

– Eh bien, conseillez à M. de Verny de ne pas le tenir.

Chérubin, à qui le baron tournait le dos, entendit ces mots et tressaillit.

– Pourquoi ? demanda-t-on.

– Parce que le comte Artoff est déjà en pied.

– Où ?

– Chez Baccarat.

– Oh ! oh ! déjà !…

– En voulez-vous la preuve ?

Et le baron tira de son carnet à cartes de visite un petit billet plié en quatre et dont le cachet armorié en cire bleue paraissait brisé tout récemment.

– Artoff devait venir déjeuner chez moi ce matin. Voyez ce qu’il m’écrit à dix heures.

Et le baron lut tout haut :

De notre hôtel de la rue de Moncey.

« Mon cher baron,

« L'homme propose, la femme dispose. Cette sentence n'a d'autre but que de vous prouver que Baccarat ne veut pas que j'aille déjeuner chez vous aujourd'hui. La belle folle a ses nerfs, dit-elle, et a besoin de grand air.

« Nous allons croquer un poulet froid et une côtelette au coin du feu, et nous sortirons en voiture tantôt.

« Pardonnez à un homme heureux.

« Comte Artoff. »

Après avoir lu, le baron tendit la lettre à ses deux interlocuteurs.

– Voyez, dit-il, le comte a écrit sur du papier jaune paille marqué d'un B.

– Le chiffre de Baccarat ?

– Précisément.

– Tiens, il y a un post-scriptum.

– Et d'une autre écriture…

– Ah ! fit le baron, c'est une ligne de Baccarat elle-même.

Et le baron lut encore :

« Merci, cher Manerve, de votre cadeau. Votre petit Russe est charmant, et je suis capable de l'aimer, d'autant mieux que je touche à la trentaine, l'âge où les femmes trouvent un cœur quelquefois.

« Baccarat. »

– Ah ! diable ! murmura l'un des jeunes gens, ces derniers mots sont plus que significatifs.

– Vous trouvez ?

– Et Chérubin aura tort de tenir le pari.

– Aussi ne le tiendra-t-il pas, dit le baron.

– Il le tiendra.

– Bah !

– Demandez-le-lui.

Et le jeune homme indiqua du doigt M. Oscar de Verny qui déjeunait fort tranquillement en écoutant cette conversation.

Le baron se retourna.

– Ah ! parbleu ! dit-il, vous étiez là, monsieur de Verny ?

– Oui, baron.

– Et… vous avez entendu ?

– J’ai entendu.

– Eh bien ?

– Eh bien, je trouve le comte un homme très heureux.

Le baron sourit.

– Mon Dieu ! fit dédaigneusement Chérubin, le comte est si riche…

– Il est fort beau…

– Bah ! il est blond, ricana Chérubin.

– Toujours est-il que vous avez bien fait de ne pas tenir le pari.

– C’est ce qui vous trompe, car je le tiens.

– Vous le tenez ?

– Plus que jamais…

– Vous êtes fou…

– C’est fort possible, mais je tiens le pari.

Chérubin jeta un louis au garçon et se leva.

Son cheval était devant la porte, aux mains de son groom.

– Baron, dit Chérubin en saluant les trois membres de son club, savez-vous où je pourrais rencontrer le comte ?

– Mais, répondit M. de Manerve en riant, chez Baccarat.

– J’irai ; ce sera une façon de présentation qui ne manquera point d’originalité. Adieu, messieurs !…

Et Chérubin sortit, sauta lestement en selle et prit au petit trot la route du Bois, où il avait rendez-vous, à *Madrid*, avec M. le vicomte de Cambolh.

– Voilà un homme mort, dit froidement le baron en le voyant s’éloigner.

– Bah !

– Je vous répète, messieurs, dit M. de Manerve, que Chérubin est un homme mort. Baccarat ne l’aimera point.

– Et vous croyez que, dans ce cas, le comte est homme à le tuer ?

– Je le crois.

Le baron articula ces trois mots avec conviction, et ajouta :

– D’abord, le comte est un jeune homme qui fait peu de cas de la vie humaine ; ensuite, Chérubin l’a froissé dans son orgueil… Je vous le répète, Chérubin est un homme mort.

– Eh bien, répondit l’un des jeunes gens en se versant à boire, *resquiescat in pace !*

– *Amen !* acheva le baron.

* *

*

Peut-être, avant d’aller plus loin, est-il nécessaire de dire en peu de mots ce qu’était ce personnage de notre histoire qui était doué de ce merveilleux pouvoir de séduction, et qu’on nommait Chérubin. L’origine de cet homme était aussi étrange que sa beauté.

Trente années auparavant, une riche et belle Irlandaise, mistress Blackfield, quittait Dublin à bord d’un navire qui se rendait aux Indes. Peut-être y avait-il dans la résolution de mistress Blackfield, qui était veuve depuis un an, quelque motif secret autre que l’humeur vagabonde qui s’empare toujours d’une Anglaise excentrique à un moment donné de sa vie ; peut-être songeait-elle qu’elle avait, au mouillage de Calcutta, un beau cousin, midshipman sur un navire de S. M. britannique, lequel cousin avait vingt-six ans, avait professé un violent amour pour elle à son dernier voyage à Dublin, et deviendrait fou de joie en la voyant arriver veuve, libre et tenant à la main un portefeuille contenant un million de bank-notes et de traites sur les comptoirs de la Compagnie des Indes.

Malheureusement l’intrépide Irlandaise avait fait ses calculs de bonheur d’une façon trop exclusive ; elle n’avait pas voulu admettre les chances adverses d’une si longue course. Un gros temps assaillit le navire à la hauteur du cap de Bonne-Espérance, qu’il ne parvint à doubler qu’en perdant sa mâture et en jetant à la mer une partie de sa cargaison.

Quand le beau temps reparut, une voile se montra à l’horizon. C’était un pirate colombien qui arrivait après la tempête, en véritable oiseau de proie des mers. Le pauvre navire désemparé essaya vainement de fuir. Le pirate était fin voilier ; il aborda le navire le pistolet au poing, s’en empara, jeta l’équipage à la mer, et il allait en faire autant de mistress Blackfield, lorsqu’il s’aperçut qu’elle était jolie, et, comme il était à marier, il la prit pour femme.

Le capitaine colombien était jeune, beau, admirablement pris dans sa taille élégante et moyenne, et la romanesque mistress Blackfield, tout en se repentant amèrement d’avoir quitté sa paisible ville de Dublin, où elle aurait certainement trouvé un époux de son choix bien avant l’expiration de son deuil, la romanesque mistress Blackfield, disons-nous, s’avoua qu’elle aurait pu tomber beaucoup plus mal encore.

En effet, le Colombien était beau en dépit de son teint cuivré, de ses lèvres un peu épaisses et de ses cheveux d’un noir verdâtre, signes caractéristiques de la race indienne. En un mot, c’était un Peau-Rouge assez agréable à l’œil, et qui acheva de séduire la pauvre mistress Blackfield en lui débitant quelques compliments à peu près tournés à l’européenne.

* *

*

Dix ans s’écoulèrent pour mistress Blackfield entre le ciel et l’eau, dans la cabine de cet époux forcé, qui, du reste, était fort sérieusement épris de sa beauté éblouissante.

Un fils était né de cette union de hasard, un petit garçon presque aussi brun que son père, dont l’œil était noir, profond, et respirait un charme étrange ; dont la chevelure d’ébène descendait en boucles capricieuses et touffues sur ses épaules demi-nues.

Le pirate, ayant fait fortune, se décida, un beau jour, à aller vivre honnêtement dans sa patrie et à briguer les honneurs auxquels a droit tout bon colon bien enrichi et possesseur d'une femme blanche. Malheureusement, il était écrit que mistress Blackfield ne jouirait jamais du calme qu'elle n'avait cessé de rêver depuis son fatal départ de Dublin. Ce pirate colombien n'avait plus que quelques centaines de lieues marines à faire pour être à jamais à l'abri des représailles de ces nations d'humeur grondeuse qui courent sus aux écumeurs de mer, lorsqu'une frégate anglaise le découvrit, lui donna la chasse et le prit à l'abordage.

Tout l'équipage du pirate fut jeté par-dessus le bord, on ne fit grâce qu'à mistress Blackfield et à son enfant, qui furent ramenés en Europe.

La pauvre femme s'était prise à aimer son redoutable époux : le pirate mort, la sensible mistress Blackfield s'abandonna à un désespoir sans limites, et elle mourut le jour même où la frégate victorieuse entrait dans la Tamise.

L'enfant du Colombien et de mistress Blackfield avait dix ans alors.

C'était déjà un mousse hardi qui promettait de faire un marin. Il demeura à bord de la frégate, fit avec elle le tour du monde, et relâcha, deux ans après, précisément dans un port de Colombie.

Là, entendant parler l'espagnol corrompu qui avait été sa langue maternelle, le petit Chérubin déserta et passa à bord d'un corsaire de son pays.

De dix à vingt ans, Chérubin fut un jeune loup de mer.

À vingt ans, chose rare, la mer l'ennuya. Il se prit à rêver de l'Europe et de Paris. Il avait combattu vaillamment, il avait eu sa part des prises ; il s'embarqua pour la France avec une centaine de mille francs environ. Chérubin voulait voir du pays.

Sur le navire qui le transportait en Europe, se trouvait un vieillard, un Français, que le souvenir de sa patrie avait poursuivi pendant cinquante années d'exil, et qui, au terme de sa carrière, voulait revoir une dernière fois son berceau. M. de Verny, c'était son nom, était parti cadet de famille avant la Révolution, sans autre avoir qu'une pacotille, et il était allé chercher fortune au Brésil. La fortune lui avait souri ; il revenait riche en France, et espérait y découvrir quelque lointain héritier qui porterait son nom, car presque toute sa famille avait péri sur l'échafaud révolutionnaire.

Chérubin possédait déjà ce charme du regard, cette séduction de l'organe, ce sourire fascinateur, qui agissaient aussi bien sur les hommes que sur les femmes. Il plut à M. de Verny, et se lia avec lui pendant les trois mois que dura la traversée.

Ils vinrent ensemble à Paris ; ils descendirent dans le même hôtel.

Chérubin aida M. de Verny dans ses recherches.

Au bout de quelques mois, le vieux gentilhomme avait la preuve que toute sa famille était éteinte, et qu'il était le dernier de son nom. Il adopta Chérubin, il se fit son mentor, il redevint jeune pour lui.

Trois ans après, c'est-à-dire au moment où il atteignait sa vingt-troisième année, Chérubin se trouva seul au monde par la mort de son père adoptif, et riche de trente à quarante mille livres de rente.

À partir de ce jour, l'enfant de Colombie se fit franchement viveur et Parisien ; il dévora en peu d'années la fortune du vieux gentilhomme, vécut souvent au jour le jour, se fit joueur, duelliste, et s'acquit une véritable célébrité de *charmeur,* d'homme auquel on ne pouvait résister dans un certain monde.

On sait ce que sir Williams et Rocambole attendaient de lui.

Qu'on nous pardonne ces détails, qui nous paraissaient indispensables pour établir l'authenticité de ce fait, extraordinaire en apparence, que Chérubin avait accepté le pari du jeune comte Artoff.

Chérubin sauta donc en selle, en sortant du café de Paris, et gagna le bois de Boulogne.

Rocambole était déjà au rendez-vous. Le prétendu vicomte suédois était toujours d'une exactitude militaire lorsqu'il s'agissait des affaires de l'association dont il était le second chef.

Les jeunes gens, à cheval tous deux, se rencontrèrent devant Madrid, échangèrent un salut de la main, rangèrent leurs montures côte à côte, et commencèrent à faire le tour du Bois au pas, causant à demi-voix.

– Eh bien, demanda Rocambole à Chérubin, que vous a dit madame Malassis, l'avez-vous vue hier au soir ?

– Oui. La marquise est venue chez elle dans la soirée et a appris que j'étais sorti.

– Ah, diable !

– Madame Malassis prétend que cette sortie prématurée m'a fort compromis.

– Comment cela ?

– En m'ôtant à ses yeux ma physionomie intéressante et romanesque.

– C'est peut-être vrai.

– Entre nous, dit Chérubin, nous avons peut-être gauchement agi, mon cher vicomte.

– En quoi ?

– En ce que vous m'avez fait prendre, pour fléchir la marquise, une voie détournée qui ne me permet d'exercer aucune de mes facultés.

– Je ne comprends pas, dit gravement Rocambole.

– Écoutez : si on m'appelle *Chérubin le Charmeur,* c'est que probablement j'ai dans la voix, dans le regard, dans l'ensemble de ma personne, quelque chose de fascinateur et de magnétique. Ce quelque chose a d'abord agi sur la marquise.

– C'est vrai.

– Et agi très fortement… plus fortement peut-être que la comédie du duel. Mais en admettant la puissance de ce dernier moyen, il faut convenir que nous en attendions beaucoup mieux. La marquise, dès le lendemain matin, avait couru chez madame Malassis : en apprenant que j'étais blessé, elle s'était évanouie. Elle avait fait une demi-confidence en revenant à elle.

– Il est certain, murmura Rocambole, que je crus un moment qu'avant deux jours elle monterait chez vous pour savoir par elle-même comment vous alliez.

– Eh bien, vous vous êtes trompé comme moi, reprit Chérubin. La marquise est venue tous les jours, il est vrai, chez madame Malassis, mais elle n'a jamais prononcé mon nom ; elle a eu le calme et le sang-froid d'attendre que la veuve lui donnât de mes nouvelles.

– Mon cher, dit brusquement Rocambole, nous avons besoin, cependant, de hâter un dénouement.

– Je ne demande pas mieux.

– À dater d'aujourd'hui, nous n'avons plus que sept jours.

Chérubin tressaillit.

– Passé ce délai, tout est perdu.

– Eh bien, dit Chérubin, ménagez-moi un tête-à-tête avec la marquise.

– Vous l'aurez…

– Quand ?

– Ce soir même, chez madame Malassis.

Rocambole, en parlant ainsi, obéissait comme d'inspiration à sir Williams, lequel avait compris qu'il fallait absolument remettre en présence la marquise et Chérubin. Mais il s'en rapportait à sa propre imagination pour les moyens d'exécution.

– Dois-je écrire à madame Malassis ? demanda Chérubin.

– C'est inutile.

– Alors comment ferons-nous ?

– Ceci me regarde. Seulement, soyez chez vous ce soir, à huit heures.

– À propos, dit Chérubin, vous m'avez écrit ce matin ?

– Oui.

– Et vous m'avez dit dans votre lettre que le chef m'autorisait à tenir le pari du comte ?

– Certainement.

– Je sors du café de Paris, où j'ai déjeuné près de Manerve et de quelques autres de nos amis.

– Eh bien ?

– Eh bien, j'ai dit que je tenais.

– Ma foi ! pensa Rocambole, cela regarde sir Williams, puisqu'il croit qu'on fait très bien plusieurs choses à la fois. Mon avis à moi est que c'est une folie.

Et Rocambole répliqua tout haut :

– Je commence à croire que vous ferez bien de tenir ce pari.

Au moment où le président des Valets-de-Cœur s’exprimait ainsi, une jolie calèche bleue apparut à l’extrémité opposée de l’allée que remontaient les deux cavaliers. Cette calèche, précédée par un piqueur, attelée de quatre chevaux noirs conduits à la Daumont, descendait l’avenue au grand trot.

– Parbleu ! dit Rocambole à Chérubin, je crois que vous n’aurez pas à aller bien loin pour informer le comte Artoff que vous tenez son pari. Le voici.

– Croyez-vous ?

– Du moins ce sont bien sa livrée et ses chevaux ; à moins que la calèche ne soit vide.

Mais la calèche n’était pas vide. Un homme et une femme s’y trouvaient, se regardant et se tenant par la main. C’était Baccarat et le jeune comte.

– Voilà qui tombe à merveille, s’écria Chérubin, et je vais me présenter moi-même à madame Baccarat.

Et Chérubin mit son cheval en travers de l’avenue, faisant signe aux postillons du comte d’arrêter.

LI

Avant d’aller plus loin, retournons à l’hôtel Van-Hop.

Nous avons laissé le marquis sortant de chez sa cousine l’Indienne Daï-Natha, après la foudroyante révélation qu’elle venait de lui faire.

M. Van-Hop était hors de lui, et, pendant une heure, il erra dans les Champs-Élysées, semblable à un homme frappé de folie.

Il était nuit, l’air était froid ; il tombait une pluie fine, menue, qui se dégageait du brouillard et pénétrait jusqu’à la moelle des os. Les Champs-Élysées étaient déserts.

Le marquis se laissa tomber sur un banc, au pied d’un arbre, cacha sa tête dans ses mains et fondit en larmes. Il pleura comme une femme, comme un enfant privé de sa mère et abandonné sur la voie publique. Cet homme riche à millions, heureux naguère et dont la colossale stature semblait résumer le type de la force, s’était senti tout à coup le plus infortuné et le plus délaissé des hommes. Un seul amour avait rempli sa vie… avec cet amour tout croulait autour de lui…

Plusieurs heures s’écoulèrent.

Le marquis ne tint compte ni du temps qui passait, ni de la nuit humide et sombre, ni de la pluie glacée qui fouettait son visage baigné de larmes. La nuit tout entière se fût écoulée peut-être sans qu’il y prît garde, ni une clarté, brillant tout à coup à travers les arbres, et des pas résonnant à une faible distance, ne l’eussent enfin arraché à sa torpeur morale. Cette clarté, dont le rayonnement lointain vint frapper son visage, provenait de la lanterne d’un chiffonnier qui accomplissait sa nocturne besogne en fredonnant un refrain de barrière.

La voix du moderne philosophe était joyeuse, un peu avinée, et fit tressaillir l’infortuné marquis Van-Hop.

– Il est heureux, ce mendiant, pensa-t-il.

Le chiffonnier, guidé par le hasard, se dirigeait sur lui.

– Tiens, dit-il en apercevant enfin le marquis, voilà un bourgeois qui est comme moi, il n’a pas peur de la pluie…

Le marquis examina le chiffonnier. C’était un homme de trente-huit à quarante ans, gros et gras, et dont la physionomie ouverte et souriante décelait une insouciance parfaite. Par une de ces bizarreries inexplicables du hasard, cet homme, vêtu de haillons et exerçant son humble métier, avait une ressemblance avec ce grand seigneur millionnaire, et ce dernier en fut frappé à ce point que, au lieu de se lever et de s’éloigner brusquement, comme il en avait l’intention d’abord, il resta sur son banc.

– Mon bourgeois, dit le chiffonnier en s'approchant, pardon, excusez de l'indiscrétion, mais seriez-vous indisposé, que vous *gobez* ainsi la pluie ? Dans ce cas, je vous offrirais mes services, soit pour vous reconduire chez vous, soit pour aller vous chercher une voiture.

– Merci, dit le marquis, je ne suis pas indisposé, je prends l'air.

– Hum ! murmura le chiffonnier, foi de Pierre Marin, natif du Petit-Montrouge, vous êtes tout chaviré, mon bourgeois, ni plus ni moins que si vous aviez des peines de cœur.

À ces mots, le marquis tressaillit profondément.

– C'est que je connais ça, moi, poursuivit le chiffonnier, j'en ai eu pas plus tard qu'il y a huit jours.

– Ah ! dit le marquis, regardant attentivement cet homme…

– Oui, continua-t-il, on m'avait dit des bêtises touchant ma femme…

M. Van-Hop sauta sur son banc et sentit un frisson parcourir son corps des pieds à la tête…

Entendait-il réellement une voix humaine ? Un homme s'était-il trouvé dans une situation semblable à la sienne et lui racontait-il son aventure, ou bien était-il le jouet d'une hallucination ?

Mais le chiffonnier continua :

– Oui, mon bourgeois, on m'avait conté des *gausses* touchant ma femme, et moi qui suis bête, je les avais crues…

Le marquis s'était pris à écouter avec avidité.

– Faut vous dire, poursuivit le Diogène en s'asseyant auprès du marquis avec la familiarité des industriels de son espèce, faut vous dire, mon bourgeois, que j'ai un amour de petite femme depuis douze ans passés, jolie et sage, une perle, quoi ! Je vous demande un peu comme c'est raisonnable d'aller penser qu'au bout de douze ans, une femme cesse de vous aimer et vous fait des traits… Faut être bête, quoi !

Le marquis tressaillit de nouveau. Il lui semblait que cet homme lui racontait sa propre histoire.

– J'ai été bête, moi, poursuivit le complaisant narrateur ; à preuve que j'ai cru la grande Pauline.

– Qu'est-ce que la grande Pauline ? demanda le marquis.

M. Van-Hop était dans un tel état de prostration morale, qu'il avait fini par oublier quelle distance le séparait de son humble interlocuteur.

– La grande Pauline, répondit le chiffonnier, était une femme de rien du tout, qui demeure rue Coquenard, et à qui, paraît-il, j'avais *donné dans l'œil*, vu que je passe souvent par là.

– Eh bien ?

– V'là que la grande Pauline prétendit, un beau jour, que ma femme avait des intrigues, et elle me conta si bien la chose que je la crus.

– Et… ce n'était pas vrai ? interrompit le marquis, dont la voix tremblait d'émotion.

– Des inventions de pure jalousie, quoi ! répliqua le chiffonnier.

Ces paroles produisirent un singulier bien-être sur M. Van-Hop. Il se prit à respirer.

– Tout ça, observa le chiffonnier, c'étaient des *blagues*. Mais je n'en ai pas moins pleuré. Oh ! mais pleuré comme un vrai conscrit… J'étais chaviré comme vous, mon bourgeois, et ma pauvre petite femme, voyez-vous, c'était l'innocence même !

– Vous en avez eu la preuve ?

– Pardienne !

Le marquis ne voulut point en entendre davantage. Il se leva, jeta sa bourse au chiffonnier stupéfait et s'en alla précipitamment.

Cet homme venait d'allumer une étincelle d'espérance dans l'horrible nuit de son cœur.

Le marquis rentra chez lui à pied, tête nue. Il portait son chapeau à la main et exposait son front brûlant aux vapeurs humides du brouillard. Combien d'heures avait-il passées sur ce banc, au milieu des Champs-Élysées déserts, sous cet arbre dépouillé par les bises de décembre ? Il ne le sut qu'en franchissant la grille de son hôtel.

– Quelle heure est-il ? demanda-t-il au suisse.

– Minuit, répondit ce dernier.

Le marquis était sorti de chez lui à cinq heures, en compagnie de Rocambole. Il avait passé une heure chez Daï-Natha ; il en était donc resté cinq ou six dans les Champs-Élysées, abîmé dans sa douleur.

Dans le monde où vivait le marquis, les époux jouissent vis-à-vis l'un de l'autre d'une grande indépendance. Si monsieur n'est point rentré à l'heure du dîner, c'est que probablement il dîne à son club ; et madame se met à table. Cette inexactitude était même assez fréquente chez M. Van-Hop. La marquise s'était donc mise à table à six heures et demie, avait dîné seule, passé deux heures au coin de son feu, et, persuadée que son mari était engagé dans quelque importante partie d'échecs, elle s'était retirée chez elle vers dix heures.

Le marquis rentra chez lui comme un homme qui ne sait encore à quel parti s'arrêter. Il s'enferma dans son cabinet, et là, la tête dans ses mains, il médita longtemps.

Les révélations mystérieuses de Daï-Natha le tuaient, et lorsqu'il se souvenait des paroles accusatrices de l'Indienne, il sentait rugir au-dedans de lui-même cette fureur concentrée qui éclate d'autant plus terrible qu'elle a été couvée plus longtemps. Il était pris alors de la tentation d'entrer dans la chambre de sa femme et de la poignarder pendant son sommeil.

Mais alors aussi une voix semblait bruire à son oreille… Cette voix, c'était celle du pauvre chiffonnier, qui avait été jaloux à sa manière, et avait fini par reconnaître qu'on

avait calomnié sa femme. Et le marquis s'avouait que Daï-Natha l'aimait, comme on aime sous les tropiques. Et il se disait : Elle a menti !

Mais Daï-Natha avait parlé avec conviction. Elle avait juré de fournir des preuves ; elle avait engagé au marquis le plus précieux des otages, sa propre vie, puisque le marquis seul pouvait la lui conserver.

En présence de telles assertions, le doute était-il permis ?

Mais le marquis se souvint également du serment qu'il avait fait à l'Indienne. Il lui avait juré d'attendre l'heure solennelle et de garder un visage impassible.

Au bout d'une heure d'une lutte acharnée avec lui-même, le marquis demeura victorieux. Le calme reparut sur son visage, son œil en courroux éteignit ses flammes, sa bouche crispée retrouva son sourire :

– J'attendrai, se dit-il. Si Pepa est coupable, je la tuerai. Si Daï-Natha a menti, elle mourra !

Pendant ce temps la marquise dormait. Il y avait huit jours que Chérubin s'était battu avec M. de Cambolh, et, pour faire l'histoire de ces huit jours, il nous faut revenir à ce moment dramatique et solennel où, chez madame Malassis, la marquise, revenant de son évanouissement, s'aperçut que le secret de son cœur lui était échappé, et se prit à fondre en larmes.

– Voulez-vous que je sois votre sœur ? lui avait dit madame Malassis.

Il est une touchante croyance parmi les peuples du Nord. Cette croyance, la voici :

« Chaque âme de femme a une âme, sa sœur jumelle, qui demeure au ciel lorsque celle-ci descend sur la terre et y prend un corps humain. L'âme demeurée au ciel devient un ange et prie Dieu pour sa sœur terrestre.

« Mais le jour où cette dernière prend un époux, l'âme qui restait au ciel descend à son tour sur la terre, et devient l'ange gardien de la pauvre femme qui marchera désormais sur une route semée d'obstacles, de périls et de précipices.

« Invisible, elle ne cessera de guider ses pas chancelants ; sa main puissante empêchera l'épouse de chanceler au bord du gouffre.

« À l'heure où, la tête perdue, la pauvre âme sera sur le point de succomber, l'âme sa sœur lui murmurera à l'oreille un mot de courage et d'espoir. »

Cette poétique fiction sembla prendre une apparence de réalité avec madame Van-Hop, en ce moment suprême.

Sans doute que l'âme sœur de son âme, qui veillait sur elle depuis le jour de son hymen, redoubla de courage et de vigilance à cette heure, car, si troublée, si bouleversée qu'elle fût, madame Van-Hop eut cependant la conscience exacte de sa situation.

Elle devina que si son cœur avait été faible, sa raison devait être forte, et cette énergie morale qui vient au secours des femmes dans les phases difficiles ne lui fit point défaut. Elle comprit qu'un aveu la perdrait ; elle se résolut à ne rien avouer.

Et certes, chez cette femme, qui aimait malgré elle et à laquelle on venait apprendre que l'homme vers qui son cœur se sentait entraîné était blessé, mourant, peut-être mort, le mensonge devenait sublime.

Madame Van-Hop eut le courage de mentir, de se contraindre, de donner à sa physionomie encore épouvantée une expression d'étonnement qui surprit fort madame Malassis.

– Pourquoi seriez-vous ma sœur ? lui demanda-t-elle avec un accent si merveilleux que la veuve en tressaillit.

– Mais, balbutia madame Malassis, votre trouble, votre émotion, votre évanouissement en apprenant que ce pauvre jeune homme… Il était à votre bal, vous le connaissez… J'ai cru que vous auriez foi en mon amitié. Mon Dieu ! nous avons un cœur, nous autres femmes, et il ne dépend pas toujours de nous…

La marquise arrêta madame Malassis d'un geste.

– Ma chère amie, lui dit-elle, veuillez me permettre quelques mots d'explication ; car vous vous méprenez, j'imagine.

Elle dit cela avec un calme sublime, presque avec indifférence, tant chez elle la voix du devoir parlait impérieusement.

La veuve étonnée la regarda.

– Quand vous saurez, dit la marquise, ce qui m'est arrivé hier, vous comprendrez pourquoi je me suis évanouie. C'est horrible !

Et la marquise continua :

– J'étais hier à l'Opéra. Deux jeunes gens étaient dans une loge voisine de la mienne. L'un de ces jeunes gens était M. Oscar de Verny, que le major Carden m'a présenté à mon dernier bal. L'autre m'était inconnu. Un troisième jeune homme, qui m'a également été présenté et qu'on nomme le vicomte de Cambolh a profité d'un entracte pour entrer dans la loge de M. de Verny et le provoquer. J'ai entendu la querelle, la provocation, et M. de Verny dire : « Je demeure rue de la Pépinière, 40. » Le major Carden, qui se trouvait dans ma loge, a reçu un petit billet de M. de Verny qui le priait d'être son témoin. Je suis rentrée chez moi bouleversée de toute cette scène ; j'ai eu mon sommeil plein de coups d'épée, de cris d'agonie ; j'arrive ici, et vous m'apprenez que le duel a eu lieu, que l'un des locataires de cette maison a été gravement blessé. Voyons, ma chère amie, dit la marquise d'un ton presque léger, mettez-vous à ma place… vous eussiez été bouleversée comme moi, comme moi vous n'eussiez pas dormi, comme moi encore vous vous fussiez évanouie…

Elle eut le stoïque courage de sourire.

– Et comme moi, acheva-t-elle, vous n'en eussiez pas conclu que votre cœur, votre repos, votre tranquillité, eussent été atteints dans la personne de ce jeune homme, que j'ai à peine vu, après tout, et qu'on m'a présenté un soir où j'avais cinq cents personnes…

Madame Malassis se mordit les lèvres. Le calme subit de la marquise déroutait tous ses calculs.

Madame Van-Hop se leva à ces mots, son malaise était dissipé ; elle témoigna le désir de prendre l'air et elle laissa madame Malassis assez désappointée. Mais elle revint le lendemain, puis les jours suivants, tantôt sous un prétexte et tantôt sous un autre.

Chaque fois que la pauvre femme entrait dans la rue de la Pépinière, elle se prenait à trembler. Elle s'imaginait qu'elle allait voir une porte tendue de noir. Chaque fois aussi, madame Malassis avait soin de lui donner indirectement des nouvelles de Chérubin. Alors la marquise baissait les yeux, se taisait, essayait de prendre un air indifférent et de dissimuler son trouble.

Mais un soir, vers quatre ou cinq heures, une déception terrible attendait la marquise. Elle était à peine assise auprès de la veuve, dans le salon de cette dernière, que la femme de chambre entra.

– Madame, dit-elle à madame Malassis en lui présentant une carte, on m'a remis cela pour vous.

– Ah ! fit madame Malassis, c'est la carte de ce pauvre blessé.

La marquise sentit battre son cœur.

– Comment va-t-il ? demanda la veuve.

– Oh ! madame, il va très bien…

– Comment, très bien ! Tu l'as vu ?

– Oui, madame.

– Quand ?

– Tout à l'heure.

– Où ?

– Mais, dit naïvement la femme de chambre, je viens de le rencontrer à la porte. Il sortait en fumant son cigare, et il donnait le bras à un jeune homme ; le concierge m'a dit que ce jeune homme était celui avec lequel il s'était battu. Il m'a remis sa carte, acheva la soubrette, en me priant de remercier madame de la bonté qu'elle a eue de faire prendre de ses nouvelles.

Madame Malassis se mordit les lèvres.

Quant à la marquise, elle avait senti quelque chose se briser au fond de son cœur… Évidemment Chérubin avait joué un rôle et visé à se rendre intéressant. Un homme dont un coup d'épée met sérieusement les jours en danger ne sort pas gaiement au bout de huit jours.

Peu d'heures après, madame Van-Hop rentrait chez elle, fort désillusionnée sur M. de Verny.

Le lendemain, madame Malassis l'attendit vainement. Elle ne vint pas davantage le jour suivant.

Ces deux jours, pendant lesquels la marquise n'entendit point prononcer le nom de Chérubin, lui donnèrent de la force et lui firent faire un pas vers sa guérison morale. Elle

se crut sauvée. Mais elle avait compté sans l'infernal génie de sir Williams. Sir Williams ne lâchait point ainsi sa proie.

Le troisième jour, c'est-à-dire le lendemain de celui où nous avons vu le marquis Van-Hop rentrer chez lui un peu réconforté par les paroles du chiffonnier, après avoir passé avec son mari plusieurs heures en tête à tête pendant lesquelles le marquis s'était persuadé qu'il avait été, la veille, le jouet d'un horrible cauchemar, tant il trouvait sa femme affectueuse ; vers quatre ou cinq heures, la marquise reçut un billet signé Venture et ainsi conçu :

« Madame la marquise,

« Pardonnez-nous d'oser vous écrire ; mais nous ne savons que devenir, Fanny et moi. Notre chère maîtresse madame Malassis est en danger de mort depuis une heure, et elle prononce à chaque instant votre nom.

« J'ai l'honneur d'être, madame la marquise,

« Votre très humble et très obéissant

« Venture,

« Intendant de madame Malassis. »

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juin 2009

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : PatriceC, Jean-Marc, JérômeP, Coolmicro et Fred

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

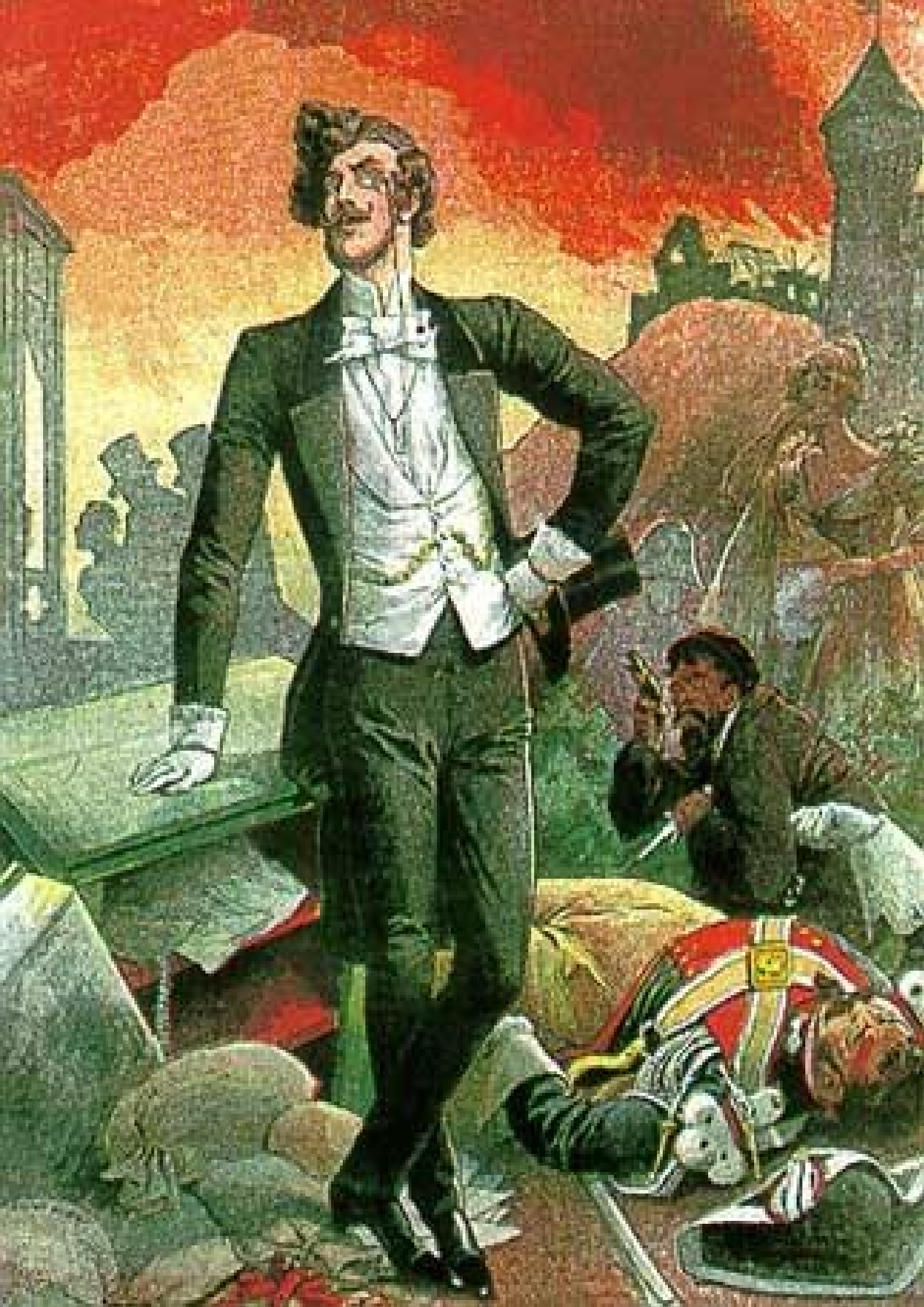
– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

1 Nom que les voleurs donnent au diable.



Pierre Alexis Ponson du Terrail

ROCAMBOLE

LE CLUB
DES VALETS-DE-CŒUR

TOME II

La Patrie – 30 janvier au 5 juin 1858 – 105 épisodes
E. Dentu *Les Drames de Paris* (3 volumes) 1866

LII

Le jeune comte Artoff était sorti la veille de chez Baccarat en proie à une sorte d'émotion enthousiaste.

Il était entré chez elle en don Juan armé de ses millions comme d'un talisman ; il en sortait dominé, impressionné par la tristesse majestueuse de cette femme supérieure, et qui lui paraissait si horriblement calomniée.

Baccarat lui était apparue tout à coup comme un être mystérieux que la foule ne devinerait jamais. Était-ce une grande coupable repentie ? Était-ce quelque sombre vengeresse dont le bras s'armait dans l'ombre pour châtier et poursuivre à outrance des criminels et des meurtriers ?

C'était ce que le comte ne pouvait deviner ; mais il s'arrêtait forcément à l'une de ces deux hypothèses, et comprenait vaguement que Baccarat avait une haute mission à remplir.

Le comte rentra chez lui en proie à mille pensées diverses et confuses.

Aimait-il déjà cette femme, chez laquelle il était entré en conquérant ? N'éprouvait-il pour elle qu'une subite et respectueuse amitié, susceptible du plus grand dévouement ?

Il lui fut aussi impossible de trancher ces dernières questions que de résoudre les deux premières.

Il dormit mal. Baccarat se mêla à tous ses rêves. Il se voyait tantôt errant avec elle dans un désert et se mettant à ses genoux, tantôt elle l'entraînait dans un tourbillon, empruntait les formes les plus singulières, lui tenant les langages les plus divers.

Quand le jour vint, le jeune Russe ne put pas définir mieux que la veille de quelle nature était le sentiment qui le poussait vers Baccarat, mais il éprouvait un impérieux besoin de la revoir.

Elle lui avait dit la veille en le quittant : « Je vous attends pour déjeuner demain, à dix heures. »

Le comte s'aperçut avec désespoir, en passant sa tête hors du lit, qu'il était à peine huit heures à la pendule de la cheminée. Cependant il se leva, fit et défit trois ou quatre toilettes du matin, et comme le temps n'allait point assez vite encore, il demanda l'un de ses chevaux de selle, décidé à monter une heure et à faire le tour du Bois.

Le comte avait oublié que M. de Manerve l'attendait pareillement à déjeuner.

Il habitait un joli petit hôtel rue de la Pépinière, presque vis-à-vis le numéro 40, où Chérubin avait un appartement, où madame Malassis occupait un pavillon au fond du jardin.

L’hôtel, que le comte avait fait bâtir, avait un grand jardin qui faisait retour sur les côtés du principal corps de logis. À l’extrémité de ce jardin, l’architecte avait fait construire un pavillon.

Ce pavillon était surmonté d’un belvédère très élevé. Du haut de ce belvédère, l’œil plongeait aisément sur les toits voisins et dans les jardins environnants. Ainsi on pouvait voir par-dessus la maison ce qui se passait dans le jardin du numéro 40, c’est-à-dire aux alentours du pavillon de madame Malassis.

Ces détails topographiques nous étaient indispensables pour l’intelligence de la suite de cette histoire.

Le comte gagna à cheval le faubourg du Roule, puis les Champs-Élysées, fit le tour du Bois au galop, revint par le boulevard extérieur, et arrêta sa monture ruisselante à la grille de l’hôtel de Baccarat, au moment où dix heures sonnaient aux horloges voisines.

Le groom de Baccarat accourut lui ouvrir et prendre sa bride. Puis il l’introduisit dans le salon que nous connaissons, et où, deux jours auparavant, madame Charmet avait attendu Turquoise.

Le comte se jeta sur un sofa et attendit avec anxiété.

Baccarat ne tarda point à paraître.

Le comte jeta un cri d’étonnement et d’admiration à sa vue, tant elle lui sembla rayonnante et belle. Elle avait fait une fraîche toilette du matin : robe bleue montante, bras demi-nus qu’ornait un seul bracelet d’argent massif avec un mot anglais pour épigraphe, ses beaux cheveux roulés en torsades comme jadis. Elle était souriante et calme, et ne ressemblait plus à cette femme solennellement triste que le comte avait vue la veille au soir, dans le petit cabinet de travail.

Elle tendit la main au jeune homme.

– Bonjour, mon ami, lui dit-elle. Vous êtes exact comme un amoureux.

– C’est que je le suis, dit-il avec une naïveté charmante.

– Eh bien, dit-elle en le baisant sur le front, votre vieille amie vous guérira de ce ridicule.

Et elle ajouta, avec une nuance d’adorable mélancolie :

– Fou que vous êtes ! on n’aime pas les centenaires…

– Oh ! vous êtes jeune et belle, fit-il avec enthousiasme.

– Mon cœur est vieux pour l’amour.

Et comme si elle eût voulu atténuer sur-le-champ la dureté de ces paroles :

– Mais il est jeune pour l’amitié, dit-elle, et je veux être votre amie, car vous êtes noble et bon.

Elle le fit asseoir auprès d’elle et continua à tenir une de ses mains.

– Voyons, dit-elle, causons un peu…, comme de vrais amoureux, puisque nous le sommes aux yeux du monde… Qu’allons-nous faire de notre journée ?

– Ce que vous voudrez, répondit le comte avec la soumission d’un enfant.

– D’abord, vous allez me permettre de vous offrir à déjeuner ?

– Ah ! mon Dieu ! s’écria le jeune Russe, et Manerve qui m’attend !

– Pour déjeuner ?

– Oui.

– Eh bien, écrivez-lui. Tenez, mettez-vous là, devant ce bureau, prenez une plume et écrivez.

Le comte obéit et prit la plume.

Baccarat lui dicta alors ce billet que nous connaissons, et que M. de Manerve lisait une heure plus tard à ses amis du café de Paris. Puis elle ajouta ce post-scriptum dont on se souvient également ; et quand ce fut fait, elle plia le billet elle-même, le mit sous enveloppe et voulut que le comte le scellât avec un cachet armoiré qu’il avait parmi ses breloques.

Après quoi elle sonna et dit à son groom :

– Porte cette lettre chez le baron de Manerve, rue Caumartin, 12.

Le groom parti, elle revint s’asseoir auprès du comte Artoff.

– Mon ami, lui dit-elle, il faut me prouver votre affection en conscience.

– Que dois-je faire ?

– Me compromettre de votre mieux.

Et comme il la regardait :

– Le temps est beau, dit-elle, nous sortirons après déjeuner, comme vous le dites à Manerve, en voiture, vers midi, pour aller au Bois. Mais…

– Mais ? interrogea le comte.

– J’aimerais assez que cette première promenade que nous ferons ensemble fût environnée de quelque éclat.

– Comme vous voudrez…

– Vous aviez, m’a-t-on dit, une ravissante calèche au dernier Longchamps.

– Je l’ai encore…

– Et quatre chevaux noirs attelés et harnachés à la russe, n’est-ce pas ?

– Ils sont toujours dans mes écuries.

– Eh bien, dit Baccarat, écrivez un mot à votre piqueur. Je voudrais essayer de votre calèche.

– Ce sera fait, répondit le comte ; la calèche sera ici avant midi.

Baccarat et le comte Artoff déjeunèrent dans une petite salle à manger, pleine de fleurs et d’arbustes rares.

Puis la jeune femme laissa le jeune homme en tête à tête avec une tasse de café et une caisse de *puros*, et elle alla s'habiller.

À midi précis, la calèche attelée à la russe arriva. Presque aussitôt après, Baccarat, habillée, rejoignit le comte et s'appuya sur son bras.

– Écoutez, lui dit-elle en prenant sa main pour monter en voiture, j'ai une fantaisie.

– Parlez, madame.

– Au retour du Bois, vous me mènerez chez vous, n'est-ce pas ?

– Ah ! certes, fit-il avec joie.

– Je veux voir votre hôtel en détail. Que voulez-vous ! je suis toujours un peu femme… et qui dit femme dit curieuse.

Elle lui jeta son beau sourire, s'arrondit coquettement dans la calèche, et le fringant équipage s'ébranla sur-le-champ.

Baccarat avait exprimé le désir de descendre par le faubourg Montmartre et de gagner le boulevard des Italiens. Elle tenait à passer au pas devant le café de Paris.

Justement, à l'instant même, le baron de Manerve en sortait. Il reconnut les gens, les chevaux, le livrée du comte, puis celui-ci et Baccarat.

– Ah ! parbleu ! dit-il, voilà qui est aller vite en besogne, surtout si l'on songe que jusqu'à cette heure *Paul et Virginie* ne s'étaient jamais vus.

Et il s'approcha de la calèche.

– Tiens ! ce pauvre Manerve ! s'écria Baccarat avec son éclat de rire étincelant et moqueur.

– Moi-même, madame…

Et le baron salua comme on salue une femme qui va gaspiller des millions du bout de ses jolis doigts.

– Mon cher comte, dit-il au jeune Russe, permettez-moi de vous faire mes compliments…

Le Russe eut un petit air fat qui ravit d'aise la pauvre Baccarat.

– Ah çà ! dit-elle en riant toujours, voulez-vous une place près de nous ? Nous allons au Bois…

– Merci ! je vais monter à cheval.

– Alors, nous nous retrouverons ?

– C'est probable.

Et le baron allait s'éloigner pour laisser aux deux jeunes gens la liberté de continuer leur promenade, lorsqu'il songea à Chérubin.

– Ah ! dit-il, j'oubliais…

– Quoi donc ?

– Vous allez au Bois ?

– Sans doute.

– Eh bien, vous rencontrerez M. Oscar de Verny…

– Ce monsieur qui m'a pariée ? demanda Baccarat riant comme une folle.

– Précisément.

– Eh bien ! dit le comte, il renoncera sûrement au pari.

– C'est ce qui vous trompe.

– En vérité ?

– Il a déjeuné avec nous et tient le pari plus que jamais… en dépit même de votre lettre, que je lui ai lue.

– Est-ce un homme mort ? demanda le comte souriant et regardant Baccarat.

– Je le crois, répondit-elle avec un calme qui donna le frisson à M. de Manerve lui-même.

Elle salua le baron d'un petit signe de main, et la calèche prit le grand trot.

– Mon ami, dit alors Baccarat, qui redevint grave et triste, que pensez-vous d'un homme qui engage un pari sur l'honneur d'une femme, cette femme fût-elle la dernière des créatures ?

– Je pense, répondit le comte, que cet homme est un misérable.

– Croyez-vous que cette femme dont nous parlons puisse jamais l'aimer ?

– Non, dit le comte avec conviction.

– Ah ! fit Baccarat, merci ! j'avais besoin de votre assertion pour oser continuer.

– Mon Dieu ! qu'allez-vous me dire ?

– Ceci : ce Chérubin est un misérable que je hais et que je méprise. Eh bien ! je vais lui laisser croire qu'il peut arriver à ses fins, qu'il peut gagner son infâme pari.

– Ah ! fit le comte.

– Il le faut, dit Baccarat, dont l'accent devint solennel. Qui vous dit que je ne suis point la main de l'expiation elle-même ?

Le comte baissa la tête.

– Ainsi, reprit-elle, il est bien convenu entre nous, n'est-ce pas ? que, quoi que je fasse, quoi que je dise, vous ne vous en rapporterez jamais aux apparences ?

– Jamais !

– Que si on venait à vous dire que j'aime Chérubin, vous ne le croirez pas ?

– Non.

– C'est bien. Vous êtes un noble cœur.

La calèche descendait au grand trot l’avenue de Neuilly ; bientôt elle franchit la porte Maillot, et quelques minutes après, elle atteignit cette allée à l’extrémité de laquelle chevauchaient M. le vicomte de Cambolh et Chérubin.

Celui-ci, nous l’avons dit, mit son cheval en travers de la route.

La calèche s’arrêta sur l’ordre du comte, qui reconnut Chérubin. Alors ce dernier s’approcha et salua en même temps le gentilhomme russe et Baccarat. Rocambole se tenait à distance, mais il n’en continuait pas moins à examiner attentivement Baccarat.

Baccarat était calme, souriante, la lèvre un peu dédaigneuse.

Chérubin l’avait enveloppée de son regard profond et fascinateur. Mais Baccarat ne perdit point son sourire plein d’indifférence.

– Monsieur le comte, dit Chérubin, dardant toujours son œil noir au rayonnement magnétique sur la blonde Baccarat, monsieur le comte, je suis heureux de vous rencontrer.

– Tout le plaisir est pour moi, répliqua le Russe avec une froide courtoisie.

– J’allais vous écrire, reprit Chérubin, mais puisque je vous rencontre…

– Je vous écoute, monsieur.

– Vous m’avez proposé hier un pari, si j’ai bonne mémoire ?

– Oui, monsieur.

– Ce pari, j’allais le tenir, lorsque M. le vicomte de Cambolh, mon ami…

À ce nom, Baccarat tressaillit et regarda attentivement Rocambole. Elle ne l’avait jamais vu… Et pourtant elle éprouva comme un pressentiment subit que cet homme jouait déjà ou jouerait un rôle dans sa destinée.

– M. de Cambolh, mon ami, poursuivit Chérubin, m’a fait observer que je n’étais pas libre. En effet, j’avais à remplir ce matin de graves devoirs.

– Ah ! fit le comte.

– Ces devoirs sont remplis, monsieur, et me voilà libre.

– Eh bien, monsieur ?

– Eh bien, je puis vous dire, monsieur le comte, que j’accepte le pari.

– Vous acceptez ?

– Sans doute.

– Monsieur, dit le comte, vous ignorez peut-être que la femme auprès de qui je suis en ce moment est précisément celle dont il est question entre nous ?

– Je le savais.

Et Chérubin s’inclina et salua de nouveau Baccarat.

Jusque-là, la jeune femme avait gardé le silence. Mais alors elle enveloppa Chérubin de son regard clair, rapide et qui semblait pénétrer jusqu’au fond de l’âme. Et sous le poids de ce regard Chérubin se sentit tressaillir.

– Monsieur, lui dit-elle, Stanislas m’a tout dit.

Le jeune Russe s’appelait Stanislas, en souvenir de son aïeul maternel.

La mère du comte était Polonaise.

– Stanislas m’a tout dit, continua Baccarat, et je crains fort que vous ne perdiez votre pari, car je l’aime.

Chérubin demeura imperturbable d’aplomb, du moins en apparence.

– On n’aime pas éternellement, dit-il.

– Mais, en tout cas, poursuivit Baccarat, je suis d’avis que toute sorte de duel doit avoir lieu à armes courtoises, et votre pari est un duel, ce me semble ?

– Tout à fait, madame.

– Donc il est juste que vos armes soient égales, monsieur. Stanislas entre chez moi à toute heure, je vous permets d’y venir quand bon vous semblera : ma maison vous est ouverte.

– Oh ! madame, dit Chérubin, je n’abuserai pas longtemps de la permission ; le comte me donnait quinze jours, mais je n’en veux que huit.

– Vous avez raison, monsieur, dit froidement Baccarat, l’homme qui n’est pas aimé au bout de huit jours ne le sera jamais.

Elle lui jeta un nouveau, un dernier et étrange regard, prononça d’un ton moqueur : au revoir, et fit un signe.

Et la calèche repartit au grand trot et disparut dans un nuage de poussière.

Alors Chérubin se rapprocha de Rocambole :

– Ma parole d’honneur ! murmura-t-il, si j’ai le regard fascinateur, je crois qu’elle l’a aussi. Ce serait curieux que je fusse le *fasciné,* moi, et non le *fascinateur…*

Et Chérubin essuya quelques gouttes de sueur qui perlaient à son front.

* *

*

Pendant ce temps la calèche du comte poursuivait sa route, faisait le tour du Bois, rentrait à Paris par le faubourg du Roule, et s’arrêtait enfin, selon le désir exprimé par Baccarat, dans la cour de l’hôtel habité par le comte Artoff, rue de la Pépinière.

– Vous me donnerez à dîner, lui avait dit Baccarat, et vous me montrerez votre hôtel dans ses moindres détails. Je suis curieuse, je veux tout voir.

Et, en effet, Baccarat se laissa guider par le prince russe à travers ce palais digne des *Mille et une Nuits,* et dans lequel il avait dépensé trois millions.

Puis, de l’hôtel, elle passa dans le jardin, et se fit montrer le pavillon.

Ensuite elle voulut monter au belvédère. De la terrasse de cet édifice elle promena un regard tranquille sur les maisons environnantes.

– On a d’ici, dit-elle en riant, un assez beau coup d’œil de cheminées.

– On voit aussi des jardins, répondit le comte, témoin celui que vous apercevez et qui dépend du numéro 40 de la rue de la Pépinière.

– Tiens, dit Baccarat avec une certaine indifférence, n’est-ce point la maison qu’habite ce M. Chérubin ?

– Précisément.

Elle devint rêveuse. Le comte, qui l’observait, vit son front se plisser et toute sa physionomie s’assombrir peu à peu. Tout à coup elle releva la tête et regarda le jeune Russe.

– Mon ami, lui dit-elle, j’ai un nouveau service à vous demander.

– Lequel ?

– Cédez-moi ce pavillon pour la nuit prochaine.

– Quelle folie !

– Et ne m’interrogez pas, ajouta-t-elle, je ne pourrais vous répondre.

– Soit, dit le comte, qui avait promis d’obéir en aveugle.

Baccarat descendit du belvédère et demanda au comte la permission d’écrire un mot chez elle.

Le jeune Russe l’installa devant un pupitre au rez-de-chaussée du pavillon, et se retira discrètement.

Voici ce que Baccarat écrivait à sa femme de chambre :

« Mariette habillera Sarah, la petite juive, ce soir, vers huit heures, montera en voiture avec elle et me l’amènera rue de la Pépinière, à l’hôtel du comte Artoff, où je suis. »

Qu’allait faire Baccarat ?

LIII

La marquise sonna précipitamment et demanda sa voiture.

Elle était sortie le matin, ne s'était point déshabillée en rentrant, et se trouvait par conséquent en toilette de ville.

Enveloppée dans un grand châle, madame Van-Hop se jeta dans un coupé et dit au valet de pied :

– Rue de la Pépinière, 40. Très vite !

Lorsque la marquise arriva, le rideau se levait sur une nouvelle comédie du baronet sir Williams, l'invisible improvisateur de tous ces drames que nous racontons et qui s'enchevêtrent si merveilleusement. Tout était préparé au pavillon du jardin dans la prévision de la visite prochaine que la marquise ferait sans nul doute à sa malheureuse amie.

Au bas de l'escalier, madame Van-Hop, qui avait traversé le jardin avec un horrible battement de cœur, tant elle redoutait que Chérubin ne fût à sa fenêtre et ne l'aperçut ; madame Van-Hop, disons-nous, trouva au bas de l'escalier le sieur Venture, qui avait la physionomie funèbre d'un domestique de bonne maison dont le maître va mourir, et qui craint d'avoir été oublié sur le testament, à l'article des rentes viagères. La femme de chambre de madame Malassis, qui se nommait Fanny, et que Baccarat eût reconnue, peut-être, pour son ancienne camériste, celle-là même qui l'avait conduite à la maison des fous, pleurait sur le seuil de la chambre à coucher, dont la porte était entrouverte.

La marquise entra, fit deux pas vers le lit et s'arrêta muette et pâle.

Madame Malassis était couchée et roulait autour d'elle des yeux hagards, brillants de fièvre et de délire. Elle regardait fixement la marquise et ne semblait pas la reconnaître.

Madame Van-Hop domina son émotion et alla vers le lit, la main tendue.

– C'est moi, c'est moi, chère amie, dit-elle.

Madame Malassis continua à la regarder et ne répondit pas.

La marquise s'assit au chevet et prit la main de la malade. Cette main lui parut brûlante.

Fanny pleurait toujours.

Alors la marquise se tourna vers Venture, qui l'avait suivie.

– Qu'est-il donc arrivé, mon Dieu ? lui demanda-t-elle.

– Oh ! répondit Venture tristement, c'est toute une histoire.

Et il parut hésiter.

– Parlez, dit la marquise d’un ton impérieux.

– Madame était fort bien il y a deux heures environ, reprit Venture ; elle était sortie à midi, après son déjeuner, et elle venait de rentrer.

– Après ? fit la marquise avec impatience.

– Elle venait de s’asseoir là, continua Venture, devant le feu, et je crois qu’elle allait prendre un livre, celui que vous voyez là, lorsque je lui ai apporté une lettre arrivée par la petite poste. Elle a pris cette lettre, et j’ai remarqué qu’elle était fort émue en reconnaissant l’écriture de la lettre ; elle l’a ouverte en tremblant.

– Et puis ?

– Puis elle a lu les premières lignes et a poussé un cri. En même temps Fanny et moi, car nous étions là tous deux, nous l’avons vue s’affaisser sur elle-même. Elle a jeté un second cri plus faible que le premier, a prononcé votre nom, ce qui nous a donné l’idée d’envoyer chercher madame, et elle s’est évanouie.

– De qui était cette lettre ?

– Je ne sais pas.

– Où est-elle ?

– Madame l’avait laissée tomber dans le feu.

– Après, après ? interrogea vivement la marquise.

– Fanny a perdu la tête. Moi, j’ai couru chez le concierge et l’ai envoyé chercher un médecin.

– Est-il venu, ce médecin ?

– Oui, madame.

– Pourquoi est-il parti ?

– Parce qu’il courait au chevet d’un moribond, nous a-t-il dit ; mais il va revenir à cinq heures.

La marquise regarda la pendule. Il était cinq heures moins dix minutes.

– Eh bien, qu’a-t-il dit ? qu’a-t-il ordonné ?

– Il s’est empressé de saigner madame et de la faire mettre au lit. Il ne paraissait point rassuré du tout et a prétendu que c’était une congestion cérébrale, et que madame pouvait fort bien en mourir.

– Mon Dieu ! s’écria la marquise avec effroi.

Madame Malassis la regardait toujours fixement avec ses yeux hagards brillant de folie. La veuve était rouge, violacée, et son visage, en effet, accusait tous les symptômes de l’apoplexie.

Une cloche se fit entendre à l’entrée du pavillon. Cette cloche était celle du concierge, qui avertissait les gens de madame Malassis de l’arrivée d’un visiteur.

– Voici le médecin, sans doute, dit maître Venture.

C’était, en effet, un petit homme chauve, obèse, portant des conserves, vêtu de noir, cravaté de blanc ; le même qui avait soigné Fernand Rocher chez Turquoise, et qui, dans la première partie de notre histoire, s’était offert aux yeux de Baccarat revenant de son évanouissement.

Le petit homme chauve salua la marquise jusqu’à terre, s’approcha de la malade et la considéra avec attention.

– Grave… très grave ! murmura-t-il entre ses dents en lui tâtant le pouls.

On a remarqué, soit dit en passant, que les médecins tâtent invariablement le pouls de leurs malades. Pourquoi ?

– Monsieur, dit vivement la marquise, je suis une amie de madame Malassis, presque sa sœur… vous pouvez tout me dire.

Le médecin salua la marquise, prit son attitude la plus doctorale et répondit d’un ton nasillard :

– Il y a deux heures, madame, je sortais de chez moi appelé chez un malade à toute extrémité, lorsqu’on est venu me supplier de passer ici. C’était mon chemin. Je suis monté à la hâte, j’ai trouvé cette dame que voilà étendue sur le parquet, évanouie, et j’ai pu constater sur-le-champ qu’elle venait d’être frappée d’une attaque d’apoplexie foudroyante, déterminée par une émotion violente et subite…

Le médecin avait prononcé ces mots d’un ton uniformément pédantesque, assez semblable à celui d’un écolier qui récite une leçon.

– Après, monsieur, après ? insista la marquise.

– J’ai saigné cette dame, poursuivit le chauve docteur, et j’ai pu constater que si le hasard eût fait qu’on ne m’eût pas trouvé ; que si aucun de mes confrères n’était arrivé à temps, tout était perdu…

La marquise frissonna.

– Cinq minutes de plus, acheva le docteur, et cette dame était morte…

– Mais enfin, monsieur… à présent… elle est hors de danger… n’est-ce pas ?

– Pas encore…

– Mon Dieu !

– Je crois cependant que nous la sauverons, reprit le docteur, mais je n’oserais répondre de sa raison… Voyez ce regard fixe, hébété… Je crains que madame n’ait ressenti une de ces émotions terribles qui bouleversent l’existence tout entière… On m’a parlé d’une lettre…

– Elle est brûlée, monsieur…

– Vous ne connaissez aucun chagrin à cette dame ?

– Aucun.

– Aucun… attachement ?

– Non, monsieur, murmura-t-elle, un peu troublée de cette question.

– Tout dépendra de la nuit, reprit l'homme de la science en se dirigeant vers une table, sur laquelle il prépara une potion. Si la fixité du regard cesse, si la fièvre diminue, si la malade retrouve la parole et finit par dormir un peu, nous n'aurons plus rien à craindre…

– Je passerai la nuit ici, monsieur, dit spontanément la marquise.

Et elle écrivit ce billet à la hâte :

« Mon ami,

« Je suis chez madame Malassis. La pauvre femme est très malade ; si malade, que je crois devoir ne la point quitter.

« Votre Pepa. »

Elle plia ce billet, le cacheta et dit à Venture :

– Faites porter cela à mon mari. Je resterai ici.

– Parbleu ! grommela Venture en sortant pour exécuter l'ordre de la marquise, tout va pour le mieux, et chacun joue son rôle à ravir. Le médecin est un amour de docteur, la veuve, une apoplectique du plus grand mérite, et, quant à moi, il me semble que je sers M. Chérubin en conscience.

Le faux docteur, pendant ce temps, continuait à causer avec la marquise sur la maladie, et jouait si merveilleusement son rôle, que, dix minutes après, il laissait madame Van-Hop convaincue que madame Malassis se trouvait dans une situation des plus graves, et qu'il était urgent de ne la point laisser seule une minute.

En même temps, et comme six heures sonnaient, maître Venture, en intendant bien appris, apportait à la belle garde-malade un potage, une aile de volaille et quelques menues friandises, le tout placé sur une petite table qu'il roulait devant lui.

– Puisque madame la marquise, dit-il, passe la nuit ici, je me suis permis de lui faire préparer à dîner.

La marquise remercia d'un geste, avala quelques cuillerées du potage et ne toucha point à autre chose. Elle était trop émue pour avoir faim.

Deux heures s'écoulèrent…

Madame Van-Hop, qui ne quittait pas le chevet de son amie, remarqua bientôt que le regard de la malade était moins fixe ; puis elle entendit, en tressaillant, sortir de sa gorge crispée quelques paroles incohérentes, mais qui déjà dénotaient un mieux sensible.

Madame Malassis jouait son rôle à ravir. Elle parut même, à un certain moment, reconnaître la marquise, et comme celle-ci tenait sa main dans la sienne, elle la pressa affectueusement. Le cœur de la noble femme tressaillit de joie ; elle pensa que la malade était sauvée.

Bientôt la veuve tourna brusquement le visage vers la ruelle du lit. Puis elle ferma les yeux et parut s'assoupir.

Alors madame Van-Hop renvoya les domestiques, c'est-à-dire Fanny et maître Venture, leur annonçant qu'elle passerait la nuit au chevet de madame Malassis, et sonnerait si par hasard elle avait besoin d'eux.

Venture et Fanny se retirèrent.

Quelques instants après, madame Van-Hop entendit le bruit d'une respiration égale, calme, et qui attestait que la malade dormait. Elle se leva doucement, alla prendre un livre sur une étagère et revint s'asseoir auprès du feu. Il était alors environ dix heures.

Un profond silence régnait dans la chambre à coucher, dans le pavillon et le jardin qui l'entourait. On eût pu se croire en province, dans quelque village où le couvre-feu sonne à neuf heures. Le silence et cet isolement exercèrent bientôt une influence singulière sur la marquise.

La pauvre femme s'était oubliée elle-même tant qu'elle avait eu autour d'elle du bruit, du mouvement, et sous ses yeux cette femme, qui paraissait en proie à un mal des plus sérieux.

Mais madame Malassis assoupie et dormant enfin, les domestiques partis, la marquise s'était prise à songer. Elle s'était dit qu'à quelques pas de distance, de l'autre côté du jardin, il y avait un homme qu'elle aimait dans le silence et le mystère de son cœur, un homme pour lequel elle avait souffert mille morts dans l'espace de la nuit.

Cet homme était chez lui sans doute.

Cette pensée donna le frisson à madame Van-Hop et lui fit subir une tentation à laquelle elle essaya vainement de résister.

Elle savait que Chérubin habitait le troisième étage de la maison, que ses fenêtres donnaient sur le jardin.

Madame Malassis avait eu soin, les jours précédents, de lui donner ces détails, que bien certainement la vertueuse femme n'aurait jamais osé lui demander.

La marquise éprouva la tentation de voir si les croisées de Chérubin étaient éclairées. Elle se leva et se dirigea vers la fenêtre. Venture avait négligé de fermer les persiennes, et l'œil de madame Van-Hop put plonger au-dehors.

La nuit était obscure, le jardin enveloppé de ténèbres, et la maison sur la façade de laquelle la marquise semblait chercher un indice de la présence de Chérubin lui apparaissait comme une masse plus noire et sombre du ciel, bien que quelques lumières brillassent çà et là au rez-de-chaussée et aux étages supérieurs.

Le troisième étage seul ne laissait filtrer aucune clarté.

– Il n'y est pas, pensa la marquise.

Et elle éprouva comme une douleur secrète, comme un mystérieux dépit de cette absence.

Il n'était pas chez lui. C'est-à-dire que cet homme qui était mourant quelques jours auparavant, cet homme qu'elle avait craint de voir succomber, et qui, elle l'avait cru du moins, expirerait en balbutiant son nom, cet homme était déjà si bien rétabli qu'il pouvait

sortir à pied, donnant le bras à son adversaire, passer ses soirées dehors dans quelque club, peut-être au milieu de jeunes fous et de femmes légères.

– Et voilà l'homme que j'aurais pu aimer ! pensa encore la marquise sans écouter les tressaillements de son cœur, qui semblaient lui dire que l'heure du péril n'était point passée encore.

Mais tout à coup un point lumineux apparut au troisième étage. Une fenêtre s'illumina.

La marquise éprouva une violente et subite émotion. Sans doute M. Oscar de Verny rentrait.

Et cette femme qui s'applaudissait naïvement tout à l'heure de n'avoir point aimé le séducteur, – cette pauvre âme qui se mentait à elle-même et se croyait guérie, comme certains malades la veille de leur mort, – attacha un regard ardent et fixe sur ce point lumineux, brillant pour elle comme l'étoile polaire pour les marins près de faire naufrage, – et toute sa vie passa dans son regard.

Le point lumineux changea de place. Il disparut d'une croisée pour reparaître à la croisée voisine. L'œil de la marquise le suivit avec obstination.

Ce pouvait fort bien, cependant, n'être pas Chérubin, mais simplement son domestique, rentrant pour attendre son maître…

Mais le cœur de la marquise battait si fort !…

Elle ne put s'empêcher de faire ce bizarre rapprochement :

L'homme qu'elle aimait n'était qu'à quelques mètres d'elle. S'il eût parlé et que sa croisée se fût ouverte, le bruit de sa voix serait arrivé jusqu'à elle à travers les arbres et le silence du jardin. Et pourtant, elle et lui étaient à jamais séparés ! Il y avait, entre elle et lui, un monde tout entier, résumé en un seul mot : le devoir ! C'était là une pensée à rendre folle.

Combien de temps demeura-t-elle l'œil rivé à cette croisée, cherchant à deviner ce qu'il faisait, à quelle occupation il se livrait, à qui il songeait ? Elle n'aurait pu le dire.

Soudain la lumière parut se mouvoir de nouveau, disparaître d'une croisée pour reparaître à une autre. Puis elle s'éteignit. Le troisième étage était rentré dans l'ombre.

Chérubin ressortait-il ?

La marquise se posa cette question, facile, du reste, à résoudre, car la porte d'entrée de la maison rendait un bruit sourd et retentissant qui parvenait jusqu'au pavillon chaque fois qu'elle s'ouvrait ou se refermait.

Madame Van-Hop attendit, anxieuse, pendant quelques minutes, et la porte ne rendit aucun son.

Mais tout à coup… oh ! le cœur de la marquise se prit à battre comme si elle eût été emportée au bord d'un précipice par un cheval fougueux ; tout à coup, il lui sembla qu'une ombre se mouvait dans le jardin… que cette ombre se dirigeait vers le pavillon… Puis elle entendit les feuilles mortes, dont les bises d'hiver avaient jonché les allées, crier sous un pas léger et rapide.

Était-ce donc Chérubin qui osait venir jusqu'à elle ?

Cette pensée, qui pétrifia la marquise, était cependant d'une témérité folle.

Comment supposer, en effet, que, vers dix ou onze heures du soir, un jeune homme oserait faire une visite à une femme dont le veuvage rendait la position plus délicate encore…

Et pourtant la marquise ne pouvait admettre que ce fût pour elle que Chérubin venait au pavillon… Comment aurait-il su qu'elle y était ?

Cette dernière hypothèse devenant pour elle inadmissible, la marquise éprouva une horrible angoisse…

Une angoisse qu'elle ne put s'expliquer et qui n'était autre qu'un sentiment de jalousie… Pourquoi Chérubin venait-il, au milieu de la nuit, chez madame Malassis ?

La marquise se souvint de la terrible et douloureuse agitation dans laquelle elle avait vu madame Malassis, le jour où Chérubin avait été blessé…

Et son cœur qui, une minute auparavant, tressaillait dans sa poitrine, cessa tout à coup de battre, comme si elle eût subitement passé de vie à trépas.

L'ombre marchait toujours et venait d'atteindre le seuil du pavillon.

La marquise espéra qu'elle s'arrêterait. Mais la porte du pavillon était entrouverte comme pour un rendez-vous, et la marquise entendit résonner dans l'escalier ces pas assourdis qui, tout à l'heure, faisaient crier le sable et les feuilles mortes du jardin.

Madame Van-Hop crut qu'elle allait mourir.

LIV

Les pas s’arrêtèrent sur le seuil extérieur de la chambre à coucher. Puis deux coups discrets furent frappés à la porte.

La marquise était sans voix, sans haleine, elle ne répondit pas. Elle espéra même que le hardi visiteur s’introduisant ainsi dans cette maison, qui semblait déserte et dont les serviteurs étaient allés on ne savait où, reculerait devant ce silence significatif et rebrousserait chemin. Mais la porte s’ouvrit.

Un homme entra… C’était Chérubin.

Chérubin, qui s’arrêta sur le seuil, indécis, puis aperçut la marquise immobile et pâle comme une statue, et laissa échapper un geste de surprise. Mais ce geste semblait étudié depuis longtemps, et, malgré son émotion, la marquise ne put en être la dupe…

– Madame… balbutia le jeune homme en saluant.

La marquise s’inclina sans mot dire.

– Pardonnez-moi, madame, reprit-il en s’enhardissant, et veuillez me permettre de vous expliquer ma démarche qui doit vous paraître au moins insolite.

Et comme la marquise, frappée de stupeur, ne répondait pas, M. Oscar de Verny poursuivit :

– Je viens de rentrer chez moi, tout à l’heure, et j’ai appris que madame Malassis était gravement malade. Madame Malassis a eu la bonté de faire prendre de mes nouvelles, pendant ma convalescence, deux fois par jour…

Chérubin s’arrêta, regarda la marquise, et tressaillit de joie en la voyant ainsi pâle et défaite.

La marquise gardait toujours son immobilité et se taisait.

Chérubin reprit :

– J’ai donc osé, madame, et malgré l’heure avancée, venir jusqu’ici. J’espérais trouver un domestique… La porte était ouverte, l’escalier désert ; j’ai vu de la lumière dans cette pièce, et comme, après avoir frappé, je n’obtenais pas de réponse…

Le jeune homme n’acheva point.

Madame Van-Hop, dominant enfin son trouble et son émotion, venait de faire un pas vers le lit de la malade et de retrouver l’usage de la parole.

– Je vous remercie, monsieur, lui dit-elle, de votre démarche, je vous en remercie pour ma pauvre amie dont la situation, quoique très grave, nous laisse cependant quelque espoir. Comme vous le voyez, elle dort… et vous savez que le sommeil est toujours d’un bon augure.

Tandis que la marquise parlait, Chérubin, qui n'oubliait jamais la puissance fascinatrice de son regard, Chérubin, disons-nous, n'avait cessé d'attacher sur elle ses grands yeux aux fauves reflets.

– Puisqu'il en est ainsi, madame, dit-il lorsqu'elle eut fini, permettez-moi de me retirer…

Et il fit un pas de retraite.

La marquise répondit à son salut et ne laissa échapper aucun geste.

Chérubin continua à marcher vers la porte, sans toutefois cesser de regarder la marquise, et espérant sans doute qu'elle le retiendrait… Mais la marquise était redevenue muette et immobile.

Chérubin avait déjà atteint le seuil ; déjà il mettait la main sur le bouton de la porte pour la tirer sur lui… Mais soudain, et comme s'il avait obéi à une résolution subite, il ferma cette porte et se retourna vers la marquise.

Une sorte d'exaltation fébrile brillait dans ses yeux… Il revint à la marquise et lui dit :

– Je ne partirai point, madame, sans vous avoir fait un aveu.

– Un aveu ? balbutia-t-elle avec une sorte d'étonnement mêlé d'effroi.

– L'aveu d'une faute, madame.

Elle le regarda et se sentit en proie de nouveau à une violente émotion.

– Madame, dit Chérubin lentement, d'une voix mal assurée, et qui, cependant, trahissait la résolution, je vous ai menti tout à l'heure…

– Vous m'avez… menti ?… balbutia la marquise, dont le trouble augmentait visiblement.

Elle se laissa tomber dans le fauteuil roulé près du lit. Ses jambes refusaient-elles de la soutenir plus longtemps, ou bien cherchait-elle un refuge, auprès de la femme qu'elle croyait son amie, contre les séductions de cet homme sous le regard duquel elle se sentait frémir ? Elle ne le savait…

– Oui, répéta Chérubin, qui parut s'enhardir dans sa résolution et dont la voix se raffermit, oui, madame, je vous ai menti tout à l'heure…

Et il s'arrêta de nouveau.

Il arriva alors à madame Van-Hop ce qui arrive presque toujours à une femme dans les situations extrêmes ; elle trouva une force inattendue dans sa faiblesse même, et la femme du monde, habituée à cacher soigneusement les impressions de son âme, vint au secours de la pauvre femme dominée par la passion.

Un demi-sourire vint à ses lèvres ; son regard baissé se leva avec assurance sur Chérubin, et elle lui dit avec calme, presque avec enjouement :

– Je ne sais, monsieur, quel mensonge vous avez pu me faire, mais croyez que je suis indulgente et que je sais pardonner.

Et d'un geste plein de dignité qui sentait la femme habituée à recevoir, la reine de la mode, dont le salon était hanté par le Paris aristocratique, elle lui indiqua un siège à peu de distance, ajoutant :

– Veuillez vous asseoir, monsieur, je suis prête à écouter votre confession.

Chérubin demeura debout. Son front s'était assombri et le feu de son regard s'était subitement éteint. Son visage n'exprimait plus qu'une douloureuse mélancolie.

– Madame, reprit-il, je suis, en effet, rentré chez moi tout à l'heure, et j'ai appris, comme je vous le disais, l'accident survenu à madame Malassis ; mais un motif plus puissant que le désir d'avoir de ses nouvelles m'a conduit jusqu'ici…

À ces paroles, la marquise sentit que son émotion la reprenait.

– Ce motif, poursuivit Chérubin, m'a fait corrompre le valet de madame Malassis, que j'ai trouvé chez le concierge et qui m'a appris votre présence ici.

– Monsieur… balbutia la marquise.

– Oh ! dit Chérubin avec tristesse, veuillez m'écouter jusqu'au bout, madame…

Elle fit un geste d'assentiment et de résignation.

– Je ne vous reverrai jamais, sans doute, à pareille heure, en semblable circonstance et en tête-à-tête, madame, et demain je ne pourrais pas vous faire l'aveu… l'aveu de ma douleur, de mes remords et de ma coupable audace, murmura-t-il avec une subite émotion…

Et comme elle se taisait et souffrait le martyre, le Valet-de-Cœur continua :

– Dans huit jours, madame, j'aurai dit à Paris, à la France, à l'Europe, un éternel adieu.

– Vous partez, monsieur ? dit la marquise qui tressaillit.

– Je suis le fils d'un corsaire colombien, madame ; je suis né en pleine mer, sous l'équateur. Je n'ai d'Européen que mon nom, qui est celui que m'a laissé l'homme qui m'avait adopté. J'ai l'apparence d'un homme civilisé ; au fond je suis un sauvage, l'enfant des chaudes latitudes, sous lesquelles tout est sérieux, ardent, éternel. Je suis un de ces hommes qui meurent n'ayant eu qu'un seul amour.

– Monsieur…

– Oh ! dit Chérubin avec une subite énergie et comme s'il eût voulu justifier l'opinion de sauvagerie qu'il venait d'émettre sur lui-même, vous m'écouterez deux minutes encore, madame…

Il l'enveloppa et sembla la terrasser sous son regard.

– Écoutez, dit-il, je suis un sauvage ! Je suis venu à Paris, il y a dix ans, avec l'intention, avec l'espoir d'y devenir un Européen, un Parisien de mœurs et d'esprit, et je n'ai pu vaincre ma nature première. Un jour, une femme s'est trouvée sur mon chemin. Je me suis pris à l'aimer… ardemment, passionnément, comme on aime sous les tropiques, prêt à verser pour elle ma dernière goutte de sang ; prêt, sur un signe d'elle, à conquérir un monde et à redevenir pirate… Eh bien, madame, il y avait, il y aura toujours entre cette femme et moi un abîme… Cet abîme, c'est sa vertu… car elle n'est pas libre…

La marquise écoutait, haletante, cette voix saccadée, assourdie par la douleur, et cependant d'une douceur enchanteresse. Elle se sentait frissonner sous le regard de cet homme qui peignait en traits de flamme son amour sans avoir dit encore quel en était l'objet… Elle aurait voulu, comme l'oiseau pipé par le reptile, pouvoir rompre le charme et fuir… Mais le charme était puissant, et la marquise était immobile et sans voix sous le regard de Chérubin…

Alors celui-ci fit un pas vers elle, fléchit un genou, et lui dit :

– Madame, je ne vous reverrai jamais, jamais mon nom ne sera prononcé à votre oreille ; mais au milieu de votre noble et heureuse vie, si parfois vous trouvez une minute de tristesse et de recueillement ; si la pensée qu'au-delà des mers, il est un pauvre sauvage dont la vie entière vous appartiendrait sur un signe de vous ; si cette pensée ne vous semble point une offense, eh bien, souvenez-vous que cet homme, vous l'avez vu là, à vos genoux, et qu'il vous a demandé pour unique, pour suprême faveur, la permission d'effleurer le bas de votre robe…

Chérubin avait été réellement comédien pendant toute cette scène ; son geste avait été sobre, sa voix sympathique et vibrante.

Madame Van-Hop avait écouté jusqu'au bout sans que sa physionomie trahît la douleur qu'elle éprouvait, et Chérubin fut trompé dans son attente lorsqu'il crut que la marquise allait lui tendre la main et le relever.

Elle demeura impassible.

Alors il se leva lentement, et lui dit avec un accent navré : – Adieu, madame !…

L'ange qui protégeait la marquise ne l'abandonna point en ce moment suprême.

Certes, si elle n'avait écouté que son cœur, elle eût tendu la main à cet homme, elle eût dit :

– Relevez-vous ; votre vue ne m'a point offensée, et mon souvenir vous suivra.

Mais elle écouta la grave et austère voix du devoir, et le devoir lui ordonna de garder le silence. Elle vit Chérubin s'éloigner, se diriger vers la porte, la saluer une dernière fois sur le seuil de la porte, puis disparaître dans les profondeurs de l'escalier, en étouffant un profond soupir.

Madame Van-Hop était demeurée digne de l'amour de son époux, et madame Malassis, qui n'avait point perdu un seul mot de cette scène, avait continué de feindre un profond sommeil.

Revenons à Baccarat.

Tandis que la marquise Van-Hop courait chez madame Malassis qu'elle croyait mourante, et voyait tout à coup surgir devant elle l'audacieux Chérubin, la sœur de Cerise était chez le comte Artoff.

On se souvient que l'hôtel du jeune Russe était situé tout à fait vis-à-vis du n° 40 de la rue de la Pépinière, et que du haut de son belvédère, Baccarat avait pu voir le jardin et le pavillon occupé par madame Malassis.

On se souvient encore que la jeune femme avait écrit un mot à sa femme de chambre en lui enjoignant de lui amener la petite juive.

Le comte et Baccarat, tandis qu'on allait chercher l'enfant, se mirent à table et dînèrent en tête à tête comme de vieilles connaissances. Une sorte d'intimité régnait entre eux déjà. Baccarat avait deviné la noble et enthousiaste nature du jeune comte ; celui-ci avait compris vaguement que Baccarat était devenue un ange, et que le repentir en avait fait la plus respectable et la plus vertueuse des femmes.

– Ma chère amie, dit le comte en se mettant à table, ne m'avez-vous pas dit que vous comptiez vous installer ce soir dans mon belvédère ?

– Oui, mon ami.

– Pourquoi ?

Elle eut un sourire mystérieux :

– Mon ami, répondit-elle, ne m'avez-vous pas promis hier de ne pas me questionner ?

– C'est vrai.

– Eh bien, je vous en prie, laissez-moi agir à ma guise et tenez votre promesse. Mon secret ne m'appartient pas.

Et Baccarat parla de tout autre chose que du belvédère, et le comte respecta désormais son secret.

La petite juive arriva. À sa vue, le comte laissa échapper un geste de surprise.

Mais Baccarat mit un doigt sur ses lèvres.

– Chut ! dit-elle, ceci est encore un mystère.

Le comte se contenta de passer ses doigts dans les beaux cheveux bouclés de l'enfant, à laquelle il offrit les friandises du dessert.

Le dîner achevé, Baccarat se leva :

– Mon ami, dit-elle au comte, voulez-vous nous conduire, moi et l'enfant, jusqu'au belvédère du jardin ?

Le comte s'arma du flambeau, prit l'enfant par la main et fit signe à Baccarat de les suivre.

Le pavillon, surmonté d'un belvédère et situé à l'extrémité des jardins, était cependant relié à l'hôtel par une longue galerie vitrée disposée en serre chaude.

Ce fut par cette galerie que le comte Artoff conduisit Baccarat.

Arrivée à la porte du pavillon, Baccarat prit le flambeau des mains de son guide.

– Merci ! dit-elle.

– Je ne vous accompagne donc pas ? demanda le jeune Russe.

– Non.

– Où dois-je vous attendre ?

– Où vous voudrez. Dans le jardin, si vous ne craignez pas la fraîcheur de la nuit; dans votre salon, si vous avez froid.

– Pardon, dit le comte, mais permettez-moi une simple question.

– Parlez.

– Vous attendrai-je longtemps?

– Je ne sais.

Et Baccarat lui fit un geste d'adieu et referma la porte du pavillon sur la petite juive.

– Étrange femme! murmura le comte en rebroussant chemin.

Baccarat monta au belvédère, donnant toujours la main à la petite juive. Ce belvédère, assez spacieux, se composait d'une petite salle vitrée, dans laquelle se trouvaient des sièges de jardin en fer ouvragé.

Lorsqu'elle y fut arrivée, Baccarat fit asseoir l'enfant, puis elle souffla le flambeau, et toutes deux demeurèrent dans une demi-obscurité, car la nuit était assez claire.

Baccarat mit alors la main sur le front de Sarah.

– Dors! lui dit-elle.

Elle avait eu le soin de tourner le siège de la petite juive dans la direction des jardins du n° 40.

Et la jeune femme murmura, tandis que l'enfant luttait vainement contre les premières atteintes du sommeil magnétique: – Je voudrais pourtant bien savoir s'il est chez lui… et ce qui se passe dans ce pavillon où la marquise est déjà venue.

* *

*

Le jeune Russe, respectant le mystère dont Baccarat s'enveloppait, se promena longtemps dans le jardin, fumant son cigare et rêvant. Pour lui, Baccarat n'était déjà plus une femme; c'était un être mystérieux chargé sans doute de quelque mission fatale, et qui marchait droit à son but, sans se préoccuper des obstacles qu'elle trouvait sur son chemin et des regards ou des commentaires de la foule.

Le comte eut bientôt échafaudé tout un sombre roman sur Baccarat. Cette femme, qui s'enfermait la nuit dans un belvédère avec un enfant pour s'y livrer à quelque mystérieuse consultation, dont le sourire froid pénétrait jusqu'au fond du cœur et inspirait une terreur secrète, cette femme lui apparut comme une âme meurtrie, et qui, vaincue dans une première lutte, poursuivait dans l'ombre et sans relâche, un but de terrible vengeance.

Il se promena longtemps, les yeux fixés sur le belvédère où toute lumière s'était éteinte, dans lequel ne retentissait aucun bruit, se demandant ce que pouvait y faire Baccarat et ne parvenant point à le deviner.

Enfin, au bout d'une heure peut-être, la porte du petit pavillon se rouvrit.

Le comte accourut. Il vit apparaître Baccarat.

La jeune femme tenait toujours l’enfant par la main, et elle avait rallumé son flambeau. Seulement, à cette clarté, le comte put remarquer que Baccarat était très pâle, et que ses narines frémissantes dénotaient une certaine agitation.

– Mon ami, dit-elle, voulez-vous mettre votre coupé à ma disposition ?

Le comte s’inclina et prit le flambeau.

– Vous me quittez ? dit-il.

– Oui, fit-elle avec un sourire ; mais venez demain, je vous attendrai.

Et, se penchant à son oreille : – Je rentre chez moi, il le faut, car je crois que je vais avoir une visite.

– Une visite ?

– Oui.

– À dix heures du soir ?

– C’est l’heure des séducteurs.

Et comme il la regardait sans comprendre :

– Vous savez bien qu’il est un homme contre lequel vous avez tenu un pari ?

– Chérubin !

– Oui, et dans une heure il sera chez moi.

– Comment le savez-vous ?

Elle lui sourit de nouveau.

– Je suis un être surnaturel, dit-elle, j’interroge parfois l’avenir… et j’en sonde les profondeurs. Adieu !

Et Baccarat monta en voiture et partit. Elle retournait rue Moncey.

LV

Il y avait une heure environ que Baccarat avait quitté la rue de la Pépinière et le jeune comte russe ; elle était revenue rue Moncey et avait trouvé en rentrant un billet ainsi conçu :

« Madame,

« Vous m'avez aujourd'hui même autorisé à me présenter chez vous, sans me fixer d'heure ni de jour.

« Permettez-moi, madame, d'avoir la franchise de mes opinions. Vous connaissez le pari que j'ai fait, et sa gravité doit faire excuser mes plus folles démarches. Voulez-vous me recevoir à onze heures, ce soir ?

« Je vous baise les mains.

« Chérubin. »

Quand Baccarat eut pris connaissance de cet impertinent message, elle ne put se défendre plus longtemps d'une foi aveugle et sans bornes en cette double vue redoutable que lui avait révélée le hasard. En effet, une heure plus tôt, entre autres choses merveilleuses qu'elle lui avait révélées en dormant du sommeil somnambulique dans le belvédère du comte Artoff, la petite juive avait dit à Baccarat que Chérubin se présenterait chez elle le soir même.

Baccarat fit coucher l'enfant, puis elle prit ses dispositions pour recevoir Chérubin. Ce ne fut pas, comme la veille, dans le petit cabinet de travail qu'elle alla s'installer.

Comme la veille, elle ne renvoya point ses domestiques. Bien au contraire, elle voulut mettre une certaine emphase à la réception. Au lieu de se faire déshabiller et d'endosser une robe de chambre, elle conserva sa fraîche toilette de la journée, se posa un bluet dans les cheveux, donna à sa coiffure un adroit coup de main, et se regarda complaisamment dans sa grande glace à pivot pour s'assurer qu'elle était toujours merveilleusement belle.

Ce fut dans ce joli salon où le baron d'O… avait, six années auparavant, fait des merveilles de bon goût et de prodigalité, que Baccarat voulut attendre son impertinent séducteur.

Elle s'allongea sur une bergère roulée auprès du feu, le coude appuyé sur une table, un livre à la main, dans l'attitude d'une femme attendant l'homme qui, pour elle, a pris la place de l'univers.

Un coup de cloche l'avertit bientôt de l'arrivée de son visiteur.

Onze heures sonnaient ; Chérubin était exact. Deux minutes après, la femme de chambre entra, tenant à la main la carte de M. Oscar de Verny.

– Fais entrer, répondit Baccarat sans lever la tête ni la tourner vers la porte.

Chérubin entra. Il s’arrêta un moment sur le seuil, jeta un regard autour de lui, et remarqua avec quelque dépit qu’au lieu de l’attendre dans son boudoir, sa victime future le recevait au salon. Un coup d’œil lui suffit pour se convaincre par l’ameublement du salon que Baccarat n’était point une femme vulgaire.

Au bruit que fit la porte en s’ouvrant, elle leva la tête à demi, le vit sur le seuil, lui sourit, et d’un geste lui indiqua un siège auprès d’elle.

La femme de chambre qui avait introduit le don Juan sortit, referma la porte, et Baccarat se trouva en tête à tête avec son visiteur.

Chérubin s’était adressé, pendant le trajet de la rue de la Pépinière à la rue Moncey, un fort joli discours qu’il s’était promis de répéter à Baccarat. D’avance, il avait mesuré la situation du regard, il avait prévu une réception froide, dédaigneuse, il avait préparé quelques-unes de ses phrases à effet, quelques-uns de ses regards irrésistibles.

Malheureusement il s’était trompé du tout au tout. Le programme qu’il s’était dicté avait pour point de départ le dédain, la froideur, peut-être même le courroux d’une femme irritée d’avoir pu servir de prétexte à un pari. Ce programme n’avait plus de raison d’être et ne pouvait être servi, si Baccarat ne se montrait ni froide, ni dédaigneuse, ni courroucée.

Ce fut ce qui arriva.

Elle lui tendit la main en souriant, et lui dit :

– Mettez-vous donc là, près de moi, *enfant terrible*…

Cette épithète était formulée avec un accent de raillerie sans aigreur, qui déconcerta fort M. Chérubin, si difficile à déconcerter d’ordinaire.

– En effet, dit-il, je mérite jusqu’à un certain point ce nom d’enfant terrible que vous me donnez, car…

– Chut ! dit-elle, avant de parler *affaire,* laissez-moi ouvrir une parenthèse.

– J’écoute.

– Voulez-vous du thé ? demanda Baccarat en riant.

– Merci, répondit Chérubin, de plus en plus stupéfait de cette bonne humeur inattendue qu’elle manifestait.

– Alors nous allons causer, n’est-ce pas ?

Chérubin s’inclina et se prit à méditer un nouveau *speech.*

– Savez-vous, reprit Baccarat, que j’ai eu toutes les peines du monde à faire entendre raison au comte Artoff.

– Plaît-il ? fit Chérubin. À propos de quoi ?

– Mais, répondit Baccarat fort simplement, à propos de votre pari.

Chérubin la regarda.

– Je ne comprends pas, dit-il.

– Alors je vais m’expliquer. Écoutez-moi bien. Figurez-vous que le comte avait pris le pari *au sérieux* !

Elle souligna ces deux mots par l’accentuation.

Chérubin fit un soubresaut dans son fauteuil.

– Mais je tiens le pari pour sérieux ! s’écria-t-il.

Baccarat se prit à sourire.

– Quand je vous aurai fait toucher du doigt un tout petit obstacle, dit-elle, vous serez de mon avis. J’ai été, peut-être suis-je encore belle ; j’ai été célèbre par mon insensibilité, très bien ! voilà le côté chevaleresque du pari. Vous jouez votre vie à séduire une femme qui, dit-on, n’a pas de cœur.

Chérubin s’inclina.

– Maintenant, voyons le revers de la médaille. Si réellement je suis ce qu’on dit, si vous perdez votre temps et votre pari, je suppose qu’il est sérieux, le comte vous tuera…

– C’est son droit.

– Très bien ! Mais… si vous le gagnez ?…

Et Baccarat enveloppa le jeune homme d’un regard si cruellement moqueur qu’il baissa les yeux.

– Si vous le gagnez, continua-t-elle, vous aurez fait votre fortune… Voyons, monsieur, est-il admissible qu’un homme taxe son amour au prix de vingt-cinq mille livres de rentes ?

Ces mots furent un coup de foudre pour Chérubin. Baccarat lui disait crûment qu’il avait fait un pari honteux, impossible pour un galant homme.

Aussi se prit-il à rougir comme un écolier trouvé en faute.

Un petit sourire plein de moquerie glissait sur les lèvres de Baccarat, et ce sourire acheva de déconcerter Chérubin.

– Écoutez, reprit-elle, vous vous êtes conduit avec moi comme un petit jeune homme sans expérience et qui sort de son lycée. On vous a dit que je n’avais pas de cœur ; peut-être a-t-on dit vrai.

– Je ne crois pas, dit-il.

– C’est possible encore ; mais enfin vous auriez dû, avant d’engager ce pari honteux, vous mieux renseigner.

Et la jeune femme, sur qui l’œil fascinateur de monsieur Chérubin ne produisait aucune impression, le regarda, riant toujours.

– J’aurais compris, poursuivit-elle, le pari vis-à-vis de vous-même. Si vous vous étiez dit : « Je veux être aimé de cette femme qui n’aime pas, » au lieu de l’aller bruyamment annoncer dans un club, peut-être auriez-vous eu quelque chance de me toucher ; mais…

Elle s’arrêta et ne daigna point compléter sa pensée.

– Ainsi, dit Chérubin, retrouvant son audace, vous considérez mon pari comme perdu ?

– C'est mon avis, à moins que… – Eh bien, dit-elle, faisons ne chose. N'en parlons plus et continuez à me venir voir.

– Je ne comprends pas, dit Chérubin.

– C'est pourtant facile.

– Comment ?

– Mon cher, dit Baccarat, permettez-moi de croire que ce qui vous séduit le plus en moi n'est pas la promesse de cinq cent mille francs.

– Ah ! fit Chérubin avec un geste de fierté, en pouvez-vous douter ?

– Par conséquent, toute question d'amour-propre à part, je suis persuadée que vous y renonceriez de grand cœur… si je devais vous aimer…

– Oh ! certes… fit Chérubin, qui se mordit les lèvres.

Il craignait d'être deviné.

– Donc, écoutez-moi bien ; ce que j'ai à vous proposer est à prendre ou à laisser. Ou vous écrirez au comte, ici, à l'instant même, que vous renoncez à votre pari, ou vous ne remettrez jamais les pieds chez moi.

– Et, demanda Chérubin, si j'écrivais cela, qu'arriverait-il ?

– Mais, dit Baccarat, peut-être seriez-vous pardonné.

Elle accompagna ces mots par un regard qui bouleversa l'impudent chevalier d'industrie. Il était venu pour séduire, et il se trouvait séduit lui-même. Tandis que Baccarat était calme, railleuse et parfaitement maîtresse d'elle-même, Chérubin sentait un trouble inconnu s'infiltrer petit à petit dans son cœur.

– Voyons, fit-elle, décidez-vous !

Il hésita une minute encore.

– Tenez, dit-elle, en lui montrant d'un geste impérieux une table sur laquelle il y avait tout ce qu'il fallait pour écrire, mettez-vous là, je vais dicter.

Et Chérubin tressaillit et se sentit dominé. Il se leva et alla s'asseoir devant une table. Puis il prit une plume.

– J'attends, dit-il avec soumission.

« Monsieur le comte, dicta Baccarat, voulez-vous oublier mes torts envers vous ? je renonce à mon pari. »

– Mais, s'écria Chérubin, je ne puis pas écrire cela, c'est une lettre d'excuses !

– Vous l'écrirez, dit fort tranquillement Baccarat, dont la voix résonna enchanteresse et pleine de charmante séduction ; vous l'écrirez pour l'amour de moi…

Le charme opérait.

Chérubin prit la plume et écrivit.

– Maintenant, lui dit Baccarat, venez me baiser la main, prenez votre chapeau, et allez-vous-en.

– M’en aller !

– Il est minuit, dit Baccarat. Si vous voulez réussir, commencez par être obéissant…

Elle accompagna ces mots un peu durs par un regard charmant, et Chérubin, fasciné, obéit et s’en alla.

Elle le reconduisit jusqu’à la grille du jardin, s’appuyant familièrement sur son bras.

– Quand reviendrai-je ? demanda-t-il.

– Après-demain.

– À la même heure ?

– Oui. Adieu…

Elle ferma la grille et Chérubin s’en alla.

– Oh ! murmura Baccarat, lorsque le bruit des pas de M. de Verny se fut éteint dans l’éloignement, toi, je te tiens ! tu n’es qu’un don Juan vulgaire et ton châtiment sera terrible, si tu n’y prends garde.

On eût dit que Baccarat devinait ce qui allait arriver.

En effet, Chérubin ne fut pas plus tôt dans la rue que le grand air le dégrisa.

– Je suis un niais, se dit-il, et j’oublie que j’ai besoin de cinq cent mille francs.

Et Chérubin, retrouvant toute son audace, se dit : – Après tout, personne ne me force de dire à Baccarat que je ne renonce point à mon pari. Pourvu que le comte sache que je le tiens, c’est tout ce qu’il faut. Or, ceci est pour moi clair comme le jour, Baccarat veut bien m’aimer, mais elle ne veut pas en convenir. Parbleu ! acheva-t-il en se frappant le front, je tiens les cinq cent mille francs ! Allons voir le comte.

Chérubin connaissait les fâcheuses habitudes du jeune homme. Il savait qu’il se couchait rarement avant trois heures du matin, et passait une grande partie de ses nuits à jouer.

Or, il n’était que minuit ; Chérubin s’en alla tout droit au club dont le comte et lui faisaient partie, et il le trouva, en effet, jouant une partie de whist.

– Comte, lui dit-il à voix basse, un mot ?

– Je suis à vous.

Le comte se leva, et Chérubin l’entraîna à l’écart.

– Je vous écoute, dit le comte.

– Monsieur le comte, dit Chérubin, je sors de chez Baccarat.

– Ah ! très bien, répondit le Russe d’un air indifférent.

– Êtes-vous d’avis qu’en matière d’affaire comme celle qui nous occupe la ruse est de bon aloi ?

– C’est selon.

– Baccarat ne veut pas être pariée.

– Elle a raison.

– Donc, je vous ai écrit une lettre chez elle, lettre dans laquelle je me rétracte.

– Ah !

– Mais je viens vous dire à vous, monsieur le comte, que ma rétractation n’a rien de sérieux.

– À la bonne heure !

– À moins cependant…

– Ah ! il y a une condition ?

– Une seule.

– Voyons.

– Vous allez me donner votre parole que vous ne direz rien de notre entente, et que le pari continuera à exister entre nous à l’état latent.

– Je vous la donne.

– Très bien. Au revoir.

Chérubin salua le comte et sortit pour aller voir le vicomte de Cambolh, avec lequel il avait rendez-vous.

* *

*

Le lendemain, vers dix heures, le comte Artoff se présenta chez Baccarat.

Elle le reçut souriante, la main ouverte, et lui dit : – Voulez-vous que je vous fasse une confidence ?

– Oui, fit-il d’un signe.

– Je vais vous apprendre quelque chose que vous croyez savoir seul.

Il eut un geste de surprise.

– Vous avez reçu la visite de Chérubin, hier, à minuit.

– Comment le savez-vous ? s’écria le comte stupéfait.

– Peu importe ! je le sais.

– Vous l’avez donc vu ?

– Non, mais je sais quel était le but de la visite qu’il vous a faite au club.

– Par exemple ! murmura le comte Artoff, si vous savez cela, c’est que vous êtes sorcière.

– Peut-être le suis-je. Asseyez-vous là et lisez cette lettre.

Elle lui tendait le billet par lequel Chérubin faisait ses excuses au comte, et disait se rétracter et renoncer au pari.

– Oh ! oh ! fit le comte qui joua l'étonnement.

– Cher enfant ! dit Baccarat avec un accent tout maternel, vous êtes gentilhomme et vous savez, on le voit, garder la parole donnée. Or, vous avez promis à Chérubin le silence sur votre entrevue. Mais moi, qui sais tout, moi qui suis sorcière, suivant votre expression, je vais vous dire quel était le but de cette entrevue. Chérubin est allé vous prier de tenir le pari pour sérieux.

Le comte laissa échapper une exclamation de stupeur.

– Or, acheva Baccarat, Chérubin ne savait pas qu'en faisant cette démarche, il signait son arrêt de mort.

Le comte tressaillit.

– Écoutez, poursuivit-elle avec lenteur et d'une voix inexorable comme celle de la destinée, si cet homme n'était qu'un fat jouant avec la réputation de la première femme venue, je vous dirais : « Jetons-le à la porte et laissons-le vivre… » Mais cet homme est un misérable, un voleur, un assassin ; cet homme, à cette heure, est l'instrument intelligent et docile d'un forfait sans nom, et il a mérité le sort qui l'attend. Oh ! dit-elle, voyant le comte ouvrir la bouche pour l'interroger, ne me questionnez point à présent, je ne pourrais vous répondre. Mais si, un jour, vous montrant ce malfaiteur habillé par Humann, ce séducteur infâme, ce voleur, cet assassin, je vous dis : « Monsieur le comte, cet homme s'est vanté, cet homme a perdu son pari, châtiez-le ! m'obéirez-vous ? »

– Je vous le jure, répondit le jeune Russe, qui commençait à avoir une foi profonde, aveugle, fanatique en Baccarat.

LVI

Nous avons un peu oublié notre ami Fernand Rocher ; du moins nous l'avons laissé sortant de chez Baccarat, rue Moncey, et courant rue Blanche, où il espérait retrouver Turquoise.

Ni les prières, ni les reproches de Baccarat n'avaient touché le pauvre ensorcelé. Il aimait Turquoise, l'aimait avec folie, comme un aveugle qui s'éprendrait d'un amour furieux pour les couleurs.

Il arriva au numéro indiqué, et demanda au concierge madame Delacour. C'était le nom que Jenny avait pris avec lui, ou plutôt celui qu'elle portait réellement en quittant son mari.

– Au cinquième, la deuxième porte au fond du couloir, répondit la concierge.

Ces mots serrèrent douloureusement le cœur de Fernand. Il avait laissé Turquoise dans un hôtel ; il allait la retrouver dans une mansarde. Il monta en proie à une violente émotion, chercha la porte indiquée et frappa.

– Entrez ! dit une voix fraîche, sonore et qui paraissait joyeuse.

La clef était sur la porte. Fernand tourna cette clef, et se trouva sur le seuil d'une petite pièce à demi mansardée et dont le modeste ameublement eût à peine satisfait une grisette. Rideaux de perse à l'unique croisée et au lit, meubles de noyer, carreau mis en couleur rouge, chaises de paille, tel était le logis où s'était réfugiée, par amour pour lui, la femme qui venait de quitter un des plus jolis appartements qu'il y eût à Paris.

Au milieu de cette pauvreté fière, Turquoise apparut à Fernand comme une reine détrônée qui n'a rien perdu de son orgueil. Elle était belle, calme, souriante, et tendit la main à son visiteur avec l'aisance pleine de grâce qu'elle avait la veille, en le recevant rue Moncey.

– Bonjour, ami, lui dit-elle, je vous attendais…

Elle lui tendit son front avec la gentillesse d'un enfant, et le fit asseoir dans l'unique fauteuil qu'elle possédât.

Elle ajouta : – Tenez, monsieur le millionnaire, voilà un siège à peu près passable, et comme il est seul ici de son espèce, permettez-moi d'exercer généreusement l'hospitalité en vous l'offrant.

– Vous êtes une noble créature, murmura-t-il d'une voix émue.

– Vraiment ! reprit-elle en riant. Est-ce parce que je vous offre mon fauteuil ?

– Non, c'est parce que vous vous exagérez toutes choses, et qu'au lieu de voir en moi un ami…

– Bon ! interrompit-elle en le menaçant du doigt, je vous vois venir, monsieur… Vous êtes incorrigible, et je sens que décidément nous allons nous brouiller.

Il courba la tête et se tut.

– Fernand, continua-t-elle en donnant à sa voix le timbre le plus enchanteur, l'inflexion la plus séductrice, voulez-vous être mon ami, dites ?…

– Ah ! pouvez-vous me le demander ?

– Voulez-vous revenir ici ?

– Quand ? fit-il en tressaillant.

– Tous les jours, et à toute heure.

Il poussa un cri de joie.

– Eh bien, ce sera à une condition, à une seule…

– Laquelle ?

– C'est que vous me laisserez vivre à ma guise, et ne me direz jamais un mot de cette odieuse question d'argent.

– Soit, répondit Fernand avec soumission.

– À ce prix je vous aimerai.

Et, prenant les mains de son ami, elle les serra affectueusement.

* *

*

Fernand passa la journée avec Turquoise, et ne la quitta que vers six heures.

Elle voulut qu'il partît.

– Allez, mon ami, lui dit-elle. Voici l'heure où l'on dîne chez vous… Je veux bien vous aimer et vous permettre de m'aimer, mais ce n'est qu'à la condition que le repos ne sera point troublé dans votre intérieur.

Fernand obéit et s'en alla. Lorsqu'il arriva, l'heure du dîner venait de sonner à l'hôtel de la rue d'Isly.

Fernand trouva au salon de sa femme son beau-père et sa belle mère.

Depuis quelques jours, le Beaupréau semblait avoir eu un redoublement de folie. Il était littéralement tombé en enfance.

Madame de Beaupréau, calme et triste, était auprès de sa fille, qui semblait renfermer de muettes douleurs.

Hermine, depuis la veille – car c'était la veille que son mari lui avait menti pour la première fois et qu'elle avait senti quelque chose se briser dans son cœur, – Hermine était devenue une femme tout autre. Ce n'était plus l'épouse désespérée, prête à tous les sacrifices pour reconquérir l'amour de son mari ; ce n'était plus la mère désolée arrosant de ses larmes le visage de son enfant. C'était un noble cœur froissé et résigné qui se

décide à marcher sérieusement avec courage dans l'aride voie du devoir et n'espère plus de bonheur.

Fernand, malgré sa folie, ne put se défendre d'un tressaillement et d'un remords, quand il la vit calme, triste, mais forte et laissant errer sur ses lèvres ce sourire décoloré des âmes qui se sont réfugiées tout entières dans la prière et la foi en Dieu.

Elle lui présenta son fils sans dire un mot ; et le père coupable mit, tout ému, un baiser au front de l'enfant.

Le dîner fut triste ; il y régna un silence plein de solennité. Ce silence pesa si fort à Fernand, qu'il quitta la salle à manger au dessert et monta dans son fumoir, où il s'enferma.

Mais là ses remords l'abandonnèrent.

Il ne songea plus qu'à Turquoise ; à Turquoise, la femme désintéressée et réhabilitée à ses yeux par l'amour… à Turquoise, qui l'aimait avec passion et avait renoncé à tout pour lui.

Fernand ne dormit pas de la nuit ; il attendit le jour avec impatience ; et huit heures sonnaient à peine, qu'il sortait de chez lui pour courir chez la pécheresse.

Turquoise était déjà levée. Elle avait fait son petit ménage, et Fernand la trouva assise devant un métier à broder.

– Voyez, lui dit-elle, comme je suis laborieuse, mon ami. Je me suis levée à six heures, et je suis à la besogne depuis sept, et j'ai déjà fait cela.

Du doigt elle indiquait son ouvrage du matin.

Fernand sentit ses yeux s'emplir de larmes.

– Non, murmura-t-il à part lui, cela ne se peut…, cela ne sera pas… il faudra bien qu'elle accepte l'existence que je veux lui faire…

Et comme tous ceux qui prennent une résolution inébranlable, Fernand se sentit dès lors la force de dissimuler.

Il ne se récria point, comme la veille, sur cette vie misérable que se faisait Turquoise ; il parut l'avoir acceptée.

Trois jours s'écoulèrent. Pendant ces trois jours, M. Rocher monta deux fois régulièrement les cinq étages de l'intrigante. Mais il ne prolongeait plus ses visites toute la journée, prétextait d'importantes affaires et s'esquivait ordinairement au bout d'une heure.

Le quatrième jour, au moment où, sortant de chez Turquoise, il tournait l'angle de la rue Saint-Lazare, Fernand fut croisé par un fiacre qui montait la rue Blanche au pas et s'arrêta à la porte de la pécheresse.

Un homme enveloppé dans un grand manteau en descendit, et demanda à voir madame Delacour.

Cet homme se fit répéter deux fois les indications nécessaires pour arriver jusqu'il la chambre mansardée, bien que, en réalité, il y fût déjà venu, et il gravit les cinq étages de

Turquoise. Arrivé chez elle, l'inconnu se débarrassa de son manteau, ôta son grand chapeau qui lui couvrait la moitié du front, et elle reconnut sir Williams.

– Ah ! dit-elle, vous voilà donc enfin, mon cher ! Je vous croyais mort. Voici quatre jours que je ne vous ai vu…

– Eh bien, oui, me voilà !

Sir Williams prit l'unique fauteuil que Fernand s'obstinait à refuser.

– Ma petite, dit-il en croisant ses jambes, la vertu est tôt ou tard récompensée.

– Plaît-il ? fit Turquoise.

– Cela veut dire qu'après l'orage vient le soleil.

– Après ?

– Après la misère, l'opulence.

– Mon cher, interrompit Turquoise, vous êtes sentencieux comme un philosophe ; expliquez-vous donc, au lieu de me faire *poser*.

– Cela veut dire, ma chère, poursuivit gravement sir Williams, que tu t'es levée dans une mansarde ; au *cintième,* comme dit ton portier, et que tu pourrais bien te coucher dans un hôtel.

– Ah ! ah ! fit Turquoise, déjà ?

– L'amour va vite en besogne.

– Mais on ne bâtit pas un hôtel en quatre jours ?

– Non, mais on peut le trouver bâti.

Turquoise ouvrit de grands yeux brillant de convoitise.

– Et meublé, acheva sir Williams.

– Ah çà ! fit Turquoise d'un ton railleur, Fernand est donc décidément un garçon de quelque esprit ?

– Peuh ! murmura le baronet. Et il ajouta :

– Si l'esprit consiste à perdre la tête, je t'assure qu'il en a beaucoup ; mais voyons, que penses-tu de la Ville-l'Évêque, dans le faubourg Saint-Honoré ?

– Tiens ! c'est là qu'est mon hôtel ?

– C'est là.

– Contez-moi tout, cher, et dépêchez-vous…

Et Turquoise prit avec sir Williams les manières câlines d'un enfant.

– Connaissais-tu le prince K… ?

– Ce grand seigneur valaque de vingt-cinq ans, qui a fait des folies pour mademoiselle X…, de la Comédie-Française ?

– Précisément.

– On me l’a montré un jour dans le phaéton qu’il conduit lui-même à quatre chevaux.

– Tu devrais dire *qu’il conduisait.*

– Pourquoi ?

– Parce qu’il est mort.

– Bah !

– Une nuit, comme il pénétrait chez mademoiselle X…, sa maîtresse, par la porte du jardin, il s’est trouvé face à face avec un monsieur qui en sortait. Le monsieur avait des pistolets, ils se sont battus. Le prince K… a été tué.

– C’est donc l’hôtel du prince K… qu’il a acheté pour moi ?

– Sans doute.

– Et tout meublé ?

– Parbleu ! Du reste, le mobilier à bien son mérite. Mademoiselle X…, qui a infiniment de goût, si elle a fort peu de cœur, avait présidé à la décoration et à l’ameublement. L’hôtel de la rue Moncey n’est qu’une bicoque auprès de celui-là.

– Et combien coûte le tout ?

– Un million tout net. Notre ami fait bien les choses, ricana sir Williams.

– Voyons, cher, dit Turquoise froidement, ne vous raillez-vous pas de moi ?

– Non, ma fille.

– Et j’y coucherai ce soir ?

– C’est probable. Je sais que tout y est prêt pour te recevoir. Seulement, acheva sir Williams, j’espère, mademoiselle, que vous aurez du tact.

– Hein ? fit Turquoise.

– Que vous ne battrez pas des mains et que vous ne sauterez pas de joie comme un enfant ; enfin j’imagine que vous refuserez…

– Ah ! répondit Turquoise en riant, je vous garantis bien une chose, mon petit ami chéri, c’est qu’il faudra qu’il se mette à mes genoux et fonde en larmes comme la Madeleine, ma patronne, pour que je daigne accepter.

– Vous êtes une charmante enfant, dit sir Williams. Mais comme je ne suis pas venu pour vous faire des compliments, mais bien pour causer de nos petites affaires, laissez-moi vous donner mes instructions pour le cas où, comme je le présume, vous seriez installée dès ce soir rue de la Ville-l’Évêque.

– Dites, je vous écoute.

– Vous sortirez demain à midi, en voiture découverte, et vous monterez au pas le faubourg Saint-Honoré, surtout lorsque vous passerez sous les fenêtres du vicomte de Cambolh, notre ami.

– Tiens ! pourquoi ?

– Vous recevrez un mot de moi demain matin, et ce mot vous l'apprendra. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il nous faut nous occuper un peu de l'autre.

– Qui, l'autre ?

– Celui du faubourg, parbleu !

– Léon Rolland ?

– Oui.

– Tiens ! fit naïvement Turquoise, je commençais à l'oublier. Que devient-il ?

– Il devient fou.

– D'amour ?

– Parbleu ! évidemment.

– Eh bien, que ferons-nous ?

– Ah ! dit sir Williams, j'ai combiné une très jolie petite comédie à trois personnages, une femme et deux hommes.

– La femme, c'est moi, j'imagine ?

– Tout juste.

– L'un des personnages est Léon ; mais l'autre ?

– L'autre est Fernand Rocher.

– Et… que feront-ils ?

– Mais, dame ! répondit sir Williams avec une atroce bonhomie, j'espère qu'ils se battront un peu…

Et le baronet se prit à rire de son rire diabolique.

– Et vous appelez cela une comédie ? s'écria Turquoise ; mais c'est un affreux mélodrame.

– Heu ! heu ! c'est selon… Adieu, petite !

Et sans vouloir s'expliquer plus nettement, le baronet remit son manteau sur ses épaules, son large chapeau sur sa tête, frappa du doigt sur la joue de Turquoise, en lui disant un : Soyez sage ! tout amical, et il sortit.

À la porte, il retrouva son fiacre et dit au cocher :

– Rue du Faubourg-Saint-Honoré, au coin de la rue de Berri.

* *

*

Dix minutes après le départ de sir Williams, Turquoise entendit de nouveau frapper à sa porte, et vit entrer un commissionnaire de coin de rue qui lui remit silencieusement une lettre.

Turquoise jeta les yeux sur la suscription, reconnut l'écriture de Fernand, brisa le cachet et lut :

« Ma chère Jenny,

« Si vous m'aimez, si je puis compter sur vous, si vous voulez me prouver votre affection, montez en voiture au reçu de ma lettre, et suivez l'homme qui vous l'aura remise. Je ne puis vous en dire davantage.

« Votre Fernand. »

– Décidément, pensa Turquoise, mon honorable et mystérieux protecteur est réellement injuste envers Fernand. C'est un garçon plein de délicatesse et d'esprit.

Et la pécheresse dit à l'Auvergnat :

– D'où venez-vous ?

– De la rue de la Ville-l'Évêque, mam'selle, répondit-il, jugeant que, vu sa jeunesse, ses cinq étages et sa petite robe de laine, Turquoise n'avait aucun droit au titre de madame.

Elle jeta à la hâte un châle sur ses épaules, prit son chapeau, ses gants de tricot, et fit signe au commissionnaire qu'elle était prête à le suivre. Elle descendit à pied la rue Blanche, prit une remise rue Saint-Lazare, en face de la rue du Mont-Blanc, et, par un reste d'aristocratie féminine, elle fit signe à son guide de monter à côté du cocher. Elle eut même un geste si plein de dignité, que le commissionnaire en fut frappé, et se repentit de l'avoir appelée *mam'selle*.

Le coupé franchit en quelques minutes la faible distance qui sépare la rue Saint-Lazare de la rue de la Ville-l'Évêque, et, sur l'indication de l'Auvergnat, entra dans la cour de l'hôtel du prince K…, dont la porte cochère était ouverte à deux battants.

Turquoise jeta un regard rapide sur l'ensemble et parut satisfaite du dehors. L'hôtel avait un grand air. Sur le perron il y avait deux valets en livrée qui paraissaient attendre qu'on leur donnât des ordres. À gauche du perron, sous un auvent, un charmant coupé, attelé de deux chevaux irlandais alezan clair, était à la disposition du maître ou de la maîtresse du logis, cocher sur le siège.

Au moment où le fiacre s'arrêta, un des laquais accourut ouvrir la portière et baissa respectueusement le marchepied.

– Quel chic ! murmura Turquoise à part elle. J'ai mis la main sur le roi des millionnaires ; c'est mieux qu'un prince russe.

– M. Rocher ? demanda-t-elle.

Turquoise était bien modestement vêtue, mais le laquais avait sans doute le mot de l'énigme, et il ne s'y trompa point. Il reconnut sous la petite robe de laine brune, sous le chapeau de velours épinglé à voilette noire, la fée de ce merveilleux palais.

– Si madame veut me faire l'honneur de me suivre… dit-il.

Turquoise descendit, suivit le laquais et monta le perron.

Là, le second laquais la précéda dans le vestibule, s'arma d'un flambeau à deux branches, et monta devant elle les marches d'un large escalier de marbre, témoignant à la

jeune femme les mêmes marques de respect servile.

Turquoise fut introduite dans le salon de réception de l'hôtel, une merveille, où mademoiselle X… de la Comédie-Française, avait dépensé cent mille écus de tentures, de meubles délicieux, de bronzes, d'objets d'art et de tableaux.

– Décidément, pensa Turquoise, je suis bien chez moi.

Le laquais posa le flambeau sur un guéridon, et se retira en disant :

– Je vais envoyer à madame sa femme de chambre.

– Allez ! dit la jeune femme, qui redevint sur-le-champ l'élégante créature qui s'était si bien installée rue Moncey. Elle se laissa choir mollement dans un grand *confortable* au coin du feu, et, l'œil fixé sur la pendule Louis XV de la cheminée, aux deux côtés de laquelle brûlaient des bougies dans d'énormes candélabres en bronze doré de même style, elle attendit…

Deux minutes après, une porte de dégagement s'ouvrit, et Turquoise vit entrer une femme de dix-neuf à vingt ans, une soubrette comme on n'en voit guère que dans les comédies de Marivaux, au *clair de rampe* du Théâtre-Français.

LVII

La femme de chambre était jolie, presque aussi jolie que sa maîtresse. Elle avait l'allure vive, le sourire fort aimable, le regard impertinent d'une servante de comédie. Elle plut à Turquoise.

– Madame désire-t-elle s'habiller ? demanda-t-elle en entrant. La garde-robe de madame est prête.

Turquoise se leva.

La soubrette ouvrit une porte à droite de la cheminée, et s'effaça pour laisser passer la jeune femme.

Turquoise la suivit et se trouva sur le seuil de sa chambre à coucher, une miniature, un chef-d'œuvre de petitesse, de bon goût et de luxueuse simplicité. Elle jeta un regard distrait en apparence sur tout ce qui l'environnait, et aucun détail ne passa pour elle inaperçu. De la chambre à coucher Turquoise passa dans le cabinet de toilette, et ne fut pas médiocrement surprise d'y trouver tout ce qu'elle avait laissé rue Moncey : ses châles, ses dentelles, ses bijoux, le tout considérablement augmenté par cette main prodigue et jusque-là invisible qui lui ouvrait les portes de ce palais de fées.

– Ma foi ! se dit-elle, je crois que jusqu'à présent j'ai montré assez de délicatesse pour avoir le droit de jeter mon bonnet par-dessus les moulins.

Et Turquoise se livra, sans résistance aucune, aux mains de sa femme de chambre, qui se mit à l'habiller et à la coiffer.

En une heure, la petite ouvrière eut disparu pour faire place à cette élégante Jenny que nous avons vue rue Moncey. Puis, lorsque sa toilette fut achevée, la femme de chambre lui remit un billet qu'elle tira de son corsage d'un air mystérieux. Turquoise reconnut l'écriture de Fernand. Elle ouvrit ce billet et lut :

« Ma chère Jenny,

« Votre femme de chambre a l'ordre de ne vous remettre cette lettre que lorsque vous aurez pris possession de la maison, que je vous supplie d'accepter comme venant d'un ami qui vous aime plus que tout au monde.

« Je sais que je suis coupable à vos yeux, que je ne puis me représenter devant vous avant d'avoir obtenu mon pardon. Ce pardon, me le refuserez-vous ?

« Et… ne m'inviterez-vous pas à dîner ?

« Je reste à vos genoux dans l'attitude d'un suppliant.

« Fernand. »

Turquoise se prit à sourire.

– Mais si, dit-elle tout haut, comme si elle avait soupçonné la présence de Fernand dans le voisinage.

En effet, une porte s’ouvrit, et le jeune fou vint tomber aux pieds de Turquoise, qui lui tendit la main.

– Relevez-vous, dit-elle, on vous pardonnera peut-être…

Cependant Léon Rolland, dont sir Williams avait bien voulu s’occuper la veille avec la belle Turquoise, une heure avant que cette dernière prît possession de sa nouvelle demeure rue de la Ville-l’Évêque, Léon Rolland, disons-nous, avait, depuis huit jours, subi une entière métamorphose. Ainsi que, trois jours auparavant, la pauvre Cerise l’avait dit à Baccarat, l’ouvrier n’était plus que l’ombre de lui-même. Pâle, l’œil farouche, les lèvres crispées, le front creusé de rides profondes, le maître ébéniste gardait un morne silence, fuyait sa maison, ses ateliers, et devenait méconnaissable pour tous.

Cependant, quelquefois il parvenait à secouer un peu l’affreux marasme qui s’était emparé de lui, et dans ces moments-là il se sentait pris d’un ardent besoin de travail.

Or, ce jour-là, vers dix heures et demie, Léon essayait de tromper la douleur qui le rongeait, en activant ses ouvriers et donnant ses ordres. Il avait entrepris une commande importante dont la livraison devait avoir lieu à une époque déterminée, et il en pressait l’exécution.

Un coupé de maître, attelé d’un magnifique demi-sang, s’arrêta à la porte des ateliers, et Léon, surpris de cette visite matinale, en vit descendre un jeune homme élégamment vêtu, qui portait un lorgnon incrusté dans l’œil droit ; il entra dans l’atelier et demanda à l’un des ouvriers :

– Suis-je chez M. Léon Rolland ?

– Oui, monsieur, répondit l’ouvrier interpellé en désignant Léon du doigt.

Le maître ébéniste s’approcha et salua le visiteur.

– Monsieur, dit ce dernier en lui rendant son salut avec un geste à demi protecteur, je suis le vicomte de Cambolh.

Léon s’inclina.

– Un de mes amis, le marquis d’A…, poursuivit-il d’un ton léger, m’a beaucoup parlé de vous.

– En effet, répondit Léon. M. le marquis d’A… a bien voulu me faire travailler l’année dernière.

– J’ai vu chez lui des boiseries, continua-t-il, que j’ai trouvées d’un travail fort remarquable.

– J’ai de bons ouvriers, monsieur, répliqua modestement Léon Rolland, qui regardait attentivement son visiteur et semblait se demander où il avait pu voir ce visage et entendre cette voix.

– J’espère, en ce cas, reprit M. de Cambolh en souriant, que vous voudrez bien travailler pour moi ?

– Je suis à vos ordres, monsieur.

– J'habite le faubourg Saint-Honoré, poursuivit le jeune homme, et j'arrange en ce moment mon appartement. Je voudrais avoir une salle à manger toute en chêne, meubles et boiseries, et je suis persuadé que vous seul…

Léon Rolland eut un sourire modeste.

– Oh ! monsieur, dit-il, j'ai des confrères aussi et plus habiles que moi ; mais je m'efforcerai de mériter votre confiance.

Rocambole consulta sa montre.

– Tenez, dit-il, il est onze heures. Pouvez-vous disposer de quelques minutes ?

– Sans doute, monsieur, répondit Léon, qui acceptait avec un fébrile empressement tous les moyens de s'arracher momentanément à sa noire rêverie.

– Je vais vous emmener chez moi, continua Rocambole, et nous verrons sur place ce que je voudrais avoir.

– Je suis à vos ordres, monsieur.

Léon le fit passer dans son bureau, lui offrit un fauteuil, et comme il était en costume d'atelier, il lui demanda quelques secondes pour aller mettre un chapeau et une redingote.

– C'est singulier, murmura-t-il en montant chez lui, j'ai déjà vu cet homme quelque part, mais où ?…

– Le drôle, pensait en même temps M. de Cambolh en exposant au feu de coke qui brûlait dans une cheminée à la prussienne la pointe de ses bottes vernies, le drôle m'a bien et longtemps regardé ; mais je veux être pendu s'il me reconnaît jamais. Entre le vaurien adopté par la mère Fipart, le Rocambole de Bougival, et M. le vicomte de Cambolh, gentilhomme suédois, il y a si loin !

Léon revint et se mit à la disposition du prétendu vicomte. Celui-ci le fit monter dans son coupé, qui partit aussitôt au grand trot et gagna le faubourg Saint-Honoré en moins de vingt minutes.

Onze heures et demie sonnaient à Saint-Philippe-du-Roule lorsque le brillant vicomte atteignit son entre-sol, suivi par Léon Rolland.

Pendant tout le trajet il avait gardé vis-à-vis de son compagnon la réserve polie d'un vrai gentilhomme ; il avait peu parlé et s'était beaucoup occupé de la cendre blanche de son cigare. Rocambole tenait à bien établir aux yeux de Léon sa supériorité de race, de façon à écarter de lui jusqu'au souvenir du fils d'adoption de la veuve Fipart.

On entrait, on s'en souvient, chez M. le vicomte de Cambolh par une antichambre assez vaste qui précédait la salle à manger. Cette dernière pièce, la plus spacieuse de l'appartement, prenait jour par ses deux croisées sur la rue du Faubourg-Saint-Honoré, et soit que Rocambole en eût donné l'ordre, soit qu'il eût agi de son propre mouvement, le valet de chambre avait ouvert les deux fenêtres toutes grandes.

– Voilà, dit Rocambole à Léon, la pièce que je veux métamorphoser complètement.

Léon, qui ne voyait et ne pouvait voir en tout cela qu'une affaire de la nature de toutes celles qui se rattachaient à son métier, Léon examina la salle à manger, se fit expliquer par le vicomte ses intentions et une demi-heure s'écoula.

Cette demi-heure avait été ménagée habilement par Rocambole.

On eût dit un avare qui se dessaisit avec adresse d'une faible partie de son or.

Adossé à l'une des croisées, la tête un peu en dehors, portant alternativement ses regards à l'intérieur de la pièce où Léon prenait exactement ses mesures pour exécuter les boiseries commandées, et tantôt sur la façade de l'église Saint-Philippe, façade qui, on le sait, est surmontée d'une horloge. Rocambole paraissait attendre avec une certaine impatience que midi vînt à sonner.

En effet, au moment où l'aiguille de l'horloge atteignait le chiffre douze, une calèche apparaissait à l'extrémité opposée de la place Beauvau et montait le faubourg au petit trot.

Léon était toujours très consciencieusement occupé à sa besogne.

M. de Cambolh vit la calèche reprendre le pas vis-à-vis Saint-Philippe, et tandis qu'elle continuait à gravir la raide montée qu'on remarque au faubourg Saint-Honoré en cet endroit, il jeta un coup d'œil de connaisseur sur l'ensemble de l'attelage et de la calèche.

C'était celle de Turquoise.

Fernand Rocher avait bien fait les choses. En achetant l'hôtel du prince K… il avait conservé les plus beaux et les meilleurs chevaux ; et les quatre carrossiers anglais qui traînaient la calèche faisaient l'admiration des passants dans ce quartier, parcouru cependant chaque jour par les plus beaux chevaux du monde. La calèche était bleu de ciel à l'intérieur, et elle était conduite à grandes guides par un cocher anglais poudré à frimas.

Dans la calèche, une mignonne et charmante créature blonde était couchée à demi, étalant ses bras blancs au milieu d'un flot de dentelles, et protégeant son visage, au moyen d'une ombrelle marquise, contre les tièdes rayons d'un soleil de février.

– Oh ! les superbes chevaux ! murmura d'abord M. le vicomte de Cambolh avec un accent d'admiration qui attira l'attention de Léon Rolland… et la jolie créature ! ajouta-t-il.

Et comme Léon levait la tête et n'osait cependant s'approcher de la croisée :

– Venez voir, monsieur Rolland, dit le vicomte, des chevaux superbes et une femme adorable.

Léon s'approcha, regarda les chevaux, puis la femme…

Et il jeta un cri !

Turquoise passait alors précisément sous les fenêtres, et Léon n'en était pas à plus de dix pas de distance.

La calèche continua sa route et Turquoise ne leva pas la tête.

Quant à Léon, il avait jeté un cri :

– Eugénie ! c’est Eugénie !

Rocambole le vit chanceler, et il le soutint dans ses bras.

– Mon Dieu ! lui dit-il, qu’avez-vous ? Connaissez-vous donc cette femme ?

– C’est Eugénie ! répéta l’ouvrier à demi fou.

– Qu’est-ce qu’Eugénie ? Voyons, expliquez-vous… continua hypocritement l’élève de sir Williams.

Mais déjà Léon s’était élancé vers la porte, oubliant tout, n’écoutant plus rien, et il descendait quatre à quatre l’escalier aux yeux des valets stupéfaits, qui le croyaient subitement atteint d’aliénation mentale. Puis il s’élança dans la rue sur les traces de la calèche. Mais la calèche venait d’atteindre le haut de la montée, et le cocher rendait la main à ses chevaux.

Lorsque Léon, tête nue et hors de lui, arriva à son tour à l’endroit où le faubourg cesse de monter, la calèche disparaissait dans un nuage de poussière et franchissait la barrière pour tourner brusquement à gauche et suivre le boulevard extérieur jusqu’à la place de l’Arc-de-Triomphe, d’où elle gagnait sans doute le Bois.

Pour un homme de sang-froid, malgré cette merveilleuse ressemblance, il eût été impossible de songer que la fringante jeune fille qui s’en allait au Bois, traînée par quatre chevaux, pouvait avoir rien de commun avec Eugénie Garin, l’humble ouvrière ; et certes Léon aurait dû faire cette réflexion tout d’abord.

Mais Léon ne réfléchissait plus, Léon n’entendait plus… Il avait vu, il avait reconnu Eugénie… Il ne songeait pas même à cette brusque transition de fortune…

La calèche partait au grand trot, il se mit à courir.

– Je la rejoindrai ! murmura-t-il éperdu.

Et il s’élança à sa poursuite, et, pendant quelques minutes, il eut l’espoir de l’atteindre. Mais lorsque la calèche fut arrivée au point culminant de la place, et eut tourné l’Arc-de-Triomphe, Léon Rolland vit avec désespoir qu’elle gagnait du terrain sur lui avec une effarante vitesse, et il atteignait à peine les premiers arbres de l’avenue, que déjà le brillant équipage entrait au Bois par la porte Maillot. Mais le pauvre garçon ne se rebuta point ; il continua à courir.

Il espérait que la calèche s’arrêterait, et, en effet, lorsqu’il eut atteint l’entrée du Bois, il la vit devant lui, à trois cents mètres environ. Puis il la perdit de vue au milieu des nombreux équipages qui sillonnaient le Bois en tous sens, et alors, découragé, il s’assit sur une borne, au seuil de la porte Maillot, espérant que la calèche sortirait du Bois tôt ou tard.

En effet, vingt minutes après environ, la calèche tantôt ralentissant sa marche, tantôt reprenant une allure plus rapide, se montra à l’extrémité d’une avenue et reparut aux yeux du pauvre ouvrier. Puis, au moment où il s’apprêtait à arrêter le cocher d’un geste décidé, celui-ci se mit à fouetter ses chevaux en criant un : gare ! accentué, et l’équipage passa comme un éclair, forçant Léon Rolland à se ranger. Mais ce temps d’arrêt lui avait rendu ses forces ; il s’élança de nouveau à la poursuite de la calèche, qui ralentit bientôt sa marche, et il ne la perdit plus de vue.

Turquoise rentra dans Paris par la barrière de l’Étoile et les Champs-Élysées, disant aux cocher :

– Touche à l’hôtel.

Léon suivait toujours, peu soucieux de l’étonnement et des quolibets de la foule, qui ne comprenait pas pourquoi cet homme courait, tête nue, à la poursuite de cet équipage.

Enfin, vers la place Beauvau, il crut qu’il allait l’atteindre, et il n’en était plus qu’à quelques pas, lorsque la calèche entra dans la rue de la Ville-l’Évêque, dont un hôtel ouvrit sur-le-champ sa porte cochère.

La calèche entra, et la porte se referma au moment même où Léon l’atteignait.

Alors, ivre de rage, l’ouvrier sonna violemment à la petite porte.

Un domestique vint ouvrir, le toisa et lui dit :

– Que demandez-vous, brave homme ?

– Je veux parler à votre maîtresse, répondit Léon Rolland.

– J’entends bien, répondit celui-ci, mais ma maîtresse ne reçoit que les gens qui me disent son nom ou le leur.

LVIII

Ces mots firent courber la tête à l'ouvrier. En effet, comment pouvait-il savoir de quel nom Eugénie Garin, transformée en grande dame, se faisait appeler ?

– Eh bien, dit-il d'un ton plus humble, voulez-vous aller dire à votre maîtresse qu'un homme bien connu d'elle, Léon Rolland, désirerait la voir ?

– À la bonne heure ! répondit le valet, à moitié touché par l'expression de douleur et de souffrance répandue sur le visage de Léon Rolland. Attendez-moi là ; je vais voir madame.

Et le valet laissa Léon dans la cour de l'hôtel.

Dix minutes s'écoulèrent. Ces dix minutes eurent pour le malheureux Léon Rolland la durée d'un siècle.

Et le valet revint.

– Ma maîtresse, dit-il, ne vous connaît pas ; mais elle consent à vous recevoir…

Léon eut le vertige. Ou ce n'était pas Eugénie, ou Eugénie le reniait. Il suivit le laquais en trébuchant à chaque pas comme un homme ivre. Le laquais lui fit traverser un vestibule, gravir les marches d'un grand escalier dont les repos étaient garnis de fleurs ; il l'introduisit dans un vaste salon où le luxe moderne le plus exquis avait entassé richesses et merveilles, et lui dit, en lui indiquant un sofa :

– Veuillez attendre, madame va venir.

Léon se crut fou. Un terrible doute s'empara de lui : cette femme, après laquelle il courait depuis deux heures, et dont il forçait la porte, ce pouvait n'être pas Eugénie Garin ; il avait pu être abusé par une ressemblance frappante, singulière, mais non sans exemples.

Un moment, il eut la pensée de fuir. Mais une porte s'ouvrit : Turquoise parut.

Léon Rolland jeta un cri. C'était bien celle qu'il avait connue sous le nom d'Eugénie Garin.

– Eugénie !… balbutia-t-il en faisant un pas vers elle.

Mais Turquoise parut surprise, salua l'ouvrier de la main, et lui dit d'un ton très froid où semblait poindre la surprise :

– Est-ce vous, monsieur, qui vous nommez Léon Rolland ?

Ces mots furent pour l'ébéniste un coup de massue. Il la regarda d'un air hébété, chancela, s'appuya à un meuble pour ne point tomber, et ne put prononcer un mot.

– On vient de me dire, monsieur, continua Turquoise avec un calme parfait, que vous désiriez me voir… Je suis prête à vous écouter.

Elle lui indiqua un siège, et se pelotonna elle-même sur une causeuse roulée au coin du feu.

– Madame… Eugénie… balbutia Léon Rolland.

– Je crois, monsieur, que vous vous trompez, dit-elle.

– Oh ! fit-il, stupéfait de ce calme, une pareille ressemblance… Non, c'est impossible ! Eugénie… c'est vous !

– Je me nomme madame Delacour.

– Madame… madame, murmura Léon éperdu, ne me dites pas que ce n'est pas vous… Vous avez sa voix, son regard… Il est impossible que Dieu ait créé deux êtres absolument semblables.

Et Léon tremblait en parlant ainsi. Il demeurait debout, regardant avec une sorte d'avidité cette femme qui niait toute identité avec Eugénie Garin.

– Monsieur, reprit Turquoise toujours indifférente, je commence à m'expliquer l'insistance que vous avez mise à pénétrer ici. Vous m'avez sans doute vue rentrer chez moi, et, abusé par la ressemblance que je possède avec la personne que vous appelez Eugénie…

– Mais, Eugénie, c'est vous ! s'écria Léon Rolland, qui ne pouvait se tromper à sa voix.

Et il se mit à genoux devant elle, et, d'un ton suppliant :

– Oh ! ne me trompez pas, murmura-t-il, n'essayez pas de me tromper… C'est vous… c'est bien vous !

Turquoise garda le silence.

Léon osa lui prendre la main, et continua avec feu : – Je ne sais pas qui vous êtes, ou du moins ce que vous êtes maintenant ; mais je sais que vous vous nommiez Eugénie, Eugénie Garin, que je vous aimais, que nous avons passé de longues heures auprès l'un de l'autre, dans votre mansarde, un livre à la main, que votre abandon m'a rendu fou ; que, depuis deux heures, je cours après votre voiture sans pouvoir l'atteindre…

Elle l'écoutait silencieuse, et ce silence épouvantait Léon et faisait renaître tous ses doutes.

– Monsieur, dit enfin Turquoise, calmez-vous un peu et veuillez me regarder attentivement ; vous reconnaîtriez sans doute que vous vous trompez.

– Non, c'est bien vous !…

Elle hocha la tête négativement.

– Je crois que je deviens fou… ! murmura Léon, qui répéta pour la seconde fois :

– Vous avez sa voix, son regard, ses traits, ses cheveux blonds.

– Voyons, monsieur, reprit Turquoise avec un accent plein de compassion, qu'était-ce que mademoiselle Eugénie Garin ?

– La fille d'un de mes ouvriers… une pauvre ouvrière, balbutia-t-il.

– Mais alors, monsieur, regardez autour de vous… Et d'un geste, Turquoise semblait vouloir résumer le luxe éblouissant dont elle était environnée et faire valoir l'élégance de sa robe garnie de dentelles.

Léon courbait le front et se taisait. L'argument de Turquoise avait sa valeur. Comment admettre un seul instant, en effet, que la femme que Léon Rolland retrouvait dans un hôtel somptueux, qu'il avait aperçue dans une calèche traînée à quatre chevaux, qu'une nuée de domestiques environnait, eût quelque chose de commun avec l'humble ouvrière qu'il avait vue mourante de faim et exténuée de travail dans la mansarde où gisait son vieux père malade ?

C'était presque de la folie.

– Enfin, monsieur, reprit Turquoise, dont le calme ne se démentait point, laissez-moi essayer de détruire votre conviction par un dernier mot. Admettons un moment que je sois bien la femme dont vous parlez… mademoiselle Eugénie Garin… une ouvrière que vous aimiez et qui, dites-vous, vous a… abandonné…

– Ah ! murmura Léon, c'est bien vous !

– Soit, dit-elle en souriant ; supposons que c'est moi… Supposons que madame Delacour et Eugénie Garin… ne font qu'une même personne…

– Vous le voyez bien ! s'écria Léon qui voulut reprendre la main qu'elle lui avait retirée par un mouvement plein de décence et de dignité, vous le voyez bien !

– Chut ! dit-elle, posant un doigt sur ses lèvres, écoutez-moi…

Et d'un geste à demi sévère, elle l'invita à s'asseoir à distance.

Puis elle continua :

– Supposons donc que je sois Eugénie Garin, et que je vous aie abandonné… À propos, s'interrompit-elle, y a-t-il longtemps ?

– Huit jours, répondit Léon.

– Et quand… vous m'aimiez, j'étais une pauvre ouvrière ?

– Oui, fit Léon d'un signe.

Turquoise laissa bruire un charmant éclat de rire à travers ses dents blanches :

– En ce cas, murmura-t-elle, laissez-moi croire un instant que je suis la filleule de quelque fée.

Léon la regarda tout interdit.

– Car, ajouta-t-elle, il me semble que ma position est un peu… changée, depuis huit jours.

Et comme il gardait le silence, anéanti par cet argument, elle reprit :

– Si vous ne voulez pas vous rendre à l'évidence, monsieur, si vous persistez à me croire l'Eugénie que vous aimez, et que vous avez perdue, il faut alors entrer dans le domaine des suppositions.

Elle prit une attitude enchanteresse au fond de sa causeuse, l'attitude d'une femme habituée dès longtemps à toutes les joies, à toutes les commodités du luxe et de la fortune, et poursuivit :

Première supposition : le père d'Eugénie, le pauvre ouvrier sans fortune, a un frère qui disparut jadis, et qui vient de reparaître pour Eugénie sous forme d'un oncle d'Amérique. Il a apporté des millions, et la petite ouvrière est tombée de sa mansarde dans cet hôtel.

– C'est impossible ! murmura-t-il.

– Deuxième supposition, continua Turquoise : Eugénie, un soir, en vous quittant, a rencontré quelque nabab, quelque prince russe…

– Oh ! c'est cela, s'écria l'ouvrier avec une subite explosion de jalousie… Eugénie, n'est-ce pas que c'est bien vous ?…

– Mais, mon cher monsieur, interrompit froidement Turquoise, dans l'un et l'autre cas, une ouvrière ne fait point peau neuve en huit jours. Regardez-moi bien : ai-je l'air d'une femme qui tirait naguère l'aiguille du matin au soir pour gagner quinze sous ?

En effet, Turquoise était si bien à son aise dans son fouillis de dentelles, si naturelle au milieu de son riche salon, que Léon courba de nouveau la tête.

– Mystère ! murmura-t-il.

– Troisième supposition, reprit-elle : Eugénie ne s'appelait pas Eugénie ; Eugénie n'était point ouvrière, et le père Garin n'était point son père.

– Que dites-vous ? s'écria Léon.

– Rien, je continue à supposer. Et, replaçant son doigt sur ses lèvres : – Chut ! écoutez-moi.

– Parlez.

– Donc Eugénie était tout simplement ce que je suis, c'est-à-dire ce que vous me voyez.

– Mais c'est impossible !

– Alors je ne suis pas Eugénie, choisissez…

– Mon Dieu ! fit Léon qui porta la main à son front, je crois que je rêve…

– Je reprends, poursuivit Turquoise. Eugénie était ce qu'on nomme une lionne, une femme à la mode, un peu galante peut-être, aimant les aventures, le mystère, et qui s'éprit de vous, un jour…

Léon tressaillit.

– Mon Dieu ! cela se voit… Elle aura passé en voiture devant votre atelier, et vous aura aperçu. Elle vous aura trouvé beau et vous aura aimé… l'amour est si bizarre !

– Madame… madame… balbutia Léon qui perdait la tête.

– Attendez donc, monsieur.

Et Turquoise, pour le dominer complètement, leva sur lui son regard bleu, sous le charme fascinateur duquel il devint tout à coup docile comme un enfant.

– Oui, reprit-elle, l'amour est bizarre, il vient on ne sait d'où, on ne sait pourquoi… il s'en va de même. Laissez-moi continuer mes suppositions, et, pour un moment, être bien réellement Eugénie Garin. Et bien, je vous ai vu un soir, je vous ai aimé sur-le-champ, instantanément. Alors, jetant un regard autour de moi, envisageant la vie un peu folle que je menais… j'ai compris que vous, l'ouvrier honnête, le père de famille laborieux, l'heureux époux…

– Ah ! s'écria Léon avec une explosion de joie, c'est vous, Eugénie, c'est bien vous !

– Peut-être, fit-elle en souriant.

Il voulut se remettre à genoux, reprendre ses mains, les couvrir de baisers. Le regard de la jeune femme le cloua sur son siège.

– Ce que femme veut, reprit Turquoise, Dieu le veut ! C'est un proverbe vrai. Donc Eugénie a pris sur vous ses petits renseignements. Elle a acquis la conviction que, pour être aimée de vous, il lui fallait jouer un rôle… n'être plus elle-même… devenir une pauvre ouvrière malheureuse… et ce rôle, elle l'a joué en conscience pendant quelques jours… et vous l'avez aimée…

Léon écoutait avec une sorte d'avidité douloureuse les paroles de la jeune femme, et il commençait à comprendre que, si l'une des trois versions de Turquoise était vraie, c'était à coup sûr la dernière.

– Malheureusement, poursuivit-elle, tout a une fin en ce monde, et l'amour le plus ardent et le plus pur est généralement brisé par une catastrophe. Un matin, Eugénie se dit qu'un jour ou l'autre celui qu'elle aimait avec passion, comme elle n'avait jamais aimé, hélas ! viendrait à pénétrer la vérité… qu'il apprendrait que celle qu'il croyait une honnête ouvrière était une pauvre pervertie nommée dans le monde des jeunes fous Jenny la Turquoise… et elle eut peur de se voir méprisée, insultée, abandonnée par le seul homme qu'elle eût aimé.

Turquoise s'arrêta émue. Elle semblait avoir oublié son rôle ; elle devenait franche et sincère, elle convenait indirectement qu'elle était bien Eugénie Garin.

Léon Rolland, pâle, la sueur au front, le cœur palpitant, ne trouvait plus un mot à répondre. Il baissait les yeux et se sentait mourir.

Turquoise continua :

– Alors la pauvre femme voulut être forte. Elle préféra vivre éternellement dans le cœur de celui qu'elle aimait, en renonçant à lui, que rougir un jour en sa présence et mériter son mépris…

Et Turquoise baissa le front à son tour, et Rolland vit une larme couler lentement sur sa joue.

Cette larme fut la goutte d'eau qui fait déborder le vase empli. L'ouvrier s'élança aux genoux de Turquoise, et s'écria :

– Oh ! vous ne nierez pas plus longtemps, c'est vous… c'est bien vous !

– Oui, c’est moi… murmura-t-elle en fondant en larmes… c’est moi qui vous aimais… moi qui vous ai menti… moi qui ne voulais plus vous revoir…

– Mais, moi aussi, dit-il, je vous aime !

Ces mots semblèrent produire chez elle une réaction violente.

Elle repoussa Léon, se leva vivement et lui dit :

– Maintenant, vous savez qui je suis… vous savez que vous ne pouvez pas, vous ne devez plus m’aimer… Adieu !

Et elle se renversa mourante auprès d’une croisée entrouverte. Léon jeta un cri, courut à elle et lui prit les mains.

– Moi, ne plus vous aimer ? Ah ! fit-il avec un élan sublime de douleur… est-ce possible ?

Elle lui prit la main :

– Mais, mon ami, dit-elle, regardez-moi bien… ne voyez-vous pas que je suis une pauvre femme perdue… que ce luxe qui m’entoure…

Elle s’arrêta et cacha sa tête dans ses mains, et Léon vit jaillir des larmes au travers de ses doigts.

– Oh ! murmura Léon, être pauvre ! n’avoir pas des millions pour les mettre à ses pieds !

Soudain Turquoise écarta ses mains, essuya ses larmes, regarda Léon en face, et lui dit :

– Vous le voyez bien, mon ami, il faut nous séparer… et pour toujours.

– Mais je vous aime !

– Moi aussi : c’est pour cela que je ne veux pas que vous me méprisiez… Adieu !

Elle voulut faire un pas en arrière ; d’un geste elle l’invita à sortir. Mais Léon demeurait à genoux et suppliait.

– Écoutez, dit-elle, je pars demain.

– Vous partez ?

– Oui, il le faut.

– Vous partez ! répéta-t-il avec l’accent de la folie. Je ne vous ai donc retrouvée que pour vous perdre de nouveau.

– Il le faut, dit-elle avec fermeté.

– Mais où allez-vous ?

– En Amérique.

Léon se redressa et fit un pas en arrière. Ce mot était tombé sur lui comme un coup de massue.

– Eh bien ! dit-il, je pars avec vous.

– C’est impossible.

– Pourquoi ?

Turquoise baissa les yeux.

– Parce que je ne puis, je ne veux pas vous revoir.

– Eugénie !… Eugénie !… murmura l’ouvrier, je vous aimerai comme le chien aime son maître… je m’attacherai à vos pas comme il suit les siens…

– Vous me mépriserez…

– Non, j’oublierai le passé.

Elle poussa un cri de joie.

– Vrai ? dit-elle.

– Je vous le jure !

Elle lui jeta ses bras blancs et mignons autour du cou.

– Vrai ? répéta-t-elle, bien vrai ? tu m’aimerais encore, tu m’aimerais comme si j’étais Eugénie ?…

– Oui, dit-il.

– Eh bien ! murmura-t-elle, comme cédant épuisée sous le poids de son bonheur, allons-nous-en, fuyons tous les deux, allons vivre si loin que le souvenir de Paris ne nous poursuive jamais…

– Partons… répéta le malheureux complètement affolé.

Mais soudain une double image passa devant ses yeux, un souvenir traversa son cerveau comme un éclair. Cette image, c’était celle de Cerise tenant dans ses bras leur bel enfant, et dont le sourire d’ange avait encore le don d’émouvoir le cœur brisé du pauvre père et de dérider son front plissé.

– Mon enfant ! murmura-t-il.

– Ah ! fit Turquoise.

Et il la vit pâlir, chanceler, s’appuyer défaillante au mur. Puis il l’entendit lui crier :

– Vous le voyez bien, mon ami, il faut nous dire un éternel adieu… Vous avez une femme et un enfant…

Et elle s’enfuit : une portière retomba sur elle et Léon demeura seul.

Turquoise venait de jouer avec Léon Rolland la même scène qu’avec Fernand Rocher quelques jours auparavant.

* *

*

Pendant quelques minutes, l’ouvrier eut à peine conscience de sa propre existence.

Turquoise avait disparu, il était seul… un profond silence régnait autour de lui, et le salon n’était plus éclairé que par les reflets rouges du foyer. Debout, immobile, les yeux baissés vers le sol, il semblait avoir été pétrifié et métamorphosé en statue. Tout à coup, un bruit se fit près de lui. Il leva la tête et vit soulever cette portière que Turquoise avait laissé retomber derrière elle. Mais ce n’était pas Turquoise.

C’était un valet en livrée qui s’approcha silencieusement de lui et lui remit une lettre.

Qu’était-ce que cette lettre ?

LIX

Turquoise, en quittant le salon et laissant Léon Rolland atterré, était rentrée dans un petit boudoir attenant. Un grave personnage était assis auprès du feu.

En réalité, et grâce à un petit trou pratiqué dans la cloison, et masqué ordinairement par un tableau, il n'avait perdu ni un mot ni un geste de la scène qui venait d'avoir lieu.

Ce grave personnage, vêtu d'un habit bleu, le chef orné de cheveux roux, le visage couleur de brique, et l'abdomen proéminent, était notre respectable sir Arthur Collins, le même qui avait servi de témoin au vicomte de Cambolh dans son duel avec Fernand Rocher, et que nous avons rencontré déjà chez la marquise Van-Hop et chez le comte de Château-Mailly.

Quand il vit apparaître Turquoise, sir Arthur posa un doigt sur ses lèvres, laissa glisser un sourire de satisfaction sur sa face rubiconde, et d'un geste fit signe à la jeune femme de s'asseoir devant un pupitre, sur lequel il y avait de quoi écrire.

Le pupitre se trouvait auprès de la cheminée, à la droite du fauteuil occupé par sir Arthur.

Le fauteuil de sir Arthur était justement placé au-dessous du trou pratiqué dans le mur.

Par conséquent le gentleman, en se dressant à demi, pouvait coller son œil à ce judas imperceptible et voir ce qui se passait dans le salon. C'est ce qu'il fit lorsque Turquoise lui eut obéi en s'asseyant.

Sir Arthur aperçut Léon Rolland immobile, les yeux rivés au parquet, tout le corps en proie à un tremblement convulsif.

Un nouveau sourire effleura ses lèvres.

– Ah ! parbleu ! murmura-t-il entre ses dents, je crois que je me venge !

Et se penchant vers Turquoise qui, la plume à la main, attendait :

– Petite, lui dit-il tout bas, écris ce que je vais te dicter.

– J'attends, répondit-elle.

Sir Arthur dicta :

« Léon, mon bien-aimé,

« Vous avez une femme et vous êtes père : vous le voyez, il faut nous séparer…

« Ou bien…

« Oh ! Léon, Léon, comme il faut que je vous aime pour oser vous parler ainsi… »

Sir Arthur s'interrompit.

– Petite, dit-il tout bas, si tu jetais une goutte d'eau sur le dernier mot de cette phrase, cela ferait bien… il croirait que c'est une larme *brûlante*.

Turquoise se leva, alla sur la pointe du pied jusqu'à un joli plateau de vermeil qui supportait un verre d'eau en cristal de Bohême. Elle trempa délicatement son doigt dans son verre, revint s'asseoir devant le pupitre et laissa choir légèrement sur sa lettre la goutte d'eau qui perlait à l'extrémité de son ongle rose.

Sir Arthur se remit à dicter.

« Vous avez une femme et un enfant, mais si vous m'aimez… vous n'aimez plus votre femme… n'est-ce pas ?

« Eh bien, Léon, mon bien-aimé, âme de ma vie, prends ton enfant et fuyons…

« Oh ! ton enfant, je l'aimerai comme si je lui avais donné le jour ; je serai sa mère…

« Choisis : ou ne plus nous voir, me laisser partir dès demain matin et quitter Paris pour n'y revenir jamais ; ou fuir avec moi.

« Ne m'écrivez pas. Venez avec votre enfant demain matin, cette nuit même, si vous voulez.

« Ou bien oubliez-moi !

« Votre Eugénie. »

– Ouf ! murmura sir Arthur, cette petite combinaison me sourit assez… Cerise est bien capable d'en mourir.

Et sir Arthur étendit la main vers le gland d'une sonnette. Un laquais entra par une porte dérobée.

Turquoise avait plié le petit billet en quatre, et elle le remit au valet sans prendre la peine de le cacheter.

Ce laquais était le même qui avait reçu Léon Rolland à la porte de l'hôtel et l'avait introduit.

Turquoise lui fit un signe en lui montrant la porte du salon.

Le laquais prit le billet et exécuta, comme nous l'avons dit, l'ordre qu'il venait de recevoir.

Sir Arthur s'était dressé de nouveau, collant une fois encore son œil au trou pratiqué dans le mur. Il vit Léon s'emparer avidement du billet, le lire en pâlissant, puis s'élancer hors du salon, comme s'il eût obéi à quelque inspiration soudaine et fatale.

Alors le gentleman prit sur la cheminée le tableau qu'il avait décroché quelques minutes auparavant et le replaça, masquant ainsi le judas.

Puis il regarda Turquoise en riant.

– Il est parti ! dit-il.

– Alors, nous pouvons causer, mon cher.

– Tout à notre aise.

Turquoise quitta la pièce où elle était et alla s'arrondir nonchalamment sur une bergère, croisant une de ses jambes sous elle, à la façon des femmes de l'Orient, et prenant dans ses deux mains son autre pied, du bout duquel elle laissa tomber sa mule rouge sur le tapis :

– Voyons, mon cher, dit-elle alors, êtes-vous content de moi ?

– Assez, petite…

– C'est peu, dit Turquoise en faisant une moue charmante.

– Plaît-il ?

– Dame ! je croyais avoir mérité de chauds éloges.

– Ma chère enfant, répondit gravement sir Arthur, je vais te satisfaire d'un seul mot.

– Ah ! voyons le mot ?

– Quand je me donne le plaisir de monter une comédie, je ne prends jamais d'acteurs médiocres.

– Bravo ! Ainsi, j'ai été bonne ?

– Excellente ! Seulement…

– Hum ! y a-t-il une restriction ?

– Seulement, quand on vante trop les comédiens, ils deviennent mauvais. C'est pour cela, ma chère, que je ne t'applaudis pas.

– Vous êtes un parfait gentleman, s'écria Turquoise, pleine de reconnaissance pour les éloges de sir Arthur. Et le regardant d'un air moqueur : – En vérité, dit-elle, il n'y a que vous pour vous métamorphoser ainsi. Vous ne ressemblez pas plus à ce bonhomme qui marchait les yeux baissés, portait des gants de tricot et vint me voir, un soir, à mon cinquième étage de la rue des Martyrs, que la nuit ne ressemble au jour.

– J'ai joué la comédie, répondit sir Arthur avec modestie.

– Vous ?

– Oui, autrefois, en province.

Sir Arthur jeta son cigare à demi consumé dans le feu.

– À présent, dit-il, causons affaires.

– Je vous écoute, dit-elle.

– Tu penses bien, ma chère enfant, que la lettre que je viens de te dicter fera son petit effet.

– Vous croyez ?

– Parbleu ! ton don Juan d'ébéniste sera ici avec son poupon avant demain.

– Mais, la mère ?

– Bah ! il s'arrangera.

– Ah çà ! interrompit Turquoise, tout cela est fort joli, et je ne tiens pas à savoir pourquoi vous me faites tourmenter ainsi ce pauvre homme ; mais que ferai-je de l'enfant ?

– Nous en causerons plus tard.

– Comment cela ?

– C'est-à-dire que tu vas faire atteler une voiture de voyage. La voiture attendra, prête à partir, sur le perron… Si Léon vient, et n'en doute pas, tu t'envelopperas d'un manteau et tu le feras monter auprès de toi en prenant l'enfant sur tes genoux.

– Et puis ?

– Le postillon qui te conduira est de ma connaissance. Il aura des ordres et te remettra mes instructions cachetées au premier relais.

– Mais encore, dit Turquoise, s'il me demande où nous allons ?

– Tu prendras un air mystérieux et tu refuseras de répondre en lui disant : contentez-vous d'être avec moi.

– Ainsi, je partirai !

– Parbleu !

– Mais Fernand ?

– Tu le reverras à ton retour.

– Quand reviendrai-je ?

– Dans deux jours. Du reste, tu vas lui écrire un mot que tu laisseras ici.

– Que lui dirai-je ?

– Attends, je vais dicter.

Turquoise retourna au pupitre, prit de nouveau la plume, et sir Arthur dicta :

« Mon cher Fernand,

« Puisque vous me ménagez des surprises et manquez à toutes vos promesses ; puisque, malgré vos serments, vous avez voulu que la pauvre Jenny, qui était si heureuse de vivre indépendante et pauvre en vous aimant, reprît sa chaîne dorée et redevînt l'esclave de la Fortune, il faut, mon bel ami, que vous soyez puni. Or, comme j'imagine que vous m'aimez, je crois que le meilleur moyen de vous punir est de vous bannir quelques heures de ma présence.

« Mais… le moyen, en vérité, de fermer la porte de l'hôtel à l'homme qui vous l'a donné ? Ce parti me paraissant impraticable, j'en prends un autre, celui de m'exiler quarante-huit heures de Paris.

« Où vais-je ? Mystère ! Voilà le châtiment !

« Surtout, Fernand, ne soyez pas jaloux.

« Jenny. »

– Tu feras la leçon à ta femme de chambre, ajouta sir Arthur. Adieu, petite…

Le gentleman boutonna son habit, prit son paletot, baisa fort galamment les mains de Turquoise et sortit de l'hôtel fort paisiblement, à pied, comme un bon bourgeois qui s'en va jouer aux dominos au café Turc.

Il remonta la rue de la Ville-l'Évêque jusqu'à la place Beauvau. Là, il arrêta une remise qui passait à vide, y monta, et dit au cocher : « Rue Laffitte » ; il se dirigea chez M. de Château-Mailly.

Sir Arthur s'était fort occupé, depuis quelques jours, de la marquise Van-Hop, de sa rivale Daï-Natha, et de l'affaire des cinq millions. Il avait donc un peu négligé l'intrigue naissante du jeune comte avec la belle et malheureuse madame Rocher. Aussi, venait-il chez M. de Château-Mailly pour savoir où en étaient les choses.

Le comte était seul chez lui, à cette heure. Il avait dîné au café Anglais et rentrait pour s'habiller, lorsque son groom lui remit une carte.

En y jetant les yeux, le comte tressaillit, interrompit sa toilette, ordonna qu'on fît entrer le visiteur et ferma sévèrement sa porte.

Sir Arthur avait eu soin, en entrant, de prendre son petit accent anglais, qui seyait si bien au burlesque ensemble de sa personne.

– Aôh ! dit-il en entrant, je suis enchanté, mon cher comte, de vous rencontrer…

– Moi aussi, monsieur, répondit le comte en lui avançant un fauteuil.

Sir Arthur s'assit.

– J'ai fait un voyage, dit-il, et je venais savoir où en étaient nos affaires.

Le comte soupira.

– Ah ! *my dear,* dit-il, je crains que vous n'ayez fait un mauvais marché.

– Hein ? fit sir Arthur.

– Mes affaires, les nôtres, si vous voulez, sont toujours au même point.

– Bah ! Allons donc !

– Madame Rocher est aussi vertueuse que malheureuse.

– Ah !

Le baronet imprima à cette exclamation d'une syllabe une singulière éloquence. Cela voulait dire que le comte était un naïf et un maladroit don Juan, un séducteur novice qui ne savait comment s'y prendre.

– Oui, mon cher, reprit le comte ; en dépit de tous mes efforts, je n'ai pas gagné un pouce de terrain…

– Par exemple ! dit en riant le faux Anglais, je ne serais pas fâché d'avoir un petit résumé de ces choses dont vous parlez.

– C'est facile.

– Allez, je vous écoute.

Et sir Arthur se renversa dans son fauteuil, comme un homme qui va prêter toute son attention à un conteur plein de charmes.

Le comte reprit : – D'abord, mon cher, je vous dirai que madame Rocher me témoigne une confiance si fraternelle, si pleine d'abandon, que je suis bourrelé de remords et de scrupules.

– Mais, dit sir Arthur, ce n'est pas précisément, il me semble, le moyen d'hériter de votre oncle.

– Ensuite, poursuivit M. de Château-Mailly, je vous avouerai franchement que la naïveté de cette charmante femme lui sert d'égide au lieu de la désarmer.

– Comment cela ?

– Mais le plus simplement du monde : madame Rocher me regardant comme un ami, presque comme un frère, n'a de moi aucune défiance et ne s'est jamais imaginée que je pusse l'aimer.

– Comment ! exclama sir Arthur, vous n'êtes point encore tombé à ses pieds ?

– Hélas ! non.

Le baronet exprima, par les traits de sa physionomie, un mécontentement violent.

– Monsieur le comte, dit-il, vous tenez peu vos engagements, il me semble, et je ne vois pas pourquoi je tiendrais les miens.

Ces mots produisirent sur le jeune héritier de M. de Château-Mailly le même effet que produit, sur un cheval de bataille égaré avec son cavalier, le son du clairon. Il se redressa tout à coup avec une noble fierté et regarda son interlocuteur en face.

– Monsieur, dit-il, je crois que si j'avais à choisir devant Dieu, entre fouler aux pieds le serment que je vous ai fait, pour ne point accomplir la détestable tâche que j'ai acceptée à la légère, et demeurer fidèle à ma parole, pour continuer à être votre instrument, Dieu me pardonnerait mon parjure.

Sir Arthur se mordit les lèvres jusqu'au sang, et répondit en riant :

– Dieu n'a rien à faire en ceci.

– Vous vous trompez.

– Plaisantez-vous ?

– Nullement.

Et le comte toisa son adversaire d'un œil dédaigneux :

– Tenez, dit-il, tout bien réfléchi, je ne veux pas de la fortune de mon oncle au prix de l'honneur d'une femme.

– Vraiment, exclama sir Arthur, avec une raillerie qui déguisait mal sa fureur, on dirait que vous l'aimez réellement, cette madame Rocher.

– Peut-être… Je l'aime assez, dans tous les cas, pour la respecter.

Sir Arthur se redressa comme s'il eût été mordu par une vipère.

– Il me semble, dit-il, que c’est la rupture de nos engagements que vous me proposez ?

– C’est possible.

– Et moi, je soutiens le contraire. J’ai votre parole, comme vous avez la mienne.

– Monsieur, dit le comte avec fermeté, je vous rends votre parole, moi. Quant à vous, peut-être avez-vous le droit de me mépriser ; mais je descends en ce moment au fond de ma conscience, qui me crie que mieux vaut encore le mépris des hommes que le remords et le souvenir d’une infamie.

Sir Arthur écoutait comme un homme frappé de la foudre. Il voyait un des instruments de sa ténébreuse vengeance se briser tout à coup dans ses mains, et Hermine lui échapper.

– Monsieur le comte, s’écria-t-il d’une voix étranglée par l’irritation, si demain en plein soleil, au Bois ou sur le boulevard, je vous aborde en vous disant : Vous êtes un faux gentilhomme et vous avez foulé votre serment aux pieds… que me direz-vous ?

– Je garderai le silence, monsieur, répliqua le comte simplement. Mais en moi-même il s’élèvera une voix qui me dira : les faux gentilshommes sont ceux qui achètent leur fortune au prix d’une infamie.

– Et si je vous demande raison ?

– Je me battrai.

La voix du comte était ferme.

– Remarquez, monsieur, que si le duc, votre oncle, épouse madame Malassis, vous êtes à jamais ruiné.

– Je saurai supporter ce revers.

Et le comte, montrant la porte, ajouta :

– Tenez, monsieur, brisons là. Vous mettez trop d’insistance à me rappeler mon serment pour que je ne mette pas, à présent, de l’entêtement à le violer. Je veux respecter madame Rocher, et j’espère que nous ne nous reverrons que l’épée à la main.

Ces mots, prononcés froidement, n’admettaient pas de réplique. Sir Arthur se leva, prit son chapeau, se dirigea vers la porte et sortit.

– Nous nous reverrons, monsieur le comte, dit-il.

– Quand vous voudrez, répondit M. de Château-Mailly.

Et lorsque sir Arthur fut parti, le comte murmura : « Ah, je sens que le poids qui m’étouffait s’en va, et je crois que je redeviens honnête homme. »

Alors il prit la plume et écrivit ces mots à Hermine :

« Madame,

« Voulez-vous m’accorder demain, chez vous, l’entrevue que je vous ai demandée chez moi pour la même heure ? »

* *

*

– Malédiction ! murmurait sir Williams en s’en allant, la rage dans le cœur, est-ce qu’il y aurait réellement une Providence qui me poursuivrait et me terrasserait à la veille du triomphe ? Oh ! je veux pourtant me venger !

LX

Suivons Léon Rolland, que sir Arthur avait vu, par le trou pratiqué dans le mur, s'élancer comme un fou hors du salon.

La lettre de Turquoise avait produit sur l'ouvrier un effet électrique. Était-ce de la joie ou de la douleur ? C'est ce qu'il n'aurait pu dire.

Il sortit de l'hôtel en courant, arpenta les rues, les boulevards, et mit à peine trois quarts d'heure pour arriver chez lui, dans le faubourg Saint-Antoine. Il était toujours tête nue, et son allure avait quelque chose d'égaré qui laissait pressentir un dérangement mental. On eût dit un homme échappé de la maison de santé de Charenton. Heureusement il était nuit complète ; un léger brouillard rendait les boulevards à peu près déserts, et il put continuer sa marche précipitée sans être remarqué.

Huit heures allaient sonner lorsqu'il se trouva à sa porte.

Là seulement il s'arrêta ; et comme sa main saisissait le marteau de bronze qui remplaçait la sonnette, il hésita, jeta un regard en arrière, et eut comme la conscience exacte de sa situation et de la façon dont il avait employé sa journée.

Il se souvint qu'un jeune homme était venu le chercher en voiture le matin, l'avait emmené rue du Faubourg-Saint-Honoré ; que, là il avait vu passer Turquoise et s'était élancé à sa poursuite.

Tout le reste n'était plus pour lui qu'à l'état de rêve confus.

Pourtant, au seuil de sa demeure, il parut s'éveiller à demi, et le billet de Jenny, ce billet qu'il serrait dans sa main crispée, lui rappelait tout à fait pourquoi il revenait chez lui. Il venait prendre son enfant !

Certes, Léon Rolland était d'une honnête nature ; son cœur était simple et droit, et il n'avait fallu rien moins pour l'égarer que ce fatal et perfide amour écho au souffle infernal du baronet sir Williams ; et dans cet instant de calme et de réflexion dont il jouit en posant le pied sur le seuil de sa maison, l'ouvrier eut horreur de lui-même et de la femme qui osait lui donner un pareil conseil.

Prendre son enfant ! C'est-à-dire enlever à sa mère, à cette pauvre femme délaissée, son unique et dernière joie ! C'était horrible et odieux.

– Non, jamais ! jamais ! pensa Léon ; plutôt mourir !

Sa main souleva le marteau, qui retomba, et la porte s'ouvrit.

Léon n'osa point monter chez lui ; il lui semblait que Cerise allait lire dans son regard l'odieuse pensée qu'il avait eue et qu'elle le chasserait. Ce fut vers son atelier qu'il se dirigea. La porte en était fermée, les ouvriers étaient partis depuis longtemps.

Léon avait une clef de cette pièce qu'il appelait son bureau.

Il entra, alluma une bougie et s’assit dans le grand fauteuil de cuir placé devant son comptoir.

Peu à peu le sang-froid lui revenait et avec lui la raison. La tête dans ses mains, il se prit à réfléchir, à envisager nettement sa situation. Il aimait Turquoise, il l’aimait ardemment, passionnément, à en mourir.

Il s’en fit l’aveu avec calme, comme un condamné, résigné au sort qui l’attend, analyse, du fond de sa prison, les péripéties dramatiques de son jugement et entrevoit les lugubres apprêts de son exécution.

Il aime Turquoise. Or, Turquoise lui avait donné à choisir ; ou ne jamais la revoir, la laisser partir et quitter Paris pour toujours, ou fuir avec elle.

À cette dernière pensée, Léon Rolland se sentit frissonner des pieds à la tête, et le cœur lui manqua.

Partir, n’était-ce pas pour lui le rôle honteux du soldat qui déserte, l’action odieuse du père de famille qui abandonne sa femme, son enfant, son foyer, laissant derrière lui la misère, pour courir après une courtisane éhontée ?

Mais, rester… n’était-ce pas ne plus la revoir, renoncer à elle pour toujours ?

Le malheureux se sentait défaillir, et il appelait en ce moment la mort à son aide. Un bruit se fit derrière lui, deux petits coups discrets furent frappés à la porte du bureau et lui firent lever la tête.

Léon vit entrer Cerise.

La pauvre femme avait attendu son mari toute la journée. Le matin, à l’heure du déjeuner, ne le voyant pas venir comme à l’ordinaire, elle était descendue à l’atelier et avait appris qu’un monsieur était venu le chercher pour une commande. Complètement rassurée, elle avait attendu jusqu’à six heures, l’heure du dîner.

Léon n’avait pas reparu.

Elle était redescendue à l’atelier vers sept heures. Le petit apprenti qui fermait les magasins et s’en allait le dernier attendait encore son maître. Alors Cerise devint inquiète.

Malgré la triste métamorphose qui s’était opérée en lui depuis quelques jours, Léon était toujours exact aux heures des repas.

Cerise fit fermer les magasins, remonta chez elle et attendit dans la plus vive anxiété, – anxiété partagée, on le devine, par la vieille mère de son mari.

Les deux femmes avaient voulu coucher l’enfant. Mais l’enfant n’avait point sommeil : il voulait, lui aussi, attendre son père.

Pendant une heure, chaque fois que le marteau retentissait sur la porte, Cerise éprouvait un battement de cœur.

– C’est lui ! pensait-elle.

Et elle se prenait à écouter les pas qui gravissaient l’escalier. Mais les pas ne s’arrêtaient pas devant sa porte. Ce n’était point lui.

Enfin, lorsque Léon rentra, Cerise se prit à espérer ; elle écouta encore. Mais Léon avait gagné l'atelier.

Une des croisées du bureau donnait sur la cour.

Tout à coup, la vieille mère qui s'était approchée de la fenêtre vit briller une lumière dans l'atelier.

– Léon est rentré ! dit-elle ; il est au bureau…

Cerise jeta un cri de joie et s'élança dans l'escalier. Ce ne pouvait être que Léon, en effet, car le petit apprenti montait les clefs avant de s'en aller, et Léon seul en possédait une autre.

Cerise pensa, en descendant l'escalier, que son mari avait touché de l'argent dans la journée et qu'il le plaçait dans sa caisse. Cela seul pouvait expliquer pourquoi, au lieu de monter directement chez lui, il était entré dans le bureau.

Sur le seuil, la pauvre femme hésita. Son mari était si triste, si navré, si bourru même depuis quelques jours !

Ce fut pour cela qu'elle frappa avant d'entrer.

Léon se retourna.

Cerise remarqua qu'il était plus pâle et plus triste encore que de coutume ; son regard était brillant de fièvre, ses cheveux étaient en désordre…

À la vue de sa femme, Léon tressaillit et une légère rougeur monta à son front.

– Ah ! te voilà… dit-il.

– Oui, répondit Cerise ; nous t'attendons pour dîner depuis longtemps, ta mère et moi, et nous étions bien en peine va… Il ne t'est rien arrivé, au moins ?

– Rien, répondit Léon, que cette voix caressante et douce remua jusqu'au fond du cœur… absolument rien… Je suis allé pour des travaux importants… j'ai été retenu… voilà tout.

Il mentait en parlant ainsi ; mais pouvait-il donc confier à sa femme ses tortures de la journée ?

Cerise posa sa petite main sur son bras.

– Viens, lui dit-elle.

Elle avait vu que Léon n'était pas occupé lorsqu'elle était entrée, mais elle ne voulait point paraître s'en apercevoir. Elle respectait sa morne douleur. La frêle et délicate créature s'était trouvée forte à l'heure du désespoir ; et puis elle avait foi encore dans les promesses de sa sœur, qui lui avait dit deux jours auparavant : « Espère… il te reviendra. »

La jeune femme le prit par le bras avec une douce instance, et le pauvre fou se laissa entraîner et la suivit.

Quand il entra chez lui, le maître ébéniste éprouva comme un soulagement, un bien-être inattendu et subit.

Il était si calme et si riant d'aspect, ce modeste intérieur où le travail avait amené l'aisance!… La petite salle à manger était doucement éclairée par une lampe placée sur la table.

Le couvert était mis.

Déjà la vieille mère avait installé l'enfant à table, dans sa haute chaise à barreaux; il poussa un cri de joie en voyant entrer son père, et tendit vers lui ses petites mains avec un sourire ingénu et charmant qui s'efface pour toujours lorsque ces frêles et blondes créatures atteignent ce qu'on nomme l'âge de raison.

L'ouvrier passa la main sur son front, comme pour en chasser le vertige auquel il était en proie, et, tout chancelant encore, il vint se mettre à table à côté de son fils, qu'il prit dans ses bras et posa ensuite sur ses genoux.

Un remords s'empara de Léon Rolland au milieu de cette paix profonde, de ces joies calmes du foyer.

Cet homme à qui un jeune enfant tendait ses petits bras, qui, en entrant chez lui, voyait ces deux êtres à coup sûr les plus aimants de la famille, une mère et une femme; cet homme dont l'arrivée déridait tous les fronts, épanouissait un sourire sur toutes les lèvres, cet homme eut honte de lui. Une sorte de réaction s'opéra en lui insensiblement. L'ombre de Turquoise, cette ombre maudite et fatale qui pesait despotiquement sur son bonheur domestique depuis quelques jours, s'effaça par degrés; pareille au brouillard qui se déchire et livre passage à un rayon de soleil, elle laissa poindre aux yeux de Rolland le sourire charmant de Cerise. L'ouvrier, tout à l'heure morne et silencieux, fut presque gai durant le repas; il caressa son enfant, il eut des paroles affectueuses pour sa femme, et se laissa gronder par sa vieille mère.

Mais, hélas! tout cela n'était que momentané. On eût pu comparer cet instant de calme à ce que les matelots appellent une embellie; et lorsque l'enfant, cédant au sommeil, ne babilla plus, lorsque Cerise, rappelée à ses devoirs maternels, l'eut enlevé tout endormi de sa chaise pour l'emporter dans la pièce voisine, l'ombre de Turquoise reparut. Elle reparut dominante, fascinatrice; il crut sentir peser sur lui ce regard d'un bleu sombre aux effluves magnétiques, et il retomba soudain dans sa prostration.

Cerise était encore dans la pièce voisine, occupée à coucher son fils.

Léon se leva brusquement de table:

– Est-ce que tu sors? lui demanda sa mère.

– Non, dit-il, je vais à l'atelier. Je n'ai pas fait ma caisse aujourd'hui.

Il était heureux d'avoir ce prétexte pour se soustraire aux questions et aux empressements des deux femmes. Il est de certaines natures chez lesquelles la douleur fait naître un impérieux besoin de solitude.

Léon se dirigea vers la porte. Au moment où il l'ouvrait et s'apprêtait à descendre, Cerise accourut.

– Est-ce que tu sors, mon ami? répéta-t-elle comme sa belle-mère.

– Non, je vais faire ma caisse.

Cette réponse, faite avec tranquillité, rassura Cerise, qui, absente au moment où Léon était redevenu taciturne et sombre, était encore sous l'impression heureuse de l'espèce de bonne humeur qu'il avait manifestée pendant le dîner.

Léon descendit à son bureau, ralluma la lampe et se mit en effet à faire sa caisse, essayant de tromper sa douleur par le travail.

Une heure s'écoula.

Pendant cette heure, le pauvre malade de cœur parvint assez bien, en alignant des chiffres et vérifiant des écritures, à écarter le souvenir de Turquoise ; mais, sa besogne terminée, ses comptes mis en ordre, lorsque, n'ayant plus rien à faire, il songea à remonter chez lui, alors ce souvenir revint, impérieux, despotique, et l'absorba tout entier. Il revit la jeune femme qui lui avait si bien pris son âme et sa raison, il la revit, il l'entendit parler. Ce n'était plus Eugénie Garin, l'humble ouvrière, la fille du pauvre aveugle soignant son vieux père dans une mansarde froide et nue, qu'il aimait… C'était la belle et brillante créature dont la calèche sillonnait les allées du bois, emportée par quatre vigoureux trotteurs de Norfolk ; c'était Turquoise, blanche comme un lis, délicate et mignonne comme une fleur de serre chaude, et dont le regard rêveur et velouté avait parfois de ces rapides et fulgurants éclairs qui révélaient une âme virile sous cette fraîche et gracieuse enveloppe.

Léon ne se l'avoua point, mais il aimait déjà plus ardemment cette idéale et charmante personnification du vice qu'il n'avait aimé Eugénie Garin.

Il lui monta alors au cerveau comme une mystérieuse ivresse de parfums, de bruits, de lumières ; une soif subite de luxe et de plaisirs effrénés s'empara de lui ; cet apôtre du travail éprouva comme une tentation vertigineuse d'oisiveté et de fortune acquise sans peine…

– Oh ! je la reverrai ! murmura-t-il ; il faut que je la revoie !

Au lieu de déchirer dans la rue ce billet de Turquoise qui lui avait brûlé les doigts, Léon Rolland l'avait glissé dans sa poche, et ce billet, comme s'il eût été agité par la main de Satan, sembla tout à coup remuer sur sa poitrine et lui rappeler énergiquement la volonté de Turquoise. Il le prit, le relut… Elle lui disait adieu, elle lui assurait qu'elle se mettrait en route au point du jour. Elle lui donnait à choisir : fuir avec elle, ou ne la revoir jamais…

Léon jeta le billet loin de lui, obéissant une dernière fois à la voix du devoir… Mais cette voix ne parlait plus que faiblement… On eût dit un écho affaibli.

Et Turquoise partait…

Une lutte horrible s'engagea alors dans le cerveau et dans le cœur de cet homme, entre la raison et l'amour, entre la sagesse et la folie…

Cette lutte dura plusieurs heures. Vingt fois il fut tenté de fuir, de s'en aller comme un proscrit, comme un criminel, se jeter aux pieds de Turquoise, lui dire : – Emmenez-moi… partons… partons sur-le-champ !

Vingt fois il crut entendre le babil joyeux de son fils ; il crut sentir ses petits bras blancs et potelés s'arrondir autour de son cou… Et il resta.

Mais Turquoise partait… il ne la reverrait pas.

Minuit sonnait à la pendule du bureau, que cette lutte durait encore.

Enfin la raison, le devoir, l'honnêteté de l'ouvrier semblèrent triompher un moment. Il se leva, résolu à remonter chez lui, à se mettre aux genoux de sa femme, à lui tout avouer et à se placer sous la protection de cette faible créature dont l'âme n'était faite que pour aimer. Et il monta en effet, ouvrit la porte de son logement, et se dirigea vers la chambre à coucher.

Un profond silence régnait dans tout l'appartement. La mère était couchée.

Certes si, en entrant, Léon avait aperçu Cerise, s'il l'avait vue, comme à l'ordinaire, assise dans la salle à manger où elle l'attendait tous les soirs, travaillant à quelque ouvrage de broderie, à quelque vêtement destiné à son cher premier-né, certes, l'ouvrier eût été sauvé.

Mais Cerise était rentrée chez elle, obéissant à un impérieux besoin de repos. Elle avait passé tant de nuits sans sommeil, inquiète, le cœur brisé, que, ce soir-là, elle s'était mise au lit et s'était endormie confiante, rassurée par ce calme menteur dont son mari avait paru jouir pendant le dîner, rassurée aussi par la clarté que projetait dans la cour la lampe allumée dans l'atelier, et qui lui disait que Léon travaillait paisiblement.

Léon entra sur la pointe du pied dans la chambre à coucher.

Une veilleuse placée sur la cheminée répandait autour d'elle une clarté discrète. Le berceau était auprès du lit. L'enfant était à demi découvert, et les regards de son père tombèrent sur lui. La jeune femme, au contraire, était enveloppée dans ses couvertures, le visage tourné vers la ruelle ; Cerise dormait presque invisible.

Soudain l'ombre maudite de Turquoise reparut. Léon ne vit plus qu'elle et son enfant ; elle qui partait et voulait l'emmener, elle qui voulait aimer son enfant comme si elle eût été sa véritable mère… Et le souffle du mal triompha : et cet homme redevint fou ; il oublia qu'il allait commettre le plus grand des crimes en enlevant un enfant à sa mère… Il y avait sur une chaise une grande couverture écossaise dans laquelle on enveloppait quelquefois le petit quand on le portait sur les bras dans la rue pendant l'hiver ; Léon Rolland s'en empara, puis, comme Cerise dormait toujours, il marcha résolument vers le berceau.

LXI

Le cœur de l'ouvrier battait à rompre sa poitrine, tandis qu'il s'approchait du berceau, la couverture sur le bras.

L'enfant dormait de ce sommeil profond, calme et régulier du premier âge. On pouvait parler, marcher autour de lui ; on pouvait le prendre dans son lit et l'emporter, il ne se réveillait pas…

Le père savait tout cela. Et cependant, il hésitait encore, il hésita longtemps, écoutant tour à tour la voix du remords ou celle de la passion.

Cette dernière l'emporta enfin. Il se pencha sur le berceau, prit l'enfant dans ses bras, doucement, avec des précautions infinies…

L'enfant ne s'éveilla point.

Alors il l'enveloppa dans la couverture avec les soins minutieux et l'habileté d'une nourrice. Et cela fait, il recula d'un pas vers la porte. Puis il fit un pas encore…

Mais alors il se passa quelque chose d'étrange et de surnaturel. Léon Rolland était entré sur la pointe du pied, et un épais tapis avait encore assourdi le bruit de ses pas ; il s'était approché du lit, et ni la mère ni l'enfant ne s'étaient éveillés ; enfin, il avait pris ce dernier, et il se retirait, retenant son souffle, lentement, avec les précautions d'un voleur ; et pourtant, comme il allait atteindre le seuil de la porte, Cerise s'éveilla brusquement, se dressa sur son séant, aperçut son mari tenant l'enfant dans ses bras et jeta un cri, – le cri désolé, terrible, éperdu de la mère, – un cri qu'on ne saurait noter ou redire.

Pourtant, l'homme qui s'emparait de son enfant, n'était-ce pas le père, n'était-ce pas son mari ? L'enfant n'était-il point en sûreté dans ses bras ?

Cerise s'était éveillée vingt fois en pareille circonstance ; elle avait vu bien souvent, en ouvrant les yeux, Léon lui enlever doucement son fils qu'elle tenait enlacé pour le remettre dans son berceau, et elle lui avait souri… Pourquoi donc un cri d'alarme ? Pourquoi se dressait-elle l'œil hagard, la menace à la bouche, et jetait-elle un regard terrible et plein d'un courroux subit à cet homme qu'elle aimait ?

C'est que sans doute, à cette heure solennelle, cet ange mystérieux qui protège la famille, cet ange que Dieu charge de veiller sur chaque toit, avait éveillé la mère et lui avait fait comprendre qu'on allait lui ravir son enfant.

Cerise n'avait poussé qu'un cri… mais ce cri avait pénétré dans le cœur de l'ouvrier comme la lame d'un poignard. L'émotion avait cloué la mère immobile sur le lit d'où elle voulait s'élancer pour reprendre son enfant ; mais son regard avait terrassé le père coupable…

Et Léon Rolland, fasciné, attiré, revint vers le lit, et déposa l'enfant toujours endormi dans les bras ouverts de sa femme.

– Je suis un misérable ! murmura-t-il. Adieu… pardonnez-moi !

Et il s'enfuit ; et Cerise, le front baigné de sueur, le cœur oppressé par l'angoisse ; Cerise, qui n'avait plus la force de prononcer un mot et de pousser un cri, l'entendit redescendre l'escalier d'un pas précipité… Puis elle entendit encore frapper au carreau du portier, la porte s'ouvrir et se refermer… Léon était sorti de chez lui à minuit passé. Où allait-il ? Il ne le savait pas lui-même… Poursuivi par le remords, il s'élança dans la rue et descendit le faubourg jusqu'à la place de la Bastille sans remarquer qu'un homme, tout à l'heure blotti dans l'angle d'une porte voisine de la sienne, s'était mis à le suivre pas à pas.

– Je suis un misérable ! murmurait le fugitif en courant, et j'ai mérité la mort… la mort seule peut expier le crime que j'ai commis.

Et comme il était sincère en ce moment, comme il s'apparaissait à lui-même criminel entre tous les hommes, il se condamna lui-même et se dirigea vers la Seine par le boulevard Bourdon.

Jusque-là, Léon avait été un honnête homme et heureux ouvrier, aimant le travail, craignant Dieu, et tournant un regard confiant vers l'avenir ; à l'heure où un subit désespoir troublait son cerveau et lui exagérait sa faute, cet homme n'envisageait point la mort comme un refuge, mais bien comme un juste châtiment. Il ne mourait point par lâcheté, il voulait se punir.

Cette pensée vertigineuse qui le dominait avait chassé tout autre souvenir de son cerveau ; il oubliait son enfant. Il oubliait Turquoise elle-même, l'infâme enchanteresse, cause première de son désespoir. Et il courait vers le pont d'Austerlitz, résolu à se précipiter du haut du parapet dans les flots.

Mais l'homme qui s'était pris à le suivre dans le faubourg Saint-Antoine ne le perdait pas de vue un seul instant.

Au moment où Léon atteignait le pont et enjambait le parapet, l'espion le saisit rudement au collet, et lui dit :

– Qu'allez-vous donc faire, monsieur Rolland ?

Léon tressaillit en entendant prononcer son nom, se retourna et se trouva face à face avec un domestique en livrée.

Cette figure, Léon l'avait déjà vue quelque part.

– Êtes-vous fou, monsieur Rolland ? répéta le valet sans le lâcher, car l'ouvrier essaya de se dégager.

– Laissez-moi… que me voulez-vous ? balbutia l'ébéniste.

– Je veux vous empêcher de vous jeter à l'eau.

– Et de quel droit ?

– J'ai des ordres…

– Vous ?

Et Léon, un peu calmé, regarda de nouveau son sauveur et le reconnut. C'était un serviteur de Turquoise, celui-là même qui l'avait introduit auprès d'elle quelques heures

auparavant, qui lui avait ensuite remis le billet et à qui la pécheresse avait donné des ordres. Le valet avait fidèlement exécuté les ordres reçus ; il avait attendu plusieurs heures ; il avait vu sortir Léon et l'avait suivi… On sait le reste.

– Vous avez des ordres, vous ? murmura Léon.

– Oui, des ordres de ma maîtresse.

– Eugénie !… pensa l'ouvrier à qui revint à la fois le souvenir de son amour.

– Madame n'attend que vous pour partir.

Ces mots éteignirent chez Léon l'ardente pensée de suicide à laquelle il était en proie.

Il ne songea plus qu'à Turquoise…

– Venez, lui dit le valet en l'entraînant… venez.

Et Léon, chancelant, étourdi, se laissa emmener avec la docilité d'un enfant.

Tandis que Léon Rolland courait à la Seine avec l'intention de se noyer, Cerise, muette, immobile, tenait son fils dans ses bras. Elle n'avait point conscience encore de ce qui venait de se passer, et cependant elle devinait qu'elle avait couru un grand danger. Elle entendit son mari descendre, elle entendit la porte s'ouvrir et se refermer. Léon était parti.

Ce fut alors qu'elle commença à sortir de sa stupeur, à dominer son effroi. Elle avait son enfant ; elle le pressait sur son cœur, elle le couvrait de baisers ardents, comme si elle avait retrouvé cette chère créature qu'elle aurait cru perdue pour toujours. Pendant quelques minutes, la mère absorba si bien l'épouse, que Cerise oublia son mari. Mais cet oubli ne pouvait durer. Insensiblement elle en arriva à analyser ses sensations, elle chercha à se rendre compte de ce qui était arrivé ; elle se demanda pourquoi elle l'avait vu emportant son enfant… encore enveloppé de cette grande couverture qui ne lui servait que pour sortir.

Ce fut un trait de lumière pour Cerise… Léon avait voulu lui ravir son trésor… Mais pourquoi ? dans quel but ?

Cerise se posa cette question et ne put la résoudre. Elle espéra alors que son mari reviendrait et lui donnerait le mot de cette horrible énigme. Mais il ne revint pas.

Elle coucha l'enfant sans cesser de le tenir, comme si elle eût craint encore une nouvelle surprise. Assise sur son lit, l'œil tourné vers la porte, écoutant le moindre bruit, elle attendit.

Les heures passèrent. Un rayon de l'aube matinale pénétra au travers des rideaux. Léon n'était pas revenu. Alors Cerise se souvint des dernières paroles de son mari : *Je suis un misérable !* et elle eut peur ; un soupçon traversa son esprit. Léon n'était-il point allé se tuer ?

Cerise se leva alors, passa un peignoir à la hâte, et prit son fils dans ses bras.

Elle accourut à la chambre de la paysanne qui dormait encore, et l'éveilla en sursaut :

– Mère, dit-elle d'une voix égarée, voilà l'enfant… Gardez-le, gardez-le bien… Ne vous endormez plus, surtout.

Et, sans vouloir entendre les questions de la vieille mère stupéfaite, et qui se demandait d'où pouvait provenir cet effroi, Cerise descendit. Elle avait un dernier, un suprême espoir : c'était que Léon serait rentré et se trouverait dans son atelier. Qui sait même s'il était sorti ? Ne pouvait-il se faire qu'un locataire eût demandé le cordon au moment même où Léon descendait ?

Cerise l'espéra et tressaillit en voyant la porte de l'atelier entrouverte. Léon avait oublié de la fermer, tant il était troublé, lorsqu'il était remonté chez lui quelques heures auparavant.

Cerise entra dans l'atelier. Il était désert.

– Léon ! Léon ! appela-t-elle.

Nul ne répondit.

Elle parcourut l'atelier, elle entra dans le bureau ; le bureau aussi était vide. La lampe, mal éteinte, s'était rallumée après le départ de l'ouvrier, et se consumait tristement.

Cerise chercha des yeux le chapeau de son mari, et ne l'aperçut pas.

Léon était bien réellement sorti.

Tout à coup elle vit sous la table un papier froissé.

Ce papier attira ses regards et les fascina comme s'il eût possédé quelque magique et mystérieuse puissance de séduction.

Il était froissé et il était jaune, non point jauni par la vétusté et un séjour dans quelque poche sordide, mais jaune de couleur, d'un jaune paille, et qui rappela soudain à Cerise ce billet qu'elle avait trouvé un soir sur le tapis de sa chambre, et qui, on s'en souvient, était la lettre de rupture qu'Eugénie Garin écrivait à Léon Rolland.

La pauvre femme ramassa ce papier, tortillé comme une papillote, le déroula, y jeta les yeux et poussa un cri. Elle avait reconnu cette écriture allongée, menue, élégante de forme, dont chaque lettre, chaque coup de plume, s'étaient gravés comme un trait de flamme dans sa mémoire.

Cerise eut un éblouissement. Un moment, elle fut tentée de jeter loin d'elle ce billet fatal sans le lire. Mais une sorte de curiosité avide, le désir de savoir où était son mari, peut-être le démon de la jalousie, la torturait : elle ne put y résister et lut.

C'était le billet d'adieu de Turquoise, le billet dicté par l'infernal sir Williams.

Cerise jeta un grand cri et tomba à la renverse.

* *

*

Quand les nombreux ouvriers qu'occupait Rolland arrivèrent, ils trouvèrent leur jeune maîtresse évanouie, couchée tout de son long dans le bureau, et tenant toujours le billet dans sa main crispée. Ils appelèrent au secours, prirent Cerise dans leurs bras et la transportèrent chez elle…

Il n'y avait dans l'appartement que la vieille et l'enfant. Léon n'était pas revenu.

Ce ne fut qu'avec des soins empressés qu'on parvint à ranimer la pauvre évanouie.

Quand elle revint à elle, elle promena tout alentour de son lit un regard égaré. Puis ce regard tomba sur le berceau qui était vide.

Cerise se souvint et jeta un cri terrible, un seul :

– Mon fils !

– Le voilà, répondit la vieille femme, qui accourut tenant l'enfant dans ses bras.

Cerise le prit, le pressa sur son cœur, le couvrit de baisers et fondit en larmes.

– Où donc est Léon ? demandait la mère, et que s'est-il donc passé ?

Mais Cerise pleurait silencieusement.

Au nom de Léon, elle courba la tête et ne répondit pas. La pauvre femme avait compris que son mari était parti, qu'il avait rejoint seul cette infâme créature qui voulait lui prendre son enfant et qui avait osé dire qu'elle lui servirait de mère, comme si une mère pouvait jamais être remplacée !

C'était un tableau déchirant à voir, et dont nulle langue humaine ne rendra jamais la navrante poésie, que cette femme placée sur son lit, arrosant cette frêle créature de ses larmes muettes, au milieu de sept ou huit ouvriers mornes, étonnés, et de cette vieille femme qui sanglotait bruyamment et à laquelle nul ne pouvait répondre, car nul ne savait ce qui s'était passé.

Cerise seule aurait pu dire quel drame mystérieux et sombre avait eu lieu durant la nuit sous ce toit si paisible naguère.

Mais Cerise se taisait. Elle regardait tour à tour son enfant, qui s'était pris à pleurer en voyant couler les larmes de sa mère, et ce billet maudit qu'elle tenait toujours dans sa main et qu'on n'avait pu lui arracher.

Le silence de la jeune femme était farouche : on eût dit qu'elle était atteinte de folie.

– Léon ! où est Léon ? murmurait la vieille mère.

– Où donc est le patron ? demandaient les ouvriers se regardant consternés.

Cerise se taisait toujours.

Tout à coup, on entendit rouler une voiture dans la rue. Cette voiture s'arrêta à la porte.

Une femme en toilette du matin en descendit. C'était Baccarat.

Baccarat n'avait pas de nouvelles depuis deux jours, et elle s'était soustraite une heure à ses nombreuses occupations pour venir voir sa chère petite sœur. Elle venait savoir où elle en était avec son mari. Elle lui apportait des consolations et des espérances.

L'évanouissement de Cerise avait mis en rumeur toute la maison. Baccarat l'apprit dans l'escalier. Elle s'arrêta muette, pâle, étonnée, sur le seuil de cette chambre ; elle aperçut Cerise le visage inondé de larmes ; elle devina, sinon la vérité, du moins quelque chose qui en approchait. Et, d'un geste, congédiant les ouvriers, la vieille mère, tout le monde, elle ferma la porte et demeura seule auprès de Cerise, qui avait jeté un cri de joie à la vue de sa sœur.

N’était-ce point la Providence qui lui apparaissait et venait à son aide ?

Baccarat s’assit sur le pied du lit, et prit dans ses mains la main de Cerise. Cette main tenait toujours le billet.

– Qu’as-tu, petite sœur ? demanda Baccarat.

– Je me sens mourir, répondit Cerise d’une voix si faible et si tremblante, qu’on eût dit, en effet, que cette voix était celle d’un agonisant.

– Où est Léon ?

– Il est parti…

Et la main de Cerise s’ouvrit, et Baccarat put s’emparer du billet et y jeter les yeux.

– Ah ! s’écria-t-elle, tandis que son œil s’enflammait d’un courroux subit, cette fois c’en est trop, et Turquoise ne mourra que de ma main !

* *

*

Et Baccarat se redressa superbe de colère, comme une amazone qui se prépare au combat.

LXII

Avant d'aller plus loin, revenons au visiteur que nous avons vu sortir de chez le jeune comte de Château-Mailly. Sir Williams, ou plutôt sir Arthur Collins, – car cet homme à face multiple était ce jour-là redevenu ce personnage au visage couleur de brique et à perruque blonde, entrevu pour la première fois au bal de la marquise Van-Hop, – sir Arthur, disons-nous, avait gardé, en entrant chez le comte, sa voiture de remise. Il la retrouva donc en sortant.

– Où va milord ? demanda le cocher.

Le baronet retrouva son accent le plus britannique :

– Faubourg Saint-Honoré, au coin de la rue de Berri, répondit-il.

Le remise partit.

Le faux Anglais allait voir son ami Cambolh, avec lequel il avait beaucoup à causer.

Sans doute le disciple attendait son illustre maître, car il était chez lui. Les pieds sur les chenets, bien douillettement enveloppé dans sa robe de chambre à ramages, le jeune roué justifiait ce proverbe que « le cigare est l'ami de l'homme dans la solitude. » Il avait expressément défendu sa porte pour tout le monde, excepté pour sir Arthur Collins. C'était une preuve que l'entrevue des deux complices devait être de quelque importance.

– Pardieu ! mon oncle, s'écria-t-il en le voyant entrer, vous êtes exact comme un officier de cavalerie à un rendez-vous d'honneur.

– Oh ! *yes !* répondit sir Arthur en fermant lui-même la porte du fumoir. Puis il vint s'asseoir en face de son élève, et lui dit : – As-tu vu Chérubin ?

– Parbleu !

– Eh bien ?

– Mais, répondit Rocambole, la marquise a été superbe.

– Comment cela ?

– Elle a écouté l'aveu sentimental de son adorateur.

– Sans un mot ?

– Sans un mot.

Et Rocambole raconta la scène qui avait eu lieu la veille au soir chez madame Malassis et que Chérubin lui avait contée textuellement.

– Vous le voyez, acheva-t-il avec un soupir, nous ne sommes pas plus avancés.

– Tu crois ?

– Je crois même que nous sommes plus loin que jamais des cinq millions de miss Daï-Natha.

– Vous êtes dans l'erreur, mon neveu.

Rocambole fit un soubresaut dans son fauteuil.

Sir Williams se renversa gravement sur le dossier du sien et croisa ses jambes.

– Mon ami et mon élève, dit-il d'un air paternel, tu trompes décidément mes plus chères espérances.

– En quoi, mon oncle ?

– En ce que tu es un niais.

– Merci du compliment.

– Mais, reprit sir Williams, comme je n'ai pas le temps aujourd'hui de te faire des reproches, causons sérieusement… Quel jour Daï-Natha a-t-elle bu le poison ?

– Avant-hier.

– Très bien ! Le poison n'opère que le septième jour ; il nous en reste donc cinq pour agir.

– Mais, mon oncle, dit le vicomte, la marquise a résisté quinze jours aux séductions de Chérubin. À l'heure qu'il est, M. de Verny n'est pas plus avancé que le soir où le major Carden l'a présenté chez elle, et vous comprenez que ce n'est pas… dans cinq jours…

Sir Williams haussa les épaules :

– Tu as acquis les apparences et les dehors d'un homme du monde, dit-il, mais tu n'en as pas le fond. Tu prends toujours les femmes comme il faut pour des lorettes. Ne sais-tu donc pas, double niais, que si la marquise n'aimait pas Chérubin, elle n'aurait point écouté le premier mot de son aveu ?

– C'est juste.

– Or, elle l'a écouté ; donc, elle l'aime.

– Soit ; mais elle ne le lui dira pas.

– C'est inutile.

– Comment, inutile ?

– Sans doute. Que voulons-nous ? les apparences.

– Eh bien ?

– Eh bien nous les aurons.

– J'en doute, puisqu'elle ne doit point le revoir.

– Elle le reverra.

– Où ?

– Chez madame Malassis.

– Comment ?

– Je m’en charge. Toujours est-il que la marquise et Chérubin se retrouveront en présence. Or, ceci me regarde ; le marquis arrivera pendant ce temps-là.

– Mon oncle, je conviens que je ne suis qu’un niais, tandis que vous êtes un homme de génie.

– Passons à autre chose, dit sir Arthur Collins.

– Pardon, objecta Rocambole, je veux vous entretenir encore de Chérubin.

– Voyons ?

– Il a vu Baccarat.

– Quand ?

– Hier au soir, en quittant la marquise, et Baccarat ne me paraît pas facile à séduire.

– Tant mieux ! Elle me gêne, ce sera là un bon moyen de m’en débarrasser.

Et Rocambole narra l’entrevue de Chérubin et de Baccarat.

Sir Williams écouta gravement et devint tout songeur.

– C’est égal, murmura-t-il, je voudrais bien pouvoir lire une heure au fond du cœur de cette femme.

– Chérubin y lira pour vous.

– J’en doute…

Et, pendant quelques minutes, le baronet demeura absorbé et comme replié en lui-même.

– Est-ce là tout ce que vous avez à me dire, mon oncle ? demanda Rocambole.

L’infatigable génie du mal releva la tête.

– Non pas, dit-il ; j’ai à te parler de Fernand et de Léon Rolland.

– Ah ! ah ! qu’est-il arrivé aujourd’hui ? Il est sorti d’ici ce matin, ce pauvre Léon, comme un véritable possédé, et il s’est pris à courir après Turquoise. L’a-t-il rejointe ?

– Au bout de deux heures.

À son tour, sir Williams confia à Rocambole ce qui s’était passé.

– Et vous croyez que Léon partira ?

– Je le crois.

– Qu’il emportera son enfant ?

– Voilà ce que je ne sais pas. C’est moins probable.

– S’il l’emporte, qu’en ferons-nous ?

L’infernal sourire du vicomte Andréa se dessina sur le visage rouge de sir Arthur Collins.

– J’ai depuis longtemps, dit-il, une assez belle dent contre cette petite Cerise. Je mettrais volontiers son fils aux Enfants-Trouvés.

– Oui ! mais le père ?

– Oh ! le père, ceci est toute une affaire.

– J’écoute, mon oncle.

– Je te l’ai déjà dit : je rêve une petite tragédie entre lui et Fernand. Léon est fort comme un Turc. Mets-lui un couteau dans la main, et il égorgera un bœuf. Je songe à lui faire rencontrer Fernand.

– Fameuse idée !

– La nuit… sans lumière… quand deux hommes pris de jalousie se rencontrent dans la chambre à coucher d’une femme et que l’un d’eux a un couteau… Mais, interrompit brusquement sir Williams, ce n’est point de cela qu’il s’agit encore.

– Voyons ? fit Rocambole.

– Turquoise part demain matin.

– Sérieusement ?

– À moins que Léon ne vienne pas. Auquel cas, nous chercherons une autre combinaison.

– Où va-t-elle ?

– Tu le sauras tout à l’heure. D’abord, tu seras son postillon.

– Moi ?

– Sans doute.

– Léon me reconnaîtra…

– Non, lorsque tu auras mis ma perruque blonde, endossé une livrée de postillon et passé sur ton visage une couche de cette belle couleur brique qui me donne, à moi, l’apparence d’une écrevisse cuite à point.

– Très bien. Où conduirai-je les tourtereaux ?

– C’est ce que je vais te dire en te donnant tes instructions.

Et sir Williams confia à Rocambole un petit plan de campagne que nous allons voir mettre à exécution sur-le-champ, et qui nous force à retourner auprès de Léon Rolland, que le valet de Turquoise venait d’arrêter au moment où il allait se jeter dans la Seine du haut du pont d’Austerlitz.

LXIII

Léon ne savait plus trop ce qu'il faisait. Tout ce qui venait de se passer était pour lui à l'état de rêve confus.

Était-il déjà trépassé ? S'était-il réellement noyé et se trouvait-il déjà dans l'autre monde ? Ou bien vivait-il encore et échappait-il à la mort par un concours de circonstances miraculeuses ?

Il eut besoin de faire cinquante pas dans la rue, au bras du laquais, pour résoudre clairement la question.

Le valet continuait à l'entraîner, et lui avait fait prendre ces rues tortueuses qui avoisinent la place Royale.

Léon marchait silencieusement ; mais son cœur tressaillait dans sa poitrine, une sueur ardente inondait ses tempes. Il ne songeait déjà plus à sa femme, il avait oublié son enfant… Dans la nuit de son cœur et de son esprit, un point lumineux brillait seul dans le lointain : Turquoise !

Toujours conduit par son guide, qui répétait à chaque minute le nom de sa maîtresse, comme s'il eût voulu ainsi réveiller son énergie et lui donner la force de marcher et le courage de vivre, ils traversèrent la place Royale et prirent la rue Saint-Louis-au-Marais.

Un fiacre attardé roulait dans l'éloignement.

– Ohé ! le sapin, cria le valet.

Le cocher, qui marchait à vide et gagnait le boulevard, entendit cet appel, tourna la bride et revint sur ses pas. Le laquais de Turquoise ouvrit la portière, fit monter Léon Rolland dans le fiacre et s'écria :

– Rue de la Ville-l'Évêque et cent sous de pourboire !

Le cocher fit des merveilles pour mériter cette aubaine, et, en moins d'une demi-heure, il déposait Léon Rolland et son guide à la porte de l'hôtel occupé par madame Jenny Delacour.

La porte cochère était ouverte à deux battants.

En sortant du fiacre, Léon, qui était encore tout étourdi, put voir dans l'ombre une chaise de poste attelée de quatre chevaux, et conduite par deux postillons. L'un d'eux portait une grande perruque blonde, et certes si Léon Rolland eût été en état de remarquer quelque chose, il aurait été frappé par le visage rougeâtre de cet homme, dans lequel il était impossible de reconnaître le brillant vicomte de Cambolh.

Au bruit qu'avait fait le fiacre en entrant dans la cour, quelques lumières s'étaient agitées derrière les fenêtres de l'hôtel.

– Madame est prête ! dit le valet, qui s’élança vers le perron et rencontra Turquoise dans le vestibule.

Léon, chancelant et le cœur oppressé comme s’il eût marché à la mort, suivait à quelques pas.

Turquoise, enveloppée dans une grande pelisse en fourrure, s’était empressée de descendre en entendant rouler le fiacre, car il était convenu entre elle et son agent que celui-ci prendrait une voiture de place s’il ramenait Léon.

Le laquais courut à elle et lui dit rapidement :

– Le voilà.

– Seul ?

– Oui.

– Et l’enfant ?

– Il ne l’a point avec lui. Il a voulu se noyer. Je l’ai arrêté à temps… il était désespéré.

– Bien, dit Turquoise.

Et courant vers Léon :

– Enfin ! dit-elle.

Puis, avec son regard enchanteur, elle ajouta :

– Viens… partons… partons !…

Et elle le poussa vers le marchepied, qui était baissé.

Mais en ce moment une ombre sembla se dresser devant le malheureux : celle de Cerise, qui tenait son enfant dans ses bras et lui criait :

– Malheureux ! oses-tu bien abandonner ta femme et ton fils ?

Et, au lieu de monter, il demeura immobile, frissonnant, les cheveux hérissés.

– Mon enfant ! murmura-t-il.

Turquoise comprit que tout était perdu si elle ne brusquait la situation.

– Adieu donc, dit-elle, adieu… pour toujours !

Et elle se précipita dans la chaise en criant :

– Fouettez !

Ces mots achevèrent de rendre fou le pauvre ouvrier.

L’ombre de Cerise s’effaça ; il ne vit plus que la rayonnante beauté de Turquoise, qui partait en lui disant un éternel adieu.

Et, jetant un cri, il s’élança auprès d’elle, disant :

– Emmenez-moi… emmenez-moi bien vite… car je suis le plus lâche des hommes !

Et la chaise s’ébranla et sortit au grand trot de la cour, emportant ce père coupable, qui sacrifiait son enfant à son funeste amour.

* *

*

La voiture gagna le faubourg Saint-Honoré, qu’elle monta rapidement, sortit de Paris, et roula pendant plus d’une heure sur la route de Normandie avant qu’un seul mot eût pu se faire jour à travers la gorge crispée de Léon Rolland.

Turquoise tenait ses deux mains dans les siennes, les pressait affectueusement, et lui murmurait à l’oreille les noms les plus doux.

– Ami, murmurait-elle, quelle vie de bonheur tu vas me faire ! Quel paradis en ce monde que vivre près de toi et ne jamais plus te quitter ! Ah ! Léon ! Léon, âme de ma vie, mon seul, mon unique amour !

Et elle pressait ses mains, et sa voix était enivrante, enchanteresse, comme une mélodie du ciel ; et la chaise courait toujours, et roulait maintenant sur une route détrempée par les pluies d’hiver, au milieu d’une campagne déserte et silencieuse.

Cependant, l’air frais de la nuit commençant peu à peu à dégriser Léon, ses souvenirs revenaient plus cuisants, plus amers, et le remords éleva de nouveau sa grande voix dans son cœur.

– Non ! non ! s’écria-t-il tout à coup, s’arrachant à l’étreinte de celle qu’il aimait, non, je suis un infâme ! Arrêtez, je ne veux pas abandonner ma femme et mon enfant.

Turquoise avait prévu cette réaction.

– Soit, dit-elle ; vous voulez retourner à Paris ?

– Oui.

– Alors nous nous dirons un éternel adieu ?

Léon tressaillit, frissonna ; cette longue lutte qui, depuis quelques heures, s’était plusieurs fois élevée en lui, puis éteinte, entre la raison, le devoir et l’amour, se ralluma plus ardente que jamais, et, cette fois, l’amour sembla vaincu.

– Je ne veux pas laisser mon fils ! Arrêtez… cria-t-il.

La jeune femme ouvrit la portière.

– Arrêtez, postillon, dit-elle avec calme.

La chaise s’arrêta.

– Mais, dit Turquoise, je ne puis vous laisser, mon bien-aimé, au milieu de cette campagne déserte. Nous sommes à cinq lieues de Paris.

– Je retournerai à pied, dit Léon avec fermeté.

– Non, je vais vous reconduire. Et elle cria : – Postillon, tournez bride !

– Madame, répondit le postillon à perruque blonde en se tournant à demi sur sa selle, nous avons fait quatre lieues trois quarts, et nous touchons au relais ; mes chevaux n’en

peuvent plus.

– Eh bien, dit Turquoise, allons au relais. Nous y trouverons des chevaux frais.

Léon courba le front en signe d'assentiment. Et puis, pouvait-il refuser à la femme qu'il aimait de passer encore une heure avec elle ? La voiture repartit. Elle roula un quart d'heure encore, puis elle s'arrêta devant une maison isolée sur la gauche de la route, une véritable auberge de province, de celles qui ne vivent que des relais de poste et sur la porte desquelles pend une mélancolique branche de houx.

– Ohé ! les chevaux ! cria le postillon à perruque blonde.

À ce cri, la porte s'ouvrit, et un homme qu'on aurait pu reconnaître pour maître Venture, le majordome de madame Malassis, déguisé en hôtelier, se montra sur le seuil, une lanterne à la main.

– Des chevaux, mon petit ? répondit-il ; je n'en aurai que dans deux heures. Toute l'écurie est dehors. Un Anglais vient de passer qui a payé double, et… tu comprends ?

– Fatalité ! murmura Léon.

– Deux heures ! s'écria Turquoise avec joie, jetant de nouveau son bras autour du cou de Léon Rolland, j'ai donc deux heures à passer avec toi, mon bien-aimé ?

Léon frissonna… la voix de l'amour s'éveillait de nouveau au fond de son cœur.

LXIV

Turquoise s’élança lestement hors de la voiture, et en deux bonds elle se trouva sur le seuil de l’auberge. Léon la suivit.

Cependant le postillon à perruque blonde avait eu le temps d’échanger un regard avec la jeune femme, et ce regard était tout un drame dans lequel le malheureux Léon était menacé du rôle de victime.

Au moment où la voyageuse franchissait le seuil de l’auberge, le prétendu hôtelier lui dit rapidement : – Je suis ici par ordre ; tout ce que je ferai sera bien fait.

Léon n’entendit rien. Il suivait Turquoise avec la docilité résignée d’un esclave, et il pénétra après elle dans la cuisine, la salle d’entrée et de réunion de toutes les auberges de province.

La jeune femme alla s’asseoir au coin d’un grand feu qui éclairait toute la pièce ; puis tendant la main à Léon :

– Cher ami, lui dit-elle, j’avais donc fait un rêve en nous voyant réunis pour toujours… puisque nous allons nous quitter ?

Léon courba la tête et ne répondit pas. Le souvenir de son enfant était tenace et plein de force dans ce moment.

Turquoise poussa un profond soupir, et reprit :

– Hélas ! j’avais le pressentiment de mes tortures, le jour où je vous vis pour la première fois. Tenez, mon ami, il faut que je vous fasse cet aveu, car je ne vous ai jamais dit comment je vous ai vu et aimé…

En serrant avec une sorte d’ardeur fiévreuse la main qu’elle tenait dans les siennes :

– Écoute, dit-elle… C’était un soir de l’automne dernier. Au milieu de ma vie oisive et opulente, moi qui n’avais pas le temps de former un souhait qu’il ne fût accompli, moi qui voyais à mes genoux une jeunesse élégante et millionnaire, je m’ennuyais horriblement. J’avais le cœur vide, je n’avais jamais aimé. Ce soir-là, j’eus la fantaisie d’aller, avec ma femme de chambre, vêtue en grisette, avec des mitaines et un petit bonnet de ruban, danser à Belleville dans un bal champêtre. Ce fut là que je vous rencontrai ; vous étiez entré avec votre femme et vous regardiez danser. Vous voir et vous aimer fut pour moi l’histoire d’une minute. Je vous fis suivre, je sus qui vous étiez ; pendant deux mois je passai presque tous les jours devant votre atelier… Quand je vous avais aperçu, j’étais heureuse pour la journée ; quand je ne vous voyais pas… oh ! alors…

Elle appuya la main sur son cœur :

– Alors, acheva-t-elle d’une voix étouffée, je souffrais comme je souffre à cette heure où nous allons nous séparer.

Léon vit une larme perler au bout des longs cils de Turquoise.

– Mais pourquoi partez-vous ? s'écria-t-il.

– Pourquoi ? mais parce que je vous aime.

– Restez donc alors, balbutia d'une voix tremblante le pauvre insensé.

– Non, car je suis jalouse et je ne veux pas de partage… Tout ou rien !

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Léon, je ne puis pas, je ne veux pas quitter mon enfant.

Turquoise allait sans doute répondre, lorsque le postillon à perruque blonde et l'aubergiste, qui jusque-là étaient demeurés occupés hors de l'auberge à dételer et remiser les chevaux, firent irruption dans la salle.

– Quel ennui ! murmura Turquoise à mi-voix, ces gens-là vont nous voler nos dernières heures de tête-à-tête.

Mais comme s'il eût deviné, maître Venture se hâta de dire :

– Les chevaux ne seront pas ici avant deux heures. Si madame voulait monter au premier, j'ai fait faire du feu dans la chambre des voyageurs.

Turquoise se leva alors et fit à Léon un signe de tête qui voulait dire :

– Venez, au moins nous serons seuls.

– Si madame voulait prendre un potage ? ajouta l'hôtelier improvisé.

– Oui, répondit-elle.

– Madame va être servie sur-le-champ.

Venture prit un flambeau et montra le chemin.

Ce qu'il appelait la chambre des voyageurs était une petite pièce assez proprette, garnie de vieux meubles, d'un papier à douze sous encore frais, et d'une pendule à colonnes. Au fond, on voyait une alcôve fermée où il y avait deux lits. Un grand feu flambait dans la cheminée. Une maritorne encore assez jeune, que maître Venture avait fait lever à la hâte, dressait prestement une table auprès du feu.

Puis maître Venture arriva, portant avec emphase deux bouteilles poudreuses, un poulet froid et un potage.

Léon regardait machinalement tous ces préparatifs.

– Ami, lui dit Turquoise en s'asseyant devant la table, ne prendrez-vous pas une cuillerée de potage avec moi ?

Elle essaya de sourire.

Maître Venture sortit.

Turquoise prit une des bouteilles et versa à boire à Léon.

– Je n'ai ni faim ni soif, murmura-t-il.

– Eh bien, buvez, pour l'amour de moi.

Elle attacha sur lui ce regard plein de séduction auquel il ne pouvait jamais résister.

– Je le veux ! dit-elle avec une mutinerie charmante.

Léon prit son verre et le vida d'un seul trait.

Turquoise voulut en faire autant, mais elle reposa le sien sur la table, en disant :

– Quel verjus ! c'est du vin de Suresnes.

Et elle jeta le contenu du verre dans la cheminée et le remplaça par de l'eau.

La jeune femme trempa ses lèvres dans le potage borgne de maître Venture, suça une aile de la volaille desséchée, et repoussa la table au bout de dix minutes.

– Au lieu d'avoir faim, dit-elle, j'ai envie de pleurer.

Elle passa ses bras au cou de Léon.

– Mon pauvre ami ! murmura-t-elle.

Léon sentit son cœur se briser.

Et ils passèrent une heure la main dans la main, se regardant, les yeux pleins de larmes…

Turquoise jouait admirablement son rôle. Elle savait emprunter à la passion ses formes les plus enchanteresses, ses mots les plus sentis, ses accents les plus sympathiques.

Pendant une heure, Léon prêta l'oreille comme dans un rêve on écoute quelque voix harmonieuse qui descend du ciel, et en même temps que chancelait sa résolution de retourner à Paris, ses sens s'alourdissaient peu à peu, comme s'il eût été pris de vin. Il n'avait plus, c'était sa conviction, que quelques instants à passer avec cette femme aimée, et pourtant il éprouvait comme un impérieux besoin de sommeil ; il la regardait, il l'écoutait, il aurait voulu parler… Mais son regard s'était voilé, et bien qu'il ne perdît pas un mot de ce qu'elle disait, il essayait vainement de proférer une parole.

Turquoise ne paraissait point s'apercevoir de ce singulier malaise ; elle continuait à lui prodiguer les caresses les plus tendres, les noms les plus doux, tandis que cette sorte d'absorption physique s'emparait de lui peu à peu. Léon succombait-il à un excès de fatigue ? ou bien était-il victime de quelque mystérieux narcotique mélangé avec le vin qui lui avait été versé ?

Cette dernière hypothèse était la plus admissible, si l'on songeait au geste de dégoût échappé à Turquoise lorsqu'elle avait trempé ses lèvres dans son verre, puis jeté le contenu dans la cheminée.

En outre, et cela devait encore corroborer cette opinion, le physique seul était frappé d'anéantissement chez Léon Rolland. Il ne voyait plus, ne parlait plus et continuait à entendre. Il vint un moment où il se renversa sur sa chaise comme un homme qui s'endort. Vainement il essaya de secouer cette torpeur, vainement il voulut se relever, rouvrir les yeux et parler… Subitement frappé de paralysie, il continuait cependant à entendre la voix de l'enchanteresse, mais ses yeux étaient fermés, son corps était immobile… On eût juré qu'il dormait.

Turquoise cessa tout à coup de parler.

Léon l’entendit se lever, marcher sur la pointe du pied, ouvrir la porte et appeler.

Il fit un dernier effort pour rompre ce charme d’une bizarrerie toute nouvelle, il n’y put parvenir. Il entendit donc Turquoise sortir sur la pointe du pied et appeler doucement dans l’escalier.

Puis des pas se firent entendre à son oreille, et maître Venture entra suivi du postillon à la perruque blonde.

– Mes amis, dit la voyageuse à mi-voix, je ne continuerai pas ma route cette nuit ; mon *mari*…

Elle appuya sur ce dernier mot.

– Mon mari dort, il a passé deux nuits sans sommeil.

– Pauvre cher homme ! murmura maître Venture.

– Vous tiendrez les chevaux prêts pour demain matin.

– Oui, madame…

– Maintenant tâchez de porter monsieur sur son lit, et faites-le avec précaution, ce serait un crime de l’éveiller… il dort si bien.

Léon entendait tout ; mais vainement il voulut secouer le sommeil ou plutôt la torpeur qui l’étreignait… On eût dit qu’il était mort.

Maître Venture et Rocambole, toujours déguisé en postillon, s’emparèrent de Léon Rolland et le portèrent sur le lit, puis ils fermèrent l’alcôve. Léon ne put parvenir à faire un mouvement. Il entendit à travers la porte Turquoise qui disait :

– Je vais laisser dormir ce pauvre ami ; remettez du bois ; je passerai le reste de la nuit au coin du feu.

Les ordres donnés par la jeune femme furent exécutés. Léon entendit jeter du bois dans l’âtre, puis un bruit de chaises remuées lui apprit que Turquoise s’apprêtait à dormir. Et vainement il essayait de sortir de sa léthargie, ou tout au moins d’en comprendre la cause. Il finit par se persuader qu’il dormait réellement et était le jouet d’un cauchemar.

Mais il y avait à peine une heure qu’il se trouvait sur le lit qu’un grand bruit, un véritable vacarme arriva jusqu’à lui venant du dehors. C’étaient des grelots, des claquements de fouet, le roulement d’une voiture, le trot précipité de plusieurs chevaux. Tout cela vint s’arrêter à la porte de l’hôtellerie.

En même temps on heurta violemment à cette même porte, et une voix inconnue à Léon cria :

– Ohé ! l’hôtelier, ohé !

Au son de cette voix, Léon entendit Turquoise pousser un cri d’épouvante.

– C’est lui ! dit-elle.

– Qui, lui ?

Léon s’adressa cette question, essayant toujours de triompher de son état de mutisme et d’immobilité.

La porte de l’hôtellerie s’ouvrait pendant ce temps, et la voix de maître Venture criait : – Que me veut-on ?

Et l’inconnu de répondre : – Est-ce ici le relais de la poste ?

– Oui, mais je n’ai pas de chevaux.

– Avez-vous vu, dans la nuit, passer une chaise de poste ? continua la voix.

– J’en ai vu deux. La première était à un Anglais.

– Et la seconde ?

– À une dame qui voyage avec son mari.

De même que Turquoise s’était écriée : « C’est lui ! » la voix murmura avec colère : « C’est elle ! »

– Y a-t-il longtemps qu’elle est passée ? reprit le nouvel arrivant.

– Elle n’est point passée.

– Comment ! plaisantez-vous ?

– Je veux dire qu’elle est demeurée ici. La dame et son mari sont couchés là-haut !

Léon entendit un juron énergique, puis un cri mêlé de colère et de joie.

– Ah ! dit la voix, c’est l’enfer qui m’amène.

Et, tout aussitôt, des pas rapides se firent entendre dans l’escalier, la porte de la chambre vola en éclat, et Turquoise poussa un nouveau cri de terreur.

Léon aurait donné la moitié de sa vie pour retrouver la parole et le mouvement.

– Ah ! vous voilà ! tonna la voix, vous voilà ! et j’ai donc pu vous atteindre !

– Grâce ! murmura Turquoise.

– Non ! dit la voix, je vais vous tuer et lui aussi !

– Grâce ! grâce ! supplia la pauvre femme que Léon crut entendre tomber à genoux. Paul, pardonnez-moi !

– Jamais !

La voix inconnue était au diapason de la fureur.

– Grâce, Paul, grâce pour lui au moins ! répéta Turquoise affolée.

Et Léon l’entendit se lever et venir se placer devant la porte de l’alcôve.

– Ah ! ricana la voix, il est là ce bel amoureux, cet homme pour qui vous m’avez trahi, cet homme avec qui vous preniez la fuite !… Eh bien !… je vais le tuer…

Et ce bruit sec et régulier qui annonce qu’on arme un pistolet arriva aux oreilles du dormeur.

– Paul… Paul… grâce !… répétait Turquoise avec l'accent de la terreur poussée jusqu'à la folie… ne le tuez pas, au nom de Dieu, et je ferai tout ce que vous voudrez !…

– Ah ! ah ! ricana toujours la voix, en vérité !

– Je vous obéirai… je serai votre esclave, je vous aimerai…

Le cœur de Léon battait violemment. Il eût voulu pouvoir rompre les liens invisibles qui le garrottaient pour s'élancer et prendre à la gorge cet homme qui venait, par la violence, d'obtenir une semblable promesse.

– Ah ! vous m'aimerez ? fit la voix ardente et moqueuse.

– Je vous le jure !

– Vous m'obéirez ?

– Oui.

– Vous me suivrez ?

– Je vous suivrai.

Léon sentit son cœur défaillir et crut qu'il allait trépasser.

– Non, non, dit encore la voix, je ne crois plus à vos promesses. Quand je l'aurai tué, nous verrons.

L'homme se rapprocha de l'alcôve. Turquoise jeta un nouveau cri ; puis Léon entendit une lutte s'engager entre la jeune femme qui demandait toujours grâce et celui qui voulait le tuer ; puis l'homme triompha, jeta rudement à terre Turquoise épuisée et ouvrit l'alcôve.

Si brave que soit un homme, il ne se trouve pas garrotté et impuissant en face d'une mort certaine sans éprouver un premier moment de terreur. Léon, les yeux fermés, frappé de catalepsie, entendit que l'homme s'approchait de lui, il devina qu'il dirigeait contre lui le pistolet.

– Tenez, dit la voix à Turquoise, je vais le tuer raide sans le faire souffrir… Je suis humain, moi…

Turquoise ne poussait plus que des cris étouffés.

– Je vise à la tempe, continua la voix.

Léon se crut mort. Il songea à sa femme, à son enfant, recommanda son âme à Dieu et s'apprêta à mourir.

Cependant le coup ne partit pas.

– Bah ! dit tout à coup l'inconnu, ce n'est pas lui, après tout, qui est coupable, mais vous… Puisque vous m'offrez de me suivre, puisque vous me jurez que vous ne le reverrez jamais…

– Jamais ! s'écria Turquoise.

– Eh bien, je lui pardonne… venez.

Et Léon, qui s'attendait à mourir une seconde auparavant, distingua les pas de l'homme qui s'éloignait, puis Turquoise qui se mettait en marche ; il entendit la porte de la

chambre s’ouvrir et se refermer, les pas descendre l’escalier ; le silence succéda alors au bruit. Il comprit que celui qu’elle appelait Paul lui enlevait Turquoise, et que s’il lui avait fait grâce de la vie, c’était en échange de cette femme que lui, Léon, ne reverrait jamais.

Et, vainement encore, il essaya de secouer sa léthargie, il n’y put parvenir.

Quel était donc cet homme qui venait ainsi reprendre la fugitive ? C’est là ce que nous allons vous dire.

LXV

Cet homme, c'était M. le vicomte de Cambolh lui-même.

L'ex-fils adoptif de la mère Fipart, métamorphosé en lion, avait appris de son illustre maître, sir Williams, l'art de changer de figure et de langage comme par enchantement.

Nous l'avons vu la veille au matin, en lion du boulevard, arrêter son coupé bas à la porte de Léon Rolland et l'emmener chez lui. Puis nous l'avons retrouvé, le soir, en costume de postillon, la face couleur de brique, le chef affublé d'une immense perruque blonde.

C'était ainsi qu'il était entré dans la prétendue auberge où la chaise de poste s'était arrêtée.

Lorsqu'il fit irruption dans la chambre où Turquoise feignait de dormir au coin du feu, tandis que Léon était immobile et paralysé sur son lit, le nouveau Protée avait passé une longue redingote dite à la propriétaire sur sa veste de postillon et ôté sa vaste perruque.

Sous ce troisième déguisement, inutile d'ailleurs, car la victime ne pouvait ouvrir les yeux, Rocambole n'avait plus aucun rapport ni avec M. de Cambolh, gentilhomme suédois, ni avec le postillon. Sa voix elle-même était devenue méconnaissable, et Léon Rolland crut l'entendre pour la première fois.

La scène qui venait d'avoir lieu était donc une comédie due au génie de sir Williams et dont nous connaîtrons bientôt le but.

Lorsque Turquoise et Rocambole, après être sortis de la chambre dont ils fermèrent la porte derrière eux, eurent descendu la dernière marche de l'escalier et se furent retrouvés dans la salle d'auberge, en face de maître Venture, ces trois personnages se regardèrent et se prirent à rire.

– Pauvre petit ! murmura Turquoise.

– Ma chère, dit le vicomte, tu seras bonne comédienne, tu sais pleurer et crier ; tu ferais une actrice de mélodrame assez remarquable.

– N'est-ce pas ? fit la jeune femme avec orgueil.

– Et Léon doit être persuadé que tu te sacrifies à ton tyran par amour pour lui.

– Très bien ! dit Turquoise. Mais, à présent, j'imagine que vous allez me donner des détails ?

– Sur quoi ?

– Mais sur ce que nous venons de faire, car je n'y comprends absolument rien.

– Ni moi non plus.

– Bah !

– Tu sauras tout cela à Paris.

– Comment ! je retourne à Paris ?

– Sur-le-champ.

– M’accompagnez-vous ?

– C’est inutile.

Et M. de Cambolh offrit son bras à la jeune femme, la fit sortir de l’auberge et la conduisit sous le hangar, où la chaise de poste attendait tout attelée, après avoir fait mine d’arriver un quart d’heure auparavant.

Turquoise y monta.

Un seul postillon conduisait à grandes guides.

Alors M. de Cambolh, espérant être entendu de Léon Rolland, reprit la voix qu’il avait un instant avant, et cria : – Holà ! postillon, à fond de train jusqu’à Paris, et ventre à terre ! deux louis de pourboire ! Et il ajouta : – Rue de la Ville-l’Évêque.

La chaise s’ébranla, le fouet claqua, les grelots retentirent, et Turquoise reprit au grand trot la route de Paris.

Quant à maître Venture et à M. de Cambolh, ils rentrèrent fort tranquillement dans l’auberge, où ils avaient d’autres ordres encore à exécuter.

Au moment où la jeune femme repartait, le jour commençait à naître. Elle arriva à Paris vers neuf heures du matin, et en entrant dans la cour de son hôtel elle apprit, par ce valet de chambre qui possédait toute la confiance de sir Williams, que *Monsieur* – ainsi désignait-elle Fernand Rocher – sortait à l’instant de chez elle.

Fernand, qui avait déjà pris l’habitude de venir voir sa chère Jenny de grand matin, lorsqu’il sortait à cheval, était venu ce jour-là comme à l’ordinaire ; et sans soupçonner le départ de Turquoise, sans questionner personne, il s’était dirigé aussitôt, jetant sa bride à un valet, jusqu’à son appartement. Mais là, il n’avait trouvé que la femme de chambre, qui lui avait remis le billet dicté la veille au soir par sir Williams.

Ce billet avait produit sur Fernand à peu près le même effet qu’une détonation d’arme à feu à l’oreille d’un cheval poltron. On pourrait dire qu’il s’était *cabré.*

Cependant, en relisant attentivement cette lettre dans laquelle la fugitive semblait laisser poindre une immense affection, il s’était calmé peu à peu et avait eu même le bon goût de ne point questionner la camériste sur les conditions ni l’heure du départ de sa maîtresse. Puis il s’en était allé, en annonçant qu’il reviendrait dans la soirée savoir si *madame* était de retour.

Il y avait dix minutes qu’il était parti lorsque la voyageuse arriva.

Le valet de confiance de sir Williams lui remit un pli cacheté.

Turquoise en brisant l’enveloppe reconnut l’écriture.

– C’est de mon maître, pensa-t-elle.

Mon maître était le nom qu’elle donnait à sir Williams.

« Ma chère belle, écrivait-il, vous arriverez probablement vers huit ou neuf heures, si mon ami le vicomte de Cambolh exécute et comprend bien mes volontés. Couchez-vous, défendez impitoyablement votre porte, surtout à Fernand, qui doit vous éveiller vers les quatre ou cinq heures. »

– Tout cela est un fameux imbroglio, murmura Turquoise, et que la dame de pique me porte malheur ou que je rencontre un homme à mauvais œil, si je sais quel rôle je joue entre ces deux amoureux et pourquoi je le joue…

Et cette boutade épanchée *in petto*, la coquette, qui n'oubliait jamais que l'arme sérieuse et presque unique de la femme est sa beauté, et que cette arme demande à être soigneusement entretenue, demanda un bain de lait, prit au sortir un potage moins aveugle que celui de maître Venture, fit tirer soigneusement les rideaux des croisées et de l'alcôve, se mit au lit dans une complète obscurité et s'endormit de ce sommeil calme et paisible des gens qui n'ont pas ou n'ont plus de remords. Peut-être même eût-elle un peu abusé de la permission de sommeil que lui avait accordé sir Williams, si ce dernier n'était venu l'éveiller.

En effet, brusquement appelée par son nom, six ou sept heures après s'être endormie, Turquoise, éveillée en sursaut et ouvrant aussitôt les yeux, aperçut son mystérieux protecteur.

Sir Arthur Collins avait ouvert les rideaux du lit et des croisées, à travers lesquels glissait un dernier rayon de jour.

La belle dormeuse le vit assis sur le pied de son lit, la regardant avec un flegme tout britannique.

– Allons, ma petite, éveillons-nous, et levons-nous.

– Ah ! dit-elle se frottant les yeux, je dormais si bien !

– Nous avons une grave affaire à traiter.

– Traitons, dit Turquoise.

– Cet hôtel te plaît-il ?

– Bah ! la belle question !

– Et trois cent mille francs avec feraient-ils ton affaire ?

Turquoise allongea dédaigneusement les lèvres.

– C'est peu, dit-elle. Fernand fera pour moi mieux que cela.

– Tu te trompes…

– Hein ? dit-elle en se redressant avec une souplesse de couleuvre.

Mais sir Arthur ne sourcilla point.

– Ma fille, dit-il avec calme, tu n'as pas de mémoire, et tu oublies toujours que, sans moi, Fernand ne saurait pas que tu existes.

– C'est vrai, mais… après ?

– Cela veut dire que Fernand ne fera pour toi que ce que je voudrai.

– Comment ! dit Turquoise, je n’ai donc pas le droit de faire ce que je veux ?

– Non.

Ce non était accentué si nettement, que Turquoise comprit qu’il lui faudrait compter avec son adversaire.

– Mais enfin, dit-elle, vous n’êtes pas son tuteur, après tout, et s’il lui plaît de se ruiner pour moi…

Sir Arthur haussa les épaules.

– Ah çà ! ma toute belle, répliqua-t-il d’une voix câline, vous n’êtes donc pas une femme d’esprit, comme je le croyais, que vous vous imaginiez que je fais simplement vos affaires et non les miennes.

– C’est juste, murmura-t-elle en se mordant les lèvres, vous voulez une commission.

– Oui, une commission de deux millions.

Turquoise fit un soubresaut.

– Vous êtes fou ! dit-elle.

– Mais non, reprit sir Arthur. Je fais des affaires, voilà tout.

La jeune femme se leva, passa une robe de chambre, et alla s’asseoir dans un fauteuil, aussi calme, aussi flegmatique que l’était son interlocuteur lui-même.

– Quand on veut trop avoir, on n’a rien, dit-elle. Fernand m’aime, il fera ce que je voudrai.

Mais sir Arthur n’avait rien perdu de son sang-froid.

– Tu te trompes, dit-il, car je n’ai qu’un mot à dire pour que Fernand ne te revoie jamais. J’ai dans les mains l’une de tes lettres à Léon Rolland.

Elle pâlit et frappa du pied avec colère.

– Eh bien ! je lui dirai tout… et il me pardonnera.

Sir Arthur tira un petit poignard de sa poche et le dégaina fort tranquillement.

– Voilà, dit-il, qui vaut mieux encore qu’une lettre.

Turquoise tressaillit et étendit la main vers un cordon de sonnette.

Le baronet se prit à rire.

– Vous savez bien, chère belle, que tous vos gens m’appartiennent, et que, si je vous tuais, ils m’aideraient à faire disparaître les traces de mon crime.

La main de Turquoise lâcha le cordon de la sonnette, et la jeune femme poussa un soupir.

Elle était pieds et poings liés dans les griffes de son terrible protecteur.

– Voyons, reprit celui-ci, vous n'êtes pas dans votre bon sens, mon cher ange, et vous ne vous souvenez déjà plus que, il y a un mois, vous grelottiez devant trois bûches de bois vert, à un cinquième étage de la cité des Martyrs. On vous donne un hôtel de cinq cent mille francs, un mobilier de cent mille écus, un titre de quinze mille livres de rente, et vous vous plaignez !

– C'est juste, murmura la courtisane.

– Avec un hôtel comme celui-ci, poursuivit l'Anglais, il ne tiendra qu'à vous de vous faire épouser par un nabab.

– Allez, dit Turquoise, faites vos conditions, je les accepterai.

– Très bien, vous devenez raisonnable.

Et sir Arthur vint s'asseoir auprès d'elle.

– Nous disons donc, fit-il, que vous acceptez ?

– Oui ; mais je ne vois point venir les deux millions si vite : il faut du temps…

– C'est une erreur, nous les aurons demain si vous êtes adroite.

– Demain ! Quelle folie !

– Je parle sérieusement. D'ailleurs, acheva sir Arthur, nous sommes pressés.

– C'est un tort. Fernand est plus riche qu'un roi de l'Inde. Avec de la patience on aurait mieux que cela.

– Autre erreur ! Quand M. Fernand Rocher a épousé mademoiselle Hermine de Beaupréau, il n'avait pas le sou. Mademoiselle Hermine venait d'être mise en possession de douze millions ; or, par contrat de mariage, car ils sont unis sous le régime dotal, la femme a reconnu à son mari un apport de trois millions : c'est donc là l'unique somme dont il puisse légalement disposer.

– Ah ! fit Turquoise désappointée.

– Or, poursuivit sir Arthur, il a déjà entamé le premier million par l'achat de l'hôtel ; quand j'aurai pris les deux autres pour moi, et vous, vos trois cent mille francs, il restera peu de chose. Le reste est à son fils et nul n'y peut toucher.

– Fort bien, mais la difficulté est de prendre ces deux millions trois cent mille francs.

– Rien n'est plus facile.

– Comment !

– Ma chère, un homme qui donne un hôtel ne se refuse jamais à assurer l'avenir d'une femme qu'il aime, et il souscrit sans sourciller un contrat de cent mille écus de rente.

– Mais, mon cher, cent mille écus ne sont pas soixante mille livres de rente.

– J'ai trouvé le moyen de remédier à cette différence de chiffre.

– Ah ! par exemple, je serais curieuse de connaître le moyen.

– Alors, écoutez. Quand un homme est gris d'une certaine façon, c'est-à-dire avec de certains vins, il y voit mal.

Sir Arthur tira de sa poche un portefeuille duquel il sortit cinq feuilles de papier timbré qu'on appelle papier de commerce et qui sert à faire des billets. Puis il en mit une sous les yeux de la jeune femme.

– Regarde bien, dit-il.

– Ma foi, répondit-elle, je vois des lettres de change de dix mille francs.

– Si tu savais la chimie, la fille, tu devinerais…

– Quoi ?

– Qu'il est de certaines encres qui sont susceptibles de ce qu'on nomme lavages. Celles dans la composition desquelles on n'emploie pas la noix de galle, par exemple, sont de ce nombre.

– Et celle avec laquelle…

– J'ai écrit ces cinq lettres en est dépourvue complètement.

– Je devine.

– Ah ! enfin.

– C'est-à-dire que lorsque Fernand aura signé ces cinq lettres avec de la belle et bonne encre prise dans mon écritoire, on lavera les lettres moins la signature, et on les remplira comme on voudra.

– Vous êtes d'une intelligence remarquable, dit sir Williams en souriant, et vous comprenez à demi-mot. Ainsi, voilà qui est convenu, vous allez, ma chère amie, prendre vos dispositions pour que ce bélître de Fernand signe ces cinq lettres, puis qu'il écrive au bas le mot sacramentel accepté, et qu'il signe en dessous.

– Ma foi ! murmura Turquoise émerveillée, ceci est superbe, mais impraticable.

– Pourquoi ?

– Mais parce que les lettres arrivées à échéance, il reconnaîtra qu'il a été dupe d'une escroquerie si on lui réclame cinq cent mille francs au lieu de cinquante mille ; il refusera de payer, déposera une plainte au parquet et nous enverra vous et moi en cour d'assises.

– Tout ce que tu dis là est fort juste ; mais ce n'est point à Fernand que les lettres seront présentées.

– À qui donc ?

– À sa femme.

– Pourquoi pas à lui ?

– Tu le sauras tout à l'heure. Donc les lettres seront présentées à sa femme, qui payera pour que la mémoire de son mari ne soit pas ternie.

– Comment ! sa mémoire ?

– Oui, sa mémoire…

– Il mourra donc ?

– J’en ai peur…

Cette fois Turquoise regarda sir Arthur et recula frissonnante.

– Que voulez-vous dire ? murmura-t-elle.

– Mon Dieu ! dit le baronet avec son calme habituel, la première lettre de change ne doit échoir que dans trois mois. Qui sait ? en trois mois, on voit tant de choses.

La jeune femme était pâle, ses dents claquaient de terreur, l’atroce sang-froid de l’infâme Andréa la révoltait.

– Non, non, dit-elle, je ne serai jamais complice d’un pareil crime. Je suis, c’est vrai, une femme sans cœur et sans pudeur, mais je ne veux pas assassiner…

Sir Arthur reprit fort tranquillement son poignard qu’il avait placé sur la cheminée.

– Vous êtes une sotte, dit-il, et vous marchandez la vie des autres au lieu de songer que la vôtre m’appartient.

Et il fit étinceler la lame de son stylet à la lueur d’une bougie qui brûlait sur la cheminée, et comme Turquoise courbait le front et demandait grâce par son attitude suppliante, il se pencha sur elle et lui dit : – Écoute…

LXVI

Que s’était-il passé entre sir Williams et Turquoise, à partir de ce moment où le baronet s’était penché à son oreille en lui disant : *écoute ?* C’est ce qu’il nous est impossible de dire, au moins pour le moment.

Mais, le soir, c’est-à-dire vers sept heures, l’hôtel de la rue de la Ville-l’Évêque avait pris un air de fête discret. L’escalier était garni de fleurs, le salon éclairé comme pour un bal. Turquoise était sous les armes, c’est-à-dire qu’elle avait fait une charmante toilette, comme s’il se fût agi d’aller aux Bouffes ou au bal, à la robe décolletée près, cependant, qu’elle avait remplacée par une robe montante d’un bleu éclatant.

Pourtant Turquoise ne devait pas sortir, et elle n’attendait qu’un seul visiteur : c’était Fernand.

Elle lui avait écrit :

« Venez dîner avec moi ; vos arrêts sont levés. Je vous attends à sept heures. »

Et elle l’attendait, en effet dans le salon, coquettement assise devant son piano, sur lequel elle répétait avec une certaine facilité tous les lambeaux de valses et de polkas qu’elle avait appris jadis dans son pensionnat.

À sept heures précises elle entendit rouler une voiture dans la cour.

– Le voici, pensa-t-elle. Il est exact comme un amoureux.

Deux minutes après, Fernand parut.

Turquoise ne se leva point. Elle se contenta de tourner à demi la tête, de lui envoyer un sourire en lui tendant sa petite main.

– Bonjour, ami, dit-elle, comme si elle l’eût quitté une heure auparavant.

Il courut à elle avec l’empressement d’un écolier, saisit la main qu’elle lui tendait en souriant.

– Enfin, dit-il, enfin, je vous revois !

– Avez-vous pu croire, fou que vous êtes, que vous ne me reverriez plus, dites ?

– Que voulez-vous ! quand on aime comme je vous aime, le moindre nuage à l’horizon apparaît comme un ouragan.

– Eh bien, répondit-elle en souriant, l’orage est passé… voici le soleil. Et elle lui sourit de nouveau, en ajoutant :

– Que penseriez-vous, si je vous disais la vérité ?

– Oh ! dites.

– Eh bien, je n’ai pas quitté Paris.

– Vraiment ?

– Ni cet hôtel.

Il eut un geste d'étonnement.

– Ce matin, dit-elle, j'étais cachée au second étage, quand vous êtes venu, et, abritée derrière une persienne, je vous ai vu vous en aller à cheval.

– Et vous avez eu la cruauté de ne pas me rappeler ?

– J'ai eu cette cruauté.

– Mais pourquoi ? quel crime ai-je donc commis ? demanda-t-il d'un ton à demi suppliant.

– Caprice de femme, répondit-elle en lui tendant son front à baiser. Mais, du reste, vous êtes pardonné, acheva-t-elle. Ainsi, ne vous plaignez plus.

Fernand remarqua alors que les candélabres brûlaient sur la cheminée du salon, comme il avait remarqué déjà l'aspect de fête de tout l'hôtel.

– Est-ce que vous attendez du monde ? fit-il.

– Je donne à dîner.

– À qui ?

– Chut ! dit-elle, vous le verrez bien tout à l'heure ; qu'il vous suffise de savoir, mon ami, que le convive que je reçois ce soir est, à mes yeux, un de ces personnages pour lesquels on voudrait posséder un palais de marbre, les vins les plus exquis, les mets les plus délicats.

– Diable ! murmura Fernand, vous m'intriguez.

Le valet de chambre de Turquoise ouvrit la porte à deux battants :

– Madame est servie, dit-il.

– Votre bras, ami !

Fernand, un peu étonné qu'elle n'attendît point le convive dont elle parlait avec un tel enthousiasme, se leva et lui offrit son bras. Elle s'appuya dessus avec abandon et le conduisit dans la salle à manger, une vaste et belle pièce à meubles et boiseries de chêne clair, dont le sol était jonché d'un tapis turc, et au milieu de laquelle Fernand vit étinceler, sous la clarté rutilante des bougies, les cristaux et la vaisselle plate d'une petite table merveilleusement dressée et servie.

À son grand étonnement encore, Fernand ne vit que deux couverts.

– Mais, dit-il, ce convive…

Elle l'enveloppa de son regard et de son sourire.

– Puisque vous m'avez donné un hôtel, des gens, des voitures, n'est-il pas juste que vous jouissiez de tout cela ? Nous allons dîner en tête à tête.

La jeune femme se mit à table. Aussi demeura-t-il ébloui, murmurant : – Suis-je chez une fée ?

– Vous êtes chez vous, dit-elle.

Il est de certaines situations qui sont indescriptibles et impossibles à raconter.

Turquoise apparaissait à Fernand Rocher plus belle que l'Hébé mythologique ; elle lui versait à boire, et il buvait en la regardant. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que Turquoise, tandis que Fernand se laissait gagner petit à petit par l'ivresse, conservait tout son sang-froid, approchait son verre de ses lèvres et ne le vidait pas.

Deux heures après, ils quittaient tous deux la salle à manger et entraient dans le boudoir.

Là, Fernand se laissa tomber sur un sofa, regardant Turquoise avec extase.

Mais Turquoise était devenue tout à coup sérieuse, presque triste.

– Qu'avez-vous ? lui demanda Fernand, surpris de cette tristesse.

– Moi ? fit-elle ; mais absolument rien, mon ami.

– Vous êtes triste…

– Peut-être le bonheur l'est-il !…

Et Turquoise soupira.

– Ah ! dit Fernand, vous me cachez quelque chose, j'en suis sûr.

Turquoise baissa la tête et se tut.

– Jenny, s'écria le jeune fou en s'agenouillant devant elle, vous pleurez !…

En effet, une larme perlait au bout de ses cils.

Elle détourna la tête.

– Vous vous trompez, dit-elle, je n'ai rien… rien absolument.

– Oh ! murmura Fernand, vous êtes triste, vous soupirez, vous pleurez, et je ne puis pas savoir… Mais, fit-il avec une animation croissante, je ne suis donc pas votre ami, je n'ai donc plus le droit de connaître la cause de vos douleurs ? Mais vous ne savez donc pas que je donnerais ma vie pour vous ?

Turquoise fondit en larmes.

– Vous ne pouvez rien, dit-elle.

– Je ne… puis… rien ?

– Non !

– Mais enfin, qu'avez-vous ?… Pourquoi pleurer ?

– Non, reprit-elle ; car si je vous confiais le tourment qui me dévore, vous voudriez savoir plus encore que je ne puis vous dire. Oh ! non, non, c'est impossible !

Fernand était à genoux, il tenait dans ses mains les mains de la jeune femme et les pressait tendrement.

– Jenny, murmura-t-il, permettez-moi une seule question…

Elle fit de la tête un signe affirmatif.

– Vous souffrez, n'est-ce pas ?

– Oh ! oui…

– Puis-je soulager votre douleur ?

– Peut-être…

– Eh bien, alors, dites-moi simplement ce que je dois faire, et je le ferai sans demander aucune explication.

– Vous me le jurez, fit-elle.

– Je vous le jure.

Elle laissa échapper un cri de joie et murmura :

– Oh ! tu es noble et bon, mon Fernand. Et je t'aimerai toute ma vie, je le sens bien.

Elle parut hésiter encore.

– Voyons, interrogea Fernand, que dois-je faire ? Parlez !…

– Tenez, dit-elle enfin et comme faisant un effort sur elle-même pour vaincre une dernière et suprême répugnance, si ce n'était qu'il y va de la vie et de l'honneur d'une personne que j'aime presque autant que vous… ah ! je n'oserai jamais !…

– Osez, dit Fernand.

– Eh bien, fit-elle vivement et comme si chacune de ses paroles eût, en passant, brûlé ses lèvres, il y a à Paris, près d'ici, un homme qui tient à moi par les liens du sang, un homme qui est presque mon père, et que j'aime comme tel, qui se brûlera la cervelle demain si vous ne le sauvez…

Fernand lui tendit la main.

– Petite folle ! dit-il ; et c'est pour une semblable misère que tu pleures ? pour de l'argent ? Voyons ! combien faut-il pour sauver cet homme ?

– Une somme énorme… balbutia-t-elle.

– Mais encore ?

Turquoise poussa un gémissement lamentable.

– Cinquante mille francs ! dit-elle.

Fernand se prit à rire d'un rire aviné.

– Mais c'est moins que rien ! dit-il… Je vais te donner un bon sur mon banquier.

Elle secoua la tête.

– Non, dit-elle, ce n'est pas cela.

– Comment ! tu ne veux pas cinquante mille francs ?

– Si, fit-elle d'un geste.

– Eh bien, donne-moi une plume…

– Vous m’avez juré de ne pas m’interroger, n’est-ce pas ?

– Je renouvelle mon serment.

– Alors, écoutez. Ce n’est pas un bon de cinquante mille francs que je veux.

– Qu’est-ce donc ?

– C’est l’acceptation pure et simple de lettres de change dont le total équivaut à cette somme…

– Mais…

– Ne me demandez pas pourquoi, je ne puis vous le dire.

– Eh bien, où sont ces titres ?

– Je vais les chercher… attendez-moi deux secondes…

Elle lui adressa un sourire qui acheva de lui faire perdre le peu de raison qui lui restait, et s’esquiva du boudoir dans le salon, fermant soigneusement la porte après elle.

Le salon n’était plus éclairé comme avant le dîner. On avait éteint les bougies, les candélabres, le lustre, et le reflet seul du foyer jetait une lueur indécise sur les objets environnants. Au coin de la cheminée, un homme était assis, enveloppé dans un ample manteau, le front couvert d’un chapeau qui lui descendait jusque sur les yeux et dans lequel, vu la demi-obscurité qui régnait autour de lui, on aurait difficilement reconnu sir Williams.

Turquoise lui posa la main sur les épaules, se pencha sur lui et lui dit à l’oreille : – Donnez les lettres, il est prêt à tout.

Le misérable ouvrit son portefeuille et remit les cinq feuilles de papier timbré qui avaient été remplies dans toutes les règles.

– Voilà, dit-il. Quand tu tiendras la dernière signature, tu me rapporteras tout cela.

– Bien. Après ?

– Dame ! après, tu le rejoindras pour jouer l’autre comédie que tu sais.

– Dites la tragédie, murmura Turquoise dont la voix se prit à trembler.

– Ah ! ah ! dit Andréa ricanant à voix basse, ce sera curieux à entendre tout à l’heure la lutte nocturne de ces deux hommes qui vont s’égorger à coups de couteau. Léon est un hercule ; si mon petit Cambolh lui a fait sa leçon, il aura tué Fernand en dix secondes.

– Mon Dieu ! murmura Turquoise, mais que vais-je devenir pendant ce temps-là ?

– D’abord tu te réfugieras dans le cabinet de toilette.

– Mais après… il me tuera !

– Non, car on arrivera à ton secours.

– Mais les conséquences ?

– Eh bien, on va t’arrêter, tu seras interrogée, il sera prouvé clair comme le jour que deux hommes se sont égorgés chez toi par jalousie, voilà tout. Ta réputation en souffrira, mais on te relâchera et tu deviendras à la mode pour les imbéciles ou les excentriques.

– Ah ! murmura Turquoise, c’est horrible ! je ne veux pas.

– Allons donc ! tu sais bien que tu n’as pas à choisir… répondit-il froidement.

Turquoise se tut ; elle avait la conviction profonde que sir Williams la tuerait, si elle n’était point jusqu’au bout son instrument passif. Elle prit les lettres de change et reparut dans le boudoir où Fernand attendait. Fernand était à peu près gris ; tout tournait autour de lui, et, bien que le boudoir fût éclairé par une seule bougie, il croyait en voir une douzaine.

Du reste, en prévision de l’horrible drame préparé par l’infâme Andréa, il n’y avait pas de feu dans le boudoir ; de telle façon que, si on venait à souffler cette unique bougie, la pièce tout entière se trouverait dans les ténèbres.

Turquoise étala les cinq lettres de change sur une table, mit une plume dans les mains de Fernand, et lui fit écrire cinq fois son nom précédé de ce terrible mot qui constitue la lettre de change et expose le débiteur à toutes les rigueurs de la prison pour dettes : *Accepté pour*.

Fernand, qui voyait les murs, les tableaux, les bougies tourner autour de lui, eut même toutes les peines du monde à écrire lisiblement, mais enfin il écrivit.

Turquoise lui pressa la main.

– Merci pour lui que tu sauves, murmura-t-elle.

Elle s’empara des cinq lettres, retourna dans le salon et les tendit à sir Williams, qui les prit et les plia soigneusement.

– Très bien, dit-il. Maintenant retourne à ton poste, l’homme au couteau va venir.

Turquoise repassa dans le boudoir, et Andréa tira son portefeuille pour y mettre les lettres de change. Mais il tressaillit soudain : il avait cru entendre derrière lui comme la respiration d’un être humain. Il se retourna…

Le feu mourant ne jetait plus qu’une lueur indécise sur les objets environnants ; mais le misérable aperçu cependant, à deux pas de lui, une ombre immobile, et du sommet de cette ombre, il vit jaillir deux points lumineux, étincelant dans l’obscurité comme les yeux d’un tigre…

Un sauveur arrivait-il donc au malheureux Fernand Rocher ?

LXVII

Nous avons laissé Rocambole et maître Venture au moment où ils venaient de faire monter en chaise de poste Turquoise, repartant seule pour Paris et abandonnant Léon Rolland frappé d'une paralysie singulière ; mais quelques mots, qu'échangèrent alors les deux Valets-de-Cœur, vont nous l'expliquer sur-le-champ.

– Mort de ma vie ! murmura l'hôtelier improvisé en entrant dans l'auberge, si je comprends quelque chose à tout cela, je veux être pendu !

Rocambole se prit à rire.

– Mon brave, dit-il, sachez que jamais, un homme ne saura et ne comprendra tout ; cependant, je veux bien vous expliquer pourquoi ce bélître, qui entend tout et qui a eu tout à l'heure un fameux *trac*, ne peut dire un mot ni faire un mouvement.

– Ma foi ! murmura l'hôtelier, je ne crois pas aux sorciers et je le regrette, car c'est ou jamais…

– Maître Venture, reprit Rocambole, vous n'avez jamais été en Amérique ?

– Jamais.

– Alors, je vous dirai que les Américains ont pour voisins des sauvages ; des sauvages qui ont la peau huileuse, le teint jaune ou rouge, cela dépend, et des boucles d'oreilles aux narines.

– De jolis cocos, murmura Venture.

– Ces sauvages, continua Rocambole, possèdent les secrets les plus merveilleux en fait de simples et de plantes médicinales. Ce sont eux qui m'ont vendu cette poudre grise qui a le privilège de paralyser, pour un temps donné, tous les sens, à l'exception de l'ouïe.

– Et c'est cette poudre que j'ai mise hier dans le bordeaux !

– Bon ! Mais va-t-il rester longtemps comme cela, l'imbécile ?

– Jusqu'à demain soir.

– Et demain ?

– Cela me regarde.

– Qu'allons-nous faire donc d'ici là ?

– Mais, répondit fort paisiblement Rocambole, nous allons souper d'abord, puis nous nous coucherons.

Et, en effet, dix minutes après, le faux hôtelier et le faux postillon se mirent à table, burent et mangèrent copieusement, et allèrent se coucher.

M. le vicomte de Cambolh se mit au lit en s'adressant le monologue suivant : – Mon illustre maître, sir Williams, a de bien belles idées, et la petite comédie qu'il prépare pour demain soir a bien son mérite ; mais il faut convenir cependant, que j'ai eu tout à l'heure une fière tentation d'oublier mon rôle et d'envoyer mon bon ami Léon Rolland dans l'autre monde, pour lui faciliter le moyen de rejoindre son cher ami Guignon, qui fit une si belle culbute, il y a quatre ans, de la machine de Marly dans la Seine.

* *

*

Tandis que M. de Cambolh s'endormait fort paisiblement, Léon Rolland était toujours en proie à cette paralysie étrange qui ne lui avait laissé intact des cinq sens que celui de l'ouïe.

Douze heures s'écoulèrent pour lui dans cette horrible situation, pendant lesquelles, en proie à une fièvre brûlante, à une surexcitation mentale extraordinaire et qui tenait, pour ainsi dire, de l'ivresse, il analysa ou chercha à analyser, car sa raison s'en allait graduellement, sa situation et les événements qui venaient de s'accomplir. Pour lui, un fait seul dominait tous les autres : Turquoise avait demandé sa grâce à genoux. Mais il y avait un homme, un inconnu, quelque millionnaire sans doute, armé de son or comme d'un glaive invincible, à qui elle obéissait, dont elle s'était faite l'esclave, et qui disposait à son gré de sa destinée. Cet homme, cet inconnu, Léon croyait entendre encore le bruit de ses pas, le son de sa voix stridente et moqueuse ; et comme les colères de l'âme s'accroissent presque toujours de l'impuissance du corps, il jurait une haine mortelle à son rival…

Les yeux de Léon étaient fermés, et vainement il essayait de les ouvrir. Il n'y parvenait pas plus qu'à remuer un bras ou une main.

Cependant le chant matinal des oiseaux et un certain bruit qui s'était fait dans l'auberge lui apprirent que le jour avait succédé à la nuit.

Mais personne n'entra dans sa chambre. L'avait-on oublié ? le croyait-on parti ? Une horrible idée lui vint : dans l'état de léthargie où il était, il devait offrir toutes les apparences de la mort et la plus complète immobilité… Léon se souvint avoir entendu souvent citer des cas identiques au sien : l'histoire de gens enterrés tout vivants ; et il frissonna et sentit la folie le gagner.

Enfin la porte de sa chambre s'ouvrit. Des pas approchèrent.

– Tiens, dit une voix, celle de l'aubergiste, il est bon celui-là, il dort toujours, et il ne s'est pas réveillé cette nuit.

Et Venture s'en alla.

– Il reviendra dans une heure, pensa Léon, puis ce soir… Alors il me touchera, me secouera, croira que je suis mort et ira déclarer mon décès.

Sans doute que si l'affreuse situation où se trouvait Léon Rolland se fût prolongée quelques heures encore, il fût revenu à lui les cheveux blancs et vieilli de dix années ; mais sa léthargie cessa brusquement, et lorsque déjà il s'était résigné à cette mort anticipée, ses paupières, qui semblaient collées sur ses yeux, se détachèrent tout à coup, et il put voir…

Il éprouva comme un frissonnement dans tout le corps et put étendre un bras, puis un autre. Enfin sa bouche crispée s'ouvrit, ses dents se desserrèrent, et il retrouva l'usage de sa langue ; il s'en servit pour appeler.

L'aubergiste monta.

Maître Venture avait un air bonhomme et naïf qui excluait la pensée qu'il eût pu jouer un rôle actif dans la comédie de la nuit.

– Ah ! ah ! mon bourgeois, dit-il, enfin vous voilà réveillé ?

– Où est-elle ? demanda Léon avec exaltation.

Et, par un effort, il parvint à se mettre sur son séant.

– Vous avez un fameux sommeil tout de même, mon bourgeois, poursuivit l'hôtelier.

– Où est-elle ? répéta Léon.

– Qui, elle ?

– La dame qui était avec moi.

– Ah ! mon bon monsieur, répondit Venture, faut croire qu'elle ne tenait pas autant à vous qu'à l'autre… elle est repartie pour Paris.

Léon poussa une exclamation de rage. Ces mots lui enlevaient son dernier espoir, celui d'avoir eu le cauchemar et le délire. Ainsi tout était vrai… Turquoise était partie !

Léon sauta en bas du lit, sur lequel, on s'en souvient, il avait été porté tout habillé.

– Je veux aller à Paris ! s'écria-t-il.

Et il passa, pour ainsi dire, sur le corps de l'hôtelier, sortit de la chambre nu-tête, dans un état d'exaltation extraordinaire, et s'élança dans l'escalier.

Comme il allait traverser la cuisine sans s'y arrêter, une voix enrouée lui dit : – Hé ! notre bourgeois, si vous allez à Paris, je vous y conduirai.

Léon se retourna et aperçut assis au coin du feu, fumant sa pipe tranquillement, le postillon à cheveux roux qui, la veille au soir, conduisait à la Daumont la chaise de poste de Turquoise.

– Eh bien, dit Léon, des chevaux… des chevaux tout de suite !

– On y va, répondit le postillon sans se déranger. Le temps de casser une croûte et de prendre un verre de vin. Ohé ! Venture !

L'aubergiste descendit.

– Je ramène mes chevaux à Paris avec la voiture vide de l'Anglais ; je vais emmener monsieur par la même occasion. Par conséquent, donne-nous quelque chose à boire et à manger.

– Je n'ai pas faim, dit Léon.

– Bah ! vous avez soif… Et puis je vous conterai peut-être le secret de la petite dame.

– Vous ! exclama Léon.

– Moi.

Et le postillon s’attabla.

Ces dernières paroles avaient fouetté le sang de Léon, dont le délire mental était au comble.

Machinalement le pauvre fou se mit à table avec son convive, machinalement il tendit son verre, le fit emplir et le vida d’un trait.

Il voulait savoir.

L’aubergiste vint s’asseoir avec eux et versa de nouveau à boire à Léon Rolland.

– Que savez-vous donc ? demanda l’ouvrier, qui, pour la seconde fois, vida son verre d’un trait.

– Moi, dit le postillon, j’ai été au service de la dame et du monsieur.

– Ah ! rugit Léon.

– Mais buvez donc, dit l’aubergiste. Quand on va se mettre en route, il faut avoir l’estomac chaud.

Et il emplit encore son verre.

– Le monsieur est une canaille, un misérable, poursuivit le postillon, qui bat comme plâtre la petite dame, et qui, pour sûr, finira par la tuer…

– Oh ! s’écria Léon en prenant sur la table un grand couteau de cuisine, malheur à lui, alors !

– Si cet homme était mort, poursuivit le postillon, la petite dame, qui est folle de vous, serait la plus heureuse des femmes.

– Eh bien, murmura d’une voix sourde celui que l’ivresse commençait à gagner, je le tuerai !

Léon Rolland était un ouvrier sobre et laborieux, il ne s’était peut-être pas grisé deux fois en sa vie : aussi l’état de surexcitation nerveuse où il avait été jeté par sa léthargie et le vide de son estomac, car il n’avait rien pris depuis la veille, le rendaient très facile à enivrer. Ses hôtes lui versaient sans relâche du vin mélangé d’alcool, et il ne fallut pas un quart d’heure pour qu’il eût atteint un degré d’ivresse et de folie furieuses. Comme les hommes du peuple en général, Léon devait avoir le vin féroce.

L’aubergiste et le postillon le jetèrent dans un cabriolet attelé de deux chevaux.

– Venez, dit le postillon, si vous voulez le tuer, je vais vous mener au bon endroit.

Léon s’était emparé du couteau de cuisine et le brandissait avec rage. Ses yeux étaient injectés de sang, et il voyait tout en rouge autour de lui.

Le postillon s’était muni d’une bouteille d’eau-de-vie ; il fouetta ses chevaux, qui filèrent comme le vent et s’élancèrent vers Paris. Durant le trajet, il ne cessa d’exalter Léon et de le faire boire. Quand le cabriolet atteignit la barrière du Roule, l’ouvrier n’était plus un homme, l’ivresse en avait fait une bête fauve.

Le cabriolet descendit rapidement le faubourg, prit la rue de la Ville-l'Évêque et entra bruyamment dans la cour de l'hôtel de Turquoise.

– Venez, venez ! hurlait le postillon.

Léon descendit en trébuchant du cabriolet et gravit, le couteau à la main, les marches du perron.

La cour et l'escalier étaient déserts.

Le postillon le guidait en lui disant : – Tenez, je gage qu'il est là-haut… avec elle…

Et le pauvre ouvrier, rendu féroce par la jalousie et l'ivresse, le suivait, étreignant dans sa main crispée le manche de son couteau.

Ils traversèrent l'antichambre et arrivèrent à la porte du boudoir.

Là ils trouvèrent un laquais.

– Où allez-vous ? dit celui-ci.

Léon le repoussa brutalement.

– Je veux voir madame, dit-il.

– Madame n'y est pas, ou plutôt elle est avec monsieur.

Ces derniers mots achevèrent d'exaspérer l'ouvrier ; il renversa le laquais et frappa violemment à la porte du boudoir en criant :

– Ouvrez ! ouvrez ! ou j'enfonce la porte.

* *

*

– Maintenant, murmura Rocambole en s'esquivant, arrive que pourra… moi, je file…

Et il descendit sans bruit l'escalier.

Après avoir remis les lettres de change à sir Williams, Turquoise était rentrée dans le boudoir, où Fernand était à demi couché sur un divan, livré tout entier à cette béatitude extatique qui provient de l'ivresse mêlée à une surexcitation morale.

– Vous êtes noble et bon, mon ami, murmura-t-elle en s'asseyant près de lui, et il y a, à cette heure, un homme qui quitte cet hôtel en vous bénissant.

– C'est toi qu'il doit bénir, répondit Fernand, toi, qui es un ange !

Elle lui tendit son front.

– Mon Dieu ! dit-elle, je n'avais jamais été heureuse ainsi.

Et, pendant dix minutes, ils échangèrent les serments les plus solennels.

Mais, tout à coup, un bruit se fit au-dehors. Des pas gravirent l'escalier, des pas d'hommes… Des voix confuses se firent entendre.

À ces bruits Fernand se leva étonné.

– Ciel ! murmura Turquoise.

Et Fernand la vit pâlir et se troubler.

Les pas approchaient ; une voix irritée disait dans l'escalier :

– Je vous dis que madame est chez elle !

– Elle n'y est pas, répondait une autre voix, celle d'un laquais.

– Elle y est, vous dis-je, et je veux la voir !

Cette fois, Turquoise jeta un cri, se précipita vers celle des portes du boudoir qui communiquait à l'antichambre et donna un tour de clef.

– Que faites-vous ? s'écria Fernand stupéfait.

– Silence ! murmura Turquoise d'une voix éteinte.

On entendit une lutte, puis un poing vigoureux ébranla la porte.

– C'est lui ! exclama Turquoise, qui manifesta la plus vive terreur.

– Qui, lui ? demanda Fernand.

– Lui… lui !… dit-elle avec l'accent de l'épouvante. Fuyez… fuyez… par cette porte… là… Au nom du ciel… fuyez !

– Fuir ! s'écria Fernand. Mais, quel est donc cet homme qui ose ainsi pénétrer chez vous ?… Fuir !…

– Il vous tuera ! murmura-t-elle avec un redoublement d'effroi.

– Jenny ! ma bien-aimée, criait une voix au-dehors, une voix menaçante et que la fureur rendait méconnaissable.

« Jenny, ouvre-moi… Je te pardonnerai… c'est à lui que j'en veux…

Et on ébranla la porte au-dehors.

– Fuyez, Fernand, au nom du ciel ! répéta Turquoise. Cet homme qui vient, cet homme qui parle en maître, c'est lui, celui que j'aime !… Je vous ai trompé… pardonnez-moi…

Et comme la porte cédait, Turquoise renversa la bougie, qui s'éteignit.

Un homme s'élança au milieu des ténèbres, brandissant un couteau, cherchant dans l'ombre celui qu'il voulait égorger, et poussant des rugissements de fureur.

En même temps, Turquoise se glissait vers la porte du cabinet de toilette pour se sauver.

Mais, soudain, cette porte s'ouvrit et livra passage à un flot de clarté qui dissipa les ténèbres et illumina cette scène d'horreur.

LXVIII

Nous connaissons assez sir Williams pour savoir qu'il était brave. Il l'avait prouvé en maintes circonstances, et il jouissait même aux heures critiques d'un très grand sang-froid. Cependant, l'aspect de cette ombre immobile, le rayonnement de ces deux points lumineux produisirent une terrible impression sur lui. Involontairement il recula.

Alors l'ombre s'avança à son tour. Sir Williams recula et toujours l'ombre continua à marcher.

Le mur était derrière lui, et il ne pouvait aller plus loin. Alors l'ombre fit un pas encore, et sir Williams entendit le bruit léger d'une respiration, et sentit un souffle sur son visage.

– Qui êtes-vous ? qu'est-ce ? demanda-t-il, ne pouvant se défendre d'un effroi subit, lui qui ne tremblait jamais.

L'ombre ne répondit pas ; mais une main de fer saisit sir Williams à la gorge, et, en même temps, le misérable sentit qu'on lui appuyait sur le front quelque chose de froid.

Il comprit que c'était le canon d'un pistolet.

En même temps une voix de femme, mais une voix énergique, lui disait : – Il me faut les lettres de change !… ou vous êtes mort…

Cette voix fit tressaillir le coupable.

– Les lettres ! répéta l'ombre d'un ton impérieux, tandis que le pistolet était toujours appuyé sur le front du scélérat.

Sir Williams reconnut Baccarat à cet accent, et il comprit qu'elle n'hésiterait pas à le tuer s'il se faisait prier.

Il tendit les lettres silencieusement.

Mais Baccarat, car c'était bien elle, ne lâcha point le cou du baronet, que sa main gauche étreignait avec cette vigueur que nous lui connaissons, et qui décelait si bien en elle la robuste fille du peuple ; elle ne cessa point d'appuyer sur son front le pistolet qu'elle tenait de la main droite.

– Au feu ! dit-elle, jetez cela au feu sur-le-champ, ou vous êtes mort !…

Le baronet, à demi suffoqué par la rude pression des doigts nerveux de Baccarat, se trouvait précisément adossé au mur entre la porte du boudoir, qui s'était refermée sur Turquoise, et la cheminée dans laquelle achevait de se consumer un dernier tison.

Sir Williams y jeta les lettres.

Le papier, tombant dans le foyer, prit feu sur-le-champ, et un jet de flamme éclaira tout à coup le salon, et permit aux deux auteurs de cette scène de se voir tout entiers et en

détails pendant l’espace de quelques minutes.

Sir Williams avait déjà reconnu Baccarat à sa voix.

La jeune femme était enveloppée d’une grande pelisse qui lui laissait les bras libres, et dont le capuchon, rejeté en arrière, découvrait sa belle tête pâle de courroux, et sa luxuriante chevelure blonde dont les boucles dénouées flottaient sur ses épaules.

Mais s’il était facile à sir Williams de reconnaître Baccarat, il était presque impossible à celle-ci de démêler le vicomte Andréa sous les traits burlesques, le visage d’ocre et les cheveux roux de sir Arthur Collins. Les lettres de change, en brûlant, jetèrent donc autour d’elle une clarté passagère, mais splendide, et le faux Anglais comprit, à l’expression du calme terrible dont la figure de son ennemie était empreinte, qu’il n’avait point de merci à attendre, et que s’il devait et pouvait se sauver, ce ne serait que par la ruse.

La force était impraticable.

Certes, M. le vicomte Andréa était cependant un homme aussi fort au physique qu’il l’était au moral, et dans une lutte corps à corps, il aurait triomphé bien assurément de Baccarat, malgré sa robuste vigueur. Mais elle avait l’avantage des armes à feu. Le baronet n’avait qu’à faire un mouvement, et le doigt rose de la jeune femme pressait une détente, et il tombait raide mort.

Les hommes qui ont souvent joué leur vie savent la ménager prudemment à l’occasion. Sir Williams avait sur lui un poignard, celui avec lequel il avait dompté Turquoise tout à l’heure, mais il n’avait pas de pistolet, et, bien qu’il fût agile et souple comme un tigre, il estima la partie trop dangereuse pour l’oser jouer.

– Aôh ! murmura-t-il, reprenant sa voix enrouée et son accent britannique, je étais pris.

Baccarat cessa de l’étreindre, fit un saut en arrière et retomba à deux pas de distance, toujours le pistolet au poing.

– Milord, dit-elle fort tranquillement, si vous ne voulez pas mourir à l’instant, obéissez.

– Aôh ! répliqua sir Williams qui reprenait peu à peu son sang-froid, et commençait à chercher une issue à cette situation extrême.

– Baissez-vous, continua Baccarat d’un ton bref et qui disait suffisamment qu’elle était femme à se faire obéir ; prenez un flambeau sur la cheminée et rallumez-le. Des gens comme nous doivent se voir.

Le baronet se baissa en effet et alluma un flambeau.

Puis il le reposa sur la cheminée.

– Allumez l’autre, dit Baccarat ; j’aime la symétrie et tiens à deux bougies.

Sir Williams obéit encore à la jeune femme, qui lui fit ce raisonnement :

– Il est évident, dit-elle, qu’un misérable qui vole deux millions trois cent mille francs de complicité avec une intrigante, il est évident que cet homme n’est pas sans armes : il a au moins un poignard sur lui.

Sir Williams fit un geste de dénégation.

– Allons, dit Baccarat, dépêchez-vous, milord, et jetez votre joujou.

Et comme il hésitait :

– Ma foi ! dit Baccarat qui leva d'un demi-pouce le canon de son pistolet, je vise à la tête…

Sir Williams comprit qu'il n'avait pas une minute à vivre s'il attendait encore. Il déboutonna précipitamment son habit, tira de sa poche de côté le poignard que nous connaissons, et le jeta aux pieds de Baccarat. Mais celle-ci était prudente. Elle ne se baissa point pour le ramasser, car son adversaire aurait pu bondir, fondre sur elle, l'étreindre et la désarmer à son tour.

Non, elle se contenta de mettre le pied dessus et de continuer à tenir, son pistolet à la main, le baronet en respect.

– Elle est forte ! pensait celui-ci. Pourvu qu'elle me laisse aller et ne me reconnaisse pas !… – Oh ! dit-il, déguisant merveilleusement sa voix, je suis un pauvre pickpocket, et vous devriez bien me laisser partir. C'est déjà bien triste d'abandonner les lettres de change.

Mais Baccarat continuait à le regarder fixement sans répondre, et elle se disait à part elle : – J'ai la conviction profonde que cet homme est Andréa, malgré cette nouvelle métamorphose. Il n'y a qu'une seule chose qu'il n'ait pu changer en lui et qui m'a fait le reconnaître, c'est son regard ! Mais, ajouta-t-elle toujours mentalement, si j'ai l'air de le reconnaître et qu'il vienne à m'échapper encore, je joue le rôle plus dangereux qu'il soit possible au monde.

Et, le regardant toujours, elle lui dit d'un ton léger : – Je vois bien que vous êtes un *pickpocket*, c'est-à-dire un filou anglais, auprès duquel ceux de France sont des imbéciles ; mais je ne vois pas pourquoi je vous laisserais aller…

Et reculant jusqu'à la porte du salon, elle frappa deux coups.

La porte s'ouvrit, un homme entra.

Ce n'était point un laquais de Turquoise, comme aurait pu le croire sir Williams, lequel, depuis dix minutes, se creusait la tête pour savoir qui avait pu le trahir, de Turquoise ou du hasard. C'était un grand jeune homme blond, la lèvre ornée d'une fine moustache, le corps serré dans une redingote boutonnée jusqu'au menton. Comme Baccarat, il avait un pistolet à la main.

Du reste, la jeune femme lui montra le baronet.

– Mon cher comte, dit-elle, voilà un homme dont vous me répondez, et que je mets sous votre garde.

– Bien, fit le comte Artoff.

C'était le comte, en effet, qui, depuis dix minutes, se tenait derrière la porte du salon, prêt à venir au secours de Baccarat au moindre cri qu'elle pousserait.

Le comte fit un pas vers son prisonnier, et le regarda froidement.

Sir Williams, tant qu'il n'avait été qu'en présence de Baccarat, avait conservé quelque espoir de lui échapper ; mais lorsqu'il vit apparaître un inconnu qui paraissait dévoué à Baccarat, et dans lequel il devina sur-le-champ ce gentilhomme russe qui, depuis quelques jours, affichait la jeune femme, il se vit perdu, et demeura atterré.

– Monsieur, dit le comte, je ne change jamais de résolution. Veuillez vous asseoir là, dans l'embrasure de cette croisée et vous tenir tranquille. Si vous bougiez, je vous planterais une balle entre les deux yeux.

– Aôh ! je ne bougerai pas, murmura le misérable, qui tenait avant tout à être pris pour un Anglais.

Et sir Williams s'assit à la place indiquée.

Alors Baccarat se dirigea vers la cheminée, sur laquelle elle prit un flambeau, puis elle ouvrit une porte qui servait de pendant à celle du boudoir et lui était reliée par un cabinet de toilette.

Or, on sait maintenant ce qui était arrivé.

Au moment où Léon Rolland entrait en fureur, tandis que Fernand se levait, tout ému et dégrisé par le cynisme subit de Turquoise ; tandis que celle-ci, fidèle au programme de sir Williams, soufflait la bougie à l'instant où la porte du boudoir qui donnait sur le palier de l'escalier était enfoncée par l'ébéniste que guidait toujours Rocambole, et qu'elle se réfugiait vers le cabinet de toilette ; à ce moment suprême enfin où Léon, ivre de fureur, allait sûrement poignarder son rival, pris lui aussi d'un fiévreux courroux, la porte de ce même cabinet de toilette, on s'en souvient, s'était brusquement ouverte, livrant passage à un flot de clarté… Une femme tenant un flambeau apparaissait sur le seuil, et à sa vue Turquoise éperdue reculait, en jetant un cri de suprême effroi !

* *

*

Ce fut alors, dans le boudoir, un spectacle aussi saisissant, aussi inattendu que terrible !

Deux hommes qu'une faible distance séparait à peine se trouvaient en face l'un de l'autre : l'un, pâle, les yeux hagards, les cheveux en désordre brandissant un couteau dans ses mains convulsives ; l'autre, le visage enflammé par un reste d'ivresse, chancelant encore, mais dont le regard lançait des éclairs.

À l'extrémité de la pièce, sur le seuil du cabinet de toilette, Baccarat, dont le flambeau répandait la clarté autour d'elle, qui apparaissait, à cette heure terrible, comme l'ange de la réconciliation qui interpose tout à coup ses ailes blanches entre deux hommes altérés du sang l'un de l'autre.

Puis enfin, Turquoise, immobile, courbée en deux, le visage bouleversé par la terreur, et croyant sa dernière heure venue…

Le premier instinct de deux hommes que la haine anime l'un contre l'autre les poussera toujours à se regarder.

Cette clarté subite qui inonda le boudoir arrêta l'élan de Léon, qui voulut voir enfin le visage de cet homme qu'il croyait avoir entendu, la nuit précédente, marchander sa vie à

Turquoise.

De son côté, Fernand regarda ce rival, inconnu deux minutes auparavant, et dont on venait de lui révéler l'existence d'une si foudroyante manière.

Tous deux poussèrent un cri, un cri intraduisible, surhumain ; celui, par exemple, que jetteraient le père et le fils se reconnaissant face à face les armes à la main.

– Fernand ! murmura l'ouvrier.

Et le couteau échappa à sa main et tomba sur le parquet.

– Léon Rolland ! exclama Fernand, qui recula, frappé de stupeur.

Et ces deux hommes, unis par dix années d'amitié, se regardèrent d'un œil hébété.

Alors Baccarat s'avança, et tous deux la reconnurent.

Elle plaça silencieusement le flambeau sur la table où tout à l'heure Fernand Rocher avait signé sa ruine ; puis sa main nerveuse saisit Turquoise par le bras et la jeta rudement à genoux entre ces deux hommes qui avaient failli s'égorger pour elle.

L'attitude, le geste, le regard de Baccarat, jusque-là muette, avaient une telle autorité en ce moment, que ni Fernand, ni Léon, qui tous deux, la veille, seraient morts pour un sourire de leur idole, ne trouvèrent une parole ou un geste pour la défendre et protester contre cette brutale intervention de Baccarat. Muets et comme frappés de la foudre, ils regardaient alternativement et d'un air hébété cette femme à genoux, prosternée, anéantie, dont le silence, la prostration, la pâleur, accusaient l'infamie, – et cet autre qui la tenait écrasée sous son regard, comme un archange écraserait un démon sous ses pieds.

Alors Baccarat les regarda à son tour l'un après l'autre.

– Pauvres fous ! dit-elle en haussant les épaules. Et, ramassant le couteau jeté par Léon, elle posa l'une de ses mains sur l'épaule de Turquoise, prit le couteau de l'autre main, et le lui appuya sur la poitrine : – Maintenant, dit-elle, il faut choisir… mourir ou tout dire !

Léon et Fernand, toujours muets, regardaient d'un œil immobile.

– Allons, vipère ! reprit Baccarat, avoue donc à Léon Rolland que tu ne voulais emmener son fils que pour le mettre aux Enfants-Trouvés, que tout ce qui est arrivé la nuit dernière était une comédie et que tu avais prévu, préparé son retour et armé son bras pour lui faire assassiner Fernand ? Avoue, ou je te tue !…

Et elle enfonça le couteau de deux lignes ; et Turquoise, éperdue, terrifiée, murmura : – J'avoue… c'est vrai… c'est très vrai…

Léon poussa un cri sourd.

– À présent, poursuivit Baccarat, dont l'arme menaçait toujours l'infâme créature, à présent, avoue donc à Fernand que tu viens de lui faire signer, non point pour cinquante mille francs de lettres de change, mais pour deux millions ; que tu l'as attiré ici pour le faire assassiner, et que tu avais vendu sa vie au prix de trois cent mille francs.

Fernand, complètement dégrisé, fit un geste d'horreur.

– Avoue… avoue ! ordonna Baccarat d'une voix vibrante.

– C’est vrai… balbutia Turquoise qui croyait sa dernière heure arrivée…

– Et maintenant, acheva Baccarat, dont la voix avait une autorité redoutable, dis-leur donc à tous deux, à ces deux hommes dont tu as brisé le cœur et dont tu aurais brisé la vie si je t’en eusse laissé le temps ; dis-leur donc, si tu ne veux pas mourir, si tu veux qu’ils puissent te pardonner, le nom du monstre dont tu étais l’instrument ; dis-leur quelle ténébreuse vengeance tu servais, quel implacable génie te poussait… Dis, dis !

Mais Turquoise ne répondit que par un éclat de rire sinistre, – l’éclat de rire qui atteste que la raison vient de se briser, qu’une lésion vient de s’opérer au cerveau, – et Baccarat la repoussa du pied :

– Folle ! dit-elle, elle est devenue folle de terreur… et elle ne répondra pas…

Baccarat courut vers la porte qui mettait en communication le boudoir et le salon, et se tourna vers les deux jeunes gens.

Fernand et Léon continuaient à se regarder et paraissaient comprendre à peine ce qui venait de se passer. On eût dit deux statues se contemplant avec des yeux sans rayons…

– Mais, venez donc, leur cria Baccarat, venez donc, tous deux, je vais vous montrer cet homme qui vous poursuit dans l’ombre depuis si longtemps, cet homme qui menace votre honneur, votre vie, jette sur vos pas une créature infernale, et cherche à vous voler votre fortune… Venez, venez… il est là… je vais le démasquer devant vous… Vous allez le tuer comme on tue un chien enragé, une bête fauve… l’écraser comme on écrase un reptile… Venez… venez ! répéta-t-elle d’une voix éclatante.

Elle ouvrit la porte du salon avec fracas… Mais au moment même, un coup de pistolet retentit, une balle siffla, un cri sourd suivit la détonation, et Baccarat recula muette…

La justice était-elle donc faite, et le comte Artoff avait-il donc tué Andréa le maudit, sir Williams, le génie pervers vomi par l’enfer, et en qui Satan lui-même semblait s’être incarné ?

LXIX

Non, le châtiment n’avait point encore atteint le grand coupable, et il semblait que la Providence voulût attendre qu’il eût mis le comble à ses forfaits pour le frapper de son fouet inexorable.

Voici ce qui était arrivé. Ni sir Williams, ni le comte Artoff n’avaient perdu un mot, un bruit de la scène dramatique et terrible qui venait d’avoir lieu dans la pièce voisine.

Sir Williams regardait alternativement la porte du salon défendue par le comte Artoff, et celle du boudoir qui pouvait s’ouvrir d’un moment à l’autre pour livrer passage à Baccarat, suivie de Léon et de Fernand, auxquels elle le montrerait du doigt, lui le vicomte Andréa, comme le machinateur infernal de tant de trahisons et d’infamies.

Un moment il eut peur, cet homme qui ne tremblait jamais, et il comprit que sa situation était désespérée, que ses deux victimes le tueraient impitoyablement s’ils se trouvaient vis-à-vis de lui.

Que faire ?

Le jeune Russe gardait, le pistolet au poing, la seule issue qui lui fût ouverte. Entre deux périls, la mort éventuelle venant d’une balle, – car le comte pouvait le manquer, – et la mort imminente, certaine, sous le couteau que Rocambole avait mis dans les mains de Léon Rolland, – sir Williams n’hésita pas.

Le comte était placé devant la porte. Son adversaire, au contraire, se trouvait dans l’embrasure de l’une des croisées.

Par hasard les rideaux étaient écartés, et les persiennes n’avaient point été fermées. Il n’y avait donc que l’espagnolette à ouvrir pour qu’il fût possible de se pencher au-dehors.

Andréa eut une inspiration. Il connaissait parfaitement les dispositions intérieures et extérieures de l’hôtel, savait que le salon donnait sur le jardin, que le premier étage n’était pas très élevé au-dessus du sol, et il avait remarqué dans la journée une plate-bande fraîchement remuée, qu’il supposa être placée verticalement au-dessous des croisées.

Au moment où la porte du boudoir s’ouvrait, livrant passage à Baccarat, le jeune comte, ébloui par la lumière, quitta des yeux une minute l’homme qu’il tenait en joue. Pendant ce court intervalle, prompt comme l’éclair, sir Williams ouvrit brusquement la fenêtre et sauta à califourchon sur l’entablement.

Au bruit, le comte tourna la tête, jeta un cri, l’ajusta et fit feu ; mais déjà le misérable disparaissait, sans que Baccarat eût eu le temps de le voir.

Avait-il été frappé par la balle ? Le jeune Russe l’espéra un moment, en entendant la chute d’un corps dans le jardin ; mais son espoir ne tarda point à s’évanouir, lorsque à ce bruit succéda celui d’une course précipitée… Le coupable n’avait point été atteint, et il s’éloignait.

Une seconde après, la porte du boudoir s'ouvrit. Baccarat se montra sur le seuil, pâle, le regard enflammé. Derrière elle, le comte aperçut les visages bouleversés et inconnus pour lui de Fernand Rocher et de Léon Rolland.

– Où est-il ? Est-il mort ? demanda Baccarat avec une vivacité pleine d'angoisse.

Le comte, stupéfait encore de l'audacieuse évasion de sir Williams, lui montra du doigt la croisée ouverte.

– Ah ! s'écria la courageuse femme, cet homme est un démon.

Et elle demeura comme foudroyée par ce dénouement imprévu, en se demandant si elle ne luttait point avec l'enfer en personne, car Satan seul était capable de lui échapper ainsi.

Pendant quelques minutes, abîmée en un muet désespoir, l'œil rivé au parquet, les bras pendants, dans l'attitude d'un condamné à mort, Baccarat parut avoir oublié la terre entière.

Et ces trois hommes, muets aussi, la regardèrent avec un douloureux étonnement, et n'osèrent lui adresser la parole.

Mais tout à coup Baccarat releva la tête ; son œil retrouva son éclair ; son visage, son calme habituel ; elle poussa à peine un soupir et murmura :

– Allons, ce n'est que partie remise. Le misérable ne m'échappera pas toujours.

Et elle se tourna vers Fernand, tira de son sein une lettre et la lui tendit.

– Connaissez-vous cette écriture ? dit-elle.

Fernand y jeta les yeux, et sa pâleur, si grande déjà, acquit des teintes livides. La lettre qui lui était tendue était celle que, la veille, Turquoise avait écrite à Léon Rolland, en l'accablant de ses protestations d'amour et le suppliant de la suivre et d'emmener son enfant avec lui.

– Ainsi donc, murmura-t-il avec rage, j'étais joué ?

– Ah ! dit Baccarat avec un sourire qui lui pénétra au fond du cœur comme la lame d'un couteau, vous n'êtes pas le seul !

Et se tournant vers Léon Rolland :

– Mon pauvre ami, dit-elle, il y a longtemps que je travaillais dans l'ombre à vous arracher tous deux des griffes de cette créature, car je savais quel double rôle elle jouait avec vous et Fernand, et que je cherchais à vous dessiller les yeux à tous deux ; aujourd'hui, j'ai passé trois heures cachée dans cette maison par une femme de chambre gagnée à prix d'or ; j'ai pu surprendre les secrets de la Turquoise, le dernier mot de cette énigme que je ne pouvais déchiffrer, et j'ai su que, la nuit dernière, vous avez été emmené en chaise de poste jusque dans une auberge où vous avez pris un breuvage mystérieux qui plonge en une léthargie profonde.

– Ah ! s'écria Léon qui se frappa soudain le front, je comprends tout maintenant ; mais… cet homme…

– Lequel ?

– Celui qui venait réclamer Turquoise comme lui appartenant, répondit-il avec animation ; celui qui m'a mis un pistolet sur le front et a voulu me tuer, était-ce donc…

Et il regarda Fernand stupéfait.

– Non, non, ce n'est pas, ce ne peut être vous ; vous m'eussiez reconnu.

– C'était un troisième acteur, répondit Baccarat. Vous voyez bien que vous étiez dupes tous deux, et que tout cela était une comédie dont le dénouement, sans moi, eût été sanglant.

Ils frissonnèrent tous deux.

– Vous, poursuivit Baccarat, s'adressant à Léon Rolland, il n'a fallu rien moins que mon apparition subite et la vue de l'homme qui a été votre ami, pour dissiper les fumées de cette ivresse sanguinaire allumée dans vos veines.

– Oh ! murmura l'ouvrier en baissant la tête, je croyais être un honnête homme, pourtant ! Que m'a donc fait boire ce postillon, que j'aie pu songer une minute, une seule, à devenir un meurtrier ?

– Je ne sais pas, répondit Baccarat : mais si je n'étais point intervenue à temps, Fernand était mort.

Ce dernier sentait sa raison chancelante s'en aller tout à fait.

– Mon Dieu ! dit-il, qu'avais-je donc fait à cette abominable femme pour qu'elle ait pu souhaiter ma mort ?

– Je vais vous le dire.

Et Baccarat étendit la main vers le foyer où l'on voyait encore quelques fragments de papier aux trois quarts consumés.

– Ce que vous avez fait, dit-elle, vous avez signé pour deux millions de lettres de change, croyant en accepter pour cinquante mille francs. Je vous expliquerai comment tout à l'heure. Or, vous vivant, on n'eût osé vous les représenter ; mais mort, on les aurait portées à votre noble et sainte femme, qui les eût payées par respect pour votre mémoire. Comprenez-vous maintenant ?

– Ah ! murmura le pauvre homme, cette créature est donc un monstre vomi par l'enfer ?

– Non, mais conseillée par Satan lui-même. Tenez, voyez-vous cette croisée ouverte ? Eh bien, un homme qui vous hait tous deux, un homme qui a juré votre perte et que j'étais parvenue à terrasser, dont je croyais tenir la vie, vient de nous échapper, et Turquoise n'était que son instrument passif. C'est lui qui a tout fait, tout conduit.

– Mais quel est-il ? s'écria Léon.

– Ah ! répondit Baccarat avec un amer sourire, si je vous le disais, vous ne le croiriez pas. Plus tard ! plus tard !

L'intelligente femme avait compris que nommer sir Williams devenait inutile, sinon dangereux. Elle sentait bien qu'il ne lui serait possible de démasquer ce monstre que si elle ne livrait son secret à personne.

Et elle leur dit à tous deux :

– Vous êtes époux, vous êtes pères, pauvres fous que vous êtes ! À cette heure où le voile qui couvrait vos yeux se déchire, il y a sous le toit de chacun de vous une femme qui vous aime, une femme qui pleure et vous tendra les bras avec un sourire de pardon. Il y a un enfant qui bégaye votre nom et tend vers vous ses petites mains. Allez donc, pauvres fous, allez donc retrouver le vrai bonheur… Et, acheva-t-elle avec émotion, laissez à ceux qui n’ont ni enfant, ni amour en ce monde, le soin de veiller sur vous et de vous défendre.

LXX

Rétrogradons de quelques heures et revenons à M. de Château-Mailly.

Nous nous souvenons que, dans la journée de la veille, après avoir donné de minutieuses instructions à Rocambole sur le rôle long et important qu'il avait à jouer sous la perruque blonde d'un postillon, dans ce prétendu relais de poste où Turquoise devait descendre avec Léon Rolland, le sinistre inventeur de tous ces drames, sir Arthur Collins, ou plutôt Andréa, s'était rendu chez le comte. On sait à la suite de quel entretien une rupture avait eu lieu entre le jeune homme et lui. On se souvient encore qu'après le départ de sir Arthur, le comte avait pris une plume et écrit à madame Rocher, pour la prier de le vouloir bien recevoir le lendemain dans l'après-midi.

C'était donc quelques heures avant les scènes émouvantes que nous venons de décrire, et qui devaient avoir pour théâtre l'hôtel de la rue Ville-l'Évêque, que M. de Château-Mailly arrêta son dog-cart à la porte d'Hermine.

Nous l'avons déjà dit, depuis le jour où Fernand Rocher, entrant dans la voie de la dissimulation, avait menti à sa femme, Hermine avait senti quelque chose se briser au fond de son cœur.

À partir de ce moment, ses larmes avaient cessé de couler : elle n'avait plus accablé son mari de preuves d'amour ; elle s'était enfermée avec dignité dans sa douleur, muette, silencieuse, recueillie. Depuis cet instant aussi, M. de Château-Mailly, en la sincérité de qui elle croyait, était devenu pour elle un ami sûr, dévoué, l'unique confident de ses douleurs. Avec lui seul elle osait épancher la tristesse de son âme navrée et espérer des jours meilleurs.

Lorsque, la veille, elle reçut son billet, elle espéra, la pauvre femme, qu'il avait quelque bonne nouvelle à lui donner, qu'il viendrait peut-être lui dire que son mari commençait de se lasser de ce bonheur éphémère et d'emprunt qu'il était allé chercher loin du foyer domestique.

Hermine se trompait.

M. de Château-Mailly arriva à l'heure indiquée. Il était pâle, triste, et ses traits altérés témoignaient d'une douleur profonde. On eût dit qu'il avait vieilli de dix années en vingt-quatre heures.

Il baisa silencieusement la main que lui tendit Hermine et demeura debout devant elle.

– Mon Dieu ! lui dit-elle, qu'avez-vous, comte ? vous êtes pâle comme la mort ! Venez-vous m'apprendre quelque nouveau malheur ?

Il secoua lentement la tête :

– Rassurez-vous, madame, dit-il. Je viens vous demander un moment d'entretien et vous dénoncer un grand coupable.

– Un coupable ? fit-elle étonnée.

– Moi, dit-il simplement.

– Mon Dieu ! avez-vous donc perdu la tête ? murmura-t-elle avec un sourire, et de quoi êtes-vous coupable ?

– D'un crime sans nom.

– Êtes-vous fou ?

– Ah ! dit le comte, pour que vous me compreniez, il faut que vous m'écoutiez attentivement.

– Je vous écoute… mais, en vérité…

– Vous verrez, hélas ! si je dis vrai. Mais, s'interrompit le comte, il faut d'abord que vous me permettiez une question, une seule.

– Faites…

– Avez-vous rencontré, un jour, un Anglais du nom de sir Arthur Collins, un gros gentleman à mine grotesque, à face rouge, à cheveux d'un blond ardent, un homme invariablement vêtu d'un habit bleu et d'un gilet de nankin ?

– En effet, répondit Hermine, un peu surprise de la question, il me semble que j'ai entendu ce nom, entrevu ce personnage. Tenez, c'était au bal de la marquise Van-Hop, où je vous ai rencontré.

– Et, demanda le comte, vous ne l'avez vu que là ?

– Mon Dieu, oui.

– Vous ne l'aviez jamais rencontré ?

– Jamais.

– Alors, murmura le comte, il a donc menti, et ceci est bien étrange, en vérité.

Ces paroles étonnèrent madame Rocher au dernier point.

– Mais que voulez-vous dire, demanda-t-elle, et quel mensonge peut avoir fait cet inconnu ?

– Cet homme a prétendu qu'il vous avait aimée, adorée, poursuivie de ses importuns hommages.

Elle se prit à sourire.

– C'est un fat, dit-elle, je ne l'ai jamais aperçu qu'une fois.

Mais le comte demeurait sombre et pensif.

– Madame, reprit-il enfin, votre mari n'aurait-il pas d'ennemi ?

Hermine soupira.

– Fernand est bon, dit-elle, comment en aurait-il ?

– Cependant, continua M. de Château-Mailly, il faut bien que vous ou lui ayez un ennemi acharné, mortel, implacable.

– Ciel ! exclama Hermine, frappée par l'expression de tristesse et de conviction répandue sur le visage du comte.

– Cet ennemi, continua-t-il, celui que je viens de vous nommer, c'est sir Arthur Collins.

– Mais c'est impossible ! s'écria madame Rocher au comble de la stupeur.

– Rien n'est plus vrai.

– Comment ! cet homme que je connais à peine…

– Peut-être votre mari le connaissait-il, lui ?

– Oh ! dit-elle, c'est faux, car je me souviens fort bien à présent que Fernand me le désigna du doigt chez madame Van-Hop, et me dit avec indifférence : « Voilà un singulier personnage. »

– Mystère ! pensa le comte. Puis il reprit : – Eh bien ! écoutez. Au bal de madame Van-Hop, tandis que vous dansiez, sir Arthur Collins, qui ne connaissait personne, ou du moins que personne ne connaissait, sir Arthur, dis-je, avisa un des invités ; il l'appela par son nom, au grand étonnement de celui-ci. Cet invité de la marquise était un jeune homme dévoré de regrets et d'ambition. Un oncle archi-millionnaire était sur le point de le déshériter en contractant un mariage ridicule et honteux. Son patrimoine à lui était en lambeaux.

« – Monsieur, lui dit sir Arthur Collins, je puis vous rendre un grand service, empêcher le mariage de votre oncle et la perte de son héritage. Je n'y mets qu'une condition.

« – Laquelle ? demanda-t-il.

« – Vous êtes jeune, vous portez un nom, vous plairez peut-être à la femme désespérée et abandonnée de son époux qui se trouvera sur votre chemin.

« Et comme son interlocuteur surpris regardait sir Arthur :

« – Cette femme, poursuivit-il, m'a abreuvé de dégoûts et d'amertume, elle m'a foulé aux pieds ; jamais mon amour n'a touché son âme, et je serai vengé si elle venait à vous aimer et à connaître les tortures de l'amour… »

Le comte s'arrêta un moment comme accablé par ses émotions. Puis, s'agenouillant devant madame Rocher, il continua : – Cet homme, madame, à qui sir Arthur proposait un tel marché, cet homme dont l'honneur était pur encore, ne comprit pas l'infamie d'une semblable conduite. Fils du dix-neuvième siècle, appartenant à cette génération de viveurs qui se fait un jeu de la vertu des femmes et compte orgueilleusement ses conquêtes, il ne vit dans tout cela qu'une jeune et belle affligée à consoler, et il accepta la proposition de sir Arthur. Or, acheva le comte, courbant le front comme un criminel, cet homme devenu fou, ce gentilhomme qui déshonorait son écusson, ce misérable qui allait jouer le rôle de Satan auprès d'un ange, – c'était moi…

Et il se courba plus encore, et le fier gentilhomme demanda grâce avec une noble et touchante humilité.

LXXI

Hermine avait écouté cette révélation avec une stupeur croissante, se demandant si elle ne faisait point un rêve et s'il était réellement possible que cet homme qu'elle regardait quelques minutes auparavant comme un ami dévoué pût avoir l'ombre d'un tort envers elle.

Elle ne trouva pas un mot à répondre tout d'abord, se contentant de regarder M. de Château-Mailly avec un douloureux étonnement.

Le comte eut le courage de poursuivre.

– La femme vers qui j'osais lever un regard impie, madame, vous l'avez deviné, n'est-ce pas ? c'était vous…

Hermine garda le silence.

– L'Anglais m'avait dit, continua-t-il, que la femme dont je devais me faire aimer serait précisément celle dont le mari aurait, durant la soirée, une querelle à la table de jeu.

Madame Rocher tressaillit.

– Vous le voyez, madame, sir Arthur savait, par avance, que M. Rocher aurait une querelle, un duel, qu'il serait probablement blessé… Et, acheva le comte d'une voix sourde, je savais tout cela aussi, moi… et lorsque je me suis présenté ici pour la première fois… Ah ! s'interrompit le comte, je suis un misérable et je mérite tous vos mépris ; mais au dernier moment le repentir est entré dans mon cœur, et, cette fois, je veux vous sauver !

Il y avait tant de franchise, de désespoir, de remords dans l'accent et l'attitude du comte, que la jeune femme en fut touchée.

– Monsieur, lui dit-elle, votre repentir égale votre faute. Ne redoutez ni mon mépris ni ma haine et relevez-vous… Je vous pardonne.

M. de Château-Mailly poussa un cri de joie :

– Oh ! maintenant, dit-il, cet homme peut me ruiner et me déshonorer !

– Vous déshonorer ? fit-elle avec stupeur, et pourquoi ? comment ?

– Madame, répondit gravement le comte qui s'était levé, cet homme avait exigé de moi un serment, le plus solennel de tous, ma parole d'honneur ; et j'avais fait ce serment… Je devais être l'instrument passif de ce misérable, lui obéir aveuglément, être son esclave en un mot. Tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai dit depuis quinze jours, m'était dicté par lui. Mais, en même temps que je vous trompais, je me sentais attiré vers vous par un respectueux attachement, et un jour est venu, ce jour c'était hier, où je n'ai pas hésité, où, ayant à choisir entre un parjure et un crime, j'ai préféré le parjure… Hier, continua-t-il, j'ai chassé cet infâme de chez moi, l'autorisant à m'insulter demain s'il croyait en avoir le droit, et lui signifiant que je ne voulais plus être son complice.

Alors M. de Château-Mailly, qui avait noblement avoué sa faute, eut le courage d'entrer dans mille détails, cherchant avec la jeune femme à deviner quel mobile mystérieux pouvait pousser cet inconnu à la poursuivre de sa haine.

Quand il eut fini, Hermine lui tendit la main :

– Monsieur le comte, dit-elle, vous avez été plus léger que coupable envers moi, et vous aviez raison de dire tout à l'heure que les hommes de notre siècle manquent de principes à l'endroit des femmes. Le repentir qui se voit en vous, l'intérêt que vous me témoignez, me disent assez que vous n'avez pas démérité, et je vous pardonne de grand cœur d'avoir pu croire que l'oubli de mon mari pour ses serments pouvaient m'engager à fouler aux pieds les miens. Voulez-vous être mon ami ?

Le comte s'agenouilla devant elle.

– Vous êtes un ange de bonté et de vertu, murmura-t-il.

– Non, dit-elle avec un ineffable sourire, je ne suis pas un ange, je suis simplement une honnête femme.

Et elle le releva et le fit asseoir auprès d'elle.

M. de Château-Mailly essuya une larme qui roulait lentement le long de ses joues.

– Vous m'avez appelé votre ami, dit-il, voulez-vous que je le sois réellement ? Voulez-vous qu'après avoir été l'odieux complice de votre malheur, je dévoue mon temps, ma vie, ma dernière goutte de sang à le réparer ?

Elle secoua tristement la tête.

– Fernand, dit-elle, est un pauvre malade dont le mal n'est peut-être point sans remède, mais qui, s'il doit venir, ne viendra que du temps… Espérons…

– Oh ! vous avez raison, murmura le comte, espérez… il est impossible qu'une heure ne vienne pas pour lui où il s'apercevra que le vrai bonheur était ici… à vos genoux…

Et le comte, se levant, baisa la main d'Hermine et se retira, le cœur soulagé.

– Je crois, pensa-t-il en s'en allant, que je suis toujours gentilhomme.

Lorsque M. de Château-Mailly fut parti, Hermine se prit à fondre en larmes.

Elle avait eu, en présence de cet homme qui venait de lui avouer ses crimes, une force d'âme que les femmes ne trouvent que rarement ; mais une fois seule, les terreurs, les angoisses, la morne douleur qui l'étreignaient, revinrent en foule. En effet, jusque-là, au milieu de ses souffrances, de ses tortures de chaque jour, la jeune femme avait été soutenue par cet espoir fugitif qu'un ami veillait sur elle, qu'il travaillait avec ardeur à lui ramener son époux ; et voici que cet ami, en qui elle avait cru, sur qui elle avait compté, venait de se désillusionner en quelques mots ; il y avait plus, son mari ne lui avait point été enlevé par une femme seulement, mais encore par l'invisible main d'un ennemi acharné. Quel était ce mauvais génie ? Cette question, Hermine se la posa durant toute la soirée et ne put la résoudre. Elle ne connaissait pas d'ennemi à Fernand, et comment aurait-elle pu supposer que cet Anglais grotesque, à peine entrevu, avait quelque rapport avec l'infâme Andréa ?

Hermine heurtait toutes ses pensées à cette pierre d'achoppement, à ce mystère impénétrable dont semblait s'envelopper la haine de sir Arthur.

Elle passa la soirée seule, attendant son mari, qui n'était point rentré à six heures. On sait qu'il avait dîné avec Turquoise.

Vers dix heures, un coup de cloche fit tressaillir la jeune femme, qui était alors assise près du berceau de son fils ; puis elle entendit un pas bien connu retentir dans l'antichambre ; puis la porte s'ouvrit, et Fernand se montra sur le seuil.

Il vint droit à sa femme et fléchit un genou devant elle.

– Madame, lui dit-il d'une voix pleine de sanglots, si je vous jurais de consacrer toutes les heures de ma vie à me repentir du mal que je vous ai fait, me pardonneriez-vous, m'aimeriez-vous encore ?

Elle poussa un cri, lui jeta ses bras autour du cou et murmura d'une voix affolée : – Il le demande… il le demande !

Le bonheur venait de rentrer sous le toit domestique de Fernand et d'Hermine, et le père et la mère se penchèrent frémissants de joie sur le berceau où dormait leur enfant.

LXXII

Nous avons perdu de vue sir Williams au moment où il disparaissait par la croisée du salon qui donnait sur les jardins de l'hôtel et accomplissait ce saut périlleux au risque de se casser le cou.

Une sorte de protection mystérieuse, venue de l'enfer sans doute, semblait s'étendre sur cet homme, car il retomba sur ses pieds sain et sauf, et le hasard voulut que la terre, fraîchement remuée en cet endroit, amortît la violence de sa chute. Il se releva à peine étourdi, se palpa, fit jouer ses membres pour s'assurer qu'il n'était pas blessé et n'avait rien de brisé ; puis, satisfait de l'examen, il se mit à courir rapidement dans le jardin et ne ralentit sa marche que lorsqu'il eut mis une assez grande distance entre lui, la façade de l'hôtel et le lieu où il était tombé.

Là, il chercha à s'orienter.

La nuit était sombre et nuageuse, et tout autre que sir Williams eût été bien embarrassé sans doute. Mais en se retrouvant sain et sauf hors de portée du pistolet du jeune Russe et du couteau de Léon Rolland, il se retrouva en même temps maître de son sang-froid et de toute sa présence d'esprit.

Sir Williams connaissait parfaitement la distribution du jardin, dessinée en manière de parc anglais. Il savait qu'une longue allée circulaire conduisait à une porte qui donnait sur une ruelle presque toujours déserte à cette heure. Cette issue était sans doute fermée à clef, mais pour lui c'était un détail de mince importance. Enfoncer une porte, crocheter une serrure, fausser un verrou, étaient pure bagatelle pour un homme que les pickpockets de Londres avaient nommé jadis leur capitaine et qui avait fait merveille à New York. Il gagna donc l'allée circulaire et la suivit fort tranquillement, occupé d'abord à réfléchir, puis se retournant de temps en temps pour écouter les bruits venant de l'hôtel et tâcher de deviner, aux mouvements des lumières derrière les fenêtres, ce qui pouvait s'y passer.

Les lumières allaient et venaient, et il comprit qu'une grande agitation régnait dans l'hôtel.

En même temps il faisait les réflexions suivantes :

– Baccarat a tenu tout ce qu'elle promettait, et j'ai été *roulé* comme un niais. Il est évident, maintenant, que si je ne m'en débarrasse au plus vite, je suis un homme perdu. Pourvu que Rocambole ne se soit pas laissé prendre… S'il est pris, il se fera hacher avant de dire un mot et de révéler notre secret ; mais, privé de lui, je suis forcé de me démasquer pour agir moi-même. Et alors…

Quelques gouttes de sueur perlèrent, à cette pensée, au front de sir Williams. Cette âme de bronze, que des revers multipliés n'avaient pu priver de son énergie, se prit à trembler tout à coup pour cette vengeance si longtemps, si patiemment méditée. Dans le vaste plan

de bataille qu'il avait dressé contre ses ennemis, un point de mire dominait. Tout le reste n'avait, à ses yeux, qu'une importance relative.

Il y avait un homme que sir Williams enveloppait d'une haine implacable et mortelle, un homme qu'il voulait frapper dans son honneur, dans sa fortune, dans ses affections, dans sa vie ; Armand ! Les autres, Léon Rolland, Fernand Rocher, Hermine et Cerise, ces quatre êtres qu'il avait poursuivis, et qui, au dernier moment, lui échappaient, n'étaient, après tout, que des comparses dans ce grand drame dont il combinait patiemment tous les détails et préparait les étranges péripéties… Mais Armand !… Armand, l'homme qui lui avait tout ravi, tout enlevé, l'homme qu'il haïssait comme Satan doit haïr le paradis, il ne fallait pas que celui-là lui échappât…

Et la pensée que peut-être Rocambole était, comme lui, tombé dans un piège, donna le vertige à sir Williams.

– Fernand est sauvé, murmura-t-il ; mais si Armand m'échappait aussi !… Oh ! je crois que je tuerais cette Baccarat de mes propres mains !

Quand il avait donné ses instructions à Rocambole, la veille, sir Williams l'avait engagé à se retirer de l'hôtel de la Ville-l'Évêque aussitôt qu'il y aurait introduit Léon amené à un état de folie furieuse et à l'attendre chez lui.

Le baronet pensa que son complice avait fort bien pu, tandis que Baccarat était aux prises avec lui, sir Williams, s'en aller fort tranquillement sans rencontrer d'obstacle.

Cet espoir pénétra au fond de son cœur juste au moment où il atteignait la petite porte du jardin, qui était fermée à double tour et d'une solidité peu commune. Le fugitif put s'en convaincre, au milieu des ténèbres qui l'environnaient, par le toucher, sens merveilleusement développé chez lui.

Il n'avait pas eu le temps, dans sa fuite précipitée, de ramasser son poignard que Baccarat l'avait forcé de jeter au milieu du salon, poignard qui, certes, lui eût été d'un grand secours pour dévisser la serrure ou forcer la gâche. Mais il avait sur lui un petit trousseau de clefs, et il les essaya l'une après l'autre. Par un bonheur auquel il était loin de s'attendre, la dernière entra, tourna dans la serrure, fit jouer le pêne dans sa gâche, et la porte roula sur ses gonds.

Un autre qu'Andréa se fût élancé dans la rue, abandonnant son trousseau de clefs et laissant la porte ouverte.

Mais le scélérat était un homme prudent et qui songeait toujours, même aux heures périlleuses, à se réserver des ressources pour l'avenir.

– Peut-être, pensait-il, aurai-je besoin un jour ou l'autre de rentrer dans l'hôtel aussi mystérieusement que je viens d'en sortir, et il est bon d'en avoir une clef.

Une fois au bout de la ruelle, il était hors de l'atteinte de Baccarat et de ceux qu'elle pouvait armer contre lui.

Il gagna la place Beauvau, monta le faubourg à pied et arriva chez Rocambole, qu'il avait hâte de revoir.

– M. le vicomte vient de rentrer, lui dit le valet de chambre en l'introduisant.

Sir Williams respira bruyamment. Tout n’était donc point désespéré.

En effet, Rocambole s’était glissé fort prudemment hors de l’hôtel de la rue de la Ville-l’Évêque aussitôt Léon Rolland introduit, et il était sorti sans que personne ne songeât à lui barrer le passage. Confiant dans le génie de sir Williams, il n’avait pas douté une minute que les événements prévus par lui ne s’accomplissent exactement ; et en homme qui trouve inutile de se compromettre, il était revenu en hâte pour se débarrasser de son costume de postillon. Puis, enveloppé dans sa robe de chambre, il s’était fait servir à souper.

– Je suis peu inquiet sur le sort du maître, pensa-t-il. Il aura filé avec les lettres de change. Le meurtre accompli, Turquoise et l’assassin s’arrangeront comme ils pourront. Bonsoir ! je m’en vais…

Le faux postillon eut en dix minutes fait disparaître la couleur brique qui couvrait son visage, rejeté son déguisement, et son complice, en entrant, le vit assis au coin du feu, un cigare aux lèvres, les pieds nus dans ses pantoufles et enveloppé de sa robe de chambre.

La tranquillité de son élève était pour sir Williams une preuve qu’il ne soupçonnait rien de leur terrible échec.

Lui, au contraire, était fort pâle, en dépit du fard qui couvrait son visage ; son œil était morne, presque égaré, et Rocambole s’écria, en le voyant entrer :

– Mon Dieu ! mon oncle, qu’avez-vous ? qu’y a-t-il ? qu’est-il donc arrivé ?

– Il est arrivé, répondit sir Williams d’une voix sourde, que nous sommes battus et joués…

– Battus !… joués !…

– Par une femme ! ajouta le brigand avec une amère ironie. C’est à n’y rien comprendre…

– En effet, murmura Rocambole, dont le visage devint livide, tant il était ému par ce premier échec essuyé par sir Williams, le génie en qui il avait une foi profonde.

LXXIII

Un moment de silence régna entre ces deux hommes étroitement liés par le crime. Ils se regardèrent tous deux, comme un général et un lieutenant se considèrent le soir d'une défaite.

Rocambole était l'élève, le bras droit de sir Williams ; il avait eu jusque-là une foi aveugle en lui, en son génie fécond, une confiance sans bornes dans les ressources de cet esprit toujours prêt à triompher des situations les plus désespérées. Si un autre que sir Williams lui-même fût venu lui dire : « Le capitaine a été battu, » il eût haussé les épaules et n'aurait pas voulu le croire.

Mais c'était son chef lui-même qui disait : « Nous avons été battus, et battus par une femme ! »

Or, sir Williams n'était encore entré dans aucun détail ; mais sa morne attitude, sa tristesse, son regard mêlé de colère et de découragement, étaient si éloquents, que l'élève douta, pour la première fois, de ce maître infaillible, et se demanda si l'heure n'était point venue d'abandonner sa bannière.

Sir Williams devina-t-il les pensées qui traversaient le cerveau de son âme damnée, ou bien obéit-il à une de ces réactions morales qui viennent réconforter tout à coup les âmes fortement trempées, un moment frappées d'hésitation ? Toujours est-il qu'il releva la tête soudain, et que son regard retrouva ce fauve rayonnement qui décelait si éloquemment cette énergie dangereuse et vivace par lui consacrée depuis vingt ans à la cause du mal.

– Oui, dit-il, nous avons été battus ; mais rien n'est perdu encore, et, par l'enfer, j'aurai mon tour !

Alors il raconta en quelques mots, brièvement, froidement, d'un ton sec, les événements de la soirée, événements que nous connaissons, du reste. César, dictant ses Commentaires, ne fut ni plus laconique ni plus clair.

Rocambole écouta le maître jusqu'au bout, sans l'interrompre. Puis, de même que le calme était revenu sur le visage et dans la voix de sir Williams, le disciple retrouva sa tranquillité d'attitude et sa netteté d'esprit.

– En effet, mon oncle, dit-il, nous avons été battus, et Baccarat est une forte tête, dont il faut absolument nous défaire. Mais, comme vous le dites, ce n'est jamais que la première partie perdue.

– C'est mon avis.

– Donc, passons à la seconde.

– La seconde, murmura sir Williams, dont la voix, tranquille en apparence, couvait des tempêtes, la seconde, c'est Armand et Baccarat que je foulerai sous mes pieds.

Rocambole regarda sir Williams et haussa silencieusement les épaules.

– Plaît-il ! fit celui-ci avec hauteur.

– Mon oncle, dit le prétendu vicomte suédois, je commence à vous croire monomane.

– Hein ?

Et sir Williams accentua cette syllabe avec l'irritation d'un supérieur qu'un subalterne ose blâmer.

– J'ai dit monomane, répéta sèchement Rocambole, et je m'explique : vous avez la monomanie de la vengeance !

Sir Williams tressaillit, regarda Rocambole et se tut.

– C'est-à-dire, poursuivit le fils adoptif de la veuve Fipart, que vous oubliez un peu trop la vie réelle pour la vie intellectuelle, la prose pour la poésie. La vengeance est assurément le plaisir des dieux, mais les dieux étaient immortels, et ils avaient le temps de consacrer tous leurs loisirs à cette récréation. Nous, au contraire, nous sommes de pauvres diables de mortels qui avons besoin de vivre, et si tout en faisant nos affaires nous songeons à notre vengeance, ce n'est pas une raison, il me semble, pour négliger les premières au profit de la seconde.

– Où veux-tu en venir ? dit sir Williams avec douceur.

– À ceci : que le plus triste de notre défaite de ce soir, c'est la perte des deux petits millions en lettres de change, vous, au contraire, vous regrettez moins les millions que la mort de Fernand Rocher.

– C'est vrai, murmura sir Williams, dont l'œil étincela de courroux. Je le hais tant !

– Cela tient, observa Rocambole d'un ton goguenard, à ce que vous êtes un vrai grand seigneur, un aristocrate, un homme de génie et de goût plus épuré que moi. Votre serviteur, au contraire, vicomte de hasard, enfant de la boue parisienne, homme positif avant tout, prendrait fort paisiblement son parti du bonheur de Fernand Rocher, s'il avait deux millions en poche.

À son tour, sir Williams haussa les épaules.

Mais ce geste de désapprobation ne déconcerta point Rocambole. Il reprit tranquillement : – Je comprends très bien que vous haïssiez mortellement ce philanthrope d'Armand de Kergaz, ce brave homme qui, légalement, vous a dépouillé, et dont la vertueuse intervention vous a fait perdre les douze millions du bonhomme Kermor de Kermarouet. Pour celui-là, je vous accorde tout ce que vous voudrez. Sacrifiez-lui les intérêts des Valets-de-Cœur, notre prospérité, notre argent, tout ! J'en serai personnellement vexé, mais, enfin, vous êtes le chef… et à tout seigneur tout honneur ! Mais Fernand Rocher, mais Léon Rolland, Cerise, Hermine, Baccarat, tous ces comparses… Allons donc ! acheva Rocambole en jetant son bout de cigare dans le feu ; écrasons-les en passant, si nous en avons le temps, mais ne leur faisons point l'honneur de négliger pour eux nos affaires sérieuses. Voilà !

Et l'ancien gamin de Paris regarda effrontément sir Williams, qui, tout pensif, avait écouté ce discours avec une grande attention.

– Mais enfin, dit-il, selon toi, que devons-nous faire ?

– Parbleu ! songer aux cinq millions de la belle Daï-Natha.

– C’est juste, dit-il.

Ces mots réveillèrent tout à fait l’intelligence assoupie du baron Andréa.

– Le temps nous presse, mon oncle.

– Depuis combien de jours Daï-Natha a-t-elle bu le poison ?

– Ce sera demain le quatrième écoulé.

Sir Williams bondit sur son siège.

– Par Satan ! s’écria-t-il, tu as grandement raison, mon neveu ; et, en effet, j’ai tout oublié pour caresser ma vengeance. Il n’y a pas une minute à perdre maintenant, et si la marquise n’est pas morte dans trois jours, ce sera Daï-Natha qui s’en ira dans l’autre monde, et alors les cinq millions suivront pour nous le chemin des lettres de change.

– Par conséquent, mon oncle, ajouta Rocambole, laissons un moment Baccarat tranquille.

– Il le faut bien.

– À propos, vous a-t-elle reconnu ?

– Non.

– Pensez-vous qu’elle ne vous soupçonne pas ?

– Ah ! dit le baronet, ceci est une toute autre chose ; je n’en sais rien. Cette femme est un mystère pour moi.

– Un mystère, dit Rocambole, dont nous aurons la clef bientôt.

– Par qui ?

– Par Chérubin.

– Tu crois ?

– Évidemment : elle l’a reçu deux fois. Il a renoncé au pari ; le comte le croit évincé, et cependant Baccarat lui ouvre sa porte à onze heures du soir.

– Sang-Dieu ! exclama sir Williams, dont une vision traversa le cerveau, alors nous sommes devinés ?

– Pourquoi ?

– Mais parce que Baccarat est peut-être déjà sur la trace de l’affaire Van-Hop. Crois-tu donc sérieusement qu’elle puisse aimer Chérubin ?

– Diable ! murmura Rocambole, ceci est une chose à examiner.

Sir Williams ne répondit pas. Le front caché dans ses mains, il se livrait à une méditation profonde. Et lorsqu’il releva enfin la tête et regarda Rocambole en face, une phrase tomba de ses lèvres, froide et acérée, comme le *delenda est Carthago* de Caton d’Utique.

– Mon avis est, dit-il, qu'il faut absolument nous défaire de Baccarat, ou nous sommes perdus.

– *Amen !* dit Rocambole.

Et ces deux hommes demeurèrent en présence, occupés à méditer la perte de leur redoutable ennemie, sans, toutefois, perdre de vue l'affaire Van-Hop.

Sir Williams était bien réellement cet homme à l'esprit inventif pour lequel il n'était jamais d'impasse, et qui trouvait toujours en quelques minutes le moyen de résoudre la plus âpre difficulté. Après un moment de réflexion, il releva la tête ; un sourire vint à ses lèvres, ce sourire diabolique et cruel que nous lui avons vu tant de fois à l'heure où il trouvait ses combinaisons infernales.

– Mon bel ami, dit-il à son complice, tu vas voir que je deviens un homme raisonnable, un homme positif, comme tu dis.

– Bah ! fit Rocambole d'un ton moqueur.

– Ainsi, n'écoutant que mes instincts d'artiste, j'aimerais assez, poursuivit sir Williams, faire subir à Baccarat les supplices les plus inouïs.

– C'est fort bien cela, mon oncle.

– Mais, bah ! le temps nous presse et il faut aller vite en besogne.

– Alors, que faire ?

– La tuer tout simplement et sans crier gare.

– Par quel moyen ? D'un coup de poignard ?

– C'est dangereux ! D'abord il faut trouver un homme sûr ; car je suppose que ni toi ni moi ne voulons agir personnellement ?

– Certes, non.

– Ensuite, Baccarat assassinée chez elle, et la marquise tuée par son mari deux jours après, constitueraient deux grands meurtres avec effusion de sang qui finiraient par donner bel et bien l'éveil à la justice et nous forceraient peut-être à de nouvelles migrations.

– Faut-il l'étrangler ? demanda Rocambole.

– Pas davantage.

– L'empoisonner ?

– Oui, fit sir Williams d'un signe de tête, accompagné d'un sourire effroyable.

– C'est difficile, mon oncle.

– Tu crois ?

– D'abord nous n'avons plus aucune intelligence dans l'hôtel de la rue Moncey. Tous les gens de cette Baccarat sont bien à elle.

– Ceci est un détail.

– Un détail qui me paraît sérieux.

– Tu oublies Chérubin ?

– Diable ! mon oncle, c’est grave, ce que vous dites-là.

– En quoi ?

– Vous songez à Chérubin pour empoisonner Baccarat ?

– J’y songe.

– Vous avez tort, mon oncle.

– Pourquoi ?

– Mais parce qu’il veut gagner son pari. Or, si Baccarat mourait, il perdrait cinq cent mille francs et demeurerait à la discrétion du comte Artoff.

Sir Williams se prit à sourire.

– Tu es toujours jeune, dit-il.

– Je dis pourtant une chose sensée.

– Elle le serait si nous avions la simplicité de dire à Chérubin : « Votre Baccarat nous gêne singulièrement, et vous allez nous en débarrasser. » Mais il y a moyen de faire que Chérubin l’empoisonne sans le savoir.

– Par exemple ! dit Rocambole, je suis curieux de savoir comment ?

– Tu le sauras tout à l’heure. Mais, interrompit sir Williams, tu dois avoir quelque part une petite fiole bleue que nous avons rapportée d’Amérique.

– Le poison des sauvages ?

– Oui.

– Je la conserve précieusement. Elle est là, dit-il en indiquant du doigt un meuble de boule placé dans une encoignure de son fumoir.

– Tu sais, reprit sir Williams, que deux gouttes de ce poison, qui n’existe pas en Europe et que les Indiens seuls connaissent, mélangées avec une essence ou une eau quelconque, corrompent cette essence à ce point qu’il suffit d’en humer l’odeur pour être mortellement atteint ?

– Je sais cela, mon oncle.

– Mais ce que tu ne sais peut-être pas, poursuivit sir Williams, ce sont les bizarres effets de ce poison, qui tue par le seul fait de l’aspiration. D’abord, la mort n’est point instantanée ; on ne succombe même ordinairement qu’au bout de vingt-quatre à trente heures. Les premières atteintes du mal, qui ont lieu sur-le-champ, dans l’espace de quelques secondes, se manifestent par un accès de gaieté, de bonne humeur, qui dégénère bientôt en loquacité. L’homme qui a respiré le poison éprouve sur-le-champ une sorte d’ivresse qui lui délie la langue, lui fait oublier toute prudence, toute mesure, et révéler les secrets qu’il avait jusque-là enfouis avec soin au fond de son cœur. Cette fièvre dure environ deux heures. Puis un morne abattement succède petit à petit, une sorte de lassitude morale et physique, approchant de ce marasme plein de béatitude qui se manifeste chez les peuples qui font abus du hatchich(1). À partir de ce moment, les forces physiques et les

facultés intellectuelles vont s'affaiblissant par degrés et avec une foudroyante rapidité. On ne meurt pas, on s'éteint.

– Mais, dit Rocambole, voilà un merveilleux moyen de nous débarrasser de Baccarat.

– Parbleu ! dit sir Williams. Sans compter que nous saurons par Chérubin le secret de sa conduite.

– Mais je doute qu'Oscar de Verny consente.

– Mon cher ami, dit froidement sir Williams, si je le voulais bien, il faudrait qu'il consentît à tout. Mais je trouve inutile d'en faire notre complice, lorsqu'il est beaucoup plus simple de le faire agir à l'état d'instrument passif et ignorant.

– Comment faire ?

– Oh ! c'est très simple. D'abord tu iras demain matin chez un parfumeur, et tu y achèteras un flacon de vinaigre de toilette odorant.

– Bien. Après ?

– Après, tu rentreras chez toi et tu mettras des gants et un masque en verre. Ah ! dame ! fit sir Williams en souriant, avec ce jouet-là, il faut prendre des précautions.

– Et puis ? demanda Rocambole.

– Et puis tu déboucheras le flacon de vinaigre, puis la fiole ; tu verseras dans le premier deux gouttes de la liqueur contenue dans la seconde, et tu reboucheras le tout avec les mêmes précautions.

– Très bien ! je comprends.

– Après quoi tu remettras ce flacon à Chérubin et tu lui diras : « Je ne sais pas jusqu'à quel point Baccarat est au moment de vous aimer, mais je vous jure que si elle respirait, dix secondes, l'odeur qui s'exhale de ce flacon, elle éprouverait sur-le-champ une fièvre nerveuse telle qu'elle vous adorerait au bout de dix minutes, et tournerait aux sentiments tendres et affectueux. »

– Corbleu ! mon oncle, s'écria Rocambole, voilà une fameuse idée, et je vous en fais mon compliment.

– À présent, acheva sir Williams avec calme et peu sensible aux éloges de son élève, causons de ce que tu nommes les affaires sérieuses.

– Vous voulez parler de Daï-Natha ?

– Oui.

– Dois-je aller voir ?

– Sans doute, et je vais te donner mes instructions.

Et l'oncle et le neveu eurent alors un long entretien dont il ne nous appartient point de révéler les détails, mais pendant lequel la marquise Van-Hop fut condamnée en dernier ressort.

Nous verrons bientôt quel plan abominable avait conçu ce démon dont le génie audacieux ne reculait devant aucun forfait.

LXXIV

Le lendemain du jour où Rocambole et sir Williams avaient médité et résolu la perte de Baccarat, M. Oscar de Verny, vulgairement nommé Chérubin, s'apprêtait à sortir de chez lui, vers dix heures du matin, lorsque son valet de chambre lui apporta un petit billet ambré, serré dans une enveloppe lilas clair, et qu'un laquais en livrée lui avait remis.

Le jeune homme se rassit dans son fauteuil, flaira le parfum délicat qui s'exhalait de l'enveloppe et se dit avant de rompre le cachet : – Voici qui doit être ou de Baccarat ou de la marquise.

Le cachet, qui ne portait aucune empreinte, ayant été rompu, Chérubin déplia une lettre qu'il reconnut être sans signature, et il lut :

« Je suis assez contente de vous et saurai vous récompenser en temps et lieu. Vous m'avez gardé le secret ; vous avez, en plein club, démenti et blâmé votre conduite. Mon pigeon dort sur les deux oreilles, et je crois que… je pourrais bien être reconnaissante un jour ou l'autre. Ce soir, à onze heures, par le jardin. La grille sera ouverte. »

– Morbleu ! exclama Chérubin, cette lettre n'est pas signée, mais Baccarat y a inscrit son nom à chaque lettre. Je crois que j'ai gagné mon pari… Si le comte Artoff est un loyal gentilhomme, il me comptera demain cinq cent mille francs en beaux billets de banque.

Et, serrant sa précieuse lettre dans sa poche, il allait sortir, lorsqu'un coup de sonnette se fit entendre.

Un visiteur arrivait à M. de Verny.

– Je gage que c'est le vicomte ! se dit-il.

Chérubin ne se trompait pas. La porte s'ouvrit, et Rocambole parut.

Le lion de fraîche date était plus fringuant que jamais. Œil calme, sourire aux lèvres, charmant négligé du matin, lorgnon impertinent fixé sous l'arcade sourcilière, tout dénotait en lui une satisfaction parfaite.

– Bonjour, cher, dit-il en entrant, tendant une main protectrice à Chérubin. *Comment vous va ?*

– Merci, je vais à merveille, répondit Oscar d'un ton moins satisfait.

Rocambole jeta son stick dans un coin et s'assit, croisant ses jambes emprisonnées dans de charmantes bottes vernies ornées d'éperons imperceptibles. Le faux gentilhomme suédois était venu à cheval.

– Ah ! dit Chérubin, avons-nous à causer ?

– Oui, mon cher.

– Sérieusement ?

– Très sérieusement. Mais c’est l’affaire de dix minutes. Après, si vous voulez, nous ferons un tour de Bois.

– John ! appela M. de Verny, selle-moi Ébène et dételle Trim du tilbury. Je sors à l’instant à cheval.

Le groom courut exécuter les ordres de son maître.

Chérubin se plaça en face de son visiteur.

– Je vous écoute, dit-il.

– Mon cher, reprit le vicomte, vous allez prendre une plume et écrire sous ma dictée.

– À qui ?

– À la marquise.

– Ah !

Il y avait dans cette exclamation un peu d’incrédulité.

Chérubin ne semblait pas très convaincu du succès de son épître. La marquise était à ses yeux un roc de vertu.

– Écrivez donc toujours, dit l’élève d’Andréa, qui devina la pensée de son interlocuteur.

Celui-ci s’approcha d’une table, prit une plume et attendit :

Rocambole dicta :

« Madame,

« Si un indifférent vous écrivait et vous demandait, au nom de sa vie, de son bonheur, de ce qu’il a de plus cher, ce que je vais vous demander, vous n’oseriez certainement le refuser, car vous êtes bonne comme les anges auxquels vous ressemblez. »

– Voilà, j’espère, interrompit Chérubin, un début sentimental entre tous.

Rocambole continua :

« Et pourtant je tremble, en écrivant ces lignes, que vous ne me refusiez, à moi qui ai eu l’audace criminelle d’élever mes regards jusqu’à vous.

« Cependant, madame, il ne s’agit pas de ma vie ou de mon bonheur, il est à jamais perdu ; ma vie appartient désormais à l’errante destinée que je me suis faite, et qui commencera pour moi à l’heure même où j’aurai pris de vous un congé éternel.

« Mais il s’agit d’un être faible, sans défense, d’une femme, ma mère peut-être… »

– Tiens ! exclama Chérubin, j’ai donc une mère ?

– Il paraît, dit Rocambole en riant ; écrivez toujours.

Il prit la plume.

« Cet être faible, cette femme, continua à dicter Rocambole, demeurera seule, abandonnée du monde entier, à l’heure où je quitterai pour jamais la terre d’Europe. Vous seule, madame, pouvez beaucoup pour elle, et c’est vous que j’implore à deux genoux. Me

refuserez-vous une suprême, une dernière entrevue chez madame Malassis, demain à huit heures ? Dieu merci, l'excellente femme est aujourd'hui hors de danger et pourra protéger de sa présence notre entretien de quelques minutes.

« Je pars après-demain pour le Havre, où mon passage est retenu à bord d'un navire qui fait voile vers les Grandes-Indes. Je suis à vos genoux, madame, et j'attends, comme un condamné sa grâce, cette entrevue que j'implore en m'adressant à votre noble cœur. »

– Le plus affreux mélodrame de l'Ambigu, s'écria Chérubin lorsqu'il eut écrit la dernière ligne de cette lettre, est moins boursouflé que cette épître.

– C'est vrai, répondit Rocambole, mais elle n'en produira pas moins son effet.

– Vous croyez ?

– J'en suis convaincu.

– Et la marquise viendra ?

– Elle viendra.

– Mais… je n'ai pas de mère !…

– La mère est inutile.

– Pourquoi ?

– Parce que, la marquise arrivée, vous vous jetterez à ses genoux et lui tiendrez à peu près ce langage.

Et Rocambole prit une attitude sentimentale.

– « Ah ! enfin, te voilà, cher ange ; combien je suis heureux de te revoir ! » La marquise s'attendra si peu à ce préambule qu'elle demeurera interdite, suffoquée. Vous poursuivrez : « Oh ! les heures qui me séparent de toi sont mortelles, tu le sais. Chaque fois que tu me dis adieu et que plusieurs journées doivent nous séparer, je sens mon cœur défaillir… » – Enfin mon cher, acheva Rocambole, vous lui parlerez le langage d'un homme heureux depuis longtemps, et habitué à l'être chaque jour…

– Mais, dit Chérubin, elle m'écrasera d'un regard de mépris !

– Elle n'en aura pas le temps.

– Pourquoi ?

– Parce que, par la porte vitrée d'un cabinet voisin, une balle sifflera et viendra lui casser la tête.

Chérubin tressaillit.

– Oh ! soyez tranquille, observa froidement Rocambole, le marquis Van-Hop est le meilleur tireur de pistolet que je connaisse. Il ne vous tuera point par maladresse.

– Mais, dit Chérubin un peu ému, quand il aura tué sa femme… il me tuera, moi ?

– Non.

– Pourtant… c'est assez logique.

– Je l’avoue. Mais il a juré de respecter votre vie.

– Ceci me rassure.

– Il y a mieux, vous aurez la faculté et le temps de prendre la fuite. Vous trouverez à la porte une chaise de poste tout attelée ; vous y monterez et irez m’attendre au Havre, d’où nous irons faire un tour en Angleterre.

– Parfait, dit Chérubin.

– Mais, à propos, et votre pari ?

– Chut ! dit Chérubin d’un air mystérieux, je crois qu’il est gagné.

– Comment ! vous croyez ?

En tirant de sa poche la lettre de Baccarat :

– Lisez, dit-il.

Rocambole lut attentivement et rendit la lettre.

– Mon cher ami, ne craignez-vous point un piège ?

– Quel piège, grand Dieu ?

– Baccarat, au fond, doit vous haïr. Vous l’avez pariée.

– Mon cher, répondit Chérubin avec un calme superbe, les femmes pardonnent toujours l’audace. Baccarat est folle de moi.

– N’importe ! à votre place, je me défierais… Elle est capable, au dernier moment, de vous dire crûment : « Je ne vous aime pas ! »

Le fat haussa les épaules.

– Allons donc ! dit-il, vous ne connaissez pas les femmes. Si Baccarat n’était pas sincère, si je ne l’avais point fascinée, elle n’aurait pas exigé que je renonçasse à mon pari.

– Ainsi, elle est persuadée que le pari n’existe plus ?

– Sans doute. Elle veut ménager le comte et ses millions. Le comte représente la prose de la vie ; moi, je suis pour elle la poésie du cœur.

– Après tout, dit Rocambole, c’est possible. Mais le pari existe toujours entre vous et le comte ?

– Toujours, secrètement.

– Et vous croyez aux cinq cent mille francs ?

– Pardienne !

– Eh bien, mon cher, dit Rocambole, d’un ton plein de négligence, laissez-moi vous faire un cadeau.

– Faites…

– J’ai rapporté d’Amérique une essence de toilette qui a des qualités merveilleuses. D’abord elle exhale un délicieux parfum, ensuite elle a le don de surexciter le système

nerveux outre mesure, et de jeter momentanément dans un état de béatitude et de bonne humeur qui ne peut être que très profitable à un amoureux suppliant comme vous.

– Certes, dit Chérubin, votre cadeau a bien son mérite.

– J'en ai un flacon chez moi. Je vous l'enverrai dans la journée. Vous le donnerez à Baccarat comme une chose des plus précieuses, et vous l'engagerez à en juger par l'odorat. Comme femme, elle est trop curieuse pour qu'elle ne se hâte point de déboucher le flacon et d'en respirer le parfum.

– C'est probable, dit Chérubin ravi.

– Surtout, reprit Rocambole, ayez soin de ne pas livrer nos secrets ; maintenant, je ne sais pas si j'aurai le temps de vous voir demain, mais c'est inutile, du reste. Soyez à huit heures du soir chez madame Malassis ; vous y trouverez la marquise, et tâchez de jouer convenablement votre rôle, si vous tenez à votre part des cinq millions et à une paisible existence assurée par la protection invisible du club des Valets-de-Cœur.

– Soyez tranquille. Mais madame Malassis ?

– Elle sera à la campagne, ou absente, ou invisible… l'important c'est que vous vous trouviez seul avec la marquise. Tout cela est-il bien convenu ?

– Oui, dit nettement Chérubin.

– Eh bien, cher, acheva Rocambole, allons, si vous voulez faire un tour au Bois. Nous passerons chez moi au retour, et vous y prendrez le précieux flacon d'essence.

Les deux jeunes gens descendirent, sautèrent en selle et gagnèrent le bois de Boulogne par les Champs-Élysées.

LXXV

Le soir du même jour, vers huit heures environ, M. Oscar de Verny se rendit à son club. Le comte Artoff s'y trouvait déjà.

Chérubin le salua d'un air mystérieux qui signifiait : « J'aurais quelques mots à vous dire. »

Le comte passa, sans affectation, de la salle de jeu dans un fumoir. Deux minutes après, Chérubin l'y rejoignit. Les deux jeunes gens se saluèrent comme on se salue sur le terrain.

– Auriez-vous quelque chose à m'apprendre, monsieur ? demanda le comte avec une hauteur courtoise.

– Je voudrais, monsieur, vous rappeler notre pari.

– Je le tiens toujours, monsieur.

– C'est ce que je voulais savoir ; car je vais, je crois, le gagner.

– Ah ! dit le comte avec calme.

Chérubin lui tendit la lettre qu'il avait reçue le matin.

– Connaissez-vous l'écriture de Baccarat ? demanda-t-il.

– Parfaitement.

– Alors vous devez la reconnaître ?

– Vous vous trompez, monsieur.

Chérubin fit un geste d'étonnement.

– Comment ! dit-il, ce n'est pas là son écriture ?

– Non, dit le comte avec l'accent de la conviction.

– Cependant, vous n'en pouvez douter, c'est bien elle… qui m'écrit, ou me fait écrire ? …

– C'est probable. Sans doute, en femme prudente, Baccarat fait écrire ses lettres par une amie ou une femme de chambre.

Ceci était tellement vraisemblable et si bien dans les habitudes féminines, que la conviction de Chérubin n'en fut nullement ébranlée.

– Il est évident, dit-il, que si Baccarat n'a point écrit elle-même, c'est elle qui a fait écrire.

– C'est mon avis, fit le comte.

– Ainsi, croyez-vous à la perte de votre pari, maintenant ?

– Pas encore…

– Bah ! exclama Chérubin stupéfait.

– Pour que j'y puisse croire, continua le comte, il faut, monsieur, que j'entende Baccarat vous dire, à vous, Chérubin : « Je vous aime. »

– Pouvez-vous, dit Chérubin, vous cacher chez elle ?

– C'est facile ; avec de l'or j'achèterai la femme de chambre, qui me cachera dans le cabinet de toilette. Il est probable que Baccarat vous recevra dans son boudoir.

– Et si vous entendez le mot fameux, considérerez-vous le pari comme perdu ?

– Oui, dit le comte.

– Alors, monsieur, continua effrontément Chérubin, je vous engage à écrire un mot à votre banquier.

– Je ferai mieux encore, monsieur.

Le comte tira sa montre :

– Il est huit heures, dit-il, Baccarat m'attend à neuf. Sans doute, elle me congédiera un peu avant onze, puisqu'elle vous attend. Mon cocher aura des ordres. J'irai jusqu'à la grille, mon coupé partira, je reviendrai sur la pointe du pied, et la femme de chambre me cachera.

– Très bien !

– Au lieu d'écrire à mon banquier, je vais passer chez moi, où j'ai bien cinq cent mille francs en billets, titres de rentes et actions de chemins de fer ; je mettrai le tout dans un portefeuille et dans ma poche. Si Baccarat vous aime réellement, vous sortirez de chez elle avec cinq cent mille francs.

Chérubin s'inclina.

– Je prendrai également mes pistolets, dit le comte avec un sang-froid qui émut légèrement Chérubin : car si Baccarat ne vous aimait pas, si, par impossible, elle n'avait point dicté le billet que vous venez de me montrer, comme votre pari serait perdu, j'userais de mon droit.

Chérubin tressaillit ; mais comme il avait une foi profonde dans son étoile, il se remit promptement de son émotion.

– Vous avez raison, monsieur, dit-il en s'inclinant.

– Adieu, dit le comte, à bientôt !

Ils se saluèrent de nouveau et se quittèrent.

Le comte sortit du club et s'en alla tranquillement chez lui d'abord, ensuite chez Baccarat.

Chérubin passa dans la salle de jeu, se mit à une table de whist et y demeura environ deux heures, moins occupé de son jeu que de l'aiguille de la pendule, qui lui semblait

marcher avec une désespérante lenteur.

À dix heures et demie il se leva, prit son chapeau et sortit. Sur le seuil de la porte, il rencontra Rocambole.

– Ah ! ah ! lui dit-il, vous allez chercher vos cinq cent mille francs ?

– Parbleu !

– N'oubliez pas le flacon.

– Oh ! soyez tranquille.

– Je n'aurai pas une minute à moi demain, acheva Rocambole. Je suis tout à la mise en scène de votre comédie. Mais ne vous oubliez pas trop au sein de votre bonheur, et soyez exact chez madame Malassis.

– La recommandation est inutile. Je sais mon rôle et le jouerai en conscience.

– Votre lettre est, à cette heure, dans les mains de la marquise. Adieu ! N'oubliez pas que la moindre faute ferait avorter l'affaire, et que vous recevriez un coup de stylet à vingt-quatre heures de distance.

– Je le sais. Adieu !

Rocambole entra au club, et Chérubin en sortit.

Il s'en alla à pied jusqu'à la rue Moncey, et y arriva au dernier coup de onze heures.

Sa main serrait le flacon dans la poche de son gilet, et son esprit caressait en rêve ce portefeuille gonflé de cinq cent mille francs.

– Tiens ! dit-il en touchant la porte, elle me dit que la grille sera ouverte, et elle est fermée… Attendons !

Il se promena pendant quelques minutes de long en large, persuadé que Baccarat allait venir lui ouvrir elle-même. Mais le jardin demeura silencieux, la grille fermée, et un quart d'heure s'écoula.

– Tant pis ! murmura-t-il, je sonne.

Et il sonna en effet. La grille s'ouvrit, et Chérubin pénétra dans la maison de celle à qui, sans le savoir, il apportait, contenue dans ce flacon microscopique donné par Rocambole comme un simple philtre amoureux, une mort lente et certaine.

LXXVI

Une heure avant que Chérubin se présentât rue Moncey, Baccarat et le comte Artoff se trouvaient seuls.

– Mon ami, disait la jeune femme, je ne sais quelle foi on peut avoir dans cette révélation étrange et fugitive qu'on nomme le somnambulisme, et cependant moi, qui en ignorais jusqu'au nom il y a quinze jours, j'ai déjà obtenu des résultats extraordinaires. C'est grâce aux visions de cette enfant, que le hasard a jetée sur mon chemin, et qui s'endort sous mon regard, que j'ai pu savoir, il y a cinq jours, que Chérubin était allé chez vous, et j'ai deviné ce qu'il allait y faire. C'est encore grâce à ces visions qui déroutent la logique humaine, que j'ai pu sauver Léon Rolland et Fernand Rocher, l'homme que j'ai tant aimé. Vous comprenez à présent, n'est-ce pas, pourquoi, dès le premier jour, je vous ai dit que ce Chérubin était un infâme ?

– Oui, je le comprends, murmura le comte rêveur.

– Oh ! reprit-elle, croyez-le bien, il n'a point été question de moi, alors. Cet homme, parlant de la Baccarat, était dans son droit. Mon passé justifie, hélas ! toutes les insultes ; mais il était une femme à qui je songeais, en parlant ainsi, une femme que le misérable poursuit sans pudeur, une femme dont il a juré la perte. Comment ? dans quel but ? Voilà ce que je n'ai pu savoir encore, et ce que je veux connaître à tout prix.

– Nous le saurons, madame.

– Oh ! il faut que cet homme rachète sa vie, voyez-vous… il le faut absolument… il doit tout nous dire, tout !

– Mon amie, interrompit le comte, vous m'avez prié de ne pas vous interroger, et j'ai été fidèle à ma promesse.

– C'est vrai, dit-elle en lui tendant la main.

– Mais aujourd'hui me permettez-vous une seule question ?

– Oui, car vous êtes aussi discret que brave, aussi bon qu'intelligent.

– Eh bien, dites-moi quel est cet homme qui nous a échappé hier, et sur qui j'ai fait feu ?

– Cet homme, murmura Baccarat avec un amer sourire, c'est le génie du mal. C'est un Protée aux formes infinies, un homme qui se métamorphose si bien que nul ne peut le reconnaître. Cet homme, poursuivit-elle avec véhémence, a tué sa mère, assassiné sa maîtresse, attenté à la vie de son frère et à son honneur. Cet homme est plus hideux que Satan.

Alors Baccarat raconta au jeune comte, désormais son ami et son bras droit, cette longue et terrible histoire que nous déroulions naguère page à page ; elle raconta sa vie

honteuse et souillée, la criminelle et diabolique existence de ce grand coupable appelé le vicomte Andréa ; puis son faux repentir et sa merveilleuse habileté à capter l'affection, l'estime, le pardon de toutes ses victimes.

Le comte l'écouta, muet d'étonnement et d'horreur.

– Eh bien, acheva-t-elle, ce misérable que je suis dans l'ombre, dont j'épie chaque pas ; ce monstre, que j'aurais dû tuer hier quand je le tenais au bout d'un pistolet, je ne parviendrai peut-être pas à le démasquer. C'est pourtant dans ce but que j'ai abandonné ma retraite ; c'est pour lui donner le change, car il se défie de moi seule ; c'est pour lui que je suis, en apparence, redevenue la Baccarat.

– Vous l'avez donc reconnu hier ?

– Oui, au regard, la seule chose peut-être que l'homme ne puisse déguiser. Or, acheva-t-elle, cet homme connaît ou doit connaître Chérubin ; il y a entre eux quelque pacte abominable, et il n'est que son instrument.

– C'est ce que nous saurons bientôt, dit le comte, car Chérubin mourra s'il ne dit pas son secret tout entier.

Comme il achevait, la cloche se fit entendre.

Onze heures étaient sonnées.

– Le voici, dit Baccarat.

En effet, on entendit la grille du jardin s'ouvrir et se fermer, puis un pas d'homme crier sur le sable.

La jeune femme indiqua du doigt une porte.

Le comte se leva sans bruit, et se dirigea vers le cabinet de toilette, dont la porte fut fermée sur lui.

La petite juive dormait dans ce même cabinet, étendue tout habillée sur un divan. Elle dormait de ce sommeil extraordinaire pendant lequel sa protectrice la consultait souvent comme un oracle.

Demeurée seule, la jeune femme s'allongea sur sa bergère et attendit.

Deux coups discrets furent frappés à la porte.

Chérubin parut.

À sa vue, Baccarat feignit un mouvement de surprise.

– Comment ! dit-elle, sans ma permission !

Ces mots, articulés simplement, firent tressaillir Chérubin, et une étrange idée traversa soudain son cerveau.

Il se demanda si cette lettre qu'il avait reçue le matin, au lieu de venir de Baccarat, n'était point un piège que lui tendait le comte. Quelques gouttes de sueur perlèrent à son front, surtout lorsqu'il se souvint avoir trouvé la grille fermée, alors que la lettre disait, au contraire, qu'elle serait entrouverte à onze heures.

La sirène avait un joli sourire aux lèvres, et Chérubin crut lire dans ses yeux son prochain triomphe.

– Mais, dit-il, lui souriant aussi et s'avançant pour lui baiser la main, vous ai-je jamais désobéi ?

– Dame ! fit Baccarat, je vous ai dit avant-hier, car c'était avant-hier que je vous ai reçu pour la seconde fois, que je ne voulais pas vous revoir avant trois jours.

– Vous êtes charmante de dissimulation.

– Moi ! dissimulée ?

Et elle souriait toujours, comme on sourit à l'homme aimé.

Chérubin lui tendit la lettre.

– Qu'est-ce que cela ? fit-elle.

– Ça, c'est ma justification.

Et elle lut.

– Mais qui vous a donc écrit cela ?

Et son accent fut si naïf que Chérubin, dont l'œil se tournait involontairement vers le cabinet de toilette où devait être le comte, frissonna jusqu'à la moelle des os.

– C'est vous…

– Moi ? Ah ! par exemple ! Mais je le nie formellement.

– Alors, dit Chérubin ému, vous l'avez fait écrire.

Elle ne répondit pas. Ce silence était la moitié d'un aveu.

Chérubin respira. Et, comme s'il avait eu hâte de terminer cette explication :

– Allons ! dit-il d'un ton léger, j'ai été mystifié, paraît-il… Mais enfin… puisque… me voilà ?

– Restez, dit-elle.

Et elle souriait toujours.

Chérubin crut voir reluire des monceaux de louis d'or, et il lui semblait qu'il tenait les cinq cent mille francs dans ses doigts.

– Décidément, pensa-t-il, le flacon de mon ami le vicomte était inutile ; mais enfin, puisque je l'ai, autant m'en servir.

Et il tira le flacon de sa poche.

– Qu'est-ce que cela ? demanda Baccarat, qui tressaillit involontairement.

– Cela, répondit Chérubin, c'est un modeste cadeau que je mets à vos pieds.

Et il lui tendit le flacon, qui était hermétiquement bouché.

Baccarat le prit et le regarda, faisant miroiter au travers de ses facettes la flamme des bougies.

– Que peut-il donc y avoir là-dedans ? demanda-t-elle… c'est rouge clair, il me semble.

– C'est une essence indienne, répondit Chérubin, dont la voix laissa percer une légère anxiété.

– Et à quoi sert-elle ?

– Oh ! mon Dieu ! à la toilette… Son parfum est exquis.

Un soupçon, soupçon terrible et rapide comme l'éclair qui sillonne l'obscurité d'une nuit d'orage, traversa l'esprit de Baccarat.

– C'est un narcotique, pensa-t-elle, peut-être même un poison.

Et l'ombre de sir Williams sembla se dresser devant elle.

– Eh bien ! dit-elle, nous allons voir.

Elle fit mine de déboucher le flacon et de l'approcher de ses narines ; mais soudain elle s'écria :

– Je suis folle et j'oublie mes affaires pour vous et votre flacon. Donnez-moi dix minutes, je reviens.

Et Baccarat lui jeta un nouveau sourire et sortit en fredonnant du boudoir, légère comme une biche effarouchée, et laissant Chérubin convaincu qu'elle allait défendre sa porte et prendre les précautions les plus minutieuses pour que le comte Artoff ne vînt point troubler leur tête-à-tête.

Pour Chérubin, elle devait être persuadée que le comte était parti depuis longtemps.

Baccarat, cependant, traversa le salon, gagna un corridor qui faisait le tour du premier étage, et pénétra par une autre porte dans le cabinet de toilette.

Le comte était là, assis dans un fauteuil, une paire de pistolets posés sur ses genoux.

Baccarat mit un doigt sur ses lèvres.

– Silence ! dit-elle d'un signe en lui montrant le flacon.

Puis elle se pencha sur le divan où dormait la petite juive. Elle mit une main sur le front de l'enfant et dit tout bas :

– Je t'ordonne de voir.

L'enfant s'agita comme si elle eût été prête à s'éveiller ; elle se redressa, mais ses yeux ne s'ouvrirent point. C'était bien du sommeil somnambulique qu'elle dormait.

– Vois ! répéta Baccarat d'un ton impérieux, regarde au-delà de cette pièce.

Elle étendait le doigt, en parlant ainsi, sur le mur qui séparait le cabinet de toilette du boudoir.

L'enfant laissa échapper un geste d'effroi.

– Que vois-tu ? interrogea la jeune femme.

– L'homme du pavillon, répondit la petite juive, faisant allusion à cette scène qu'elle avait indiquée quelques jours auparavant du haut du belvédère, et qui avait eu lieu chez

madame Malassis, entre Chérubin et la marquise Van-Hop.

– C’est bien cela, murmura Baccarat, tandis que le comte observait cette scène avec un curieux étonnement.

Puis, mettant le flacon dans les mains de l’enfant :

– Qui m’a donné cela ?

– C’est *lui,* répondit-elle sans hésitation.

– Que contient ce flacon ?

L’enfant serra la petite fiole dans sa main, puis elle l’appuya sur son front et parut concentrer sur elle toute son attention.

– Oh ! fit-elle tout à coup avec effroi.

– Qu’est-ce ?… Parle… je veux ! ordonna Baccarat.

– C’est une liqueur qui rend fou.

– Quand on la boit ?

– Non, quand on la respire.

Et la juive articulait ses réponses nettement, sans hésitation.

– Ainsi on perd la raison quand on en a respiré le parfum ?

– C’est-à-dire, répondit l’enfant, qu’on devient très gai, qu’on rit beaucoup, et que l’âme n’a plus de secrets… C’est comme lorsque vous m’ordonnez de parler ; je ne voudrais pas, qu’il faut bien que je parle.

Baccarat et le comte écoutaient stupéfaits.

– Dors ! dit-elle à l’enfant, la recouchant sur le divan.

Elle fit un geste d’adieu au comte, sortit du cabinet de toilette par le même chemin, et revint dans le salon.

En même temps, le comte ouvrait sans bruit l’armoire, afin d’entendre ce qui allait se passer dans le boudoir.

Seulement, elle n’avait plus le flacon dans les mains. Baccarat l’avait dissimulé dans son corsage.

Elle s’assit auprès de son visiteur, sur la bergère, en disant :

– Ainsi, vous êtes tombé dans un piège, mon cher monsieur de Verny ?

Et, en prononçant ces mots, Baccarat devint tout à coup ironique, moqueuse, et le sourire de ses lèvres disparut.

– Ah ! continua la jeune femme, raillant toujours, la lettre qui vous amène ici est, du reste, fort ingénieuse.

– Mais… balbutia Chérubin déconcerté.

– Tenez, jouons cartes sur table, et avouez-moi qu’elle est de votre invention ?

– Par exemple !

– Toujours est-il que ce n’est pas moi qui l’ai écrite…

Le malaise de Chérubin augmentait.

Un éclat de rire sardonique s’échappa, frais et bruyant, de la bouche de Baccarat.

– En vérité, dit-elle, vous ne doutez de rien, vous autres hommes, et vous vous figurez qu’il suffit de regarder trois fois une femme d’une certaine façon dominatrice pour qu’elle vous adore sur-le-champ.

– Mais enfin, puisque vous m’aviez autorisé à revenir.

Et Chérubin articula cette phrase d’une voix pleine d’émotion, car il commençait à se croire joué.

– Voulez-vous que je sois franche ? dit Baccarat, qui prit un maintien et un visage pleins de gravité.

– Oui, balbutia Chérubin de plus en plus interdit.

– Monsieur de Verny, savez-vous pourquoi, au lieu de vous faire jeter hors de chez moi par mes laquais, ainsi que le mérite un homme qui ose parier une femme, un sot et un fat que quelques succès de grisette ont étourdi outre mesure, et qui s’est persuadé qu’il avait l’œil fascinateur ; savez-vous, dis-je, pourquoi je vous ai, au contraire, tendu la main ?

Le séducteur frissonnait.

Baccarat ne souriait plus, elle ne le regardait plus tendrement. Non, elle l’enveloppait, au contraire, d’un regard chargé de mépris, et Chérubin comprit que son infâme gageure était perdue.

– Savez-vous pourquoi ? continua-t-elle : c’est que je vous savais entêté et tellement sûr de vous-même, que je vous voyais un homme mort par avance, si vous aviez la témérité de tenir votre pari… et je voulais vous sauver. Tenez, regardez-moi, dit-elle, regardez-moi bien en face : ai-je l’air d’une femme qui s’amuse à faire tuer des gens ! Allons donc ! mon cher, ce n’est point Baccarat qui laissera jamais deux jeunes fous jouer leur vie. C’est pour que vous ayez encore de longs jours, mon cher monsieur, que j’ai feint de vous accueillir avec sympathie, avec cet air mystérieux qui promet tant de choses à un fat, et j’ai voulu que vous renonciez à votre pari… Car, tenez, acheva Baccarat froidement, vous ne connaissez point le comte Artoff. Si vous eussiez tenu votre gageure, vous étiez un homme mort ; il vous eût tué sans pitié, sans remords, comme on tue une bête fauve, un chien enragé, un misérable qui prend de la boue dans ses mains pour la jeter à la tête d’une pauvre femme qui n’a ni frère, ni père, ni mari pour la défendre !

Chérubin avait le vertige.

– Ainsi, s’écria-t-il avec désespoir, vous ne m’aimez pas ?

Un éclat de rire fut la réponse de Baccarat.

Puis elle l’enveloppa d’un regard plein de mépris.

– Allons donc ! moi, vous aimer ? Mais vous êtes fou, cher monsieur, fou à lier…

Et Baccarat se laissa tomber sur la bergère d'où elle s'était levée une minute auparavant, en repoussant la main de M. de Verny avec mépris.

Chérubin était devenu immobile, sans voix, sans haleine. On eût dit une statue.

Ce fut alors qu'une porte s'ouvrit. C'était la porte du cabinet de toilette.

Un homme se montra sur le seuil, pâle, muet, solennel comme l'image du destin. C'était le comte Artoff.

À sa vue, Chérubin poussa un grand cri et recula vivement jusqu'à la porte du boudoir.

Mais, d'un bond, Baccarat s'était placée devant cette porte.

– Ah ! ah ! dit-elle, le pari tenait donc toujours ? Vous êtes encore plus vil que je ne pensais ; vous mettez l'amour en actions industrielles, et il paraît que vous m'aviez sérieusement cotée au prix de cinq cent mille francs !

Le comte avait à la main ses pistolets. Il marcha jusqu'à Chérubin, le regarda froidement, et lui dit avec un accent si convaincu que ce dernier ne douta plus du sort qui l'attendait :

– Monsieur, j'avais apporté les cinq cent mille francs, et je vous eusse payé. Vous avez perdu votre pari, vous allez donc trouver tout naturel que j'exécute les conditions de votre contrat. Je vais vous tuer…

LXXVII

Une heure avant celle où Chérubin entrait dans le petit hôtel de la rue Moncey, l'élégant vicomte de Cambolh arrêtait son dog-cart avenue de Lord-Byron, à la porte de Daï-Natha Van-Hop.

En hiver et à pareille heure, l'aristocratique quartier des Champs-Élysées est désert, et le lion avait à peine rencontré quelques voitures de place roulant isolées, çà et là, dans la grande avenue. La rue où miss Van-Hop demeurait n'était pas moins solitaire, et quand il s'arrêta à la grille de l'hôtel, il aurait pu croire qu'il était inhabité, car aucune lumière n'en éclairait la façade.

Le domestique, assis dos à dos avec le vicomte, sauta en bas de son siège et sonna, en dépit de ces indices de solitude.

Presque aussitôt une porte s'ouvrit, un domestique se montra et vint ouvrir la grille.

Rocambole demanda alors en anglais :

– Votre maîtresse y est-elle ?

Le valet répondit par un signe de tête, ouvrit les deux battants de la grille, et Rocambole, tournant avec habileté, entra dans la cour. Aussitôt il jeta les guides à son domestique et suivit le valet de Daï-Natha. Celui-ci le conduisit, par ce mystérieux et mythologique escalier que nous connaissons, jusqu'à cette salle en forme de pagode où nous l'avons déjà vu pénétrer.

Comme à leur première entrevue, Daï-Natha était couchée sur des coussins, ses bras et ses jambes nus ornés de bracelets, ses cheveux mélangés de branches de corail, son cou garni d'amulettes et le corps drapé dans une robe d'un rouge éclatant, toute bordée de paillettes.

Miss Daï-Natha Van-Hop était toujours la petite-fille des vieux nababs. Elle ne se résignait aux vêtements européens qu'à la dernière extrémité.

Rocambole remarqua qu'elle était pâle et languissante.

Son œil seul brillait d'un éclat extraordinaire, presque fiévreux. Elle se souleva à demi, renvoya d'un signe le valet qui venait d'introduire le visiteur, et tendit la main à celui-ci.

– Ah ! *my dear,* lui dit-elle en anglais, j'ai cru que vous alliez me laisser mourir.

Un sourire vint aux lèvres du jeune homme.

– Quelle folie ! dit-il.

– Ah ! c'est que, reprit-elle, voici le cinquième jour ; encore quarante heures, et je serai morte si je ne bois pas l'eau de la pierre bleue.

– Vous la boirez, miss.

– Quand ? dit-elle avec anxiété.

– Demain.

– C’est donc pour demain ?

– Oui, fit le nouveau venu d’un signe affirmatif.

– Mon Dieu ! que j’ai eu peur ! reprit Daï-Natha ; j’ai cru que vous aviez trop présumé de la puissance de votre ami.

Daï-Natha, par ce mot, désignait sir Williams.

Rocambole la regarda et s’aperçut qu’elle était non seulement fort pâle, mais qu’il y avait dans tous ses mouvements une langueur, une lassitude qui semblaient trahir les premiers symptômes de l’empoisonnement.

– Hum ! pensa-t-il, si nous tardions de quelques heures, nous pourrions bien, en vérité, perdre à la fois cette perle de l’Inde et nos cinq millions. Puis il reprit tout haut avec un sourire :

– Ne craignez rien, tout est prêt, et la marquise est perdue.

La jalousie alluma un éclair dans l’œil de Daï-Natha :

– Oh ! dit-elle, je veux savoir comment cela aura lieu.

– Mais, répliqua Rocambole, vous le saurez, d’autant plus que nous avons besoin de vous.

– Dites, alors.

– D’abord, continua le vicomte, vous allez écrire sous ma dictée au marquis Van-Hop.

Daï-Natha se leva avec une sorte d’empressement et tira violemment le gland de la sonnette.

Un esclave parut ; elle donna un ordre, et l’Indien s’en alla et revint deux minutes après poser un petit pupitre tout ouvert auprès de sa maîtresse, qui s’était recouchée sur ses coussins.

– Je vous attends, dit-elle en prenant la plume. Dois-je écrire en anglais ?

– Oui.

Et Rocambole dicta :

« Mon ami, venez ce soir à sept heures chez moi. Vous verrez, hélas ! que je tiens ce que j’ai promis. »

– Est-ce tout ? demanda-t-elle.

– Oui, dit Rocambole. Signez.

Daï-Natha signa.

Rocambole prit le billet.

– Le marquis aura cela pour son réveil demain, dit-il en le glissant dans son portefeuille. Maintenant, madame, demain, à six heures et demie, je serai ici avec

l’homme qui doit jouer le principal rôle dans cette affaire.

– Et vous ne me dites rien aujourd’hui ?

– Rien.

Rocambole prononça ce mot sèchement, baisa la main de l’Indienne et prit congé.

– Adieu, lui dit-elle, et souvenez-vous que ma vie est dans vos mains.

– Chère enfant, pensa le faux Suédois, s’il n’y avait en jeu que ta vie, cela me serait assez indifférent, mais tes cinq millions valent la peine qu’on te sauve.

Et il s’en alla. Le vicomte remonta dans son dog-cart et prit le chemin de la rue de la Pépinière. Il allait chez madame Malassis.

Dans la journée, maître Venture avait prévenu la veuve qu’une visite lui viendrait dans la soirée ; et madame Malassis, qui se sentait appartenir pieds et poings liés à son intendant, était docilement demeurée au coin de son feu.

– Voici, dit maître Venture en introduisant Rocambole, la personne que madame attend.

La veuve se souleva à demi de son fauteuil, et reconnut le vicomte pour l’avoir vu chez la marquise.

Rocambole salua avec aisance, et d’un geste congédia Venture. Ce geste était si impérieux, il laissait si bien deviner de l’un à l’autre une supériorité directe, que madame Malassis comprit sur-le-champ que le premier était le chef, l’homme qui n’avait qu’à parler pour être obéi.

Venture parti, Rocambole prit le fauteuil que la veuve lui indiquait du doigt.

– Madame, lui dit-il, deux mots légitimeront ma visite à cette heure avancée de la soirée. Je suis l’homme dont votre intendant est l’esclave.

La veuve s’inclina…

– Je l’avais deviné, dit-elle.

– Ceci posé, continua Rocambole, je viens réclamer de vous un service dont le prix, croyez-le bien, sera votre mariage avec le duc de Château-Mailly.

Madame Malassis frissonna, en pensant que sans doute on allait, pour un si grand prix, exiger quelque chose d’inouï.

– Je vous écoute, monsieur, fit-elle avec soumission.

– Vous seriez bien aimable, alors, de prendre une plume et décrire à la marquise Van-Hop une lettre que je vais vous dicter.

La veuve se leva, s’approcha d’une table et prit une plume :

« Chère belle, dicta Rocambole, Chérubin veut absolument vous voir ce soir. Venez donc à huit heures chez moi consoler ce vilain jaloux qui ne parle que d’épées et de pistolets, et veut toujours tuer votre pauvre mari. »

Madame Malassis releva vivement la tête :

– Mais, dit-elle stupéfaite, que me faites-vous donc écrire là ? C’est absurde !

– Écrivez toujours, répliqua Rocambole. Vous comprendrez après, madame.

Et il continua à dicter :

« Dès sept heures j'aurai quitté la maison et je renverrai Venture. Venez à huit, voilez-vous bien, comme à l'ordinaire. Fanny vous recevra et ira prévenir votre bel Américain… Faut-il donc que je vous aime ! »

Madame Malassis écrivit docilement.

– À présent, dit le vicomte, signez.

Elle signa.

Rocambole prit le billet et le mit dans son portefeuille.

– Madame, dit-il alors froidement, vous aviez le droit, il y a quelques jours encore, de repousser les offres de service de votre intendant. Il vous en eût coûté la rupture de votre mariage avec le duc, et tout eût été dit ; mais aujourd'hui il n'est plus temps, il faut nous obéir, et jusqu'au bout. Il n'y va plus seulement de votre mariage, votre vie est en jeu.

– Ma vie ! fit-elle avec effroi.

– Mon Dieu ! dit le vicomte, sait-on jamais, en ce monde, qui vit ou qui meurt ? Vous sortez en voiture, un essieu se casse et une roue vous passe sur le corps ; vous êtes à pied, un cavalier inhabile, montant un cheval fougueux, vous renverse, ou bien votre cuisinière se trompe, et croyant user de farine dans la confection d'un ragoût y verse un paquet d'arsenic destiné à détruire les rats du grenier.

Une sueur glacée commençait à perler au front de madame Malassis.

– Donc, reprit Rocambole, tous comptes faits, je crois que vous aurez raison de nous servir.

– J'obéirai, fit-elle avec soumission.

– Très bien, vous êtes charmante.

Et Rocambole se mit à l'aise dans son fauteuil.

– Maintenant, dit-il, nous allons causer un peu longuement de la marquise. Mais, à propos, s'interrompit-il, l'aimez-vous beaucoup ?

– J'étais son amie… jadis.

– Tant pis !

– Pourquoi ? fit-elle en tremblant.

– Parce que vous aurez sans doute beaucoup de chagrin de la perdre.

– La perdre !

– Hélas !

– Elle part donc ?

– Non, elle est en train de mourir.

– C’est impossible ! s’écria la veuve qui ne comprenait pas. Je l’ai vue hier, elle se porte à ravir.

– Sans doute, mais, que voulez-vous ! il est de fatales destinées… La marquise est née sous une mauvaise étoile.

Et comme elle frissonnait jusqu’à la moelle des os, Rocambole ajouta :

– Causons ! je suis un peu pressé…

* *

*

De quelle nature fut l’entretien qui eut lieu alors entre madame Malassis et son visiteur ? Sans doute il fut de la dernière gravité ; car, bien qu’il fût alors près de neuf heures, la veuve n’hésita point à envoyer chercher une voiture de place lorsque Rocambole fut parti, après avoir dit à Venture :

– À demain, six heures précises, avenue Lord-Byron.

La veuve sonna Fanny, se fit habiller, sortit de chez elle, monta dans la voiture de place et dit au cocher :

– Allée des Veuves, à l’hôtel Van-Hop.

C’était un jeudi.

Madame Malassis savait que la marquise ne sortait jamais ce jour-là après son dîner. Elle savait aussi que le marquis, au contraire, profitant des loisirs que lui faisait sa femme, se hâtait de courir à son club pour y faire une partie d’échecs, elle était donc certaine de ne pas trouver le marquis et de rencontrer madame Van-Hop.

La marquise était seule lorsque madame Malassis arriva, seule dans son boudoir, occupée à un ouvrage de tapisserie.

Dans toute autre circonstance, une visite de madame Malassis à neuf heures du soir n’eût point surpris madame Van-Hop. Les deux femmes étaient fort liées, et leur intimité autorisait ces visites d’arrière-soirée… Mais, ce jour-là, madame Van-Hop éprouva une indéfinissable émotion en entendant annoncer son amie. Pourquoi ?

Il lui fut impossible de le deviner.

– Bonjour, chère marquise, dit madame Malassis en entrant et pressant la main que lui tendait la jeune femme ; pardonnez-moi de venir vous voir si tard.

La marquise lui avança un siège et dit :

– Mais il n’est que neuf heures.

– Au fait, continua la visiteuse, qui se prit à jouer l’étonnement, je suis si émue depuis quelques instants que j’ai cru qu’il était minuit.

– Vous êtes… émue ?…

– Oui, très émue.

– Que vous arrive-t-il ?

– Je viens de voir pleurer un homme comme un enfant.

La marquise tressaillit.

– Ce pauvre duc, sans doute ? dit-elle.

– Non, ma chère ; le duc est amoureux, mais il ne pleure pas. Les vieillards n'ont pas de larmes ; il n'y a que les jeunes gens qui pleurent.

– Et quel est ce jeune homme ? demanda madame Van-Hop, dont une légère pâleur trahit l'anxiété.

– Tenez, dit la veuve, je viens vous supplier de faire une bonne action.

– Moi ?

Madame Malassis fit un signe de tête.

– De quoi s'agit-il ? demanda la marquise.

– Il s'agit d'un homme qui part demain soir, et quitte la France pour toujours ; d'un homme qui va chercher la mort ou l'oubli au-delà des mers, et qui est venu, tout à l'heure, se jeter à mes genoux.

Madame Malassis parlait avec émotion et véhémence.

La marquise se sentait défaillir, car elle comprenait qu'il s'agissait de Chérubin. Pourtant elle se tut.

– Cet homme, poursuivit madame Malassis, vous le devinez, c'est ce jeune fou, audacieux et timide à la fois, qui vous aimait depuis si longtemps dans le silence, et qui, l'autre jour, venant chez moi à l'heure où vous vous y trouviez à deux pas de mon lit, sur lequel j'étais étendue sans connaissance, a eu l'audace de tomber à vos genoux.

La marquise fit un geste d'étonnement, presque d'effroi :

– Vous savez cela ? dit-elle.

– Oui… il m'a tout avoué.

Madame Van-Hop baissa la tête.

– Eh bien, reprit la veuve, cet homme malheureux, ce fou qui s'exile, m'envoie vers vous…

Madame Malassis s'arrêta et parut hésiter.

Mais la marquise, à son tour, la regarda avec une noble assurance.

– Ma chère amie, lui dit-elle, il faut qu'en effet les larmes de M. de Verny vous aient bien émue pour que vous fassiez une semblable démarche près de moi… Vous oubliez que j'ai un mari, et que les regards ou les pensées d'un autre homme que lui sont un outrage pour moi.

– Ah ! pardonnez-moi, murmura madame Malassis, mais c'est qu'il s'agit de sa mère.

– Sa mère ! exclama la marquise étonnée.

– Oui, tenez…

Et la veuve tendit à la marquise la lettre que Rocambole avait dictée à Chérubin.

Madame Van-Hop la lut en tremblant de tous ses membres et dominée par une indicible émotion.

Chérubin parlait d'un être qui lui était cher, et madame Malassis avouait que c'était sa mère.

Le noble cœur de la marquise fut touché.

– J'irai… murmura-t-elle.

– Ah ! vous êtes un ange ! s'écria la veuve, cédant à un accès de fausse sensibilité et se jetant dans les bras de la marquise.

* *

*

Dix minutes après, madame Malassis rejoignait M. le vicomte de Cambolh et lui disait :

– Elle viendra…

LXXVIII

L’existence du marquis Van-Hop était, depuis quelque temps, un véritable supplice dont rien au monde ne saurait donner une exacte idée. Depuis ce soir où Daï-Natha lui avait dit qu’elle lui fournirait la preuve du crime de la marquise, M. Van-Hop ne vivait plus. Il comptait les jours, les heures, les minutes qui le séparaient de l’instant fatal annoncé par l’Indienne. Et, à mesure que le temps marchait, il avait des alternatives d’espoir et de terreur. Daï-Natha avait-elle dit vrai ? Daï-Natha mentait-elle ?

Ce dilemme était épouvantable…

Quelquefois, au milieu de la nuit, une rage folle le prenait ; il se levait et se dirigeait sans bruit vers la chambre de sa femme, armé de ce poignard qu’il avait pris sur la cheminée de Daï-Natha. Il allait chez elle avec l’intention de lui appuyer ce poignard sur la gorge et de lui dire :

– Dites-moi la vérité comme à Dieu. Êtes-vous coupable ? Êtes-vous innocente ?

Mais, sur le seuil, le souvenir du serment qu’il avait fait à sa cousine le prenait à la gorge et le forçait à rebrousser chemin. Quelquefois, dans la journée, il se laissait aller à regarder sa femme à la dérobée, cherchant à deviner la vérité sur ce visage calme, sur ce front sans nuages. Alors il se disait avec une sorte de joie vindicative :

– Daï-Natha a menti, et je la laisserai mourir, puisque moi seul puis la sauver.

Mais, loin de sa femme, le marquis était repris par tous ses doutes, par toutes ses angoisses, et il ne se souvenait plus que de l’imperturbable assurance de l’Indienne lui affirmant qu’elle lui donnerait des preuves.

Le jeudi, c’est-à-dire le jour où madame Malassis alla le soir chez la marquise par ordre de Rocambole, M. Van-Hop avait dîné en tête à tête avec sa femme. Il fallait que cet homme eût une bien grande puissance de concentration en lui-même, car il s’était montré affectueux, presque gai. Mais il était sorti tout de suite après le dîner, et la pensée qui le torturait était revenue l’assaillir.

– C’est aujourd’hui le cinquième jour, s’était-il dit. Daï-Natha n’a plus que deux jours à vivre, et je n’ai point encore cette preuve… Oh ! Daï-Natha a menti.

Le marquis se coucha de bonne heure ce soir-là, vers onze heures ou minuit, et, chose bizarre, lui qui ne dormait plus, il fut pris d’un lourd sommeil, – le sommeil qui suit les grandes lassitudes, – et il ne s’éveilla le lendemain que vers dix heures. Son valet de chambre, en entrant pour ouvrir ses rideaux, lui apporta une lettre.

Le marquis tressaillit.

– Qui a apporté cela ? demanda-t-il, hésitant à déchirer l’enveloppe.

– Un commissionnaire de coin de rue.

Le marquis eut une lueur d'espoir : ce pouvait être un solliciteur, un mendiant à domicile, celui qui faisait porter ses lettres par un Savoyard. Il eût été capable de renvoyer cette enveloppe bourrée de billets de banque.

Peut-être même en fit-il le vœu tout bas, car sa main était prise d'un tremblement nerveux, tandis qu'il ouvrait lentement cette lettre et courait à la signature.

La missive était signée Daï-Natha.

Une pâleur livide couvrit le visage du marquis ; il eut un éblouissement et crut qu'il allait mourir. Cependant, cet homme était si fort qu'il eut le courage de ne pas jeter un cri, de ne pas verser une larme.

– Habillez-moi, dit-il à son domestique ; je sors.

Or, tandis que son valet de chambre l'habillait, M. Van-Hop se disait :

– Il est évident qu'*elle* est coupable, puisque Daï-Natha m'écrit. Je ferais mieux, au lieu d'attendre cette preuve, de passer dans sa chambre et de la tuer ! Je souffrirais moins.

En parlant ainsi, M. Van-Hop se mentait à lui-même, car il doutait encore, comme il avait toujours douté, comme il douterait jusqu'à sa dernière heure.

Il prit alors son parti en homme de cœur.

– Si elle est coupable, se dit-il, elle et moi nous serons morts demain. Il est midi, je ne dois aller qu'à sept heures chez Daï-Natha, j'ai donc six heures à dépenser.

Le marquis prit une plume, une feuille de papier et écrivit dessus :

« Ceci est mon testament.

« N'ayant ni enfants, ni proches héritiers, je lègue toute ma fortune, sans restriction, aux hospices civils de la ville d'Amsterdam, ma patrie. »

Il data et signa. Puis, après avoir cacheté le testament, il le mit dans un tiroir de son secrétaire dont il prit la clef, et la donnant à son valet de chambre :

– Pierre, lui dit-il, il y a dans ce tiroir un portefeuille contenant quarante-trois mille francs, plus ce papier que tu viens de m'y voir mettre. Si une affaire imprévue m'éloignait de Paris, si je venais à mourir ou à disparaître, – il faut tout prévoir, – tu prendrais le portefeuille et ce papier. Tu garderais l'un pour toi, tu porterais l'autre chez mon notaire.

– Oui, monsieur, balbutia le valet, frappé de stupeur.

Le marquis posa un doigt sur ses lèvres, comme pour lui recommander le silence. Puis il sortit et monta à cheval, décidé à ne pas revoir sa femme avant d'avoir vu Daï-Natha.

M. Van-Hop avait pris la résolution de mourir après avoir tué la marquise, si réellement elle était coupable.

À sept heures moins un quart, le marquis demanda son coupé bas et se rendit chez Daï-Natha. Il avait pris une paire de petits pistolets et les avait serrés soigneusement dans la poche de côté de son paletot. La balle de l'un était pour sa femme. Celle de l'autre pour le traître. Quant à lui, il avait résolu de se frapper avec le poignard de sa cousine.

Pendant le trajet, un souvenir lui vint.

– J’ai promis à Daï-Natha de l’épouser, dit-il, mais la mort affranchit de tous les serments. Cette femme m’est odieuse.

Le coupé s’arrêta avenue Lord-Byron, tandis que sept heures sonnaient à Saint-Philippe-du-Roule.

On était alors en hiver et il était nuit. Les Champs-Élysées étaient déserts.

Le marquis fut introduit chez Daï-Natha, mais pas par l’escalier aux peintures hiéroglyphiques, comme l’avait été Rocambole ; on ne le conduisit point dans l’espace de pagode où, la veille, l’Indienne avait reçu le vicomte. Non, on le fit entrer dans ce beau salon à l’européenne où Daï-Natha lui était apparue quelques jours auparavant, vêtue à l’européenne et belle à tenter un anachorète.

Le salon était vide. Le domestique qui avait introduit le marquis le pria d’un signe de s’asseoir et d’attendre. Le marquis s’assit et attendit. Il était fort pâle, mais son cœur battait régulièrement, et cet homme qui sentait sa vie s’en aller, cet homme qui ne voulait point survivre à sa honte, avait en ce moment le calme résolu des martyrs.

* *

*

Tandis qu’on introduisait M. Van-Hop au salon, dans ce même boudoir où, six jours auparavant, elle l’avait entraîné pour lui parler seule à seul, Daï-Natha se trouvait en présence de deux hommes.

L’un était le vicomte de Cambolh.

L’autre, maître Venture, l’intendant de madame Malassis.

– Ainsi, tout est prêt ? demandait-elle.

– Tout, miss.

– Je n’ai plus qu’à parler ?

Rocambole fit un signe affirmatif, et ajouta :

– Vous pouvez recevoir le marquis, et n’avez plus besoin de moi. Je reviendrai à dix heures.

Rocambole souleva une draperie et disparut par le petit escalier dérobé.

Rocambole parti, l’Indienne se trouva seule avec Venture.

Alors celui-ci, sur un signe d’elle, ouvrit la porte qui donnait dans le salon, et dit au marquis :

– Voulez-vous entrer, monsieur ?

M. Van-Hop entra dans le boudoir, et Venture passa dans le salon, prêt à revenir au premier signal.

Le marquis enveloppa l’Indienne d’un clair et rapide regard.

Daï-Natha, drapée dans une robe de chambre d’un vert foncé, couchée à demi sur une causeuse, la tête appuyée sur une pile de coussins, était plus pâle et plus affaissée encore

que la veille.

Le marquis fut frappé de ces ravages.

Daï-Natha comprit la pensée du marquis ; elle le regarda en souriant :

– C’est le poison, fit-elle.

Le marquis étendit la main et montra sa bague.

– Si vous avez dit vrai, fit-il, vous serez sauvée.

– J’ai les preuves.

Ces trois mots furent pour M. Van-Hop ce qu’est la lecture de l’arrêt pour le condamné, au pied même de l’échafaud. Mais il demeura fort.

– Où sont-elles ? dit-il.

– Connaissez-vous, reprit l’Indienne, un jeune homme appelé Oscar de Verny ?

Le marquis frissonna et se souvint de ce visage si remarquablement beau dont, à son bal, la vue lui avait fait éprouver un si grand malaise.

– Oui, dit-il, je l’ai vu.

– M. Oscar de Verny porte un autre nom encore.

– Ah !

– Il s’appelle Chérubin.

Ce nom fut toute une révélation pour le marquis. Il avait souvent entendu parler de ce séducteur des beautés de second ordre, connu dans le monde galant sous le nom de Chérubin *le Charmeur*.

– Eh bien, dit Daï-Natha, c’est lui.

– La preuve, la preuve !

Et la voix du marquis était stridente et sourde.

– Il habite, poursuivit Daï-Natha, la maison d’une amie de votre femme, madame Malassis.

Le marquis se souvint que, depuis quelque temps, sa femme était allée beaucoup, en effet, chez madame Malassis.

– Chérubin s’est battu dernièrement, ajouta l’Indienne, à qui Rocambole avait merveilleusement fait la leçon, et il a été blessé. Votre femme est allée le voir chaque jour.

– La preuve ! répéta le marquis avec rage.

– Attendez, attendez, répondit Daï-Natha. Et elle continua : – Madame Malassis est dans la confidence. Grâce à elle, la marquise a pu se croire toujours en sûreté vis-à-vis de vous.

– Après ? après ?

L’Indienne étendit la main vers un gland de soie et sonna.

À cet appel, maître Venture, qui attendait dans le salon, entra dans le boudoir.

– Voilà, dit-elle au marquis, l'intendant de madame Malassis.

Le marquis regarda ce visage ignoble et fut en proie à une torture infernale, en pensant que le secret de sa honte était aux mains de ce laquais. Il lui jeta un regard hautain, dominateur, comme s'il eût voulu l'écraser, et il dit à Daï-Natha :

– Qu'ai-je besoin de cet homme ?

– Cet homme vous dira, répondit l'Indienne, qu'il a vu votre femme venir chez madame Malassis et y rencontrer Chérubin.

Le marquis eut un frémissement d'espoir. Il crut que c'était là l'unique preuve qu'on pouvait lui donner… Et le témoignage d'un seul homme sera-t-il jamais une preuve ?

M. Van-Hop se redressa altier, dédaigneux, superbe. Il regarda froidement sa cousine :

– Ceci, dit-il, n'est point une preuve. Le témoignage d'un laquais, à propos d'une femme, est plus honteux encore qu'une calomnie.

Mais un cruel sourire vint aux lèvres de Daï-Natha :

– Vous êtes bouillant, Hercule, dit-elle. Attendez donc…

Et elle tira un papier de son sein et le tendit au marquis.

Ce papier, c'était cette odieuse lettre dictée par Rocambole à madame Malassis, la veille ; lettre dont la suscription portait :

À madame la marquise Van-Hop.

– La marquise a reçu cette lettre ce matin, dit l'Indienne, et elle sera exacte au rendez-vous.

Le marquis lisait avec une terrible attention ces lignes qui, pour lui, paraissaient tracées en lettres de flamme :

« Chère belle, ce vilain jaloux de Chérubin veut vous voir ce soir, etc.… »

– Douterez-vous encore ? murmura la tigresse avec une joie cruelle.

– Je veux voir… je veux les voir tous deux ! s'écria enfin le marquis.

– Eh bien, alors, suivez cet homme. Vous verrez Chérubin aux genoux de madame Van-Hop.

– Allons ! dit le marquis redevenant tout à coup froid, calme, solennel, l'heure du châtiment est venue.

Daï-Natha essaya de se lever, mais ses forces commençaient à la trahir. Elle retomba sur la causeuse.

– Oh ! le poison, dit-elle, le poison agit… Hâtez-vous, Hercule, mon bien-aimé, hâtez-vous… Je crois que je vais mourir…

– Tenez, dit le marquis jetant sa bague aux pieds de l'Indienne, voilà la pierre bleue. J'aurai toujours le temps de vous tuer, si cela n'était qu'une horrible machination.

En présence de ce qui pour lui était l'évidence, le marquis essayait de douter encore. Il poussa Venture devant lui.

– Allons, drôle ! lui dit-il, conduis-moi et fais ta dernière prière en route, car je te tuerai si tu as menti.

Et le marquis sortit, tandis que Daï-Natha rassemblait ses dernières forces pour s'emparer de la bague dont la pierre allait lui rendre la vie.

* *

*

Le marquis monta en voiture avec le laquais.

Celui-ci, au lieu de faire arrêter rue de la Pépinière, devant la porte du numéro 40, pria le marquis de descendre à la hauteur de la rue Rumfort et de renvoyer son coupé. Puis il le conduisit par la place Laborde jusqu'à cette ruelle dans laquelle le jardin de madame Malassis avait cette petite porte secrète dont le vieux duc de Château-Mailly possédait une clef.

Venture en avait une autre, car ce fut par cette porte qu'il introduisit le marquis et le conduisit jusqu'au pavillon, qui était plongé dans l'obscurité, à l'exception d'une seule pièce, la chambre à coucher de madame Malassis, où l'on voyait briller une lumière derrière les rideaux. Venture conduisit le marquis dans cette pièce et le cacha dans un cabinet de toilette.

– Madame est sortie et ne rentrera pas, dit-il, avant minuit. La femme de chambre fait le guet chez la concierge pour voir passer la marquise, qui ne peut tarder, car il est bien près de huit heures ; je vais prévenir M. Chérubin. À présent, acheva Venture, monsieur n'a plus besoin de moi ?

Le marquis ne répondit pas.

Il s'assit dans le cabinet de toilette, posa ses pistolets tout armés devant lui, et attendit l'arrivée de madame Van-Hop, résolu à la tuer, elle et son complice.

– Filons ! se disait Venture en s'en allant : j'aime autant ne me point trouver dans une maison où va se commettre un double crime… Et ce pauvre M. Chérubin qui s'est imaginé de bonne foi qu'on avait réservé sa vie… Pas si bête ! Ce sera un Valet-de-Cœur de moins et une part de dividende de plus au gâteau de cinq millions.

Sur le seuil de la porte cochère, Fanny attendait la marquise pour la conduire à la mort.

* *

*

LXXIX

Nous sommes contraints, avant d'aller plus loin dans notre récit, de revenir sur nos pas.

Reportons-nous à ce moment où Chérubin, après avoir entendu Baccarat lui dire : « Non, je ne vous aime pas ! » vit apparaître le comte Artoff sur le seuil du cabinet de toilette. Le comte, on s'en souvient, marcha vers Chérubin le pistolet au poing. En même temps, Baccarat se plaça devant la porte du boudoir pour empêcher le misérable de fuir. N'était-il pas un lâche ?

L'homme audacieux, le misérable qui se faisait un jeu de l'honneur des femmes, se prit à trembler de tous ses membres en présence de la mort, et il attacha sur le comte un regard suppliant.

– Monsieur, répéta le jeune Russe avec un dédain glacé, vous êtes un fat et un infâme, et vous allez être puni. J'aurais payé si j'avais perdu ; j'ai gagné, j'use de mon droit.

Baccarat était toujours immobile et calme devant la porte. Elle eût étranglé Chérubin s'il avait essayé de fuir.

– Monsieur, acheva le comte, je vous donne trois minutes pour recommander votre âme à Dieu.

Et il s'assit à deux pas, tenant toujours sa victime en joue.

Ce temps d'arrêt rendit à Chérubin quelque présence d'esprit. Il retrouva presque son audace.

– Monsieur le comte, dit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre assurée, j'ai perdu mon pari et ne le nie point. Seulement, permettez-moi une simple observation.

– Voyons, dit le comte.

– Il a été convenu au club que, si je perdais mon pari, vous useriez de votre droit d'une certaine manière.

– Quelle est cette manière ?

– Qu'au lieu de vous exposer à toutes les rigueurs de la loi française en me tuant, vous vous couvririez des apparences du duel ; que vous choisiriez deux témoins, comme moi ; que nous nous battrions avec deux pistolets, dont l'un serait chargé à balle, le vôtre, et l'autre à poudre, le mien.

– Vous dites vrai, monsieur.

– Donc, monsieur, poursuivit Chérubin s'enhardissant un peu, j'ai bien le droit de réclamer le bénéfice de ce sursis.

– À quoi bon ? fit le comte d'un ton glacé ; le plus à plaindre, en cette affaire, ce sera moi, qui aurai à rendre des comptes à la justice. Quant à vous, mourir pour mourir, autant vaut que ce soit tout de suite.

– Pardon, monsieur, insista Chérubin, qui voulait gagner du temps, je préfère, moi, être tué sur le terrain que mourir assassiné, c'est plus honorable.

Le comte ne répondit pas ; mais Baccarat laissa bruire entre ses lèvres un éclat de rire sarcastique.

– Que parlez-vous donc d'honneur, cher monsieur, dit-elle ; l'honneur et vous, avez-vous jamais eu rien de commun ?

Et comme il la regardait épouvanté et commençait à comprendre que c'était elle plus que lui qui le condamnait à mourir :

– Monsieur Chérubin, dit-elle, un pari de la nature du vôtre était un duel. On ne croise le fer, vous le savez, qu'avec les gens qu'on estime, et le comte vous croyait, il y a huit jours, un homme d'honneur. Il ne vous savait pas un misérable sans ressources avouées et avouables, aux gages d'une association de bandits, faisant un commerce lucratif de ses avantages personnels…

Chérubin se vit perdu. Baccarat connaissait sans doute sa profession de Valet-de-Cœur…

Et la jeune femme, dédaignant de lui adresser plus longtemps la parole, se tourna vers le comte :

– Mon ami, dit-elle, tuez donc ce misérable sur-le-champ. Madame la marquise Van-Hop vous en saura peut-être gré…

Ce nom acheva de jeter l'épouvante au fond du cœur de Chérubin et lui parut être son arrêt de mort.

– Grâce ! balbutia-t-il.

Le comte tira sa montre :

– Monsieur, dit-il, les trois minutes que je vous avais données sont expirées. Mettez-vous à genoux. Je vise au front. Vous pourriez faire des victimes encore après votre trépas.

Et le comte leva son pistolet.

Alors Chérubin se jeta lâchement à genoux ; il se traîna aux pieds du comte, et, livide d'effroi, les dents serrées, la voix presque éteinte, il murmura :

– Grâce, monsieur le comte… je suis un misérable, un infâme : j'ai mérité votre mépris, vous avez le droit de me souffleter, de me fouler aux pieds, de me traîner dans la boue ! Je quitterai Paris si vous l'exigez, j'irai vivre en quelque solitude… au fond d'un désert… mais vous ne me tuerez pas !

Et le misérable joignait les mains ; il priait et pleurait, se traînait à genoux, et tournait ses yeux suppliants de Baccarat au comte Artoff.

Alors la jeune femme, mettant un gant, comme si elle eût redouté le contact de cet homme, lui posa la main sur l'épaule.

– Veux-tu vivre ? lui dit-elle ; le veux-tu ?

– Oh ! murmura-t-il avec un cri de joie, je ferai tout ce que vous voudrez ; mais grâce pour la vie !

Baccarat fit un signe au comte, qui abaissa le canon de son pistolet.

– Tu peux racheter ta vie à deux conditions. Voici la première : tu vas me dire ce qu'il y a de commun entre toi et la marquise Van-Hop.

– Oui… oui…, je dirai tout, balbutia le misérable, mais vous me défendrez, n'est-ce pas ? vous me protégerez après, car ils me tueront, eux…

– Qui, eux ?

– Les Valets-de-Cœur.

– Ah ! s'écria Baccarat, je ne m'étais pas trompée. Et, le regardant en face : – Prends garde ! Si tu t'avises de nous taire un mot, un seul, entends-tu bien ? tu n'auras rien fait pour racheter ta vie, rien absolument.

– Je dirai tout, balbutia Chérubin.

Et alors, toujours à genoux, toujours le visage inondé de larmes, cet homme qui ne voulait pas mourir, cet homme qui eût baisé les pieds d'un forçat pour racheter son existence, confessa tout ce que nous savons déjà, c'est-à-dire ses relations avec les Valets-de-Cœur, leurs noms, le lieu de leur réunion, leur obéissance passive à un chef mystérieux dont seul Rocambole savait le nom ; puis le rôle infâme qu'il avait joué, lui Chérubin, auprès de la marquise Van-Hop ; le piège abominable qui devait lui être tendu le lendemain, et l'histoire des cinq millions de Daï-Natha… Tout ce qu'il savait, enfin.

– Mais le nom de cet homme ? demanda Baccarat. Si tu ne dis ce nom, tu n'as rien racheté.

– Je vous jure, sanglota Chérubin, que je ne le sais pas, que je ne l'ai jamais vu ! Le vicomte de Cambolh pourrait seul vous le dire.

– C'est bien, dit Baccarat, nous verrons si tu as menti.

Chérubin se leva et se crut sauvé.

– Oh ! attends donc encore, lui dit Baccarat, tu n'as rempli qu'une seule des deux conditions.

– J'exécuterai la seconde, murmura-t-il avec soumission.

Baccarat tira de son sein le flacon de poison que lui avait destiné sir Williams.

– Qu'est-ce que cela ? demanda-t-elle.

– Cela, murmura Chérubin, qui, en cet aveu, était de bonne foi et croyait n'avoir apporté qu'un philtre amoureux, c'est le vicomte de Cambolh qui me l'a donné.

– Que contient ce flacon ?

– Une liqueur énervante que je vous destinais.

– N'est-ce pas plutôt du poison ?

– Non, dit-il avec conviction.

– Eh bien, dit Baccarat, nous allons le savoir, j'en vais faire sur toi l'expérience.

Chérubin ne pouvait pas supposer que Rocambole et son mystérieux conseiller eussent un intérêt quelconque à empoisonner Baccarat. Convaincu qu'il ne courait, à respirer les exhalaisons du flacon, d'autre danger que celui d'un abrutissement momentané, il accepta avec joie ce dernier moyen de racheter sa vie.

En même temps, Baccarat se disait :

– Si c'eût été du poison, l'enfant me l'aurait dit. Elle m'a dit que c'était une liqueur qui rendait fou. Eh bien, il faut que cet homme soit châtié.

Elle tendit le flacon à Chérubin.

– Débouche-le, dit-elle. Tu vas le respirer pendant plusieurs minutes.

Chérubin obéit, croyant, comme le lui avait dit Rocambole, que la liqueur n'était qu'un narcotique enivrant, et, ne se doutant pas, le malheureux, que c'était la mort qu'il aspirait lentement.

Quand ce fut fait, Baccarat ajouta :

– À présent, tu vas rester ici sous la garde du comte, jusqu'à nouvel ordre. Après avoir trahi tes complices, tu pourrais les prévenir, et il ne faut pas qu'un seul d'entre eux m'échappe !

Baccarat sonna, demanda sa voiture et dit au jeune Russe :

– Mon cher comte, je vais vous laisser cet homme, vous m'en répondez, n'est-ce pas ?

– Oh ! certes, répondit le jeune homme, je vous assure qu'il ne m'échappera pas comme l'autre.

La jeune femme jeta à la hâte un châle sur ses épaules, monta en voiture et dit au cocher :

– Allée des Veuves, aux Champs-Élysées, à l'hôtel Van-Hop.

Il était plus de minuit lorsque le coupé de Baccarat entra dans la cour de l'hôtel. Le marquis était rentré depuis une heure, et le suisse fut fort étonné d'avoir à ouvrir la porte à deux battants.

– Mon ami, dit Baccarat, il faut absolument que je voie la marquise à l'heure même.

– Mais, dit le suisse, madame est couchée.

– N'importe ! vous l'éveillerez.

Baccarat parlait avec une certaine autorité et présentait sa carte.

Le suisse leva la tête vers la façade de l'hôtel et aperçut de la lumière aux croisées de la chambre à coucher de madame Van-Hop.

– Madame est encore levée, dit-il.

Lorsque la marquise ne sortait pas le soir, les domestiques se retiraient de bonne heure, à l'exception du valet de chambre de monsieur. Mais le marquis était rentré, s'était mis au lit, et n'avait point tardé, on s'en souvient, à s'endormir d'un profond sommeil. D'ailleurs, les fenêtres de son appartement donnaient sur les jardins et non sur la cour; de telle façon qu'il lui eût été impossible d'entendre le bruit du coupé de Baccarat. Le suisse ne rencontra d'autres domestiques, en se rendant au premier étage, que la femme de chambre, à qui il remit la carte de la visiteuse.

Madame Van-Hop, après le départ de madame Malassis, était demeurée longtemps rêveuse et pleine d'hésitation. Elle avait promis d'aller le lendemain à ce rendez-vous suprême que lui donnait Chérubin, et, la veuve partie, elle se repentait amèrement de sa promesse. Depuis qu'elle luttait, qu'elle combattait sans relâche cet amour éclos dans le silence de son cœur, madame Van-Hop avait fini par puiser dans ses idées religieuses, dans son éducation première, dans le sentiment de ses devoirs et l'affectueuse estime qu'elle avait pour son mari, la force nécessaire pour oublier à jamais Chérubin.

À ses yeux, quelques heures auparavant encore, Chérubin était pour elle un homme mort, et passé à l'état de souvenir. Et voici que madame Malassis venait, une lettre de lui à la main, la supplier de lui accorder une dernière entrevue. L'épître du jeune homme avait été si pathétique, si éloquente, que la marquise avait cédé. Et maintenant, elle éprouvait un remords, une terreur indéfinissable, et eût racheté, au prix de dix années de sa vie, la promesse qu'elle avait faite. Pendant deux heures, la marquise avait essayé de tromper ses angoisses par une pieuse lecture. Peut-être que si en ce moment le marquis était venu chez elle, elle se fût jetée dans ses bras, lui eût tout avoué et lui eût demandé conseil. Mais le marquis ne vint pas; il monta en rentrant directement chez lui. Enfin elle venait de passer dans sa chambre, résolue à se mettre au lit, lorsque sa camériste lui apporta la carte de madame Charmet.

Cette carte plongea la marquise dans l'étonnement. Que pouvait, à pareille heure, lui vouloir cette femme, dont elle ignorait, du reste, la métamorphose récente, et qui, pour elle, était toujours l'humble dame de charité?

Elle se décida à la recevoir.

Deux minutes après, Baccarat entra.

Madame Van-Hop avait toujours vu madame Charmet vêtue simplement. Son étonnement fut donc grand lorsqu'elle vit apparaître l'élégante jeune femme que tout Paris croyait être l'amie du comte Artoff.

En effet, Baccarat, dans sa précipitation à courir chez la marquise, n'avait point songé à changer de toilette. Elle avait conservé une délicieuse robe de moire antique gros bleu, sur laquelle elle avait, à la hâte, jeté un cachemire. Ses beaux cheveux blonds semblaient sortir de la main du coiffeur, et son bras, demi-nu, était orné d'un mince bracelet d'or fermé par une grosse agrafe en diamants.

– Je vous demande mille pardons, madame la marquise, dit-elle vivement et d'une voix émue, de me présenter chez vous à minuit passé.

– En effet, dit la marquise en souriant et lui avançant un siège, je m'attendais peu à votre visite.

Baccarat demeura debout, et parut attendre, pour s’expliquer, le départ de la femme de chambre. Celle-ci sortit sur un signe de sa maîtresse.

– Madame, dit alors Baccarat, il a fallu un motif bien puissant, bien solennel, pour me déterminer à la démarche que je fais auprès de vous.

– Mon Dieu ! madame, répondit la marquise, vous m’effrayez.

– Il s’agit de l’honneur, de la vie même d’une femme.

– Et je puis la sauver ?

– Oui, fit Baccarat d’un signe de tête.

– Ah ! merci, madame, s’écria la marquise, merci ! d’être venue à moi, en ce cas.

– Madame, poursuivit Baccarat, qui éprouvait une indomptable émotion à la pensée qu’elle allait être forcée de dire à cette noble femme : « Je possède votre secret, » la femme dont je parle, et que vous seule pouvez sauver, m’était inconnue il y a peu de jours. Aujourd’hui, elle est à mes yeux la plus noble, la plus vertueuse des femmes… et je donnerais ma vie pour elle.

– Son nom ? demanda la marquise.

– Cette femme, continua Baccarat sans répondre d’abord à cette question directe, est en ce moment la victime d’une épouvantable intrigue, le but d’une tentative criminelle inouïe, et elle serait perdue sans retour, morte peut-être, demain à pareille heure, si la Providence, par un de ces hasards qui constituent la sagesse céleste, ne m’avait placée sur son chemin.

– Mais, mon Dieu ! s’écria la marquise troublée, quelle est donc cette femme, madame ?

Baccarat fléchit un genou, prit une main de la marquise, la porta respectueusement à ses lèvres et murmura : – Je suis à ses pieds, madame, et je la supplie de m’entendre…

LXXX

La marquise jeta un cri.

– Moi ? dit-elle éperdue.

– Vous madame.

– Comment, reprit-elle, je suis compromise, moi, dans mon honneur !

– Dans votre honneur.

– Ma vie est en danger ?

– Hélas ! soupira Baccarat.

Un moment, madame Van-Hop crut que Baccarat était folle. Mais la tristesse solennelle répandue sur les traits de la jeune femme détruisit bien vite cette supposition.

– Madame, reprit Baccarat toujours agenouillée devant la marquise, pour que vous compreniez le danger que vous courez, pour que vous compreniez surtout comment je puis le prévenir, il faut que vous consentiez à m'écouter.

– Parlez, dit la marquise, dont la pensée se reporta avec effroi jusqu'à M. Oscar de Verny.

– Il faut d'abord, madame, continua la pauvre repentie, que je vous dise ce que je fus. Avant de m'appeler madame Charmet, avant de consacrer une modeste fortune à de bonnes œuvres, avant de porter des robes de laine brune et d'aller demeurer rue de Buci dans une sorte de sépulcre, j'ai été, madame, une créature indigne et sans cœur.

– Oh ! s'écria la marquise, est-ce possible ?

– Un jour, la grâce de Dieu m'a touchée ; je me suis repentie, j'ai pleuré, j'ai prié, je me suis imposé la mission de faire du bien. Oh ! continua Baccarat, je n'ai point le temps, madame, d'entrer dans les détails ; une impérieuse et pressante nécessité me force à être brève. Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai souffert, c'est que j'ai su combien le cœur de la femme était faible…

– Madame, fit la marquise tremblante.

– Écoutez, poursuivit-elle, il y a dans Paris, à cette heure, une association de bandits, une réunion de misérables, qui étalent au soleil des gants jaunes, des voitures, des chevaux de prix, des noms pompeux et usurpés ; cette association se nomme le *Club des Valets-de-Cœur*.

Ces mots firent tressaillir la marquise.

– Qu'est-ce que ce nom ? dit-elle.

– Les Valets-de-Cœur, madame, font métier de tout, ils exercent une honteuse industrie ; ils cherchent à semer le déshonneur sur leur route. Un jour l'un de ces hommes, le chef sans doute, s'est trouvé sur le chemin d'une femme torturée de jalousie, le cœur rempli de haine, une femme qui, depuis douze années, rêve votre mort, votre honte, l'infamie de votre noble mémoire.

– Grand Dieu ! s'écria la marquise, mais je n'ai fait de mal à personne, cependant, moi ?

– Qu'importe !

– Mais je suis à Paris depuis cinq ans à peine.

– Cette femme est venue de l'Inde.

Un grand jour se fit dans l'esprit de madame Van-Hop. Elle se souvint que son mari était allé aux Indes l'année qui précéda leur mariage, qu'il y avait inspiré une grande passion à sa cousine.

– Daï-Natha ! exclama-t-elle.

– Oui, Daï-Natha Van-Hop, dit Baccarat.

– Et cette femme veut ma mort ?

– Si vous mouriez, elle épouserait le marquis.

– Oh ! jamais ! dit-elle vivement. Hercule m'aimerait morte comme il m'aime vivante, j'en suis sûre.

– Oui, mais s'il vous tuait, lui ?

– Me tuer, lui, lui ! accentua la marquise affolée.

– Il vous tuerait s'il vous croyait coupable.

– Oh ! oui, dit-elle, vous avez raison… mais je suis une honnête femme.

– Madame, dit bravement Baccarat, Daï-Natha, votre rivale, lui aurait prouvé le contraire demain.

Et Baccarat, baisant de nouveau la main de la marquise, continua :

– Oh ! s'il ne fallait pas vous sauver, madame, jamais, non, jamais je n'oserais… Vous, si noble, si pure, me voir descendre au fond de votre cœur, moi la créature souillée, n'est-ce point le plus rude de tous les châtiments, le plus immérité de tous ?

La marquise devina Baccarat et lui tendit la main.

– Ah ! dit-elle, je sais enfin ce que vous voulez dire. Vous voulez parler d'un homme, n'est-ce pas, qui m'a poursuivie sans relâche depuis quinze jours ?…

– Chérubin, dit Baccarat, ou plutôt M. de Verny.

Un fier sourire vint aux lèvres de la marquise :

– Je ne suis pas coupable, dit-elle, et je puis tout dire à mon mari.

– Je le sais, madame. Mais ce que vous ignorez c'est que Chérubin est un homme infâme, un misérable dont j'ai tenu la vie en mes mains il y a une heure, et qui a tout avoué…

Et comme la marquise la regardait atterrée, Baccarat n'hésita plus. Elle lui dit ce qu'était Chérubin, ce qu'était l'odieuse madame Malassis, le plan infernal dressé contre elle par une rivale et ses complices, et ce qui serait arrivé le lendemain sans la démarche qu'elle venait de faire.

La marquise, son front dans ses deux mains, croyant faire un horrible rêve, écouta jusqu'au bout silencieusement.

– Oh ! mon mari, s'écria-t-elle tout à coup, je veux le voir.

– Non, madame, cela ne se peut, répondit Baccarat.

– Pourquoi ? mais pourquoi ?

– Je veux vous sauver de tout soupçon, dit-elle gravement, et pour cela il faut que vous me laissiez agir…

Il y avait une sorte d'autorité subitement révélée dans l'accent de Baccarat.

La marquise se tut.

– Et puis, continua la repentie, je n'ai en mon pouvoir encore que l'un de ces misérables, je ne tiens pas encore Daï-Natha ; et il faut que cette femme soit rendue à jamais impuissante.

– Que faire, mon Dieu ! que faire ?

– Me laisser agir.

– Mon mari doit souffrir mille morts !

– Sa joie, demain, égalera ses tortures.

Et Baccarat se frappa soudain le front, dominée par une inspiration :

– Madame, dit-elle, votre mari porte au doigt une bague ornée d'une pierre bleue ?

– Oui, en effet.

– Il me faut cette pierre, dit résolument la jeune femme.

– Pourquoi ?

– C'est mon secret ; mais peut-être votre repos à venir est-il à ce prix. N'avez-vous pas une pierre de même couleur qu'on puisse substituer à celle-là ?

– Je le crois, dit la marquise.

Elle se souvenait qu'elle possédait parmi ses bijoux une superbe turquoise qui devait être, à peu de chose près, semblable de couleur et de grosseur à celle de son mari. Elle se souvint, en outre, que M. Van-Hop ne couchait jamais avec sa bague, qu'il la déposait sur la table de son cabinet de toilette, et que, même sous prétexte que la pierre bleue, dont elle ignorait, du reste, la vertu secrète, redoutait le contact de l'eau, il l'ôtait toujours avant de se laver les mains ou de toucher quelque chose d'humide.

– Peut-être, insista Baccarat, la possession momentanée de cette bague arrachera-t-elle à Daï-Natha son dernier secret.

La marquise courut à un petit meuble en bois de rose qui renfermait ses écrins ; elle les ouvrit l'un après l'autre, les bouleversa tous et finit par trouver une grosse turquoise.

– Je crois, dit-elle, que c'est exactement la même forme et la même couleur. Puis s'emparant de la pierre, elle dit à Baccarat : – Venez, venez…

Il y avait un couloir mystérieux pratiqué au premier étage de l'hôtel, qui reliait l'appartement du marquis à celui de sa femme et dispensait de passer par les grands appartements. Ce couloir partait de la chambre de madame Van-Hop et aboutissait au cabinet de toilette du marquis.

M. Van-Hop, en se couchant, fermait toujours la porte de cette pièce, et il était présumable qu'en marchant sur la pointe du pied, on y pouvait pénétrer sans être entendu par lui.

La marquise prit un flambeau d'une main, celle de Baccarat de l'autre, et l'entraîna dans le couloir en lui recommandant le silence.

Les deux femmes marchaient sur la pointe du pied, retenant leur respiration, et la marquise, dont le cœur battait à outrance, éprouva une joie fiévreuse en remarquant que la porte qui reliait le cabinet de toilette au couloir était entrouverte. Celle qui, au contraire, donnait dans la chambre du marquis, était fermée comme d'habitude.

Les deux femmes entrèrent, étouffant le bruit de leurs pas.

Madame Van-Hop alla droit à la table de toilette et aperçut la bague du marquis dans un baguier en porcelaine du Japon.

Elle la désigna du doigt à Baccarat, qui la prit et l'examina.

Toutes les femmes sont plus ou moins habiles à manier des bijoux. Avec une dextérité merveilleuse, Baccarat fit jouer la pierre bleue dans sa monture, et la détacha délicatement. Puis elle essaya la turquoise de madame Van-Hop. Oh, bonheur ! on eût dit que les deux pierres avaient été faites pour la même bague. La turquoise fut substituée à la pierre bleue et remise dans le baguier. Les deux femmes s'esquivèrent comme des voleurs qui craignent d'être arrêtés et repris avec leur butin. Elles retournèrent dans la chambre à coucher de la marquise.

– Madame, dit alors Baccarat, pouvez-vous compter sur votre femme de chambre comme sur vous-même ?

– Oui. Marguerite est depuis douze ans à mon service.

– Défendrait-elle énergiquement votre porte ?

– Elle se ferait hacher sur le seuil.

– Et le suisse ?

– M'obéira.

– Alors, dit Baccarat, appelez votre femme de chambre et dites-lui que vous sortez, que vous ne rentrerez pas ; que si demain, le marquis se présente, elle dise que vous n'avez

pas dormi de la nuit, et que, à peine au jour, vous vous êtes assoupie.

– Comment, dit la marquise, vous voulez que je sorte ?

– Oui.

– Mais pourquoi ? où irai-je ?

– Vous viendrez chez moi.

– Dans quel but ?

– Mais, madame, murmura Baccarat avec véhémence, vous ne comprenez donc pas ?

– Quoi ?

– Que votre vie n'est pas en sûreté ici !

– Ma vie ?

– Oui, demain matin, sans doute, Daï-Natha écrira au marquis que, le soir, à huit heures, vous devez voir Chérubin chez madame Malassis.

– Oh ! je n'irai pas !… Quelle horreur !

– Et qui vous dit, madame, que, saisi d'un accès de fureur et de folie vertigineuse, le marquis ne voudra point vous tuer sur-le-champ, sans attendre cette preuve qu'on lui promet ?

– Oh ! vous avez raison, dit la marquise avec terreur.

– Et puis, ajouta Baccarat, il faut que cet homme, ce bandit, ce misérable, s'il veut qu'on lui fasse grâce de la vie, se traîne à vos genoux, qu'il implore votre pardon, qu'il vous demande grâce.

– C'est inutile, dit la marquise avec le dégoût que lui inspirait maintenant Chérubin.

– N'importe ! dit Baccarat, venez…

La marquise appela sa femme de chambre et lui fit la leçon.

– Mais, enfin, observa la soubrette, si monsieur venait à dix heures ou à midi, et qu'il insistât ?…

– Eh bien !… je suis sortie de bonne heure pour une œuvre pieuse.

Et la marquise s'enveloppa d'un grand manteau, mit son voile le plus épais, et dit :

– Partons, partons vite ! Et elle murmura à mi-voix en étouffant un sanglot : – Oh ! pauvre Hercule ! toi, le plus noble et le meilleur des hommes, faut-il donc te fuir comme un meurtrier ?

Les deux femmes descendirent le grand escalier et traversèrent le jardin.

Le coupé de Baccarat attendait dans la cour. Le cocher dormait sur son siège.

Le suisse avait refermé les deux battants de la porte et s'était endormi dans son fauteuil, son cordon à la main.

– Vous n’aurez pas besoin de compter sur la discrétion de cet homme, dit Baccarat, il ne vous verra pas.

Elle poussa la marquise dans la voiture et lui dit : – Tenez-vous tout au fond ; je vais vous masquer de mon mieux.

Le bruit de la portière, en se refermant, éveilla le cocher, qui se frotta les yeux, tout en se faisant ouvrir la porte cochère.

Et la voiture passa.

Le fidèle cerbère de la loge se coucha fort tranquillement, sans se douter que sa maîtresse venait de quitter son hôtel à une heure du matin avec l’intention de n’y point rentrer cette nuit-là.

* *

*

Or, tandis que Baccarat se rendait en toute hâte chez la marquise Van-Hop, Chérubin demeurait dans le boudoir de la rue Moncey, gardé à vue par le comte Artoff.

Il venait de respirer le flacon empoisonné. Pendant un moment, il fut comme suffoqué par l’odeur pénétrante qui s’en échappait. Puis, tout à coup, se redressant, il poussa un grand éclat de rire qui frappa le comte de stupeur. Mais Chérubin le regarda fixement, effrontément, comme il savait regarder quelques heures auparavant encore.

– Ah ! la bonne histoire ! s’écria-t-il, la bonne histoire, mon cher ami !

Et il se mit à gambader dans le boudoir.

– Cher comte de mon cœur, poursuivit-il, figurez-vous que je viens de faire un assez vilain rêve…

Le comte, muet d’étonnement, le regardait toujours.

– Ne me suis-je pas figuré tout à l’heure que vous vouliez me tuer ? Ah ! ah ! ah !

– L’enfant avait raison, pensa le jeune Russe, l’odeur de ce flacon détermine la folie, et le châtiment de ce misérable ne s’est point fait attendre.

Chérubin était fou, en effet. Pendant une heure il gambada, sauta, dansa, chanta, se prit à rire bruyamment et débita les folies les plus grandes, les excentricités les plus inouïes ; il entremêla son verbiage de révélations et de commentaires sur le club des Valets-de-Cœur, mettant peu à peu à nu son âme souillée et ses criminelles pensées. Puis il courut au comte et voulut l’embrasser.

Le comte le repoussa.

– Arrière, drôle ! lui dit-il.

Chérubin ne répondit point et continua ses gambades. Puis, tout à coup, il se laissa tomber, épuisé de fatigue, sur le canapé, porta la main à son front et murmura : – C’est drôle, mais j’ai du feu dans la tête.

Et l’éclat de rire s’éteignit, le regard brillant devint morne, une sorte de torpeur s’empara de lui.

* *

*

Lorsque la marquise Van-Hop et Baccarat arrivèrent, Chérubin était étendu tout de son long sur le parquet, la face contre terre.

Baccarat crut que le comte l'avait tué, et jeta un cri.

Le comte devina :

– Ce n'est pas moi, dit-il, c'est Dieu.

– Il est donc mort ?

– Il le sera dans quelques heures.

– Mais qu'est-il donc arrivé ? demanda-t-elle en se penchant sur Chérubin, qui respirait à peine.

– Madame, dit gravement le comte Artoff, cet homme vous apportait du poison, et il s'est tué lui-même sans le savoir. Nous lui avions fait grâce de la vie, nous ; mais Dieu a été moins clément, et il a voulu que la justice éternelle eût son cours.

Alors Baccarat se tourna vers la marquise muette d'horreur et d'effroi :

– Madame, lui dit-elle, cet homme nous a gravement offensées toutes deux, mais il va mourir… Prions Dieu pour son âme !

Et les deux femmes s'agenouillèrent et récitèrent les prières des agonisants, et le jour les retrouva dans la même attitude, auprès du corps de Chérubin le Charmeur, qui venait d'expirer sans avoir recouvré la raison.

Le châtiment des Valets-de-Cœur commençait enfin.

LXXXI

Nous avons laissé le marquis Van-Hop dans le cabinet où maître Venture l'avait caché.

Le condamné qui attend qu'on vienne le chercher pour le conduire à l'échafaud n'endure certainement pas une torture plus horrible que celle que subit le marquis, lorsqu'il se trouva seul, ses armes à la main.

Il était venu là pour tuer… pour tuer la femme qu'il avait aimée depuis douze ans.

Le marquis sentait une sueur glacée perler sur son front, à mesure qu'il voyait le temps s'écouler et approcher l'heure fatale où l'épouse coupable arriverait au rendez-vous.

Un reste d'espoir cependant lui tenait au fond du cœur : peut-être ne viendrait-elle pas. Un moment il eut la tentation de mourir seul, et il appuya son pistolet sur son front. Mais il songea alors que, lui mort, *elle* l'épouserait, qu'*ils* seraient heureux, et cette pensée alluma un ouragan de fureur dans son âme.

– Non, non, murmura-t-il, je veux les tuer tous deux !

Huit heures sonnèrent. À partir de ce moment, les minutes devinrent des siècles pour le marquis.

Le moindre bruit extérieur le faisait tressaillir et frissonner. Des pas légers, des pas de femme qui crissèrent tout à coup sur le sable du jardin lui mirent la mort dans l'âme. C'était, ce devait être elle.

Les pas franchirent le seuil du pavillon, montèrent lestement l'escalier et s'arrêtèrent à la porte.

Le marquis étreignit convulsivement la crosse de son pistolet.

La porte s'ouvrit, une femme entra.

Le cabinet de toilette où le marquis était caché et qui ouvrait à gauche de l'alcôve, avait une porte vitrée garnie à l'intérieur d'un rideau. Ce rideau, mal tiré, permettait au marquis de voir parfaitement à l'intérieur de la chambre à coucher. Ô bonheur ! la femme qui entrait, ce n'était pas elle : c'était Fanny, cette ancienne femme de chambre de Baccarat, vendue corps et âme à sir Williams, et que les Valets-de-Cœur avaient imposée à madame Malassis. Elle vint s'asseoir auprès du feu et s'étendit dans un *confortable* avec la nonchalante aisance d'une duchesse. Savait-elle que le marquis était caché à deux pas ? C'est probable, car elle murmura d'un ton de mauvaise humeur :

– Quelle scie ! attendre tous les jours comme cela que l'amie de madame vienne au rendez-vous de son cher et tendre ! Il faut avouer que si madame fait un assez vilain métier en cédant ainsi sa maison, j'en fais un plus stupide encore en posant tous les soirs une heure sur le pas de la porte. Ma foi, tant pis, elle viendra bien toute seule jusqu'ici… Il fait un froid de chien.

Une rage folle s’empara du marquis lorsqu’il entendit ce cynique langage ; le secret de sa honte appartenait donc à une soubrette comme il appartenait déjà à un valet ! … Et, dans son cœur, il sentit se briser et s’évanouir le dernier sentiment de pitié qu’il éprouvait encore naguère pour celle qu’il avait tant aimée.

Dix minutes environ après que Fanny fut rentrée dans la chambre à coucher de sa maîtresse, de nouveaux pas se firent entendre dans le jardin ; puis, comme ceux de Fanny, résonnèrent sur l’escalier.

– Tiens ! dit la soubrette tout haut, voilà madame la marquise !

Et elle se leva et prit la respectueuse attitude qui convient à une inférieure en présence d’une femme de qualité. En se tournant curieusement vers la porte entrebâillée qui s’ouvrit toute grande, Fanny tressaillit et recula comme si elle eût vu surgir devant elle un fantôme.

En même temps, d’un regard, l’œil étincelant du marquis enveloppa, du fond de sa cachette, la femme qui entrait… Ce n’était point la marquise ! C’était une femme de haute taille, enveloppée dans un grand manteau, le visage découvert, et d’une merveilleuse beauté.

Le marquis ne l’avait jamais vue. Mais Fanny, elle, poussa un cri, et la reconnut… C’était Baccarat, qui ferma la porte à double tour derrière elle, poussa les verrous et mit la clef dans sa poche. Puis elle fit un pas vers Fanny qui, interdite, recula.

Baccarat se débarrassa de son manteau, jeta son chapeau et se montra au marquis dans toute l’élégance nerveuse de sa taille, avec ses magnifiques cheveux blond fauve.

– Bonjour, Fanny, dit-elle avec calme.

Fanny s’inclina et recula encore.

– Il paraît que je te fais peur, ma petite ! dit Baccarat en riant.

Ce rire donna le frisson à la soubrette.

– Non… balbutia Fanny.

– Tu ne m’attendais pas, je vois…

– Je croyais que madame était morte… balbutia Fanny.

– C’est possible.

Fanny frissonna.

– Mais les morts reviennent… et ils ont le poignet solide…

Et Baccarat, étendant la main, prit Fanny par le bras et l’étreignit. La victime jeta un cri de douleur.

Baccarat se remit à rire :

– Tu vois, dit-elle, que si je suis un revenant, j’ai encore quelque vigueur. Mais assieds-toi donc, ma petite, là, devant moi, nous avons à causer.

Fanny tremblait et demeurait debout.

– Bah ! fit la jeune femme, de lorette à camériste il n’y a que la main. Assieds-toi, et causons comme de vieilles amies.

Et elle se jeta dans le fauteuil où Fanny s’étalait quelques minutes auparavant.

– Que me voulez-vous donc ? murmura celle-ci dont les dents claquaient de terreur, car elle se souvenait encore de cette nuit terrible, où, dans la maison de fous, Baccarat avait failli la tuer.

– Je veux causer.

Et Baccarat se plaça dans un autre fauteuil qu’elle approcha de celui de Fanny.

Puis, la regardant en face :

– Que fais-tu ici ?

– J’attends ma maîtresse.

– Tu mens !

Baccarat prononça froidement ces deux mots.

– Tu mens ! poursuivit-elle. Ta maîtresse est sortie et ne rentrera qu’à minuit.

Fanny voulut payer d’audace.

– J’attends une amie de madame, dit-elle.

– Quelle est cette amie ?

Fanny hésita.

Baccarat ouvrit son corsage, et en tira un petit poignard à manche ciselé.

– Tiens, dit-elle en le tirant du fourreau et faisant étinceler la lame brillante aux rayons de la bougie, le reconnais-tu ?

Fanny voulut se lever de son fauteuil et fuir. Mais une main nerveuse l’y cloua en s’appuyant sur son épaule.

– Réponds donc : ma fille, quelle est cette amie ?

– C’est la marquise Van-Hop.

– Oh !

Et Baccarat attacha son œil dominateur sur la soubrette.

– Ma petite, dit-elle, fais bien attention à ce que tu vas répondre, car je vais te questionner comme un juge interpelle un voleur.

– Je répondrai, murmura Fanny, qui comprit que Baccarat était résolue à tout.

– Si tu as le malheur de répondre un mot qui ne soit pas l’exacte vérité, tu es morte !

Et la lame du poignard étincela de nouveau aux yeux de la coupable.

Le marquis, frappé de stupeur, n’osait faire un mouvement, et il semblait attendre avec une anxiété terrible le résultat de cet interrogatoire d’où, il le sentait instinctivement, devait jaillir enfin la vérité. Ses doutes l’avaient repris depuis que Baccarat était entrée.

– Voyons, reprit la jeune femme, tu dis donc que la jeune marquise Van-Hop est l'amie de ta maîtresse ?

– Oui.

– Et elle doit venir ce soir ?

– Elle devrait être ici déjà.

– Bien. Mais qu'y vient-elle faire, puisque ta maîtresse est sortie ?

– Elle a rendez-vous avec un jeune homme…

– Son nom ?

– Chérubin.

– De quelle nature est ce rendez-vous ?

Et l'œil de Baccarat se posa sur Fanny, étincelant et terrible.

– Prends bien garde ! dit-elle, si tu dis un mot qui ne soit pas la vérité, je te tue !

– Ma foi ! pensa la soubrette, je ne puis pourtant pas me laisser égorger… Je dirai tout !

Et elle répondit :

– La marquise a reçu une lettre de M. Chérubin ; c'est madame Malassis qui l'a portée.

– Quand ?

– Hier.

– Que contenait cette lettre ?

– Je ne sais pas au juste ; mais M. Chérubin disait qu'il quittait la France pour toujours, et il suppliait madame la marquise de lui accorder une entrevue en présence de madame.

– La marquise aime-t-elle ce Chérubin ?

– Non, murmura Fanny, qui sentait bien qu'un seul mensonge serait son arrêt de mort.

Le marquis, au fond de sa retraite, eut un éblouissement.

– Dans quel but vient-elle ? Réponds, et sois sincère, si tu veux vivre.

Fanny hésita une seconde.

– Tu sais bien, ma fille, dit Baccarat, que nous sommes seules ici, que personne ne viendra à ton secours et que je serai sans pitié si tu essayes de me tromper.

– Eh bien ! dit Fanny, ma maîtresse trahit la marquise pour servir M. Chérubin, qui a intérêt à séduire madame Van-Hop ; et comme elle est une honnête femme, ils ont imaginé…

– Qui, *ils*, demanda Baccarat.

– Madame Malassis, Venture et les autres… d'entourer la marquise des apparences…

– Allons, dit Baccarat, nous n'avons pas le temps d'hésiter, il faut tout dire.

Et elle lui appuya son stylet sur la poitrine.

Alors Fanny n’hésita plus.

Elle avoua tout ce qu’elle savait, le plan concerté entre madame Malassis et Venture, et ce que Chérubin devait dire et faire. Enfin, elle étendit la main vers le cabinet de toilette et dit :

– Le mari est là…

Baccarat se leva pour ouvrir la porte du cabinet. Mais cette porte s’ouvrit d’elle-même.

Pâle, le visage noyé de larmes, le marquis était sur le seuil.

Baccarat fit un pas vers lui.

– Monsieur, lui dit-elle, il est impossible que la justification de la marquise ne soit pas suffisamment établie encore à vos yeux, que l’ombre d’un doute subsiste au fond de votre cœur, et que vous vouliez avoir d’autres preuves encore…

Le marquis se taisait.

– Eh bien, dit Baccarat, venez avec moi et vous serez satisfait.

* *

*

Tandis que cette scène se passait dans le pavillon de madame Malassis, un drame non moins émouvant s’accomplissait à l’hôtel où miss Daï-Natha s’était trouvée mal. Elle était, on le sait, à demi couchée sur un sofa, la tête appuyée sur des coussins, en proie aux premières atteintes de l’empoisonnement.

Le marquis, convaincu du crime de sa femme, avait, en partant, jeté sa bague aux pieds de l’Indienne.

Celle-ci se traîna plutôt qu’elle ne courut, cette bague à la main, vers un meuble qui supportait un *verre d’eau.* Elle emplit le verre et essaya de détacher la pierre bleue de la bague. Mais comme l’émotion et le tremblement convulsif qui l’agitaient la rendaient inhabile à cette besogne, elle prit le parti de jeter dans le verre la bague tout entière. Puis elle fixa un œil ardent sur cette eau qui allait se colorer légèrement d’une teinte bleuâtre, et qui, en cet état, lui rendrait la vie…

Daï-Natha avait eu peur de mourir… Mais elle possédait une confiance si grande, une foi si profonde dans les vertus de la pierre bleue, elle était si persuadée de son infaillibilité, qu’elle se crut sauvée…

Pendant dix minutes, couvant des yeux le verre d’eau elle endura ses souffrances avec un stoïcisme sans égal… Au bout de ce temps, l’eau n’avait encore rien perdu de sa limpidité. Daï-Natha ne savait pas au juste quel laps de temps il fallait pour que la dissolution s’opérât. Elle attendit encore…

Ses souffrances augmentaient, mais elle ne jetait pas un cri, ne laissait pas échapper un geste et continuait à regarder la bague qui gisait au fond du verre.

Au bout de dix autres minutes, elle prit le verre dans ses mains, le plaça entre ses yeux et une bougie. L’eau était transparente comme du cristal. Et les souffrances augmentaient…

– Mon Dieu ! murmura-t-elle, si j’allais mourir avant que l’eau soit devenue bleue !

Elle trempa ses doigts dans le verre, prit la bague et la palpa… La pierre était dure, polie et ne paraissait pas devoir se dissoudre.

Alors Daï-Natha eut peur… Elle trembla que la pierre n’eût perdu sa vertu en changeant de climat. Elle frissonna de la crainte de mourir. Elle plongea la bague dans le verre et attendit encore…

Cette fois, ses regards allaient de la pendule au verre et du verre à la pendule. L’eau conservait sa limpidité ; l’aiguille marchait lentement.

Trois quarts d’heure s’étaient écoulés depuis le départ du marquis. Daï-Natha commençait à laisser échapper des cris sourds ; ses tortures augmentaient… Et l’effroi de la mort s’était si bien emparé d’elle, qu’elle ne songeait plus ni à son violent amour pour le marquis, ni à sa haine pour sa rivale qui, elle devait le croire, mourait à cette heure. Non, Daï-Natha avait tout oublié… Mais elle ne voulait pas mourir.

Tout à coup un bruit de pas se fit entendre dans le salon, on frappa à la porte du boudoir… l’Indienne ne répondit pas.

Alors la portière se souleva, et un homme parut, donnant la main à une femme dont le visage était soigneusement voilé.

Ce visiteur, inconnu de Daï-Natha, était le comte Artoff. Le comte alla droit au verre, et il le prit ; puis, comme avait fait l’Indienne, il le regarda au travers d’une bougie.

Daï-Natha le considéra avec une sorte de stupeur. Quel était cet inconnu ? Que lui voulait-il ?

Et puis elle regarda cette femme voilée qui se tenait, immobile, sur le seuil.

– Madame, dit le comte en replaçant le verre sur le guéridon, la pierre que vous voyez n’est-elle pas destinée à colorer cette eau ?

– Oui… balbutia Daï-Natha toujours torturée.

– Et cette eau, une fois colorée, n’est-elle point un remède infaillible contre l’empoisonnement par les fruits, le suc ou les feuilles du mancenillier ?

Daï-Natha fit un geste d’assentiment interrompu par un cri de douleur.

– Vous êtes dans l’erreur, madame, cette pierre ne fondra pas.

– Oh ! fit Daï-Natha.

– Cette pierre, poursuivit froidement le comte, n’est point la pierre trouvée dans les entrailles du précieux reptile. C’est une simple turquoise…

Daï-Natha jeta un cri.

– Cette turquoise a été substituée à la véritable pierre bleue, continua le jeune Russe, et cela à l’insu du marquis Van-Hop.

Alors le comte s’effaça pour laisser avancer la femme voilée.

– Si vous voulez, du reste, acheva-t-il, savoir comment cette substitution a eu lieu, demandez-le à madame, qui est prête à vous répondre.

L’inconnue releva alors son voile et montra à Daï-Natha le noble et beau visage de la marquise Van-Hop.

LXXXII

Daï-Natha avait vu une seule et unique fois en sa vie la marquise Van-Hop. À son arrivée à Paris, poussée par une sorte de fiévreuse curiosité, elle avait voulu contempler celle qui était sa rivale heureuse, celle qui possédait l'amour du seul homme qu'elle eût aimé comme on sait aimer sous les tropiques. Elle était allée s'installer à l'Opéra, dans une baignoire grillée, un jour de première représentation, et elle avait pu voir la marquise entrer dans sa loge avec son mari.

À partir de ce moment, les traits de madame Van-Hop étaient demeurés profondément gravés dans la mémoire de Daï-Natha.

Qu'on juge donc de sa stupéfaction, de son effroi, de sa fureur même, à la vue de cette femme !

La révolution qui s'opéra en elle fut si violente, qu'elle eut le pouvoir de suspendre les horribles douleurs de l'empoisonnement, et de faire affluer au cœur et au cerveau toute sa vie, toute sa sensibilité. Elle ne songea plus à elle-même, elle oublia la mort qui approchait rapidement, elle prêta à peine attention à la terrible révélation du comte, qui venait lui dire que la pierre bleue avait été remplacée par une turquoise, et qu'ainsi la mort devenait pour elle inévitable.

Non, Daï-Natha ne vit, ne comprit plus qu'une chose : la marquise était vivante ! Elle était là, devant elle, calme et triste, et elle venait, sans doute, assister à son agonie. Ainsi tout était manqué, fini… Ainsi ce plan habilement conçu, cette abominable machination conduite avec une féroce adresse, ce piège dans lequel la marquise aurait dû trouver la mort, tout échouait. Elle était là…

Le regard injecté de sang et de fiel que lança Daï-Natha à la marquise était vraiment intraduisible :

– Ah ! ah !… rugit-elle, tu n'es donc pas morte ?

– Dieu m'a sauvée, répondit doucement la marquise, et je viens vous pardonner, madame, le mal que vous avez voulu me faire.

– Pardonner ! Tu veux me pardonner ? Ah ! la mort plutôt, la mort mille fois ! s'écria Daï-Natha, qui retrouva un reste de force, se redressa et voulut se précipiter vers la marquise. – Ah ! continua-t-elle, il t'a pardonné, lui ; sans doute il a eu peur… le lâche ! Mais je ne te pardonnerai pas, moi !…

Et Daï-Natha, rugissante comme les tigresses des solitudes de son pays, essaya de se traîner jusqu'à la marquise ; mais ses forces la trahirent. Au moment où le comte Artoff allait la saisir par le bras et l'arrêter, elle se laissa choir sur le parquet.

– Oh ! la mort, la mort ! vociféra-t-elle écumante, la mort viendra avant que je me sois vengée !

Ses douleurs l'avaient reprise, plus intenses, plus aiguës que jamais.

– Madame, murmura la marquise, toujours calme et d'un ton plein d'une mansuétude infinie, voulez-vous donc mourir ainsi, et ne croyez-vous donc à rien ?

– Si, blasphéma Daï-Natha, je crois à Sivah, le dieu du mal, le dieu des taugs étrangleurs, mes pères, et j'adjure Sivah de te foudroyer !…

L'élégante femme avait disparu pour faire place à une créature sauvage, à une bête fauve qui, ne possédant plus d'autre arme offensive que son regard empoisonné, essayait d'en percer son ennemie.

– Oh ! madame, continua la marquise, dites un mot, un seul, dites que vous avez cessé de me haïr, et vous ne mourrez pas…

Daï-Natha répondit par un blasphème.

– Tenez, continua la marquise en tirant la véritable pierre bleue de son sein, tenez… je viens vous sauver…

À ces mots, Daï-Natha fit un effort et se redressa à demi. Puis elle regarda la marquise d'un œil fixe, atone, hébété. Elle sembla lutter entre le désir de vivre et sa haine, et les angoisses qui se peignaient sur son visage trahirent les horreurs de cette lutte. Tout à coup, elle poussa un féroce éclat de rire.

– Ah ! dit-elle, la pierre est en ton pouvoir ?… C'est toi qui peux me sauver ?…

– Oui, répondit la marquise, je suis venue pour cela.

– Eh bien, ricana Daï-Natha, tu es venue inutilement… Je préfère mourir que de te devoir la vie… Je te hais comme les ténèbres haïssent la lumière du soleil… je te hais, je t'exècre !

Comme elle achevait d'une voix sourde, stridente et qui ressemblait bien plus aux rugissements de l'hyène d'Afrique qu'à une intonation humaine, deux nouveaux personnages se montrèrent sur le seuil du boudoir.

Le premier était le marquis Van-Hop ; l'autre était Baccarat.

Le marquis regarda tour à tour sa femme immobile, muette, mais dont le calme visage disait éloquemment la pureté et l'innocence ; puis Daï-Natha, qui se tordait dans les convulsions de l'agonie et blasphémait :

– Ah ! ah ! vociféra-t-elle en l'apercevant, te voilà, Hercule… te voilà, mon bien-aimé ; tu as eu peur, n'est-ce pas ? La main t'a tremblé, le cœur t'a faibli ?… Tu l'aimes tant, cette femme coupable !

– Tais-toi, infâme ! s'écria le marquis. Tais-toi, Satan !

Et il fit un pas vers la marquise, fléchit un genou devant elle et lui dit : – Madame, cette atroce créature vous a calomniée : elle va mourir… Pardonnez-lui… pardonnez-moi…

La marquise poussa un cri, jeta ses bras au cou de son mari, et murmura en éclatant en sanglots : – Oh ! tu es noble et bon, mon Hercule adoré, et puisque tu sais bien que ta femme est toujours digne de porter ton nom, tu ne voudrais pas qu'elle ait à se reprocher la mort d'une personne, n'est-ce pas ? Tu la sauveras.

Et la marquise alla à Daï-Natha, dont toute la fureur, toute la haine étaient passées dans le regard, et elle lui dit en joignant les mains : – Ne mourez pas, madame, ne mourez pas… Tenez, voici la pierre bleue… la véritable… et puisque vous ne voulez pas me devoir la vie, eh bien, je la rends à mon mari. C'est lui qui vous sauvera.

Le marquis prit la pierre bleue des mains de la marquise, la jeta dans le verre.

– Daï-Natha, dit-il lentement, il en est temps encore ; veux-tu vivre ? Si tu le veux, demande pardon à la noble créature qui vient d'implorer ta grâce.

– Jamais ! jamais !

Et Daï-Natha continua à se rouler sur le parquet et à pousser des rugissements de douleur.

Cependant, au dernier moment, comme déjà ses yeux se voilaient et devenaient vitreux, comme le froid la prenait aux extrémités de ses membres, elle eut comme un éblouissement en entrevoyant ce verre sur lequel elle avait attaché si longtemps un regard désespéré, qui maintenant était empli d'une belle liqueur indigo ; et l'amour de la vie triomphant de la haine, elle s'écria :

– À boire ! donnez-moi à boire. Je veux vivre !

– Demande pardon, dit le marquis.

– Pardon !… murmura Daï-Natha vaincue.

Le marquis prit le verre, et il allait l'approcher des lèvres de l'agonisante, lorsque Baccarat, jusque-là témoin immobile et silencieux de cette scène, arrêta son bras.

– Non, dit-elle, si cette femme veut vivre, il faut qu'elle nomme ses complices, il faut qu'elle désigne ces hommes à qui elle avait promis cinq millions.

– Il y en a deux… balbutia Daï-Natha d'une voix éteinte.

– Leur nom ? insista Baccarat.

– L'un se nomme Cambolh.

– Oh ! celui-là, dit le marquis, je le tuerai…

– L'autre… l'autre ?… demanda Baccarat, qui espérait entendre enfin le nom de sir Williams le maudit ; l'autre, le chef ?

– Celui de New York ?…

– Oui… Son nom… son nom ?

Daï-Natha ouvrit la bouche, et sans doute qu'elle allait prononcer le nom de ce démon insaisissable, de ce Protée aux mille formes, qui toujours échappait à toutes les poursuites. Mais la voix expira dans sa gorge, et elle tendit une main convulsive vers le liquide dont s'était emparée Baccarat.

– Son nom… son nom ? demanda encore celle-ci.

Daï-Natha fit un dernier effort pour atteindre le verre, jeta un grand cri et retomba morte… Baccarat avait trop attendu, le poison avait été plus prompt qu'elle, et Daï-Natha

emportait dans la tombe le dernier mot de cette épouvantable énigme, le nom de cet homme, qu’une sorte de génie infernal, de divinité du mal semblait protéger sans cesse.

LXXXIII

Tandis que ces péripéties émouvantes se déroulaient avec une effrayante rapidité, deux hommes épiaient dans l'ombre, et séparément, le résultat de leurs criminelles tentatives.

L'un, sir Williams, le machinateur de ce drame, enveloppé dans un manteau qui lui couvrait soigneusement le visage, était immobile, vers huit heures, dans cette petite ruelle sombre, toujours déserte, sur laquelle le jardin de madame Malassis avait une issue.

Quelques minutes auparavant, Venture était sorti par cette porte ; il avait passé auprès de son chef sans le voir, et celui-ci avait compris que le marquis Van-Hop venait de prendre possession de sa cachette.

Huit heures sonnèrent, puis huit heures et demie…

– Voici un coup de pistolet qui se fait bien attendre, pensait sir Williams. Il est vrai qu'il vaut cinq millions.

Une demi-heure s'écoula encore. Aucun bruit ne retentit. Alors sir Williams eut un frisson.

Et involontairement il songea à Baccarat.

Il attendit quelques minutes encore… Et puis, comme le plus profond silence continuait à régner, il n'y tint plus, se dirigea en courant vers la place Laborde, gagna la rue de la Pépinière par la rue Miromesnil, et se décida à pénétrer dans la maison par la grande porte et à voir par ses yeux ce qui était arrivé.

Pour la première fois depuis sa métamorphose, Andréa le maudit sortait de ses habitudes prudentes, et s'exposait à être reconnu ; mais, cette fois, il commençait à perdre un peu la tête… Il passa sans jeter son nom au concierge, traversa le jardin, trouva la porte du pavillon ouverte, prêta l'oreille, n'entendit aucun bruit, et se décida à gravir l'escalier.

Il y avait dix minutes que le marquis Van-Hop et Baccarat étaient partis.

Cet inquisiteur nocturne trouva toutes les portes ouvertes, et, pénétrant enfin dans la chambre de madame Malassis, il y aperçut Fanny, à demi folle de terreur…

Celle-ci, reconnaissant sir Williams, crut qu'il venait la tuer, se jeta à ses genoux et demanda grâce.

– Qu'est-il donc arrivé ? s'écria-t-il d'une voix tonnante. Parle, ou je t'étrangle !

Mais Fanny n'eut pas besoin de répondre.

L'œil de sir Williams tomba sur le poignard que Baccarat avait laissé sur la cheminée, et il comprit que sa redoutable ennemie avait passé par là.

– Où sont-ils ? où est-elle ? demanda-t-il en s'emparant du poignard et l'appuyant sur la gorge de Fanny. Où est Chérubin ?

– Il n’est pas venu.

– Baccarat ?

– Elle est partie avec le marquis.

– Où sont-ils allés ?

– Chez Daï-Natha.

– Tout est perdu ! exclama sir Williams, ivre de rage ; toujours Baccarat !

Et, dans un accès de fureur, il enfonça le poignard jusqu’au manche dans la gorge de Fanny, qui mourut sur le coup.

– Au moins, murmura-t-il, tu ne me trahiras plus, toi !

Et l’assassin s’élança hors de cette maison, où il venait de verser le sang.

– Oh ! disait-il, je ne veux pourtant pas qu’Armand de Kergaz m’échappe comme les autres ! Je veux me venger, au moins !

Une de ces inspirations d’une terrible audace comme seul en pouvait concevoir ce génie du mal, venait de germer tout à coup dans son cerveau, l’illuminant comme un éclair.

Quand il fut dans la rue, au lieu de fuir ses ennemis triomphants, au lieu de se réfugier rue Culture-Sainte-Catherine, à l’hôtel de Kergaz, sir Williams se jeta dans un fiacre qui passait et cria au cocher : – Avenue de Lord-Byron !

LXXXIV

L’autre personnage qui épiait comme sir Williams, mais sur un autre point, les résultats de l’affaire Van-Hop, était le vicomte de Cambolh.

Il était sorti de chez Daï-Natha en lui disant :

– Je reviendrai dans une heure.

Le brillant vicomte suédois alla faire un tour à son club, et reprit vers neuf heures le chemin de l’avenue de Lord-Byron, se doutant peu, en vérité, qu’à cette heure Daï-Natha expirait, et que, maîtres de l’hôtel, le marquis, Baccarat et le comte Artoff y établissaient tout exprès pour lui une prison sans issue.

Il sonna ; la grille s’ouvrit comme de coutume. Un domestique l’introduisit.

On sait que l’hôtel avait deux entrées et deux escaliers : d’un côté, on retrouvait l’Inde tout entière ; de l’autre, les usages parisiens.

Ce fut par celui-là que Rocambole pénétra.

Il fit peu d’attention au domestique qui l’introduisait ; il traversa le salon en fredonnant, et frappa à la porte du boudoir, persuadé qu’il allait y trouver Daï-Natha en train de revenir à la vie, grâce à la vertu de la pierre bleue.

La porte s’ouvrit, Rocambole entra. Mais soudain il recula, se troubla, pâlit…

Il venait d’apercevoir Daï-Natha immobile et morte sur le seuil ; en face de lui la marquise ; aux deux côtés de la porte, qui se referma sur lui, le comte Artoff et le marquis, le pistolet au poing. À deux pas, Baccarat était assise, calme et muette.

Rocambole jeta un cri, comprit que tout était perdu, et qu’il était pris…

– En voilà un ! murmura Baccarat avec l’accent du triomphe.

– Monsieur, dit le marquis, je pourrais vous tuer, je préfère vous laisser en liberté de vous défendre. Descendons au jardin… Nous avons des armes.

Mais avant que Rocambole, frappé de stupeur, eût répondu ; avant qu’aucun des témoins de cette scène eût pu s’attendre à un pareil événement, une porte vola en éclats au fond du boudoir, et livra passage à un nouveau personnage. Cette porte était celle qui conduisait à l’escalier secret, par où le marquis était descendu quelques jours auparavant.

Celui qui venait d’enfoncer cette porte, et qui s’élançait au milieu du boudoir, plus rapide que l’éclair, plus terrible que l’ouragan, ne fit qu’un bond vers Rocambole, et lui planta un poignard dans la poitrine.

– Ah ! bandit, s’écria-t-il, il y a un mois que je te suis pas à pas et dans l’ombre, un mois que je te surveille, un mois que je t’épie… Cette fois, tu ne m’échapperas pas, et les Valets-de-Cœur n’auront plus de chef.

Or, cet homme qui venait de frapper Rocambole et de clouer à jamais dans sa gorge le nom que Baccarat espérait lui arracher, c'était non point sir Williams, non point sir Arthur Collins, mais le pieux vicomte Andréa, le frère dévoué d'Armand de Kergaz, le saint homme qui s'était imposé la mission d'exterminer les Valets-de-Cœur.

* *

*

Désormais M. le vicomte Andréa était, aux yeux du marquis Van-Hop, aux yeux de Fernand Rocher, de Léon, de Cerise, d'Armand, un noble cœur touché par le repentir, un homme qui ne pouvait avoir rien de commun avec ce chef mystérieux, inconnu, dont le nom était une énigme et qui avait fondé la redoutable association…

Et Baccarat, foudroyée par tant d'audace, comprit que cet homme, que seule elle devinait, savait triompher au sein même de la défaite, et elle sentit qu'une fois encore le bien était vaincu par le mal.

Mais Baccarat avait foi en Dieu.

LXXXV

Au moment où nous entrons dans la dernière période du drame dont nous sommes l'historien, nous sommes forcés d'oublier un peu les personnages secondaires, pour nous occuper du comte et de la comtesse de Kergaz, héros primitifs de notre action, ennemis que l'implacable sir Williams avait réservés dans son esprit pour le couronnement de son œuvre de haine et de vengeance.

Trois mois s'étaient écoulés.

Dans un petit hôtel garni de la Villette, rue de Flandre, au cinquième étage et dans une mansarde où le jour n'arrivait que par une croisée en tabatière, un soir de mai, un jeune homme dont le visage pâle et amaigri dénotait l'épuisement, s'était redressé sur son lit et semblait aspirer avec délices une bouffée de brise printanière qui lui arrivait avec un rayon de soleil par la fenêtre, dont le châssis avait été relevé sur sa tringle. Une vieille femme allait et venait par la mansarde, vaquant à quelques menus soins d'intérieur.

Cette femme d'un aspect presque repoussant considérait cependant de temps à autre, et à la dérobée, le jeune malade et lui jetait une œillade pleine d'affection.

– Maman, dit tout à coup le jeune homme, paraissant sortir d'une profonde rêverie, à quel jour sommes-nous du mois ?

– Au 14, mon cher enfant, répondit la vieille en s'approchant du lit et passant avec une sorte de coquetterie maternelle sa grosse main rouge et ridée dans la chevelure châtain clair du jeune homme.

– Sais-tu, maman, que cela va faire trois mois que je suis sur la planche ?

– Oui, mon enfant, et c'est bien un pur miracle que tu en sois revenu.

– Bah ! le diable est pour moi.

– Faut le croire ! murmura la vieille.

– Cela n'empêche pas, maman, que je m'embête à mourir, il me semble que je pourrais sortir un peu…

– Il faut attendre que le capitaine vienne.

– Brigand de capitaine ! murmura le malade, il a bien manqué de m'envoyer dans l'autre monde ; mais c'est un fier homme de génie !

Or, celui qui parlait ce langage un peu trivial, c'était notre ancienne connaissance Rocambole, ex-président des Valets-de-Cœur, ex-vicomte suédois, et on pourrait presque dire ex-défunt.

La femme qui était près de lui, on l'a deviné, l'ancienne cabaretière de Bougival, l'ancienne portière de la rue de Ménilmontant, l'honorable maman Fipart.

Or, comment retrouvons-nous, à une distance de trois mois, dans cet affreux bouge d'une banlieue de Paris, le brillant vicomte de Cambolh, l'homme que nous avons vu habiter un délicieux entresol de garçon rue du Faubourg-Saint-Honoré, avoir des chevaux, des gens, un élégant dog-cart, et que nous avons laissé, en dernier lieu, étendu baigné dans son sang, sur le parquet du boudoir de Daï-Natha, couché côte à côte du cadavre de cette dernière ?

C'est ce que nous allons tâcher de vous dire en peu de mots.

Le lendemain du jour où avait eu lieu ce drame épouvantable, la justice s'étant transportée sur les lieux pour ouvrir une enquête, on trouva Rocambole respirant encore auprès de Daï-Natha déjà froide.

Un seul domestique européen que l'Indienne avait à son service avait forcé les meubles, fouillé les armoires, volé jusqu'aux bagues de sa maîtresse, et pris la fuite dans la nuit. Les autres serviteurs étaient Indiens, parlaient à peine quelques mots d'anglais, et ne purent donner que des indications vagues et erronées.

Rocambole fut transporté dans un hospice. Il n'avait sur lui aucun papier, et l'état où il se trouvait le mit dans l'impossibilité de constater son identité. Alors, comme la foule a toujours soif d'émotions et cherche à tout événement un côté romanesque, il circula dans Paris, sur ce drame mystérieux, une version plus mystérieuse encore. On prétendit que Daï-Natha, dont le jeune homme blessé était l'amant, l'avait poignardé dans un accès de jalousie, et qu'elle s'était empoisonnée ensuite.

Pendant quinze ou vingt jours, Rocambole, en proie à une fièvre brûlante, eut un délire qui ne lui permit pas de reconnaître exactement sa situation. Sa jeunesse et le secours des hommes de l'art le sauvèrent.

Si lorsque, pour la première fois, en revenant complètement à lui, le blessé eût vu son lit entouré de médecins et d'infirmiers, il est probable qu'il eût questionné, interrogé, prononcé le nom qu'il portait depuis si longtemps et mis sur la trace de son identité. Mais le hasard voulut que son délire cessât tout à coup au milieu de la nuit, à l'heure où les dortoirs d'hôpitaux ne sont plus surveillés que par de rares infirmiers.

Rocambole était trop intelligent pour ne point comprendre, en s'éveillant en cette vaste et triste salle garnie de lits et où des gémissements étouffés annonçaient çà et là des gens qui souffraient : il était trop intelligent, disons-nous, pour ne point comprendre que quelque événement brusque et terrible avait passé dans sa vie. La douleur qu'il éprouva en ce moment le confirma dans cette opinion. Sa main rencontra un appareil posé sur sa poitrine… Il comprit qu'il était blessé. Alors, au lieu d'appeler, au lieu d'interroger, Rocambole se promit de garder le silence et d'attendre qu'une clarté se fît dans le chaos de ses idées.

La conversation à mi-voix de deux infirmiers qui racontaient son histoire se chargea de ce soin.

Les infirmiers se répétaient complaisamment la version de la foule, et cette version apprit à Rocambole que, jusqu'à ce jour, on avait ignoré son nom, et qu'on se perdait en conjectures sur sa position sociale.

Le mot *avenue Lord-Byron* prononcé fut un trait de lumière pour le blessé. Il se souvint de Daï-Natha, des Valets-de-Cœur, de Williams… Ses souvenirs revinrent un à un, confus d'abord ; puis ils se classèrent et s'éclaircirent peu à peu.

Rocambole revit comme dans un rêve toute la scène du boudoir de Daï-Natha : l'Indienne étendue sans vie sur le parquet, la marquise et Baccarat au fond de la pièce, le comte Artoff et M. Van-Hop aux deux côtés de la porte… Puis sir Williams, qui s'était montré tout à coup…

Mais, là, un point demeura obscur pour le blessé. Était-ce le marquis ? était-ce le comte qui l'avait frappé ? Ou bien était-ce sir Williams ?

Ce dénouement demeura pour lui à l'état de mystère.

N'eût été l'appareil posé sur sa poitrine et attestant sa blessure, Rocambole aurait pu croire qu'il avait rêvé. Il ne le crut pas, cependant. Seulement, l'élève favori, le disciple bien-aimé de sir Williams avait de trop bons principes pour ne point juger sur-le-champ sa situation.

– Il est évident, pensa-t-il, que nous sommes enfoncés dans l'affaire Van-Hop, et que Daï-Natha est morte. Donc les cinq millions sont flambés. Mais tout cela n'est rien encore, et il est probable qu'à ma sortie d'ici j'irai faire un tour en prison et dans le cabinet du juge d'instruction. Par conséquent il est urgent que mon délire continue, et que j'attende les événements.

Et le prudent Rocambole se tint parole ; il continua à avoir le délire, et il entendit un jour un des chirurgiens dire, en le pansant, à son collègue :

– Je crois que la justice perdra son latin dans cette affaire de l'avenue Lord-Byron, le seul homme qui pourrait la mettre sur la voie de la vérité est idiot pour le reste de ses jours.

En effet, Rocambole jouait merveilleusement l'idiotisme.

Un jour une vieille femme se présenta au directeur de l'hospice. Elle était en haillons et d'une physionomie abjecte et repoussante ; mais elle paraissait fort émue, et l'on voyait rouler des larmes sur ses joues, plus desséchées que le parchemin. Cette femme demanda à voir le blessé, disant qu'elle pensait que c'était son fils. On la conduisit dans le dortoir où gisait le malade.

Rocambole la vit et reconnut la veuve Fipart, qui jeta un cri de joie, se précipita, entoura le blessé de ses bras et se prit à sangloter.

– Mon fils ! c'est mon fils !

En même temps, elle lui disait tout bas :

– Retiens ton *chiffon rouge*… ou tu es *gobé*.

Ce qui signifiait en langue vulgaire : « Tais-toi, ne me contredis pas, ou tu seras pris par la justice. »

Rocambole ne répondit pas, mais il serra le bras de la vieille. Puis il la regarda avec une sorte d'attention fébrile.

– Ah ! c’est toi, maman ? dit-il enfin.

Il devint alors évident pour tout le personnel de l’hospice que cette vieille en haillons était la mère de ce beau jeune homme élégamment vêtu, et qu’on avait trouvé dans un somptueux hôtel ; mais pourquoi ce contraste ? que signifiait la misère sordide de la mère auprès de l’aisance dorée du fils ?

Le jour où il était tombé sous le poignard de sir Williams, Rocambole avait du beau linge, des vêtements à la mode. Seulement, le valet qui avait pillé l’hôtel avait jugé convenable de lui prendre sa montre et sa bourse. Cette circonstance même avait été favorable à Rocambole, en écartant pour lui, aux yeux de la justice, la pensée qu’il aurait pu assassiner Daï-Natha pour la dépouiller.

La veuve Fipart se chargea d’expliquer la première partie de cet imbroglio. Tandis que le délire semblait reprendre son prétendu fils, elle déclara que celui-ci se nommait Ferdinand-Joseph Fipart : que, trois ans auparavant, il était valet de chambre au service d’un gentleman anglais dont elle oubliait le nom, mais qui avait habité longtemps l’hôtel Meurice. Le gentleman s’était embarqué pour l’Angleterre au commencement du printemps, et avait emmené avec lui Ferdinand-Joseph Fipart. Pendant trois années, la pauvre mère, qui avait été successivement marchande de vin, portière rue Ménilmontant, et, en dernier lieu, femme de ménage, n’avait point entendu parler de son fils. Puis, un jour, elle avait vu arriver chez elle un beau jeune homme élégamment vêtu, montant un cheval anglais, et elle avait reconnu l’ancien valet de chambre, lequel lui avait raconté son histoire.

Or, cette histoire, que la veuve Fipart raconta avec des larmes et d’interminables détails, pouvait se résumer en deux mots. Le prétendu valet de chambre avait, à Londres, tourné la tête à une fille de nabab, qui avait changé sa livrée en un habit de gentilhomme. Cette Indienne, c’était Daï-Natha.

La veuve raconta que l’Indienne était fort jalouse, qu’elle menaçait à chaque instant son fils de le tuer s’il venait à lui être infidèle. Cette version confirmait si bien les rumeurs populaires, qu’il devint évident pour tous que c’était la pure vérité. La veuve réclama son fils. Elle fut appelée au parquet, y fit de nouveau sa déclaration, produisit un extrait de naissance qu’elle s’était procuré on ne sait où, et qui semblait se reporter à l’âge de celui qu’elle disait être son fils.

Enfin, les médecins, abusés par l’idiotisme prolongé de Rocambole, déclarèrent qu’il avait à jamais perdu la raison. On rendit le fils à la mère, et Rocambole fut transporté dans cette mansarde de la rue de Flandre, à la Villette, où nous venons de le retrouver, trois mois après le dénouement de l’affaire Van-Hop.

Le blessé était donc assis sur son séant, et disait à la veuve :

– Sais-tu bien, maman, que je commence à m’embêter ? Je voudrais sortir un peu, cela dût-il déplaire au capitaine, après tout.

– Ah ! cher enfant, s’écria la vieille, déplaire au capitaine, y songes-tu ?

– Eh bien ?

– Dame ! fit la veuve Fipart, il est le maître, lui, quand il dit quelque chose, il faut qu'il ait ses raisons…

– Je voudrais, continuait Rocambole, m'en aller prendre un peu le soleil à la barrière, avec une blouse et un brûle-gueule. Je suis assez changé pour qu'on ne me reconnaisse pas.

– Mais le capitaine va venir !

– Tu crois ?

– Il l'a dit hier…

– Alors, attendons-le. Donne-moi une pipe.

La veuve Fipart apporta à son fils adoptif la pipe qu'il demandait, et Rocambole, à qui la gaieté revenait, se prit, en la chargeant, à fredonner avec insouciance.

– C'est égal, pensait-il, j'ai encore eu une fière chance, et si je suis de ce monde, c'est que le *pâtissier,* mon cousin, a décidément un caprice pour moi.

Des pas qui résonnaient dans l'escalier firent prêter l'oreille à la veuve.

– Voilà le capitaine ! dit-elle.

C'était lui, en effet, qui tourna sans façon la clef dans la serrure et entra sans frapper. Ce capitaine, on l'a deviné, c'était sir Williams, c'est-à-dire M. le vicomte Andréa. Le pieux frère d'Armand de Kergaz, le saint homme qui observait le jeûne le plus rigoureux et s'imposait des macérations était toujours vêtu de sa longue redingote brune, coiffé de son chapeau à larges bords, chaussé de souliers de cuir ciré à lacets, et les mains couvertes de gants de filoselle noire. Il portait la tête inclinée, l'œil modestement baissé vers le sol, et toute sa démarche trahissait l'humilité de l'homme qui ne songe qu'à faire son salut et s'est détaché des choses de ce monde.

Il jeta, en entrant, un regard oblique à Rocambole.

Ce regard n'était cependant point dépourvu d'affection.

– Eh bien, cher enfant, dit-il, comment vas-tu aujourd'hui ?

– Merci, mon oncle, je vais mieux…

Sir Williams mit la main dans sa poche et en retira un paquet de cigares.

– Tiens, dit-il, laisse-moi ton brûle-gueule. J'ai apporté à mon fils chéri de beaux et bons puros.

– Vous êtes gentil, mon oncle.

– Oh ! fit sir Williams avec un sourire, ce n'est pas tout encore…

Et il lui jeta un fin regard.

– Bon ! fit Rocambole qui devina la portée de ce regard, allons-nous travailler, enfin ?

– Parbleu !

– C’est heureux, car l’existence que je mène ici commence à m’embêter, outre qu’elle n’est pas… confortable.

– La vieille, dit sir Williams à la Fipart, va donc prendre un peu l’air sur le boulevard extérieur, cela te fera du bien.

La veuve Fipart comprit que le capitaine désirait être seul avec Rocambole, et elle s’en alla.

Sir Williams s’installa sur l’unique chaise de la mansarde, et dit à son disciple :

– Maintenant, nous pouvons causer ; si tu veux, pour plus de précaution, nous parlerons anglais.

LXXXVI

– Mon cher enfant, dit sir Williams à Rocambole d'un ton paternel, à première vue, j'ai des torts sérieux envers toi.

– Dame ! fit ingénument Rocambole, à moins que les torts sérieux ne commencent que lorsque les gens qu'on assassine meurent de leur blessure.

– Je t'ai, il est vrai, un peu assassiné.

– *Un peu* est superbe, dit Rocambole.

– Un niais, au lieu de me tendre la main comme toi, me dénoncerait à la rousse ; mais toi, tu es un homme d'esprit.

– Du moins, je suis sans rancune.

– Tu vas donc comprendre en deux mots combien ma conduite a été logique.

– Vraiment ? fit Rocambole.

– Je t'en fais juge. Tu étais perdu quand je suis arrivé ; le comte Artoff ou le marquis Van-Hop allaient te tuer, ceci est positif.

– Je le crois.

– Tu mourais sans profit ni pour toi ni pour moi, mourant de leur main. J'ai préféré te tuer, moi ; d'abord c'est moins pénible de la part d'un ami, ensuite cela me permettait de changer brusquement la situation. Devenu ton meurtrier, je n'étais plus ton complice et pouvais conserver l'espoir de te venger. Ensuite, je courais la chance de ne pas te tuer…

– Avec deux chances pareilles on va droit au cimetière.

– Avec une seule on recommence tout doucement ses petites affaires.

– Ah !

– Et l'on revient sur l'eau.

– J'en ai besoin, mon oncle. Car, entre nous, cette *panne* où je suis m'afflige outre mesure.

– Tu es jeune.

– Ce n'est pas une raison pour grelotter dans une mansarde, après avoir eu deux mille écus de loyer.

– Tu manques de patience, mon fils. Cette mansarde que tu méprises est le point de départ de ta fortune. Elle t'aura caché pendant deux mois et t'aura servi à faire perdre ta trace à Baccarat.

– Une fière femme, mon oncle !

– Rira bien qui rira le dernier, murmura sir Williams dont l'œil étincela, et chez qui le nom de Baccarat souleva des tempêtes de haine et de courroux.

– Mon oncle, dit Rocambole, qui ne pouvait se défendre d'une naïve admiration pour cette organisation de génie tenace et patiente qui, sans cesse vaincue, se redressait toujours, je crois que nous finirons par réussir, car vous ne vous découragez pas.

– Jamais, dit sir Williams.

– Mais avouez, continua l'ex-vicomte, que nous avons raté sept millions : deux millions de Fernand Rocher et cinq de Daï-Natha.

– Je songe à retrouver l'équivalent.

– C'est difficile.

– Mais non impossible.

– Le diable vous entende !

– Dis donc, fit gravement sir Williams, tenais-tu beaucoup à ton titre de vicomte suédois ?

– Mais, dame ! j'étais assez bien posé dans le monde.

– Je te crée marquis brésilien.

– Peste !

– À l'avenir tu t'appelleras don Inigo, marquis de los Montes ; tu seras le descendant d'une vieille race espagnole, établie au Brésil depuis un siècle. Tes ancêtres, ruinés au service de l'Espagne, ont fait une fortune fabuleuse au Brésil en défrichant de vastes solitudes, et tu dépenses follement à Paris les revenus de tes nombreux troupeaux de buffles, de moutons et de chevaux. Tu es un gentilhomme pasteur.

– Fort bien, dit Rocambole ; mais vous oubliez une chose, mon oncle.

– Laquelle ?

– C'est que nous n'avons plus le sou. Les cinq cent mille francs de Daï-Natha se sont évanouis en trois mois.

– Peuh ! dit sir Williams avec calme, nous ne sommes pas à bout de ressources. Cet excellent frère que tu me connais, M. le comte Armand de Kergaz, n'est-il pas là ?

– Vous lui demanderez de l'argent ?

– C'est-à-dire qu'il a mis hier cent mille francs à ma disposition.

– Pour quel usage ?

– Pour sauver une honnête famille de commerçants d'une ruine imméritée.

– Et cette famille est imaginaire ?

– C'est nous, mon fils ; ne sommes-nous point des industriels malheureux ?

– C'est vrai. Mais cent mille francs, irons-nous bien loin ?

– Nous irons trois mois. Nous serons fastueux et économes. Nous n'achèterons rien, nous louerons. Au lieu de te meubler une maison, tu descendras à l'hôtel Meurice. Je te trouverai un valet de chambre noir, c'est-à-dire que je te ferai teindre Venture.

– Bravo ! mon oncle.

– Je t'obtiendrai, en outre, une lettre de recommandation pour un personnage important, M. le comte de Kergaz…

Rocambole fit un soubresaut dans son lit.

– Armand ! dit-il, j'aurai une lettre pour lui ?

– Sans doute, et il t'ouvrira les portes du monde à deux battants. C'est chez lui que nous *travaillerons*.

– Oh ! oh !

– Mon Dieu ! fit naïvement sir Williams, j'ai fait une école. C'est par lui que j'aurais dû commencer et non par Fernand. Je devais m'attendre à voir Baccarat ouvrir un œil et me regarder obliquement le jour où son cher Fernand a été en péril.

– C'est juste, cela. Ainsi, c'est à Armand que nous en avons ?

– Précisément. À propos, dit sir Williams, connais-tu bien le coup des mille francs ?

– Celui qu'indique le portier maître d'armes, au numéro 41, rue Rochechouart ?

– Oui.

– J'en suis sûr comme d'un simple coup droit ou d'un coupé.

– Très bien, il te servira au premier jour, marquis Inigo de los Montes.

– Contre qui ?

– Es-tu bête ! je ne suppose pas que ce soit moi qui en doive faire l'essai, en tous cas. Maintenant, résumons-nous. Tu peux, dès ce soir, sortir de ton lit ; ta situation le permet.

– Je me sens fort comme un Turc.

– Tu mettras une bonne blouse, des souliers ferrés, une casquette, tu feras un paquet de quelques hardes, et tu t'en iras, à dix heures, prendre le train omnibus et les troisièmes classes du chemin de fer du Havre.

– Et j'irai au Havre ?

– Tu l'as dit. Là, tu te logeras modestement dans un hôtel garni de troisième ordre, et tu y attendras mes instructions.

– C'est convenu, mon oncle.

Sir Williams tira cinq louis de sa poche et les laissa tomber sur le grabat de Rocambole.

– Un instant, dit celui-ci, peut-on faire une question ?

– Sans doute.

– Si jamais vous épousez la veuve de ce pauvre comte Armand de Kergaz, quelle sera ma part ?

– Quarante mille livres de rente, et un passeport pour l'Amérique.

– Comment ! nous nous séparerons !

– Hélas !

Et sir Williams ajouta en baissant modestement les yeux :

– J'ai toujours rêvé de devenir un homme de bien, un bon gentilhomme vivant l'hiver dans un vieil hôtel à Paris, l'été et l'automne dans ses terres, auprès d'une charmante femme, un peu triste, comme Jeanne, par exemple, et d'un pauvre orphelin dont je serai devenu le protecteur et le père… Tu comprends donc, mon fils, que ce résultat obtenu, il ne me sera plus possible de voir un vaurien de ton espèce…

Et sir Williams eut un rire cynique, et Rocambole tressaillit en songeant à cet orphelin dont le monstre voulait devenir le protecteur et le père.

Le baronet tendit la main à son élève.

– Adieu… à bientôt ! dit-il.

Et il s'en alla, toujours modeste et humble, les yeux baissés ; et la portière de la maison, qui le rencontra dans l'escalier, le prit pour un pauvre prêtre portant des aumônes à domicile, et elle le salua avec respect.

Quand il fut dans la rue, sir Williams monta dans un omnibus, et tira six sous d'une bourse de coton à mailles usées et graisseuses qui laissaient voir au travers plus de cuivre que d'argent.

Et il regagna le Marais, descendit place Royale, et, pensif comme un mathématicien qui cherche à résoudre un problème, entra dans la rue Culture-Sainte-Catherine.

Trois mois avaient suffi à cet homme vomi par l'enfer pour échafauder, inventer un nouveau plan, une nouvelle machination plus abominable que les autres, et à l'aide de laquelle il allait poursuivre son but : sa fortune et sa vengeance !

* *

*

À huit heures, ce soir-là, Rocambole, vêtu en ouvrier, embrassa maman Fipart et partit pour le Havre, selon la recommandation de sir Williams, par le train omnibus.

LXXXVII

Huit jours plus tard, vers dix heures du matin, une chaise de poste faisant grand bruit et grand tapage entra dans la cour de l'hôtel Meurice, où descendaient d'ordinaire tous les étrangers de distinction.

Cette chaise, attelée de quatre chevaux conduits à la Daumont, renfermait un seul personnage à l'intérieur. C'était un jeune homme de taille moyenne, au teint cuivré par le soleil des tropiques, aux cheveux et à la barbe d'un noir d'ébène, vêtu d'un élégant négligé de voyage, et dont la main fine et brunie était ornée au médium d'une grosse bague d'or enchâssant un diamant énorme. Ce seul fait d'une bague au médium, ce qui constitue un manque complet de bon goût en France, attestait suffisamment l'origine étrangère de ce personnage.

Derrière la chaise, pendu aux étrivières, s'étalait un nègre majestueux de corpulence, aux cheveux crépus, aux lèvres épaisses, aux dents blanches.

Malgré son respectable embonpoint, le nègre sauta assez lestement à terre, et demanda en langue espagnole, mélangée de patois créole, le garçon de l'hôtel qui servait d'interprète. À l'hôtel Meurice, comme dans tous les grands établissements européens de ce genre, il y a un garçon pour chaque langue. Celui qui parlait l'espagnol se détacha du groupe de domestiques stationnant sur le perron et vint prendre les ordres du voyageur.

Celui-ci avait, sans doute, l'habitude de ne rien faire ni ordonner par lui-même, en hidalgo qui se respecte et évite tout rapport direct avec la valetaille, car ce fut le gros nègre investi de sa confiance qui demanda un appartement, le plus confortable de l'hôtel, et annonça que son maître, le marquis don Inigo de los Montes, venait s'installer à Paris pour un mois.

Le marquis descendit de voiture avec la nonchalance d'un Méridional, se laissa conduire dans l'appartement qu'on lui destinait et demanda à voir le gérant de l'hôtel. Celui-ci s'empressa de monter.

– Connaissez-vous, lui dit le marquis en français assez pur, mais entaché d'une forte prononciation espagnole, le comte de Kergaz ?

– De nom, oui, monsieur le marquis.

– Son hôtel est-il loin d'ici ?

– Rue Culture-Sainte-Catherine.

– Est-ce loin ?

– Non.

Le marquis prit une plume et écrivit la lettre suivante :

« Monsieur le comte,

« Veuillez excuser la démarche, peut-être un peu osée, que je tente auprès de vous, ne sachant trop même si elle est dans les usages français.

« J'arrive du Brésil avec l'intention d'habiter Paris quelques mois.

« Mon banquier de Rio-Janeiro m'a donné une lettre de crédit sur son correspondant du Havre, M. Urbain Mortonnet. M. Mortonnet, à qui j'ai confié mon embarras, car je ne connais personne en France, m'a offert une lettre de recommandation pour vous, dont il est, m'a-t-il dit, l'obligé. J'ai accepté avec empressement.

« Or, monsieur le comte, arrivé à Paris depuis une heure, je prends la liberté de vous écrire pour vous demander la permission de me présenter à votre hôtel et vous remettre, moi-même, la lettre de M. Mortonnet. »

Et, après les compliments d'usage, le marquis signa en toutes lettres :

« Marquis don Inigo de los Montes. »

Puis il cacheta sa lettre avec de la cire noire, et y apposa de superbes armoiries un peu compliquées et qui étaient gravées sur un cachet attenant à ses breloques.

Or, voici quelle était la lettre de M. Mortonnet :

« Monsieur le comte,

« On m'adresse du Brésil, en droite ligne, un jeune homme fort riche, si j'en juge par une lettre de crédit de trente mille francs par mois et portant un des plus beaux noms de la vieille Castille.

« Le marquis don Inigo de los Montes est d'origine espagnole. Ses pères, compromis dans une conspiration sous le règne de Philippe V, sont allés s'établir au Brésil.

« Le marquis est jeune et distingué ; il aurait quelques succès, j'en suis certain, dans le monde parisien, si vous daignez lui servir de mentor. Serait-ce trop attendre de votre bonté accoutumée, monsieur le comte ?

« J'ose espérer le contraire, et demeure, avec le plus profond respect, monsieur le comte,

« Votre très obéissant et reconnaissant,

« U. Mortonnet. »

Or, deux mots nous suffiront pour expliquer l'autorité que pouvait avoir cette lettre sur M. de Kergaz.

Quatre années auparavant, c'est-à-dire quelques mois avant son mariage avec mademoiselle Jeanne de Balder, Armand, qui, on s'en souvient, était l'exécuteur testamentaire du baron Kermor de Kermarouet, eut affaire, relativement à cette succession, à M. Urbain Mortonnet.

M. Mortonnet, banquier et armateur, était un honnête homme, que la faillite de deux maisons anglaises avec lesquelles il était engagé était sur le point de ruiner. Lorsque Armand vint lui réclamer une somme de cinq cent mille francs, le pauvre négociant était à la veille du suicide. Armand devina l'honnête homme et le sauva. Trois années suffirent à M. Mortonnet, dont l'honneur commercial était demeuré intact, pour refaire sa fortune

ébréchée et rembourser M. de Kergaz, qui le tenait pour le plus honnête et le plus digne homme du monde.

Comment le marquis don Inigo de los Montes était-il parvenu à surprendre la bonne foi de M. Mortonnet ? Comment celui-ci l'avait-il trouvé muni d'une lettre de crédit régulière, et, touché par sa bonne mine, lui avait-il offert sa recommandation auprès du comte ? C'est ce que nous expliquerons plus tard.

Les deux lettres, celle du marquis et celle de M. Mortonnet, furent portées à l'hôtel de Kergaz sur-le-champ.

Une heure après, et comme le riche Brésilien achevait sa toilette, une voiture aux armes du comte Armand de Kergaz entra dans la cour de l'hôtel Meurice. Un homme en descendit et demanda à voir le marquis. Ce n'était pas Armand, comme on aurait pu le supposer, mais bien M. le vicomte Andréa, son frère, un saint homme qui songeait à son salut. M. le vicomte Andréa se fit conduire à l'appartement du marquis, salua le jeune homme avec un profond respect et comme eût fait un simple intendant. Et il lui annonça que M. le comte Armand de Kergaz, légèrement souffrant, l'envoyait en son lieu et place et serait heureux et flatté de le recevoir.

M. le vicomte Andréa traita avec une déférence telle M. le marquis don Inigo de los Montes en présence des gens de l'hôtel Meurice, que ceux-ci demeurèrent persuadés de la haute situation sociale du jeune étranger.

Le marquis monta dans le carrosse de M. de Kergaz avec le vicomte Andréa.

Et quand le carrosse fut en route, celui-ci dit à l'oreille du Brésilien :

– Viens, jeune louveteau, je vais t'introduire dans la bergerie.

– J'ai de belles et bonnes dents ! répondit le prétendu marquis en souriant et montrant ses incisives blanches et pointues.

LXXXVIII

Il est un double reproche qu'on pourrait faire à l'historien de ce drame : on pourrait s'étonner d'abord que M. de Kergaz, le personnage en relief, le héros de la première partie de ce livre, se fût trouvé si longtemps effacé dans la seconde. On pourrait trouver extraordinaire ensuite cette confiance sans bornes qu'il avait fini par accorder au repentant Andréa, son frère.

Deux mots suffiront pour nous justifier.

D'abord les événements multipliés que nous venons de raconter s'étaient succédés avec une rapidité telle, que M. de Kergaz en avait été à peine instruit. Tout entier à son honneur domestique, considérant désormais son frère comme son bras droit, il se reposait volontiers sur lui pour ce qu'il nommait ses devoirs, c'est-à-dire l'œuvre de philanthropie qu'il s'était imposée.

Maintenant, si on trouve par trop crédule cet homme intelligent, honnête, énergique ; cet homme qui avait terrassé sir Williams et avait pu le démasquer une seconde fois, qu'on se souvienne avec quelle patience, quelle habileté inouïe ce monstre avait posé un à un les jalons lointains de sa vengeance ; qu'on songe à ce repentir sublime si merveilleusement joué, à ce journal écrit jour par jour dans le silence et l'isolement, et dont chaque page semblait trahir le remords d'une âme bouleversée, qui avait horreur de ses crimes… Il fallait être aussi pervers que sir Williams lui-même, ou être doué de cette pénétration qui tient du miracle, et que Baccarat n'avait pu trouver que dans l'amour secret qu'elle portait à Fernand, pour soupçonner une minute ce grand coupable d'un faux repentir.

Sir Williams habitait un taudis en plein hiver ; sir Williams priait et pleurait sur son passé odieux ; sir Williams avait écrit pour lui seul un journal qui était un monument de repentir et d'expiation. La noble et loyale nature du comte, conseillée encore par cette voix secrète du sang dont l'autorité est incontestable, pouvait-elle demeurer éternellement en défiance ? Non.

Et puis Armand était heureux. Un des traits caractéristiques du bonheur est de prêter à toute chose une couleur que nous appellerions volontiers *sentimentale*. L'homme éprouvé par l'adversité sera toujours plus clairvoyant que celui dont la vie est calme et le chemin débarrassé de tous les obstacles.

Mais revenons aux événements.

Le jour où M. le marquis don Inigo de los Montes descendait à l'hôtel Meurice, presque à la même heure où il écrivait au comte de Kergaz et lui envoyait la lettre de recommandation de M. Urbain Mortonnet du Havre, Armand était seul avec sa femme et son fils. Les deux époux se trouvaient dans ce vaste jardin aux arbres touffus, qui s'étendait sur les derrières de l'hôtel de la rue Culture. C'était une belle matinée pleine de soleil, de brises printanières, une de ces matinées qui font aimer la vie. L'enfant jouait sur

l’herbe naissante des pelouses. Le père et la mère se promenaient au bras l’un de l’autre et causaient.

– Mon amie, disait le comte, ne trouvez-vous pas qu’Andréa est un peu moins triste et moins accablé depuis quelques jours ?

– En apparence du moins, répondit Jeanne.

– Pauvre frère !

– Oh ! fit la jeune femme avec émotion, depuis que j’ai découvert ce fatal secret, je ne vis plus, je ne dors plus, je suis torturée, mon ami.

Armand soupira.

– N’est-ce pas la main de Dieu ? murmura-t-il.

– Soit, dit-elle ; mais n’a-t-il pas assez souffert déjà ?

Le comte ne répondit pas.

– Tenez, poursuivit madame de Kergaz, je crois que si nous pouvions l’éloigner un peu de nous… de moi, du moins, ajouta-t-elle en soupirant, le temps, l’isolement…

– Il ne veut pas nous quitter. Vous ne connaissez pas Andréa, Jeanne, ma bien-aimée. C’est une nature sauvage, énergique et passionnée, qui apporte dans le repentir la fougue et la ténacité qu’il déployait jadis dans le crime. Il se serait persuadé que le doigt de Dieu est marqué au fond de cet amour coupable qu’il ressent pour vous malgré lui, et que les tortures qui en résultent sont une expiation à laquelle il n’a pas le droit de se soustraire.

– Armand, dit Jeanne tout à coup et comme obéissant à une soudaine inspiration, si nous allions à la campagne ? Voici le mois de mai, il fait beau ; notre petit Armand a besoin du grand air.

– C’est-à-dire, répondit le comte en souriant, que si nous allions habiter cette petite villa que nous avons au bord de la Seine, à Chatou, peut-être Andréa ne nous suivrait pas ? …

– Oui… c’est cela… Vous lui confierez diverses missions à remplir…

– Et croyez-vous que, éloigné de vous, il soit moins malheureux ?

– Je le crois… du moins je l’espère…

– Eh bien, soit, dit le comte, qui, regardant attentivement sa femme, fut frappé de sa pâleur et de sa physionomie abattue et souffrante.

En effet, depuis que madame de Kergaz avait trouvé et dévoré le journal manuscrit du vicomte Andréa, persuadée que ce misérable l’aimait, elle était tourmentée de cette pensée et en éprouvait de pénibles émotions. Chaque fois que ce prétendu repenti la regardait ou lui adressait la parole, à table, au salon, partout où ils se rencontraient, la pauvre jeune femme, convaincue que le malheureux endurait d’atroces souffrances, se sentait défaillir elle-même. En vain l’amour de son mari, les caresses de son enfant, toutes ces nobles joies du foyer domestique semblaient-elles se réunir pour rendre Jeanne la plus heureuse des femmes… La découverte du fatal secret avait à jamais empoisonné sa vie…

– Où voulez-vous aller ? demanda M. de Kergaz.

– Ah ! dit-elle en souriant, je me suis prise d'amour pour la villa de Chatou.

– Je le veux bien.

– Quand partirons-nous ? demanda-t-elle avec une joie d'enfant.

– Quand vous voudrez…

– Eh bien, demain matin.

– Soit !

– Je vais faire nos malles, nos paquets ; nous emmènerons simplement ma femme de chambre et un valet de pied. Ah ! dit Jeanne qui retrouva sur ses lèvres un calme et beau sourire, je me fais une fête par avance, mon cher Armand, de nos longues promenades au bord de l'eau dans les vallons boisés, dans ce joli pays si loin et si près de Paris en même temps.

Le comte et la comtesse furent interrompus par un bruit de pas, criant sur le sable des allées.

Ils se retournèrent et virent venir à eux Andréa. Le saint homme marchait les yeux baissés comme de coutume. À la vue de Jeanne, il parut réprimer un tressaillement nerveux. Ce tressaillement n'échappa point à madame de Kergaz, et la joie enfantine qu'elle avait un moment éprouvée disparut en présence de cette morne douleur dont elle s'accusait d'être la cause innocente.

– Bonjour, frère, lui dit le comte en lui tendant la main, comment vas-tu ?

– Très bien, répondit Andréa, s'efforçant de sourire et saluant la comtesse avec respect.

– Donne-nous donc un conseil, Andréa.

Andréa regarda le comte d'un air interrogateur.

– De quoi s'agit-il ?

– Je trouve Jeanne un peu souffrante, et je voudrais l'emmener à la campagne.

– Ah ! fit Andréa qui sut pâlir à propos et continua à tenir les yeux baissés.

– Voici le mois de mai, le printemps, les brises, nous voulons partir demain.

– Eh bien, dit le vicomte, emmenez-moi.

Le comte fronça le sourcil.

– J'aurais pourtant besoin de te laisser à Paris.

– Je resterai, mon frère.

– Après cela, dit le comte d'un ton léger, si tu t'ennuies par trop tu viendras nous rejoindre quelquefois. Nous n'allons pas très loin, à Chatou.

Ces dispositions, prises sans l'avis de M. le vicomte Andréa, dérangeaient sans doute un peu ses plans, car il demeura tout pensif.

Jeanne jeta à la dérobée un éloquent regard à son mari. Ce regard signifiait :

– Il veut nous suivre… Que faire ?

Sans doute, le comte allait-il trancher la question d'une façon quelconque, lorsque l'arrivée d'un domestique, portant des lettres sur un plateau, l'interrompit.

C'étaient la lettre du jeune marquis don Inigo de los Montes et celle de M. Urbain Mortonnet, que venait d'apporter un domestique de l'hôtel Meurice.

Armand lut la première avec un certain étonnement ; puis, à la lecture de la seconde, il éprouva sur-le-champ une sorte de bienveillance instinctive pour cet étranger qui le considérait déjà, avec cette confiance charmante de la jeunesse, comme son étoile polaire sur l'océan parisien.

Et il tendit les deux lettres à sa femme d'abord, puis à son frère.

– Mais, dit Jeanne, voici, il me semble, qui dérange un peu nos projets de départ.

– En quoi ?

– Vous ne pouvez, mon ami, refuser à M. Mortonnet de servir de guide à ce jeune homme.

Le comte se prit à sourire.

– Folle ! dit-il, est-ce donc quitter Paris qu'aller à Chatou ? Le marquis don Inigo viendra nous y voir quelquefois. Et puis, ne viendrai-je point ici presque chaque jour ?

– Vous avez raison, dit la comtesse.

– Donc, mon ami, reprit Armand s'adressant à son frère, prenez ma voiture, allez à l'hôtel Meurice et priez le marquis don Inigo de nous faire l'honneur d'accepter notre dîner.

– J'y vais sur-le-champ, répondit Andréa, qui s'apercevait que ses plans étaient moins dérangés qu'il ne l'avait pensé d'abord.

Et il laissa Jeanne et Armand, qui venaient de prendre leur enfant par la main et écoutaient, en souriant, son adorable babil.

Quelques instants après, on le sait, M. le vicomte Andréa se présentait à l'hôtel Meurice, faisait sonner bien haut le nom du comte de Kergaz, traitait avec les plus grands égards M. le marquis don Inigo de los Montes, et lui disait à l'oreille, en lui faisant prendre place auprès de lui dans le coupé du comte Armand :

– Viens, mon louveteau, je vais t'introduire dans la bergerie.

Le coupé partit au grand trot.

Alors, M. le marquis don Inigo de los Montes et M. le vicomte Andréa se regardèrent.

– Parole d'honneur ! mon fils, dit ce dernier en souriant, tu étais né pour être un gentilhomme. Marquis ou vicomte, Suédois ou Brésilien, tu as de grands airs…

– Je sors de votre école, mon oncle, répondit avec une déférence à demi railleuse le prétendu marquis.

– Ce pauvre Armand, pensa sir Williams, il va s’y laisser prendre comme un véritable niais…

Et sir Williams regarda très attentivement son élève.

– Tu ne ressembles pas plus à présent, dit-il, à M. le vicomte de Cambolh, que je ne ressemble à moi-même sous la pelure de sir Arthur Collins.

– Qui sait, dit Rocambole, car c’était bien lui, si Baccarat ne me reconnaîtrait pas, elle ?

– Jamais. D’ailleurs, je la crains peu, maintenant.

– Oh !

– Oh ! je suis redevenu pour elle un saint homme…

– En êtes-vous bien sûr ?

– Parbleu !

– Et… lui avez-vous… pardonné ?

Sir Williams laissa glisser son mauvais et diabolique sourire sur ses lèvres minces.

– Est-ce que le marquis don Inigo, demanda-t-il, serait plus bête que le vicomte de Cambolh, par hasard ?

– Mais… non.

– Alors, comment veux-tu que je pardonne à une femme qui nous coûte sept millions d’une part, et douze d’une autre ?

– C’est juste. Mais que lui réservez-vous ?

– Oh ! dit sir Williams avec calme, je ne sais pas très bien encore, mais ce sera convenable, je t’en réponds.

Et il eut un rire à glacer d’effroi.

– Seulement, continua-t-il, ce n’est point l’heure encore… Je ne songe qu’à Armand.

– Ah ! dit Rocambole, je possède merveilleusement le coup des mille francs.

– Vrai ?

– Et je n’achèterais pas la peau du comte un petit écu. Mais, interrompit Rocambole, permettez-moi de vous dire, mon oncle, que vous avez une façon originale de faire tuer les gens.

– Tu trouves ?

– Vous leur présentez d’abord leur adversaire futur comme un ami.

– Ah ! c’est que, dit sir Williams, j’ai des projets compliqués.

– Peut-on les connaître ?

– À moitié.

Et sir Williams toisa son acolyte comme un maquignon regarde un cheval et cherche à l’évaluer.

– Marquis, dit-il, tu es assez beau garçon, tu as du sang espagnol dans les veines, tu es né sous les latitudes tropicales, et tu dois avoir le cœur bouillant et susceptible de grandes passions.

– Voilà une phrase de l'Ambigu-Comique, murmura Rocambole, chez qui renaissait le gamin de Paris.

Sir Williams continua : – La comtesse de Kergaz est blonde comme un épi, blanche comme un lis, belle comme une madone de Raphaël ; le marquis don Inigo de los Montes doit l'aimer à première vue.

– Hein ? fit Rocambole stupéfait.

– Ce marquis Inigo, poursuivit sir Williams avec flegme, est un vaurien, un sacripant qui se moque de la vertu des femmes, de l'honneur des maris, et est capable de tout. Il fera effrontément la cour à madame de Kergaz.

– Mais, mon oncle, s'écria Rocambole, vous avez la berlue !

– Nullement.

– Vous êtes toqué !

– En quoi ?

– En ce que c'est vous qui aimez la comtesse Jeanne.

– Eh bien ?

– Vous voulez donc que je vous coupe l'herbe sous le pied ?

– Niais, toujours niais ! soupira le pieux Andréa.

– Mais enfin…

– Comment, butor ? exclama le baronet, tu ne comprends donc pas que lorsque tu auras fait la cour à la comtesse, j'interviendrai, que je te chercherai querelle ?

– Plaît-il ?

– Que tu te battras avec moi.

– Mais, mon oncle…

– Et que, aux yeux de Jeanne, j'aurai été son sauveur, l'homme qui veillait sur son repos, le frère dévoué qui a sauvé son frère ?

– Mais… lui…

– Qui, lui ?

– Armand…

– Eh bien ! il ne saura que tu t'es battu avec moi à cause de Jeanne que plus tard… quand il se trouvera en face de toi, l'épée à la main… Comprends-tu, maintenant ?

– Ma foi ! mon oncle, murmura le prétendu marquis don Inigo, je conviens que je n'y voyais pas si loin… Décidément vous êtes, en combinaisons, de la force du *pâtissier,* et je m'incline devant votre supériorité.

– Tais-toi, dit sir Williams, et prends un maintien décent, drôle, nous entrons à l’hôtel de Kergaz.

– C’est bon ! je redeviens marquis. N’ayez pas peur, mon oncle.

Et les deux bandits retrouvèrent l’air grave et un peu compassé de gens qui ne se connaissaient point une heure auparavant.

LXXXIX

Il nous est impossible de perdre de vue Baccarat et son jeune ami le comte Artoff.

Quelques lignes rétrospectives sont indispensables à la suite de notre histoire. Deux jours après le dénouement de ce drame terrible que sir Williams appelait, en le préparant avec sa lente et merveilleuse habileté, l'affaire Van-Hop, l'hôtel de la rue Moncey redevint tout à coup désert. La veille encore, les passants attardés dans ce quartier isolé avaient vu filtrer des lumières à travers la soie des rideaux, aperçu le coupé de la jeune femme stationnant près du perron, les domestiques aller et venir, la grille s'ouvrir et se refermer. Le lendemain, la solitude la plus complète régna dans l'hôtel et le jardin. Les persiennes furent fermées, les voitures vendues, les domestiques congédiés.

Or, voici ce qui s'était passé.

La veille de ce déménagement furtif et inattendu dans le quartier, Baccarat était seule avec le jeune comte Artoff, dans cette petite pièce du rez-de-chaussée convertie en bibliothèque et dans laquelle le jeune Russe avait été reçu lors de sa première visite.

– Mon ami, disait Baccarat, vous savez aussi bien que moi, maintenant, quel est le but que je me suis proposé. Je vous ai tout dit, vous seul n'avez point été incrédule. Pour tous les autres le vicomte Andréa est un saint.

– Les autres n'ont point, comme moi, rencontré son regard, répondit le comte Artoff, je le tiens pour un misérable !

– L'audace et le courage de cet homme sont inouïs. À l'heure où je croyais le tenir, à l'heure où j'espérais obtenir de son complice la révélation de son nom, il a tout brusqué, tout changé ; il s'est chargé du dénouement que j'avais préparé, d'accusé il est devenu accusateur, de patient il s'est fait bourreau. Que faire ? que dire ? L'action de cet homme m'a clos la bouche. Il a eu l'audace de me tendre la main et de me dire : « Voilà bien les femmes ! Elles veulent triompher toutes seules… Au lieu de vous appuyer sur moi, vous avez voulu poursuivre les Valets-de-Cœur toute seule… » Et dès lors, mon ami, il a été avéré, patent, irréfutable, que le club des Valets-de-Cœur venait de perdre son chef, grâce à l'énergique vigilance de M. le vicomte Andréa, un homme de bien, qui expiait noblement des erreurs passées en se dévouant au triomphe de la vertu.

– Ah ! murmura le comte Artoff, que ne l'ai-je donc tué le jour où je le tenais au bout de mon pistolet !

– Il est certain, reprit Baccarat, que nous eussions peut-être évité de grands malheurs dans l'avenir.

– Comment ! dit le comte, vous croyez que cet homme, si souvent terrassé, ne se découragera point, enfin ?

– Jamais, j'en ai la conviction.

– Mais, contre qui se tournera-t-il ? Quel but peut-il avoir encore ?

– Écoutez : sir Williams est un homme à renoncer à une vengeance misérable, à se consoler d'un revers en matière d'argent ; mais il a au fond du cœur une haine féroce, inextinguible, dont il enveloppe son frère… Il pardonnerait à tous les autres, s'ils devaient lui livrer celui-là.

– Peut-être l'assassinera-t-il ?…

Baccarat eut un amer sourire.

– Allons donc ! dit-elle, il est plus artiste que cela en vengeance. Ce n'est pas seulement la vie d'Armand qu'il veut…

– Que veut-il encore ?

– Sa fortune, sa femme, son enfant… N'avez-vous donc pas deviné, mon ami, que ce rôle d'hypocrisie si patiemment joué, ce repentir de six mois merveilleusement affecté qu'un homme aussi intelligent que M. de Kergaz s'y laisse prendre à toute heure, devaient être le chemin tortueux, habilement pratiqué dans l'ombre pour arriver à une de ces vengeances qu'on ne pourrait imaginer ? Ce qu'il faut à l'infâme Andréa, c'est se mettre aux lieu et place d'Armand, c'est devenir, plus tard le protecteur, peut-être le mari de sa veuve ; c'est égorger ou faire disparaître son enfant, comme son père, à lui Andréa, fit disparaître Armand et crut l'avoir à jamais enseveli dans les flots de l'Océan.

– Il nous faut la vie de cet homme, murmura lentement le comte.

– Après Armand, poursuivit Baccarat, vous sentez bien, mon ami, qu'il y a encore un être en ce monde dont il a juré l'extermination…

– Qui ? demanda le Russe.

– Moi, répondit froidement Baccarat ; moi qui ai tout fait crouler sous ses pieds, moi qui, paraissant ne point le deviner, le poursuis sans cesse ; moi qui, feignant de lutter contre un ennemi inconnu, sais bien que cet ennemi c'est lui.

– Oh ! s'écria le comte, dont un frémissement de colère qui dilata ses narines, rendit son regard étincelant et donna à toute sa physionomie une expression chevaleresque et terrible à la fois, s'il avait le malheur de toucher à un cheveu de votre tête, je le hacherais à coups de poignard.

Baccarat lui tendit la main.

– Vous êtes un noble cœur, dit-elle.

– Oh ! c'est que, murmura le comte d'une voix à la fois respectueuse et enthousiaste, c'est que je vous aime…

– Chut ! dit-elle en lui donnant du revers de sa belle main une tape sur l'épaule, vous allez vous faire gronder, enfant…

Et elle lui jeta un sourire un peu triste, mais plein d'une franche amitié.

Le comte obéit et se tut, mais son regard plein d'admiration et d'amour sembla protester contre ce silence et la défense de Baccarat.

– Mais, dit-il tout à coup, êtes-vous bien certaine que sir Williams n’a pas la conviction que vous l’avez deviné ?

– Voilà, répondit Baccarat, ce que je ne puis affirmer encore ; mais, en tout cas, cette conviction, il l’aura dans une heure.

– Comment cela ?

La jeune femme reprit cet air grave, triste, presque sévère, qu’elle avait tout à l’heure.

– Tenez, dit-elle, écoutez-moi bien, vous allez voir que je suis un profond diplomate, en dépit de mon sexe. Sir Williams va venir ici.

– Ici !

– Oui, dans une heure.

– Est-ce possible ? et pourquoi ?

Baccarat ouvrit un tiroir, y prit une lettre et la tendit au comte.

– Lisez, dit-elle.

La lettre était de sir Williams, et conçue en deux lignes :

« Madame,

« Voulez-vous me recevoir chez vous, aujourd’hui, à deux heures ?

« Celui qui fut sir Williams. »

– Voilà, murmura le comte, une étrange audace.

– C’est une erreur, mon ami. Sir Williams, en osant me demander un rendez-vous, fait preuve de la plus grande prudence. Il vient me dire je ne sais quoi, la première chose venue en apparence ; en réalité, il veut m’étudier une dernière fois, et, pour lui, sa conviction sera parfaitement arrêtée après cette étude et cet examen.

– Vous croyez ?

– Tenez, acheva Baccarat, je vais vous cacher ici. Vous entendrez tout. Si, en sortant de chez moi, sir Williams n’est point convaincu que je n’ai plus l’ombre d’un soupçon relativement à lui, je veux redevenir la honteuse créature que j’étais autrefois.

– Mais, dit le comte, regardant sa montre, il est deux heures.

– Je vais vous cacher.

Le comte regarda autour de lui.

– Où ? dit-il, je ne vois ni portes, ni draperies, ni embrasures de croisée qui puissent me dissimuler.

Baccarat se prit à rire :

– En effet, dit-elle, les murs sont tapissés de rayons de bibliothèque montant du sol au plafond et chargés de livres, mais il y a ici, à deux pas, une cachette que trois personnes au monde ont connue. L’un était l’architecte de cet hôtel, l’autre l’ouvrier qui la pratiqua de nuit, aidé de ma blanche main, car je m’étais convertie en apprenti menuisier ; la troisième,

c’est moi. Mon pauvre architecte est mort, l’ouvrier s’est retiré en province, et moi je n’ai jamais livré mon secret. Vous allez en être l’unique dépositaire.

– Comment ! quand vous avez vendu l’hôtel, vous n’avez pas…

– Cette cachette n’aura pu être utile qu’à moi, murmura Baccarat en baissant le front, à une époque où je redoutais de voir deux hommes de cœur s’égorger chez moi, et le hasard a voulu que je n’en eusse jamais besoin.

À peine le comte était-il caché, qu’un coup de cloche annonça à Baccarat l’arrivée de sir Williams. Le baronet était exact.

Deux minutes après, on l’annonça.

– Faites entrer, dit la jeune femme dont l’attitude était si naturelle et si calme, que sir Williams, après avoir jeté un regard furtif autour de lui, demeura persuadé qu’ils étaient bien seuls.

M. le vicomte Andréa était devenu humble, triste, et si naturellement, qu’il fallait chez Baccarat une conviction bien arrêtée pour qu’elle n’éprouvât point comme un remords d’avoir accusé ce saint homme.

– Ma chère enfant, dit-il à Baccarat en la saluant, et s’asseyant auprès d’elle avec un reste de familiarité respectueuse, je viens causer sérieusement avec vous.

– Je suis prête à vous écouter, monsieur le vicomte, répondit-elle.

Et elle le regarda avec une nuance de respect et d’indifférence à la fois.

Sir Williams crut même lire dans ses yeux quelque chose comme un remords.

– Ma chère madame Charmet, continua-t-il, avant de vous parler du motif qui m’amène, permettez-moi quelques mots sur notre passé commun.

– Dites, monsieur.

– Vous avez été une femme légère ; un sentiment élevé vous a ramenée, un jour, dans le droit chemin. J’ai été, moi, un misérable, un voleur, un assassin, poursuivit-il en baissant la tête, et je mérite un châtiment plus sévère encore que les outrages dont je suis abreuvé. Mon repentir, en effet, est quelque chose de si inouï, qu’il a fallu une permission du ciel pour que sir Williams, l’impie, tombât un jour à genoux, pour qu’il osât prier, lui qui blasphémait depuis son enfance… Ma conviction devait nécessairement rencontrer des incrédules et vous avez été du nombre.

Baccarat se tut.

– Le jour où Armand nous confia à tous deux la mission de démasquer cette infâme association des Valets-de-Cœur, je devinai à un tressaillement de votre visage que vous me considériez comme un traître.

– Je l’avoue, dit Baccarat en baissant les yeux.

– Vos soupçons m’ont affligé, mais ils m’ont prouvé que Dieu ne m’avait point pardonné encore, et je les ai acceptés comme un juste châtiment. Vous vous êtes défiée de moi… Qui sait même si vous n’êtes pas demeurée convaincue que j’étais moi-même un de ces hommes que je devais poursuivre ?

– Je l’ai cru, monsieur.

– Donc vous avez agi isolément, par quel moyen ? je l’ignore, et vous êtes arrivée au même résultat.

– Monsieur le vicomte, dit Baccarat, voulez-vous un aveu tout entier ?

– Parlez…

– Eh bien, hier encore, après que vous avez étendu cet homme sur le parquet d’un coup de poignard…

Sir Williams eut un imperceptible tressaillement.

– Ma conviction, acheva Baccarat, était à peine ébranlée.

Elle le regarda bien en face, froidement, et il soutint ce regard.

– Maintenant, dit-elle, je vous supplie à genoux de me donner une preuve, de me dire un mot qui fassent évanouir les derniers doutes qui me restent au fond du cœur.

Sir Williams baissa les yeux.

– Écoutez, dit-il, vos soupçons, vos défiances me semblent être la main de Dieu qui continue à me frapper, et je devrais m’incliner sous le fouet vengeur et ne point chercher à vous persuader. Mais que voulez-vous ! Je suis homme encore, j’ai le cœur faible, et votre mépris me pèse…

– Mon Dieu ! murmura Baccarat qui parut subitement émue, si cependant vous étiez sincère, si, au lieu d’être un traître et un hypocrite, vous vous repentiez réellement… Mon Dieu ! quel remords me poursuivrait désormais !…

Le baronet sentit une joie féroce lui monter du cœur au cerveau et le prendre à la gorge. Cependant il conserva son visage impassible et résigné.

– Si je vous demandais un serment, dit-il, un serment solennel, me le feriez-vous, même en me croyant coupable, même en croyant le faire à ce misérable qui foula tous ses serments aux pieds ?

– Si je faisais un serment à un forçat, je le tiendrais.

– Eh bien ! je vous en demande un, celui d’ensevelir éternellement en vous le secret que je vais vous confier.

– Je vous jure, dit Baccarat, que jamais je ne répéterai un mot de ce que vous m’aurez dit.

– Eh bien, reprit Andréa, vous allez peut-être trouver au fond de votre cœur, vous que l’amour toucha un jour, l’explication de mon repentir.

Baccarat tressaillit visiblement.

– Un jour, après la ruine de mes abominables espérances, je m’aperçus que j’aimais, moi, l’homme sans cœur, que j’aimais ardemment, avec un respect sans bornes, la femme que j’avais le plus outragée… J’aimais la femme de mon frère, j’aimais Jeanne.

Baccarat jeta un cri.

– Ah ! dit-elle, je vous comprends… Pardonnez-moi… pardonnez-moi…

Et elle se jeta à genoux et lui prit la main ; et sir Williams frémissant de joie, vit briller des larmes dans ses yeux.

Il croyait avoir vaincu le sphinx.

– Ah ! dit-il, vous comprenez enfin, n'est-ce pas ? Vous comprenez que le monstre ait pu se repentir un jour, qu'un jour soit venu où il ait eu horreur de lui-même en songeant qu'il avait outragé, foulé aux pieds, violenté la seule femme qu'il eût aimée ?…

Baccarat se releva et tendit la main à sir Williams.

– Monsieur le vicomte, dit-elle, voulez-vous, à votre tour, une preuve de ma conviction que vous vous êtes repenti, et que j'ai dû vous faire souffrir mille tortures par mes injustes soupçons ?

Il secoua la tête, et un sourire indulgent, le sourire du père qui pardonne à l'enfant rebelle, vint à ses lèvres.

– À quoi bon ? dit-il. Ces larmes que je vois dans vos yeux…

– Oh ! ce n'est rien encore, poursuivit-elle, tenez, tenez…

Elle retira de dessous ses vêtements une de ces armes alors tout nouvellement arrivées d'Amérique et qu'on nomme revolver.

Puis elle le lui tendit.

– Croiriez-vous, dit-elle en souriant au travers de ses larmes, que j'ai craint un moment que vous n'eussiez sur vous un stylet et que vous ne vinssiez ici pour m'assassiner ?… Eh bien, prenez cette arme que je destinais à me défendre… Maintenant, me voilà à votre merci ! Si vous êtes encore le sir Williams que j'ai connu, le voleur, l'assassin, tuez-moi… Si vous êtes, comme je le crois maintenant, le grand coupable touché par le remords pardonnez-moi mes soupçons…

Et elle se remit à genoux.

– Merci, mon Dieu ! murmura Andréa d'une voix étouffée… la noble confiance de cette femme ne sonne-t-elle point pour moi l'heure de votre clémence ?

Et Baccarat vit rouler deux larmes sur la joue amaigrie du pénitent.

XC

Entre ces deux personnages, si forts, si patients, si audacieusement intelligents et qui venaient de se mesurer avec l'arme terrible de la dissimulation, il existait pourtant une dupe.

Dans cet héroïque combat de finesse et de ruse, il y avait un vainqueur et un vaincu. Était-ce sir Williams ? Était-ce Baccarat ?

Sir Williams avait-il réellement persuadé son ennemie à l'endroit de son repentir ? Baccarat était-elle parvenue à le convaincre qu'elle y croyait ? Avait-elle joué au naturel une scène de haute comédie ?

Le comte Artoff, au fond de sa cachette, se posa la question et ne put la résoudre. Immobile, retenant sa respiration, n'osant faire le moindre mouvement qui trahît sa présence, le jeune Russe avait frissonné au moment où il avait vu Baccarat tendre son revolver à sir Williams, et il avait élevé le canon de l'un de ses pistolets à la hauteur du front de ce dernier, l'ajustant par cette ouverture ménagée entre les deux tomes de Corneille. Si en ce moment un geste, un mouvement équivoque fût échappé à sir Williams, le baronet était mort.

Eh bien, celui qui avait été vaincu, la victime, la dupe de ce duel de diplomatie, ce fut sir Williams.

– Maintenant, pensa-t-il, Baccarat ne me gênera plus. Elle me confierait sa part de paradis, persuadée que je n'y toucherais pas…

Il eut un moment la pensée d'user de la permission qu'elle semblait lui donner, et de l'étendre raide morte d'un coup de ce poignard qu'il portait toujours sur lui. Mais cette tentation fut repoussée aussitôt. Sir Williams rêvait une vengeance plus splendide qu'une mort subite.

Il releva donc Baccarat, lui pressa les mains avec effusion, la fit asseoir sur le canapé et s'assit auprès d'elle.

– À présent, dit-il, nous pouvons causer de choses plus sérieuses que ma conversion.

– Je vous écoute, mon ami.

Baccarat prononça ce dernier mot sans hésitation ; et si le baronet eût éprouvé encore l'ombre d'un doute, il se fût évanoui sur-le-champ. Mais, désormais, la conviction de sir Williams était enracinée. Baccarat ne pouvait plus se défier de lui.

– Ma chère enfant, dit-il, je veux vous parler des événements d'il y a trois jours. Nous avons quitté l'hôtel de miss Van-Hop tous les cinq, au milieu de la nuit, nous arrêtant à ce prudent parti qu'il valait mieux attendre que la justice humaine nous demandât des comptes qu'aller lui en rendre prématurément. J'ai tué un misérable, mais enfin le commissaire de police peut trouver cela mauvais, et nous avons sagement agi en nous

retirant. Or, voici ce qui est advenu : on a trouvé le lendemain Daï-Natha morte, auprès d'elle M. de Cambolh respirant encore, et ce dernier a été transporté à l'hospice Beaujon.

– Je le sais, dit Baccarat.

– Ah çà ! fit sir Williams émerveillé et souriant, vous avez donc une police ?

– Sans doute.

Et Baccarat se prit à sourire à son tour.

– Dois-je poursuivre ? demanda sir Williams.

– Certainement, car je ne sais peut-être pas tout.

– Son état a paru d'abord désespéré, continua sir Williams, mais les médecins croient cependant pouvoir le sauver.

– Ah ! fit Baccarat avec joie, tant mieux, en ce cas.

– Pourquoi, tant mieux ?

– Mais, parce que, s'il vit, nous aurons par lui les plus précieux renseignements.

Sir Williams s'inclina.

– Vous avez raison, dit-il, je n'avais point songé à cela.

– Eh bien, reprit Baccarat souriant toujours, puisque vous reconnaissez ma supériorité, je vais vous investir d'une mission de confiance.

– Parlez…

– Ce Cambolh doit être un aventurier, continua-t-elle, un homme affublé d'un nom d'emprunt, étalant une aisance douteuse ou mal acquise, un misérable qui doit tenir par de mystérieuses ramifications à tout ce qu'il y a de vil, d'abject et de criminel dans les bas-fonds de la société parisienne.

– Je le crois, dit sir Williams avec calme.

– Cet homme n'a point nommé ses complices, il faut qu'il les dénonce ; il n'a point livré ce secret, et ce secret nous devons l'avoir…

– Nous l'aurons.

– Je le place donc sous votre surveillance et vous m'en répondez.

– Soyez tranquille, madame.

– À partir d'aujourd'hui, vous le ferez épier ; vous ferez suivre les phases de sa convalescence, recueillir chacun de ses aveux.

– Mes espions prendront note des moindres mots qu'il pourra prononcer.

– C'est bien cela. Vous m'avez comprise.

– Chaque jour, reprit sir Williams, chaque fois du moins que j'aurai recueilli un renseignement nouveau sur ce misérable, je viendrai moi-même vous en faire mon rapport.

– C’est cela même. Autant que possible, mon ami, il ne faut entre nous ni lettres ni intermédiaires.

– Il y a mieux, poursuivit sir Williams, j’aimerais assez un autre lieu que celui-ci pour nos entrevues.

Baccarat se prit à sourire.

– Vous êtes fou, dit-elle. Comment avez-vous pu songer que je conserverais un jour de plus cet hôtel ? Baccarat redevient madame Charmet, et la courtisane, ressuscitée un moment pour les besoins de cette cause que nous servirons chacun de notre côté, rentre désormais dans l’ombre.

– Vous retournerez donc, rue de Buci, dans cette froide et sombre maison qui ressemble à un couvent ?

– Ô saint homme ! dit-elle, avec une respectueuse admiration, vous oubliez votre mansarde sous les combles de l’hôtel de Kergaz… Me croyez-vous donc moins repentante que vous ?

– Non, dit sir Williams.

– Alors, ne vous exagérez plus la tristesse et la morne solitude de ma froide maison, et revenez me voir rue de Buci.

Sir Williams se leva et pressa de nouveau affectueusement la main de la jeune femme.

– Ah ! dit-il, je vais m’en aller d’ici le cœur soulagé d’un grand poids.

– Et moi, dit Baccarat, je vais avoir un remords au cœur, *mon ami*.

– N’en ayez aucun, murmura-t-il, mes crimes passés m’ont mérité l’incrédulité qui me poursuit. Adieu, au revoir ! plutôt. J’aurai l’œil ouvert sur ce misérable, et il ne nous échappera pas.

Il se retira.

Baccarat attendit que le bruit de ses pas se fût éteint sur le sable des allées, que la grille, se refermant sur lui, l’eût bien convaincue de son départ. Alors elle délivra le comte, prisonnier au fond de sa cachette.

– Mon Dieu ! dit le jeune Russe en se montrant, mon Dieu ! comme vous m’avez épouvanté !…

– Moi ?

– Ah ! lorsque vous lui avez remis votre revolver, j’ai cru qu’il allait vous tuer…

Elle eut un de ces beaux et calmes sourires qui révèlent la femme jeune, forte, croyant à la fois en son étoile et en l’amour qui veille sur elle.

– Enfant ! dit-elle.

– Mais enfin, murmura le comte, cet homme pouvait avoir un poignard et se jeter sur vous, il pouvait s’emparer du revolver et le diriger sur votre poitrine ?

– N’étiez-vous pas là ? dit-elle simplement.

– Oh ! certes… je le tenais en joue…

– Eh bien, fit-elle souriant toujours, qu'avais-je à craindre, en ce cas ?

– Mon Dieu ! nos deux balles pouvaient se croiser, et la sienne vous atteindre tandis que la mienne aurait été lui briser la tête.

Baccarat étendit sa belle main et la plaça sur la poitrine du jeune comte :

– Tenez, dit-elle, je sens à votre cœur que votre balle eût devancé la sienne.

Cette réponse était triomphante, et le comte Artoff frissonna d'émotion.

– Vous avez raison, murmura-t-il, mon regard ne l'a point quitté : s'il eût fait un geste équivoque, il était mort.

– Eh bien, demanda Baccarat, que pensez-vous de sa conversion ?

– Je ne sais…

– Le croyez-vous repenti ?

– Et vous ? demanda le comte. Quant à moi, j'avoue ma naïveté, ma jeunesse, mon inexpérience des hommes, et je me sens impuissant à pénétrer de semblables mystères.

– M'en croyez-vous capable, moi ?

– Oui, dit le comte avec conviction.

– Eh bien, retenez ceci : sir Williams, le comte Andréa, de quelque nom que vous le nommiez, est un misérable ! Il s'en va persuadé qu'il n'a plus rien à craindre de moi, il me laisse convaincue qu'il a été ma dupe enfin, et que l'heure n'est pas éloignée peut-être où nous le tiendrons pieds et poings liés et le forcerons à confesser son infamie.

– Vous êtes une femme de génie, dit le jeune homme avec admiration : mais permettez-moi une question ?

– Faites…

– Puisque vous avez la conviction que cet homme est le complice, le chef même de celui qu'il a frappé hier d'un coup de poignard, comment lui en confiez-vous la surveillance ?

– D'abord pour m'assurer à toujours sa confiance.

– Et ensuite ?

– Parce que j'ai la certitude que son complice seul pourra le démasquer en temps et lieu, et qu'il faut que ces deux hommes se revoient, qu'ils se réconcilient, qu'ils rêvent et combinent de nouveaux crimes, pour que l'un finisse par trahir l'autre.

– Ainsi, dans le cas où ce vicomte de Cambolh viendrait à guérir de sa blessure, nous le laisserions quitter l'hospice Beaujon ?

– Sans doute.

– Et recommencer ses exploits ?

– Écoutez, mon ami, dit Baccarat, cet homme seul connaît sir Williams ; seul, il peut lui arracher son masque d'hypocrisie ; lui mort, notre cause est désespérée. Prions Dieu qu'il le sauve… dût-il mettre encore un nouveau crime à exécution…

– Peut-être avez-vous raison, murmura le comte Artoff, habitué depuis longtemps à se fier aveuglément à Baccarat.

* *

*

Après les deux scènes que nous venons d'esquisser, nous sommes contraint d'analyser les événements de trois mois en quelques pages.

Trois jours après l'entrevue de Baccarat et du vicomte Andréa, Baccarat, réinstallée dans la maison de la rue de Buci, reçut la visite de M. le vicomte Andréa, qui vint lui faire verbalement le rapport suivant sur le prétendu vicomte de Cambolh :

« Le blessé est hors de danger, bien qu'il ait toujours le délire. Les médecins répondent de sa vie.

« Une version curieuse et romanesque, à cent lieues de la vérité, court sur l'événement de l'avenue Lord-Byron. »

Et sir Williams raconta ce que nous savons déjà des bruits qui couraient sur le meurtre de l'amant prétendu de l'Indienne Daï-Natha.

Baccarat parut ajouter foi à tout et congédia son associé en le laissant convaincu qu'elle s'en rapportait entièrement à lui.

Huit jours plus tard, il revint. Cette fois, le vicomte Andréa annonçait que le blessé entrait décidément en convalescence, mais qu'on craignait qu'il ne demeurât frappé d'idiotisme.

Baccarat se montra très affligée de cette nouvelle.

Trois semaines s'écoulèrent. Pendant ces trois semaines, sir Williams tint Baccarat au courant de toutes les paroles incohérentes du blessé, les commentant à sa manière ; puis il vint lui apprendre qu'il avait été réclamé par sa mère, et lui rapporta la scène qui avait eu lieu à l'hospice et chez le juge d'instruction. Baccarat, qui tenait décidément à passer pour la dupe de sir Williams, lui enjoignit d'exercer sur le faux gentilhomme la même surveillance que par le passé, et de le suivre jour par jour, dans la mansarde de sa mère comme il avait fait à l'hospice.

Sir Williams continua à lui apporter des bulletins de santé d'une merveilleuse exactitude.

Enfin, un jour, précisément le lendemain de celui où Rocambole avait furtivement quitté la Villette pour se rendre au Havre, sous les vêtements d'un ouvrier et par un convoi omnibus, sir Williams se représenta rue de Buci. Il venait annoncer à Baccarat que Rocambole, décidément idiot pour le reste de ses jours, était allé en province chez un frère de sa mère, cultivateur aisé qui s'était offert à le prendre à sa charge.

– Très bien, dit Baccarat ; que faut-il faire selon vous ?

– Dame ! répondit Williams, je ne sais trop…

– Je serais assez d'avis de ne le point perdre de vue.

– Soit. Je le ferai suivre en province.

– Où est-il ?

– Il va dans l'Anjou.

– Dans quel village ?

– J'en aurai le nom ce soir.

– Très bien, nous aviserons.

Sir Williams, de plus en plus persuadé que Baccarat avait en lui une confiance sans bornes et ne cesserait de s'en rapporter à lui : sir Williams, disons-nous, allait se retirer, lorsque la porte du cabinet de travail de madame Charmet, qui, on s'en souvient, donnait dans ce grand et triste salon à boiseries de chêne noirci, s'ouvrit et livra passage à la petite juive.

Il y avait longtemps que Baccarat méditait ce coup de théâtre.

Depuis trois mois, chaque fois que sir Williams entrait chez elle, il paraissait chercher quelqu'un ou quelque chose. Malgré lui, son regard errait ça et là et semblait demander le mot d'une énigme qu'il ne parvenait pas à déchiffrer. Cette énigme, c'était l'absence de la petite juive.

Jamais Baccarat ne lui en parlait, jamais elle ne prononçait le nom de l'enfant, jamais sir Williams ne l'avait rencontrée.

Au moment où la porte du cabinet de travail s'ouvrit, sir Williams était tourné vers elle.

La petite juive entra souriante et courut à Baccarat.

Celle-ci vit alors tressaillir, pâlir tour à tour, puis s'empourprer rapidement le visage de sir Williams… Et elle feignit d'embrasser l'enfant, pour lui donner le temps de se remettre du trouble que cette apparition subite, inattendue, avait fait naître en lui.

Deux minutes après, sir Williams était redevenu impassible et aussi calme qu'il l'était avant l'arrivée de Sarah. Il causa un quart d'heure encore, sans paraître prendre garde à l'enfant ; puis il se retira. Mais à peine était-il parti, que Baccarat renvoya la jeune fille et passa dans son cabinet de travail, où le comte Artoff l'attendait.

– Eh bien ? demanda-t-il, la regardant avec curiosité.

– Mon ami, dit-elle, en ce monde, rien de complet. Cet homme si patient, si merveilleux d'astuce, cet homme qu'une femme seule pouvait deviner, possède un défaut au milieu de son impénétrable cuirasse. Il aime Sarah… et c'est par là que je le frapperai !

– Mais, dit le comte qui avait tout entendu, si son complice nous échappe ?

– Ne craignez rien, nous allons le retrouver au premier jour. Et comme si elle eût obéi à quelque mystérieuse révélation de l'avenir, Baccarat ajouta : – Il s'est reposé pendant trois mois. Sans doute, il les a employés à combiner, à mûrir quelque nouvelle et

abominable machination ; mais voici l'heure de l'exécution qui vient de sonner ; car son complice, je le sais, moi, n'est plus idiot, et bientôt, je l'espère, nous verrons l'heure de l'expiation… À la veille du triomphe, la bête fauve tombera dans le piège que je creuse sous ses pas depuis trois mois, et l'appât que je placerai au fond de ce piège sera cette fille sur laquelle il a osé lever un regard criminel…

Le jeune Russe frissonna, car il vit luire dans l'œil de Baccarat un de ces éclairs qui précèdent la tempête, et qui semblaient lui prédire le prochain châtiment de l'infâme Andréa.

XCI

Primevère, la villa que le comte de Kergaz possédait entre Chatou et Croissy, était une charmante résidence, isolée au bord de l'eau, loin de toute autre habitation. Elle touchait à la rivière par son jardin en amphithéâtre, lequel avait une petite porte ouvrant sur la berge. Primevère, qui tirait son nom de la précocité des grands arbres qui l'entouraient, était une petite maison aussi petite que Socrate eût pu la souhaiter, et dans laquelle M. de Kergaz et sa femme devaient nécessairement réduire le nombre de leurs domestiques.

Le comte avait acheté cette villa il y avait deux mois. Un pauvre diable, un poète, qui ne savait pas calculer le prix de la toise de maçonnerie, avait fait bâtir Primevère : il y avait dépensé son avoir, engagé son travail pour le présent et l'avenir, de telle façon que lorsque la construction avait été terminée, il s'était trouvé hors d'état de la meubler et de l'habiter.

Un spéculateur, maître maçon de son état, avait acheté Primevère pour un tiers de sa valeur, et le poète, désabusé des gloires et des vanités mensongères de la propriété, était parti pour l'Italie, où il était allé se consoler de la perte de sa maison et de ses illusions. Armand de Kergaz, revenant un soir de Saint-Germain en calèche découverte avec Jeanne, avait passé devant Primevère en sortant du bois du *Vésinet*. La comtesse avait admiré la blanche maisonnette à demi perdue sous un massif de verdure, et M. de Kergaz avait fait arrêter ses chevaux. Il avait lu, sur l'une des façades, ces mots tracés en grosses lettres :

MAISON À VENDRE

OU

À LOUER

La maison était aussi coquette au-dedans qu'au-dehors ; on sentait que celui qui l'avait bâtie l'avait décorée pour lui, et qu'il était homme de goût.

– Cher Armand, murmura Jeanne en parcourant la villa, le petit parc, le jardin anglais, vous devriez bien acheter cela. C'est si petit, si mignon… nous y passerions le mois de mai presque seuls…

Et comme les désirs de Jeanne étaient des ordres, Armand avait acheté Primevère, et c'était là qu'il avait l'intention de passer le mois de mai tout entier, ce mois charmant près de Paris, et si froid encore en province.

Or, huit jours après celui où le marquis don Inigo de los Montes s'était présenté chez M. le comte de Kergaz, Armand et sa jeune femme étaient complètement installés à Primevère avec trois domestiques seulement, une cuisinière, un valet et une femme de chambre. Armand allait à Paris tous les jours, et revenait chaque soir. Jeanne, son enfant par la main, s'en allait faire de longues promenades au bord de la rivière et dans cette île Croissy, verte et ombreuse, qui fait, le dimanche, les délices des petits bourgeois parisiens. Le vicomte Andréa était demeuré à Paris, selon le désir exprimé par la comtesse.

Cependant Armand, qui ne partageait point les opinions de Jeanne sur les tortures secrètes de son frère ; Armand, qui savait bien que, si désespéré, si muet que soit un violent amour, la vue de la femme qui l'inspire fait moins souffrir encore que son absence, avait voulu qu'on lui gardât une chambre à Primevère ; et comme il voulait flatter les manies ascétiques du grand coupable repenti, il avait choisi une mansarde tendue d'un papier à douze sous et meublée en sapin.

– Quelquefois, s'était-il dit, j'emmènerai Andréa dîner à Primevère, et je l'y garderai un jour ou deux. Si, d'une part, il souffre de la vue de Jeanne, d'une autre, au moins, il jouira de ce grand air si vivifiant, si pur et si nécessaire aux santés délabrées comme la sienne.

Mais, jusqu'alors, Andréa avait toujours, sous un prétexte quelconque, refusé de venir passer quelques heures à Primevère.

Le marquis don Inigo de los Montes, au contraire, était pour ainsi dire le commensal de la villa. Il y avait dîné trois fois en huit jours. M. de Kergaz, ayant à cœur d'être agréable à son vieil ami M. Urbain Mortonnet, séduit ensuite par un certain air de naïveté plein de franchise et mélangé de ces hautes façons aristocratiques dont Rocambole avait trouvé le secret on ne savait où, M. de Kergaz, disons-nous, s'acquittait en conscience de ses fonctions de mentor. Il avait conduit le jeune Brésilien à l'Opéra, aux Bouffes, à la Comédie-Française, aux premières courses de la Marche et de Chantilly, l'avait présenté dans quelques salons, et notamment chez madame Fernand Rocher, qui avait donné un bal.

Le marquis paraissait aimer beaucoup les exercices du corps ; il adorait les chevaux. Armand lui avait fait acheter un magnifique cheval irlandais de robe alezan brûlé. C'était à cheval que le marquis allait ordinairement de Paris à Chatou, seul souvent, quelquefois en compagnie d'Armand.

M. de Kergaz, nous l'avons dit, allait à Paris presque tous les jours et revenait chaque soir à Primevère. Lorsque le jeune Brésilien l'accompagnait, ce dernier quittait généralement la villa vers dix ou onze heures du soir.

Un matin, en arrivant à Paris, M. de Kergaz trouva une invitation assez bizarre qui était parvenue la veille au soir à son intendant. Un jeune peintre, à qui le comte avait jadis rendu service, qu'il avait protégé, encouragé et fait connaître dans le monde, se mariait. Il suppliait son protecteur d'honorer de sa présence son modeste bal de noces. Armand pouvait-il refuser ? Cependant il avait précisément, la veille, invité le marquis don Inigo à une promenade dans la forêt de Saint-Germain où il devait chasser le lendemain, en lui promettant de le faire assister aux émotions nouvelles pour lui d'un laisser-courre. Entre ces deux engagements, Armand demeura un moment indécis.

Cependant il fit cette réflexion, que les princes chassaient souvent à Saint-Germain, tandis que son jeune protégé ne se marierait qu'une fois. Et il écrivit un mot au Brésilien pour l'excuser. Puis il dit à Andréa : « Tu seras bien aimable cher frère, d'aller ce soir à Primevère. » Et il lui tendit l'invitation du peintre.

Andréa tressaillit et Armand le vit pâlir.

– Tu vas me trouver fou, dit Armand, mais je suis si peu habitué à laisser Jeanne seule le soir, que je ne serais réellement tranquille que si tu veilles sur elle.

– Mais… mon frère… balbutia Andréa.

– Va donc dîner avec elle, poursuivit Armand, tu y prendras possession de la chambre que nous t'y avons fait préparer, et tu avertiras Jeanne que je rentrerai fort tard, vers quatre ou cinq heures du matin.

Andréa parut se résigner à un grand sacrifice ; mais il accepta et il partit vers cinq heures par les troisièmes classes du chemin de fer, comme un petit rentier du Marais qui calcule sagement une économie de six sous. Il arriva à Primevère à l'heure du dîner.

Jeanne attendait son mari. Lorsque Andréa lui apprit qu'il était retenu à Paris, et que ni lui ni le jeune Brésilien ne viendraient, la comtesse éprouva une impression mélangée de joie et de tristesse. Le marquis don Inigo, elle ne savait pourquoi, lui faisait peur. En apprenant qu'elle ne le verrait point, elle fut comme soulagée, malgré le chagrin qu'elle éprouvait de l'absence de son mari.

M. le vicomte Andréa continua à jouer merveilleusement son rôle de victime résignée, d'homme torturé qui se complaît dans ses tortures. Il eut le courage de dîner en tête à tête avec cette femme qu'il aimait dans le silence et le mystère de son cœur, de baisser pudiquement les yeux quand elle le regardait, et de lui offrir son bras pour cette promenade quotidienne que Jeanne faisait chaque soir après le dîner.

À la nuit, ils rentrèrent.

Jeanne prit elle-même un flambeau et lui dit :

– Allez, mon cher frère, je vais vous faire conduire chez vous.

Elle sourit avec tristesse en prononçant ces derniers mots.

– Cet appartement, murmura-t-elle, est la plus petite mansarde de la maison. Armand connaissait vos goûts, et il vous l'a destinée.

– Mon frère a eu raison, répondit-il humblement, et je suis persuadé, néanmoins, que c'est encore beaucoup trop pour un pauvre pécheur comme moi.

Et il la salua comme s'il eût voulu éviter de prolonger un entretien qui le torturait.

– Pauvre homme ! pensa la comtesse en se retirant.

Et elle se prit à songer que le malheureux l'aimait, et qu'il avait dû horriblement souffrir durant cette longue soirée de tête-à-tête pendant laquelle il avait constamment senti son bras sur le sien.

Lorsque Jeanne fut partie, M. le vicomte Andréa ouvrit sa croisée et s'accouda sur l'entablement. Comme un général d'armée à la veille d'une bataille, le baronet semblait vouloir étudier le terrain. Il connaissait cependant la villa. Il y était venu lors de l'acquisition ; puis il était revenu alors qu'on la décorait et la mettait en état de recevoir ses nouveaux maîtres. Enfin, ce jour-là, en homme habitué à tout juger d'un coup d'œil, il avait gravé en quelques minutes dans sa tête tout le plan intérieur et extérieur de l'habitation. On aurait pu dire que sir Williams, en s'accoudant à la croisée, faisait une simple récapitulation.

Il était près de dix heures, la nuit était noire, presque orageuse. L'ombre enveloppait le jardin. On entendait le murmure de la rivière sur son lit de cailloux sans apercevoir son

sillon d’argent. Un profond silence s’était fait dans la villa.

Les trois serviteurs étaient couchés ; Jeanne seule veillait encore… On pouvait le supposer, du moins, à la lueur d’une lampe projetée vers les massifs d’arbres, clarté qui s’échappait des croisées de son appartement, situé au premier étage.

Madame de Kergaz, Andréa le savait, conservait, même à la campagne, ses habitudes parisiennes. Elle se levait tard, et ne se couchait jamais avant minuit, lisant ou brodant d’ordinaire dans une petite pièce attenante à sa chambre à coucher et convertie en boudoir.

– Allons ! pensa sir Williams, je ne joue pas précisément de malheur depuis quelque temps, et tout vient à point… Les domestiques couchent sur le derrière de la maison, tandis que la chambre de Jeanne est sur le devant et donne dans le jardin… Ils n’entendront rien… Allons ouvrir la poterne.

Le saint homme descendit alors sur la pointe du pied, s’arrêtant presque à chaque degré de l’escalier, tant il redoutait d’éveiller quelque écho endormi ; puis, continuant sa marche avec les mêmes précautions, et arrivé au bas de l’escalier, malgré les ténèbres qui l’environnaient, il sut trouver son chemin. On eût dit qu’il était pourvu de la propriété merveilleuse départie à la race féline, et que sa paupière, dilatée dans l’obscurité, avait le don de voir. Sans hésiter, il se dirigea à gauche, vers une serre chaude dont la porte était toujours ouverte, y pénétra, la traversa dans toute sa longueur, et arriva ainsi dans le jardin. Là, il s’arrêta de nouveau et leva les yeux sur la façade de la maison.

La fenêtre du boudoir de Jeanne était toujours éclairée et entrouverte, laissant entrer les chaudes bouffées de ce vent d’orage qui régnait depuis le coucher du soleil et auxquelles commençaient à se mêler quelques gouttes de pluie.

Sir Williams remarqua un arbre, un tilleul, planté tout près du mur, et qui montait verticalement vers cette croisée, de telle façon que les branches de son couronnement étaient éloignées de quatre ou cinq pieds à peine de l’entablement de la fenêtre.

– Bon ! pensa-t-il, le drôle est agile comme un chat, il sautera cela à pieds joints.

Il se remit en marche, portant ses souliers à la main, de façon à ne laisser aucune trace de ses pas dans le sable, et choisissant les allées les plus obscures. Il arriva ainsi jusqu’au mur du bord de l’eau ; puis il rejoignit la poterne, qui était fermée par un simple verrou. L’ancien pickpocket était trop versé dans l’art d’ouvrir les serrures et de tirer les verrous sans les faire crier pour arracher le moindre bruit à celui-là. La porte tourna sur ses gonds sans éveiller aucun écho, et sir Williams la tira sur lui avec les mêmes précautions.

– Allons à la rencontre de mon drôle, se dit-il ; pourvu qu’il soit exact !

Il remit alors ses souliers et remonta lentement la berge, prêtant l’oreille au moindre bruit et cherchant à pénétrer l’obscurité de son ardent regard.

Lorsqu’il fut à cent mètres de la villa, il s’arrêta pour écouter. Il avait entendu un bruit lointain… comme les pas pressés d’un homme attardé.

– Ce doit être lui ! se dit-il.

Et il avança encore.

Le bruit se rapprocha ; bientôt il devint facile à distinguer.

Alors, au lieu d'avancer toujours, il s'assit fort tranquillement dans l'herbe et s'y tint immobile.

Les pas approchaient. Bientôt sir Williams distingua une ombre plus noire encore que les ténèbres de la nuit, et qui paraissait se mouvoir. Puis, à mesure que cette ombre s'avançait, il crut distinguer, à intervalles inégaux, un petit bruit métallique, le bruit d'un éperon heurtant un caillou.

Cette fois il fut fixé :

– C'est lui ! se dit-il.

Il tira un briquet de sa poche, le battit, et en fit jaillir une gerbe d'étincelles, puis il alluma un cigare qu'il prit dans sa poche.

Et il continua à demeurer assis dans l'herbe.

Mais c'était un signal sans doute, car l'ombre, qui avançait toujours et n'était plus qu'à une faible distance, fit quelques pas encore, et une voix ayant un accent tout à fait méridional se fit entendre.

– Monsieur, disait la voix, vous seriez bien aimable de me donner un peu de feu.

– Avec plaisir, señor, répondit Williams, qui venait de reconnaître le jeune marquis brésilien don Inigo de los Montes, avec plaisir.

Les deux complices jugèrent inutile de poursuivre à haute voix ce colloque.

Don Inigo s'avança jusqu'à sir Williams assis dans l'herbe. Celui-ci se leva et dit :

– C'est bien… Tu es exact.

– Êtes-vous prêt, mon oncle ?

– Sans doute ; et toi ?

– Oh ! moi, soyez tranquille…

– Sais-tu ton petit discours ?

– Comme un jeune premier.

– Seras-tu pathétique, entraînant, irrésistible enfin ?

– J'ai vu les mélodrames joués au boulevard depuis quinze ans.

– C'est bien, cherchons.

Et ils se mirent en route le long de la berge, et la descendirent jusqu'à la villa.

Arrivés à la porte du jardin, sir Williams leva de nouveau les yeux sur la façade, remarqua avec joie que la lumière brillait toujours à la fenêtre où Jeanne se tenait, et, montrant l'arbre qui se dressait devant cette croisée :

– Tiens, souffla-t-il à l'oreille de Rocambole, un homme qui a jeté le lazzo dans les pampas et parcouru les forêts vierges doit savoir grimper aux arbres. Voilà ton chemin… Attends cinq minutes, le temps qui m'est nécessaire pour rentrer fort tranquillement chez moi et y jouir d'un profond sommeil.

Sir Williams rentra dans la villa avec les mêmes précautions qu’il avait prises pour en sortir, et le marquis don Inigo de los Montes attendit…

XCII

En effet, et malgré l'heure avancée pour la campagne, madame la comtesse Jeanne de Kergaz n'était point couchée encore. Assise devant un métier à broder, elle travaillait… ou plutôt elle rêvait. Momentanément séparée de son cher Armand, la jeune femme, en rentrant chez elle et s'y retrouvant seule, s'était sentie toute triste. C'était la première fois, depuis quatre années que durait son bonheur, qu'elle allait se trouver seule pendant une longue soirée. Cependant Armand s'absentait pour un motif légitime, et la lettre affectueuse et charmante qu'il lui avait écrite n'était-elle pas de nature à faire prendre patience à sa femme ?

Elle se répéta tout cela ; elle se dit même qu'il était onze heures passées, que sûrement Armand reviendrait au point du jour dans sa voiture ; que quelques heures à peine la séparaient du moment où elle le reverrait… Et malgré tout, elle ne put bannir une vague et anxieuse inquiétude.

Qu'avait-elle à craindre pourtant ? Elle était sous la sauvegarde de domestiques dévoués ; Andréa, ce frère dont le repentir avait fait un saint, était dans la maison… Et Jeanne avait foi, désormais, en l'homme qui, jadis, l'avait outragée si cruellement.

Son esprit alarmé, et cherchant en vain la cause de ses alarmes, se reporta tout à coup vers le marquis don Inigo de los Montes. À cette pensée, à cette image qui sembla se dessiner claire et nette dans son imagination troublée, madame de Kergaz tressaillit.

Pourquoi et comment expliquer cette singulière appréhension, si ce n'est que la femme la plus pure, la plus chastement naïve sera toujours d'une extrême clairvoyance à l'endroit des attaques qui seront dirigées contre son cœur ? Elle saura le prix d'un regard, d'un soupir, d'un sourire ; elle pressentira le sens mystérieux d'un tressaillement… Le marquis n'avait pas dit un mot ou laissé échapper un geste qui pût blesser ou simplement effaroucher madame de Kergaz ; et pourtant Jeanne avait deviné que, peu soucieux des devoirs que lui avait imposé le cordial et chaleureux accueil de son mari, cet homme avait l'audace de l'aimer… Bien plus, elle en avait peur. Elle devinait instinctivement que cet étranger, au teint olivâtre, aux cheveux d'un noir de jais, dont toute la personne avait comme un cachet de fatalité sombre, serait capable de tout, même d'un crime, à l'heure où il obéirait à quelque passion fanatique. Malgré elle, Jeanne frissonnait en songeant au marquis…

Que pouvait-elle faire cependant ? Pouvait-elle dire à Armand : « Ne recevez plus ce jeune homme… j'ai deviné sa pensée. » C'était inadmissible, monstrueux, impossible, car c'eût été dire à son mari : « J'ai peur de moi autant que de lui… et je vous avoue ma faiblesse. » Et puis, qui sait ? elle se trompait peut-être…

Cependant, ce soir-là, quelque effort qu'elle tentât, Jeanne vit sa pensée assaillie par le souvenir du Brésilien. Pourtant, il n'était pas venu… pourtant, il ne viendrait pas… car il était onze heures passées, une heure où tout le monde est couché, à la campagne, une

heure où une femme comme la comtesse de Kergaz ne saurait recevoir personne en l'absence de son mari. Jeanne se dit qu'elle était folle, et, quittant son ouvrage commencé, elle s'approcha de la croisée. Elle espérait reposer son front, un peu alourdi par cette inquiétude vague qui la tourmentait, à la fraîcheur de l'air de nuit… Mais le vent était orageux, le ciel pesant. Un vent brûlant courbait les grands arbres du jardin et leur arrachait des craquements lugubres. Une large goutte de pluie tomba sur la main de Jeanne. Un moment elle songea à fermer sa croisée ; mais elle était femme et curieuse, c'est-à-dire téméraire… Elle ne voulut pas avoir peur de l'orage, elle éprouva comme une sorte d'impatience de voir les premiers éclairs sillonner la voûte noire et plombée du ciel.

Elle se remit à sa broderie et se prit à songer à Armand. Elle le suivit, en pensée, dans ce bal de petits bourgeois, où il aurait été précédé sans doute par son renom de bienfaisance et de vertu; elle le vit le point de mire de tous les regards, fêté, admiré, béni par tous, et elle se sentit fière de son noble et bien-aimé Armand… Et pendant quelques minutes elle oublia sa solitude, son isolement, le temps qui passait, et elle s'identifia si bien avec son époux, qu'elle crut être avec lui, son bras posé sur son bras. Mais un bruit la fit tressaillir et l'arracha à son rêve. Il lui semblait qu'elle avait entendu des pas dans le jardin. Jeanne retourna à la croisée, se pencha en dehors et écouta. Les ténèbres étaient opaques. On n'entendait d'autre bruit que celui des arbres craquant sous les souffles avant-coureurs de l'orage.

– C'est le vent, pensa Jeanne. Je suis folle avec mes terreurs.

Elle prit sur une étagère un livre de piété et l'ouvrit. Quelques minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles elle essaya de se réfugier en Dieu tout entière… mais elle tressaillit de nouveau… Cette fois, elle croyait bien avoir entendu craquer des pas sur le sable des allées.

Elle retourna à la croisée… Toujours même obscurité, même silence.

Alors la jeune femme se moqua d'elle-même en se traitant de visionnaire, et, pour se donner du courage, elle prit un flambeau et passa dans la pièce voisine, où dormait son enfant… Le petit Armand sommeillait paisiblement. Jeanne s'arrêta quelques instants à le contempler, muette, anxieuse, souriante, ayant peur qu'un souffle ne lui échappât trop bruyant et ne vînt à l'éveiller. Puis elle se pencha sur lui avec une délicatesse, une légèreté infinies, effleura d'un baiser les boucles blondes de sa chevelure, et s'en alla, sur la pointe du pied, jusque dans le boudoir… Mais soudain elle recula d'un pas, comme frappée de stupeur, l'œil attaché avec épouvante vers la croisée, qu'encadrait le feuillage touffu du tilleul indiqué par sir Williams à Rocambole, et au milieu duquel la comtesse de Kergaz crut apercevoir deux points lumineux, deux yeux étincelants et dirigés vers elle.

Le baronet Andréa, en homme qui a longtemps exploité ce sentiment humain si banal, si vulgaire, qu'on nomme la peur, savait par expérience que les grands effrois sont muets et ne se traduisent d'ordinaire que par une sorte de prostration, de complète paralysie des sens. En indiquant au prétendu Brésilien l'escalade de l'arbre, sir Williams avait calculé que la terreur de Jeanne, en voyant entrer chez elle un homme par la fenêtre, serait telle qu'elle ne pourrait jeter un cri.

Sir Williams ne s'était point trompé. Jeanne demeura muette, l'œil attaché sur ces deux points lumineux… Sa gorge crispée ne trouva aucun son ; son bras raidi refusa de

s’étendre vers un cordon de sonnette… Elle recula d’un pas, puis d’un autre, et se trouva adossée au mur.

En ce moment, les deux points lumineux changèrent de place, une ombre s’agita dans le feuillage… Puis cette ombre bondit…

Et Jeanne de Kergaz, frissonnante, glacée d’horreur, vit tomber devant elle un homme qui s’était lancé, avec la légèreté d’un tigre, des dernières branches du tilleul sur le parquet de sa chambre. Cet homme, elle le reconnut, et tout son sang se figea alors dans ses veines… C’était le marquis don Inigo de los Montes.

* *

*

Il est de ces effrois, de ces stupeurs suprêmes que la plume est impuissante à décrire. En se voyant en présence de l’être qu’elle redoutait instinctivement, de cet étranger qui osait pénétrer chez elle par la fenêtre, au milieu de la nuit, madame de Kergaz fut saisie d’une épouvante voisine du délire, et elle se demanda si elle n’était point le jouet d’un cauchemar.

Mais le bandit avait l’audace de son rôle ; il osa la saluer et lui dire :

– Pardonnez-moi, madame, le périlleux chemin que j’ai pris pour arriver jusqu’à vous, et veuillez me permettre quelques mots qui expliqueront, je l’espère, mon étrange conduite.

Le marquis s’exprimait avec calme, et sa voix était si naturelle, si régulièrement timbrée, que madame de Kergaz se demanda si, en effet, quelque motif impérieux, mais qu’il allait expliquer sur-le-champ, ne l’avait point contraint à prendre cette voie.

Et elle le regardait, toujours stupéfaite, toujours muette, et n’ayant plus la force d’appeler au secours.

– Madame la comtesse, reprit don Inigo appuyant la main sur son cœur, je suis gentilhomme et sais le respect qui vous est dû. Ne me condamnez donc point sans m’entendre…

Et il demeura à distance, tête nue, dans une attitude respectueuse et suppliante qui calma un peu l’effroi de la jeune femme.

– Madame la comtesse, poursuivit-il, si je me suis introduit chez vous, au milieu de la nuit, comme un voleur, c’est qu’un motif impérieux et sans réplique, une nécessité fatale et indomptable m’y poussaient. Permettez-moi de m’expliquer, et, je vous le demande à genoux, au nom de ce qu’il y a de plus sacré à vos yeux, n’appelez pas, ne me faites pas chasser avant de m’avoir entendu.

La voix de don Inigo était si suppliante et si respectueuse, que Jeanne, retrouvant enfin l’usage de ses membres, sinon celui de sa voix, laissa échapper un geste qui signifiait :

– Parlez…

Don Inigo reprit :

– Ce que j’avais à vous dire, madame, est un secret de telle nature, que ni votre mari, ni vos gens, ni personne au monde ne le peut entendre que vous.

Et comme une sorte d’étonnement semblait, pour madame de Kergaz, succéder à son effroi de tout à l’heure :

– Venir ici avec le comte, poursuivit le Brésilien, était donc impossible… Venir sans lui, me faire annoncer par vos gens, c’était vous compromettre odieusement… Et pourtant… il appuya la main sur son cœur… pourtant, acheva-t-il avec tristesse, ce secret était là, et il m’étouffait.

Madame de Kergaz tressaillit et crut deviner.

– Monsieur… dit-elle avec fierté, et recouvrant enfin sa voix.

– Oh ! fit don Inigo avec chaleur, écoutez-moi un seul moment. Et il se mit à genoux…

Madame de Kergaz n’eut pas la force d’appeler. Elle demeura debout, sans voix, sans respiration. On eût dit un condamné qui attend la lecture de sa sentence.

– Madame la comtesse, reprit don Inigo, toujours respectueux mais ferme, je suis né dans ces chaudes contrées où l’homme, roi de la nature, ne s’irrite des obstacles que pour les vaincre, où l’impossible possède un véritable attrait.

Jeanne écoutait frémissante et ne voulait pas deviner où il en voulait venir.

– Je suis venu à Paris, poursuivit-il, poussé par une force inconnue, attiré vers un but mystérieux et qu’il m’était impossible de deviner. J’ai vingt-cinq ans, je jouis d’une fortune fabuleuse, je suis le roi souverain de vastes solitudes où hommes et troupeaux m’appartiennent… C’est vous dire que fortune et isolement me pesaient, et que je venais à Paris y chercher une compagne de mon choix, une femme dont je serais l’esclave et dont je ferais ma reine.

La comtesse se méprit ou espéra du moins se méprendre à ces paroles. Elle crut que don Inigo songeait à se marier et qu’il venait s’ouvrir à elle et demander son appui.

– Cette femme, continua-t-il, inconnue et cependant adorée, il y a huit jours, je l’ai trouvée enfin.

Il s’arrêta, et son front se couvrit d’une vive rougeur.

La comtesse attendait avec anxiété.

Il reprit :

– Cette femme, je l’ai trouvée. Ah ! fit-il avec amertume, je sais bien que des obstacles s’élèvent entre nous, que le monde et ses préjugés ont creusé entre elle et moi de profonds abîmes ; mais qu’importe ! j’ai dans mon cœur des trésors de tendresse pour les combler. J’ai foi en mon amour, foi en mon étoile…

Jeanne se reprit à trembler. Elle songea qu’elle était seule… seule en cette villa presque déserte, seule loin de Paris, loin de son cher Armand, ce protecteur du ciel, seule en présence de ce fou qui parlait avec témérité de quelque amour étrange et impossible.

– Cette femme que j’aime, continua don Inigo avec exaltation, cette femme de qui me séparent les lois et les préjugés du monde, j’ai juré de la conquérir et de la faire mienne…

je me suis juré de l'emmener sous le ciel éternellement bleu de mon pays, au milieu de nos vastes solitudes, plus belles et plus enviables que vos cités d'Europe… de lui donner un peuple d'esclaves, de passer moi-même ma vie tout entière à ses genoux.

Ce langage insensé finit par arracher la comtesse à sa torpeur morale. D'un geste, elle imposa silence au marquis don Inigo.

– Monsieur, lui dit-elle, était-ce donc pour me dire ces choses… insensées…

– Insensées, soit, dit-il, mais vraies… mais sincères… mais parties du cœur…

Et il la regarda avec audace.

– Monsieur, dit la comtesse avec une froide dignité, vous oubliez certainement qui je suis…

– Hélas ! non, madame.

– Vous oubliez que M. de Kergaz, mon mari, continua Jeanne, vous a ouvert sa maison…

– Non, je ne l'oublie point…

Et sa voix était ferme et nuancée d'une odieuse infamie.

– Madame, interrompit-il brusquement, vous avez deviné de quelle femme je voulais vous parler tout à l'heure ? s'écria-t-il en fléchissant un genou : celle que j'aime, celle que je me suis juré de conquérir, cet être adoré entre lequel et moi je supprimerai, je renverserai tous les obstacles ; cette femme, c'est vous !…

Et il se releva, fit un pas vers elle, voulut prendre ses mains et y poser ses lèvres perfides.

Jeanne recula, poussa un cri terrible, et dit d'une voix affolée : – À moi, Armand ! à moi !…

– Il n'est pas ici, ricana le misérable, il est loin… et vous…

Il n'acheva pas… Une porte s'ouvrit, un homme apparut subitement, le visage étincelant de courroux, et frappant d'un soufflet la joue de l'audacieux coupable.

– Infâme ! exclama-t-il d'une voix tonnante.

XCIII

Or, cet homme qui arrivait au secours de Jeanne éperdue, ce sauveur que la Providence semblait envoyer juste à l'heure où madame la comtesse de Kergaz, la noble et chaste compagne d'Armand, allait être outragée, ce n'était pas Armand lui-même, comme on aurait pu le croire, c'était M. le vicomte Andréa ; Andréa ou sir Williams, c'est-à-dire cet ange des ténèbres, ce génie du mal qui échafaudait pièce à pièce la ruine de cette noble maison, qui avait préparé avec sa lente et tenace habileté cette scène d'audace, qui venait de faire outrager la plus sainte des femmes et, se réservant le rôle du *deus ex machina*, survenait pour avoir l'air de sauver celle dont il préparait depuis si longtemps la perte.

À la vue de celui qu'elle considérait comme un libérateur, comme un ami, comme le frère dévoué de son époux, Jeanne jeta un cri de joie :

– Ah ! murmura-t-elle, je suis sauvée.

Elle le regarda, tremblante encore, mais déjà rassurée et pleine de confiance.

Le vicomte Andréa n'était plus en ce moment cet homme au front humble, au regard baissé, ce pénitent courbé sous le remords. Un éclair de courroux illuminait son visage et lui donnait un reflet martial et terrible. Son attitude était celle de ces vieux gentilshommes qui dégainaient l'épée pour défendre l'honneur de leur écusson et toute la fierté d'une vieille race.

Jeanne crut voir Armand de Kergaz lui-même.

Il se tourna vers elle d'abord et lui dit avec une sorte de sévérité :

– Madame… il faut que les trois personnes qui se trouvent ici demeurent seules à jamais dans le secret de l'outrage que vous avez subi.

Et comme Jeanne se taisait, il fit un pas vers don Inigo, en lui disant froidement :

– Monsieur, vous êtes un lâche !

– Monsieur ! exclama le prétendu Brésilien, qui joua admirablement la peur.

Le vicomte Andréa sortit tranquillement un pistolet de sa poche, et l'arma avec méthode.

– Monsieur, lui dit-il, choisissez : ou vous allez vous tenir tranquille et m'écouter… ou je vais vous brûler la cervelle.

Le Brésilien se croisa les bras et parut céder à la force.

– Monsieur, continua le baronet, la femme que vous avez eu l'intention d'outrager et à laquelle vous avez osé faire entendre un inqualifiable langage est la femme de mon frère. Cela veut dire, monsieur, qu'un de nous deux est de trop en ce monde.

Le Brésilien s'inclina.

– Monsieur, poursuivit Andréa, nous devons nous battre sans qu'on puisse jamais soupçonner le motif de notre querelle, et comme j'ai votre vie entre mes mains, que rien au monde ne pourrait m'empêcher de vous tuer, j'userai de ce droit si vous ne me donnez votre parole d'honneur de respecter éternellement ce mystère.

– Je vous la donne, monsieur, dit don Inigo.

Andréa abaissa le canon de son pistolet et cessa de tenir le marquis en joue.

– Vous allez sortir d'ici, continua Andréa, vous en allant comme vous êtes venu… Vous retournerez à Paris.

– J'y serai à vos ordres, monsieur, dit fièrement le Brésilien.

– Attendez, fit Andréa d'un ton impérieux, attendez donc… Et, regardant la comtesse : il ne faut pas, continua-t-il, que M. de Kergaz puisse jamais supposer que je me bats avec l'étranger à qui il a noblement ouvert sa maison, parce que cet homme a eu l'audace de violer indignement cette hospitalité.

– Il ne le saura pas, monsieur, murmura don Inigo.

– Pour cela, reprit le vicomte, il est nécessaire de laisser passer une journée tout entière. Armand sait que je suis ici… si je me bats avec vous demain, il devinera que vous êtes venu… Dans vingt-quatre heures, je vous enverrai mes témoins.

– Je les recevrai, monsieur.

– Nous nous battrons au pistolet.

Don Inigo fit un geste de répugnance marquée.

– Monsieur, dit froidement Andréa, je vous comprends, vous avez le préjugé de l'épée ; mais avec cette arme on se blesse souvent, rarement on se tue… Au pistolet, on se manque ; mais on recommence, et l'on finit par se tuer. Or, je vous l'ai dit, l'un de nous est de trop…

– C'est bien, monsieur, dit froidement don Inigo.

– Après-demain matin donc, dit Andréa en lui montrant du doigt la fenêtre.

Don Inigo s'inclina, salua la comtesse en frissonnant, se dirigea vers la croisée, enjamba l'entablement et disparut.

Alors le vicomte Andréa regarda madame de Kergaz. Jeanne était pâle, muette, comme saisie d'horreur.

Andréa lui prit la main.

– Rassurez-vous, madame, lui dit-il, vous n'avez plus à courir aucun danger.

La voix de son libérateur sembla rappeler Jeanne à elle-même. Elle pressa la main du vicomte et se prit à fondre en larmes.

– Ah ! merci, merci, murmura-t-elle, vous êtes mon sauveur.

– Je veille sur l'honneur des miens, répondit Andréa d'un ton solennel et plein d'emphase. Reposez-vous, madame, nul ne viendra maintenant troubler votre sommeil.

Adieu… bonne nuit…

Et M. le vicomte Andréa fit un pas de retraite.

– Mon frère, dit Jeanne avec l'accent de la prière, vous ne vous battrez point, n'est-ce pas ?

– Il le faut.

– Mais c'est impossible ! je ne le veux pas. Je n'ai pas juré, moi, je préviendrai Armand, Armand ne le voudra pas.

– Il est certain, dit Andréa, que si Armand apprend ce qui s'est passé, ce n'est pas moi qui me battrai, c'est lui.

– Lui ! fit-elle frémissante.

– Ma chère sœur, murmura l'hypocrite, vous savez bien qu'il est en ce monde des circonstances où toute justice humaine pâlit devant cette loi suprême qu'on nomme le code de l'honneur. Vous n'avez donc pas deviné, pauvre femme, que l'homme qui, s'il n'est châtié, ira, dans huit jours, se vanter dans un club d'avoir pénétré chez vous, au milieu de la nuit ?…

– Ô infamie !

– Or, reprit Andréa, pressant affectueusement la main de Jeanne, voulez-vous que ce soit Armand qui se batte ?

Elle tremblait de tous ses membres et ne répondait pas.

– Armand, le plus noble et le meilleur des hommes ? poursuivit Andréa.

Et comme elle se taisait toujours :

– Je suis au contraire, moi, reprit-il, un être déshérité, sans amour et sans famille…

– Ah ! s'écria Jeanne, vous êtes ingrat. N'avez-vous pas un frère… une sœur qui vous aiment ?…

Il passa la main sur son front et détourna la tête.

– Oui, dit-il, vous êtes nobles et bons tous deux, mais puis-je oublier mes crimes, et ne dois-je pas considérer comme un moyen de réhabilitation que le ciel m'envoie cette occasion de châtier un misérable ou de mourir pour vous ?

Jeanne était éperdue.

– Mon Dieu ! dit tout à coup Andréa prêtant l'oreille, écoutez… N'entendez-vous pas un bruit de voiture, là-bas, dans le lointain… ?

Elle prêta l'oreille.

En effet, on entendait fort distinctement un roulement de roues sur la grande route, à une certaine distance.

– C'est Armand qui revient, dit Andréa.

– Ah ! quelle joie ! s'écria Jeanne, qui oublia tout.

– Madame, dit vivement Andréa, il ne faut pas qu'Armand me trouve ici… Comment expliquerions-nous ma présence chez vous, à minuit passé ?

– Eh bien, adieu, mon frère.

– Non, je ne partirai point ainsi, dit-il avec fermeté. Votre parole que le plus profond mystère régnera sur les événements de cette nuit.

– Je vous la donne…

– Vous me laisserez me battre ?…

Elle hésita.

– Oh ! c'est affreux ! dit-elle.

– Il le faut.

– Eh bien !… Ah ! je prierai Dieu avec tant de ferveur qu'il m'exaucera.

– Adieu ! dit-il, à demain !

Et il s'en alla et remonta chez lui.

– Ô *pâtissier,* mon compère, murmura-t-il, tu as décidément du bon, et tout cela tourne à ravir !

* *

*

Andréa et la comtesse de Kergaz avaient eu une fausse alerte ; ce n'était point la voiture d'Armand qu'ils avaient entendue rouler dans le lointain. Le comte ne revint qu'à cinq heures du matin et à cheval. Lorsqu'il entra, tout était calme dans la villa.

Jeanne, brisée par les émotions de la nuit, avait fini par s'endormir. Son mari entra sur la pointe du pied et ne l'éveilla point.

Andréa, lui aussi, dormait avec cette tranquillité qui sied aux grands courages. Il ne sortit de la chambre que vers dix heures du matin, à l'heure du déjeuner ; il était fort calme et se montra presque gai. Deux heures après il quitta Primevère, après avoir obtenu d'un regard, jeté à la dérobée à la comtesse, l'assurance nouvelle qu'elle se tairait ; puis il s'en retourna à Paris, et se rendit à pied rue de Suresnes, où il s'arrêta à la porte d'un hôtel garni de triste apparence.

L'hôtel avait une allée noire dans laquelle il disparut, après avoir jeté dans la rue un cauteleux regard autour de lui, afin de bien s'assurer qu'il n'était pas suivi.

Il frappa au carreau graisseux d'une loge de portier.

– Qui est là ? demanda une voix enrouée.

– Moi ! dit Andréa.

Une vieille tête chauve se montra, reconnut Andréa, lui tendit une clef et une lettre écrite sur du gros papier et cachetée avec de la mie de pain.

Andréa s’élança dans l’escalier tortueux, auquel une corde servait de rampe, et, tout en montant au cinquième étage, il ouvrit la missive, qui ne contenait que ces mots : « Venez, je vous attends… »

Aucune signature ne les accompagnait.

* *

*

Or, une heure après environ, nous eussions retrouvé le protégé de M. Urbain Mortonnet, banquier au Havre, M. le marquis don Inigo, dans son petit appartement de l’hôtel Meurice fumant un cigare et attendant un visiteur. Ce dernier n’était autre que sir Williams, qui était allé rue de Suresnes reprendre pour la circonstance la perruque blonde et le teint rougeâtre de sir Arthur Collins. Il était impossible de reconnaître en lui ce vicomte Andréa, pâle et blême, qui, huit jours avant, était venu chercher en grande pompe le jeune étranger pour le conduire à l’hôtel de Kergaz.

Le nègre majestueux, sous la peau noire duquel on eût vainement cherché maître Venture, l’intendant de madame Malassis, introduisit sir Arthur avec tout le cérémonial usité sous les latitudes transatlantiques, et l’hôtel Meurice tout entier demeura persuadé que le prince brésilien ne voyait que des personnages de la plus grande distinction.

Sir Arthur introduit, le marquis relégua maître Venture dans l’antichambre, ferma la porte, tira les portières et s’assura qu’il était bien seul avec son visiteur.

– Bonjour, mon adversaire, dit sir Arthur en entrant.

– Bonjour, mon oncle.

– Comment vas-tu ce matin ?

– Assez mal. Je n’ai pas dormi…

– Eh ! eh ! fit sir Arthur d’un ton moqueur, mes deux soufflets seraient-ils la cause de ton insomnie ?

– Je le crois.

– Imbécile !

– Dame ! fit Rocambole naïvement, un gentilhomme qui reçoit des soufflets…

– Ah çà, faquin ! dit sir Arthur, je crois, le diable m’emporte ! que tu as fini par te prendre au sérieux.

– Parbleu !

– Eh bien, puisque nous nous battrons demain… il me semble que tu auras satisfaction de tes deux soufflets.

– Oh ! dit Rocambole, si je faisais mon compte en bonne conscience, je pourrais additionner aussi un coup de poignard…

Le flegme avec lequel Rocambole prononça ces mots fit tressaillir le baronet. Celui-ci le regarda attentivement.

– Tu railles, drôle ?

– Oui et non.

– Comment, oui et non ?

– Dame ! fit le prétendu marquis brésilien, il me semble qu'il serait temps de régulariser un peu nos positions respectives.

– Je ne comprends pas, dit froidement sir Arthur Collins.

– C'est pourtant bien facile, mon oncle.

– Tu crois ?

– Sans doute.

Le baronet s'assit et regarda fort attentivement Rocambole.

– Serait-il question d'argent ?

– Tout juste.

– Eh bien, que veux-tu savoir ?

– Je voudrais, autant que possible, un titre, une valeur sérieuse, quelque chose qui pût me représenter convenablement les cinquante mille livres de rente dont je dois hériter à la mort de ce pauvre comte de Kergaz.

– Ta réclamation est légitime.

– Ah ! vous en convenez…

– Mais là où il n'y a rien, le roi perd ses droits, reprit sir Arthur, et je ne puis te donner ce que je n'ai pas encore…

– C'est drôle ! murmura Rocambole, j'avais pensé, mon oncle, que vous pourriez me souscrire une reconnaissance d'un million portant la date de l'année prochaine, signée de votre vrai nom d'Andréa, tuteur du fils mineur de feu M. le comte Armand de Kergaz.

– C'est très facile, dit sir Arthur.

– Alors, vous n'y voyez pas d'obstacle ?

– Aucun.

– Vous me signerez cela ?

– Quand tu voudras.

– Mais tout de suite, alors, dit le marquis don Inigo.

– Non pas, dit froidement sir Williams.

– Et pourquoi ?

– Parce que, acheva le baronet, j'aime autant renvoyer cela à après-demain. Tu pourrais me tuer par étourderie, demain matin, tandis que, lorsqu'on attend un million, on est prudent.

– Vous avez raison, mon oncle, murmura Rocambole, résigné à attendre.

XCIV

Le lendemain matin, vers onze heures, le comte et la comtesse de Kergaz vinrent passer la journée à Paris.

À peine Armand était-il installé dans son cabinet de travail, occupé à dépouiller sa correspondance, que son frère Andréa se présenta.

– C'est toi ? dit le comte, le reconnaissant.

Le vicomte Andréa avait une attitude solennelle, triste et pleine de dignité à la fois.

– Pardonnez-moi, mon frère, de vous déranger, dit-il, mais il y a urgence.

Une sorte de métamorphose s'était opérée en lui. Ce n'était plus l'homme courbé par le remords, aux yeux humblement baissés, à la tournure inquiète et servile, le grand coupable qui se reconnaissait indigne entre tous et plaçait un laquais bien au-dessus de lui. Sous l'impulsion d'un sentiment que le comte eût vainement cherché à pénétrer, Andréa s'était redressé. Il portait la tête haute, son regard était plein d'assurance ; il avait boutonné militairement sa longue redingote, et son visage respirait une certaine audace, un je ne sais quoi de belliqueux qui sentait bien plus le gentilhomme que le dévot. L'étonnement de M. de Kergaz, à qui rien de tout cela n'échappa, fut si grand, qu'il ne put trouver un mot pour le manifester. Il se contenta de regarder son frère et d'attendre que celui-ci prît enfin la parole.

– Armand, dit Andréa avec calme, je ne sais pas si le repentir ou le remords qui m'accablent depuis quatre années ont fini par me réhabiliter à vos yeux…

– Oh ! certes, dit Armand, si Dieu t'a réhabilité comme moi…

– Mon frère, poursuivit Andréa avec quelque hésitation, nous avons eu la même mère…

– Oui…

– Et nous sommes… gentilshommes.

– Je le crois, dit Armand en souriant.

– Eh bien, n'est-il pas vrai qu'il est parfois pour un gentilhomme, si coupable qu'il soit à ses yeux, si déméritant de ce titre qu'il ait été, d'impérieuses, d'inexorables nécessités ?

– Explique-toi, mon frère.

– Croyez-vous qu'il soit des cas où un homme insulté puisse faire autrement qu'aller sur le terrain ?

Armand tressaillit.

– Un duel ! fit-il.

– Nécessaire, dit laconiquement Andréa.

– Tu as… un… duel ?

– C’est-à-dire que je suis forcé de me battre.

– Mais, pourquoi ?

Andréa ne répondit pas.

– Avec qui ?

Même silence.

– Par exemple ! dit le comte stupéfait, je ne m’attendais pas à une semblable nouvelle. Comment ! toi, Andréa, le pieux et le repentant, l’homme détaché des choses d’ici-bas, tu veux obéir à un préjugé ?

– Il le faut !

Le comte se frotta les yeux.

– Voyons, dit-il, je crois que je rêve !

– Non, dit Andréa.

– Ainsi, tu as un duel ?

Le vicomte fit un signe de tête affirmatif.

– Et avec qui te bats-tu ?

– Mon frère, dit gravement Andréa, vous êtes un grand et généreux cœur, vous avez pardonné à l’infâme, et vous ne me refuserez pas une grâce…

– Parle.

– Je ne puis vous nommer mon adversaire que lorsque vous m’aurez fait deux promesses.

– Quelle est la première ?

– Vous me servirez de témoin.

– Belle question ! Et la seconde ?

– Vous ne me demanderez pas, vous ne me demanderez jamais la cause de ce duel.

– Comment ! fit le comte, je ne saurai pas pourquoi tu te bats ?

– Non, mon frère.

– Mais enfin, le motif est-il grave ?

– J’ai été outragé dans ce que j’ai de plus cher au monde.

– Par qui ?

– Ai-je votre parole que vous respecterez mon secret, Armand ?

– Je te la donne.

– Eh bien, je me bats avec le marquis don Inigo de los Montes.

Le comte de Kergaz jeta un cri.

– Mon protégé ! dit-il, l'homme que m'a recommandé le vieux Mortonnet !

– Précisément.

– Mais… c'est impossible !

– J'ai votre parole, dit froidement Andréa, et vous n'y avez jamais manqué.

– Étrange ! murmura Armand.

Andréa se tut.

– Ainsi le marquis t'a outragé ?

– Oui.

– Et tu veux te battre ?

– Oui.

– Mais on peut arranger cette affaire, peut-être… dis ?

– Mon frère, répondit tristement le vicomte Andréa, si un remède avait pu être apporté à cette querelle, je ne fusse pas venu vous trouver.

– Mais… enfin…

– J'ai votre parole que vous me servirez de témoin, répéta Andréa d'une voix nette et ferme.

– Soit, dit le comte.

– Eh bien, reprit Andréa, habillez-vous en ce cas.

– Comment ! tu veux te battre aujourd'hui ?

– Non, demain au jour. Mais il faut aller voir le marquis.

– C'est bien, je le verrai.

Armand sonna son valet de chambre et se fit habiller.

Andréa était, aux yeux d'Armand, un homme pieux. Il se prit donc à penser que son frère devait avoir, pour oser transgresser la loi chrétienne, un de ces motifs impérieux qui contraignent parfois l'homme le plus éclairé, le plus dépourvu de préjugés, à descendre dans l'arène.

Et puis Armand était fils d'une race de soldats, et le sang se réveille toujours à de certaines heures… Il blâmait son frère, au fond de son âme, mais il ne le désapprouvait pas.

Andréa voulait se battre, Andréa voulait que son frère lui servît de témoin… Armand n'avait plus rien à lui objecter. Il était prêt.

– Ah çà, lui dit-il tout à coup en s'habillant, tu es l'offensé ?

– Oui.

– Alors tu as le choix des armes ?

– C’est mon droit.

– Tu prends l’épée ?

– Peu m’importe !

– J’aimerais mieux l’épée…

– Soit ; mais cependant…

– Qu’est-ce ? demanda M. de Kergaz.

– Je ne sais pas, dit Andréa, si je vous ai jamais dit que j’avais eu le bras droit cassé en Amérique.

– Non, je ne crois pas.

– Eh bien, depuis cet accident, j’éprouve une grande difficulté à faire des armes, et je suis persuadé que j’aurais lieu, sur le terrain, de me repentir du choix de l’épée.

– Très bien ; tu te battras au pistolet.

M. de Kergaz acheva, en parlant ainsi, sa toilette du matin et demanda son coupé bas. Puis il entra chez Jeanne, qui était déjà levée, et lui annonça qu’il se ferait peut-être attendre pour le déjeuner.

Jeanne avait deviné où allait son mari. Elle eut le courage de rester fidèle à la promesse qu’elle avait faite. Elle ne le questionna point, et le laissa sortir. La pauvre femme avait passé le reste de la nuit à prier.

La scène nocturne que nous avons racontée, l’audace de don Inigo, l’intervention terrible d’Andréa, tout cela n’avait cessé de se représenter à sa mémoire avec une effrayante exactitude. Puis elle songeait en frissonnant à cette rencontre devenue inévitable entre le marquis et Andréa… L’un ou l’autre pouvait être tué… Et alors, au fond de sa vie si chaste, si pure, il y aurait du sang… Un homme serait mort à cause d’elle.

Lorsque Armand se fut éloigné, Jeanne sentit sa force d’âme s’évanouir, et ses larmes taries un moment se remirent à couler.

* *

*

Armand, cependant, se faisait conduire à l’hôtel Meurice, où, selon toute probabilité M. le marquis don Inigo de los Montes devait attendre patiemment les témoins de son adversaire le vicomte Andréa.

À dix heures du matin, M. le marquis don Inigo dormait encore, lorsque maître Venture, devenu, on le sait, le plus beau nègre du monde, annonça à son maître la visite de M. le comte Armand de Kergaz.

L’appartement occupé par le Brésilien, à l’hôtel Meurice, était composé d’une antichambre, d’un petit salon et d’une chambre à coucher.

Le nègre fit asseoir le comte au salon et alla réveiller son maître.

Dix minutes après, M. le marquis don Inigo de los Montes, enveloppé dans une magnifique robe de chambre en velours bleu, à retroussis cerise, qui lui donnait bien plutôt l'apparence d'un charlatan que celle d'un homme bien élevé, sortit de sa chambre à coucher et vint saluer le comte.

À sa vue, Armand s'était levé.

M. de Kergaz avait, dans les occasions solennelles, une tenue sévère, digne et pleine de distinction. Il était simple et fier sans affectation, grave et mesuré sans aucun parti pris d'être prudent.

– Monsieur le comte, dit le marquis don Inigo, veuillez me pardonner de vous avoir fait attendre.

Il avança un siège à M. de Kergaz. Celui-ci demeura debout.

– Monsieur le marquis, dit-il, vous devez deviner, je présume, le but de ma visite matinale ?

– Je m'en doute, monsieur.

– Je suis le fondé de pouvoirs de M. le vicomte Andréa, mon frère.

– Monsieur, répliqua le faux marquis avec une certaine arrogance, autant j'étais charmé et flatté de recevoir M. le comte de Kergaz, dont je suis l'obligé, autant je suis peiné de le voir arriver chez moi chargé d'une semblable mission.

Et le marquis salua.

– Je vous ferai observer, monsieur, dit froidement le comte, que je suis le frère de l'homme que vous avez outragé.

Le marquis s'inclina sans répondre.

– J'ignore le motif d'une querelle que je déplore, poursuivit Armand, motif qui, m'a dit Andréa, doit demeurer secret entre vous.

Le marquis eut un signe de tête approbatif.

– Mais, quel qu'il soit, je dois me renfermer strictement dans mon rôle de témoin.

– Je vous écoute, dit Rocambole, demeurant également debout.

– Il paraît que mon frère est offensé.

– Oui, monsieur.

– Je crois voir, à votre attitude, qu'il n'y a pas d'accommodement possible ?

– Hélas ! non.

– Donc, puisque nous sommes l'offensé, nous avons le choix des armes.

– J'y consens de grand cœur.

– Nous nous battrons au pistolet.

– Très bien.

– Demain, à sept heures, au bois de Vincennes, si vous le voulez bien.

– C’est convenu, monsieur.

La mission d’Armand était remplie, il n’avait plus un mot à ajouter. Il salua l’adversaire d’Andréa et prit congé.

Le prétendu marquis le reconduisit avec une politesse affectée jusqu’au bas de l’escalier et rentra chez lui.

Armand remonta en voiture.

– Rue d’Isly, dit-il au cocher.

De nos jours, les duels où chaque adversaire n’a qu’un seul témoin sont si rares, si peu usités, que M. de Kergaz ne songea pas une minute à assister tout seul M. le vicomte Andréa, son frère. Il se rendit chez Fernand Rocher.

Depuis trois mois, le bonheur avait de nouveau étendu ses ailes sur l’hôtel de la rue d’Isly. Hermine était devenue la plus heureuse des femmes, et Fernand passait sa vie à ses genoux pour se faire pardonner ses erreurs. Depuis trois mois, aucun nuage n’avait assombri leur calme horizon, aucun souvenir de la tempête n’était venu les assaillir, aucun vague indice n’avait pu leur faire craindre des malheurs à venir.

On se souvient peut-être qu’au moment où sir Williams, sous le déguisement de sir Arthur Collins, s’échappait des mains du comte Artoff et sautait de la fenêtre du salon dans le jardin de l’hôtel de Turquoise, tandis que cette dernière était frappée de folie, que Fernand et Léon, stupéfaits de cette scène qui venait d’avoir lieu, demandaient avec instance le nom de ce *deus ex machinâ* invisible et insaisissable, de ce Protée qui, toujours poursuivi, se dérobait sans cesse à toutes les poursuites ; on se souvient, disons-nous, que Baccarat avait gardé un morne silence, dédaignant de répondre. Baccarat savait bien qu’elle seule n’avait point été dupe du repentir de sir Williams ; que ni Fernand, ni Léon n’ajouteraient foi, pas plus qu’Armand lui-même, à ses accusations, hélas ! jusqu’à présent non appuyées de preuves ; et, en femme prudente qui marche sans relâche à son but, elle s’était juré d’attendre et de ne point donner inutilement l’éveil à Andréa.

Nous avions besoin de rappeler ces circonstances pour expliquer la démarche de M. de Kergaz auprès de Fernand Rocher et l’empressement avec lequel celui-ci l’accueillit.

Lorsque le comte se présenta à l’hôtel de la rue d’Isly, Fernand et sa jeune femme n’étaient point seuls. Un troisième personnage, bien connu de nous, Baccarat, était avec eux.

Deux mots suffiront pour légitimer la présence de la pauvre repentie dans le salon de la vertueuse et belle madame Rocher. Après le dénouement de l’horrible intrigue dans laquelle Fernand eût infailliblement laissé sa fortune et sa vie, sans l’énergique intervention de Baccarat, le mari d’Hermine, touché de tant de dévouement et d’abnégation, avait tout avoué à sa femme.

Alors madame Rocher, émue jusqu’aux larmes, était allée elle-même chez Baccarat, et elle lui avait ouvert ses bras en lui disant : « Soyez ma sœur, mon amie, ma compagne, et aimez-moi comme je vous aime. » Et l’ange du repentir, à dater de ce jour, avait eu un libre accès dans cette maison qu’elle avait sauvée de la ruine, et, quoi qu’elle eût pu faire

pour se soustraire à la reconnaissante affection d’Hermine, elle avait été contrainte de se présenter quelquefois à l’hôtel de la rue d’Isly. D’ailleurs, Hermine la chargeait souvent de répandre des secours, des aumônes, et c’était pour lui rendre compte d’une mission de ce genre qu’elle était venue ce matin-là, et avait été contrainte d’accepter le déjeuner de famille.

Les deux époux et leur libératrice, qui tenait l’enfant sur ses genoux, étaient donc à table, lorsque l’on annonça le comte de Kergaz.

Baccarat eut comme un pressentiment de quelque chose de grave, et elle tressaillit profondément en voyant entrer Armand. La tristesse solennelle répandue sur les traits du comte de Kergaz acheva d’éveiller l’attention inquiète de la jeune femme, et sa pensée se reporta, malgré elle, à sir Williams, à ce malfaisant génie qu’elle n’avait point renoncé à démasquer un jour pour l’écraser sous son pied victorieux.

– Mon ami, dit le comte à Fernand en saluant les deux femmes, j’ai à vous demander un service et deux minutes d’entretien seul à seul.

XCV

Fernand se leva, serra la main du comte et lui dit :

– Venez, passons dans mon cabinet.

Le cabinet de Fernand était attenant à la salle à manger. Le comte y suivit Fernand.

Alors Baccarat se leva de table à son tour, et s'approcha d'Hermine.

– Madame, lui dit-elle vivement, je vais vous demander une chose bien étrange.

Hermine la regarda.

– Une chose inouïe, presque honteuse, plus qu'indiscrète.

– Mon Dieu ! expliquez-vous.

– Tenez, poursuivit rapidement Baccarat, pardonnez-moi, mais j'obéis en ce moment à un pressentiment.

– Que voulez-vous dire ?

– Mes pressentiments m'ont rarement trompée, et je suis sûre que vous, M. Fernand ou le comte, avez intérêt à ce qui va se passer entre ces deux messieurs.

Hermine demeura stupéfaite.

– Chère dame, reprit Baccarat, je vous en supplie, s'il est un moyen que j'entende la conversation de M. de Kergaz et de M. Rocher, indiquez-le-moi.

L'accent de Baccarat avait quelque chose de mystérieux et de prophétique, dont Hermine fut vivement impressionnée.

– Venez donc, dit-elle ; vous avez déjà sauvé mon mari une fois et j'ai confiance en vous. Venez !

Elle la prit par la main, l'entraîna vers une porte qui donnait dans le grand salon, et la conduisit dans une pièce attenante, comme la salle à manger, au cabinet. Seulement, la porte qui réunissait ces deux dernières pièces fermait mal et on pouvait tout entendre au travers.

Hermine l'indiqua du doigt à la jeune femme.

Baccarat se glissa sur la pointe du pied jusqu'à cette porte et prêta l'oreille.

Or, voici ce que disait Armand à Fernand Rocher :

– Mon cher ami, auriez-vous la moindre répugnance à servir de témoin dans un duel ?

– Moi ! dit Fernand, non. Pourquoi cette question ?

– C'est que j'ai besoin de vous.

– Comment ! s’écria Fernand ému, vous vous battez ?

– Moi ? non.

Fernand respira.

– Ah ! dit-il, vous m’avez effrayé.

– Mais je suis témoin, poursuivit Armand, j’ai besoin d’un second.

– Je suis à vos ordres.

– Merci !

– Mais, dit Fernand, qui donc assistons-nous ?

– Mon frère.

– Votre frère ! s’écria M. Rocher, qui crut avoir mal entendu.

– Oui, mon ami.

– Votre frère… Andréa ?

– Andréa, répéta le comte.

– Vous êtes fou ou je rêve, dit Fernand abasourdi.

– Je me suis dit la même chose il y a une heure… continua M. de Kergaz.

– C’est à n’y rien comprendre, mon cher comte.

Au nom d’Andréa, Baccarat s’était prise à écouter avec une attention pleine d’anxiété, se disant :

– J’avais le pressentiment qu’il allait être question de lui.

– Voyons ? reprit Fernand, expliquez-vous donc, mon cher comte.

– Vous savez, répondit Armand, quelle vie d’expiation et de repentir mène ce pauvre frère…

– Si Dieu ne pardonne pas à celui-là, dit Fernand d’un ton convaincu, à qui donc pardonnera-t-il jamais ?

– Vous savez, continua Armand, combien Andréa est humble, doux, inoffensif, depuis sa conversion. Jugez de mon étonnement lorsqu’il est venu, ce matin, m’annoncer résolument qu’il se battait, et me prier de lui servir de témoin.

– Mais, dit Fernand, avec qui se bat-il ?

– Avec un jeune Brésilien, le marquis don Inigo de los Montes.

– Comment ! dit Fernand Rocher, cet étranger qui vous a été recommandé ?

– Précisément.

– Et pourquoi se bat-il ?

– Mystère ! murmura Armand. Il a exigé de moi ma parole que je ne le questionnerais point sur la cause de ce duel.

Fernand était stupéfait.

– Ainsi, reprit Armand, je compte sur vous, mon ami ?

– Je suis prêt.

– Demain, chez moi, à six heures du matin. L'arme choisie est le pistolet.

Et le comte se leva et serra la main de Fernand.

Baccarat retourna dans la salle à manger avec les mêmes précautions de silence, et posa un doigt sur ses lèvres en regardant Hermine.

Quand le comte et Fernand sortirent du cabinet, ils retrouvèrent les deux femmes à table et ne soupçonnèrent point qu'ils avaient été entendus.

Le comte parti, Fernand jugea inutile de confier à sa femme et à Baccarat ce que lui avait dit Armand. Il sortit après le déjeuner, et madame Rocher demeura seule avec Baccarat.

– Chère madame, dit alors celle-ci, me garderez-vous le secret ?

– Je vous le promets, répondit Hermine.

Baccarat quitta à son tour l'hôtel de la rue d'Isly et courut chez le comte Artoff.

– Montez dans ma voiture, lui dit-elle, et gagnons les Champs-Élysées, j'ai besoin de vous.

Le comte lui prit les deux mains et la regarda avec amour :

– Ne suis-je pas votre esclave ? dit-il en montant auprès d'elle.

– Non, vous êtes mon ami.

– Soit ; mais vous savez bien que vos désirs sont des ordres pour moi.

– Eh bien ! obéissez-moi, dit-elle en souriant et s'asseyant auprès de lui avec l'abandon charmant d'une sœur aînée.

Et elle lui raconta ce qu'elle venait d'entendre.

– Vous seul croyez à l'infamie de cet homme, dit-elle ; vous seul savez bien que je ne poursuis ni un rêve ni une chimère.

– Oh ! certes, dit le comte.

– Eh bien ! continua Baccarat, je suis certaine que, sous ce duel, il y a une nouvelle machination de l'infâme sir Williams. Connaissez-vous ce marquis don Inigo ?

– Tenez, dit le comte, le voilà qui passe à cheval.

– Vous le connaissez donc ?

– On me l'a montré hier au Bois.

– Il faut que vous m'ayez sur lui des renseignements minutieux, poursuivit Baccarat.

– Je les aurai.

– Puis, demain, vous m'accompagnerez au bois de Vincennes. Je veux voir…

– Nous verrons…

Le comte Artoff reconduisit Baccarat chez elle et se rendit à son cercle.

Il espérait y obtenir quelques renseignements sur ce marquis don Inigo de los Montes. Il était alors midi.

Le cercle était à peu près désert. Cependant le jeune Russe trouva le baron de Manerve occupé à écrire ses lettres dans le fumoir du cercle.

– Parbleu ! lui dit le baron, je suis assez content de vous voir, cher ami ; on me disait au Bois, ce matin même, que vous étiez mort.

– La plaisanterie est charmante.

– Mort socialement parlant, bien entendu…

– Je ne comprends pas, dit le comte.

– C’est facile, pourtant. On appelle mort, dans notre monde, un homme qui, comme vous, disparaît tout à coup…

– Ai-je disparu ?

– Depuis trois mois on vous a vainement cherché un peu partout, au Bois le matin, à l’Opéra le soir, au club la nuit, à La Marche et à Chantilly le dimanche.

– Je vis retiré, mon ami.

– Allons donc !

– Je m’occupe de peinture et de musique.

Le baron eut un franc éclat de rire.

– Dites que vous êtes amoureux.

« Mon cher, dit gravement le baron, je vais vous dire comment et de qui vous êtes amoureux.

– Voyons.

– Vous aimez Baccarat, mais non point la folle créature que nous avons connue jadis, non point la Baccarat des soupers et du jeu dont elle a pris le nom. La Baccarat que vous aimez est une femme sérieuse et positive, qui a bravement accouplé ses vingt-huit automnes à vos vingt années, et s’est prise à songer que vous pourriez bien, un jour ou l’autre, l’épouser en un coin de votre froide patrie, et lui reconnaître une dot de cent et quelques villages.

– Après ? demanda gravement le jeune seigneur russe.

– Après ? Mais c’est tout.

– Ah !

– Écoutez donc, mon cher, ne jouez pas au sphinx avec moi, qui vous ai présenté et ai fait votre bonheur. Je sais ou plutôt je devine tout…

– En vérité ?

– Après quinze jours de lune de miel, Baccarat vous aura persuadé qu'elle était une honnête femme et qu'elle aspirait à vivre dans la solitude avec vous, son seul et unique amour ?

– Peut-être…

– Alors elle a quitté la rue Moncey, fait une éclipse nouvelle, et elle est allée se cacher dans un tout petit coin de votre hôtel de la rue de la Pépinière, où vous la gardez à peu près comme les dragons gardaient les trésors. Mais voici le printemps avec ses brises tièdes, ses roses, ses ombres fraîches et touffues. Demain vous partirez tous deux, en berline de voyage, et vous irez vous épouser à Pétersbourg ou à Moscou, n'est-ce pas ?

Le comte avait écouté froidement et sans l'interrompre le baron de Manerve.

Quand celui-ci eut fini, il le regarda.

– Baron, lui dit-il, avez-vous douté jamais de ma parole ?

– Jamais.

– Eh bien, je vous affirme que Baccarat n'a jamais passé vingt-quatre heures chez moi.

– Bah ! fit le baron étonné.

– Maintenant, ajouta le comte, si vous êtes réellement mon ami…

– Je le suis.

– Vous me ferez une promesse.

– Parlez, mon cher.

– Vous prendrez avec moi l'engagement de ne jamais me parler de Baccarat, et vous ne me questionnerez point sur elle.

– Soit, dit M. de Manerve, qui pensa que son jeune ami avait rompu avec Baccarat, et que le chagrin qu'il avait éprouvé de cette rupture était la cause de cette retraite de trois mois, à laquelle il avait paru se condamner.

– À présent, continua le comte, voulez-vous me rendre un service ?

– Belle question !

– Pour des raisons à moi connues, je désirerais avoir des renseignements certains sur un étranger de distinction qui se trouve actuellement à Paris. Peut-être en avez-vous ouï parler ?

– Son nom ?

– Le marquis don Inigo de los Montes. C'est, dit-on, un Brésilien.

– Parbleu ! dit M. de Manerve, je n'entends parler depuis hier que de ce monsieur-là.

– Comment cela ? demanda le comte évidemment intéressé.

– Le marquis don Inigo, poursuivit M. de Manerve, est, en effet, un Brésilien d'origine espagnole. Il est fort beau et a un visage satanique.

– Depuis quand est-il à Paris ?

– Depuis quinze jours environ. Il loge à l'hôtel Meurice. Sans un très gros diamant qu'il porte au médium de la main droite, ce serait un homme assez élégant. Il monte bien à cheval, parle mal le français, et se montre très assidu à l'Opéra. C'est là que je l'ai vu hier au soir.

– Connaît-il beaucoup de monde à Paris ?

– Je ne sais. On l'a vu plusieurs fois avec le comte de Kergaz ; et, chose bizarre ! il paraît qu'il s'est pris de querelle avec le frère du comte.

– Ah ! fit le jeune Russe, un peu étonné que le baron possédât ces détails.

– J'ai appris cela par hasard tout à l'heure.

– Comment, et par qui ?

– Par un de nos amis, James O'B…, un jeune Irlandais que vous connaissez et qui est très à la mode sur le turf depuis qu'il a failli se tuer en sautant une barrière de cinq pieds.

– Je le connais, dit le comte.

– Le marquis don Inigo a rencontré James à Chantilly ; ils ont lié connaissance ; ils se sont retrouvés hier à l'Opéra. Or, ce matin, le marquis est venu le prier de lui servir de témoin et de lui trouver un autre second.

– Et, demanda le comte, l'a-t-il trouvé, cet autre témoin ?

– C'est moi, dit le baron.

– Vous ! exclama le jeune Russe, étonné que M. de Manerve se mêlât des affaires de gens qui lui étaient presque inconnus.

– Mon cher, répondit le baron, j'ai, en matière de duel, des principes bien arrêtés.

– Peut-on les connaître ?

– Sans doute. Quand il s'agit d'une affaire arrangeable, passez-moi le mot, je ne me résous au rôle de témoin qu'avec répugnance, et que lorsqu'il est question d'un ami qui m'est essentiellement cher. Que voulez-vous ? j'ai servi ; les militaires n'aiment point ces affaires d'honneur qui se terminent par un déjeuner. C'est mesquin, sinon ridicule.

– Je suis de votre avis.

– Mais, reprit le baron, s'il est question d'une affaire sérieuse, sans accommodement possible, où il n'y a qu'à monter en voiture et aller sur le terrain ; oh ! alors, je suis moins scrupuleux, je sers de témoin au premier venu, du moment que ce premier venu est un homme bien élevé. Je ne connais pas don Inigo, mais je connais James.

– Ce duel ne peut donc être évité ?

– Il paraît que non. Le marquis et son adversaire gardent le secret sur leur querelle. James n'en sait pas plus long que moi là-dessus. Tout ce qu'il a pu me dire, c'est que, demain à six heures, j'irai le chercher dans mon américaine, que nous irons de là à l'hôtel Meurice où nous prendrons le marquis, et que l'affaire aura lieu au bois de Vincennes.

– Quelle est l’arme ?

– Le pistolet.

– Le marquis est-il l’offensé ?

– Non. C’est son adversaire qui a eu le choix de l’arme.

– Mon cher baron, dit le jeune comte en serrant la main de M. de Manerve, je vous remercie mille fois.

– Ah çà, dit le baron, pourquoi diable m’avez-vous demandé tous ces détails ?

– Je tenais à les avoir.

– Connaissez-vous le marquis ?

– Je ne l’ai jamais vu.

– C’est au moins singulier, convenez-en.

– Écoutez, dit le comte, si vous êtes réellement mon ami, vous me rendrez un service.

– Lequel ?

– Vous ne parlerez à âme qui vive de notre conversation.

– Je vous le promets, quoique…

– Chut ! fit le comte, posant un doigt sur ses lèvres, ceci n’est point mon secret. Ne me questionnez pas…

– Comme vous voudrez… Adieu…

Les jeunes gens se serrèrent la main, et le comte quitta le cercle, remonta en voiture et se fit conduire rue de Buci, chez madame Charmet.

Lorsqu’il arriva, il trouva Baccarat seule avec la petite juive.

– Je vous apporte des renseignements sur don Inigo, dit le comte en entrant.

– De qui les tenez-vous ?

– Du baron de Manerve, qui lui sert de témoin contre Andréa.

– Manerve est votre ami, n’est-ce pas ?

– Oui. Vous le savez…

– Pouvez-vous compter sur lui ?

– Aveuglément.

– Eh bien, peut-être pourra-t-il nous servir…

– Comment cela ?

– Tenez, dit Baccarat, écrivez-lui un mot et demandez-lui un rendez-vous pour ce soir, chez vous, à huis clos.

– Bien, j’obéis.

Et le comte, en effet, écrivit, sous la dictée de Baccarat, ces mots à M. de Manerve :

« Mon cher ami, rendez-moi le service de venir prendre une tasse de thé chez moi, ce soir. J'ai absolument besoin de vous voir. À neuf heures. »

Baccarat sonna, remit le billet du comte à un domestique, et donna l'ordre qu'il fût porté sur-le-champ.

Le jeune Russe était tellement habitué à se soumettre aux volontés de Baccarat sans jamais les commenter, qu'il ne prit même pas la peine de lui demander ce qu'il aurait à dire, le soir, au baron. Et il attendit patiemment ses instructions.

Mais Baccarat ne les lui donna point encore. Elle allait de nouveau tenter une expérience qui, plus d'une fois déjà, lui avait réussi.

XCVI

Baccarat alla s’asseoir auprès de l’enfant, lui mit la main sur le front et la regarda fixement.

Sarah tressaillit, se mit à trembler légèrement, ferma les yeux, inclina peu à peu la tête et s’endormit.

Alors Baccarat se tourna vers le comte :

– C’est au bois de Vincennes ? demanda-t-elle.

– Oui, demain, à sept heures.

– Regarde, dit-elle à l’enfant.

Et, de sa pensée elle se transportait à l’hôtel de Kergaz, d’où, bien certainement, partirait Andréa. La petite juive, obéissant à cette loi mystérieuse qui triomphe de l’espace, méprise les distances et force l’esprit à voir au travers des murs les plus épais, parut suivre l’impulsion secrète de Baccarat.

– Je vois deux hommes, dit-elle.

Et ce tremblement subit, cet effroi qui se manifestaient toujours chez elle chaque fois que, éveillée ou endormie, elle apercevait sir Williams, la reprirent aussitôt.

– Ah ! dit-elle, c’est lui !…

– Qui ?

– L’homme qui est venu ici hier… le méchant… Oh !…

– Sir Williams, pensa Baccarat. Puis elle reprit tout haut : – Quel est l’autre ?

– L’autre, c’est… c’est…

L’enfant parut hésiter.

– Parle, ordonna Baccarat.

– C’est l’homme qu’il hait…

– Armand, pensa Baccarat.

Cependant elle voulut en être bien certaine et continua :

– Comment est cet homme ?

– Il est grand… il a l’air très bon… Il aime beaucoup l’autre…

– Quel est cet autre ?

– Celui qui le hait.

– Où vont-ils ? reprit Baccarat, jugeant à un léger mouvement de tête de la jeune fille que les hommes qu'elle voyait se déplaçaient.

– Ils montent en voiture…

– Seuls ?

– Non, avec un troisième.

Tandis qu'elle prononçait ces mots, le visage de l'enfant s'éclaira d'un sourire.

– Oh ! je le connais celui-là, dit-elle… C'est lui que vous aimez.

Baccarat pâlit et sentit tout son sang affluer à son cœur.

– C'est Fernand, murmura-t-elle, le second témoin de l'infâme Andréa.

Assis derrière Baccarat, le jeune comte écoutait avec attention ces révélations mystérieuses.

– Où vont-ils ? Suis-les… je le veux, ordonna la jeune femme avec cette volonté ferme et calme qu'emploie le magnétiseur avec son sujet.

– Ils prennent une grande rue, répondit l'enfant… ils traversent une place… puis ils suivent une autre rue bien longue… bien longue…

– La rue Saint-Antoine, le faubourg, la place de la Bastille, sans doute ? pensa le comte.

L'enfant indiqua parfaitement l'itinéraire du bois de Vincennes et désigna un carrefour.

– Ils s'arrêtent là, dit-elle.

– Pour quoi faire ?

– Pour se battre, continua-t-elle avec un geste d'effroi… Oh !…

Et comme Baccarat se taisait et semblait attendre qu'elle complétât ses révélations :

– Ce n'est pas *lui* qui mourra, c'est l'autre.

– Le vois-tu, l'autre ?

– Oui… c'est l'homme grand et bon… qui est parti avec lui…

Ces mots jetèrent Baccarat et le comte dans une stupéfaction profonde. Ils avaient cru d'abord qu'il s'agissait de l'adversaire d'Andréa, du marquis don Inigo, et voilà que l'enfant semblait indiquer que l'homme qui serait tué c'était Armand… Armand simple spectateur, témoin impassible du combat.

Baccarat imposa de nouveau ses deux mains sur le front de la petite fille.

– Regarde bien, dit-elle.

– Oh !… je vois…

– Avec qui se battra-t-il, *lui ?*

Et Baccarat appuya sur ce mot.

– Avec un jeune homme blond, mais qui s'est noirci…

Le comte et Baccarat tressaillirent.

Que pouvaient signifier ces paroles ? Le marquis don Inigo se serait-il teint en brun pour se déguiser ?

Baccarat reprit : – Le tuera-t-il ?

– Non. Ce n'est pas *lui* qu'il tuera.

– Qui donc alors ?

– L'*autre*, répéta l'enfant avec ténacité.

Et, à partir de ce moment, sa lucidité s'affaiblit peu à peu, elle répondit avec plus de difficulté et d'une façon moins nette, et Baccarat comprit qu'elle n'en obtiendrait plus rien.

La somnambule était fatiguée, et sa double vue s'était obscurcie.

– Mon Dieu ! murmura Baccarat après l'avoir éveillée, tout cela est bien étrange, bien extraordinaire… Comment ce marquis est-il blond et s'est-il noirci ? Quel est cet homme ?

– Et comment peut-il se faire, demanda le comte, qu'il tue Armand, alors que c'est avec Andréa qu'il se bat ?

Baccarat tressaillit soudain :

– Oh ! dit-elle, ce serait infâme !

– Que voulez-vous dire ?

– Ils se battent au pistolet ?

– Oui.

– Eh bien, qui vous dit que ce marquis don Inigo n'est pas le complice de sir Williams ?

– Oh !

– Et que, au lieu de tirer sur Andréa, il ne tirera point sur M. de Kergaz ?

Le comte hocha la tête en souriant :

– C'est possible.

– Vous croyez ?

– Oui ; car les témoins se placent toujours à une distance telle, que si pareille chose arrivait, on ne pourrait prétexter une maladresse, et don Inigo serait considéré comme un assassin.

– Alors, murmura Baccarat, ce n'est point cela qu'elle a voulu dire.

– Non, certainement.

– N'importe, il faut que je voie ce combat, et c'est pour cela que je vous ai prié de donner rendez-vous à M. de Manerve.

– Très bien. Que lui dirai-je ?

– Vous exigerez d’abord de lui une discrétion absolue.

– Ensuite ?

– Vous lui offrirez votre groom pour l’accompagner demain matin à Vincennes.

– Et que fera le groom ?

– Ce groom, dit la jeune femme en souriant, ce sera moi.

– Vous ? fit le comte étonné.

– Oh ! dit-elle, rassurez-vous, je porte merveilleusement bien les habits d’homme, et je ferai honneur à votre livrée.

– Mais Manerve vous reconnaîtra.

– Je ne crois pas ; mais, dans tous les cas, vous aurez sa parole.

– Et vous l’accompagnerez ainsi à Vincennes ?

– Certainement.

– Mais je ne veux point vous quitter, moi.

– Eh bien, obtenez de Manerve qu’il change de cocher en même temps que de groom, et déguisez-vous de telle sorte qu’on ne puisse pas plus reconnaître le comte Artoff sous son habit galonné qu’on ne reconnaîtra madame Charmet avec sa culotte courte et ses bottes à revers.

– Ce sera fait, dit le comte.

– Très bien ! Arrangez tout cela avec Manerve, et revenez ici quand vous l’aurez quitté, fût-il minuit.

– Je reviendrai… Adieu.

Le comte Artoff baisa la main de Baccarat, sortit, retourna chez lui et y attendit M. de Manerve jusqu’au soir.

À neuf heures précises, le baron arriva.

– Vous êtes exact, dit le jeune Russe, je vous remercie.

– Mon bon ami, répondit le baron, vous êtes l’homme le plus excentrique de France et de Russie.

– Vous trouvez ?

– Dame ! nous nous rencontrons ce matin au club, nous causons une heure, nous nous séparons en gens qui n’ont absolument rien de grave à se dire, et, une heure après, vous m’envoyez demander le plus mystérieux des rendez-vous ?

– C’est que, répondit le jeune Russe en souriant, ce matin je ne savais pas le premier mot de ce que j’ai à vous demander ce soir.

– Voyons, je vous écoute.

– Il me faut d’abord votre parole que vous me garderez un profond secret.

– Je vous la donne.

– Eh bien, dit le comte en souriant, voici ce dont il s'agit : demain matin, m'avez-vous dit, vous irez prendre dans votre américaine James O'B… d'abord, puis le marquis don Inigo ?

– Oui.

– Eh bien, il y a, à Paris, deux personnes qui désirent fort assister à ce duel.

– Mais c'est impossible, mon cher.

– La première, je ne puis la nommer ; la seconde, c'est moi.

– Allons donc !

– Par conséquent, vous me ferez bien l'amitié de nous accepter, moi pour cocher, l'autre pour groom.

– Mais c'est absurde ! ce que vous demandez là, s'écria M. de Manerve.

– Soit, mais vous êtes mon ami ?

– Sans doute ?

– Eh bien, vous ne me refuserez pas.

– Soit, répondit M. de Manerve ; mais à une condition.

– Laquelle ?

– C'est que vous me nommerez la personne qui veut me servir de groom.

– Impossible.

– Vous êtes extraordinaire, murmura le baron ; mais enfin, je ferai ce que vous voudrez.

– Merci, mon ami.

– Tenez, il me vient une idée. Si vous venez chez moi avec votre prétendu groom, mes gens vous reconnaîtront. Avez-vous une voiture sans armoiries ?

– Oui, j'ai un break comme en ont les marchands et les dresseurs de chevaux, un vrai fourgon de campagne.

– Très bien. Venez alors me prendre demain à six heures un quart, au coin de la rue de Richelieu. Je sortirai de chez moi à pied.

– C'est parfait, dit le comte, j'y serai.

Et le baron s'en alla.

* *

*

Le lendemain, à l'heure dite, un break attelé de deux magnifiques chevaux noirs, du plus pur sang irlandais, attendait à l'angle du boulevard, devant le café Cardinal. Un cocher, en petite livrée du matin, mais cependant poudré comme tout cocher anglais de bonne maison, se tenait droit et raide sur son siège élevé, le fouet dans la main droite,

verticalement appuyé sur la cuisse. Un joli groom à l'œil éveillé et mutin, au visage rose et frais, et à qui on aurait pu donner quinze ou seize ans, était assis auprès du cocher.

Un jeune homme déboucha, fumant son cigare, par la rue de la Grange-Batelière, aperçut le break et s'en approcha. À sa vue, le groom dégringola lestement du haut du siège et vint abaisser le marchepied.

Et M. de Manerve braqua son lorgnon sur le cocher, qui demeurait impassible à son poste.

– Ah ! par exemple, dit-il, si c'est le comte Artoff, je défie le diable lui-même de le reconnaître.

Le groom ouvrit la portière du break, abaissa le marchepied ; puis, posant un doigt sur ses lèvres :

– Mon cher baron, dit-il, vous m'avez reconnu, c'est bien ; mais souvenez-vous que le comte a votre parole.

– Je ne l'oublie pas.

– Une indiscrétion de votre part, acheva le groom à mi-voix, serait peut-être l'arrêt de mort d'un homme.

– Hum ! pensa le baron, prenant place dans le char, je croyais aller à un duel, et voici que j'entre en plein roman… Oh ! les femmes…

– Où demeure M. James O'B… ? demanda le groom.

– Rue du Port-Mahon ! répondit le baron.

– Rue du Port-Mahon ! répéta le groom au prétendu cocher.

Et Baccarat remonta lestement sur le siège. Le comte Artoff rendit la main à ses chevaux et tourna avec cette merveilleuse habileté des sportsmen parisiens, qui fait l'admiration du monde entier.

Le break franchit en un clin d'œil la distance qui sépare la rue de Richelieu de la rue du Port-Mahon, et s'arrêta à la porte de M. James O'B…

Le jeune Irlandais était prêt et il avait sous son bras une petite boîte plate, à la forme de laquelle il était impossible de se méprendre.

– Voilà nos armes, dit-il en serrant la main du baron, et montant près de lui sans faire plus d'attention au groom qu'on n'en accorde ordinairement à la livrée.

– À l'hôtel Meurice ! cria, sur l'ordre du baron, le prétendu groom au cocher.

M. le marquis don Inigo de los Montes était prêt. Il avait fait une charmante toilette du matin, portait un gilet de piqué blanc, une veste blanche à la créole et un pantalon de même couleur. Sur ce costume par trop printanier à six heures du matin, car on touchait à peine au commencement de juin, il avait jeté un pardessus d'alpaga, et il fumait fort tranquillement son cigare à sa fenêtre lorsque le break entra dans la cour de l'hôtel.

M. le marquis don Inigo de los Montes n'était pas précisément un homme de qualité, mais il en affectait les allures. Il regarda moins encore que M. James O'B… les gens de

service du baron de Manerve, et voulut bien accorder toute son attention aux chevaux, qui, il faut le dire, méritaient le coup d'œil d'un connaisseur.

Baccarat, dans sa redingote chamois, avec ses bottes à revers et sa culotte blanche, avait si bien l'air d'un jeune Frontin d'écurie, que, pour que le baron l'eût reconnue, il n'avait fallu rien moins que le souvenir de sa conversation de la veille avec le comte Artoff et celui des relations existant entre le jeune Russe et elle. Baccarat ne craignait donc que médiocrement d'attirer l'attention du marquis don Inigo, dans le cas où celui-ci serait, non un adversaire, mais un complice de sir Williams.

Aussi, tandis que celui-ci montait en voiture et qu'elle lui abaissait le marchepied, l'enveloppa-t-elle d'un regard profond et assuré, quoique rapide.

Le marquis monta en voiture, et M. James O'B… fit les présentations entre lui et le baron dans toutes les règles, et le break prit la route de Vincennes.

Pendant ces trois mois d'intimité avec le comte Artoff, Baccarat s'était plu à apprendre le russe ; elle le parlait déjà assez couramment. Ce fut dans cette langue qu'elle lui dit tout bas, tandis que l'équipage roulait au grand trot vers le bois de Vincennes :

– Je crois que Sarah a eu raison.

Le comte tressaillit.

– Je crois reconnaître ce prétendu marquis au teint basané.

– Vraiment ? fit le comte.

– Oui, c'est un homme blond teint en brun.

– En êtes-vous sûre ?

– J'attends de pouvoir l'entendre parler bien distinctement.

– Qui supposez-vous ?

– Je vous le dirai tout à l'heure.

Le break continua de rouler, atteignit la place de la Bastille, le faubourg Saint-Antoine et la barrière du Trône. Là, le pavé faisait défaut, et le bruit des roues, tournant sur un sable fin et bien tassé, ne fut plus assez étourdissant pour que Baccarat ne pût prêter une oreille attentive à la conversation du marquis et de ses témoins.

– Monsieur le marquis, disait M. de Manerve, veuillez me permettre la question d'usage : cette affaire peut-elle s'arranger ?

– Non, monsieur le baron, répondit le Brésilien avec un accent méridional très prononcé.

– Je m'en doutais, dit le témoin en souriant, aussi n'était-ce de ma part qu'une simple formalité. Le marquis s'inclina, et on parla d'autre chose.

Alors Baccarat souffla à l'oreille du comte :

– Sa voix est réellement méconnaissable ; il parle très bien le français des Espagnols… Cependant, je jurerais que c'est lui.

– Qui donc ? demanda le comte.

– Mais, répondit Baccarat, le complice, l’âme damnée de sir Williams, ce vicomte de Cambolh dont nous avons perdu les traces depuis quelques jours.

– Oh ! oh ! dit le comte, ce serait fort.

– C’est de la force de sir Williams.

– Mais alors, pourquoi ce duel ?

– Ah ! voilà, dit Baccarat, je me heurte à un nouveau mystère… cet homme a réellement un génie infernal.

Comme elle parlait ainsi, le break entra dans une allée du bois, et M. de Manerve, indiquant du doigt, sur le sable de l’avenue, le sillon tout frais d’une voiture, dit :

– Décidément, nous avons du guignon. Je crois que nous arrivons les derniers au rendez-vous et qu’il me faudra chasser mon cocher.

En effet, M. le marquis don Inigo et ses témoins avaient été devancés par le vicomte Andréa et les siens.

XCVII

M. le vicomte Andréa avait dormi comme un bienheureux jusqu'à cinq heures du matin. Les grands cœurs s'abandonnent au repos avec une noble confiance à la veille du péril.

Armand de Kergaz, entrant dans la chambre de son frère, le trouva étendu tout habillé sur son lit de sangle. Le faux pécheur repentant avait les mains jointes, et son visage respirait la quiétude, la sérénité de ceux qui ont renoncé aux pompes de ce monde pour se réfugier tout entiers en Dieu. M. de Kergaz fut obligé de le secouer pour l'arracher au sommeil.

La veille, le comte avait ramené sa femme à Paris sous prétexte qu'on était au samedi soir, et qu'il y aurait le lendemain dimanche, à Saint-Roch, un très beau sermon d'un prêtre étranger.

Jeanne, dont Andréa avait la parole, n'avait point semblé deviner qu'un motif autrement grave et impétueux forcerait son mari et son beau-frère à coucher à Paris.

Tous les préparatifs indispensables dans cette grave et triste affaire qu'on nomme le duel avaient été faits la veille par M. de Kergaz. Fernand Rocher devait venir le prendre à l'heure indiquée : il avait choisi une paire de pistolets de combat d'une grande justesse et légers à la main ; enfin il avait voulu que son cher Andréa s'exerçât pendant une heure ou deux à faire des mouches sur une plaque, dans le fond du jardin.

Andréa s'était montré fort calme pendant toute la journée de la veille ; il s'était entretenu avec son frère de diverses œuvres de charité dont le comte lui laissait le département. Il n'avait pas prononcé un mot qui eût trait à la rencontre du lendemain. Comme de coutume, il était rentré chez lui le soir, dans cette humble mansarde des combles de l'hôtel, et s'était mis au lit de bonne heure.

Donc Armand, entrant dans sa chambre à cinq heures et demie, le trouva dormant. Andréa lui sourit en ouvrant les yeux.

– Ah ! dit-il, je venais de faire un rêve charmant…

– Vraiment ? fit le comte d'un ton affectueux, et que rêvais-tu ?

– Je rêvais, répondit Andréa, que nous étions en Bretagne, à Kerloven, dans ce vieux manoir de notre enfance. Dieu m'avait pardonné et j'étais heureux auprès de vous et de madame de Kergaz. Moi le maudit, moi l'assassin, j'avais fini par exciter une compassion universelle, et cette compassion me soulageait si bien le cœur que je me regardais vivre et trouvais que la vie était bonne.

Le comte fut pris d'une subite émotion :

– Pauvre frère, murmura-t-il, peux-tu donc douter de la bonté infinie de Dieu, et crois-tu qu'il ne t'a point pardonné depuis longtemps ?

– Oh ! pas encore, répondit Andréa.

Armand se disait à part lui :

– Qui sait si dans une heure, il sera vivant encore ?

Et le comte de Kergaz, le loyal et le brave, l'homme qui n'avait jamais tremblé pour sa propre vie, se prit à supplier le ciel, au fond de son cœur, d'épargner celle de son frère…

– Mon ami, lui dit-il tout haut, sais-tu qu'il est cinq heures et demie ?

– Déjà ! fit Andréa.

Et il se leva en souriant, comme doivent sourire les martyrs en allant au supplice. Mais ce signe de résignation fut la dernière concession que M. le vicomte Andréa fit à son rôle d'hypocrisie et de repentir.

Dans ce scélérat infâme, dans ce bandit portant un cilice, il y avait encore quelque chose qui semblait trahir l'éducation première. Il savait être noble et digne à propos. Le tartufe, une fois le moment venu, sut être un gentilhomme en apparence. Il allait se battre. Il se souvint des traditions galantes et courtoises de la noblesse française aux jours de combat. L'homme courbé se redressa, le visage pâle et souffrant s'anima, l'œil morne et baissé vers le sol étincela d'un éclair de fierté. Andréa, le maudit courbé sous le remords, l'homme aux mœurs ascétiques, dont la mise annonçait le cloître et un détachement complet des choses de ce monde, disparut pour faire place au vicomte Andréa toutefois, à ce sir Williams qui avait fait partie de la fashion anglaise et parisienne, et qui avait été célèbre par ses duels, ses chevaux de sang, ses amours. Il se dépouilla de sa longue redingote à la tournure cléricale, il ôta son chapeau à larges bords. Lorsqu'il descendit dans le cabinet d'Armand, où celui-ci était allé l'attendre tandis qu'il s'habillait, il était vêtu d'un pantalon gris collant, et coiffé d'un élégant chapeau fabriqué rue Vivienne. Sa main, soigneusement gantée de jaune, tenait un stick en corne de buffle fondue.

Le vicomte Andréa voulait se battre en gentilhomme, et il était fidèle à la tradition de cette vieille noblesse française qui se faisait poudrer à frimas le matin de la journée de Fontenoy ou de la prise de Mahon.

M. de Kergaz remarqua cette métamorphose et n'en fut point étonné.

Quelques minutes après, M. Fernand Rocher arriva.

– Sommes-nous prêts ? demanda-t-il en serrant la main de cet homme dont la haine implacable l'avait poursuivi si longtemps.

– Sans doute, répondit le comte en prenant sous son bras la boîte de pistolets.

Ils descendirent.

La calèche fermée d'Armand était attelée dans la cour et attendait au bas du perron.

Au moment d'y monter, le comte leva les yeux vers les fenêtres de l'appartement de madame de Kergaz, dont les persiennes étaient fermées.

– Pauvre Jeanne, murmura-t-il avec émotion, en se penchant à l'oreille d'Andréa, elle dort… et elle est loin de se douter du motif de notre promenade matinale.

– Pauvre comtesse ! répondit le vicomte d'une voix non moins émue, et qui rappela à Armand que son frère aimait Jeanne.

Et M. le vicomte Andréa se disait à part lui, regardant son frère du coin de l'œil :

– Pauvre Armand, toujours honnête et naïf… il ne sait pas que Jeanne a passé la nuit en prière, et qu'elle pleure toutes ses larmes en songeant que je vais me battre pour elle. Ô vertu ! dit en ricanant le scélérat, décidément son règne n'est pas de ce monde.

On partit.

M. le vicomte Andréa et ses témoins arrivèrent les premiers au rendez-vous, et c'était bien leur voiture dont M. de Manerve fit remarquer les traces sur le sable d'une allée. Du reste, le marquis don Inigo suivait à cinq minutes de distance et n'était point en retard, puisque le rendez-vous était pour sept heures et qu'elles n'étaient point encore sonnées.

Du haut de son siège, le faux groom, c'est-à-dire Baccarat, aperçut Armand, Andréa et Fernand arrêtés au pied d'un arbre, tandis que leur voiture se tenait un peu à l'écart.

La transformation du vicomte Andréa de saint homme en gentleman-rider la frappa.

– Ce duel serait-il sérieux ? pensa-t-elle.

Le marquis don Inigo descendit de voiture et s'avança avec ses témoins vers Andréa et les siens.

Les six jeunes gens se saluèrent.

Pendant ce temps, le comte Artoff, qui remplissait en conscience son rôle de cocher, alla se ranger avec ses chevaux sous un massif d'arbres, à trente pas environ du lieu où l'affaire devait se passer.

– Là, dit-il à Baccarat, nous pourrons tout voir.

– Mon ami, murmura la jeune femme, ce don Inigo, c'est le prétendu vicomte de Cambolh. S'il allait tirer sur Armand…

– Vous êtes folle, répondit le jeune Russe ; c'est impossible… Il y a bien certainement toute une intrigue nouvelle de sir Williams dans cette rencontre, mais ne craignez rien pour la vie d'Armand.

– Dieu vous entende !

– Voyons, dit tout bas le comte, comment pouvez-vous croire un moment que cet homme, qui nourrit et caresse depuis si longtemps d'abominables projets de vengeance, puisse se contenter d'une mort vulgaire, accidentelle ?

– C'est vrai, dit Baccarat ; sir Williams doit rêver mieux que cela.

Quand les deux adversaires se furent salués, ils se retirèrent chacun à l'écart, et les témoins demeurèrent seuls en présence.

– Messieurs, dit Fernand Rocher, qui voulait épargner à Armand le supplice d'avoir à régler de vive voix les conditions de la rencontre, M. le vicomte Andréa, paraît-il, est, de l'aveu de don Inigo lui-même, l'offensé. Il avait le choix des armes et a opté pour le pistolet.

M. de Manerve s’inclina.

– Le motif de la rencontre, poursuivit Fernand, motif que nous ignorons, est excessivement sérieux, à en croire les deux adversaires.

– Très sérieux, en effet, dit le baron.

– Par conséquent, le combat doit être non moins sérieux.

– Monsieur, dit M. de Manerve avec une courtoisie qui frisait l’impertinence, nous n’avons jamais compris une rencontre autrement.

Fernand s’inclina.

– Alors, dit-il, voici, je crois, les conditions les plus raisonnables.

– Voyons ?

– Les adversaires seront placés à quarante pas de distance avec deux pistolets, par suite, deux coups à tirer.

M. de Manerve répondit :

– Je ne vois aucune objection sérieuse à opposer.

– Maintenant, poursuivit Fernand, si vous le voulez bien, le sort décidera si M. le vicomte Andréa doit se servir de ses armes et don Inigo des siennes, ou si chacun d’eux doit avoir à la main les pistolets de son adversaire.

– Ceci me paraît plus convenable, dit le baron.

– Permettez, observa Fernand. Dans le cas où nous nous trouvons, un homme qui tire bien le pistolet, et le vicomte Andréa est de première force, a toujours un incontestable avantage à se servir des armes qui lui sont familières, et il est dans son droit en demandant au sort la chance d’un tel bénéfice.

– Comme vous voudrez, répondit M. de Manerve, à qui cela était fort indifférent et qui ne s’intéressait pas plus à don Inigo qu’au vicomte Andréa.

Fernand tira un louis de sa poche.

– Je tiens, dit-il, pour que chacun de ces messieurs fasse usage de ses pistolets.

– Et moi pour l’inverse, dit le baron.

Fernand jeta le louis en l’air.

– Face, dit le baron.

Le louis retomba et montra son revers écussonné. Fernand avait gagné.

– Monsieur le vicomte Andréa, dit-il, se servira de ses pistolets.

Alors le baron et Fernand prirent les deux boîtes et chargèrent méthodiquement avec une grande attention chacun les armes de l’adversaire de celui à qui ils servaient réciproquement de témoin.

Pendant ce temps, Armand et son frère firent quelques pas à l’écart.

Une horrible émotion serrait le cœur du comte de Kergaz : les plus funestes pressentiments l'agitaient, et il ne fallait rien moins que sa dignité de témoin et ce sang de soldat qui coulait dans ses veines, pour dominer ses alarmes fraternelles et le contraindre à demeurer calme, froid, parfaitement maître de lui.

Andréa lui prit affectueusement le bras.

– Venez, mon frère, lui dit-il, je veux vous dire quelques mots.

Ils firent trois ou quatre pas sous les arbres, dans la direction de ce massif où le comte Artoff avait rangé son break.

Andréa était plus calme encore que le matin ; on aurait pu croire que le sentiment du péril lui avait donné cette impassibilité merveilleuse des gens qui s'étudient à bien mourir.

– Mon cher Armand, lui dit-il, je serai peut-être mort dans dix minutes.

– Tais-toi, murmura le comte, qui sentit tout son sang affluer à son cœur.

– Je ne veux pas mourir, continua Andréa, sans obtenir de vous une promesse.

– Ah ! frère, frère, peux-tu douter un moment que tes volontés ne soient sacrées pour moi ? dit Armand d'une voix émue.

– Tenez, continua Andréa, jurez-moi que ce que je vais vous demander, vous le ferez si je meurs ?

– Je te le jure.

– Sans m'en demander la raison ?

– Soit.

– Eh bien, reprit Andréa, jurez-moi que vous irez en Bretagne, à Kerloven, et que vous y passerez deux mois ; que vous partirez ce soir, demain au plus tard.

– Mais… balbutia Armand.

– Chut ! fit Andréa : vous m'avez promis de ne point me demander pourquoi je désirais que vous allassiez à Kerloven.

Alors Andréa tira de sa poche une lettre cachetée et qui ne portait aucune suscription.

– Quand vous serez à Kerloven, dit-il, vous ouvrirez cette lettre et vous saurez tout.

Armand prit la lettre.

– Si je ne suis pas tué, acheva Andréa, vous me la rendrez.

– Et je n'irai pas à Kerloven ?

– Si.

– Et je ne saurai pas…

– Peut-être… plus tard.

Cette rapide conversation fut interrompue par Fernand Rocher. Les pistolets étaient chargés ; l'heure solennelle était venue !

Du haut de leur siège, à demi cachés par une branche d'arbre, le comte Artoff et Baccarat observaient attentivement. Ils n'avaient pu entendre la conversation d'Andréa et de son frère, mais ils avaient vu la lettre que le premier avait remise au second.

– Quel tissu de mystères, et, sans doute, d'infamies ! murmurait Baccarat à l'oreille du comte. De deux choses l'une : ou ce don Inigo est Cambolh ressuscité, et alors il se joue, à cette heure, quelque ténébreuse comédie dont M. de Kergaz est la dupe ; ou il est adversaire sérieux, et alors pourquoi, dans quel but, pour quel motif, sir Williams se bat-il ?

Le cœur de Baccarat battit violemment, lorsqu'elle vit les témoins remettre à chacun des deux adversaires ses pistolets.

– Mon Dieu ! répéta-t-elle, s'il allait tuer Armand…

Les paroles de la petite juive endormie lui tintaient aux oreilles comme un glas funèbre, et Sarah, on s'en souvient, avait dit que don Inigo tuerait Armand.

Il arriva, lorsque les deux adversaires eurent été placés à quarante pas l'un de l'autre, que sir Williams se trouva à quelques mètres du break, et, par conséquent, du comte Artoff.

Fernand Rocher et Armand s'écartèrent de lui d'une distance à peu près égale.

– Tenez, dit le comte à Baccarat, votre supposition n'a aucune vraisemblance. Il est impossible qu'une balle varie de cinquante pas…

Baccarat était pâle, et la courageuse femme frissonnait.

Alors le comte déboutonna à demi sa redingote de cocher, et montrant une paire de pistolets :

– Moi aussi, dit-il, je suis armé.

– Que voulez-vous donc faire ?

– Espérons que je ne ferai rien.

– Mais encore…

– Écoutez… je vais avoir l'œil fixé sur M. de Kergaz.

– Eh bien ?

– Si un malheur arrivait, si don Inigo faisant feu, le comte venait à tomber, je tuerais sir Williams, quitte à m'en expliquer avec ces messieurs et à démasquer ce don Inigo.

Baccarat pressa convulsivement la main de son jeune ami.

– Oh ! j'ai peur… dit-elle.

Cependant, sir Williams et don Inigo s'étaient placés en face l'un de l'autre et se mesuraient du regard, attendant le signal.

Ce fut Fernand Rocher qui le donna, comme c'était son droit de témoin de l'offensé. Il frappa trois coups dans ses mains :

– Allez, messieurs, dit-il.

Sir Williams et don Inigo se mirent en marche lentement et passèrent une minute à faire trois pas chacun.

Baccarat n’avait plus une goutte de sang dans les veines.

Enfin, don Inigo fit feu le premier.

Baccarat ferma les yeux en voyant l’éclair qui précède toujours la détonation, et le comte Artoff porta la main à la crosse de son pistolet.

Mais la balle siffla, et ni sir Williams, qui continuait à marcher, ni le comte de Kergaz, qui demeurait immobile à l’écart, ne tombèrent. La balle s’était perdue dans les arbres.

Baccarat respira violemment, l’espace d’une seconde, puis son effroi la reprit lorsque siffla un second éclair…

Le marquis don Inigo de los Montes avait fait trois pas de plus et tiré son deuxième coup.

Armand resta debout, et sir Williams continua à marcher. Pas plus que la première, la seconde balle ne l’avait atteint.

Alors le marquis jeta son dernier pistolet, s’arrêta, se croisa tranquillement les bras sur la poitrine et parut attendre la mort.

XCVIII

Il y eut parmi les témoins un moment d'horrible anxiété.

Le vicomte Andréa avançait toujours. Il marchait lentement, à pas égaux, comme s'il eût voulu faire subir à son adversaire les tortures de l'agonie ; et à mesure que la distance qui les séparait de lui disparaissait, le cœur des assistants frémissait d'émotion.

Le marquis don Inigo, las d'attendre, cria d'une voix énergique et dans son français mélangé d'espagnol :

– Tirez donc, monsieur, tirez donc !…

Andréa fit un pas, puis un autre encore, et le canon de son pistolet toucha la poitrine du marquis.

– Ce n'est plus un duel, murmura M. de Manerve, c'est un assassinat.

Pourtant, c'était le droit du vicomte Andréa de brûler à bout portant la cervelle de son adversaire. Mais il ne tira point. Et comme les témoins accouraient, il releva son pistolet, et dit au marquis :

– Monsieur, votre vie m'appartient.

– Prenez-la donc, monsieur, répondit le marquis, devenu fort pâle.

– Non, dit Andréa, je vous pardonne… à une condition.

– Monsieur, s'écria le marquis avec une sorte de fureur fébrile, vous avez le droit de me tuer, mais non de m'humilier. Je ne veux pas de votre pardon…

– Monsieur, répliqua Andréa, je ne vous demande pas des excuses, et il vous est facile d'accepter la condition que je mets à renoncer au droit que j'ai de vous tuer.

– Quelle est cette condition ?

– Que jamais vous ne parlerez du motif de notre querelle, et que jamais ce motif ne se représentera.

– Je vous le promets.

Andréa leva ses deux pistolets en l'air et fit feu.

– L'honneur est satisfait, dit-il, et je tiens le marquis don Inigo de los Montes pour un parfait gentilhomme.

M. de Kergaz, qui avait vécu un siècle en cinq minutes, se jeta dans les bras du vicomte.

– Ah ! lui dit-il, tout bas, tu es un noble et grand cœur, mon frère, tu sais pardonner !…

– Je voudrais, répondit Andréa, d'une voix étouffée, et que, seul, le comte entendit, je voudrais que Dieu me pardonnât… lui aussi…

En même temps, M. de Manerve disait à M. James O'B.:

– Voilà toujours comme finissent ces affaires-là; elles rendent les témoins ridicules, et les adversaires s'en vont bras dessus, bras dessous. On a fait une promenade du matin pour gagner de l'appétit.

Et le baron alluma un cigare avec la philosophie grondeuse d'un homme qui est désolé de s'être levé à cinq heures du matin.

Andréa et don Inigo se saluèrent froidement et s'éloignèrent l'un de l'autre.

– Ils ne se donnent pourtant pas la main, observa M. James O'B…

– Ah çà, murmura le baron, êtes-vous fou, mon cher? Il ne manquerait plus que de plumer les canards du déjeuner, séance tenante.

M. de Manerve se dirigea vers son break et y monta le premier, sans attendre les remerciements du marquis don Inigo. Celui-ci avait pris le bras de son second témoin et causait avec lui.

Armand, Fernand Rocher et Andréa étaient déjà remontés en voiture, et quittaient le lieu du combat.

Le comte Artoff tournait le break, et Baccarat lui disait:

– Il est évident que tout ceci est une comédie. Si don Inigo eût été un adversaire sérieux, bien certainement sir Williams, qui tire le pistolet merveilleusement bien, l'eût abattu, comme un pigeon.

– C'est mon avis, dit le comte.

– Donc, il faut que nous ayons le mot de l'énigme.

– Oh! soyez tranquille.

– Ah! dit Baccarat avec un frisson de colère dans la voix, si je pouvais avoir la certitude que ce prétendu marquis et le faux vicomte de Cambolh, ne font qu'un, j'aurais bientôt démasqué sir Williams.

– C'est grave, ma chère amie.

– Mais non impossible.

Et Baccarat, dans le cerveau de qui une idée lumineuse se faisait jour brusquement, ajouta:

– Si j'ai huit jours devant moi, si d'ici là sir Williams n'a pas mis à exécution quelque nouvelle infamie, je les tiens tous deux.

Le break partit au grand trot et déposa vingt minutes après, le marquis don Inigo sur le seuil de l'hôtel Meurice, et peu de temps après, M. James O'B… rue du Port-Mahon.

Alors, demeuré seul avec son cocher et son groom, le baron regarda Baccarat, qui se tourna à demi vers lui.

– Eh bien, lui dit-il, vous avez vu ?

– Tout.

– Êtes-vous satisfaite ?

– Mais… sans doute.

– Ma chère amie, dit le baron, Dieu me garde de manquer à la parole que j'ai donnée au comte, en vous demandant pourquoi vous avez voulu assister à cette bouffonnerie.

– Bouffonnerie est peut-être le mot, baron, observa Baccarat.

– Mais convenez, poursuivit M. de Manerve, que j'aurais bien le droit de supposer que vous aimez don Inigo.

– Supposez, baron, dit-elle froidement. Puis elle ajouta : – À propos, vous me rendrez bien un service, n'est-ce pas ?

– Deux, si vous voulez.

– Le comte va vous laisser à l'entrée de la rue Saint-Lazare. Vous irez jusque chez mon ancienne amie, madame de Saint-Alphonse, vous saurez si elle est encore à Paris.

– Elle y est… Je l'ai vue hier.

– À merveille !

– Et que dirai-je ?

– Que le comte l'invite à déjeuner aujourd'hui. Puis, si ce soir elle a besoin de vous, vous vous mettrez à sa disposition.

– Volontiers.

– Il est bien entendu, acheva Baccarat, que vous serez aussi muet sur ceci que vous devez l'être sur les autres événements de cette matinée.

– C'est entendu, ma chère.

Le break tournait en ce moment l'angle de la rue de la Chaussée-d'Antin.

Le baron de Manerve descendit, et tandis qu'il prenait la rue Saint-Lazare, le comte et Baccarat rentrèrent à l'hôtel de la rue de la Pépinière.

Une heure après, la jeune femme et son compagnon avaient repris leurs vêtements ordinaires, et madame de Saint-Alphonse se faisait annoncer.

Baccarat s'était retirée au premier étage de l'hôtel, et madame de Saint-Alphonse trouva le comte au salon.

– Chère madame, lui dit celui-ci en lui baisant galamment la main, cent mille francs pourraient-ils vous convenir ?

– Toujours, cher ami, répondit la jeune femme en riant. Auriez-vous l'intention de me les offrir ?

– Peut-être…

Madame de Saint-Alphonse enveloppa le jeune Russe de ce regard clair et sûr que certaines femmes possèdent, et qui leur permet de lire quelquefois au fond du cœur de l'homme.

– Voyons, dit-elle, ne plaisantons pas, mon cher comte.

– Je ne plaisante pas, chère amie.

– Si vous m'offrez cent mille francs, c'est qu'assurément vous avez un grand besoin de moi.

– En effet, dit le comte.

– Je connais les honoraires, voyons le service.

– Ma chère amie, vous vous souvenez de Baccarat, j'imagine.

– Sans doute, et je sais même, du moins tout Paris le prétend, que vous l'avez séquestrée et fait partir pour un de vos châteaux de Crimée ou des bords de la Néva.

– C'est une erreur.

– Comment ! Baccarat est à Paris ?

– Mais certainement, répondit une voix claire et argentine.

Une porte venait de s'ouvrir, et Baccarat se montrait sur le seuil.

– Ma chère, dit-elle, le comte t'a fait les ouvertures. Je vais, moi, te dire comment on peut gagner cent mille francs.

Et Baccarat fit asseoir madame de Saint-Alphonse et s'assit elle-même auprès d'elle.

– Tu peux gagner cent mille francs très facilement, continua-t-elle.

– Je suis prête.

– Et tu auras raison, car le comte Artoff que voilà est un singulier ami.

– Comment cela ?

– Tu sais qu'il est étroitement lié avec ton prince russe.

– Ils sont intimes.

– Or, figure-toi, poursuivit Baccarat, que le comte s'est mis en tête d'être jaloux pour le compte de son ami.

– Je ne comprends pas…

– Tu vas voir. Il a appris que le petit baron de R…, un jeune homme charmant à tous égards, du reste, était, en l'absence de ce pauvre prince, l'homme le plus heureux du monde.

Madame de Saint-Alphonse tressaillit et regarda Baccarat avec inquiétude.

– Et, poursuivit celle-ci, il s'est mis en tête d'ouvrir les yeux au prince. Mais moi, chère amie, j'ai pensé que tu pourrais acheter le silence du comte.

– Comment ?

– En te laissant mettre cent mille francs dans la main pour nous rendre un simple petit service.

Un fin sourire arqua les lèvres de la jeune femme.

– Je comprends, dit-elle, c'est-à-dire, que c'est une épée de Damoclès que vous suspendez sur ma tête.

– Précisément.

– Et comment en éviter la chute ?

– Ah ! dit Baccarat, c'est fort simple et fort compliqué à la fois, et je vais te conter cela sans témoins.

Baccarat prit madame de Saint-Alphonse par la main et l'emmena dans un petit boudoir attenant au salon, dans lequel elle laissa le jeune Russe.

* *

*

Le soir du même jour, M. de Manerve rentrait chez lui vers neuf heures pour s'habiller, lorsque son valet de chambre lui fit passer la carte de madame de Saint-Alphonse.

– Cette dame désire voir monsieur, sur-le-champ, lui dit-il.

– Faites entrer, répondit le baron.

Madame de Saint-Alphonse entra d'un air mystérieux, se pelotonna gracieusement dans le *puff* que lui avança M. de Manerve, et lorsqu'elle lui eut donné sa petite main à baiser :

– Mon cher baron, dit-elle, j'ai déjeuné, comme vous le savez, chez Artoff.

– Eh bien ?

– J'y ai vu Baccarat, et Baccarat m'a dit que vous n'aviez rien à lui refuser.

– Certainement non.

– Par conséquent, vous ne me refuserez rien à moi, j'imagine ?

– Rien de ce que vous me demanderez au nom de Baccarat.

– C'était ce que je voulais dire.

– De quoi s'agit-il ? demanda le baron en s'asseyant et en croisant les jambes.

– Voici : je voudrais que vous nous donniez un bal.

– Un bal ! moi ?

– Oui. Un bal de garçons, ou une soirée de lansquenet, si vous le préférez. Vous avez un délicieux appartement ; votre fête sera charmante.

– Si vous y êtes, dit galamment M. de Manerve.

– Ensuite, vous inviterez les dames que je vous désignerai.

– Très bien. Et les hommes ?

– Oh ! qui vous voudrez, pourvu que le seul que je désire rencontrer chez vous s’y trouve.

– Comment le nommez-vous ?

– Le marquis don Inigo de los Montes, un Brésilien.

– Parbleu ! dit M. de Manerve, je m’en doutais. Baccarat est un mystère vivant.

– Et elle compte sur votre silence ?

Le baron s’inclina. Puis il s’assit devant son bureau et prit une plume.

– Voyons, dit-il, quel est le jour que vous préférez ?

– Demain.

– C’est bien tôt pour mes invitations.

– Bah ! vous trouverez toujours plus de monde qu’il ne vous en faudra.

Le baron écrivit :

« Mon cher marquis,

« Maintenant que votre vilaine affaire de ce matin s’est heureusement dénouée, permettez-moi de vous faire une confidence. J’ai fait un pari, hier soir, avec une dame qui m’aime un peu. Voici quel était ce pari. La dame en question, comme toutes celles qui entrent à l’Opéra, par la porte du concierge, est superstitieuse ; elle a conservé de son éducation première l’habitude de se faire les cartes. Or, hier soir, elle lut dans ses cartes que vous seriez tué ce matin. Je soutins le contraire ; elle me dit : « Je vous parie cent louis que le marquis sera tué. »

« – Je les tiens, répondis-je, seulement, si je gagne, vous donnerez un bal chez moi, plaisir que vous me refusez depuis le commencement de l’hiver, sous le prétexte que toutes vos amies sont jolies. »

« La belle sorcière a donc perdu son pari, et elle s’exécute de bonne grâce. On danse chez moi demain, et vous serez mille fois aimable de nous arriver de bonne heure.

« Baron de Manerve. »

Cette lettre écrite, le baron la lut à madame de Saint-Alphonse.

– Vous êtes plein d’esprit, dit-elle. Adieu, à demain matin. J’ai besoin de vous voir avant votre bal.

Et madame de Saint-Alphonse s’en alla.

XCIX

Nous avons laissé le vicomte Andréa remonter en voiture avec ses témoins.

Du bois de Vincennes à la rue Culture-Sainte-Catherine le trajet était court et s'effectua en quelques minutes. Lorsque la voiture du comte entra dans la cour de l'hôtel, Jeanne était à sa fenêtre, l'œil attaché sur la porte cochère, l'oreille tendue vers les bruits de la rue, et le cœur palpitant chaque fois que le roulement d'une voiture se faisait entendre.

M. le vicomte Andréa ne s'était pas trompé. La pauvre femme avait passé la nuit en prière, suppliant Dieu de conserver la vie de l'homme qui allait se battre pour son mari.

Au moment où la voiture entrait dans la cour, Andréa montra sa tête à la portière. Jeanne le vit et poussa un cri de joie… Il était vivant !

Et puis elle se retira brusquement en arrière et retomba sans force et sans voix sur son siège. Elle venait de songer que si son cher Armand était témoin de sa joie et de son émotion, il devinerait peut-être le motif du duel. Mais les craintes de Jeanne ne furent point justifiées. Placé sur le devant de la calèche, et par conséquent tournant le dos à la façade de l'hôtel, M. de Kergaz n'avait point aperçu sa femme, il n'avait pas entendu son cri étouffé, occupé qu'il était à causer avec Fernand.

Celui-ci trouva son tilbury dans la cour, serra la main au comte et à Andréa et les quitta.

Alors, comme les deux frères gravissaient les marches du perron, Andréa dit tout bas à Armand :

– Rends-moi ma lettre, à présent.

– Tu le veux ? demanda le comte.

– Oui.

– Et je ne saurai pas…

– Si… plus tard… à Kerloven.

– Tu veux donc que nous allions à Kerloven ?

– Je vous le demande instamment.

– Soit… Quand veux-tu partir ?

– Ce soir, demain au plus vite.

– Mystère ! murmura le comte, qui, une heure après, entrait chez sa femme, la trouvait calme et souriante et lui disait :

– Ma chère Jeanne, si je vous demandais un service, me le feriez-vous ?

– Ingrat ! dit-elle, il le demande ?

– Je voudrais faire avec vous et notre cher Andréa un voyage.

– Partons, dit Jeanne.

– Nous irons en Bretagne, dans notre vieux manoir de Kerloven.

– Ah ! quelle joie ! s’écria la jeune femme, de passer un mois là-bas, au bord de la mer, seule avec vous, mon Armand bien-aimé. Quand voulez-vous partir ?

– Demain, si c’est possible.

– Certainement, je serai prête.

Et Jeanne, qui devinait qu’Andréa voulait l’éloigner du marquis… car elle avait appris déjà l’issue inoffensive du duel… ne fit aucune question à son mari et se hâta de préparer ce prochain départ.

Armand rejoignit Andréa.

– Jeanne consent à partir, dit-il.

– Ah ! fit Andréa, qui parut soulagé d’un poids énorme.

Le comte fronça le sourcil. Un soupçon venait de lui traverser l’esprit ; mais Andréa avait sa parole, il ne le questionna point. Seulement, il murmura à part lui :

– Mon Dieu ! je voudrais être déjà à Kerloven.

C

À neuf heures du soir, le même jour, tandis que madame de Saint-Alphonse arrivait chez le baron de Manerve, une voiture de place entra dans la cour de l'hôtel Meurice.

Un homme à cheveux rouges en descendit, donnant le bras à une Anglaise maigre et pointue, comme on en rencontre en Suisse et aux pyrénées.

– J'étais, dit-il, sir Arthur Collins et je voulais voir don Inigo que je avé connu en Suisse…

– Il est chez lui, lui répondit-on.

L'Anglais laissa sa compagne dans la cour de l'hôtel et monta chez don Inigo.

Sir Arthur fut introduit par le nègre galonné, dans le fumoir du marquis; puis, le nègre congédié, les deux complices se regardèrent en riant:

– Eh bien, dit sir Arthur, as-tu eu peur ce matin?

– Oui, mon oncle, un moment.

– Tu as cru que j'allais te tuer?

– Écoutez donc, un homme plus bête que moi se serait dit tout ce que je me suis raconté dans l'espace d'une minute.

– Et que te racontais-tu?

– Que je savais bien des secrets connus de vous seul, que vous aviez peut-être trouvé une autre combinaison, et que, en ce cas, ce serait pour vous une assez belle affaire de m'envoyer *ad patres*.

– Le fait est, murmura sir Arthur avec un calme qui donna la chair de poule à Rocambole, que j'y ai pensé un moment… mais, que veux-tu? J'ai un faible pour toi…

– Merci…

– Et la sensibilité m'a toujours perdu.

– C'est-à-dire, murmura Rocambole, que vous n'avez pas trouvé le moyen de vous passer de moi.

– Non, non, dit sir Arthur, je te jure que c'est par pure sensibilité.

– Ma foi! répliqua le faux marquis en riant, je vais vous faire un aveu, moi.

– Ah voyons?

– Et vous verrez que je suis plus franc.

– J'écoute, dit sir Arthur, se renversant sur sa chaise avec une nonchalance complaisante.

– Figurez-vous, mon cher oncle, que j’ai eu la même pensée que vous.

– Comment ! tu as voulu me tuer ?

– Dame ! vous savez que je tire le pistolet de façon à ne pas manquer un pierrot à cinquante pas… et puis j’avais sur le cœur l’histoire du coup de couteau… Vous comprenez ?

– Mais, malheureux, observa sir Arthur sans la moindre irritation, que serais-tu devenu, moi mort ?

– C’est ce que je me suis dit, et vous voyez que vous êtes encore de ce monde.

– Je le vois, nous sommes dignes l’un de l’autre, mon neveu.

– Oui, mon oncle, nous avons du cœur, de la sensibilité.

– Et surtout nous raisonnons juste. Vous avez compris que vous aviez encore besoin de moi, et moi j’ai senti que je ne pouvais me passer de vous.

Après ce touchant échange de bonnes paroles, ils se serrèrent la main avec effusion, puis le visage souriant de sir Arthur devint sérieux.

– À présent, dit-il, laissons ces plaisanteries et ces balivernes. Je viens te faire mes plus tendres adieux.

– Vous partez ?

– Demain matin.

– Où allez-vous ?

– En Bretagne, à Kerloven, dans ce vieux château seigneurial que j’ai l’intention de restaurer après mon mariage avec la comtesse Jeanne de Kergaz.

Sir Arthur prononça ces mots avec un superbe sang-froid.

– Et moi, que dois-je faire ?

– Rester à Paris trois jours encore.

– Et puis ?

– Et puis tu partiras pour Saint-Malo, où tu attendras mes instructions.

– C’est très bien ; mais que ferai-je pendant ces trois jours ?

– Tu t’exerceras tous les matins, trois heures durant à bien apprendre le coup de mille francs.

– Je le sais.

– On ne sait jamais trop bien un coup d’épée qui vaut un million.

– C’est juste. Et après ?

– En même temps, tu t’occuperas de Baccarat.

– Hein ? Est-ce que vous avez trouvé une combinaison ?

– Une combinaison merveilleuse.

– Quelle est-elle ?

– D'abord, continua sir Arthur, j'ai des vues sur la petite Sarah.

– La juive ?

– Oui ; elle me plaît fort, cette enfant ; je lui veux du bien, et lui voudrais faire un sort.

– Comment ferez-vous ?

– Tu l'enlèveras.

– Tiens, tiens…, fit Rocambole, dont l'œil brilla.

Ce regard n'échappa point à sir Arthur.

– Mon bel ami, dit-il, si tu t'avisais de manquer de convenance à mon égard, tu n'aurais pas le million.

– Est-ce tout ?

– Non. En outre, je te tuerais…

– Je serai sage, dit Rocambole ; mais, la petite enlevée, où la conduirai-je ?

– J'ai un petit plan assez sagement conçu, répondit sir Williams, et ce plan, le voici : j'ai renoué au Havre d'assez jolies relations avec un ancien ami de Londres, un pickpocket émérite qui avait jadis servi sous mes ordres. Nous nous sommes rencontrés sur le port ; je l'ai reconnu, alors que lui ne me reconnaissait pas. Mais deux mots ont suffi pour me faire saluer respectueusement, comme un soldat salue son ancien capitaine. Le drôle a fait d'assez bonnes affaires ; il est à la tête d'un navire de commerce qu'il commande lui-même ; il est considéré dans son pays, un petit port d'Écosse, et il a si bien mené sa barque, c'est le cas de le dire, qu'il passe pour le plus honnête homme du monde.

– Comme vous, dit Rocambole avec impertinence.

– Comme moi, fit sir Williams sans paraître blessé de la comparaison. Or, reprit-il, John Bird est demeuré, au fond du cœur, dévoué à son ancien capitaine, et il fera pour moi tout ce que je voudrai.

– Mon oncle, interrompu Rocambole, il me semble que vous me donnez des détails inutiles. Voyons le but ?

– J'ai longuement médité sur le sort que je ferai à Baccarat, poursuivit sir Williams, et je me suis arrêté, pour elle, à une assez belle combinaison.

– Ah ! ah !

– Je veux l'envoyer aux îles Marquises.

– Peste !

– Et l'exposer à cette jolie alternative de devenir la femme d'un anthropophage ou d'être mangée par lui. C'est une belle fille. Bien certainement, si le chef des sauvages ne lui met point sur la tête la moitié de sa couronne, il se la fera servir toute rôtie, un jour de fête, au renouvellement de la lune, par exemple.

– Mais, dit froidement Rocambole, c'est une idée, cela.

– Je le crois bien.

– Seulement, comment la mettre à exécution ?

– À l'aide de mon ami John Bird. Il charge au Havre je ne sais plus quelle marchandise qu'il porte en Australie. Son équipage, recruté en bon lieu, lui est aussi dévoué qu'il me l'est lui-même. Il est à Paris depuis avant-hier matin, et je l'ai vu hier.

– Ah ! vous l'avez vu…

– Oui. Seulement, comme je sais qu'il ne faut jamais embarrasser la cervelle de trop de choses, je n'ai pas voulu t'en parler plus tôt.

– Et John Bird consent à emmener Baccarat ?

– Parbleu ! il la déposera sur quelque plage déserte, où les sauvages la trouveront. Je le crois même capable, car il entend merveilleusement le commerce, de la vendre un bon prix à quelque *Peau-Rouge*.

– Tout cela est fort bien, mon oncle ; mais comment confierons-nous Baccarat à John Bird ?

– Ceci te regarde. Cependant, je vais te donner la marche à suivre. Tu vas, d'ici à trois jours, enlever la petite juive.

– Bien. Après ?

– La petite juive en ton pouvoir, tu la confieras à la veuve Fipart.

– Tiens, ceci est une idée. *Maman,* observa Rocambole, est la femme qu'il faut dans ces cas-là.

– La veuve Fipart gardera la petite, et une lettre anonyme avertira Baccarat que l'enfant, enlevée par un nègre… ce nègre sera le tien…

– Venture ?

– Oui. Je reprends : que l'enfant, enlevée par un nègre, est en route pour le Havre. La lettre ajoutera que le nègre a pris passage à bord d'un navire anglais, le *Fowler,* qui va en Océanie. Tu comprends que, à tout hasard, Baccarat partira pour le Havre. Mais là, elle apprendra que le navire a levé l'ancre.

– Et puis ? fit Rocambole qui commençait à ne plus rien comprendre au plan de sir Williams.

– Au Havre, encore, elle saura que le *Fowler* doit toucher à Saint-Malo et s'y arrêter trois ou quatre jours. Alors, elle prendra des chevaux de poste et s'en ira par terre à Saint-Malo. Là, elle retrouvera le *Fowler* en rade. Elle se fera conduire à bord, et John Bird en fera son affaire.

– Tout cela est difficile à exécuter, murmura Rocambole.

– Si tu ne t'en tires point avec honneur, répliqua sir Williams avec cet accent calme et impérieux à la fois qui disait si bien qu'il voulait être aveuglément servi, c'est que décidément tu n'es pas digne du million que je te destine.

Ces mots furent un coup d'éperon.

– C’est bien, dit Rocambole, vous serez content ; partez tranquille, je me charge de tout ; mais une dernière objection, s’il vous plaît ?

– Parle.

– Pourquoi amener Baccarat jusqu’à Saint-Malo ?

– Ah ! ceci est le côté poétique de ma combinaison. Baccarat emmenée en Océanie par un coquin vulgaire, c’est une vengeance comme on en voit tous les jours, et qu’elle n’apprécierait point convenablement, tandis que je veux qu’elle sache qui l’envoie rôtir.

– John Bird pourrait le lui dire.

– Non, je le lui dirai moi-même.

– Où cela ?

– À bord du *Fowler,* où je la conduirai.

– Vous ?

– Parbleu ! Kerloven est à une lieue de Saint-Malo. Tu sais bien que, désormais, Baccarat a en moi une confiance absolue, sans bornes.

– Mais enfin, que ferai-je de la petite juive ?

– Tu prieras la veuve Fipart d’en avoir le plus grand soin…

– Et elle restera à Paris ?

– Oui, jusqu’à mon retour.

– Et, dans trois jours, je vous rejoindrai ?

– C’est-à-dire que tu t’embarqueras avec John Bird et Venture, et que tu viendras à Saint-Malo. Là, je te ménagerai un nouveau tête-à-tête qui sera interrompu par Armand…

– Ah ! je devine…

– Tu comprends bien qu’alors ceci ne me regardera plus. Armand se chargera de te châtier, et tu te souviendras qu’un coup d’épée bien appliqué peut rapporter un million en temps et lieu.

– Superbe ! mon oncle, superbe ! murmura Rocambole avec admiration.

– Demain matin, acheva sir Williams, tu monteras à cheval, tu t’en iras jusqu’à Vincennes, et tu verras, à l’entrée de l’avenue du château, une guinguette qui porte pour enseigne : *Au rendez-vous des chasseurs à pied.* Tu entreras et trouveras John Bird ; tu le reconnaîtras à sa mine britannique, il est rouge carotte, et a un abdomen respectable ; tu lui demanderas, pour plus de sûreté, s’il connaît le capitaine Williams ; et quand vous serez bien certains l’un et l’autre de votre mutuelle identité, vous vous entendrez sur ce que vous avez à faire. Il a mes instructions détaillées.

Sir Arthur Collins se leva à ces mots, boutonna son habit bleu, remit son chapeau sur sa chevelure d’un blond fade, et il allait sortir, après avoir tendu la main à Rocambole, lorsque le prétendu nègre parut, portant un plateau d’argent sur lequel se trouvait une lettre.

C’était l’invitation du baron de Manerve au marquis don Inigo.

Le marquis rompit le cachet, lut et tendit la missive à son visiteur.

– Bah ! dit sir Williams, je ne vois pas d’inconvénient à ce que tu t’amuses. D’ailleurs, il fait toujours bon aller dans le monde, on n’est pas ainsi confondu avec de vils malfaiteurs.

Et, sur cette plaisanterie, sir Williams s’en alla.

* *

*

Or, tandis que l’invitation du baron de Manerve parvenait à don Inigo, la brune madame de Saint-Alphonse retournait à l’hôtel de la rue de la Pépinière.

Baccarat et le comte l’attendaient.

– Eh bien, demanda la première, le baron donnera-t-il son bal ?

– Sans doute.

– Quand ?

– Demain.

– Ce cher baron, murmura Baccarat, tient décidément à m’être agréable.

– Et moi, dit madame de Saint-Alphonse, je viens chercher mes instructions.

Baccarat tressaillit et parut légèrement embarrassée.

– Ceci, dit-elle, est assez difficile à expliquer, ma chère.

– Bah ! fit la Saint-Alphonse, je comprends à demi-mot.

– Je vais te dire ce que c’est que ce don Inigo.

– Très bien.

– Ou du moins ce que je le soupçonne d’être. Quand tu sauras cela, tu devineras.

– Voyons, j’écoute.

– Don Inigo est un marquis pour rire.

– Comme il y en a tant, dit la jeune femme en montrant ses dent blanches.

– Il est très brun, très noir, et tout en lui annonce l’origine transatlantique.

– Je ne l’ai jamais vu.

– Mais, poursuivit Baccarat, il pourrait bien se faire qu’au lieu d’être brun, il fût blond. Cela s’est vu. Ensuite, si je ne me trompe, ce marquis don Inigo s’est appelé d’un autre nom.

– Ceci est plus difficile à constater.

– Je le sais.

– Mais cependant… avec du temps…

– Si lui et l’homme que je soupçonne ne font qu’un, reprit Baccarat, il doit avoir un signe particulier.

– Où cela ?

– À la poitrine, au côté droit.

– Quel est ce signe ?

– La cicatrice d’un coup de poignard.

– Oh ! oh !

– La blessure doit être à peine fermée.

– À quand remonte-t-elle ?

– À trois mois.

– C’est bien ; je saurai cela.

Et madame de Saint-Alphonse regarda Baccarat.

– Ah çà… mais, dit-elle, tu as donc un grand intérêt à découvrir l’identité de cet homme ?

– Très grand.

– L’aimerais-tu ?

– Oh ! fit Baccarat avec un geste de dégoût.

– Ma chère amie, dit le comte Artoff, pour couper court à cette conversation, car madame de Saint-Alphonse avait parfaitement compris la mission qu’on lui donnait, je vais vous éclairer d’un mot : le marquis don Inigo, s’il est l’homme que nous croyons, est un misérable qui nous a volés et qui cherche à nous assassiner.

Madame de Saint-Alphonse frissonna.

– Mais, ajouta le comte, n’ayez aucune crainte ; si c’est lui, nous le réduirons promptement à l’impuissance.

– Et si ce n’est pas lui ?

– Eh bien, personne au monde ne saura que nous avons soupçonné le marquis don Inigo de los Montes.

– Mais, dans le premier cas, je l’aurai trahi.

– Vous aurez démasqué un misérable.

– Et s’il me tue ?

– Non, ne craignez rien, nous vous protégerons. Et puis, remarquez, acheva le comte, que vous ne faites, après tout, que commettre une simple indiscrétion, laquelle vous est payée cent mille francs.

– C’est juste, murmura madame de Saint-Alphonse, dont ce mot de cent mille francs dissipa les dernières hésitations. Adieu. Après-demain, vous serez fixés, ou j’y perdrais mon nom.

Et madame de Saint-Alphonse s’en alla.

– Je crois, murmura Baccarat pleine de foi en l’avenir, que nous finirons par tenir sir Williams.

CI

Vingt-quatre heures après le bal donné par M. le baron de Manerve, bal dont les épisodes insignifiants, à l'exception d'un seul, que devineront nos lecteurs, n'ont rien à faire dans ce récit, madame Charmet, la dame de Charité de la rue de Buci, reçut la lettre suivante, qui lui avait été adressée chez le comte Artoff et que le jeune Russe lui envoya sur-le-champ.

« Ma chère Baccarat,

« Ton amie, madame de Saint-Alphonse, s'empresse de prendre la plume et de t'écrire de sa blanche main, relativement à ton protégé, le marquis don Inigo de los Montes.

« Malgré ses airs farouches, ce Brésilien est doux comme un mouton.

« Or, figure-toi, ma chère, que ce bon Manerve avait si bien abreuvé le marquis de champagne mousseux et de sillery de haut cru, que, devenu sentimental à l'excès, le jeune fils des tropiques s'est laissé tomber à mes pieds au fond d'un salon de jeu désert, très amoureux et gris comme un mousquetaire.

« Si bien que, à l'heure qu'il est, il dort encore sur un canapé depuis hier. Si ce garçon-là n'a point de tuteur, il serait urgent de lui en trouver un.

« Ton amie,

« de Saint-Alphonse. »

« *P.-S.* À propos, j'ai pris, de mes propres yeux, les renseignements que tu désirais. Le marquis porte au côté droit, sur la poitrine, une fort belle cicatrice triangulaire, dont les lèvres encore rouges sont à peine fermées. Ensuite, comme il dort à laisser crouler le monde sans faire un mouvement, j'ai trempé mon mouchoir dans une goutte d'essence et je me suis aperçue que sa noire chevelure était d'un fort joli blond. C'est un marquis mauvais teint.

« J'attends de nouvelles instructions. Que dois-je faire ?

« À toi toujours ! »

Quand cette lettre arriva à madame Charmet, la jeune femme était seule.

Elle la lut avec attention, et murmura :

– Maintenant, mon dernier doute s'évanouit, le marquis don Inigo de los Montes et le vicomte de Cambolh ne font qu'un.

Baccarat sonna. La vieille gouvernante parut.

– Marguerite, lui dit-elle, demandez ma voiture. Je sors, et ne rentrerai pas aujourd'hui. Je vous confie la petite, vous en prendrez soin.

– Madame peut être tranquille, répondit la servante.

Baccarat courut chez le comte Artoff.

Le jeune Russe s'attendait à cette visite, depuis qu'il avait reçu la lettre de madame de Saint-Alphonse.

– Tenez, mon ami, dit Baccarat en lui tendant cette lettre.

Le comte la lut :

– Cet homme, dit-il, est bien le vicomte de Cambolh. On n'en peut douter. Maintenant, que faire ?

– C'est ce que nous allons décider.

Et Baccarat demeura rêveuse un moment.

– Mon ami, dit-elle tout à coup, vous savez que M. de Kergaz, sa femme et ce misérable sir Williams sont partis hier matin ?

– Vous me l'avez dit.

– Pourquoi ce brusque départ ? je l'ignore. Mais, à coup sûr, c'est une machination nouvelle de sir Williams. Je crois donc qu'il faut nous hâter.

– Vous avez raison, dit le comte.

– Il faut donc que cet homme, ce prétendu marquis, soit en notre pouvoir aujourd'hui même, ce soir… que, sous une menace de mort, il confesse l'infamie de sir Williams, et alors nous lui pardonnerons, à lui, nous lui ferons grâce de la vie.

– Ceci est logique, observa le comte, mais difficile à exécuter.

– Pourquoi ?

– Parce que, d'abord, cet homme doit être perpétuellement en défiance.

– Ni lui ni sir Williams ne se défient de moi.

– Ensuite, parce qu'il est toujours dangereux, en plein Paris, au premier étage d'une maison à locataires, de faire violence à un homme. Le commissaire de police peut trouver cela fort mauvais.

– Ceci est juste.

– Enfin, acheva le comte, qui vous dit que même sous une menace de mort, cet homme parlera ?

– Il le faudra bien, ou nous le tuerons.

Baccarat parut réfléchir encore.

– Écoutez, dit-elle ; de Saint-Alphonse possède une jolie petite villa à deux lieues de Paris, au bord de la Marne, à Charenton-le-Pont. Elle est isolée de toute habitation, et, à onze heures du soir, on pourrait s'y croire dans un désert. C'est là qu'il faudrait agir.

– J'aime mieux cela que la rue Saint-Lazare.

Baccarat prit une plume et écrivit à madame de Saint-Alphonse :

« Chère amie,

« Viens sur-le-champ chez le comte. Tu auras tes instructions détaillées.

« Brûle tout de suite, et crois-moi

« Ton affectueuse,

« Baccarat. »

Une heure après, madame de Saint-Alphonse arriva.

– Ma chère, lui dit Baccarat, qu'as-tu fait de ton Brésilien faux teint ?

– Il est sorti de chez moi après déjeuner.

– Dois-tu le revoir aujourd'hui ?

– Oui, ce soir.

– À quelle heure ?

– Entre dix et onze.

– Très bien. Tu as toujours ta maison de Saint-Maurice ?

– Toujours.

– Tu ferais bien d'aller y coucher.

– La drôle d'idée !… murmura madame de Saint-Alphonse.

– Je te servirai de femme de chambre, poursuivit Baccarat.

– Toi ?

– Bah ! pour une nuit ; tu verras que je m'en tirerai d'une façon passable.

– Mais… le Brésilien ?

– Eh bien, tu lui écriras… il viendra t'y rejoindre.

– Soit, dit madame de Saint-Alphonse.

– Moi, ajouta le comte, muet jusque-là, je vous servirai de cocher.

– Comme vous voudrez, répondit la pécheresse. Je vais donc écrire au Brésilien… Mais, que lui écrire ?

– Attends, je vais dicter.

Madame de Saint-Alphonse se plaça devant la table où, naguère, Baccarat lui avait écrit.

Celle-ci dicta :

« Cher marquis,

« Une pauvre femme comme moi subit souvent plusieurs tyrannies.

« La première qui m'afflige se nomme le prince K…

« Le prince est jaloux, surtout à distance ; il a jalonné autour de moi une douzaine d'espions qui, déjà, ont trouvé trop longue l'unique visite que vous m'avez faite. Au

nombre de ses estimables amis se trouve le comte Artoff, un jeune drôle que je n'avais pas vu depuis trois mois, et qui m'écrit pour me demander ce soir une tasse de thé.

« Vous comprenez que je m'empresse de fuir ma maison de ville, et de me retirer incognito dans ma maison des champs.

« Je pars ce soir à huit heures avec ma femme de chambre, qui m'apportera à souper du cabaret voisin.

« Si une promenade au bord de l'eau vous séduit, venez à Saint-Maurice vers l'heure où vous deviez vous présenter chez moi, rue Saint-Lazare. »

– Maintenant, dit Baccarat, signe aveuglément, et laisse cette lettre chez ton concierge. Quand don Inigo viendra, on la lui remettra.

– Ma chère, observa le comte qui avait écouté la lecture que madame de Saint-Alphonse fit tout haut de cette lettre après l'avoir écrite, ne craignez-vous point que don Inigo, arrivant chez madame à dix ou onze heures du soir, renonce à aller à Saint-Maurice ?

– Non, dit Baccarat.

– Cependant, l'heure avancée…

– Mon cher, ajouta Baccarat, la lettre est assez froide pour ne point laisser deviner un piège. Don Inigo n'y verra qu'un rendez-vous, et il ira.

L'argument paraissait juste ; le comte s'inclina.

CII

Rejoignons maintenant le marquis don Inigo de los Montes.

Nous avons vu, pour la dernière fois, le complice de sir Williams en tête à tête avec ce dernier, l'avant-veille, à l'hôtel Meurice. Sir Williams, on s'en souvient, faisait ses adieux à Rocambole, lui donnait ses instructions sommaires et lui recommandait de monter à cheval le lendemain matin, et d'aller à Vincennes, où il trouverait John Bird dans un cabinet de l'avenue du château.

M. le marquis don Inigo de los Montes fut fidèle aux ordres de son honorable maître : il monta à cheval de bonne heure et se rendit à Vincennes. Il trouva sans peine le cabaret indiqué, jeta la bride à son nègre qui le suivait monté sur un gros courtaud, et entra dans l'unique salle, où trônait majestueusement une ancienne vivandière rendue à la vie civile depuis longtemps, et qu'un goût prononcé pour son ancienne carrière avait portée à s'établir près du fort de Vincennes. Deux soldats buvaient dans un coin ; mais l'œil interrogateur du marquis eut beau chercher… Il ne vit pas l'ombre de l'Anglais signalé.

– Oh ! oh ! pensa-t-il, est-ce que le drôle se serait moqué de sir Williams ?

Le marquis prétexta la chaleur, la soif, le besoin de repos, s'installa sans façon à une table, et demanda qu'on lui servît de la bière.

La cabaretière, peu habituée à d'aussi élégantes pratiques, se confondit en salutations et s'empressa de servir le beau gentleman.

Rocambole vida plusieurs chopes de bière, attendit une heure et ne vit venir personne. Cependant il attendit encore…

Enfin un homme se montra sur le seuil du cabaret. Cet homme répondait au signalement que sir Williams avait donné du capitaine John Bird. Il était assez gros, petit de taille, les épaules carrées, les pieds et les mains énormes. Il eût assommé un taureau d'un coup de poing, il eût du bout de son pied lancé un navire à la mer. Une vareuse de matelot et un chapeau goudronné annonçaient sa profession. Il jeta un regard oblique sur le nègre qui tenait à la porte les deux chevaux en main, puis sur le marquis, tranquillement occupé à fumer, en vidant son dernier verre de bière.

L'Anglais entra ; il demanda avec un accent britannique très prononcé si on pouvait lui servir du gin.

– J'ai de la bière excellente, répondit la cabaretière.

– Excellente, en effet, dit le marquis en manière de commentaire.

Ces mots fixèrent l'irrésolution de l'Anglais.

– Peuh ! fit-il, c'est fade, la bière. Mais un bon Anglais comme moi, un homme qui s'appelle John Bird, ne peut pourtant pas mourir de soif.

Ce nom de John Bird, adroitement prononcé, acheva de convaincre Rocambole.

– Tiens, dit-il en regardant le nouveau venu, ce que vous dites là, je l'ai entendu dire à un de mes bons amis, le capitaine Williams.

– Je le connais, dit John Bird.

Et il poussa sa chope de bière sur la table du marquis.

– Parlez-vous anglais ? demanda-t-il.

– *Yes* ! répondit le marquis.

Le cabaret était vide. La cabaretière elle-même était allée s'asseoir sur le pas de la porte, au soleil, et elle était assez loin des deux buveurs pour ne point entendre leur conversation. D'ailleurs, ils s'exprimaient en anglais, langue que, bien certainement, l'ancienne vivandière ne comprenait pas.

– Je vous demande pardon, monsieur, dit John Bird, si je vous ai fait attendre.

– En effet… dit Rocambole.

– Mais j'ai été arrêté à rentrée du bois par un homme que je n'avais pas vu depuis deux ans… Vous m'en voyez encore tout ému.

– Quel est-il ?

– Un homme à qui je dois plus que la vie.

– Ah !

– Figurez-vous, poursuivit John Bird, que c'est toute une histoire, cela… Oh ! mais une histoire comme il y en a dans les livres.

Rocambole paraissait médiocrement curieux de savoir quel était cet homme ; mais John Bird continua avec ce flegme que les Anglais apportent dans toute chose :

– Il y a deux hommes à qui je suis dévoué corps et âme : celui dont je vous parle, et le capitaine Williams.

Ces mots frappèrent l'attention de Rocambole.

– Oh ! oh ! se dit-il, voici qui commence à m'intéresser. Voyons quel est cet autre qui s'est acquis le dévouement de ce drôle…

– Il faut vous dire, mon jeune ami, reprit familièrement John Bird en vidant son verre, que je suis peu sentimental de ma nature, et que je me soucie de la vie humaine comme d'une vieille pipe. J'ai été corsaire, négrier ; j'ai servi sous sir Williams à Londres, et je ne crois pas avoir pleuré trois fois en ma vie…

– Eh bien ? fit Rocambole, qui trouvait le préambule un peu long.

– Eh bien, foi de John Bird, voyez-vous, je crois que j'ai pleuré de joie en voyant le comte.

– Tiens, il est comte ?

– Et un vrai comte, allez ! Quand il m'a tendu la main, j'ai cru que j'allais étouffer.

– Ah çà ! dit Rocambole, est-ce que vous allez me raconter comment il vous a sauvé la vie, ce comte ?

– En deux mots, oui.

– Voyons, soupira le marquis. Et il se dit à part lui :

– Au fait ! il y a toujours quelque chose de bon à prendre dans le récit le plus oiseux.

– Figurez-vous, continua John Bird, que j'étais à Amsterdam l'année dernière, en charge pour les Grandes Indes. Je naviguais de conserve, depuis six mois, avec une jolie Portugaise qui avait les cheveux noirs et les yeux bleus… J'aimais la petite comme la mouette aime la mer. J'aurais étranglé le *pâtissier* lui-même, eussé-je dû le prendre par ses cornes, s'il s'était permis de la regarder. Eh bien, il faut vous dire que je faillis la perdre, cette petite… elle était flambée, si M. le comte n'était venu à mon secours.

– Ah ! que lui arriva-t-il donc ?

– Voilà. En débarquant à Amsterdam, je la logeai comme une vraie princesse, je lui avais loué un joli appartement dans la plus belle maison du port. Or, une nuit, comme je dormais à bord du *Fowler,* qui était à l'ancre, arrimé au quai, mon second me réveille et me dit : « Il y a un bel incendie à terre !… » Je me lève, je monte sur le pont, je regarde… Mille sabords ! c'était la maison de Piguita qui brûlait… Je me jetai dans un canot, je sautai sur le quai, je courus… une ceinture de flammes environnait la maison… Tout en haut, à une fenêtre, il y avait une femme échevelée qui appelait au secours… c'était Piguita. Presque au même instant un beau jeune homme fendit la foule, s'élança, s'aventura sur une échelle que les flammes gagnaient, pénétra dans la maison, parcourut des planchers croulants, brava vingt fois la mort en quelques secondes et sauva Piguita, qu'il emporta évanouie dans ses bras.

* *

*

– Eh bien, acheva John Bird, cet homme qui m'a rendu la seule femme que j'aie aimée, je lui donnerais mon sang jusqu'à la dernière goutte s'il me le demandait ; et j'ai pleuré de joie comme un enfant quand il m'a donné la main… Tenez, acheva l'Anglais, si le capitaine Williams me demandait mon navire et tout ce que je possède, je serais capable de le lui donner ; mais si M. le comte me demandait de tuer le capitaine Williams, je le ferais.

– Oh ! oh ! murmura Rocambole, et comment le nommez-vous, ce comte ?

– C'est un Russe.

Rocambole tressaillit.

– Mais… son nom ? insista-t-il.

– Le comte Artoff, répondit John Bird.

Rocambole frissonna à ce nom, et il crut un moment que tout l'échafaudage de vengeance de sir Williams allait s'écrouler comme un château de cartes.

CIII

John Bird avait mis le nez dans son verre après avoir prononcé le nom du comte Artoff. Il ne remarqua donc pas le trouble de Rocambole, qui pâlit, et il continua avec volubilité :

– Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit, et je viens vous voir pour un tout autre motif, à ce que m'a dit hier le capitaine Williams.

– C'est juste, dit le faux marquis, retrouvant tout son sang-froid.

– Je viens donc me mettre à vos ordres.

– Très bien.

– Il paraît qu'il est question d'enlever une petite fille d'abord ?

– Oui.

– Farceur de capitaine ! murmura John Bird en clignant de l'œil.

« Et puis de conduire une belle dame chez les sauvages ?

– Précisément.

Tout en répondant à John Bird, Rocambole se faisait le raisonnement suivant :

– Il est évident que John Bird tient à passer pour un très honnête homme aux yeux du comte Artoff. Je n'ai donc pas à craindre qu'il évente la mèche ; mais, d'un autre côté, si John Bird voit Baccarat avec le comte, tout est perdu. Décidément mon oncle joue de malheur ; il trouve partout une pierre d'achoppement imperceptible qui fait verser le char de ses combinaisons. Pas de chance !

– À quoi songez-vous donc, monsieur ? demanda John Bird, qui s'aperçut que Rocambole était devenu tout rêveur.

– Je réfléchis au moyen le plus sûr d'enlever cette petite, répondit-il. Et il continuait à se dire à part lui : – La petite enlevée, il est évident que Baccarat, si elle court après le *Fowler,* se fera accompagner par le comte et, le comte et John Bird en présence, nous sommes flambés… Il faut aviser sur-le-champ.

Puis il reprit tout haut :

– Cet enlèvement est fort difficile, mon cher monsieur John Bird.

– Bah ! fit l'Anglais, un marin comme moi, doublé de pickpocket, enlèverait le diable lui-même. Fiez-vous-en à moi… Seulement…

– Seulement ?… interrogea Rocambole.

– Il faut que j'aie une connaissance exacte des lieux et des habitudes de la maison où nous allons opérer.

– Eh bien, répondit Rocambole, trouvez-vous ce soir, à huit heures, rue de Seine, à l'angle de la rue Mazarine, nous prendrons nos renseignements et arrêterons un plan.

Et Rocambole se leva, jeta cent sous sur la table, et tendit la main à John Bird.

– Adieu, lui dit-il, à ce soir !

Depuis que l'Anglais avait avoué son dévouement au comte Artoff, Rocambole était sur les épines ; John Bird disait avoir rencontré le comte. C'était sans doute à l'entrée du bois de Vincennes. Or, le hasard, qui a souvent de perfides combinaisons, pouvait, si John Bird et lui sortaient ensemble du cabaret, les mettre face à face avec le comte, et c'était une pareille rencontre que M. le marquis don Inigo de los Montes voulait éviter à tout prix.

– À ce soir ! répéta-t-il.

Et il sauta lestement en selle et se hâta de sortir du bois au grand trot, laissant maître John Bird s'en aller tranquillement du pas d'un honnête homme à qui tout est riant dans la vie.

Pendant vingt minutes, M. le marquis don Inigo de los Montes se prit à creuser sous toutes ses faces cette idée terrible, que si John Bird venait à apprendre que la petite fille qu'il voulait enlever, que la femme qu'il avait mission de livrer aux anthropophages étaient les protégées du comte, non seulement il renoncerait à exécuter les ordres de sir Williams, mais encore il le trahirait peut-être… Seulement, comme on se familiarise très vite avec le danger, les vingt minutes écoulées et son cheval entrant dans la cour de l'hôtel Meurice, le marquis se trouva rassuré à moitié.

– Bah ! se dit-il, enlevons toujours l'enfant. Si la reconnaissance doit avoir lieu, ce ne peut être qu'à bord du *Fowler,* et le plus simple est d'aviser à ce que le comte Artoff ne puisse suivre Baccarat.

Cette dernière réflexion en fit surgir tout à coup une autre dans le cerveau de Rocambole.

– Parbleu ! se dit-il, à la rigueur, je le tuerai en duel, le comte ! Le coup de mille francs n'a point été inventé pour rien.

Rentré chez lui, M. le marquis don Inigo de los Montes s'enferma avec son nègre et lui dit :

– Maître Venture, je vous donne congé pour la journée. Vous allez prendre le chemin de la rue de Flandre, à la Villette, et vous irez trouver la veuve Fipart, que vous connaissez, du reste.

Venture s'inclina.

– Vous lui annoncerez une petite pensionnaire que nous lui confierons au premier jour, et vous l'engagerez à se présenter rue de Buci, chez une dame charitable et pieuse, madame Charmet, pour lui demander des secours. Bien entendu qu'elle ne dira point son vrai nom, et indiquera un autre domicile que le sien.

– Parbleu ! murmura Venture.

– Par la même occasion, poursuivit le faux marquis, elle prendra quelques

renseignements sur la topographie intérieure de la maison, les habitudes de madame Charmet et de ses domestiques, et, enfin, elle tâchera de savoir où couche d'ordinaire une jeune fille juive appelée Sarah, et qui plaît fort au *chef*.

– Très bien, répliqua Venture. Ce soir, à sept heures, monsieur aura tous les renseignements qu'il désire.

Et Venture s'en alla.

Le soir, à l'heure indiquée, il revint.

– Eh bien, demanda Rocambole qui se disposait à sortir, quoi de nouveau ?

Venture s'assit avec la familiarité d'un valet complice de son maître.

– Madame Fipart, dit-il, s'est présentée aujourd'hui rue de Buci.

– Ah !

– Madame Charmet était absente.

– Par qui a-t-elle été reçue ?

– Par une vieille servante appelée Marguerite, et que sa maîtresse charge de distribuer des aumônes en son absence. Maman Fipart a conté une histoire attendrissante, et elle a eu dix francs… et le plan exact de la maison. La maison est précédée par une cour dont les murs sont peu élevés. On entre dans un grand vestibule. À droite sont les cuisines et l'office ; à gauche un salon, et, au fond, une chambre où couche madame Charmet. La petite couche auprès d'elle. Maman Fipart l'a jugé ainsi, du moins, en voyant deux lits dans la même pièce.

– Comment a-t-elle pénétré dans la chambre à coucher ?

– Tout naturellement, en suivant la vieille servante, qui est allée prendre les dix francs dans la chambre de sa maîtresse.

– Est-ce tout ?

– Non… Les détails sont complets.

– Voyons ?

– Madame Charmet est souvent absente le soir. Elle rentre de dix à onze heures, quelquefois même à minuit.

– Ceci est parfait.

– Elle n'a auprès d'elle que la petite juive, la servante nommée Marguerite et un vieux valet de chambre.

– Cependant elle a une voiture ?

– Oui, une voiture au mois. Le cocher rentre chez lui chaque soir, le vieux domestique couche dans les combles. Marguerite a sa chambre au rez-de-chaussée, à gauche de la cuisine, et cette chambre est reliée à celle de sa maîtresse par un couloir.

– Allons ! murmura Rocambole, *maman* a toujours bon pied et bon œil, la pauvre vieille ! J'avais peur qu'elle ne baissât…

Venture tira de sa poche un petit paquet enveloppé soigneusement dans du papier.

– Qu'est-ce que cela ? demanda M. le marquis don Inigo.

– Ça, dit le faux nègre, c'est une surprise que vous a ménagée maman Fipart.

Et il défit le paquet.

– Voilà, lui dit-il, les empreintes des serrures. De cette façon, on ne brisera rien.

– Ah ! s'écria Rocambole, ceci est parfait. Maman a toujours une *sorbonne* d'élite.

M. le marquis s'oubliait à parler l'argot, cette langue de voleurs, qui désigne le cerveau, par ce mot pittoresque de « sorbonne ».

Puis il dit à Venture :

– Tu vas aller au faubourg Saint-Antoine, au coin de la rue de Lappe, tu sais ?

– Parbleu ! chez le serrurier…

– Précisément.

– Du diable s'il me reconnaît dans une peau noire.

– Tu lui diras le mot d'ordre et il te fera deux clefs sur ces empreintes.

– Ah ! dit Venture, j'oubliais de vous dire que la première est celle de la porte cochère, et la seconde, celle de la maison. C'est tout ce que nous avons… Mais une fois dans le vestibule…

– On enfoncera les autres portes, dit froidement Rocambole. Maintenant, ajouta-t-il, tu verras maman Fipart ce soir. Il faut qu'elle aille rôder demain à l'entour de la maison et qu'elle tâche de savoir à quelle heure, dans la soirée, sortira madame Charmet.

– C'est bien, répondit Venture en s'en allant.

M. le marquis don Inigo de los Montes sortit à pied de l'hôtel Meurice, arrêta le premier coupé de remise qui passait et se fit conduire à la rue de Seine. Là, pour plus de précautions, il paya son cocher et le renvoya.

John Bird, cette fois, fut exact au rendez-vous. Il arriva même un peu avant huit heures, et le marquis le trouva se promenant de long en large dans la rue Mazarine. Mais Rocambole, dans le court trajet qu'il venait de faire, s'était adressé un long discours plein de sens, et ce discours avait singulièrement modifié ses plans de conduite.

– Il est évident, s'était-il dit, que, lorsque mon honorable patron sir Williams m'a ordonné d'enlever Sarah en compagnie de John Bird, il ignorait l'exquise sensibilité de celui-ci à l'endroit du comte Artoff. Or, si John Bird nous aide à faire le coup, il saura non seulement où le coup aura été fait, mais encore il aura parfaitement vu la petite, si bien qu'il en saura assez long pour nous tordre le cou, si le comte, éclairé sur la vérité, vient à le lui ordonner. Or, continua Rocambole se parlant toujours à lui-même, j'ai une idée, moi… une idée qui me vaudra les éloges de sir Williams, et cependant il ne se montre pas prodigue d'approbation. Je vais enlever la petite avec Venture, sans le secours de John Bird, d'abord. Nous avons l'empreinte des serrures, nous choisirons une heure où Baccarat sera sortie. On tordra, s'il le faut, le cou aux deux vieilles gens. Tout cela est simple

comme bonjour, et c'est gâter le métier qu'employer trois hommes pour une pareille misère. Maintenant, se dit encore Rocambole, il est évident que si nous nous passons de John Bird pour enlever la petite fille, nous ne pourrons pas nous passer de lui pour emmener Baccarat chez les sauvages ; et il faut supprimer le comte Artoff à tout prix.

Et Rocambole rêva aux moyens de se débarrasser promptement du jeune Russe, ou du moins de le séparer momentanément de Baccarat.

C'était moins facile qu'il ne l'avait pensé à première vue, et, en y réfléchissant, le disciple de sir Williams s'aperçut qu'il fallait renoncer au projet qu'il avait d'abord conçu de le tuer en duel. Un duel avec le comte, n'était-ce point attirer sur lui l'attention de tout le Paris élégant, à trois jours de distance de son affaire avec Andréa ? Il renonça sur-le-champ à cette combinaison.

– Ah ! pensa-t-il, si cette malheureuse affaire Van-Hop n'eût point avorté, nous aurions sous la main cet excellent major Carden… Bah ! peut-être consentirait-il, en y mettant le prix !…

Rocambole s'arrêta à cette idée quelques minutes, et il ne s'était point décidé encore lorsque son coupé s'arrêta à l'entrée de la rue Mazarine.

Il se trouva face à face avec John Bird, qui l'avait devancé au rendez-vous.

Sans préambule aucun, le jeune homme prit l'Anglais sous le bras et le ramena sur le quai.

La nuit était noire, le quai désert. Un regard rapide jeté autour de lui convainquit Rocambole de leur isolement.

– Eh bien, demanda John Bird, sommes-nous prêts ?

– Pas encore.

– Avez-vous des renseignements ?

– Pourquoi ?

– Parce que nous ferons peut-être le coup sans esclandre.

– Comment cela ?

– L'enfant sort souvent seule.

– Ah !

– Et j'ai aposté mon nègre en bon lieu. S'il ne réussit pas, nous aborderons la maison.

– Ça me va ! murmura John Bird, qui ne soupçonna pas un seul moment la pensée défiante de son interlocuteur.

– Dans tous les cas, reprit l'ancien président des Valets-de-Cœur, trouvez-vous demain à onze heures du soir sur le boulevard, à l'angle de la rue du Helder. Si mon nègre n'a pas fait le coup tout seul, vous nous aiderez.

John Bird serra la main de Rocambole.

– À demain, dit-il ; je suis tout content d'avoir à *travailler* pour le capitaine…

Et John Bird s’en alla.

M. le marquis don Inigo, demeuré seul, se réfugia un moment sous les arcades du palais Mazarin, car il commençait à pleuvoir un peu, et il attendit patiemment qu’une voiture vide vînt à passer. Tout en attendant, il reprit sa méditation à l’endroit du comte Artoff, dont la suppression lui paraissait désormais nécessaire.

– Le major Carden, se dit-il, ne voudra pas tuer le comte à moins d’une vingtaine de mille francs d’avance et de tout autant après. C’est cher. Et puis encore, qui sait s’il accepterait ? Ma foi ! d’ailleurs, le budget dont je dispose est trop mince pour que je prenne sur moi de le grever de quarante mille francs. Sir Williams serait capable de les rogner sur ma part… Tandis que Venture… Bah ! Venture lui plantera un couteau dans la poitrine, au coin d’une rue, et sera content de mille écus. Ceci est le parti le plus sage.

Après s’être définitivement arrêté à cette combinaison, le bandit appela un cocher qui passait à vide, monta en voiture, rentra à son hôtel, où il remit un peu d’ordre dans sa toilette, et se fit conduire ensuite chez le baron de Manerve, qui donnait un bal tout exprès pour lui.

Nous savons quelles furent les conséquences de ce bal.

* *

*

Lorsque le lendemain, vers midi, M. le marquis don Inigo de los Montes rentra chez lui, il trouva maître Venture fort inquiet sur son compte.

– Rassure-toi, lui dit-il en riant ; en ma qualité de riche étranger, je me suis perdu hier soir rue Saint-Lazare, et une dame charmante, un peu légère, ne m’a point remis dans mon chemin.

Le marquis se roula dans sa robe de chambre et regarda Venture d’un air significatif.

– Eh bien ? demanda-t-il.

– J’ai vu maman Fipart.

– A-t-elle du nouveau ?

– Elle rôde, depuis ce matin, aux environs de la rue de Buci, n’attendant, pour se présenter, que le départ de madame Charmet. J’irai flâner par-là vers deux heures.

– Dis donc, fit tout à coup Rocambole, verrais-tu quelque inconvénient à donner un bon coup de couteau à quelqu’un qui me gêne singulièrement… pour un bon prix ?

– Cela dépend.

– Si j’étais raisonnable ?

– En affaire d’argent, dit froidement Venture, le mot raisonnable n’est pas un chiffre : cela équivaut à *récompense honnête* offerte à celui qui rapportera un portefeuille gonflé de billets de banque et à qui on donnera cent sous.

– Oh ! oh ! pensa Rocambole, le drôle a des prétentions… il faudra marchander.

Et Rocambole s’apprêta à discuter la mise à prix de la vie du comte Artoff qui, à cette heure, songeait fort sérieusement avec Baccarat à rayer du livre des vivants M. le marquis don Inigo de los Montes.

CIV

Alors Rocambole regarda froidement son interlocuteur et parut attendre que celui-ci formulât le chiffre de ses prétentions.

– Les temps sont durs, murmura maître Venture ; jamais le préfet de police ne fut mieux servi et mieux renseigné.

– Très bien, dit Rocambole, je connais cette ficelle-là ; passons à une autre.

– Aujourd'hui, poursuivit Venture, pour un oui, pour un non, on vous flanque en prison et on vous envoie au *pré* pour le restant de vos jours. Décidément, on ne peut pas tenter un coup de ce genre pour moins de mille écus.

– C'est ce que je comptais t'offrir.

Rocambole se mordit aussitôt les lèvres.

– J'ai parlé trop vite ! pensa-t-il.

– Mais, se hâta d'ajouter maître Venture, il est bien entendu que ce ne peut être qu'un homme sans situation sociale, un pauvre diable, qu'on se charge de faire disparaître pour ce prix-là.

– Eh bien, mettons mille francs de plus pour celui dont on parle.

– Comment le nomme-t-on ?

– Le comte Artoff.

– Ah ! non, par exemple ! s'écria Venture ; je ne gâterai pas ainsi le métier, moi !… Le comte Artoff vaut dix mille francs comme un sou.

– Soit, dit Rocambole, on te donnera dix mille francs, cinq mille avant, cinq mille après.

Venture tendit la main.

– Donnez, dit-il, on fera le coup quand vous voudrez…

– Un instant, observa Rocambole, tu as du temps devant toi pour cela. Il faut aller au plus pressé. Enlevons la petite et procédons par ordre.

– Tenez, reprit Venture, je connais un peu les habitudes du comte Artoff : il rentre ordinairement vers minuit, et fume deux ou trois cigares dans son jardin. Je fais mon affaire d'y pénétrer ce soir même, si vous voulez… Donnez les cinq mille francs…

– Parbleu ! murmura Rocambole, s'il en est ainsi, je vais te donner tes cinq mille francs.

– Je connais le cocher du comte, poursuivit Venture. Je me suis lié avec lui quand j'étais au service de madame Malassis. J'irai me décrasser de ce noir de fumée qui me

couvre, et j’entrerai chez le comte comme chez moi.

Rocambole ouvrit son secrétaire, en retira cinq billets de mille francs et les tendit à son complice.

Celui-ci les prit, les mit dans sa poche et soupira :

– Ce pauvre comte !… mourir si jeune !

Deux heures sonnaient à la pendule du fumoir.

– En attendant, dit Venture, qui tressaillit, allons voir où en est madame Fipart.

Et il partit.

Rocambole attendit patiemment le retour du faux nègre.

Une heure après son départ, Venture reparut.

– Tout est prêt, dit-il.

– Comment ! tout est prêt ?

– Madame Charmet vient de sortir de chez elle, laissant la petite juive, et annonçant qu’elle ne rentrerait pas ce soir…

– À merveille !

– J’ai les deux clefs. La rue de Buci est déserte vers dix heures du soir. Nous pouvons agir en toute sûreté.

– Tiens, pensa Rocambole, voilà une heure qui me va, dix heures, j’ai rendez-vous à onze.

– Un rendez-vous d’amour, sans doute ? ricana familièrement Venture.

– Eh ! eh ! fit Rocambole d’un air fat, il faut bien occuper ses loisirs.

– Ce soir, je causerai avec le comte, dit froidement Venture.

* *

*

Vers neuf heures, un calme profond régnait dans l’austère maison de madame Charmet, rue de Buci.

Baccarat, on le sait, était allée chez le comte, annonçant qu’elle ne rentrerait pas, et recommandant à ses vieux serviteurs de veiller sur la petite juive.

Sarah, qui commençait à s’instruire dans les principes de la religion catholique, et qui devait être prochainement baptisée, avait fait ses prières et s’était couchée vers huit heures, dans ce petit lit à rideaux de mousseline blanche que Baccarat avait fait placer auprès du sien. L’enfant n’avait pas tardé à s’endormir, et avec elle s’étaient éteints ce bruit charmant, cette vie, ce mouvement que la jeunesse semble répandre autour d’elle dans une maison. Les deux vieux serviteurs n’avaient point tardé à imiter Sarah. Le domestique mâle était monté dans la chambre qu’il occupait en haut de la maison, au

second étage, et dont l’unique croisée donnait sur une cour intérieure, et non sur celle qui n’était séparée de la rue que par la porte cochère. Enfin, Marguerite, qui couchait dans une pièce attenante à celle de sa maîtresse, avait imité son vieux compagnon, non sans s’être assurée par elle-même que les deux portes, celle de la rue et celle de la cour, étaient fermées à deux tours.

Lorsque Baccarat rentrait avant le coucher de ses domestiques, ceux-ci ne se contentaient point de fermer à clef la porte cochère, ils poussaient encore deux gros verrous fixés à ses extrémités. Mais, Baccarat absente, comme elle avait une double clef et qu’elle rentrait souvent au milieu de la nuit, les verrous n’étaient jamais tirés. D’ailleurs, la rue de Buci était une rue fort tranquille, où de mémoire d’habitant on n’avait commis ni meurtre ni vol. Ensuite, madame Charmet avait rarement des valeurs chez elle, et l’apparence modeste de sa maison était comme une sauvegarde contre les malfaiteurs.

Cependant, cette nuit-là, vers dix heures, trois personnes, trois ombres silencieuses et qui semblaient vouloir étouffer jusqu’au bruit de leurs pas, se glissèrent le long du trottoir, à l’angle de la rue de Seine. Ces trois ombres, marchant lentement et avec précaution, s’arrêtèrent à quelques pas de la maison, semblèrent en explorer rapidement la façade pour s’assurer qu’aucune clarté n’y brillait autour d’elles. Comme la veille, le temps était sombre ; il tombait une pluie fine et serrée, et la rue était déserte. Alors les trois ombres marchèrent jusqu’à la porte cochère.

– Le serrurier m’a affirmé, dit l’une d’elles, que la clef entrerait comme chez moi.

– Voyons s’il a dit vrai, dit la seconde.

Et la clef entra effectivement, tourna dans la serrure, et la porte, cédant à une pression légère, s’ouvrit et tourna sans bruit sur ses gonds.

Les trois ombres entrèrent dans la cour et refermèrent la porte sur elles.

– Tire les verrous, dit la première, qui n’était autre que M. le marquis don Inigo de los Montes.

– Tu as raison, mon enfant, murmura en sourdine la voix cassée de la mère Fipart.

– Voilà ! ajouta Venture.

Et il poussa les deux verrous avec autant de précaution qu’il en avait mis à ouvrir la porte.

Les trois personnages hésitèrent un moment dans la cour, avant de se diriger vers la maison.

– Maman, dit le faux marquis, s’adressant à la vieille, es-tu bien sûre de tes renseignements ?

– Très sûre, mon fils.

– Ainsi, elle est sortie ?

– Oui, elle ne rentrera pas.

– Et tu irais, les yeux fermés, dans la chambre de la petite ?

– Les yeux fermés est bien le mot.

– En route, alors !

Et Rocambole, qui était armé de la seconde clef, se dirigea le premier vers la maison.

Le serrurier avait décidément accompli sa besogne en conscience : la seconde clef ne grinça pas plus que la première dans la serrure.

– C'est charmant, murmura Rocambole, on entre ici comme chez soi.

– Et cette dame, ajouta maman Fipart, faisant allusion à Baccarat, est bien bonne et bien gentille de n'avoir pas le moindre chien de garde. J'ai horreur des roquets…

Et elle eut le geste pittoresque de quelqu'un qui aurait été mordu au mollet.

Les ravisseurs refermèrent sur eux la porte d'entrée, et se trouvèrent dans l'obscurité la plus complète.

– Maman, dit alors Rocambole, puisque tu connais si bien les êtres, je crois qu'il est inutile d'allumer le rat de cave que tu as apporté.

– À présent, oui ; mais quand nous serons dans la chambre de la petite… elle doit être couchée… il faudra l'habiller…

– C'est juste. Cependant, je serais assez d'avis de tordre d'abord le cou au vieux bonhomme, murmura Venture.

– Un meurtre inutile, fi ! répondit M. le marquis don Inigo. Jusqu'à présent il n'a pas bougé, et il y a gros à parier que, si nous ne faisons pas de bruit, il ne s'éveillera pas…

– Sa chambre est tout en haut, murmura la vieille, il n'entendra rien…

– Mais, la servante ?

– Oh ! celle-là, il faut commencer par elle. Venez, je vais vous conduire.

Maman Fipart prit Rocambole par la main, et, tout en marchant sur la pointe du pied, elle l'entraîna d'un pas sûr vers cette extrémité du vestibule où commençait le couloir qui conduisait à la chambre de Marguerite d'abord, et à celle de Baccarat ensuite.

Marguerite, comme tous les vieillards, avait le sommeil fort dur. Elle dormait depuis une heure et n'entendit point ouvrir sa porte, sur laquelle elle laissait toujours la clef.

La veuve Fipart se dirigeait au milieu des ténèbres avec une merveilleuse adresse, et elle touchait déjà le lit de la servante, lorsque le pied de Rocambole heurta une chaise.

Ce bruit éveilla Marguerite en sursaut.

– Qui est là ? demanda-t-elle, se dressant sur son séant. Est-ce vous, Sarah ?

Et Marguerite, en effet, crut que la jeune fille avait besoin de quelque chose et venait la trouver.

Soudain les mains nerveuses et sèches de la veuve Fipart s'arrondirent autour du cou de la pauvre femme et l'étreignirent si fortement, qu'il lui fut impossible de jeter un cri. En même temps une voix lui disait à l'oreille :

– Silence ! ou tu es morte…

Mais la fidèle servante essaya de se débattre et de pousser des gémissements, dans

l’espoir qu’elle serait entendue… Heureusement la veuve Fipart avait tout prévu. Elle serra plus fort encore, et Rocambole qui tenait un mouchoir tout prêt, se hâta de bâillonner Marguerite ; tout cela fut l’affaire d’un moment, et dura quelques secondes à peine. En même temps, maître Venture, qui était entré derrière eux, alluma le rat de cave que lui passait la veuve Fipart ; et Marguerite, bâillonnée et maintenue immobile sous le genou de Rocambole, put voir avec effroi le nègre, la vieille et cet homme qui cachait son visage dans les plis d’un vaste manteau.

– Ma bonne amie, ricana alors la veuve Fipart d’un ton doucereux, me reconnaissez-vous ?

Marguerite la regarda d’un air égaré, et reconnut en effet cette mendiante à qui, deux jours de suite, elle avait donné des secours.

– Nous ne sommes pas précisément des voleurs, reprit la veuve Fipart ; du moins, aujourd’hui, nous n’avons pas le temps… Seulement, nous vous engageons à vous tenir tranquille. Il pourrait, si vous aviez mauvaise tête, vous arriver malheur.

Et elle prit un des draps du lit, le roula comme une corde, et s’en servit pour garrotter la pauvre vieille femme qui opposait en vain une résistance désespérée. Marguerite bâillonnée et garrottée, les trois quarts de la besogne étaient faits.

La veuve Fipart poussa la porte qui mettait en communication la chambre de la servante et celle de la maîtresse, et, armée du rat de cave, elle y pénétra seule.

La lumière suffit à réveiller la petite juive. L’enfant ouvrit les yeux, jeta un regard étonné autour d’elle, et ne distingua pas tout d’abord les traits hideux de la veuve Fipart ; accoutumée, du reste, à voir Baccarat entrer souvent chez elle pendant la nuit, elle crut que c’était elle.

– Est-ce vous, madame ? demanda-t-elle de sa voix claire et perlée.

– Je viens de la part de madame… Chut ! ne faites pas de bruit… répondit la vieille en adoucissant sa voix.

Mais, à peine l’enfant eut-elle envisagé l’horrible créature, qu’elle se recula vivement jusque dans la ruelle de son lit, comme si elle eût vu surgir la tête de Méduse.

En même temps le faux nègre montrait sa face noire sur le seuil, et cette seconde apparition, plus sinistre encore, acheva de glacer d’effroi la jeune fille ; elle voulut crier ; et sa gorge crispée se refusa à laisser passer aucun son ; elle voulut fuir… et la terreur la cloua immobile dans son lit.

– Maman, dit Rocambole, donne-moi ta chandelle et dépêche-toi.

Et la veuve du saltimbanque Nicolo profita de ce premier moment de stupeur qui s’était emparé de la jeune fille pour lui faire subir le sort de Marguerite. En deux tours de main, avant qu’elle pût jeter un cri et essayer de se débattre, la frêle créature fut garrottée, bâillonnée, et tout entière à la merci de ses ravisseurs.

– Maintenant, murmura Rocambole, la difficulté est d’emmener l’enfant… La mettre en voiture n’est pas commode, un cocher peut nous trahir ; l’emporter, c’est se faire arrêter au bout de dix pas.

Mais tous ces obstacles n'arrêtaient point la veuve Fipart ; elle tira un couteau de dessous ses vêtements, en mit la pointe sur la poitrine nue de l'enfant, et lui dit brutalement :

– Si tu ne fais pas tout ce que je veux, je vais te tuer.

L'œil hagard et suppliant de la pauvre petite sembla demander grâce.

Alors, sans lui ôter son bâillon, la veuve la débarrassa de ses liens et ajouta :

– Tu vas t'habiller lestement et nous suivre… Si tu fais un pas pour nous échapper, ce monsieur tout noir qui est là te tuera.

La veuve, en disant ces mots, passa le couteau à Venture.

Les dents de la jeune fille claquaient de terreur, et son œil effaré considérait ce couteau, dont le nègre faisait briller la lame à la lueur de son rat de cave. Elle fit tout ce qu'on voulut ; elle se laissa habiller des pieds à la tête et couvrir d'un châle ; puis la mère Fipart lui prit le bras et le passa sous le sien.

– Viens, lui dit-elle en lui ôtant son bâillon, qu'on aurait pu remarquer dans la rue.

Et l'enfant, dominée par la terreur, ne jeta pas un cri et suivit sans résistance.

Marguerite, cependant, se consumait, sur son lit, en inutiles efforts pour se débarrasser de ses liens et couper son bâillon. Quant au vieux serviteur, il n'avait rien entendu… il n'entendit rien.

Les ravisseurs quittèrent la maison avec leur proie, sans faire plus de bruit qu'ils n'en avaient fait pour y pénétrer.

Et l'enfant qui entendait marcher derrière elle le terrible nègre, armé de son couteau, se montra docile et ne songea point une minute à appeler au secours.

Le groupe marcha ainsi jusqu'au quai.

Là, Rocambole s'en sépara, et dit tout bas au prétendu nègre :

– Accompagne l'enfant jusqu'à la Villette, et puis…

– Oh ! je sais, dit Venture, rue de la Pépinière, l'affaire des dix mille francs…

– Tout juste.

– Prépare-moi l'argent… tout sera fini demain…

– Demain, je pars pour la Bretagne, répondit Rocambole. À huit heures du matin, je serai en route, et j'aime autant quitter Paris promptement. J'ai enlevé la petite pour faire plaisir au *chef*… mais voici qu'il me vient un pressentiment bizarre.

– Bah ! fit Venture.

– Je crains que cela ne nous porte malheur… Les affaires de femmes gâtent toujours les affaires sérieuses…

Et Rocambole quitta Venture pour se rendre au rendez-vous qu'il avait donné à l'ancien pickpocket John Bird.

CV

En quittant la veuve Fipart, et tandis que cette dernière, escortée par Venture, emmenait la petite juive, M. le marquis don Inigo de los Montes descendit à pied vers le boulevard, et trouva John Bird, ainsi que cela avait été convenu la veille, à l'angle du boulevard et de la rue Richelieu.

– Mon cher monsieur John Bird, lui dit-il en l'abordant, le coup est fait, mon nègre a enlevé l'enfant.

– Oh ! oh ! murmura John Bird, sans moi ?

– Sans vous.

– La besogne était donc facile ?

– Si facile, qu'à cette heure la petite est à l'ombre.

– La verrai-je ?

– Oui, demain.

– Je ne serais pas fâché, continua John Bird, de voir si mon ancien capitaine a toujours bon goût.

– Farceur ! fit Rocambole en riant.

Il prit familièrement le bras de John Bird :

– Écoutez, dit-il, je vais rue Saint-Lazare ; accompagnez-moi jusque-là, nous causerons un peu de la jeune dame que vous devez conduire chez les sauvages.

– Soit, répondit John Bird en se laissant entraîner. Ah çà ! reprit-il, tout en se mettant en route, cette dame a donc aimé le capitaine ?

– Non.

– Alors, c'est lui qui l'a aimée ?

– Pas davantage.

– Ma parole d'honneur, murmura l'Anglais, je ne comprends pas trop, alors, une vengeance pareille.

– C'est un mystère.

Et Rocambole prononça ce mot d'un air solennel.

– Est-elle jolie ?

– Belle à damner un saint homme.

– Parbleu ! en ce cas, fit le bandit avec un rire cynique, elle plaira à mon équipage.

– Peut-être même à vous.

– Oh ! moi, murmura John Bird avec mélancolie, depuis que j'aime Piguita, je n'ai jamais regardé une autre femme entre les deux yeux.

Et John Bird soupira.

– Ma foi, pensa Rocambole en posant la main sur la sonnette de la porte de madame de Saint-Alphonse, voilà un homme qui nous étranglerait, le capitaine et moi, et porterait Baccarat en triomphe sur un signe du comte Artoff.

Rocambole allait congédier John Bird, un pressentiment banal l'en empêcha.

– Peut-être, dit-il, mon adorée n'y est-elle pas. Attendez-moi une seconde.

La concierge lui remit alors cette lettre dictée par Baccarat, et dans laquelle madame de Saint-Alphonse avertissait le marquis don Inigo de son départ pour Saint-Maurice.

– Sur ma parole ! murmura Rocambole après avoir lu la lettre, les femmes ne doutent de rien. Croire qu'un amoureux va faire trois lieues par la pluie et la nuit pour aller à un rendez-vous, c'est bien de la fatuité !

Et Rocambole rejoignit John Bird, fort indécis sur ce qu'il ferait.

– C'est très loin, Saint-Maurice, pensait-il ; mais, d'un autre côté, je pars demain matin, et il est probable qu'après avoir occis cet excellent comte de Kergaz, je ne reparaîtrai point à Paris de sitôt ; par conséquent, si je ne vais pas à Saint-Maurice ce soir, je ne verrai plus cette délicieuse madame de Saint-Alphonse.

– Vous n'avez trouvé personne ? demanda John Bird.

– Non, et je suis très embarrassé. Tenez, donnez-moi conseil. J'adore une femme charmante.

– Ah ! fit le mélancolique John Bird.

– Demain, vous le savez, je quitte Paris pour longtemps.

– Et elle est partie avant vous ?

– Non, pas précisément. Au lieu de m'attendre rue Saint-Lazare, elle m'attend à trois lieues de Paris, à Saint-Maurice…

– Eh bien, allez à Saint-Maurice…

– C'est loin… Et puis il pleut…

– On ne se mouille point en voiture.

– Non, mais je m'ennuie quand il pleut et que je suis seul.

– Voulez-vous que j'aille avec vous ?

– Tiens ! murmura Rocambole, c'est une idée, cela.

– Je n'ai rien à faire, dit John Bird, j'ai laissé Piguita au Havre.

– Après tout, pensa Rocambole, si par hasard madame de Saint-Alphonse me tendait un piège… Elle me croit riche… Bah ! il est toujours prudent d'emmener quelqu'un avec

soi…

Comme il en était à cette réflexion pleine et prudente, une voiture de remise vint à passer, et le cocher, voyant deux hommes à pied et recevant la pluie fine qui s'échappait du brouillard, leur offrit ses services.

– Un louis, dit-il au cocher, pour aller en une heure à Saint-Maurice et revenir déposer monsieur à Paris ensuite.

– Montez, mon bourgeois, répondit le cocher.

Rocambole et John Bird s'installèrent dans le coupé, qui partit avec une rapidité merveilleuse et gagna la barrière en vingt minutes.

– Ah ! murmura John Bird, émerveillé de cette vitesse, vos chevaux français vont aussi bien que les nôtres.

En effet, Rocambole remarqua que, pour un cheval de remise, celui qui les traînait avait de bien belles allures.

Le cocher ne faisait point claquer son fouet, il ne stimulait point sa bête avec sa voix, et cependant elle filait comme un cheval de race… Ceci l'inquiéta un peu… un vague soupçon lui traversa l'esprit.

– Ce serait curieux, pensa-t-il, s'il y avait de la Baccarat dans tout cela… Madame de Saint-Alphonse et Baccarat se sont connues…

Un moment M. le marquis don Inigo de los Montes eut envie de rebrousser chemin. Mais, en réfléchissant, il se trouva fou. Comment admettre que ce cocher, qui par hasard passait rue Saint-Lazare, pouvait avoir quelque chose de commun avec le seul être que Rocambole redoutât ?…

– Décidément, pensa-t-il, je suis un peu toqué ce soir.

Et le coupé continua sa route. En traversant Bercy, le cocher se retourna sur son siège et se pencha vers l'intérieur de la voiture.

– Pardon, mon bourgeois, dit-il, vous m'avez bien dit de vous conduire à Saint-Maurice, mais vous ne m'avez pas indiqué la rue et le numéro.

Ces paroles du cocher achevèrent de démontrer à Rocambole la folie de ses soupçons.

– Ma foi, répondit-il, je ne sais pas comment se nomme la rue, encore moins quel numéro porte la maison, je sais que c'est une maison isolée, au bord de l'eau.

– À qui appartient-elle ?

– À madame de Saint-Alphonse.

– N'est-ce pas une dame qui demeure à Paris ?

– Oui, l'hiver, rue Saint-Lazare.

– Alors, dit le cocher, je crois bien que nous allons trouver, car j'ai déjà conduit bien des messieurs qui m'ont dit ce nom-là.

Le cocher traversa le petit village de Saint-Maurice, gagna le bord de l'eau, parut hésiter un peu et finit par s'arrêter net devant la grille d'une jolie habitation dont une des façades donnait sur la rivière. Malgré la pluie, la nuit était assez claire, et le brouillard avait une certaine transparence qui permit à Rocambole d'examiner, en mettant pied à terre, le lieu où il se trouvait. La maison avait l'élégante et mignonne apparence d'un cottage anglais. Elle était blanche, petite, à un seul étage, entourée d'arbres touffus, et n'était séparée de la Marne, au midi, que par une berge de deux mètres de largeur. Un beau jardin la précédait au nord.

Rocambole vit briller une lumière discrète derrière les persiennes d'une fenêtre du premier étage. Cette fenêtre était la seule éclairée.

La grille du jardin était entrouverte, preuve certaine que quelqu'un était attendu à la villa. Le jardin était désert et toute la maison silencieuse.

– Heureux coquin ! murmura John Bird en étendant la main vers la persienne qui laissait filtrer une clarté. Je crois bien qu'on vous attend… et je vais m'en retourner seul.

– C'est égal, répondit Rocambole, qu'un certain pressentiment agitait encore, faites-moi un plaisir.

– Lequel ?

– Attendez ici dix minutes.

– Pourquoi ?

– Je ne sais, mais il me semble qu'il va m'arriver malheur. Si j'appelais, vous viendriez n'est-ce pas ?

– Parbleu !

– Êtes-vous armé ?

John Bird cligna de l'œil.

– J'ai dans ma poche, dit-il, deux amis un peu bavards, mais fidèles. Ils font du bruit, mais, à l'occasion…

– Moi, dit Rocambole, j'ai un bout de stylet qui ne me quitte jamais… Si, dans dix minutes je ne ressors pas, continua Rocambole, si je n'appelle pas, vous pourrez vous en aller.

– Très bien ! Quand nous reverrons-nous ?

– Dans huit jours… en Bretagne, à bord du *Fowler*.

– Bien, adieu ! Bonne chance !

Et John Bird serra la main de Rocambole, et demeura en faction à la grille de la villa, à trois pas du coupé de remise, dont le cocher s'était accoudé nonchalamment sur son siège, prêt à s'endormir si on ne lui ordonnait de se remettre en route.

Rocambole traversa le jardin, arriva au perron, le gravit et trouva la porte entrebâillée comme la grille.

L’escalier était plongé dans l’obscurité. Cependant il allait bravement s’aventurer dans les ténèbres, lorsqu’une main saisit la sienne et l’attira doucement :

– Venez, suivez-moi, murmura-t-on à son oreille.

Cette voix fit tressaillir Rocambole. Ce n’était point celle de madame de Saint-Alphonse, et pourtant il lui sembla l’avoir déjà entendue quelque part. Cependant, il obéit à la pression de la main et se laissa conduire.

On lui fit gravir un escalier, traverser un petit salon plongé dans les mêmes ténèbres, puis une porte s’ouvrit devant lui. Un flot de clarté qui vint l’éblouir lui montra alors madame de Saint-Alphonse étendue nonchalamment sur une causeuse. En même temps, la petite main qui tenait la sienne l’abandonna, et la mystérieuse conductrice disparut et referma prestement la porte sur elle.

Rocambole n’avait pas eu la possibilité de voir son visage.

– C’est ma femme de chambre, lui dit madame de Saint-Alphonse en souriant.

Puis d’un geste, elle lui indiqua une place auprès d’elle.

– Que je vous remercie ! dit-elle. C’est chevaleresque, à vous, d’être venu par un temps pareil. Ah ! l’horrible pluie !

– Il n’y a jamais rien de chevaleresque à faire ce que le cœur ordonne. Je ne vous ai pas trouvée à Paris et vous m’attendiez ici. Comment ne pas venir ?

Don Inigo, qui s’oubliait un peu avec John Bird, avait retrouvé avec madame de Saint-Alphonse ce merveilleux accent moitié espagnol, moitié américain, qui accuse l’origine brésilienne.

Sa jolie hôtesse le considérait avec une attention qu’il prit pour de la curiosité d’abord. Mais tout à coup elle lui dit :

– Tenez, poursuivit-elle, si vous n’étiez brun, presque olivâtre… Elle s’arrêta et continua à le regarder. Si vous n’aviez la barbe et les cheveux d’un noir de jais…

Elle s’arrêta encore, le regardant toujours.

– Eh bien ?… fit-il, un peu déconcerté de cet examen.

– Je jurerais…

– Que jureriez-vous, belle dame ?

– Mon Dieu ! tenez, reprit-elle, vous ressemblez, en brun, comme deux gouttes d’eau, à un homme blond que j’ai connu.

Rocambole tressaillit.

– Et quel est cet homme blond ? demanda-t-il, souriant néanmoins.

– Un Suédois, le vicomte de Cambolh.

– Je ne le connais pas…

Et il prononça si ingénument ces mots, qu’un juge d’instruction s’y fût trouvé pris et n’eût pas douté de sa bonne foi.

– Oh ! dit madame de Saint-Alphonse, il a quitté Paris depuis trois mois…

– Je n’y suis, moi, que depuis quinze jours.

– On ne sait trop ce qu’il est devenu.

– Tant pis !

– Pourquoi ?

– Parce que j’aurais voulu le voir, cet homme qui me ressemble.

– Ma foi ! continua madame de Saint-Alphonse, ma femme de chambre connaît cette histoire mieux que moi.

– Quelle histoire ?

– Celle du vicomte de Cambolh.

Le marquis songea à la voix qu’il avait entendue tout à l’heure et qui ne lui était pas inconnue, et il pensa que peut-être madame de Saint-Alphonse avait une femme de chambre qui avait pu servir précédemment chez quelque femme qu’il aurait connue du temps qu’il s’appelait le vicomte de Cambolh.

– Ah ! dit-il, il y a donc une histoire sur ce vicomte ?… Comment l’appelez-vous ?

– Cambolh.

– Et quelle est cette histoire ?

– Il paraît, reprit madame de Saint-Alphonse, que ce vicomte de Cambolh était un aventurier, un misérable…

Rocambole ne sourcilla point.

– Cependant il allait dans le monde, il était reçu dans les meilleures maisons du faubourg Saint-Honoré, notamment chez la marquise Van-Hop.

Ce nom, tombé négligemment des lèvres de madame de Saint-Alphonse, jeta le marquis dans une grande perplexité. Pourquoi lui disait-elle tout cela ?

– Ah ! fit don Inigo, qui pâlit sous la couche de brun qui bronzait son visage.

– Il a reçu un coup de poignard. Tenez, là, fit madame de Saint-Alphonse, indiquant du doigt la place où don Inigo portait la cicatrice du poignard de sir Williams.

Rocambole commençait à se trouver mal à l’aise.

– Ah çà, ma chère amie, dit-il, pourquoi me parler de ce vicomte de Cambolh.

– Parce que vous lui ressemblez.

– Il était blond et je suis brun : donc, cette ressemblance n’était pas complète.

– Ma femme de chambre prétend le contraire.

– Comment ?

– Ma foi ! dit madame de Saint-Alphonse, vous allez voir.

Et elle sonna.

La porte se rouvrit ; une jolie soubrette, grande, svelte, se montra. D'abord le marquis don Inigo jeta sur elle un regard étonné, et il ne la reconnut pas. Mais elle fit un pas vers lui, le regarda fixement et lui dit d'un ton moqueur :

– Bonjour, monsieur de Cambolh…

Et Rocambole se prit à frissonner jusqu'à la moelle des os… Il avait reconnu Baccarat.

– Je suis pris !… pensa-t-il. Elle m'a reconnu.

Et comme il avait sur lui un stylet et se trouvait vis-à-vis de deux femmes sans armes, en apparence du moins, M. le marquis don Inigo songea un moment à tuer Baccarat…

Mais, derrière elle, et avant que le stylet eût vu la lumière, une autre porte s'ouvrit. Cette porte livra passage à une quatrième personne, dont la vue produisit sur M. le marquis don Inigo de los Montes l'effet de la tête de Méduse.

Ce nouveau personnage était le comte Artoff.

Le comte avait ses pistolets à la main.

Dans un premier accès de terreur, Rocambole voulut crier, appeler John Bird à son aide… Mais il se souvint que John Bird était l'obligé du comte ; que les mettre tous deux en présence, c'était se condamner sans appel, s'ôter non seulement à lui-même sa dernière chance de salut, mais livrer sans profit le dernier secret de sir Williams.

– Au moins si je meurs, pensa-t-il, ma mort sera vengée… le comte tombera sous le poignard de Venture, et Baccarat s'en ira chez les sauvages…

CVI

Rocambole, il l'avait prouvé maintes fois déjà, était un homme de résolution et d'une rare énergie. On se souvient de la résistance pleine de sang-froid et d'entêtement qu'il avait opposée jadis au comte Armand de Kergaz et à Léon Rolland, à Bougival. Il n'était alors qu'un enfant, et cependant il s'était montré héroïque. Aujourd'hui, le vaurien Rocambole était un homme fait, un roué plein d'expérience, un scélérat qui savait depuis longtemps son métier, et qui considérait froidement, d'un seul coup d'œil, les situations les plus désespérées. En dix secondes, Rocambole eut jugé celle où il se trouvait.

– Il est évident, pensa-t-il, que je suis tombé dans un piège ; que la Saint-Alphonse ne m'a honoré de son amitié que pour bien s'assurer que mes cheveux sont teints et que je porte une cicatrice de coup de poignard au côté droit. Ceci posé, il est tout à fait impossible de nier mon identité, et si je puis me sauver, ce n'est peut-être qu'en avouant tout… Ma foi ! tant pis pour sir Williams ! Je dirai tout ce qui le concerne, mais je ne soufflerai pas mot de John Bird et de Venture. Nous aurons peut-être la chance que celui-ci assassinera le comte et que l'autre emmènera Baccarat. Alors… tout est sauvé !

Rocambole pensa tout cela en dix secondes, pendant que le comte et Baccarat se plaçaient devant lui.

– Monsieur le vicomte de Cambolh, dit Baccarat d'un ton bref, voulez-vous nous faire le plaisir de quitter cet accent méridional qui nuit à la rapidité de votre langage ? Nous n'avons réellement pas de temps à perdre.

Rocambole s'inclina.

– Puisque vous me connaissez si bien, dit-il dans le français le plus pur, je ne saurais vous refuser.

Il s'exprimait avec calme, un demi-sourire glissait sur ses lèvres, et il semblait examiner avec curiosité les pistolets du comte.

– Monsieur de Cambolh, reprit Baccarat, la dernière fois que nous avons eu l'honneur de nous rencontrer, c'était, je crois, avenue Lord-Byron, chez miss Daï-Natha Van Hop…

– En effet…

Et Rocambole ne sourcilla point.

– Sans doute vous ne vous souvenez que vaguement des événements qui ont marqué cette rencontre ?…

– Je sais, répondit-il avec impudence, que j'étais l'amant de Daï-Natha, que je l'ai trouvée morte et que j'ai reçu un coup de poignard.

– Vous mentez ! dit Baccarat d'un ton sec. Vous n'avez jamais été l'amant de Daï-Natha.

– Mon Dieu ! qu’en savez-vous ?

– Vous n’êtes pas davantage le fils de la vieille femme qui vous a réclamé à l’hospice Beaujon.

– Assurément non.

– Pas plus que vous n’êtes le vicomte de Cambolh, gentilhomme suédois. Un vrai gentilhomme ne change pas de nom ni de nationalité ; il ne s’associe point à des bandits tels que les Valets-de-Cœur, il ne se fait pas le complice d’un misérable comme sir Williams.

– Ma foi ! murmura Rocambole, qui feignit une grande confusion, puisque vous êtes si bien informée, je vous demanderai humblement ce que vous attendez de moi.

– Je vais vous le dire, répliqua Baccarat.

La jeune femme était calme, froide, solennelle comme un juge qui prononce une sentence.

– Vous êtes ici, reprit-elle, tout entier à notre discrétion. Cette maison est isolée, il est minuit, l’heure où les champs sont déserts, et personne ne viendra à votre secours.

– Vous voulez donc me tuer ?

– Peut-être… si vous parlez…

– Que dois-je dire ?

– La vérité sur sir Williams. Si vous me livrez sir Williams, peut-être vous ferons-nous grâce de la vie.

– Peut-être, seulement ?

Et Rocambole eut un rire moqueur plein d’assurance.

– Tout dépendra de vos aveux.

– Que voulez-vous que je vous dise, si ce n’est que sir Williams, comme vous l’appelez, c’est-à-dire M. le vicomte Andréa, m’a frappé d’un coup de poignard ? Ceci est une preuve qu’il n’existait entre nous aucune complicité.

Baccarat se tourna vers le comte Artoff.

– Monsieur le comte, lui dit-elle, cet homme ne dira rien, je le vois. Le plus simple est de nous en débarrasser sur-le-champ.

– Comme vous voudrez, fit froidement le comte, qui arma un de ses pistolets et ajusta Rocambole.

Celui-ci comprit qu’il pourrait bien n’avoir plus deux minutes à vivre.

– Un instant ! dit-il, je parlerai.

Le comte baissa son pistolet.

– Voyons ! dit Baccarat, hâtons-nous.

– Je suis prêt à vous répondre si vous m’interrogez.

– Sir Williams était-il votre complice ?

– Oui, dit brièvement Rocambole.

– N'était-il point le chef des Valets-de-Cœur ?

– Il l'était.

– Répéteriez-vous ces paroles au comte de Kergaz ?

– Oui, mais le comte est absent de Paris. Il est parti avec sir Williams pour la Bretagne.

– Vous allez prendre une plume, ordonna Baccarat, et écrire sous ma dictée.

Rocambole n'était pas le plus fort ; il se résigna à obéir et se plaça docilement devant une table.

« Aujourd'hui, dicta Baccarat, dernier jour de ma vie… »

– Hein ? fit Rocambole qui sauta sur son siège.

– Écrivez toujours.

« Au moment de mettre volontairement fin à mes jours, – continua à dicter la jeune femme, tandis que le comte Artoff élevait son pistolet à la hauteur du front de Rocambole, – accablé de remords, désireux d'atténuer l'énormité de mes crimes par des aveux complets, je veux dénoncer l'homme qui m'a contraint pendant si longtemps de marcher avec lui dans la voie du crime. »

– Tiens ! pensa Rocambole, qui avait retrouvé sa présence d'esprit, cette femme a décidément du style.

Baccarat continua.

« Je déclare qu'il est un misérable, abrité derrière un voile d'hypocrisie, qui a été mon conseiller, mon chef, mon guide, la tête qui a pensé tous les crimes exécutés par mon bras. C'est lui qui a voulu faire assassiner Fernand Rocher par Léon Rolland à l'aide de Turquoise, et la marquise Van-Hop par son mari, à la suite d'une abominable intrigue lentement ourdie. »

Et Baccarat contraignit Rocambole à transcrire l'histoire de Fernand et celle de madame Van-Hop dans leurs plus minutieux détails.

– Maintenant, acheva-t-elle, signez.

Rocambole signa.

Alors Baccarat se tourna vers le comte :

– Peut-être que, dit-elle, lorsque M. de Kergaz aura pris connaissance de ce mémoire, il ouvrira enfin les yeux…

– C'est probable, dit effrontément Rocambole. Du reste, je le lui confirmerai de vive voix.

– Vous êtes dans l'erreur, répondit Baccarat d'un ton solennel et froid.

– Pourquoi ? demanda-t-il.

– Parce que vous allez mourir.

Rocambole jeta un cri, pâlit et voulut ressaisir les pages qu'il venait d'écrire ; mais déjà Baccarat s'en était emparée et les avait transmises au comte, qui, le pistolet au poing, était inabordable.

Rocambole comprit qu'il était perdu, et qu'en signant ses aveux il avait signé son arrêt de mort.

– Vous avez été imprudent, murmura Baccarat froidement. Si vous n'aviez pas écrit, vous nous eussiez été indispensable pour démasquer sir Williams. Maintenant votre déclaration nous suffit. Vous allez mourir…

– Oh ! oh ! dit Rocambole qui tâchait de gagner du temps et regardait furtivement autour de lui, cherchant un moyen de salut, vous vous êtes un peu pressée, chère madame Baccarat, de m'annoncer le sort qui m'attend.

Et il eut un sourire effronté.

– Auriez-vous encore quelque chose à nous apprendre ?

– Un secret assez important pour racheter ma vie.

– C'est à considérer. Voyons.

– Oh ! un instant, dit Rocambole qui ne perdait rien de sa présence d'esprit, un instant.

– Monsieur, lui dit brusquement le comte, il est une heure du matin, nous n'avons pas de temps à perdre. Si vous avez réellement quelque chose d'important à nous dire, si vous croyez que votre secret soit de nature à nous faire épargner votre vie, hâtez-vous.

– Monsieur le comte, répondit Rocambole avec le plus grand calme, j'estime mon secret si cher que je vais vous le vendre.

– Au prix de votre vie ?

– Oh ! non, dit Rocambole, ce n'est pas assez. Vous pouvez me tuer, vous ne pouvez pas me forcer à parler.

– C'est juste, nous vous tuerons.

– Cependant, continua le bandit, je suis convaincu qu'après ma mort, quand l'orage qui gronde sur la tête d'un homme que vous protégez aura éclaté, vous vous repentirez d'avoir refusé ma proposition.

Ces mots firent tressaillir Baccarat. Elle crut qu'un nouvel abîme avait été creusé sous les pas de Fernand Rocher et qu'il y tomberait facilement.

– Un instant, dit-elle à son tour, quel prix pouvez-vous mettre à votre secret, puisque vous allez mourir ?

– Bah ! répliqua Rocambole, vous êtes trop honnêtes gens pour me tuer quand je vous aurai tout dit. Mon secret vaut cent mille francs.

Cet homme, qui stipulait des intérêts d'argent au moment où d'autres auraient demandé grâce à genoux, était réellement d'une audace sans égale. Mais, avec sa

merveilleuse lucidité d'esprit, le bandit avait déjà fait ce raisonnement, qui ne manquait pas de justesse !

– Ce n'est pas à moi qu'ils en veulent, mais bien à sir Williams. Quand ils auront mon dernier mot sur celui-ci, ils ne me tueront pas. Mais, ce dernier mot prononcé, l'affaire des quarante mille francs de rente à prendre sur la succession du comte de Kergaz est une affaire perdue. Il est donc prudent de se réserver une poire pour la soif. Cent mille francs sont bons à prendre, et me permettront d'aller vivre convenablement en Amérique pendant quelques mois.

C'était, on le voit, assez bien pensé.

Or, tandis que le comte et Baccarat se regardaient et semblaient réfléchir, Rocambole se dit encore :

– Évidemment, je cours deux risques agréables : le premier, de me tirer de ce mauvais pas avec cent mille francs ; le second, de voir le comte assassiné à son retour chez lui, et Baccarat supprimée par John Bird, à qui j'ai donné de minutieuses instructions. Dans ce cas-ci, rien n'est perdu, et, le comte mort, je vais tranquillement en Bretagne administrer à ce pauvre M. de Kergaz le *coup des mille francs*.

– Eh bien, demanda le comte, est-ce là votre dernier mot ?

– Ma foi ! oui…

– Vous voulez donc mourir ?

– Je préfère mourir que livrer mon secret pour rien.

– Et vous voulez cent mille francs ?

– Je veux cent mille francs, répéta Rocambole, de plus en plus convaincu que le comte ne le tuerait pas.

– Et si votre secret n'a pas l'importance que vous lui donnez ?

– Eh bien, mais, dit tranquillement Rocambole, puisque vous devez me tuer, vous reprendrez votre bon sur mon cadavre.

– Soit, dit le comte.

Et il s'approcha de la table et souscrivit le bon de cent mille francs, payable chez M. de Rothschild, à Paris ou à Londres, et le tendit à Rocambole.

Celui-ci le prit et le mit dans sa poche.

Puis il alla s'asseoir avec le plus grand calme auprès de madame de Saint-Alphonse, qui assistait, muette, et frappée de terreur, à cette étrange scène.

– Permettez-moi de m'asseoir avant de parler, dit-il, je suis un peu las.

– Faites, et hâtez-vous, dit Baccarat, que cet imperturbable aplomb commençait à exaspérer.

– Je vous dirai donc, reprit Rocambole, que mon secret concerne M. de Kergaz.

– Ah ! fit le comte.

– Vous vous intéressez à lui, n’est-ce pas ?

– Beaucoup.

– Le comte n’a pas de longs jours à vivre.

Baccarat tressaillit.

– Son excellent frère, continua Rocambole, a une assez belle idée, celle de le tuer, d’épouser sa femme après, et d’hériter ainsi de sa fortune.

Baccarat et le jeune Russe se regardèrent.

– Vous voyez, dit la jeune femme, j’avais deviné.

– Aviez-vous deviné les moyens d’exécution ? interrogea Rocambole avec insolence.

– Non.

– Le comte serait tué en duel… dans son château de Kerloven… par un garçon qui, depuis trois mois, répète une assez jolie botte secrète.

Baccarat frissonna.

– Sir Williams est à Kerloven, attendant le meurtrier, et il lui ménage un rendez-vous avec sa victime dans la chambre de madame de Kergaz. Le meurtrier passera pour un adorateur audacieux… Vous comprenez ?

– Oh ! s’écria Baccarat, peut-être n’y aurait-il pas une minute à perdre… Le nom du meurtrier ?

– Comment ! fit Rocambole, en riant, vous ne l’avez pas deviné ?… C’est moi.

– Vous ! exclama Baccarat.

Et l’angoisse disparut de son visage, et ses lèvres s’arquèrent en un éclat de rire.

– Mais alors, dit-elle, M. de Kergaz n’a rien à craindre ?

– Non, sans doute, puisque pour cent mille francs…

– Pardon, monsieur, interrompit le comte Artoff d’un ton glacé, votre secret, j’en conviens, valait cent mille francs.

– N’est-ce pas ? fit Rocambole triomphant.

– Je suis homme d’honneur, monsieur, et vous n’avez qu’à me désigner…

– Désigner qui ?

– La personne à qui vous voulez laisser cette somme. Elle sera payée.

– Mais je la toucherai fort bien moi-même, monsieur le comte.

– C’est impossible.

– Pourquoi ?

– Mais, dit Baccarat qui devinait la pensée du comte, parce que les morts n’ont besoin de rien.

– Les… morts… balbutia Rocambole pâlissant.

– Monsieur, continua le jeune Russe, vous vous trompiez tout à l’heure en pensant que votre secret livré, vous auriez votre grâce. Nous n’avons plus besoin de vous, maintenant, et le plus sûr moyen de préserver M. de Kergaz de tout péril est, à coup sûr, celui de se débarrasser du spadassin qui le devait tuer.

Rocambole se prit à frissonner.

– Avez-vous des héritiers ? demanda le comte.

– Mais, s’écria Rocambole, chez lequel le sentiment de la conservation s’éveilla énergique et puissant, je ne veux pas mourir… je ne veux pas…

Le comte l’ajusta.

– Ne bougez pas, dit-il, vous avez deux minutes encore… Nommez-moi la personne à qui vous voulez léguer les cent mille francs.

En même temps, le comte frappa le parquet du pied, et Rocambole, que la terreur de la mort avait fini par gagner, vit sortir d’un cabinet de toilette deux hommes qui tenaient des cordes et un objet dont il ne put d’abord définir la forme. C’étaient, sans doute, les instruments de son supplice, dont l’heure venait de sonner.

CVII

Les deux hommes que Rocambole vit apparaître avaient une physionomie assez originale pour qu'elle mérite quelques lignes de silhouette. Ils étaient de haute stature, et leur visage aux traits aplatis accusait le type des races asiatiques.

Ces deux hommes, à la taille et aux proportions herculéennes, le comte Artoff les avait choisis parmi les nombreux paysans de ses vastes domaines et les avait amenés à Paris. Ils ne savaient d'autre langue que leur langue maternelle, et n'avaient, à l'hôtel de la rue de la Pépinière, d'autres fonctions que celle de panser de magnifiques chevaux nés dans les pâturages des bords du Don, qui faisaient aux Champs-Élysées et au bois l'admiration du sport parisien. Ces hommes n'obéissaient, ne parlaient qu'à leur maître et n'écoutaient que lui. Habitués à une soumission passive, dévoués jusqu'au fanatisme, un signe de leur jeune maître leur suffisait ; pour eux, le comte était la loi suprême, le seul souverain qu'ils reconnussent.

Rocambole, en les voyant, comprit qu'il était perdu. Il devint horriblement pâle, et un frisson parcourut tout son corps, lorsqu'il les vit développer cet objet mystérieux que l'un d'eux tenait à la main.

Cet objet était un grand sac de toile à voile. Évidemment le comte allait lui infliger ce supplice oriental qui consiste à jeter le patient à l'eau, après l'avoir cousu dans un sac.

Le comte le regarda.

– Monsieur, lui dit-il avec ce calme glacé qu'il avait conservé depuis le commencement de cette scène, je vous le répète, vos minutes sont comptées, et je vous engage à ne point les perdre en paroles inutiles.

– Monsieur… balbutia Rocambole, que la terreur de la mort envahissait par degrés.

– Vous allez mourir, dit le comte. Vous êtes condamné par vos propres aveux ; mais j'ai payé ces aveux cent mille francs, et je vous supplie de m'indiquer la personne que vous instituez votre légataire. La somme lui sera fidèlement remise.

Rocambole gardait un silence farouche.

En ce moment Baccarat se leva, entraîna le comte dans un coin de la pièce, et lui dit :

– Ne poussez pas jusqu'au bout de cette tragédie terrible, ne le tuez pas. Peut-être que la peur lui arrachera un dernier aveu.

– Madame, répondit le comte gravement, vous m'aviez donné ce matin de pleins pouvoirs, et je vais en user.

– Que dites-vous ?

– Tenez, continua-t-il, sortez, emmenez cette femme à moitié évanouie, et laissez-moi faire.

– Ne le tuez pas, répéta Baccarat d'une voix pleine d'angoisse, je ne le veux pas.

– Partez… il vous regarde, dit le comte.

Baccarat crut à la clémence du jeune Russe envers Rocambole. Jusque-là elle ne s'était montrée si déterminée de voir mourir ce dernier que parce qu'elle espérait obtenir de lui une confession pleine et entière, et elle devinait instinctivement qu'il n'avait pas tout dit ; mais, au dernier moment, le cœur lui manquait ; elle était chrétienne et ne pouvait tremper ses mains dans le sang, elle ne pouvait autoriser un meurtre.

– Sortez, madame ! fit le comte d'un ton d'autorité.

Baccarat crut que cet ordre avait surtout pour but d'augmenter l'effroi du condamné ; elle prit madame de Saint-Alphonse par la main et l'entraîna hors du boudoir, dont le comte referma la porte sur-le-champ à double tour, afin que ni l'une ni l'autre ne pût entrer.

Puis il revint vers les Cosaques et fit un signe.

À ce signe, l'un des hommes délia les cordons qui fermaient le sac. Le second mit une main sur l'épaule du condamné, et le saisit rudement de l'autre.

– Monsieur, répéta le comte, si vous voulez disposer de vos cent mille francs, désignez-moi votre héritier.

Cette fois, Rocambole releva la tête. Le marquis don Inigo de los Montes, au dernier moment, à la dernière minute de son existence, venait d'avoir une de ces inspirations rapides, sublimes, comme en avait son digne maître sir Williams. Au seuil de la mort, qui paraissait inévitable pour lui, il avait retrouvé l'espoir de vivre.

– Monsieur le comte, dit-il, je commence à comprendre le genre de supplice que vous me destinez. Je vais périr par immersion ?

– La Marne est profonde, répondit le comte ; et, bien certainement, vous devez avoir noyé ou assassiné quelqu'un en votre vie…

Rocambole tressaillit et se souvint de l'infortuné Guignon, qu'il avait, cinq années auparavant, jeté dans la Seine. Cependant il répliqua :

– Je ne m'abaisserai point à vous demander grâce, mais vous trouverez bon que je n'aie d'autre héritier que le hasard.

– Que voulez-vous dire ?

– Vous me jetez à l'eau, n'est-ce pas ?

– Vivant et enfermé dans ce sac.

– C'est oriental, ricana Rocambole. Mais la Marne n'a point la profondeur du Bosphore, et il est probable que mon corps sera repêché un jour ou l'autre.

Le comte parut réfléchir.

– C'est probable, en effet, dit-il.

– Donc, celui qui le repêchera trouvera dans ma poche le bon de cent mille francs. Eh bien, monsieur le comte, si vous êtes réellement gentilhomme, vous ne ferez aucune

opposition chez votre banquier, et le bon sera payé.

– Très bien, dit le comte.

– En outre, acheva Rocambole, j'ai la chance que, mon corps retrouvé, et dans ma poche ce bon de cent mille francs signé de vous, on vous accuse de ma mort.

– Vous vous trompez, répondit le comte, on ne donne point d'ordinaire cent mille francs aux gens qu'on assassine, et, le cas échéant, on reprend au cadavre le bon donné au vivant.

Rocambole se mordit les lèvres et ne répondit pas. Il ne songeait déjà plus, du reste, aux cent mille francs. Sa pensée était concentrée tout entière sur le plan hardi d'évasion qui venait de germer dans sa tête.

Une seule crainte, un seul frisson de terreur l'agitait. Il redoutait qu'on ne le garrottât avant de l'enfermer dans le sac. Le comte parut aller au-devant de cette secrète épouvante.

– Monsieur, lui dit-il, le sang-froid que vous manifestez au seuil de l'éternité me prouve que vous êtes un brave. Si criminel qu'il soit, un homme brave a droit à quelques égards.

Rocambole sourit.

– Vous êtes trop bon, fit-il d'un ton moqueur.

– Vous êtes condamné, reprit le comte, à périr par immersion, enfermé dans un sac, et nous ne reviendrons pas là-dessus. Mais vous pouvez mourir librement.

– Je ne comprends pas.

– Il est des condamnés qu'on traîne au supplice garrottés ; il en est d'autres qui s'y laissent conduire librement.

– Je suis de ceux-là, monsieur.

– Voulez-vous entrer dans le sac sans résistance, et ces hommes, dont le contact semble vous répugner, ne vous toucheront qu'au dernier moment ?

– Certainement…

Et Rocambole eut peine à réprimer sa joie en prononçant ce dernier mot.

Le comte fit un signe à ses Cosaques, puis il leur dit quelques mots en langue russe. Alors celui qui tenait Rocambole le lâcha. L'autre laissa retomber à terre le sac arrondi et béant.

Rocambole assista à tous ces préparatifs d'un air indifférent et ne sourcilla point.

– Monsieur, lui dit le comte d'une voix émue, ne croyez-vous point en Dieu ? Au moment où vous allez paraître devant lui, une prière ne jaillira-t-elle point de vos lèvres ?

– Vous avez raison, répondit-il.

Et il se mit à genoux, et parut prier. Puis il se releva, salua à la façon des gladiateurs antiques, et se plaça à pieds joints au milieu du sac.

Le comte laissa échapper un dernier geste ; les Cosaques prirent les bords du sac, les relevèrent et les lièrent solidement par-dessus la tête de Rocambole. Puis l'un d'eux ouvrit la fenêtre à deux battants. Cette fenêtre donnait sur la rivière. En bas, à dix pieds au-dessous, la Marne roulait son flot lent et profond.

L'un des Cosaques prit le sac à bras le corps, l'éleva au-dessus de sa tête dans ses robustes bras. Puis on entendit un bruit sourd, puis un clapotement dans l'eau, puis plus rien…

– C'est fini… murmura le comte Artoff, qui ouvrit la porte du boudoir.

Baccarat accourut, jeta un regard autour d'elle, vit la fenêtre ouverte, comprit tout et jeta un cri de douleur et d'effroi.

– Ah ! dit-elle avec un accent de reproche, vous m'avez désobéi.

– Madame, répondit le comte d'une voix lente et grave, si je n'avais pas retranché cet homme du nombre des vivants, qui sait combien de nobles vies nous aurions eu à pleurer bientôt. Pardonnez-moi… il le fallait.

* *

*

Une heure après, Baccarat, épouvantée du meurtre qu'elle n'avait pas eu l'énergie d'empêcher, arrivait rue de Buci, tandis que le comte Artoff et madame de Saint-Alphonse continuaient leur chemin et se rendaient rue de la Pépinière.

Obéissant à l'habitude, au lieu de sonner, elle se servit de son passe-partout pour entrer dans la cour, et elle se dirigea vers la porte d'entrée de la maison. À son grand étonnement, Baccarat trouva cette porte entrouverte. Rocambole, Venture et la veuve Fipart avaient oublié de la fermer en emmenant la petite juive. Un sinistre pressentiment assaillit la jeune femme.

Elle entra dans le vestibule à tâtons, se dirigea vers le couloir, et appela Marguerite.

Marguerite ne répondit pas. Cependant la vieille servante avait le sommeil si léger d'ordinaire, qu'elle entendait sa maîtresse au moment où celle-ci entrait dans la cour.

– Marguerite ! répéta la jeune femme avec anxiété.

Elle prêta l'oreille, et il lui sembla entendre des gémissements étouffés, des plaintes inarticulées. Une sueur glacée perla alors aux tempes de Baccarat.

– Qu'est-il donc arrivé, mon Dieu ? se demanda-t-elle.

Et elle s'engagea dans le couloir avec cette hardiesse qui révélait l'énergie de son caractère. Elle marcha jusqu'à la chambre de Marguerite. À la porte, que les malfaiteurs avaient mal fermée, elle entendit plus distinctement les gémissements.

– Ouvre ! cria-t-elle à Marguerite.

Mais Marguerite n'ouvrit pas, et continua à gémir sans articuler un mot.

Alors elle chercha de la main la clef ordinairement sur la serrure et la chercha vainement. La veuve Fipart avait trouvé spirituel de l'emporter. Baccarat appuya alors son

épaule gauche contre la porte, et, avec sa vigueur peu commune, elle l'enfonça et pénétra dans la chambre. La chambre était, comme le corridor, plongée dans l'obscurité.

Baccarat alla droit au lit, appela de nouveau Marguerite, qui continuait à gémir, la palpa des deux mains, et finit par se convaincre que la vieille servante était attachée et bâillonnée.

Elle lui arracha le bâillon et s'écria :

– Qu'est-il arrivé, dis ? Qui donc est venu ici ?

– On a pris l'enfant, répondit Marguerite avec des sanglots dans la voix. Ils m'ont garrottée, étranglée, étouffée sous mes couvertures ; ils se sont emparés de Sarah, l'ont menacée de la tuer si elle criait et ne les suivait, et ils l'ont emmenée.

– Mais qui ? quels sont-ils ? demanda Baccarat, à demi folle de désespoir.

– Une vieille femme… un jeune homme… et puis un nègre…

Ce dernier mot fut un trait de lumière pour Baccarat.

– Ah ! murmura-t-elle, le nègre de don Inigo… Le misérable est mort sans avoir tout dit…

* *

*

Baccarat se trompait.

M. le marquis don Inigo de los Montes, plus communément appelé Rocambole, n'était point mort, et nous allons voir comment s'était réalisé ce mystérieux espoir de salut qu'il avait eu en entrant sans résistance dans le sac qui devait lui servir de linceul.

Voici le raisonnement que Rocambole s'était fait, tandis que le comte le pressait de lui indiquer son héritier.

– J'ai sur moi un poignard à lame effilée et pointue. Le sac est large et me permettra l'usage de mes mouvements, à moins qu'on ne me lie les bras… On va me jeter à l'eau ; mais, en cet endroit, la Marne est profonde, et j'arriverai au fond vivant. Je nage et plonge comme un poisson, et je puis rester jusqu'à deux minutes sous l'eau… Si, une fois dans le sac, je puis saisir mon poignard, et, arrivé sous l'eau, fendre le sac et en sortir, je suis sauvé…

Ce raisonnement était peut-être bien téméraire, cette espérance, bien hardie et bien folle… Mais Rocambole allait mourir, et aux yeux d'un homme condamné, si légère que soit l'espérance de vivre, elle prend des proportions grandioses.

Rocambole se laissa donc mettre dans le sac ; mais tandis qu'on en nouait l'orifice au-dessus de sa tête, il ramena lentement, doucement, par un imperceptible mouvement, une de ses mains qui pendait le long de son corps jusqu'à sa poitrine, la glissa sous son gilet, y saisit le manche du stylet, et l'y étreignit fortement tout en demeurant immobile.

Dix secondes après, il tombait à l'eau ; trois secondes plus tard, il touchait le fond de la rivière et tombait sur un lit de vase qui achevait d'amoindrir sa chute. La fraîcheur glaciale

de l’eau eût fait perdre connaissance à tout autre. Mais Rocambole était une de ces natures énergiques chez lesquelles l’instinct de la vie domine tout.

Il avait le bras libre, il enfonça son poignard dans le sac, et la toile, dont il trouva heureusement le biais, se fendit d’un bout à l’autre, et lui permit d’étendre d’abord les bras, puis de dégager ses jambes.

Tout cela fut l’affaire d’une minute à peine. D’un coup de pied, il s’élança hors de l’eau, montra sa tête à la surface, respira une gorgée d’air et replongea : il craignait que le comte et les siens ne se fussent mis à la fenêtre pour assister à son agonie. Mais, on s’en souvient, le comte et Baccarat avaient détourné la tête.

Rocambole, il l’avait jadis prouvé à Bougival, était un nageur intrépide. Il venait de respirer une seconde ; il se replongea bravement sous l’eau et alla reparaître à cent mètres plus bas, aux trois quarts épuisé, mais vivant, et soutenu par sa rare énergie.

Un saule, dont les racines trempaient dans la rivière, lui servit de point d’appui. Il se cramponna à ses dernières branches, remonta sur la berge et s’assit.

Pendant un moment, la joie de vivre encore, après avoir considéré son trépas comme certain, domina chez Rocambole tout autre sentiment, même celui de la prudence. Il ne s’aperçut point que ses vêtements étaient ruisselants, que le froid de la nuit était glacial ; il ne songea point qu’il suffirait de quelques heures passées dans cette situation pour le mettre en face d’une mort certaine, et contre laquelle il ne pourrait se défendre… Il ne pensa même pas que le comte pouvait l’avoir aperçu en sortant de l’eau.

Mais cette joie, cet enivrement, ce bonheur de respirer à pleins poumons cet air dont, un moment, il avait été privé, furent de courte durée. Le sang-froid qui présidait à tous les actes de la vie de Rocambole reprit bien vite le dessus.

– Vite ! se dit-il, filons…

Et il se glissa le long de la berge à travers les saules, s’arrêtant au moindre bruit, malgré l’obscurité, tant il redoutait d’être entendu ou aperçu de la villa. De temps à autre, il se retournait et enveloppait la villa d’un coup d’œil. Les lumières venaient de s’étendre sur la façade. On avait refermé la fenêtre par laquelle on l’avait jeté à l’eau, et Rocambole, faisant quelques pas encore, vit briller de l’autre côté de la maison une clarté rougeâtre.

– Bon ! se dit-il, les chevaux sont à la voiture, les bourreaux s’en vont. Laissons-les passer.

Il se recoucha dans l’herbe à plat ventre, et, tout grelottant de froid, il attendit.

Bientôt après retentit le roulement d’une voiture et le piétinement de plusieurs chevaux. La route passait à cent mètres du bord de la rivière. Rocambole, immobile, vit apparaître les lanternes du coupé, puis le coupé passa rapide comme l’éclair.

– Ils sont partis… En route, maintenant ! murmura-t-il en se relevant.

Et il se mit à courir, en suivant toujours la berge de la rivière en aval.

CVIII

Il y avait, à un quart de lieue environ de l'endroit où Rocambole était sorti de l'eau, une sorte de cabaret borgne, rendez-vous des canotiers, des débardeurs et des paysans en goguette des environs. Rocambole se rappelait parfaitement ce cabaret, tenu par un vieux *radoubeur* de canots, nommé le père Jean, dit la *Trogne rouge*.

Ce fut vers l'auberge de la *Trogne rouge* que Rocambole dirigea sa course. Une pâle clarté filtrant à travers du papier huilé posé en guise de carreaux de vitre, sur le châssis de l'unique croisée du taudis, lui apprit que le père la Trogne, comme on nommait encore le radoubeur, par abréviation, n'était pas couché.

Rocambole frappa à la porte.

Un grognement de chien, suivi d'un juron sorti d'une gorge humaine, lui répondit d'abord. Puis des pas lourds se mirent en marche ; la porte s'ouvrit, et le père la Trogne, car c'était lui, se trouva face à face avec un beau monsieur de Paris, crotté et mouillé comme un caniche.

D'un coup d'œil, Rocambole, qui pénétra sur-le-champ dans le cabaret, se convainquit du complet isolement du père la Trogne. Le bonhomme raccommodait ses filets, lorsque ce visiteur inattendu s'était présenté.

À la vue d'un client aussi bien mis, le père la Trogne salua jusqu'à terre.

– Mon ami, dit rapidement Rocambole, qui ne songea plus à reprendre son accent espagnol, il faut me donner des vêtements secs. Vous le voyez, je suis trempé.

Et il jeta un louis sur la table graisseuse du cabaret.

– Je sors de l'eau.

– Vous avez pris un bain par accident ?

– Non, on me l'a fait prendre.

Et Rocambole eut un air mystérieux.

– Il y a par ici, à quelque distance, dit-il, au bord de l'eau, la maison d'une jeune et jolie dame qui m'y reçoit tous les soirs. Le mari nous a surpris…

– Et il vous a jeté à l'eau ?

– Précisément.

Le père la Trogne se prit à rire ; puis, tandis que Rocambole se dépouillait de ses vêtements, il décrocha du mur une vareuse de canotier, un vieux pantalon et des espadrilles.

– Voilà, dit-il, tout ce que je puis vous offrir. C'est pas superbe.

– Bah ! fit Rocambole, d’un ton de bonne humeur, ce sera suffisant pour aller jusqu’à Paris. Je vais trouver ma voiture au pied de la côte de Charenton.

Le père la Trogne alluma un feu de paille dans l’âtre, donna au jeune homme une vieille couverture dans laquelle il se roula avant d’endosser ses vêtements secs.

– Tiens ! dit Rocambole après avoir pris dans ses poches sa bourse, sa montre, son portefeuille et le fameux bon de cent mille francs, garde mes habits ; tu les feras sécher, et je les enverrai prendre par mon valet de chambre.

Il se fit donner un verre d’eau-de-vie, jeta un second louis sur la table, et s’en alla en courant.

– J’ai de bonnes jambes, se dit-il, et j’aurai peut-être la chance de trouver un fiacre à la barrière.

Rocambole atteignit la barrière, et trouva en effet un fiacre qui regagnait sa remise. Il y monta et se fit conduire rue de Flandre, à La Villette.

– Allons chez maman Fipart, se dit-il ; c’est encore au sein de sa famille qu’il faut se réfugier dans les moments difficiles. Elle me couchera jusqu’à demain.

* *

*

La veuve Fipart était rentrée chez elle quelques heures plus tôt, suivie de Venture, qui escortait la petite juive. L’enfant, à demi morte de terreur, s’était prêtée à tout ce qu’on avait exigé d’elle. Et comme ses larmes coulaient silencieuses, l’horrible créature l’avait battue et elle n’avait plus osé se plaindre.

Lorsque Rocambole arriva, la mère Fipart, à moitié ivre d’eau-de-vie, dormait profondément sur le lit où son fils d’adoption avait passé trois mois avant sa nouvelle métamorphose. Comme elle avait laissé la clef sur la porte, Rocambole entra sans l’éveiller.

Sarah, elle aussi, avait fini par s’endormir, brisée de fatigue, de terreur et d’émotion, et Rocambole la trouva couchée sur le grabat où la veuve Fipart s’étendait, lorsqu’il occupait, lui, l’unique lit de la mansarde.

Rocambole éveilla la veuve Fipart.

Celle-ci ouvrit de grands yeux, regarda son fils adoptif à deux fois avant de le reconnaître, tant il était changé par son nouveau déguisement, et finit par sauter à bas de son lit. Elle s’était couchée toute vêtue.

– Maman, lui dit Rocambole, tu vas fermer ta porte à double tour et me céder ton lit. Si on frappe, tu n’ouvriras pas.

– Qu’est-il arrivé ? demanda la vieille.

– Rien, si ce n’est que je suis mort.

– Mort ! fit-elle stupéfaite.

– On m’a noyé.

Et Rocambole raconta à la vieille stupéfaite, et qui se dégrisa sur-le-champ, ce qui venait de lui arriver.

Cependant il crut devoir, en homme prudent, ne pas lui souffler mot de l'histoire des cent mille francs.

Son récit terminé, Rocambole regarda la veuve Fipart :

– Tu comprends, dit-il, qu'il faut pour tous ces gens-là que je sois bien noyé. Il est même prudent que je ne me montre point aux abords de l'hôtel Meurice et que je parte demain matin pour rejoindre le capitaine ; mais toi tu iras flâner par-là, et tu tâcheras de savoir si le comte n'a pas passé un mauvais quart d'heure.

– On ira, dit la vieille.

Rocambole se jeta tout vêtu sur le lit où elle dormait quelques minutes auparavant, et ne tarda pas, tant il était fatigué, à laisser échapper un ronflement sonore. À neuf heures du matin, il dormait encore, lorsque la veuve l'éveilla.

– Je crois le comte mort.

– Hein ? fit Rocambole qui se dressa sur son lit et ouvrit de grands yeux.

– J'étais à huit heures du matin à la porte de l'hôtel Meurice.

– Bah !

– J'avais emporté la clef d'ici de peur que la petite ne s'éveillât et ne voulût s'échapper.

Rocambole jeta un regard sur le grabat.

Sarah dormait toujours.

– Eh bien ? fit-il.

– J'étais dans un fiacre. J'ai vu passer l'Anglais et Venture. Ils avaient l'air content et se frottaient les mains.

– Ah !

– J'ai pensé que le coup était fait.

– C'est probable, murmura Rocambole. Alors… adieu, maman. Je m'en vais.

Et Rocambole se leva, s'habilla et quitta la mansarde de maman Fipart. Une heure après, il se présentait chez le banquier du comte Artoff, lequel, vraisemblablement, ne pouvait être encore instruit de l'assassinat du jeune Russe, présentait son bon de cent mille francs, et touchait, sur sa demande, cette somme en traites sur Londres et New York. Une heure plus tard, il se rendait à la gare du chemin de fer et partait pour la Bretagne, persuadé que le comte était mort, et que John Bird, à qui, la veille, il avait donné de minutieuses instructions, enlèverait Baccarat, accourue au Havre sur une lettre anonyme écrite par Venture lui-même. Il allait rejoindre sir Williams.

CIX

Il y avait huit jours que M. de Kergaz, sa femme et le vicomte Andréa étaient arrivés à Kerloven. Ils étaient allés, le dimanche, à la messe du village, Armand donnant le bras à sa femme.

L'existence de ces trois personnages était, en apparence du moins, fort calme au fond de ce vieux manoir, dans cette noble et paisible terre de Bretagne.

M. le vicomte Andréa, ce saint homme courbé sous le remords, ce pénitent dont l'œil était sans cesse tourné vers le ciel, menait à Kerloven une existence solitaire et presque sauvage. Levé de grand matin, il sortait tantôt à pied, tantôt à cheval, paraissait rarement au déjeuner, et ne se montrait régulièrement qu'à l'heure du dîner.

Armand et sa femme respectaient cette bizarrerie d'humeur et le laissaient vivre à sa guise. Cependant, M. de Kergaz tenait à avoir avec lui une explication, et il la remettait de jour en jour par faiblesse, car Andréa semblait vouloir l'éviter à tout prix. Cette explication, on le devine, était relative aux circonstances mystérieuses de ce duel qu'il avait eu avec don Inigo, et qui paraissait avoir déterminé leur brusque départ de Paris pour Kerloven.

– Quand nous serons en Bretagne, lui avait dit Andréa, vous saurez tout.

Et ils étaient à Kerloven depuis huit jours, et Andréa ne paraissait point disposé à ouvrir la bouche.

M. de Kergaz résolut d'en finir. Un matin, vers cinq heures, Andréa montait à cheval comme de coutume et s'apprêtait à diriger sa course matinale du côté de Saint-Malo, la ville où, on le sait, il avait donné rendez-vous à Rocambole, lorsque M. de Kergaz se montra dans la cour.

– Tiens, dit Andréa un peu surpris, c'est vous, Armand ?

– Oui, mon ami.

– Vous vous êtes levé plus matin que de coutume, il me semble.

– J'ai voulu te voir.

– Ah ! fit Andréa, qui parut légèrement embarrassé.

– Tu t'échappes toujours avant mon lever, continua Armand d'un ton affectueux, et tu passes la journée dans les bois. Lorsque tu reviens, Jeanne est toujours entre nous, et je ne puis te voir seul à seul.

– Avez-vous quelque chose de secret à me dire, mon frère ?

Un sourire indulgent et affectueux vint aux lèvres du comte.

– Tu as la mémoire courte, dit-il.

Andréa regarda son frère et joua l'étonnement.

– Écoute, reprit M. de Kergaz, je suis décidé à en finir aujourd'hui.

– Que voulez-vous dire, mon frère ?

Armand lui prit le bras et l'entraîna dans le parc.

– Tu ne te souviens donc plus de ta rencontre avec don Inigo ? dit-il.

Andréa parut se troubler.

– Et de la promesse que tu m'as faite de me tout dire quand nous serions ici ?

– Mon frère… supplia le vicomte, oubliez cette promesse.

– Non pas.

– Je vous en supplie…

– Non, dit résolument M. de Kergaz, tu m'as promis… Je veux tout savoir…

– Mon Dieu ! fit Andréa, levant les yeux au ciel.

M. de Kergaz avait le sourcil froncé ; une pâleur nerveuse couvrait son front.

– Je veux savoir, répéta-t-il, car je crois avoir deviné…

Andréa se tut.

– Tiens, poursuivit M. de Kergaz, tu t'es battu pour moi…

– Mon frère !

– Ce misérable aura outragé madame de Kergaz.

– Taisez-vous, Armand, taisez-vous !

Et Andréa feignit une grande agitation.

– Et puis, continua M. de Kergaz avec vivacité, comme tu craignais qu'il n'osât poursuivre ses criminelles entreprises…

– Armand !… Armand !…

– Tu as exigé notre départ. Est-ce vrai, cela ? est-ce vrai ?

Andréa gardait le silence.

– Voyons, mon frère, mon Andréa bien-aimé, murmura Armand, réponds-moi… je t'en prie à genoux.

Aucun son ne jaillit de la gorge crispée d'Andréa, ses lèvres ne s'agitèrent point pour articuler une réponse, mais il remua la tête de haut en bas. Ce signe était affirmatif.

– Je ne me suis donc pas trompé, murmura M. de Kergaz, qui pressa son frère dans ses bras.

Et dès lors il voulut tout savoir dans les moindres détails ; et ce fut un à un, avec effort, avec des réticences sans nombre, que le pieux Andréa, ce gardien fidèle de l'honneur de la maison, consentit à les lui donner.

Armand l'écouta en frissonnant ; il frémit à la pensée qu'il aurait fort bien pu ne point envoyer Andréa coucher à Primevère la nuit de l'odieuse tentative du marquis don Inigo. Et dans ce noble cœur une pensée haineuse se prit à germer, un éclair de courroux s'alluma.

– Oh ! cet homme, murmura-t-il, cet infâme ! je le tuerai…

– Mon frère, dit l'hypocrite Andréa, il faut savoir pardonner…

– Pardonner ! exclama Armand avec colère, pardonner à ce misérable que j'ai reçu sous mon toit, à qui j'ai ouvert ma maison, que j'ai traité comme un ami, comme un parent, et qui a osé outrager la plus noble des femmes ?… Ah !

– Dieu est bon… et il pardonne…

Et après cette réponse évangélique, M. le vicomte Andréa leva les yeux au ciel et poussa un profond soupir.

M. de Kergaz était en proie à une vive agitation. Tout à coup il tendit la main à son frère :

– Tu as eu raison, lui dit-il, de m'amener à Kerloven.

– Oh ! certes.

– Si j'étais resté à Paris et que j'eusse appris… Oh ! je l'aurais tué !

– Frère, murmura Andréa, que M. de Kergaz vit pâlir tout à coup, voulez-vous me faire une promesse ?

– Parle.

– J'ai déjà châtié cet homme une première fois… Eh bien, jurez-moi que, s'il recommençait, vous me laisseriez agir encore ; jurez-le moi !

– Recommencer ! Il oserait…

– Oh ! je l'ai lu dans son regard, cet homme est capable de tout… Il s'est pris à aimer la comtesse avec ce fougueux et tenace emportement des naturels de son pays ; il mourra avant de renoncer à son coupable espoir. Qui sait, acheva Andréa, dont un frisson parut parcourir tout le corps, qui sait même s'il n'osera pas venir ici ?

– Ah ! s'écria M. de Kergaz, ivre de fureur, il veut donc que je le tue comme un chien ?

– Frère ! frère !

– Tu es fou, Andréa, trois fois fou, de penser que je te laisserais à l'avenir châtier cet homme. Oh ! c'est moi qu'il outrage, c'est moi qui le punirai…

En causant ainsi, M. le vicomte Andréa était revenu peu à peu dans la cour du manoir, où son cheval attendait tout sellé.

– Adieu ! frère, dit-il à Armand, calmez-vous… Dieu nous protège !

Et le saint homme laissa M. de Kergaz sombre et rêveur, car il venait de voir poindre un nuage dans l'azur de sa félicité, et ce nuage était gros de tempêtes.

CX

M. le vicomte Andréa sauta en selle et prit le chemin des falaises, qui conduisait à Saint-Malo.

– Allons ! décidément, murmura-t-il, je crois que mon cher frère est suffisamment monté au diapason du courroux… Rocambole n'a plus qu'à paraître… C'est aujourd'hui, cette nuit même, qu'il a dû arriver à Saint-Malo, et je vais lui ménager sa petite entrevue avec Armand.

Et le maudit continua sa route. Une heure après, il était aux portes de Saint-Malo, mettait pied à terre et demandait son chemin à une paysanne.

– J'ai donné rendez-vous ici à Rocambole, pensa-t-il, mais en quel lieu de la ville ? Je n'ai pu le lui préciser. Il va me falloir errer un peu à l'aventure et visiter toutes les tavernes.

M. le vicomte Andréa se trompait. Comme il entrait dans la ville, ses regards furent attirés par un jeune homme qui marchait a sa rencontre, en faisant tourner une canne de compagnon dans ses doigts et sifflotant un air de valse, à la façon hardie et moqueuse de l'enfant de Paris. Il paraissait avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans, portait une barbe blonde, des cheveux un peu longs, était coiffé d'une casquette et vêtu d'une blouse blanche. Un petit paquet de hardes, fixé derrière son dos, semblait annoncer en lui un compagnon faisant son tour de France. Il se découvrit avec une familiarité respectueuse devant le cavalier et lui dit :

– Pardon, mon bourgeois, c'est-y là le chemin qui conduit à Vannes ?

Andréa reconnut Rocambole.

Le faubourg dans lequel le piéton et le cavalier venaient de s'aborder était silencieux, presque désert.

– Nous pouvons causer ici, dit tout bas Rocambole en anglais.

– Parbleu ! répondit Andréa, tu es exact, mon fils, et tu as fort bien fait de revenir à ta couleur naturelle. Mon bien-aimé frère Armand, s'il nous rencontrait, ne te reconnaîtrait pas.

Rocambole se prit à sourire :

– Savez-vous d'où je viens ? dit-il.

– De Paris, j'imagine.

– Non, de l'autre monde.

– Es-tu fou ?

– Pas le moins du monde.

– Tu n’as pourtant pas la mine d’un revenant.

– Je le suis, cependant. Et Rocambole ajouta :

– Venez, sortons de la ville ; j’aurai l’air de vous accompagner, et je vous conterai tout.

Andréa tourna bride, et dix minutes après le piéton et le cavalier marchaient dans un chemin creux qui longeait la mer, et pouvaient causer librement.

– Voyons, dit sir Williams, que nous chantes-tu là ?

– La vérité, mon oncle.

– D’où reviens-tu ?

– Du fond de la Marne.

– Tu as failli te noyer ?

– C’est-à-dire qu’on m’a noyé.

– Qui ?

– Baccarat et le comte Artoff.

Sir Williams pâlit et regarda son complice avec inquiétude.

– Heureusement, reprit Rocambole, je me suis tiré d’affaire… mais j’ai bien failli ne jamais voir les grèves armoricaines.

Et Rocambole raconta à sir Williams, qui l’écouta en frissonnant, les événements que nous connaissons déjà.

– Vous comprenez, acheva-t-il, que du moment que j’ai été à peu près certain de la mort du comte et n’ai plus redouté John Bird, je me suis hâté de me mettre en route.

– Ainsi, demanda sir Williams, tu crois que le comte est mort ?

– J’en suis persuadé. Venture est un homme sûr.

– S’il en est ainsi, John Bird nous débarrassera de Baccarat.

– J’en ai la conviction.

– N’importe ! dit sir Williams, il faut nous hâter. Ce soir tu t’introduiras à Kerloven…

– Le comte est prévenu ?

– Sans doute. Il veut te tuer… il est ivre de fureur… Tu as, je suppose, pris avec toi en partant l’onguent nécessaire pour te brunir la peau, les cheveux et la barbe, et redevenir don Inigo ?

– Parbleu !

– Alors, à ce soir.

Sir Williams étendit la main vers la falaise.

– Tiens, dit-il, tu vois ce sentier ? Eh bien, toujours tout droit. Le premier château que tu trouveras après deux heures de marche ce sera Kerloven. Ce soir, à huit heures, à

l’extrémité du parc… Tout sera prêt… et je te donnerai les indications nécessaires pour arriver jusqu’à Jeanne.

– J’y serai. Adieu.

Ils retournèrent vers la ville et se séparèrent à la porte.

Rocambole se perdit dans les faubourgs. Sir Williams s’en alla errer sur le port, après avoir mis son cheval à l’auberge.

Il avait été convenu entre Rocambole et Venture que celui-ci écrirait à M. le vicomte Andréa, aussitôt le comte mort, à Saint-Malo, poste restante. Sir Williams se rendit donc à la poste, et demanda si on n’avait rien pour lui. L’employé lui tendit une lettre.

Sir Williams l’ouvrit et lut ces quelques lignes non signées :

« Le Havre. »

« La Russie est enfoncée ; l’Angleterre triomphe. *Fowler* a chargé ce matin au Havre, en destination des îles Marquises. Hourra pour les sauvages !

« Le *Fowler* mouillera sous trois jours dans la rade de Saint-Malo. Les personnes qui s’intéressent à la cargaison des sauvages sont priées de venir à bord avant qu’il lève l’ancre. »

– Oh ! oh ! murmura sir Williams, c’est trop de bonheur, en vérité. Le comte est mort, Baccarat est aux mains de John Bird. J’irai lui faire mes adieux.

Et son rire de démon arqua ses lèvres minces et pâles.

À l’heure indiquée Rocambole fut exact. Avec sa sagacité habituelle il trouva, sans le demander, le chemin de Kerloven, reconnut le vieux manoir à la description que lui en avait faite sir Williams, et se glissa le long de la clôture du parc. Là, il se blottit dans un fossé et attendit. Rocambole était redevenu don Inigo de los Montes ; c’est-à-dire que sa barbe et ses cheveux étaient d’un noir d’ébène, son teint bistré comme celui d’un mulâtre. Il avait changé de costume : au lieu de la blouse blanche du compagnon, le complice de Sir Williams avait endossé la veste bretonne bleu de ciel, les braies de toile grise, et coiffé le chapeau à larges bords.

Ce déguisement devait prouver à Jeanne l’ardent désir qu’il avait de la revoir.

Cependant M. le marquis don Inigo de los Montes, tout en se déguisant en berger breton, ne s’était point départi de ses habitudes prudentes. Non content d’avoir à la main un noueux et lourd bâton de houx, il avait enfoui une jolie paire de pistolets dans les poches de ses larges braies.

– On ne sait ce qui peut arriver, s’était-il dit. Si le comte, au lieu de me faire l’honneur de se battre avec moi, voulait simplement me tuer, je pourrais bien avoir besoin de ces deux amis. Du reste, le but serait rempli, et mon oncle, j’en suis persuadé, n’y trouverait rien à redire.

Dans le lointain, par-delà les falaises, on entendait vaguement la grande voix de la mer ; c’était le seul bruit qui vînt à l’oreille du bandit.

Rocambole attendit sir Williams plus d’une heure.

– Mon oncle ne se gêne pas avec moi, murmura-t-il ; il me fait poser à plaisir.

Mais en ce moment, et comme si le baronet sir Williams eût eu à cœur de se laver de ce reproche, le pas d'un cheval se fit entendre, et Rocambole, levant la tête, aperçut un cavalier qui suivait à l'amble tranquille de sa monture le petit chemin qui longeait le parc ; ce devait être sir Williams. C'était lui, en effet, car lorsque Rocambole se leva à demi, il poussa son cheval et vint à lui.

Sir Williams mit donc pied à terre, attacha son cheval à un arbre et s'assit dans l'herbe auprès de Rocambole.

– Tu es exact, dit-il.

– Plus que vous, mon oncle.

– Cela tient, drôle, à ce que j'ai eu beaucoup à faire.

– Très bien. Tout est-il prêt ?

– C'est-à-dire que tout va marcher comme sur des roulettes, si tu sais t'y prendre… Écoute bien. Tu vas suivre ce sentier… là…

Et du doigt sir Williams indiqua le chemin par où il était venu.

– Bien. Après ?

– Ce chemin s'enfonce dans le parc et aboutit au jardin potager, continua sir Williams. Le jardin n'est séparé du parc que par une haie, fermée elle-même par une porte. Tu es leste, tu franchiras la haie.

– À merveille !

– Il est neuf heures, tu n'arriveras pas avant dix… À Kerloven, les domestiques habitent un corps de bâtiment éloigné et se couchent de bonne heure. Il y a bien un grand chien de garde dans la cour, mais ce chien n'est jamais lâché avant onze heures ou minuit. Armand, qui travaille le soir dans un petit pavillon que tu verras à gauche du jardin, se charge de cette besogne. En Bretagne, on dort toujours les clefs sur les portes, et souvent les portes ouvertes.

– Pays candide ! fit Rocambole avec une naïve admiration.

– Un perron de dix marches conduit du premier étage dans le jardin. Tu graviras ces dix marches, et tu trouveras une porte-fenêtre qui donne dans un grand salon. Cette porte n'est jamais fermée qu'au loquet.

– Ah çà, interrompit Rocambole, mais on entre dans cette maison comme chez soi ?

– Absolument.

Et sir Williams poursuivit sa description :

– À côté de ce grand salon est une autre pièce que madame de Kergaz affectionne et qui précède sa chambre à coucher. C'est une salle meublée en vieux chêne, du temps de Henri II, dont les murs sont couverts de portraits de famille ; la cheminée est surmontée d'une fort belle panoplie.

– Tiens, observa Rocambole, nous aurons les outils sous la main.

– Précisément. Jeanne travaille le soir dans cette salle à tapisseries et attend que son philanthrope d'époux remonte du pavillon, où il travaille jusqu'à onze heures, et vienne la chercher. Tu traverseras le premier salon sur la pointe du pied, tu frapperas à la porte de la salle gothique deux coups discrets. Jeanne, persuadée que c'est Armand, te dira d'entrer. Alors tu recommenceras la scène de la ville de Chatou… Cette fois, sois-en bien certain, elle jettera un cri que son mari entendra, et ce n'est pas moi, mais lui qui viendra à son aide.

Et sir Williams se prit à rire.

– Où serez-vous donc, vous ? demanda Rocambole.

– Moi, je suis censé aller à Vannes. En passant par Saint-Malo j'ai trouvé le moyen de me faire inviter à une grande battue au loin qui commencera demain dans les environs de Vannes, et je vais y coucher ce soir. Tu le vois, j'ai un costume de chasse.

– Ainsi, vous ne serez pas au château quand arrivera la catastrophe ?

– Non.

– Mais quand j'aurai tué le comte ?

– Eh bien, tu prendras la fuite.

– Où irai-je ?

– À Saint-Malo, me rejoindre.

– Où ?

– À bord du *Fowler*.

Et sir Williams, éclairant de la lueur de son cigare la lettre qu'il avait reçue le matin, la montra à Rocambole.

– Bravo ! s'écria celui-ci, nous triomphons sur toute la ligne.

– C'est-à-dire, fit sir Williams en riant, que lorsque tu auras expédié ce pauvre Armand nous serons les plus heureux et les plus honnêtes gens du monde. Par exemple, acheva-t-il, je te conseille, aussitôt le sacrifice accompli, si les domestiques ne t'arrêtent, d'aller te jeter dans le premier ruisseau que tu trouveras, afin de redevenir blond.

– Et si les domestiques m'arrêtent ?…

– Eh bien, que veux-tu qu'il t'arrive ? Tu te seras loyalement battu en duel… voilà tout.

– C'est juste.

– Adieu… bonne chance… et à demain, à bord du *Fowler*, qui te mènera en Angleterre. Nous souhaiterons ensemble bon voyage à cette pauvre Baccarat.

– Adieu, mon oncle, à demain.

Sir Williams remonta à cheval.

– Mon oncle, dit Rocambole, un mot encore…

– Que veux-tu ?

– Êtes-vous bien certain que, devenue veuve, Jeanne vous épousera ?

– Parbleu ! je pleurerai si bien son époux, je serai si inconsolable, je l'environnerai, elle, de tant de soins et d'amour, qu'elle se croira obligée à faire mon bonheur et à assurer un protecteur à son fils. Toujours l'histoire de mon père ! murmura sir Williams à part lui. Décidément les Kergaz n'ont pas de chance avec nous.

Et sir Williams éperonna sa monture et s'en alla.

– Quel homme ! murmura Rocambole avec admiration.

* *

*

Puis il se dirigea à travers le parc, malgré la nuit, malgré les obstacles, avec cette sûreté de pied et de coup d'œil qui distingue le sauvage. Une fille de service qu'il rencontra lui demanda où il allait : – À mes affaires, répondit-il effrontément, et il passa.

Chacune des indications de son maître sir Williams était gravée dans sa mémoire, et il gagna la haie vive qui séparait le parc du jardin sans la moindre hésitation.

Sir Williams avait eu raison de compter sur son agilité. Rocambole ne daigna point chercher une brèche à la haie.

Un saule planté dans le jardin laissait pendre ses branches flexibles par-dessus la haie. Rocambole bondit sur ses pieds, saisit à deux mains la plus basse branche, s'en servit comme il aurait fait de cette corde gymnastique qui sert à effectuer ce qu'on nomme *le saut de rivière,* et s'élança par-dessus la haie avec une légèreté qui lui eût mérité les éloges du saltimbanque Nicolo, son père adoptif. La haie franchie, Rocambole se trouva dans le jardin et s'orienta d'un coup d'œil. La façade sud du château était en face de lui. Le rez-de-chaussée, les combles étaient plongés dans l'obscurité ; mais au premier étage, à droite du perron, deux fenêtres étaient éclairées. Rocambole distingua parfaitement le perron, remarqua ces lumières et ne douta point un seul instant que ces fenêtres ne fussent celles de la salle gothique où, chaque soir, madame la comtesse de Kergaz attendait son époux bien-aimé. À gauche de la haie, dans un angle du jardin, Rocambole aperçut le pavillon où M. de Kergaz avait établi son cabinet de travail. Une faible clarté s'échappait à travers les persiennes du rez-de-chaussée et se projetait en dessins fantastiques sur un massif de chèvrefeuille qui entourait le pavillon.

– Il faut que je sache à quoi peut travailler ce philanthrope, murmura Rocambole.

Et il se glissa, en rampant, à travers les arbustes, les plates-bandes, silencieux, retenant son haleine, étouffant le bruit de ses pas, et il vint coller son œil à la persienne entrouverte, plongeant un rapide regard dans l'intérieur du pavillon.

Cet intérieur était un joli petit salon d'été, garni de rideaux en coutil, meublé en chêne blanc et dont les murs étaient couverts de rayons chargés de livres. Au milieu, le comte était assis devant une table, sur laquelle ses doigts pétrissaient un morceau d'argile. Dans les moments de loisir que lui laissaient la gestion de son immense fortune et la mission de haute charité qu'il s'était imposée, M. le comte Armand de Kergaz redevenait Armand le sculpteur, cet artiste au front inspiré, que nous avons jadis trouvé à Rome vivant de son

ciseau, et que la fortune vint chercher au milieu d'un bal masqué pour le faire millionnaire.

M. de Kergaz, tout entier à son art en ce moment, était isolé du reste du monde. Il n'entendit point un léger bruit qui échappa à Rocambole, qui heurta une pierre en s'appuyant à la persienne.

– Tiens, pensa le cynique bandit, *môssieur* est un *artisse.* Quel dommage d'en priver la société !

Et il se retira avec les mêmes précautions.

– Bah ! se dit-il en s'en allant, il y a assez d'artistes comme cela dans le monde ; un de plus un de moins… qu'est-ce que cela fait ?

Et il se dirigea vers le perron ; il en gravit les dix marches à pas de loup.

Le temps était couvert, mais un rayon de lune, glissant à travers les nuages, donnait à la nuit une certaine transparence qui permettait de distinguer assez nettement chaque objet.

Tous les renseignements donnés par sir Williams à Rocambole étaient d'une merveilleuse exactitude ; la porte-fenêtre qui mettait en communication le grand salon et le perron n'était pas fermée. Rocambole n'eut qu'à la pousser pour pénétrer dans l'intérieur du château. Un rayon de lumière, filtrant à travers une porte, lui indiqua la salle gothique. Il marcha sur la pointe du pied jusqu'à cette porte, et frappa deux coups discrets.

– Entrez, dit une voix douce de femme.

Rocambole ouvrit la porte et s'arrêta sur le seuil…

Près de la cheminée, Rocambole aperçut la comtesse, lui tournant le dos et assise devant son métier à broder.

Une des croisées donnant sur le jardin était entrouverte.

Au-dessus de la cheminée, comme l'avait fort bien indiqué sir Williams, se trouvait la panoplie : un joli trophée de fusils de chasse, d'épées de combat, de rapières de tous les âges, presque toutes ayant une date historique, ayant été portées par les Kergaz des générations éteintes et rappelant quelque glorieux souvenir.

– Voilà les outils, se répéta Rocambole. Et il fit un pas dans la salle gothique.

– Est-ce toi, Armand ? dit Jeanne se retournant à demi et persuadée que ce n'était que son mari.

Et elle regarda le nouveau venu, sur le visage duquel tombait d'aplomb la lumière d'une lampe placée sur la cheminée. Soudain Jeanne poussa un cri… un cri strident et terrible, un cri d'effroi qui s'en alla vibrer à travers l'espace jusque dans cette petite pièce où M. le comte de Kergaz pétrissait tranquillement sa statue, et qui le fit bondir sur lui-même comme la lionne qui entend le rugissement d'alarme de ses lionceaux. Dans cet homme, vêtu du costume breton du pays de Vannes, Jeanne avait reconnu M. le marquis don Inigo de los Montes.

Il courut à elle, se jeta à genoux, et, fidèle à son rôle, s'écria :

– Jeanne, ma bien-aimée, pardonnez-moi !… mais j’ai surmonté tous les obstacles, bravé tous les périls… pour arriver jusqu’à vous. Jeanne… Jeanne !… ne me fuyez pas, ne me repoussez pas !

Il n’acheva pas. Un homme tomba comme la foudre au milieu du salon ; et cet homme se précipita sur lui avec l’impétueux courroux d’un tigre qui tombe sur son ennemi…

C’était Armand !

CXI

M. le marquis don Inigo de los Montes s'attendait à cette agression, et tandis que le comte le saisissait rudement et le forçait à se relever, sa main se glissait dans la poche de ses braies, prête à en retirer un de ses pistolets, si le comte faisait un pas vers la panoplie pour y saisir un fusil ou une épée.

Mais le comte était sans autres armes que sa force herculéenne.

– Misérable ! s'écria-t-il en secouant Rocambole, misérable !

La voix d'Armand était étouffée par la colère :

– Je vais te tuer comme un chien, dit-il sourdement.

Et sa main convulsive étreignait le prétendu marquis à la gorge.

– Au secours !… à l'assassin ! murmura celui-ci à mi-voix.

Ce mot d'assassin galvanisa M. de Kergaz. Sa main crispée lâcha la gorge de Rocambole. Il fit un pas en arrière, l'enveloppa d'un regard de haine et de mépris et lui dit :

– Tu as raison… et bien que tu sois entré de nuit sous mon toit comme un malfaiteur, bien que tu sois venu m'outrager… je ne dois pas te tuer sans défense… Tiens, misérable !

Et d'une main il frappa Rocambole au visage, et de l'autre alla détacher deux épées à la panoplie.

Madame de Kergaz poussa un nouveau cri, cri de terreur et d'angoisse, et tomba à la renverse sur le parquet ; elle était évanouie.

Au bruit, des pas se firent entendre dans le château, les portes s'ouvrirent, les serviteurs, éveillés en sursaut, accoururent. Ils virent alors deux hommes en présence et se mesurant du regard ; ces deux hommes avaient l'épée à la main.

– Retirez-vous ! ordonna M. de Kergaz d'une voix tonnante, ou plutôt occupez-vous de madame ; transportez-là dans sa chambre, donnez-lui des soins…

Et, s'adressant à don Inigo :

– Au jardin, misérable ! viens au jardin ! lui dit-il : je ne veux pas que ton sang souille ma maison… il la déshonorerait à toujours…

Et M. de Kergaz entraîna Rocambole dans le jardin jusqu'auprès du pavillon, et lui cria :

– En garde ! en garde !

Rocambole, ému un moment, avait, dans le trajet du château au jardin, reconquis tout son sang-froid, et pensait en son âme cynique et dépravée : – Pauvre sot ! le soufflet que je

viens de recevoir sera le dernier que tu donneras en ta vie…

Et, après avoir prononcé par avance l'oraison funèbre de M. de Kergaz, le complice de sir Williams tomba en garde.

Il comptait sur ce coup italien, sur cette botte secrète et déloyale que lui avait patiemment démontrée, pendant deux mois, le portier maître d'armes du n° 41 de la rue Rochechouart : le coup des *mille francs*, comme l'appelait sir Williams.

– Des torches ! apportez des torches ! avait crié Armand à ceux de ses gens qui n'étaient point occupés à donner des soins à la comtesse.

Les serviteurs du comte, la plupart vieux chouans nourris et bercés des chevaleresques traditions des Armoricains leurs aïeux, n'auraient osé défendre à leur jeune maître cette rencontre, l'épée à la main, qu'il allait avoir.

Quel était cet adversaire, brusquement surgi au milieu de la nuit ? Quel outrage armait leur maître contre cet homme ? Pourquoi ce combat ?

Ils ne songèrent même pas à se le demander.

Armand avait demandé des torches pour éclairer le combat ; on apporta des torches.

Et ce fut alors un sévère et grandiose spectacle que celui qui s'offrit aux regards des assistants. Au milieu de la nuit, sous les fenêtres de ce vieux manoir aux murs envahis par le lichen, et dont la vieille structure rappelait les âges héroïques, deux vieux Bretons tête nue, à dix pas l'un de l'autre, tenaient une torche pour éclairer l'épée du dernier des Kergaz. Entre eux, deux autres hommes, le comte et son adversaire, se mesuraient du regard prêts à croiser le fer qui s'agitait dans leur main. À distance, les autres serviteurs s'étaient agenouillés pleins de foi et priaient pour leur jeune maître.

– Mes enfants ! cria alors M. de Kergaz, s'il m'arrivait malheur… si cet homme venait à me tuer, laissez-le s'en aller, mais veillez sur la comtesse…

Et après avoir recommandé sa femme, Armand engagea le fer avec impétuosité.

CXII

Tandis que Rocambole et M. de Kergaz mettaient l'épée à la main, M. le vicomte Andréa s'en allait tranquillement à l'amble de son double poney breton par le sentier de la falaise, jusqu'à Saint-Malo, d'où il était revenu le matin. En tournant la tête il pouvait voir successivement, ou plutôt deviner, à travers les ténèbres naissantes, le vieux donjon des Kergaz, où, à cette heure, le dernier de cette race allait tomber sous les coups d'un spadassin, et la rade, où déjà sans doute était mouillé le navire qui portait sa terrible ennemie réduite à l'impuissance.

Un fier sourire, le sourire de l'ange déchu triomphant, vint alors aux lèvres de sir Williams.

– Ô ma vengeance ! murmura-t-il, je crois que je te tiens enfin !…

En mer, au loin, à une lieue du port, l'œil perçant de sir Williams aperçut tout à coup une flamme qui semblait sortir des vagues et se promener à leur surface ; et, à la vue de cette flamme, il tressaillit de joie.

– C'est le signal convenu avec John Bird, pensa-t-il, c'est le *Fowler* qui mouille là-bas… À nous deux donc, Baccarat ! Ni toi, ni Armand ne m'échapperez cette fois !

Ce fut vers le port qu'il se dirigea tout d'abord. Il avait l'intention de se jeter dans le premier canot qu'il trouverait, et de se faire conduire à bord du *Fowler* ; mais pendant qu'il cherchait ce canot, un homme l'accosta et lui fit pousser un cri de surprise.

C'était John Bird. Le capitaine anglais, enveloppé dans son caban, paraissait guetter l'arrivée de sir Williams.

– Je vous attendais, capitaine, lui dit-il en abordant et en lui frappant sur l'épaule.

– Ah ! c'est toi… fit sir Williams.

– Je viens vous chercher.

– Ah !

– On vous attend à mon bord.

Sir Williams frissonnait de joie.

– Elle est bien jolie, la petite dame, continua John Bird.

– Tu trouves ?

– Les sauvages en feront leur reine.

– Je préfère qu'ils la mangent rôtie, répondit le cynique Andréa.

– Ne venez-vous pas lui dire adieu ?

– Oh ! certes… As-tu ton canot là ?

– Oui, dit John Bird.

Et l'Anglais prit familièrement par le bras son ancien capitaine et le conduisit à son canot, dans lequel il le fit entrer. Quatre matelots étaient courbés sur les avirons et n'attendaient qu'un signal.

– Nagez ! commanda John Bird, aussitôt que sir Williams fut assis à l'arrière.

Le canot glissa comme un alcyon sur la crête des vagues et se dirigea vers la haute mer, où resplendissait toujours la flamme allumée à bord du *Fowler* ; la mer était calme et le canot accosta le *Fowler* par tribord en moins de vingt minutes. Pendant le trajet, sir Williams et John Bird étaient demeurés silencieux et comme absorbés en eux-mêmes. Le premier songeait sans doute qu'à cette heure Armand était couché sanglant sur le sol, au milieu de ses serviteurs consternés et de sa femme folle de douleur. Il songeait aussi que, dans quelques heures, le *Fowler* lèverait l'ancre et emmènerait pour toujours loin de l'Europe, pour la jeter au milieu des hordes sauvages, des cannibales de l'Océanie, cette femme qui avait osé se mesurer avec lui et lui tenir tête si longtemps. Et cet homme qui ne vivait plus que pour la vengeance, à cette heure où son œuvre paraissait couronnée par le succès ; cet homme, si fort durant l'adversité, que jamais une défaite n'avait pu terrasser ; cet homme perdait son sang-froid, son énergie, et se sentait en proie à une mystérieuse faiblesse. Il était brisé par l'ivresse du triomphe.

– Venez, mon capitaine, lui dit John Bird en lui frappant de nouveau sur l'épaule au moment où le canot toucha l'échelle de tribord du navire, venez voir madame Baccarat…

Ce nom arracha sir Williams à sa rêverie. Il suivit John Bird et monta sur le pont.

Le pont du navire était désert. À peine voyait-on çà et là, silencieux à leur poste comme des fantômes, les hommes du quart de nuit. Aucun ne salua John Bird, et ne parut faire attention à lui ni à son compagnon.

– Notre belle prisonnière est dans la cabine du capitaine, dit John Bird, se tournant vers sir Williams, qui le suivait.

– Allons ! dit celui-ci, je veux la voir.

John Bird conduisit sir Williams à l'arrière et l'introduisit dans la cabine du capitaine.

Ivre de joie, sir Williams s'arrêta sur le seuil et aperçut Baccarat, à demi couchée sur un petit sofa et paraissant dormir.

– C'est une femme énergique, pensa sir Williams, elle dort comme dans son lit, et ne rêve certes pas d'anthropophages.

Mais, en ce moment, et comme si elle eût voulu lui donner un démenti formel, Baccarat ouvrit les yeux, se souleva à demi, laissa glisser un sourire sur ses lèvres et regarda sir Williams.

– Ah ! dit-elle, c'est vous, monsieur le vicomte ?

– Je ne suis plus M. le vicomte, ma chère amie, répondit-il avec son éclat de rire sardonique des anciens jours, vous vous trompez, je suis sir Williams.

– Je le sais, dit froidement Baccarat. Et, le regardant à son tour avec dédain :

– Oh ! je sais, continua-t-elle, que le vicomte Andréa le repenti n'existait pas ; que, sous le masque d'hypocrisie qu'il s'était fait, l'implacable sir Williams suivait pas à pas sa vengeance.

– Vous parlez d'or, chère amie, ricana sir Williams.

– Je sais, poursuivit Baccarat toujours calme, que ce monstre, ivre de fureur d'avoir échoué grâce à moi dans toutes ses entreprises, m'a juré une haine mortelle…

– Eh ! eh ! ma fille, tu ne te trompes pas…

Et il lui lança un regard de reptile.

– Je sais enfin qu'il m'a fait enlever l'enfant que j'avais pris sous ma protection, et pour laquelle il ressent une odieuse passion.

– Elle est jolie, la petite… fit sir Williams qui ne prit plus la peine de dissimuler, et la veuve Fipart est chargée de son éducation.

– Vous vous trompez, mon capitaine, dit John Bird, la juive n'est plus à Paris.

– Et où est-elle ?

– Ici, à bord.

Baccarat, dont le regard était fixé sur sir Williams, le vit pâlir d'émotion.

– Ah ! lui dit-elle d'un ton moqueur, on a bien raison de dire que chaque cuirasse a son défaut. Vous étiez un homme pour qui les lois et les plus saintes choses n'étaient que préjugés, vous méprisez la famille, vous blasphémiez Dieu, la vie humaine n'avait pour vous aucun prix, et vous marchiez droit au but sans vous préoccuper des obstacles, sans rencontrer jamais une pierre d'achoppement ; mais cette pierre s'est trouvée un jour sur votre route sous la forme de cette enfant, à la vue de laquelle votre cœur de bronze s'est ému…

– Ah çà ! s'écria sir Williams avec un éclat de rire, puisque la petite est ici, au lieu d'écouter la morale de madame Baccarat, pourquoi ne vas-tu point me la chercher, John Bird ?

– J'y vais, répondit le capitaine.

Et il laissa sir Williams seul en face de Baccarat, toujours impassible.

– Ma petite, dit le monstre, qui jetait enfin le masque, tu as bien été habile dans l'affaire de Fernand et celle de la marquise. Tu m'as coûté cinq millions.

Baccarat sourit.

– Et il s'en est fallu de peu que tu ne me brûles la cervelle.

– J'aurais dû le faire.

– Il est certain, reprit sir Williams d'un ton moqueur, que tu l'eusses fait si tu avais pu deviner le sort que je te réservais.

– Et quel est ce sort ?

– Comment ! tu ne t'en doutes pas ?…

– Vaguement, du moins…

Et Baccarat ne perdit rien de sa tranquillité de visage et de ton.

– Eh bien, je vais te le dire, alors. Tu es à bord d'un navire qu'on nomme le *Fowler*, dont le capitaine est mon âme damnée. Ce navire va en Océanie, et il a pour mission de te déposer dans quelque île de sauvages où tes belles épaules pourront figurer avantageusement sur la table d'un monarque anthropophage.

Et sir Williams se prit à rire. Il s'attendait à voir Baccarat jeter un cri d'effroi, se prendre à trembler, tomber à genoux et demander grâce, mais Baccarat se contenta de sourire.

– Vous vous trompez étrangement, dit-elle ; ce n'est pas moi qu'on emmènera en Océanie, c'est vous.

Et comme elle prononçait ces mots, la porte de la cabine se rouvrit, et un homme entra, dont la vue fit pâlir sir Williams et le fit reculer d'un pas, et cet homme lui dit :

– Je parie, cher baronet, que vous m'avez cru mort… assassiné par un prétendu nègre du nom de Venture ?

L'homme qui venait d'apparaître à sir Williams terrifié était le comte Artoff.

CXIII

Expliquons comment le comte Artoff, que Rocambole et sir Williams croyaient si bien mort, était encore de ce monde, et comment il se trouvait à bord du *Fowler*.

Il nous faut pour cela retourner à Paris et nous reporter à ce moment où, après avoir escorté la veuve Fipart et sa capture jusqu'à la Villette, maître Venture prit le chemin de l'hôtel du comte Artoff.

L'ancien intendant de madame Malassis ne s'était point vanté : il avait été en relations de cabaret avec le cocher du comte Artoff, était plusieurs fois entré dans l'hôtel, et en avait une connaissance parfaite. Il savait où couchait le comte, connaissait des habitudes nocturnes, celle, entre autres, qu'avait le jeune Russe de faire chaque soir, en rentrant, le tour de son jardin et d'y fumer un cigare. Ces détails étaient pour Venture tout autant de jalons qui devaient lui assurer le succès de la marche qu'il avait à suivre.

Le plus difficile était de pénétrer dans l'hôtel à cette heure avancée, et Venture, en quittant la veuve Fipart, s'avoua cette difficulté sur-le-champ. Entrer chez le comte à onze heures du soir, ce n'était possible, à première vue, qu'à une condition. Cette condition était que Venture allât se débarbouiller de sa couleur noire, retrouvât sa mine d'autrefois, se prétendît sans place et sans domicile, et allât franchement demander l'hospitalité du cocher, son ancien ami.

Venture y songea un moment ; mais la réflexion lui fit aussitôt repousser ce projet.

– D'abord, se dit-il, pour redevenir blanc, il me faut une heure au moins passée à me frotter avec toute sorte d'acides. Donc, je n'ai pas le temps. Ensuite, il vaut beaucoup mieux pour moi que je reste noir. On me verra peut-être entrer, peut-être me verra-t-on sortir. Le coup fait, je me débarbouille, et jamais en France, on n'a pris un blanc pour un noir. Il ne faut pas songer au cocher.

Venture continua son chemin, interrogeant ses souvenirs et se remémorant en détail la topographie exacte de l'hôtel.

– Voyons, se dit-il, m'y voilà : les écuries sont à droite du perron, dans la cour. Les remises sont à gauche. Si je voulais arriver dans la cour, j'irais me blottir dans une voiture jusqu'à ce que le comte rentrât, car, bien certainement, il est encore à son cercle. Il y a une porte qui met en communication les remises et les écuries. Les palefreniers couchés, j'entrerais donc dans les écuries et pourrais facilement gagner le petit escalier par lequel, chaque matin, le comte descend pour jeter à ses chevaux un coup d'œil du maître.

Il arriva aux abords de l'hôtel sans avoir encore résolu son problème ni trouvé le moyen de passer devant la loge du suisse et sous les yeux des nombreux domestiques qui peuplaient la vaste demeure du comte.

– N'importe ! se dit-il, flânons et attendons… Peut-être trouverons-nous une bonne occasion…

Les environs de l'hôtel étaient assez silencieux, la rue à peu près déserte. Venture jugea, au peu de clarté régnant sur la façade, que bien certainement le comte n'était pas chez lui. En effet, à cette même heure, le comte et Baccarat attendaient l'imprudent Rocambole dans la villa de Saint-Alphonse.

Venture se mit à se promener de long en large.

– Après tout, se dit-il, ce qui est différé n'est pas perdu ; si je n'entre pas aujourd'hui, je reviendrai demain.

Les lanternes d'une voiture se montrèrent vers minuit à l'entrée de la rue, du côté de l'embarcadère du chemin de fer.

– C'est peut-être le comte, pensa l'assassin.

Et il s'effaça le plus possible dans l'ombre d'une porte ; et tandis que la voiture passait, il plongea un regard rapide à l'intérieur. La voiture était vide. Mais elle appartenait sûrement au comte, car elle s'arrêta devant la porte cochère de l'hôtel, que le suisse, endormi sans doute dans son fauteuil de cuir, tardait à ouvrir.

Cette voiture était un simple coupé attelé d'un cheval et conduit par un cocher seul.

C'était précisément ce même coupé qui avait pris Rocambole et John Bird rue Saint-Lazare, les avait conduits, à Saint-Maurice et en avait ramené John Bird, qui était revenu à Paris et s'était fait descendre sur le boulevard.

– La porte ! cria le cocher.

En un clin d'œil, Venture eut pris son parti. Il alla jusqu'à la voiture, se glissa à plat ventre sous le train, entre les roues, saisit l'essieu de derrière à deux mains, passa ses pieds dans l'avant-train, et se suspendit enfin entre le sol et le caisson de la voiture.

Le suisse, réveillé, ouvrit la porte à deux battants, et le coupé entra dans la cour.

Venture demeura couché sous la voiture, dans la remise, et s'y tint immobile pendant plus d'une heure ; le cocher pouvait avoir oublié quelque chose et revenir. Ensuite, il avait remarqué, avant que les lanternes fussent éteintes, que le phaéton du comte était à sa place accoutumée, tandis que la calèche était dehors. Il pensa que le jeune Russe avait sans doute passé la soirée avec Baccarat, et qu'il était allé la reconduire chez elle.

Les palefreniers se trouvaient encore dans les écuries, et il s'écoula plus d'une heure avant que Venture se hasardât à se glisser hors de sa cachette.

Une porte, que Venture connaissait fort bien, mettait en communication les écuries et les remises, et n'était jamais fermée qu'au loquet. Cette porte servait à faire entrer les chevaux les jours de pluie, afin d'atteler à couvert.

Venture pénétra jusque dans l'écurie, et se dirigea à pas de loup vers le petit escalier du comte. Cet escalier était plongé dans les ténèbres. Venture s'arrêta sur la première marche et prêta l'oreille. Un silence profond régnait dans l'hôtel.

– En ce moment, pensa-t-il, si je cours le risque d'être rencontré, ce ne peut être que par le valet de chambre, qui attend patiemment son maître ; mais il est probable que le valet de chambre dort dans un fauteuil. S'il ne dort pas, s'il me rencontre… ma foi ! Je lui

saute à la gorge avant qu'il ait eu le temps de crier. Je l'étrangle et le fourre dans une armoire ou derrière quelque porte.

Ce beau raisonnement terminé, Venture se hasarda dans l'escalier, tenant la rampe d'une main et sans faire plus de bruit qu'un chat. Il monta ainsi jusqu'au premier, et s'arrêta un moment pour interroger de nouveau ses souvenirs et s'orienter. Il se souvint alors que l'escalier communiquait par un couloir tournant avec le cabinet de toilette du comte. Un jour où le jeune Russe était absent, où les domestiques avaient eu congé, à l'exception du cocher, celui-ci avait cru devoir faire les honneurs de l'hôtel à son ami Venture et le lui montrer en détails, depuis les combles jusqu'aux offices.

À mesure qu'il avançait, toutes ces particularités se représentaient nettement à la mémoire de l'ancien intendant de madame Malassis. Il chercha le couloir à tâtons, le trouva, et s'y engagea d'un pied sûr. Le couloir tournait autour du grand escalier de l'hôtel.

Quand il eut fait dix pas, Venture vit briller une lumière dans l'éloignement. Cette lumière le guida ; il continua à avancer, et arriva ainsi jusqu'à une porte vitrée. Cette porte donnait sur le cabinet de toilette, et Venture reconnut que la clarté qui s'en échappait provenait d'une petite lampe à globe d'albâtre qui brûlait généralement toute la nuit. Le cabinet de toilette était désert.

Venture en poussa hardiment la porte, qui s'ouvrit au loquet et tourna sans bruit sur ses gonds.

Il entra et remarqua une grande armoire pratiquée dans l'épaisseur du mur qui séparait le cabinet de la chambre à coucher et convertie en portemanteau.

Un rideau formé par une lourde draperie était tiré sur les habits.

– Voilà où je vais me blottir, se dit-il ; mais, en attendant, passons une légère inspection des lieux.

Il ouvrit avec précaution la porte de la chambre à coucher, où régnait l'obscurité la plus complète, et il s'arma hardiment de la petite lampe d'albâtre.

La chambre du comte était petite, mignonne, coquettement tendue d'une étoffe perse d'un gris chatoyant et pourvue d'une alcôve.

– Il vaut mieux beaucoup pour moi, se dit-il, que j'attende que monsieur se soit mis au lit. Je le tuerai là sans le moindre bruit, et, avant de m'en aller, je ferai une inspection du secrétaire. Qui sait ? peut-être trouverai-je un portefeuille assez épais au fond d'un tiroir.

Venture quitta la chambre à coucher, replaça la lampe d'albâtre sur la cheminée du cabinet de toilette, et se blottit sous la draperie qui recouvrait le portemanteau, après avoir tiré de ses poches une paire de pistolets et un couteau catalan effilé et pointu, long d'un pied-de-roi. Le couteau, pensa-t-il, est un ami silencieux et discret, avec lequel on fait sans bruit ni trompette de belle et bonne besogne ; mais les pistolets ont bien leur mérite : il bavardent à propos et effrayent les timides. Le couteau est pour le comte ; je destine les pistolets à ses gens, dans ce cas où j'aurais besoin de couvrir ma retraite.

Venture attendit longtemps, une heure au moins. L'hôtel paraissait désert, tant il était silencieux.

– Où donc, se demanda-t-il, le comte s’est-il attardé, qu’il se permet de me faire attendre ?

Enfin le bruit d’une voiture retentit dans l’éloignement, puis Venture entendit celui de la porte cochère qui s’ouvrit à deux battants, et son cœur se prit à battre d’impatience et d’émotion.

– Le voilà ! pensa-t-il.

C’était en effet, le jeune Russe qui revenait de Saint-Maurice, et ramenait avec lui madame de Saint-Alphonse.

Venture, immobile dans sa cachette, entendit bientôt résonner le pas sûr et hardi du comte, puis la porte qui mettait en communication le salon et la chambre à coucher s’ouvrit devant lui. Mais, en même temps, une singularité précieuse pour l’assassin se produisit et attira son attention. Un rayon de clarté vint frapper ses yeux au moment où, éclairé par son valet de chambre, le comte entrait, et Venture put se convaincre qu’il existait une légère ouverture, une fente, dans la boiserie qui séparait de la chambre à coucher l’armoire du cabinet de toilette.

Il colla alors son œil à la fente, et vit distinctement le jeune Russe. Le comte, un peu pâle, l’air triste et sévère, donnait la main à une jeune femme plus pâle et plus triste encore. Ce n’était point Baccarat, comme le crut d’abord Venture, lorsqu’il entendit le frou-frou de la robe de soie : c’était madame de Saint-Alphonse.

– Oh ! oh ! pensa Venture, qui tressaillit profondément et la reconnut, madame de Saint-Alphonse, la dame chez qui mon honoré maître, le marquis don Inigo de los Montes, est allé ce soir ! Qu’est-ce que cela veut dire ?

Et Venture, stupéfait et inquiet, attendit qu’un mot vînt lui expliquer la présence de la jeune femme chez le comte.

Madame de Saint-Alphonse se laissa tomber sur un siège avec une lassitude pleine de découragement.

– Ah ! dit-elle, c’est affreux.

– Ma chère amie, répondit froidement le comte, il le fallait.

– Oh !

– Vous l’avez bien vu, cet homme était un misérable.

– Certes, oui.

– Si j’eusse agi autrement, qui sait combien de malheurs encore…

– Mais, interrompit madame Saint-Alphonse, fallait-il le tuer ?

– Il le fallait.

– De qui diable parlent-ils donc ? pensa Venture, qui se prit à trembler pour Rocambole.

– Ce don Inigo, ce faux marquis, cet assassin, poursuivit le comte, allait, il l’a avoué, partir pour la Bretagne et y tuer déloyalement le frère de cet infernal sir Williams.

Une sueur glacée perla à ce mot aux tempes de Venture.

– Mordieu ! murmura-t-il, nous sommes refaits, Rocambole, et moi. Ils l'ont tué après lui avoir tout fait dire. Voilà mes dix mille francs flambés.

Et Venture continua à écouter.

– Il est de certains moments, murmura le comte, où l'homme doit se montrer sévère, inexorable, là où la femme demande grâce. Baccarat, qui voulait le sauver, a compris à la fin d'elle-même que laisser la vie à cet homme qui pouvait nous échapper encore, c'était compromettre fatalement plusieurs nobles et précieuses existences.

– Oh ! c'est égal, murmura la jeune femme frissonnant, c'est épouvantable !

– Écoutez, reprit le comte, je sais bien que vous nous garderez éternellement le secret de cette aventure tragique…

– Oh ! certes, un meurtre dont j'ai été complice…

– Sans le vouloir, ma chère.

– Mon Dieu ! j'aurai toujours devant moi le visage pâle de cet homme qui allait mourir, continua madame de Saint-Alphonse. Tenez, monsieur le comte, ajouta-t-elle, vous m'avez promis cent mille francs pour jouer ce rôle mystérieux et terrible que je ne comprenais pas…

– Les voici, dit le comte allant à un secrétaire, en retirant un portefeuille et le tendant à la jeune femme ; c'est tout ce que j'ai chez moi aujourd'hui.

Madame de Saint-Alphonse repoussa la main du comte.

– Oh ! dit-elle, je n'en veux pas ; cet argent me porterait malheur !

– Prenez…

– Jamais !

– Eh bien, dit le comte, mon cocher va vous reconduire chez vous. Faites-vous mener jusqu'à l'église Notre-Dame-de-Lorette, et, si vous ne voulez pas de cet argent, jetez-le dans le tronc des pauvres.

– Vous avez raison, dit-elle, je ne suis qu'une pécheresse, et jusqu'ici je n'ai pas eu beaucoup de cœur ; mais, aujourd'hui, je veux être désintéressée… Au moins, ce meurtre d'un misérable, meurtre dont je suis la cause, profitera à des malheureux.

Et elle prit le portefeuille et se leva.

Le comte lui offrit la main, la conduisit jusqu'au grand escalier, et donna des ordres pour qu'on avançât sa voiture. Pendant ce temps, Venture réfléchissait ; et lorsque le comte rentra dans sa chambre, s'y enferma et se disposa à se coucher, l'assassin avait pris son parti.

CXIV

Or, voici quel était le résultat des réflexions de Venture ; le faux nègre s'était dit :

– Il est évident que Rocambole est mort, qu'il a livré le secret de sir Williams, et que, à cette heure, le comte et Baccarat ont pris toutes les mesures nécessaires pour sauver M. de Kergaz et l'arracher des griffes de son frère. Donc, lorsque j'aurai tué ce jeune boyard, je n'aurai prévenu aucune catastrophe et j'aurai travaillé gratuitement. Si encore cette jolie dame n'avait pas emporté les cent mille francs… Ah ! ceci eût été différent : j'aurais fait le coup pour mon propre compte. Ma parole d'honneur ! pensa Venture en terminant son aparté, le comte ne se doute guère que cette charmante madame de Saint-Alphonse, sous prétexte de faire une bonne action, vient de lui sauver la vie.

Tandis que Venture, au fond de sa cachette, monologuait ainsi, le jeune Russe sonna son valet de chambre pour se faire déshabiller.

En même temps que retentissait le coup de sonnette, un frôlement se fit au-dessus de la tête de Venture ; et celui-ci, levant les yeux, aperçut un autre trou par lequel filtrait un second rayon de lumière. C'était par là que passait le cordon de la sonnette.

– Oh ! oh ! pensa-t-il, voilà qui est bon à savoir.

Et il continua à se tenir coi sous son rideau.

Le valet de chambre entra, déshabilla son maître, pénétra dans le cabinet de toilette, y prit la petite lampe à globe d'albâtre, la porta sur la table de nuit du comte et se retira.

Le comte prit un volume et se mit à lire, dans le but, sans doute, d'écarter de son esprit les noires visions qui l'assaillaient depuis qu'il croyait avoir un meurtre sur la conscience.

Pendant ce temps, maître Venture, qui avait toujours sur lui, en voleur prudent, un ciseau à froid, un rossignol et une pince, tirait de sa poche ce dernier instrument, se hissait jusqu'au fil de fer de la sonnette, le prenait délicatement et le coupait.

– Le comte aura beau sonner, se dit-il, le valet de chambre n'entendra rien.

Venture demeura quelques minutes encore au fond de sa cachette ; puis il en sortit bravement, d'un pas sûr, et traversa le cabinet de toilette.

– Est-ce toi, Germain ? demanda le comte.

Venture poussa la porte de la chambre à coucher, et le comte, stupéfait, vit entrer un nègre qui avait un pistolet au poing, et posait en même temps un doigt sur ses lèvres.

– Monsieur le comte, dit-il brièvement, ne sonnez pas, je ne veux vous faire aucun mal… mais il faut que vous m'écoutiez.

Le comte se dressa sur son séant, un peu étonné de cette brusque apparition, mais sans manifester le moindre effroi.

– Qui êtes-vous et que me voulez-vous ? demanda-t-il.

Le faux nègre posa son pistolet sur la cheminée ; puis il vint se placer en face du jeune Russe.

– Monsieur le comte, lui dit-il, vous êtes trop gentilhomme pour ne point respecter la parole que vous auriez donnée, même à un voleur, même à un assassin ?

– Sans doute. Après ? fit le comte intrigué du ton mystérieux de cet homme qui semblait sortir de terre.

– Je suis un voleur, et j'ai failli être un assassin, continua Venture. Cependant, il faut que vous me donniez votre parole de m'écouter jusqu'au bout, sans appeler vos gens, sans me faire chasser… ce que j'ai à vous révéler est de la dernière gravité.

– Parlez, répondit le comte ; je vous jure que j'écouterai jusqu'au bout.

– Monsieur le comte, poursuivit alors Venture, je suis entré chez vous, il y a deux heures, accroché sous une de vos voitures… J'y suis entré avec ces pistolets que vous venez de voir et un poignard.

– Vous vouliez m'assassiner ?

– Oui, fit Venture d'un signe de tête.

Un fier sourire vint aux lèvres du comte.

– Mes gens sont bien maladroits, dit-il. Mais je devine ce qui me sauve la vie…

– Peut-être.

– Vous étiez caché quelque part… dans cette pièce-là ?…

Et le comte indiqua du doigt le cabinet de toilette.

– Précisément.

– Vous m'avez vu donner cent mille francs, vous m'avez entendu dire que c'était la seule somme importante que j'eusse chez moi, et sans doute…

Venture secoua la tête.

– Ce n'est pas cela, monsieur le comte, dit-il.

– Qu'est-ce donc ?

– Je suis venu ici pour vous assassiner, et, mon Dieu ! fit le bandit négligemment, je ne dis pas que par la même occasion…

– Très bien, je comprends…

– Mais j'avais des honoraires fixes, poursuivit Venture.

– Ah ! dit le comte, vraiment ? Ainsi ce n'était point uniquement pour me voler ?

– On m'avait donné cinq mille francs pour vous tuer et cinq autres devaient m'être comptés après le coup.

– Tiens, dit en souriant le comte, je serais curieux de savoir le nom du cuistre qui n'estime ma vie que dix mille francs.

– Il est certain, fit Venture, que c’était pour rien, outre que c’est injurieux pour Votre Excellence… Mais, que voulez-vous ? les temps sont durs.

– Eh bien, dit le comte en souriant, maintenant j’ai bien deviné. On vous payait ma mort dix mille francs, vous avez compté sur ma générosité et vous avez eu raison. Vous aurez vingt mille francs et vous pourrez vous en aller tranquillement.

– Monsieur le comte est un vrai gentilhomme, murmura Venture en s’inclinant. Mais ce n’est point encore tout à fait pour cela que j’ai pris la liberté de me présenter devant lui.

– Pourquoi donc ?

Et le comte, de plus en plus étonné, regarda attentivement son étrange visiteur.

– Monsieur le comte, reprit Venture, tel que vous me voyez, je n’ai besoin que d’un bain et de quelques frictions d’essence pour redevenir aussi blanc que vous.

– Comment, vous n’êtes pas nègre ?

– Fi donc ! murmura Venture, imprimant à sa physionomie tout le dédain d’un planteur pour un noir. Je suis un nègre de circonstance, absolument comme le marquis don Inigo de los Montes était un Brésilien d’occasion.

– Tiens, dit le comte, vous êtes donc à son service ?

– J’y étais.

– Et c’est lui…

– Qui m’a donné les cinq mille francs et promis les cinq autres.

– Alors, mon ami, dit froidement le comte, vous avez bien fait de changer de résolution, car vous n’eussiez jamais été payé.

– Je le sais.

– Le marquis est mort.

– C’est ce que j’ai compris à la conversation de Votre Excellence.

– Ah ! vous avez entendu ?…

– Tout.

– Eh bien, reprit le comte, maintenant, expliquez-vous catégoriquement. Que voulez-vous ?

– D’abord, Votre Excellence m’a promis vingt mille francs.

– Vous les aurez.

– Ensuite, elle m’a juré de m’écouter.

– Vous voyez que je vous écoute.

– Alors, je continue. M. le marquis don Inigo, qui s’appelle, du reste, d’un tout autre nom…

– Je le sais.

– Ah ! fit Venture. Mais peut-être ne savez-vous pas tout. Eh bien, don Inigo ou Rocambole, comme vous voudrez, avait un grand intérêt à vous faire assassiner. Et je suis convaincu que si Votre Excellence se doutait du danger que court, à cette heure, une personne qui lui est chère, elle payerait cher mon secret.

Le comte tressaillit.

– Que dites-vous ? s'écria-t-il, et de qui parlez-vous ?

– Je ferai observer à Votre Excellence, répéta froidement Venture, que j'ai sa parole qu'elle me laissera sortir de chez elle librement. J'ai consenti, moyennant vingt mille francs, à lui laisser la vie, mais j'estime mon secret plus cher. Cependant, je puis nommer la personne… c'est madame Charmet.

– Baccarat ! exclama le comte, qui pâlit soudain et frissonna.

– Oui.

– Elle court un danger ?

– Très grand.

– Et vous pouvez le prévenir ?

– Sans doute.

– Eh bien, dit le comte, parlez, que vous faut-il ? Mais parlez…

Maître Venture était un homme d'esprit, il connaissait le cœur humain et devina que le comte aimait éperdument Baccarat.

– Tenez, dit-il, je ne veux point ruser avec vous, monsieur le comte ; madame Baccarat court un danger pire que la mort. Mon secret vaut cent mille francs ; faites-moi six mille livres de rente, et je suis à vous, et vous livre par la même occasion, l'homme que vous poursuivez sans pouvoir l'atteindre, celui dont Rocambole n'était que le bras…

– Sir Williams ?

– Oui.

Le comte étendit la main et indiqua du doigt une table sur laquelle se trouvaient du papier et de l'encre.

– Vous savez, dit-il, qu'à part une centaine de louis éparpillés dans mes poches, je n'ai plus d'argent chez moi. Approchez cette table, je vais vous donner un bon sur mon banquier.

Venture obéit et approcha la table. Mais en ce moment un bruit se fit dans l'antichambre, des pas retentirent, la porte s'ouvrit, et une femme pâle, hors d'elle-même, entra précipitamment.

C'était Baccarat !

D'abord Baccarat ne vit point le nègre, elle n'aperçut que le comte et courut à lui.

– On est entré chez moi cette nuit, dit-elle. On a enlevé Sarah, bâillonné ma vieille servante, forcé les portes…

En prononçant ces mots, Baccarat tourna la tête, aperçut Venture et jeta un cri. La vieille Marguerite lui avait dit qu'un nègre était au nombre des ravisseurs.

Le comte avait bondi hors de son lit aux paroles de Baccarat, s'était enveloppé d'une robe de chambre à la hâte, et lui prenant vivement les deux mains :

– Ne craignez rien, dit-il, ne craignez rien, cet homme…

– Cet homme, dit froidement Venture, est un de ceux qui ont enlevé Sarah.

Et comme Baccarat jetait un nouveau cri, Venture continua avec calme, s'adressant à la jeune femme :

– Ne craignez rien, madame, demain l'enfant vous sera rendue saine et sauve.

Et Venture approcha la table que le comte avait demandée.

– Monsieur l'assassin, dit courtoisement celui-ci en regardant Venture, un homme vulgaire romprait le marché qu'il vient de faire avec vous ; madame est ici et en sûreté près de moi, j'imagine. Mais rassurez-vous, le comte Artoff tient sa parole.

Venture se prit à sourire.

– Monsieur le comte, répondit-il, la présence de madame ici n'écarterait point de sa tête le danger terrible qui la menace, si je ne parlais pas, si je ne prononçais un nom…

– Que dites-vous ? qu'y a-t-il encore ?

– Quel est cet homme ? exclamèrent l'un après l'autre le comte et Baccarat.

– Cet homme, dit le comte, est entré ici avec l'intention d'y gagner dix mille francs en m'assassinant, et il en sortira riche de six mille livres de rente.

Et, d'un mot, le comte mit Baccarat au courant de la situation.

– Madame, dit alors Venture, lorsque le comte eut terminé son récit, je vous le répète, je n'ai qu'à prononcer un nom, à mettre le comte en rapport avec un homme que moi seul peut-être connais à Paris, pour vous livrer sir Williams pieds et poings liés.

Baccarat se tut et devint pensive. Mais le comte Artoff prit une plume et écrivit deux lignes qu'il signa et remit à Venture :

« Bon pour la somme de cent vingt mille francs, payable chez M. de Rothschild, rue Laffitte.

« Comte Artoff. »

Venture prit le bon, et, l'ayant mis dans sa poche, il regarda Baccarat :

– Je ne sais pas, dit-il, ce que vous avez fait pour mériter la haine féroce dont sir Williams vous enveloppait, madame ; mais voici ce qui vous serait arrivé, si je n'avais songé à devenir vertueux sur la fin de mes jours et à vivre honnêtement avec six mille livres de rente. Un homme qui est encore l'âme damnée de sir Williams, ce n'est pas moi, un homme qui a des hommes hardis et dévoués à ses ordres, un de ces hommes qui ont fait tous les métiers, depuis la traite des noirs jusqu'à l'assassinat aux bords de la Tamise, un pickpocket doublé de pirate, vous aurait enlevée cette nuit, ou demain, ou dans huit jours ;

vous aurait conduite au Havre et embarquée sur un navire, à bord duquel il est monarque absolu…

Baccarat eut un geste d'étonnement et d'effroi.

– Cet homme, poursuivit Venture, vous eût ensuite conduite en Australie, et abandonnée sur quelque plage habitée par des cannibales.

Le comte frissonna en écoutant ces dernières paroles.

Mais Venture continua :

– Cet homme est dévoué à deux créatures en ce monde, l'une après l'autre ; il se ferait tuer pour sir Williams, mais il ferait bouillir dans l'huile, couper par quartiers ce même sir Williams si l'autre objet de son affection le lui ordonnait.

Le comte et Baccarat écoutaient avec un étonnement sans égal.

– Cette autre personne à qui votre ravisseur, madame, sacrifierait sir Williams, c'est vous, monsieur le comte.

Le comte jeta un cri.

– Moi ! moi ! dit-il…

– Vous.

– Mais quel est cet homme ? Son nom ?

– Cet homme, vous avez sauvé des flammes la seule femme qu'il ait aimée.

– Un capitaine anglais ?

– Oui, il se nomme John Bird, et je vais le chercher. Dans une heure, il sera ici.

Le comte et Baccarat n'en revenaient pas de ces étranges révélations.

– Monsieur le comte, acheva Venture, faites donc mettre une de vos voitures à ma disposition pour que je ne perde pas de temps.

Le comte ouvrit la porte et s'écria.

Le valet de chambre accourut.

– Un cheval au coupé sur-le-champ, ordonna-t-il.

Dix minutes après, Venture quitta l'hôtel de la rue de la Pépinière et se fit conduire rue de la Michodière, dans un hôtel garni où logeait John Bird. L'honnête capitaine dormait de tout son cœur lorsque Venture se présenta.

– Eh bien, lui dit ce dernier, êtes-vous toujours prêt à enlever la petite dame ?

– Toujours.

– Vrai ?

– Je n'ai rien à refuser à mon capitaine.

– Bah ! si vous saviez quelle est cette dame, peut-être…

– Eh bien ?

– Cette dame, dit Venture, est la Piguita du comte Artoff.

John Bird jeta un cri.

– Voyons, fit Venture en riant, qu'en pensez-vous ?

– Mais ! s'écria John Bird, je pense que je vais tordre le cou au capitaine, pour le punir de m'avoir proposé une pareille besogne !

– Bah ! fit Venture, le comte Artoff attend mieux que cela.

– Et… qu'attend-il ?

– Que vous emmeniez sir Williams chez les sauvages, à la place de Baccarat. C'est le nom de la petite dame.

– Très bien, répondit flegmatiquement l'Anglais. Je n'ai rien à refuser au comte Artoff.

Venture emmena d'abord John Bird à l'hôtel Meurice, où il avait quelques menus objets à prendre.

Le bon serviteur avait sagement pensé que, puisque son maître provisoire était mort, il ferait bien de s'instituer de son autorité privée son légataire universel. Il monta donc à l'appartement de M. le marquis don Inigo de los Montes, força le secrétaire, y prit tout l'argent qu'il trouva, et rejoignit John Bird, qui l'attendait dans la rue.

Ce fut en ce moment que la veuve Fipart, qui faisait le guet aux environs de l'hôtel Meurice, les aperçut, et en conclut un peu légèrement que le comte Artoff était mort.

De l'hôtel Meurice, les deux bandits se rendirent rue de la Pépinière.

On devine à présent tout ce qui s'était passé. Une heure après le départ de Rocambole, Venture et John Bird s'étaient présentés à la Villette, chez la veuve Fipart, et lui avaient enlevé l'enfant, qu'elle leur avait remis sans difficulté, croyant que c'était par ordre de sir Williams. Et le soir même, le comte et Baccarat étaient partis pour le Havre avec John Bird, puis s'étaient embarqués à bord du *Fowler*.

Mais la veuve Fipart avait gardé le secret à son fils adoptif, et ni le comte, ni Baccarat, ni John Bird ne supposèrent un moment que Rocambole vivait encore.

Quant à Venture, il toucha ses cent vingt mille francs et partit pour Londres. Il avait, pour des raisons à lui connues, plus de confiance dans les rentes anglaises, et il allait placer ses fonds sur l'État britannique.

CXV

Nous avons laissé le comte Armand de Kergaz et Rocambole l'épée à la main, éclairés par les torches des serviteurs du manoir.

Les deux adversaires s'attaquèrent avec furie, et, tout d'abord, l'impétuosité du comte fut telle, que Rocambole dut renoncer à faire usage sur-le-champ de la botte secrète. Pendant deux minutes environ, Rocambole ne put que parer les coups terribles que lui portait Armand. M. de Kergaz était de première force à l'épée, et l'élève de sir Williams comprit qu'il avait une rude besogne. Cependant l'extrême agilité de Rocambole, qui se pliait, rompait, avait de brusques retraites de corps, semblait lui donner un certain avantage. En outre, le drôle était parfaitement de sang-froid, tandis que M. de Kergaz exaspéré avait perdu tout son calme.

Rocambole adopta le système le plus sage en pareil cas. Il opposa une résistance passive à l'impétuosité fougueuse de son adversaire, épiant l'occasion, attendant que celui-ci fît une faute assez grave pour lui permettre, à lui Rocambole, de porter le terrible coup des *mille francs*.

Insensiblement, le terrain du combat s'était déplacé. Armand poussait vigoureusement le prétendu marquis, et celui-ci rompait à mesure, rompait toujours. Quelquefois même, il rompait avec tant de précipitation, que M. de Kergaz tressaillait de fureur et craignait qu'il ne voulût lui échapper.

– Ah ! lâche ! s'écria-t-il à un certain moment où Rocambole venait de faire un saut en arrière au lieu de rompre méthodiquement d'un pas, ah ! lâche ! tu fuis !…

Et il se fendit imprudemment et se découvrit.

Rocambole esquiva l'épée en se jetant de côté, et porta la fameuse botte ; mais M. de Kergaz revint brusquement à la parade et la botte fut esquivée par lui, comme elle aurait pu l'être par le professeur qui l'avait démontrée à Rocambole.

– Ah ! traître, murmura Armand, tu joues le jeu italien ! heureusement je le connais.

Et M. de Kergaz pressa Rocambole, déconcerté et tout abasourdi de voir son secret possédé par son adversaire ; il le poussa jusqu'à la haie qui séparait le parc du jardin, et là, comme il ne pouvait rompre davantage, comme d'ailleurs l'élève de sir Williams perdait insensiblement son calme et sa présence d'esprit depuis que la botte avait été parée, il fut atteint en pleine poitrine et cloué contre un arbre.

Rocambole jeta un cri, laissa échapper son épée et tomba baigné dans son sang.

La vue de son adversaire se roulant sur le sol et perdant son sang par une large blessure éteignit la colère d'Armand. Il jeta son épée, se pencha sur Rocambole, banda la plaie avec son mouchoir, et donna des ordres pour que le blessé fût sur-le-champ transporté dans un bâtiment voisin du château.

Deux minutes après, en effet, Rocambole, blessé, évanoui, était couché sous ce toit où il avait voulu semer le deuil une heure auparavant ; un valet montait à cheval pour aller chercher un médecin, et le comte de Kergaz, oublieux des injures, s'installait au chevet de cet homme qui s'était fait l'instrument de son plus cruel ennemi.

* *

*

Quand il revint à lui, Rocambole vit le comte de Kergaz assis à deux pas de son lit, et il devina sur-le-champ tout ce qui s'était passé. Auprès du comte se trouvait un homme vêtu de noir et cravaté de blanc, que Rocambole jugea être un médecin ; tous deux causaient à voix basse. Cependant, le blessé entendit ce qu'ils disaient :

– Ainsi, docteur, la blessure est grave ? interrogea M. de Kergaz.

– Très grave, monsieur le comte.

– Peut-il en mourir ?

– Je le crains.

La peur s'empara de Rocambole. Il ne voulait pas mourir.

Le comte s'approcha du lit, vit le blessé les yeux ouverts, et fit un signe imperceptible au docteur.

Ce signe voulait lui recommander sans doute le silence.

Le docteur s'approcha à son tour, prit la main du faux marquis, constata qu'il avait la fièvre et entraîna de nouveau M. de Kergaz dans une embrasure de croisée, où il se reprit à causer avec lui.

– Tonnerre et sang ! pensa Rocambole, qui sentit un courroux terrible s'animer dans son cœur contre sir Williams, si je dois mourir, au moins je mourrai vengé. Je démasquerai cet homme, en qui j'ai eu une foi si aveugle que je vais en mourir.

À partir de ce moment, la terreur de la mort et une sourde irritation s'emparèrent du blessé et atteignirent chez lui des proportions inouïes. Il se sentit naître au fond de l'âme une haine féroce pour sir Williams ; et, comme le comte s'approchait et lui demandait avec bonté :

– Comment vous sentez-vous, monsieur ?

– Monsieur le comte, répondit-il, je voudrais être seul avec vous pendant une heure ; je voudrais vous confier au plus vite, un secret que je ne veux pas emporter dans la tombe…

Le comte fit un signe au docteur, qui sortit, et il demeura seul au chevet du blessé ; puis il regarda le marquis don Inigo.

– Parlez, monsieur, dit-il, je vous écoute.

– Monsieur le comte, dit alors le faux marquis, j'ai entendu votre médecin vous affirmer tout à l'heure que je mourrai des suites de ma blessure, et je ne veux pas mourir sans que vous sachiez qui je suis, et quel est le motif secret de ma conduite.

Le comte eut un geste d'étonnement.

– Je ne m’appelle point le marquis don Inigo, je ne suis pas Brésilien, et j’ai capté la confiance de votre ami M. Urbain Mortonnet du Havre.

– Qui donc êtes-vous ? demanda le comte.

– J’ai été l’instrument, le bras, l’agent actif d’un homme que j’appellerai pour le moment sir Arthur Collins.

Armand tressaillit.

– Je crois avoir entendu prononcer ce nom, dit-il.

– C’est moi qui, sous le nom de vicomte de Cambolh, me suis battu avec M. Fernand Rocher.

– Vous ?

– Moi qui, avec l’aide de sir Arthur Collins, le fis transporter rue Moncey, dans l’ancien hôtel de la Baccarat, où il fut reçu par Turquoise. Or, savez-vous, monsieur le comte, quel était ce sir Arthur Collins ?

Le comte, stupéfait, regardait le blessé.

– C’était un homme qui voulait ruiner M. Fernand Rocher, le déshonorer en jetant aux genoux de sa femme, le jeune comte de Château-Mailly.

– Mais, monsieur, interrompit Armand, qui ne connaissait pas le dernier mot de cette histoire, car, sur l’ordre de Baccarat, tous avaient gardé le silence vis-à-vis de lui, que me dites-vous donc là ?

– Attendez, reprit Rocambole. Un soir, une nuit plutôt, un autre homme que vous connaissez, Léon Rolland, conduit par moi, pénétra dans la chambre de la Turquoise, qu’il aimait, et y trouva Fernand Rocher. Au moment où il entrait, la Turquoise souffla les bougies. Léon ne reconnut pas Fernand et se jeta sur lui armé d’un couteau. Heureusement pour lui, une femme qui nous poursuivait tous deux, sir Arthur Collins et moi, apparut un flambeau à la main.

– Baccarat, sans doute ? exclama le comte.

– Oui, fit Rocambole d’un signe. Le plan habilement conçu par sir Arthur Collins s’écroula, et celui-ci n’eut que le temps de prendre la fuite.

– Mais, s’écria M. de Kergaz, qu’est-ce donc que ce sir Arthur Collins dont vous me parlez ?

– Attendez, monsieur le comte, attendez. Sir Arthur avait rêvé de vastes combinaisons et m’y avait associé. J’étais son instrument. Un jour, il imagina de faire assassiner la marquise Van-Hop par son mari, dans un accès de fureur jalouse, afin de rendre le marquis libre et de lui permettre d’épouser plus tard sa cousine indienne Daï-Natha.

– Comment ! dit le comte, cette jeune femme qu’on a trouvée morte dans son hôtel aux Champs-Élysées ?

– Auprès d’un jeune homme baigné dans son sang, mais respirant encore.

– Oui, son amant, qu’elle avait assassiné, dit-on ?

– Erreur ! monsieur le comte. Ce jeune homme, c'était moi, et la main qui m'avait frappé était celle de sir Arthur Collins.

Alors Rocambole, à qui la mort semblait accorder un délai pour qu'il eût le temps de compléter ses aveux, Rocambole raconta tout au long ce drame que nous déroulions naguère, et dont Baccarat avait précipité le dénouement.

Seulement, le blessé continuait à désigner Andréa sous le nom de sir Arthur Collins. Pourtant un vague soupçon commençait à envahir le comte, une lueur indécise encore se faisait dans son esprit.

– Mais enfin, monsieur, fit-il avec impatience, quel était donc sir Arthur Collins, et d'où venait-il ?

– Je vous le dirai tout à l'heure. Permettez-moi de continuer. Quand sir Arthur eut vu échouer ses deux premières combinaisons, il voulut essayer une troisième. Celle-ci vous touchait de près, monsieur le comte, comme vous allez le voir. À tort ou à raison, sir Arthur s'était imaginé que si, par suite d'un événement quelconque, madame la comtesse de Kergaz devenait veuve, elle finirait par se remarier…

Le comte de Kergaz tressaillit, et la lueur qui se faisait depuis un instant dans son cerveau, se prit à grandir.

– Monsieur le comte, poursuivit Rocambole, sir Arthur voulait épouser votre veuve, et il m'avait chargé de vous tuer.

Armand jeta un cri.

– Jamais, poursuivit le blessé, je n'ai été épris de madame de Kergaz ; jamais je n'ai levé les yeux jusqu'à elle pour mon propre compte.

– Mais alors, ce duel avec mon frère Andréa ?… murmura Armand d'une voix tremblante.

– Monsieur le comte, dit Rocambole, regardez-moi bien, ne me reconnaissez-vous pas ?

– Non, dit Armand.

– Vous souvient-il de Bougival ?

Armand tressaillit.

– Et d'une nuit où vous m'avez appuyé un poignard sur la gorge ?

Ces mots furent un trait de lumière pour Armand.

– Rocambole ! murmura-t-il.

– C'est moi qui conduisais votre chaise de poste, le jour où vous trouvâtes sur la route du château de Magny votre frère Andréa, exténué et mourant.

Et comme M. de Kergaz laissait échapper un geste de surprise, Rocambole ajouta :

– Sir Arthur Collins s'était appelé autrefois sir Williams ; sir Williams, vous le connaissez maintenant, c'était M. le vicomte Andréa.

– Oh ! fit Armand d'une voix étouffée.

– C'est lui qui m'a fait apprendre pendant trois mois, à votre intention, cette botte italienne que vous avez parée ; lui qui, il y a deux heures, m'a, de l'extrémité du parc, indiqué mon chemin.

– Oh ! l'infâme ! murmura M. de Kergaz accablé.

Et il se souvint alors que Baccarat, un soir, était venue lui dire : « Andréa est un traître ! » et qu'il l'avait repoussée en lui disant : « Andréa est un saint ! » Le voile qui pesait sur les yeux de M. de Kergaz se déchirait enfin, et dès lors il comprit tout entière, cette œuvre patiente de vengeance que le génie de sir Williams avait rêvée, conduite, et que la Providence seule renversait au dernier moment.

– Monsieur le comte, acheva Rocambole, si vous doutiez encore, je pourrais vous donner une preuve authentique, irrécusable.

– Parlez, dit le comte.

– Cette preuve, poursuivit Rocambole, tenez, je vais vous la vendre.

Armand le regarda, stupéfait.

– Ce n'est point le repentir qui a dicté mes aveux, continua Rocambole avec cynisme, c'est la vengeance. Au moment de mourir, je suis prêt à haïr cet homme en qui j'avais foi, et je n'ai pas voulu mourir seul… comprenez-vous ?

– Eh bien ? dit le comte.

– À l'heure qu'il est, Baccarat court un danger pire que la mort. Si je parle, vous la sauverez des mains de sir Williams ; si je me tais, elle est perdue.

– Parlez donc alors ! exclama le comte vivement ; que vous faut-il ?

– Votre parole que si le médecin s'était trompé, et que si ma blessure n'était point mortelle, vous me pardonneriez et ne me livreriez point à la justice.

– Foi de gentilhomme, monsieur, répondit le comte gravement, je vous jure que vous sortirez de chez moi librement.

– Et, ajouta Rocambole qui songeait toujours à l'avenir, même en présence de la mort, vous me donnerez cent mille francs et un passeport pour l'Angleterre ?

– Soit, parlez.

Rocambole, s'étant fait sur-le-champ ce raisonnement fort simple, qu'il aurait cent mille francs d'Armand s'il revenait à la santé, lesquels, réunis aux cent mille francs du comte Artoff, lui constitueraient dix mille francs de rente, ne vit plus aucun inconvénient à livrer le dernier secret de sir Williams, et il dit à Armand tout ce qu'il savait des projets de vengeance d'Andréa contre Baccarat, en ce moment à bord du *Fowler*.

Cette dernière révélation fit bondir M. de Kergaz, et lui rendit toute son énergie.

– Un cheval ! s'écria-t-il en tirant violemment un cordon de sonnette, qu'on me selle un cheval !

Et dix minutes après, en effet, Armand et quatre serviteurs armés galopaient sur la route de Saint-Malo.

– Bon ! pensa Rocambole, que la terreur de la mort rendait féroce pour son maître, tu vas passer un joli quart d’heure, sir Williams… et je ne mourrai pas seul !

CXVI

Retournons maintenant à bord du *Fowler*.

La vue du comte, que sir Williams croyait si bien tombé depuis cinq jours sous le poignard de Venture, bouleversa toutes les idées du baronet et lui fit perdre la tête. Ce magnifique sang-froid qui caractérisait sir Williams, et lui avait fait envisager sans pâlir les plus critiques situations, s'évanouit. Il regarda Baccarat, et, dans son attitude, se peignit une stupeur, un effroi impossibles à décrire. Le comte Artoff à bord du *Fowler*, c'est-à-dire en relation avec John Bird, sir Williams l'avait deviné sur-le-champ, c'était sa perte. On lui avait tendu un piège, et John Bird, fidèle au comte qui avait sauvé sa maîtresse des flammes, John Bird n'était plus pour lui. Il y eut un moment de silence funèbre parmi ces trois personnages.

L'œil rivé au parquet, dans l'attitude d'un homme frappé de la foudre, sir Williams ne songeait pas à fuir, à faire usage de son poignard qui ne le quittait jamais, à se précipiter enfin sur Baccarat et à satisfaire sa vengeance en l'étranglant. Sir Williams, de sang-froid, eût certainement pris un des trois partis, mais il n'avait plus de sang-froid, il avait perdu la tête, et, comme tous les grands scélérats, il devenait lâche en face d'un péril inévitable.

– Monsieur le vicomte Andréa, dit Baccarat lentement, d'une voix calme, ferme, et qui semblait être celle de la destinée, tant elle était solennelle, monsieur le vicomte Andréa, l'heure du châtiment vient de sonner pour vous, terrible et inexorable.

Et comme ces paroles semblaient arracher sir Williams à sa prostration, comme il relevait la tête, retrouvait un reste d'audace et d'énergie, et se sentait dominé par l'instinct de la conservation, le comte Artoff l'enlaça d'un bras nerveux, lui appuya un poignard sur la gorge et le réduisit à l'impuissance.

– À moi !… au secours !… à l'assassin !… John Bird !… à moi, mon fidèle John Bird ! hurla sir Williams d'une voix étouffée, et sans avoir pu faire usage de son poignard qu'il avait tiré à demi du fourreau.

Mais le comte Artoff avait la force herculéenne des races du Nord ; il renversa sir Williams sous ses pieds, lui appuya un genou sur la poitrine et le maintint immobile sous lui.

Alors Baccarat continua :

– Je vous l'ai dit tout à l'heure, vicomte Andréa, votre fatale passion pour Sarah a été la pierre d'achoppement qui devait vous faire trébucher. Pour enlever Sarah, vous avez eu besoin de John Bird et de votre complice Rocambole. Ce dernier a armé contre le comte le bras de Venture, l'ancien valet de madame Malassis, et Venture vous a trahi…

Sir Williams écumait de rage.

– John Bird, poursuivit Baccarat, a été un misérable comme vous ; mais il avait dans la poitrine un cœur reconnaissant, il avait aimé, et comme le comte avait sauvé celle qu'il aimait, il n'a point hésité à servir le comte, à se dévouer pour lui et à déserter votre cause. Comprenez-vous ?

Sir Williams blasphémait sous le genou du comte, qui lui dit :

– Tu demandes en vain du secours, misérable, nul ici ne viendra à ton aide, nul ne te défendra, nul n'aura pitié de toi, qui n'as eu pitié de personne… Sir Williams, sir Arthur, Andréa, de quelque nom que tu te nommes, je te le répète, l'heure du châtiment a sonné pour toi.

Sir Williams comprit qu'il était perdu, que nul ne viendrait à son secours.

– Grâce ! murmura-t-il.

– M'aurais-tu fait grâce, demanda-t-elle, si j'avais été, comme tu l'es en ce moment, au pouvoir de celui que tu croyais ton âme damnée ?

Un accès de rage s'empara de sir Williams, réduit à l'impuissance.

– Non ! s'écria-t-il, non ! non !

– Eh bien, reprit Baccarat, si ce n'était que moi seule que tu eusses poursuivie, si seule j'avais à me plaindre de toi, peut-être te pardonnerais-je encore…

Un frisson d'espérance courut dans les veines de sir Williams. Sa fureur s'apaisa un moment et fit place à une sorte d'anxiété suppliante, qui se peignit dans son regard, tourné vers Baccarat. Mais son espoir fut de courte durée.

Baccarat reprit :

– Sir Williams, ce n'est pas moi seule, ce n'est pas même le comte Artoff qui vous condamne, ce sont tous ceux que vous avez poursuivis si longtemps de votre haine implacable.

– Voyez plutôt… voyez vos juges !

Et comme elle prononçait ces paroles, il se fit un grand bruit derrière le comte, qui tenait toujours sir Williams immobile sous son poignard, et le força alors à se retourner…

Une de ces cloisons qui séparent, à bord des navires, les cabines, venait de s'écrouler ou plutôt de glisser sur des rainures invisibles, démasquant une pièce à peu près semblable à celle où se trouvaient ces trois personnages. Et voici ce que l'œil épouvanté de sir Williams aperçut :

Cette pièce, qui n'était autre que celle qu'on nomme à bord le carré des officiers, avait été tendue de noir. Une banquette, couverte d'un drap de même couleur, y servait de sièges à une demi-douzaine de personnes également vêtues de noir.

La première était le marquis Van-Hop.

À la droite du marquis se trouvait le jeune comte de Château-Mailly, à sa gauche M. Fernand Rocher.

Derrière eux, un quatrième personnage se trouvait entre deux femmes, ou plutôt entre une femme et une jeune fille : c'était Léon Rolland. La femme riait et pleurait à la fois, manifestant tous les indices de la folie : c'était Turquoise. La jeune fille versait des larmes silencieuses et paraissait comprendre par avance la scène terrible qui allait avoir lieu : c'était Sarah.

– Sir Williams, dit alors Baccarat, vos victimes sont devenues vos juges, elles se sont converties en tribunal, et vont prononcer sur votre sort.

– Grâce ! répéta sir Williams, que l'épouvante de la mort rendit tout à fait humble et lâche.

Baccarat regarda alors le tribunal, et dit d'une voix forte :

– Si parmi vous quelqu'un veut faire grâce à cet homme, qu'il lève la main.

Une seule main se leva. C'était celle de la petite juive.

– Sir Williams, dit Baccarat, l'enfant que tu as voulu déshonorer vient de te sauver la vie. Tu ne mourras point.

Un rugissement de joie s'échappa de la poitrine du monstre.

– Mais, ajouta Baccarat, il faut que tu sois châtié, et nous avions prévu le cas où ta vie infâme et souillée serait rachetée par la prière de l'innocence.

Et Baccarat alla prendre place sur le siège tendu de noir, et ce fut alors le comte qui prit la parole :

– Nous sommes ici en pleine mer, dit-il ; l'homme qui commande ce navire est roi à son bord, ses matelots lui obéissent comme des esclaves et sa volonté est la leur. C'est toi-même, infâme, qui as imaginé ton supplice. Andréa, continua le comte Artoff, le *Fowler* te déposera dans trois mois sur quelque plage déserte des îles Marquises ou de l'Australie ; mais comme tu es réellement le génie du mal, comme les ressources de ton esprit sont infinies, comme tu pourrais échapper aux Caraïbes, puis revenir en Europe et y rêver quelque nouvelle tentative de vol, de meurtre et de pillage, comme il faut briser les dents et les ongles de la bête fauve à qui on fait grâce de la vie, si on ne veut point avoir à la redouter encore, tu vas être réduit, toi le fort, toi le hardi, à l'impuissance d'un vieillard ou d'un enfant.

Et tandis qu'il parlait ainsi, le comte Artoff jeta une exclamation dans une langue inconnue, et la porte de la cabine s'ouvrit de nouveau ; et le misérable, épouvanté, vit apparaître les deux hommes qui s'étaient montrés à Rocambole quelques jours auparavant et l'avaient jeté dans la Marne. Ces deux Cosaques n'entendaient pas un mot de français, et considéraient le comte comme un maître souverain dont tous les désirs devaient être exécutés sur l'heure.

L'un d'eux tenait à la main un pistolet.

L'autre était armé d'un instrument qui fit frémir sir Williams plus que cette arme à feu qu'il venait d'apercevoir. Cet instrument était un rasoir. À quel supplice mystérieux était donc condamné cet homme à qui cependant on faisait grâce de la vie ?

Ces deux hommes s'emparèrent de sir Williams.

En même temps, le comte alla s’asseoir à son tour sur la banquette où siégeait l’étrange et mystérieux tribunal, et il reprit :

– Sir Williams, vous avez été beau, vous avez eu le regard fascinateur, et sous l’empire de ce regard, les femmes se sentaient troublées jusqu’au fond du cœur, et les bandits que vous recrutiez, avaient en vous une foi aveugle. Vous aviez l’éloquence railleuse de l’esprit du mal, vous blasphémiez en souriant, vous prononciez des arrêts de mort d’un ton moqueur. Désormais vous ne pousserez plus que des sons inarticulés, et vous serez un objet d’horreur pour l’univers entier.

Et le comte allait lever la main et faire un signe aux deux Cosaques pour leur enjoindre sans doute d’exécuter ce mystérieux et terrible châtiment auquel sir Williams était condamné, lorsque John Bird fit irruption dans la cabine en s’écriant :

– Hâtez-vous, on vient !

– Qui ? demanda Baccarat.

– Je ne sais pas, répondit John Bird. Mais quatre hommes sont dans une barque avec des torches et nagent vigoureusement vers le navire. Un matelot breton que j’ai à bord, et qui vient de braquer sur l’embarcation une lunette d’approche, prétend que, à leur costume, on reconnaît des hommes du pays de Vannes.

– C’est le comte de Kergaz ! s’écria Baccarat.

Ce nom réveilla chez sir Williams anéanti cet instinct de vengeance féroce qui l’avait constamment guidé.

– Non ! non ! vociféra-t-il, ce n’est pas Armand, Armand est mort !

Ces mots furent un coup de foudre pour les assistants, et le jeune Russe ne songea point à lever le bras et à faire le signal convenu.

Un moment sir Williams retrouva son énergie de bête fauve. Peut-être même que s’il n’eût été qu’aux mains du comte Artoff et de Baccarat, il eût pu leur échapper, tant était grande la stupeur que venaient de produire ces mots : « Le comte est mort !… » Mais les Cosaques ne savaient pas le français, et ils continuèrent à maintenir le prisonnier immobile, attendant que leur maître fît un signe.

– Oui, oui, répéta sir Williams avec un accent étrange où se révélait toute sa haine ; Armand est mort à cette heure, mort d’un coup d’épée, mort frappé par Rocambole, qui s’est sauvé du fond de la Marne, et que j’ai laissé, il y a deux heures, franchissant la haie du parc de Kerloven pour aller tuer Armand de Kergaz !… Mutilez-moi, maintenant ; défigurez-moi, que m’importe ! L’homme que je haïssais comme les ténèbres abhorrent la lumière, n’est plus qu’un cadavre !

– Ah ! misérable ! s’écria Baccarat, si tu as dit vrai, ce n’est plus la mutilation, c’est la mort qui t’attend !

Et elle s’élança hors de la cabine et monta sur le pont.

Là, elle arracha la lunette des mains du matelot de vigie et la braqua sur l’embarcation.

Soudain elle jeta un cri de joie. Le canot, éclairé par un falot placé à l’avant, n’était plus qu’à quelques brasses du navire, et, dans ce canot, Baccarat venait d’apercevoir

Armand.

– Ah ! sauvé ! sauvé ! murmura-t-elle.

Et elle redescendit dans la cabine et cria à sir Williams :

– Tu t'es trompé, bandit ! Armand n'est pas mort… il est dans le canot… il vient… Mais il arrivera trop tard pour implorer ta grâce…

Et tandis que Baccarat achevait, le comte Artoff fit un geste, et, à ce geste, la cloison courut de nouveau dans les rainures, et sir Williams et ses bourreaux se trouvèrent séparés de Baccarat ; car les juges qui venaient de condamner ne devaient point assister au supplice.

* *

*

Presque au même instant, M. de Kergaz s'élançait sur le pont du *Fowler* le pistolet au poing, résolu à disputer, avec l'aide de ses serviteurs, Baccarat à sir Williams et à John Bird. Mais il recula stupéfait, car la première personne qu'il aperçut, ce fut elle.

Baccarat était libre et elle lui disait d'une voix émue :

– Monsieur le comte, Dieu est pour nous.

– Andréa… où donc est-il, l'infâme ? s'écria Armand.

– À cette heure, répondit Baccarat, Dieu punit. Venez, ajouta-t-elle.

Elle l'entraîna dans l'intérieur du navire, et le fit entrer dans cette salle où ceux qui venaient de condamner sir Williams se trouvaient encore. Tous écoutaient, frissonnants, car la cloison s'était refermée, les séparant de sir Williams, aux mains de ses bourreaux.

Armand de Kergaz, pâle, le front baigné d'une sueur glacée, entendit des hurlements affreux qui paraissaient bien mieux provenir d'une bête fauve que sortir d'une gorge humaine. Une lutte atroce, inouïe, avait lieu sans doute entre sir Williams et ses bourreaux.

Un moment la pitié, et peut-être cette voix mystérieuse du sang à laquelle deux fois déjà le comte avait obéi, s'élevèrent de nouveau dans son cœur :

– C'est mon frère !… murmura-t-il en regardant Baccarat.

Mais au même instant les hurlements s'éteignirent soudain ; puis la détonation d'une arme à feu se fit entendre.

– Mort ! s'écria Armand.

– Non, répondit Baccarat, mais regardez.

Et, de nouveau, la cloison glissa sur ses rainures et M. de Kergaz recula d'horreur à la vue de l'être hideux qu'il avait devant lui… Ce n'était plus le beau, le séduisant sir Williams au regard fascinateur ; c'était une horrible créature dont le visage n'était qu'une plaie violacée, dont l'œil était éteint, le front calciné, et dont la bouche vomissait un flot de sang… Le pistolet, chargé à poudre seulement, avait servi à obtenir cet épouvantable résultat. Quant au rasoir, il avait coupé la langue à cet homme, dont l'infernale éloquence avait entraîné vers le crime presque tous ceux à qui elle s'était adressée.

* *

*

Quand les premières clartés de l’aube glissèrent sur la mer, tandis que Baccarat et ses compagnons regagnaient la terre dans un canot, le *Fowler* levait l’ancre, emportant vers les terres australes, sir Williams, le mutilé.

ÉPILOGUE

I

Il y avait un mois environ que le *Fowler* avait levé l'ancre et mis le cap sur l'Australie.

Un soir, à la nuit tombante, une voiture de place s'arrêta dans le faubourg Saint-Antoine, devant la porte de notre ami Léon Rolland.

Les ateliers de l'ébéniste étaient fermés, et Léon était remonté auprès de Cerise. Depuis six mois, c'est-à-dire depuis ce jour heureux et fatal à la fois, où Fernand Rocher et Léon s'étaient rencontrés et reconnus chez Turquoise, le bonheur et le calme étaient revenus dans le modeste intérieur de la belle et vertueuse Cerise.

Au moment où la voiture s'arrêtait à la porte et tandis qu'une femme vêtue de noir et voilée en descendait, madame Rolland, assise sur un petit canapé, tenait son jeune enfant sur ses genoux, et passait dans sa blonde chevelure ses jolis doigts effilés. Léon, assis à deux pas, contemplait avec amour ce groupe charmant de l'enfant et de la mère. Cerise lutinait son enfant et riait avec lui. La vieille mère, assise dans un coin, s'était endormie sur sa chaise.

– Mon amie, dit tout à coup Léon, il y a longtemps, ce me semble, que ta sœur n'est venue nous voir.

– C'est vrai, dit Cerise. Maintenant c'est presque toujours moi qui vais chez elle… Ma pauvre Baccarat, ajouta-t-elle, est triste à mourir depuis quelques jours. Jamais je ne l'avais vue ainsi.

– Qu'a-t-elle ? fit Léon étonné.

– Je ne sais, murmura Cerise. Mais, à coup sûr, ce n'est plus son amour pour Fernand qui peut l'abattre ainsi…

Comme Cerise achevait, des pas résonnèrent sur le carré, un coup de sonnette se fit entendre, et l'unique bonne de Cerise annonça :

– Madame Charmet.

Cerise et Léon se levèrent avec empressement.

– Ah ! te voilà, chère Louise, murmura madame Rolland en déposant son enfant sur un canapé et courant à Baccarat.

Baccarat mit un baiser au front de Cerise.

– Bonsoir, petite sœur, dit-elle d'une voix émue qui fit tressaillir Léon et sa femme.

Baccarat était pâle, triste, amaigrie, sans que, cependant, sa merveilleuse beauté parût altérée.

– Chère petite sœur, reprit-elle, tu as dû me trouver bien oublieuse depuis quelques jours ; mais, que veux-tu ? j'ai eu bien des intérêts à régler, bien des affaires embrouillées à tirer au clair.

Léon et Cerise étaient frappés de l'accent triste et voilé de Baccarat.

– Louise, murmura Cerise, tu nous caches un nouveau chagrin, et c'est mal, c'est bien mal à toi !

– Mais, je te le jure…

– Oh ! tu as des larmes dans la voix, s'écria Cerise avec vivacité.

– Mon enfant, répondit Baccarat en pressant la jeune femme sur son cœur, sais-tu pourquoi je suis triste ? C'est que je vais vous quitter.

– Nous quitter !

Et Cerise et Léon mirent toute leur âme dans cette exclamation.

– Oui, fit Baccarat d'un signe de tête.

– Nous quitter ! répéta Cerise avec terreur. Mais où vas-tu, mon Dieu ?

– Où allez-vous ? dit Léon à son tour.

Baccarat s'assit et leur prit la main à tous deux.

– Mes enfants, dit-elle, tant que ce mauvais génie qui vous poursuivait de sa haine a plané sur vous, je me suis trouvée là pour vous défendre, pour veiller sur vous à toute heure.

– Ah ! firent les deux époux avec un élan d'affection et de reconnaissance, vous nous avez sauvés, vous avez été notre bonne étoile !

– Maintenant, reprit Baccarat, vous n'avez plus besoin de moi, mes chers enfants ; le bonheur est assis à votre foyer ; pourquoi viendrais-je l'attrister par le mélancolique visage d'une femme pour qui toute illusion est morte désormais.

– Mais où vas-tu ? grand Dieu ! s'écria Cerise.

– Loin de Paris, dont le séjour me pèse et me navre… là-bas, en Bretagne, au bord de la mer.

– En Bretagne ! fit Cerise étonnée.

– Oui, dit Baccarat : j'ai acheté un petit ermitage au fond d'un vallon, à quelques pas de la mer. J'ai besoin de solitude, et c'est là que j'irai vivre.

– Mais, murmura Cerise, pourquoi ne resterais-tu point auprès de nous ?

– Paris me pèse ! répéta-t-elle avec tristesse. Et puis elle ajouta :

– Tiens, si ton mari était bon, il te permettrait de m'accompagner, de venir assister à mon installation. Nous emmènerions ton enfant. Le grand air lui ferait un bien infini.

– Oh ! de grand cœur ! exclama Léon, qui se sentait les yeux pleins de larmes à la pensée que Baccarat abandonnait Paris.

– Eh bien, répondit madame Charmet, alors fais demain matin tes préparatifs, nous partirons le soir même.

Les deux sœurs passèrent une heure ensemble, se tenant les mains et se regardant avec tristesse.

Cerise devinait qu'un nouvel orage grondait au fond du cœur de Baccarat, qu'une douleur nouvelle la torturait, et elle n'osait l'interroger.

Baccarat éprouvait, en dehors de sa propre souffrance, comme une indéfinissable angoisse. Il lui semblait qu'elle venait pour la dernière fois dans la maison de sa chère Cerise.

Léon Rolland comprit que Baccarat voulait rester seule avec sa sœur : il descendit à l'atelier, tandis que la vieille mère allait coucher l'enfant qui s'était endormi.

– Ah ! Louise, Louise, murmura la jeune femme en se retrouvant seule avec Baccarat, tu me caches quelque chose, j'en suis bien certaine… Tu ne quitterais point ainsi Paris si tu n'avais pas…

Baccarat mit sa belle main sur les lèvres rouges de sa sœur.

– Tais-toi, enfant, dit-elle ; je pars, je quitte Paris, parce que la mission que je m'étais imposée est remplie. J'ai démasqué et réduit à l'impuissance l'infâme Andréa. J'ai atteint le but, la lutte est finie, je n'aspire plus qu'au repos.

La voix de Baccarat était toujours émue, et ce fut en comprimant un sanglot qu'elle ajouta :

– J'ai aimé, j'ai souffert… Un jour Dieu m'a conduite au repentir par le chemin de l'amour. Un moment, je me suis crue assez forte pour renoncer au monde, pour mener au milieu de la foule une vie presque monastique, pour passer, sans cesse, humble dame de charité, devant la maison de ceux que mon cœur a aimés, sans que, désormais, ce cœur se prît à battre… je me suis trompée.

– Mon Dieu ! tu l'aimes donc toujours ?

Un triste sourire vint aux lèvres de Baccarat.

– Non, dit-elle, je ne l'aime plus… mais je suis toujours femme.

Cerise ne comprit point ces paroles ; mais, après cet aveu, Baccarat se leva vivement, pressa Cerise dans ses bras et lui dit :

– Ne me questionne pas… ne me demande rien… adieu, à demain !… Non… plus tard… un jour je te dirai tout, fit Baccarat d'une voix étouffée, adieu !

Et elle s'en alla, après avoir obtenu de Cerise la promesse qu'elle serait prête à partir le lendemain.

En sortant de chez sa sœur, Baccarat remonta dans sa voiture de place, et dit au cocher :

– Menez-moi rue de la Pépinière.

Elle allait chez le comte Artoff.

Le jeune Russe avait écrit deux heures avant à Baccarat une lettre conçue en ces termes :

« Ma chère amie,

« Un coup de foudre m'arrive ce matin, sous forme de pli cacheté portant le timbre de Saint-Pétersbourg. Vous le savez, je suis Russe, sujet du tsar, et le tsar, mon gracieux souverain, a d'impérieuses volontés.

« Or, vous le savez, la noblesse moscovite est soumise à l'obligation de rentrer en Russie au moins tous les deux ans, si elle a obtenu la permission de voyager.

« J'ai un peu trop oublié, en France, que j'étais colonel de cavalerie à Saint-Pétersbourg, et un ordre de l'empereur me rappelle.

« Dois-je obéir sur-le-champ ou demander une prolongation de congé ?

« Venez ce soir prendre une tasse de thé avec moi.

« Comte Artoff »

Cette lettre avait étonné, ému Baccarat.

Depuis trois mois, le comte n'était-il point son compagnon, son confident, son ami fidèle et dévoué, l'homme qui lui avait obéi aveuglément dans cette lutte contre sir Williams où elle l'avait entraîné ? Le départ du comte, c'était pour elle un coup de foudre, et peut-être était-il la cause de cette brusque résolution qu'elle venait de prendre elle-même de quitter Paris et d'aller s'ensevelir vivante dans un pli des falaises bretonnes.

Lorsqu'elle arriva rue de la Pépinière, le comte Artoff était absent.

– Monsieur le comte est sorti, lui dit le valet de chambre, mais il supplie madame de l'attendre au salon.

Baccarat se jeta dans une bergère et attendit, comme l'en priait le comte. Mais elle attendit en rêvant, en promenant un œil distrait et plein de larmes sur les objets qui l'entouraient et semblaient lui rappeler mille souvenirs.

Dans ce salon dont les croisées donnaient sur le jardin, dont la voluptueuse recherche d'ameublement disait l'immense fortune du comte, que d'heures charmantes elle avait passées en tête-à-tête avec lui…

– Mon Dieu ! murmurait Baccarat en elle-même, mon Dieu ! pourquoi voulez-vous donc que la femme soit faible éternellement ? J'ai aimé, j'ai souffert, et je me suis réfugiée en vous… Pendant quatre années, j'ai voulu arracher de son cœur cette passion coupable et sans espoir qui s'en était emparé, et, un jour, je me suis crue entièrement à vous… Oh ! malheureuse et folle créature que j'étais !…

Une heure s'écoula pour la jeune femme dans cette solitude et cette absorption morale. Le comte ne revenait pas. Jamais, peut-être, Baccarat n'avait jadis attendu Fernand Rocher avec plus d'émotion. Enfin des pas se firent entendre, la porte du salon s'ouvrit, et la jeune femme, étonnée, vit entrer, non point le comte Artoff, mais Armand de Kergaz. Du reste, le comte n'était pas seul, il était suivi d'un personnage que Baccarat reconnut. C'était le marquis Van-Hop.

– Ah ! fit Baccarat étonnée de l’arrivée de ces messieurs, vous l’avez vu, messieurs, le comte ?

– Il est en ce moment chez moi, répondit M. Van-Hop, il fait ses adieux à la marquise.

Ce mot adieu pénétra comme un coup de poignard au fond du cœur de Baccarat.

Armand s’assit auprès de Baccarat, lui prit la main et lui dit :

– Depuis que nous savons, le marquis et moi, ce que nous vous devons à vous et au comte Artoff, madame, nous nous sommes vivement intéressés au bonheur de ce noble jeune homme, et nous venons nous adresser à vous.

Baccarat tressaillit.

– Le comte Artoff, poursuivit Armand, doit et veut se marier. (Baccarat devint pâle et sentit un frisson lui parcourir tout le corps.) À nos yeux, son bonheur dépend de l’union qu’il projette, et vous seule pourriez vous y opposer.

– À Dieu ne plaise ! murmura Baccarat, qui, en ce moment, fut réellement héroïque de courage et de sang-froid.

– Madame, ajouta le marquis Van-Hop, M. de Kergaz et moi connaissons la femme que doit épouser le comte Artoff. Elle est, à nos yeux, digne de porter son nom, et nous serons les témoins de ce mariage.

– Ah ! fit Baccarat, dont tout le sang affluait au cœur, il se mariera en France ?

– Oui…

– Avant son départ ?

– C’est probable. Vous seule, je le répète, poursuivit Armand, pourrez empêcher ce mariage, et nous venons vous supplier, connaissant l’ascendant que vous avez sur l’esprit du comte, de n’en rien faire.

– Je vous le jure, répondit Baccarat avec émotion.

– C’est bien, nous avons votre parole, dit M. de Kergaz. Adieu, madame.

– Comment, fit Baccarat avec étonnement, vous partez ?

– Nous reviendrons dans une heure, répondit le marquis Van-Hop. Nous nous occupons du mariage de ce cher comte, et nous courons en ce moment chez madame de Kergaz.

Et ils sortirent, laissant Baccarat plongée dans une douloureuse stupéfaction.

Quelle était donc cette femme qu’allait épouser le comte Artoff ?

II

Tandis que la scène que nous venons de décrire avait lieu à Paris, et que M. de Kergaz annonçait à Baccarat la prochaine arrivée du comte Artoff, un jeune homme, faible encore, et dont la pâleur trahissait de longues souffrances, se promenait au bras d'un domestique dans le parc du château de Kerloven.

C'était M. le marquis don Inigo de los Montes, ou plutôt notre vieille connaissance Rocambole. M. de Kergaz s'était montré vis-à-vis de lui ce qu'il était dans toutes les circonstances de sa vie, l'esclave de sa parole et le gentilhomme doué d'une exquise délicatesse. Du jour où il avait été blessé, en danger de mort, sous son toit, Rocambole avait été pour le comte non plus un ennemi, mais un des membres de cette grande famille humaine à laquelle M. de Kergaz avait voué son cœur et sa fortune. Les soins les plus empressés avaient été prodigués au blessé, de la vie duquel on avait désespéré longtemps. Puis, comme la jeunesse est toujours énergique et lutte opiniâtrement avec le trépas, Rocambole était peu à peu revenu à la vie.

On le comprend, M. de Kergaz n'avait pas voulu, n'avait pas pu demeurer avec sa femme sous le même toit que celui qui y était venu dans l'intention d'y semer le déshonneur et le deuil. Il était reparti pour Paris avec Jeanne et son jeune enfant, laissant auprès du blessé un domestique de confiance et un médecin.

Pendant trois semaines Rocambole n'avait pu quitter son lit. Cependant la blessure s'était fermée peu à peu, la vie était revenue abondante, et, un soir, vers quatre ou cinq heures, le médecin accorda à son malade, l'autorisation de se lever. Cette autorisation fut accueillie avec joie, et ce fut avec l'empressement d'un enfant gâté que Rocambole descendit dans le parc au bras d'un domestique, car sa marche était chancelante encore.

On touchait alors aux premières journées de septembre ; la soirée était tiède, embaumée, et l'air que respirait le blessé gonfla ses poumons et lui fit sentir bientôt qu'il était hors de danger et que l'heure n'était pas loin où il pourrait quitter Kerloven. Or, pour Rocambole, quitter Kerloven, n'était-ce pas revenir à la liberté, et, qui mieux est, à la vie élégante qu'il avait menée pendant quelque temps, grâce à la protection de sir Williams ? Le comte Artoff avait souscrit un bon de cent mille francs, Armand de Kergaz avait promis la même somme ; tous deux étaient gens d'honneur, et les fripons de la race de Rocambole ne doutent jamais de la parole des honnêtes gens.

Tandis qu'il se promenait, appuyé sur le bras du serviteur, et tout entier à la joie de vivre, Rocambole, disons-nous, songeait déjà à reconstruire sa fortune ébranlée sur de nouvelles bases, et il s'adressait le discours suivant :

– Récapitulons mes comptes et faisons mon bilan. J'ai servi pendant une année sir Williams et ses combinaisons. Ses combinaisons ont échoué ; j'y ai gagné un coup de poignard et un coup d'épée, et si j'en suis revenu, c'est que probablement j'ai la vie

chevillée au corps et que la Providence a sur moi des vues secrètes ; voici mon passif. Maintenant, voyons l'actif : le comte Artoff a voulu me noyer, et il m'a donné cent mille francs ; le comte Armand de Kergaz m'a promis la même somme, de telle façon que ces deux messieurs se vengent de ce que j'ai voulu les tuer ou les faire assassiner en se cotisant pour me constituer dix mille livres de rente ; un actif qui dépasse de beaucoup le passif. Une seule chose m'inquiète… qu'est devenu sir Williams ?

Cette réflexion rendit Rocambole tout rêveur. En effet, il était dans une ignorance absolue sur le sort de son ancien chef.

Armand était revenu à Kerloven le lendemain de cette nuit terrible où sir Williams fut mutilé à bord du *Fowler,* et il avait gardé le silence, tant vis-à-vis de la comtesse que de Rocambole, à qui il s'était contenté de dire :

– Baccarat est sauvée ! Vous aurez vos cent mille francs.

Le jour suivant, le comte et la comtesse de Kergaz étaient partis. Or, Rocambole ne redoutait rien tant que la réapparition de M. le vicomte Andréa, lequel, il le sentait bien, ne lui pardonnerait pas sa seconde trahison.

– Pourvu, pensa-t-il, que ce philanthrope d'Armand n'ait pas eu encore la bêtise de pardonner !

Cette appréhension donnait la chair de poule à Rocambole. Sir Williams mort, Rocambole respirait, il aimait la vie, il était plein d'espérance, il avait dix mille bonnes livres de rente qui ne devaient rien à personne. Sir Williams vivant, échappé aux mains de Baccarat et du comte Artoff, les seuls adversaires sérieux qu'il eût, selon Rocambole, tout redevenait incertain, subordonné au hasard…

– Il faut que j'en aie le cœur net, pensa-t-il.

Et il se résolut à questionner adroitement le serviteur commis à sa garde.

– Mon ami, lui dit-il, est-ce que vous avez toute la confiance de M. de Kergaz ?

– Oui, monsieur, toute. Je connais ses affaires comme les miennes.

– Ah !

Et Rocambole prit l'attitude humble et triste d'un grand coupable qui se repent.

– Alors, reprit-il, vous savez pourquoi je me suis battu ?

– Oui, monsieur.

– Et… vous me méprisez ?

– Le fait est, monsieur, répondit le vieux serviteur avec une franchise toute bretonne, le fait est que si M. le comte ne me l'avait pas ordonné, au lieu de vous soigner…

– Vous m'auriez tué, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur.

– Eh bien, continua Rocambole, merci de votre aveu. Il me prouve que vous êtes dévoué au comte, et que vous serez homme à lui donner un bon conseil.

– Oh ! certes.

– Priez-le donc alors de se défier de son frère, le vicomte Andréa.

Un sourire qui fit tressaillir Rocambole glissa sur les lèvres du Breton :

– Monsieur le comte, dit-il, sait à quoi s'en tenir là-dessus, et, d'ailleurs, M. Andréa n'est plus à craindre.

– Ah !

– J'étais avec M. le comte à bord du *Fowler*.

– Et… sir Williams ?

– Il a eu son compte.

Un immense espoir envahit le cœur de Rocambole.

– Il est mort, n'est-ce pas ?

– Non…

Rocambole frissonna comme il avait espéré.

– Mais il est en route pour l'Australie.

– Tiens ! pensa l'élève de sir Williams, on l'aura confié à John Bird pour le conduire chez les sauvages aux lieu et place de Baccarat. C'est la peine du talion appliquée par avance. C'est égal, je préférerais qu'il fût mort.

Et Rocambole ne put s'empêcher de songer que sir Williams avait échappé déjà à de plus grands périls, et qu'il pourrait bien, durant la traversée, faire la paix avec John Bird. Mais le serviteur ajouta, comme s'il eût deviné les réflexions de Rocambole :

– Du reste, si M. Andréa revient jamais d'Australie, je le défie bien de raconter ses souvenirs de voyage !

– Pourquoi ?

– Parce que, pour parler, il faut une langue, et que…

Rocambole tressaillit.

– On lui a coupé la sienne, acheva le Breton.

Et il raconta naïvement alors à M. le marquis don Inigo de los Montes, qui l'écouta charmé, le supplice qu'avait subi sir Williams, désormais réduit à l'impuissance.

– Bon ! pensa Rocambole, décidément l'avenir est à moi.

En ce moment, il fut rejoint par le docteur qui le soignait.

– Docteur, lui dit Rocambole, comment me trouvez-vous ?

– Mais beaucoup mieux.

– Pensez-vous que je pourrai bientôt quitter le château et retourner à Paris ?

– Quand vous voudrez.

– Sans craindre une rechute ?

– Sans aucun danger.

– Demain, par exemple ?

– Demain.

– J’ai hâte de toucher mes deux cents mille francs, pensait Rocambole.

– Monsieur, dit le domestique, M. le comte m’a remis pour vous une lettre lorsqu’il est parti, en me recommandant de vous la donner la veille ou le jour de votre départ.

– Eh bien, je pars demain, donnez…

Le domestique avait la lettre sur lui ; il la tira de sa poche et la tendit à Rocambole.

Le docteur, en homme discret, se retira un peu à l’écart. Rocambole prit la lettre et en rompit le cachet.

La lettre contenait ces quelques mots :

« Monsieur,

« J’ai toujours été et je serai toujours fidèle à ma parole. Cette lettre vous sera remise dans le cas où vous reviendriez à la santé, lorsque vous serez en état de quitter Kerloven. Je vous ai acheté votre dernier secret cent mille francs, et les cent mille francs vous seront payés sur la présentation du bon ci-joint, soit à Paris chez mon banquier, soit à Saint-Malo, chez M. L…, armateur et mon ami.

« L’homme qui vous avait constamment entraîné dans la carrière du crime est à jamais séparé de vous. Vous ne le retrouverez plus sur votre route.

« Repentez-vous, monsieur ; vous êtes jeune, intelligent, à l’abri du besoin désormais, et si le pardon de ceux que vous avez offensés peut vous engager à revenir au bien, croyez que tous nous vous pardonnons.

« Armand de Kergaz. »

Cette lettre toucha Rocambole.

– Ma parole, pensa-t-il, voilà réellement un gentilhomme, et ce ne sera jamais qu’à la dernière extrémité que je me laisserai aller dorénavant à le chagriner.

Rocambole rentra au château et y fit ses préparations de départ.

Or, le hasard avait voulu que la chambre qu’il occupait depuis un mois fût précisément celle qu’avait occupée Andréa pendant son séjour à Kerloven.

En se mettant au lit, Rocambole, que, depuis huit ou dix jours on ne veillait plus, et qui, par conséquent, passait la nuit tout seul, Rocambole, disons-nous, fut assailli par une inspiration et un souvenir à la fois.

– Je me souviens, se dit-il, qu’un soir, il y a quatre ou cinq mois, quand nous préparions cette malheureuse affaire de Van-Hop, je surpris sir Williams écrivant sur un calepin, ou plutôt y traçant des chiffres dont l’assemblage avait une signification. Or,

c’était le moyen employé entre nous pour nos correspondances, et c’était ainsi que mes documents sur les affaires des Valets-de-Cœur étaient mis en ordre.

« – Que faites-vous là, mon oncle ! lui demandai-je.

« – J’écris mes projets pour l’avenir. Si jamais je meurs, me dit-il, je te ferai mon héritier, et ce calepin te vaudra ta fortune.

« Et il remit le calepin dans sa poche. »

– Or, sir Williams, incontestablement, était un homme de génie. Ah ! si j’avais les notes de sir Williams.

Et Rocambole poursuivit :

– De deux choses l’une : ou sir Williams les portait toujours sur lui, ce qui est peu probable, car enfin de pareilles notes sont trop précieuses pour qu’on risque de les perdre ; ou ces notes sont ici… Elles ne peuvent être ailleurs, car sir Williams a quitté Kerloven, persuadé qu’il y reviendrait le lendemain pour assister aux funérailles de son frère. Et la chambre où je suis était, m’a-t-on dit, celle qu’il occupait. Or, poursuivit Rocambole, un calepin comme celui de sir Williams n’est point une de ces choses qu’on laisse traîner dans un tiroir, au fond d’un meuble ou sur une table. S’il est ici, il est caché, et caché comme seuls les voleurs savent cacher quelque chose : voyons !

Et Rocambole du fond de son lit, ajouta à son raisonnement cette réflexion réellement philosophique :

– C’est toujours la nuit qu’un avare songe à enterrer son trésor. C’est donc la nuit que sir Williams a caché son calepin, si toutefois il l’a caché… il était là où je suis… Cherchons donc des yeux, autour de moi, à quel endroit de cette pièce je m’arrêterais, si j’avais un trésor à enfouir…

Et Rocambole examina attentivement chaque meuble, chaque coin et recoin de la pièce. Tout à coup ses regards s’arrêtèrent et se fixèrent opiniâtrement sur un vieux portrait de famille appendu au mur entre les deux croisées.

Et Rocambole bondit hors de son lit ; bien qu’il fût faible encore, l’espoir lui donnait des forces.

Rocambole monta sur une chaise, atteignit au portrait et le décrocha. Le portrait ne recouvrait aucune cachette pratiquée dans le mur, ainsi qu’on aurait pu d’abord le croire, et Rocambole le reconnut en sondant le mur avec le poing.

Cependant ce portrait l’avait fasciné. Il le retourna, et s’aperçut enfin que, par derrière, il y avait une seconde toile superposée à la première. Il palpa de la main, rencontra une sorte de grosseur occasionnée par un objet placé entre les deux toiles, et se convainquit bientôt que cet objet avait la forme d’un livre ou d’un portefeuille.

Rocambole était un garçon soigneux qui faisait tout avec méthode, et jugeait qu’un dégât inutile, même chez l’ennemi, était une action mauvaise et dépourvue d’intelligence. Il prit donc un canif, et avec les précautions minutieuses d’un *rentoileur* ou d’un amateur de peinture qui aurait dans les mains un Véronèse ou un Rubens, il détacha la seconde toile par un des coins du cadre, puis il fit glisser délicatement le corps étranger qui

produisait l’aspérité, et se sentit frissonner de joie en reconnaissant le maroquin rouge du calepin de sir Williams.

– Foi de Rocambole ! murmura-t-il, j’ai réellement trop de chance ! Il m’arrivera bien certainement un malheur au premier jour…

Rocambole remit le portrait à sa place. Puis il se mit à feuilleter le calepin.

À mesure qu’il déchiffrait cette écriture mystérieuse, le front du jeune bandit semblait s’illuminer d’une auréole, son regard brillait. Il lut jusqu’à trois heures du matin ; car, malgré l’habitude qu’il en avait, il avait été souvent arrêté par les difficultés de ces hiéroglyphes de convention, et il souffla sa bougie en se disant :

– Je vais aller me faire oublier un peu, soit en Angleterre, soit en Allemagne, puis je reviendrai, et je considère ma fortune comme faite ! Oh ! c’est que j’ai de l’ambition, moi, et je veux aller plus haut que mon pauvre maître sir Williams moi, qui suis parti de plus bas.

À Paris, il alla modestement descendre chez la bonne veuve Fipart, qui le reçut avec les plus grandes démonstrations d’amitié. Et, le jour même de son arrivée, il se présenta chez le banquier de M. de Kergaz et toucha son bon de cent mille francs.

III

Revenons à Baccarat.

Quand M. de Kergaz et le marquis Van-Hop furent partis, la pauvre femme se sentit atterrée et comme anéantie. Pour la première fois, peut-être, elle commençait à lire distinctement au fond de son cœur, et c'était avec une sorte d'épouvante qu'elle s'apercevait que ce long amour dont elle avait environné Fernand Rocher, amour qui avait été la cause première de son repentir, s'était calmé insensiblement, à mesure que son dévouement grandissait ; il avait fini par s'éteindre le jour où elle l'arracha au dernier péril dont le menaçait sir Williams.

Or, cet amour était à peine éteint qu'un autre était né. Ainsi l'on voit un rejeton vivace croître à la place de l'arbre déraciné.

Un jour le comte Artoff était rentré chez elle avec l'audace charmante de sa jeunesse, et il en était sorti respectueux, dévoué, docile aux conditions que lui avait imposées cette femme qui croyait son cœur mort à l'amour. Pendant six mois, Baccarat avait cru qu'elle aimait le jeune Russe comme un frère plus jeune, et, insensiblement, ce premier sentiment s'était modifié… Elle s'était avoué, la veille, qu'elle commençait à l'aimer d'amour…

Depuis dix minutes, elle frissonnait en s'apercevant qu'elle était bien toujours la pauvre Madeleine dont le cœur ne peut rester vide… Et comme elle avait jadis, éprouvé d'horribles angoisses, lorsqu'elle apprit que Fernand épousait mademoiselle de Beaupréau, elle se sentit mourir en songeant au prochain mariage du comte Artoff. Et pourtant Baccarat maintenant, était chrétienne, elle avait appris à s'effacer toujours. Elle était abîmée dans ses réflexions lorsque le pas du comte retentit dans la pièce voisine. Ce pas, Baccarat le reconnut aux pulsations précipitées qui agitèrent soudain son pauvre cœur. Elle devint pâle comme la mort et, quand la porte s'ouvrit, elle ne put se lever du siège où elle était assise, et sentit que ses jambes refusaient de la porter.

Le comte était seul. Il vint à Baccarat avec empressement, lui baisa la main et demeura debout devant elle, au lieu de s'asseoir, comme il avait coutume de le faire…

Baccarat avait déjà, en femme énergique et forte qu'elle était, dominé son émotion, et elle était redevenue calme. Elle eut même le courage de regarder le comte avec son beau sourire un peu triste, de le menacer du doigt d'un air mutin, et de lui dire :

– Ah ! vous venez de faire votre cour à la marquise de Van-Hop…

– Madame, répondit le comte, je suis allé consulter la marquise sur l'acte le plus important de ma vie.

Le sourire disparut des lèvres de Baccarat, et son pauvre cœur se reprit à battre.

– Madame, poursuivit le comte, j'étais venu en France, il y a un an, avec le pressentiment que j'y rencontrerais une femme noble et bonne, intelligente et forte, à qui

je donnerais mon nom… Ce pressentiment était fondé.

– Monsieur le comte, répondit Baccarat émue, la femme que vous aurez devra être heureuse et fière entre toutes, car vous êtes un noble cœur.

– Croyez-vous ? fit-il, croyez-vous qu'elle sera heureuse ?

– Oh ! certes…

Et Baccarat prononça ce mot, qui lui brisait l'âme, avec un courage héroïque.

– Croyez-vous, poursuivit le jeune Russe, que la femme aux genoux de laquelle je passerai ma vie, que j'emmènerai dans mes vastes domaines pour en faire la reine, pour courber tous les fronts devant elle, croyez-vous que cette femme finira par m'aimer ?

Baccarat ne comprenait point encore.

– Oh ! j'en réponds, dit-elle.

– Mais si elle avait un autre amour au cœur.

Baccarat tressaillit.

– Elle ne vous épouserait pas, dit-elle.

Elle vit pâlir le comte, qui reprit :

– Hélas ! madame, la femme que j'aime, la femme que je vénère comme une sainte, la femme que je serais si fier d'appeler la comtesse Artoff, a déjà subi les rudes épreuves de la vie, elle a aimé, elle a souffert.

Ces mots furent pour Baccarat comme la fauve lueur d'un éclair traversant tout à coup une nuit orageuse et sombre.

– Elle a aimé, dites-vous ?

– Oui, madame.

– Elle a souffert ?

– Oh ! comme une martyre.

– Mais a-t-elle donc tant aimé, tant souffert, que son cœur soit fermé à un nouvel amour ?

– Hélas ! je le crains… Et pourtant…

Il hésita, et Baccarat se prit à trembler.

– Tenez, madame, continua-t-il, je vais m'agenouiller devant elle, je vais porter ses mains à mes lèvres, je vais lui dire que chaque heure et chaque minute de ma vie lui seront consacrées… je vais…

Et le comte, en effet, s'agenouilla devant Baccarat, et il lui prit les mains.

Cette fois, elle comprit, elle devina tout, et elle jeta un cri.

Ce cri, c'était en même temps de la joie et du désespoir, du bonheur et du remords. C'était tout, pour l'âme de la pauvre femme éprouvée et devant qui surgit tout à coup le souvenir implacable du passé. C'était aussi l'enivrement naïf et subit de celle qui aime, ne

se croit point aimée, s'est déjà résignée à voir passer devant elle une rivale heureuse et triomphante, et apprend tout à coup que cette rivale n'existe pas.

– Oui, madame, murmura le comte, oui, mon amie, c'est vous que je n'ai cessé d'aimer une minute depuis le soir où, pour la première fois, je franchis la grille de votre petit hôtel de la rue de Moncey ; c'est vous que je serais si fier d'appeler ma femme, vous que je voudrais présenter comme une reine à mon peuple de paysans et de serviteurs…

– Moi ! moi ! exclamait Baccarat à demi folle.

– Oh ! je sais bien, continua-t-il avec tristesse, je sais bien que vous l'aimez toujours… que cet amour a rempli votre vie et fermé votre cœur… Mais je serai votre ami, n'est-ce pas ?… Et puis, qui sait ? Dieu est bon, et il verra que je vous aime tant…

Baccarat ne put se maîtriser plus longtemps. Elle jeta ses bras autour du cou du jeune homme, attira à elle cette belle tête qui résumait si bien le type des races du Nord, et s'écria :

– Enfant ! mais vous êtes donc aveugle, que vous n'avez point vu que, depuis bientôt trois mois, cet amour dont vous parlez s'est éteint, qu'un autre a pris sa place ?

À son tour, le comte jeta un cri et se sentit frissonner de joie et d'orgueil.

– Mais tu n'as donc pas vu que je t'aime, et depuis longtemps ?… acheva-t-elle.

Mais soudain un éclair de frayeur succéda à cet entraînement de la passion !

– Oh ! malheureuse ! murmura-t-elle, qu'ai-je dit ?

Elle se leva vivement, repoussa le comte interdit, et le regarda.

– Pardonnez-moi, mon ami, dit-elle, je suis folle… pardonnez-vous aussi de m'avoir aimée à ce point que vous avez pu songer un moment à donner votre nom à la pauvre pécheresse qui s'est appelée la Baccarat !… Moi, la comtesse Artoff ! Oh ! mais c'est du vertige, du délire, mon ami ; c'est insensé !

Et comme il se taisait un moment, stupéfait de cette brusque réaction, elle ajouta :

– Tenez, cher enfant, regardez-moi bien, regardez-moi… je suis une femme usée et flétrie, une âme brisée à qui Dieu a accordé le repentir comme grâce suprême, et qui vous suivra comme une amie, comme une sœur ; qui demeurera près de vous jusqu'à l'heure où vous aurez trouvé une femme digne de vous… Mais devenir cette femme elle-même, moi, la Baccarat ? jamais !

Au moment où elle prononçait ce refus formel, avant que le jeune Russe eût eu le temps de répondre, une porte s'ouvrit dans le fond du salon, et Baccarat éperdue vit apparaître quatre personnes qui s'avancèrent lentement vers elle…

C'était Armand, donnant la main à la marquise Van-Hop et le marquis, conduisant à son tour la comtesse Jeanne de Kergaz.

– Madame, dit Armand en s'arrêtant devant Baccarat et la saluant avec respect, vous nous avez juré tout à l'heure, à M. le marquis et à moi, de n'apporter aucune entrave au mariage du comte. Nous venons réclamer l'exécution de votre promesse.

– Mais, monsieur, s’écria la pauvre femme brisée d’émotion, vous ne m’avez pas dit qu’il était question de moi. Vous oubliez donc tout ce que j’ai été ? Mais on m’appelait la Baccarat ! mais j’ai été une Madeleine ! et vous voulez que je devienne la comtesse Artoff ?

Armand ne répondit point.

Mais les deux femmes qui venaient d’entrer, la marquise et Jeanne, ces deux nobles créatures qui personnifiaient si bien la vertu, s’approchèrent alors de cette femme courbée sous les poignants souvenirs de son passé ; elles lui prirent la main toutes deux, comme si elles eussent voulu lui faire comprendre que le repentir venait de faire d’elle leur égale ; et Jeanne lui dit :

– Il est dans le ciel, madame, une pécheresse dont la parole du Christ a fait une grande sainte, c’est Madeleine. Vous êtes pardonnée, madame, vous êtes lavée, purifiée du passé, et nous venons vous dire que nous vous croyons digne de porter le nom qui vous est offert.

Baccarat poussa un cri étouffé, et se laissa tomber défaillante dans les bras du comte Artoff.

* *

*

À huit jours de là, un matin, une chaise de poste, attelée de quatre vigoureux trotteurs irlandais, sortit rapide comme l’éclair de l’hôtel de la rue de la Pépinière. Cette chaise de poste, conduite à la Daumont, sur le siège extérieur de laquelle se tenaient deux laquais couverts de fourrures, renfermait à l’intérieur un jeune homme et une jeune femme, assis l’un près de l’autre et les mains entrelacées… C’étaient le comte et la comtesse Artoff.

Presque à la même heure, un autre jeune homme quittait Paris par une autre route, celle d’Angleterre.

C’était Rocambole.

Il allait à Londres, emportant ses deux cent mille francs et les notes de sir Williams, précieux héritage que nous verrons quelque jour fructifier dans ses mains.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juin 2009

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : PatriceC, Jean-Marc, JérômeP, Coolmicro et Fred

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

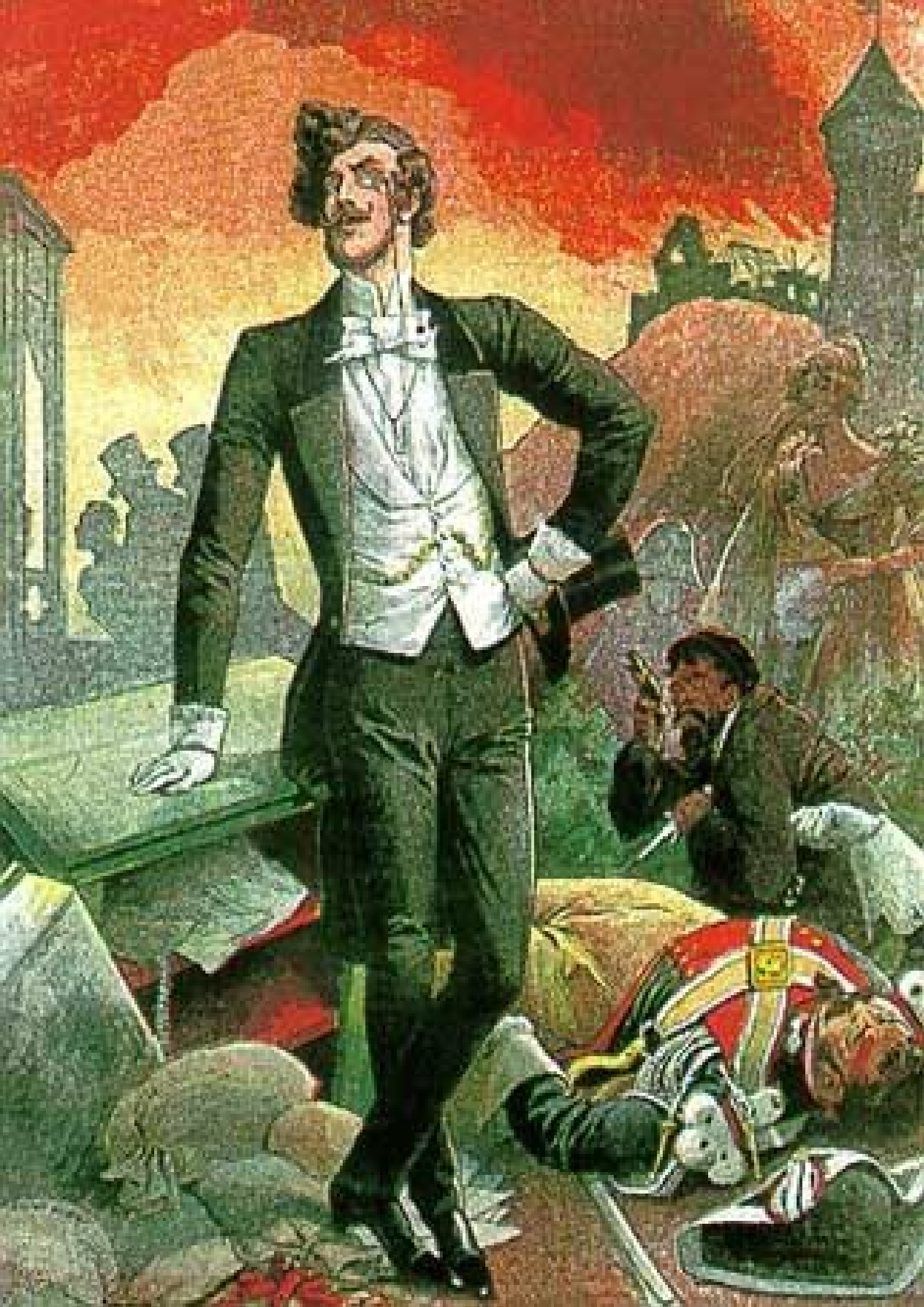
– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

1 L’orthographe de ce mot est assez fluctuante à l’époque mais on ne trouve que les orthographes suivantes : Hachisch, Haschich, Hachich. *(Note du correcteur – ELG.)*



Pierre Alexis Ponson du Terrail

LES EXPLOITS DE ROCAMBOLE

Tome I

UNE FILLE D’ESPAGNE

La Patrie – 29 octobre 1858 au 10 avril 1859
109 épisodes
E. Dentu *Les Drames de Paris* (3 volumes) 1866

I

Le brick de commerce français la *Mouette*, faisant route de Liverpool au Havre, filait dix nœuds à l'heure.

– Bon temps, bonne brise, vent arrière ! murmurait le capitaine avec satisfaction en se promenant sur le pont du navire, en envoyant au ciel les spirales bleues de la fumée de son cigare. Si cela continue douze heures encore, nous entrerons demain matin dans le port du Havre, que la *Mouette* n'a pas revu depuis quatre ans.

– Vraiment, capitaine, vous n'avez pas vu la France depuis quatre années ?

Cette question venait d'être faite par un passager qui, se promenant également de long en large sur le pont, mais en sens inverse, s'était trouvé face à face avec le capitaine et avait entendu son exclamation.

– Nô, sir, répondit ce dernier, ce qui, en anglais est-il besoin de le dire ? signifiait : Non, monsieur.

Or, bien que la question lui eût été adressée en français, le capitaine était excusable de répondre en langue britannique, si on envisageait le personnage qui venait de se faire son interlocuteur.

C'était un jeune homme de taille moyenne, de vingt-six à vingt-huit ans, blond, d'une figure agréable, distinguée, mais empreinte de ce masque de froideur qui caractérise les fils de la hautaine Albion. Sa mise était bien celle d'un Anglais en voyage : pantalon à grands carreaux gris et noir, collant, plaid écossais enroulé autour d'un paletot court à vastes poches et de couleur roussâtre, casquette conique à longs rubans flottant sur les épaules, gibecière de voyage après laquelle étaient suspendus pêle-mêle un dictionnaire anglais-français, une longue-vue, un étui de cigares et une petite gourde emplie de rhum. Il portait en outre, placé sur son avant-bras gauche, une grande couverture, ce vade-mecum éternel du voyageur britannique.

– Oh ! dit-il avec un léger accent qui trahissait l'insulaire, mais en très bon français néanmoins, vous pouvez vous dispenser, capitaine, de me parler anglais. J'habite Paris chaque hiver.

Le capitaine s'inclina.

– Ainsi, poursuivit le jeune Anglais, vous revenez sans doute de l'Australie ou de l'Amérique du Sud ?

– Je viens de Chine, sir.

– Et vous êtes du port du Havre ?

– Natif d'Ingouville.

– Ainsi, vous pensez que demain, nous entrerons dans le port ?

– À moins de malheur… ou d'un grain.

Et le capitaine braqua sa longue-vue tour à tour sur les quatre points cardinaux.

– Le ciel est bleu comme un lac d'indigo, dit-il ; je vais remettre le commandement à mon second et aller me coucher. Voici six heures du soir. J'étais de quart la nuit dernière, et je meurs de sommeil. Bonsoir, sir Arthur.

– Bonsoir, capitaine.

Le commandant de la *Mouette* et le jeune homme qu'il venait de nommer sir Arthur se séparèrent en se saluant.

Le premier transmit le commandement à son second, l'autre demeura sur le pont, et s'accouda tout rêveur au bastingage.

– Ma parole d'honneur ! murmura-t-il en attachant un regard ardent vers l'horizon du sud, que la lune éclairait en plein, je ne suis ni sentimental, ni poétique, j'ai toujours eu un assez beau dédain pour ceux qui chantent les douleurs de l'exil, les charmes de la patrie lointaine et désirée, et pourtant le cœur me bat rien qu'à la pensée que demain je serai au Havre. Quelle folie ! Serais-je donc réellement devenu un Anglais, un gentleman pur sang, s'intéressant aux courses d'Epsom, à un roman de Charles Dickens, écrivant de petits vers dans le journal de son comté et rêvant d'épouser une miss vaporeuse aux bras rouges, aux yeux bleus, aux cheveux carotte, et revenant de son troisième voyage autour du monde ? Non, rien de tout cela. Le cœur me bat, parce que demain je serai au Havre et que Le Havre n'est qu'à cinq heures de Paris…

Et sir Arthur prononça ce mot avec toute l'émotion d'un fils qui dirait tout bas le nom de sa mère.

– Paris ! reprit-il, ô la terre des audacieux et des forts, des penseurs et des soldats. Paris ! ô la patrie de tous ceux qui ont au cœur une étincelle de domination, dans le cerveau une lueur de génie… J'ai passé quatre années enveloppé dans ce brouillard anglais dont l'humide étreinte finit par tuer, – et pendant quatre années, à toute heure, à chaque minute, je n'avais qu'à fermer les yeux pour revoir en songe, et comme en un céleste éblouissement, ce Paris nocturne ou resplendissant de soleil, cet Eldorado qui commence à *Tortoni*(1) pour finir au *Bois* et déroule, au soleil des Champs-Élysées, ses chevaux et ses équipages tout constellés de femmes jeunes, élégantes et belles, comme on en chercherait en vain par tout le reste de la terre.

Sir Arthur soupira. Puis il reprit ainsi son monologue :

– Oui, j'ai passé quatre années à Londres, cultivant la vertu comme un bourgeois du Marais cultive un pot de réséda, vivant modestement de mes dix mille livres de rente, n'ayant pas même un cheval de selle, dînant en ville, allant prendre, le soir, une tasse de thé chez des marchands de la Cité, qui me lorgnaient tous pour leur fille… Une année encore, et sir Arthur, gentleman anglo-italien, épousait sérieusement miss Anne Perkins ou la veuve mistress *Trois étoiles,* avait droit de bourgeoisie, se mêlait des élections, prononçait des discours dans les *meetings,* et devenait vice-président d'une société de tempérance quelconque. Heureusement sir Arthur s'est souvenu qu'il s'était nommé jadis le vicomte de Cambolh, puis le marquis don Inigo de los Montes, qu'il avait présidé feu le

Club des Valets de cœur, et que son infortuné maître, sir Williams, lui avait prédit un grand avenir…

Et Rocambole, car c'était bien notre ancienne connaissance du Club des Valets de cœur, quitta le pont à ces derniers mots, et descendit dans sa cabine.

– Voyons ! se dit-il en s'enfermant dans cette chambre de six pieds carrés qui devient le logement d'un passager de première classe, il ne suffit pas de se dire un matin : je ne suis pas fait pour vivre de dix mille francs de rente comme un bourgeois vertueux ; il faut à mon ambition la vaste scène de Paris, des chevaux de sang, des maîtresses blondes et un petit hôtel. Non, il faut savoir encore comment faire pour avoir tout cela, et c'est ici que je sens plus vivement que jamais la perte de mon honorable professeur sir Williams…

Rocambole crut convenable de pousser un léger soupir, en manière d'oraison funèbre à l'adresse de sir Williams, sans doute mis à la broche et mangé depuis longtemps par les sauvages des terres australes ; puis il s'assit devant l'unique table de sa cabine, sur laquelle se trouvaient étalés divers papiers, et, parmi eux, un petit carnet dont chaque feuillet était couvert de caractères manuscrits.

Il s'empara de ce carnet, l'ouvrit et sembla vouloir employer toute son attention et toute son intelligence à déchiffrer et à comprendre le sens exact de cette écriture fine et serrée, dont les pages étaient surchargées, et qui était un mystérieux assemblage de chiffres et de lettres. Ce carnet était celui que Rocambole avait trouvé sous la toile d'un vieux portrait de famille dans le château de Kergaz la veille de son départ.

– Au diable sir Williams et son langage hiéroglyphique, murmura-t-il après quelques minutes d'absorption, voici quatre années que j'en cherche vainement la clé, et je ne suis pas plus avancé que le premier jour. Il me faut, hélas ! en conclure que sir Williams avait deux écritures, l'une qui était à ma portée, aux mystères de laquelle il m'avait initié depuis longtemps, l'autre qui n'était que pour lui. Le calepin, où se révèle à chaque page le génie de mon pauvre maître, est empli de documents précieux, d'indications excellentes, il renferme le point de départ de vingt affaires. Malheureusement, la dernière clé de la serrure, celle qui fait jouer le ressort mystérieux, me manque. De telle façon que je suis dans la situation d'un homme à qui on dirait : « Il y a à Londres, dans une maison, au premier étage, et dans un cabinet donnant sur la rue, une valise pleine d'or. Allez la chercher, on vous la donne. » Malheureusement, on oublierait de dire à cet homme le nom de la rue et le numéro de la maison… Ah ! sir Williams était un homme prudent ; il avait une écriture pour les faits, une autre pour les noms et les dates. Ainsi, voici ce que je lis :

« Il y a à Paris un hôtel, rue… »

Le nom de la rue, s'interrompit-il, est tracé dans le deuxième langage hiéroglyphique, celui que je ne comprends pas…

Et Rocambole continua :

« Cet hôtel est habité par le marquis et la marquise de… – encore un nom illisible ! – et leur fille. Le marquis a soixante ans, la marquise cinquante, leur fille en a dix-sept. La maison est riche de cent mille livres de rente.

« Le marquis a un fils qui doit avoir vingt-quatre ans environ. Ce fils s'est embarqué comme mousse à l'âge de dix ans, sur un navire anglais de la Compagnie des Indes.

Depuis, il n’a point reparu. Est-il mort ou vivant ? La marquise l’ignore. Son mari seul a le dernier mot de la destinée du pauvre enfant, et il emportera ce dernier mot dans la tombe aussi bien peut-être que le secret de cette conduite étrange d’une famille riche et titrée qui voue son unique héritier à la rude et misérable vie d’un mousse du commerce. Cette famille est retirée au fond de son hôtel, ne voyant personne ; le marquis sombre et taciturne, sa femme agitée de la frêle mais ardente espérance qu’elle reverra son fils un jour.

« Si ce fils revenait, il aurait, à la mort de son père, soixante-quinze mille livres de rente, car, dans la famille de… les mâles ont toujours le quart en sus. On pourrait donc… »

Ici l’écriture hiéroglyphique recommençait et devenait inintelligible pour le possesseur des tablettes de sir Williams.

Évidemment celui-ci, à qui cette première écriture que le jeune homme pouvait déchiffrer avait été plus courante et plus familière, ne s’était servi de la seconde, de pure convention avec lui-même et, d’ailleurs, beaucoup plus compliquée, que pour les noms, les dates et ses plus audacieuses inspirations.

Rocambole repoussa le carnet avec découragement :

– Maudit sir Williams ! exclama-t-il. Ainsi je sais qu’il est une marquise, laquelle attend un fils qui ne vient pas. Elle a une fille et cent mille livres de rente. Seulement j’ignore le nom de cette marquise, celui de la rue qu’elle habite, et quant au parti qu’on pourrait tirer de tout cela… Parbleu ! s’interrompit brusquement Rocambole, ce qu’on pourrait faire, je le sais… il faudrait se faire passer pour le fils de la marquise, si on savait comment elle se nomme, en quel lieu elle habite, et quel est le nom de ce fils, mort sans doute… Malheureusement on ne sait rien de tout cela, et sir Williams a emporté son secret en Australie.

Rocambole redevint rêveur, et s’approcha du sabord qui servait de croisée à sa cabine.

– Pauvre sir Williams, se dit-il, un bien beau génie !… Mais quel guignon ! de magnifiques inspirations et pas de chance ; il trouvait toujours la voie du succès et ne réussissait jamais… Ah ! si j’avais le génie de sir Williams !

Rocambole, qui venait de terminer son monologue par un nouveau soupir, fut brusquement arraché à sa rêverie par un bruit insolite qui retentissait dans la galerie :

– Tout le monde sur le pont ! criait la voix impérieuse et dure du capitaine.

– Oh ! oh ! pensa Rocambole, le capitaine m’a quitté, il y a une heure, pour aller se coucher, et le voilà déjà levé, et il appelle l’équipage… que signifie tout cela ?

Rocambole quitta sa cabine et monta sur le pont. Le capitaine était déjà sur son banc de quart et donnait des ordres, les matelots carguaient les voiles, les passagers paraissaient consternés. Pourtant la mer était calme, le ciel était serein, il faisait un temps superbe… du moins un homme de terre l’eût juré.

La première personne que Rocambole rencontra et à qui il demanda l’explication de cette rumeur inaccoutumée, qui troublait tout à coup le calme nocturne du bord, était un jeune homme blond, grand et mince, enveloppé dans un caban de matelot, portant à sa casquette de toile cirée un petit liseré d’argent, qui semblait indiquer un officier de marine.

Ce jeune homme avait, au milieu de ces visages consternés, une belle figure souriante et calme, et il braquait une longue-vue sur l'horizon, avec le flegme d'un vrai marin.

– Pardon, monsieur, lui dit Rocambole, pourriez-vous me dire ce que tout cela signifie ? pourquoi on nous fait monter sur le pont, pourquoi on cargue les voiles… et ce qu'il y a de si menaçant dans l'avenir que tous ces gens-là – et il désignait une dizaine de passagers – vous ont des mines de patients qui vont au supplice ?

Rocambole avait adressé la question en bon anglais.

– Monsieur, répondit le jeune homme dans la même langue, nous allons avoir un grain.

– Un grain ?

– Oui, c'est-à-dire une tempête.

– Allons donc ! il n'y a pas un nuage au ciel.

– Pour vous, monsieur ; mais pour nous qui sommes des gens de mer… Tenez, prenez ma longue-vue, regardez.

Rocambole prit la longue-vue.

– Voyez-vous, là-bas, à l'ouest, continua son interlocuteur, ce petit point grisâtre qui ressemble à une voile ?

– Oui, dit Rocambole.

– Eh bien ! dans une heure, ce petit nuage aura envahi tout le ciel, converti cette nuit transparente et lumineuse en une nuit opaque ; ses flancs vomiront la foudre et la tempête, et cette mer unie, calme comme un lac, deviendra tout à coup furieuse ; ses lames se couronneront d'écume, notre navire dansera à leur crête comme une misérable coquille de noix, et il ne faudrait qu'un lambeau de toile au vent, une bonnette qu'on aurait oublié de carguer, pour nous faire faire naufrage.

Le jeune homme s'exprimait avec la netteté et le sang-froid d'un marin consommé.

– Comment, monsieur, dit Rocambole, ce pauvre petit nuage, peut-il vous faire présager tout cela ?

– Monsieur, dit le jeune homme en souriant, je suis marin, et les marins font du ciel une si constante étude qu'ils se trompent rarement.

– Ainsi, nous allons essuyer une tempête ?

– Terrible, monsieur.

– Sommes-nous réellement en danger ?

– Peut-être.

– Diable ! fit Rocambole, qui, tout brave qu'il était, ne se souciait que médiocrement d'aller coucher sous les algues.

– Mon Dieu ! continua le jeune marin avec un sourire plein de mélancolie, nous sommes tellement habitués, nous autres gens de mer, à faire le sacrifice de notre vie, que nous prenons toujours les choses au pis. Mais il peut se faire que je m'exagère la

situation… d'ailleurs le capitaine de ce navire, où je ne suis que passager, moi, sait son métier, son équipage est bon… Et puis, acheva-t-il, étendant la main, Dieu est grand et bon, et d'un souffle il apaise les tempêtes…

– Ah ! dit Rocambole, vous n'êtes que passager à bord ?

– Oui, je suis enseigne de vaisseau de la Compagnie des Indes.

Cette réponse fit tressaillir Rocambole qui se souvint des notes du carnet de sir Williams.

– Êtes-vous allé au Havre ?

– Monsieur, répondit le jeune homme, je vais à Paris où je dois avoir une mère et une sœur que je n'ai pas vues depuis dix-huit ans… depuis le jour, acheva-t-il avec une subite émotion, où je me suis embarqué comme mousse à l'âge de dix ans, sur un navire de la Compagnie des Indes.

À ces derniers mots, Rocambole oublia la tempête prochaine et la perspective d'un naufrage ; il oublia l'univers entier pour regarder avidement l'homme qu'il avait devant lui. Jamais peut-être, pendant toute sa vie, si fertile cependant en péripéties émouvantes, Rocambole n'avait éprouvé une émotion pareille à celle qui s'empara de lui, lorsqu'il eut entendu les derniers mots prononcés par le jeune marin. Il lui sembla en ce moment que l'avenir, jusque-là enveloppé de ténèbres, s'éclairait à ses regards, et que le mot énigmatique de cet avenir allait jaillir des lèvres de cet inconnu que le hasard plaçait devant lui.

– Ah ! lui dit-il d'une voix dont son interlocuteur, en toute autre circonstance, eût remarqué la subite altération, vous êtes donc français, monsieur ?

– Oui, fit le jeune homme d'un signe de tête.

Et il se prit à sourire.

– Je comprends, dit-il, que cela vous étonne, de me savoir français et de me voir au service de la Compagnie des Indes, mais cela tient à des secrets de famille qui ne m'appartiennent pas complètement.

Rocambole répondit par un geste ambigu qui semblait témoigner à la fois de sa curiosité et de son désir de rester cependant dans les bornes de la discrétion.

Le jeune marin le salua avec courtoisie et lui reprit sa longue-vue des mains :

– Pardon, monsieur, lui dit-il, je vous laisse un moment pour aller chercher dans ma cabine des papiers que je tiens avant tout à sauver du naufrage, si naufrage il y a, papiers qui sont enfermés dans un étui de fer-blanc et avec lequel, s'il le faut, je me jetterai à la nage.

Rocambole lui rendit son salut, et le laissa s'éloigner. Mais, à partir de ce moment, notre héros n'eut plus qu'une pensée ardente, qu'un désir, qu'un but, s'attacher aux pas du marin, gagner sa confiance, lui arracher son secret, et peut-être…

Le dernier mot des projets de Rocambole était si vague, si ténébreux encore, qu'il n'osa se le formuler : mais il se souvint de sir Williams, du flegmatique et impitoyable sir Williams, qui jadis lui avait dit bien souvent : « La vie est un champ de bataille où, pour

triompher, il est nécessaire de faire quelques victimes, ce dont un homme d'esprit se console toujours en pensant que la population du globe est beaucoup trop nombreuse. »

Rocambole arpenta le pont du navire pendant une heure, indifférent à tout ce qui se passait autour de lui.

– Français… murmurait-il, au service de la Compagnie des Indes… ayant quitté Paris depuis dix ans… embarqué comme mousse !… Évidemment, c'est là le fils de cette marquise dont parlait sir Williams, il y a quatre ans, dans ses tablettes…

Et Rocambole, étreint par une ardente et ténébreuse pensée, ne s'apercevait point de la vérité sinistre prophétisée par le jeune marin. En effet, ce petit point grisâtre, ce nuage qui à l'horizon n'était d'abord perceptible qu'à l'aide d'une longue-vue, avait grandi rapidement.

D'abord il s'était allongé horizontalement comme une bande demi-circulaire, puis il avait graduellement envahi le ciel au milieu duquel la lune jetait tout à l'heure son plus vif éclat ; ensuite de ses flancs, qui prenaient à chaque minute de plus gigantesques proportions, d'autres nuages s'étaient élancés, aux teintes cuivrées, aux formes tourmentées, et tout à coup la lune avait disparu… En même temps un souffle s'était élevé sur les flots, faible d'abord, puissant ensuite, et qui avait passé dans les mâts du navire en leur arrachant de sourds craquements.

– Pour le coup, murmura alors un matelot, nous y sommes, tonnerre !

Cette exclamation arracha Rocambole à sa méditation. Il s'aperçut alors que la tempête arrivait, et il reconnut que les passagers avaient bien le droit d'être épouvantés ; l'équipage aguerri, celui de se montrer soucieux. À cette nuit lumineuse, étoilée, dont le clair de lune permettait d'assister, comme en plein jour, sur le pont du navire, à chaque détail de la manœuvre, avaient succédé les ténèbres… au milieu de ces ténèbres à peine dissipées çà et là par le fanal de poupe ou une lanterne, la voix stridente, impérieuse du capitaine, debout sur son banc de quart ; les gémissements de quelques femmes saisies d'effroi, et, dominant tous ces bruits, la grande voix de l'ouragan qui s'élevait au loin, et courait bruyante et sinistre à la crête des lames qui commençaient à s'écheveler et à blanchir d'une écume livide.

– Diable ! pensa Rocambole, il paraît que décidément nous ne serons pas au Havre demain matin.

– Priez Dieu, monsieur, répondit une voix, que demain vous soyez de ce monde, et vous aurez déjà obtenu, s'il vous exauce, un assez beau résultat.

Rocambole se retourna. Le jeune marin de la Compagnie des Indes était derrière lui.

Il avait dépouillé son caban de marin, portant pour tout vêtement une chemise de laine, un pantalon de toile et sa casquette d'officier en petite tenue. Seulement il avait en sautoir un étui de fer-blanc comme en portent les matelots et les soldats en congé. En outre, une ceinture lui enroulait la taille, et Rocambole vit sortir de cette ceinture le pommeau luisant de deux pistolets et le manche ciselé d'un poignard indien.

– Voilà mon costume de mer, dit-il à Rocambole. S'il faut se jeter à l'eau, mon bagage ne m'embarrassera pas beaucoup.

– Ah ! répondit Rocambole, je crois que vous avez pris là de biens inutiles précautions. Nous ne sommes pas si près du naufrage que vous le pensez !

– Vous oubliez que nous sommes dans la Manche, à dix lieues des côtes peut-être ; que la violence du vent peut nous pousser sur un récif, que le navire peut toucher et s'entrouvrir… Tenez, voyez-vous avec quelle rapidité impétueuse, malgré ses voiles carguées, le navire court du nord au sud ? Écoutez le capitaine, qui est un vieux marin, écoutez-le commander ces manœuvres extrêmes qui indiquent le péril parvenu à sa dernière intensité.

Comme le marin achevait avec ce froid enthousiasme, cette admiration d'un homme qui, toute sa vie, a été bercé par la tempête, le cri : *Coupez le grand mât !* se fit entendre. Et le grand mât tomba sous la hache et s'étendit sur le pont avec un bruit lugubre. Presque au même instant, le mousse de vigie dans les huniers cria avec effroi : « Terre ! terre ! »

Rocambole n'hésita plus.

II

Comme nous l’avons dit, lorsque Rocambole vit que le navire allait infailliblement être jeté à la côte, toutes ses irrésolutions cessèrent(2). Il quitta son jeune compagnon, abandonna le pont, renversant tout sur son passage, et il descendit dans sa cabine, dont il enfonça la porte pour aller plus vite.

Là il s’empara de tous les objets de quelque valeur qu’il possédait. D’abord, les précieuses tablettes de sir Williams. Ensuite son portefeuille qui renfermait les titres de rente, enfin, sa bourse, qu’il attacha à sa ceinture.

Puis il se dépouilla d’une partie de ses vêtements, ne conservant que sa chemise et son pantalon, et il remonta sur le pont. Il ne voulait pas perdre de vue le jeune marin de la Compagnie des Indes.

Le désordre, le tumulte, l’effroi étaient à leur comble sur le pont. Le capitaine lui-même commençait à perdre la tête.

Poussé avec une rapidité que rien ne pouvait désormais plus maîtriser, le navire courait à la crête des lames comme un cheval furieux et libre de tout frein.

Rocambole rejoignit le jeune marin :

– C’est fini, lui dit celui-ci.

– Que voulez-vous dire ?

– Que dans une heure, peut-être avant, le navire aura sombré.

Et il étendit la main vers le sud, où un coin du ciel était moins noir.

– Tenez, dit-il, la terre est là… à deux ou trois lieues peut-être. Aucune manœuvre n’arrêtera désormais l’élan du navire, et cette côte, vers laquelle nous courons, est bordée d’écueils à fleur d’eau sur lesquels nous irons certainement nous briser…

Le jeune marin n’acheva pas… Un choc épouvantable eut lieu, suivi d’un immense cri de désespoir et d’effroi. Le navire venait de toucher.

– À l’eau ! à l’eau !

– Les chaloupes à la mer !

Tels furent les deux cris qui retentirent tout aussitôt.

Mais déjà Rocambole et son compagnon de hasard s’étaient jetés à l’eau et nageaient côte à côte.

– Nous nous sauverons ensemble ou nous périrons ensemble, pensait Rocambole qui était un rude nageur, je ne lâche point ainsi mon marquis…

Ils nagèrent ainsi pendant une heure, luttant contre les vagues, au milieu d'une obscurité profonde, et entendant toujours les cris de détresse de l'équipage et des passagers qui abandonnaient un à un le navire. Enfin, si bon nageur qu'il fût, Rocambole commença à éprouver quelque lassitude.

– Vous êtes fatigué ? lui cria le jeune marin qui le sentait nager moins vite.

– Oui, dit Rocambole.

– Courage ! faites un effort, nous ne sommes plus qu'à quelques brasses d'une masse noire que je vois paraître et disparaître au-dessus des flots, selon que les vagues s'élèvent ou s'abaissent.

– Est-ce la terre ? demanda Rocambole, que ses forces abandonnaient de plus en plus.

– Non, mais un rocher, un îlot sur lequel nous pourrons nous reposer.

Tandis que le marin parlait ainsi, Rocambole se disait :

– Allons ! mon bonhomme, il ne faut pas aller sombrer comme un imbécile de navire qui touche au port. Songe que tu peux faire mieux qu'aller coucher au fond de l'eau… Tu peux être marquis !

Cette dernière pensée fit franchir à Rocambole quelques brasses encore, mais cet effort fut le dernier ; malgré son énergie morale, il sentit ses membres se roidir l'un après l'autre, puis ses yeux se fermèrent.

Il poussa un cri, et il commençait à s'enfoncer et à disparaître sous une vague lorsque le jeune marin, encore plein de force et de vigueur, et qui avait entendu son cri d'alarme, accourut à lui et le saisit par les cheveux.

Mais déjà Rocambole était évanoui.

Lorsque Rocambole revint à lui, son regard étonné rencontra l'ardente clarté du soleil. Aux ténèbres avait succédé le jour, à la tempête le calme…

Il ne se débattait plus contre la mort, il n'essayait plus d'échapper aux profondeurs béantes de l'Océan… Non, il était couché sur un sable fin, et en se soulevant avec peine, il reconnut qu'il se trouvait sur un rocher, en pleine mer… et seul ! Comment se trouvait-il là ? il eut d'abord quelque peine à rassembler ses souvenirs… Mais, enfin il se rappela… Il se rappela que, pendant plusieurs heures, il avait énergiquement lutté contre la mort, nageant côte à côte avec le jeune officier de marine ; puis que ses forces diminuant peu à peu et finissant par l'abandonner, il s'était cru mort, avait poussé un dernier cri, fermé les yeux et senti sa tête disparaître sous une vague, tandis que la conscience de son existence l'abandonnait.

À partir de ce moment, Rocambole ne se souvenait plus de rien, sinon qu'il lui avait semblé qu'à ce moment suprême, ses cheveux subissaient une étreinte et une traction violentes. Mais c'était là son dernier souvenir… Cependant il comprit tout sur-le-champ. Son compagnon d'infortune, plus rude nageur que lui, l'avait sauvé et était parvenu à le déposer sur ce rocher. Qu'était-il devenu lui-même ? avait-il continué sa route vers la terre ? Rocambole le craignit un moment, non qu'il fût épouvanté de se trouver seul sur un

îlot de l’Océan, mais parce que, avec la vie, ses instincts ambitieux et féroces lui étaient revenus. Échappé à la mort comme par miracle, déjà Rocambole reprenait son rêve d’ambition et d’avenir, et ce rêve reposait sur cet homme qui l’avait sauvé. Le jeune marin disparu, pour Rocambole c’était la perte de ce fil conducteur qui, il l’avait audacieusement imaginé, devait lui rouvrir les portes du monde parisien.

Il se leva avec peine, car il était brisé de fatigue et meurtri par les aspérités à fleur d’eau du récif auxquelles il avait dû se heurter plusieurs fois, tandis que son sauveur le traînait évanoui. Mais une fois debout, il put marcher et faire quelques pas pour reconnaître tout à fait le lieu où il se trouvait.

C’était un îlot d’un quart de lieue de circonférence, à peu de distance de la terre ferme, qu’on apercevait à l’horizon, se détachant sur le ciel bleu comme une étroite bande de brumes. L’îlot était dépourvu de toute végétation et recouvert de coquillages et de moules sur les bords. Quelques oiseaux de mer, des mouettes, des cormorans tourbillonnaient au-dessus, dans l’azur incommensurable du ciel.

Rocambole fit le tour de l’îlot, reconnut avec désespoir qu’il était désert, et il allait demeurer convaincu que son compagnon d’infortune avait pu gagner la terre, lorsque la vue d’un objet luisant au soleil lui arracha un cri de surprise et de joie. C’était un étui en fer-blanc, celui où, sans doute, le jeune officier de la Compagnie des Indes avait enfermé ses papiers. Auprès de l’étui, Rocambole aperçut d’autres objets également déposés sur le sable. C’étaient les pistolets que le marin avait à sa ceinture en se jetant à l’eau, et cette ceinture elle-même. Évidemment le compagnon de Rocambole n’avait pu se dessaisir de tout cela, et l’espoir revint à celui-ci qu’il n’avait point quitté l’îlot et dormait sans doute dans quelque anfractuosité du roc.

Alors il se remit en route et continua ses investigations.

Tout à coup un bruit étranger aux bruits confus de la mer se fit entendre et arriva, faible d’abord, puis plus distinct, aux oreilles du nouveau Robinson. C’était une voix humaine – qui appelait à l’aide.

Rocambole se dirigea vers l’endroit d’où partait cette voix et aperçut alors une sorte de crevasse du fond de laquelle montaient les plaintes qu’il avait entendues. C’était là que le jeune marin était tombé, et Rocambole s’avançant jusqu’à la crevasse, put l’apercevoir à huit pieds de profondeur, dans une sorte de cavité circulaire, aux parois à pic et dépourvues de toute aspérité.

– Ah ! lui cria-t-il, en voyant Rocambole apparaître au bord de cet abîme en miniature, vous m’avez donc enfin entendu ?

– Oui, répondit Rocambole, oui, mon sauveur, et je vais pouvoir, à mon tour…

Et Rocambole s’interrompit pour examiner attentivement le lieu où se trouvait le naufragé. C’était, nous venons de le dire, une de ces cavités comme la mer en creuse souvent dans les rochers qu’elle bat éternellement de sa lame. Un peu de mousse en recouvrait l’étroit orifice, et le marin y était tombé en voulant faire le tour de l’îlot, et chercher, à l’horizon, à découvrir une voile quelconque.

Puis, comme le trou était creusé en manière d’entonnoir renversé, par conséquent plus large au fond qu’à l’orifice, le jeune homme avait essayé vainement d’en sortir et n’était

parvenu qu'à déchirer inutilement ses genoux, ses mains et ses ongles, qui glissaient sur le roc poli.

– Oh ! oh ! pensa Rocambole, est-ce que le hasard serait décidément mon esclave ?

– J'ai vu passer un navire au large, ce matin, lui dit son compagnon. Vous dormiez, épuisé, et je m'étais couché près de vous. Alors je me suis mis à courir, agitant les mains et appelant. Dans ma précipitation à gagner l'extrémité de ce récif que le navire semblait vouloir doubler, j'ai fait un faux pas et je suis tombé dans ce trou, où je serais certainement mort de faim, si vous ne m'aviez entendu…

– Heureusement, dit Rocambole, me voilà… mais, ajouta-t-il, comment vous en tirer ? … Si je saute auprès de vous, nous ne pourrons remonter ni l'un ni l'autre, et je crains d'être trop faible encore pour me pouvoir pencher, vous tendre la main, afin de vous hisser jusqu'au bord.

– À vingt pas de l'endroit où je vous ai déposé cette nuit, répondit le jeune homme, vous trouverez mes pistolets et auprès d'eux ma ceinture et mon étui à papiers. Ma ceinture est en poil de chèvre du Thibet. Elle a huit pieds de longueur et fait cinq fois le tour de mon corps. Elle est solide et ne cassera pas.

– Je vais la chercher, dit Rocambole, dont, en ce moment, une idée infernale traversait le cerveau.

– Vous me jetterez un des bouts, acheva le jeune marin, et vous tâcherez de fixer l'autre hors du trou, à quelque anfractuosité du rocher.

– Oui… oui… je cours…

Et Rocambole disparut. Notre héros se vantait en prétendant courir. Il était trop faible et trop exténué pour cela ; mais il se dirigea aussi rapidement qu'il le put vers le lieu désigné par le marin, et où, en effet, il avait aperçu les objets mentionnés. Or, pendant le trajet, Rocambole se fit ce beau raisonnement : « Évidemment, si je ne tire pas mon homme de là, il ne s'en tirera jamais tout seul. Voici un rocher où, bien certainement, une barque de pêche n'aborde pas tous les mois. Si j'étais assez fort, tout à l'heure, pour me rejeter à la nage et gagner la terre avec l'étui de fer-blanc, je pourrais bien être marquis avant vingt-quatre heures, un marquis sérieux avec de bons parchemins, et soixante-quinze mille livres de rente… Et puis, en fin de compte, ce n'est pas moi qui ai jeté ce jeune homme dans un trou… et je ne suis point obligé de l'en tirer… et d'ailleurs, je suis si faible moi-même, je me serai évanoui de nouveau, en allant chercher la ceinture en poil de chèvre… Allons ! Rocambole, mon ami, pas de bégueulerie, s'il vous plaît, et puisque l'occasion de devenir un vrai marquis se présente, bah ! profites-en sans scrupule. Il est vrai que ce pauvre marquis de *trois étoiles* m'a empêché de me noyer cette nuit, que sans lui j'aurais déjà servi de déjeuner à un marsouin ; et bien certainement à ma place un philanthrope emploierait tous ses efforts à retirer son sauveur de l'embarras… Mais je suis philosophe, moi, et je suis convaincu que la Providence avait ses vues secrètes en poussant ce jeune homme à me sauver. Elle a voulu sans doute en faire un saint et ajouter son nom au martyrologe. »

Après cette réflexion impie, Rocambole s'assit sur le sable, auprès des objets dont le jeune marin s'était dessaisi un moment pour courir plus vite. Puis il s'empara de l'étui de

fer-blanc, l'ouvrit et en laissa échapper les papiers qu'il contenait. Après quoi il se mit à les examiner tranquillement l'un après l'autre. Le premier qui frappa ses regards fut une commission d'enseigne de vaisseau au service de la Compagnie des Indes, au nom de Frédéric-Albert-Honoré de Chamery, né à Paris le 15 juillet 18…, et âgé de vingt-huit ans révolus.

– Très bien, pensa Rocambole, après avoir pris connaissance de cette pièce, nous savons à présent que nous nous appelons Frédéric de Chamery et que nous avons servi aux Indes. Continuons à nous instruire.

Une lettre dont la suscription était d'une écriture fine, allongée et trahissant une main de femme, attira sur-le-champ l'attention de Rocambole. La lettre commençait par ces mots :

« Mon cher fils. » Elle finissait par ceux-ci : « Marquise de Chamery. »

– Ma parole d'honneur ! murmura le hardi aventurier, sir Williams ne nous avait pas trompé dans ses tablettes, ma mère est bien réellement marquise.

Et il lut au bas de la signature :

« Rue Vanneau, 27, en mon hôtel. »

– Parbleu, continua-t-il, sir Williams s'est donné bien inutilement la peine d'écrire ces noms et ces numéros dans une langue inconnue.

Et Rocambole se mit à lire cette lettre d'une mère à son fils :

« Mon cher fils, disait la marquise de Chamery au jeune enseigne de vaisseau, voici seize années que vous m'avez été enlevé, et c'est d'hier seulement que j'ai appris au lit de mort de votre père ce que vous étiez devenu. M. le marquis de Chamery est mort cette nuit en me suppliant de vous faire chercher par le monde entier, moi qui vous croyais mort et pleurais mon fils depuis seize années.

« J'adresse cette lettre à l'amirauté anglaise dans l'espoir qu'elle vous parviendra tôt ou tard, et que vous accourrez vous jeter dans les bras de votre mère et de votre sœur, selon le vœu de votre père, qui, à sa dernière heure, s'est repenti de son injuste rigueur. Ce n'est qu'à ce moment suprême, mon cher enfant, que j'ai eu enfin le dernier mot de la conduite étrange de votre père. Il y a seize années que M. le marquis de Chamery habitait une mansarde dans les combles de l'hôtel ; il ne m'adressait jamais la parole et me faisait payer par notre intendant une pension de cent louis par an. Mes larmes, mes prières n'avaient jamais pu triompher de son silence, et je lui ai vainement demandé, jusqu'à son dernier jour, quel pouvait être le mobile de ce genre de vie si extraordinaire.

« Pendant seize années, M. de Chamery et moi nous avons été les époux les mieux unis aux yeux du monde ; jamais dans l'intimité nous n'avons échangé un seul mot, jamais il n'a mis un baiser sur le front de votre sœur.

« Votre sœur et moi nous l'avons cru longtemps atteint de folie… Hier, hélas ! nous avons eu le secret de cet horrible mystère. Ce secret, mon cher enfant, le voici :

« M. de Chamery, votre père, n'avait, il y a trente ans, d'autre fortune que mille écus de rente et ses épaulettes de colonel de hussards. Il était mon parent éloigné, j'étais

également sans fortune, mais nous nous aimions, et il m'épousa. Vous fûtes le premier fruit de notre amour. Vous aviez cinq ans lorsque la situation de votre père changea brusquement. Le marquis de Chamery, son cousin, chef de la branche aînée de sa famille et riche à cent mille livres de rente, se fit tuer en duel. Le marquis Hector de Chamery avait trente ans, un caractère fougueux, dominateur, impatient ; il était imbu des principes légers de notre siècle et faisait assez bon marché de la vertu et de l'honneur des femmes. Le marquis était garçon et vivait chez sa mère. M^me^ de Chamery habitait, l'été, un château situé aux environs de Blois et qu'on nommait *l'Orangerie*.

« Quelques années après notre mariage et quelques mois avant la mort du marquis Hector de Chamery, votre père fut désigné pour faire partie de l'expédition d'Alger, et ne voulant point me laisser à Paris toute seule, il me confia à la marquise de Chamery sa parente. Je passai donc à *l'Orangerie* la fin de l'été et l'automne de l'année 1830. Hector de Chamery s'éprit pour moi d'une passion non moins violente que coupable, et il me fallut tout l'amour que j'avais voué à votre père pour résister aux obsessions, aux persécutions du marquis. Heureusement, mon cher fils, votre père revint, la révolution de Juillet ne lui permettait pas de rester au service. Il avait donné sa démission et voulait demeurer fidèle à son drapeau. Il arriva à *l'Orangerie* un soir et me dit en m'embrassant :

« – Ma chère enfant, nous sommes pauvres, très pauvres même, mais comme il faut que nous élevions notre fils, vous ne rougirez point d'apprendre que j'ai accepté un emploi dans l'industrie. Je suis régisseur de mines considérables qu'une Compagnie va exploiter dans les Vosges.

« – J'irai où vous voudrez, répondis-je avec joie. Nous quittâmes *l'Orangerie* le lendemain, au grand désespoir du marquis Hector de Chamery qui, deux jours auparavant, m'avait menacée de se brûler la cervelle. Trois mois après, tandis que votre père et moi nous nous installions dans une petite ville des Vosges, le marquis eut une sorte de querelle à Paris, sur le boulevard, se battit, eut le poumon traversé d'un coup d'épée et mourut après huit jours d'horribles souffrances.

« Mais il avait eu le temps de faire un testament, et, par ce testament, il instituait votre père son légataire universel, au détriment, c'est hier seulement que je l'ai appris, d'une sœur de la main gauche dont nous ignorions l'existence et de laquelle il faut bien que je vous parle pour que vous puissiez comprendre l'abominable conduite de la vieille marquise de Chamery.

« M^me^ de Chamery, demeurée veuve à vingt-sept ans, n'ayant alors d'autre enfant que le jeune Hector âgé de trois ans, ne s'était point remariée, car une clause du testament de son époux défunt la privait, dans ce cas, de la tutelle, et, en outre, de la jouissance de la moitié de la fortune de son fils.

« Mais la marquise avait commis une faute. Une jolie petite fille, élevée en cachette d'abord, puis introduite au château de *l'Orangerie* comme une orpheline, parente éloignée, avait bientôt concentré sur sa tête toutes les affections de la marquise, tandis que le jeune Hector de Chamery, à qui le secret de sa mère était connu, vouait une haine implacable à cette enfant du déshonneur. Aussi le marquis Hector de Chamery, instituant votre père son légataire universel, au détriment de sa sœur naturelle, souleva-t-il contre nous des tempêtes de haine dans le cœur de sa mère.

« Maintenant, vous comprendrez, mon cher enfant, l'atroce vengeance de cette femme. La fatalité voulut que trois mois après la mort du marquis, je devinsse mère de votre sœur.

« Cinq ans après – vous aviez alors dix ans –, la marquise douairière de Chamery mourut dans sa terre de *l'Orangerie.*

« Votre père, devenu marquis de Chamery, partit sur-le-champ pour aller lui rendre les derniers devoirs et prendre possession de cette portion de sa fortune dont Hector de Chamery avait laissé la jouissance à sa mère. »

– Corbleu ! murmura Rocambole, interrompant la lecture de cette lettre, voici une histoire qui est des plus intéressantes…

Et il continua à lire.

III

« Mon cher enfant, poursuivait la marquise, votre père était absent de Paris depuis huit jours, lorsque, un soir, vous me fûtes enlevé. Comment ? Par qui ? Ce fut longtemps un mystère pour moi, et pendant bien longtemps je vous ai cru mort. Vous aviez alors dix ans, vous vouliez être traité comme un grand garçon, et, pour satisfaire vos caprices, on vous laissait coucher tout seul au rez-de-chaussée de l'hôtel dans votre chambre.

« Un matin, le domestique chargé de vous éveiller tous les jours à cinq heures, pour vous faire monter à cheval, entra dans votre chambre et la trouva vide. Cependant, votre lit était foulé, et il était évident que vous aviez couché dedans. On vous crut dans le jardin, on vous y chercha vainement. L'hôtel fut inutilement fouillé de fond en comble.

« Dans ma douleur, je m'adressai au préfet de police. On bouleversa Paris pour vous retrouver, et jamais le jour ne put se faire sur cette mystérieuse disparition.

« J'écrivis à votre père pour lui annoncer cet affreux malheur. Votre père me répondit une lettre dont le sens banal m'épouvanta. La douleur du père y perçait à peine.

« Au bout d'un mois, il revint. Je m'aperçus alors avec terreur que ses cheveux avaient blanchi, et j'attribuai cette horrible métamorphose à la douleur du père pleurant son enfant.

« C'est à partir de ce jour, mon cher fils, que cette existence silencieuse, farouche, pleine de mystère et de terreur pour nous, votre sœur et moi, commença pour votre père. Depuis ce temps, il ne m'a jamais adressé la parole, il n'a jamais embrassé votre sœur, il n'a jamais prononcé votre nom. Il a vécu ainsi seize années.

« Vers le commencement de la semaine dernière, sa santé, déjà fort altérée, nous inspira de vives inquiétudes. Le surlendemain, il se mit au lit pour ne plus se relever et défendit qu'on nous laissât, votre sœur et moi, pénétrer dans sa chambre. Mais hier matin le curé de Saint-Thomas d'Aquin, qui lui avait administré les derniers secours de la religion, a obtenu que je pusse arriver auprès de lui :

« – Marthe, m'a dit alors votre père, à mon heure dernière je vous ai pardonné.

« – Pardonné, me suis-je écriée. Eh ! quelle faute ai-je donc commise, monsieur ?

« Et il y avait tant d'étonnement, de stupeur, d'épouvante dans mon accent, que votre père en a été touché et a murmuré :

« – Oh ! mon Dieu ! si la marquise avait menti !

« Sa main décharnée s'est allongée alors vers l'oreiller et en a retiré un chiffon de papier jauni qu'il m'a tendu. Ce chiffon, mon enfant, c'était une lettre que la vieille marquise de Chamery avait laissée à l'adresse de votre père deux jours avant sa mort, et votre père l'avait trouvée à son arrivée à *l'Orangerie.*

« Or, voici ce que contenait cette lettre :

« Mon cher cousin,

« Hector vous a institué son légataire universel, et, dans votre naïveté d'honnête homme, vous trouvez tout naturel que la branche cadette de Chamery succède à la branche aînée qui s'éteint.

« Mais ce n'est point un pareil motif qui a dicté le testament de feu mon fils. Il a voulu dépouiller sa sœur Andrée, cette jeune fille qui a aujourd'hui quinze ans, que j'élève comme une parente éloignée et qui, je puis vous l'avouer, est mon enfant, à moi. Je suis persuadée, mon cher cousin, que vous ferez quelque chose pour cette enfant, à qui je ne laisse, hélas ! que mes économies – surtout quand vous saurez qu'Hector a aimé madame de Chamery, et que ce n'est point à vous, mais à sa fille, qu'il a laissé cent mille livres de rente. »

MARQUISE DOUAIRIÈRE DE CHAMERY

« Vous comprenez, mon enfant, quel foudroyant effet dut produire cette lettre sur l'esprit de votre père. Je devins à ses yeux la femme qui a foulé aux pieds tous ses devoirs. Votre sœur ne fut plus pour lui que l'enfant du crime et dont la naissance coïncidait avec mon séjour chez cette abominable femme, qui avait voulu me déshonorer avant de mourir. Oh ! vous comprenez que lorsque j'eus pris connaissance de cette lettre, que, à genoux, les mains levées au ciel, j'eus supplié Dieu de donner à ce malheureux vieillard un rayon de foi, de faire qu'il mourût en croyant à mon innocence… Dieu m'écouta sans doute, car il fit passer dans ma voix, dans mon geste, dans mon regard, un tel accent de vérité, que votre père ne douta plus.

« – Ah ! pardon, pardon, murmura-t-il.

« Et comme je prenais ses mains et les baisais, il me dit :

« – Ne pleurez plus votre fils, madame, votre fils n'est pas mort ; c'est moi qui vous l'ai enlevé, la nuit, car je voulais à la fois – pardonnez-moi, je vous prie, je vous croyais coupable – je voulais à la fois qu'il ignorât toujours le crime de sa mère et que jamais il ne pût toucher à cette fortune, qui, à mes yeux, provenait pour lui d'une source honteuse.

« Alors, mon fils, votre père me donna quelques détails sur la façon dont il avait pénétré, la nuit, dans l'hôtel, tandis que je le croyais à *l'Orangerie,* et comment, aidé d'un vieux domestique dévoué, il vous avait surpris, vous ordonnant de vous lever, de le suivre au Havre, où il s'était embarqué avec vous pour l'Angleterre. Maintenant, mon cher enfant, je vous écris et vous supplie de revenir…

« Vous êtes devenu sans doute un bel officier, peut-être vous croyez-vous orphelin et sans fortune… Oh ! reviens, mon fils, reviens… ta mère, qui t'a pleuré pendant seize années, te tend les bras. »

Ici se terminait la lettre de la marquise Marthe de Chamery.

Rocambole la plaça auprès de la commission d'officier du jeune marquis Frédéric-Albert-Honoré de Chamery, et passa à la lecture d'une autre pièce.

Celle-ci, sans doute de l'écriture de l'officier, formait un petit cahier de huit à dix feuilles couvertes d'une écriture serrée, quoique fort lisible.

En tête de la première page, on lisait cette date :

Bombay, 18 mars.

Et plus bas :

Journal de bord.

Cette pièce commençait ainsi :

Nous appareillons dans une heure et le navire à bord duquel me voici simple passager fait voile pour l'Europe. C'est une traversée de cinq mois que nous entreprenons. Pour la première fois je vais me trouver oisif à bord. Je ne suis plus qu'un passager. J'ai donné ma démission d'officier de marine de la Compagnie des Indes, le jour où j'ai appris que j'avais encore une mère et une sœur, et l'arrivée de cette lettre, qui est venue me révéler toute une existence qui semble m'être réservée, a réveillé, soudain, mes plus lointains souvenirs d'enfance.

En mer, 20 mars.

Je devais avoir environ dix ans alors. Nous habitions un grand hôtel où il y avait un jardin avec des arbres touffus.

Je couchais au rez-de-chaussée de l'hôtel, dans une petite chambre qui donnait sur les jardins. Les jardins avaient une petite porte sur la rue de Lille.

Une nuit, je dormais profondément, lorsque je fus éveillé en sursaut par une main qui s'appuyait sur mon épaule. J'ouvris les yeux et reconnus mon père !…

Mon père était absent de Paris depuis plusieurs jours et ma mère m'avait dit qu'il ne reviendrait que la semaine suivante. Je fus donc bien étonné de le voir debout à mon chevet.

Mais ce qui me frappa bien davantage encore, ce fut la tristesse profonde que je vis répandue sur son visage.

Il était pâle et sévère, lui qui souriait avec bonté d'ordinaire, et je le vis tout vêtu de noir. Il posa un doigt sur ses lèvres pour m'imposer silence. Puis il me dit tout bas : – Habille-toi, mon fils.

Un mouvement qu'il fit me laissa voir derrière lui un vieux domestique de la famille, ancien soldat, qui me donnait des leçons d'équitation.

Comme mon père, cet homme était triste et grave.

J'obéis, et comme, encore engourdi par le sommeil, je n'allais pas assez vite, le vieil Antoine m'aida et m'enveloppa dans mon manteau. Alors mon père me prit la main.

– Viens, me dit-il.

Et il me fit sortir de ma chambre par une porte qui donnait sur le jardin. Ensuite il se retourna vers Antoine.

– Tu sais mes recommandations ? fit-il.

– Oui, monsieur, répondit Antoine.

Nous traversâmes le jardin et arrivâmes à la petite porte qui donnait sur la rue de Lille.

Là, mon père prit une clef et ouvrit cette porte. J'étais saisi d'étonnement et presque d'effroi. Je ne savais où mon père me conduisait, et je finis par lui dire :

– Mais, papa, où allons-nous ?

– Faire un voyage, me répondit-il.

– Avec maman ?

À ce mot, je le vis pâlir.

– Non, me dit-il brusquement. Puis il ajouta : – Tu n'as plus de mère.

Et comme je cherchais à m'expliquer ces sinistres paroles, il me fit sortir du jardin, dont le vieil Antoine, demeuré en dedans, referma la porte sur nous.

Dans la rue, il y avait une chaise de poste qui stationnait à quelques pas. Mon père m'y fit monter, s'assit auprès de moi et cria au postillon :

– Allez !

La chaise de poste sortit de Paris au grand trot, roula toute la nuit, puis la moitié du jour suivant, s'arrêta une heure à la porte d'une auberge, où nous prîmes quelque nourriture, repartit et atteignit vers le soir une ville au bord de la mer et entourée d'une forêt de navires.

– Nous sommes au Havre, me dit alors mon père.

Nous couchâmes dans un hôtel, sur le port. Le lendemain, tandis que je dormais encore, mon père sortit. Il revint deux heures après, suivi d'un homme qui portait un habit rouge. C'était un officier de la marine anglaise.

Alors mon père me prit sur ses genoux et me dit :

– Mon enfant, on a pu te dire que tu étais riche, mais on t'a menti. Tu es pauvre, et tu dois noblement porter le nom que je t'ai transmis. Je te confie à monsieur, il fera de toi un homme, un brave et digne officier comme lui. Tu vas le suivre.

– Mais maman ! m'écriai-je.

– Ta mère est morte, me dit-il avec un accent de rage.

Le lendemain, je fus embarqué comme mousse.

Là s'arrêtait la première note de voyage du jeune marquis Albert-Frédéric-Honoré de Chamery.

– Pour le moment, se dit-il, voilà des documents qui me suffisent à établir que la marquise des tablettes de sir Williams et celle de Chamery ne sont qu'une seule et même marquise. Or donc, le fils attendu et destiné à avoir soixante-quinze mille livres de rente, c'est lui. Eh ! mais, acheva Rocambole, il me semble qu'il est dans un joli petit trou d'où il

ne sortira qu’avec ma permission et mon assistance. Bah ! je ne suis pas un homme charitable, moi…

Il jeta alors un regard sur la mer, explorant tour à tour les quatre points cardinaux. La mer était redevenue calme, le ciel était pur, aucune voile ne se montrait à l’horizon.

– Il est évident, se dit Rocambole, que dans l’état d’exténuation et de faiblesse où se trouve ce pauvre marquis de Chamery, si on ne vient à son aide, il sera mort dans quelques heures. Je ne vois ni barque ni navire qui fasse mine de s’approcher de notre modeste écueil, il est même probable que ce n’est qu’en cas de mauvais temps qu’un bateau pêcheur y accoste. Or, le temps est superbe. Donc, ce ne sera que demain, ou dans huit jours, ou jamais, qu’un marin, en se promenant sur l’îlot, découvrira le corps du pauvre diable… Donc, ceci me dispense de commettre une vilaine action, c’est-à-dire de tuer ce pauvre marquis de Chamery, dont l’existence me paraît inutile.

Rocambole remit alors tous les papiers du jeune marin dans l’étui de fer-blanc, passa l’étui à sa ceinture, ainsi que les pistolets et cette écharpe que l’infortuné avait cru devoir être son instrument de salut. Puis il monta sur un rocher qui surplombait la mer.

À deux lieues à l’horizon, on voyait distinctement la terre de France.

– J’ai une bonne trotte à faire, murmura Rocambole, mais cette fois je me souviendrai de Bougival et de la machine de Marly(3). D’ailleurs, quand on se nomme le marquis de Chamery, officier de marine au service de la Compagnie des Indes, on doit être bon nageur…

Et Rocambole prit son élan et se jeta à la mer avec le courage d’un homme qui va chercher un marquisat et soixante-quinze mille livres de rente.

IV

Un jour de mardi gras, à Paris, vers trois ou quatre heures de l'après-midi, la foule était compacte sur le boulevard Saint-Martin, tout entière occupée, non à regarder passer les fiacres et les voitures remplis de gens masqués, comme on aurait pu le croire, mais à suivre attentivement de l'œil et de l'oreille les parades de quelques saltimbanques établis, eux et leurs baraques, sur un terrain vague situé entre la rue du Château-d'Eau et celle du Faubourg-du-Temple.

À cet endroit même où s'élève aujourd'hui une caserne, une dizaine de petits théâtres forains construits côte à côte se disputaient les faveurs de la foule. L'un d'eux, cependant, paraissait faire à ses voisins une redoutable concurrence. Les amateurs montaient les cinq marches de son escalier extérieur et disparaissaient deux par deux, quelquefois quatre par quatre, et presque sans interruption, derrière le rideau qui cachait bien des mystères, sans doute, à ceux qui n'avaient pas quinze centimes pour les pénétrer. C'était une grande baraque peinte en jaune et en vert, devant laquelle une jeune fille vêtue d'un maillot rouge et d'une jupe de velours dansait avec des castagnettes, au son d'un tambour de basque, et interrompait parfois sa danse et sa chanson pour débiter à la foule l'étrange annonce que voici :

– Entrez, mesdames, entrez, messieurs, vous allez voir *O'Penny,* le grand chef indien tatoué, à qui ses ennemis ont coupé la langue et crevé les yeux. Entrez, messieurs, entrez, mesdames ! cela ne coûte que quinze centimes et mérite certainement d'être vu.

La jeune fille reprenait ses castagnettes, dansait un boléro, retombait, après une merveilleuse pirouette, sur ses deux pieds et continuant en ces termes :

– Entrez, mesdames et messieurs, O'Penny est un homme sauvage des terres australes dont je vais vous dire l'histoire sur l'air des musiciens de son pays.

Alors la jeune bohémienne arrachait le tambour de basque des mains du saltimbanque vêtu de bleu et de jaune comme la baraque(4), et qui, jusque-là, l'avait accompagnée ; puis promenant ses doigts lentement sur le chagrin du tambour, elle chantait ou plutôt déclamait les paroles bizarres que voici :

– O'Penny est un grand chef, vaillant au combat, prudent au conseil, comme le serpent bleu son ancêtre. O'Penny est monté, la lune dernière, dans sa pirogue, avec trente de ses guerriers, et il est parti pour l'île de Nava-Kiva, où règne son mortel ennemi, le Grand-Vautour. Cependant, ce n'est point le royaume de Nava-Kiva que O'Penny convoite, ce n'est pas le collier de perles que le Grand-Vautour porte à son cou…

Ici, la jeune bohémienne jugeait convenable de s'interrompre, et disait en se remettant à danser :

– Entrez, mesdames ! entrez, messieurs ! on vous dira la fin de l'histoire à l'intérieur du théâtre, en présence du chef O'Penny.

Et la foule entrait et sortait, un quart d'heure après, convaincue qu'elle avait vu un chef sauvage des races australiennes, un Peau-Jaune du Pacifique.

Or, parmi les spectateurs qui demeuraient au dehors et tâtaient gravement et tour à tour leur curiosité et leur gousset, un jeune homme fort bien mis, ganté de lilas et le puros aux lèvres, après s'être approché d'abord dans l'unique but de lorgner la jeune saltimbanque qu'il trouvait jolie, s'était pris tout à coup à écouter sa parade avec une certaine attention.

Puis, comme la jeune fille annonçait que la suite de l'histoire du chef australien O'Penny ne serait contée qu'à l'intérieur de la baraque, il prit bravement son parti, monta les cinq marches et jeta cinq francs dans le bonnet de l'homme qui remplissait à la porte les fonctions de contrôleur.

– Votre monnaie, monsieur ! lui cria le saltimbanque.

Mais le jeune homme entra sans paraître avoir entendu, et il pénétra dans le théâtre forain.

À l'intérieur, la baraque formait une grande salle garnie de bancs, au centre de laquelle on avait laissé un espace libre protégé par une galerie en bois à hauteur d'appui. C'était là l'extrême limite que les spectateurs ne pouvaient franchir. Au milieu de cet espace, se trouvait une sorte de trône garni de vieux velours éraillé et de paillettes de cuivre qui, à trois pas de distance, scintillaient comme des paillettes d'or. Sur ce trône était O'Penny, la tête couronnée de plumes de coq et de perroquet réunies en forme de diadème, vêtu d'un pagne jaune, les jambes et le torse nus, et les épaules dérisoirement couvertes d'un arc et d'un carquois.

Un cri d'horreur échappait ordinairement à chaque spectateur, tant le visage du chef australien était quelque chose de hideux et d'épouvantable. Qu'on s'imagine un visage couvert de tatouages bleus, rouges, verts, livides ; des yeux fermés à moitié, derrière les paupières tuméfiées, desquels semblait glisser un dernier rayon de vue ; une bouche dont la lèvre supérieure était percée verticalement au-dessous du nez, et garnie d'un anneau de cuivre ; dont le nez et les oreilles portaient également des bagues ou des amulettes. O'Penny se tenait immobile dans l'attitude d'un homme à qui tout est désormais indifférent, et qui ne sait même pas qu'il est l'objet de l'attention universelle. Derrière lui, le maître de la baraque reprenait l'histoire du chef australien, juste à l'endroit où l'avait laissée la jeune fille, et il expliquait à son public comme quoi O'Penny, étant devenu amoureux de la femme du Grand-Vautour, son ennemi, avait essayé de la lui ravir. Mais alors O'Penny était tombé au pouvoir du Grand-Vautour, qui lui avait coupé la langue, crevé un œil, car de l'autre il y voyait encore un peu, tout juste ce qu'il fallait pour se conduire, un bâton à la main, et l'avait ensuite vendu à un capitaine marin anglais, lequel l'avait amené en Europe.

Or, le jeune homme aux gants lilas, qui s'était laissé séduire par la parade de la jolie bohémienne, après avoir éprouvé, comme tout le monde, un premier sentiment de répulsion à la vue de cette horrible figure, s'était pris ensuite à la considérer avec une tenace attention. On eût dit qu'il cherchait, au milieu de ces ravages, à reconstituer dans son esprit les traits primitifs du chef australien.

Cet examen dura pour lui plus d'une heure. Il semblait attendre que le chef fît un mouvement, ou essayât d'articuler un son…

Mais O’Penny demeurait impassible.

Enfin l’élégant jeune homme, qui ne s’était point aperçu que les spectateurs n’avaient cessé de se succéder depuis une heure, et que le propriétaire du monarque vaincu recommençait pour la vingtième fois sa légende, se décida à faire un signe au saltimbanque afin d’attirer son attention.

Le saltimbanque, peu habitué à voir des gants à son public ordinaire, s’arrêta tout court, regarda le jeune homme avec une sorte d’orgueil mélangé de reconnaissance, et, à tout hasard, lui dit :

– Je suis à vos ordres, monsieur le comte.

– Je ne suis pas comte, répondit le jeune homme à haute voix. Je veux simplement vous faire une question.

En parlant ainsi, son regard ne quittait point le visage du chef australien, et il lui sembla que, tandis qu’il parlait, ce visage avait éprouvé un léger tressaillement.

– J’écoute, monsieur le…

Le saltimbanque hésita, mais en homme convaincu que son spectateur extraordinaire devait porter un titre.

– Monsieur le marquis, dit simplement le jeune homme aux gants lilas.

– J’écoute, monsieur le marquis, répondit le saltimbanque.

– Votre chef sauvage entend-il les langues européennes ?

– Il entend l’anglais.

– Très bien.

Et le jeune homme, peu soucieux du mouvement de curiosité qui se produisit autour de lui parmi le reste des spectateurs, adressa, en anglais, la parole au chef australien :

– Seigneur O’Penny, lui dit-il, vous plairait-il de me dire à bord de quel navire vous êtes venu en Europe ? Étiez-vous sur le *Fulton*, la *Persévérance* ou le *Fowler ?*

À ce dernier mot, O’Penny tressaillit vivement, fit un brusque mouvement sur son trône, et le saltimbanque s’écria :

– Vous le voyez, mesdames et messieurs, O’Penny comprend l’anglais, et s’il avait encore sa langue il aurait répondu à monsieur le marquis.

Mais monsieur le marquis n’avait point attendu l’exclamation du saltimbanque, il s’était esquivé hors de la baraque.

Le jeune homme aux gants lilas se pencha, en sortant, près de l’oreille de la bohémienne.

– Ma chère enfant, lui dit-il, voulez-vous gagner dix louis ?

– Oh ! oui, monsieur, fit-elle éblouie. Que faut-il faire ?

– Où demeurez-vous ?

– Là, monsieur; je suis la femme du paillasse, répondit-elle ingénument en montrant le théâtre forain. Nous gardons O'Penny la nuit, tandis que le maître va coucher en ville. Il a une chambre à la Grande-Villette.

– À quelle heure fermez-vous?

– À minuit.

– Très bien. Si, à deux heures du matin, je frappe à la porte de votre baraque, vous ou le paillasse, votre mari, m'ouvrirez-vous?

– Oui, répondit la bohémienne étonnée.

Le jeune homme laissa tomber un louis sur le tambour de basque, et fendit la foule, scandalisée de cette séduction en plein vent.

La bohémienne, oubliant un peu sa parade, le vit s'éloigner, traverser le trottoir et monter dans un élégant phaéton attelé d'un cheval anglais, que gardait un joli groom, haut de trois pieds et demi et vêtu de bleu.

– Voilà bien ces fils de famille! s'écria, dans la foule, une grosse femme sur le retour, c'est effronté comme des valets de guillotine, cela veut corrompre la jeunesse en plein soleil.

– Taisez donc votre bec, la vieille! riposta le paillasse du haut de ses tréteaux, vous troublez le spectacle… Allons, la musique!

Et le mari philosophe reprit le tambour de basque des mains de sa folâtre moitié, qui continua tranquillement sa parade.

À deux heures du matin, en dépit des bals masqués que donnaient les théâtres voisins de la Gaîté et de l'Ambigu, le boulevard était à peu près désert en cet endroit, où, dans la journée, les baraques des saltimbanques avaient constamment attiré la foule.

Un coupé s'arrêta juste en face de celle où l'on montrait le chef australien O'Penny. Un jeune homme, enveloppé dans son paletot, le menton enfoui dans un vaste cache-nez, descendit de la voiture, marcha droit à la baraque, qui était hermétiquement fermée, mais à travers les fentes de laquelle glissait un faible rayon de clarté, gravit les cinq marches et frappa doucement à la porte.

– Qui est là? demanda à l'intérieur la voix jeune et fraîche de la bohémienne.

– Celui que vous attendez, répondit le jeune homme.

La porte s'ouvrit, et le jeune homme entra.

La salle de spectacle avait été convertie en dortoir.

Le jeune homme vit la bohémienne assise, les jambes pliées sous elle, sur une sorte de grabat qui affichait la prétention d'être le lit conjugal du paillasse et de sa jeune et séduisante moitié. Puis, un peu plus loin, à l'autre extrémité de la salle, il aperçut, à la lueur d'une chandelle placée sur une table encore couverte des restes d'un maigre souper, le chef australien O'Penny qui dormait sur une botte de paille recouverte d'une méchante couverture.

Quant au paillasse, il était absent.

– Mon mari est allé reconduire le maître, qui était un peu *casquette*, dit la bohémienne avec un grand calme.

– Ma chère enfant, dit le jeune homme en fermant la porte, laissez-moi vous dire d'abord que bien que vous soyez jolie à croquer, ce n'est pas précisément dans l'intention de vous le dire que je suis venu ici.

La bohémienne fit une petite moue de circonstance ; le jeune homme tira dix louis de sa poche et les aligna sur la table avec la dextérité d'un croupier de roulette.

– Voilà d'abord ce que je vous ai promis, dit-il. Maintenant, causons. Je désire avoir quelques renseignements sur votre sauvage.

– Ah ! monsieur ! dit la bohémienne de plus en plus étonnée de la tournure que prenait ce rendez-vous, je ne sais guère sur ce moricaud que ce que vous m'avez entendu dire au public. Il n'y a pas longtemps que nous sommes, Fanfreluche et moi, au service de M. Bobino.

– Qu'est-ce que Fanfreluche et qu'est-ce que Bobino ? demanda le jeune homme avec sang-froid.

– Fanfreluche, c'est le paillasse… mon mari.

– Et Bobino ?

– C'est le patron.

– À merveille.

– Fanfreluche et moi nous étions hercules et nous dansions sur la corde. Mais le métier ne vaut plus rien et on ne dîne pas tous les jours. Alors, il y a trois mois, à Boulogne, nous avons rencontré M. Bobino qui venait de Londres avec son sauvage et il nous a pris avec lui. Il nous donne vingt francs par mois à chacun et nous entretient.

– C'est peu, fit le jeune homme. Ainsi, vous ne savez pas où a été acheté ce sauvage ?

– À Londres, je crois. Mais M. Bobino est un homme qui ne dit jamais rien.

– Écoutez donc, mon enfant : si on vous donnait mille francs pour laisser emmener le sauvage, accepteriez-vous ?

– Mille francs ! s'écria la bohémienne étourdie, ah ! je suis bien sûre que Fanfreluche vous donnerait M. Bobino et sa baraque par-dessus le marché.

– Eh bien ! reprit le jeune homme qui ouvrit son portefeuille et en retira deux billets de cinq cents francs, je vais l'éveiller et lui demander s'il veut venir avec moi…

– Mais, monsieur, s'écria la jeune femme au comble de la joie et de la stupeur, qu'en voulez-vous faire, mon Dieu ? Vous n'avez pourtant pas l'air d'un homme qui fait métier de montrer ces horreurs ?

– C'est ce qui vous trompe, répondit le jeune homme ; je suis directeur du Cirque impérial de Saint-Pétersbourg.

Et il se dirigeait vers le grabat où dormait le chef sauvage :

– À propos, dit-il, se retournant vers la bohémienne, savez-vous l'anglais ?

– Non, monsieur.

Il frappa sur l'épaule d'O'Penny et l'éveilla.

– M. le marquis de Chamery, dit-il, désire présenter ses hommages respectueux à l'infortuné baronnet sir Williams.

À ce nom, O'Penny bondit sur son grabat et se dressa comme s'il eût été agité par un fil électrique. Le visage et l'attitude d'O'Penny eurent alors quelque chose d'effrayant à voir. Au son de cette voix, à ce nom qui, sans doute, depuis longtemps n'avait résonné à son oreille, le prétendu chef australien éprouva une de ces commotions terribles que nul ne saurait traduire. Il essaya de parler et ne parvint qu'à laisser échapper un sourd hurlement.

L'œil qui, chez lui, y voyait faiblement encore, concentra toutes ses facultés et darda son rayon à demi-éteint sur l'homme qui venait de l'éveiller ainsi.

– Allons, mon pauvre vieux, dit le marquis de Chamery, rassieds-toi donc, je vois que tu me reconnais et nous allons causer à notre aise.

Et il appuya une de ses mains sur l'épaule du sauvage et le força à s'asseoir sur son grabat. Après quoi celui qui s'intitulait ainsi le marquis de Chamery retourna près de la bohémienne, dont l'étonnement, si grand déjà, s'était encore accru en voyant le sauvage O'Penny dresser l'oreille aux paroles du jeune homme, comme un vieux destrier de bataille, devenu cheval de charrue, se relève et hennit aux sons lointains du clairon.

– Ma petite, lui dit-il, vous m'avez affirmé que vous ne saviez pas l'anglais ?

– Oui monsieur.

– Croyez-vous à quelque chose ?

– Je crois à Dieu.

– Eh bien ! levez la main et jurez-moi que vous avez dit vrai.

– Je le jure ! dit la bohémienne avec un accent de franchise auquel il était réellement impossible de se méprendre.

– Votre mari non plus ?

– Mon mari pas plus que moi.

Le marquis de Chamery retourna auprès de l'homme tatoué et lui dit, toujours en anglais :

– Sois calme, mon vieux, je suis ton ami, et je vois bien que tu as reconnu ton petit Rocambole, celui qui t'appelait *mon oncle.* Et puisqu'on t'a rogné ta *parlotte,* je ferai les demandes et les réponses.

Le sauvage continuait à s'agiter sur sa botte de paille ; mais son horrible visage semblait avoir pris subitement une expression de joie farouche.

Le marquis continua :

– Je t’ai pleuré pendant cinq années, mon pauvre vieux, et je m’étais bien figuré, ma parole d’honneur, que les sauvages t’avaient mis à la broche. Mais je vois qu’ils se sont contentés de te tatouer, opération qui, réunie à celle que t’avait fait subir cette excellente Baccarat…

Le marquis s’arrêta et voulut juger de l’effet que ce nom produirait sur l’homme tatoué.

Celui-ci se prit à frissonner, et un rugissement de fureur s’échappa de ses lèvres crispées.

– Bien ! très bien… murmura le jeune homme, je vois qu’ils ne t’ont pas trop abruti et qu’il reste encore chez toi quelque chose de sir Williams… Très bien ! très bien !…

Et il passa de nouveau sa main sur l’épaule d’O’Penny d’un air caressant.

– Le fait est, *mon oncle*, poursuivit-il, que tu n’es plus le séduisant vicomte Andréa, le joli baronnet sir Williams, l’homme dont les belles filles raffolaient. Les sauvages et Baccarat t’ont si bien défiguré qu’il a fallu mes entrailles filiales pour te reconnaître… Ah ! c’est une drôle d’histoire, celle-là, et, parole d’honneur ! cela ferait croire à la Providence, dont nous nous moquions si fort autrefois.

Le marquis de Chamery, ou plutôt Rocambole, car c’était lui, s’assit familièrement sur le grabat d’O’Penny et continua :

– Figure-toi que, dans la journée, je passais en tilbury sur le boulevard, regardant à droite et à gauche. Une belle fille, ma foi ! celle qui te garde, m’a *tiré* l’œil. Tu sais que je suis toujours un peu… *folâtre*…

Et Rocambole souligna le mot par un clignement d’yeux.

– Je me suis approché, reprit-il. La belle fille racontait ton histoire à sa manière. Cette histoire m’a intrigué. Bah ! me suis-je dit, il faut que je voie comment ils sont, ces affreux sauvages de l’Australie, qui m’ont mangé tout rôti mon pauvre oncle sir Williams… Et je suis entré… Et je t’ai reconnu !

Une fois de plus, Rocambole frappa sur l’épaule du chef australien d’une façon amicale.

– Tu comprends bien que, alors, mon oncle, je me suis dit tout de suite que le marquis de Chamery ne pouvait laisser son parent, son bienfaiteur, l’homme à qui il doit tout, dans la position misérable où je te trouve…

Ce nom de Chamery paraissait produire sur l’affreux visage de l’homme tatoué une impression identique à celle que produit un souvenir à demi effacé, et qu’un seul mot évoque tout à coup.

Rocambole devina sa pensée.

– Ah ! dit-il, cela t’étonne de me voir marquis de Chamery… C’est un nom qui t’est bien connu, n’est-ce pas ? Il était sur tes tablettes.

À ces mots, le sauvage parut tressaillir.

– On te contera tout cela, mon vieux ; mais pour le moment soyons sérieux, et dépêchons-nous…

O’Penny continuait à fixer sur Rocambole son œil à demi-éteint, avec une sorte de ténacité.

– Voyons, reprit celui-ci, je suppose que tu ne tiens pas beaucoup à rester ici ?

– *Non*, fit le sauvage d’un signe de tête où semblèrent se révéler les horribles souffrances qu’il avait éprouvées en compagnie des saltimbanques.

– Et tu préfères encore venir avec moi, qui te soignerai comme un coq en pâte, n’est-ce pas ?

– *Oui*, fit le sauvage d’un nouveau signe de tête.

– Eh bien ! allons-nous-en tout de suite, ton maître pourrait bien revenir, et il faudrait parlementer encore.

Et Rocambole, s’adressant à la bohémienne, lui dit :

– Tu as bien un manteau à me vendre, n’est-ce pas, ma petite ?

Et il jeta un onzième louis sur la table.

– Voilà celui de Fanfreluche, monsieur ; il n’est pas neuf, comme vous voyez.

– Bah ! fit Rocambole, *à la campagne !*

Il le plaça sur les épaules d’O’Penny, qui se laissa envelopper avec la docilité d’un enfant. Puis, avisant dans un coin la coiffure de plumes du pauvre *phénomène*, il la lui mit sur la tête avec le soin que prendrait une camérière à coiffer sa maîtresse.

– C’est mardi-gras, mon vieux, continua-t-il en anglais, et pour aujourd’hui tu peux sortir sous ce costume. On va te prendre pour le Californien du bal de l’Opéra.

Alors le prétendu marquis de Chamery roula les deux billets de cinq cents francs dans ses doigts, et les laissa tomber délicatement dans la main de l’épouse illégitime du paillasse Fanfreluche.

– Adieu, petite, lui dit-il, si nous nous revoyons jamais, je renouvellerai volontiers connaissance avec toi.

La bohémienne ouvrit la porte de la baraque.

– Allons ! viens, mon oncle, dit Rocambole, qui prit O’Penny par le bras, l’entraîna hors du théâtre forain, lui fit traverser le trottoir et le conduisit à son coupé.

Le cocher descendit de son siège, ouvrit la portière et demanda :

– Où va monsieur le marquis ?

– Rue de Surène, répondit Rocambole.

Le coupé partit.

V

Une fois installé auprès du sauvage, Rocambole reprit ainsi la conversation : – Maintenant, mon vieux, causons à notre aise. Nous sommes seuls. Je te disais donc que je me nommais le marquis de Chamery, n'est-ce pas ?

Un son inarticulé qui pouvait passer pour une affirmation fut la réponse du pauvre mutilé.

– Oh ! poursuivit Rocambole, c'est une histoire assez longue. Figure-toi d'abord que ton philanthrope de frère le comte de Kergaz…

O'Penny fit un soubresaut sur le coussin du coupé.

– Très bien, dit Rocambole, je vois que tu as rapporté tes petites haines des terres australes. Tu es encore un peu le sir Williams que j'ai connu… très bien !

Et le faux marquis de Chamery continua : – Figure-toi donc que le comte de Kergaz, avec qui je me battis une heure après t'avoir quitté, savait aussi bien que moi cette fameuse botte secrète qu'on nomme le coup de mille francs, et la preuve, c'est qu'il m'étendit tout de mon long et que je faillis en crever, tandis que mamzelle Baccarat te faisait ton affaire. Mais M. de Kergaz fit bien les choses. Après m'avoir aux trois quarts occis, il éprouva le besoin de me faire soigner. Je passai un mois à Kergaz en compagnie d'un honnête médecin qui me guérit. Quand je fus en état de partir, je me souvins que tu avais des tablettes sur lesquelles tu consignais des choses intéressantes, je fouillai le château et je trouvai ces tablettes… Comprends-tu ?… Or, acheva Rocambole, c'est dans les tablettes que j'ai trouvé le germe de l'affaire Chamery. Le hasard m'a un peu servi, je me suis aussi aidé beaucoup, et me voici marquis de Chamery.

Alors Rocambole raconta à son compagnon ce que nous savons déjà, c'est-à-dire sa rencontre à bord de la *Mouette* avec le véritable marquis Frédéric-Albert-Honoré de Chamery, officier de marine au service de la Compagnie des Indes ; puis leur naufrage, leur séjour sur un récif, et ce qui s'en était suivi.

– Tu comprends bien, mon cher oncle, continua-t-il, que ce n'est pas le tout de bien s'assurer que le vrai marquis de Chamery ne reparaîtra jamais, de lui ressembler assez pour que, à dix-huit ans de distance, personne ne puisse refuser de vous reconnaître, et de posséder tous les papiers nécessaires à la justification de son identité. Le marquis avait passé sa jeunesse aux Indes, où je n'avais, moi, jamais mis les pieds. En outre, il avait été marin. Il me fallait faire mon éducation. Or, comme j'avais, outre les papiers du marquis de Chamery, que je me gardai bien de montrer, les papiers bien en règle de sir Arthur, ce fut avec ceux-ci que je me présentai aux autorités maritimes de Fécamp, et que, le lendemain, je repartis pour l'Angleterre. À Londres, je trouvai un bonhomme de sergent dans les cipayes indiens, qui avait obtenu son congé définitif et cherchait un emploi. Je le pris à mon service en qualité de secrétaire. Mon homme savait l'Inde par cœur. De Londres, nous allâmes à Plymouth. Là, je me mis à fréquenter les marins, officiers ou

matelots ; j’achetai des livres de théorie, je suivis en amateur les cours de midshipman et, au bout de six mois, mon éducation de marin était consommée et je connaissais les Indes anglaises sur le bout du doigt. Alors je renvoyai mon secrétaire, passai une légère couche de safran sur mon visage, afin de simuler les effets d’un soleil torride. Puis, dépouillant le vieil homme, c’est-à-dire sir Arthur, je retournai d’abord à Londres, où l’amirauté visa sans difficulté tous les papiers du marquis de Chamery ; ensuite je m’embarquai pour la France.

Rocambole en était là de son récit, quand le coupé s’arrêta.

O’Penny et son conducteur étaient arrivés rue de Surène.

Rocambole descendit le premier et donna la main à l’homme tatoué :

– Je vais te conduire à mon pied-à-terre, lui dit-il ; tu sens bien que M. le marquis de Chamery habite son hôtel rue de Verneuil, mais il a un entresol *incognito* où il reçoit ses amis…

Et Rocambole sonna à la porte d’une maison de belle apparence.

La porte s’ouvrit.

Le prétendu marquis poussa le sauvage dans le vestibule, dont le gaz était éteint depuis longtemps, cria au portier qui, dans l’ombre, demandait le nom du retardataire : « C’est moi M. Frédéric », prit la rampe et conduisit O’Penny à l’entresol, où il avait fait décorer un joli petit appartement dans lequel il laissait toujours un valet de chambre, lequel ne l’appelait, comme le portier, que M. Frédéric.

Le valet de chambre, réveillé en sursaut par le coup de sonnette de son maître, recula stupéfait et presque effrayé à la vue de l’horrible visage d’O’Penny.

Mais Rocambole lui dit d’un ton bref et impérieux :

– Tu vas courir chez le docteur Albot, mon médecin, qui demeure à dix pas d’ici, rue Miromesnil ; tu le feras lever et l’amèneras.

– Oui, monsieur, répondit le valet qui sortit, monta dans le coupé de son maître et courut chez le médecin.

Pendant ce temps Rocambole introduisait O’Penny dans sa chambre à coucher, où il y avait un bon feu.

– Écoute, mon vieux, lui dit-il, en le faisant asseoir dans un grand fauteuil, tu dois avoir faim et soif, depuis le temps que tu ne manges ni ne bois à ton saoul, je vais te servir un reste de pâté et un verre de bordeaux. Cela te rappellera notre bon temps du club des Valets de cœur, quand tu venais chez ton petit Rocambole te dédommager d’avoir mangé des haricots à l’huile à la table de M. de Kergaz.

Et Rocambole alla dans la salle à manger et revint au bout de quelques minutes, portant dans ses bras une petite table toute servie, qu’il plaça devant l’homme tatoué.

– Pauvre vieux, poursuivit-il en s’asseyant près de lui, tu y vois si peu qu’il faudra que je te serve comme un enfant.

Et tandis que le sauvage portait avec une avidité de bête fauve affamée ses mains sur les aliments qu'on lui servait, Rocambole ajouta :

– Je viens d'envoyer chercher mon médecin. Je vais lui arranger une petite histoire préalable et te mettre entre ses mains. Il ne te rendra pas beau garçon, c'est évident ; mais il fera peut-être disparaître tous ces tatouages, et ce sera toujours ça. Tu deviendras un bonhomme que l'explosion d'une mine ou d'un bateau à vapeur a mis en cet état.

Comme Rocambole achevait, il entendit ouvrir la porte extérieure de son appartement. C'était le valet de chambre qui rentrait suivi du docteur.

– Reste là, mon oncle, dit le jeune homme, je vais préparer mon médecin au spectacle peu agréable de ta figure.

Il laissa O'Penny mangeant avidement dans sa chambre à coucher, et passa dans le salon où le docteur Albot l'attendait.

Le docteur était un mulâtre, né à la Guadeloupe, qui, après avoir longtemps exercé au Brésil et dans le Paraguay, était venu chercher fortune à Paris, en se donnant une spécialité : la guérison de toutes les maladies engendrées sous les tropiques.

Il avait réussi.

– Bonjour, docteur, dit Rocambole ; je vous demande pardon de vous avoir fait lever…

– Nullement, monsieur le marquis, répondit le mulâtre avec les marques d'un profond respect. J'allais rentrer chez moi lorsque j'ai rencontré votre valet de chambre.

– Docteur, poursuivit Rocambole, avez-vous un remède certain contre les tatouages ?

– Comment l'entendez-vous, monsieur ? demanda le docteur.

– Je m'explique mal et je devrais dire : Pensez-vous que les tatouages puissent s'effacer ?

– Quelquefois. Cela dépend. Ceux qui sont faits avec la teinture d'arbres de l'Australie, finissent par disparaître à l'aide de certains réactifs et de certains mordants.

– Ah ! vous croyez ?

– J'ai soigné et guéri un matelot anglais qui avait été fait prisonnier par une peuplade sauvage d'Océaniens.

– Eh bien ! dit le prétendu M. Frédéric, c'est précisément un cas de ce genre que je vais vous soumettre. Figurez-vous que je viens de retrouver un matelot qui a servi sous mes ordres dans l'Inde, et qui s'étant embarqué à bord d'un négrier, a, comme le vôtre, été fait prisonnier par les sauvages, tatoué et mutilé par eux.

Et Rocambole fit passer le docteur dans sa chambre à coucher.

Avant d'aller plus loin et d'assister à la consultation du médecin créole, il nous faut rétrograder de trois mois environ, et mettre en scène les nouveaux personnages de ce récit.

Par une belle après-midi de février, un jeudi, les Champs-Élysées étaient sillonnés de nombreux équipages. Le soleil était tiède comme au printemps, l'air doux, le ciel sans

nuages, les pauvres arbres souffreteux, enchâssés dans le bitume des trottoirs, avaient déjà des bourgeons. On eût dit une soirée de la fin de mai. Aussi, vers deux heures, landaus, victorias, calèches découvertes menées à quatre chevaux et à la daumont, jolis dog-carts à deux roues conduits par un élégant et jeune sportsman, se croisaient-ils dans le rond-point, les uns allant, les autres venant. Au milieu, piaffaient de fringants cavaliers saluant au passage les femmes les plus à la mode. Sur les contre-allées, une foule modeste de piétons, petits bourgeois réduits au fiacre du dimanche, artistes flâneurs, dandys ruinés, commerçants pouvant confier leur boutique à un premier commis, gagnait à petits pas l'Arc de triomphe, et admirait, critiquait tour à tour, le bon goût de telle voiture, la finesse de tel cheval, la hardiesse ou la gaucherie de tel cavalier. On se console de l'absence de fortune en trouvant un léger défaut à la fortune du voisin.

Cependant, au milieu de tous ces équipages, il en était un qui ne souleva qu'un long murmure d'admiration et de respect. Les hommes à cheval saluèrent, les dames s'inclinèrent du fond de leur berline découverte.

C'était une grande calèche bleu de ciel à garniture blanche, attelée de quatre chevaux bai cerise. Deux laquais vêtus de noir étaient pendus aux étrivières. Dans la calèche, il y avait deux dames en deuil. Non point ce deuil rigoureux et sombre des premiers jours d'affliction, mais ce deuil un peu mondain déjà, qui n'exclut ni la promenade, ni le concert, et interdit à peine le bal.

De ces deux femmes, l'une pouvait avoir environ cinquante ans, était fort pâle, et sa physionomie souffrante semblait porter les symptômes d'une maladie de langueur. L'autre était une jeune fille de dix-neuf à vingt ans.

À Paris même, où, quoi qu'on puisse dire, la beauté court les rues, à Paris, le seul pays du monde où il y ait réellement des jolies femmes par milliers, on aurait à peine osé rêver un type plus correct et plus pur, une beauté plus royalement accomplie. Cette jeune fille était mademoiselle Blanche de Chamery.

Elle était blonde comme la Fornarina ; ses yeux, d'un bleu foncé, avaient ce regard profond et doux des femmes de l'Orient ; son visage, du type grec le plus pur, était blanc et rose comme celui d'une Anglaise.

Blanche de Chamery avait cette taille moyenne élégante et souple qui semble l'apanage exclusif des jeunes filles de l'Inde. Une sorte de mélancolie grave sans tristesse était empreinte sur ce beau visage. Blanche de Chamery devait être une de ces femmes qui envisagent la vie de son côté le plus solennel et le plus sérieux. On eût dit, à ce reflet de rêverie répandu sur ses traits, que son âme devait être en harmonie avec cette beauté sévère et majestueuse qui n'avait rien de mondain ni de futile.

Au moment où la calèche des dames de Chamery atteignait le rond-point et prenait la droite de la fontaine, un joli landau, redescendant l'avenue passa tout auprès.

Dans ce landau, une blonde créature étalait, sur les larges paracrottes qui protégeaient les deux marchepied, les plis immenses d'une robe de moire antique bleue sur laquelle était drapé, avec un art qui n'est guère possédé que par les reines de théâtre, un de ces cachemires du Thibet pour lesquels, hélas ! tant de femmes se damnent et regrettent de ne pouvoir faire plus encore.

Mademoiselle de Chamery était blonde comme une madone de Raphaël ; la dame au landau était blonde comme la déesse Junon, de ce blond fauve, presque rouge, qui semble avoir franchi le détroit et pris naissance dans la brumeuse Écosse et dans les plaines de la verte Irlande.

Blanche de Chamery était la beauté chaste et pudique sur laquelle les regards s'arrêtaient respectueux et admirateurs. Cette autre femme, au contraire, avait cette beauté hardie, ce regard à demi-voilé et cependant empli de magnétiques éclairs, qui autorise les hommages.

Avait-elle vingt-cinq ans ? En avait-elle trente-cinq ? C'était un mystère, même en plein soleil.

Au moment où le landau croisait la calèche, la jeune femme jeta un regard effronté sur la marquise de Chamery et sa fille.

La marquise et sa fille subirent ce regard et ne le rendirent point. Elles passèrent sans avoir levé les yeux.

– Oh ! murmura la jeune femme en se mordant les lèvres avec dépit, je les forcerai bientôt à me regarder en face !

Tandis que la calèche et le landau se croisaient, deux jeunes gens à cheval s'étaient arrêtés presque en même temps.

L'un remontait l'avenue, l'autre la descendait.

Le premier avait échangé un regard et un salut avec la dame du landau, que ses chevaux anglais emportaient rapidement… L'œil du second s'était arrêté, dans la calèche, sur mademoiselle Blanche de Chamery.

Le premier s'était contenté de porter le bout de ses doigts à son chapeau. Le second avait salué jusqu'à terre.

Les deux jeunes gens, qui s'étaient arrêtés à quelques pas l'un de l'autre, se regardèrent et se reconnurent, lorsque calèche et landau se furent éloignés.

– Tiens ! dit le premier, c'est toi, Fabien.

– Bonjour, Roland, répondit le second, qui parut quelque peu contrarié de cette rencontre fortuite.

Mais celui qu'il avait nommé Roland se rapprocha de lui sur-le-champ, par trois courbettes de son cheval, et lui dit : – Tu viens du Bois ?

– Oui.

– Et tu rentres ?

– Je ne sais pas… j'ai envie de remonter les Champs-Élysées encore une fois… le temps est superbe…

– D'abord, fit Roland en souriant, et puis cela te permettra…

– Quoi donc ? fit sèchement le vicomte Fabien d'Asmolles.

– Mais, répondit Roland, de suivre cette calèche bleue, dans laquelle se trouve cette ravissante personne que tu as saluée jusqu'à terre.

– Mon cher Roland de Clayet, dit le vicomte Fabien d'un ton froid, les dames que je viens de saluer sont la marquise de Chamery et sa fille, et le sourire que je vois sur tes lèvres est sinon déplacé, au moins sans signification possible.

– Tudieu ! Fabien, comme tu prends ces choses-là. Serais-tu fiancé à mademoiselle de Chamery ?

– Non, dit le jeune homme avec tristesse.

Et il voulut s'éloigner et salua Roland. Mais celui-ci le retint.

– Un mot, lui dit-il.

Le vicomte s'arrêta.

– As-tu remarqué ce landau à deux chevaux gris de fer ?

– Dans lequel était une dame que tu as saluée de la main ?

– Précisément.

– Eh bien ! connais-tu cette dame ?

– Oui, fit le jeune homme d'un signe.

– Elle se nomme pareillement mademoiselle de Chamery, et c'est la cousine…

À ces paroles, le vicomte Fabien d'Asmolles devint pâle et ses yeux lancèrent des éclairs. Il étendit la main, saisit le bras de Roland de Clayet et lui dit : – Mon pauvre Roland, dis-moi sur-le-champ que ce que tu viens de me dire tu le crois fermement, honnêtement, comme un petit gentilhomme de province qui vient à Paris pour la première fois, et à qui on montre des courtisanes pour des duchesses, et quand tu m'auras dit cela, je te pardonnerai !

Le vicomte Fabien avait prononcé ces mots avec un accent de sourde irritation et d'ironie qui produisit une bizarre impression sur son interlocuteur.

Roland garda le silence.

– Eh bien ! reprit Fabien, parleras-tu ?

– Mon cher monsieur Fabien, répondit enfin le jeune homme si brusquement interpellé, je vais vous répondre selon vos désirs : La dame que j'ai saluée se nomme mademoiselle de Chamery, la sœur de feu le marquis Hector de Chamery, et elle a été dépouillée de la fortune qui lui revenait par un certain comte de Chamery…

– Assez, dit Fabien avec un calme plus effrayant que son irritation récente, puis il ajouta : – Mon cher Roland, nous venons d'échanger deux phrases qui suffisent pour nous faire couper la gorge.

– Comme il vous plaira, dit fièrement Roland.

– Cependant, reprit Fabien, comme j'ai sept années de plus que toi, que j'ai trente ans et toi vingt-trois, et que même tu m'as été recommandé par ton vieil oncle le chevalier, je

ne me porterai à une extrémité fâcheuse qu'après avoir épuisé tous les moyens de conciliation et t'avoir dit d'abord que ta prétendue mademoiselle de Chamery est une drôlesse.

Ce mot fit pâlir Roland.

– Vicomte Fabien, dit-il, vous insultez une femme, vous êtes un lâche !

Le vicomte Fabien frissonna de fureur et vacilla sur sa selle.

– Bien, dit-il, on vous tuera ! À demain !

– Je rentre chez moi, dit Roland, et je vais attendre vos témoins.

– Encore un mot ! lui cria Fabien au moment où le jeune homme s'éloignait.

– Que me voulez-vous ?

– Vous m'avez insulté, et vous me connaissez assez pour savoir que nous nous battrons, quoi qu'il arrive. Cependant, comme vous êtes un garçon d'honneur, que nous avons été amis et voisins de terre, je suis persuadé que vous ne refuserez pas de m'écouter dix minutes.

– À quoi bon ?

– Rangez votre cheval près du mien, montons l'avenue au pas, et faites-moi l'honneur de m'écouter.

Il y avait dans le ton du vicomte Fabien une sorte d'autorité dont son jeune adversaire subit malgré lui l'ascendant.

Il obéit, se plaça auprès de lui, et, tandis que celui-ci rendait la main à son cheval, il lui dit : – Croyez, monsieur, que ce que j'en fais est pure courtoisie.

– Monsieur, répondit le vicomte, il n'est plus question de nous, à cette heure.

– Et de qui donc, alors ?

– De l'honneur d'une famille dont se joue une femme sur laquelle je veux vous ouvrir les yeux.

– Monsieur, répliqua Roland, je vous ai promis de vous écouter. Parlez, mais soyez persuadé que mes convictions sont inébranlables.

– Soit, mais écoutez-moi.

Et, tandis qu'ils se dirigeaient au pas vers la barrière de l'Étoile, le vicomte Fabien s'exprima ainsi :

VI

– Ma famille est liée avec la famille de Chamery, et je vous donne ma parole d'honneur que ce que je vais vous dire est la pure vérité.

– Voyons ? fit Roland d'un air important.

– Feu le marquis de Chamery, dont les dames que je viens de saluer portent encore le deuil, a hérité de son cousin, le marquis Hector de Chamery, tué en duel, il y a dix-huit ans.

– Je sais cela, dit Roland.

– À propos, interrompit Fabien avec une nuance de raillerie, quel âge donnez-vous, à votre mademoiselle de Chamery, comme vous dites ?

– Elle a vingt-cinq ans et ne s'en cache pas.

Fabien réprima un sourire.

– Et vous dites qu'elle est la sœur du marquis Hector ?

– J'en ai la preuve.

– Et, à votre compte, la fille du marquis de Chamery, père d'Hector ?

– Naturellement.

– Mais, mon cher Roland, le marquis est mort en 1816, un an après la seconde Restauration. Comment voulez-vous que mademoiselle de Chamery n'ait que vingt-cinq ans ? Nous sommes en 1851 ; elle en a trente-six au moins.

– C'est impossible ! le marquis est mort plus tard.

– Pardon, je me souviens parfaitement des dates, elles sont exactes. Mais, rassurez-vous, mon cher Roland, rassurez surtout votre amour-propre, car vous aimez passionnément votre prétendue mademoiselle de Chamery, et…

– Vicomte Fabien, interrompit le jeune homme avec colère, veuillez donc vous défaire de ce mot de *prétendue*. J'ai vu des lettres de feu la marquise de Chamery adressées à sa fille Andrée et, là-dessus, je ne saurais avoir deux opinions.

– Mon cher, répondit Fabien, mademoiselle Andrée est bien, en effet, la fille de madame de Chamery, mère du marquis Hector.

– Vous voyez bien…

– Mais, acheva Fabien, elle est en même temps la fille d'un sieur Brunot, avocat à Blois, dont, pendant son veuvage, la marquise de Chamery s'était amourachée.

Un cri de surprise échappa à Roland.

– Mademoiselle Andrée Brunot, poursuivit dédaigneusement le vicomte Fabien, élevée chez sa mère comme orpheline, n'a dû longtemps ses moyens d'existence qu'à M. le comte de Chamery, cousin et héritier du marquis Hector, qui lui a constitué douze mille livres de rente viagère, ce que le marquis Hector n'avait pas jugé convenable de faire.

« Il est vrai, ajouta Fabien d'Asmolles, tandis que son jeune compagnon paraissait en proie à une vive agitation, il est vrai que, sa mère morte, mademoiselle Andrée a impudemment pris un nom qui ne lui appartenait pas, que ni son père ni sa mère ne lui avaient concédé, et que, non contente de cette usurpation, elle a traîné ce nom dans la boue…

– Monsieur ! exclama le jeune homme, hors de lui.

– Bah ! dit Fabien froidement, laissez-moi donc finir, vous me tuerez demain si cela vous plaît, mais aujourd'hui, écoutez-moi. Je maintiens le mot : la prétendue mademoiselle de Chamery est une de ces femmes hors la loi du monde, devant lesquelles une maison honnête ne saurait s'ouvrir, et chez laquelle nous pouvons aller, nous, avec nos éperons et le cigare a la bouche. Vous aimez mademoiselle Andrée Brunot, mon cher ami, et je suis réellement désolé de désillusionner un peu votre amour. Mais, que voulez-vous ? pourquoi donc cette fille s'est-elle permis de regarder insolemment la marquise de Chamery et sa fille ?

À ces derniers mots, le jeune Roland de Clayet arrêta court son cheval.

– Vicomte Fabien, dit-il, je vous ai patiemment écouté ; mais je ne saurais vous écouter plus longtemps. Adieu… à demain. Vous me rendrez raison…

– De tout, hormis de la vertu de mademoiselle Andrée Brunot, répondit Fabien d'un ton moqueur.

Il pressa légèrement son cheval, salua Roland et s'éloigna au petit galop.

Celui-ci, en proie à une surexcitation violente, redescendit l'avenue des Champs-Élysées, traversa la place de la Concorde, prit la rue Saint-Florentin et entra dans une maison qui portait le numéro 18.

– Mademoiselle de Chamery est-elle rentrée ? demanda-t-il au suisse.

– Oui, monsieur, lui répondit-on.

Le jeune homme jeta sa bride, mit pied à terre et gagna le premier étage, que mademoiselle de Chamery habitait seule.

M. Roland de Clayet pénétra chez mademoiselle de Chamery d'une façon cavalière, qui aurait pu jusqu'à un certain point venir à l'appui des assertions plus cavalières encore de son ancien ami le vicomte Fabien d'Asmolles. Il entra comme chez lui, tira l'oreille au groom qui lui ouvrit la porte et prit le menton rose de la jolie femme de chambre qu'il trouva sur le seuil du salon.

– Ta maîtresse est rentrée, dit-il, on me l'a dit en bas, veux-tu m'annoncer ?

– Mademoiselle n'est pas visible, répondit la soubrette.

– Hein ? fit le jeune homme stupéfait.

– À moins que monsieur ne désire attendre.

Le jeune homme avait subitement froncé le sourcil.

– Elle a du monde, sans doute ?

– Oui, monsieur.

– Fais-lui passer ma carte.

En prenant ce parti, Roland demeurait persuadé que mademoiselle de Chamery le recevrait sur-le-champ.

La femme de chambre prit la carte et disparut, tandis que Roland passait dans le salon et s'y promenait de long en large. Elle revint peu après :

– Il est impossible à mademoiselle, dit-elle froidement, de recevoir monsieur en ce moment. Si monsieur veut revenir à huit heures, il trouvera mademoiselle…

Un geste de colère et d'impatience échappa au jeune homme.

– Voici la première fois qu'Andrée me refuse la porte, murmura-t-il.

Et il s'en alla furieux, remonta à cheval et rentra chez lui, rue de Provence, au 5, où il habitait un joli appartement de garçon. Roland s'enferma dans son fumoir et se prit à songer :

– Oh ! les femmes ! se dit-il avec cet accent désespéré des hommes de vingt-trois ans qui croient tout perdu, même l'honneur, le jour où une drôlesse qu'ils aiment a jugé convenable de changer, sans prendre leur avis, la forme de sa coiffure.

Roland de Clayet était un tout jeune homme, orphelin, jouissant d'une vingtaine de mille livres de rente, et n'ayant plus d'autre parent qu'un vieil oncle, le chevalier de Clayet, qui lui laisserait huit ou neuf mille francs de revenu.

Roland avait débuté de bonne heure dans la vie parisienne, et sans une étourderie profonde qui formait le côté saillant de son caractère, il aurait dû avoir déjà quelque expérience. Mais Roland était un de ces jeunes fous qui sont éternellement dupes de leur cœur, de leur imagination, de leur vanité, et ce qui est pis, qui demeurent persuadés qu'un rayon de la sagesse divine s'est égarée dans leur âme. Roland avait, depuis cinq ans qu'il était émancipé, fait mainte école, écorné son patrimoine ; il s'était figuré qu'il aimait passionnément des femmes qui l'avaient odieusement trompé, et il possédait au dernier degré cette croyance des jeunes gens qui leur montre comme la plus vertueuse des femmes celle-là même qui s'est compromise pour eux.

Roland avait rencontré un jour mademoiselle de Chamery dans un monde douteux. Il en était devenu éperdûment amoureux et lui avait offert sa main. Il y avait de cela environ trois mois.

Pendant ces trois mois, Andrée avait joué avec lui toutes les comédies du sentiment et de la grande coquetterie. Tantôt, touchée de son amour, elle était sur le point de consentir à cette union, elle qui affirmait avoir, depuis sa plus tendre jeunesse, une profonde horreur du mariage.

Tantôt elle lui disait : – Vous êtes fou, mon ami, je suis une très vieille femme… j'ai vingt-cinq ans tout à l'heure…

Depuis trois mois, Roland avait déserté peu à peu ses relations, ses amis, ses habitudes, au profit de mademoiselle Andrée de Chamery, dont il ne voyait pas, tant il est vrai que l'amour est bien aveugle, la vie indépendante et excentrique. Mais Andrée s'était posée en artiste, en femme qui fait de la peinture d'une façon remarquable, et qui, à ce titre, reçoit chez elle des hommes du monde, des écrivains, des peintres, des femmes de théâtre. À cette corde de son arc, elle en avait joint une autre : elle faisait des vers… un théâtre de vaudeville avait joué d'elle un proverbe.

Andrée de Chamery était une lionne(5). Pour Roland de Clayet c'était la vertu même, l'art chaste et pudique sans pruderie, quelque chose comme une Mademoiselle des Touches de Balzac(6).

Il allait chez elle plusieurs fois par jour, le matin, le soir, à toute heure. Or, pour la première fois, elle lui défendait sa porte ! Roland crut qu'il en deviendrait fou sur l'heure.

Et comme les amoureux ont la rage d'écrire, il prit une plume et écrivit le billet suivant, qu'il cacheta en hâte et remit à son groom avec ordre de le porter sur-le-champ rue Saint-Florentin.

Voici ce billet :

« Je sors de chez vous, où vous étiez… et vous avez refusé de me voir.

« Je rentre chez moi, fou de douleur, ne sachant, n'osant deviner le mobile de votre rigueur, tremblant de n'être plus aimé, et voyant tout en noir…

« Oh ! les tortures de l'enfer sont entrées dans mon âme ! Je souffre mille morts.

« Un mot, je vous en prie à genoux, un mot, de grâce… Qu'est-il donc arrivé ? J'attends.

« ROLAND. »

Et tandis que le groom portait cette phraséologie ampoulée, cachetée aux armes de Roland, de *gueules à trois anneaux d'or,* notre héros attendait dans une anxiété difficile à rendre.

Mais pendant une demi-heure que dura l'absence du groom, Roland ne put s'empêcher de réfléchir, et en réfléchissant il se dit qu'il allait se battre le lendemain avec un ami intime, le vicomte Fabien d'Asmolles, qui lui avait servi de mentor et de pilote sur la mer parisienne. Et involontairement il se souvint des paroles dédaigneuses de Fabien à l'endroit de celle qu'il appelait la prétendue mademoiselle de Chamery. Si bien cacheté que fût le cœur de Roland, si absolu que fût son amour, si entière que fût sa croyance en la vertu d'Andrée, il ne put empêcher le soupçon, cette tache d'huile imperceptible d'abord, et qui grandit si vite, de pénétrer dans son esprit. Et ce soupçon se trouvait appuyé tout à coup de la conduite de mademoiselle de Chamery, qui depuis trois mois le recevait à toute heure, et venait cependant de lui refuser sa porte, à quatre heures de l'après-midi, l'instant où une femme est toujours visible.

Heureusement pour la pauvre imagination du jeune amoureux, qui s'en allait trottant dans le champ des conjectures, le groom revint et lui apporta un billet qui produisit sur les soupçons de Roland et le souvenir des paroles de Fabien d'Asmolles l'effet du soleil levant sur les brouillards qui rampent au flanc des collines. Mademoiselle Andrée de Chamery lui écrivait que l'arrivée inattendue chez elle du baron de Chamery, un de ses parents de province, avait été la seule cause qui l'eût empêchée de le recevoir, lui, Roland ; mais que, pour dédommager ce dernier de la contrariété qu'il avait dû subir, elle l'invitait à venir le soir même, à huit heures, prendre chez elle la tasse de thé de la réconciliation.

Il était alors cinq heures.

Or, comme nous venons de le dire, mademoiselle de Chamery ne devait recevoir Roland qu'à huit heures. C'étaient donc trois heures à attendre.

Trois siècles !

On a remarqué que, dans le langage des amoureux, on ne saurait comparer décemment une heure d'attente à autre chose qu'à un siècle. L'amour aime les métaphores épiques.

Roland commença par se demander à quoi il emploierait ces trois mortelles heures.

Heureusement il se souvint de sa querelle avec Fabien, et songea qu'il lui fallait trouver des témoins. Il se rendit donc à son cercle, rue Royale, où il dîna. Puis après le dîner il passa dans le salon de jeu, où il trouva deux petits jeunes gens de vingt ans qui jouaient aux échecs.

– Tiens, dit l'un d'eux en laissant retomber sur sa poitrine le lorgnon qu'il avait dans l'œil, et regardant Roland, c'est toi, mon bon ami ?

– Bonjour, Octave ; bonjour, Edmond, dit Roland, c'est à vous que j'en ai.

– À nous ?

– À vous deux.

– Eh ! eh ! dit Octave d'un petit ton moqueur, on se bat donc ?

– Précisément.

– Et… quand cela ?

– Demain matin.

– Avec qui ?

– Avec Fabien d'Asmolles.

– Ah ! par exemple ! s'écria Edmond, voici qui est bizarre…

– Tu trouves ?

– Parbleu ! Fabien est ton ami.

– Il l'a été, il ne l'est plus.

Le petit jeune homme qui répondait au nom d'Octave se leva gravement et appuya une main sur l'épaule de Roland :

– Mon bon ami, dit-il, puisque tu nous fais l'honneur et l'amitié de nous prendre pour

témoins, il faut que tu nous fasses ta confession.

– Plaît-il ?

– Le devoir des témoins est chose sérieuse. Nous ne te laisserons battre que lorsque nous saurons…

– Mes bons amis, répondit froidement Roland en tirant sa montre, il est six heures et demie, j'ai une heure à vous donner. Voulez-vous faire un whist ? C'est pour moi le seul moyen de répondre à vos questions.

– Singulier moyen !

– Je me bats demain avec Fabien d'Asmolles, mon ami, comme vous dites ; ni lui ni moi ne pouvons dire pourquoi… Vous plaît-il m'assister et garder le secret ?

– Oh ! oh ! murmura le petit Octave, je devine. Il est question d'une femme.

– Peut-être… Donc, vous acceptez ?

– Parbleu !

– Alors, chez moi, demain à six heures du matin.

– Nous y serons.

Roland demanda une plume et écrivit à Fabien :

« Monsieur,

« Je ne pourrai être chez moi ce soir, et, par conséquent, recevoir vos témoins. Mais, si vous le voulez bien, je serai demain, à sept heures, avec les miens et mes épées, au Bois, derrière le pavillon d'Armenonville.

« Votre obéissant,

« ROLAND DE CLAYET. »

Roland quitta son cercle vers sept heures et rentra chez lui pour s'habiller.

Là il trouva une lettre arrivée de province et datée de Besançon. Cette lettre était du chevalier de Clayet, son vieil oncle :

« Mon neveu [disait le chevalier], vous me demandez mon consentement à un mariage qui, si j'en crois votre lettre, me paraît convenable de tous les points, hors un seul, l'âge de la jeune personne que vous désirez épouser. Prenez garde ! il nous faut toujours chercher une femme moins âgée de dix ans au moins.

« Mais, ceci réservé, je crois ne pouvoir refuser d'approuver votre choix. Les Chamery sont de bonne roche, ils allaient à Malte, et vingt mille livres de rente accompagnent toujours bien un beau nom… »

Roland ne voulut point en lire davantage, et, tout joyeux, il s'habilla et courut rue Saint-Florentin.

Andrée l'attendait.

La jolie blonde était à demi-couchée dans sa bergère, au coin du feu, dans le plus coquet boudoir qu'ait jamais rêvé petite maîtresse. Elle tenait un livre à la main, les

Méditations poétiques de M. de Lamartine. Elle avait une pointe de mélancolie dans le regard et l'attitude.

Elle tendit la main au jeune homme, qui se jeta à ses genoux et lui dit :

– Ah ! tenez, tenez… lisez cette lettre… me refuserez-vous encore ?

Et il lui tendit la lettre de son oncle le chevalier.

Andrée prit cette lettre et la lut gravement d'un bout à l'autre.

– Vous êtes un fou, dit-elle enfin.

– Un fou !

– Sans doute, pourquoi avoir écrit à votre oncle ?

– Il le fallait bien…

– Il fallait d'abord me consulter. Vous l'avais-je permis ?

– Ah ! s'écria Roland, ne voulez-vous plus de moi ? Hier encore…

– Hier n'est pas aujourd'hui, dit mademoiselle de Chamery avec une coquetterie infernale… et puis, je veux réfléchir encore… Donnez-moi huit jours et faites-moi un serment.

– Lequel ?

– Celui de ne plus me questionner, de ne plus me demander d'ici là quelle est ma résolution. Venez me voir tous les jours, mais ne me parlez plus mariage ; peut-être y gagnerez-vous.

Andrée accompagna ces derniers mots d'un regard et d'un sourire qui parurent à Roland la plus formelle des promesses.

– Soit, dit-il.

Et il tint parole. Durant la soirée il s'enivra de la voix, du sourire, de l'esprit de cette femme, qui possédait du reste de merveilleux secrets de séduction, et onze heures sonnèrent.

– Ah ! mon Dieu ! dit-elle, vous êtes encore ici à pareille heure ? Partez, partez vite !

Roland se leva.

Tout à coup il se souvint des paroles de Fabien, et poussé par une sorte d'avide et fatale curiosité, il dit à Andrée : – À propos, connaissez-vous un ami à moi, Fabien d'Asmolles ? Je voudrais vous…

Et il attacha un regard scrutateur sur le visage de la jeune femme.

Andrée demeura impassible.

– Gardez-vous-en bien, dit-elle. M. Fabien d'Asmolles est un homme qu'on ne reçoit pas. Il m'a poursuivie pendant deux années de son sot amour, et le dépit l'a rendu infâme. Il me calomnie le plus qu'il peut et partout où il va… Adieu…

Et mademoiselle de Chamery congédia Roland sans vouloir lui en dire davantage.

Roland rentra chez lui en se disant : – Demain, je tuerai Fabien, il le faut !

VII

Roland de Clayet rentra chez lui en proie à une surexcitation nerveuse qui avait deux causes différentes : d'abord l'amour que lui inspirait la prétendue mademoiselle de Chamery ; ensuite l'irritation que provoquait en lui la conduite du vicomte Fabien d'Asmolles.

Or, aux yeux de Roland, le vicomte n'était rien moins, après ce que venait de lui dire mademoiselle Andrée de Chamery, qu'un homme déloyal et haineux qui se vengeait par de basses calomnies des dédains mérités d'une femme. Et comme Roland croyait en elle, il rentra chez lui en se jurant de tuer le calomniateur de l'ange qu'il aimait. La femme qu'on aime est toujours un ange.

Quand on a vingt-trois ans et un duel pour le lendemain, on se croit obligé de dormir. Roland était brave. Il se mit au lit, s'endormit et ne s'éveilla qu'à cinq heures, lorsque son groom entra dans sa chambre.

Une heure après les témoins arrivèrent.

Les deux petits jeunes gens, tout fiers d'être comptés pour quelque chose, avaient fait une toilette de circonstance que leur eût enviée un prévôt d'armes. Pantalon collant gris de fer, redingote bleue, militairement boutonnée jusqu'au menton, chapeau crânement posé, mine grave et froide. Jamais jeune premier de théâtre, jouant un rôle de témoin dans une comédie de M. Scribe, n'avait pris plus au sérieux son costume et sa tenue.

Roland les attendait assis sur un divan. Comme il avait trois ans de plus, il était un peu moins ridicule, et sa mise était par conséquent moins prétentieuse.

– Mon cher ami, dit Octave en entrant, il me semble que nous sommes exacts comme des pendules…

– Comme des pendules qui vont bien, répondit Roland en souriant.

– Nous avons même vingt minutes devant nous, ajouta le second petit jeune homme.

– Mais il faut toujours arriver les premiers sur le terrain.

– Soit, partons.

Roland avait fait atteler un joli dog-cart à quatre roues et à trois places sur le devant.

Les épées avaient été placées dans le coffre à chiens, sous le siège du groom.

Ces messieurs montèrent en voiture.

– Mon cher, dit Octave en prenant les rênes aux mains de Roland, quand on va se battre à l'épée, il faut avoir les nerfs en repos, et ne se point fatiguer l'avant-bras. Laisse-moi conduire.

– Comme tu voudras, répondit Roland.

Et l’on partit.

Le rendez-vous, on s’en souvient, était au bois, derrière le pavillon d’Armenonville. Le dog-cart franchit la porte Maillot à sept heures moins un quart, et Roland de Clayet se trouva le premier au rendez-vous.

Les trois jeunes gens, en hommes bien appris, et qui n’accordent à chaque chose que son importance réelle, s’assirent fort tranquillement sur l’herbe et attendirent, en causant de la pluie et du beau temps, de l’Opéra et des dernières courses, l’arrivée du vicomte Fabien d’Asmolles. Cependant, comme sept heures sonnaient, et que l’avenue de la porte Maillot continuait à se montrer déserte, Roland fronça le sourcil.

En même temps, le jeune Octave s’écria d’un ton superbe : – Le vicomte me semble léger et nous prend sans doute pour des danseuses.

– Il nous fait poser, ajouta le jeune Edmond, complétant la pensée de son cotémoin.

– Nos montres avancent, sans doute, murmura Roland.

Et on attendit près de vingt minutes.

Heureusement – car déjà ces trois messieurs faisaient de singulières remarques sur le courage de M. Fabien d’Asmolles, qui cependant possédait une réputation de bravoure incontestable –, heureusement une voiture fermée, un modeste fiacre, se montra enfin dans l’avenue, et Roland de Clayet en vit descendre le vicomte Fabien et deux officiers de hussards en petite tenue.

– Hum ! murmura avec humeur le petit M. Octave, est-ce que le vicomte se moque de nous ?

– Hein ? fit Roland.

– D’abord, il se fait attendre vingt minutes, observa M. Edmond.

– Ensuite il nous amène des officiers, ce qui semble nous dire qu’il a craint qu’on ne voulût arranger l’affaire.

– Certes ! fit le petit M. Edmond avec colère, avec nous les duels sont tout aussi sérieux qu’avec des officiers.

Le vicomte Fabien s’approcha des trois jeunes gens et les salua.

– Permettez-moi, messieurs, dit-il, de vous présenter mes deux témoins, le comte et le vicomte d’Oisy.

Les lieutenants saluèrent les témoins de Roland et Fabien se retira. Puis l’un d’eux s’approcha de Roland et lui dit :

– Bien que ceci soit en dehors de tous les usages, il paraît, monsieur, que des circonstances impérieuses font un devoir à M. Fabien d’Asmolles de vous demander, avant la rencontre, une minute d’entretien.

Un sourire hautain glissa sur les lèvres de Roland.

L’officier comprit ce sourire.

– Oh ! rassurez-vous, monsieur, dit-il. Fabien se bat toujours quand il est insulté ; mais il est question de votre oncle, paraît-il.

– Soit, dit Roland.

L’officier fit un signe au vicomte.

Celui-ci, qui causait avec les petits jeunes gens, s’approcha de Roland et le prit à l’écart, au grand étonnement du jeune M. Octave, qui dit avec humeur à l’autre officier :

– Ah çà, monsieur, je commence à trouver tout ceci au moins singulier, et notre rôle, à mon ami et à moi, devient assez ridicule. Est-ce que ces messieurs vont s’embrasser à présent ?

– Monsieur, répliqua l’officier avec une courtoisie parfaite, soyez patient et calme, on se battra. Du reste, avant de monter sur vos grands chevaux, veuillez songer que vous êtes simplement témoins, et que si la vie du jeune homme que vous assistez vous est à charge, les convenances vous obligent à le dissimuler.

Et l’officier tourna le dos au bonhomme.

Or, voici quel était l’entretien du vicomte Fabien d’Asmolles et de son ancien ami Roland de Clayet :

– Monsieur, lui dit le vicomte en prenant son adversaire par le bras, ce qui scandalisa au dernier degré le jeune M. Octave, je n’ai pas l’habitude d’être en retard, et j’arrive même assez souvent le premier. Mais si je vous ai fait attendre aujourd’hui, ne vous en prenez qu’à vous-même.

– À moi ?

– À vous.

– Par exemple !…

– Écoutez donc, fit Fabien avec hauteur. Vous avez un oncle, le chevalier de Clayet. Votre oncle est l’ami de mon père. Vous êtes même venu à Paris, il y a cinq ans, porteur d’une lettre de lui pour moi.

– Oh ! assez, monsieur, murmura Roland avec humeur.

– Pardon, dit Fabien, vous m’écouterez jusqu’au bout. Ce matin, comme j’allais sortir, on m’a remis une lettre de votre oncle.

Roland fit un geste d’étonnement.

– Cette lettre, poursuivit Fabien, arrivée hier, avait été placée par mon valet de chambre sur la cheminée du salon. Je suis rentré fort tard et me suis couché sans demander s’il y avait des lettres.

– Monsieur, interrompit Roland d’un air impertinent, mon oncle vous a donc écrit un volume, que vous avez perdu vingt minutes à lire sa lettre ?

– Non, monsieur ; mais j’ai répondu…

– À mon oncle ?

– Oui, monsieur. Il se peut que vous veniez à me tuer.

– Je l'espère…

– Telle n'est point mon opinion, répliqua le vicomte d'un ton dédaigneux ; mais enfin, il faut tout prévoir.

– Soit. Eh bien ?

– Eh bien ! comme votre oncle m'avait fait l'honneur de m'écrire à propos de vous…

– De moi ?

– Oui. Voici sa lettre.

Fabien tendit à Roland une lettre que lut celui-ci :

« Mon cher Fabien [disait le chevalier], comme je vous ai un peu confié mon étourdi de neveu, je prends le parti de vous écrire confidentiellement pour vous consulter.

« Roland me parle d'un mariage. Il aime, dit-il, et veut épouser une demoiselle de Chamery. Les Chamery sont de bonne maison. La demoiselle a, dit Roland, vingt mille livres de rente. Mais Roland est bien jeune, facile à s'enthousiasmer, et tout en lui donnant mon consentement, consentement dont il se passerait fort bien à la rigueur, je vous écris pour vous prier de me rassurer en me répondant quelques lignes.

« Je vous serre la main.

« Chevalier DE CLAYET. »

– Monsieur le vicomte d'Asmolles, dit Roland de Clayet après avoir lu cette lettre, je trouve mon oncle au moins singulier de supposer que nous ne pouvons faire nos affaires sans votre avis.

– Peut-être avez-vous raison, monsieur, répliqua Fabien ; mais enfin, du moment où votre oncle le chevalier a cru devoir me consulter, j'ai cru, moi, devoir lui répondre.

– Ah !

– Et voici la copie de ma lettre.

Fabien tendit un second papier à Roland, qui lut :

« Monsieur et ami,

« Je n'ai que quelques minutes et suis forcé d'être bref.

« La demoiselle de Chamery que veut épouser M. Roland de Clayet se nomme de son vrai nom mademoiselle Andrée Brunot. C'est une femme qu'on *n'épouse pas.* Je souligne le mot.

« J'ai essayé de le prouver hier à Roland. Roland m'a cherché querelle, m'a insulté, et je pars pour le Bois où nous allons reprendre, les armes à la main, notre conversation d'hier. Au point où en est le cœur du pauvre garçon, toute morale est inutile, et je vais lui rendre un vrai service en lui administrant un coup d'épée qui le mettra au lit pour six semaines. Ce temps suffira, je l'espère, pour le ramener à de plus saines idées sur le mariage et les aventurières qui prennent des noms pompeux.

« S’il en était malheureusement autrement, mon cher chevalier, ni vous ni moi n’empêcherions notre pauvre Roland d’épouser la demoiselle Brunot.

« Je vous serre respectueusement la main.

« Vicomte FABIEN D’ASMOLLES. »

Roland de Clayet était devenu pâle de colère en lisant cette lettre. Il la rendit enfin à Fabien :

– Monsieur, lui dit-il, ce que vous avez écrit là va vous coûter la vie.

– Peuh ! fit tranquillement Fabien.

– Vous allez mourir, acheva Roland ivre de rage, comme meurent les calomniateurs. Si la noble femme que vous insultez avait cédé à vos instances, avait écouté… votre amour…

– Bon ! murmura Fabien en tournant le dos à Roland, il paraît que mademoiselle Brunot a prévu le coup.

Et il s’approcha des témoins de Roland :

– Mille pardons, messieurs, leur dit-il, M. de Clayet et moi sommes à vos ordres.

– Ah ! fit M. Octave, qui décidément tenait à être impertinent, ce n’est réellement pas trop tôt… j’ai cru que nous n’en finirions pas.

– Monsieur, dit Fabien qui haussa imperceptiblement les épaules, quel âge avez-vous ?

– Vingt ans, monsieur.

– Vous êtes bien jeune et votre précepteur aurait dû vous accompagner. À votre âge, on ne sort pas tout seul dans Paris.

Et Fabien tourna pareillement le dos au petit jeune homme, mit habit bas et prit son épée des mains de l’un de ses témoins.

Roland, ivre de fureur, en avait fait autant.

– Allez, messieurs ! dit un des officiers.

Les deux adversaires engagèrent le fer.

Roland, dominé par son irritation, se précipita impétueusement sur le vicomte et l’attaqua avec une vigueur sans égale. Mais Fabien était calme, froid, maître de lui ; un sourire dédaigneux n’avait point abandonné ses lèvres.

Partout, l’épée de Roland rencontra l’épée du vicomte.

– Mon cher, lui dit celui-ci, vous vous pressez beaucoup trop… la colère vous aveugle… vous tirez mal… plus mal que d’habitude… Si cela continue, vous allez vous faire tuer… et telle n’est pas mon intention cependant.

Roland répondit par un cri de rage.

– Là, poursuivit Fabien, qui paraît avec une adresse merveilleuse, si ce n’était ce diable de mariage, je me contenterais de vous faire une jolie piqûre au bras, une égratignure qui ne demanderait pas même le secours d’un foulard en écharpe… mais ce mariage… Ah ! il faut procéder plus sérieusement.

Et comme au moment où il prononçait ces mots, Roland s'était découvert, Fabien étendit le bras. Touché à l'épaule, Roland jeta un cri, lâcha son épée et tomba.

– Ce coup-là, dit froidement Fabien d'Asmolles en piquant son arme en terre et se penchant sur son adversaire pour le relever, m'a été enseigné par un maître d'armes italien. C'est un fort beau coup. On n'en meurt jamais ; au bout de deux mois on est sur pieds.

Les témoins s'étaient, comme Fabien, empressés auprès de Roland.

Le blessé s'était évanoui. Il fut transporté dans la voiture amenée par le vicomte, tandis que l'un des témoins courait aux Ternes, avec le dog-cart, chercher un chirurgien.

Celui-ci consulta la blessure et répondit de la vie de Roland.

– Il en a pour deux mois, dit-il.

– Mon jeune ami, dit alors Fabien, en saluant celui des témoins de Roland qui s'était montré impertinent avec lui, vous voyez que pour vous avoir fait attendre, vous n'avez rien perdu cependant. Avouez que la patience est une vertu.

Et il s'éloigna, laissant le bambin un peu étourdi de cette raillerie à bout portant.

Huit heures après, Roland de Clayet se trouvant dans son lit avec un peu de fièvre, mais avec toute sa présence d'esprit, reçut un billet ambré et parfumé.

L'écriture allongée et fine, le cachet armorié, l'enveloppe lilas, le firent tressaillir de joie et il oublia presque la douleur assez aiguë que lui occasionnait sa blessure. *Elle* lui écrivait !

Qui sait ? elle avait appris sans doute qu'il s'était battu pour *elle.*

Tout frémissant d'émotion, il rompit le cachet, et lut :

« Monsieur,

« J'apprends que vous vous êtes battu ce matin avec M. Fabien d'Asmolles. Le souvenir de notre conversation d'hier ne me laisse aucun doute sur les motifs de cette triste rencontre.

« Vous comprendrez, monsieur, quand vous serez moins jeune, que le plus sûr moyen de compromettre une femme, c'est de se faire son champion, et comme je me trouve déjà beaucoup trop compromise par toutes vos folies, vous me permettrez, en vous envoyant mes compliments de condoléance, de vous apprendre que je quitte Paris aujourd'hui même.

« Votre servante,

« ANDRÉE DE CHAMERY. »

Pour avoir l'explication de cette lettre, qui faillit tuer l'amoureux Roland de Clayet, il est nécessaire de pénétrer plus avant dans la vie intime de cette femme qui se faisait impudemment nommer mademoiselle de Chamery.

VIII

Le matin du jour où Fabien d'Asmolles et Roland de Clayet s'étaient, à la suite de mots peu courtois échangés dans leur rencontre aux Champs-Élysées, donné rendez-vous pour le lendemain, un petit homme ventru, chauve, portant lunettes, rigoureusement vêtu de noir et cravaté de blanc, portant sous le bras un large portefeuille en maroquin et ayant toute l'allure de l'homme d'affaires, descendit d'un coupé de louage rue Saint-Florentin, à la porte du numéro 18.

Le concierge, appuyé sur son balai d'un air magistral, se trouvait sur le seuil. Quand il vit le petit homme décidé à le franchir, il le regarda curieusement d'abord, puis d'un air assez dédaigneux, et comme s'il se fût demandé chez lequel de ses aristocratiques locataires pouvait aller un personnage aussi malpropre ; celui-ci le regarda par-dessus ses lunettes.

– Mademoiselle de Chamery est-elle chez elle ?

– Oui, monsieur.

Et le concierge salua aussi respectueusement l'individu crasseux et vêtu de noir qu'il l'avait tout à l'heure toisé d'une façon presque impertinente.

– À quel étage ?

– Au premier, à droite.

Le petit homme monta et mit la main sur le bouton de cristal de la sonnette.

L'escalier soigneusement frotté, la porte à deux vantaux, sur le seuil de laquelle le visiteur s'était arrêté, la belle apparence de la maison, tout semblait annoncer que celle qui se faisait appeler mademoiselle de Chamery était dans une situation sinon opulente, du moins très aisée.

Un petit groom à bottes à revers et à gilet rouge vint ouvrir, et, comme le concierge, toisa l'homme à la cravate blanche.

– Mademoiselle n'est pas visible ; revenez à trois heures. Il ne fait pas jour chez elle avant midi.

– Pardon, pardon, répondit le visiteur d'un ton d'autorité ; faites passer ma carte à mademoiselle de Chamery et vous verrez qu'elle me recevra.

Le groom le toisa de nouveau.

– Seriez-vous M. Rossignol ? lui demanda-t-il.

– Précisément.

– Alors, entrez. J'ai des ordres.

Le groom conduisit M. Rossignol au salon, souleva une portière et disparut.

Un instant après, l'homme d'affaires, – c'en était un, – entendit ouvrir les croisées d'une pièce voisine, des rideaux jouer sur leur tringle, et une voix de femme qui disait :

– Justine, donne-moi ma pelisse et fais entrer M. Rossignol.

Deux minutes après, une jeune et jolie femme de chambre souleva la portière derrière laquelle le groom avait disparu, fit un signe à M. Rossignol, qui se leva, et l'introduisit dans une chambre à coucher tendue en velours bleu encadré de minces baguettes dorées, meublée avec un luxe délicat, et au fond de laquelle l'homme d'affaires aperçut mademoiselle de Chamery dans son lit mais sur son séant et les épaules chaudement enveloppées dans une pelisse de martre-zibeline. De la main elle indiqua un fauteuil roulé à son chevet.

Quand M. Rossignol y eut pris place avec ce sans-gêne des gens qui passent les deux tiers de leur vie dans la chicane, elle congédia d'un geste Justine et le groom qui venait d'allumer le feu de madame.

– Je n'y suis pas, dit-elle.

– Pour personne ? demanda Justine.

– Pour personne au monde.

– Pas même pour M. le baron ?

– S'il vient, tu le prieras d'attendre.

La camérière et le groom sortirent.

– Maintenant, monsieur Rossignol, dit mademoiselle de Chamery, nous pouvons causer.

Le petit homme s'inclina.

– Il est certain, dit-il, que le sens du billet de mademoiselle laisse assez entrevoir qu'elle a des choses graves à me confier.

Et il se réinstalla commodément dans son fauteuil.

– Monsieur Rossignol, reprit mademoiselle de Chamery, vous êtes à la tête d'une agence de recouvrement, d'achat de créances véreuses, de procès compromis ou abandonnés, n'est-ce pas ?

– C'est-à-dire, répliqua M. Rossignol sans paraître blessé le moins du monde du ton méprisant avec lequel mademoiselle de Chamery avait défini sa profession, c'est-à-dire que je suis le directeur de la *Société mutuelle et judiciaire d'assurances contre la perte des créances.*

Le petit homme prononça ces mots avec emphase.

– Soit, dit mademoiselle de Chamery, je ne discute point la valeur réelle des mots, et ce n'est pas pour cela que je vous ai fait venir.

– Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, hier, pour m'assigner un rendez-vous ici, entre neuf et dix, me disant que vous vouliez charger la Société que je dirige d'une affaire importante.

– Non pas votre Société, mais vous.

– Moi ?

– Monsieur Rossignol, dit froidement mademoiselle de Chamery, vous êtes de Blois, n'est-ce pas ?

M. Rossignol tressaillit.

– Vous y avez été premier clerc chez Me Corbon, notaire de la famille de Chamery ?

– Oui, mademoiselle, répondit M. Rossignol un peu confus.

– Quelques détournements vous ont fait congédier, l'année, je crois, où mourut la marquise douairière de Chamery ?

– Votre mère, dit M. Rossignol avec aplomb.

– Précisément.

Et mademoiselle de Chamery regarda froidement l'homme d'affaires.

– Venu à Paris, poursuivit-elle, vous y avez fait un peu tous les métiers, changé de nom quelquefois. Quelquefois aussi, vous avez subi des condamnations…

– Mademoiselle…

– Mais comme vous êtes un homme intelligent, vous avez fini par vous tirer d'affaire, et aujourd'hui M. Rossignol, autrefois maître Jules Malouin, est aux yeux de la justice un homme irréprochable, bien plus, un homme réputé pour son habileté à débrouiller les affaires les plus compliquées et les plus épineuses.

M. Rossignol avait tranquillement écouté mademoiselle de Chamery. Quand elle eut fini, il répondit :

– Puisque vous me connaissez aussi bien, mademoiselle, permettez-moi de vous prouver que j'ai pareillement quelques données sur votre propre existence.

– Faites, dit-elle avec indifférence.

– Vous êtes la fille naturelle de M. Brunot, avocat, et de madame de Chamery, veuve depuis six années, à l'époque de votre naissance.

– Après, maître Rossignol ?

– Vous avez été élevée au château de l'*Orangerie* d'abord comme orpheline, puis le marquis Hector de Chamery a toléré que sa mère vous appelât sa fille.

– Bien. Ensuite ?

– Le marquis mort, sa fortune a passé au colonel comte de Chamery, son cousin. Le marquis Hector vous détestait.

– C'est vrai.

– La marquise votre mère n'a pu vous laisser en mourant que cent cinquante mille francs, fruit de ses économies, et ses diamants. Mais le comte de Chamery vous a assuré,

en prenant possession de l'héritage et devenant marquis, une pension viagère de douze mille livres.

– Vous êtes bien renseigné, monsieur Rossignol.

– Attendez donc, fit le petit homme avec insolence, je sais bien d'autres choses encore…

– Voyons ?

– Ainsi, c'est à tort que vous portez le nom de Chamery, qui ne vous appartient pas. Vous jouissez d'un revenu de dix-neuf mille livres de rente environ, et, à la mort de madame votre mère, – vous aviez alors quinze ans, – vous auriez pu trouver à vous marier fort convenablement. Vous avez préféré mener une vie un peu aventureuse.

– Maître Rossignol, interrompit sèchement mademoiselle de Chamery, ma conduite ne vous regarde en rien, ce me semble…

– Oh ! ce que j'en dis, répliqua l'homme d'affaires, n'a d'autre but que de vous prouver que je connais votre passé aussi bien que vous pouvez connaître le mien ; voilà tout.

– Eh bien ! dit mademoiselle de Chamery, puisqu'il en est ainsi, je vois que nous pouvons nous entendre à merveille.

– Je suis à vos ordres.

– Voulez-vous gagner deux cent mille francs ?

– Belle question ! Que faut-il faire ?

– Écouter d'abord l'histoire que je vais vous dire.

– Je vous écoute, mademoiselle.

La jeune femme continua :

– Le marquis de Chamery, père de mon frère Hector et mari de ma mère, avait dévoré son patrimoine avant la première révolution. À son retour de l'émigration, il hérita de son oncle, le chevalier de Chamery, ancien officier de marine, et qui avait fait une grande fortune aux Indes, de 1760 à 1790, auprès du roi de Lahore.

– Je savais cela, dit maître Rossignol.

– Attendez… Revenu en France au commencement de l'Empire, le chevalier de Chamery racheta toutes les terres seigneuriales ayant appartenu à sa famille, reconstitua la fortune terrienne des Chamery et mourut deux années après, laissant cette fortune à son neveu par un testament olographe ainsi conçu :

« J'institue mon légataire universel Antoine-Joseph-Ferdinand, marquis de Chamery, mon neveu. Je désire que ma fortune demeure dans les mains de la branche cadette des Chamery, représentée en ce moment par le comte de Chamery. »

La jeune femme s'interrompit.

– M. le marquis de Chamery, dit-elle, a transmis sa fortune à son fils Hector, lequel, fidèle au testament de son grand-oncle, a appelé à lui succéder le comte de Chamery, son cousin.

Mais le testament du chevalier avait un codicille. Ce codicille s'exprimait ainsi :

« Si ma fortune ayant passé à la branche cadette des Chamery, celle-ci venait à s'éteindre ou, du moins, à n'être plus représentée que par des filles, alors ma volonté formelle est qu'elle sorte de cette branche pour aller à des parents éloignés, mais qui porte notre nom : les Chamery-Chameroy, gentilshommes vendéens. Notre parenté avec les Chamery-Chameroy remonte au règne de François Ier ; mais, malgré son éloignement, elle a toujours été constatée par les deux familles. »

– Oh ! oh ! dit maître Rossignol, mais voici un testament assez bizarre. Et où se trouve-t-il ?

– En ma possession.

– Ah !

– Je l'ai trouvé dans les papiers de ma mère, lors de son décès.

– Mais, dit maître Rossignol, je ne vois pas trop… ce que vous pouvez en faire.

– Attendez…

Et mademoiselle de Chamery se prit à sourire :

– Le dernier marquis de Chamery, dit-elle, avait un fils de dix ans, lorsque ma mère mourut.

– Ce fils a disparu, je le sais…

– Il est mort…

– On n'a jamais pu en avoir la preuve…

– C'est cette preuve qu'il nous faut, maître Rossignol, ou plutôt un extrait mortuaire bien en règle. Votre officine à procès et à créances doit joindre à toutes ses spécialités, j'imagine, celle de fabriquer des actes de décès.

– On verra à se procurer celui-là, mademoiselle, mais…

– Attendez encore. Il n'y a plus, en ce monde, qu'un seul Chamery-Chameroy.

– Ah ! il yen a un…

– Un seul.

– Eh bien ?

– Eh bien ! dans quinze jours, il sera mon mari.

Maître Rossignol fit un mouvement sur son siège.

– Je comprends, maintenant, dit-il.

Puis il parut réfléchir.

– Il est évident, poursuivit-il après un moment de silence, que si on peut prouver à un tribunal que le jeune Chamery, frère de mademoiselle Blanche de Chamery et fils de la marquise, est réellement mort…

– Ceci est votre affaire, maître Rossignol. On ne gagne pas deux cent mille francs sans rien faire.

– C’est vrai, mademoiselle…

– Donc, poursuivit mademoiselle de Chamery, je vous attends dans huit jours, avec cet extrait mortuaire.

– Vous l’aurez… seulement, vous me permettrez de vous demander une légère avance de fonds.

– Combien vous faut-il ?

– Mais sept ou huit mille francs… hasarda timidement maître Rossignol.

La jeune femme sonna.

Justine parut.

Mademoiselle de Chamery lui remit une petite clé qu’elle avait sous son oreiller, lui indiqua un meuble et lui dit :

– Donne-moi le portefeuille en maroquin rouge, qui est dans le tiroir de droite.

Une fois en possession du portefeuille, elle y prit dix billets de mille francs et les tendit à M. Rossignol.

Celui-ci se leva après avoir serré les billets dans la poche graisseuse de son habit.

– Dans huit jours, dit-il, vous aurez de mes nouvelles.

– Reconduisez monsieur, dit la jeune femme à Justine.

Tandis que l’homme d’affaires et la femme de chambre passaient par une porte, le groom montra sa tête futée à travers les vitres d’un cabinet de toilette qui avait une issue dans l’antichambre.

– Entre ! lui dit sa maîtresse. Qu’est-ce encore ?

– Monsieur le baron est venu…

– Ah !

– Il attend que mademoiselle soit visible.

– Eh bien ! fais entrer.

Et mademoiselle de Chamery cacha soigneusement sous son oreiller le portefeuille en maroquin rouge.

Quelques secondes après, le groom introduisit le personnage qu’il avait qualifié de baron. C’était un homme d’environ cinquante-huit ans, qui tâchait de n’en paraître que quarante ; du reste, bel homme, mis avec une simplicité de bon goût, ayant de grandes manières et sentant son gentilhomme.

– Bonjour, dit-il en prenant la petite main de la jeune femme et la portant à ses lèvres, comment allez-vous ce matin ?

– Mais, répondit-elle en souriant, comme une femme qui a fait un rêve… un rêve assez singulier et que vous allez, vous, qualifier d’étrange. Asseyez-vous là, je vais vous le confier.

IX

Le baron de B…, ce personnage qu'on a vu pénétrer familièrement, à dix heures du matin, chez une femme qui se faisait appeler mademoiselle de Chamery, passait dans le monde des jeunes sots et des bourgeois crédules pour un ami de famille, un parent, une manière de subrogé-tuteur d'Andrée, qui lui portait un intérêt tout paternel.

En public, Andrée l'appelait *mon cher oncle.* Sous le manteau de la cheminée, c'était le baron qui devenait le dieu Plutus de la maison.

Mademoiselle Andrée Brunot avait bien, ainsi que l'avait établi tout à l'heure maître Rossignol, dix-neuf mille livres de rente. Mais qu'était-ce que cela pour une femme qui avait trois chevaux dans son écurie, deux mille écus de loyer, une maison montée, et qui dépensait douze ou quinze mille francs pour sa toilette.

Andrée aimait les tableaux, les bronzes de prix; elle passait l'été à Bade, et jouait avec un sang-froid d'Aspasie. Bon an mal an, elle coûtait au baron de soixante à quatre-vingt mille francs.

Du reste ce dernier, en parfait gentleman, mettait à ses bienfaits une discrétion absolue, ne venait chez Andrée que le matin, lui laissait une liberté complète, et ne paraissait jamais à ces réunions de *bel esprit* qui avaient ébloui le pauvre Roland de Clayet.

Or, ce jour-là, le baron s'assit au chevet de la jeune femme et lui dit:

– Qu'avez-vous donc rêvé, grand Dieu?

– J'ai rêvé que je me mariais, répondit-elle.

Le baron laissa bruire un rire moqueur sur ses lèvres.

– Votre rêve est étrange, en effet, dit-il.

– Vous trouvez?

– Parbleu!

– Ainsi, je ne suis pas femme à me laisser séduire par le goût du mariage?

– Vous, peut-être; mais… les autres?

– Qui, les autres?

– Les maris.

Et le baron accompagna ce mot d'un sourire fort impertinent.

– Les maris se trouvent toujours, quand on est jolie femme…

– Et vous l'êtes…

– Qu'on a dix-neuf mille livres de rente.

– Et qu’ils sont ruinés.

– Ceci est possible.

– Alors, ma chère, votre rêve n’est pas sérieux, et autant vaut pour vous ne pas vous marier et continuer à souffrir mes adorations.

– Mon cher baron, dit froidement mademoiselle de Chamery, pardonnez-moi d’avoir pris un biais pour vous mettre au courant de la situation : je n’ai pas rêvé que je me mariais, mais j’ai pris la résolution de vous annoncer que je prenais ce parti.

– Ah çà ! ma chère, interrompit le baron, entendons-nous, je vous prie. Parlez-vous sérieusement ?

– Très sérieusement.

– Bah ! vous vous mariez ?

– Je me marie.

– Quand ?

– Mais dans quinze jours peut-être… le plus tôt possible…

– Peut-on savoir avec qui ?

– Non, pour le moment.

– Oh ! ce n’est pas un nom que je demande, c’est un simple renseignement sur la situation.

– Il a vingt-huit ans, il est beau garçon et porte comme vous un titre de baron.

– Authentique ?

– Appuyé de parchemins.

– Et… pauvre ?

– Ruiné.

– Alors, ma chère, répliqua le baron, permettez-moi un seul mot.

– Dites.

– Vous faites là une détestable affaire. Être baron et baronne, et vivre deux sur dix-neuf mille livres de rente, c’est la misère.

– La misère et la vertu, baron.

Le baron, qui avait placé sa canne et son chapeau sur un divan, se leva et alla prendre ces deux objets.

– Adieu, dit-il. Du moment où vous parlez ainsi sans rire et cela entre nous, c’est que vous êtes devenue une femme forte. Vous serez dame patronnesse avant deux ans. Adieu, baronne.

– Adieu, dit-elle.

Il lui baisa la main et fit un pas de retraite.

– À propos, dit-elle, vous savez que vous avez toujours été un cousin de ma mère, aux yeux du monde.

– Je continuerai à l'être. Seulement, continua le baron d'un ton merveilleux d'insouciance, je pars ce soir pour un voyage assez long, qui me privera du plaisir d'assister à votre messe nuptiale.

Et le baron sortit.

– Enfin ! murmura la jeune femme demeurée seule, enfin !

Elle sonna, Justine revint.

– Ah ! mon Dieu ! madame, dit la soubrette, est-ce que vous avez eu une scène avec *monsieur ?*

– Non.

– Il est pâle comme un mort.

– Bah ! pensa mademoiselle de Chamery, il est froissé. Mais son cœur n'est pour rien dans cette pâleur. Le baron est vaniteux, égoïste, et je romps avec lui sans remords…

Mademoiselle de Chamery se fit habiller. Elle fit une toilette du matin, charmante de simplicité et de bon goût, demanda son coupé et sortit seule.

Il était alors environ onze heures.

Mademoiselle de Chamery se fit conduire rue Saint-Lazare, à l'angle de la rue des Trois-Frères.

Elle entra dans une maison de fort belle apparence, et, en passant, jeta au concierge le nom de madame de Saint-Alphonse. Madame de Saint-Alphonse, cette jolie brune un peu grasse, un peu mûre déjà au temps où Baccarat s'était servie d'elle pour attirer dans un piège, à Saint-Maurice, le faux Brésilien don Inigo de los Montes – madame de Saint-Alphonse, disons-nous avait quatre ans de plus et dépassait de beaucoup la trentaine. Cependant, comme le prince russe, ami du comte Artoff, lui était demeuré fidèle ; comme, en dépit des années, elle était encore jolie à l'époque où nous la retrouvons, la Saint-Alphonse continuait à être une femme à la mode.

Mademoiselle de Chamery entra chez madame de Saint-Alphonse avec l'aisance d'une habituée, ne se fit pas annoncer et, s'étant bornée à demander à la femme de chambre si sa maîtresse était seule, elle alla droit à la chambre à coucher.

Madame de Saint-Alphonse était encore au lit.

– Bonjour, chère, dit Andrée en jetant sur un sofa son manchon et ses gants, comment vas-tu ?

– Et toi ? dit madame de Saint-Alphonse.

Elles se serrèrent la main.

Certes, si M. Roland de Clayet eût pu voir la prude mademoiselle de Chamery entrer chez une femme comme madame de Saint-Alphonse, il eût été bien certainement fort

désillusionné sur sa vertu, et n'aurait pas quelques heures plus tard joué le rôle de paladin et injurié son ami le vicomte Fabien d'Asmolles.

– Es-tu seule ? n'attends-tu que lui ? demanda Andrée.

– Oh ! sois tranquille, répondit madame de Saint-Alphonse, j'ai défendu ma porte et on ne te verra point chez moi. Une femme qui va être baronne pour tout de bon…

– En es-tu sûre ?

– Belle question !

– C'est que, ma chère, poursuivit Andrée, je viens de congédier le baron.

– C'est hardi, mais sans danger.

– Il y a mieux, je lui ai parlé de mon futur mari comme si je l'avais déjà vu. J'ai dit qu'il était beau.

– C'est vrai. Il a le visage d'un mauvais sujet, mais il est charmant.

– Et tu es sûre qu'il acceptera ?

– Les gens qui se noient s'accrochent à la main qui les sauve. Ce pauvre Chameroy ne sait plus où donner de la tête. Je l'attends à midi, ajouta madame de Saint-Alphonse, et dans dix minutes il sera ici. Au premier coup de sonnette, tu passeras dans ce cabinet de toilette, d'où tu pourras voir et entendre sans être vue… Mais à propos, si tu as congédié le baron, que vas-tu faire de ce petit Roland ?

– Oh ! celui-là, dit Andrée d'un ton dégagé, ce sera facile.

– Il t'épouserait, Roland, et quand tu voudrais.

– Je le sais, et il y a trois jours j'y songeais sérieusement.

– Il a vingt mille livres de rente, il en aura trente à la mort de son oncle.

Andrée fit un signe de tête affirmatif.

– Je ne comprends pas, poursuivit madame de Saint-Alphonse, que tu puisses lui préférer…

– Ma chère, dit mademoiselle de Chamery, depuis trois mois j'ai fait faire chaque jour à Roland un pas de plus sur la route du mariage. J'avais alors mon but. Le jour où tu m'as découvert le baron de Chameroy, m'apprenant qu'il était ruiné, poursuivi pour quelques misérables dettes, sous le coup d'une contrainte par corps, perdu de réputation et de vices, ce jour-là je me suis juré de faire de lui mon mari.

– Singulière fantaisie !

– J'ai mes projets, murmura Andrée, qui, on le voit, n'avait pas jugé prudent de mettre la Saint-Alphonse dans la confidence du testament.

Un coup de sonnette qui retentit dans l'antichambre interrompit la conversation des deux jeunes femmes.

– Vite ! dit la Saint-Alphonse faisant un signe à Andrée, prends ton manchon et passe par là…

Du doigt elle indiqua le cabinet de toilette.

Andrée s'y glissa, poussa la porte sur elle, et se plaça silencieusement dans un fauteuil roulé auprès de cette porte. De cet endroit elle pouvait, comme l'avait dit madame de Saint-Alphonse, voir et entendre.

Une minute après, le personnage annoncé sous le nom du baron de Chameroy fut introduit. C'était un homme de vingt-huit ans à trente ans, d'une taille élégante, d'une physionomie fort belle, quoique fatiguée, et à laquelle les soucis, les chagrins et une précoce existence de viveur avaient imprimé une sorte de cachet satanique.

Le baron était mis avec une élégance qui dissimulait mal sa pauvreté. Ses vêtements étaient de noble origine, mais déjà lustrés par l'usure ; son chapeau rougissait vers les bords.

Andrée, qui l'examinait du fond de sa cachette avec une vive curiosité, remarqua cependant qu'il avait du linge éblouissant de blancheur et un pied merveilleusement chaussé. C'était, sans doute, la dernière coquetterie de ce gentilhomme à qui il ne restait plus de ressources.

– Bonjour, Edgard, lui dit la Saint-Alphonse en lui tendant la main, et l'accueillant avec un sourire qui trahissait d'anciennes relations.

– Bonjour, Anaïs, répondit-il. Comment vas-tu ?

– Très bien ; assieds-toi près de moi. Nous avons beaucoup à causer.

Le baron s'assit.

– Ma chère Anaïs, dit-il, ton billet m'a un peu surpris. J'étais peu d'humeur à sortir et surtout à revoir mes anciens amis. Mais enfin, les termes en étaient si pressants… as-tu besoin de moi ?

– Oui, fit madame de Saint-Alphonse d'un signe de tête.

– À propos, reprit le baron avec un sourire, si tu as de l'argent à me demander tu t'adresses mal. Je suis ruiné.

– Je le sais.

– Ah ! tu le sais ?

Elle lui prit la main avec cette bonté naturelle aux folles créatures de son espèce :

– Pauvre vieux, dit-elle, je sais aussi bien que toi, mieux que toi où tu en es. Depuis trois jours je t'ai fait suivre, épier, j'ai fouillé ta vie comme un agent de police.

Et tandis que M. de Chameroy faisait un geste de surprise :

– Écoute, Edgard, poursuivit-elle, tu as dix mille francs de lettres de change protestées et qui vont te conduire à Clichy ce soir ou demain.

– C'est vrai, murmura le jeune homme avec un soupir.

– Tu as dévoré cinq cent mille francs en huit ans, tu ne possèdes plus une perche de terre en Vendée, et ce qui est pis que tout cela, hier, à onze heures, tu as joué ton dernier louis et perdu sur parole, en outre, une misérable somme de quinze cents francs.

Le baron devint pâle.

– Il y a six mois, poursuivit la jeune femme, quand il te restait un soupçon d'opulence, les amis auraient fait queue à ta porte pour t'offrir dix mille écus si tu en avais eu besoin. Aujourd'hui, tu battrais tout Paris pour trouver quinze cents francs, et tu reviendrais bredouille.

– Hélas ! fit M. de Chameroy d'un air sombre.

– Or, continua madame de Saint-Alphonse, je te connais, si tu ne paies pas ce soir, tu te brûleras la cervelle.

– J'y songe.

– Tu aurais mieux fait de songer à moi, ton ancienne amie, qui t'ai, du reste, autrefois croqué un bout de ton héritage.

– Ma chère, répondit M. de Chameroy avec tristesse, je suis descendu bien bas, il est vrai, plus bas même que tu le crois, mais…

– Bah ! ne fais pas la bégueule avec moi. Au reste, ce n'est pas pour ces quinze cents francs que je te prêterai à intérêts, si tu veux, que je t'ai fait venir.

– Et pourquoi ?

– Je veux te sauver, je veux te donner dix-neuf mille livres de rente, et une femme de trente ans fort belle encore.

M. de Chameroy recula stupéfait.

– Je devine, dit-il enfin en baissant la tête.

– Ah ! mon cher enfant, répondit la Saint-Alphonse, il est bien certain qu'il y a quelques petites choses à dire, non sur la fortune, elle vient de bonne source, mais sur la femme.

– Et tu la connais ? fit le baron d'un ton singulier.

– Oui.

– Diable ! murmura le gentilhomme ruiné, ceci demande réflexion.

– Tu n'as pas le temps de réfléchir. Un *oui* ou un *non.* Si tu dis *oui*, tu vas déjeuner avec moi, nous sortirons vers une heure et nous irons au Bois. Nous y rencontrerons ta future femme et tu pourras la voir. À quatre heures, tu te présenteras chez elle et dans quinze jours vous serez mariés. Si tu dis *non.*…

– Ma chère, répondit M. de Chameroy, à l'heure où je suis, entre le suicide et le déshonneur d'une part, et, de l'autre, un mariage qui est peut-être l'un et l'autre, je n'ai qu'une grâce à te demander.

– Laquelle ?

– Tu me conduiras au Bois, tu me montreras la femme en question, tu me raconteras son histoire en deux mots, et je te répondrai. Si j'accepte, j'irai tout droit chez elle. Si je refuse, je rentrerai chez moi où je me brûlerai la cervelle.

– Ta parole ?

– Ma parole de gentilhomme, la seule chose à laquelle je n'aie pas encore menti. Quant à ma dette de jeu…

– Oh ! dit madame de Saint-Alphonse en souriant, ne t'en préoccupe pas davantage, mon groom est allé de ta part, ce matin, chez ton débiteur. Il est payé.

M. de Chameroy eut un moment d'émotion :

– Les femmes valent donc encore quelque chose, murmura-t-il.

– Tiens ! fit la Saint-Alphonse, on ne laisse pas un ami se brûler la cervelle, surtout quand on lui a mangé quelques bribes de prairies, de futaies et de labourages en bonne terre vendéenne. À présent, va fumer un cigare dans le salon et envoie-moi ma femme de chambre, je vais m'habiller.

M. de Chameroy sortit.

Aussitôt madame de Saint-Alphonse appela Andrée.

– Eh bien ! fit-elle.

– Il me plaît, dit Andrée. Il a un reste de fierté qui me va et m'effraye en même temps.

– Pourquoi ?

– Peut-être refusera-t-il.

– Bah ! ma chère, dit madame de Saint-Alphonse, tu es belle à tourner une meilleure tête que la sienne, et puis, un homme qui n'a d'autre ressource que celle de se brûler la cervelle, ferme les yeux sur le passé, afin de pouvoir envisager l'avenir.

– Je me sauve, dit Andrée, je vais passer par le couloir, traverser la cuisine et gagner l'escalier de service. À deux heures vous me trouverez au Bois.

Mademoiselle de Chamery s'esquiva. À deux heures, son landau croisa la calèche de madame de Saint-Alphonse, et M. de Chameroy, ébloui de la beauté d'Andrée, dit à sa conductrice : – Ne me raconte rien, je ne veux rien savoir… *J'épouse !*

X

Faisons plus ample connaissance avec le vicomte Fabien d'Asmolles.

Fabien avait trente ans. C'était un homme de taille moyenne, d'une belle et mélancolique figure pleine de noblesse, à laquelle un nez droit, de grands yeux noirs et une barbe châtain clair, qu'il portait à l'italienne, donnait une expression de hardiesse calme et de volonté réfléchie.

Fabien était un de ces hommes mûris de bonne heure par l'isolement. Orphelin à seize ans, maître de sa fortune, M. d'Asmolles avait échappé à l'oisiveté et à l'existence ruineuse et vide des jeunes gens de son époque, par un goût prononcé pour l'étude et les voyages. Fabien avait voyagé pendant quatre ou cinq années. À vingt-quatre ans, il s'était fixé à Paris et y avait monté sa maison.

Fabien possédait soixante mille livres de rente environ.

Il habitait rue de Verneuil, à côté de l'hôtel de Chamery, un joli pavillon situé au fond du jardin d'un grand hôtel. Cet hôtel, la propriété du duc de L…, qui n'était point revenu à Paris depuis 1830 et vivait dans ses terres, complètement inhabité, restait confié à la garde d'un vieux suisse qui avait la faculté, cependant, de louer le pavillon, le jardin et les écuries.

Fabien s'était accommodé de tout cela.

Le jardin était vaste, planté de grands arbres, et plaisait à l'humeur sérieuse de M. d'Asmolles. Le pavillon se composait d'un rez-de-chaussée avec salon, salle de bain, fumoir, cabinet de travail, et d'un premier étage où Fabien avait installé sa chambre à coucher, un atelier de peinture, car il peignait avec talent – et une salle d'escrime.

Fabien sortait à cheval le matin, de bonne heure, et descendait la rue de Verneuil au pas. Ce n'était qu'au détour de cette rue qu'il laissait prendre le trot à son cheval. Quand il rentrait, il mettait la même lenteur dans son allure, à partir de l'angle de la rue du Bac.

Les gens qui, à Paris, s'occupent de tout, cherchent une cause déterminée à chaque événement, et qui avaient remarqué cette manœuvre, s'étaient creusé la tête et tourmenté la cervelle inutilement.

Cependant, au bout de quelques mois, un vieil acteur marié à une Dugazon de son âge, qui habitait le troisième d'une maison qui portait le numéro 3, et passait une grande partie de la matinée à fumer à sa fenêtre, avait fini par pénétrer le mystère. Il remarqua que le jeune sportsman longeait toujours le trottoir de gauche, et arrivé au milieu de la rue, en face d'un bel hôtel, levait un peu la tête et paraissait diriger son regard vers le premier étage. Seulement, ce regard était si discret que les propriétaires de l'hôtel n'auraient certainement pas pu s'en offenser. Le mystère s'expliqua pour le vieux comédien et sa moitié. Il y avait sans doute, il y avait bien certainement, derrière les croisées de cet hôtel,

une femme dont le vicomte Fabien d'Asmolles était amoureux. Or, cet hôtel était celui de la marquise de Chamery.

Chaque fois que le jeune homme passait, il sentait son cœur battre plus vite et l'émotion le gagner. C'était avec une sorte d'impatience et de tristesse que chaque semaine, depuis environ un an, Fabien voyait arriver le vendredi.

Le vendredi était le jour où les dames de Chamery étaient chez elles pour leurs amis. Et Fabien était de ce nombre.

C'est-à-dire que feu le vicomte d'Asmolles, son père, avait servi avec M. de Chamery, et que, à son arrivée à Paris, Fabien avait été accueilli par ce dernier comme s'il eût été son propre fils.

Lorsque Fabien vint à Paris pour la première fois, Blanche de Chamery était une enfant… Elle avait sept ou huit ans.

Quand il fut de retour de ses voyages, l'enfant était devenue une jeune fille déjà mélancolique et charmante, déjà belle de cette beauté triste et un peu hautaine devant laquelle on s'inclinait avec respect. Mais Fabien, à cette époque, et bien qu'il eût près de vingt-cinq ans, Fabien ne la remarqua point.

Son tuteur, qui avait continué à gérer sa fortune tandis qu'il voyageait, venait enfin de lui rendre ses comptes et de le mettre en possession. Un peu étourdi de son indépendance, de sa vie nouvelle, du soin de monter sa maison et ses écuries, occupé par quelques amours faciles enfin, Fabien négligea l'hôtel de Chamery pendant les trois premières années de son séjour à Paris.

Puis, un soir, il fut tout étonné de se sentir troublé sous le poids de l'angélique et doux regard de Blanche de Chamery, et ce fut alors que sans s'en avouer cependant le motif secret, il vint se loger rue de Verneuil, dans ce pavillon, situé à l'extrémité d'un jardin contigu au jardin de l'hôtel du marquis. Un mois après, Fabien aimait Blanche… Mais Fabien avait sur l'amour et le mariage des idées qui, bizarres à première vue, étaient cependant pleines de sagesse.

Le jour où il s'aperçut qu'il aimait mademoiselle de Chamery, elle venait d'accomplir sa dix-huitième année. Il avait, lui, vingt-neuf ans.

Tout autre, à sa place, se serait dit : « Je suis jeune, j'ai un nom, un visage sympathique, soixante mille livres de rente, et je suis maître de ma destinée. Je vais demander la main de Blanche, et je l'obtiendrai certainement. »

Fabien raisonna tout autrement.

– Il est évident, se dit-il, que M. de Chamery ne me refusera point la main de sa fille. Or, Blanche de Chamery, en jeune fille honnête et soumise à la volonté de ses parents, m'acceptera pour époux. Ce n'est point ce que je veux. Je veux que Blanche m'aime… Si elle m'aime, je l'épouserai. Si je n'ai pas su trouver le chemin de son cœur, je refoulerai mon amour au plus profond du mien.

Et s'étant tenu ce raisonnement chevaleresque, Fabien attendit ; seulement, ses visites devinrent moins rares à l'hôtel de Chamery ; et bientôt il lui sembla que Blanche se troublait et rougissait lorsqu'il arrivait.

Quelques jours de plus, peut-être, et Fabien eût risqué un aveu… Il eût pris les mains de Blanche et lui eût dit :

– Croyez-vous que je puisse être l'homme fait pour vous rendre heureuse, celui qui passera sa vie à vos genoux et fera de votre bonheur sa préoccupation unique et constante ? Si vous le croyez, je vais aller trouver votre père et le supplier de m'appeler son fils.

Mais un événement imprévu vint renverser les projets du jeune homme, souffler sur ses espérances et les détruire impitoyablement. Un jour qu'il se présentait à l'hôtel de Chamery, Fabien rencontra le marquis. Ces dames étaient sorties, le marquis était seul.

Fabien connaissait parfaitement les bizarreries, les monomanies du marquis, bien que ni sa femme ni sa fille ne lui en eussent jamais ouvert la bouche. Il avait remarqué souvent l'humeur sombre de M. de Chamery, sa rare présence au salon, son goût d'isolement et sa tristesse ; mais il était loin de se douter, cependant, que depuis dix-huit années il n'eût jamais adressé, tête à tête, un mot à sa femme ni baisé sa fille au front. Or, ce jour-là, comme il montait avec la familiarité d'un ami de la maison le grand escalier de l'hôtel, et croyait trouver ces dames dans le boudoir de madame de Chamery, il rencontra le marquis.

– Bonjour Fabien, bonjour, mon enfant, lui dit le marquis avec une sorte d'émotion inaccoutumée ; je suis heureux de te voir, d'autant plus…

Il s'arrêta et parut hésiter.

Fabien le regarda avec étonnement.

– D'autant plus, reprit le marquis faisant un effort sur lui-même, que depuis quelques jours je songe à t'entretenir fort sérieusement.

Le marquis remonta, conduisit Fabien dans un petit salon d'été, s'y enferma avec lui d'un air mystérieux, et lui dit :

– Mon cher Fabien, tu es le fils de mon meilleur ami, et je t'aime comme mon enfant. Le crois-tu ?

– Je le crois, répondit Fabien, qui lut dans les yeux de M. de Chamery une affection presque paternelle.

– Eh bien ! poursuivit ce dernier, si tu crois à mon affection, tu demeureras persuadé, j'imagine, que je veux le bonheur de ta vie ?

– Je le crois, répondit encore Fabien.

Et il se sentit ému.

– Écoute, reprit le marquis, je crois, il m'a semblé que tu aimais Blanche.

– C'est vrai, murmura Fabien, qui tressaillit d'espérance.

– Eh bien ! mon enfant, dit tristement M. de Chamery, il faut renoncer à cet amour.

Fabien recula stupéfait.

– J'exige de toi, au nom de ton père mort, au nom de l'affection que je te porte, au nom de l'honneur de ta race que tu dois continuer, j'exige, acheva le marquis, ta parole d'honneur que si je venais à mourir, tu ne la demanderais point à sa mère… car, fit-il, avec

une sorte d'ironie, puisque Blanche de Chamery est ma fille, elle ne pourra se marier sans mon consentement, et si elle devait t'épouser, ce consentement, je te le refuserais.

Fabien écoutait, anéanti.

– Mon enfant, acheva M. de Chamery, la cause de mon refus est un secret entre Dieu et moi. Ne cherche point à le pénétrer.

Le vicomte d'Asmolles sortit désespéré de l'hôtel de Chamery. Le lendemain il partit pour l'Italie et y passa un an, résolu à oublier son amour. Au bout d'un an, il revint plus épris qu'à son départ.

Pendant cette année, M. de Chamery était mort.

Fabien avait fait au marquis le serment qu'il avait exigé. Mais s'il renonçait à épouser Blanche, il ne pouvait renoncer à voir la marquise et sa fille. Il se présenta chez elles le lendemain de son arrivée, et les trouva en grand deuil. Le marquis était mort il y avait à peine trois mois. En voyant entrer Fabien, Blanche devint aussi pâle qu'une statue de marbre, et Fabien, qui la vit pâlir, comprit qu'il était toujours aimé. Un moment, le pauvre jeune homme, fidèle à son serment – il avait renoncé pour toujours à Blanche –, songea à quitter Paris de nouveau, à s'expatrier pour de longues années, et à ne revenir que le jour où mademoiselle de Chamery serait mariée à un autre et l'aurait oublié. Mais une noble et chevaleresque pensée le retint : – J'ai juré au marquis, se dit-il, de ne jamais épouser Blanche, mais je ne lui ai point promis de ne pas lui servir de frère. La mort de M. de Chamery laisse ces deux femmes sans protecteur, je leur en servirai, moi, je remplacerai ce fils disparu depuis tant d'années.

Blanche et sa mère avaient tu à Fabien les révélations du marquis mourant, touchant ce fils qu'on avait cru mort pendant si longtemps.

Donc, Fabien resta.

Seulement, autant pour éteindre dans le cœur de Blanche cet amour qu'il devinait que pour apaiser ses propres tortures, Fabien s'éloigna peu à peu, ostensiblement du moins ; il ne vint plus tous les jours, comme autrefois, et Blanche, froissée de cette réserve subite, ne fit rien pour le rappeler. Bientôt il se borna à une visite par semaine, se présenta régulièrement le vendredi, choisissant de préférence les heures où il était certain de rencontrer du monde. Mais chaque jour, à toute heure, dans l'ombre, Fabien veillait sur Blanche et sur sa mère. Chaque jour, en passant, il attachait un long et triste regard sur les croisées de l'hôtel ; chaque soir, se promenant dans le jardin qui entourait son pavillon, il prêtait l'oreille au pied du mur qui le séparait du jardin de l'hôtel de Chamery, espérant entendre la voix de Blanche causant avec sa mère. On comprend maintenant pourquoi à la question de Roland de Clayet : « Es-tu fiancé à mademoiselle de Chamery ? » Fabien avait répondu négativement avec un profond soupir.

On devine sans doute aussi quelle fatale erreur avait dicté la conduite du marquis de Chamery. D'abord le sombre vieillard, convaincu par la lettre posthume de l'abominable mère du marquis Hector, de la culpabilité de sa femme, avait nourri pendant dix-huit années une haine si profonde contre celle qu'il regardait comme l'enfant du crime, qu'il avait frémi d'indignation à la pensée d'une union probable entre elle et son cher Fabien, qu'il aimait comme un fils. Et puis, une autre pensée, fausse sans doute, mais moins

égoïste, moins personnelle que la première, avait corroboré sa résolution : « La mère de Blanche m'a rendu le plus infortuné des hommes, s'était-il dit, or Fabien aurait le même sort que moi… »

L'aveuglement du marquis avait donc été la seule cause de la brusque séparation des deux jeunes gens, et de l'obstacle que Fabien regardait comme insurmontable, lorsqu'un événement inattendu le vint renverser et vint apprendre au jeune homme que M. de Chamery, à son lit de mort, l'avait relevé de son serment et lui permettait d'épouser Blanche.

C'était le jour même où Fabien s'était battu avec son jeune et fol ami Roland de Clayet.

Fabien était rentré chez lui après avoir reçu du médecin, appelé en toute hâte, l'assurance que la blessure de Roland était sans gravité. Le vicomte fut très étonné, en franchissant le seuil de l'hôtel qui précédait son pavillon, de voir accourir à lui un domestique de madame de Chamery.

– Ah ! monsieur le vicomte, lui dit cet homme avec vivacité, venez, venez vite.

Fabien tressaillit.

– Mon Dieu ! dit-il, qu'est-il arrivé ?

– Madame la marquise est auprès du lit de mademoiselle Blanche, qui s'est trouvée mal ce matin, et, depuis une heure…

Fabien n'en écouta pas davantage. Il s'élança vers l'hôtel de Chamery, monta l'escalier en courant et se dirigea vers l'appartement de madame de Chamery. Sur le seuil, il trouva la marquise. Elle jeta un cri de joie, puis elle lui barra le passage.

– N'entrez pas ! dit-elle, n'entrez pas !

– Mon Dieu ! s'écria Fabien d'une voix étouffée, et le front couvert d'une pâleur mortelle ; qu'allez-vous donc m'apprendre ?

– Rien, lui dit la marquise, si ce n'est que Blanche s'est trouvée mal… mais elle va mieux… beaucoup mieux déjà… Tenez, allez m'attendre au salon… je vous rejoins.

Fabien n'avait compris, n'avait entendu qu'une chose : c'est que Blanche était malade, mourante peut-être. Il se fit violence pour ne pas écarter madame de Chamery et pénétrer de force dans la chambre à coucher de la jeune fille… Mais comment résister à cette mère qui, les yeux pleins de larmes, lui défendait la porte de son enfant ? Il courba le front et alla attendre au salon, en proie à une anxiété mortelle.

Cinq minutes après, madame de Chamery l'y rejoignit.

Fabien était pris d'une sorte de tremblement convulsif qui frappa la marquise.

– Ah ! malheureux enfant, lui dit-elle, vous voulez donc la tuer ?

– Moi ! exclama Fabien, qui eut peur de comprendre.

– Vous, dit la marquise. Vous vous êtes battu ce matin.

– Madame…

– Oh ! dit madame de Chamery, la femme d’un militaire et d’un gentilhomme comprend ces choses-là, et je ne vais pas vous gronder… mais Blanche a appris que vous alliez vous battre, ce matin même, au moment où vous partiez avec vos témoins…

Fabien fit un geste d’étonnement.

– Vous savez bien, dit-elle, que les fenêtres de sa chambre donnent sur le jardin, que par-delà le mur du jardin on aperçoit un coin de l’allée sablée du vôtre, allée qui conduit à votre pavillon…

– Eh bien ? murmura le pauvre Fabien éperdu.

– Eh bien, ce matin, la pauvre enfant s’est levée au petit jour, prise d’une horrible migraine ; elle a ouvert sa fenêtre et s’y est accoudée. En ce moment même, avec deux hommes, vous traversiez l’allée sablée. La tenue de ces messieurs et une paire d’épées que vous portiez sous le bras ne lui ont laissé aucun doute. Elle a compris que vous alliez vous battre… De ma chambre placée au-dessous de la sienne j’ai entendu un bruit sourd qui m’a réveillée en sursaut. J’ai eu peur, j’ai sonné… Ma femme de chambre, accourue en hâte, est montée chez Blanche. Je l’ai entendue appeler au secours. Alors, épouvantée, je suis montée à mon tour et j’ai trouvé ma pauvre Blanche évanouie, les dents serrées, les membres crispés et couchée sur le parquet. Elle était effrayante de pâleur, et j’ai cru qu’elle était morte… Un médecin est venu, il l’a rappelée à la vie. Elle a ouvert les yeux, m’a reconnue et s’est prise à fondre en larmes. Et puis le délire s’est emparé d’elle – et avec le délire, j’ai tout appris, tout deviné… Elle a prononcé votre nom, parlé d’épées, de témoins, de duel…

Madame de Chamery s’arrêta et regarda Fabien.

Fabien s’appuyait défaillant au marbre de la cheminée.

– Ah ! malheureux enfant, dit-elle enfin ; mais ne comprenez-vous pas que Blanche vous aime, qu’elle vous aime depuis trois années, et que votre indifférence affectée la tue ?

Le vicomte poussa un cri sourd, se cramponna à un siège pour ne point tomber et murmura : – Oh ! mon serment… mon serment !…

– Mais, poursuivit madame de Chamery, vous aussi vous l’aimez, Fabien, vous l’aimez !… Oh ! n’essayez pas de me tromper. Trompe-t-on le cœur et le regard d’une mère ? Ne vous vois-je point en ce moment pâlir et trembler ?… Fabien, mon ami, mon fils ! s’écria d’un ton suppliant cette pauvre femme qui, sans doute, chaque jour, et depuis bien longtemps, voyait couler les larmes de sa fille et en savait la cause, voulez-vous donc tuer ma pauvre Blanche ?

Et il y avait tant de désespoir et de noblesse à la fois dans l’accent de cette mère offrant sa fille à l’homme que sa fille aimait, et pour l’amour de qui celle-ci se mourait lentement, que Fabien tomba à genoux.

– Madame, madame, murmura-t-il, écoutez-moi… Je m’étais pourtant juré que j’ensevelirais mon secret au plus profond de mon cœur, que jamais un mot qui pût vous le faire soupçonner ne jaillirait de mes lèvres…

– Un secret ?… balbutia la marquise.

– Madame, dit Fabien d'une voix entrecoupée de sanglots, j'aime Blanche… et jamais elle ne sera ma femme.

– Mais pourquoi ? pourquoi ? demanda cette mère désolée.

– Parce que j'ai juré au marquis de Chamery votre époux que je lui obéirais.

Et comme madame de Chamery ne paraissait pas comprendre, Fabien lui raconta ce qui s'était passé entre lui et le marquis, et le serment que ce dernier avait exigé de lui, sans vouloir dire quel motif secret le faisait agir ainsi.

Mais quand il eut fini en disant : – Vous le voyez bien madame, ce n'est pas moi qui tue votre enfant, c'est la volonté de son père…

Madame de Chamery poussa un cri de joie :

– Ah ! dit-elle, vous ne savez pas, mon ami, vous ne savez pas que M. de Chamery a changé d'opinion et de volonté à son lit de mort… vous ne savez pas… Oh ! mon Dieu ! s'interrompit la marquise en fondant en larmes, il faut donc tout lui dire.

Alors cette noble femme fit asseoir Fabien auprès d'elle et lui raconta ces dix-huit années de souffrances secrètes passées auprès de ce sombre vieillard qui paraissait avoir la mort au cœur, ses étranges caprices, sa vie pauvre et misérable au milieu de son opulence, et le dernier mot enfin de cette existence torturée, ce mot qui lui était échappé à son heure suprême.

Et alors aussi, Fabien comprit à son tour. Il comprit que M. de Chamery n'avait pas voulu que Blanche l'épousât, lui Fabien, parce qu'il croyait qu'elle n'était point sa fille… Et il comprit aussi qu'en reconnaissant son erreur, le malheureux père avait dû le relever de son serment.

Quand la marquise eut fini, Fabien prit respectueusement sa main et la baisa.

– Ma mère, dit-il simplement, voulez-vous que nous allions voir comment elle va ?

– Venez, dit la marquise.

Quand ils entrèrent, la jeune fille, à qui on avait appris avec quelques ménagements que Fabien était revenu sain et sauf, la jeune fille, disions-nous, était plus calme, et elle s'efforça de lui sourire…

D'un signe, la marquise fit retirer tout le monde. Puis, quand elle fut seule avec Fabien et la malade, elle prit la main de la jeune fille et lui dit :

– Mon enfant, tu as beaucoup à pardonner à Fabien, mais je t'assure qu'il est digne de ton pardon, et je lui ai accordé ta main, qu'il vient de me demander…

Mademoiselle de Chamery jeta un cri et faillit s'évanouir de nouveau.

Mais Fabien la prit dans ses bras et lui dit : – Blanche, ma bien-aimée, ne savez-vous donc pas que je vous ai toujours aimée, et que ma vie entière est à vous ?

Quittons un moment l'hôtel de Chamery pour aller rue Saint-Florentin.

XI

On se souvient que ce fut ce jour-là même où M. Roland de Clayet s'était chevaleresquement battu pour la belle Andrée Brunot, dite de Chamery, que celle-ci s'était rendue d'abord chez madame de Saint-Alphonse, où, du fond d'un cabinet de toilette, elle avait pu voir le baron de Chamery-Chameroy ; puis au Bois, où celui-ci devait la rencontrer. On sait que la voiture de madame de Saint-Alphonse et celle d'Andrée s'étaient croisées dans les Champs-Élysées. On sait encore que la beauté de mademoiselle Brunot de Chamery l'avait emporté sur les derniers scrupules du gentilhomme ruiné et qu'il avait dit à madame de Saint-Alphonse : – Je ne veux rien savoir, ne me dis rien, j'épouse, quand même…

Andrée, un coup d'œil échangé avec madame de Saint-Alphonse, était donc rentrée chez elle sur-le-champ, pour y attendre la visite du baron. Puis, en femme habile, elle avait fait une seconde toilette d'intérieur, ravissant négligé qui devait prendre d'assaut le cœur du baron.

Celui-ci fut d'une exactitude militaire. Il se présenta à trois heures précises et fut introduit par le groom dans le boudoir de mademoiselle de Chamery.

Pelotonnée comme une jolie chatte dans sa chauffeuse roulée à l'angle de la cheminée, Andrée le reçut avec un sourire, et d'un signe de main lui indiqua un siège placé vis-à-vis d'elle.

Le baron était ébloui de sa beauté, à laquelle le demi-jour qui régnait dans le boudoir conservait tout son prestige. Il lui baisa la main et s'assit. Puis, après un court moment de silence, mademoiselle de Chamery rompit ainsi la glace et entama la conversation :

– Monsieur le baron, dit-elle, nous sommes seuls et savons, moi ce qui vous amène, vous ce que vous venez me dire ; nous pouvons donc supprimer toute espèce de préambule.

Le baron s'inclina.

– Vous venez pour me demander ma main. Moi, je suis résolue d'avance à vous l'accorder.

Le baron fit un léger signe de tête :

– Pardonnez-moi, reprit-elle, d'aller au fond de la question tout de suite. Vous alliez vous brûler la cervelle, vous préférez m'épouser, moi et mes dix-huit mille livres de rente.

– Madame, dit le baron en rougissant, vous eussiez dit vrai, il y a une heure. Maintenant, je vous épouse parce que, belle comme vous l'êtes, je sens bien que je vous aimerai comme un fou dans huit jours.

– Soit ! dit Andrée en souriant. À présent, il faut que vous sachiez pourquoi, moi, j'ai voulu vous épouser.

Chez ce gentilhomme avili, il y eut alors comme un reste de fierté qui se produisit et il protesta par une mine railleuse. Un sourire qu'eût envié Voltaire glissa sur ses lèvres.

Mais ce sourire ne blessa point mademoiselle de Chamery. Elle se contenta de le regarder en face et de lui dire :

– Vous vous trompez.

Et comme ces trois mots semblaient l'étonner, elle voulut lui prouver qu'elle avait compris sa pensée formulée en un sourire, et elle continua simplement :

– Il y a à Paris un jeune homme de vingt-trois ans, portant un beau nom sans tache aucune, riche de trente mille livres de rente, qui s'est battu pour moi ce matin et qui me demande ma main. Si vous voulez y bien réfléchir, monsieur le baron, vous êtes ruiné et endetté et le nom qui m'est offert vaut au moins le vôtre ; vous comprendrez alors que j'ai, pour vous épouser, de meilleures raisons que celles qui poussent au mariage certaines femmes dont le passé a quelques coins un peu nébuleux.

Le baron s'inclina et laissa échapper un geste qui signifiait : « Alors, expliquez-vous, car je n'y comprends absolument plus rien. »

Andrée se reprit à sourire.

– Monsieur le baron, dit-elle, votre nom est pour moi toute une vengeance. Ma mère se nommait la marquise de Chamery, et en vous épousant je rentre par la grande porte dans la famille qui m'a reniée.

– Je comprends, murmura M. de Chameroy, qui se mordit les lèvres.

– Attendez…

– Qu'est-ce encore ?

– Vous allez voir.

Et Andrée ouvrit un petit meuble qu'elle avait sous la main et en retira un papier jauni, mais parfaitement intact et renfermé dans une enveloppe dont le triple scel avait été brisé.

– Vous vous croyez ruiné ? dit-elle.

– Je le suis.

– Vous vous trompez…

– Que voulez-vous dire ?

– Tenez, dit-elle, regardez bien ce papier. Ce papier est un testament. Ce testament, contestable, du reste, et qui donnera matière à un procès, vous fera riche de cent mille livres de rente, si ce procès est gagné.

– Que dites-vous ? s'écria le baron, qui étendit vers le testament une main fiévreuse.

Mais elle l'arrêta d'un geste impérieux.

– Ah ! pardon, dit-elle, n'y touchez pas ! Je le laisserais tomber au feu et je ne vous épouserais pas.

Et, joignant le geste à la parole, elle suspendit le testament au-dessus du feu ardent qui brûlait dans la cheminée, prête à l'y laisser choir si le baron essayait de le lui arracher.

M. de Chameroy comprit que mademoiselle Andrée Brunot ne livrait pas imprudemment ses secrets.

– Un instant, lui dit-elle, faisons nos conditions, s'il vous plaît.

– Je suis à vos ordres, dit le baron.

– Ce testament, poursuivit Andrée, moi seule en connais l'existence. Je puis l'anéantir, personne au monde ne pourra prouver qu'il a existé. Donc, bien qu'il vous concerne, il est ma propriété pour le moment.

– Eh bien ! en échange, qu'exigez-vous de moi ?

– Votre main et votre nom.

– C'est convenu, je vous épouse.

– Très bien !

Et Andrée remit fort tranquillement le testament dans un petit meuble, qu'elle ferma à triple tour.

– Maintenant, monsieur le baron, dit-elle, quand nous serons mariés, le jour où nous reviendrons de l'église et où je serai baronne de Chamery-Chameroy, vous saurez quel était le testateur et vous pourrez prendre connaissance du testament. Mais, rappelez-vous bien, ajouta Andrée avec un sourire qui prouva au baron à quelle femme il avait affaire, rappelez-vous que le testament sera détruit le jour où, renonçant à m'épouser, vous tenteriez de vous en emparer.

– N'ayez aucune crainte, répondit M. de Chameroy, qui prit la main d'Andrée et la porta à ses lèvres ; je veux vous épouser, et vous serez baronne avant quinze jours.

– À nous deux donc, altière marquise de Chamery, murmura l'impure fille avec l'accent d'une joie sauvage. Je vous chasserai un jour de votre hôtel.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis celui où Fabien d'Asmolles avait appris les révélations faites à son lit de mort par le marquis de Chamery, – révélations qui le relevaient de son serment et lui permettaient d'épouser Blanche. La première moitié de cette quinzaine avait été calme, comme une lune de miel. Il avait été convenu qu'on attendrait un an – et on touchait à la fin du onzième mois – après la mort de M. de Chamery, pour célébrer le mariage de sa fille avec le vicomte Fabien d'Asmolles.

Hélas ! la pauvre marquise n'avait pu s'empêcher de soupirer en songeant à cet enfant attendu depuis si longtemps, et qui ne revenait point encore, bien que depuis onze mois il eût été rappelé. En effet, le lendemain des funérailles de M. de Chamery, la marquise avait écrit à son fils, adressant sa lettre à l'amirauté anglaise. Cette lettre avait dû partir par la malle de l'Inde, laquelle, on le sait, fait le voyage en un mois. En admettant que le jeune officier n'eût pu partir tout de suite, eût pris deux mois pour quitter le pays, il avait dû cependant s'embarquer quatre mois après la mort de son père, et par conséquent être en mer depuis sept.

Et pourtant, madame de Chamery n’avait reçu aucune nouvelle.

La pauvre femme avait, du reste, cru pendant si longtemps au trépas de son fils, qu’elle osait à peine maintenant croire à son existence. Aussi avait-elle, ainsi que sa fille, gardé le plus profond silence sur les révélations du marquis.

Pour Paris entier, le jeune de Chamery était mort.

On le comprendra aisément, la marquise avait éprouvé une pénible répugnance à divulguer, même à ses plus intimes amis, le secret que M. de Chamery avait gardé pendant dix-huit années. Il eût fallu, pour cela, expliquer les soupçons injustes du défunt, l’infâme conduite de la marquise douairière de Chamery et entrer dans une foule de détails qui blessaient la fierté de la marquise.

Fabien seul, depuis le jour où il avait été décidé qu’il épouserait Blanche, Fabien avait été initié à ce mystère.

Madame de Chamery, sa fille et lui, résolus à taire ce secret jusqu’à l’arrivée du marin, s’étaient promis d’arranger un petit roman qui pût être adopté par le monde, une histoire d’enfant boudeur exalté qui fuit un jour le toit paternel, que des saltimbanques rencontrent et font mousse sur le premier navire anglais qu’ils trouvent disposé à compléter son équipage, au moyen de ce que, en Angleterre, on appelle la *presse*. On comprend donc que le jeune Albert-Honoré de Chamery étant mort pour Paris entier, même après le décès du marquis, mademoiselle Andrée Brunot eût songé à faire valoir le testament du chevalier de Chamery et à épouser le baron de Chamery-Chameroy.

Or, quand le mariage de Blanche et de Fabien eut été fixé, la pauvre mère, qui venait d’assurer le bonheur de l’un de ses enfants, songea à cet autre, après le retour duquel elle soupirait depuis longtemps.

Le marquis, avant de mourir, lui avait confié qu’il recevait régulièrement tous les ans une note de la Compagnie des Indes, note transmise au conseil d’amirauté sur son fils. La dernière était parvenue au marquis trois mois environ avant sa mort. Donc, si malheur était advenu au jeune Albert-Frédéric-Honoré de Chamery, enseigne de vaisseau de la marine anglaise, ce ne pouvait être que depuis quinze ou dix-huit mois environ.

Fabien avait donc donné à la marquise le conseil d’écrire de nouveau, non plus à son fils, mais au secrétaire de l’amirauté à Londres. Il fallait dix ou douze jours pour obtenir une réponse. Ces dix jours, Fabien les passa tout entiers à l’hôtel de Chamery, avec sa fiancée, auprès de la marquise, qui, on le sait, souffrait depuis longtemps d’une maladie de langueur. Il semblait même que depuis la crise nerveuse et l’évanouissement de Blanche, le matin du duel de Fabien, l’état de la marquise eût empiré par suite de l’émotion violente qu’elle avait éprouvée. Le médecin de la maison avait même dit un soir à Fabien :

– Madame de Chamery est malade, plus malade qu’on ne croit. Une émotion trop vive, une catastrophe imprévue, suffiraient pour la tuer.

Cependant M. d’Asmolles, au bout de huit ou dix jours, pendant lesquels il n’était sorti de chez lui que pour aller à l’hôtel de Chamery, se prit à songer à son ami Roland de Clayet.

– Il faut pourtant, se dit-il, que je sache comment va ce pauvre garçon.

Et il demanda à Blanche un congé de quelques heures, et se rendit en phaéton rue de Provence.

Roland, ainsi que l'avait annoncé le médecin, allait beaucoup mieux, physiquement du moins.

Fabien le trouva levé, enveloppé dans sa robe de chambre et assis au coin de son feu.

– Monsieur et cher adversaire, lui dit le vicomte en entrant, ne vous étonnez pas de ma visite. Vous savez qu'elle est dans les usages du duel.

Fabien s'attendait à un accueil glacial, mais Roland lui tendit vivement la main.

– Ami, lui dit-il, j'ai été fou, sot et ingrat, mais Dieu me punit cruellement. Veux-tu me pardonner ?

Fabien se prit à sourire :

– Es-tu déjà guéri ? fit-il.

– Oui, répondit Roland.

Et il tendit un billet à Fabien.

C'était le billet d'Andrée que Roland avait reçu huit heures après sa rencontre avec Fabien. On se souvient des termes glacés dans lesquels elle lui donnait son congé.

– Tu vois, dit le vicomte après avoir lu cette épître, que j'ai bien fait de t'endommager un peu la peau.

– Tu crois ?

– Parbleu ! si tu m'eusses tué, les choses se fussent passées autrement.

– Ah ! dit Roland surpris.

– Andrée, poursuivit Fabien, serait arrivée ici une heure après et t'aurait dit : La preuve d'amour que vous venez de me donner ne me permet pas de vous refuser ma main plus longtemps.

Roland secoua la tête.

– Attends donc, reprit Fabien, qui se méprit à ce signe négatif. Tu as été blessé, la face des choses change. Andrée, en diplomate habile, attend ta convalescence ; elle est persuadée que son poulet a irrité ton amour, et elle compte sur ta prochaine visite. Elle te voit déjà à ses pieds, implorant son pardon, la suppliant de t'accorder sa main…

– Tu te trompes, interrompit Roland.

– Allons donc !

– Vois plutôt…

Et Roland étendit la main vers un guéridon voisin.

– Lis cette lettre de faire-part, dit-il.

Fabien prit la lettre et demeura stupéfait.

Elle était imprimée et conçue en ces termes :

« Monsieur le baron de Chamery-Chameroy a l'honneur de vous faire part de son mariage avec mademoiselle Andrée Brunot de Chamery, et vous prie d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée le… »

La lettre portait la date du jour.

Andrée était allée vite en besogne. Son mariage avait été célébré le matin même.

Fabien en demeura tout étourdi.

– Ah çà, dit-il après un moment de silence, il y a dans tout cela quelque chose d'extraordinaire.

– Quoi ? demanda Roland.

– As-tu sérieusement demandé à Andrée si elle voulait t'épouser ?

– Oui.

– Et elle t'a refusé ?

– À peu près. La veille de notre rencontre, elle m'a demandé huit jours de réflexion.

– C'est bizarre…

– Pourquoi ?

– Parce que tu es un homme d'honneur, de bonne maison, riche de trente mille livres de rente et de quelques espérances, et qu'une drôlesse comme Andrée ne pouvait espérer autant.

– Peut-être…

– Or, continua Fabien, ce que je ne comprends pas, ce qui doit cacher quelque infamie de sa part, c'est le choix qu'elle a fait de ce baron de Chameroy.

– Ah ! tu le connais ? dit Roland avec curiosité.

– C'est un homme perdu de dettes, un vaurien sans honneur, un misérable qui n'a plus même le respect du nom qu'il porte.

– C'est bizarre… dit à son tour Roland.

Et Fabien eut alors comme le pressentiment d'un malheur qui planait sur sa Blanche bien-aimée ; car il savait de quelle haine jalouse cette odieuse fille, qui se faisait nommer mademoiselle de Chamery, enveloppait la marquise et sa fille. Ce fut l'esprit en proie à de vagues inquiétudes qu'il rentra à l'hôtel de Chamery vers cinq heures. Il y dînait presque tous les jours.

– Le docteur est venu, lui dit Blanche ; il a trouvé maman souffrante et l'a engagée à prendre un peu de repos… Elle dort.

– Ah ! dit Fabien inquiet.

– Mais elle veut absolument qu'on l'éveille pour l'heure du dîner. Je le lui ai promis.

Blanche achevait à peine que madame de Chamery parut.

Fabien lui baisa la main.

– Eh bien ! mon enfant, lui dit-elle, comment va votre ami ?

– Très bien ! beaucoup mieux, du moins, répondit Fabien.

Et on se mit à table, et après être demeuré un instant rêveuse, la marquise reprit :

– Voici aujourd'hui le dixième jour que ma lettre est partie pour Londres.

– Demain, répliqua Fabien, nous aurons une réponse de l'amirauté.

– Je ne sais, murmura la marquise, mais j'ai d'affreux pressentiments…

– Oh ! mère, fit Blanche d'un ton de reproche.

– Mon pauvre enfant ! soupira madame de Chamery, s'il lui était arrivé malheur !…

– Madame, dit Fabien, chassez de telles idées.

– Un naufrage…

– Oh ! dit Fabien en souriant, les marins ne font pas naufrage à leur dernière campagne… et ce sera la dernière d'Albert, n'est-ce pas ?

– Certes, dit Blanche. Quand nous l'aurons, ce cher frère, nous ne le laisserons plus repartir…

– Je crois bien, murmura le vicomte, et puis, est-ce qu'un Chamery sert l'Angleterre ?

Et les deux jeunes gens fondèrent de si beaux projets, de si belles espérances sur le retour prochain du jeune marquis de Chamery, qu'ils ramenèrent un sourire sur les lèvres de la pauvre mère et un peu de joie dans son cœur.

Après le dîner, cependant, Fabien jugea convenable d'apprendre à la marquise le mariage d'Andrée. Il attendit pour cela que Blanche fût sortie de la salle à manger et eût passé au salon, où, chaque soir, après le dîner, elle se mettait au piano.

– Madame, dit Fabien à la marquise, j'ai appris aujourd'hui quelque chose de bien extraordinaire.

La marquise parut étonnée.

– Cette malheureuse femme, poursuivit Fabien, à qui vous faites une pension…

– Andrée ? dit la marquise.

– Oui, fit le jeune homme.

– Peut-être allez-vous m'apprendre quelque nouvelle infamie de cette créature, dit madame de Chamery avec plus de tristesse que de dédain.

– Andrée est mariée, dit Fabien.

– Mariée !

Et après un moment de stupéfaction, madame de Chamery ajouta :

– Et qui donc a pu épouser cette malheureuse enfant ?

– Un homme dont l'honneur était avarié, répondit Fabien, M. le baron de Chamery-Chameroy a épousé mademoiselle Andrée Brunot ce matin même.

La marquise leva les yeux au ciel avec une expression de douleur.

– Mon Dieu ! dit-elle, comme les races dégénèrent ! Un Chamery-Chameroy… notre dernier parent… épouser cette fille perdue !

– Madame, reprit Fabien, vous savez que les ténèbres haïssent la lumière, que la fange insulte à l'azur du ciel, et que cette créature comblée de vos bienfaits…

– Ah ! dit la marquise, je sais qu'elle nous hait de toute la haine que le vice porte à la vertu… Elle a dû être bien heureuse de trouver un homme qui lui donne enfin le nom qu'elle avait volé…

Madame de Chamery fut interrompue par l'arrivée d'un domestique apportant une carte.

– La personne, dit le valet, demande à être introduite auprès de madame la marquise le plus tôt possible.

La marquise prit la carte et lut :

M. Rossignol, avocat.

– Ce nom m'est inconnu, dit-elle. N'importe, faites entrer.

Fabien voulut se retirer.

– Restez, mon enfant, lui dit la marquise, n'êtes-vous pas déjà mon fils, et puis-je avoir des secrets pour vous ?

M. Rossignol, ce crasseux et louche personnage que nous avons déjà entrevu chez Andrée, fut alors introduit.

XII

Me Rossignol avait, grâce aux avances de la demoiselle Brunot, considérablement modifié son enveloppe et dépouillé son habit graisseux et montrant la corde, son chapeau aux bords rougis et ses chaussures éculées. Le petit homme était mis comme un avocat sérieux qui se fait cent mille francs par an au Palais. Il avait un bel habit tout neuf, du linge blanc, une belle cravate bien empesée et des bottes vernies sous un pantalon de casimir noir. Le cuistre portait, comme toujours, son ample portefeuille sous le bras, mais il avait des gants et s'appuyait sur un jonc à pomme d'or. Derrière ses lunettes, ses petits yeux brillaient d'une joie méchante – et il salua la marquise d'une façon dégagée qui donna envie à Fabien de le jeter par la fenêtre.

– Que peut nous vouloir cet oiseau de mauvais augure ? pensa le vicomte.

– Madame la marquise de Chamery ? demanda Me Rossignol.

– C'est moi, répondit la marquise en l'invitant à s'asseoir. Que puis-je pour vous ? ajouta-t-elle avec le ton poli et l'aisance de la grande dame.

– Madame la marquise, répondit le drôle, je suis l'avocat de M. le baron de Chamery-Chameroy, votre cousin, et de madame la baronne de Chamery-Chameroy, votre cousine…

Il appuya sur ces derniers mots avec une désobligeance marquée.

– Continuez, monsieur ! fit la marquise avec hauteur.

Me Rossignol poursuivit :

– Avant d'entreprendre un procès où vous perdrez bien certainement votre fortune entière, M. le baron de Chamery-Chameroy, mon client, a cru convenable de vous faire proposer une transaction…

– Un procès… une transaction… ma fortune ? murmura madame de Chamery au comble de l'étonnement.

Et se tournant vers Fabien :

– Je crois, dit-elle, que cet homme est fou.

– Pardon, ricana Me Rossignol avec insolence, vous allez bien voir le contraire !

Un moment il prit fantaisie à Fabien de saisir Me Rossignol par le bras, d'appeler deux laquais et de le faire mettre à la porte, mais il se contint.

– Oui, madame, continua l'homme d'affaires en se carrant dans son fauteuil, tandis que madame de Chamery le regardait avec stupeur, si ce procès s'entame vous le perdrez, et la perte de ce procès, c'est la ruine entière, totale, absolue de mademoiselle Blanche.

– Monsieur, interrompit la marquise avec dignité, je n’ai jamais entendu nommer ma fille par son prénom devant moi, et par un inconnu que j’ai tout lieu de croire fou.

– Mille excuses, dit Rossignol, c’est mademoiselle de Chamery que je voulais dire ; mais ça ne fait rien, vous allez voir.

Fabien, jusque-là immobile et muet, se trouva alors à bout de patience. Il vint à Rossignol et le toisa des pieds à la tête.

– Monsieur, lui dit-il d’un ton sec, veuillez vous expliquer nettement et surtout plus respectueusement.

M. Rossignol supporta le regard irrité de Fabien.

– Pardon, lui dit-il, mais je ne vous connais pas et ce n’est pas à vous…

– Insolent !

– Monsieur, dit sans se déconcerter M^e^ Rossignol, je n’ai pas l’honneur de vous connaître.

– Attendez, répondit Fabien, je vais vous dire qui je suis.

– Voyons ? dit ironiquement le misérable, tandis que la marquise demeurait pétrifiée de tant d’audace.

– Je suis le vicomte Fabien d’Asmolles ; j’épouse dans un mois mademoiselle Blanche de Chamery, et je vais vous faire jeter par la fenêtre, répondit Fabien.

– Faites, dit M^e^ Rossignol avec tranquillité, mais vous aurez ruiné votre fiancée…

Et, dans cette réponse, cet homme mit une telle assurance, une telle conviction, que Fabien tressaillit et réprima sur-le-champ son irritation.

– Parlez, dit-il, je vous écoute.

– Ah ! fit le cuistre, à la bonne heure, on pourra s’expliquer.

Et quelque dégoût qu’il leur inspirât, la marquise et Fabien s’étant résignés à l’entendre, tous deux gardèrent le silence.

– Madame la marquise, reprit alors M^e^ Rossignol, M. le baron de Chamery-Chameroy a épousé ce matin votre cousine…

– Pardon, monsieur, interrompit madame de Chamery avec dignité, je n’ai jamais reconnu cette parenté que vous établissez entre la demoiselle Andrée Brunot et moi.

– Soit, dit M^e^ Rossignol. Cela ne fait rien à l’affaire. Le baron a donc épousé ce matin mademoiselle de Chamery…

– Brunot, rectifia la marquise.

– Va pour Brunot. Mademoiselle Andrée Brunot a apporté en dot à M. le baron dix-neuf mille livres de rente et un testament…

– Un testament ? s’exclama Fabien.

– Un testament de M. le chevalier de Chamery, oncle de M. le marquis Hector de Chamery, dont vous avez hérité. Et voici la copie de ce testament.

Alors tandis que l'étonnement de la marquise et de Fabien allait croissant, Me Rossignol tira une liasse de papiers de son portefeuille, chercha parmi eux la copie du testament et la lut tout haut.

Madame de Chamery n'avait jamais eu connaissance de l'existence de cette pièce. Elle pouvait donc, jusqu'à un certain point, la croire fausse. En second lieu, elle savait que son fils vivait, et, par conséquent, l'existence de son fils annulait et réduisait à néant ce testament, fût-il de quelque valeur.

Et cependant, cette lecture fit une telle impression sur sa nature maladive, sur son organisation délicate et nerveuse, qu'elle faillit s'évanouir et jeta un cri.

Fabien la soutint dans ses bras.

– Or donc, continua Me Rossignol pressé de poser des conclusions, et sans égard pour la défaillance de la marquise ; or donc M. Albert-Frédéric-Honoré de Chamery étant mort…

Ce mot produisit un effet sublime sur la marquise.

– Mort ! dit-elle ; vous prétendez que mon fils est mort ?

Et elle se dressa échevelée, l'œil en feu, les lèvres crispées, et regarda cet homme comme s'il eût été le meurtrier de son fils.

– Qui vous l'a dit ? comment le savez-vous ?…

– Dame ! ricana Me Rossignol un peu intimidé et jugeant prudent de ne pas aller plus loin, depuis dix-huit années, ce me semble…

Mais, à ces derniers mots, un cri de joie s'échappa de la poitrine de la marquise, elle retomba brisée, mais triomphante, dans les bras de Fabien.

– Ah ! dit-elle à ce dernier, chassez donc cet homme, Fabien, chassez-le… ; il ne sait pas que mon fils n'est pas mort, que mon fils va venir, que nous l'attendons !

– Pauvre femme ! murmura Me Rossignol, qui crut à un accès de folie, c'est la douleur qui l'égaré.

Mais en ce moment la porte s'ouvrit, et Blanche de Chamery entra.

– Maman ! maman ! disait-elle, une lettre de Londres, une lettre avec le cachet de l'amirauté.

Ces derniers mots rendirent à la marquise une énergie factice.

Une fois encore elle se releva, jeta un regard de mépris et de triomphe à l'émissaire de mademoiselle Andrée Brunot, et lui dit :

– Tenez ! tenez ! voilà des nouvelles de mon fils… Vous allez bien voir qu'il n'est pas mort.

Elle s'empara de la lettre que lui apportait Blanche.

Puis, au moment de rompre le cachet, elle se prit à trembler ; elle hésita ; son cœur battit :

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle, mon Dieu ! je n’ose pas.

Fabien lui prit la lettre des mains et l’ouvrit.

Cette lettre était signée d’un commissaire de l’amirauté.

Fabien la parcourut d’abord rapidement, puis son front plissé par l’inquiétude se dérida soudain :

– Albert est arrivé à Londres, dit-il.

Cette phrase fit jaillir un cri de joie des lèvres de la marquise et de celles de sa fille. En même temps Me Rossignol se sentit fort mal à son aise.

Un moment même il songea à gagner tout doucement la porte.

Mais Fabien, qui devina cette intention en le voyant se lever, l’arrêta d’un regard.

– Attendez donc, monsieur, dit-il, ne faut-il pas que M. le baron de Chamery, votre client, sache à quoi s’en tenir ?

La lettre émanée de l’amirauté, et dans laquelle Fabien n’avait vu qu’une chose, c’est-à-dire l’arrivée à Londres de M. Albert de Chamery, était conçue dans les termes suivants :

« Madame la marquise,

« Chargé par lord… de rechercher dans les archives et les correspondances de l’Amirauté les renseignements que vous lui demandiez relativement à M. votre fils, je m’empresse de vous les transmettre.

« M. le marquis Albert-Frédéric-Honoré de Chamery a donné sa démission d’enseigne de la marine anglaise au service de la Compagnie des Indes, le 8 avril de l’année dernière.

« Cette démission, adressée au conseil de l’Amirauté, a été acceptée.

« La nouvelle en est parvenue à M. de Chamery, qui s’est embarqué sur-le-champ pour l’Europe à bord d’un brick de commerce. M. de Chamery est arrivé à Londres le 5 novembre de la même année, et s’est présenté, si j’en crois les registres de l’Amirauté, le même jour, dans les bureaux de la marine, où ses papiers ont été visés. »

– Mon Dieu ! interrompit la marquise, le 5 novembre ! et nous sommes en février… Il a donc mis quatre mois à venir de Londres à Paris ?

– C’est étrange, en effet, murmura Fabien.

Et il poursuivit :

« M. de Chamery a dû s’embarquer pour la France à bord d’un navire français, la *Mouette.* »

– La *Mouette !* dit Rossignol, le brick la *Mouette* !

– Eh bien ! fit M. d’Asmolles, après ?

– Mais alors, s’écria Rossignol avec une joie impudente et sauvage, mais alors, s’il s’est embarqué sur la *Mouette,* il est mort, votre fils… La *Mouette* s’est perdue corps et biens, il y a trois mois, en allant de Liverpool au Havre.

Madame de Chamery poussa un cri et tomba inanimée dans les bras de sa fille.

Le misérable l'avait frappée à mort.

Ce qui se passa alors est impossible à redire. D'une part, on vit Blanche de Chamery, éperdue, soutenir sa mère et appeler au secours en se suspendant au cordon d'une sonnette. De l'autre, Fabien d'Asmolles, qui s'était précipité sur Rossignol et l'avait saisi à la gorge :

– Ah ! misérable ! dit-il avec la rage du désespoir, misérable ! tu viens de tuer madame de Chamery et tu mérites l'échafaud, assassin !

– Lâchez-moi ! hurla Rossignol, je soutiens ce que j'ai dit, la *Mouette* s'est perdue corps et biens… Personne n'a échappé, entendez-vous ? personne. Et mon client, M. le baron de Chamery, gagnera son procès… Vous verrez comment je me nomme…

Rossignol n'acheva pas.

Au coup de sonnette de Blanche, plusieurs domestiques accoururent.

Fabien leur jeta l'homme de chicane, qui se débattait en hurlant.

– Emportez cet homme, ordonna-t-il, emportez-le et rouez-le de coups ! Faites-le périr sous le bâton, il vient de tuer votre maîtresse !

Deux laquais se ruèrent sur Rossignol, l'étreignirent, lui mirent la main sur la bouche et le saisirent à la gorge pour étouffer ses cris. Puis ils allaient l'entraîner et obéir à la lettre aux ordres de Fabien, tandis que les autres serviteurs s'empressaient auprès de madame de Chamery évanouie, lorsqu'un nouveau personnage se montra tout à coup sur le seuil.

C'était un jeune homme. Un jeune homme de vingt-huit ans environ, grand, mince, aux cheveux blonds, au teint légèrement bruni par le soleil des tropiques. Il portait l'uniforme de petite tenue de la marine anglaise, et malgré le trouble extraordinaire où ils étaient tous les deux, Blanche et Fabien, à la vue de cet uniforme, étouffèrent une exclamation de surprise et comme un cri d'angoisse et de joie en même temps.

N'était-ce point là cet homme dont à l'heure même Rossignol venait d'annoncer la mort et qui apparaissait comme un fantôme pour lui donner un démenti ?

Ce jeune homme s'arrêta gravement sur le seuil et regarda Rossignol.

– Est-ce là cet homme, dit-il, qui prétend que tous les passagers de la *Mouette* sont morts ?

– Oui, tous… balbutia Rossignol d'une voix étranglée.

– Excepté moi, Albert-Frédéric-Honoré de Chamery, dit le jeune homme.

Deux cris de joie, une exclamation de rage et d'effroi, retentirent en même temps.

Fabien et Blanche s'étaient élancés vers le marin. Rossignol voulait fuir.

– Chamery, mon frère ! dit alors Fabien d'Asmolles, cet homme vient de tuer votre mère.

Le marin se précipita dans la chambre voisine, où déjà Blanche l'avait précédé.

– Ma mère ! ma mère ! murmura-t-il.

Madame de Chamery était toujours évanouie.

On envoya chercher un médecin.

Le médecin accourut, lui prodigua ses soins, la fit revenir à elle.

Mais, ainsi que l'avait dit Fabien, Rossignol avait frappé à mort cette organisation frêle et maladive déjà.

La marquise, ayant repris ses sens, promena un regard égaré autour d'elle, un regard brillant de fièvre et de délire, et elle ne reconnut ni Blanche, ni Fabien, ni ce fils plein de jeunesse et de vie pour lequel elle mourait. Elle les regarda en riant, et le délire la prit, un délire qui dura plusieurs heures et ne fit place qu'à une sorte de torpeur et d'insensibilité qui ne lui permit pas de reconnaître son fils…

– Madame la marquise, dirent les médecins appelés, ne passera pas la nuit.

Vers trois heures du matin, madame de Chamery mourut sans avoir recouvré la raison et put bénir Fabien, sa fille et le jeune marin agenouillés, en pleurs, au pied de son lit.

À quarante-huit heures de là, deux hommes, se tenant par la main, silencieux et graves, revenaient à pied du cimetière du Sud, où ils avaient conduit madame la marquise de Chamery à sa dernière demeure, dans un caveau de famille.

C'étaient le vicomte Fabien d'Asmolles et ce jeune homme arrivé pour recueillir le dernier souffle de celle qu'il disait être sa mère.

Ils descendirent ainsi les hauteurs de Montparnasse jusqu'à la rue de Verneuil. Mais là, le marin regarda fixement Fabien.

– Mon ami, mon frère, car tu le seras, Fabien, dit-il d'une voix affectueuse, et tu feras le bonheur de notre Blanche bien-aimée…

– Oh ! oui, murmura Fabien ému.

– Eh bien ! continua le marin, tu vas m'accompagner… il me reste un dernier devoir à remplir.

Fabien tressaillit.

– Il est un homme, poursuivit le compagnon de Fabien, un gentilhomme sans honneur, qui, non content de prostituer son nom à une fille perdue, a épousé les rancunes de cette fille, sa haine de notre maison, et cet homme a tué notre mère.

– C'est vrai, dit Fabien.

– Cet homme, je vais le tuer.

– Soit ! fit simplement le vicomte.

Et tous deux se rendirent rue Saint-Florentin, où le baron de Chamery-Chameroy s'était installé après son mariage, peu soucieux de savoir d'où provenait le luxueux mobilier de mademoiselle Andrée Brunot.

XIII

On le devine, cet homme qui était apparu à l'hôtel de la rue de Verneuil, au moment où Rossignol s'écriait que tous les passagers de la *Mouette* avaient péri ; cet homme qui s'annonçait comme Albert de Chamery, qui avait sangloté en fermant les yeux de la marquise ; que Fabien, au cimetière, avait été obligé de soutenir pour l'empêcher de se trouver mal, cet homme enfin qui voulait tuer le baron de Chamery-Chameroy, c'était Rocambole.

Jamais imposteur n'était entré dans une famille au milieu de circonstances plus dramatiques, plus saisissantes et dans de meilleures conditions. Il arrivait au moment où sa prétendue mère se mourait, et il donnait toutes les marques du plus profond, du plus sincère désespoir.

Lorsque le véritable Albert de Chamery avait disparu, Blanche, sa sœur, était au maillot. Il n'y avait plus à l'hôtel aucun des serviteurs qui s'y trouvaient lors de cette disparition. Enfin la marquise était morte sans recouvrer ses facultés. Quant à Fabien, on s'en souvient, il était venu la première fois à Paris, il y avait douze ou treize années seulement.

Or, en le voyant muni des papiers du véritable marquis Albert de Chamery, qui donc eût pu nier l'identité de Rocambole ?

D'ailleurs, l'élève de sir Williams était devenu, quant aux formes, un gentleman accompli. Celui qui s'était nommé tour à tour le vicomte de Cambolh, le marquis don Inigo de los Montes, sir Arthur Rocambo, gentilhomme anglo-indien, avait fini par acquérir des habitudes, des manières véritablement aristocratiques – et un vrai gentilhomme devait s'y tromper.

C'est ce qui arriva à Fabien.

Le vicomte d'Asmolles, tout entier, du reste, à la douleur de Blanche de Chamery, qui devenait la sienne, ne douta pas un seul instant qu'il eût près de lui le vrai marquis de Chamery.

Rocambole avait trouvé un roman fort simple pour expliquer comment, échappé par miracle au désastre de la *Mouette*, il n'arrivait à Paris que trois mois après ce désastre.

Au moment où la *Mouette* touchait, il avait compris, en marin, que tout était perdu, et il s'était jeté à la mer. Mais la *Mouette* avait touché loin de terre, et si bon nageur qu'il fût, il avait fini par se cramponner à un débris du navire, et recommander son âme à Dieu, tandis qu'une lame l'engloutissait. À partir de ce moment, le jeune homme prétendait avoir perdu connaissance, et n'être revenu à lui que longtemps après. Il s'était alors trouvé à bord d'un navire inconnu qui l'avait recueilli, sans doute au moment où il disparaissait pour toujours sous les vagues. Ce navire était danois. Il faisait voile vers l'Amérique, et lorsque, complètement maître de sa raison, Rocambole avait voulu demander qu'on le mît

à terre, il avait déjà doublé le cap Finistère, et le capitaine ne pouvait obtempérer à son désir. Rocambole était donc allé en Amérique, d'où il revenait.

On le voit, tout cela était si vraisemblable, que personne n'y pouvait trouver rien de louche, et la douleur qu'il témoigna de la mort de la marquise acheva de compléter l'illusion.

Le prétendu marquis de Chamery, à qui, du reste, nous donnerons souvent ce nom, se présenta donc avec Fabien rue Saint-Florentin, chez le baron de Chamery-Chameroy.

Les nouveaux époux commençaient par la lune rousse leur existence conjugale. Depuis deux jours, mademoiselle Andrée Brunot de Chamery se repentait amèrement d'avoir épousé M. le baron de Chameroy, un débauché perdu de dettes et d'honneur, et sur lequel on ne pouvait plus fonder aucune espérance, du moment où – ainsi que M^e^ Rossignol, meurtri et contusionné, était venu le lui apprendre –, le jeune marquis de Chamery existait.

Les gens d'Andrée ne connaissaient ni Fabien, ni, à plus forte raison, Rocambole. Ils les introduisirent au salon, et dirent que M. le baron et M^me^ la baronne étaient chez eux.

M. le baron de Chameroy, qui se trouvait dans la chambre de sa femme, se montra sur-le-champ et reconnut Fabien, qu'il avait rencontré autrefois, et qu'il savait être fiancé à Blanche de Chamery.

Le baron devina ce que Fabien lui voulait, mais Fabien le salua silencieusement et sembla vouloir laisser la parole à son futur beau-frère.

Rocambole fit un pas vers le baron :

– Monsieur de Chameroy ! dit-il.

– C'est moi, répondit le baron.

– Je me nomme le marquis Albert de Chamery, dit Rocambole.

Le baron salua et garda le silence.

Rocambole le toisa avec la hauteur d'un grand seigneur véritable :

– Est-ce que vous ne devinez pas le but de ma visite ici ? demanda-t-il.

– Monsieur…

Rocambole continua d'une voix grave et triste, qui ne manquait ni d'onction ni de noblesse :

– Il y a quarante-huit heures, monsieur, je suis rentré dans la maison paternelle que j'avais fuie depuis dix-huit années. J'y ai trouvé ma mère frappée à mort par un misérable qui se disait envoyé par je ne sais quelle fille perdue, quelle voleuse de nom…

– Monsieur ! s'exclama le baron.

– Attendez ! fit impérieusement Rocambole. J'ai dit *fille perdue* et *voleuse de nom*, laquelle, en vue d'une honteuse spéculation basée sur les probabilités de ma mort, venait d'être épousée par un de ces hommes dégénérés…

– Assez, monsieur, dit le baron, à qui le rouge monta au visage, je vous comprends et je suis à vos ordres.

– J’y compte.

– Demain, où vous voudrez.

– Non pas, dit le prétendu marquis de Chamery, à l’instant.

– Soit, monsieur. Quelles sont vos armes ?

– Peu m’importe ! l’épée, si vous voulez.

Fabien se dirigea le premier vers la porte, Rocambole le suivit, et M. de Chamery allait sortir avec eux, lorsque la nouvelle baronne, madame Andrée de Chamery, se montra sur le seuil. Comme à son mari, la vue de Fabien lui laissa comprendre ce qui allait se passer. Le vicomte d’Asmolles l’enveloppa d’un regard plein de mépris :

– Laissez-moi passer, madame, lui dit-il tout bas ; peut-être serez-vous veuve dans une heure, et alors pourrez-vous épouser Roland de Clayet.

Et il passa hautain et fier devant cette femme, que ce dédain suprême courba jusqu’à terre.

– Messieurs, dit le baron de Chameroy lorsqu’ils furent arrivés dans la cour, je n’ai pas de témoin.

– Monsieur, répondit Rocambole, faisons vingt pas dans la rue, nous rencontrerons bien certainement quelque témoin.

– Soit, dit le baron.

Rocambole avait eu raison.

Tandis que Fabien et lui montaient dans la voiture de place qui les avait amenés rue Saint-Florentin, et couraient chez Devismes chercher des épées, le baron de Chameroy descendit à pied la rue Royale et rencontra, avant d’arriver à la Madeleine, un jeune dandy de sa connaissance qui s’en allait au Bois au pas de son cheval. Le baron l’aborda, lui apprit qu’il venait d’être cruellement insulté, et que son adversaire désirait se battre sur-le-champ.

– Très bien ! lui répondit le cavalier interpellé, je suis à vos ordres.

– Ces messieurs, dit le baron, m’ont donné rendez-vous dans une heure, dans les fondrières du pré Catelan. Ils apporteront des épées.

– Allons, dit le cavalier, qui mit pied à terre, laissa son cheval à son domestique et monta avec M. de Chameroy dans un cabriolet vide qui passait.

En moins d’une heure, ils eurent atteint le rendez-vous. Fabien et Rocambole s’y trouvaient déjà. Ils avaient apporté une paire d’épées et des pistolets. Fabien avait prévu le cas où son jeune ami viendrait à être mis hors de combat par une blessure légère et, montrant les pistolets au baron :

– Vous voyez, monsieur, lui dit-il, que je suis bien décidé à succéder, s’il le faut, au marquis de Chamery.

– Dans ce cas-là, répondit insolemment le baron, vous défendrez la dot de votre femme.

– Monsieur, dit sans s’émouvoir le vicomte, la fortune de mademoiselle de Chamery a de plus hautes protections. Elle est sauvegardée par la justice d’un pays où jamais un homme perdu de dettes et de débauche n’a dépouillé une famille honnête.

Et Fabien, qui avait prononcé ces mots tout bas, tourna brusquement le dos à M. de Chameroy. Ensuite il s’approcha du jeune dandy et fit son métier de témoin.

Les conditions d’une rencontre sont bientôt réglées sur le terrain. Les deux adversaires mirent habit bas et tombèrent en garde.

– Ma parole d’honneur ! pensa Rocambole, en la mémoire de qui les souvenirs de ses différentes rencontres revinrent en foule, je ne me suis jamais battu pour une aussi noble cause. Oh ! sir Williams, si tu me voyais tirer l’épée pour venger ma noble mère la marquise de Chamery !

Et le faux marquis, se souvenant de sa merveilleuse adresse et de ce fameux coup des *mille francs* professé en secret par un portier de la rue Rochechouart, le faux marquis attaqua son adversaire avec ce sang-froid et cette science prudente qui font le tireur consommé.

M. de Chameroy n’était pas non plus un adversaire à dédaigner. Il appartenait à la vieille école d’escrime française, portait le corps droit, le jarret tendu, tirait silencieusement, ne rompait et ne se fendait jamais. Malheureusement il apportait en ce moment, sur le terrain, une infériorité morale réunie à une profonde irritation. L’homme qu’il avait pour adversaire lui coûtait soixante-quinze mille livres de rente, et cet homme l’avait traité comme le dernier des misérables. En second lieu, cet homme venait venger sa mère. C’en était plus qu’il ne fallait pour jeter un grand trouble dans l’âme et dans le jeu du baron de Chameroy.

Rocambole, au contraire, Rocambole le bandit audacieux et sans foi ni loi, l’homme qui, une fois entré dans la peau du vrai marquis de Chamery, était résolu à jouer consciencieusement son rôle, Rocambole arrivait sur le terrain avec tout le calme d’un joueur de profession qui sait quel est l’enjeu de la partie qu’il entame.

– Qui donc osera douter que je ne sois le marquis de Chamery, s’était-il dit, lorsque j’aurai tué l’homme qui a tué ma prétendue mère ?

Cette pensée eût suffi pour assurer une grande supériorité morale à l’élève de sir Williams. Le combat fut acharné, mais court, M. de Chameroy se défendit avec toute l’énergie d’un homme qui se sent condamné, il blessa même deux fois son adversaire ; mais enfin celui-ci, dont le sang coulait à l’épaule et au bas-ventre, employa le fameux coup des *mille francs*, se fendit à fond et coucha le baron de Chamery-Chameroy tout de son long sur le sol.

– Je crois qu’il a son compte, pensa Rocambole. Et il dit tout haut :

– Ma mère est vengée !

Les blessures du faux marquis étaient légères. Cependant il fut obligé de s’appuyer sur le bras de Fabien pour regagner leur voiture, tandis que des gardiens du Bois, accourus, aidaient le jeune dandy à transporter dans la sienne le baron de Chamery-Chameroy, qui respirait encore, mais dont l’état était des plus alarmants.

Deux jours après, un petit journal contenait le *fait Paris* suivant :

« Un duel, dont le point de départ mystérieux et les suites dramatiques préoccupent au plus haut degré la curiosité universelle, a eu lieu avant-hier vers quatre heures, au Bois de Boulogne, entre deux hommes appartenant au monde aristocratique du faubourg Saint-Germain.

« M. le marquis de C… et M. le baron de C…-C…, son parent éloigné, se sont rencontrés à l'épée ; le marquis de C… a été blessé à l'épaule et au bas-ventre, mais sans gravité réelle.

« M. le baron de C…-C… a reçu, au contraire, un coup d'épée qui laisse peu d'espoir de le sauver. Le baron était marié depuis trois jours seulement. Il paraît même que ce mariage a été une des causes de ce duel funeste. M. de C…-C… avait épousé une de ces femmes non avouables, qu'une beauté merveilleuse et un esprit pervers rendent d'autant plus dangereuses… »

Ici le journaliste se livrait à une longue dissertation morale, racontait assez vaguement l'histoire du testament exhumé, et finissait en ces termes :

« M. le marquis de C…, qui est revenu à Paris pour y recueillir, hélas ! le dernier soupir de la marquise sa mère, a raconté ainsi, nous assure-t-on, sa mystérieuse disparition :

« Il s'était échappé de l'hôtel paternel pour se soustraire à une correction que lui voulait infliger son précepteur, et bientôt, égaré dans Paris, il avait gagné les quais et suivi le bord de la Seine jusqu'à la gare des bateaux à vapeur qui, à cette époque, faisaient le trajet de Paris au Havre.

« L'enfant, ayant suivi la foule qui se rendait en hâte sur le pont d'un bateau prêt à partir, sans trop savoir ce qu'il faisait ni où il allait, se trouva emmené au Havre. En route, on lui demanda son nom, qu'il se refusa à dire par esprit de fierté. Le capitaine du vapeur se décida alors à le remettre aux mains d'un commissaire de police : mais l'enfant parvint encore à s'échapper, erra une partie de la nuit sur le port, fut rencontré par des matelots anglais, qui s'en emparèrent et embarqué comme mousse. L'enfant prodigue a fait son chemin, et il revenait à Paris, il y a trois jours, officier de la marine anglaise, possesseur de beaux états de service, et il trouvait sa mère au lit de mort.

« Madame la marquise de C… a succombé à l'épouvante que lui ont occasionnée les menaces du baron de C…-C… et de sa femme, qui fondaient sur la mort probable du marquis de C… des espérances dont les tribunaux auraient eu à connaître. »

Tel était le long récit qui piqua vivement la curiosité publique.

Le prétendu marquis de Chamery, que ses blessures contraignirent à garder le lit pendant quelques jours, devint le lion du moment. On s'inscrivit en foule à l'hôtel de Chamery.

La première fois que le vicomte Fabien d'Asmolles sortit, donnant le bras à son futur beau-frère, faible encore, mais convalescent, les deux jeunes gens reçurent une ovation.

Telles étaient les circonstances dramatiques, émouvantes, au milieu desquelles l'audacieux élève de sir Williams, l'imposteur Rocambole, arriva à Paris, sous le nom et muni des papiers de l'infortuné marquis de Chamery.

Trois mois après, il rencontrait sir Williams dans la baraque des saltimbanques du boulevard du Temple, sous les oripeaux du sauvage O’Penny.

Que s’était-il passé pour le nouveau marquis de Chamery pendant ces trois mois ?

Quel rêve ambitieux avait donc fait cet homme, parvenu déjà à se créer une famille, un nom et soixante-quinze mille livres de rente, qu’il avait besoin de nouveau de la perverse intelligence de sir Williams ?

C’est ce que nous allons apprendre bientôt, de sa propre bouche, en le retrouvant rue de Surène, dans ce petit entresol, où il avait conduit sir Williams et mandé le médecin créole qui guérissait toutes les maladies engendrées sous les tropiques.

Il ne suffisait point au fils adoptif de la veuve Fipart d’être marquis, riche, entouré d’une famille patricienne : il voulait plus encore !

XIV

Rocambole fit passer le médecin créole dans sa chambre à coucher.

O’Penny, toujours à table, mangeait avec une voracité sauvage.

Comme le public du boulevard du Temple, comme Rocambole lui-même, le docteur recula involontairement à la vue du sauvage, tant il était hideux. Mais celui-ci ne parut point s’apercevoir qu’un nouveau personnage venait d’entrer, et il continua à manger.

– Voilà ce malheureux, docteur, dit le prétendu marquis de Chamery.

Le premier mouvement de répulsion passé, le mulâtre s’approcha d’O’Penny, prit un flambeau et le plaça tout près de cet horrible visage.

O’Penny ne sourcilla point.

– Eh bien ? demanda Rocambole ; car le médecin avait examiné silencieusement le chef australien.

– Eh bien ! répondit enfin le mulâtre, je crois remarquer une chose assez bizarre.

– Laquelle ?

– C’est que ce malheureux a été victime de tous ces tatouages et de toutes ces mutilations en deux fois différentes.

– Vous croyez ? fit ingénument le jeune marquis de Chamery.

– D’abord, continua le médecin, la face a subi de profondes brûlures, des brûlures telles qu’elles n’ont pu être produites que par la détonation d’une arme à feu chargée à poudre.

– C’est bizarre… Les sauvages connaissent donc les armes à feu ?

Et Rocambole mit une naïveté d’adolescent dans cette question.

– Quelques-uns, répondit le mulâtre.

– Ainsi, il a été brûlé ?…

– D’abord. Ensuite, mais longtemps après, à six mois d’intervalle peut-être, il a subi des tatouages.

– Ceci est plus bizarre encore.

– En effet, car les sauvages commencent par tatouer leurs prisonniers. Je ne puis donc m’expliquer cela que d’une façon.

– Ah !

– D’abord, il est presque certain que cet homme ainsi mutilé…

– Il est muet, observa Rocambole.

– Cet homme ainsi mutilé, ainsi brûlé, a dû être victime de quelque atroce vengeance.

– Vous croyez ?

– Il est probable qu'il aura été abandonné ensuite, sur quelque plage de l'Australie, et qu'alors les sauvages s'en seront emparés.

Cette perspicacité du docteur mulâtre ne laissa pas que d'inquiéter notre ami Rocambole.

« Oh ! oh ! pensa-t-il, ce médecin me paraît avoir le don de divination. Attention… » Et il reprit tout haut :

– Ce que vous dites là, docteur, me remet en mémoire un fait auquel d'abord je n'avais attaché aucune importance.

– Ah ! fit le docteur, qui replaça le flambeau sur la table et s'assit en face d'O'Penny. Voyons.

– Cet homme, maître timonier à bord de mon navire, et excellent marin, du reste, s'était attiré la haine de l'équipage par sa sévérité extrême envers les matelots et les mousses.

Rocambole s'interrompit et regarda l'homme tatoué.

O'Penny mangeait et paraissait étranger à ce qui se disait autour de lui.

Mais Rocambole avait une trop grande connaissance du caractère de sir Williams pour se laisser prendre à cette apparente impassibilité. Elle lui parut, au contraire, d'un bon augure pour cette intelligence qu'il craignait avoir dû beaucoup souffrir. Il reprit :

– Les matelots indigènes surtout que nous avions à bord, le détestaient cordialement et lui avaient voué une de ces bonnes haines des mers indiennes que rien au monde ne saurait assoupir. Cet homme se nomme Walter Bright. Il connaissait cette haine ; mais en bon marin anglais qui croit que la discipline et le respect dû aux supérieurs constituent la meilleure égide, il ne s'en préoccupa point davantage.

– Et vous croyez donc, observa le mulâtre, que ces brûlures ?…

– Attendez, docteur. Walter Bright avait fait son temps de service et il était libre de quitter la marine de la Compagnie quand bon lui semblerait. Il vint me voir un jour, dans ma cabine, à bord d'un schooner que je commandais et sur lequel il était mon maître d'équipage. Il m'apportait sa démission. On lui offrait le commandement d'une jonque chinoise et une très forte paye pour conduire des émigrants en Californie. Les mines de la Californie venaient alors d'être découvertes, et les races asiatiques commençaient à s'y porter. J'obtins la radiation de Walter Bright, et il partit. Mais la veille du jour où la jonque appareilla, plusieurs de nos matelots indiens désertèrent, et nous apprîmes qu'ils avaient été gagnés par l'armateur chinois.

– Ah ! dit alors le docteur, qui avait écouté avec une grande attention le petit roman improvisé par Rocambole, je devine tout maintenant. En mer, l'équipage s'est révolté, et Walter Bright a été défiguré, mutilé, puis abandonné dans une île quelconque.

– C’est ce que je présume.

En ce moment O’Penny, jusque-là impassible, se retourna et regarda curieusement avec son reste d’œil le docteur et Rocambole.

– Attendez, dit celui-ci, je vais lui parler en anglais, car il ne sait pas un mot de français.

Et, en anglais, Rocambole demanda à Walter Bright s’il n’avait pas été mutilé par son équipage révolté.

Le prétendu sauvage parut écouter avec beaucoup d’attention, et comme s’il n’avait point compris d’abord, ou que la voix qui résonnait à ses oreilles eût évoqué chez lui des souvenirs à moitié effacés…

Et puis, tout à coup, il hocha vivement la tête de haut en bas, d’une façon affirmative.

– Voyez-vous ? fit le docteur, émerveillé de sa propre perspicacité.

– Eh bien ! dit Rocambole, maintenant que voici un fait à peu près éclairci, revenons à notre consultation.

– Pardon, observa le docteur, une question encore je vous prie.

– Faites.

– Où avez-vous trouvé cet homme ?

– Par l’effet du hasard, ce soir, dans une baraque de saltimbanques.

– Et vous l’avez reconnu ?

– Oui.

– Il ne doit pourtant pas se ressembler beaucoup, à présent ?

– C’est vrai. Mais voyez cette cicatrice qu’il a là, sous le sein droit.

– C’est un coup d’épée de combat, dit le docteur.

– C’est à cela que je l’ai reconnu, et me voici obligé de vous faire une autre histoire, ajouta Rocambole.

– Voyons cette histoire ? demanda le docteur mulâtre.

– Walter Bright, dit Rocambole, m’a sauvé la vie. Il a reçu ce coup d’épée pour moi. J’étais alors simple midshipman. Je m’étais pris de querelle un soir, dans une maison borgne de Calcutta, fréquentée par les marins, avec un de mes camarades. Mon rival était ivre, je n’étais que gris.

Selon l’usage anglais, je voulais boxer, mais il tira son épée et se rua sur moi. Au moment où il allait m’atteindre, un homme se jeta entre nous, et tomba presque aussitôt frappé en pleine poitrine du coup qui m’était destiné. C’était Walter Bright.

– Ah ! je comprends, dit le docteur.

– Le pauvre diable, de la vie duquel on désespéra longtemps, poursuivit Rocambole, avait donc acquis un droit éternel à ma reconnaissance. Vous voyez que la Providence m’a permis d’en user. Ce soir, les oripeaux dont il était couvert et sa laideur épouvantable ont

attiré mon attention. Puis, la vue du coup d'épée m'a fait tressaillir, et j'ai eu l'idée de m'approcher de lui, et de lui dire à l'oreille :

« – Ne t'appelles-tu pas Walter Bright ? Alors, comme il a manifesté une vive émotion, je n'ai plus douté. Pour quelques louis jetés aux saltimbanques, je m'en suis rendu propriétaire et je l'ai amené ici, songeant à vous, à votre habileté merveilleuse.

Le docteur salua.

– Et j'ai pensé que vous pourriez peut-être, sinon le guérir, du moins atténuer un peu sa laideur. Vous comprenez, mon cher docteur, acheva le faux marquis, que ma fortune me permet de faire un sort à ce pauvre diable et si nous pouvions faire disparaître ces horribles tatouages…

Le docteur reprit le flambeau.

Puis il fit lever O'Penny et examina de nouveau son hideux visage :

– Ce sont bien là, dit-il, des tatouages de l'Australie.

– Pourront-ils s'effacer ?

– Je le crois.

– Et les brûlures ?

– Ah ! ceci est une autre affaire. Il n'y faut pas songer.

– Mais… les yeux ?

– L'un est complètement éteint, l'autre est bien malade. Du reste, acheva le docteur en se levant, je reviendrai demain à dix heures. Il me faut le grand jour pour que je puisse me prononcer en dernier ressort.

– Soit. À demain, dix heures.

Rocambole reconduisit le mulâtre et revint près d'O'Penny.

– Mon vieux, lui dit-il alors en lui frappant sur l'épaule, tu le vois, on va essayer de te refaire une autre *binette*, comme nous disions autrefois. Je ne te promets pas, par exemple, qu'on te rendra joli garçon, et que tu auras désormais des chances de plaire à ta belle-sœur, la comtesse Jeanne de Kergaz, mais enfin on fera ce qu'on pourra.

Un horrible sourire passa sur la face de sir Williams, car nous pouvons bien à présent lui donner ce nom.

– Ah ! dit Rocambole, j'ai prononcé un nom qui te produit toujours de l'effet. C'est bien… on verra à faire quelque chose pour toi. À présent, continua-t-il, tu comprends que M. le marquis de Chamery ne peut pas raisonnablement découcher toute une nuit de son hôtel. J'ai une sœur, mon bonhomme, un beau-frère, un état dans le monde. Il faut avoir des mœurs.

Rocambole sonna. Le valet de chambre parut.

– Tu vas déshabiller ce pauvre diable, et ce ne sera pas long, dit le faux marquis en riant et montrant au valet les plumes et le caleçon rouge qui formaient toute la toilette

d'O'Penny : tu le coucheras dans mon lit et tu en auras le plus grand soin jusqu'à mon retour.

– Oui, monsieur, fit le valet de chambre, qui s'inclina avec tout le respect d'un valet grassement payé.

– Tu chercheras dans la garde-robe que j'ai ici, ajouta le jeune homme, des habits qui puissent lui aller, et tu le vêtiras convenablement demain matin, pour l'arrivée du docteur.

Ayant fait cette dernière recommandation, Rocambole reprit son paletot et s'en alla.

En remontant dans son coupé, il dit au cocher :

– À l'hôtel !

Le coupé partit avec la rapidité de l'éclair et arriva bientôt rue de Verneuil.

Les deux battants de l'hôtel de Chamery s'ouvrirent devant lui. Le suisse quitta précipitamment sa loge et vint déplier le marchepied.

Rocambole descendit nonchalamment de voiture, en homme qui n'est jamais sorti à pied.

Le suisse remit à son maître une lettre arrivée dans la soirée. Le marquis l'ouvrit et lut :

« Le duc et la duchesse de Sallandrera prient M. le marquis Albert de Chamery de leur faire l'honneur de venir dîner chez eux le mercredi… du courant. »

– Hé ! hé ! murmura Rocambole, il paraît que mes affaires vont bien par là… on ira !

Le lendemain, lorsque M. le marquis de Chamery se rendit rue de Surène, où il avait laissé sir Williams, il trouva le sauvage apocryphe enveloppé, par les soins du valet, dans une grande robe de chambre, coiffé d'un bonnet de velours, et déjà dans les mains du docteur mulâtre, qui continuait à l'examiner avec une grande attention.

– Maintenant, dit celui-ci à Rocambole, je suis à peu près certain de faire disparaître les tatouages.

Il entraîna Rocambole dans la pièce voisine et lui dit tout bas :

– Je réponds de rendre à cet homme un visage fort laid, mais non plus hideux, et dont on pourra attribuer les coutures à un accident quelconque, comme l'explosion d'une chaudière de bateau à vapeur, par exemple ; mais je crains que le traitement que je vais lui faire subir n'achève de le rendre aveugle.

– Diable ! murmura le jeune homme.

Et laissant le docteur, il retourna dans la pièce où était sir Williams, et lui dit en anglais, en plaçant devant lui une plume et de l'encre :

– Sais-tu encore écrire ?

Sir Williams prit la plume et traça d'une écriture tremblée mais lisible, ces mots :

– *Je me souviens de tout et j'ai soif de me venger.*

– Bien, dit Rocambole. Maintenant comme ce sera, hélas ! la seule manière de converser avec moi, et que, parfois, nous pourrons être dans l'obscurité, essaye d'écrire en

fermant ton œil unique.

Sir Williams reprit la plume :

– *Je serais tout à fait aveugle,* écrivit-il, *que je devinerais mes ennemis à leur simple contact.*

– Parfait, mon vieux.

Et Rocambole rejoignit le docteur :

– Bah ! lui dit-il, vous pouvez traiter le bonhomme, il n'a pas besoin de son œil.

Un mois après la scène que nous venons de raconter, nous eussions retrouvé Rocambole et sir Williams dans le petit appartement de la rue de Surène.

Certainement, la jolie bohémienne du boulevard du Temple, Fanfreluche, son époux, et *mossieu* Bobino, leur patron, n'auraient point reconnu leur ancien pensionnaire O'Penny. O'Penny, ou plutôt sir Williams, était métamorphosé. D'abord, au lieu de son costume composé d'un caleçon rouge et de plumes de coq et de perroquet, il portait un gros paletot marron, chaudement ouaté, orné, à la boutonnière, d'un ruban verdâtre qui passait pour une décoration étrangère quelconque. Un pantalon à pied, de molleton gris, des pantoufles en maroquin vert et un bonnet de velours à gland d'or, complétaient cette toilette d'intérieur.

Le docteur mulâtre avait tenu parole. Il avait effacé les tatouages, et leurs derniers vestiges avaient complètement disparu.

Mais aussi le dernier œil de sir Williams avait payé les frais de ce traitement. Sir Williams était aveugle. Seulement, la perte de ce dernier œil qui imprimait à sa physionomie, si repoussante naguère, un aspect farouche, n'avait pas peu contribué à lui rendre un visage humain.

Ainsi vêtu, sir Williams avait l'air d'une pauvre victime du génie industriel moderne. Les brûlures qui couturaient son visage lui donnaient l'aspect d'un mécanicien défiguré par l'explosion de sa chaudière, d'un artilleur brûlé par une gargousse, ou d'un mineur malheureux.

Auprès de lui, ce matin-là, car il pouvait être neuf heures, se tenait son ancien élève Rocambole.

Sir Williams était douillettement enseveli dans un confortable fauteuil à dossier garni roulé près du feu.

Rocambole, en robe de chambre, était étendu tout de son long sur un divan et regardait son ancien professeur en fourberies.

– Eh bien ! mon oncle, disait-il, véritablement il est fâcheux que cet âne de médecin qui t'a traité ait achevé de te crever le peu d'œil qui te restait. Si tu pouvais te voir, tu ne te trouverais réellement pas trop mal. Tu as maintenant une mine respectable, et je t'ai arrangé dans le monde une jolie histoire pleine d'héroïsme qui te fera considérer comme un martyr de la gloire.

Cette phrase amena sur le visage couturé de l'aveugle un de ces sourires amers et moqueurs dont seul jadis sir Williams possédait le secret, et qui démontrait qu'au milieu de tous ces naufrages physiques et moraux, l'intelligence perverse de cet homme avait survécu.

– Car, reprit Rocambole, maintenant que te voilà présentable, je vais te produire dans le monde, où depuis quinze jours on s'occupe de toi. Tu seras, je t'en réponds, le lion de la semaine. J'ai parlé de toi comme d'un Jules Gérard(7) doublé de Jean-Bart et de Duguay-Trouin. Tu as tué des centaines de tigres, les cipayes t'ont coupé la langue, tu t'es fait sauter sur ta canonnière pour ne pas te rendre à des pirates. La Compagnie des Indes t'a décoré. Pour ma sœur, belle et chaste Blanche de Chamery, pour Fabien, tu es l'homme à qui je dois la vie. Tu vas donc avoir une bonne petite existence de coq en pâte, dans mon hôtel, et pourvu que tu me donnes des conseils…

– *Oui*, fit l'aveugle d'un signe de tête.

– Ma parole d'honneur ! reprit Rocambole, je ne sais si tu penses comme moi, mais il me semble que si j'étais à ta place, je me dirais : « J'ai été le beau sir Williams, le séduisant vicomte Andréa ; j'ai vu les femmes à mes genoux, j'ai été redouté, aimé, flatté. J'ai vaincu. Un beau jour, une femme m'a coupé la langue, défiguré et rendu un objet de pitié et d'horreur. Or, un homme faible, un niais, se souvenant de ce qu'il a été, demanderait à mourir. Moi, je veux vivre ! D'abord je veux vivre pour me venger. » Et, s'interrompit Rocambole, moi qui ai de la chance, mon oncle, je te vengerai. « Ensuite, continua-t-il, je veux vivre parce que j'ai auprès de moi un homme dans lequel je m'incarnerai pour ainsi dire, m'affligeant de ses échecs, me réjouissant de ses succès, possédant pour ainsi dire par la pensée et le don d'assimilation tout ce que, par mes conseils, il pourra se procurer : argent, amours, honneurs, triomphes ambitieux(8). »

– *Oui… oui… c'est cela !* exprima le visage de sir Williams par une pantomime des plus vives, accompagnée de ce cruel sourire, la seule chose qui, chez lui, ressemblât encore au sir Williams d'autrefois.

Rocambole reprit :

– Ah ! tu vois bien que je t'ai deviné. Aussi, le jour où je t'ai rencontré sous les oripeaux d'O'Penny, espérant que tout n'avait point péri en toi, n'ai-je point hésité à te retirer de cette position misérable où tu fusses mort à la longue, sans moi.

Un nouveau sourire glissa sur les lèvres de l'aveugle. Ce sourire était magnifique et pouvait se traduire également par une pensée de reconnaissance ou une mordante ironie.

– Pourtant, dit Rocambole, qui lui attribua cette dernière signification, remarque bien, mon bonhomme d'oncle, que si Rocambole n'a fait que son devoir en arrachant son cher maître, sir Williams, à la misère, le marquis Albert de Chamery, riche de soixante-quinze mille livres de rente, admirablement posé dans le monde et pouvant faire, d'un jour à l'autre, un superbe mariage, jouait gros jeu en se faisant reconnaître de son ancien ami. Le malheur aigrit. Un imbécile, à ma place, n'aurait pas manqué de se dire : sir Williams me trahira, ne fût-ce que pour se consoler d'avoir éprouvé des infortunes. Moi, au contraire, je me suis dit : sir Williams n'avait pas de chance, mais c'était un fier génie, une *sorbonne* comme on en voit peu. J'ai déjà le pied à l'étrier, mais si j'avais sir Williams derrière moi,

s’il me conseillait, je crois que je voudrais arriver à tout, être ambassadeur, ministre, roi même.

Ces derniers mots firent tressaillir sir Williams, qui s’agita d’un air satisfait dans son fauteuil.

– Alors, tu comprends, mon bonhomme, que je n’ai pas hésité à prendre avec moi mon oncle. Je te conterai mes affaires et tu me conseilleras. Mais d’abord, laisse-moi te faire part d’une assez belle idée qui, jusqu’ici, a été la base de ma conduite.

– *Voyons ?* sembla dire le morne visage de sir Williams.

– C’est une idée neuve, je crois, fit modestement Rocambole. Écoute bien.

Et le jeune homme s’allongea sur le divan.

– Jusqu’à présent, dit-il, je crois que toi et moi nous n’avons pas réussi parce que nous obéissions à un proverbe idiot qui prétend que *pour faire un civet de lièvre, il faut un lièvre.*

L’aveugle se prit à sourire.

– Ceci est faux de tous points, poursuivit Rocambole, et je n’en veux pour preuve que les restaurants à trente-deux sous qui servent du mouton pour du chevreuil. M. de Sartines, le lieutenant de police, fut le premier qui songea à prendre des agents secrets parmi les voleurs. Il avait raison. Il appliquait le mal au service du bien. Nous, nous avons fait le contraire. Nous nous sommes servis d’un tas de vauriens pour arriver à nos fins, et c’est ce qui nous a perdus.

« Or donc, voici mon idée : *Le meilleur moyen de faire le mal en toute sûreté, c’est de se faire aider par des gens de bien.* Hein ! qu’en dis-tu ?

– *Parfait, parfait !* fit sir Williams d’un hochement de tête réitéré.

– Par conséquent, depuis quatre mois que je loge en la peau d’un marquis et m’y trouve bien, je ne me suis entouré que de la plus sainte vertu. Ma sœur est un ange, mon beau-frère un gentilhomme d’autrefois, j’ai déjà quelques amis du meilleur monde ; et lorsque je t’aurai mis au courant de mes affaires, qui sont quelque peu compliquées du reste, nous verrons à faire agir tous ces bonshommes dans nos intérêts et à nous en composer un joli jeu d’échecs au profit de notre ambition.

Le visage de sir Williams continuait à exprimer la satisfaction la plus vive. Si le bonhomme avait eu sa langue et ses yeux, il eût certainement complimenté son élève sur les progrès qu’il avait faits en philosophie pratique.

– Maintenant, continua Rocambole, je vais te raconter ce que j’ai fait à Paris depuis le jour où j’y suis arrivé comme à un cinquième acte de mélodrame, tout exprès pour mettre le Rossignol à la porte et pleurer sincèrement ma mère.

Sir Williams se renversa dans son fauteuil comme autrefois il en avait l’habitude, et il prit l’attitude attentive d’un homme qui se promet d’écouter des choses intéressantes.

XV

– Parole d'honneur ! dit Rocambole en guise d'exorde, je comprends qu'il y ait des gens qui aiment la vertu ; elle a son beau côté…

En prononçant cette phrase, il regarda sir Williams du coin de l'œil et vit l'aveugle hausser légèrement les épaules.

« Bon ! pensa-t-il, il n'est pas changé… il y a toujours en lui de la ressource. » Et il reprit tout haut :

– Vrai ! la vertu dont on fait un usage raisonnable et modéré a bien son mérite. Ainsi je vois ma sœur, un ange, une perle, mon oncle… Ça est bon, ça est naïf, ça fera tout ce que je voudrai ; son mari, idem ! Mais revenons à mon Iliade. Je pleurai si consciencieusement ma mère d'emprunt, que je m'acquis du premier coup l'affection et l'estime de ma sœur d'occasion et de son futur. Ce n'était point assez. J'avais l'estime de ma famille, il me fallait celle du monde. J'allai, au retour du cimetière, provoquer le baron de Chamery-Chameroy, je me laissai toucher deux fois à l'épaule et au bas-ventre, puis je le couchai tout de son long au moyen de ce fameux coup d'épée des *dix mille francs*, qui avait *raté* sur ton frère. Cependant le baron n'est pas mort… Il commence à sortir, dit-on ; mais comme on a désespéré de sa vie, l'effet produit a été le même…

« J'ai été le lion de la saison.

« La mort de la marquise de Chamery retardait naturellement le mariage de sa fille ; mais, en même temps, l'isolement de Blanche, ma jeunesse, qui ne me rendait point un chaperon suffisant pour elle, n'ont pas permis d'attendre l'expiration du deuil. J'ai demandé des dispenses à l'Église ; elles ont été accordées, vu l'urgence. Le mariage a été célébré sans pompe, trois mois après la mort de la marquise, c'est-à-dire il y a six semaines.

« Les fiancés et moi nous étions en grand deuil, cela faisait très bien. Il a été convenu que Fabien et sa femme habiteraient chez moi jusqu'à la fin du deuil. À cette époque seulement, Fabien ira prendre possession de l'hôtel qu'il a acheté rue de Babylone, et qui a justement appartenu autrefois à une femme à la mode dont tu dois te souvenir, la baronne de Sainte-Luce. Le soir du mariage, il n'y a eu à l'hôtel de Chamery ni dîner ni réception. Le lendemain, nous sommes partis tous les trois pour notre terre encore indivise de *l'Orangerie*, où nous avons passé quinze jours. Précisément, j'en étais de retour depuis une huitaine lorsque je t'ai retrouvé. Or, mon bonhomme, depuis un mois que ma sœur est mariée, je mène un peu bien la vie de garçon et je me produis dans le monde. Nous entrons comme chez nous chez le duc de Sallandrera, un Espagnol qui a des millions à Cuba et une fille dont un imbécile serait amoureux. Moi, je veux l'épouser.

Un léger mouvement de sir Williams apprit à Rocambole que son professeur le trouvait ambitieux.

Mais Rocambole ne s'en émut point et continua :

– Le duc de Sallendrera est un homme de cinquante ans, qui sent d'une lieue son gentilhomme. À son immense fortune, il joint des capacités politiques. Il est député aux Cortès. Comme il a une fille unique et que son nom s'éteint avec lui, il a l'intention d'obtenir de la reine, en mariant mademoiselle Pépita-Dolorès-Conception, l'autorisation de transmettre à son gendre ce nom, sa grandesse et son titre de duc… Hé ! hé ! s'interrompit Rocambole, me vois-tu dans quelque temps, mon cher oncle, duc de Sallandrera, grand d'Espagne et ministre plénipotentiaire quelque part ?

Un frémissement de narines approbateur échappa à sir Williams.

Rocambole poursuivit :

– Mademoiselle Conception m'accueille favorablement ; je crois qu'elle m'aime… La duchesse sa mère me trouve charmant, pour des motifs que je t'apprendrai en temps et lieu. Mais je n'ai pas fait la conquête du duc, au point de vue du mariage, du moins. Seulement, il peut se faire que j'évente une piste, que je réunisse un faisceau de souvenirs peu agréables au duc, comme un arrière-goût de sa jeunesse et de ses folies de garçon… Tu comprends, mon oncle ?

– *Oui*, fit le hochement de tête de sir Williams.

– J'ai deux grandes affaires en train. L'une pourrait me conduire au dénouement de l'autre. Mon cher beau-frère Fabien est, à son insu, menacé d'un héritage de deux ou trois cent mille livres de rente. J'ai des projets là-dessus… Mais nous en causerons plus tard… Maintenant, parlons de toi, ou plutôt de tes ennemis, qui sont aussi un peu les miens. Tu comprends que depuis trois mois j'ai pris mes renseignements…

Sir Williams s'agita convulsivement dans son fauteuil.

– Tu dois penser, continua Rocambole, que, fidèle à l'adage : À tout seigneur, tout honneur ! j'ai eu la curiosité de savoir ce que devenait ton cher frère, le comte de Kergaz.

Rocambole observa sir Williams ; il vit sur ce visage, que le regard n'éclairait plus, se peindre une expression de haine féroce, et glisser ce cruel sourire où se révélait toute son âme.

– Armand continue à jouir d'un bonheur insolent ; il est toujours philanthrope, toujours aimé de sa femme et de son fils. Notre chère Baccarat est devenue la comtesse Artoff. Mais cette union est presque un mystère.

Le nom de Baccarat produisit sur sir Williams une impression mélangée de haine et d'effroi.

– Ah ! dit Rocambole, on voit que tu te souviens du *Fowler*, et avant de t'en dire davantage sur elle, je vais te donner un conseil.

L'aveugle demeura immobile, mais la curiosité se peignit sur son visage.

– Ta haine pour ton frère, reprit le faux marquis de Chamery, a été ta perte deux fois de suite. À ta place, je laisserais M. de Kergaz tranquille et ne m'occuperais que de Baccarat… Ah ! celle-là, vois-tu, nous pouvons lui faire une bonne petite guerre, car elle me gêne dans mes projets sur mademoiselle Conception de Sallandrera, comme elle m'a

gêné autrefois, quand j'étais le vicomte de Cambolh. Et ce qu'il y a de bizarre, acheva Rocambole, c'est à son insu, et qu'elle est à mille lieues de penser que sa présence à Paris est fort nuisible au marquis de Chamery.

Comment Baccarat pouvait-elle à son insu entraver les projets de Rocambole ? Comment était-elle à Paris ? Quelle existence y menait-elle ?

C'est ce que nous allons bientôt vous dire.

Le soir de ce jour, l'aveugle sir Williams, sous le nom de Walter Bright, fut installé à l'hôtel de Chamery, rue de Verneuil.

Le duc de Sallandrera, dont avait parlé Rocambole, habitait la rue de Babylone, dans un hôtel qui avait longtemps appartenu à lord El…, ce sportsman célèbre dont tout Paris se rappelle les nombreuses excentricités. Cet hôtel était situé tout à côté de l'hôtel Sainte-Luce, que venait d'acquérir le vicomte Fabien d'Asmolles, conseillé en cela par son beau-frère, le marquis de Chamery.

Le marquis avait eu, sans doute, ses vues secrètes.

Or, le duc de Sallandrera, qui habitait Paris depuis environ trois ans, avait dépensé des sommes considérables dans son hôtel, et il en avait fait une merveille. La partie la plus coquettement fastueuse, la plus soignée, la plus artistique dans ses moindres détails d'ornementation et d'ameublement, était, sans nul doute, le second étage tout entier, réservé à mademoiselle Pépita-Dolorès-Conception. La fille unique du duc avait conçu, ordonné ; le père avait payé.

M. de Sallandrera, grand seigneur dans la plus complète acception de ce mot, comprenait fort largement le faste et l'élégance, mais il manquait parfois de goût, et si mademoiselle Conception ne s'était chargée de l'inspirer, bien certainement le bel hôtel de la rue de Babylone n'eût point été considéré comme une merveille de luxe délicat et bien entendu.

Mais mademoiselle Conception était artiste. Elle peignait en véritable élève des Murillo et des Velasquez ; elle avait étudié l'architecture moresque à l'Alhambra.

Qu'on nous permette une rapide silhouette de ce nouveau personnage de notre histoire.

Conception avait dix-neuf ans, mais les chaudes brises et le soleil de son pays l'avaient si hâtivement mûrie, qu'on lui en eût aisément donné vingt-trois ou vingt-quatre.

Mademoiselle de Sallandrera était née à Séville ; elle était belle comme Andalouse ne peut l'être davantage ; elle avait cette taille flexible aux ondulations mystérieuses que les Espagnols traduisent par le mot de *mencho*. Ses cheveux noirs de jais, ses yeux d'un bleu sombre et verdâtre comme le bleu de la mer Méditerranée, ses lèvres d'un rouge vif comme du carmin, d'adorables petites mains, un véritable pied d'Andalouse, faisaient de mademoiselle Conception une de ces beautés caractérisées résumant un type, comme on dit dans la langue des arts, qui l'avait fait remarquer de tout Paris.

La première année que la jeune Espagnole avait paru dans le monde parisien, son immense dot aidant, elle avait été accablée de demandes en mariage. Comtes, marquis,

barons, hauts financiers, grands industriels étaient entrés en lice. Mais mademoiselle Conception n'avait abaissé ses regards sur aucun, et le duc de Sallandrera, son père, avait poliment éconduit tous les soupirants. L'Andalouse avait formellement annoncé qu'elle avait à peine seize ans, et qu'elle ne voulait point se marier encore.

Du reste, le duc et la duchesse, qui avait trente-cinq ans à peine, était Irlandaise et encore fort belle, avaient adopté pour leur fille l'éducation anglaise. Conception vivait à Paris comme une jeune miss qui ne doit compte de ses actions qu'à elle-même. Elle montait à cheval, le matin, accompagnée d'un seul domestique. Dans la journée, elle sortait en victoria ou en coupé, et s'en allait toute seule avec ses gens faire des emplettes ou étudier au Louvre, où elle prenait des copies. On l'avait vue plusieurs fois aux courses, à la Marche ou à Chantilly, conduisant elle-même à grandes guides un breack à quatre chevaux. Bref, mademoiselle Conception était une lionne.

C'était un matin, au bois, qu'elle avait fait la connaissance de celui que tout Paris prenait pour le marquis de Chamery. Rocambole faisait le tour du lac au petit pas d'un superbe alezan brûlé, qu'il maniait, du reste, avec une grâce sans pareille. Arrivé près de la cascade, il aperçut une amazone montant un très beau cheval arabe blanc comme neige. Le cheval, effrayé par le bruit de la cascade, se cabrait, voltait, reculait et donnait tous les signes d'une terreur profonde. L'amazone luttait avec une grande énergie contre l'animal, et peut-être fût-elle parvenue à le dompter si un accident, heureusement fort rare dans les fastes de l'équitation, ne fût survenu. La bride se rompit. Alors, le cheval, fou d'épouvante et ne se sentant plus maîtrisé par le mors, fit volte-face et s'élança au galop, emportant l'amazone, à qui toute résistance était désormais impossible.

Précisément Rocambole arrivait en sens inverse. Il voulut mettre son cheval en travers et arrêter l'amazone, mais le cheval effrayé fit un bond de côté et passa outre. Alors Rocambole pressa le sien, se lança à sa poursuite, l'atteignit au moment où le cheval, dont la terreur augmentait, allait se précipiter tête baissée dans le lac, et d'un bras vigoureux il enlaça l'amazone et l'enleva de sa selle, tandis que le cheval tombait à l'eau. Cette amazone était mademoiselle Conception.

Elle remercia chaleureusement son sauveur, lui demanda son nom et apprit qu'elle avait affaire au marquis de Chamery.

Le lendemain, le duc de Sallandrera alla lui-même faire une visite à Rocambole et le remercia chaleureusement. Huit jours après, Rocambole fut invité à un bal que donnait le duc en son hôtel de la rue de Babylone. Quinze jours après, il y dîna.

Dès lors les vues ambitieuses du faux marquis de Chamery prirent leur essor.

– J'épouserai Conception, se dit-il.

Peut-être maître Rocambole était-il bien hardi, comme nous allons le voir en le suivant, le lendemain de l'installation de sir Williams chez lui, jusqu'à l'hôtel du duc de Sallandrera.

Ce fut vers trois heures que le phaéton du marquis entra dans la cour. En passant les rênes à son groom, Rocambole aperçut, rangé près du perron, un élégant tilbury qu'il reconnut sur-le-champ.

– Oh ! oh ! se dit-il, don José, mon rival, fait sa cour à ce qu'il paraît.

Et il fronça légèrement le sourcil.

Un laquais vint recevoir M. le marquis de Chamery.

– M. le duc et madame la duchesse sont sortis, dit-il ; mais mademoiselle est dans son atelier.

Rocambole fit un signe affirmatif et suivit le laquais. Mademoiselle Conception était en effet dans son atelier, le pinceau à la main.

Don José, assis à quelque pas, lorgnait le tableau commencé. En voyant entrer le marquis, don José eut un froncement de sourcils semblable à celui qu'avait eu Rocambole en apercevant le tilbury de l'hidalgo.

Mais cette marque d'antipathie eut à peine la durée d'un éclair.

Les deux hommes se saluèrent avec courtoisie, après que Rocambole se fut méthodiquement incliné par trois fois devant la jeune Espagnole, qui lui tendait la main à l'anglaise.

– Bonjour, lui dit-elle ; vous êtes véritablement bien aimable d'être monté jusqu'ici. Vous allez nous mettre d'accord, mon cousin don José et moi.

Le marquis eut un fin sourire :

– Vais-je donc remplir le rôle de Thémis ? demanda-t-il.

– Peut-être…

– Voyons, mademoiselle, de quoi s'agit-il ?

– Don José et moi, nous avons une discussion tout artistique. Don José prétend que l'école flamande est supérieure à l'école espagnole.

– Et… vous ?

– Moi, en vraie Andalouse que je suis, je prétends le contraire.

– Diable ! fit Rocambole en souriant.

– Quel est votre avis, marquis ?

– Mais, répondit ce dernier, il m'est impossible de me prononcer ainsi sur-le-champ.

– En vérité ?

– Vous le comprenez comme moi, mademoiselle, quand vous saurez que don José et moi nous avons été rivaux.

Un subit incarnat monta au front de mademoiselle Conception.

– Oh ! rassurez-vous, dit Rocambole, à qui ce trouble n'échappa point et parut d'un bon augure, il s'agissait d'un combat très pacifique.

– Vous vous êtes battus ?

– Par l'intermédiaire d'un commissaire-priseur, dit Rocambole.

– Ah ! et comment ?

– C’était avant-hier, à la vente de la galerie du marquis d’A…, don José et moi nous nous sommes disputés un Ruysdaël.

– Oh ! avec un acharnement… dit don José.

– Qui, de la part de votre serviteur, n’était que de l’entêtement et, de celle de don José, une véritable passion.

– Et quel est le vainqueur ?

– Ah ! dame ! fit modestement le marquis, don José était convaincu, moi je ne croyais pas. La foi l’a emporté sur le scepticisme.

– Hé ! mais, dit alors Conception, voici la question jugée, marquis. Vous préférez l’école espagnole à l’école flamande.

– Peut-être.

– Peut-être, observa don José avec impertinence, le marquis n’est-il pas peintre ?

– Oh ! pas plus que vous, dit Conception.

Et puis elle posa son appuie-main et sa palette et vint s’asseoir sur un tête-à-tête en face du marquis, s’éloignant ainsi de don José, qui se mordait les lèvres.

– Savez-vous, monsieur le marquis, lui dit-elle, que j’ai vendu Ibrahim ?

– Votre cheval arabe ?

– Oui, cette affreuse bête qui m’aurait fait tuer si vous n’étiez venu à mon secours.

– Ah ! mademoiselle…

– Je l’ai vendu à Camille Dornay, ce banquier de vingt-cinq ans qui a les plus belles écuries des Champs-Élysées.

– Combien ? demanda Rocambole.

– Sept mille deux cents francs.

– C’est pour rien.

– Oh ! pour rien ! dit don José, allongeant sa lèvre inférieure et se rapprochant de Conception, je trouve que c’est fort cher, moi.

Conception laissa bruire un frais éclat de rire entre ses lèvres.

– Monsieur le marquis, dit-elle en montrant don José, je vous présente l’homme le plus ignorant de la terre en connaissances hippiques. Mon cousin est de force à prendre un cheval anglais pour un normand croisé de percheron, et il trouve que pour douze cents francs on doit avoir tout ce qu’il y a de bon, de joli et de distingué. Si je ne m’étais mêlée de son écurie, vous le rencontreriez attelant un gros mecklembourg à son tilbury et montant au Bois quelque cheval de fiacre qu’on lui aurait vendu pour un demi-sang.

Don José écouta, sans dire un mot, cette raillerie, et se contenta de répondre :

– Ma cousine est en belle humeur… elle se moque de moi de bon cœur…

– Mais non, répliqua Conception, je dis la vérité.

Et comme si elle eût eu à tâche de flageller don José devant M. de Chamery, elle railla l'Espagnol sur sa maladresse de chasseur, comme elle l'avait raillé sur son peu d'aptitude en sport…

Rocambole était ravi. Seulement, en homme parfaitement élevé, il prenait le parti du jeune Espagnol, taxait Conception de peu d'indulgence et triomphait complètement en forçant son rival à accepter de lui aide et secours.

Don José demeurait impassible et acceptait les persiflages de Conception avec une bonne humeur, une indifférence parfaites. Cependant une ou deux fois, l'œil froidement observateur de Rocambole saisit au vol un regard de fureur concentrée que don José jetait à sa cousine.

En même temps, il lui sembla que Conception pâlissait et éprouvait, sous le poids de ce regard, un malaise, un embarras que ne dissimulaient qu'imparfaitement sa gaieté apparente et ses éclats de rire moqueurs.

– Oh ! oh ! se dit-il, est-ce que don José serait le maître qui s'impose dans l'ombre et Conception l'esclave qui obéit ?

Depuis longtemps le prétendu marquis de Chamery nourrissait l'espérance d'un tête-à-tête avec Conception. Il espérait même, ce jour-là, voir partir don José. Mais don José paraissait disposé à ne point lui céder la place.

Les deux jeunes gens passèrent près de deux heures dans l'atelier, déterminés tous deux sans doute à ne point laisser le champ libre à son rival.

Conception devina cette résolution sur-le-champ. Alors sa gaieté tomba, son sourire disparut, elle devint rêveuse, et la conversation, fort animée d'abord, s'éteignit peu à peu.

Tout à coup don José tira sa montre.

Rocambole eut l'espoir qu'il allait se récrier sur l'heure avancée, et partir.

Mais don José dit à Conception :

– Mon oncle est sorti ?

– Oui.

– Rentrera-t-il pour dîner ?

– Sans doute.

– Alors je l'attendrai. Je dînerai même ici. J'ai de graves nouvelles à lui donner.

Conception tressaillit et Rocambole la vit pâlir.

– Des nouvelles de Cadix, acheva don José d'une voix qui parut mordante, cruelle, implacable à Rocambole.

En même temps, il lui sembla que mademoiselle Pépita-Dolorès-Conception de Sallandrera chancelait et était près de se trouver mal.

– Oh ! oh ! pensa le faux marquis de Chamery, il me semble que voici un coin de mystère !… Le mystère a nom Cadix !

XVI

Don José était un petit-cousin de mademoiselle Conception.

Le duc l'aimait beaucoup. Quelques intimes de la maison prétendaient même qu'il songeait tout bas à en faire son gendre. Cependant, comme il y avait plus de deux ans que le jeune homme était en France, qu'il venait presque tous les jours à l'hôtel de la rue de Babylone, et que rien ne transpirait au sujet d'un prochain mariage, on pouvait en conclure que si cette union était projetée, du moins, elle rencontrait quelque obstacle momentané.

Don José était un homme de vingt-six ans, fort beau au point de vue plastique, d'une taille élevée, d'une grande distinction de manières, un peu hautain, un peu dédaigneux, en un mot, le véritable hidalgo, qui se souvient un peu trop d'une longue lignée d'aïeux. On aurait pu conclure, par le ton plein d'orgueil qu'il avait employé avec Rocambole, du peu de cas qu'il faisait du gentilhomme français.

Don José, disait-on à Paris, était éperdûment amoureux de Conception. On prétendait, en revanche, que mademoiselle de Sallandrera n'avait pour lui qu'une affection médiocre, et l'on disait même que si elle l'épousait, elle obéirait à la volonté de son père et non point aux impulsions de son cœur.

Rocambole avait recueilli tous ces bruits, tous ces on-dit minutieusement, les uns après les autres, et il les avait soigneusement passés au crible de sa raison et de sa perspicacité.

– Évidemment, s'était-il dit, puisque mademoiselle Conception se trouble et rougit à ma vue, et qu'elle demeure impassible lorsque don José paraît, c'est que je lui suis moins indifférent que don José. Cependant, comme le duc et la duchesse m'accueillent depuis quelque temps avec une certaine froideur, il est évident aussi que don José est plus haut placé que moi dans l'estime de la famille. Ma seule ressource sérieuse est de ruiner don José dans l'opinion du duc et de la duchesse de Sallandrera.

Ce projet, ce but que se proposait le faux marquis de Chamery, présentait des difficultés sans nombre et demandait du temps. Mais Rocambole était patient.

– Don José est riche, s'était-il dit, don José est à la mode, il a des chevaux, il fait courir, il joue et perd des sommes considérables… Il doit avoir d'autres vices encore ; l'essentiel est de lui découvrir une maîtresse… Il doit en avoir une.

En profond observateur du cœur humain, en digne élève de sir Williams, avec qui, le matin, il avait eu une assez longue conférence, celui-ci répondant au moyen d'une ardoise, sur laquelle il écrivait des lignes que son interlocuteur effaçait après les avoir lues, Rocambole s'était dit : – On peut toujours perdre un homme accroché à une jupe.

Aussi le faux marquis venait-il de prendre la résolution formelle d'épier, de faire épier don José, lorsque la pâleur de Conception, les regards courroucés de l'hidalgo et ce mot de Cadix qui paraissait faire une si vive impression sur la jeune fille, vinrent le jeter dans un nouvel ordre d'idées.

Don José avait annoncé son intention formelle de dîner à l'hôtel. Il n'était donc plus possible à Rocambole de prolonger sa visite. Cependant il hésitait encore, lorsqu'un regard de Conception le décida.

Au moment où don José s'approchait distraitement du tableau de sa cousine et l'examinait, celle-ci leva sur le marquis de Chamery un œil suppliant et d'une éloquence irrésistible. Cet œil lui montrait la porte et semblait lui dire : – Au nom du ciel, monsieur, par tout ce que vous avez de plus sacré au monde, je vous en conjure, partez !

Rocambole se leva et prit congé.

Conception lui tendit la main, et il sentit la main de la jeune fille trembler dans la sienne. Puis elle le regarda encore…

Et ce second regard paraissait signifier : – Ah ! si j'osais me placer sous votre protection !…

– Parbleu ! pensa Rocambole en s'en allant, l'heure n'est pas loin où la petite me prendra pour son chevalier.

Et il quitta l'hôtel de Sallandrera.

Demeurée seule avec don José, Conception s'était prise à trembler. Les yeux baissés, assise dans un coin de son atelier, la fière jeune fille paraissait absorbée en une douloureuse contemplation.

– Eh bien ! ma belle cousine, demanda don José d'un ton moqueur, il me semble que vous ne raillez plus maintenant ?

Elle le regarda et se tut.

– Il est charmant, n'est-ce-pas, ce marquis de Chamery ?

Conception eut un tressaillement nerveux et trahit son impatience par un léger mouvement d'épaules.

– Il est vraiment fâcheux, continua don José, que vous ne puissiez l'épouser… Il paraît qu'il est d'assez bonne maison, et sans être riche…

– Don José, interrompit sèchement Conception, vous êtes d'une jalousie ridicule.

– Soit ; je vous aime.

– Le marquis de Chamery est un homme distingué et parfaitement bien élevé, qui ne s'est jamais permis avec moi un seul mot qui pût justifier cette jalousie.

– Bah ! il vous aime.

– Qu'en savez-vous ?

– Cela se voit. D'ailleurs, il me déplaît.

– Dois-je ne plus le recevoir ?

Et Conception fit cette question d'un ton demi-railleur, demi-tremblant.

– J'aimerais autant cela, répondit durement le jeune hidalgo.

Mais don José était allé trop loin et avait trop présumé du mystérieux ascendant qu'il

exerçait sur mademoiselle de Sallandrera. Ses dernières paroles réveillèrent en elle tout l'orgueil castillan(9) ; un éclair de colère brilla dans ses grands yeux, tristes et doux ordinairement; elle entoura don José d'un regard de feu et lui dit:

– Vous oubliez, don José, que vous vous attribuez le bien d'autrui ; que pour vous montrer aussi impudemment jaloux et tyrannique, il vous faudrait en avoir le droit.

Don José se mordit les lèvres.

– Vous oubliez enfin, acheva Conception du ton d'une reine outragée, que je suis la fiancée de votre frère, don Pedro…

Conception prononça ce mot en tremblant et d'une façon presque inintelligible.

Sa voix couvrait ses sanglots.

Mais don José, un moment interdit et dérouté par le courroux subit de la jeune fille, releva la tête à ce nom.

– Vous êtes folle, ma chère Conception, dit-il, car vous oubliez quelles sont les volontés de votre père à mon égard…

Conception pâlit.

– Oui, continua don José, vous êtes la fiancée de mon frère aîné don Pedro, mais vous savez bien que vous deviendrez ma femme le jour où don Pedro cessera de vivre… et j'ai reçu ce matin même des nouvelles de Cadix…

Conception jeta un cri.

– Ah! mon Dieu! fit-elle, il est mort!

– Non, répondit froidement don José, mais il sera mort dans quinze jours. C'est l'avis des médecins.

Il voulut prendre la main de la jeune fille et lui murmurer sans doute quelques paroles d'amour, mais Conception ne l'entendit pas, et tomba évanouie sur le parquet de l'atelier.

Pendant ce temps, M. le marquis de Chamery s'éloignait de l'hôtel de Sallandrera en se disant:

– Don José dîne chez le duc. Il n'en sortira pas avant huit ou neuf heures. J'ai donc le temps d'aller *faire une autre peau* et consulter au besoin sir Williams.

Il rentra donc rue de Verneuil, ne s'arrêta point, comme il en avait l'habitude, au premier étage de l'hôtel qu'il avait cédé tout entier à la vicomtesse d'Asmolles, et monta tout droit à l'appartement occupé par le prétendu matelot anglais mutilé par les Chinois.

L'aveugle sir Williams était chaudement enveloppé dans une belle robe de chambre à ramages, il avait un bonnet de soie noire et des pantoufles fourrées qui achevaient de lui donner l'air d'un honnête et cossu propriétaire du Marais.

– Mon oncle, lui dit Rocambole en entrant, je vais te conter du nouveau.

Le visage de l'aveugle parut s'éclairer.

– D'abord, la petite m'aime…

Sir Williams fit un mouvement sur son siège.

– Ensuite, je flaire une intrigue…

Et Rocambole, parlant anglais, raconta de point en point ce qu'il avait vu et entendu dans l'atelier de mademoiselle de Sallandrera, sans omettre surtout l'effet de terreur produit sur elle par ce mot de Cadix qu'avait prononcé don José.

L'aveugle écouta attentivement, sans donner aucune marque d'approbation ou d'improbation.

– Maintenant, mon oncle, que faut-il faire ?

Et Rocambole plaça une ardoise sur les genoux de l'aveugle et lui mit un crayon dans la main. Ensuite il lui posa la main sur l'ardoise et dit :

– Écris donc, mon oncle.

Sir Williams traça d'abord ce mot : *attendre !*

– Attendre quoi ? demanda Rocambole.

– *Attendre que Conception vienne à toi, t'écrive ou te donne un rendez-vous*, écrivit l'aveugle.

– Bien, dit Rocambole.

Et il effaça ce que l'aveugle avait écrit.

Puis il reprit tout haut :

– Et don José ?

L'aveugle écrivit :

– *Suivre don José dès ce soir, pas à pas… don José doit avoir des habitudes mystérieuses. Te déguiser de façon à ne pouvoir être reconnu par lui.*

– Parfait, dit Rocambole, qui remit l'ardoise sur une table après avoir effacé les dernières instructions de sir Williams.

Il quitta ce dernier, fit prévenir la vicomtesse d'Asmolles qu'il ne dînerait pas et sortit à pied. Une heure après, il était à la porte du duc de Sallandrera, mais ni le duc, ni la duchesse, ni don José, ni Conception, ni personne au monde n'eussent reconnu en lui le marquis de Chamery. Ce n'était plus l'élégant jeune homme aux cheveux châtain clair, à la figure pâle et distinguée, à la figure aristocratique.

Rocambole était devenu un domestique d'origine anglaise, remplissant les fonctions de palefrenier, portant une longue veste d'écurie à carreaux écossais, une perruque blonde surmontée d'un bonnet conique, et dont la mine rougeaude et trognonante semblait attester l'ivrognerie. Le faux palefrenier s'embusqua dans l'ombre d'une porte cochère située vis-à-vis celle de l'hôtel de Sallandrera, ce qui lui permit de voir, à un moment où cette porte s'entr'ouvrit, que la voiture de don José stationnait toujours à côté du perron. Il attendit ainsi plus de deux heures. Don José paraissait déterminé à passer la soirée chez le duc.

Enfin la porte cochère s'ouvrit à deux battants. Le dog-cart sortit…

– Diable ! pensa Rocambole, voici où il va me falloir de bien bonnes jambes.

Don José rendit la main à son cheval, et le dog-cart partit au grand trot. Mais Rocambole avait de bonnes jambes, et il se mit à courir.

Don José habitait les Champs-Élysées, à l'extrémité de la rue de Ponthieu. Il avait là, au numéro 3 de cette rue, un premier étage charmant, avec remise pour trois voitures et écurie pour cinq chevaux.

Malgré la file d'équipages qui encombraient les Champs-Élysées, le faux palefrenier, courant toujours, ne perdit pas de vue un seul instant le dog-cart de don José.

Il vit l'Espagnol rentrer chez lui et le dog-cart disparaître derrière la porte cochère.

– Oh ! oh ! se dit-il, est-ce que don José serait un homme rangé et rentrerait-il chez lui à dix heures précises ? ou bien aurait-il chez lui quelque rendez-vous ?

Et Rocambole s'embusqua à l'angle de la rue de Ponthieu, comme il s'était embusqué rue de Babylone, résigné à attendre encore.

Un quart d'heure après, un homme à pied sortit de la maison.

Il était enveloppé dans un caban, avait une casquette plate et fumait dans une pipe de terre.

Pourtant c'était bien la haute taille et la démarche de don José.

Ce dernier portait simplement une moustache et une royale. L'homme qui passa près de Rocambole avait une longue barbe. Cependant Rocambole reconnut don José.

– Peste ! murmura-t-il, il paraît que ceci est la soirée aux déguisements.

Et il suivit don José qui avait passé sans prendre garde à lui.

L'hidalgo gagna d'un pas rapide la rue Miroménil et la remonta jusqu'à ce quartier populeux et sale de la place de Laborde, surnommé la *Petite Pologne*, et qui forme comme une tache de fange au front de l'aristocratique faubourg du Roule.

– Où diable va-t-il ? pensait Rocambole, qui le suivait toujours.

Don José traversa la place, s'arrêta un moment au pied d'une maison située à l'angle nord et parut inspecter du regard les croisées d'un quatrième étage, à travers lesquelles on voyait de la lumière.

Puis, comme une de ces croisées s'entrouvrait et qu'un linge blanc était suspendu au dehors, en manière de signal, l'Espagnol, qui paraissait avoir hésité un moment, gagna la rue du Rocher, et Rocambole le vit s'arrêter devant une porte bâtarde de piteuse apparence, comme la maison dans laquelle elle donnait accès.

Don José ne sonna point, ne souleva pas le marteau. Mais il prit une clé dans sa poche, ouvrit la porte et, après l'avoir refermée derrière lui, disparut dans les ténèbres d'une étroite et longue allée.

– Il paraît qu'il est ici chez lui, murmura Rocambole. Puis il s'assit sur une borne et se dit : Morbleu ! je saurai demain ce qu'il va faire dans cette maison.

La rue du Rocher était une rue mal éclairée, peu passagère, et rarement fréquentée par les patrouilles et les sergents de ville. Rocambole y demeura plus d'une heure sans être inquiété et même remarqué.

Don José était toujours dans la maison. Onze heures, puis minuit vinrent à sonner.

– Oh ! oh ! se dit le faux marquis de Chamery, va-t-il donc y coucher ?

Mais enfin la petite porte bâtarde s'ouvrit et don José ressortit.

Rocambole s'était effacé dans l'ombre du mur et il put entendre la voix de don José qui murmurait tout bas :

– Adieu, mon amour.

Une voix de femme fraîchement timbrée et qui trahissait la jeunesse, répondit du fond de l'allée :

– Adieu…

Et don José s'en alla.

Mais Rocambole ne le suivit point. Il attendit patiemment une demi-heure encore ; puis, quand un chiffonnier vint à passer, il alla à lui et le pria poliment, en lui donnant dix sous, de lui prêter un moment sa lanterne.

– Pourquoi faire ? demanda celui-ci.

– Pour retrouver vingt francs que je viens de laisser tomber.

Le chiffonnier s'approcha ; la clarté de sa lanterne tomba sur la porte bâtarde et permit à Rocambole de reconnaître le numéro qu'elle portait.

– Numéro sept, lut-il. C'est tout ce que je voulais savoir… Demain j'approfondirai le mystère.

Mais le lendemain, Rocambole devait avoir bien autre chose à faire.

XVII

Le lendemain, vers cinq heures, comme le marquis de Chamery revenait du Bois et traversait la place de la Concorde, il aperçut planté tout debout, à l'entrée du pont, un nègre à gilet rouge qu'il reconnut sur-le-champ.

C'était le groom de Conception.

Le groom pouvait être là par hasard, mais Rocambole, en homme qui flaire juste et a le pressentiment des événements, alla droit à lui et le regarda. Le groom fit un pas, glissa une lettre dans la main de Rocambole et s'en alla, se dirigeant vers la Madeleine.

Aucun mot n'était sorti de la bouche du nègre, et Rocambole avait si lestement dissimulé le billet, que pas un passant ne remarqua ce rapide manège.

– Quand on veut être réellement fort aux yeux d'une femme, se dit Rocambole, il faut agir comme je l'ai fait, lui laisser voir ou croire qu'on l'aime, ne jamais le lui dire et la forcer à provoquer un aveu.

Et Rocambole traversa le quai, et ouvrit le billet.

Il contenait trois lignes, sans signature :

« Ce soir, à minuit, boulevard des Invalides, à la petite porte des jardins de l'hôtel. J'ai besoin de vous. Prenez un déguisement quelconque. »

Rocambole descendit de cheval, remit sa monture au valet qui le suivait à vingt pas, et lui dit :

– Je dîne à mon club, et rentrerai tard. Préviens madame la vicomtesse d'Asmolles.

Il rebroussa chemin, revint à pied jusqu'à la Madeleine, et gagna l'entresol de la rue de Surène où son valet de chambre ne l'avait pas vu depuis plusieurs jours.

– Tu vas, dit-il à ce dernier, me trouver pour ce soir une blouse et une casquette. Je rentrerai vers onze heures.

Le marquis de Chamery alla, comme il l'avait annoncé, dîner à son club : il y perdit cent louis au baccarat, en sortit à onze heures, revint rue de Surène, où il trouva une blouse de maçon et une casquette, et il se dirigea, ainsi vêtu, vers le boulevard des Invalides, sur lequel l'hôtel de Sallandrera avait une issue par les jardins. Il y avait précisément, en face de cette petite porte mentionnée dans le billet, et que Rocambole eut bientôt trouvée, un banc adossé à un arbre.

Le boulevard était désert, la nuit sombre. Notre héros se coucha de tout son long sur le banc et attendit, les yeux fixés sur cette porte. Comme minuit sonnait, elle s'entr'ouvrit sans bruit. Rocambole quitta son poste d'observation, s'approcha et la porte entrouverte s'ouvrit toute grande alors.

Une ombre se dessina sur le seuil de la porte, et une voix dont le grasseyement trahissait un nègre, dit tout bas :

– Venez-vous de la place de la Concorde ?

– Oui, répondit Rocambole.

– À quelle heure y étiez-vous ?

– À cinq heures…

– Entrez, dit le nègre.

Rocambole avait reconnu le groom de mademoiselle Conception.

Le groom le prit par la main, le fit entrer et ferma la porte. Puis il le conduisit, à travers le jardin, jusqu'à la serre.

Un petit escalier qu'il lui fit gravir sans lumière, en lui recommandant de faire le moins de bruit possible, montait de la serre au deuxième étage de l'hôtel, tout entier occupé par mademoiselle de Sallandrera.

Rocambole, entraîné par le nègre, trouva à la dernière marche de cet escalier un corridor qu'il longea un moment, puis une porte s'ouvrit devant lui, la main du nègre abandonna la sienne et il se trouva dans un petit boudoir aux tentures sombres, faiblement éclairé par une lampe supportant un abat-jour de porcelaine peinte, et qui jetait des reflets bizarres à quelques tableaux de l'école espagnole, dont les murs étaient garnis.

Conception était debout sur le seuil d'une autre porte, qu'elle ferma derrière elle.

Elle vint à Rocambole et lui tendit la main à l'anglaise.

– Merci, dit-elle, je vois que j'ai eu raison de compter sur vous.

Rocambole s'inclina. Un écolier, à sa place, n'eût pas manqué de tomber aux genoux de la jeune fille. Mais le faux marquis de Chamery était trop habile pour commettre une pareille faute, et il conserva un maintien froid et réservé, comme s'il eût été convaincu que mademoiselle Conception allait lui demander un service dans lequel son cœur n'entrerait pour rien.

Elle lui indiqua un siège et s'assit elle-même.

– Monsieur le marquis, lui dit-elle avec un calme qui décelait l'énergique nature espagnole, bien certainement si l'on disait demain dans un salon de Paris, mademoiselle de Sallandrera a donné un rendez-vous au marquis de Chamery et l'a reçu chez elle, dans son boudoir à minuit, personne ne voudrait le croire.

– C'est vrai, dit Rocambole.

– Mais, poursuivit-elle, si aujourd'hui mademoiselle de Sallandrera dit au marquis de Chamery : Je suis dans une situation telle que j'ai besoin de me confier à un homme d'honneur comme vous…

– Non seulement, interrompit Rocambole complétant la pensée de la jeune fille, le marquis de Chamery trouverait tout simple que mademoiselle de Sallandrera ait songé à lui, mais il l'en remercierait à genoux.

Elle fit un signe de tête affirmatif, et reprit :

– Avant de vous dire quel est le service que j'attends de vous, il faut que je vous apprenne des choses que nul ne sait à Paris, et qui sont encore un secret entre ma famille et moi.

– Parlez, mademoiselle, dit Rocambole, je suis homme à garder un secret.

– Je le crois, et c'est pour cela que je n'ai point hésité à me confier à vous. Monsieur le marquis, continua-t-elle, je dois partir dans quinze jours pour l'Espagne.

Rocambole tressaillit.

– Et y épouser dans deux mois mon cousin José.

Le faux marquis ne sourcilla point, mais Conception s'aperçut qu'il devenait horriblement pâle.

Elle poursuivit :

– Don José est le frère cadet de don Pedro, marquis d'Alvar, auquel j'ai été fiancée il y a six ans. Depuis cinq ans, don Pedro se meurt d'un mal étrange, épouvantable, sans remède. Les médecins les plus célèbres de l'Europe ont été consultés et tous sont demeurés d'accord sur ce point, que don Pedro était incurable et qu'il s'éteindrait lentement. Le malheureux succombe à une lèpre immense qui lui ronge le visage et a fait de la plus noble tête, de la plus belle qu'on eût jamais vue, un objet d'horreur et de dégoût, une face de cadavre que les vers du cercueil auraient entamée déjà.

– C'est bizarre ! murmura Rocambole impressionné par cette confidence.

– Le marquis a déjà perdu la vue, continua mademoiselle de Sallendrera, sa langue est rongée petit à petit. Mon père a reçu ce matin une lettre de Cadix, où il se trouve. Cette lettre annonce que le mal est arrivé à sa dernière période, et qu'il reste à peine un mois de vie à cet infortuné. Le jour où il aura cessé de vivre, je serai fiancée à don José, et je l'épouserai au bout d'un mois. Je l'épouserai parce qu'il le faut.

Et Conception prononça ces derniers mots avec une répugnance invincible.

– Comment, mademoiselle, fit observer Rocambole, êtes-vous donc obligée d'épouser don José si votre cœur s'y refuse ?

– Mon père le veut.

– Je croyais que M. le duc idolâtrait sa fille, et que, pour rien au monde…

– Mon père est inflexible dans ses volontés. Ensuite, si je refusais d'épouser don José, ce serait tuer mon père.

– Ah ! fit Rocambole stupéfait.

– Cependant, reprit Conception, je hais don José autant que j'aimais don Pedro, son frère.

Rocambole tressaillit de nouveau.

– Je le hais, acheva Conception d'une voix sombre, parce que cet homme est un lâche assassin !

Et le faux marquis de Chamery vit briller dans les yeux de la jeune fille un regard qui lui fit comprendre les brûlantes passions de ce brûlant pays où elle était née.

– Je le hais, répéta-t-elle, et je crois que je mourrai le jour où il deviendra mon époux.

– Voulez-vous que je le tue en duel ?

Et Rocambole mit dans cette proposition chevaleresque un accent si dévoué, que Conception en fut vivement touchée.

– Non, dit-elle en souriant avec tristesse, ou plutôt attendez… laissez-moi parler…

Elle se leva, alla vers un petit meuble de Boule dont elle ouvrit un tiroir, et y prit un rouleau de papier assez volumineux.

– Monsieur de Chamery, dit-elle, je vais vous confier ce manuscrit écrit tout entier de ma main. C'est l'œuvre de mes nuits sans sommeil et des soirées que je dérobe aux exigences du monde. Quand vous en aurez pris connaissance, vous reviendrez, n'est-ce pas ? et je vous dirai ce que j'attends de vous.

Mademoiselle de Sallandrera s'exprimait avec un grand calme, mais sa voix triste et son regard baissé semblaient dire : Il faut que j'aie en vous une bien grande confiance pour vous livrer les secrets de ma famille.

Rocambole prit le manuscrit :

– Mademoiselle, lui dit-il, je vais rentrer chez moi, m'enfermer et dévorer ces pages. Demain soir je serai à vos ordres.

– Oui, n'est-ce pas ? dit-elle. Je vous attends demain.

– En quel lieu ?

– Ici.

– À quelle heure ?

– À l'heure où je vous ai reçu aujourd'hui. Vous trouverez mon nègre à la petite porte.

Et comme Rocambole faisait un pas de retraite, elle lui prit vivement le bras et lui dit avec une animation toute méridionale :

– C'est étrange, n'est-ce pas, qu'une jeune fille dans ma situation se conduise comme je le fais ; qu'elle appelle à son aide un homme qu'elle connaît depuis deux mois à peine, au lieu de s'aller jeter dans les bras de son père. Eh bien ! quand vous aurez lu ces lignes, quand vous saurez mon histoire, vous ne vous étonnerez plus qu'une pauvre femme, placée entre des bourreaux et des victimes, ait cherché un homme loyal pour lui demander son appui.

Ces dernières paroles de Conception devaient amener un aveu sur les lèvres de son jeune visiteur.

Le faux marquis de Chamery comprit alors que l'heure était venue de faire un pas timide et sûr à la fois dans le cœur de la belle Sévillane.

– Mademoiselle, dit-il avec une émotion si merveilleusement jouée, que, malgré la pénétration féminine, Conception s'y laissa prendre, je ne sais quels peuvent être les

bourreaux dont vous parlez, les victimes placées près de vous ; mais je vous remercie à deux genoux d'avoir jeté les yeux sur moi, et Dieu fasse que je puisse être assez heureux pour risquer ma vie pour vous !

Une vive rougeur monta au front de mademoiselle de Sallandrera.

Rocambole continua :

– Car, dans le siècle prosaïque et de calculs mesquins où nous vivons, dit-il, au milieu de ces gens affairés, égoïstes, courant vers l'argent comme les Hébreux vers le veau d'or, il est si rare, si difficile qu'un galant homme trouve l'occasion de se dévouer à la femme dont le regard a jeté un trouble au fond de son cœur !

En prononçant ces derniers mots, le faux marquis de Chamery fléchit un genou, osa prendre la main de Conception et y mit un respectueux baiser.

Mademoiselle de Sallandrera rougit plus fort encore mais elle ne retira point la main que le jeune homme avait prise.

– Monsieur de Chamery, répondit-elle, je ne sais si vous m'aimez, et cependant je le crois… c'est pour cela que je me suis adressée à vous… je ne vous dirai pas que je vous aime, moi, car ce serait mentir, car j'ai au fond du cœur le souvenir de ce malheureux don Pedro qui va mourir. Mais si vous me sauvez, monsieur, si vous parvenez à m'arracher à don José et me rendre digne de me choisir un protecteur, je vous jure que je serai une honnête femme. Adieu…

Elle lui fit un geste suppliant et le regarda :

– Partez ! dit-elle, à demain.

Rocambole obéit.

Dans le corridor il retrouva le groom noir, qui le prit de nouveau par la main et le reconduisit jusqu'à la petite porte du boulevard des Invalides.

Rocambole s'en alla en disant : – Je ne sais pas ce qu'elle veut que je fasse, mais je sais bien qu'elle se trompe en prétendant aimer encore don Pedro. Ce n'est pas lui qu'elle aime, c'est moi.

Le faux marquis alla changer de costume, rentra à pied rue de Verneuil, et monta à l'appartement de sir Williams.

Sir Williams, aux mains d'un valet de chambre, se laissait mettre au lit en ce moment, et son horrible visage exprimait toute la béatitude d'un homme qui ne vit plus que pour les joies matérielles et à qui aucune de ces joies ne fait défaut.

– Mon oncle, lui dit Rocambole en anglais, j'ai encore du nouveau à t'apprendre.

L'aveugle se dressa sur son séant.

D'un geste, Rocambole congédia le valet de chambre. Puis il s'assit au chevet de sir Williams et tira de sa poche le manuscrit de mademoiselle de Sallandrera. Mais avant de dérouler le manuscrit, il raconta à l'aveugle son entrevue avec la jeune fille et lui parla du rendez-vous qu'elle lui avait assigné pour le lendemain.

À mesure qu’il parlait, le visage de sir Williams exprimait une vive satisfaction. Cet homme, qui ne pouvait plus rien être par lui-même, qui ne pouvait plus ni voir, ni aimer, ni être aimé, se sentait revivre dans son élève. Il lui semblait que c’était lui que Conception aimait, lui qui irait le lendemain à ce mystérieux rendez-vous.

Rocambole jouit un moment de cette joie muette, et si éloquente cependant ; puis il déploya le manuscrit de Conception, le plaça devant lui sur une table sur laquelle était une lampe en abat-jour, et lut :

« Notes pour servir à l’histoire secrète de la noble famille de Sallandrera, et destinée au marquis de Chamery, en qui j’ai une confiance absolue. »

– Tiens ! tiens ! fit Rocambole, il paraît que j’inspire de la confiance… Peste !

Et comme le mauvais rire des beaux jours de sir Williams reparaissait sur les lèvres de l’aveugle, M. le marquis Albert-Frédéric-Honoré de Chamery commença à haute voix la lecture du manuscrit.

XVIII

MANUSCRIT DE CONCEPTION

Le manoir de Sallandrera est situé dans la Navarre espagnole. Assis au flanc d'un[(10)] sierra aride, dominant une vallée morne et déserte, ce vieil édifice est plus triste et plus sombre encore que le pays désolé qui l'entoure. Bâti par un Sallandrera, compagnon du chevalier Pélage, il a traversé le Moyen Âge comme un soldat bardé de fer qui demeure seul et debout sur le champ de bataille jonché de morts.

Chaque époque guerrière de notre histoire a sa page écrite sur ses murs. Ferdinand et Isabelle, les époux-rois, y ont passé une nuit, Charles Quint s'y est reposé, le terrible Philippe II l'a pris d'assaut et y a fait décapiter un Sallandrera rebelle. Le dernier siège soutenu par le château remonte à 1809, époque où l'Espagne essayait de résister aux armées impériales. Un détachement français en avait entrepris le blocus. La garnison du château se composait d'une poignée d'hommes. Le capitaine don Pedro d'Alvar en avait le commandement. Il y avait six semaines que le blocus durait ; la garnison commençait à manquer de vivres. Le général français avait fait proposer la vie sauve à la garnison si elle consentait à se rendre. On prétendit même que le grade de colonel dans l'armée du roi Joseph devait être pour don Pedro d'Alvar le prix de la reddition du château. Mais don Pedro fut trouvé mort au pied des remparts le lendemain du jour où le parlementaire français s'était présenté à Sallandrera. Le château tint huit jours encore. Un armistice le sauva des horreurs de la faim et de la honte d'une capitulation.

Voilà tout ce que notre histoire espagnole pourra dire sur ce siège, et ni l'armée française, ni la garnison du château n'eurent jamais le secret de la mort mystérieuse de don Pedro. Ce secret, le duc de Sallandrera mon père le possède, et celui qui lira ces lignes, celui pour qui je les écris et en la loyauté duquel je confie l'honneur de ma maison, aura le dernier mot d'un drame nocturne et sombre qui devait avoir de funestes conséquences à une distance de plus de trente années.

La duchesse de Sallandrera, ma grand-mère, veuve à vingt-sept ans, éprise d'un fol amour pour le capitaine don Pedro d'Alvar, l'avait épousé malgré l'opposition et les remontrances de notre famille, qui trouvait le capitaine de bien petite naissance pour succéder à un duc de Sallandrera, outre qu'il était sans fortune. Mais la duchesse n'avait écouté que son cœur, et elle était mariée depuis cinq ans, lorsque les Français entrèrent en Espagne pour y proclamer le roi Joseph. La duchesse de Sallandrera avait pu oublier certaines lois de noblesse, braver, au profit de son cœur, certains préjugés ; mais elle était espagnole, fidèle de cœur aux rois de ses pères, et elle dit à son époux :

– Vous allez, monsieur, vous enfermer avec moi et les troupes que vous commandez dans mon château de Sallandrera, et mon fils, qui a bientôt treize ans, combattra à vos

côtés pour son pays et son roi.

Le capitaine don Pedro d'Alvar commandait donc le château de Sallandrera pour le roi d'Espagne, et notre vieux manoir fut une des premières forteresses qui opposèrent une résistance énergique à l'ennemi.

Maintenant, pour bien faire comprendre l'influence fatale que les événements de ce siège devaient avoir sur ma destinée, il me faut reporter mon lecteur à cette époque et l'introduire dans le château de Sallandrera, le jour même où le parlementaire français s'y présentait. Ce parlementaire était un jeune officier d'état-major, aide de camp du général ennemi. Don Pedro d'Alvar avait alors quarante ans. Il était de petite taille, assez maigre, d'une physionomie expressive, qui eût pu paraître d'une grande beauté si elle n'eût été éclairée par un regard mobile, fuyant et presque toujours baissé. Don Pedro reçut le capitaine français dans une vaste salle du château où se trouvaient les portraits de mes ancêtres, les ducs de Sallandrera.

Personne n'assista à cet entretien. Que se passa-t-il entre eux ? Le parlementaire français partit persuadé que don Pedro d'Alvar et lui seul le savaient.

Don Pedro partagea la même conviction. Mais lorsqu'il eut reconduit l'officier jusqu'à la porte de la forteresse et fut rentré chez lui, disant à la duchesse de Sallandrera, sa femme, qu'il avait repoussé avec énergie les propositions du général français, lorsque enfin il se fut enfermé de nouveau dans cette même salle où il était tout à l'heure avec l'officier ennemi, et où sans doute il avait consenti avec lui la reddition du château, un événement inattendu, foudroyant, vint détruire cette conviction.

Don Pedro venait de s'asseoir, et, la tête dans ses mains, l'œil baissé vers la terre, il murmurait à mi-voix : « Il est évident que j'ai bien fait. La cause du roi d'Espagne est une cause perdue… Le roi Joseph seul est l'avenir du pays, l'avenir et la prospérité. Ma soumission n'est point une trahison, c'est un acte de sage politique. Dans un an, je serai général ; dans deux, grand d'Espagne. » Ce fut au moment où don Pedro prononçait ces paroles qu'une apparition subite le fit se lever précipitamment et reculer avec effroi. Cependant, cette apparition n'avait rien d'effrayant en apparence. Ce n'était pas un fantôme, ce n'était point un spectre. C'était un jeune homme, presque un enfant. Cet enfant c'était le jeune duc de Sallandrera. C'était mon père !

Comment le duc était-il entré ?

La salle n'avait qu'une porte, une porte à deux battants, que le capitaine don Pedro d'Alvar avait fermée au verrou sur lui. Et cette porte ne s'était point ouverte. L'enfant était sorti des plis d'un vaste rideau qui masquait l'embrasure d'une croisée… puis il était venu lentement à don Pedro et l'avait regardé face à face.

Pâle, défait, étourdi de sa présence inattendue, le capitaine demeura un moment sans voix et s'appuya à une table pour ne point tomber :

– Paëz ! dit-il enfin, vous étiez là ?

– Oui, fit le jeune homme d'un signe de tête. Et il répéta de vive voix :

– J'étais là… depuis une heure.

– Une heure ! et… vous avez entendu ?

– Tout.

Par un brusque mouvement, don Pedro porta la main à son épée. Mais plus prompt que lui, le jeune duc tira un pistolet, éleva le canon à la hauteur du front du capitaine et lui dit avec un sang-froid terrible :

– Si vous faites un mouvement, je vous tue…

Le capitaine, intimidé, demeura immobile, mais il essaya de ricaner et murmura :

– Vous êtes un enfant et vous ne comprenez rien à la politique.

– Monsieur, répondit le jeune homme, j'ai nom le duc de Sallandrera, et bien que je n'aie que treize ans, je sais la valeur d'un tel nom et les devoirs qu'il m'impose. Le premier de ces devoirs, monsieur, est de conserver le château de Sallandrera à mon souverain.

– Ah ! fit le capitaine d'un ton railleur.

– Le second, poursuivit le jeune duc, est de mettre à mort le traître qui a résolu d'introduire l'ennemi par un souterrain dont il a indiqué l'entrée, la nuit où il laissera flotter un étendard blanc sur les remparts…

De nouveau don Pedro fit le geste de porter la main à son épée et il recula d'un pas. Mais l'enfant fit un pas en avant.

– Capitaine don Pedro, dit-il d'une voix si ferme, avec un accent si convaincu, que la terreur hérissa les cheveux du traître, regardez-moi bien en face et voyez si je mens.

– Que voulez-vous ? balbutia le capitaine, qui commençait à trembler.

– Capitaine don Pedro d'Alvar, poursuivit le jeune duc, vous allez mourir. Je vous le jure sur la cendre de mes pères, sur l'honneur de ma maison, sur la tête de ma mère, qui a eu la faiblesse d'aimer un misérable tel que vous. Mettez-vous à genoux et demandez pardon à Dieu de votre crime.

Don Pedro était un lâche, et d'ailleurs il n'avait d'autre arme que son épée, arme inutile contre ce pistolet dont la gueule était braquée sur lui. Il se mit à genoux et demanda grâce.

L'enfant secoua la tête.

– Non, dit-il, si je vous pardonnais, vous livreriez le château au premier jour. Je vous le répète, don Pedro, vous allez mourir…

Le capitaine se traîna aux genoux du duc, il pria, supplia, joignit les mains, versa des larmes… Inflexible, l'enfant lui répondit :

– Vous avez épousé ma mère, et ma mère a de vous un fils de huit ans qui est mon frère, à moi. Ce frère et cette mère je les aime autant que je vous hais et que je vous méprise… Eh bien ! je ne voudrais pas les déshonorer par votre mort…

Don Pedro eut un moment d'espoir ; un éclair de joie brilla dans ses yeux.

Mais le jeune duc eut un dédaigneux sourire et continua :

– Vous vous trompez, don Pedro, vous allez mourir. Seulement, si je vous tue là, d'un coup de pistolet, on accourra, et quand on me trouvera en face de votre cadavre, il faudra bien que j'avoue votre crime…

– On vous traitera d'assassin, balbutia don Pedro, qui mit tout son espoir dans ce mot.

– Vous vous trompez, répondit le jeune duc, comme vous venez de me le dire, je suis un enfant, et un enfant ne ment pas. Ma mère serait la première à me croire.

Don Pedro courba la tête et se tut.

– Maintenant, poursuivit le jeune duc, choisissez, car vous n'avez plus que quelques minutes à vivre… Choisissez d'une mort obscure, mystérieuse, qui semblera résulter d'un accident et laissera votre mémoire intacte et honorée ; ou bien une mort comme celle que je vous destinais tout à l'heure et qui me forcera à dire que don Pedro d'Alvar était un traître.

– Tuez-moi donc, balbutia le capitaine, mais ne me déshonorez pas.

– Soit, dit l'enfant.

Puis il montra une des croisées de la salle.

– Tenez, dit-il, cette fenêtre donne de plain-pied sur la plate-forme du nord, celle qui fait face au camp ennemi. À l'heure avancée où nous sommes, la plate-forme n'est occupée de distance en distance que par les sentinelles. Il pleut, elles sont à l'abri dans leur guérite. Vous allez me suivre…

En marchant à reculons jusqu'à la croisée, tenant toujours son pistolet à la hauteur du front de don Pedro, le jeune duc ouvrit cette croisée, qui donnait sur la plate-forme par une porte-fenêtre, et il passa le premier.

– Suivez-moi ! dit-il au capitaine d'un ton si bref, si impérieux, que celui-ci y devina son arrêt de mort.

La nuit était sombre. À peine la silhouette du jeune duc se détachait-elle en noir sur les ténèbres du ciel.

Don Pedro le suivit et vint sur la plate-forme.

– À présent, dit tout bas le jeune homme, passez devant moi et ne vous avisez ni de crier, ni d'appeler au secours, car avant qu'on fût accouru, je vous aurais tué raide, et vous mourriez déshonoré.

Don Pedro se mit en marche lentement, comme un condamné qu'on mène au supplice. Cependant il ne savait encore où le menait le jeune duc. Or, la plate-forme du château n'en faisait le tour qu'à l'aide d'un pont-levis qui en réunissait vers l'ouest le côté du sud à celui du nord, à l'angle d'une tour qui surplombait un précipice. Ce pont-levis était baissé en état de siège et formé d'une seule planche de chêne, d'une épaisseur de plusieurs pouces, solidement ferrée et qui se mouvait à l'aide d'une bascule. Au Moyen Âge, ce pont-levis avait eu un double usage : il servait à faire disparaître les prisonniers de guerre dont on voulait se débarrasser sans esclandre. On faisait passer le malheureux sur la planche, puis, lorsqu'il était au milieu, on retirait une cheville de fer qui maintenait la bascule immobile, la planche tournait, et le prisonnier tombait dans le précipice, où il allait

se briser en mille pièces. Depuis plusieurs siècles cet usage barbare avait, comme on le pense bien, été abandonné ; mais la planche avait conservé ses fonctions de passerelle, et lorsque le capitaine don Pedro d'Alvar était venu s'enfermer dans le château de Sallandrera, il avait trouvé la passerelle baissée depuis plusieurs années ; peut-être même ignorait-il le terrible secret de la cheville de fer et de la bascule. Mais le jeune duc, lui, connaissait ce mécanisme cruel, et quand le capitaine, qui continuait à marcher lentement, eut posé le pied sur la planche, il lui dit à mi-voix :

– Arrêtez-vous !

Le capitaine s'arrêta tout tremblant.

– Grâce ! balbutia-t-il encore.

Mais le duc venait de saisir la cheville et l'avait arrachée violemment… En même temps la planche tourna, et le traître alla rouler dans l'abîme sans avoir eu le temps de pousser un cri.

Alors le jeune duc replaça fort tranquillement la cheville, pour éviter qu'un soldat ignorant eût, en passant, le même sort que son capitaine.

Le lendemain, on chercha vainement le capitaine don Pedro d'Alvar. Deux jours après, les Français retrouvèrent un corps en lambeaux sur les rochers, et ils comprirent qu'il fallait renoncer à l'espoir d'obtenir la reddition du château.

Un armistice fut conclu trois jours après, du reste, et le siège fut levé. La duchesse mère de Sallandrera ignora toujours la trahison de don Pedro et la façon dont il était mort… L'enfant avait gardé son secret, et le trépas du capitaine avait été attribué à un accident. Mais le capitaine avait laissé un fils, un fils qui était le frère de don Paëz, duc de Sallandrera, et ce frère, plus jeune de cinq ans, devait ignorer comme sa mère le secret de la mort tragique de son père. Les deux frères, élevés ensemble, grandirent ensemble, s'aimant tendrement : le premier oubliant que don Ramon était le fils d'un traître, ce dernier ignorant que ce frère qu'il aimait tant était le meurtrier de son père.

Don Paëz, duc de Sallandrera, et don Ramon d'Alvar étaient, à vingt ans, officiers dans les gardes de S. M. Charles IV. Tous deux devinrent amoureux d'une jeune fille de noblesse castillane, doña Luisa. Mais le duc de Sallandrera fut généreux ; il sacrifia son amour à son frère, qu'il dota richement. Don Ramon d'Alvar épousa doña Luisa en août 18… L'année suivante, doña Luisa mit au monde deux fils jumeaux. L'aîné reçut le nom de don Pedro, le second fut appelé don José.

Le bonheur de don Ramon d'Alvar, nommé capitaine le lendemain de son mariage, semblait donc être sans nuages ; il aimait ; il était aimé, il allait goûter les joies de la paternité, lorsque la fatalité vint à souffler sur lui, renversant sans pitié l'édifice de cette félicité naissante.

Il était écrit que don Ramon devait, comme son père, don Pedro, mourir de mort violente et mystérieuse.

– Oh ! oh ! murmura Rocambole, qui interrompit en ce moment la lecture du manuscrit, mademoiselle Pépita-Dolorès-Conception de Sallandrera me paraît un peu légère de

confier tous ses secrets de famille à son petit ami Rocambole…

Un sourire glissa sur les lèvres muettes de sir Williams. Puis l'aveugle fit un mouvement de la main qui signifiait : « Continue… ceci devient intéressant. »

Et Rocambole, qui comprit ce geste, reprit le manuscrit, et continua en ces termes :

XIX

Don Ramon était père depuis six mois environ. La jeune comtesse Luisa d'Alvar – car don Ramon avait été fait comte par le roi – s'était momentanément séparée de son mari pour aller passer quelques semaines chez sa mère.

En même temps, Sa Majesté Catholique avait quitté Madrid pour l'Escurial, et le duc de Sallandrera, ainsi que don Ramon, avaient naturellement suivi leur souverain, en leur qualité d'officiers de sa maison. L'union des deux frères était parfaite ; ils s'aimaient comme s'aiment ordinairement deux jumeaux. Le duc, surtout, avait pour don Ramon une de ces affections de frère aîné qui sont presque paternelles. On eût dit qu'il voulait faire oublier à don Ramon qu'il n'avait plus de père. Peut-être même, à distance, lorsqu'il songeait que sa mère était morte de chagrin, le duc trouvait-il qu'il s'était montré bien impitoyable pour le traître don Pedro d'Alvar.

Les deux frères habitaient à l'Escurial un même appartement. Ils y passaient la plus grande partie des heures de loisir que leur laissait le service du roi. Le duc lisait, don Ramon peignait ou faisait de la musique ; tous deux s'entretenaient de la belle doña Luisa et de ses chers nourrissons. Un soir, tandis que le duc était de service tout seul auprès du roi qu'il avait accompagné à la chasse, don Ramon était chez lui, occupé à écrire à sa jeune femme, lorsqu'un soldat lui apporta un billet qu'il ouvrit avec étonnement, car l'écriture de la suscription lui était inconnue :

Ce billet était signé *dom Basilio, curé de san Geronimo.*

Saint-Jérôme est une petite bourgade, située à deux lieues de l'Escurial.

Ce billet était conçu en ces termes :

« Don Ramon,

« Un vieux soldat à qui j'ai administré les derniers sacrements de l'Église, et qui n'a plus que quelques heures à vivre, vous supplie d'accourir à son lit de mort. Il se nomme Yago Perez, et prétend avoir un important secret à vous révéler. »

Don Ramon demanda au soldat :

– Qui donc a apporté ce billet ?

– Un paysan à cheval qui attend la réponse.

– C'est bien.

Dix minutes après, don Ramon montait à cheval et suivait le paysan ; au bout d'une heure, il arrivait dans la plus pauvre cabane du misérable village de Saint-Jérôme et trouvait, en effet, un vieillard qui se mourait, ayant à son chevet le curé qui avait tracé le billet. Le moribond pouvait avoir soixante ans. Malgré son extrême faiblesse, il avait conservé toute sa présence d'esprit, et il attacha sur don Ramon un regard fort calme.

– Vous ressemblez à votre père, lui dit-il, comme la goutte d'eau ressemble à la goutte d'eau. C'est frappant.

Don Ramon s'assit au chevet du vieux soldat et lui prit la main.

Alors celui-ci fit un signe, et le curé, ainsi que deux femmes qui entouraient son lit, s'écartèrent.

– Don Ramon, dit le vieillard, je vais mourir et je meurs en me repentant d'avoir gardé, par peur et faiblesse, un secret que j'aurais dû révéler plus tôt. Mais, à mon heure dernière, je n'hésite plus et je vous ai fait supplier d'accourir.

– Ce secret m'intéresse donc ? demanda don Ramon.

– Oui, fit le soldat d'un signe de tête. Puis il ajouta :

– J'ai servi sous les ordres du capitaine don Pedro d'Alvar, votre père. Je faisais partie de la garnison qui défendit le château de Sallandrera, en 1809.

– C'est là que mon père est mort, murmura don Ramon, qui avait toujours conservé du capitaine don Pedro d'Alvar un pieux souvenir.

– Oui, dit le vieux soldat. Eh bien ! savez-vous comment il est mort, votre père ?

Don Ramon tressaillit.

– Non, dit-il. Cependant, on a toujours prétendu que dans un accès d'aliénation mentale, ou, par une nuit sombre, ayant fait un faux pas, il s'était précipité du haut des remparts et que sa mort n'était que le résultat d'un accident.

Le vieux soldat secoua la tête.

– Votre père a été assassiné, dit-il.

– Assassiné ! s'écria don Ramon. Et par qui donc ? Où donc est son meurtrier ?

– Attendez, continua le vieux soldat, vous le saurez tout à l'heure… Une nuit, deux hommes passèrent devant ma guérite ; j'étais placé en sentinelle sur le rempart. L'un des deux hommes était votre père, l'autre son meurtrier.

– Mais son nom ? demanda Ramon, plein d'angoisse.

– Je vous le dirai tout à l'heure, répondit le moribond. Et il continua : Votre père marchait le premier, probablement sans défiance, car ni l'un ni l'autre ne prononçaient un mot. Quand ils furent arrivés sur cette planche qui servait de pont…

– Oh ! je m'en souviens, dit don Ramon, c'était une planche étroite.

– Oui, c'est cela… Ils étaient déjà loin de moi, la nuit était noire, et je ne pus pas distinguer parfaitement ce qui se passa. Mais j'entendis le meurtrier qui disait à votre père : « Arrêtez-vous ! » Et tout aussitôt j'entendis un grand bruit… votre père avait été précipité dans l'abîme. Une minute après, le meurtrier repassa fort tranquillement devant moi et rentra dans le château.

– Horreur ! murmura don Ramon, qui était devenu aussi pâle que le drap qui recouvrait le soldat moribond. Mais quel était donc cet infâme ?

– Patience ! patience ! murmura le soldat ; vous saurez tout… Et il reprit : Je fus le seul témoin, sans doute, de ce forfait abominable, et depuis quinze années ma conscience me reproche mon silence comme un crime non moins grand ; mais l'assassin était puissant. Si je l'avais accusé on ne m'aurait peut-être pas cru… j'aurais peut-être été fusillé…

– Puissant ! murmura don Ramon. Qui donc était-ce ?

Le soldat rappela d'un geste le curé de San Geronimo. Celui-ci s'approcha.

– Votre crucifix ! demanda le soldat.

Le prêtre prit le crucifix et le lui présenta. Alors regardant don Ramon, le mourant étendit la main vers le Christ et dit :

– Sur cette croix, devant Dieu qui va me juger bientôt, je jure que je dis la vérité.

Alors le mourant ajouta en faisant un dernier effort, car l'heure fatale approchait :

– L'assassin du capitaine don Pedro d'Alvar est le duc don Paëz de Sallandrera.

– Mon frère ! s'écria don Ramon saisi d'épouvante et d'horreur.

Cependant le jeune duc de Sallandrera était rentré à l'Escurial avec escorte royale, et il s'était enquis de don Ramon.

– Le comte est parti pour San Geronimo, lui fut-il répondu par le soldat qui avait apporté le billet du curé et raconta ce qu'il savait. Bien qu'il n'y eût dans cet événement rien de très extraordinaire, le duc en trouva comme un pressentiment bizarre et plein de tristesse. Il n'alla point au jeu du roi et demeura enfermé dans son appartement, attendant don Ramon avec impatience.

Enfin celui-ci arriva. Mais en le voyant entrer, don Paëz, duc de Sallandrera, poussa un cri et recula malgré lui. Don Ramon était pâle comme un mort qui sort à minuit de son sépulcre.

– Mon Dieu ! s'écria le duc, qu'as-tu donc, mon frère ?

– Rien, dit sèchement don Ramon.

– D'où viens-tu ?

– Je viens de recevoir le dernier soupir d'un homme dont vous devez vous souvenir, duc de Sallandrera.

Don Ramon parlait d'une voix sombre qui acheva de jeter le trouble dans l'esprit et le cœur du duc.

– Quel est cet homme ? demanda-t-il tout ému.

– Un vieux soldat du nom de Yago Perez.

– Je crois me rappeler ce nom.

– Il faisait partie de la garnison de Sallandrera.

– Ah ! oui, murmura le duc, que ce nom de Sallandrera acheva de troubler. Je crois me souvenir, en effet.

– Cet homme, poursuivit don Ramon, dont les yeux flamboyaient, se souvient de la mort de mon père.

Le duc tressaillit.

– Il sait comment mon père est mort !…

– Il le sait ?

Et le duc recula à son tour, comme si le spectre de don Pedro d'Alvar eût tout à coup surgi de terre devant lui.

– Il sait que mon père a été assassiné, acheva don Ramon d'une voix stridente, et il m'a nommé l'assassin.

Ces derniers mots éclatèrent comme la foudre sur la tête du duc.

– Frère !… frère !… balbutia-t-il.

– Je ne suis pas votre frère ! répondit don Ramon. Arrière, assassin !

Cette épithète fit monter le rouge de l'indignation au visage du duc.

– Votre père ! s'écria-t-il, votre père était un traître !

– C'est faux !

– C'est vrai ! Et c'est pour ne vous point déshonorer, pour ne point déshonorer notre mère que je l'ai tué !

– Ah ! tu l'avoues donc, misérable ! tu l'avoues ! s'exclama don Ramon, ivre de fureur, tu avoues donc que tu l'as assassiné, infâme ?

– J'avoue que je l'ai tué après l'avoir condamné, répondit le duc, qui retrouva tout son sang-froid en présence de la fureur de son frère.

Don Ramon porta la main à son épée et jeta son gant au visage de don Paëz, duc de Sallandrera.

– En garde donc ! lui dit-il, en garde ! je veux venger mon père !

Mais le duc ne ramassa point le gant, le duc ne bougea point, et il répondit avec calme :

– Don Ramon, vous savez si je suis brave…

– Vous êtes un assassin !

– Don Ramon, continua le duc, je vous jure sur la cendre de notre mère que je me battrai avec vous…

– N'insulte pas ma mère, infâme !

– Oui, je me battrai, acheva le duc, mais lorsque vous m'aurez écouté, quand je vous aurai dit de quelle souillure ineffaçable celui que vous appelez votre père allait vous couvrir…

– Je ne veux rien savoir, je ne veux rien entendre ! s'écria don Ramon : c'était mon père !

Et il tira son épée.

– Don Ramon, don Ramon ! mon frère ! supplia le duc, au nom de l'amour que j'avais pour toi, au nom de notre mère, au nom de ta femme et de tes enfants, écoute-moi !

– Vous êtes un lâche, répondit don Ramon, et vous avez peur de mourir !

Et comme le duc était resté impassible en se voyant jeter le gant de don Ramon, celui-ci se rua sur lui et le frappa au visage en l'appelant infâme !

Alors le duc perdit la tête, il oublia que cette main qui venait de le frapper était celle de son frère, il ne vit plus devant lui qu'un homme qui venait de lui faire subir un outrage qui, pour un gentilhomme, ne peut être lavé qu'avec du sang. Et comme don Ramon, il tira son épée, et tous deux se précipitèrent l'un sur l'autre, s'attaquèrent avec acharnement, le fer engagé jusqu'à la garde.

Deux minutes après, l'un des deux adversaires tomba sans pousser un cri, sans prononcer un mot, sans exhaler un soupir. C'était don Ramon.

L'épée de don Paëz, duc de Sallandrera, l'épée de son frère l'avait atteint au cœur, et il était mort sur le coup.

Le duc passa le reste de la nuit inerte, stupide, comme un homme foudroyé et privé de raison, en présence de ce cadavre du seul homme qu'il eût aimé. Vingt fois il eut la tentation de se passer son épée au travers du corps. Vingt fois une bonne pensée l'arrêta : don Ramon laissait une veuve et deux enfants, et il leur fallait un protecteur.

Au petit jour, le duc se rendit chez le roi, qui l'aimait beaucoup, et le reçut sur un simple mot qu'il remit au chambellan de service.

Le duc se jeta aux genoux du monarque et lui fit sa confession. Il lui avoua ces deux meurtres, que la fatalité l'avait forcé de commettre, et il osa lui dire :

– Sire, je suis venu me jeter aux pieds de Votre Majesté pour la supplier de me juger en gentilhomme qui ne relève que de son roi. Si je suis coupable, faites-moi trancher la tête ; si je suis innocent…

– Duc de Sallandrera, répondit le roi, foi de gentilhomme, vous n'êtes pas coupable. Relevez-vous et portez haut la tête.

Le petit-fils de Louis XIV avait compris cette âme chevaleresque, et il l'absolvait.

Don Ramon et le duc s'étaient battus sans témoins. Le roi seul savait donc le secret de la mort de don Ramon. Il dit au duc :

– Cachez le cadavre jusqu'à la nuit prochaine, où nous le ferons disparaître dans les oubliettes du château.

Un mois après, le bruit courut que don Ramon était mort en France, où le roi l'avait envoyé en mission secrète.

Sa veuve, la belle doña Luisa, ignora toujours de quelle tragique façon il était mort, comme la duchesse mère de Sallandrera avait toujours ignoré le véritable trépas du traître don Pedro d'Alvar. Mais ces deux meurtres pesaient sur la conscience du duc. À partir de

ce moment, il se considéra comme le protecteur, comme le père des deux enfants qu'il avait rendus orphelins. Il fit élever don Pedro et don José comme ses propres fils, et, n'eût été le désir de ne pas laisser éteindre son nom, il eût renoncé à se marier pour leur laisser tous ses biens.

Cependant, au bout de quelques années, le temps ayant calmé sa douleur – car il pleura longtemps le malheureux don Ramon, – le duc se maria. Il épousa ma mère et je naquis un an après.

Alors mon père jura sur le Christ que don Pedro, l'aîné des deux jumeaux, m'épouserait et, quand j'eus douze ans, je lui fus solennellement fiancée. Mon père alla plus loin, il jura en outre que si don Pedro venait à mourir, don José deviendrait mon époux. Ce dernier serment devait faire le malheur de ma vie et pousser don José dans la voie du crime.

Ici s'arrêtait la seconde partie du manuscrit de Conception.

Rocambole s'interrompit et dit à sir Williams :

– Eh bien ! mon oncle, que penses-tu de tout cela ?

L'aveugle fit signe qu'il voulait écrire. Rocambole lui donna l'ardoise, et voici quelle fut la réponse de sir Williams :

– *Quand on possède de tels secrets, on doit forcément devenir le mari de mademoiselle Conception de Sallandrera. À partir de ce moment, tu dois obéir aveuglément à la jeune fille, la sauver de don José et te poser en libérateur.*

– C'est aussi mon avis, répondit Rocambole, qui reprit le manuscrit.

Voyons maintenant quel est le rôle de mon rival don José dans ce joli petit drame de famille.

Et Rocambole continua à lire.

XX

Don Pedro et don José ont vingt-six ans, et sept ans de plus que moi.

J'ai été élevée avec eux dans la province de Grenade.

Leur mère, doña Luisa, mourut dix années après leur naissance. Ce fut à cette époque que mon père, déjà marié, se chargea de leur éducation et les prit avec lui. J'ai passé cinq années avec eux dans un château que nous possédons encore à trois lieues de Grenade, et qui se nomme la *Grenadière.*

Don Pedro était une noble et calme nature d'homme, pleine de franchise et de douceur. Je lui fus fiancée il y a cinq ans, et dès cette époque nous nous aimions. J'ai vécu pendant trois années, caressant ce doux rêve que je serais la femme de don Pedro. Don José, au contraire, s'est montré de bonne heure tel qu'il est aujourd'hui : dur, tyrannique, sans cœur, rongé d'ambition. Don José n'a jamais pardonné à don Pedro son droit d'aînesse. Bien plus, il a manifesté pour son frère des sentiments de haine qui devaient être couronnés par un crime.

Tandis que le confiant et loyal don Pedro aimait tendrement son frère, don José le fuyait avec soin et laissait souvent échapper contre lui de terribles menaces. Cependant, il était souple, insinuant avec mon père, il flattait ses goûts, ses instincts, ne regrettant au monde, disait-il, qu'une seule chose : c'est qu'il fût le puîné de don Pedro, non point parce que don Pedro, selon la loi espagnole, héritait de la plus grande partie de la fortune, du titre et des dignités de son père, mais parce qu'il m'épouserait.

J'avais treize ans, don José en avait près de vingt et un. J'étais à peine une jeune fille et déjà j'avais deviné cette haine sourde dont il environnait son frère. Un soir, nous nous rencontrâmes seul à seule dans les jardins de la *Grenadière*. Don José me prit la main et me dit :

– Vous ne savez donc pas, chère Conception, que je vous aime ?

– Vous oubliez, répondis-je en riant, que je suis la fiancée de votre frère et que je dois l'épouser.

– Oh ! dit-il avec colère, ce mariage n'est point fait encore.

– Don Pedro m'aime et je l'aime, continuai-je. Quand j'aurai quinze ans et lui vingt-deux, nous nous marierons.

– Conception, répondit-il, vous ne voulez pas que je fasse un malheur ?

– De quel malheur parlez-vous ?

– Je m'entends… Tenez, jurez-moi que vous n'épouserez pas don Pedro.

– Mais vous êtes fou ! m'écriai-je étonnée.

– C’est possible, me dit-il, mais je le hais et je vous aime…

En me parlant ainsi, don José était hideux à voir. J’eus peur de lui et je m’enfuis, décidée à me jeter dans les bras de mon père et à lui tout avouer, si don José renouvelait ses poursuites.

Mais don José ne me parla plus d’amour désormais. Il affecta même avec moi, à partir de ce jour, une sorte de froideur respectueuse, en même temps qu’il se montrait plus affectueux et plus tendre envers don Pedro.

J’étais trop jeune et trop naïve pour me défier de don José. Je crus franchement qu’il avait obéi vis-à-vis de moi à un accès de folie, à un moment d’exaltation jalouse, que la réflexion avait bien vite corrigé. D’ailleurs, don José ne m’aimait pas. Il ne visait qu’à ma dot et à la succession de mon père, qui avait toujours eu le projet de transmettre son nom et sa grandesse à son gendre depuis qu’il avait renoncé à l’espoir d’avoir jamais un fils.

Une année après notre rencontre dans les jardins de la *Grenadière*, j’eus la preuve que don José n’avait jamais eu pour moi aucun attachement sérieux. Tandis que don Pedro se montrait religieux et d’une grande pureté de mœurs, don José, profitant de l’absence de mon père, qui avait accepté un emploi diplomatique, eut bientôt acquis dans Grenade la réputation d’un débauché. Ses amours avec une gitana, bohémienne qui prétendait descendre des anciens Maures de Grenade, firent même un tel bruit, que ma sainte mère crut devoir intervenir et lui ordonner de quitter momentanément Grenade pour retourner à Madrid. Mais don José se mit aux genoux de ma mère, jura qu’il ne reverrait point cette créature, et il demeura au château de la *Grenadière*. Pendant plusieurs mois, il parut même avoir tenu parole et renoncé complètement à la gitana. Mais il la voyait secrètement, et un affreux hasard devait me permettre d’assister à l’une de leurs entrevues.

La *Grenadière* était un joli castel de construction moresque, bâti au flanc de la sierra et environné de jardins et de bosquets en amphithéâtre. De ses fenêtres, on apercevait dans le lointain les tourelles et les terrasses de l’Alhambra.

À l’extrémité de ses jardins, en descendant vers la plaine, se trouvait un pavillon de verdure où don José venait chaque nuit attendre la bohémienne. Les bohémiens ont encore, en Espagne, une puissance occulte des plus dangereuses, des ramifications nombreuses dans les diverses classes de la société. Cette gitana qui se nommait Fatmé, était jeune, belle et avait brillé à Madrid, à Grenade, à Séville et à Cadix, où la jeunesse riche et titrée de ces différentes villes s’était disputé ses faveurs. Elle menait grand train à Grenade où elle habitait un palais dans lequel elle vivait avec sa famille c’est-à-dire sa mère, une vraie sorcière de Macbeth, et ses trois frères, jeunes et vigoureux garçons sans profession avouée, mais que la rumeur populaire accusait tout bas d’être affiliés à une bande de brigands qui désolaient les environs de Grenade. Elle venait donc chaque nuit au rendez-vous que lui donnait don José, que du reste, elle aimait passionnément.

Ses frères l’accompagnaient en litière jusqu’au bas de la montagne, et l’attendaient avec patience.

Don José venait lui ouvrir une petite porte et la conduisait dans le pavillon de verdure. Quelquefois même, quand la nuit était bien sombre et que toutes les lumières du château étaient éteintes, ils se promenaient dans les jardins.

Or, une nuit, à une heure assez avancée, un malaise subit me força à quitter mon lit et me fit éprouver le besoin de respirer un peu d'air. C'était en août, l'atmosphère était brûlante et le ciel orageux. Je descendis dans les jardins, enveloppée dans une mantille, et je m'assis au pied d'un grenadier, persuadée que j'étais bien seule à cette heure. Il était alors près de minuit.

J'étais là depuis quelques minutes, lorsqu'il me sembla entendre des voix étouffées et un bruit de pas criant sur le sable. J'eus peur et demeurai immobile et tremblante. Les pas se rapprochèrent… les voix devinrent plus distinctes… Il me sembla bientôt reconnaître celle de don José. Avec qui donc était-il ?

J'allais peut-être me lever et me diriger vers lui pour m'en assurer, lorsque j'entendis distinctement une autre voix à laquelle je ne pus me méprendre…

C'était une voix de femme.

La curiosité et une vague inquiétude me poussèrent à garder mon immobilité première et à me blottir sans bruit dans une touffe de grenadiers.

Les pas et les voix approchaient toujours et voici ce que j'entendis :

– Ainsi, don José, mon amour chéri, parce que tu es venu au monde le premier, ce qui, pour les jumeaux constitue le droit d'aînesse de celui qui naît après, ton frère, don Pedro, sera riche, titré, il épousera la noble fille du duc de Sallandrera et succédera aux biens et dignités de son beau-père.

– Hélas ! soupirait don José.

– Et toi, comme le maudit, tu resteras pauvre, sans titres et sans fortune.

– Oui, murmura don José d'une voix sombre.

Ils passèrent en ce moment si près de moi que je retins mon haleine.

– Aimes-tu don Pedro ? demanda la gitana d'un ton railleur.

– Je le hais !

– De toute ton âme ?

– De toute mon âme !

– S'il mourait, le pleurerais-tu ?

– Oh ! non !

Ce fut tout ce que j'entendis.

La bohémienne et don José s'étaient éloignés, et leurs voix devenaient inintelligibles. Ils firent le tour du jardin, et passèrent de nouveau près de moi, toujours immobile, toujours saisie d'effroi depuis que j'avais entendu don José souhaiter la mort de son frère.

Cette fois, il n'était plus question de don Pedro, mais la bohémienne disait :

– Cette maladie est presque inconnue de nos jours. On n'en rencontre plus que de très rares exemples en Afrique, dans le Maroc ou au Sénégal.

– Et… elle est mortelle ?

– Mortelle et épouvantable.

– Comment se traduit-elle ?

– Par une putréfaction lente qui s'empare d'abord des extrémités, puis du visage, ronge les lèvres, le nez, la langue, éteint le regard et finit par gagner les intestins. Le malheureux qui en est atteint se voit mourir chaque jour, lentement, heure par heure…

– Et il n'y a pas de remède ?

– Aucun.

– Combien d'années peut vivre encore celui qui en est atteint ?

– Cela dépend. Quelquefois il meurt au bout de la première, quelquefois il résiste pendant quatre ou cinq. Mais les horribles symptômes se manifestent dès la première, souvent au bout d'un mois ou deux.

Ils s'éloignèrent encore. Je n'entendis plus rien. Mais ils passèrent une troisième fois à la portée de mon oreille et j'entendis don José qui disait :

– Et cette maladie est contagieuse ?

– Oui.

– Comment peut-elle se gagner ?

– Par le contact, par la transpiration.

– Ainsi l'homme qui en serait atteint et qui en embrasserait un autre sur les lèvres lui donnerait son mal ?

– Oh ! dit la gitana, il n'est pas besoin de cela. Je t'ai dit, mon amour, que mes frères avaient ramené d'Afrique, il y a un mois, un pauvre négrillon qui en était atteint ?

– Oui.

– Eh bien ! si on appliquait un masque sur la figure du nègre, un masque de poix-résine ou de cire, d'une matière grasse et spongieuse, enfin, et qu'on l'y laissât quelques heures, il suffirait ensuite d'appliquer ce masque sur un autre visage pour lui inoculer l'infection.

Pour la troisième fois, ils s'éloignèrent ; et je ne compris pas très bien d'abord quel sens mystérieux avait cette conversation.

J'entendis alors don José descendre vers la petite porte des jardins, puis le double bruit d'un baiser échangé. La bohémienne venait de partir.

Je m'enfuis alors et rentrai au château, où je passai une nuit d'insomnie. Il me sembla que mon esprit s'ouvrait : je crus deviner les projets sinistres de don José, et cependant j'hésitais encore à y croire quand le jour vint. Je traitai alors mes pressentiments de visions folles et de chimères… Don José était jaloux de don Pedro ; le haïssait même ; mais était-il bien capable de devenir fratricide ?

Cependant, j'étais tentée d'aller trouver mon fiancé et de lui faire part de ce que j'avais entendu lorsque arriva une lettre du duc mon père.

Le duc de Sallandrera, je l'ai déjà dit, avait accepté un poste important dans la diplomatie ; il était ambassadeur en Allemagne. Dans la lettre qu'il écrivait à ma mère, il demandait don Pedro, qu'il venait de faire nommer secrétaire d'ambassade et que le gouvernement de la reine attachait à sa personne.

Don Pedro aimait et vénérait mon père. Ses volontés étaient des ordres. Il manifesta le désir de partir le jour même. J'accueillis ce départ comme une preuve de l'intervention céleste qui protégeait mon fiancé.

Don Pedro partit, et je demeurai seule avec ma mère et don José.

Un an s'écoula.

Un changement de ministère rappela mon père. Il revint avec don Pedro, et tous deux arrivèrent un soir à la *Grenadière*.

Don José accueillit son frère avec les marques de la plus vive affection, lui témoignant sa joie de le revoir et lui disant combien cette séparation d'une année lui avait paru longue et cruelle. J'avais oublié la conversation que j'avais surprise entre la gitana et don José, un an plus tôt. D'ailleurs cette femme avait quitté Grenade, et il était plus que probable que don José avait rompu complètement avec elle. Et puis je touchais à ma quinzième année, et le moment n'était pas éloigné où j'allais être unie à don Pedro.

Don Pedro aimait passionnément la chasse, genre d'exercice qui répugnait à son frère don José. Chaque matin, accompagné de son domestique, quelquefois seul, le hardi jeune homme partait, un fusil sur l'épaule, et s'enfonçait dans les montagnes qui environnaient la *Grenadière* pour y poursuivre les perdrix rouges, qui abondent dans notre pays. Souvent même la passion l'entraînait à ne revenir que le soir fort tard.

Or, un jour, don Pedro était parti dès la pointe du jour, tout seul, emportant dans sa carnassière des vivres pour la journée.

Le soir vint, puis la nuit… Don Pedro ne revenait pas.

On se mit à table à l'heure habituelle du souper… La place de don Pedro demeura vide.

Mon père commença alors à concevoir quelques inquiétudes.

– Il y a des bandits qui infestent la sierra, dit-il ; qui sait si cet étourdi n'est point tombé dans leurs mains ?

– Bah ! fit don José en riant, il y a près d'un an qu'il ne s'est commis aucun vol à dix lieues à la ronde. Les bandits ont changé de quartier.

On attendit une heure encore…

Je commençais à être au supplice, et, malgré moi, je songeais à ces rumeurs populaires qui avaient couru quelques mois auparavant sur les frères de la gitana, lesquels, disait-on, étaient de connivence avec les bandits. Sa conversation avec don José me revenait même en mémoire, lorsque la cloche qui annonçait une arrivée à la *Grenadière* retentit tout à coup.

– Le voilà ! s’écria-t-on. C’est lui !

C’était lui en effet, lui, don Pedro, que nous vîmes tout à coup apparaître sur le seuil du salon, mais si pâle, si défait, si chancelant, que nous poussâmes tous un cri d’étonnement et d’effroi. Don Pedro n’était plus que l’ombre de lui-même, et ses vêtements déchirés, son visage et ses mains ensanglantés témoignaient d’une lutte acharnée et violente qu’il avait dû soutenir.

XXI

Don Pedro était si faible, si abattu, qu'il ne put d'abord proférer un seul mot.

Il s'assit sans mot dire et demanda à boire, tandis qu'on s'assurait que le sang qui le couvrait ne provenait que de blessures légères qui n'étaient, à vrai dire, que des contusions.

Il fut un grand quart d'heure à recouvrer la parole. Ce ne fut qu'alors qu'il nous fit le récit suivant :

– Je me suis égaré dans la montagne. Comme la nuit approchait, j'ai cherché à m'orienter pour retrouver mon chemin et n'ai pu d'abord y parvenir. Un filet de fumée, que je voyais monter à travers les arbres, m'a fait croire à une habitation et je me suis mis à marcher dans cette direction. Au lieu d'une maison j'ai trouvé un four à chaux qui brûlait, et, autour de ce four, trois hommes aux costumes étranges, le visage barbouillé de suie et de charbon. Je leur ai demandé mon chemin.

– Qui es-tu ? m'ont-ils répondu.

– Je me nomme don Pedro d'Alvar, je suis le neveu du duc de Sallandrera et j'habite la *Grenadière.*

Ces hommes se sont pris à ricaner, puis ils se sont rués sur moi, et l'un d'eux, me saisissant à l'improviste et usant d'une force herculéenne, m'a renversé sous ses pieds, puis il m'a appuyé son genou sur la poitrine :

– Ah ! s'est-il écrié en ricanant, tu te nommes don Pedro d'Alvar ?

Et je les ai entendus rire et blasphémer. Puis, comme j'essayais de soutenir contre eux une lutte inégale, il m'ont roué de coups et m'ont meurtri le visage, l'un surtout, qui cherchait à m'écorcher avec ses ongles. J'ai senti mon sang couler, puis j'ai entendu l'un d'eux qui disait :

– Il saigne, voilà le moment !

Et, tout aussitôt, j'ai senti qu'on me plaçait sur le visage quelque chose de froid et de gluant qui m'a couvert les yeux, fermé la bouche et enlevé la respiration… Je me suis évanoui, à demi étouffé. Lorsque je suis revenu à moi, les hommes avaient disparu, je n'étais plus au bord du four à chaux, mais bien à la porte de la *Grenadière.*

Quand don Pedro eut terminé cet étrange récit, mon père me chercha des yeux et jeta un grand cri.

J'étais immobile et roide sur mon siège, privée de sentiment. Je venais de comprendre que l'application du masque fatal, dont la gitana avait parlé à son amant, venait d'être faite sur l'infortuné don Pedro. C'était là, on le devine, la cause de mon évanouissement.

Je passai huit grands jours avec le délire, mêlant dans mes paroles incohérentes les noms de don José et de la gitana, et les mots de masque de poix et de maladie mortelle. Ni mon père, ni ma mère, ni don Pedro ne purent rien comprendre, mais don José devina que j'avais son secret. Un matin, je vis l'assassin tranquillement assis à mon chevet. Il était seul.

– Ma pauvre Conception, me dit-il avec un sourire, vous avez été bien malade, et vous avez dit, dans votre délire, de bien étranges choses.

– Arrière, assassin ! m'écriai-je.

– Assassin ? fit-il avec calme, que me chantez-vous donc là ?

– Assassin ! répétai-je avec terreur.

– Ah çà, fit-il, mais vous êtes donc folle ?

– Oh ! non, répondis-je.

– J'ai tout entendu… un soir… il y a un an… dans les jardins…

Il parut fort étonné.

– Qu'avez-vous donc entendu ?

– L'histoire du père, le masque de poix, la gitana, répétai-je avec terreur.

– Vous avez rêvé, me dit-il.

Et comme je le regardais avec épouvante, avec horreur, il me considéra froidement et me dit :

– Voulez-vous que, à mon tour, je vous dise une histoire ?

J'étais pétrifiée de tant d'audace et gardais un morne silence.

– Écoutez, poursuivit-il, vous me traitez d'assassin. Savez-vous bien que votre père a assassiné le mien après avoir, à l'âge de treize ans, assassiné mon grand-père don Pedro d'Alvar ?

J'ignorais alors le premier mot de toute cette funeste histoire que je viens de transcrire, et les paroles de don José me jetèrent en un étourdissement tel, en une prostration si affreuse, que je n'eus ni la force de le démentir, ni le courage de lui imposer silence. Alors cet homme, dont la voix était railleuse et impitoyable, comme si elle fût venue de l'enfer, cet homme osa me raconter ce drame lugubre, dont le premier acte s'était déroulé dans les murs du château de Sallandrera et le second à l'Escurial. Il ne me fit grâce d'aucun détail.

Et je l'écoutai, moi, muette d'effroi, les cheveux hérissés, en proie à une horrible et douloureuse angoisse. Quand il eut fini, il me regarda longtemps de son œil de reptile qui semblait me fasciner.

– Eh bien ! me dit-il enfin, vous voyez bien, ma chère Conception, que nous sommes une famille de meurtriers ; et que, même en admettant que votre absurde histoire de la gitana et du masque de poix eût quelque fondement, vous auriez mauvaise grâce à me le reprocher.

Je fis un dernier geste de répulsion.

– Oh ! acheva-t-il avec un infernal et froid sourire, écoutez-moi bien maintenant, ma chère Conception, vous allez savoir ce que j'ai résolu. Mon père, en apprenant que le vôtre avait tué le sien, l'a frappé au visage et l'a contraint à se battre avec lui…

Je me pris à frissonner.

– Or, continua-t-il, votre père ignore que j'ai le secret de la mort du mien, et comme je vous aime, pour peu que vous soyez sage et raisonnable, il l'ignorera toujours et continuera à m'appeler son fils. Mais si, au contraire, vous alliez parler de cette histoire de la gitana, si vous aviez la folie de prétendre que j'ai voulu faire assassiner don Pedro, ce qui, du reste, est une calomnie, car il se porte on ne peut pas mieux et n'a plus aucune trace des violences de ces endiablés charbonniers, oh ! alors, ma chère Conception, pour couper court à toutes ces explications désagréables, j'irais trouver le duc et lui planterais un poignard dans le cœur, en lui rappelant qu'il a tué mon père…

Et, en prononçant ces derniers mots, don José se leva, me prit la main que j'essayai de lui arracher, la porta impudemment à ses lèvres, et s'en alla.

On le voit, cet homme venait d'assassiner son frère et il faisait de la vie de mon père l'enjeu de mon silence. Il fallait me taire.

Cependant, et bien qu'il fût évident que les trois charbonniers qui avaient maltraité don Pedro n'étaient autres que les frères de la gitana, l'infortuné jeune homme avait oublié cette funeste aventure. Un mois, puis deux, s'écoulèrent, et aucun symptôme alarmant ne vint se manifester et me faire croire que le masque empoisonné eût produit son effet. Déjà je commençais à croire que j'avais injustement accusé don José, lorsque, vers la fin du troisième mois, la gaieté naturelle de don Pedro parut s'altérer, son visage pâlit peu à peu. Insensiblement il se trouva en proie à un malaise général, bientôt suivi d'une tristesse mortelle… Un matin, en s'éveillant, il aperçut que ses lèvres étaient enflées et violacées. En même temps, il se plaignit de violentes douleurs aux ongles des pieds et des mains.

Mon père, alarmé de ces différents symptômes, envoya chercher un très habile médecin de Grenade. Le médecin accourut et fronça aussitôt le sourcil à la vue de tous ces symptômes du mal mystérieux. Cependant, il parut hésiter longtemps à se prononcer, n'osant interrompre le malheureux don Pedro. Celui-ci semblait, au contraire, ne se préoccuper nullement des premières atteintes de ce mal.

Le médecin, après un long et minutieux examen, déclara que don Pedro avait une simple fièvre, dont la violence déterminait tous ces désordres. Mais il prit mon père à part et lui dit tout bas :

– Ce jeune homme est perdu…

– Perdu ! s'écria mon père.

– Oui, il est atteint d'un mal aujourd'hui fort rare, d'un mal horrible dont le Moyen Âge semblait avoir emporté le secret avec lui.

– Mon Dieu ! Mais quel est ce mal ?

– La peste lépreuse.

Et le médecin décrivit minutieusement tous les symptômes, tous les ravages de ce mal incurable, prédisant, ainsi que l'avait fait la bohémienne, que don Pedro succomberait au bout de trois ou quatre années, après avoir donné l'épouvantable spectacle d'une putréfaction vivante.

– Mais ! s'écria le duc, n'y a-t-il donc aucun remède ?

– Aucun. Le mal est trop avancé déjà.

Mon père ne comprenait pas où don Pedro avait pu contracter cette horrible maladie, et le médecin lui-même se perdait en conjectures, lorsqu'on se souvint de la rencontre que l'infortuné jeune homme avait fait quelque temps auparavant des charbonniers qui lui avaient couvert le visage d'un masque de poix.

Ce fut un trait de lumière pour le docteur. Il expliqua fort nettement comment le mal avait dû être inoculé. Il devenait évident que don Pedro avait été victime d'un crime affreux, crime dont le mobile fut incompréhensible pour tous, excepté pour moi, hélas !

Don José, le soir même de ce jour, me prit à part et me dit :

– Vous aimez votre père, Conception ?

Je le regardai avec horreur.

– Puisque vous l'aimez, me dit-il d'un ton de menace, faites qu'il vive le plus longtemps possible…

Et il me tourna le dos.

On dissimula pendant quelque temps à don Pedro la gravité de son état. Puis une heure vint où il ne fut plus permis de lui cacher la vérité… Seulement la science prétendit que l'influence du voisinage de la mer pourrait, jusqu'à un certain point, entraver la marche rapide du mal.

Don Pedro, qui déjà ne pouvait plus marcher, et dont le visage tuméfié était couvert d'un voile épais, dut être transporté à Cadix. Une maison isolée au bord de la mer lui était destinée. Deux médecins furent attachés à sa personne.

La veille de son départ, don Pedro voulut être seul avec mon père et don José.

Le noble jeune homme prit dans ses mains la main de son assassin et le regarda avec tendresse :

– Mon cher oncle, dit-il en s'adressant au duc, vous savez si j'aime mon frère, vous savez si j'aime Conception…

Don José et mon père tressaillirent.

– Conception était ma fiancée, poursuivit-il, au temps où j'avais encore visage d'homme. Eh bien ! à cette heure où la mort est proche, laissez-moi vous faire une prière, mon cher oncle.

– Parle, mon enfant…

Mon père prononça ces mots d'une voix éteinte, il pleurait.

Don Pedro poursuivit avec fermeté :

– Don José hérite de moi ; jurez-moi, mon oncle, que vous en ferez le mari de Conception après ma mort.

– Je le jure… murmura mon père.

Don José pleura, sanglota, prodigua à son frère les noms les plus doux, et don Pedro partit pour Cadix persuadé que don José donnerait volontiers sa propre vie pour racheter la sienne.

Le lendemain du départ de don Pedro, mon père me prit à part et me raconta ce qui s'était passé entre lui et ses neveux. J'éprouvai un mouvement d'indignation qu'il me fut impossible de maîtriser. Don José avait acheté mon silence sur son crime en me menaçant de tuer mon père, mais il n'avait point acheté ma main.

– Non, non ! m'écriai-je, je n'épouserai point don José !

– Il le faut, me dit mon père.

– Je le hais ! m'écriai-je.

Mais alors je vis mon père pâlir ; ses yeux s'emplirent de larmes.

– Il faut donc, murmura-t-il, que je t'avoue le secret et le remords de ma vie !…

Et mon père me répéta cette longue et funeste histoire que je savais déjà ; il m'avoua ce double meurtre qui avait empoisonné son existence ; puis il se mit à genoux devant moi et me supplia de lui permettre de s'acquitter ainsi envers les enfants de son malheureux frère don Ramon.

Que pouvais-je faire ? Je consentis à tout et me résignai à devenir la femme de don José, après que don Pedro aurait rendu le dernier soupir. Quelques mois après, de graves affaires d'intérêt appelèrent mon père à Paris. Nous y passâmes un hiver ; puis, le printemps arrivé, nous achetâmes l'hôtel que nous habitons, rue de Babylone.

Don José était demeuré en Espagne.

La joie que j'éprouvais, au milieu de mes douleurs, d'être séparée de ce monstre, fut pour beaucoup dans la prolongation de notre séjour à Paris. Mon père et ma mère m'idolâtraient ; ils consentirent à y passer une année encore, puis une autre.

Mais alors don José arriva. Il arriva, voici un an environ, sûr que son malheureux frère n'avait plus longtemps à vivre, et il venait veiller sur sa fiancée.

Depuis un an je subis chaque jour la présence de ce monstre, ses hommages importuns, ses galanteries odieuses, et l'heure approche, mon Dieu ! où, si une main protectrice ne m'est tendue, il me faudra devenir sa femme !

Là s'arrêtait le manuscrit de mademoiselle Conception de Sallandrera.

– Eh bien ! mon oncle, dit Rocambole, que penses-tu de tout cela ?

La physionomie de l'aveugle était rayonnante. Il demanda par un geste l'ardoise et le crayon. Puis il écrivit ces mots :

– *Continuer demain à épier don José.*

Rocambole les effaça sur-le-champ.

– Est-ce tout ? demanda-t-il.

L'aveugle écrivit :

– *Aller demain au rendez-vous de mademoiselle Conception de Sallandrera.*

– Et puis ? fit Rocambole.

– *Et lui promettre,* continua le crayon de sir Williams, *que dans quinze jours elle sera libre.*

– Mais comment ?

L'aveugle haussa les épaules :

– *Je ne sais pas,* sembla-t-il dire. Puis il se frappa le front.

Ce dernier geste signifiait :

– *Mais je trouverai.*

Rocambole avait foi en sir Williams.

– Bonsoir, mon vieux, lui dit-il, dors bien, si tu peux, et à demain.

Il laissa l'aveugle, qui se mit au lit, grâce aux soins de son valet de chambre, qui se présenta au premier coup de sonnette.

Rocambole avait eu soin de mettre le manuscrit de Conception dans sa poche.

Puis il descendit lui-même dans son appartement, dégusta un excellent puros, but un verre de malaga et se coucha.

Une heure après, M. le marquis de Chamery dormait d'un profond sommeil, rêvait qu'il épousait mademoiselle Conception de Sallandrera et devenait grand d'Espagne.

XXII

Le lendemain, Rocambole s'éveilla de la meilleure humeur du monde. Il avait une pointe de sourire qui eût fait le bonheur de sir Williams.

– J'ai fait un assez beau rêve, se dit-il, et le diable aidant, je crois que mon rêve deviendra une belle et bonne réalité.

Il prit sur sa table de nuit le manuscrit de Conception et le relut attentivement.

– Il est nécessaire, pensa-t-il, que je m'inspire du caractère de don José.

Puis, quand il eut terminé cette seconde lecture, il se dit :

– Ce don José a du bon, il est assez bien trempé, et si le hasard ne m'avait placé sur son chemin, je crois qu'il roulerait assez bien cette noble famille des Sallandrera. Un peu plus d'esprit, un peu moins de férocité, ce serait un homme accompli.

Rocambole, après avoir fait ainsi l'éloge de son rival, ajouta :

– Mais que va-t-il donc faire chaque soir dans la rue du Rocher ?

Il se prit à rêver un moment, puis il se frappa le front :

– Je suis un niais, se dit-il ; la maîtresse mystérieuse qui le reconduit en lui disant : « À demain ! » n'est autre que la bohémienne dont il est question dans le manuscrit.

Et Rocambole se prit à rire.

– Si cela est, murmura-t-il, je donne un brevet de constance à l'Espagne…

Il sonna, se fit habiller et descendit chez sa sœur la vicomtesse d'Asmolles pour lui demander à déjeuner.

Le faux marquis vivait un peu en garçon, dans son propre hôtel. Il avait paru vouloir respecter la lune de miel de Blanche et de Fabien, et s'il dînait habituellement avec eux, du moins il déjeunait presque toujours en ville.

Cette liberté servait ses plans d'indépendance, et Fabien, plein d'indulgence pour son jeune frère, car le prétendu marquis avait quelques années de moins que lui, Fabien disait à sa femme en souriant :

– Ce pauvre Albert, il a été sevré de Paris si longtemps, et pendant si longtemps il a été l'exécuteur de la volonté des autres, qu'il faut bien lui pardonner quelque chose.

– Oh ! disait Blanche, qui adorait son frère, laissons-le s'amuser… lorsqu'il sera marié, il nous reviendra.

Quand Rocambole entra, la vicomtesse était seule, en toilette du matin, dans sa chambre à coucher. Le jeune homme lui mit au front un baiser fraternel.

– Bonjour, petite sœur, dit-il.

– Bonjour, frère… bonjour, Albert, répondit l'ange avec un doux sourire.

– Où est donc Fabien ?

– Il va rentrer. Il est monté à cheval de bonne heure, ce matin.

– Me donnes-tu à déjeuner, Blanche ?

– Mais sans doute.

– Alors, c'est bien, je m'installe.

Et Rocambole s'assit auprès de la jeune femme, dont il tenait toujours la main.

– Dis donc, Blanche, fit-il après un silence, sais-tu que j'ai vingt-huit ans ?

– Mais oui… Oh ! te voilà vieux, dit-elle, souriant toujours.

– Tu devrais bien me marier…

Blanche rougit un peu, puis elle jeta un regard mélancolique sur celui qu'elle croyait son frère :

– Comment ! dit-elle, déjà ?

– Je m'ennuie.

– Avec nous ? oh ! l'ingrat.

Rocambole prit dans sa main les deux petites mains de la vicomtesse :

– Égoïste ! murmura-t-il, suis-je donc toujours avec toi, petite sœur ?

Blanche rougit de nouveau et se tut.

– Tiens, reprit-il, il est des jours où je serais tenté d'être jaloux de Fabien.

Blanche ne répondit point, car en ce moment Fabien entra.

Les deux jeunes gens se serrèrent la main, puis un laquais annonça que le déjeuner était servi, et la conversation, un instant interrompue, se continua à table :

– Ah çà ! mon cher Albert, dit alors Fabien, sais-tu que j'en apprends de belles sur ton compte ? Peste !

– Hein ! fit Rocambole, que cet exorde étonna quelque peu.

– Tu es amoureux…

– Moi ?

– Parbleu !

– Ah ! je voudrais savoir de qui ?

– La belle question !

– Voyons ! fit Rocambole d'un air niais.

– Connais-tu la rue de Babylone ?

« Hum ! pensa Rocambole, que sait-il ? » Puis, tout haut :

– Mais oui, c’est là que demeure un Espagnol de ma connaissance.

– Le duc de Sallandrera ?

– Oui.

– Lequel duc a une fille.

– Mademoiselle Conception, dit Rocambole, qui jugea convenable de rougir un peu et de manifester l’embarras d’un collégien à sa première contredanse.

– Allons ! reprit Fabien, sois franc, nous sommes en famille.

– Je le crois.

– Conviens que tu es amoureux de mademoiselle Conception.

– Mais… non… fit Rocambole avec hésitation.

– Bah ! on t’y rencontre tous les jours… Au reste, je ne vois pas un grand mal à cela. Le duc est de noble roche, et il est fort riche, sa fille est jolie…

À ces derniers mots, la vicomtesse lorgna son frère du coin de l’œil :

– C’est donc pour cela, dit-elle, que tu me priais tout à l’heure de te marier ?

– Mais, continua Fabien, on voit tous les jours à l’hôtel Sallandrera un jeune Espagnol, un cousin nommé don José…

– Le fiancé, dit Rocambole.

– Peut-être…

– Alors vous voyez bien que vous vous trompez tous deux, car je ne suis point assez fou pour aimer une femme aux trois quarts mariée déjà…

– Bah ! les mariages se défont… qui sait ?

Et Fabien en resta là ; mais Rocambole comprit que, le cas échéant, il aurait dans son beau-frère le vicomte d’Asmolles un puissant auxiliaire pour arriver jusqu’à mademoiselle Conception de Sallandrera et obtenir sa main.

Rocambole quitta sa sœur et son beau-frère vers deux heures de l’après-midi et alla passer son après-midi à son club, où il dîna.

Le soir, à neuf heures, il passa rue de Surène, où il changea de costume et se trouva, à dix, à l’angle de la rue de Ponthieu. Comme l’avant-veille, il vit sortir don José enveloppé dans son manteau. Don José prit de nouveau le chemin de la place Laborde et disparut dans l’allée noire qui portait le numéro 3 de la rue du Rocher. Comme le jour précédent, Rocambole attendit. Au bout d’une heure, don José ressortit et s’éloigna d’un pas rapide.

– Voyons, se dit Rocambole, qui avait coutume d’analyser les faits et d’en chercher la cause première, si cet homme qui vient là chaque soir déguisé et s’en va au bout d’une heure, cache une maîtresse dans cette maison, pourquoi la quitte-t-il si vite ? Craint-il la visite nocturne du duc de Sallandrera ? C’est peu probable… Redoute-t-il que mademoiselle Conception ne le fasse épier ? Assurément non, car il ne doit rien craindre de la femme qui sait son infamie, et qu’il compte traîner à l’autel, comme un bourreau

traîne le patient au supplice. Il y a donc un nouveau mystère dans tout cela, et, bien évidemment, don José ne revient pas à son hôtel pour y rester. Rocambole se fit toutes ces réflexions en suivant don José de loin.

L'hidalgo, à onze heures un quart, rentra chez lui. Mais il ne ferma point si vivement la porte que le faux marquis de Chamery n'eût eu le temps d'apercevoir au fond de la cour une voiture attelée qu'il reconnut sur-le-champ. C'était le dog-cart de don José, dont il avait remarqué l'optique lumineuse des lanternes.

– Bon ! se dit-il, notre homme va sortir encore.

« Je ne sais pas si j'aurai le temps de te suivre, pensa-t-il, car mademoiselle Conception m'attend à minuit, mais je saurai toujours quelle est la direction que tu prends.

Et Rocambole calcula que bien certainement don José dépouillerait son manteau, sa casquette et sa grande barbe s'il sortait en voiture et que les dix minutes nécessaires à cette métamorphose lui permettraient, à lui Rocambole, de chercher un véhicule. Il courut donc à la remise la plus proche, se jeta dans un coupé, et revint rue de Ponthieu juste au moment où le dog-cart sortait.

– Suis cette voiture, dit-il à son cocher ; cent sous de pourboire.

Le coupé était attelé d'un reste de cheval anglais à qui une haute ration d'avoine conservait encore ses jambes de six ans. Rocambole ne perdit donc pas de vue un seul instant le dog-cart, qu'il vit descendre les Champs-Élysées, la rue Royale, prendre le boulevard, et s'arrêter à l'angle de la rue Godot-de-Mauroy. Là don José descendit, renvoya son équipage, et se prit à arpenter le trottoir ; mais Rocambole avait sa montre sous les yeux, et il était près de minuit.

– Je ne puis pourtant pas, dit-il, faire attendre une Sallandrera. Demain je prendrai mieux mes mesures et je saurai ce que cet hidalgo vient chercher sur ce trottoir.

À minuit moins quelques minutes, mademoiselle Pépita-Dolorès-Conception de Sallandrera attendait le faux marquis de Chamery. Elle était seule dans son atelier de peinture. Cette vaste pièce, à peine éclairée par un flambeau placé dans un coin, avait une physionomie étrange et fantastique. C'était, à l'œil, un vague pêle-mêle de lumières et d'ombres, de grandes figures immobiles semblant se détacher en relief de leurs cadres, de groupes et de blanches statues disséminées çà et là, de tentures sombres ou éclatantes. Puis, au milieu de tout cela, cette jeune fille vêtue de noir, aussi pâle, aussi triste que ces figures de marbre éparses autour d'elle, et qui semblait leur emprunter leur morne immobilité.

C'était pourtant, comme on avait pu le voir par son manuscrit, une noble et forte créature, une belle âme pleine de maturité et de candeur à la fois, que la fille du duc de Sallandrera. Elle avait été élevée comme une Romaine : elle se sentait, à l'heure du danger, le noble courage de s'adresser au seul homme qui, elle en avait la persuasion, hélas ! pût la sauver en l'arrachant à l'assassin don José. Et cependant, une démarche semblable à celle qu'elle avait tentée la nuit précédente et qu'elle allait renouveler, lui coûtait énormément, la rendait toute tremblante et réveillait en elle toutes les pudeurs, toutes les craintes, toutes

les alarmes de la jeune fille timide et pure. Mais elle avait foi en Rocambole ; elle voyait en lui le seul, l'unique protecteur que lui offrît le hasard.

Rocambole lui était apparu comme un sauveur, pour la première fois ; depuis, l'habile aventurier, noblement drapé dans son nom pompeux, s'était toujours montré à la hauteur de son rôle. Tour à tour timide, empressé, respectueux, parfois l'œil brillant de fierté et d'audace, il avait su se poser dans l'esprit de Conception comme un de ces hommes dont l'amour fait des héros et qui ne reculent devant aucun obstacle.

Pourtant, en suivant du regard la marche de l'aiguille qui marquait l'heure au cadran d'une grande pendule Louis XIV adossée à l'un des murs de l'atelier, Conception avait un horrible battement de cœur. Il lui semblait qu'elle accomplissait une action coupable en recevant ainsi, à pareil moment, un homme qui n'était ni son fiancé, ni son parent, ni même son ami, selon le monde. Comme minuit allait sonner, le négrillon souleva une ample portière qui masquait l'entrée de l'atelier… Conception sentit tout son sang abandonner ses veines et affluer précipitamment à son cœur. Elle n'eut point la force de se lever. M. le marquis de Chamery entra… Il entra d'un pas lent et grave, du pas de l'homme qui, par avance, accepte une haute et solennelle mission. Puis il prit la main que Conception tout émue lui tendait, et il l'effleura respectueusement de ses lèvres.

Le négrillon avait disparu.

Conception n'avait point la force de parler. Elle était toute tremblante devant cet homme qui, maintenant, possédait les terribles et tristes secrets de sa famille.

Rocambole devina la cause de cette émotion à laquelle elle était en proie. Il tira le manuscrit de sa poche et le tendit à la jeune fille.

– Brûlez cela, mademoiselle, lui dit-il avec tristesse, ces pages ne resteront gravées dans ma mémoire que le temps nécessaire pour vous sauver…

Elle reprit le manuscrit et le jeta vivement dans le feu.

– Merci, dit-elle, vous êtes un homme d'honneur et j'ai eu raison de croire en vous.

– Mademoiselle, reprit Rocambole, hier, lorsque vous n'étiez à mes yeux qu'une jeune fille belle, entourée, heureuse, j'eusse donné ma vie tout entière pour obtenir la faveur de m'asseoir là, près de vous, l'espace de quelques minutes… pardonnez-moi, mais je vous aimais…

Conception tressaillit, et le rouge de la pudeur envahit son front.

– Rassurez-vous, mademoiselle, reprit le faux marquis d'un ton si noble et si persuasif qu'il remua les fibres les plus secrètes du cœur de Conception ; rassurez-vous, ce n'est point aujourd'hui, ici, à pareille heure, alors que vous m'apparaissez isolée et sans appui, que j'oublierai un seul instant le respect profond qui vous est dû.

Il fléchit un genou devant elle et poursuivit :

– Voulez-vous m'accepter pour ami, pour frère, pour défenseur ?

– Oh ! oui, dit-elle avec expansion.

– Eh bien ! écoutez-moi alors…

Et la physionomie de Rocambole devint soucieuse et grave, tandis que son regard, par une opposition bizarre, exprimait en même temps une froide hardiesse.

Il reprit :

– Don José est un vil assassin, un de ces hommes qui ne reculent devant aucune extrémité.

– Aucune, dit tristement Conception.

– Il a fait assassiner son frère… Il tuerait votre père comme il vous l'a dit, si vous osiez vous ouvrir à M. le duc.

– Oh ! il le ferait, répéta Conception avec l'accent de la conviction.

– Et cependant, poursuivit Rocambole, dans quinze jours vous aurez quitté Paris avec votre famille et lui… Vous irez à Cadix recevoir le dernier soupir de cet infortuné don Pedro, et…

Conception porta la main à ses yeux et Rocambole vit jaillir une larme au travers de ses doigts.

– Et, acheva le faux marquis de Chamery, dans un mois vous serez sa femme.

– Horreur ! murmura la jeune fille.

Rocambole reprit alors sa main et la pressa affectueusement.

– Mais cela ne sera pas, dit-il, j'en fais le serment sur la cendre de mes pères ; cela ne sera pas, parce que vous avez eu le courage de m'appeler à votre aide, mademoiselle.

– Ah ! sauvez-moi, sauvez mon père, murmura-t-elle, et vous aurez ma reconnaissance.

– Si vous êtes heureuse, je le serai…

Rocambole était décidément à la hauteur de son rôle chevaleresque et le baronnet sir Williams lui-même en eût été émerveillé.

– Maintenant, continua-t-il, ne me questionnez pas, mademoiselle, ne me demandez pas comment j'effacerai don José du livre de votre vie, comment ce misérable, que l'honneur d'un noble nom protège vis-à-vis des lois, sera châtié pour ses crimes.

Conception frissonna :

– Mon Dieu ! dit-elle, allez-vous donc le tuer ?

Un triste sourire glissa sur les lèvres du marquis de Chamery.

– Hélas ! dit-il, faut-il donc vous répéter le secret de mon cœur… Je vous aime… Et si je tuais don José en duel, ne serait-ce point creuser entre vous et moi un abîme rempli de sang ?

– C'est vrai, murmura-t-elle en courbant le front.

– Mais, continua Rocambole, si je ne tue pas don José, si je ne suis pas la main vengeresse qui frappe, je serai la pensée inexorable qui ordonne et condamne. Don José prononcera lui-même son arrêt de mort.

– Que dites-vous ? s'écria Conception.

– Écoutez, acheva le faux marquis, si dans huit jours on vous rapporte, à l'hôtel Sallandrera, don José mort ou mourant, n'accusez personne de son trépas, personne, si ce n'est la justice divine qui atteint tôt ou tard les empoisonneurs et les meurtriers. Maintenant, adieu, mademoiselle, vous ne me reverrez que le jour des funérailles de don José.

Rocambole baisa respectueusement la main que lui tendait la jeune fille toute frissonnante, et se retira. Elle le reconduisit jusque sur le seuil de l'atelier, et y demeura jusqu'à ce que le bruit de ses pas se fût perdu dans l'éloignement.

– Ma parole d'honneur ! murmura Rocambole en s'en allant, je me suis passablement avancé avec cette innocente jeune fille ; si mon honorable ami sir Williams ne vient à mon aide, je ne sais comment je ferai pour qu'on rapporte un soir, à mademoiselle Conception, don José mort ou mourant. Bah ! le génie de sir Williams est là ! ajouta-t-il avec une conviction qui disait tout ce qu'il y avait de fanatisme dans sa croyance en l'homme qui avait guidé ses premiers pas dans la carrière du crime.

XXIII

Le lendemain du jour où le marquis de Chamery prenait connaissance du manuscrit de Conception et se rendait ensuite à l'hôtel de Sallandrera, où la jeune fille l'attendait, don José d'Alvar sortait de chez lui vers dix heures, vêtu comme l'avant-veille en ouvrier, le visage couvert d'une fausse barbe, et, comme l'avant-veille, il prenait le chemin de la rue du Rocher, après avoir, du coin de la place Laborde, inspecté les fenêtres du quatrième étage de cette maison dont il possédait une clé.

Paris cache des mystères sans nombre. L'habitation, dans laquelle don José pénétra, était en apparence, et si l'on en jugeait par l'extérieur, destinée à abriter de petits ménages d'ouvriers peu aisés. On eût juré que le loyer le plus élevé, même au premier étage, ne dépassait point cent écus.

La porte était une porte bâtarde. On entrait par une allée noire, humide, dont le sol était glissant. Au bout de cette allée, on trouvait un escalier en coquille, étroit, mal éclairé par deux quinquets placés à trois étages de distance. Une corde graisseuse servait de rampe.

Le monde aristocratique dans lequel brillait l'élégant don José, les jeunes sportsmen qui pariaient contre lui à La Marche ou à Chantilly, n'eussent jamais voulu croire qu'il se rendait chaque soir dans ce bouge, y entrait avec un passe-partout, car la maison n'avait pas de concierge, et montait au quatrième, où il sonnait à droite de l'escalier, à une petite porte sur laquelle était écrite cette enseigne à la main :

Madame Coralie, brunisseuse.

Cela était cependant.

Ce soir-là, don José trouva la porte du quatrième entr'ouverte. Il la poussa et se trouva dans une petite pièce meublée en noyer, tendue d'un papier à huit sous le rouleau, garnie d'un fourneau dans un coin, d'un lit dans un autre, avec une table sur laquelle se trouvaient rangés l'ouvrage et les outils d'une véritable brunisseuse.

Une femme de quarante à quarante-cinq ans, grande, maigre et conservant, toutefois, de lointains vestiges de beauté, était assise devant cette table et travaillait. C'était madame Coralie. Madame Coralie était une ancienne habituée du Prado et de la Chaumière(11), qui s'était bravement mise à l'ouvrage le jour où les premières bises d'hiver avaient chassé les amoureux. Du reste, elle avait plusieurs cordes à son arc, et malgré la modestie de son domicile, elle faisait, comme on va le voir, d'assez belles affaires. À la vue de don José, elle se leva avec toutes les marques du plus profond respect, et l'appela Monseigneur. Don José répondit assez froidement aux démonstrations de madame Coralie, et lui dit d'un ton sec :

– Est-il venu quelqu'un ?

– Personne, répondit-elle.

– C’est bien.

Madame Coralie ferma sa porte et poussa le verrou placé à l’intérieur. Alors, don José se dirigea vers l’angle de la chambre où était le lit. Entre le dossier du lit et le mur, il y avait un espace d’environ un mètre de largeur. Un rideau de perse à douze sous, semblable à ceux qui formaient le baldaquin du lit, couvrait cet espace et semblait dissimuler un portemanteau. En réalité, il dissimulait une porte sur laquelle don José frappa deux coups.

La porte s’ouvrit et démasqua un couloir plongé dans une demi-obscurité, mais à l’extrémité duquel brillait une faible clarté, qui sembla devenir le phare conducteur du jeune hidalgo. Don José poussa la porte derrière lui et s’engagea dans le couloir, qui était désert, preuve évidente qu’on lui avait ouvert à l’aide d’un cordon. Parvenu au bout du couloir, l’Espagnol franchit le seuil d’une belle pièce spacieuse, qui ne ressemblait pas plus au réduit de la brunisseuse qu’un hôtel du faubourg Saint-Germain ne ressemble à une bicoque du quartier Saint-Marcel. C’était, on pouvait le croire du moins, la salle à manger d’un luxueux appartement. Deux portes se faisaient face, l’une donnant sans doute sur un escalier de maître ou une antichambre, l’autre pénétrant dans l’intérieur de l’appartement.

Don José marcha à l’une des portes à deux vantaux, mit la main sur le bouton de cristal, l’ouvrit et pénétra dans un beau salon Louis XV, à meuble doré, à tapis orné de grandes rosaces. Tout à coup une portière fut soulevée au fond de cette deuxième pièce et livra passage à un flot de clarté éblouissante. En même temps, une femme se montra, étendit la main et prit la main de don José. Puis elle l’attira à elle, laissa retomber la portière, et don José se trouva dans le plus coquet, le plus enivrant, le plus séduisant et le plus bizarre à la fois des boudoirs.

Ni la délicate retraite d’une jeune et belle héritière du noble faubourg, à qui ses aïeux ont transmis le sentiment du beau et le goût des arts, ni le cabinet de travail d’une de ces reines de théâtre, au front desquelles brille l’auréole du génie, ne donneraient une idée exacte de ce lieu mystérieux et parfumé où pénétra l’hidalgo don José. Ce n’était plus Paris, ce n’était plus l’Europe… c’était l’Orient… l’Orient enfermé tout entier entre quatre murs, l’Orient étincelant de lumières, chaud de couleurs, rutilant de volupté, l’Orient des Mille et une Nuits. C’étaient Grenade et l’Alhambra réduits en douze pieds carrés et enfermant une de ces créatures introuvables échappées du cerveau d’un poète arabe, et dont les guerriers nomades, par les nuits étoilées du désert, rêvent sur le seuil de leur tente en contemplant les cimes dentelées du vieil Atlas.

Il est un type étrange et curieux dont les arts, le théâtre et le roman ont tant abusé qu’il n’éveille plus aucun écho aujourd’hui. Ce type, c’est le bohémien, ou plutôt la bohémienne. Il a été convenu, depuis nombre d’années, que le bohémien était un pauvre diable traversant en paria le monde civilisé, bien qu’il empruntât tous les costumes.

Ici, poète sans talent ou sans librairie ; là, comédien sans *impresario ;* plus loin, vagabond couchant au revers des fossés qui bordent les grandes routes ; quelquefois, voyageant en famille dans une charrette traînée par un âne chétif qui broute l’herbe des chemins et la verdure maladive des buissons, mendiant partout, volant souvent : tous ces déclassés, tous ces errants de la civilisation moderne ont reçu la dénomination générique de bohémiens.

Pour la foule, une bohémienne est une vieille femme ridée, horrible, qui dit la bonne aventure et jette des sorts aux troupeaux. Mais de vrais bohémiens, de cette race énergique et singulière qui a traversé le Moyen Âge et la période moderne en conservant ses mœurs, son langage, sa beauté mâle et hardie, se mêlent à tous les peuples, sans jamais se confondre avec eux, on en a à peine parlé, et on n'en retrouve intacts les derniers vestiges que dans la péninsule espagnole.

La femme chez laquelle entrait don José était une bohémienne, mais une bohémienne de vingt-trois ans, belle à faire tourner une tête de sage, belle à séduire un peintre à la recherche d'un type effacé et perdu. Comme ses sœurs du théâtre ou du roman, elle n'était point couverte de tristes oripeaux et de haillons ; ses bras nus ne supportaient point des bracelets de cuivre, son cou n'était pas orné d'un collier de verroteries. Bohémienne comme ses pères, elle avait couru le monde en courbant tous les fronts devant elle, en faisant battre tous les cœurs. Peut-être avait-elle tendu la main, mais pour recevoir des monceaux d'or, et non point une poignée de gros sous. Comme les filles de sa race, elle avait dansé en public, jouant des castagnettes et agitant les grelots de son tambour de basque, – mais c'était sur les planches des grandes scènes de l'Italie et de l'Espagne. Bohémienne au fond du cœur, fidèle aux traditions et à la foi mystérieuse de ses aïeux, elle avait emprunté à la civilisation, qu'elle méprisait du reste, son éducation et son amour du luxe et de l'or.

Quand don José entra, elle était vêtue d'une robe de velours noir à retroussis rouges garnis de paillettes d'or. Cette robe, courte et serrée à la taille, véritable costume de théâtre, laissait voir une jambe nerveuse et divinement modelée, qui se terminait par un adorable petit pied chaussé d'une sandale mauresque. Elle avait posé un camélia rouge dans sa luxuriante chevelure noire et crépue, et de grosses boucles d'oreilles en diamants étincelaient sur son cou d'un brun doré, moins brillants cependant que ses grands yeux aux reflets profonds et mobiles, moins éblouissants de blancheur que ses petites dents aiguës, que le rire laissait entrevoir sous ses lèvres plus rouges que le carmin.

– Ah ! te voilà enfin ? dit-elle.

Puis elle le fit asseoir auprès d'elle sur une large ottomane, entre deux touffes de grenadiers éclos dans la tiède atmosphère d'une chaude serre et poussés dans de beaux vases de marbre jaune comme l'ambre.

– Te voilà donc, soleil de ma vie ! répéta-t-elle. J'ai cru que tu ne viendrais pas aujourd'hui, mon doux seigneur.

– Ne viens-je pas tous les soirs ? répondit don José.

– Oui, c'est vrai.

Et, la regardant avec une joie fiévreuse :

– Ah ! c'est que, vois-tu, dit-elle, il est des instants où je suis jalouse…

– Jalouse ! fit l'Espagnol en riant.

– Oui, jalouse de tout. Jalouse de ce monde qui t'entoure et dans lequel je ne puis pénétrer ; jalouse de tes serviteurs, qui te voient à toute heure ; jalouse de tes chiens favoris, du cheval que tu montes, de l'air que tu respires enfin…

– Folle ! triple folle !

– Oh ! folle si tu veux. Mais si, comme moi, depuis une année, on te tenait enfermé là, dans cette prison dorée, avec défense absolue de sortir, de te mettre à la croisée, de regarder dans la rue…

– Pauvre Fatima !

– Si tu étais là, à ma place, poursuivit-elle, et que tu te prisses à penser que moi je respire le grand air, allant et venant librement, montrant à tous ma beauté et mon sourire, ne serais-tu pas jaloux, toi ?

– Fatima, dit gravement don José, tu sais bien qu'en dehors de toi je n'aime rien en ce monde !

– Pas même ta fiancée ? fit-elle d'un ton railleur.

Don José haussa les épaules.

– Ne sais-tu donc pas, dit-il, qu'elle me hait et me méprise ?

– Je le sais.

– Crois-tu que nous nous pardonnerons jamais l'un à l'autre, elle la mort prochaine de don Pedro, moi les sanglantes injures dont elle a osé m'accabler ?

– J'espère bien que non, murmura la bohémienne avec un sourire de haine.

– Oh ! sois tranquille, poursuivit-il avec un accent et un sourire qui eussent donné le frisson à mademoiselle de Sallandrera ; sois tranquille, Fatima, le lendemain du jour où j'aurai épousé Conception, où son père aveuglé m'aura transmis sa grandesse et ses titres, ce jour-là, Conception et moi nous serons désormais étrangers l'un à l'autre. Je n'aime qu'une femme au monde, c'est toi…

– Oh ! je te crois, dit-elle, je te crois quand tu me dis cela avec tes grands yeux qui parlent, avec ton sourire devant lequel je suis toujours prête à m'agenouiller… Mais quand tu n'es plus là…

Don José haussa les épaules.

La gitana poursuivit avec animation :

– Alors, ma pensée te suit au travers de ce Paris que j'habite depuis un an et que je n'ai jamais vu ; il me semble que je te vois admiré, envié, entouré… que les femmes qui se trouvent sur ta route se font belles exprès pour toi… et alors je souhaite que toutes les femmes du monde n'aient qu'une seule tête…

– Pourquoi ? demanda don José.

– Pour la couper ! répondit Fatima, qui refit sans le savoir un mot célèbre du cardinal de Richelieu.

Don José la regarda en souriant :

– Tu es donc bien malheureuse à Paris ? demanda-t-il.

– Oh ! j'y étouffe…

– Vrai ?

– Tiens, le soir, quand il fait nuit et qu'on ne peut me voir, je me mets parfois à la fenêtre, agitée d'un vague espoir. Il me semble que je vais revoir notre ciel bleu et nos étoiles d'or, dôme éternel de notre Grenade…

– Et tu n'aperçois que le brouillard ?

– Hélas ! alors je songe à ma vie errante et folle d'autrefois, à mes triomphes de danseuse, à cette légion d'adorateurs qui se courbait devant moi quand je passais, à ce peuple qui saluait mes pirouettes et ma beauté de ses bravos frénétiques. Il est des heures où j'ai un fandango bruyant dans les oreilles, et alors je me prends à pleurer.

– Regrettes-tu tout cela ?

– Oh ! non, car je t'aime… mais je me sens mourir à Paris.

– Eh bien ! dit don José, console-toi, nous partirons bientôt.

– Dirais-tu vrai ?

– Je te le jure.

– Mais quand ?

– Dans quinze jours.

La gitana fronça le sourcil.

– Et où vas-tu ? dit-elle.

– À Cadix.

– Ah ! je comprends…

Un cruel sourire glissa sur les lèvres de don José.

– Don Pedro va mourir, dit-il avec l'accent d'une joie sombre.

La bohémienne courba le front.

– Ah ! dit-elle, il fallait bien t'aimer, mon José, pour commettre un tel crime…

Don José ne répondit pas.

Mais tout à coup la gitana se leva brusquement, le regarda d'un air plein de défiance, lui arracha des mains un mouchoir qu'il venait de tirer et avec lequel il jouait négligemment. Et elle jeta un cri sourd, courut à la cheminée du boudoir et y saisit un poignard dont la lame brillante étincela à la clarté des bougies.

– Ah ! traître ! s'écria-t-elle.

XXIV

Cette femme si aimante, si nonchalante tout à l'heure et dont chaque mouvement trahissait l'abandon, venait de se métamorphoser tout à coup. Le sang demi-sauvage qui coulait dans ses veines s'était allumé soudain, son œil étincelait de courroux, ses lèvres crispées étaient prêtes à vomir l'outrage. Elle vint sur don José le poignard levé, le regard en feu :

– Ah ! traître ! répéta-t-elle, tu me diras d'où te vient ce mouchoir de femme au chiffre entrelacé, ou tu mourras !

Malgré lui, don José avait pâli.

– Ce mouchoir !… dit-il, eh bien ?

– Eh bien ! d'où te vient-il ?

– Mais… il est à moi !

– Tu mens ! c'est un mouchoir de femme avec un C et un S entrelacés.

Don José se remit sur-le-champ de son émotion.

– Un C et un S ? dit-il.

– Oui.

– Eh bien ! tu ne devines pas ?

– Je respire le parfum qui s'en exhale, s'écria la bohémienne d'une voix sombre, et ce parfum trahit pour moi une rivale.

– Tu es folle, dit tranquillement don José.

Fatima leva son poignard.

– Parle ! ou je te tue…

Don José croisa les bras et la regarda en souriant :

– J'ai bonne envie de me taire, dit-il.

– Don José !… don José !… murmura la bohémienne, dont la voix couvait des tempêtes, prends garde ! tu ne me connais point encore… si tu m'as trompée, tu mourras.

Mais don José se prit à rire.

– Tu es folle, dit-il. Ce C et ce S constituent le chiffre de ma cousine : Conception de Sallandrera. J'étais aujourd'hui dans son atelier, j'avais oublié mon mouchoir, elle m'en a offert un…

Le bras levé de la gitana retomba sans force et laissa échapper le poignard, mais la défiance continua à se peindre dans son regard :

– Tu es heureux, dit-elle, d’avoir trouvé cette explication ; elle te sauve la vie.

– Sotte ! répondit don José, l’explication est vraie, et, d’ailleurs, je ne crains pas tes menaces…

– Tu as tort, don José ; le jour où tu m’auras trahie et où j’en aurai la preuve…

– Eh bien ? fit l’Espagnol, qui semblait se jouer du courroux de sa maîtresse.

Elle se rassit auprès de lui, et le regarda si fixement qu’il baissa involontairement les yeux.

– Don José, lui dit-elle, tu ne sais donc pas que le jour où je me suis prise à t’aimer, à renoncer pour toi à ma vie vagabonde, consentant à devenir ton esclave, à me laisser enfermer, à ne vivre que pour toi et par toi, ce jour-là j’ai fait le serment de te faire expirer dans les plus affreux supplices, si jamais une autre femme que moi ou celle que tu dois épouser pour assouvir ton ambition effleurait ses lèvres des tiennes ?

– Je le sais.

– Et me crois-tu femme à trahir mon serment ?

– Non.

Elle le regarda encore.

– Tu es Espagnol, dit-elle ; si infâme que tu puisses être, tu dois croire en Dieu ?

– J’y crois.

– Eh bien ! jure-moi, sur ce Dieu qui n’est pas le mien, que tu ne m’as point trahie…

– Je te le jure.

Le front soucieux de la bohémienne parut se dérider.

– Cependant, dit-elle, j’ai fait un affreux rêve cette nuit.

– Et tu crois aux rêves ?

– Je suis bohémienne.

– Et… que disait ton rêve ?

– Rien. Mais il laissait voir.

– Qu’as-tu vu ?

– Un bal ; un bal où chaque invité portait un costume bizarre, et avait le visage couvert d’un masque.

– Et j’y étais ?

– Oui.

– Après ?

– Tu donnais le bras à une femme.

– Ah !

– Cette femme, tu l’aimais… tu le lui murmurais à l’oreille.

– Alors, dit gaiement don José, cette femme, c’était toi ?

– Non.

– Pourquoi non ?

– Parce qu’elle portait au cou une croix d’or.

– Eh bien ! qu’est-ce que cela prouve ?

– Que ce ne pouvait être moi.

– Pourquoi ?

– Parce que je ne suis pas chrétienne, et que je ne blasphème pas ta religion.

– Alors, fit don José avec insouciance, ton rêve a menti. Je n’aime aucune femme… ou plutôt, je n’aime que toi.

– Puisses-tu dire vrai, don José !

– Ah ! murmura l’Espagnol d’un ton de dépit, ta jalousie est insupportable, Fatima.

– Je t’aime…

– Moi aussi, que veux-tu encore ?

– Oh ! c’est que, dit-elle avec feu, je voudrais te bien persuader, don José, qu’il y a entre nous un lien indissoluble.

– Notre amour…

– Non, notre crime…

Et Fatima prononça ces mots d’une voix sombre.

Don José tressaillit et se tut.

– Écoute, poursuivit-elle, jusqu’au jour où mon amour pour toi m’a rendue criminelle, tu as été libre de m’abandonner à l’heure où tu ne m’aimerais plus ; mais ce jour-là, le jour où j’ai trempé mes mains dans le sang de ton frère pour t’assurer sa fiancée, ce jour-là, vois-tu, don José, tu m’as appartenu tout entier, et pour toute ta vie. Le crime est une chaîne indissoluble.

– Fatima, dit don José en haussant les épaules, parle-moi donc de ton amour, et non point de ce que tu appelles notre crime.

Et comme elle courbait le front et se taisait, don José poursuivit :

– D’ailleurs, ce crime dont tu parles ici, ni toi ni moi ne l’avons commis.

– Mais nous l’avons dicté.

– Ce sont tes frères ; tes frères à qui j’ai promis cent mille ducats sur la dot de ma future femme.

– C’est vrai, dit Fatima, mes frères sont de misérables bandits sans foi ni loi, qui tuent pour de l’argent.

– Seulement, observa don José en ricanant, ils savent se faire payer cher.

– J'en conviens ; mais, ajouta-t-elle, revenant à ses soupçons jaloux, le jour où je t'aurai désigné à leur poignard, ils ne se feront point payer ta mort.

Don José se leva et la baisa au front.

– Vous êtes folle, ma Fatima bien-aimée, dit-il, et vous m'outragez.

– Moi ?

– Sans doute, puisque vous doutez de mon serment.

– Oh ! pardonne-moi, dit-elle, mais j'avais toujours cru à mes rêves.

– Eh bien ! à l'avenir tu n'y croiras plus. Je t'aime et n'aime que toi.

– Bien vrai ? interrompit-elle avec un reste de défiance et cherchant à lui retourner l'âme avec son regard.

– Foi d'hidalgo !

Il s'enveloppa dans son manteau, remit sa fausse barbe et enfonça sa casquette sur ses yeux :

– Adieu ! dit-il, il est minuit… Il prend fantaisie quelquefois, tu le sais, à mon oncle, le duc de Sallandrera, de monter chez moi en sortant de son club. À demain.

– Adieu, dit-elle, en le reconduisant jusqu'à la porte du salon.

Et comme il lui prenait une dernière fois la main et allait s'esquiver, elle le rappela :

– Donne-moi ce mouchoir, dit-elle.

– Quelle folie !

– Je le veux.

Don José hésita.

– Mais tu veux donc me faire croire qu'il te vient d'une femme aimée ! s'écria-t-elle avec colère.

Il lui tendit le mouchoir :

– Prends, dit-il, je dirai à Conception que je l'ai perdu.

La bohémienne s'empara du mouchoir comme une tigresse allonge sa griffe sur une proie ; puis, de ses ongles effilés et roses, elle le mit en pièces et en laissa dédaigneusement tomber les lambeaux sur le tapis.

Don José ne sourcilla pas.

– Maintenant, lui dit-elle, va-t'en. À demain. Mais souviens-toi que nous nous appartenons l'un et l'autre comme des esclaves, et que tu mourras si tu me trahis.

Don José s'en alla, murmurant à part lui : – Oh ! si cette femme que je n'aime plus ne possédait pas mon secret… si elle ne suspendait point sur ma tête le poignard de ses frères…

Et il quitta la rue du Rocher, ivre de rage, car le mouchoir que Fatima venait de mettre en lambeaux n'appartenait point à Conception. Don José avait menti !

Fatima demeura sur le seuil de ce couloir par où don José venait de disparaître, jusqu'à ce qu'elle eût cessé d'entendre le bruit de ses pas. Puis elle revint, traversa de nouveau le salon et voulut rentrer dans son boudoir. Mais elle recula étonnée et jeta une exclamation étouffée. Un homme était devant elle… Un inconnu qui semblait surgir de terre – car le boudoir n'avait qu'une issue – et qui la regardait fort tranquillement, tenant le poignard que Fatima avait abandonné tout à l'heure. Ce poignard était la seule arme que la bohémienne possédât.

– Qui êtes-vous ? lui dit-elle vivement et obéissant à un sentiment de terreur.

– Un ami.

– Un ami ! vous ?

– Moi.

– Que me voulez-vous ?

– Vous parler de don José.

Et l'inconnu, d'un geste à la fois poli et impérieux, la pria de fermer la porte du boudoir.

Les yeux de cet homme brillaient d'une sorte d'éclat fascinateur dont, malgré elle, la gitana subit l'ascendant. Cette nature altière venait d'être domptée par un regard. Elle ferma la porte et lui dit :

– Parlez… je vous écoute.

– Oh ! dit l'inconnu, c'est un peu long… mais enfin nous y arriverons.

Fatima le regardait avec une sorte de stupeur, qui prenait tout autant sa source dans ses dehors et sa physionomie étrange, que dans la manière incompréhensible, et pour ainsi dire mystérieuse, dont il s'était introduit chez elle. En effet, jamais poète allemand perché tout en haut d'une ruine féodale, auprès d'un nid de cigogne, n'avait rêvé un plus bizarre héros de légende. Cet homme était plutôt grand que petit. Son visage avait cette couleur blafarde et pâle qu'obtiennent certains acteurs de théâtre, avec des effets de lumière habilement ménagés ; des cheveux d'un blond ardent descendaient à profusion sur ses épaules, et une barbe de même couleur, inculte et touffue, couvrait sa poitrine. D'épais sourcils également blonds donnaient à son regard je ne sais quoi de mobile et d'indécis qui étonnait.

Cet homme était-il grimé, ou bien avait-il son visage ordinaire ? Le plus habile observateur n'aurait certes pu trancher la question. Ce visage ne portait l'empreinte définitive d'aucun âge. Était-ce un vieillard ? Était-ce un jeune homme ? Mystère !

Quant à son costume, il était plus extraordinaire encore et ne sortait bien certainement ni de chez Babin, ni de chez Moreau. Il était vêtu d'un pantalon collant enfermé dans une botte à revers, mais une botte usée, salie, éculée, et qui semblait attester la pauvreté de son propriétaire. Une vieille houppelande marron à brandebourgs était croisée sur sa poitrine.

Quant à sa coiffure, elle consistait en une casquette de peau de renard à visière longue et qui lui servait d'abat-jour.

Sans la botte à revers, on eût dit un de ces vieux usuriers de Francfort qu'on voit apparaître dans les maisons de jeu des bords du Rhin, où ils viennent changer *gratis* à la banque ces mêmes monnaies dont ils font ensuite payer le change aux étrangers sur le pied de vingt-cinq ou trente pour cent. Si ce n'eût été la casquette et la houppelande, on aurait pu croire à un vieil étudiant allemand.

Tandis que Fatima considérait ce personnage qui, pour elle, avait tout le fantastique d'une apparition, ce dernier attacha sur elle un regard profond et lui dit :

– Vous vous nommez Fatima !

– Oui, répondit-elle.

– Vous êtes la maîtresse de don José ?

Elle tressaillit et le regarda de nouveau :

– Le connaissez-vous donc ?

– Je connais la femme qu'il aime et pour l'amour de qui il vous trahit.

Ces mots firent bondir Fatima comme une lionne qui entend siffler la balle des chasseurs, et ses deux yeux brillèrent comme deux lames d'épée qu'on brandit au soleil.

– Vous mentez ! s'écria-t-elle.

Mais l'inconnu la tint clouée sous son regard morne et continua :

– Attendez donc, Fatima, quand je vous aurai dit ce que don José et vous croyez seuls savoir… vous ajouterez peut-être quelque foi à mes paroles…

Et Fatima, domptée mais frémissante, murmura de nouveau :

– Parlez… je vous écoute…

– Fatima, reprit l'inconnu, don José a un frère…

La gitana tressaillit.

– Ce frère se nomme don Pedro.

– Le connaissez-vous aussi ? fit-elle en tremblant.

– Peut-être… il se meurt… il sera mort dans quinze jours.

La gitana courbait le front, étreinte sans doute par le remords.

– Attendez, poursuivit l'étrange personnage, il meurt empoisonné, miné d'un mal horrible qui lui a été inoculé violemment…

Cette fois la gitana leva les yeux sur l'inconnu et le regarda avec épouvante.

– Vous savez cela ? dit-elle.

– Je sais que, don José et vous, êtes les assassins de don Pedro.

Cette fois, la terreur domina chez la gitana tout autre sentiment.

– Oh ! grâce ! grâce ! dit-elle, comme si cet homme qui l'accusait lui fût apparu pour être le vengeur de don Pedro, grâce ! je l'aimais !

Mais l'inconnu se mit à rire.

– Ces choses-là ne me regardent point, dit-il, et peu m'importe que don Pedro se meure ou soit mort… ne craignez rien, Fatima…

– Que voulez-vous donc alors ? fit-elle un peu rassurée.

– Ne disais-tu pas tout à l'heure à don José…

– Comment ! vous étiez là ?

– Qu'importe ! je le sais. Ne lui disais-tu pas : « Don José, don José, si tu me trompes jamais, tu mourras !… »

– Oui, je le disais.

– Le pensais-tu ?

– Je le jure.

– Eh bien ! dit en ricanant l'inconnu, si tu es femme à tenir ton serment, je te montrerai don José donnant le bras à ta rivale.

– Mais où ? mais quand ? demanda Fatima frissonnante de jalousie et de courroux.

– Dans huit jours, au milieu d'un bal masqué.

– Ô mon rêve ! murmura la bohémienne bouleversée, je l'ai vu dans mon rêve !

Et regardant cet homme avec effroi :

– Mais vous êtes donc Satan ? lui dit-elle.

– Peut-être.

Et il laissa bruire entre ses lèvres un éclat de rire réellement infernal.

XXV

Vis-à-vis de don José, lorsqu'elle n'était armée que d'un simple soupçon, la gitana Fatima avait déployé toutes les colères, tous les courroux de la passion. Elle l'avait menacé de son poignard : s'il eût hésité à expliquer l'origine de ce mouchoir, elle l'eût tué. En présence de cet être mystérieux, au contraire, la bohémienne se trouvait frappée de prostration. Pourtant cet homme lui disait :

– Don José te trompe… il t'a donné une rivale, et cette rivale, je te la montrerai dans un bal masqué.

Or, tout cela coïncidait si étrangement avec le rêve de la superstitieuse fille des vieux gitanos, qu'elle ne pouvait plus douter.

Eh bien ! depuis que le soupçon s'était presque changé en certitude, la fureur de la bohémienne avait fait place à une sorte de douloureux abattement. Elle regardait cet homme, elle le regardait avec stupeur, ce mauvais génie qu'elle croyait vomi par l'enfer, et qui venait faire éclater la foudre au-dessus de sa tête, et elle répétait avec une sorte d'effroi :

– Êtes-vous donc Satan lui-même ?

Et le bizarre personnage riait. Cependant, au bout de quelques minutes, son hilarité disparut, son rire se calma, et il reprit ainsi l'entretien :

– Que t'importe, ma petite, que je sois ou non Satan ?

– Oh ! j'ai peur ! fit-elle en essayant de se lever et de fuir.

Il la saisit par la main et la cloua sur un siège.

– Tu as tort, dit-il, d'avoir peur de moi, je suis ton ami.

– Vous ?

– Moi.

– Mais je ne vous ai jamais vu.

– Moi, je te connais depuis longtemps. Et tiens, fit-il avec bonhomie, je vais, si tu le veux, te raconter ton histoire avec don José de point en point.

Elle le regardait, frissonnant toujours.

– Tu es venue à Paris il y a environ un an, poursuivit-il, parce que don José y venait. Il t'avait précédée, du reste.

– C'est vrai, murmura-t-elle.

– Don José t'aimait alors, et il était tellement jaloux qu'il a voulu que tu arrivasses à Paris la nuit.

– C’est vrai.

– Il t’avait préparé ce logement, qui a deux entrées, l’une qui est celle par où il vient et qui donne dans la maison voisine ; il entre par la chambre de madame Coralie, brunisseuse.

– Oh ! c’est vrai encore.

– L’autre, qui est la véritable, l’entrée à deux battants et donne sur l’escalier qui descend place de Laborde.

– Mais d’où savez-vous tout cela ? demanda la gitana.

– Tu vis ici avec une vieille femme qui est ta nourrice, et un nègre qui vous sert de domestique. Ces deux êtres, tu les avais à ton service en Espagne, et ils ont jadis, avant que tu aimasses follement don José, introduit près de toi maint galant cavalier.

– Hélas ! c’est encore vrai, soupira la bohémienne, qui regrettait peut-être, à cette heure où elle se sentait trahie par le seul homme qu’elle eût aimé, sa folle et brillante vie d’autrefois.

– Mais, continua l’inconnu, tous deux sont maintenant vendus à don José et lui sont dévoués jusqu’à la mort.

– Oh ! qu’en savez-vous ?

– Tu le verras plus tard. Depuis un an que tu es ici, jamais tu n’as franchi le seuil de ton appartement, et tout cela par amour pour don José.

– J’en conviens.

– La vieille femme fait la duègne et le bruit court dans le quartier que tu es une pauvre femme malade venue à Paris pour te faire guérir d’un cancer qui te ronge. Or, comme on ne t’a jamais vue, on dit même que tu ne quittes pas ton lit.

La bohémienne écoutait toutes ces révélations d’un air atone et profondément distrait.

– À présent, reprit l’inconnu, en sais-tu assez, dis ?

– Oh ! oui. Je vois que vous possédez tous mes secrets.

– Et quand je t’affirme que don José te trompe, me crois-tu ?

– Peut-être… mais il me faut une preuve.

– Tu l’auras… dans huit jours…

Elle demeurait toujours courbée et anéantie.

– Mais, acheva-t-il avec dédain, je me suis cruellement trompé sur ton compte, ma petite ; tu n’as pas de cœur.

– Moi ! moi ?… fit-elle sur deux tons différents.

– Tout à l’heure, tu voulais tuer don José ; et te voilà maintenant prête à t’évanouir et à fondre en larmes.

Ces mots fouettèrent le sang alourdi de la gitana et réveillèrent en elle tous ces instincts à demi sauvages qui font l’énergie de sa race. Elle se redressa fièrement et

regarda l'inconnu en face.

– Vous vous trompez toujours, dit-elle, et vous ne savez pas qui je suis…

– Une femme, une femme faible et aimante… dit-il avec un sourire de mépris.

Mais déjà l'œil de la bohémienne lançait des flammes, déjà son brun visage se couvrait de cette pâleur nerveuse qui annonce une résolution prise à l'instant même et qui va devenir immuable.

Elle retroussa l'une de ses manches et montra son beau bras musculeux et arrondi comme un bras d'athlète :

– Tenez, dit-elle, j'ai la peau fine, n'est-ce pas ? et pour mettre un baiser sur ce bras, plus d'un beau gentilhomme de Séville ou de Grenade aurait vendu son bien…

– En effet, ricana l'inconnu, je conçois que, pour s'en faire un collier l'espace d'une heure, on puisse accomplir des folies.

– Eh bien ! continua-t-elle, cette peau fine et transparente et ces veines bleues cachent des muscles d'acier, et je vous jure que le jour où il se lèvera sur la poitrine de don José, armé d'un stylet, il saura l'y enfoncer jusqu'au manche.

Elle prononça cette menace froidement et avec un tel accent de résolution, que l'inconnu ne douta point un seul moment qu'elle hésitât à l'accomplir.

– À la bonne heure ! dit-il. Te voilà telle que tu étais autrefois.

– Prouvez-moi que don José me trompe, dit-elle, et je tuerai don José.

– Fais-m'en le serment, je te croirai.

La bohémienne éleva solennellement les deux mains et dit :

– Il est une foi mystérieuse qui ne ressemble ni à celle des chrétiens, ni à celle des musulmans. Les gitanos mes pères m'ont élevée dans ce culte que le reste des hommes ignore, mais auquel nous, les bohémiens, nous, les parias du monde, toujours chassés et toujours victorieux, nous croyons avec ferveur. Jamais un gitano n'a juré par ce culte sans qu'il ait tenu religieusement son serment – ce serment dût-il l'entraîner à la mort… Eh bien ! sur la foi de mes pères, au nom de cette divinité qu'il nous est défendu de révéler à ceux qui n'obéissent point à ses lois, je jure que je poignarderai don José là où je le rencontrerai avec ma rivale.

– C'est bien, dit l'inconnu, je crois à ton serment.

– Et maintenant, fit-elle, j'attends cette preuve…

– Tu l'auras. Seulement, toi la fille des bohémiens tu dois savoir que la vengeance ne marche qu'accompagnée d'une vertu silencieuse qu'on nomme la prudence.

– Je le sais.

– Celui qui veut se venger doit se taire.

– Je me tairai.

– Conserver le sourire aux lèvres et la joie dans les yeux…

– Tandis que la haine est au cœur. Oh ! soyez tranquille, je lui sourirai et l'abreuverai de mes caresses.

– Fatima, dit encore l'inconnu, nul ne m'a vu pénétrer ici, nul ne sait le chemin par où je suis venu. Je reviendrai te voir.

– Quand ?

– Dans trois jours.

– Et m'apporterez-vous la preuve ?

– Je te dirai au moins où tu pourras l'avoir.

– C'est bien. Je compte sur vous.

– Oh ! attends, ma petite, je n'en ai point fini de mes conseils et de mes recommandations, dit-il en souriant.

– Qu'est-ce encore ?

– Je le répète, méfie-toi de ta vieille nourrice et de ton nègre comme tu te défierais d'un ennemi mortel.

– Pourquoi ?

– Tu le sauras ; mais je ne puis te le dire aujourd'hui.

L'inconnu se tourna vers la cheminée et posa la main sur une potiche de Chine.

– Tu vois ce vase ?

– Oui.

– Eh bien ! chaque soir, à l'heure où tu attendras don José, soulève-le, tu trouveras dessous un billet renfermant mes instructions.

La gitana marchait d'étonnement en étonnement ; mais sa stupeur fut au comble lorsque l'inconnu lui dit :

– Je vais te quitter… seulement tu ne dois pas plus savoir par où je m'en vais que par où je suis venu.

Il tira de sa poche un grand foulard rouge et le jeta sur la tête de la gitana :

– Il faut que tu te laisses bander les yeux.

– Faites, dit-elle avec soumission.

Il mit le foulard en deux doubles, l'ajusta sur les yeux de Fatima et le lui noua solidement derrière la tête.

– Compte sur tes doigts jusqu'à cent cinquante, dit-il. Après, tu pourras enlever le bandeau.

La gitana obéit, compta scrupuleusement, puis arracha son bandeau. Le boudoir était vide, l'homme étrange avait disparu.

– C'est le diable ! répéta la superstitieuse jeune fille en levant les mains au ciel.

Le lendemain, vers dix heures, comme don José allait venir, selon son habitude, Fatima se souvint de la recommandation du mystérieux personnage.

Elle souleva le vase de Chine. Un petit papier était dessous. Ce papier, plié d'une façon que la gitana reconnut sur-le-champ pour être celle des bohémiens qui plient une lettre, était écrit à l'encre rouge et couvert de signes bizarres et indéchiffrables pour toute autre que pour elle. C'était l'écriture et le langage des bohémiens d'Espagne. Ce papier renfermait, en outre, un petit paquet de la grosseur d'une noisette, soigneusement cacheté à la cire.

Voici ce que contenait le billet : « Avale, sous peine de mort, la poudre renfermée dans ce paquet. »

La bohémienne rompit le cachet de cire et trouva sous son pli une pincée de poudre blanchâtre et soyeuse au toucher comme de la fécule.

Malgré les termes impérieux du billet et la menace de mort qu'il renfermait, peut-être eût-elle hésité à obéir ; mais c'était une fille d'Espagne, et, de plus, une bohémienne, c'est-à-dire un être superstitieux pour qui le surnaturel avait un charme indicible.

– Il est évident, se dit-elle, que c'est le diable que j'ai vu, le diable qui m'écrit et m'envoie cette poudre… Dans quel but ?… Je ne sais ; mais il est bien certain que le diable me protège, puisque je suis gitana et qu'il est le seul Dieu que nous adorons dans l'ombre. Nos aïeules sont allées au sabbat et se sont livrées à lui… peut-être même suis-je son enfant ?

Et ce mélange bizarre de corruption et de crédulité naïve, cette fille qui ne croyait pas à Dieu pour croire au diable, versa la pincée de poudre blanche dans un verre qu'elle emplit d'eau.

La poudre ne tarda point à se dissoudre sans que l'eau perdît rien de sa transparence. Alors la bohémienne porta le verre à ses lèvres et le vida d'un trait. Presque au même instant, un bruit se fit dans le salon.

– Voici don José, pensa-t-elle.

Elle jeta le billet dans le feu, puis elle courut à la porte du boudoir, qu'elle ouvrit. C'était, en effet, don José. L'Espagnol était souriant et calme. Il enlaça la jeune femme de ses deux bras et lui mit comme la veille un baiser au front.

– Bonjour, ma Fatima, lui dit-il de sa voix la plus caressante.

Fatima eut un horrible battement de cœur. Elle croyait maintenant à la trahison de don José comme à la lumière du soleil, et elle fut tentée de passer ses bras autour du cou de l'infâme pour l'étouffer. Mais elle songea aux recommandations de celui qu'elle prenait pour le diable et que, sa superstition aidant, elle finissait par croire son père. Et son visage demeura calme et souriant. Don José dépouilla alors son manteau, et Fatima vit apparaître un flacon poudreux garni d'osier qu'il plaça sur la cheminée.

– Qu'est-ce que cela ? demanda-t-elle.

– Cela, c’est une surprise que je te ménageais, répondit-il ; c’est un flacon de marasquin que j’ai reçu d’Espagne ce matin même.

– Oh ! du marasquin, fit-elle avec une joie enfantine, la liqueur de notre pays bien-aimé !

Don José prit alors dans ses doigts le gland de soie qui pendait à côté d’une glace et il sonna. Le nègre qui servait, ou plutôt qui surveillait la gitana, parut.

– Apporte-nous des verres, dit don José, car j’en veux boire aussi, moi, ajouta-t-il joyeusement.

Avant d’aller plus loin, faisons un pas en arrière et suivons don José au moment où la veille, vers minuit, il quittait la rue du Rocher et retournait chez lui.

On le sait, don José demeurait rue de Ponthieu, au numéro 3, et les fenêtres de son appartement donnaient sur l’avenue des Champs-Élysées.

Don José était sorti de chez Fatima la rage dans le cœur. Don José n’aimait plus la bohémienne, dont il avait été, du reste, follement épris pendant plusieurs années. Depuis deux mois, don José avait un autre amour au cœur, et cet amour, qu’il menait de front avec ses projets d’ambition, l’occupait assez pour le lasser à tout jamais de la frénétique tendresse de Fatima. Mais, il le savait, la gitana n’était point cette maîtresse parisienne avec laquelle il est si facile de rompre. C’était une fille indomptable et sauvage, qui se considérait comme liée à lui pour toujours, qui pour lui avait abandonné sa vie errante et folle, qui pour lui était devenue criminelle. Cette femme avait son secret, cette femme pouvait, au jour de l’abandon, le traiter d’empoisonneur et d’assassin… Cette femme, dans un accès de jalousie, était capable de le tuer. Elle l’en avait menacé tout à l’heure, et ses menaces avaient si vivement impressionné don José, qu’il rentra chez lui tout tremblant, mais déjà méditant un nouveau forfait.

Pour se rendre chez la bohémienne, don José employait, comme on l’a vu, des précautions minutieuses. Il rentrait d’abord ouvertement, en voiture, mis comme à l’ordinaire. Puis, une fois chez lui, il s’affublait de ses vêtements d’ouvrier et s’appliquait une grande barbe noire qui lui donnait une certaine ressemblance avec un ouvrier carrossier qui demeurait dans la maison, où il occupait une mansarde. Ensuite, au lieu de redescendre par le grand escalier, ce qui l’eût contraint à passer devant la loge de la concierge, il sortait par la cuisine de son appartement et prenait l’escalier de service qui aboutissait dans la cour, qu’il traversait pour sortir. À son retour, il rentrait de la même manière, traversant de nouveau la cuisine, où l’attendait son valet de chambre. Ce valet mérite quelques lignes de silhouette, car il était plutôt le confident que le serviteur de son maître : Zampa, c’était son nom, était un Portugais que don José avait pris à son service dans une circonstance assez singulière.

Quatre années auparavant, don José se trouvait à Madrid, habitant tout seul le vaste hôtel de Sallandrera. Le duc et sa famille étaient alors au petit castel de la *Grenadière*. L’hôtel de Sallandrera donnait sur une place où avaient lieu les exécutions capitales. Un matin, le jeune Espagnol fut éveillé par une sourde rumeur, et, en se mettant à sa croisée, il aperçut le *garrotta*, cet instrument de supplice usité en Espagne, qui dressait son fatal pivot et son collier de fer au milieu d’un concours immense de peuple. L’échafaud avait été élevé si près de l’hôtel, que de la plate-forme un homme agile pouvait s’élancer sur le

rebord des croisées du rez-de-chaussée. Ce fut à une de ces fenêtres que don José, qui était friand de cet horrible spectacle, alla se placer, pour n'en laisser échapper aucun détail. Peu après on vit apparaître le patient. C'était Zampa.

Zampa était condamné à mourir pour avoir assassiné une vieille femme et sa servante, qui habitaient une maison isolée sur la route de Madrid à l'Escurial, à la seule fin de les voler ensuite, ce qu'il allait faire, quand un détachement de soldats qui passait par hasard l'arrêta et le conduisit en prison. Don José prit une lorgnette et se prit à considérer le condamné. C'était un jeune homme de taille moyenne, qui paraissait doué d'une grande souplesse et d'une vigueur peu commune, au front bas et fuyant, au regard indécis, aux lèvres minces et cruelles dans leur expression dédaigneuse.

Zampa monta sur l'échafaud d'un pas assez ferme ; mais lorsqu'il eut aperçu le collier de fer destiné à l'étouffer et la chaise sur laquelle on l'allait faire asseoir, la peur de la mort le prit et il se mit à trembler de tous ses membres. En même temps, une pâleur livide s'empara de lui et son sourire fanfaron disparut ; mais en même temps aussi son regard désespéré aperçut la fenêtre où se tenait don José ; ce regard mesura la distance, et l'espoir ardent d'échapper au supplice pénétra soudain dans l'âme du condamné en lui rendant toute son énergie et toute sa vigueur. Au moment où le bourreau s'emparait de lui pour l'asseoir sur la chaise fatale, Zampa fit un effort héroïque, rompit les liens qui lui attachaient les bras, mordit le bourreau, qui jeta un cri de douleur, renversa ses deux aides, bondit comme un tigre et, passant par-dessus la tête de don José, tomba dans l'hôtel de Sallandrera. Avant que le bourreau, ses aides, la foule entière et don José lui-même fussent revenus de leur surprise, le condamné avait disparu.

Les domestiques étaient tous aux fenêtres, laissant ainsi l'hôtel désert à l'intérieur. Quand don José, revenu de sa stupeur, se retourna pour chercher des yeux le patient, il ne vit plus rien. La porte de la salle basse où il se trouvait seul, et que le patient avait dû traverser, était ouverte. La force armée cerna l'hôtel et l'envahit ; on le fouilla de fond en comble inutilement. Le condamné s'était évanoui comme une vision.

XXVI

Au bout de deux jours, et tandis que tout Madrid s’entretenait de la disparition du condamné Zampa, disparition qui tenait du prodige, don José, en s’éveillant, vit un homme tranquillement assis à son chevet : c’était Zampa. Don José le reconnut et ne put s’empêcher de rire :

– Ah çà ! lui dit-il, d’où sors-tu et où t’es-tu donc caché ?

– Je vais le dire à Votre Excellence, répondit Zampa, si toutefois elle veut me faire un serment.

– Parle, dit l’hidalgo, quel serment exiges-tu ?

– Celui de ne pas me livrer.

– Oh ! certes, répondit don José, je ne suis pas alguazil, et les choses de la justice ne me regardent pas. Si personne autre que moi ne te restitue au bourreau, tu vivras cent années.

– Votre Excellence parle d’or, dit le condamné. Maintenant, j’ai une dernière proposition à lui faire.

– Qu’est-ce encore ?

– Si je coupais ma barbe et teignais en noir mes cheveux, qui sont d’un rouge ardent, je deviendrais méconnaissable.

– C’est possible, et je te le conseille.

– Si, alors, Votre Excellence voulait me prendre à son service ?…

Don José fit la grimace.

– Oh ! dit Zampa, elle aurait en moi un serviteur dévoué jusqu’à la mort, et qui se ferait hacher pour elle. Votre Excellence n’aurait qu’à commander, je serais, selon son gré, assassin ou honnête homme…

L’âme perverse de don José fut touchée de ce langage. L’hidalgo vit dans Zampa un homme qui deviendrait au besoin son sicaire, et mettrait, sur un signe de lui, le feu aux quatre coins de Madrid.

– Soit, lui dit-il, je te fais mon valet de chambre. Maintenant vas-tu me dire où tu t’étais si bien caché ?

– Certainement, monseigneur ; mais je vous dirai d’abord que je connais parfaitement l’hôtel dans ses moindres coins et recoins, m’y étant introduit l’année dernière pour voler.

– Ah ! dit don José.

– C’est moi qui ai volé les diamants de M^me^ la duchesse, votre tante.

– À merveille !

– Et, poursuivit Zampa, vous savez qu'il y a dans la chambre de M. le duc une armure de taille colossale, dressée sur un pivot, casque en tête et visière baissée.

– Cette armure, dit don José, est celle d'un Sallandrera, compagnon du Cid et plus grand que lui.

– C'est cela. Eh bien ! je me suis glissé dans l'armure, bien certain qu'on ne songerait point à y regarder.

Ce trait d'ingéniosité acheva de séduire don José. Il donna un rasoir à Zampa, qui coupa sa barbe sur-le-champ et entra le jour même à son service.

Depuis lors, le maître et le valet en arrivèrent à une sorte d'intimité, le premier laissant entrevoir ses instincts pervers et ses vices, le second les flattant et les encourageant de son mieux.

Excepté peut-être l'empoisonnement de don Pedro, Zampa connaissait tous les secrets de son maître. Il était au courant de sa double intrigue, et ce soir-là, où don José revenait de chez Fatima sous l'impression de ses menaces de mort, le valet ne put s'empêcher de remarquer la pâleur de son visage et son agitation extrême.

– Est-ce que Votre Excellence se serait fâchée avec la gitana ? demanda-t-il.

– Mais non, murmura brusquement don José.

– C'est que Votre Excellence est pâle.

Don José regarda Zampa. Il trouva au bandit la physionomie avenante d'un homme qui semble dire :

– Parlez, on vous obéira.

– Dis donc, fit-il en l'entraînant dans sa chambre à coucher, trouves-tu Fatima belle ?

– Mais oui, fort belle.

– C'est drôle, continua don José avec indifférence, je ne l'aime plus, et elle me semble laide.

– C'est que Votre Excellence en aime une autre.

– C'est vrai.

– Et puis, à parler franchement, Fatima est une femme sans éducation, de mœurs désagréables et farouches et qui finira, dans un accès de jalousie, par poignarder Votre Excellence.

– Je le crains.

– Aussi bien, si j'osais risquer un conseil…

– Risque…

– Je m'en débarrasserais.

– Bah ! fit don José continuant à jouer, malgré son émotion, une indifférence absolue, Fatima est une femme qu'on ne quitte pas commodément.

– C’est vrai.

– Et… alors ?

– On la tue, c’est plus simple.

Don José regarda son valet dans le blanc des yeux.

– Tu es un garçon bien spirituel, dit-il.

– Je m’en vante.

– Et j’ai songé à te charger de cette besogne.

– Merci de l’attention.

– Hein ! qu’en dis-tu ?

– Mais, dit Zampa gravement, je dis que nous sommes à Paris, dans un pays où la police a de bons yeux, de bonnes oreilles, et où un coup de stylet est plus dangereux pour celui qui le donne que pour celui qui le reçoit.

– Diable ! fit don José un peu déconcerté par la prudence de Zampa.

– Mais, reprit celui-ci, il est des accommodements avec tout, même avec la loi.

– Ah !… Et comment ?

– J’ai rapporté d’un voyage que j’ai fait aux îles Marquises un joli poison bien subtil qui tue en vingt-quatre heures.

– Ah ! ah ! fit don José.

– Ce poison est une poudre végétale qui tue sans laisser de traces.

– Et tu as ce poison ?

– Parbleu !

– Par saint Jacques de Compostelle ! murmura don José ravi, laisse-moi me coucher… demain nous reprendrons cette conversation, qui m’intéresse fort.

Et don José se mit fort tranquillement au lit et rêva que Fatima s’en allait dans l’autre monde et entrait dans le paradis de Mahomet, où le prophète la changeait aussitôt en houri.

On devine, à présent, ce que contenait le flacon de marasquin que don José apporta, le lendemain soir, chez la belle Fatima. La bohémienne s’empara de la bouteille et la déboucha elle-même.

– Je veux être ton échanson, mon cher seigneur, dit-elle.

Et elle regarda don José avec son plus brûlant regard, tandis que la haine lui tordait le cœur. Puis elle lui versa à boire et se servit ensuite. Un soupçon avait traversé son esprit.

– Il veut m’empoisonner peut-être, s’était-elle dit.

Mais don José prit le verre en souriant, l’éleva, salua Fatima, et le vida d’un trait.

– À ta santé, dit-il en replaçant le verre sur un guéridon.

Fatima n'hésita plus et vida le sien à son tour. Puis les deux amants passèrent une heure encore, la main dans la main, don José accablant la gitana de ses protestations d'amour, la bohémienne l'écoutant le sourire aux lèvres et la rage dans le cœur. Enfin, minuit sonna. C'était l'heure où don José se retirait.

– Adieu, lui dit-il, la pressant tendrement sur son cœur.

– Adieu, répondit-elle.

– Ne sois plus jalouse.

– Oh ! jamais, fit-elle avec une dissimulation dont la perfection atteignit les dernières limites de la franchise.

Elle le regarda comme si elle eût voulu le fasciner.

– L'ai-je été ce soir ? demanda-t-elle.

– Non, j'en conviens.

– Eh bien ! tu me verras tous les jours comme aujourd'hui. Je t'aime, et je crois à ton amour.

Elle le reconduisit jusqu'à l'extrémité du salon et lui pressa une dernière fois la main.

– Adieu !… adieu ! répéta-t-elle avec une sorte de frénésie qui faillit trahir sa fureur.

Dans la salle à manger, don José rencontra la vieille femme qui avait nourri Fatima.

– À quelle heure se lève ta maîtresse ? lui demanda-t-il.

– À dix heures.

– Demain, continua don José, tu pourras la laisser dormir jusqu'à midi… elle est fatiguée.

La vieille nourrice ne surprit point l'atroce sourire qui glissa sur les lèvres de l'hidalgo.

– Pauvre Fatima ! murmura don José en s'en allant, elle n'a pourtant que vingt-quatre ans… c'est dur de mourir si jeune !

En quittant don José, Fatima rentra dans le boudoir et recula, stupéfaite, comme la veille.

Comme la veille, le bizarre personnage qu'elle prenait pour le diable l'attendait, tranquillement assis sur le divan. Il étendit la main vers le flacon de marasquin.

– Tu as bu de cela ? dit-il.

– Oui, répondit-elle.

Il y avait dans un coin du boudoir un magnifique perroquet rouge et bleu qui sommeillait sur son perchoir.

L'inconnu se leva sans mot dire, s'approcha du perroquet et lui présenta le doigt. Le perroquet y posa ses deux pattes et se laissa apporter vers la cheminée, tandis que la gitana

regardait cette manœuvre avec étonnement.

L'inconnu prit ensuite le flacon de marasquin et en vida quelques gouttes dans le verre que Fatima avait porté à ses lèvres.

– Il est excellent, dit celle-ci ; goûtez-le, vous verrez.

Mais au lieu de boire et tenant toujours son perroquet sur le poing gauche, le mystérieux personnage découvrit un sucrier placé sur un guéridon, y prit un morceau de sucre et le trempa dans le verre ; le marasquin s'infiltra goutte à goutte dans le morceau de sucre. Alors l'inconnu le tendit au perroquet, qui le prit, le broya sous son bec et l'avala.

– Mais que faites-vous donc ? s'écria la bohémienne.

L'inconnu ne répondit pas ; mais il lui montra le perroquet qui, à peine eut-il absorbé le sucre imbibé de marasquin, battit des ailes, s'agita quelques instants, et tomba foudroyé aux pieds de la gitana.

– Tu le vois, dit alors le bizarre personnage, il faut, avec cette liqueur dont tu as bu un verre, trois minutes pour tuer un chien, vingt-quatre heures pour faire un cadavre d'une belle fille comme toi… Don José vient de t'empoisonner !

Faisons un pas en arrière.

Banco était une fille de seize ans, blonde comme une madone de Raphaël, avec des yeux d'un bleu sombre aux reflets verdâtres, de petites dents blanches et pointues, des lèvres roses, un nez aquilin, des pieds et des mains d'enfant. Banco avait une taille svelte et frêle qui la faisait ressembler à une verte demoiselle des prés ; elle n'était ni grande ni petite, et, lorsqu'elle marchait, elle trahissait cette désinvolture nonchalante et gracieuse qu'on retrouve chez les filles de l'Andalousie et que les Espagnols nomment le *mencho*.

Pourtant Banco était née à Paris. Mais son père et sa mère étaient venus d'Espagne quelque vingt ans auparavant, et ils remplissaient chez le général espagnol S. les majestueuses fonctions de concierges.

Chose bizarre ! le Castillan marié à une Sévillane, bruns tous les deux comme les olives de leurs pays, avaient mis au monde une fille blonde comme un rayon de soleil, blonde comme si elle fût née en Écosse ou en Danemark. Mais, chose moins bizarre, trouvant sans doute ses parents trop bruns, leur loge trop petite et l'hôtel qu'ils gardaient d'un trop sévère aspect, Banco avait pris sa volée aux environs de ses quinze ans. Un coupé à deux chevaux l'avait emportée un soir de la loge paternelle à la rue Castiglione, où elle avait trouvé le plus délicieux entresol que femme coquette eût rêvé. Un vrai boyard, qui possédait une centaine de villages et des milliers de paysans, lui en offrit les clefs sur un coussin de maroquin vert. Ce coussin était un portefeuille.

Depuis un an, Banco était fort à la mode : elle avait des chevaux de prix, des diamants comme on en voit peu, et elle donnait des raouts dont parlait la petite littérature. Pourtant Banco n'avait que seize ans et quelques mois… Mais elle était née avec l'intuition de son art ; elle n'avait pas le temps d'apprendre, elle devinait. Elle n'avait jamais aimé, et elle était demeurée convaincue qu'elle n'avait pas de cœur. Banco était, dans toute l'acception du mot, une fanfaronne de vices.

L’enfant avait auprès d’elle une dame de compagnie, une ex-jolie femme qui dépassait la quarantaine, dont le visage couperosé s’empâtait de jour en jour sous une épaisse couche de graisse, et dont les doigts ornés de bagues subissaient les progrès d’un embonpoint excessif. Cette femme, qui se nommait Carlo, abréviation de Carlotta, métamorphose de Charlotte, laquelle Charlotte était née dans une boutique de fruitière, et prétendait avoir des aïeux… – cette femme, disons-nous, tenait la maison de Banco, la volant par-ci, par-là, et lui donnant des conseils.

Or, depuis son départ de la maison paternelle, Banco avait essayé vainement de faire la paix avec sa famille. Les deux Espagnols, fiers comme des hidalgos, avaient formellement refusé de recevoir et même de revoir leur enfant. Vainement Banco leur avait envoyé parlementaires sur parlementaires, porteurs de cadeaux de toute espèce, le père et la mère avaient tout refusé.

Ce mépris pour l’enfant perdue avait fini par irriter Banco. Banco avait oublié qu’il s’agissait de son père et de sa mère, et un jour elle s’était juré de les humilier tôt ou tard. Une fois dominée par cette idée de vengeance, la lionne n’en démordit plus, d’autant que la Carlo attisait charitablement le feu, et lui disait, d’un ton demi-sérieux demi-bouffon :

– Abaisse-moi donc ces portiers orgueilleux ! À ta place, je me munirais d’un Espagnol de qualité, qui pût me faire entrer un jour, dans sa voiture, à l’hôtel dont ils tirent le cordon.

Le conseil avait été goûté par Banco, et elle s’était promis de profiter de la première absence du prince russe pour le mettre à exécution. Or, le prince alla faire un voyage de trois mois en Italie, et il dit en partant à Banco :

– Il n’est pas défendu de faire de la contrebande ; il est défendu de se laisser prendre. Méditez profondément ces paroles, et songez que j’ai cent mille francs par an à votre service.

Le soir de son départ, Banco fit une apparition aux Italiens, et, en promenant distraitement ses prunelles sur la salle, elle remarqua un grand et beau jeune homme, aux cheveux noirs, aux moustaches noires, à la tournure pleine de distinction.

– Le connais-tu ? demanda-t-elle à la Carlo.

– Tiens ! répondit celle-ci, voilà ton affaire ; c’est un Espagnol, don José d’Alvar. Il est riche.

– Oh ! cela m’est égal, dit Banco.

– Il connaît le général S…

– Tu crois ?

– J’en suis sûre. Je me souviens de les avoir vus se promener ensemble au Bois, dans un break que le général conduisait lui-même.

– Très bien, dit Banco, qui devint toute pensive.

Le lendemain, la Carlo fut chargée de courir le monde galant et d’avoir adroitement des renseignements minutieux sur don José. Mais on ne savait nulle part sur l’hidalgo que ce que tout Paris pouvait savoir, c’est-à-dire que don José avait vingt-six ou vingt-huit ans,

qu’il était le neveu du duc de Sallandrera, qu’on le disait fiancé à sa cousine, mademoiselle Conception ; enfin, qu’il jouissait d’un assez beau revenu et le dépensait fort largement. On ne lui connaissait aucune intrigue.

Ces renseignements, rapportés au bout de deux jours par la Carlo, ne satisfirent que médiocrement Banco.

– Cet homme aime sa fiancée, se dit-elle, et une fiancée est plus difficile à arracher du cœur d’un homme qu’une maîtresse.

Cependant, comme la blonde fille avait hérité de la volonté espagnole, du moment où elle eut jeté son dévolu sur don José, elle se jura d’en être aimée tôt ou tard. Le plus difficile était d’avoir avec lui une première entrevue. Don José n’allait que dans le vrai monde, et Banco n’y avait nul accès. Heureusement, la jeune pécheresse avait lu beaucoup de romans, entre autres la fameuse *Histoire des Treize*(12), de M. de Balzac. Ne sachant comment se faire présenter à don José, elle songea à le faire enlever.

Voici ce qui advint à l’hidalgo. En rentrant, un soir, de sa mystérieuse excursion à la rue du Rocher, don José, qui alors aimait encore la gitana, trouva un petit billet, venu par la poste à son adresse. Ce billet était d’une jolie écriture inconnue, et sans signature. On devinait une main de femme.

« Si don José d’Alvar [disait le correspondant mystérieux] a hérité de la bravoure de ses aïeux, s’il ne redoute pas les aventures romanesques, si enfin il est homme de cœur et ne recule point devant les apparences d’un péril, il se trouvera demain soir, jeudi, à onze heures et demie, au coin du boulevard et de la rue Godot-de-Mauroy.

« Là, un homme s’approchera de lui, et lui dira en espagnol : « Suivez-moi ». Don José le suivra et fera ce que cet homme lui dira. »

Le jeune Espagnol trouva l’aventure piquante, et se promit d’aller au rendez-vous.

XXVII

Le lendemain, don José sortit une heure plus tôt de chez Fatima, rentra chez lui pour changer de costume, et, à l'heure dite, il se trouva sur le trottoir de la rue Godot-de-Mauroy. Il y était depuis environ dix minutes lorsqu'un fiacre vint à passer et s'arrêta tout près de lui. En même temps, un homme montra sa tête à la portière et dit en espagnol :

– Suivez-moi !

Don José s'approcha et regarda cet homme. Mais il avait une grande barbe et un chapeau rabattu sur les yeux, qui semblaient se cotiser pour dissimuler entièrement les traits de son visage.

– Montez, dit l'inconnu.

Don José monta, et à peine fut-il assis dans le fiacre, que son guide lui dit :

– Il faut vous laisser bander les yeux.

– Où me menez-vous donc ? demanda l'hidalgo.

– Chez une jeune et jolie femme.

– Mais… où ?

– Bon ! dit l'inconnu, qui parlait assez purement l'espagnol, bien qu'à son accent il fût aisé de reconnaître qu'il n'était point né en Espagne, si on voulait vous dire où l'on vous conduit, on ne vous banderait pas les yeux.

– C'est juste, pensa don José.

Et il se laissa bander les yeux sans résistance aucune.

Alors le fiacre repartit, et don José comprit qu'il roulait avec une rapidité peu commune aux voitures de cette espèce. Comme don José n'avait point la connaissance parfaite de Paris que possédait Henri de Mauroy(13), le héros de Balzac ; comme, en outre, il ne connaissait point les œuvres de l'illustre écrivain et ne pouvait, par conséquent, y puiser des inspirations, il n'eut pas l'idée de compter combien de fois le véhicule tournait à gauche et à droite, ce qui, jusqu'à un certain point, aurait pu indiquer la route qu'il suivait et le quartier où on le conduisait. Tout ce qu'il comprit, c'est que le trajet était long, car il demeura près de trois quarts d'heure à côté de son guide, qui gardait le plus profond silence.

Enfin, le fiacre s'arrêta.

– Descendez et donnez-moi la main, lui dit-on, toujours en langue espagnole.

Il obéit, se laissa entraîner, sentit qu'il marchait sur du sable, tandis que l'air vif de la nuit le fouettait au visage, et il en conclut qu'il traversait un jardin.

Au bout d'une centaine de pas, son guide l'avertit qu'il rencontrait un escalier. En effet, il gravit une trentaine de marches environ, puis il trouva un tapis sous ses pieds, comprit qu'il traversait un salon, et enfin le guide lui dit :

– Arrêtez-vous là. Puis il le fit asseoir et ajouta : Ôtez votre bandeau.

Don José enleva le foulard qu'il avait sur les yeux et demeura fort étonné. Il se trouvait dans un joli salon dont chaque meuble, chaque objet, chaque détail d'ornementation, semblait trahir une femme pour propriétaire. Il s'y trouvait seul, car l'homme à la grande barbe avait disparu comme par enchantement.

– L'aventure est passablement romanesque, pensa don José, si la femme est véritablement jolie…

Il n'acheva pas, car une portière glissa sur sa tringle et Banco se montra à ses regards éblouis.

La blonde fille des portiers espagnols avait pensé qu'un peu de romantisme dans son costume ne gâterait rien au rôle qu'elle s'apprêtait à jouer. Elle avait donc revêtu la jupe courte écarlate, le corsage de velours noir à broderies et le petit shospska des Polonaises de Cracovie, le tout parsemé de beaux diamants et agrémenté de superbes fourrures. Depuis dix-huit mois qu'elle avait accepté la protection du prince K…, Banco avait appris la Russie et la Pologne sur le bout du doigt et elle s'était bien juré de finir ses jours dans quelque beau château aux environs de Varsovie.

Un Parisien, un véritable Athénien de Paris, eût flairé le théâtre et déshabillé Banco d'un regard pour lui restituer ses véritables vêtements et sa classification sociale exacte ; mais don José était espagnol ; il ne connaissait que superficiellement notre monde et surtout certaines femmes de notre monde ; entre Conception, qu'il voulait épouser, et la gitana, qui avait été jusque-là son unique amour, il n'avait pu qu'entrevoir, et par conséquent fort mal juger toutes ces grandes dames de contrebande qui prennent le nom de la rue où elles sont nées et deviennent la comtesse de Tronchet ou la baronne de Saint-Lazare. Don José pouvait, à la rigueur, prendre une comédienne du boulevard pour une reine de Hongrie. Banco avait donc touché juste, peut-être sans le savoir.

– Si don José ne me reconnaît pas, s'était-elle dit, ou du moins s'il ne m'a jamais vue, ce qui est probable, car moi je l'ai aperçu l'autre jour pour la première fois de ma vie, je me poserai en Polonaise.

En effet, à la vue de cette jolie comtesse, dont les cheveux blonds, le teint rose, le costume pittoresque semblaient annoncer une fille des brumeuses contrées septentrionales, don José demeura convaincu qu'il était en présence d'une femme de qualité et la salua jusqu'à terre. Cet homme, plein d'audace quand il s'agissait de servir son ambition, même par un crime ; cet homme, qui n'avait reculé devant rien, était timide, et se sentait rougir sous le regard d'une femme.

– Je le tiens, pensa Banco, à qui le trouble subit de l'Espagnol n'échappa point, et qui comprit qu'elle avait affaire à ce que, dans le monde interlope, on appelle un *homme qui n'est pas très fort.*

Elle invita don José, par un geste gracieux, à s'asseoir, puis elle lui dit en français, langue que les Polonais et les Russes parlent, on le sait, comme leur langue maternelle :

– Je vous demande mille pardons, seigneur, d'avoir ainsi abusé de votre liberté.

– Madame… balbutia don José, qui continuait à la trouver fort belle.

– Don José, poursuivit-elle, on vous a conduit ici les yeux bandés, parce que vous ne pouvez, vous ne devez jamais savoir où vous êtes et qui je suis.

Il la regardait toujours et ne trouvait pas un mot à dire. Elle prit à sa ceinture une jolie petite montre émaillée et la consulta.

– Mon Dieu ! dit-elle, comme le temps passe… je n'ai réellement plus qu'une heure à vous donner, et j'ai cependant bien des choses à vous dire…

– Une heure ! fit don José, qui trouvait, en effet, que c'était bien peu pour admirer cette ravissante créature.

– Hélas ! soupira-t-elle, dans une heure, il me faudra rejoindre mon tyran…

– Votre tyran ?

– Je veux dire mon mari.

Don José fit la grimace.

– Écoutez, monsieur, poursuivit Banco avec assurance, afin de vous expliquer mon étrange conduite, il faut que vous sachiez à peu près qui je suis.

– Je vous écoute, madame, répondit don José fort intrigué de la tournure à demi solennelle que semblait prendre cet entretien.

– Allons-y gaiement ! pensa la folâtre fille, donnons-nous des aïeux et des parchemins.

Et elle dit tout haut avec une nuance de tristesse :

– Ah ! monsieur, dans mon pays, nous autres filles de qualité, nous n'épousons jamais l'homme que nous aimons…

– C'est à peu près ainsi partout, répondit don José, qui songea que sa cousine, mademoiselle Conception de Sallandrera, le haïssait mortellement et que, cependant, elle serait forcée de l'épouser, lui don José.

Banco poursuivit :

– Je suis la fille d'un prince polonais général au service de la Russie. Je suis mariée à un prince russe, général comme mon père. La politique a été le seul mobile de mon mariage. Il entre dans les vues de la Russie d'allier la noblesse russe à la noblesse polonaise. J'ai dix-sept ans ; mon mari en a soixante-trois. C'est un homme brutal et dur, profondément égoïste et qui s'est porté sur moi, dans de honteux et stupides accès de jalousie, aux violences les plus inouïes.

– Le misérable ! murmura don José.

– Depuis un an que j'habite Paris, on ne m'a vue nulle part, et il ne me laisse point sortir. Si j'avais un amant, il me tuerait…

– Mais, interrompit don José, n'avez-vous donc jamais songé à vous soustraire à un pareil tyran ?

– Si, répondit-elle, et c’est pour cela que vous êtes ici.

Ces mots embarrassèrent un peu don José.

L’Espagnol trouvait la prétendue princesse merveilleusement belle, et il lui avait suffi de la regarder pour que l’amour de six années, qu’il ressentait pour la gitana, s’évanouît ; mais don José n’était ni sentimental, ni chevaleresque, et il n’oubliait point qu’il devait épouser Conception, et succéder au duc de Sallandrera dans ses biens et dignités. Cependant il demeura impassible et répondit à Banco :

– J’attends vos ordres, madame.

– Monsieur, reprit Banco avec un aplomb merveilleux, je suis polonaise et j’ai été nourrie par une bohémienne. C’est vous dire que, en France, je passerais pour une femme superstitieuse.

Don José sourit.

– Mais moi, poursuivit-elle, j’ai une foi profonde, aveugle dans les prédictions de certaines gens pour qui l’avenir n’a pas de mystère.

– Ah ! vous croyez ? dit don José.

– Oui, fit-elle avec un air de profonde conviction.

Il s’assit auprès d’elle et lui demanda :

– Que vous a-t-on prédit ?

– Un jour en Pologne, il y a de cela six ans, vous le voyez, j’étais encore enfant, une vieille femme vint frapper à la porte du château paternel et demanda l’hospitalité. Cette femme disait la bonne aventure ; elle me prit la main, en examina les lignes et les dispositions et me dit :

« – Pauvre enfant ! vous serez bien malheureuse un jour… un homme à barbe blanche, venu du pôle, vous maltraitera comme la fille d’un serf, et vous lui appartiendrez comme une esclave.

« Et comme je frissonnais, elle ajouta :

« – Mais, un jour, il vous emmènera vers le pays tempéré, qui est tout au bout de l’Europe, à l’Occident, et votre sort changera, ou du moins il dépendra de vous que votre liberté vous soit rendue.

« – Et comment ? demandai-je.

« La bohémienne fronça le sourcil, examina de nouveau les lignes de ma main et répondit enfin :

« – Dans le pays tempéré qui borne l’Europe à l’Occident, l’homme du pôle, l’homme à la barbe blanche continuera à vous maltraiter ; à peine vous laissera-t-il apercevoir la lumière du soleil. Un jour, pourtant, il consentira à vous emmener avec lui dans son droski, à la condition que vous aurez le visage caché et que les chevaux iront au triple galop. Alors vous rencontrerez, dans votre course, un homme à cheval. Cet homme, né sous le soleil, dans un pays que l’eau baigne par trois côtés, jettera sur vous un regard curieux. Alors il dépendra de vous, pauvre enfant, qu’il devienne votre libérateur.

« – Mais comment ? m’écriai-je, vivement impressionnée par les paroles de la bohémienne.

« – Si cet homme vient à vous aimer sans savoir votre nom, ni le lieu que vous habitez, ni le nom de celui qui vous tiendra en son pouvoir, il est écrit dans la destinée que le tyran mourra.

« Et la sorcière ne voulut point s’expliquer davantage.

« Elle me jeta un regard de compassion, baisa ma main et quitta le château.

Banco s’arrêta un moment. Elle avait abaissé sur don José ses grandes paupières et laissé tomber sur lui son plus magnétique regard.

– Étrange histoire, murmura don José, prédiction plus étrange encore !

– Oh ! vous allez voir, dit-elle. (Et elle reprit :) Un jour, cet hiver, au mois de janvier, la terre était couverte de neige et le soleil resplendissait. Par les croisées de ma chambre, j’apercevais les arbres du jardin de notre hôtel, et leur parure blanche me rappelait ma Pologne bien-aimée. Quelques pauvres oiseaux voletaient de branche en branche et se réchauffaient à ce pâle rayon de midi. Moi, je les regardais, les yeux pleins de larmes amères. Mon mari entra.

« – Qu’avez-vous ?… me dit-il, et pourquoi pleurez-vous ?

« – Je pleure en regardant cette neige, qui me rappelle mon pays, répondis-je, et ces oiseaux qui sont libres comme je l’étais autrefois.

« – Eh bien ! me dit-il, puisque vous avez si grande envie de sortir, ne pleurez plus. Je vais vous emmener au bois de Boulogne dans mon droski(14), que je conduirai moi-même. J’ai reçu quatre chevaux de l’Ukraine que je veux essayer.

« Je poussai un cri de joie et je sautai au cou de mon tyran.

« – Mais, me dit-il, à une condition, c’est que vous prendrez votre voile le plus épais. Je ne veux pas qu’on vous voie.

Banco s’arrêta encore, examinant don José. Don José écoutait avec une certaine curiosité, et ne paraissait pas se douter qu’il pût être question de lui.

– Voyons, lui dit la jeune femme, rassemblez vos souvenirs.

– Moi, madame ?…

– Ne vous souvenez-vous point avoir vu passer aux Champs-Élysées, par une belle et froide après-midi du mois de janvier, un attelage russe de quatre chevaux gris de feu aux crinières blanches, ornées de clochettes, emportant une voiture placée sur un traîneau ?

Banco se souvenait très bien être sortie en droski avec son Russe. Seulement, le reste de l’histoire était dû à son imagination.

– En effet… dit don José… je crois me souvenir.

– Ah !

– Oui… au mois de janvier.

– Oh ! dit Banco, vous m’avez regardée…

– Vous croyez ?

– J’en suis sûre.

– Eh bien ?

– Comment ! vous ne comprenez pas ?

– Mais… il me semble…

– Une partie de la prédiction de la bohémienne s’était accomplie, dit Banco. L’homme du pôle, à la barbe blanche…

– C’est votre mari ?

– Oui.

– Et le cavalier né sous le soleil ?

– C’était vous.

– Moi ?

– Oh ! je vous remarquai bien, malgré la vitesse de nos chevaux ; j’entendis deux personnes à cheval qui dirent, en croisant notre droski et vous regardant :

« – Voilà l’Espagnol le plus riche que Paris ait encore vu.

« – Comment se nomme-t-il ? demanda l’un des cavaliers.

« – Don José d’Alvar, répondit l’autre.

– Oh ! oh ! pensa don José, est-ce qu’elle voudrait me faire assassiner son mari ?

Banco poursuivit :

– Soudain la prédiction de la sorcière me revint en mémoire. Comprenez-vous, maintenant ?

Et Banco prit l’attitude d’une pauvre femme qui, depuis trois mois, a ressenti les premières atteintes de ce mal mystérieux qu’on nomme l’amour. Et son silence fut plus éloquent que ses paroles. Aussi l’Espagnol se tint-il, l’espace d’une seconde, le raisonnement suivant :

– Voilà une femme fort belle et qui me plaît fort. Ne pas l’aimer serait un crime de lèse-beauté. Je vais donc me laisser aller à cette jolie intrigue. J’aurai toujours le temps de réfléchir, le jour où elle me demandera de la débarrasser de son mari…

Et don José lui dit :

– Madame, si la bohémienne a dit vrai, si mon amour doit tuer le tyran, espérez, car je vous aime…

– Oh ! fit-elle avec un sourire mélancolique, pas encore…

– Je vous aime, je vous jure.

– Mais peut-être… plus tard…

Et elle ne retira point ses mains, qu'il tenait dans les siennes.

Tout à coup une pendule sonna une heure du matin. La jeune fille tressaillit et parut vivement alarmée.

– Mon Dieu ! dit-elle, partez…

– Déjà ?

– Il le faut… il va venir… c'est l'heure où il rentre.

– Mais… vous reverrai-je ?

– Oui.

– Quand ?

– Demain, ici. Comme aujourd'hui, vous attendrez rue Godot-de-Mauroy.

– J'y serai.

– Partez ! partez !… répéta-t-elle avec l'accent de la terreur.

Elle prit le bandeau que don José avait posé sur un siège.

– Vous le savez, dit-elle, il faut, pour obéir aux prédictions de la bohémienne, que vous ne sachiez pas où vous êtes, ni qui je suis, ni le nom de mon mari.

– Soit, dit-il.

Et il se laissa bander les yeux.

Une minute après, l'homme à la longue barbe revint, échangea un regard avec la jeune femme, s'approcha de don José et lui dit à l'oreille : « Venez ». Puis il lui fit descendre l'escalier, traversa le jardin et regagna le fiacre, qui partit au grand trot. Arrivé rue Godot-de-Mauroy, le conducteur de don José lui enleva son bandeau et lui dit :

– Descendez… À demain.

Don José mit pied à terre, et le fiacre continua sa route. L'hidalgo s'en alla à pied par le boulevard et les Champs-Élysées jusque chez lui.

Zampa l'attendait. Don José n'avait pour son valet de chambre que très peu de secrets. Il lui fit donc part de son aventure et lui demanda son avis.

Zampa écouta son maître avec beaucoup d'attention.

Quand il eut fini :

– Tout cela, dit-il, me semble romanesque, et si Votre Excellence était libre, ce serait à merveille.

– Ne le suis-je donc pas ?

– Et Fatima ? dit Zampa.

– Ah diable ! murmura don José, qui devint tout rêveur. Bah !… je verrai. La Polonaise me plaît, et j'y retournerai demain et tous les jours.

XXVIII

Il y avait huit jours environ que Banco, déguisée en princesse polonaise mariée à un général russe, recevait chaque soir la visite de don José, qui du reste lui plaisait infiniment. Depuis quinze jours, don José aimait Banco et n'aimait plus la gitana. Chaque soir il se trouvait sur le trottoir de la rue Godot-de-Mauroy ; un instant après le fiacre passait, s'arrêtait, l'homme à la grande barbe se montrait à la portière, le faisait monter près de lui et lui bandait les yeux. Ce mystère plaisait à l'hidalgo. Pour rien au monde, il n'eût voulu arracher son bandeau pendant le trajet, ni savoir le vrai nom de la prétendue Polonaise, qui pour lui s'appelait Olga.

Un soir, don José ne s'aperçut point, en sortant de chez lui, qu'il était suivi. Un homme, au costume bizarre, à la chevelure blonde, et que, seule peut-être la bohémienne Fatima aurait pu reconnaître marchait derrière lui à cent pas de distance, les mains dans les poches de sa houppelande à brandebourgs.

Cet homme, tandis que don José s'arrêtait à l'angle de la rue Godot-de-Mauroy, s'embusqua un peu plus loin dans la rue, et leva les yeux en l'air, comme un amoureux qui regarde une fenêtre aimée dont les rideaux ont un muet langage, et se promena à petits pas, sur le trottoir opposé à celui qu'avait choisi don José.

Le mystérieux personnage ne perdait pas don José de vue. Il vit arriver le fiacre dès l'entrée du boulevard, et, à un mouvement de l'Espagnol, il devina que c'était là ce qu'il attendait.

En effet, la portière s'ouvrit, don José monta. Mais au moment où le fiacre allait continuer son chemin, une voix cria : « Hé ! cocher ! cocher ! » En même temps, l'homme à la houppelande s'approcha sans façon, et, avant que le cocher eût eu le temps de pousser son cheval, il mit la main sur la lanterne qu'il ouvrit :

– Vous me permettrez bien, dit-il, d'allumer mon cigare ?

– Allons, dépêchons-nous, répondit le cocher d'un ton de mauvaise humeur.

– On y va.

Et l'inconnu parut se hâter ; mais il eut le temps de jeter un rapide coup d'œil dans le fiacre, où il vit l'homme à la grande barbe ; sur le cocher, dont les traits demeurèrent gravés dans son esprit, et enfin sur les lanternes de la voiture, qui portaient un imperceptible numéro accompagné de ce nom : *Brion, loueur de chevaux et de voitures, rue Basse-du-Rempart.*

C'était tout ce que l'inconnu voulait probablement savoir. Il se rejeta en arrière.

– Merci… bon voyage, cria-t-il.

Puis, regardant le fiacre s'éloigner…

– Il est évident, se dit-il, que voilà un cheval qui marche un bon train, et que ce fiacre devait être un fiacre de contrebande.

Et, peu soucieux de la direction que prenait le véhicule, satisfait sans doute de son rapide examen, il remonta le boulevard jusqu'à la Madeleine et gagna la rue de Surène.

Ce personnage, on l'a deviné, n'était autre que notre ami Rocambole. Rocambole avait appris, à l'école de sir Williams, cet art merveilleux des transformations. Il possédait le talent de changer d'âge et de physionomie comme il changeait de costume. Il aurait fallu être sorcier ou magicien pour reconnaître dans ce personnage, plutôt vieux que jeune, à mise excentrique, à tournure étrange, l'élégant marquis de Chamery, qui montait un cheval arabe le matin même, et avait rencontré au Bois don José, avec lequel il avait échangé le plus gracieux des saluts. Tout en marchant et regagnant cet entresol de la rue de Surène, où il allait changer de costume, Rocambole se disait :

– Je sais déjà que don José va tous les soirs rue du Rocher, où il cache sa maîtresse. Maintenant, je sais encore qu'en sortant de la rue du Rocher il rentre chez lui, ressort et vient attendre ce faux fiacre au coin de la rue Godot-de-Mauroy. Je sais, en outre, que le cheval, la voiture et le cocher, sont de chez Brion. À merveille !…

Et Rocambole alla se déshabiller.

Le lendemain, vers onze heures du matin, le dog-cart de M. le marquis de Chamery s'arrêta à la porte du loueur. Rocambole, en costume du matin, redingote boutonnée, pantalon gris, chapeau de castor et gants de chamois, entra dans la cour et demanda à voir le maître de l'établissement. Il se disait chargé par une vieille parente de province, qui venait à Paris pour suivre un procès important, de louer une voiture au mois. Le marquis se fit montrer plusieurs coupés bas, plusieurs paires de chevaux, examina le tout en connaisseur et finit par apercevoir, au milieu des voitures qu'on nettoyait, une sorte de fiacre qu'il reconnut tout de suite pour être celui de la veille dans lequel était monté don José.

En même temps il envisagea le cocher occupé à en brosser les coussins, et il le reconnut pareillement.

– Tiens, dit-il en montrant le fiacre, vous avez là une singulière voiture.

– En effet, répondit le loueur, c'est un ancien fiacre.

– À quoi diable cela peut-il servir ?

– Ma foi, monsieur, je n'en sais trop rien. Seulement, il m'est loué mille francs pour un mois et ne sort que trois heures par jour.

– Trois heures par jour ?

– Par nuit.

– Et quel est donc l'original ?…

– Un monsieur qui a une grande barbe, ne parle jamais, a payé d'avance et n'a point voulu dire son nom.

– Mais enfin où va-t-il ? demanda le marquis avec indifférence.

– Ah ! voilà ce que le cocher ne veut pas dire, car on lui a promis un billet de cinq cents francs s'il était discret.

– Paris est le pays des excentriques, murmura Rocambole.

Et il s'en alla sans rien conclure relativement au coupé et à la paire de chevaux.

Une heure après son départ, un nouveau personnage se présenta rue Basse-du-Rempart.

Celui-là n'arrivait point en voiture du matin, il n'était pas marquis… C'était un simple palefrenier… un palefrenier d'origine britannique, dont les cheveux étaient d'un rouge carotte, la mine rouge, le nez enluminé… Sa culotte noisette montrait la corde, sa veste d'écurie était luisante aux coudes et son cône graisseux avait des rubans tout fripés. Il se présenta, baragouinant un mauvais français et demanda à être occupé.

Le loueur lui dit :

– Voyons ce que vous savez faire !

John, ainsi se nommait le palefrenier, s'empara d'un cheval anglais et sur-le-champ se mit à le panser avec cette habileté, cette science, ces notions d'hippiatrique qui caractérisent les Anglais.

À une heure de l'après-midi, John s'en alla prendre son repas dans un petit restaurant situé rue Neuve-des-Mathurins, où les cochers du voisinage et ceux du loueur mangeaient tous les jours. Il avait déjà fait la connaissance de celui qui, le matin, nettoyait le fiacre mystérieux. Entre cochers et palefreniers, la connaissance est bientôt faite, et de la connaissance à l'intimité il n'y a d'intervalle qu'une ou deux bouteilles de vin. Le cocher de fiacre se nommait Quentin. John offrit à Quentin une bouteille cachetée. Quentin paya une cerise à l'eau-de-vie. John commanda du café et des liqueurs et se prit à tutoyer le cocher. En sortant du restaurant, ils étaient amis intimes. Alors, sans aucun préambule, John perdit son accent britannique et dit au cocher :

– On t'a promis un billet de cinq cents ?

– Hein ?

– Je dis qu'on t'a promis cinq cents francs, répéta John.

– Pourquoi ?

– Pour ne pas dire où tu vas tous les soirs avec ton fiacre.

– Qui t'a dit ?

– Ça ne fait rien. Je le sais.

– C'est vrai. J'aurai un billet de cinq.

– Bah ! dit John, tu le dirais bien si on te donnait deux cents francs de plus.

– Pardieu !

Alors, le palefrenier prit dans la poche de sa veste d'écurie un petit portefeuille, l'ouvrit et montra des billets de banque au cocher ébloui.

– Mon bonhomme, lui dit-il alors, changeant de ton et de manières, veux-tu gagner mille francs ?

– Certainement.

– Mille francs, dont cinq cents à compte.

– Mais oui… allez.

– Il faut ce soir me céder ta place, je veux conduire le fiacre.

Le cocher était un peu gris déjà ; le mot magique de mille francs acheva de l'éblouir.

– Tout ce que vous voudrez, dit-il.

John le fit entrer dans un café, ils se placèrent à l'écart dans un coin, et le cocher donna au palefrenier anglais tous les renseignements qu'il possédait :

À savoir, que chaque soir, à onze heures, il quittait la rue Basse-du-Rempart et s'en allait rue de Castiglione, que là, l'homme à la grande barbe montait dans le fiacre, lequel prenait alors la rue Neuve-des-Petits-Champs et venait passer rue Godot-de-Mauroy. Là, le fiacre s'arrêtait encore. Un monsieur qui stationnait sur le trottoir y montait. Alors, l'homme à la grande barbe lui bandait les yeux.

– Oh ! oh ! pensa John, qui ignorait ce détail.

Puis le fiacre se dirigeait vers le nord, montait la rue de Clichy, sortait de Paris, traversait les Batignolles et allait s'arrêter devant une jolie petite maison de campagne située à Asnières, à gauche du pont du chemin de fer. Là, l'homme à la grande barbe faisait descendre l'homme aux yeux bandés, le prenait par la main et entrait avec lui dans le jardin. Quelques minutes après, le premier revenait chercher l'homme aux yeux bandés, le premier revenait seul, rentrait dans le fiacre et attendait environ une heure. Au bout de ce temps, il retournait chercher l'homme aux yeux bandés, le ramenait à Paris et le laissait sur le trottoir où il l'avait pris deux heures plus tôt.

C'était là tout ce que savait le cocher. Mais cela suffisait à celui qui venait de l'interroger.

XXIX

Le soir, à onze heures, le fiacre sortit, comme à l'ordinaire, de la rue Basse-du-Rempart ; mais au moment où il traversait le boulevard pour gagner la rue de la Paix, le palefrenier put grimper lestement à côté du cocher, lequel lui donna sa capote et son chapeau, en échange du second billet de cinq cents francs, en même temps qu'il lui cédait les guides et le fouet.

Comme il faisait froid, John s'entortilla le visage avec un gros cache-nez, ce qui lui permit de jouer le rôle du cocher ordinaire. Puis, tandis que celui-ci dégringolait de son siège, et s'en allait, le fiacre continua sa route et vint s'arrêter devant le numéro 16 de la rue de Castiglione. L'homme à la grande barbe était sur le trottoir. Il reconnut le fiacre, se préoccupa peu du cocher et monta.

John s'en alla rue Godot-de-Mauroy.

Don José était à son poste.

Les renseignements donnés par le cocher étaient de la dernière exactitude. John reconnut à Asnières la maison indiquée, et il l'examina avec attention, tandis que les deux hommes traversaient le jardin. C'était un joli pavillon carré, avec un toit en terrasse et une ceinture de beaux arbres qui, en été, devaient le dérober à tous les regards. Malgré l'heure avancée, une lumière discrète brillait au travers des persiennes.

Tandis que don José et son guide entraient dans la maison, John descendit de son siège et attacha son cheval à la grille du jardin. Puis il entra dans le fiacre et se blottit dans le coin opposé à la portière, que l'homme à la grande barbe avait laissée ouverte.

Quelques minutes après, celui-ci revint, chercha le cocher des yeux, ne le vit point sur son siège, et, remarquant que le cheval était attaché, il ne s'inquiéta pas autrement de cette absence. Il remonta donc dans le fiacre, dont l'intérieur était plongé dans l'obscurité ; mais au moment où il allait en refermer la portière sur lui, deux mains robustes le saisirent à la gorge et l'étreignirent si fortement qu'il ne put pousser un cri.

En même temps, une voix lui dit à l'oreille : – Pas de bruit, ou tu es mort…

Et l'homme à la longue barbe sentit qu'on lui appliquait un poignard sur la gorge. Aussi garda-t-il le silence et l'immobilité les plus complets.

– Maintenant, dit John, causons… Je suis le cocher, non pas celui d'hier, mais un autre ; j'ai payé ma place mille francs. Il est donc probable que j'ai eu quelque intérêt à me ménager un tête-à-tête avec Votre Seigneurie.

– Qui êtes-vous ? que me voulez-vous ? murmura l'homme barbu épouvanté.

– Peu importe qui je suis, mais voici ce que je veux savoir.

Le faux cocher étendit alors la main au-dehors, saisit une lanterne, la retira de sa douille et la tourna vers le visage de l'homme qu'il tenait en respect, en lui tenant toujours la pointe de son stylet à la gorge.

– D'abord, lui dit-il, vous avez une fausse barbe, et je veux savoir qui vous êtes…

– Mais, monsieur, balbutia l'homme barbu.

– Bon ! dit le faux cocher, je devine à ta peur que tu dois être une manière de laquais ou d'intendant.

– C'est vrai…

– Eh bien ! mon bonhomme, puisqu'il en est ainsi, tu vas choisir : ou rester dans ce fiacre, un bon coup de poignard au cœur, ou parler sans détour, et me raconter, moyennant salaire, une foule de choses que je tiens à savoir.

– Ma foi ! répliqua l'interlocuteur de John, qui commençait à se rassurer, puisque monsieur désire si bien…

– Tiens ! le drôle voit parfaitement que je ne suis point un cocher.

– Monsieur est un *maître,* ça se voit de reste, répondit le laquais – car c'en était un – et si monsieur est généreux…

– Cent louis si tu parles…

– Et si on me chasse ?

– On ne te chassera pas.

– Mais encore ?…

– Je te prendrai à mon service.

Le faux cocher parlait de ce ton bref, impérieux, qui dénote l'habitude d'être obéi, et le valet à grande barbe devina sur-le-champ qu'il avait affaire à un homme de qualité.

– Puisque monsieur me promet, dit-il, je vais tout dire à monsieur…

– Pardon, interrompit John, comment se nomme l'homme du trottoir de la rue Godot-de-Mauroy ?

Le laquais voulait sans doute se moquer du faux cocher et lui voler son argent.

– C'est le petit vicomte de Méreuil, dit-il, qui vient ici voir tous les jours la femme d'un banquier.

– Tu mens ! dit John.

– Mais non, je vous jure…

– Tu mens !

Il appuya légèrement la pointe du stylet sur la gorge du laquais.

– Cet homme est un Espagnol, il demeure rue de Ponthieu et se nomme don José, dit-il ; maintenant, continue, et au premier mensonge que tu fais, je te cloue.

L’accent de John était si résolu, que le laquais comprit que sa situation devenait sérieuse et qu’il était en danger de mort. Une sincérité entière pouvait seule le tirer de ce mauvais pas.

– Ma foi ! dit-il, je vais être franc… J’aime certainement beaucoup ma maîtresse… c’est une bonne fille… mais j’aime encore mieux ma peau et je veux pas que monsieur l’endommage. Que désire savoir monsieur ?

– Tout.

– Je dirai donc à monsieur que je suis l’intendant de mademoiselle Banco.

– Ah ! dit John, la maîtresse du prince K… ?

– Précisément.

– Qui demeure rue Castiglione ?

– Tout juste.

– Et où est-elle ?

– Là, dit le laquais, montrant le pavillon du doigt.

– Oui.

– Il l’aime.

– Et… depuis quand ?

– Depuis huit jours.

– Bon ; mais pourquoi le reçoit-elle ici et non rue Castiglione ?

– De peur du prince d’abord.

– Il est en Italie…

– Oui, mais il peut arriver.

– Ensuite, pourquoi lui bandes-tu les yeux ?

– Ah ! parce que mademoiselle Banco joue un rôle de grande dame… Elle se fait passer aux yeux de don José pour une princesse polonaise mariée à un général russe.

– C’est elle qui reçoit don José ?

– Ça commence.

– Connais-tu le but de ta maîtresse ?

– Oui.

– Quel est-il ?

– Elle veut se faire prendre au sérieux par don José ; aller à son bras, plus tard, en ayant l’air de tout risquer pour lui, dans le grand monde, chez le général espagnol C…, dont ses parents sont les concierges. C’est une idée de mademoiselle d’humilier sa famille.

– C’est bien, dit John. Est-ce tout ce que tu sais ?

– Tout.

– À qui est cette maison ?

– À mademoiselle. Elle l'a achetée l'été dernier.

– Et elle l'habite ?

– Depuis qu'elle reçoit don José chaque soir.

Le laquais raconta alors la première entrevue de l'hidalgo et de Banco, entrevue à laquelle il avait assisté par le trou de la serrure.

– C'est bien, dit John. Maintenant, je vais te prendre à mon service, tout en te laissant à celui de Banco.

– C'est-à-dire que monsieur veut être au courant de tout ?

– De tout.

– Où verrai-je monsieur tous les jours ?

– Nulle part…

– Alors…

– Tous les matins, tu jetteras à la poste, aux initiales R. C., bureau restant, une lettre dans laquelle tu me raconteras, de point en point, ce qui s'est passé chez Banco. À la fin de la semaine, une autre lettre t'arrivera, renfermant un billet de cinq cents francs.

– Monsieur est trop bon…

Le tintement d'une sonnette se fit entendre dans la maison et traversa l'espace.

– C'est moi qu'on appelle, dit le laquais. Je vais chercher don José.

– Va, dit le faux cocher.

Tandis que l'homme à la grande barbe gagnait la maison, le faux cocher remonta sur son siège. Dix minutes après, le fiacre reprit le chemin de Paris. Une heure plus tard, John le palefrenier redevenait, rue de Surène, le marquis de Chamery, et se disait :

– Je crois que je tiens déjà l'amorce du coup de pistolet dont mourra don José.

Banco était à Paris un matin. On pouvait dire qu'elle y était incognito, car depuis qu'elle recevait don José tous les soirs dans sa villa d'Asnières, la folle créature s'était, pour ainsi dire, retirée du monde et ne voyait plus personne. Ce n'était point par amour, cependant, bien que la mâle beauté de don José eût produit sur elle une vive impression, mais par calcul. En effet, comment soutenir, aux yeux de son naïf et crédule adorateur, son rôle de grande dame russe, si elle continuait de vivre à Paris, à sortir, à se montrer au Bois dans un landau et à l'Opéra dans sa loge ? Bien certainement elle eût rencontré l'Espagnol, bien certainement celui-ci eût entendu dire auprès de lui :

– Tiens ! voilà Banco, la sylphide du prince K…

Banco s'était donc retirée à Asnières, en compagnie de mame Carlo, comme elle disait. Mame Carlo lui tenait compagnie, l'aidait de ses conseils et parachevait son éducation.

Grâces aux savantes leçons de cette beauté un peu fripée, Banco se perfectionnait dans l'art de mentir, d'avoir des attaques de nerfs, de pleurer en parlant de son vieux père, le général trois étoiles, et de porter la *croix de sa mère*(15) à ses lèvres. C'était la Carlo qui avait mis dans la tête à l'enfant d'avoir des aïeux. Autrefois, la Carlo s'était elle-même nommée la baronne de Saulniers, du nom du passage où elle demeurait, au quatrième étage au-dessus de l'entresol.

Or, ce jour-là, un matin, vers onze heures, Banco était venue à Paris. Elle avait eu besoin de divers objets restés dans son luxueux appartement de la rue Castiglione, et elle était venue les prendre, toute seule, dans son coupé, dont elle avait soigneusement baissé les stores et les glaces.

Banco s'apprêtait à repartir, lorsque la sonnette de la porte d'entrée de son appartement se fit entendre.

Elle avait laissé ses gens à Paris, n'emmenant à Asnières que sa femme de chambre et un cocher.

Trois minutes après le coup de sonnette, le petit groom, qui se tenait dans l'antichambre du matin au soir, apporta à la jeune femme une carte sur un plat d'argent.

– Je n'y suis pas, dit Banco avec importance et repoussant la carte sans y jeter les yeux.

– Ce monsieur est entré, dit le groom.

– Entré… où donc ?

– Au salon. Il m'a poussé par les épaules en me mettant la carte dans la main, et il m'a dit :

« – Ta maîtresse est chez elle, je le sais. Quand elle aura vu ma carte, elle me recevra.

Banco, un peu étonnée de cette audace, prit la carte et lut : *Morton Tinner, esq.*

– Connais pas, dit Banco.

– Il y a quelque chose écrit derrière, observa le groom, lequel avait déjà examiné la carte sous toutes ses faces, pendant le court trajet de l'antichambre au boudoir.

Banco tourna la carte et lut par-derrière ces mots en espagnol : *À propos de don José d'Alvar.*

– Fais entrer, dit Banco, qui jeta à la hâte son châle et son chapeau sur un meuble et se laissa tomber dans une chauffeuse, où elle s'arrondit et se posa avec une grâce et une gentillesse parfaites.

Morton Tynner entra. C'était un Anglais, ainsi que l'indiquait son nom, mais un Anglais qu'on eût volontiers pris pour un Brésilien ou un résident de l'Inde. Il était cuivré comme un mulâtre, avait une épaisse chevelure bouclée qu'on eût pu croire crépue, et de gros favoris noirs un peu rares, ce qui semblait continuer à indiquer qu'il était un homme de couleur. Sa mise, du reste, était celle d'un gentleman accompli.

Banco le regarda avec curiosité.

– Madame, lui dit Morton Tynner, qui s’exprimait difficilement en français et paraissait chercher chaque mot, savez-vous l’anglais ?

– Non, monsieur.

– Mais vous savez l’espagnol ?

– Un peu…

– Alors, dit-il, en espagnol, il me sera plus facile de me faire comprendre dans cette langue ; je parle fort mal le français.

Banco lui avança un siège et parut disposée à l’écouter.

– Puisque vous comprenez l’espagnol, poursuivit Morton Tynner, vous avez dû lire un mot sur le revers de ma carte ?

– Oui, fit Banco d’un signe de tête.

– Vous savez donc que je viens vous parler de don José ?

– Don José ? qu’est-ce que don José ? demanda la petite fille qui voulut jouer l’ingénuité la plus parfaite.

L’Anglais répondit avec calme :

– Don José est un jeune Espagnol dont vous avez fait votre amant.

– Moi ?

– Et que vous faites amener tous les soirs les yeux bandés dans votre villa d’Asnières.

– Diable !… murmura Banco, vous êtes assez bien instruit, il me semble.

– Mais oui…

– Et vous venez de sa part ?

– Non, je viens vous parler de lui.

– À quel propos ?

– Ma chère enfant, poursuivit sir Morton, pour des motifs trop longs à énumérer, je m’intéresse à la fois à don José et à vous.

– Merci bien ! répondit Banco avec un sourire moqueur.

Elle avait retrouvé tout son aplomb et son attitude fanfaronne.

– Je suis un ami du prince K…

– Mon Russe ?…

Et Banco pâlit légèrement.

– Le prince vous aime, poursuivit Morton, il vous aime beaucoup… énormément… il se ruinera si cela peut vous plaire.

– Oh ! je le sais, dit Banco ; mais je le ménage, je le grignote à loisir… j’ai le temps.

– Mais s’il savait vos escapades avec don José… vous comprenez…

– Bah ! comment les saurait-il ?

– Je les sais bien… moi.

Cette observation, froidement articulée, produisit sur la jeune femme l'impression d'un coup de feu qui retentit à l'oreille d'un dormeur. Elle s'éveilla brusquement de son rêve et de sa quiétude.

– Ah ! c'est vrai… dit-elle et vous venez sans doute…

Elle s'arrêta et n'osa formuler toute sa pensée ; mais Morton vint à son aide.

– Allez, dit-il, je vous devine. Vous croyez avoir affaire à un industriel qui fait du *chantage* et vient vous vendre sa discrétion, n'est-ce pas ?

– Dame ! murmura Banco.

– Vous vous trompez, ma fille.

– Ah !…

– C'est un ami qui vient à vous…

– Mais je ne vous connais pas…

– Qu'importe ?

Elle le regarda encore.

– Voyons, dit-elle, expliquez-vous, monsieur.

– C'est facile.

– Vous êtes, dites-vous, l'ami du prince K…, mon Russe.

– Oui.

– Et l'ami de don José ?

– Peut-être.

– Comprends pas.

– Eh bien ! écoutez-moi.

Morton se renversa agréablement dans son fauteuil et eut un sourire plein de bonhomie.

– Je suis, dit-il, un Anglais chasseur ; j'ai beaucoup voyagé et j'ai chassé l'ours en Russie avec le prince K…

– Bon ! dit Banco.

– Et la perdrix rouge, en Espagne avec José. Je veux être leur ami à tous deux.

– Et le mien ?

– Et le vôtre.

– Ceci est difficile.

– Mais non ; vous allez voir. Tant que le prince K… dormira tranquillement sur cet oreiller qu'on nomme la confiance, il sera heureux.

– C'est vrai, dit Banco en riant.

– Tant que don José vous prendra pour une princesse polonaise mariée à un général russe…

– Tiens ! vous savez ?…

– Je sais tout, chère enfant.

Banco fronça le sourcil. Ce personnage, qui semblait s'immiscer ainsi dans sa vie et posséder tous ses secrets, commençait à lui déplaire horriblement.

– Don José vous aimera, poursuivit Morton Tynner.

– Après ? dit Banco.

– Mais si don José apprenait votre véritable situation sociale…

– Eh bien ?

– Eh bien ! au lieu de vous aimer, il renoncerait probablement à ses voyages nocturnes.

– À son aise, dit Banco.

– Bah !… vous n'y tenez pas davantage ?

– Mais… non…

– Vous avez pourtant mis dans votre tête qu'il vous présenterait chez un général espagnol de ma connaissance.

– Tiens !… dit Banco, vous savez encore cela, vous ?… Peste !…

– Je vous l'ai dit, je sais tout.

La jeune femme manifesta une légère émotion.

– Voyons, dit-elle, que me voulez-vous ? finissons-en, je vous prie.

– Ma fille, dit l'Anglais, ce que je veux est bien simple.

– Ah !…

– Je veux que vous choisissiez : ou voir arriver une catastrophe qui vous fera perdre du même coup l'amour de don José et la protection du prince K…

– Ou bien ? fit Banco.

– Ou bien me prendre dans votre jeu.

– Mais… pourquoi ?

– C'est mon secret.

– Et le prince n'en saura rien ?…

– Rien absolument.

– Ni don José ?

– Don José continuera à vous aimer, à vous prendre au sérieux, et il s’imaginera de bonne foi que vous êtes une princesse de bon aloi.

– Et il me présentera chez le général ?

– Certainement.

– Tope, dit Banco, je vous prends dans mon jeu.

– À la bonne heure, murmura l’Anglais, je vois que nous allons nous entendre. Seulement, ajouta-t-il, je dois vous prévenir d’une chose : quand on joue de moitié avec moi, il faut être silencieux comme la tombe ; une indiscrétion est toujours suivie d’un coup de poignard.

Banco leva les yeux sur son visiteur, rencontra son regard froid et résolu, et comprit qu’elle était en la puissance de ce personnage mystérieux.

XXX

À deux jours de là, Banco dit à don José, qui, pour la dixième fois environ, était introduit les yeux bandés dans la petite maison d'Asnières :

– Mon ami, j'aurai peut-être un de ces jours une bonne nouvelle à vous donner.

– Ah ! fit don José, qui la regarda avec des yeux brillants de joie et d'amour.

– Qui sait ?

Elle lui jeta un de ces coups d'œil que les femmes nomment une amorce.

– Au fait, dit-elle, je me trompe peut-être…

– Vous vous trompez ?… que voulez-vous dire ?… pourquoi ? fit don José, qui ne comprenait rien à ces paroles ambiguës.

– Sans doute. J'ai peut-être de la fatuité…

– Vous ?

– Qui me dit que vous considéreriez comme une bonne nouvelle, la possibilité de passer toute une longue journée avec moi ?…

– Oh ! fit don José ravi.

– Au grand air… à la lumière… loin de cette prison.

Et elle montrait du doigt le joli boudoir.

– Cette prison, acheva-t-elle avec un sourire savamment exhalé, où nous enferme le terrible mystère qui nous enveloppe…

– Mais, s'écria l'Espagnol enthousiasmé, ce serait une journée de paradis…

Elle posa un doigt sur ses lèvres.

– Chut ! dit-elle, ce n'est point encore bien certain. J'espère être libre… mais je n'en ai pas la certitude…

– Mais enfin… quand… pourriez-vous ?…

– Écoutez, dit-elle. Avez-vous un domestique en qui vous ayez pleine confiance ?

– Oui.

– Un homme dévoué ?

– Je le crois. Cet homme, du reste, dépend de moi. Sa vie est entre mes mains.

– Ah ! dit Banco naïvement, ceci est assez original, et il n'y a qu'un Espagnol capable d'avoir de ces idées-là… Vous allez me dire son histoire, n'est-ce pas ?

– Oui… mais… d'abord…

– Je comprends. Vous voulez savoir… Eh bien, envoyez cet homme chaque jour, vers trois heures, se promener aux Tuileries avec votre livrée et une cocarde bleue…

– Et… demanda don José.

– C’est tout. On vous dira le reste plus tard.

– Vous êtes une énigme…

– Vivante, n’est-ce pas ?

– Et délicieuse, ajouta-t-il en portant la petite main de Banco à ses lèvres.

Don José raconta à la jeune femme comment l’assassin Zampa était entré à son service ; puis, l’heure de la séparation étant venue, il s’en alla plus épris que jamais et tout à fait las de ses mystérieuses amours de la rue du Rocher.

Or, le lendemain, à trois heures, don José envoya Zampa se promener aux Tuileries, tandis qu’il allait lui-même rue de Babylone faire sa cour officielle à mademoiselle Conception de Sallandrera.

Zampa, qui possédait tous les secrets de son maître et savait que, chaque soir, don José était *enlevé*, Zampa n’était point fâché de savoir, non seulement tout ce que savait son maître, mais encore ce qu’il ne savait pas, c’est-à-dire le nom et la situation sociale de l’inconnue. Il alla donc aux Tuileries avec tout l’empressement d’un homme qui va à un rendez-vous pour son propre compte et non pour celui d’un autre. Puis, arrivé dans le jardin, il se promena de long en large, les mains derrière le dos, en valet de bonne maison qui sent et apprécie toute son importance. Deux ou trois minutes après, il vit venir à lui un assez bizarre personnage, le même qui, un peu plus tard, devait apparaître à la gitana Fatima comme un être surnaturel. La polonaise à brandebourgs, la coiffure fourrée, le pantalon collant gris et les bottes à revers, tout, jusqu’à ce visage morne encadré par des cheveux d’albinos, étonnèrent beaucoup le Portugais. L’inconnu s’arrêta devant lui et lui dit, en l’enveloppant de son regard terne :

– Vous vous nommez Zampa ?

– Oui, dit le Portugais.

– Vous êtes au service de don José ?

– Oui.

– Et vous lui êtes dévoué ?

– Sans doute.

– Venez vous asseoir là-bas, au pied de la statue de Spartacus.

– Pourquoi ?

– Nous pourrons causer… cet endroit du jardin est désert.

– Soit, dit Zampa. Et il suivit l’inconnu.

Celui-ci alla se placer sur un banc, à deux pas du chef-d'œuvre du sculpteur Foyatier, et regarda de nouveau Zampa, qui se tint debout devant lui. Il sembla que le laquais subissait déjà un impérieux ascendant de la part de ce bizarre personnage. L'inconnu reprit :

– Vous vous nommez Zampa. Don José vous a pris à son service pour vous sauver de l'échafaud.

Zampa tressaillit et devint tout à coup aussi blanc que la statue de l'esclave romain. Jamais, il le croyait, du moins, don José n'avait livré le secret de leur mystérieuse association. L'inconnu poursuivit avec calme :

– Il y a de cela environ six ans. Vous êtes donc encore en dehors de la prescription. Il suffirait d'un mot adressé au parquet du procureur impérial français pour vous faire arrêter et vous remettre aux mains de la justice espagnole. Quel que soit son crédit, don José ne pourrait vous sauver.

– Que voulez-vous donc de moi ? balbutia le Portugais, qui comprit que l'homme assis devant lui voulait lui vendre, chèrement peut-être, la sécurité dont il jouissait depuis six années, et qui pouvait être troublée par un mot.

– Il y a deux hommes, continua l'inconnu, qui ont sur vous droit de vie et de mort. Le premier est don José…

– Et le second ?

– C'est moi.

Zampa baissa la tête.

– Or, poursuivit son interlocuteur, don José vous a mal gardé le secret, puisque ce secret je le possède, moi.

Le Portugais serra les poings.

– Oh ! je me vengerai, dit-il.

– Donc, le dévouement que vous avez pour lui ne peut exister plus longtemps…

– Non, certes !…

– Et si vous le servez fidèlement, la crainte seule sera votre mobile.

– C'est vrai.

– Mais si je veux que vous le trahissiez…

– Vous ? dit Zampa avec terreur.

Un sourire problématique éclaira l'étrange visage de l'inconnu.

– Je suis plus fort que don José, dit-il, et je veux le briser !

Un éclair de haine passa dans les yeux du Portugais Zampa. Peut-être cet homme pardonnait-il moins encore à don José l'état de vasselage et de domesticité où il l'avait tenu durant six années, que cette indiscrétion qui le plaçait maintenant à la merci d'un inconnu.

Ce dernier reprit :

– Pour atteindre le but que je me suis donné, j'ai besoin de toi. Mais sois tranquille, je suis généreux et je te paierai largement.

Ces derniers mots éveillèrent la cupidité de l'ancien bandit, qui passa soudain de la terreur à la cauteleuse prudence d'un homme qui veut vendre cher ses services…

– Faisons nos conditions, dit son interlocuteur : que gagnes-tu ?

– Don José me donne mille écus.

– Que voles-tu ?

– Dix mille francs.

– Qu'espères-tu ?

– Quand don José aura épousé mademoiselle Conception de Sallandrera, je deviendrai son intendant, et alors je jouirai d'une modeste aisance.

– Tes espérances sont folles.

– Pourquoi ?

– Parce que don José n'épousera jamais mademoiselle de Sallandrera.

– Ah bah ! dit Zampa ébahi.

– S'il l'épouse, ajouta froidement l'homme aux cheveux jaunes, il sera assassiné le lendemain de son mariage.

Un feu subit, un éclat inaccoutumé brillèrent tout à coup dans le regard morne de l'inconnu, et Zampa, en criminel intelligent, comprit qu'il avait affaire à plus fort que lui. Seulement, il n'eut pas un seul instant la pensée que le poignard qui menaçait don José fût dans la main d'un rival qui voulait, lui-même, épouser Conception. Bien au contraire, il demeura convaincu qu'il avait devant lui un homme entièrement dévoué et qui n'était que l'instrument de cette maîtresse mystérieuse qu'avait don José, laquelle obéissait sans doute à un sentiment de jalousie.

– Ah ! diable ! dit alors Zampa, ceci devient grave, il me semble.

– Si don José vit, il ne saura rien de la trahison.

– Et… s'il meurt ?

– Tu seras largement payé.

Zampa tenait à établir des chiffres.

– Le jour où je saurai ce que don José va faire chaque soir rue du Rocher, tu toucheras dix mille francs.

– Bon ! après ?

– Et cent mille, le jour où le mariage de don José avec mademoiselle de Sallandrera sera devenu impossible.

– Ah ! fit Zampa, vous m'en direz tant…

– Dans l’intervalle, acheva l’inconnu, tes appointements seront de deux mille francs par mois.

L’homme à la polonaise tira un portefeuille, prit un billet de mille francs, le tendit à Zampa et lui dit :

– Voici pour la première quinzaine.

Alors Zampa s’assit sans façon à côté de celui qui l’achetait aussi cher.

– Don José se rend chaque soir rue du Rocher, dit-il, pour y voir sa maîtresse la gitana Fatima.

Et il raconta dans ses plus minutieux détails l’histoire de la bohémienne et de don José, la jalousie de cette femme, son amour ardent, son caractère fougueux et sauvage, tout hormis ce qu’il ne savait pas, c’est-à-dire le secret de leur crime commun, de ce crime abominable dont l’infortuné don Pedro avait été victime. L’homme à la polonaise l’écouta avec une grande attention.

– À quelle heure, demanda-t-il, don José se rend-il chez la bohémienne ?

– À dix heures.

– Tous les soirs ?

– Sans y manquer.

– Est-il le seul homme qui pénètre chez elle ?

– Avec moi, oui.

– Ah ! tu y vas…

– Dans la journée, à deux heures.

– Tous les jours ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– J’y vais avec un habit et une cravate blanche. Je passe pour un médecin. Il faut bien que cette femme, que personne n’a vu, et que tout le monde croit malade, ait un médecin.

– C’est juste. Ainsi tu entres par la place Laborde ?

– Oui, et don José par la rue du Rocher. Le concierge de la maison n’a jamais vu don José. Il ne connaît que moi.

– L’appartement n’a-t-il que ces deux issues ?

– Il en a une troisième…

– Ah !

– Mais celle-là, la gitana ni ses gens ne la connaissent.

– Quelle est sa destination ?

– Lorsque Fatima vint à Paris, don José était horriblement jaloux. Ce n’était point assez de deux espions qui veillaient sur la gitana, il fallait encore que don José pût savoir ce qu’elle disait, et, pour ainsi dire, ce qu’elle pensait. Il avait donc, avant son arrivée, fait pratiquer une sorte de cachette dans l’épaisseur du mur du boudoir. On y descendait par une trappe pratiquée à l’étage supérieur de la maison de la rue du Rocher, dans une mansarde louée à don José, qui s’était donné pour un ouvrier forgeron en voitures. Or, il advenait quelquefois que, dans la journée, don José allait se blottir dans cette cachette pour écouter les conversations de la bohémienne avec sa vieille nourrice.

– Mais, interrompit l’homme à la polonaise, de cette cachette peut-on voir dans le boudoir ce qui s’y passe ?

– Oui, par un trou imperceptible ménagé au-dessus d’un tableau de Zurbaran, placé entre la cheminée et la croisée.

– Et peut-on entrer dans le boudoir ?

– En pressant un ressort, le tableau qui masque une porte tourne sur lui-même.

– Très bien. C’est dans cette cachette que je veux que tu m’introduises.

– Quand ?

– Demain.

– À quelle heure ?

– À l’heure où don José doit venir.

– Vous serez obéi. Où vous reverrai-je ?

– Ici, demain soir, à neuf heures.

– C’est bien ; j’y serai.

Zampa salua l’homme à la polonaise jusqu’à terre et s’en alla. Celui-ci demeura quelque temps encore à se promener dans le jardin, comme s’il eût voulu se bien assurer que le Portugais était parti, puis il gagna la porte qui fait face au bord de l’eau et disparut.

On devine maintenant quel était ce bizarre personnage que la gitana vit, le lendemain, surgir dans son boudoir ; au moment où elle y rentrait après avoir reconduit don José jusqu’à la porte intérieure de son appartement, et comment il y était entré. On se souvient de son premier entretien avec la gitana, de ses conseils et du billet qui lui enjoignait impérativement de prendre cette poudre blanche déposée avec la missive sous la potiche de Chine. On sait ce qui advint.

Fatima mit dans un verre d’eau la poudre mystérieuse, but ensuite avec don José un verre de marasquin, reconduisit celui-ci, et trouva de nouveau l’homme à la polonaise dans le boudoir. Puis elle lui vit donner à son perroquet un morceau de sucre imbibé dans la liqueur apportée par don José, l’animal se débattre un moment, agiter ses ailes, et tomber enfin foudroyé. Enfin elle entendit cet homme, qu’elle prenait pour le diable, lui dire froidement, en lui montrant tour à tour l’oiseau mort et le verre vide :

– Il faut, avec quelques gouttes de cette liqueur, deux minutes pour tuer un perroquet, une heure pour tuer un chien et vingt-quatre heures pour faire un cadavre d'une belle fille comme toi…

En prononçant ces derniers mots, l'inconnu s'était assis, souriant :

– Ainsi, disait-il, tu as bu du marasquin que te versait don José ?

– Oui, murmura la bohémienne dont les dents claquaient d'épouvante.

– Eh bien ! don José que tu aimes et que tu as menacé de mort t'a prévenue, ma fille…

– Ah ! fit-elle d'une voix sourde.

– Il t'a empoisonnée, afin de pouvoir aimer librement ta rivale.

Ces assurances rendirent la vie et son énergie sauvage à cette femme qui croyait déjà lutter contre les tortures de la mort. Elle se redressa superbe de courroux, de haine et d'emportement :

– Oh ! dit-elle, puisque j'ai encore vingt-quatre heures à vivre, je le tuerai.

Elle prit son poignard et le brandit. Mais l'homme à la polonaise le lui ôta des mains.

– Tu te trompes, fit-il. Puisque don José a bu du marasquin avec toi, il n'a pas besoin de ton poignard pour mourir…

– Oh ! c'est vrai… dit-elle, mais alors… pourquoi, puisqu'il a voulu mourir… ah ! ma tête se perd au milieu de tous ces mystères…

L'inconnu se prit à rire :

– Le mystère est facile à expliquer. Don José avait pris du contre-poison.

– Ah ! s'écria-t-elle, je comprends.

– Il a donc bu sans crainte.

– Mais il ne comptait pas sur mon poignard. Et puisque je dois mourir…

L'homme à la polonaise haussa les épaules.

– Tu ne mourras point, dit-il.

Elle jeta un cri de joie et d'angoisse.

– Toi aussi, acheva-t-il, tu as pris, grâce à moi, et sans t'en douter, du contre-poison.

– Moi ?

– Oui… cette poudre blanche…

– Ah ! murmura la superstitieuse fille au comble de la joie et se mettant à genoux, j'avais bien deviné que vous étiez mon père.

– Hein ?

– Oui, n'êtes-vous point le diable ?

– Peut-être.

– Eh bien ! ma mère…

– C’est possible, dit brusquement l’inconnu, qui comprit tout le parti qu’on pouvait tirer des étranges croyances de la bohémienne. Dans tous les cas, c’est à moi que tu dois ton salut…

– Oh ! vous êtes mon père…

– À moi que tu devras ta vengeance.

Ce mot fit passer la gitana de son accès de reconnaissance à un accès de fureur jalouse :

– Ah ! dit-elle, maintenant, j’ai bien eu la preuve que don José voulait ma mort : donnez-moi celle de sa trahison et… vous verrez si je tiens mes serments.

– Cette preuve, dit l’inconnu, tu l’auras bientôt.

– Mais quand ?

– Patience ! l’heure approche.

Fatima serra convulsivement le manche de son poignard.

– Écoute-moi bien, reprit l’inconnu.

– Je vous écoute… mais parlez vite.

– Don José, tu le vois, a voulu t’empoisonner.

– Oh ! le lâche !

– Il t’a quittée le sourire aux lèvres, te pressant les mains, te regardant avec amour et te disant « à demain ».

– Le traître !

– Mais il espère bien, en revenant demain ici, ne trouver qu’un cadavre.

– Eh bien ?

– Demain, il apprendra que tu es pleine de vie, poursuivit l’inconnu. Alors il sera pris d’une rage folle, et, comme il a juré ta mort, il s’y prendra d’une autre façon.

– L’infâme !

– Puisque le poison a été impuissant, il songera au poignard ; mais ne crains rien, je veille sur toi. Seulement, il faut que tu continues à jouer ton rôle.

– Comment ?

– Que tu sois tendre, affectueuse comme par le passé.

– Mais il saura bien que j’ai pris du contre-poison ?…

– Sans doute, et il accusera d’abord son valet de l’avoir trahi, car il ne sait pas ce que je puis, moi.

– Eh bien ?

– Mais tu détourneras ses soupçons et lui donneras, à ton insu en apparence, l’explication de l’impuissance du poison. Tu vas feindre de dormir demain jusqu’à trois ou

quatre heures. Tu ne sonneras pas ta nourrice avant ce moment. Quand don José viendra, tu te plaindras d'avoir eu la tête lourde et un sommeil prolongé, et tu l'attribueras à un abus d'opium que tu as fait. L'opium est un contre-poison quelquefois… Maintenant bonsoir… à demain…

Fatima se laissa de nouveau bander les yeux. Puis son mystérieux compagnon disparut, non sans lui avoir dit à l'oreille :

– Méfie-toi du nègre et de ta nourrice.

XXXI

L’empoisonneur don José était sorti de chez la gitana d’un pas ferme et la tête haute : « Ta maîtresse est fatiguée ce soir, avait-il dit à la nourrice, tu la laisseras dormir demain le plus longtemps possible. »

Et il était parti bien persuadé que celle qu’il avait longtemps aimée avec toutes les frénésies de la passion ne se réveillerait pas. Cependant, et quelque endurci qu’il fût déjà dans le crime, don José sentit son cœur battre avec une certaine violence lorsqu’il fut dans la rue, et, malgré lui, il leva les yeux vers les croisées du boudoir de la bohémienne.

– Pauvre Fatima ! murmura-t-il avec un soupir, ainsi passe l’amour !

Pendant quelques minutes, l’Espagnol éprouva comme un violent remords de son crime ; puis les menaces de la gitana lui revinrent en mémoire, et alors l’irritation succéda au regret : – C’est elle qui l’a voulu ! se dit-il.

Et il s’éloigna sans détourner de nouveau la tête.

C’était l’heure où chaque soir le fiacre mystérieux le prenait rue Godot-de-Mauroy pour le conduire à la porte de cette maison plus mystérieuse encore où Banco l’attendait. Don José rentra chez lui précipitamment pour y changer de costume.

Zampa, ce valet fidèle, en qui l’hidalgo avait pleine confiance, attendait son maître, couché sur une banquette de l’antichambre, et lisant les journaux du soir. En voyant entrer don José un peu pâle et en proie à une certaine agitation, le Portugais se prit à sourire :

– Le coup est fait, n’est-ce pas ? demanda-t-il à l’hidalgo.

– Oui, fit don José d’un signe de tête.

– Elle a bu ?

– Sans méfiance.

– Pauvre Fatima ! murmura le valet d’un ton mélangé de pitié et de raillerie. Elle n’avait que vingt-six ans…

– Tais-toi, fit don José.

Et comme s’il eût voulu changer brusquement de conversation :

– Ainsi, aujourd’hui encore, tu n’as vu personne dans le jardin des Tuileries ?

– Personne.

– C’est bizarre ! Hier encore elle m’a affirmé…

– Ma foi ! mon cher maître, dit Zampa, je crois que cette princesse se moque de vous.

Don José fronça le sourcil.

– Qu’en sais-tu ? fit-il avec hauteur.

Zampa ne répondit rien.

– Eh bien ! parle… insista don José.

– Elle se moque de votre valet, ai-je voulu dire, puisque je me promène inutilement tous les jours aux Tuileries, répondit humblement le Portugais.

Don José haussa les épaules et se tut. Puis il changea de costume et courut à son rendez-vous.

Le fiacre stationnait déjà au bord du trottoir, et l’intendant barbu de Banco montrait sa tête à la portière.

– Vous êtes en retard, dit-il à don José, d’un ton brusque et presque impoli.

– Excusez-moi.

– Si la princesse savait que vous mettez aussi peu d’empressement…

– Eh bien ! fit don José, qui trouva l’observation impertinente.

– Elle pourrait bien renoncer à vous voir, acheva insolemment l’homme barbu.

Don José se tut, mais il se promit de faire chasser l’intendant.

Celui-ci lui banda les yeux, et, une heure après, le fiancé de mademoiselle de Sallandrera pénétrait dans le boudoir de la fausse princesse Banco, qui avait, ce soir-là, déployé un certain luxe de mise en scène. Elle était triste, languissante, à demi renversée dans sa chauffeuse, et enveloppée d’une robe de chambre en velours noir qui faisait ressortir la blancheur mate de sa peau. Elle tendit la main à don José comme une mourante qui demande un dernier adieu, et arrêta sur lui ce regard navré qui n’appartient qu’aux âmes désespérées et abreuvées de désillusions. La veille, elle avait été pour don José la femme heureuse, qui oublie les heures de tortures endurées auprès d’un mari grondeur et jaloux.

Don José était sorti de chez elle plus épris que jamais. Aujourd’hui elle se montrait si pâle, si triste, si abattue que don José en jeta un cri :

– Mon Dieu ! lui dit-il, qu’avez-vous ?

– La mort dans le cœur…

Banco prononça ces mots avec une noble simplicité, qu’elle étudiait toute seule depuis le matin.

– Vous !… la mort !… Que voulez-vous dire ? exclama l’Espagnol.

Elle le fit asseoir auprès d’elle et lui dit sans amertume et sans colère :

– Le mal dont je souffre est long à expliquer… il faut que vous m’écoutiez… longtemps…

– Parlez, dit-il, parlez, je vous prie.

Comme les jours précédents, il voulut prendre ses mains, mais elle les retira.

– Non, dit-elle, écoutez-moi.

Don José était stupéfait de cette métamorphose. La princesse polonaise avait, en effet, l'air mourant.

– Mon ami, lui dit-elle après un silence, qu'elle eut soin de rendre des plus pénibles, je vais vous quitter…

– Me quitter ?

– Oui… je pars…

– Mais c'est impossible !… s'écria don José.

– Mon mari le veut.

Ce mot fut un coup de foudre… Le cœur humain est ainsi fait que l'obstacle irrite la passion outre mesure. Don José, la veille, considérait sa liaison avec Banco comme purement éphémère, et ne lui attribuait qu'une importance fort relative. Sans doute, il préférait Banco à la gitana, mais il n'était pas homme à lui sacrifier ses projets d'ambition et ses vues sur mademoiselle de Sallandrera. Un mot de la fausse Polonaise venait de bouleverser toutes ces dispositions. Elle partait !

Don José s'imagina qu'il était éperdument épris, que vivre désormais sans elle était tout à fait impossible.

Il se jeta à ses genoux.

– Voulez-vous donc que je meure ? s'écria-t-il.

Cet accent était si vrai, si naïvement douloureux, que la jeune femme en parut très vivement touchée.

– Monsieur, lui dit-elle, tout ceci devient incompréhensible pour moi.

Ces paroles paraissaient avoir si peu de corrélation avec ce qu'elle venait de dire tout à l'heure et le cri de douleur de don José, que celui-ci en demeura tout abasourdi.

– Voyons, dit-elle avec un sang-froid qui effraya l'Espagnol plus encore que cette nouvelle de son départ prochain, expliquons-nous, s'il vous plaît.

– Mais, madame… balbutia don José.

Elle lui imposa silence d'un geste de grande dame offensée.

– Voyons, lui dit-elle, je vous annonce que je vais partir, et voici que vous tombez à mes genoux.

– Oh ! vous ne partirez pas, c'est impossible, s'écria-t-il avec feu.

– Votre voix, votre attitude, me persuaderaient volontiers que vous m'aimez.

– Ah ! je vous aime, je le jure.

Banco laissa bruire un frais éclat de rire entre ses lèvres roses.

– Ceci est trop fort, dit-elle.

– Trop fort ?

– Comment ! vous prétendez m'aimer !

– Plus qu’à la folie.

– Oh ! l’imposteur !…

– Mais voyez mes larmes… murmura l’Espagnol, qui, en effet, avait des pleurs dans les yeux.

Et il demeurait à genoux.

– Monsieur, dit froidement la fausse Polonaise, veuillez répondre simplement à mes questions et vous asseoir là, en face de moi.

Le ton de Banco avait une nuance impérieuse qui domina don José. Il obéit.

– Parlez, madame, dit-il, enfin.

– Vous vous nommez don José d’Alvar ?

– Oui, madame.

– Vous êtes le neveu de don Paëz, duc de Sallandrera ?

– Oui, madame.

Cette question avait fait tressaillir don José.

– Le duc, poursuivit Banco, a une fille !

– Oui, fit don José d’un signe de tête.

– Mademoiselle Conception ?

Elle a appris mon mariage, pensa don José.

– Vous devez épouser, dit-on, mademoiselle Conception ?

– On le dit, répliqua don José ; mais voilà tout.

– Ah !

L’Espagnol avait deviné le motif de l’irritation de Banco. Seulement don José avait compris, en même temps, que ce départ dont elle parlait était une feinte. Or, don José était un homme très fort, le danger passé, et il savait relever la tête à propos.

– Permettez-moi, madame, dit-il, de vous donner quelques éclaircissements sur des choses qui paraissent… vous préoccuper.

– Je vous écoute, monsieur.

– J’ai un frère aîné, il se nomme don Pedro.

– Je l’ignorais, dit Banco.

– Ce frère est le fiancé de ma cousine Conception.

– Hein ? fit la fausse Polonaise.

– Mon frère est malade, et comme le duc de Sallandrera, mon oncle, tient beaucoup à ce que les titres et les dignités dont il est investi ne sortent point de sa famille…

– En effet, il est grand d’Espagne, je crois ?

– Oui, madame.

– Eh bien !

– Il a été décidé, à une époque où j'étais libre, où je n'avais pas eu le bonheur de vous rencontrer… que si mon frère venait à mourir, j'épouserais Conception.

– Ah ! dit Banco, qui avait écouté avec beaucoup de calme.

– Mais, continua don José, redevenu maître de lui-même, mon frère n'est point mort ! … mon frère vivra, et…

Elle fit un geste :

– N'achevez pas, dit-elle, je vous fais grâce de la conclusion.

Mais don José, enhardi et se trompant à ce calme apparent, don José osa lui prendre la main et s'écrier :

– Ah ! vous voyez bien que vous me trompiez… que vous ne partirez pas… je le lis dans vos yeux… vous avez cru aux propos du monde… et vous avez pu douter de mon amour !

Banco répondit gravement :

– *Señor* don José, à Dieu ne plaise que je songe un seul instant à vous empêcher jamais, si le destin le voulait, de conclure une union qui assurerait votre fortune et vous donnerait une situation élevée et enviée !

– Vous êtes un ange ! murmura don José, qui se méprit encore à cette magnanimité apparente.

– Mais, voyez-vous, poursuivit la jeune femme, prenant une pose tragique et empruntant la voix de basse d'une comédienne jouant dans un drame bien noir de l'Ambigu, je suis née dans un pays, *señor* don José, où, sous une couche de neige, couvent et fermentent toutes les brûlantes et sauvages passions des chaudes contrées. Je suis de race slave, don José, poursuivit Banco avec animation, j'ai passé ma jeunesse parmi des bohémiens, on a bercé mon enfance de sanglantes légendes, et j'ai vu autour de moi couler du sang humain comme on voit, à Paris, couler des flots de champagne.

Ces paroles rejetaient don José dans le vaste champ de l'inconnu et des suppositions. La prétendue princesse polonaise redevenait une vivante énigme.

Banco poursuivit :

– Je suis trop grande dame pour me montrer jalouse d'une femme… mais je serai impitoyable pour une rivale en amour, pour une maîtresse…

Don José tressaillit de nouveau.

– Celle-là, reprit-elle, cette femme que vous auriez aimée avant moi, que vous aimeriez encore… oh ! c'est son sang qu'il me faudrait.

L'Espagnol commençait à comprendre.

– Don José, continua la jeune femme, vous avez aimé une femme qui se nommait Fatima ?

L’hidalgo se releva d’un bond.

– Qui vous a dit cela ? s’écria-t-il.

– Cette femme, vous l’aimez encore…

– Oh, c’est faux !

– Vous allez la voir chaque soir… ne niez pas… elle habite la place Laborde…

Don José ne répondit pas. Il était atterré. Comment la Polonaise avait-elle pu pénétrer ce mystère qu’il avait si bien caché à tous les yeux ?

– Don José, poursuivit-elle, essayant de se donner l’attitude fatale d’un juge qui condamne sans appel, don José, il me faut la vie de cette femme… ou je ne vous reverrai jamais.

Banco croyait demander à don José un sacrifice au-dessus de ses forces, et probablement Morton Tynner, qui dictait ses étranges paroles, n’avait point jugé nécessaire de lui apprendre que l’Espagnol avait déjà résolu la mort de la gitana.

– Tiens ! pensa l’Espagnol, puisqu’elle sait que Fatima existait, elle croira, lorsqu’elle apprendra sa mort, que c’est pour l’amour d’elle que je me suis fait assassin.

Et l’astucieux don José se maîtrisa, se composa un visage, et devint aussi fort que la femme qui semblait le soumettre à un minutieux interrogatoire.

– Madame, dit-il, je n’aime plus cette femme.

– Jurez-le-moi !

– Sur l’honneur de mon écusson !

Et il leva la main.

– Je ne la reverrai jamais, ajouta-t-il.

– Ce n’est point assez…

– Que voulez-vous dire ?

– Il faut que cette femme meure !

Don José parut faire un violent effort et lutter contre la pensée du crime :

– Mon Dieu !… murmura-t-il, vous voulez donc me rendre assassin ?

– Oui, si vous m’aimez. Non, si vous consentez à ne plus me revoir.

– Oh ! jamais ! s’écria-t-il.

Et il acheva d’une voix sourde :

– Puisque vous le voulez… elle mourra !

– Quand ?

– Cette nuit.

– C’est bien, dit Banco.

Elle lui jeta un sourire – le sourire mélodramatique d'un traître de théâtre – puis, sans ajouter un mot, elle lui dit adieu de la main, souleva une portière et disparut.

Au même instant, l'homme à la grande barbe parut.

– Venez, dit-il.

Don José se laissa bander les yeux, et déposer une heure après sur le trottoir de la rue Godot-de-Mauroy.

L'hidalgo rentra chez lui, à la fois tout abasourdi des révélations et des ordres de Banco touchant la gitana, et en proie à une agitation aisée à concevoir. Sans doute, à cette heure, Fatima se tordait dans les convulsions de l'agonie. Don José ne put fermer l'œil de la nuit. Il crut voir, à plusieurs reprises, Fatima lui apparaître et lui reprocher sa mort. Mais enfin les premiers rayons du jour le débarrassèrent de toutes ces visions. Il se leva, et, pour tromper son anxiété, ses angoisses, ses remords peut-être, il sortit de bonne heure, monta à cheval, renvoya sa monture vers midi et alla au Café de Paris. Puis, au lieu de rentrer chez lui où, sans doute, il le pensait du moins, la nouvelle de la mort de la gitana était déjà parvenue, il se rendit à pied à l'hôtel de Sallandrera et y passa le reste de la journée avec le duc et la duchesse.

Conception travaillait dans son atelier.

Don José dîna rue de Babylone et se décida enfin à regagner la rue de Ponthieu.

Zampa l'attendait.

– Eh bien ? demanda don José d'une voix frémissante d'émotion.

– Que désire Votre Excellence ? interrogea Zampa avec beaucoup de calme.

– Comment ! tu le demandes ?

– Sans doute.

– Fatima…

– Vous devez avoir de ses nouvelles ?

– Non… mais… toi…

– Moi, je ne sais rien.

– Le nègre… la nourrice…

– Je n'ai vu personne.

– C'est impossible !

– Je vous le jure !

– Alors, murmura don José, c'est qu'elle n'est pas morte.

– Bah ! dit le Portugais, c'est qu'elle n'aura pas pris mon poison.

– Elle l'a pris.

– Alors elle est morte.

Don José était livré à une vive émotion ; cependant l’assurance de son valet était si grande, qu’il ne put douter plus longtemps du trépas de la gitana. Et il eut l’atroce courage de se rendre, vers dix heures, rue du Rocher. Il traversa le petit appartement de la brunisseuse, longea le couloir, arriva dans l’antichambre, et s’arrêta pour écouter. Il lui semblait qu’il allait entendre la voix de la nourrice et du nègre pleurant leur maîtresse. Mais un profond silence régnait dans l’appartement. Il traversa le salon, aperçut un filet de lumière sortant du boudoir. Il frappa.

– Entrez, dit une voix qui le bouleversa.

Et la porte s’ouvrit, et la gitana, pleine de vie et souriante, se montra sur le seuil.

XXXII

Don José recula stupéfait. La gitana était bien devant lui, le regardant et lui souriant.

– Bonjour, ami, disait-elle, bonjour.

Elle le prit par la main et lui passa un de ses bras autour du cou. La force que cette femme possédait sur elle-même était telle, que don José n'eut pas l'ombre d'un soupçon. Comment Fatima était-elle vivante ? C'était pour lui une énigme. Mais à coup sûr, Fatima, si elle avait couru un danger de mort, ne pouvait lui en attribuer la cause. Comment eût-il pu supposer que cette femme lui avait juré une haine à mort alors qu'elle venait à lui, souriante, les bras tendus, l'amour dans les yeux ? Fatima, cependant, si elle se maîtrisait si merveilleusement elle-même, avait froidement et minutieusement examiné don José. La pâleur, le trouble de l'Espagnol ne lui avaient point échappés.

– Voilà un homme qui me prend pour un fantôme, s'était-elle dit sur-le-champ. Il est venu ici pour voir mon cadavre, et il recule en me retrouvant vivante.

Mais le sourire n'abandonna point ses lèvres un seul instant.

– Comme tu es pâle ! lui dit-elle, ma chère âme, que t'est-il donc arrivé ?

– Pâle ? dit don José ému ; mais tu es folle, ma Fatima bien-aimée… ne sais-tu donc pas qu'il me suffit de te voir pour que mon sang afflue à mon cœur, et que j'éprouve chaque soir une indomptable émotion en entrant ici ?…

– Oh ! dit Fatima, je vois bien que tu m'aimes, mon José.

Puis, à son tour, il parut la regarder attentivement et lui dit :

– Mais c'est toi qui es pâle…

– Tu crois ?

– Ah ! tu es blanche comme cette statue…

Et il lui montrait un joli biscuit placé sur la cheminée.

– C'est que j'ai mal dormi… ou plutôt…

Don José la regardait avec l'attention d'un médecin étudiant un cas inouï dans les fastes de la science.

– Ou plutôt, j'ai trop dormi, acheva-t-elle. Ce marasquin m'a fait un mal horrible.

– Bah !

– J'ai cru que j'allais mourir…

Don José jugea convenable de manifester une sorte d'effroi.

– Tiens, reprit-elle, j’ai souffert comme lorsque ma mère autrefois, quand j’étais enfant, me faisait prendre de l’opium à dose insuffisante. J’avais un cauchemar horrible.

– Ah ! fit don José, tu as pris de l’opium ?

– Oui, pendant mon enfance, tous les soirs. J’en prends même encore.

– Pourquoi ?

– C’est une habitude chez nous autres, les gitanos.

– Singulière habitude !…

– On dit que c’est un contre-poison.

Et Fatima regarda don José. Don José demeura impassible.

– Bah ! dit-il, tu crois ?

– Tous les gitanos en prennent. Le poison est, parmi nous, d’un si fréquent usage, que nous nous défions les uns des autres et prenons toutes nos précautions.

Don José crut avoir le secret de la presque résurrection de Fatima.

– Et bien ! lui dit-il avec calme, si tu as été malade la nuit dernière, au lieu de t’en prendre au marasquin que je t’ai apporté, tu peux en accuser cette affreuse drogue orientale.

– C’est possible, fit-elle avec une naïveté si bien jouée que don José en fut dupe, aussi je n’en prendrai plus.

– Tu me le promets ?

– Mais sans doute ; ne fais-je pas tout ce que tu veux, mon cher amour ?

– Ah ! murmura don José en riant, nous ne sommes donc plus jalouse ?

– Non.

– Bien vrai ?

– Mais tu le vois, je suis raisonnable à présent, je vois que tu m’aimes.

– Oh ! certes…

– Et je suis persuadée que tu n’aimes que moi ; tu me le jures, du reste, n’est-ce pas ?

– Sans doute. Cependant, ajouta don José, c’est précisément parce que je t’aime et n’aime que toi que je vais prendre ce soir une liberté extraordinaire.

Et don José se leva.

– Comment ! dit-elle d’un ton boudeur, tu me quittes déjà ?

– Oui, mon enfant.

– Mais, pourquoi ?

– Parce que je suis attendu chez mon oncle le duc de Sallandrera.

– Par Conception ? fit-elle d’un ton railleur.

Don José haussa les épaules. Puis il embrassa la gitana.

– À demain… dit-il.

Et il sortit du boudoir. Mais elle passa son bras nu sur le sien et le reconduisit jusqu'à l'antichambre, comme à l'ordinaire. Là, Fatima l'arrêta.

– Voici, dit-elle, que je redeviens folle.

– Toi ?

– C'est-à-dire jalouse…

– Mais jalouse de qui ? de quoi ? jalouse à quel propos ? demanda-t-il.

– Je n'en sais rien…

Et elle tira de sa ceinture ce petit poignard damasquiné qui ne l'abandonnait jamais. Don José, ébloui, en vit briller la lame à la clarté d'un flambeau que la gitana avait placé sur une table voisine.

– Tiens ! lui dit-elle avec un emportement subit, il est des instants où j'ai comme la conviction que tu me trompes… et il me prend des tentations de te tuer…

En prononçant ces derniers mots, en levant et brandissant ce poignard, la gitana était sincère. Elle avait oublié un moment et les sages avertissements de son mystérieux et nocturne visiteur et l'infamie de don José. Son amour s'était réveillé, mais son amour jaloux, furieux, cet amour qui se savait trompé… et un moment elle faillit tuer don José. Mais cet emportement n'eut que la durée d'un éclair.

– Je suis folle ! dit-elle, va-t'en !

Et elle jeta son poignard… Puis elle s'enfuit brusquement et ferma la porte du boudoir.

– Oh ! oh ! murmura don José en s'en allant, j'aurais pu te pardonner, bien que j'eusse promis ta vie, Fatima ; mais je vois que décidément tu finiras par me tuer, un jour ou l'autre, et il est bon que je prenne les devants. Et don José s'en alla, ruminant un nouveau projet dans sa tête.

Zampa trahissait son maître au profit de Rocambole. Mais Zampa était loin de posséder le premier mot du secret de ce dernier, qu'il avertissait, jour par jour, du reste, des moindres actions de don José.

La veille, Zampa avait rencontré aux Tuileries, tranquillement assis au pied de la statue de Spartacus, l'homme à la polonaise et aux cheveux jaunes, et il l'avait instruit du projet que don José allait mettre à exécution le soir même.

– Ah ! ah ! lui avait dit Rocambole, c'est toi qui fournis le poison ?

– Mais oui.

– Et le contre-poison ?

– L'un ne va pas sans l'autre.

L'homme aux cheveux jaunes avait alors manifesté une sorte de joie à laquelle Zampa s'était lourdement trompé. Persuadé qu'il était que Rocambole agissait pour le compte de

la princesse polonaise, follement éprise de don José, Zampa s'imagina que celui-ci se réjouissait de la mort prochaine d'une rivale.

– Tiens !… dit l'homme aux cheveux jaunes, c'est un amoureux bien trempé, ton maître.

– Vous trouvez ?

– Il tue sa maîtresse qu'il n'aime plus, par amour pour celle qu'il aime.

– Heu ! heu !… fit Zampa.

– Comment ! n'est-ce pas là le vrai motif ?

Zampa secoua la tête.

– Quel est-il donc ?

– Mon maître a peur de Fatima. Elle l'a menacé de le tuer.

– Bah !… une femme…

– Une femme qui a trois bandits de frères qui la débarrasseront de don José sur un simple signe d'elle.

– Alors, c'est différent, murmura Rocambole continuant à se montrer fort satisfait de la résolution de don José.

Puis il questionna Zampa avec une grande bonhomie sur le poison et le contre-poison dont allait se servir don José, et finit par dire :

– Si tu veux me vendre un peu de tout, je te le paierai bien vingt-cinq louis.

– Je le veux bien, dit Zampa.

– Oh !… fit naïvement l'homme aux cheveux jaunes, c'est uniquement pour plaire à ma maîtresse. Elle sera si enchantée de savoir que Fatima va mourir, qu'elle fera l'essai du poison sur un animal quelconque.

Rocambole fit briller aux yeux du valet un chiffon de cinq cents francs qu'il tira de son portefeuille, et, comme à cette heure don José était absent de chez lui, il monta dans un fiacre avec Zampa, et tous deux se rendirent rue de Ponthieu.

– Maintenant, dit Rocambole lorsqu'il fut possesseur de la poudre noire et de la poudre blanche, tu m'attendras ici demain.

– Ici !… chez mon maître ?

– Oui, à dix heures et demie ; je monterai par le petit escalier.

Rocambole alla rue de Surène essayer ce contre-poison qui devait sauver Fatima, et il en fit l'expérience sur deux petits épagneuls qu'il acheta en route à un marchand de la rue Tronchet, l'un des épagneuls était mort foudroyé ; l'autre, qui avait avalé la poudre blanche, n'avait éprouvé aucun malaise. On sait ce qui était arrivé.

Cependant don José revenait le lendemain, vers dix heures et demie, tout effaré, rue de Ponthieu. Il revenait de chez Fatima qu'il avait trouvée pleine de vie, à sa grande

stupéfaction ; de chez Fatima, qui, de nouveau, l'avait menacé de son poignard. Zampa croyait à la mort de la bohémienne. En voyant entrer don José, il se dit : – Mon maître a un cœur de lièvre. Il n'aura pu supporter la vue du cadavre de sa maîtresse.

Zampa se trompait.

– Fatima est vivante, lui dit don José.

– Vivante !…

Et Zampa se fit répéter le mot.

– Mais c'est impossible ! s'écria-t-il, je suis sûr de ma drogue.

Don José lui raconta alors que la bohémienne lui avait dit touchant l'usage qu'elle faisait de l'opium. Mais Zampa n'était pas homme à se payer de semblables raisons. Si Fatima vivait, c'est qu'elle avait pris du contre-poison, et Zampa ne douta plus un moment que celui qu'il avait vendu à l'homme aux cheveux jaunes n'eût été pris par la bohémienne. Ce fut pour lui un trait de lumière.

– Diable ! pensa-t-il, est-ce que je me serais enfoncé comme un niais, et mon homme ne serait-il point l'agent de Fatima elle-même ?

Et Zampa, qui avait la prudence du serpent, parut ajouter foi à la version de l'opium, et il dit à son maître :

– Eh bien ! il faudra essayer autre chose. On verra…

– Oh ! oui, on verra… murmura don José, qui frissonnait en pensant que la gitana pourrait le faire assassiner au premier jour, si elle découvrait sa trahison.

Cependant, son agitation ne lui fit point oublier son rendez-vous accoutumé. Le fiacre passait tous les soirs à onze heures et demie rue Godot-de-Mauroy.

Don José dépouilla sa grande barbe, changea de costume et ressortit.

Deux minutes après, Zampa entendit frapper discrètement à la porte qui donnait sur l'escalier de service. Il ouvrit ; l'homme à la polonaise entra. Zampa le salua avec la servilité d'un homme qui sait à qui il a affaire.

– Hé ! hé ! mon drôle, dit Rocambole, tandis que Zampa prenait un flambeau et le conduisait au salon, on voit bien, aux cérémonies que tu me fais, que ta tête ne tient pas fortement sur tes épaules.

Bien que Rocambole fût souriant et bonhomme, en parlant ainsi, Zampa eut le frisson et fut mal à son aise. Rocambole se carra au coin du feu, dans le fauteuil de don José, et se prit à lorgner l'ameublement et les tentures du salon. Zampa se tenait debout devant lui, dans une attitude embarrassée.

– Voyons, n'as-tu rien à me dire ? interrogea Rocambole.

– La gitana n'est pas morte.

– Je le sais.

– Ah ! fit Zampa, je ne m'étais donc pas trompé ?

– En quoi ?

– Vous lui avez donné le contre-poison.

– Peut-être…

Zampa regarda son interlocuteur avec défiance.

– Je crois que vous me roulez, dit-il.

– Hein ? fit Rocambole avec hauteur.

– Au lieu d'agir pour la princesse…

– J'agis pour moi, dit froidement Rocambole, et mes affaires ne te regardent pas. Contente-toi de faire ton métier. Je te paie, sers-moi.

Zampa s'inclina.

– Maintenant, poursuivit l'homme aux cheveux jaunes, ton maître va revenir.

– Oh ! dans une heure ou deux…

– Non, tout de suite.

Zampa le regarda étonné.

– Tu vas me cacher… là… dans ce cabinet. Où donne-t-il ?

– Dans le corridor.

– Peut-on entendre ?

– Tout ce qui se dit ici.

– C'est bien.

Et Rocambole alla ouvrir la porte d'un cabinet de toilette qui avait une issue sur l'antichambre, et il dit à Zampa :

– Quoi qu'il arrive, tu obéiras ponctuellement à ton maître.

– Ma parole d'honneur ! murmura le valet, voici qui se complique étrangement. Je commence à n'y plus rien comprendre.

– C'est inutile, dit Rocambole, qui entendit la réflexion du valet.

Puis il attacha sur lui ce regard terne et froid qui décelait un homme résolu :

– Si tu étais superstitieux, tu pourrais croire que je suis le diable, car je sais ce que tu penses…

Zampa tressaillit et pâlit.

– Tiens, poursuivit Rocambole, voici ce que tu viens de te dire : don José va revenir. Cet homme est là, enfermé. Cet homme est l'ennemi de don José, et il a mon secret. Je vais le livrer à don José, et, à nous deux, nous le tuerons. Ne nie pas… j'ai lu dans ta pensée, dans ton regard, acheva impérieusement Rocambole.

– C'est vrai, murmura Zampa fasciné par cet œil calme et dominateur.

Et le Portugais tomba à genoux.

– Eh bien ! dit Rocambole qui tira de sa poche un revolver américain, écoute-moi bien maintenant, avant que tu n'aies dit un mot à ton maître, tu seras mort.

– Je me tairai.

– Et si, par impossible, il m'arrivait malheur, demain matin une personne, qui m'attend et qui ne me verrait pas revenir, porterait ton dossier au parquet du procureur impérial.

– Ah ! vous m'en direz tant, murmura le Portugais retrouvant toute la fanfaronnerie du crime, que je suis bien forcé de vous être dévoué.

– Je te pardonne, répliqua Rocambole en riant. À ta place, j'eusse pensé comme toi.

Et ces deux hommes, faits pour se comprendre, échangèrent un regard et un sourire. Puis Rocambole s'enferma dans le cabinet de toilette.

Presque aussitôt après, un coup de sonnette se fit entendre. C'était don José qui rentrait. Don José revenait, en proie à une vive agitation. Il avait attendu vingt minutes sur le trottoir de la rue Godot-de-Mauroy, et le fiacre n'était point venu. Vingt fois, il avait consulté sa montre, ne comprenant rien à ce retard. Enfin, un valet en livrée avait passé près de lui, l'avait toisé avec défiance, puis s'était décidé à l'aborder.

– Vous êtes don José ? lui avait-il dit.

– Oui… Que me veux-tu ? avait répondu l'Espagnol surpris.

Le valet lui avait remis une lettre sans mot dire et s'était éloigné. Au comble de l'étonnement, don José était allé se placer sous le réverbère au coin de la rue, puis il avait brisé le cachet de la lettre, et il avait reconnu une écriture de femme, allongée et menue.

Évidemment, c'était *elle* qui écrivait. Cette lettre était écrite en anglais, langue que don José parlait et écrivait.

Voici ce qu'elle contenait :

« Vous m'avez trompée. Rien n'est changé rue du Rocher : ne cherchez point à savoir comment je l'ai appris… c'est mon secret… Je sais que ma rivale est heureuse… c'est à moi de mourir.

« Ne venez plus attendre cette voiture qui vous amenait auprès de moi… à moins que vous ne teniez votre serment… »

Cette lettre fut un coup de foudre pour don José. Mais, en même temps, elle fut l'arrêt de mort de la gitana. Évidemment il ne reverrait la Polonaise que si Fatima mourait. Et don José, hors de lui, revint rue de Ponthieu, bien décidé à faire assassiner la bohémienne.

Il montra cette lettre à Zampa.

– Ma foi ! dit le valet, je n'ai pas de conseil à donner à Votre Excellence.

– Mais si, au contraire, parle !… ordonna don José.

– Eh bien ! il faut que Votre Excellence choisisse de Fatima ou de la princesse.

– Mon choix est fait ; je l'aime…

– Alors que Fatima meure.

– Mais comment ?

– Ah ! dame !… répondit Zampa, je ne sais pas… Ma drogue n’a plus de vertu.

– Le poignard…

– C’est plus sûr, et l’opium ne l’empêche pas d’entrer.

– Alors prépare-toi, je paierai.

– Oh ! dit Zampa, ça me répugne, à moi… mais Narcisse s’en chargera.

– Narcisse ?

– Parbleu !

Narcisse était ce nègre qui servait Fatima de concert avec sa nourrice.

– Va le chercher.

Zampa s’inclina et sortit.

Une heure après, il revint suivi du nègre, et entre ces trois hommes la mort de Fatima fut résolue.

Quand Narcisse, à une heure du matin, quitta don José et la rue de Ponthieu, lorsque l’Espagnol fut couché, Zampa voulut ouvrir à Rocambole. Mais Rocambole avait disparu.

– Décidément, murmura le Portugais, cet homme pourrait bien être le diable lui-même.

XXXIII

Lorsque Fatima avait repoussé don José, lorsqu'elle s'était enfuie, c'est qu'elle avait eu peur d'elle-même. Son amour et sa fureur avaient alors atteint leur paroxysme. Mais quelques minutes suffirent à lui rendre son calme et sa raison. La fille des bohémiens, l'implacable gitana n'aimait déjà plus don José, elle le haïssait mortellement, et elle le condamna ce soir-là, comme il l'avait condamnée lui-même. Le sourire revint bientôt à ses lèvres, son cœur cessa de battre avec violence.

– Oh ! don José, pensa-t-elle, j'ai vécu six années ensevelie dans mon amour pour toi, je vais vivre désormais enveloppée dans ma haine jusqu'au jour où je pourrai voir ma rivale appuyée sur ton bras. Ce jour-là tu mourras !…

Et elle leva la main pour donner plus de solennité à son serment. Elle s'attendait à voir reparaître ce personnage mystérieux qui, chaque soir, semblait surgir de terre à l'heure où don José s'en allait. Mais, on le sait, Rocambole était alors chez don José. Fatima attendit en vain : celui qu'elle croyait être Satan lui-même ne vint pas. Elle se mit au lit et s'endormit, précisément à l'heure où don José mettait un poignard dans la main du nègre. La nuit s'écoula.

Fatima se réveilla le lendemain au contact d'un rayon de soleil. Sa vieille nourrice était auprès d'elle, rangeant divers objets par la chambre.

– C'est bizarre, pensa la bohémienne, mon père n'est point venu.

Elle demeura enfermée dans son boudoir tout le jour, espérant le voir apparaître d'un moment à l'autre. Mais la journée s'écoula. Cependant, vers le soir, elle se souvint des recommandations de l'homme à la polonaise.

– Regarde, lui avait-il dit, chaque jour, sous le vase de Chine de la cheminée.

Fatima souleva le vase. Un billet était sur le socle, et ce billet, qu'elle déplia, disait en langue bohémienne :

« Mets trois grains d'opium dans les aliments de ta nourrice. Il faut qu'elle dorme cette nuit comme si elle était morte. Don José ne viendra pas ce soir. Couche-toi de bonne heure, mais prends garde de t'endormir et ferme ta porte au verrou. »

Fatima brûla le billet, puis elle ouvrit un petit coffret en bois de santal qui renfermait des parfums orientaux, y prit un morceau de pâte noirâtre qu'on nomme du hatchis et l'introduisit dans une grosse figue sèche qu'elle prit dans une assiette sur un guéridon. En vraie fille des pays chauds, Fatima mangeait des figues et des raisins secs toute la journée. Puis elle sonna. La nourrice arriva et Fatima demanda à dîner. Comme elle sortait pour obéir, la gitana lui jeta la figue. Et la vieille femme gourmande la mangea en remerciant.

Le dîner de la gitana lui fut apporté sur une petite table ronde. Elle y toucha à peine, tant elle était préoccupée de ce qui allait arriver. Car bien certainement il se passerait

quelque chose d'extraordinaire chez elle, la nuit suivante, puisque l'inconnu lui annonçait que don José ne viendrait pas. Quelques minutes après, le nègre entra, apportant un billet de don José.

Don José écrivait :

« Fatima, mon amour, le duc de Sallandrera, mon oncle, donne un grand dîner ce soir. Je ne puis me dispenser d'y assister, et ne pourrai te voir. Mais mon cœur est près de toi.

« Tu as été souffrante la nuit dernière ; si tu voulais être raisonnable, tu te coucherais de bonne heure. »

– Mon père sait tout ! pensa la superstitieuse fille des bohémiens.

Quand elle eut achevé son repas, Fatima fit enlever la table, renvoya la nourrice et se mit au lit, pour obéir aux prescriptions du billet trouvé sous le vase de Chine.

Mais avant de se glisser sous ses couvertures, elle alla prudemment pousser les verrous de la porte, précaution qu'elle ne prenait jamais. Au même instant, et avant qu'elle n'eût soufflé la bougie, elle entendit un léger bruit, à l'angle de la cheminée. Tournant alors les yeux, elle vit le tableau de Zurbaran tourner sur lui-même comme une porte… En même temps, l'homme à la polonaise et aux cheveux jaunes parut.

Fatima, qui ignorait l'existence de cette cachette, comprit alors que c'était par là que son mystérieux protecteur s'était déjà introduit dans le boudoir.

Rocambole appuya un doigt sur ses lèvres :

– Tais-toi ! lui dit-il.

Puis il lui fit signe de se lever et de venir à lui. Elle sauta pieds nus sur le tapis, qui assourdit le bruit de sa chute, et l'homme à la polonaise la prit par la main et l'entraîna dans la cachette. Le Zurbaran reprit sa place accoutumée et Fatima se trouva dans l'obscurité.

– Tais-toi, répéta Rocambole, et retiens ton souffle si tu le peux.

La bohémienne avait en lui une foi si aveugle, qu'elle lui obéissait avec la docilité d'un enfant.

La cachette que don José avait fait pratiquer dans l'épaisseur du mur et dans laquelle on descendait par une trappe ouverte à l'étage supérieur – cette cachette, disons-nous, formait comme un corridor étroit et long qui régnait tout à l'entour d'une partie de l'appartement de Fatima. C'est-à-dire qu'il tournait autour du boudoir, du salon et d'une chambre occupée par la nourrice. Chaque pièce était mise en communication avec elle par un trou à hauteur d'homme ; trou très petit, ayant à peine la dimension de l'œil et dissimulé habilement. Dans le boudoir, on le sait, il s'ajustait au cadre du portrait. Dans la chambre de la nourrice, il était dissimulé par les rideaux du lit. Ce fut à ce dernier trou que Rocambole conduisit la gitana.

– Regarde ! lui dit-il, indiquant un rayon lumineux qui venait se briser aux parois de la cachette.

On entendait des chuchotements et des voix étouffées dans la chambre de la nourrice.

Fatima colla son œil au trou, et voici ce qu'elle vit :

La vieille femme était assise sur son lit, et le nègre avait roulé devant elle deux grandes malles dans lesquelles il entassait pêle-mêle des robes, des vêtements d'homme, en un mot, tout ce qui constituait leurs nippes à tous deux. Ce déménagement fortuit étonna quelque peu la bohémienne.

– Tu es sûre du dévouement de ta nourrice, n'est-ce pas ? lui souffla Rocambole à l'oreille.

– J'y ai cru jusqu'à présent, murmura-t-elle tout bas.

– Ainsi que de celui du nègre ?

– Oui, certes.

– Eh bien ! écoute leur conversation, ricana l'homme à la polonaise, et tu verras.

Fatima colla son oreille au trou, comme elle y avait mis son œil.

La vieille femme et le nègre parlaient à mi-voix le langage corrompu du peuple de Grenade et de l'Andalousie.

– Narcisse, murmurait la nourrice, sais-tu que le cœur me bat, rien que d'y penser ? Ma pauvre Fatima !…

– Bah ! répondit le nègre, la maîtresse est jeune. Vaut mieux mourir jeune que vieux…

– Mourir ! pensa Fatima, qui fit un brusque mouvement.

– Écoute ! dit Rocambole dans l'ombre, écoute donc, ma fille…

Narcisse poursuivit, tout en continuant à faire ses malles :

– Quand on est belle comme la maîtresse, il vaut mieux mourir jeune !

– Et pourquoi ? demanda la nourrice en essuyant des yeux parfaitement secs.

– Parce qu'on tient à sa beauté, et que, ainsi, on n'a pas la douleur de lui survivre et de voir arriver les rides et les cheveux blancs.

– Tu parles bien, Narcisse…

La nourrice, qui paraissait avoir subi de la part du nègre une sorte de corruption, se mit alors à l'aider dans la confection des paquets.

– Avec l'or de don José, continua celui-ci, nous retournerons en Espagne… Mais il ne faudra pas y rester, Namouna… les frères de la maîtresse pourront savoir la vérité un jour ou l'autre.

– Et où irons-nous ?

– À Lisbonne. Nous nous marierons… nous serons riches.

La nourrice fit un geste d'assentiment.

– Tu as pris les bijoux, n'est-ce pas ?

– Tout ce que j'ai trouvé dans le salon. Mais je n'ai pas osé rentrer dans le boudoir, elle ne dort pas encore ; on voit de la lumière par-dessous la porte.

– C’est bon, c’est bon, je les prendrai, moi ; je n’oublierai rien, sois tranquille !

– Mais comment allons-nous faire ?

– Moi je vais emporter les malles par le corridor qui mène à la maison de la rue du Rocher. La brunisseuse n’y est pas, c’est aujourd’hui samedi ; tu sais qu’elle ne rentre jamais ce jour-là.

– Et moi ?

– Toi, tu descendras un peu plus tard par le grand escalier. Tu trouveras au coin de la rue la voiture dans laquelle je mettrai les malles. Le cocher est retenu depuis ce matin.

– Y seras-tu ?

– Non, je remonterai par la rue du Rocher.

– C’est drôle, murmura la nourrice en portant la main à son front, j’ai la tête lourde.

– C’est que tu as peur.

– Oh ! non, mais il me semble que j’ai sommeil.

– Bah ! tu dormiras en voiture ; il faut que nous soyons loin de Paris au point du jour.

Et Narcisse, dont Fatima ne perdait ni une parole ni un geste, Narcisse chargea une des malles sur son épaule et l’emporta.

– Eh ! eh ! dit tout bas Rocambole, il me semble qu’on te dévalise. Qu’en penses-tu ?

Fatima serra sa main avec une violence nerveuse qui attestait son agitation et son angoisse.

– Mais que veulent-ils donc faire de moi ? demanda-t-elle.

– Attends, tu verras.

La vieille femme continuait à tenir une de ses mains sur son front.

– J’ai la tête bien lourde… bien lourde… répétait-elle.

Et elle se jeta sur son lit. Mais Narcisse revint quelques minutes après et elle se redressa.

– La voiture est-elle au coin de la rue ?

– Oui, dit le nègre. Et il chargea le reste des paquets.

– Tu vas descendre, dit-il. Seulement, attends quelques secondes. Si la maîtresse sonnait… si elle ne dormait pas encore…

– Oui… j’attendrai… balbutia la vieille femme, dont le nègre ne remarqua pas l’état d’affaissement.

Et il s’en alla.

Mais déjà la nourrice avait fermé les yeux et les foudroyants effets du hatchis se faisaient sentir.

– Avant que Narcisse soit remonté, dit alors Rocambole, elle dormira.

Et il reprit Fatima par la main et la fit rentrer dans le boudoir.

– Maintenant, lui dit-il, ouvre ta porte, pousse les verrous et conduis-moi chez la vieille.

Fatima obéit, ne sachant encore ce que Rocambole voulait faire. Elle le conduisit jusqu'à la chambre où, déjà, la vieille femme dormait profondément, en proie aux hallucinations de l'opium.

Alors Rocambole la prit dans ses bras comme il eût fait d'un fardeau des plus légers, et il la chargea sur son épaule de la même façon que Narcisse avait chargé les malles. Puis, suivi de la gitana ébahie, il revint avec elle dans la chambre à coucher.

– Déshabille-la, lui dit-il, et mets-la dans ton lit.

Fatima ne comprenait pas encore. Cependant elle obéit.

En quelques secondes, la vieille femme fut déshabillée et placée dans le lit de la bohémienne.

– À présent, souffle ta lumière, ordonna l'homme à la polonaise.

Fatima éteignit le bougeoir placé sur la table de nuit, et la chambre à coucher ne fut plus éclairée que par les reflets incertains du feu qui achevait de se consumer dans la cheminée.

Rocambole ramena les draps et les couvertures sur le visage de la nourrice.

– Ah ! je comprends, dit la bohémienne : mais il verra bien que ce n'est pas moi…

– Tu te trompes, il n'y verra pas du tout. Ne sais-tu donc pas que les nègres n'assassinent jamais que dans les ténèbres ?

Rocambole avait rapporté autrefois cette expérience d'Amérique. On prétend, en effet, aux États-Unis, que le nègre a peur de rencontrer le regard de sa victime, ce qui le pousse à toujours frapper dans l'ombre.

Rocambole jeta un manteau sur les épaules de la jeune femme, puis il l'enveloppa dans les rideaux des croisées et s'y cacha avec elle. Le feu continuait à jeter une vague clarté dans la chambre. On entendit alors des pas dans le salon. C'était Narcisse qui revenait.

Narcisse était allé tout droit à la chambre de la nourrice, ne l'avait plus trouvée et avait pensé sur-le-champ qu'elle était descendue.

– Elle a eu peur, se dit-il… et puis elle aimait encore sa maîtresse.

Et Narcisse se glissa sur la pointe du pied jusqu'à la porte de la chambre à coucher, qu'il ouvrit sans bruit.

Fatima et son protecteur retenaient leur haleine.

Le nègre s'arrêta un moment sur le seuil et prêta l'oreille.

Dans le lit, la nourrice dormait toujours et on entendait sa respiration bruyante.

– Comme elle dort ! ricana le nègre.

Il fit un pas vers le lit, et Fatima, qui, du fond de l'embrasure de la croisée, le suivait du regard, vit briller la lame d'un poignard, sur laquelle tomba un reflet du foyer. Le nègre s'avançait toujours vers le lit.

– Trop de lumière ! murmura-t-il, justifiant ainsi l'opinion de Rocambole.

Une flammèche qui se détacha du foyer jeta tout à coup une éphémère et vive lueur dans la chambre. À cette clarté, Narcisse vit que la tête de la dormeuse était enfouie sous les draps, alors il n'hésita plus. Il se glissa avec la lenteur prudente d'un reptile, marchant sur ses pieds et ses mains jusqu'au bord du lit, puis il se dressa vivement et leva le bras…

Rocambole et Fatima, muets et immobiles, virent ce bras s'abaisser rapidement. Puis ils entendirent un soupir… Le nègre avait frappé juste et d'une main assurée. La nourrice, atteinte par le poignard de Narcisse dans la région du cœur, était morte sans s'éveiller et sans pousser un cri.

Alors le nègre jeta son poignard et tira vivement les rideaux du lit, toujours obéissant à cette crainte superstitieuse que la victime pouvait ouvrir un œil mourant et l'attacher sur lui, auquel cas, d'après les croyances de son pays, il mourrait lui-même tôt ou tard assassiné. Et les rideaux tirés, ne redoutant plus ce regard de malheur, il se baissa vers le foyer, y prit un tison, souffla dessus, lui arracha quelques étincelles et s'apprêta à allumer la bougie placée sur la table de nuit, afin de mieux dévaliser la chambre à coucher. Mais soudain une main robuste, une main de fer l'étreignit à la gorge, tandis qu'une autre ramassait le poignard ensanglanté, et lui appuyait la pointe sur la poitrine.

Le nègre épouvanté voulut se débattre et jeter un cri.

– Tais-toi ! lui dit une voix impérieuse et sourde.

En même temps, le nègre vit les rideaux de la croisée s'écarter et un dernier reflet du foyer lui montra Fatima, qu'il croyait avoir tuée, debout devant lui et le regardant avec mépris.

– Ce n'est pas moi que tu as assassinée, misérable !… c'est Namouna.

Rocambole appuyait toujours la pointe du couteau sur la poitrine du nègre.

– Grâce ! balbutia-t-il, ivre de terreur.

– Veux-tu vivre ?

Et Rocambole appuya plus fort.

– Oui, grâce ! grâce, hurla l'assassin.

– Parle, alors, et dis la vérité.

– Je te dirai tout !… murmura le nègre, aussi lâche que féroce.

– Qui t'a ordonné de tuer ta maîtresse ?

– Don José.

– L'affirmerais-tu en justice, si tu avais promesse de la vie ?

– Oui, je le jure.

– Tu entends, n’est-ce pas ? dit Rocambole se tournant vers Fatima.

Fatima écoutait, muette de douleur et de rage.

– Don José, poursuivit Rocambole, ne t’a-t-il pas donné un mouchoir ?

– Oui…

– Où est ce mouchoir ?

Le nègre le tira de sa poche et le tendit à Rocambole.

Celui-ci dit à Fatima :

– Allume un flambeau, il faut y voir clair.

La gitana obéit. Alors Rocambole lui montra un joli mouchoir de batiste brodé, portant des armoiries.

– Tiens, dit-il, c’est le mouchoir de ta rivale.

Fatima voulut s’en saisir et le mettre en pièces. Mais Rocambole l’arrêta.

– Que voulais-tu faire de ce mouchoir ? demanda-t-il au nègre.

– Le tremper dans le sang et le porter à don José.

Rocambole prit le mouchoir, écarta les rideaux du lit, souleva les draps couverts de sang et imbiba le mouchoir.

– À présent, dit-il au nègre, si tu veux vivre, si tu ne veux pas être poursuivi, tu iras porter ce mouchoir à don José et tu lui diras que le coup est fait. Ensuite tu prendras la fuite… Mais prends garde ! si tu n’accomplis pas ponctuellement ma volonté, si tu dis un mot de plus que ceux que je t’ordonne de répéter, je t’envoie à l’échafaud.

– J’obéirai, murmura le nègre, ivre de terreur.

Alors Rocambole dit à la gitana :

– Habille-toi, prends tes bijoux et tout ce que tu as de précieux ici.

– Où me conduisez-vous ?

– Tu le sauras plus tard… viens !

Dix minutes après, Fatima et son mystérieux protecteur quittaient l’appartement de la rue du Rocher.

En même temps, le nègre trouvait Zampa au coin de la place de Laborde et lui remettait le mouchoir.

– Le coup est fait, disait-il.

Et il prenait la fuite.

XXXIV

Tandis que Rocambole enlevait, pour la conduire en quelque mystérieuse retraite, la bohémienne Fatima ; tandis que le nègre remettait à Zampa le mouchoir imbibé de sang et prenait la fuite, don José attendait, avec la plus vive impatience, chez lui, le retour de son valet de chambre.

L'homme qui se familiarise depuis longtemps avec une pensée criminelle finit par se cramponner à cette pensée avec une irritante obstination, et en poursuit la réalisation avec un acharnement fiévreux. Don José avait d'abord lutté avec l'idée de tuer Fatima ; puis, une fois cette résolution prise, il n'avait plus hésité. D'abord il avait résolu sa mort par terreur, par crainte de ce poignard que la jalousie de la bohémienne suspendait sur sa tête ; puis, son premier élan échoué, il avait persisté dans la perpétration de son crime pour obéir à cette inconnue qui ne voulait le revoir qu'après le trépas de sa rivale… Enfin, et c'était peut-être à son insu, la raison dominante, le mobile réel qui le poussait à faire assassiner la bohémienne, c'était ce crime horrible et mystérieux qu'ils avaient accompli et médité de concert.

Ce que don José redoutait le plus au monde, ce qui souvent avait troublé le repos de ses nuits et l'avait éveillé en sursaut, c'était cette pensée que, dans un accès de jalousie, le lendemain de son mariage avec Conception, Fatima pourrait arriver, l'œil en feu, les cheveux en désordre, jusque dans l'hôtel de Sallandrera et lui dire : « Assassin !… Je t'ai aidé à tuer ton frère don Pedro !… »

Le jour où don José avait songé à cela, Fatima avait été condamnée à mort dans le plus profond de son cœur et de sa pensée.

Or, depuis la veille, depuis que le nègre, acheté à prix d'or et persuadé de l'impunité, avait pris le poignard que don José lui tendait, l'Espagnol était en proie à une agitation extrême. Il n'était pas sorti de chez lui durant toute la journée. Il attendait le soir avec une fiévreuse impatience. Vers quatre heures, Zampa revint des Tuileries. Il apportait un billet.

À ce billet, de la même écriture que celui de la veille, était joint un petit paquet.

Don José l'ouvrit et y trouva le mouchoir que Banco lui envoyait, couvert d'armoiries de fantaisie.

Le billet disait :

« Le fiacre passera ce soir, à minuit, à l'endroit ordinaire. Si vous pouvez me rapporter rouge le mouchoir que je vous envoie blanc, vous y monterez… »

Aucune signature n'accompagnait ces lignes énigmatiques.

Ce mouchoir, don José le remit une heure après au nègre Narcisse, qui vint chercher cette lettre par laquelle l'Espagnol avertissait Fatima qu'il ne la verrait point le soir.

Or, depuis le départ du nègre, depuis celui de Zampa, qui guettait, aux environs de la place de Laborde, les tragiques événements dont l'appartement de Fatima devait être le théâtre, don José attendait… Il attendait plein d'impatience et d'angoisse. Cet homme en était arrivé à désirer la mort de celle qu'il avait aimée avec une sorte d'acharnement féroce.

Enfin Zampa arriva.

Don José, pâle, frémissant, essuyait les gouttes de sueur glacée qui perlaient à son front.

– Eh bien ? demanda-t-il d'une voix sourde et enfiévrée.

– C'est fait ! dit Zampa.

– Morte ?

– Oui.

Zampa lui tendit le mouchoir. La vue du sang fit reculer don José. Il eut comme un éblouissement.

– Ah ! dame ! ricana le Portugais avec l'insolente familiarité d'un complice, est-ce que vous allez vous évanouir, maintenant ?

– Tais-toi, dit don José en frappant du pied, et, malgré lui, troublé, à la vue de ce mouchoir qu'il croyait teint du sang de sa maîtresse.

– Ma foi ! poursuivit Zampa toujours railleur, à votre place, je lui ferais faire un bel enterrement, un enterrement de première classe.

– Tais-toi !…

– Et je conduirais le deuil en pleurant…

Don José leva la main sur son valet avec emportement. Celui-ci se tut.

Alors l'Espagnol prit le mouchoir, l'enveloppa dans le papier du billet qu'il avait reçu et le cacha dans son gilet. Puis il s'enveloppa de son manteau, sortit et se rendit à pied rue Godot-de-Mauroy.

Presque au même instant le fiacre vint à passer. Don José s'approcha vivement : l'homme à la grande barbe se montra à la portière.

– De quelle couleur est votre mouchoir ? demanda-t-il.

– Rouge, répondit don José.

– C'est bien ; montez !…

Lorsque l'Espagnol eut les yeux bandés, la voiture reprit sa course vers Asnières. Puis, deux minutes après, don José se trouva dans ce petit salon où, chaque soir, la prétendue princesse lui apparaissait. Quand il eut arraché son bandeau, il se trouva seul. Il attendit quelques minutes, puis une demi-heure, puis une heure. La princesse ne parut pas.

Il tenait pourtant dans ses mains ce mouchoir imbibé de sang – du sang de Fatima, croyait-il. Et elle ne venait pas.

Tout à coup, cependant, un bruit de pas se fit dans la pièce voisine, une portière se souleva, un personnage apparut. Mais ce n'était point la blonde créature à laquelle il apportait, triomphant, quelques gouttes du sang de sa rivale. C'était une femme masquée, vêtue du costume des esclaves russes. Cette femme salua don José et lui remit une lettre. Puis elle se retira sans mot dire et avant que l'Espagnol stupéfait eût eu le temps de lui adresser une question.

Il brisa le cachet de la lettre et lut :

« Je ne sais si vous viendrez… c'est-à-dire que j'ignore encore, à cette heure, si vous avez tenu serment, ou si le fiacre qui va passer arrivera vide au lieu de nos rendez-vous.

« Mais il m'est impossible de vous voir ce soir. Le tyran à qui j'appartiens dispose de moi.

« Si vous m'aimez, plaignez la pauvre esclave… Songez à moi… Je vous aime comme on doit aimer l'homme qui devient criminel par amour…

« Pourrai-je vous voir demain ? je l'ignore. Mais restez chez vous, sans sortir, jusqu'à cinq heures précises ; défendez votre porte, et renvoyez votre valet de chambre dès le matin… Peut-être – toujours dans le cas où l'on m'aurait apporté le mouchoir – recevrez-vous la visite d'une femme voilée, à laquelle vous irez ouvrir, vous-même, votre porte. Si cette femme n'est pas venue à cinq heures, sortez, mais rentrez à dix heures précises. Peut-être viendra-t-elle dans la soirée.

« Quoi qu'il en soit, renvoyez votre valet pour la journée et la nuit. »

Don José calma le dépit qu'il ressentait de ne point voir ce soir-là sa princesse, par l'espoir qu'il eut de la voir entrer chez lui le lendemain. Il couvrit la lettre de baisers, et, comme l'homme barbu apparaissait de nouveau, il présenta son front au foulard et se laissa emmener.

Don José était un de ces criminels qui, une fois le forfait accompli, le sang versé, prennent leur parti contre le remords et lui ferment leur cœur et leur oreille.

– Fatima était une belle fille, se dit-il en rentrant chez lui ; mais elle vieillissait.

Telle fut la seule oraison funèbre de la bohémienne.

L'Espagnol rentra chez lui et dit à Zampa :

– As-tu des amis ?

– Belle question, dit insolemment le Portugais ; monsieur n'en a-t-il pas ?

– Eh bien ! acheva don José, tu peux aller les voir dès demain matin.

– Ah !…

– Et leur donner ta journée.

– Oh !… oh !…

– Et les conduire au spectacle.

– Monsieur me chasse ?

– Non ; mais on m’ordonne de te renvoyer pour vingt-quatre heures.

Don José montra à son valet confident le billet de Banco.

– Je comprends, dit le Portugais, monsieur aura demain tout le bonheur qu’il mérite.

Ce bonheur que lui promettait son valet fut un assez doux oreiller pour don José, et la fatigue résultant pour lui de ses angoisses et de son insomnie la veille venant à son aide, il dormit d’un somme jusqu’au jour, sans éprouver le moindre cauchemar et sans voir apparaître le spectre sanglant de la gitana.

Zampa entra dans sa chambre vers huit heures et lui remit un billet du duc de Sallandrera, qui lui annonça qu’il était attendu le soir, à l’heure du dîner, rue de Babylone.

– Maintenant, va-t’en !… dit-il au valet, en se souvenant des vagues promesses de la femme aimée.

– Monsieur ne m’ordonne rien ?

– Rien.

– Pas même d’aller rôder aux alentours de la place de Laborde ?

– Que Satan s’y oppose ! dit l’Espagnol ; laissons la justice française débrouiller comme elle le pourra ce petit drame de famille que nous avons si bien combiné. Si elle voit clair jamais dans la mort de Fatima, c’est qu’elle aura de bons yeux.

– Comme monsieur voudra.

Et Zampa s’en alla, annonçant qu’il ne reviendrait que le lendemain.

Maintenant on aura peut-être l’explication de la conduite de Banco, et de cette étrange obligation qu’elle imposait à don José de renvoyer son domestique pour vingt-quatre heures, de défendre sa porte et de passer la journée chez lui, dans les événements qui s’étaient accomplis la veille, après l’assassinat de la nourrice et le départ du nègre, qui portait à Zampa le mouchoir trempé de sang.

Mais retournons en arrière. Rocambole jeta un manteau sur les épaules demi-nues de Fatima, et l’entraîna hors de l’appartement de la place de Laborde. Arrivés dans la rue, ils trouvèrent le fiacre que le nègre avait retenu pour lui et sur lequel on avait déjà chargé les malles remplies des dépouilles de la bohémienne.

– Tiens, lui dit Rocambole en souriant, tu as encore une assez belle chance… tu t’en vas avec tes nippes et tes bijoux.

Alors, et tandis que le fiacre se mettait en route, l’homme à la polonaise tira un foulard de sa poche et dit à la gitana :

– Il faut, ma fille, que tu te laisses bander les yeux.

– Pourquoi ?

– Parce que tu ne dois pas savoir où je te conduis.

– Faites, dit-elle, pleine de confiance en ce personnage qui lui paraissait un être surnaturel, j'irai où vous voudrez.

– Rue de Surène, avait dit tout bas Rocambole au cocher.

Un quart d'heure après, le fiacre s'arrêtait au lieu indiqué.

Rocambole fit descendre la gitana et la conduisit dans son petit entresol.

Le valet fidèle, qui n'appelait son maître que M. Frédéric, et croyait, du reste, que tous ces déguisements servaient simplement des intrigues d'amour et se rapportaient à des histoires de femmes, vint lui ouvrir.

Rocambole avait eu le temps d'ôter le bandeau de Fatima. Le valet fit une grimace approbative qui signifiait que la beauté de la gitana lui plaisait.

– Mon maître a décidément bon goût, pensa-t-il.

– Il y a une voiture à la porte, lui dit ce dernier, descends, paie-la et remonte avec les malles qu'elle contient.

Puis, tandis que le valet obéissait, il fit entrer Fatima dans ce coquet appartement de garçon dont le marquis de Chamery, pour garder les convenances vis-à-vis de ses gens, rue de Verneuil, avait fait sa petite maison.

– Tu le vois, dit-il à Fatima, ta nouvelle prison est assez confortable.

– Vais-je donc rester ici ?

– Oui.

– Combien de temps ?

Rocambole compta sur ses doigts.

– Quatre jours, dit-il.

– Pourquoi ?

– Pour que tu attendes l'heure de ta vengeance.

Et comme le valet rentrait, il lui dit : – Voilà une femme que j'ai enlevée. C'est une Espagnole ; elle ne sait pas le français. Tu la serviras, mais tu ne la laisseras point sortir, ni se mettre aux croisées.

– C'est bien, dit le valet.

– Que dites-vous à cet homme ? demanda Fatima, qui, en effet, ne savait pas le français.

– Je lui ordonne de te tuer, si tu essayes de sortir d'ici ou de regarder par les fenêtres.

– Oh ! je ne sortirai pas, dit-elle avec la docilité d'une enfant.

Et elle prit la main de cet homme, qu'elle croyait être le diable, et la baisa humblement.

Rocambole passa dans une pièce voisine, y demeura un quart d'heure et ressortit.

Mais la gitana ne le reconnut pas. Ce n'était plus l'homme aux cheveux jaunes, à la polonaise à brandebourgs, à la casquette fourrée, c'était l'Anglo-Indien, Morton Tynner, l'homme au teint olivâtre, aux cheveux noirs et crépus.

– Hé ! hé ! dit-il en riant, tu vois bien que je ne suis pas un homme, puisque je change à mon gré d'enveloppe.

Fatima reconnut la voix.

– C'est vrai, dit-elle, vous êtes bien le diable… le dieu qu'adorent les bohémiens…

– Reste ici, voilà ton lit, dors sans crainte, tu es hors de l'atteinte de don José, acheva Rocambole.

Il mit un baiser au front de la bohémienne, et sortit.

– Elle ne sait pas le français, il ne sait pas l'espagnol, se dit-il en rejoignant son valet qui se tenait dans l'antichambre, à moins que le diable dont je joue décidément le rôle ne s'en mêle pour me punir de la contrefaçon, je suis bien certain qu'ils ne s'entendront pas et que le drôle continuera à me prendre pour un lovelace.

– Monsieur, lui dit le valet, je suis allé à l'hôtel dans la soirée, comme vous me l'aviez ordonné. Voici deux lettres.

Rocambole tendit la main, prit les deux lettres et s'approcha d'un flambeau.

La première, celle qui frappa son attention par une petite écriture mignonne et serrée, le fit tressaillir. Cette lettre était venue par la poste. Rocambole l'ouvrit, courut à la signature et lut ce nom :

« *Conception.* »

La lettre était ainsi conçue :

« Monsieur le marquis, mon père est un homme de fer. Il présente aux événements un front impassible. Nous partons dans huit jours ; nous allons à Cadix assister peut-être à des funérailles, et cependant mon père veut faire ses adieux au monde parisien, le sourire aux lèvres, comme il a la tristesse au fond du cœur.

« Demain soir, dimanche, un grand dîner a lieu à l'hôtel de Sallandrera. Vous êtes invité ! Venez-y, je vous en prie, j'ai besoin de vous voir. »

– Ma parole d'honneur !… murmura Rocambole, les jeunes filles sont bien imprudentes. Elles écrivent de petites lettres bien compromettantes, les signent de leur nom de baptême, puis laissent choir de leur plume, au milieu d'une phrase, leur nom de famille. Ensuite elles adressent le tout à un homme qui, pour elles, est le type le plus complet de la chevalerie, et elles s'endorment sur les deux oreilles.

Le faux marquis mit la lettre dans sa poche.

– C'est bon à garder, dit-il. Sait-on ce qui peut arriver ?

Puis il décacheta la seconde.

Celle-là était arrivée à l'hôtel de Chamery, par un domestique. C'était l'invitation à dîner du duc de Sallandrera.

– As-tu porté mon billet rue de Castiglione ? demanda Rocambole en endossant un chaud paletot ouaté et de coupe britannique.

– Oui, monsieur, à trois heures.

Le billet auquel Rocambole faisait allusion avait été adressé par lui à Banco et renfermait ces quatre lignes impératives.

« Mademoiselle Banco ne se rendra point, ce soir encore, à Asnières ; mais elle attendra rue de Castiglione, de onze heures à minuit, le baronnet Morton Tynner. Le fiacre attendra. »

Dans la rue, Rocambole consulta sa montre ; il était onze heures. Il monta dans un coupé de remise et se fit conduire rue de Castiglione.

– La jolie lettre de mademoiselle Conception et l'invitation de son noble père, se dit-il pendant le trajet, me donnent une assez belle idée que je vais mettre à exécution. Puisque très probablement j'aurai l'honneur, demain, de dîner avec don José, je vais lui préparer, à la seule fin de montrer à Conception que je m'occupe d'elle, une assez jolie stupéfaction, suivie de quelque terreur. Je fais quelquefois d'assez beaux articles de journal.

Rocambole ne jugea point nécessaire de se compléter à lui-même sa pensée, et il arriva rue de Castiglione.

Banco l'attendait avec la soumission d'une esclave.

– Bonjour, chère enfant, dit-il en lui baisant fort galamment la main, vous voyez que je suis exact.

Banco s'inclina.

– Sonnez votre intendant, faites-lui mettre sa longue barbe, et dites-lui qu'il peut monter dans le fiacre.

Banco tressaillit.

– Que dites-vous ? s'écria-t-elle.

– Je dis que don José est digne de tout votre amour. Votre mouchoir est rouge…

– Mon Dieu ! il l'a tuée ?

– Mais rouge du sang d'un épagneul, ajouta Rocambole en riant. Seulement, don José croit de très bonne foi que c'est le sang de sa maîtresse.

Et sans entrer dans de plus amples explications, Rocambole indiqua une table à Banco et lui dicta cette lettre que, trois quarts d'heure après, la Carlo, déguisée en paysanne russe, devait remettre à don José.

Puis la lettre et le fiacre partirent.

L'intendant avait reçu ses instructions.

– À présent, dit Rocambole, je vais te donner la clef du mystère.

– Enfin ! murmura la jeune femme avec un soupir de soulagement.

XXXV

Rocambole prit l'attitude d'un narrateur et regarda Banco.

L'élève de sir Williams n'était pas homme à livrer ses secrets à qui que ce fût au monde, et à la folle créature moins encore qu'à personne. Mais, après l'avoir contrainte par la force et la terreur à le mettre de moitié dans le jeu hardi qu'elle tenait contre don José, il avait, comme on va le voir, arrangé pour elle une fable assez ingénieuse dont elle devait être dupe.

– Ma petite, lui dit-il, au point où nous en sommes, nous ne devons plus avoir de secrets l'un pour l'autre.

– C'est bien heureux, dit Banco.

– Et si tu le veux, nous allons récapituler sur-le-champ nos faits et gestes, depuis huit jours que nous sommes ligués.

– Soit, récapitulons.

– Quand je me suis mis de ta partie en te laissant entrevoir que je pouvais te faire perdre à la fois ton prince russe, l'homme sérieux…

– Oh ! très sérieux, interrompit Banco ; il a plus de villages que je n'ai de cheveux.

– Et du même coup, don José, l'homme… d'agrément, tu étais parvenue à persuader celui-ci que tu étais une vraie princesse, fille et femme de vrais princes.

– Ma foi ! dit Banco, mon père disait souvent que j'étais un morceau de roi.

– C'est mon avis, et je suis persuadé que tu as été changée en nourrice.

– Après ? fit Banco, sensible à ce compliment délicat.

– Or, que voulais-tu de don José ? Bien peu de chose en apparence, beaucoup en réalité ; tu voulais l'amener à t'introduire comme une femme de qualité chez le général C…, à la seule fin d'humilier tes parents qui ont refusé tes bienfaits et tirent modestement le cordon chez le général.

– C'est vrai, dit Banco.

– Pour cela, tu avais assez bien disposé tes batteries et tu jetais l'argent par les fenêtres.

– Oh ! fit la jeune femme, quand il le faut, je ne regarde pas à la dépense.

– Bon !… les choses en étaient donc là quand je suis arrivé.

– Oui.

– Tu n'aimais pas don José ?

– Fi !… dit Banco indignée. Dans le monde de la galanterie, une femme qui aime est aux trois quarts déshonorée.

– Donc, tu ne voulais faire de lui qu'un instrument de ta petite vengeance ?

– Absolument.

– C'est alors que je suis entré dans ton jeu.

– Est-ce que votre père serait portier quelque part ? demanda la folle créature d'un ton moqueur.

– La question est impertinente, mais elle est spirituelle, et je te la pardonne. Non, tu voulais te venger de ta famille ; moi, me venger de don José et gagner un pari.

– Bah ! ça m'intrigue…

– Tu vas voir, je t'ai promis que tu saurais tout absolument.

– Quelle chance ! je commençais à perdre un peu la tête, parole d'honneur !

– Don José, poursuivit Rocambole, est capable de tout, même d'un crime, comme tu as pu le voir. Or, don José m'a pris jadis, avec quelques poignées d'or, une femme que j'aimais.

– Ah ! je commence à comprendre.

– Pas du tout. Je me suis juré de me venger d'abord : ensuite, comme il doit épouser sa cousine, j'ai parié cent mille francs avec un jeune lord assez excentrique et fort riche, que je ferais manquer ce mariage.

– Pas bête, cela, dit Banco.

– Je t'ai donc aidée de mes lumières, et, grâce à mes conseils, tu as assez bien joué cette scène de jalousie dans laquelle tu lui as demandé la vie de sa maîtresse, la bohémienne.

– Pardon, interrompit Banco, est-ce que ce serait la femme en question ?

– Peut-être…

– Après ?

– Le valet de don José, les domestiques de la bohémienne, tout cela m'est vendu.

– Payez-vous cher ?

– Assez. Le valet a persuadé à son maître que le seul moyen d'éviter la jalousie féroce et les coups de poignard de la gitana était de l'empoisonner. L'idée a plu à don José, et son valet lui a donné pour un poison subtil une pauvre petite poudre inoffensive. Tu sais ce qui est arrivé. La gitana se portait à merveille, hier matin, et don José a été banni de ta présence. Ton billet et le mouchoir que je t'ai forcée de lui envoyer ont produit leur effet. Don José, n'ayant pu empoisonner la gitana, a voulu la faire poignarder. Le nègre s'est chargé de la besogne moyennant dix mille francs qui sont rentrés dans mon escarcelle.

– Allons donc !

– Il faut bien me couvrir de mes frais, dit Rocambole en riant.

– Et qu’a fait le nègre ?

– Il m’a aidé à enlever la gitana.

– Où l’avez-vous conduite ?

– En lieu de sûreté. Elle va attendre mes ordres sous les verrous.

– Et après ?

– Après, le nègre a tué l’épagneul de Fatima, et il a taché de son sang le mouchoir que don José, plein d’enthousiasme, porta à sa féroce Polonaise.

Banco laissa échapper un éclat de rire d’un timbre charmant et moqueur.

– Tout cela est fort bien, dit-elle ; mais à quoi bon cette lettre que j’ai écrite ?

– Ma chère, dit Rocambole, cette lettre n’a d’autre but que d’irriter un peu plus la passion volcanique de don José…

– Tiens ! j’ai lu dans un roman que l’amour s’accroissait des difficultés.

– C’est très vrai, observa Rocambole du ton de M. Prudhomme affirmant une vérité renouvelée des Grecs.

– Et puis ?

– Et de forcer don José à demeurer chez lui toute la journée sans nouvelle aucune de ce qui se sera passé demain matin rue du Rocher.

– Mais il finira bien toujours par apprendre le décès de l’épagneul ? fit Banco d’un ton piteusement comique.

– Il l’apprendra. Seulement tu auras soin de l’ignorer, toi, et tu croiras à la mort de Fatima.

– Irai-je donc le voir demain ?

– Oui, demain soir.

– Que lui dirai-je ?

– Oh ! demain, je te ferai ta leçon.

– Encore une question.

– Fais.

– Je ne vois pas encore où est votre vengeance et comment vous ferez manquer le mariage de don José ?

– Tu vas voir. Je tiens la gitana sous clef ; mais je lui ai promis de lui montrer don José te donnant le bras.

– Ah ! diable !…

– Ce sera au bal masqué du général, mercredi prochain.

– Vous me promettez bien que j’irai ?

– Parole d’honneur ! Or, tandis que don José te donnera le bras, la gitana se jettera probablement sur lui un pistolet à la main…

Banco frissonna.

– Merci ! dit-elle, le jeu ne me plaît pas, je quitte la partie.

– Ma petite, fit tranquillement Morton Tynner, tu dis une bêtise.

– Une bêtise !…

– Sans doute ; parce que, avec moi, on ne refuse jamais, d’abord…

Il attacha sur elle un regard froid qui la fit tressaillir.

– Et que, ensuite, poursuivit-il, tu dois bien penser que c’est moi qui aurai chargé le pistolet et que je me serai bien gardé d’y couler une balle.

– Oh ! alors, dit Banco, du moment où il n’y a pas de danger…

– Aucun.

– Tiens ! mais ce sera un joli scandale.

– Dame !… on arrêtera la gitana, on démasquera don José, mademoiselle Conception arrivera et le trouvera placé entre une maîtresse heureuse et une maîtresse abandonnée.

– Et mon masque tombera ?

– Parbleu !

– Tiens ! mais c’est original, tout cela… c’est une pièce des Folies-Dramatiques.

– Maintenant, as-tu tout compris ?

– Tout.

– Eh bien ! bonsoir, dit Rocambole en se levant, à demain. Demain, je te continuerai ta leçon.

Et Morton-Tynner rentra rue de Surène, où il redevint le marquis de Chamery.

La gitana s’était endormie. Elle n’entendit point Rocambole sortir.

Le lendemain, M. le marquis de Chamery se leva vers dix heures et monta chez sir Williams.

Depuis deux jours, l’aveugle n’avait point entendu parler de son élève.

– Mon oncle, lui dit Rocambole, je te demande bien pardon de te négliger ainsi ; mais j’ai fidèlement rempli toutes les instructions, et je viens te narrer mon iliade.

L’aveugle fit un geste d’approbation.

Rocambole s’assit au chevet de son lit et lui raconta succinctement, mais dans tous leurs détails(16), les événements que nous venons de rapporter.

Sir Williams écouta ravi.

– Tu le vois, dit Rocambole en terminant, tout va comme sur des roulettes.

– Oui, fit l'aveugle d'un signe.

– Ce que c'est que d'avoir de la chance !… toi, mon pauvre vieux, si tu étais à ma place, tu aurais déjà été roulé, et pourtant tu es la pensée qui ordonne, moi le bras qui exécute. Seulement, j'ai de la chance et tu n'en as pas. On te coupe la langue et on te tatoue ; moi, je deviens marquis et j'ai des chevaux anglais.

Et après cette raillerie cruelle, qui fit blêmir de rage le mutilé, Rocambole ajouta :

– Mais va, console-toi, on tâchera de t'être agréable un peu plus tard : on te servira la petite amie Baccarat avec une sauce distinguée. Ce sera un morceau de roi !

Cette promesse fit oublier à sir Williams sa colère subite ; un hideux sourire revint à ses lèvres.

Et Rocambole le quitta en lui serrant affectueusement la main.

– Aujourd'hui, se dit le faux marquis, je n'ai pas grand-chose à faire, ma journée m'appartient, et je vais me donner du bon temps. D'abord, je demanderai à déjeuner à ma sœur. J'aime la vie de famille, moi… Ensuite j'irai faire un tour rue de Surène, et voir comment ma prisonnière a passé la nuit. Puis Morton-Tynner passera rue de Castiglione faire sa leçon à Banco. Puis, encore, j'irai faire une apparition à mon club, et y perdre quelques louis. Il y a trois grands jours qu'on ne m'y a vu, et il ne faut pas négliger ses relations. Enfin, à cinq heures, je m'habillerai pour aller dîner chez mon beau-père futur.

Rocambole remplit fidèlement ce petit programme, et à cinq heures et demie précises son coupé bas à deux chevaux entra dans la cour de l'hôtel Sallandrera.

L'homme aux déguisements si divers était redevenu le marquis de Chamery, gentilhomme accompli de tous points.

Ce fut avec une certaine satisfaction qu'il n'aperçut point, parmi les équipages déjà arrivés, le phaéton de don José.

– Il attend toujours la princesse, pensa-t-il.

Et il monta, en homme déjà habitué à la maison, au deuxième étage de l'hôtel, après avoir demandé si mademoiselle Conception était encore à son atelier.

La manière de vivre tout à fait anglaise de la jeune fille excusait pleinement cette démarche.

Le marquis se présenta à l'atelier, dans l'espoir de trouver Conception seule. Mais son attente fut trompée. Autour du chevalet de la jeune fille se pressaient déjà quelques-unes de ces nullités élégantes, de ces comparses du monde qui semblent avoir reçu du hasard la mission désagréable de troubler les tête-à-tête, de faire manquer les rendez-vous et de placer innocemment leur sottise partout où elle peut être gênante.

Mademoiselle de Sallandrera, assise dans une bergère, recevait, avec un sourire mélancolique, des compliments d'une banalité maladroite sur son tableau, et supportait la conversation d'une vieille dame de lettres et de cinq ou six petits vicomtes qui jouaient à la Bourse dans la journée, au baccara le soir et tutoyaient leurs jockeys à l'écurie.

Rocambole salua tout ce monde avec un mélange de courtoisie et d'impertinence, puis il s'approcha de Conception.

La jeune fille était pâle et il ne fallait rien moins que la suffisante sottise de sa petite cour pour ne point apercevoir qu'elle était sérieusement souffrante. Elle jeta un regard au marquis de Chamery qui signifiait : – Mon Dieu ! vous venez trop tard… et pourtant j'ai tant besoin de vous parler et d'avoir foi en vous…

Rocambole sut imprimer à sa physionomie un cachet de contrariété et de dépit qui fut du meilleur effet aux yeux de Conception.

La conversation, après avoir touché à tout sans un très grand luxe d'esprit, malgré la présence de la dame auteur, en était arrivée à rouler sur le désespoir. Comment ces petits bonshommes, qui n'avaient jamais eu de plus sérieux chagrins que celui de couronner un cheval, de perdre au jeu ou de voir mourir leur tailleur, avaient-ils pu effleurer cette corde vibrante de la désespérée et parler, comme un aveugle parlerait des couleurs, des douleurs infinies de certaines âmes d'élite ? Nous ne saurions le dire.

Mais au moment où Rocambole s'assit, un vicomte qui voulait bien, à ses heures de loisir, raconter la philosophie des autres, débita ce paradoxe qu'il avait lu, la veille, dans un petit journal : « Le désespoir est tout simplement le rêve d'orgueil d'un esprit malade. » Et il ajouta de son cru :

– Je vous le demande, en vérité, mademoiselle et messieurs, un homme sain de corps et d'esprit peut-il jamais être malheureux ?

– Monsieur, répondit Conception avec une tristesse poignante, vous oubliez les douleurs qui naissent de la tombe.

– Bah ! on se console.

– Et, acheva la jeune fille d'une voix émue, celles qui font désirer la mort.

Personne ne comprit, pas même la femme de lettres. Mais Rocambole, qui pénétra la pensée intime et les angoisses de la pauvre jeune fille, ajouta :

– Heureusement, mademoiselle, la mort a de suprêmes consolations, et elle fauche souvent tout près de ceux qui aspirent à la tombe, afin de leur permettre de vivre.

Cette phrase nébuleuse arracha à un autre vicomte cette réflexion murmurée à voix basse : Dieu ! que le marquis est bête !

Mais Conception avait tressailli.

Pour elle, le pathos apparent de Rocambole semblait signifier : Espérez… le monstre à qui vous vous croyez déjà sacrifiée touche peut-être à sa dernière heure.

Don José entra.

L'hidalgo était sombre et soucieux. Sans doute la Polonaise n'était point venue encore.

– Par la sambleu ! dit un troisième vicomte, vous avez la mine d'un conspirateur, *señor !*

– Moi ? fit don José en tressaillant.

– Vous-même.

– Seriez-vous l'auteur du drame de la rue du Rocher ? demanda la dame de lettres, qui ne rêvait que combinaisons dramatiques.

Ces mots firent faire un soubresaut à don José, et il devint livide. Mais l'atelier était plongé dans une demi-obscurité, les jeunes gens n'étaient pas doués de l'esprit d'observation, la femme de lettres portait des lunettes bleues sur un nez pointu, et Rocambole seul vit tressaillir don José.

– De quel drame parlez-vous ? demanda-t-on.

– Eh ! mon Dieu ! répondit la femme auteur, de l'assassinat de la nuit dernière.

– Madame… balbutia don José d'une voix plus émue qu'irritée.

– Oh ! mille pardons, *señor,* dit le bas-bleu ; j'ai voulu plaisanter, comme bien vous le pensez ; mais l'assassinat a eu lieu.

– Quel assassinat ?

Rocambole s'était glissé jusque auprès de Conception.

– Écoutez, lui dit-il tout bas, et regardez bien don José.

– Mais de quel assassinat parlez-vous ? demandèrent les vicomtes.

– Ah ! reprit le romancier femelle, c'est un drame horrible ; mais les détails me manquent.

– Mais enfin ?…

– Une femme a été assassinée la nuit dernière, dans la rue du Rocher… que j'habite.

– Je crois, murmura don José, qui, par un prodigieux effort parvint à sourire, je crois, madame, que vous allez nous conter un de ces jolis feuilletons un peu noirs que vous écrivez si bien.

– Monsieur !… répondit le bas-bleu, piqué au vif, les faits que j'avance sont exacts.

– Voyons les faits ? dit négligemment Rocambole.

– Le fait réel, celui qui a attroupé ce matin tout le quartier, aux alentours de la place Laborde, c'est l'assassinat d'une femme.

– Mais… quelle femme ?

– Je ne sais encore… les rumeurs les plus diverses et les plus étranges ont circulé… une histoire d'amour…

– Bon ! ricana don José les dents serrées, voici le roman annoncé.

– Mais, poursuivit le bas-bleu avec animation, la lumière a déjà dû se faire sur ce lugubre événement, et les journaux du soir donnent sans doute de nombreux détails.

– Tiens, dit le marquis de Chamery, madame a peut-être raison… Précisément, mon valet de chambre m'a remis, au moment où je sortais, le journal auquel je suis abonné… je l'ai dans ma poche…

Et Rocambole tira le journal, le déplia, puis, nonchalamment, avec une indifférence parfaite, il prit une lampe et la posa sur la table, sur laquelle don José, vivement ému, s’appuyait. La lueur de la lampe éclaira alors son visage.

M. de Chamery parcourut le journal des yeux, tandis que l’Espagnol souffrait mille morts, tant il craignait de se trahir.

– Ah ! voici, dit enfin Rocambole. Ce doit être cela…

À moitié cachée derrière son chevalet, Conception attachait un regard ardent sur don José, dont le visage était d’une pâleur livide et qui frissonnait de tous ses membres. Mais tous les yeux s’étaient levés sur le lecteur, et nul, si ce n’est elle, ne songeait à don José.

Rocambole lut ce titre alléchant :

Mystérieux assassinat, rue du Rocher.

XXXVI

L’article du journal commençait absolument comme un feuilleton :

« Il existe rue du Rocher une maison qui a deux issues : l’une porte le n° 3, l’autre donne sur la place Laborde, en face le passage du Soleil.

« Il y a un an environ, un soir, à la nuit tombante, une chaise de poste s’arrêta devant l’entrée située place Laborde. Trois personnes en descendirent : une jeune femme à l’aspect souffrant, et dont le visage était recouvert d’un voile, une femme d’un âge mûr qui paraissait être sa camérière, et un nègre.

« Ces trois personnes prirent possession d’un appartement situé au quatrième étage.

« À partir de ce jour, nul locataire de ladite maison, nul voisin n’a vu la jeune femme malade. Le nègre et la vieille femme sortaient tous les jours pour faire leurs provisions. Ils parlaient toujours espagnol et ne se faisaient comprendre que par signes des fournisseurs.

« Chaque jour, vers deux heures, un homme vêtu de noir, qui paraissait être un médecin, venait visiter la jeune femme. En même temps, chaque soir vers dix heures, un homme vêtu en ouvrier entrait par la rue du Rocher et pénétrait, comme il résulte des témoignages d’une dame Coralie, brunisseuse, dans un petit appartement que l’ouvrière avait au quatrième. Cet appartement communiquait par un corridor et une porte, dont le prétendu ou le véritable ouvrier avait seul la clef, avec l’appartement de la dame espagnole malade. L’inconnu, qui venait invariablement vers dix heures, s’en allait toujours avant minuit.

« Or, hier soir samedi, la dame Coralie s’est absentée de son domicile, selon son habitude hebdomadaire, pour n’y revenir que le lendemain matin.

« Ce matin, quand la dame Coralie est arrivée, elle a été fort étonnée de trouver son appartement ouvert, la porte du corridor ouverte, et, poussée par un sentiment de curiosité, elle est entrée dans l’appartement contigu.

« L’appartement était désert, un grand désordre y régnait. Les meubles étaient renversés, une traînée de sang s’échappait de la chambre à coucher et jaspait le tapis du salon. La femme Coralie s’est enfuie épouvantée, elle a appelé au secours ; les locataires de la maison sont accourus ; on a pénétré dans l’appartement et dans la chambre à coucher. Étendue sur le lit, recouverte de draps, on a trouvé une femme assassinée… »

– Mais voilà qui est assez curieux, dit froidement Rocambole, qui s’interrompit pour reprendre haleine. Qu’en pensez-vous, don José ?

– Très curieux, en effet, murmura don José, que Conception regardait toujours et dont les dents s’entrechoquaient de terreur et d’émotion.

Les vicomtes, le bas-bleu ne regardaient que Rocambole.

Celui-ci continua :

« La femme assassinée n'est point, comme on pourrait le croire, la jeune dame malade… »

– Oh ! oh ! fit-on à la ronde.

Cette exclamation générale sauva don José, qui faillit, à cette révélation inattendue, tomber à la renverse.

« C'est la vieille femme, la servante espagnole, qu'on a trouvée couchée dans le lit de sa maîtresse… Le nègre et la jeune dame ont disparu, et l'on se perd en conjectures sur ce mystérieux événement.

« Quel est l'assassin ? Est-ce le nègre ? Est-ce la jeune femme ? Est-ce cet inconnu qui venait chaque soir ? La justice arrivera sans doute à déchiffrer cette horrible énigme.

« Enfin [ajoutait l'auteur de l'article], on a découvert, derrière un fort beau tableau de Zurbaran, un second passage secret pratiqué dans l'épaisseur du mur, tournant autour de l'appartement, ayant un petit trou percé sur chaque pièce et communiquant par une trappe avec une mansarde située à l'étage supérieur.

« Nouvelle et indéchiffrable énigme ! »

– Madame, dit le marquis de Chamery, en se tournant vers la dame de lettres et repliant le journal, voilà bien certainement une page qu'on dirait empruntée à l'un de vos romans.

Le bas-bleu s'inclina flatté.

Sans doute les vicomtes allaient se livrer sur cet événement aux plus étranges commentaires, mais un laquais en livrée de gala vint annoncer que le dîner était servi.

Le marquis de Chamery, qui s'était rapproché de Conception, lui offrit aussitôt son bras.

Conception était aussi pâle, aussi tremblante que don José lui-même.

– Mademoiselle, lui dit tout bas Rocambole, au nom du ciel ! au nom de votre salut, car il faut que je vous sauve – ne vous trahissez pas… ne vous laissez pas dominer par l'émotion, ou tout est perdu…

Conception répondit par une étreinte fébrile.

– La dame de la rue du Rocher, poursuivit rapidement Rocambole tandis qu'ils descendaient l'escalier, c'est la gitana. L'homme vêtu en ouvrier, c'est *lui !*

Le bras de Conception frissonnait sur le bras du marquis.

– La femme assassinée, c'est la nourrice ; l'assassin, c'est le nègre… celui qui a payé l'assassin… c'est *lui*… et l'assassin s'est trompé… il a frappé dans l'obscurité, a cru tuer la maîtresse et a immolé la servante… Enfin, acheva Rocambole au moment où ils entraient dans la salle à manger, *il* a tué don Pedro pour arriver jusqu'à vous… et pour supprimer un dernier obstacle, il a voulu se débarrasser de sa complice…

Heureusement pour Conception, heureusement pour l'assassin don José, le nombre des convives du duc était grand ; la salle à manger était éblouissante de lumières, emplie de

murmures. Tous deux eurent le temps de se calmer.

Rocambole fut placé auprès de Conception.

– Mademoiselle, lui dit-il une heure après, quand déjà un certain tumulte régnait autour de la table et que le moment des toasts fut venu, si vous voulez que je vous sauve, il faut m'obéir aveuglément.

– Je vous le jure !

– Il faut être forte ; il faut ensevelir ce nouveau secret au fond de votre cœur, et l'y garder avec autant de courage et de stoïcisme que vous avez gardé les autres. Et puis, mercredi prochain, il faut absolument venir au bal de votre compatriote le général C…, ce monstre dût-il vous donner le bras.

– J'irai, murmura Conception.

À neuf heures, comme on se levait de table, don José, qui avait souffert pendant ce dîner une agonie à peu près semblable à celle que subirait un condamné à mort devant lequel on dresserait lentement et pièce à pièce l'instrument de son supplice, don José s'élança hors des salons et s'enfuit sans que ce départ précipité eût été remarqué tout d'abord. Quand il sortit dans la rue, dans cette longue rue de Babylone, si déserte, il s'appuya contre un mur : je crois, pensa-t-il, que je vais mourir !…

Et qu'on ne suppose pas que cette faiblesse physique et cette épouvante morale eussent pris leur source dans le remords.

Non, don José, s'il avait pâli un moment, s'il avait tressailli et tremblé au moment où Rocambole commençait sa lecture, si enfin la crainte de se trahir l'avait un moment épouvanté et lui avait fait endurer un siècle de tortures en quelques minutes, don José était un de ces scélérats fortement trempés qui, parvenus enfin à dompter leur émotion et redevenus maîtres d'eux-mêmes, retrouvent un sourire et un front impassible. Ce qui terrifiait don José, figeait son sang dans ses veines, obscurcissait son regard et le faisait fléchir sur ses jambes, c'était cette révélation menaçante de l'erreur du nègre.

Narcisse s'était trompé ; donc Fatima vivait. Et si Fatima vivait, ne vivait-elle point pour la vengeance ? Don José se remit enfin en marche poursuivi par les plus affreuses visions.

Tantôt il voyait le poignard des trois frères de la bohémienne menacer sa poitrine.

Tantôt, rêve plus épouvantable encore, c'était l'échafaud, la guillotine qui se dressait hideuse devant lui.

La guillotine, sur la sinistre estrade de laquelle la gitana implacable l'entraînait en l'appelant assassin et fratricide !

Don José marcha longtemps à l'aventure comme un homme ivre, comme un idiot, et ce fut par hasard qu'il traversa la Seine et la place Louis-XV, qu'il prit les Champs-Élysées et qu'il arriva à sa porte.

Il avait tout oublié – même la femme voilée qui allait venir.

Machinalement il sonna.

Comme il passait en chancelant devant la loge du portier, celui-ci l'appela par son nom et lui remit une lettre.

Machinalement, cet homme, dont la pensée était ailleurs, jeta les yeux sur cette lettre…

Et soudain il tressaillit, son sang afflua à son cœur, un bourdonnement se fit autour de ses tempes…

Il avait reconnu, dans la suscription, l'écriture inégale et grossièrement formée de la gitana et sa façon de plier les lettres.

Don José monta chez lui d'un pas plus chancelant encore.

Puis il s'enferma à double tour, et, pris d'un tremblement nerveux, il rompit le cachet de la lettre, sur laquelle il jeta un regard égaré.

La lettre de la gitana commençait par ces mots :

« Ne tremble pas, Don José, ne crains rien de celle que tu as voulu retrancher du nombre des vivants et qui t'a tant aimée… »

Cette première phrase rassura un peu don José. Il respira bruyamment d'abord. Puis il continua à lire :

« Don José, mon cher amour, tu as été ingrat et cruel pour ta Fatima : ingrat, en cessant de l'aimer ; cruel, en voulant la tuer.

« Mais Fatima est une de ces femmes qui n'ont en leur vie qu'un amour, et le respect de cet amour leur interdit la vengeance. Je t'avais menacé de mon poignard dans un horrible accès de jalousie : c'est la peur de la mort qui t'a rendu assassin pour la seconde fois. Aussi, je te pardonne.

« Comment ai-je échappé au sort que tu me réservais ?

« C'est mon secret… Ce secret, je l'emporte avec moi, car tu ne me reverras jamais, don José – jamais en ce monde.

« Quand ma lettre t'arrivera, j'aurai quitté Paris.

« Dans trois jours, j'aurai quitté la France et n'y reviendrai plus.

« Ne cherche point à savoir où je vais, si tu tiens à ton bonheur et à ta vie.

« Je ne te poursuivrai pas, imite-moi.

« Si tu agissais autrement, si tu venais à tenter ma clémence, le poignard des bohémiens mes frères t'atteindrait tôt ou tard.

« Adieu, don José, sois heureux avec celle qui m'a remplacée dans ton cœur.

« Moi, je vais essayer de t'oublier.

« Ne crains rien pour ce secret qui nous a si longtemps liés l'un à l'autre. Le monde entier ignorera toujours que nous avons empoisonné ton frère don Pedro.

« Adieu encore et pour toujours…

« FATIMA. »

Don José lut et relut plusieurs fois cette lettre. Il lui sembla d'abord qu'elle cachait un sens mystérieux, et que la mansuétude de la bohémienne était un piège. Fatima, jalouse et trahie… Fatima, menacée de mort par son amant – échappant à sa destinée et pardonnant à son assassin… c'était invraisemblable pour don José, qui n'avait jamais pardonné à personne.

Mais enfin, comme le cœur humain est un abîme d'orgueil, comme l'homme qui a été aimé ne peut se faire à cette idée qu'il ne l'est plus, don José finit par croire à cette lettre.

– Elle m'aime encore ! se dit-il.

Et comme don José était un homme fort, il ajouta :

– Est-elle bête ! ô mon Dieu !

Désormais rassuré, cet homme, qui tremblait tout à l'heure comme un condamné qui gravit les marches de l'échafaud, s'assit fort tranquillement au coin de son feu, s'enveloppa de sa robe de chambre, et se prit à rassembler ses souvenirs. Depuis deux heures il avait oublié, au milieu des angoisses auxquelles il avait été livré à l'hôtel Sallandrera, la prétendue princesse polonaise.

Mais ses terreurs évanouies, Banco lui revint en mémoire. N'avait-il pas été la veille dans la maison mystérieuse où, au lieu de la jeune femme, il n'avait trouvé qu'un billet par lequel elle le priait d'attendre chez lui le lendemain depuis le matin jusqu'à cinq heures, et depuis neuf heures du soir jusqu'à minuit ?

Deux craintes s'emparèrent alors de don José, en qui se manifestèrent sur-le-champ toutes les impatiences de l'attente. La première était que la jeune femme ne fût venue pendant son absence, car il était alors plus de dix heures.

Aussi don José descendit-il chez le concierge de la maison.

– Personne n'est venu me demander ? dit-il.

– Personne, monsieur, lui fut-il répondu.

– Aucune voiture ne s'est arrêtée à la porte ?

– Aucune.

– Et vous n'auriez pas vu monter rapidement une dame… voilée ?

– Oh ! non, certainement, dit la concierge, j'ai passé toute ma soirée sur le pas de ma porte, et pas une seule femme n'est entrée dans la maison.

Don José respira.

Il remonta chez lui et attendit de nouveau l'oreille tendue, le cœur palpitant.

Don José avait oublié déjà son crime de la nuit précédente, il attendait sa maîtresse avec la naïve impatience d'un écolier.

Cependant la seconde crainte de l'assassin don José était beaucoup plus sérieuse que la première, et à mesure que l'aiguille de sa pendule marchait, cette crainte se changeait en

angoisse. Peut-être la princesse polonaise savait-elle déjà que le nègre s'était trompé, que Fatima était pleine de vie.

Et qui sait si, dans ce cas, furieuse d'avoir été trompée, et accusant don José de cette tromperie, elle ne tiendrait pas le serment qu'elle avait fait, de ne le revoir qu'après la mort de la bohémienne Fatima ?

Onze heures sonnèrent, puis onze heures et demie, et personne ne vint.

Une sueur glacée commençait à mouiller les tempes de l'hidalgo.

Enfin, et comme minuit allait sonner, un bruit de voiture se fit entendre dans la rue et vint mourir à la porte.

Don José tressaillit, et crut qu'il n'avait plus une goutte de sang dans les veines. Il courut à l'antichambre et prêta l'oreille.

Un pas léger montait l'escalier.

Ce pas s'arrêta à l'entresol, devant la porte de l'appartement. Puis un coup de sonnette discret retentit.

Don José frissonna de la tête aux pieds, ouvrit, et se trouva face à face avec une dame voilée.

Elle entra, se dirigea rapidement vers le salon, que lui indiquait la clarté d'une lampe. Là, elle rejeta son voile.

Don José poussa un cri de joie et tomba à genoux.

C'était Banco ! Banco, toujours princesse aux yeux de l'Espagnol, se jeta sur un canapé et tendit la main à don José.

– Bonjour, ami, lui dit-elle, je n'ai qu'une seconde à moi. Aujourd'hui encore, mon tyran me poursuit.

– Encore ?

– Hélas !…

– Oh ! je voudrais tuer cet homme !…

– Plus tard… nous verrons, dit Banco ; mais aujourd'hui, je viens vous remercier.

Don José tressaillit.

– Vous remercier, continua-t-elle, de votre obéissance, et vous en apporter la récompense.

– Ah ! fit-il avec joie.

– Fatima est bien morte, n'est-ce pas ?

– Sans doute, répondit don José d'une voix mal assurée.

– Et vous ne le regrettez pas ?

– Non, puisque je vous aime !

Elle poussa un petit cri de joie et poursuivit d'un ton caressant :

– Que diriez-vous d’une longue nuit passée avec vous dans un bal ?

– Dans un bal ?

– Oui.

– Mais… où ?

– Ah ! voilà, dit-elle ; il faut que je vous dise d’abord que, mercredi prochain, mon vieux mari s’absente de Paris pour vingt-quatre heures. D’ici là vous ne me reverrez pas…

– Mais… mercredi ?

– Mercredi vous m’enverrez deux invitations en blanc pour le bal de madame C…, la femme du général espagnol. Son bal, vous le savez, est un bal déguisé et le masque y est de rigueur.

– Mais… voulut objecter don José.

– Je n’admets pas de réplique, lui dit-elle d’un petit ton mutin et rieur, en lui présentant son front à baiser. Il me faut deux invitations.

– Pourquoi deux ?

– L’une pour moi, l’autre pour ma dame de compagnie.

– Mais où vous les ferai-je parvenir ?

– Un homme se présentera ici mercredi matin et vous apportera une lettre de moi. Cette lettre vous dira mon costume et les signes de reconnaissance ; vous remettrez à mon messager deux invitations et un mot dans lequel vous me décrirez exactement votre déguisement.

– Soit ! dit don José.

– Adieu, mon ami, lui dit-elle, adieu… il le faut… à mercredi… aimez-moi bien… je vous aime…

Elle se laissa prendre un baiser et s’enfuit vers la porte.

– Ne me reconduisez pas, dit-elle, ne vous mettez pas à la fenêtre… adieu.

Elle baissa son voile, et disparut dans l’escalier, et, trois secondes après, don José entendit le bruit d’une voiture qui s’éloignait rapidement.

XXXVII

Le mercredi soir suivant, l'hôtel du général espagnol C… était illuminé de la base au faîte. Paris élégant et titré, les étrangers de distinction s'y étaient donné rendez-vous.

Comme on touchait alors aux premiers jours du printemps, les jardins de l'hôtel avaient été ouverts et garnis de lanternes vénitiennes ; on devait danser dans les salons et aller chercher dans les bosquets et les berceaux de verdure des jardins une atmosphère moins brûlante que celle du bal.

Le général C… était un homme jeune encore, que les hasards de la guerre civile et les malheurs de la politique avaient jeté sur le sol étranger, à trente-cinq ans à peine, en héros vaincu, en vaillant homme tombé percé de coups au pied de son étendard en lambeaux.

Sa femme, jeune orpheline épousée dans l'exil, fille de ce noble pays de France devenu la patrie de ceux qui n'en ont plus, avait vingt-trois ans. Madame C… avait cette beauté fière et mélancolique des femmes pour qui le mariage est devenu comme un sacerdoce. En épousant le héros tombé, le grand homme réduit à l'obscurité de la vie privée, la jeune patricienne française avait compris toute la hauteur, toute la noblesse de sa mission. C'était à elle de panser ces blessures de l'âme, dont le général souffrait bien plus que de celles du corps ; à elle de faire oublier à cette victime de la fidélité la ruine de ses espérances ; à elle, enfin, d'être forte et résignée pour tous deux, aux heures de tristesse où le proscrit rêverait de sa chaude patrie, de ses combats, de ses victoires de la veille, de ses revers du lendemain ; à ces heures poignantes où l'homme privé regrette les luttes de la vie publique, le soldat condamné au repos, la brûlante atmosphère des champs de bataille, l'exilé le rayon de soleil qui dore les coteaux et les plaines de la patrie.

Le général était arrivé à Paris le front penché, l'âme en deuil, le désespoir au cœur, résolu à vivre seul, comme Marius debout sur les ruines de Carthage.

Mais il avait rencontré mademoiselle de P… St-C… et le sourire de l'enfant, ce sourire admirateur et plein d'enthousiasme, ce regard pudique et cependant plein d'amour et de compassion à la fois, que l'orpheline avait levé sur lui, l'avaient touché, ému profondément.

Cet homme, qui n'avait pas eu le temps d'aimer, jusque-là, dont le roi et la patrie avaient absorbé le cœur tout entier ; ce soldat qui n'avait plus ni roi ni patrie, s'était épris de cette jeune fille qui l'admirait. Il avait commencé par lui vouer une affection presque paternelle ; puis la jeunesse s'était réveillée en lui, et le vieux général de trente-huit ans s'était pris à adorer sa femme avec toute l'ardeur, toutes les délicatesses, tous les enthousiasmes de la vingtième année.

La première année de leur mariage, ils avaient vécu loin du monde, presque seuls – lui enivré de ce jeune et frais sourire, elle pleine de recueillement et d'admiration pour cette gloire si tôt arrêtée dans son essor, pour cette renommée d'hier condamné à ne plus avoir de lendemain, pour ce grand cœur meurtri mais non découragé. Mais une heure était venue

où le général s’était dit qu’il ne pouvait condamner à cette existence silencieuse et claustrale qui plaît aux âmes éprouvées, cette jeune âme pleine de vie, de sève, d’espérances et d’illusions ; qu’il serait honteux et barbare à lui de fermer les portes du monde à cette enfant qui l’avait envié, désiré, pressenti derrière les grilles de son couvent. Et le général avait acquis un hôtel, monté sa maison, ouvert ses salons, et depuis deux hivers, la femme du proscrit était devenue une des reines de la mode, une des femmes que les deux faubourgs citaient pour sa beauté, son esprit et ses vertus.

Donc, ce soir-là, une fête splendide se préparait à l’hôtel du général. Cet hôtel, fraîchement restauré, meublé avec un luxe délicat, était situé dans le quartier Beaujon.

Une longue file d’équipages stationnait déjà aux abords, des deux côtés de la rue, avant onze heures, et à chaque minute, de nouvelles voitures entraient bruyamment dans la cour, et venaient déposer au bas du perron de nouveaux invités.

Le bal était masqué et travesti. Madame C…, sûre de ses convives, ayant lancé du reste ses invitations avec une grande prudence, avait fait cette folie charmante de proclamer le masque de rigueur. Certaine que toutes ses invitations étaient nominales et en bonnes mains, qu’aucun intrus ne pouvait s’introduire chez elle, madame C… n’avait point imposé à ses convives l’obligation de se démasquer en entrant.

Cependant, la veille, don José d’Alvar, qui était lié avec le général et avait su capter son amitié, grâce à sa parenté avec le duc de Sallandrera, et plus encore peut-être par sa qualité d’Espagnol, don José, disons-nous, était venu faire une visite à madame C… en l’absence du général.

– Chère madame, lui avait-il dit, je viens vous demander une bien grande faveur, une faveur inouïe, et qui vous semblera bien mystérieuse peut-être…

– Mon Dieu ! répondit la jeune femme en riant, de quoi s’agit-il, don José ? Véritablement, vous m’effrayez.

– Je viens vous demander deux invitations en blanc.

– Pour mon bal ?

– Oui.

– Comment, en blanc ?

– Pour deux dames.

– Mais, dit madame C… assez embarrassée, au moins donnez-moi une explication quelconque… Vous savez que mon bal est masqué.

– Je le sais.

– Que, par conséquent…

Don José l’arrêta d’un geste.

– Je vais vous rassurer, lui dit-il. Il y a à Paris deux femmes appartenant à la plus haute aristocratie étrangère… deux dames russes, si vous voulez…

– Donnez-moi leurs noms, je vais les inviter, don José.

– Voilà précisément ce qui est impossible.

– Et pourquoi ?

– Mon Dieu ! si vous y tenez absolument, je vais vous le dire.

– Mais oui, j'y tiens, fit madame C… dont la curiosité était éveillée.

– Figurez-vous donc qu'il y a à Paris un grand seigneur russe, déjà vieux, dont la femme est très jeune et très enfant. Ils sont arrivés il y a trois mois pour mener grand train à Paris, et y dépenser noblement quelques villages et quelques centaines de paysans ; mais le hasard a de terribles trahisons. Le lendemain de l'arrivée du prince, car il est prince, et tandis qu'il allait acheter un hôtel et produire sa jeune femme dans le monde, un courrier, venu de Moscou à franc étrier, lui a apporté une lettre encadrée de noir. Un deuil de famille frappait le prince, et, par suite, la pauvre femme. La mort d'une vieille tante idiote, mais très riche, dont ils héritent, condamne depuis trois mois la fleur du nord à une retraite absolue.

– Je comprends à moitié, dit madame C… en souriant.

– Comment voulez-vous, poursuivit don José, que le prince mène sa femme au bal quand elle est en grand deuil ?

– C'est, en effet, impossible.

– Mais le prince, qui, quoique vieux, est d'une jalousie modérée, et votre serviteur qui les a connus en Allemagne l'été dernier et les voit dans l'intimité, le prince et votre serviteur, dis-je, ont pris en pitié cette pauvre jeune femme, qui n'a jamais vu un bal français, et que l'étiquette condamne à pleurer dans la retraite une tante qu'elle n'a jamais vue. Or le prince a appris que vous donniez un bal, un bal masqué, un bal travesti, au milieu duquel le plus strict incognito peut être observé, et moi qui vous sais bonne… autant que belle… j'ai affirmé que vous consentiriez à nous servir de complice.

– Soit, dit la femme du général, qui attira à elle un charmant guéridon en laque, sur lequel se trouvaient des cartes d'invitation et ce qu'il faut pour écrire.

– Vous êtes un ange ! dit également don José.

– Mais, dit madame C…, je ne vois là qu'une invitation, pour qui l'autre ?

– Pour une dame de compagnie.

– Ah ! très bien.

Et madame C… prit la plume.

– Il faut donc trouver un nom de fantaisie, dit-elle.

– Évidemment.

– Eh bien ! cherchez.

– Écrivez : la comtesse Olga Vronska.

– Et puis ?

– Et la baronne Arleska.

Madame C… avait rempli les deux cartes et les avait remises à don José.

Celui-ci s’était retiré en lui baisant la main.

Or, le lendemain, à onze heures et quelques minutes, tandis que les premiers quadrilles se formaient dans les salons du général et qu’un flot bariolé montait le grand escalier de l’hôtel, jonché de fleurs exotiques et d’arbustes rares, un élégant droski, attelé de quatre chevaux blancs comme la neige et harnachés à la russe, entra dans la cour et vint tourner devant le perron.

Deux dames en descendirent. Le costume de ces dames, dont le visage était soigneusement masqué, du reste, et dont il était tout à fait impossible d’apercevoir la moindre partie du visage, le costume de ces deux dames était celui des paysannes des environs de Varsovie. Seulement, à voir étinceler les diamants qui servaient d’agrafes, à voir briller l’or des broderies, on devinait des femmes qui devaient posséder une fortune princière.

De ces deux femmes, l’une, dont les cheveux d’un blond doré retombaient en nattes épaisses sur ses épaules, était grande, svelte, et trahissait dans tous ses mouvements une extrême jeunesse. Avait-elle seize ans ? On n’eût osé l’affirmer. L’autre, au contraire, douée d’un certain embonpoint, semblait accuser, par la pesanteur de sa démarche, la deuxième jeunesse.

Deux jeunes gens, vêtus en mousquetaires, qui montaient les degrés de marbre de l’escalier, s’arrêtèrent pour les laisser passer, et l’un dit à l’autre :

– C’est évidemment la mère et la fille.

– Ou la tante et la nièce, répondit l’autre ; mais bien certainement il y en a une qui a vingt ans de plus.

La grosse Polonaise se retourna à demi, comme une reine offensée ; mais elle continua son chemin après s’être contentée de toiser le jeune impertinent.

À la porte du premier salon, les deux dames, dont la riche toilette et l’équipage original avaient excité l’attention, montrèrent leurs cartes à un majordome en habit noir. Celui-ci se contenta de jeter les yeux sur la première, celle de la prétendue comtesse Olga Vronska, car c’était là cette jeune dame russe qui, selon don José, mourait d’envie d’assister incognito au bal de madame C…

Quant à l’autre, il se contenta de saluer.

Les deux femmes entrèrent au bras l’une de l’autre et attirèrent bientôt tous les regards. Ce fut alors qu’un cavalier se détacha d’un groupe de dominos et vint à leur rencontre. Il était aussi soigneusement masqué que les deux inconnues, et portait le noir costume aux revers rouges d’un membre du conseil des Dix, à Venise.

Ce cavalier salua les deux femmes avec toutes les marques d’un profond respect, et offrit son bras à celle qu’un port majestueux et un embonpoint complet semblaient désigner comme la mère de sa compagne.

– Vous êtes exactes, dit-il en anglais, et tout bas.

La svelte créature qui marchait à côté de la dame à qui le Vénitien donnait le bras laissa voir, sous son masque de velours noir, une double rangée de dents éblouissantes et bruire un frais et discret éclat de rire.

– Voilà, répondit-elle d'un ton aussi bas que celui du cavalier, comment on s'introduit dans le grand monde.

– C'est que, répliqua le Vénitien, ton hidalgo est naïf…

– Oh ! très naïf.

– Il prend les lorettes pour des duchesses avec un aplomb merveilleux.

– J'ai aperçu mon père en passant.

– Ah !…

– Il est majestueux sous son habit rouge de suisse, et bien certainement il est loin de se douter qu'il a ouvert à deux battants devant le droski de sa fille devenue princesse.

La grosse femme souriait.

– Ah çà ! reprit Banco, car c'était elle, où donc est-il, mon Espagnol ?

– Il n'est point venu encore…

– Bah ! à près de minuit ?

– Ah ! ma chère, dit le Vénitien, tu oublies qu'il est fiancé à mademoiselle de Sallandrera ?

– C'est juste.

– Il va venir avec elle, le duc et la duchesse.

– À merveille !

– Maintenant, poursuivit le Vénitien, laisse-moi bien t'expliquer ton rôle…

– Je vous écoute.

– Tu n'aimes pas don José, au moins ?

– Jamais !

– Par conséquent, tu es incapable de commettre une étourderie ?

– On m'appelle Banco, mon petit.

– Eh bien ! retiens ta leçon. Don José viendra, il te cherchera dans le bal comme tu le cherchais tout à l'heure. Tu sais quel sera son costume ?

– Oui, un domino brun et sur l'épaule un nœud de rubans verts.

– Tu lui prendras le bras, tu l'entraîneras à l'écart et tu lui feras une scène de jalousie à laquelle il répondra par les plus tendres protestations. Seulement, tu auras soin d'élever un peu la voix si tu vois un domino bleu qui portera sur l'épaule droite un nœud de rubans cerise.

– Parfait. Seulement, vous me promettez la petite scène de scandale que j'ai rêvée et dont les préparatifs m'ont coûté si cher ?

– Mais… dame ! répondit le Vénitien, cela te regarde il me semble ?

– Comment ?

– N'es-tu pas ici ?

– Sans doute.

– Le général ne te connaît-il pas ?

– Oh ! certainement.

– Eh bien ! qui t'empêche, lorsque je t'aurai fait un signe qui voudra dire que je te rends la liberté et que tu peux abandonner don José, qui t'empêche de te démasquer ?…

– Tiens ! c'est vrai, on chuchotera, on se regardera. Les jeunes gens qui me connaissent et qui sont ici diront : « Mais, c'est Banco ! »

– Et ton honorable père le concierge, ricana le Vénitien, te verra sortir et demeura stupéfait de t'avoir si majestueusement ouvert les deux battants de sa porte.

– Ah ! que je vais être vengée de cette canaille de famille qui a repoussé mes bienfaits ! murmura la perverse fille.

Pendant que Banco, la femme qui l'accompagnait et le Vénitien causaient ainsi tout bas, ils avaient fait le tour des salons, où déjà se pressait une foule élégante aux costumes pittoresques, bariolés, étourdissants d'originalité et de luxe.

Partout les deux prétendues Polonaises faisaient une certaine sensation et soulevaient une rumeur de curiosité par leur étrange et riche costume, et surtout par leur arrivée en droski, qui avait été fort remarquée.

– Mais, dit Banco se penchant à l'oreille du Vénitien, lorsqu'on m'aura reconnue, il faudra bien que je dise comment je suis entrée ?

– Tu montreras ta carte ; n'es-tu pas la comtesse Olga Vronska ?

– Oui, certes. Seulement on me demandera d'où me vient cette carte ?

– Tu diras que don José te l'a procurée.

– Mais don José, furieux d'être ainsi compromis, dira que je suis sa maîtresse ?

– Ne crains rien. Don José forgera une histoire : il veut épouser mademoiselle Conception.

– Et mon Russe apprendra tout à son retour ?

– Bah ! tu lui raconteras la moitié de la vérité. Don José aura, à ses yeux, joué un rôle de dupe, et ton prince trouvera le tour plein d'esprit.

– C'est une idée, murmura Banco.

Puis, tandis que celle-ci tournait un moment la tête, le Vénitien s'empara de la carte que lui tendait la grosse femme à laquelle il donnait le bras, et il la glissa dans son pourpoint.

– Adieu, petite, dit-il, je vous quitte un moment. Promenez-vous, dansez ; on vous invitera certainement.

– Vous reverra-t-on ?

– On ne sait pas… Seulement, acheva-t-il, se penchant à l'oreille de Banco, prends bien garde ! si tu ne m'obéis pas aveuglément, et si tu dis un mot de trop, tu pourrais bien être poignardée en sortant d'ici.

Banco tressaillit :

– J'obéirai, dit-elle, et jamais don José ne saura que nous nous sommes entendus pour le mystifier.

Le Vénitien s'esquiva.

Tandis que les deux femmes continuaient à parcourir les salons, où la foule devenait plus compacte de minute en minute, il rétrograda et gagna l'antichambre.

– J'étouffe, dit-il en sortant ; je vais prendre l'air.

Les laquais saluèrent ; le Vénitien descendit et se jeta dans un modeste coupé de remise, après s'être chaudement enveloppé dans son manteau.

– Rue de Surène, dit-il au cocher.

Le coupé partit et déposa, quelques minutes après, M. le marquis Albert-Honoré-Frédéric de Chamery, ou plutôt notre ami Rocambole, à la porte de cette maison où celui-ci avait un entresol.

Une femme était assise au coin du feu de la chambre à coucher, et attendait avec une sorte d'anxiété fiévreuse. C'était la gitana Fatima.

– Ah ! … enfin ! … dit-elle en voyant entrer Rocambole.

– Me voilà, dit-il sans ôter son masque.

– Est-ce pour ce soir, au moins ?

– Oui.

– Quand ?

– Dans une heure.

– Oh ! je vais donc me venger ! murmura-t-elle. Mais tu ne me trompes point, n'est-ce pas ? … je le verrai aux pieds de ma rivale ?

– Tu verras et tu entendras… Habille-toi.

La gitana avait son costume de bohémienne, sa jupe rouge et sa basquine de velours soutachée d'or.

Rocambole jeta sur elle le domino bleu à nœuds de rubans cerise. Puis il lui donna un masque et le lui attacha solidement. Ensuite il passa dans un cabinet de toilette et y dépouilla son costume de Vénitien pour revêtir un délicieux arlequin jaune et bleu, par-dessus lequel il mit un domino noir. Puis il revint.

– Allons, dit-il.

Et il prit un foulard et banda les yeux à la gitana, précaution qu'il avait déjà prise, afin qu'elle ne pût savoir où elle était venue ni d'où elle sortait, après y être demeurée enfermée pendant trois jours.

– À présent, lui dit-il en lui offrant le bras, appuie-toi sur moi et viens. L'heure de ta vengeance n'est pas loin.

Ils descendirent et trouvèrent le coupé au bord du trottoir.

– À l'hôtel du général C…, dit Rocambole.

Puis, quand le coupé fut en route, il ôta le bandeau qui couvrait les yeux de la gitana et lui donna un poignard. Ce poignard, c'était celui dont le nègre s'était servi pour assassiner la nourrice. La bohémienne le prit, le serra convulsivement et le cacha sous son domino.

XXXVIII

Quand le coupé de remise atteignit les hauteurs du quartier Beaujon et ne fut plus qu'à une faible distance de l'hôtel du général C…, Rocambole fit arrêter.

Ensuite, remettant à Fatima la carte de la prétendue baronne Arleska, il lui dit :

– Tu vas entrer seule dans le bal, tu montreras cette carte en entrant et tu te glisseras dans les salons. Je t'y rejoindrai dans quelques minutes.

Et Rocambole descendit.

Le coupé continua sa route ; le cocher avait reçu l'ordre d'arrêter devant le perron de l'hôtel, d'y déposer la jeune femme et de ressortir ensuite de la cour. Il était payé.

Le faux marquis de Chamery traversa à pied le faubourg Saint-Honoré et trouva au coin de la rue de Berry une grande calèche fermée, aux panneaux armoriés, attelée de deux magnifiques irlandais alezan brûlé. C'était la voiture de gala de M. le marquis Albert-Honoré-Frédéric de Chamery.

Le marquis fit un signe.

Un grand laquais pendu aux étrivières descendit aussitôt et vint respectueusement abaisser le marche-pied.

– À l'hôtel du général C…, dit le faux marquis.

La calèche partit au grand trot et arriva dans la cour au moment où le coupé en ressortait après avoir déposé la gitana sur la première marche du grand escalier.

Minuit sonnait. À ce moment-là, plus de trois cents invités encombraient déjà les salons, qui retentissaient du fracas mélodieux d'un orchestre composé de plus de soixante musiciens.

Les laquais qui gardaient l'entrée des salons commençaient à ne plus jeter les yeux sur les cartes que montraient les convives en arrivant. La gitana tendit la sienne, et l'on s'effaça devant elle.

Le faux marquis de Chamery monta lestement, et entra sur les pas de Fatima.

Presque au même instant, un carrosse entrait dans la cour. C'était celui du duc de Sallandrera. Un homme et deux femmes en descendirent.

Rocambole, qui s'était retourné au bruit et venait de s'arrêter sur le seuil du premier salon, reconnut à un détail mystérieux de toilette, qui ne devait sans doute être reconnu que par Banco, don José donnant le bras à la plus grande de ces deux femmes.

Cette femme, Rocambole le pensa, ne pouvait être que la duchesse de Sallandrera.

Conception était plus petite que sa mère.

Don José et les deux femmes étaient, du reste, soigneusement masqués. Tous trois avaient pris des dominos.

Au moment où ils passaient devant le marquis de Chamery, enveloppé, comme on sait, dans un domino noir, celui-ci prit le bras de la gitana, laquelle s'était arrêtée un moment, éblouie par le bruit et les lumières qui l'environnaient.

– Tiens ! lui dit-il tout bas, en lui désignant l'Espagnol, voilà don José.

La gitana frémit sous son domino et tourmenta le manche de son poignard.

– Oh ! calme-toi, lui dit Rocambole dans la langue des bohémiens, que certainement personne, chez le général, ne devait comprendre, ce n'est pas elle…

Et il montrait la duchesse, à qui don José continuait à donner le bras.

– Qui est-ce donc ?

– C'est sa future belle-mère, murmura le faux marquis d'un ton railleur…

– Et… l'autre ?

– C'est Conception.

– Eh bien ! dit la gitana d'une voix sourde, Conception ne sera jamais mariée !

– Bah !

– Don José mourra avant l'heure de ses noces.

– Ceci est possible et je le crois, mais… elle en épousera un autre… plus tard…

Et Rocambole murmura à part lui :

– Ce sera moi.

La gitana et son conducteur traversèrent les salons sur les pas de don José.

– Mais où est-elle ? demanda Fatima, que les soupirs de la valse, l'éclat des lumières, le bruit qui se faisait autour d'elle, commençaient à griser.

– Je te la montrerai tout à l'heure… à son bras…

– Et je l'entendrai lui parler d'amour ?

– Oui.

Don José marchait toujours, causant avec la duchesse.

Conception donnait le bras à sa mère.

– Mon cher enfant, disait la duchesse à don José, je viens à ce bal le cœur serré.

– Pourquoi, ma tante ?

– Parce que je songe que notre pauvre don Pedro est mourant, peut-être mort, à cette heure.

– Ah ! chassez ces noires idées, ma tante. Don Pedro vit encore…

– C'est-à-dire que son agonie se prolonge… pauvre enfant !…

– Ma tante, murmura don José d’une voix émue, et tout bas, vous allez faire un mal affreux à Conception.

La pauvre mère tressaillit.

– Ne savez-vous pas, continua don José, toujours à voix basse, que si nous venons au bal, si nous courons les fêtes, c’est pour étourdir sa douleur ?

– C’est vrai… soupira la duchesse.

À cette heure, les jardins, dans lesquels on descendait par un escalier de marbre blanc sur lequel un grand salon, situé au midi, donnait par trois portes-fenêtres, venaient d’être ouverts aux invités.

On dansait avec plus d’enthousiasme et de frénésie que jamais, et cependant, les allées ombreuses, les charmilles sombres commençaient à se peupler de danseurs fatigués et cherchant le grand air.

La duchesse et Conception en firent le tour, accompagnées de leur cavalier. Mais don José était sur les épines. Il brûlait d’impatience de les quitter pour retrouver sa prétendue princesse polonaise.

Au détour d’une allée, ils rencontrèrent un cavalier et une femme, tous deux déguisés, mais dépourvus de masques. C’étaient le maître et la maîtresse de la maison.

Le général avait endossé un domino.

Sa belle et jeune compagne était délicieuse sous les coiffes et les dentelles d’une Normande du pays avranchais.

La duchesse et Conception les abordèrent et se firent reconnaître.

Ce fut un prétexte pour don José. Il s’esquiva et regagna les salons.

Pourtant l’Espagnol aurait dû avoir moins de hâte de rejoindre la femme mystérieuse dont il était épris depuis quelques jours. N’allait-il pas bientôt devenir l’époux de Conception ?

Mais don José était un de ces hommes qui veulent avant tout satisfaire leurs passions et leurs caprices. Il aimait Banco, mais il ne renonçait point à épouser Conception. Or, le matin même, don José était chez lui occupé à faire préparer son travestissement pour le bal du général C…, lorsque Zampa était entré apportant une lettre.

Cette lettre, dont les nombreux timbres de la poste attestaient le long voyage, était encadrée de noir, et portait la date de Cadix.

Don José tressaillit, et son regard étincela d’une joie féroce.

Il rompit le cachet et lut :

« *Señor* don José,

« Quand la fatale nouvelle vous parviendra, votre malheureux frère don Pedro aura été descendu dans les caveaux funéraires de sa noble famille. Le pauvre jeune homme a rendu son âme à Dieu la nuit dernière à deux heures du matin, après de longues et terribles souffrances supportées avec un stoïcisme antique et une résignation chrétienne.

« Il est mort en prononçant votre nom et celui de la señora Conception.

« Préparez, *señor,* le duc et la duchesse à cette triste nouvelle, etc., etc.

La lettre était signée :

« MANOËL,

« Médecin au service de S. Exc. le duc de Sallandrera et attaché à la personne de feu don Pedro d'Alvar. »

– Manoël est un imbécile ! dit don José en haussant les épaules et mettant la lettre dans sa poche.

Et, renouvelant le mot impie et cruel du maréchal de Bassompierre, dansant avec la reine Anne d'Autriche, il ajouta :

– Manoël se trompe : mon frère ne sera mort que demain, car ce soir je vais au bal.

Puis, don José continua à s'occuper fort tranquillement de son costume, comme si de rien n'était. Le soir, il alla à l'hôtel Sallandrera chercher la duchesse et sa fille pour les conduire au bal.

Pendant le trajet, don José fit les réflexions suivantes :

– Mon adorée princesse polonaise a trouvé tout naturel que, tout en l'aimant, j'épousasse Conception. Or, Conception va devenir ma femme ; mais ceci ne m'oblige nullement à rompre avec ma princesse. J'irai passer deux mois en Espagne et je reviendrai ensuite à Paris.

Cette transaction conclue avec lui-même, l'hidalgo était entré le front haut dans le bal. Il ne redoutait plus Fatima – don Pedro d'Alvar était mort – Conception était à lui.

– En attendant que demain, à l'hôtel Sallandrera, on verse quelques larmes sur mon niais de frère qui est mort en prononçant mon nom, se dit-il, allons danser et retrouver ma belle inconnue.

C'était donc pour rejoindre Banco que don José avait laissé la duchesse et sa fille en compagnie des maîtres de la maison. Il erra pendant un moment au milieu de la foule sans pouvoir la retrouver. Mais enfin, il l'aperçut au milieu d'un quadrille, et se fit jour jusqu'à elle.

Banco, en fille qui aime le bal et a brillé dans le demi-monde, avait fini, tout en attendant don José, qui tardait à venir, par se laisser entraîner aux accords d'une valse.

La folle créature n'oubliait pas le rôle qu'elle avait à jouer, mais elle pensait, une vraie femme qu'elle était, que le plaisir doit toujours être pris au passage, et, en attendant l'heure dramatique, elle avait laissé tomber sa main gantée dans la main d'un fauconnier écossais, qui l'avait emportée au milieu du tourbillon des danseurs.

Cependant, la valse finie, elle aperçut enfin ce domino brun qui portait sur l'épaule un nœud de ruban vert.

C'était don José.

Elle remercia le fauconnier par une grave révérence et alla prendre le bras de l'Espagnol.

Tandis que don José abordait la fausse princesse polonaise, le domino noir au nœud de ruban cerise causait à mi-voix avec la gitana dans un salon voisin.

– Ma fille, disait Rocambole, n'as-tu pas envie de danser ?

– Non, répondit-elle, j'ai soif du sang de don José !

– Je le comprends ; mais tu sais bien que je ne te montrerai ta rivale que si tu me renouvelles le serment que tu m'as fait de respecter sa vie à elle.

– Oh ! je vous le jure, dit la gitana. Elle n'est pas coupable, elle.

– Tu vas demeurer là et tu m'y attendras.

– J'attendrai.

– Cependant, si tu veux danser…

– Non, dit-elle sourdement, je veux me venger !

Et, sous la large manche de son domino, elle étreignait toujours son poignard.

– Mais quand me la montrerez-vous à son bras ? demanda-t-elle avec une fiévreuse impatience ; chaque minute qui s'écoule a pour moi la durée d'un siècle.

– Bientôt… patience !… danse, en attendant…

Et Rocambole quitta la gitana et la laissa appuyée à une colonne de marbre, immobile et sombre comme une de ces apparitions sinistres qui, à Venise, au temps des Dix, se montraient tout à coup au milieu d'une fête et y jetaient la terreur.

Dans une salle voisine, le faux marquis de Chamery aperçut don José prêt à danser un quadrille avec la princesse polonaise. Puis il remarqua, au même instant, la duchesse de Sallandrera et Conception qui revenaient des jardins.

Le général donnait le bras à la duchesse.

Conception et madame C… marchaient, se tenant par la main.

Le faux marquis alla à Conception, la salua avec respect, sollicita la faveur de la faire danser et la conduisit en face de la Polonaise et de don José, à qui il demanda de vouloir bien lui faire vis-à-vis.

L'orchestre retentit, le quadrille commença.

– Mademoiselle, dit alors tout bas Rocambole à Conception, n'est-ce pas là don José ?

Conception tressaillit. Elle avait reconnu Rocambole à la voix, car il n'avait pas ôté son masque.

– Vous êtes venue, dit-il, c'est bien. Oh ! l'heure de votre salut approche…

Et il ajouta tout bas, sourdement : – Vous avez dû bien souffrir, n'est-ce pas, depuis quatre jours ?… Vous avez dû mourir mille fois tout à l'heure en donnant le bras à cet

assassin ? Eh bien ! regardez-le, regardez-le une dernière fois… vous ne danserez plus avec lui.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Conception, dont la voix était plus tremblante que celle d'un vieillard, va-t-il donc mourir ?…

– Oui.

– Assassiné, peut-être.

– Non, frappé par Dieu.

– Ô mon Dieu ! supplia la jeune fille, je lui pardonne, grâce pour lui !…

– Trop tard, *señora*, trop tard… il est condamné.

– Mais où donc est le bourreau ? demanda-t-elle éperdue.

– Ici !…

– Vous !… fit-elle avec terreur et comme si le sang de don José lui eût semblé devoir déshonorer à tout jamais celui qui oserait le répandre…

– Oh ! non dit-il… c'est une femme… cette femme…

Conception devina.

– La gitana ! murmura-t-elle épouvantée.

Le quadrille finissait en ce moment.

– Mademoiselle… mademoiselle, dit Rocambole, qui paraissait vivement ému, au nom du ciel, quittez le bal maintenant… emmenez madame votre mère… dites que vous êtes souffrante… mais partez.

Et il lui prit le bras et chercha la duchesse des yeux. Madame de Sallandrera était assise et regardait sa fille danser.

– Maman, lui dit Conception, que M. de Chamery conduisit jusqu'à elle, maman… j'étouffe… sortons… je t'en supplie.

La duchesse eut peur… Elle crut que sa fille allait s'évanouir ; elle l'entraîna hors des salons, elle l'emporta presque, avec cette force que Dieu a mise dans le cœur des mères, et, arrivée dans les antichambres, où Rocambole les avait accompagnées, elle demanda son carrosse.

Le marquis de Chamery descendit avec elles jusqu'au bas du perron, et les mit en voiture.

– À l'hôtel, vite, à l'hôtel, dit au valet de pied la duchesse éperdue, car sa fille venait de s'évanouir dans ses bras, au moment même où le marquis les saluait et s'éloignait.

Le carrosse partit, et Rocambole rentra dans le bal.

Alors il chercha don José des yeux. Mais don José et la Polonaise n'étaient plus dans le salon où ils venaient de danser.

Rocambole descendit aux jardins, en fit le tour, puis remonta. Cette fois, ce n'était plus don José qu'il cherchait, c'était la gitana. La gitana était toujours appuyée, immobile et silencieuse, à l'une des colonnes de marbre qui supportaient le plafond de la grande salle de bal.

Rocambole s'approcha d'elle.

– Viens ! lui dit-il, l'heure est venue.

– Enfin, murmura-t-elle d'une voix étranglée par la fureur.

Il l'entraîna dans les jardins et s'arrêta dans une allée déserte en ce moment.

Puis il tira de sa poche un flacon et le tendit à la bohémienne.

– Qu'est-ce que cela ?

– Un breuvage qui te donnera du cœur.

– Oh ! j'en ai.

– N'importe ; bois, je le veux !…

La bohémienne prit le flacon, le déboucha, et en avala le contenu d'un trait.

– Pouah ! dit-elle en jetant le flacon vide loin d'elle, c'est amer…

– Oui, mais la vengeance est douce, répondit Rocambole. Allons !… viens.

– Où sont-ils ?

– Là, à dix pas… sous cette charmille.

Et Rocambole continua à entraîner la bohémienne jusqu'à l'entrée d'un petit salon de verdure au fond duquel n'arrivaient que de lointaines et faibles clartés. Un domino brun y causait à voix basse, tenant dans ses mains la main de la belle Polonaise.

– Les voilà !… Maintenant… écoute…

La bohémienne se jeta derrière la charmille et se glissa en rampant jusques auprès de don José, qui n'entendit aucun bruit et continua à causer… Puis elle tira son poignard et se prit à écouter ce que don José disait.

Quant à Rocambole, il s'était esquivé sur la pointe du pied, avait gagné un coin du jardin et dépouillé son domino brun.

– Maintenant, se dit-il, reparaissant à la lumière en arlequin, la gitana, si elle a le temps de parler, ne pourra pas me reconnaître…

Et Rocambole prit une grande allée éclairée par des lanternes vénitiennes et se dirigea de nouveau vers la charmille où don José causait toujours fort chaleureusement avec la Polonaise et s'était mis à ses genoux sans se douter que quelques minutes à peine le séparaient de l'éternité.

– Pauvre Fatima, murmura le faux marquis de Chamery, elle a été adorable de confiance en moi… je viens de lui faire avaler un poison qui tue au bout de vingt minutes. Elle a tout juste le temps d'en finir avec don José. C'est un peu violent peut-être, et j'avoue que je suis brutal… mais les circonstances étaient exceptionnelles… Fatima aurait

pu parler, une fois don José mort, l’accuser d’avoir empoisonné son frère… et je ne veux pas que don José d’Alvar meure plus malheureusement que son aïeul don Pedro. Il faut que l’honneur soit sauf… afin que j’épouse Conception.

Comme Rocambole achevait ce philanthropique monologue, un grand cri, un cri de douleur et d’agonie vint à retentir.

– Ma foi ! murmura le faux marquis de Chamery, je crois que la gitana a tenu parole… Don José est mort !…

XXXIX

Le lendemain du grand bal donné par le général C… et sa femme, le marquis de Chamery déjeunait au Café de Paris, cet établissement qui a disparu aujourd'hui, et qui, pendant trente années, a vu s'asseoir tour à tour à ses tables l'aristocratie européenne, sinon universelle. Quatre ou cinq jeunes gens du monde et de la société du marquis étaient assis aux tables voisines de la sienne. Rocambole déjeunait seul.

– Dites donc, Chamery, dit en entrant un joli jeune homme blond à fine moustache, qui rencontrait le marquis à la salle d'armes depuis deux mois environ, vous étiez au bal du général C…, hier ?

– Oui, répondit Rocambole en détachant l'aile de son perdreau, et vous ?

– Comment ! vous me demandez cela de ce ton tranquille et indifférent.

– Dame !… pourquoi vous le demanderais-je autrement ?

– Mais vous ne savez donc rien ?

– Je sais que le bal était fort beau, très original, très pittoresque.

– Et… c'est tout ?

– Je sais encore que madame C… qui s'est démasquée un moment, était plus belle que jamais.

– Ah çà ! s'écria le jeune homme blond, d'où sortez-vous donc, mon cher ?

– Je sors de mon lit, où je me suis mis ce matin à trois heures.

– Hein ! vous avez quitté le bal à trois heures ?

– Non, à deux.

– Alors, je comprends.

– Et moi, dit Rocambole, je ne comprends plus.

– Je veux dire que je ne suis plus étonné que vous ne sachiez rien.

– Mais que dois-je savoir ?

– Ce qui s'est passé au bal.

– Voyons, dit Rocambole avec le plus grand sang-froid, l'hôtel a-t-il brûlé ?… madame C… s'est-elle évanouie ? une flamme aurait-elle embrasé sa robe ?

– Pis que cela, mon cher.

– Alors, dit Rocambole, je ne vois plus qu'un événement possible.

– Ah ! voyons ? firent les autres amis du marquis de Chamery.

– Le général, qui est jaloux comme un comédien, aura fait une scène à quelque petit jeune homme tournant à sa femme un compliment.

Le jeune homme blond haussa les épaules.

– Non, cher ami, dit-il, vous avez la candeur d'un marin et la naïveté d'un homme qui se laisse *enrosser* par un ami. On vous vendrait un cheval de fiacre pour une *ficelle*.

– Mais enfin, s'écrièrent à la fois Rocambole et les autres jeunes gens, expliquez-vous donc, Max – le jeune homme blond s'appelait Max –, et finissons-en.

– Moi, ajouta Rocambole, je suis, comme vous dites, trop naïf pour deviner. Si vous avez un cheval à me vendre ne vous gênez pas, mon ami.

Le jeune homme salua.

– Vous savez, dit-il, qu'au bal de madame C…, il y avait beaucoup d'Espagnols ?

– Cela devait être. Le général est très à la mode parmi ses compatriotes.

– Vous connaissez probablement, certainement même, le duc de Sallandrera ?

– Oui, dit le marquis ; la duchesse est en visite avec ma sœur, la vicomtesse d'Asmolles.

Rocambole parlait de sa sœur avec un laisser-aller et cette candeur que le jeune homme blond avait qualifiés de maritimes.

– Est-ce du duc que vous voulez parler ? reprit-il.

– Non ; mais le duc a un neveu ?

– Ah ! c'est un ami du marquis, je le connais ; c'est un grand jeune homme brun et olivâtre, fort beau, du reste, mais insolent et niais. Il monte à cheval comme un cocher et conduit un tilbury comme un cuistre qui fait du genre.

– C'est bien cela.

– Il se nomme don José, dit Rocambole.

– Précisément.

– Est-ce qu'il était au bal ?

– Pour son malheur.

– Comment ! que lui est-il arrivé ?

– Un accident assez grave. Il est mort.

– Bah ! d'un coup de sang ?

– Non, d'un coup de poignard.

– Au bal ?

– Mais oui… après votre départ… à trois heures du matin.

– Messieurs, dit gravement Rocambole, je crois que Max est fou ou légèrement ébriolé ; ou bien encore, il est allé voir représenter *Gustave III*, et il en a rêvé, à ce point

qu’il continue son rêve. Est-ce qu’on donne des coups de poignard à Paris ? Est-ce que c’est au milieu d’un bal…

– Messieurs, répondit froidement le jeune homme blond, tandis qu’on le regardait avec étonnement, j’ai l’honneur de vous répéter que don José est mort cette nuit d’un coup de poignard.

– Au bal ?

– Au bal.

– Ma parole d’honneur, dit Rocambole, je demande des détails… et beaucoup.

– On n’en a point, ou presque point.

– Par qui a-t-il été tué ?

– Par une femme.

– Une femme jalouse ?

– Oui, sa maîtresse.

– Mais il allait se marier.

– Bah !…

– Avec mademoiselle de Sallandrera, sa cousine… et il avait une maîtresse !

– Ô candeur du marin !… murmura Max, le jeune homme blond.

– Encore, sait-on quelque chose ?

– On sait que cette femme s’est introduite dans le bal, couverte d’un domino, soigneusement masquée ; qu’elle a suivi don José, lequel faisait la cour à une seconde maîtresse.

Rocambole, qui portait un morceau de blanc de perdreau à ses lèvres, laissa brusquement retomber sa fourchette.

– Comment ! s’écria-t-il, elles étaient deux ?

– Tout autant.

– Et il allait se marier ! Peste ! quel don Juan que cet hidalgo.

– Donc, poursuivit le narrateur, elle a suivi don José, dans les jardins… là, tandis que celui-ci était à genoux… aux genoux de l’autre…

– Mais quelle était cette autre ?

– Ah ! dit le conteur, qui ménageait ses effets, attendez donc que je vous dise quelle était la première.

– C’est juste !

– Une belle fille brune, aux yeux ardents, à la peau dorée, une bohémienne d’Espagne amenée à Paris par don José. Au moment où elle allait frapper, paraît-il, elle a rejeté son domino et a dit à l’infidèle, en lui apparaissant démasquée et couverte de la basquine rouge et de son corset noir de gitana : « Me reconnais-tu, infâme ? »

– Et elle l’a frappé ?

– C’est-à-dire que don José n’a poussé qu’un cri. Il est mort sur le coup.

– Mais, dit un des auditeurs, c’est le théâtre de l’Ambigu transporté par le général C… C’est un mélodrame que vous nous racontez là ?

– Ah ! continua le narrateur, la comparaison est plus forte que vous ne pensez.

– Allons donc !

– Madame Guyon n’a jamais été plus belle que cette bohémienne brandissant son poignard et s’écriant : « Je suis vengée ! »

– Mais on l’a arrêtée, je suppose ?

– Sur-le-champ. On l’a entourée, accablée de questions… Un moment on a cru qu’elle était folle ; mais tout à coup on l’a vue pâlir, chanceler, elle a jeté un cri étouffé et elle est tombée à la renverse.

– Évanouie ?

– Non, morte !

– Messieurs, s’écria Rocambole, c’est une mort de trop pour la vraisemblance de ce récit ! Si nous ne faisons arrêter sur-le-champ et conduire à Charenton notre ami Max, vous verrez qu’il tuera, en vingt minutes de récit, tous les invités du général. J’ai bien fait de m’en aller de bonne heure. Sans cela, j’étais sûr de mon affaire.

Le jeune homme blond fronça le sourcil.

– Mon cher marquis, dit-il, la plaisanterie est charmante ; mais regardez-moi bien… je vous assure que tout ce que je dis est vrai, et je parie cent louis.

– Mais c’est inouï, cela, murmuraient les autres jeunes gens ; c’est une page empruntée aux *Crimes célèbres !…*

– Tout à fait, dit Rocambole. Cependant Max a un accent de vérité…

– J’ai vu, dit le jeune homme, de mes yeux, le cadavre de don José qu’on emportait d’une part, et celui de la gitana, morte subitement, et qu’on a couchée sur un canapé, dans le grand salon rouge.

– Mais de quoi est-elle morte, celle-là ?

– Un médecin, qui se trouvait au nombre des invités, a constaté qu’elle venait de succomber à l’action foudroyante d’un poison très subtil, très actif, et qu’elle a dû prendre quelques minutes avant de frapper don José.

– Elle s’est fait justice elle-même, dit Rocambole avec calme.

– C’est probable. Maintenant que vous voyez l’effet du drame, l’épouvante et la consternation des invités, le tumulte qui a régné pendant une heure au milieu de ces trois cents personnes, dont plusieurs étaient couvertes des éclaboussures du sang de don José, écoutez la partie comique.

– Comment ! il y a du comique ?

– Mais oui, comme dans tous les drames.

– Qu’est-ce donc encore ?

– Je vous ai dit que don José était aux pieds d’une autre maîtresse ?

– Oui.

– Parbleu ! puisque vous étiez au bal, vous l’avez remarquée bien certainement.

– Comment était-elle déguisée ?

– En paysanne russe.

– Couverte de diamants ?

– À la lettre.

– Et elle est arrivée en compagnie d’une autre dame, dans un droski attelé de quatre chevaux blancs comme la neige ?

– C’est cela.

– Eh bien ! qui donc était-ce ? je parie pour une vraie Russe… mais princesse…

– Non, dit Max, et je vous donne la chose en mille… La jeune femme s’est évanouie, tandis que don José tombait. On s’est empressé auprès d’elle, on l’a démasquée… et on a reconnu… Oh ! non, interrompit Max, il est inutile que je vous fasse attendre, vous ne le devineriez jamais… on a reconnu… la fille du portier de la maison.

Un fou rire accueillit cette révélation.

– Ne riez pas, messieurs, dit Max gravement. Vous en serez amoureux quelque jour, l’un ou l’autre… Cette femme, dont l’amour a tué don José, cette fille de portier, qu’on a prise pour une vraie princesse et qui a fait, pendant la nuit, vis-à-vis à trois marquises sérieuses, à une baronne authentique, et qui a valsé avec un ambassadeur, est tout simplement la plus belle fille du Paris galant… Vous la connaissez tous… au moins de vue.

– Son nom ?

– Banco.

– Parbleu ! dit Rocambole, elle a une loge à l’Opéra.

– Et elle grignote un prince russe vrai. Je m’explique le droski, les chevaux blancs, les diamants…

– Eh bien ! c’est la fille du concierge de l’hôtel du général C…, articula Max lentement.

– Ceci, dit froidement le faux marquis de Chamery, me paraît moins extraordinaire que son introduction au bal.

– Vous avez raison.

– Et je me demande comment…

– Ah ! mais, attendez donc, dit le jeune homme blond. Laissez-moi vous raconter l'histoire avec tous ses détails.

– Voyons.

– Banco s'est donc évanouie au moment où don José tombait inanimé et sanglant.

– Bien…

– L'assassinat avait eu lieu dans le jardin qui était, vous le pensez bien, moins éclairé que les salons. D'abord, on n'a rien deviné, rien compris. On a vu don José tomber après avoir poussé un cri, puis deux femmes, dont l'une était évanouie. Les danseurs qui parcouraient les jardins étant accourus, se sont sur-le-champ divisés en trois groupes. Le premier s'est emparé de la femme évanouie et s'est empressé autour d'elle ; le second a arrêté la gitana.

– Et le troisième, dit Rocambole, a pris don José et l'a transporté quelque part.

– Dans les salons, sur un lit. Or, poursuivit le narrateur, parmi les personnes qui entouraient Banco, aucune ne la connaissait. Pendant près d'une demi-heure elle a été l'objet des soins de personnes à peu près étrangères à la maison. Vous sentez bien qu'on l'avait transportée dans un salon, sur un canapé, et que quelques dames, autant par curiosité que pour lui donner de l'air, s'étaient empressées de la démasquer. Après avoir respiré des sels, la jeune femme, dont la merveilleuse beauté, du reste, avait fait sensation tout autant que son riche costume, a fini par ouvrir les yeux et jeter autour d'elle des regards fort étonnés. Il lui a fallu quelques minutes pour se rendre compte du lieu où elle était. C'est alors qu'un jeune homme qui avait ôté son masque s'est approché et a étouffé un cri de surprise.

« – C'est impossible ! a-t-il murmuré à l'oreille d'une dame.

« – Impossible ! lui a-t-on demandé. Que voulez-vous dire ?

« – Connaissez-vous cette dame ?

« – Non. C'est une Russe, dit-on.

« – Alors, elle ressemble à s'y méprendre…

« Le jeune homme n'a point achevé. Un autre danseur est venu. Celui-là a dit sans hésiter :

« – Mais c'est Banco !

« Ce nom de Banco a parcouru la foule, excité des murmures et est parvenu jusqu'au général. Le général, frappé de ce nom étrange, est arrivé à son tour…

– Et il a reconnu la fille de son portier ?

– Non, c'est le père qui a reconnu sa fille… Le concierge avait quitté sa loge un moment pour venir annoncer que le cadavre de don José était parti dans une voiture fermée, accompagné par deux domestiques et un cousin de madame C… Il a entendu prononcer le nom de Banco, il s'est approché comme les autres – et je vous assure que cette reconnaissance a eu son côté tragi-comique. Le père est devenu pâle de colère ; la fille lui a ri au nez. Pendant un moment même, la stupéfaction a été si grande, le scandale

produit par la présence de cette femme au milieu du monde, si immense, que toutes les bouches sont demeurées closes. Le père de Banco a voulu prendre sa fille par le bras et la faire sortir. Mais elle a continué de lui rire au nez.

« – Allez donc ouvrir votre porte, papa, lui a-t-elle dit avec effronterie. Le cordon vous réclame.

« Ces derniers mots ont produit une réaction sur le général, déjà si ému du meurtre inexplicable de don José.

« Il a retrouvé son sang-froid, arrêté d'un geste le concierge, qui, indigné, allait faire à sa fille un mauvais parti, et, s'approchant de Banco, il lui a dit avec calme :

« – Mademoiselle, avant que je vous fasse conduire hors de chez moi, veuillez nous expliquer votre présence ici.

« – Monsieur, répondit Banco, vous m'avez fait l'honneur de m'inviter.

« – Vous ? fit le général avec dédain.

« – C'est-à-dire que don José, votre ami, m'a apporté ce matin une invitation.

« Ces mots furent un trait de lumière pour la femme du général. Elle se souvint parfaitement que don José lui avait, la veille, fait un conte à propos d'une princesse russe.

– Banco était donc réellement la maîtresse de don José ? demanda le faux marquis de Chamery, qui paraissait fort intéressé par le récit de Max.

– Il paraît que oui… pourtant elle le nie… et, d'après ses explications, don José a joué un rôle de dupe.

– Bah !

– Il est mort avant d'avoir recueilli le bénéfice de sa petite lâcheté. Il était devenu très amoureux de Banco. Banco lui a promis son cœur en échange de l'invitation au bal. Mais don José étant mort, l'invitation, vous le pensez bien, a été gratuitement acquise par Banco.

– Naturellement, dit Rocambole. Enfin, qu'est-il advenu de tout cela ?

– Il est advenu que je suis parti au moment de cette explication.

– Et vous n'en savez pas davantage ?

– Non. Cependant je puis vous affirmer qu'une heure après la mort de don José, tout le monde avait fui.

– Ceci est facile à concevoir.

– Ma foi, dit le marquis de Chamery, qui se leva après avoir payé et jeté sa monnaie au garçon, je vais aller porter ma carte chez le général, et ensuite à l'hôtel de Sallandrera.

Rocambole serra la main à ses nouveaux amis et se dirigea vers la porte. Mais, sur le seuil de la première marche, il se retourna :

– Mon cher Max, dit-il, pardonnez-moi une dernière question.

– Faites, mon cher.

– Est-ce que vous ne venez pas de vous moquer de moi ?

– Comment l'entendez-vous ?

– Tenez, au moment où je me suis levé, il m'est venu un soupçon.

– Lequel ?

– Que vous aviez voulu nous mystifier et nous envoyer porter nos cartes chez des morts qui se portent à merveille.

– Mon cher, répondit Max, permettez-moi un seul mot. Si je subissais, moi, la mystification dont vous parlez, je me battrais à outrance. Et je n'ai nulle envie de me battre avec vous.

– Pardonnez-moi, dit Rocambole, tout cela est si extraordinaire…

Et il salua et sortit.

– Ce garçon-là, dit Max après son départ, est d'une simplicité antique.

– Ce n'est pas lui qui présentera jamais dans un bal du monde la fille d'un portier, ajouta un des habitués du Café de Paris.

– Et ce n'est pas lui, acheva un troisième, qui poignardera ou sera poignardé. Il est doux comme une jeune fille qui cherche un mari.

Si le baronnet sir Williams eût entendu cette apologie de son élève, il aurait bien certainement ri dans sa barbe, qu'il laissait pousser pour dissimuler les horribles coutures de son visage.

Tandis qu'on causait toujours de ces tragiques événements dans le grand salon du Café de Paris, le marquis de Chamery courait à l'hôtel du général C… et y déposait sa carte.

La cour de l'hôtel était, du reste, pleine de monde. Depuis le matin, la nouvelle de la catastrophe avait couru dans tout Paris, et les cartes de condoléances pleuvaient chez le général, lequel, du reste, ne recevait pas.

Lorsque Rocambole arriva, les gens de justice en sortaient. Un commissaire de police, une délégation du parquet, étaient venus se livrer à une minutieuse enquête sur le meurtre. Le corps de la gitana allait être soumis à une autopsie. On avait retrouvé dans le jardin le flacon que la bohémienne avait vidé d'un trait.

La gitana était, du reste, exposée dans une salle basse de l'hôtel, et le prétendu marquis de Chamery put la voir. Le visage était devenu bleuâtre comme celui d'un cholérique et tellement contracté qu'elle était méconnaissable.

– Pauvre fille ! murmura Rocambole avec une émotion des plus convenables. Et il ajouta à part lui : – Si on te reconnaît, toi, pour t'avoir vue rue du Rocher, tu auras de la chance, car je ne t'aurais pas reconnue, moi.

Et il s'en alla, rencontra une voiture et se fit conduire rue de Babylone, à l'hôtel de Sallandrera.

La porte cochère ne s'ouvrit pas devant lui.

Le suisse, en grand deuil, se montra sur le seuil de la petite porte et dit :

– Monsieur le duc et madame la duchesse ne reçoivent pas, monsieur.

– Même leurs amis ?

– Personne… Mais vous recevrez une lettre de faire part. C’est demain qu’auront lieu les funérailles de don José.

Rocambole tendit sa carte et s’en alla.

– Je gage, dit-il, qu’avant ce soir j’aurai des nouvelles de Conception.

Allons causer un peu avec sir Williams.

XL

En descendant de voiture dans la cour de son hôtel, Rocambole aperçut son beau-frère, le vicomte Fabien d'Asmolles.

Le vicomte rentrait en tilbury et venait d'apprendre le drame de l'hôtel C… dont tout Paris commençait à s'entretenir.

– Comment ! lui dit-il, tu étais chez le général la nuit dernière ?

– Oui, certes, dit le faux marquis.

– Et tu ne m'as pas dit un mot de la catastrophe, ce matin ?

– Il fallait savoir ce mot. J'ai quitté le bal à deux heures et l'événement n'a eu lieu qu'à trois. J'ai tout appris à midi, au Café de Paris, en déjeunant.

– Hé !… hé !… dit le vicomte tout bas en prenant son beau-frère par le bras et se penchant à son oreille, aimes-tu toujours mademoiselle Conception ?

Le marquis feignit de tressaillir profondément et regarda Fabien.

– Que dis-tu là ? fit-il.

– Dame ! répondit le vicomte, don José a été victime d'un crime affreux… mais enfin il est mort…

– Eh bien !…

– C'était le fiancé…

– Ma foi ! dit Rocambole, en ce cas, la fiancée doit être un peu désillusionnée.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il avait deux maîtresses.

– Et quelles maîtresses !… murmura Fabien.

Puis le vicomte reprit :

– Tout cela est bel et bon, mais j'en reviens à mon dire…

– Qui est ?…

– Que mademoiselle Conception n'a plus de fiancé.

– Mais, mon ami, dit Rocambole, qui savait rougir à propos et sut manifester un assez vif embarras, je n'aime pas… je n'ai jamais songé à mademoiselle de Sallandrera.

– Bah ! dit Fabien ; tu serais bien en peine si je t'en demandais ta parole d'honneur.

– Dans tous les cas, dit Rocambole, ce n'est pas aujourd'hui et en présence d'une tombe ouverte…

– Eh ! mon Dieu ! murmura le vicomte, il n’est question que de l’avenir, nous en recauserons… Viens-tu chez Blanche ?

– Certainement.

Et Rocambole, enchanté des dispositions de son prétendu beau-frère, le suivit chez la vicomtesse. Il y demeura jusqu’après le dîner, et ce ne fut qu’à huit heures qu’il put monter chez l’aveugle Walter Bright.

Il avait besoin des conseils de sir Williams.

Mais sir Williams, une fois au courant de la situation, prit son ardoise et écrivit cette brève réponse :

– *Attendre les événements et une lettre de Conception, ou tout au moins une entrevue avec elle.*

– Diable ! pensa Rocambole, qui n’avait rien vu venir encore.

Notre héros attendit pendant toute la soirée avec une vive impatience, puis la soirée s’écoula, et aucune lettre, aucun message n’arrivèrent. Pour tuer le temps, il se rendit à son club et y tailla un baccara jusqu’à trois heures du matin.

– Allons ! pensa-t-il, la petite aura eu une crise nerveuse, la fièvre, le délire, que sais-je ? Les femmes s’évanouissent pour des riens. Le cadavre de don José lui aura produit un grand effet…

Cependant, comme il descendait du club sur le boulevard où l’attendait son tilbury, il aperçut un domestique en livrée noire, se promenant sur le trottoir, de long en large et paraissant attendre quelqu’un.

Rocambole s’approcha et reconnut le négrillon de Conception.

Le négrillon le salua, lui tendit une lettre et s’en alla sans mot dire.

– Enfin ! murmura Rocambole, qui s’élança dans son tilbury, et, pressé qu’il était de lire le message de la jeune fille, lança son cheval à fond de train.

En moins d’un quart d’heure, il eut franchi la distance qui sépare le boulevard des Italiens de la rue de Verneuil. Puis, s’enfermant dans sa chambre à coucher, il ouvrit la lettre de Conception.

La lettre était longue, d’une écriture même serrée et qui paraissait tremblée.

– Bon ! dit Rocambole, il est probable que mes actions sont toujours en hausse, car un homme menacé de congé ne reçoit pas des lettres de huit pages.

Il se mit au lit et lut :

« Je vous écris à près de minuit, à la suite de vingt-quatre heures de tortures et d’émotions impossibles à redire.

« Mon père et ma mère sont là, dans la pièce voisine, agenouillés devant le lit mortuaire de don José. Ils prient.

« Moi, je me suis enfermée, j’ai voulu être seule… Il faut bien que je vous écrive, que je vous raconte tout ce qui s’est passé ici… il faut bien, puisque vous êtes mon complice…

oh ! l'horrible, l'épouvantable mot !… que je vous demande conseil… et protection contre moi-même…

« Mon Dieu ! ne sommes-nous pas, nous, les véritables meurtriers de don José ?

« Dites, monsieur…

« Tenez, monsieur, tout à l'heure, j'ai eu le courage d'entrer dans la chambre mortuaire, j'ai osé le regarder…

« On l'a couché tout vêtu sur un lit de parade en velours noir. Il est très pâle, mais son visage n'a subi aucune altération. La mort a dû être instantanée.

« Oh ! je sais bien que cet homme avait le cœur vil et du sang sur les mains ; mais avions-nous le droit de nous substituer à la vengeance divine ?

« Avions-nous le droit de le tuer ?

« Cette terrible question m'a été faite tout à coup par ma conscience au moment où je levais les yeux sur don José mort, et l'épouvante m'a prise ; j'ai senti le remords pénétrer dans mon cœur, et le brûler comme un fer rouge. Je me suis enfuie !

« Pourtant cet homme était bien infâme !

« Il a tué don Pedro… Don Pedro est mort depuis cinq jours, et il le savait hier, en allant à ce bal, où lui-même devait trouver la punition de ses crimes…

« Laissez-moi tâcher de rassembler, de classer mes souvenirs depuis hier.

« Il paraît que je me suis évanouie dans les bras de ma mère au moment où vous veniez de nous mettre en voiture. Je n'ai repris connaissance que lorsqu'on m'a fait descendre dans la cour de notre hôtel.

« Ma mère m'avait frotté les tempes avec de l'eau de Cologne qu'elle avait sur elle, et j'ai pu monter l'escalier appuyée sur son bras.

« Le duc de Sallandrera, vous le savez, ne nous avait point accompagnées au bal.

« Il était demeuré dans son cabinet, occupé à écrire et à mettre au courant une volumineuse correspondance qui se trouvait en retard.

« En entendant rentrer la voiture, il quitta son cabinet et vint à notre rencontre ; nous le vîmes apparaître sur la première marche de l'escalier.

« – Que vous est-il donc arrivé ? demanda-t-il. Vous revenez bien vite, il me semble…

« – Conception s'est trouvée mal, répondit ma mère.

« Le duc me prit dans ses bras et m'emporta au salon tout ému.

« – Souffres-tu, mon enfant ? me dit-il. Veux-tu qu'on envoie chercher un médecin ?

« Il me regardait, et je devinais, à l'inquiétude peinte sur son visage, que je devais être excessivement pâle.

« – Non, non, répondis-je, je ne souffre plus… le grand air m'a fait du bien. J'ai été incommodée par la chaleur du bal ; ce n'est rien…

« Et je me laissai tomber sur un siège, car mes jambes refusaient de me soutenir. Votre

sinistre prédiction bourdonnait à mes oreilles comme un glas funèbre.

« Mon père avait pris mes mains et les serrait doucement ; ma mère m'avait dégrafée et continuait à me faire respirer un flacon de sels.

« – Je vais mieux, balbutiai-je, beaucoup mieux… le sommeil achèvera de me remettre.

« – Oui, me dit ma mère, tu as raison, il faut te mettre au lit.

« Et mon père et ma mère, dédaignant de sonner, d'appeler ma femme de chambre me conduisirent eux-mêmes, en me soutenant, jusqu'à mon appartement.

« Oh ! je vous jure qu'un vague pressentiment de ce qui allait se passer et une secrète épouvante étaient la seule cause de ce prétendu besoin de sommeil que je venais de manifester.

« Je devinais vaguement qu'à cette heure tout était fini pour don José. Et j'avais peur de me trouver face à face avec mon père et ma mère à ce moment fatal où on viendrait leur apprendre…

« Et pourtant, j'étais loin de penser que ce serait ici qu'on rapporterait son corps.

« Ma mère voulut être ma femme de chambre ; elle me mit au lit elle-même, et sur ma prière, elle souffla la veilleuse allumée sur la table de nuit.

« Puis elle se retira, persuadée que j'allais dormir. Dormir !

« Tenez, j'ai eu alors, dans l'obscurité qui régnait sous mes rideaux, au milieu du silence qui m'environnait, comme une bizarre et terrible hallucination…

« J'ai vu – à la lettre – la gitana tuer don José. Il m'a semblé voir le bras se lever, le poignard étinceler, entendre don José pousser un cri – puis encore un bruit sourd… le bruit de la chute de son cadavre… Pendant une heure, moins peut-être, mais enfin pendant un laps de temps qui m'a paru une éternité infernale, mes dents ont claqué de terreur, mon cœur a battu violemment, et le moindre bruit extérieur m'a jetée au milieu des perplexités les plus accablantes.

« Il me semblait qu'un doigt de feu écrivait sur le mur de mon alcôve cette phrase sinistre : « Tu viens de tuer don José ! »

« On a dit souvent, monsieur, que l'attente d'un péril est cent fois plus terrible que le péril lui-même. Cela doit être vrai, car j'ai moins souffert pendant les vingt heures qui viennent de s'écouler, réunies, que durant cette heure unique où je suis demeurée seule, sans lumière, blottie, grelottante dans mon lit, et prêtant l'oreille à tous les bruits…

« Enfin, j'ai entendu résonner cette cloche qui annonce l'arrivée d'un visiteur. Il m'a semblé qu'elle retentissait avec un bruit lugubre.

« Tout mon sang s'est figé dans mes veines ; j'ai cru que j'allais mourir. J'ai entendu qu'on ouvrait les deux battants de la porte.

« Or, il était quatre heures du matin, une heure où il ne peut arriver qu'un visiteur sinistre.

« Toutes les voitures de l'hôtel étaient rentrées. Quelle était donc celle qui entrait ?

« J’ai deviné sur-le-champ qu’on rapportait don José mort ou mourant.

« Je ne sais comment moi qui, une minute auparavant me sentais défaillir, j’ai eu la force de me lever, de me vêtir, et je suis allée jusqu’à la fenêtre de mon cabinet de toilette.

« Cette fenêtre donne sur la cour. J’ai écarté les rideaux et regardé au travers des persiennes. Il y avait bien, en effet, une voiture dans la cour, mais ce n’était point le coupé de don José. C’était un carrosse que j’ai reconnu sur-le-champ pour appartenir au général C… J’ai vu un homme en habit noir en descendre en même temps que deux laquais dont l’un était pendu aux étrivières, l’autre assis à côté du cocher.

« Une rumeur s’est faite dans la cour parmi ces hommes et ceux de nos gens qui se trouvaient encore sur pied.

« Puis j’ai vu qu’on rangeait la voiture au bas du perron.

« Il paraît que ni mon père ni ma mère n’étaient encore couchés lorsque cette voiture arriva. Ils étaient demeurés au salon, causant de graves affaires d’intérêt qui absorbaient beaucoup le duc depuis quelques jours.

« L’homme vêtu de noir monta, précédé d’un domestique, et se fit introduire au salon.

« Quelques minutes après, j’entendis des pas précipités, des exclamations de douleur… Puis je vis mon père et ma mère descendre dans la cour, s’approcher de la voiture, et jeter simultanément un grand cri.

« Deux domestiques avaient pris des flambeaux. À la lueur de ces flambeaux, je vis retirer du fond de la voiture un corps inerte…

« C’était le cadavre de don José !…

« Alors mes forces me trahirent ; je m’affaissai sur moi-même et m’évanouis de nouveau.

« Ce fut le jour et un froid glacial qui me ranimèrent. J’avais passé plusieurs heures étendue sur le parquet, et personne n’était venu me surprendre ainsi.

« Je ne sais si c’est faiblesse ou courage, mais au lieu de me recoucher, au lieu d’attendre avec anxiété qu’on vînt m’annoncer la mort de don José, je me levai, je rajustai mes vêtements, et je descendis au premier étage.

« L’escalier était encombré par les domestiques, qui allaient, venaient, se croisaient d’un air consterné. Ils se rangèrent devant moi, et personne n’osa m’apprendre, hélas ! ce que je ne savais que trop.

« La porte du grand salon était ouverte, j’entrai.

« Ah ! je n’oublierai de ma vie le spectacle qui frappa mes regards, et l’effet saisissant que produisit mon apparition.

« Don José mort était à demi couché sur un canapé, encore enveloppé de son costume de bal masqué. Seulement le domino avait été ouvert, et laissait voir sa chemise de batiste, sur laquelle coulaient encore quelques gouttes de sang.

« Auprès du mort, ma mère était agenouillée et sanglotait.

« Debout et derrière le canapé, une main sur l'épaule de don José, l'autre appuyée sur son front, mon père avait l'attitude d'un homme foudroyé.

« Son silence était la plus éloquente des douleurs, et j'ai reculé en le voyant, et il m'a pris comme un remords épouvantable de ce que j'avais fait…

« Mon père ignorait l'infamie de cet homme en qui il croyait se voir revivre, de cet homme à qui, au fond de sa pensée, il réservait le manteau ducal des Sallandrera.

« J'ai compris alors, monsieur, par cette morne et grande douleur, tout ce qu'il y a d'orgueil de race au fond du cœur d'un gentilhomme. Mon père aimait don Pedro plus que don José, mais il s'était résigné à le perdre…

« Don José n'était-il pas là pour continuer notre race ?

« Le jour où l'on vint annoncer à mon père que don Pedro était perdu, mon père pleura comme un père pleure un fils.

« Mais cette nuit, sa douleur n'avait plus ce caractère bruyant et cependant résigné devant les décrets du Ciel. Cette nuit, monsieur, c'était la douleur désespérée, immense, sans bornes du duc de Sallandrera, grand d'Espagne, qui voit sa race finir en lui…

« Auprès de lui, j'ai vu l'homme vêtu de noir qui avait accompagné le corps de don José. C'est le vicomte de Chéneville, un petit-cousin de Madame C…

« Le vicomte racontait, avec tous les ménagements possibles, cet horrible drame qui venait de jeter la consternation dans la fête de sa parente. Puis, après avoir glissé de son mieux, avec un tact exquis, sur les motifs plausibles de l'assassinat, sur la liaison qui avait dû exister entre don José et son meurtrier, il a remis à mon père une lettre.

« Cette lettre était tombée des vêtements de don José au moment où on a essayé de lui porter secours.

« Mon père a pris cette lettre, machinalement, comme un homme qui s'attend désormais à tout ; il a jeté les yeux avec distraction sur l'enveloppe ; mais bientôt nous l'avons vu tressaillir et sortir de son accablante atonie.

« – C'est une lettre de Cadix ! s'est-il écrié.

« Et je l'ai vu l'ouvrir précipitamment, et j'ai cru surprendre une lueur d'espoir dans ses yeux. Peut-être a-t-il cru que Dieu faisait un miracle, que, lui enlevant don José, il lui rendait don Pedro, et que cette lettre allait lui apprendre la guérison prochaine de mon malheureux fiancé. Hélas ! l'éclair d'espoir s'est éteint ; cet homme aux idées chevaleresques, qui s'était redressé un moment, qui avait eu dans le Dieu de ses pères assez de foi pour croire que ce Dieu allait faire un miracle en faveur du dernier duc de Sallandrera, est tombé tout à coup à la renverse comme un chêne que la foudre déracine.

« Cette lettre annonçait à don José la mort de son frère ; cette lettre, l'infâme l'avait reçue hier, dans la journée, et il est allé au bal !… et il l'avait sur sa poitrine !…

« Eh bien ! monsieur, l'affection de mon père pour don José était telle, que lorsqu'il est revenu à lui, il a attribué l'infamie de son neveu à un excès de délicatesse.

« – Le pauvre enfant, nous a-t-il dit, a eu l'héroïsme d'aller au bal, la mort dans le cœur, pour que Conception qu'il aimait y allât, et n'apprît que le plus tard possible la mort

de don Pedro.

« Depuis ce matin, monsieur, mon père et ma mère sont agenouillés devant le cadavre de l'assassin de don Pedro, ils pleurent et prient.

« Don Pedro, lui, le juste et le bon, a été veillé la nuit de sa mort par des étrangers… Comprenez-vous ?

« Et, malgré ce rapprochement, malgré les crimes de cet homme, le remords, je le répète, est au fond de mon cœur – moi qui l'ai désigné aux coups de la destinée implacable. En avais-je, en avions-nous le droit ?

« Je voudrais vous voir, monsieur, vous qui êtes noble et bon, dit-on, vous qui avez tendu une main protectrice à la pauvre jeune fille abandonnée de tous. Il me semble que vous me donneriez du courage… Vous voir… Mais où ? mais quand ?… À peine puis-je et osé-je vous écrire cette lettre.

« C'est demain qu'ont lieu les funérailles de don José.

« Vous y viendrez, mais vous ne pourrez me voir, car, selon l'usage espagnol, les femmes ne suivent point les convois. Cependant, j'espère vous voir, soit le soir, soit le lendemain.

« Adieu, monsieur ; plaignez-moi, et merci !…

« CONCEPTION. »

– Ma parole d'honneur ! murmura Rocambole, voilà un post-scriptum dont cette jeune fille n'apprécie pas toute la portée. Elle veut que je la plaigne d'avoir été dans la dure nécessité de faire tuer son cousin. Mais, en même temps, elle me remercie d'avoir bien voulu lui prêter mon concours dans cette petite opération. Cela manque de logique, en apparence, et cependant c'est fort clair pour moi. Mademoiselle Conception de Sallandrera aime, sans le savoir, M. le marquis de Chamery.

Et Rocambole ajouta en riant : – Quand on songe, cependant, que je me suis appelé Rocambole, que j'ai été le fils adoptif de maman Fipart, que j'ai fait guillotiner Nicolo et que je me nomme aujourd'hui, pour l'univers entier, le marquis de Chamery, un homme dont raffole une Sallandrera !… Et, acheva Rocambole en jetant son cigare et soufflant sa bougie, il est pourtant des philosophes qui affirment que la vertu conduit à tout !…

XLI

M. le marquis de Chamery dormit avec le château de Sallandrera pour oreiller, et il s'éveilla vers dix heures du matin, en se disant :

« On a eu tort de médire des *châteaux en Espagne !* je crois que j'en tiens un… »

Il fit une toilette de deuil, dans l'intention d'accompagner don José à sa dernière demeure ; puis il monta chez sir Williams.

L'aveugle n'avait point encore connaissance de la lettre de Conception.

Rocambole la lui lut, et sir Williams l'écouta fort attentivement.

Puis il prit son ardoise.

– *Il est évident,* écrivit-il, *que nous avons avancé la besogne. Tu es aimé de mademoiselle Conception et l'obstacle le plus sérieux, don José, n'existe plus. Mais…*

L'aveugle s'arrêta sur ce mot et parut réfléchir, tortillant son crayon entre ses doigts.

– Mais ?… interrogea Rocambole.

Sir Williams écrivit :

– *Le duc de Sallandrera est grand d'Espagne de première classe, il a sept ou huit cent mille livres de rente et sa fortune s'accroît encore de l'héritage de don Pedro et de don José…*

– C'est un beau denier ! murmura Rocambole, qui lisait par-dessus l'épaule de sir Williams à mesure qu'il écrivait.

L'aveugle continua :

– *Le marquis de Chamery, quoique bon gentilhomme, est évidemment d'une noblesse inférieure aux Sallandrera…*

– Palsambleu ! mon oncle, s'écria Rocambole qui eut l'accent indigné d'un vrai marquis dont on contesterait les quartiers, vous oubliez que nous allions à Malte ?

Un sourire plein d'indulgence et pétri d'une bonhomie railleuse éclaira le hideux visage de l'aveugle.

Sir Williams poursuivit avec son ardoise :

– *En outre, le marquis de Chamery n'a guère que soixante-quinze mille livres de rente… une bagatelle !*

– Bah !… fit Rocambole, puisque Conception m'aime réellement.

– *Et le duc de Sallandrera aura bien certainement de plus hautes visées. Il faut donc questionner adroitement mademoiselle Conception… savoir si, déjà, elle n'a point été*

recherchée en mariage par un grand seigneur quelconque.

– Oh ! si fait, dit Rocambole.

– *Ah !* écrivit l'aveugle. *Et par qui ?*

– Par une ancienne connaissance à nous.

– *Qui donc ?*

– Le jeune comte de Château-Mailly, devenu duc et immensément riche par la mort de son oncle, ce vieux barbon qui, sans nous, épousait l'ancienne parfumeuse, madame Malassis(17)… vous souvenez-vous ?

– Oui, fit l'aveugle d'un signe de tête.

– Mais le duc a été refusé.

– *Cela se comprend,* écrivit sir Williams, *don José vivait. Mais don José mort, dans un mois ou deux…*

Et il ajouta ces mots, qu'il souligna :

– *Là est le danger !*

– Oh ! dit Rocambole, le danger est ailleurs encore…

– *Et où est-il ?*

– Tu sais bien, mon oncle, que je t'ai dit que Baccarat avait des intelligences dans la famille du duc.

Ce nom de Baccarat arracha un frisson à sir Williams. En même temps, son visage, fort calme jusque-là, exprima une sorte d'animation et de colère subite.

– Eh bien ! dit Rocambole, puisque nous sommes sur ce chapitre, allons jusqu'au bout. Depuis que je suis à Paris, Baccarat, devenue, comme tu le sais, la comtesse Artoff, a été absente. Elle est partie au commencement de l'automne dernier pour la Russie et doit revenir au commencement du mois prochain. On l'attend même de jour en jour. Tu vois que je suis bien informé.

– *Après ?* fit l'aveugle d'un signe de main.

– J'ai déjà rencontré dix personnes qui ont connu le vicomte de Cambolh et le marquis don Inigo de los Montes. Je suis tellement changé, qu'aucune ne m'a reconnu dans la peau du marquis de Chamery. Mais je redoute Baccarat.

– *Tu as raison,* écrivit l'aveugle.

– Or, Baccarat et son mari ont connu, il y a deux ans, le duc de Sallandrera et sa famille aux eaux de Wiesbaden ; le comte Artoff s'est lié avec le duc, et bien que Baccarat ait le tact de ne jamais accompagner son mari dans le monde, elle est reçue dans l'intimité à l'hôtel Sallandrera. La duchesse et Conception l'aiment beaucoup. »

– *Diable !…* mima sir Williams par un bruit de lèvres bien connu.

– Or, c'est précisément le comte Artoff qui a présenté le jeune duc de Château-Mailly.

Sir Williams fronça le sourcil.

– Tu vois, mon oncle, dit Rocambole, que tu avais la main malheureuse autrefois ; car, enfin, c'est toi qui as mis tout ce monde en relations.

Sir Williams soupira.

– Donc, Baccarat et le comte reviendront à la charge, donc cette femme, qui nous a déjà si merveilleusement roulés, nous roulera encore, si nous ne prenons nos précautions.

L'aveugle grinça des dents.

– Mon avis est donc, mon bonhomme, puisque nous allons avoir quelques loisirs – car, bien certainement, le duc et sa famille conduiront en Espagne le corps de don José –, mon avis est donc que nous nous occupions de Baccarat.

– *Oui !… oui !…* fit le muet d'un énergique signe de tête.

– Écoute-moi bien, mon vieux, reprit le faux marquis ; je ne blâme pas ta haine pour cet excellent M. de Kergaz, ton frère ; mais je suis d'avis que tu y renonces, au moins provisoirement. Cette haine, qui ne rapporte absolument rien, du reste, nous a toujours porté malheur. Si tu t'étais moins occupé de ton philanthrope de frère et un peu plus de Baccarat, tu aurais bien certainement ta langue et tes deux yeux. Peut-être même, acheva Rocambole avec une raillerie cruelle, te serais-tu retiré en province avec cette jolie petite Sarah(18), qui aurait fini par t'aimer.

Le nom de Sarah fit pâlir sir Williams.

– Ah ! ah ! dit Rocambole, elle te tient toujours au cœur, hein ?

Le visage de l'aveugle exprima soudain toutes les convoitises de la passion.

– Eh bien ! poursuivit son élève, si tu le veux, nous combinerons un joli petit plan qui te venge de Baccarat, et je t'assure que cela me paraîtrait drôle de te donner Sarah comme récompense de ta sagesse.

Sir Williams témoignait, par ses gestes et son attitude, une joie féroce.

Rocambole tira sa montre.

– Mais, dit-il, nous recauserons de tout cela ce soir. Il est onze heures, je vais aux funérailles de don José. Je ne puis faire moins puisque j'hérite de sa fiancée.

Le faux marquis laissa sir Williams en proie à la surexcitation terrible éveillée en lui par le souvenir de la petite juive, cause première et mystérieuse de tous ses revers, mais pour laquelle il avait conservé l'amour violent et furieux d'une bête fauve.

Le vicomte Fabien d'Asmolles attendait son beau-frère pour aller avec lui au convoi de don José.

Les deux jeunes gens montèrent dans une voiture de deuil, attelée de deux chevaux noirs magnifiques, aux étrivières de laquelle étaient pendus deux laquais vêtus de noir de la tête aux pieds.

– Mon ami, dit le vicomte en voyant la mine de Rocambole, qui avait cru devoir prendre un air consterné, tu es un noble cœur, tu te disposes à pleurer un rival avec le cœur

d’un ami.

Rocambole ne répondit pas, et la voiture partit.

Ainsi que mademoiselle de Sallandrera l’annonçait dans sa lettre au marquis de Chamery, les funérailles eurent lieu le lendemain.

À midi précis, le char funèbre sortit de la cour de l’hôtel de Sallandrera, situé, comme on sait, rue de Babylone.

Une foule de voitures de deuil encombraient les abords de l’hôtel.

La première voiture qui parut derrière le char était occupée par le duc de Sallandrera et un prêtre espagnol, confesseur de la duchesse.

Le duc avait l’attitude morne, abîmée d’un homme qui va voir se refermer une tombe sur les dépouilles de son unique fils.

Quand le convoi eut atteint l’église de la Madeleine, où l’absoute allait être donnée, lorsque les nombreux assistants descendirent de voiture pour entrer dans l’église et s’agenouiller autour du catafalque, ils furent effrayés de la pâleur du duc et du tremblement nerveux qui s’était emparé de tous ses membres.

Un mot sinistre circula dans la foule.

– Le duc, disait-on, n’a pas trois mois à vivre. Il est mort d’avance d’un coup qui a tué don José.

Pendant la cérémonie funèbre, Rocambole et son beau-frère se tinrent derrière la foule des assistants, tout près des gens du duc qui avaient transporté la bière du char dans l’église.

Le faux marquis de Chamery n’avait point choisi cette place sans un dessein prémédité.

Il avait bien pensé que, parmi les nombreux serviteurs du duc de Sallandrera qui assistaient aux funérailles, se trouverait le groom noir de Conception. Et il espérait surprendre un geste, un signe d’intelligence qui lui apprit l’heure et le lieu où il pourrait voir mademoiselle de Sallandrera.

Rocambole avait deviné juste.

Le noir était au premier rang de la livrée, et lorsque, au moment où chaque assistant allait jeter l’eau bénite sur le catafalque, Rocambole, après avoir fait comme tout le monde, voulut rendre le goupillon, ce fut le noir qui le prit de ses mains. Et, en même temps, le faux marquis sentit que le noir lui mettait un papier dans la main, qu’il dissimula avec autant d’adresse qu’on venait d’en mettre à le lui glisser.

Après l’absoute, le corps de don José, qui devait être dirigé sur l’Espagne, fut descendu dans un caveau provisoire, et l’assistance se retira silencieuse et recueillie.

On avait emporté évanoui cet homme de fer qui se nommait don Paëz, duc de Sallandrera.

Une heure après, rentré chez lui, Rocambole lisait à sir Williams le billet que lui avait remis le noir.

Voici ce billet :

« Monsieur et ami,

« Nous partons demain pour Sallandrera. Nous accompagnons, mon père, ma mère et moi, le corps de don José d'Alvar, qui doit être inhumé dans les caveaux de la famille de Sallandrera.

« Je ne puis et veux partir sans vous voir. Ce soir, à minuit, trouvez-vous à la petite porte du boulevard des Invalides.

« CONCEPTION. »

– Qu'en dis-tu, mon oncle ? dit Rocambole.

Sir Williams écrivit :

– *Il faut y aller…*

– Parbleu !… Mais que dis-tu de la lettre ?

– *Je dis*, écrivit l'aveugle, *que tu feras bien de garder tous ces billets. S'il t'arrive malheur, si mademoiselle Conception t'oublie en Espagne, si enfin elle épouse le duc de Château-Mailly ou un duc quelconque, tu pourras les mettre dans la corbeille de mariage ; cela fait toujours bon effet.*

– Farceur, murmura Rocambole.

Il causa quelques minutes encore avec l'aveugle, lui promit de monter chez lui à son retour de l'hôtel Sallandrera, et alla achever sa journée au Tattershall, où il y avait une vente de chevaux à deux heures. Le marquis sortit du Tattershall à cinq heures et demie, dîna sur le boulevard et alla voir un proverbe d'Alfred de Musset à la Comédie-Française.

On le voit, en devenant homme du monde, Rocambole avait répudié tous les goûts de sa première jeunesse. Il préférait le Théâtre-Français à la Gaîté, et mademoiselle Brohan à M***, le comique en vogue du boulevard. C'était un point de vue comme un autre.

La représentation de la rue Richelieu et quelques cigares fumés dans la galerie d'Orléans conduisirent le marquis jusqu'à l'heure du rendez-vous que lui avait donné mademoiselle de Sallandrera. À minuit précis, il se trouvait à la petite porte des jardins.

Comme il avait plu toute la journée, au lieu de sortir en phaéton, le marquis était sorti dans son coupé bas ; et il laissa ce coupé sur le quai à l'entrée du boulevard des Invalides, qu'il remonta à pied.

Au moment où il se disposait à frapper deux coups discrets à la petite porte, elle s'ouvrit et le nègre le prit aussitôt par la main.

– Venez, dit-il.

Comme la première fois, le nègre fit traverser les jardins au marquis, puis la serre-chaude, et il lui fit gravir ce petit escalier de service qui conduisait au deuxième étage de l'hôtel.

Conception attendait le marquis dans son atelier. Cette vaste pièce était à peine éclairée par une seule lampe, que la jeune fille avait couverte d'un abat-jour.

– Elle veut me dissimuler son émotion et sa pâleur, pensa Rocambole, qui était plein de fatuité.

Pourtant, s'il se trompait il ne se trompait qu'à demi, car mademoiselle de Sallandrera était si émue lorsqu'il entra, qu'elle n'eut point la force de quitter son siège.

Rocambole avait sans doute médité longuement ses gestes, ses paroles et son attitude. Il fut divinement embarrassé en allant du seuil de la porte vers elle ; il balbutia comme un enfant en essayant de lui demander de ses nouvelles ; il demeura debout et tout tremblant, comme un homme qui n'ose pas s'asseoir.

Cette émotion qu'il jouait si bien, la jeune fille la ressentait véritablement, et son cœur battait si fort, elle était sous le poids d'une telle oppression que, pendant un moment, elle ne put prononcer un mot.

– Ah ! … dit-elle enfin, faisant un violent effort sur elle-même, j'ai bien souffert depuis deux jours, monsieur ! …

Rocambole lui prit la main.

– Vous n'avez pas souffert seule, dit-il.

Elle soupira et se tut.

– Mademoiselle, reprit-il, paraissant s'enhardir. Je vous apporte l'absolution que semble me demander votre lettre. N'ayez aucun remords du trépas de ce misérable don José. Ce n'est pas nous qui l'avons tué, c'est Dieu ! Et Dieu est juste ! …

– Ah ! monsieur, murmura-t-elle, j'ai peur que nous n'ayons tué mon père ! …

– Non, mademoiselle, non. Une heure viendra où la Providence qui vient de punir se chargera sans doute aussi de dessiller les yeux qui pleurent les assassins comme on pleure des victimes.

Rocambole s'exprima alors avec une subite animation ; il fit comprendre à mademoiselle Sallandrera que la mort de don José n'avait été qu'une expiation insuffisante de ses nombreux forfaits, de sa vie infâme et souillée… Puis il lui fit le tableau de l'horrible existence qu'elle eût été condamnée à mener côte à côte et face à face avec ce misérable.

Et comme le marquis était éloquent et passionné en exprimant son opinion, Conception ne tarda pas à se laisser convaincre.

Enfin Rocambole termina son plaidoyer par cette péroraison sentimentale :

– S'il est quelqu'un à plaindre, mademoiselle, c'est peut-être ceux ou celui qui vous voient vous éloigner… peut-être pour toujours.

– Oh ! non ! dit-elle avec vivacité, nous reviendrons à Paris.

– Dites-vous vrai ?

– Avant un mois.

Rocambole appuya sa main sur son cœur, comme si le bonheur l'eût suffoqué.

– Mon père, poursuivit Conception, a pris l'Espagne en horreur… il veut vivre en France maintenant. Nous reviendrons, monsieur.

Le marquis tomba à genoux.

Il feignit de céder à un excès, à un égarement de la passion, et il osa porter une des mains de la jeune fille à ses lèvres.

Elle la retira vivement, mais elle lui dit sans colère :

– Je vous l'ai dit ici même, monsieur, le jour où je me suis confiée à vous, où vous avez noblement accepté le rôle de protecteur, tendant la main à la pauvre abandonnée de tous ; je vous ai dit : Sauvez-moi, et je serai reconnaissante, et si mon cœur, déjà tant éprouvé par tant de douleurs, est mort à un nouvel amour…

La voix de Conception expira sur ses lèvres. Était-ce le souvenir de don Pedro ?… ou bien n'était-ce pas plutôt qu'elle commençait à lire au fond de son cœur et à s'apercevoir qu'elle aimait le marquis.

Rocambole se mit à genoux.

Il lui prit les mains, et cette fois, elle ne les retira point.

Il y mit un baiser brûlant.

– Mon Dieu !… s'écria-t-elle en se dégageant, partez, monsieur, et laissez-moi partir… Mais attendez mon retour… Dans un mois, je serai revenue à Paris.

Il lui obéit et se leva, mais il continua à presser ses deux mains dans les siennes, et ce fut avec une voix émue et qui descendit jusque au fond du cœur de Conception qu'il lui dit :

– Mademoiselle, je vous aime… je vous aime, et s'il naît parfois une épouvante au fond de mon âme, c'est en songeant que je ne suis qu'un pauvre gentilhomme français, possédant une fortune ordinaire, portant un nom presque obscur et indigne de s'allier jamais au noble nom de Sallandrera.

– Monsieur, répondit simplement Conception, tous les gentilshommes sont égaux, et ni les princes, ni les rois ne sauraient en créer. Les rois donnent des titres, mais c'est le temps qui consacre les races, et votre race est aussi vieille que la mienne.

Rocambole s'inclina.

Les deux jeunes gens venaient de rompre la glace.

Le faux marquis de Chamery avait fort nettement formulé cette pensée :

– J'aspire à l'honneur d'obtenir votre main, mais je crains, hélas ! de n'être ni assez noble, ni assez riche…

À quoi Conception avait répondu plus nettement encore :

– Vous êtes trop humble, et je vous permets d'espérer.

De ce premier aveu, les deux jeunes gens passèrent bientôt à des promesses, à des serments…

Conception laissa échapper son secret. Elle ne dit point toutefois à Rocambole qu'elle l'aimait ; cependant, sous peine de passer pour un niais, Rocambole ne put se le dissimuler plus longtemps. Il obtint la permission d'écrire des lettres qui seraient reçues en secret et auxquelles on répondrait.

Et une heure s'écoula, et il ne fallut rien moins que le timbre sec et métallique de la pendule, qui sonna une heure du matin, pour mettre un terme à ce premier et naïf épanchement.

– Mon Dieu ! dit Conception, se levant vivement, partez, je vous en supplie.

– Déjà ! dit Rocambole avec un accent qui était de la bonne école de M. de Lauzun.

– Mon père ne se couche jamais avant deux heures, et quelquefois il lui prend fantaisie de monter chez moi. S'il vous trouvait ici, nous serions perdus !

– Adieu… je pars… murmura Rocambole de nouveau merveilleusement ému.

– Dans un mois… au revoir.

Elle le reconduisit jusqu'à l'extrémité du couloir, lui abandonna une fois encore sa main qu'il couvrit de baisers. Puis elle le quitta brusquement, revint s'enfermer dans son atelier, cacha sa tête dans ses mains et fondit en larmes.

– Ô mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle, je sens que je l'aime !…

XLII

Rocambole sortit de l'hôtel Sallandrera par la petite porte des jardins, du pas d'un triomphateur romain montant au Capitole.

– Elle m'aime ! murmura-t-il, et le diable aidant, je crois que je mourrai dans la peau d'un grand d'Espagne. Une enveloppe assez confortable, ma foi !

Ce fut en faisant cette réflexion qu'il arriva sur le boulevard des Invalides.

Le boulevard était désert ; il tombait une pluie fine et serrée qui fouettait la figure.

Rocambole se prit à marcher d'un pas rapide, descendant vers le quai, où il avait laissé son coupé. Mais aux deux tiers du chemin, son attention fut éveillée par des cris, des paroles brèves et courroucées, et il ne tarda point à apercevoir deux personnes entre lesquelles une lutte violente paraissait engagée.

– Oh ! oh ! pensa-t-il, puisque décidément je joue les rôles de protecteur, allons mettre le holà !

Il pressa le pas et ne tarda point à reconnaître que de ces deux personnes, l'une était une femme, l'autre un homme qui la violentait et lui parlait d'un ton menaçant.

– Laisse-moi, Auguste, laisse-moi, te dis-je ! s'écriait la femme, il vaut mieux nous quitter que vivre ainsi.

– Je te dis que tu es une abominable coquine ! répondit l'homme appelé Auguste et si tu veux me quitter, c'est que tu as des projets… aussi je te tuerai plutôt !…

Et l'homme levait la main pour frapper.

– Au secours ! à l'assassin ! cria la femme.

– Oh ! tu as beau crier et appeler, continua l'homme qui, cependant laissa retomber sa main sans frapper, personne ne viendra à ton secours, nous sommes seuls, et d'ailleurs…

Il n'acheva pas ; un robuste coup de poing lui fut appliqué sur la nuque, et il alla rouler à dix pas tout étourdi.

Rocambole, dont la terre détrempée par la pluie avait assourdi les pas, venait de se ruer sur lui avec l'énergie et l'adresse d'un homme qui a longtemps pratiqué la boxe.

L'homme se releva et revint sur lui les poings fermés.

– Mon petit, dit tranquillement le faux marquis, fais-moi donc le plaisir de filer et de laisser cette femme en repos, ou je t'assomme…

Et il fit décrire à la badine dont il était armé un si terrible moulinet, que son adversaire de hasard, aussi lâche en présence d'un homme qu'il était brave tout à l'heure en croyant avoir affaire à une femme, prit la fuite aussitôt.

Alors Rocambole se tourna vers la femme toute tremblante encore.

– Ne craignez rien, mon enfant, lui dit-il, je suis là pour vous protéger.

– Oh !… monsieur, répondit-elle avec l'accent de la crainte, ne m'abandonnez pas, je vous en supplie… Il me tuerait.

Cette voix fit tressaillir Rocambole.

« C'est drôle, pensa-t-il, je connais cette voix-là moi !… » Et comme en cet endroit il faisait assez noir et qu'ils étaient loin de tout réverbère, il prit le bras de la femme et le passa sous le sien.

– Venez avec moi, dit-il, je vais vous mettre en sûreté.

La femme se laissa entraîner jusqu'au coupé du marquis, dont les lanternes à optique jetaient une vive clarté.

Mais soudain Rocambole jeta un cri :

– Baccarat ! dit-il.

L'étonnement, la stupéfaction du faux marquis avaient été si grands, qu'il avait oublié toute prudence et n'avait plus songé que reconnaître Baccarat, c'était l'inviter à le reconnaître lui-même.

Mais la femme ainsi interpellée répondit avec plus d'étonnement encore :

– Vous vous trompez, monsieur.

– Je me… trompe ?

– Oui. Je n'ai jamais porté le nom que vous me donnez.

– Oh ! fit Rocambole suffoqué.

Et il se prit à la regarder attentivement, avec avidité. C'étaient bien la taille élevée et flexible de Baccarat, ses magnifiques cheveux blonds, son sourire triste et doux, le galbe correct et pur de son visage. Mais ce visage était amaigri et paraissait souffrant ; mais cette femme, qui avait jusqu'au timbre de voix de Baccarat, était pauvrement, méchamment vêtue d'une robe en lambeaux, chaussée de souliers éculés, coiffée d'un petit bonnet de lingerie. Évidemment ce n'était pas, ce ne pouvait être cette femme qui avait, quatre ou cinq années auparavant, échangé son nom de Baccarat contre le nom aristocratique du comte Artoff.

Rocambole demeura longtemps abasourdi, muet, bouche béante, en présence de cette créature qui lui rappelait si parfaitement l'héroïne du *Club des Valets de cœur.* Longtemps il se demanda s'il n'était pas le jouet d'un rêve, s'il ne dormait pas tout éveillé, si enfin il n'était pas en proie à une hallucination quelconque.

Un moment un soupçon traversa son esprit. Il se souvint que, autrefois, lorsque Baccarat s'appelait madame Charmet, elle sortait pauvrement vêtue pour aller distribuer des aumônes dans les quartiers populeux où la misère élit son domicile.

Et il crut que Baccarat l'avait reconnu…

Mais cette supposition était inadmissible. Si c'eût été Baccarat, elle ne se fût point laissée insulter par un homme, et quel homme ! une sorte de goujat qui paraissait avoir tous les droits du monde sur cette créature, jusqu'à celui de la battre.

– J'ai le vertige murmura-t-il enfin.

La femme ne paraissait rien comprendre à cette stupéfaction toujours croissante.

Enfin le marquis ouvrit la portière du coupé, et lui dit :

– Je me trompe, sans doute, mais vous ressemblez à une personne que j'ai beaucoup connue autrefois.

– Oh ! bien certainement vous vous trompez, monsieur, dit-elle humblement, car moi je ne vous ai jamais vu.

Cet accent était si franc, si naïf, que Rocambole se rendit à l'évidence.

– Étrange ! étrange ! fit-il.

Et, la regardant encore :

– Dans tous les cas, dit-il, ne craignez rien, madame. Je suis un homme comme il faut…

– Ah ! je le vois bien, monsieur…

– Dites-moi où il faut vous conduire.

La femme rougit et balbutia.

– Dites ? insista Rocambole.

– Monsieur, répondit-elle avec un effort, je n'ai pas, je n'ai plus de domicile… je demeurais avec… un homme… et comme il me maltraitait… je me suis enfuie.

– Très bien, dit Rocambole, je comprends. Eh bien ! montez dans ma voiture, je vais vous conduire dans une maison où vous serez provisoirement en sûreté.

Et comme elle semblait hésiter encore, il la poussa dans le coupé, monta auprès d'elle, et ferma la portière.

Le bruit éveilla le cocher, qui dormait fort tranquillement en attendant son maître.

– Rue de Surène ! lui cria Rocambole, enchanté, du reste, que le cocher n'eût rien entendu de son bref colloque avec l'inconnue.

Le coupé partit.

Alors Rocambole regarda de nouveau cette femme.

– Comment vous nommez-vous ?

– Rebecca, répondit-elle.

– Vous êtes juive ?

– Ma mère l'était.

– Et votre père ?

– Mon père, dit-elle avec une sorte d'irritation subite, je ne l'ai pas connu… je suis un enfant d'amour…

– Ah !

– Quand je dis que je ne l'ai pas connu, je me trompe, car je l'ai vu une fois… Ma mère me l'a montré un jour… Il passait, donnant le bras à une femme qui était la sienne et tenait par la main une petite blonde comme moi et qui me ressemblait.

Rocambole tressaillit.

– Peut-être est-ce celle-là que vous avez connue… vous, monsieur ?

– Votre père était sans doute un homme riche ?

– Oh ! non : c'était un ouvrier.

– Un ouvrier.

– Et, comme ma mère l'avait beaucoup aimé, cela l'enrageait, poursuivit la jeune femme, qu'il l'eût abandonnée, elle et son enfant, pour se marier avec une femme qui ne valait pas mieux.

– Oh ! oh ! pensa Rocambole, qui savait à merveille l'histoire de Cerise et de sa sœur ; ce serait curieux que ce fût la sœur naturelle de cette bonne Baccarat.

Et il reprit :

– Ah ! votre père était ouvrier.

– Oui.

– En quel état ?

– Il était graveur.

– Et savez-vous où il demeurait depuis… son mariage ? insista Rocambole.

– Dans le faubourg Antoine.

– Parbleu ! dit Rocambole, je suis bien persuadé d'une chose maintenant.

– Laquelle ?

– C'est que la petite fille blonde dont vous parlez et qui était votre sœur…

– Est celle que vous avez connue ?

– Précisément.

– Oh ! dit la jeune femme avec l'accent de la haine, c'est elle qui m'a volé l'amour de mon père ; c'est elle qui est cause que je suis devenue une femme de mauvaise vie… comme ma mère.

– Quel âge avez-vous ?

– Trente-deux ans.

« C'est bien cela pensa le faux marquis. Elle est la sœur aînée de Baccarat, et Baccarat doit avoir trente ans. Décidément le *boulanger*(19), mon patron, veut faire quelque chose

pour sir Williams en m'adressant par la petite porte du hasard cette créature. »

Comme Rocambole achevait cette réflexion mentale, le coupé s'arrêta. Ils étaient arrivés rue de Surène.

– Descendez, dit Rocambole en sautant le premier sur le trottoir. Je veux causer avec vous.

Il sonna, la porte s'ouvrit et il fit entrer l'inconnue devant lui.

Le valet de chambre, que nous connaissons, était, selon sa consigne habituelle, couché tout vêtu.

Au premier coup de sonnette, il vint ouvrir à son maître, et en valet intelligent, il ne fit que peu d'attention à la mise plus que misérable de la femme, et alla raviver le feu de la chambre à coucher.

Ce fut dans cette pièce que Rocambole conduisit l'inconnue. Il lui avança un fauteuil, renvoya le valet, et s'assit lui-même auprès d'elle.

– Maintenant, lui dit-il, contez-moi votre histoire tout entière.

– Ah ! dit la jeune femme avec un sourire triste, c'est l'histoire d'une pauvre fille, et ce n'est pas bien gai.

– N'importe, dit Rocambole, racontez-moi tout ; je suis peut-être un protecteur que le ciel vous envoie.

– Vous avez l'air bon, dit-elle.

– Vous êtes donc une fille d'amour ?

– Oui.

– Et votre mère aimait votre père ?

– Elle l'adorait ; et quand il l'abandonna… j'avais alors un peu moins d'un an. Lorsque ma mère mourut, j'avais cinq ans. Une voisine m'a élevée jusqu'à l'âge de quinze.

– Et… alors ?

– Alors j'ai fait comme ma mère, comme font toutes les filles à qui personne au monde ne s'intéresse, j'ai aimé le premier homme qui m'a dit que j'étais jolie.

– Quel était cet homme ?

– Un étudiant. J'ai vécu quinze ans dans le Quartier latin, heureuse quelquefois, malheureuse souvent.

– Pauvre fille !

– De chute en chute, je suis tombée à Auguste.

– Qu'est-ce que Auguste ?

La femme baissa la tête.

– Un marchand de contre-marques de l'Odéon, dit-elle.

– Ainsi, reprit Rocambole, vous haïssez cette femme qui est votre sœur et vous ressemble ?

– Ah ! de toute mon âme !

– Moi aussi.

Rocambole articula froidement ces deux mots.

– Vous ?

– Moi.

– Mais que vous a-t-elle donc fait ?

– Je l'ai trop aimée.

– Et… elle ?

– Elle m'a foulé aux pieds.

– Je comprends.

Et la femme du Quartier latin devint toute songeuse. Rocambole reprit :

– Ainsi vous la haïssez ?

– Oh !…

– Si je vous proposais de vous venger d'elle et de me venger, accepteriez-vous ?

– Ah ! je crois bien, fit-elle avec une naïveté féroce ; puisque je n'ai plus rien à aimer, je veux haïr. Mais, ajouta-t-elle, comment ?

– Je vous aiderai, je vous servirai.

– Vrai ?

– Parole d'honneur.

Rocambole vit cette figure amaigrie par la souffrance s'illuminer d'une joie cruelle, ce regard morne et baissé d'ordinaire étinceler tout à coup.

« Tiens ! tiens ! pensa-t-il, je crois qu'il y a là de l'étoffe. » Et il dit tout haut :

– Ma petite, vous êtes ici chez vous.

Elle crut qu'il raillait, et elle le regarda avec une sorte de défiance.

– Je vous le répète, vous êtes chez vous… mon domestique vous servira… je viendrai vous voir tous les jours.

– Comment ! dit-elle, vous vous en allez ?

– Oui.

– Vous ne demeurez pas ici ?

– Non, mais ce logement m'appartient.

– Vous êtes donc bien riche ? fit l'étudiante, accoutumée à vivre avec de pauvres écoliers subsistant d'une maigre pension.

– Assez pour remplir chaque mois votre bonnet de pièces de vingt francs.

Et Rocambole se leva, reboutonna son paletot, tendit la main à la jeune femme et lui dit :

– Bonsoir, à demain.

Puis il dit à son valet, qui se tenait dans l'antichambre :

– Tu donneras à cette femme tout ce qu'elle te demandera… mais tu ne la laisseras pas sortir… Tu m'en réponds.

Le valet s'inclina.

Rocambole sortit et remonta dans son coupé.

– À l'hôtel ! dit-il.

Un quart d'heure après, M. le marquis de Chamery montait chez sir Williams.

Deux heures du matin venaient de sonner, mais l'aveugle n'était point couché. Il attendait Rocambole avec impatience. Sir Williams, le mutilé, avait fini par s'incarner si bien, par la pensée, dans son élève, qu'il était devenu, par procuration, amoureux de la belle Conception de Salladrera.

Or, Rocambole l'avait quitté pour aller au rendez-vous de la jeune fille : et sir Williams était impatient de connaître de résultat de ce rendez-vous.

Or, Rocambole, qui ménageait ses effets avec l'habileté d'un auteur dramatique, ne lui parla point d'abord de l'étrange rencontre qu'il venait de faire. Mais il lui raconta son entrevue avec la jeune fille et ses progrès rapides dans ce cœur innocent et candide.

Sir Williams était ravi.

– Mon pauvre vieux, dit Rocambole, qui voyait l'aveugle jouir de son triomphe, conviens que tu ne déployas pas plus de talent dans ta scène d'amour, à Bougival, avec ta sœur future, madame Jeanne de Kergaz ?

– *C'est vrai,* fit sir Williams d'un signe de tête.

Rocambole reprit :

– Ne disions-nous pas, ce matin, prévoyant que mademoiselle Conception irait faire un tour en Espagne, que son absence nous laisserait des loisirs ?

– *Oui,* fit la tête de sir Williams.

– Et que pour les occuper nous ferions bien de songer à Baccarat ?

– *Oui… oui.…* fit encore la tête de l'aveugle.

– Ma foi ! tu as décidément, jadis, fumé une pipe avec le *boulanger.* Le boulanger est pour toi, mon vieux.

Le visage de sir Williams exprima une sorte d'étonnement.

– Devine qui j'ai rencontré tout à l'heure ?

– *Je ne sais,* sembla dire sir Williams d'un geste d'épaule.

– Baccarat.

L’aveugle tressaillit.

Puis, avec son crayon et son ardoise :

– *Mais tu disais qu’elle n’était point à Paris, ce matin.*

– C’est vrai.

– *Alors ?…*

– Alors je l’ai rencontrée tout de même.

– *Je ne comprends pas,* écrivit sir Williams.

– Je veux dire, articula lentement Rocambole, que j’ai vu une femme qui est la sœur naturelle de Baccarat, qui lui ressemble comme la goutte d’eau ressemble à la goutte d’eau…

Et Rocambole raconta à sir Williams attentif et charmé sa rencontre avec Rebecca et l’espèce de séquestration qu’il venait de lui faire subir. À mesure qu’il parlait, le visage de l’aveugle s’éclairait, des plis se formaient à son front, ses yeux roulaient dans leur orbite avec une expression étrange.

– Tu comprends, acheva Rocambole, que je ne sais pas quel parti on pourra tirer de cette fille, mais j’ai pensé que toi, qui es un homme de génie, tu trouveras le moyen de l’utiliser.

– *Oui,* fit gravement sir Williams.

– Qu’en feras-tu ?

L’aveugle appuya sa tête dans ses deux mains et s’abandonna à une méditation profonde qui dura plusieurs minutes et que son respectueux élève n’osa interrompre.

Enfin le crayon de l’aveugle se promena de nouveau sur l’ardoise et Rocambole lut cette réponse :

– *Mon cher enfant, tu peux aller te coucher. Tu remonteras demain matin.*

– Et vous aurez trouvé ?

– *Oui, je suis déjà sur la voie.*

Docile aux conseils de son ancien maître, le marquis de Chamery rentra chez lui, mit sa correspondance au courant, serra soigneusement les lettres de Conception et se mit au lit.

Le lendemain à neuf heures, il se présenta chez sir Williams.

L’aveugle n’avait pas dormi de la nuit. Il était assis sur son séant, enveloppé dans sa robe de chambre, et quelques gouttes de sueur perlaient à son front.

– Oh ! oh ! dit Rocambole, on me paraît avoir longuement médité.

– *Oui.*

– As-tu trouvé ?

– *Oui.*

L’aveugle écrivit.

– *Quand Baccarat revient-elle ?*

– Elle sera ici sous huit jours.

– *En es-tu sûr ?*

– À peu près.

– *Très bien.*

Et Rocambole vit cette phrase lumineuse s’étaler sur l’ardoise de sir Williams :

– *Il est nécessaire de trouver un jeune homme enthousiaste, ardent, un peu toqué, qui puisse devenir sérieusement amoureux de madame la comtesse Artoff. Ce jeune homme une fois trouvé, je crois que Baccarat passera de vilains moments.*

– Hé ! hé ! dit Rocambole, je crois que je devine déjà. Quant au jeune homme, j’ai une idée, et je vais de ce pas demander à déjeuner à la vicomtesse Fabien d’Asmolles.

Et Rocambole quitta sir Williams.

XLIII

Pour expliquer les dernières paroles de Rocambole à sir Williams, c'est-à-dire l'espoir qu'il avait laissé paraître de trouver chez sa sœur, à l'heure du déjeuner, le jeune homme enthousiaste et fou que l'aveugle demandait pour le placer sur son mystérieux échiquier, il est peut-être nécessaire de rapporter quelques mots échangés la veille entre le comte Fabien d'Asmolles et son beau-frère, tandis qu'ils revenaient des funérailles de don José.

– À propos, avait dit le comte après que Rocambole eut jeté quelques fleurs encore, c'est-à-dire quelques regrets sur la tombe de son rival, tu te rappelles Roland ?

– Roland de Clayet, ton ami ?

– Oui.

– Eh bien ! mais il voyage, je crois. Il est allé se guérir en Allemagne de sa funeste passion pour Andrée, baronne de Chamery, murmura le faux marquis avec une amertume railleuse.

– Il est revenu, dit Fabien.

– Quand ?

– Ce matin même.

– Ah !

– Voici une lettre de lui.

Et Fabien tendit le billet suivant à Rocambole.

« Mon cher ami [disait Roland], j'étais trop malade encore, moralement, lors de ton mariage pour avoir le courage d'y assister, et je suis parti pour l'Allemagne sans te serrer la main. Aussi, arrivé depuis une heure à peine, je m'empresse de t'écrire un mot pour t'assurer de ma constante et surtout reconnaissante amitié.

« Veux-tu me présenter demain à madame la vicomtesse d'Asmolles et me donner à déjeuner ?

« ROLAND DE CLAYET. »

– Tiens ! avait dit alors Rocambole avec indifférence et ne prévoyant pas qu'il pourrait jamais avoir besoin de ce jeune étourdi, il paraît qu'il est guéri ?

– Tu crois ?

– Dame ! c'est probable, puisqu'il revient et qu'il écrit à ses amis, ce que l'on ne fait pas souvent quand on a des peines de cœur.

Et Rocambole, qui avait bien autre chose en tête, vraiment, n'avait plus dit un seul mot sur Roland. Mais vingt-quatre heures plus tard, c'est-à-dire le lendemain matin, la lettre de

Roland lui revenait, comme on l'a vu, en mémoire, et il descendit chez la vicomtesse en homme qui va à un rendez-vous d'amour.

Roland était arrivé déjà. Fabien l'avait emmené dans son fumoir, et c'est là que Rocambole les trouva.

– Ah ! parbleu ! dit Fabien en voyant entrer ce dernier, tu viens à propos, et tu vas entendre l'histoire de Roland ; elle est jolie…

– Qu'est-ce donc ? fit le faux marquis en serrant la main du voyageur.

– Ne me disais-tu pas, hier, que les gens amoureux n'écrivaient pas à leurs amis ?

– Mais si… c'est mon opinion.

– Ton opinion est fausse.

– Tu crois ?

Et Rocambole regarda Roland.

Le jeune homme avait une mine allongée et mélancolique, un air grave et penché à la Werther.

– Oh ! oh ! dit le marquis, me serais-je trompé, cher ami, et seriez-vous toujours amoureux ?

– Hélas !…

– Mais, dit Fabien en riant, ce n'est plus d'Andrée. Il paraît que c'est une mode nouvelle : on quitte un chagrin de cœur pour en prendre un autre.

– C'est l'histoire des clous qui se chassent, ajouta Rocambole.

– La comparaison est juste. Ce pauvre Roland quitte Paris désespéré, le cœur meurtri, l'esprit désillusionné ; il va demander à la poussière des grandes routes, aux ombrages de la Forêt-Noire, à la cuisine des hôteliers germaniques, un adoucissement à ses maux, et il se jure de ne revenir à Paris que complètement guéri.

– Le remède était bon.

– Sans doute, puisqu'il s'est guéri en moins de trois mois ; mais, au commencement du quatrième, il s'est senti le cœur vide, il a eu soif d'aimer ; le diable s'en est mêlé sans doute, et voici le pauvre ami qui revient avec une passion nouvelle.

– Une passion allemande ?

– Non, une passion russe.

Rocambole tressaillit.

– Je n'ai pas encore de détails, ajouta Fabien… mais comme l'amour a des besoins impérieux d'épanchement, Roland va nous en donner.

– Oh ! mon Dieu ! fit Roland avec tristesse, les détails me manquent tout comme à vous.

– Te moques-tu ? dit Fabien.

– Non, la femme que j’aime…

Il s’arrêta et parut hésiter.

– Comme cela fait bien, ce mot-là, dit Rocambole ironiquement : La femme que j’aime !…

– La femme que j’aime, acheva Roland, je l’ai à peine vue.

– Et tu l’aimes ?…

– À en mourir !…

– Encore un joli mot, dit Rocambole.

– Oh ! ne riez pas, fit Roland avec un sourire navré, je souffre réellement.

– Alors, dit Fabien, tu viens te guérir d’elle à Paris, comme tu t’es guéri de l’autre en Allemagne ?

Roland secoua la tête.

– Je l’ai à peine vue, reprit-il, je ne lui ai jamais parlé.

– Cher monsieur, exclama Rocambole, vous n’êtes pas un homme, vous êtes un baril de poudre… Tudieu ! aimer à en mourir une femme qu’on a à peine vue… à qui on n’a jamais adressé la parole… mais on ne voit cela que dans les romans.

– Aussi est-ce un roman.

– Peut-on le lire ?

– Je vais vous le raconter, il est simple et triste. Je viens de Bade, c’est là que je l’ai vue. J’étais arrivé depuis quelques jours et je commençais à regretter Paris. Un de ces amis de hasard avec lesquels on se lie en vingt-quatre heures par désœuvrement, quand on est hors de France, m’entraîna au bal de la *Maison de conversation.*

– Je vais, me dit-il, vous montrer la plus jolie femme que nous ayons ici… la comtesse Artoff.

À ce nom Rocambole fut si vivement ému, qu’il faillit renverser une table à laquelle il s’appuyait. Mais Fabien n’y prit garde et Roland continua :

– La comtesse Artoff, vous le savez, me dit mon ami de rencontre, est une ancienne lionne parisienne, connue autrefois sous le nom de Baccarat. Un grand chagrin d’amour l’a jetée dans la voie du repentir, et le comte, qui est fabuleusement riche, l’a épousée. » J’avais entendu parler de cette femme, et ce fut avec un vif sentiment de curiosité que j’allais au bal. Je la fis valser. Quand la valse fut finie, j’étais amoureux fou…

– Eh bien ! mais, dit Rocambole en ricanant, cela vous vient vite, à vous.

Roland reprit sa physionomie fatale et mélancolique, et posa la main sur son cœur.

Puis, avec un sourire qui faisait mal :

– L’amour est instantané, dit-il. Vous aviez raison tout à l’heure, j’ai été un vrai baril de poudre… une étincelle a suffi.

– Prenez garde au feu ! répondit Rocambole, qui avait reconquis tout son sang-froid, et éloignez-vous de la cheminée.

– Et c'est toute l'histoire ? demanda Fabien.

– Non.

– Voyons la suite.

– En sortant du bal, j'avais la tête en feu, j'eus la fièvre toute la nuit. Je crus que j'allais devenir fou.

– Oh ! le fat, dit Fabien. Tu l'étais déjà, et depuis longtemps.

– Chut ! fit Rocambole. Continuez, monsieur Roland, continuez…

– Le lendemain, je me jurai de poursuivre la comtesse et de me faire aimer d'elle tôt ou tard, dussé-je accomplir pour elle les douze travaux d'Hercule, conquérir le monde…

– Et, interrompit Rocambole, décidément en belle humeur, détacher quelques étoiles de la voûte céleste pour lui en faire un collier. Comme c'est beau, l'amour !

– Le lendemain, poursuivit Roland, je passai ma journée à errer dans l'avenue Lichtentahl, sur la promenade, aux alentours de la Conversation, dans l'espoir de rencontrer la comtesse. J'allai écouter la musique vers trois heures, auprès des Orangers, à cinq heures j'allai dîner à l'hôtel d'Angleterre où elle logeait. Mais là, j'ai appris avec désespoir qu'elle avait quitté Bade le matin même.

– Et elle était partie pour Paris, sans doute ?

– Non, pour Heidelberg.

– Bon ! dit Rocambole, vous êtes allé à Heidelberg ?

– Précisément.

– Et vous l'avez rencontrée de nouveau ?

– Je lui ai sauvé la vie, dit Roland avec un accent d'orgueil des plus ridicules.

– Pardon, interrompit Rocambole, je demande une explication avant de passer outre. Vous avez sauvé la vie à la comtesse ?

– Oui.

– Et vous nous disiez tout à l'heure que vous l'aviez à peine vue… que vous ne lui aviez jamais parlé ?

– C'est la vérité.

– Eh bien ! ceci est assez joli, par exemple !

– Moi, dit Fabien, je n'y comprends plus qu'une chose, c'est que la folie de mon ami Roland est devenue de la monomanie.

Roland haussa les épaules.

– Quand tu sauras ce qui m'est arrivé, tu comprendras, dit-il.

Mais Fabien l'interrompit d'un geste :

– Viens déjeuner, dit-il, nous continuerons tout à l'heure le récit de tes aventures.

Et il prit Roland par le bras.

Rocambole les suivit en se disant : – « Il pourrait bien se faire que je fusse endormi depuis six mois. Tout me réussit comme dans un rêve, et je n'ai qu'à souhaiter quelque chose pour que mon souhait soit accompli. Nous cherchions, sir Williams et moi, un jeune homme enthousiaste et fou qui pût s'éprendre de Baccarat, et voilà qu'il nous arrive amoureux, sur-le-champ, à la minute : si le diable me réclame jamais ses honoraires pour les services qu'il me rend, j'aurai un fameux compte à régler avec lui. »

Après le déjeuner, le vicomte Fabien d'Asmolles fit repasser dans son fumoir son prétendu beau-frère Rocambole et son ancien ami Roland de Clayet.

Roland avait eu le bon goût, pendant le déjeuner, de ne pas ouvrir la bouche sur Baccarat.

– Mon cher ami, dit alors Fabien offrant des cigares à ses hôtes, ne crois pas que nous allons, Chamery et moi, te tenir quitte à si bon marché.

– Comment l'entendez-vous ?

– Nous voulons la suite du récit de tes amours.

– Moi, dit Rocambole, je brûle de savoir comment vous avez sauvé la vie à cette femme que vous avez vue à peine.

– Et qui ne t'a jamais parlé, ajouta le vicomte Fabien.

– Pardon, nous avons échangé huit ou dix mots.

– Quand tu lui as sauvé la vie ?

– Non, quand j'ai valsé avec elle.

Les deux jeunes gens se prirent à rire.

– Oh ! ne riez pas, dit Roland.

– C'est difficile.

– Vous trouvez ?

– Parbleu ! j'ai ouï parler de Baccarat autrefois, quand elle n'était pas la comtesse Artoff, et elle n'était pas muette, dit Fabien.

– Elle ne l'était pas non plus au bal, observa Rocambole.

– Certes non, dit Roland, mais elle l'a été quand je lui ai sauvé la vie.

– Pourquoi ?

– Parce qu'elle était évanouie.

– Ceci est une raison, fit Rocambole.

– Mais elle est revenue à elle ?

– Oui, sans doute.

– Et elle ne vous a pas remercié ?

– J'étais parti.

Rocambole prit l'attitude d'un homme saisi d'une profonde admiration.

– Et l'on parle des chevaliers errants, des preux de la Table ronde ! dit-il. Mais notre ami est plus chevaleresque encore ! il n'attend pas que la femme qu'il a sauvée soit revenue à elle, il s'éclipse modestement auparavant.

– Pardon, dit Roland, ce n'est pas de mon gré que je me suis éclipsé, on m'a chassé.

– Oh ! oh !

– C'est toute une histoire.

– Eh bien ! dit le vicomte, voyons ! je veux la savoir.

Roland se renversa sur son siège, reprit son air fatal, et s'exprima ainsi :

– La comtesse avait quitté Baden-Baden le lendemain du bal. Elle était partie avec son mari pour Heidelberg, Heidelberg la ville au palais ruiné et toujours majestueux en ses décombres, la ville des étudiants tapageurs et gais compagnons.

– Ceci est une phrase, observa Rocambole ; voyons la suite.

– Or, continua Roland, je pris sur-le-champ la route de Heidelberg, j'arrivai le soir même et j'appris, à l'hôtel du Prince-Karl, que le comte était parti pour Francfort, mais que la comtesse était restée, elle, dans une jolie petite maison blanche située au bord du Neckar, à un quart de lieue de la ville. Elle devait, dit-on, y passer un mois et y attendre le retour de son mari. Le comte Artoff était allé d'abord à Francfort, ensuite à Berlin pour de graves affaires d'intérêt. Je ne pouvais pas, sur la simple recommandation d'une valse obtenue, me présenter chez la comtesse ; mais je résolus de me confier au hasard.

– Pour te présenter ?

– Non, pour me permettre de la rencontrer.

– Et tu réussis ?

– Vous allez voir.

Roland fit une pause légère et reprit :

– Je trouvai aux portes de Heidelberg un petit hôtel allemand où mangeaient des étudiants. Je me logeai avec eux, je dînai à leur table. De la fenêtre de ma chambre, j'apercevais la maison blanche de la femme aimée… Au bout de trois jours, j'étais au courant des habitudes de la comtesse. Elle sortait tous les jours à deux heures.

– À pied ?

– Non, en bateau. Elle montait une jolie yole, gouvernée par deux hommes, deux cosaques barbus, farouches, que, sans doute, le tyran russe a placés comme des geôliers auprès de l'infortunée.

Fabien, à ces derniers mots, haussa les épaules.

– Tu ne sais donc pas, mon ami, dit-il, que le comte est amoureux fou de sa femme ?

– Raison de plus pour qu'il soit jaloux.

– Et que sa femme l'adore ?

Roland fit la grimace, mais il continua cependant :

– La comtesse remontait le fleuve jusqu'à environ deux lieues. Quelquefois elle descendait sur la berge et se promenait en cueillant des fleurs ; souvent une jeune fille fort belle l'accompagnait. Pendant huit jours, vêtu en étudiant, je me trouvais sur la berge.

– Et elle ne descendit pas ?

– Si, une fois ?

– Et tu l'abordas ?

– Non ; le cœur me battit trop fort, je n'osai. Seulement, je la saluai. Elle me rendit mon salut et ne parut pas me reconnaître. Le lendemain de ce jour, à la même heure, je repris ma place accoutumée sur la berge : bientôt je vis reparaître l'embarcation…

– Et la comtesse ?

– Naturellement. Mais il faisait grand vent, et les cosaques au lieu de se servir de l'aviron, avaient hissé une voile latine. Or, la barque filait avec la rapidité d'un cygne, tirait des bordées, se rapprochait et s'éloignait tour à tour de la rive.

– Ces cosaques étaient des marins, dit Rocambole.

– Mais, comme tels, ils ne savaient pas nager.

– C'est l'histoire d'un officier de marine de ma connaissance qui fait des romans bien amusants(20), ajouta Fabien, et qui a failli se noyer dans une baignoire.

– Ces marins cosaques, poursuivit Roland, savaient si peu nager, qu'un coup de vent ayant fait chavirer la barque, ils s'y cramponnèrent avec une sorte de terreur et oublièrent pendant un quart d'heure que leur maîtresse se noyait.

– J'entrevois le sauvetage…

– La comtesse, tombée à l'eau, allait donc se noyer. Heureusement, j'étais là. Je me dépouillai de mes habits, piquai une tête et repêchai mes amours juste au moment où ils allaient pour toujours disparaître.

– Bravo !

– Je vous ferai remarquer, dit alors Fabien, que mon ami raconte cela comme il vous narrerait une partie de pêche. Cette simplicité est fort belle.

– Après avoir lutté un moment contre le courant, qui était très rapide, continua le narrateur, je parvins à déposer sur la berge la comtesse évanouie, mais vivante.

– Et les cosaques ?

– Les cosaques étaient parvenus à retourner leur barque, à la vider, et, carguant leur voile, ils abordaient à l'aviron au même instant. Ils s'emparèrent de la comtesse évanouie, la mirent dans la barque, me saluèrent gravement, et s'en allèrent, s'abandonnant au

courant. Deux heures après, je me présentais chez la comtesse pour avoir de ses nouvelles. Un des cosaques vint ouvrir, me reconnut et me ferma la porte au nez.

– C'était peu poli.

– Le lendemain, j'envoyai ma carte, espérant que la comtesse daignerait y répondre par une lettre de remerciement. Ce fut ce qui arriva ; je reçus un billet ainsi conçu :

« La comtesse Artoff n'oubliera jamais qu'elle doit la vie à M. Roland de Clayet, et elle espère qu'il viendra recevoir, à *Paris, dans quinze jours,* ses remerciements de vive voix. »

C'était me dire clairement qu'elle ne voulait pas me voir à Heidelberg.

– Eh bien ! que fis-tu ?

– Je ne savais quel parti prendre, lorsqu'une seconde lettre m'arriva.

– Et celle là ?

– Était de mon oncle le chevalier. Le chevalier avait besoin de moi au plus vite, pour une affaire de famille. Je partis, espérant en guérir. Je passai trois jours en Franche-Comté, et me voici plus malade qu'à mon départ de Heidelberg… Mais, acheva Roland, la comtesse arrive dans huit jours, et il faudra que je la revoie et qu'elle m'aime.

– Oh ! oh !… dit Fabien, ce dernier *il faut* me paraît joli.

– Et à moi aussi, dit Rocambole, qui s'esquiva, prétendant qu'il avait à sortir.

Le faux marquis monta chez sir Williams.

– Mon oncle, dit-il, l'homme enthousiaste est trouvé.

– *Celui qui pourrait devenir amoureux de Baccarat ?* interrogea l'aveugle au moyen de son ardoise.

– Non, celui qui l'est déjà.

Et Rocambole raconta à sir Williams ce qu'il venait de voir et d'entendre.

Un hideux sourire illumina le visage du mutilé. Puis, il écrivit sur son ardoise :

– *Alors, j'ai trouvé. Écoute.*

Nous allons voir à l'œuvre cette nouvelle machination de sir Williams – cet homme dont la haine et la vengeance semblaient inspirer le fatal génie.

XLIV

Quelques heures après une longue et mystérieuse conversation avec sir Williams, Rocambole descendit de voiture rue de Surène et gagna cet entresol où, depuis la veille, la sœur naturelle de Baccarat était prisonnière, sous la surveillance de son valet de chambre. La pauvre courtisane de bas étage, l'étudiante du Quartier latin, le matin, en s'éveillant dans la jolie chambre à coucher de Rocambole, crut avoir fait un rêve et le continuer.

Le valet de chambre entra, l'appela madame et lui demanda ses ordres.

À quoi la jeune femme, stupéfaite, répondit naïvement :

– J'ai bien faim.

Le valet s'inclina, sortit et revint cinq minutes après portant une petite table couverte d'un déjeuner délicat et confortable, accompagnée d'une bouteille de vieux vin.

Rebecca – c'était le nom qu'elle avait dit à Rocambole –, sa stupéfaction passée, se prit à manger avec avidité. Lorsque Rocambole arriva, elle avait une pointe d'ivresse qui se traduisait par une sorte de gaieté triste, un regard brillant, effronté même. Sous ses haillons, cette femme avait encore la beauté un peu amaigrie mais rayonnante de Baccarat.

« Qu'on mette à cette mendiante, pensa Rocambole en entrant, les cachemires de la comtesse Artoff et l'illusion sera complète. »

– Bonjour, mon enfant, lui dit-il d'un ton dégagé en lui serrant la main à l'anglaise, comment vas-tu, ce matin ?

– Bien, très bien… C'est très bon genre, chez vous, répondit-elle.

– Tu trouves ?

– Et si j'avais un logement pareil… je vous aimerais de tout mon cœur.

– On va te le donner.

– Celui-ci ? fit-elle avec la joie naïve d'un enfant à qui on promet un jouet.

– Non, un pareil.

Elle crut qu'il se moquait d'elle et le regarda avec défiance.

– Allons, dit-il, viens avec moi.

– Mais où ?

– Voir ton appartement.

– C'est donc vrai ?

– Parbleu !

Le faux marquis avait compris que la robe usée, les chaussures éculées, le chapeau fané et le vieux tartan de Rebecca nécessitaient une réforme radicale ; en conséquence, il avait fait emplette, dans un magasin de confection, d'objets propres à la métamorphose qu'il voulait accomplir. Un domestique avait apporté des paquets dans lesquels se trouvaient ces objets, qu'il avait déposés dans le cabinet de toilette. Rocambole invita gracieusement Rebecca à s'habiller. Celle-ci disparut pendant quelques instants et revint toute parée de cette défroque, qui par hasard se trouvait assez bien ajustée à sa taille.

Le soi-disant neveu de sir Williams lui jeta alors un grand châle sur les épaules, la prit par la main et lui dit :

– Viens, ta voiture est en bas.

– Ma voiture ? fit-elle.

– Parbleu ! je ne veux pas que tu ailles à pied.

– Je crois que je rêve, murmura la jeune femme.

Il y avait, en effet, à la porte de la maison, un joli coupé bleu, attelé d'un cheval gris, avec un cocher en livrée noire, sans galons au chapeau ni au pardessus.

Rocambole y fit monter Rebecca, s'assit auprès d'elle et dit au cocher :

– À Passy, rue de la Pompe.

Vingt minutes après, le coupé s'arrêta devant une jolie petite maison entre une cour microscopique et un jardin anglais de trente pieds carrés, avec des murs en brique rouge et des croisées cintrées en pierre blanche.

– *Ta maison,* dit Rocambole en mettant pied à terre et offrant son bras à l'étudiante, n'est pas grande…

– *Ma* maison !…

– Mais tu la trouveras confortable.

Et il conduisit Rebecca émerveillée, jusque dans un vestibule en marbre noir et blanc, garni de jardinières et d'arbustes en caisses, à l'extrémité duquel un petit escalier déroulait ses marches en spirale et montait au premier étage.

Là, le marquis fit entrer sa nouvelle protégée dans un salon en Boule et palissandre, dont un épais tapis à rosaces rouges sur un fond blanc couvrait le sol, dont les murs étaient tendus d'une étoffe perse de même couleur, et où une main d'artiste semblait avoir disposé, rangé chaque objet et accumulé de beaux bronzes, des tableaux de prix et des chinoiseries d'un goût parfait.

– Que c'est beau ! dit l'étudiante.

Du salon, le marquis la fit passer dans une chambre à coucher.

Elle était tendue en velours bleu, couleur destinée à faire valoir l'éclat d'une femme blonde.

Rocambole fit asseoir la jeune femme sur une bergère :

– Voilà la chambre à coucher, dit-il. C'est ici que tu recevras, le matin.

Puis il sonna.

Une femme de chambre, presque aussi jolie qu'une soubrette de vaudeville, montra son minois futé et rose sur le seuil.

– Madame a sonné ? demanda-t-elle.

– Oui, dit le marquis. Ta maîtresse veut s'habiller. Elle attend ce matin ses couturières.

Et le marquis mit un baiser sur le front de Rebecca, et lui dit :

– Maintenant que tu es chez toi, je vais te laisser installer.

– Comment, dit-elle, vous partez ?

– Oui, mais je reviendrai ce soir… Tu me donneras à dîner.

Le premier moment de stupéfaction passé, la sœur de Baccarat avait bien vite pris son parti de tout ce luxe, quelque inouï, quelque inusité qu'il fût pour elle. Dans certaines classes de la vie parisienne, de pareilles et subites métamorphoses sont communes. Telle misérable créature qui, la veille, logée au sixième, s'est endormie rêvant au suicide, trouve le lendemain un second étage meublé en palissandre et un coupé.

Rebecca, voyant que Rocambole était tout à fait sérieux, avait fini par se dire :

– Il paraît que j'ai mis la main sur un homme comme il faut, et qui ne regarde pas à la dépense. Puisqu'il veut me couvrir de cachemires, je ne vois pas pourquoi je le contrarierais.

Au moment de franchir le seuil de la porte, le marquis se retourna.

– Tu sais, dit-il, que tu as une cuisinière, une femme de chambre, un cocher et deux chevaux. Adieu, petite…

– Adieu, mon petit homme, répondit la sœur de Baccarat, persuadée que Rocambole s'était épris d'elle.

Rocambole quitta, à pied, la maison de la rue de la Pompe, et descendit jusqu'aux quais pour y trouver une voiture de remise.

– Où va monsieur ?

– Rue de Surène, d'abord, et ensuite rue de Ponthieu, répondit-il au cocher.

Précédons notre héros de quelques minutes, et pénétrons, avant lui, dans l'appartement où, trois jours auparavant, don José avait fait sa toilette de bal, sans se douter que c'était sa toilette de mort.

Le cadavre, on s'en souvient, avait été transporté non au domicile du défunt, mais à l'hôtel de Sallandrera.

Zampa, le valet confident, avait attendu son maître toute la nuit, et avait fini, le jour venu, par aller à l'hôtel Sallandrera. Là, il avait appris la catastrophe.

– Oh ! oh ! dit-il, mon inconnu a joué un beau jeu ; je devine à peu près tout, maintenant.

Zampa était retourné rue de Ponthieu, puis, là, il s'était adressé ce petit discours :

– Si mon maître eût vécu, je fusse devenu son intendant. Mon maître mort, que dois-je faire ? Un bandit vulgaire ne manquerait pas de dévaliser le défunt et de faire main-basse sur tout ce qu'il trouverait. Mais, moi, je suis plus honnête, ou, du moins, je ne suis pas si maladroit. Quand j'aurai emporté huit ou dix mille francs d'ici, quelques bijoux, vendu les trois chevaux qui sont à l'écurie, en serai-je plus avancé ? J'aurai risqué les galères pour quinze ou vingt mille francs. C'est peu. J'aime mieux attendre… D'abord le duc de Sallandrera pleurera si bien don José, qu'il est capable de me prendre en amitié rien que parce que je l'ai servi. Or, l'amitié du duc c'est presque la fortune. En second lieu…

Ici Zampa s'interrompit et faillit méditer.

– En second lieu, reprit-il enfin, si don José est mort et si j'ai, sans savoir pourquoi d'abord, coopéré à son trépas, c'est qu'il était gênant pour quelqu'un. Ce quelqu'un est bien certainement, je n'en puis douter à présent, un soupirant à la main de mademoiselle Conception. Or, comme j'ai le secret dudit quelqu'un, il ne peut manquer de m'utiliser.

Ce raisonnement était si juste, que Zampa demeura fort tranquillement dans l'appartement de son maître, pleura pendant trois jours, chaque fois que, rentrant ou sortant, il passait devant le concierge, et manifesta une douleur si vive que, pendant la cérémonie funèbre, tandis qu'on descendait le corps de don José dans un caveau provisoire, le duc de Sallandrera, qui devait s'évanouir en quittant l'église, aperçut le valet de chambre de son neveu versant d'abondantes larmes et se soutenant à peine.

Cette douleur, Zampa l'espéra, pourrait lui rapporter beaucoup dans l'avenir.

Or, depuis trois jours, Zampa, que la justice avait constitué le gardien des scellés apposés dans l'appartement, continuait en attendant des nouvelles de ce mystérieux inconnu qui l'avait acheté et possédait son secret, à soigner les chevaux et à veiller à tout.

Mais trois jours s'étaient écoulés. Personne n'était venu. Le duc de Sallandrera était parti le matin même sans régler la condition future de Zampa autrement qu'en le laissant provisoirement rue de Ponthieu.

– J'ai peut-être fait une bêtise ! commençait-il à penser. Le duc est capable de m'oublier, l'inconnu de ne pas revenir. J'aurais dû me payer moi-même de mes soins.

Zampa se faisait précisément cette réflexion pleine de regrets, lorsqu'il entendit le coup de sonnette d'un visiteur.

Et il courut ouvrir.

Ce personnage que Zampa avait déjà vu plusieurs fois, que la bohémienne Fatima avait pris pour le diable, l'homme enfin à la polonaise à brandebourgs, aux cheveux filasse, à la barbe rouge, était sur le seuil.

Zampa le salua jusqu'à terre.

– Es-tu seul ? lui dit le nouveau venu d'un ton d'autorité.

– Tout seul.

Rocambole entra.

– Ferme ta porte, ajouta-t-il.

Zampa poussa les verrous et suivit son visiteur jusqu'au salon, où celui-ci se jeta négligemment sur un canapé.

– Voyons, dit-il, causons.

Zampa demeura respectueusement debout.

– Tu es un garçon intelligent ? poursuivit Rocambole.

Zampa s'inclina.

– Tu dois comprendre à demi-mot ?

– Souvent.

– Et même sans demi-mot ?

– Quelquefois.

– Pourrais-tu me donner des notions exactes sur la mort de don José ?

– Hé ! hé ! dit Zampa, je trouve la question amusante.

– En quoi ?

– En ce que vous me demandez ce que vous savez mieux que moi.

– Bah !

– Du moins, c'est ce que je crois.

– Eh bien ! va… dis toujours.

– Don José est mort du coup de poignard de la gitane Fatima.

– Après ?

– Le poignard, c'est vous qui l'avez emmanché, j'imagine.

– C'est possible. Sais-tu pourquoi ?

– Je m'en doute.

– Voyons.

– Don José est mort parce qu'il devait épouser mademoiselle Conception.

– Possible encore.

– Or, continua Zampa, si ce mariage vous contrariait, c'est que, évidemment, vous êtes l'instrument…

– Ah ! l'instrument…

– Dame !… fit Zampa avec impatience, je ne suppose pas que ce soit vous qui vouliez épouser mademoiselle Conception.

– C'est vrai, ce n'est pas moi, dit Rocambole.

– Donc vous êtes l'instrument de quelqu'un qui songe à l'épouser.

– Assez, dit Rocambole ; je vois que tu es un garçon d'esprit.

– Vous êtes bien bon.

– Et que tu as clairement jugé la situation. Aussi allons-nous peut-être pouvoir nous entendre.

– Je l'espère… dit Zampa, qui se posa en homme résolu à se vendre cher.

– Mon bel ami, dit froidement l'homme à la polonaise, vous oubliez toujours que nous savons par cœur l'histoire de Zampa le condamné à mort.

Zampa tressaillit.

– Et que nous pouvons l'envoyer à l'échafaud, si bon nous semble.

– Cependant, fit humblement Zampa, j'espère que vous serez raisonnable.

– Dis généreux. Nous payons bien.

Zampa salua.

– Tu voulais être intendant du mari de mademoiselle Conception, n'est-ce pas ?

– J'y avais songé.

– Tu le seras…

Zampa salua de nouveau.

– Seulement, poursuivit l'homme à la polonaise, il faut, pour quelque temps encore, être valet de chambre.

– Je le serai.

– Précisément un de nos amis, qui nous gêne, et auprès duquel nous voulons mettre une personne sûre, a besoin d'un valet de chambre. C'est M. le duc de Château-Mailly.

– Je le connais de vue.

– Un duc de trente-deux ans, assez riche pour se laisser voler.

– Il le sera, dit effrontément Zampa.

– Très bien ; le mot est simple, mais joli.

Et Rocambole se leva.

– Demain tu te présenteras, ajouta-t-il, chez le duc, avec une lettre de recommandation.

– De qui ?

– De mademoiselle Conception. Je te l'enverrai par la poste.

Et Rocambole s'en alla et retourna rue de Surène, où il redevint marquis de Chamery.

– Germain, dit-il à son valet, je vous chasse.

– Monsieur me chasse ! s'écria Germain stupéfait. Aurais-je déplu à Monsieur ?

– Non.

– Mais… alors…

– Et je double vos appointements.

Le valet écarquilla ses yeux et crut que son maître se moquait de lui.

– Je vous chasse et je vous recommande à un de mes amis.

Le valet s’inclina.

– Un fat que je veux corriger en le mystifiant, acheva Rocambole, sûr de la fidélité de son valet.

– Serait-ce M. Roland de Clayet ? demanda insolemment le domestique.

– Précisément.

Et Rocambole prit une plume et écrivit :

« Mon cher Roland,

« Vous m’avez ce matin, à table, témoigné tout le chagrin que vous éprouviez de la perte de votre groom, qui, en votre absence, s’est enfui après avoir couronné Fra-Diavolo, votre cheval bai.

« Je veux vous faire un cadeau, vous donner une perle, mieux que cela, tous les trésors d’Ali-Baba, mis en lingots et coulés dans la peau d’un seul homme.

« Je vous donne un valet qui répond au nom de Germain, joue les barons vis-à-vis des grisettes, porte des lettres comme on ne sait plus les porter, courtise les femmes de chambre dont les maîtresses ont des bontés pour son maître, ment bien à l’occasion, ne rougit jamais, a une teinte de littérature, a servi une femme auteur, vole modérément et ne décachète les lettres que dans les occasions sérieuses.

« Je vous l’envoie, et suis persuadé qu’avant quinze jours il vous aura introduit par la porte secrète dans l’hôtel de vos nouvelles amours, où il est homme à se ménager des intelligences.

« Ma main dans la vôtre,

« Marquis DE CHAMERY. »

Rocambole plia le billet et le remit à Germain.

– Tu reviendras demain, dit-il, je te donnerai tes instructions.

– Monsieur peut compter, répliqua le valet de chambre, que son ami sera *roulé* avec art.

À six heures précises, le marquis Frédéric-Albert-Honoré de Chamery descendit de son phaéton, rue de la Pompe, à Passy, à la porte de la petite maison où il avait, le matin même, conduit la sœur naturelle de Baccarat.

Rebecca avait déjà fait peau neuve. Elle s’était souvenue de quelques rapides et lointains jours d’opulence, et avait, comme on dirait rue Tronchet ou rue Saint-Lazare, retrouvé son aplomb. Déjà elle savait se faire servir.

Rocambole trouva un dîner délicat, sobrement truffé avec du moët frappé et du bordeaux chauffé au degré voulu.

– À propos, lui dit-il en se mettant à table, je parie que tu t'imagines que je vais devenir ton… comment dirais-je ?… ton ami ?

– Mais dame ! répondit-elle avec le sourire effronté de ses pareilles, et se versant un verre de champagne, vous en avez bien le droit, il me semble.

– Tu crois ?

– Quand on fait les choses comme vous…

– Eh bien ! tu te trompes.

– Hein ! s'écria-t-elle étonnée, que voulez-vous donc faire de moi ?

– Une femme comme il faut… bien posée dans le monde…

– Ah çà, dit Rebecca en riant, est-ce que vous seriez un philanthrope se donnant pour mission de ramener dans le sentier de la vertu les pauvres femmes égarées sur la grande route du vice ?

– Pas précisément, mais je veux te rendre digne du nom que tu vas porter désormais.

– Tiens ! vous me donnez un nom ?

– Sans doute.

– Et… je m'appelle ?

– Tu t'appelles maintenant la comtesse Artoff, c'est-à-dire *Baccarat,* articula lentement Rocambole.

XLV

M. Roland de Clayet, ce jeune fat qui s'était battu avec le vicomte Fabien d'Asmolles par amour pour mademoiselle Andrée Brunot, dite de Chamery, qui, après le mariage de cette dernière, était allé en Allemagne se guérir de sa passion, et en revenait avec une passion nouvelle pour la comtesse Artoff, c'est-à-dire Baccarat ; M. Roland de Clayet, disons-nous, était chez lui, un matin, à huit jours de distance de son déjeuner avec Rocambole, le vicomte et la vicomtesse.

Roland, on s'en souvient, habitait rue de Provence.

Il avait un petit appartement de garçon très confortable, un peu extravagant de disposition et d'ameublement, avec force trophées d'armes dans la salle à manger, bon nombre de portraits de femmes dans le salon, une collection de pipes turques, orientales, hindoues et chinoises dans le fumoir, et un cabinet de toilette comme les dames d'un monde interlope et douteux aiment à en trouver chez un garçon, c'est-à-dire avec une table couverte de petits miroirs, de pots de cold-cream et de boîtes à poudre de riz.

Roland, un vrai fanfaron de vices, avait étudié la vie réelle un peu dans les romans de son époque, beaucoup dans l'intimité de quelques jeunes fous émancipés légalement comme lui, au sortir du collège, et, comme lui, persuadés que l'âge de la suprême sagesse est la vingtième année ; l'ami le plus sûr, un tailleur qui vous prête de l'argent ; la femme la moins respectable, celle qui se montre insensible aux déclarations ampoulées de bambins à moustaches naissantes ; la plus digne d'être aimée, celle que trois ou quatre aventures scabreuses ont déjà signalée aux regards du monde. Roland était un de ces hommes qui, n'ayant jamais aimé avec le cœur, ont toujours profané l'amour vrai. Dans cette passion nouvelle qu'il avait si complaisamment affichée pour Baccarat devant Rocambole et Fabien, il y avait, pour lui, autant de vanité peut-être que d'entraînement vrai et de sympathie réelle.

Or, depuis huit jours, et tout en se croyant l'homme le plus malheureux du monde, le plus fatalement atteint par l'amour, Roland s'était promené un peu partout. On l'avait vu à l'Opéra le vendredi, toutes les nuits à son club, au bois et aux Champs-Élysées de midi à quatre heures, à cheval ou en phaéton. Il avait rencontré vingt amis – et chacun d'eux avait reçu, sous le sceau du secret, la confidence de son amour pour la comtesse Artoff.

Un seul des amis de Roland n'était pas encore au courant de cette nouvelle passion.

Celui-là, nous le connaissions – c'était ce jeune M. Octave, le témoin féroce à la redingote militairement boutonnée, et qui s'était montré si merveilleusement ridicule le jour du duel de Roland avec le vicomte Fabien.

Mais si M. Octave ne savait rien encore, ce n'était pas, en vérité, la faute de son ami Roland. La faute en était au hasard. Depuis qu'il était de retour à Paris, Roland n'avait pu mettre la main sur Octave. Octave était absent de Paris.

Or, ce matin-là, Roland était chez lui vers onze heures, et procédait à sa toilette avec tout le sérieux et toute la minutieuse attention d'un homme qui n'a jamais connu de plus grave occupation, et attache une importance extrême à la façon dont il noue sa cravate.

Son valet de chambre, un nouveau, celui que Rocambole lui avait donné, l'aidait en cette grave occupation. En homme nourri des principes de don Juan, Roland avait déjà pris son valet pour confident et l'avait chargé d'une mission des plus délicates.

– Eh bien ! Germain, dit tout à coup le jeune homme, quoi de nouveau rue de la Pépinière ?

– J'attendais que Monsieur m'interrogeât, répondit le valet d'un ton de mystère.

– Parle, j'interroge.

– Les gens du comte ont reçu des nouvelles de leur maître, qui arrive sous huit jours. Les architectes se sont emparés de l'hôtel et y apportent de nombreuses modifications.

– Et la comtesse ?

Germain prit un air mystérieux, et un sourire diplomatique glissa sur ses lèvres.

– Si monsieur savait… dit-il.

– Quoi ? fit Roland.

– La comtesse ne revient pas avec le comte.

– Hein ? que dis-tu ?

– Elle est arrivée…

L'émotion que Roland éprouva à cette nouvelle fut si vive, qu'il faillit briser dans ses doigts le peigne d'écaille avec lequel il démêlait sa belle barbe châtain clair.

– Comment ! dit-il, la comtesse… est… arrivée ?

– Oui, monsieur.

– Et elle est descendue à son hôtel ?

– Non.

Ici la joie et l'étonnement de Roland de Clayet subirent une sensible recrudescence.

– Mais où donc est-elle descendue, alors ? demanda-t-il.

– Je vois bien, répondit le valet, qu'il faut que je fasse à Monsieur des confidences.

– Je les attends, drôle…

Roland se souvenait d'avoir toujours lu ou vu aux théâtres qu'un don Juan de quelque valeur, qui prend son valet pour confident et daigne s'abandonner avec lui à une causerie intime, doit de temps à autre le traiter de *drôle* ou de *maraud* pour lui rappeler la distance qui les sépare.

Germain prit un air plus mystérieux encore.

– Pour que Monsieur comprenne, dit-il, il faut que Monsieur me permette une légère introduction, une préface, comme disent messieurs les avocats.

– Parle.

– J’ai vingt-cinq ans, continua le laquais, je ne suis pas très mal dans mon genre…

– Fat !…

– Dame ! Monsieur me pardonnera. J’ai fait mes preuves, j’ai eu mes succès.

– Après ?

– Au bal du Mont-Blanc…

– Qu’est-ce que ce bal ? interrompit Roland.

– Le bal des domestiques.

– Très bien.

– Au bal du Mont-Blanc, dis-je, j’ai une réputation pour la valse et le quadrille des lanciers. Or, hier soir, comme Monsieur m’avait donné campo avec mission de savoir adroitement quand arriverait le comte Artoff, je suis entré dans ce bal, qui est, comme vous le savez, rue Saint-Lazare, en face de la rue de la Chaussée-d’Antin.

– Et puis ? fit Roland avec impatience.

– Je me rappelais avoir fait rédower, l’hiver dernier, une jeune et jolie femme de chambre qui m’avait dit être précisément au service de la comtesse Artoff.

– Et tu l’as retrouvée ?

– Sans doute.

– Et c’est par elle…

– Naturellement. Seulement, comme je tiens beaucoup à l’estime de cette personne, à qui je fais un doigt d’*œil* et qui est dans les secrets de sa maîtresse comme je suis dans ceux de Monsieur, je prierai Monsieur de ne pas me compromettre.

– Ainsi, elle t’a dit que la comtesse était à Paris ?

– Depuis avant-hier… incognito.

– Pourquoi *incognito ?*

– Voilà ce qu’elle ne sait pas.

– Mais… où est-elle logée ?

– À Passy. Mais j’ignore la rue et le numéro. La soubrette n’a pas voulu m’en dire plus long. J’espère que ce soir…

– Germain, dit vivement Roland de Clayet, si tu m’apportes cette adresse dans la soirée, tu auras dix louis.

– Oh ! fit dédaigneusement le valet, Monsieur est trop bon… Je ne sers pas Monsieur par intérêt.

– Et pourquoi me sers-tu ?

– Par orgueil. Si Monsieur pouvait devenir l’amant de la comtesse, j’en serais très fier.

– Je le serai.

Roland ne doutait de rien.

Déjà, *in petto,* il s'adressait le monologue suivant : – Évidemment, puisque la comtesse est arrivée seule à Paris, et qu'au lieu de descendre à son hôtel elle va se loger à Passy, c'est qu'elle avait de bonnes raisons pour garder l'incognito. Or, quelles sont ces raisons ? Il pourrait bien se faire que… la comtesse m'aimât… Son billet de Heidelberg avait un je-ne-sais-quoi de mystérieux…

Un coup de sonnette interrompit ce merveilleux *a parte.*

– Monsieur défend-il sa porte ? demanda le valet de chambre.

– Non, laisse entrer…

– Alors Monsieur me donnera ses instructions ce soir ?

– Oui.

Germain alla ouvrir.

– Monsieur Octave ! annonça Germain peu après sur le seuil du cabinet de toilette.

Roland se retourna avec empressement et vit entrer son jeune ami.

M. Octave était vêtu de noir de la tête aux pieds, portait un crêpe à son chapeau et avait la mine sérieuse et enjouée à la fois d'un héritier.

– D'où sors-tu donc ? s'écria Roland en lui tendant la main.

– Je viens de province.

– Où tu as hérité ?

– De mon père.

Ici M. Octave qui avait prononcé ce nom sans trop d'émotion, crut devoir ajouter quelques phrases banales sur la douleur qu'on éprouve à perdre son père ; puis, en profond philosophe, il ajouta : – Du reste, mon père était très âgé. J'étais l'enfant de sa vieillesse ; il s'était marié à cinquante-six ans. Tu le vois, il en avait près de quatre-vingts. Il était tombé en enfance depuis deux ans.

– Et tu hérites ?

– De cinquante-trois mille livres de rente en bonnes terres.

– C'est joli, cela, dit Roland.

– Je le crois bien.

– Vas-tu monter ta maison ?

– Je m'en occupe. Que veux-tu ? il faut se faire une raison. Si le premier devoir d'un fils est de pleurer son père, le second est d'en hériter.

– Le mot est joli !…

Un léger sourire vint effleurer les lèvres de l'intéressant M. Octave.

– J’ai toujours un peu le mot pour rire, dit-il : ne faut-il pas se faire une raison ?

– C’est juste. Où vas-tu demeurer ?

– Je ne sais encore… Je cherche un petit hôtel… là-haut… du côté des dames… rue Labruyère ou rue Chaptal. Jusqu’à présent, je n’ai rien trouvé, et j’ai provisoirement loué un premier étage, rue d’Anjou, avec une écurie pour cinq chevaux.

– Combien ?

– Six mille francs. C’est cher. Cependant, je suis assez content… On ne trouve plus d’écurie, par le temps qui court.

Et M. Octave s’assit et prit un trabuco sur la cheminée.

– En attendant que j’aie trouvé mon hôtel, dit-il, je cherche une compagne convenable…

Ces mots firent tressaillir Roland, qui crut devoir prendre aussitôt la physionomie sombre et fatale d’un homme ravagé par l’amour.

Mais M. Octave, tout entier à ce qu’il disait, n’y prit garde et continua, s’écoutant complaisamment parler :

– Je ne suis pas bien fixé encore ; m’attacherai-je au char d’une comédienne, d’une duchesse ou d’une bourgeoise ? Je ne sais.

M. Octave semblait n’avoir qu’à ficher son lorgnon sur l’œil pour choisir et voir tomber à ses pieds la femme assez heureuse pour avoir attiré ses regards.

Mais Roland l’interrompit brusquement :

– Ah ! tu es un heureux homme, mon ami, lui dit-il.

– Moi ?

– Sans doute.

– Est-ce parce que j’hérite ?

– Non, c’est parce que tu n’aimes pas.

– Aimer !… fit M. Octave avec dédain ; es-tu fou, mon cher ? Est-ce qu’on aime, à notre âge ?

– Oui, murmura Roland d’une voix sensiblement rauque.

M. Octave haussa les épaules.

– Comment ! mon pauvre ami, tu serais encore épris de… tu sais ?

M. Octave faisait allusion à Andrée.

– Oh ! non, dit Roland. C’est plus grave… c’est une passion vraie, celle-là, une passion dévorante, profonde, incommensurable… une passion qui m’épouvante et me donne le vertige.

– Ceci m’intéresse, dit M. Octave en renouvelant son trabuco. Voyons, conte-moi donc ça ?

– As-tu entendu parler d’une créature qui fut célèbre il y a sept ou huit ans !… dans le monde des femmes aimantes ?

– Sept ou huit ans !… c’est bien vieux. Comment se nommait-elle ?

– Baccarat.

– Parbleu ! dit M. Octave, elle a épousé un Russe.

– Oui, le comte Artoff.

– C’est elle que tu aimes ?

– Oh ! fit Roland en posant la main sur son cœur, à en mourir !

– Bah ! dit M. Octave ; si elle le sait, elle s’arrangera pour que tu vives.

– Tu crois ?

M. Octave toisa son ami.

– Es-tu niais ! dit-il.

Et comme Roland se taisait :

– Comment ! tu aimes Baccarat et tu veux mourir ?

– Si elle ne m’aime…

– Cette supposition est inadmissible.

– Pourquoi ?

– Parce que Baccarat a aimé tout le monde.

– Autrefois… c’est possible ; mais aujourd’hui, elle est mariée.

– Et comtesse.

– Elle aime son mari.

– Ce qui ne l’empêchera pas de t’aimer, je t’assure. Mais où l’as-tu rencontrée ?

Roland de Clayet était trop heureux d’avoir à narrer la vingt et unième édition de son aventure avec la comtesse Artoff, aventure que nous connaissons, du reste, pour n’en point saisir l’occasion avec empressement. En moins d’une heure, le jeune Octave fut mis au courant, comme les autres amis de Roland. Seulement, il eut un avantage marqué sur eux tout d’abord. Il sut ce qu’ils ne savaient point encore et ce que Germain venait d’apprendre à son maître : l’arrivée de Baccarat à Paris et le strict incognito qu’elle gardait à Passy.

M. Octave avait écouté gravement sans interrompre son ami. On eût dit un médecin qui laisse son malade *bien décrire* sa maladie.

Quand Roland eut fini, M. Octave jeta son cigare aux trois quarts consumé.

– Sais-tu que Baccarat est une femme très comme il faut.

– Je le sais.

– Une femme qui pose un homme…

– Quand cet homme…

– Est dans la situation où tu seras dans un mois… peut-être avant…

– Comment !… là… sérieusement… tu crois…

– Je crois qu'elle n'est venue à Paris que pour toi.

– Allons donc ! fit Roland d'un air modeste.

– Mon cher, poursuivit M. Octave, montre-moi le billet écrit à Heidelberg ; l'as-tu ?

Roland ouvrit un tiroir.

– Le voilà, dit-il.

M. Octave le lut et relut fort attentivement.

– Que fais-tu ? demanda Roland.

– Je cherche l'esprit de l'écriture. Or, l'esprit de celle-là ressort clairement.

– Quel est-il ? que dit-il ?

– Il dit qu'elle t'aime.

– À quoi le vois-tu ?

– À ces lettres tremblées…

– Octave !… Octave !… murmura Roland de sa voix la plus sinistre, ne me berce pas de folles espérances… le réveil serait affreux…

– Tiens ! dit Octave, faisons le pari que d'ici à quarante-huit heures tu l'auras vue.

Roland posa la main sur son front.

– Oh ! tu me donnes le vertige, dit-il.

– Voyons, paries-tu ?

– De grand cœur.

– Eh bien ! si dans deux jours tu as vu la comtesse Artoff, tu me donneras vingt-cinq louis.

– Et si je ne l'ai pas vue ?

– Je tiendrai cette somme à ta disposition. Maintenant, ajouta M. Octave, habille-toi et allons déjeuner au Café de Paris.

Au moment où les deux jeunes gens s'apprêtaient à partir, un nouveau coup de sonnette se fit entendre.

– Tiens ! dit Octave en riant, il serait curieux que ce fût la comtesse elle-même.

– Tais-toi ! dit Roland, tu me rends fou…

Germain entra, apportant une lettre sur un plateau d'argent.

– Une lettre d'elle ! dit M. Octave.

Roland prit cette lettre et l’examina avant de l’ouvrir.

L’écriture lui était inconnue, mais elle était allongée et menue, et trahissait une main de femme.

Roland rompit le cachet et courut à la signature. La signature était absente.

Il lut :

« Si monsieur Roland de Clayet est ce que l’on croit, ce qu’il paraît être, c’est-à-dire un jeune et hardi chevalier, digne du nom qu’il porte et de l’amour qu’il a inspiré, à son insu sans doute, il ne refusera pas d’obéir aux prescriptions suivantes :

« Il rentrera chez lui vers onze heures du soir, fera seller son cheval et gagnera la barrière de l’Étoile. Là, il prendra l’avenue de Saint-Cloud et la suivra jusqu’à Passy.

« Une fois à Passy, il gagnera la rue de la Pompe et il attendra… »

– Eh bien ! s’écria M. Octave, que te disais-je ?

– C’est étonnant ! murmurait Roland.

– Tu le vois, c’est elle.

– Mais ce n’est point son écriture.

– Es-tu bête ?… Est-ce qu’elle n’a pas une femme de chambre pour écrire ces lettres-là ?

– C’est juste.

Et Roland sonna.

– Connais-tu la rue de la Pompe, à Passy ?

– Oui, monsieur.

– Connais-tu l’écriture de la soubrette dont tu me parlais tout à l’heure ?

– Un peu, je crois, dit Germain d’un air de fatuité, et je crois que la péronnelle s’est permis d’écrire à monsieur…

Germain désigna la lettre du doigt, et dès lors Roland ne douta plus. C’était Baccarat qui lui écrivait et lui donnait un rendez-vous.

XLVI

– J’ai gagné mon pari, dit le jeune Octave en riant.

Il prit Roland par le bras et l’emmena déjeuner au Café de Paris.

Précisément, ce jour-là, le marquis de Chamery s’y trouvait. Rocambole déjeunait seul et ne se mêlait point à la conversation des trois ou quatre habitués, qui connaissaient parfaitement, du reste, le jeune M. Octave et son ami Roland de Clayet.

– Tiens ! dirent ces messieurs, voilà Octave tout vêtu de noir.

– Couleur d’héritier.

– Tiens ! voilà Roland !

– Un mort qui ressuscite !

– Messieurs, répondit Roland en allant prendre la main du marquis, permettez à mon fantôme de vous présenter notre ami Octave, un héritier de soixante mille livres de rente.

– Et moi, messieurs, répliqua Octave, laissez-moi vous présenter le dernier représentant de la Table ronde, le preux Roland, descendant en ligne directe du héros de Roncevaux.

Roland salua.

– Figurez-vous, messieurs, reprit Octave, que notre ami est tout simplement un volcan.

– Pardon, interrompit Rocambole, pourriez-vous nous dire, monsieur, ce qu’il y a de commun entre un chevalier de la Table ronde et un volcan ?

– Peu de chose, en apparence, beaucoup en réalité.

– Voyons ?

– Mon ami Roland est un volcan, en ce sens qu’il est toujours amoureux.

– Très bien.

– Il est un preux du Moyen Âge, parce que ses amours ont une couleur chevaleresque impossible à retrouver de nos jours.

– À merveille ! je demande quelques détails.

– Vous les aurez, répondit le jeune M. Octave, qui se mit à table et fit d’abord sa carte.

– Comment ! Roland est amoureux ? murmura-t-on à la ronde.

– Amoureux fou, dit Octave.

– Et… heureux ?

– Sur le point de l’être.

Roland prit un air modeste.

– Messieurs, dit-il, je vous en prie, assez !…

– Du tout, du tout, je veux des détails, dit un des amis de M. Octave.

– Eh bien ! je vais vous en donner.

Et le jeune M. Octave ajouta avec une gravité superbe :

– Mon ami Roland revient d'Allemagne, messieurs. Là, il a sauvé la vie, au péril de ses jours, comme disent les journaux, à une jeune et belle comtesse russe… vous comprenez que nous sommes obligés, pour la morale et les convenances, de l'appeler la comtesse *Neuf-Étoiles.*

– Très bien, allez toujours.

– La comtesse sauvée, notre ami, qui se mourait d'amour la veille pour une autre dame, a oublié instantanément cette dernière…

– Pour devenir amoureux de madame Neuf-Étoiles, n'est-ce pas ?

– Et il est advenu ?

– Que la comtesse reconnaissante est arrivée à Paris incognito et a écrit à notre ami un billet dont voici le sens : « Si le preux Roland de Clayet est digne de l'amour qu'il inspire, à minuit, l'heure des fantômes, il montera à cheval et se rendra… etc., etc. » Vous comprenez ?

– Mais c'est plein de mystère !…

– Voilà un amour comme j'en voudrais un, dit le marquis de Chamery en riant, et j'ai bonne envie de chercher querelle à Roland, de le tuer et d'aller ce soir à sa place.

– Ceci est une idée à laquelle vous me permettrez de réfléchir, murmura Roland. En attendant, laissez-moi déjeuner.

Et l'on parla d'autre chose.

C'était la première fois que Rocambole voyait le jeune M. Octave.

Il le toisa d'un coup d'œil et le devina tout entier.

– Voilà un bambin, se dit-il, qui peut être précieux à l'occasion.

Roland avait présenté les deux jeunes gens l'un à l'autre.

– Monsieur, dit Rocambole, M. de Clayet nous a bien souvent parlé de vous, à Fabien et à moi ; si vous êtes assez aimable pour venir me voir quelquefois, rue de Verneuil, vous nous ferez grand plaisir.

Le bambin s'inclina, ravi.

Le marquis de Chamery redevint silencieux et parut bientôt absorbé par une méditation profonde. Mais il n'en écoutait pas moins avec une attention très sérieuse les folies et les paradoxes qui se débitaient autour de lui, et il eut bientôt la conviction que M. Octave était déjà le confident de tous les secrets de Roland.

– Oh ! oh ! pensa-t-il, j'avais besoin d'un indiscret, mais je crains à présent qu'il ne le soit trop… Nous ne sommes pas prêts encore…

Et comme les deux jeunes gens, leur déjeuner fini, se levaient de table, il prit Roland par le bras et l'attira à l'écart.

– Mon cher ami, dit-il, voulez-vous que je vous dise quel est à mon sens le plus grand philosophe des temps modernes ?

– Je ne sais, répondit Roland surpris.

– C'est Lafontaine.

– Et pourquoi ?

– Parce qu'il a écrit, entre autres moralités de haute sapience, comme eût dit Rabelais, l'histoire d'une certaine peau d'ours…

Roland tressaillit, rougit et balbutia.

– Mon cher, poursuivit Rocambole, je ne sais pas si la comtesse Artoff est revenue à Paris incognito et pour vous ; je ne sais pas davantage si elle vous attend à minuit… mais ce que je sais bien, c'est que si elle venait à apprendre que vous vous êtes vanté, par la bouche d'un jeune homme comme votre ami, d'avoir rendez-vous avec elle, et cela en plein Café de Paris, elle ne viendrait certainement pas à ce rendez-vous.

– Vous avez raison, dit Roland avec franchise, j'ai eu tort de me confier à Octave, c'est un étourdi.

Et il quitta le Café de Paris, tandis que Rocambole se disait : « Je vais faire un tour à Passy et donner quelques instructions à mon élève. »

Roland avait été sensible à la leçon de Rocambole. Il recommanda le secret à son ami le jeune M. Octave, qu'il laissa vers deux heures de l'après-midi chez un marchand de chevaux des Champs-Élysées, rentra chez lui et y lut et relut plusieurs fois le billet mystérieux.

À cinq heures il se fit conduire rue de Verneuil et alla dîner chez Fabien.

Il y retrouva le marquis. Ce dernier était arrivé chez son beau-frère quelques minutes avant le dîner et l'avait trouvé dans son fumoir occupé à écrire plusieurs lettres.

– Mon cher ami, lui avait dit le marquis, sais-tu bien une chose ?

– Laquelle ?

– C'est que ton ami Roland est un fat.

– À propos de quoi me dis-tu cela ?

– Oh ! mon Dieu ! répondit Rocambole, c'est que, à l'entendre, ses amours ont pris une tournure sérieuse.

– La comtesse est donc de retour ?

– À ce qu'il paraît.

– Depuis quand ?

– Depuis deux jours.

– Avec son mari ?

– Non, sans lui.

– Voici qui m'étonne, dit Fabien. Je connais le comte ; je le sais très amoureux de sa femme et incapable de la laisser revenir seule à Paris.

– Cela est cependant. Ce matin même, en plein Café de Paris, où nous déjeunions, Roland nous a raconté que la dame dont il était éperdument amoureux était arrivée incognito tout exprès pour lui, et qu'elle était allée se cacher à Passy, où elle l'attend ce soir, à minuit.

Fabien haussa les épaules.

– Si cela était, dit-il, je ne croirais plus à rien.

– Pourquoi ce scepticisme ?

– Parce que, l'hiver dernier encore, la comtesse était aussi éprise de son mari que son mari se montre amoureux d'elle.

– L'amour passe, mon cher.

– Et que, acheva Fabien gravement, il faut qu'une femme ait perdu la tête pour préférer un fou comme Roland à un homme comme le comte Artoff. Tu ne le connais pas ?

– Je ne l'ai jamais vu, répondit Rocambole avec un calme parfait.

– Eh bien ! figure-toi le plus accompli des héros de roman, un type chevaleresque, un gentilhomme de vraie race, un homme de vingt-huit ans, qui aurait pu poser devant Pradier.

– Après ? dit Rocambole.

– J'ai beaucoup connu le comte, poursuivit Fabien, avant et après son mariage. La femme qu'il a épousée a été une courtisane, et est devenue une sainte. Ce ne sera qu'après avoir vu de mes deux yeux celle qui se nomma Baccarat laisser à ses genoux ce niais de Roland, que je pourrai croire au bonheur dont il se vante.

– Ah ! mais, interrompit Rocambole, c'est qu'il s'en vante très fort. Et au train dont il va, tout Paris le saura dans deux jours.

– Dans ce cas, je ne donne plus un louis de la peau de Roland.

– Pourquoi ?

– Parce que le comte Artoff le tuera.

– Bah !… tu crois ?

– Ah ! mon cher, dit Fabien, je me souviens d'avoir vu le comte en colère une seule fois : ce n'était pas un homme, c'était un tigre !

– En vérité !…

– Il y a quatre ou cinq ans de cela ; je le connaissais à peine alors. J'étais entré par hasard, avec un de mes amis, dans un cercle dont il faisait partie.

– Où cela ? demanda curieusement Rocambole.

– Rue de la Chaussée d'Antin.

– Ah !…

– C'était, je crois, continua Fabien, tout au commencement de cette belle passion qui devait donner une couronne de comtesse à Baccarat. Le comte était très amoureux, et il voulait, à tout prix, le prouver. Au moment où j'entrai, un jeune homme, un fou connu, me dit-on, dans le monde galant, sous le nom de Chérubin, venait de se vanter qu'il séduirait Baccarat en huit jours.

– L'impertinent ! dit Rocambole.

– Le comte, cet homme froid et poli, en entendant les paroles pleines de forfanterie de ce jeune homme, lui dit alors :

« – Je vous parie cinq cent mille francs que vous ne réussirez pas.

« – J'accepte ! dit Chérubin.

« – Si Baccarat vous aime, continua-t-il, je vous donnerai cinq cent mille francs.

« – Et si… elle ne m'aime pas ?

« – Je vous tuerai, dit le comte.

– Tiens ! observa Rocambole avec la naïveté d'un enfant, je suppose que l'autre n'a pas tenu.

– Ma foi ! dit Fabien, c'est tout ce que j'ai su de cette histoire, et je n'ai jamais osé questionner le comte, mais j'en ai conclu qu'il était homme à tuer un rival – et gare à Roland !

Rocambole se disait, tandis que son beau-frère parlait ainsi : « Vous êtes un grand niais, mon Rocambole, et vous n'avez pas la mémoire des physionomies, car vous étiez au club, ce jour-là, vous y avez vu Fabien et l'avez si peu remarqué, que lorsque vous êtes rentré dans le monde parisien, vêtu de la peau de M. le marquis de Chamery, vous êtes demeuré convaincu de n'avoir jamais connu le vicomte. »

– À quoi penses-tu ? demanda le vicomte Fabien d'Asmolles.

– Je pense, répondit le faux marquis, que ton ami Roland est un homme perdu, car le comte le tuera.

Comme Rocambole achevait cette prédiction sinistre, la porte s'ouvrit, et M. Roland de Clayet se montra sur le seuil.

– Tiens, le voilà, dit Fabien.

Roland avait l'attitude orgueilleuse et modeste à la fois d'un triomphateur.

– Mon cher ami, lui dit Fabien, j'en apprends de belles sur ton compte.

– Bah ! dit Roland.

– Et Chamery vient de m'apprendre des choses… plus que bizarres…

– Chut ! fit Roland.

Et il fredonna d’un air vainqueur :

C’est un mystère…

– C’est si peu un mystère, dit Rocambole, que vous venez dîner ici ce soir, comme vous êtes allé déjeuner ce matin au Café de Paris.

Roland rougit comme un écolier.

– Mon bel ami, poursuivit Rocambole avec froideur, vous êtes pourtant assez expérimenté pour savoir qu’il est des choses que l’on doit cacher avec soin, de peur de passer pour un indiscret. Eh bien ! franchement, on vous prendrait pour un écolier.

Roland se mordit les lèvres.

– Outre qu’il est de mauvais goût de crier ses bonnes fortunes par dessus les toits, continua Rocambole, c’est dangereux.

– Monsieur !… fit Roland blessé.

– Bah ! dit Fabien, nous sommes tes aînés, mon cher ami, et tu nous permettras bien de te faire un peu de morale. Ce que dit Chamery est juste. D’abord si la comtesse t’a écrit… ce que j’ai de la peine à croire…

– Voici sa lettre, répliqua Roland.

– Tu devrais la garder pour toi, acheva le vicomte, attendu que c’est fort mal d’abord de compromettre une femme, ensuite que c’est risquer un duel avec son mari.

– Cela m’est bien égal.

Fabien haussa les épaules.

– Est-ce que tu oserais reparaître aux yeux de la comtesse si tu avais tué son mari ? dit-il avec dédain.

Roland ne répondit pas.

– Enfin, ajouta Fabien, tu oublies que je suis lié avec le comte Artoff, que tu es pareillement mon ami, et que si tu venais à être aimé de sa femme, cela me placerait dans une situation très difficile.

M. de Clayet baissait la tête et n’osait répondre.

Fabien lui mit affectueusement une main sur l’épaule.

– Voyons ! lui dit-il, fais-moi ta confession tout entière. Tu as déjà raconté ta prétendue bonne fortune à tous les jeunes gens de ton club ?

– Mais non, balbutia Roland.

– Cela est si vrai, poursuivit Fabien, que je demeure persuadé qu’on t’a mystifié.

– Mystifié ?…

– Parbleu ! c’est un ami quelconque, à qui tu as avoué ta belle passion pour la comtesse Artoff, qui aura imaginé la lettre du rendez-vous.

Roland devint fort pâle.

– Oh ! dit-il, qui donc oserait ?

Fabien se prit à rire.

– Je donnerais ma tête à couper, j’exposerais ma main sur le bûcher de Mucius Scevola, plutôt que de croire à ton succès.

– Et pourquoi ? demanda Roland d’un ton plein d’aigreur.

– Mais, parce que la comtesse aime son mari, et qu’elle a de bons yeux.

– L’amour est-il donc une affaire de longue vue ?

– Oui, souvent. Quand une femme a de bons yeux, elle peut toujours constater les avantages de l’homme qu’elle aime. Selon moi, tu ne vaux le comte Artoff ni moralement ni physiquement.

– Sans doute, M. Roland de Clayet allait éclater et protester contre cette âpre et sévère mercuriale, lorsque la porte du fumoir s’ouvrit de nouveau.

La vicomtesse d’Asmolles, née Blanche de Chamery, montra son noble et beau visage sur le seuil.

– Messieurs, dit-elle, voulez-vous me faire le plaisir de venir dîner ? Je suis servie.

Roland lui offrit la main, et devant le pudique sourire de l’ange, la colère de l’homme tomba.

À onze heures du soir, M. Roland de Clayet quitta l’hôtel de Chamery pour rentrer chez lui, rue de Provence.

L’étourdi avait été si bien molesté par son vieil ami Fabien, qu’il lui avait juré d’être discret.

– D’ailleurs, lui avait dit le vicomte, je connais si bien la comtesse, que j’ai la conviction que tu es mystifié. Du reste, je t’attends demain. Tu seras fixé.

– Soit ! avait dit Roland en s’en allant, à demain.

Et il était parti un peu moins sûr de son triomphe, un peu inquiet des paroles de Fabien.

– Cependant, se dit-il en montant à cheval, je veux en avoir le cœur net.

Et Roland monta les Champs-Élysées au galop, prit l’avenue de Saint-Cloud et arriva bientôt à Passy, dans la rue de la Pompe, celle que désignait le billet mystérieux.

Minuit allait bientôt sonner et la rue était déserte…

XLVII

Il tombait une pluie fine et serrée, aucune voiture ne passait dans la rue, aucune clarté ne brillait aux croisées des rares maisons espacées entre des jardins qui forment cette longue rue qui traverse Passy du sud-est au nord-ouest.

– Diable ! pensa Roland, Fabien aurait-il dit vrai ! serais-je mystifié ?

Il attendit dix minutes, puis un quart d'heure. La pluie lui fouettait le visage.

Le silence d'une ville de province régnait autour de lui.

Cependant, comme il commençait à perdre patience, une lueur se fit dans le lointain, du côté du Bois. Roland reconnut ces lanternes à la clarté blanche et décuplée par une optique des voitures de maître.

Son cœur se prit à battre et il poussa son cheval à la rencontre de la voiture.

C'était un coupé bas qui s'arrêta à dix pas du cavalier.

Le cavalier poussa son cheval. Alors un valet de pied sauta du haut du siège.

– Monsieur de Clayet ? dit-il d'un ton interrogatif.

– C'est moi, dit Roland.

Le valet salua profondément.

– Si monsieur veut mettre pied à terre…

Roland descendit de cheval.

Alors le valet reprit :

– Monsieur va monter dans le coupé qui le conduira à destination et le ramènera ensuite ici.

– Ah ! ici ? dit Roland.

– Monsieur m'y retrouvera tenant son cheval en main.

Et le valet ouvrit la portière du coupé.

Le coupé était vide.

– Allons, pensa Roland, dont la nature fanfaronne avait repris le dessus et qui ne supposait déjà plus qu'il pût être mystifié, la comtesse fait bien les choses, elle veut bien me recevoir chez elle.

Il monta, le valet referma la portière, et le coupé partit au grand trot de ses carrossiers.

– Où me mène-t-on ? se demanda alors Roland.

Il regarda, mais ce fut avec une sorte de stupeur qu'il reconnut que les glaces du coupé étaient dépolies et ne laissaient passer qu'un jour blanc et mat, qui ne permettait pas de rien distinguer au dehors.

Il voulut les baisser… les glaces étaient disposées de façon à ne pouvoir ni se lever, ni se baisser sans l'aide de quelque mystérieux ressort que la main du jeune homme ne parvint point à rencontrer.

Alors il songea à ouvrir toutes les portières… Toutes deux étaient fermées comme avec un verrou extérieur et il n'existait en dedans aucun levier d'ivoire.

Roland était prisonnier dans une voiture.

– Oh ! oh ! se dit-il, se souvenant de nouveau des paroles de Fabien.

Et, un moment encore, il crut à une mystification. Il frappa aux glaces des portières, à celles du devant, il cria, appela…

La voiture continua à rouler.

Dans un premier mouvement de colère, Roland songea à briser l'une des glaces d'un coup de poing.

Fort heureusement, une sage réflexion l'arrêta net.

Roland avait lu beaucoup de romans, et dans ces romans il se souvenait avoir vu que les femmes d'un certain monde aiment à s'entourer de toutes sortes de mystères.

– La comtesse est prudente, pensa-t-il, elle ne veut pas que je sache en quel lieu elle me reçoit.

Et il se résigna à demeurer dans sa prison roulante.

La voiture courut environ dix minutes, tourna (Roland le sentit) et parut changer de direction.

Au bout de dix minutes, elle s'arrêta, et notre héros entendit le bruit d'une porte à deux battants qui s'ouvrait devant elle.

La voiture s'avança pendant quelques instants encore puis la porte se referma. En même temps, on ouvrit la portière, et une bouffée d'air froid et humide vint frapper Roland au visage.

– Descendez, lui dit-on en allemand.

Le jeune homme sortit du coupé, et, d'un regard rapide, inventoria les objets qui l'environnaient et le lieu où on l'avait conduit.

La nuit était obscure, il pleuvait toujours.

Roland reconnut qu'il se trouvait dans une cour entourée de grands murs, qu'il avait en face de lui un joli pavillon à deux étages, aux fenêtres desquels brillait une clarté discrète et pleine de mystérieuses promesses.

Mais il fut loin de se douter qu'on l'avait amené dans cette même rue de la Pompe où il attendait une demi-heure auparavant.

La voiture avait longé la rue, était descendue jusqu'au quai, puis, tournant sur elle-même, elle était revenue sur ses pas.

L'homme qui avait ouvert la portière, disant à Roland « Descendez, » en langue allemande, lui prit la main et ajouta : – Suivez-moi.

Roland monta, sur les pas de son guide, les marches du perron et pénétra dans un petit vestibule, puis il gravit l'escalier en coquille, arriva au premier étage, traversa le salon, et s'arrêta ébloui et le cœur palpitant sur le seuil de cette jolie chambre à coucher fond bleu qui avait huit jours auparavant, fait l'admiration de Rebecca, cette sœur naturelle de la comtesse Artoff.

La pièce était peu éclairée. Une lampe discrètement couverte d'un abat-jour était placée dans un coin, sur un petit guéridon de laque.

Seulement – et c'était la cause de l'éblouissement de Roland –, si faible que fût cette clarté, elle avait permis au jeune homme d'apercevoir une femme. Cette femme était assise près du foyer, dans un grand fauteuil. Elle avait le sourire un peu triste, le regard profond, la luxuriante chevelure dorée de Baccarat, et la ressemblance était si frappante, que l'amoureux jeune homme courut à elle, tomba à genoux, appuya ses lèvres sur la main blanche et fine qu'elle lui tendait et murmura :

– Ah ! vous êtes noble et bonne, madame la comtesse.

Elle lui pressa la main silencieusement, comme si elle eût été dominée par une vive émotion ; puis elle le releva, et lui dit d'une voix tremblante :

– Asseyez-vous là… près de moi…

Roland était fat, indiscret, vantard, mais il était de bonne foi dans ses illusions, et il était tellement persuadé qu'il aimait la comtesse à en mourir, que tout son sang afflua à son cœur, et que plusieurs minutes s'écoulèrent sans que ni lui, ni celle qu'il prenait pour Baccarat, puissent échanger un mot.

La fausse comtesse Artoff avait-elle merveilleusement étudié et retenu, grâce aux patientes leçons de Rocambole son rôle de grande dame, ou bien cette aisance de manières, cette vivacité d'esprit, cette retenue habilement calculée qui semblent innées chez quelques femmes du monde galant sorties de la boue, et que le hasard élève au niveau du vrai monde, s'étaient-elles révélées en elle du jour où une opulence relative était venue remplacer sa misère, et changer ses haillons en robes de soie ?

C'est là une question difficile à résoudre. Toujours est-il qu'à partir du moment où le marquis de Chamery lui avait dit : « Tu te nommes la comtesse Artoff, » Rebecca s'était si bien identifiée à son nouveau rôle, qu'un homme moins étourdi, plus expérimenté que Roland, s'y fût lui-même laissé prendre.

Lorsqu'elle eut donné le temps convenable de se dissiper à cette émotion habilement jouée, la fausse Baccarat que, pour la clarté de notre récit, nous appellerons provisoirement la comtesse, attacha un regard humide de reconnaissance et d'amour sur Roland, qui tremblait comme un écolier à son premier rendez-vous.

– Ainsi donc, lui dit-elle, je vous dois la vie, monsieur ?…

– Ah ! madame, répondit le jeune homme avec enthousiasme, que ne puis-je exposer la mienne chaque jour pour l'amour de vous !

Elle eut un sourire charmant.

– Vous êtes un jeune fou, dit-elle.

– Fou ! parce que je vous aime…

– Hélas ! soupira-t-elle, je devrais dire que nous sommes fous tous deux, car, moi aussi, je vous aime…

Elle cacha sa tête dans ses mains, et l'amoureux Roland crut voir une larme jaillir au travers de ses doigts. Mais bientôt elle parut revenir au sentiment du devoir que lui imposaient et son nom et son rang, et se remettant de son trouble, souriant d'un air moqueur, se montrant telle enfin qu'avait dû être souvent la comtesse Artoff lorsqu'elle se nommait Baccarat, elle lui indiqua le fauteuil où il était assis tout à l'heure.

– Asseyez-vous donc, lui dit-elle, et soyez raisonnable, ou bien…

Et le menaça du doigt.

– Ou bien je vous renvoie à l'instant.

Et Roland, un peu calmé par ce ton railleur, obéit et s'assit.

– Maintenant, dit-elle, reprenant la place qu'elle occupait lorsqu'il était entré, et lui abandonnant de nouveau sa main, causons.

– Oh ! je vous aime, et depuis quinze jours…

– Bon ! je sais ce que vous allez me dire. Depuis quinze jours que vous avez espéré, désespéré, souffert le martyre…

– Oh ! oui, fit-il, mettant la main sur son cœur, avec un geste tragique.

– Puis, continua-t-elle, souriant toujours, vous avez reçu mon billet, vous l'avez lu, relu.

– Depuis ce matin…

– Très bien. Vous êtes venu ici le cœur palpitant, ivre d'espoir… que sais-je ? Vous voyez bien, mon pauvre enfant, acheva-t-elle en redevenant sérieuse, que je suis une vieille femme et que je sais par cœur toutes les phrases, tous les chapitres de la passion.

– Vous êtes belle… et je vous aime… murmura Roland avec enthousiasme.

Elle eut un de ces sourires que la Baccarat des anciens jours lui eût enviés.

– S'il en était autrement, lui dit-elle, seriez-vous donc ici ?

Puis elle continua gravement :

– Écoutez, lui dit-elle, puisque, vous le voyez, je sais si bien ce que vous avez pu espérer et souffrir, écoutez maintenant ma petite histoire à moi.

– Parlez, madame, parlez, dit Roland.

– Mon enfant, poursuivit-elle, prenant un ton paternel, je n'ai pas toujours été la comtesse Artoff… je n'ai pas toujours été du monde… On m'a nommée Baccarat.

– Ah ! qu'importe ! fit Roland.

– Écoutez-moi donc. Baccarat n'avait jamais aimé ; un jour elle fut touchée par l'amour, et elle devint la comtesse Artoff. Ce jour-là, mon enfant, la courtisane se repentit et devint femme honnête, elle se jura de respecter le nom qu'un homme de cœur lui donnait pour la purifier du passé. Pendant quatre années, elle a aimé, adoré son mari.

Ici la prétendue comtesse Artoff cacha sa tête dans ses mains, et crut devoir se montrer très émue.

Ensuite elle reprit :

– Ah ! pourquoi êtes-vous venu vous placer sur mon chemin ? pourquoi vous ai-je rencontré ? Le jour où je vous ai vu, mon cœur s'est pris à battre, ma raison s'est égarée… Je suis redevenue Baccarat. Et cet homme si noble et si bon, qui avait tendu la main à la femme tombée, cet homme, hier encore adoré, m'est devenu odieux.

Des larmes étaient de rigueur après un pareil aveu que la passion venait d'arracher à la fausse Baccarat. Aussi éclata-t-elle en sanglots, en murmurant cette phrase à effet :

– Mon Dieu ! mon Dieu ! comme je l'aime !

À cette exclamation, que semblait arracher à Rebecca la violence de sa passion pour Roland de Clayet, celui-ci crut devoir répondre par cette autre exclamation non moins mélodramatique :

– Je crois que je vais mourir !

Mais la fausse comtesse, pensant probablement qu'il ne fallait pas prolonger davantage la situation, se redressa calme et forte, prit la main de Roland et lui dit : – Mon mari arrive dans trois jours.

– Oh ! s'écria Roland, déjà !

– Hélas !

– Ah ! je le hais, cet homme…

– Soyez généreux, plaignez-le, plaignez-moi, car mon bonheur de quatre années va devenir une torture de tous les instants.

– Voulez-vous fuir avec moi ? proposa le jeune homme.

– Non, car nous irions au bout du monde qu'il nous y rejoindrait.

– Vous le craignez donc ?

– Il me tuerait.

– Quand je suis là ? fit Roland, qui se posa le poing sur la hanche et parodia Ruy Blas.

– Et il vous tuerait, ajouta-t-elle ; et je ne veux pas mourir ; et je ne veux pas que vous mouriez… il faut que vous m'aimiez, dit-elle d'une voix calme… Seulement, vous serez discret, n'est-ce-pas ? vis-à-vis de la terre entière ?…

– Oh ! certes, dit Roland, qui avait oublié déjà qu'il avait depuis le matin une vingtaine de confidents.

– Mais, peut-être, hélas !… quand il sera ici, reprit la fausse comtesse, ne pourrai-je vous voir tous les jours… Serez-vous patient ?… Vous direz-vous que celle qui vous aime souffre plus que vous ?

– J'attendrai et je souffrirai en silence.

Roland prononça ces mots d'un air fatal et résigné qui est *bien fait* au théâtre.

Et ces petites conditions posées, les deux amants songèrent enfin à prendre congé l'un de l'autre.

– Partez ; à ce soir, dit Rebecca.

– Où ?

– Ici.

– Comment viendrai-je ?

– Vous trouverez la voiture dans la rue où vous avez laissé votre cheval, répondit la sœur de Baccarat.

Puis elle reconduisit Roland jusqu'à la porte du salon et le poussa doucement dans l'escalier.

– J'ai le paradis dans le cœur !… murmura le jeune homme à bonnes fortunes, en mettant le pied dans la cour.

Roland de Clayet affectionnait les métaphores au suprême degré.

Le coupé, le même cocher, les mêmes chevaux attendaient. Le laquais allemand ouvrit la portière et la referma sur Roland, qui se trouva de nouveau prisonnier et dans l'impossibilité de voir au dehors.

La voiture partit et exécuta la même manœuvre, c'est-à-dire qu'elle descendit et remonta la rue pour s'arrêter à l'endroit où quelques heures plus tôt Roland l'avait rencontrée. Là, le valet qui avait gardé le cheval ouvrit la portière, et Roland descendit.

Le jeune homme lui mit un louis dans la main, sauta en selle, et partit au galop.

Pendant le premier quart d'heure de sa course, Roland eut les idées un peu confuses ; il ne se rendit pas un compte exact de ce qui venait de lui arriver. Mais, peu à peu, il parvint à classer ses souvenirs, à analyser ses sensations et, au moment où il traversait le rond-point des Champs-Élysées, cet homme, chez lui la vanité tenait un à un tous les sentiments, cessa d'être amoureux pour être fat.

– C'est égal, se dit-il, outre que j'aime la comtesse, il faut avouer que j'ai une assez jolie chance : la comtesse est une femme très à la mode, et je vais être discret de façon à ce que l'on sache un peu par-ci par-là qu'elle a daigné jeter sur moi un regard favorable.

En passant sous les fenêtres de son cercle, il leva la tête.

– Qui sait ? se dit-il, Octave a peut-être passé la nuit à jouer et se trouve-t-il encore là-haut ? Je ne serais pas fâché de lui conter tout cela et d'avoir son avis…

Un commissionnaire fumait philosophiquement à l'angle de la rue ; Roland l'appela, et, lui confiant à tenir son cheval au bord du trottoir, il monta.

Les salons du cercle étaient à peu près déserts. Cependant, au fond du fumoir, quelques petits messieurs à lorgnon achevaient un *mistigris.*

Mais le jeune M. Octave n'y était pas.

Roland redescendit tout désappointé et rentra chez lui de fort mauvaise humeur, malgré son bonheur insigne. Il se mit au lit en formant le souhait que le jeune M. Octave vint le réveiller vers midi, et malgré l'ardent amour que lui inspirait la comtesse, il ne tarda point à s'endormir.

À midi, un coup de sonnette l'éveilla en sursaut. Mais ce n'était pas le jeune Octave, ce confident attendu avec tant d'impatience. C'était le marquis de Chamery.

Rocambole entra souriant et lui tendit la main.

– Savez-vous, lui dit-il, pourquoi je viens vous voir ?

– Non, dit Roland.

– Je viens vous demander, ajouta railleusement l'élève de sir Williams, si vous n'auriez pas besoin d'un confident, et, dans ce cas, vous offrir mes humbles services.

Et Rocambole s'assit au chevet de M. de Clayet, ravi d'avoir enfin quelqu'un à qui il pût confier le secret qui l'étouffait.

XLVIII

Le lendemain du jour où Roland de Clayet avait été reçu dans cette maison mystérieuse de la rue de la Pompe par Rebecca, jouant à ravir le rôle de Baccarat, sa sœur puînée, la véritable comtesse Artoff, arrivait à Paris et descendait à son hôtel de la rue de la Pépinière.

La comtesse précédant son mari de deux jours, et le hasard semblait servir comme à souhait les plans ténébreux de Rocambole. Le jeune gentilhomme russe revenait en France par le Rhin et la Belgique, tandis que sa femme se dirigeait sur Paris par Strasbourg et la Lorraine. Seulement, le premier trajet étant plus long, Baccarat arrivait deux jours plus tôt.

La femme élégante qui descendit, tout enveloppée de fourrures, de sa berline de voyage au milieu de la cour de l'hôtel Artoff, était bien toujours cette éblouissante créature que la douleur et la joie, les angoisses d'une vie agitée d'abord, et les enchantements d'un dernier amour ensuite, n'avaient pu vieillir.

La trentième année venait de sonner pour la comtesse, et son front était demeuré blanc et uni, son regard jeune, son sourire charmant. Baccarat avait toujours vingt-deux ans. Celle qui avait tant aimé, tant souffert, avait retrouvé une seconde, une luxuriante jeunesse dans l'amour de cet homme qui n'était presque qu'un enfant le jour où, agenouillé devant elle, il l'avait supplié d'accepter sa main et son nom.

On se fait si vite au bonheur !

Baccarat était demeurée la noble femme que nous avons connue, la Providence des pauvres et des infortunés, l'amie, la consolatrice de tout ce qui souffrait ; mais ce nouvel et dernier amour que Dieu lui avait permis de ressentir comme une juste récompense de ses vertus, cet amour avait opéré en elle une métamorphose complète.

Pendant deux années le jeune comte avait voyagé avec sa femme.

Paris, la ville oublieuse, ce fleuve de Léthé moderne, avait bien vite oublié la funeste célébrité de Baccarat. Lorsque les deux époux étaient revenus, Paris avait salué la comtesse Artoff comme une jeune et belle étrangère, dont la vertu était aussi irréprochable que la beauté. On l'avait vue aux fêtes de l'hôtel de Kergaz, aux bals de la belle marquise de Van-Hop. Le prince K…, lord E…, le duc de Sallandrera, tous les étrangers de distinction s'étaient empressés de l'accueillir.

Baccarat n'existait plus.

Depuis six mois que la comtesse était absente, on s'entretenait partout de son prochain retour. Partout on l'attendait avec impatience ; partout on se promettait de l'accueillir avec empressement.

La comtesse arriva vers cinq heures du soir. Elle était attendue, tous ses gens étaient rangés dans la cour, et la saluèrent de leurs respectueuses acclamations. Elle se fit

conduire dans le cabinet de son mari, et après avoir pris un léger repas, elle se mit à dépouiller cette correspondance d'importance secondaire qui n'arrive pas par la poste, ordinairement, mais qui n'en est pas moins très volumineuse pour ceux qui reviennent à Paris après cinq ou six mois d'absence.

Une lettre encadrée de noir frappa son attention tout d'abord.

C'était le billet mortuaire de l'Espagnol don José, don José, le neveu du duc de Sallandrera, le fiancé de mademoiselle Conception, le seul obstacle qui, aux yeux de Baccarat, eût existé entre la jeune señora et le protégé du comte et de la comtesse Artoff, le duc de Château-Mailly.

La nouvelle de cette mort, sur laquelle, du reste, elle n'avait aucun détail, rendit Baccarat toute pensive. Elle prit une plume, écrivit un billet de trois lignes, sonna et le remit à un valet de pied : – Portez cela, dit-elle, à M. le duc de Château-Mailly.

Baccarat écrivait au jeune duc :

« Mon cher duc,

« Je suis à Paris depuis deux heures. Voulez-vous venir prendre ce soir même, et le plus tôt possible, une tasse de thé chez votre servante ?

« J'ai à causer longuement avec vous.

« Comtesse ARTOFF. »

Tandis que le valet courait à l'hôtel de Château-Mailly, qui, on s'en souvient, se trouvait situé place Beauveau, la comtesse se disait :

– M. de Château-Mailly est évidemment le mari qu'il faut à Conception. La pauvre enfant m'avait fait à moitié des confidences touchant don José : elle haïssait cet homme, que la volonté paternelle lui destinait pour mari. Don José mort, le duc de Sallandrera accordera bien certainement à M. de Château-Mailly la main de sa fille. Le duc est un digne jeune homme ; il a pour lui la grâce, la jeunesse, un grand nom, une grande fortune. Conception sera heureuse d'être sa femme. Et puis, acheva mentalement Baccarat, j'ai un intérêt secret, puissant, à faire ce mariage, un intérêt que le duc ignore et que je dois lui apprendre.

En attendant l'arrivée de son protégé, la comtesse écrivit cet autre billet :

« Ma bonne Cerise,

« J'arrive et j'irai te voir demain matin, si tu ne veux toi-même accourir ce soir chez moi.

« TA LOUISE. »

Et elle adressa la lettre à

Madame Léon Rolland,

Boulevard Beaumarchais, 60.

Dix minutes après, on annonça le duc de Château-Mailly.

Le duc était un homme de trente ans, un peu froid, un peu grave, et qui ne ressemblait plus à ce jeune comte étourdi que l'Anglais sir Arthur Collins avait jadis converti à sa détestable morale, lui offrant la fortune de son oncle pour prix de la séduction de madame Fernand Rocher.

Le duc aimait Conception de Sallandrera. Il l'aimait avec la résignation douloureuse de l'homme sans espoir.

Tandis que don José avait vécu, M. de Château-Mailly, dont la demande avait été refusée nettement par M. de Sallandrera, s'était tenu à l'écart, essayant d'oublier le rayonnant sourire et l'angélique beauté de Conception. Don José mort, le jeune duc, obéissant à l'égoïsme humain, avait éprouvé une joie involontaire, et l'espoir lui était revenu…

Mais, on le sait, le duc de Sallandrera et sa famille avaient quitté Paris presque aussitôt pour accompagner en Espagne la dépouille mortelle de don José. M. de Château-Mailly n'avait vu ni Conception, ni son père, avant leur départ, par un motif de haute convenance qu'il est facile de comprendre. Seulement, un faible rayon d'espoir s'était fait jour dans son cœur, espoir discret, espoir si léger qu'il n'osait l'avouer. Mais enfin il espérait.

Et tout à coup un mot de Baccarat lui arrivait. Ce mot venait doubler son espoir. Évidemment, si la comtesse Artoff le priait d'accourir, c'était pour lui annoncer un événement de quelque importance, ou tout au moins pour lui parler de Conception.

Quand le jeune duc arriva, il trouva la comtesse assise dans le cabinet de travail de son mari, ayant devant elle une table, et sur cette table un petit cahier de papier qui paraissait couvert d'une grosse écriture d'homme.

– Bonjour, duc, lui dit-elle en lui tendant la main : asseyez-vous là, près de moi.

Le duc baisa la main qu'elle lui tendit et répondit :

– Je me suis empressé, madame, de me rendre à votre aimable invitation. Je croyais, du reste, trouver le comte.

– Mon mari n'arrive que dans trois jours, et il est probable que j'eusse attendu son arrivée pour vous prier de venir nous voir sans cette lettre que j'ai ouverte, il y a une heure.

La comtesse montrait à M. de Château-Mailly le billet de faire-part de la mort de don José.

Le duc tressaillit, rougit et pâlit tour à tour.

– Oh ! dit-il, je le savais… J'ai assisté aux funérailles, et…

Il s'arrêta et parut hésiter.

– Et vous aimez toujours mademoiselle de Sallandrera.

– Toujours, murmura le duc d'une voix tremblante.

– Peut-être soupirerez-vous moins douloureusement, mon cher duc, dit la comtesse avec un sourire, quand je vous aurai lu ce manuscrit que voilà.

Elle montrait le petit papier placé devant elle.

– Qu’est-ce que cela ? demanda le duc.

– Attendez, et répondez d’abord à mes questions, s’il vous plaît.

– Parlez, j’écoute.

– N’avez-vous pas une branche de votre famille établie en Russie, à Odessa ?

– Oui, répondit le duc. Mon grand-oncle, le chevalier de Château-Mailly, a suivi, sous Louis XV, le duc de Choiseul, alors ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg. Devenu amoureux d’une demoiselle d’honneur de la tzarine, privé de fortune d’ailleurs en sa qualité de cadet, il a épousé l’objet de sa flamme, accepté le grade de colonel dans l’armée russe, et il est mort à Odessa général et comte de l’Empire, au commencement de ce siècle.

– Sans laisser d’enfants ?

– Pardon, je dois avoir plusieurs cousins en Russie. Mon grand-oncle avait trois fils ; mais, naturalisée russe, devenue russe de cœur et d’âme, cette branche de ma famille n’a conservé avec nous aucune relation, et mon père à moi, le marquis de Château-Mailly, colonel d’un régiment de hussards pendant la campagne de Russie, en 1812, a rencontré sur le champ de bataille un colonel de uhlans portant le même nom que lui, et probablement son cousin.

– Eh bien ! dit Baccarat, c’est précisément de celui-là que je veux vous parler.

– Ah ! vous le connaissez ?

– Oui, et c’est lui qui m’a remis ce manuscrit que voilà.

Le duc étendit la main.

– Attendez donc ! fit la comtesse. Ce manuscrit a un préambule.

– Et… ce préambule ?

– Le voici. Le comte Artoff, vous le savez, a une fort belle terre aux environs d’Odessa. Nous y avons passé les mois de janvier et février. À douze ou quinze verstes de notre château se trouve le château de votre parent…

– Le vieux colonel de uhlans ?

– Lui-même. Nous avons fait connaissance à un bal du prince gouverneur à Odessa. Ce nom de Château-Mailly, vous le pensez bien, nous a fort étonnés. Le comte a questionné le vieil officier ; celui-ci lui a appris qu’il était d’origine française, et nous a raconté l’histoire de son aïeul, telle que vous venez de nous la dire. Seulement il a amplifié le détail que vous me donniez tout à l’heure, de la rencontre d’un Château-Mailly russe et d’un Château-Mailly français à la retraite de Russie. Le Russe, vous le savez, c’était lui. Or, voici, d’après son dire, ce qui s’est passé entre lui et votre père. Le colonel français, à la tête d’une poignée de ses hussards, venait de charger le régiment de uhlans. Le colonel de ces derniers combattait au premier rang et les deux officiers arrivèrent à croiser le sabre. Ils se battirent avec acharnement ; le colonel français eut l’épaule entamée ; le colonel russe reçut un coup de pointe dans le bas-ventre. Cependant le combat continua, et tout à coup, les deux sabres, se heurtant avec une violence égale, se brisèrent tous deux à quelques pouces de la coquille.

« – Parbleu ! monsieur, cria le colonel de uhlans en français, langue que l’aristocratie russe parlait déjà alors, nous avons des armes qui me paraissent être de même trempe.

« – Comme ceux qui les manient, répondit courtoisement le colonel français.

« – Et, poursuivit le Russe, avant de vous casser la tête d’un coup de pistolet…

« Il mit la main sur ses fontes.

« Le colonel français l’imita.

« – Je ne serais pas fâché de savoir à qui j’ai eu affaire.

« Le Français retira son pistolet et dit, en ajustant son adversaire :

« – On me nomme le marquis de Château-Mailly.

« Et il fit feu.

« Mais le uhlan s’était baissé avec rapidité, la balle passa au-dessus de sa tête, et il s’écria :

« – Mon cousin !…

« Puis il remit son pistolet encore armé dans sa sacoche.

« – Votre cousin !

« – Je suis le chevalier de Château-Mailly, dit le uhlan.

« – Ah ! le fils de mon oncle.

« – Précisément. Par conséquent, votre cousin germain.

« – Pardon, monsieur, dit froidement le colonel de hussards, je ne vous connais pas, et je renie un Château-Mailly qui tire l’épée contre la France.

« – Vous oubliez que je suis né sujet russe…

« – C’est possible, dit le colonel, mais alors vous êtes un ennemi.

« Et il poussa son cheval en avant et enfonça le carré des uhlans, sans toutefois continuer le combat avec son cousin.

« Celui-ci en fit autant ; un gros de cosaques les sépara. Ils ne se sont jamais revus, acheva Baccarat.

– Je savais ces détails, dit le jeune duc, et je suis persuadé que mon oncle à la mode de Bretagne doit avoir une haine profonde de ses parents de France.

– Vous vous trompez…

– Bah !…

– Et je me suis engagée pour vous vis-à-vis du chevalier de Château-Mailly.

– Comment cela ?

– Le chevalier et le comte Artoff se sont liés, ils se sont vus souvent. Tantôt le premier venait en traîneau chez nous, tantôt nous allions chez lui. Il nous faisait mille questions sur vous, et je lui promis que, l’année prochaine, nous vous emmènerons à Odessa.

– Je le veux bien, dit le jeune homme en riant.

– Oh ! mais, ce n’est pas tout, continua Baccarat, et vous allez voir que je ne vous ai fait venir ici avec tant d’empressement, que parce que j’avais de bonnes nouvelles à vous donner.

– J’attends, dit le duc surpris.

– Un jour, la veille de notre départ, le vieux chevalier, qui était venu nous faire ses adieux, nous dit :

« – Quel âge a le petit duc ?

« – Près de trente ans, répondis-je.

« – Quelle est au juste sa fortune ?

« – Il a cinq cent mille livres de rente.

« – Songe-t-il à se marier ?

Cette question de son vieux parent que lui transmettait Baccarat fit tressaillir M. de Château-Mailly. Il crut, un moment, que la comtesse allait lui proposer un mariage et tâcher de lui faire oublier Conception.

– Je ne me marierai jamais, murmura-t-il avec tristesse.

– Écoutez toujours, reprit Baccarat. J’ai raconté au chevalier votre amour pour mademoiselle de Sallandrera.

– Ah ! vous lui avez dit…

– Tout, jusqu’au refus que j’ai éprouvé pour vous, jusqu’aux causes de ce refus.

Le nom de Sallandrera produisit chez lui une vive surprise :

– Mais, me dit-il, pourquoi l’a-t-on refusé ?

– Parce que le duc veut transmettre son nom à son neveu, don José.

– C’est une raison que je comprends, dit le chevalier. Mais si mon neveu était, à l’insu du duc, à son propre insu, à l’insu du monde entier, son parent en ligne directe…

– Son parent ! dit vivement M. de Château-Mailly.

– Peut-être… répondit Baccarat.

Et elle continua, souriant toujours :

– Avant d’aller plus loin, il faut que vous me parliez de votre généalogie. Votre trisaïeul n’était-il pas mestre de camp sous Louis XIV ?

– Précisément.

– Et ne fit-il point partie de l’escorte de gentilshommes français qui suivirent le roi Philippe V, petit-fils du grand roi, lorsqu’il alla prendre possession du trône d’Espagne ?

– Mais, dit le duc avec un sourire, vous savez aussi bien que moi l’histoire de ma famille.

– Mieux que vous, duc, et je vais vous prouver ce que j’avance : votre trisaïeul s’est marié en Espagne.

– Avec doña Luisa da Rocca, fille d’un excellent gentilhomme d’Aragon. Les da Rocca seraient-ils parents avec les Sallandrera ? demanda le duc.

– Non, dit Baccarat. Mais ce volumineux manuscrit que vous voyez là est une lettre du chevalier de Château-Mailly à vous adressée.

– À moi ?

– Il a passé à l’écrire, la nuit qui a précédé notre départ, et j’ai été chargée de vous la remettre. Si vous permettez, je vous la lirai, et vous verrez, acheva Baccarat, que vous êtes beaucoup moins éloigné de Conception – surtout don José étant mort – que vous ne le pensiez.

Et Baccarat déplia le manuscrit.

XLIX

La longue lettre de l’ancien colonel des uhlans, le chevalier de Château-Mailly, était conçue en ces termes :

Mon cher parent,

La comtesse Artoff m’apprend que vous êtes amoureux de mademoiselle de Sallandrera, et que, malgré votre fortune et votre titre de duc, on vous a refusé sa main.

Ceci m’engage à vous confier un secret de famille dont vous ferez peut-être votre profit.

À la mort du chevalier de Château-Mailly, qui, vous le savez sans doute, habitait alors Odessa, j’ai trouvé dans ses papiers le curieux document que je vous transcris tout au long. Il est écrit de la main de mon père et c’est lui qui parle :

J’avais environ vingt ans et j’étais mousquetaire de S. M. le roi de France, lorsque mon père, récemment créé duc, vint à mourir. Le duc de Château-Mailly mourait à cinquante-sept ans, d’une hypertrophie du cœur dont il souffrait depuis très longtemps.

Mon frère aîné, le marquis, était dans nos terres du Périgord, et il ne put recevoir les derniers adieux de notre père. Celui-ci, la veille de sa mort, me fit venir à son chevet et me raconta l’étrange histoire que voici :

Le marquis de Château-Mailly, capitaine aux gardes du corps de S. M. Louis XIV, fut un des gentilshommes qui accompagnèrent le jeune roi Philippe V à Madrid.

Le marquis avait alors vingt-cinq ans. Il était beau, brave, léger, un peu fanfaron et très querelleur.

Un soir, dans une rue de Madrid, il eut une altercation avec un gentilhomme espagnol, le duc de Sallandrera, jeune et brave comme lui.

Les deux jeunes gens mirent l’épée à la main et se battirent sous le balcon d’une señora dont la beauté était bien connue et fort réputée dans Madrid.

Tout Madrilène de quelque naissance et de quelque fortune avait cru devoir s’en montrer amoureux. Mais la señora était jusque-là restée insensible, même aux hommages du duc de Sallandrera.

En croisant le fer avec ce dernier, le marquis leva les yeux vers le balcon et salua la señora, qui respirait l’air du soir. La señora, qui ne l’avait jamais vu, le trouva charmant et lui sourit. Puis elle laissa tomber son mouchoir au pied des combattants.

– Monsieur le duc, dit alors le marquis, je crois que voilà le prix du vainqueur.

Et il porta à l'Espagnol un très vaillant coup d'épée, qui le coucha dans la poussière. Ensuite, il ramassa le mouchoir, le mit sur son cœur et salua de nouveau la señora. La señora Luisa da Rocca rougit un peu, rendit le salut et disparut derrière sa jalousie.

Cependant, le coup d'épée reçu par le duc n'était pas mortel, mais il le tint au lit pendant près de trois mois.

Le jour où le duc sortit pour la première fois, il rencontra un nombreux et brillant cortège qui arrêta un moment sa litière et ses porteurs. C'était le marquis de Château-Mailly qui se rendait à l'église avec une suite de gentilshommes français, et allait épouser mademoiselle Luisa da Rocca.

Le duc avait aimé, il aimait encore passionnément la jeune señora.

Il s'évanouit dans sa litière et sa blessure se rouvrit.

On le rapporta à demi mort à son hôtel.

Un an après, doña Luisa da Rocca, devenue marquise de Château-Mailly, mettait au monde un fils qui recevait le nom de Manuel Enguerrand.

Le duc de Sallandrera, rétabli de sa blessure, s'était marié quelques mois auparavant et avait épousé une fille de la noble maison de Ximenès.

À deux mois de distance, la jeune duchesse de Sallandrera mit au monde deux fils jumeaux – fait qui s'est renouvelé plusieurs fois, du reste, dans cette famille.

Le duc, guéri et marié, n'avait pas paru garder rancune au marquis de Château-Mailly. Le duc avait accepté l'emploi de chambellan à la nouvelle cour.

Le marquis, tout en restant au service du roi de France, était demeuré attaché extraordinairement au service du jeune monarque.

Les deux gentilshommes se rencontraient et se voyaient tous les jours, leurs femmes se recevaient mutuellement.

Cependant M. de Sallandrera demeurait au fond de son cœur très épris de doña Luisa, et cet amour grandissait de jour en jour, à l'insu de la jeune femme, à l'insu, surtout, de M. de Château-Mailly.

Un jour, un soir plutôt, que le marquis était retenu au palais pour son service, le duc arriva chez lui à l'improviste, trouva la señora doña Luisa seule et osa se jeter à ses pieds. La marquise le releva d'un geste hautain et le traita avec un tel mépris que le duc sortit la rage au cœur et dans un violent état d'exaspération.

Certes, si en ce moment il eût rencontré le marquis, il l'eût provoqué et forcé de remettre l'épée à la main.

Fort heureusement pour ce dernier, le roi avait eu fantaisie de partir pour l'Escurial après son souper.

Le lendemain, la colère du duc était calmée et la raison était revenue.

Mais les dédains de doña Luisa n'avaient fait qu'augmenter et irriter la passion du duc. Il se jura de triompher de la marquise, et un pareil serment fait par un homme comme lui ne pouvait être faussé. Seulement, il médita longuement, patiemment sa vengeance.

Les circonstances devaient, du reste, le servir à merveille. Quelques semaines après, il arriva que le roi Philippe V eut besoin d'envoyer un message secret à son aïeul Louis XIV, et ce fut le marquis de Château-Mailly qui fut chargé de le porter. Le marquis partit donc, laissant sa jeune femme à Madrid.

Le fils du marquis avait alors trois mois. Sa mère avait voulu l'allaiter elle-même, et ne s'en séparait ni jour ni nuit.

Le duc, on le sait, était père de deux jumeaux.

Ces jumeaux avaient près de deux mois, et ils étaient précoces à ce point qu'on leur eût facilement donné le double de leur âge.

Or, doña Pepa Ximenès, duchesse de Sallandrera, moins courageuse mère que la jeune marquise, s'était séparée de ses enfants et les avait placés chez une nourrice, à une courte distance de Madrid, sur la route de l'Escurial.

Ces détails que je donne là un peu trop complaisamment, en apparence, sont cependant indispensables pour l'intelligence de ce qui va suivre.

Le marquis de Château-Mailly était donc parti pour la France et devait y séjourner environ trois mois.

La jeune marquise profita de cette absence pour accomplir le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, pèlerinage obligatoire pour tout bon et fervent Espagnol.

On ne voyageait point alors comme aujourd'hui, et le luxe du grand roi n'avait pas encore franchi les Pyrénées, en dépit de ce mot fameux du souverain français qui supprimait cette barrière entre la France et l'Espagne.

La jeune marquise partit donc de Madrid avec un serviteur et une camérière. Le serviteur, à cheval, avait cette dernière en croupe.

La marquise, montée sur un beau genet andalou, et, du reste, très bonne écuyère, tenait son enfant dans ses bras.

Le duc de Sallandrera, caché dans une maison des faubourgs, vit passer, un matin, cette modeste caravane. Il avait acheté, à prix d'or, le silence et le concours des deux serviteurs de madame de Château-Mailly.

Une heure après, il montait à cheval à son tour et se mettait à la poursuite de la belle señora.

La route que suivait cette dernière était, comme presque toutes les routes d'Espagne, scabreuse, pénible, déserte. Tantôt suivant le cours du Mançanarez, tantôt montant par des rampes brusques au flanc de la sierra, elle allait de Madrid à un petit village situé à huit lieues, sans que le voyageur aperçut à droite ou à gauche une maison, une ferme, une simple *posada* – ainsi nomme-t-on les cabarets du pays espagnol.

La marquise avait fixé ce village comme le but de sa première couchée ; mais on était alors en été, les jours étaient grands, les chevaux frais, et comme le soleil était encore haut à l'horizon, lorsque la caravane atteignit le village, on passa outre pour aller s'arrêter à trois lieues plus loin, dans une petite auberge isolée.

La nuit arrivait quand la marquise mit pied à terre.

Le paysage environnant, l'aspect misérable et presque sinistre de l'auberge, eussent été dignes du pinceau de Salvador Rosa. La posada était bâtie au bord d'un ravin profond, escarpé, dominé par une forêt de chêne d'un vert sombre qui s'étageait aux flancs d'une montagne presque à pic. Au fond du ravin roulait un torrent.

Deux vieillards étaient les seuls habitants, les seuls hôtes de cette demeure qui semblait faite pour être le théâtre d'un crime. Les deux hôtes cédèrent leur unique lit à la marquise et allèrent s'installer dans la grange.

Mais la marquise, agitée sans doute par un pressentiment sinistre, préféra passer la nuit sur une chaise, auprès du feu.

Son enfant avait été placé auprès d'elle, sur un matelas.

Le domestique et la camérière qui l'accompagnaient étaient allés partager le lit improvisé des deux cabaretiers.

La señora doña Luisa eut peur de cet isolement dans lequel elle se trouvait. Elle se leva, alla ouvrir la porte de la chaumière et prêta une oreille inquiète. Mais le ciel s'illuminait des rayons de la lune, la route était déserte et un profond silence régnait autour de la posada.

La marquise se replaça auprès du feu, et vers minuit le sommeil commençait à la gagner, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup, et un homme apparut qui arracha un cri d'épouvante à la jeune femme. Cet homme, on le devine, c'était le duc de Sallandrera. Le duc était pâle et sinistre comme un homme résolu à commettre une mauvaise action.

La marquise, saisie de terreur et comprenant pourquoi le duc était là, à cette heure, se précipita sur son enfant, le prit dans ses bras et voulut fuir.

Le duc essaya de lui barrer le passage, mais elle le repoussa avec une énergie sans pareille, et s'élança hors de la posada. Alors le duc, un moment étourdi, s'élança à sa poursuite. La marquise, entendant les pas du duc derrière elle, sentit sa raison l'abandonner et elle précipita sa course, ne sachant où elle allait et ne voyant plus devant elle.

La route, très étroite, flanquait le ravin comme une guirlande blanchâtre, tantôt descendant, tantôt remontant et toujours bordant le précipice.

Madame de Château-Mailly éperdue, épouvantée, comme ces chevaux saisis de vertige qui ne connaissent plus la voix de leur cavalier, qui demeurent insensibles aux violentes douleurs du mors et de l'éperon, courait toujours, serrant son enfant sur son cœur et entendant résonner à ses oreilles les pas précipités du duc.

Tout à coup elle arriva en un endroit où la route tournait brusquement et où le précipice était si escarpé, qu'on avait placé des garde-fous de distance en distance.

En ce moment-là, le duc l'atteignit…

Pour échapper à son ennemi, elle s'élança et voulut se jeter dans le ravin…

Mais le duc la retint par ses vêtements et la cloua sur le bord de l'abîme.

Hélas ! la malheureuse mère avait fait un brusque mouvement pour lui échapper, ses bras s'étaient détendus, son enfant était tombé… La pauvre petite créature était allée se briser à cent pieds de profondeur sur une pointe de rocher !

Et quand le duc arracha la mère à la mort, lorsqu'elle se retourna vers lui, les cheveux épars, l'œil en feu, les lèvres béantes, ce n'était déjà plus la femme jalouse de son honneur qui préférait le trépas à l'infamie, c'était une pauvre mère qui le regardait avec stupeur et finit par jeter un bruyant éclat de rire…

Elle était folle !

Il est de terribles, d'étranges situations, qu'il est presque impossible de redire.

La nuit qui s'écoula fut pour le duc de Sallandrera un siècle tout entier d'agonie.

La veille, le duc avait trente ans à peine, le lendemain, au soleil levant, c'était un vieillard ; ses cheveux avaient blanchi.

La posada, isolée au bord de la sierra, offrit au jour un navrant et lugubre spectacle.

Sur le lit qui lui était destiné la veille, la marquise, folle à lier, riait et pleurait tour à tour.

Autour du lit, les deux hôteliers, qui ne comprenaient rien à ce qui s'était passé, le serviteur et la camérière infidèles que l'or du duc avait gagnés, et qui s'étonnaient de l'absence du pauvre enfant mort, se tenaient debout, mornes, consternés, se demandant quel drame lugubre avait empli cette nuit lumineuse et pleine de silence de la sierra.

Au chevet, agenouillé, le duc fondait en larmes. Le remords s'étant emparé de lui.

Tout à coup il se leva, prit la main de la folle, et voulut lui demander pardon :

– Ah ! c'est toi ? lui dit-elle en souriant, toi, mon cher époux ! te voilà donc revenu ?

– Oui balbutia le duc, oui… c'est moi…

Et la marquise pressait les mains du duc, qu'elle prenait pour M. de Château-Mailly, et le duc se sentait mourir de honte et de douleur.

En ce moment des pas retentirent sur le seuil de la porte. Un homme entra.

Cet homme était un moine, un vieux moine à barbe blanche, le chapeau garni des coquillages du pèlerin.

Il revenait de l'ermitage de Saint-Jacques-de-Compostelle, et il mendiait son pain sur la route.

Il entra, et il fut frappé de ce rapprochement étrange d'une femme qui riait et de gens consternés. Mais le duc, lui, saisi d'une pieuse terreur, crut voir dans ce vieillard Dieu lui-même, qui avait quitté son paradis pour venir rendre à cette femme et la raison et son enfant ; il se jeta à ses pieds, et le front dans la poussière, la voix entrecoupée de sanglots, il lui avoua son crime.

Le moine l'écouta gravement, silencieusement, comme un confesseur des premiers âges du christianisme ; puis, quand ce grand coupable eut achevé l'aveu de ses forfaits, il

s’approcha du lit, prit à son tour la main de la folle et examina son visage et son regard avec la tenace attention d’un grand médecin.

– Cette femme, dit-il enfin, est folle comme vous le dites, parce que son enfant est mort. Rendez-lui un enfant qu’elle puisse croire le sien, et elle reviendra à la santé.

Et l’homme de Dieu se tourna vers le coupable et ajouta :

– Duc de Sallandrera, je te connais, bien que tu ne m’aies pas dit ton nom, et l’on m’a fait plusieurs fois l’aumône à la porte de ton palais. Dieu, qui prévoyait ton crime, t’avait envoyé deux enfants ; il faut en donner un à cette pauvre mère.

Le duc, demeuré à genoux, murmura :

– Mon Dieu ! que votre volonté soit faite !

Puis il monta à cheval, enfila au galop la route de Madrid, s’arrêta dans le petit village où ses deux jumeaux étaient élevés, et il en prit un qu’il enveloppa dans un pan de son manteau.

Trois heures après, il était de retour dans la posada, déposait l’enfant sur le lit de la marquise, toujours folle, et s’enfuyait.

Mais l’homme de Dieu s’était trompé, et la marquise ne devait pas recouvrer la raison. Elle fut ramenée à Madrid, où le bruit courut qu’elle avait fait une chute de cheval, ce qui l’avait rendue folle.

Les plus célèbres médecins lui prodiguèrent leurs soins ; le marquis de Château-Mailly, rappelé en hâte, revint de Versailles et offrit la moitié de sa fortune à celui qui rendrait la raison à doña Luisa.

Les secours de l’art, les prières de la religion, tout fut inutile. La marquise devait mourir folle. Seulement, elle avait reporté sur cet enfant étranger tout l’amour dont elle environnait le pauvre enfant mort – elle le croyait le sien, elle le berçait, le portait dans ses bras, le faisait danser sur ses genoux…

Quant au marquis, il ignorait, il devait ignorer toujours le drame de la posada et du ravin.

Le duc de Sallandrera avait acheté à prix d’or le silence des deux serviteurs de la marquise, celui des hôteliers et celui de la nourrice de ses enfants.

Un jour, la duchesse avait appris que l’un de ses jumeaux était mort !

Arrivée à cet endroit de la lecture du manuscrit, Baccarat s’arrêta et regarda M. de Château-Mailly.

Le duc était fort pâle et une sueur froide perlait sur son front.

– N’est-ce pas, lui dit-elle, que cette histoire est bien étrange ?

– Oh ! bien étrange, en effet, murmura-t-il, et je crois rêver.

– Eh bien ! reprit la comtesse Artoff, allons jusqu’au bout, et si vous pensez en ce moment encore que le chevalier de Château-Mailly a voulu se moquer de vous et vous

faire un conte de fées, vous verrez que les preuves à l’appui de son conte sont faciles à retrouver.

Et Baccarat continua la lecture du manuscrit laissé par le chevalier de Château-Mailly, mort à Odessa, et transcrit par son fils le vieux colonel de uhlans.

L

Le chevalier de Château-Mailly continuait en ces termes :

Tel était le récit extraordinaire que le duc mon père me fit, la veille de sa mort, à Paris, dans ce grand hôtel que nous possédions, rue Saint-Louis, au Marais.

– Mais, m'écriai-je, qu'est devenu cet enfant, ce Sallandrera substitué à un Château-Mailly ?

– Cet enfant, me répondit mon père, le marquis de Château-Mailly est mort en l'appelant son fils.

– Et… il vit encore ?

– Oui, mais il va mourir bientôt.

Et mon père ajouta en souriant :

– C'est moi.

– Vous ?

Il hocha affirmativement la tête.

– C'est moi, répéta-t-il.

– Comment, m'écriai-je, vous, mon père, vous êtes non le fils de M. de Château-Mailly, mais celui du duc de Sallandrera ?

– Oui, me répondit-il.

Il prit alors une liasse de parchemins placés sous son oreiller et me la tendit.

– Avant que tu recherches et trouves dans ces papiers, me dit-il, la preuve de ce que j'avance, laisse-moi te dire comment j'ai appris moi-même quelle était ma naissance.

– Parlez, mon père, répondis-je avec soumission.

Mon père reprit :

– J'avais vingt ans, lorsque le marquis de Château-Mailly, que je croyais mon père, mourut me laissant toute sa fortune et persuadé que j'étais son fils unique.

« Ma mère, ou plutôt doña Luisa da Rocca, l'avait précédé de deux années dans la tombe. Je les avais pleurés tous deux comme un bon fils, j'avais voué à leur mémoire un culte pieux et inaltérable.

« Celui que je croyais mon père me laissait une fortune considérable ; j'héritais de la charge qu'il occupait dans la maison du roi, car il était revenu en France depuis longtemps, et n'eût été la douleur immense que cette perte me causait, j'aurais pu être

considéré comme le gentilhomme le plus heureux et le plus favorisé de France et de Navarre.

« Il y avait un mois environ que le marquis de Château-Mailly était mort, lorsqu'un vieux prêtre descendit d'un carrosse de gala à la porte de mon hôtel et demanda à m'entretenir de choses de la dernière importance.

« Sa soutane violette et son anneau épiscopal annonçaient un prince de l'église.

« – Qui dois-je annoncer ? lui demanda mon majordome.

« – L'évêque de Burgos, répondit-il.

« Sa Grandeur fut introduite auprès de moi et me fit force révérences. Puis elle me raconta, à mon grand étonnement, cette histoire que je viens de vous dire.

« Quand je me sers du mot *étonnement*, je suis loin de la vérité. Les révélations du prélat furent pour moi de la stupeur, et une stupeur douloureuse.

« Je n'avais pas connu, je ne connaissais pas le duc de Sallandrera, que cet homme disait être mon père, et il me sembla que je perdais une seconde fois celui que je pleurais et à qui j'avais toujours donné ce nom.

« Pendant quelques minutes, je demeurai muet, immobile, et comme frappé de la foudre. Enfin, je pus parler, et me redressant tout à coup :

« – Eh ! monseigneur, m'écriai-je, qui me prouve, qui peut me prouver ce que vous avancez ? Qui me dit qu'au lieu d'avoir devant moi un prélat vénérable…

« – Arrêtez, mon fils ! me dit-il avec douceur, ne blasphémez pas, n'insultez pas un serviteur de Dieu. Vous voulez des preuves ?

« – Oui, certes !

« – Vous allez en avoir. Il y a ici, dans cet hôtel, un vieux domestique du nom d'Antoine…

« – Cet homme m'a élevé.

« – Il accompagnait doña Luisa quand elle partit pour aller en pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle.

« – Je l'ai ouï dire.

« – Faites venir cet homme.

« Je sonnai.

« – Antonio ! qu'on m'envoie Antonio ! demandai-je d'une voix altérée.

« Antonio vint. C'était un vieillard aussi. Seulement il avait soixante ans, tandis que le prélat paraissait être centenaire.

« L'évêque de Burgos lui dit :

« – Te souviens-tu de la posada ?

« Le vieillard tressaillit et regarda son interlocuteur avec étonnement.

« Alors, l'évêque se redressa, et ajouta :

« – Regarde-moi, Antonio, regarde-moi bien. Ne me reconnais-tu pas ?

« – Le moine ! balbutia Antonio.

« Et sur l'ordre impérieux du moine mendiant, devenu évêque de Burgos et l'un des plus grands dignitaires de l'Église espagnole, le serviteur de feu doña Luisa m'avoua le rôle infâme qu'il avait joué et me livra le secret de ma naissance.

« – Croyez-vous, maintenant ? me dit l'évêque en me regardant.

« – Eh bien ! m'écriai-je, que m'importe ? Est-ce que je connais mon vrai père, moi ? Ai-je été entouré de ses soins, de ses caresses pendant mon enfance ? Que me veut-il ?

« – Mon fils, répondit l'évêque, votre père, le duc de Sallandrera, est aujourd'hui âgé de cinquante ans, il est veuf, et votre frère va mourir d'un coup d'épée qu'il a reçu dans un duel. Votre père vous supplie, par ma bouche, maintenant que celui dont vous portez le nom n'est plus, d'accourir vers lui, et de vous laisser reconnaître pour son fils.

« Et l'évêque me tendit alors une lettre du duc de Sallandrera, lettre signée de son nom, scellée de ses armes, et par laquelle il me rappelait auprès de lui.

« Mais, après l'avoir lue, je répondis avec amertume :

« – Je comprends pourquoi, monseigneur, vous venez à moi, pourquoi le duc de Sallandrera, dont le fils bien-aimé se meurt, dont l'orgueil de caste s'irrite à la pensée que son nom et sa race vont s'éteindre, me rappelle auprès de lui ? Eh bien ! monseigneur, retournez vers le duc et dites-lui qu'il a fait un mauvais rêve, que le marquis de Château-Mailly est le seul père que j'aie connu, aimé, pleuré, et que je ne veux pas porter un autre nom que le sien !

« Et je congédiai fièrement le messager du duc.

« Un an après, j'appris que le vieux duc de Sallandrera s'était remarié pour avoir une postérité tardive, et que le ciel avait exaucé ses vœux en lui envoyant un rejeton.

« Seulement, cette lettre, par laquelle il me reconnaissait pour son fils, était restée en ma possession ainsi qu'une déclaration signée de l'évêque de Burgos et du valet Antonio.

« Or, depuis ce temps, mon enfant, acheva mon père, dont la voix commençait à s'affaiblir, le duc est mort, l'évêque de Burgos aussi, et tous ceux qui connaissent l'histoire bizarre de ma naissance. Ils ont emporté dans la tombe ce secret, dont je suis resté le dernier dépositaire.

« Je vous le transmets, à ma dernière heure, à vous mon second fils, à vous que votre qualité de cadet et les lois du royaume font pauvre au profit du comte votre frère. Si vous croyez devoir revendiquer quelque chose de la fortune des Sallandrera, je vous en laisse libre, avant d'aller rejoindre ceux que j'ai aimés toute ma vie comme les véritables auteurs de mes jours.

Mon père mourut le lendemain, me laissant ces preuves authentiques de ma naissance. Un mois après je partis pour la Russie, sans avoir revu mon frère aîné, qui ignorera et ignorera probablement toujours que la race des Château-Mailly est éteinte depuis le règne de Louis XIV, et que ceux qui la représentent et en portent le nom sont des Sallandrera.

Ici s’arrêtait le manuscrit du chevalier de Château-Mailly, grand-oncle du jeune duc, à qui Baccarat lisait cette histoire plus qu’extraordinaire.

Le colonel des uhlans poursuivait ensuite en son nom :

« Ce secret, mon cher parent, je l’eusse probablement emporté dans la tombe, comme avait fait le vieux duc de Sallandrera, notre véritable aïeul, et j’avais même songé à brûler cette lettre du duc et cette déclaration de l’évêque de Burgos et du valet Antonio, avant de mourir.

« Un mot de la comtesse Artoff a changé toutes mes dispositions. J’ai appris que vous aimiez la fille unique du duc de Sallandrera, que cette fille était fiancée à un neveu qui portait un autre nom, et à qui le duc, faute d’héritier direct, songeait à transmettre le sien… J’ai alors espéré que ces détails, ces documents, pourraient vous être utiles, et je suis prêt à vous envoyer la lettre du duc de Sallandrera et la déclaration de l’évêque de Burgos, si vous pensez qu’elles puissent avoir sur le dernier représentant de cette famille, qui est la nôtre, une véritable influence.

« Votre parent dévoué,

« Le colonel DE CHÂTEAU-MAILLY. »

Lorsque Baccarat eut fini, elle regarda de nouveau le jeune duc.

Celui-ci avait la tête dans ses mains et gardait l’attitude d’un homme qui s’éveille d’un pénible sommeil :

– Je crois que je deviens fou, murmura-t-il enfin.

– Il y a de quoi, en effet, dit la comtesse en riant, mais espérons que vous résisterez et que votre raison vous restera.

– Ainsi, je ne suis pas un Château-Mailly ?

– Mon Dieu, non. Ce dernier est mort à la fin du règne de Louis XIV.

– Ainsi, je devrais me nommer Sallandrera ?

– Dame !

– Mais c’est un rêve…

– Un rêve, dit Baccarat, qui va paraître bien doux à ce pauvre duc de Sallandrera, qui croit déjà son nom éteint pour jamais, et qui va vous supplier, quand il saura ce que je viens de vous apprendre, d’épouser doña Conception. Voyons, acheva la comtesse en souriant, convenez, duc, que mon dernier voyage en Russie vous a été de quelque utilité ?

– Je rêve… balbutiait le duc tout étourdi de ces révélations.

– Eh bien ! poursuivit la comtesse Artoff, si vous rêvez, éveillez-vous et causons.

M. de Château-Mailly ne répondit pas. Il était en proie à une sorte de malaise tout à fait indéfinissable. On ne vient pas dire à un homme que le nom qu’il porte n’est pas à lui, que les données qu’il a toujours eues sur son origine sont erronées, sans le bouleverser étrangement.

Baccarat le comprit.

Mais la comtesse était femme, elle savait bien que le réactif le plus puissant sur ces torpeurs morales est toujours le nom de la femme aimée.

– Vous n'aimez donc plus Conception ? lui demanda-t-elle.

Le duc tressaillit.

– Oh ! si… je l'aime !

– Eh bien ! don José est mort… don José, l'héritier du duc, don José, à qui M. de Sallandrera voulait transporter ses titres et dignités.

– Eh bien ? fit M. de Château-Mailly, qui paraissait ne pas comprendre.

– Comment ! vous ne comprenez pas que le duc, qui vous avait refusé parce qu'il voulait prendre un gendre de sa race, vous acceptera avec empressement ? Mon cher duc, ajouta Baccarat, les Sallandrera sont tous les mêmes, ils ne veulent pas que leur nom s'éteigne… Le jour où le dernier aura vu la lettre de son aïeul, confronté l'écriture avec celle des papiers de famille qu'il possède, le jour où il aura en sa possession la déclaration de l'évêque de Burgos, ce jour-là, mon ami, il ne tiendra qu'à vous de devenir l'époux de mademoiselle Conception.

– Prenez garde ! murmura le duc, ne me donnez pas de folles espérances… si j'étais refusé, j'en mourrais… je me tuerais…

– Tenez, dit Baccarat, rentrez chez vous, écrivez au colonel de Château-Mailly, votre parent et demandez-lui les deux pièces dont nous parlons… Je vais mettre à cheval, dès demain matin, un de mes cosaques, et l'envoyer à Odessa.

– Et nous les aurons ?…

– Dans quinze jours.

– Dois-je écrire au duc de Sallandrera ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il faut donner à la tombe de don José le temps de se refermer. Ce que j'en dis est pour le duc et la duchesse, car j'ai la conviction que Conception avait horreur de son futur mari.

– Croyez-vous ? fit le duc dont l'œil étincelait de joie.

– J'en suis sûre.

Et Baccarat ajouta :

– Quand nous aurons les deux pièces, lorsque M. de Sallandrera et sa famille seront de retour à Paris, vous me laisserez agir et négocier votre mariage… Adieu !… je viens d'entendre un coup de sonnette, puis des pas et une voix bien connue. Je crois que ma sœur est au salon et m'attend.

– Adieu, comtesse, dit le duc en lui baisant la main : Voulez-vous me permettre d'emporter la lettre de mon parent ?

Et il désignait sous ce nom le manuscrit dont il venait de prendre connaissance.

– Emportez, adieu… mais revenez dans trois jours dîner avec nous. Le comte arrivera bien certainement après-demain dans la nuit.

Et, tandis que la comtesse Artoff allait rejoindre sa sœur Cerise, dont elle avait entendu la voix dans la pièce voisine, le duc s'en alla, emportant le manuscrit qui renfermait l'histoire de son étrange origine.

Madame Léon Rolland, c'est-à-dire Cerise, était dans le grand salon de l'hôtel Artoff.

Cerise n'avait pas voulu attendre la visite de sa sœur, elle était accourue en recevant son billet, et elle entra dans l'hôtel Artoff, tenant son fils par la main, un joli bambin de six ans, qui avait les cheveux noirs de sa mère et ses lèvres de carmin, tandis que ses yeux bleus et les traits de son visage rappelaient d'une manière frappante Léon Rolland.

La fortune de ce jeune ménage était allée toujours progressant. À cette heure, Roland, qui avait trente-six ans à peine, était un des plus riches fabricants du faubourg Saint-Antoine, un des plus considérés et des plus honorables surtout. Léon avait son appartement sur le boulevard Beaumarchais, et avait conservé ses ateliers dans le faubourg.

La vieille mère était morte. Depuis lors, Cerise avait dû renoncer à toute autre occupation pour se consacrer à l'éducation de ses deux enfants, le petit bonhomme de six ans et une jolie petite fille de trois.

Au Marais, on disait maintenant *Madame Rolland.*

Cerise avait une demi-fortune, c'est-à-dire une voiture à un cheval qui servait bien plus à son mari pour ses courses qu'à elle-même, ce qui n'empêchait point qu'on ne dit : *le coupé et le cheval de madame.*

On le voit, dans une sphère plus modeste, la sœur de Baccarat avait prospéré, et il était loin le temps où la jolie petite Cerise amassait sou à sou, avec le produit ingrat de sa journée d'ouvrière, l'argent nécessaire à l'acquisition de son trousseau de mariée.

Les deux sœurs s'embrassèrent avec effusion. Puis Cerise regarda attentivement la comtesse.

– Oh ! c'est bizarre, murmura-t-elle.

Étonnée, Baccarat la regarda.

– Quand es-tu arrivée ?

– Il y a trois heures.

– Bien vrai ?

– Comment, bien vrai ?… Est-ce que je mens par hasard ? demanda Baccarat en souriant.

– Oh ! c’est bizarre… répéta Cerise.

– Voyons, explique-toi…

Baccarat prit le fils de Cerise sur ses genoux et fit asseoir la mère auprès d’elle sur un canapé.

– Explique-moi, ajouta Baccarat, comment il peut être étrange et bizarre que je sois arrivée aujourd’hui ?

– C’est que j’ai cru te voir à Paris hier.

– Moi ?

– Oui.

– Tu m’as vue à Paris hier ?

– J’ai cru te voir, du moins.

– Oh ! en effet, dit Baccarat, c’est plus qu’étrange, cela.

– Sur le boulevard, vers trois heures, dans un coupé bleu attelé d’un cheval gris de fer. Tu étais avec un jeune homme… Oh ! la ressemblance de la femme que j’ai vue avec toi était si complète, que j’ai poussé un cri.

– Hier, dit Baccarat, à l’heure où tu m’as vue sur le boulevard dans un coupé, j’étais dans ma chaise de poste à trois lieues de Nancy. Mais, ajouta-t-elle, ce que tu me dis là, on me l’a déjà dit il y a cinq ou six ans. Il paraît qu’il y avait au Quartier latin une femme qui me ressemblait.

– C’est peut-être elle.

Baccarat se prit à sourire.

– Ces femmes, vivent-elles six ans ? dit-elle. Elle est peut-être morte, celle-là… C’en est une autre. D’ailleurs, beaucoup de blondes se ressemblent et me ressemblent.

Baccarat n’attacha pas d’autre importance à ce que venait de lui apprendre Cerise, et les deux sœurs passèrent ensemble le reste de la soirée sans que la comtesse eût reparlé de cet incident.

– Me tromperait-elle ? pensa Cerise en s’en allant, et aurait-elle quelque nouveau secret dans sa vie !

Certes, Baccarat était loin de se douter que la ressemblance dont il venait d’être question était frappante, à ce point que sa sœur en arriverait à mettre en doute sa franchise et sa véracité.

LI

Le lendemain du jour où Baccarat et le duc de Château-Mailly avaient concerté ensemble ce plan de conduite si simple, qui consistait à attendre l'arrivée des deux pièces si importantes que possédait le vieux colonel de uhlans et le retour du duc de Sallandrera pour lui redemander officiellement la main de M^lle^ Conception, l'homme aux cheveux blonds et à la polonaise à brandebourgs, cet homme mystérieux à qui Zampa s'était donné corps et âme, fumait tranquillement un cigare au coin du feu du petit salon de la rue de Surène.

On sonna.

Comme Rocambole avait congédié son valet de chambre, ou plutôt qu'il l'avait donné à M. Roland de Clayet, il alla lui-même ouvrir sa porte.

Seulement, il eut la précaution de passer dans un petit cabinet qui tournait autour de l'escalier et dont la fenêtre donnait sur le palier. Avant d'ouvrir, il voulait voir à quel visiteur il avait affaire.

Ce visiteur était Zampa.

Rocambole lui ouvrit, verrouilla soigneusement sa porte quand il fut entré, et le conduisit au fond de l'appartement.

Zampa avait un air mystérieux et une fleur de sourire sur les lèvres.

– Eh bien ! dit l'homme à la polonaise.

Zampa s'assit.

– J'ai du nouveau, dit-il.

Rocambole tressaillit.

– Ah ! tu as… du nouveau ?

– Mais oui.

– Voyons ?

– Vous savez que mon maître actuel, M. le duc de Château-Mailly, m'a pris les yeux fermés, grâce à la lettre de M^lle^ Conception ?

– Je le sais.

– Et qu'il lui a suffi que j'eusse servi don José pour qu'il m'accordât sa confiance ?

– Parbleu ! dit Rocambole.

– Or, depuis trois jours que je suis à son service, j'ai si bien étudié le duc, que maintenant je le sais par cœur.

– C’est ce que doit savoir un valet intelligent et ambitieux.

– M. le duc, poursuivit Zampa, aime M^lle^ Conception, c’est évident.

– Je le crois aussi.

– À la façon dont il m’a questionné sur l’hôtel Sallandrera et les habitudes du duc et de la duchesse, le doute n’est plus permis.

– Mais comme il a été refusé, il doit être assez mélancolique ?

– Il l’était.

– Il ne l’est donc plus ?

– Non.

– Depuis quand ?

– Depuis hier soir.

– Diable ! fit Rocambole.

– Je vous disais bien, continua Zampa, que j’avais du nouveau. M. le duc a dîné à l’hôtel, hier. Comme il s’apprêtait à sortir, on lui a apporté un billet.

– De qui ?

– De la comtesse Artoff, qui venait d’arriver.

– Et ce billet ?

– Invitait le duc à se rendre sur-le-champ rue de la Pépinière. Cette invitation a bouleversé le duc, et il a demandé sa voiture d’une voix émue, fiévreuse ; je l’ai habillé à la hâte, et il est parti sans avoir songé à donner dans la glace un coup d’œil à son nœud de cravate.

Rocambole se prit à sourire.

Cependant l’élève de sir Williams était légèrement inquiet.

– Après ? fit-il.

– M. le duc est revenu deux heures après, poursuivit Zampa, et ce n’était plus le même homme. Il était visiblement agité, mais son agitation était joyeuse.

– Ah !… et sais-tu pourquoi ?

– Non ; mais nous le saurons probablement quand vous aurez ouvert cette lettre que le duc a écrit avant de se coucher et qu’il m’a chargé de porter chez la comtesse Artoff. M. le duc dort encore, car il a passé la nuit à lire.

– Et qu’a-t-il lu ? demanda Rocambole, qui prit des mains du valet de chambre une lettre assez volumineuse.

– Un gros cahier de papiers, qu’il a soigneusement enfermé dans son secrétaire.

– Et qui venait de chez la comtesse ?

– C’est probable.

Rocambole se mit alors à examiner la lettre que Zampa était chargé de porter rue de la Pépinière.

Il était facile de deviner que cette lettre en renfermait une autre.

Zampa tira de sa poche une montre.

– M. le duc, dit-il, m'a chargé en outre de porter sa montre chez l'horloger. Les breloques sont après. Parmi les breloques se trouve le cachet dont il s'est servi pour sceller sa lettre.

– Tu es un valet intelligent, dit Rocambole charmé de la précaution.

Puis il ouvrit un tiroir, y trouva une enveloppe de même grandeur que celle de la lettre, et de la cire bleue de même nuance que la cire du cachet. Mais avant de rompre celui-ci, il examina fort attentivement l'écriture de la suscription. Après quoi il prit une plume, et sur l'enveloppe blanche, il copia textuellement ces mots :

À madame la comtesse Artoff,

En son hôtel, rue de la Pépinière.

– Tiens ! dit Zampa, vous avez exactement l'écriture du duc, et il s'y tromperait bien certainement lui-même.

– J'ai toutes les écritures, répondit Rocambole avec gravité. Et il ajouta mentalement : « Même celle de M^lle^ Conception, ce qui m'a permis de te recommander sous son nom à M. de Château-Mailly. »

La nouvelle adresse écrite, l'élève de sir Williams brisa sans façon le cachet de la lettre.

Ainsi qu'il l'avait pensé, l'enveloppe renfermait d'abord un simple billet, puis une seconde lettre. Le billet était pour Baccarat.

Rocambole le déplia et le trouva conçu en ces termes :

« Chère comtesse,

« J'ai passé la nuit à lire et à relire ce curieux manuscrit qui vous a été remis par mon parent, le chevalier de Château-Mailly, et l'étrange histoire de ma famille va, sans doute, me faire faire des rêves plus étranges encore. Je vous écris à quatre heures du matin, ce billet que mon valet de chambre vous portera vers dix heures, ainsi que ma lettre au vieux colonel de uhlans. Ah ! comtesse, comtesse, si, grâce à cette mystérieuse origine qui vient de m'être révélée, j'épouse Conception un jour, ne vous devrai-je pas mon bonheur tout entier ?

« Quand j'y songe, j'ai le vertige et me sens devenir fou.

« Je vous baise les mains.

« Duc DE CHÂTEAU-MAILLY.

« P.-S. – Je ferme ma lettre au colonel avec un simple pain à cacheter, car je suppose que vous lui écrivez aussi et que ma lettre sera contenue dans la vôtre. »

– Oh ! oh ! murmura Rocambole, voici un billet dont il me faut chercher le sens dans la seconde lettre ; car, ma parole d'honneur, je n'y comprends absolument rien.

Une bouilloire était placée devant le feu. Rocambole la mit sur les tisons ardents, et deux minutes après, l'eau en ébullition commença à soulever le couvercle. Alors l'homme à la polonaise, usant d'un moyen bien connu, s'empara de la lettre adressée au colonel de uhlans, et la plaça verticalement au-dessus de la vapeur. Le pain à cacheter se gonfla à la vapeur humide et chaude qui se dégageait de la bouilloire, il devint malléable, et les bords du papier se décollèrent.

Rocambole ouvrit la lettre et lut :

« Mon cher cousin,

« Ainsi donc, nous ne sommes Château-Mailly que par le nom, et le sang de Sallandrera coule dans nos veines ? »

Cette première phrase fit faire à Rocambole un véritable soubresaut dans son fauteuil. Il crut avoir mal lu et subi les effets d'une hallucination. Mais ce fut bien autre chose lorsqu'il eut continué par la phrase suivante :

« Bien certainement le duc de Sallandrera sera fort étonné, quand il saura que nous sommes des Sallandrera comme lui, et que, même, nous pourrions revendiquer le titre de branche aînée…

« Foi de duc, mon cher cousin [continua à lire Rocambole, qui avait le vertige], il ne faut rien moins que votre témoignage et la lecture de votre manuscrit, pour que je puisse croire à cette histoire extraordinaire. Je vous avouerai que j'attends avec impatience cette lettre du duc Philippe de Sallandrera, reconnaissant notre aïeul pour son fils, et la déclaration de l'évêque de Burgos, confirmant la substitution de l'enfant.

« Si je n'aimais passionnément M^lle^ de Sallandrera, j'imiterais notre aïeul, mais l'amour est impérieux, et je vous supplie de m'envoyer les deux pièces en question le plus tôt possible. »

Suivaient quelques phrases banales.

Rocambole était devenu fort pâle à la lecture de cette lettre, qui ne donnait pas la clef de l'énigme, mais la laissait pressentir.

– Ah ! morbleu ! murmura-t-il, il me faut ce manuscrit dont parle le duc, il me le faut à tout prix.

– Vous l'aurez, dit Zampa.

– Quand ?

– Mais aujourd'hui même. Le duc va à La Marche. Il est intéressé pour une forte somme dans les courses. J'ai bien pensé que vous auriez besoin de ce manuscrit et j'ai levé avec la cire les empreintes des serrures du secrétaire. Et vous voulez vous charger de faire faire les clefs, en mettant le prix, vous les aurez dans deux heures.

– Très bien, dit Rocambole, qui prit les deux empreintes et les examina. Voici dix louis, tu te rendras rue de Lappe, dans le faubourg Saint-Antoine, au n° 67, et tu trouveras

au quatrième étage, à gauche de l'escalier, une petite porte sur laquelle se trouve une plaque en cuivre avec ces mots :

Serrurier en vieux.

« Tu frapperas ; un homme viendra t'ouvrir et tu lui diras :

« – Faites-vous les clefs de cinq louis ?

« – Certainement, te répondra-t-il.

« Tu lui donneras tes empreintes et tu auras du malheur s'il n'a pas, toutes faites, les clefs dont nous avons besoin.

– C'est bien ; j'irai en sortant de chez la comtesse.

Rocambole recacheta soigneusement les deux lettres, rendit le cachet à Zampa et lui dit : – Je t'attendrai ici à deux heures.

Zampa s'en alla chez la comtesse Artoff, remit la lettre de son maître, puis monta dans une voiture de place et se fit conduire bon train rue de Lappe.

Le *serrurier en vieux*, à qui l'homme à la polonaise envoyait Zampa, était, on s'en souvient, un des héros des *Valets de cœur.* C'était lui qui avait forgé et limé toutes les fausses clefs dont l'association avait eu besoin. Le club dissous, le *serrurier* avait continué son honnête petit commerce pour son compte. Le marquis de Chamery s'en était assuré à son retour à Paris, sans toutefois se montrer et se faire reconnaître. Le serrurier répondit affirmativement à la question qui lui fut posée par Zampa et, comme l'avait pressenti Rocambole, il lui trouva deux clefs à trèfle qui se rapportaient exactement aux empreintes.

Zampa donna dix louis et les emporta.

Moins d'une heure après il pénétrait dans la chambre de son maître et l'éveillait.

M. de Château-Mailly avait rêvé de Conception toute la nuit, et comme Rocambole, il avait entrevu un coin du manteau de grand d'Espagne, ce manteau que le duc de Sallandrera voulait transmettre à son gendre. Il s'éveilla donc en belle humeur, et comme le soleil de mai éclairait la chambre à coucher, il fit une toilette printanière, s'affubla du voile vert des sportmen et monta dans une voiture de courses à quatre chevaux, qu'il conduisit lui-même à grandes guides. Le duc, pour obéir à la mode, allait rêver de ses amours sur le turf de La Marche.

Le duc parti, Zampa ouvrit le secrétaire, y prit le manuscrit et l'apporta rue de Surène, où Rocambole attendait avec une vive impatience.

Une heure après, le marquis de Chamery se trouvait au deuxième étage de son hôtel, rue de Verneuil, chez l'aveugle sir Williams, à qui il venait de raconter la teneur du manuscrit tracé de la main du colonel de uhlans, le chevalier de Château-Mailly.

Zampa, on le devine, s'était empressé de le réintégrer dans le secrétaire du duc.

– Eh bien ! mon oncle, dit-il, lorsque sir Williams eut gravement écouté jusqu'au bout, que penses-tu de cela ?

– *Je pense,* écrivit sir Williams sur son ardoise, *qu'il y a neuf chances sur dix que le duc de Château-Mailly épousera M^lle^ Conception de Sallandrera.*

– Ne dis pas cela, mon oncle, s'écria Rocambole, je serais capable de t'étouffer !

L'aveugle laissa glisser un sourire plein de bonhomie sur les lèvres muettes. Puis il haussa légèrement les épaules. Puis il écrivit :

– *Pour que cela ne soit pas, il faut d'abord que Baccarat se trouve dans l'impossibilité de s'occuper du duc. Il faut donc précipiter la petite comédie que nous avons imaginée.*

– On ira vite en besogne, dit Rocambole ; vous pouvez y compter, mon oncle.

– *Il faut ensuite,* écrivit l'aveugle, *que le comte ne meure pas.*

– Qui, le comte Artoff ?

– *Oui.*

– Pourquoi ?

– *Parce que, le comte mort, c'est-à-dire tué en duel par Roland de Clayet, la comtesse le pleurera, et, pour distraire sa douleur, s'occupera de M. de Château-Mailly.*

– Ah çà ! dit Rocambole, je ne vois plus à quoi sert la comédie.

– *Tu le verras.*

– Quand ?

– *Le jour du duel du comte avec Roland.*

Rocambole regarda attentivement et presque avec défiance sir Williams.

– Mon oncle, lui dit-il, je crois que la douleur et les chagrins vous font perdre la tête.

L'aveugle haussa de nouveau les épaules, et son sourire moqueur vint prouver à Rocambole qu'il avait conservé toute sa maligne intelligence. Il reprit son ardoise et écrivit :

– *Mon neveu, vous êtes un sot.*

– Pourquoi ?

– *Parce que, avec vous, il faut toujours mettre les points sur les i.*

– Ma foi, dit Rocambole, si le comte ne doit pas être tué.

– *Il ne le sera pas.*

– À quoi bon le faire battre ?

– *C'est nécessaire.*

– Est-ce pour tuer Roland ?

L'aveugle secoua la tête.

– *J'ai imaginé beaucoup mieux,* continua-t-il d'écrire, *le comte deviendra fou.*

– Quand ?

– *Sur le terrain.*

– Si vous parvenez à ce résultat, dit Rocambole, c'est que le diable vous aura donné une recette.

– *Je l'ai.*

– Peut-on la connaître ?

– *Non,* fit l'aveugle d'un signe de tête.

Et il ajouta sur son ardoise : – *On vous dira cela plus tard, mon neveu.*

– Bien ! murmura Rocambole, à qui sa foi profonde en sir Williams était revenue. Est-ce tout ?

– *Non,* fit l'aveugle.

Et sir Williams écrivit encore :

– *La comtesse Artoff a envoyé, c'est probable, un messager à Odessa ; le messager ira à franc étrier, sera dix jours en route, se reposera vingt-quatre heures et repartira. Il sera donc de retour avant un mois. Quand il arrivera la comtesse aura bien autre chose à faire qu'à songer à un Château-Mailly si son mari est fou, si elle est aux trois quarts perdue de réputation ; mais elle enverra le messager à M. de Château-Mailly.*

– Diable !…

– *Armé de ces deux pièces, qui doivent décider le duc de Sallandrera à faire de lui son gendre, M. de Château-Mailly n'aura plus besoin de personne. Il sera donc nécessaire de les supprimer.*

– Mon oncle, interrompit Rocambole, pour supprimer les deux pièces, il faudra peut-être supprimer le messager, et c'est une besogne qui répugne quelque peu au marquis de Chamery.

Sir Williams eut un geste d'impatience.

– *On trouvera quelqu'un,* répondit-il avec son ardoise, *Zampa, par exemple.* Puis il ajouta : *Les deux pièces supprimées, on ne supprimera pas la parole d'honneur de M. de Château-Mailly, le témoignage du colonel ; enfin la situation sociale, la grande fortune et le titre de duc de ce prétendant.*

– C'est juste, murmura Rocambole, qui vit les obstacles se multiplier. Que faire alors ?

– *Supprimer le duc.*

Le marquis de Chamery fit un soubresaut sur son fauteuil.

– Mais vous voulez donc m'envoyer au bagne, cher oncle ? s'écria-t-il.

Sir Williams était en veine de sarcasme et de belle humeur.

Rocambole vit cette réponse se dérouler sur l'ardoise :

– *Il y a longtemps que vous devriez y être, mon cher enfant.*

– Vieille canaille ! murmura Rocambole en riant, si j'y étais, je ne voudrais pas de toi

pour compagnon de chaîne. Tu es laid à faire peur.

L'aveugle ne sourcilla point ; mais son crayon traça ces mots : – *Le marquis de Chamery n'a pas plus de pénétration que le vicomte de Cambolh, et il fera bien de s'en rapporter à son bon oncle sir Williams.*

– Pour aller au bagne ?

– *Non, pour mener à bien toute cette affaire et le conduire au pied des autels, où il épousera Conception.*

– Le dénouement est joli…

– *Seulement, il faut que l'étourdi se contente d'obéir et n'interroge pas.*

– Soit. Que dois-je faire ?

– *Aller chez Rebecca, et lui dicter le billet suivant :*

« Mon Roland bien-aimé,

« Hélas ! je ne suis pas libre ce soir. Mais demain, soyez chez vous à cinq heures précises. Vous me verrez, et je vous donnerai une heure tout entière…

« Celle qui vous aime. »

– Est-ce tout ?

– *Oui, pour le moment. Allez, mon neveu.*

Et sir Williams, l'aveugle et le mutilé, redevenu la forte tête qui dirigeait les *Valets de cœur,* congédia son élève d'un geste plein de dignité.

Rocambole demanda son coupé et se fit conduire à Passy, rue de la Pompe, où la fausse comtesse Artoff attendait ses ordres.

LII

Le lendemain, vers midi, le jeune marquis de Chamery, qui avait eu une nouvelle conférence avec sir Williams, descendait à cheval et au pas l'avenue des Champs-Élysées.

M. Roland de Clayet, lui, allait au Bois, au moment où le marquis en revenait.

Les deux jeunes gens se rencontrèrent au-dessous du rond-point et se donnèrent une poignée de main par-dessus leur selle.

Après ce témoignage d'amitié réciproque, Rocambole fit mine de quitter Roland et voulut faire prendre le trot à son cheval. Mais Roland n'était pas homme à laisser aller le marquis sans lui parler de ses amours avec la comtesse. Roland était, comme on l'a vu surabondamment, un de ces hommes qui renonceraient au bonheur d'être aimés s'ils n'avaient l'univers entier pour confident.

– Un mot, lui dit-il en clignant de l'œil.

– Bon… je devine… vous voulez vous épancher…

Roland soupira comme un héros de roman. Et Roland tira de sa poche le billet que Rocambole avait dicté à Rebecca.

– Peste !… fit le marquis lisant, vous êtes aimé, mon cher.

– À l'adoration ! fit modestement Roland.

– Adieu, dit Rocambole. Surtout, soyez exact.

– Oh ! soyez tranquille.

Le faux marquis de Chamery, qui n'était venu aux Champs-Élysées que pour y rencontrer Roland et recevoir de lui la communication du billet de Rebecca, rentra lestement chez lui. Il était encore à jeun ; il trouva le vicomte et la vicomtesse à table et leur demanda à déjeuner.

– Mon cher ami, dit-il au vicomte au moment où Blanche se retirait pour laisser fumer ces messieurs, es-tu réellement lié avec le comte Artoff ?

– Oui, dit Fabien.

– Aimes-tu beaucoup Roland ?

– Je l'aime comme un enfant gâté des plus désagréables, et il faut, pour que je le supporte, toute l'amitié que j'ai pour son oncle.

– Eh bien ! dit Rocambole, avant huit jours, Roland te placera dans la pénible situation de lui servir de témoin.

– Encore !

– Vis-à-vis du comte Artoff.

Fabien haussa les épaules.

– Roland est un détestable fat ! s’écria-t-il, et je ne crois pas un mot de toute son intrigue avec la comtesse.

– Oh ! ton scepticisme me paraît joli.

– Il est sincère.

– La comtesse l’a reçu, le soir, à Passy.

– Où ? dans quelle rue ?

– Il ne le sait pas. On l’a conduit dans une voiture fermée à glaces dépolies.

– Quand ?

– Avant-hier soir et hier soir.

– C’est impossible !

– Pourquoi ?

– Parce que la comtesse n’est arrivée qu’hier soir, à six heures, à son hôtel rue de la Pépinière.

– Mon cher, reprit le marquis, j’aime à croire, comme toi, que Roland est un fat ; mais je viens de le rencontrer, il y a une heure, et il m’a montré un billet de la comtesse.

– Tu l’as vu ?

– Oui.

– Était-il signé ?

– Non.

– Eh bien ! dit le vicomte, qui avait foi dans l’honnêteté de Baccarat, le billet n’est pas de la comtesse.

Rocambole leva les yeux au ciel.

– Alors, dit-il, Roland est un fou ou un misérable qui mérite une correction, car il va partout se vanter des faveurs de la comtesse Artoff, et d’après ce que j’ai oui dire de lui, le comte est homme à le tuer.

– Tant pis pour lui !

– C’est égal, poursuivit Rocambole, tu devrais aller chez Roland. Il m’a dit devoir rentrer chez lui vers quatre heures. Engage-le à un peu plus de discrétion. C’est honteux, ma parole d’honneur, de voir ce bonhomme faire ses confidences au premier venu.

– Soit, dit Fabien. J’ai précisément affaire rue de la Victoire, dans son quartier, vers trois ou quatre heures. Je le verrai, je lui ferai entendre raison.

Rocambole quitta son beau-frère, et celui-ci tint parole. À quatre heures et demie, il sonnait à la porte de M. Roland de Clayet. Précisément le jeune fat, qui attendait la comtesse avec impatience, était au regret de n’avoir pas un ami chez lui. Roland aurait donné dix louis de bon cœur pour cacher, dans un cabinet de toilette quelconque, un ami

complaisant qui pût assister à son entrevue avec la comtesse. L'arrivée de Fabien lui mit l'eau à la bouche et la joie au cœur.

– Parbleu ! s'écria-t-il, tu es charmant, mon bon Fabien, de venir voir un reclus.

– Un reclus !

– Parbleu ! un forçat de l'amour, condamné à ce bagne qu'on nomme l'attente.

– Ah ! dit Fabien, tu attends quelqu'un ?

– Elle, mon cher, la comtesse !

– Mon cher, dit Fabien avec douceur, j'ai une conviction.

– Laquelle ?

– Que tu as été mystifié, que celle dont tu parles, qui t'aime, que tu crois aimer… n'est pas la comtesse.

– Qui veux-tu donc que ce soit ? dit Roland avec une ironie superbe.

– Eh ! mon Dieu ! une drôlesse quelconque qui a pris à Bade le nom de la comtesse Artoff et s'est moquée de toi.

Roland haussa les épaules.

– Écoute, veux-tu en avoir le cœur net ?

– Oh ! Je le demande à grands cris.

– La comtesse va venir ici.

– Quand ?

– Dans dix minutes, peut-être. Veux-tu l'attendre ?

– Comment ! exclama M. d'Asmolles, tu oserais, tu aurais l'impudence de me faire rencontrer avec elle ?

– Ah ! dit Roland indigné, pour qui me prends-tu ? Faire rougir une femme de… sa faiblesse ? Non, non.

Mais Fabien fronçait le sourcil.

– Mon pauvre enfant, dit-il avec plus de tristesse que de colère, sais-tu que si tu étais mon fils, je serais capable de me porter envers toi aux dernières rigueurs ?

– Et pourquoi, mon noble ami ?

– Parce que tu es fat et gascon.

– Je vois, répondit Roland, que tu ne m'as pas compris. Si je ne suis pas homme à te mettre face à face avec la comtesse, je suis homme à te la montrer sans qu'elle te voie.

– Eh bien ! dit Fabien, qui fut pris en ce moment d'une curiosité douloureuse, je le veux bien, et j'accepte.

– Nous sommes ici, reprit Roland ravi, dans mon salon. C'est ici, tu le devines, au demi-jour que tamisent mes épais rideaux, que je vais recevoir la comtesse.

– Bien.

– Passe dans mon fumoir, dont voilà la porte, et qui a un dégagement sur le corridor. Quand on sonnera, tu fileras, tu t'enfermeras, tu écouteras si tu veux, tu regarderas par le trou de la serrure, et tu t'esquiveras ensuite…

– Soit, dit Fabien.

En ce moment, la sonnette rendit un tintement discret, on eût dit qu'une main tremblante d'émotion l'agitait.

– File, dit Roland, la voilà.

M. d'Asmolles, toujours incrédule, passa dans le fumoir, poussa la porte et écouta.

La porte du salon s'ouvrit – une femme voilée entra.

– Ah ! cher ange !… murmura Roland d'un ton sentimental.

Et la femme voilée se laissa prendre la main.

– Êtes-vous seul ? demanda-t-elle.

Cette voix fit tressaillir le vicomte d'Asmolles. C'était, à s'y méprendre, la voix de Baccarat.

La femme releva son voile et soudain M. d'Asmolles recula. C'était bien, ce ne pouvait être que Baccarat, car la ressemblance entre les deux femmes était si parfaite, qu'il aurait fallu les placer l'une auprès de l'autre pour distinguer la vraie vicomtesse Artoff de celle qui se faisait passer pour elle.

Et M. d'Asmolles se laissa tomber sur un siège et murmura tout bas :

– Pauvre comte !… fou qui a pu penser qu'en prenant une courtisane repentante pour en faire une femme honnête, il effacerait dans le cœur de cette femme jusqu'au souvenir de ses souillures passées ! Elles sont toutes les mêmes – la fange a beau sécher et devenir un moment poussière lumineuse aux rayons du soleil – elle redevient fange à la première goutte de pluie !

Cependant, la fausse Baccarat s'était jetée négligemment sur un fauteuil, dans le salon de Roland. Roland s'était mis à genoux et lui baisait galamment la main.

– Mon cher enfant, murmura-t-elle après un moment de silence, je crois décidément que je deviens folle, car il faut que je le sois pour venir ici. Savez-vous bien qu'il arrive demain ?

Roland crut devoir fermer les poings et murmurer :

– Oh ! je le hais, cet homme…

– Moi aussi, dit-elle tout bas. Mais il est mon maître, mon tyran… il dispose de moi, et serait capable de nous tuer…

– Qu'il vienne donc ! s'écria Roland d'un ton superbe.

La prétendue comtesse ajouta :

– Si j'étais libre, ami, vous m'aimeriez moins.

– Oh !…

– Je dis vrai, je vous jure. L'amour ne vit, ne subsiste, ne s'alimente et ne s'accroît que des obstacles qu'il rencontre. Plus le monde et l'aveugle volonté de cet homme, qui est devenu mon maître, élèveront de barrières entre nous, plus nous nous aimerons…

– Peut-être…

– Oh ! reprit-elle d'un ton sentimental, l'amour qui vit dans l'ombre, l'amour qui se cache, cet amour mystérieux que les obstacles environnent, n'est-ce pas le bonheur ?

Elle lui prit la main.

– Écoutez, poursuivit-elle, je n'ai plus qu'une soirée, une seule à vous donner de longtemps peut-être, mais je veux qu'elle soit à vous tout entière.

– Vous êtes un ange !…

Roland tenait à cette épithète.

– C'est aujourd'hui vendredi, jour d'Opéra ?

– Oui.

– Eh bien ! allez louer une loge d'avant-scène, et nous y passerons deux grandes heures à écouter de bonne musique.

– Ah ! quelle joie ! dit Roland.

– Je ne suis venue ici que pour vous dire cela, ajouta-t-elle. Et je me sauve.

– Déjà ?…

– Oui, ma voiture m'attend en bas. J'ai dedans une femme qui m'espionne et dont il ne faut pas éveiller les soupçons… Adieu.

– Mais, dit Roland, où vous retrouverai-je ?

– À l'Opéra, ce soir, à huit heures et demie ; je frapperai à la porte de votre loge. Adieu, ami. Au revoir, du moins…

Elle se drapa coquettement dans son grand châle, lui jeta un petit salut plein de grâce du bout de ses doigts et se dirigea vers la porte, après avoir, toutefois, baissé son voile, dont l'épaisseur ne permettait plus de distinguer ses traits.

Puis, elle se dirigea vers la porte :

– Ne me reconduisez pas, dit-elle ; restez là… je le veux ! À ce soir.

Roland demeura quelque temps immobile. Ce ne fut que lorsqu'il eut entendu la porte d'entrée de son appartement se refermer, puis, peu après, retentir le roulement d'une voiture s'éloignant au grand trot, qu'il alla ouvrir la porte du cabinet de toilette où se trouvait Fabien.

Le vicomte était pâle et abattu.

– Eh bien ! dit Roland.

Fabien leva sur lui un regard triste.

– As-tu entendu ? dit Roland.

– Oui.

– As-tu vu ?

– Je l’ai vue.

– Ai-je menti ?

– Non.

M. de Clayet se posa en vainqueur.

– Convenez, mon cher vicomte, dit-il, que j’ai été magnanime avec vous.

– En quoi !

– En ce que j’aurais fort bien pu vous envoyer des témoins.

– Pour quel motif ?

– Dame !… il me semble que tu m’as traité de fat, à plusieurs reprises.

– C’est vrai, répondit le vicomte avec douceur, et je t’en fais humblement mes plus complètes excuses.

– Ah ! cher ami.

– Je croyais la comtesse incapable de trahir son mari.

– Eh ! mon cher, murmura Roland avec une agaçante modestie, l’amour ne se commande certes pas.

– Je le pensais, dit Fabien, et je songeais tout à l’heure au comte Artoff, qui a pu aimer cette créature.

– Hein ? fit Roland, qui se redressa, tu oublies que la comtesse…

– C’est juste, murmura Fabien en courbant le front, j’oubliais que tu as le droit de… la défendre. Et il ajouta avec ironie :

– Mille pardons, chevalier.

Puis, comme Roland continuait à se rengorger et caressait sa moustache naissante avec une impertinence digne des étrivières :

– Maintenant, mon ami, lui dit-il, veux-tu que je te donne un conseil ?

– Parle.

– Aimes-tu sérieusement la comtesse ?

– Mais oui.

– Eh bien ! ne va plus chanter ton bonheur par-dessus les toits, comme tu le fais depuis trois jours.

– Mais, je te jure…

– Écoute bien, interrompit gravement Fabien, je ne te donne pas huit jours de vie si le comte apprend que tu aimes sa femme et que tu es aimé d'elle.

Roland haussa les épaules.

– Dirait-on pas, fit-il avec dédain, que je suis un petit jeune homme que ce boyard va tuer sans qu'il songe même à se défendre ?

À son tour, Fabien haussa les épaules :

– Adieu, dit-il, et Dieu fasse que ma prédiction ne se réalise jamais !

Le vicomte prit son chapeau et s'en alla sans même donner la main à Roland. Mais Roland était si heureux du triomphe qu'il venait d'obtenir qu'il n'y prit pas même garde.

M. d'Asmolles rentra chez lui fort triste et le cœur gros. Il s'était lié, l'année précédente, avec le comte Artoff ; il avait pu apprécier les nobles qualités de cœur et d'esprit du gentilhomme russe ; il avait cru, comme tous ceux qui le connaissaient, à cette femme, sublime de repentir, qui, après avoir eu nom la Baccarat, était devenue une sainte, et voici que tout à coup le prisme s'évanouissait. Baccarat était toujours la Baccarat d'autrefois, la fille perdue !

M. le marquis Albert-Frédéric-Honoré de Chamery était chez sa sœur lorsque le vicomte arriva.

– Mon Dieu ! lui dit-il, comme tu es pâle, mon cher Fabien !

– Tu trouves ? fit le vicomte, qui ne put s'empêcher de tressaillir.

– Dame !

Blanche leva les yeux sur son mari :

– Albert a raison, dit-elle, tu es fort pâle, Fabien. Mon Dieu ! te serait-il arrivé quelque chose ?

– Non, dit Fabien qui s'efforça de sourire, rassurez-vous, mes enfants.

– Tu ne nous trompes pas ? fit la jeune femme alarmée.

– Non ; je te jure que rien qui nous soit personnel n'est pour quelque chose dans mon trouble.

– Mais encore ?…

– J'ai été obligé de revenir sur la bonne opinion que j'avais d'une femme, ajouta le vicomte ; voilà tout, ma chère Blanche.

La vicomtesse n'insista pas.

Quand Rocambole et son beau-frère se trouvèrent seuls, le faux marquis le regarda :

– Eh bien ? dit-il.

– Eh bien ! répondit le vicomte, Roland n'a point menti, Roland n'a point été mystifié !

– La comtesse l'aime ?

– Je l'ai vue chez lui.

Et Fabien raconta ce qui venait de se passer.

– Mon cher, dit froidement Rocambole, veux-tu mon avis sur tout cela ?

– Parle.

– Roland est un homme mort !

– Je le crains.

– Et moi j’en suis sûr. Il y a mieux, je te fais un pari.

– Lequel ?

– C’est que ce soir, à l’Opéra, la comtesse commettra l’imprudence de relever son voile.

– Ah ! ce serait trop fort.

– Eh ! mon Dieu ! dit Rocambole, une femme qui s’oublie jusqu’à aimer un fat comme ton Roland est capable de toutes les folies. Le comte saura tout dans trois jours et il les tuera tous deux !

– Après quoi, ajouta Fabien, il se brûlera la cervelle car il aime beaucoup sa femme.

En ce moment, un domestique entra et remit une lettre au marquis. Rocambole tressaillit en reconnaissant l’écriture de la suscription et les nombreux timbres étrangers dont l’enveloppe était frappée.

LIII

Au lieu d’ouvrir la lettre qu’il venait de recevoir, Rocambole la mit dans sa poche.

– Je sais ce que c’est, dit-il.

Puis il prétexta le besoin de monter chez lui pour s’habiller, car six heures allaient sonner, et il quitta le vicomte.

Le cœur de Rocambole battait très fort, lorsqu’il gravit l’escalier, et ce fut avec une précipitation fiévreuse qu’il gagna sa chambre à coucher et s’y enferma. Alors seulement il rompit le cachet de cette lettre dont le seul aspect l’avait troublé si fortement. Cette lettre venait d’Espagne, et, on le devine, elle était de Conception. Elle n’avait pas moins de huit pages, était datée de Sallandrera et commençait par ces mots :

« Mon ami, »

– Hé ! hé ! pensa Rocambole, il y a progrès. Dans sa dernière, elle m’appelait *Monsieur*.

Et il lut :

« Mon ami, je suis à deux cents lieues de Paris, à l’heure où je vous écris, sous le toit et dans les vieux murs de ce château de Sallandrera.

« Il est tard, minuit peut-être. Je suis seule dans une vaste et froide pièce aux tentures sombres, aux portraits de famille noircis et poudreux, une pièce qui s’appelle aujourd’hui le salon et qui se nommait jadis la salle d’armes.

« La bougie qui m’éclaire ne parvient point à dissiper les ténèbres des angles de la salle et de l’embrasure des croisées qui, du reste, sont ouvertes et par lesquelles j’aperçois le ciel espagnol d’un blanc sombre tout constellé d’étoiles et dans lequel pas un souffle de vent ne passe. Un silence profond règne autour de moi, tout le monde dort à Sallandrera, même mon pauvre cher père, qui avait perdu le sommeil, dans les premiers jours qui ont suivi la mort de don José.

« Ma mère s’est retirée de bonne heure, et je suis restée seule ici, un livre à la main. Mais ce livre, vous le devinez, était un prétexte ; je voulais, j’avais besoin de vous écrire, à vous qui seul connaissez mes douleurs, mes angoisses… peut-être mes remords…

« Oui, laissez-moi écrire ce mot. Si coupable, si infâme que fût don José, avions-nous bien le droit de le tuer ?

« Tenez, mon ami, j’ai eu tout à l’heure une étrange et terrible hallucination. Cette salle où je suis, c’est celle où il y a tout à l’heure cinquante ans, don Paëz, alors un enfant de treize ans, surprit don Pedro d’Alvar, l’époux de sa mère, à l’heure où ce dernier venait d’arrêter, de stipuler les bases et le prix de sa trahison. C’est ici qu’il le condamna, c’est là à deux pas, sur cette plate-forme, où tout à l’heure je me promenais, qu’il l’a précipité

dans l'éternité. Eh bien ! comme mon père et ma mère venaient de se retirer, au moment où je me suis trouvée seule ici, il m'a semblé qu'un bruit se faisait derrière moi, que des pas légers, que des pas de fantômes glissaient sur le parquet, et que ces pas étaient ceux de don Pedro d'Alvar, de don Ramon d'Alvar son fils, de don José d'Alvar son petit-fils, ces trois hommes tués par les Sallandrera, et qui sortaient de leurs tombes pour venir, les deux premiers accuser mon père, le second m'accuser moi-même.

« J'ai cru entendre, j'ai sûrement entendu ces pas… et la terreur m'a saisie, et j'ai caché ma tête dans mes deux mains et suis demeurée immobile et tremblante pendant plusieurs minutes.

« Heureusement un domestique est entré ; il est venu m'apporter je ne sais quoi, et le pas du vivant a fait taire le pas des morts.

« Alors j'ai pris la plume et je vous écris autant pour cacher, pour distraire mes terreurs, que pour vous raconter ce qui s'est passé depuis notre départ de Paris.

« Nous sommes partis, vous le savez, mon père, ma mère et moi, dans une chaise de poste qui en accompagnait une autre.

« Dans celle-là se trouvait le cercueil de don José et auprès du cercueil se tenaient deux prêtres espagnols qui n'ont cessé de prier et de réciter les vêpres des morts durant le trajet.

« Ce trajet a duré six jours, de Paris à Cadix. Pendant les trois premiers, ma mère seule a été forte – mon père paraissait anéanti. Cela faisait mal et serrait horriblement le cœur de voir cet homme que vous avez connu naguère si vert encore et portant haut la tête, descendre de voiture à chaque relais avec la débilité d'un vieillard, s'approcher, le front courbé, du char funèbre et attacher un long et muet regard sur cette bière qui, pour lui, enfermait les cendres de celui qu'il avait considéré comme un héritier. Pendant six jours, le duc ne nous a pas dit un seul mot, il n'a pas ouvert la bouche, il a fait tout ce que nous avons voulu. Arrivé à Cadix, il a voulu descendre dans le caveau funèbre où reposait la dépouille mortelle de don Pedro. Il s'est agenouillé devant le cercueil, il a prié longtemps, sombre, farouche, puis il s'est levé sans avoir versé une larme. Sa douleur avait un caractère effrayant.

« Il y a eu une grande cérémonie funèbre pour la descente des restes de don José dans le caveau, une cérémonie à laquelle tout le clergé et la moitié de la population de Cadix, dont mon père a été gouverneur jadis, assistaient.

« Il paraît que lorsque le duc a vu les deux cercueils rangés côte à côte, il a failli s'évanouir de nouveau et a murmuré :

« – Oh ! je donnerais ma fortune entière et ce qu'il me reste de tristes jours à vivre pour trouver un homme qui eût dans les veines une goutte du sang des Sallandrera !… »

Rocambole, à cette phrase de la lettre de Conception, interrompit sa lecture.

– Diable ! murmura-t-il, si le duc apprend jamais la vraie généalogie des Château-Mailly, je suis un prétendant flambé.

Et il continua à lire :

« Les funérailles accomplies, nous avons quitté Cadix le même soir, traversé l'Espagne et Madrid sans nous arrêter, et nous sommes arrivés ici, à Sallandrera, hier soir.

« Depuis hier, mon père est mieux au moral ; il nous a dit quelques mots affectueux, à ma mère et à moi.

« Après le souper – un repas funèbre, mon ami – pendant lequel on n'a pas échangé trois phrases, il m'a enveloppé d'un regard triste et doux.

« – Pauvre enfant ! m'a-t-il dit.

« Je me suis levée et me suis jetée dans ses bras.

« – Il faudra pourtant, a-t-il ajouté, que nous te cherchions un époux, maintenant que te voilà veuve de tes deux fiancés.

« Et comme ma mère et moi nous baissions tristement la tête et n'osions répondre, il a murmuré :

« – Ah ! j'ai peut-être eu tort de repousser avec une sorte de hauteur le jeune duc de Château-Mailly ; il porte un beau nom, il a une grande fortune et il t'aimait.

« Ce nom m'a fait pâlir… Car il faut que je vous dise que M. le duc de Château-Mailly, que vous connaissez peut-être, que vous devez avoir rencontré dans le monde, a demandé ma main l'année dernière ; je crois même qu'il s'était épris de moi.

« Hélas ! j'aimais don Pedro… don Pedro mourant, condamné… don Pedro que je ne devais plus revoir et à qui je voulais garder la fidélité de mon cœur ! Le duc a été refusé. Je crois même que mon père s'est montré fort dur pour lui.

« Eh bien ! hier, ce nom du duc de Château-Mailly tombant des lèvres de mon père, m'a donné un horrible battement de cœur, et depuis ce moment j'ai peur… j'ai peur que le duc ne m'aime encore… j'ai peur que la mort de don José n'ait déjà fait renaître en lui des espérances ; j'ai peur enfin qu'il revienne à la charge.

« Et alors, oh ! mon Dieu, alors… »

– Hé ! hé ! s'interrompit Rocambole, mais voici que l'écriture est joliment tremblée… Dieu me pardonne, voici la trace d'une grosse larme… Allons, elle m'aime !…

Et Rocambole continua sa lecture.

« Car vous sentez bien, mon ami [poursuivait Conception], que ces paroles de mon père étaient un regret, et que si le duc revient à la charge, s'il redemande ma main, je ne sais, en vérité, comment j'aurai le courage de résister à la volonté de celui que tant de douleurs ont déjà frappé.

« Et pourtant, mon Dieu ! pourtant vous m'avez sauvée… Pourtant… je… »

Rocambole vit un mot raturé et rendu illisible. Dans un accès de fièvre, Conception avait sans doute écrit : « Je vous aime » et puis toutes les pudeurs de la jeune fille et la fierté de sa noble race s'étaient révoltées. Elle avait effacé ce mot.

« Ce matin [poursuivait Conception], mon père a manifesté le désir de fuir cette Espagne qui n'enferme plus pour lui que des tombes, ce château de Sallandrera, dont la

salle des portraits de famille n’a plus qu’un cadre vide à remplir. Il a parlé de retourner à Paris.

« Oh ! mon pauvre cœur a battu bien fort lorsque ma mère m’a annoncé que nous partirions bientôt, et puis j’ai songé à M. de Château-Mailly, et j’ai eu le frisson. Et quand je me suis trouvée seule, je me suis mise à genoux et j’ai prié Dieu, le suppliant de permettre que le duc m’eût oubliée.

« À moins que mon père ne change d’avis nous serons à Paris dans dix jours. Oh ! venez vite, venez le premier, avant le duc. Qui sait ? Dieu est si bon et je l’ai tant prié…

« À vous, à bientôt…

« CONCEPTION. »

– Diable ! murmura Rocambole lorsqu’il eut terminé la lecture de cette lettre, dans laquelle la pauvre señorita avait, malgré elle, laissé parler son cœur et mis toute son âme, dix jours, c’est bien court… Aurais-je jamais le temps de me débarrasser de cette charmante Baccarat qui va me démolir mon château en Espagne, tout juste au moment où je lui ajoute un beffroi et des tourelles ? Allons consulter la vieille *sorbonne* de sir Williams.

Bien que devenu un parfait gentleman, Rocambole, on le voit, avait des réminiscences d’argot, ni plus ni moins qu’un *industriel* vulgaire. Il monta chez l’aveugle.

Sir Williams était fort nonchalamment étendu sur une bergère, et le valet de chambre, que le marquis avait commis à sa garde, lui lisait les journaux du soir. Sir Williams voulait se tenir au courant des belles-lettres et de la politique. Les faits divers l’intéressaient, le feuilleton-roman lui procurait des émotions : l’article *Tribunaux* lui arrachait parfois un sourire moqueur.

Le faux marquis de Chamery renvoya le valet de chambre, s’assit à côté de sir Williams et lui dit :

– Mon oncle, la petite comédie a été fort bien jouée. Fabien demeure convaincu qu’il a vu la comtesse Artoff et qu’elle aime cet imbécile de Roland.

Le visage de l’aveugle exprima une vive satisfaction.

– Mais, poursuivit Rocambole, si l’affaire Baccarat marche bien, l’autre marche mal.

– *Quelle autre ?* sembla demander le muet visage de l’aveugle.

– Conception vient de m’écrire.

L’aveugle fit un mouvement.

– Elle m’aime toujours…

– *Très bien ! très bien !* exprima la tête de sir Williams par un balancement de haut en bas et de bas en haut.

– Mais elle revient dans huit ou dix jours…

L’aveugle étendit la main d’un air qui voulait dire :

– *Voyons la lettre ?*

Rocambole la lui lut d'un bout à l'autre, et à chaque passage intéressant, l'aveugle témoigna une vive satisfaction.

– Eh bien ! mon oncle, lui dit-il quand il eut terminé sa lecture, que penses-tu de tout cela ?

Sir Williams prit son ardoise.

– *Je pense,* écrivit-il, *que nous devons nous hâter pour l'affaire Baccarat.*

– Et tu réponds de tout ?

– *Certainement.*

– Ainsi, je ne dois point me préoccuper de la prochaine arrivée de Conception ?

– *Nullement.*

– Non plus que des paroles du duc de Sallandrera touchant M. de Château-Mailly ?

– *Non,* fit sir Williams d'un signe de tête. Puis il écrivit : *Vois-tu toujours le médecin mulâtre qui m'a soigné ?*

– De temps en temps.

– *Il faut le revoir.*

– Pourquoi ?

– *Je te l'expliquerai tout à l'heure. Sais-tu ce que c'est que la belladone ?*

– Mais, dit Rocambole, c'est une plante vénéneuse, il me semble.

– *Oui et non. La belladone n'empoisonne pas, mais elle rend fou. Une folie momentanée, il est vrai, et que les soins assidus finissent par guérir. Mais enfin, une infusion de belladone rend fou, fou à lier, une heure après son absorption.*

– Ma parole d'honneur ! murmura Rocambole, tu sais tout, mon oncle, et un homme comme toi aurait dû faire son chemin.

L'aveugle soupira et poursuivit, grâce à son ardoise :

– *Mais la belladone, dont nous nous servirons si nous ne pouvons mieux faire, me rappelle une anecdote que j'ai entendu raconter autrefois, quand nous étions en Angleterre.*

– Et quelle était cette anecdote ?

– *La voici,* dit sir Williams, qui écrivit rapidement le récit suivant :

Java est une des îles de l'océan Indien les plus fertiles en plantes vénéneuses, en arbres dont l'ombre est mortelle, en reptiles dont la morsure est incurable.

Il y a une vingtaine d'années environ, un jeune Hollandais du nom de Samuel Van-Berg débarqua à Java avec les pleins pouvoirs d'une grande maison de commerce de La Haye, dans l'intention d'y acheter une forte cargaison des produits de cette île, tel que l'indigo, du coton, de la laine, etc. Il fut reçu, logé, hébergé par une riche famille javanaise qui correspondait avec la maison de commerce qu'il représentait.

Dans cette famille, il y avait une jeune fille d'une grande beauté au point de vue javanais, c'est-à-dire qu'elle était jaune de peau, que son nez était un peu épaté, qu'elle avait des lèvres épaisses, un front fuyant, des cheveux noirs et crépus comme de la laine.

Sensible à ce genre de beauté, le jeune Hollandais, qui était blanc et rose de peau, dont les cheveux étaient blonds, le nez aquilin et les yeux bleus, s'éprit de la fille du négociant javanais et la demanda en mariage. On la lui accorda, et les parents furent même d'avis de célébrer les noces sur-le-champ, ce à quoi le Hollandais consentit.

Mais l'avant-veille des épousailles, M. Samuel Van-Berg reçut des lettres d'Europe. L'une d'elles était de la main de son père, et cette lettre disait :

Mon cher fils,

Hâtez-vous de revenir à Amsterdam, où vous êtes attendu avec la plus vive impatience, par votre mère et moi d'abord, et ensuite par une personne qui ne vous fut pas indifférente autrefois.

Je veux parler de votre cousine Betty, qui, vous le savez, épousa, il y a trois années, le vieux banquier juif Zacharie. Vous étiez pauvre et Betty l'était : cependant Betty vous aimait et vous l'aimiez, vous avez même quitté l'Europe l'an dernier en me disant que vous ne me pardonneriez jamais de m'être opposé à votre mariage avec elle.

Et bien ! mon cher fils, ce que j'ai fait alors, je l'ai fait dans votre pur intérêt. Betty était pauvre comme vous, l'amour et la misère réunis font un triste ménage, et vous allez voir que j'ai été le plus sensé et le plus prévoyant des pères.

Le juif Zacharie avait trois millions, il les a reconnus en dot à Betty.

Le juif avait soixante et onze ans, il était glouton, de nature apoplectique et il ne pouvait aller bien loin.

Il est mort subitement il y a huit jours, et Betty se trouve une riche veuve qui attend avec impatience le retour de son cher cousin Samuel pour l'épouser et l'enrichir…

Cette lettre, on le comprend, modifia sur-le-champ toutes les idées de M. Samuel Van-Berg. Il aimait la Javanaise la veille, et les charmes de cette beauté couleur citron avaient pu le subjuguer un instant ; mais la lettre de son père lui remit en mémoire le rose et blanc visage, les cheveux noirs et lustrés et les yeux d'un bleu sombre de Betty, ses petites mains blanches creusées de fossettes, son pied qui chaussait si mignonnement le patin, les jours d'hiver, et son frais éclat de rire, et ses dents qui ressemblaient à ces belles perles blanches qu'on pêche sur les côtes de Coromandel. Puis il entrevit un peu aussi le beau palais du banquier défunt et les trois millions qui embellissaient la veuve. Une veuve dotée de trois millions est toujours jeune, incomparablement belle et douée de toutes les qualités aux yeux de celui qui doit l'épouser. M. Samuel Van-Berg n'hésita pas un seul instant. Il renonça à la belle fille jaune de Java pour la femme blanche d'Europe.

Seulement, comme son mariage était annoncé, que les Javanais eussent considéré sa retraite comme une insulte, qu'il l'eût bien certainement payée de sa vie, le Hollandais prit le parti de dissimuler et de quitter clandestinement Java.

Comme aucun navire n'était en partance pour le moment, le Hollandais se dit qu'après tout un mariage entre un Européen et une Indienne, célébré d'après le culte de

Bouddah, ne saurait être sérieux, et qu'il pouvait toujours épouser provisoirement la fille jaune jusqu'au moment où il pourrait s'esquiver. Les deux jeunes gens furent donc mariés par une sorte de prêtre bouddhiste, et reconduits dans leur domicile au son d'instruments de musique des plus discordants.

Puis commencèrent les fêtes des épousailles, qui, à Java, ne durent pas moins de six semaines, et sont entremêlées d'exercices de jongleurs, de danses d'almées et de repas homériques, où l'eau-de-vie d'Europe et le rhum de l'île Bourbon jouent le principal rôle. Chaque soir, au moment où le Hollandais se couchait, sa femme lui apportait un breuvage composé de miel, de vinaigre et du suc d'une plante aromatique du pays. Ce breuvage fait partie des usages prescrits par le mariage javanais.

Le Hollandais trouvait cela fade et amer en même temps ; mais il la prenait avec courage en songeant au curaçao de Hollande qui le remplacerait, lors de ses noces prochaines avec Betty.

Enfin, un navire qui venait de Sumatra relâcha à Java pour faire de l'eau. Le Hollandais parvint à voir le capitaine, traita avec lui de son passage et de son rapatriement, et il fut convenu entre eux que, la nuit suivante, le Hollandais quitterait furtivement l'alcôve nuptiale, et se rendrait à bord du navire européen qui, sur-le-champ, lèverait l'ancre.

Comment la Javanaise eut-elle connaissance de ce projet ? L'histoire ne le dit pas.

Mais, le soir, elle mêla au breuvage accoutumé un peu de poussière provenant de la feuille broyée d'un arbre qui croît à Java, et le Hollandais s'endormit profondément.

La nuit s'écoula, le jour vint, le capitaine du navire ne vit rien paraître. Il s'avisa alors de descendre à terre et de se rendre chez le beau-père du Hollandais. Il trouva ce dernier qui dansait demi-nu, faisait tourner un bâton à la manière des jongleurs, riait aux éclats, et prétendait qu'il était le dieu Sivah lui-même. Le breuvage de la vindicative Javanaise avait produit l'effet de la belladone, avec cette différence que la folie de cette dernière plante se guérit, tandis que le Hollandais demeura fou toute sa vie.

– *Et voilà l'histoire,* acheva sir Williams, en replaçant son crayon sur la table.

– Bon ! dit Rocambole, je crois comprendre. Tu veux que je demande à mon médecin mulâtre un breuvage ou une substance quelconque qui rende fou ?

– *Précisément,* fit sir Williams d'un signe de tête.

– Mais… qu'en veux-tu faire ?

Sir Williams écrivit : – *Tu le sauras plus tard. Pour le moment c'est mon secret.*

LIV

M. le marquis de Chamery sortit de chez sir Williams vers six heures du soir, le moment du dîner, et, comme la veille, il dîna en famille.

– Mon cher Albert, lui dit Fabien à mi-voix, tu nous fais des mystères à Blanche et à moi ?

– Des… mystères ? par exemple !

– Tu aimes M^lle^ Conception.

– Et… tu… en es… aimé…

– Ma foi ! dit Rocambole en riant, puisque vous êtes si avancés, vous me ferez plaisir de me donner quelques détails.

– Sur quoi ?

– Mais sur cet amour réciproque dont vous parlez.

– Mon petit Albert, murmura la vicomtesse d'une voix câline, pourquoi mentir ?… Fabien t'a vu recevoir une lettre d'Espagne.

Rocambole tressaillit ; mais il redevint maître de lui aussitôt.

– Ma foi ! dit-il en souriant, c'est inouï ! La famille n'est plus la famille, c'est la douane !

– Ingrat ! fit Blanche d'un ton de doux reproche.

– Au fait ! ajouta Fabien, si tu tiens absolument à garder ton secret…

– Eh bien ! non, répondit Rocambole, qui joua une émotion et crut devoir rougir un peu… Je conviens de la première partie de ce que vous avancez.

– C'est-à-dire que tu aimes Conception ?

– Oui.

– Mais… elle ?

À cette question, l'élève de sir Williams fut adorable de fatuité et de modestie tout à la fois.

– Hé ! le sais-je ? dit-il… les femmes sont si bizarres, si étonnantes…

– Merci, dit la vicomtesse en riant.

– Ce qu'elles veulent aujourd'hui est l'antipode de leur désir de demain. Aimeront-elles dans une heure ce qu'elles adoraient il y a cinq minutes ?

– Ô profond philosophe ! murmura Fabien d'un ton moqueur.

– Ainsi tu ne sais si tu es aimé ?

– Je l'ignore…

– Cependant… tu lui as écrit ?

– Oui, je l'avoue.

– Et elle t'a répondu ?

– Oui, je viens de recevoir sa lettre.

– Mon cher, dit Fabien, permets-moi une seule question.

– Fais, dit négligemment Rocambole.

– La lettre de mademoiselle de Sallandrera a-t-elle cinq, dix lignes ou deux pages ?

– Je crois qu'elle a quatre pages, répondit le faux marquis avec une naïveté qui arracha un sourire à la vicomtesse.

– C'est bien, dit M. d'Asmolles, l'affaire est jugée. Une jeune fille n'a jamais écrit une lettre de quatre pages à un homme qu'elle n'aime pas. Maintenant que pouvons-nous faire pour toi ?

– Mais… fit Rocambole surpris, comment l'entendez-vous ?

– Je veux dire, poursuivit Fabien complétant sa pensée, qu'il ne suffit pas d'aimer mademoiselle de Sallandrera, d'en être aimé, et d'être avec elle en correspondance.

– Ah ! ça ne suffit pas ?

– Mais… non.

– Que faut-il encore ?

– Il faut faire un doigt de cour aux parents, le duc et la duchesse, et c'est pour cela que ta sœur et moi, nous t'offrons nos services.

– Merci bien, dit Rocambole, mais je n'en suis point encore là…

– Pardon, continua Fabien ; à moins que tu ne t'y refuses, nous causerons affaires.

– Soit, je le veux bien…

– Tu as soixante-quinze mille livres de rente ?

– Oh ! mon Dieu ! pas davantage.

– C'est peu, pour épouser une Sallandrera.

– Bah ! Conception est désintéressée.

– Malheureusement, mon cher, quand il s'agit de mariage, les jeunes filles ne sont jamais consultées sur les questions d'argent. Donc, le désintéressement de Conception n'a rien de sérieux à mes yeux…

– Mais enfin… si elle m'aime…

– Il en convient ! dit Blanche en riant.

– Mon avis est, poursuivit Fabien, qu'on s'adresse non au duc, mais à la duchesse. Les femmes s'entendent toujours entre elles.

– Mais le duc et sa famille sont en Espagne.

– Ils reviendront…

– C'est probable ; mais quand ? Je crois donc que nous pouvons ajourner quelque peu cette conversation qui me paraît prématurée.

– Comme tu voudras, répondit Fabien, qui crut comprendre que son beau-frère voulait garder son secret sur Conception.

Et il parla d'autre chose.

Rocambole quitta Fabien et la vicomtesse, après le dîner, et se rendit à l'Opéra, où, on le sait, la fausse Baccarat avait donné rendez-vous à Roland.

Quand le marquis arriva et parut dans sa loge, il aperçut M. de Clayet seul dans une loge d'avant-scène. Le jeune fat portait sur son visage toutes les angoisses de l'attente. Il n'était pas un spectateur dans la salle qui, voyant ce jeune homme tressaillir et tourner la tête au moindre bruit, s'agiter en tout sens, promener ses jumelles d'une galerie à l'autre, et paraissant au supplice, ne se fût dit : – Voilà un homme bien malheureux, et celle qui le fait souffrir ainsi est bien cruelle.

Cependant, Roland aperçut Chamery, et tous deux se saluèrent.

Puis le premier, qui voulait absolument mettre toute la salle dans la confidence de sa bonne fortune, posa un doigt sur ses lèvres, et fit à Rocambole un petit signe mystérieux qui voulait dire : « Chut ! excusez-moi si je ne vous invite pas à venir dans ma loge. Mais… je… l'attends. »

Le marquis répondit, par un geste, qu'il avait compris. Et il tourna la tête, mais continua à examiner Roland du coin de l'œil.

Celui-ci, après avoir salué le marquis, disait bonjour de la main, et se livrait à une pantomime assez vive avec des personnes qui se trouvaient dans une loge voisine de celle de Rocambole, de telle façon que celui-ci ne pouvait les voir.

– Je gage, pensa le prétendu marquis, qu'il a convié tout son club à l'Opéra.

Il quitta un moment la loge, passa dans le couloir et regarda, en passant, par les œils-de-bœuf.

Rocambole ne s'était pas trompé. La loge avec laquelle Roland correspondait par signes renfermait le jeune monsieur Octave et trois autres membres du club dont il faisait partie.

Rocambole alla reprendre sa place.

Il était déjà plus de huit heures déjà, et Roland ne voyait rien venir. Enfin il entendit frapper et se retourna vivement. Un frou-frou de robe de soie se faisait entendre derrière la porte, un parfum délicat pénétrait déjà dans la loge. Roland ouvrit…

M. le marquis de Chamery, M. Octave et ses amis, toutes les personnes enfin qui avaient remarqué le manège impatient de M. Roland de Clayet attachèrent leurs regards

sur la loge.

Une femme voilée entra, se laissa prendre la main et s'assit auprès de Roland. Mais elle ne releva point son voile.

Si madame la comtesse Artoff ou une femme lui ressemblant fût venue, le visage découvert et en toilette d'Opéra, s'asseoir dans la loge de Roland, peut-être eût-elle attiré l'attention de quelques personnes ; mais, à coup sûr, elle n'eût point excité l'espèce de rumeur pleine de scandale que produisit cette femme, qui, pendant deux heures, garda son voile obstinément baissé.

Jusqu'à la fin de la représentation, Roland eut le rôle et l'attitude d'un homme que le bonheur écrase ! Il fut le point de mire de tous les regards, le sujet de tous les commentaires. Quand le rideau tomba sur le dernier acte du *Prophète,* la femme voilée prit le bras de Roland et sortit avec lui.

M. Octave et ses amis étaient échelonnés sur le passage du Lovelace. Ils le virent traverser le péristyle, prendre avec la femme voilée le passage de l'Opéra, monter avec elle l'escalier du restaurant situé au bout de ce passage.

M. Roland de Clayet et sa mystérieuse compagne allaient faire un souper fin et sucer des écrevisses.

– Avec tout cela, dit un des jeunes gens amenés par Octave, nous ne l'avons pas vue.

– C'est vrai. Mais nous la verrons.

– Quand ?

– Tout à l'heure. Je m'en charge, et Roland ne se doute pas que je connais l'établissement dans lequel il vient d'entrer, un peu mieux que son architecte.

– Bah ! firent ces messieurs.

– Venez, dit le triomphant M. Octave. Vous allez voir. Et ils montèrent chez le restaurateur, et M. Octave dit au garçon :

– Donnez-moi le cabinet n° 7.

– Il est pris, dit le garçon.

– Par un monsieur et une dame qui viennent de monter ?

– Oui.

– Donnez-moi le n° 8, en ce cas.

– Voilà, monsieur, répliqua le garçon en montrant la porte du cabinet demandé.

Le jeune Octave posa alors un doigt sur ses lèvres :

– Pas de bruit, dit-il, et parlons bas.

Puis il montra la glace placée sur la cheminée et dit :

– Regardez dans le coin.

Un coin de la glace, en effet, était dépourvu de son tain, et ce coin correspondait à un trou percé dans la cloison. Grâce à ce trou, le jeune M. Octave et ses compagnons purent voir, dans le cabinet n° 7, Roland de Clayet qui soupait avec la femme mystérieuse.

Seulement, elle avait relevé son voile.

– Ma parole d'honneur ! murmura M. Octave, Roland n'est point un hâbleur. C'est bien la comtesse Artoff.

Pendant que chacun des convives de M. Octave regardait à son tour, M. le marquis de Chamery s'en allait fort tranquillement se coucher, après avoir vu les bambins monter au restaurant, sur les pas de Roland.

– Je crois que tout va bien… très bien, murmura-t-il.

Le lendemain, vers cinq heures, maître Zampa se présenta rue de Surène.

Rocambole, vêtu de sa polonaise à brandebourgs et coiffé de sa perruque blonde, alla lui-même ouvrir et ferma sa porte avec les précautions d'usage.

– Qu'est-ce ? lui demanda-t-il.

– Le comte Artoff est arrivé.

– Ah ?… et quand cela ?

– Cette nuit ou ce matin. M. le duc a reçu tout à l'heure le billet que voici.

– Donne, dit Rocambole, qui allongea la main et lut :

« Mon cher duc,

« Mon mari est arrivé. Nous vous attendons à dîner ce soir et nous recauserons de vos petites affaires. Ensuite vous emmènerez Stanislas passer la soirée à votre club. Ce pauvre Russe, si français de cœur et d'instincts, a l'air d'un exilé qui remet le pied sur la terre natale. Il a soif de Paris, il voudrait tout voir, et serrer toutes les mains à la fois.

« – Château-Mailly, m'a-t-il dit, me conduira à son club.

« Venez donc, mon cher duc, et je vous serai d'autant plus reconnaissante que j'userai de ma liberté pour aller voir ma chère petite bourgeoise de sœur, qui habite le boulevard Beaumarchais, un quartier perdu.

« Votre servante et amie.

« Comtesse ARTOFF. »

« Voilà qui tombe à merveille ! » pensa Rocambole.

Puis il demanda à Zampa :

– Le duc est-il déjà parti pour aller chez le comte ?

– Tout à l'heure, il y a dix minutes. Le duc était à peine en voiture que je me suis esquivé pour venir ici.

– C'est bien.

– Monsieur va me rendre ce billet pour que je le replace sur la table du duc ?

– Sans doute, le voici.

– Ai-je de nouveaux ordres à recevoir ?

Rocambole fit un signe de tête affirmatif.

– Il faut trouver, dit-il, et trouver sur-le-champ, le moyen de savoir tout ce qui se passe chez le comte Artoff.

– Je le saurai, répondit Zampa.

– Jour par jour et heure par heure.

– Ce sera fait. Est-ce tout ?

– Oui, va-t'en.

Demeuré seul, le faux marquis se prit à rire.

« Ce matin, se dit-il, nous délibérions, sir Williams et moi, sur le moyen de mettre le comte Artoff et Roland en présence, et voici que le hasard nous envoie ce moyen sur-le-champ. Le duc de Château-Mailly est du club dont Roland, Fabien et moi nous faisons partie. Roland dîne chez Fabien. Ce soir, nous irons au cercle… Seulement, j'ai besoin de voir Rebecca sur-le-champ. »

Le faux marquis changea de costume, se débarrassa de sa perruque, et quitta l'appartement de la rue de Surène.

– Rue de la Pompe, dit-il à son cocher qui attendait à la porte, et va vite…

Le coupé était attelé du meilleur trotteur que possédait le marquis ; il alla à Passy en un quart d'heure, et Rocambole trouva la fausse Baccarat, arrondie sur un coussin turc devant le feu, occupée à se *faire les cartes.* Elle se leva en voyant entrer Rocambole, jeta ses cartes dans un coin et prit vis-à-vis de lui l'attitude respectueuse et soumise d'une esclave.

– Ma petite, lui dit Rocambole, donne-moi une plume et de l'encre.

Il s'assit devant une table et tira de sa poche une lettre.

– Voici, se dit-il, le billet écrit par Baccarat à M. de Château-Mailly(21). Une jolie écriture, allongée, menue, facile à contrefaire.

Il prit une enveloppe et écrivit dessus :

À Monsieur Roland de Clayet

– Parfait… reprit-il, et j'ai décidément un talent merveilleux pour contrefaire toutes les écritures. Madame la comtesse Artoff jurerait qu'elle vient de tracer cette suscription.

Et avec le plus grand soin et une application extrême, il écrivit un billet de trois lignes, imitant toujours à s'y méprendre l'écriture de Baccarat.

Le billet tracé, il l'enferma dans l'enveloppe, la ferma avec un pain à cacheter et la tendit à Rebecca.

– Ce soir, lui dit-il, tu arriveras chez Roland à dix heures.

– Y sera-t-il ?

– Non, il sera sorti.

– L’attendrai-je ?

– Tu remettras ce billet à son valet de chambre, avec ordre de le porter au club de son maître.

« Roland viendra. Tu lui diras :

« – Mon mari est au club, n’est-ce pas, avec Château-Mailly ?

– Bien. Après ?

– Après, tu passeras une heure ou deux avec lui et t’en iras sans lui assigner d’autre rendez-vous. Nous verrons plus tard.

– Est-ce tout ?

– Tout, dit le faux marquis en frappant du bout de la main la joue de Rebecca. Adieu, mignonne…

Et M. le marquis Albert-Honoré de Chamery rentra chez lui.

Roland, ainsi que l’avait dit Rocambole, dînait tous les samedis chez son ami Fabien d’Asmolles, et le marquis était bien certain de l’y trouver.

À six heures, en effet, Roland arriva.

– Messieurs, dit Fabien après le dîner, la vicomtesse me donne ma liberté ce soir, à la condition que je la conduirai chez la marquise de R…, où je l’irai reprendre à minuit. Je vais vous faire une proposition.

– Voyons ? dit Roland.

– Nous irons faire un whist à ton club.

– C’est ce que j’allais vous proposer, ajouta Rocambole.

– Seulement, dit le vicomte, vous m’y précéderez. Je vous rejoindrai au bout de vingt minutes. Le temps d’offrir mes hommages à M^me^ de R… et de m’esquiver de son salon, où l’ennui me prend régulièrement à la gorge au bout de vingt minutes.

Le vicomte et sa femme montèrent, en effet, dans leur carrosse vers neuf heures, tandis que Rocambole offrait à Roland une place dans son phaéton, et le conduisait au club, où de graves événements se préparaient.

LV

Dix heures sonnaient lorsque Rocambole et Roland entrèrent au club. Il y avait peu de monde encore, et à part une petite pièce où une douzaine de jeunes gens faisaient un mistigris et fumaient des cigarettes, les salons étaient à peu près déserts.

Le triomphant M. Octave présidait cette réunion intime et gagnait fort lestement une centaine de louis, lorsque le marquis de Chamery et son compagnon arrivèrent.

– Parbleu ! s'écria-t-il en les voyant, vous êtes gentils de venir me relever, messieurs ; j'ai eu, ces jours-ci, une déveine, un guignon dont rien ne vous saurait donner une idée.

– Mais tu gagnes ce soir, dit un joueur qui perdait et avait la perte mauvaise.

– C'est vrai ; mais j'ai perdu hier, et puisque voilà Roland, je profite d'une petite affaire que j'ai avec lui pour l'emmener dans une embrasure de croisée et faire très carrément charlemagne.

– Ah ! ah ! Roland ? fit-on à la ronde.

– Moi-même, messieurs, répondit M. Clayet, qui salua avec la modestie d'un homme parfaitement heureux.

– Nous en avons appris de belles sur ton compte, messire don Juan, dit un joueur.

– Sur moi ? dit Roland.

– Mais oui… dit Octave…

– Octave est un indiscret, murmura le fat, enchanté que son aventure avec la comtesse Artoff courût le monde.

Rocambole se pencha à l'oreille de Roland :

– Je vous l'avais prédit, lui dit-il tout bas ; avant trois jours, grâce à M. Octave, Paris entier saura votre histoire.

– Que voulez-vous ? répondit Roland, ce garçon est d'une indiscrétion déplorable.

– Messieurs, dit un autre joueur à mi-voix, je ne m'oppose pas à ce que don Juan de Clayet soit félicité selon son mérite, mais je vous convie à la représentation prochaine d'un joli drame réaliste. Avant huit jours, vous aurez un très beau duel à la porte Maillot.

– Hum ! répondit-on, ceci est possible.

– Et, ajouta M. Octave, cela manque encore à la gloire de Faust de Clayet.

– Messieurs, s'écria Roland, qui, au fond, était ravi de la tournure que prenait l'entretien, je vous prierai d'abandonner un peu ce terrain non moins brûlant que déplacé, sur lequel se trouve la conversation.

– Soit, mon cher ; mais aussi pourquoi vous montrer ainsi à l'Opéra ?…

Roland répondit en fredonnant une ariette, et il s’assit à la table de jeu.

En ce moment, Fabien arriva.

On avait pour Fabien, l’homme grave, le gentleman accompli et à qui le mariage semblait avoir donné un caractère plus sérieux encore, une considération qui tenait presque du respect, et son apparition coupa court aux plaisanteries dont la réputation de la comtesse allait être le but. Les sourires s’effacèrent peu à peu, on salua Fabien et on continua à voix basse à s’entretenir de la bonne fortune de Roland.

Le vicomte, après avoir échangé quelques poignées de main, se pencha à l’oreille du faux marquis de Chamery.

– Mon ami, lui dit-il, tu as eu une mauvaise inspiration.

– À propos de quoi ?

– En nous proposant de venir ici, à Roland et à moi.

– Pourquoi cela ?

– Parce que le comte Artoff est arrivé…

– Eh bien ! qu’est-ce que cela fait ?

– Et qu’il viendra ce soir.

– Allons donc ! il ne fait pas partie de ce cercle.

– Non, mais il a un ami qui en fait partie.

– Et tu le nommes ?

– Château-Mailly.

– Ce jeune duc qui avait demandé la main de M^lle^ de Sallandrera ?

– Lui-même, mon cher.

– Eh bien ! mais, dit Rocambole, ce n’est pas une raison pour que le comte vienne ici.

– Il y viendra.

– Qu’en sais-tu ?

– Tiens, voici le billet que j’ai reçu cinq minutes après votre départ.

Le billet que Fabien tendit à son beau-frère n’avait que quelques lignes :

« Mon cher vicomte,

« Je vous ai laissé garçon en quittant Paris ; j’y reviens et vous retrouve marié. En attendant que vous me fassiez l’honneur de me présenter à la vicomtesse d’Asmolles, est-ce que vous ne ferez pas quelque chose pour un ami qui désire vous serrer la main au plus vite ? Château-Mailly, qui dîne chez moi, me mène à son club ce soir. Vous en êtes ou vous devez en être. Venez-y, vous m’y verrez entre dix et onze heures.

« À vous.

« Comte ARTOFF. »

Après, avoir lu ce billet, Rocambole parut n’avoir pas compris.

– Eh bien ! après tout ? demanda-t-il.

– Je voudrais bien que le comte et Roland ne se rencontrassent point.

– Crois-tu donc que Roland va lui dire qu’il est aimé de sa femme ?

– Non ; mais il est capable de prendre vis-à-vis de lui un air impertinent qui donnera à penser. Si nous pouvions trouver un prétexte pour l’emmener…

– C’est difficile, il joue… il perd déjà.

– Et il est trop tard, ajouta M. d’Asmolles qui venait de tourner les yeux vers la porte.

En effet, deux hommes venaient d’apparaître sur le seuil du petit salon. L’un était le jeune duc de Château-Mailly ; l’autre était le comte Artoff.

Rocambole l’enveloppa de son regard intelligent, pénétrant et rusé.

– Voilà cinq ans que je ne l’ai vu, se dit-il, et il me semble qu’il est changé. Il a grossi, il porte toute sa barbe, il a près de trente ans. Si j’ai proportionnellement changé comme lui, le diable m’emporte si ma physionomie à l’indienne et ma barbe blonde éveillent en lui un seul souvenir.

En effet, Rocambole était réellement devenu méconnaissable avec son visage légèrement bistré comme celui des marins qui reviennent de l’Inde, et sa barbe blonde qu’il portait très épaisse. Il avait su même imprimer une intonation toute différente à sa voix.

Comme le comte Artoff et le duc entraient sans bruit, les joueurs, tout entiers à leur partie, ne levèrent pas la tête, et Fabien en profita pour aller à la rencontre de ces messieurs. Rocambole le suivit sans hésitation.

M. d’Asmolles et le comte se serrèrent la main avec effusion. Puis Fabien lui montra Rocambole :

– Mon cher comte, lui dit-il, je vous présente un revenant, mon beau-frère, M. le marquis de Chamery, ex-officier de marine au service de la Compagnie des Indes.

Le comte et Rocambole se saluèrent, et le premier attacha sur le prétendu marquis ce regard indifférent et calme qu’on lève sur un visage parfaitement inconnu.

Rocambole ne sourcilla point.

– Ah ! monsieur le comte, dit-il, Fabien nous parle de vous tous les jours, à ma sœur et à moi.

– C’est un homme charmant et un noble cœur, répondit le comte. Et il ajouta, avec un sourire plein de courtoisie et de grâce :

– Et il méritait le bonheur et l’honneur qui lui sont advenus lorsqu’il est entré dans votre maison, monsieur le marquis.

Rocambole s’inclina avec le plus aimable et le plus faux des sourires.

– Imbécile ! murmura-t-il à part lui, tu avais moins d'égards pour moi le jour où tu me ficelas dans un sac et me fis jeter à l'eau par tes Cosaques.

Le duc de Château-Mailly s'était approché de la table de jeu et disait :

– Messieurs et chers amis, veuillez me permettre de vous dire bonjour et de vous amener un grand seigneur moscovite qui a pu déjà apprécier l'hospitalité parisienne, M. le comte Artoff.

Ce nom, que le duc de Château-Mailly prononça fort simplement, tomba comme la foudre au milieu des joueurs. Parmi eux peu connaissaient de vue cet homme dont ils venaient de déchirer l'honneur conjugal à belles dents. Mais le grand seigneur russe, assez riche, assez élevé au-dessus des préjugés pour avoir osé épouser la Baccarat, se recommandait trop de lui-même, et en dehors de l'aventure de Roland de Clayet, à la curiosité publique, pour que, alors même que cette aventure n'eût point été tout à l'heure le sujet de la conversation générale, son arrivée ne produisit une véritable sensation.

Le comte, on le sait, était de haute taille ; il avait ce nez d'aigle et ce regard dominateur de la race conquérante des Slaves. D'une beauté mâle, il avait un sourire charmant, le sourire du lion que sa force rend magnanime, un regard calme et doux. D'une distinction et d'une simplicité parfaites, le comte Artoff était un de ces hommes éminemment grands seigneurs par nature, au cœur droit et bon, mais à la nature énergique, à la volonté inflexible – de ces hommes dont l'œil bleu s'enflamme subitement, et qui, une passion violente les animant tout à coup, deviennent aussi terribles qu'ils paraissaient inoffensifs naguère. L'attitude, le sourire, le regard du comte exprimaient si bien la possibilité de cette métamorphose, que pas un de ceux qui le virent entrer ne put s'empêcher de tressaillir et de porter un coup d'œil de commisération à Roland.

L'un d'eux même se pencha à l'oreille du jeune Octave.

– Je crois, lui dit-il, que Roland a été léger en se vantant de son bonheur.

– Bah ! fit M. Octave, qui ne doutait de rien, il s'en tirera. Chut !

Au nom du comte Artoff, M. Roland de Clayet n'avait pu s'empêcher de tressaillir et de relever vivement la tête.

Les regards de ces deux hommes se rencontrèrent. Roland et le comte s'étaient vus à Bade l'espace d'une heure à peine, dans le salon du bal du Casino, mais c'en était assez pour que le comte reconnût le jeune homme.

– Monsieur de Clayet ? fit-il, saluant.

– Moi-même, répondit Roland, qui rendit le salut avec une raideur maladroite, un peu étonné, du reste, que le comte, qui ne lui avait jamais adressé la parole, l'appelât par son nom.

– Monsieur, poursuivit le comte avec un accent de franchise et de simplicité qui amena derrière lui quelques demi-sourires moqueurs sur les lèvres de ceux qui étaient dans la confidence de Roland, pardonnez-moi d'aller droit au but. J'ai des remerciements à vous faire au nom de la comtesse Artoff, que vous avez sauvée d'une mort à peu près certaine à Heidelberg, et vous me permettrez d'y joindre l'expression de ma vive reconnaissance.

– Le pauvre homme ! murmura M. Octave, qui avait des réminiscences de *Tartuffe*.

Les joueurs échangèrent des regards ironiques.

Roland, dont une grande maladresse caractérisait toutes les actions et dictait toutes les paroles, répondit d'un ton sec :

– J'ai fait purement et simplement mon devoir, monsieur. Et il continua à jouer, battant les cartes avec une sorte d'impatience fiévreuse qui n'échappa à personne.

– Hé ! hé ! murmura M. Octave, je crois que Roland est jaloux.

Rocambole se penchait en même temps à l'oreille de Fabien :

– Ce Roland de Clayet est un sot, lui dit-il.

– C'est mon avis, répliqua Fabien, qui soupira profondément.

Cependant le ton sec de Roland et quelques regards railleurs n'avaient point échappé au comte Artoff.

Le gentilhomme russe avait même froncé le sourcil, car il savait que Roland s'était montré à Bade très empressé auprès de sa femme, et que, à Heidelberg, il lui avait adressé plusieurs lettres d'amour, lettres, qui, on le sait, était demeurées sans réponse.

M. d'Asmolles, qui, lui, savait tout ou du moins croyait tout savoir, surprit ce mouvement de sourcils : il devina que la situation était tendue, qu'il suffirait de quelque impertinence de Roland, de quelque mot à double entente du jeune M. Octave pour amener un éclat entre deux hommes qui s'étaient vus à peine, se saluaient pour la première fois, et n'en échangeaient pas moins un regard hostile. Roland se croyait obligé de haïr le comte. Le comte avait tout de suite compris qu'il avait affaire à un fat, et Roland lui avait horriblement déplu.

– Si nous faisions un whist ? dit Fabien, qui cherchait à éloigner le comte Artoff de Roland.

– Hum ! dit le comte en riant, c'est bien calme.

– J'aimerais assez une bouillotte volante, fit observer Rocambole qui avait une inspiration.

– Va pour la bouillotte, dit le duc de Château-Mailly.

Le Russe fit un geste d'assentiment.

Fabien les emmena tous les trois dans une salle voisine, et ils s'installèrent autour d'une table.

– Je sais mon Roland par cœur, pensait Rocambole ; ne voyant plus le comte, dont l'aspect lui porte sur les nerfs, il va le chercher, et il est capable de venir nous demander à entrer.

Rocambole ne se trompait pas.

Le comte Artoff disparu, Roland, qui était crispé, releva la tête et eut un sourire de triomphe.

– En vérité, messieurs, dit le jeune M. Octave, à quoi pense donc Château-Mailly ? Il nous amène le comte Artoff ! Mais il ne sait donc absolument rien ?

– Il ne sait rien, répondit un joueur. Sans cela, vous pensez bien…

Mais un des assistants s'avisa de dire tout bas :

– Il n'est pas moins vrai, messieurs, que la vue du mari et son nom prononcé tout à coup ont quelque peu troublé et fait pâlir l'heureux vainqueur.

– Eh bien ! s'écria Roland piqué au vif, c'est ce qui vous trompe, mon cher. Où est le comte ?

– Avec M. d'Asmolles, MM. de Chamery et de Château-Mailly, dans le salon vert, où ils jouent à la bouillotte.

– C'est bien, messieurs ; je vais demander à entrer.

Et Roland quitta la table de mistigris et se dirigea la tête haute, un dédaigneux sourire aux lèvres, vers le salon vert.

Deux ou trois joueurs le suivirent.

– Ce garçon veut se faire tuer, dit l'un d'eux.

– Prenez garde ! répondit Roland, qui entendit et se retourna.

– À quoi faut-il prendre garde ?

– Si vous dites un mot de plus, continua Roland, je vais passer pour un lâche, et vous me forcerez à chercher querelle au comte.

– Fi ! mon cher, dit le premier interlocuteur en prenant M. de Clayet par le bras, tout le monde sait que tu es brave… ainsi sois prudent.

Mais Roland, qui était la personnification la plus complète de la vanité, avait été piqué au jeu, et il entra dans le salon vert d'un air insupportable et conquérant qui acheva de déplaire au comte Artoff.

Précisément, en ce moment-là, Rocambole, qui avait entendu le pas de Roland derrière lui, tirait sa montre et disait :

– Mon quart d'heure est fini. Qui veut prendre ma place et entrer ?

– Moi, dit Roland.

Fabien tressaillit et se trouva mal à l'aise.

Roland salua de nouveau le comte avec une politesse affectée cette fois, et s'assit à sa gauche. Le jeune M. Octave vint se placer derrière lui. Rocambole y demeura également. La partie continua.

Pendant quelques minutes, le comte, tout entier à son jeu, ne remarqua ni l'attitude pour ainsi dire hostile de Roland, ni les regards que trois ou quatre membres du club laissaient parfois tomber sur lui en chuchotant.

Mais le comte ayant fait deux ou trois fois son tout, et Roland lui ayant tenu avec une sorte d'acharnement de mauvais goût, Fabien vit le gentilhomme russe froncer le sourcil

de nouveau, et pour qui connaissait le comte Artoff, c'était un indice plein de gravité.

Tout à coup un domestique entra. C'était l'ancien valet de chambre que Rocambole avait rue de Surène, et qu'il avait donné à Roland. Il s'approcha d'un air mystérieux et remis une lettre à son maître.

– Vous permettez, messieurs ? dit Roland, qui sourit de plaisir.

Et tandis qu'il brisait le cachet et laissait tomber l'enveloppe sous la table, il se tournait vers M. Octave :

– C'est elle ! disait-il à mi-voix, en ayant l'air d'oublier que le comte Artoff attendait qu'il jouât à son tour.

Et Roland, que les sarcasmes de ses amis avaient grisé, tendit la lettre à Rocambole.

Mais en ce moment le vicomte Fabien d'Asmolles, indigné, se leva et arracha vivement le billet des mains de Roland stupéfait.

– Vous êtes un jeune fat, mon bel ami, lui dit-il moitié grave, moitié souriant, et c'est fort mal à vous de compromettre une danseuse de l'Opéra.

Et comme on ne savait encore ce que signifiaient les paroles de M. d'Asmolles, et que Roland, étourdi, se demandait s'il devait rire ou se fâcher, le vicomte approcha le billet d'une bougie et le brûla lestement.

L'enveloppe seule était tombée à terre.

– Va, mon ami, va à ton rendez-vous, continua Fabien en riant. Chamery prendra ta place. Et pour détourner l'attention du comte :

– C'est à votre tour de donner, dit-il.

Roland s'était levé triomphant :

– Vous m'excuserez, monsieur le comte…

– Certainement, monsieur, répondit le comte Artoff, dont le sourcil demeurait froncé.

Alors le jeune M. Octave s'écria :

– Ce Roland a un aplomb merveilleux. Il se fait relancer jusqu'ici par les femmes les plus à la mode.

Le comte, agité d'un vague pressentiment, tressaillit à ce mot.

– Des femmes à la mode ! dit Fabien, allons donc ! une danseuse maigre, à la bonne heure.

– Mais ce n'est pas une danseuse… c'est une femme du monde…

M. d'Asmolles regarda M. Octave en face et lui dit :

– Vous êtes décidément beaucoup trop jeune, monsieur, pour parler de ces choses-là, et vous me permettrez de vous donner un conseil.

– Voyons ? répliqua en ricanant le jeune héritier.

Fabien tira sa montre.

– Il est minuit, dit-il, et les enfants de votre âge sont toujours couchés à cette heure-là !

Une heure après, la bouillotte était désertée, Fabien et M. de Château-Mailly étaient partis. Le comte Artoff lisait un journal anglais, accoudé à cette même table sous laquelle était tombée l'enveloppe du billet que Roland avait reçu. Mais le comte lisait machinalement. Il était soucieux et préoccupé : il avait surpris quelques regards moqueurs sans pouvoir deviner à qui ils s'adressaient. L'action de Fabien, se hâtant de brûler le billet reçu par Roland, lui semblait étrange.

Tout à coup, en reculant un peu sa chaise, le comte baissa les yeux, aperçut l'enveloppe, et dominé par une sorte de curiosité fébrile, il s'en saisit et y jeta les yeux avidement.

Soudain, Rocambole, qui fumait tranquillement à quelques pas en digérant deux colonnes du *Times,* vit le comte pâlir et chanceler.

– Tiens ! se dit-il, je crois qu'il a reconnu l'écriture. Ma parole d'honneur ! voici la mèche allumée. Le baril sautera !

Et Rocambole s'esquiva sans bruit, laissant le comte Artoff seul et pour ainsi dire anéanti(22).

LVI

Le comte Artoff était une de ces natures septentrionales qui sont douées de cette puissance inouïe de concentration qui permet à certains hommes de refouler en eux-mêmes les émotions les plus violentes. Il demeura pendant quelques minutes debout, immobile, les yeux rivés à cette enveloppe de lettre, dont la suscription paraissait être de la main de Baccarat. C'était bien cette écriture allongée, un peu grasse, attestant l'usage de la plume d'oie, dépourvue de ponctuation, hardie en ses contours, et qui trahissait dans son ensemble la femme aux allures indépendantes. Et cette enveloppe avait renfermé une lettre adressée à M. Roland de Clayet, un homme qui, au dire de la comtesse, l'ayant poursuivie de ses hommages importuns et avait tenté de pénétrer chez elle, dans sa petite maison des bords du Neckar, à Heidelberg.

Chaque fois qu'un soupçon vient à germer tout à coup dans l'esprit humain, il se forme aussitôt comme un faisceau de petites circonstances, de faits sans gravité apparente, de puérilités enfin, auxquels on n'avait accordé d'abord aucune attention, et qui, groupés, acquièrent sur-le-champ une redoutable éloquence. Le comte se souvint, à l'instant même, de deux ou trois regards ironiques échangés à la table de jeu, et qu'il n'avait pas compris ; des airs vainqueurs de Roland en recevant cette lettre, de l'acharnement de mauvais goût qu'il semblait avoir mis à tenir son jeu ; de la roideur presque impolie avec laquelle il avait accepté ses remerciements ; enfin de la précipitation que le vicomte d'Asmolles avait mise à lui arracher le billet des mains, et à le brûler à la flamme d'une bougie. Ce dernier incident acquit aux yeux du comte toute l'importance d'une révélation. Il plia l'enveloppe en quatre, la mit dans sa poche avec le plus grand sang-froid, et sortit sans prendre garde au marquis de Chamery, lequel semblait absorbé par la lecture du *Times.*

Mais Rocambole le suivit du coin de l'œil, et quand il fut sorti, il se dit en tirant sa montre : « Il est minuit ; à moins d'accident imprévu, tout marche à ravir. Bien certainement Baccarat, si elle est revenue de chez sa sœur, attend son mari. Dans ce cas-là, mon Russe me paraît avoir un assez bel accès de colère blanche, il est capable de la tuer sans explication. »

Un sourire vint aux lèvres de Rocambole :

– Ce dénouement, murmura-t-il, serait bref et violent, mais les meilleurs mélodrames sont les plus courts.

Et il continua :

– Si, au contraire, ce qui peut arriver, la comtesse n'est point rentrée encore, le comte est capable d'aller chez Roland. Oh ! alors, ce sera drôle… Rebecca n'est pas femme à transgresser mes ordres ; elle a dû quitter la rue de Provence depuis dix minutes. Le comte trouvera Roland, et l'explication sera des plus amusantes.

Et le faux marquis continua la lecture du *Times.*

Pendant ce temps, le comte Artoff courait de toute la vitesse de ses chevaux rue de la Pépinière. Dans la cour de l'hôtel, le coupé de Baccarat était encore attelé, et la couverture d'attente jetée sur les chevaux fumants témoignait qu'ils venaient d'arriver.

– Depuis quand es-tu là ? demanda le comte en descendant de son phaéton.

– Madame la comtesse rentre à l'instant, répondit le cocher du coupé.

Le comte monta.

Baccarat venait, en effet, du boulevard Beaumarchais, où elle avait passé la soirée avec sa sœur et son beau-frère. Quand son mari entra, la comtesse était assise sur une chaise-longue, dans son boudoir. Elle avait à peine ôté son châle et son chapeau. Son visage était calme, souriant, et il s'illumina d'un reflet de joie si pur et si chaste, lorsque le jeune Russe parut sur le seuil, que celui-ci se sentit comme subjugué par cette tranquillité.

– Bonsoir, ami, lui dit-elle en lui tendant la main, vous êtes la perle des maris rangés, vous rentrez à minuit.

Le comte prit la main de la comtesse et s'assit auprès d'elle. Il était fort pâle, mais aucun éclair de courroux ne brillait dans ses yeux, et la comtesse, si clairvoyante qu'elle fût, ne devina point tout d'abord l'horrible angoisse qui l'étreignait.

– Mon ami, lui dit-elle, vous êtes bien sérieux ce soir. Auriez-vous perdu au jeu ?

Le comte haussa les épaules.

– Ne m'aimeriez-vous plus ? continua-t-elle avec une grâce féline.

Le comte eut un éblouissement et passa la main sur son front, comme s'il eût été poursuivi par une vision terrible. Cependant il retrouva sur-le-champ ce sang-froid qui faisait de lui un homme tout à fait hors ligne.

– Ma chère Louise, dit-il, voulez-vous me permettre de placer une de mes mains sur votre cœur ?

La comtesse ne comprit pas, mais elle saisit la main de son mari et la plaça elle-même. Son cœur était calme, régulier en ses battements ; son sourire n'avait point abandonné ses lèvres, son regard avait sa mélancolie habituelle.

– Mais qu'avez-vous donc, mon Stanislas bien-aimé ? lui dit-elle. Et pourquoi toutes ces folies ?

– Louise, répondit le comte, il faut maintenant que vous me permettiez de vous interroger.

– Mais très volontiers, monsieur le juge d'instruction. Voyons, ai-je commis un crime ?

– Je ne sais, dit-il froidement.

La comtesse regarda son mari.

– Mon Dieu ! murmura-t-elle, est-ce qu'il aurait un accès de folie ?

– Je le crains, répondit le comte avec un accent convaincu.

Et comme elle paraissait inquiète :

– Vous rentrez, n’est-ce pas ?

– À l’instant même.

– Vous venez de chez votre sœur ?

– Mais certainement.

– Ah ! fit le comte, qui demeura pensif un moment.

Baccarat comprit que son mari était en proie à un accès de jalousie. Peut-être qu’une femme plus jeune, plus altière, moins aimante, et surtout moins expérimentée des douleurs de la vie, se fût indignée à la seule prévision du soupçon. Mais la comtesse avait eu nom Baccarat ; elle savait que l’imagination accueille avec trop d’empressement tous les présages de malheur, pour que l’homme le plus confiant et le plus noble soit éternellement à l’abri du doute, et elle se contenta de regarder son mari, et de lui dire en souriant toujours :

– Je parie que vous êtes jaloux.

– C’est vrai, dit simplement le comte, dominé malgré lui par le calme de sa femme.

– Eh bien ! dit-elle, faites votre devoir, exercez votre droit de mari, interrogez, mon cher Stanislas.

– Ne m’avez-vous pas dit, murmura le comte avec un certain embarras, que M. Roland de Clayet vous avait fait la cour ?…

– À Bade, d’abord, à Heidelberg ensuite. Il m’a repêchée quand je ne me noyais pas, car je sais nager, dit Baccarat en riant, et il s’est cru en droit de s’intituler mon sauveur.

– Précisément, dit le comte.

– M. de Clayet, je le sais, poursuivit Baccarat, est un fat du dernier goût ; il est capable de se vanter des bonnes fortunes qu’il a, et même de celles qu’il n’a pas. C’est ce qui m’a empêchée de le recevoir. Cependant, comme je suis, en définitive, son obligée, je me réserve de vous demander une permission.

– Parlez, dit le comte, résolu à écouter sa femme jusqu’au bout.

– Vous avez demain soir quelques amis, M. d’Asmolles, entre autres ; ne l’avez-vous pas invité, ce soir, à venir prendre sans cérémonie une tasse de thé ?

– Oui, certes.

– Eh bien ! vous me permettrez d’inviter ce M. de Clayet. Nous le remercierons, il nous portera sa carte huit jours après, vous lui enverrez la vôtre, et tout sera fini. Du moins, je l’espère.

– Est-ce tout ?

– Mais tout absolument.

– Vous ne l’avez pas vu depuis votre retour ?

– Pas que je sache !

– C’est étrange !… murmura le comte à moitié convaincu par la tranquillité de Baccarat.

Mais celle-ci fronça le sourcil.

– Voyons, mon cher Stanislas, lui dit-elle en lui prenant la main, expliquons-nous, je vous en prie. Vous êtes trop bon, trop noble cœur, et vous savez trop bien que je vous aime, pour me mettre ainsi sur la sellette sans raisons.

– En effet… balbutia le comte.

– À mon tour, j’interroge, dit Baccarat avec un subit accent d’autorité. Répondez-moi.

Le comte gardait le silence.

– D’où venez-vous ? Qu’avez-vous entendu ? Que vous a-t-on dit ?

– Je viens du cercle de Château-Mailly, j’y ai rencontré ce M. de Clayet et je l’ai trouvé fanfaron et impertinent à mon égard.

– Ceci ne doit point vous étonner, puisqu’il a osé m’écrire une lettre d’amour.

Et Baccarat ajouta :

– Est-ce tout ?

– Non. Autour de M. de Clayet se trouvaient quelques bambins émancipés, ses amis, qui vantaient ses bonnes fortunes et m’ont regardé d’un air ironique.

– Ceci devient plus grave, dit la comtesse. M. de Clayet est homme à m’avoir compromise. En ce cas, je me chargerai bien de le corriger. Après ?

– Après, poursuivit le comte dont la voix tremblait d’émotion, pendant que M. de Clayet jouait, on lui a apporté une lettre. Cette lettre, il l’a dit tout haut, venait d’une femme mystérieuse et voilée. Cette femme, qu’il a prétendu être comtesse, l’attendait chez lui… Et comme, acheva le comte avec une émotion croissante, il jetait l’enveloppe sous la table et tendait la lettre au marquis de Chamery, qui paraît être son ami, le vicomte d’Asmolles la lui a arrachée et s’est empressé de la brûler.

– Mais, dit Baccarat, voici qui ressemble à un scandale. Après ?

Le comte reprit :

– Ces messieurs sont partis. Machinalement, et poussé par une de ces curiosités inexplicables, j’ai ramassé l’enveloppe. Cette enveloppe, la voilà.

– Donnez, dit la comtesse qui tendit la main, tandis que le comte demeurait stupéfait.

Mais, soudain, Baccarat pâlit, jeta un cri et se leva comme si elle eût été mordue par un reptile.

– Ah ! dit-elle éperdue, mais c’est impossible ! C’est de la folie, du vertige !… c’est mon écriture !… Oh ! mon écriture si bien imitée, que c’est à croire que j’ai perdu la tête… que je suis somnambule… que…

Et Baccarat se laissa tombée affolée sur sa chaise longue. Mais elle avait été si sublime d’élan, si vraie dans son accent, si naïvement effrayée en son innocence, que le comte

tomba à genoux.

– Oh ! s'écria-t-il, pardonnez-moi, Louise, j'ai osé douter de vous !

La comtesse enlaça son mari de ses deux bras, elle mit un baiser sur les boucles brunes de sa chevelure.

– Et qui donc, murmura-t-elle, n'eût douté ?

Soudain, le comte Artoff se releva.

– Madame, lui dit-il avec une gravité qui eût fait frissonner les plus braves, M. Roland de Clayet est un misérable qui sera mort demain…

Et l'homme du Nord, l'homme à la colère blanche, le gentilhomme en les veines duquel coulait le sang des vieux Tartares, se redressa menaçant, féroce, et il jura la mort du fat assez osé pour avoir laissé planer un soupçon sur la femme à qui, lui, comte Artoff, avait eu la hardiesse de donner son nom… Il fit un pas vers la porte, et sans doute que s'il fût sorti ç'eût été pour aller chez Roland, qu'il eût frappé au visage et forcé à se battre sur-le-champ, sans même lui donner le temps de s'expliquer.

Mais la comtesse redevint alors Baccarat, c'est-à-dire cette femme qui avait jadis soumis le jeune Russe à sa volonté, et qui n'avait abdiqué sa domination que le jour où elle avait cru sa mission terminée.

– Restez, lui dit-elle, et écoutez-moi.

Il y avait tant d'autorité dans son regard et dans sa voix que le comte demeura.

– Écoutez-moi, reprit-elle, et vous verrez alors si j'ai raison.

– Parlez, dit le comte, que dois-je faire ?

– Mon ami, répondit la comtesse, qui examinait toujours l'enveloppe, cette écriture ressemble si parfaitement à la mienne, que vous avez dû avoir le vertige et que, tandis qu'un horrible soupçon vous pénétrait au cœur, vous avez pu commenter vos souvenirs et leur donner dans votre esprit une tournure qu'ils n'auraient peut-être pas aux yeux d'un homme de sang-froid.

– C'est possible, dit le comte. Mais… cette écriture ?

– De deux choses l'une, reprit Baccarat, ou M. de Clayet a pu se vanter d'avoir obtenu un rendez-vous de moi, imiter mon écriture et se conduire enfin comme un misérable, ou il n'y a dans tout cela qu'une de ces bizarreries inexplicables du hasard, qui veut parfois que deux hommes nés aux antipodes l'un de l'autre, et qui ne se sont jamais rencontrés, se ressemblent parfaitement, et qui, cette fois, aura permis que deux femmes aient absolument la même écriture.

– Mais c'est impossible !

– Rien n'est impossible, mon ami…

– Mais ces regards… ces sourires…

– Y avez-vous pris garde d'abord ?

– Non.

– Eh bien ! vous pouvez avoir mal vu. Mais, je me résume : ou M. de Clayet est un misérable… et alors c'est un homme qu'on châtie au grand jour, en plein soleil… après avoir accumulé les preuves de son infamie…

– Vous avez raison.

– Ou c'est une trahison du hasard, et alors regardez-moi, mon ami, et demandez-vous s'il est possible qu'une femme que vous avez élevée jusqu'à vous, qui a osé accepter votre nom, soit assez infâme pour forfaire à cet honneur que lui a rendu votre pardon…

Et la comtesse se courba humble et frémissante devant cet homme devenu son maître, et le jeune Russe la prit dans ses bras.

– Oh ! murmura-t-il avec enthousiasme, je voudrais que le monde entier, le monde qui a osé me blâmer, pût voir et savoir ce que vous valez, madame !…

Il y eut un moment de silence et d'émotion entre les deux époux. Enfin la comtesse parla.

– Mon ami, dit-elle, voulez-vous, comme autrefois, me laisser agir ?

– Oui, faites ce que vous voudrez.

– Je vais inviter M. de Clayet à venir prendre le thé demain soir. Vous le verrez, vous l'observerez à votre aise, et s'il osait sortir un moment des bornes du plus profond respect, je vous le livrerais.

– Soit, dit le comte.

Baccarat prit une plume et écrivit :

« Monsieur,

« Je n'ai point oublié ce que je vous dois, et je me souviens des bords du Neckar. Voulez-vous me permettre de vous le rappeler, en vous priant de venir chercher mes remerciements à domicile, demain soir dimanche, autour d'une table à thé, et en compagnie d'une réunion d'intimes ?…

« Votre servante,

« Comtesse ARTOFF.

« En hâte et passé minuit. »

La comtesse plia et cacheta le billet et le laissa sur la table du boudoir.

– Mon valet de chambre le portera demain matin, dit le comte.

Les deux époux quittèrent le boudoir.

Presque au même instant, une porte s'ouvrit dans le fond, la porte d'un petit cabinet qui se dirigeait lui-même sur un couloir. Le boudoir de la comtesse Artoff avait été jadis la chambre à coucher du comte, et c'était par ce même cabinet que Venture, déguisé en nègre, s'était montré jadis armé d'un couteau, dont il voulait frapper le jeune Russe. Seulement, cette fois, ce ne fut pas maître Venture, l'ex-intendant de madame Malassis,

qui entra dans le boudoir par cette porte. Ce fut Zampa, Zampa, l'âme damnée de Rocambole, le nouveau valet de chambre de M. le duc de Château-Mailly, Zampa, qui, sur l'ordre formel de l'homme à la polonaise, s'était, on le voit, ménagé des intelligences dans l'hôtel Artoff.

Il vint à la table sur laquelle la comtesse Artoff avait laissé le billet cacheté. Puis, comme la cire était encore malléable, il rompit délicatement le scel, et prit connaissance du billet, qu'il copia ensuite. Après quoi, il le remit dans l'enveloppe, recacheta en se servant du cachet armorié laissé sur la table, et il se dit : « Ceci me semble assez pressé. Si je courais rue de Surène ? L'homme à la polonaise m'a dit qu'à tout hasard il y serait de minuit à deux heures. »

Et Zampa s'en alla sur la pointe du pied, et disparut sans rien avoir dérangé dans le boudoir.

Zampa courut rue de Surène.

Rocambole s'y trouvait, en effet, affublé de la fameuse polonaise à brandebourgs et de sa perruque à cheveux jaunes. Bien certainement Zampa, s'il eût connu M. le marquis de Chamery, l'élégant jeune homme, ne se fut jamais douté qu'il l'avait devant lui dans la personne de cet homme entre deux âges, dont l'œil seul avait l'éclat et le brillant de la jeunesse.

– Ah ! ah ! dit Rocambole en le voyant, je gage qu'il y a du nouveau.

– Je ne sais trop, répondit Zampa.

– Alors, pourquoi es-tu ici ?

– Pour vous remettre la copie d'un billet que la comtesse a écrit avant d'aller se coucher.

– Et… ce billet ?

– Je l'ai décacheté et recacheté… Oh ! le mieux du monde : le *boulanger* n'y verrait rien.

– Voyons la copie.

Rocambole lut attentivement l'invitation de la comtesse Artoff à M. Roland de Clayet.

– Diable ! fit-il, et tu prétends que cela n'est pas du nouveau ?

– J'ai dit que je ne savais pas.

– Et je dis, moi, fit Rocambole en haussant les épaules, que tu es un niais.

– Merci bien.

– Seulement, tu viens, sans t'en douter, de sauver la partie. Nous étions perdus peut-être si tu ne m'eusses apporté ce petit chiffon de papier.

– Alors, monsieur est content de moi ?

– Très content, et le personnage pour qui j'agis t'en tiendra compte.

Zampa salua.

– Monsieur ne m’ordonne rien ?

– Rien. Va te coucher, nous verrons demain.

Zampa s’en alla.

Quand il fut parti, le marquis se hâta de changer de costume et de se débarbouiller.

Puis il quitta l’appartement de la rue de Surène, trouva son phaéton à la porte, prit les rênes et prit au grand trot la route de Passy. Quand il arriva, la fausse comtesse Artoff venait de sonner sa femme de chambre pour se mettre au lit. En fille d’Ève, qui fait de sa beauté une profession, Rebecca ne se couchait jamais avant deux heures du matin, n’eût-elle absolument rien à faire qu’à se tirer la bonne aventure avec un jeu de piquet.

– Comment ! dit-elle en voyant Rocambole faire irruption chez elle à pareille heure, vous voilà !

– Ma petite, dit le faux marquis, prends une plume et ta plus belle écriture.

– Pourquoi faire ?

– Pour écrire sous ma dictée une lettre de dix lignes. Il est nécessaire que cette lettre, ajouta-t-il, soit de la même écriture que celles que Roland a déjà reçues de toi, et que Baccarat est censée dicter à sa femme de chambre.

– Très bien, dit Rebecca, qui s’installa devant un joli guéridon de laque.

Et Rocambole dicta.

LVII

Le lendemain matin, M. Roland de Clayet se leva d'assez bonne heure, le sourire aux lèvres et tout guilleret. Il trouva M. Octave assis à son chevet, dégustant un puros et lisant les journaux.

– Hé ! hé !… lui dit le bambin, tu me fais l'effet de François I^er^ dormant sur l'affût d'un canon, la veille de la bataille de Marignan.

– Tu trouves, mon cher ?

– Parbleu !… tu es au moins chevalier, si tu n'es pas roi, et jamais si grand calme ne régna dans l'âme d'un preux à la veille d'un combat.

– Ah çà, mon cher, dit Roland, de quel combat parles-tu donc ?

– Comment ! tu n'as pas peur ?

– Peur de quoi ?

– Mais… du comte Artoff.

Roland haussa dédaigneusement les épaules.

– D'abord, mon cher, dit-il, je ne vois pas comment le comte peut m'effrayer.

– Mais… tôt ou tard… il saura tout.

– C'est possible, cela…

– Et vous vous battrez.

– Eh bien ! nous nous battrons.

– On le dit terrible…

– Un homme en vaut un autre.

– Il a souvent tué son adversaire…

– Et moi je le tuerai, dit héroïquement Roland. Ce sera plus original et cela rompra la monotonie de la situation.

– Tu es superbe !… murmura le jeune M. Octave.

– Ah ! mon cher, murmura Roland avec enthousiasme, quelle femme ! quel ange ! elle n'avait hier soir que quelques minutes, elle était allée chez sa sœur, elle avait peur que son mari ne rentrât ; et cependant elle est venue…

Un coup de sonnette interrompit Roland au milieu du récit de son bonheur.

– Ce serait curieux, pensa M. Octave, que ce fût le comte Artoff en personne.

Mais M. Octave se trompait.

Le nouveau valet de chambre de Roland, celui que lui avait donné M. de Chamery, entra portant une lettre sur un plateau.

– C'est *d'elle,* fit-il à mi-voix.

Roland s'empara de la lettre, en brisa précipitamment le cachet et lut :

« Mon cher Roland,

« C'est à trois heures du matin, pendant que mon tyran sommeille et que tout dort autour de moi, que je dicte pour vous les lignes suivantes :

« Ah ! cher ami du ciel, l'orage gronde sur nos têtes, et la fatalité est jalouse de notre bonheur… »

– Oh ! oh ! pensa Roland, est-ce qu'il y aurait du nouveau ?…

« J'ai commis hier, continua-t-il à lire, une bien grande imprudence. Je vous ai écrit de ma main, n'osant emprunter celle de ma femme de chambre, j'ai eu tort, mille fois tort… Vous avez brûlé ma lettre, m'avez-vous dit, mais vous avez négligé de faire subir le même sort à l'enveloppe.

« Cette enveloppe est tombée entre les mains du comte.

« Il a reconnu mon écriture. Il est arrivé ici bouleversé, furieux, hors de lui. Je venais de vous quitter… Oh ! j'ai cru qu'il allait me tuer.

« Cependant j'ai eu le courage de mentir, de nier, d'invoquer le hasard qui a permis que deux écritures de femmes se ressemblassent…

« Enfin il m'a cru. Mais un reste de défiance est dans son esprit. Il a exigé que je vous écrivisse pour vous inviter à venir prendre le thé chez moi, demain soir dimanche… Il se réserve de nous épier, de nous suivre du regard…

« Roland, mon ami, il faut que vous soyez fort, muet, impassible, comme si vous ne m'aviez jamais vue. Moi, de mon côté, je vous jure que je serai superbe de naïveté, de sécurité, de froideur. Si vous êtes aussi fort que moi… oh ! nous sommes sauvés…

« Adieu, à demain, ou plutôt non, car demain je serai pour vous une étrangère, rien qu'une étrangère, mais à la première heure que le hasard me donnera pour vous seul…

« Adieu, je vous aime… »

La lettre n'avait pas besoin de signature, et elle n'était pas signée, comme on le pense bien.

Roland, fidèle à son rôle de fat odieux, passa l'épître au jeune M. Octave.

– Ma parole d'honneur ! dit celui-ci, je donnerais volontiers miss Ellen, ma jument irlandaise bai-brun, pour être invité ce soir chez le comte Artoff. Je suis curieux de savoir comment tu t'y conduiras.

Un nouveau coup de sonnette se fit entendre, et le valet arriva avec une deuxième lettre.

Celle-là était scellée aux armes du comte Artoff, écrite de la main de Baccarat et signée tout au long.

– Il est réellement fâcheux, murmura pour la seconde fois le jeune M. Octave, que je ne connaisse pas le comte. J'aurais voulu voir…

Le soir, vers neuf heures, M. le vicomte d'Asmolles et son beau-frère, le marquis de Chamery, quittèrent l'hôtel de la rue de Verneuil en voiture, et donnèrent au valet de pied qui referma respectueusement la portière, le nom de l'hôtel Artoff.

– Mon cher ami, dit Fabien pendant le trajet, je t'avoue que si je n'eusse craint d'éveiller les soupçons de ce pauvre comte, je ne me fusse point rendu à son invitation. J'aurais prétexté une indisposition personnelle ou une migraine de notre chère Blanche…

– Pourquoi ? demanda naïvement Rocambole.

– Ah ! c'est que, dit Fabien, aller chez le comte, à présent, est pour moi un supplice ; baiser la main de sa femme, une hypocrisie honteuse à mes yeux.

– Mais, à ce compte, mon cher, il ne faudrait plus voir personne.

– Ah !… murmura Fabien, c'est que tu ne sais pas quelle foi profonde j'avais dans le repentir de cette femme, comme je croyais en elle, comme je respectais cette grande vertu, qui s'était dégagée un jour de la boue comme le diamant se dégage de l'obscur et vil carbone. Eh bien ! dans dix minutes, je vais me trouver face à face avec elle, la saluer, contempler ce visage que Dieu semblait avoir illuminé de l'auréole du repentir, et je serai forcé de me dire : Cette femme est un mensonge vivant !

– Il est certain, murmura Rocambole, que le comte Artoff est un homme accompli de tous points, et il faut qu'une femme ait perdu la tête pour ne le point adorer à genoux.

– Et lui préférer un niais comme Roland, fit le comte avec amertume.

La voiture s'arrêta. Ils étaient dans la cour de l'hôtel Artoff, et un laquais à la livrée du comte vint ouvrir la portière.

Les deux jeunes gens gravirent le perron, le grand escalier, et furent introduits dans le salon du premier étage.

– C'était une vaste pièce à tentures sombres, ornée de quelques tableaux des écoles flamande et espagnole, tableaux sombres comme les tentures et peu faits pour refléter la lumière de deux grandes lampes de bronze à globe dépoli placées sur la cheminée. Ces deux lampes et les bougies du piano se cotisaient pour répandre un demi-jour assez mystérieux dans cette grande salle. Soit effet du hasard, soit que l'influence occulte de Zampa eût présidé à cet éclairage, ce peu de lumière ne devait pas permettre à Fabien, non plus qu'à Roland, de constater les imperceptibles différences qui devaient exister entre la fausse et la véritable comtesse Artoff.

Lorsque le vicomte et Rocambole entrèrent, sept ou huit personnes, tout au plus, entouraient la table à ouvrage de la comtesse.

Baccarat avait laissé sa broderie, et racontait au jeune duc de Château-Mailly quelques particularités de l'existence russe aux environs d'Odessa.

Le comte, assis sur un canapé, causait à mi-voix avec un de ses hôtes. Il se leva vivement en entendant prononcer sur le seuil du salon les noms du vicomte d'Asmolles et

du marquis de Chamery, et il courut à leur rencontre.

– Ah ! mon cher Fabien, dit-il au vicomte, venez vite. La comtesse s'est écriée déjà par deux fois que vous ne viendriez pas… tant elle se meurt d'envie de vous voir.

– La comtesse est mille fois trop bonne, dit Fabien, qui alla baiser la main de Baccarat.

– Mon cher vicomte, lui dit celle-ci, il paraît que vous avez fait bien des choses depuis l'été dernier.

– Je me suis marié, dit Fabien, et vous me permettrez de vous présenter mon beau-frère, M. le marquis de Chamery.

Malgré son aplomb ordinaire, Rocambole éprouva un léger frisson ; il eut peur de rencontrer le regard de Baccarat. Mais heureusement son visage se trouvait dans une pénombre, et puis il avait rendu méconnaissable en lui jusqu'au son de sa voix.

Baccarat le regarda avec indifférence, le salua et tourna la tête vers la porte, au seuil de laquelle un nouveau personnage venait d'apparaître.

À sa vue, à son nom jeté à haute voix par le laquais, Fabien tressaillit des pieds à la tête. Le personnage qui se présentait n'était autre que M. Roland de Clayet.

Roland entra d'un pas leste et dégagé et vint saluer la comtesse. Mais, en route, il rencontra le comte Artoff, qui lui tendit la main et lui dit :

– Bonjour, mon adversaire à la bouillotte ; vous êtes charmant d'être venu.

Roland leva les yeux sur le comte, et il lui sembla que le regard du Russe était froid comme une lame d'épée. Cependant, Roland était brave – mais quel est l'homme, si brave qu'il soit, qui n'ait peur au moins une fois en sa vie ? Roland eut peur, et sa terreur secrète corrobora fortement en lui la résolution qu'il avait prise de se conformer aux instructions mystérieuses de la lettre reçue le matin. Il salua donc la comtesse, lui tourna un compliment assez embarrassé et se tint modestement à distance.

– Cette femme, pensa Fabien, est d'une rare et impudente hardiesse.

– Je tremble, lui souffla Rocambole à l'oreille, que Roland ne commette quelque terrible naïveté.

On servit le thé vers dix heures, et la conversation devint générale.

Roland regardait la comtesse à la dérobée et se disait :

– C'est inouï ! je ne l'ai jamais vue si belle. Elle est plus belle, plus jeune, plus élégante de tournure qu'hier. Et dire que tous ces frais-là sont faits pour moi !

On causa voyages.

La comtesse était fort gaie : elle raconta son séjour à Heidelberg, sa mésaventure dans les flots du Neckar et l'héroïsme de Roland, se jetant à l'eau pour la sauver.

Pendant ce récit, Roland rougit un peu, se troubla même sous le regard du comte, ce regard froid dont il avait eu peur. Mais le comte savait que Roland avait osé écrire à la comtesse et lui parler de son amour. Il pouvait donc attribuer son embarras à cette cause.

Roland fut, du reste, parfait de convenances et de réserve ; il ne s'approcha pas trop de la comtesse ; il ne chercha point à s'asseoir auprès d'elle ; il se laissa même installer à une table de whist et y demeura patiemment deux heures.

À minuit, Fabien, qui n'avait cessé d'être sur les épines, donna le signal de la retraite. Il prit Roland par le bras.

– Allons-nous en ! lui dit-il tout bas. Je te le demande au nom de notre amitié.

Roland ne fit aucune objection. Il se leva et chercha son chapeau.

Déjà, à l'exception de deux officiers anglais, tout le monde était parti. Il ne restait que Rocambole, Roland et Fabien.

Tandis que le comte serrait la main de ce dernier et prenait un flambeau pour éclairer ses hôtes, Roland baisa la main gantée de la comtesse :

– Vous le voyez, madame, lui dit-il tout bas, j'ai fidèlement obéi.

Et il salua et se retira, laissant Baccarat stupéfaite. En effet, pour elle ? Que voulait-il dire ? Quels ordres avait-elle pu lui donner ?

Elle cherchait une explication à ces paroles et n'en trouvait pas, lorsqu'elle eut la pensée que Roland, ne renonçant point à son rôle de soupirant, avait voulu lui faire comprendre, sans doute, qu'il avait deviné pour quels motifs elle n'avait point voulu le recevoir à Heidelberg, et se faire, ainsi, un mérite chevaleresque de sa réserve.

– Eh bien ! dit-elle au comte, quand ils se trouvèrent seuls, quelle est votre impression, mon ami ?

– Mon impression est que nous avons calomnié Roland hier ; que le pauvre garçon, s'il est amoureux de vous, ne me paraît pas très hardi, et que, la tête montée par cette similitude d'écriture, j'ai été fou et parfaitement ridicule.

– Ainsi, tu n'es plus jaloux ? dit la comtesse en riant.

– Oh ! certes non, répondit-il, et vous êtes la meilleure des femmes de me pardonner ainsi.

Et le comte baisa respectueusement la main de Baccarat, prit un bougeoir et se retira.

Le lendemain, le comte Artoff sortit vers midi, à cheval, et se dirigea vers le Bois, accompagné d'un laquais également monté sur un vigoureux demi-sang.

Après avoir fait le tour du lac et longé le Pré-Catelan, le jeune Russe s'aperçut qu'il avait soif. La chaleur était assez forte ; il prit l'avenue qui mène à la porte Maillot, piqua son cheval et s'arrêta au pavillon d'Armenonville. Ce restaurant, on le sait, est entouré d'un jardin microscopique, découpé en petites tonnelles de verdure, dont la charmille est assez épaisse, à la fin de mai, pour ne point permettre de voir au travers.

Le comte mit pied à terre, laissa son cheval aux mains du valet et se fit servir une glace sous l'une des tonnelles.

Deux jeunes gens, dont les chevaux piaffaient à l'entrée du jardin, tenus en main par un groom de trois pieds de haut, imitaient le comte dans une tonnelle voisine et causaient. Bien certainement, le comte Artoff n'eût pas même prêté l'oreille à leur conversation, s'il n'eût cru reconnaître la voix de l'un d'eux, car il ne pouvait voir. Cette voix était celle du jeune M. Octave, que le comte avait entendue au club de M. de Château-Mailly, l'avant-veille.

Malgré lui, le comte écouta.

– Ma parole d'honneur ! disait Octave, j'aurais voulu assister hier à la soirée du comte Artoff.

– Il est certain, répondit son interlocuteur, dont la voix était inconnue au comte, que Roland a dû être magnifique.

Le comte tressaillit. Pourquoi parlait-on de Roland et de lui ?

– Mais, poursuivit M. Octave, je l'ai vu ce matin, et il paraît que tout a été pour le mieux.

– Quoi, tout ?

– Roland a été digne, modeste, réservé.

– C'était son rôle.

– La comtesse est demeurée impassible. Elle n'a pas sourcillé.

À ces derniers mots, le comte eut froid au cœur et sa main faillit briser le verre qu'elle tenait. Cependant, il se maîtrisa, et, dominé par une curiosité ardente, il retint son haleine et écouta.

– Ma parole d'honneur ! poursuivit le jeune M. Octave, il n'y a que les femmes pour avoir :

Le front qui ne rougit jamais

dont parle ce bon M. Jean Racine.

– Il est certain qu'elles ont de l'aplomb.

– Celle-là, d'après Roland, a été merveilleuse d'esprit de grâce, d'insouciance. Elle a eu l'air de le voir pour la première fois ; elle lui a à peine adressé la parole.

– Ah çà ! mon cher, interrompit l'interlocuteur du jeune M. Octave, es-tu bien certain que Roland ne soit pas un fat ?

– Mais non…

– Qu'il soit réellement aimé ?

– Parbleu !

– As-tu vu la comtesse chez lui ?

– Non ; mais je l'ai vue à l'Opéra.

– Avec lui ?

– Avec lui.

– Et… elle était sans voile ?

– Non ; mais elle a relevé ce voile au restaurant.

Le comte, à ces derniers mots, sentit une sueur glacée inonder ses tempes.

M. Octave continua :

– D'ailleurs, je suis le confident de Roland. Il me montre toutes ses lettres. J'ai su deux heures après, et le premier de tous, que la comtesse l'avait reçu à Passy. Enfin, mon cher, acheva le jeune M. Octave, j'étais chez Roland hier matin, il s'éveillait. On lui apporte une lettre…

– De la comtesse ?

– Naturellement. Dans cette lettre, la comtesse le prévenait qu'il en recevrait une seconde, laquelle serait une invitation.

Le comte, en entendant ces derniers mots, se sentit défaillir.

M. Octave continua :

– Seulement, tu le penses bien, la seconde lettre, qui est arrivée un moment après, était seule de l'écriture de la comtesse.

– Et la première ?

– La première est, comme toutes les autres, tracée de la main d'une femme de chambre. Une femme comme Baccarat a de la prudence.

– Mais, dit l'interlocuteur, Roland se fera tuer.

– C'est ce que je lui ai dit.

– Je n'ai jamais vu le comte Artoff, mais je sais pertinemment que c'est un homme terrible, implacable, d'une merveilleuse adresse sur les armes, et qui, à quarante pas, coupe une balle en deux sur une lame d'épée.

– Ma foi ! ricana M. Octave, quand on a eu le courage d'épouser la Baccarat, il faut bien avoir de ces talents-là, car…

M. Octave n'acheva pas.

Il entendit derrière lui un cri rauque, sauvage, une exclamation qui rappelait le hurrah des Cosaques, et comme il se levait, interdit, le comte se montra sur le seuil de la tonnelle.

Le comte Artoff était plus pâle qu'un cadavre, ses lèvres avaient blanchi et ses yeux lançaient des éclairs. Il fit un pas vers le jeune homme, que la terreur gagnait, lui appuya ses deux mains sur l'épaule, et le jeta rudement à genoux :

– Monsieur, lui dit-il d'une voix étranglée, vous devez me reconnaître, je suis le comte Artoff, cet homme dont vous bafouez l'honneur depuis une heure. Je pourrais vous tuer sur-le-champ, sans armes, à l'aide de ma seule vigueur musculaire. Si je vous traînais sur le terrain, je vous y laisserais mortellement frappé ; mais vous êtes un enfant qui, peut-être,

a une mère qui l’aime, et je veux vous laisser de longs jours à vivre… je vous pardonne, mais à une condition.

Le comte était si terrible et si majestueux en ce moment, que les deux jeunes gens furent saisis de terreur, et que le fanfaron se prit à trembler comme une feuille d’automne et balbutia quelques mots d’excuse.

Le comte le releva.

– Monsieur, lui dit-il, vous allez me faire un serment, c’est de rentrer chez vous, d’y rester vingt-quatre heures, et de ne pas voir M. Roland de Clayet.

– Je vous le jure… balbutia M. Octave.

– Si vous y manquiez, ajouta le comte Artoff, je serais forcé de vous tuer… et ce n’est pas votre vie que je veux, cependant, c’est la *sienne.*…

Et le comte sortit impétueux et terrible comme un ouragan.

– Roland est un homme mort ! balbutia l’ami de M. Octave.

LVIII

Il est un personnage de notre histoire que nous avons un peu perdu de vue et avec lequel il nous faut faire plus ample connaissance. Nous voulons parler de ce docteur mulâtre exerçant la médecine à Paris et dont la spécialité était de guérir les maladies engendrées sous les tropiques(23).

Le docteur était un homme de quarante ans.

Il était né à la Guadeloupe de parents esclaves. Un colon généreux, son maître, l'avait affranchi ; puis, remarquant en lui des dispositions sérieuses pour l'étude des sciences, il lui avait fait suivre les cours d'une école secondaire de pharmacie d'abord et ensuite de médecine. À vingt ans, Samuel Albot, c'était son nom, toujours protégé, toujours soutenu par son ancien maître, avait été reçu docteur, et, ainsi que nous l'avons dit, s'était rendu au Brésil, puis au Paraguay, où il avait exercé pendant quelques années.

Un jour, poussé par son goût prononcé pour les voyages, il s'embarqua à bord d'un navire de commerce, en qualité de chirurgien. Le navire allait aux Indes prendre un chargement.

Six mois après, le docteur Samuel Albot débarquait à Calcutta : un mois plus tard, il se brouillait avec le capitaine du navire, et donnait sa démission de chirurgien. Mais, en revanche, il s'établissait dans la capitale de l'Hindoustan, bien résolu à y exercer sa profession.

Dès la première année, le jeune savant – car il l'était réellement – fut séduit par une des branches les plus attrayantes de sa profession, l'étude des poisons appliqués à la médecine comme moyen de guérison.

L'Inde est riche de ces dons funestes. Depuis la pomme de mancenillier, dont le suc est mortel, jusqu'à la large feuille de l'upa, cet arbre géant dont l'ombre procure un sommeil éternel à l'imprudent qui s'endort sous ses branches charnues, les végétaux, les minéraux et jusques à de certains reptiles, dont la dent est remplie d'un venin sans remède, la terre indienne est infestée de substances, de produits, de plantes, d'animaux, dont le simple contact et la plus légère morsure suffisent à plonger dans le monde inconnu des âmes, l'imprudent qui ne s'est point assez défié de ce luxuriant et torride climat.

De Calcutta, le docteur passa à Ceylan, puis à Sumatra, puis à Java. Puis il fit le tour du monde à bord d'un brick hollandais.

Dix années s'étaient écoulées, le mulâtre se trouva riche de science et d'expérience, et il vint en Europe après avoir opéré, sous les latitudes équatoriales, les cures les plus inouïes et les plus merveilleuses. Il avait effacé des tatouages réputés indélébiles, guéri des matelots empestés de fièvre et abandonnés des chirurgiens de leurs navires, utilisé et expérimenté comme remèdes à certaines blessures, la graisse des serpents les plus

venimeux, et employé comme antidote les feuilles de l'upa, jusqu'alors réputées un poison aussi foudroyant que l'acide prussique anhydre.

Le docteur vint s'établir à Paris devancé par sa renommée d'outre-mer. Il y était depuis environ cinq ans, lorsque le faux marquis de Chamery, c'est-à-dire Rocambole, lui confia le prétendu matelot Walter Bright. On sait quel résultat satisfaisant le docteur avait obtenu. Après deux mois de traitement, sir Williams le tatoué, avait perdu les deux tiers de sa repoussante laideur.

Le docteur Samuel Albot habitait un fort bel appartement situé au premier étage d'un vieil hôtel du faubourg Saint-Honoré, entre cour et jardin. Le jardin était vaste, ombreux, touffu, d'un négligé plein de grandeur.

Le propriétaire de l'hôtel, le marquis d'A…, était un vieux gentilhomme fort riche, très original, qui, depuis juillet 1830, n'avait pas mis le pied à Paris et vivait dans ses terres. Longtemps, il avait éludé toute offre de location de son hôtel, si magnifique qu'elle fût, de même qu'il s'était refusé aux réparations les plus urgentes demandées par son architecte. Mais, un jour, le docteur s'était présenté, et sa réputation scientifique l'avait précédé, grâce à un journal que recevait le marquis, dans le château que ce dernier habitait depuis vingt-cinq ans, en pleine Sologne berrichonne.

Le marquis, nous l'avons dit, était un original dont la révolution de Juillet avait quelque peu détraqué la cervelle. Il toisa le mulâtre des pieds à la tête, l'invita à dîner ensuite, et le colloque suivant s'établit entre eux :

– Monsieur le marquis, répondit le mulâtre, la situation isolée de votre hôtel, le grand jardin qui l'entoure, conviennent beaucoup à un pauvre savant comme moi, qui cherche du recueillement et du silence, et quel que soit le prix que vous désirez me fixer…

– Monsieur, dit le marquis, on m'a offert quinze mille francs de location, et j'ai refusé.

– Cependant…

– Mais à vous, dit le marquis, je le loue pour rien.

– Hein ? fit le mulâtre étonné.

– Vous habiterez mon hôtel, et je suis prêt à vous faire un bail de trente ans, poursuivit le marquis, si toutefois vous acceptez mes conditions.

– Je les attends.

– Le jardin restera inculte et livré aux caprices de la nature.

Le docteur s'inclina.

– Vous paierez les appointements du suisse et vous ne recevrez jamais chez vous un fonctionnaire du gouvernement de Juillet, acheva le vieux royaliste.

– J'accepte, dit le mulâtre.

Et le docteur s'installa, huit jours après, dans l'hôtel du marquis d'A…

Or, le jour même où le comte Artoff s'en allait à cheval au Bois, s'arrêtait au pavillon d'Armenonville et écoutait, malgré lui, la conversation du jeune M. Octave, ce jour-là, M. le marquis de Chamery montait le faubourg Saint-Honoré en voiture, entrait dans la cour du vieil hôtel et demandait à voir le docteur.

– Monsieur est chez lui, dit le suisse en le saluant jusqu'à terre.

Rocambole jeta les rênes à son groom et se dirigea vers le perron. Il trouva le docteur dans un vaste cabinet de travail, que ses nombreux clients avaient salué du nom de *Chambre des poisons.*

Un immense rayon de bibliothèque en couvrait les murs ; une demi-douzaine de tables étaient surchargées de bocaux, de fioles, de cornues, et de toutes sortes d'instruments de physique et de chimie. Sur l'une d'elles on voyait une grande botte recouverte d'un vitrage. Ce vitrage laissait distinguer une foule de petits compartiments assez semblables aux cases d'un échiquier, avec cette différence qu'ils étaient creux et renfermaient tous des poudres, des substances fermes ou liquides de couleurs diverses, les unes jaunes comme l'ambre, d'autres rouges comme du vermillon, quelques-unes graduant toutes les nuances de vert, depuis l'amarante jusqu'au vert russe ; d'autres enfin blanches comme du lait, bleues comme de l'indigo, noires comme de l'ébène réduit en poussière. On eût dit la palette gigantesque d'un peintre coloriste. Ce casier était la boîte aux poisons tropicaux.

Quand Rocambole entra, le docteur était assis devant une autre table, ayant un rempart de livres superposés autour de lui, et, une loupe à la main, il examinait avec une scrupuleuse attention des filigranes d'une large feuille verdâtre et desséchée qui, par sa forme et ses dimensions, ne paraissait point appartenir à la végétation européenne.

Un gros manuscrit chinois, en peau de vélin, était déroulé à sa gauche.

– Monsieur le marquis de Chamery ! annonça le valet de chambre.

Le docteur se leva avec une précipitation qui témoignait de sa déférence pour son noble visiteur, et il vint à sa rencontre.

– Bonjour, docteur, dit Rocambole en lui tendant la main, et pardonnez-moi de vous troubler dans vos savants travaux. Mais j'ai passé devant votre porte, je me suis souvenu que vous aviez été le sauveur de mon pauvre vieux matelot, et que j'avais un peu oublié de vous en remercier. Je n'ai pu résister à la tentation de réparer mon ingratitude.

En prononçant ces mots du ton léger et poli du grand seigneur, Rocambole posa négligemment un chiffon de papier sur la cheminée voisine.

Ce chiffon était un billet de banque de mille francs.

Le docteur avança un siège au marquis.

– Vous êtes mille fois trop aimable et trop bon, monsieur le marquis, lui dit-il, de vous déranger pour de semblables misères.

– Et comptez-vous pour rien le plaisir de vous voir, docteur ?

Le mulâtre salua.

– Voyons, continua Rocambole, vous voilà encore à l'étude, docteur, courbé sur vos livres, interrogeant sans relâche les arcanes de la science et vous tuant lentement à

chercher de nouveaux moyens de guérir plus promptement vos semblables…

– Monsieur le marquis, répondit avec modestie le docteur, la science ressemble à ces gouffres de l'océan Indien au fond desquels le plongeur va chercher des perles. Plus le plongeur descend, plus il est ébloui des richesses sans nombre enfouies au sein des mers, et il gémit de son peu d'haleine qui le force à remonter si vite à la surface. Plus le savant étudie, et plus il s'aperçoit que la science a des mystères que sa faiblesse ne lui permet que difficilement de pénétrer.

– Hé ! mon Dieu ! docteur, dit Rocambole, que dirions-nous donc, nous autres gens du monde, pauvres ignorants pour qui tout est problème, s'il nous fallait, comme vous, descendre sans cesse et sans relâche, plongeurs inexpérimentés, au fond de ce gouffre que vous appelez la science ?

Un sourire vint aux lèvres du docteur.

– Tenez, poursuivit Rocambole, hier soir, pas plus tard, j'étais dans une maison où je parlais de vous, disant que vous aviez la plus admirable collection de poisons qu'on puisse voir en Europe.

– J'en ai beaucoup, en effet.

– Des poisons qui tuent et des poisons qui sauvent.

– Et, dit le docteur en riant, des poisons qui rendent fou.

– Oh ! je les connais, dit Rocambole.

– Bah ! fit le docteur.

– Il y a d'abord la belladone…

– Quant à celui-là, monsieur le marquis, il est bien connu en Europe. D'ailleurs, la folie qu'il procure n'est que momentanée.

– Mais, continua le faux marquis, j'ai ouï parler d'un autre poison connu à Java et qui obtenait plus sérieusement le même résultat. Je racontais même hier soir dans la maison dont je vous parle, une histoire à ce sujet qu'on m'a dite dans l'Inde…

– Ah ! je crois deviner.

– Bah ! vous la savez ?

– L'histoire d'une Javanaise sur le point d'être abandonnée par un Européen qui l'avait épousée ?

– Précisément.

– Eh bien ! dit le docteur, voulez-vous voir la poudre qui a produit ce résultat ?

– Volontiers.

Le docteur conduisit le marquis vers la boîte vitrée, souleva le châssis et étendit le doigt.

– C'est cette poudre, couleur d'ocre, que vous voyez là.

Et avec la complaisance d'un savant enchanté de parler de ses études favorites :

– Cette poudre, dit-il, est la farine d'un tubercule qui pousse à Java, à peu près comme la truffe chez nous, c'est-à-dire sans graine et sans racine. Une pincée de cette poudre jetée dans un verre suffit à rendre fou, pour le reste de ses jours, l'homme qui l'absorbera.

– Et cela… sans remède ?

– Si, un seul… mais un remède long, douteux, et qui est une des particularités les plus étranges de la grande histoire des poisons.

– Ma foi ! docteur, dit Rocambole, qui alla se replacer dans son fauteuil, je suis en veine d'apprendre aujourd'hui, et à moins que votre remède ne soit un secret…

– Du tout, dit le docteur.

Il laissa retomber le châssis sur les cases, et reprit sa place de tout à l'heure. Puis il continua :

– Mon remède rappelle quelque peu une croyance populaire de France que voici : Quand un homme s'est brûlé fortement, il doit, pour apaiser et même faire disparaître la douleur, se brûler une seconde fois. Cette superstition absurde est cependant l'histoire de mon remède.

– Bah ! dit Rocambole en riant.

– Je viens de vous dire qu'une pincée de ma poudre rouge occasionnait la folie et donnerait la mort, si elle était quintuplée. Eh bien ! la même dose centuplée, mais absorbée par petites quantités, quelque chose comme la millième partie d'un gramme, prise tous les jours pendant un long espace de temps, une ou deux années, au moins, parvient quelquefois à détruire le mal qu'elle a fait, c'est-à-dire à rendre la raison…

– Mais c'est excessivement curieux ce que vous me dites là, docteur ! s'écria le marquis avec une feinte naïveté.

Le docteur allait continuer sans doute ses savantes dissertations, lorsqu'un grand bruit se fit entendre au dehors.

Le valet de chambre ouvrit brusquement la porte, et derrière lui le docteur vit apparaître deux hommes effarés qui criaient :

– Un médecin ! vite un médecin !

– Qu'y a-t-il ? demanda le docteur, habitué à de semblables alertes.

– Monsieur, répondit un des inconnus, qui n'étaient autre que des passants que le hasard avait conduits dans le faubourg Saint-Honoré, et qui s'étaient trouvés témoins de l'accident, un malheureux laquais vient d'être renversé par le timon d'une voiture à votre porte. Il est évanoui. Tandis que la foule s'amassait autour de lui, et qu'on arrêtait le cocher maladroit, on a dit qu'il y avait un médecin dans la maison et nous venons réclamer vos soins pour l'infortuné.

Le docteur dit aux deux bourgeois :

– Je vous suis, messieurs.

Puis, il prit sa trousse, et, se tournant vers le marquis :

– Voulez-vous me permettre de vous laisser un moment le gardien de ma bibliothèque ? lui dit-il.

– Faites, dit Rocambole.

Le docteur suivit en hâte les officieux passants, traversa la cour et trouva couché sur le trottoir, et entouré d'une foule compacte, un laquais évanoui.

– Déshabillez cet homme, ordonna le docteur, qui le fit transporter chez le suisse de l'hôtel.

Deux ouvriers pleins de zèle se chargèrent de la besogne. Le docteur déchira la chemise, palpa la poitrine, le dos, les côtes, puis chaque membre…

– Il n'a point de mal, dit-il, et il en sera quitte pour la peur… Jetez de l'eau au visage de cet homme, ordonna-t-il, frottez-lui les tempes avec du vinaigre… il est même inutile de le saigner…

En effet, quelques minutes après, le laquais ouvrit les yeux et respira bruyamment. Ce laquais portait la livrée du duc de Château-Mailly et n'était autre que Zampa.

Or, tandis que le docteur courait à son devoir, Rocambole était demeuré seul dans le cabinet de travail, parmi les livres et les poisons. Le marquis ne perdit pas une seconde, et, la porte fermée, il s'empara d'un carré de papier placé sur une table et courut au casier vitré.

– Décidément, se dit-il, Zampa est un homme précieux, et il s'est fait donner en temps opportun cet inoffensif coup de timon que je dois lui payer cinq cent francs.

Et Rocambole souleva le châssis. Puis il prit délicatement une pincée de la poudre rouge qui rendait fou, la mit dans le carré de papier, et la plia comme un pharmacien ferait d'une drogue. Ensuite, il tira son portefeuille et l'y serra soigneusement, à côté d'un billet de banque.

– Quand on pense, se dit-il, que voilà un peu de poudre qui vaut mille francs d'une part et cinq cents francs de l'autre, total quinze cents francs ! Décidément, les préliminaires de mon mariage avec mademoiselle de Sallandrera me coûtent les yeux de la tête. Cela devient ruineux.

Et il alla se rasseoir tranquillement devant la table où il avait tout à l'heure trouvé le docteur, et il fit semblant de vouloir déchiffrer le manuscrit chinois.

Trois minutes après, le docteur revint.

– Eh bien ? lui demande Rocambole d'un ton de compassion, le malheureux ?…

– Il en sera quitte pour la peur.

– Il n'a aucun mal ?

– Aucun.

Et le docteur et son hôte parlèrent d'autre chose.

Le marquis passa une heure encore avec le médecin mulâtre, et lui fit mille questions sur les manuscrits chinois, comme il en avait fait tout à l'heure sur les poisons indiens.

Puis il prit congé et se retira.

En descendant la rue du Faubourg-Saint-Honoré, un peu avant d'arriver à la place Beauvau, sur laquelle, on s'en souvient, était situé l'hôtel de Château-Mailly, le marquis aperçut un laquais qui passait d'un trottoir à l'autre. C'était Zampa, qui, la comédie jouée, s'en retournait tranquillement chez son maître.

– Parbleu ! pensa Rocambole, je ne serais pas fâché de savoir si le drôle pourrait reconnaître en moi l'homme à la polonaise.

Et il fit siffler son fouet, porta légèrement de gauche à droite la main avec laquelle il conduisait, et avec une dextérité de cocher très habile, il effleura en passant, de la frette de sa roue, la longue redingote flottante de Zampa.

– Hop ! butor… cria-t-il.

Zampa se rangea vivement, puis se retourna et jeta un regard indifférent sur le joli dog-cart, le beau demi-sang et l'élégant jeune homme qui conduisait ce fringant équipage.

– L'épreuve me suffit, pensa Rocambole.

Et, continuant son chemin, il rentra rue de Verneuil.

Il était alors une heure de l'après-midi. Une voiture de remise stationnait dans la cour de l'hôtel.

– Qu'est-ce que cela ? pensa le marquis étonné, et qui donc vient me voir en fiacre ?… Et il demanda au valet accouru à sa rencontre :

– Est-ce pour moi, cette visite ?

– C'est pour M. le vicomte, répondit le valet.

– Fabien a d'assez pleutres connaissances ! allait s'écrier Rocambole, lorsque le valet ajouta.

– C'est M. le comte Artoff.

– Le comte Artoff ! exclama le marquis stupéfait.

– Oui, monsieur…

– Oh ! oh ! se dit Rocambole, il doit y avoir du nouveau, en ce cas, et je parie que la mine aux poudres vient de sauter… Gare aux éclaboussures !

Et Rocambole monta précipitamment chez Fabien, qu'il trouva dans son fumoir en tête à tête avec le jeune Russe.

Le comte était livide et semblait frappé de prostration.

Quant à Fabien, il sembla accueillir avec une sorte de joie l'arrivée inattendue de Rocambole, et ce dernier crut lire dans son regard ces mots :

– Tu arrives à temps pour mettre fin à l'entretien le plus pénible que puisse avoir un galant homme.

Rocambole s'était arrêté sur le seuil et paraissait, en regardant tour à tour le comte et son beau-frère, se demander pourquoi ils avaient ainsi le visage bouleversé.

Or, voici ce qui venait de se passer.

LIX

Le comte Artoff avait laissé le jeune M. Octave abasourdi et presque épouvanté de la scène qui venait d'avoir lieu ; puis il était remonté à cheval et avait lancé sa monture ventre à terre jusque à la barrière de l'Étoile. Mais, là, il s'était arrêté, ordonnant à son laquais de reconduire les chevaux à l'hôtel.

Puis il était monté dans le premier coupé de remise qu'il avait rencontré.

– Rue de Verneuil, hôtel de Chamery, avait-il dit au cocher.

Le comte voulait voir Fabien. Il voulait le voir, parce qu'il se souvenait que le vicomte avait, l'avant-veille, arraché la lettre que Roland voulait montrer, et qu'il l'avait brûlée. Or, si Fabien s'était conduit ainsi, c'est qu'il était dans la confidence de M. de Clayet. L'action de Fabien, l'enveloppe de la lettre, le récit complaisant de M. Octave, se réunissaient pour former un faisceau de preuve devant lesquelles l'homme le plus incrédule eût ouvert forcément les yeux. Et cependant le comte essayait de douter encore, tant il aimait sa femme, tant il avait eu foi en elle… tant, la veille encore, elle lui avait semblé noble et pure… Mais les doutes du comte ne pouvaient être de longue durée. Il comprit que le vicomte d'Asmolles allait lui dire la vérité, s'il le contraignait à parler, et c'est pour cela qu'il renvoyait son cheval, et, au lieu de rentrer chez lui, se faisait conduire chez Fabien. D'ailleurs, le comte avait bien senti qu'il était capable de tuer sa femme, s'il se trouvait face à face avec elle… Et il l'aimait encore ! Il l'aimait avec tout l'emportement du désespoir.

Fabien venait de quitter Blanche, après le déjeuner, et il était occupé à écrire quelques lettres, lorsque le comte Artoff entra chez lui comme une bombe.

– Comment ! c'est vous, cher comte ? dit Fabien, qui, en voyant la pâleur du comte, devina qu'un malheur était arrivé.

– C'est moi, dit le comte, et j'ai affaire à vous.

Fabien lui avança un siège, et ne s'aperçut point que le comte ne lui tendait pas la main. Le Russe demeura debout.

– Mon cher vicomte, dit-il, vous êtes très lié, je crois, avec M. de Clayet ?

– Oui et non, dit Fabien, qui tressaillit au nom de Roland. Il a six ou sept ans de moins que moi, mais nos pères étaient amis, et j'ai promis à son vieil oncle, son tuteur, de veiller sur lui, au milieu de l'océan parisien.

Le comte Artoff poursuivit :

– Il y a bien six ou sept ans, dit-il, que nous sommes liés, nous, n'est-ce pas ?

– Oui, certes, mon cher comte.

– Avez-vous été sérieusement mon ami ?

– Je crois l’être toujours. Mais, dit Fabien en souriant et comme s’il eût espéré encore pouvoir détourner l’orage, pourquoi diable prenez-vous ce ton cérémonieux, mon cher comte ?

– Vous voulez dire solennel, n’est-ce pas ?

– Peut-être.

– C’est que, répliqua gravement le comte, l’un de vos deux amis, peut-être moi, peut-être M. de Clayet, sera mort demain à pareille heure.

Fabien se leva vivement.

– Êtes-vous fou ? dit-il.

– Mon cher vicomte, reprit le Russe, je vais vous poser nettement une question et j’invoque votre amitié pour y répondre.

– Faites, dit Fabien.

– Avant-hier, au cercle de M. de Château-Mailly. M. Roland de Clayet, qui jouait avec nous, a reçu une lettre.

– Oui, dit M. d’Asmolles.

– Cette lettre, il allait la montrer à M. de Chamery, votre beau-frère.

– C’est encore vrai.

– Vous la lui avez arrachée des mains.

– Je l’avoue.

– Vous l’avez brûlée.

Fabien fit un signe de tête affirmatif.

– Pourquoi ?

Le comte accentua nettement et avec une intonation étrange cet adverbe.

– Parce que, répondit Fabien, poussé dans ses derniers retranchements, Roland est un fat.

– Ceci n’est point me répondre, mon cher vicomte.

– Eh bien ! parce que, reprit Fabien, Roland allait compromettre une femme.

– Pardon, observa le comte, dont le sang-froid terrible ressemblait à ce calme plein de menaces qui précède les grandes tempêtes ; pardon, mon ami, laissez-moi vous faire observer que si vous n’aviez pas connu la femme dont vous parlez…

– Je n’eusse pas agi ainsi, n’est-ce pas ?

– Sans doute.

– J’en conviens, répondit M. d’Asmolles.

Le comte Artoff poursuivit :

– Or, non seulement vous la connaissez cette femme, mais plus d'un de ces messieurs, M. Octave entre autres, la connaissait aussi, de nom au moins, car on a souri, chuchoté.

– Ceci est possible, répliqua Fabien. Roland ne peut garder un secret.

– Alors, convenez, mon ami, que votre action de brûler la lettre n'avait plus aucune raison, puisque la galerie était dans la confidence.

Fabien n'avait pas prévu cette argumentation terrible de logique ; il se troubla et garda le silence.

Le comte reprit :

– Un autre motif plus puissant, plus impérieux vous guidait. Ce motif, le voici : parmi nous il était un homme qui est le mari de cette femme… Vicomte, acheva solennellement le comte Artoff, je vous adjure sur l'honneur de me répondre.

– C'est vrai, murmura Fabien anéanti.

– Oh ! continua le jeune Russe, je ne vous demande pas encore le nom du malheureux dont l'honneur était livré aux risées de trois ou quatre jeunes fous. Mais, à votre tour, vous allez m'écouter.

– Parlez, murmura Fabien.

– Après votre départ, je suis demeuré à la table de jeu. Sous cette table était tombée l'enveloppe de la lettre que venait de recevoir M. de Clayet. Je l'ai ramassée et j'ai reconnu l'écriture : c'était celle de ma femme !

Fabien fit un geste de désespoir et ne répondit pas.

– Je suis rentré chez moi alors, et j'ai montré cette enveloppe à ma femme. Elle a jeté un cri d'étonnement, de stupeur, et ce cri était tellement sincère que j'ai cru, pendant un moment, que M. de Clayet était le plus infâme des hommes, et qu'il avait contrefait ou fait imiter cette écriture.

– Ceci est possible encore, dit Fabien, qui espéra que le comte n'aurait pas eu d'autres preuves de la culpabilité de sa femme, non de la part de Roland, mais de la part de quelque drôle qui aurait voulu le mystifier.

– Attendez, dit le comte… je n'ai point fini. Ma femme m'a offert d'inviter M. de Clayet. Vous avez passé la soirée avec lui chez moi.

– Et je n'ai surpris ni un regard ni un mot qui puisse faire croire…

– Attendez… attendez encore !…

Et le comte raconta succinctement, avec calme, d'une voix brève et claire, ce qui venait de se passer et ce qu'il venait d'entendre. Et pendant qu'il parlait, il attachait un regard profond et investigateur sur Fabien, comme s'il eût voulu pénétrer sa pensée la plus intime.

À mesure aussi qu'il parlait, M. d'Asmolles courbait le front et la sueur perlait à ses tempes.

– Mon ami, acheva le comte, tout est possible en ce monde, tout, même l'apparence la plus complète du crime, alors que le crime n'existe pas. Depuis une heure, je me suis posé toutes les questions. Je me suis dit que M. de Clayet pouvait être un misérable, se vantant au premier venu d'une bonne fortune imaginaire, et poussant la lâcheté jusqu'à imiter une écriture… Mais je me suis souvenu aussi de ce que vous avez fait, et une volonté impérieuse, contre laquelle j'aurais vainement essayé de lutter, m'a poussé chez vous. Je me suis dit que vous saviez la vérité, la vérité tout entière.

– Suis-je donc forcé de vous la dire ?… balbutia Fabien.

– Peut-être… Écoutez encore : si vous gardez le silence, je vais de ce pas chez M. de Clayet et je lui brûle la cervelle.

– Ah ! comte…

– Si vous m'affirmez que ma femme est coupable, je me battrai avec lui et le tuerai loyalement. Si enfin vous me dites qu'elle est innocente, je vous croirai sur parole.

M. d'Asmolles se trouvait pris dans un étau.

– Eh bien ! vous ne me répondez pas ?

Un soupir souleva la poitrine de Fabien.

– Envoyez vos témoins à Roland, murmura-t-il d'une voix étouffée.

Le comte parut chanceler un moment, comme si cette parole d'un homme d'honneur eût été pour lui un coup de foudre ; mais il se redressa sur-le-champ et dit :

– C'est bien, je vous crois. Seulement, avez-vous une preuve à me donner ?

– Hélas !…

– Avez-vous vu la comtesse chez Roland ?

– Je l'ai vue.

C'était au moment où Fabien prononçait ces derniers mots d'une façon presque inintelligible que Rocambole entra.

Sa présence devenait nécessaire, et mettait le comte dans une situation saisissante qui force les hommes robustes et prêts à tomber à se relever, quand l'arrivée subite d'un tiers fait un appel indirect à leur orgueil.

Cet homme foudroyé eut le courage de demeurer debout et de tendre la main au nouveau venu.

– Bonjour, lui dit-il d'une voix à peine altérée.

Sans la pâleur livide qui couvrait le front du comte Artoff, Rocambole aurait pu croire qu'il avait sous les yeux l'homme le plus calme du monde.

– Mon cher vicomte, poursuivit le Russe, vous avez été mon ami et vous venez de me prouver que vous l'êtes encore.

– Ah !… murmura Fabien avec élan, aujourd'hui et toujours !…

– Eh bien ! donnez-m'en une preuve…

– Parlez.

– Je ne vous demande point une chose impossible, c'est-à-dire de me servir de témoin contre un homme qui est votre ami.

– Qui l'a été, dit Fabien ; car aujourd'hui je le méprise.

– Non, poursuivit le comte, c'est un service plus simple que je réclame de vous. Je ne veux pas rentrer chez moi aujourd'hui, et je vous prie de me cacher chez vous jusqu'à demain.

– Monsieur le comte, dit Rocambole, vous êtes ici chez vous.

Alors le comte Artoff s'assit devant une table et écrivit à sa femme la lettre suivante :

« Madame,

« J'ai douté hier, ce matin, il y a une heure… Je ne doute plus maintenant.

« Je ne rentrerai pas à l'hôtel, et vous ne me reverrez jamais. Je me bats demain avec M. Roland de Clayet. J'espère le tuer.

« Une heure après, si je ne trouve pas la mort moi-même, la mort que j'envierais d'une tout autre main, j'aurai quitté la France.

« Je vous aimais et je vous pardonne. »

Quand le comte eut écrit ce billet, il le plia, le cacheta et dit à M. d'Asmolles :

– Je vous laisse une heure, mon ami. Au revoir. Adieu, monsieur de Chamery.

Et le comte sortit, toujours calme, mais la mort dans le cœur.

– Où va monsieur ? demanda le cocher de remise.

– Rue de Provence, répondit-il.

M. Roland de Clayet était chez lui.

Dans la matinée il avait reçu une lettre, toujours de l'écriture de la prétendue femme de chambre.

Cette lettre disait :

« Vous avez été charmant, hier soir, et je vous en récompenserai. À tout hasard, restez chez vous jusqu'à cinq heures. Peut-être aurai-je le temps de m'esquiver une minute et d'aller vous voir. »

Roland n'avait eu garde de sortir. Il avait même renvoyé son valet de chambre pour être plus complètement seul avec *elle,* si elle venait. Un coup de sonnette le fit tressaillir, vers une heure et demie environ.

– C'est elle !… pensa-t-il en se précipitant pour aller ouvrir.

Mais la porte ouverte, il recula d'un pas et eut comme un éblouissement. Ce n'était pas *elle*, c'était *lui.* Lui, le mari, le terrible comte Artoff.

– Monsieur, lui dit le comte, j’ai peu de chose à vous dire. Cependant le seuil de votre porte ne me paraît point un lieu de conversation convenable, et vous trouverez bon que j’entre chez vous.

Et le comte entra en effet et pénétra dans la première pièce qu’il trouva ouverte, à sa droite. C’était le salon.

Il y demeura debout.

Roland ferma sa porte et vint rejoindre le comte.

Le trouble, l’émotion du jeune homme avaient été l’histoire de quelques secondes. Roland était trop vaniteux et trop brave, du reste, pour ne se point élever sur-le-champ à la hauteur de son rôle. Il avait deviné dans le ton sec et cassant, dans la démarche brusque et le regard froid du comte, le but et le motif de sa visite. À n’en point douter, le comte savait tout.

Roland rejoignit le comte, la tête haute, un sourire dédaigneux aux lèvres ! Il le salua de nouveau et lui dit :

– À quelle circonstance, monsieur le comte, dois-je l’honneur de votre visite ?

– Monsieur, répliqua le comte, un mot vous éclairera : *Je sais tout.*

Au lieu de protester, le fat s’inclina et répondit :

– Monsieur, je suis à vos ordres.

– Très bien, dit le comte.

– Et vos conditions seront les miennes.

– Le pistolet d’abord, l’épée ensuite ; car, ajouta le Russe, vous devez bien penser que nous nous battrons à mort.

– Comme il vous plaira.

– Demain, si vous le voulez, à sept heures du matin.

– Où ?

– Ah ! dit le comte, vous pensez bien que je ne veux pas me battre au bois de Boulogne. *Elle* pourrait venir nous y jouer une scène attendrissante. Nous nous battrons dans le bois de Vincennes, entre le fort et Nogent, et le rendez-vous sera à la barrière du Trône, à six heures et demie.

– J’y serai avec mes témoins, répondit Roland.

– Adieu, monsieur ; à demain, dit le comte dont le sang-froid était terrible.

– À demain, dit Roland, qui le reconduisit avec courtoisie jusqu’à l’escalier.

Là, ces deux hommes échangèrent un dernier salut et un dernier regard.

Le regard était acéré comme une pointe d’épée.

Roland, on le voit, avait été très digne, très convenable dans cette aventure : il avait trouvé la démarche du comte fort logique, du moment qu’il *savait tout*, et il n’avait pas

même songé à éluder la question. Le comte savait tout, donc il fallait se battre.

Mais un homme autre que Roland, dont la seule qualité était un peu de bravoure, le comte parti, eût songé à la comtesse. Il se fût demandé ce que le mari trahi et éclairé avait fait de sa femme, quel supplice ce Russe, à demi sauvage encore, avait pu infliger à la malheureuse créature dont le seul crime avait été de trop l'aimer. Roland n'y songea pas. Roland était l'homme qui ne vit que par sa vanité. Il n'avait pas de cœur, il n'aimait pas la comtesse ; il eût renoncé à la revoir si le monde entier n'eût pu être dans la confidence de l'amour qu'il croyait lui avoir inspiré.

Dans la provocation du comte, le premier moment de stupeur et d'émotion passé il ne vit plus qu'une chose : le moyen de se grandir encore aux yeux de tous les jeunes fous que son succès émerveillait depuis deux jours. Un duel avec le comte Artoff, cela posait Roland. L'idée que le comte pourrait le tuer ne lui vint pas une seconde. Roland était surtout brave parce qu'il avait la conviction d'être un homme heureux.

Ce fut sous l'empire d'une sorte de joie fiévreuse qu'il écrivit au jeune M. Octave la lettre suivante :

« Mon noble ami,

« Le cinquième acte est arrivé !… Il est venu, le jour ténébreux de la vengeance, et l'heure n'est pas loin où je vais expier mes *forfaits*. Cette adorable comtesse Artoff est capable d'avoir occasionné ma mort.

« Elle m'aimait trop ; elle m'a compromis. Le comte sait tout… Tout, mon cher, et il est féroce… et il veut se battre à mort, au pistolet d'abord, à l'épée ensuite, jusqu'à ce que le combat finisse faute de combattants.

« Ce sera un des plus beaux duels qu'on ait vus depuis longtemps, depuis surtout qu'on a coutume de se battre à quatre heures de l'après-midi, de se faire une égratignure et de dîner confortablement ensuite. Un duel sauvage, mon ami, et qui te posera, car tu seras mon témoin, n'est-ce pas ?

« Que s'est-il passé à l'hôtel Artoff ? Je l'ignore.

« Le monstre l'a tuée sans doute. Quoi qu'il en soit, je n'ose sortir ce soir. J'espère qu'elle trouvera moyen de me donner ou de m'envoyer de ses nouvelles.

« Préviens le petit marquis de B… et soyez chez moi demain matin à six heures.

« Ton ami en danger de mort.

« ROLAND.

« P.-S. – Il me vint à l'instant une jolie idée. Si je tue ce pauvre comte, il est probable que cela n'empêchera pas Baccarat de m'aimer. Seulement elle quittera Paris, je la suivrai et nous irons enfouir notre bonheur dans quelque solitude. »

La lettre que venait d'écrire M. Roland de Clayet méritait, à elle seule, on le voit, un coup d'épée.

Le comte Artoff, en sortant de chez Roland, se rendit chez M. de Château-Mailly.

– Mon cher duc, lui dit-il, je viens vous demander un service.

– Parlez, comte.

– Je me bats demain.

– Vous !…

– Mais… sans doute !… Seulement…

– Seulement, vous voulez savoir pourquoi je me bats ?

– Précisément. Le duel est chose si triste !…

Le comte eut un sourire navré.

– Je me bats, dit-il, parce que j’étais hier, ce matin même, le plus heureux des hommes, et que, aujourd’hui, j’en suis le plus infortuné.

– Mon Dieu ! que dites-vous ?

– Rien, dit le comte, j’aimais et on ne m’aimait pas. J’ai cru que le repentir faisait parfois des anges, et j’ai maintenant la preuve que le vice un moment converti retourne au gouffre tôt ou tard… voilà tout !…

– Mais… ce que vous dites… mon Dieu !… est-ce possible ?… la comtesse…

Le jeune Russe arrêta son ami d’un geste.

– Ne me parlez plus d’elle… elle est *morte* pour moi, murmura-t-il.

LX

Tandis que s'accomplissaient les événements que nous venons de raconter, une autre scène non moins dramatique et poignante se déroulait à l'hôtel Artoff, rue de la Pépinière.

Le comte, on s'en souvient, était sorti à cheval de chez lui, vers midi, après son déjeuner.

Depuis deux jours qu'il était arrivé, le comte, Français de mœurs, d'habitudes et presque de cœur, ne pouvait se rassasier de son Paris. La veille, il était resté hors de chez lui, depuis le matin jusqu'à l'heure du dîner.

Ce jour-là, donc, en le voyant partir, Baccarat lui dit en souriant :

– Va, mon ami, je te donne congé jusqu'à l'heure du dîner.

Et Baccarat était sortie elle-même pour faire divers achats.

Elle rentra vers trois heures. Alors seulement elle apprit que le comte avait renvoyé son cheval et pris un coupé de remise. Cette circonstance lui parut singulière ; mais enfin elle n'y attacha qu'une médiocre importance.

Une heure après, une lettre arriva.

Cette lettre n'était point celle que le comte Artoff avait écrite chez M. d'Asmolles : c'était un billet de M. Roland de Clayet.

Roland était demeuré chez lui jusqu'à cinq heures, et puis, ne voyant rien venir, il avait écrit à Baccarat l'ébouriffante lettre que voici :

« Mon cher ange,

« Celui qui vous aime est sur des charbons ardents depuis une heure. La peur de vous trouver morte m'empêche seule de courir chez vous.

« Pourvu qu'il ne se soit point porté à d'infâmes violences ! Il sort d'ici. Nous nous battrons demain. Ah ! mourir pour vous serait pour moi la plus glorieuse des morts, si je ne craignais pour vous, après mon trépas.

« J'aurai le courage de vaincre pour vous protéger…

« Un mot, un seul, au nom du Ciel !

« ROLAND DE CLAYET. »

Cette lettre avait été apportée par le valet de chambre de M. de Clayet.

L'émissaire de Rocambole était entré d'un air cauteleux dans la cour de l'hôtel ; puis, avisant un jeune groom qui brossait des harnais, il était allé à lui et lui avait mis deux louis dans la main.

– Madame la comtesse est-elle seule ? avait-il demandé d'un ton de mystère.

– Elle vient de rentrer, répondit le groom.

– Peux-tu lui remettre cette lettre sur-le-champ ?

– Donnez…

– À elle… seule ?…

– Mais oui… donnez… De quelle part ?

– De la part de sa sœur, répondit le valet, qui avait sa leçon faite.

Le groom monta la lettre.

– De la part de madame Rolland, avec ordre de ne la remettre qu'à madame la comtesse, dit-il.

Baccarat jeta les yeux sur la suscription et fut très étonnée de ne pas reconnaître l'écriture de sa sœur. Elle allait en briser le cachet lorsque le roulement d'une voiture se fit entendre dans la cour. La comtesse crut que c'était son mari, et, au lieu d'ouvrir la lettre, elle courut à la croisée, regarda, et fut fort étonnée de voir le coupé de sa sœur s'arrêter devant le perron et Cerise en descendre.

– Comment ! se dit-elle, elle m'écrit et elle vient me voir en même temps… mais elle est folle !

Et, négligeant toujours d'ouvrir la lettre, elle courut à la rencontre de madame Rolland.

Les deux sœurs s'embrassèrent.

– Viens donc, chère étourdie, fit Baccarat, entraînant Cerise dans son boudoir, viens m'expliquer pourquoi tu m'arrives en même temps qu'une lettre de toi.

– Une lettre !… exclama Cerise étonnée.

– Et pourquoi tu me fais écrire au lieu de prendre la plume toi-même.

– Mais je ne t'ai pas fait écrire !

Baccarat prit la lettre sur le marbre blanc de la cheminée :

– Vois plutôt, dit-elle ; on m'apporte cela, à l'instant même, de ta part.

– De… ma part ?

Et Cerise parut si étonnée, que Baccarat brisa le cachet de la lettre en s'écriant :

– C'est réellement trop fort.

Elle ouvrit le billet, courut à la signature et lut :

« ROLAND DE CLAYET. »

De plus en plus étonnée, elle revint à la première page, lut, jeta un cri de stupeur et pâlit.

– Ô mon Dieu ! dit-elle, est-ce que je rêve ?…

La lettre lui échappa des mains.

Cerise la ramassa, lut à son tour et murmura :

– Mais c’est incompréhensible !

Et les deux femmes se regardèrent, et Baccarat, un moment étourdie, s’écria avec véhémence :

– Mais je connais à peine cet homme !… il ne m’a jamais baisé la main !…

– Ah ! murmura Cerise, je te crois, je te crois, ma sœur ; mais cet homme est fou, ou bien… que veut-il dire ? Quel est celui dont il parle… qui l’a provoqué, avec qui il se bat…

– Je deviens folle ! exclama la comtesse éperdue.

En ce moment, la porte s’ouvrit et le valet de chambre apporta une lettre qu’un commissionnaire de coin de rue venait de lui remettre.

– De la part de M. le comte, dit le valet, qui avait reconnu l’écriture de son maître.

Baccarat la prit en tremblant, la lut et tomba à la renverse en jetant un grand cri.

On eût dit que cette lettre venait de la foudroyer.

Un quart d’heure après, revenue à elle, mais toujours folle de douleur, Baccarat disait à sa sœur d’une voix pleine de sanglots :

– Viens, viens chez cet homme… viens… il faut que je le voie, il le faut !… Ô mon Stanislas bien-aimé !… ô mon époux !… oh ! le misérable !… Ah… cette écriture… mon écriture contrefaite… Mon Dieu !… mon Dieu !…

Et la comtesse, éperdue, affolée, chancelante et soutenue par sa sœur, se jeta dans la voiture de Cerise, et cria au cocher :

– Rue de Provence, au galop, vous n’irez jamais assez vite…

Cerise était montée auprès de sa sœur et elle lui tenait les mains, la regardant avec épouvante, car Baccarat semblait être devenue tout à fait folle.

Le cocher fouetta son cheval, une noble bête qui bondit et s’élança dans la direction de la rue de Provence. Pendant le trajet, la comtesse eut les dents serrées, l’œil fixe et égaré ; elle ne prononça que des mots inarticulés et sans suite.

– Attends-moi, reste dans la voiture, lui dit Cerise, je ne veux pas que tu montes. Je veux voir cet homme toute seule… je veux l’amener à tes genoux, là, dans la rue.

Baccarat ne répondit pas ; elle fondit en larmes, se contenta de faire un signe d’assentiment, et demeura anéantie au fond du coupé.

Cerise s’élança dans l’escalier, quand on lui eut indiqué l’étage ; elle arriva à la porte de Roland et sonna avec agitation.

Le valet n’était point rentré, et ce fut Roland lui-même qui vint ouvrir.

À la vue d’une inconnue il recula stupéfait.

– M. de Clayet ? dit Cerise.

– C’est moi, madame.

Cerise entra et ferma la porte.

– Monsieur, lui dit-elle rapidement et comme si son agitation eût doublé la vitesse de sa parole, je me nomme madame Léon Rolland.

Roland fit un geste de surprise.

– La sœur de la comtesse !… ah !… entrez, madame, entrez…

– Ma sœur, continua Cerise, est en bas… dans ma voiture…

– Vivante ! saine et sauve ! s'écria Roland avec l'accent de la joie !… Ah ! merci, merci, madame.

– Elle est en bas… poursuivit Cerise stupéfaite, elle est mourante… folle… elle ne sait pas ce que veut dire votre lettre.

– Oh ! mon Dieu, murmura Roland, qui crut devoir lever les yeux au ciel… le comte n'était pas rentré… et elle… ne… savait pas…

– Elle ne comprend ni votre lettre, continua Cerise, dont la stupeur allait croissant, ni celle de son mari.

Et Cerise tendit la lettre du comte à Roland, qui la lut.

– Hélas ! mon Dieu ! soupira-t-il avec un calme qui lui parut très convenable, je comprends l'émotion de la pauvre femme… sa terreur… Mais je suis là, madame… je la protégerai… je l'aime !

– Monsieur ! s'écria Cerise, qui sentait le vertige la gagner, ou il y a dans tout cela un infâme quiproquo, ou vous êtes le plus infâme, le plus lâche des hommes… Ma sœur vous connaît à peine… ma sœur ne vous a jamais aimé… elle n'a jamais été…

– Ah ! pardon, dit Roland avec sang-froid et interrompant Cerise, il paraît que Louise ne vous a pas fait ses confidences, et je vois que j'ai fait, moi, une bévue… J'aurais dû comprendre… ou plutôt avoir l'air de ne pas comprendre… Mais enfin, madame, je ne puis pas me laisser ainsi traiter de lâche, d'infâme, et vous me forcez à vous dire que votre sœur a été bonne pour moi, que depuis huit jours elle me reçoit à Passy, dans une petite maison mystérieuse… elle est venue ici trois fois… elle…

Cerise jeta un cri, s'imagina qu'elle avait affaire à un fou, et elle s'enfuit, descendit l'escalier en courant, ouvrit la portière du coupé et saisit sa sœur à demi morte par le bras.

– Mais viens donc, lui dit-elle, viens !… il dit que tu l'as reçu à Passy, dans une maison mystérieuse… que tu es venue ici… chez lui… Cet homme est fou !…

Ces mots galvanisèrent Baccarat et lui rendirent une incroyable énergie. Elle s'élança hors du coupé, et, suivant sa sœur, elle monta, en courant, l'escalier.

Roland était encore sur la porte.

Il vit la comtesse, jeta un cri de joie, et courut à elle et voulut la serrer dans ses bras.

– Ah ! Louise !… chère Louise ! murmura-t-il.

Baccarat le repoussa, indignée, hors d'elle-même.

– Vous êtes lâche ou vous êtes fou ! lui dit-elle. Jamais vous n’avez eu le droit de m’appeler Louise.

– Ma chère amie, répondit Roland d’un ton affectueux et dégagé, je ne suis ni fou, ni lâche… je suis maladroit, j’ai cru que votre sœur savait tout.

– Tout !… exclama Baccarat. Mais que peut-elle savoir ?… que voulez-vous dire ?… A-t-il jamais rien existé entre nous ?

Roland baissa la tête.

– À mon tour, dit-il, je pourrais vous demander si vous êtes folle… ou bien si vous voulez jouer la scène bien connue de Richelieu avec mademoiselle de Belle-Isle, dans la pièce de ce nom(24)…

Baccarat se laissa tomber sur un siège.

– Oh ! cet homme est infâme ! murmura-t-elle en cachant sa tête dans ses mains.

– Voyons, chère amie, poursuivit Roland avec l’accent de la conviction, car le visage bouleversé de Baccarat lui enlevait la seule différence que l’œil le plus clairvoyant eût pu établir entre elle et la fausse comtesse Artoff, c’est-à-dire un peu plus de jeunesse ; voyons, chère amie, songez que Richelieu était dans l’obscurité, tandis que… moi… à Passy… chez vous… chez moi… Tenez… reconnaissez-vous ce coussin ?… Avant-hier, quand vous êtes venue, je me suis agenouillé dessus devant vous.

À ces derniers mots, Baccarat se redressa, écumante, échevelée, l’œil en feu. Elle leva sa main gantée, et elle allait frapper Roland au visage, lorsque Cerise arrêta son bras.

Un éclair venait d’illuminer la pensée de Cerise.

– Ah !… je comprends tout, dit-elle, je comprends tout… cette femme… qui te ressemble…

À son tour, Baccarat jeta un cri.

– Oh ! mon Dieu ! dit-elle, si c’était vrai !… si…

Et l’altière comtesse, qui venait de lever la main pour souffleter l’homme qui l’insultait, devint tout à coup humble, suppliante…

Elle prit Roland par la main, elle l’entraîna vers la croisée, exposa son visage au jour et lui dit :

– Mais regardez-moi bien, monsieur, regardez-moi et dites-moi qu’il y a une femme qui me ressemble… une femme que vous avez prise pour moi… qui m’a volé mon nom… qui a imité mon écriture… Regardez-moi… je vous en supplie, je vous le demande à genoux !…

Ces mots avaient une telle empreinte de vérité, un tel accent de conviction qu’ils émurent Roland et le firent tressaillir.

– Oh ! mais non, dit-il enfin, non, c’est impossible… c’est vous… c’est bien vous… c’est votre voix… votre visage… vos yeux… vos cheveux… Et puis, tenez, vos lettres… celles que la femme de chambre écrivait… celle-là… celle d’hier matin…

Et il tendit à la comtesse cette lettre écrite par Rebecca, dictée par Rocambole, et dans laquelle elle lui racontait tout ce qui s'était passé entre elle et son mari, à son retour du cercle.

Cette lettre acheva de faire perdre la tête à Baccarat. Pour la seconde fois, elle jeta un cri de suprême angoisse, et tomba évanouie sur le parquet. Roland et Cerise la prirent dans leurs bras, la jeune femme criant et appelant, Roland ému et vivement ébranlé dans sa conviction.

Au bruit, aux cris, les domestiques de l'appartement voisin accoururent et offrirent leurs soins.

– Dans ma voiture ! s'écria Cerise ; emportez-là ! aidez-moi, je ne veux pas la laisser ici !

Et, aidée de Roland, aidée de ces gens qui ne savaient trop quelle était la cause première de cette étrange scène, Cerise fit descendre sa sœur dans le coupé et l'emporta évanouie, criant au cocher :

– Chez moi.

Cerise voulait garder sa sœur, Cerise voulait la soustraire à la première fureur du comte.

Mais avant de quitter Roland, elle lui avait dit :

– Monsieur, vous viendrez chez moi, n'est-ce pas ?… dans une heure… il le faut !… je vous en supplie… Il y a là un horrible mystère qu'il faut éclaircir à tout prix.

– J'irai, avait répondu Roland, qui commençait à se demander si, lui aussi, n'était pas fou…

Or, tandis que le coupé de madame Léon Rolland quittait la rue de Provence, un homme sortit d'un fiacre qui stationnait depuis quelque temps à cinquante pas de distance, paya le cocher et entra dans la maison d'où sortaient Baccarat et Cerise…

Cet homme n'était autre que Rocambole.

– Hé ! hé ! se dit-il en gravissant l'escalier de Roland, l'entrevue a dû être drôle…

Il trouva Roland anéanti.

– Mon cher ami, dit le marquis de Chamery, paraissant attribuer à une tout autre cause l'espèce de prostration qui s'était emparée de Roland depuis que le doute avait pénétré dans son esprit, mon cher ami, je sais tout ce qui est arrivé. Le comte Artoff sait tout, il est venu ici et il vous a provoqué ?

– Oui, dit Roland.

– Vous vous battez demain ?

– Oui.

– Vous trouverez donc tout naturel que je vienne vous voir. Le comte Artoff est venu voir Fabien, il l'a contraint à lui tout avouer ; mais c'est votre ami Octave qui a fait tout le

mal…

– Mon cher, répondit Roland, sans paraître attacher aucune importance à ce que lui disait Rocambole, la comtesse Artoff sort d'ici…

– Ciel ! s'écria Rocambole, elle a osé…

– Et tenez, j'ai cru que j'allais devenir fou…

Et Roland raconta à son visiteur tout ce qui venait de se passer et termina ainsi :

– C'est à n'y pas croire… et il est impossible qu'une ressemblance pareille puisse exister… et cependant, la comtesse pleurait… se tordait les mains… elle s'est mise à mes genoux… Oh ! acheva Roland, pris d'un mouvement de remords et se repentant de ses indiscrétions passées, j'ai été bien léger, coupable même ; mais si j'avais été dupe d'une comédie, si une femme ressemblait aussi parfaitement à la comtesse… Tenez, je me brûlerais la cervelle de désespoir.

Rocambole avait écouté froidement et jusqu'au bout sans interrompre Roland.

Quand il eut fini, il le regarda en souriant et lui dit :

– Quel âge avez-vous, Roland ?

– Vingt-quatre ans. Pourquoi ?

– Vous êtes jeune, mon ami, et je vois que vous manquez de pénétration et d'expérience. Vous ne connaissez pas les femmes.

– Mais, balbutia Roland, que voulez-vous dire ?

– Je veux dire que la comtesse et sa sœur sont des femmes très fortes, et qu'elles vous ont *roulé.*

– *Roulé !* moi ?

– Je maintiens le mot. Il n'y a pas de fausse comtesse Artoff, il n'y en a qu'une vraie, une seule qui vous a aimé huit jours, et que vous avez eu le tort de compromettre, et dont vous vous êtes fait une mortelle ennemie en deux heures.

– Oh ! s'écria Roland, ce que vous dites là…

– A besoin d'une explication un peu longue et je vais vous la donner. Écoutez-moi bien.

– Parlez, dit Roland.

– Le comte a tout appris. Au lieu de rentrer chez lui, il a écrit à sa femme. Alors sa femme est accourue ici accompagnée de sa sœur, et elles ont médité pendant le trajet la scène qu'elles viennent de vous jouer. Vous voyez qu'elles ont réussi, puisque, à l'heure qu'il est, vous êtes persuadé qu'il y a une femme qui ressemble trait pour trait à la comtesse. Or, si je n'étais venu, voici ce qui fût arrivé : votre conviction s'enracinant de plus en plus, vous seriez arrivé demain sur le terrain et vous auriez dit au comte :

« – Monsieur, je vous fais mes excuses. Je n'ai jamais connu la comtesse, et je suis dupe comme vous d'une épouvantable comédie. Tuez-moi, si vous voulez ; mais, en homme d'honneur, en homme qui va mourir, je vous jure que la comtesse est innocente.

« Alors, vous comprenez, le comte aurait jeté son épée, le duel n’aurait pas eu lieu, et vous vous seriez mis tous les deux à la recherche de ce sosie imaginaire. Trois ou quatre jours se seraient écoulés en vaines recherches, car on ne trouve pas ce qui n’existe pas…

– Et la maison de Passy ?

– Bah ! la connaissez-vous, savez-vous où elle est ? On vous y a toujours conduit dans une voiture à glaces dépolies. Qui vous dit que cette maison est à Passy plutôt qu’à Auteuil ?

– C’est juste, murmura Roland.

– Or, acheva Rocambole, pendant ces trois ou quatre jours, la fureur du comte se serait atténuée, et comme un mari a toujours intérêt à croire sa femme innocente, ces trois jours auraient suffi à la comtesse pour se faire blanche comme neige.

– Mais enfin, on n’aurait pas retrouvé la femme, et alors…

– Alors, mon cher, dit Rocambole, la comtesse aurait démontré à son mari, clair comme le jour, que si elle était innocente, vous étiez peut-être le seul coupable, et que vous aviez intérêt à ne point retrouver la fausse comtesse afin de laisser planer un doute éternel sur cette affaire dans l’esprit de beaucoup de gens qui demeuraient persuadés que c’était bien réellement elle que vous aviez aimée et que vous aviez ainsi sauvée par un pieux mensonge.

– Mais c’est infâme, cela ! s’écria Roland.

– Mais non, dit Rocambole, c’est de la diplomatie féminine. Une fois que le comte aurait été bien convaincu de cette idée, il vous aurait provoqué de nouveau et vous aurait tué au grand contentement de la comtesse, qui ne vous pardonnera jamais vos indiscrétions.

– Mais c’est vrai, ce que vous dites, murmura Roland, et vous aviez raison, j’ai été roulé.

« Aussi, la comtesse et sa sœur peuvent attendre, je les hais et les méprise, et demain je me battrai avec le comte.

– Et défendez bien votre peau, dit le marquis.

– Soyez tranquille.

Lorsque Rocambole eut quitté Roland, celui-ci écrivit à Cerise :

« Madame,

« Veuillez m’excuser si je ne vais pas chez vous, ce soir, comme c’était convenu ; mais je viens de pénétrer les motifs de la petite comédie que cette bonne et spirituelle Louise avait imaginée et jouée tout à l’heure.

« Vous comprendrez donc, madame, l’inutilité d’une nouvelle entrevue.

« Je vous baise les mains et je l’aime toujours.

« ROLAND. »

Roland donna la lettre à porter, s’habilla et sortit.

– Ma foi ! se dit-il, après tout, je pourrais être tué demain, je mourrais désolé de n’avoir pas serré une dernière fois la main à mes amis.

Et Roland prit le chemin de son cercle.

LXI

En quittant M. de Clayet, Rocambole rentra rue de Verneuil et monta directement chez son beau-frère.

Il trouva Fabien avec le comte Artoff. Ce dernier, après avoir été chez Roland, puis chez le duc de Château-Mailly, avait envoyé la lettre que nous connaissons et qui avait foudroyé Baccarat. Puis il était revenu à l'hôtel de Chamery. Il s'était installé dans le fumoir de Fabien et s'était mis à écrire plusieurs lettres.

M. d'Asmolles, assis à quelques pas, le regardait avec tristesse et n'osait lui adresser la parole.

Le comte était fort calme. Il écrivait et mettait ses affaires en ordre.

Au bout d'une heure, il se tourna vers Fabien.

– Mon cher ami, lui dit-il, auriez-vous quelque répugnance à être mon exécuteur testamentaire ?

Fabien le regarda avec étonnement.

– Mais vous êtes fou ? lui dit-il.

– Pourquoi ?

– Parce que vous n'en avez pas besoin.

– Je puis être tué…

– Allons donc !… le ciel ne permet point de telles injustices, et ce n'est pas vous…

– N'importe ! dit le comte.

Fabien le regarda attentivement.

– Comte, lui dit-il, vous aimez toujours cette femme.

– C'est vrai.

– Et… si vous n'êtes… tué…

– Je me tuerai.

– Folie !…

Le comte soupira, mais il se tut.

Puis, après un moment de silence.

– Je viens de faire mon testament, continua-t-il ; j'ai deux fortunes bien distinctes : l'une qui se trouve en Russie, une fortune considérable, comme vous le savez, et dont ma

famille héritera ; l'autre consiste en propriétés que j'ai achetées en France, et peut s'élever à soixante mille livres de rente environ. C'est cette dernière que je voudrais vous confier.

– Mais mon cher…

– Ami, interrompit le comte vivement, je sais tout ce que vous allez me dire. Mais, outre que je puis fort bien être tué demain, car je sens que je suis né sous une mauvaise étoile, j'ai la ferme intention de ne point survivre à mon bonheur. Or, mon bonheur entier, unique, toute ma vie, c'était cette femme, la seule que j'aie aimée, et qui avait si bien absorbé, empli mon cœur, qu'il ne s'y trouvait plus de place pour une autre affection.

– Mon ami, répondit Fabien, ce n'est point à cette heure solennelle que j'essaierai de vous rappeler à d'autres sentiments, autrement peut-être que par un seul mot : il y a du courage à vivre…

– Je le sais, murmura le comte, mais je n'ai plus de courage. Il s'est brisé quelque chose en moi ; et je sens bien que lorsque j'aurai tué l'homme qui m'a tué par avance, je m'affaisserai sur moi-même et n'aurai plus la force de me relever ; je n'aurai pas besoin de me tuer, je suis mort.

Le comte prononça ces mots d'une voix si brisée, que Fabien tressaillit et comprit qu'en effet toute consolation était inutile et qu'il avait devant lui un homme si profondément désespéré, qu'il se réfugierait tôt ou tard dans la mort pour y chercher l'oubli et peut-être le néant.

– Soit, lui dit-il, je ferai ce que vous voudrez.

– Vous serez mon exécuteur testamentaire ?

– Oui.

– Je laisse ici ce testament et ces lettres. Si demain…

Rocambole entra en ce moment, et Fabien fit signe au comte qu'il avait compris.

La présence de Rocambole eut pour résultat d'empêcher une scène sentimentale et navrante entre le comte et Fabien. Fabien adorait sa jeune femme, et plus qu'un autre il devait comprendre les tortures et le désespoir de son hôte.

Le comte Artoff, qui, depuis le matin, avait fait des efforts surhumains pour conserver son sang-froid et son énergie, sentait enfin son calme le trahir et l'abandonner… Au moment où Rocambole avait paru, le comte était sur le point de laisser échapper des larmes de rage.

– Monsieur le comte, lui dit le faux marquis, j'ai donné des ordres, on vous a préparé un appartement à côté de ma chambre à coucher.

– Merci mille fois, monsieur, répondit le comte, qui parvint à se raidir.

– Et comme, ajouta Rocambole, la vicomtesse ma sœur ne sait absolument rien encore de votre présence ici et qu'il est inutile de l'en prévenir, vous allez me faire l'honneur, monsieur, d'accepter l'hospitalité chez moi au deuxième étage de l'hôtel.

– Soit, monsieur, répondit le comte, remerciant d'un sourire.

Le marquis se leva.

– Il est six heures trois quarts, dit-il. Laissons Fabien aller rejoindre sa femme et se mettre à table avec elle.

Rocambole fit sortir le comte par une petite porte qui conduisait à un escalier de service, et ce fut par cet escalier qu'ils gagnèrent le deuxième étage, que le marquis s'était réservé tout entier depuis le mariage de sa sœur.

Le comte Artoff, indifférent à toutes ces choses désormais se laissa conduire dans un petit salon, où, quelques minutes après leur arrivée, un domestique roula une table toute servie.

– Monsieur, dit Rocambole, voulez-vous vous mettre à table ?

– Oh ! dit le comte avec un sourire triste, vous sentez bien que je n'ai ni faim, ni soif.

– Je le pense bien, dit Rocambole, mais il faut songer que vous vous battez demain, et qu'on se bat mal l'estomac vide.

– C'est vrai.

Et le comte se mit à table.

Rocambole le servit comme un enfant.

Le Russe but et mangea ; il but beaucoup surtout, cherchant, lui, le délicat et le raffiné, un peu d'oubli dans l'ivresse.

À la fin du dîner, le valet qui le servait à table apporta du café et des liqueurs.

Le comte fit un geste de refus.

– Monsieur le comte, dit Rocambole, voulez-vous me permettre un conseil ?

– Sans doute.

– Ne prenez pas de café, mais buvez un verre de ce vieux kirsch de la Forêt-Noire.

– Pourquoi ? demanda le Russe avec la naïveté d'un enfant, car sa pensée était ailleurs depuis longtemps.

– Parce que le kirsch fait dormir.

– Dormir ?

– Mais… vous en avez besoin.

– C'est possible.

Et le comte prononça ces deux mots avec une indifférence à faire croire qu'il avait à peine entendu et n'avait pas compris.

Rocambole ajouta :

– Quand je servais la Compagnie des Indes, je me suis battu plusieurs fois, et j'avais la détestable habitude de passer à jouer la nuit qui précédait la rencontre.

– Ah ! fit le comte.

– Aussi j'arrivais sur le terrain à demi mort, exténué de fatigue, et j'ai failli deux fois me faire tuer.

– Quelle imprudence !

– Certes, poursuivit Rocambole, que le comte écoutait à peine, vous ne passerez pas la nuit à jouer, vous, mon cher comte, mais vous ne dormirez certainement pas, en l'état de souffrance et d'abattement où vous êtes, si vous ne vous procurez pas un sommeil factice. Or, vous ne voulez pas que… Roland vous tue…

Ce nom fit étinceler un regard de fureur sauvage dans les yeux du comte.

– Vous avez raison, dit-il.

Et il prit son verre et le tendit :

– Donnez-moi ce que vous voudrez.

– Tenez, ajouta Rocambole, qui prit un flacon renfermant une liqueur aussi blanche et aussi limpide que l'eau de roche, voulez-vous que je vous fasse un narcotique de mon invention ?

– Ah ! vous avez inventé ?

– Oui ; un mélange de kirsch et de vieux curaçao de Hollande.

Le marquis, en parlant ainsi, versa du kirsch dans le verre de liqueur, puis il acheva de remplir le verre avec le contenu d'un autre flacon. Le mélange des deux liqueurs offrit alors une couleur jaunâtre.

– Et cela fait dormir ?

– Parfaitement.

Rocambole regarda la pendule de la cheminée et se dit tout bas :

– Vingt-quatre heures, c'est bien cela… il est sept heures du soir. C'est à sept heures du matin que le comte se bat avec Roland.

Le comte avala le verre d'un trait.

– Pouah ! dit-il, c'est bien amer…

– Bah ! vous trouvez ?

– Goûtez vous-même…

– Oh ! moi, dit Rocambole en riant, je ne veux pas dormir ! j'ai besoin de ma soirée.

Et il se versa un verre de rhum et offrit un cigare au comte.

À huit heures, le comte Artoff quitta la table en trébuchant.

– C'est singulier, dit-il, votre mélange de curaçao et de kirsch me porte à la tête déjà.

Rocambole sonna, un valet parut.

– Conduisez M. le comte dans sa chambre, ordonna-t-il.

Le comte passait la main sur son front :

– J'ai la tête lourde, dit-il par deux fois. Adieu, marquis, bonsoir.

– Bonsoir, comte.

Rocambole reconduisit le jeune Russe jusqu'à la porte de l'appartement qu'il lui avait fait préparer.

Puis il monta chez sir Williams.

– Mon cher oncle, lui dit-il en s'asseyant familièrement auprès de l'aveugle, j'ai beaucoup de choses, dont tu te doutes, du reste, à te raconter.

Le visage de sir Williams s'éclaira et prit une expression curieuse et attentive.

– Baccarat est à demi folle…

Une sorte de sourire muet crispa les lèvres de sir Williams.

– Elle a vu Roland…

Sir Williams fronça le sourcil.

– Sans moi, cet imbécile allait reconnaître qu'elle n'était pas celle qui l'aimait. Heureusement je suis arrivé, moi…

Et Rocambole, après avoir raconté à sir Williams les événements de la soirée, car depuis midi l'aveugle n'était plus au courant de la situation, Rocambole ajouta :

– Es-tu bien sûr qu'il faille vingt-quatre heures ?

– *Oui,* fit l'aveugle d'un signe de tête.

– Rien que vingt-quatre heures ?

– *Oui… oui…*

– Et si l'événement arrivait avant ?

– *Eh bien !* écrivit sir Williams sur son ardoise, *le résultat serait obtenu.*

– Bon ; mais si c'est après…

– *Ah ! dame !* continua à écrire l'aveugle, *tant pis pour M. Roland.*

– Il est bien certain que le comte le tuera.

– *C'est mon avis.*

– Après tout, dit froidement Rocambole, un fat de plus ou de moins, qu'est-ce que cela fait ?

– *Rien,* répliqua sir Williams avec un mouvement d'épaules.

Et il ajouta, le crayon à la main :

– *Mais, sois tranquille, la chose arrivera comme je te l'ai prédit.*

Tandis que le comte Artoff, succombant malgré son désespoir à une subite ivresse, allait se coucher dans l'hôtel de Chamery, tandis que Rocambole et sir Williams s'entretenaient familièrement jusqu'à dix heures du soir et devisaient de leurs petites affaires – la pauvre Cerise avait ramené chez elle, boulevard Beaumarchais, Baccarat mourante et folle de douleur.

L'honnête Léon Rolland, notre ancienne connaissance, n'était point rentré encore.

Par une funeste coïncidence, précisément ce jour-là, où sa présence et ses conseils eussent pu être si utiles à sa femme, qui perdait la tête, Léon dînait en ville, à l'autre extrémité de Paris, chez un négociant en bois de charpente qui demeurait au Gros-Caillou. Quand il arriva, vers dix heures, il trouva Baccarat couchée dans le lit de sa femme en proie à une fièvre ardente et ayant le délire.

Elle ne le reconnut pas.

Cerise fondait en larmes.

Un médecin avait été appelé. Ce dernier, à qui on n'avait pu dire le vrai motif de ce désespoir, de ce délire et de cette fièvre, s'était borné à prescrire une potion calmante et il s'était retiré. Ce fut la voix entrecoupée de sanglots que Cerise raconta à son mari ce qui venait d'avoir lieu.

– Mais le comte, où est-il ? demanda Rolland.

Cerise lui montra la lettre du comte Artoff à sa femme.

– Oh ! je le retrouverai bien, moi, dit l'honnête ouvrier, et je lui ferai entendre raison. Et quand je lui jurerai que Louise…

– Ah ! c'est cette femme qui lui ressemble qu'il faudrait trouver. Et ce M. Roland, qui m'a promis de venir et qui ne vient pas !

– Qu'est-ce que ce Roland ?

– C'est *lui*, celui qui dit, ou qui croit…

Cerise allait sans doute s'expliquer plus clairement sur Roland de Clayet, lorsque la lettre que celui-ci avait écrite après le départ de Rocambole lui arriva.

Le valet de chambre, qui, sans doute, avait des ordres secrets, bien que son maître lui eût donné cette lettre à porter vers six heures, ne s'était acquitté de la commission que quatre heures après. Cette lettre arracha un cri de douleur à Cerise.

– Ô l'infâme ! murmura-t-elle.

Elle avait attendu Roland ; elle avait espéré que cette conviction qu'il avait et que déjà elle avait ébranlée, à savoir que Baccarat avait un sosie, ne résisterait point à une seconde entrevue entre elle et le jeune homme.

– Tout est perdu ! murmura-t-elle quand elle eut relu la lettre de Roland. Le comte se battra !…

– Oh ! non, certes ! s'écria Léon, et je vais aller chez ce M. Roland de Clayet, et je vais le mener d'importance.

Léon prit son chapeau, monta en voiture et se fit conduire rue de Provence.

– M. de Clayet ?

– Au troisième, sous la voûte à gauche, dit le concierge.

– M. de Clayet est sorti, dit le valet en venant ouvrir.

– Où est-il allé ?

– Je l’ignore.

– Rentrera-t-il ?

– Monsieur rentre tous les soirs.

– Alors je vais attendre.

Le ton résolu de Rolland en imposa quelque peu au valet de chambre. Ce dernier l’introduisit au salon, alluma les flambeaux de la cheminée et se retira.

Et Léon attendit. Il attendit jusqu’à minuit d’abord, jusqu’à deux heures du matin ensuite. Roland ne parut pas.

– Il finira bien par rentrer, murmura Léon, et s’il se bat avec le comte, c’est qu’il m’aura tué auparavant.

Le valet de chambre était tout aussi étonné de ne pas voir revenir son maître.

Roland lui avait dit en sortant :

– Je rentrerai vers onze heures.

La nuit s’écoula, puis les premiers rayons du jour arrivèrent. Roland n’avait pas reparu chez lui.

Alors, le mari de Cerise eut la pensée que si Roland ne rentrait pas, c’est que le duel n’aurait pas lieu, et il courut à l’hôtel d’Artoff. Il espérait y trouver le comte. Mais le comte n’avait point reparu. Que s’était-il donc passé ?

LXII

Voici ce qui s’était passé : Roland était sorti de chez lui un peu après le départ de Rocambole.

Naturellement, après avoir dîné sur le boulevard, il était allé à son club, espérant y avoir été précédé par le jeune M. Octave et le bruit que celui-ci n’aurait pas manqué de faire de sa prochaine rencontre. Mais Roland se trompait. Sous l’impression de son entrevue du matin avec le comte Artoff, le jeune M. Octave avait obéi à la défense formelle qui lui avait été faite de sortir de chez lui. Le jeune homme qui l’accompagnait, le matin, n’était pas venu non plus et personne au club ne savait un mot de ce qui s’était passé. Roland, qui s’attendait à produire de la sensation, fit donc ce que, en argot de théâtre, on appelle un *four* complet.

Cependant, comme il visait avant tout à l’effet, et persuadé que M. Octave allait bientôt venir, il serra fort tranquillement la main à ses amis et se plaça dans un coin, où il demeura trois heures à fumer des cigares et à lire des journaux.

M. Octave ne vint pas.

– Parbleu ! pensa Roland, ceci est assez curieux, en vérité ! et je trouve cet Octave superbe !… je me bats demain, et personne n’en sait rien. Je ne puis pourtant pas le crier moi-même… ce serait manquer de tact et de bon goût.

Furieux de ce que M. Octave ne se présentait pas au club, Roland résolut d’aller le chercher. Il sortit, prit une voiture sur le boulevard et se fit conduire rue de la Ville-l’Évêque, où l’héritier s’était provisoirement installé.

M. Octave était chez lui. Roland le trouva triste comme un jour de pluie, et grave comme un roman réaliste. M. Octave était allongé sur un divan, chaussé de ses pantoufles, vêtu d’une veste de chambre et coiffé d’un bonnet grec.

– Ah çà ! s’écria Roland en se croisant les bras sur le seuil, es-tu fou ?

– Mais non… pourquoi ?

– Tu n’as donc pas reçu ma lettre ?

– Au contraire.

– Eh bien ?

– Eh bien ! j’ai écrit à B…

– Et il n’est pas venu ?

– Mais si. Il doit me prendre ici à cinq heures et demie demain matin.

– Ma parole d’honneur, je te trouve d’un calme magnifique.

– Bah ! fit M. Octave, toujours froid et taciturne, en quoi ?

– En ce que tu restes chez toi quand je me bats… Mais ce n’est pas ma faute si je suis aux arrêts.

– Aux arrêts !

– Mon Dieu oui.

Roland se mit à rire.

– Est-ce que le colonel de monsieur est *blonde* ou *brune ?*

– Tu te trompes…

– Comment ! ce n’est pas une femme qui te force à rester chez toi ?

– Nullement.

– Qui donc, alors ?

– Un homme qui te tuera demain.

Et le jeune M. Octave, qui avait prononcé ces derniers mots avec un accent de conviction qui fit tressaillir Roland, lui raconta ce que ce dernier ignorait, c’est-à-dire son entrevue inopinée du matin avec le comte Artoff, ne lui dissimulant point l’impression de terreur que le Russe avait produite sur lui.

Roland l’écouta en haussant les épaules.

– Et c’est pour cela que tu n’es point sorti ?

– Dame !…

– Mais je suis un homme déshonoré…

– En quoi ?

– En ce que je vais me battre à huis clos, comme un bourgeois du Marais, avec un vieux grognard devenu concierge.

– Oh !… sois tranquille, répondit M. Octave, ce qui est différé n’est pas perdu. Si demain tu es tué, ce qui est probable…

– Merci.

– … nous ferons de ton affaire un tapage qui te constituera une assez belle oraison funèbre.

– Ainsi tu crois que je serai tué ?

– J’en ai peur…

– Comment ! là… sérieusement ?

– Très sérieusement. Le comte m’a fait l’effet d’un chat-tigre.

Roland haussa de nouveau les épaules.

– Mais… *elle !*

– Qui elle ?

– La comtesse ?

– Parbleu ! c’est là qu’est le joli de mon histoire. C’est une aventure adorable.

– En vérité !

– Tu vas voir…

Et Roland, à son tour, raconta ce qui s’était passé chez lui dans la soirée.

– Mon cher ami, dit le jeune M. Octave, veux-tu que je te donne un conseil ?

– Voyons.

– La comtesse est bien capable de retourner chez toi, soit ce soir, soit demain matin, ne fût-ce que pour empêcher la rencontre.

– Tu crois ?

– C’est probable.

– Eh bien ! que dois-je faire ?

– Rester ici.

– Mais… que dira mon valet de chambre, qui m’attend ?…

– Bon ! fit M. Octave en riant, est-ce qu’un valet n’est pas fait pour attendre ?

– C’est juste.

– Ainsi, tu vas coucher ici. C’est peut-être la dernière nuit, et…

– Ah ! pardon, interrompit Roland, je trouve la plaisanterie ravissante, mais elle commence à être un peu longue.

– Soit ; n’en parlons plus.

M. Octave sonna, fit préparer un lit à Roland, ordonna qu’on l’éveillât à cinq heures le lendemain, et alla se coucher.

Roland dormit assez mal ; mais enfin il dormit pour obéir à l’usage, et à cinq heures précises, il fut éveillé et se leva.

Le marquis de B…, un autre bambin, qui grignotait un bel héritage, arriva à l’heure dite, porteur d’une paire d’épées de combat et d’une boîte de pistolets.

M. Octave fit atteler une voiture couverte, attendu qu’il tombait une légère brume, et à six heures et demie précises, les trois jeunes gens arrivaient à la barrière du Trône, lieu du rendez-vous.

Roland était grave et sérieux, en dépit de ses efforts pour jouer l’insouciance.

Les prédictions du jeune M. Octave n’avaient pas peu contribué à le faire réfléchir sur la possibilité où il était d’être tué, et même le témoin avait couronné son œuvre de prophète néfaste en lui disant :

– Tu vas te faire tuer par un bien vilain temps. Quelle sotte chose que la pluie !…

Ces derniers mots donnèrent un imperceptible battement de cœur à Roland. Cependant il était brave et vaniteux, et quels que fussent ses pressentiments, il demeura impassible.

Une voiture à deux chevaux stationnait aux abords de la maison d'octroi, lorsqu'ils arrivèrent, et M. Octave reconnut les chevaux, la livrée du matin de M. de Château-Mailly.

Une heure auparavant, M. le marquis de Chamery était entré dans la chambre du comte Artoff. Le comte dormait d'un sommeil profond, et Rocambole eut quelque peine à l'éveiller.

– C'est singulier, dit-il en portant la main à son front, tandis qu'il s'habillait, j'ai la tête lourde.

– Cela va se dissiper au grand air, répondit le marquis.

– Peut-être… dit le comte, qui put assez bien ressaisir ses souvenirs de la veille, bien que son regard fût atone et que ses lèvres eussent déjà une expression d'hébétement.

Le comte fut habillé en moins d'un quart d'heure.

– Vous comprenez bien, lui dit Rocambole, que si je ne puis pas vous servir de témoin, je puis toujours vous faire conduire chez M. de Château-Mailly. J'ai fait atteler et mes gens sont à vos ordres.

– Ah ! dit le comte, merci.

Et il serra la main du marquis et monta en voiture.

À peine le coupé eut-il tourné l'angle de la rue de Verneuil, que Rocambole monta à cheval et s'élança de toute la vitesse de son cheval jusqu'à la rue de Surène, entra dans la cour de la maison, y attacha son cheval, monta dans son entresol et en redescendit quelques minutes après transformé en l'homme à la polonaise. Seulement le vêtement à brandebourgs avait été remplacé par une livrée de cocher aux armes et aux couleurs du duc de Château-Mailly.

– Il y a cinq ans, murmura Rocambole, qui prit en courant le chemin de la place Beauvau, située, comme on sait, à quelques pas de la rue de Surène, il y a cinq ans, lors de mon duel avec sir Williams, cette bonne Baccarat se déguisa en groom pour tout voir. Le moyen était joli, je vais m'en servir.

Pendant ce temps, le comte Artoff arrivait chez M. de Château-Mailly.

Le duc et un officier de la garde, qui était de ses amis et qu'il avait fait prévenir, se trouvaient prêts. Le duc fut frappé de l'état d'hébétement et du regard atone et vitreux du comte.

– C'est singulier, lui dit celui-ci, il m'arrive depuis mon réveil, car j'ai dormi lourdement, des distractions étranges.

Le duc le regarda.

– Figurez-vous, mon ami, poursuivit le comte, que tout à l'heure, en entrant dans la cour, j'ai eu un moment d'absence. Je ne me rappelais plus pourquoi je venais chez vous de si bon matin.

Le jeune duc et l'officier se regardèrent tristement d'un air qui voulait dire : « Pauvre homme ! la douleur lui fait perdre la tête. »

– Mais je me souviens, dit le comte en riant, partons. J'ai hâte de tuer M. de Clayet.

– Monsieur le duc, vint dire Zampa, le valet de chambre, le cocher de M. le duc s'est trouvé gravement malade cette nuit, et il a envoyé à sa place un cocher anglais qui sort de chez lord C…

– C'est bien, dit le duc. Peu importe.

Et il tira sa montre.

– C'est l'heure, dit-il, partons, messieurs.

– Mais il est superbe d'attitude et de genre, ce cocher, dit le comte Artoff, qui fut pris d'une sorte de gaieté subite et lorgna, sur le siège du carrosse, Rocambole, dont la perruque blonde et le visage rouge faisaient merveille. Château-Mailly, vous me le donnerez, n'est-ce pas ?

– Vous savez bien qu'il n'est pas à moi…

– Ah ! c'est juste, dit le comte, je l'avais déjà oublié. Ma parole d'honneur ! je perds la mémoire.

Le comte et ses témoins montèrent en voiture, et Rocambole lança ses chevaux avec la hardiesse et la sûreté de main d'un cocher consommé. Mais comme les glaces de devant du carrosse étaient baissées, il ne perdit pas, durant le trajet, un mot de conversation. Or, le comte Artoff, qui aurait dû être grave, triste, solennel, le comte riait.

– Mon cher duc, disait-il, convenez que vous n'avez pas de chance. Il pleut, et c'est un vilain temps pour se battre.

– C'est vrai, dit le duc.

– On se croirait à Odessa, où il pleut trois mois de suite. Je parie que notre adversaire va venir à cheval.

Et le comte fit trois ou quatre plaisanteries pareilles, et l'on arriva à la barrière du Trône.

– Pauvre comte ! murmura le duc à l'officier, je crains qu'il ne devienne fou… La voiture du duc arriva donc la première au rendez-vous et s'arrêta. Mais déjà le comte Artoff ne riait plus, et il était tombé dans une sorte de rêverie, ce qui fit qu'il ne remarqua point qu'on s'arrêtait pour attendre Roland et ses témoins.

Ceux-ci ne tardèrent pas à arriver.

Le duc et M. Octave, qui mirent simultanément la tête à la portière, se saluèrent.

Puis le duc dit au cocher, c'est-à-dire à Rocambole :

– Marchez dans ce bois, à la première clairière vous arrêterez.

Rocambole, qui savait sur le bout du doigt son bois de Vincennes et l'avait pratiqué dès longtemps, conduisit, après avoir passé devant le fort, le duc et ses deux compagnons, à l'extrémité d'une avenue, où un joli espace sablé et entouré d'arbres semblait attendre les gens qui désiraient vider leur querelle l'épée à la main ou le pistolet au poing.

La voiture de Roland et de ses témoins suivait à peu de distance.

Depuis la barrière du Trône, le comte Artoff était tombé dans une morne stupeur. Mais quand la voiture s'arrêta de nouveau et qu'il vit le duc en descendre le premier, la vie, le mouvement, semblèrent lui revenir, et il mit pied à terre et marcha avec ses témoins à la rencontre de Roland.

– Ah ! diable ! pensa Rocambole, est-ce que le docteur Samuel Albot et mon oncle sir Williams se seraient moqués de moi ?

Le comte, en effet, marchait d'un pas ferme, la tête haute, le regard assuré.

Il alla droit à Roland, placé entre ses deux témoins, et le mesura d'un coup d'œil.

– Roland est un homme mort ! pensèrent à la fois le jeune M. Octave et Rocambole, qui, du haut de son siège, ne perdait ni un mot, ni le plus mince détail de cette scène.

– Monsieur, dit le comte à Roland, nous allons mettre l'épée à la main tout à l'heure, et le lieu où nous sommes semble peu fait pour des excuses…

– En effet, monsieur, répondit Roland d'un ton plein de hauteur.

– Que diriez-vous, cependant, poursuivit le comte avec calme, d'un jeune fou qui, épris d'une jeune femme qui ne l'aimait pas…

– Oh ! monsieur, dit Roland, ne revenons point sur ces choses-là.

– Pardon, laissez-moi finir.

– Soit, dit le jeune homme en haussant imperceptiblement les épaules.

– Qui ne l'aimait pas… poursuivit le comte, aurait résolu de la perdre…

– Monsieur !…

– De la calomnier !…

– Mais, monsieur…

– Enfin, de persuader à tout Paris qu'il était aimé d'elle ?

– Ah ! pardon, interrompit Roland, vous allez trop loin, monsieur.

– Nullement. Je vous en prie, monsieur, laissez-moi achever.

Et la voix du comte devint polie, presque suppliante.

Roland, étonné, le regarda. Quant aux témoins, surpris de voir le comte manquer à tous les usages reçus, en adressant, sur le terrain, la parole à son adversaire, ils s'étaient curieusement rapprochés de lui.

Le comte poursuivit :

– Mais heureusement, monsieur, si perverse que soit la nature humaine, elle a des retours vers la vertu, des éclairs de repentir, des heures de remords.

– Mais, monsieur… dit pour la seconde fois Roland impatienté.

– Oh ! vous m'écouterez jusqu'au bout, poursuivit le Russe en s'animant, il le faut, l'honneur de *votre* femme en dépend.

– *Ma* femme ! exclama Roland stupéfait.

– Sa femme ! dirent les témoins.

Le comte poursuivit avec des larmes dans la voix :

– Monsieur le comte Artoff, j'ai calomnié indignement la comtesse votre femme, pardonnez-moi.

Ces derniers mots furent comme un coup de tonnerre et arrachèrent un cri de stupéfaction à Roland, à ses témoins et à ceux du comte.

Mais ce dernier continua :

– Monsieur le comte, je me nomme Roland de Clayet comme vous vous nommez le comte Artoff ; nous sommes gentilshommes tous deux, et…

– Moi, le comte Artoff ? vous, Roland de Clayet ? s'écria Roland, mais vous êtes fou, monsieur.

– Je l'ai été, monsieur, en osant lever les yeux sur cette belle et noble Baccarat ; mais vous me pardonnerez, n'est-ce pas ? Vous allez me tendre la main, accepter mes excuses.

Et le comte mit un genou devant Roland, et les témoins de cette scène étrange s'écrièrent spontanément :

– Il est fou !…

– Palsembleu !… murmura Rocambole, ceci tient du prodige. Il est sept heures cinq minutes, et sir Williams et le docteur ont été prophètes… le comte est fou à lier…

– Monsieur, dit le duc de Château-Mailly en se penchant à l'oreille de Roland, acceptez toutes les excuses qu'il plaira à cet infortuné de vous faire… vous n'avez plus devant vous le comte Artoff, dont vous avez foulé l'honneur aux pieds, vous voyez un aliéné, un malheureux dont l'amour qu'il avait pour sa femme a brisé la raison.

– Mon oncle, disait, quelques heures après cette scène aussi étrange qu'inattendue, Rocambole à l'aveugle sir Williams, je t'assure que le retour de Vincennes a été drôle.

– *Ah !* fit sir Williams d'un mouvement de ses lèvres minces et en tournant à demi la tête.

– Le comte a voulu monter dans la voiture à côté de Roland, qu'il persistait à qualifier de comte Artoff, tandis que lui-même croyait être Roland de Clayet.

« Pendant le trajet, il lui a plusieurs fois renouvelé ses excuses, et il a voulu absolument que Roland le conduisit rue de la Pépinière, à l'hôtel Artoff. Il voulait, disait-

il, se jeter aux genoux de la comtesse. Mais Baccarat n'y était pas ; elle était mourante elle-même, et à demi folle, chez sa sœur Cerise.

– *Après ?* fit sir Williams d'un signe.

– Il a fallu enfermer le pauvre fou dans son hôtel pour qu'il y restât. On lui a dit que la comtesse était sortie, qu'elle ne tarderait pas à rentrer, et il l'attend pour se mettre à ses genoux.

– *Bien ! bien !* fit sir Williams d'un signe de tête approbateur.

– Maintenant, mon oncle, acheva Rocambole, j'ai fait ce que tu as voulu. M'expliqueras-tu quel avantage nous avons à la folie du comte Artoff ?

Sir Williams écrivit sur son ardoise :

– *Les médecins ordonneront un voyage au comte. Baccarat quittera Paris avec lui et ne nous gênera plus.*

– Tiens ! c'est une idée. Et… après ?

– *Après*, répondit l'ardoise de sir Williams, *le duc de Château-Mailly se trouvera réduit ainsi à ses propres forces, et nous pourrons nous occuper exclusivement de lui.*

– Hé ! hé ! le projet me va. As-tu un plan, mon oncle ?

Sir Williams agita la tête du haut en bas, ce qui voulait dire oui.

– Peut-on le savoir ?

– *Non,* fit la tête de l'aveugle.

Et il ajouta, le crayon à la main :

– *Contente-toi d'exécuter mes ordres et ne les discute pas, la discussion amène tôt ou tard l'impuissance. D'ailleurs, tu peux t'en fier à moi : ce n'est pas le duc de Château-Mailly qui t'empêchera d'épouser Conception.*

LXIII

Trois jours après la rencontre sur le terrain du comte Artoff et de Roland de Clayet, M. le duc de Château-Mailly reçut la lettre suivante de Baccarat.

« Mon cher duc,

« C'est une pauvre femme déshonorée, montrée au doigt, frappée par la fatalité la plus inexorable, qui vous écrit pour vous dire adieu – peut-être un adieu éternel.

« Je ne sais si vous êtes au nombre de ceux qui me croient coupable, mais vous avez du bon, loyal et noble cœur, et si, comme les autres vous croyez à une faute imaginaire, au moins me conservez-vous quelque sympathie, en songeant que ma dernière pensée, en quittant Paris, est pour vous.

« Moi qui n'ai plus de bonheur sur la terre, moi dont la vie est condamnée désormais à l'obscurité, au silence, à l'opprobre, moi dont on dit, dont on dira : « C'était une fille perdue qui n'a pas su se réhabiliter, et qui devait tôt ou tard retourner à la fange d'où l'amour d'un grand cœur l'avait retirée ! » je veux songer à vous, je veux que vous soyez heureux, je veux que vous épousiez Conception.

« Nous partons demain…

« Le docteur Z… le grand médecin, prétend que la folie de mon malheureux Stanislas n'est pas incurable, que le climat de la Suisse, l'air vif des montagnes et le mouvement continuel du voyage pourraient améliorer son état, calmer sa démence et lui rendre la raison. Oh ! si le docteur disait vrai !

« Je sais bien que mon Stanislas bien-aimé est à jamais perdu pour moi, que s'il revient à la raison, ce sera pour me chasser et me maudire – mais que m'importe ? Il est jeune, l'avenir lui reste, et peut-être sa plaie se cicatrisera-t-elle un jour !…

« En attendant, mon ami – oh ! laissez-moi croire et espérer que vous me permettez encore ce nom – en attendant, je ne veux point quitter Paris sans m'occuper de vous.

« Je veux vous dire ce que je viens de faire, et mes espérances.

« J'ai d'abord reçu ce matin quelques lignes de votre parent, le vieux colonel de uhlans. Je vous les transcris :

« Ma chère comtesse,

« Votre message m'arrive avec votre lettre, celle de mon parent le jeune duc. J'envoie à Odessa un courrier portant ma réponse, avec ordre de la jeter à la poste. La poste, grâce aux chemins de fer allemands, va plus vite que les courriers, mais elle est moins sûre. Une lettre s'égare, on n'égare point une estafette.

« Je vous annonce donc l’arrivée de votre courrier. Il est exténué et a besoin de trois ou quatre jours de repos. Je le mettrai à cheval à la fin de la semaine, et vous le renverrai porteur d’une lettre et des papiers auxquels vous attachez une si grande importance.

« Je fais mes amitiés au comte et demeure à vos pieds.

« Chevalier DE CHÂTEAU-MAILLY. »

« Voilà, mon cher duc [continuait Baccarat], la bonne nouvelle que je veux vous donner. Dans quatre ou cinq jours, le courrier arrivera chez vous, et vous aurez ces deux pièces qui doivent vous faire l’époux de Conception. De mon côté, j’écris au duc de Sallandrera, et je lui raconte cette histoire, en lui renouvelant pour vous ma demande.

« Le duc est en Espagne ; le bruit de mon malheur n’a pu encore arriver jusqu’à lui, et j’ai le courage d’antidater ma lettre. J’écris comme une femme heureuse.

« Bien certainement, ma lettre va faire accourir le duc à Paris, et, à partir de ce moment, tout dépend de vous.

« Adieu, mon ami, plaignez-moi, et ne repoussez point les vœux que j’ose faire pour vous.

« Comtesse ARTOFF. »

– Pauvre femme ! continua le duc en terminant la lecture de cette lettre, je ne sais, mais quelque chose me dit qu’elle n’est point coupable, et je ne la laisserai jamais outrager devant moi…

Le duc reçut la lettre le soir, au moment où il sortait, et il la plaça dans la cheminée de son cabinet de toilette, derrière la pendule.

Zampa, qui brossait alors le pardessus de son maître, n’eut garde de la perdre de vue. La lettre avait été apportée par un domestique à la livrée du comte Artoff. C’en était assez pour que Zampa daignât lui accorder quelque attention.

M. de Château-Mailly parti, Zampa s’assit sans façon dans son fauteuil, posa ses pieds sur les chenets, puisa dans la boîte à cigares de son maître, et ayant allumé un trabucos, il prit connaissance de la lettre.

– Voyons, se dit-il après l’avoir lue, il serait peut-être convenable de réfléchir un peu. Depuis que je suis au service de M. de Château-Mailly, j’ai pu apprécier le caractère et la libéralité de mon nouveau maître. Le duc est très riche, très grand seigneur, et s’il savait ce que je vaux, ce que valent mes secrets, peut-être paierait-il beaucoup mieux que cet inconnu que je sers. Il est vrai que celui-ci a ma vie dans ses mains, ce qui est une assez jolie considération. Mais il est vrai aussi que M. le duc est assez bien situé pour obtenir la grâce d’un pauvre diable tel que moi. Autre considération.

Et Zampa continua à réfléchir et ajouta ensuite à mi-voix :

– Résumons la question. Il y a un homme fort riche, sans doute, parfaitement *canaille* si on analyse ses procédés, qui veut épouser Mademoiselle de Sallandrera. Cet homme tient ma vie dans ses mains ; il sait mon passé et peut m’envoyer à l’échafaud, alors que moi, Zampa, je ne sais pas même son nom et n’ai jamais vu que son intermédiaire. Or, cet homme, que je sers aveuglément, m’a promis l’intendance des biens de la noble famille de

Sallandrera. Les honoraires sont, ma foi, très convenables. Cependant, si, lorsque M. le duc rentrera, je lui poserais ainsi la question : « Donneriez-vous bien un million pour épouser mademoiselle de Sallandrera ? » qui sait s'il ne me prendrait pas au mot ?

Et Zampa, à ce mot de million qu'il avait prononcé lui-même, devint tout rêveur.

– Mais, poursuivit-il, si M. de Château-Mailly payait mes révélations à ce prix fabuleux, à quoi cela lui servirait-il ? Je ne connais pas celui que je sers, et ne suis qu'un instrument dans ses mains. Il pourrait bien arriver alors que l'instrument fût remplacé, que le bras mystérieux qui a frappé don José frappât M. de Château-Mailly et que je fusse, moi, assassiné au coin d'une rue. Zampa, mon ami, acheva le valet, vous êtes un sot d'avoir songé un seul instant à faire le contraire de ce que vous faites.

Le Portugais prit une copie de la lettre et la mit dans sa poche.

Une heure après, cette copie se trouvait dans les mains de Rocambole, qui, en ce moment, relisait une lettre de M^lle^ Conception.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Mon ami,

« Je suis ce billet à trois jours de distance.

« Dans trois jours, mon père, ma mère et moi nous aurons quitté Sallandrera pour revenir à Paris.

« Mon père le veut ! C'est-à-dire que cet homme un moment foudroyé, anéanti par la mort de don José, vient de se redresser, de retrouver son énergie et de refouler sa morne douleur au plus profond de son cœur.

« Pourquoi ? le récit de notre conversation d'hier soir va vous l'apprendre.

« Nous venons de quitter cette austère salle à manger qui ressemble à un lieu funèbre, pour aller nous asseoir dans la salle d'armes, c'est-à-dire le salon. Durant le souper mon père avait été silencieux comme d'ordinaire. Mais, tout à coup, il releva la tête :

« – Conception, me dit-il, vous avez vingt ans. Vous êtes libre maintenant de votre personne et de votre main.

« Je ne pus m'empêcher de tressaillir, et je regardai mon père avec inquiétude.

« – Conception, poursuivit-il, don José est mort, don Pedro est mort. Il n'y a donc plus, en ce monde, une nécessité qui domine votre volonté. Vous pourrez vous choisir un époux. Vous êtes une Sallandrera et j'ai foi en vous ; je demeure convaincu que cet époux sera digne de vous et de la fortune que vous lui apporterez…

« J'étais si émue, si tremblante, que je n'ai osé répondre un mot.

« Mon père a ajouté avec un soupir :

« – Ah ! c'est un grand malheur que nous ayons refusé le duc de Château-Mailly. C'est un beau nom, une grande fortune, une noble alliance.

« Ce nom m'a fait pâlir. Mon père a remarqué mon trouble et il l'a attribué à une tout autre cause.

« – Pauvre enfant ! a-t-il dit tout bas à ma mère, elle aimait don José…

« – Non, lui a répondu ma mère, c’est don Pedro qu’elle aimait…

« Ah ! mon ami, je ne sais si ma mère disait vrai, mais ce que je sais bien, c’est que depuis un mois tout à l’heure mes yeux se tournent sans cesse vers cet horizon du Nord qui me cache Paris… Ô Paris ! la terre où mon cœur a battu, frissonné, tremblé, espéré… Paris ! Oh ! qu’ils vont être longs ces quatre grands jours de voyage qui me séparent de lui ! … Paris ! n’est-ce pas *vous.*

« Ainsi nous partons. Ainsi l’heure est proche où je vous reverrai !…

« Tenez, mon ami, pour la première fois peut-être, depuis hier, j’ai sérieusement espéré. Non, il est impossible que le ciel ou le destin, ou la fatalité, donnez le nom que vous voudrez à cette puissance occulte et redoutable, soit venu d’abord à notre aide pour nous abandonner ensuite. Depuis hier, il me passe en l’esprit de bizarres pressentiments, des pressentiments heureux…

« Il me semble que trois ou quatre mois se sont écoulés, que j’ai perdu mon nom de Sallandrera pour en prendre un autre… Je suis toujours fille de duc, mais je suis devenue marquise.

« La nuit dernière j’ai fait un beau rêve : j’étais en chaise de poste, sur une grande route. Vous étiez près de moi, ma main dans votre main. – Où allons-nous ? demandais-je.

« Et vous me répondiez :

« – Nous allons vivre un an en Italie, la terre des lunes de miel.

« Ah ! mon ami, mon ami, si vous saviez quelles espérances folles, quelles étranges idées me viennent, depuis que mon père m’a dit, hier, que j’étais libre de ma main !…

« C’est aujourd’hui le onze du mois. C’est le quatorze au matin que nous nous mettons en route. Le dix-huit nous serons à Paris.

« Je vous écris ces quelques lignes à deux heures du matin. Tout dort à Sallandrera. Mon nègre va sortir sans bruit du château, monter à cheval et courir à Corta. Corta est une misérable bourgade où se trouve le bureau de poste. Ce bureau est tenu par un pauvre diable de soldat amputé qui sait à peine lire, et ne fera pas la moindre attention à la suscription de ma lettre. Il ne lira que les mots *France* et *Paris.*

« Votre CONCEPTION.

« P.-S. : Le dix-huit au soir, onze heures, boulevard des Invalides… Vous savez ? »

C’était cette lettre que le faux marquis de Chamery, affublé de sa perruque blonde et de sa polonaise, lisait lorsque maître Zampa arriva avec la copie de celle que Baccarat avait écrite à M. de Château-Mailly.

Rocambole eut un éblouissement en prenant connaissance de la copie que lui remettait Zampa.

– Ah ! diable ! pensa-t-il, sir Williams est un niais. Il a cru écraser Baccarat et la mettre hors d’état de nous nuire, et voici que cette pauvre comtesse Artoff n’a point voulu quitter Paris sans faire quelque chose pour son cher protégé, le jeune duc. Or, ce quelque chose,

c’est tout simplement une lettre adressée à M. de Sallandrera, une lettre qui lui apprend que M. de Château-Mailly est de sa race, qu’il attend des papiers, etc. C’est-à-dire que si le duc reçoit cette lettre, je suis un homme *coulé.*

– Tiens, tiens, dit Zampa, à qui le trouble et l’agitation de l’homme à la polonaise n’avaient pu échapper, il me semble que cette lettre…

– Cette lettre, reprit brusquement Rocambole, va nous donner quelques soucis, mais du reste, ce ne sont point tes affaires, mon maître, et tu peux retourner chez le duc.

– Dois-je revenir ?

– Ce soir, à huit heures, répondit Rocambole, dont une inspiration traversa le cerveau.

Zampa s’en alla.

Demeuré seul, le faux marquis changea rapidement de costume, et se disposa à aller consulter son oracle ordinaire, c’est-à-dire sir Williams. Dans la journée, Rocambole prenait mille précautions quand il attendait Zampa. La maison de la rue de Surène avait deux portes, deux escaliers : un escalier de maître, un escalier de service. Le faux marquis laissait sa voiture, coupé ou phaéton, à l’entrée de la rue, au coin de celle de la Madeleine, et il venait à pied jusqu’à la porte opposée à celle que connaissait Zampa. Tandis que celui-ci, pour entrer ou sortir, montait l’escalier de maître, Rocambole prenait toujours l’escalier de service, qu’on atteignait en traversant la cour, et il pénétrait dans le petit entresol par l’escalier de service.

Or, ce jour-là, comme à l’ordinaire, il s’en alla à pied jusqu’à la rue de la Madeleine, où l’attendait son coupé. Une petite pluie fine, pénétrante, avait rendu le pavé gras et glissant.

Comme le coupé atteignait le faubourg Saint-Honoré, un *hop !* très accentué de son cocher arracha Rocambole à un commencement de rêverie et lui fit jeter les yeux dans la rue.

Un gros homme qui avait voulu traverser avait été frôlé par le coupé et se rangeait au plus vite en injuriant le cocher. Le regard de Rocambole tomba sur lui, et soudain le faux marquis tressaillit. Ce gros homme, dont les cheveux grisonnaient, dont le vieil habit montrait la corde, s’abritait de son mieux sous un méchant parapluie de cotonnade.

Rocambole le reconnut sur-le-champ. C’était Venture(25) ! Venture, l’ancien intendant de madame Malassis, l’ancien faux nègre élevé aux fonctions de valet de chambre de M. le marquis don Inigo de Los Montes, Venture enfin à qui les largesses du comte Artoff et le prix de sa trahison n’avaient probablement pas réussi, car il paraissait être assez dénué en ce moment.

– Quelle *dèche !* murmura le faux marquis en s’apercevant que son ancien complice n’avait même plus sa fameuse chaîne d’or qui s’étalait jadis avec orgueil sur le thorax et le volumineux abdomen du digne intendant.

Il s’était rejeté à temps au fond du coupé, et Venture tout occupé d’injurier le cocher, ne l’avait point aperçu.

– Oh ! oh ! pensa Rocambole, je crois qu'il sera bon de renouveler un peu connaissance avec notre ancien ami.

La voiture se dirigea vers la rue Royale ; mais au moment où elle en tournait l'angle pour gagner la place de la Concorde, Rocambole fit arrêter net, sauta lestement sur le trottoir, ouvrit un parapluie qui n'abandonnait jamais les coussins de sa voiture et dit au cocher :

– Touche à l'hôtel !

Le coupé vide continua sa route.

Alors Rocambole, qui avait remarqué que maître Venture avait pris le trottoir du faubourg Saint-Honoré, se dirigeant, comme lui, vers la rue Royale, Rocambole, disons-nous, rebroussa vivement chemin et vint se placer à l'angle de la rue sur le chemin du gros homme.

Ce dernier fumait un de ces cigares malhonnêtes connus sous le nom de petits bordeaux et que les gens économes préconisent, tout en se procurant d'affreuses nausées.

– Parbleu ! pensa l'audacieux, si Venture me reconnaît, il a trop de peccadilles sur la conscience pour faire du bruit, et je vais, une fois de plus, voir si je suis réellement changé.

Et comme Venture arrivait sur lui, il le salua et lui demanda du feu. Venture tendit son cigare charbonné, regarda le marquis avec beaucoup d'indifférence, et, rentré en possession du petit bordeaux, il passa son chemin.

– Un de plus, pensa Rocambole, qui n'ira jamais chercher le fils adoptif de la veuve Fipart dans la peau du marquis de Chamery.

Rocambole se mit à suivre de loin maître Venture. Ce dernier s'en alla par les boulevards jusqu'au faubourg Montmartre, prit cette dernière rue et la suivit jusqu'à la rue Cadet. Là, il prit à droite, et se dirigea vers la rue Rochechouart, la remonta et traversa la barrière.

Rocambole, cheminant à distance, ne le perdait pas de vue.

L'ex-intendant s'arrêta place Belhomme, et disparut dans l'allée noire, humide et malpropre d'une maison à deux étages, aux volets de laquelle on lisait, sur des écriteaux jaunes, ces mots :

Cabinets et chambres garnis au mois et à la nuit.

Au moment où Venture entrait, Rocambole était presque derrière lui et il entendit une voix de vieille femme qui disait à l'intendant :

– Voilà votre clef, monsieur Jonathas, mais mon mari a dit qu'on vous la refuserait demain, si, dans tous les cas, vous ne vous mettiez pas au courant de la huitaine ; vous êtes en retard de trois jours.

Rocambole entendit un gros juron qui s'échappa de la gorge de basse-taille de maître Venture, et il tourna les talons.

Il savait tout ce qu'il avait voulu savoir, c'est-à-dire que Venture demeurait dans cette maison, et qu'il s'appelait Jonathas.

À la barrière, Rocambole prit une de ces voitures sans stations ni remises, et qu'on appelle des maraudeuses, et il rentra en hâte rue de Verneuil.

– Allons consulter sir Williams, se dit-il.

L'aveugle écouta la lecture des deux lettres, celle de Baccarat à M. de Château-Mailly, celle de Conception à Rocambole.

Ce dernier lui raconta ensuite la rencontre qu'il avait faite de Venture et l'état de détresse où il paraissait se trouver.

Alors l'aveugle, dont les sourcils s'étaient froncés, se dérida tout à coup. Puis il écrivit sur son ardoise : – *Il faut que nous ayons Venture.*

– Pourquoi ? demanda Rocambole.

– *Pour lui donner une mission de haute confiance et l'envoyer à l'étranger.*

– Oh ! oh !… Et pourrait-on savoir où ?

– *En Espagne.*

– Parbleu… exclama Rocambole, il n'y a que toi, mon oncle, pour avoir de ces idées-là ! et que fera-t-il là-bas ?

– *Il ira y chercher la lettre de Baccarat à M. de Sallandrera.…*

– Belle affaire ! si le duc l'a reçue…

– *Non, répondit l'aveugle, le duc ne l'a pas reçue. Elle est partie hier, et, d'après la lecture de Conception, le duc a dû quitter Sallandrera ce matin, 18 courant, ce qui fait que la lettre et le duc se croiseront en route.*

– Je comprends, murmura Rocambole.

LXIV

Ce même jour, vers onze heures du soir, maître Venture, qui avait achevé sa journée dans l'établissement d'un marchand de vins, à la barrière Rochechouart, et gagné au billard une poule de sept francs cinquante, rentra dans la maison garnie de la place Belhomme et demanda d'un ton hautain la clef de son cabinet garni.

L'intendant était entre deux vins et il avait sept francs cinquante dans la poche. Comme il était peu habitué depuis longtemps, sans doute, à cette opulence, il avait la démarche hautaine et le verbe fanfaron. Il frappa au carreau graisseux d'une sorte de bouge qui portait le nom pompeux de bureau.

– Hé ! la mère, dit-il, ma clef ?

– Votre clef, répondit une vieille femme, mon époux a dit qu'on vous la donnerait quand vous auriez payé les trois livres dix sous de votre huitaine.

– Hein ! qu'y a-t-il, accentua majestueusement maître Venture ; les voilà, vos trois livres dix sous.

Il fouilla dans la poche de son gilet d'un noir blanchâtre et jeta une pièce de cent sous sur la table boiteuse de l'échoppe. La vieille femme salua.

– Ma monnaie, s'il vous plaît ? demanda maître Venture d'un ton arrogant.

La vieille ouvrit un tiroir et rendit trente sous, saluant toujours avec aménité ce débiteur qui se mettait en règle. Puis, tandis que l'intendant remettait sa monnaie dans sa poche, elle décrocha une clef d'un tableau à numéros et la tendit en même temps qu'une lettre.

– On vous a apporté cela pour vous, dit-elle.

Venture était si peu habitué à recevoir des lettres qu'il prit celle-là avec une sorte d'hésitation.

– C'est bien pour vous, répéta la vieille.

Venture entra dans la loge et s'approcha de la chandelle, que la maîtresse du garni s'empressa de moucher. Puis il examina la suscription. La lettre portait bien :

À monsieur Jonathas, place Belhomme.

L'enveloppe était satinée ; il s'en exhalait un discret parfum… l'écriture était fine, parfaitement orthographiée, et le cachet de cire bleue portait une couronne de marquis.

Ce fut avec un léger frémissement que l'ex-intendant de madame Malassis rompit le cachet et déplia la lettre.

– Est-ce qu'une âme noble et généreuse, se dit-il, m'enverrait une traite sur un banquier quelconque ?

La lettre ne renfermait aucune espèce de papier de ce genre, mais les deux premiers mots éblouirent M. Jonathas :

« Cher Venture ! »

– Qui diable sait mon nom ? pensa Venture ; il y a cinq ans que je ne l'ai porté, et dans tout Montmartre on ne connaît que Jonathas.

Mais l'étonnement et l'inquiétude de maître Venture se changèrent bientôt en une sorte de terreur lorsque, courant à la signature, il eut vu flamboyer ce nom terrible :

« Sir WILLIAMS. »

Sir Williams, l'homme trahi par lui, l'homme qu'il avait vendu pieds et poings liés à Baccarat, à qui, grâce à lui, on avait coupé la langue et qu'on avait horriblement mutilé.

Venture avait vécu cinq années dans une douce confiance, persuadé que sir Williams s'était évanoui sous la dent des cannibales après avoir été préalablement rôti.

La lettre était courte, mais énergique :

« Cher Venture,

« Depuis deux mois ma bande s'est activement occupée de toi, elle a fouillé Londres et Paris pour te trouver ; mais enfin nous avons mis la main sur toi, et tu pourrais mourir au premier jour, empalé ou cuit dans un chaudron d'huile, ou même déchiqueté et tatoué comme un Caraïbe fait prisonnier. Qu'en penses-tu, mon bon Venture ?…

« Comme je sais ce qu'on souffre à ne pouvoir parler, j'ai même songé un moment à te faire couper la langue. C'eût été la peine du talion.

« Mais bah ! je suis bon prince, et je sais pardonner, même quand ils me trahissent, à des hommes dont on peut tirer quelque parti. Veux-tu choisir : redevenir mon esclave ou être empalé ?

« Si tu acceptes, va te promener vers minuit derrière les buttes.

« Si tu préfères ne plus te mêler de mes affaires, attends-toi à avoir de mes nouvelles.

« Sir WILLIAMS. »

Cette lettre dégrisa complètement Venture.

– Mon Dieu ! monsieur Jonathas, exclama la vieille femme, comme cette lettre vous a fait de l'effet !… vous êtes pâle.

– Ce… n'est rien… murmura Venture.

– Est-ce qu'on vous donne de mauvaises nouvelles ? demanda la vieille.

– Non… pas précisément… c'est de ma fille, répondit Venture, qui passa la main sur son front.

– Ah ! oui, dit la vieille à mi-voix, je devine peut-être, vous avez une fille qui a mal tourné et qui porte des plumes à son chapeau ?

– C'est cela…

Et Venture replaça la clef au tableau.

– Vous ne montez pas ?

– Non.

– Vous ne rentrerez pas ?

– Je n’en sais rien.

Et Venture sortit. Il avait besoin d’air. Il étouffait. Il s’assit un moment sur une borne de la place Belhomme, et essaya de réfléchir.

– Il est évident, se dit-il enfin, que sir Williams revenu, sir Williams ayant une bande, je suis un homme à peu près mort. Je ne puis pas, moi qui ai des *antécédents,* me mettre sous la protection du commissaire ; je ne puis pas non plus lutter avec sir Williams ; le plus simple est de faire ma soumission.

Venture prit cette résolution en un clin d’œil. Cependant une pensée pleine de défiance lui vint : – C’est peut-être un piège, se dit-il.

Mais il eut bientôt abandonné cette supposition, en songeant que sir Williams ne se serait point donné la peine de le prévenir s’il eût voulu se venger de lui.

Et sous l’impression de la menace terrible que renfermait la lettre de sir Williams, Venture prit le chemin des buttes.

Il pleuvait toujours et la nuit était noire. Bien qu’il fût dégrisé, Venture continua à trébucher et à chanceler en marchant, tant les rues étaient boueuses.

Bientôt il eut atteint les dernières maisons de Montmartre, au pied des buttes, ces maisons hideuses, ignobles, faites de boue et de crachats, où vivent pêle-mêle des chiffonniers, des logeurs à la nuit et des saltimbanques. Là les réverbères disparaissaient.

Venture qui, plus d’une fois, avait exploré ce quartier désert en plein jour, et avait même couché, faute d’argent, dans les carrières, parvint à s’orienter, et atteignit un petit sentier qui grimpait vers l’église qui couronne les buttes. Il était aux trois quarts du chemin, lorsque des pas se firent entendre derrière lui.

Un homme en blouse, coiffé d’une casquette, suivait la même route que lui, allait d’un pas plus rapide, et le heurta en passant.

Venture, qui le prit pour un ouvrier regagnant le village de Clignancourt, se retourna à demi :

– Prenez donc garde, butor ! dit-il.

L’ouvrier s’arrêta net, se pencha à l’oreille de Venture.

– Sir Williams ! dit-il tout bas.

Ce nom fit tressaillir Venture. L’ex-intendant s’arrêta à son tour et demeura immobile, bouche béante, cherchant à démêler dans l’obscurité les traits de son interlocuteur.

Mais ce dernier ajouta :

– Asseyons-nous donc là, maître Venture, nous avons à causer.

– Oh ! cette voix… cette voix… murmura Venture.

– Parbleu ! dit Rocambole, qui avait repris sa voix d'autrefois, la dépouillant de sa légère accentuation anglaise, tu ne me reconnais pas ?

– Il faudrait vous voir pour cela, balbutia Venture, cherchant à rassembler ses souvenirs.

– Oh ! pour cela, non, mon bel ami, la nuit est noire, et je ne fusse point venu si elle eût été claire. J'ai en plein jour un visage qui n'est plus le mien, et je ne veux pas que tu me reconnaisses dans la rue.

– Rocambole ! dit Venture, qui se souvenait enfin.

– Lui-même, mon vieux.

– L'homme de sir Williams…

– Chargé par lui de régler nos comptes !…

Et Rocambole appuya lestement le canon d'un pistolet sur la poitrine de Venture, qui recula d'un pas.

– Il n'est pas probable, mon vieux, ajouta-t-il, que tu sois armé comme moi, et, d'ailleurs, si tu faisais un geste imprudent, je t'éviterais le pal tout de suite.

– Je ne bougerai pas, répondit Venture avec soumission. Mais ne me tuez pas…

– Tu ne l'as pourtant pas volé…

– Non… certes.

– Et… un peu de pal…

– Je puis vous être utile.

– C'est ce que j'ai pensé.

Et Rocambole força Venture à s'asseoir sur la terre détrempée, et s'assit auprès de lui.

– Maintenant, dit-il, causons…

– Je vous écoute. Parlez.

– Tu es dans la *dèche ?*

– Une dèche affreuse, une misère culottée… et pas d'ouvrage ! répondit humblement Venture. La *rousse* a fait des progrès depuis quelque temps, il y a des *roussins* partout. On ne peut plus travailler à *couvert.*

– Traduction, dit Rocambole en riant : La police a redoublé de vigilance, ses agents sont sur pied, et il n'y a plus moyen de voler.

– C'est cela, soupira Venture.

– Que ferais-tu pour un billet de mille francs ?

– Tout ce qu'on voudrait.

– Risquerais-tu le *pré* (les galères) ?

– Parbleu !

– Et pour deux ?

– J'affronterais la *veuve* (la guillotine).

– Très bien, dit Rocambole, pour mille francs, tu irais au bagne ; pour deux mille, tu assassinerais…

– Il faut bien gagner sa vie, murmura Venture d'un ton plein d'humilité.

– Eh bien ! on sera plus généreux.

– Que me donnera-t-on ?

– Ah !… pardon, mon bonhomme, avant de savoir ce qu'on te donnerait, il faut savoir ce que tu as à faire.

– C'est juste.

– Posons une question d'abord.

– Posons… dit Venture.

– Je suis, comme toujours, le lieutenant de sir Williams.

– Mais… où est-il ?

– Qui ?

– Sir Williams.

– Sir Williams est à Paris ; seulement, il a changé de nom, de peau et de visage, et tu ne le reconnaîtras pas… Et Rocambole ajouta en riant : Pas plus que moi…

– Oh ! fit Venture d'un ton d'incrédulité, s'il ne faisait pas si noir.

– Tu te trompes. Au premier jour, en plein soleil, nous nous rencontrerons nez à nez, sur le boulevard, et tu ne me reconnaîtras pas.

– En vérité !

– Je te l'affirme.

– Et, demanda Venture, sir Williams est à son affaire ?

– Il remue des millions.

– Et toi ?

– Moi, j'en croque quelques bribes.

– Tu n'es plus vicomte ?

– Hélas !… non ; ni vicomte, ni marquis. Seulement nous avons une belle affaire.

– Ah ! vraiment.

– Et nous voulons t'en mettre. Mais revenons à la question que je veux te poser bien nettement.

– Voyons, dit Venture.

– Tu n'es pas riche, et pour mille francs tu te chargerais de la première besogne venue.

– C’est incontestable.

– Mais tu nous as trahis autrefois, nous sommes parvenus à te découvrir, et, si je voulais, en ce moment-ci, je t’enverrais te chauffer chez le *boulanger* (le diable).

– Mais… vous avez besoin de moi…

– C’est-à-dire que, comme nous avons des comptes à régler ensemble, si nous le voulions, nous te ferions travailler pour rien. Donc, si on te paie, c’est par pure générosité.

– Soit. Que faut-il faire ? répéta Venture.

– D’abord, il est bon de te dire que toutes nos petites précautions sont prises. Tu pourrais nous vendre encore.

– Oh ! quelle idée…

– Et la besogne que tu vas faire ne te dira pas le plus petit mot de nos projets.

– Je serai donc un instrument ?

– Oui, dit sèchement Rocambole.

– Voyons ?

– Il s’agit de s’emparer d’une lettre.

– Où est-elle ?

– Dans un bureau de poste, en Espagne.

– Tiens ! ça me va de voyager.

– Cette lettre, tu la rapporteras à Paris et tu la mettras, sous enveloppe, à l’adresse de M. Albert, poste restante. Si le cachet est intact, si les bords de la première enveloppe n’ont point été décollés – car tu comprends que je m’y connais –, tu recevras le lendemain de ton arrivée cinq billets de mille francs.

– Et si je déchirais l’enveloppe… si je prenais connaissance de ce qu’elle renferme ?

– D’abord, la lettre ne contient aucune valeur négociable.

– Ah ! vrai ?

– Ensuite, celui à qui elle est adressée ne comprendrait pas pourquoi on a voulu l’intercepter.

– Tu crois ?

– Et il ne se douterait nullement du nom que portent dans le monde ceux qui ont intérêt à la faire disparaître.

– Ceci est une bonne raison.

– Enfin, acheva Rocambole, si tu commettais cette bévue de vouloir nous trahir encore, tu pourrais être bien sûr d’avoir une broche de cuisine pour fauteuil au premier jour.

– C’est bon. Comptez sur moi. Voyons les renseignements.

– Viens, dit Rocambole.

Il prit Venture par le bras, tenant toujours son pistolet à la main, car il était un homme prudent, et il le conduisit au sommet des buttes.

– Où diable allons-nous donc ? demanda Venture.

– Viens toujours.

Rocambole le fit passer derrière l'église et s'arrêta sur une petite esplanade du haut de laquelle on devait, en plein jour, découvrir une partie de la plaine Saint-Denis. À travers les ténèbres de cette nuit noire, on voyait blanchir un sentier descendant vers Clignancourt, puis au-delà, dans le lointain, deux points lumineux ressemblant aux lanternes d'une voiture.

Alors Rocambole lui dit :

– La lettre en question est partie hier. Elle a près de trente-six heures d'avance sur toi.

– Faut-il la rattraper ?

– Non, c'est impossible ; mais il faut tâcher de gagner douze heures sur la poste et arriver à vingt-quatre heures de distance.

– Et elle se trouvera dans le bureau en question ?

– C'est-à-dire qu'elle y sera revenue, le destinataire étant retourné à Paris. Au reste, ajouta Rocambole, tu trouveras sur le coussin de la chaise de poste dont tu vois là-bas les lanternes…

– Ah ! c'est mon véhicule ?

– Oui. Tu trouveras sur le coussin un portefeuille…

– Que renferme-t-il ?

– Tes instructions et deux mille francs pour ta route. Tu paieras bien les guides. Si on est content de toi, les deux mille francs te seront remboursés.

– Alors cela me fera sept mille !

– Tout juste.

– Est-ce tout ?

– Tu vas suivre ce sentier qui mène à la grande route de Saint-Denis à Paris, et te conduira droit sur les lanternes de la chaise de poste. Tu n'auras qu'à dire au postillon :

« – Je suis M. Jonathas. – Montez, te répondra-t-il.

– Très bien.

– La chaise traversera Paris, sortira par la barrière d'Enfer, et les mêmes chevaux te conduiront jusqu'à Villejuif, où tu en trouveras d'autres. À Orléans, tu ouvriras la valise que j'ai fait placer derrière la voiture et tu y trouveras des habits convenables. Un homme qui voyage en chaise de poste doit être *vêtu*. Bonsoir…

– Un mot encore ? dit Venture.

– Parle…

– Faudra-t-il tuer ?

– Peut-être… cependant, tâche de faire autrement, si c’est possible.

– Oh ! dit le bandit en riant, c’est l’histoire de me refaire la main.

Et il s’engagea dans le sentier, tandis que Rocambole rebroussait chemin.

Un quart d’heure après, maître Venture arrivait à la chaise de poste, se nommait et partait.

– Route de Bordeaux ! criait-il.

Et la chaise de poste partait au grand trot.

Une heure après, Rocambole et sir Williams étaient ensemble et causaient, c’est-à-dire que l’aveugle répondait avec son ardoise aux questions de Rocambole.

– Mon oncle, disait ce dernier, voudrais-tu me permettre une question ?

– *Oui*, fit sir Williams d’un signe de tête.

– Tu crois que nous aurons la lettre de Baccarat ?

– *Oui.*

– À quoi cela nous avancera-t-il ?

– *Forcer le duc de Château-Mailly d’avouer lui-même son histoire au duc de Sallandrera, qui l’écoutera fort étonné de n’en pas savoir le premier mot et de n’avoir point reçu la lettre de Baccarat*, écrivit l’aveugle.

– Mais le duc sera cru…

– *Peut-être… Seulement, on attendra les pièces justificatives.*

– Et si… elles viennent ?

– *Ah ! dame ! ceci est ton affaire à toi, comme celle de Venture, d’intercepter les lettres de Baccarat.*

– On fera ce qu’on pourra, murmura modestement Rocambole.

LXV

Au fond d'une vallée sauvage du versant méridional des Pyrénées, une misérable bourgade composée d'une trentaine de maisons et d'une *posada,* ce qui, en espagnol, veut dire cabaret, s'étale aux deux côtés de la grande route qui mène de Bayonne à Pampelune. C'est Corta, le village dont parlait mademoiselle Conception dans sa dernière lettre au prétendu marquis de Chamery.

La population de Corta se compose en grande partie de muletiers, les uns vivant en paix avec la double douane des frontières, les autres vivant du périlleux métier de contrebandier. Le jour, au seuil des portes, on voit les hommes roulés, hiver ou été, dans leur manteau, fumant leur cigarette et, couchés sur le dos, contemplant le ciel bleu. Les enfants au brun visage, aux cheveux en broussaille, demi-nus, se roulent sur la poussière de la route. Les femmes travaillent, assises sous un chêne vert ou un mûrier, qui étale son ombre maigre et brûlante devant chaque maison. Une chaise de poste, ou la malle qui porte les dépêches, ou un convoi de muletiers, viennent-ils à passer, les hommes lèvent nonchalamment la tête ; les femmes, silencieuses jusque-là, échangent quelques mots, les enfants courent après la voiture, puis tout rentre dans le calme et dans le silence. On dirait une population de lazzaroni, de poètes et d'amoureux.

Mais la nuit vient. Alors la scène change. Les hommes se lèvent et s'agitent, le grelot des mules se fait entendre. Des ombres muettes quittent le village, les enfants s'endorment et les femmes des contrebandiers, éteignant feux et lumières, font des vœux pour leurs époux qui vont avoir bientôt maille à partir avec les douaniers.

Or, à l'époque où remonte notre histoire, on voyait au nord de Corta, sur la gauche de la grande route et à deux cents mètres environ de toute autre habitation, une petite maison blanche couverte en tuiles, entourée d'un jardin, dont la porte, ombragée par un figuier, portait en langue espagnole l'inscription de : *Poste aux lettres.*

Cette maison, complètement isolée, avait pour uniques habitants deux hommes, un jeune et un vieux. Le vieux se nommait Murillo la Jambe-de-Bois : il avait servi l'empire français au temps de Napoléon – l'empereur l'avait décoré –, la reine d'Espagne lui avait donné, dix ans auparavant, le modeste emploi de *distributeur des postes.*

Le jeune était un garçon de quinze ou seize ans, du nom de Pedro.

Un soir, neuf ans auparavant, tandis que Murillo la Jambe-de-Bois allait se coucher, on heurta à sa porte, en appelant au secours. Le vieux soldat alla ouvrir, et vit entrer chez lui un inconnu qui tenait un enfant de six ans par la main. L'inconnu était couvert de sang et se soutenait à peine. C'était un contrebandier qu'une balle des gabelous avait frappé. Il s'appuya au mur de la maison, balbutia quelques mots, jeta une bourse pleine d'or sur la table, montra l'enfant, dont il murmura le nom et tomba mort. La Jambe-de-Bois adopta Pedro, et quand celui-ci eut quinze ans, il lui fit obtenir l'emploi de facteur rural.

La malle-poste passait à deux heures du matin venant de France et allant à Pampelune. La Jambe-de-Bois se levait, faisait ses deux paquets et se recouchait à trois heures. Pedro prenait alors son sac de cuir et son escopette, et commençait sa tournée de facteur avant le jour, se rendant d'abord au château de Sallandrera, puis dans les fermes et les hameaux environnants.

Ordinairement, il était de retour vers deux heures de l'après-midi, l'heure où la malle de Pampelune à Bayonne passait à Corta. Quelquefois il était en retard, si les chemins étaient boueux, s'il avait eu des lettres pour quelque cabane éloignée de charbonnier. Alors les lettres dont il était porteur, et qui étaient en destination de France ou des frontières, séjournaient vingt-quatre heures dans le bureau de Corta.

Or, un matin, vers deux heures et demie, tandis que Pedro s'habillait et mettait dans son bissac un morceau de fromage de chèvre et un pain, pour son repas en plein air, la Jambe-de-Bois, qui était assis, devant une table servant de bureau et y faisait un triage de ses lettres, se tourna vers le jeune homme.

– Est-ce que tu ne m'as pas dit que Son Excellence le duc de Sallandrera était parti ?

– Oui, dit Pedro.

– En es-tu sûr ?

– Dame, répondit le jeune facteur, il doit l'être, car l'intendant de Sallandrera m'avait annoncé son départ pour le dix-huit au matin. Mais voici trois jours que je n'ai rien eu pour le château et je n'y suis pas allé.

Son Excellence ne passe jamais par Corta, et il va rejoindre la route à une lieue d'ici.

– C'est vrai, dit Murillo.

– Pourquoi cette question, père ?

– Parce que voilà une lettre pour lui. Si j'étais certain de son départ, je la renverrais en France par le courrier d'aujourd'hui…

– Eh bien ! dit Pedro, je vais toujours la présenter au château ; si le duc est parti, je tâcherai de revenir pour l'heure du courrier de France.

Et Pedro mit la lettre dans son sac.

Mais il comptait sans une chaleur caniculaire qui le força plusieurs fois à se reposer à l'ombre d'un arbre, et sans la cordialité ordinaire de l'intendant de Sallandrera, un vieil Espagnol qui avait navigué dans sa jeunesse et avait conservé le goût des libations. L'intendant lui fit boire plusieurs bouteilles de limonade, mélangées d'un verre de vieille eau-de-vie, et Pedro arriva à Corta une heure après le départ de la malle-poste allant de Pampelune à Bayonne. La lettre adressée au duc de Sallandrera, qui, en effet, était parti la veille au matin, revint donc au bureau de poste de Corta et y fut jetée dans le sac de dépêche qui ne repartait que le lendemain.

– Après tout, se dit la Jambe-de-Bois qui examina l'enveloppe mignonne, son peu de volume, la fine écriture de l'adresse, ce n'est peut-être qu'une lettre insignifiante et qui ne renferme aucune valeur. Le duc la recevra un jour plus tard.

La nuit suivante, un peu avant deux heures, un bruit de grelots, de claquements de fouet, éveilla la Jambe-de-Bois en sursaut.

– Tiens ! pensa Murillo, la malle-poste est en avance aujourd'hui. Et il sauta hors du lit, rajusta son manche à balai et s'habilla à la hâte. Puis il ouvrit la porte et se plaça sur le seuil, prêt à recevoir le sac de cuir que le courrier lui jetait chaque nuit du haut du cabriolet.

Mais Murillo s'était trompé. Ce n'était pas la malle, c'était une chaise de poste attelée de cinq mules, et conduite par trois postillons qui couraient comme des batteurs d'estrade, selon l'usage espagnol, à côté de l'attelage.

Cependant la chaise s'arrêta devant le bureau de poste. Un homme mit la tête à la portière et dit en français :

– Où sommes-nous ?

– À Corta, répondit la Jambe-de-Bois, qui, ayant servi dans les armées de Napoléon, comprenait et parlait assez bien la langue française.

– Corta ? dit le voyageur en mettant pied à terre, n'est-ce pas le village le plus voisin du château de Sallandrera ? Et Murillo vit, à la lueur des fanaux de la chaise de poste, se développer un gros homme tout vêtu de noir, roulé dans un bon manteau de voyage, et marchant avec l'aplomb un peu lourd d'un opulent parvenu.

Cet homme, on le devine, était maître Venture en personne, Venture salua l'invalide d'un air protecteur.

– C'est bien le bourg voisin de Sallandrera ? répéta-t-il.

– Oui, monsieur.

– À quelle distance est le château ?

– À deux lieues.

Venture se frotta les mains.

– Le chemin, dit-il, est-il passable et peut-on s'y risquer en voiture ?

– Non, monsieur. Pour aller en voiture à Sallandrera, il faut rebrousser chemin jusqu'à une lieue d'ici et prendre à gauche une route assez bonne que Son Excellence a coutume de suivre.

– Ah ! dit Venture. Mon Dieu, ajouta-t-il, je ne sais pas un mot d'espagnol, mes postillons un mot de français, et ils ne m'ont pas compris. J'ai pourtant bien accentué et à plusieurs reprises le nom de Sallandrera.

– Est-ce que Votre Seigneurie, demanda Murillo, est des amis de Son Excellence ?

– Je suis le marquis de Coq-Héron, répondit orgueilleusement Venture, et le duc est mon ami intime. Je me rends à Madrid, et je me suis bien promis de lui faire une visite en passant.

Murillo sourit :

– Votre Seigneurie se trompe.

– Hein ! fit Venture.

– Le duc n’est pas à Sallandrera.

– Comment ! on m’a affirmé à Bayonne…

– Il est parti depuis deux jours.

– En êtes-vous sûr ?

– Très sûr, Votre Seigneurie. Et la preuve en est que j’ai là une lettre venue de Paris pour lui, et que je vais lui renvoyer.

– Ah ! quel contre-temps fâcheux ! murmura Venture, qui salua Murillo, parut examiner d’un air distrait, et grâce au clair de lune, sa maison et le jardin qui l’entourait, puis remonta en voiture, ajoutant :

– Le relais de poste est-il loin ?

– À une lieue d’ici.

– Bonsoir, monsieur ; au plaisir de vous revoir.

– Bonsoir, Excellence, répondit le vieux soldat, qui prit au sérieux le marquisat emprunté à une rue de Paris par maître Venture.

Et la chaise de poste repartit, traversa la bourgade de Corta et arriva à l’entrée d’un petit bois de chênes dont l’ombrage masquait complètement le clair de lune.

En cet endroit la route montait et les mules durent prendre le pas. Les trois postillons, selon l’usage, et sûrs que les mules ne quitteraient point le milieu de la voie, prirent un raccourci qui conduisait au sommet de la côte, en droite ligne, tandis que la route tournait en longues rampes pour arriver au même endroit.

Venture profita de cette circonstance. À peine les trois postillons eurent-ils disparu sous les chênes qui bordaient la petite sente, que le messager de Rocambole sauta lestement à terre et referma la portière après avoir soigneusement relevé les glaces et tiré les rideaux de cuir.

– Mes braves conducteurs, se dit-il, seront persuadés que je dors et ils vont arriver au relais sans s’être aperçus que la chaise est vide.

Et tandis que la berline de voyage continuait sa route, Venture rebroussa fort tranquillement chemin et revint sur ses pas. Mais au lieu de passer dans Corta, il se jeta sur la gauche à travers champs et gagna ainsi les murs du petit jardin qui entourait la maison de Murillo, au pied desquels il se coucha à plat ventre, derrière un monceau de bois à brûler, à cinquante mètres environ de la route.

En ce moment la malle-poste était arrêtée devant la maison et l’échange des paquets avait lieu.

Maître Venture avait dit ne pas savoir l’espagnol, mais la vérité était qu’il savait fort bien cette langue, car depuis Bayonne il avait assez causé avec ses conducteurs pour savoir d’eux que le *distributeur* de Corta se nommait Murillo dit la Jambe-de-Bois, qu’il vivait avec l’unique facteur attaché à son bureau de distribution, et qu’enfin ce dernier partait vers trois heures du matin. Venture, couché à plat ventre, attendit que la malle-poste

eût continué sa route, et que, une demi-heure après, Pedro, le jeune compagnon de la Jambe-de-Bois, fût parti. Ce dernier passa tout près de lui, sifflant un refrain de muletier, et Venture immobile le vit se diriger vers le sentier qui conduisait en droite ligne dans la vallée que dominait le vieux castel de Sallandrera.

– Bon ! se dit-il, le vieux est seul : à moi la lettre.

Et Venture tourna comme un loup rôdeur autour de la maison, et comme les murs en assez mauvais état possédaient une brèche assez large pour donner passage à sa corpulence, il y pénétra.

Corta était un pays de contrebandiers, mais non de voleurs. On y dormait les fenêtres ouvertes, les clefs sur les portes, et quand Venture se fut introduit dans le jardin, il put constater que les volets des deux fenêtres du rez-de-chaussée étaient entrebâillés pour laisser pénétrer, à l'intérieur, l'air frais de la nuit.

Le vieux soldat s'était recouché et, suivant son habitude, il n'avait pas tardé à se rendormir.

Malgré son embonpoint, Venture escalada assez lestement l'entablement de la croisée ; puis il se laissa couler dans celle des deux pièces que Murillo avait convertie en bureau, dans laquelle on voyait sur une table un gros sac de cuir fermé par un cadenas.

Un rayon de lune y pénétrait et éclairait assez distinctement les objets environnants. Venture demeura un instant immobile au milieu de la pièce.

– Rocambole, pensa-t-il, m'a dit que s'il n'était pas nécessaire de tuer, je ne tuerais pas… et, au fait, cet homme à la jambe de bois me plaît assez. S'il ne vient pas me troubler dans ma besogne, je le laisserai dormir.

Alors Venture tira de sa poche une paire de pistolets qu'il mit sur la table, à côté du sac de cuir, puis un poignard qu'il plaça entre ses dents, et il poussa sans bruit les jalousies, de façon à replonger la chambre dans l'obscurité.

La porte qui mettait cette pièce en communication avec celle où Murillo laissait entendre un ronflement sonore était entrebâillée. Venture la ferma.

Alors il tira de sa poche un briquet phosphorique et une de ces minces bougies tordues qu'on nomme des rats de cave, et il l'alluma. Après quoi il la plaça sur la table et s'approcha du sac de cuir.

Murillo ronflait comme un orgue de cathédrale.

Le sac était en bon cuir bien solide, assez lourd, et fermé par un gros cadenas.

– Diable ! murmura Venture, la lettre est évidemment dans le sac, mais ce sac est fermé, et il va falloir l'éventrer.

Et Venture hésita.

Contre son habitude, le bandit n'avait pas le plus petit trousseau de fausses clefs ; sans cela, il eût délicatement crocheté le cadenas, ouvert le sac, cherché la lettre dont la suscription portait le nom du duc de Sallandrera, et refermé le tout assez adroitement pour que le vieux soldat ne s'aperçut de rien.

– Voyons, se dit-il, j’ai trois partis à prendre : le premier, le plus simple en apparence, consisterait à emporter le sac, quitte à en vérifier le contenu quand j’aurai repassé la frontière. Mais le vol d’un sac de dépêches, outre que celui-ci est assez lourd, pourrait avoir l’inconvénient de mettre la gendarmerie française et les alguazils espagnols à mes trousses.

« Le second, qui vaudrait mieux, à tout prendre, serait d’éventrer le sac avec mon poignard. Mais Murillo s’en apercevrait sûrement, et les alguazils marcheraient également.

« Reste le troisième parti, et j’ai bien peur qu’il ne rende inutile la recommandation de M. Rocambole, c’est-à-dire chercher la clef du cadenas.

« Dans ce cas-là, si je ne la trouve pas, il faudra éveiller le bonhomme et la lui demander, et il est probable qu’il ne me la donnera pas de bon gré.

Venture prit son rat de cave d’une main, un pistolet de l’autre, poussa la porte et entra résolument dans la chambre où le vieux soldat continuait à ronfler. Il avait en outre son poignard aux dents.

La chambre où Murillo donnait était la principale pièce de la maison. Elle servait à la fois de dortoir, de cuisine et de salle de réception. Son immense alcôve fermée par des rideaux de cuir abritait deux lits, celui de la Jambe-de-Bois, celui du jeune Pedro.

Murillo dormait tout habillé. Seulement, il s’était débarrassé de sa jambe de bois. Venture s’approcha, son rat de cave à la main.

– Ce serait simple comme bonjour, se dit-il, de lui enfoncer deux pouces de mon poignard dans la gorge, de m’emparer ensuite de la lettre, et de filer à la frontière, qui n’est pas loin, et où j’arriverais avant six heures du matin, mais…

Ici Venture se gratta le front.

– Mais comme personne ne m’a vu entrer, comme il est impossible qu’on s’aperçoive du rapt de la lettre si je la prends sans effraction, autant vaut chercher la clef du cadenas et de(26) ne pas risquer la *garrotte*, un assez vilain collier de perles qu’on ne met qu’une seule fois de sa vie. Cet homme dort comme un loir. Il est bien capable de ne point s’éveiller.

Tandis qu’il s’adressait ce monologue plein d’humanité, Venture aperçut au cou du vieux soldat un petit cordon de cuir.

– Parbleu ! pensa-t-il, le cordon doit être suivi d’une clef ; si cette clef n’est pas celle du cadenas elle est évidemment celle du tiroir de la table. Essayons.

Et Venture posa sa bougie sur le rebord du lit, prit son poignard d’une main et approcha l’autre du cordon.

– Mon bonhomme, murmura-t-il, je te conseille de ne pas t’éveiller… Ce serait malsain pour toi en ce moment.

Murillo ronflait de plus belle.

– Tiens ! il est gentil, continua Venture, qui, avec son poignard, coupa le cordon et le tira ensuite doucement à lui.

Le dormeur fit un mouvement, Venture fronça le sourcil et leva son poignard. Mais Murillo n’ouvrit point les yeux, se retourna sur le côté, et la main de Venture tira doucement le cordon au bout duquel, en effet, était une clef.

Ainsi que l’avait pensé le bandit, cette clef qu’il emporta, marchant toujours sur la pointe du pied et sans que Murillo s’éveillât, ouvrait le tiroir de la table qui servait de bureau et de caisse au pauvre distributeur. Dans ce tiroir, Venture aperçut deux ou trois pièces d’or et une poignée de monnaie blanche.

– Bah !… se dit-il, j’aurais bien assassiné un homme pour moins que cela, il y a huit jours ; mais, aujourd’hui, ce n’est pas la peine.

Et il prit un trousseau de petites clefs dans le tiroir et ne toucha point à l’argent. L’une de ces clefs, comme il l’avait fort bien supposé, était celle du cadenas du sac de cuir. Venture l’ouvrit et y plongea la main. Mais soudain il tressaillit au contact d’un corps dur et métallique, et il en retira une petite sacoche en grosse toile parfaitement ficelée, cachetée et portant une étiquette et un chiffre.

Envoi de vingt mille francs en or et billets [disait l’étiquette en espagnol], *par le señor Esteban, à messieurs Brun et C*^{ie}*, négociants à Bayonne.*

– Ma parole d’honneur ! murmura Venture, voilà un homme à qui je voulais faire grâce, et que la fatalité condamne.

LXVI

Venture tint, pendant un moment, la sacoche dans ses mains, la tournant et la retournant en tous sens. Il y avait si longtemps qu'il n'avait eu tant d'or à sa disposition qu'un battement de cœur le prit, et qu'il se laissa tomber sur une chaise, dominé par une fiévreuse émotion. Mais Venture n'était pas homme à hésiter longtemps et à perdre la tête. Il eut bientôt reconquis son sang-froid, et il se dit : – Évidemment, je pourrais filer tout de suite, après avoir cherché la lettre ; mais si en s'éveillant mon homme ne s'aperçoit pas que le sac a été ouvert, et en admettant que je puisse lui remettre au cou le cordon et la clef du tiroir, bien certainement demain, il vérifiera avec le conducteur de la malle-poste un paquet qui renferme de telles valeurs, et il pourra bien se souvenir de moi et donner mon signalement. D'un autre côté, il est très possible que son facteur ignore l'existence de ces vingt mille francs. Si le bonhomme mourait, qu'on trouvât le sac intact et l'argent dans la caisse, on croirait à une vengeance et non à un vol. Tout cela demande réflexion.

Et pour se donner le temps de réfléchir, Venture mit la sacoche dans sa poche, plongea de nouveau la main dans le sac, et en retira les lettres qu'il contenait. Il se mit à les trier, et eut bientôt trouvé celle qui portait sur sa suscription le nom du duc de Sallendrera. La lettre de Baccarat, car c'était bien celle que la comtesse Artoff avait écrite, rejoignit, dans la poche de Venture, les vingt mille francs en or et en billets.

Puis, le bandit remit tout en ordre, les lettres, le sac, les clefs dans le tiroir et rajusta le cordon qu'il avait coupé. Alors il se reprit à songer.

– Puisqu'il ne s'est pas éveillé quand je lui ai ôté son cordon du cou, se dit-il, il pourra bien ne pas s'éveiller davantage quand je l'aurai replacé, mais…

Venture s'arrêta. Ce *mais* était gros de réflexions.

– *Mais,* se dit-il, il s'apercevra toujours du vol, de même qu'on se sera aperçu au relais prochain que ma chaise de poste était vide. L'extradition existe entre la France et l'Espagne. Tout cela pourrait bien me faire un plus vilain parti que la mort du bonhomme, surtout…

Ici une idée lumineuse traversa le cerveau de Venture.

– Surtout, ajouta-t-il, s'il mourait par accident, ou s'il s'était suicidé.

Et Venture, qui avait hésité longtemps, n'hésita plus, il rouvrit la porte qui donnait dans la chambre du dormeur et s'approcha de nouveau du lit. Mais cette fois, il dédaigna de marcher sur la pointe du pied et il éveilla sans façon Murillo en le touchant du doigt, Murillo fit un soubresaut, ouvrit les yeux et jeta un cri à la vue de Venture. Celui-ci avait sa bougie d'une main, son poignard de l'autre.

– Chut ! dit-il, ne criez pas, cher ami, et causons un peu.

– Le marquis ! balbutia la Jambe-de-Bois, qui reconnut parfaitement l'homme à la chaise de poste.

– Chut ! répéta Venture.

Murillo ne se demanda point d'abord comment Venture était chez lui, et en homme bien éveillé, il crut continuer un rêve. D'autant plus que Venture, fort galamment vêtu, n'avait nullement l'air d'un voleur. Mais Venture lui dit en fort bon espagnol :

– Cher monsieur Murillo, si vous veniez à crier, outre qu'il est peu probable que vous seriez entendu, vous me placeriez dans la pénible nécessité de vous brûler la cervelle.

L'invalide se dressa brusquement sur son séant, et l'énergie de son regard prouva à Venture qu'il n'aurait pas bon marché de lui.

– Qui êtes-vous ? que me voulez-vous ? demanda-t-il.

Venture s'assit, éleva son pistolet à la hauteur du front de l'invalide et répondit :

– Mon nom importe peu à l'affaire. Cependant je puis vous répéter que je m'appelle le marquis de Coq-Héron depuis que j'ai habité une mansarde dans cette rue de Paris.

– Que me voulez-vous ?

– Causer un peu.

– De quoi ?

– De mon ami le duc de Sallandrera.

Ce nom sembla rassurer l'invalide.

– Il est parti, je vous l'ai dit.

– Ainsi que la lettre qui lui était adressée de Paris ? ricana Venture.

L'invalide fit un mouvement de surprise.

– C'est à ce propos, poursuivit Venture, que j'ai voulu causer un peu avec vous.

– Ah ! dit l'invalide toujours étonné.

– J'avais besoin de cette lettre.

– Vous ?

– Et je suis venu la chercher. La voilà ! ajouta Venture, qui prit la lettre dans sa poche et la montra.

– Un vol ! s'écria Murillo, le vol d'une lettre !…

– Oh !… tenez, dit Venture avec bonhomie, ne m'en parlez pas. Cette lettre vous fait un grand tort…

– À moi ?

– Parbleu !… tenez, je suis entré chez vous tout à l'heure, j'ai allumé ma bougie, je suis venu ici ; vous ne vous êtes pas éveillé…

– Après ? fit Murillo avec anxiété.

– Je vous ai pris au cou ce cordon et puis cette clef.

– La clef de mon tiroir ! vous m'avez volé !…

– Fi donc ! vous n'avez pas cent francs dans ce tiroir. J'y ai pris la clef du cadenas qui ferme le sac de cuir, dans lequel je présumais bien que se trouvait cette lettre.

Murillo sentit une sueur froide perler à ses tempes. Il se souvenait que le sac de cuir renfermait vingt mille francs.

– Or, continua Venture d'un ton piteux, vous allez voir à quoi tient la chance. En ouvrant le sac, j'avais l'intention de le refermer après avoir pris la lettre, de vous remettre au cou le cordon de cuir et la clef, en prenant bien soin de ne point vous éveiller, et de m'en aller ensuite par où j'étais venu. Bien certainement vous ne vous fussiez point aperçu de la soustraction. Mais…

Ici un sourire triste, le sourire d'un homme plein de compassion, élargit les lèvres épaisses de Venture.

– Mais, reprit-il, vous allez voir comme le guignon s'en mêle ; dans le sac il y en avait un autre.

Et Venture montra la sacoche qui renfermait les vingt mille francs en or et en billets.

– Vous comprenez, mon pauvre diable, que ces vingt mille francs-là me seront agréables, et que pour qu'on ne me les réclame pas, je vais être obligé…

L'invalide comprit sur-le-champ la pensée que Venture avait quelque peine à formuler ; il fit un bond et voulut s'élancer hors de son lit. Mais la main de fer de Venture le saisit à la gorge et l'étreignit fortement.

– Si tu bouges, je t'étouffe ! lui dit-il.

Murillo essaya de se débattre, mais Venture était robuste et il le tint immobile sur le lit.

– Écoute, mon vieux, lui dit-il, sois sage et pas de bêtise !… Si tu me forces à t'assassiner, et que la justice s'en mêle, tu feras le malheur de ton protégé Pedro. On le mettra en prison, on l'accusera, on l'enverra à la *garrotte.*

L'invalide frissonnait et se débattait toujours sous le poignet de fer de Venture.

– Tandis que, reprit celui-ci, si tu me laisses te passer au cou cette petite corde que je vois accrochée à ce mur…

Venture montrait du doigt et du regard une corde de l'épaisseur de l'index à laquelle pendait une gourde.

– Et que, acheva-t-il, tu te laisses pendre gentiment à ce crochet qui supporte ton escopette, on croira que tu t'es suicidé, et ton enfant d'adoption héritera probablement de ta maison et de ta place de distributeur.

Et, parlant ainsi, Venture s'empara de la corde, la passa lestement au cou de Murillo, qui continuait à se débattre et à pousser des cris étouffés, et d'un vigoureux tour de main il l'étrangla net.

Murillo s’agita convulsivement pendant quelques minutes, puis demeura immobile. Il était mort.

Alors Venture répara les désordres occasionnés sur le lit par la lutte, fit un nœud coulant à la corde, souleva le malheureux invalide et le pendit fort proprement au crochet de fer qui supportait, deux heures auparavant, l’escopette de Pedro. Ensuite il renversa une chaise tout auprès, dans le but de laisser croire que le pendu, après être monté dessus, l’avait repoussée du pied.

Cela fait, maître Venture remit ses pistolets et son poignard dans sa poche, rajusta son manteau et sortit de la maison par la fenêtre et la brèche du jardin, emportant la lettre et les vingt mille francs.

Il était alors près de quatre heures du matin. À six heures, Venture avait atteint la frontière et la franchissait en se disant : – Je suis persuadé que Rocambole, malgré ses idées d’humanité, aurait agi tout comme moi. Il était bonhomme, cet invalide, et cela m’a fait de la peine, mais il n’avait qu’une jambe, et si jamais je passe en cour d’assises pour cette misère, on m’appliquera les circonstances atténuantes, à cause de cette jambe de bois. C’est une considération.

Trois jours après, Venture était à Paris.

Or, par une coïncidence bizarre et peut-être inouïe dans les annales du crime, la même nuit et presque à la même heure, bien qu’à deux cents lieues de distance, un autre drame s’accomplissait et devait avoir par ses conséquences une grave influence sur les événements que nous racontons.

Depuis la construction du chemin de fer de Paris à Lyon, la grande route qui conduit à Melun est à peu près abandonnée. Boueuse, mal entretenue, déserte, elle est d’un aspect sinistre, lorsqu’on a dépassé Lieusaint et qu’on se dirige vers Paris à travers la forêt de Sénart, de redoutable mémoire.

Or, un soir, vers dix heures, une petite tapissière, attelée d’un gros cheval normand, bon et vite trotteur, conduite par un homme en blouse, et paraissant venir de Melun, après avoir suivi la longue et unique rue de Lieusaint, vint s’arrêter au seuil d’une auberge, sur la porte de laquelle on lisait :

Au relais de la poste, César-Hippolyte, loge à pied, à cheval, fournit des renforts et des bidets, sert à boire et à manger.

Au bruit, la porte de l’auberge s’ouvrit et le conducteur, après avoir fait claquer son fouet avec vigueur, selon l’usage des rouliers, cria d’une voix enrouée :

– Est-ce qu’on loge ici ?

– Oui, mon bourgeois, répondit une grosse mère avenante qui se montra sur le seuil une lanterne à la main.

– Avez-vous une remise et une écurie ?

– Oui, le bourgeois.

– Et de l’avoine ?

– Plein le coffre. Toinette, cria la grosse femme, va-t-en ouvrir la porte de la remise.

– Peut-on *fricoter* un morceau de veau et *lamper* une bouteille de picton ? continua d'un ton aviné l'homme à la tapissière.

– Pourquoi pas, le bourgeois ? justement nous avons eu une noce hier, et il y a des restes.

– Fameux ! murmura le roulier, qui, la porte de la remise s'étant ouverte, entra avec sa tapissière et sauta lestement à terre.

– Bouchonne-moi mon cheval un peu proprement, la *fillote,* continua-t-il en prenant le menton d'une jolie fille de cuisine, qui s'empressa de détacher les rênes du cheval et de dételer.

– Soyez tranquille, le bourgeois. Les chevaux, ça me connaît. Nous en avons trois à soigner tous les jours.

– Vous avez donc toujours la poste ?

– Toujours, répondit une voix d'homme, celle du maître de l'auberge qui accourut à son tour. Mais le métier ne va guère pour le moment.

L'aubergiste était un homme d'environ soixante ans, à la bonne et joviale figure, au regard honnête et franc. L'homme à la tapissière était jeune, portait une grosse barbe rouge, des favoris de même couleur, et la moitié de son visage était dissimulée par la visière d'une casquette en peau de loutre.

Tandis qu'on achevait de dételer son cheval et de le conduire à l'écurie, celui-ci suivit l'aubergiste à l'intérieur de la maison, et s'assit lourdement au coin de la cheminée.

– Est-ce que vous venez de loin ?

– De Melun.

– Où allez-vous ?

– À Paris.

– Vous couchez ici, n'est-ce-pas ?

– Hum !… dit l'homme à la tapissière, peut-être oui, peut-être non… j'ai un bon cheval, je vais voir comment j'irai moi-même après souper. Les nuits sont bonnes, et il fait beau.

– La lune est nouvelle, dit l'aubergiste. Il fera noir dans la forêt de Sénart.

– Ah ! reprit le voyageur d'un ton de parfaite indifférence, vous avez la poste chez vous ?

– De père en fils depuis cent ans.

– Et le métier ne va plus ?

– Oh ! plus du tout, depuis ces gueux de chemins de fer. Il ne passe pas une chaise de poste par an.

– Et des courriers ?…

– De loin en loin. Il en est passé un voilà quinze jours, qui m'a dit qu'il allait en Allemagne, et qu'il reviendrait avant la fin du mois. Je lui ai donné mon meilleur cheval jusqu'à Melun.

– Combien avez-vous de chevaux ?

– Trois.

– Sont-ils bons ?

– Pas ce soir, dans tous les cas. Deux sont allés à Melun et revenus à la brune. Le troisième sort de la charrue. Si le courrier que nous attendons ce soir venait à passer, il pourrait bien continuer sa route à pied.

– Hé !… le bourgeois, dit en ce moment l'avenante et grosse hôtesse, ça vous est-il égal de souper avec nous ?

– Je veux bien, la mère.

– Alors, mettez-vous à table.

L'homme à la tapissière ne se fit pas répéter l'invitation. Il s'assit entre l'hôte et l'hôtesse, mangea de bon appétit ; but gaillardement sa bouteille, prit sa tasse de café et retourna au coin de la cheminée, où il alluma sa pipe.

– Je vas coucher ici tout de même, dit-il ; vous m'éveillerez au point du jour.

Comme il parlait ainsi on entendit dans la rue le galop d'un cheval.

– Tonnerre ! murmura l'aubergiste, il ne manquerait plus que ce fût le courrier.

– Ohé ! la poste ! cria-t-on du dehors.

La servante d'auberge alla ouvrir.

– C'est lui dit l'hôte consterné.

– Vite ! sellez-moi un cheval disait le courrier.

– De cheval, je n'en ai pas, mon bourgeois.

– Comment ! vous n'avez pas de cheval ?

– Non. J'en ai bien, mais ils sont las.

– Il faut pourtant que j'arrive à Paris cette nuit.

– Bah !… couchez ici, vous partirez demain matin au jour, ça reviendra bien au même.

– Non, non, il faut que j'arrive.

– Tiens !… dit l'homme à la tapissière qui laissa son coin de cheminée pour s'avancer sur le pas de la porte, si vous ne regardez pas à deux pièces de cent sous, mon bourgeois, je vas vous y mener à Paris, moi.

– Vous avez un cheval ?

– Et un fameux, allez !… avec une tapissière aussi roulante qu'un louis d'or.

– Ça va, dit le courrier. Irons-nous vite ?

– Nous serons à la barrière avant deux heures du matin. Ohé !… la fillotte, ajouta le roulier de sa voix enrouée, donne donc six litres d’avoine en deux fois à mon cheval et garnis-le.

LXVII

Le courrier était un homme d'environ quarante-cinq ans, grand, robuste, au teint coloré. Il entra dans l'auberge, marchant d'un pas alourdi, comme un homme qui a fait une longue trotte à cheval et perdu l'usage de la marche. Il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur une chaise, devant la cheminée, en face de l'homme à la tapissière, qui était revenu prendre sa place. Il ôta son chapeau ciré, croisa ses grandes bottes et se plaça à *l'officière* sur sa chaise. Puis il regarda l'homme à la barbe rouge, qui lui avait offert de le conduire à Paris :

– Ainsi, vous avez un cheval ?

– Un normand de cinq lieues à l'heure, répondit son interlocuteur.

– Et une voiture ?

– Un amour de tapissière qu'un enfant traînerait.

– Ça me va, répéta le courrier, il y a si longtemps que j'ai un cheval dans les jambes que je commence à en avoir assez.

– Vous venez donc de bien loin ?

– De Russie.

À ce mot, on se regarda avec étonnement dans l'auberge :

– Farceur ! dit l'homme à la tapissière.

– Parole d'honneur ! répondit le courrier.

Et montrant un sac en cuir noir qu'il portait en bandoulière : – On ne croirait jamais, dit-il, que c'est pour deux méchants papiers que j'ai là que je viens de faire une pareille trotte.

– C'est donc des billets de banque ?

Et l'homme à la tapissière prit un air naïf.

Le courrier haussa les épaules.

– Oh ! non, dit-il, c'est moins et plus que ça. Ces deux chiffons sont deux lettres qui ne peuvent profiter à personne, mais que celui qui me les envoie chercher estime cher, il paraît.

– Faut que ça soit, dit la barbe rouge, pour que vous soyez allé si loin. Et se tournant vers l'aubergiste : – Donnez donc un pot de vin, dit-il, j'ai soupe à Melun, mais j'ai soif.

On servit à boire au courrier, qui offrit un verre de vin à son futur conducteur.

– Bourgeois, vint dire la servante qui remplissait les fonctions de valet d'écurie, votre cheval a mangé l'avoine.

– Est-il garni ?

– Oui.

– Eh bien ! attelle-le, la fillette.

Et il jeta cent sous sur la table pour payer sa dépense, ajoutant :

– Vous prendrez bien une tournée, courrier.

– Je veux bien.

Tandis qu'on mettait le cheval à la tapissière, le courrier et la barbe rouge avalèrent, après avoir trinqué, un grand verre d'eau-de-vie.

– Allons, venez, dit la barbe rouge, dont la voix enrouée sembla s'éclaircir au contact de cette abominable liqueur que l'ouvrier de Paris appelle *chien tout pur,* et si je vous mène à Paris en une heure et demie, je pense que vous serez généreux.

– Oh ! dit le courrier, c'est pas moi qui paie et je n'y regarde pas de si près. Si nous allons bon train, les deux roues de derrière feront des petits. Il y en aura quatre au lieu de deux.

– Fameux ! s'écria la barbe rouge ; nous allons filer comme un chemin de fer.

– Taisez-vous donc, le bourgeois ! exclama l'aubergiste d'un ton convaincu, ça va vous porter malheur de parler de chemin de fer chez un maître de poste. Vous pourriez verser en route.

– Bah ! allons-y gaiement, dit le courrier.

Et ils passèrent de la cuisine de l'aubergiste dans la cour, où la tapissière était attelée, son fanal allumé et placé au garde-crotte.

L'aubergiste apporta la monnaie à l'homme à la barbe rouge, le courrier monta dans la tapissière, et un vigoureux claquement de fouet se fit entendre. Le trotteur normand s'élança sur la route de Paris, rapide comme un cheval de sang.

La forêt de Sénart recommence à un quart de lieue de Lieusaint, c'est-à-dire que la route se trouve presque aussitôt engagée sous les grandes futaies et s'allonge en droite ligne vers une sorte d'obélisque placé à mi-chemin de Montgeron. En cet endroit, la grande route est rejointe par un chemin de traverse qui serpente dans la forêt et se dirige vers Brunoy.

– Vous avez l'air rudement fatigué ? dit la barbe rouge, au moment où ils sortaient de Lieusaint.

– Le fait est, répondit le courrier, que je *taperai rudement de l'œil* dans deux heures.

– Allongez-vous donc au fond de ma tapissière, vous pourrez dormir…

– Non pas ! dit le courrier. La forêt n'est pas sûre.

– Bah ! dit la barbe rouge, voilà dix ans que je vais de Melun à Paris et de Paris à Melun, toujours de nuit, et jamais il ne m'est rien arrivé. Je n'ai même pas un couteau sur moi.

– Moi, dit le courrier qui ouvrit son manteau, je suis plus méfiant. J’ai passé à ma ceinture les pistolets de mes fontes.

– C’est un bon *porte-respect,* murmura la barbe rouge en riant.

– Et qui ne protège plus grand-chose. Mon argent s’est accroché un peu partout en route. Je n’ai plus que 12 francs sur moi.

– Oh ! dit la barbe rouge, si on voulait vous assassiner, ça ne ferait rien. L’année dernière, à Paris, on a étranglé un homme pour trente sous.

– Ça n’est pas cher.

Et le courrier se mit à rire.

– Regardez-moi, ajouta-t-il, quoique las, je suis encore homme à bien vendre ma peau et mes 12 francs.

– Dame ! fit la barbe rouge, si je n’étais pas Thomas Fichu, de Melun, un brave homme de fruitier qui n’a jamais touché au beurre d’autrui et que je fusse, au contraire, un sacripant, j’y regarderais encore à deux fois avant de vous entreprendre, quand bien même vous n’auriez pas ces deux jolis flageolets-là.

Ces mots furent prononcés avec un tel accent de franchise et de naïve admiration pour sa belle stature, que l’amour-propre du courrier en fut flatté.

– Pour ce qui est de ça, dit-il, je suis un homme solide et bien certainement, mon petit, ce n’est pas vous qui me pèseriez lourd dans la main.

– Ça c’est vrai, murmura le fruitier avec humilité.

Et il allongea un coup de fouet à son cheval, qui cependant marchait un train d’enfer, à ce point que cette voiture, courant, par une nuit obscure, à travers la forêt, avec son fanal qui projetait en passant une lueur rougeâtre sur les arbres des deux côtés de la route, avait un aspect réellement fantastique.

– Que diable peut-on vouloir faire de ces deux chiffons de papier dont vous parliez à l’auberge, reprit la barbe rouge, qu’on vous ait envoyé les chercher si loin ?

– C’est rapport à un mariage.

– Un contrat de mariage ?

– Non ; mais il paraît que ces deux lettres, car ce sont des lettres, et qui ne sont pas d’hier, je vous assure, à ce que m’a assuré le valet de chambre…

– Quel valet de chambre ?

– Celui du seigneur russe qui les avait en sa possession, et qui m’a conté ça ; il paraît que ces deux lettres doivent faire faire un mariage à la personne.

– Ah !…

– Mais, dit le courrier, ce ne sont pas mes affaires, après tout.

– Tonnerre !… s’écria la barbe rouge, interrompant brusquement le courrier, voilà mon fanal éteint.

En effet, la bougie de l'unique lanterne venait de s'éteindre, faute d'aliment, et la tapissière était retombée dans l'obscurité.

Et le fruitier arrêta son cheval et sauta en bas de sa voiture. Puis il ouvrit la lanterne, démonta la virole, et s'écria :

– Eh bien ! nous voilà propres, par la nuit qu'il fait, il n'y a plus de bougie, et si ma bourgeoise n'en a pas mis dans le coffre, nous aurons de la chance…

En parlant ainsi, la barbe rouge tira des allumettes de sa poche, en frotta une contre son pantalon, et dit au courrier :

– Tenez, levez-vous un peu, soulevez le coussin, ouvrez le coffre et regardez dedans.

Le courrier se leva, tourna le dos au garde-crotte, enleva d'une main le coussin et prit, tenant l'allumette au bout de ses doigts, le petit morceau de cuir qui servait à soulever le dessus du caisson. Puis il se baissa, s'agenouillant à demi, et pencha sa tête pour voir, à la lueur de l'allumette, si, en effet, le coffre renfermait le moindre vestige de bougie. Mais au même instant, et avec la légèreté d'un chat, le fruitier s'élança sur le marche-pied de la tapissière, posa une main robuste sur le cou du malheureux courrier et, lui assujétissant la tête sur le caisson :

– Je crois, dit-il, que l'aubergiste avait raison. Le mot de chemin de fer porte malheur.

Et il lui enfonça un poignard jusqu'au manche dans la clavicule. Par excès de précaution, le coup porté, la main du fruitier avait lâché le manche du stylet et saisi un pistolet qu'il avait tout armé dans sa blouse. Mais c'était inutile. Le courrier était mort sans pousser un cri, sans exhaler un soupir, sans faire un mouvement. Il avait été foudroyé.

– Je savais bien, murmura la barbe rouge, continuant son rôle de fruitier par une comparaison empruntée à sa profession, qu'en cet endroit-là on entrait comme dans du beurre.

Et il releva le corps accroupi et le plaça droit, le dos appuyé contre le siège, afin d'empêcher l'hémorragie. Puis il reprit les rênes, lança de nouveau son cheval à travers les ténèbres, et continua sa route, emportant le cadavre du courrier.

Mais arrivé en cet endroit où le chemin de Brunoy traverse la grande route, et malgré les ténèbres, il tourna brusquement à droite et s'engagea dans la forêt.

– J'ai chassé par ici l'hiver dernier, se dit-il, et je sais un four à chaux qui va me donner un coup de main pour rendre l'identité de mon homme difficile à constater.

Tout en marchant, le prétendu fruitier déshabilla le courrier des pieds à la tête, ne lui laissant pas même sa chemise. Dix minutes après, il arrêta son véhicule, chargea le cadavre sur ses épaules, mit pied à terre, et s'enfonça dans le bois avec son lourd fardeau. Il y avait en effet, à trente pas du chemin, un four à chaux récemment éteint et dont le contenu fumait encore. Le fruitier y déposa le cadavre en ayant bien soin de le placer sur le ventre, de façon que le visage fût en contact avec l'élément destructeur.

– Et dire, fit-il en riant, que les dernières paroles du pauvre diable étaient qu'il m'assommerait d'un coup de poing. Pauvre homme !…

Après cette oraison funèbre assez laconique, le fruitier retourna à sa voiture, tira une bougie de sa poche, ralluma sa lanterne, et la retirant de sa douille, il examina attentivement la tapissière pour voir si elle n'était pas tachée de sang. Ensuite, il fit subir à ses mains, à sa blouse, à ses vêtements, la même inspection.

– Ma parole d'honneur ! dit-il, ce petit poignard est mince comme une aiguille et l'épanchement se produit toujours en dedans. Il n'y a pas dix gouttes de sang, et le médecin qui visitera le cadavre pourra dire, à première vue, qu'il est mort d'une apoplexie.

En même temps, l'homme à la barbe rouge faisait, des vêtements du courrier, un paquet au fond duquel il plaçait une grosse pierre ramassée dans le chemin, et le nouait solidement à une corde. Il en exceptait, bien entendu, le sac de cuir renfermant les précieuses dépêches. Puis il faisait siffler son fouet, tournait bride et reprenait la route de Paris.

En moins d'une heure il eut dépassé Montgeron et Villeneuve-Saint-Georges. Vingt minutes après, en passant sur le pont de Charenton, il laissait tomber dans la Marne les habits du courrier, auxquels la pierre donnait une pesanteur énorme, et qui allèrent au fond sur-le-champ. Vingt minutes après, il arrivait à la barrière et s'arrêtait en dehors du mur d'enceinte, dans la cour d'une auberge fréquentée par les rouliers et les marchands de fourrages, enveloppé dans le manteau du courrier. Il était alors un peu plus de minuit.

– Soignez mon cheval, il en a besoin, dit-il au garçon d'écurie qui était accouru lui ouvrir, et attendez-moi ; je vais jusqu'à l'octroi, où le propre frère de ma femme est employé, et je pense qu'il est de service cette nuit.

Et le fruitier abandonna cheval et tapissière, se dirigea vers la maison d'octroi, et au lieu de demander des nouvelles de son prétendu beau-frère, il franchit la barrière et entra dans Paris, où il se perdit bientôt parmi la foule attardée des faubourgs revenant du spectacle.

Douze heures après, environ, c'est-à-dire vers midi, le lendemain, M. le marquis Frédéric-Albert-Honoré de Chamery monta chez sir Williams.

– Bonjour, mon oncle, lui dit-il ; as-tu bien dormi cette nuit.

– *Non,* fit l'aveugle en secouant la tête et manifestant une sorte de joie en entendant la voix de Rocambole.

– Tu étais inquiet, je parie ?

– *Oui.*

– Beaucoup ?

– *Oui, oui,* fit de la tête l'aveugle.

– Le fait est, dit Rocambole, que tu m'as fait faire une assez vilaine besogne, mon oncle.

Un sourire glissa sur les lèvres muettes de sir Williams.

– Tu oublies trop que je suis le marquis de Chamery, gentilhomme de bonne roche, dont la loyauté est bien connue.

Le sourire de sir Williams s’élargit outre mesure à ces mots.

– Et tu dois bien penser qu’il m’en a coûté un peu…

L’aveugle souriait toujours.

– J’ai joué un rôle ignoble, poursuivit Rocambole, un rôle de goujat. Le marquis de Chamery, un lion, un sportsman, un grand d’Espagne futur, a voyagé en tapissière, il a soupé avec un aubergiste, une fille de cuisine et un valet de charrue… pouah !

Sir Williams se tordait de rire dans son fauteuil.

Rocambole continua :

– J’ai bu de l’eau-de-vie de pommes de terre avec un courrier, je lui ai parlé de ma femme, fruitière à Melun…

Sir Williams interrompit Rocambole d’un geste, prit son ardoise et écrivit :

– *Enfin, as-tu le portefeuille ?*

– Parbleu !

– *Et les deux pièces ?*

– Parfaitement. Les voici.

– *Et tu as tué le courrier ?*

– Net.

– *D’un coup de pistolet ?*

– Fi donc, ça fait du bruit… je lui ai planté mon stylet dans la clavicule.

– *Bravo !…*

– Il est mort sans rien dire, sans crier gare, comme un spectateur s’endort à l’Odéon.

Et Rocambole raconta de point en point l’assassinat de la forêt de Sénart.

– Tiens, dit-il en terminant, je te parie que dans trois jours les gazettes judiciaires contiennent le fait suivant :

« Un crime épouvantable a été commis ces jours derniers dans la forêt de Sénart. On a retrouvé dans un four à chaux le cadavre nu d’un homme complètement défiguré. Il était couché sur le ventre, etc., et l’on a cru d’abord à un accident. Mais l’autopsie est bientôt venue attester le plus odieux des crimes.

« Cet homme a été frappé d’un coup de poignard ; la mort a dû être instantanée.

« Aucune valeur n’ayant été trouvée sur lui, il est évident que le vol a été le mobile de l’assassinat.

« Quel est cet homme ?

« Voilà ce qu’on ne peut dire encore ; mais espérons que la clairvoyance de la justice, etc., etc.

Sir Williams souriait en écoutant Rocambole.

Ce dernier tira de sa poche les deux pièces venues d’Odessa.

– Avant de les brûler, dit-il, je vais t’en donner lecture, si tu veux.

L’aveugle fit un signe de tête affirmatif, et Rocambole lut.

Mais quand il eut fini, la main gauche de l’aveugle lui saisit le bras, tandis que la droite écrivait sur l’ardoise.

– *Il faut bien se garder de rien brûler.*

Rocambole fit un geste d’étonnement. Mais l’aveugle souligna sa phrase tout entière, et sa physionomie hideuse revêtit sur-le-champ une expression des plus énergiques. Sir Williams ne voulait pas qu’on brûlât les preuves de la parenté existant entre M. de Château-Mailly et le duc de Sallandrera.

LXVIII

– Ah ! çà ! mon oncle, s’écria Rocambole, à quoi diable penses-tu ?

Un sourire glissa sur les lèvres muettes de l’aveugle.

– Comment ! reprit Rocambole, tu me fais assassiner un homme pour lui reprendre ces deux pièces, dont l’existence peut assurer au duc de Château-Mailly la main de mademoiselle de Sallendrera, et ces deux pièces une fois en notre possession, tu ne veux pas que je les détruise ?

– *Non.*

– Pourquoi ?

Sir Williams écrivit :

– *C’est une poire pour la soif.*

– Hein ! je ne comprends pas…

L’aveugle écrivit encore :

– *On ne sait point ce qui peut arriver. Mademoiselle de Sallandrera peut fort bien se brouiller avec toi.*

Rocambole haussa les épaules.

– *Le hasard est grand,* poursuivit l’aveugle au moyen de son ardoise. *Au dernier moment il arrive des dénouements imprévus. Qui sait ?*

– Mais tu radotes, mon oncle…

– *Qui sait si dans huit jours, dans quinze, ou dans un mois, tout ne sera pas rompu entre toi et Conception ?*

– Tu es fou…

– *Alors M. de Château-Mailly paiera volontiers un million ces deux bouts de parchemin jauni…*

– Tiens !… dit Rocambole, c’est une idée, cela, mon oncle.

– *Tu vois bien…*

– Et que faut-il faire de ces deux pièces ?

– *Les garder…*

– Mais si on les trouvait en ma possession ?

– *Bon !* écrivit sir Williams, *voilà que tu oublies que tu es…*

– C’est juste ; on me nomme le marquis de Chamery, et la police sera loin de jamais me soupçonner.

Et Rocambole mit les deux lettres dans sa poche.

– As-tu quelque chose à me dire ?

– *Non.*

– Je n’ai rien à faire jusqu’au retour de Conception.

– *Absolument rien.*

Rocambole quitta sir Williams et descendit chez lui dans l’intention d’y cacher soigneusement les deux parchemins. Mais une réflexion l’arrêta.

– Non pas, se dit-il, on ne sait ni qui vit, ni qui meurt. Je pourrais être tué demain en duel ou recevoir une tuile sur la tête un jour de grand vent. On passerait l’inspection de mes papiers et le marquis de Chamery serait déshonoré après sa mort. Je ne veux pas de cela. C’est rue de Surène que je les mettrai en sûreté. Là, on ne connaît que M. Frédéric et on ne sait pas ce que c’est que le marquis de Chamery.

Et Rocambole remit les deux parchemins dans sa poche.

Comme il sortait pour aller mettre son trésor en sûreté il rencontra Fabien.

Le vicomte accueillit son beau-frère avec un sourire mystérieux :

– Ah çà ! lui dit-il tout bas, quelle vie mènes-tu donc ?

– Chut ! fit Rocambole.

– On ne t’a pas vu, hier, depuis midi…

– Mon cher, dit Rocambole en riant, je suis le contraire de Roland de Clayet. Il prône ses bonnes fortunes, je cache les miennes.

– Et tu as raison, dit le vicomte, qui n’insista pas.

Le marquis reprit :

– Je viens de voir mon aveugle, qui se porte comme un charme.

– Le pauvre homme ! dit Fabien(27).

– Et, continua Rocambole, je vais faire un tour au bois.

– Dînes-tu avec nous ?

– Je le veux bien. Adieu, à ce soir.

Les deux jeunes gens se séparèrent, et Rocambole monta à cheval pour faire, comme il le disait, un tour au bois.

Seulement il passa par la rue de Surène.

Le marquis rentra vers quatre heures et trouva une lettre de Conception qui venait d’arriver par la petite poste :

Cette lettre disait :

« Je vous écris à la hâte, mon ami, pour vous dire que nous sommes arrivés ce matin à Paris, ma mère et mon père mornes et tristes comme à l'ordinaire, depuis le trépas de don José ; moi, inquiète, troublée et cependant heureuse, car je vais vous revoir.

« Cependant, mon ami, ne vous faites pas trop de joie, nous sommes encore bien loin l'un de l'autre, et il nous faudra vaincre bien des difficultés, surmonter bien des obstacles.

« Venez ce soir… nous causerons.

« CONCEPTION. »

Le marquis dîna chez la vicomtesse sa sœur, alla faire un whist à son cercle et en sortit à minuit moins un quart. C'était l'heure du rendez-vous.

Comme les précédentes fois, le négrillon de mademoiselle de Sallandrera attendait à la porte du jardin. Rocambole savait que si l'exactitude est la politesse des rois, elle est plus encore celle des amoureux. Minuit sonnait au moment où il franchissait le seuil de l'atelier.

Mademoiselle de Sallendrera, assise dans un grand fauteuil, essaya de se lever à sa vue, et n'y put parvenir tant son émotion fut grande. Rocambole alla vers elle, silencieux, lui prit la main et y mit un baiser, en s'inclinant respectueusement.

Pendant quelques minutes les deux jeunes gens se regardèrent sans échanger un mot. Enfin Rocambole parut dominer une émotion qu'il n'avait jamais éprouvée, et il dit à la jeune fille :

– Pour la première fois, depuis un mois bientôt, je retrouve mon cœur et mon âme, je ne vivais plus que par le souvenir.

Conception serra convulsivement sa main.

Rocambole poursuivit :

– Depuis que vous êtes partie j'ai compté les jours ; depuis que j'attendais votre retour, je comptais les heures, et depuis tantôt que votre billet m'est parvenu, les minutes ont été pour moi des siècles.

Conception put parler enfin.

– Mon ami, lui dit-elle, essayant d'imprimer à sa voix un calme menteur, vous avez moins souffert que moi.

– Oh !

– Vous receviez mes lettres.

– Et moi, hélas ! murmura le faux marquis, je ne pouvais vous écrire, n'est-ce pas ?

– Ô le silence ! fit la jeune fille en tremblant, l'horrible chose que le silence… de savoir ce que font, ce que pensent ceux qui sont loin de nous… parfois craindre l'oubli, se demander parfois s'ils existent encore… et si… peut-être…

– Oh ! taisez-vous, Conception, taisez-vous ! fit Rocambole avec passion, vous allez calomnier l'homme qui mourrait pour vous en souriant.

L'Espagnole soupira :

– Savez-vous, dit-elle, comme si elle eût voulu détourner l'entretien de ce terrain brûlant où semblait vouloir le placer la passion du jeune homme, savez-vous, mon ami, que j'arrive à Paris pleine d'angoisses, de terreurs ?

– Vous, mon Dieu !

Elle soupira.

– Mais quel est donc le nouveau danger qui vous menace ?

Et Rocambole, se redressant, ajouta avec un ton et un geste chevaleresques :

– Ne suis-je pas là ?

– Mon ami, dit Conception, vous m'avez sauvée de don José, n'est-ce pas ?

– Sans doute.

– Mais… peut-être… ne me sauverez-vous pas de la volonté de mon père.

– Que voulez-vous dire ?

– Hé ! mon Dieu ! murmura Conception, mon père est dévoré d'ambition… pour moi…

– Pour vous ?

– Il veut que je sois duchesse, il veut… Tenez… depuis notre départ de Sallendrera, ce n'est plus cet homme frappé de la foudre qui s'évanouissait aux funérailles de don José. Il est redevenu le don Paëz duc de Sallandrera, qui rêve de transmettre son nom et ses titres à un homme qui sera son égal par la naissance et la fortune ; son orgueil de race s'est éveillé violent, tyrannique, aveugle…

– Je comprends, murmura Rocambole, je ne serai jamais, à ses yeux, qu'un pauvre gentilhomme indigne de son alliance.

– Oh ! ne prononcez point un mot pareil.

– Je ne suis pas duc… je ne suis pas riche…

– Mais je vous aime ! exclama la jeune fille avec élan.

Rocambole crut le moment opportun pour faire du désintéressement et de la générosité :

– Écoutez, mademoiselle, descendez au fond de votre cœur, interrogez-vous avec calme, avec sang-froid…

– Que voulez-vous dire ?

– Et demandez-vous si, en ce moment, vous n'obéissez pas à une reconnaissance aveugle.

– Y pensez-vous, mon Dieu ?

– Qui sait ? Peut-être vous croyez-vous engagée vis-à-vis de moi parce que je vous ai sauvée.

– Oh !

– Tenez, Conception, poursuivit Rocambole d’une voix émue, soyez forte et raisonnable. Si votre père rêve pour vous une noble alliance, obéissez-lui.

– Ah ! vous êtes cruel !

– Oubliez-moi.

– Jamais, jamais !

– J’essaierai de vous oublier, moi, continua le faux marquis avec une émotion croissante, et si je ne le puis…

Conception poussa un cri étouffé. Et elle lui tendit spontanément les deux mains :

– Ah ! dit-elle, vous voulez donc me faire mourir en me parlant ainsi ?

Comme il pressait ses mains et les couvrait de baisers.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle, il a douté de moi…

– Conception…

– Mais vous ne savez donc pas, fit-elle avec véhémence, que le serment d’une Sallandrera est chose sacrée, et que je me suis juré d’être votre femme un jour ?

Elle se prit à fondre en larmes.

Alors Rocambole se mit à genoux devant elle, tenant toujours ses deux mains dans les siennes et ils échangèrent de nouveaux serments ; et quand, une heure après, le faux marquis sortit de l’atelier et traversa de nouveau les jardins de l’hôtel, conduit par le nègre, les deux amants s’étaient juré de fuir au bout du monde, plutôt que d’être séparés à jamais.

– C’est égal, murmura Rocambole, au moment où la porte des jardins se refermait derrière lui, je puis me flatter d’avoir fait une assez belle conquête, et mon oncle, sir Williams, a quelque raison d’être fier de moi… Lui qui était un vrai vicomte et qui avait reçu une éducation soignée n’aurait pas mieux fait. Peste ! si ce pauvre papa Nicolo, que j’ai fait raccourcir, venait de l’autre monde portant comme saint Denis sa tête à la main, il serait joliment *épaté*. Et la veuve Fipart, donc !

En prononçant le nom de sa mère adoptive, Rocambole tira de sa poche un bel étui en cuir de Russie dans lequel il prit un cigare pur havane :

– Une seule chose manque à ma félicité, murmura le bandit, un peu de feu !

Mais comme si le ciel eût voulu exaucer son vœu, il aperçut à une trentaine de pas, sur le boulevard des Invalides, un point lumineux qui semblait se mouvoir. C’était une lanterne d’un chiffonnier.

– Ne soyons pas fier, à deux heures du matin, pensa le faux marquis, et allons demander de la lumière à Diogène.

Il marcha droit au chiffonnier. Ce chiffonnier était une femme.

– Hé ! la mère à la hotte, lui dit Rocambole, peut-on s’allumer à votre lanterne ?

À cette voix, à ces paroles, la chiffonnière s’arrêta court et laissa tomber son crochet.

Rocambole fit trois pas encore, et le reflet de la lanterne tomba d’aplomb sur son visage.

– Ciel de Dieu ! s’écria la vieille femme d’une voix enrouée par l’abus du trois-six, c’est mon fils !

Rocambole recula.

– Oh ! je te reconnais bien, poursuivit la vieille, qui jeta son crochet et ouvrit les bras pour y presser le fringant marquis, c’est bien toi… quoique ta figure ait changé… c’est bien toi, Rocambole !

– Vous êtes folle, la vieille femme ! dit le faux marquis reprenant sa prononciation un peu anglaise.

– Folle ? non, mon fieu… t’es bien Rocambole, le fils chéri à maman Fipart…

Et la veuve Fipart, car c’était bien elle, voulut se jeter au cou de Rocambole.

Mais il la repoussa avec dédain.

– Arrière !… vieille ivrognesse, dit-il ; je ne vous ai jamais vue, et Dieu garde un homme de ma qualité…

– De quoi !… de quoi !… fit la veuve Fipart de sa voix enrouée, tu fais des manières ? … t’es donc devenu fier et ingrat ?

Rocambole sentait la sueur perler à son front. Évidemment la chiffonnière l’avait bien reconnu, et elle le reconnaîtrait encore si elle venait à le rencontrer en plein jour…

Le marquis comprit qu’il fallait capituler.

– Silence ! dit-il tout bas… veux-tu causer ?

– Ah ! tu me reconnais donc ?

– Eh ! oui, pardieu !

– Nous sommes donc toujours le petit Rocambole à maman Fipart ? continua-t-elle de son horrible voix qu’elle essaya de rendre caressante.

– Toujours.

Et Rocambole, changeant de ton, d’attitude, ne dédaigna point de se jeter dans les bras de la veuve Fipart, et de souiller ses habits élégants au contact de ses haillons. Mais en la pressant contre son cœur, le jeune homme lui dit :

– Parle bas, maman, et éteins ta lanterne.

– Pourquoi ?

– Parce que la *rousse* est après moi.

– Et tu es mis comme un prince.

– Ça ne fait rien.

La vieille éteignit sa lanterne.

Alors Rocambole jeta un regard défiant autour de lui. La nuit était noire, le boulevard désert.

– Viens là-bas, du côté de l'eau, nous irons nous asseoir sous le pont, continua Rocambole ; il n'y a que là que nous pourrons causer.

Et il ouvrit galamment le bras à l'horrible vieille.

– Ah ! je savais bien, murmura-t-elle avec émotion, que t'étais toujours le Rocambole à sa maman Fipart.

– Oui, oui, mais tais-toi.

Et Rocambole jetait un regard plein de défiance autour de lui, et il entraînait la chiffonnière dans une direction opposée à celle où se trouvaient sa voiture et ses gens. Il la conduisit ainsi jusqu'au pont de Passy, la fit descendre sous l'arche, et s'assit avec elle sur le chemin de halage.

Un profond silence régnait autour d'eux ; on n'entendait que le sourd clapotement de l'eau contre les piles du pont. Ils étaient plongés dans les ténèbres, tant la nuit était obscure, et à peine apercevaient-ils les réverbères lointains qui éclairent si mal les deux quais de la Seine, en aval du pont de la Concorde.

– Maintenant, dit Rocambole, tu peux *larguer* ton chiffon rouge.

– C'est cela, dit la vieille, *jaspinons.*

– Où demeures-tu ? Je suis à Paris depuis quinze jours seulement et je suis allé te chercher partout sans te trouver.

– Vrai ?

– Tiens ! cette bêtise… est-ce qu'on oublie sa maman Fipart comme ça ?

– Tu m'as oubliée pendant cinq ans.

– Ah ! dame ! c'est pas ma faute ; j'étais à l'ombre.

– Hein ?

– Ou *au vert,* comme tu voudras.

– *Au pré* ?

– Juste ! je viens de faire quatre ans de Botany-Bay, ce qui est comme la colonie des forçats anglais.

– Ah ! c'est les Anglais ?

– Oui.

– Et tu as fini ton temps ?

– J'en ai encore pour vingt-six ans. Mais je me suis donné de l'air. J'ai fait deux lieues à la nage, et un navire américain m'a pris pour matelot.

– Et tu es à Paris ?

– Depuis quinze jours.

– As-tu de *l'auber ?*

La mère Fipart employait, on le voit, le pur langage des prisons et des bagnes, où l'argent est appelé l'*auber.*

– Un peu. Je travaille avec deux pickpokets. Je me remonte. Et toi ?

– Moi, j'ai eu des malheurs. Tu vois bien que je suis chiffonnière, maintenant. Ah ! soupira la Fipart, tout ça a bien mal tourné. Il paraît que sir Williams, le capitaine, comme nous l'appelions, a perdu sa langue à la dernière bataille. Du moins, c'est ce que m'a dit Venture.

Rocambole tressaillit.

– Comment ! dit-il, tu vois Venture ?

– Souvent. Nous prenons un petit verre de temps en temps.

– Où demeures-tu ?

– À Clignancourt.

– Et lui ?

– Place Belhomme.

« Diable ! maman, pensa Rocambole, c'est une mauvaise affaire pour toi d'être en relations avec Venture et de m'avoir rencontré. »

Puis il dit tout haut :

– Eh bien ! ma vieille, j'irai te voir.

– Quand ?

– Demain.

– Bien sûr, l'enfant chéri ?

– En attendant, je vais te donner deux louis.

– Deux louis ! s'écria la veuve Fipart, qui depuis longtemps n'avait pas eu cent sous à sa disposition ; alors le roi n'est plus mon cousin.

Rocambole fit mine de fouiller dans sa poche ; mais tout en prenant deux pièces d'or, il prêtait une oreille attentive aux bruits vagues et lointains qui lui arrivaient. Puis, tandis que la veuve Fipart tendait avidement la main et recevait les deux louis, Rocambole eut un élan de tendresse :

– Chère maman ! dit-il.

Et il lui passa ses bras autour du cou en murmurant :

– Je t'adore…

– Tu m'étouffes ! dit-elle.

– C'est-à-dire que je t'étrangle ! répondit-il.

Et ses deux mains s’arrondirent autour du cou de la veuve Fipart, y formèrent un étau, serrèrent… serrèrent encore… et plus fort… La vieille essaya de se débattre, mais Rocambole avait des mains d’acier.

– Ah ! tu m’as reconnu, dit-il, et tu connais toujours Venture.

La veuve Fipart se débattit quelque temps encore, puis ses mouvements convulsifs diminuèrent par degrés et finirent par s’éteindre…

Alors Rocambole la poussa rudement et la jeta dans la Seine. Le flot noir qui passait emporta le cadavre vers les filets de Saint-Cloud, et le marquis de Chamery regagna sa voiture.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juin 2009

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Marc, Hélène, Jean-Luc, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

1 Tortoni, 22, bd des Italiens : le premier et le plus célèbre glacier de Pans. Très en vogue sous le Second Empire ; Ponson s'y montre souvent.

2 Rappelons que le principe du feuilleton commande le rappel de l'épisode précédent.

3 Souvenirs de *L'Héritage mystérieux* et du *Club des Valets de cœur* (par deux fois Rocambole a échappé à ses ennemis par un bain forcé).

4 Mais la baraque est « jaune et verte » ! Voir le 4ème paragraphe plus haut.

5 Au masculin, jeune élégant (surtout sous la monarchie de Juillet) ; héritier du *dandy,* ancêtre du *gandin* (sous le Second Empire). Au féminin, désigne tantôt une femme aux mœurs *légères* (c'est le cas ici), tantôt une mondaine en renom (Conception de Sallandrera, plus loin). Une femme entretenue est une *biche.*

6 Félicité des Touches, in *Béatrix.*

7 Le capitaine Jules Gérard, voyageur et explorateur, célèbre pour ses souvenirs de chasse. A collaboré à plusieurs reprises au *Journal des chasseurs,* de même que Ponson.

8 Premier écho des *Splendeurs et misères des courtisanes.* Mais ici c'est Rocambole qui prend l'initiative de la relation d'« incarnation » – preuve de sa nouvelle stature.

9 Mais Mlle de Sallandrera est andalouse !

10 *Sic.*

11 Bals du Quartier latin. Le Prado vient de fermer en 1858.

12 Le livre le plus cité par Ponson, l'un des plus imités par le feuilleton en général : le thème du contre-pouvoir occulte reste une hantise du siècle.

13 Henri de Marsay. Faute de frappe ou erreur de mémoire ?

14 Dit aussi *droshki.* Petit équipage à quatre roues, bas, découvert, à un ou deux chevaux.

15 Lieu commun du feuilleton : la croix confirme la reconnaissance d'une généalogie perdue. L'italique permet à Ponson de jouer sur les deux tableaux de la convention et de la parodie.

16 *Sic.* Une des inconséquences reprochées à Ponson.

17 Personnages du *Club des Valets de cœur.*

18 La jeune juive adoptée par Baccarat dans *Le Club des Valets de cœur*.

19 Le diable. Dit aussi : *le pâtissier.*

20 L'anecdote, authentique, est sans doute un clin d'œil personnel : La Landelle *(Le Coureur d'aventures),* collègue de Ponson à la Société des gens de lettres, a été officier de manne avant de faire carrière dans le feuilleton. Sue et Corbière *(Le Négrier)* ont également été officiers de marine, carrière, rappelons-le, à laquelle sa famille destinait Ponson.

21 Mais il vient de le rendre à Zampa quelques lignes plus haut.

22 Ici se termine, dans l'édition Dentu, la première partie : « Une Mlle d'Espagne ».

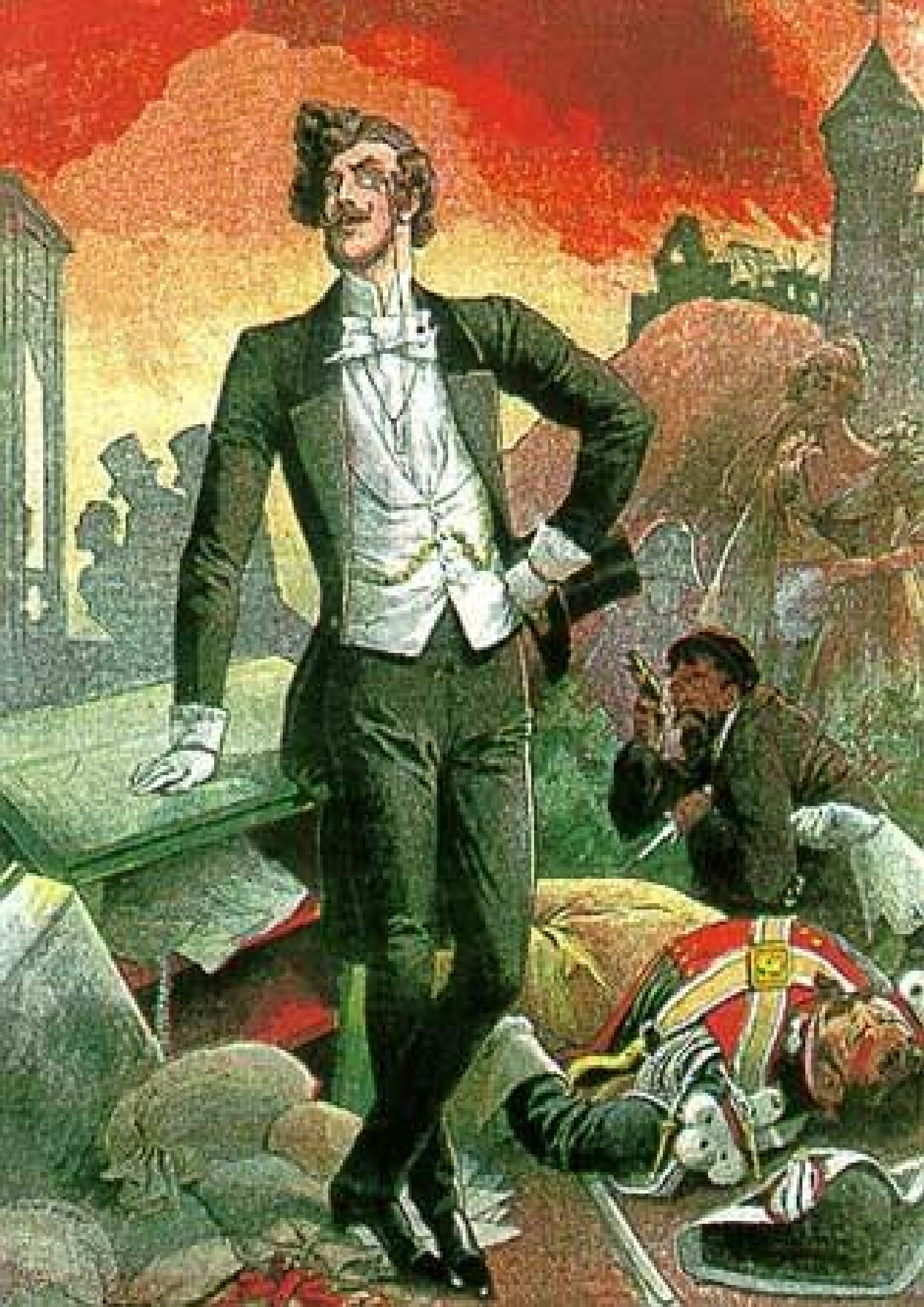
23 Souvenir probable des *Mystères de Paris :* peut-être aussi réminiscence d'Orfila, célèbre auteur du *Traité des poisons* et qui vient de mourir en 1853.

24 Drame d'Alexandre Dumas, à l'affiche de la Comédie-Française de 1850 à 1862.

25 L'un des Valets de cœur.

26 *Sic.*

27 À l'évidence Fabien a lu *Tartuffe.*



Pierre Alexis Ponson du Terrail

LES EXPLOITS DE ROCAMBOLE

Tome II

LA MORT DU SAUVAGE

La Patrie – 29 octobre 1858 au 10 avril 1859
109 épisodes
E. Dentu *Les Drames de Paris* (3 volumes) 1866

I

Le lendemain de l’entrevue de Rocambole avec Conception, et par conséquent de l’arrivée de M. de Sallandrera à Paris, M. le duc de Château-Mailly vit, en s’éveillant, Zampa assis à son chevet.

Zampa avait un air mystérieux et plein d’humilité qui intrigua le jeune duc.

– Que fais-tu là ? demanda ce dernier.

– J’attends le réveil de monsieur le duc.

– Pourquoi ? n’ai-je point l’habitude de sonner ?

– Monsieur le duc a raison.

– Eh bien ?

– Eh bien ! mais, dit Zampa, si monsieur le duc voulait m’autoriser à parler…

– Parle !

– Et me permettre quelques libertés…

– Lesquelles ?

– Celle d’oublier un moment que je suis au service de Sa Seigneurie et par conséquent son valet ; peut-être m’exprimerais-je plus clairement.

– Voyons ? dit le duc.

– Monsieur le duc me pardonnera de savoir certains détails…

– Que sais-tu ?

– J’ai été dix ans au service de feu don José.

– Je le sais.

– Et mon pauvre maître, dit Zampa, qui parut ému à ce souvenir, daignait m’accorder quelque confiance.

– Je t’en crois parfaitement digne.

– Il allait même jusqu’à…

– Te faire son confident, n’est-ce pas ?

– Quelquefois.

– Et… alors ?…

– Alors j’ai su précisément bien des choses touchant don José, mademoiselle de Sallandrera sa cousine, et…

– Et qui ?

– Et vous, monsieur le duc.

– Moi ! fit M. de Château-Mailly en tressaillant.

– Don José, poursuivit le Portugais, n’aimait pas beaucoup mademoiselle Conception.

– Ah ! tu crois ?

– Mais il voulait l’épouser, à cause du titre et de la fortune.

– Je comprends.

– Mais, en revanche, mademoiselle Conception haïssait profondément don José.

Ce mot fit tressaillir de joie le jeune duc.

– Pourquoi ? demanda-t-il.

Zampa crut devoir jouer l’embarras.

– Dame ! dit-il après un moment d’hésitation, parce que d’abord, elle aimait le frère de don José.

– Don Pedro ?

– Oui.

– Et… après ?…

– Après, parce que, ayant cessé d’aimer don Pedro, elle aimait peut-être quelqu’un.

Ces derniers mots firent frissonner le duc d’une émotion étrange, inconnue.

– Et… ce quelqu’un ? demanda-t-il en tremblant.

– Je ne sais pas… mais… peut-être…

– Achève ! fit le duc avec impatience.

– Je ne puis pas prononcer de nom, mais je puis raconter à monsieur le duc certaines circonstances…

– Raconte…

Le duc était curieux, et il paraissait suspendre son âme tout entière aux lèvres de Zampa.

– Un soir, il y a environ six mois, don José m’envoya à l’hôtel Sallandrera, reprit le laquais. J’étais porteur d’une lettre pour le duc. Sa Seigneurie était seule avec mademoiselle Conception. De l’antichambre qui précédait son cabinet, dont la porte était entrouverte, et dans laquelle je demeurai cinq minutes, je pus entendre ces quelques mots :

« – Ma chère enfant, disait le duc, votre beauté me met dans un bien cruel embarras. Voici la comtesse Artoff qui sort d’ici et est venue me demander votre main pour le jeune duc de Château-Mailly.

« Ce nom et ces mots piquèrent ma curiosité.

– Et… ? demanda le duc.

– Je regardai au travers de la porte et je vis que mademoiselle Conception était toute rouge.

– Ah ! murmura le duc, dont le cœur se prit à battre avec violence. Et que répondit-elle ?

– Rien ; le duc poursuivit :

« – Les Château-Mailly ont un grand nom, une grande fortune, et rien ne m'a été plus cruel que de refuser ; mais vous savez bien que je ne pouvais agir autrement.

– Et, demanda le duc avec émotion, mademoiselle de Sallandrera… ?

– Ne répondit rien encore ; mais il semble qu'elle étouffait un soupir, et, de rouge qu'elle était, je la vis devenir toute pâle.

Le duc frissonna et regarda le valet.

– Prends garde ! lui dit-il, si tu me faisais un conte, si tu me mentais…

– Je dis vrai. Il y a un mois, quand j'ai demandé à mademoiselle Conception une lettre de recommandation pour monsieur le duc…

– Ah ! c'est toi qui l'as demandée ?

Un fin sourire glissa sur les lèvres du Portugais.

– J'avais deviné ou cru deviner, dit-il, et alors j'ai été bien sûr que mademoiselle Conception ne refuserait pas la lettre, et que monsieur le duc, peut-être, la prendrait en considération.

– C'était assez bien calculé, en effet, dit le duc. Et ensuite ?

– Lorsque j'eus prononcé le nom de monsieur le duc, lorsque j'eus dis que je désirais entrer chez lui, mademoiselle Conception devint fort rouge de nouveau ; mais elle ne prononça point un seul mot et me donna la lettre que je lui demandais.

– Eh bien ? fit M. de Château-Mailly.

– Eh bien ! répondit Zampa d'un air fin, j'en ai conclu que monsieur le duc pourrait bien être celui…

– Tais-toi ! dit brusquement M. de Château-Mailly.

– Pardon ! dit Zampa. Monsieur le duc me permettra peut-être un dernier mot.

– Voyons ?

– Don José est mort.

– Je le sais.

– Mademoiselle Conception est toujours à marier.

– Je le sais encore.

– Et comme elle vient d'arriver…

Le duc fit un soubresaut sur son lit.

– Arrivée ! dit-il, elle est arrivée ?

– Hier matin.

– Avec son père ?

– Avec M. le duc et madame la duchesse.

Cette nouvelle jeta, un moment, une sorte de perturbation dans les idées de M. de Château-Mailly. Il se leva précipitamment et s'habilla, comme s'il eût voulu sortir sur-le-champ. Mais cette fiévreuse impatience fut de courte durée, la raison revint avec ses froides considérations, et il se contenta de dire avec calme à Zampa :

– Comment sais-tu que M. le duc de Sallendrera est de retour ?…

– Je l'ai appris hier soir par son valet de chambre.

– Ah !…

– Et j'ai pensé que monsieur le duc ne serait pas fâché de l'apprendre.

– C'est bien, dit le duc brusquement. Laisse-moi.

Zampa sortit sans mot dire. Alors M. de Château-Mailly s'assit devant son bureau, appuya sa tête dans ses deux mains, et se prit à rêver.

– Mon Dieu ! murmura-t-il enfin, après un moment de silence, si ce valet avait dit vrai ! si… elle m'aimait… mon Dieu !…

Et le duc prit une plume, et d'une main fiévreuse il traça la lettre suivante adressée à M. de Sallandrera :

« Monsieur le duc,

« À l'heure où je vous écris, un mot de la comtesse Artoff vous a peut-être appris quel intérêt, quelle haute importance j'attacherais à un entretien avec vous. Les liens d'étroite parenté qui, paraît-il, nous unissent, me sont un garant de votre bienveillance, et je serais heureux si vous vouliez bien me recevoir.

Votre obéissant et respectueux,

« Duc DE CHÂTEAU-MAILLY. »

Cette lettre écrite et cachetée, le duc sonna.

– Zampa, dit-il à son valet de chambre, tu vas porter cette lettre à l'hôtel Sallandrera et tu me rapporteras la réponse.

– Oui, monsieur le duc.

Zampa prit la lettre et fit un pas vers la porte.

– Prends mon cabriolet ou un de mes chevaux de selle pour aller plus vite.

Zampa s'inclina et sortit.

Comme le duc de Château-Mailly montait ordinairement à cheval le matin, il y avait toujours, dix-neuf heures en hiver et dix-sept heures en été, un cheval tout sellé dans la cour.

– Par ordre de monsieur, dit Zampa, qui prit le cheval aux mains du palefrenier et sauta dessus lestement.

L’hôtel du duc, on s’en souvient, était situé place Beauvau.

Zampa s’élança au galop dans le faubourg Saint-Honoré, faisant mine d’aller à la rue Royale, pour gagner ensuite la place Louis-XV et la rive gauche de la Seine. Mais, arrivé à la rue de la Madeleine, il tourna brusquement à gauche et courut rue de Surène.

Rocambole, affublé de sa perruque blonde et de sa polonaise, l’attendait. Zampa lui tendit la lettre. Rocambole la décacheta avec son habileté ordinaire et en prit connaissance. Puis il se fit raconter la conversation du valet avec le duc.

– Que faut-il faire ? dit Zampa.

– Suivre de point en point mes instructions d’hier.

– Cette lettre n’y change rien ?

– Rien absolument. Seulement…

Rocambole parut réfléchir.

– Tu sais, dit-il, où le duc a placé ce joli cahier que tu m’as apporté un soir, qui est écrit de la main de son parent russe, le colonel de Château-Mailly ?

– Et, interrompit Zampa, qui lui annonce qu’il est un Sallandrera ?

– Précisément.

– Quand vous me l’avez rendu, je l’ai replacé dans le secrétaire.

– Et il y est encore ?

– Non.

– Où donc est-il ?

– M. le duc l’a serré dans un petit coffret de bois de sandal qui renferme divers papiers et des valeurs, billets de banque ou actions industrielles.

– Et ce coffret est dans le secrétaire ?

– Non.

– Où l’a-t-il donc placé ?

– Sur une table qui lui sert pour écrire et qui est à côté de la cheminée de son cabinet de travail.

– Très bien, dit Rocambole.

Il demeura pensif un moment.

– Est-ce que son coffret demeure là habituellement ? demanda-t-il.

– Quelquefois. Quelquefois aussi, le duc le remet dans le secrétaire. Mais il est ce matin sur la table et le duc est trop agité pour s’en occuper.

– As-tu une double clef du coffret ?

– Parbleu !

– À merveille !

– Que faut-il faire ?

– Aller porter cette lettre d’abord, et te jeter aux genoux de mademoiselle Conception, tu sais pourquoi ?

– Bien, ensuite ?

– Ensuite tu me rapporteras la lettre de M. de Sallandrera à M. de Château-Mailly ; va…

Zampa quitta Rocambole, remonta à cheval et fila comme une flèche jusqu’à l’hôtel Sallandrera, laissant Rocambole plongé en une laborieuse méditation. Zampa demanda si le duc était levé, puis, comme on lui dit que M. de Sallandrera s’était couché fort tard et dormait probablement encore, il pria un valet de pied de monter chez mademoiselle Conception et lui demander si elle voulait le recevoir.

Conception s’était couchée beaucoup plus tard que son père, mais elle avait mal dormi et s’était levée dès le point du jour.

Elle fut si étonnée de s’entendre annoncer la visite de Zampa, qui insistait pour être introduit auprès d’elle, qu’elle ordonna à sa femme de chambre de l’introduire. Conception avait toujours eu, cependant, une sorte d’aversion pour Zampa. Elle le considérait comme l’âme damnée de don José, du vivant de ce dernier, et ce n’avait jamais été sans répugnance qu’elle l’avait vu s’approcher d’elle. Mais un sentiment de curiosité domina chez elle, en ce moment, cette répulsion qu’il lui inspirait, et elle le reçut.

Zampa entra humble et rampant, comme toujours, et salua profondément mademoiselle de Sallandrera. Puis il jeta un regard à la femme de chambre, et Conception comprit qu’il désirait être seul avec elle.

D’un signe, elle renvoya sa camériste.

– Mademoiselle, dit Zampa, lorsqu’il se trouva seul en présence de la jeune fille, c’est un grand coupable que le remords poursuit, et qui vient implorer votre miséricorde et son pardon.

Et Zampa se mit à genoux.

– Quel crime avez-vous donc commis, maître Zampa ? demanda la jeune fille stupéfaite.

– J’ai trahi mademoiselle.

– Vous m’avez… trahie ?

– Oui, fit-il humblement.

– Comment l’auriez-vous pu ? demanda-t-elle avec hauteur… avez-vous jamais été à mon service, par hasard ?

– Je servais don José.

– Eh bien ?

– Et don José m’avait fait l’espion de mademoiselle.

– Ah ! fit-elle avec dédain.

– J’étais dévoué à mon maître, poursuivit Zampa, je me serais fait hacher pour lui ; ce qu’il m’ordonnait, je l’accomplissais aveuglément.

– Et vous m’avez… espionnée ?

– Si mademoiselle veut me le permettre, je vais lui expliquer comment.

– Dites, fit Conception.

– Don José savait que mademoiselle ne l’aimait pas, et que ce ne serait que pour obéir à son père…

– Après ? dit la jeune fille.

– Il savait, ou il avait cru deviner que mademoiselle en aimait… un autre…

Conception tressaillit, se redressa et toisa dédaigneusement Zampa.

– Don José, poursuivit le valet, m’avait chargé de rôder, le soir, aux environs de l’hôtel…

La jeune fille pâlit.

– Il était persuadé que si mademoiselle ne l’aimait pas, c’est qu’elle aimait peut-être M. de Château-Mailly.

– C’est faux ! dit vivement Conception.

– Or, continua le Portugais, un soir que j’étais sur le boulevard des Invalides…

Il s’arrêta, Conception se prit à trembler.

Zampa poursuivit :

– Un homme descendit de voiture, vers le quai, remonta le boulevard à pied, et s’arrêta à la petite porte des jardins de l’hôtel. Le nègre de mademoiselle l’attendait…

– Misérable ! exclama Conception, tais-toi !…

– Que mademoiselle daigne m’écouter jusqu’au bout, et peut-être me pardonnera-t-elle…

– Après ? dit Conception toute tremblante.

– Je vis cet homme entrer, je le vis ressortir une heure après, et…

– Et… vous le reconnûtes ?

– Non. Ce n’était pas le duc de Château-Mailly, et je ne le connaissais pas.

Conception respira.

– Le lendemain, poursuivit Zampa, je reportai le fait à don José.

– Et don José ?…

– Don José me dit : « Eh bien ! tant mieux, puisque ce n’est pas le duc… le duc que je hais de toute mon âme. Je subirais la rivalité de la terre entière plutôt que la sienne. »

– Et, demanda Conception, tu n’as pas cherché à savoir…

– Quel était cet homme ?

– Oui, balbutia Conception.

– Non, mademoiselle ; car don José a été assassiné le jour même. Mais…

Ici Zampa sembla hésiter encore.

– Parle, ordonna Conception, qui se prit à respirer.

– Mais, dit Zampa, qui parut faire un effort sur lui-même, je sais qui a assassiné mon pauvre maître…

Conception devint livide.

– Et j’ai juré de le venger !…

Mademoiselle de Sallandrera crut que le sol allait s’entrouvrir sous elle, et elle faillit tomber à la renverse. Ce laquais avait-il donc son secret ?

– Celui qui a fait assassiner don José, poursuivit Zampa, c’est M. de Château-Mailly.

– Lui ! exclama Conception.

Et sans doute elle allait s’écrier : « C’est faux ! ce n’est pas lui !… »

Mais parler ainsi, n’était-ce point se perdre elle-même ? n’était-ce point avouer à Zampa qu’elle connaissait le véritable assassin de don José ? Elle courba la tête et se tut.

– Du jour où j’ai eu la preuve de ce que j’avance, acheva Zampa, je n’ai plus eu qu’un but, qu’une pensée ardente : venger mon maître !… Et c’est pour cela, mademoiselle, que vous me voyez à vos pieds, à vos genoux, suppliant…

D’un geste, Conception ordonna à Zampa de se relever.

– Je ne sais, dit-elle, si vous êtes fou, maître Zampa, mais je ne comprends pas quel pardon je puis avoir à vous accorder… Vous ne m’avez point trahie, puisque vous serviez don José.

– Non, dit Zampa, mais j’ai osé contrefaire l’écriture de mademoiselle.

– Mon écriture !…

– Et je me suis présenté chez M. de Château-Mailly avec une prétendue lettre de vous.

– Comment ! pourquoi ? dans quel but ? demanda vivement Conception.

– Dans le but d’entrer à son service.

– Et… il vous a pris ?

– Je suis son valet de chambre.

Un éclair d’indignation passa dans le regard de la fière Espagnole. Un instant elle fut sur le point de montrer la porte à cet homme et de lui dire : « Sortez ! je vous ferai chasser

de chez le duc… »

Mais elle se contint. Zampa n’avait-il point une partie de son secret, puisqu’il avait vu entrer un homme le soir, par la porte des jardins de l’hôtel ?

Un homme que son nègre avait pris par la main, et qui, on n’en pouvait douter, était attendu par elle.

Et Conception ne répondit pas d’abord, et puis elle regarda Zampa et lui dit :

– C’est bien, je ne détromperai point le duc, mais que prétendez-vous faire chez lui ?

– Venger don José.

– Comment ?

– En empêchant le duc d’obtenir la main de mademoiselle.

– Il y songe donc encore ? fit Conception, qui se reprit à trembler.

– Plus que jamais ! dit Zampa.

Conception frissonna jusqu’à la moelle des os.

II

Zampa poursuivit :

– Le duc de Château-Mailly songe toujours et plus que jamais à obtenir la main de mademoiselle ; et si j'osais raconter…

– Osez ! dit Conception avec une énergie subite.

– Je pourrais démontrer aisément quelle est l'infamie de cet homme.

Conception regarda Zampa avec une sorte de stupeur. Comment le duc de Château-Mailly pouvait-il être un infâme ?

Mais le bandit avait su imprimer à sa physionomie un tel cachet de franchise et de bonne foi que la jeune fille en fut frappée.

Il reprit :

– Au nom du ciel, mademoiselle, veuillez m'écouter jusqu'au bout.

– Parlez, dit Conception.

– La comtesse Artoff et le duc de Château-Mailly se sont concertés, il y a huit jours, pour trouver un moyen d'arriver de nouveau jusqu'à vous.

– La comtesse Artoff ?

– Ah ! dit Zampa, c'était avant la catastrophe.

– Quelle catastrophe ?

– C'est juste, poursuivit Zampa, mademoiselle est à Paris depuis hier et ne sait rien de ce qui est arrivé.

– Eh bien ! qu'est-il donc arrivé ? demanda Conception.

– Le comte a tout su.

– Quoi ! tout ?

– La conduite de sa femme, ses intrigues avec M. Roland de Clayet…

Ces mots plongèrent Conception dans la stupeur.

– Un duel s'en est suivi.

– Un duel !…

– C'est-à-dire que le comte est devenu fou sur le terrain, tant il aimait sa femme, qui, elle, ne l'aimait pas comme vous voyez, et le duel n'a pas eu lieu.

– Mais tout cela est affreux, inouï ! exclama la jeune fille, qui, jusque-là, avait eu la meilleure opinion de Baccarat.

– Oh ! attendez donc, dit Zampa, vous allez voir… Il paraît que la comtesse et le duc ont été… très liés… C'était tout simple, le duc et le comte sont amis intimes. La comtesse, en bonne amie qu'elle était, avait voulu vous marier avec le duc… Mais vous allez voir…

Et Zampa fit une pause.

– Après ? dit Conception avec impatience.

– Le comte était un soir chez lui, il y a huit ou dix jours de cela, quand arriva la comtesse, toute seule, bien voilée, pliée dans un grand châle. J'étais dans un cabinet de toilette voisin du fumoir de M. le duc, et je pus entendre leur conversation.

– Ah ! que dirent-ils ?

– D'abord la comtesse se jeta sans façon dans un fauteuil, se laissa prendre les deux mains, et dit au duc :

« – Mon petit, ce matin il m'est venu une assez belle idée…

« – Laquelle ? demanda le duc.

« – Celle de te faire Grand d'Espagne.

« – Bon, tu l'as eue déjà, et tu vois que nous n'avons pas réussi.

« – Mais don José vivait.

« – C'est juste.

« – À présent qu'il est mort, grâce à mon idée, cela ira tout seul.

« – Voyons l'idée ?

« – Tu as des parents en Russie ; l'un est le voisin du comte. Nous allons supposer une bonne petite lettre venant de lui, te révélant un prétendu mystère de famille et te prouvant clair comme le jour que tu aurais le droit de t'appeler Sallandrera comme le père de Conception.

« – Mais c'est absurde cela ! s'écria le duc.

« – Nullement. J'ai inventé une belle histoire.

« Elle se pencha alors à l'oreille du duc et lui parla longuement, mais si bas, qu'il me fut impossible d'entendre. Seulement, quand cette confidence fut faite, j'entendis le duc qui disait :

« – Ta petite histoire est jolie, mais la difficulté sera de trouver une lettre qui n'existe pas.

« – Bah !… nous trouverons un paléographe qui s'en chargera.

« En ce moment le duc sonna, et je n'entendis plus rien, acheva Zampa.

Conception était anéantie et ne répondit pas.

– Maintenant, mademoiselle, ajouta le Portugais, si vous voulez avoir confiance en moi, je vous jure que je démasquerai le duc de Château-Mailly.

Conception n’eut pas le temps de répondre. Sa femme de chambre entra et dit à Zampa :

– Son Excellence M. le duc attend Zampa.

– C’est une lettre de mon nouveau maître pour M. de Sallandrera, dit Zampa tout bas à la jeune fille, et dont je dois rapporter la réponse.

Zampa s’en alla ; mais avant de sortir il eut encore le temps de glisser à Conception ces derniers mots :

– Mademoiselle me reverra.

– Eh bien ! mon pauvre Zampa, dit le duc, qui venait de lire la lettre apportée par le valet, tu es donc au service de M. de Château-Mailly ?

– Provisoirement, monsieur le duc, car Votre Excellence sait bien que… je lui appartiens corps et âme.

– Je ferai quelque chose pour toi, répliqua le duc, en souvenir de mon pauvre don José, qui t’aimait beaucoup.

Zampa mit la main sur ses yeux et essuya une larme imaginaire.

– Mais, reprit le duc, le diable m’emporte si je sais ce que ton nouveau maître veut me dire… Je ne comprends rien à sa lettre. Au reste, voici ma réponse, porte-la-lui.

Zampa prit le billet du duc et courut rue de Surène.

Rocambole l’y attendait.

Le billet du duc fut décacheté par le même procédé avec les mêmes précautions que nous avons déjà fait connaître. Rocambole lut :

« Monsieur le duc,

« Je n’ai reçu aucune lettre de la comtesse Artoff. Il est probable que si elle m’a écrit, sa lettre est parvenue à Sallandrera après mon départ, et qu’elle me reviendra à Paris. Je ne sais de quels liens de parenté vous voulez parler, et je serais heureux que vous voulussiez bien me donner quelques explications.

« Je vous attends et ne bougerai de chez moi.

« À vous,

« Duc DE SALLANDRERA. »

Rocambole recacheta le billet, réfléchit un moment, et dit :

– Ton maître est-il habillé ?

– Je l’ai laissé en robe de chambre.

– Où met-il ses clefs de secrétaire et de coffret ?

– Elles sont habituellement dans la poche de son pantalon quand il sort, et sur la cheminée du fumoir avant qu’il s’habille.

– Très bien ; je vais te donner tes instructions.

– Je les attends.

– De deux choses l'une : ou le duc s'empressera de courir à l'hôtel Sallandrera et ne songera point à emporter le fameux mémoire du colonel, son parent, ou il voudra s'en munir comme d'une pièce à conviction.

– C'est possible…

– Alors tu vas escamoter les clefs. Il les cherchera, ne les trouvera pas et se dira : « Je les retrouverai en rentrant ou je ferai forcer la serrure du coffret. » Et il partira sans le mémoire.

– Bien. Et alors ?…

– Alors, quand il sera parti, tu détruiras le mémoire.

– Comment ?

– Par le feu.

– Je le brûlerai ?

– C'est-à-dire que tu brûleras la table, le coffret, les papiers…

– Et les billets de banque ?

– Ô vertueux imbécile !… s'écria l'homme à la polonaise. Tu les mettras dans ta poche. Est-ce que la cendre de tous les papiers du monde n'est pas de même couleur ?…

– C'est ce que je me disais.

– Tu allumeras un commencement d'incendie et tu jetteras le coffret dans le feu.

– Parfait, j'ai compris.

Le duc de Château-Mailly, enveloppé dans sa robe de chambre, se promenait à grands pas dans son fumoir, attendant avec une impatience inexprimable le retour de Zampa.

Le duc brisa vivement le cachet de la lettre qu'il lui apportait et lut. Tandis qu'il lisait, le Portugais feignit de ranger divers objets sur la cheminée et fit disparaître dans sa manche le petit trousseau de clefs. Mais le duc ne songea ni à ses clefs, ni au coffret.

– Vite ! dit-il, habille-moi, Zampa, et commande mes chevaux.

– Monsieur le duc sort ?

– Sur-le-champ.

Zampa ouvrit la croisée du fumoir qui donnait sur la cour et s'écria :

– Le carrosse de monsieur le duc !

Puis il habilla son maître, qui piétinait avec l'impatience fiévreuse d'un enfant. En moins d'un quart d'heure le duc fut habillé, descendit, se jeta dans sa voiture de gala et dit au valet de pied :

– Rue de Babylone, hôtel Sallandrera.

– Ma parole d'honneur ! murmura Zampa lorsqu'il se retrouva seul dans le fumoir de son maître, l'homme à la polonaise est superbe ! Il m'ordonne de jeter le coffret au feu, et il oublie que nous sommes en été et que la cheminée est pleine de mousse… Bah !… la mousse est sèche, elle brûle bien… M. le duc fumait des cigares ce matin ; il a ensuite cacheté une lettre, une allumette est tombée encore enflammée dans la cheminée, la mousse a pris, puis le feu s'est communiqué au tapis, du tapis à la table, de la table aux papiers. Et voilà !…

Alors Zampa ouvrit le coffret et le fouilla consciencieusement. Il prit le fameux mémoire, le jeta dans la cheminée, mit dans sa poche une dizaine de billets de banque, laissa les actions de chemin de fer qu'il n'aurait pu négocier sans danger, puis il referma le coffret et le jeta également dans la cheminée. Après quoi, il prit une allumette et mit à la fois le feu à la mousse et aux divers papiers posés sur la table ou jetés dessous dans un panier.

Cela fait, il sortit du boudoir et ferma la porte en se disant :

– Dans un quart d'heure, je crierai : « Au feu ! » et j'enverrai chercher les pompiers, car il ne faut pas laisser brûler l'hôtel tout entier. Il est assuré, et je ne veux pas ruiner les compagnies contre l'incendie.

Quand M. de Château-Mailly arriva à l'hôtel Sallandrera, le duc l'attendait dans une vaste pièce d'ameublement sévère et garnie de quelques portraits de famille, distraits de la galerie du vieux manoir espagnol.

Lorsque le jeune duc entra, le gentilhomme castillan se leva avec la dignité majestueuse d'un véritable hidalgo, alla à lui et le salua. Puis il lui indiqua un siège.

– Veuillez vous asseoir, monsieur le duc, lui dit-il.

M. de Château-Mailly était fort ému.

Cette émotion n'échappa point au duc de Sallandrera, qui se hâta de prendre la parole.

– Je vous demande mille pardons, monsieur le duc, dit-il, de ne pas m'être rendu chez vous au lieu d'attendre votre visite ; mais le deuil que je porte plus encore au fond de mon cœur que sur mes vêtements m'interdit, pour le moment du moins, de me montrer nulle part.

– Monsieur le duc, répondit M. de Château-Mailly, c'était à moi de venir vous voir.

Après ces deux phrases banales, les deux gentilshommes se saluèrent une seconde fois. Puis M. de Sallandrera continua :

– Vous me parlez d'une lettre de la comtesse Artoff ?

– Oui, monsieur.

– Cette lettre m'est parvenue sans doute à Sallandrera.

– C'est là qu'elle vous était adressée.

– Et elle sera arrivée après mon départ.

– C’est probable.

– Elle me reviendra donc à Paris ; mais il est probable que vous pourrez me dire…

– Ce qu’elle contenait, n’est-ce pas ?

– Précisément.

– Sans doute, monsieur le duc.

Et M. de Château-Mailly raconta cette histoire que nous savons déjà, et qui établissait, au dire du colonel de Château-Mailly, qu’ils étaient Sallandrera en ligne directe.

Le duc écouta avec une sorte de stupeur.

– Mais tout cela est étrange ! s’écria-t-il enfin.

– Étrange, en effet, monsieur.

– Et je crois rêver…

– Je l’ai cru pareillement.

– Monsieur, dit le duc, à Dieu ne plaise que je mette votre parole un seul instant en doute, mais vous comprenez très bien une chose…

– Je vous écoute, monsieur.

– Êtes-vous bien sûr de n’être point mystifié ?

– Par exemple !…

– Et qui sait si votre parent, dont je serais curieux, du reste, de lire la lettre, n’a pas voulu se moquer de vous ?

– Monsieur, répondit le jeune homme, ce soir, demain au plus tard, l’estafette envoyée à Odessa pour en rapporter les deux pièces dont je vous parle sera de retour à Paris. Quant à la lettre de mon parent, je vous demande dix minutes…

Le duc se leva et fut reconduit jusqu’à la porte par M. de Sallandrera.

Le jeune homme gagna rapidement sa voiture et dit à son cocher :

– À l’hôtel, et ventre à terre ! (Puis il murmura à part lui :) C’est bizarre… le duc n’a pas l’air de me croire.

En effet, don Paëz, duc de Sallandrera, en proie à une sorte d’émotion subite, s’était laissé tomber dans son fauteuil, après le départ de M. de Château-Mailly.

– Tout cela est inouï, bizarre, inexplicable, murmurait-il. Comment ce que le duc avance peut-il être vrai, alors que dans nos papiers de famille, dans nos traditions, rien ne fait mention d’un pareil événement ?… Et cependant, si cela était… si ces deux pièces existent réellement…

À cette pensée, le vieil hidalgo se redressa de toute sa hauteur.

– Oh ! mais alors, dit-il, Sallandrera n’est pas mort, Sallandrera ne mourra point, et ce noble nom conservera son pur éclat à travers les siècles. Alors, Conception épousera le

duc, il le faut, il le faut absolument !

Et comme le duc prononçait ces paroles à mi-voix, la porte s'ouvrit. Conception se montra sur le seuil.

– Entrez, ma fille, dit le duc d'un ton solennel.

La jeune Espagnole tressaillit d'effroi en voyant le visage radieux de son père.

– Venez, poursuivit le duc, venez vous asseoir là, près de moi. Je veux vous donner une grande nouvelle, ou du moins un grand espoir.

Conception le regarda, étonnée. Le duc la prit par la main et la fit asseoir auprès de lui sur un sofa.

– Conception, dit-il, tel que vous me voyez, je viens de rajeunir de vingt années.

– Vous, mon père…

– Si l'événement prédit se réalise, si on ne m'abuse point…

– Eh bien ! mon père ?…

– Eh bien ! au lieu de descendre dans la tombe le front pâle et l'âme en deuil, comme un homme qui meurt sans postérité et voit s'éteindre sa race, Dieu m'accordera peut-être une longue vie et me permettra de voir de jeunes héritiers de mon nom, issus de vous et…

– Mon père, interrompit Conception, qui, sans deviner toutefois la vérité, comprit cependant que le duc lui avait choisi un époux, vous oubliez que vous êtes le dernier des Sallandrera et que… les femmes…

– Vous vous trompez, mon enfant.

– Je… me… trompe ?…

Et Conception se prit à trembler et regarda son père avec effroi.

– Oui, dit le duc, il y a, paraît-il, de par le monde, à Paris même, un homme qui est Sallandrera par le nom et par la race comme vous et moi… Cet homme, s'il peut me prouver notre commune origine, il faudra qu'il soit votre époux, Conception, il le faudra !

– Mon père !

– L'honneur et la continuation de notre race avant tout, ajouta le vieil hidalgo avec l'égoïsme despotique de l'homme esclave de ses traditions.

Conception se sentit défaillir et sa voix tremblante expira dans sa gorge. En ce moment on entendit le bruit d'une voiture entrant au grand trot dans la cour. Une minute s'écoula, des pas se firent entendre dans l'escalier, puis dans les antichambres et un valet ouvrit la porte à deux battants.

Un homme se montra sur le seuil.

À sa vue, Conception recula, prise de vertige. C'était le duc de Château-Mailly.

– Le voilà !… murmura l'hidalgo avec un accent de triomphe.

Mais le jeune duc était pâle et défait, et tout en lui trahissait une violente agitation.

III

M. de Château-Mailly était si pâle, si bouleversé, que le duc de Sallandrera pressentit quelque catastrophe.

– Mon Dieu ! monsieur le duc, lui dit-il, vous serait-il arrivé quelque chose ?

Le duc salua Conception et sentit à sa vue tout son sang affluer à son cœur.

M. de Sallandrera fit un signe amical à sa fille.

Conception rendit au jeune duc son salut et alla s'asseoir à quelques pas.

M. de Château-Mailly, debout et muet au milieu du salon, semblait attendre que M. de Sallandrera voulût bien l'interroger.

– Qu'est-ce donc, monsieur le duc ? demanda de nouveau ce dernier.

– La lettre est brûlée… balbutia enfin M. de Château-Mailly.

– Brûlée !…

– Avec tout ce que renfermait un coffret dans lequel je l'avais placée.

– Monsieur le duc, dit M. de Sallandrera, veuillez vous expliquer.

M. de Château-Mailly fit un effort, retrouva sa présence d'esprit et dit rapidement :

– La lettre du colonel de Château-Mailly, mon parent, avait été placée dans un coffret où je serrais d'ordinaire diverses valeurs. Ce coffret était sur une table, auprès de la cheminée, dans un cabinet de travail que j'ai quitté pour accourir ici. À mon retour, j'ai trouvé mon hôtel envahi par des soldats et des pompiers. Le feu s'était déclaré dans ce même cabinet de travail et tous les objets qu'il renfermait étaient déjà la proie des flammes…

– Mais enfin, demanda le duc, le feu est-il éteint ?

– Oui. Mais que m'importe ! j'aurais préféré que mon hôtel brûlât tout entier plutôt que de voir anéantir…

Le duc s'arrêta et essuya son front inondé de sueur.

– Achevez, dit M. de Sallandrera.

– Plutôt que de voir anéantir ce mémoire, écrit par mon parent, le colonel de Château-Mailly.

– Comment ! s'écria le duc, le mémoire…

– Brûlé !… avec un coffret dans lequel il se trouvait parmi quelques valeurs industrielles et des billets de banque…

Le duc s’exprimait avec un accent de vérité, avec une douleur réelle qui convainquirent M. de Sallandrera.

– Eh bien ! mais, dit l’hidalgo, consolez-vous, mon cher duc, le mémoire de votre parent n’est point la lettre de mon aïeul, mort depuis un siècle, encore moins la déclaration de l’évêque de Burgos, trépassé comme lui ; votre parent est encore de ce monde, il peut écrire de nouveau ce qu’il a écrit.

– Oh ! certes, dit le duc, dont la poitrine se gonfla de joie et d’orgueil. D’ailleurs, ajouta-t-il, le messager envoyé à Odessa par la comtesse Artoff ne peut tarder d’arriver. Il y a quinze jours qu’il est parti.

M. de Sallandrera regarda sa fille.

Conception, assise à l’autre extrémité du salon, était pâle, agitée et baissait les yeux. Le noble hidalgo crut à une émotion toute naturelle et bien légitime, en présence de l’homme qui, elle avait dû le comprendre, serait probablement son mari avant peu.

Puis il tendit la main à M. de Château-Mailly.

– Monsieur le duc, lui dit-il, est-il besoin de vous dire qu’entre gens comme nous une parole échangée…

– Mieux vaut, interrompit M. de Château-Mailly, que tous les parchemins du monde.

– C’est vrai. Eh bien ! apportez-moi ces deux lettres, ajouta-t-il tout bas, et comme s’il n’eût pas voulu que Conception l’entendît, et…

Il s’arrêta et regarda de nouveau sa fille.

Mademoiselle de Sallandrera avait toujours les yeux baissés, et paraissait étrangère à la conversation de son père avec M. de Château-Mailly.

– Et… ? demanda ce dernier, frémissant d’impatience et d’espoir.

– Vous serez mon fils, murmura le duc, qui appuya un doigt sur ses lèvres et se leva en même temps, comme s’il eût voulu indiquer à M. de Château-Mailly qu’il ne devait pas prolonger sa visite.

Le jeune duc comprit, salua, s’inclina devant Conception, qui, levant les yeux sur lui, l’enveloppa d’un regard froid et presque dédaigneux, et sortit sur-le-champ.

Sans doute le duc de Sallandrera allait s’approcher de sa fille et lui faire ce que, en termes matrimoniaux, on appelle une *ouverture ;* mais en ce moment la duchesse entra, et avec elle une vieille dame connue dans le monde parisien sous le nom de la baronne de Saint-Maxence.

La baronne était très bavarde, très riche, très prude, dame patronesse de toutes sortes de fondations pieuses, et elle venait voir fort souvent la duchesse de Sallandrera.

La subite arrivée de ce personnage ferma donc la bouche au duc à propos de M. de Château-Mailly et permit à Conception de respirer, car la pauvre jeune fille était au supplice depuis quelques minutes.

La baronne accabla le duc de ses compliments de condoléance sur la perte de don José ; elle parut s’intéresser beaucoup à Conception ; puis, comme cette dernière demeurait

froide et réservée, la conversation prit une direction opposée. En un quart d'heure la loquace baronne eut mis la famille espagnole au courant des médisances de salon les plus récentes, des cancans distingués les plus nouveaux ; elle parla du mariage du prince K…, des funérailles du maréchal…, du duel du marquis napolitain F… puis, en chroniqueur qui sait son métier et la valeur d'une anecdote scandaleuse, elle termina sa petite revue des salons par l'histoire du comte Artoff.

– À propos, dit-elle avec beaucoup de tristesse et une mélancolie hypocrite, vous savez que ce pauvre comte Artoff est tout à fait fou.

– Que dites-vous ? exclama le duc.

– Comment ! dit la duchesse, le comte est devenu fou ?

– À lier, madame.

– Mais comment ? quand ?

– Il y a huit jours, à sept heures du matin, dans le bois de Vincennes, au moment où il allait se battre.

– Avec qui donc, mon Dieu ?

– Avec M. Roland de Clayet.

– Qu'est-ce que ce monsieur ? demanda le duc.

– C'était son rival.

– Le rival du comte ! quelle plaisanterie nous faites-vous donc là, madame ? s'exclama la duchesse, interdite.

– Mais, grand Dieu ! répondit la baronne, on voit bien que vous revenez d'Espagne et ne savez absolument rien.

– Mais, rien, en effet, dit le duc.

– Eh bien ! la comtesse Artoff, cette femme qui nous a tous étonnés, était une abominable coquine.

Le duc et la duchesse laissèrent échapper une exclamation d'étonnement, presque d'incrédulité ; mais la baronne, oubliant peut-être un peu trop la présence de Conception, leur raconta l'histoire dans ses moindres détails et les plongea dans la stupeur.

M. de Sallandrera surtout paraissait consterné.

– Madame, dit-il tout à coup, et au moment où la baronne s'apprêtait à prendre congé, pourriez-vous me dire quel jour le comte Artoff est devenu fou ?

– Jeudi dernier.

– C'est aujourd'hui jeudi, pensa le duc, il y a donc huit jours. C'est bizarre…

Quand la baronne fut partie, Conception, qui était demeurée silencieuse, dit au duc :

– Mon père, est-ce que M. de Château-Mailly ne vous a pas dit que la comtesse Artoff vous avait écrit à Sallandrera ?

– En effet, dit le duc, qui ne songea point à se demander comment sa fille pouvait être

au courant de ce détail. Pourquoi cette question, mon enfant ?

– Mais, répondit mademoiselle de Sallandrera, parce qu'il y a quelque chose de fort étonnant dans tout cela.

– Quoi donc ?

– Il est probable que si la comtesse Artoff vous a écrit pour vous parler de M. de Château-Mailly, elle l'a fait avant jeudi dernier. Il y a donc au moins neuf jours qu'elle vous aurait écrit, et il n'y a que cinq jours que nous avons quitté Sallandrera. Comment n'avez-vous pas reçu cette lettre ?

Le duc tressaillit et oublia, tant cette observation concordait avec sa propre pensée, de demander à Conception comment elle savait tant de choses.

– En effet, dit-il, c'est bizarre.

– Il y a quelque chose de plus bizarre encore, poursuivit Conception avec fermeté, c'est cette coïncidence d'un incendie chez le duc, précisément au moment où il retourne y chercher un papier que le feu s'empresse de dévorer.

Cette fois, M. de Sallandrera sentit un doute poignant pénétrer en lui.

– Et puis, acheva Conception qui se leva pour se retirer, convenez, mon père, que si la comtesse Artoff est réellement cette femme perdue dont vient de parler madame de Saint-Maxence, ses petites histoires généalogiques qu'elle rapporte de la Russie méridionale pourraient bien être de pures fictions, comme sa haute vertu.

Et Conception sortit, laissant le duc de Sallandrera anéanti par ces dernières paroles.

Une heure après, le nègre de mademoiselle Conception de Sallandrera jetait à la petite poste le billet suivant, adressé au jeune marquis Albert-Frédéric Honoré de Chamery.

Ce billet, que Rocambole reçut à cinq heures et demie, au moment où il revenait du Bois, était ainsi conçu :

« Mon ami,

« Surtout venez ce soir. Un grand danger nous menace de nouveau : un imposteur essaie de capter la confiance de mon père et de lui persuader qu'il a dans ses veines du sang des Sallandrera.

« Si vous ne venez à moi, si vous ne me conseillez et ne me soutenez, mon père est homme à obéir à ses préjugés de race et à me sacrifier sans remords.

« Venez, venez, venez !

« CONCEPTION. »

– Tiens ! dit Rocambole à sir Williams, à qui il venait de lire ce billet, il paraît que Zampa s'est acquitté de sa commission en maître. Conception est déjà persuadée que Château-Mailly est un misérable, et ce n'est certes pas moi qui la détromperai.

L'aveugle hocha négativement la tête, puis il écrivit :

– *Vous êtes un niais, mon neveu.*

– Bah ! que faut-il donc faire ?

– *Voici vos instructions.*

L'aveugle écrivit dix lignes sur son ardoise, et les passa à Rocambole.

Celui-ci les lut, les relut, parut les méditer, et finit par dire :

– Je ne comprends pas ; mais enfin, puisque je suis habitué à exécuter les ordres sans les discuter, j'obéirai.

Un sourire de satisfaction effleura les lèvres de sir Williams, et le marquis de Chamery le quitta pour aller demander à dîner à sa prétendue sœur la vicomtesse Fabien d'Asmolles.

À minuit, le marquis était au boulevard des Invalides, trouvait le négrillon sur le seuil de la petite porte des jardins, et le suivait, comme la veille, jusqu'à l'atelier de Conception. Cette fois, la jeune fille ne demeura point immobile et clouée par l'émotion sur son siège ; non, le sang espagnol s'était rallumé chez elle à l'imminence du péril, en perspective d'une lutte probable.

Rocambole lui trouva l'œil brillant d'une énergie un peu fiévreuse, bien qu'elle affectât un grand calme. Elle courut à lui, prit sa main et lui sourit.

– Ah ! venez, lui dit-elle, et vous allez voir si réellement il n'y a pas de vrais misérables en ce monde.

– Des misérables ! fit Rocambole surpris.

– Oui, des misérables !

– Mais… leurs noms ?

– Oh ! il n'y en a qu'un… ou plutôt il y a une femme et un homme.

– Quelle est cette femme ?

– La comtesse Artoff.

Conception s'attendait, sans doute, à entendre le marquis lui dire : « Ah ! ne prononcez pas le nom de cette créature. »

Mais Rocambole murmura au contraire :

– Vous aussi vous l'accusez et croyez à son crime. Pauvre femme !

– Comment ! s'écria Conception, vous ne croyez pas, vous ! Vous doutez !

– Oui, dit-il avec tristesse, je crois que le monde est souvent injuste et que parfois il condamne un innocent. Mais, ajouta-t-il, comme je ne puis vous fournir aucune preuve de ce que j'avance, dites-moi maintenant le nom de l'homme qui mérite selon vous l'épithète de misérable.

– Cet homme, dit Conception, c'est le duc de Château-Mailly.

– Lui ! le duc ? exclama le marquis jouant merveilleusement l'étonnement.

– Lui ! le duc de Château-Mailly, répéta froidement Conception.

– Mais vous n'y pensez pas, s'écria Rocambole, mais vous perdez la tête, Conception ! … Le duc est le type le plus pur du parfait gentilhomme. Il a le noble et grand cœur de sa race.

Conception interrompit, d'un geste impérieux, cet éloge du duc de Château-Mailly auquel Rocambole allait s'abandonner complaisamment, sans doute par ordre de sir Williams. Puis elle lui dit :

– Écoutez-moi, écoutez-moi, sans m'interrompre, jusqu'au bout. Me le promettez-vous ?

– Soit. Parlez…

Alors Conception raconta naïvement à Rocambole ce que Rocambole savait mieux qu'elle-même, c'est-à-dire l'histoire de la généalogie du duc de Château-Mailly, histoire inventée, selon elle, par la comtesse Artoff, et la lettre de cette dernière, que le duc de Sallandrera n'avait point reçue, et le mémoire du colonel de Château-Mailly, qu'on prétendait avoir été, le matin même, la proie des flammes.

Elle s'arrêta un moment à cet endroit de son récit, sans avoir dit encore un seul mot de Zampa, et elle regarda son interlocuteur.

Rocambole avait paru écouter avec beaucoup d'attention, et sa physionomie avait tour à tour exprimé l'étonnement, la surprise et une vive douleur.

– Mon Dieu ! lui dit-il alors, mais je ne vois dans tout cela qu'une chose, c'est que M. de Château-Mailly, déjà si digne d'obtenir votre main, a maintenant un titre indiscutable et sacré…

– Mais, s'écria Conception, l'interrompant vivement, vous croyez donc à cette fable ?

– Une… fable… c'est une fable ?

– Oui, dit la jeune fille. Écoutez encore, écoutez et vous verrez…

Et Conception raconta à Rocambole son entrevue du matin avec Zampa, et Rocambole lui prêta la même attention.

Elle s'attendait à voir celui-ci exprimer son indignation en termes énergiques, mais, cette fois encore, elle fut trompée dans son espérance. Rocambole lui dit avec tristesse, mais avec calme :

– Qu'est-ce que Zampa ? un valet. Qu'est-ce que le duc ? un gentilhomme. Il se peut que le valet dise la vérité ; mais moi aussi je suis gentilhomme, mademoiselle, et avant de croire qu'un gentilhomme est un imposteur, j'ai besoin d'un témoignage plus honorable que celui d'un laquais.

Conception tressaillit, et jeta un regard épouvanté à Rocambole.

– Mais tout cela pourrait donc être vrai ? s'écria-t-elle.

– Hélas !…

– Et si c'était faux ?… si, en effet, le duc est un imposteur ?

– Je le démasquerais !…

– Mais, murmura-t-elle en baissant les yeux et d’une voix qui tremblait d’émotion, si le valet avait menti ?…

Rocambole passa la main sur son front, sembla faire un effort suprême, et puis il répondit :

– Tenez, écoutez-moi, Conception, si le duc a dit vrai, s’il est digne de votre main, il faut obéir à votre père…

La jeune fille jeta un cri étouffé, cacha sa tête dans ses mains et fondit en larmes.

Alors, le faux marquis se pencha sur elle, lui mit un baiser au front, et murmura :

– Adieu… à demain… je reviendrai demain encore… et je vous apporterai peut-être le moyen de savoir la vérité… cette vérité dût-elle être mon arrêt de mort…

Il étouffa un soupir et sortit, laissant Conception abîmée dans sa douleur et pleurant à chaudes larmes.

IV

Nous avons laissé maître Venture s’esquivant avec précaution de la maison de Murillo la Jambe-de-Bois, qu’il venait de pendre après l’avoir étranglé, dans l’intention bien évidente de faire croire à un suicide.

Maître Venture gagna la frontière à pied, marchant d’un pas alerte et sifflotant une ariette, comme un bon bourgeois qui revient du spectacle. Les premiers rayons du soleil l’atteignirent à cette limite extrême des Pyrénées qui séparent la France de l’Espagne.

Il franchit le fossé, s’assit sur une pierre française et murmura :

– À présent, comme j’ai un passeport bien en règle, au nom de M. Jonathas, je puis me donner du bon temps, et n’ai nul besoin de courir.

Venture était vêtu d’un gros paletot marron bien chaud, d’un manteau, d’un pantalon noir, coiffé d’une casquette de voyage et chaussé de grandes bottes fourrées.

– Ce costume est beaucoup trop chaud pour voyager à pied, se dit-il, je vais chercher un gîte et attendre le passage de la malle-poste.

Venture se souvenait que, la nuit précédente, il avait vu au bord de la route qui descendait en rampes brusques jusqu’à Bayonne une petite maison blanche ayant au-dessus de sa porte la traditionnelle branche de houx qui indique une auberge. Cette maison était à une lieue environ de la frontière.

Venture en prit le chemin et y arriva en moins d’une demi-heure.

L’auberge était tenue par deux honnêtes montagnards, l’homme et la femme. La femme s’occupait de la maison, donnait à boire et à manger aux voyageurs. L’homme cultivait le jour quelques perches de terre et de vignoble. La nuit il se livrait à la contrebande.

Sur les deux versants des Pyrénées, la contrebande est si bien une profession qu’elle est tenue à honneur dans les classes populaires. On aime le contrebandier, autant et plus qu’à l’Opéra-Comique. L’homme lui prête sa carabine même, la femme le cache sous son lit, les enfants lui servent de guide, s’il vient à s’égarer.

On hait le douanier. S’il poursuit le contrebandier, on cherche à lui en faire perdre la trace. S’il vient blessé, sanglant, à demi mort frapper à une porte la nuit, on feint de dormir, et on ne lui répond pas.

Maître Venture, qui, nous l’avons dit, parlait le français et l’espagnol avec la même facilité, connaissait à fond ces mœurs-là.

Il frappa donc hardiment à la porte de la petite auberge.

La femme vint ouvrir et fut quelque peu étonnée de voir arriver chez elle, à cette heure matinale, un homme aussi bien et aussi chaudement vêtu. D’autant plus que Venture était à

pied et paraissait venir d’assez loin. Mais le bandit posa un doigt sur ses lèvres d’une certaine façon significative, et la femme de l’auberge demeura persuadée qu’elle avait affaire à un contrebandier.

Venture entra dans l’auberge.

– La petite mère, dit-il à la femme, en espagnol, et jetant son manteau dans un coin, on ne bavarde pas chez vous ?

– Jamais, camarade.

Et la femme posa à son tour deux doigts sur sa bouche, ce qui était, pour le faux contrebandier, un signe maçonnique.

– *Amigo !* ajouta-t-elle.

Venture ôta son paletot, comme il s’était débarrassé de son manteau. Puis il demanda un rasoir, que la femme se hâta de lui apporter, et il coupa ses favoris et sa barbe. Cela fait, il avisa, suspendues à une poutre, une veste, une culotte et des guêtres en drap brun, telles qu’en portent les paysans basques un peu aisés, et il demanda :

– Combien voulez-vous de tout cela, petite mère ?

Sans doute la cabaretière était habituée à vendre des vêtements aux contrebandiers qui avaient accroché les leurs aux broussailles, ou éprouvaient le besoin de se transformer complètement pour échapper à la vigilance des douaniers, car elle répondit sans aucune hésitation :

– Dix écus de France.

– Soit.

– Et les vôtres par-dessus le marché.

– Soit encore.

La cabaretière décrocha les habits et fit signe à Venture de la suivre. Elle le conduisit à l’étage supérieur, où l’on arrivait au moyen d’une échelle, et l’y laissa.

Dix minutes après, Venture redescendit vêtu en paysan basque, coiffé d’un béret rouge, et ayant mis dans sa ceinture son argent et la fameuse lettre qui avait coûté la vie à Murillo.

– Maintenant, dit-il en langue basque, car le drôle était né sur la frontière espagnole et se trouvait presque dans son pays, mettez la poêle au feu, ma petite mère, faites rissoler votre lard et sautez-moi une omelette dans le premier numéro.

La cabaretière alluma ses fourneaux, et bientôt Venture fut à table entre l’omelette au lard, le fromage de chèvre et une vieille bouteille de vin muscat.

Le bandit mangea comme un honnête homme qui n’a pas autre chose à faire. Le souvenir de l’infortuné Murillo ne lui arracha ni un soupir ni une larme, la pensée que sir Williams était encore de ce monde ne lui fit pas perdre un coup de dent. Il se fit servir du café, de l’eau-de-vie, fuma d’excellent tabac de contrebande et prolongea son repas pendant plusieurs heures, si bien qu’il était encore à table lorsque des claquements de fouet et le bruit lointain d’une voiture se firent entendre.

C’était la malle-poste.

Lorsqu’elle s’arrêta devant l’auberge, où postillons et conducteurs avaient coutume de faire une courte halte et de vider une bouteille, maître Venture était sur le seuil, avec l’air honnête et candide d’un brave montagnard qui a des affaires à Bayonne. Il avait un bâton sur l’épaule, et, au bout de ce bâton, un mouchoir noué en quatre, qui paraissait renfermer le léger bagage du voyageur.

– Avez-vous de la place ? cria-t-il, toujours en langue basque.

– Une, à côté de moi, dans le cabriolet, répondit le conducteur.

Malgré sa majestueuse corpulence, Venture saisit assez lestement la courroie qui sert de rampe à ces sortes de voitures, et il se hissa sur le cabriolet, où il y avait déjà un vieil Espagnol, qui portait une barbe grise et le costume de velours noir des artisans de Saragosse.

Le conducteur avala un verre de vin, remonta à son tour dans le cabriolet, et la malle-poste repartit.

– Eh bien ! dit alors Venture d’un ton jovial, quoi de nouveau, conducteur ? Il n’y a pas de bruit, en Espagne, pas de révolutions, pas d’émeutes ?

– Non, dit le conducteur ; mais, en revanche, nous venons de voir un homme pendu.

– Hein ? dit Venture.

– Un homme pendu, répéta le conducteur.

– Sur la route ?

– Non ; dans sa maison.

– Et où est-elle, sa maison ?

– À Corta.

– Oh ! je connais bien Corta, allez, fit Venture d’un air naïf, et la preuve, c’est que j’ai soupé, l’année dernière, chez le curé.

– Un bon vivant ! dit le conducteur.

– Ça ne serait pas lui, au moins…

– Oh ! non.

– Je connais des gens à Corta, poursuivit Venture. Est-ce que vous connaissez le nom du pendu ?

– C’était le directeur de la poste.

– Jésus Dieu ! s’écria Venture en se signant d’un air consterné, la Jambe-de-Bois ?

– Précisément.

– Et… il s’est pendu ?

– Cette nuit.

– Un si brave homme ! murmura Venture ; mais est-ce que vous êtes bien sûr de ça ?

– Très sûr, je l’ai vu.

– Mais pourquoi s’est-il pendu ?

– Ça doit être de chagrin.

– Qui sait ?… dit le bandit avec hardiesse, peut-être qu’on l’a pendu.

– Oh ! pour ça non, répondit le conducteur. Si on l’avait pendu, c’est qu’on aurait voulu le voler, et son tiroir était plein d’argent…

– Sont-ils bêtes ! pensa Venture. Allons ! décidément, je serai à Bayonne avant qu’on ait rien découvert.

Et il continua à s’apitoyer sur le sort de la Jambe-de-Bois, qu’il prétendait avoir beaucoup connu.

Quelques heures après, la malle-poste arriva à Bayonne. Venture y prit un potage et continua sa route pour Paris, où il arriva trois jours après, à la tombée de la nuit. Seulement, ce ne fut point en malle-poste qu’il fit son entrée dans la capitale.

À Étampes, Venture avait quitté ce véhicule pour un tilbury qu’il loua et qui le conduisit jusqu’à la barrière d’Ivry.

Pendant ce dernier trajet, notre homme s’était dit :

– Je n’ai pas promis à Rocambole d’arriver un jour plus tard ou plus tôt, et comme j’ai accompli lestement mon voyage, je vais me donner le temps de réfléchir jusqu’à demain. D’ailleurs, ajouta-t-il mentalement, sir Williams serait bien homme à faire surveiller les abords de mon garni, place Belhomme, et rien ne m’assure que je n’y serais point poignardé cette nuit même, à présent que j’ai la fameuse lettre. Sir Williams est homme à faire des économies.

Ce raisonnement n’était point dépourvu de justesse. Venture le corrobora par cette deuxième réflexion :

– Il est évident que j’ai bien fait, il y a sept jours, d’accepter la mission qu’on me donnait. Je n’avais pas le sou, et une affaire de cinq mille francs n’est pas à dédaigner. Mais ni sir Williams ni Rocambole n’avaient prévu que je trouverais vingt mille francs dans le sac qui renfermait la lettre. Or, vingt mille francs, c’est rond, et je pourrais bien avec cela me mettre à mon compte… Je vais garder la lettre jusqu’à demain.

Et Venture était descendu dans une auberge de la barrière, où il s’était fait servir à souper. Mais le bandit n’était pas homme à ne point s’occuper sur-le-champ de mettre ses vingt mille francs en sûreté, et, après son souper, il sortit de l’auberge.

– Je suis un peu loin de chez la veuve Fipart, se dit-il. La vieille demeure, depuis qu’elle est chiffonnière, à Clignancourt, derrière le Château-Rouge. Mais je vais prendre par la Villette et me payer un fiacre à l’heure. Elle a du bon, la veuve Fipart, et elle n’aime plus son petit Rocambole depuis qu’il la laisse dans la misère.

Venture se rendit à Clignancourt, renvoya son fiacre à la hauteur de Château-Rouge et se dirigea à pied vers un pâté de maisons à un seul étage, construites en vieux plâtras et en charpentes provenant des démolitions de Paris(1), un assemblage de huttes malpropres et plus misérables à l’œil que le dernier hameau du plus pauvre pays de montagnes.

La veuve Fipart habitait, à l’extrémité de cette petite cité, une sorte de taudis composé d’une seule pièce au rez-de-chaussée. L’étage supérieur était un grenier à fourrages, appartenant à un nourrisseur.

Il était environ dix heures lorsque Venture arriva. Une lumière tremblotait derrière les carreaux huilés de la croisée et à travers les ais disjoints de la porte.

– La vieille est chez elle, pensa Venture.

Venture frappa à la porte.

– Entrez, dit de l’intérieur une voix affaiblie, la clef est sur la porte.

Venture tourna la clef et entra. La chambre où il pénétra n’avait d’autres meubles qu’une vieille table, deux chaises boiteuses et une sorte de grabat sur lequel une vieille femme était couchée : c’était la mère Fipart. La veuve Fipart, que Venture eût été fort étonné de retrouver dans son lit s’il avait assisté trois jours auparavant à son entretien avec Rocambole sous le pont de Passy.

La veuve Fipart ressuscitée !…

Mais Venture ne savait rien, et il se contenta de lui dire :

– Ah çà, tu es donc malade, toi, la maman ?

– C’est-à-dire que j’ai été morte, répondit-elle d’une voix si faible, qu’on eût dit celle d’un trépassé revenant à minuit du cimetière pour implorer les prières des vivants.

– Morte, oh ! c’te farce !

– Ce n’est point une farce. J’ai été morte deux heures.

– Est-ce que tu es folle, la vieille ?

– Demande à ce brigand de Rocambole.

– Rocambole !… exclama Venture, qui tressaillit des pieds à la tête.

– Oui, c’est lui qui m’a étranglée.

– Étranglée !…

– Et jetée à la Seine.

– Foi de Jonathas ! je crois que tu perds la boussole, la vieille.

– Je l’ai perdue… un moment, murmura la veuve Fipart, qui crispa ses poings amaigris, mais je l’ai retrouvée.

– Tu as donc revu Rocambole ?

– J’ai senti ses doigts à mon cou, et ils serrent fort…

– Mais où ? quand ?

– Il y a trois jours, sous le pont de Passy.

Et la veuve Fipart, après avoir raconté à Venture ce que nous savons déjà de sa rencontre fortuite avec le faux marquis de Chamery, continua en ces termes :

– Quand le monstre m’a eu serré le cou, j’ai perdu connaissance et il faut présumer qu’il m’a crue morte, puisqu’il m’a jetée à l’eau. Il paraît qu’il y avait une barque sur la Seine, un bachot qui venait de Saint-Cloud et qui m’a repêchée.

– Comment ! dit Venture, tu n’es pas allée au fond ?

– Non, mes jupons m’ont soutenue d’abord, et puis le froid m’a fait revenir à moi et j’ai crié au secours. Le bachot n’était pas loin ; un homme s’est jeté à la nage et m’a repêchée.

– Tu as de la chance ! dit Venture.

– Pendant un moment, j’ai été si étourdie que je n’ai pas su où j’étais.

– Et puis, interrompit Venture, tu t’es souvenue et tu as dénoncé Rocambole ?

– Pas si bête ! dit la veuve Fipart.

– Tu l’aimes donc toujours, ce brigand ?

– Oh ! non, par exemple.

– Eh bien ! alors…

– Es-tu simple, mon pauvre Venture !… Puisque Rocambole m’a étranglée, moi, sa mère adoptive, moi, la maman Fipart à son Rocambole chéri, c’est qu’il me craignait, le drôle.

– Tiens ! c’est juste.

– Et s’il me craint, c’est que je peux lui faire du mal, et que nous pourrions compter…

– Eh ! eh ! dit Venture, tu as de la *sorbonne*, la vieille.

– Un peu, mon neveu. Alors, je me suis souvenue que le petit m’avait dit qu’il passait souvent à minuit sur le boulevard des Invalides.

– Bonne note à prendre, pensa Venture.

– Je me suis dit que j’aurais ma belle.

– C’est encore possible, ça.

– J’ai même pensé que tu pourrais me donner un jour ou l’autre un coup de main ; car, vois-tu, et quoi qu’il en dise, Rocambole m’a paru *caié*.

– C’est probable.

– Et on verrait à le faire *chanter* un peu proprement.

– On le fera chanter.

– Oh ! le gredin !… avoir voulu tuer sa mère… une femme qui l’a élevé comme un prince, qui le chérissait, fallait voir !

Pendant que la vieille bavardait, Venture s’était mis à réfléchir profondément.

– Mais enfin, reprit-il, qu’as-tu dit aux gens du bachot ?

– Que j’avais voulu me périr par misère. Alors ils ont fait une quête entre eux et ils ont réuni six francs qu’ils m’ont donnés.

– Et tu es revenue ici ?

– C’est-à-dire que je me suis traînée. En arrivant, je me suis mise au lit et j’y suis encore… mais quand je sortirai…

– Eh bien ?…

– Oh ! je retrouverai ce brigand de Rocambole, et il me le paiera !…

Venture était toujours songeur.

– Dis donc, la mère, fit-il enfin, Rocambole t’a dit que sir Williams était mort.

– Oui.

– En es-tu sûre ?

– Oh ! oui…

– Bien sûre ?

– Je suis persuadée que le gredin est calé et qu’il travaille pour son compte.

– Ah ! si j’en étais sûr… murmura Venture. Ce n’est pas Rocambole que je crains…

Il garda un moment le silence. Puis il reprit enfin :

– Dis donc, la vieille, je n’ai pas le sou. On m’a mis à la porte de mon garni, tu vas me laisser coucher dans ce coin-là, n’est-ce pas ? sur ce tas de paille.

– Comme tu voudras, répondit la veuve Fipart.

– Tu es une bonne fille, la vieille, et on te revaudra ça.

Venture se jeta sur la paille et s’adressa le monologue suivant :

– Il est évident que j’ai une fière peur de sir Williams ; mais il est évident aussi que je n’ai pas peur de Rocambole, et si j’étais sûr que sir Williams fût mort et que ce fût lui, Rocambole, qui ait écrit le bout de lettre que j’ai reçu, je me ficherais pas mal de ses menaces. Or, cette lettre me promet le pal ou un coup de poignard si je n’obéis pas. Mais rien ne m’empêche, aussi, de filer quelque part, en Angleterre, par exemple ! si le capitaine sir Williams est réellement encore de ce monde. Et puisque Rocambole m’a promis cinq mille francs pour cette lettre adressée au duc de Sallandrera, c’est qu’elle a quelque valeur. Bah !… il faut voir !…

Et Venture, qui avait décidément la bosse de la trahison, se leva, s’approcha de la table sur laquelle brûlait une chandelle, fouilla dans ses poches et en retira la fameuse lettre qui avait coûté la vie à l’Espagnol Murillo. Il hésita pendant quelques minutes encore, la tourna et la retourna dans ses doigts, en lut et relut la suscription.

– Allons, se dit-il, au petit bonheur !…

Et il brisa le cachet, retira la lettre de son enveloppe et la lut.

V

La lettre, dont Venture venait de briser le cachet après avoir longtemps hésité, était, on s’en souvient, écrite par Baccarat au duc de Sallandrera. La comtesse Artoff y mettait le duc au courant de la mystérieuse origine de M. de Château-Mailly, lui rappelait la démarche qu’elle avait faite l’année précédente, à l’effet d’obtenir pour ce dernier la main de Conception, et terminait en annonçant l’arrivée prochaine de ces deux pièces importantes, qui devaient être pour le duc une preuve incontestable de ses droits à devenir le gendre de M. de Sallandrera.

Venture relut cette lettre deux fois de suite.

– Ah çà ! se dit-il, nous ne sortirons donc jamais de cette lutte éternelle entre Baccarat et sir Williams ou son héritier Rocambole ?

Et, en effet, les noms de M. de Château-Mailly et de la comtesse Artoff étaient pour Venture un indice incontestable que Rocambole se mêlait de nouveau à leur destinée d’une façon quelconque.

– Qu’est-ce que tu lis donc là ? demanda la veuve Fipart.

– Je lis une lettre de femme, répondit-il, une femme qui m’aime…

– Ah ! murmura la chiffonnière, vous êtes donc toujours gâté par le beau sexe, monsieur Jonathas ?

– Toujours.

Et Venture souffla la chandelle et fit mine de vouloir dormir. Mais il ne ferma pas l’œil de la nuit. Loin de là, il demeura la tête dans ses mains, absorbé dans une méditation profonde.

Quand le jour vint, et que la veuve Fipart s’éveilla, elle l’aperçut assis sur la botte de paille, les yeux rivés au sol, le sourcil froncé. Un léger bruit, que fit la vieille en se retournant sur son grabat, lui fit lever la tête. Il vit la veuve Fipart éveillée, et il la regarda fixement.

– Dis donc, la vieille, fit-il enfin, est-ce que réellement tu en veux à Rocambole ?

– Oh ! le gredin !…

– Te vengerais-tu de lui ?

– Je voudrais lui manger le cœur…

Venture redevint soucieux.

– C’est que, dit-il, je connais ça, moi… Tu as un faible pour lui, et… tu pourrais bien *canner* une fois encore, pour peu qu’il t’appelât maman Fipart, la bonne maman Fipart, la maman Fipart à son petit Rocambole…

– Oh ! il n’y a pas de danger !

– Vrai ?

– Sur la tête de mon pauvre Nicolo(2), que le bandit a fait guillotiner !

– Eh bien ! dit Venture, je te jure par le *boulanger,* notre patron à tous, que Rocambole en verra de cruelles.

L’œil de la vieille étincela d’une vive joie.

– Mais, continua Venture, il faut pour cela que tu m’obéisses…

– Je ferai ce que tu voudras.

– Et que tu déménages d’ici…

– Et mes bibelots ! je ne peux pas déménager sans payer le propriétaire.

– C’est juste ; mais tu peux laisser tes bibelots.

– Ah ! mais non.

– Vieille bête !… exclama Venture, pour un lit, une chaise et deux tables qui valent bien cent sous en gros et en détail, tu t’imagines que nous allons faire les frais d’un déménagement ?

– Dame !…

Venture haussa les épaules. Puis il fouilla dans sa poche et en retira trois louis qui tombèrent sur la table.

– De l’or ! s’écria la vieille émerveillée ; tu as de l’or !…

– Parbleu.

– Mais tu disais, hier soir…

– Hier n’est pas aujourd’hui. Hier, j’avais des raisons… je voulais savoir si tu aimais toujours Rocambole.

– De l’or ! de l’or ! répétait la vieille. Avec ça, on va loin, quand on veut.

Et la veuve Fipart, qui, depuis trois jours, gardait le lit, se leva ingambe et pleine de vigueur.

– Tu comprends, poursuivit Venture, qu’il est nécessaire que M. de Rocambole, qui te croit dans l’autre monde, ne soit pas désabusé de sitôt ; sans cela…

– Oh ! il serait capable de m’assassiner.

– J’en ai peur.

Venture parut réfléchir encore.

– Cache cet or, dit-il enfin, et prends cette pièce de quarante sous.

– Pour quoi faire ?

– Tu vas aller chercher un litre de vin, du pain et de la charcuterie. Je crève de faim.

– Moi aussi, dit la veuve Fipart, qui, décidément, n’était plus malade.

Et la vieille s’attifa d’un bonnet sale, d’un vieux châle à carreaux, prit un cabas graisseux, chaussa ses sabots et sortit lestement.

Alors Venture tint, comme on dit, conseil avec lui-même.

– Évidemment, se dit-il, puisque Rocambole payait si cher cette lettre que je suis allé chercher en Espagne, c’est qu’il avait un puissant intérêt à ce que le duc de Sallandrera ne la reçût pas. Or, que dit cette lettre ? Madame la comtesse Artoff, c’est-à-dire notre bonne amie madame Baccarat, veut marier M. de Château-Mailly avec mademoiselle de Sallandrera, qui ne veut pas, soit qu’elle obéisse à sa propre volonté, soit qu’elle agisse par ordre de son père. Mais Baccarat espère que la résistance de M. de Sallandrera s’évanouira lorsqu’il apprendra que le duc de Château-Mailly est de sa famille. Très bien ; mais puisque Rocambole a voulu intercepter cette lettre, c’est qu’il ne veut pas que ce mariage se fasse. Or, pourquoi ne le veut-il pas ?

Cette question qu’il s’adressait arrêta un moment le perspicace Venture, et lui remit en mémoire une foule de choses.

– Du temps des Valets de cœur, reprit-il, le drôle était déjà un lion, un quasi vrai vicomte ; il avait des chevaux, il tournait la tête aux femmes… Qui sait s’il n’a point fait peau neuve et si, redevenu comte ou marquis, il ne songe pas lui-même à épouser mademoiselle Conception ? Ce serait fort, mais cela ne m’étonnerait pas.

On le voit, Venture avait deviné bien des choses déjà, grâce à cette lettre tombée entre ses mains. Le bandit se reprit à songer.

La veuve Fipart revint. Elle posa sur la table un pain, du saucisson, un litre de vin et deux verres.

Venture s’attabla, réfléchissant toujours.

– Dis donc, la vieille, demanda-t-il tout à coup, est-ce que réellement il avait l’air *bien ?*

– Qui ?

– Rocambole.

– Il était mis comme un prince ; il avait des diamants pour boutons de manchettes et un solitaire au doigt.

– Fichtre, quel chic !

– Il descendait le boulevard des Invalides, à pied, il est vrai ; mais je me souviens maintenant que, moi qui venais du quai, j’avais passé tout près d’un superbe coupé à deux chevaux, qui stationnait à l’entrée du boulevard.

– Très bien, murmura Venture, qui nota cette circonstance dans sa mémoire.

Et il se coupa du saucisson et se mit à manger, mais ce fut du bout des dents. Venture n’avait ni faim ni soif, et il reprit en aparté son monologue :

– Partons d’un principe, ou plutôt admettons un point de départ et supposons que Rocambole, qui a intérêt à empêcher le mariage de M. de Château-Mailly, songe lui-même

à épouser Conception. Ceci est une chose que je vérifierai plus tard, commençons par le supposer. Ceci admis, il est naturel que le drôle ait voulu intercepter la lettre de Baccarat, mais cette lettre ne signifiera plus rien le jour où les pièces qui établissent l'origine de M. de Château-Mailly arriveront. Donc, à moins que Rocambole ignore leur existence, il doit avoir pris ses mesures pour les supprimer. De tout cela, il résulte que la lutte est engagée entre Baccarat et Rocambole, et que je puis choisir. Servirai-je ce dernier ? Me remettrai-je au service de Baccarat ?

Cette option difficile préoccupa encore Venture pendant quelques secondes.

– Ma foi ! se dit-il, le plus simple est de tout placer dans la balance et de savoir ce qui pèse le plus, de Rocambole ou de Baccarat. Commençons par le premier. Si j'adresse, après l'avoir recachetée convenablement, la lettre en question à Rocambole, et qu'il ne s'aperçoive point que je l'ai ouverte, peut-être m'enverra-t-il cinq mille francs. S'il s'en aperçoit, il ne m'enverra rien du tout, et j'aurai de la chance si, à la première occasion, je ne reçois point un coup de couteau quelque part… Si enfin je puis parvenir à le trouver et à le faire *chanter,* il paiera mal… Décidément, le plateau Rocambole n'est pas très lourd. Voyons le plateau Baccarat. Il est presque probable que la comtesse Artoff ne sait pas le premier mot de la présence de Rocambole à Paris, et que ce dernier a imaginé quelque jolie combinaison contre elle. Si je vais à la comtesse, et que je la mette sur ses gardes, elle est capable de me donner cent mille francs, peut-être plus.

Ces derniers mots achevèrent de fixer l'irrésolution de Venture.

– Le plateau Baccarat est infiniment plus lourd, se dit-il. Enlevez ! c'est pesé.

Et Venture acheva son repas. Puis il dit à la veuve Fipart :

– Pas plus tard que ce soir, je vas venir te chercher pour te mettre à l'ombre.

– Hein ? fit la chiffonnière.

– C'est-à-dire te loger convenablement et t'établir à Passy ou à Chaillot, ou bien encore aux Thermes, dans de la perse et du noyer première qualité.

– J'aimerais mieux de l'*arcajou*, répondit-elle, devenue avide tout d'un coup.

– Ambitieuse ! fit Venture.

Et il embrassa l'horrible vieille et sortit.

Le quartier de Clignancourt, où les chiffonniers s'étaient agglomérés depuis quelques années, était bâti presque au milieu des champs.

Venture gagna la grande route de Saint-Ouen et rentra dans Paris par les Batignolles et la barrière Clichy. Il était assez proprement vêtu, et comme il avait rasé ses favoris et sa barbe et coupé ses cheveux, il espérait que Rocambole, si le hasard le jetait sur sa route, ne le reconnaîtrait pas au premier coup d'œil.

Venture descendit la rue d'Amsterdam, passa devant le chemin de fer de l'Ouest et s'en alla tout droit rue de la Pépinière, à l'hôtel Artoff.

Le suisse fumait sur le pas de la petite porte, les persiennes de tous les étages étaient fermées.

– Monsieur le comte est-il visible ? demanda Venture.

– Monsieur le comte est absent, répondit le suisse, qui toisa le visiteur.

– Absent de Paris ?

– Oui.

– Alors je verrai madame la comtesse.

– Madame est partie avec Monsieur.

– Diable ! murmura Venture, que cette réponse désappointait fort, est-ce vrai ce que vous me dites là ?

– Très vrai.

– Cependant, j'ai reçu une lettre de madame, il y a sept jours.

– Madame est partie depuis quatre.

– Quand reviendra-t-elle ?

– Ah ! dame ! lorsque monsieur le comte sera rétabli.

– Il est donc… malade ?

– Il est fou.

– Fou ! exclama Venture.

Le suisse crut sentir une intonation de douleur dans ce mot que le visiteur répéta et lui dit :

– Vous connaissiez donc le comte ?

– Il a été mon bienfaiteur, et j'avais peut-être un important service à lui rendre.

– Vous ?

– Peut-être.

Ces mots intriguèrent le suisse ; il fit entrer Venture dans sa loge, et il voulut le questionner. Mais Venture demeura sur le qui-vive, et comme le suisse était bavard, ce fut lui qui parla.

Au bout d'un quart d'heure, Venture fut au courant de ce drame étrange qui s'était déroulé à l'hôtel Artoff.

C'est-à-dire qu'il apprit en quelques minutes les calomnies qui avaient couru dans Paris sur la comtesse, la folie du comte perdant la tête au moment où il allait mettre l'épée à la main, et les protestations d'innocence de la malheureuse Baccarat.

Le suisse termina par cette péroraison d'un mauvais serviteur :

– On dira tout ce qu'on voudra, mais il est bien certain que si madame la comtesse n'avait pas fait des siennes, on ne le dirait pas.

Venture avait écouté tout cela avec une stupeur profonde.

Il quitta l'hôtel Artoff, en proie à une sorte d'étourdissement, mais au milieu de cet étourdissement il eut encore assez de présence d'esprit pour établir un rapprochement entre les calomnies dont on accusait Baccarat et la suppression de la lettre au duc de Sallandrera.

– Il y a du Rocambole là-dessous, se dit-il.

On le voit, Venture réunissait et rattachait un à un tous les fils de l'intrigue.

– Ma foi ! pensa-t-il, puisque Baccarat est à moitié folle et son mari tout à fait *toqué*, c'est à M. de Château-Mailly qu'il faut que je m'adresse… et c'est chez lui que je vais !

Mais comme il faisait quelques pas dans la direction de la place Beauvau, Venture eut sans doute une inspiration, car il s'arrêta tout net.

– Bah ! dit-il, j'ai toujours *travaillé* pour les autres, si je travaillais pour moi ? Le duc est capable de m'écouter et de me donner ensuite pour prix de mes révélations une misère, un ou deux billets de mille francs, par exemple… Allons donc ! Tiens ! ajouta-t-il, je crois qu'il me vient du génie, et j'ai envie, moi aussi, de me mettre de la partie. Qui sait ? Je serai peut-être en passe de vendre la main de mademoiselle Conception à M. de Château-Mailly.

Et Venture, au lieu de continuer son chemin, entra dans un café qui faisait le coin de la rue de la Pépinière et du faubourg Saint-Honoré. Avait-il besoin de réfléchir encore ? On aurait pu le penser, si, après avoir demandé un verre de bière, il n'eût dit au garçon :

– Donnez-moi l'*Almanach des vingt-cinq mille adresses.*

« Je veux savoir où demeure M. le duc de Sallandrera, pensa-t-il.

Le garçon apporta l'énorme volume, et Venture, après avoir patiemment cherché, trouva cette indication :

M. le duc de Sallandrera, Grand d'Espagne, rue de Babylone, 108.

– 108, se dit-il, le numéro 108 doit faire le coin de la rue et du boulevard des Invalides. Parbleu ! voilà qui s'emmanche comme un poignard dans sa gaine…

« Maman Fipart a rencontré, à deux heures du matin, Rocambole sur le boulevard des Invalides. Le drôle venait de l'hôtel Sallandrera… mais…

Ce *mais* était gros d'hypothèses et replongea Venture dans ses méditations.

– Un homme qui a des diamants à sa chemise et un solitaire à son doigt, continua-t-il *in petto,* ne va pas à pied, et il est incontestable que le coupé qu'a vu maman Fipart lui appartenait. Or, si Rocambole sortait de l'hôtel Sallandrera, pourquoi sa voiture l'attendait-elle si loin sur le quai ? Évidemment, il en sortait *incognito* et par une petite porte. Donc Rocambole est l'amant de mademoiselle Conception et je comprends tout, maintenant.

Venture avait trouvé ou croyait avoir trouvé le nœud gordien de l'intrigue, mais le trouver n'était pas l'unique difficulté, il fallait le trancher.

Le bandit continua à part lui et avec beaucoup de raison :

– Baccarat était plus forte que Rocambole, et sir Williams lui-même, à preuve la perte douloureuse que celui-ci a faite de sa langue, dans la dernière campagne : mais il paraît que Rocambole a fait des progrès puisqu'il vient, à son tour, de rouler Baccarat. Or, s'il a roulé Baccarat, le duc de Château-Mailly ne doit pas lui peser grand-chose, d'autant plus que ces honnêtes gens ne sont jamais forts et ne veulent jamais croire au mal, par cette raison stupide qu'ils sont, eux, incapables de le faire. Si je vais raconter tout cela à M. de Château-Mailly, ou il ne me croira pas, ou il voudra faire ses affaires lui-même. Il sera battu à plate couture, et j'aurai mon règlement de compte avec Rocambole. Ceci ne fait pas mon affaire. Je veux servir le duc sans qu'il le sache. Il paiera après. Le difficile est de m'introduire chez lui.

Venture, tout en réfléchissant ainsi, prit un journal et feignit de lire ; mais tout à coup il tressaillit et son regard distrait fut attiré par une annonce conçue en ces termes :

On demande un cocher anglais pouvant dresser des chevaux de sang et conduire un carrosse à grandes guides. S'adresser à l'hôtel de Château-Mailly, place Beauvau.

– Mais je parle l'anglais comme John Bull lui-même, pensa Venture, et j'ai été cocher pendant dix ans ! Je veux entrer aujourd'hui même au service de M. le duc, et ce n'est pas seulement son carrosse de gala que je lui mènerai à grandes guides, c'est sa voiture de noces !

Rocambole avait-il donc enfin trouvé un adversaire sérieux, et allait-il succomber dans la lutte ?

VI

Deux jours après son entrevue avec M. le duc de Sallandrera, le jeune duc de Château-Mailly vit entrer Zampa chez lui vers dix heures du matin – l'heure ordinaire, du reste, où son valet de chambre venait l'habiller.

Zampa avait, comme l'avant-veille, un air mystérieux qui étonna quelque peu M. de Château-Mailly.

Avec la familiarité d'un valet élevé aux fonctions intimes de confident, Zampa ferma la porte et fit au duc un petit signe d'intelligence.

– Qu'est-ce ? demanda le duc.

Pour toute réponse, Zampa tira de sa poche une lettre qu'il tendit à son maître.

Le duc jeta les yeux sur l'enveloppe. Mais l'enveloppe était blanche et ne portait aucune adresse.

– C'est pour monsieur, dit Zampa.

Le duc brisa le cachet.

Mais soudain il tressaillit et un flot de sang lui monta du cœur au visage. Il venait de déplier une petite feuille de papier d'où s'échappait un parfum discret et que couvrait une jolie écriture allongée, qu'il reconnut sur-le-champ. Pourtant cette lettre ne portait aucune signature. Mais l'écriture était bien semblable à celle du billet que le duc avait reçu il y avait environ un mois, billet qui lui recommandait Zampa, le fidèle serviteur. Donc cette lettre était de Conception.

– Qui t'a remis ce billet ? demanda le duc avec une insurmontable émotion.

– Le nègre.

– Quel nègre ?

– Celui de mademoiselle Conception.

Et Zampa se retira en s'inclinant.

Le duc se mit à lire. La lettre était courte et ainsi conçue :

« De grands obstacles séparent souvent ceux qui s'aiment. Mais avec de la persévérance et du courage on arrive parfois à en triompher.

« Mon père paraît attendre avec impatience ces lettres qui prouvent que vous êtes de notre sang, mais ces lettres arrivées, toutes les difficultés ne seront point aplanies. Un secret que je ne puis vous révéler encore, que, seul, mon mari saura un jour, m'impose un rôle singulier. Mon père n'attend que la production des deux pièces pour vous accorder ma main, mais mon père ne sait pas que je suis liée par un serment et que je dois, jusqu'à la

dernière heure, manifester une sorte de répulsion pour vous… pour vous, mon Dieu ! que j'aime en secret et depuis longtemps.

« Vous avez demandé ma main et mon père m'a consultée.

« – J'obéirai, ai-je répondu avec soumission et tristesse, alors que mon cœur éclatait de joie.

« Pourquoi cette hypocrisie ? Hélas ! je viens de vous le dire, un serment me lie, et je n'en serai relevée que le jour où vous m'aurez conduite à l'autel. D'ici là, il faut que je figure le désespoir, quand mon âme s'ouvre à l'espérance ; que je ne lève point les yeux sur vous quand vous viendrez, que je dise même à mon père que je vous hais…

« Ô mon Dieu ! Peut-être même, un jour, vous demanderai-je une entrevue seule à seul. Vous viendrez et nous serons seuls en apparence, mais il y aura autour de nous des yeux et des oreilles, des yeux qui suivront le jeu de nos physionomies, des oreilles qui ne perdront pas un mot de notre conversation.

« C'est alors que je vous supplierai de renoncer à ma main, alléguant que je ne vous aime pas, que j'en aime un autre… que me forcer à devenir votre femme, c'est faire le malheur de ma vie…

« Ne vous effrayez pas. Rien de tout cela ne sera sincère. Accueillez mes supplications en souriant, et persistez !…

« Qui sait même ? j'irai peut-être jusqu'à vous dire que vous avez imaginé avec la comtesse Artoff cette histoire de mystérieuse généalogie, que les pièces que vous attendez ou que vous avez produites déjà sont fausses. Souriez et répondez d'une façon évasive. Ne vous indignez pas, contentez-vous de dire :

« – Mon Dieu, mademoiselle, je vous aime, et si vos suppositions étaient vraies, je serais, à la rigueur, excusable. L'amour que j'ai pour vous justifie tout.

« Surtout, oh ! je vous le demande à genoux ! pas un mot qui puisse faire allusion à ce billet, que je vous supplie de brûler.

« Ne cherchez point à deviner, à sonder ce mystère. Vous ne le pourriez pas, et dites-vous simplement que je vous aime… »

Le billet, nous l'avons dit, ne portait aucune signature ; mais chacune de ces lignes disait suffisamment qu'il était de Conception et adressé à M. de Château-Mailly.

– Étrange ! murmura le duc.

Il lut et relut ce billet, essaya de comprendre et ne comprit pas.

Mais son cœur tressaillit de joie ; Conception l'aimait. Le duc approcha le billet d'une bougie, allumée dans le but de cacheter des lettres, et il le brûla, fidèle en cela aux ordres de mademoiselle de Sallandrera.

Puis il sonna.

Zampa revint, et, cette fois, il portait une seconde lettre sur un plateau.

Mais le duc n'y fit point attention d'abord et il dit à Zampa :

– Est-ce que tu as eu connaissance jamais que mademoiselle de Sallandrera ait été recherchée en mariage par un autre que don José ?

Évidemment pour M. Château-Mailly, si ce mystère dont parlait Conception avait quelque chance d'être expliqué, il ne pouvait l'être que par l'admission d'un troisième prétendant exerçant une influence quelconque directement ou indirectement.

Zampa avait sa leçon faite, sans doute, car il répondit sans hésiter :

– Madame la duchesse ne partage pas les idées de M. le duc.

– À propos de quoi ?

– À propos de la race et de la transmission perpétuelle du nom.

– Ah ! tu crois ?

– Elle n'aimait pas don José.

– En vérité !

– Pas plus qu'elle n'aime monsieur le duc.

– C'est-à-dire qu'elle protège en secret, sans doute, un troisième prétendant à la main de sa fille ?

– Précisément.

– Et ce prétendant ?

– Ah ! dit Zampa, je ne sais pas son nom, et je ne l'ai jamais vu. Tout ce que je sais, c'est qu'il est riche, plus riche que monsieur le duc, jeune, beau, de vieille race et duc pareillement.

M. de Château-Mailly fronça le sourcil.

Zampa continua :

– Il y a bien des mystères dans le grand monde, et si madame la duchesse protège en secret ce prétendant inconnu, c'est qu'elle a sans doute de bonnes raisons pour cela.

– Voyons ! dit le duc, parle si tu sais ; je n'hésite pas, moi, à récompenser dignement un bon serviteur.

– Ah ! dit Zampa avec un geste de fierté, monsieur le duc m'humilie !

– En quoi ?

– En ce que monsieur le duc s'imagine que j'obéis à la voix de l'intérêt. Je ne suis entré au service de monsieur le duc que pour obéir à mademoiselle Conception.

– Très bien, dit le duc, je te fais mes excuses. Parle, maintenant.

– La duchesse de Sallandrera est irlandaise, reprit le valet de chambre.

– Je sais cela.

– La duchesse avait une sœur.

– Je le sais aussi : c'était la marquise O'Brian, morte sans enfants, il y a dix ans.

– Monsieur le duc se trompe de moitié. La marquise avait un fils dont la naissance ne pouvait être authentiquement constatée et à qui on a dressé un état civil de convention.

– Et c'est ce fils ?…

– Peut-être… C'est tout ce que je puis dire à monsieur le duc.

M. de Château-Mailly conclut de ces demi-explications de Zampa que le valet était lié par un serment quelconque vis-à-vis de Conception, comme celle-ci l'était vis-à-vis de sa mère sans doute.

– Je crois comprendre, pensa-t-il ; Conception m'aime, seulement elle veut paraître céder à l'impérieuse volonté de son père en m'épousant.

Et le duc, satisfait de cette explication qu'il se donnait à lui-même, et qui, du reste, devenait plausible du moment où elle prenait pour base les paroles nébuleuses de Zampa, le duc prit sur le plateau la seconde lettre que le valet lui apportait.

Cette lettre était frappée de plusieurs timbres allemands et russes, et le duc reconnut à l'instant l'écriture du vieux colonel de Château-Mailly.

Il l'ouvrit avec empressement et lut :

« Odessa…

« Mon cher cousin,

« J'ai écrit, il y a quelques jours, à madame la comtesse Artoff, pour lui accuser réception de sa lettre, et lui annoncer l'arrivée de son courrier.

« Je vous écris maintenant à vous pour vous aviser du départ de ce même courrier. Il est parti avant-hier matin, après trois jours de repos, et il vous porte ces deux pièces, auxquelles vous attachez un si grand prix. Peut-être même sera-t-il à Paris avant ma lettre, et n'aurez-vous à me répondre que pour m'annoncer son arrivée. »

Suivaient quelques compliments affectueux et quelques banalités.

– Parbleu ! pensa le duc, je vais envoyer cette lettre à M. de Sallandrera, Cela lui fera prendre patience.

Et il mit la lettre du colonel sous enveloppe, avec les quelques lignes suivantes :

« Monsieur le duc,

« Vous verrez d'après la lettre ci-jointe que les pièces que j'attends avec impatience ne peuvent tarder de nous arriver ; ce soir peut-être, peut-être dans une heure, me sera-t-il permis de vous prouver que je suis Sallandrera comme vous, et que j'ai quelque titre à devenir votre fils.

« Hommages empressés et respectueux,

« Duc DE CHÂTEAU-MAILLY. »

– Monte à cheval, et porte cette lettre à l'hôtel Sallandrera, dit le duc.

– Dois-je rapporter la réponse ?

– S'il y en a une.

Zampa sortit, mais il revint une seconde après :

– Monsieur le duc, dit-il, a demandé un cocher depuis deux ou trois jours déjà ?

– Sans doute, puisque John s'en va.

– Il y a là, dans l'antichambre, un homme qui se dit anglais et cocher, et qui voudrait se présenter devant monsieur.

– Fais entrer.

Zampa se plaça sur le seuil et dit :

– Entrez, mon brave homme.

Il laissa le cocher pénétrer chez le duc, et courut porter sa lettre.

Or, ce cocher que Zampa, l'âme damnée de Rocambole, introduisait ainsi sans défiance n'était autre que maître Venture, arrivé de la veille, et qui se présentait à l'hôtel Château-Mailly deux heures à peine après avoir lu, à la quatrième page d'un journal, l'annonce faite par le duc. Mais ces deux heures avaient suffi pour métamorphoser complètement Venture et lui donner la tournure d'un fils d'Albion. On eût dit que le drôle venait pour la première fois de passer la Manche, tant il était anglais des pieds à la tête par la tournure, le costume et le baragouin.

Il salua le duc avec la dignité particulière aux gens de sa profession – profession qui, en Angleterre, est considérée comme affranchie de toute domesticité – et il lui tendit un volumineux paquet de certificats de bonne conduite délivrés par les différents maîtres qu'il avait servis, et accompagnés d'un passeport visé par l'ambassade française à Londres, au nom d'Elward-John Crampt, âgé de cinquante-sept ans. Le duc fut satisfait de la tournure et de la bonne mine du prétendu cocher.

– Quel est votre dernier maître ? lui demanda-t-il.

– Lord H…, du Lancastre'shire(3), répondit Venture.

– Je vais vous prendre à l'essai, ajouta M. de Château-Mailly, et si je suis content de vous, vous fixerez vos appointements.

– Oh ! dit le faux Anglais avec des inflexions de voix qu'on eût juré sortir d'un vrai gosier britannique, moâ entrer chez milord, parce que milord avé les plus beaux chevaux de Paris. Artiste, moâ !

Le duc sonna. Un valet de pied accourut.

Le cocher arriva peu après.

– John, lui dit le duc, vous n'attendez pour me quitter, puisque vous retournez en Angleterre, que le moment où j'aurai pu vous remplacer. Voilà votre successeur. Mettez-le au courant de mes chevaux et de mes habitudes, après, vous serez libre.

Les deux Anglais, le vrai et le faux, se regardèrent. Mais Venture était si bien transformé que John ne soupçonna pas un seul instant qu'il avait devant lui un Anglais de contrebande.

– Allez, dit le duc.

Et comme changer de costume n'était pas même un léger accident dans la vie de M. de Château-Mailly, livré alors à des préoccupations bien autrement graves, les deux cochers partis, le duc se mit à arpenter sa chambre à coucher de long en large, songeant à la fois à l'arrivée prochaine du courrier, à la lettre étrange de Conception et se demandant si M. de Sallandrera n'allait pas le prier d'aller le voir le jour même.

Aller à l'hôtel de Sallandrera, n'était-ce pas pour lui déjà le bonheur ?

Pour tromper son impatience, le duc passa une veste de chambre et descendit pour faire une visite à ses écuries.

Il y trouva son ancien et son nouveau cocher. Le premier *installait* le second avec la solennité de rigueur ; il lui présentait les palefreniers, lui montrait les chevaux, le mettait au courant des prédilections et des habitudes du maître.

Venture paraissait prendre un intérêt extrême à chaque détail, même le plus minime ; il s'était fait une bonne physionomie à la fois naïve et fine, intelligente et honnête.

M. de Château-Mailly le vit entrer dans chaque stalle, vérifier les chevaux en profond connaisseur, approuver parfois les observations de l'ancien cocher, parfois les discuter, et il demeura convaincu, au bout d'un quart d'heure d'examen, que Venture était des pieds à la tête un de ces hommes de cheval comme l'Angleterre seule en possède dans les classes inférieures.

En effet, le sportsman français a sans doute toutes les connaissances pratiques et théoriques que possède le sportsman anglais, mais le cocher, le palefrenier britannique ont une instruction bien autrement solide, en hippiatrique et en équitation, que les Français de la même classe.

– Décidément, pensa le duc, je crois que cet homme sera une excellente acquisition.

Et comme le duc parlait fort couramment l'anglais, il lia conversation avec Venture.

Venture fit des prodiges et confirma en quelques minutes la bonne opinion que le duc avait de lui.

Quelques minutes auparavant, John, le cocher qui partait, avait dit à son successeur : – M. le duc aime beaucoup les chevaux et il s'y intéresse en véritable artiste.

– Tant mieux, avait répondu Venture.

– Souvent, le matin, vous le verrez descendre, vous adresser la parole, causer avec vous une heure entière, comme s'il était un simple écuyer de manège.

– Voici qui cadre avec mes plans, pensa Venture, et ce ne sera peut-être pas toujours de chevaux que je lui parlerai…

Or, c'était peu après que M. de Château-Mailly, comme s'il eût voulu confirmer l'assertion de John, était arrivé aux écuries et avait adressé la parole à Venture. Ils causaient depuis dix minutes lorsque le pas d'un cheval se fit entendre dans la cour.

Soudain, la physionomie du duc s'altéra. Il devint pâle et ne put maîtriser une subite émotion. C'était Zampa qui revenait de l'hôtel Sallandrera, et le duc, de pâle qu'il était, devint pourpre en voyant le valet mettre pied à terre.

Zampa avait une lettre à la main.

– Oh ! oh ! pensa Venture, qui l'observait du coin de l'œil, voici des nouvelles de l'intrigue Rocambole et Cie. Attention !

Et le nouveau cocher se retira respectueusement à l'écart, tandis que M. de Château-Mailly, dont l'émotion allait croissant, brisait le cachet de la lettre :

« Mon cher duc [disait M. de Sallandrera], voulez-vous venir ce soir nous faire l'honneur de dîner avec nous ? Nous serons seuls – en famille – puisque décidément le colonel de Château-Mailly, votre cousin, persiste à soutenir nos liens de parenté. Nous avons à causer longuement, pour le cas plus que probable, à présent, où nous aurions les deux pièces dont on vous annonce le départ d'Odessa.

« À vous,

« DUC DE SALLANDRERA. »

Le duc de Château-Mailly quitta brusquement ses écuries et remonta s'enfermer dans son cabinet pour y maîtriser son émotion et sa joie.

Maintenant, avant d'aller plus loin, disons ce qui s'était passé la veille, afin d'expliquer la lettre qui paraissait venir de mademoiselle de Sallandrera, et que Zampa avait commentée d'une façon plus bizarre encore.

VII

Le lendemain de sa deuxième entrevue avec mademoiselle Conception de Sallandrera, entrevue dans laquelle le faux marquis de Chamery s'était indigné d'abord contre le duc, puis contre Zampa, et avait fini par hocher la tête et prétendre que le duc était calomnié, qu'il était incapable d'ourdir une si odieuse machination – entrevue enfin qu'il avait terminée en proposant de se retirer –, le lendemain, disons-nous, Rocambole était assis sur le pied du lit de sir Williams.

– Mon bon oncle, disait-il, j'avoue que tu es réellement un homme de génie.

L'aveugle se prit à sourire.

– Mais d'un génie obscur…

L'aveugle fit un mouvement.

– Depuis un mois, tu me fais agir comme une véritable marionnette. J'exécute ce que tu ordonnes, je dis ce que tu me souffles, et, je l'avoue à ma honte, je ne comprends absolument rien à tout cela.

Sir Williams sourit de nouveau, prit son ardoise et écrivit : – *Puisque tes affaires n'en vont pas plus mal, de quoi te plains-tu ?*

– C'est juste.

– Don José est mort, les deux pièces sont en notre pouvoir ; jusqu'à présent tout va bien.

– Mais, mon oncle, pourrais-tu me dire pourquoi tu m'as dicté cette lettre que je dois écrire comme si elle venait de Conception, et que M. de Château-Mailly recevra demain matin à son petit lever ?

Rocambole parlait de cette lettre que, le lendemain, en effet, Zampa remit à son maître, et qui plongea celui-ci dans une si grande stupéfaction ; stupéfaction qui, on l'a vu déjà, diminua sensiblement par les explications mensongères du valet de chambre.

Sir Williams écrivit :

– Le duc de Château-Mailly produisant les deux pièces qui établissent sa mystérieuse origine était pour M. de Sallandrera un gendre irrésistible. Mais le duc de Château-Mailly arrivant à prouver que ces pièces ont été volées ou perdues, et corroborant ses assertions de l'attestation fort honorable de son parent, est encore un gendre assez sérieux pour qu'il soit nécessaire de compter avec lui. Il a cinq ou six cent mille livres de rente, et, ne fût-il pas Sallandrera, le duc renonçant à trouver un homme de son nom serait encore très flatté de son alliance.

– Tiens ! c'est fort juste encore, cela.

– *Or,* poursuivit l'ardoise de sir Williams, *pour nous débarrasser complètement de M. de Château-Mailly, il est donc nécessaire de le perdre tout à fait dans l'esprit du duc de Sallandrera, et surtout de mademoiselle Conception.*

– Fameux ! mon oncle.

– *C'est pour cela que je t'ai fait écrire cette phrase dans cette lettre où tu imites si bien l'écriture allongée et menue de Conception : « Peut-être même un jour vous demanderai-je par lettre une entrevue, seule à seul. Vous viendrez, et si nous sommes seuls en apparence, il y aura, en réalité, des yeux et des oreilles qui nous épieront,* etc. *Qui sait, même ? j'irai peut-être jusqu'à vous dire que vous avez imaginé avec la comtesse Artoff cette histoire de mystérieuse et invraisemblable généalogie, que les pièces que vous attendez ou que vous aurez produites déjà sont fausses… Souriez, répondez d'une façon évasive… »*

– Bon ! dit Rocambole, je me souviens, mais je ne comprends pas encore.

– *Eh bien !* dit sir Williams, *ce soir, puisque tu retournes chez Conception, je te ferai ta leçon, et tu comprendras.*

– Quel homme ! murmura Rocambole, il garde toujours son dernier mot.

– *Celui qui le dit d'avance est un niais et compromet l'avenir,* répliqua le crayon de sir Williams.

Puis, après un moment de réflexion, il écrivit encore :

– *Tu n'as pas encore fait de visite officielle à M. le duc de Sallandrera, depuis son retour ?*

– Non, mon oncle.

– *C'est aujourd'hui jeudi, son jour de réception d'autrefois, il faut y aller.*

– Pourquoi ?

– *D'abord parce qu'il est bon qu'il ne t'oublie pas.*

– Et ensuite ?…

– *Tu vas voir.*

– Bon ! nous rentrons dans l'intrigue.

– *Tout à fait. Conception ne t'a-t-elle pas dit que son père avait le projet de s'étourdir de la douleur que lui a causée la mort de son cher don José en se jetant dans les affaires industrielles ?*

– Oui, certes.

– *Et qu'il était sur le point d'acquérir les hauts-fourneaux et les minières de L…, en Franche-Comté ?*

– Précisément. Son notaire lui conseille cette acquisition.

– *Ton beau-frère, le vicomte Fabien d'Asmolles, ne possède-t-il pas, à deux lieues de ces mines, une propriété ?*

– Oui, le château du Haut-Pas.

– *Et ne veut-il pas le vendre ?*

– C’est encore vrai.

– *Eh bien !* dit sir Williams, *fais-toi le négociateur de cette affaire, et propose à M. de Sallandrera de l’aller visiter avec Fabien la semaine prochaine.*

– Tu tiens donc à ce que le duc achète le Haut-Pas ?

– *Non, je tiens à ce qu’il quitte Paris pendant huit jours.*

– Pourquoi ?

– *Tu le sauras plus tard.*

– Mon oncle, murmura Rocambole, tu es décidément mystérieux et muet comme le destin.

– *Et comme lui je suis aveugle,* écrivit sir Williams en souriant, car il était en assez belle humeur ce jour-là pour railler ses propres infirmités.

Rocambole causa quelques minutes encore avec son horrible conseiller et descendit chez Fabien.

– Mon ami, lui dit-il, veux-tu faire à la fois une bonne action et une bonne affaire ?… La bonne action me concerne… La bonne affaire est pour toi.

– Voyons, tu m’intrigues.

– J’ai toujours ouï dire, continua Rocambole, que le meilleur moyen de séduire les hommes est de les prendre d’abord par leur propre intérêt.

– Ah ! fi ! dit Fabien.

– Donc, laisse-moi commencer par l’affaire. Tu veux vendre le Haut-Pas ?

– Si je peux ; c’est une propriété qui me ruine en réparations et ne me rapporte rien.

– Combien l’estimes-tu ?

– Deux cent mille francs.

– Si je t’en trouvais deux cent cinquante mille ?…

– Ah çà ! dit le vicomte en regardant attentivement Rocambole, est-ce que tu te fais courtier de bande noire ?

– Nullement.

– As-tu acheté un office de notaire ?

– Pas davantage.

– Alors, explique-toi.

– Tout à l’heure. Laisse-moi maintenant te parler de la bonne action que tu peux accomplir vis-à-vis de moi.

– Parle, infortuné, dit Fabien en riant.

– Je t’ai longtemps caché mes petites ambitions et les secrets de mon cœur…

– C’est vrai.

– Mais comme tu as fini par les deviner, autant vaut s’en ouvrir franchement avec toi.

– C’est-à-dire que tu vas me parler de mademoiselle de Sallandrera ?

– Précisément.

– Eh bien ! où en es-tu ?

– Je crois qu’elle m’aime… fit Rocambole avec une fatuité pleine de modestie.

– Peste !

– Et si une bonne occasion d’être en relations suivies d’affaires avec le duc se présentait, peut-être que…

– Est-ce que tu voudrais lui vendre mon castel du Haut-Pas ?

– Tu devines.

– Quelle drôle d’idée !

– Nullement. Le duc veut acheter les minières et les usines de L…

– Ah ! c’est différent.

– Et si tu veux me charger de la négociation…

– Très volontiers, dit le vicomte. Mais, ajouta-t-il en riant, ne viens-tu pas de m’en offrir, pour le compte du duc, deux cent cinquante mille francs, alors que mes prétentions ne s’élèvent qu’à deux cent mille ?

– Tu aurais pu me refuser.

– Mais enfin, en gendre futur de M. de Sallandrera, tu ne me parais pas songer beaucoup à tes propres intérêts.

– Oh ! dit Rocambole avec le laisser-aller d’un véritable grand seigneur, je n’y regarde pas de si près avec mes amis.

Le vicomte se prit à rire.

– Adieu, ajouta Rocambole, je vais de ce pas chez le duc, muni de tes pleins pouvoirs.

– Bonne chance ! souhaita Fabien.

Nous ne suivrons point Rocambole chez M. de Sallandrera ; mais nous allons le retrouver à douze heures de distance, c’est-à-dire vers minuit, dans l’atelier de mademoiselle Conception où il venait d’être introduit, comme à l’ordinaire, par le négrillon ; et nous allons savoir, par sa conversation avec la jeune fille, le résultat de son entrevue avec le duc.

Conception avait attendu l’heure du rendez-vous, en proie à une anxiété difficile à peindre.

Rocambole, en entrant, lui prit la main et sentit que cette main tremblait. Le faux marquis, inspiré sans doute par les sages conseils de sir Williams, s'était fait le visage solennel et triste d'un homme qui a pris une héroïque et douloureuse résolution. Il avait à la main un petit paquet. Ce paquet n'était autre que les lettres de la jeune fille.

Il s'assit auprès d'elle et lui dit : – Vous dépeindre ce que j'ai souffert de tortures sans nom, mademoiselle, depuis vingt-quatre heures, est chose impossible, mais je me sens du courage, et notre dernière… entrevue…

– La dernière ! s'écria Conception, que dites-vous donc, mon Dieu ?

Un triste sourire, le sourire de l'homme résigné à mourir, vint aux lèvres de Rocambole.

– Mademoiselle, dit-il, de notre conversation va dépendre la portée de ce mot.

– Mais que dites-vous donc ? expliquez-vous ! fit-elle avec véhémence.

– Conception, reprit-il, toujours grave et triste, nous sommes à l'heure, je crois, où il nous convient d'envisager les choses froidement…

– Froidement ! oh ! quel mot !…

– Écoutez-moi, Conception, et permettez-moi de récapituler brièvement le passé.

Elle fit un signe d'assentiment.

– Quand vous m'avez appelé, poursuivit-il, lorsque vous m'avez fait l'honneur de vous confier à moi et de me demander ma protection, vous étiez sur le point de tomber au pouvoir d'un misérable dont vous ne pouviez, hélas ! révéler l'infamie sans briser le cœur du duc votre père…

– Vous avez été généreux et bon, murmura la jeune fille avec âme, et vous m'avez sauvée…

– J'ai osé me substituer à la Providence vengeresse et, au lieu de me punir, Dieu a été pour moi.

Rocambole prononça ces derniers mots avec la solennité du juge.

Il poursuivit : – J'ai frappé don José parce que don José était un misérable, parce qu'il était impossible que don José fût jamais votre époux. Mais à présent, Conception, votre situation n'est plus la même, et vous devez, avant tout, une complète obéissance à votre père.

– Mon Dieu ! fit Conception avec douleur.

– Le duc de Sallandrera a raison, continua Rocambole, de vouloir perpétuer sa race ; c'est une grande et noble pensée qui a longtemps été l'inspiration vivifiante, la croyance sacrée de l'aristocratie. Si réellement M. le duc de Château-Mailly est le fils mystérieux des Sallandrera d'un autre âge, il faut l'épouser, mademoiselle, il faut obéir à votre père. Et c'est en prévision, hélas !… acheva Rocambole avec une émotion du meilleur effet, que je vous ai rapporté vos lettres.

– Gardez-les, dit Conception. Dussiez-vous les brûler, je ne les reprendrai pas !

– Je les brûlerai le jour où vous serez duchesse de Château-Mailly-Sallandrera.

– Mais cet homme a menti, cet homme ment ! s’écria Conception.

– Qu’en savez-vous ?

– Ne vous ai-je pas dit hier…

– Oui… des propos de valet.

– Oh ! cet homme était sincère…

Rocambole parut réfléchir un moment.

– Eh bien ! dit-il, si le duc a menti, nous le verrons bien…

– Comment ?

– Il ne pourra produire les lettres qui attestent cette prétendue origine.

– Et s’il se procure des pièces fausses, s’il fait fabriquer de prétendus vieux parchemins ?

– Oh ! infamie !…

Et comme Conception se taisait, Rocambole parut obéir à une inspiration soudaine et il lui prit la main.

– Écoutez, dit-il, m’aimez-vous ?

– Oh ! pouvez-vous le demander ?

– Avez-vous foi en moi ?

– Oui.

– Si je vous donne un conseil, le suivrez-vous ?

– Oui, parlez, j’obéirai.

– Ah ! dit Rocambole, c’est qu’il faut que vous ayez du courage…

– J’en aurai.

– Que vous osiez tenir tête un moment au duc votre père…

– Je l’oserai.

– Eh bien ! demain, allez voir votre père, et dites-lui ceci : « Le duc de Château-Mailly ment comme un imposteur, et je veux vous en donner la preuve. » Votre père se récriera. Alors, insistez et obtenez de lui qu’il vous permette d’entretenir quelques minutes, seule à seul, le duc de Château-Mailly.

Rocambole, en prononçant ces derniers mots, se leva et alla ouvrir une porte vitrée donnant dans un cabinet de toilette, lequel communiquait avec un corridor.

Puis il revint auprès de Conception étonnée.

– Tenez, dit-il, le duc de Château-Mailly viendra ici, vous le ferez asseoir là, à cette place où j’étais, et vous obtiendrez que votre père se cache dans ce cabinet, d’où il pourra

tout entendre et ne pas perdre un seul instant de vue la physionomie de M. de Château-Mailly.

– Et alors ?…

– Alors, adressez-vous au duc comme à un galant homme, dites-lui que vous ne l'aimez pas, que vous ne pouvez l'aimer, que votre cœur ne vous appartient plus ; et puis allez plus loin encore, et dites-lui : « Tenez, monsieur le duc, je sais votre amour depuis longtemps et je vous crois capable de tout pour obtenir ma main… Eh bien ! soyez franc avec moi, avouez que cette histoire d'origine mystérieuse est de l'invention de la comtesse Artoff. »

– Oh !… interrompit Conception, oserai-je donc jamais ?

– Il faut oser, mademoiselle. Peut-être le duc niera-t-il effrontément, mais il se troublera bien certainement assez pour que votre père sente le doute pénétrer en lui.

– Ah ! s'écria Conception, vous avez là une inspiration du ciel.

– L'inspiration de l'homme qui aime, murmura Rocambole. Et vous oserez, n'est-ce pas ?

– Je vous le jure.

– Quand ?

– Demain. J'écrirai au duc après avoir vu mon père.

Les deux amants causèrent quelques minutes encore, puis Rocambole ajouta : – Vous savez que j'ai vu votre père aujourd'hui. Je lui ai parlé du Haut-Pas, un château qui appartient au vicomte d'Asmolles, mon beau-frère, et que ce dernier veut vendre.

– Mon père nous en a parlé à dîner ; il a même l'intention d'aller le visiter.

– Eh bien ! tâchez d'être du voyage.

– Pourquoi ?

– Je ne sais ; mais il me semble que ce serait heureux pour nous. J'ai des pressentiments.

– J'en serai, dit Conception, je vous le promets.

Une heure après, M. le marquis de Chamery rentrait fort paisiblement chez lui, et, le lendemain, il se trouvait rue de Surène, affublé de sa perruque blonde et de sa polonaise à brandebourgs, pour y attendre Zampa.

Zampa arriva, porteur de la lettre de M. de Château-Mailly au duc de Sallandrera.

Rocambole la décacheta, en prit connaissance, la recacheta ensuite, et dit au valet : – Tu me rapporteras la réponse.

Zampa alla, et revint une heure après, porteur de l'invitation à dîner de M. de Sallandrera au duc de Château-Mailly.

– Parfait, murmura Rocambole.

Et il écrivit le billet suivant :

« Je vous ai écrit il y a quelques heures, mon ami, pour vous prévenir du rôle étrange que j'attends de votre dévouement.

« Les événements marchent et se précipitent, et voici que c'est pour ce soir. Vous recevrez bientôt un billet officiel de moi, billet froid en quatre lignes et dans lequel je ne vous dirai pas, comme ici, que je vous aime… Mais ne vous alarmez pas et obéissez-moi, il le faut !

« L'avenir en dépend !

« Surtout, à une question directe, touchant les lettres que vous attendez de Russie, répondez d'une façon évasive.

« Un jour vous saurez pourquoi je vous impose cette condition plus que bizarre.

« À vous toujours et partout. »

Et Rocambole plia le billet, le ferma avec un simple pain à cacheter et le remit à Zampa.

– Allons, décidément, se dit-il, tout marche assez bien jusqu'à présent, et sir Williams est un homme de quelque imagination, il faut en convenir, Conception m'aime, les papiers sont en ma possession, le duc va se *couler* dans l'esprit du beau-père. Tout marche ! Une seule chose m'inquiète…

Rocambole fronça le sourcil et ajouta :

– Je suis allé trois fois à la poste restante, rien ! Venture n'est-il pas encore de retour, ou bien le drôle aurait-il décacheté la lettre ? Si cela était, je ne répondrais plus de rien, et décidément il faudrait convenir que sir Williams est né sous une sinistre étoile, et qu'au dernier moment une pierre d'achoppement quelconque vient toujours changer le triomphe en défaite.

Et Rocambole sentit l'inquiétude le gagner de plus en plus.

VIII

Quelques minutes après le départ de Zampa de l'hôtel de Sallandrera, le duc, qui avait lu fort attentivement la lettre du colonel de Château-Mailly à son parent, vit entrer Conception dans son cabinet.

La jeune fille était un peu pâle, mais sa démarche était assurée, et son regard s'arrêta sans hésitation sur le visage du duc.

– Bonjour, mon enfant, lui dit ce dernier. Vous venez à propos. J'allais vous faire demander.

– Vous désiriez me voir, mon père ?

– Oui.

– Moi aussi, dit Conception.

– Mon Dieu ! fit le duc, comme vous avez l'air solennel, mademoiselle !

– C'est que j'attache une grande importance à l'entrevue que je souhaite avoir avec vous, répondit Conception.

– Ah !… fit le duc en souriant, mais c'est tout à fait le ton d'un ambassadeur.

Conception s'assit.

– Mais auparavant, mon père, dit-elle, seriez-vous assez bon pour m'apprendre dans quel but vous désiriez me voir ?

– Oui, certes.

– Je vous écoute, mon père.

– Conception, mon enfant, reprit le duc, je veux vous parler de votre mariage.

Conception tressaillit ; mais elle répliqua sans hésiter :

– Moi aussi, mon père.

– Je voulais vous dire, continua le duc, que j'avais prié à dîner M. le duc de Château-Mailly.

– Je venais précisément vous prier de le faire, mon père.

Le duc parut étonné.

Conception reprit :

– Je vous aime plus que tout au monde, mon père, et j'aurai toujours une grande soumission à votre volonté.

Elle prononça ces mots avec une émotion qui fit tressaillir le duc.

– Mon Dieu ! fit-il, que voulez-vous donc dire, mon enfant ?

– Mon père, continua la jeune Espagnole, vous êtes un vrai hidalgo, et la pensée de transmettre votre nom et vos armes à un homme ayant le droit de les porter est trop noble pour que j'ose vous présenter des observations. Mais si M. de Château-Mailly ne vous prouve pas son origine…

– Il me la prouvera, dit le duc ; voyez cette lettre, ma fille.

Il tendit à Conception la lettre que M. de Château-Mailly avait reçue, le matin même, de son parent le colonel.

Conception la lut et la rendit froidement à son père.

– Ceci est clair, dit le duc.

– Mon père, reprit Conception, si M. de Château-Mailly est réellement de la race des Sallandrera, si les papiers qu'il produira à l'appui sont réellement authentiques…

– Mais, interrompit le duc, vous paraissez en douter ?

– Oui, mon père.

– Vous êtes folle…

– Peut-être…

– Et à moins que le duc ne le soit pareillement…

– Mon père, dit Conception avec une véhémence subite, le duc de Château-Mailly est un imposteur !

Le duc recula abasourdi.

– Je ne sais si je suis folle, mais ce que je sais, c'est que la comtesse Artoff, cette femme perdue, au repentir de laquelle tout le monde avait cru, a imaginé avec M. de Château-Mailly cette histoire de papiers.

– Ah ! par exemple ! s'écria M. de Sallandrera, une pareille infamie…

– Peut-être pourrai-je vous en donner la preuve.

– Vous, ma fille ?

– Moi, mon père. Je ne sais si M. de Château-Mailly produira les deux pièces dont il parle, et qui, il me semble, se font attendre bien longtemps, mais j'ai la conviction qu'elles sont fausses…

Et Conception prononça ces mots avec un accent de persuasion qui émut fort le duc.

– Mon père, poursuivit-elle, vous me voyez à vos pieds, implorant justice…

Et Conception se mit à genoux. Mais le duc la releva aussitôt.

– Parle, mon enfant, lui dit-il avec un élan de tendresse, ne suis-je pas ton père, ton père qui t'aime ?

– Eh bien, dit Conception, il est un secret que je ne puis vous révéler, car ce secret n'est pas à moi, mais je vous supplie de croire à mes paroles : le duc de Château-Mailly est

un ambitieux et un imposteur !

– Mais, s'écria le duc, tu le hais donc, cet homme que je te destinais pour époux ?

– Oui, si ce que je crois est vrai ; non, si j'ai été trompée. Et dans ce cas, murmura Conception, je serai sa femme, si vous le désirez, mon père.

Les paroles de la jeune fille bouleversaient complètement la manière de voir de M. de Sallandrera. Il avait bien été un moment ébranlé dans ses convictions par le récit de la baronne de Saint-Maxence, le rapprochement établi entre la non-réception de la lettre que la comtesse Artoff lui avait adressée et la destruction, par le feu, du mémoire que le colonel de Château-Mailly avait envoyé à son parent. Mais la lettre de ce dernier arrivée le matin, lettre portant le timbre d'Odessa et ceux des différents bureaux de poste où elle avait séjourné dans son long parcours, était venue raffermir toutes ses croyances.

– Prenez garde, ma fille, dit-il enfin. Songez que M. le duc de Château-Mailly a la réputation d'un galant homme.

– Les réputations sont parfois menteuses, mon père, répondit Conception.

L'accent de la jeune fille était si ferme, si convaincu, que M. de Sallandrera finit par s'écrier :

– Mais prouvez-moi donc ce que vous avancez, mademoiselle.

– J'espère vous le prouver.

– Comment ?

– Vous connaissez mon atelier de peinture ?

– Oui.

– Vous savez qu'il existe, à côté, un cabinet dont la porte est masquée par une tapisserie des Gobelins ?

– Parfaitement.

– Ce cabinet correspond avec un couloir qui rejoint l'escalier.

– Je le sais ; où voulez-vous en venir ?

– Mon père, dit gravement Conception, un homme peut mentir effrontément à un homme comme le duc vous a menti, mais il n'a point la même assurance en présence d'une femme, quand cette femme est celle qu'il aime ou prétend aimer.

– Le duc vous aime, mon enfant.

– Soit, je veux le croire.

– Et vous devez bien penser que sa fortune personnelle le met à l'abri…

– Mon père, interrompit Conception, vous ne refuserez pas à votre enfant de vous prêter au seul moyen qu'elle ait peut-être de vous prouver ce qu'elle avance ?

– Soit, expliquez-vous.

– Il faut que vous invitiez le duc à venir ici.

– C’est fait, il dîne avec nous.

– Aujourd’hui ?

– Aujourd’hui même.

– C’est bien, dit Conception. Après le dîner, j’inviterai le duc à venir voir mes tableaux, je le ferai monter dans mon atelier. Alors…

Conception s’arrêta.

– Alors ? fit le duc.

– Vous, mon père, vous monterez l’escalier dérobé, vous entrerez dans le cabinet et vous vous y cacherez.

– Ah ! ma fille, c’est là un subterfuge indigne de gens comme nous !

– En ce cas, mon père, répondit froidement Conception, je retire tout ce que j’ai avancé. M. de Château-Mailly est un galant homme et je suis prête à l’épouser.

Il y avait une telle amertume railleuse, un tel désespoir dans les paroles de Conception, que M. de Sallandrera en fut ému.

– Soit, dit-il, je ferai ce que vous voudrez.

– Oh ! ce n’est pas tout, mon père.

– Voyons, fit le duc, dominé malgré lui par l’insistance de la jeune fille.

– Il me faut votre parole, mon père, votre parole de Sallandrera que, quoi que je dise ou fasse, si extraordinaires, si extravagantes que puissent vous paraître mes actions et mes paroles, vous serez muet et immobile.

– Je vous le jure, mon enfant.

Conception prit la main du duc et la porta respectueusement à ses lèvres.

– Vous êtes noble et bon ! murmura-t-elle, et votre enfant vous aime comme les anges aiment Dieu !

Conception s’approcha alors du bureau de M. de Sallandrera, et écrivit le billet suivant :

« Monsieur le duc,

« Mon père me dit que je dois être et que je serai votre femme. Je ne puis que m’incliner devant sa volonté paternelle ; mais auparavant me refuserez-vous une heure d’entretien ?

« Je ne le pense pas.

« Vous dînez à l’hôtel ce soir. Après le dîner serez-vous assez bon pour monter dans mon atelier ?

« Je vous le demande avec instance, je descends jusqu’à la prière.

« Votre servante,

« CONCEPTION DE SALLANDRERA. »

Cette lettre écrite, la jeune fille la montra à son père ; puis elle la donna à porter par un valet de pied.

Revenons à M. de Château-Mailly, que nous avons vu quitter brusquement ses écuries pour monter s'enfermer chez lui et cacher la joie que lui faisait éprouver l'invitation de M. de Sallandrera.

Il y était à peine depuis cinq minutes que Zampa entra.

Le duc se retourna brusquement vers lui.

– Ah çà ! lui dit-il, tu montes donc des chevaux fourbus ?

– Je ne comprends pas la question de monsieur le duc.

– Je veux dire que tu passes un temps infini à aller d'ici à l'hôtel de Sallandrera et à en revenir. Il y avait plus d'une heure que tu étais parti quand tu es revenu.

– Dame ! répondit Zampa, monsieur le duc m'excusera.

– Pourquoi ?

– Parce que, dit le Portugais, mademoiselle Conception m'a fait appeler.

Le duc rougit comme un écolier :

– Et… tu l'as vue ?

– Sans doute.

– Elle t'a… parlé de moi ?

– Naturellement.

Et Zampa, regardant le duc avec un sourire mystérieux et plein de finesse, ajouta :

– Monsieur le duc se moque de moi en me faisant une semblable question, car il sait bien que ce n'est pas pour me parler ni d'elle ni de moi que mademoiselle Conception m'a fait venir.

– C'est juste, murmura le duc, dont le cœur battait violemment.

Zampa venait de prendre l'attitude sérieuse et digne d'un ambassadeur.

– Et… que t'a-t-elle dit ? demanda M. de Château-Mailly.

Pour toute réponse, Zampa tira une lettre de sa poche et la lui présenta.

Cette lettre, signée simplement d'un C., émanait de la plume de Rocambole, l'habile faussaire.

Le duc crut reconnaître l'écriture de la jeune fille. Il brisa le cachet et lut :

« Les événements marchent avec rapidité. Cette entrevue que je dois avoir avec vous, et dont je vous parlais, il faut qu'elle ait lieu ce soir. Il le faut absolument, mon ami. Vous venez dîner à l'hôtel. En sortant de table, je vous prierai de monter dans mon atelier.

« Ô vous que j’aime et dont je serai fière de porter le nom, relisez, je vous en supplie, ma première lettre, pesez-en bien toutes les recommandations, et, quelque pénible que soit le rôle que la fatalité me force à vous imposer, je vous le demande à genoux, ayez le courage de le jouer jusqu’au bout. Notre bonheur à venir en dépend d’une manière absolue peut-être.

« *P.-S.* – Peut-être vous écrirai-je tout à l’heure un petit billet bien sec et bien officiel.

« C… »

Cette lettre rendit le comte tout rêveur.

– Je ferai ce qu’elle veut, se dit-il ; mais que peut signifier tout cela ?

Comme le duc avait encore plusieurs heures devant lui avant de pouvoir se présenter à l’hôtel de Sallandrera, il demanda un cheval de selle et gagna les Champs-Élysées.

Il fit le tour du Bois et revint par la rue de la Pépinière, où il descendit à l’hôtel Artoff.

M. de Château-Mailly avait le vague espoir que le courrier d’Odessa pouvait être arrivé. Il s’en informa auprès du suisse, mais le suisse n’avait vu personne encore.

– C’est réellement extraordinaire, pensa le duc en s’en allant, qu’une estafette mette trois jours de plus qu’une lettre venue par la poste. Serait-il donc arrivé malheur à ce courrier ?

Cette pensée donna le frisson à M. de Château-Mailly ; mais une réflexion fort sensée qui lui vint le rassura.

– En admettant pareille chose, se dit-il, les dépêches qu’il porte n’ayant de valeur pour personne autre que moi, elles ne seraient jamais perdues. On les retrouverait, et c’est l’essentiel.

Le duc rentra chez lui vers quatre heures environ. Deux heures seulement le séparaient encore de l’instant où il verrait Conception.

Zampa attendait son maître dans le cabinet de toilette.

– Faut-il habiller monsieur le duc ?

– Sans doute.

– C’est que, dit le valet, il est venu une nouvelle lettre de l’hôtel de Sallandrera.

Le duc crut à un contrordre, à une indisposition subite de madame ou de mademoiselle de Sallandrera, et ce fut en tremblant qu’il prit sur une table la lettre que Zampa lui indiquait du doigt.

Mais il respira sur-le-champ en reconnaissant l’écriture de Conception.

Cette fois, c’était elle qui lui écrivait, et cette lettre que le duc ouvrit n’était autre que celle qu’elle avait tracée sur le bureau de son père, et que Rocambole avait prévue sans doute, puisque l’autre missive signée d’un C annonçait *un petit billet bien sec et bien officiel.*

Le duc ne chercha point à commenter chaque mot de cette dernière épître, comme il le faisait des autres. Évidemment, celle-là avait été écrite sous les yeux de quelqu’un, et ne

pouvait donc avoir rien que d'officiel. Mais une réflexion frappa le duc :

– Sous les yeux de qui Conception avait-elle écrit cette lettre ?

Ce ne pouvait être, il le pensa du moins, devant M. de Sallandrera. Devant qui donc ?

– Sans doute, se dit-il, les personnes ou la personne qui exercent sur elle une pression si extraordinaire, une influence si étrange.

Comme s'il eût deviné les pensées de son maître, Zampa se permit de dire, quand il eut vu M. de Château-Mailly serrer le dernier billet de Conception dans un tiroir :

– Je suis persuadé que mademoiselle Conception donne un rendez-vous à Monsieur.

En toute circonstance, le duc eût toisé son valet et n'eût pas daigné lui répondre. Mais Zampa avait été élevé au rôle de confident, c'était par Zampa que le duc avait des nouvelles de celle qu'il aimait.

Zampa, en un mot, était presque le trait d'union qui le reliait mystérieusement à la jeune Espagnole. Aussi M. de Château-Mailly se contenta-t-il de le regarder et de lui dire sans irritation et sans colère :

– Ah ! tu crois ?

– Dame ! fit Zampa, clignant de l'œil, mademoiselle de Sallandrera a besoin de voir Monsieur, de se trouver en tête à tête avec lui.

Le duc tressaillit.

– Tu sais cela ? dit-il.

– Oui, Monsieur.

Et Zampa prit l'attitude mystérieuse d'un homme qui sait bien autre chose encore.

– Seulement, ajouta-t-il, si Monsieur le duc voulait me permettre…

– Quoi ?…

– De lui donner un conseil.

– Voyons ?

– Monsieur le duc et mademoiselle Conception se trouveront seuls probablement ce soir ; mais Monsieur le duc doit savoir, pour sa gouverne, que les murs ont parfois des yeux et des oreilles.

– Ah ! dit le duc.

Et il regarda attentivement le Portugais.

– Voyons, lui dit-il, tu en sais plus que tu en dis, je parie.

– C'est bien possible, répondit Zampa.

– Alors, que sais-tu ?

– Pendant que j'étais chez mademoiselle Conception, ce matin, la duchesse est entrée…

– Sa mère ?

– Précisément. La duchesse n’a pas fait attention à moi ; mais elle a dit à sa fille, tout bas, en espagnol :

« – Il faut que ce soit pour ce soir. Il le faut !

– Et, demanda le duc, qu’a répondu mademoiselle de Sallandrera ?

– Elle a pâli et rougi tour à tour ; mais elle a baissé le front et a répondu :

« – Soit, je lui écrirai.

– Est-ce tout ?

– Non, Monsieur. La duchesse a prononcé votre nom ; comme elle parlait très bas, je n’ai entendu que ces mots :

« – Oh ! je le hais !

– Était-ce donc de moi qu’elle parlait ? demanda le duc.

– Sans doute.

– Mais pourquoi ?… comment peut-elle me haïr ?

– Tiens ! dit Zampa, c’est facile à comprendre, vous gênez son protégé.

– C’est juste, murmura M. de Château-Mailly, devenu tout rêveur.

Zampa achevait de l’habiller comme cinq heures sonnaient.

– Demande mon carrosse, lui dit le duc.

À six heures moins quelques minutes, M. le duc de Château-Mailly se présentait à l’hôtel Sallandrera.

– Madame la duchesse attend monsieur le duc au salon, lui dit le laquais, qui le précéda pour l’introduire.

IX

Les paroles du laquais invitant M. de Château-Mailly à se rendre au salon où la duchesse l'attendait ne laissèrent pas que d'émouvoir un peu le duc. À ses yeux, madame de Sallandrera était un ennemi secret, l'agent actif d'un rival et l'obstacle le plus sérieux à son mariage avec Conception. Or, précisément, la duchesse était seule quand M. de Château-Mailly entra. Madame de Sallandrera accueillit le jeune homme avec un sourire bienveillant et doux.

– Monsieur le duc, lui dit-elle en l'invitant à s'asseoir, M. de Sallandrera n'est point encore rentré, et vous seriez aimable de l'excuser.

Le duc s'inclina, un peu surpris de l'inflexion de voix affectueuse, du regard ami de madame de Sallandrera.

– Les femmes sont d'autant plus fortes, pensa-t-il, qu'elles savent dissimuler à merveille le secret de leur âme. Celle-là me hait, et elle me reçoit comme un ami.

Puis il dit tout haut :

– La journée a été superbe aujourd'hui, et bien certainement M. le duc est sorti en phaéton. Il va revenir du Bois, sans doute…

– Oh ! dit la duchesse en riant, vous vous trompez, monsieur, mon mari est de son âge ; il aime beaucoup les chevaux, mais il ne conduit plus. C'est un goût un peu trop jeune pour lui.

M. de Château-Mailly se contenta de sourire.

La duchesse ajouta :

– M. de Sallandrera est sorti pour affaires. Il est allé chez le vicomte d'Asmolles.

– Je le connais, dit le duc.

– M. de Sallandrera, poursuivit la duchesse, a pris l'Espagne en horreur, depuis le double malheur qui nous a frappés.

Bien que ce malheur fût une des causes premières de ce bonheur probable qu'attendait M. de Château-Mailly, le duc sut trouver quelques mots de condoléance fort convenables et qui trahissaient son âme généreuse.

Madame de Sallandrera poursuivit :

– Le duc a l'intention de se fixer en France pour quelques années au moins.

M. de Château-Mailly tressaillit d'aise.

– On lui a parlé il y a deux jours des usines de P…, et il est en marché pour les acquérir.

– Mais, dit M. de Château-Mailly, est-ce que les usines appartiennent à d'Asmolles ?

– Non, mais M. d'Asmolles veut, à son tour, vendre un château qu'il possède à une faible distance de ces usines, et qu'on nomme le Haut-Pas.

– Ah ! très bien.

– Il paraît que c'est une fort jolie propriété, dans une situation pittoresque, assez près des usines pour que le duc s'y puisse rendre tous les jours en voiture, assez loin pour que je ne sois pas importunée par le bruit des martinets, les sons aigus et criards des machines, et la fumée des cheminées.

– Ainsi M. de Sallandrera, dit le jeune duc, va acheter le Haut-Pas ?

– C'est probable… J'aime la campagne, j'ai promis à mon mari que j'y vivrais volontiers six mois d'été… toutefois, ajouta la duchesse en souriant et regardant le duc d'une façon qui le fit rougir, lorsque ma fille sera mariée.

– Oh ! les femmes ! pensa le duc ; celle-ci a l'air de m'offrir sa fille, et elle est mon adversaire secret et acharné.

Le bruit d'un carrosse qui se fit entendre dans la cour de l'hôtel mit fin à la conversation de madame de Sallandrera et de son gendre futur.

Du canapé sur lequel elle était assise, la duchesse voyait fort bien tout ce qui se passait dans la cour.

– Voici M. de Sallandrera, dit-elle.

En effet, deux minutes après, le duc entra.

M. de Sallandrera salua le duc de Château-Mailly et il allait sans doute lui tendre la main, lorsque la porte qui venait de se refermer sur lui s'ouvrit de nouveau et livra passage à Conception. Sans doute la vue de sa fille lui remit en mémoire leur conversation du matin et lui inspira une pensée de défiance.

– Bonjour, monsieur le duc, dit-il simplement.

L'entrée de Conception bouleversa trop bien M. de Château-Mailly pour lui permettre de remarquer cette réticence. À la vue de la jeune fille, il se troubla et rougit.

Conception entra, froide, réservée. Elle leva à peine les yeux sur le duc, et il ne fallait rien moins que la conviction profonde où il était que l'avant-dernière lettre reçue par lui émanait d'elle, pour qu'il pût supposer un moment que Conception l'aimait. La jeune Espagnole avait même sur les lèvres un demi-sourire dédaigneux qui eût fort déconcerté un homme moins aveuglé que M. de Château-Mailly. Mais il demeura persuadé que la présence de la duchesse était la seule cause de ce masque de froideur.

– Eh bien ! dit M. de Sallandrera au jeune duc, tandis que Conception embrassait sa mère, avez-vous des nouvelles d'Odessa ?

– Pas encore, monsieur le duc, et je commence à craindre que mon courrier ne se soit trouvé malade en route.

– Cela peut arriver, dit le duc, qui jeta un regard scrutateur sur le visage de M. de Château-Mailly.

Celui-ci rougit en ce moment, car Conception venait, au mot d'Odessa, de lever les yeux sur lui.

Tout semblait ainsi servir les plans ténébreux de Rocambole, car cette rougeur, qui provenait du regard de Conception, fut attribuée à une autre cause par M. de Sallandrera.

– Il se trouble, pensa l'hidalgo. Ma fille aurait-elle donc raison et le duc serait-il un imposteur ?

– Madame la duchesse est servie ! annonça un laquais qui ouvrit à deux battants la porte du salon.

Le jeune duc, qui était loin de se douter alors de la réflexion désobligeante que M. de Sallandrera venait de faire sur lui, se leva et offrit la main à la duchesse pour passer dans la salle à manger.

Conception prit le bras de M. de Sallandrera :

– Mon père, lui dit-elle à voix basse et en espagnol, j'ai votre parole.

– Oui, mon enfant.

– Oh ! répéta-t-elle avec âme et d'un accent si convaincu que le duc en tressaillit, je vous assure qu'il ment !

– C'est ce que nous saurons bientôt, murmura le duc de Sallandrera.

L'invitation en petit comité faite à M. de Château-Mailly était trop significative pour qu'il fût besoin, pendant le dîner, de traiter ces questions délicates qui remplissent les pourparlers qui précèdent un mariage. On avait prié le duc à dîner comme on prie un fiancé. C'était un dîner de famille dans la plus complète acception du terme.

Le duc de Château-Mailly comprit qu'aucun mot ayant trait directement à son mariage avec Conception ne pouvait être échangé avant l'arrivée du courrier d'Odessa, si impatiemment attendu, et la conversation ne sortit point des limites banales. Il fut question des usines de P…, de voyages ensuite, puis de l'Espagne, et enfin on causa peinture.

Conception ne leva point une seule fois les yeux sur M. de Château-Mailly ; mais en sortant de table, elle lui dit : – Monsieur le duc, vous aimez la peinture ; je le présume, d'après ce que vous disiez tout à l'heure…

Et comme sa voix tremblait légèrement, le duc crut devoir aller au-devant et se hâta de dire :

– Beaucoup, mademoiselle, et je serais bien heureux si j'étais admis à visiter les merveilles de votre atelier, et surtout celles qui sont sorties de votre pinceau.

– Eh bien ! monsieur, répondit Conception, de plus en plus émue, si vous voulez m'offrir votre bras, je suis prête à vous satisfaire. Mon père a l'invariable coutume d'aller fumer des cigarettes après le dîner, et nous allons le laisser à sa chère habitude.

Le duc de Sallandrera fit un signe d'assentiment, et M. de Château-Mailly offrit aussitôt sa main à la jeune fille.

Conception prit cette main, se retourna vers le duc d'une façon significative et sortit du salon pour conduire M. de Château-Mailly.

L’atelier, on s’en souvient, était situé au second étage de l’hôtel, qui appartenait tout entier et exclusivement à Conception. La jeune fille l’avait meublé, décoré à sa fantaisie, avec un bon goût réellement artistique.

– Je vais d’abord vous montrer, dit-elle au duc, deux beaux Zurbaran que j’ai dans mon boudoir. Nous passerons ensuite dans l’atelier.

– Je suis à vos ordres, répondit le duc, qui était loin de présumer que Conception agissait ainsi et le faisait commencer par son boudoir à la seule fin de laisser à M. de Sallandrera le temps de se cacher dans le cabinet de toilette.

Le négrillon de la jeune fille les précédait.

Soudain l’atelier se trouva illuminé comme en plein jour, car plusieurs glaces de Venise placées dans les encoignures et des pendeloques de cristal attenant aux bobèches du candélabre multipliaient à l’infini cette vive clarté.

Le duc pensa que cette illumination avait un but mystérieux, et qu’elle avait été exigée, moins pour qu’il pût voir à son aise les tableaux que renfermait l’atelier que pour que le jeu de sa physionomie et de celle de Conception ne pût échapper à ces regards inconnus qui allaient les épier tous deux.

Conception fit asseoir le jeune duc auprès d’elle. Ils étaient précisément placés près du candélabre, et le visage de M. de Château-Mailly se trouva complètement éclairé.

En même temps la jeune fille jeta à la dérobée un regard vers la porte du cabinet de toilette. Mais si rapide qu’eût été ce regard, il n’échappa point au duc et confirma pour lui la vérité des confidences que renfermait le billet reçu par lui le matin même.

Conception était fort pâle, très émue ; mais l’amour qu’elle avait pour celui que tout Paris croyait être le marquis de Chamery lui donnait du courage, et ce fut d’une voix à peine tremblante qu’elle dit à Château-Mailly :

– Vous avez reçu mon petit billet tout à l’heure, je présume, monsieur le duc ?

– Oui, mademoiselle.

Et M. de Château-Mailly, non moins ému que la jeune fille, s’inclina profondément.

– En ce cas, reprit Conception, je suis dispensée du préambule, monsieur le duc, et vous devez comprendre que ce n’est point sans raisons que je vous ai prié de venir voir mes tableaux.

– Certes, non.

Conception s’assit à trois pas du duc et reprit :

– Monsieur le duc, vous êtes, je le crois, un galant homme.

– Du moins, fit le duc en souriant, je jouis de cette réputation, mademoiselle.

– C’est donc au duc de Château-Mailly, à un vrai gentilhomme, que je vais m’adresser.

Le duc s’inclina.

Conception poursuivit :

– Monsieur le duc, vous avez demandé ma main à mon père, n'est-ce pas ?

– Mon cœur a dicté cette démarche.

– Soit ; mais ne pensez-vous pas, monsieur, que vous auriez pu, avant de faire cette *démarche* tout à fait officielle, me consulter un peu ?

Et Conception le regarda avec une étrange fixité.

M. de Château-Mailly se méprit au sens de ce regard, qui signifia pour lui : « On me dicte mes paroles, répondez en conséquence. » Aussi répliqua-t-il :

– J'avoue mon tort, mademoiselle, et je suis prêt à le réparer.

– Monsieur le duc, est-il bien vrai que vous m'aimez ? demanda Conception avec une émotion contenue.

– Sur l'honneur ! mademoiselle.

– Et… si je ne… vous aimais pas, moi ?

– J'aurais l'espoir de trouver un jour le chemin qui mène à votre cœur.

Conception fit un léger mouvement d'épaule, puis de dédain.

– Monsieur le duc, reprit-elle, vous avez demandé ma main à mon père, et mon père est sur le point de vous l'accorder. La volonté de mon père est inflexible, ce qu'il veut, je dois le vouloir… et cependant…

Elle parut hésiter.

– Parlez, mademoiselle, insista le duc.

– Cependant, acheva Conception, je ne vous aime pas, moi, et c'est parce qu'il m'est impossible… de vous aimer… parce que mon cœur, hélas ! ne m'appartient plus…

Le duc, qui avait présente à l'esprit chaque phrase de la lettre signée d'un C, demeura impassible.

– Ce que vous me dites là, murmura-t-il, ne m'étonne pas, mademoiselle.

Conception tressaillit.

– Mais, acheva le duc, je vous aime, moi, et je m'efforcerai de mériter votre amour.

– On n'aime point deux hommes à la fois, monsieur le duc.

– Mais on peut oublier.

– Je ne le crois pas.

Le duc était fort calme, croyant obéir de point en point aux prescriptions secrètes de la jeune Espagnole. Ce calme exaspéra Conception.

– Mais, monsieur, dit-elle avec vivacité, on n'épouse pas, quand on est un galant homme, une jeune fille qui… ne vous aime pas.

Le duc sourit et se tut.

– Qui aime… ailleurs.

– Hélas ! je le vois bien.

– Qui ne pourra donc jamais vous aimer, acheva Conception avec fermeté.

– Ah ! mademoiselle, l'avenir cache bien des mystères. Qui sait ?

Un dédain superbe arqua les lèvres de Conception.

– Tenez, monsieur le duc, fit-elle, faut-il vous avouer la vérité tout entière ?

– Je vous écoute, mademoiselle.

– Il est à Paris un homme qui m'aime et que j'aime, un homme à qui j'ai juré de demeurer fidèle de cœur et d'âme, si la volonté inflexible de mon père me condamnait à accepter la main d'un autre…

– Mademoiselle, répondit le duc, à qui cette comédie répugnait, et qui cependant jouait son rôle en conscience, tout cela est beaucoup moins grave à mes yeux que vous ne pensez, et j'ai la conviction si profonde que je vous rendrai la plus heureuse des femmes un jour, que je ne m'inquiète nullement de ce serment de jeune fille étourdie dont vous me parlez.

– Oh ! monsieur, murmura Conception, voilà qui est indigne d'un gentilhomme.

– Mademoiselle…

– Tenez, reprit-elle, laissez-moi essayer de vous convaincre, de vous fléchir, et pardonnez-moi quelques mots un peu vifs…

– Je les comprends, mademoiselle ; mais que voulez-vous ? moi aussi j'ai le cœur pris, moi aussi j'aime éperdument…

Conception le regardait toujours avec dédain.

Le duc garda un moment le silence, mais il était évidemment embarrassé et souffrait… Ce rôle qu'il jouait le mettait au supplice.

– Ainsi, reprit Conception, vous êtes sans pitié…

– C'est-à-dire que je vous aime…

– Et vous… persistez ?

– Si monsieur le duc, votre père, me fait l'honneur de m'accorder votre main, toutefois…

– Ah ! murmura Conception, qui mit, un moment, son mouchoir sur ses yeux, voilà qui est infâme, monsieur le duc.

M. de Château-Mailly était tellement persuadé que chaque parole de Conception était dictée par une volonté autre que la sienne, qu'il ne s'affligea ni ne se blessa de ces derniers mots. Il se contenta de sourire.

– L'avenir me justifiera, murmura-t-il.

Un moment Conception s'était abandonnée à son émotion, mais elle songea à son père, qui, sans doute, entendait du fond de sa cachette et ne perdait aucun mouvement de physionomie du duc, et le courage lui revint.

– Eh bien ! dit-elle, puisqu'il en est ainsi, puisque je suis fatalement condamnée à m'appeler un jour la duchesse de Château-Mailly, au moins serez-vous franc avec moi ?

– Oh ! certes, dit le duc.

Conception ne put s'empêcher de jeter un nouveau coup d'œil sur la porte entrouverte du cabinet de toilette. Le duc surprit encore ce coup d'œil.

– Monsieur le duc, reprit la jeune fille, je crois que vous m'aimez.

– Oh ! fit le duc en mettant la main sur son cœur.

– Votre amour excuse donc à mes yeux tout ce que votre conduite semble avoir d'étrange.

– Étrange est peut-être le mot, balbutia M. de Château-Mailly.

– Eh bien ! convenez que cet amour dont vous parlez, que vous… éprouvez… vous a poussé jusqu'à imaginer une abominable supercherie, jusqu'à inventer une histoire de papiers… de généalogie… de mystérieuse origine…

Au moment où Conception prononçait ces derniers mots, il se fit, dans le cabinet de toilette, le bruit d'un meuble qu'on heurte légèrement.

À ce bruit, le duc vit Conception pâlir.

X

Le léger bruit qui s'était fait dans le cabinet de toilette fut instantané et cessa sur-le-champ. Le duc avait entendu ce bruit, qui confirmait pour lui cette phrase de la prétendue lettre de Conception : *« Des yeux et des oreilles nous épieront,* etc., etc. » Il devenait évident pour M. de Château-Mailly qu'il y avait quelqu'un de caché dans le cabinet de toilette. Mais il ne parut point s'en apercevoir, non plus que de la pâleur de Conception, à laquelle il répondit :

– Mon Dieu ! mademoiselle, vous me permettrez de garder le silence sur cette question. Et quand même cela serait…

Fidèle aux prescriptions de la lettre reçue le matin, le duc parut hésiter.

– Achevez donc, monsieur, dit Conception, achevez, de grâce !

– Eh bien ! dit le duc, qui se souvenait parfaitement des phrases soulignées dans la lettre, ce ne serait, après tout, qu'une preuve d'amour.

– Comment ! s'écria Conception, vous osez convenir que cette histoire…

– Je ne conviens de rien, mademoiselle.

– Inventée par vous et la comtesse Artoff, continua Conception indignée…

– Ah ! permettez, interrompit le duc.

– Monsieur, dit froidement Conception, me feriez-vous bien un serment ?

– Cela dépend.

– Me jureriez-vous, sur votre honneur de gentilhomme, que vous avez la conviction, la certitude que vous êtes bien de la race des Sallandrera ?

Le duc, esclave des prétendues recommandations de la jeune fille, parut hésiter encore et répondit enfin :

– Je ne puis faire ce serment.

Alors Conception se leva avec dignité, comme une reine à qui on a osé mentir.

– C'est bien, monsieur, dit-elle, cela me suffit amplement.

Et puis elle lui montra la porte du doigt et lui dit avec chaleur :

– Monsieur, je ne suis point encore votre femme, et je suis ici chez moi. Sortez, sortez sur-le-champ.

Le duc eut un éblouissement ; mais, toujours persuadé que Conception jouait un rôle comme lui, il se leva sans mot dire, salua profondément et se dirigea vers la porte. Mais, arrivé là, il se retourna :

– Adieu, mademoiselle, dit-il, malgré vos rigueurs, je vous aime, et, Dieu aidant, vous serez ma femme.

Et il sortit.

Dans l'antichambre, M. de Château-Mailly trouva le nègre de Conception. Le moricaud prit un flambeau pour l'éclairer et passa devant lui. Redescendu au premier étage, le duc allait se diriger vers le salon, où il croyait devoir rejoindre le duc et la duchesse ; mais, sur le seuil de l'antichambre, il trouva un laquais qui lui dit :

– Madame la duchesse est souffrante. Elle s'est retirée chez elle.

– C'est bien. Conduisez-moi au fumoir du duc.

– Monsieur le duc est sorti depuis vingt minutes, dit le laquais.

– Sorti ?

– Oui, monsieur.

– C'est bizarre…

– On est venu le chercher en toute hâte pour aller chez un Espagnol, le général C…, qui est très malade.

Ce motif parut tellement plausible à M. de Château-Mailly qu'il n'insista pas et demanda ses gens.

– Le carrosse de M. le duc de Château-Mailly ! cria le laquais.

Et il conduisit respectueusement le duc jusqu'au bas de l'escalier.

Pendant ce temps, Conception courait à la porte du cabinet de toilette et l'ouvrait toute grande. M. de Sallandrera, pâle comme la mort, en sortit.

– Eh bien ! mon père, dit Conception, avez-vous entendu ?

– Tout.

– Avez-vous vu sa figure ?

– Oui.

– Croyez-vous encore ?

– Non.

– Voilà, continua la jeune fille, l'homme que vous voulez me faire épouser. Un imposteur !

Le duc ne répondit pas d'abord et demeura immobile et les yeux baissés, comme s'il eût été privé de sentiment. Puis, tout à coup, un douloureux soupir sortit de sa poitrine, et il se frappa le front, murmurant avec accablement : – Tout est donc fini, mon Dieu ! et les Sallandrera sont donc éteints pour jamais…

Conception ne répondit pas. Elle venait de comprendre que son père renonçait à lui faire épouser M. de Château-Mailly.

– Ô ma race ! ma grande et noble race ! murmura le duc d'une voix brisée, je suis donc votre dernier rejeton !

Et pour la seconde fois don Paëz duc de Sallandrera cacha sa tête dans ses mains, et sa fille vit jaillir une larme au travers de ses doigts.

Alors Conception se jeta à son cou, l'entoura de ses bras, le couvrit de caresses et lui dit :

– Mon père… mon bon, mon excellent père. Je vous aime…

Et il y eut un moment d'expansion entre le père et la fille, moment pendant lequel Conception faillit laisser échapper le secret tout entier de son âme. Mais une voix intérieure, celle de la prudence, étouffa sa voix, elle garda le silence sur M. de Chamery.

Cependant M. de Sallandrera lui dit :

– Il y a décidément, mon enfant, une sorte de fatalité qui semble renverser tous mes projets de mariage pour toi. Jusqu'à présent, dominé par une grande et noble pensée de voir se continuer notre race, j'ai voulu tour à tour t'unir à don Pedro, à don José d'abord, au duc de Château-Mailly en dernier lieu. Don José et don Pedro sont morts tous deux ; le duc de Château-Mailly est un misérable indigne de toi. Désormais, mon enfant, je te laisse libre de prendre l'époux qui te conviendra. Je suis persuadé d'avance que tu choisiras un noble et un grand cœur.

Au moment où le duc prononçait ces mots, qui entrouvrirent le ciel aux yeux de Conception, on entendit le galop d'un cheval qui vint s'éteindre dans la cour de l'hôtel.

Bientôt le négrillon de Conception apparut.

– Qu'est-ce ? lui demanda le duc.

– C'est le valet de chambre de M. de Château-Mailly qui apporte une lettre.

En même temps Zampa se montra derrière lui.

Au visage bouleversé du duc, au regard de gratitude que lui jeta Conception, le Portugais comprit que la comédie avait été jouée et avait parfaitement réussi.

Zampa salua profondément le duc et lui tendit sa lettre.

Le duc sourit dédaigneusement. Cependant il ouvrit la lettre et la lut.

– Ah ! ah ! dit-il enfin, le duc se croit tellement avancé qu'il prépare déjà la rétractation à l'endroit des titres imaginaires qu'il attend.

Il passa la lettre à Conception, qui la lut et haussa les épaules.

Alors le duc s'assit devant une table, écrivit quelques lignes, les remit à Zampa, et lui dit :

– Zampa, mon ami, tu devrais rentrer à mon service, tu n'es pas bien chez le duc de Château-Mailly.

– Monsieur le duc n'a qu'à parler, répondit le Portugais, il sait bien que je suis à lui corps et âme, comme j'étais à don José.

Et Zampa salua, se retira, emportant la réponse de M. de Sallandrera, et il se dit en redescendant l'escalier :

– L'article de la *Gazette des Tribunaux* fait décidément un *four.*

Or, pour expliquer les dernières paroles de Zampa, le terme d'argot dramatique dont il s'était servi et sa brusque arrivée à l'hôtel Sallandrera, il faut nous reporter en arrière d'une heure environ, et nous rendre à l'hôtel de Château-Mailly. Tandis que le duc dînait chez son futur beau-père, et montait ensuite dans l'atelier de Conception, Zampa, les jambes croisées, une cigarette aux lèvres, était fort mollement étendu dans le fauteuil dont se servait M. de Château-Mailly, dans cette pièce qui était à la fois pour le duc un cabinet de travail et un fumoir.

– Quand on pense, se disait-il en riant, qu'à l'heure qu'il est mon pauvre maître est en train de couler pour toujours son affaire de mariage, et qu'il va me revenir persuadé que mademoiselle Conception l'adore ! À quoi tiennent les choses, pourtant ?

On gratta doucement à la porte :

– Qui est là ? demanda Zampa, bien certain que, dans tous les cas, ce n'était pas son maître.

– C'est moi, dit une voix d'enfant.

– Qui toi ?

– *Casse-Cou*, répondit la voix.

– Entre ! dit Zampa sans rien perdre de la nonchalance orientale de son attitude.

La porte s'ouvrit, et l'être vivant qui répondait à ce nom bizarre de Casse-Cou entra.

C'était un groom haut de trois pieds et demi que le duc affectionnait pour sa hardiesse sans pareille, et à qui il avait donné, précisément à cause de cela, ce surnom pittoresque de Casse-Cou. Casse-Cou montait les chevaux réputés indomptables et les réduisait promptement, Casse-Cou avait une foule de qualités hippiques qui lui avaient valu l'estime de son maître.

Zampa, qui, en sa qualité de valet de chambre, était un grand personnage parmi les gens du duc, avait pris Casse-Cou sous sa protection et l'avait spécialement attaché à sa personne.

– Que veux-tu, drôle ? fit Zampa d'un ton de Turcaret en belle humeur.

– Je suis fâché de vous déranger, monsieur Zampa, mais il y a en bas, dans la cour, un homme qui veut vous parler.

– À moi ?

– À vous.

– Comment est-il, cet homme ?

– Assez mal mis.

– Vieux, jeune ?

– Entre les deux.

– Complète ton signalement.

– Il a la figure rouge et les cheveux jaunes.

– Diable ! pensa Zampa, c'est l'homme à la polonaise.

Et il dit vivement à Casse-Cou :

– Fais-le monter !

– Ici ?

– Parbleu !

Casse-Cou s'en alla en courant et revint, une minute après, suivi de Rocambole lui-même, de Rocambole vêtu de sa polonaise à brandebourgs et coiffé de sa perruque d'un blond jaunâtre. On sait que Zampa n'avait jamais vu le marquis de Chamery sous un autre déguisement.

Rocambole fit un signe imperceptible au Portugais.

– Va-t-en, dit celui-ci à Casse-Cou, monsieur est un de mes cousins qui vient me voir pour affaires de famille.

Lorsque Casse-Cou fut parti et que la porte eut été prudemment fermée par Zampa, ce dernier perdit aussitôt son attitude protectrice.

En présence de l'homme à la polonaise, le Portugais redevint rampant et soumis comme toujours.

– Il paraît, dit Rocambole ironiquement, que tu jouais au rôle de duc lorsque je suis entré. Tu te prélassais dans ce fauteuil comme un homme affligé de quelques centaines de mille de rente.

– Heu ! heu ! fit modestement Zampa, si votre protection ne me fait pas défaut, on les aura peut-être un jour.

Rocambole s'assit et tira un journal de sa poche.

– Qu'est-ce que cela ? demanda le Portugais.

– C'est la *Gazette des Tribunaux.*

Zampa regarda curieusement Rocambole.

– Il paraît, dit celui-ci, qu'il est arrivé malheur à ce courrier que la comtesse Artoff avait envoyé à Odessa.

– Bah ! il est mort ?

– Mon Dieu ! oui.

– Et c'est dans la *Gazette des Tribunaux ?*

– Oui. Ton maître va rentrer, j'imagine ?

– Je l’attends.

– Eh bien ! quand il sera venu, tu lui montreras ce journal.

– Très bien ! dit Zampa.

– Maintenant, continua Rocambole, donne-moi quelques renseignements sur les écuries du duc.

– Volontiers. Le duc a trente chevaux.

– Comment se compose le personnel ?

– Un piqueur, un cocher, huit palefreniers, deux grooms.

– Quel est celui qui dirige, du piqueur ou du cocher ?

– Le piqueur achète ou fait réformer les chevaux.

– Et le cocher…

– Le cocher renvoie ou arrête les palefreniers.

– Sans l’assentiment du duc ?

– Presque toujours.

– Très bien. Comment es-tu avec le cocher, mon maître ?

– Je ne suis encore ni bien ni mal.

– Comment cela ?

– C’est un nouveau. Il est entré ce matin.

– Comment est-il ?

– C’est un Anglais pur sang. Un gros rougeaud, assez bon enfant à l’œil.

– Et les palefreniers ?

– Il y en a un qui est tout à fait à ma dévotion.

– Très bien ; tu vas t’arranger pour qu’il se fasse renvoyer.

– Diable !… Je ne sais pas si cela lui ira.

– Que gagne-t-il ?

– Douze cents francs.

– Tu lui donneras dix louis, et tu lui promettras de le faire rentrer dans huit jours.

– Tiens ! dit Zampa, comme cela il est probable qu’il consentira.

– S’il refuse les dix louis, tu doubleras cette somme.

– Après ?

– Après, tu vas t’arranger pour qu’un jeune garçon que je protège et qui se nomme John le remplace.

– C’est bien, je ferai de mon mieux.

Rocambole se leva.

– Maintenant, acheva-t-il, tu examineras la physionomie de ton maître quand il rentrera et ensuite lorsqu'il aura lu la *Gazette des Tribunaux.*

– Et… après ?

– Après tu viendras rue de Surène, demain matin, me rendre compte de ce qui s'est passé.

Zampa reconduisit Rocambole avec force salutations respectueuses.

Puis il vint se rasseoir fort tranquillement dans le fauteuil, et confectionna une nouvelle cigarette.

Quelques minutes après, le bruit de la porte cochère s'ouvrant à deux battants vint à retentir, et Zampa entendit le carrosse du duc qui roulait jusqu'au perron.

– Oh ! oh ! pensa-t-il, on dîne lestement à l'hôtel Sallandrera.

Et il alla au-devant de son maître. M. de Château-Mailly s'avança le visage un peu triste et l'air préoccupé. Tout ce qui venait de se passer à l'hôtel Sallandrera l'avait légèrement ému.

Quand il entra dans son fumoir, Zampa avait à la main la *Gazette des Tribunaux.*

– Qu'est-ce que cela ? demanda le duc.

Le Portugais parut embarrassé.

– Ça, dit-il, c'est un journal que j'ai acheté pour monsieur.

– Pourquoi ?

– Ah ! dit Zampa, c'est une histoire tout entière.

– Voyons, fit le duc en se jetant dans un fauteuil.

– Je suis sorti tout à l'heure, reprit Zampa, et je suis entré dans un café, sur le boulevard. La *Gazette des Tribunaux* m'est tombée sous la main. Je l'ai parcourue, et tout à coup mes regards ont été attirés par… un article.

– Sur quoi ?

– Sur un assassinat qui a eu lieu entre Melun et Paris, dans la forêt de Sénart.

– Que peut me faire cet assassinat ?

– Ah ! dame ! répondit Zampa, il m'a semblé que la victime ressemblait précisément au courrier qu'attend monsieur le duc.

Le duc tressaillit des pieds à la tête, et s'empara du journal que Zampa lui tendait.

XI

L’article de la *Gazette des Tribunaux* était conçu en ces termes :

« Un événement, sur lequel semble planer le plus profond mystère, occupe en ce moment l’attention de la justice.

« Il y a quelques jours, une petite voiture, dite tapissière, attelée d’un cheval vigoureux, s’arrêta à la porte d’un cabaret de Lieusaint, sur la route de Melun à Paris.

« Un homme de trente à trente-cinq ans, vêtu d’une blouse et portant une grande barbe rouge, en descendit et se fit servir à souper.

« Peu après, un courrier en livrée jaune et bleu arriva à son tour et demanda un cheval de poste. L’aubergiste n’en avait pas.

« Le conducteur de la tapissière, qui d’abord avait manifesté l’intention de coucher à Lieusaint, offrit alors au courrier de le conduire à Paris, moyennant une somme de dix francs. Le courrier accepta ; on remit le cheval à la tapissière, et, bien que la nuit fût très noire, on partit.

« Que s’est-il passé durant le trajet ? C’est ce que personne n’a pu dire. Mais la même nuit, vers quatre ou cinq heures, la tapissière est arrivée à la barrière de Charenton, et s’est arrêtée à la porte d’une auberge où descendent ordinairement les rouliers. L’homme à la barbe rouge était seul. Il a remis son cheval au garçon d’écurie, et a prétexté quelques mots qu’il avait à dire au frère de sa femme, lequel, disait-il, était employé à l’octroi.

« À partir de ce moment, on ne l’a plus revu.

« Le garçon d’écurie, las d’attendre, était allé se coucher ; quand il s’est relevé, vers dix heures du matin, le cheval était encore à l’écurie et la tapissière sous la remise. La journée s’est écoulée, puis la nuit suivante, personne n’est venu réclamer l’attelage.

« La tapissière n’avait aucune plaque et ne renfermait aucun objet qui pût donner la moindre indication sur son propriétaire. Seulement, et comme on se disposait à envoyer cheval et voiture à la fourrière, l’aubergiste de Lieusaint, ayant affaire à Paris, est venu loger chez son confrère de la barrière de Charenton. Il a parfaitement reconnu le cheval et la tapissière, et le signalement qu’il a donné de leur conducteur s’est trouvé semblable à celui que donnait le garçon d’écurie.

« Les employés de l’octroi, interrogés, se sont parfaitement souvenus d’avoir vu passer le même homme vers quatre ou cinq heures du matin. Il était à pied, enveloppé dans un gros caban gris.

« Ce caban, le cabaretier de Lieusaint prétend l’avoir vu sur les épaules du courrier. Qu’est devenu ce dernier ? Voilà ce qu’on ne sait pas et ce qu’il est important de savoir. Tout fait présumer, cependant, que le conducteur de la tapissière l’a assassiné.

« Mais ce qui déroute un peu les conjectures, c’est que le courrier a formellement annoncé, dans l’auberge de Lieusaint, qu’il revenait à Paris à peu près dépourvu d’argent et ne possédait plus que douze francs.

« On se demande quel autre motif que l’appât du vol aurait pu pousser l’homme à la tapissière à assassiner le malheureux courrier.

« *P.-S.* – Au moment où nous mettons sous presse, de nouveaux détails nous parviennent :

« Depuis deux jours, l’autorité judiciaire faisait des recherches dans la forêt de Sénart.

« Hier soir, nous écrit en hâte notre correspondant, on a découvert dans un four à chaux un cadavre complètement nu et que certains indices permettront peut-être de reconnaître. Ce cadavre a été jeté dans le four à chaux sur la figure et le ventre, de telle façon que le visage, l’abdomen, les mains et la pointe des pieds sont entièrement calcinés ; mais le dos et toute la partie postérieure du corps sont garnis encore de leur chair. On a découvert à l’épaule gauche, et presque à la naissance du cou, un trou triangulaire semblable à celui que fait une épée de combat, ou bien encore un poignard.

« Un homme de l’art, appelé à faire l’autopsie du cadavre, a constaté que la mort pouvait remonter à quatre ou cinq jours, qu’elle avait été le résultat d’un crime, et que ce crime avait été commis à l’aide d’un poignard.

« Cette dernière circonstance achève d’assombrir le mystère qui plane sur cette affaire. Comment admettre, si le crime n’a point été prémédité, que l’homme à la tapissière eût sur lui un stylet, arme assez rare chez des gens de sa condition.

« La jambe droite porte un tatouage fait avec de la poudre brûlée.

« Ce tatouage va bien certainement permettre de constater l’identité du cadavre, qui ne pourrait être que celui du courrier, si l’absence complète de vêtements et cette blessure triangulaire n’achevaient de donner un caractère étrange à cet assassinat.

« Malgré les recherches les plus minutieuses, on n’a pu découvrir les vêtements du courrier.

« Espérons que cet horrible mystère ne tardera point à s’éclaircir, et que le coupable n’échappera pas plus longtemps aux actives recherches de la justice.

« *P.-S.* – Le cadavre a été rapporté à Lieusaint, où il demeurera exposé pendant quelques jours. »

Quand M. de Château-Mailly eut terminé cette lecture, il demeura un moment immobile, inerte et comme pétrifié.

Zampa l’observa à la dérobée :

– Monsieur le duc m’excusera, dit-il enfin, mais j’ai cru devoir lui montrer…

– C’est bien, interrompit brusquement le duc.

Et il s’assit devant une table et écrivit au duc de Sallandrera le billet que voici :

« Monsieur le duc,

« Il y a je ne sais quelle fatalité qui semble peser sur ces malheureux papiers d'Odessa que m'envoie mon parent le colonel de Château-Mailly.

« En rentrant chez moi, j'apprends qu'un courrier a été assassiné dans la forêt de Sénart, à peu de distance de Lieusaint.

« Je tremble que ce ne soit le mien, et je pars pour Lieusaint, malgré l'heure avancée de la nuit.

« Quoi qu'il arrive, ou soit arrivé, j'espère retrouver les papiers et vous les porter à mon retour, demain matin, car je vais et je viens sans m'arrêter.

« Votre respectueux,

« DUC DE CHÂTEAU-MAILLY. »

Cette lettre écrite, le duc dit à Zampa :

– Tu vas courir à l'hôtel Sallandrera.

– Bien, fit Zampa d'un signe de tête. Attendrai-je la réponse ?

– Il n'y en a pas. D'ailleurs, quand tu reviendras, je serai parti.

Et le duc ajouta :

– Envoie-moi le cocher en descendant.

Zampa prit la lettre et se dit :

– Je ne sais pas si l'homme à la polonaise a prévu ce voyage de M. le duc, mais il est bien certain que cet article de la *Gazette des Tribunaux* a produit quelque effet. D'ailleurs, il n'y a aucun inconvénient à ce que M. le duc aille faire une promenade à Lieusaint : le temps est doux.

Et Zampa entra dans les écuries où maître Venture donnait les derniers ordres et se disposait à aller se coucher bientôt.

– Monsieur le cocher, lui dit le Portugais, montez donc sur-le-champ chez M. le duc. Il veut vous parler.

Venture tressaillit, mais il conserva son sang-froid et son flegme tout britannique.

– *Aôh !* répondit-il, *tout de souite*.

Zampa enfourcha un cheval et courut à l'hôtel Sallandrera ; le nouveau cocher monta chez le duc. Ce dernier tenait encore à la main la *Gazette des Tribunaux*, et il était bouleversé.

– Williams, lui dit le duc, vous allez faire atteler mes deux trotteurs irlandais au phaéton, et vous prendrez votre pelisse fourrée, car les nuits sont fraîches.

Le cocher s'inclina, mais il eut le temps de lire le titre du journal que tenait le duc.

– Hum ! pensa-t-il, il y a du Rocambole là-dessous.

Et il sortit et redescendit aux écuries, laissant le duc qui changeait de costume et remplaçait son habit noir par une redingote à jupe très courte, vêtement usité pour monter

en voiture découverte.

Venture entra dans les écuries, donna l'ordre de panser les deux chevaux et de les garnir; puis il s'esquiva et sortit de l'hôtel par une petite porte qui donnait sur la rue de la Ville-l'Évêque.

Il avait remarqué, au milieu de cette rue, une baraque de marchande de journaux.

– Donnez-moi la *Gazette des Tribunaux*, dit-il en bon français et en plaçant dix sous sur la tablette de la vieille qui se livrait à ce commerce.

– Voici la dernière, lui fut-il répondu.

Venture prit le journal et s'en alla sans attendre sa monnaie. Il rentra dans les écuries, s'appuya contre un pilier qui supportait une lanterne, et se mit à parcourir fort tranquillement le journal. Mais tout à coup son attention fut attirée par l'article dont la lecture avait si fortement ému le duc de Château-Mailly.

– Parbleu ! se dit-il, nous y voilà, et c'est, je crois, le second acte du petit drame dont j'ai joué le premier. J'ai assassiné Murillo pour avoir la lettre de la comtesse Artoff, on a assassiné le courrier pour intercepter les papiers qui venaient d'Odessa.

Venture entendit la voix du duc qui, dans la cour, disait : – Est-ce prêt ? Où est le cocher ?

Il se hâta de cacher le journal dans sa poche, endossa sa livrée garnie de fourrures, et se montra aux regards du duc.

Les chevaux étaient au phaéton.

Le duc fit placer une paire de pistolets au garde-crotte, monta le premier et prit les rênes.

– Montez près de moi, dit-il au cocher, qui s'apprêtait à prendre place sur le siège de derrière.

Le suisse ouvrit les deux battants de la porte, et le phaéton s'élança dans la rue. Mais au lieu de gagner le boulevard et de prendre la route de Melun, le duc remonta le faubourg Saint-Honoré jusqu'à l'église Saint-Philippe-du-Roule, tourna à droite et prit la rue de la Pépinière. Il venait d'obéir à une soudaine inspiration, qui dérouta quelque peu d'abord les calculs de probabilité de maître Venture, lequel se demandait comment le faubourg Saint-Honoré pouvait conduire à Lieusaint.

Mais le duc arrêta ses chevaux devant l'hôtel Artoff.

– Sonnez ! dit-il en anglais au cocher.

Venture sauta à bas du phaéton, et tira la chaînette de la petite porte.

Cette porte s'ouvrit.

– Entrez chez le suisse, continua le duc, et dites-lui qu'il vienne me parler.

Le suisse, qui n'était point couché encore, car dix heures venaient à peine de sonner, sortit avec empressement de sa loge, au nom sonore que lui jeta Venture.

Disons, en passant, qu'il ne reconnut point, sous sa perruque et sa livrée, le personnage qui s'était présenté déjà à l'hôtel et avait demandé si le comte Artoff était à Paris.

Le duc dit au suisse qui s'approcha, sa casquette à la main : – Connaissez-vous le courrier que la comtesse Artoff a envoyé en Russie ?

– Oui, répondit le suisse, mais comme j'ai eu l'honneur, ce matin, de le faire observer à monsieur le duc, le courrier n'est pas de retour.

– Je le sais.

Le suisse regarda le duc.

– Le connaissez-vous beaucoup ? répéta celui-ci.

– Mais… oui…

– Depuis longtemps ?

– Depuis dix ans au moins ! C'est moi qui l'ai fait entrer chez monsieur le comte.

– Très bien. L'avez-vous vu nu ?

Le suisse fut très étonné de cette question, mais il répondit : – Nous avons servi ensemble. Il était matelot à bord d'un navire où je me trouvais, moi, en qualité d'adjudant d'infanterie de marine.

– À merveille ! savez-vous s'il avait des tatouages ?

– Oui, à la jambe droite.

– Qu'était-ce que ce tatouage ?

– Un homme nu jusqu'à la ceinture, chargeant un canon.

– Est-ce tout ?

– Non, au-dessous, on voyait un cœur percé d'une épée.

– C'est bien, dit le duc ; merci.

Et il fit signe à Venture, qui remonta près de lui, et, rendant la main à ses chevaux, le duc lança son rapide attelage dans la direction de la rue Saint-Lazare.

– Maintenant, je comprends, murmura Venture, qui se souvint des tatouages mentionnés par la *Gazette des Tribunaux*.

Arrivé devant le chemin de fer de l'Ouest, le duc tourna à droite et descendit au boulevard par les rues du Havre et de la Ferme-des-Mathurins.

Puis, comme à cette heure tardive le nombre des voitures est bien moins grand que durant le jour, et que d'ailleurs M. de Château-Mailly était excellent cocher, il laissa prendre à ses deux trotteurs une allure si rapide qu'en moins de vingt minutes le phaéton atteignit la barrière de Charenton.

Alors M. de Château-Mailly tira sa montre :

– Il est onze heures, se dit-il. Lieusaint est à huit lieues d'ici. C'est un trajet de deux heures, car il a plu et les routes sont bourbeuses.

Venture gardait un silence tout diplomatique, et, en cocher bien appris, il ne se serait certainement pas permis d'adresser la parole à son maître.

Le duc, fortement préoccupé, courut pendant près d'une heure sur la vieille route de Melun sans paraître s'apercevoir qu'il avait un compagnon. Mais enfin, comme la nuit était fort noire et que le sol de la route, inégal et détrempé, l'obligeait, pour éviter de trop fréquents cahots, à une attention des plus grandes, le duc lui dit brusquement :

– Tenez, prenez ma place et conduisez.

Il se mit à gauche et passa les rênes à son cocher.

Celui-ci rassembla ses chevaux, leur rendit ensuite la main, et le phaéton continua sa route avec une vitesse nouvelle et sans égale.

À minuit, il atteignait Montgeron ; à une heure moins quelques minutes, il entrait dans Lieusaint.

Une lumière filtrant à travers les contrevents d'une maison située à peu près au milieu du pays et sur la gauche servit de phare au duc. C'était précisément l'auberge où nous avons vu, quelques jours auparavant, descendre successivement l'homme à la barbe rouge et le courrier, et de laquelle ils étaient partis tous deux dans la tapissière du premier.

Au bruit de la voiture, la porte de l'auberge s'ouvrit et l'hôtelier se montra.

– Nous sommes à Lieusaint, n'est-ce pas, mon brave homme ? demanda le duc.

– Oui, monsieur.

M. de Château-Mailly descendit, tandis que Venture baragouinait un français très original et demandait si on avait une écurie et de l'avoine.

Puis le duc entra dans l'auberge et s'assit devant le feu, tandis que l'hôtelier aidait le cocher à dételer. Quand il revint, le duc lui dit :

– Il s'est passé un grave événement ici, ces jours derniers.

– Il s'est commis un assassinat, monsieur.

– Sur la personne de qui ?

– On ne sait pas, vu que le cadavre est défiguré. Mais moi, j'ai toujours eu dans l'idée que c'était le courrier qui a passé par ici.

– Ah ! dit le duc, vous l'avez vu, ce courrier ?

– Oui, c'est d'ici qu'il est parti.

– Comment était-il ?

– Grand, bel homme, très fort.

– D'où venait-il ?

– Il a dit qu'il venait de Russie.

– C'est bien cela, murmura le duc. Et où est le cadavre ?

– On l'a exposé… mais personne n'est encore venu le reconnaître.

– Où est-il exposé ?

– Dans un grenier à foin, sur la route, au bout du pays.

– Pouvez-vous m’y conduire ?

– Oui, monsieur.

Et l’hôte ajouta :

– Est-ce que monsieur connaissait le courrier ?

– C’est moi qui l’avais envoyé en Russie.

Le duc prononça ces mots avec une sorte d’accablement douloureux.

L’aubergiste prit une lanterne et l’alluma.

En ce moment, Venture, qui en avait fini avec ses chevaux, entra dans la cuisine de l’auberge.

– Venez avec moi, lui dit le duc.

L’aubergiste passa le premier, le duc et son cocher le suivirent.

Tous deux traversèrent Lieusaint dans toute sa longueur et arrivèrent à la porte d’une grange à fourrage isolée des habitations, et de laquelle s’échappait la clarté projetée par une lanterne allumée à l’intérieur.

XII

On avait couché le cadavre sur le dos. Les bras, la poitrine, l'abdomen, qui s'étaient trouvés exposés à l'action corrosive de la chaux, étaient fortement brûlés. Quant au visage, il était complètement méconnaissable.

Le grenier à foin, converti en morgue provisoire, était gardé par un gendarme.

L'aubergiste, qui conduisait le duc et son cocher, se chargea d'apprendre à ce fonctionnaire de l'ordre public la qualité du personnage auquel il servait d'introducteur, et l'intérêt qu'il avait à examiner le cadavre. Le nom du duc de Château-Mailly, qui avait été le principal actionnaire des chasses de la forêt de Sénart, fit tomber le chapeau du gendarme.

Venture suivait le duc d'un air indifférent, et personne au monde ne se fût douté, à voir sa physionomie placide, qu'il attachait une véritable importance à cette confrontation.

Le jeune duc maîtrisa sa répulsion et se pencha pour examiner, à la lueur de la lanterne que l'aubergiste tenait à la main, la jambe droite, sur laquelle se trouvaient les tatouages. Soudain il recula et laissa échapper un cri. Ainsi que l'avait affirmé le suisse du comte Artoff, le malheureux courrier avait bien, sur la jambe droite, un dessin représentant un homme nu jusqu'à la ceinture, chargeant un canon, et au-dessous un cœur percé d'une épée. Le doute n'était donc plus possible, et le cadavre n'était autre que celui du courrier. Or, on l'avait trouvé nu, et il devenait évident que le crime avait eu le vol pour mobile.

Les deux pièces si importantes pour le duc, puisque, dans sa pensée, elles devaient être la cheville ouvrière de son union avec mademoiselle de Sallandrera, avaient-elles été détruites ou simplement volées ?

Telle fut la question que M. de Château-Mailly s'adressa tout d'abord.

Mais Venture ne lui donna pas le temps de se lamenter et de faire le moindre commentaire à propos des deux lettres. Il venait de soulever sans répugnance aucune le cadavre, et, s'armant de la lanterne de l'aubergiste, il examinait avec attention le trou, triangulaire du fer qui avait dû donner la mort.

Après une seconde d'examen, il lâcha le cadavre, qui retomba sur sa couche de paille, et se tournant vers le duc, il lui dit en anglais :

– Je reconnais la blessure, et je sais avec quelle arme elle a été faite.

Ces mots firent tressaillir le duc, qui probablement allait le questionner avec cette vivacité qui provient des grandes émotions.

Le prétendu cocher anglais le prévint.

– Silence ! lui dit-il tout bas. Pas un mot devant ces gens-là.

– Cet homme est bien le courrier, dit le duc au gendarme et à l'aubergiste. Je viens de le reconnaître à ces marques.

Et il indiquait les tatouages.

– On peut donc, ajouta-t-il, le faire ensevelir dès le point du jour.

– Ah ! reprit le gendarme, ceci est l'affaire du juge de paix et du lieutenant. Moi, je n'y puis rien.

Le duc et Venture sortirent.

Ni l'aubergiste ni le gendarme n'avaient compris un mot des paroles échangées entre le duc de Château-Mailly et son cocher. La pantomime de Venture avait même échappé à leur observation.

Hors du grenier à foin, et lorsqu'ils se trouvèrent dans l'unique rue formée à Lieusaint par les maisons bâties à gauche et à droite de la grande route, Venture se rapprocha assez familièrement du duc.

L'aubergiste marchait à trois pas en avant pour éclairer la route.

– Monsieur le duc, dit Venture, toujours en anglais, faites votre déclaration, tandis que je vais atteler mes chevaux.

Le duc, un peu surpris de ce langage plus que familier, regarda son cocher.

Venture soutint le regard et ajouta :

– Monsieur le duc peut me congédier, car je ne suis que son cocher, mais s'il voulait oublier un moment mon humble profession, et me laisser mon franc-parler, peut-être ne s'en repentirait-il pas.

– C'est bien, dit le duc, parlez.

– Oh ! pas ici, répondit Venture.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est trop long.

Le duc, dont la surprise allait croissant, regarda une seconde fois son cocher.

Ce dernier demeura impassible et se contenta de dire, toujours à voix basse :

– J'ai reconnu l'assassin à la forme de la blessure, et monsieur le duc verra si je me trompe. Mais je supplie monsieur le duc d'attendre que nous soyons en route.

– Soit, dit le duc.

M. de Château-Mailly rentra à l'auberge et demanda une plume et de l'encre. Puis il écrivit au juge de paix, déclarant qu'il avait reconnu le cadavre comme étant celui d'un courrier à lui, ajoutant que l'assassin avait dû détruire ou voler un portefeuille renfermant une lettre assez volumineuse adressée d'Odessa à Paris par M. de Château-Mailly, colonel retraité et sujet russe, à M. le duc de Château-Mailly, place Beauvau.

Le duc se mettait en outre à la disposition de l'autorité pour de plus amples renseignements.

Pendant qu'il écrivait, le faux Anglais faisait atteler ses chevaux au phaéton.

Dix minutes plus tard, le duc mettait deux louis dans la main de l'aubergiste et remontait en voiture.

À peine le duc eut-il dépassé la dernière maison de Lieusaint, que Venture, qui était assis à sa gauche et tenait ses bras croisés en parfait cocher qui laisse conduire son maître, lui dit :

– Monsieur le duc devrait me rendre le fouet et les guides.

Cette phrase fut articulée en bon français au moment même où le fringant attelage entrait dans la forêt, et elle acheva d'étonner le duc, à qui jusque-là le cocher avait paru être un Anglais pur sang.

Avant que le duc pût, par un mot quelconque, formuler son étonnement, Venture ajouta :

– Ce que je vais dire à monsieur le duc est de nature à lui donner des distractions, et comme la lune vient de nous fausser compagnie et que nous n'avons pour nous diriger que la seule lumière de nos lanternes, les distractions peuvent être fâcheuses par une nuit sombre, sur une route mal entretenue.

– Mais… voulut objecter le duc, au comble de la stupeur.

– Monsieur le duc, répliqua froidement Venture en lui prenant les guides des mains, vos chevaux ont trop de sang pour être conduits par un cocher ému.

– Ému, moi ?

– Vous le serez tout à l'heure.

– Mais… pourquoi ?

– Tenez, reprit Venture, vous devez voir que je parle français comme un véritable Parisien que je suis.

À ces derniers mots le duc jeta un cri.

– Oh ! ne craignez rien, monsieur le duc, bien que nous soyons en pleine forêt de Sénart, laissez-moi vous affirmer que je n'ai pas l'intention de vous assassiner, encore moins celle de vous voler, et permettez-moi d'établir à vos yeux, sinon mon identité, au moins pourquoi je suis entré chez vous, ce matin même, avec la qualité de cocher anglais.

La surprise du duc ne lui permit pas d'articuler un seul mot.

Venture continua :

– Tenez, monsieur le duc, bien que vous ne m'ayez absolument rien dit et que je ne sois que depuis quinze heures à votre service, je sais la moitié de vos affaires.

– Vous ! put enfin crier le duc.

– Vous êtes amoureux de mademoiselle Conception de Sallandrera…

– Plaît-il ? fit M. de Château-Mailly avec hauteur.

Mais Venture ne se déconcerta point et reprit fort tranquillement :

– Faites attention, monsieur le duc, que nous sommes sur une route déserte, qu'il est trois heures du matin et que personne ne peut vous entendre causant familièrement avec votre cocher. Si je me permets de vous parler ainsi, c'est que j'ai peut-être une connaissance exacte de votre situation et le moyen de vous tirer d'embarras.

– Voyons ? dit le duc, fasciné malgré lui par l'accent de Venture.

Celui-ci continua :

– Supposez un moment que je ne suis pas votre cocher, et causons librement.

– Parlez, je vous écoute.

– Vous êtes amoureux de mademoiselle de Sallandrera, poursuivit Venture.

– C'est vrai.

– L'année dernière, la comtesse Artoff, une brave dame qui se nommait Baccarat, jadis…

Le duc tressaillit.

– Quoi ! dit-il, vous savez…

– Bah ! je sais bien autre chose encore ! La comtesse Artoff, dis-je, a demandé sa main pour vous.

– C'est encore vrai.

– Il est vrai aussi qu'on vous a refusé. Mais, depuis, la comtesse Artoff a fait la connaissance d'un monsieur de Château-Mailly, russe, votre parent. Ce dernier lui a raconté une histoire, que je ne sais pas très bien, mais qui établit que vous êtes du sang des Sallandrera.

– Mais comment pouvez-vous savoir cela ? interrogea le duc, dont la stupéfaction n'avait plus de limites.

– Par une lettre que la comtesse a adressée au duc de Sallandrera lorsqu'il était en Espagne.

– Vous avez lu cette lettre ?

– Oui.

– Mais le duc ne l'a point reçue.

– C'est précisément à cause de cela que je l'ai lue.

– Mais où ? dans quelles mains ?

Venture allongea un coup de fouet au cheval de gauche, qui venait de broncher, et il répondit :

– J'ai cette lettre dans ma poche.

– Vous ! fit le duc.

– Moi-même.

– Mais qui donc êtes-vous ?

– Un homme qui va vous sauver d'un grand danger, c'est probable.

– Je rêve !… murmura M. de Château-Mailly, étourdi, confondu.

Venture ajouta :

– Monsieur le duc, il y a des gens que vous ne connaissez pas qui ont intérêt à ce que vous n'épousiez pas mademoiselle de Sallandrera.

– Cela doit être, pensa le duc, qui se souvint des fausses lettres de Conception et des demi-révélations de Zampa touchant ce rival imaginaire protégé par la duchesse.

– Oh ! dit Venture, ces gens-là, vous ne les connaissez pas, vous ne pouvez pas les connaître.

– Vous les connaissez donc, vous ?

– Peut-être.

– Et quels sont-ils ?

– Pardon, monsieur le duc, je vous le dirai plus tard. Qu'il vous suffise de savoir que ce sont eux qui ont intercepté la lettre de la comtesse Artoff au duc de Sallandrera et fait assassiner votre courrier, non point pour lui voler une misérable somme, mais pour lui enlever ces deux pièces qu'il vous apportait.

– Vous savez donc qui sont ces misérables ?

– Parbleu !

– Et vous êtes entré chez moi ?

– Pour les démasquer, monsieur le duc.

– Mais, s'écria M. de Château-Mailly, quel intérêt avez-vous donc à cela, vous ne me connaissez pas, moi !

– Pardon !

– Vous me connaissez ?

– J'ai beaucoup connu un de vos amis, un Anglais que vous avez souvent vu, du vivant de monsieur le duc votre oncle.

Le duc tressaillit.

– On le nommait sir Arthur Collins, ajouta tranquillement Venture.

Quelques gouttes de sueur perlèrent au front du jeune duc. Il se souvint tout à coup de madame Fernand Rocher et du rôle odieux que cet Anglais problématique, nommé sir Arthur Collins, avait voulu lui faire jouer auprès d'elle.

– Monsieur le duc, poursuivit Venture, vous me dispenserez, pour aujourd'hui, de plus amples renseignements sur ma propre individualité. Ce n'est pas nécessaire, ce serait même nuisible à vos intérêts. Qu'il vous suffise de savoir que j'avais été chargé, par les gens qui veulent à tout prix vous empêcher d'épouser mademoiselle de Sallandrera, d'intercepter la lettre de la comtesse Artoff.

– Ah ! c'est vous…

– Moi-même.

– Et cette lettre interceptée ?

– Je l’ai ouverte.

– Très bien.

– Une fois au courant de la situation, j’ai passé du camp ennemi dans le vôtre.

– Mais… dans quel but ?

– Oh ! mon Dieu ! répondit Venture, je ne vous le cacherai pas plus longtemps, dans le but de faire ma fortune.

Un sourire dédaigneux glissa sur les lèvres du jeune duc.

Venture ne vit point ce sourire, car la nuit était trop noire, mais il le devina.

– Mon Dieu !… dit-il, chacun a sa profession. Je suis, moi, dans les affaires ténébreuses.

– Allez, dit le duc, expliquez-vous…

– Sans moi, reprit Venture, monsieur le duc sera roulé de main de maître sans qu’il sache jamais par qui, et il n’épousera jamais Conception.

– Et… avec vous ?

– Si monsieur le duc suit mes conseils, s’il me donne ses pleins pouvoirs, les deux pièces volées se retrouveront, et le mariage aura lieu.

– Vous me le promettez ?

– Parbleu ! je n’entreprends que les affaires sûres.

– Voyons ! quelle somme vous faut-il ?

– Un instant ! dit Venture, avant de parler argent, il me faut une autre promesse de monsieur le duc.

– Parlez…

– Je continuerai à être le cocher de monsieur le duc et âme qui vive ne saura ce qui vient de se passer entre nous ?

– Soit.

– Monsieur le duc m’en donne-t-il sa parole ?

– Je vous la donne.

– Très bien. En outre, monsieur le duc fera ce que je lui conseillerai ?

– Oui.

– Et surtout, il ne me questionnera pas sur ma manière d’agir ?

– Non.

– Alors, dit Venture, nous pouvons parler argent.

– Voyons ! combien voulez-vous ?

– Heu ! heu ! murmura le cocher, voici que j'ai tout à l'heure cinquante-six ans, et je n'aime pas le travail. Pour jouir d'une vieillesse oisive, j'ai toujours ambitionné vingt-cinq mille livres de rente.

– C'est-à-dire cinq cent mille francs.

– Mon Dieu, oui ! Mais, se hâta d'ajouter Venture, si cela paraît cher, à première vue, monsieur le duc me permettra de lui faire observer que je ne lui demande rien d'avance.

– Comment l'entendez-vous ?

– Le soir de son mariage avec mademoiselle de Sallandrera, monsieur le duc me constituera vingt-cinq mille livres de rente. Pas avant.

– Soit, dit le duc, si vous me retrouvez les papiers volés.

– On les retrouvera.

– Et si vous arrivez à démasquer mes ennemis et à les réduire à l'impuissance.

– Oh ! pour cela, dit Venture, monsieur le duc peut s'en fier à moi.

– Que ferez-vous ?

Venture parut réfléchir un moment, puis il reprit :

– Si monsieur le duc me croit, s'il veut que nous arrivions à bien, il me laissera faire à ma guise et ne m'interrogera jamais.

– Comme vous voudrez, dit le duc ; seulement une question ?

– Parlez, monsieur le duc.

– Vous faudra-t-il bien longtemps pour retrouver les papiers ?

– Voilà ce que je ne puis dire à monsieur le duc. Cela dépendra.

– Mais… encore ?

– Peut-être huit jours, peut-être plus, peut-être moins.

Et Venture garda le silence et allongea un coup de fouet à ses chevaux. M. de Château-Mailly, tout rêveur, n'osa plus le questionner.

Le phaéton traversa en vingt minutes, car les chevaux allaient un train d'enfer, la forêt de Sénart, atteignit Montgeron, descendit Villeneuve-Saint-Georges, et un quart d'heure après roula sur le pont de Charenton.

Le jour commençait à naître et ses premières clartés glissaient sur les méandres infinis de la Marne.

– Tenez, dit Venture à M. de Château-Mailly, l'une des personnes qui veulent à tout prix empêcher votre mariage avec mademoiselle de Sallandrera a été jetée à l'eau, dans cette même rivière, il y a cinq ans. Elle était cousue dans un sac.

– Et elle ne s'est point noyée ?

– Mais non. C’était un jeune homme de vingt-quatre ans[4] ; il a eu la présence d’esprit et l’énergie de fendre le sac avec son couteau, d’en sortir et d’aller, nageant entre deux eaux, s’accrocher à une touffe de saules à cent mètres plus bas. Vous voyez, acheva Venture, que des gens comme cela sont des adversaires assez sérieux pour qu’on réfléchisse deux fois, comme je l’ai fait, avant de songer à engager la partie avec eux.

Et, ces paroles prononcées, Venture retomba dans son mutisme et refouetta ses chevaux. Peu après, le phaéton arrivait à la barrière et entrait dans Paris.

XIII

Lorsque le rapide attelage entra dans la cour de l'hôtel, tout dormait encore chez M. de Château-Mailly.

Le duc ne voulut point que le suisse agitât la sonnette qui correspondait à l'intérieur pour mettre ses gens sur pied. Il se contenta de demander si son valet de chambre était rentré la veille. Le suisse lui répondit affirmativement.

Venture entortilla ses rênes après son fouet, qu'il mit à l'étui ; mais, avant de sauter à terre, il se pencha à l'oreille de son maître :

– Méfiez-vous de tout le monde chez vous, lui dit-il.

– Même de mon valet de chambre ?

– Surtout de lui, sa figure ne me revient pas.

– Bien, dit le duc, dont l'esprit fut impressionné par un rapide soupçon.

Il gagna sa chambre à coucher et y entra sur la pointe du pied, dans l'intention de se mettre au lit sans éveiller Zampa. Le duc avait besoin d'être seul et de réfléchir aux demi-révélations de son prétendu cocher. Mais comme les premiers rayons du jour éclairaient déjà la chambre, son regard fut attiré par une lettre placée ostensiblement sur la tablette de velours de la cheminée et adossée à la pendule.

Le duc tressaillit en reconnaissant le large cachet de cire noire aux armes de Sallandrera.

Cette lettre, Zampa l'avait rapportée sans doute en réponse du billet écrit à la hâte par M. de Château-Mailly.

Le duc en brisa le cachet, tout frémissant ; mais soudain, et tandis qu'il lisait, son regard se troubla, il pâlit, chancela, et la lettre lui échappa des mains.

M. le duc de Sallandrera écrivait à M. de Château-Mailly :

« Monsieur le duc,

« Un voyage imprévu nous est imposé, à ma famille et à moi, et des événements qu'il ne m'est pas permis de mentionner nous contraignent, la duchesse et moi, en quittant Paris pour quelques jours, à renoncer aux projets d'alliance ébauchés entre nous.

« Je vous serai reconnaissant de ne point insister davantage et vous prie, monsieur le duc, de croire à mes sentiments distingués.

« DUC DE SALLANDRERA. »

Ce congé était net, formel, excessivement poli, et M. de Château-Mailly crut que le ciel allait s'écrouler sur sa tête. Cependant, il ne jeta pas un cri, il ne tomba point à la

renverse, car une pensée d'espoir venait de traverser son cerveau aussi promptement que le coup de foudre qui venait de le frapper… Cet espoir, c'était Venture.

Les hommes qui redoutent le plus les situations extrêmes sont, évidemment, ceux qui, le moment terrible arrivé, se redressent avec le plus d'énergie. Le duc qui, une seconde auparavant, avait failli tomber à la renverse, reconquit presque instantanément son calme et sa présence d'esprit. Il ramassa la lettre et l'enveloppe, les mit dans sa poche, ressortit de sa chambre sur la pointe du pied, car Zampa couchait dans un cabinet voisin, et gagna un escalier de service qui descendait aux écuries.

Maître Venture avait repris son accent anglais et gourmandait d'importance un palefrenier maladroit qui bouchonnait assez gauchement les deux chevaux qui venaient d'être dételés et placés dans leurs stalles.

Le duc s'approcha.

Comme il était fort pâle, en dépit de sa démarche assurée, Venture devina sur-le-champ que son maître venait d'apprendre une mauvaise nouvelle.

Le duc lui fit un signe, et Venture comprenant ce signe s'éloigna de la stalle des chevaux et monta le pavé de l'écurie, après avoir dit toutefois au palefrenier :

– Maître Jean, vous ne savez pas votre métier et vous me pansez des chevaux de race comme des rosses de fiacre. Vous pouvez chercher une place : je vous renvoie. Vous serez remplacé demain.

– Comme vous voudrez, l'Anglais ! répondit insolemment le palefrenier.

Il n'avait point aperçu le duc.

Celui-ci entra dans la stalle d'une petite jument de selle qu'il affectionnait. Venture l'y suivit. Alors le duc tira la lettre de sa poche et la lui tendit. Venture la prit sans mot dire, la lut, puis il examina attentivement le cachet et l'enveloppe.

Le duc haussait la tête par-dessus le panneau de la stalle mobile sur la corde, pour voir si le palefrenier ne prenait pas garde à eux.

Mais le palefrenier continuait à laver les jambes de ses chevaux, les entortillait dans leurs flanelles et jurait comme un païen.

– Monsieur le duc, dit tout bas Venture, ceci est un congé en bonnes formes, mais ne vous lamentez point, et ne vous tenez pas pour battu. On en rappellera, comme disent les condamnés.

– Mais, murmura M. Château-Mailly, c'est inouï… Et qu'a-t-on pu dire au duc, que lui a-t-on persuadé ?

– Ils ont fait leur métier, comme nous ferons le nôtre.

Venture parlait avec une assurance qui remit quelque espoir au cœur du jeune duc.

Le faux cocher examinait toujours avec une scrupuleuse attention le cachet de l'enveloppe.

– Monsieur le duc, dit-il enfin, qui vous a apporté cette lettre ?

– Ce doit être mon valet de chambre.

– Zampa ?

– Oui. Il a dû la rapporter hier soir après notre départ.

– Eh bien ! dit froidement Venture, si cela est ainsi, votre valet de chambre vous trahit.

– Lui !… Zampa ?

– Mais oui, dit Venture.

– Comment ! à quoi pouvez-vous le savoir ?

– Tenez, répliqua le cocher, examinez bien le cachet.

– Eh bien ! fit le duc.

– Ne trouvez-vous pas l'empreinte un peu effacée ?

– En effet…

– Voici d'où cela vient ; cette empreinte, telle que vous la voyez là, n'a point été obtenue avec le cachet du duc.

– Avec quoi donc ?

– Avec un moule en cire molle, pris sur la première empreinte. La lettre a été décachetée et recachetée. Oh ! c'est fait habilement, ajouta Venture, et il faut être du métier pour s'en apercevoir.

– Ainsi cet homme me trompe ?

– Ce n'est point douteux, monsieur le duc.

– Mais… pour qui ? au profit de qui ?

– Hé ! mon Dieu, le sais-je ?… Très probablement au profit de ces ennemis mystérieux qui interceptent les lettres de la comtesse Artoff, volent celles que vous apportent les courriers, car…

Ici Venture s'arrêta comme s'il eût été frappé d'une inspiration soudaine.

Le duc le regarda et n'osa troubler sa méditation.

– Car, reprit le faux cocher, il est probable que vos ennemis n'auraient pas su que la comtesse écrivait au duc, non plus que vous attendiez un courrier d'Odessa… si quelqu'un de votre entourage, qui pénètre chez vous à toute heure, ne les en eût avertis.

– C'est juste, dit le duc.

Et tout à coup il se souvint du manuscrit brûlé dans le coffret, trois jours auparavant, quand il courait chez le duc, et il ne douta plus que Zampa n'eût mis à dessein le feu dans le fumoir.

– Je vais chasser ce misérable ! dit-il avec un mouvement de fureur concentrée.

– Gardez-vous-en bien ! fit Venture.

– Pourquoi ?

– Mais parce que cet homme peut vous être utile.

– Un traître !…

Le faux cocher se prit à sourire.

– Monsieur le duc, dit-il, a toute la naïveté d'un honnête homme ; si, comme moi, il avait vécu dans le monde des coquins, il saurait le parti qu'on peut tirer d'un ennemi caché qui se croit à l'abri.

– Faites ce que vous voudrez, murmura M. de Château-Mailly.

– Pardon, dit Venture tout bas, c'est monsieur le duc qui va faire ce que je lui dirai.

– Soit. Parlez…

– Monsieur le duc va remonter dans sa chambre et se mettre au lit.

– Bien, après ?

– Quand son valet entrera chez lui, monsieur le duc donnera toutes les marques d'un désespoir violent.

– Ensuite ?

– Ensuite rien. Je me charge de Zampa.

– Et je n'écrirai pas à M. de Sallandrera ?

– Non.

– Mais il part…

– Eh bien, il partira.

– Je commence à ne plus comprendre.

– C'est inutile, dit Venture avec l'impertinence d'un homme devenu nécessaire. J'ai mon idée, et d'ailleurs monsieur le duc sait bien que j'ai quelque intérêt à ce qu'il épouse mademoiselle de Sallandrera.

– C'est juste, dit le duc, qui commençait à avoir une foi aveugle en cet auxiliaire qui s'était manifesté à lui d'une manière si inattendue.

Et il quitta Venture, résolu à suivre ses conseils. Quelques minutes après qu'il eut quitté l'écurie, Zampa y entra. Venture venait d'en sortir également pour aller tranquillement se coucher.

Zampa ne trouva auprès des chevaux que le palefrenier ; il s'en approcha avec une sorte de mystère et cligna de l'œil en le regardant.

– Eh bien ? lui dit-il.

– Eh bien ! répondit le palefrenier. J'ai mon compte.

– Le cocher t'a congédié ?

– Net, monsieur Zampa.

– Très bien. Je parlerai pour toi à M. le duc et tu rentreras dans huit jours. Voilà tes dix louis.

Et Zampa mit en effet dix pièces de vingt francs dans la main du palefrenier. Celui-ci empocha l'argent, tortilla ensuite son fouet dans sa main gauche et finit par regarder Zampa.

– Ah çà ! lui dit-il, pourquoi diable m'avez-vous promis dix louis si je me faisais congédier par le nouveau cocher ?

– Mais, dit Zampa, c'est que je veux donner ta place à un de mes parents que je protège.

– Ah !…

– Voilà la raison, l'ami.

– Mais si votre cousin prend ma place, vous ne me la rendrez pas dans huit jours ?

– Pardon.

– Et comment cela ?

– Dans huit jours, de palefrenier mon parent sera passé cocher, et j'aurai fait congédier l'Anglais.

Le palefrenier salua Zampa comme un profond politique, et se contenta de cette explication.

Zampa murmura à part lui :

– Le nouveau palefrenier entrera demain. Cet Anglais est un niais, il fera ce que je voudrai.

À peu près à l'heure où M. le duc de Château-Mailly, de retour de Lieusaint, décachetait cette terrible lettre de congé que Zampa avait rapportée la veille à onze heures du soir de l'hôtel de Sallandrera, le faux marquis de Chamery se trouvait chez sir Williams.

L'aveugle était encore au lit, mais éveillé, adossé à une pile de coussins et son ardoise sur ses genoux.

Rocambole était assis auprès de lui, les jambes croisées, un *puros* aux lèvres, dans l'attitude nonchalante d'un homme à qui la fortune a donné un rendez-vous sérieux et qui l'attend avec la conviction qu'elle va venir. Le disciple racontait à son maître sa dernière entrevue avec Conception, entrevue qui avait suivi de deux heures cette scène assez dramatique qui s'était déroulée entre l'Espagnole et le jeune duc, en présence de M. de Sallandrera, caché dans le cabinet de toilette.

– *Ainsi,* écrivit l'aveugle sur son ardoise, *le duc est complètement coulé ?*

– Complètement, témoin cette lettre que M. de Sallandrera lui a écrite hier soir.

– *Et Conception est persuadée que son père la conduira en Franche-Comté ?*

– Dame ! le duc vient d'écrire à Fabien, mon très honoré et niais beau-frère, le mot que voici :

« Mon cher vicomte,

« Dans notre entrevue d'hier, je n'osais vous préciser au juste, prévoyant, hélas ! de graves soucis de famille, l'époque où je pourrais vous accompagner en Franche-Comté pour y visiter votre maison du Haut-Pas dont le prix, fort raisonnable, du reste, et la situation pittoresque me séduisent ; mais un dénouement aussi imprévu que douloureux pour moi à ces soucis auxquels je faisais allusion me rend ma liberté. Je suis donc à vos ordres, et si la comtesse d'Asmolles était du voyage, ma femme et ma fille en seraient ravies.

« Bien et toujours à vous,

« DUC DE SALLANDRERA. »

– Eh bien ! dit Rocambole, que t'en semble ?

Sir Williams écrivit :

– *As-tu vu Fabien ?*

– Je le quitte.

– *Que t'a-t-il dit ?*

– Il est prêt à partir demain, ainsi que Blanche. Ils sont trop dans mes intérêts pour qu'il en soit autrement.

– *Fabien a-t-il écrit au duc ?*

– Oui.

– *Verras-tu Conception ?*

– Ce soir.

Sir Williams demeura pensif un moment et Rocambole respecta sa rêverie.

L'aveugle reprit :

– *Nous n'avons toujours pas de nouvelles de Venture ?*

– Aucune, et cela m'inquiète…

– *Moi aussi,* écrivit l'aveugle.

Et, après une seconde pause et une nouvelle rêverie, il écrivit :

– *Le drôle nous a trahis une fois déjà, il pourrait bien nous trahir encore.*

– J'en ai peur…

– *Heureusement, il lui sera difficile d'avoir la clef de l'énigme, Baccarat est partie.*

– C'est vrai.

– *Cependant, et à tout hasard, il faut en finir avec le duc.*

Rocambole tressaillit.

– Ah ! parbleu ! dit-il, je présume que tu vas me dire, mon oncle, quel est ton plan en ne voulant pas que j'accompagne tout d'abord Fabien et le duc de Sallandrera, et que j'entre, dès demain, en qualité de palefrenier, chez M. de Château-Mailly.

– *Non,* fit l'aveugle d'un signe de tête.

– Pourquoi ?

– *Parce que tu es toujours pour moi un jeune étourdi, et qu'il ne faut te confier un plan qu'à l'heure même de l'exécution.*

– Merci de la confiance !

Et Rocambole se dressa et regarda sir Williams, qui continuait à griffonner sur son ardoise et traçait cette phrase :

– *Pour aujourd'hui, tu peux te reposer sur tes lauriers, et vivre en parfait gentilhomme, qui n'a d'autre souci que celui de dépenser convenablement ses revenus. Descends chez ta sœur, et demande-lui à déjeuner.*

– Bon ; après ?

– *Après, va te promener.*

– Et puis ?

– *Tu iras faire un mistigri à ton cercle.*

– Mon oncle, dit Rocambole, je crois que tu te moques de moi.

– *Oui,* fit la tête railleuse de sir Williams en s'inclinant de haut en bas.

Cependant il ajouta avec son crayon :

– *Après ton dîner, et avant d'aller faire tes adieux à Conception, tu monteras ici et je t'expliquerai pourquoi le duc de Château-Mailly a besoin d'un palefrenier. Bonsoir !*

– Bonsoir, mon oncle.

Rocambole se leva, serra la main de son hideux mentor et descendit chez la vicomtesse d'Asmolles.

C'était l'heure du déjeuner.

– Mon cher ami, lui dit Fabien en se mettant à table, pourrait-on te faire une simple question ?

– Sans doute.

– Tu as tenu à ce que je vendisse le Haut-Pas à M. de Sallandrera ?

– Certainement.

– Tu tiens également à ce que nous partions dès demain pour en faire les honneurs au duc ?

– Comme tu le dis.

– Tu y tiens surtout parce que mademoiselle Conception sera du voyage ?

– Naturellement.

– Alors, pourquoi ne veux-tu pas en être, toi ?

– C’est une erreur.

– Comment ! tu pars avec nous ?

– Pas le moins du monde ; je vous rejoindrai.

– C’est singulier.

– Mais non. Pendant les quatre ou cinq jours que je serai séparé de vous, vous aurez le temps de parler de moi.

La vicomtesse se mit à sourire ; elle était femme, elle avait compris.

– Mon frère, dit-elle, est un diplomate, il nous nomme ses ambassadeurs.

Rocambole suivit à la lettre le programme de sir Williams.

Il monta à cheval une heure, fit une partie à son club, dîna en famille et assista à la clôture des caisses de voyage de sa sœur ; puis il monta chez l’aveugle.

– Eh bien ! mon oncle, dit-il, vas-tu me dire pourquoi je dois entrer comme palefrenier chez M. de Château-Mailly ?

Sir Williams écrivit sur son ardoise :

– *Sais-tu ce que c’est que le* charbon ?

– Le charbon ? fit Rocambole, mais c’est une maladie mortelle chez les races bovine et chevaline.

– *Et chez les hommes,* ajouta sir Williams, dont les traits hideux s’illuminèrent d’un cruel sourire.

XIV

Ce soir-là, vers onze heures environ, un chiffonnier, la hotte au dos et sa lanterne à la main, parcourait lentement le boulevard des Invalides, et s'adressait le monologue suivant :

– On ne se figure pas, dans le monde, comme il est utile pour des gens distingués comme moi d'aller souvent au spectacle. Le théâtre est plein d'enseignements. Si je n'avais pas vu autrefois M. Frédérick Lemaître dans son rôle du Chiffonnier, bien certainement je n'aurais pas aussi bien composé mon petit costume de circonstance. Je suis l'artiste en guenilles le plus accompli en ce moment.

Et le chiffonnier jeta un coup d'œil admirateur sur l'ensemble de haillons qui le couvrait.

Puis il continua :

– Évidemment, quand un voleur veut être en sûreté, il n'a qu'à se cacher dans un corps de garde ou dans la maison du commissaire de police. On ira le chercher partout, excepté là. Or, mon ami Rocambole avait rencontré la veuve Fipart sous les apparences d'une commerçante en chiffons, je puis me risquer sous ce travestissement sans le moindre danger.

À ce monologue, on a reconnu Venture.

Le drôle avait eu raison, en rappelant le célèbre mélodrame du *Chiffonnier* et le costume étourdissant de Frédérick dans cette pièce(5). Il avait copié si merveilleusement le célèbre comédien, qu'on eût juré voir en lui un chiffonnier modèle, et, bien certainement, sous cette défroque, il ne ressemblait pas plus au nouveau cocher de M. le duc de Château-Mailly que le cocher ne ressemblait à M. Jonathas, l'hôte du garni de la place Belhomme, à Montmartre.

Le chiffonnier remonta le boulevard jusqu'à l'angle de la rue de Babylone, s'assit sur un banc, tira de sa poche une pipe, la bourra, et, après l'avoir allumée, poursuivit son monologue.

– Voyons, se dit-il, je crois qu'il est bon d'analyser les faits et d'envisager froidement les choses. Commençons. Il y a une assez jolie partie de cartes engagée, dont l'enjeu est mademoiselle Conception de Sallandrera, l'héritière d'une grandesse espagnole et de quelques millions. Quels sont les joueurs ? M. de Château-Mailly et Rocambole. Mais, continua Venture, qui était serré en logique, Rocambole joue-t-il pour son compte ou pour celui d'autrui ? Telle est la question. Dans le premier cas, comment se nomme-t-il, dans quelle peau est-il entré ? Voilà ce que je ne sais pas et ce qu'il faut absolument que je sache. Dans le second, à quel adversaire sérieux avons-nous affaire ? Depuis vingt-quatre heures je prends mes renseignements et ne devine absolument rien. On ne connaît aucun prétendant à la main de mademoiselle Conception, aucun prétendant sérieux, bien

entendu… Cependant la maman Fipart a vu Rocambole sur ce boulevard, à minuit. D'où sortait-il ? Foi de Venture, dussé-je passer huit nuits consécutives ici, je verrai bien si on entre ou si on sort de l'hôtel Sallandrera par la petite porte.

Et Venture se prit à arpenter le boulevard, tantôt en remontant et s'éloignant du quai, tantôt descendant vers la rivière, mais ne perdant pas de vue les jardins de l'hôtel Sallandrera.

Vers minuit, il entendit un pas rapide qui venait du quai.

En même temps, il vit un domestique en livrée noisette, qui remontait le boulevard en sifflant un refrain populaire aux barrières. Le laquais passa près de lui, sifflant toujours, doubla le pas et entra dans la rue de Babylone ; mais presque aussitôt il en ressortit, rasa le mur du jardin, et disparut comme une apparition fantastique.

La petite porte s'était ouverte et refermée sur lui.

– Oh ! oh ! dit Venture, serait-ce donc Rocambole lui-même ? Dans tous les cas, mademoiselle Conception me paraît légère de recevoir son amant à pareille heure, et dans un semblable costume. (Et il continua sa promenade, ajoutant :) Or, si ce n'est point Rocambole lui-même, peut-être est-ce un de ses gens, à moins toutefois que ce ne soit simplement un domestique de l'hôtel.

Ces trois hypothèses étaient également admissibles.

Une heure s'écoula, personne ne ressortit.

Venture commençait à perdre patience.

– Ah ! ma foi ! se dit-il, j'y passerai la nuit s'il le faut.

Et il éteignit sa lanterne et se coucha au bord du ruisseau, en travers de la petite porte, comme un homme ivre, mais l'oreille collée contre terre, de façon à percevoir distinctement les moindres bruits. Quelques secondes après, il crut entendre des pas qui résonnaient sur le sol du jardin.

Il ferma les yeux et laissa échapper un ronflement sonore de sa poitrine. La porte s'ouvrit presque aussitôt.

Venture ouvrit un œil, et comme la nuit n'était pas très noire, il put voir deux silhouettes s'encadrer dans la porte. L'une était celle du domestique, l'autre celle du négrillon de Conception.

Le domestique allongea sa main vers celle du nègre et dit :

– Voilà pour vous.

Venture entendit en même temps que ces paroles un bruit métallique, celui de l'or qui se heurte.

Le négrillon répondit en saluant avec respect :

– Merci, monsieur le marquis.

La porte se referma et le domestique, en mettant le pied sur le boulevard, heurta Venture et fit un faux pas.

– Ivrogne ! dit-il en continuant son chemin.

– Corbleu ! murmura le faux chiffonnier en se redressant à demi, comme un homme brutalement arraché à son sommeil, tu n’as pas pris cette fois, mon bonhomme, la peine de me dissimuler ta voix, et c’est bien la même qui m’a donné mes instructions la nuit où je suis parti pour l’Espagne. Ah ! tu es domestique et tu entres à minuit passé par les petites portes, et on t’appelle monsieur le marquis. Peste !

Venture se releva, remit sa hotte sur son dos, reprit sa lanterne et la ralluma.

Rocambole, car c’était lui, continua son chemin vers le quai. Mais Venture avait de bonnes jambes et il le suivit à cinquante pas de distance. Le faux domestique gagna le quai, arriva au pont de la Concorde, le traversa ainsi que la place de ce nom, et se dirigea vers la rue Royale. Alors Venture marcha un peu plus vite de peur de le perdre de vue.

Arrivé au faubourg Saint-Honoré, le domestique alla prendre la rue de la Madeleine et ensuite la rue de Surène. Le chiffonnier s’était insensiblement rapproché de lui, et il n’en était plus qu’à une trentaine de pas lorsqu’une porte s’ouvrit devant le domestique et se referma sur lui.

– Bon ! dit Venture, je sais où tu demeures, à moins toutefois que tu n’ailles là que pour y changer de costume, monsieur le marquis, et ceci, je vais bien le savoir.

De nouveau Venture éteignit sa lanterne et alla s’installer dans une sorte de renfoncement formé entre deux maisons. Il s’assit sur une borne et attendit. Il était alors près de deux heures du matin.

Le faux chiffonnier avait attaché son regard sur la façade de la maison.

– Si tu demeures sur le devant, s’était-il dit, je verrai bien ta lumière.

Et, en effet, environ trois minutes après que la porte se fut fermée sur Rocambole, les croisées de l’entresol s’éclairèrent discrètement ; puis il sembla à Venture qu’une lumière allait et venait derrière les doubles rideaux de lampas.

Les croisées demeurèrent éclairées environ une heure, puis la lumière s’éteignit. Venture attendait toujours, à son poste d’observation.

– Ou tu demeures là, pensait le bandit, ou tu n’y viens que pour changer de costume. Dans le premier cas, tu vas te mettre au lit ; dans le second, tu ne tarderas pas à sortir. Attendons encore…

Mais Venture attendit vainement, car il ne savait pas que la maison avait deux portes et que c’était à la seconde, celle par laquelle Rocambole n’entrait jamais et sortait toujours, que le coupé du marquis attendait. Aussi, les yeux fixés sur la première, il ne fit nulle attention à la seconde, qui s’ouvrit et donna passage à un homme enveloppé d’un manteau.

Cet homme monta dans le coupé, fit un signe au cocher, et la voiture s’éloigna.

Venture attendait toujours et une heure encore s’écoula.

– Allons ! se dit-il, je sais maintenant à quoi m’en tenir. C’est bien ici que M. le marquis a son domicile légal et politique. Nous verrons, demain soir, à mettre la main sur ces fameux papiers que, bien certainement, il n’a pu brûler. Rocambole n’est pas homme à anéantir des chiffons qui valent mieux que de l’or en barre.

Et le faux chiffonnier s’éloigna fort tranquillement.

Le lendemain, sur les huit heures du matin, un commissionnaire se présenta rue de Surène. Ce commissionnaire, c’était toujours Venture. Venture, affublé d’une veste bleue, d’une casquette qui lui couvrait le front et de laquelle s’échappaient des cheveux roux que l’homme à la polonaise eût enviés.

Il avait une lettre à la main, et il entra dans la loge du concierge d’un air lourd et niais particulier aux Auvergnats ou aux Savoyards fraîchement débarqués sur le bitume parisien.

– Monsieur le marquis ? demanda-t-il.

Le concierge, qui lisait gravement son journal, afin de se tenir au courant de la politique, releva la tête, toisa le commissionnaire et lui dit :

– Monsieur le marquis ! quel marquis ?

– Ah ! dit naïvement le valet public, je ne sais pas son nom. C’est une petite dame qui vient de me remettre cette lettre au coin de la rue de la Madeleine en me disant que vous saviez bien.

– Il n’y a pas de marquis dans la maison.

Cette réponse fit reculer Venture d’un pas.

– Mais c’est un jeune homme, un grand mince, blond, qui demeure à l’entresol !

– Sur la rue ou sur la cour ?

– Sur la rue.

– C’est M. Frédéric, je ne lui connais pas d’autre nom ; il n’est pas marquis, répliqua le concierge, qui sans doute avait une consigne rigoureuse.

Venture ouvrit une grande bouche, laissa voir un sourire bête et dit :

– Oh ! c’est pour sûr histoire d’enjôler la petite dame qu’il se sera fait marquis.

– C’est possible, dit le concierge.

– Eh bien ! il y est, ce monsieur ?…

– Non.

– Comment ! il est sorti ?

– Parti en voyage pour huit jours.

– Depuis quand ?

– Depuis une heure.

Venture salua et se retira, mais non sans avoir toisé le portier pour essayer de deviner s’il était sincère dans sa réponse.

En même temps, il jeta un regard rapide dans la cour et tressaillit. La cour lui parut plus large et plus profonde que la maison. Il sortit, et aperçut la seconde porte ouverte.

C’en fut assez pour lui, il devina tout.

– Je suis un niais et un maladroit, se dit-il, et j’ai été *refait* cette nuit. Mon marquis est entré par une porte et sorti par l’autre. C’est lui que j’ai vu monter dans le coupé… Oh ! oh ! acheva Venture, maître Rocambole me paraît à son affaire, il va la nuit à l’hôtel Sallandrera, et il a un coupé à deux chevaux…

Le prétendu commissionnaire s’en alla comme il était venu, négligeant de laisser la lettre, si toutefois on peut donner ce nom à une enveloppe sans adresse renfermant une feuille de papier blanc. Puis il gagna la Madeleine, tourna dans la rue Tronchet, et se dirigea vers la rue de la Pépinière, passage du Soleil. Le passage du Soleil renferme trois ou quatre hôtels garnis de bas étage où logent des ouvriers, des commissionnaires et même quelques employés des magasins de nouveautés des environs.

Venture entra dans l’un de ces établissements, prit une clef accrochée à un clou dans la loge d’un portier raccommodeur d’habits, et grimpa à un sixième étage, où il pénétra dans un petit cabinet garni d’une table, de deux chaises et d’une malle assez volumineuse.

– On ne croirait jamais, se dit-il, en jetant un regard dédaigneux à ce triste ameublement, que c’est ici le logis d’un homme qui a vingt et quelques mille francs d’économies et qui est menacé d’un prochain héritage de vingt-cinq mille livres de rente.

Ce disant, Venture se déshabilla des pieds à la tête, ouvrit sa malle et en retira une redingote bleue, un pantalon noir et un gilet de cachemire rouge. Le tout était un peu fané, mais lorsque Venture l’eut revêtu, il eut tout de suite l’apparence et la tournure d’un brave commerçant assez bien dans ses affaires et qui court la place de Paris pour acheter des marchandises.

La maison du passage du Soleil était construite comme plusieurs vieilles maisons de Paris, c’est-à-dire qu’elle avait deux escaliers qui se rejoignaient aux étages supérieurs et n’en formaient plus qu’un seul. L’un de ces escaliers, celui par lequel Venture était monté, prenait naissance dans le passage ; l’autre, qui commençait au cinquième étage, descendait rue de la Pépinière.

Ce fut dans ce dernier que le commissionnaire, transformé en épicier, s’engagea. Il traversa la rue de la Pépinière, prit celle d’Anjou-Saint-Honoré, et arrêta d’un geste une de ces voitures de remise dont le cocher a reçu le sobriquet de *maraudeur.*

– Voilà, bourgeois, dit l’automédon libre, en ouvrant la portière avec empressement. Où faut-il vous conduire ?

– Au Gros-Caillou.

– Quelle rue ?

– Rue de l’Église, 5, à côté de l’École militaire ; il y a un pourboire…

– Connu ! dit le cocher qui monta sur son siège et fouetta sa rosse.

Une grande demi-heure après, Venture atteignit la rue de l’Église et descendit de voiture devant la maison qui portait le numéro 5. Cette maison, élevée de deux étages, avait un aspect très honnête, et un concierge bottier en vieux montra, par son carreau entrouvert, une face rougeaude et un large nez surmonté de besicles d’argent.

– Eh bien ! l'ami, dit Venture, comment vous entendez-vous avec maman ?

– Une bien digne femme, *môssieu*, répondit le portier en saluant jusqu'à terre. Mon *épouse*, qui lui fait son ménage et ses petites provisions, dit que c'est un agneau pour la douceur.

Venture regarda le portier en souriant et cligna légèrement de l'œil.

– Pauvre chère femme ! murmura-t-il, elle a assez travaillé comme ça pour avoir le droit de se reposer. Nous étions huit enfants, moi qui vous parle ; elle nous a tous élevés.

– Ça se peut bien, dit le portier.

– Cependant, continua Venture, j'ai peur que de ne plus rien faire finisse par l'ennuyer…

– Ça se peut bien encore, *môssieu*.

– Les gens qui ont toujours *bûché*, voyez-vous, ça aime le travail comme d'autres aiment le plaisir.

– Ah ! dame !…

– Et si je pouvais lui trouver une petite besogne bien douce, quelque chose comme un fonds d'hôtel garni, par exemple !

– Tiens !… dit le portier, justement celui-ci est à vendre…

– Bah ! fit Venture, qui avait déjà lorgné une affiche placée à la porte.

– La propriétaire, continua le portier, veut se retirer, et elle cherche à se débarrasser de son fonds…

– Est-ce cher ?

– C'est pour rien ; huit mille francs.

– Combien de numéros ?

– Seize.

– Et le bail ?

– Encore six ans. Quinze cents francs de loyer. Bonne clientèle ; rien que des femmes de sous-officiers. Jamais une chambre libre.

– Eh bien ! dit Venture, je vais voir maman ; en descendant, nous pourrions bien causer de ça.

Et Venture monta au premier étage de l'hôtel et frappa à une porte située à droite du palier.

– Entrez !… la clef est sur la porte, cria de l'intérieur une voix cassée.

Venture tourna la clef et se trouva sur le seuil d'une jolie chambre meublée, accompagnée d'une petite cuisine. Les meubles étaient en noyer, les rideaux en damas bleu. Un canapé et quatre fauteuils garnissaient les murs.

Assise sur le canapé, il y avait une vieille femme vêtue de noir des pieds à la tête comme une artisane de province qui est à son aise. Elle avait une tabatière en argent, des lunettes sur le nez et elle lisait un journal. On eût dit la plus honnête vieille femme du monde.

– Tonnerre ! maman, s'écria Venture ravi, tu ressembles à une dame patronnesse. Tu as un air véritablement distingué. Et quand on songe que je t'ai donnée ici pour madame veuve Brisedoux, native de Bayeux en Normandie, ancienne marchande de légumes et mère de *môssieu* Honoré Brisedoux, négociant épicier de la place de Paris…

Et après cette tirade pompeuse, maître Venture ferma la porte et s'assit auprès de la veuve Fipart, qui, on le voit, avait subi une notable métamorphose.

XV

Comment la veuve Fipart, que nous avons laissée à Clignancourt, dans un taudis, couverte de haillons et sans autres moyens d'existence que sa hotte et son crochet, se trouvait-elle rue de l'Église, et dans le costume où nous la voyons ? C'est ce que nous allons expliquer en peu de mots.

Du moment où il eut décacheté la lettre de la comtesse Artoff au duc de Sallandrera, et se trouva, grâce aux quelques renseignements que la veuve Fipart lui donna, sur la piste de la vaste intrigue ourdie par Rocambole, Venture comprit la nécessité absolue où il était d'éloigner de Clignancourt, et, pour ainsi dire, de confisquer l'horrible vieille à son profit. En effet, il pouvait se faire que Rocambole la retrouvât, qu'il la forçât à lui avouer où il était, lui, Venture.

D'un autre côté, la haine que celle-ci manifestait pour son fils d'adoption était chose précieuse dans les circonstances présentes, et Venture avait compris tout de suite que s'il était obligé d'établir, à un moment donné, l'identité de son adversaire, ne fût-ce qu'aux yeux de M. de Château-Mailly, la veuve Fipart lui serait d'un secours puissant, sinon indispensable. Aussi, dès la veille, jour de son installation en qualité de cocher chez M. de Château-Mailly, Venture avait-il songé au Gros-Caillou comme étant peut-être le seul quartier de Paris où Rocambole ne songerait point à venir chercher maman Fipart, si, toutefois, il ne demeurait point persuadé de sa mort. Aussitôt, il s'était mis en mesure d'y trouver un logement convenable pour la chiffonnière et, au bout d'une heure de recherches, il avait jeté son dévolu sur une chambre meublée de la rue de l'Église, laissée vacante le matin même par un maître tailleur de régiment qui était parti avec son bataillon. Venture s'était donné pour un brave épicier, vieux garçon qui attendait sa mère, laquelle devait arriver de province.

– Elle restera avec moi, avait-il dit, et je lui rendrai la vie douce pour ses vieux jours, mais comme le logement que je lui fais préparer au-dessus de ma boutique n'est pas encore arrangé, je vais la loger en garni pour quelques jours.

Il avait terminé en payant une quinzaine d'avance ; puis il avait donné dix francs de denier à Dieu au portier, promis quinze francs à sa femme pour faire le ménage ; ensuite, il était bravement allé à Clignancourt emportant sous son bras une défroque achetée chez la première marchande à la toilette qu'il avait trouvée sur son chemin. Deux jours après, précédée d'une grosse malle, la veuve Fipart émerveillée avait pris possession de cette chambre meublée qui pour elle était un véritable palais.

– Eh bien ! maman, lui dit Venture en s'asseyant auprès d'elle, comment supportez-vous l'existence aujourd'hui ?

– Je crois que j'ai bu un coup de trop, répondit la vieille.

– Hein ? répondit Venture, est-ce que tu vas continuer à te livrer à la boisson, la fée aux guenilles ?

– Plus souvent, j'ai seulement pas bu un simple *poisson* d'eau-de-vie, vu que tu m'avais recommandé de me *respecter,* j'ai pris mon café comme une marquise, voilà tout.

– Alors, quéque tu veux dire par ton coup de trop ?

– Je veux dire que tout ce qui m'arrive ressemble à ce que je rêve quand je suis en gaieté.

– Ah ! bon, je comprends… Tu crois rêver…

– Là ! vous y êtes…

– Eh bien ! dit Venture, ce sera bien autre chose encore tout à l'heure.

– Est-ce que vous allez me faire des rentes ?

– C'est bien possible.

La veuve Fipart écarquilla ses petits yeux rouges.

– Ah ! maman, reprit Venture avec bonhomie, tu ne sais pas ce qui te pend au bout du nez.

– C'est-y un héritage ?

– À peu près.

Et comme la veuve Fipart ne trouvait ni un mot ni un geste pour peindre sa stupéfaction, Venture ajouta : – Comment trouves-tu le quartier ?

– Charmant. Il est plein de militaires… J'aime les militaires, moi.

– Et cette maison, la veux-tu ?

– Ah ! s'écria la vieille d'une voix tremblante d'émotion, est-ce que vous voulez que je me *périsse* de joie ?

– Écoute donc, poursuivit Venture, le fonds de l'hôtel est à vendre, je vais l'acheter, tu le géreras.

– Jour de Dieu ! je deviens folle…

– Et si dans quelque temps je suis content de toi, je te passe tout en ton nom.

Ces derniers mots, au lieu de mettre le comble au bonheur de la veuve Fipart, produisirent sur elle un effet tout opposé. La veuve de l'infortuné Nicolo était une femme de tête et elle comprit sur-le-champ que si Venture était homme à donner beaucoup, c'est qu'il avait plus encore à demander. Elle releva ses besicles sur son front, posa son journal, ouvrit sa boîte d'argent, y prit une pincée de tabac qu'elle aspira lentement et dit avec calme :

– Voyons, il paraît que nous avons besoin de maman Fipart.

– Parbleu.

– Eh bien ! causons un peu.

– Soit, causons.

– Tu me donnes le fonds de l'hôtel, tu renouvelles le bail pour quinze ans…

– Diable ! fit Venture, comme nous y allons, la petite mère.

– Attends donc… Et tu mets tout en mon nom, n'est-ce pas ?

– C'est dit.

– Bon. Maintenant, voyons ce que je dois faire pour gagner tout cela. Si tu es ladre, on réfléchira.

– Je vas t'expliquer la chose.

– J'écoute.

– Tu te souviens de feu Nicolo ?

– Hélas ! murmura la vieille, qui mit sur ses yeux son mouchoir à carreaux saupoudré de tabac.

– J'ai ouï dire, continua Venture, que le pauvre diable s'est réfugié à l'abbaye de Monte-à-Regret (est monté sur l'échafaud).

– Hélas ! on l'a *fauché* (guillotiné). Et pourtant, soupira la veuve Fipart, il était innocent.

– Je le sais.

– Mais c'est la faute de cette petite canaille de Rocambole, qui m'a entortillée, en me prouvant que mossieu Nicolo avait eu des torts… Une femme jalouse, voyez-vous, c'est capable de tout.

– Et puis, observa Venture, on te donne dix mille francs.

– Tiens ! je n'y pensais plus…

– Oh ! c'est un détail, après tout.

– Bon ! fit la veuve Fipart, mais pourquoi me parles-tu de Nicolo ? Est-ce qu'il faudrait à présent innocenter sa mémoire ?

– C'est inutile. Mais il peut arriver que j'aie besoin de ton *chiffon rouge* (la langue).

– Contre qui ?

– Contre Rocambole.

– Oh ! le petit poison ! murmura la veuve Fipart avec colère, en voilà un que je *ferais faucher* volontiers.

– C'est ce que j'allais te proposer, puisque tu veux finir tes jours en tenant un hôtel garni, fréquenté par des militaires.

– Ça va. Mène-moi chez le juge d'instruction. Est-ce qu'il est arrêté ?

– Pas encore…

– Ah !

– Mais je suis sur la piste.

– Eh bien ! quand tu voudras, tu n’as qu’à me faire signe. On mènera la chose rondement.

– Et le lendemain de la *fauchaison*, l’hôtel sera en ton nom.

Et sur cette conclusion peu rassurante pour Rocambole et qui eût certainement causé quelque inquiétude à M. le marquis de Chamery, Venture se leva, souhaita le bonjour à la vieille et ajouta : – À propos, tu sais que je me suis fait cocher ?

– Cocher, toi ?

– Oui, mais c’est dans une bonne maison, et à la seule fin de faire raccourcir un peu Rocambole.

– Le fait est, murmura la vieille avec un horrible sourire, qu’il est un peu grand… Il a poussé comme un tournesol, mon nourrisson.

– Et les enfants précoces ne vivent pas, acheva le bandit.

Venture quitta maman Fipart, et trouva la propriétaire de l’hôtel garni dans la loge du concierge. Il débattit le prix de l’hôtel, gagna un rabais de cinq cents francs, et, séance tenante, passa un acte sous seing privé. Cela fait, il remonta dans sa voiture de remise.

– Où va le bourgeois ? demanda de nouveau le cocher.

– Rue de la Pépinière, répondit Venture.

Arrivé là, celui-ci grimpa de nouveau à son sixième étage, et reprit dans cette malle volumineuse, qui renfermait ses vingt mille francs, sa livrée de cocher, sa perruque poudrée et son chapeau galonné d’or.

Un quart d’heure après il redescendit et se dirigea vers la place Beauvau.

Quand il arriva à l’hôtel de Château-Mailly, le duc était dans les écuries, assistant au pansage.

– Ah ! vous voilà, dit-il en anglais au cocher, je viens d’empiéter sur vos attributions.

Venture regarda le duc. Celui-ci continua :

– Hier, vous avez congédié un palefrenier ?

– Oui, monsieur le duc.

– Ce matin, j’en ai pris un à mon service.

– Ah ! fit Venture avec insouciance.

– Il doit entrer ce soir, continua le duc. Le pauvre garçon m’a paru assez misérable ; il connaissait le palefrenier congédié, il est venu s’offrir. Quand je suis descendu, je l’ai trouvé dans la cour, il vous attendait, je l’ai engagé.

– Monsieur le duc est maître chez lui, répondit le cocher avec respect.

Tout en répondant au duc, Venture s’adressa le petit monologue suivant : – Les gens honnêtes et naïfs comme mon noble maître ne comprennent jamais certaines choses. Le duc va m’accabler de questions. Si j’ai le malheur de lui répondre, si je le mets au courant de mes démarches de cette nuit, d’abord il est capable de vouloir aller lui-même rue de

Surène ; ensuite… Ah diable ! mais il n’y a pas d’*ensuite* du tout, attendu que si je lui raconte que j’ai vu un homme sortir à minuit de l’hôtel Sallandrera, il ne voudra plus de mademoiselle Conception à aucun prix. Je vais lui battre la campagne, c’est le plus simple.

Mais le duc savait que Venture avait passé la nuit dehors, et il désirait ardemment savoir ce qui s’était passé.

Il y avait, à l’extrémité de l’écurie, un cheval arabe que M. de Château-Mailly montait souvent et qu’il affectionnait d’une façon toute particulière. Jamais le jeune duc ne venait voir ses chevaux sans visiter Ibrahim, caresser sa croupe lustrée, et lui donner un mot d’amitié. Les palefreniers étaient habitués à cette prédilection ; aussi pas un d’entre eux ne s’étonna de le voir se diriger vers la stalle d’Ibrahim.

Venture le suivit.

Alors le duc regarda son cocher.

– Eh bien ? dit-il.

– Ça marche, répondit Venture.

– Quoi ?

– J’ai des renseignements.

– Sur mes ennemis ?

– Sur votre rival.

M. de Château-Mailly tressaillit.

– Mais, continua Venture, monseigneur m’a promis de se fier à moi.

– Sans doute.

– Et de ne point m’interroger.

– Soit, dit le duc.

Venture reprit tout haut :

– Est-ce que le palefrenier engagé par monsieur le duc est anglais ?

– Ma foi, répondit M. de Château-Mailly, je le crois bon teint, celui-là. Tenez, précisément le voilà qui arrive.

Et le duc montra à Venture le nouveau palefrenier, qui, en effet, entrait dans les écuries. Ce palefrenier paraissait être un homme de vingt-cinq à trente ans, il avait les cheveux d’un rouge carotte, le visage couleur de brique. Et les cochers du célèbre loueur de la rue Basse, dont nous avons parlé dans le cours de ce récit, l’eussent reconnu bien certainement. C’était John, le même John qui avait donné mille francs au cocher du fiacre vert chargé de conduire chaque nuit don José à Asnières, à la seule fin de prendre une fois sa place… Ou plutôt c’était Rocambole… Rocambole, l’homme aux déguisements multiples, et si merveilleusement métamorphosé, cette fois, que Venture lui jeta un regard des plus indifférents.

Il est juste aussi d'avouer que si Rocambole avait fait peau neuve des pieds à la tête et ne ressemblait en aucune façon ni au vicomte de Cambolh, ni au marquis don Inigo de los Montes, Venture avait subi, lui aussi, une sensible transformation. Il avait coupé ses favoris, taillés en côtelettes, et rasé ses cheveux, qui étaient noirs semés de quelques filets d'argent. Puis, à la place des premiers, il s'était appliqué, avec le savoir-faire d'un acteur, une paire de favoris rouges. Une perruque poudrée lui cachait une partie du front ; en outre, son visage était coloré et vermeil comme une trogne de vrai John Bull. Grâce à un corset lacé à outrance, Venture avait dissimulé un bon tiers de son embonpoint. Enfin sa superbe livrée bleu de ciel à revers cerise, qui lui tombait sur les talons, achevait de faire disparaître en lui tout vestige de l'homme primitif.

Venture n'avait pas reconnu Rocambole, Rocambole ne reconnut pas Venture.

Au reste, il leur arriva à l'un et à l'autre ce qui arrive souvent pour des adversaires qui vont croiser le fer. Chacun d'eux est beaucoup plus préoccupé du soin de défendre sa propre vie que de prendre celle de son antagoniste.

Venture jouait si bien son rôle d'Anglais que, persuadé qu'il se trouvait en présence d'un Anglais véritable, il s'appliquait bien plus à prononcer méthodiquement chaque mot, à rendre chacun de ses gestes avec un naturel parfait, qu'à examiner attentivement son interlocuteur. La même pensée domina complètement Rocambole.

– Où avez-vous travaillé ? demanda le cocher.

– À Londres.

– Chez qui ?

– Chez Lord W…

– Et puis ?

– Chez le marquis de L…

– Et… à Paris ?

– Chez le duc de R…

– Combien voulez-vous gagner ?

– Ce que vous voudrez, dit humblement le palefrenier.

– C'est bien, on verra.

Venture étendit sa main vers une stalle qui renfermait le cheval le plus difficile et le plus fougueux des écuries.

– Pansez-moi cet animal, dit-il.

John s'empara du cheval, l'amena auprès de la pompe, prit un baquet, une éponge et des brosses et se mit à travailler comme un homme qui a été *élevé dans les chevaux* et a toujours vécu avec eux.

Le cheval frémissait, hennissait, piétinait, s'impatientait, levait le pied… John le calmait d'un mot, d'un coup de plat de la main appuyée d'aplomb sur l'encolure ou le garrot.

– Cet homme sait son métier, monsieur le duc peut le prendre, dit Venture, qui s’éloigna de quelques pas avec M. de Château-Mailly.

– Enfoncé, l’Anglais ! murmura en même temps Rocambole.

Et tout en continuant le pansage du cheval, il regarda le cocher qui se dirigeait vers la cour en causant à mi-voix avec M. de Château-Mailly.

Mais tout à coup, il tressaillit.

– C’est drôle ! se dit-il… Est-ce que ce cocher britannique aurait essayé du bagne français ? Il me semble qu’il traîne légèrement la jambe droite… On dirait un *cheval de retour* (forçat libéré(6)).

XVI

Avant de savoir quel devait être le fruit de l'observation de Rocambole, racontons ce qui était advenu à notre héros pendant la nuit précédente.

Après son dîner, M. le marquis de Chamery était monté, on s'en souvient, chez sir Williams. L'aveugle lui avait adressé à brûle-pourpoint cette question : – *Sais-tu ce que c'est que le* charbon ?

– Parbleu ! avait répondu Rocambole, c'est une maladie incurable qui se manifeste ordinairement chez les races bovine et chevaline.

– *Et dont meurent les hommes,* avait ajouté sir Williams.

Rocambole reprit :

– Pourquoi me fais-tu cette question, mon oncle ?

– *Tu vas voir…*

Et l'aveugle écrivit :

– *Tu vas prendre une épingle sur la pelote de ton cabinet de toilette…*

– Bien.

– *Tu l'enfermeras dans une boîte bien hermétiquement close.*

– Très bien.

– *Puis, demain matin, au point du jour, tu iras te promener du côté de Montfaucon.*

– Après ?

– *Tu trouveras bien certainement à la voirie un cheval mort du charbon.*

– À quoi le reconnaîtrai-je ?

Sir Williams haussa les épaules et l'ardoise répondit :

– *Les équarrisseurs qui avoisinent la voirie dépècent tous les chevaux, même ceux qui ont été morveux, mais ils se gardent bien de toucher à ceux qui ont succombé au charbon.*

– Ceci est un renseignement.

– *Si tu trouves un cheval respecté par l'équarrisseur, tu peux te risquer.*

– À quoi ?

– *Tu visiteras soigneusement tes mains et t'assureras qu'elles n'ont aucune écorchure.*

– Et puis ?

– Et puis tu enfonceras ton épingle dans le corps du cheval, tu l'y laisseras séjourner quelques secondes, et ensuite tu la replaceras dans sa boîte.

– Hum ! murmura Rocambole, je crois que je comprends.

– Pas du tout.

– Que ferai-je donc de l'épingle ?

– Tu entreras demain chez M. de Château-Mailly.

– Faut-il le piquer avec ?…

Sir Williams haussa les épaules pour la seconde fois et écrivit :

– Quand tu seras chez le duc depuis une heure, tu sauras quel est son cheval favori.

– Parbleu !

– Alors tu prendras l'épingle et tu le piqueras légèrement sous le ventre.

– Pourquoi le cheval et non le maître ?…

– Parce que, écrivit sir Williams, *j'ai mon idée… et qu'elle est bonne…*

– C'est bien, dit Rocambole, je commence à m'y habituer. Tu me fais agir comme un automate ; mais je te pardonnerai si j'épouse Conception.

– À moins que je ne meure, tu l'épouseras.

– Est-ce tout ce que tu as à me dire ?

Sir Williams hocha affirmativement la tête.

Rocambole tira sa montre.

– Sais-tu, lui dit-il, que c'est assez dangereux de s'en aller en plein jour à Montfaucon ? Si j'y allais ce soir… il n'est que dix heures, je ne vais jamais chez Conception avant minuit ; j'ai bien le temps.

– Comme tu voudras.

Le faux marquis laissa sir Williams, demanda son coupé et se fit conduire rue de Surène. Là il prit, comme l'avait recommandé sir Williams, une petite boîte en carton qui avait renfermé une bague, puis une grosse épingle en cuivre sur sa pelote. Après quoi, il se déshabilla et revêtit un costume complet de laquais. Pendant qu'il accomplissait ce déguisement sous lequel il devait se présenter chez Conception, Rocambole se livra à une fructueuse méditation sur les moyens d'aller à Montfaucon et d'en revenir avec le germe du terrible mal.

– Bon ! se dit-il, le prétexte est fameux.

Il ressortit de la maison de la rue de Surène par l'entrée opposée où il avait laissé son coupé, si bien que ses gens purent croire qu'il y était toujours. Puis il gagna le faubourg Saint-Honoré, accosta un cabriolet de remise, dit au cocher sans aucun préambule :

– Savez-vous où est Montfaucon ?

– Oui, répondit le cocher, c'est là que mon pauvre gris est allé finir ses jours.

– Qu’est-ce que votre *gris ?*

– Un fameux cheval, allez, qui s’est cassé la jambe montoir il y a une quinzaine, sur le macadam, un jour de pluie.

– Et on l’a abattu à Montfaucon ?

– Précisément. Vous allez à Montfaucon ?

– Oui.

– Tiens ! fit le cocher, la drôle d’idée…

– Oh ! dit Rocambole en montant dans le cabriolet, elle est bonne mon idée, vous allez voir.

Le cocher avait examiné son homme, et, vu le costume, il demeura persuadé qu’il avait affaire à un domestique de grande maison.

– Je vais vous la conter, mon idée, reprit Rocambole, tandis que le cocher poussait son cheval, et si vous me menez un joli train, je ne regarderai pas au pourboire.

– Voyons, dit le cocher, qui fit claquer son fouet.

– Il faut vous dire, continua le prétendu laquais, que moi aussi, je suis cocher.

– Avec cette différence que je conduis une rosse et vous des chevaux de sang.

– Justement ; je suis chez le baron de Collimon, vous savez, avenue Victoria.

Le cocher ne savait pas du tout, attendu que Rocambole inventait ce baron-là ; mais il répondit néanmoins :

– Ah ! oui, un vieux… décoré… qui conduit un phaéton, avec des chevaux gris ?

– Précisément. Vous avez dû me voir avec lui.

– C’est possible.

– Eh bien ! reprit Rocambole, c’est pour un de ces chevaux gris que je vais à Montfaucon.

– Est-ce qu’il est mort ?

– Avant-hier matin, *Petit-Gris,* c’est son nom, se trouve malade et portant bas, juste comme je descendais à l’écurie. Il avait mal tiré sa paille ; il *rebutait* sur l’avoine. On envoie chercher le vétérinaire. Le vétérinaire est un malin qui brocante sur les chevaux. Depuis pas mal de temps, il avait envie de Petit-Gris et il conseillait toujours à M. le baron de s’en défaire. Un jour, le cheval s’était donné un effort de jarret ; le lendemain il avait bronché et s’était tressailli un nerf. Dix fois M. le baron a voulu le vendre pour un morceau de pain ; mais moi j’étais là, et je disais : « Si M. le baron vend Petit-Gris, il peut fermer ses écuries, jamais il n’en retrouvera un pareil. »

– C’était un malin, le vétérinaire, observa le cocher.

– Or, continua Rocambole, on lui mène le cheval pour qu’il le soigne. Hier le groom y va, le vétérinaire répond : « Petit-Gris est très malade. » Ce matin, le vétérinaire écrit :

« Monsieur le baron,

« Petit-Gris est mort cette nuit du charbon. Je me hâte de le faire transporter à Montfaucon pour ne pas empoisonner nos écuries. »

– Farceur ! va, dit le cocher.

– Vous pensez bien, l'ami, dit Rocambole, que c'est une belle couleur, ça. Un cheval ne meurt pas du charbon sans qu'on s'en soit aperçu. M. le baron a cru le vétérinaire, mais moi je suis moins bon nègre, et je vais faire un tour à Montfaucon. Si j'y trouve mon pauvre Petit-Gris, je ne dirai rien… mais s'il n'y est pas… gare là-dessous ! C'est que le vétérinaire aurait fait filer le cheval quelque part…

– Fameuse idée cela ! dit le cocher ; mais il n'y a pas mal de chevaux morts à Montfaucon, et on a oublié d'y allumer le gaz, dans ce cimetière des bêtes, où les rosses de fiacre sont les égales des étalons de pur sang.

– Vous me prêterez une des lanternes du cabriolet, et vous m'attendrez sur le pont, répliqua Rocambole.

Au moment où Rocambole achevait son mensonge hippique, le cabriolet avait atteint la barrière. Une demi-heure après il courait hors de Belleville et arrivait à l'entrée de ce petit pont en vieilles planches, jeté sur ce ravin sans eau et d'aspect désolé, d'où les gibets de la féodalité ont disparu pour faire place à ce que le cocher de remise appelait le cimetière des bêtes.

La voie carrossable s'arrêtait là. Rocambole mit pied à terre et prit dans sa douille une des lanternes de la voiture. Puis il se hasarda dans un sentier qui descendait au fond du vallon, et s'aventura bravement au milieu de la légion de rats qui commençait son nocturne festin.

Il se promena pendant quelque temps au milieu des ossements et des dépouilles dédaignées par l'équarrisseur ; puis tout à coup il s'arrêta devant un cadavre de cheval encore recouvert de sa peau. Les rats n'en approchaient point. Rocambole en vit quelques-uns tournés sur le dos et parfaitement immobiles. Ceux-là avaient payé leur hardiesse de leur vie, et étaient morts pour avoir osé toucher à l'animal atteint par le charbon.

– Voilà, si je ne me trompe, pensa Rocambole, un cheval qui se trouve dans les conditions que je cherche.

Il se retourna pour juger de la distance qui le séparait du cabriolet de régie ; il l'évalua approximativement à plus de trois cents mètres.

– S'il voit ce que je fais, murmura Rocambole en pensant au cocher, c'est qu'il a de fameux yeux.

Et il planta l'épingle dans le ventre du cheval mort et l'y laissa quelques instants. Puis il la retira, et il la plaça soigneusement dans la petite boîte qu'il avait apportée. Il avait eu soin, préalablement, d'examiner ses mains, doigt par doigt et phalange par phalange. Ses mains étaient vierges de toute écorchure. Il revint vers le cocher et lui dit :

– Je n'ai pas de chance.

– Comment cela ?

– Petit-Gris est mort. Il est là-bas, je l'ai bien reconnu.

Et Rocambole joua l'affliction sincère d'un homme qui a fini par aimer son cheval et le pleure comme un ami.

Il remonta dans le cabriolet et revint à Paris. À onze heures trois quarts, Rocambole laissait son cabriolet sur la place de la Concorde, donnait dix francs au cocher, se dirigeait vers le boulevard des Invalides et entrait dans les jardins de l'hôtel Sallandrera, sans prendre garde au chiffonnier placé en sentinelle à quelque distance, et qui, on s'en souvient, n'était autre que maître Venture.

Conception attendait le marquis de Chamery, comme de coutume, dans son atelier.

Le bonheur avait mis au front de la jeune fille comme une auréole. Son regard rayonnait. M. de Sallandrera ne lui avait-il pas dit que, désormais, il la laissait libre de se choisir un époux ? Et ce choix, dont à présent elle était maîtresse, n'était-il pas fait au fond de son cœur depuis longtemps ?

Cependant, lorsque Rocambole se fut assis auprès d'elle, tenant ses deux petites mains dans la sienne, elle lui dit d'un ton boudeur :

– Savez-vous que je suis fort triste, aujourd'hui ?

– Triste ?

– Et jalouse, fit-elle en rougissant.

– Tenez, pardonnez-moi, dit-elle avec une émotion subite, je suis folle sans doute, mais enfin…

– Vous m'effrayez…

– Je ne comprends pas, dit-elle, pourquoi, tandis que je pars, que nous partons, mon père, ma mère, votre sœur, son mari et moi pour aller en Franche-Comté, vous restez à Paris, vous.

– Et c'est pour cela que vous êtes jalouse ? fit Rocambole en souriant.

– Oui.

Et Conception ajouta tout bas :

– Vous êtes donc retenu à Paris par un devoir bien impérieux ?

Rocambole porta à ses lèvres la main de la jeune fille.

– Écoutez, dit-il, souriant toujours ; savez-vous bien, Conception, que vous n'êtes pas raisonnable ?

– Moi ?

– Sans doute. Comment, vous ne comprenez pas que c'est moi qui vends le Haut-Pas à votre père ?

– C'est juste.

– Et que je n'ai aucune raison sérieuse à mettre en avant pour être du voyage.

– Mais… moi…

– Enfant ! murmura le faux marquis, ne faut-il pas que votre père ignore tout ce qui s'est passé entre nous… jusqu'au jour… ?

– Mais enfin, dit vivement Conception, je ne puis pourtant pas dire à mon père : « J'aime le marquis de Chamery et je veux l'épouser. »

– Certainement, non ; mais voyez combien je suis plus diplomate que vous…

Elle le regarda. Il poursuivit, le sourire aux lèvres :

– Vous partez demain, n'est-ce pas ?

– Demain matin. La chaise de poste de mon père doit attendre à huit heures précises, à la barrière, celle de votre sœur.

– Très bien. Durant le trajet, qui sera de deux jours, ma sœur, qui m'aime beaucoup et à qui j'ai fait mes confidences, parlera souvent et beaucoup de moi.

– Vous avez raison, murmura Conception.

– Et, acheva Rocambole, comme votre père tient essentiellement à la naissance…

– Oh ! interrompit vivement Conception, vous êtes d'excellente noblesse, mon ami.

– Sans doute ; mais enfin, par le temps d'usurpation de titres qui court, je ne suis pas fâché qu'on puisse le constater.

« Fabien prouvera à M. de Sallandrera que les Chamery, quoique peu riches, sont de très vieille roche. Un de mes ancêtres a commandé les Marches comtoises, au quatorzième siècle. Notre titre de marquis date de là.

On le voit, Rocambole s'était si bien incarné dans la peau du vrai marquis de Chamery, qu'il avait fini par croire à ses ancêtres.

– De telle façon, continua-t-il, que lorsque j'arriverai, votre père sera déjà parfaitement fixé sur le point important.

Puis il garda un moment le silence, et, comme s'il eût obéi à une voix intérieure, il ajouta tout à coup :

– Tenez, il me vient à l'esprit un pressentiment étrange…

– Ah ! fit Conception, inquiète.

– J'ai remarqué maintes fois que chaque événement avait comme sa répétition dans un avenir proche ou lointain. La première fois que je vous ai vue, n'ai-je pas eu le bonheur…

– Vous m'avez sauvé la vie, mon ami, dit Conception avec vivacité.

– Eh bien ! quelque chose me dit que là-bas j'aurai l'occasion de rendre le même service à votre père et à quelqu'un des siens.

– Ah ! vous m'effrayez.

Rocambole se mit à sourire.

– Bah ! dit-il, si le danger est évité, qu'importe de l'avoir couru.

Et les deux amants s’abandonnèrent pendant quelque temps encore à une charmante causerie, pleine de rêves d’avenir, de projets, d’espérances.

Puis vint le moment des adieux, moment plein d’émotion, pendant lequel ils se renouvelèrent tous leurs serments.

Enfin Rocambole prit congé après avoir mis un baiser au front de Conception, et il s’en alla, reconduit par le négrillon.

Ce fut au moment où il mettait un louis dans la main du moricaud et franchissait le seuil de la petite porte des jardins que son pied heurta le chiffonnier couché dans le ruisseau.

– Ivrogne ! dit le marquis déguisé en laquais.

Ainsi qu’on l’a déjà vu, Rocambole rentra rue de Surène par la porte opposée à celle où attendait sa voiture, ce qui devait causer l’erreur grossière où tomba Venture, le prétendu chiffonnier, le prétendu cocher de M. le duc de Château-Mailly.

Rocambole ne passa que quelques minutes dans son entresol, le temps d’y reprendre ses vêtements ordinaires ; et ensuite il redescendit, sortit, on s’en souvient, par l’autre porte, et se jeta dans son coupé.

– À l’hôtel ! dit-il.

Le cocher, qui dormait sur son siège et qui croyait que son maître n’avait pas bougé de la maison depuis six heures du soir, s’éveilla en sursaut et poussa ses chevaux.

– Il n’y a que Venture qui m’inquiète, pensa Rocambole, car tout le reste marche à merveille.

Cependant le faux marquis était loin de se douter, en parlant ainsi, que Venture l’avait suivi pas à pas depuis minuit, et l’eût certainement accompagné jusqu’à son hôtel si les deux portes de la maison de la rue de Surène ne lui eussent fait faire fausse route.

Le coupé traversa la place Louis-XV, le pont, et s’engagea sur le quai.

Mais là, un événement insignifiant en apparence, et qui cependant devait avoir sa gravité pour le faux marquis, vint attirer son attention.

La nuit était assez noire, il tombait un brouillard froid et pénétrant. Le quai était désert et silencieux.

Tout à coup, le marquis entendit des cris de détresse, puis des voix confuses, cris et voix qui semblaient monter du milieu de la Seine. Aussitôt il ordonna au cocher d’arrêter, et il se prit à écouter attentivement.

XVII

Peut-être s'étonnera-t-on, à première vue, qu'un bandit de la trempe de Rocambole, qui assassinait un homme comme on boit un verre de kirsch, fût le moins du monde intéressé par des cris de détresse et ne poursuivît pas fort tranquillement son chemin.

Cependant, en réfléchissant à l'existence aventureuse des hommes comme lui, on comprendra que tous ceux qui vivent en rébellion perpétuelle avec la société ont éternellement l'œil et l'oreille au guet, et que chaque événement qui paraît mettre en jeu une existence quelconque, fût-ce celle d'un inconnu, attire sur-le-champ leur attention.

Ces cris « Au secours ! » qu'il venait d'entendre éveillaient en Rocambole plusieurs souvenirs de sa propre vie, à commencer par la mort de Guignon, à Bougival, et à finir par son aventure à lui, Rocambole, des flots de la Marne dans lesquels on l'avait jeté du haut d'une fenêtre, enfermé dans un sac.

– Au secours ! criait une voix affaiblie. Au secours !

Cette voix était celle d'une femme.

Soudain Rocambole songea à maman Fipart, dont le cadavre, il le croyait fermement, se trouvait en ce moment arrêté aux filets de Saint-Cloud. En même temps, il entendit le bruit de plusieurs avirons battant le flot bourbeux et d'autres voix qui criaient :

– Allons ! la petite dame, courage ! Attendez… on y va.

Le faux marquis sauta hors de sa voiture, courut au parapet du quai, et se pencha dessus pour essayer de voir.

La nuit, nous l'avons dit, était assez sombre ; mais cette circonstance n'empêcha pas Rocambole de distinguer un point noir qui se débattait à la surface de la rivière ; puis, à quelque distance en aval, une masse beaucoup plus volumineuse qui remontait péniblement le courant.

Le point noir était celui ou celle qui se noyait. La masse volumineuse, un bachot qui arrivait à son aide.

– Ma parole d'honneur ! murmura le faux marquis, il me manque une médaille de sauvetage, et comme nous sommes dans une saison où un bain froid n'a pas d'inconvénients, je vais m'offrir cette petite distinction honorifique.

Cela dit, Rocambole, qui se trouvait précisément sur la première marche d'un des petits escaliers qui conduisent au chemin de halage, le descendit rapidement, arriva au bord de l'eau, se dépouilla lestement de ses habits et se jeta à la nage, faisant cette autre réflexion :

– Il faut toujours se garder quelques poires pour la soif. Une bonne action par-ci, par-là pour attendrir les *curieux* (juges) ; si jamais je suis *démarquisé* et envoyé en cour d'assises,

M. l'avocat général me tiendra compte de ma médaille…

Rocambole était excellent nageur, il l'avait prouvé maintes fois. De plus, il avait, en ce moment, un avantage très grand sur le bachot qui, comme lui, accourait à force d'avirons pour sauver l'infortunée.

Rocambole s'était jeté à la nage au-dessus du noyé, ce qui faisait que pour arriver jusqu'à lui il n'avait qu'à se laisser aller à l'impulsion du courant ; tandis que le bachot était obligé de remonter, et on sait qu'en cet endroit la Seine est très rapide. Or, en nageant vigoureusement, Rocambole couronna ses réflexions préliminaires par cette conclusion agréable :

– Je suis persuadé que mon futur beau-père, M. le duc de Sallandrera, sera charmé en lisant aux *faits divers* des grands journaux un petit article ainsi rédigé :

« La nuit dernière, entre deux et trois heures du matin, M. le marquis de Chamery, rentrant chez lui, passait sur le quai Voltaire, lorsque son attention fut éveillée par des cris de détresse partis du milieu de l'eau.

« Sortir de sa voiture, se déshabiller, se jeter ensuite à la nage et sauver, au péril de sa vie, un infortuné qui se noyait, était pour le digne gentilhomme l'affaire de quelques minutes. M. le marquis de Chamery est, on s'en souvient, ce jeune officier de marine qui, après avoir servi d'une façon brillante dans la marine anglo-indienne, revenait l'année dernière en France à bord du brick la *Mouette,* qui fit naufrage à quelques lieues du Havre. Le marquis seul échappa au désastre. »

Comme il achevait de rédiger mentalement son petit article, le faux marquis atteignit le noyé, ou plutôt la noyée, car c'était une femme qui s'était jetée du haut du pont Royal, et que ses jupons avaient soutenue à fleur d'eau jusque-là.

Il évita d'abord son étreinte, la poussa rudement, puis, la saisissant par la taille de façon qu'elle ne pût gêner ses mouvements, il continua à nager et l'entraîna avec lui à la rencontre du bachot.

Quelques minutes après, M. le marquis Albert-Honoré-Frédéric de Chamery se trouvait, avec la femme qu'il venait d'arracher à la mort, sur la barque, au milieu de quatre de ces mariniers que l'argot parisien a surnommés *ravageurs,* et qui font métier de butiner les épaves qu'emporte le fleuve nuit et jour.

Les ravageurs avaient allumé une lanterne. À sa clarté ils purent examiner tour à tour la femme et son sauveur.

La femme était jeune, jolie, et la robe de soie qu'elle portait disait assez qu'un désespoir d'amour et non la misère l'avait poussée à se donner la mort. Il était arrivé pour elle ce qui advient à beaucoup de ceux qui cherchent un refuge dans la mort : le froid de l'eau l'avait saisie, et elle s'était reprise avec ardeur et désespoir à cette vie qui lui était à charge une minute auparavant.

Le marquis avait conservé son pantalon et sa chemise. Un pantalon de casimir noir, une chemise de batiste d'Écosse fermée aux poignets et au cou par de gros diamants. C'en

était assez pour que, en dehors de la blancheur de ses mains, les mariniers reconnussent en lui un bourgeois.

– C'est égal, s'écria l'un d'eux en lui secouant rudement la main, tandis que ses compagnons prodiguaient leurs soins à la jeune femme, vous êtes un crâne patron, et il n'y a pas beaucoup de bourgeois qui auraient pris un bain comme vous.

– Je n'ai fait que mon devoir, répondit modestement Rocambole.

– Eh bien ! dit le marinier, si vous appelez ça votre devoir, c'est que vous êtes un brave homme tout de même.

Rocambole se prit à sourire.

– Et probablement que vous n'en faites pas votre état, de sauver les gens qui se noient ?

– Pas tout à fait.

– C'est pas comme nous. Voici une semaine que nous repêchons des noyés toutes les nuits.

Rocambole tressaillit.

– Samedi dernier, continua le ravageur, en aval du pont de Passy…

Rocambole eut un frisson.

– Nous avons amarré une vieille femme…

– Morte ?

– Oh ! mais non, dit le marinier. Il paraît qu'elle avait voulu se périr ; mais une fois dans l'eau elle a réfléchi.

– Et c'était en aval du pont de Passy ?

– À trois cents mètres, peut-être.

– Samedi ?

– Dans la nuit de samedi à dimanche, dit le marinier qui ne s'aperçut pas que Rocambole avait plusieurs fois changé de couleur pendant ce récit.

– Diable ! pensait le faux marquis, est-ce que j'aurais mal étranglé maman Fipart ?… Une vieille femme, en aval du pont de Passy, samedi dernier, entre deux et trois heures du matin… mais c'est bien cela. Tonnerre et sang !…

Et il prit un air indifférent et dit tout haut :

– C'est peut-être la misère…

– Elle nous a bâti une histoire dont je ne me souviens plus, répondit le marinier. Seulement nous avons fait une collecte entre nous, et nous lui avons donné quelques sous pour qu'elle pût prendre une voiture et retourner chez elle…

– Ah ! dit Rocambole, qui n'avait plus une goutte de sang dans les veines, elle demeurait loin, sans doute.

– À Clignancourt, qu'elle nous a dit.

Rocambole devint livide. Mais la lanterne du bachot jetait une lueur trop insuffisante pour qu'on pût s'en apercevoir.

– Mes amis, dit le faux marquis après un silence, abordez, je vous prie. Nous allons faire transporter cette jeune femme chez elle, et j'irai retrouver mes habits.

Les mariniers abordèrent.

Le faux marquis mit deux louis dans la main de l'un d'eux et lui dit :

– Aidez-moi à transporter cette dame.

En même temps il sautait à terre, allait reprendre ses habits, les endossait rapidement et revenait ensuite pour se charger de la jeune femme, qui se trouvait dans un état de faiblesse extrême.

– Où demeurez-vous, madame ? lui demanda-t-il.

– Rue de Provence, monsieur, répondit-elle d'une voix faible.

– Mon cocher va vous reconduire, dit le faux marquis.

Et il la fit monter dans sa voiture, ajoutant :

– Si vous avez besoin de moi, madame, n'hésitez pas à me le faire savoir ; je suis le marquis de Chamery, et j'habite rue de Verneuil.

– Ah ! diantre ! murmurèrent les ravageurs, pour un marquis, il n'est pas fier, le bourgeois, et ça vous quitte sa voiture pour tomber à l'eau comme un matelot fini.

Rocambole dit à son cocher :

– Je rentrerai à pied, reconduisez madame.

La jeune femme se confondit en remerciements exprimés bien plus par le regard que par la voix. Le coupé partit, les ravageurs redescendirent sur la berge et regagnèrent leur bachot, et Rocambole demeura seul sur le quai plongé en une profonde rêverie.

– J'ai mal étranglé maman Fipart, pensait-il, je suis un niais…

Et il rentra rue de Verneuil.

À l'exception du suisse et du valet de chambre du marquis, tout dormait dans l'hôtel. Le marquis gagna sa chambre à coucher et se fit déshabiller au plus vite. Il était glacé.

Mais au lieu de se mettre ensuite au lit, il passa une robe de chambre et monta chez sir Williams, qui dormait profondément.

Mais Rocambole ne respecta point ce sommeil. Il alluma le flambeau qui se trouvait sur la table de nuit et secoua ensuite rudement sir Williams, qui fit un soubresaut sur son lit, roula ses yeux éteints avec une sorte d'étonnement et laissa jaillir de sa gorge des sons caverneux et inintelligibles.

– Allons, mon oncle, dit Rocambole avec vivacité, éveille-toi, mon bonhomme, car ça presse, et j'ai un fier besoin de ta sorbonne.

Ces paroles achevèrent d'arracher sir Williams à ses rêves et le ramenèrent au sentiment de la réalité.

Il eut bientôt retrouvé son sang-froid lumineux et sa présence d'esprit ordinaire. Et il fit un geste qui signifiait :

– *Voyons ! de quoi s'agit-il ?*

– Maman Fipart n'est pas morte, dit brutalement Rocambole.

Ces mots firent bondir sir Williams.

– Or, continua Rocambole, comprends-tu ? elle me reconnaît, elle ; j'ai beau changer de peau, je suis toujours son petit Rocambole.

– *Oui,* fit sir Williams d'un signe de tête.

Et il étendit la main, et sa pantomime signifia qu'il désirait son ardoise.

Rocambole la lui donna ; puis il lui raconta dans tous ses détails sa récente aventure des bords de la Seine et ce qu'il avait appris par les ravageurs.

– Or, dit-il, en terminant, nous n'avons toujours pas de nouvelles de Venture.

L'aveugle fronça le sourcil.

– Si Venture et maman Fipart se revoient, je pourrais bien être un homme perdu.

Ce sentiment du danger qui dominait en ce moment Rocambole gagna sir Williams lui-même ; mais l'aveugle ne perdit point la tête et il écrivit :

– *Oui, mais ce n'est pas d'elle qu'il s'agit. As-tu été à Montfaucon ?*

– Oui.

– *Bien,* fit sir Williams d'un signe de tête.

– Je te trouve superbe, murmura Rocambole ; tu ne t'émeus pas davantage ?

– *Non,* répondit la tête de sir Williams.

– Mais puisque maman Fipart est encore de ce monde…

L'aveugle écrivit : – *Clignancourt n'est pas très grand, tu trouveras la mère Fipart quand tu voudras.*

– La trouver ?

– *Et,* continua la terrible ardoise, *puisque tu l'as mal étranglée une première fois, tu tâcheras d'être moins maladroit, tu l'étrangleras mieux.*

– Tiens, dit Rocambole, le conseil est bon, et je vais le suivre ; je vais à Clignancourt à l'instant même.

– *Non, pas maintenant.*

– Pourquoi ?

– *Parce qu'il vaut mieux remettre cette promenade à la nuit prochaine.*

– Ah ! tu crois ?

– *Aujourd'hui, nous avons mieux à faire.*

– C’est juste.

– *Tu as l’épingle ?*

– Je te l’ai dit.

– *Tu l’as bien enfoncée dans un cheval mort du charbon ?*

– Ah ! j’en suis sûr.

– *Eh bien ! tu peux aller dormir quelques heures, et tu te présenteras ensuite chez M. de Château-Mailly comme palefrenier.*

– Mais maman…

Sir Williams haussa les épaules et ne daigna point répondre.

– Il a son idée, pensa Rocambole, qui n’insista pas.

On sait maintenant ce qui était arrivé.

Quelques heures plus tard, John, le palefrenier, présenté par le palefrenier renvoyé à M. de Château-Mailly, était retenu par ce dernier et entrait en fonctions au moment où Venture passait l’inspection des écuries, affublé de sa magnifique perruque de cocher anglais.

Rocambole ne reconnut point Venture dans le cocher. Venture ne reconnut point Rocambole dans John le palefrenier. Mais tandis que celui-ci pansait son cheval, il avait vu le cocher s’éloigner et avait, on s’en souvient encore, remarqué que ce dernier tirait la jambe comme un forçat libéré.

– Il faudra que j’éclaircisse cela, dit-il.

Et comme le cocher continuait à s’éloigner et qu’il n’y avait plus que lui dans l’écurie, il ramena le cheval qu’il pansait dans la stalle.

Puis, il s’approcha du cheval arabe que le duc affectionnait :

– C’est réellement dommage, pensa-t-il, de tuer une bête pareille. Le marquis de Chamery en donnerait bien deux mille écus.

Et Rocambole prit la queue du cheval de façon à l’empêcher de ruer ; puis il le piqua sous le ventre avec l’épingle empoisonnée, ainsi que l’avait ordonné sir Williams.

XVIII

À dix heures du soir, le même jour, Venture rôdait rue de Surène et il vint se poster en face de la maison dans laquelle il avait vu entrer Rocambole la nuit précédente.

Le prétendu cocher avait dépouillé sa livrée ; il était redevenu Venture des pieds à la tête ; c'est-à-dire qu'il avait fait disparaître la teinte rougeâtre de son visage, ôté sa perruque blonde et ses favoris roux, et remplacé son costume de cocher par ses habits de ville ordinaires, qui lui donnaient l'air d'un épicier à son aise. Venture avait, en outre, un trousseau de clefs dans sa poche, et avec elles cet outil indispensable aux gens qui font métier de crocheter des portes et qu'on nomme un rossignol. Puis, comme dans les expéditions du genre de celle qu'il méditait Venture ne pouvait songer décemment à appeler les agents de police à son aide, en cas de malheur, et à se placer sous leur protection, il s'était muni pareillement d'une paire de pistolets dits *coups-de-poing* et d'un joli couteau catalan soigneusement affilé. Ce couteau, Venture l'avait acheté pour dix réaux à la femme du contrebandier qui tenait une auberge sur la route de Bayonne en Espagne.

La rue de Surène est généralement fort déserte, à partir de neuf ou dix heures du soir. Venture se promena longtemps de long en large, rêvant au moyen de s'introduire dans la maison où il soupçonnait Rocambole d'avoir élu domicile, et ne le trouvant pas :

– Puisque M. le marquis, comme on l'appelle, se dit-il, est parti ce matin, je vais avoir le champ libre chez lui et je pourrai fouiller tout à mon aise les tiroirs, les coins et les recoins, jusqu'à ce que j'aie trouvé les fameuses lettres. Le plus difficile est d'entrer. Si je sonne et que je vienne à passer devant le concierge, il peut m'arrêter au passage et me demander où je vais. Attendons.

Et Venture se promena plus d'une heure encore, les yeux attachés sur les croisées de l'entresol, derrière les persiennes desquelles on n'apercevait aucune lumière.

Enfin Venture entendit rouler une voiture, qui vint s'arrêter devant l'une des deux portes.

Comme il était sur le trottoir, il n'eut que deux pas à faire et il se trouva sur le seuil au moment où un valet de pied descendait de son siège et sonnait. La porte s'ouvrit.

Le valet de pied entra, criant :

– La porte, s'il vous plaît ?

Et Venture entra derrière lui, tandis que le concierge accourait pour ouvrir les deux battants, de façon à laisser entrer la voiture, qui était celle d'un locataire de la maison.

– Pardon, avait dit Venture, en passant devant le valet.

Le concierge crut que cet homme entrait avec le valet de pied, et ne lui accorda dès lors aucune attention.

Venture ne pressa point le pas et se dirigea fort tranquillement vers l'escalier de maître du premier corps de logis, faisant cette réflexion :

– À n'en pas douter, mon homme demeure à l'entresol, attendu que la nuit dernière les croisées de l'entresol se sont éclairées aussitôt qu'il a été rentré. Or, j'ai vu la même lumière se promener de croisée en croisée sur toute la façade : donc son appartement doit occuper toute la superficie de l'entresol, et, par conséquent, je ne trouverai qu'une porte.

Venture ne se trompait pas. Chaque étage de la maison avait une porte unique, à deux vantaux, sur son palier.

Arrivé devant la première, c'est-à-dire celle de l'entresol, le bandit s'appuya sur la rampe et attendit. Il craignait que le personnage que renfermait la voiture ne demeurât dans cet escalier.

Venture se trompait. Le locataire qui rentrait était un vieux magistrat. M. de N… occupait le premier étage du corps de logis situé au fond de la cour.

Après un quart d'heure d'attente, Venture, qui avait conservé l'immobilité la plus complète, s'approcha du bec de gaz qui éclairait l'entresol et l'éteignit.

Puis il se glissa vers la porte, chercha à tâtons, avec le doigt, le trou de la serrure, y introduisit son rossignol, et avec cette habileté merveilleuse des voleurs de Londres, en compagnie desquels il avait jadis *travaillé*, il crocheta le pêne et ouvrit sans faire le moindre bruit. Alors il entra dans l'appartement, referma la porte sur lui et demeura quelques instants encore immobile et retenant son haleine, dans la plus complète obscurité. Mais après quelque hésitation, et comme le plus profond silence régnait autour de lui, Venture s'enhardit, tira de sa poche des allumettes et un rat-de-cave, se procura une lumière douteuse, et, à l'aide de cette lumière, examina le lieu où il se trouvait. Il était dans une antichambre assez vaste, aboutissant à la fois à un couloir qui, sans doute, conduisait à la cuisine, et à plusieurs portes recouvertes de draperies en reps oriental.

– Quel chic ! murmura Venture.

Et il se dirigea bravement vers l'une de ces portes, mit la main sur le bouton de cristal et pénétra dans la salle à manger.

Rocambole avait très confortablement meublé l'entresol de la rue de Surène, à une époque où il n'avait point encore retrouvé sir Williams, ni songé à épouser mademoiselle de Sallandrera. Il n'avait assigné à ce logis qu'une destination mystérieuse.

Un événement en avait décidé autrement, mais le mobilier était demeuré le même.

L'appartement se composait d'une salle à manger, d'un grand salon, d'une petite chambre à coucher, d'un fumoir et d'un vaste cabinet de toilette. Tout cela était frais, coquet, heureux, tendu d'étoffes moelleuses à tons chauds, orné de tableaux d'un certain prix, encombré d'objets d'art, de chinoiseries, de potiches et de tous ces riens ruineux qui charmeront éternellement les femmes.

Venture s'arrêta dans le salon, se laissa tomber sur le canapé, comme s'il était chez lui, et se donna le temps de réfléchir un moment.

– Quand on a un pareil appartement et qu'on s'est fait marquis, se dit-il, on a au moins un valet de chambre, sinon un groom et une cuisinière. M. le marquis est absent, mais ses gens sont à Paris, et s'ils sont sortis, ce qui est probable, vu que je n'entends pas le moindre bruit, ils finiront par rentrer. Hâtons-nous donc de prendre nos mesures et de passer une inspection du bazar.

Venture, en filou de profession, qui se rend, par un seul coup d'œil, un compte exact de la disposition d'un appartement, jugea que la chambre à coucher devait être à gauche, puisque la salle à manger était à droite du salon. Il se dirigea donc vers cette pièce, et là, comme son rat-de-cave commençait à lui brûler les doigts, il alluma une bougie qui se trouvait sur la table de nuit. Puis il continua sa visite.

La chambre à coucher, tout en velours bleu, ne contenait aucun meuble, aucune étagère qui pût faire supposer à un œil exercé que ce fût dans cette pièce que les fameux papiers avaient été cachés. Mais au fond de la chambre à coucher, Venture aperçut une autre porte. Cette porte donnait dans le fumoir. Là, il y avait une bibliothèque, un meuble de Boule(7) soigneusement fermé et, sur ce meuble, un coffret de bois de santal, garni de trois fermoirs d'acier. Ce coffret attira l'attention de Venture.

– Ce pourrait bien être là-dedans, pensa-t-il. Dans tous les cas, je donnerais bien ma tête à couper que les papiers se trouvent dans cette pièce. On y va voir…

La tournée que Venture venait de faire n'était que préparatoire. C'était comme une reconnaissance du pays. Il ne s'arrêta pas plus dans le fumoir que dans la chambre à coucher, mais il gagna le couloir qui faisait le tour de l'appartement. Ce couloir le conduisit à la cuisine.

– Le marquis ne mange pas chez lui, se dit Venture, la batterie est couverte de vert-de-gris. Donc, il n'y a pas de cuisinière.

Auprès de la cuisine se trouvait la porte qui donnait sur l'escalier de service ; puis, à côté de cette porte, un cabinet noir réservé sans doute à un domestique. Mais le lit n'était pas fait, le parquet, la petite table, le pot à l'eau, la cuvette étaient couverts de poussière.

– Le valet ne couche pas ici, se dit Venture. Par conséquent on peut *travailler* à son aise. Allons-y gaiement !

Il revint alors dans le fumoir, plaça le bougeoir sur la cheminée, ferma soigneusement les doubles rideaux des croisées, afin que la lumière ne pût être aperçue du dehors.

Après quoi il s'assit dans un fauteuil et il se dit : – Quand on veut trouver un trésor et qu'on soupçonne en être tout près, avant de se mettre à le chercher il faut se dire : « Si je possédais ce même trésor, et que je voulusse le cacher, où le mettrais-je ? » Donc, je suppose un moment que je suis Rocambole, qu'après avoir assassiné le courrier et volé les papiers je suis venu ici, et que, les papiers à la main, je me suis assis là, dans ce fauteuil, en me demandant : « Où diable pourrai-je donc bien les mettre pour qu'on ne les trouve pas(8) ? »

Et Venture regarda tour à tour la cheminée, les tableaux, les angles du plafond, la bibliothèque et le meuble de Boule.

– Évidemment, se dit-il, Rocambole n’est pas homme à avoir enfermé cela dans un tiroir, à côté de quelques actions de chemin de fer ou d’un titre de rente, pas plus qu’il n’est homme à les avoir brûlés. On ne brûle pas ces choses-là…

Le coffret qui d’abord avait attiré son attention fut bientôt dédaigné par l’esprit investigateur du bandit.

– Ce n’est pas là, pensa-t-il ; attendu que si une descente de justice avait lieu ici, le coffret serait ouvert tout d’abord…

Et ses regards se reportèrent sur la bibliothèque :

– Le moyen est usé, se dit-il, mais il y a bien des gens encore qui cachent des billets de mille francs dans un livre. Qui sait ?

Venture secoua l’un après l’autre tous les livres contenus dans la bibliothèque, en ayant soin, toutefois, de les replacer dans le même ordre. Aucun papier ne s’en échappa. Venture referma la bibliothèque, et passa au meuble de Boule. Le meuble était fermé. Mais c’était là une difficulté tout à fait insignifiante pour notre héros. Il prit son trousseau, examina la serrure et y adapta sur-le-champ une petite clef à trèfle. La clef entra, tourna, le meuble s’ouvrit.

Mais le meuble ne contenait que des objets d’une tout autre nature que celle que cherchait le bandit. Il trouva une bourse, un portefeuille renfermant quelques lettres adressées à M. Frédéric, des tasses de vieux sèvres et du Japon, et quelques objets insignifiants. Seulement, parmi ces derniers, il y en eut un qui attira son attention. Ce fut un poignard… Ce poignard, à manche de nacre et à gaine de chagrin, avait une lame triangulaire, qui rappela soudain à Venture la blessure de même forme qu’il avait vue à l’épaule du malheureux courrier.

En même temps, et en examinant de plus près cette arme, il se frappa le front et se dit : – Bon ! je le connais, ce charmant jouet : il a servi à sir Williams pour tuer Fanny. Je l’ai ramassé dans la chambre de madame Malassis une demi-heure après l’assassinat.

Et Venture, qui n’avait touché ni à la bourse ni au portefeuille, mit le poignard dans sa poche.

– Il figurera comme pièce à conviction sur la table du président des assises quand on jugera Rocambole, pensa-t-il.

Puis il ferma le meuble de Boule et vint se replacer dans le fauteuil.

– Cherchons ailleurs, se dit le bandit.

Et il se prit à réfléchir.

– Il est bien certain, pensa-t-il, que Rocambole n’a point descellé le parquet, ou creusé les murs, ou défait des sièges pour y cacher ses papiers. Si cela était, ma besogne ne serait pas commode. Ah ! il y a des tableaux : qui sait si, entre la toile et le cadre…

Sans doute Venture allait compléter sa pensée, mais il entendit soudain un léger bruit, le bruit d’une clé tournant dans la serrure. Et soudain aussi le bandit souffla la bougie, écrasa la mèche avec les doigts et courut se cacher, son poignard à la main, dans l’embrasure de l’une des croisées, derrière les lourds rideaux de reps.

En même temps des pas retentirent dans le corridor qui tournait autour de l'appartement, et ces pas s'approchèrent, pénétrèrent dans le salon et s'arrêtèrent dans la chambre à coucher. Était-ce un domestique ? Était-ce Rocambole lui-même ?

Cette dernière hypothèse était peu probable, puisque, le matin, son concierge avait dit à Venture que M. Frédéric était parti pour un voyage de huit jours.

Venture n'en demeura pas moins immobile, retenant son haleine et serrant le manche de son poignard. Il était décidé à se défendre et même à tuer l'importun qui le troublait ainsi dans ses recherches, si cet importun venait à le découvrir ; mais il avait pris, en même temps, la résolution de se tenir tranquille jusqu'à la dernière extrémité. Les pas allèrent et vinrent pendant environ dix minutes dans la chambre à coucher, et Venture entendit même ouvrir une porte qu'il n'avait sans doute pas remarquée, et qui était celle d'un cabinet de toilette dans lequel Rocambole serrait ses nombreux travestissements.

De l'endroit où il était blotti, il était tout à fait impossible à Venture de voir dans la chambre à coucher, et, par conséquent, de savoir quel était le personnage à qui il avait affaire. Mais bientôt les pas se rapprochèrent de lui, et un rayon de clarté vint se briser sur la glace du fumoir.

Un homme entra. Cet homme était élégamment et simplement vêtu, et Venture le regarda avec une certaine curiosité. C'était et ce n'était pas Rocambole. C'est-à-dire qu'en ce moment notre héros, car c'était lui, était si bien redevenu marquis de Chamery, qu'il était méconnaissable pour Venture, qui ne se souvenait exactement que de Rocambole. La mère Fipart seule aurait pu reconnaître à de légers signes, à d'imperceptibles lignes de sa physionomie, son fils d'adoption.

Mais s'il ne reconnut pas en lui Rocambole, non plus qu'il ne l'avait reconnu dans John le palefrenier, en revanche Venture se dit : – J'ai déjà vu ce monsieur quelque part. Et il y a de cela quinze jours, dans le faubourg Saint-Honoré… un jour de pluie… il m'a demandé du feu.

Ce souvenir fut pour Venture cette étincelle qui met le feu à une traînée de poudre et fait sauter un baril.

– Corbleu ! pensa-t-il, c'est ce jour-là même que j'ai trouvé une lettre signée sir Williams, que j'ai trouvé sur les buttes, par une nuit noire, maître Rocambole, qui m'a fait partir pour l'Espagne, et qui m'a dit : « Tu me reconnais à la voix, mais bien certainement tu ne me reconnaîtrais pas autrement. Je me suis fait une autre tête… »

Et Venture ajouta :

– Si c'était lui !

À cette dernière réflexion, Venture tira de sa poche l'un de ses pistolets, appuya son doigt sous la détente de manière à étouffer le bruit de la noix et l'arma lentement.

Le marquis de Chamery allait et venait par le fumoir, cherchant un objet quelconque et ne le trouvant pas.

Il prit un cigare sur la cheminée et l'alluma. Puis il s'approcha de la bibliothèque :

– Je ne serais pas fâché, murmura-t-il à mi-voix, de relire un peu la lettre de monseigneur l’évêque de Saragosse.

Cette voix, que Rocambole n’avait pas pris la peine de modifier par une légère accentuation anglaise, fit tressaillir Venture.

– C’est lui, se dit-il, c’est bien lui. Si ce n’est pas sa figure ; c’est sa voix…

Et Venture, froid et calme comme le sont les bandits d’une certaine trempe, éleva son pistolet, et, à travers la solution de continuité des rideaux, il ajusta Rocambole entre les deux yeux.

XIX

Cependant, une seconde, puis deux s’écoulèrent.

Le doigt de Venture n’appuya point sur la détente et le coup ne partit pas. Une réflexion terrible, rapide comme l’éclair, venait de traverser le cerveau du bandit.

– Si je le tue, se dit-il, on accourra au bruit de l’arme à feu, je serai pris, et comme la loi n’admet pas qu’on se fasse justice soi-même, on m’enverra au *pré* (bagne), sinon à l’échafaud ; pas de bêtise. D’ailleurs, pensa en même temps Venture, tuer Rocambole n’avancera point mon affaire. Il me faut les papiers, et je vois qu’il va m’indiquer où ils se trouvent.

En effet, le marquis de Chamery, qui se croyait parfaitement seul, ouvrit la bibliothèque et y prit un gros volume.

Venture le suivait des yeux et ne perdait aucun de ses mouvements.

– J’ai pourtant secoué ce livre-là, se dit ce dernier. Rien ne s’en est échappé.

Rocambole prit le volume et s’approcha de la cheminée sur laquelle il avait placé son flambeau. Il ouvrit ensuite l’in-folio à une certaine page et parut lire attentivement. Un sourire vint alors à ses lèvres.

– Ma parole d’honneur ! murmura-t-il, je pourrais bien faire cadeau de ce volume à M. de Château-Mailly qu’il n’y verrait que du feu.

Et Rocambole replaça l’in-folio dans son rayon, ferma la bibliothèque et sortit du fumoir sans avoir même songé à s’approcher de la croisée, dans l’embrasure de laquelle Venture se tenait toujours immobile et retenant sa respiration. Un instant après, le prétendu cocher de M. de Château-Mailly entendit les pas du marquis s’éloigner, traverser le salon et gagner l’antichambre.

Puis une porte s’ouvrit et se referma. C’était la porte de l’appartement qui donnait sur l’escalier du maître.

Selon son invariable habitude, Rocambole avait pénétré chez lui par l’escalier de service et il en était sorti par le grand escalier, sans se douter qu’il laissait dans son fumoir son plus cruel ennemi.

Venture l’entendant sortir s’était retourné et, écartant un peu les petits rideaux, il plongea un regard curieux à travers les persiennes. Le bruit de la grande porte, s’ouvrant et se refermant, lui annonça que Rocambole était hors de la maison. Il le vit en effet, à la clarté du réverbère voisin, traverser la rue et gagner le trottoir opposé, puis s’en aller fort tranquillement dans la direction de la Madeleine et disparaître au coin de la rue de ce nom.

– Maintenant, se dit-il, nous allons un peu voir, mon petit.

Venture tira des allumettes de sa poche et ralluma le bougeoir.

Il avait parfaitement remarqué le volume qu'avait ouvert Rocambole. Ce volume était, du reste, par ses dimensions, assez facile à distinguer des autres. Il s'en empara et vint se placer, comme Rocambole, au coin de la cheminée, à laquelle il s'accouda pour examiner le volume tout à son aise. C'était un livre espagnol, une belle édition du dix-huitième siècle, reliée en chagrin.

Le titre noir et rouge portait :

Histoire du chevalier Don Quichotte de la Manche, etc.

Venture savait l'espagnol et lut fort couramment la première page de la prose de Cervantes. Puis de nouveau il secoua le volume. Mais aucun pli, aucune lettre ne s'en échappa.

– Il aura collé le tout avec des pains à cacheter, pensa-t-il.

Et, feuillet par feuillet, il tourna lentement les pages du livre jusqu'à la dernière.

– Par exemple ! se dit-il, celle-là est trop forte… je ne vois rien.

Et il recommença par la dernière ; mais, vers le milieu, il tressaillit tout a coup.

– Oh ! oh ! qu'est-ce que cela ? murmura-t-il.

Son doigt venait, en effet, de sentir une feuille un peu plus épaisse que les autres, et il reconnut aussitôt que cette épaisseur provenait de la réunion de deux pages si merveilleusement collées l'une à l'autre qu'il fallait une grande délicatesse de toucher pour s'en apercevoir.

– Tiens ! dit-il, décidément il est fort, le drôle, il est très fort.

Et Venture examina encore, palpa, repalpa et finit par conclure :

– Évidemment, la lettre de l'évêque de Saragosse est là, entre ces deux pages ; mais celle de feu le duc de Sallandrera, aïeul de celui-ci, n'y est pas. Continuons !

Et il tourna quelques feuillets encore.

– Bon ! la voilà, dit-il.

Il venait en effet de trouver deux autres pages collées. Venture eut d'abord la pensée de décoller brutalement les deux pages.

Une réflexion l'arrêta : – Soyons calme, se dit-il : Rocambole doit visiter quelquefois son cher volume, et si nous gâchons la besogne, il s'apercevra demain de la soustraction. Or, moi, je ne veux pas faire les choses à demi et je veux prendre mon homme au piège. Ce n'est pas seulement les lettres qu'il me faut, c'est encore la tête de ce cher ami, attendu que si je le laisse de ce monde, je ne pourrai pas jouir paisiblement des vingt-cinq mille livres de rente que je vais me faire, grâce à mon intelligence.

Et Venture examina les deux pages réunies, avec une attention plus scrupuleuse encore.

– Oh ! dit-il, la chose a été bien faite.

Il passa le bout de sa langue sur les bords.

– C’est de la colle de pâte, et cela tient comme un pain à cacheter. Mais nous avons su jadis décacheter les lettres, et nous allons utiliser nos connaissances.

Venture s’en alla dans la chambre à coucher, où il avait remarqué, en passant, une veilleuse en bronze. La veilleuse était pleine d’eau ; un godet à esprit-de-vin était placé en dessous. Venture rapporta la veilleuse, alluma le godet, qui était plein, et l’eau ne tarda point à entrer en ébullition. Alors il plaça le volume au-dessus, et le laissa exposé à l’action de la vapeur. Quelques minutes suffirent. Les deux pages s’imprégnèrent de vapeur, la colle se fondit peu à peu, et les deux pages se détachèrent l’une de l’autre par un coin. Venture prit sur le bureau de Rocambole un couteau d’ivoire, et acheva de les séparer. Un papier jauni, aplati, couvert d’une grosse écriture noire, dont la forme irrégulière accusait le dix-huitième siècle, apparut aux yeux de Venture.

C’était la lettre de l’évêque de Saragosse, lettre contresignée par le valet qui avait assisté à la substitution de l’enfant. Venture décolla les deux autres pages à l’aide du même procédé et fut bientôt en possession d’une seconde lettre.

Celle-là était signée :

« Votre père,

« DUC DE SALLANDRERA. »

Venture mit les deux lettres dans sa poche. Puis il prit sur le bureau de Rocambole deux feuilles de papier blanc de même dimension et de même épaisseur que les lettres et les mit à la place. Après quoi, comme la colle était fraîche encore, il réunit les pages du livre avec une habileté égale à celle qu’avait déployée Rocambole dans cette délicate opération. Puis il replaça le volume dans la bibliothèque, reporta la veilleuse dans la chambre à coucher, ralluma son rat-de-cave et souffla le bougeoir.

Ces précautions prises, il sortit de l’appartement comme il y était entré, et gagna l’escalier, qu’il redescendit, cette fois, d’un pas leste, assuré, le pas d’un homme qui n’a aucune peccadille sur la conscience.

Il était alors plus de minuit : le concierge était couché.

– Le cordon, s’il vous plaît ! cria Venture en frappant aux carreaux de la loge.

Le concierge ne s’éveilla qu’à moitié et tira le cordon sans avoir songé à demander qui sortait.

Venture s’empressa de gagner la rue.

– Ouf ! murmura-t-il, voilà une petite expédition qui n’a pas été sans périls.

Une heure plus tard environ, le cocher de M. le duc de Château-Mailly rentrait à l’hôtel, affublé de nouveau de sa perruque blonde et de ses favoris roux.

– Ce n’est pas la peine, pensa-t-il, de réveiller M. le duc. Il vaut mieux attendre demain matin pour lui donner ces papiers. D’autant mieux qu’il faut songer maintenant à s’emparer de Rocambole, et ce n’est pas chose facile.

Venture allait monter chez lui et se coucher, mais il vit de la lumière et entendit parler dans les écuries. Cette circonstance inaccoutumée éveilla sa curiosité, et au lieu de gagner sa chambre qui se trouvait dans les combles de l’hôtel, comme celles des autres

domestiques, il entra dans les écuries. Deux palefreniers et le piqueur étaient groupés auprès de la stalle d'Ibrahim, le cheval arabe. Le pauvre animal était couché sur sa litière, avait les barres bordées d'une écume sanglante, et paraissait en proie à de vives souffrances…

– Qu'a donc ce cheval ? demanda Venture, qui s'approcha et reprit son accentuation anglaise.

– Je ne sais pas, dit le piqueur. Il se tord comme cela depuis cinq heures du soir… On est allé chez le vétérinaire par ordre de M. le duc, qui est venu plusieurs fois voir son cher Ibrahim. Le vétérinaire n'était pas chez lui.

Venture se pencha sur le cheval, l'examina, tressaillit.

– Mais, s'écria-t-il tout à coup, ce cheval a le charbon… C'est un cheval perdu et bon à abattre !

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de nous reporter à ce moment où, le jour précédent, Rocambole, prenant possession de ses fonctions de palefrenier, s'était aperçu que le nouveau cocher de M. de Château-Mailly traînait la jambe droite comme un forçat libéré ou en rupture de ban.

Cette remarque rendit Rocambole tout pensif.

– Il faudra que j'examine davantage cet homme-là, se dit-il. Ma parole d'honneur, s'il était un peu plus gros… Mais non… ce n'est pas possible… Venture a un ventre énorme…

Cependant, et bien qu'il se fût arrêté là de ses réflexions, Rocambole n'en demeura pas moins soucieux. Venture s'était si bien grimé que son adversaire hésitait à le reconnaître. Mais pourquoi un Anglais, un véritable Anglais, avait-il la démarche d'un homme qui a passé quelque dix ans dans les bagnes de France ?

– Bah ! se dit enfin Rocambole, j'ai mal vu… Le cocher marche mal, et voilà tout… D'ailleurs, Venture est beaucoup plus gros, et je crois qu'il est moins grand. C'est égal, je ne le perdrai pas de vue. En attendant, occupons-nous de nos affaires.

Rocambole avait piqué le cheval avec l'épingle empoisonnée. Le cheval avait éprouvé une légère douleur et répondu par un coup de pied, que Rocambole avait esquivé en se jetant lestement de côté. Le faux palefrenier avait soigneusement renfermé l'épingle dans sa boîte et s'était éloigné de la stalle d'Ibrahim. Rocambole avait, pour exécuter l'ordre de sir Williams, saisi l'instant favorable, car une minute après le piqueur et un autre palefrenier entrèrent dans l'écurie. Rocambole se remit à panser son cheval de l'air le plus indifférent du monde.

Un quart d'heure après, Zampa arriva.

– Sellez Ibrahim, dit-il, M. le duc va sortir.

Rocambole passa dans la sellerie, y prit la selle et la bride d'Ibrahim, et la harnacha lestement.

– Toujours le *boulanger* (le hasard) pour nous ! se dit-il. La petite course que l'arabe va faire hâter de dix heures le développement du mal. Bonne affaire !

En même temps, le groom Casse-Cou sellait lui-même un autre cheval pour accompagner son maître au Bois.

M. de Château-Mailly, qui était remonté chez lui, descendit bientôt après et enfourcha Ibrahim, après avoir dit à Zampa :

– Je rentrerai vers midi pour m'habiller. J'ai des visites à faire aujourd'hui. Tu feras atteler le carrosse pour deux heures.

Zampa s'inclina, et le duc partit suivi de Casse-Cou.

Rocambole, qui pansait un troisième cheval, avait entendu tout ce que venait de dire le duc.

Le cocher n'avait pas reparu. Sans doute, maître Venture avait demandé au duc la permission de sortir.

Toujours est-il que le piqueur et les palefreniers se trouvaient seuls aux écuries.

Maître Zampa, lui, se promenait dans la cour, et comme la valetaille prend des libertés quand les maîtres sont absents, il s'était mis à fumer une cigarette qu'il avait roulée dans ses doigts avec la dextérité particulière aux Espagnols et à leurs voisins les Portugais.

Alors Rocambole se glissa sans bruit hors des écuries et s'approcha de lui.

Zampa prit l'attitude hautaine d'un valet de chambre de bonne roche vis-à-vis d'un humble palefrenier. Mais dans cette attitude, Rocambole surprit quelques signes mystérieux empreints du plus profond respect et qui voulaient dire sans nul doute : « Je sais bien que vous êtes mon maître, que je dépends entièrement de vous et que vous pourriez me renvoyer à l'échafaud si cela vous convenait. »

– Très bien, dit Rocambole en souriant. Tu as l'insolence de pose qui convient à ton rôle de valet de confiance.

– J'attends vos ordres, murmura tout bas le Portugais.

– Ils sont fort simples. Tu vas d'abord répondre à mes questions.

– J'écoute.

– Où ton maître se tient-il habituellement ?

– Dans son fumoir, dont il a fait un cabinet de travail.

– C'est toujours là qu'il va d'abord en rentrant ?

– Toujours.

– Et qu'il s'habille et qu'il se déshabille ?

– Oui, car son cabinet de toilette est à côté.

– Très bien.

Et comme Zampa ne paraissait point comprendre :

– Je voudrais, ajouta Rocambole, que tu me conduisisses dans le fumoir.

– Venez, dit Zampa.

Il fit passer Rocambole dans le petit escalier qui descendait des appartements du duc aux écuries.

– Est-ce que, dit Rocambole, en entrant et désignant du doigt un fauteuil à la Voltaire, c’est là que s’asseoit le duc quand il veut écrire ?

– Toujours.

– Très bien ! Tiens-toi sur le carré, et fais attention que personne ne vienne nous déranger.

À midi, M. le duc de Château-Mailly rentra de sa promenade et se fit servir à déjeuner. Puis il passa dans la pièce qui lui servait de cabinet de travail et y dépouilla sa correspondance, que Zampa lui apporta sur un vaste plat d’argent.

Parmi les lettres que le duc reçut, il en était une qui venait de son notaire et à laquelle il lui fallait répondre sur-le-champ.

Le duc s’assit dans son voltaire, devant sa table, et écrivit sa lettre. Puis il dit à Zampa :

– Habille-moi ! je vais sortir.

Et le duc, pour se lever, appuya ses deux mains sur les bras du voltaire.

Mais soudain il poussa un cri de douleur.

– Maître Zampa, dit-il avec colère, vous êtes un maladroit de piquer les épingles dans les bras de mon fauteuil au lieu de les enfoncer dans la pelote.

Et le duc montra à Zampa, qui parut consterné de sa bévue, sa main gauche à la naissance de laquelle perlait une petite goutte de sang.

XX

Nous avons suivi Venture dans son expédition nocturne, rue de Surène, et nous avons vu comment il s'empara des papiers à la possession desquels M. le duc de Château-Mailly attachait une si grande importance.

Il est maintenant nécessaire de nous attacher aux pas de Rocambole pour expliquer ce qu'il était venu faire rue de Surène, à minuit, sans se douter que Venture l'épiait derrière un rideau. On s'en souvient, c'était vers midi que M. de Château-Mailly était rentré à l'hôtel après deux ou trois heures de galop dans le bois de Boulogne et les Champs-Élysées. Ce fut Rocambole, c'est-à-dire John le palefrenier, qui reçut le cheval arabe, que cette promenade avait légèrement échauffé. Il le pansa, l'étrilla, lui lava les jambes et le regarda sous le ventre. Un point noir venait de s'y former à la place de la piqûre, et lorsque Rocambole y passa sa brosse de chiendent, le noble animal, qui déjà commençait à souffrir des premières atteintes du mal, lui lança une terrible ruade que le palefrenier improvisé esquiva avec sa légèreté ordinaire.

Tandis qu'il se livrait à cette opération, Zampa descendit aux écuries. Rocambole lui jeta un regard interrogateur qu'il promena ensuite autour de lui.

Mais Zampa, qui avait fort bien surpris ce regard, ne s'approcha cependant point de Rocambole, mais bien du groom Casse-Cou, qui, à trois stalles de distance, pansait lui-même le cheval qu'il venait de monter.

– Petit drôle ! lui dit Zampa, je t'allongerai les oreilles de telle façon qu'elles ressembleront à celles d'un caniche.

– Pourquoi cela, monsieur Zampa ? demanda le groom avec effronterie.

– Parce que tu as failli me faire chasser.

– Moi ?

– Toi-même.

– Ah ! par exemple ! murmura le groom interdit, et qu'ai-je fait ?

– Te souviens-tu qu'hier soir, tandis que M. le duc était absent et que je lisais ses journaux, tu es venu me demander je ne sais plus quoi, et que j'ai bien voulu t'admettre dans mon intimité ?

– Je m'en souviens très bien, monsieur Zampa.

– Te souviens-tu d'avoir pris une pelote sur la cheminée ?

– Moi ? non…

– Je m'en souviens, moi. Tu t'es amusé à prendre des épingles, à les piquer et à les repiquer, au bord, sur la tablette de la cheminée… puis…

– Mais, interrompit Casse-Cou, je me rappelle avoir touché à la pelote, en effet, tandis que vous me contiez l'histoire des bohémiens d'Espagne ; mais je ne me souviens pas d'avoir pris des épingles…

– C'est ce qui est arrivé cependant. Tu as, sans le vouloir, enfoncé des épingles dans le fauteuil de M. le duc.

– Ah ! dit Casse-Cou, c'est drôle tout de même, cela !

– Et, acheva Zampa, M. le duc vient de se piquer jusqu'au sang.

Rocambole écoutait, haletant.

– Et, dit Casse-Cou, il s'est fâché ?

– Il m'a traité de butor.

Casse-Cou fit la grimace et n'osa dire un seul mot.

– À l'avenir, acheva Zampa, je te casserai les reins si tu recommences.

Et le Portugais, qui savait fort bien que Rocambole avait entendu, s'en alla de ce pas majestueux et solennel qui sentait le valet de chambre confident du maître.

Rocambole ne voulait pas savoir autre chose. Il s'esquiva fort tranquillement des écuries, sortit de l'hôtel comme s'il allait faire une simple course dans le voisinage, et gagna au plus vite la rue de Surène, où il avait hâte de redevenir le marquis de Chamery.

– Je n'ai réellement plus rien à faire à l'hôtel de Château-Mailly, se dit-il, Zampa me tiendra au courant.

Une heure après, le marquis rentrait chez lui, rue de Verneuil.

Le vicomte et la vicomtesse d'Asmolles étaient partis le matin même en chaise de poste pour la Franche-Comté, et ils avaient trouvé à la barrière du Trône la berline de voyage de M. le duc de Sallandrera. Il ne restait donc à l'hôtel de Chamery que le prétendu matelot du marquis, c'est-à-dire sir Williams. Rocambole monta chez lui sur-le-champ. L'aveugle attendait son retour avec une vive impatience. Il reconnut le bruit de ses pas dans l'escalier, et quand son cher élève entra, le visage du mutilé exprima une sorte d'anxiété qui disait combien il s'intéressait à tout ce qui concernait l'être dans lequel il s'était incarné par la pensée.

– *Eh bien ?* fit-il en levant la tête d'une certaine façon interrogative.

– Ça marche, répondit Rocambole.

– *Tu as piqué le cheval ?* écrivit l'aveugle sur son ardoise.

– Et l'homme, répondit Rocambole.

Sir Williams se prit à sourire, et son visage approbateur combla de joie son disciple.

– Maintenant, dit ce dernier, que faut-il faire ?

– *Trouver la Fipart.*

– Ah !

– *Et savoir ce qu'est devenu Venture.*

– Ceci est plus difficile.

Sir Williams écrivit :

– *Quand on a été cocher, palefrenier, que sais-je ? on peut endosser une blouse… et aller flâner à Clignancourt… Là, on recherche la veuve Fipart.*

– C'est pour cela qu'on y va, j'imagine.

– *Oui. On la trouve, attendu que les chiffonniers ne sortent que la nuit.*

– Et… alors…

– *Dame !* écrivit sir Williams, *à ta place, je la prendrais par la douceur. Elle a toujours eu un faible pour toi… et elle peut nous être utile…*

– Quelle drôle d'idée !

– *On ne sait pas !…*

– Mais comment veux-tu que le marquis de Chamery s'expose à être reconnu par la veuve Fipart, ancienne cabaretière à Bougival, ancienne portière à Ménilmontant ?

Sir Williams haussa les épaules ; puis il écrivit cette réponse diplomatique :

– *On n'étrangle point, on empoisonne.*

– Bon ! je comprends.

Le sourire de sir Williams reparut.

– Et, dit Rocambole, ce mince résultat obtenu, que fera-t-on ensuite ?

– *On se débarrassera de Zampa.*

– Comment ?

– *Je ne sais pas encore, mais on trouvera…*

– Et… après ?

– *Après, on partira pour la Franche-Comté avec son vieux matelot Walter Bright, et on n'en reviendra que l'époux de Conception.*

– Tu crois ?

Sir Williams écrivit cette phrase, qui aurait dû frapper vivement l'esprit de son élève :

– *Tant que je serai près de toi, tant que je vivrai, tu réussiras. Le jour où je ne serai plus là, tout s'écroulera comme un château de cartes.*

Mais Rocambole ne prêta pas à ces paroles une bien grande attention, et dit à sir Williams :

– Faut-il aller sur-le-champ à Clignancourt ?

– *Quelle heure est-il ?*

– Trois heures.

– C’est trop tôt. Les chiffonniers sortent à la nuit. Pourvu que tu te trouves à Clignancourt vers sept heures, cela suffit. En attendant, tu peux faire ce que tu voudras.

– Zampa doit venir rue de Surène.

– *Quand ?*

– Vers six heures.

L’aveugle inclina la tête en signe d’adhésion, et Rocambole le quitta. Le marquis alla passer une heure à son club, perdit vingt-cinq louis au whist, retourna rue de Surène vers cinq heures et demie, redevint l’homme à la polonaise et alla ouvrir à Zampa qui, à six heures précises, sonnait à la porte.

– Eh bien ? fit-il.

– Le cheval est très malade. M. Le duc a été averti il y a cinq minutes.

– Est-il descendu aux écuries ?

– Sur-le-champ.

– A-t-il touché le cheval ?

– Il l’a caressé à plusieurs reprises.

– Avec quelle main ?

– Avec celle qui a été piquée par l’épingle.

– Bravo !

– Avez-vous quelque chose à me dire ?

– Non.

– Reviendrai-je ?

– Demain, pour m’apprendre ce qu’il y aura de nouveau et comment le duc a passé la nuit.

Zampa s’inclina.

– A-t-on demandé après moi à l’écurie ? demanda Rocambole.

– Pas encore, le cocher n’est pas rentré.

– Et le piqueur ?

– Pas davantage.

Rocambole congédia Zampa ; puis il fit subir une notable métamorphose à sa personne et sortit de la maison de la rue de Surène par l’escalier de service. Le brillant marquis de Chamery était devenu un véritable Parisien des barrières, un habitué des marchands de vin de la banlieue. Casquette inclinée sur l’oreille, blouse blanche tachée de vin, souliers éculés, pantalon noir luisant, cravate en corde sur du linge douteux, brûle-gueule aux lèvres. Ainsi accoutré, Rocambole résumait ce type bien connu sous le nom *de gouapeur,* c’est-à-dire un ouvrier sans état, un travailleur qui ne fait rien, un vaurien qui passe sa vie à culotter des pipes et à boire du vin bleu à un sou le canon.

Rocambole se dirigea fort tranquillement vers la barrière de Clichy par la rue Tronchet et la rue d'Amsterdam. Puis il gagna les hauteurs de Montmartre, toujours à pied, toujours fumant sa courte pipe et fredonnant un refrain d'estaminet. Il passa devant le célèbre Moulin de la Galette, et descendit à Clignancourt, où une agglomération de chiffonniers et de ferrailleurs avaient établi leur domicile.

Il ne lui fut pas difficile de trouver sur-le-champ l'espèce de cité formée de masures et de constructions en vieux matériaux cimentés à l'argile où vivait et grouillait pêle-mêle cette population de nocturnes industriels.

Comme il en franchissait le seuil, un jeune chiffonnier en sortait sa hotte au dos.

– Hé ! camarade, lui dit Rocambole, es-tu bon *zigue ?* Je paye un canon…

– Ça va, dit le chiffonnier, qui avait quatorze ou quinze ans.

Rocambole l'entraîna dans un horrible bouchon situé à l'entrée de la cité, et sur le comptoir duquel on débitait sans relâche de l'esprit-de-vin et de l'eau-de-vie de pomme de terre.

– Qu'est-ce qu'il y a pour ton service, *camaro ?* demanda le chiffonnier.

– Tu dois connaître ma tante, toi ?

– Le mont-de-piété ?

– Mais non, farceur !… ma tante, ma vraie tante, la propre sœur de feu ma mère.

– Est-ce qu'elle est dans la partie ?

– Mais oui. Elle chiffonne…

– Et elle demeure ici ?

– Je ne sais pas ; peut-être bien que oui…

– Comment qu'on l'appelle ?

– Madame Fipart.

– Maman Fipart ? la veuve Fipart ?

– Tu la connais ?

– Pardienne ! elle demeure là-bas… tiens, à cette porte rouge comme un bras de guillotine. Mais je ne sais pas si elle y est… Je ne l'ai pas vue aujourd'hui…

– Sais-tu si elle a de quoi ? demanda Rocambole en clignant de l'œil.

– Le commerce ne va pas.

– Ah ! je t'en fiche ! *tantan* Fipart a toujours de l'*os* (de l'argent), va. Elle a une paillasse, c'est sûr, et de l'argent dedans.

– C'est-y que tu veux qu'elle t'en donne ? demanda le chiffonnier.

– Tiens ! dit naïvement Rocambole, c'est-y pas la vraie sœur de ma vraie mère ? J'aime pas le travail, moi, j'suis *faignant !*…

Et il jeta deux sous sur le comptoir du marchand de vin pour payer les deux verres de *trois-six* qu'ils venaient d'absorber.

Puis il ajouta en donnant une poignée de main au chiffonnier :

– Au revoir ! camarade.

Rocambole se dirigea vers la porte que lui avait indiquée le chiffonnier.

C'était bien celle du taudis où, à son retour d'Espagne, Venture avait retrouvé maman Fipart. Mais le fils adoptif de la veuve cogna inutilement, la porte ne s'ouvrit pas. Une femme qui passait lui dit :

– *Maman* n'y est pas.

Maman était l'adjectif que tous les gens de la connaissance de la veuve Fipart plaçaient invariablement devant son nom.

– Et où donc qu'elle est, la tante ? demanda Rocambole.

– Tiens ! c'est votre tante ?

– Un peu…

– Eh bien ! elle n'y est pas.

– Où est-elle ?

– Ah ! dame ! on ne sait pas ; mais elle est partie hier avec un homme qui paraissait avoir de quoi.

– Hein !

– Et qui lui a apporté une robe et des souliers, et un bonnet ; et que, lorsqu'elle a eu tout cela, elle ressemblait à une duchesse.

Rocambole tressaillit.

– Comment était-il donc, cet homme ?

– Un gros, déjà vieux, un peu chauve. Il avait une redingote noire ; il était cossu comme un habitué du marché de Poissy.

– C'est mon oncle ! dit Rocambole.

Et le faux marquis de Chamery, qui venait de tressaillir à ce signalement, ajouta mentalement : – Ce portrait ressemble furieusement à maître Venture.

La chiffonnière, qui était loquace, poursuivit :

– Il est venu en voiture, ma foi ! à preuve que j'ai reconnu le cocher…

– Tiens ! vous connaissez le cocher ?

– Oui ; c'est un *maraudeur.*

– Où a-t-il sa remise ?

– À Montmartre, impasse Cauchois.

– Et mon oncle…

– Tiens ! c’est donc votre oncle ?

– Oui. Il s’était fâché avec ma tante, rapport qu’elle avait été légère… mais vu qu’elle est vieille, faut croire que le danger étant passé, il aura voulu faire la paix…

La chiffonnière se mit à rire.

– Eh bien ! dit-elle, il l’a emmenée chez lui probablement, vu qu’il l’a habillée des pieds à la tête…

– Et vous ne l’avez pas revue ?

– Non.

– Merci, ma petite dame, dit Rocambole en saluant.

Et il s’en alla, se disant :

– Le cocher demeure impasse Cauchois, à Montmartre… Je saurai bien par lui où il a mené maman Fipart.

Le faux marquis de Chamery quitta la cité des chiffonniers, retourna à Montmartre, longea le boulevard extérieur et alla jusqu’à la Villette.

Une foule de marchands fripiers étalent du matin au soir des habits d’occasion sur le trottoir du boulevard extérieur, en cet endroit. En homme prudent, Rocambole avait compris qu’il ne pouvait essayer de corrompre le cocher dans le piètre costume où il était. Comme les fripiers de la Villette ne s’inquiètent que médiocrement de la moralité de leurs clients, Rocambole put échanger pour la modeste somme de vingt francs, et sans qu’il lui fût fait la moindre question sur la provenance de cet argent, sa blouse, son pantalon usé et sa casquette contre un pantalon bleu à la hussarde, une redingote qu’il boutonna militairement, et un chapeau de soie retapé. Enfin il remplaça ses souliers éculés par des bottes à hauts talons.

Ainsi vêtu, Rocambole se trouva avoir un faux air d’agent de police en costume bourgeois, et il retourna à Montmartre.

Précisément au moment où il mettait le pied sur le seuil de l’impasse Cauchois, un coupé de remise y rentrait avec un cheval efflanqué.

– Voilà, bourgeois ! cria le cocher, qui crut voir une pratique dans Rocambole. Le temps de changer de cheval, et je suis à vous.

Mais Rocambole alla droit à lui et lui dit sévèrement :

– Descendez donc de votre siège et venez répondre aux questions qu’on a à vous faire.

– Hum ! murmura le cocher, qui regarda le pantalon bleu et la redingote boutonnée… Est-ce que ce bourgeois demeurerait rue de Jérusalem ?

Et il descendit de son siège, et aborda Rocambole en mettant le chapeau à la main.

– Vous êtes cocher de remise ? demanda celui-ci toujours bref et sévère.

– Oui, monsieur.

– *Maraudeur,* comme on dit.

– C’est cela.

– Vous demeurez dans l’impasse ?

– Oui.

– Y êtes-vous le seul de votre profession ?

– Oui, monsieur.

– C’est bien, dit Rocambole.

Et il ajouta :

– Alors c’est bien à vous que j’ai affaire. Vous êtes allé hier à Clignancourt ?

– C’est vrai.

– Vous y avez conduit un homme entre deux âges, gros, un peu chauve, les favoris noirs…

– C’est parfaitement vrai.

– À la cité des chiffonniers ?

– Encore exact.

– Et vous en êtes reparti avec lui et une femme, une vieille, vêtue de noir ?

– Oui, monsieur l’a…

– Chut ! dit Rocambole. Contentez-vous de répondre à mes questions. Où avez-vous conduit ces deux personnes ?

– Au Gros-Caillou.

– Quelle rue ?

– Rue de l’Église.

– Ah !… pensa Rocambole, je tiens mes deux bandits, et cette fois maman Fipart ne sera pas étranglée de travers.

XXI

Le cocher était tellement persuadé qu'il avait affaire à un hôte de la rue de Jérusalem qu'il avait répondu laconiquement et sans hésiter aux questions que venait de lui poser Rocambole.

Celui-ci continua :

– Ah ! vous les avez conduits rue de l'Église ?

– Oui.

– À quel numéro ?

– Au numéro 12.

– Et ils y sont restés ?

– Oui ; c'est là qu'on a descendu la malle.

– Avez-vous entendu quelque chose ?

– Le gros homme a dit au concierge : « Voilà ma mère, la veuve Brisedoux, qui arrive de Normandie. »

– C'est bien, dit Rocambole.

Il savait désormais tout ce qu'il voulait savoir. Et il ajouta en regardant le cocher :

– On verra si vous avez dit la vérité.

Muni des renseignements que le cocher venait de lui donner, Rocambole quitta Montmartre et s'en alla, dans ses habits d'occasion, prendre l'omnibus à la barrière Blanche, changea d'équipage à la Madeleine et prit celui qui conduit au Gros-Caillou. Il mit pied à terre aux environs de l'École militaire.

Il était alors complètement nuit et le gaz ne remplaçait, dans ce quartier désert, que très imparfaitement le soleil. La rue de l'Église, il y a quelques années seulement, était à peine bâtie. On y voyait des terrains vagues, clos de planches, des maisons en construction, d'autres encore inhabitées. Celle qui portait le numéro 12 avait trois étages. On lisait en grosses lettres sur la porte et sur un écriteau jaune :

Chambres et cabinets garnis à louer.

Rocambole n'hésita pas une minute. Il sonna. La porte s'ouvrit ; le concierge passa sa tête ornée de besicles à travers le carreau de sa loge et dit :

– Qui demandez-vous ?

– Pardon, répondit humblement Rocambole, c'est bien ici le numéro 12 ?

– Oui.

– Alors, c’est ici que m’envoie mon patron. Il se nomme Brisedoux, dit Rocambole à tout hasard.

– Ah ! très bien, dit le concierge, nous avons sa mère dans la maison.

– C’est bien cela ! mon patron m’envoie…

– Pour voir sa mère ?

– Oui, j’ai une petite commission à lui faire.

– Très bien ! je vais vous conduire.

– Ne vous dérangez pas, c’est point la peine ; où est-ce donc ?

– Au premier, chambre n° 2.

– Très bien. Merci.

Et le concierge sortit de sa loge pour éclairer un homme qui venait chez la veuve Brisedoux, une femme qui dans huit jours allait prendre possession de l’hôtel.

Rocambole monta lestement, trouva le numéro 2 et frappa.

– Entrez ! dit une voix à l’intérieur, la clef est sur la porte.

– Merci ! répéta Rocambole en adressant au concierge un profond salut, le salut d’un garçon épicier qui sait vivre et a du monde.

Le concierge redescendit.

Alors Rocambole tourna lestement la clef dans la serrure, la retira, et ferma la porte sur lui.

La veuve Fipart était au lit. Depuis qu’elle était rentière, la digne vieille pensait que la distinction vraie c’est le repos, et que se coucher tôt, se lever tard constituait la suprême élégance. Elle était donc au lit, bien qu’il ne fût que huit heures, et elle avait soufflé sa bougie. Ce qui fit que Rocambole se trouva, en entrant, dans une obscurité profonde.

– Qui est là ? dit la vieille.

– Madame Brisedoux ? demanda l’élève de sir Williams, qui contrefit parfaitement sa voix.

– C’est moi ; que voulez-vous ?

– Je viens de la part de votre fils, M. Brisedoux.

– Ah ! dit la vieille.

– Je suis son commis.

– Farceur ! il a donc un commis ?

– Mais oui… c’est moi…

– Et vous venez de sa part ?

– Oui, madame.

– C’est drôle, dit la vieille, il me semble que je connais votre voix. Mais il sort d’ici, mon fils, voilà une heure…

– Ah ! murmura Rocambole, à part lui. (Et il dit tout haut :) Je le sais bien. C’est pour ça qu’il m’envoie.

– Attendez donc, dit la veuve Fipart tout à fait sans défiance, je vais allumer ma lampe.

Et elle prit une allumette et la frotta contre le mur. Mais Rocambole, qui avait refermé la porte, souffla sur l’allumette, qui s’éteignit avant que la veuve Fipart eût pu voir à qui elle avait affaire, et soudain ses deux mains s’arrondirent autour du cou de la vieille, et, sans dissimuler sa voix davantage, il lui dit :

– Maman, c’est moi… c’est Rocambole, qui t’a mal étranglée… Tais-toi, ne crie pas, je ne te ferai pas de mal…

La veuve, saisie de terreur, ne trouva ni un cri ni un mot.

Rocambole poursuivit d’une voix câline :

– J’ai eu des remords, maman, et j’ai été bien content quand j’ai appris que t’en avais réchappé… Maman, chère maman Fipart à son petit Rocambole chéri, ne fais pas de bruit, je ne te veux pas de mal… Nous allons causer… tu verras… Rocambole sera gentil…

– Grâce ! murmura la vieille à mi-voix, ne me tue pas !

– Que t’es bête ! dit Rocambole, toujours mielleux et caressant, puisque je te dis que non… et la preuve, c’est que je vas allumer ta bougie.

Et comme Rocambole avait vu, à la rapide lueur de l’allumette qu’il s’était hâté de souffler, le bougeoir et la table de nuit, il en prit une seconde et la frotta sur le parquet, d’une main, tandis que l’autre était toujours appuyée sur le cou de la veuve Fipart.

Puis il ralluma la bougie.

Alors l’ancienne cabaretière de Bougival et son fils d’adoption se regardèrent un moment silencieux.

L’effroi se peignait sur le visage de maman Fipart ; Rocambole, au contraire, avait aux lèvres une fleur de sourire mélangée d’une pointe de raillerie, mais de raillerie bienveillante.

– Pauvre maman ! dit-il.

Et il plaça un pistolet tout armé sur la table de nuit.

– Maman, reprit-il, tu vois ce joujou, hein ? Eh bien, si tu es sage, si tu veux causer avec le petit Rocambole à maman, on ne s’en servira pas. Mais si tu faisais des bêtises, si tu criais, si tu appelais au secours… avant qu’on fût venu…

Les dents de la veuve Fipart claquaient de terreur.

Rocambole prit le ton le plus caressant et poursuivit :

– Tu sais bien que je t’aime, maman, que j’ai toujours aimé maman Fipart, l’épouse à papa Nicolo ; mais que veux-tu ! j’étais un peu gris l’autre jour… et puis tu avais crié… et puis comme je suis marquis…

– T’es marquis ! murmura la veuve Fipart avec une subite admiration et sans plus se préoccuper du pistolet armé.

– Un peu, maman…

– Et tu laisses ta mère à l’abandon…

– Ah ! ne m’en parle pas, dit Rocambole, j’en ai pleuré et j’en pleure encore, quand j’y songe.

Et Rocambole passa la main sur ses yeux.

Ce geste eut le don d’émouvoir la veuve Fipart.

– Ainsi tu as du regret ? dit-elle.

– Du remords, maman.

– Et tu as pleuré ?

– Comme une Madeleine, fit Rocambole, qui sut imprimer à sa voix un cachet de véritable émotion.

Cette émotion gagna l’horrible vieille. Cette femme, qui avait éternellement vécu dans le sang et le vol, cette créature infâme et souillée qui avait pillé, assassiné, envoyé l’homme qui vivait avec elle à l’échafaud, avait eu au fond du cœur une seule affection, Rocambole.

Elle avait fini par aimer cet audacieux bandit, qu’elle avait élevé, conduit pas à pas dans la carrière du crime. Elle avait juré à Venture qu’elle était prête à dénoncer Rocambole, à le vendre au *dab de la cigogne,* comme disent les voleurs pour désigner le procureur général ; et, maintenant, voici que, sur le simple mot de repentir prononcé par son enfant d’adoption, elle se sentait désarmée, elle s’attendrissait.

Rocambole vit les larmes lui venir aux yeux.

– Ah ! maman, maman… murmura-t-il, ne pleure donc pas, vieille bête !… puisque le petit Rocambole est toujours le môme chéri à maman Fipart…

Et le fringant marquis de Chamery ne dédaigna point de passer ses deux bras autour du cou de la vieille et de l’embrasser fort tendrement. Désormais la réconciliation était opérée, la paix était conclue.

Alors Rocambole désarma le pistolet, le mit tranquillement dans sa poche, puis il s’assit sur le pied du lit de maman Fipart, et lui dit :

– Vrai, tu me pardonnes ?

– C’te bêtise !

– Tu ne m’en veux plus ?

– Je t’aime !…

La vieille prononça ce verbe avec effusion.

– Alors, causons, dit Rocambole.

– Ainsi, tu es marquis ?

– Parbleu !

– Et riche ?

– Millionnaire.

– Et tu aimes toujours maman ?

– À mort !

– Méchant petit drôle ! fit-elle avec effusion et caressant la joue du marquis de sa main osseuse et ridée… Quand on pense que tu as voulu…

– Tais-toi, maman ! j'avais perdu la boule.

– Mais tu ne recommenceras pas ?

– Jamais.

– Tu seras bon pour moi ?

– Je te ferai des rentes…

– Ah ! bien alors, dit la veuve Fipart, je vas tout te dire.

– Tiens ! dit Rocambole, je devine.

– Hein ?

– Tu vas me parler de Venture.

– Oh ! le gredin ! dit la vieille, quand on songe qu'il sort d'ici… et qu'il m'a fait promettre… Oh !… mais, tu sais, je n'étais pas contente de toi… j'étais fâchée, quoi !…

– Dame, observa Rocambole, le fait est que j'avais… été léger…

– C'est le mot, dit la Fipart.

– Et il t'a fait jurer… ?

– De tout dire au *dab.*…

– Bon !… dit Rocambole, on le repincera. Voyons, maman, qu'est-ce qu'il t'a promis ?

– Il a acheté cet hôtel.

– La maison ?

– Non, le fonds.

– Et… il te l'a donné ?

– Non, mais je le gérerai dans huit jours.

– Le cuistre !

– Seulement… Ah ! ma foi, tant pis, je vas tout te dire…

– Dis, maman.

– J'étais vexée après toi…

– Va toujours !

– Il m’a dit que le lendemain… de…

– Bon ! je comprends… de ma *fauchaison*, n’est-ce pas ?

– C’est ça…

– Et bien ! le lendemain…

– Il me passerait tout en mon nom.

– Et bien ! maman, dit froidement Rocambole, Venture est un butor.

– Tu crois ?

– Parbleu !… et moi je vais te donner tout de suite une maison avec le fonds, quelque chose qui vaut soixante mille francs et en rapporte sept.

La Fipart ouvrit de grands yeux.

– Seulement, tu vas tout me conter.

– Tout, mon petit.

En effet, la veuve Fipart, qui s’était franchement réconciliée avec Rocambole, lui raconta de point en point tout ce que nous savons, c’est-à-dire comment elle avait vu Venture arriver chez elle, un soir, il y avait trois jours ; comment elle lui avait vu décacheter et lire une lettre ; puis partir de chez elle le lendemain, revenir ensuite la chercher, l’installer au Gros-Caillou et lui dire enfin :

– Je crois que je tiens Rocambole.

La mère Fipart ne savait pas au juste quels moyens Venture employait pour découvrir Rocambole, ni comment il pouvait être sur ses traces ; mais ce dernier le comprit en songeant que, bien certainement, le bandit avait décacheté la lettre de la comtesse Artoff au duc de Sallandrera, et un dernier mot de l’ancienne cabaretière fut un trait de lumière pour lui.

– Il m’a dit qu’il était cocher, maintenant, dans une grande maison, et pour les besoins de la chose, acheva-t-elle.

– Parbleu ! se dit Rocambole, ce cocher du duc qui tire la droite, c’est lui ; j’aurais dû le reconnaître… Eh bien ! maman, dit-il alors, tu peux faire tes paquets.

– Tu m’emmènes ?

– Pas ce soir, mais demain.

– Où cela ?

– Dans ta maison, ta vraie maison, tu auras l’acte en main.

– Vrai ?

– Parole d’honneur ! foi de petit Rocambole à maman chérie.

– Mais… Venture…

– Eh bien ! s’il vient, tu ne lui diras pas que tu m’as vu.

– Compris !

– Et tu parleras toujours de me faire raccourcir…

– Pauvre chéri !… murmura la vieille les larmes aux yeux.

– Adieu, maman, bonsoir…

Et Rocambole jeta un chiffon de papier sur le lit.

– Tiens ! dit-il, voilà pour ton tabac…

Ce chiffon était un billet de cinq cents francs.

Rocambole embrassa maman Fipart et s'en alla comme il était venu, saluant très bas le concierge de la maison et continuant son rôle de commis épicier.

Minuit sonnait comme il tournait la rue de l'Église.

Rocambole alla à pied jusqu'à la place de la Concorde, la traversa et gagna la rue de Surène, sans se douter qu'en ce moment même Venture était chez lui, se livrant à une minutieuse perquisition pour retrouver les papiers auxquels M. le duc de Château-Mailly attachait un si grand prix. Ce fut sans le moindre soupçon qu'il pénétra chez lui par l'escalier de service et la porte qui donnait dans le corridor près de la cuisine. Il entra avec la même sécurité dans sa chambre, passa dans son cabinet de toilette. Il changea de costume, puis alla dans le fumoir.

Là, en prenant l'histoire de don Quichotte et s'assurant qu'elle était toujours dépositaire des fameuses lettres, il ne soupçonna pas davantage que Venture, caché derrière un rideau, l'ajustait et que sa vie tenait à un cheveu, pas plus qu'il ne soupçonna qu'il venait, en prenant le volume de Cervantes, d'indiquer au bandit où se trouvaient les fameuses lettres, objet de ses actives recherches.

Il sortit donc fort tranquille de chez lui et reprit le chemin de la rue de Verneuil, sans doute pour aller demander conseil à sir Williams. Mais une circonstance imprévue, ou plutôt le résultat d'une inconséquence de sa part, le força à rebrousser chemin. Préoccupé qu'il était des révélations de la veuve Fipart, Rocambole n'avait changé de costume qu'à moitié, et il avait gardé le gilet d'occasion que lui avait vendu le fripier de la Villette. Il s'en aperçut en cherchant sa montre, qu'il ne trouva pas. Or, rentrer à son hôtel avec ce vêtement d'origine douteuse était pour M. le marquis de Chamery se compromettre assez gravement aux yeux de son valet de chambre. Il rebroussa donc chemin, revint rue de Surène et y changea de gilet.

Mais au moment où il allait sortir de nouveau, sa bougie s'éteignit, ce qui le força à passer dans le fumoir pour y prendre des allumettes. Là, il crut s'apercevoir que son bougeoir avait changé de place. Il avait fort bien remarqué qu'il était, une demi-heure auparavant, sur la cheminée, et il le retrouvait sur la table.

Venture, en s'en allant, n'avait pas pris garde à cette circonstance, il s'était contenté de souffler le bougeoir, en le laissant sur la table où il l'avait placé pour se livrer plus facilement à l'opération du décollement et du recollement des pages du volume.

En même temps, Rocambole aperçut quelques gouttes d'eau sur sa table.

Cette eau, qui s’était échappée de la bouilloire en ébullition, était tiède encore. Rocambole courut dans sa chambre à coucher, mit la main sur sa veilleuse et la trouva chaude.

– On est venu ici ! s’écria-t-il.

Et il tira son pistolet de sa poche et l’arma précipitamment.

XXII

Rocambole était, avant tout, un homme prudent, et s'il avait armé son pistolet, c'était afin de n'être pas pris au dépourvu, dans le cas où celui ou ceux qui s'étaient introduits dans son appartement s'y trouveraient encore. Ce fut donc un flambeau d'une main, un pistolet armé de l'autre, qu'il commença une minutieuse inspection de son logis, fouillant chaque pièce dans ses coins et recoins, regardant sous les meubles, dans l'embrasure des croisées et jusque dans les placards.

Mais Venture n'était plus là, et l'appartement était vide.

Alors Rocambole revint dans le fumoir.

– Évidemment, se dit-il, il n'y a personne ici ; quelqu'un, cependant, y est venu… Qu'est-il venu y faire ? Est-ce un voleur ? est-ce Venture ?

Rocambole leva les yeux vers la bibliothèque et y vit le volume qui contenait, une heure auparavant encore, les deux pièces que Venture portait sans doute, en ce moment, à M. de Château-Mailly. Tout paraissait être en ordre dans la bibliothèque, et on ne semblait pas avoir touché à l'*Histoire de Don Quichotte de la Manche.*

Rocambole alla droit au meuble de Boule et l'ouvrit. Il éprouva en tournant la clef cette légère résistance qui indique à une main exercée qu'une autre clef que la clef ordinaire a été placée dans la serrure.

– On a crocheté le bahut, pensa-t-il.

Et il se hâta de le visiter.

Venture, on s'en souvient, avait trouvé dans le bahut une bourse contenant quelques louis, un poignard qu'il avait reconnu et mis dans sa poche, un portefeuille renfermant des lettres adressées à M. Frédéric et plusieurs autres objets sans valeur.

Venture n'avait touché qu'au poignard, et il avait laissé tout le reste, même la bourse, ce qui constituait pour lui un acte de véritable abnégation. Mais la disparition du poignard frappa Rocambole, en même temps que la présence de la bourse.

– Oh ! oh ! se dit-il, ce n'est pas un voleur ordinaire qui est entré ici…

Et il abandonna le bahut pour retourner dans sa chambre à coucher.

– On a fait chauffer de l'eau, poursuivit-il en mettant la main sur la veilleuse. Pour quoi faire ?

Cette question qu'il s'adressait jeta instantanément une terrible lueur dans son esprit.

– L'eau bouillante, se dit-il, est un moyen de décacheter les lettres fermées par un pain à cacheter, et par le même procédé on peut décoller deux feuilles de papier réunies ensemble avec de la colle de pâte.

Rocambole ouvrit précipitamment sa bibliothèque et s'empara du volume de *Don Quichotte,* saisi qu'il était d'un funeste pressentiment.

Si habilement que Venture eût accompli sa besogne, il n'avait pu empêcher quelques gouttes de la colle de suinter à travers le papier. Les gouttes refigées peu après se trahirent sur-le-champ. Rocambole, en feuilletant le volume, trouva deux feuilles collées à une troisième et remarqua en même temps quelques éclaboussures d'eau sur le vélin.

– Je suis volé ! s'écria-t-il.

Et il s'arma d'un couteau à papier, décolla les deux feuilles et trouva le carré de papier blanc à la place de la lettre de l'évêque espagnol.

– Oh ! murmura-t-il, Venture seul est capable d'avoir fait le coup. Et maintenant, plus de doute, Venture et le cocher qui tire la droite ne font qu'un.

Un moment, l'élève de sir Williams perdit la tête et songea à courir après Venture, sans même changer de costume. Mais la réflexion revint aussitôt, et pour la première fois peut-être depuis qu'il avait trouvé son digne maître, Rocambole ne songea point à l'aller consulter.

– Au fait, se dit-il, il est deux heures du matin, il y a des chances pour que le duc soit couché…

« Cette veilleuse encore chaude, cette colle encore malléable me sont un indice certain que Venture sort d'ici… peut-être même y était-il tout à l'heure quand je suis venu… Donc, si le duc a les lettres, c'est que le bandit n'a pas perdu de temps… et puis le duc est peut-être couché, et Venture aura voulu réfléchir… Je cours à l'hôtel de la place Beauvau.

Et Rocambole retourna dans son cabinet de toilette et y changea de costume. Dix minutes lui suffirent pour redevenir le palefrenier John des pieds à la tête.

– Puisque je n'ai pas reconnu Venture, se dit-il, il est probable qu'il ne me reconnaîtra pas davantage.

Et Rocambole mit prudemment ses pistolets dans la poche de sa veste d'écurie, quitta son appartement et gagna la place Beauvau.

L'hôtel de Château-Mailly avait une petite porte pour les domestiques et les gens de service qui allaient et venaient souvent à toutes les heures de la nuit. Cette porte, au lieu de sonnette, avait un simple marteau, et c'était un valet d'écurie qui de son lit en tirait le cordon.

Rocambole frappa, la porte s'ouvrit.

Dans la journée, après avoir piqué le cheval arabe avec l'épingle empoisonnée, Rocambole avait quitté les écuries sous le prétexte d'aller chercher ses effets et ses hardes chez un marchand de chevaux de la rue des Écluses-Saint-Martin, où, disait-il, il avait travaillé quelques jours.

– Je ne rentrerai que ce soir, avait-il dit à un autre palefrenier, en le priant de faire son service.

Or, Rocambole, qui était parti avec l'intention de ne plus revenir, s'était, on le voit, et sans y penser, ménagé un prétexte plausible pour rentrer à l'hôtel.

Les palefreniers couchaient aux écuries, dans des cadres placés au-dessus des stalles des chevaux. Ce fut donc vers cet endroit que, d'abord, John le palefrenier se dirigea. Comme Venture, il avait vu de la lumière ; comme lui, il entendit des voix et du bruit.

– Il paraît, se dit-il, que le pauvre Ibrahim commence à se trouver mal à son aise.

Il entra et reconnut que son hypothèse était fondée, car le piqueur, un palefrenier et le cocher étaient sur pied.

Tous trois entouraient la stalle du cheval malade, et Venture l'examinait avec une scrupuleuse attention.

Rocambole s'approcha sans bruit, et nul ne s'aperçut d'abord de sa présence.

Venture causait dans un adorable baragouin d'outre-Manche avec le piqueur – baragouin que nous nous contenterons de traduire. Le piqueur lui racontait les diverses phases de l'indisposition du cheval.

Venture venait d'étendre la main vers un point noir que la noble bête avait sous le ventre, à l'endroit où elle avait été piquée, et qui avait déterminé presque sur-le-champ une enflure qui semblait s'étendre à vue d'œil.

– C'est le charbon, répétait Venture.

– Le charbon ? disait le piqueur ; mais comment a-t-il pu le gagner ? Tous nos chevaux sont sains et Ibrahim n'était pas sorti depuis trois jours.

Venture fronçait le sourcil et paraissait fort soucieux.

– Êtes-vous sûr de vos palefreniers ?… demanda-t-il enfin.

– Très sûr, excepté du nouveau, celui qui est sorti…

– Ah ! le gredin, murmura le piqueur, il est capable d'avoir voulu se venger de ce qu'on le congédiait. Mais, ajouta le piqueur, on ne peut donner que ce qu'on a. Si le palefrenier avait donné le charbon au cheval, c'est qu'il l'aurait eu lui-même.

– C'est juste, murmura Venture, à qui cet argument parut sans réplique.

– Et, reprit-il, M. le duc est venu voir le cheval ?

– Deux fois dans la soirée.

– Et il l'a touché ?

– Il lui a plusieurs fois essuyé les barres avec son mouchoir.

Venture tressaillit.

– Du reste, poursuivit le piqueur, dans les premiers moments du mal, Ibrahim était inabordable, à ce point qu'il ruait et essayait de mordre. Il n'y a que monsieur qui ait pu l'approcher.

– Il ne l'a pas mordu, au moins ! s'écria le cocher.

– Au contraire, il l'a léché plusieurs fois.

Rocambole, qui écoutait et voyait par-dessus l'épaule du piqueur et que personne n'avait encore aperçu, vit quelques gouttes de sueur perler au front de Venture. Cette fois, il l'avait bien reconnu, et le baragouin anglo-français du faux cocher lui avait permis de distinguer certaines intonations de sa véritable voix.

Comme le cheval, qui continuait à se tordre sur la litière, occupait exclusivement l'attention de ces trois personnes, Rocambole put s'éloigner, comme il était entré, sur la pointe du pied, et il alla se blottir à l'autre extrémité de l'écurie dans un cadre vide.

– Puisque Venture a demandé si M. le duc avait vu le cheval, pensa Rocambole, c'est que lui, Venture, n'a pas vu le duc depuis qu'il a mes papiers en sa possession.

En ce moment, Zampa entra dans l'écurie et alla droit à la stalle d'Ibrahim.

– Comment va le cheval ? demanda-t-il au piqueur.

Venture leva la tête et attacha sur le valet de chambre un regard froid et scrutateur. Mais Zampa soutint ce regard et demeura impassible.

– Vous voyez, dit le piqueur.

– Il sera mort au point du jour, ajouta le palefrenier.

– M. le duc est capable d'en faire une maladie.

– Est-ce que le duc est couché ? demanda Venture naïvement.

– Monsieur est malade.

Venture tressaillit de nouveau.

– Il a la fièvre, ajouta Zampa, toujours indifférent et calme.

Et, comme le cocher continuait à l'observer, le Portugais ajouta : – Ce n'est pas extraordinaire, du reste ; il paraît que M. le duc est amoureux, et qu'il a du malheur dans ses amours.

Le piqueur et le palefrenier se prirent à rire.

Seul le faux cocher demeura impassible.

Cependant, après un moment de silence, il dit à Zampa :

– Est-ce le duc qui vous a envoyé savoir des nouvelles du cheval ?

– Oui.

– Peut-on le voir ?

– Qui, le duc ?

– Oui, fit Venture d'un signe de tête. Je pourrais lui expliquer au juste quelle est la maladie du cheval.

Et le cocher fit un signe impérieux au piqueur et au palefrenier pour les engager à se taire.

Zampa répondit :

– M. le duc est couché. Mais je vais lui dire que vous voulez le voir.

Pendant ce bref colloque, Rocambole s'était traîné hors de son cadre et il s'était dirigé vers la cour en rampant.

Zampa sortit, fit trois pas dans la cour pour gagner le petit escalier, et, comme il faisait clair de lune, recula stupéfait en voyant John le palefrenier se dresser devant lui.

– Silence ! dit ce dernier à voix basse.

Il le prit par le bras et l'entraîna dans la coquille de l'escalier.

– Vous ! dit Zampa.

– Oui, dit rapidement Rocambole, et fais attention à ce que je vais te dire, car si tu exécutes mes ordres de travers tout est perdu.

– Tout ? fit Zampa avec étonnement.

– Tu ne seras jamais intendant des biens de Sallandrera, acheva Rocambole.

– Que s'est-il donc passé ? demanda le Portugais.

– Il s'est passé que si le nouveau cocher voit le duc, tout est perdu.

– C'est bon, dit Zampa, il ne le verra pas. Je vais revenir lui dire que M. le duc est trop malade pour le recevoir.

– Comment est-il, le duc ?

– Il a la fièvre.

– Est-ce tout ?

– Son bras est enflé.

– A-t-il demandé un médecin ?

– Pas encore.

– Très bien.

Rocambole parut réfléchir un moment.

– La chambre de ton maître, dit-il, est précédée par trois pièces ?

– Oui.

– Une antichambre, un salon et un fumoir ?

– Précisément.

– Le salon a des portières doubles à toutes les portes ?

– Oui.

– Et il est assez difficile d'entendre ce qu'on y dit du fond de la chambre à coucher ?

– Il faudrait qu'on parlât très fort.

– Très bien. Monte chez le duc, dis-lui que le cheval va mieux, beaucoup mieux, et ne lui parle pas du cocher.

– Ah !…

– Conduis-moi au salon en même temps.

– Venez, dit Zampa.

Rocambole gravit l’escalier sur les pas du Portugais, et arriva au premier étage de l’hôtel, étage où un seul domestique couchait.

Ce domestique, on le devine, c’était Zampa, le valet de chambre. Ce dernier fit prendre un corridor à Rocambole et ouvrit le salon.

Comme l’avait fort bien dit Rocambole, chaque porte du salon avait des doubles portières en étoffe lourde et propre à assourdir tous les bruits.

Un épais tapis en couvrait le sol.

Rocambole se plaça derrière la porte d’entrée, et dit alors à Zampa :

– Maintenant, descends à l’écurie, et dis au cocher de monter.

– Chez le duc ?

– Oui.

– Mais, tout à l’heure…

– Attends donc, butor ; tu vas le faire passer par le grand escalier et tu le précéderas un flambeau à la main.

– Après ?

– Tu le feras entrer ici.

– Bon !

– Et au moment où il franchira le seuil de la porte, tu éteindras ta bougie et tu lui prendras les deux bras… tiens, là… comme je fais.

Et Rocambole, passant derrière Zampa, lui saisit les deux bras et les lui ramena derrière le dos.

– Comprends-tu ? lui dit-il.

– Très bien.

– Bien entendu que tu les lui tiendras.

– Parbleu ! Et après ?

– Après, dit Rocambole, le reste me regarde. Va vite.

Rocambole se plaça derrière la porte et Zampa descendit.

Venture attendait le Portugais avec une certaine anxiété.

– Si le duc ne veut pas me recevoir, se disait-il, j’entrerai de force… Il faut absolument que je le voie… il le faut !…

Zampa arriva.

– Venez, dit-il, M. le duc vous attend.

Le cocher ne connaissait pas encore assez bien les aîtres de l'hôtel pour s'étonner que le valet de chambre lui fît prendre le grand escalier au lieu du petit, qui conduisait plus directement à l'appartement du duc.

Il suivit donc Zampa sans défiance et le laissa passer le premier dans l'escalier. Celui-ci avait laissé la porte de l'antichambre ouverte tandis que celle du salon était fermée. Arrivé là, Zampa posa son flambeau sur une table, puis il ouvrit la porte du salon, derrière laquelle Rocambole se tenait immobile.

– Entrez, dit-il à Venture en s'effaçant à demi, et marchez sur la pointe du pied. Monsieur le duc a une fièvre de cheval, c'est le cas de le dire ; et il m'a déjà averti que le bruit le fatiguait horriblement.

Venture, toujours sans défiance, posa le pied sur la moquette du tapis. Mais au moment où il franchissait le seuil de la porte, le flambeau s'éteignit ; Zampa lui prit vivement les deux bras. Et en même temps, et avant qu'il eût pu crier, Venture sentit qu'on lui appuyait une main sur la bouche, et un poignard sur la gorge. Puis une voix qu'il reconnut, cette fois, lui disait tout bas d'un ton de menace :

– Je suis Rocambole, mon bonhomme, et si tu cries, je te tue !…

XXIII

Il est rare que les assassins, ceux qui ont déployé le plus de férocité dans l'accomplissement de leurs crimes, ne soient point, par là même, sujets à des accès de lâcheté sans pareille. Venture avait assassiné froidement le malheureux Murillo, le vieux soldat espagnol à la jambe de bois ; vingt fois, peut-être, cet homme avait trempé ses mains dans le sang, et on eût pu le croire doué de quelque présence d'esprit, à l'heure du danger. Eh bien ! en entendant vibrer à son oreille la voix de Rocambole, en sentant la pointe de son stylet que celui-ci lui appuyait sur la poitrine, Venture perdit la tête et ne put que balbutier ces mots :

– Grâce ! ne me tuez pas…

– Silence !… dit Rocambole. (Et se penchant sur Zampa :) Tiens-le bien ! dit-il.

La main dont Rocambole avait couvert la bouche de Venture se livra sur toute la personne du bandit à une minutieuse investigation tandis que l'autre lui tenait toujours le poignard sur la gorge.

– Un bandit comme toi, mon bonhomme, dit tout bas le faux marquis de Chamery, doit avoir des armes sur lui. Voyons, que je te fouille !…

Et il fouilla, en effet, son ancien complice avec la dextérité que déploie un sbire napolitain à retourner en un clin d'œil toutes les poches d'un *lazzarone.*

– Bon ! dit-il, voici un poignard…

Et, bien qu'ils fussent plongés dans l'obscurité la plus profonde, Rocambole avait une si merveilleuse finesse de toucher, qu'il reconnut sur-le-champ cette arme aux incrustations et à la forme du manche.

– Tiens ! dit-il, je crois que cela m'appartient… Tu l'as volé chez moi, il y a une heure.

Venture, qui tremblait déjà bien fort, se sentit perdu. Évidemment, puisqu'il indiquait le moment où le poignard lui avait été volé, Rocambole était rentré chez lui. Or, pour qu'il l'eût poursuivi et rejoint si promptement, il fallait qu'il se fût aperçu de la disparition des papiers.

Rocambole continuait à le fouiller.

– Bon ! voilà une paire de pistolets…, poursuivit-il en les faisant passer de la poche de Venture dans la sienne.

Le prétendu cocher songea qu'une heure auparavant il avait tenu Rocambole au bout de ces mêmes pistolets, et il ne put s'empêcher de penser qu'il avait été le plus sot des hommes.

– Ah ! acheva Rocambole, il y a encore un couteau.

Et il s’empara du couteau.

– Voilà pour les armes, acheva-t-il ; maintenant que te voilà dépourvu d’instruments, mon pauvre vieux, nous allons pouvoir causer.

– Grâce !… ne me tuez pas !… murmura de nouveau Venture d’une voix suppliante et qui avait peine à se faire jour à travers ses dents qui claquaient de terreur.

Rocambole était un homme de précaution. Tandis que Zampa était descendu pour avertir Venture que le duc l’attendait, l’élève de sir Williams s’était emparé des torsades de soie qui formaient les embrasses des rideaux. Une fois possesseur des armes qu’il venait d’enlever à Venture, Rocambole passa un de ses poignards à Zampa.

– Lâche-lui un bras, dit-il, et appuie-lui ce jouet entre les deux épaules. S’il bouge, ne te gêne pas, tu peux entrer jusqu’au manche.

– Très bien, répondît Zampa.

Alors Rocambole mit son poignard aux dents, afin d’avoir l’usage de ses deux mains ; puis il prit une des embrasses et lia solidement les pieds de Venture au-dessous de la cheville.

– Comme cela, dit-il, tu auras quelque peine à t’échapper.

Puis, avec une autre de ces cordes improvisées, il lui attacha non moins fortement les deux poignets derrière le dos.

– Tu comprends, dit en ricanant l’élève de sir Williams, que nous n’avons pas besoin de lumière, nous autres. Des gens qui ont servi sous les ordres du capitaine sont habitués à travailler la nuit.

Et Rocambole s’empara du mouchoir de Venture et le bâillonna, pour couronner son ouvrage.

– Je crois qu’à présent, dit-il à Zampa, notre homme n’est pas très dangereux.

– Qu’allons-nous en faire ?

– Ah ! voilà la difficulté. Es-tu bien sûr qu’on ne nous dérangera point ici ?

– Très sûr. Tout le monde est couché et M. le duc est trop loin pour pouvoir nous entendre.

– Eh bien ! alors, répondit Rocambole, rallume ta bougie.

Zampa tira des allumettes de sa poche, en frotta une sur le mur et l’approcha du flambeau éteint.

Bien qu’à demi mort de terreur, Venture devait éprouver un dernier saisissement. Dans cet homme qui avait la voix de Rocambole, il venait de reconnaître John le palefrenier, et son visage bouleversé exprima alors une stupeur indicible.

– Hé ! hé ! dit l’élève de sir Williams, qui devina sur-le-champ quelle pensée avait traversé le cerveau du bandit, conviens, mon bonhomme, qu’on sait se grimer, hein ?

Les cheveux de Venture se hérissaient, son front était inondé de sueur, ses dents claquaient. Ainsi bâillonné, ainsi garrotté, il était réduit à l’impuissance la plus absolue, et

sa vie était au pouvoir de Rocambole.

Ce dernier fit un signe à Zampa.

Zampa plaça le flambeau sur la cheminée. Puis il poussa Venture, qui tomba à la renverse sur un canapé placé derrière lui.

– À présent, dit Rocambole au Portugais, ferme-moi bien toutes les portes, et puis va voir où en est la fièvre de ton maître.

Zampa obéit et se retira avec une soumission servile qui acheva de prouver à Venture la toute-puissance de Rocambole.

Celui-ci s'approcha alors du canapé sur lequel le bandit était étendu de tout son long.

– Prévenu, lui dit-il en riant et parodiant un juge, je ne dois pas vous dissimuler que votre situation est des plus graves et que vous avez encouru la peine de mort : *primo* pour crime de rébellion et d'abus de confiance envers notre honorable maître, sir Williams ; *secundo* en volant chez un M. Frédéric, qui demeure rue de Surène, deux lettres de quelque importance.

Rocambole riait, Venture roulait autour de lui des yeux égarés.

– Avant de vous mettre dans la possibilité de répondre à mes questions, poursuivit Rocambole avec une solennité des plus comiques, il faut que je vous mette au courant de la situation. M. le duc de Château-Mailly, qui sans doute vous a promis un joli denier en échange de ces lettres qui vont vous coûter la vie, c'est probable, n'aurait guère le temps d'en faire usage, attendu qu'il sera mort du charbon d'ici à quelques heures. Donc, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de me rendre ces lettres à l'instant même.

Les dernières paroles de Rocambole firent briller un rayon d'espoir dans les yeux de Venture. Il crut comprendre que Rocambole allait lui vendre sa vie au prix des deux lettres. Et, en effet, le faux palefrenier dénoua le mouchoir qui bâillonnait Venture et lui dit en anglais :

– Tu vas voir que ce que tu as encore de mieux à faire c'est de faire ta soumission.

Et il jouait négligemment avec son poignard en parlant ainsi.

– Ta soumission et des aveux complets, ajouta-t-il.

Venture était trop ému pour répondre.

– Car, reprit l'élève de sir Williams, il faut que tu saches bien comment je suis ici. L'homme que tu viens de voir, Zampa, est mon esclave, attendu que je puis l'envoyer à l'échafaud. De plus, il ne connaît que M. Frédéric, comme toi, dit à tout hasard Rocambole, en attachant un regard scrutateur sur Venture.

Rocambole n'était pas très persuadé que Venture ne fût déjà au courant de son marquisat.

Il continua :

– Si tu fais le méchant, si tu cries, si tu appelles au secours, si enfin tu ne me rends pas sur-le-champ les lettres que tu m'as volées il y a une heure, rue de Surène, je vais te

refroidir, d’un coup de mon stylet, et je me sauve. Pas plus Zampa que le portier de la rue de Surène ne savent qui je suis.

– Tu es marquis ! dit Venture, qui retrouva quelque audace.

Rocambole leva son poignard :

– Ah ! dit-il, tu veux donc mourir ? (Et il ajouta :) Vite ! achève… dis mon nom, le nom que je porte… marquis de quoi ?… ou tu es mort !

Venture crut lire son arrêt dans le regard étincelant de Rocambole :

– Grâce ! balbutia-t-il, grâce ! Je sais bien que tu es marquis, mais je ne sais pas ton nom.

Rocambole respira, et puis il se mit à rire.

– Voyons, lui dit-il, conviens que tu es un imbécile. Je viens de te faire avouer tout ce que je voulais savoir. Or, puisque tu ne sais pas le nom que je porte, tu sais encore moins où je demeure, et par conséquent tu m’appartiens d’autant mieux… Je te tuerai quand bon me semblera.

– Que voulez-vous de moi ? demanda le faux cocher, que ses terreurs reprenaient.

– Les papiers !

– Ils sont dans la doublure de mon gilet.

Rocambole, qui se tenait toujours prêt à frapper, pour le cas où Venture oserait appeler à son aide, déboutonna de sa main gauche la livrée du prétendu cocher, ouvrit le gilet, palpa et sentit quelque chose de raide qui criait sous ses doigts. C’étaient les deux lettres volées par Venture. Rocambole s’en empara et les regarda l’une après l’autre, tandis que Venture suivait tous ses mouvements d’un œil hagard.

– Tiens ! dit l’élève de sir Williams, veux-tu une preuve que le duc de Château-Mailly, pour qui seul ces papiers ont une valeur sérieuse, a le charbon et en mourra ?

Rocambole s’approcha de la bougie et brûla les deux lettres que Venture regarda se consumer lentement.

– Maintenant, acheva Rocambole, il n’y a plus aucune raison, mon bonhomme, pour que tu ne me fasses pas des aveux complets.

– Me ferez-vous grâce ?

– C’est selon…

– Et ne me laisserez-vous pas dans la misère ? ajouta Venture, qui commençait à espérer et se reprenait à la vie.

– Parle toujours, nous verrons…

– Mais que voulez-vous donc savoir ?

– D’abord ce que tu as fait en Espagne…

– J’ai tué le maître de poste et j’ai volé la lettre.

– Après ?

– Je suis revenu à Paris et j'ai décacheté la lettre.

– Je comprends, dit Rocambole, et alors tu as pensé que M. de Château-Mailly serait plus généreux que moi.

– Dame ! fit naïvement Venture.

– Comment as-tu su que j'étais marquis ?

Venture parut hésiter.

– Mon bonhomme, lui dit Rocambole, tu es un niais de première catégorie. Tu n'as qu'un moyen de sauver ta peau, c'est de tout dire, et voilà que tu fais ta bouche en cœur…

Rocambole s'exprimait avec le sang-froid d'un homme capable de se livrer aux dernières extrémités, et Venture comprit que ce qu'il avait de mieux à faire était de tout avouer. Il raconta alors qu'il était allé chez la veuve Fipart.

– Et tu ne l'as pas trouvée, j'imagine ? dit Rocambole, qui eut une inspiration soudaine et infernale.

– C'est ce qui vous trompe, répondit Venture.

– Allons donc ! elle est morte…

– Elle se porte comme toi et moi.

Rocambole jeta une exclamation de surprise si bien jouée que Venture s'y laissa prendre.

Et alors ce dernier raconta l'histoire de maman Fipart et de son miraculeux sauvetage ; puis les indices qu'elle lui avait fournis sur lui, Rocambole, indices au moyen desquels il avait consulté l'*Almanach des vingt-cinq mille adresses.* Une fois entré dans la voie des aveux, Venture n'omit plus aucun détail, et, au bout de dix minutes, Rocambole sut, heure par heure, tout ce que Venture avait fait depuis quatre jours.

– Eh bien ! dit l'élève de sir Williams, je crois que tu n'as plus qu'une chose à faire.

– Laquelle ?

– Te rallier à moi. Quand on n'est pas assez fort pour être général, il faut redevenir soldat.

– Hélas !

– Tu sens bien qu'entre nous, j'aurais agi comme toi. Il vaut toujours mieux travailler pour son compte et tu avais fait un assez joli rêve. Vingt-cinq mille francs de rentes, peste !

Venture soupira.

– Mais, continua Rocambole, maintenant que te voilà réveillé, mon vieux, et que tu as été battu à plates coutures, prends ton parti en brave, et suis-moi…

– Est-ce que vous pouvez m'utiliser ? demanda humblement Venture.

– Si je ne le pouvais pas, je te tuerais sur-le-champ. Il faut se débarrasser d'un homme comme toi ou s'en servir. Or, tu as de la chance.

– Vous avez donc besoin de moi ?

– Parbleu !

– C'est bien, dit Venture. Et maintenant, je vous le promets, ce sera à la vie et à la mort.

Rocambole remit son poignard entre ses dents ; puis il débarrassa le faux cocher de ses liens.

– Viens avec moi, lui dit-il.

– Où me conduisez-vous ?

– Rue de Surène.

Venture avait vu brûler les deux lettres, Venture savait maintenant que M. de Château-Mailly avait le charbon. La cause du duc était perdue, il n'avait donc plus à prendre d'autre parti que celui de Rocambole, et le faux marquis de Chamery ne pouvait désormais rien craindre de lui.

Ils quittèrent le salon, descendirent dans la cour et sortirent de l'hôtel par la petite porte. Puis ils reprirent le chemin de la rue de Surène, et quelques minutes après Rocambole introduisit Venture dans l'appartement de M. Frédéric et le fit entrer dans le fumoir.

– Avec un peu moins d'étourderie, tu te sauvais, lui dit-il en riant. Si tu n'avais pas laissé le bougeoir sur la table, je ne me serais aperçu de rien.

Venture se reprit à soupirer.

– Mais, se hâta d'ajouter Rocambole, rassure-toi, le duc avait déjà le charbon. Il l'avait dès hier matin, deux heures après son cheval.

Et Rocambole avança poliment un siège à Venture et lui dit : – « Assieds-toi là, devant cette table, et prends une plume.

– Pour quoi faire ?

– Pour écrire.

– Quoi ?

– Ce que je vais te dicter.

Et comme Venture paraissait de plus en plus étonné :

– Tu dis donc que maman Fipart est furieuse contre moi ?

– Elle est féroce…

– Elle t'a promis de tout dire ?

– Tout absolument.

– Eh bien ! écris.

Et Rocambole dicta :

« Chère maman,

« L'affaire de notre cousin Rocambole m'empêche d'aller te voir aujourd'hui ; mais je te prie de venir, toujours pour cette même affaire, ce soir, sans faute, à ton ancien domicile de Clignancourt.

« Tu peux te coucher dans ton lit. Seulement, laisse ta clef sur la porte.

« J'arriverai entre minuit et deux heures du matin.

« Ton fils,

« JOSEPH BRISEDOUX, épicier. »

Venture écrivit. Mais il ne put s'empêcher de regarder Rocambole avec une surprise croissante.

– Cela t'étonne, hein ?

– Dame ! pourquoi la faire venir à Clignancourt ?

– Parce que j'ai mon idée, répondit Rocambole. (Et il ajouta :) Il y a une chose qui t'étonnera bien plus encore, mon bonhomme, c'est que je vais te garrotter de nouveau et te bâillonner.

– Hein ? fit Venture avec effroi.

– Et tu resteras ici mon prisonnier jusqu'à ce soir.

Et comme Venture semblait vouloir protester, Rocambole fit briller la lame de son poignard à la bougie.

– Est-ce que nous allons déjà nous brouiller ? demanda-t-il avec ironie.

XXIV

Vers neuf heures du matin, le lendemain, sir Williams, qui avait peu dormi durant la nuit, entendit le pas de Rocambole résonner dans la pièce qui précédait sa chambre à coucher. Le faux marquis de Chamery entra et vint s'asseoir sur le pied du lit de son digne professeur.

– Mon oncle, lui dit-il, lorsque j'ai eu le bonheur de te retrouver, il y a quelques mois, sous les oripeaux d'un sauvage, je te fis, si tu t'en souviens, un petit discours fort sensé.

Ce début de Rocambole intrigua si fort sir Williams, que le visage de l'aveugle exprima la plus grande surprise.

– Si tu te rappelles, mon oncle, poursuivit Rocambole, je te prouvai clair comme le jour que, malgré ton génie – car tu as du génie, mon vieux –, tu avais toujours fait fausse route…

– *C'est vrai*, fit sir Williams d'un signe de tête approbateur.

– Et que toutes tes belles combinaisons n'avaient abouti qu'à te faire couper la langue et crever les yeux par Baccarat, puis tatouer par les sauvages de l'Australie.

– *C'est encore vrai*, exprima le visage de sir Williams.

– Or, si tu as bonne mémoire, je te prouverai sur-le-champ quelle était la cause unique de tous tes malheurs.

Ici, sans doute, les souvenirs de sir Williams furent infidèles, car il parut de plus en plus surpris.

– Cela provenait, poursuivit Rocambole, de ce que tu avais lu la *Cuisinière bourgeoise*, et que tu étais imbu de ce préjugé que, pour faire un civet de lièvre, il faut un lièvre.

Probablement ces derniers mots de Rocambole achevèrent de piquer au vif sir Williams, car il prit son ardoise et écrivit cette phrase que terminait un point d'interrogation :

– *Me feras-tu enfin, drôle, le plaisir de t'expliquer, et cesseras-tu de t'exprimer par sentences comme Sancho Pença*[(9)] *?*

– Les proverbes sont la sagesse des nations, murmura Rocambole d'un air railleur. (Puis il ajouta :) Eh bien ! oui, mon pauvre vieux, je soutiens mon dire. Si tu n'avais pas lu la *Cuisinière bourgeoise*, au lieu de te nommer aujourd'hui Walter Bright le mutilé, tu serais le vicomte Andréa, l'heureux époux de madame la comtesse Jeanne de Kergaz, veuve en premières noces de ton noble frère Armand.

Sir Williams eut un geste de colère et d'impatience.

Rocambole poursuivit :

– Pour faire le mal, tu as pris des coquins, au lieu de confier tes affaires à d'honnêtes gens. C'est pour cela que tu es l'aveugle Walter Bright et que je suis, moi, le brillant marquis de Chamery.

La colère et l'impatience de sir Williams semblèrent s'accroître.

– Eh bien ! reprit Rocambole, cette rude leçon ne t'a pas corrigé, et tu es retombé dans ton système vicieux, et il a tenu à un fil, cette nuit, que je n'épousasse jamais Conception et que j'allasse déshonorer au bagne le noble et vieux nom des Chamery, mes ancêtres.

Ces dernières paroles firent tressaillir sir Williams, qui écrivit :

– *Que me chantes-tu là et qu'est-il donc arrivé ?*

– Tu te souviens de Venture ?

– *Oui,* fit l'aveugle. *Est-ce que tu l'as vu ?*

– J'ai vu bien autre chose, comme tu vas en juger, ricana le faux marquis.

Et il raconta de point en point à sir Williams tout ce qui s'était passé, tout ce que Venture avait fait et quel danger ils avaient couru.

Sir Williams écoutait en frissonnant, et Rocambole aperçut quelques gouttes de sueur qui perlaient à son front.

– Or, acheva-t-il, suppose un moment que Venture nous eût devancés de vingt-quatre heures, qu'il eût trouvé les deux lettres un jour plus tôt avant que le duc n'eût le charbon, avant que Conception ne fût partie, étions-nous frais, hein ?

Sir Williams se mordait les lèvres jusqu'au sang.

Rocambole termina son récit par la manière dont il s'était emparé de Venture et l'avait conduit rue de Surène.

– *Et tu l'y as laissé ?…* demanda sir Williams.

– Pieds et poings liés, et un mouchoir dans la bouche.

Sir Williams se prit à rire.

– Tu comprends, poursuivit Rocambole, que je ne voulais pas permettre à un gaillard de cette trempe de courir Paris en liberté jusqu'à ce soir.

– *Et qu'en veux-tu faire ce soir ?*

– Ah ! voilà, dit Rocambole, ce qui est encore à l'état obscur dans mon esprit, et j'ai pensé que tu me donnerais le moyen de combiner.

– *Combiner quoi ?*

– Dame ! fit Rocambole, il me semble qu'il serait bon de nous débarrasser de lui une fois pour toutes.

– *Oui,* répondit sir Williams d'un signe de tête.

– Et j'ai eu l'idée de ne pas lui souffler un mot de mon entrevue avec cette bonne maman Fipart.

– *Très bien.*

– J’ai eu l’air de lui laisser entendre que, puisque maman Fipart voulait m’envoyer à l’échafaud, je voulais, moi, lui ménager un tour de ma façon.

– *Et ce tour ?* demanda sir Williams.

– Ah dame ! répondit le faux marquis de Chamery, j’ai pensé que tu le trouverais, toi.

Sir Williams parut réfléchir.

– *Connais-tu le logement que la veuve Fipart avait à Clignancourt ?*

– J’en ai vu la porte.

– *Mais tu n’es pas entré ?*

– Non.

– *Si ce logement est pourvu d’une cave, ce qui est probable, car tous les chiffonniers ont une cave pour leurs guenilles…*

– Eh bien ? fit Rocambole.

– *J’ai ton affaire,* écrivit sir Williams.

– C’est-à-dire le moyen de me débarrasser de Venture ?

– *Précisément.*

Rocambole se gratta le front.

– Dis donc, mon oncle, murmura-t-il, sais-tu que je suis dans une position embarrassante vis-à-vis de Zampa ? Il veut être absolument l’intendant de celui qui épousera Conception.

Sir Williams haussa les épaules.

– Est-ce que tu ne trouverais pas moyen de faire coup double ?

Sir Williams hocha affirmativement la tête.

– Et puis, continua Rocambole, hier soir, dans un premier moment d’effusion, bien pardonnable après tout puisqu’elle m’a élevé, j’ai promis à maman Fipart de lui donner une maison… Ça m’embête !

Le mauvais sourire de l’aveugle reparut dans toute sa hideuse expression. Puis sir Williams écrivit : – *Je m’aperçois des progrès que tu as faits. Tu commences à devenir un homme raisonnable et sage.*

– Ah ! tu trouves ?

– *Et,* continua l’aveugle, *j’espère bien, d’ici à ce soir, avoir imaginé un joli petit drame à trois personnages. Mais pour que la pièce marche bien, il me faut une connaissance exacte du théâtre sur lequel elle doit être représentée. Écoute-moi bien…*

– J’écoute, mon oncle.

– *Tu vas aller chez maman Fipart, rue de l’Église, au Gros-Caillou.*

– Très bien.

– *Tu la conduiras à Clignancourt et tu l'y laisseras.*

– Diable !… et si elle a des soupçons…

– *Mets-lui vingt-cinq louis dans la main ; ou plutôt non… ramène-la de Clignancourt, de façon que toute la population des chiffonniers vous voie partir.*

– Et puis ?

– *Et puis, selon la disposition des lieux, on verra.*

– Mais, dit Rocambole, que dirai-je à maman Fipart pour la conduire à Clignancourt ?

– *Tu lui as promis une maison, n'est-ce pas ?*

– À cinq étages, s'il vous plaît.

– *Promettre n'est pas tenir.*

– N'importe ! j'ai promis…

– *Eh bien ! prends les* Petites-Affiches… *Tu auras du malheur si tu ne vois pas quelque maison à vendre du côté de Montmartre. Vous irez visiter la maison. Tu mettras l'eau à la bouche de maman Fipart et tu lui diras alors : « Je veux bien te donner la maison, maman, mais j'y mets une condition : tu vas m'aider à* périr *Venture. » Alors, tu la questionneras. Si elle n'a pas de cave à Clignancourt, il est inutile d'y aller.*

– Que ferai-je alors ?

– *Tu reviendras me trouver et nous verrons.*

– Est-ce tout ce que tu as à me dire ?

– *Mon Dieu, oui. Cependant, tâche d'avoir des nouvelles de l'hôtel de Château-Mailly.*

– C'est facile, Zampa viendra rue de Surène à dix heures. J'y cours, ajouta Rocambole.

Et le faux marquis de Chamery quitta sir Williams et courut, en effet, rue de Surène, où il redevint l'homme à la polonaise et aux cheveux jaunes.

Zampa arriva bientôt. Rocambole le reçut dans la salle à manger, de façon que l'infortuné Venture, qu'il avait enfermé dans le cabinet de toilette, pièce située à l'autre extrémité de l'appartement, ne pût rien entendre de leur conversation.

– Eh bien ? fit Rocambole.

– Le cheval vient de mourir.

– Ah !… et le duc ?

– Le duc a la fièvre et un commencement de délire.

– Bravo !

– Au point du jour, il avait le bras tellement enflé, qu'il a envoyé chercher son médecin.

– Et le médecin est venu ?

– Sur-le-champ.

– Qu’a-t-il dit alors ?

– D’abord, il a été fort étonné et a paru ne pas comprendre le mal du duc ; mais en ce moment, le vétérinaire est entré et a dit : « Monsieur le duc, votre cheval est bon à abattre, il a le charbon. » Ces paroles ont été pour le docteur un trait de lumière. Il a demandé quelques renseignements et il a appris que le duc s’était piqué, le matin précédent, avec une épingle, et que, ensuite, il avait visité plusieurs fois son cheval et l’avait caressé à différentes reprises.

– Le duc a-t-il entendu cela ?

– Non, c’est moi qui ai donné les détails au docteur.

– Et qu’a-t-il dit, le docteur ?

– Il a envoyé chercher sur-le-champ deux de ses collègues, les docteurs R… et B…

– Peste !… murmura Rocambole, deux lumières de la science !

– Les trois docteurs sont entrés en consultation.

– En connais-tu le résultat ?

– Non ; mais on a mandé en toute hâte l’oncle maternel du duc, M. le curé de l’église Saint-L…, et sa sœur, la marquise de Rotry, ses seuls parents. La marquise et le curé sont accourus ; mais lorsqu’ils sont arrivés, M. le duc avait déjà le délire. Les médecins ont parlé de lui couper le bras.

– Flambé ! murmura Rocambole.

– Vous n’avez rien à m’ordonner ?

– Rien, si ce n’est de revenir ici ce soir.

– À quelle heure ?

– À huit heures précises.

Zampa s’en alla, et Rocambole retourna dans le cabinet de toilette. Venture était couché sur le dos, les pieds et les poings liés.

– As-tu faim, mon vieux ? lui dit l’élève de sir Williams.

– Oui, fit Venture d’un signe de tête.

– Eh bien ! je vais te donner un verre de malaga et un biscuit. C’est tout ce que je possède ici. Mais rassure-toi, ta captivité finira ce soir, et demain je te donnerai cinquante mille balles et un passeport pour l’Amérique.

– Vrai ? fit Venture, dont l’œil étincela.

– Oui, si tu me débarrasses de maman Fipart.

– Oh ! la vieille coquine ! je lui tordrai le cou un peu proprement, soyez tranquille.

Pendant qu’ils échangeaient ces quelques mots, Rocambole avait délié les mains de Venture, à qui il avait précédemment ôté son bâillon, et ce dernier s’était mis sur son séant

et trempait des biscuits dans un verre de vin que venait de lui verser son gardien.

– Est-ce fini ? dit Rocambole.

– Dame ! je ne bouderais pas devant une côtelette ou une tranche de roastbeef(10).

– Je le crois ; mais je n'ai point le temps de te l'aller chercher. Allons, donne tes mains…

– Comment ! vous allez encore m'attacher ?

– Parbleu !

– Mais je ne veux pas m'échapper, dit Venture, je préfère les cinquante mille balles…

– Je le crois. Cependant…

– Vous vous défiez de moi, hein ?

– Presque pas ; mais enfin, je vais toujours te bâillonner.

– Encore !… oh ! non, par grâce, dit Venture, ça m'étouffe…

– Ce n'est pas que je craigne qu'on t'entende crier, mon bonhomme, car cette pièce où nous sommes est bien fermée par de bonnes portes rembourrées qui ne laissent échapper aucun son ; mais tu serais homme à essayer de couper tes liens avec tes dents… Allons, sois gentil !

Et Rocambole garrotta et bâillonna de nouveau Venture. Ensuite, il s'habilla modestement, comme un ouvrier endimanché, et quitta la rue de Surène après avoir mis toutefois dans sa poche la clef du cabinet de toilette dans lequel se trouvait Venture.

Le faux marquis de Chamery prit un fiacre dans le faubourg Saint-Honoré, un vrai fiacre à deux petites rosses bretonnes, avec un cocher ivre et malpropre, et tout en ayant un air honnête et candide, il se fit conduire au Gros-Caillou.

Maman Fipart, attablée près de son feu, sa boîte d'argent placée à côté d'elle, prenait son café au lait lorsque son fils d'adoption entra. Rocambole lui sauta au cou, et l'horrible vieille reçut son accolade avec une effusion toute maternelle.

Rocambole tira un papier de sa poche.

– Tiens, dit-il, voilà les *Petites-Affiches*. Il y est question d'une maison à Montmartre, à vendre à l'amiable : quatre-vingt mille francs… Ça te va-t-il ?

– Juste ciel ! exclama la vieille, est-ce que tu veux te moquer de ta mère, amour de drôle ?

– Tu te trompes, maman, dit Rocambole, et je ne me moque nullement de toi. Seulement, tu comprends, si je te donne une maison, c'est pour que tu sois reconnaissante.

– Oh ! jusqu'à la mort.

– Et que tu fasses quelque chose pour ton petit Rocambole.

– On fera tout ce que tu voudras.

– Tu ne tiens pas à Venture, hein ?

– Oh ! le gredin, le misérable !… qui voulait faire raccourcir mon enfant chéri !

– Alors, tu ne vois aucun inconvénient à lui jouer un mauvais tour ?

– T’es bête ! fit maman Fipart. Faut-il le faire cuire dans l’huile ?

– On verra… En attendant, mets ton chapeau et ton châle puisque tu es à présent une femme comme il faut, et viens avec moi.

– Voir la maison ?

– Pardienne !

– Et puis… après ?

– Après, nous parlerons de Venture.

Or, comme Rocambole avait un fiacre à la porte, dix minutes après, le faux marquis et la vieille étaient en route pour Montmartre. Une heure plus tard, ils avaient visité la maison, et Rocambole disait au concierge :

– Nous reviendrons demain matin et il est probable que nous ferons l’affaire.

Alors, maman Fipart dit à son fils d’adoption :

– Où allons-nous donc, maintenant ?

– À ton ancien bazar de Clignancourt.

– Pourquoi ?

– Pour voir comment il est.

– Est-ce que tu voudrais m’y loger de nouveau ?

– Farceuse ! dit Rocambole en jetant un regard affectueux à la vieille, te voilà propriétaire d’une maison à six étages(11).

– Qu’est-ce que tu veux donc que nous allions faire à Clignancourt ?

– C’est à cause de Venture.

Et Rocambole ajouta :

– Il y a une cave chez toi, n’est-ce pas ?

– Et une belle encore !

– Eh bien ! allons la visiter.

– Quelle drôle d’idée !

– Bah ! fit Rocambole, tu verras ce soir si elle est drôle, mon idée…

Et ils se mirent en route.

XXV

Pour comprendre les événements qui doivent suivre le voyage de maman Fipart et de Rocambole à Clignancourt, il est peut-être nécessaire d'avoir des notions particulières sur les mœurs des chiffonniers.

Le chiffonnier est un être à part dans la civilisation parisienne. Le soir, dès sept heures en hiver, dès neuf heures en été, il se met au travail et part, la hotte sur le dos, sa lanterne à la main gauche et son crochet de la main droite. Au point du jour, on le trouve chez le marchand de vin des barrières, buvant du trois-six et de l'eau-de-vie de pomme de terre. Il rentre chez lui fatigué, souvent ivre, et il se jette sur son grabat après avoir pris quelque nourriture.

À Clignancourt, la cité des chiffonniers, ainsi qu'on l'appelait, offrait un aspect animé le soir, à la nuit tombante, et le matin au point du jour, aux heures du départ et de la rentrée. De huit ou neuf heures du matin à six heures ou sept heures du soir, la cité ressemblait assez à une rue de Naples en plein été. Elle était déserte, en apparence du moins. À part quelques femmes assises au seuil des portes, quelques enfants se roulant dans la poussière, tout dormait pendant le jour. Le soir, passé dix heures, tout le monde était parti, sauf quelques femmes encore et quelques enfants en bas âge ; et sir Williams devait être au courant de ces habitudes lorsqu'il avait songé à Clignancourt pour y renvoyer maman Fipart et Rocambole, dans le but d'y dresser une minutieuse topographie des lieux.

L'ancienne cabaretière de Bougival descendit de son fiacre à deux chevaux au milieu de la cité, avec la dignité d'une reine longtemps exilée qui rentre dans l'exercice de sa souveraineté.

Rocambole lui donnait la main et l'appelait « ma tante ».

Comme c'était un mardi matin, la cité était moins déserte que de coutume. Quelques négociants en chiffons, qui avaient fait le lundi, fumaient leur pipe sur le pas de leur porte. Le jeune industriel à qui, la veille, Rocambole avait payé un poisson d'eau-de-vie, se trouvait précisément sur le seuil de la porte du marchand de vin.

– Tiens ! dit-il en reconnaissant Rocambole, il paraît que t'as fait fortune depuis hier, *camaro* ?

– C'est ma tante qui m'a *recalé,* répondit tout bas Rocambole ; chut !

– Elle avait donc de l'argent, la vieille ? dit une femme qui avait entendu.

– Non, dit une seconde, qui arriva en ce moment, mais elle avait un mari ; le mari, faut le croire, est à son aise…

– Ah ! oui, ce vieux qui est venu il y a trois jours.

Rocambole et maman Fipart continuèrent leur chemin, la première saluant avec une raideur protectrice ses anciens égaux.

La conversation continua parmi les chiffonniers. La femme à qui Rocambole avait demandé des renseignements sur la vieille affirma péremptoirement que madame Fipart était une femme comme il faut, mais légère, et dont le mari, après avoir longtemps manqué de philosophie, avait fini par rougir de la situation précaire et misérable où se trouvait son épouse.

Une autre se souvint parfaitement d'avoir vu Venture, trois jours auparavant, mis comme un propriétaire.

Le gamin à qui Rocambole avait payé à boire ajouta en clignant de l'œil :

– Vous ne savez pas le fin mot.

– Tu le sais donc, toi ?

– Pardienne !

– T'es donc malin, toi ?

– On le dit.

– Et comment est-il le fin mot ?

– Voilà la chose, les petites mères : ce jeune homme qui donne le bras à maman Fipart, c'est son neveu, le propre fils de la défunte sœur de la vieille.

– Ah ! dit-on à la ronde.

– Mais, continua le gamin, la vieille est une sournoise et elle avait une *paillasse.*

– As-tu fini ? fit-on avec incrédulité.

– Le mari a su ça, et il a fait la paix avec sa femme par l'entremise de son neveu, qui est un malin…

Tandis que cette version du jeune chiffonnier rencontrait quelques incrédules, Rocambole et maman Fipart entraient dans le logis.

L'ancienne demeure de maman Fipart était fort délabrée ; mais le regard de Rocambole fut attiré sur-le-champ par une trappe mobile qui recouvrait l'entrée d'une cave. Il prit l'anneau de fer enchâssé au milieu et souleva la trappe.

– Tiens ! dit-il en apercevant une sorte d'abîme dont l'obscurité ne permettait pas de mesurer la profondeur, il n'y a donc pas d'escalier à ta cave ?

– Non, mon petit.

– Comment y descend-on ?

– Avec une échelle.

Et maman Fipart indiqua du doigt une échelle dressée contre le mur, derrière son lit.

– Faut que je voie ça, dit Rocambole.

Il alla fermer la porte et tira un méchant rideau qui pendait devant l'unique croisée du taudis, afin d'intercepter les regards des curieux, si toutefois il y en avait au-dehors. Puis il prit l'échelle et la plongea dans le trou noir.

– Allume-moi ta lanterne, dit-il, je vais aller voir ta cave.

– C'est une drôle d'idée, répéta maman Fipart.

– Soit, mais je veux voir.

Et Rocambole, armé de la lanterne, descendit dans le caveau.

Le caveau avait dix pieds de profondeur environ ; il avait deux mètres carrés et un soupirail qui y laissait pénétrer, au rez du sol des maisons, un peu d'air. Il y faisait un froid glacial et on y respirait une atmosphère humide. Un monceau de chiffons, d'étoffes et de papiers était rangé dans un coin. Dans le coin opposé se trouvait un grand tonneau vide et défoncé.

Rocambole posa sa lanterne sur le tonneau et examina la cave attentivement.

– Ma foi, se dit-il, je ne sais trop ce que sir Williams veut faire de cette cave, mais je présume qu'il s'y passera une scène qui fera quelque bruit ; or, comme il faut avoir pour principe de ne jamais initier le public à ses affaires, je vais boucher le soupirail et le bruit n'arrivera point au-dehors ; de cette façon, tout se passera en famille.

Il roula le tonneau au-dessous du soupirail pour s'en faire un marchepied convenable, puis il prit une brassée de chiffons et les tassa vigoureusement à l'entrée du trou, de façon à en faire une sorte de bourrelet qui interceptât tout bruit au passage, ce bruit fût-il des cris de rage et de détresse.

– Qu'est-ce que tu fais donc là-bas ? demandait maman Fipart.

– Je fouille dans les chiffons pour voir si tu n'as pas un magot, répondit-il en riant.

Le soupirail hermétiquement fermé, Rocambole allait remonter lorsqu'il fut frappé de l'humidité extraordinaire des murs et remarqua même comme un léger filet d'eau qui suintait à travers les pierres disjointes.

– Maman, cria-t-il, descends donc un peu, ça me paraît drôle, ça.

– Quoi donc, fit maman Fipart, qui s'aventura sur l'échelle à moitié pourrie, et descendit dans le caveau.

– Qu'est-ce que cette eau ?

– Ça, dit maman Fipart, ça vient d'un tuyau de conduite en zinc qui passe dans le mur.

– Et où va-t-il, ce tuyau ?

– Il alimente la fontaine qui est au milieu de la cité. Quelquefois, il y a de légères filtrations. L'année dernière, le propriétaire l'a fait réparer plusieurs fois.

– À quel endroit du mur penses-tu qu'il soit ?

– Tout en haut de la voûte.

Et maman Fipart étendit la main dans la direction de la trappe.

– Ma parole d’honneur ! murmura Rocambole, je ne sais pas quelle est l’idée de sir Williams, mais il m’en vient une fameuse, à moi…

Et il reprit tout haut :

– Tu n’as pas une bêche en haut ?

– Non.

– Un marteau et un ciseau à froid, alors ?

– Non, mais j’ai une espèce de tringle de la grosseur du bras, pointue par le bout.

– Va la chercher.

Maman Fipart remonta et jeta, un instant après, une sorte de levier en fer, comme ceux dont se servent les ouvriers paveurs et terrassiers. L’ex-chiffonnière l’avait trouvé dans la rue, quelques jours auparavant, en rentrant chez elle un matin, et elle s’était dit :

– Il y a bien là huit livres de fer, et le fer, ça se vend. Emportons-le.

L’arrivée de Venture et la subite opulence de maman Fipart avaient empêché de négocier cette valeur mal acquise.

Rocambole remonta sur le tonneau, s’arma du levier et l’introduisit entre deux pierres mal jointes. Puis il exerça habilement une pesée vigoureuse, et l’une des deux pierres se détacha de la voûte et tomba sur le sol. Alors, l’élève de sir Williams, à qui, décidément, tout réussissait, aperçut un tuyau en zinc de la grosseur du bras : il avait descellé la pierre à l’endroit même où il avait remarqué une légère filtration, il en eut bientôt découvert la cause première. Il existait dans le tuyau un trou de la grosseur d’une épingle, et par ce trou il s’échappait un mince filet d’eau.

Rocambole laissa sa lanterne sur le tonneau et remonta dans le taudis de maman Fipart.

Maman Fipart avait sous son lit une caisse dans laquelle se trouvaient divers objets provenant de ses vols ; parmi eux, Rocambole trouva cet outil qu’on nomme une tarière, sorte de grosse vrille qui fait un trou de la dimension d’un goulot de bouteille, environ. Rocambole s’en empara, redescendit dans la cave, se hissa de nouveau sur le tonneau et plaça la pointe de sa tarière sur le tuyau en zinc. Au bout d’un moment, le trou, qui avait la dimension d’un trou d’aiguille, fut large à y passer le doigt ; il s’en échappa un jet d’eau semblable à celui d’un robinet de bains.

Alors, Rocambole tira sa montre.

– À dix heures du soir, dit-il, il y aura quatre pieds d’eau dans la cave, à minuit, il y en aura six, au point du jour, la cave sera pleine.

Et il replaça la pierre, de façon à étouffer le bruit de l’eau qui, en coulant, se dispersa entre les fentes de la voûte.

Puis il remonta et dit à maman Fipart :

– Allons-nous-en, maintenant.

– Qu’est-ce que tu as donc fait, là-bas ?

– J’ai préparé un bain.

– Pour qui ?

– Pour Venture.

Maman Fipart eut un léger frisson, car elle se souvint de ce bain forcé que lui avait fait prendre Rocambole quelques jours auparavant. Aussi ce ne fut point sans une certaine volupté qu'elle rouvrit la porte de son taudis et remonta dans le fiacre qui stationnait à l'entrée de la cité.

Le jeune chiffonnier était toujours chez le marchand de vin.

– Est-ce que tu ne paies rien ? dit-il à Rocambole.

– Parbleu si, répondit le marquis. Et il lui dit à l'oreille, tandis qu'on leur servait de l'eau-de-vie :

– Je t'avais bien dit que ma tante avait un magot.

– Vrai, elle en avait un ?

– Dans sa cave. Nous venons de l'*effaroucher.*

Rocambole employait une expression bien connue dans le monde des voleurs pour dire que le trésor avait été déterré.

– Je n'ai pas de chance, murmura naïvement le gamin ; j'aurais dû m'en douter et faire le coup la nuit dernière.

– Farceur ! dit Rocambole, qui paya et remonta dans le fiacre.

– Où allons-nous maintenant ? dit la vieille.

– Tu vas au Gros-Caillou.

– Et toi ?

– Moi, je te conduis jusqu'à la Madeleine : j'ai affaire par là.

Le fiacre partit au trot de ses deux rosses.

Quand il eut atteint la rue Tronchet, Rocambole descendit.

– Maintenant, dit-il à maman Fipart, écoute bien. Ce soir, à neuf heures, tu t'en retourneras à pied à Clignancourt.

– Encore !

– Et tu m'attendras. Seulement, tâche qu'on ne te voie pas entrer.

– Et puis ?

– Je te dirai alors ce que nous ferons de Venture.

– Mais si je le vois avant ?

– Tu ne le verras pas.

– Il m'a pourtant dit hier…

– Ça ne fait rien. Il ne viendra pas. Adieu. À ce soir.

Et Rocambole s’en alla et gagna la rue de Surène, où il fit un bout de toilette pour rentrer chez lui.

– Eh bien ! mon oncle, dit le faux marquis de Chamery à sir Williams, maman Fipart a une cave, une belle cave dont on peut faire une baignoire.

Sir Williams tressaillit.

Alors Rocambole lui fit une minutieuse description des lieux, et ajouta :

– Je ne sais pas quelle est ton idée, mais je crois que la mienne n’est pas précisément mauvaise.

L’aveugle écrivit sur son ardoise :

– *Ton idée a cela d’heureux qu’elle se combine parfaitement avec la mienne.*

– Ah ! tu trouves ?

– *Et, puisque tu as songé à faire prendre un bain à Venture, je vais te donner le moyen d’en finir également avec Zampa et maman Fipart.*

– Tu es un amour d’oncle, murmura Rocambole avec admiration.

Sir Williams reprit son crayon et écrivit rapidement.

Penché sur son épaule, Rocambole lisait à mesure qu’il écrivait.

L’aveugle développa son plan ténébreux et termina par ces deux mots :

– *Comprends-tu ?*

– Parfaitement.

Alors sir Williams passa sa manche sur l’ardoise et effaça tout.

À six heures précises, Rocambole était de retour rue de Surène, et, sous la perruque blonde de l’homme à la polonaise, il donnait audience à Zampa.

– Comment va le duc ? demanda-t-il.

– Très mal, répondit le valet. On a jugé l’amputation du bras nécessaire. L’avis des médecins est partagé, du reste. L’un prétend qu’il n’y a plus d’espoir, les deux autres espèrent encore.

– Quel est celui qui n’espère plus ?

– Le docteur B…

– Ah !… pensa Rocambole, il est rare que celui-là se trompe. Ce pauvre duc est *flambé !* Aussi, pourquoi diable voulait-il épouser Conception ?

Et Rocambole dit au Portugais :

– Maître Zampa, le personnage mystérieux qui veut épouser M^lle^ de Sallandrera, et dont je suis moi-même l’humble serviteur, m’a chargé de vous dire qu’il était content de

vous. Aussi, vous serez intendant…

– Dites-vous vrai ? s’écria le Portugais.

– Le lendemain du mariage, vous serez installé. Mais, en attendant, et pour vous encourager, je suis chargé de vous remettre ces trois billets de mille francs, à titre d’*épingles*(12).

Rocambole ne put résister au plaisir de faire un mot.

– Ce sont des épingles, pour une épingle bien placée, dit-il en faisant allusion à celle qui avait déchiré la main de M. de Château-Mailly. Puis il ajouta :

– On attend de vous un dernier service.

– Je suis prêt. Que faut-il faire ?

– Oh ! fit négligemment Rocambole, on vous chargera ce soir de régler un compte avec ce prétendu cocher qui a failli tout gâter.

– Faut-il l’expédier ?

– Justement.

– Où et quand ?

– Trouvez-vous dans trois heures, c’est-à-dire à neuf heures précises, dans le chemin de ronde de la barrière Blanche. J’y serai et je vous conduirai où il faut aller.

– C’est bien, dit Zampa, j’y serai.

– Et prenez votre meilleur couteau catalan, acheva Rocambole.

XXVI

À huit heures précises, maman Fipart, fidèle aux recommandations de Rocambole, descendit d'un fiacre dans la chaussée de Clignancourt, au-delà du Château-Rouge. Là, elle paya, renvoya son cocher et se dirigea à pied et à travers champs vers la cité des chiffonniers.

La nuit était fort noire et, comme la cité manquait de réverbères, l'ancienne cabaretière gagna son avant-dernier domicile sans rencontrer aucun de ses compagnons d'industrie.

Rocambole lui avait enjoint d'attendre chez elle et de ne point allumer de chandelle. Elle se jeta sur le grabat qui lui avait longtemps servi de lit, et y demeura immobile et songeuse en attendant Rocambole.

Chose assez bizarre ! maman Fipart, qui avait été une première fois étranglée par son fils adoptif, n'avait pas éprouvé la moindre défiance en venant à Clignancourt. Elle ne s'était pas dit une seule fois que peut-être le marquis de fraîche date lui tendait un nouveau piège pour se débarrasser d'elle tout de bon. En cela, maman Fipart était pleine d'illusions et de croyances. Elle croyait non seulement à l'affection de son fils chéri, mais encore à la maison à cinq étages qu'elle avait visitée avec lui dans la journée. La mort tragique du pauvre Nicolo, le bain forcé qu'elle avait pris sous le pont de Passy, les cinq années de misère profonde qui venaient de s'écouler pour elle, tandis que son fils adoptif vivait à Londres en gentleman et à Paris en marquis, rien ne l'avait désillusionnée, rien n'avait pu ébranler sa foi robuste. Ce fut donc en rêvant à sa future propriété que maman Fipart attendit. La maison à cinq étages atteignit bientôt, dans son imagination, les proportions d'un château en Espagne ; elle se vit à la tête de trente ou quarante mille livres de rente.

– J'aurai une voiture, se dit-elle, et j'irai dans la société bourgeoise. On m'appellera M^me^ Fipart. Je me ferai baronne, s'il y a moyen.

Et puis, comme la mort de Nicolo le saltimbanque avait toujours laissé un vide dans le cœur de maman Fipart, la vieille ajouta mentalement :

– Je trouverai peut-être à me marier. Ça s'est vu… J'épouserai un employé retraité, ou un jeune homme sans fortune et dont je ferai le bonheur.

Tandis que maman Fipart se mettait en tête l'idée de faire le bonheur d'un jeune homme, et qu'elle s'abandonnait à ce nouveau rêve, on frappa doucement à la porte.

Maman Fipart alla jusqu'au seuil et demanda tout bas :

– Qui est là ? Est-ce toi ?

– C'est moi. Ouvre.

La veuve Fipart ouvrit et Rocambole franchit le seuil du taudis.

Mais il n'était pas seul. Un autre personnage l'accompagnait : c'était Zampa.

– Maman, dit Rocambole, je t’amène un monsieur qui désire causer avec Venture.

– Ah ! ah ! fit la vieille en ricanant.

Rocambole ferma la porte. Puis il dit à Zampa :

– Maintenant, je vais te mettre au courant de la besogne qui te reste à faire pour devenir intendant de la fortune des Sallandrera… Et, ajouta-t-il en riant, te libérer à tout jamais de la *garrotte*.

Ce mot de garrotte arrachait toujours un léger frisson à Zampa, et, quand on le prononçait devant lui, il se sentait capable de tout pour échapper au supplice de ce nom. En le menaçant de la garrotte, on pouvait amener Zampa à assassiner vingt personnes pour une, à mettre le feu aux quatre coins d’une ville. Très probablement, Rocambole avait compté sur ce mot pour stimuler le zèle de Zampa.

– Avant de nous procurer de la lumière, dit le faux marquis, je vais vous dire ce dont il s’agit.

– Il s’agit de Venture, parbleu ! dit maman Fipart.

– Ah ! murmura Zampa, le cocher se nomme Venture ?

– Oui ; et bien que ce nom ne soit ni glorieux ni très populaire, je puis t’affirmer que si nous laissons en paix celui qui le porte, tu ne seras jamais intendant, et tu finiras tes jours avec un joli collier de fer autour du cou.

Cette image du supplice capital pratiqué en Espagne donna un dernier frisson à Zampa.

– Je suis prêt à le larder dans tous les sens avec mon couteau catalan, dit-il.

– Parfait. Tu seras récompensé du zèle que tu montres.

Et Rocambole dit à maman Fipart, qui ne comprenait rien encore au plan qu’il avait conçu :

– Allume ta lanterne, maman. Il n’y a personne dans la cour. Tous les chiffonniers sont partis, et nous sommes les maîtres du terrain.

La vieille obéit, alluma une lanterne, et Zampa put, à sa clarté, inspecter le taudis.

Alors Rocambole souleva la trappe de la cave, et alla prendre l’échelle, que maman Fipart avait replacée derrière son lit.

Zampa le regardait faire avec un étonnement profond. Mais Rocambole n’y prit garde. Il plongea l’échelle dans la cave et l’assujettit. Puis il s’aventura sur le premier échelon et descendit, sa lanterne à la main, laissant Zampa et maman Fipart plongés dans l’obscurité.

La cave était déjà à moitié pleine d’eau.

– Hé ! hé ! dit Rocambole, qui demeura sur l’échelon qui se trouvait à fleur d’eau, je crois qu’il y a là six pieds de liquide. C’est assez pour noyer, un homme.

Puis il tourna les yeux vers cet endroit de la voûte qui livrait passage à la fuite d’eau. Le liquide s’extravasait si bien entre les pierres, qu’il fallait le savoir pour remarquer l’endroit où il s’échappait du tuyau crevé.

– Zampa ne s’imaginera jamais, pensa Rocambole, que son bain se remplit au fur et à mesure. L’eau monte silencieusement et petit à petit.

Le faux marquis compta les degrés de l’échelle. Il y en avait quinze à partir de la trappe. Six plongeaient dans l’eau, le septième était dehors.

C’était sur celui-là que Rocambole s’était accroupi ; ce fut de là qu’il jeta un dernier regard à la cave avant de remonter.

Les murs fermés en voûte n’offraient aucune aspérité après laquelle il fût possible de se cramponner.

Rocambole se dit :

– Un homme qui se noie n’appelle pas longtemps au secours. En admettant que ceux-ci viennent à crier, ils auront du mal à se faire entendre, car le soupirail est bien bouché, et ils seront bientôt morts…

Le faux marquis remonta, sortit le corps hors de la trappe, posa sa lanterne sur le plancher et demeura les pieds sur l’échelle. Alors, il regarda Zampa.

– Tu le vois, dit-il, il y a là une cave, et je vais t’expliquer ce qu’il faut faire.

– J’écoute, dit le Portugais.

– Tu vas prendre le chemin que j’ai pris et descendre dans cette cave.

– Bien.

– Elle est pleine d’eau…

– Hein ? fit maman Fipart.

– Je dis qu’elle est pleine d’eau, répéta Rocambole d’un ton qui imposa silence à maman Fipart. Les dernières pluies en ont fait un puits.

– Est-ce qu’on peut se noyer dedans ? demanda Zampa.

– Oui et non.

– Comment cela ?

– Je veux dire que vous serez deux à y descendre : toi et lui.

– Bon !

– Le cocher se noiera.

– Et moi ?

– Toi, tu deviendras intendant.

– Je ne comprends pas bien, murmura Zampa.

– Eh bien ! répondit Rocambole, je vais m’expliquer.

Et il remonta tout à fait et s’assit sur le bord de la trappe, tandis que maman Fipart et Zampa regardaient toujours l’échelle et ne devinaient pas ce qu’il voulait en faire.

– Écoute bien, continua-t-il. Tu vois cette échelle et cette trappe ?

– Parbleu ! oui, je les vois.

– La trappe est placée entre le lit de maman Fipart et la porte d'entrée. On soufflera la chandelle et on laissera la trappe ouverte.

– Ah ! je comprends ceci, dit Zampa ; il entrera et tombera dans la cave.

– Précisément.

– Mais, moi…

– Le drôle est un rude nageur. Il serait capable, poursuivit Rocambole, de se soutenir à la surface de l'eau pendant plusieurs heures, et d'appeler au secours d'une voix si puissante, qu'elle passerait à travers les voûtes de la cave.

– Ah ! diable !

– Il faut donc l'aider un peu à se noyer.

– Eh bien ! on l'aidera… mais comment ?

– Voici ce que je vais encore t'expliquer : tu vois cette échelle ; comme toutes les échelles, je l'ai placée sur un plan incliné, vertical.

– C'est plus facile pour descendre.

– Le bout qui sort de la trappe est du côté de la porte, le bout opposé plonge dans l'eau, dans la direction du lit de maman Fipart.

– C'est vrai, eh bien ?

– Tu vas prendre le chemin que j'ai pris et tu t'arrêteras sur le dernier échelon qui touche l'eau. Tu te cramponneras solidement, car je vais faire subir un mouvement à l'échelle.

– Pourquoi ?

– Pour ramener au bord opposé le bout tombant au bord de la trappe qui fait face à la porte. De telle façon, ajouta Rocambole, que le cocher, en entrant, puisse tomber dans la cave sans rencontrer aucun obstacle.

– Je comprends.

– C'est déjà quelque chose.

– Voyons le reste. Que ferai-je sur l'échelle ?

– Quand un homme tombe à l'eau, reprit Rocambole, il pousse d'abord un cri, puis il se met à nager et cherche aussitôt un point d'appui. Venture se mettra donc à nager, trouvera à tâtons l'échelle et s'y cramponnera. Alors, tu le larderas à ton aise.

– Je comprends parfaitement à présent. Et lorsqu'il sera mort…

– Dame ! quand tu n'entendras plus rien, tu appelleras ; on ouvrira la trappe et tu remonteras.

– C'est bien, dit Zampa, je vois que je serai intendant.

– Cela vaut mieux que la garrotte.

Ce dernier encouragement fit mettre à Zampa un pied leste et hardi sur l'échelle.

– Je te préviens, dit Rocambole, notre homme est loin d'ici, et ne viendra pas avant une heure.

– Ça ne fait rien, dit Zampa, j'attendrai.

Puis il se risqua dans le gouffre, descendant les échelons, et cria :

– Je me tiens, vous pouvez aller…

Rocambole prit le bout de l'échelle et le ramena au bord opposé ; puis il laissa la trappe ouverte, entraîna maman Fipart vers le lit et lui dit :

– Maintenant, attendons, et pas de bruit…

– Ah çà ! souffla maman Fipart, tu es donc sûr que Venture viendra ?

– Parbleu !

– Comment cela ?

– Je lui ai promis cinquante mille francs.

– Quand cela ?

– Il y a deux heures, en lui donnant la liberté.

– Tu le tenais donc ?

– Enfermé et garrotté chez moi.

– Depuis quand ?

– Depuis la nuit dernière ; mais, dit Rocambole, je te conterai tout cela une autre fois.

– Que croit-il donc venir faire ici ?

– Il vient pour t'assassiner !

– Moi !… fit la vieille, qui ne put réprimer un léger frisson.

– Dame !… tu sais bien que Venture est un traître, et que, pour de l'argent, il fait tout ce qu'on veut.

– Oh ! le brigand !

– Venture t'avait promis un bel hôtel si tu me faisais mourir ; je lui ai promis, moi, cinquante mille francs s'il te tuait… Le piège est bon, il réussira.

– Fameux ! murmura maman Fipart.

– Seulement, comme il fallait l'occuper pendant deux heures, à partir du moment où je l'ai lâché, afin que j'eusse le temps de venir faire ici nos petits préparatifs, eh bien !… je lui ai conté une histoire, je lui ai dit que j'avais besoin, pour ce soir même, d'une clef que notre *ancien*, tu sais, le *serrurier* du faubourg, devait avoir.

– Et tu l'y as envoyé ?

Pendant que je venais ici.

– Mais, observa maman Fipart, qui avait quelque défiance dans l'esprit, comment se fait-il que Venture vienne dans cette maison pour m'assassiner, quand il m'a laissée au Gros-Caillou ?

– Tiens, dit Rocambole, qui tira un papier de sa poche, lis plutôt, ma vieille.

Et il lui tendit le billet qu'il avait dicté à Venture, billet par lequel il enjoignait à la veuve Fipart de se rendre, la nuit suivante, à Clignancourt, de s'y coucher dans son lit, d'éteindre la lumière après avoir laissé la clé sur la porte, et d'attendre…

– Tu comprends, dit Rocambole, que je ne lui ai pas dit que je t'avais retrouvée.

– Ah ! c'est différent.

Rocambole éteignit alors sa lanterne, et le taudis rentra dans l'obscurité la plus profonde. Quelques minutes s'écoulèrent au milieu d'un silence complet. Zampa attendait, cramponné à son échelle ; Rocambole et maman Fipart retenaient leur haleine et attendaient aussi, sans faire aucun mouvement.

Tout à coup, un léger bruit se fit au-dehors. Rocambole, qui avait l'oreille fine, reconnut tout de suite un pas prudent, et qu'on s'efforçait d'assourdir. Puis la serrure rendit un léger son, et Rocambole et maman Fipart comprirent qu'on mettait la main sur la clé restée en dehors.

C'était maître Venture, dont l'existence était assez extraordinaire depuis vingt-quatre heures, qui arrivait pour exécuter les prétendus ordres de Rocambole. Venture, on le sait, avait passé la journée entière pieds et poings liés, couché sur le dos, et n'avait été délivré par Rocambole que vers sept heures et demie environ. Ce dernier lui avait dit alors :

– Tu te souviens du serrurier ?

– Oui, certes, avait répondu Venture ; il est toujours établi dans le faubourg Saint-Antoine.

– Eh bien ! tu vas venir avec moi. Je vais d'abord te payer à souper.

– C'est pas malheureux. Je meurs de faim.

– Nous ferons, en mangeant, nos petites conditions touchant maman Fipart.

– Soit.

– Et quand tu auras soupé, tu iras chez le *serrurier.*

– Pour quoi faire ?

– Pour lui demander une *clé de roi de trèfle.*

Rocambole désignait, par ce mot, une certaine fausse clé dont la bande de voleurs anglais à laquelle sir Williams et Venture avaient appartenu autrefois se servait avec un très grand succès. Rocambole, qui avait endossé la pelure et repris le teint rougeaud de John le palefrenier, avait alors emmené Venture dans ce même restaurant de la rue Neuve-des-Mathurins, où mangeaient les cochers des loueurs environnants, et il lui avait fait servir à souper.

– Il faut avoir des forces, lui avait-il dit, quand il s’agit de *refroidir* maman Fipart.

– Bah ! dit Venture, je lui tordrai le cou comme à un poulet.

À huit heures, Rocambole le mit dans une voiture en lui disant :

– Va-t’en d’abord chercher la clé. Tu me retrouveras demain matin.

– Où ?

– Rue de Surène et, si maman a tourné de l’œil, tu auras ton argent.

Venture s’en alla au faubourg Saint-Antoine tandis que Rocambole se hâtait de rejoindre Zampa, qui l’attendait dans le chemin de ronde de la barrière Blanche.

Le serrurier lui remit pour dix louis – ce qui était un prix fait – la clé, dont Rocambole n’avait nul besoin, et Venture remonta dans son cabriolet de remise, qu’il laissa une heure après dans la chaussée Clignancourt.

Comme maman Fipart, il se dirigea à pied vers la cité des chiffonniers, et, arrivé là, se glissa sans bruit devant la porte.

C’était lui qui venait de mettre la main sur la clé. Il ouvrit et fit un pas en avant.

– Es-tu là, la vieille ? dit-il tout bas.

– Oui, répondit à voix basse la veuve Fipart.

Venture retira la clé et ferma la porte. Puis il tira son couteau catalan de sa poche, l’ouvrit et s’avança dans les ténèbres, répétant :

– Où es-tu ?

– Ici, dit encore maman Fipart.

Venture fit trois pas, puis un quatrième, posa son pied dans le vide et tomba dans la cave en jetant un cri…

Alors Rocambole alla relever la trappe et la ferma.

Puis il se coucha dessus pour écouter.

XXVII

Rocambole, l’oreille collée aux fentes de la trappe, entendit d’abord d’horribles blasphèmes, puis le clapotement de l’eau que Venture, qui nageait au milieu de cette nuit noire, battait à la fois de ses pieds et de ses mains. Le brigand jurait et criait ; mais ses cris et ses blasphèmes, assourdis par le peu de sonorité des voûtes de la cave, montaient si faiblement jusqu’à Rocambole, que celui-ci jugea tout de suite qu’il était impossible qu’ils fussent entendus du dehors. Venture cria, jura et nagea pendant environ dix minutes, puis le bruit cessa un instant.

– Tiens ! dit Rocambole, il vient de trouver l’échelle et il s’y cramponne.

Mais, presque aussitôt, un cri plus terrible, plus strident que les autres, se fit entendre, et, en même temps, comme la chute d’un corps qui retombe lourdement à l’eau après en être un moment sorti.

Puis… plus rien !

– Zampa l’a tué raide, pensa l’élève de sir Williams. Il aura trouvé le bon endroit. Allons ! un de moins…

Et Rocambole écouta encore ; mais le plus profond silence régnait à présent dans la cave.

Maman Fipart avait quitté son grabat et s’était traînée jusqu’à la trappe.

– Eh bien ? demanda-t-elle.

– Je crois qu’il est mort.

– Tu crois ?

– Je n’entends plus rien.

En effet, quelques minutes s’écoulèrent encore, puis une voix monta des profondeurs de la cave. C’était la voix de Zampa.

– Il a son compte ! Laissez-moi remonter, disait le Portugais.

– Allume ta lanterne, maman, dit Rocambole.

La vieille tira ses allumettes de sa poche, les frotta sur le carreau et se procura à l’instant de la lumière.

Alors Rocambole souleva la trappe, qui était fort lourde, du reste.

– Viens donc voir, maman, dit-il.

Il mit un pied sur l’échelle, se pencha et tendit la lanterne à Zampa. Soudain, la cave se trouva éclairée, et, grâce à cette clarté, Rocambole et maman Fipart purent voir le corps inanimé de Venture qui flottait sur l’eau rougie de son sang.

– Ah ! le brigand ! murmura de nouveau maman Fipart, quand je pense qu'il voulait te faire raccourcir !

– Peuh !… répondit Rocambole, ce n'est pas pour cela que je l'ai envoyé *ad patres*, maman.

– Et pourquoi donc, mon chéri ?

– Mais, dame !… parce qu'il était au courant de mes affaires, ce qui me gênait.

Maman Fipart frissonna.

Elle se trouvait à genoux sur le bord de la trappe, et, comme si elle eût eu un pressentiment, elle voulut se relever. Mais Rocambole, plus leste et plus prompt, lui posa les deux mains sur les épaules et la maintint à genoux.

– Regarde donc ton ami, maman, dit-il. Il est bien mort, hein ?

– Je le crois.

Maman Fipart prononça ces mots avec un léger tremblement et voulut de nouveau se relever.

– Mais reste donc là que je te parle, fit Rocambole d'une voix câline.

Et il ramena ses deux mains des épaules au cou ridé de la vieille. Puis il continua :

– Faut avouer que tu as eu de la chance tout de même, l'autre jour, d'être repêchée comme ça, hein ?

Et Rocambole arrondit ses deux mains autour du cou de maman Fipart et en fit un étau.

– Aïe ! cria la vieille, qu'est-ce que tu fais ?

– Tais-toi donc, laisse-moi rire…

– Mais… tu… m'étrangles !…

– Parbleu ! répondit le bandit d'un ton cynique, et je te garantis bien qu'il n'y a pas dans ta cave le moindre ravageur pour te repêcher cette fois…

Et Rocambole serra le cou de la vieille, qui ne put même jeter un cri, et il cria à Zampa :

– Tiens ! sauce-la-moi proprement et qu'elle boive un bon coup d'eau douce, elle qui aimait tant l'eau-de-vie…

Puis il précipita maman Fipart dans la cave.

Cette fois la vieille était bien étranglée, et le froid de l'eau ne la fit point revenir.

– C'est une habitude à prendre, murmura Rocambole, qui regarda froidement le corps de sa mère adoptive qui flottait à côté du cadavre de Venture.

Zampa, accroupi sur son échelle, tenait toujours la lanterne.

– Eh bien ! voilà qui est fait, lui dit Rocambole. Vous pouvez remonter, à présent, monsieur l'intendant.

Zampa eut un frisson de joie et il commença son ascension, son couteau aux dents, s'aidant d'une main pour rencontrer les degrés de l'échelle, tenant la lanterne de l'autre. Bientôt son corps sortit à moitié de la trappe, et, pour remonter plus vite, il posa sa lanterne sur le bord et se prit à l'échelle des deux mains.

Rocambole était derrière lui, et, en ce moment, Zampa, tout occupé de ne point se laisser choir et de poser ses deux pieds solidement sur le seuil du taudis de feu maman Fipart ; en ce moment, disons-nous, Zampa entendit l'élève de sir Williams qui lui disait d'une voix railleuse :

– Ah çà ! mais vous êtes donc tous bêtes ?

Et soudain, il reçut un coup de poignard dans le dos, entre les deux épaules, jeta un cri, cessa de se cramponner à l'échelle, et tomba dans le gouffre qui déjà avait englouti deux cadavres.

Alors Rocambole retira l'échelle et laissa retomber la trappe.

– Je ne sais si tu es mort, murmura-t-il, mais dans tous les cas, si tu ne péris pas de mon coup de poignard, tu auras le temps de te noyer. L'échelle n'est plus là pour t'aider à sortir.

Rocambole prononça cette oraison funèbre sans trop d'émotion, souffla sa lanterne et se dirigea vers la porte qu'il ouvrit avec précaution.

La nuit était noire ; il tombait un léger brouillard bien froid et bien pénétrant, et la cité des chiffonniers était déserte. Rocambole put en sortir sans rencontrer personne.

– Ce petit drame ne manque ni d'intérêt ni de terrible ! murmura-t-il en s'en allant, et je vais faire rire sir Williams jusqu'aux larmes en lui racontant l'histoire de ces trois imbéciles : Venture qui se croyait nécessaire ; maman Fipart qui croyait à ma pitié filiale ; Zampa, qui s'était figuré qu'il me serait agréable, lorsque je serais l'époux de Conception, d'avoir pour intendant un drôle comme lui. Fi donc !

Le faux marquis de Chamery regagna Paris à pied, et alla changer de costume rue de Surène. Ses gens l'attendaient à la porte. Redevenu l'homme élégant qui faisait courir, l'imposteur remonta dans sa voiture et dit au cocher :

– Touche à l'hôtel !

Mais, en passant près de la Madeleine, il leva les yeux vers son cercle, et jugea, à la clarté qui brillait derrière les rideaux des croisées du grand salon, que la réunion devait être nombreuse.

Il ordonna au cocher d'arrêter et mit pied à terre :

– J'ai assez *travaillé* comme cela depuis deux ou trois jours, se dit-il, et je ne vois aucun inconvénient à me distraire un peu. Allons jouer au baccara.

Le misérable, qui venait de commettre un triple assassinat, gravit l'escalier du cercle en fredonnant un air d'opéra et entra dans le grand salon de jeu, le visage insouciant et calme et un sourire aux lèvres, comme un honnête sportsman qui n'a jamais éprouvé de

plus violent chagrin que la perte d'un pari aux courses de La Marche. Mais une chose l'étonna tout d'abord et le fit arrêter sur le seuil.

Une vingtaine de membres du cercle entouraient la table du *chemin de fer,* et cependant on ne jouait pas… Les pontes avaient leur or devant eux, le banquier tenait les cartes et ne les battait point. On causait autour de la table, et les visages soucieux et attristés des convives frappèrent le faux marquis.

– Tiens ! voilà Chamery, dit-on en le voyant entrer.

Rocambole se fit un front impassible et s'approcha de la table de jeu en souriant.

– Est-ce que vous manquez d'argent, messieurs, dit-il, ou bien le banquier a-t-il une de ces veines qu'on n'ose braver ?

Mais un des joueurs répondit :

– Ce n'est point cela, marquis, nous avons tous de l'argent, et le banquier n'a pas de chance.

– Alors, pourquoi ne jouez-vous pas ?

– Parce que nous venons d'apprendre une nouvelle terrible…

– Plaît-il ?

– Et qui nous a foudroyés.

– De quoi s'agit-il donc ?

– Vous connaissez Château-Mailly ?

– Le duc ? Oui.

– Eh bien ! il est mort.

– Vous plaisantez !

– Nullement.

– Ah çà ! dit le faux marquis avec calme, à moins qu'il n'ait eu une apoplexie ou qu'il n'ait été tué en duel…

– Ni l'un ni l'autre, il est mort.

– Mais… de quoi ?

– Du charbon.

– Du charbon ? une maladie de cheval ?

– Précisément.

– Mais c'est impossible !… absurde !…

– C'est vrai.

Le faux marquis haussa les épaules.

– On ne meurt du charbon, dit-il, que lorsqu'on est palefrenier ou équarrisseur.

– Vous vous trompez…

– Et le duc n’était ni l’un ni l’autre.

– Oui, mais il avait un cheval qu’il aimait, un cheval arabe.

– Ibrahim ?

– Justement.

– Eh bien ?

– Ibrahim a été pris du charbon. Le duc, qui s’était fait, hier matin, une légère piqûre à la main, a eu l’imprudence de caresser son malheureux cheval…

– Et il est mort ?

– Comme vous le dites.

– Mais quand ?

– Ce soir, il y a deux ou trois heures.

Et l’on raconta à Rocambole ce qui était arrivé, et ce qu’il savait mieux que personne.

Le faux marquis de Chamery écouta attentivement en donnant les marques de la plus vive émotion ; il vanta le caractère chevaleresque de M. de Château-Mailly, déplora de voir un si beau nom s’éteindre, une fortune presque princière passer à des collatéraux éloignés. Enfin Rocambole s’éleva si bien à la hauteur de son rôle que le vrai marquis de Chamery n’eût pas fait mieux. Puis il s’esquiva, remonta en voiture et rentra chez lui. Là, une surprise agréable attendait le bandit : c’était une lettre arrivée dans la soirée.

Cette lettre était de Conception et ne contenait que quelques lignes.

La jeune Espagnole disait :

« Mon ami,

« J’ai le cœur ivre de joie ! Hâtez-vous d’accourir, venez au château du Haut-Pas… vous pourriez bien en ramener la marquise de Chamery. »

– Oh ! oh ! s’interrompit Rocambole, est-ce que décidément ma future aurait travaillé de son côté aussi bien que moi du mien ?

Et Rocambole continua à lire :

« Vous aviez fait vos confidences à votre sœur, mon ami.

« Ceci, après m’avoir embarrassée un peu, d’abord, je vous l’avoue, car je n’ai pu m’empêcher de rougir ; ceci, dis-je, a bien avancé nos chères petites affaires.

« La vicomtesse a, pardonnez-moi le mot un peu vulgaire, littéralement ensorcelé mon père. Ce matin, ils ont fait une longue promenade ensemble dans le parc, tandis que M. d’Asmolles conduisait en tilbury ma mère qui voulait voir une cascade située à deux lieues du château.

« J’étais de ce petit voyage.

« Quand nous sommes revenus, mon père était tout songeur, mais sans tristesse. Que lui a dit la vicomtesse ? Je l'ignore. Mais, pendant le déjeuner, mon père a parlé de vous ; il a paru écouter avec plaisir le récit de vos exploits dans l'Inde anglaise ; ensuite il a fait plusieurs questions sur la famille des Chamery, sur son ancienneté, sur ses alliances… Mais quand il a appris qu'un de vos ancêtres, le premier baron de Chamery, avait assisté à la seconde croisade, et avait été fait comte par Philippe-Auguste, il n'a pu s'empêcher de dire :

« – Mais voilà de la belle et vieille roche !

« Ces paroles me sont allées au cœur. Ah ! mon ami, je n'ai jamais été si heureuse…

« – Pourquoi le marquis ne vous a-t-il point accompagné ? a-t-il demandé à M. d'Asmolles.

« – Mon Dieu ! lui a répondu celui-ci, parce qu'il avait à régler quelques affaires relatives à notre succession.

« Mon père a dit encore :

« – Mais il a, je crois, une assez belle fortune.

« – Oh ! a répondu négligemment le vicomte, il a de quoi vivre honorablement : soixante-quinze mille livres de rentes.

« – En terres ?

« – Oui, monsieur le duc.

« – Mais, a dit mon père, cela fait au moins trois millions.

« – À peu près…

« Mon père est redevenu songeur et on a parlé d'autre chose.

« Moi, après le déjeuner, je suis venue m'enfermer dans ma chambre, d'où je vous écris tout cela.

« Venez, mon ami, venez vite…

« CONCEPTION. »

– Hé ! hé ! murmura Rocambole quand il eut achevé sa lecture, je crois que ma brune fiancée a raison. Elle pourrait bien revenir du Haut-Pas marquise de Chamery… Allons consulter mon oncle !

Et il monta chez sir Williams.

L'ex-baronnet s'était si bien incarné par la pensée dans son élève, qu'il ressentait toutes les joies, toutes les peines qu'éprouvait Rocambole.

L'aveugle s'était mis au lit de bonne heure, mais il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Il suivait par la pensée et pas à pas son cher élève dans cette aventureuse expédition où le jeune bandit allait se débarrasser à la fois de sa mère adoptive et de ses deux complices. Aussi le pas de Rocambole retentissant sur le parquet de sa chambre le fit-il tressaillir profondément.

Rocambole fredonnait. Cette bonne humeur dérida le front plissé de sir Williams, et le visage tout entier de l'aveugle traduisit énergiquement cette interrogation :

– *Eh bien ?*

– Eh bien ! dit Rocambole, l'affaire est faite. Ils sont flambés.

Sir Williams ferma la main, puis il releva trois doigts, ce qui voulait dire :

– *Quoi ! tous trois ?…*

– Tous trois, mon oncle.

Et Rocambole raconta la sanglante épopée qui venait de se dérouler à Clignancourt.

Sir Williams souriait avec bonhomie, comme s'il eût écouté le récit de Théramène ou un morceau de littérature choisi.

– Mais, poursuivit Rocambole, j'ai encore deux choses à t'apprendre.

– *Voyons ?* exprima l'aveugle par un clignement de ses yeux éteints.

– Château-Mailly est mort ce soir.

– *Très bien !* fit sir Williams d'un signe de tête.

– Puis voici une lettre de Conception.

Et Rocambole lut à mi-voix la lettre qu'il venait de recevoir.

– Maintenant, dit-il, que faut-il faire, mon oncle ?

L'aveugle demanda son ardoise et écrivit : – *Faire tes malles, demander des chevaux et partir au point du jour.*

– Déjà ?

– *Il ne faut pas que tu aies appris avant ton départ la mort du duc.*

– Tiens ! c'est assez prudent.

– *Ensuite,* écrivit sir Williams, *je suis du voyage.*

– Toi ?

– *Parbleu ! il faut bien que je signe à ton contrat de mariage.*

– C'est un honneur pour moi, dit Rocambole en ricanant.

– *Et puis,* écrivit encore *l'ex-baronnet, j'ai le pressentiment que si je n'étais pas là, tu ne te marierais pas.*

– Tu crois ?

– *Mon bon ami,* ajouta sir Williams en soulignant chaque mot, *rappelle-toi bien ceci, et tâche de le graver en lettres de feu dans ta mémoire, je suis le génie qui préside à* ta bonne étoile. *Le jour où je ne serai plus là,* cette étoile s'éteindra !

Tandis que les événements que nous venons de raconter se déroulaient à Paris, un autre événement avait lieu à Nice, qui devait exercer une influence directe et capitale sur le

dénouement de cette histoire. C'était pour Nice, on s'en souvient, que la comtesse Artoff était partie, emmenant avec elle son malheureux époux frappé de folie. Elle avait loué là, hors de la ville, une jolie petite maison située au bord de la mer, cette mer bleue comme le ciel qu'elle reflète.

Un médecin de Paris, le docteur B…, avait accompagné le noble malade et lui prodiguait ses soins. D'après le système curatif du docteur B…, le comte devait voir le moins de monde possible et demeurer presque toujours en tête à tête avec sa femme.

Du reste, pendant le voyage, l'état du comte, sans subir aucune amélioration, s'était cependant modifié. Il était devenu plus calme, et son caractère facile et doux semblait avoir repris le dessus. Mais il persistait à se croire Roland de Clayet et non le comte Artoff. Puis il avait fini par se persuader que le comte avait répudié sa femme, et que la comtesse, éprise de lui, avait consenti à le suivre.

Le docteur B… habitait la maison du bord de la mer, il voyait son malade à toute heure, et, chaque jour, il se confirmait, hélas ! dans cette triste opinion que le comte était atteint d'une folie incurable. Cependant, il y avait en ce moment, à Nice, beaucoup d'étrangers, et, parmi eux, un officier de marine anglais qu'une grave blessure avait contraint de venir implorer l'influence salutaire du doux climat d'Italie.

Cet officier, qui avait longtemps servi dans l'Inde, avait rencontré plusieurs fois, depuis leur arrivée à Nice, le comte et la comtesse Artoff.

La comtesse donnait souvent le bras au pauvre fou et se promenait avec lui au bord de la mer.

Le bord de la mer était également la promenade favorite de l'officier blessé.

On avait fini par échanger des saluts, et un matin la comtesse fut très surprise de recevoir une lettre dans laquelle sir Edward, c'était le nom du marin, demandait à venir lui présenter ses respectueux hommages. Cette demande ne laissa pas que d'étonner beaucoup la comtesse, qui d'abord eut la pensée de refuser ; mais bientôt elle réfléchit qu'il s'agissait peut-être de quelque affaire importante, et elle se décida à répondre à l'étranger qu'elle consentait à lui accorder l'entretien qu'il sollicitait.

Le docteur était sorti pour une partie de pêche ; le comte était encore au lit. La comtesse se trouvait donc toute seule quand le marin se présenta chez elle. Elle l'introduisit dans un petit salon du rez-de-chaussée, s'assit et lui indiqua un siège.

– Madame la comtesse, dit sir Edward, peut-être excuserez-vous ma hardiesse quand vous saurez qu'elle a pris sa source dans un intérêt mystérieux, dans une sympathie soudaine que m'ont inspirés votre malheur et la folie de votre époux.

– Je vous remercie mille fois, monsieur, dit la comtesse, qui s'inclina et laissa errer sur ses lèvres un sourire triste.

– Madame, poursuivit le marin, une ville de bains de mer est toujours plus ou moins un foyer perpétuel d'anecdotes, de médisances, d'histoires altérées ou amplifiées. Chaque nouveau venu s'y trouve biographié dès le lendemain de son arrivée.

– Ah ! dit la comtesse, et j'ai eu sans doute ma biographie ?

– Oui, madame ; on s’est entretenu de vous dans les cercles ; vous y avez eu d’ardents défenseurs en même temps que des détracteurs.

– Oh ! fit Baccarat avec tristesse, l’opinion du monde m’est bien indifférente aujourd’hui, je vous jure.

– La folie du comte, reprit le marin, a été surtout l’objet d’une foule de commentaires. Un jeune secrétaire de l’ambassade, qui est arrivé hier de Paris, nous a rapporté des détails étranges… Il nous a dit… Pardon, madame, interrompit sir Edward, je voudrais que vous pussiez lire dans mon cœur et dans mon esprit. Vous y verriez que le plus profond respect et le plus ardent désir de vous êtes utile dictent seuls mes paroles.

– Parlez, monsieur, dit la comtesse, qui ne savait encore où son visiteur en voulait venir.

– M. Gaston de Lantil, l’attaché d’ambassade…

– Gaston de Lantil ? exclama la comtesse, mais il connaît beaucoup mon mari, ils étaient liés…

– Aussi, madame, poursuivit sir Edward, vous devez penser avec quelle respectueuse réserve il s’est exprimé sur vous et sur le malheur…

– Monsieur, dit la comtesse simplement en levant sur son interlocuteur un regard limpide et pur comme son âme, quoi qu’il en coûte à une femme comme moi d’être obligée de se défendre, permettez-moi un seul mot : j’ai été calomniée par un misérable ou par un fou.

– Je n’en ai jamais douté un seul instant, madame, répondit sir Edward ; mais laissez-moi vous parler de l’état de votre époux.

Baccarat tressaillit et regarda sir Edward.

– M. Gaston de Lantil, poursuivit le marin, nous a dit une chose qui nous a paru étrange.

– Qu’est-ce donc, monsieur ?

– Il nous a dit que la folie du comte Artoff, votre époux, s’était déclarée subitement.

– Oui, monsieur.

– Sur le terrain, et au moment où il allait croiser le fer.

– C’est parfaitement vrai.

– Que cette folie avait surtout consisté à lui faire croire qu’il était, lui, l’adversaire, tandis que ce dernier était lui-même le comte Artoff.

– Hélas ! monsieur, il le croit encore.

– Madame, murmura sir Edward, cette circonstance est d’autant plus étrange que votre mari se trouvait à Paris.

– Que voulez-vous dire ? fit Baccarat, surprise de cette remarque.

– La folie qui s’est manifestée chez le comte n’est point ordinaire.

– Le comte m’aimait, monsieur, et, convaincu de… mon…

– Arrêtez, madame, interrompit sir Edward, vous vous trompez.

– Croyez-vous, monsieur ?

– La folie instantanée et si bizarre du comte pourrait être attribuée à une tout autre cause.

– Que dites-vous ? s’écria la comtesse.

– À un empoisonnement.

– Oh ! fit Baccarat stupéfaite.

Sir Edward poursuivit :

– J’ai servi dans l’Inde ; j’ai passé environ un an à Java, et j’y ai pu voir les prodigieux effets d’une folie qu’on procure par un poison végétal qui croît dans cette île.

– Mais… monsieur…

– Les effets de ce poison se manifestent rapidement, et un signe très caractéristique de son inoculation, c’est la tendance qu’a tout de suite l’empoisonné à perdre sa propre individualité pour revêtir celle d’un autre !

– Mais ce que vous me dites là, s’écria la comtesse, est d’autant plus extraordinaire, monsieur, que mon mari n’est jamais allé dans l’Inde.

– Je le sais.

– Qu’à Paris il ne connaît personne qui puisse y avoir séjourné.

– Madame, dit gravement sir Edward, les gens qui ont pu vous calomnier sont, à mes yeux, capables de toutes les infamies, y compris celle d’empoisonner le comte.

– Mais alors, monsieur, s’écria Baccarat frissonnante, si cela était, si mon mari était… empoisonné… peut-être n’y aurait-il plus aucun remède ?…

– Ah ! dit sir Edward, j’étais à Paris le mois dernier, et j’y ai rencontré un homme qui s’est acquis, il y a quelques années, à Calcutta et à Chandernagor, une réputation merveilleuse.

– Et qui guérit la folie ?

– Surtout celle qui y a été contractée, soit sous l’influence des latitudes tropicales, soit à l’aide de toxiques recueillis sous ces latitudes.

– Oh ! parlez, monsieur, dit la comtesse avec animation, quel est cet homme ?

– C’est un mulâtre, un médecin né aux Antilles et qu’on nomme le docteur Samuel Albot. Si j’osais vous donner un conseil, dit sir Edward, ce serait de le consulter. Pourquoi ne l’appelleriez-vous pas auprès du comte ?

– Non, non, s’écria Baccarat, le faire venir serait trop long ; j’aime mieux aller à Paris.

– Cela vaut mieux encore, dit sir Edward.

– Monsieur, murmura la comtesse Artoff en prenant les mains de l'officier anglais, si le dévouement sans bornes d'une pauvre femme calomniée pouvait payer l'intérêt que vous voulez bien me témoigner, oh ! je vous en supplie, ajouta-t-elle avec des larmes dans la voix, ne repoussez pas celui que je vous offre.

– Madame, dit sir Edward, partez pour Paris, consultez Samuel Albot, n'hésitez pas à lui confier le comte. S'il est un homme au monde qui puisse le guérir, assurément, c'est lui !

Et l'officier baisa respectueusement la main de Baccarat, ajoutant :

– Me permettez-vous un dernier conseil ?

– Je vous le demande en grâce.

– Les médecins sont jaloux de leur art, ils croient quelquefois trop en eux-mêmes et pas assez en la science des autres. Prenez un prétexte pour retourner à Paris.

– Je vous comprends, dit la comtesse. Le docteur B… ne saura point que j'ai consulté le docteur Samuel.

Sir Edward salua une dernière fois et se retira.

Le lendemain, le comte et la comtesse Artoff quittaient Nice en chaise de poste. Pour aller plus vite, la comtesse semait l'or sur sa route. Trois jours après, elle arriva à Paris par le chemin de fer de Lyon. Elle avait quitté sa chaise de poste dans cette dernière ville.

Tandis que la comtesse Artoff et son mari se dirigeaient rapidement vers Paris, l'auteur involontaire de tous leurs malheurs, M. Roland de Clayet, se disposait à partir pour la Franche-Comté, où son oncle, le chevalier de Clayet, venait de mourir subitement. Cet événement était arrivé, du reste, en temps assez opportun pour le jeune fat, à qui le séjour de Paris était devenu assez désagréable depuis son duel avec le comte Artoff.

Roland avait beaucoup compté sur la popularité éphémère qu'allait lui acquérir l'affaire scandaleuse dont il avait été le héros. Mais Roland s'était trompé. Sa popularité avait pris un caractère odieux du jour où on avait appris la folie du comte Artoff. Dans le monde même où il vivait, une réaction rapide s'était opérée, et, à part deux ou trois niais de la force du jeune M. Octave, tous ses amis n'avaient point tardé à lui rompre froidement en visière. On comprenait bien jusqu'à un certain point que Roland eût poursuivi la comtesse Artoff de son amour, mais on ne comprenait pas qu'il eût manqué de loyauté et de chevalerie au point de se vanter publiquement de sa bonne fortune. Le comte Artoff était aimé et estimé. Roland devait être, dès lors, méprisé et haï. Quelques salons honorables lui furent fermés ; quelques sportsmen qu'il rencontrait journellement à Madrid ou aux Champs-Élysées ne s'étaient nullement gênés pour lui faire de ces impertinences publiques qui font monter le rouge au visage, sans toutefois motiver une provocation. Au bout de quinze jours, Roland se demanda s'il se battrait avec la moitié de Paris ou s'il ferait un voyage. Ce dernier parti était beaucoup plus sensé et surtout beaucoup plus pratiquable que le premier. Roland se demandait donc où il irait, quand son oncle mourut à point pour le tirer d'embarras.

Le jour même où cette nouvelle funèbre lui arriva, M. de Clayet fit faire ses malles à son nouveau valet de chambre. L'ancien, c'est-à-dire celui que lui avait donné le faux marquis de Chamery, avait disparu le lendemain du jour où le comte Artoff était devenu fou ; et, afin de motiver suffisamment son éclipse, il était parti en volant une centaine de louis et quelques bijoux à son maître, le tout, d'après les conseils de Rocambole.

Or, Roland de Clayet, décidé à quitter Paris le soir même, Roland, disons-nous, ne voulut point partir sans aller serrer la main au jeune M. Octave, le seul ami qui lui fût resté fidèle. Il monta donc en voiture vers midi et ordonna à son cocher de le conduire rue de l'Oratoire.

Le coupé de notre héros, parti de la rue de Provence, longea les boulevards et prit la rue Royale. À l'entrée du faubourg Saint-Honoré, il fut arrêté par un embarras de voitures et Roland mit la tête à la portière pour se rendre compte du motif qui entravait ainsi sa marche. L'embarras de voitures avait pour cause première un conflit qui venait d'avoir lieu entre un omnibus et un fiacre. Le fiacre avait accroché l'omnibus, et les roues des deux voitures étaient si bien engrenées l'une dans l'autre, que les voyageurs étaient descendus. Une femme, qui était la propriétaire provisoire du fiacre, et qui manifestait une très vive émotion, se trouvait au milieu d'un groupe de curieux.

À la vue de cette femme, qui était vêtue fort élégamment, du reste, M. Roland de Clayet ne put réprimer un cri de surprise. C'était la comtesse Artoff ! Ou plutôt c'était cette femme qui ressemblait si parfaitement à Baccarat que Roland l'avait prise constamment pour elle.

La jeune femme, au cri poussé par Roland, tourna la tête et le reconnut. Roland salua.

Elle lui envoya un sourire et mit deux doigts sur sa bouche comme pour lui recommander le silence.

– Bon ! pensa Roland, c'est une comédienne habile. Son indignation n'était que jouée ; son départ, s'il a eu lieu, a été suivi d'un prompt retour, et elle m'aime encore !

Sans doute le jeune fat allait mettre pied à terre et offrir, en pleine rue, ses hommages et ses services à la prétendue comtesse, mais il n'en eut pas le temps.

La jeune femme arrêta un coupé vide qui passait dans la rue Royale, s'élança dedans, et dit au cocher assez haut pour que Roland l'entendît :

– Rue de la Pompe, 53, à Passy !

– Parbleu ! murmura Roland, je la retrouverai maintenant. Je sais le numéro de la maison où j'ai eu une entrevue avec elle…

Et comme les voitures recommençaient à circuler, son coupé se remit en marche et le déposa dix minutes après rue de l'Oratoire.

Quelques secondes plus tard, le jeune M. Octave était au courant de la rencontre.

– Que faut-il faire, selon toi ? demanda Roland.

– Partir.

– Pour la Franche-Comté ?

– Oui.

– Sans la revoir ?

– Parbleu ! elle n’a crié son adresse au cocher que pour que tu l’entendisses. Elle t’attendra ce soir, demain, et après-demain elle t’écrira.

– Tiens, fit le fat, c’est bien possible !

– Elle t’a souri, donc elle t’aime toujours.

– Je le crois, murmura Roland avec une modestie ridicule.

Et il suivit le conseil, car le soir, à huit heures, il montait dans un wagon de première classe du chemin de fer de Lyon.

Mais à la première station, c’est-à-dire à Villeneuve-Saint-Georges, l’*express* qui quittait Paris croisa celui qui s’y rendait.

Les deux trains s’arrêtèrent quelques secondes, et le regard distrait de Roland plongea dans un coupé de celui qui venait de Lyon. Et, comme le matin à l’entrée du faubourg Saint-Honoré, le jeune homme poussa un cri. Il venait d’apercevoir dans ce coupé le comte Artoff et Baccarat… Baccarat, qu’il croyait rue de la Pompe, à Passy, qu’il avait vue le matin en toilette de ville, et qu’il retrouvait le soir en costume de voyage, venant de Lyon.

– Ah çà, dit-il, est-ce que, comme le comte Artoff, je vais devenir fou ?

Et il ouvrit vivement la portière de son wagon et il s’élança sur la voie. Mais déjà le train qui se dirigeait sur Paris s’était remis en route.

XXVIII

– Allons, monsieur, en voiture ! vite, on part ! cria le chef de gare à Roland.

Mais Roland répondit, en proie à une vive émotion :

– Je ne pars pas.

– Plaît-il ? fit l'employé.

– Je retourne à Paris, dit le jeune homme avec fermeté.

Le conducteur du train avisa le chauffeur, un coup de sifflet se fit entendre ; le convoi partit, laissant Roland de Clayet en présence du chef de gare et des facteurs assez étonnés.

– Monsieur, dit Roland au chef de gare, je veux retourner à Paris.

– C'est facile, monsieur, voici un train omnibus qui vient de Montereau.

Et l'employé étendait la main vers l'horizon, où montait la fumée d'une locomotive.

Le train arriva ; Roland y prit place et revint sur Paris tandis que ses bagages allaient à Dijon. Le train entra en gare une demi-heure après l'*express.*

Roland courut à la salle où on délivre les bagages, dans l'espoir d'y trouver encore cette femme extraordinaire qui lui paraissait avoir le don d'ubiquité. Mais cette salle était déserte, tous les voyageurs de l'*express* étaient partis. Alors Roland eut une idée. Il s'adressa à un facteur et lui demanda où il pourrait trouver le chef du train direct qui venait d'arriver.

– Le voilà, tenez, répondit le facteur en désignant un jeune homme en uniforme qui fumait fort tranquillement en causant avec un chef de gare.

Roland alla vers lui et le salua.

– Monsieur, lui demanda-t-il, venez-vous de Lyon avec le train qui est arrivé ce soir ?

– Oui, monsieur, il y a quarante minutes, par l'*express* parti ce matin de Lyon.

– Avez-vous remarqué, dans un coupé, une jeune dame blonde, fort belle, entre deux messieurs ?

– Parfaitement, monsieur.

– Savez-vous son nom ?

– C'est la comtesse Artoff, qui revient de Nice avec son mari et son médecin.

– Monsieur, dit Roland avec émotion, je vois un ruban rouge à votre boutonnière et je vous crois un homme d'honneur.

– J'ai la prétention de l'être, monsieur, fit le chef de train, fort surpris de cet exorde.

– Eh bien ! monsieur, reprit le jeune homme, au nom des plus graves intérêts, j'ose dire les plus sacrés, dites-moi, sur l'honneur, si la comtesse Artoff est partie ce matin de Lyon.

– Je vous le jure, monsieur, je lui ai moi-même donné la main pour monter en wagon.

Roland oublia de remercier et même de saluer le chef de train, et il sortit de la gare comme un fou s'échapperait de Charenton. Il se jeta dans la première voiture de place qu'il trouva, et dit au cocher :

– Trois louis pour ta course et crève ton cheval s'il le faut, mais conduis-moi à Passy, ventre à terre.

– Quelle rue ? fit le cocher, suffoqué par la promesse des trois louis.

– Rue de la Pompe, 53.

Le cocher fit des merveilles, rossa son cheval à tour de bras et arriva à Passy en moins d'une heure.

Pendant le trajet, l'émotion de M. Roland de Clayet fut telle, qu'il se trouva dans l'impossibilité de lier deux pensées et fut dominé par une idée fixe : retrouver la femme qu'il avait vue le matin et la mettre en présence de celle qu'il venait d'apercevoir dans le train de Lyon.

La maison de la rue de la Pompe qui portait le numéro 53 était située entre cour et jardin, on s'en souvient. Roland descendit de voiture et sonna violemment à la porte. Une fenêtre s'ouvrit, une voix de femme demanda, inquiète :

– Qui est là ?

– Ouvrez ! dit Roland avec une impatience hautaine.

Et il sonna de nouveau.

Il était alors près de minuit. On hésita un moment ; mais comme Roland sonnait toujours, on se décida à ouvrir. Le cordon fut tiré de l'intérieur de la maison et la grille s'entrebâilla.

Roland pénétra dans la cour et reconnut sur-le-champ l'endroit où on lui ôtait son bandeau quand il arrivait. Une femme de chambre, la même que Rebecca avait à son service lorsque Roland était aimé d'elle, accourut à demi vêtue, reconnut le jeune homme et lui dit :

– Madame n'y est pas !

– Si elle n'y est pas, je l'attendrai.

– Elle ne rentrera pas.

– Ma petite, dit froidement Roland, choisis : ou m'introduire sur-le-champ auprès de ta maîtresse et gagner dix louis, ou bien me suivre chez le commissaire de police qui te fera subir un léger interrogatoire.

La soubrette eut peur.

– Ma foi ! dit-elle, Madame me chassera peut-être, mais je me recommande à la bonté de monsieur. Venez, je vais vous introduire.

Roland suivit la femme de chambre.

Celle-ci le conduisit au premier étage, lui fit traverser le salon et l'introduisit dans ce même boudoir bleu et blanc où la fausse comtesse Artoff l'avait reçu si souvent. Rebecca, en peignoir de velours, dormait sur un canapé et n'avait point été réveillée par le bruit de la sonnette agitée à tour de bras par Roland.

– Madame a le sommeil dur, dit tout bas la soubrette.

– Laisse-moi, répondit Roland.

Et, d'un geste impérieux, il la congédia.

La soubrette sortie, M. de Clayet appuya la main sur l'épaule de la jeune femme, qui s'éveilla en sursaut et laissa échapper un geste de surprise et presque d'effroi à la vue de son nocturne visiteur.

– Vous ! dit-elle.

– Moi, répondit froidement Roland.

Rebecca bondit et se trouva sur ses pieds.

– Comment ! dit-elle en fronçant le sourcil, vous osez venir ici ?

– Sans doute.

– Sans ma permission ?

– Ma chère belle, répliqua Roland d'un ton dégagé, vous avez eu la faiblesse, ce matin, de me donner votre adresse.

– Moi ?

– Mais sans doute. Vous avez crié assez fort pour que je l'entendisse, au cocher de votre voiture : « À Passy, 53, rue de la Pompe. »

– Eh bien ! fit Rebecca avec cynisme, c'est fort gentil à vous d'être venu ; et puisque vous êtes là, asseyez-vous, mon petit.

Ce ton trivial achevait de confondre Roland.

– Madame la comtesse Artoff, dit-il, pourriez-vous me donner des nouvelles de votre mari ?

– Il est toujours fou.

– Ah !…

– Et je l'ai envoyé à Nice.

– Doit-il y rester longtemps ?

– Dame ! fit Rebecca à tout hasard, ça dépend de son médecin.

– Eh bien ! dit Roland, il paraît que son médecin a décidé que le séjour de Nice ne lui valait rien.

– Bah !

– Et il est revenu ce soir.

– Qui ? mon mari ?

– Non… le comte Artoff ; et il était accompagné de sa femme, la vraie comtesse Artoff, acheva froidement M. de Clayet.

Si audacieuse que fût Rebecca, elle ne put se maîtriser complètement et changea de couleur, devenant rouge et pâle tour à tour.

Alors Roland la regarda fixement.

– Ma petite, lui dit-il, l'heure des mystifications et des plaisanteries est passée. Tu n'es pas la comtesse Artoff ; mais comme je ne sais pas qui tu es, il faut me le dire.

Sans doute que le regard de Roland fut terrible en ce moment, car Rebecca eut un léger frisson et essaya de se soustraire à l'étreinte du jeune homme.

– Allons, parle, dit-il d'un ton de menace.

Le naturel hardi, moqueur et cynique de l'ancienne étudiante reprit le dessus.

Elle partit d'un éclat de rire, regarda Roland à son tour et employa une qualification non moins triviale que répandue dans un certain monde et qui sert à désigner un imbécile, ou tout au moins une dupe.

– *Serin,* va ! dit-elle, riant toujours.

Ce mot fut pour Roland un vrai coup de tonnerre et lui fit comprendre à l'instant quel rôle odieux et ridicule il avait joué et combien il avait dû être bafoué par ses mystificateurs inconnus.

Il eut un accès de rage.

– Misérable !… s'écria-t-il hors de lui, tu vas me dire ton vrai nom ou je te tue !

Et ses deux mains enlacèrent le cou blanc et frêle de la jeune femme.

– Je me nomme Rebecca ! répondit-elle un peu émue, mais sans rien perdre de sa présence d'esprit.

– Qui es-tu ?

– Une fille de Paris.

– Qui t'a poussée à me mystifier, à jouer le rôle de comtesse, à m'écrire sous son nom, enfin ?

– Un homme que je ne connais pas.

– Tu mens !

– Non… je vous jure…

– Eh bien ! dit Roland, si cela est ainsi, tant pis pour toi, car je vais te tuer…

Et il lui serra le cou.

– Grâce ! balbutia-t-elle, je dirai tout… Mais, je vous le jure, je ne sais pas son nom. Il m'a rencontrée un soir, il m'a emmenée dans une rue et dans une maison qui m'étaient

inconnues ; puis, le lendemain, il m'a logée ici et m'a dit : « Tu te nommes désormais la comtesse Artoff. »

– Eh bien ! s'écria Roland, tu lui diras tout cela.

– À qui ?

– À la comtesse Artoff.

La jeune femme eut le frisson.

– Non, non ! dit-elle, jamais.

Mais comme elle prononçait cette dénégation, l'œil de Roland se fixa sur la tablette de la cheminée. À côté de la pendule était un couteau, un joli couteau à fruit, dont la lame était pointue et le manche en vermeil. Le jeune homme s'en saisit et l'appuya sur la poitrine de Rebecca.

– Ma petite, lui dit-il, tu vas venir avec moi.

– Où ? fit-elle avec effroi.

– À Paris…

– Mais vous êtes fou… à cette heure !…

– Sur-le-champ, et prends garde ! Sur ma parole d'honneur, je suis homme à te tuer…

Le regard qui jaillit des yeux de Roland était de nature à épouvanter la jeune femme.

– Je ferai ce que vous voudrez, murmura-t-elle en tremblant.

– Viens, en ce cas.

Un châle traînait sur un siège ; Roland le jeta sur les épaules de Rebecca, et, gardant toujours son couteau à la main, il la prit par le bras et la força à sortir du boudoir.

Roland n'avait point renvoyé sa voiture. Le cocher, qui était loin de se douter qu'une scène assez dramatique se déroulait dans la maison où Roland venait d'entrer, s'était allongé sur son siège et s'était fort paisiblement endormi.

La soubrette était très émue, et quand elle vit passer sa maîtresse toute tremblante au bras de Roland pâle de colère, elle ne put que balbutier :

– Madame rentrera-t-elle cette nuit ?

– C'est probable, dit Roland, qui fit traverser la petite cour à Rebecca, éveilla le cocher et lui dit :

– Rue de la Pépinière, à l'hôtel Artoff. Un louis de plus si tu vas rondement.

Il fit monter la jeune femme et s'assit auprès d'elle.

La perspective de se trouver en présence de celle dont elle avait porté le nom et joué le rôle épouvantait plus Rebecca que les menaces de Roland, pour lequel elle avait un souverain mépris. Mais comme Roland était le plus fort en ce moment, elle devait le suivre bon gré mal gré.

– Ma foi, lui dit-elle, tandis que le coupé se mettait en route, tant pis pour mon protecteur ; voici quinze jours que je ne l'ai vu. Il m'a peut-être oubliée.

– De quel protecteur parles-tu ? demanda Roland.

– Eh bien ! du *monsieur.*

– Quel monsieur ?

– Celui qui m'a logée ici pour y jouer le rôle de comtesse.

– Ah ! tu ne l'as pas vu depuis quinze jours ?

– Non. Il m'a laissé trois billets de mille francs pour mon mois. Le terme est payé. Je ne me suis pas trop inquiétée d'abord, parce qu'il m'a dit qu'il avait un petit voyage à faire ; mais il pourrait bien se faire que je fusse *lâchée d'un cran,* comme il dit.

– Et comment était-il, ce protecteur ?

– Assez grand, mince, avec de petites moustaches blondes.

– Quel âge pouvait-il avoir ?

– Dans les vingt-huit ans.

– Et tu ne sais pas comment il s'appelle ?

– Non.

– Où il demeure ?

– Pas davantage. Je n'ai pu reconnaître la rue où il m'avait conduite ce soir-là. Seulement ça devait être aux environs de la Madeleine.

Alors, pressée par Roland, Rebecca conta petit à petit l'histoire entière de cette comédie odieuse et terrible dont elle avait été le principal instrument, elle n'omit aucun détail, aucune lettre reçue ou écrite. Seulement elle ne pouvait parvenir à définir Rocambole d'une manière assez complète pour que Roland le reconnût. D'ailleurs, Roland aurait accusé tout Paris avant de soupçonner le marquis de Chamery, beau-frère de M. d'Asmolles, qui avait été son meilleur ami.

Le coupé de remise arriva rue de la Pépinière.

Pour éviter les exclamations de surprise des valets à la vue de Rebecca, Roland lui fit baisser son voile et sonna ensuite à la petite porte de l'hôtel.

Le suisse, au lieu de tirer le cordon du fond de sa loge, vint ouvrir lui-même, fort étonné d'une visite à pareille heure, et demeura interdit à la vue d'un homme et d'une femme inconnus.

– Mon ami, dit Roland, madame la comtesse est arrivée ce soir ?

– Oui, monsieur.

– Est-elle couchée ?

– Non, monsieur, elle est sortie.

– À deux heures du matin ?

– Oui, monsieur.

– C’est bien. Laissez-moi entrer, je l’attendrai.

Roland avait aperçu de la lumière aux diverses croisées du premier étage de l’hôtel. De plus, il voyait des valets aller et venir par la cour.

– Germain ! cria le suisse à l’un d’eux.

Germain s’approcha.

– J’ai besoin de voir la comtesse Artoff, dit Roland ; il s’agit pour elle et pour moi des plus graves intérêts, et puisqu’elle est sortie, dussé-je l’attendre dans la rue…

– Ma foi, monsieur, dit le valet, madame la comtesse n’a point défendu sa porte, et bien qu’il soit deux heures du matin, je vais vous introduire au salon.

Le ton impérieux et ému tout à la fois de M. de Clayet en avait imposé au valet. Il conduisit Roland au salon du rez-de-chaussée de l’hôtel et l’y installa. Rebecca avait toujours son voile baissé.

Quelques minutes après, on entendit le roulement d’une voiture et le bruit de la porte cochère dont on ouvrait les deux battants. C’était la comtesse qui rentrait.

D’où venait-elle donc à cette heure ?

XXIX

Que s'était-il donc passé pour que la comtesse, arrivée chez elle à neuf heures du soir, eût été obligée de ressortir sur-le-champ et de prolonger son absence si avant dans la nuit ?

C'est ce que nous allons raconter en peu de mots. Un piqueur, parti de Nice quelques heures avant elle, avait pu devancer la chaise de poste de la comtesse d'une demi-journée, gagner Lyon et y prendre un train qui arriverait à Paris vers midi. Aussi Baccarat avait-elle trouvé à la gare ses gens, sa voiture, et pu se rendre directement rue de la Pépinière, laissant un domestique à la gare pour y réclamer ses bagages.

Par ordre de la comtesse, le piqueur s'était rendu boulevard Beaumarchais chez Léon Rolland, porteur d'un petit billet écrit à la hâte, et dont voici la teneur :

« Ma chère Cerise,

« Je n'ai que quelques minutes pour te dire beaucoup de choses.

« Je pars dans six heures pour Paris. Pourquoi ? Parce qu'on m'affirme que Paris renferme un homme qui seul, peut-être, pourra guérir mon cher Stanislas.

« Or, comprends-tu, ma Cerise aimée, qu'il est un homme qu'on aime comme j'aime mon mari, pour lequel on donnerait sa vie tout entière avec le regret de n'en avoir qu'une à donner ; qu'à propos de cet homme on vienne vous dire qu'il faut partir sur-le-champ, aller à Paris et y chercher sa guérison, et que lorsqu'on vous a dit tout cela, que vous vous êtes mise en route, que les chevaux ne vont pas assez vite, que vous accusez de lenteur la locomotive qui siffle et marche, et que, en arrivant, vous soyez obligée de prendre un biais pour aller à ce remède qu'on vous indique, d'avoir recours à un prétexte, à une ruse pour obtenir une consultation de celui qui guérit, parce qu'on ne veut pas froisser l'orgueil de celui qui ne guérit pas ?

« Eh bien ! cela est cependant, mon enfant. Le médecin que j'ai emmené, pleine de foi en sa science, confiante en ses lumières, revient à Paris avec nous ; et comme il n'a qu'un malade, il ne le quitte pas plus que l'ombre ne quitte le corps. J'ai inventé je ne sais quelle histoire pour qu'il ne prît pas ombrage de ce départ si brusque auquel on ne songeait pas hier.

« Oh ! les médecins !… il y en a qui préféreraient tuer leur malade que le voir guérir par un autre. C'est pour cela, ma chère petite sœur, que je t'écris, afin que tu m'aides à tromper la défiance d'Esculape. Tu vas m'envoyer un billet de deux lignes et tu me diras que tu ne peux te rendre au chemin de fer. Tu es dans ton lit, souffrante et hors d'état de te lever. Tu comprends, n'est-ce pas ?

« En attendant, tu te feras conduire rue du Faubourg-Saint-Honoré, chez un docteur mulâtre du nom de Samuel Albot, et tu le supplieras de nous attendre ce soir chez lui entre neuf et onze heures.

« Adieu, embrasse ton chérubin sur ses boucles blondes, mets ma main dans celle de Léon, et aime-moi toujours.

« LOUISE. »

La comtesse, en arrivant chez elle, avait trouvé cette courte réponse :

« Chère sœur,

« Mon médecin et mon mari me défendent de me lever et pourtant je suis si impatiente de te voir, que mon cœur m'affirme que malgré la fatigue du voyage tu n'attendras point demain pour venir m'embrasser.

« À toi,

« CERISE ROLLAND. »

Baccarat montra cette lettre au médecin du comte.

– Docteur, lui dit-elle, tâchez d'obtenir de votre malade qu'il se mette au lit.

– Ce sera difficile, murmura le docteur, car il persiste plus que jamais à se croire Roland de Clayet, et prétend que votre hardiesse est sans bornes de l'amener ainsi sous le toit conjugal.

La comtesse soupira.

– Heureusement, ajouta le docteur, il est exténué de fatigue, et le sommeil en aura bientôt raison.

Baccarat sortit sans prendre le temps de quitter ses habits de voyage, et se fit conduire boulevard Beaumarchais.

Madame Rolland l'attendait tout habillée.

Les deux sœurs s'embrassèrent avec effusion, et Léon Rolland dit aussitôt à la comtesse :

– J'ai vu le docteur mulâtre.

– Ah ! fit Baccarat avec anxiété. Eh bien ?

– Eh bien ! il vous attend.

– Allons ! dit vivement la comtesse, allons vite !

Les deux jeunes femmes montèrent en voiture, et le cocher de la comtesse rendit la main à ses chevaux, qui partirent rapides comme l'éclair et arrivèrent en moins d'un quart d'heure dans la cour de ce vieil hôtel dont le mulâtre occupait le rez-de-chaussée et le jardin.

Le docteur Samuel avait été mis en quelques mots, par Cerise, au courant du but que se proposait Baccarat en venant le voir.

D'ailleurs, la folie du comte Artoff avait fait tant de bruit à Paris depuis quinze jours, que le mulâtre en avait ouï parler.

En apprenant que la comtesse désirait le consulter, il avait contremandé sur-le-champ deux visites qu'il avait à faire dans la soirée, et il était demeuré chez lui pour attendre cette

femme célèbre à tant de titres et qu'il n'avait jamais vue, lui, l'homme de science qui n'allait jamais dans le monde que pour y exercer sa profession. Les deux jeunes femmes furent introduites dans cette grande pièce encombrée de livres et de tables dont le docteur avait fait son cabinet de travail.

Le mulâtre se leva au moment où la porte s'ouvrit, et vint à leur rencontre.

– Monsieur, dit la comtesse en prenant le siège que lui avançait le docteur, je viens à vous comme ceux qui ont longtemps erré dans l'ombre viennent à la lumière.

– Madame, répondit le docteur d'une voix simple et grave, dépourvue de tout charlatanisme, vous venez me parler de votre mari, je le devine.

– Hélas ! oui, monsieur.

– Ceux qui affirment l'infaillibilité de la science, poursuivit le docteur, sont des fous ou des imposteurs. Je ne vous dirai donc point, madame : Amenez-moi le comte Artoff et il sera guéri ; mais je vous dirai : J'ai opéré des cures étranges, merveilleuses quelquefois, des cures jugées impossibles. Je me suis occupé, pendant vingt ans, des moyens de combattre la folie ; j'ai lutté, j'ai combattu avec acharnement sans doute, mais j'ai souvent, presque toujours, triomphé.

– Ah ! monsieur, s'écria Baccarat, guérissez mon mari, et ma reconnaissance sera sans bornes.

– Madame, reprit le mulâtre, je ne puis rien vous promettre avant d'avoir vu le comte et d'avoir eu des renseignements bien exacts sur la façon dont la folie s'est déclarée chez lui.

– Elle a été instantanée.

– Et en quoi consiste-t-elle ?

– Le comte s'imagine qu'il est lui-même l'homme avec qui il devait se battre.

Le mulâtre fronça le sourcil, mais il attendit que Baccarat complétât ses révélations. La comtesse entra alors dans les plus minutieux détails, détails que nous connaissons, et finit par prononcer le nom de sir Edward, le marin anglais, ajoutant que l'opinion de ce dernier était que le comte avait dû subir un empoisonnement.

Ce mot fit tressaillir le mulâtre.

– Madame la comtesse, dit-il, la folie s'obtient par deux empoisonnements distincts. L'un qui provient de l'absorption d'une certaine quantité de belladone, mais cette folie n'a rien de grave…

– Ah ! fit Baccarat avec vivacité, mon mari est fou depuis bientôt un mois.

– L'autre folie par l'empoisonnement, madame, poursuivit le docteur, est due à un poison végétal bien connu à Java…

– Et… qu'on nomme… ? fit la comtesse avec anxiété.

– Le *dutroa*, dit le docteur.

– Oh ! je crois que c'est le mot dont s'est servi sir Edward.

– Mais, poursuivit le mulâtre, votre mari n’est jamais allé dans l’Inde ?

– Jamais, monsieur.

– Il ne connaît personne qui en revienne ?

– Personne.

– D’ailleurs, un empoisonnement par le *dutroa* est l’affaire de quelques heures. Pour admettre une pareille chose et croire à l’opinion de sir Edward, il faudrait supposer que le comte a été empoisonné dans la nuit qui a précédé le duel.

– C’est vrai.

– Et sans doute le comte a passé la nuit chez vous, chez lui ?

– Hélas ! non, monsieur, murmura la comtesse, mon mari a passé la nuit je ne sais où, probablement chez M. de Château-Mailly.

– Le duc de Château-Mailly ?

– Je le crois. Il était son témoin. Le duc pourra nous dire…

– Mais madame, dit le docteur, le duc est mort depuis hier soir.

Ces mots firent bondir la comtesse Artoff sur son siège et furent pour elle un coup de foudre.

– Mort ! le duc ! s’écria-t-elle, le duc de Château-Mailly est mort ?

– Oui, madame.

– Mais, c’est impossible ! on ne meurt pas à trente ans, quand on est plein de vie et de jeunesse…

Le docteur Samuel ne répondit pas, mais il prit un journal et le tendit à Baccarat. Celle-ci l’ouvrit et lut en frissonnant l’article nécrologique suivant :

« Hier, à neuf heures et demie du soir, M. le duc de Château-Mailly à qui, dans la matinée, on avait déjà fait l’amputation du bras, a rendu le dernier soupir. Le mal avait fait de rapides progrès en quelques heures, et, vers midi, les trois médecins appelés auprès de lui ont perdu tout espoir. Le duc est mort en proie à de vives souffrances et son agonie a duré près de huit heures. Il était âgé de trente ans. Avec lui s’éteint un des beaux noms de la noblesse française. »

La comtesse froissa le journal, et demanda d’une voix pleine de larmes :

– Mais de quoi donc est-il mort, mon Dieu ?

– Du charbon, qu’il s’était inoculé en soignant et caressant un cheval qu’il aimait beaucoup, et qui était atteint de ce terrible mal.

Pendant quelques minutes, la comtesse Artoff demeura comme anéantie. Mais le docteur la rappela à elle en lui parlant de son mari.

– Je crois, madame, lui dit-il, pour revenir à la folie du comte, qu’elle doit avoir, malgré certains indices et les symptômes qui ont frappé sir Edward, une toute autre cause que celle qu’il lui assigne.

– Ah ! vous croyez !… fit la comtesse encore tout émue.

– Le poison dont vous a parlé sir Edward n'existe qu'à Java ; s'il en est quelques échantillons en Europe, ils sont très rares, et ne se trouvent que chez les gens d'étude comme moi.

– Ah ! dit la comtesse, vous… en avez, vous ?

– J'en ai rapporté la valeur de trois onces, dit le mulâtre, et je suis convaincu que moi seul à Paris…

Le docteur prit Baccarat par la main et conduisit les deux jeunes femmes près du casier vitré qui renfermait ses poisons, végétaux et minéraux. Puis il mit le doigt sur un des casiers, et indiqua la poudre rouge.

– Qui sait, monsieur ? fit Baccarat agitée d'un pressentiment, qui sait si on ne vous aurait point volé quelques grains de cette poudre !

– Madame, se récria le docteur, ceci est tout à fait impossible, deux hommes pénètrent seuls ici : un domestique en qui j'ai toute confiance, et moi. Quand je sors, je ferme cette table à double tour, et je n'y manque jamais…

Tout en parlant, le mulâtre attachait un regard attentif sur le godet qui contenait la poudre rouge.

– Qui sait ? monsieur, fit encore la comtesse, qui rapprochait dans son esprit plusieurs circonstances, telles que l'obstination de Roland de Clayet à prétendre qu'elle l'avait aimé, et cette folie du comte Artoff, qui s'était déclarée juste à l'heure où une dernière explication aurait pu faire jaillir, peut-être, la lumière entre ces deux hommes.

– Mon Dieu ! madame, reprit le docteur, ce que vous me dites là, bien que matériellement impossible, est cependant très facile à vérifier.

Le docteur alla prendre un registre qui se trouvait dans un des rayons de sa bibliothèque.

– Voici un livre, dit-il, sur lequel j'ai inscrit le nom, le nombre et la quantité exacte de tous les poisons que vous voyez là. Cette quantité n'aurait pu être altérée qu'en subissant une altération de poids.

Il feuilleta le livre, l'ouvrit à une page qui portait le numéro 45, et lut :

« *Dutroa,* poudre extraite de la racine broyée d'une plante javanaise de couleur rouge. Elle est renfermée dans le godet qui porte le numéro 45.

« Le poids du godet est d'un hectogramme, le poids de la poudre, de soixante-seize grammes, onze décigrammes. »

Le docteur prit alors le godet et le plaça avec son contenu dans l'un des plateaux d'une petite balance ; puis il plaça dans l'autre plateau un poids équivalent à celui qui était indiqué par le registre. Mais il ne put retenir une exclamation de surprise et d'effroi. Le plateau qui supportait le godet ne s'abaissa point, et pour établir l'équilibre, le docteur, dont la main tremblait d'émotion, fut obligé de diminuer le poids du plateau opposé jusqu'à concurrence de seize grammes neuf décigrammes.

– J’ai été volé, s’écria-t-il.

Et il devint si pâle que son teint bistré acquit un moment la blancheur d’un visage européen ; et pendant quelques secondes, ces trois personnages se regardèrent muets, étonnés… et comme si la foudre fût tombée au milieu d’eux.

XXX

Le mulâtre demeura comme atterré pendant un moment. On l'avait volé ! Mais quand ? mais comment ? Son valet le servait depuis vingt ans. Pouvait-il l'accuser ?

Jamais il ne sortait de son cabinet de travail sans fermer à double tour le casier renfermant les poisons ; et la serrure de ce casier était un chef-d'œuvre du plus célèbre des fabricants. Il était impossible de la forcer.

Or, pour qu'on eût pu voler de la poudre de *dutroa* au docteur, il fallait que la clé eût été oubliée après la serrure du casier, que le docteur fût sorti, que la porte du cabinet de travail fût demeurée ouverte, et que quelqu'un eût pu s'y introduire.

La réunion de ces trois circonstances paraissait impossible à Samuel Albot ; il regarda donc la comtesse avec une sorte de stupeur et d'égarement. Puis, au lieu de lui adresser la parole, il sonna violemment.

Son valet de chambre parut. C'était un homme de près de soixante ans, de race anglo-indienne, qui avait deux fois sauvé la vie à son maître, une fois en tuant un tigre qui allait bondir sur le docteur égaré dans les jungles, à la recherche de ses plantes médicinales ; une autre fois, en l'emportant sur ses épaules, frappé d'un coup de soleil.

Le docteur croyait à la fidélité de son valet comme il croyait à la lumière du jour ou à une loi mathématique.

Cependant il étendit la main vers le casier et dit avec sévérité :

– Jung, vous savez ce que contient cette table, n'est-ce pas ?

– Oui, maître, des poudres qui donnent la mort.

– Eh bien ! dit le docteur, on m'a volé quelques grains de l'une de ces poudres, et on a causé un malheur.

– C'est impossible ! s'écria le serviteur avec un accent si vrai, si naïf qu'il devenait tout à fait évident que cet homme était innocent du larcin.

Le docteur se tourna vers Baccarat :

– Vous voyez, madame, fit-il.

– Oh ! dit spontanément la comtesse, qui retrouva enfin l'usage de la parole, je n'accuse point cet homme, monsieur.

Alors le mulâtre regarda Jung et lui dit avec bonté :

– Voyons, Jung, mon ami, rappelle bien tes souvenirs.

– Je suis prêt, maître.

– Personne n'est entré ici en mon absence, depuis un mois, environ ?

– Personne.

– Tu ne t’es jamais aperçu que j’eusse oublié mes clefs après cette table ?

– Jamais.

– En es-tu bien sûr ?

L’Indien fit un signe ; ce signe voulait dire clairement :

– Je donnerais volontiers ma tête à couper.

Le docteur reprit :

– N’ai-je reçu personne ici de suspect ? et n’aurais-je point laissé seul… ?

Samuel Albot prononçait ces mots sous l’influence d’un souvenir vague et lointain.

Mais cette interrogation fit jeter un cri à son valet de chambre.

– Maître, dit-il vivement, maître, je me souviens…

– De quoi ? fit le docteur anxieux.

– Un homme est venu ici… Cet homme y est resté.

– Avec moi ?

– Oui, et sans vous, tandis que vous couriez pour le domestique renversé par une voiture.

– Ah ! dit le docteur, en effet, il y a quinze ou dix-huit jours, j’avais ici un visiteur. Je causais. Tout à coup, la porte s’ouvre, et deux hommes entrent en demandant un médecin.

– Et… ces deux hommes ? interrogea la comtesse avec angoisse.

– Je les suivis, laissant ici l’espace de quelques minutes la personne qui était avec moi. Je trouvai dans la rue un homme évanoui… Cet homme avait été renversé… mais il n’était pas blessé, il n’avait pas même de contusions. Je rejoignis mon visiteur. Évidemment, j’avais laissé le casier ouvert.

– Et… ce visiteur ?

– Oh ! mais non, c’est impossible ! s’écria le docteur. C’est un parfait gentilhomme, un homme d’honneur, le marquis de Chamery.

– Chamery ! exclama la comtesse avec une sorte d’égarement ; mais c’est le beau-frère du vicomte d’Asmolles !

– Précisément.

– Ce jeune et brillant officier qui a servi dans la marine anglaise ?

– Lui-même, madame.

– Ah ! monsieur, dit Baccarat, portez vos soupçons sur le monde entier, mais détournez-les de lui.

– Vous avez raison, madame. Et cependant, murmura le mulâtre, à qui le souvenir de la conversation avec Rocambole revenait peu à peu, cependant…

– Eh bien ?

– Eh bien ! je me rappelle que le marquis et moi, au moment où on est venu réclamer le secours de ma science pour l'homme évanoui, nous causions précisément de ce poison végétal recueilli à Java, et qui occasionne la folie. Je me souviens même que le marquis, après m'avoir fait mille questions sur les effets de ce poison et le temps qu'il faut pour agir, a fini par me témoigner le désir de le voir.

– Et vous le lui avez montré ?

– Du doigt, dans le casier.

– Mais tout cela est un rêve affreux, absurde, impossible ! monsieur… murmura la comtesse Artoff éperdue.

– Madame, répondit gravement le docteur, rien n'est impossible, et si j'en crois à présent mes soupçons…

– Eh bien ? achevez, monsieur.

– Si on m'a volé de cette poudre, c'est le marquis ; si on a empoisonné le comte… c'est le marquis !

Le docteur prononça ces mots avec un accent de conviction qui donna le frisson à Baccarat.

– Du reste, madame, ajouta le docteur, si réellement votre mari est fou de la folie que nous croyons…

– Oh ! interrompit vivement Baccarat, dites-moi que vous le guérirez !

– Je le guérirai, madame, je vous le jure, répondit solennellement le docteur.

Et comme elle jetait un cri de joie et joignait les mains pour remercier Dieu, le docteur ajouta :

– Madame la comtesse, rentrez chez vous et ayez foi en la Providence, d'abord, et ensuite en cette science qu'elle a daigné me permettre d'acquérir pour soulager mes semblables. Demain, à midi, j'aurai l'honneur de me présenter chez vous ; je verrai le comte, j'examinerai son état. Et puis, si réellement il y a un grand coupable à punir, Dieu nous aidera, madame.

– Adieu, monsieur, à demain ! murmura la comtesse, qui sortit toute bouleversée et monta en voiture avec sa sœur, en se disant : – Non, cela n'est pas possible !… Je connais le vicomte d'Asmolles ; c'est un grand cœur, une âme chevaleresque, et tous ceux qui tiennent à lui par les liens du sang doivent être de même. Un Chamery ne saurait être un empoisonneur !

– Oh ! murmura Cerise à son tour, tout cela est infernal ! On dirait le génie ténébreux de sir Williams.

Ce nom fit tressaillir la comtesse et lui donna le frisson.

Mais bientôt un sourire vint à ses lèvres :

– Tu es folle, dit-elle, sir Williams est mort et, dans tous les cas, il est réduit à une impuissance éternelle.

– Boulevard Beaumarchais ! dit la comtesse au valet qui replia le marchepied garni de moquette.

La comtesse reconduisit sa sœur chez elle et rentra enfin à l'hôtel de la rue de la Pépinière.

– Comment ! dit-elle en descendant de voiture, et apercevant le salon du rez-de-chaussée éclairé, le comte n'est pas couché ?

– M. le comte est au lit depuis dix heures, répondit un valet.

– Alors, c'est le docteur…

– Non, c'est un monsieur et une dame qui ont tellement insisté pour voir madame la comtesse cette nuit même…

– Leurs noms ? demanda Baccarat, au comble de l'étonnement.

– Je ne les sais pas. Cependant, il me semble avoir déjà vu le monsieur à l'hôtel.

– Et… la femme ?

– Elle a un voile épais sur le visage. Mais elle est grande comme la comtesse et elle a l'air jeune.

Baccarat n'écouta point la fin de ce signalement. Elle monta d'un pas rapide les marches du perron, traversa le vaste vestibule et entra dans le salon où Rebecca et Roland de Clayet attendaient.

Au bruit de la porte qui s'ouvrait, Rebecca, qui avait rejeté son voile, se leva, et les deux jeunes femmes se trouvèrent face à face. La comtesse jeta un cri et recula comme pétrifiée, tant elle croyait se voir elle-même. Mais, en ce moment, Roland, qu'elle n'avait point aperçu, fit un pas et se mit humblement à genoux devant elle.

Et à la vue de cette femme qui lui ressemblait si parfaitement qu'elle aurait pu croire qu'elle avait une glace devant elle, et de cet homme qui s'agenouillait et demandait grâce, la comtesse comprit tout.

– Relevez-vous, monsieur, dit-elle à Roland sans dédain, relevez-vous, je devine tout à présent.

Mais Roland demeura à genoux. Alors la comtesse mesura Rebecca d'un regard superbe.

– Qui donc êtes-vous, fit-elle, vous qui avez osé me voler mon visage, ma taille, mon geste, ma voix et jusqu'à mon nom ? qui donc êtes-vous ?

La courtisane supporta le regard étincelant de Baccarat, et, se redressant à son tour, opposant au regard indigné de son ennemie un regard insolent et sans pudeur :

– Ah ! dit-elle, vous voulez savoir qui je suis, madame ?

– Oui, certes, dit la comtesse avec hauteur.

– Eh bien ! dit Rebecca, je suis la fille de votre père, on me nomme Rebecca.

– Ma sœur ! exclama Baccarat, dont le courroux tomba.

Elle prononça ce mot avec tant d'âme et un accent de pitié si profonde, que l'âme bronzée de la courtisane en fut émue.

– Ma sœur ! répéta-t-elle avec un élan de compassion, et dominée tout à coup par un souvenir de sa première enfance. Ah ! je me rappelle, à présent… vous devez être ma sœur… Oui, oui, je me souviens qu'un jour mon père me tenait par la main et traversait avec moi la place de la Bastille. J'avais trois ou quatre ans, peut-être ; une femme tenant comme lui un enfant par la main, une petite fille blonde comme moi l'approcha… Je ne sais pas ce qu'elle dit à mon père, je ne compris pas bien, mais elle pleurait, et mon père la repoussa.

– C'était ma mère ! dit Rebecca, dont la voix s'altéra, et cet enfant, c'était moi… Et depuis ce jour-là, voyez-vous, madame, poursuivit l'étudiante en baissant les yeux, moi, l'enfant de l'amour, l'enfant de l'abandon, la malheureuse élevée dans l'ombre, reniée par tous, même par Dieu, je me souviens toujours de vous avoir vue passer, vous, l'enfant du soleil et de la lumière. Et depuis ce jour, madame, je vous vouai une haine profonde, féroce, une haine qui m'a portée à vous faire tant de mal… une haine que je croyais inextinguible… et que… je sens s'évanouir pour faire place au repentir, depuis que vous m'avez appelée « ma sœur ! »

En prononçant ces derniers mots, Rebecca avait des larmes dans la voix. Et comme Roland, elle s'agenouilla devant la comtesse Artoff et lui baisa les mains.

Le noble cœur de Baccarat se sentit touché. La pécheresse repentie et réhabilitée tendit la main à la pécheresse repentante et lui dit :

– Relève-toi, ma sœur, je te pardonne…

Et puis elle se tourna vers Roland :

– Monsieur, lui dit-elle, vous êtes trop jeune pour être méchant, et évidemment vous avez été trompé.

– Oh ! croyez-le, madame, s'écria Roland avec l'accent d'un cœur honnête et bourrelé de remords ; et croyez aussi que j'aurai le courage de réparer le mal que j'ai fait.

– Monsieur, dit Baccarat, le mal que vous m'avez fait à moi, et que je vous pardonne de grand cœur, n'est rien auprès de celui que vous avez, ou plutôt qu'on vous a fait faire à l'homme généreux et bon qui m'a donné son nom et que j'aime jusqu'au fanatisme. Ce mal, monsieur, il faut le réparer ; il faut m'aider à retrouver l'auteur de cette odieuse machination dont vous et moi avons été les victimes.

Roland dit alors à Rebecca :

– Vous que j'ai retrouvée et que j'ai amenée ici en employant la menace, vous allez dire la vérité, n'est-ce pas ?

– Je dirai tout, répondit Rebecca.

Et elle recommença pour la comtesse Artoff ce récit qu'elle avait déjà fait à Roland.

En l’écoutant, Baccarat était redevenue cette femme des anciens jours, à l’esprit investigateur et mûri, au cœur fort. Elle ne laissa passer aucun détail de cette étrange mystification, elle se fit raconter les moindres circonstances.

– Mais, dit-elle enfin à Roland, qui corroborait parfois le récit de Rebecca d’un fait que cette dernière ignorait, vous aviez un valet de chambre du nom de Baptiste ?

– Oui, madame.

– Ce valet de chambre prétendait être au mieux avec ma femme de chambre, à moi, comtesse Artoff ?

– Il le disait.

– Les billets qu’il vous apportait…

– Il les tenait d’elle, disait-il.

– Eh bien ! dit Baccarat, où est-il, ce valet, qui évidemment était le complice de vos mystificateurs ?

– Il s’est sauvé en me volant.

– Quand ?

– Le jour même où j’ai dû me battre avec le comte.

– Cela devait être. L’aviez-vous depuis longtemps à votre service ?

– Depuis quinze jours.

– Comment y était-il entré ?

– C’est un de mes amis qui me l’avait donné, le marquis de Chamery.

– Chamery ! s’écria Baccarat, qui éprouva comme une commotion électrique. (Et elle se dit tout bas :) Mais quel est donc cet homme, et que lui ai-je donc fait, moi ?…

Et puis elle prit vivement la main de Roland :

– Monsieur, lui dit-elle, vous êtes jeune, vous êtes léger, étourdi, mais vous devez être homme d’honneur, vous devez savoir tenir un serment.

– Quel qu’il soit, celui que vous exigerez de moi, madame, je le tiendrai !

– Eh bien ! reprit Baccarat, jurez-moi que vous m’obéirez aveuglément.

– Je le jure sur la tombe de mes pères.

– Que rien de ce que vous venez de me dire, rien de ce que nous avons dit ne sortira de votre bouche.

– Mais il faut bien que je vous réhabilite, madame, s’écria Roland, chez qui le vieux sang chevaleresque de ses pères parlait enfin, il faut que je dise au monde entier…

– Rien, dit gravement Baccarat. Le monde ne doit pas savoir que j’ai été déshonorée à tort, que j’ai été calomniée, qu’une femme me ressemblait si étrangement que vous l’avez prise pour moi… Ma sœur partira demain, elle quittera Paris voilée, cachée au fond d’une chaise de poste. Il ne faut pas qu’on la voie.

Et comme Roland et la juive demeuraient stupéfaits, la comtesse Artoff ajouta avec une gravité pleine de tristesse :

– L’heure de ma réhabilitation n’est point venue encore… PLUS TARD !…

XXXI

Le lendemain matin, le docteur Samuel Albot s’étant levé vers sept heures du matin, selon ses habitudes laborieuses, fit le tour de son grand jardin et, en rentrant, rompit la bande d’un journal judiciaire auquel il était abonné, et qui venait d’arriver.

Tout aussitôt son attention fut arrêtée par un assez long article, qui portait ce titre bizarre :

Un drame à Clignancourt

Cet article commençait ainsi :

« Depuis quelque temps, les crimes mystérieux, et qui déroutent les plus minutieuses investigations de la justice, semblent se multiplier.

« Il y a quelques semaines, nous racontions l’assassinat d’un courrier, assassinat commis en pleine forêt de Sénart, entre Melun et Paris, et enveloppé de circonstances étranges que l’autorité judiciaire n’a pu parvenir encore à expliquer. Aujourd’hui, c’est un événement plus extraordinaire encore, et sur lequel plane le plus profond mystère, que nous avons à enregistrer.

« Il y a à Clignancourt, derrière les buttes Montmartre, une agglomération de huttes, de cabanes, de constructions grossières élevées avec de vieux matériaux, qu’on nomme la cité des chiffonniers, et qui n’est peuplée, du reste, que par des gens exerçant cette modeste et parfois douteuse industrie.

« Une fontaine jaillit au milieu de la cité. Le tuyau de conduite de cette fontaine passe dans la voûte d’une cave à laquelle il communiquait d’ordinaire une très grande humidité.

« Hier matin, les habitants de la cité furent très surpris de voir d’abord que la fontaine ne coulait plus, ensuite qu’un large filet d’eau passait sous la porte d’un logement abandonné deux jours plus tôt par une chiffonnière qui était allée demeurer dans un autre quartier. Évidemment, le tuyau de conduite de la fontaine avait crevé et inondé la cave qui se trouvait au-dessous.

« On enfonça la porte du logement, et les premiers qui entrèrent reculèrent épouvantés.

« La trappe qui servait d’entrée à la cave était soulevée et livrait passage à l’eau qui débordait et coulait, mélangée d’une teinte rougeâtre qu’il était facile de reconnaître pour du sang.

« À l’orifice de la trappe on voyait un tonneau vide que l’eau avait soulevé et qui, maintenu à la surface, avait fini par arriver jusqu’au point central de la voûte, car la cave était ronde. Ce point central par où l’eau s’échappait, c’était la trappe elle-même.

« Il en était arrivé du tonneau ce qui advient d’un bouchon immergé dans une bouteille placée sous un robinet. À mesure que la cave s’emplissait, le tonneau était monté.

« Ceci n’avait donc rien de bien extraordinaire et ne fut point la cause de l’épouvante qui s’empara des personnes qui pénétrèrent dans le taudis.

« Accroupi au bord de la trappe, les pieds dans l’eau, la tête appuyée dans ses deux mains, ils virent un homme ensanglanté roulant des yeux hagards autour de lui. Ses vêtements étaient imbibés d’eau, un filet de sang lui coulait lentement du haut de l’épaule gauche, et c’était la vue de ce sang qui avait arraché un cri de frayeur aux premiers qui l’aperçurent. Les cheveux de cet homme, complètement noirs sur le sommet de la tête, étaient blancs comme neige sur les tempes.

« On est allé à lui, on l’a forcé à se lever, et on a voulu lui adresser quelques questions. Mais il a répondu par un éclat de rire et un refrain portugais.

« En même temps qu’on s’empressait autour de lui et qu’on arrêtait, au moyen d’un bandage, le sang qui coulait de sa blessure, un chiffonnier s’est avisé de retirer le tonneau qui masquait l’orifice de la cave. Mais tout aussitôt il a jeté un cri et reculé vivement.

« Un cadavre venait de monter à la surface de l’eau. Ce cadavre était celui d’une femme. Cette femme, on l’a reconnue sur-le-champ, c’était l’ancienne locataire du taudis, connue, à Clignancourt, sous la dénomination familière de maman Fipart.

« À la place de ce cadavre qu’on a retiré comme on venait de retirer le tonneau, on en a vu paraître alors un second. C’était le corps d’un homme de cinquante ans environ, assez gros, au teint coloré et qu’on a pareillement reconnu pour être l’individu qui était venu deux jours auparavant chercher la femme Fipart en la faisant passer pour sa mère.

« Sur-le-champ, et tandis qu’on prenait les mesures nécessaires pour arrêter les progrès de l’inondation, l’autorité a été avertie.

« Un commissaire de police est arrivé sur les lieux accompagné d’un médecin.

« Le médecin a constaté que l’homme dont le regard annonçait la folie, et dont les cheveux étaient blancs sur les tempes, devait avoir les mêmes cheveux entièrement noirs quelques heures auparavant ; qu’il avait dû soutenir une lutte terrible contre la mort ; que par l’état de ses vêtements il était facile de voir qu’il avait dû être précipité dans la cave après avoir reçu un coup de poignard, sans gravité du reste, et que c’était en se cramponnant au tonneau pour se maintenir à la surface et ne se point noyer qu’il avait dû, la cave débordant enfin, en sortir et soulever, par un effort suprême, la trappe qui, sans doute, était baissée.

« L’homme de l’art a ensuite reconnu que la femme, qui n’avait aucune blessure, avait péri par strangulation et n’avait dû être jetée que morte dans la cave.

« Enfin le second cadavre avait sous le sein gauche une large blessure qui a dû occasionner instantanément la mort, et qui paraît avoir été faite avec la lame d’un couteau, tandis que celle que l’homme encore vivant porte à l’épaule est triangulaire.

« Évidemment, un quatrième personnage a figuré dans ce drame, dont on ne s’explique ni les péripéties terribles ni le dénouement.

« Comment ces deux personnes, qu’on avait vues quitter la cité des chiffonniers pour n’y plus rentrer, sont-elles revenues pour y trouver la mort ? C’est ce qu’on ne sait pas jusqu’à présent.

« Quel est cet homme qui a survécu ?… Mystère !

« Seulement on s’est souvenu que, dans le courant de la journée précédente, l’infortunée maman Fipart était venue à Clignancourt, en compagnie d’un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, portant de petites moustaches blondes et se donnant comme son neveu. Ce dernier serait-il l’auteur de ce double assassinat ?

« Enfin, on a reconnu que le tuyau de conduite avait été crevé au moyen d’une tarière.

« La cave ayant été vidée à l’aide d’une pompe, on en a retiré un couteau catalan qui a été reconnu pour être l’arme qui avait donné la mort au gros homme.

« Mais quant à ce poignard triangulaire dont l’épaule du fou porte l’empreinte, on n’a pu le retrouver.

« Ce dernier a été pansé par le docteur, puis conduit provisoirement à l’hospice Lariboisière, où il sera de nouveau examiné par les hommes de l’art. On espère calmer son accès d’aliénation mentale et avoir par lui la clef de ce ténébreux et sanglant mystère.

« Quant aux deux cadavres, ils ont été envoyés à la morgue.

« On vient de constater l’identité du fou, grâce à un hasard étrange. Au moment où il est entré dans la salle de l’hospice où on lui préparait un lit, un malade s’est écrié :

« – Tiens ! c’est Zampa !

« – Qu’est-ce que Zampa ? lui a-t-on demandé aussitôt, tandis que le fou parlait et chantait en langue portugaise.

« – C’est le valet de chambre de M. le duc.

« – Quel duc ?

« – Le duc de Château-Mailly.

« Le malade est un palefrenier qui est sorti la semaine dernière de chez cet infortuné duc de Château-Mailly, dont nous avons annoncé la fin tragique, et il a positivement reconnu le fou pour être le valet de chambre du défunt.

« La justice poursuit ses investigations. »

La lecture de cet article devait impressionner le docteur Samuel Albot, et cela à deux points de vue. D’abord, il y était question d’un homme arrivant à la folie par la terreur, et le docteur était friand, qu’on nous passe le mot, de certains cas exceptionnels d’aliénation mentale tels que celui-là. Ensuite, le nom de M. de Château-Mailly, mêlé tout à coup à ce récit, devait achever d’éveiller sa curiosité. Comment, en effet, le valet de chambre du duc avait-il pu se trouver à Clignancourt, mêlé à un mystérieux assassinat, et cela au moment même, sans doute, où s’accomplissaient les funérailles de son maître ?

Le docteur consulta sa montre :

– Il est neuf heures, se dit-il, la comtesse Artoff m’attend à midi ; j’ai donc trois heures devant moi et j’ai le temps d’aller étudier ce nouveau cas de folie.

Le mulâtre appela son valet de chambre et demanda sa voiture. Un quart d’heure après, il prenait la route de la morgue. Il voulait y voir les cadavres de maman Fipart et de

Venture.

Le docteur s'adressa au gardien de la morgue, déclina sa qualité de médecin, et fut admis en dedans du vitrage, de façon qu'il lui fût possible de bien examiner les deux cadavres.

Celui de maman Fipart, qui attira le premier son attention, portait au cou l'empreinte des doigts de Rocambole. Le docteur examina cette empreinte, et ne put s'empêcher de tressaillir.

– Cette femme, pensa-t-il, a été évidemment étranglée par un homme qui a vécu à New York ou à Philadelphie ; elle est étranglée à l'américaine… Un assassin vulgaire, acheva le docteur, n'aurait point appuyé savamment son pouce gauche sous la pomme d'Adam.

Puis il passa à Venture.

Le coup de couteau avait été donné d'une main ferme, de haut en bas, et il avait profondément pénétré dans la région du cœur.

– L'identité de celui-là vient d'être constatée, dit le gardien, qui accompagnait Samuel Albot.

– Ah ! et quand cela ?

– Ce matin même.

– Quel est cet homme ?

– Il a été reconnu par un détenu de Mazas, qui a fait trois ans de Poissy avec lui. C'est un ancien forçat dit Venture, dit Jonathas, dit Joseph Brisedoux. Il a été, il y a cinq ans, en qualité de valet de chambre, au service d'une dame qui était la maîtresse d'un grand seigneur, un vieux qui est mort… Ma foi ! le détenu qu'on a amené ici de Mazas, ce matin, a dit son nom et celui de la dame. J'oublie le nom, mais je sais qu'il avait son hôtel place Beauvau et que la dame demeurait rue de la Pépinière.

– Place Beauvau ? fit le docteur surpris.

– Oui, monsieur.

– Ne serait-ce pas le duc de Château-Mailly ?

– Oui, c'est bien ce nom-là, répondit le gardien.

– Voici, pensa Samuel Albot, un singulier rapprochement. Cet homme était le valet de chambre de la maîtresse du vieux duc, lequel a laissé sa fortune à son neveu, en dépit des espérances de la première, et l'autre, celui qui est fou et dont les cheveux ont blanchi, a été le valet de chambre du jeune duc, lequel vient de mourir pareillement.

Le docteur mulâtre quitta la morgue tout pensif et se fit conduire à l'hospice Lariboisière.

Le fou avait été transféré dans une petite salle où il était seul et sous la surveillance de deux infirmiers. Ce ne fut qu'après s'être nommé au directeur de l'hospice et avoir témoigné son désir d'étudier la folie du malade que Samuel Albot put arriver jusqu'à lui.

Le Portugais riait et chantait sans relâche, mais il ne parlait pas, ou, s'il prononçait quelques mots, c'était toujours en langue portugaise.

Le docteur l'enveloppa de son regard clair et sûr, et, soudain, il laissa échapper un cri de surprise. Il venait de reconnaître Zampa.

Or, Zampa, on s'en souvient, était ce même domestique en livrée qui s'était fait renverser un jour, dans le faubourg Saint-Honoré, par un timon de voiture, et cela à la porte du docteur, tandis que ce dernier causait avec le marquis de Chamery.

Le vol de la poudre de *dutroa* ne pouvait plus laisser subsister un doute dans l'esprit du docteur. Évidemment, si le marquis de Chamery était l'auteur du vol, Zampa avait été son complice.

Le docteur examina fort attentivement le fou et finit par dire à l'interne qui l'avait accompagné :

– La folie de cet homme n'a rien de grave, elle n'est que momentanée, et je me chargerais bien de le guérir, moi.

Puis il quitta l'hospice comme il avait quitté la morgue une heure plus tôt et se fit conduire rue de la Pépinière.

Midi sonnait comme la voiture du docteur entrait dans la cour de l'hôtel Artoff. Baccarat avait eu soin d'éloigner le médecin du comte, qui se trouvait absent de l'hôtel lorsque le mulâtre y arriva ; Baccarat accourut à la rencontre du docteur, lui prit la main et le conduisit dans le jardin.

– Venez, dit-elle, mon mari est là.

Le comte, assis sur un banc de verdure, fumait en traçant sur le sable, du bout de sa canne, un B majuscule qu'il effaçait et recommençait sans relâche.

Les fous feraient éternellement la même chose s'ils n'étaient détournés de temps à autre de l'occupation qu'ils ont choisie.

Le docteur mulâtre jeta sur lui un seul coup d'œil et demeura convaincu que la folie du comte n'avait d'autre cause qu'un empoisonnement par la poudre javanaise.

Baccarat le regardait et semblait se suspendre par avance aux lèvres du savant.

– Madame la comtesse, dit enfin Samuel Albot, je guérirai votre époux. Mais auparavant, laissez-moi vous faire une question.

– Parlez, monsieur.

– Le comte et vous, étiez-vous très liés avec le duc de Château-Mailly ?

– Oui, monsieur.

Samuel Albot tira un journal de sa poche et le tendit à Baccarat. C'était la feuille judiciaire qu'il avait lue le matin.

Baccarat lut à son tour, et manifesta une vive surprise à ce nom de maman Fipart, qui lui rappelait de si terribles souvenirs ; mais sa surprise fit place à de la stupeur lorsqu'elle

arriva à ce post-scriptum annonçant que l’homme blessé avait été reconnu pour le valet de chambre de l’infortuné duc de Château-Mailly.

Et lorsque enfin le docteur lui eut dit :

– L’homme assassiné se nomme Venture, et le fou est ce même laquais qui feignit un évanouissement à ma porte le jour où on m’a volé la poudre rouge…

Alors la comtesse eut un frisson, et un nom glissa sur ses lèvres : « Sir Williams ! »

XXXII

Le comte Artoff continuait à tracer son B majuscule sur le sable et ne paraissait point s'être aperçu de la présence du mulâtre.

Ce dernier s'était éloigné de quelques pas, sur un signe de la comtesse qui l'avait suivi.

L'émotion éprouvée par Baccarat fut, du reste, de courte durée.

La femme forte retrouva bientôt tout son sang-froid, toute sa présence d'esprit, et se mit aussitôt à la hauteur de la situation tendue et bizarre à la fois que les événements lui faisaient.

– Docteur, dit-elle au mulâtre, tout ce que vous me dites, tout ce que j'apprends, tout ce que nous découvrons ensemble est de la dernière étrangeté.

– Je suis de votre avis, madame.

– Nous ressemblons à des voyageurs perdus en un désert, au milieu de profondes ténèbres ; et cependant, il faut à tout prix que la lumière jaillisse.

– Il le faut, répéta Samuel Albot.

– Hier, poursuivit la comtesse, qui entraîna le mulâtre sur un banc de verdure et l'invita à s'asseoir auprès d'elle, hier, nous avons constaté, vous et moi, que vous aviez été volé.

– En effet, et le vol est manifeste.

– Ensuite, consultant vos souvenirs, interrogeant votre domestique, vous m'avez affirmé que, s'il y avait un coupable, c'était à coup sûr le marquis de Chamery ?

– Ce ne peut être que lui, car je me souviens à présent de la ténacité avec laquelle il m'interrogeait sur les effets de ma poudre javanaise.

– Enfin, ajouta Baccarat, vous venez aujourd'hui et vous constatez à première vue que la folie de mon mari n'a pas d'autre cause que l'effet de cette poudre.

– Le contraire m'étonnerait, madame.

– Alors, et avant d'en arriver à des rapprochements, laissez-moi vous dire ce qui m'est arrivé hier.

– En me quittant ?

– Oui, monsieur.

Le docteur regarda la comtesse avec un certain étonnement. Baccarat était fort calme et sa voix ne trahissait pas la moindre émotion.

– Docteur, reprit-elle, j'ai eu, hélas ! une trop grande célébrité, et Paris tout entier me connaît !…

– Madame, interrompit le docteur, Paris ne se souvient que de vos vertus.

– À l'heure qu'il est, monsieur, dit la comtesse, Paris me calomnie et me croit coupable.

– Paris se trompe.

Baccarat, d'un geste, imposa silence au docteur.

– Écoutez, dit-elle, un homme plus léger que coupable s'est vanté d'avoir été aimé de moi…

– Un lâche !

– Non, une dupe.

– Que dites-vous ? fit le docteur surpris.

– Hier, en vous quittant, poursuivit la comtesse, j'ai trouvé chez moi deux personnes, un homme et une femme. L'homme était celui que vous traitiez de lâche, la femme me ressemblait comme la goutte d'eau ressemble à la goutte d'eau.

– Est-ce possible ?

– Cette femme, qui a mon visage, ma taille, mon son de voix, avait consenti à jouer mon rôle.

Et Baccarat raconta au docteur son entrevue avec M. Roland de Clayet et Rebecca, et lui répéta textuellement leur récit à tous deux.

– Vous voyez bien, docteur, fit-elle en terminant, que M. de Clayet est une dupe et non un lâche, et que s'il y a un misérable dans toute cette affaire, c'est cet inconnu qui est allé chercher Rebecca, et en a fait l'instrument de ses abominables projets.

– Madame, dit le docteur, qui avait écouté fort attentivement le récit de Baccarat, cette femme a été conduite d'abord par l'inconnu dans un petit appartement qui paraissait être le sien ?

– Oui, monsieur.

– Et elle ne sait point dans quelle rue ?

– Non, mais elle prétend que ce devait être dans le quartier de la Madeleine.

– Rue de Surène, peut-être… Le marquis de Chamery y avait un pied-à-terre.

– Que dites-vous, monsieur ?

– Une sorte de petite maison où il recevait. Vous devinez qui ?

– Et où il était connu sous son nom ?

– Je ne crois pas. Il se nommait là M. Frédéric.

– Et vous y êtes allé ?

– Plusieurs fois.

– Mais c'est donc votre ami ?

– Non, pas précisément, mais je suis son médecin et j'ai soigné un homme qu'il affectionne beaucoup, un matelot anglais qui a été tatoué par les sauvages.

À ces derniers mots, Baccarat tressaillit de nouveau.

– Un matelot ! dit-elle, un homme tatoué…

– Oui, madame.

Et le docteur, avec cette vivacité d'imagination et de souvenir qui caractérise l'homme issu de la race blanche mélangée à la race noire, dépeignit alors si exactement le sauvage australien O'Penny, le prétendu matelot au visage hideusement brûlé et tatoué, à qui on avait coupé la langue et crevé les yeux, que Baccarat jeta un cri :

– C'est sir Williams ! dit-elle.

– Sir Williams ?… fit le docteur étonné, qu'est-ce que sir Williams ?

– Ah ! docteur, répondit Baccarat, vous dire ce que c'est que sir Williams, ce serait vous raconter une longue histoire, l'histoire de mes malheurs, l'histoire de mon repentir et de ma conversion, celle de ma vie tout entière, pour ainsi dire.

Et comme la surprise du docteur allait croissant, la comtesse ajouta :

– Qu'il vous suffise de savoir, docteur, que sir Williams est un de ces monstres dont le génie semble être la plus parfaite incarnation du mal, un de ces monstres qui ont commencé la vie par le parricide et la terminent sur l'échafaud. Ce ne sont point les sauvages qui ont mutilé et rendu muet sir Williams, acheva la comtesse d'une voix railleuse.

– Et qui donc, alors, madame ?

– C'est moi !

Baccarat prononça ces mots avec un calme qui donna le frisson au mulâtre.

– Vous, vous ? s'écria-t-il.

– Docteur, reprit-elle, plus tard vous saurez tout. Mais, aujourd'hui, cherchons la lumière, car nous sommes enveloppés de ténèbres.

– Je crois rêver, murmura le docteur.

Baccarat poursuivit :

– Sir Williams est né vicomte, il a été assassin, voleur, chef de bandits. L'un de ceux qui lui obéissaient jadis se nommait Venture. Un autre démon femelle avait nom : la veuve Fipart.

Le docteur ne put retenir une exclamation.

– Tenez, docteur, continua Baccarat, j'ai lutté pendant quatre années jour et nuit, corps à corps, astuce contre astuce, avec ce génie infernal, et j'ai fini par le vaincre. Cette lutte, ce combat terrible m'ont donné une clairvoyance extraordinaire, et l'habitude de reconstituer pièce à pièce la vérité mise en lambeaux, plongée dans l'obscurité la plus profonde. Avec sir Williams, il fallait profiter d'un indice insignifiant, surprendre un regard, analyser un sourire.

– Mais cet homme était donc un démon ?

– Oui, docteur. Il n'avait d'humain que l'apparence. Eh bien ! si le portrait que vous venez de me faire de ce matelot ne m'abuse point, si l'homme aveugle et mutilé que le marquis de Chamery confia à vos lumières est bien réellement sir Williams, je vais tout comprendre à l'instant. Le marquis de Chamery a été l'instrument de la vengeance de sir Williams. Il a perdu mon honneur, il a tué moralement mon époux. Seulement, ajouta Baccarat, comment admettre que le marquis de Chamery, un gentilhomme, un officier, un homme dont les états de service sont une longue nomenclature de hauts faits et de grandes actions, ait pu devenir l'instrument d'un misérable comme sir Williams ?

– Qui sait s'il n'a point été sa dupe ? fit le mulâtre.

– Ah ! docteur, dit vivement la comtesse, un honnête homme a beau être dupé, il ne se fait pas empoisonneur.

– Vous avez raison, madame.

– Donc, continua Baccarat, en partant toujours de cette double hypothèse que le matelot anglais n'est autre que sir Williams, que le voleur de la poudre javanaise est bien le marquis de Chamery, il nous faut rechercher quel intérêt particulier pouvait avoir ce dernier à se faire mon ennemi mortel… Là commencent les ténèbres, docteur…

– Mystère ! murmura le mulâtre.

Mais soudain un éclair traversa le cerveau de Baccarat et elle se frappa le front.

– Docteur, dit-elle, vous avez vu l'homme qui a survécu à ce drame inexplicable, que relate votre journal, ce drame qui a coûté la vie à cet homme qu'on nommait Venture et à cette vieille femme appelée maman Fipart ?

– Je l'ai vu, madame.

– Et, vous en êtes bien sûr, c'est bien le même valet qui se fit renverser par une voiture le jour où le poison vous fut volé ?

– C'est bien lui, madame.

– Eh bien ! dit Baccarat, c'est ici, je crois, que sommeille l'étincelle d'où jaillira la lumière.

– Vous croyez ?

– Cet homme qui, à n'en plus douter, était le complice de votre voleur, a été reconnu pour le valet de chambre de l'infortuné duc de Château-Mailly ?

– Du moins, le palefrenier malade l'a constaté.

– Très bien ! Le duc est mort il y a deux jours, n'est-ce pas ?

– Du charbon, qu'il s'est inoculé en caressant son cheval favori.

– Docteur, dit Baccarat, le duc est mort assassiné, empoisonné plutôt par la même main qui a frappé le comte Artoff et m'a frappée moi-même.

Le docteur fit un soubresaut.

– Écoutez, poursuivit Baccarat, je ne sais pas encore quel lien mystérieux il peut exister entre sir Williams, le marquis de Chamery et le valet de chambre de M. de Château-Mailly ; mais voici ce que je sais. Écoutez bien.

– J'écoute, madame.

– Si cet homme dont vous parlez, et qui a survécu au massacre accompli à Clignancourt, est portugais, s'il se nomme Zampa, il a déjà été le valet de chambre de don José d'Alvar.

– Cet Espagnol qui a été assassiné par sa maîtresse, il y a deux mois, au bal du général C… ?

– Précisément. Or, don José était le fiancé de sa cousine, doña Conception, la fille du duc de Sallandrera.

– Je l'ai ouï dire, madame.

– Pourquoi ce Zampa, poursuivit Baccarat, est-il entré, son maître mort, au service de M. de Château-Mailly, je ne sais encore ; mais voici une coïncidence bizarre. Don José était fiancé à mademoiselle de Sallandrera ; le duc de Château-Mailly aimait cette même Conception, il l'avait demandée en mariage, et au moment où j'ai quitté Paris, il attendait de Russie des papiers importants qui devaient lui assurer le consentement du duc de Sallandrera.

– Ah ! madame, s'écria le docteur effrayé, savez-vous que nous allons remonter bien haut pour trouver des coupables ?

– Écoutez, docteur, reprit Baccarat, nous sommes toujours dans les ténèbres, et savez-vous où est la lumière ?

– J'écoute, madame.

– Elle est dans la raison perdue de cet homme qui se nomme Zampa. Pensez-vous qu'on puisse le guérir ?

– Je le crois.

– Promptement ?

– Peut-être.

– Car, songez-y, docteur, si le matelot mutilé et sir Williams ne font qu'un, si le marquis de Chamery est son instrument, si la mort du duc de Château-Mailly est non point le résultat d'une fatalité terrible, mais d'un crime, les minutes valent des heures.

– Pourquoi, madame ?

– Parce que le génie de sir Williams ne s'arrête ni au déshonneur d'une femme, ni à un assassinat.

– Madame, dit gravement le docteur, vous avez une haute position dans le monde, beaucoup d'amis influents. Vous devez pouvoir beaucoup.

– Peut-être… dit Baccarat.

– Eh bien ! obtenez de l'autorité judiciaire, dans les mains de qui se trouve Zampa, qu'il me soit confié.

– Et vous le guérirez ?

– Je tâcherai, du moins. Je ferai l'essai sur lui d'un remède violent et terrible dont j'ai déjà fait usage sous les tropiques, un remède qui tue ou qui guérit. Si le fou résiste au traitement que je lui ferai subir, il sera guéri dans trois jours, il aura recouvré toute sa raison.

– Venez avec moi, dit la comtesse, qui fit quitter le jardin au docteur et le conduisit dans son boudoir.

Là, elle se plaça devant une table, et écrivit la lettre suivante :

« Monsieur le comte,

« Vous ne croyez pas à mon infamie, vous, ma bonne Cerise me l'a dit, car vous êtes un grand et noble cœur ; et je n'hésite point à m'adresser à vous.

« J'ai été la victime d'une abominable intrigue qui se rattache à d'autres crimes encore inconnus et que j'espère dévoiler bientôt.

« Mais pour me réhabiliter dans l'opinion, pour arriver à faire jaillir la lumière, il faut que vous m'aidiez, il faut que vous mettiez votre crédit à ma disposition.

« Je vous adresse le docteur Samuel Albot. Ne le questionnez pas, il ne pourrait vous répondre ; mais obtenez ce qu'il vous demandera.

« Votre servante,

« Comtesse ARTOFF. »

La lettre que Baccarat mit sous enveloppe et cacheta portait cette suscription :

À monsieur le comte Armand de Kergaz.

– Docteur, dit alors Baccarat, permettez-moi d'exiger de vous votre parole d'honneur que rien de ce que nous savons, ou plutôt de ce que nous supposons, ne sortira de votre bouche.

– Je vous la donne, madame, répondit Samuel Albot.

– Maintenant, prenez cette lettre, montez en voiture et rendez-vous rue Culture-Sainte-Catherine. J'enverrai chez vous, ce soir, pour connaître le résultat de votre démarche.

– Je vole, madame, dit le docteur, qui prit la lettre, baisa la main de la comtesse, monta en voiture et se fit conduire chez le comte de Kergaz.

Trois heures après, la comtesse Artoff reçut du docteur mulâtre le billet suivant :

« Madame la comtesse,

« M. de Kergaz m'a accompagné lui-même chez le juge d'instruction à qui l'affaire ténébreuse de Clignancourt est confiée.

« Ce magistrat, sur l’assurance que je lui ai donnée de tenir Zampa à la disposition de la justice, n’a point hésité à signer un ordre de mise en liberté provisoire. Le fou m’a été confié.

« Je suis allé le prendre moi-même à l’hospice Lariboisière ; il est chez moi maintenant, et, dès ce soir, je vais le soumettre à mon traitement.

« Sa constitution robuste me donne l’espoir qu’il résistera à cette terrible épreuve.

« Votre humble serviteur,

« DR SAMUEL ALBOT. »

– Ah ! murmura la comtesse après avoir lu cette lettre, si mes soupçons sont fondés, sir Williams, si réellement tu es revenu des terres australes guidé par le démon de la vengeance, tu me retrouveras préparée à une nouvelle lutte, et cette fois je ne te ferai pas grâce de la vie.

Baccarat se trompait, ce n’était pas de sa main que devait mourir sir Williams.

XXXIII

Trois jours après l’installation de Zampa le fou chez le docteur Samuel Albot, la comtesse Artoff descendit de sa voiture, à huit heures du soir, dans la cour de l’hôtel habité par le médecin mulâtre.

Jung, le fidèle valet du docteur, vint lui-même ouvrir la portière du coupé et aider la jeune femme à descendre.

– M. Samuel attend madame la comtesse, lui dit-il.

Et il précéda Baccarat et l’introduisit dans la chambre des poisons, cette vaste pièce où la comtesse avait déjà pénétré une première fois. La salle était à demi plongée dans l’obscurité, car une seule bougie placée sur une table, à peu près au milieu, ne parvenait point à l’éclairer, tant elle était vaste.

La comtesse, en entrant, aperçut d’abord le docteur qui causait avec Roland de Clayet.

Roland s’était rendu chez lui sur l’invitation de la comtesse.

Puis elle vit un homme couché et immobile sur un divan. C’était Zampa.

Comme le docteur et Roland causaient à voix basse, Baccarat en conclut que Zampa dormait.

Le docteur vint à sa rencontre, la salua, lui avança un siège et posa un doigt sur ses lèvres.

– Parlons bas, dit-il.

– Est-ce qu’il dort ?

– Oui, et à son réveil il aura recouvré la raison.

– En êtes-vous sûr ?

– Je le crois.

La comtesse s’approcha de Zampa sur la pointe du pied et s’aperçut alors qu’il avait un bandeau sur les yeux.

– Le traitement auquel je l’ai soumis, dit le docteur, exige que le malade à qui il est appliqué soit plongé dans une obscurité complète pendant quelque temps. Le bandeau qui lui couvre les yeux et le front renferme une compresse imbibée des sucs d’une plante que j’ai rapportée de l’Inde. C’est là mon remède.

– Est-ce qu’il dort depuis trois jours ? demanda la comtesse.

– À peu près. C’est-à-dire qu’il est sous le joug d’une sorte de torpeur morale et physique, torpeur qui disparaîtra aussitôt que je lui aurai enlevé ce bandeau.

– Mais il a parlé, je suppose ?

– Pas depuis qu’il a le bandeau.

– Et vous êtes sûr qu’en le lui ôtant…

– Il aura recouvré la raison ? oui, madame.

– Docteur, dit Roland de Clayet, permettez-moi de vous dire que ceci tient du prodige.

– Monsieur, répondit le docteur, je ne suis pas né médecin, et la science est souvent le résultat de l’expérience, bien mieux que celui de l’étude.

« Il y a dix ans, aux Indes, en parcourant une de ces vastes forêts qui renferment à la fois des arbres dont l’ombre est mortelle, des plantes qui tuent ou qui guérissent, que peuplent les bêtes fauves et les taugs(13) étrangleurs, je tombai au milieu d’une tribu de ces Indiens fanatiques, et un moment je me crus perdu, car ils ne parlaient de rien moins que de m’immoler sur la tombe du dieu Sivah. Mais l’un d’eux me sauva la vie. Ce taug avait habité Calcutta l’année précédente et avait été frappé d’un coup de sang en plein midi dans une rue où je passais en ce moment-là. J’étais descendu de mon palanquin, j’avais saigné le taug et l’avais ainsi arraché à la mort.

« – C’est un savant ! s’écria-t-il en me reconnaissant et me voyant au pouvoir de ses coreligionnaires.

« Comme il était un haut dignitaire dans le culte mystérieux des étrangleurs, ma vie lui fut accordée ; mais son pouvoir n’alla point cependant jusqu’à obtenir la grâce d’un malheureux cipaye qui m’accompagnait. Bien que de race indigène, le cipaye fut condamné à mourir par ce fait seul qu’il était soldat au service des Anglais.

« Je fus invité, moi, à assister à son exécution. Refuser était impossible, et force me fut de suivre ces fanatiques.

« Le lieu de l’exécution se trouvait à six lieues de là, dans les montagnes. On me fit monter à cheval, et le malheureux cipaye, les mains liées derrière le dos, la corde au cou, les pieds nus, dut ouvrir la marche.

« Dès le départ, le condamné se prit à chanceler, et on fut obligé de le soutenir. Pendant le trajet, il fallut plusieurs fois le frapper pour le faire marcher. Enfin, en approchant du lieu de son supplice, sa terreur de la mort devint telle qu’elle détermina chez lui un accès subit de folie qui se traduisit instantanément par un éclat de rire et des chants, absolument comme chez Zampa.

« Parmi leurs nombreuses superstitions, les taugs étrangleurs en ont une assez bizarre. Ils ne tueront jamais un homme en état de folie. Quand ceux avec qui je me trouvais s’aperçurent que le cipaye avait perdu la raison, ils suspendirent les apprêts de son supplice.

« Alors l’un d’eux, un vieillard, s’approcha de moi et me dit :

« – Tu es un savant, toi, et Sivah a versé dans ton âme une étincelle de sa propre lumière, mais je gage qu’il ne t’a point enseigné les moyens de rendre l’esprit à ceux qui l’ont perdu ?

« – Et ce moyen dont tu parles, répondis-je, le connais-tu ?

« – Je le connais.

« Alors le vieux taug fit quelques pas dans la forêt et y cueillit une petite plante d’un vert pâle dont la tige était hérissée d’épines.

« Je le regardais faire avec une certaine curiosité.

« Il plaça les feuilles de la plante sur une pierre, puis avec le manche de son poignard, qui avait à peu près la forme d’un pilon de pharmacien, il se mit à l’écraser. Lorsque les feuilles eurent été suffisamment broyées, et ne présentèrent plus aux regards qu’une sorte de pâte juteuse, le vieux taug dénoua le foulard blanc qu’il avait autour de la tête, le plia en deux et y plaça la feuille broyée entre deux doubles. Après quoi, il fit un signe qui fut compris par les taugs.

« Trois d’entre eux s’emparèrent du cipaye, le terrassèrent, lui lièrent les pieds et les mains, et alors le vieux taug s’approcha et lui appliqua sur le front le foulard, qu’il noua solidement derrière la tête.

« Le cipaye jeta un cri de douleur, se débattit un moment comme s’il eût été en proie à des convulsions ; puis, peu à peu, ses mouvements devinrent moins brusques, il se renversa sur le dos et garda bientôt une complète immobilité.

« Je crus qu’il était mort ; mais je ne tardai point à reconnaître qu’il avait été pris d’une léthargie subite.

« – Eh bien ! me dit le taug, tu vas voir ; dans trois jours il aura toute sa raison.

« À partir de ce moment, les taugs plantèrent leur tente, c’est-à-dire qu’ils s’installèrent en cet endroit sous les grands arbres de la forêt, et ils se livrèrent à des chants, des prières et des danses dont il me fallut prendre ma part.

« Pendant trois jours, le cipaye donna à peine signe de vie. Le troisième jour arrivé, le vieux taug lui enleva son bandeau.

« Alors le cipaye ouvrit les yeux et promena autour de lui un regard fort calme, dans lequel je ne distinguai plus le moindre signe d’aliénation mentale.

« – Parle-lui, me dit le taug, il te répondra.

« J’adressai la parole au cipaye, je lui demandai ce qu’il avait éprouvé, et ses réponses furent nettes, calmes, sensées. Le malheureux n’était plus fou et, dès lors, il était bon à immoler.

« – Eh bien ! me dit le taug, sur ta parole d’homme, je t’adjure de dire la vérité : est-il fou ?

« – Non, répondis-je avec conviction, et sans me douter cependant que je prononçais son arrêt de mort.

« À peine avais-je parlé que le taug fit un signe, et, à ce signe, un jeune homme de dix-huit ans lança avec la dextérité d’un gaucho des pampas la corde à nœud coulant que chaque étrangleur porte à sa ceinture. La corde s’enroula autour du cou du pauvre cipaye, et le malheureux fut étranglé en dix secondes.

« Quant à moi, acheva le docteur Samuel, les taugs me rendirent la liberté, me donnèrent un cheval frais et me renvoyèrent avec une corde à ma ceinture. Cette corde

devait être une sauvegarde pour le cas où je rencontrerais d'autres étrangleurs.

« Mais, avant de partir, j'avais cueilli quelques plantes semblables à celle dont le taug avait broyé les feuilles et je les emportai, me promettant bien de renouveler leur expérience. Dans l'Inde, la folie est assez fréquente ; un coup de soleil suffit pour l'occasionner. De retour à Calcutta, je n'eus plus de trêve que je n'eusse trouvé un fou, et huit jours après mon retour j'expérimentai mon remède sur une femme du peuple. Mais la femme était de complexion délicate et elle mourut au bout de quelques heures.

« Quelque temps après, un taug fut fait prisonnier par les troupes anglaises et condamné à mourir.

« Si on eût étranglé le taug, il fût allé au supplice en souriant ; mais il devait être attaché à la bouche d'un canon, et les Indiens qui meurent de ce supplice terrible sont persuadés qu'ils n'entreront jamais dans le paradis, parce qu'il leur sera impossible de retrouver et de réunir leurs membres dispersés, le dieu Bramah n'admettant dans son paradis que des hommes complets.

« Le matin de l'exécution, j'allai trouver le commandant militaire et lui fis part de mon aventure chez les taugs, dont je connaissais la répugnance pour ce genre de mort.

« Le commandant me promit que le condamné demeurerait attaché environ une heure avant qu'on mît le feu à la pièce. Je comptais sur les angoisses terribles qu'éprouverait le malheureux pour déterminer la folie, et c'était avec quelque raison.

« L'heure de l'exécution arrivée, on attacha l'Indien à la bouche du canon, les mains liées, les pieds enchaînés. Je me tenais à quelques pas de distance. Bientôt je vis le condamné, qui avait été jusque-là d'une pâleur livide et poussait des cris affreux, devenir rouge et cesser de crier. Son œil morne et vitreux s'alluma, le rire vint à ses lèvres, et il se prit à chanter.

« Alors l'officier qui commandait l'exécution, et qui avait reçu des instructions secrètes, ordonna que le condamné fût détaché, et on me le remit aussitôt. Je le fis conduire chez moi et le soumis à mon traitement. Trois jours après, il était guéri, et j'obtenais sa grâce du gouverneur général des Indes.

– Et, demanda la comtesse Artoff quand le docteur eut terminé son récit, avez-vous recommencé plusieurs fois votre expérience ?

– Huit ou dix fois, madame.

– Avez-vous toujours réussi ?

– Quand le malade ne succombait point en quelques heures à la violence du topique et que la folie provenait d'une vive terreur, il recouvrait la raison.

– Ainsi, vous ne pourriez appliquer votre remède à mon mari ?

– Je ne l'oserais pas.

– Mais vous le guérirez, cependant ?

– Oh ! soyez tranquille, madame, je vous le promets.

Alors le docteur Samuel s'approcha du divan sur lequel Zampa était étendu et conservait une immobilité léthargique. Il le souleva, le secoua et dénoua le bandeau.

Zampa poussa un soupir, passa la main sur son front encore imbibé des sucs de la compresse, ouvrit les yeux et promena un regard étonné autour de lui.

Sur un signe du docteur, Baccarat et Roland s'étaient retirés à l'autre extrémité de la salle, de telle façon que, s'il les apercevait, Zampa ne pouvait du moins les reconnaître. Quelques minutes s'écoulèrent pendant lesquelles le Portugais chercha à rassembler ses souvenirs, essaya de reconnaître le lieu où il était, et garda un silence plein d'étonnement.

– Où diable suis-je donc ? murmura-t-il enfin dans sa langue maternelle.

Le docteur parlait le portugais.

– Zampa, répondit-il, vous êtes chez un médecin qui vous a guéri de la folie.

– J'ai donc été fou ?

– Pendant cinq jours.

– Tiens ! dit le valet, qui promena un nouveau regard autour de lui, je ne suis donc plus dans l'eau ?

Le docteur se tourna vers la comtesse et lui dit tout bas : – Vous voyez, il se rattache déjà à ses dernières impressions. (Et Samuel reprit tout haut, s'adressant à Zampa :) On vous a trouvé, il y a quatre jours, à Clignancourt, dans une maison dont la cave était pleine d'eau… On a retiré de cette cave deux cadavres…

– Ah !… s'écria Zampa en se frappant le front, je me souviens maintenant, c'est l'homme à la polonaise qui m'a assassiné et rejeté dans la cave au moment où j'en sortais avec ma lanterne et mon couteau que je tenais aux dents.

Le docteur eut une inspiration.

– C'était avec ce couteau, dit-il, que vous aviez assassiné Venture ?

Zampa pâlit et frissonna.

– Vous savez cela ? fit-il avec effroi.

– Je sais tout.

– Et moi aussi, dit une voix derrière le docteur.

Le docteur Samuel Albot s'effaça, et Baccarat entra dans le cercle de lumière projeté par la bougie placée sur la table voisine.

– La comtesse ! murmura Zampa, qui était allé deux fois à l'hôtel Artoff porter les lettres de M. de Château-Mailly.

Baccarat attacha sur lui un regard sévère.

– Zampa, dit-elle, vous avez assassiné Venture, vous avez empoisonné le duc de Château-Mailly.

– Vous savez cela ? vous savez cela ? répéta le Portugais, qui manifesta soudain une terreur très vive.

– Oui, dit Baccarat.

– Oh ! le duc, ce n’est pas moi, dit Zampa, c’est *lui*.

– Qui, lui ?

– C’est lui qui a placé l’épingle empoisonnée dans le fauteuil.

Baccarat tressaillit et jeta un regard à Samuel Albot.

Ce regard signifiait : « Eh bien ! que vous disais-je donc ? »

– Ah ! ce n’est pas vous, reprit-elle, c’est *lui* ?…

– Oui, madame.

– Mais, quel est-il, lui ?

– C’est l’homme à la polonaise.

– Qu’est-ce que l’homme à la polonaise ?

– Je ne sais pas.

– Zampa, dit sévèrement le docteur, vous venez d’avouer devant moi, devant madame et monsieur, et le docteur indiquait Roland du doigt, que vous aviez assassiné Venture. Cet aveu nous suffit pour vous envoyer à l’échafaud.

Ce mot acheva d’anéantir le Portugais. Il tomba à genoux, joignit les mains et balbutia le mot : « Grâce ! »

– Si vous voulez qu’on vous fasse grâce et qu’on ne vous livre point à la justice, dit alors Baccarat, il faut nous dire la vérité. Quel est cet homme qui a empoisonné le duc et qui vous a précipité dans la cave pleine d’eau ?

– C’est l’homme à la polonaise.

– Mais il a un autre nom ?

– Ah !… dit Zampa, je me souviens, la vieille femme qu’il a étranglée l’appelait son fils, son *petit Rocambole*.

Baccarat jeta un cri, et le nom de sir Williams revint de nouveau sur ses lèvres.

XXXIV

Le nom de Rocambole, que venait de prononcer Zampa, jetait sur-le-champ, pour la comtesse, une vive lumière sur les événements dont la cité des chiffonniers, à Clignancourt, venait d'être le théâtre. Rocambole, il était facile pour elle de le deviner, avait cru prudent de se débarrasser à la fois de maman Fipart, de Venture et de Zampa, tous trois ses complices.

Baccarat se tourna vers le docteur et Roland de Clayet et leur dit :

– Laissez-moi interroger cet homme, car le nom qu'il vient de prononcer me met sur la voie de scélérats que je croyais à jamais disparus.

Le docteur et Roland se regardaient étonnés, et semblaient se demander ce que pouvait être cet assassin mystérieux qu'on appelait Rocambole.

– Zampa, dit la comtesse au Portugais, vous êtes dans les mains de la justice. Elle vous a confié au docteur, mais elle n'a point renoncé à son recours contre vous.

Zampa frissonna.

– Le docteur doit vous remettre en ses mains, poursuivit la comtesse, aussitôt que vous serez guéri, et… vous l'êtes.

Zampa voulut parler, sans doute pour implorer sa grâce, mais Baccarat lui imposa silence d'un geste.

– Écoutez bien ce que je vais vous dire, poursuivit-elle. Vous venez d'avouer que vous aviez assassiné Venture. Le témoignage du docteur et celui de monsieur suffiront pour vous envoyer à l'échafaud.

– Grâce !… madame, balbutia le Portugais, dont les dents claquaient d'effroi.

– Votre grâce, continua la comtesse, nous pouvons l'obtenir, le docteur et moi… Cela dépend de vous.

– Que faut-il faire ? demanda Zampa, qui continuait à manifester une vive terreur.

– Il faut tout dire.

– Oh ! je dirai tout, madame… mais si l'échafaud ne me prend pas, ce seront eux qui me tueront.

– Qui, eux ?

– L'homme à la polonaise et son maître.

– Quel est ce maître ?

– Je ne sais pas.

– Zampa, dit sévèrement la comtesse, prenez garde, la moindre réticence peut vous perdre.

– Madame, murmura le Portugais, je vais vous dire tout ce que je sais, tout ce qu'on m'a fait faire en me menaçant de la garrotte que j'avais méritée en Espagne.

– Voyons ?… fit Baccarat, qui ne put se tromper à la sincérité d'accent du bandit.

Alors Zampa, un peu plus calme depuis qu'on lui avait promis sa grâce, désireux de se venger de Rocambole d'une part, et redoutant du reste autant la guillotine que la garrotte, Zampa n'hésita plus à raconter dans leurs moindres détails à la comtesse et à ses deux compagnons, stupéfaits, ses relations avec l'homme à la polonaise, parfois transformé en John le palefrenier, commençant par les événements qui avaient amené l'assassinat de don José et finissant par ceux qui avaient déterminé l'empoisonnement du jeune duc de Château-Mailly.

La comtesse ne l'interrompit point et l'écouta jusqu'au bout.

Seulement le mulâtre poussa un cri de surprise lorsque Zampa eut prononcé le nom de la rue de Surène.

– Chut ! fit Baccarat, qui posa un doigt sur ses lèvres.

Quand Zampa eut terminé son récit, la comtesse se tourna vers Roland.

– Monsieur de Clayet, lui dit-elle, je connais beaucoup M. d'Asmolles.

– C'est un esprit droit et un grand cœur, dit Roland.

– Que pense-t-il de son beau-frère ?

– Du marquis de Chamery ?

– Oui.

– Il l'aime et l'estime au plus haut degré.

– Ceci est bizarre ! murmura la comtesse.

Et elle dit à Zampa :

– Connaissez-vous le marquis de Chamery ?

– Oui, je l'ai vu chez M. le duc de Sallandrera une fois, et ensuite au convoi de don José.

– Vous ne l'aviez jamais vu ?

– Non, dit Zampa avec conviction.

Ces derniers mots éteignirent pour la comtesse l'étincelle de clarté que le récit du valet de chambre avait jetée au milieu des ténèbres de ce vaste drame.

– Docteur, dit-elle à Samuel Albot, appelez votre domestique et faites reconduire cet homme dans la chambre qu'il occupera chez vous.

Le docteur sonna, Jung parut.

– Emmène cet homme au premier étage, dit-il, dans la chambre qui lui est destinée.

– Allez, Zampa, dit la comtesse avec bonté ; il vous sera tenu compte de vos révélations.

Lorsque Zampa fut sorti, Baccarat demeura pensive un moment.

– Monsieur de Clayet, dit-elle enfin, vous êtes jeune, et vous vous êtes acquis, hélas ! une bien terrible réputation d'étourderie.

– Ah ! madame, murmura Roland, je paie mes fautes trop cher pour n'être point corrigé à tout jamais.

– Je le crois, j'en ai la conviction, monsieur, et c'est pour cela que je n'hésite pas à vous initier à tous les ténébreux mystères que je vais tâcher de débrouiller, et sur lesquels, je l'espère, vous garderez le plus profond secret.

– Je vous le jure, madame.

– Docteur, poursuivit la comtesse, tous les événements dont nous avons eu connaissance, à savoir le rôle joué par cette femme, que M. de Clayet a prise pour moi, l'empoisonnement de mon mari, l'assassinat de don José et celui de M. de Château-Mailly, tous ces événements, dis-je, tendaient à un but unique : débarrasser M^lle^ de Sallandrera de deux prétendants à sa main au profit d'un troisième.

– Ceci est incontestable, madame.

– Or, poursuivit la comtesse, quel est ce troisième prétendant ? Je cherche et n'ose trouver. Je vois d'une part un misérable du nom de Rocambole se servant de Zampa, un autre bandit, assassinant, empoisonnant, ne reculant devant aucune extrémité. Comment supposer que cet homme agit pour son propre compte ? Comment admettre qu'il a pu rêver un jour de devenir l'époux de la fille d'un Grand d'Espagne ?

– C'est assez difficile, en effet.

– Je sais bien que c'est un bandit plein d'audace, mais il est bien plus probable qu'il agit pour le compte d'un autre.

– Qui sait ? fit le docteur.

– D'un autre côté, poursuivit Baccarat, trois faits rattachent forcément, fatalement à cette mystérieuse affaire un des noms les plus honorables de la noblesse française. D'abord, le marquis de Chamery a donné un valet de chambre à M. de Clayet ; ce valet a joué un rôle important dans la trahison dont j'ai été victime. Ensuite, le marquis de Chamery est le seul, dites-vous, qui ait pu voler le poison qu'on vous a soustrait, et Zampa affirme que, en effet, il a reçu de l'homme à la polonaise l'ordre de se faire renverser à votre porte par un timon de voiture. Enfin, l'endroit où Zampa allait recevoir les instructions est ce même appartement de la rue de Surène, 26, à l'entresol, où M. de Chamery se faisait appeler M. Frédéric.

– Je n'ai pu me tromper, à la description faite par Zampa, dit le docteur.

– C'est donc au profit du marquis inspiré par sir Williams que tous ces crimes se sont commis, reprit la comtesse.

– Mais, s'écria Roland, tout ce que vous me dites là, madame, tout ce que j'entends me confond. Le marquis de Chamery passe pour un cœur loyal et chevaleresque, il a les plus

beaux états de service qu'on puisse imaginer, il est brave comme un lion, il s'est battu avec le baron de Chameroy. Tout Paris l'aime et l'estime, sa sœur l'adore…

– C'est là, en effet, murmura la comtesse, c'est contre ce rempart d'honorabilité que viennent se briser toutes mes hypothèses.

– Tout cela est incompréhensible, dit le docteur.

– Enfin, acheva Baccarat, faut-il donc supposer aussi que M^lle^ de Sallandrera, une jeune fille chaste et pure, a trempé dans l'assassinat de don José, dans l'empoisonnement de M. de Château-Mailly ? Mystère que tout cela, horrible mystère !… Oh ! tenez, s'écria la comtesse Artoff, il me passe par l'esprit une lueur étrange, infernale, une de ces idées qui hérissent les cheveux et donnent le frisson.

– Quelle est donc cette idée, madame ?

– Oh ! avant que je ne parle, voyez-vous, il me faut votre parole à tous deux, un serment solennel, sacré, inviolable, que vous serez muets comme la tombe…

Roland et le docteur levèrent la main, impressionnés qu'ils étaient par la voix altérée et le front pâle de la comtesse.

– Nous serons muets, dirent-ils tous deux, nous le jurons !…

– Eh bien !… dit la comtesse, écoutez-moi donc alors. Au commencement de la Restauration, quand cette fraction de la noblesse française que les victoires de l'Empire n'avaient point ralliée au drapeau national remettait enfin le pied sur le sol français après vingt-cinq années d'exil, un homme parut qui se fit appeler d'un nom bien connu dans le nobiliaire de France, qui se fit reconnaître par toute une famille, par de vieux amis, par un gouvernement même. Cet homme, porteur d'actes authentiques, qui établissaient son identité, la tête meublée de souvenirs qui ne pouvaient laisser aucun doute sur ses relations passées et ses amitiés, revenait de l'émigration, et le roi le fit colonel. Un jour, à l'issue d'une revue, tandis que le brillant officier se rendait à l'état-major, un homme en haillons l'aborda et lui dit à l'oreille :

« – Tu n'es pas le comte de Sainte-H…, tu es C…, le forçat, mon ancien compagnon de chaîne.

« Le colonel s'indigna, cravacha le mendiant et le fit arrêter.

« Mais le forçat soutint son accusation, la justice s'en saisit et, quelques mois après, la cour d'assises renvoyait au bagne le faux gentilhomme qui avait assassiné le véritable et s'était emparé de ses papiers(14).

– Ah ! madame, s'écria Roland, que dites-vous donc là, et comment pouvez-vous croire… ?

– Mon Dieu ! fit la comtesse, je n'affirme rien et je donnerais tout au monde pour me tromper. Mais enfin, il faut que je voie cet homme… il le faut !… Oh ! si Rocambole et lui ne faisaient qu'un, je le reconnaîtrais sur-le-champ !

– Je vous ferai observer cependant, dit Roland, que vous avez déjà vu le marquis de Chamery.

– C'est vrai ; un soir, chez moi… Vous y étiez.

– J’y étais.

– Mais je ne l’ai point remarqué.

– Et ne croyez-vous point, cependant, que sa voix, à défaut du visage, puisse se modifier à ce point ?

– Oh ! je ne sais plus… je ne sais rien…, murmura la comtesse, mais je veux le voir.

– Eh bien ! dit Roland, vous le verrez demain.

– Où ?

– Chez moi. Je l’engagerai à déjeuner. Vous serez cachée… Vous pourrez le voir et l’entendre.

– Ceci est impossible, dit le docteur.

– Pourquoi ?

– Parce que le marquis n’est pas à Paris.

– Et où est-il ?

– Je ne sais ; mais Jung, mon domestique, est allé aujourd’hui à l’hôtel de la rue de Verneuil, et on lui a dit que le marquis était parti.

– Quand ?

– Il y a trois jours.

– Seul ?

– Non, avec le matelot aveugle, dans une chaise de poste.

– Sir Williams ! répéta tout bas la comtesse avec une conviction tenace et indiscutable.

Comme il était fort tard, la comtesse Artoff ne pouvait songer à prendre le soir même des renseignements sur le but du voyage entrepris par M. le marquis de Chamery.

– Docteur, dit-elle, M. de Clayet et moi nous allons vous quitter. Je vous attends demain matin pour mon malheureux malade.

– Madame, répondit le docteur, dès demain je vais soumettre le comte à un traitement infaillible pour la folie dont il est frappé.

Baccarat, en quittant M. de Clayet, lui dit : – Demain, j’aurai les renseignements que je veux avoir, et peut-être aurai-je besoin de vous.

– Je suis à vos ordres, madame, répondit-il en saluant avec respect.

Le lendemain, en effet, Roland reçut, avant midi, un billet de la comtesse. Ce billet n’avait qu’une ligne : « Venez sur-le-champ, je vous prie. »

Roland courut à l’hôtel Artoff.

Une chaise de poste tout attelée était dans la cour, prête à partir.

Cette circonstance étonna Roland ; mais sa surprise fut au comble quand il eut été introduit dans le boudoir où la comtesse l’attendait avec Samuel Albot.

Baccarat avait dépouillé les vêtements de son sexe pour revêtir un costume masculin.

Ainsi métamorphosée, elle ressemblait à un jeune homme de dix-huit à vingt ans.

– Monsieur de Clayet, dit-elle, vous alliez en Franche-Comté quand vous m'avez rencontrée ?

– Oui, madame.

– Eh bien ! venez, ma chaise de poste est en bas, nous partirons.

– Pour la Franche-Comté ?

– Oui.

– Mais… où allons-nous ?

– Dans le château de feu votre oncle, qui est situé, m'avez-vous dit, à trois lieues de celui de M. d'Asmolles.

– En effet, madame. Mais…

– Mais, dit Baccarat, M. d'Asmolles, le duc de Sallandrera et sa fille s'y trouvent… et le marquis est parti, il y a quatre jours à présent, pour le rejoindre. Comprenez-vous, maintenant ?

– Je comprends et je suis prêt à vous suivre, madame.

Une heure après, la comtesse Artoff, laissant son cher malade aux mains du docteur Albot, courait en compagnie de Roland de Clayet sur la route de Besançon. Mais la comtesse arriverait bien tard, sans doute, car Rocambole et sir Williams avaient sur elle une avance de quatre jours et bien des événements s'étaient accomplis déjà au château du Haut-Pas, où nous allons nous transporter et précéder Baccarat.

XXXV

Le château du Haut-Pas était situé au fond d'une gorge du Jura.

Le voyageur qui s'y rendait, parvenu au sommet d'une montagne jusqu'au point culminant de laquelle le vallon et le manoir demeuraient invisibles, apercevait tout à coup un paysage saisissant et pittoresque. Il avait sous les pieds une vallée environnée de collines et au centre de laquelle se trouvait un village éparpillé sur les deux bords d'un torrent. Les collines étaient boisées de sapins au feuillage sombre.

Au-dessus du village, et comme suspendu au flanc de l'une des collines, se dressait le château du Haut-Pas. C'était un vieil édifice commencé au temps des dernières croisades, continué sous les premiers Valois, terminé sous François I^er^ et enfin restauré vers le milieu du règne de Louis XIV. On n'y avait plus touché, extérieurement du moins, depuis cette époque ; aussi les murs étaient grisâtres, et le lichen s'était établi au flanc des vieilles tours, dont la flèche ardoisée imprimait au manoir un aspect des plus chevaleresques. La façade sud donnait sur des jardins en amphithéâtre qui descendaient par gradins jusqu'au bord de la petite rivière. Du côté du nord, au contraire, le rocher qui formait sa première assise était à pic, et, des croisées ogivales, le regard plongeait sur un ravin profond, aride, d'aspect désolé et complètement dépourvu de végétation.

Ce ravin avait un nom bizarre ; on le nommait le *Ravin des Morts.* Ce nom prenait sa source dans une légende nébuleuse. Au Moyen Âge, le château avait soutenu un siège contre les Suisses, sous le commandement d'un baron d'Asmolles. La garnison, prise par la famine, avait préféré la mort à une reddition honteuse, et les deux cents hommes qui la composaient s'étaient précipités du haut des tours et de la plate-forme dans le ravin.

La route qui, de Lons-le-Saunier, la ville la plus proche, conduisait au manoir, traversait le village après avoir serpenté en rampes brusques au flanc de la colline qui formait l'horizon vers le sud, passait le torrent sur un pont, tournait sur la gauche des jardins et s'élevait en zigzag vers l'ancien pont-levis jeté sur des fossés sans eau.

On pénétrait dans le manoir, au-delà du pont-levis, par une vaste cour d'honneur aux quatre angles de laquelle se trouvaient quatre statues équestres en pierre. C'étaient les quatre premiers barons du nom d'Asmolles.

À l'intérieur, le château était confortablement meublé et décoré. Le père de Fabien l'avait habité durant la période tout entière de l'Empire, et si un pénible souvenir ne s'y fût rattaché pour lui, bien certainement le vicomte n'eût point songé à vendre cette propriété de famille. Mais sa mère y était morte folle, et depuis cette époque Fabien avait pris en haine le Haut-Pas.

Il y venait pour la première fois depuis dix ans, lorsqu'il y arriva avec sa jeune femme, le duc, la duchesse de Sallandrera et Conception ; et, au moment où nous les retrouvons, ces personnages étaient installés au manoir depuis six ou huit jours environ.

Pendant cette courte période, la vie qu'on avait menée au château avait été assez agitée.

Chaque jour le duc de Sallandrera, tantôt conduit par un domestique, tantôt accompagné par Fabien lui-même, s'était rendu aux usines de Saint-P…, qu'il avait définitivement acquises, et qui se trouvaient de l'autre côté de la montagne.

La jeune vicomtesse d'Asmolles et ses deux hôtesses faisaient de longues promenades à pied ou en voiture dans les environs. Blanche et Conception s'étaient bien vite liées, on le devine. Blanche était, ou du moins croyait être, la sœur de cet imposteur qui se faisait appeler le marquis de Chamery, et cet imposteur, Conception l'aimait… C'en était assez pour que la jeune fille et la jeune femme fussent tout aussitôt liées.

Or, un soir, vers quatre ou cinq heures, quatre jours après celui où Conception avait clandestinement écrit à Rocambole, cette dernière et Blanche de Chamery, se tenant par le bras, descendaient un joli sentier en pente qui s'en allait, en déroulant ses contours, jusqu'à la petite rivière ombragée de saules.

– Ma chère vicomtesse, disait Conception, vous êtes bien mystérieuse avec moi.

– Bah ! fit Blanche en riant.

– Vous me dites depuis quatre jours, en appuyant un doigt sur vos lèvres : « Chut ! qui sait ? espérez toujours… »

– Et je le répète, dit M^me^ d'Asmolles.

– Mais vous ne me dites pas sur quoi vous fondez cette espérance.

Blanche se prit à sourire.

– Mon père, poursuivit Conception, ne me dit absolument rien, lui, et je lui trouve un air tout à fait mystérieux.

– Comme à moi ?

– Comme à vous.

– Écoutez, ma chère Conception, reprit la vicomtesse, je ne veux pas garder le silence avec vous plus longtemps, et je vais vous dire pourquoi je vous engage à espérer. Le duc, votre père, est bon, il vous aime jusqu'à l'idolâtrie, et depuis qu'il a vu se briser et s'évanouir ses plus chères espérances, il a pris, m'a-t-il dit, la résolution de vous laisser entièrement maîtresse du choix d'un époux.

– Vrai ? vous le croyez ?

– Je le crois.

– Mais enfin, que vous a dit mon père ?

– Ah ! dit la vicomtesse, puisque vous voulez absolument le savoir, je vais prendre les choses d'un peu haut.

– Soit.

– Vous vous souvenez du jour où vous êtes sortie en voiture avec Fabien et madame votre mère ?…

– Vous laissant seule avec mon père ?…

– Précisément.

– Mon Dieu ! lui avez-vous donc tout dit ?

– À peu près.

– Mais… comment ?

– Oh ! de la façon la plus naturelle, poursuivit la vicomtesse. Le duc s'étonnait que le marquis, mon frère, après avoir entamé la négociation relative à la vente du Haut-Pas, n'eût point été du voyage. Je n'ai pu m'empêcher de rougir un peu à cette question. Mon trouble a étonné votre père. Il m'en a demandé la cause. Alors je lui ai avoué que notre cher Albert avait au cœur un amour non moins grand que désespéré, et que cet amour lui défendait de venir ici.

« – Comment !… m'a-t-il dit, se méprenant d'abord, la femme qu'il aime et dont, dites-vous, il est à jamais séparé, habite les environs ?

« – Non, ai-je répondu bravement, mais elle y est depuis trois jours.

« Ma chère Conception, ajouta la vicomtesse, je puis vous l'avouer maintenant, lorsque j'eus fait cet énorme aveu, la peur me prit, et, pendant la seconde qui précéda la réponse de votre père, seconde qui dura un siècle pour moi, je me sentis un horrible battement de cœur. Il me sembla que votre père allait s'indigner et me dire fort nettement qu'il trouvait le marquis de Chamery bien audacieux d'avoir osé lever les yeux sur une Sallandrera.

– Eh bien ? fit Conception avec anxiété.

– Eh bien ! le duc ne put retenir une exclamation de surprise, mais elle fut dépourvue de toute irritation.

« – Comment ! dit-il ; êtes-vous bien sûre de cela, vicomtesse ?

« – Hélas ! monsieur le duc, je suis sa sœur, et le rôle de sœur est celui d'une confidente.

« – C'est juste.

« – Et c'est parce que je sais tout ce que mon pauvre frère aurait souffert ici…

« – Souffert ! pourquoi ?

« – Monsieur le duc, repris-je, mon frère a vécu toute sa jeunesse sous les tropiques ; il a dû à l'influence d'un soleil brûlant le développement, un peu excessif peut-être, d'une imagination ardente déjà. Depuis le jour où, pour la première fois, il a vu votre fille…

« – Il lui a sauvé la vie, ce jour-là, me répondit le duc.

« – Depuis ce jour, continuai-je, il s'est pris à l'aimer si passionnément, que cet amour, je le crains, hélas ! empoisonnera toute sa vie. Car, me hâtai-je d'ajouter, mon frère ne s'est jamais fait d'illusions ; il sait que les Sallandrera sont de noblesse plus ancienne et plus illustre.

« – Plus illustre, peut-être, me dit votre père, mais plus ancienne, je ne sais, à en croire votre mari, vicomtesse.

« – Ensuite, poursuivis-je, mon frère a une fortune modeste, et la dot de mademoiselle de Sallandrera est une dot tout à fait princière.

« – Croyez bien, chère vicomtesse, reprit poliment votre père, que ma fille n'est aussi riche que pour avoir le droit de choisir un époux qui le soit moins.

« Et comme je paraissais étonnée :

« – Madame, continua le duc avec tristesse, j'ai songé trois fois à marier ma fille, à lui donner un époux de mon choix ; trois fois la Providence est venue se jeter au travers de mes projets et anéantir mes plus chères espérances… J'ai pris il y a quelques jours une résolution sérieuse, inébranlable.

« – Et, dis-je, cette résolution… ?

« – C'est de laisser Conception entièrement maîtresse de sa main.

« – Ainsi, murmurai-je toute tremblante, si mademoiselle de Sallandrera aimait mon frère…

« – Elle serait marquise de Chamery dans un mois, avant même.

« Je ne pus retenir un cri de joie.

« – Mais, ma chère vicomtesse, me dit-il, Conception est triste, soucieuse depuis longtemps, et je crains bien que ce ne soit pas votre frère qui…

« – Monsieur le duc, dis-je alors avec une certaine vivacité, si je vous affirmais le contraire ?

« – Comment ? que dites-vous ?

« – Eh ! mon Dieu ! les femmes sont clairvoyantes, monsieur le duc, et si peu souvent que mademoiselle de Sallandrera et mon frère se soient rencontrés, elle a lu dans ses yeux qu'elle était aimée.

« – Mais, cependant…

« – Tenez, monsieur le duc, ajoutai-je, voulez-vous tenter une expérience ?

« – Laquelle ?

« – Ce soir, à dîner, mettez la conversation sur le compte de mon frère, prononcez son nom le premier, et regardez votre fille.

« – Soit, me dit-il.

« Et puis, comme s'il eût craint de s'être trop avancé, il détourna brusquement la conversation et me parla d'autre chose.

« Le soir, en effet, votre père parla tout à coup du marquis, et mes yeux, comme les siens, se tournèrent vers vous à la dérobée. Vous étiez devenue toute rouge d'abord ; puis, à mesure que Fabien, à qui j'avais eu le temps de dire quelques mots, établissait notre

généalogie et citait les hauts faits de quelques-uns de nos aïeux, et tandis que le duc paraissait écouter avec attention et complaisance, votre regard brillait de joie.

– C'est vrai, murmura Conception, rougissant de nouveau.

La comtesse reprit :

– Après le dîner, votre père m'offrit le bras pour aller au salon, et il me dit tout bas :

« – Je crois, madame, que vous aviez raison…

« – Ah !

« – Et que vous pourriez bien consoler un peu le marquis et lui écrire qu'il a tort de s'interdire l'entrée de la Franche-Comté.

– Et, interrompit Conception, vous avez écrit ?…

M^me^ d'Asmolles laissa glisser sur ses lèvres un sourire charmant et plein d'une moquerie ingénue :

– À quoi bon, lui dit-elle, puisque vous m'aviez devancée ?…

Conception se jeta dans les bras de M^me^ d'Asmolles, et les deux jeunes femmes murmurèrent tout bas le mot de sœur.

Or, ce jour-là, le vicomte d'Asmolles et le duc de Sallandrera – on touchait alors aux premiers jours de l'automne – avaient quitté le château de bonne heure pour une partie de chasse. Les bois qui environnaient le Haut-Pas étaient fort giboyeux. Le retentissement lointain d'une fanfare sonnée à pleins poumons vint interrompre la causerie de la vicomtesse et de Conception.

– Voici votre père et Fabien qui reviennent, dit Blanche de Chamery à la jeune Espagnole.

En effet, le regard des deux femmes, s'étant levé vers l'horizon du nord, fut bientôt fixé par un groupe de chiens conduits en laisse et accompagnés par deux cavaliers. Chevaux et chiens descendaient de la montagne par un joli sentier en zigzag qui se déroulait et s'allongeait sous les sapins.

La vicomtesse et Conception franchirent la clôture du parc par une brèche pratiquée dans la haie, prirent le chemin qui longeait la rivière, traversèrent le petit cours d'eau sur un pont en bois, et allèrent à la rencontre des chasseurs.

Quelques minutes après, ils s'abordèrent.

M. le duc de Sallandrera, qui avait une fort belle mine à cheval, paraissait ravi.

– Mesdames, dit le vicomte en mettant pied à terre et indiquant du doigt un chevreuil attaché à l'arçon de la selle du duc, vous pouvez offrir vos félicitations à M. de Sallandrera, il a été le héros de la journée.

– Et, dit joyeusement le duc, j'espère bien être encore le héros de demain.

– Demain ? fit Conception, qui alla présenter son front au vieillard, vous chasserez encore demain ?

– Je l'espère bien, répondit le duc, qui embrassa la jeune fille et baisa la main de la vicomtesse.

– Mais, dit Fabien, notre chasse de demain ne ressemblera nullement à celle-ci.

– Comment cela ?

– Aujourd'hui nous avons couru un chevreuil.

– Et demain ?

– Demain, nous attaquons un ours.

– Un ours ! s'écrièrent les deux femmes un peu effrayées.

– Oui, continua le duc avec un enthousiasme tout méridional, un ours, mesdames. Un braconnier que nous avons rencontré a connaissance de ce roi des forêts alpestres, et il nous conduira, dès le point du jour, à l'endroit où il s'est réfugié.

– Mais, observa Blanche de Chamery d'une voix tremblante, c'est une chasse fort dangereuse.

– Oui et non, répliqua le vicomte en souriant. Il passa le bras de sa femme sous le sien et lui murmura à l'oreille :

– Est-ce qu'il y a le moindre danger possible pour celui qui vous aime, chère Blanche ?

Tous quatre reprenaient le chemin du château quand un bruit de grelots et de claquements de fouet se fit entendre et éveilla leur attention. Une chaise de poste descendait au grand trot de ses trois chevaux la pente rapide de la route qui vient de Lons-le-Saunier.

– Ah ! dit Blanche de Chamery, si c'était mon frère !

– Qui serait-ce autre que lui ? répondit Fabien. Nous n'attendons personne, il me semble.

– C'est vrai.

Le duc de Sallandrera avait regardé Conception du coin de l'œil. La jeune fille était pâle et paraissait en proie à une vive émotion.

– Ô mon cher petit frère ! dit la vicomtesse avec une joie d'enfant.

Et les hôtes du Haut-Pas rebroussèrent chemin et allèrent à la rencontre de la chaise de poste, qui les atteignit au bout de quelques minutes.

Rocambole, plus marquis de Chamery que jamais, enveloppé d'une pelisse de voyage, coiffé d'une casquette ronde, mais très élégant en dépit de ce négligé, s'élança hors de la berline et sauta au cou du vicomte et ensuite de sa sœur, avec autant d'élan et d'affection qu'aurait pu en manifester le vrai marquis de Chamery. Puis il salua le duc, regarda Conception, et sut pâlir comme elle. Enfin, il montra sir Williams impassible et muet au fond de la berline, et dit à M. d'Asmolles :

– J’ai amené mon pauvre vieux matelot ; je n’ai pas eu le courage de le laisser tout seul dans notre vieil hôtel.

– Tu as fort bien fait, dit Fabien.

– Marquis, dit alors le duc de Sallandrera, vous êtes des nôtres demain ?

– Sans doute, monsieur le duc. Que fait-on demain ?

– On chasse l’ours.

– Bravo ! s’écria gaiement Rocambole.

XXXVI

Le lendemain de son arrivée au manoir du Haut-Pas, le faux marquis de Chamery entra, à six heures du matin, dans la chambre de sir Williams.

Rocambole avait endossé un habit de chasse gros bleu, il portait une culotte blanche, des bottes à l'écuyère, et avait un couteau de chasse à la ceinture.

– Mon oncle, dit-il à sir Williams, il faut que je te fasse, avant de partir, une petite description des lieux où tu te trouves. Tu habites une belle chambre octogone ménagée dans une tour, au deuxième étage du château – la tour du nord, s'il vous plaît ! – absolument comme dans les romans… L'ameublement est simple, mais confortable, et tu as dû trouver un bon lit.

– *Oui,* fit l'aveugle d'un signe.

– Bien que tu ne sois pas très séduisant, poursuivit Rocambole d'un ton moitié affectueux, moitié railleur, j'ai obtenu que tu mangerais à table. Les belles mains de la vicomtesse ma sœur te verseront à boire, et tu entendras à ton aise la voix de Conception, cette voix qui t'a charmé hier. Hein ! qu'en dis-tu ?

L'aveugle eut un sourire reconnaissant, étendit la main et prit celle de Rocambole, qu'il serra. Sir Williams le bandit, le monstre, avait fini par aimer Rocambole comme un fils dont il était fier.

– Allons ! pas de bêtises ! dit celui-ci, nous n'avons pas le temps de faire du sentiment, mon vieux, il faut parler sérieusement et songer à nos affaires.

L'aveugle hocha la tête de haut en bas.

Rocambole reprit :

– Ma sœur est toujours persuadée que tu ne comprends pas le français et n'entends que la langue maternelle. Eh bien ! en mon absence, tu auras l'oreille fine, hein ?

– *Oui,* fit sir Williams d'un signe.

– Et tu écouteras ce que les femmes disent de moi.

– *Oui, oui.*

– Blanche m'a déjà dit, hier soir, que tout marchait à ravir, que le duc ne me refuserait pas la main de sa fille. Mais je ne serais pas fâché de savoir ce que pense la duchesse, et puis je brusquerais volontiers les choses.

– *C'est prudent,* fit de la tête sir Williams, dont les pantomimes étaient toujours comprises par Rocambole.

– Ton valet de chambre ne te quittera pas, du reste, continua le faux marquis, et tu peux aller te promener, à son bras, dans le parc. C'est dommage ! ajouta-t-il méchamment, que

tu n’aies plus tes yeux, car tu perds de bien beaux panoramas. Les environs du château sont une petite Suisse.

L’aveugle sourit sans trop d’amertume, et Rocambole lui dit en s’en allant :

– Ta chambre ouvre sur la plate-forme par une porte-fenêtre. Cependant je ne te conseille pas de te risquer sur cette terrasse féodale. Le parapet est très bas, et si tu en heurtais la base avec le pied en marchant un peu vite, tu pourrais bien porter le reste du corps en avant et perdre l’équilibre. Ne sors par là qu’appuyé sur ton domestique.

L’aveugle hocha la tête.

– Adieu, à ce soir, dit Rocambole.

Et le faux marquis descendit à la salle à manger, où la halte matinale venait d’être servie.

M^me^ d’Asmolles et Conception avaient voulu se lever pour assister au départ des chasseurs.

Lorsque Rocambole entra dans la salle à manger, Conception s’y trouvait déjà, et ils purent échanger un regard ; puis, au moment où M. de Sallandrera et Fabien sortaient, ils se pressèrent vivement la main et se dirent quelques mots à voix basse.

– Tenez, Conception, murmura Rocambole, qui était l’homme aux inspirations soudaines, vous souvenez-vous que je vous ai dit un soir que j’étais né sous une étoile heureuse ?

– Oui, dit la jeune fille en souriant.

– Et que j’avais le pressentiment qu’après vous avoir arrachée à la mort j’aurais peut-être quelque jour le bonheur de sauver votre père de quelque danger ?

– Oui, en effet, dit-elle, je me souviens.

– Eh bien ! depuis hier, ce pressentiment me poursuit.

– Mon Dieu ! fit-elle avec effroi.

– Ne craignez rien, dit-il, ne vous ai-je pas dit que mon étoile était heureuse…

– Allons ! marquis, cria au-dehors la voix du comte.

– Adieu, à ce soir, murmura tout bas Rocambole qui osa effleurer de ses lèvres le front de Conception.

– À ce soir, répéta-t-elle.

Ils échangèrent un dernier regard rempli d’amour. Puis le marquis prit son fusil de chasse, le mit en bandoulière et s’élança dans la cour.

Le duc de Sallandrera et Fabien étaient déjà à cheval.

Le duc avait la fière mine d’un hidalgo du temps de Philippe II. Il était superbe, monté sur un petit cheval limousin plein de feu, le cor à l’épaule, le couteau de chasse à la ceinture, le fusil à l’arçon de sa selle.

Rocambole salua une dernière fois la vicomtesse et Conception, qui étaient venues s'accouder au balustre du perron, et mit lestement le pied à l'étrier.

Trois hommes à pied devaient accompagner les chasseurs.

Les deux premiers étaient des piqueurs qui tenaient couplés huit énormes chiens mâtins, à l'œil sanglant, au poil hérissé, des chiens allemands qui ne chassent absolument que l'ours. Le troisième était ce braconnier qui avait indiqué le repaire de l'ours.

En hiver, les animaux de cette espèce descendent des hautes montagnes et se montrent assez fréquemment dans les vallées du Jura. Mais en été, au mois de septembre, quand les premières neiges ne sont point tombées encore, la présence d'un ours est fort rare dans ces contrées. C'était donc pour M. d'Asmolles et le duc de Sallandrera une véritable bonne fortune que leur apportait le braconnier.

Ce dernier était vêtu comme les paysans du Jura, portait un vieux fusil à deux coups sur l'épaule, une poire à poudre et une gourde pleine de genièvre au cou.

– Où est ton ours ? demanda le vicomte.

– À deux lieues d'ici, dans les roches du Ravin-Noir.

– Belle situation ! dit Fabien.

– Les chiens auront du mal à le déloger, poursuivit le braconnier.

– Allons toujours, nous verrons.

Fabien donna le signal du départ, et les chasseurs sortirent de la cour du château.

Rocambole ferma la marche.

– Ma parole d'honneur ! se dit-il, je commence à ressembler à ces menteurs qui finissent par croire leurs propres mensonges. J'ai si bien répété à Conception que j'avais des pressentiments que maintenant j'en ai… Foi de Rocambole ! ce serait bien amusant si j'allais tirer ce futur beau-père des griffes de l'ours.

Et Rocambole passa la main sous son habit et y caressa le manche nacré de ce joli poignard dont Zampa portait la cicatrice sur l'épaule.

– Ce serait curieux, pensa-t-il, que cet outil mignon servît à tuer des ours, après avoir *refroidi* des hommes.

Et le bandit se prit à rire dans sa moustache, tandis que son cheval prenait un grand trot allongé.

Le Ravin-Noir, ainsi que l'avait appelé le braconnier, se trouvait à une heure de trot du Haut-Pas pour les cavaliers qui suivaient un chemin frayé, et à la même distance, comme temps, pour les piétons qui s'engageaient à travers les bois et les broussailles dans un sentier à peine indiqué.

À cent mètres du château, en remontant le cours de la petite rivière, les chasseurs se séparèrent en deux groupes. L'un, celui des cavaliers, suivit le chemin battu. L'autre, composé du braconnier, des deux piqueurs et des chiens, prit le sentier.

Le rendez-vous était à la *Pierre-Plate.*

Pour bien comprendre l'événement dramatique qui devait terminer cette journée de chasse et dont Rocambole avait eu un vague pressentiment en sautant en selle, une courte description topographique est absolument nécessaire.

Le Ravin-Noir était ce que l'on appelle dans les pays de montagne une vallée supérieure, c'est-à-dire un vallon creusé entre deux collines assez élevées et se trouvant par son niveau bien au-dessus des plaines avoisinantes. Le Ravin-Noir prenait son nom d'une forêt de sapins qui s'élevait au flanc des collines qui l'enserraient. Il avait une lieue de longueur. Large d'abord d'un quart de lieue, il allait en se rétrécissant peu à peu et finissait à son extrémité par un étroit cul-de-sac, formé par un groupe de roches nues et caverneuses.

Une source s'échappait du bas de ces rochers et formait un ruisseau qui devenait un véritable torrent à la fonte des neiges. Ce ruisseau, à sa naissance, était encaissé par des rochers d'une certaine élévation, tout à fait à pic, et si rapprochés que les montagnards avaient jeté en travers le tronc d'un sapin, en guise de pont. Ce pont, si étroit et si peu solide, servait quelquefois aux bûcherons qui descendaient de la montagne, s'y aventuraient et passaient de l'autre côté, où se trouvait un chemin qui reliait une ferme, située au-delà des roches, à un petit village qui s'élevait dans la plaine, au confluent du ruisseau et de la petite rivière qui baignait les murs du Haut-Pas.

Au-dessus de la source, les rochers s'ouvraient tout à coup comme une bouche monstrueuse.

Il y avait là une grotte fraîche, humide, emplie de stalactites et qui s'allongeait et se rétrécissait en boyau, jusqu'au-delà des rochers, qu'elle traversait de part en part pour aboutir à un deuxième vallon, un peu plus élevé de niveau que le premier, et qui était aussi nu, aussi dépouillé que l'autre était boisé. Or, c'était cette grotte que l'ours voyageur avait choisie pour son gîte provisoire.

Couché une partie de la journée sous les humides parois, il en sortait quand la chaleur tombait pour aller manger des nèfles dans les bois voisins ou détruire des essaims formés dans les troncs d'arbres. Le braconnier l'avait surpris se livrant à cette dernière occupation, et comme l'ours, surtout quand il n'est point affamé, n'attaque pas l'homme, il avait vu celui-ci prendre la fuite, gagner le Ravin-Noir et disparaître dans la grotte.

Dès lors, le montagnard, qui connaissait à merveille les mœurs des animaux de cette espèce, avait été parfaitement fixé sur le *repaire* de celui-là.

La Pierre-Plate, lieu de rendez-vous que la cavalerie et l'infanterie de la petite expédition s'étaient assigné, était le couronnement de cet amas de rochers qui surgissaient comme une muraille gigantesque au milieu du Ravin-Noir et le fermaient complètement.

Le sentier pris par les piqueurs suivait le ravin, conduisait jusqu'aux roches, s'élevait ensuite par de petites rampes au flanc droit de la colline, passait à dix mètres de l'ouverture de la grotte et montait jusqu'au couronnement, qui pouvait avoir là une surface plane de cent mètres carrés.

Les cavaliers, au contraire, devaient arriver à la Pierre-Plate par un chemin qui tournait la montagne en sens inverse, était accessible aux chevaux et même carrossable pour une

voiture de chasse, malgré sa raideur.

Au moment où les chasseurs s'étaient séparés sous les murs du Haut-Pas, un petit conciliabule avait été tenu entre le vicomte Fabien d'Asmolles, qui connaissait parfaitement les lieux, et le braconnier.

Le duc de Sallandrera n'avait entendu et compris que fort vaguement, et quand il demanda à Fabien comment on allait procéder, celui-ci répondit :

– Monsieur le duc, je ne pourrai vous le faire comprendre que lorsque nous serons au rendez-vous.

Une heure après, en effet, les trois cavaliers, qui avaient causé comme causeront éternellement les chasseurs, débouchaient par un taillis de sapins, et le duc et Rocambole se trouvaient vivement impressionnés par la majesté sauvage du panorama déroulé devant eux.

À gauche, les roches sur lesquelles ils se trouvaient et au bord desquelles ils avaient l'audace de pousser leurs chevaux, fermaient entièrement le Ravin-Noir, ainsi qu'une haute muraille à pic.

À droite, elles s'abaissaient graduellement par un plan incliné jusques au vallon supérieur, dépourvu de toute espèce de végétation pendant environ une demi-heure.

– Tout cela est d'un aspect grandiose et sauvage, dit le duc ; mais je ne comprends pas encore où est l'ours et comment nous le chasserons.

Le vicomte étendit sa cravache vers le Ravin-Noir.

– Regardez bien, dit-il. Vous voyez ce sentier qui borde le torrent, à peu près à sec en ce moment, et en remonte le cours ?

– Oui, certes.

– Vous voyez ce tronc de sapin…

– Qui forme le pont ?

– Précisément.

– C'est sur ce pont que vont s'aventurer nos piqueurs et nos chiens, et vous verrez que, malgré la profondeur du précipice, ils y passeront sans hésitation.

– Diable ! fit le duc, ils auront le pied sûr, en ce cas.

– Or, poursuivit le vicomte, tenez, les voilà à l'extrémité du sentier, là-bas, remontant le ravin. Quand ils seront arrivés au tronc de sapin, le braconnier passera le premier, puis un piqueur le suivra. Tous deux retrouveront de l'autre côté du ravin ce petit sentier, cet escalier plutôt, pratiqué dans les anfractuosités du roc, et monteront ainsi jusqu'à nous.

– Mais les chiens ? dit le duc, qui ne comprenait pas encore.

– Ah ! dit Fabien, c'est juste… J'ai oublié de vous expliquer que les rochers sur lesquels nous sommes sont creux et traversés d'un bout à l'autre par un souterrain fort large de ce côté-ci et dont l'entrée est à quelques pieds de distance du tronc de sapin et du sentier.

– Et l’ours est dans cette grotte ?

– Il doit y être. Le soleil est déjà haut, il fait chaud, le drôle a déjeuné ce matin dans les bois, et il fait sa sieste sans doute.

Le duc et Rocambole écoutaient Fabien et regardaient attentivement.

– Quand le braconnier et le premier piqueur seront ici, poursuivit M. d’Asmolles, le second découplera ses chiens. Les chiens entreront dans la grotte, et au premier coup de voix…

– L’ours sortira ?

– Oui, mais par l’issue opposée.

Le vicomte se tourna alors vers la droite.

– Voyez-vous ce second ravin ? dit-il, eh bien ! là-bas, dans cette touffe de broussailles, au ras du sol, se trouve la seconde issue. C’est par là que les chiens s’élanceront un à un, se rallieront en un clin d’œil et le chasseront à pleine gorge pendant une heure ou deux jusqu’à ce que, fidèle aux habitudes de tout animal de chasse, maître Martin, après avoir tourné la montagne, gagné les bois et la plaine qui s’étendent derrière, revienne là-bas, sur notre gauche, à l’entrée du Ravin-Noir, et par ce sentier que termine un tronc de sapin, métamorphosé en pont, *revienne,* comme on dit, *au lancer.*

– Mais… nous ?

– Nous, dit Fabien, nous allons suivre la chasse à cheval, tandis que l’un des piqueurs et le braconnier demeureront ici sur ces rochers. Si l’un de nous n’a point serré l’animal d’assez près pour lui camper une balle au défaut de l’épaule, le braconnier ou mon piqueur s’en chargeront avant qu’il ne soit rentré dans sa grotte.

– Bravo ! dit le duc ; mais dussé-je crever mon cheval, je suivrai la chasse et j’étendrai maître Martin raide mort avant qu’il n’ait posé sa large patte sur le tronc de sapin.

– Pardon, dit Rocambole, je trouve ce plan fort joli, mais j’y veux une modification.

– Laquelle ?

– Je donnerai mon cheval au braconnier ou au piqueur.

– Et toi ?

– Moi, dit froidement Rocambole, qui voulait absolument s’acquérir une réputation d’intrépidité aux yeux de M. de Sallandrera, je vais, quand la bête sera sur pied, descendre par ce sentier peu commode et m’asseoir au seuil de la grotte. Si M. le duc ou toi laissez l’ours s’échapper, il aura affaire à moi…

– Comme on voit bien, dit le vicomte en souriant, que tu as fait la chasse au tigre dans l’Inde !…

– J’ai mon idée, murmura Rocambole.

En ce moment, le braconnier et le piqueur s’aventuraient dans le sentier taillé dans le roc.

En même temps, le second piqueur découplait deux de ses chiens, et le premier qui, après avoir passé sur le pont de sapin, atteignait l’orifice de la grotte, donnait aussitôt un vigoureux coup de voix.

– Martin est chez lui, dit le vicomte en riant.

XXXVII

Avant même que le premier aboiement des chiens n’eût retenti, le faux marquis de Chamery avait sauté à bas de son cheval, tandis que M. de Sallandrera et le vicomte poussaient les leurs et s’élançaient au grand trot sur la pente rapide qui descendait dans le Ravin-Noir.

Sur un signe de lui, le piqueur, qui venait d’atteindre le couronnement du chemin, enfourcha le cheval du marquis et suivit son maître et le duc.

Le braconnier et Rocambole demeurèrent seuls un moment ; car le second piqueur ne s’était, à son tour, aventuré dans le sentier et n’avait commencé son ascension que lorsque le dernier chien eut disparu dans les profondeurs de la grotte.

Alors le faux marquis arma les deux coups du fusil suisse, à canons superposés, qu’il avait sur l’épaule, et il tourna ses regards vers le fond du ravin, dans lequel les trois cavaliers arrivaient en ce moment.

Le spectacle qui s’offrit alors à ses regards fut assez bizarre.

D’abord, il entendit un bruit étrange et caverneux sous ses pieds ; c’était la voix enrouée des mâtins se brisant et se répercutant à la fois sur les parois de la grotte et allant s’affaiblissant à mesure que la vaillante meute s’enfonçait dans les profondeurs du souterrain.

Puis tout à coup, à l’opposé, vers le nord, et du milieu de cette touffe de broussailles rabougries qu’avait indiquées Fabien du bout de sa cravache, le marquis vit surgir tout à coup, ainsi qu’une taupe gigantesque surgirait du milieu d’une prairie, une masse noirâtre qui bondit d’abord, s’arrêta, se dressa tout debout, puis s’arrondit en boule l’espace d’une minute, et enfin s’élança devant elle avec une agilité que ses formes épaisses étaient loin de laisser supposer.

C’était l’ours.

À la place même où il venait de se montrer tout à coup, le marquis vit apparaître successivement les huit chiens, qui, comme lui, s’arrêtèrent un moment, semblèrent hésiter, puis se réunirent et s’élancèrent côte à côte sur la voie, et cela si près les uns des autres qu’on les eût couverts au passage avec un manteau.

Le duc de Sallandrera, Fabien et le piqueur, qui se trouvaient alors à une centaine de mètres en arrière, piquèrent des deux et suivirent la chasse.

L’ours galopait comme un pur-sang anglais, et il avait pris sur les chiens une avance considérable.

Le faux marquis demeura debout, l’arme au bras, à la cime des rochers, pendant dix minutes environ ; puis, quand il eut vu la chasse, selon la prédiction de Fabien, tourner la montagne à l’extrémité du vallon et disparaître, il demanda au braconnier :

– Ne peut-il pas se faire que la bête fasse un crochet et revienne sur elle-même ? qu'au lieu de retourner gagner l'extrémité opposée du vallon, là-bas, afin de rentrer dans la grotte par le tronc de sapin, elle n'essaie d'y revenir par le chemin qu'elle vient de suivre ?

– Cela m'étonnerait, dit le braconnier… mais enfin c'est possible.

– Eh bien ! dit Rocambole, allez donc vous poster là-bas, vous qui êtes un bon tireur.

– Où cela, monsieur ?

– À dix mètres des broussailles. Si l'ours revient par là, vous lui camperez une balle.

– Et moi ? demanda le piqueur.

– Toi, mon garçon, dit le marquis, tu vas demeurer ici en vedette.

– Mais où monsieur le marquis va-t-il donc se mettre ?

– Oh ! moi, répondit Rocambole en riant, j'ai mon idée.

Et le faux marquis, plaçant son fusil sur l'épaule gauche, s'aventura dans l'étroit sentier taillé dans le roc, et le descendit avec la hardiesse d'un montagnard jusqu'à l'entrée de la grotte. Là, il s'assit fort tranquillement sur le tronc de sapin qui servait de pont et reliait les rochers au chemin pratiqué de l'autre côté du torrent. Puis il plaça son fusil à côté de lui, ainsi que ce joli poignard qui avait déjà pratiqué quelques boutonnières ; et là, les jambes croisées, comme s'il eût été nonchalamment assis devant Tortoni, un soir de printemps, à l'heure où passent, en jouant de la prunelle, des sylphides un peu douteuses, il s'adressa le petit discours suivant :

– Rocambole, mon ami, il ne faut point vous dissimuler un seul instant que, de quelque part que lui vienne l'assistance surnaturelle, du ciel ou de l'enfer, l'homme doit cependant s'aider un peu lui-même. Or, s'il est vrai que le diable, votre protecteur, vous traite comme son cousin et se soit un peu mêlé de votre jeu en biseautant vos cartes à son idée, il n'en est pas moins vrai non plus que vous devez, quand même, jouer sérieusement votre petite partie. Il est à peu près certain que vous épouserez M^lle^ de Sallandrera, et que vous mourrez sur le tard dans une peau confortable de Grand d'Espagne pas mal de fois millionnaire ; mais enfin, comme la vie ressemble à une partie d'écarté, que même quand on a tous les atouts dans la main on peut cependant avoir un moment d'absence et écarter le roi ; qu'enfin il suffit d'un point pour perdre, et que ce point pourrait, dans votre partie, s'appeler la comtesse Artoff, il est toujours bon de brusquer les choses, comme dit sir Williams. Baccarat serait femme à tenir le jeu du marquis de Chamery, mais elle n'osera pas faire banco au gendre de M. de Sallandrera.

On le voit, Rocambole raisonnait serré. Il poursuivit, après avoir roulé une cigarette entre ses doigts, habitude qu'il prenait en vue de sa grandesse future :

– Or, je connais Fabien. Fabien est avant tout un homme poli ; si bon que soit son cheval, il aura soin de laisser le duc le distancer et serrer la chasse de près. Le piqueur aura reçu le même ordre. Le duc, malgré ses soixante-huit ans, est très bon cavalier, et il est enthousiaste comme tout Méridional ; mais, comme tout Méridional aussi, il manque de sang-froid. Il tirera mal la bête, la blessera assez grièvement pour la mettre en fureur, pas assez pour qu'elle demeure hors de combat, et j'aurai du malheur si je ne retire pas mon beau-père sain et sauf, ou tout au plus un peu meurtri des griffes de l'ours.

Ce monologue que Rocambole s'était débité à lui-même fort sérieusement prouvait, une fois de plus, la confiance aveugle que ce bandit avait en son étoile.

Habitué depuis son retour en France à triompher, le drôle avait fini par se persuader que la Providence se mêlait de ses affaires à ce point de lui envoyer tout ce qu'il désirait et de faire naître tout exprès pour lui la circonstance sur laquelle il comptait. Or, cette fois encore, l'événement semblait vouloir lui donner raison.

Le faux marquis roulait sa sixième cigarette, quand la voix des chiens, qu'il n'entendait plus depuis longtemps, vint frapper son oreille et le fit se dresser tout debout en même temps qu'il saisissait son fusil.

À l'extrémité du ravin, vers le sud, un point noir venait d'apparaître qui bondissait avec une effrayante agilité.

C'était l'ours.

L'ours avait exécuté de point en point les manœuvres indiquées par Fabien. Il avait tourné la montagne, tenu la plaine un moment, puis il s'était élancé résolument dans le ravin, dédaignant de s'enfoncer dans le bois de sapins et suivant fort tranquillement le sentier qui aboutissait au tronc d'arbre.

Les chiens suivaient à petite distance ; derrière les chiens, un cavalier galopait ventre à terre.

Rocambole reconnut sur-le-champ le duc de Sallandrera.

L'hidalgo devait ensanglanter sans pitié les flancs de sa monture, car Rocambole, immobile à son poste d'observation, put remarquer bientôt qu'il gagnait du terrain sur l'animal et sur les chiens.

À trois cents mètres du pont de sapin, le duc avait distancé les chiens ; à cinquante mètres, il ne se trouva plus qu'à vingt pas de l'ours.

Alors le bouillant vieillard passa la bride à son bras, épaula sa carabine et fit feu.

Soudain, l'ours fit un bond énorme, s'arrêta court ensuite, et, se dressant sur ses pattes, montra au chasseur le pelage gris de son ventre.

Le duc avait manqué l'animal de son premier coup de feu, et il avait toutes les peines du monde à calmer et à réduire son cheval, qui frissonnait entre ses jambes.

Cependant il épaula une seconde fois, une seconde fois le coup partit, la balle siffla, et l'ours roula dans la poussière en poussant de rauques hurlements.

Mais ces hurlements achevèrent d'épouvanter le cheval, que les deux coups de feu avaient si violemment ému.

La noble bête se cabra, volta sur elle-même, devint sourde à la voix, indocile à l'éperon.

En même temps l'ours, qui n'était que blessé, se relevait et fondait sur le cheval, qu'il frappait au poitrail d'un coup de sa terrible griffe, et le cheval tombait à la renverse, engageant sous lui son cavalier.

Deux minutes s'écoulèrent, qui furent une éternité pour M. le duc de Sallandrera.

Si brave que fût l’Espagnol, il n’en éprouva pas moins une terrible émotion en sentant la chaude haleine de la bête fauve, qui s’acharnait d’abord sur le cheval et allait ensuite l’étouffer dans ses larges pattes ou le broyer à coups de griffes.

Mais soudain un troisième coup de feu retentit, et l’ours, frappé une fois encore, abandonna sa première victime pour faire face à son nouvel adversaire.

Dans les mouvements convulsifs qu’il avait eus sous les coups de griffes de l’ours, le cheval, qui s’était cassé la jambe montoir de derrière en tombant à la renverse, avait fini par dégager son cavalier, que, pendant un moment, il avait à moitié étouffé de son poids. Le duc s’était redressé alors et, lâchant son fusil, il avait cherché son couteau de chasse à sa ceinture.

Mais le couteau de chasse était inutile, et l’ours avait fait volte-face.

Voici ce qui venait d’arriver.

Au moment où Rocambole avait vu le duc faire feu, l’ours tomber en hurlant et le cheval se cabrer, comme il était trop loin pour compter sur la rectitude de son coup de fusil, il avait abandonné son poste et s’était élancé vers le pont de sapin.

Puis, comme au moment où il allait y poser le pied l’ours renversait le cheval, le bandit comprit que c’en était fait du duc s’il hésitait une seconde, et il fit feu à son tour.

Mais il y avait près de cinquante mètres de distance entre l’arme et le but, et le faux marquis ne fut pas plus heureux que le duc.

L’ours, blessé pour la seconde fois, se releva plus furieux et se retourna vers lui.

Seulement Rocambole crut avoir le temps de traverser le torrent sur le tronc d’arbre, d’arriver ainsi sur l’autre rive, et de tirer l’ours à six pas.

Rocambole se trompait.

Le tronc d’arbre tremblait sous ses pieds, et cette légère oscillation le força à marcher prudemment et lentement, si bien que l’ours avait atteint l’extrémité opposée de ce pont d’un pied de large, que le marquis se trouvait encore au milieu.

Alors le duc de Sallandrera, qui avait ramassé son fusil et se hâtait de le recharger, fut témoin d’un grandiose et terrible spectacle.

Un spectacle qui dura deux secondes et qui fut un poème tout entier.

Au moment où l’ours s’engageait, marchant tout debout, sur le tronc d’arbre, Rocambole s’arrêtait et faisait feu de son deuxième coup.

En même temps l’horrible bête oscillait, chancelait, s’arrêtait l’espace d’un éclair et poussait un nouveau hurlement; mais elle ne tombait pas et se remettait en marche, allant à la rencontre de l’imprudent qui n’avait plus le temps de reculer et de fuir.

Il est probable que Rocambole n’avait point compté sur cette dernière péripétie du drame qu’il avait osé rêver.

Mais un bandit de cette trempe avait vu la mort de près si souvent, qu’il n’était pas homme à perdre la tête.

Le marquis jeta son fusil, prit son poignard qu'il avait aux dents, et attendit l'ours de pied ferme.

Pendant une seconde encore, le duc frissonnant vit l'homme et l'animal, enlacés en une horrible étreinte, se balancer sur le tronc d'arbre au-dessus d'un précipice de vingt pieds de profondeur, puis il entendit un dernier hurlement suivi d'un cri de triomphe, et il vit cette masse compacte de l'homme et de l'animal se détacher en deux tout à coup.

L'ours, frappé au cœur par le poignard de son adversaire, avait distendu ses membres énormes, et il venait de tomber avec fracas dans le torrent, tandis que Rocambole demeurait debout sur le fragile théâtre de son triomphe.

Rocambole avait lutté corps à corps avec un ours, l'avait poignardé, en était quitte pour deux ou trois coups de griffe, sans aucune gravité, et il se trouvait avoir sauvé la vie du duc de Sallandrera.

Le faux marquis, après une minute d'immobilité qui lui permit de se remettre de son émotion, acheva de traverser le torrent et tomba dans les bras de M. de Sallandrera, qui l'appela : « Mon fils ! »

L'hidalgo, tout bouleversé, et d'une voix à peine intelligible, murmura en entraînant Rocambole loin du précipice :

– Ah ! tenez, mon enfant, mettez-vous à genoux et remerciez Dieu, qui vient d'exaucer mon vœu…

– Et quel vœu avez-vous donc fait, monsieur le duc ?

– Quel vœu ? dit le duc, dont l'émotion était au comble ; tenez, là, il y a deux minutes, quand le monstre vous tenait enlacé, j'ai demandé votre vie à Dieu, lui jurant que vous seriez mon fils.

– Votre… fils ?…

– Oui, dit le duc avec âme… je sais tout ; vous aimez ma fille, et elle vous aime.

Rocambole jeta un cri de joie, et le bandit, demeuré calme après avoir échappé à la mort, pensa qu'il serait de fort bon goût de s'évanouir.

Le duc le soutint dans ses bras et crut que le malheureux jeune homme était blessé.

Quand le faux marquis de Chamery jugea convenable de rouvrir les yeux, le vicomte d'Asmolles et le duc, entourés de leurs serviteurs, tenaient chacun une de ses mains et lui faisaient respirer des sels.

On l'avait déshabillé, on avait constaté que les terribles étreintes de la bête fauve n'avaient produit chez lui aucune lésion grave.

Au moment où il feignait de revenir à lui, le duc de Sallandrera disait à Fabien :

– Mon cher vicomte, jusqu'à présent les prétendus que j'ai présentés à Conception ont si mal fini, que la peur me prend pour notre cher marquis.

– Quelle folie ! monsieur le duc.

– Tenez, poursuivit M. de Sallandrera, laissez-moi obéir à ma première inspiration. Puisque le marquis, à qui je dois certainement la vie, doit devenir mon fils, abrégeons les préliminaires. Vous êtes maire de votre commune ?

– Oui, dit Fabien.

– Eh bien ! c’est demain dimanche. Vous ferez afficher le mariage du marquis de Chamery ; le curé publiera les bans après le prône ; le soir, le notaire du village dressera le contrat, et le mariage se fera lundi.

– J’ai bien bonne envie de m’évanouir une seconde fois, pensa Rocambole.

XXXVIII

Le lendemain, en effet, qui était un dimanche, le curé du petit village groupé sur les deux bords de la rivière, sous les murs du Haut-Pas, publiait le prochain mariage de M. le marquis Frédéric-Albert-Honoré de Chamery, ancien officier de la marine anglo-indienne, avec M^lle^ Conception de Sallandrera.

Dès le matin, la même publication avait été affichée à la porte de la mairie du même village.

Le notaire du bourg voisin, M^e^ Gaucher, invité à déjeuner par le vicomte, s'enferma vers midi avec M. de Sallandrera et passa deux heures en conférence avec lui.

À quatre heures précises, le grand salon du vieux manoir présentait un aspect des plus solennels.

Au milieu de cette vaste pièce on avait dressé une table.

Devant cette table, sur laquelle il y avait du papier, une plume et de l'encre, le tabellion du village était majestueusement assis, étalant dans un fauteuil à clous dorés un abdomen important que recouvrait le gilet blanc des jours de cérémonie.

Autour de lui se trouvaient assis le vicomte Fabien d'Asmolles et Blanche de Chamery sa femme, le duc et la duchesse de Sallandrera, et enfin sir Williams l'aveugle, qui, sous le pseudonyme du matelot Walter Bright, à qui l'ex-officier de marine devait la vie, avait voulu embellir de sa présence cette petite fête de famille.

Sir Williams était superbe de tenue, d'immobilité et de dignité.

Vêtu d'une longue redingote marron, la tête coiffée d'un bonnet de soie noire, il s'était carré dans un fauteuil à trois pas du tabellion, et son visage, horrible à voir, exprimait une béatitude si parfaite, que cette expression de félicité atténuait sa monstrueuse laideur.

À quelque distance, Rocambole et Conception, assis l'un près de l'autre, se tenaient les mains et causaient à voix basse.

Le notaire écrivait.

– Monsieur, dit enfin le duc, quand ce dernier eut terminé sa besogne, voulez-vous nous lire le contrat ?

Le notaire se leva, et fit la lecture du contrat de mariage de M. de Chamery épousant M^lle^ de Sallandrera.

Ce contrat, dont on nous permettra de résumer les clauses, attribuait à M^lle^ de Sallandrera deux millions de dot, constatait la fortune du marquis, laquelle s'élevait à soixante-quinze mille livres de rente en fonds de terre, disait que le marquis de Chamery demanderait au garde des Sceaux de France et à la chancellerie espagnole le droit de joindre à son nom celui de Sallandrera, ajoutait que le duc solliciterait de Sa

Majesté la reine l'autorisation de transmettre à son gendre son titre de duc et sa grandesse, et se terminait enfin par une donation au dernier vivant, entre les époux, de tous leurs biens.

Fabien, qui représentait Rocambole, et M. de Sallandrera discutèrent quelques points sur lesquels, du reste, ils furent bientôt d'accord, et pendant ce temps Rocambole, qui avait fini par prendre son rôle au sérieux, jura à Conception de la rendre la plus heureuse des femmes.

Quand cette lecture fut terminée, tout le monde signa.

Le matelot Walter Bright, c'est-à-dire sir Williams, à qui Rocambole appuya la main sur le papier, fut le dernier à apposer sa signature. L'émotion de ce bandit en ruine, qui avait fini par aimer son élève comme une seconde incarnation de lui-même, fut telle, en ce moment, que cette main qui avait si fermement tenu le poignard trembla en prenant la plume, et, dans ses yeux éteints, on vit briller deux grosses larmes.

– Pauvre vieux !… pensa Rocambole, tu es assez naïf pour te figurer que c'est toi qui épouses Conception.

Et il prit l'aveugle par le bras et le reconduisit à son fauteuil, lui pressant les mains avec une sorte d'effusion.

Or, le soir de cette journée, qui avait si dignement couronné l'œuvre patiente et tortueuse de Rocambole, le ciel, qui avait été couvert depuis le matin, prit une teinte plombée, s'arrondit en une coupole sombre et, dès la tombée de la nuit, cette coupole se trouva déchirée sans cesse, pour se reformer aussitôt, par de nombreux éclairs.

À dix heures du soir, l'air s'alourdit étrangement, un vent brûlant s'éleva et, vers minuit, quelques coups de tonnerre suivirent ces éclairs.

C'était l'orage qui commençait, un de ces orages comme on en voit dans les pays de montagnes et qui deviennent de véritables tourmentes.

Or, au château du Haut-Pas, Fabien et sa femme, le duc, la duchesse et Conception s'étaient partagé le premier étage.

Quand le faux marquis et sir Williams étaient arrivés, force leur avait été de se loger au second. Chaque croisée de l'étage supérieur donnait sur la plate-forme.

Celles de l'appartement occupé par l'aveugle étaient des portes-fenêtres, et, par elles, on y avait accès de plain-pied.

Or, le marquis avait voulu coucher dans une pièce voisine de celle que son cher matelot occupait.

Depuis deux jours qu'ils étaient au château, les deux bandits se promenaient le soir, après que tout le monde s'était retiré, bras dessus, bras dessous sur la terrasse féodale, Rocambole parlant de ses affaires, sir Williams l'écoutant avec la complaisance d'un maître indulgent.

Ce soir-là, cependant, sir Williams était rentré chez lui de bonne heure et Rocambole l'avait imité.

À minuit, si tout le monde ne dormait pas dans le château, du moins tout le monde était au lit.

Seul, le faux marquis de Chamery se promenait à grands pas dans sa chambre, les bras croisés, le front incliné, sombre et préoccupé comme un homme qui soutient une lutte avec lui-même.

Parfois il s'arrêtait, fronçant le sourcil, baissant les yeux, prenant son front à deux mains.

Parfois il reprenait sa marche inégale et saccadée, sous l'influence de ses pensées tumultueuses.

Parfois encore, il s'approchait de la croisée, collait sa face pâle aux carreaux et contemplait la voûte noire du ciel que sillonnait de minute en minute un éclair.

Qu'avait donc Rocambole pour être agité ainsi ?

Son contrat de mariage n'était-il point signé ? Le lendemain, à pareille heure, ne serait-il point l'époux de Conception ? Était-il donc survenu quelque événement depuis la signature du contrat qui pût retarder la réalisation des vœux du faux marquis ?

Rien de tout cela.

Rocambole était en proie à une vive agitation, parce qu'en cet instant il avait à prendre une résolution terrible, résolution que commandait son intérêt et que combattait son cœur, si toutefois on peut dire que le scélérat eût du cœur, sans profaner ce mot. Mais enfin depuis une heure deux voix parlaient tour à tour en lui.

L'une, qu'inspirait l'égoïsme terrible, l'égoïsme féroce du bandit qui veut anéantir les preuves de son crime.

L'autre, qui jetait dans son âme et dans son esprit comme un remords, comme un instinct de pitié et peut-être de reconnaissance.

Mais toute lutte a une fin.

L'une de ces voix intérieures s'éteignit par degrés, tandis que l'autre s'élevait plus impérieuse.

– Allons ! murmura le faux marquis, qui releva son front pâle, il faut absolument en finir. Je serai Grand d'Espagne au premier jour, et, pour la terre entière, il faut que le marquis de Chamery, l'époux de Conception, soit le plus galant homme qui se puisse voir.

Alors Rocambole, qui depuis si longtemps hésitait, n'hésita plus. Il boutonna sa redingote jusqu'au menton, enfonça sur ses yeux le bonnet grec qu'il portait, ouvrit une porte et pénétra chez sir Williams.

L'aveugle était dans son lit, mais il ne dormait pas, et, dressé sur son séant, il paraissait rêver profondément à quelqu'une de ces combinaisons mystérieuses, comme il en osait concevoir si souvent.

L'orage grondait au-dehors.

La pluie ne tombait point encore ; mais les coups de tonnerre se succédaient rapidement, et un vent des plus violents faisait tourner les girouettes du vieux manoir.

– Tiens ! dit Rocambole en posant son flambeau sur la table de nuit de l'aveugle, tu ne dors pas, toi non plus ? L'orage te fatigue, hein ?

– *Oui,* fit sir Williams d'un signe de tête.

– Moi, je me suis mis au lit d'abord, puis je me suis relevé. J'étouffais.

– *Moi aussi,* fit l'aveugle d'un signe.

– Et puis, mon oncle, continua Rocambole, comment diable veux-tu que je dorme ? Est-ce qu'on dort la veille de son mariage ?

Un sourire bonhomme, indulgent, presque naïf, glissa sur les lèvres de sir Williams.

– Tiens, dit Rocambole, puisque tu n'as pas plus que moi envie de dormir, je vais te passer ta robe de chambre, te donner tes pantoufles, et nous irons fumer des cigares sur la terrasse. Il fera toujours moins chaud au-dehors qu'au-dedans.

– *Soit,* fit l'aveugle d'un signe.

– D'abord, je veux te parler de choses sérieuses… de mes projets pour l'avenir.

L'aveugle eut un hideux sourire, qui semblait dire :

– *Est-ce que tu voudrais devenir tout à fait vertueux, par hasard ?*

– Justement, répondit le bandit, qui devina la pensée de sir Williams. Et il lui fit passer sa robe de chambre, son pantalon à pieds et ses pantoufles, puis il lui donna un cigare et le prit par le bras.

– Viens, mon bonhomme, lui dit-il d'un ton à demi railleur, nous allons nous promener sur la plate-forme d'un manoir gothique, lequel nous appartient désormais, puisque le duc l'a acheté et que je suis le gendre du duc, et, pour faire de la couleur locale, nous allons, si tu le veux, deviser de faits de guerre et d'amour.

En parlant ainsi, Rocambole ouvrit la porte-fenêtre.

– Marche sans crainte, dit-il, le sol est de plain-pied.

Et, comme l'aveugle passait sur la terrasse, Rocambole, qui était toujours fort pâle et qui éprouvait peut-être un battement de cœur terrible, souffla alors la bougie laissée sur la table de nuit.

Puis il vint reprendre le bras de l'aveugle et le fit asseoir sur le parapet de la terrasse, qui n'avait guère que deux pieds de hauteur.

– Mon oncle, dit-il alors, essayant de donner à sa voix une inflexion moqueuse et insouciante, sais-tu que j'ai fait un assez beau rêve ?

– *Mais oui,* fit l'aveugle, que son élève vit sourire à la lueur d'un éclair.

– Je suis né je ne sais où, poursuivit Rocambole, sur un grabat probablement ; mon père a été guillotiné, j'ai été garçon de cabaret, voleur, assassin, que sais-je ?

Sir Williams hochait la tête d'un petit air approbateur qui semblait dire :

– *Mais oui, mon cher enfant, oui, vous avez été tout cela… mauvais sujet, vaurien charmant.*

– Avec deux pages de ma vie on m'enverrait filer du cordage à Toulon pour le reste de ma vie ; avec deux pages de plus on pourrait me mettre en relation avec M. de Samson, le régisseur de M^me^ la Guillotine. Mais tu comprends bien que ces quatre pages de l'histoire de Rocambole, poursuivit l'élève, tandis que le maître riait de la façon dont il avait anobli et qualifié le bourreau, le marquis de Chamery-Sallandrera se gardera bien de les fournir…

– *Parbleu !* sembla dire le muet sir Williams.

– Ah ! tu m'as donné une assez belle idée, mon oncle, poursuivit Rocambole, faisant allusion au drame de la cave de Clignancourt. Je me suis débarrassé de trois personnes qui me gênaient fort aux entournures, Zampa, Venture et maman Fipart. Je ne vois plus que toi, mon vieux, qui saches en ce monde que le marquis de Chamery s'est appelé Rocambole.

Un second éclair montra au bandit le visage de son maître.

Sir Williams souriait d'un air naïf qui voulait dire à coup sûr :

– *Tu sais que moi je ne te trahirai jamais… que je me suis incarné en toi… que je t'aime comme mon enfant…*

Et ce sourire arracha un mouvement nerveux du faciès à Rocambole, comme s'il eût éprouvé un mouvement d'hésitation.

– Oh ! quelle nuit ! quelle tempête ! dit-il tout à coup, tandis que le tonnerre ébranlait les collines voisines. Le vent fait un bruit infernal, mon oncle. C'est le *boulanger* qui nous envoie son cadeau de noces.

– *Bravo !* sembla dire sir Williams en lui frappant sur l'épaule.

– Nous sommes ici dans l'aile nord du château, une aile inhabitée, et on y assassinerait un homme à coups de couteau que personne ne s'en douterait ; mais eussions-nous sous les pieds les appartements habités, le vent et l'orage sont assez violents pour étouffer les cris.

Et comme l'aveugle n'avait pas son ardoise pour répondre et ne pouvait qu'écouter, Rocambole, qui était obligé de faire tous les frais de la conversation, poursuivit d'un ton léger :

– C'est singulier, mon oncle, comme il vient un moment dans la vie où ceux qui comme nous ont été légers se prennent à aimer la vertu !

« Oh la vertu ! mon bonhomme, c'est beau, c'est grand, c'est nécessaire pour un homme qui, comme moi, avait mal commencé.

« Je veux être vertueux, vois-tu, je veux que Conception soit la plus heureuse des femmes, que le monde entier me respecte, que les pauvres me bénissent… Je ferai du bien, je serai généreux, magnifique… Grandesse oblige !

Sir Williams ne put s'empêcher de frapper ses deux mains l'une contre l'autre en signe d'approbation, tandis qu'un sourire moqueur arquait ses lèvres minces.

– Ma parole d'honneur ! poursuivit Rocambole, il y a des moments où je suis très convaincu d'une chose, c'est que je suis né marquis de Chamery, que je n'ai jamais été

Rocambole, que je n’ai jamais connu cette abominable canaille qui se nommait sir Williams.

Rocambole riait en parlant ainsi, et l’aveugle ne se fâcha point de l’épithète, bien qu’elle fût un peu vive.

Le bandit continua :

– J’ai fait, je crois, une bonne affaire le jour où je t’ai retrouvé, coiffé de tes plumes de perroquet et vêtu d’un pagne de sauvage. Tu m’as donné d’assez bons conseils et nous avons assez bien mené la triple affaire don José, Artoff et Chamery.

Sir Williams inclinait la tête et souriait avec complaisance.

– Car on ne peut le nier, reprit Rocambole, tu as une fière imagination et de la suite dans les idées. Mais tu as aussi deux grands défauts. Le premier consiste à haïr ce malheureux comte de Kergaz, ton frère, et, si je n’y mettais ordre, tu serais capable, au premier jour, de vouloir embarquer dans une nouvelle affaire ténébreuse un galant homme, le marquis de Chamery, un homme qui veut vivre tranquille, la tête haute, au grand soleil, comme il convient à ceux qui ont toujours pratiqué la vertu.

Et Rocambole s’interrompit un moment pour rire à son aise.

– Ensuite, continua-t-il, tu manques de moralité, tu as toujours eu des principes déplorables et tu m’en as inculqué un qui est bien dangereux pour toi, en me disant que lorsque deux hommes ont été complices l’un de l’autre, le plus fort des deux est celui qui se débarrasse de l’autre.

À ces derniers mots, l’aveugle fit un mouvement, voulut se lever et éprouva une vague inquiétude.

– Imbécile ! dit Rocambole, laisse-moi donc rire.

Et il continua.

– Tiens, je vais te conter une légende, pour varier un peu ma conversation, puisque je suis obligé de faire les demandes et les réponses. Nous sommes sur la plate-forme de la tour du nord, comme dans les romans, et nous sommes assis sur un parapet d’où se précipitèrent deux cents hommes. Le ravin qui s’étend en bas, à cent mètres de profondeur, est hérissé de rochers, et je te prie de croire que celui qui ferait le saut périlleux pourrait se démettre pas mal de choses en tombant.

Sir Williams fronça de nouveau le sourcil et voulut se lever.

Mais Rocambole lui dit :

– Laissez-moi donc finir, mon oncle.

Et le bandit jeta ses bras autour du cou de sir Williams, y arrondit ses mains ensuite comme il avait fait pour étouffer maman Fipart, mais il ne serra pas.

– Tu ne te figures pas, dit-il alors, changeant tout à fait de ton, tu ne te figures pas, mon bonhomme, la peine que j’éprouve à me séparer de toi, et s’il n’y avait pas une nécessité absolue pour le marquis de Chamery de n’avoir jamais connu ce bandit de sir Williams…

Cette fois, sir Williams comprit enfin le projet de Rocambole, et il se dégagea brusquement de son étreinte, se leva et voulut fuir.

Mais Rocambole, qui avait un moment lâché prise, s'empara de lui de nouveau, le saisit, l'enlaça des pieds et des mains en murmurant :

– Oh ! cette fois, c'est fini, bien fini, mon bonhomme, et comme tu n'as pas de langue, les hurlements que tu pousseras n'éveilleront personne ; le vent et le tonnerre les domineront…

Et Rocambole, qui avait pour lui la vigueur, la jeunesse et l'avantage d'y voir, terrassa sir Williams, qui s'était cependant débattu avec une rare énergie ; puis il le saisit à la gorge pour étouffer les sons inarticulés qu'il laissait échapper, et le coucha tout de son long sur le parapet, où il le tint un moment immobile.

– Vois-tu, mon bonhomme, dit-il alors avec une raillerie infernale, voici comment on expliquera ta mort ; tu as eu trop chaud, tu t'es levé à tâtons, tu as ouvert ta fenêtre, marché au hasard, et, heurtant le parapet du pied, tu as porté le corps en avant et perdu l'équilibre.

« Hein ! comprends-tu ?

Et le scélérat ajouta :

– Oh ! sois tranquille, je te donnerai quelques larmes, et après ton enterrement j'épouserai Conception.

En prononçant ces derniers mots, Rocambole poussa sir Williams dans le vide.

Un cri, un hurlement plutôt, monta du fond de l'abîme puis Rocambole entendit un bruit sourd, celui de la chute du corps de son maître se brisant sur les rochers.

Mais en ce moment aussi un coup de tonnerre se fit entendre qui ébranla le château jusque dans ses vieilles assises, un éclair brilla qui illumina la terre et le ciel, éclairant le Ravin des Morts, où l'œil épouvanté du bandit aperçut le cadavre pantelant de sir Williams, et soudain ces paroles prophétiques de l'aveugle : *Je suis le génie qui préside à ta bonne étoile, et le jour où je ne serai plus là, ta bonne étoile s'éteindra*… ces paroles flamboyèrent tout à coup dans le souvenir du misérable, et il tomba à genoux, murmurant :

– J'AI PEUR !… OH ! J'AI PEUR[(15)] !…

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juin 2009

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Marc, Hélène, Jean-Luc, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

1 Les travaux d’Haussmann ont commencé depuis 1853.

2 Le compagnon de maman Fipart, envoyé à la guillotine sur un faux témoignage de Rocambole *(L’Héritage mystérieux).*

3 *Sic.*

4 En fait vingt si l’on se fie à la chronologie de *L’Héritage mystérieux.* Sur les variations de l’âge de Rocambole, voir Préface.

5 *Le Chiffonnier de Paris,* créé par Félix Pyat pour Lemaître en 1847. Pièce socialisante où l’on a voulu voir les prémisses de 1848.

6 Comme Vautrin ou Valjean.

7 *Sic.*

8 Dans *La Lettre volée* de Poe (traduit par Baudelaire, paru en 1855 dans *Le Pays* où Ponson écrit notamment en 1854 et 1857), Dupin, le héros détective, qui prône le principe d’identification, retrouve par cette méthode le document caché aux investigations de la police. Ponson s’inspirera encore de la « méthode d’induction » de Poe pour deux autres textes. (Voir Préface.)

9 *Sic.*

10 *Sic.* L’anglomanie de Ponson laisse souvent à désirer.

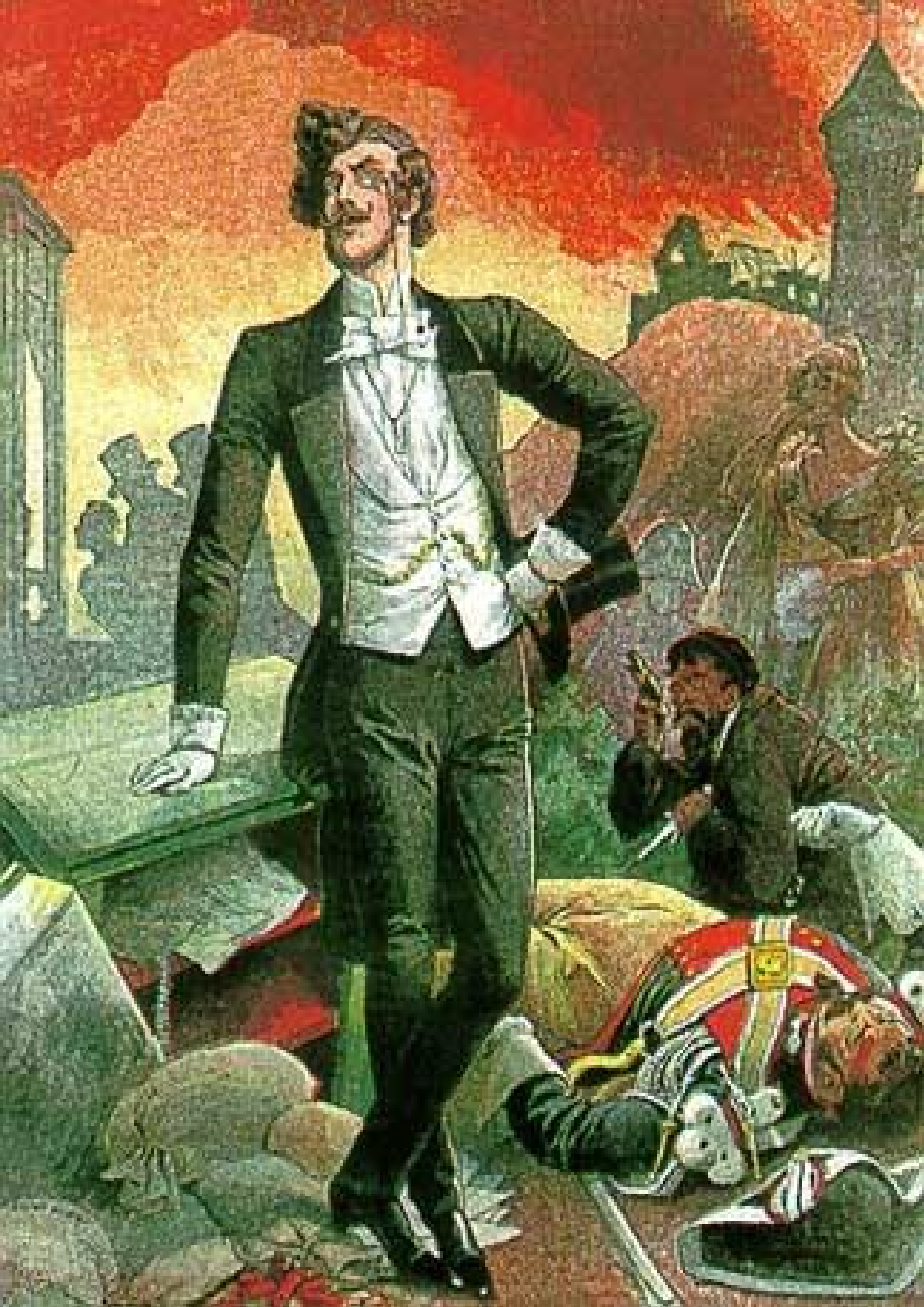
11 Elle en a cinq, quelques pages plus haut.

12 Au sens vieilli de « gratifications pécuniaires ».

13 *Sic.* Les Thugs (ou Thags) sont à la mode depuis *Le Juif errant,* d’Eugène Sue.

14 Authentique. Pierre Coignard s’était fait passer pour le comte de Sainte-Hélène.

15 L’édition Charlieu et Huillery de 1863, établie d’après la publication en feuilleton, se clôt sur ce paragraphe supplémentaire : « En ce moment, sans doute, l’audacieux bandit avait le pressentiment du châtiment terrible qui l’attendait – châtiment qui doit être le dénouement de cette trop longue histoire, et que nous allons raconter en quelques pages. »



Pierre Alexis Ponson du Terrail

LES EXPLOITS DE ROCAMBOLE

Tome III

LA REVANCHE DE BACCARAT

La Patrie – 25 mai au 20 juillet 1859 – 36 épisodes
E. Dentu *Les Drames de Paris* (3 volumes) 1866

I

Environ deux mois après les événements que nous racontions naguère, une chaise de poste, partie d'Orléans la veille à dix heures du soir, roulait, vers cinq heures du matin, en pleine Touraine, sur la route impériale qui conduit de Tours à la petite ville de G… C'était à trois lieues de cette modeste sous-préfecture, située hors de tout rayon de chemins de fer, que se trouvait la terre seigneuriale de *l'Orangerie,* où la marquise douairière de Chamery, mère de feu Hector de Chamery et de mademoiselle Andrée Brunot, avait rendu le dernier soupir, dix-huit années auparavant.

La chaise, qui allait bon train, emportait deux personnages bien connus de nous : le vicomte Fabien d'Asmolles, le marquis Frédéric-Albert-Honoré de Chamery, c'est-à-dire notre héros Rocambole.

Certes, ceux qui avaient vu quelques mois auparavant le brillant aventurier signant d'une main ferme et le sourire de la fortune aux lèvres son contrat de mariage avec mademoiselle Conception de Sallandrera auraient eu peine à le reconnaître.

Rocambole n'était plus que l'ombre de lui-même. Pâle, le regard morne, le front soucieux, le faux marquis semblait être en proie à une tristesse mortelle. Plongé en une sorte de prostration douloureuse, il regardait autour de lui comme un homme à qui tout est désormais d'une indifférence absolue.

Le vicomte tenait dans ses mains une des mains du marquis et le considérait avec compassion.

– Mon pauvre Albert, disait-il, sais-tu bien que tu m'effraies ?…

– Moi ? fit Rocambole, à qui ces mots arrachèrent un tressaillement nerveux.

Et il essaya de sourire.

– Moi ? répéta-t-il, je t'effraie ?

– Sans doute.

– Comment ?

– Ta tristesse, depuis deux mois, est incompréhensible.

– Elle est cependant facile à expliquer, murmura Rocambole.

– Je ne trouve pas…

– Tu sais que j'aime Conception.

– Eh bien ! tu l'épouseras dans six semaines.

Rocambole hocha la tête.

– J'ai des pressentiments, dit-il tout bas, si bas que Fabien l'entendit à peine.

– Mon pauvre Albert, reprit le vicomte, tu as la faiblesse nerveuse des enfants et tu es sans force aucune contre la fatalité.

– La fatalité ! murmura Rocambole avec un accent de terreur. Oh ! ne prononce pas ce mot… il m'épouvante !

– Cher frère, continua le vicomte avec émotion, je te croyais plus fort, plus courageux, plus à l'épreuve des revers de la vie. Des revers ! comme si l'on pouvait ainsi nommer un événement inattendu, mais, hélas ! bien ordinaire, qui est venu retarder tout à coup ton bonheur et le remettre à six mois. Certes, le hasard a été cruel en frappant d'une apoplexie foudroyante le père de Conception le matin même de ton mariage, en permettant que la pauvre enfant, fiancée la veille, se trouvât orpheline à son réveil et dût changer en vêtement de deuil sa parure blanche de mariée ; il s'est montré rigoureux et terrible en touchant deux cadavres, celui du duc, celui de ton pauvre matelot, victime de l'orage et de sa cécité, sous ce toit où, le soir même, devait retentir le bruyant orchestre d'un bal de noces ; mais est-ce donc là une raison, mon ami, pour que tu perdes ainsi courage ?

Rocambole soupira et se tut.

– Conception ne pouvait pas t'épouser le lendemain des funérailles de son malheureux père, poursuivit Fabien, et il a bien fallu que votre mariage fût retardé, afin de suivre l'usage espagnol. Mais elle t'aime toujours, plus que jamais ; depuis qu'elle est avec sa mère au château de Sallandrera, où elles sont allées conduire la dépouille mortelle du duc, as-tu passé un seul jour sans recevoir d'elle une longue et bonne lettre ?

– Non, dit le faux marquis, toujours triste et rêveur.

– Et cependant tu es sombre, préoccupé sans cesse, tu tressailles au moindre bruit, tu as des rêves agités, des paroles incohérentes t'échappent souvent durant ton sommeil, et il y a des jours où Blanche et moi nous craignons pour ta raison.

– Je souffre… murmura Rocambole.

– Mais tu es fou, mon ami. L'heure de ton bonheur est proche maintenant.

– Qui sait ?

Et dans ces deux mots il y eut tout un poème d'angoisse et de terreur.

Tout à coup, M. le marquis Frédéric-Albert-Honoré de Chamery releva la tête.

– Tu n'es pas superstitieux, toi ? demanda-t-il, s'efforçant de sourire.

– Moi ? non.

– Tu es bien heureux !…

– Que veux-tu donc dire, mon frère ?

– Écoute, dit Rocambole, qui sembla faire un effort sur lui-même et redevenir l'homme des anciens jours, le bandit audacieux et sceptique, toujours sûr de lui, toujours confiant en l'avenir, toujours dédaigneux des avertissements de la destinée ; écoute, je n'ai point impunément passé ma jeunesse sous les tropiques, parmi des nations superstitieuses. J'ai fini par croire aveuglément à la bonne et à la mauvaise fortune.

– Fou ! dit Fabien en souriant.

Mais Rocambole poursuivit :

– Pendant cette nuit fatale qui a précédé la mort de M. de Sallandrera et durant laquelle mon malheureux matelot Walter Bright s'est précipité, sans doute en marchant à tâtons, du haut de la plate-forme du Haut-Pas, j'ai fait un rêve étrange…

– Et ce rêve ?…

– Je venais de m'endormir. Tout à coup, un bruit étrange m'éveilla. Un homme vêtu de blanc, couvert d'un suaire, vint s'asseoir sur le pied de mon lit. Je reconnus Walter Bright. Non plus celui que tu as connu, ce malheureux aveugle, cette victime de la fureur des sauvages ; mais le Walter Bright d'autrefois, avec sa bonne et franche figure, son regard bleu, son sourire loyal. Le fantôme s'était assis près de moi, et il me dit alors : « Maintenant que je suis mort, je viens t'apprendre l'avenir… » Et sa main me montra le ciel à travers la fenêtre ouverte, et dans le ciel, entre les nuages, une étoile. Cette étoile brilla un moment, puis elle sembla se détacher de la voûte céleste, glissa dans l'espace et s'éteignit.

– Eh bien ? dit Fabien, qui ne put réprimer un sourire, que prouve ce rêve ?

– Cette étoile qu'il me montrait, c'était la mienne.

– Quelle folie !…

– Et j'ai le pressentiment que je n'épouserai jamais Conception.

– Mon pauvre Albert, dit le vicomte, si tu n'étais amoureux, tu serais bien certainement fou à lier. Permets-moi de mettre tes paroles sur le compte du chagrin que tu as éprouvé en voyant ton mariage retardé par la mort du duc. Puis laisse-moi te dire, moi, que j'ai la certitude que tu épouseras Conception et qu'elle sera marquise de Chamery avant deux mois.

Il y avait un tel accent de conviction dans ces paroles de Fabien, qu'elles remirent quelque espoir au cœur de Rocambole.

– Dieu t'entende !… dit-il. (Et il ajouta, riant cette fois :) Après tout, je dois avoir un grain de folie pour me désoler ainsi sans raison.

– Heureusement, la guérison est prochaine. Et, en attendant, tâche donc de te montrer calme et courageux, à mesure que tu te rapproches du but.

– Je te le promets, mon ami. Resterons-nous longtemps à l'Orangerie ?

– Dame !… répondit Fabien, je t'avoue que nous n'avons pas grand-chose à y faire. Nous nous entendons trop bien pour avoir la moindre difficulté au sujet de cette terre encore indivise entre nous. Tu n'y es point encore allé depuis ton retour des Indes, et j'ai prétexté nos affaires d'intérêt pour t'y emmener.

– Ah ! fit Rocambole.

– Mais j'ai suivi le conseil de ton médecin, le docteur Samuel Albot.

Rocambole tressaillit à ce nom.

– Le docteur, qui t'a vu plusieurs fois depuis notre retour à Paris, m'a pris à part l'autre jour et m'a dit que je ferais bien de t'éloigner pendant quelques jours de Paris ; que le

changement d'air te ferait du bien, et je t'ai parlé d'un voyage à l'Orangerie comme nécessaire à nos intérêts communs.

– Cher Fabien ! dit Rocambole, en prenant la main du vicomte.

Et puis le faux marquis sembla revenir à sa nature insouciante d'autrefois.

– Après tout, dit-il d'un ton léger, le docteur a peut-être raison ; c'est l'impatience qui me rend malade et me met des idées noires dans l'âme. Mais je veux être plus fort que le temps, et j'attendrai en souriant l'heure de mon bonheur.

– Me le promets-tu ?

– Je te le promets.

– Où sommes-nous donc ? dit le vicomte, qui voulait à tout prix distraire celui qu'il croyait toujours son frère et qu'il aimait tendrement.

Il mit la tête à la portière et Rocambole l'imita.

On touchait alors au milieu d'avril ; il pouvait être cinq heures et demie, il faisait grand jour et le ciel était sans nuages. La chaise de poste roulait au milieu d'une plaine verdoyante, à l'extrémité de laquelle les premières blancheurs de l'aube glissaient sur les toits d'ardoise de la petite ville de S… C'était un samedi, et de plus un jour de foire. La route était couverte de villageois, les uns à pied, les autres dans des charrettes, et d'autres montés sur des chevaux, des mulets ou des ânes. À mesure que la berline de voyage approchait de la ville, cette foule devenait plus serrée, plus compacte et semblait hâter prodigieusement son allure affairée.

On entrait dans la ville par une belle promenade plantée de tilleuls ; cette promenade conduisait au champ de foire ; et, à quelques centaines de mètres de ce lieu, le postillon dut mettre ses chevaux au pas, sous peine d'écraser la foule, qui devenait de plus en plus compacte. Tout à coup, la voiture s'arrêta et le valet de chambre du vicomte dégringola de son siège et vint à la portière.

– Monsieur, dit-il, il est impossible d'avancer davantage.

– Pourquoi ? demanda Rocambole surpris.

– Parce qu'il va y avoir une exécution dans cinq minutes et que toutes les rues sont barrées.

Ce mot *d'exécution* fit tressaillir et frissonner Rocambole.

– Ah ! dit Fabien, je comprends maintenant pourquoi cette foule. Une foire n'attire pas autant de monde.

Et le marquis et le vicomte, qui regardaient aux portières, jetèrent les yeux devant eux, et, à travers la glace de devant de la berline, ils aperçurent, à cent mètres de distance environ, les deux bras rouges de la guillotine, autour de laquelle, et en dehors d'un cercle décrit par un cordon de gendarmes à cheval, se pressait palpitante, ivre d'émotions, emplie de murmures étranges et sourds, cette foule accourue de toutes parts pour voir tomber une tête.

Fabien donna l'ordre de rétrograder ; mais le valet de chambre répondit :

– Il est trop tard, monsieur. Il y a encore plus de monde derrière nous que devant ; il faut attendre.

– Ah ! dit le vicomte, quelle horrible chose nous allons avoir sous les yeux !

Rocambole, comme un spectre, s'était penché à la portière pour ne point voir l'instrument du supplice, lui qui, jadis, lorsqu'il était le fils adoptif de maman Fipart, se montrait si friand de ce sanglant spectacle. Mais s'il ne voyait pas, il entendait, et une femme qui s'était hissée sur les roues de la chaise de poste pour ne perdre aucun détail de la terrible représentation, une femme disait à une autre femme qui se dressait sur la pointe des pieds :

– Ça ne peut pas tarder, c'est pour six heures.

– Mais qu'est-ce qu'il a donc fait ? demanda un paysan perché sur son âne.

– Il a tué une femme qui lui avait servi de mère !

– Le brigand ! dit une voix dans la foule.

La première femme reprit :

– Il l'a étranglée !… Une pauvre vieille qui n'avait plus que quelques jours à vivre.

Les cheveux du faux marquis se hérissèrent, et son cœur se prit à battre avec violence à ce rapprochement bizarre.

– Quel âge a-t-il, le condamné ? demanda le paysan.

– Vingt-huit ans.

Rocambole se prit à trembler.

– Le voilà ! le voilà ! dit-on tout à coup de toutes parts.

Et en même temps cette foule immense qui trépignait d'impatience, et dont les murmures confus ressemblaient au bruit sourd d'une mer agitée, cette foule se tut, et cet océan de têtes sembla frappé d'immobilité.

En même temps aussi, et tandis que le vicomte Fabien d'Asmolles fermait les yeux et priait mentalement pour le malheureux qui allait mourir, Rocambole, qui avait essayé vainement de l'imiter, se sentit dominé par une force irrésistible, par une attraction étrange qui attira ses regards vers l'échafaud et les y tint cloués, tandis que son cœur cessait de battre, que la sueur perlait à son front et que tout son corps était pris d'un tremblement nerveux.

Heureusement pour lui, le vicomte fermait les yeux.

Rocambole vit alors la plate-forme de l'échafaud, qui tout à l'heure était vide, occupée par deux hommes qu'il était facile de reconnaître. C'étaient les aides du bourreau.

Puis une troisième tête apparut – une tête blonde et pâle, où la jeunesse brillait, en dépit de la terreur – une tête aux cheveux coupés, supportée par un cou blanc et nu.

C'était le condamné, qui montait lentement les degrés de l'échafaud, soutenu par le bourreau et l'aumônier des prisons.

Pendant quelques secondes, l’œil hagard du faux marquis vit ce jeune homme déjà plus près de l’éternité qu’un vieillard comblé d’ans. Il le vit debout, entre ce prêtre qui lui collait un crucifix aux lèvres et lui parlait du Ciel, et ce terrible fonctionnaire qui attendait le moment d’obéir à la loi.

Puis, tout à coup, l’homme debout fut poussé en avant, approché vivement de la planche qui fit aussitôt la bascule et porta sa tête sous le couteau…

En même temps les yeux du marquis furent brûlés par un éclair – cet éclair qui jaillissait du premier rayon de soleil glissant sur la lame polie du couperet. Et tout aussitôt l’éclair sembla se détacher avec le couteau – un bruit sourd retentit en même temps que la foule répondait par un immense murmure, et tandis que la tête tombait, et comme s’il eût été frappé du même coup, Rocambole s’affaissa mourant, évanoui, au fond de la berline de voyage.

II

Laissons le faux marquis de Chamery dans sa berline de voyage, et, revenant à Paris, rétrogradons de quelques jours.

Un soir, vers neuf heures, la comtesse Artoff était au coin de son feu, rue de la Pépinière, et causait avec le docteur Samuel Albot.

Le docteur paraissait fort soucieux, et la comtesse, qui, depuis quelques minutes, gardait le silence, lui dit tout à coup :

– Eh bien ! docteur, savez-vous qu'il y a aujourd'hui deux mois, jour pour jour, que je suis partie pour la Franche-Comté avec M. Roland de Clayet ?

– Oui, madame.

– Et depuis ce temps, vous avez fidèlement observé la loi que je vous avais imposée de ne me point questionner.

– En effet… votre volonté était pour moi un ordre formel, madame.

– Ah ! c'est que, mon cher docteur, une femme qui, comme moi, a été mêlée à tant d'intrigues étranges et terribles ne peut plus agir sûrement qu'à la condition de se replier en elle-même, de méditer toute seule ses plans de conduite et de ne les confier même aux personnes en qui elle a une foi profonde, absolue, que lorsqu'ils sont arrivés à maturité.

Le docteur s'inclina.

– Aujourd'hui, poursuivit Baccarat, je crois que l'heure est venue de vous dire ce que j'ai fait, ce que je compte faire pour atteindre notre but.

– Je vous écoute, madame.

– Je vais donc vous raconter tout au long mon voyage en Franche-Comté, où notre jeune auxiliaire Roland se trouve encore et où je l'ai, pour ainsi dire, tenu aux arrêts.

La comtesse se renversa dans son fauteuil, et elle fit au mulâtre le récit suivant :

– Vous le savez, nous quittâmes Paris, M. de Clayet et moi, en chaise de poste.

« J'avais, vous vous en souvenez, échangé les vêtements de mon sexe contre un costume masculin. Ce costume me donnait l'air d'un jeune homme de dix-huit ans et je passai tout le long de la route pour le secrétaire de Roland.

« Le château où le chevalier de Clayet venait de mourir en instituant son neveu légataire universel était situé à trois lieues par la route, à une lieue et demie par un chemin de traverse qui passait dans les bois du château du Haut-Pas.

« Nous arrivâmes à Clayet quarante-huit heures après notre départ de Paris.

« J’étais partie sans plan arrêté et munie d’un renseignement unique, mais qui était d’une terrible gravité. Le marquis de Chamery s’était rendu au domaine du Haut-Pas, où se trouvaient déjà le vicomte et la vicomtesse d’Asmolles, M. de Sallandrera, sa femme et sa fille. J’avais la conviction profonde que Rocambole et le marquis de Chamery ne faisaient qu’un; mais je n’en avais pas la certitude, il fallait l’avoir à tout prix.

« Dès le soir de notre arrivée, je dis à Roland:

« – Il faut que vous alliez, mon ami, chez M. d’Asmolles.

« – Mais, me répondit Roland, nous sommes très en froid depuis le rôle odieux que j’ai joué.

« – Vous prétexterez des affaires d’intérêt. Votre oncle et lui devaient en avoir.

« – En effet, dit-il, mon oncle lui a, l’année dernière, acheté un moulin qui n’est pas complètement payé.

« – Eh bien! allez le voir.

« – Dans quel but?

« – Vous l’amènerez ici avec le marquis. Il faut que je voie cet homme.

« – Mais il vous reconnaîtra?

« – Non, il ne me verra pas. Je me cacherai. Je le verrai sans être vue.

« Depuis qu’il avait eu la preuve de ses torts envers moi, Roland m’obéissait aveuglément, et ce jeune homme, si léger jusque-là, semblait avoir vieilli de dix années en quelques jours.

« – Je vous obéirai, me dit-il. Quand faut-il partir?

« – Demain matin.

« Le lendemain, en effet, dès le point du jour, Roland se mit en marche, à pied, un fusil sur l’épaule. Comme il traversait une vaste sapinière qui s’étend entre Clayet et le Haut-Pas, il rencontra un braconnier avec lequel il avait chassé maintes fois.

« – Ah! monsieur Roland, lui dit cet homme, vous avez manqué une belle chasse.

« – Quand cela?

« – Avant-hier samedi.

« – Et où donc? demanda Roland.

« – Au Vallon-Noir. M. d’Asmolles et son beau-frère le marquis de Chamery, avec un Espagnol, un duc, ma foi! ont chassé un ours.

« – Peste! dit Roland. Et qui a tué l’ours?

« – C’est le marquis. Oh! c’est un crâne, celui-là.

« Et le braconnier raconta l’homérique combat de Rocambole avec l’ours. Puis il ajouta:

« – Aussi le mariage a été décidé.

« – Quel mariage ? fit Roland, qui eut le frisson.

« – Celui du marquis avec la fille de l'Espagnol.

« – Ah ! fit Roland, dont le braconnier ne remarqua point l'émotion subite. Et ce mariage aura lieu bientôt ?

« – Mais, répondit le paysan, on a publié les bans hier à la messe de onze heures, et je crois que c'est aujourd'hui.

« Roland m'a avoué depuis qu'il avait éprouvé, en entendant ces paroles, une émotion si grande, que son fusil faillit lui échapper des mains. Cependant il continua sa route vers le Haut-Pas.

« Seulement, la nouvelle qu'il venait d'apprendre avait complètement modifié ses idées et le plan de conduite que je lui avais tracé la veille.

« – Un misérable comme le marquis de Chamery, se dit-il aussitôt, ne peut pas épouser mademoiselle de Sallandrera. Je n'ai pas le temps de revenir sur mes pas et d'aller consulter la comtesse Artoff ; donc, j'irai seul.

« Il ne savait trop, en marchant d'un pas rapide, comment il s'y prendrait pour empêcher ou du moins retarder ce mariage, qui devait se faire le jour même, mais il compta sur l'inspiration du moment.

« Il était huit heures du matin environ lorsqu'il arriva.

« L'orage de la nuit avait détrempé les chemins. Cependant de nombreuses traces de pas et l'empreinte des fers d'un cheval couvraient le sentier qui conduit d'un bourg voisin qu'on nomme Aulnay au château du Haut-Pas.

« Roland ne put s'empêcher de faire cette remarque que les habitants du château étaient sortis de bien bonne heure et qu'ils étaient sans doute en grande agitation, à cause du mariage.

« Mais comme il atteignait le pied de la colline sur laquelle se dresse le château, il vit venir à lui un cavalier. Ce cavalier était un vieux médecin du bourg d'Aulnay que Roland, enfant du pays, connaissait beaucoup.

« – Comment ! lui dit-il en l'apercevant et allant à sa rencontre, c'est vous, docteur !

« – Bonjour, monsieur de Clayet, répondit le médecin, qui avait une mine fort grave.

« – D'où venez-vous donc si matin, docteur ?

« – Du Haut-Pas.

« – Est-ce que vous y avez des malades ?

« Le docteur secoua la tête.

« – Je suis arrivé trop tard, dit-il.

« – Trop tard !

« – Monsieur le duc est mort.

« – Mort ! dit Roland, le duc ?

« – Oui.

« – Le duc de Sallandrera… ?

« – Sans doute.

« – Mais… comment, de quoi ?

« – D'une apoplexie foudroyante. Quand je suis arrivé, il donnait encore signe de vie ; mais il n'a point tardé à expirer.

« Alors le docteur raconta à Roland ce qui s'était passé durant la nuit.

« – Figurez-vous, lui dit-il, que M. de Sallandrera avait éprouvé avant-hier une forte émotion provoquée par les péripéties dramatiques d'une chasse à l'ours.

« – Tiens ! interrompit Roland, je viens de rencontrer un garde-chasse qui m'en a parlé. Et… cette émotion…

« – À déterminé chez le duc une compression extraordinaire du sang. Cette compression est la cause première de l'apoplexie qui l'a frappé.

« – Mais quand cela ?

« – Cette nuit. Vraisemblablement vers onze heures du soir.

« – Et s'en est-on aperçu tout de suite ?

« – Hélas ! non. Le duc n'a pu appeler à son aide. Ce matin seulement, quand on est entré dans sa chambre…

« – Son valet, sans doute ?

« – Non, le marquis.

« – Quel marquis ? fit Roland, qui oubliait déjà Rocambole.

« – Eh bien ! mais le futur gendre, le beau-frère de M. d'Asmolles, M. de Chamery.

« – Ah ! c'est juste, dit M. de Clayet.

« – Il paraît que M. de Chamery, continua le docteur, qui s'était à demi tourné sur sa selle et causait avec une certaine complaisance, il paraît que M. de Chamery avait fort mal dormi, lui aussi.

« – Ah !… et pourquoi ?

« – Dame ! fit le docteur en clignant de l'œil comme un vert galant sur le retour, cela se comprend… le marquis se mariait le lendemain ; il aimait mademoiselle Conception ; elle est fort jolie, la petite… Enfin, vous comprenez… Donc il avait fort mal dormi. Il s'est levé de bonne heure et, naturellement, comme il n'osait pas entrer chez sa fiancée, il est entré chez son beau-père.

« Le docteur crut convenable de sourire et ajouta :

« – Ce n'était pas tout à fait la même chose, mais… enfin !…

« – Après ? fit Roland.

« – C’est alors qu’on l’a entendu jeter un cri, appeler à lui… On est accouru et on a trouvé M. de Sallandrera qui était tombé de son lit sur le parquet et ne donnait plus signe de vie. M. de Chamery, qui a servi dans la marine et a quelques connaissances de chirurgie, s’est empressé de le saigner ; on a mis un domestique à cheval qui est venu me chercher au grand galop. Je suis arrivé. La saignée pratiquée par le marquis avait été trop tardive, et n’avait eu pour effet que de prolonger de quelques heures le dernier moment. Le duc est mort dans mes bras.

« – Quelle catastrophe ! murmura Roland.

« – Oh ! dit le docteur, vous n’en connaissez encore que la moitié.

« – Hein, que dites-vous ?

« – Je dis que vous ne connaissez encore que la moitié de la catastrophe, répéta le docteur, qui était une variété de Prudhomme et tenait à le démontrer.

« – Je ne comprends pas.

« – Il y a deux morts au château.

« – Comment ? deux morts ?…

« – Oui, le duc d’abord…

« – Et puis ?

« – Et puis, l’autre, l’Anglais.

« – Quel autre ?

« – Cet Anglais aveugle que le marquis avait amené.

« Roland était à cent lieues de songer, mon cher docteur, à ce matelot défiguré auquel vous avez prodigué vos soins.

– Walter Bright ?

– Précisément.

– Et il était mort ?

– C’est ce que le médecin du village apprit à Roland.

– Voyons ? fit Samuel Albot.

Baccarat reprit :

– Le docteur raconta à Roland que, tandis qu’au château on s’occupait de M. de Sallandrera, des paysans qui s’en allaient de grand matin à leurs travaux avaient trouvé, au nord, sous les murs du Haut-Pas, et dans ce vallon qu’on nomme le Val des Morts(1), une masse informe et sanglante qui, tombée du haut de la plate-forme, était venue se briser sur les rochers. On l’avait relevé et transporté au château. Là, nouvel émoi, nouvelle stupéfaction douloureuse. Il paraît même qu’à la vue de ce cadavre le marquis s’était évanoui et qu’on avait eu quelque peine à le rappeler à lui.

« – Mais enfin, demanda Roland, comment cette nouvelle catastrophe a-t-elle eu lieu ?

« – L’Anglais était aveugle.

« – Je le sais.

« – Sa chambre donnait sur la plate-forme du château.

« – Bien. Après ?

« – Il aura été incommodé par l'orage qui a été très violent ici cette nuit ; il sera sorti à tâtons, marchant toujours devant lui, et il aura rencontré le parapet et perdu l'équilibre.

« – Le parapet est donc très bas ?

« – Excessivement bas.

« – Tout cela est extraordinaire, murmura M. de Clayet, et il faut que vous me le racontiez…

« – Ah ! mon cher monsieur Roland, dit le docteur, c'est la vérité pure.

« – Je vous crois, docteur.

« Le vieux médecin se remit d'aplomb sur sa selle et tendit la main à Roland.

« – Je m'en vais, lui dit-il. J'ai laissé un malade à l'agonie.

« – Trois morts ! fit Roland en souriant.

« Le docteur ne se fâcha point de l'épigramme, serra la main de Roland et donna un coup d'éperon à sa monture qui partit au petit trot.

« Demeuré seul au milieu du chemin, Roland hésita un moment. Monterait-il jusqu'au château ou rebrousserait-il chemin ?

« Une minute de réflexion lui suffit pour prendre une résolution.

« Que venait-il faire au Haut-Pas ? Engager M. d'Asmolles et son beau-frère à venir à Clayet le lendemain pour y causer d'affaires.

« Mais le moment, on le conçoit, était mal choisi.

« Or, le double événement qui venait de plonger les hôtes du Haut-Pas dans la consternation ajournait forcément le mariage de M^lle^ de Sallandrera avec M. de Chamery, et nous donnait le temps de réfléchir.

« Roland replaça donc son fusil sur son épaule et fit volte-face. Puis il reprit le chemin de Clayet, où il arriva une heure après.

« J'attendais avec une certaine impatience ; mais je fus fort surprise en le voyant sitôt de retour, et ma surprise, vous le devinez, fut bien autre, lorsqu'il m'eut raconté ce qu'il avait vu et appris.

« Vous comprenez, mon cher docteur, que le récit de Roland donnait matière à réfléchir. M. de Sallandrera était mort – donc le mariage ne pouvait avoir lieu sur-le-champ, et, en admettant que M^lle^ Conception aimât le marquis jusqu'à l'enthousiasme, elle ne pouvait fouler aux pieds les convenances. Il fallait attendre au moins trois mois.

« – Eh bien ! me dit Roland, que voulez-vous faire ?

« – Rien, répondis-je.

« – Comment ! rien ?

« Roland ouvrit de grands yeux.

« Je lui pris alors la main et lui dis en souriant :

« – Mon cher ami, nous repartons demain.

« – Où allons-nous ?

« – À Paris.

« – Sans voir le marquis ?

« – Ostensiblement, du moins.

« – Je ne comprends pas, me dit Roland.

« – Voyons, lui dis-je, ne peut-il se faire que l'homme à qui Zampa a eu affaire ne soit pas le marquis de Chamery ?…

« – Dame !… fit Roland.

« – Qu'il n'y ait rien de commun entre le beau-frère de M. d'Asmolles et ce bandit du nom de Rocambole dont je vous ai raconté l'histoire ?

« – C'est juste.

« – Eh bien ! mon ami, repris-je, puisque vous admettez cela, laissez-moi supposer encore ceci : c'est que le marquis de Chamery existe et que celui que vous connaissez est un imposteur.

« – Oh ! j'en ai la conviction, madame.

« – Donc, pour démasquer le faux, il faut retrouver le véritable.

« – Vous avez raison.

« – Et, pour cela, il nous faut du temps, beaucoup de temps.

« – Mais… ce temps… l'avons-nous ?

« – Sans doute, puisque le mariage est retardé de trois mois au moins.

« – En ce cas, me dit Roland, expliquez-moi, madame, pourquoi vous voulez voir M. de Chamery.

« – Pour m'assurer qu'il est ou n'est pas Rocambole.

« – C'est juste. Eh bien ! comment faire ?

« – Je ne sais encore, mais nous trouverons.

« Roland avait au château de Clayet une sorte de commensal qui lui avait été laissé par un oncle. Ce commensal était un pauvre diable de paysan boiteux, contrefait, qui courait les fêtes de village, où il jouait du violon, était pêcheur de grenouilles dans la semaine, et joignait une troisième industrie à ces deux premières. Il était chercheur de champignons.

« Jeannet était né au château ; il y avait été élevé, et feu le chevalier, oncle de Roland, l'emmenait avec lui à la chasse. Jeannet, pendant la saison des champignons, courait les

bois, remplissait son havresac, et s'en allait vendre le produit de sa journée dans les bourgades voisines et les châteaux des environs.

« Je savais qu'il allait souvent au manoir du Haut-Pas, surtout depuis que le vicomte d'Asmolles s'y trouvait.

« Jeannet était intelligent, de plus il était fort dévoué à Roland, et ce dernier m'affirma qu'il était d'une discrétion à toute épreuve.

« Nous attendîmes le soir. Le soir venu, Jeannet, qui avait passé sa journée dans les bois, revint au château. Roland, à qui j'avais confié mon projet, le fit monter dans sa chambre, où nous nous enfermâmes tous les trois.

« – Jeannet, lui dit M. de Clayet, y a-t-il longtemps que tu n'es allé au Haut-Pas ?

« – Trois jours, monsieur.

« – Ainsi, tu ne sais pas ce qui est arrivé ?

« – Oh ! si fait, répondit le boiteux. Le gros monsieur qui avait acheté les usines est mort ce matin.

« – Comment sais-tu cela ?

« – C'est Nicou, le garde-chasse de M. d'Asmolles, qui me l'a dit.

« – Eh bien ! reprit Roland, il faut aller au Haut-Pas.

« – Quand ?

« – Demain, avec des champignons.

« Le boiteux était intelligent, et comme mes vêtements d'homme lui donnaient complètement le change, il crut pouvoir parler librement devant moi.

« – C'est-y que monsieur voudrait me faire porter un billet à la dame ou à la demoiselle ? dit-il en clignant de l'œil.

« – Non ; mais tu conduiras monsieur.

« Et Roland me désigna.

« Ceci parut l'étonner beaucoup.

« – Jeannet, reprit Roland, tu es l'enfant de la maison, mais je te jure que tu ne remettrais pas le pied à Clayet si tu me trahissais.

« – Ah ! monsieur Roland, fit le boiteux d'un ton de reproche.

« – C'est bien, dit mon hôte, qui comprit à cet accent que Jeannet lui serait dévoué jusqu'à la mort, et il continua, après un moment de silence :

« – Tu partiras demain matin, en compagnie de monsieur.

« – Bien, dit Jeannet.

« – Vous traverserez les bois et vous irez vendre des champignons au Haut-Pas. Tu t'arrangeras de façon que les domestiques du château vous offrent à déjeuner, et tu y resteras jusqu'à ce que monsieur ait pu rencontrer les personnes qu'il désire voir.

« Jeannet ne comprenait pas bien encore. Roland ajouta :

« – Monsieur sera habillé comme un paysan, il se noircira les mains et le visage, et tu le feras passer pour un petit pâtre du Jura. Maintenant, va te coucher et sois prêt à partir vers trois heures du matin.

« Jeannet salua et se retira.

III

La comtesse fit une pause, puis elle reprit :

– Le lendemain, en effet, et bien avant le jour, j'étais sur pied.

« J'avais fait une petite répétition de mon costume la veille, avant de me mettre au lit, et lorsque Roland entra dans ma chambre, il me trouva habillée. Ma métamorphose était si complète, qu'il ne put se défendre d'un cri d'admiration. En effet, mon cher docteur, j'étais si bien devenue un petit paysan jurassien, qu'il fallait que Roland fût dans le secret pour qu'il eût pu me reconnaître. J'avais bruni mes cheveux blonds et les avais dénoués, ayant soin de les mettre le plus possible en broussaille ; j'avais la figure et les mains noires et mes vêtements se composaient d'un pantalon de laine usé et raccommodé en plus d'un endroit, d'une paire de sabots et d'un sarrau de toile bleue. J'avais, en outre, un bâton à la main, une besace sur le dos et un grand chapeau de paille qui me couvrait la moitié du visage.

« Il était trois heures et demie du matin quand nous sortîmes de Clayet, Jeannet et moi.

« Roland, son fusil sur l'épaule, avait voulu m'accompagner jusqu'à mi-chemin.

« Deux heures après, Jeannet avait rempli de champignons sa besace et la mienne ; Roland avait rebroussé chemin, en chassant, et nous, nous gravissions l'ardu sentier qui mène au manoir d'Asmolles.

« La première personne que nous rencontrâmes, Jeannet et moi, était un vieux domestique né chez les d'Asmolles, qui était une manière d'intendant majordome au château, et précisément celui des serviteurs qui achetait d'ordinaire la chasse ou la pêche du boiteux. On l'appelait le père Antoine.

« – Ah ! mon pauvre gars, dit-il à Jeannet en l'apercevant, tu viens à un mauvais moment, on ne songe guère à manger au château.

« Jeannet prit un air bête et curieux, et dit :

« – Et pourquoi donc qu'on ne mange pas, monsieur Antoine ?

« – Parce que nous sommes d'enterrement aujourd'hui.

« – Qui donc est mort ? demanda-t-il.

« – Ils sont deux, mais on n'en enterre qu'un.

« Et comme Jeannet paraissait de plus en plus surpris, le père Antoine, qui était assez bavard, lui raconta ce que Jeannet savait très bien, à savoir que M. de Sallandrera était mort le matin précédent et qu'un pauvre vieil aveugle s'était jeté en bas des remparts.

« – Et qui donc enterre-t-on des deux, aujourd'hui ? demanda Jeannet.

« – L'aveugle.

« – Et l’autre ?

« – Oh ! celui-là, dit le père Antoine, on va le transporter dans son pays, en Espagne. Le médecin d’Aulnay est revenu hier soir, il l’a embaumé, et demain la duchesse et sa fille partent en poste avec le corps. M. le vicomte les accompagnera.

« Jeannet me regarda du coin de l’œil, mais je demeurai impassible.

« – Alors, dit le boiteux, vous ne voulez pas de mes champignons, monsieur Antoine ?

« – Mais si, petit Jeannet, répondit le vieillard. Va-t-en à la cuisine, tu les donneras à Marion.

« – Y a-t-il un coup à boire, malgré l’enterrement ? demanda le boiteux.

« – Et une assiettée de *gaudes*, ajouta le père Antoine, qui n’avait fait aucune attention à moi. Allez, mes gars !

« Jeannet, qui connaissait parfaitement les aîtres du château, me fit traverser la cour dans laquelle nous laissâmes le père Antoine, qui fumait sa pipe, assis sur une poutre, et il me conduisit tout droit à la cuisine, où il y avait déjà, en dépit de l’heure matinale, une assez nombreuse réunion.

« Les serviteurs du château, les pâtres, les bouviers, réunis sous le manteau de la cheminée, faisaient leur repas du matin, qui consistait en une écuellée de farine de blé noir, et la conversation roulait, on le devine, sur la double catastrophe de la veille.

« On fit à Jeannet un bon accueil.

« Il me présenta comme un sien cousin de la montagne, et j’eus ma part de l’horrible bouillie, que je fis mine de manger avec grand appétit.

« J’avais, du reste, pris l’attitude niaise et timide d’un jeune garçon qui n’est jamais sorti de ses montagnes et n’ose pas ouvrir la bouche. Mais j’écoutais et j’observais, si bien qu’au bout d’une heure je fus très renseignée sur tout ce qui s’était passé et se passait au château.

« La duchesse de Sallandrera et sa fille étaient dans la désolation ; elles étaient demeurées enfermées toute la journée de la veille dans leur appartement et on les avait entendues sangloter.

« La vicomtesse d’Asmolles était avec elles.

« Quant au marquis, j’appris, sans avoir fait la moindre question, qu’il était dans un état affreux. Cette double mort semblait l’avoir atteint lui-même. Il errait par le château comme un fou, les yeux hagards, le front pâle, silencieux et morne.

« Enfin, le dernier renseignement que je recueillis était évidemment le plus précieux pour moi ; on enterrait l’aveugle à huit heures du matin, et, selon l’usage franc-comtois, on le porterait au cimetière du village, dans une bière non fermée, le visage découvert.

« En outre, on l’avait habillé, et il était exposé dans sa chambre, où tout le monde pouvait le voir et aller lui jeter de l’eau bénite.

« Jeannet, avec lequel j’avais échangé un regard d’intelligence, se hasarda alors à dire :

« – Est-ce qu’on peut voir le mort ?

« – Oui, répondit Marion la cuisinière, mais je ne t’y engage pas, petit Jeannet.

« – Pourquoi donc ça, Marion ?

« – Parce que tu auras peur.

« – Je n’ai pas peur des morts.

« – D’autres, c’est possible… mais de celui-là…

« – Il est donc bien laid ?

« – Oh ! oui…

« – Et puis, ajouta un bouvier, il est en morceaux.

« – Le fait est, dit Jeannet, qu’il a fait un saut un peu rude.

« – Il n’y a que la figure qui est restée la même. Il est tombé sur le dos, dit un troisième serviteur.

« – Mais, ajouta Marion, il était déjà si affreux de son vivant… on aurait dit qu’il avait eu la figure brûlée…

« Ces derniers mots me firent tressaillir.

« – Ça ne fait rien, reprit Jeannet, je veux le voir ; viens-tu, cousin ?

« – Et il me regarda. Je me levai sans mot dire.

« – Bien du plaisir ! nous cria Marion d’un ton ironique. Ce n’est pas moi qui vous y conduirai.

« – Oh ! dit Jeannet en sortant, je sais où c’est… La chambre jaune, au second, sur la plate-forme… Je connais bien le château moi.

« Nous quittâmes la cuisine, et Jeannet me conduisit à la chambre que l’aveugle occupait de son vivant, et dans laquelle on l’avait transporté mort lorsqu’on l’eut trouvé au fond du ravin.

« Un jeune séminariste, fils d’un paysan des environs, avait passé la nuit près du cadavre.

« Je m’arrêtai un peu émue sur le seuil.

« Le cadavre ensanglanté avait été enveloppé de bandelettes, comme une momie, puis on l’avait habillé et il était placé sur le lit, les mains jointes sur la poitrine.

« À côté, deux cierges brûlaient sur une table.

« Auprès, se trouvait un vase d’eau bénite.

« Agenouillé au pied du lit, le séminariste, qui avait un surplis blanc, récitait tout bas les prières des morts.

« Jeannet s’avança le premier sur la pointe du pied, son chapeau à la main, prit de l’eau bénite, en jeta sur le cadavre, le regarda et recula avec effroi, tant le visage était hideux à voir.

« J’étais derrière lui, mes yeux se fixèrent sur le mort, et soudain ce visage couturé, horrible à voir, m’apparut comme une révélation.

« Je reconnus sir Williams !

« Le séminariste n’avait pas levé les yeux.

« Quant à Jeannet, comme j’étais derrière lui, il ne put remarquer le tressaillement nerveux qui m’échappa.

« Je le pris par le bras et l’entraînai hors de la chambre mortuaire.

« Dans le corridor voisin, qui était désert, nous échangeâmes quelques mots à la hâte.

« – L’enterrement aura lieu à huit heures, lui dis-je.

« – Oui, c’est le père Antoine qui nous l’a dit.

« – Je veux y assister.

« – Comme vous voudrez, me dit Jeannet, bien qu’il ne comprît pas beaucoup ce que j’étais venue faire au château.

« Mais j’avais calculé, moi, que le marquis de Chamery ne pouvait se dispenser d’assister aux funérailles de l’homme à qui, sans doute, il devait beaucoup.

« Mon calcul se trouva juste. À huit heures précises, on vit arriver le curé en surplis, suivi de son bedeau et de ses enfants de chœur.

« Le mort fut placé dans sa bière, puis quatre domestiques du château s’emparèrent du cercueil, tandis que le charpentier portait le couvercle, qui ne devait être cloué qu’au cimetière.

« Alors, et comme le cortège s’apprêtait à sortir de la cour, deux hommes parurent : le vicomte d’Asmolles et le marquis de Chamery.

« Tous deux vinrent se placer derrière le cercueil, et ils passèrent devant moi.

« Je m’étais dissimulée au milieu d’un groupe de paysans, et d’ailleurs j’étais si bien déguisée, qu’il était impossible de deviner la comtesse Artoff dans ce petit montagnard en sabots, aux mains noires, qui attachait sur le marquis de Chamery un œil ardent.

« Et de même que dans la mort j’avais reconnu sir Williams, dans ce jeune homme pâle et dont le visage bouleversé fut pour moi une révélation nouvelle, je reconnus son âme damnée Rocambole, et, en même temps, je devinai comment était mort sir Williams. Il était mort assassiné par son élève, qui, au dernier moment, à l’heure du triomphe, avait cru prudent de s’en débarrasser.

« Le cortège descendit à l’église du village, moi je fis un signe à Jeannet, et aux deux tiers du trajet nous nous jetâmes derrière un rocher qui bordait le chemin et nous regagnâmes ensuite les bois.

« Je savais tout ce que je voulais savoir, et je retournai à Clayet.

« – Eh bien ? me dit Roland, en courant à ma rencontre.

« – C’est lui ! répondis-je.

« – Rocambole ?

« – Oui.

« – En êtes-vous bien certaine ?

« – À n’en pouvoir douter une seconde.

« – Qu’allons-nous donc faire ? me dit-il.

« – Vous, rien.

« – Que voulez-vous dire ?

« – Mon ami, vous allez me donner votre parole que vous resterez ici et ne retournerez à Paris que lorsque je vous en aurai donné la permission.

« – Mais…

« – Laissez-moi faire. Je veux savoir ce qu’est devenu le véritable marquis de Chamery.

« – Vous partez donc, vous, madame ?

« – Ce soir, répondis-je.

« Et le soir même, en effet, je remontais en chaise de poste pour revenir à Paris.

IV

Les détails émouvants dans lesquels venait d'entrer Baccarat avaient fortement intéressé le docteur, qui, à ce moment, ne put s'empêcher de s'écrier :

– Grâce à Dieu et aussi à votre habile persévérance, madame, nous allons être délivrés de cet homme, de cet audacieux coquin, qui depuis longtemps abuse de la crédulité de ceux qui l'entourent.

– Patience, docteur, reprit gravement Baccarat ; attendez la fin de mon récit ; car vous comprenez bien qu'il ne suffisait pas d'avoir reconnu Rocambole, moi-même, dans le marquis de Chamery, pour le pouvoir démasquer.

« Un homme de la trempe de ce bandit ne se substitue pas à un autre, n'entre pas dans une famille, ne se fait pas accepter par le monde parisien, sans avoir pris les précautions les plus minutieuses et fait disparaître la moindre trace de son passé véritable. Évidemment, pour que Rocambole fût devenu marquis de Chamery, il avait fallu qu'il se procurât des papiers, des passeports, tout un dossier, en un mot, et que pour cela il eût assassiné ou, du moins, volé celui dont il prenait effrontément le nom.

« À mon arrivée à Paris, je courus chez M. de Kergaz.

« Le comte, à qui je racontai alors tout ce que je savais, tout ce que j'avais vu, le comte, qui était demeuré persuadé que sir Williams était mort en Océanie, fut frappé de stupeur en apprenant quelle fin terrible et bizarre il avait faite dans un vallon de Franche-Comté.

« M. de Kergaz, à qui je venais demander conseil, me dit alors :

« – Ma chère comtesse, la Providence avait ses vues en permettant que le duc de Sallandrera mourût précisément le jour où sa fille allait devenir la femme d'un misérable que nous aurions dû étouffer lorsqu'il était en nos mains et que nous avons eu l'imprudence de laisser vivre. Si elle a permis ce malheur, c'était pour en éviter un plus grand.

« – Je suis de votre avis, monsieur le comte.

« – Or, reprit M. de Kergaz, il ne faut point nous dissimuler une chose, madame : démasquer Rocambole, en admettant que cela nous soit possible, c'est plonger une famille honorable dans la consternation, c'est jeter un scandale épouvantable au milieu du monde élevé, prouver à une jeune fille honnête et pure qu'elle a aimé un assassin, à une femme vertueuse et sainte comme M^me^ d'Asmolles qu'elle a appelé son frère un homme qui a mérité le bagne, et faire rougir un grand nombre de personnes honorables qui ont reçu le bandit et lui ont si souvent serré la main.

« – Mais enfin, monsieur le comte, m'écriai-je, nous ne pouvons point laisser ce misérable porter impunément le nom de marquis de Chamery !

« – Sans doute, répondit M. de Kergaz ; mais, avant de prendre un parti extrême, il faut savoir ce qu'est devenu celui dont Rocambole a volé le nom.

« M. de Kergaz avait raison, et nos investigations commencèrent sur-le-champ, enveloppées de mystère et conduites avec la plus grande prudence.

« Pour retrouver les traces du véritable marquis de Chamery, il fallait, avant tout, savoir, d'une manière précise, comment Rocambole était arrivé à Paris.

« Quarante-huit heures après avoir commencé nos recherches, nous savions que le prétendu marquis de Chamery était arrivé le jour de la mort de sa mère ; qu'il s'était battu le lendemain avec le baron de Chameroy et que, enfin, il s'était dit le seul passager survivant du brick la *Mouette*, qui avait fait naufrage en vue des côtes de Honfleur, il y a environ dix-huit mois.

« Quand nous eûmes ces renseignements, M. de Kergaz me dit :

« – Il est assez présumable que Rocambole et le marquis de Chamery se trouvaient tous deux à bord de la *Mouette*. Il sera, du reste, très facile de nous en assurer, attendu que le marquis revenait des Indes, qu'il avait touché à Londres, que les papiers produits à Paris par Rocambole portaient le visa de l'amirauté anglaise, et qu'enfin il a dû se trouver à Londres des officiers de la Compagnie des Indes qui l'ont connu soit à Bombay, soit à Calcutta.

« – Ceci est d'autant plus probable, me hâtai-je de répondre, que chaque jour il arrive à Londres des navires de la Compagnie des Indes.

« – Or, reprit M. de Kergaz, si le vrai marquis de Chamery a été vu à Londres, ou il était à bord de la *Mouette*, ou il a été assassiné quelques heures avant son départ. Dans le premier cas, il aurait péri et Rocambole aurait pu s'emparer de ses papiers ; dans le second, il serait possible de retrouver ses traces à Londres.

« – Je vous comprends, monsieur le comte, dis-je alors, je vais aller à Londres.

« – C'est-à-dire, répondit le comte, que je vous y accompagne.

« – Vous !

« – Et nous partons dès demain.

« Le lendemain, en effet, nous prîmes, M. de Kergaz et moi, le chemin de fer du Nord, et douze heures après nous étions à Londres.

« Notre première visite fut pour l'Amirauté.

« Un vieil employé des bureaux se souvint parfaitement avoir visé, dix-sept mois auparavant, les papiers de M. le marquis de Chamery, officier démissionnaire de la marine anglo-indienne.

« Un autre officier plus jeune, et que la perte d'un bras avait forcé à entrer dans les bureaux de la marine, se rappela parfaitement avoir serré la main au marquis, avec lequel il avait servi précédemment, qu'il connaissait beaucoup, et qu'il avait vu midshipman à bord d'un navire sur lequel il était lui-même lieutenant.

« – Ainsi, monsieur, lui demanda le comte, vous êtes bien certain que l'officier qui s'est présenté dans les bureaux de l'Amirauté et dont on a visé les papiers était le marquis de Chamery ?

« – Très bien, répondit l'officier.

« Puis il compulsa un volumineux registre et nous dit :

« – Il était précisément en compagnie du lieutenant Jackson, qui était son ami intime.

« – Et… le lieutenant ?

« – Il doit être à Londres en ce moment. Il est arrivé de Terre-Neuve il y a huit jours, et si vous tenez à le voir, vous le trouverez sûrement dans Belgrave Square, à l'hôtel de Gênes.

« Nous prîmes congé de ces messieurs, et nous nous rendîmes sur-le-champ à l'adresse indiquée. Le lieutenant Jackson s'y trouvait.

« Il s'étonna quelque peu de notre démarche et de nos questions ; cependant, comme M. de Kergaz, après avoir décliné son nom, insistait pour savoir s'il avait vu le marquis de Chamery à Londres, dix-sept mois auparavant, il finit par nous dire :

« – Chamery avait servi avec moi, j'étais son ami et je l'ai conduit moi-même à bord du navire qui faisait voile pour la France.

« – Savez-vous le nom de ce navire ?

« – Oui, la *Mouette.*

« – Et vous l'avez vu monter à bord ?

« – Je l'ai vu partir. Je suis demeuré sur les quais jusqu'au moment où le navire a levé l'ancre.

« C'était tout ce que nous voulions savoir. Ainsi c'était bien le véritable marquis de Chamery qu'on avait vu à Londres, et nous ne pouvions mettre en doute le témoignage d'un honorable officier qui l'avait conduit lui-même à bord de la *Mouette.*

« Quand nous eûmes pris congé du lieutenant Jackson, M. de Kergaz me dit :

« – Il est maintenant certain que c'est soit à bord de la *Mouette,* soit après le naufrage de ce navire que le vol des papiers a eu lieu. Mais, dans la première hypothèse, il faudrait admettre que Rocambole se trouvait également à bord ; tandis que, dans la seconde, on pourrait supposer qu'il s'est trouvé sur les côtes de France et qu'il a lui-même découvert le cadavre du marquis noyé et jeté à la côte.

« – Ceci est moins admissible.

« – Pourquoi ?

« – Parce que Rocambole n'était pas homme à revenir en France sans but sérieux.

« – Vous avez raison, me dit le comte.

« Une dernière course nous restait à faire. Nous allâmes à la police, et à force de recherches nous finîmes par savoir qu'un gentleman s'était fait délivrer un passeport sous

le nom de sir Arthur, précisément la veille du départ du brick la *Mouette*. Un vieux policeman avait conservé dans sa mémoire un signalement très exact de ce gentleman, et ce signalement nous sembla rappeler très fidèlement Rocambole.

« Nous revînmes au Havre. Là, M. de Kergaz se fit donner de minutieux détails sur le naufrage de la *Mouette.*

« – Aucun passager n'a pu se sauver, lui dit-on.

« – Cependant, ajouta un pilote côtier qu'il interrogeait, les gens d'Étretat prétendent que, le lendemain du naufrage, un jeune homme qui avait tout l'air d'un marin avait gagné la côte à la nage.

« Du Havre, nous allâmes à Étretat.

« Les sinistres sont fréquents sur la côte normande, mais le naufrage de la *Mouette* n'était pas oublié, et les pêcheurs que nous interrogeâmes se souvinrent très bien de la perte de ce navire. Presque tous les morts avaient été rejetés à la côte.

« Mais tout à coup nous recueillîmes un renseignement qui fut pour nous un trait de lumière. Il y avait à Étretat une famille de pêcheurs bien connue pour sa hardiesse et sa bravoure. On les appelait les Vatinel. Le père Vatinel, à qui M. de Kergaz s'adressa, nous dit :

« – Oh ! j'en sais long, moi, sur le naufrage de la *Mouette,* j'ai repêché plus de vingt cadavres.

« – Et personne ne s'est sauvé ?

« – Personne, excepté un jeune homme ; mais il n'avait pas la langue bien longue, celui-là. Il ne nous a pas dit son nom, et s'est contenté d'acheter une vareuse et un pantalon.

« – Et où est-il allé ?

« – Au Havre, avec la voiture à Blanquet. Il paraît qu'il avait passé la nuit sur un îlot à trois lieues au large, du côté de Saint-Jouin. Ah ! et puis, il y en a encore un autre, un jeune homme aussi, mais il n'a pas touché terre, celui-là.

« – Que voulez-vous dire ? demandai-je un peu surprise.

« – Ah ! voilà, dit le père Vatinel, c'est une vraie histoire, ça.

« – Voyons ?

« – Trois jours après que la *Mouette* eut sombré, nous revenions du Havre, mon fils Tony et moi, dans notre grand canot. Nous filions un peu au large, et nous rencontrâmes un trois-mâts sous pavillon suédois, qui paraissait chargé de bois du Nord. Nous avions fait bonne pêche et, comme la mer était assez calme, nous pûmes accoster le trois-mâts, et Tony monta à bord pour offrir au capitaine d'acheter notre poisson. Je ne sais pas si le capitaine était suédois, mais il parlait le français comme vous et moi. Seulement, il avait plutôt l'air d'un vieux marchand de *bois d'ébène* que d'un trafiquant de sapins du Nord.

« “ – Il y a donc eu un naufrage ces jours-ci en vue des côtes ? demanda-t-il à Tony.

« “ – Oui, capitaine, un brick, la *Mouette,* qui s’est perdu.

« “ – Quand ?

« “ – Il y a trois jours.

« “ – À quel endroit ?

« “ – Là-bas, vers ces rochers.

« “ – Et il s’est perdu corps et biens ?

« “ – J’en ai peur.

« “ – Personne n’a échappé ?

« “ – Si, un jeune homme qui s’est sauvé à la nage.

« “ – Eh bien ! dit le capitaine à Tony, je crois qu’il y en a deux au lieu d’un.

« “ – Comment cela ?

« “ Il fit descendre Tony dans sa cabine et lui montra un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, qui avait les yeux fermés et paraissait dormir, couché dans un cadre. Auprès de ce jeune homme était le chirurgien du bord.

« “ – Comment va-t-il ? demanda le capitaine.

« “ – Je crois que nous le sauverons, répondit le docteur ; mais ce sera long. Seulement j’ai peur qu’il soit idiot.

« “ Le capitaine nous raconta alors à Tony et à moi, car j’étais monté à bord, que le jeune homme que nous avions sous les yeux et qui n’avait pour tout vêtement qu’un pantalon de toile et une chemise rayée de bleu et de blanc, comme en portent les Américains, avait été trouvé deux heures plus tôt, évanoui au fond d’une sorte d’excavation, sur un îlot, où trois hommes de son équipage s’étaient rendus en canot pour y prendre des moules et autres coquillages.

« “ – Tiens, dit Tony, c’est l’îlot où l’autre avait passé la nuit.

« “ – Eh bien ! ajouta le capitaine, celui-là y était depuis trois jours, et probablement il est tombé dans ce trou pendant la nuit. Quand on l’a trouvé, il était presque mort. Si je le sauve, j’en ferai un matelot, attendu que je n’ai pas assez de monde à bord.

« – Et, demanda M. de Kergaz, qui interrompit alors le récit du père Vatinel, le navire suédois continua sa route ?

« – Oui, monsieur.

« – Et il emmena le jeune homme ?

« – Sans doute.

« – Avez-vous retenu le nom du navire ?

« – Il se nommait l’*Invincible.*

« – Et il naviguait sous pavillon suédois ?

« – Oui !

« Le comte se frappa le front soudain.

« – Ma chère comtesse, me dit-il, ce nom fait jaillir bien des souvenirs de ma mémoire.

« – Comment cela, monsieur le comte ?

« – J’ai lu il y a six mois, dans un journal espagnol, le fait que voici :

« “ Un trois-mâts qui naviguait sous pavillon suédois a été capturé en vue des côtes de Guinée par une frégate espagnole. Ce navire se livrait à la traite, et son équipage, composé de marins appartenant à toutes les nations, a dû passer devant un conseil de guerre.

« “ Le capitaine et onze hommes de son équipage ont été condamnés aux galères.

« En me disant cela, le comte mit deux louis dans la main du père Vatinel, et me fit quitter la plage en ajoutant :

« – Maintenant, madame, je crois que nous sommes sur les traces du véritable marquis de Chamery.

Le récit que la comtesse Artoff venait de faire au docteur Samuel Albot était nécessaire à l’intelligence de notre histoire ; mais nous n’irons pas plus loin et nous nous bornerons à ajouter que, le lendemain, le docteur mulâtre et Baccarat quittèrent Paris pour accomplir un voyage mystérieux dont nous connaîtrons bientôt le but et l’objet.

Maintenant, nous allons laisser notre action reprendre sa marche ordinaire, nous bornant à rétrograder de quelques jours encore et à nous transporter en Espagne, où nous allons retrouver plusieurs des héros de cette longue histoire.

V

Le jour naissait ; la première clarté de l’aube projetait une teinte rose sur la cime lointaine des montagnes. La mer, calme et silencieuse, avait encore une couleur grise, celle du ciel, où venaient de s’éteindre les dernières étoiles.

Entre les montagnes qui fermaient au loin l’horizon et la mer que mouchetaient çà et là quelques voiles de bateaux pêcheurs, une ville blanche aux toits en terrasse, à la tournure mauresque, dormait encore.

C’était Cadix… Cadix, la porte de l’Andalousie, le pays des orangers et des citronniers, la ville qui garde encore le souvenir de ce dernier roi maure, qui s’éloignait du rivage en versant des larmes amères et regardait fuir et s’effacer dans la brume cette terre d’Espagne qu’il abandonnait pour toujours.

Quelques hommes du peuple, à cette heure matinale, peuplaient seuls, rares promeneurs, les rues étroites de la basse ville. Çà et là une persienne se soulevait, une croisée encadrait pendant quelques minutes un visage brun et mutin de jeune fille, puis la persienne retombait.

La petite porte de l’hôtel d’Andalousie s’ouvrit et laissa passer un homme et une femme : une femme jeune, belle, au visage un peu pâle, au regard sérieux, presque mélancolique ; un homme d’environ trente-deux ans, grand, brun, d’une physionomie distinguée et vêtu d’un élégant négligé de voyage, dont la coupe et la tournure rappelaient Paris.

La jeune femme s’enveloppa dans un grand burnous de cachemire grisâtre, et prit le bras de son cavalier, sur lequel elle s’appuya avec une confiante nonchalance.

– Chère Hermine, dit le jeune homme, je crois que vous allez voir une des plus belles choses qui soient au monde, un lever de soleil en mer.

– Je l’ai déjà vu pendant la traversée du Havre à Plymouth, que nous avons faite l’année dernière, mon ami.

Fernand Rocher, car c’était lui, se prit à sourire.

– Ma pauvre Hermine, dit-il, l’Océan ressemble à la Méditerranée comme le strass au diamant, le ciel du Nord au ciel du Midi, comme la réverbération affaiblie au soleil lui-même.

Et le jeune couple descendit vers le port en causant.

Fernand Rocher, revenu pour jamais à sa jeune femme depuis cette catastrophe à la suite de laquelle, quatre années auparavant, la blonde Jenny, surnommée la Turquoise, avait perdu la raison(2) – Fernand Rocher, disons-nous, faisait avec Hermine le voyage d’Espagne et était arrivé de Grenade à Cadix, la veille au soir.

– Vous savez, ma chère amie, disait-il en continuant la route vers le port, que le commandant maritime de la ville est le capitaine Pedro C…, le cousin germain du général C…, chez lequel vous dansez à Paris chaque hiver ?

– Je sais, Fernand.

– Or, hier soir, tandis que vous répariez, à l'hôtel, le désordre de votre toilette de voyage, ma chère Hermine, je lui ai envoyé la lettre de recommandation que le général m'avait donnée pour lui la veille de notre départ.

– Et il vous a répondu ?

– Un billet que je n'ai pas voulu vous lire hier soir afin de vous ménager une surprise.

Hermine jeta un doux regard à son mari.

– Tu es toujours bon ! dit-elle.

– Or, je t'ai éveillée de très bonne heure ce matin, ma bonne Hermine, continua Fernand Rocher sur le ton de l'intimité la plus affectueuse, en te disant que nous allions voir un lever du soleil en mer.

– Eh bien ! n'est-ce pas cela ?

– Si, mais tu as oublié de me demander quel moyen de locomotion nous allons employer.

– Une barque de pêcheur, sans doute ?

– Non pas.

– Et quoi donc ?

– Le canot du commandant du port, s'il vous plaît.

– Ah ! fit Hermine, le capitaine Pedro C… est d'une galanterie tout à fait castillane, il me semble.

– Un canot monté par des forçats, poursuivit Fernand, et commandé par le capitaine en personne.

Ce mot de *forçats* fit éprouver un léger frisson à M^me^ Rocher.

– Rassure-toi, enfant, lui dit Fernand, qui se prit à sourire. Les forçats dont le commandant du port fait ses nageurs sont des forçats soumis et apprivoisés, et pour peu que tu laisses choir une poignée de petites pièces blanches dans leur bonnet de laine, ils t'appelleront « Excellence » et boiront à ta santé.

Comme Fernand achevait, la petite rue qu'ils venaient de descendre dans toute sa longueur fit un coude, et ils se trouvèrent sur le port.

– Tiens ! dit Hermine, qui étendit vers sa gauche le manche de son ombrelle, est-ce là le canot ?

En effet, à cent mètres d'eux à peu près, les deux époux aperçurent, à quai, une grande barque à deux mâts dont les voiles étaient carguées. Le pavillon espagnol flottait à l'arrière. Douze forçats et quatre soldats de marine en composaient l'équipage.

Un officier déjà vieux, enveloppé dans un gros caban et dont on ne pouvait discerner le grade de capitaine de frégate qu'au galon d'or de sa casquette, se tenait debout, un pied sur la petite échelle placée à tribord. C'était le capitaine Pedro C…

Il salua le premier le joli couple et tendit la main à Fernand, qui avait pris sa femme dans ses bras et la montait à bord avec la légèreté robuste d'un homme jeune et plein d'ardeur.

Quelques minutes après, et les compliments d'usage échangés entre l'officier espagnol et les deux touristes parisiens, la *Nativité,* c'était le nom du canot, leva l'ancre et sortit du port.

Alors le commandant s'adressa à un forçat et lui dit :

– Commande la manœuvre, *marquis.*

Le forçat à qui le capitaine venait de s'adresser, et qui répondit par un salut silencieux, était un grand et beau jeune homme, à l'œil bleu, aux cheveux blonds, au teint pâle, dont la physionomie était empreinte d'une tristesse profonde quoique résignée.

Sa figure distinguée contrastait singulièrement avec les visages tourmentés, féroces ou cupides de ses compagnons d'infortune.

– A-t-il de la chance, le *marquis !* murmura un forçat à mi-voix, tandis que celui que, par dérision sans doute, ses compagnons appelaient le *marquis,* prenait le commandement et ordonnait la manœuvre d'une voix claire et brève, qui semblait habituée à commander. A-t-il de la chance ! le capitaine lui cède son porte-voix… Un de ces jours, il lui fera mettre sa casquette d'officier et lui donnera ses épaulettes.

– Tais-toi, l'*Arrogant !* dit un autre forçat en poussant du coude celui qui venait de parler, tu en veux au *marquis* parce que tu es jaloux, mais c'est un bon enfant tout de même.

Le premier forçat grommela quelques mots inintelligibles, haussa les épaules et se tut.

Ce court colloque avait eu lieu en espagnol ; mais Fernand Rocher, qui parlait fort bien cette langue, n'en avait pas perdu un seul mot, tandis que sa femme causait, à l'arrière, avec le commandant.

Cette épithète de *marquis* donnée au forçat l'avait intrigué, et il se rapprocha du capitaine et d'Hermine.

Par une singulière coïncidence, et bien qu'elle n'eût point compris la conversation des deux forçats, M^me^ Rocher questionnait le commandant, au moment où son mari les rejoignit, sur ce jeune homme si triste et si beau et qui semblait si peu fait pour porter un anneau de fer rivé à la cheville et une barrette d'ignominie.

– Comment se fait-il, monsieur, lui disait-elle, que ce jeune homme soit au bagne ? Il a l'air si doux, si triste, si distingué ! Quel crime a-t-il commis, mon Dieu !

– C'est ce que je me demande aussi, dit Fernand, qui survint alors.

– Ah ! répondit le commandant, c'est ce que je me suis demandé comme vous d'abord, madame.

– En vérité !

– Quand j’ai pris le commandement du port, il y a neuf mois, ce garçon venait d’être condamné à cinq ans de fers.

– Pourquoi ?

– Parce qu’il avait été pris sur un navire marchand portant pavillon suédois et faisant la traite. Il commandait en second. Lorsque le navire fut capturé, il avait deux cents nègres entassés dans sa cale. L’équipage a été jugé et condamné par un conseil de guerre.

– Quoi ! fit la jeune femme avec un mouvement de répugnance, cet homme était négrier ?

– Oui, madame.

– De quel pays est-il ?

– Il se dit français, mais j’ai de bonnes raisons pour le croire anglais.

– Ah ! dit Fernand.

– Avec son air fort doux, son visage triste, ses manières distinguées, poursuivit le capitaine, ce gaillard-là est un imposteur de première catégorie.

Fernand et sa femme regardèrent avec curiosité le capitaine.

– Le drôle, poursuivit ce dernier, a failli me persuader de singulières choses.

– Vraiment, capitaine ?

L’officier espagnol entraîna la jeune femme et son mari à l’arrière du canot, dont les voiles s’enflaient au vent et reprit :

– Figurez-vous, madame, que les forçats, ses compagnons de chaîne, ne l’appellent que le *marquis.*

– Le serait-il réellement ?

– Il a voulu me le faire croire. Oh ! ajouta le capitaine, c’est une histoire amusante, et je vais vous la dire.

VI

– Le lendemain de son entrée au bagne, le *marquis*, laissons-lui ce nom, me fit demander la faveur d'une audience. Je la lui accordai, et je fus surpris, comme vous, de sa bonne mine et de sa tournure distinguée.

« – Capitaine, me dit-il, je me nomme le marquis Albert-Honoré de Chamery, et je suis enseigne de la marine anglo-indienne.

« Et comme un cri de surprise m'échappait, il ajouta :

« – Je suis né à Paris. J'ai quitté ma famille à l'âge de dix ans et ne l'ai point revue depuis. Il y a environ un an, je débarquai à Londres. Je venais de donner ma démission et me dirigeais vers la France, rappelé par une lettre de ma mère. Je pris passage sur un navire de commerce qui faisait voile pour Le Havre.

« " En mer, nous fûmes surpris par une tempête, le navire s'échoua sur un banc de rocher et je me sauvai à la nage. Après avoir lutté, en compagnie d'un jeune Anglais, contre la mort, je parvins à me cramponner aux aspérités d'un îlot et je sauvai mon compagnon, que je tirai évanoui sur le sable.

« " La nuit était noire ; je mourais de soif. Je voulus chercher quelques gouttes d'eau que la pluie aurait pu laisser dans un creux de rocher et, si faible que je fusse, je me mis à parcourir l'îlot. Tout à coup le pied me manqua et je roulai au fond d'une cavité d'où il me fut impossible de sortir.

« " Au jour, je renouvelai ma tentative, sans plus de succès. Alors j'appelai au secours, j'appelai longtemps, dans l'espoir que mon compagnon d'infortune, revenu à lui, se serait mis à ma recherche.

« " Je ne me trompais pas. Au bout de deux heures, je le vis apparaître à l'orifice de cette caverne où je m'étais enseveli tout vivant. Je lui contai ma mésaventure et lui indiquai l'endroit où j'avais laissé mes pistolets, ma ceinture et mon étui de fer-blanc qui renfermait mes papiers.

« " Il partit pour aller chercher cette ceinture, qui m'aurait servi de corde et à l'aide de laquelle j'aurais pu me hisser hors de la crevasse. Mais je ne le revis point. Les heures s'écoulèrent, la nuit vint… La faim et la soif me torturaient. Je finis par m'évanouir. À partir de ce moment, je ne sais pas ce qui s'est passé. Mais quand je revins à moi, ou du moins quand je recouvrai ma raison, je me trouvai couché sur un cadre de navire et entouré de visages inconnus.

« " Aux questions que je fis, on me répondit que j'avais été trouvé à demi mort dans un trou de rocher, que j'avais eu ensuite une fièvre terrible et un délire de plusieurs jours ; que maintenant je me trouvais en pleine mer, sur la route du Sénégal, et que, comme on manquait de monde à bord, on m'enrôlerait en qualité de matelot.

« “ Or, capitaine, poursuivit le drôle, ce navire était un négrier. Je fus contraint de servir, sous peine de mort ; puis, comme j’étais marin et que je savais mon métier, le capitaine m’éleva aux fonctions de second, et il me fallut obéir. Voilà comment le marquis de Chamery, enseigne de la marine royale britannique, se trouve devant vous sous la vareuse d’un forçat.

« Le récit de cet homme, continua le capitaine Pedro C…, avait un tel accent de vérité, que je m’y laissai prendre.

« – J’ai essayé de dire tout cela au conseil de guerre qui m’a jugé, me dit-il, mais on n’a pas voulu m’écouter. Mais vous m’écouterez, vous, n’est-ce pas ? Vous écrirez à Londres, à Paris ?

« – J’écrirai, lui répondis-je.

– Et, demanda Fernand Rocher, vous avez écrit en effet ?

– Certainement.

– Et le récit de cet homme était faux ?

– Parfaitement faux. Le véritable marquis de Chamery existait, il est à Paris. Il a dû épouser, il y a deux mois, la fille de notre compatriote, le duc de Sallandrera.

– Tout cela est fort bizarre ! murmura Fernand.

– Oh ! continua le capitaine en riant, ces gaillards-là sont très forts… Il aura cru pouvoir s’affubler de son nom.

Tandis que le capitaine parlait, Hermine attachait toujours sur le jeune forçat un regard attentif.

– C’est singulier ! pensait-elle, il a pourtant l’air d’un vrai marquis.

Et, se penchant à l’oreille de son mari, elle lui dit tout bas :

– Fernand, veux-tu me faire un vrai plaisir ?

– Parle, mon enfant.

– Demande au capitaine la permission d’interroger cet homme quand nous serons de retour à terre.

– Folle !

– Qui sait ? murmura Hermine. Il me semble que ce visage est trop noble, trop distingué pour être celui d’un imposteur.

– Soit, répondit Fernand, je ferai ce que tu veux.

En ce moment, le soleil se montrait à l’horizon, et glissait de la cime des monts sur la mer. La majesté épique de ce spectacle fit un moment oublier le forçat aux époux.

Un matin, le comte Armand de Kergaz était chez lui et dépouillait une correspondance assez volumineuse.

Une lettre qui portait le timbre de la poste espagnole attira son attention.

Il l’ouvrit, et courut à la signature et lut le nom de M. Fernand Rocher.

– Que peut-il donc avoir à me dire ? pensa-t-il en remarquant les quatre pages couvertes en entier d'une écriture menue et serrée.

Et il lut :

« Mon cher comte,

« Si nous n'avions traversé ensemble tant de phases dramatiques ; si nous n'avions pas été, vous et moi, les héros d'aventures extraordinaires, et, pour ainsi dire, empruntées à la vie du roman, je ne vous écrirais pas. Car, mon cher comte, ce que je vais vous dire est du dernier étrange et de la plus grande invraisemblance.

« Écoutez.

« Avez-vous vu passer à Paris, au Bois, dans son phaéton, dans le monde, donnant le bras à sa danseuse, un jeune homme qui a été le lion de la fashion parisienne l'hiver dernier ?

« – Oui, me répondrez-vous, sans doute.

« Ce jeune homme a été le héros d'aventures bien extraordinaires. Il a été marin au service de la Compagnie des Indes, il a blessé grièvement en duel, le lendemain de son arrivée à Paris, le baron de Chameroy ; il est le beau-frère d'un parfait gentilhomme qu'on appelle le vicomte d'Asmolles.

« Ce jeune homme a le nom de marquis Frédéric-Albert-Honoré de Chamery.

« On me l'a montré, il y a six mois, aux courses de Chantilly, la veille de mon départ pour l'Espagne.

« Madame Rocher l'a aperçu comme moi.

« Eh bien ! mon cher comte, figurez-vous que je viens de trouver à Cadix un homme qui s'appelle aussi, ou prétend s'appeler, du moins, le marquis Frédéric-Albert-Honoré de Chamery. Cet autre marquis prétend également qu'il a servi dans l'Inde, qu'il est le fils de feu le colonel de Chamery, le frère de mademoiselle Blanche de Chamery, qui a épousé le vicomte d'Asmolles il y a un an. Et il joint à cette assertion des détails, un accent de vérité à faire pénétrer la conviction dans l'esprit le plus sceptique du monde.

« Or, le premier marquis, celui que vous connaissez, celui que j'ai vu, est à Paris où il habite son hôtel, et il doit épouser mademoiselle de Sallandrera. Le second, au contraire, est ici, à Cadix. Et devinez dans quelle condition ? Il est forçat, il a un anneau rivé à la jambe droite, il porte une vareuse rouge et un bonnet vert !

« Ne jetez pas les hauts cris, mon cher comte, écoutez encore… »

Ici, M. Fernand Rocher entrait dans les plus minutieux détails de la scène que nous racontions naguère et terminait par le récit du capitaine espagnol Pedro C…

Puis il reprenait :

« J'avoue, mon cher comte, que ma femme me parut d'abord bien crédule, surtout après ce que le capitaine venait de nous dire.

« Cependant je lui avais promis d'obtenir du capitaine la permission d'interroger le forçat, et je la lui demandai aussitôt que nous fûmes de retour à terre.

« Le capitaine se prit à sourire, mais il dit à Hermine :

« – Vos désirs, madame, sont des ordres, et puisque vous y tenez, vous pourrez vous-même causer longuement avec le *marquis*.

« Le capitaine était marié. Nous fûmes priés à dîner, Hermine et moi, le soir même, c'est-à-dire hier, au palais du gouvernement, que le commandant du port habite, et nous fûmes quelque peu surpris, en quittant la salle à manger, de trouver le forçat au salon.

« – Mon pauvre *marquis*, lui dit le capitaine, j'ai raconté ton histoire à madame, ce matin, et elle l'a trouvée si extraordinaire que le désir lui est venu de l'entendre de ta propre bouche.

« Le forçat se tenait debout, son bonnet de laine à la main, la tête légèrement inclinée et dans une attitude si triste et si digne à la fois que nous en fûmes profondément touchés.

« Il nous salua avec une politesse et une aisance de geste qui sentaient la race d'une lieue, puis il dit au capitaine avec un sourire triste quoique sans amertume :

« – Vous n'avez pas voulu me croire, commandant, mais je suis persuadé que madame et monsieur, qui sont français, me croiront.

« Le capitaine Pedro haussa légèrement les épaules en homme qui a une conviction que rien ne saurait ébranler, puis il nous demanda la permission de se retirer pour donner quelques ordres et il nous laissa seuls, Hermine et moi, avec sa femme et le forçat.

« Celui-ci nous raconta alors ce que je viens de vous dire, mon cher comte ; et sa voix, son geste avaient un accent de vérité qui nous émut fortement.

« Cependant, comme je me hasardai à lui dire :

« – Mais savez-vous bien, monsieur, qu'il y a à Paris un marquis de Chamery ? que tout Paris l'a vu, le connaît…

« – Oh ! s'écria-t-il, cela est impossible ! à moins que…

« Il parut hésiter.

« – Achevez, lui dis-je.

« – À moins que ce ne soit…

« – Oui ?

« – Celui que j'ai sauvé !… Oh ! dit-il, je comprends tout… Il m'a volé mes papiers, il m'a pris mon nom…

« – Mais, interrompis-je, il s'est battu bravement le lendemain de la mort de sa mère.

« Ces mots furent un coup de foudre pour lui.

« – Sa mère ! sa mère ! s'écria-t-il, la mienne, voulez-vous dire ?

« Et comme je venais de lui apprendre que la marquise douairière de Chamery était morte, nous le vîmes chanceler et tomber à genoux. Il couvrit son visage de ses mains et

des larmes brûlantes jaillirent au travers de ses doigts. Alors, vous le comprenez, mon cher comte, devant cette douleur muette, immense, nous ne doutâmes plus, Hermine et moi…

« Et quand le capitaine rentra, il nous vit, sa femme, la mienne et moi-même, tenant dans nos mains les mains du forçat…

« Le capitaine, à l'heure où je vous écris, doute encore ; cependant il m'a autorisé à vous écrire tout cela, il est prêt à faire les démarches nécessaires pour obtenir la mise en liberté du forçat. Provisoirement, le marquis de Chamery reste au service du commandant et il ne couchera plus au bagne.

« Maintenant, voici pourquoi je vous écris :

« Vrai ou faux, le marquis de Chamery que nous avons ici prétend que sa famille possédait en Touraine une terre qui se nomme l'*Orangerie.*

« Or, il se souvient que dans le salon du château il y avait un portrait de lui enfant, à l'âge de huit ou neuf ans. Dans ce portrait, il est représenté vêtu en Écossais, comme nos enfants de cet âge. Il a une petite toque conique sur la tête, avec une plume de faucon, un plaid rayé de bleu et de blanc enroulé autour de ses épaules, et la jambe nue à partir du genou.

« Ne croyez point ces détails futiles. Vous allez voir qu'ils ont une importance. Le marquis nous a montré sa jambe gauche ; elle est marquée d'une grosse *envie* rougeâtre qui ressemble à une tache de vin ; et il prétend que cette tache avait été fidèlement reproduite par le peintre.

« Vous comprenez, mon cher comte, que si ce dernier fait est vrai, il n'y a plus de doute à avoir. C'est bien le vrai marquis de Chamery que nous avons ici. C'est bien un bon et bel imposteur, que ce marquis de Chamery que vous connaissez et que nous avons tous vu à Paris.

« Je vous écris donc, mon cher comte, pour vous charger de la mission difficile de constater l'existence de ce portrait, et avant d'aller plus loin, je tiens à avoir votre avis, et à vous demander conseil sur ce que nous avons à faire pour le protégé d'Hermine.

« Mes deux mains dans la vôtre,

« FERNAND ROCHER. »

Au moment où M. de Kergaz terminait cette lecture, la porte s'ouvrit, et son valet de chambre annonça :

– Madame la comtesse Artoff.

Armand se leva et courut à elle.

– J'ai trouvé !… ma chère comtesse, lui dit-il… j'ai trouvé !…

– Qu'avez-vous trouvé, comte ?

– Tandis que j'écrivais en Espagne pour avoir des renseignements sur ce navire à bord duquel nous avons perdu les traces du marquis de Chamery…

– Eh bien !

– Eh bien ! on m’écrivait d’Espagne.

– Qui ?

– Fernand.

Baccarat tressaillit.

– Et Fernand ?

– Fernand a trouvé le marquis.

– Le marquis de Chamery, le vrai ?

– Le vrai, comtesse.

M. de Kergaz prit alors la lettre de Fernand et la tendit à Baccarat.

Celle-ci la lut avec une grande attention et non sans manifester plus d’une fois une vive surprise.

– Eh bien ! comtesse ? dit Armand d’un air interrogateur.

– Monsieur le comte, répondit Baccarat, mademoiselle de Sallandrera est encore en Espagne, le véritable marquis de Chamery est en Espagne aussi, c’est donc en Espagne que je dois aller.

– Vous ?

– Je pars demain, monsieur le comte, ajouta Baccarat, qui venait d’avoir une inspiration.

– Seule ?

– J’emmène avec moi Samuel Albot, le docteur mulâtre, et Zampa, le valet de chambre de feu don José.

– Que faut-il donc que j’écrive à Fernand ?

– Rien.

– Comment ! rien ?

– J’arriverai à Cadix aussi tôt que pourrait le faire votre lettre.

– Mais ce portrait dont il parle ?

– Je l’aurai.

– Ma chère comtesse, dit Armand, je suis habitué à vous voir tirer parti des situations les plus désespérées. Allez, agissez comme vous l’entendrez.

– Je ne vous demande qu’une chose, reprit la comtesse Artoff.

– Laquelle ?

– Une lettre pour le consul de France à Cadix.

– Vous l’aurez ce soir.

Baccarat prit la lettre de Fernand.

– Permettez-moi de la garder, dit-elle ; j'ai besoin de tous les renseignements qu'elle contient.

Elle se leva et tendit la main au comte.

– Adieu, dit-elle, au revoir plutôt… Je vous écrirai de Cadix.

C'était donc munie de cette lettre que la comtesse Artoff avait écrit un mot au docteur Samuel Albot, pour le prier d'accourir chez elle.

Nous connaissons le commencement de leur entretien.

Quand elle lui eut annoncé qu'elle l'emmenait en Espagne et qu'ils partaient le lendemain, la comtesse ajouta :

– Pensez-vous que Zampa soit tout à fait remis ?

– Certainement, madame.

– Peut-il nous accompagner ?

– Sans aucun doute.

– Eh bien, docteur, il faut obtenir du juge d'instruction, qui déjà a consenti, sur la recommandation de M. de Kergaz, à le confier à vos soins, l'autorisation de l'emmener avec nous. Envoyez-le-moi ce soir.

– Mais qu'allons-nous faire en Espagne, madame ? demanda Samuel, car Baccarat ne lui avait pas communiqué la lettre écrite par Fernand Rocher.

– Nous allons retrouver le marquis de Chamery.

– Il s'y trouve donc ?

– Il est au bagne de Cadix.

Le docteur ne put se défendre d'un léger frisson.

Baccarat poursuivit :

– Allez faire vos préparatifs de départ, docteur, et envoyez-moi Zampa.

– Mais le comte Artoff ?

– Nous l'emmènerons.

– Oh ! non, dit le docteur, ce serait imprudent.

– Pourquoi ?

– Il est en voie de guérison. Un voyage pourrait amener pour lui une rechute. Mais, ajouta le mulâtre, le docteur X…, que je me suis adjoint et qui le soigne d'après mes conseils et mes indications, peut fort bien me remplacer pendant quelques jours. Notre voyage durera-t-il longtemps ?

– Une quinzaine, environ.

– Alors, je puis partir.

Samuel Albot quitta la comtesse, et une demi-heure après, environ, Baccarat vit entrer Zampa.

Zampa n'était plus fou.

La figure du Portugais avait repris son calme plein de finesse, et n'eût été sa chevelure crépue comme celle d'un nègre, que la terreur avait blanchie en une nuit, ceux qui le connaissaient de longue date n'auraient certes pu dire qu'il avait passé par d'épouvantables épreuves.

Il salua Baccarat avec son obséquiosité ordinaire, et, se tenant debout devant elle, il attendit ses ordres.

– Zampa, lui dit la comtesse, avez-vous jamais bien réfléchi à votre situation ?

Le Portugais tressaillit.

– Vous avez été condamné à mort en Espagne. Vous êtes, à Paris, prisonnier sous la responsabilité du docteur, et lorsque ce dernier vous aura déclaré complètement guéri, vous retomberez dans les mains de la justice française.

– Oh, madame, grâce ! murmura Zampa, à qui le mot de justice donnait toujours la chair de poule.

– La justice française, poursuivit Baccarat, d'investigations en investigations et d'enquête en enquête, finira par découvrir votre identité.

– Mais vous voulez donc me livrer ! s'écria le Portugais en frissonnant.

– Non, si vous m'obéissez.

– Vous savez bien que je suis prêt à devenir votre esclave.

– Pour le moment, répondit la comtesse, il me suffira que vous soyez mon laquais en voyage.

– Madame la comtesse part ?

– Pour l'Espagne.

– L'Espagne ! exclama-t-il avec terreur, l'Espagne !

– Oui.

– Mais c'est là qu'on m'a condamné… c'est là que les juges…

– Vous y avez vécu quatre années au service de don José depuis votre condamnation.

– C'est vrai, mais…

– Et à mon service vous y serez tout aussi bien en sûreté.

Zampa courba la tête.

– J'obéirai, dit-il.

– Maintenant, savez-vous dans quel but je vous force à me suivre ?

– Non.

– Mademoiselle de Sallandrera est en Espagne.

– Ah ! dit Zampa, qui ignorait encore la mort du duc.

– C’est pour que vous puissiez lui raconter comment est mort don José et comment a été empoisonné le duc de Château-Mailly.

– Et… j’aurai ma grâce ?

– Le jour où l’homme que vous avez si fidèlement servi et qui a payé vos services d’un coup de couteau entrera au bagne ou montera sur l’échafaud, répondit lentement Baccarat.

VII

La comtesse Artoff et le docteur mulâtre quittèrent Paris à huit heures du soir. Zampa les accompagnait. Zampa avait revêtu une livrée de valet de pied, et il était monté derrière la chaise de poste de la comtesse.

Celle-ci, comme le jour où elle était partie avec Roland de Clayet pour la Franche-Comté, avait échangé les vêtements de son sexe contre un costume masculin. Après avoir voyagé comme le secrétaire de Roland, elle se mettait en route sous les apparences d'un fils de famille né aux colonies et faisant le tour de l'Europe en compagnie d'un domestique et de son précepteur.

Baccarat, pour ce deuxième rôle, qui devait être sans doute beaucoup plus long que le premier, n'avait point hésité à sacrifier sa merveilleuse chevelure, et l'avait coupée assez court pour lui donner la tournure d'une chevelure masculine.

Quant au comte Artoff, il était demeuré à Paris sous la garde d'un jeune médecin en qui Samuel Albot avait toute confiance, et qui, parfaitement mis au courant, par ce dernier, du traitement à employer, devait consacrer tous ses soins au noble malade, chez qui, du reste, un mieux sensible s'était déclaré.

Vingt-quatre heures après son départ, Baccarat et ses compagnons roulaient en pleine Touraine et traversaient la petite ville de G… un peu avant le coucher du soleil.

– Mon cher docteur, dit en ce moment la comtesse au médecin mulâtre, je ne vous ai pas dit encore où nous allions, je crois ?

– Pardon, madame ; nous allons en Espagne, il me semble.

– C'est vrai ; mais avant ?

– Devons-nous donc nous arrêter en route ?

– Oui, ce soir.

– En quel endroit ?

– À deux lieues d'ici.

– Ah ! vraiment !

– Au château de l'Orangerie.

– La terre du marquis de Chamery ?

– Précisément.

– Mais…

Un geste de la comtesse interrompit le docteur.

– Le marquis, ou plutôt, reprit-elle en souriant, le misérable qui se fait ainsi nommer, est votre client, et, soufflé par moi, vous avez conseillé à M. d'Asmolles de l'emmener passer quelques jours à l'Orangerie.

– En effet…

– Le marquis part ce soir de Paris à peu près à la même heure où nous sommes partis, hier.

– C'est probable.

– Et il arrivera demain à l'Orangerie, poursuivit la comtesse.

– Allons-nous donc l'y attendre ?

– Non, mais nous y coucherons ce soir.

– Pourquoi ?

– Ceci est encore un petit mystère dont vous aurez l'explication en temps et lieu, répondit la comtesse Artoff. Qu'il vous suffise de savoir que nous sommes conduits par un postillon qui nous versera le plus adroitement possible dans le fossé qui borde la route et forme la clôture du parc de l'Orangerie.

Le docteur était habitué à voir Baccarat garder son secret jusqu'au dernier moment, et il n'insista point pour savoir quelle singulière fantaisie la poussait à se faire verser dans le fossé d'enceinte du parc.

Une heure après, et comme il était bientôt nuit, les voyageurs virent se dresser une haute futaie de chênes à droite de la route, puis au milieu des arbres, éclairé par un dernier rayon crépusculaire, le château de l'Orangerie, qui était bâti en briques rouges.

La chaise de poste roulait au grand trot, et elle eut bientôt atteint la futaie qui n'était séparée de la route que par un fossé rempli d'eau, et dont les bords étaient moussus et couverts de hautes herbes.

Alors le postillon fit claquer son fouet, se retourna à demi sur sa selle, et la comtesse, pour qui, sans doute, c'était un signal, dit au docteur :

– Prenez garde !… et suspendez-vous fortement au gland dans lequel vous passez le bras ; la secousse sera moins rude.

En effet, quelques secondes après, la voiture versa mollement dans le fossé. La comtesse et son compagnon n'éprouvèrent aucun mal.

Seulement Zampa, qui fut jeté à bas de son siège, tomba dans l'eau et se mit à pousser des cris en même temps que le postillon, qui appela au secours de toute la force de ses poumons.

Des bûcherons qui travaillaient dans le parc à quelques centaines de pas de distance accoururent, franchirent le fossé et furent fort surpris de voir le docteur et sa compagne, qu'ils prirent pour un jeune garçon, sortir de la chaise de poste sains et saufs, tandis que Zampa sortait du fossé couvert de boue.

Avec les paysans se trouvait un vieillard vêtu d'une sorte de veste de chasse et coiffé d'une casquette garnie d'un étroit galon d'argent. Baccarat devina sur-le-champ un

personnage dont on lui avait parlé, sans doute, qui se nommait Antoine, et était comme une manière d'intendant au château de l'Orangerie. Ce vieillard s'empressa auprès des deux voyageurs tandis que les bûcherons aidaient à relever la voiture et à dégager les chevaux embarrassés dans leurs traits.

On s'aperçut alors que le timon était cassé.

La comtesse prit alors la parole :

– Dieu merci ! dit-elle en regardant le docteur, nous en sommes quittes pour la peur.

– Ces messieurs n'ont aucun mal ? dit poliment le vieillard, qui s'était découvert.

– Aucun.

– Mais la voiture de ces messieurs est endommagée…

– Et, dit le postillon, nous avons encore trois lieues à faire pour arriver au relais.

– Où sommes-nous donc ? demanda la comtesse.

– À l'Orangerie, répondit le vieillard. C'est un château dont je suis l'intendant.

– Et qui appartient…

– À M. le marquis de Chamery, de Paris.

– Tiens !… dit naïvement la comtesse, qui jouait son rôle d'homme à ravir, je le connais beaucoup… le beau-frère du vicomte d'Asmolles, n'est-ce pas ?

L'intendant salua jusqu'à terre.

– En ce cas, dit-il, puisque monsieur connaît mes maîtres, il me permettra de lui offrir l'hospitalité au château jusqu'à ce que sa voiture soit réparée.

– Soit, dit Baccarat.

Puis elle s'informa du temps que demanderait cette réparation.

– Nous avons un charron au château, répliqua l'intendant. Il n'est pas très habile, mais il fera de son mieux.

La comtesse prit le bras du docteur et suivit l'intendant.

La grille du parc était à une faible distance. Le vieil Antoine l'ouvrit devant eux et les fit entrer dans une grande avenue, à l'extrémité de laquelle on apercevait le château.

Quelques minutes après, la comtesse et le docteur étaient installés dans une grande salle un peu délabrée qui était la pièce d'honneur du château.

Le vieil Antoine, debout et tenant respectueusement sa casquette à la main, disait :

– La voiture de ces messieurs a eu non seulement son timon brisé, mais elle a un ressort cassé en outre, et le charron prétend qu'il faut cinq heures au moins pour la réparer.

– Quel ennui ! fit Baccarat.

– Ces messieurs sont pressés, sans doute ?

– Très pressés.

– Il est huit heures, continua l'intendant, ce ne sera donc que bien avant dans la nuit que ces messieurs pourront se remettre en route. Je crois que ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est encore de coucher ici.

– Il le faut bien, murmura le docteur, qui avait surpris un geste de la comtesse.

L'intendant avait donné des ordres, et la basse-cour avait été mise en réquisition.

On servit à souper aux voyageurs, et, pendant qu'elle était à table, Baccarat adressa plusieurs questions au vieil Antoine.

– Monsieur le marquis de Chamery vient-il souvent ici ? demanda-t-elle.

– Jamais, monsieur. Du moins, il n'est pas encore venu depuis son retour des Indes.

– Eh bien ! dit la comtesse en souriant, je vais vous donner une bonne nouvelle.

– Ah !…

– Votre maître arrive ici demain.

L'intendant eut un geste d'étonnement.

– Je l'ai vu avant-hier à mon club, poursuivit Baccarat, et il m'a dit : « Je pars après-demain pour mes terres de Touraine. » Je suppose qu'il vient ici.

– En effet, M. le marquis n'a pas d'autre château en Touraine que celui de l'Orangerie.

– Alors, c'est bien cela. Il a dû partir de Paris ce soir et vous le verrez arriver demain.

– Oh ! que le bon Dieu soit loué ! s'écria le vieil Antoine avec une émotion subite ; je vais donc le voir enfin, mon cher petit Albert… Pardon, monsieur, excusez-moi, c'est M. le marquis que je voulais dire. Mais, voyez-vous, je l'ai vu tout petit, moi, comme il est là…

Et l'intendant étendit la main vers le mur et montra un portrait.

La comtesse prit un flambeau, se leva de table et s'approcha du portrait, qu'elle examina attentivement.

Ce portrait, c'était bien celui dont la lettre de M. Fernand Rocher faisait mention : et Baccarat remarqua sur-le-champ la tache de vin dont le pauvre forçat de Cadix avait parlé.

– Tiens ! dit-elle, c'est le marquis, cela ?

– Oui, monsieur, à l'âge de huit ans.

– Ma foi ! il a bien changé, en ce cas, mon ami.

– Vous croyez ?

– Oh ! jamais je ne l'aurais reconnu.

– Ah ! dame ! murmura l'intendant, il y a vingt ans de cela, et il est rare que les hommes ressemblent aux enfants.

Baccarat alla se remettre à table et le vieil intendant sortit, ivre de joie, en apprenant que son maître allait bientôt arriver.

Au moment où le vieil Antoine quittait la salle, Zampa y entrait.

Le Portugais avait changé de costume et venait prendre les ordres de sa nouvelle maîtresse.

– Zampa, lui dit la comtesse, vous avez été voleur ?

Le bandit s'inclina.

– Voleur habile, ajouta Baccarat.

– Madame est trop bonne.

– Eh bien ! il faut demeurer à la hauteur de votre réputation. L'étonnement de Zampa fut mis à son comble par ces paroles.

– Vous voyez ce portrait ?

– Oui, madame.

– Il faut le voler.

– Quelle drôle d'idée !… murmura à part lui le Portugais.

La comtesse poursuivit :

– Nous allons coucher ici, le docteur et moi. À quatre heures du matin, nous repartirons.

– La voiture sera prête…

– Arrangez-vous pour détacher la toile du cadre et la cacher dans nos bagages.

– Ce sera fait, répondit Zampa avec l'assurance d'un homme sûr de son extrême habileté.

Zampa disparut, l'intendant revint.

– Monsieur l'intendant, lui dit Baccarat, je vous ai dit que j'étais un ami de votre maître, mais j'ai oublié de vous dire mon nom… Je suis gentilhomme brésilien, et je voyage en Europe pour mon plaisir, en compagnie de monsieur, qui est mon précepteur. Je viens d'habiter Paris un an et j'y ai beaucoup connu le marquis.

– J'attends le nom de monsieur, dit l'intendant, qui salua de nouveau.

– Voici ma carte.

Et Baccarat remit une carte sur laquelle l'intendant jeta les yeux.

Cette carte portait une couronne de marquis.

– Maintenant, dit-elle, je me recommande à vous, monsieur l'intendant, pour que ma chaise de poste soit prête au plus tard à quatre heures.

– Monsieur peut compter sur moi.

– Et, ajouta Baccarat se tournant vers le docteur, si vous m'en croyez, mon ami, nous irons nous coucher.

L'intendant sonna. Un domestique presque aussi vieux que lui parut et reçut l'ordre de conduire les voyageurs dans les chambres qui leur avaient été préparées.

À quatre heures du matin, Zampa frappa doucement à la porte de la comtesse. Baccarat était sur pied déjà et achevait de faire sa toilette. Elle alla ouvrir au Portugais.

– La voiture est attelée, dit celui-ci.

– Et le portrait ?

– Il est dans la voiture.

– Pensez-vous que l'intendant ne s'aperçoive point de sa disparition avant notre départ ?

– Je ne crois pas. Le portrait, comme vous savez, est placé à côté d'une porte, cette porte est demeurée ouverte en dedans du salon et masque complètement le cadre. D'ailleurs, l'intendant n'est point encore levé, et, pour peu qu'il tarde, nous serons partis. Zampa avait calculé juste.

La comtesse descendit, trouva dans la cour la chaise de poste attelée et le postillon en selle. Le docteur Samuel Albot était également prêt.

Ce fut alors qu'on vit accourir l'intendant à moitié vêtu. Le bonhomme s'était couché après avoir donné ses ordres la veille, et il avait le sommeil dur. Il avait fallu qu'un valet d'écurie allât le réveiller.

– Monsieur l'intendant, lui dit la comtesse en montant lestement en voiture, vous ferez mes compliments à M. de Chamery, n'est-ce pas ?

– Je n'y manquerai pas, monsieur le marquis, répondit l'intendant.

La comtesse lui mit dix louis dans la main et fit un signe à Zampa.

Zampa grimpa sur son siège, et cria au postillon :

– Fouette !

Et la chaise de poste partit rapidement comme l'éclair, descendit l'avenue et gagna la grande route…

Pendant ce temps, l'intendant rentrait au château, songeant beaucoup moins aux dix louis qu'il avait dans le creux de sa main qu'à l'arrivée de son jeune maître. Il entra dans le salon pour en fermer les portes et les croisées, et tout naturellement il alla pour regarder le portrait du marquis enfant. Mais alors, il poussa un cri et s'aperçut que le cadre était veuf de sa toile.

En ce moment, un domestique entra et lui dit en clignant de l'œil :

– Savez-vous, monsieur Antoine, une drôle de chose ?

– Hein ? fit le bonhomme à demi foudroyé.

– Ce petit monsieur…

– Eh bien ?

– Eh bien ! je donnerais ma tête à couper que c'est une femme !

– Ah !… s'écria l'intendant bouleversé, homme ou femme, je sais qu'il a volé le portrait.

– Tiens ! c’est vrai ! fit le domestique stupéfait.

L’intendant s’élança hors du salon pour courir après la chaise de poste du prétendu marquis. Mais déjà la voiture était loin, et l’on n’entendait même plus les grelots des trois vigoureux percherons qui la traînaient.

– Bien sûr que c’est une femme, répéta le domestique, et une femme qui aime M. le marquis, puisqu’elle a volé son portrait.

Le vieil intendant était anéanti…

VIII

Revenons maintenant au faux marquis de Chamery, c'est-à-dire à Rocambole, que nous avons laissé évanoui dans la chaise de poste, au moment où la tête du condamné venait de tomber.

M. d'Asmolles, on s'en souvient, peu friand de ce sanglant spectacle, avait détourné la tête et fermé les yeux. Le bruit sourd du couteau et le murmure du peuple lui apprirent que c'était fini. Il ouvrit les yeux, regarda Rocambole et s'aperçut qu'il était privé de connaissance.

Le marquis était d'une pâleur mortelle, il avait les dents serrées, les membres immobiles et roides, et accusait ainsi tous les symptômes de la léthargie.

– À l'hôtel ! vite à l'hôtel ! cria le vicomte à son valet de pied. Le marquis s'est évanoui…

M. d'Asmolles avait sur lui un flacon de sels ; il le fit respirer à Rocambole, mais inutilement. Le faux marquis ne reprit point connaissance.

La foule commençait à s'éclaircir et s'éloignait silencieuse dans toutes les directions, ce qui permit au postillon de continuer sa route lentement et au pas d'abord, puis au petit trot, et la chaise des deux voyageurs put atteindre ainsi la grande rue et la principale place de S… sur laquelle était situé le meilleur hôtel de la ville, l'hôtel Louis XI.

M. d'Asmolles se précipita hors de la voiture, demanda sur-le-champ un médecin, et Rocambole, toujours évanoui, fut transporté dans une chambre de l'hôtel et placé sur un lit. Le médecin arriva, examina le faux marquis, apprit ce qui lui était advenu, et déclara que son évanouissement n'avait rien de dangereux.

– C'est un excès de frayeur joint à une très grande irritabilité nerveuse, dit-il, qui a produit cette syncope. Elle se dissipera d'elle-même. Seulement, il est possible qu'elle soit suivie d'un délire passager, ajouta-t-il.

Le médecin prescrivit alors une potion calmante et se retira après avoir recommandé qu'on laissât seul le marquis.

La prédiction du docteur ne tarda point à se réaliser. Au bout d'une heure, Rocambole ouvrit les yeux et jeta autour de lui un regard égaré.

Il était dans une chambre inconnue, et il n'aperçut point tout d'abord Fabien, qui s'était assis dans l'angle le plus obscur, au pied du lit. Bientôt, ce que le médecin avait annoncé se réalisa. La fièvre s'empara du malade.

– Où suis-je ? se demanda-t-il, où suis-je donc ?

Son regard était vitreux, sa voix rauque. Il essaya de se dresser sur son séant, et n'y put parvenir.

Fabien, immobile au pied du lit, n’osait s’avancer.

Tout à coup, Rocambole se frappa le front :

– Oh ! dit-il, je me souviens… je me souviens… j’ai vu le bourreau ! Je l’ai vu… il avait les bras nus… il riait en me regardant, il me montrait le couteau… Ah ! ah ! ah !…

Et Rocambole se prit à rire d’un rire hébété, empreint d’un violent sentiment de terreur.

M. d’Asmolles s’approcha et voulut lui prendre la main.

– Arrière !… s’écria Rocambole en le repoussant, arrière !… Vous venez me prendre, moi aussi, parce que j’ai tué ma mère adoptive, parce que je l’ai étranglée… mais je vous échapperai, je fuirai… Oh ! j’ai scié des barreaux, allez ! je me suis sauvé du fond de la Marne… Je me nomme… je me nomme…

Le bandit s’arrêta ; il eut comme une lueur de raison au milieu de son délire, une lueur de raison qui le rendit prudent, et il ajouta en ricanant :

– Vous voudriez bien savoir comment je me nomme ? mais vous ne le saurez pas !

Et il continua à rire, à pleurer, à manifester par alternatives tantôt un grand sentiment de raillerie qui se traduisait par des mots et des phrases inachevés, tantôt un instinct de terreur suprême qui le faisait se reculer jusque dans la ruelle du lit et crier d’une voix étranglée :

– Arrière le bourreau ! arrière !…

Cette crise dura environ deux heures ; puis le malade s’endormit jusqu’au soir.

À son réveil, le délire n’existait plus, le calme était revenu, et le faux marquis de Chamery témoigna seulement quelque étonnement de se trouver dans le lieu où il était.

Toujours assis à son chevet, Fabien lui tenait la main.

– Mon pauvre Albert, dit-il, comment te sens-tu maintenant ?

– Ah ! c’est toi, Fabien, dit Rocambole, qui le regarda avec surprise.

– C’est moi, mon ami.

– Où sommes-nous donc ?

– À G…, à trois lieues de l’Orangerie.

– Tiens ! fit le faux marquis, pourquoi nous sommes-nous arrêtés à G… ?

– Parce que tu étais malade.

– Malade ?

– Oui, tu as eu la fièvre ; tu t’es évanoui.

– Mais pourquoi ?

Fabien hésitait à répondre. Mais un souvenir traversa l’esprit encore obscurci de Rocambole.

– Ah !… dit-il, je me rappelle… la guillotine… une exécution.

– C’est cela.

Rocambole eut un dernier frisson ; mais la raison était revenue chez lui, et avec elle la prudence.

– Et je me suis évanoui ? fit-il.

– Oui. Tu n’as pu supporter ce spectacle horrible.

– Quelle femmelette je fais !…

– Nous t’avons transporté ici sans connaissance.

– Et j’ai eu la fièvre ?

– Le délire, mon ami.

Rocambole sentit une sueur glacée mouiller ses tempes.

– Alors, murmura-t-il, s’efforçant de sourire, j’ai dû dire de drôles de choses ?…

– Des choses étranges…

– Vraiment ? balbutia-t-il.

– Figure-toi, poursuivit M. d’Asmolles, que l’histoire du condamné que la foule racontait aux portières de notre voiture, quelques minutes avant l’exécution, t’avait si fort impressionné sans doute, que tu t’es figuré un moment que tu étais le condamné lui-même.

– Quelle folie !

– Pendant une heure, tu t’es imaginé que le bourreau venait te chercher, que tu avais étranglé ta mère adoptive…

Ces derniers mots donnèrent le vertige à Rocambole, qui s’imagina qu’il s’était trahi pendant son délire. Il regarda M. d’Asmolles d’une étrange façon et sembla se demander si le vicomte n’avait point à cette heure la clef de ses épouvantables secrets.

Mais M. d’Asmolles poursuivit en souriant :

– Enfin, tu t’étais si bien identifié au condamné, que tu parlais comme le malheureux a pu parler une heure avant son exécution, toi, mon ami et mon frère, toi, Chamery.

Ces derniers mots rassurèrent complètement Rocambole. Il retrouva un sourire et un ton léger :

– Voilà, dit-il, une bizarre hallucination.

– Oh ! répondit le vicomte, c’est moins bizarre que tu ne le crois, et il y a de fréquents exemples de cela.

– Mais, ajouta Rocambole, qui fit un effort et sauta à bas de son lit, c’est presque l’histoire de ce malheureux comte Artoff, qui, arrivé sur le terrain et prêt à se battre avec Roland de Clayet, se prit pour son adversaire.

– Heureusement, dit le vicomte, le dénouement n’est point de même, et tu n’es pas demeuré fou.

Puis le vicomte ajouta :

– Voyons, comment te sens-tu ?

– Mais… pas mal…

– Tu n’as pas la tête lourde ?

– Non.

– Les nerfs agacés ?…

– Nullement.

– Te sens-tu capable d’aller coucher ce soir à l’Orangerie ?

– Mais sans doute.

– Eh bien ! nous partirons après dîner. Habille-toi, change de linge ; moi je vais donner des ordres pour qu’on attelle à sept heures précises.

Et le vicomte sortit.

Quand il fut seul, Rocambole éprouva ce sentiment de terreur qu’on nommerait volontiers la *peur rétrospective.*

– Brute que je suis ! murmura-t-il en se promenant à grands pas, je me suis évanoui parce qu’on coupait la tête à un imbécile ; j’ai eu la fièvre, le délire, et j’ai parlé de maman Fipart ! Encore une aventure de ce genre, et je suis un homme perdu !

Et Rocambole arpentait sa chambre de long en large, et frissonnait en cherchant à comprendre ce qui lui était advenu, et il murmurait encore : – Ah ! si au lieu d’être un honnête gentilhomme Fabien eût été un *curieux,* c’est-à-dire un juge d’instruction, comme l’habit du marquis de Chamery mis en lambeaux aurait mis à nu l’oreille du disciple de sir Williams !…

À ce nom de sir Williams, qui venait de lui échapper, le bandit fut pris d’un affreux tressaillement.

– Ah ! dit-il tout bas, j’ai eu tort de tuer sir Williams… Il était mon inspiration, mon étoile… et maintenant qu’il n’est plus là, j’ai peur… et il me semble que l’échafaud m’attend… il me semble que j’entends le marteau des ouvriers qui le dressent… Oh !… cet éclair qui m’a brûlé les yeux ce matin… c’était un présage !

Le pas de Fabien qui se fit entendre dans l’antichambre arracha Rocambole à son épouvante.

– Je suis fou ! pensa-t-il, fou et lâche !… Sir Williams est mort, c’est vrai. Mais en ai-je besoin ?… Ne suis-je pas le marquis de Chamery ?… N’épouserai-je pas Conception ?… Allons ! allons ! du courage et de l’audace ; avec cela, disait sir Williams, on arrive à tout ! …

Et Rocambole redressa la tête et rendit à son visage une expression de menteuse tranquillité.

Fabien entra.

– À table ! dit le vicomte, il est six heures et tu dois avoir grand-faim.

– En effet, répondit Rocambole, je crois que je dînerai fort bien.

Et il fit sa toilette à la hâte et suivit Fabien qui le fit descendre au rez-de-chaussée de l'hôtel.

Le vicomte, qui voulait absolument distraire son prétendu beau-frère, n'avait point demandé qu'on le servît à part, et il avait retenu deux couverts à la table d'hôte.

Cette diversion fut heureuse pour Rocambole. Une conversation générale lui permit de se remettre complètement de son émotion et empêcha Fabien de remarquer sa pâleur et son trouble. Il y avait à table le personnel obligé d'un hôtel de province un jour de foire : des fermiers riches, quelques gentillâtres à mille écus de rente, des manufacturiers et des commerçants, un commis-voyageur bel esprit qui avait dîné, disait-il, la semaine précédente, chez un ministre, en compagnie de trois ambassadeurs. Tous ces gens-là s'entretenaient de l'exécution du matin, et le supplice de Rocambole recommença.

Tout à coup, l'un des convives – heureusement on était alors au dessert – prit la parole :

– Messieurs, dit-il, tel que vous me voyez, j'ai vu arrêter le fameux Cogniard.

– Cogniard(3) ?… qu'est-ce que cela ? demandèrent plusieurs voix.

– C'était un forçat évadé qui se faisait passer, au commencement de la Restauration, pour le comte de Sainte-Hélène, qu'il avait assassiné.

Rocambole devint livide, et il eut une si grande peur de se trahir en s'évanouissant de nouveau, qu'il se leva brusquement.

– Partons ! dit-il à Fabien.

Et il ajouta tout bas et d'une voix mal assurée :

– Ces gens-là sont ennuyeux comme la pluie d'un jour d'automne.

M. d'Asmolles, qui ne pouvait réellement pas supposer qu'il y eût rien de commun entre le forçat Cogniard et celui qu'il croyait son beau-frère, n'avait prêté aucune attention à la conversation de la table, pas plus qu'il n'avait remarqué la nouvelle émotion du faux marquis de Chamery ; il lui prit le bras et l'emmena dans la cour de l'hôtel.

La chaise de poste était attelée.

– En route ! dit M. d'Asmolles.

Et la chaise partit au grand trot et sortit de la ville de G… au coucher du soleil.

Deux heures après, les voyageurs arrivèrent à l'Orangerie. L'Orangerie, ce château où le vrai marquis de Chamery avait passé sa première enfance, n'était point inconnu à Rocambole. Quelques jours avant celui où la marquise de Chamery expirait au moment où son prétendu fils entrait chez elle et en chassait maître Rossignol, un mendiant s'était montré aux environs du castel tourangeau. Il avait parcouru le parc, et, à la tombée de la nuit, il avait demandé l'hospitalité à un garçon de ferme qui le laissa partager son lit. Ce mendiant, c'était Rocambole.

Aussi, comme il faisait un clair de lune superbe, le faux marquis étendit tout à coup la main, au moment où la voiture commençait à longer les arbres du parc.

– Ah ! dit-il, je me reconnais bien maintenant, et mes souvenirs d'enfance reviennent en foule. Voilà l'Orangerie !… Pourvu qu'on n'ait pas coupé mon vieux marronnier sous lequel j'allais lire Berquin et Florian.

Rocambole était superbe en parlant de Berquin et de Florian.

Au moment où la voiture entrait dans l'avenue, le faux marquis ajouta :

– Et mon vieil Antoine ? ah ! comme je vais l'embrasser !

– Cher Albert ! murmura Fabien.

À l'apparition des lanternes de la chaise de poste, le château se trouva mis en rumeur.

– C'est Monsieur ! dirent les domestiques en accourant.

Quand la chaise eut tourné devant le perron, elle fut entourée par les vieux serviteurs de l'Orangerie qui n'avaient point assez de leurs deux yeux pour voir descendre de voiture celui qu'ils croyaient être leur jeune maître.

– Bonjour, Marion… bonjour, Joseph… Ah ! te voilà, ma pauvre Catherine ! dit Rocambole qui se laissa baiser les mains.

– Ciel de Dieu !… Il nous reconnaît. Comme il est grandi, notre maître ! exclama naïvement Catherine, une pauvre cuisinière septuagénaire.

– Certainement je vous reconnais, mes amis. Mais où est Antoine ? mon vieil Antoine ? …

– M. Antoine est à G…

– À G… ?

– Oui, monsieur le marquis.

– Mais nous en venons, de G…, et nous ne l'avons pas rencontré.

– Il est parti ce matin.

– Et qu'est-il allé faire à G… ? demanda M. d'Asmolles.

– Porter une plainte au commissaire de police.

– Une plainte ?

– Nous avons été volés cette nuit.

– Volés !… et par qui ?

Le serviteur, qui se nommait Joseph, et qui était celui-là même qui, le matin, avait prétendu que le jeune homme qui avait couché au château était une femme, se chargea de répondre :

– C'est une histoire assez drôle, dit-il. Hier soir, une chaise de poste a versé dans le fossé, au bord du parc, et le timon s'est cassé. La chaise renfermait trois voyageurs : un jeune homme, un homme très brun qui ressemblait à un nègre, et un domestique. Le jeune homme a dit qu'il connaissait beaucoup Monsieur.

– Son nom ?

– Dame !… M. Antoine le sait.

– Et c’est ce jeune homme qui a volé ?

– Oui, Monsieur.

– Et qu’a-t-il volé ?

– Le portrait de Monsieur le marquis, ce portrait qui était dans le salon, et qui représentait Monsieur enfant.

Fabien et Rocambole ne purent réprimer un cri d’étonnement.

IX

Joseph reprit :

– La preuve que ce monsieur connaissait Monsieur le marquis, c'est qu'il nous a annoncé son arrivée.

– Mon arrivée !…

– Oui, Monsieur. Il a dit à Antoine que Monsieur arriverait dans les vingt-quatre heures.

– Ah çà, mon cher, dit Fabien, ne pourrais-tu pas rappeler tes souvenirs ?… À qui as-tu annoncé ton départ ?

– Je ne sais… je ne m'en souviens pas…

– Ce monsieur, continua Joseph, a prétendu qu'il avait vu Monsieur le marquis la veille, à son cercle.

– Ah ! par exemple ! dit Rocambole, voilà qui est fort. Il y a trois mois que je n'y ai mis les pieds.

Fabien se prit à sourire.

– Tu as de bien jolies connaissances, dit-il à Rocambole : des amis qui viennent chez toi pour te voler ; et quel vol, encore !…

– Il est certain que celui-là est assez singulier, murmura Rocambole tout rêveur.

Ils entrèrent dans le salon et Joseph leur montra le cadre veuf de sa toile.

Rocambole s'en approcha, examina attentivement et eut un tressaillement nerveux.

– On n'a pas détaché la toile, se dit-il, on l'a coupée, et l'instrument dont on s'est servi était merveilleusement trempé. Celui qui a fait le coup est habile.

Il se tourna brusquement vers le domestique :

– Mais enfin, lui dit-il, comment est ce jeune homme ?

– De taille moyenne, blond, mince.

– Et Antoine sait son nom ?

– Oui, Monsieur, du moins le jeune homme lui a donné une carte.

M. d'Asmolles et le faux marquis se regardaient avec une stupéfaction croissante.

Joseph continua :

– Le père Antoine est un bien brave homme, mais il n'en fait qu'à sa tête.

– En quoi ?

– En ce qu'il est allé porter une plainte au lieu d'attendre l'arrivée de Monsieur le marquis. Des voleurs qui viennent en chaise de poste pour voler un portrait ne sont pas des voleurs ordinaires.

– Il est certain, répliqua Fabien, que ce brave Antoine est un niais.

Joseph prit un air mystérieux et dit tout bas à Rocambole :

– Si Monsieur le marquis me permettait une confidence…

– Parle, dit Rocambole, de plus en plus surpris.

– Je crois que le voleur attachait un fort grand prix au portrait.

– Ah ! tu crois ?

– Et même qu'il était capable de tout pour l'avoir.

– Diable !

– Monsieur le marquis, poursuivit Joseph, qui s'éloigna un peu de Fabien et parla si bas que ce dernier ne put l'entendre, Monsieur le marquis doit avoir fait quelque passion malheureuse.

Rocambole tressaillit. Un moment il songea à Conception et s'imagina qu'elle était complice du vol du portrait.

– Ce jeune homme blond et mince, continua Joseph, ce pourrait bien être une femme.

Fabien, qui s'était approché, entendit ces derniers mots et laissa échapper un éclat de rire.

– Ah ! par exemple ! dit-il, je ne m'attendais point à cette conclusion…

Mais à ce mot de *femme*, à ce signalement donné par Joseph, un jeune homme blond, mince, sans barbe, Rocambole, au lieu de sourire, éprouva une mortelle angoisse.

– Baccarat ! pensa-t-il.

– Comment ! dit Fabien en lui prenant le bras, tu es aimé à ce point !…

Et, se penchant à son oreille :

– Mais, malheureux, lui dit-il, tu vas épouser Conception… et…

Fabien n'acheva pas.

On entendit le trot d'un cheval dans l'avenue, et Joseph dit aussitôt :

– Voilà M. Antoine qui revient.

En effet, le vieil intendant revenait de la ville voisine, monté sur une grosse jument percheronne.

– Nous allons avoir le mot de l'énigme, dit Fabien. (Puis il ajouta :) Le bonhomme est capable de mourir de joie en te voyant. Joseph, conduisez M. le marquis dans sa chambre ; moi, je vais à la rencontre d'Antoine, et je saurai tout bientôt.

Rocambole, que de funèbres pressentiments agitaient, suivit Joseph, qui le conduisit dans une grande chambre à tentures bleues, dont le vrai marquis de Chamery avait

longuement parlé dans ses mémoires ; Rocambole, qui les savait par cœur, ne manqua point de dire en entrant :

– Tiens, c'est la chambre où couchait maman.

– Oui, Monsieur, dit Joseph, et vous couchiez, vous, dans ce cabinet.

– Je m'en souviens.

Rocambole s'approcha de la croisée et regarda au clair de lune le vieil intendant, qui mettait pied à terre et saluait Fabien en lui disant :

– Il est ici, n'est-ce pas… il est ici, mon jeune maître ? Oh ! je le sais, monsieur Fabien, je le sais. Tenez, à G…, au bureau de poste, on m'a remis une lettre pour lui, une lettre qui est arrivée à Paris après votre départ, et qu'on a adressée de Paris à l'Orangerie.

– Et d'où vient-elle, cette lettre ? demanda Fabien.

– Elle vient d'Espagne.

Rocambole entendit, poussa un cri de joie, et dit à Joseph :

– Cours me chercher cette lettre.

Une lettre d'Espagne !… C'était Conception qui lui écrivait, Conception qui l'aimait toujours.

Et Rocambole oublia momentanément ses terreurs, ses remords, le vol du portrait, Baccarat ; il oublia tout pour rompre le cachet de cette lettre, que Joseph lui rapporta quelques minutes après, tandis que M. d'Asmolles interrogeait l'intendant de l'Orangerie sur le vol du portrait.

Lettre de Conception

Mon ami,

Voici huit grands jours que je ne vous ai écrit.

Bien certainement, vous allez accuser votre Conception de vous avoir oublié, et cependant il faut que je vous dise que depuis ces jours, comme avant, comme toujours, il ne s'est pas écoulé une minute de ma vie qui n'ait été pour vous.

Ma dernière lettre était datée de Sallandrera. Nous y sommes demeurées six semaines, ma mère et moi, pleurant ce bon père que vous avez connu, priant pour lui avec l'espoir que nos prières seraient inutiles.

Dieu l'a reçu dans son sein, sans doute, à l'heure même de sa mort.

Maintenant, mon ami, je vous écris de la *Grenadière*, cette autre terre de notre famille où s'est écoulée mon enfance et qui est située entre Cadix et Grenade, au milieu de ce paradis des Maures qu'on a nommé l'Andalousie. C'est ici que se groupent tous les souvenirs heureux ou néfastes de ma jeunesse. C'est près de la Grenadière que don Pedro a été empoisonné par les frères de la Gitana, qui aimait l'infâme don José et devait le tuer lui-même six ans plus tard.

Mais rassurez-vous, mon ami, je ne suis point venue chercher à la Grenadière le souvenir de don Pedro. Mon cœur n'est qu'à vous, à vous pour toujours. Je suis venue ici

avec ma mère… devinez, mon ami… dans le seul but de hâter notre union.

Vous le savez, les usages, en Espagne, sont très rigides à l'endroit du deuil.

Le jour où la mort est entrée dans notre maison et m'a faite orpheline, j'allais devenir votre femme, au pied des autels et devant les hommes.

Ah ! si mon père avait été le maître de sa destinée, s'il avait pu prolonger sa vie de quelques heures, il l'eût fait dans le but unique de me laisser un protecteur.

Hélas ! Dieu ne l'a point voulu.

Quand nous sommes arrivées à Sallandrera, ma mère et moi, conduisant la dépouille mortelle de mon père, nous avons été reçues par mon oncle au second degré, c'est-à-dire le neveu de ma grand-mère paternelle. Mon oncle, vous le savez, est archevêque de Grenade, c'est-à-dire l'un des plus hauts dignitaires de l'Église espagnole.

C'est lui qui a officié dans la lugubre cérémonie qui a précédé la descente du corps dans les caveaux de Sallandrera. Il a demeuré huit jours avec nous, mêlant ses larmes aux nôtres. Puis, la veille de son départ, il a eu avec ma mère un entretien dont je n'ai connu le but et le résultat que ces jours-ci.

– Ma chère cousine, a-t-il dit à ma mère, la mort subite du duc vous a placée dans une position pénible et tout exceptionnelle vis-à-vis de votre fille. Conception allait, le jour même, épouser M. de Chamery, quand la mort a frappé votre époux. Elle aimait son fiancé, n'est-ce pas ?

À quoi ma mère a répondu :

– Elle l'aimait éperdument ; à ce point que je crains pour sa santé et sa raison, depuis que ce mariage se trouve forcément reculé de plusieurs mois.

– Ma cousine, répondit l'archevêque, la loi religieuse, en Espagne, assigne, comme le délai le plus court à observer, dans ce cas-là, un intervalle de deux mois et demi.

– Je le sais, dit ma mère.

– Mais il y a au-dessus de la loi religieuse, poursuivit l'archevêque, une loi bien autrement tyrannique : c'est l'usage ou plutôt ce qu'on nomme les convenances.

– Je le sais encore, répliqua ma mère.

– Or, reprit monseigneur de Grenade, si Conception retourne à Paris, si elle épouse avant la fin de son deuil le marquis de Chamery, elle froissera tous les préjugés, et la noblesse espagnole jettera les hauts cris !…

À ces paroles de l'archevêque, ma mère soupira profondément.

L'archevêque reprit :

– Comme vous, je me suis aperçu de l'altération subite de la santé de notre chère Conception. La douleur d'avoir perdu son père se décuple en elle de l'éloignement indéfini de son mariage, et, comme vous, je suis effrayé. Mais, ajouta mon oncle avec cette bonté inépuisable de certains vieillards, allez donc dire au monde qu'elle aime son fiancé et que, si on ne l'unit promptement à lui, elle est capable d'en mourir !

Ma mère regardait l'archevêque et ne savait où il en voulait venir.

Il continua :

– Eh bien ! ma cousine, j'ai peut-être trouvé le moyen de tout concilier.

– Vraiment ! fit ma mère avec joie.

– Les préjugés du monde, la loi religieuse et le bonheur de notre enfant…

– Comment ?… que comptez-vous donc faire ? demanda ma mère avec vivacité.

– Écoutez-moi bien… vous allez voir ; mais d'abord répondez-moi bien clairement sur de certains détails que je ne possède que vaguement.

– Parlez…

– Le feu duc a institué sa fille sa légataire universelle ?…

– Oui, certes !…

– C'est par contrat de mariage qu'il a transmis à son gendre futur sa grandesse, son titre de duc, et le droit d'ajouter à son nom le nom de Sallandrera, n'est-ce pas ?

– Oui, et la veille de sa mort, répondit ma mère, il écrivit une lettre à Sa Majesté notre reine pour la supplier de ratifier cette cession par lettres patentes.

– Voilà précisément, dit l'archevêque, ce que je voulais savoir.

– Ah !

– Et ce qui probablement, pour ne pas dire à coup sûr, me permettra de tout concilier.

– Expliquez-vous, monseigneur…

– Sa Majesté, poursuivit l'archevêque, a daigné plusieurs fois prendre en considération mon grand âge et le zèle avec lequel j'ai toujours rempli ma mission évangélique.

– Oh ! je le sais, dit ma mère.

– Je vais aller à Madrid, je verrai Sa Majesté ; je lui exposerai notre situation et je la supplierai de se souvenir des services rendus par feu notre cher duc…

– Eh bien ?

– La reine, je l'espère, accordera l'entérinement des lettres patentes. Ensuite, sur ma demande, elle nommera le marquis de Chamery à un poste diplomatique lointain. Précisément, en ce moment, je sais qu'il est question d'envoyer au Brésil un plénipotentiaire. On veut un grand nom, une grande fortune. Personne n'a encore été désigné ; mais je sais qu'il était question, il y a deux mois, d'offrir cette haute mission au duc de Sallandrera… Sa mort, arrivée comme un coup de foudre, a tellement surpris la cour et si vivement affecté Sa Majesté, que bien certainement elle n'aura point encore songé à lui désigner un successeur.

– Je ne comprends pas bien encore, murmura ma mère.

– La dernière fois que j'ai obtenu la faveur d'être reçu par Sa Majesté, et il y a de cela quinze jours à peine, la reine daigna me parler du duc. Je me suis permis de lui faire observer que la mort récente de don José l'avait si fort affligé, qu'il refuserait

probablement l'honneur d'une ambassade. À quoi la reine me répondit : « Si je l'en prie, au lieu d'ordonner, le duc ne me refusera pas. » Et Sa Majesté allait écrire au duc, acheva l'archevêque, quand la nouvelle de sa mort nous arriva comme un coup de foudre.

– Mon cousin, interrompit ma mère, en quoi tout cela peut-il avancer le mariage de Conception ?

– Vous allez le voir. Je vais partir pour Madrid. Si, en faveur des services du feu duc, je puis obtenir de Sa Majesté qu'elle autorise l'époux de sa fille à porter son nom et à hériter de son titre et de sa grandesse, j'obtiendrai également qu'on lui donne la mission qui devait être confiée au feu duc.

– Bien.

– Or, cette mission est pressée. Il faut que le nouvel ambassadeur parte avant deux mois. Par conséquent, le marquis de Chamery devra quitter Paris sur-le-champ, venir en Espagne et se faire naturaliser espagnol. Mais les lettres patentes et la nomination au poste diplomatique ne peuvent avoir lieu qu'après la célébration du mariage…

– Évidemment, dit ma mère.

– Alors, acheva l'archevêque, cette raison majeure étant trouvée, le mariage n'a plus rien de choquant pour l'usage, et l'on conçoit que M^lle^ de Sallandrera ne se marie aussi tôt que parce que son fiancé ne peut être fait ambassadeur qu'après être devenu son époux.

– Ah ! s'écria ma mère, vous êtes un saint homme et le meilleur des parents, mon cousin.

L'archevêque ajouta :

– Ne dites rien de tout cela à Conception. Je puis ne pas réussir, et alors cette espérance déçue lui ferait un mal affreux. Attendez que je vous écrive de Madrid.

Ma mère le lui promit et l'archevêque partit le lendemain.

Un mois après, mon ami [poursuivait Conception dans sa lettre], ma mère m'annonça que nous partions pour la Grenadière.

Je vous avais écrit la veille – il y a huit jours de cela –, je voulus vous écrire à nouveau pour vous annoncer notre départ. Mais ma mère me répondit :

– Tu écriras dans huit jours ; pas avant.

– Pourquoi ? demandai-je.

– Parce que, me répondit-elle, tu auras peut-être une bonne nouvelle à donner à ton fiancé.

Et comme ma mère avait un air mystérieux, j'ai attendu ; mais ces huit jours de silence m'ont coûté bien cher, mon ami. J'avais tant besoin de causer avec vous et de vous dire que mon cœur et ma pensée n'avaient point quitté Paris !…

La veille de notre départ de Sallandrera, ma mère avait reçu de l'archevêque ce billet laconique :

« Ma chère cousine,

« Tout est en bonne voie, et j’espère parvenir à mon but. Quittez Sallandrera, allez à la Grenadière et ne dites rien encore à notre petite Conception. »

À notre arrivée ici, ma mère a trouvé une seconde lettre de l’archevêque, et alors elle m’a tout dit.

X

Conception continuait :

Voici la seconde lettre de mon oncle l'archevêque :

« Ma chère cousine,

« La reine se rend à Cadix.

« La Grenadière se trouve sur la route qui conduit à cette dernière ville.

« J'ai la promesse de Sa Majesté qu'elle s'arrêtera chez vous comme par hasard. Elle vous fera son compliment de condoléance, et pour vous témoigner la bienveillante estime qu'elle avait pour feu le duc de Sallandrera, elle fera Conception dame d'honneur. Or, comme pour être dame d'honneur il faut avoir un époux, ce sera là une raison plus que suffisante pour couper court aux médisances du monde.

« Vous trouverez ma lettre à la Grenadière.

« Aussitôt arrivée, envoyez-moi un messager à Grenade, où je retourne sur-le-champ, et je me hâterai de me rendre auprès de vous.

« À vous, *etc.* »

Ma mère m'a tout raconté alors, mon ami.

Maintenant, voici ce qui s'est passé :

Nous étions arrivées depuis la veille et je venais de vous écrire tout cela lorsque Pepa, ma femme de chambre, pénétrant chez moi à huit heures du matin, me dit :

– Mademoiselle, tout le château est en émoi.

– Pourquoi ? demandai-je.

– Parce qu'un nombreux cortège suit le chemin qui conduit de la grande route ici.

Vous le savez, la Grenadière est située sur la hauteur.

– Regardez plutôt, mademoiselle, ajouta Pepa en ouvrant la fenêtre.

Je courus à mon balcon, et voici ce que je vis : Un[(4)] carrosse traîné par huit mules harnachées d'or, avec des plumets blancs, gravissait au pas le chemin du château. Aux deux côtés du carrosse il y avait deux hommes à cheval. Un piqueur galonné d'or marchait en avant.

– Mais c'est la reine ! m'écriai-je.

Ma mère entra précipitamment dans ma chambre.

– La reine ! dit-elle à son tour, la reine !

Je fus habillée en un clin d'œil et, ma mère me prenant par la main, nous courûmes au-devant de Sa Majesté, que nous rencontrâmes au moment où le carrosse atteignait la porte d'entrée du château.

La reine donna sa main à baiser à ma mère et lui dit :

– Duchesse, je n'ai pas voulu passer aussi près de votre habitation sans m'y arrêter pour vous témoigner toute l'affliction que j'ai éprouvée de la perte d'un fidèle et loyal sujet tel que le feu duc.

Ma mère baisa la main de Sa Majesté et fondit en larmes.

La reine a daigné se reposer deux heures à la Grenadière. Pendant ces deux heures, elle s'est entretenue avec ma mère et moi de mon père et de vous.

En nous quittant, elle m'a dit :

– Madame de Chamery-Sallandrera, je vous fais ma dame d'honneur. Ah ! mon ami, ce mot, ce nom qu'elle m'a donné m'ont bouleversée et j'ai cru que j'allais mourir de joie.

La reine est partie en ajoutant :

– Je séjournerai un mois à Cadix. Je vous y attends, duchesse.

Ma mère s'est inclinée.

Mon oncle l'archevêque est arrivé quelques jours après le départ de Sa Majesté. Sa Grandeur possède à Cadix une maison que nous habiterons durant le séjour de la reine. C'est de là que je vous écrirai dans trois jours.

Quoi qu'il en soit, mon ami, préparez-vous à venir en Espagne sous peu. L'heure de notre bonheur n'est pas loin.

À vous, toujours et partout,

CONCEPTION.

P.-S. – Ma mère vous serre affectueusement les deux mains, et j'embrasse ma bonne petite sœur Blanche.

Rocambole avait lu cette lettre avec une émotion profonde. Elle lui arrivait comme un réactif puissant au milieu de ses angoisses, de ses vagues terreurs. Conception l'aimait, la reine d'Espagne s'était occupée de lui, ses ennemis étaient morts… Qu'avait-il donc à craindre ?

– Je suis un trembleur et un fou, se dit-il, et parce que j'ai tué sir Williams et que cette vieille canaille avait prétendu qu'il était ma bonne étoile, j'en ai conclu que tout était perdu… Allons donc ! je mourrai dans la peau d'un ambassadeur !

Et Rocambole se prit à rire. Puis il se mit en quête de rejoindre Fabien et le vieil Antoine.

Ce dernier venait de raconter au vicomte les plus petites circonstances qui avaient précédé et suivi l'arrivée du voyageur inconnu et le vol du portrait.

– Mais enfin, lui dit Fabien, comment se nomme-t-il, ce jeune homme que Joseph prétend être une femme ?

– J’ai sa carte dans ma poche, la voilà, répondit Antoine.

Fabien prit la carte et, quittant le perron sur les marches duquel il avait causé jusque-là, il traversa le vestibule et entra dans la salle à manger, où le souper était servi, et qui était éclairée par deux candélabres placés sur la cheminée.

Fabien s’en approcha et jeta les yeux sur la carte.

Antoine avait suivi Fabien et tournait le dos à la porte.

En ce moment, sur le seuil de cette porte, Rocambole venait d’apparaître.

Fabien lut :

Le marquis don Inigo de los Montès.

À ce nom, Rocambole recula et devint livide. Ce nom, c’était le sien, ou plutôt c’était celui sous lequel il avait essayé de séduire autrefois madame la comtesse de Kergaz.

Heureusement pour lui, Fabien et le vieil Antoine lui tournaient le dos ; sans cela, ils l’eussent vu chanceler et reculer comme saisi de terreur.

– Voilà un nom que j’entends prononcer pour la première fois, dit Fabien.

Il se retourna, aperçut Rocambole et lui dit :

– Est-ce que tu connais le marquis don Inigo de los Montès ?

Rocambole retrouva en cette circonstance le merveilleux sang-froid qui l’avait tant servi jadis.

– Non, répondit-il.

Le vieil intendant, qui croyait toujours avoir affaire au vrai marquis de Chamery, s’élança alors vers Rocambole :

– Mon maître, mon cher maître… murmura-t-il.

– Ah ! te voilà, mon vieux ! dit le faux marquis ; va, ne te gêne pas, tu peux m’embrasser…

Et Rocambole se laissa très bien prendre dans les bras du vieillard, qui l’entraîna vers la cheminée, sous le feu des bougies, en lui disant :

– Oh ! venez, monsieur Albert, venez… voyons si vous vous ressemblez encore…

Et, pendant quelques secondes, il le regarda avec avidité, et comme s’il eût voulu retrouver un visage d’enfant dans ce visage d’homme.

– C’est drôle, dit-il enfin, je ne vous aurais jamais reconnu, monsieur Albert… vous ne vous ressemblez plus.

– Oh ! mais moi, mon vieil ami, répondit Rocambole, je t’aurais reconnu parfaitement. Sais-tu que tu n’as presque pas vieilli ?

Antoine hocha la tête.

– J’ai pourtant soixante-huit ans bien sonnés, dit-il. (Et regardant toujours le faux marquis :) C’est bizarre, dit-il, vous n’avez rien, absolument rien du monsieur Albert

d’autrefois.

Rocambole sentait son cœur battre à outrance.

– Vieil imbécile, pensait-il, est-ce que tu aurais l’audace de me renier ?

Fabien interrompit l’intendant.

– Ainsi, dit-il à Rocambole, tu ne connais pas le marquis don Inigo de los Montès ?

– Ma foi non !

– Ni personne qui réponde à son signalement ?

– Personne.

– Joseph prétend que c’est une femme, dit l’intendant.

– Dans tous les cas, dit Rocambole, qui voulait à tout prix faire bonne contenance, tu as fait un vrai pas de clerc, mon vieil ami, en allant porter une plainte chez le commissaire de police.

– Je suis de cet avis, dit Fabien.

Et il tendit à Rocambole la carte que l’intendant lui avait remise. Rocambole y jeta les yeux et reconnut sur-le-champ que cette carte lui avait appartenu. C’étaient bien les mêmes armoiries, la même grandeur, le même caractère. La porcelaine du papier, légèrement jaunie, attestait une origine déjà ancienne.

Deux heures plus tard, le faux marquis de Chamery était chez lui, dans sa chambre bleue, et se promenait à grands pas, en proie à une agitation extrême.

– Maintenant, se disait-il, je n’ai plus de doute. Ce jeune homme blond, qui est venu ici, qui a pris le nom que je portais autrefois, qui est venu voler un portrait, ce jeune homme, c’est une femme. Cette femme, c’est Baccarat !

Et au nom de Baccarat, qui vint expirer sur ses lèvres, le faux marquis de Chamery frissonna jusqu’à la moelle des os, comme avait frissonné le marquis don Inigo, et, avant lui, le vicomte de Cambolh, gentilhomme suédois. Tout à coup, il s’arrêta brusquement. Un soupçon terrible venait de traverser son esprit comme un éclair.

– Pourquoi donc a-t-elle volé ce portrait ? se demanda-t-il.

Et soudain, il songea au véritable marquis, à Frédéric-Albert-Honoré de Chamery, qu’il avait abandonné au fond d’une crevasse, sur un îlot désert, deux années auparavant, avec la conviction que cette crevasse serait son tombeau.

– Mon Dieu ! mon Dieu !… se dit-il en frémissant, s’il n’était pas mort ! s’il allait revenir !… Oh ! ce portrait… pourquoi a-t-elle volé ce portrait ?…

On frappa en ce moment à la porte.

– Entrez ! dit brusquement Rocambole, qui éprouva soudain le besoin d’une distraction quelconque.

La porte s’ouvrit, Antoine entra.

Il était alors près de minuit.

– Pardonnez-moi, monsieur Albert, dit l'intendant, d'entrer chez vous aussi tard… mais je vous ai entendu marcher et j'ai pensé que vous aviez peut-être besoin de quelque chose.

– Je n'ai besoin de rien, mon ami, répondit le faux marquis, s'efforçant de prendre un air calme et souriant.

Le vieil Antoine fit un pas de retraite.

– Reste donc, lui dit Rocambole. Assieds-toi, mon vieux, nous causerons.

Antoine s'assit et se reprit à le regarder attentivement.

– C'est singulier, monsieur Albert, dit le vieillard, comme vous êtes changé.

– Tu trouves ?

– Ordinairement, il reste dans les traits de l'homme quelque chose des traits de l'enfant…

– Et moi, il ne me reste rien ? fit Rocambole, qui, à son tour, examina avec attention le vieil Antoine.

– Rien, rien absolument. Je cherche votre sourire, ce n'est pas le même ; ce n'est pas votre regard. Vous aviez l'œil bleu, il est devenu gris…

Le faux marquis se sentit pâlir sous le regard de l'intendant.

Ce dernier reprit :

– Ce serait à croire qu'on vous a changé aux Indes, comme on change les enfants en nourrice.

– Vieux fou ! dit Rocambole, qui eut un rire funèbre et dont les dents se prirent à claquer. Tiens, rends-moi le service d'être mon valet de chambre. Retire-moi mes bottes, qui me font souffrir horriblement, et laisse-moi me coucher ensuite.

En disant cela, Rocambole s'assit dans un grand fauteuil. Puis il étendit la jambe droite.

Cette jambe devait être celle qui, d'après les souvenirs bien exacts du vieil Antoine, portait la tache de vin ; tache indélébile, et que le temps ne pouvait faire disparaître.

Le faux marquis portait un pantalon de coutil fort large. Antoine s'agenouilla devant le fauteuil, retroussa le pantalon et se mit en devoir de tirer la botte. Le faux marquis était assis auprès de la cheminée. Sur la cheminée, il y avait deux flambeaux qui jetaient une clarté assez vive, clarté qui tomba sur la jambe nue du marquis. Soudain, une exclamation de surprise échappa à Antoine.

– Qu'as-tu donc ? demanda Rocambole.

– Ce que j'ai !… ce que j'ai !… balbutia le vieillard… N'est-ce pas là votre jambe droite ?

– Oui, certes.

– Eh bien ! sur cette jambe, entre le mollet et le genou, vous aviez…

Rocambole fit un brusque mouvement.

En même temps le vieil Antoine, pour la première fois, jeta à son maître un regard soupçonneux.

Rocambole fut pris d'un tremblement nerveux :

– Que me chantes-tu là ? fit-il.

– La vérité.

– Qu'avais-je donc à la jambe droite ?

– Une marque indélébile.

– Tu es fou !

– Oh ! non, dit le vieillard, qui regardait toujours fixement Rocambole, je ne suis pas fou. Cette marque…

– Eh bien ! elle a disparu avec le temps. Ne sais-tu pas que, chez l'homme, si la forme demeure la même, la matière se renouvelle sans cesse, et que les cicatrices…

Ce dernier mot fut un trait de lumière pour Antoine.

– Vous mentez ! dit-il, il ne s'agit point d'une cicatrice, mais bien d'une tache de vin… une tache que rien n'efface…

– Drôle ! je crois que tu m'as donné un démenti ! s'écria le marquis en colère.

– Vous n'êtes pas le marquis de Chamery, vous n'êtes pas mon maître ! s'écria le vieillard.

Ces mots furent comme un coup de foudre pour l'imposteur ; il se vit perdu, et cependant il essaya de faire bonne contenance.

– Vieux radoteur, dit-il, je te jetterais par la fenêtre, si je ne t'aimais tant et si tu ne m'avais élevé.

Mais Antoine avait pris une attitude hostile :

– Eh bien ! dit-il, si vous êtes le marquis de Chamery, montrez-moi votre poitrine.

– Pourquoi ?

– Montrez-la-moi !

– Mais… tu me donnes des ordres ?

– Peut-être…

– Insolent !

– Monsieur, dit le vieillard avec une énergie subite, vous me ferez châtier si j'ai menti ; mais, en attendant, montrez-moi votre poitrine toute nue, ou j'appelle à l'aide, au secours, et, devant tout le monde, je soutiens mon dire…

Cette menace eut un puissant effet sur Rocambole. Pendant un moment, il se sentit dominé par le vieillard. Machinalement, il déboutonna son gilet, sa chemise. Alors, Antoine prit un flambeau et, examinant la poitrine du faux marquis, dit lentement :

– Si vous êtes réellement le marquis de Chamery, vous devez avoir sous le sein gauche une cicatrice carrée. Cette cicatrice provient d'un fleuret qui s'est cassé sur votre poitrine à l'âge de huit ans.

Et Antoine jeta un nouveau cri :

– Je vois bien, un peu plus bas, la trace triangulaire d'un coup de poignard, mais le trou du fleuret n'existe pas.

Et le vieillard répéta avec force :

– Vous n'êtes pas le marquis de Chamery, et vous l'avez assassiné, sans doute !

– Tais-toi ! s'écria Rocambole, qui s'élança sur le vieillard et le saisit à la gorge ; tais-toi !

XI

Le faux marquis de Chamery était livide. Ses yeux venaient de s'injecter de sang tout à coup, sa gorge crispée laissait échapper un sourd rugissement, les veines de son cou s'étaient gonflées et ses lèvres se bordaient d'une légère écume blanche. L'élégant marquis de Chamery, le sportsman, l'homme du monde, avait disparu pour faire place au bandit. C'était bien toujours l'élève de sir Williams, Rocambole l'assassin !

Le vieil Antoine était encore assez vigoureux, en dépit de son âge, et il essaya de lutter et de se défendre.

Mais Rocambole l'avait saisi à la gorge, et ses mains de fer l'empêchaient de crier.

– Tais-toi ! répéta le bandit, tais-toi ou je te tue !

En ce moment, une grande horloge qui se trouvait sur le repos de l'escalier du château sonna minuit.

– Tout le monde est couché, tout le monde dort, dit Rocambole ; je vais te tuer, on ne m'entendra pas.

Et il le poussa violemment vers son lit, sur lequel il le coucha, et l'y tint immobile.

Rocambole croyait avoir affaire à un lâche :

– Si tu ne me jures pas de te taire, lui dit-il, je t'étrangle !

Mais Antoine lui jeta un regard de mépris et essaya de se dégager.

– Tais-toi ! continua Rocambole, et je te ferai riche. Je te donnerai cent mille francs et la maison qui est au bout du parc… car ton maître est mort… Le vrai marquis, pour le monde entier, c'est moi… et on ne te croirait pas, si tu parlais. Voyons, réponds-moi, me garderas-tu le secret ?

Et Rocambole desserra un peu la gorge du vieillard.

– Assassin ! murmura celui-ci, arrière ! assassin !

– Ah ! ma foi ! dit le bandit, il arrivera ce qu'il pourra… Je te tue !

Et il serra plus fort la gorge du vieillard, qui s'agitait convulsivement et ne parvenait point à se dégager, car Rocambole s'était couché sur lui et lui avait posé son genou sur la poitrine.

Cependant Rocambole ne l'étrangla point.

Antoine était au pouvoir du bandit, à cette heure avancée de la nuit, tout le monde dormait au château, et comme le vieillard ne pouvait ni se dégager ni crier, le bandit avait le temps de réfléchir. L'accès de fureur qui s'était d'abord emparé de Rocambole fit bientôt place au sang-froid cruel des malfaiteurs, lorsqu'ils se sont rendus maîtres de la situation.

– Mon bonhomme, dit le faux marquis en ricanant, j'ai vingt-huit ans, je suis fort comme un Turc, et tu ne te dégageras pas. Je te tiens à la gorge et tu ne crieras pas… Tu as mon secret, et il faut que ce secret n'appartienne qu'à moi… Comprends-tu ? Tu vas donc mourir… et je vais réfléchir à ton genre de mort.

En effet, Rocambole, à qui la lucidité d'esprit ordinaire était revenue, n'avait pu se dissimuler que rien n'était moins facile pour lui que d'assassiner le pauvre serviteur, de façon que l'on pût croire à un suicide. D'ailleurs Antoine était un joyeux vieillard qui tenait à la vie, n'avait aucun souci sérieux, aucun chagrin, et, comme il n'était que médiocre buveur, il était peu probable qu'on pût attribuer son suicide à un état d'ivresse.

– Si je l'étrangle, pensa Rocambole, on verra toujours la marque de mes doigts…

À côté du lit il y avait un guéridon qui servait de table de nuit. Sur ce guéridon était un vide-poche à quatre compartiments. L'un de ces compartiments formait une pelote et, sur cette pelote, Rocambole, une heure auparavant, avait piqué une grosse épingle en or qui lui servait à attacher sa cravate. Cette épingle frappa les regards du bandit, et soudain il eut une inspiration – une inspiration atroce, infernale.

– Tu vas mourir d'apoplexie foudroyante, dit-il au vieil Antoine.

Soudain il retourna le vieillard la face sur l'oreiller, lui enterrant pour ainsi dire le visage dans les couvertures, de façon à l'empêcher de crier, alors même qu'il n'étreindrait plus sa gorge. Puis, le maintenant immobile de la main gauche, il prit l'épingle de la droite, et la lui enfonça sous la nuque.

Le vieillard fit un soubresaut terrible qui jeta Rocambole au milieu de la chambre ; puis il retomba et demeura immobile. L'épingle avait piqué la moelle allongée, et la mort avait été instantanée.

Rocambole revint alors vers le lit et s'assura que le vieil Antoine ne remuait plus, et alors il prit un flambeau et retira l'épingle.

L'épingle avait fait un trou imperceptible et duquel une toute petite goutte de sang s'échappait. Le bandit essuya ce sang avec son doigt et put se convaincre que le trou de l'épingle se perdait dans l'épaisse chevelure blanche du vieillard.

– Il n'y a, se dit-il alors, qu'un médecin habile qui pourrait reconnaître la cause de la mort du bonhomme. Le brave chirurgien du village qu'on enverra chercher certifiera des deux mains qu'il a succombé à une apoplexie.

Après avoir replacé l'épingle sur la pelote, Rocambole examina le cou et les poignets du mort. Ils ne portaient aucune trace de son étreinte.

– Il avait une vieille peau jaune qui ne se marquait pas aisément, murmura le bandit. Et, ajouta-t-il, voilà un imbécile qui dément victorieusement l'assertion que la mémoire est un don de Dieu. S'il n'avait pas eu si bonne mémoire, s'il ne s'était pas souvenu de la tache de vin, je l'aurais laissé mourir tranquillement de sa belle mort, dans sa bonne peau d'intendant, et je lui aurais permis de m'adorer.

Cette oraison funèbre terminée, Rocambole ouvrit la porte du cabinet de toilette, prit le cadavre à bras-le-corps et l'y transporta. Là, il le coucha dans un coin et le cacha sous des couvertures.

– Avisons maintenant, se dit-il, à nous *innocenter* complètement. Il faut que je porte le bonhomme dans sa chambre, que je le déshabille et qu'on le trouve dans son lit. Mais… où est sa chambre ?

Rocambole ferma la porte du cabinet de toilette, et, pour plus de précaution, il mit la clef dans sa poche. Puis il prit son bougeoir, sortit de la chambre bleue sur la pointe du pied et gagna le corridor.

Deux années auparavant, quand, déguisé en mendiant et affublé d'une barbe rouge, Rocambole était venu à l'Orangerie, il avait examiné bien des choses, mais il n'avait pas prévu qu'il serait obligé de tuer le vieil Antoine et il ne s'était pas préoccupé, par conséquent, de savoir où couchait le bonhomme.

Le château de l'Orangerie était vaste, heureusement il n'était pas peuplé. Le personnel ordinaire du château se composait de quatre domestiques mâles et d'une vieille cuisinière nommée Marion. Les garçons de ferme, les bouviers, etc., logeaient dans les bâtiments d'exploitation. Le marquis était arrivé à l'Orangerie avec un seul valet de chambre et son beau-frère le vicomte d'Asmolles. C'était donc en tout huit personnes qu'abritait le toit vermoulu du château.

Il était plus que probable que les domestiques étaient logés au deuxième étage. Mais il était probable aussi que le vieil Antoine, en sa qualité d'intendant, avait choisi pour logis quelque chambre du premier où il s'était confortablement installé pendant la longue absence de ses maîtres.

– Voyons, se dit Rocambole qui s'arrêta, son bougeoir à la main, dans le corridor, réfléchissons un peu. Cet imbécile d'Antoine est venu frapper à ma porte et il est entré chez moi en me disant qu'il m'avait entendu marcher ; il est donc vraisemblable que sa chambre est près d'ici. Il était sans doute obligé de passer devant la mienne pour aller se coucher. À tout hasard, suivons le corridor.

Le corridor dans lequel Rocambole s'engageait faisait tout le tour du château et s'allongeait à droite et à gauche du grand escalier.

La chambre de M. d'Asmolles était à droite, celle de Rocambole à gauche.

Ce fut du côté gauche que le faux marquis poursuivit ses investigations.

Il fit une trentaine de pas sur la pointe du pied, et aperçut tout à coup un filet de lumière qui passait sous une porte. Alors il souffla son bougeoir, avança avec la plus grande précaution et colla son œil au trou de la serrure. Le premier objet qui frappa ses regards fut une table sur laquelle il vit une lampe et, auprès de la lampe, une grosse tabatière en argent. Cette tabatière, il s'en souvint, il l'avait vue dans les mains de l'intendant durant la soirée.

La chambre était meublée d'un grand lit à baldaquin et de vieux fauteuils. Aux murs étaient accrochés des vêtements et un fusil de chasse.

Rocambole prêta l'oreille un moment, car il ne pouvait découvrir par le trou de la serrure la pièce tout entière.

Il écouta pour s'assurer qu'elle était déserte, puis, comme il n'entendait aucun bruit et que la clef se trouvait sur la porte, il se décida à ouvrir et entra. La serrure ne grinça point,

la porte ne cria point sur ses gonds, et, en pénétrant dans la chambre, Rocambole n'eut plus le moindre doute : c'était bien le logis du père Antoine.

Le lit était défait et attestait que le vieillard se préparait à se coucher lorsqu'il était allé souhaiter le bonsoir à celui qu'il croyait son jeune maître. Rocambole vit sur une chaise le bonnet de coton blanc du vieillard, et il remarqua au pied du lit ses pantoufles de tapisserie usées par vingt années de service.

Auprès de la lampe et de la tabatière, le *Journal d'Indre-et-Loire* était encore couvert de sa bande, qui portait cette adresse imprimée :

Monsieur Antoine, régisseur du château de l'Orangerie.

Ce dernier indice était infaillible.

Rocambole laissa la porte entrouverte, ralluma son bougeoir et rentra chez lui.

Le plus profond silence régnait toujours dans le château.

Le faux marquis, dont le sang-froid rappelait les beaux jours de l'élève de sir Williams, pénétra alors dans le cabinet de toilette, chargea le cadavre du vieillard sur ses épaules et, sans plier sous le faix, le porta dans la pièce voisine, où il s'enferma prudemment. Puis il déshabilla le mort, le coiffa de son casque à mèche, le coucha dans son lit, ramena les couvertures jusque sous son menton et, lorsqu'il lui eut donné la position d'un homme que la mort a surpris pendant son sommeil, il déchira la bande du journal, le froissa à demi, approcha la table de chevet pour faire croire que le bonhomme avait lu avant de s'endormir, et enfin il éteignit la lampe.

Une difficulté qu'il n'avait point prévue l'arrêta alors un moment.

– Il est évident, se dit-il, que le bonhomme ne se couchait pas la clef sur la porte et devait avoir l'habitude de s'enfermer. Comment faire pour sortir d'ici et laisser la porte fermée en dedans ?

Rocambole regarda autour de lui et passa une inspection minutieuse des lieux.

La chambre du père Antoine était spacieuse et avait trois portes.

La première, celle par laquelle Rocambole était entré, donnait sur le corridor. C'était celle-là qu'il devait absolument fermer en dedans pour que le crime eût toutes les apparences d'un accident.

La seconde, Rocambole put s'en convaincre, donnait sur un grand salon voisin. Celle-là était simplement fermée au pêne, et la clef n'était point dans la serrure.

La troisième communiquait avec le cabinet de toilette de la chambre bleue, et une grande armoire avait été placée devant. Rocambole ne songea point un seul instant à celle-là. D'abord elle était fermée à double tour, et ensuite, pour y passer, il aurait fallu déplacer l'armoire.

Ce fut donc vers celle qui donnait dans le grand salon que Rocambole porta ses regards. En passant son doigt dans la gâche, il s'aperçut qu'elle était fermée simplement au pêne.

Le marquis n’était pas homme à oublier ses anciennes habitudes, et il avait toujours sur lui un poignard. Il en introduisit la lame dans la gâche, exerça une pesée et parvint à repousser le pêne dans la serrure. La porte s’ouvrit.

Alors le faux marquis se trouva dans un grand salon dont les tentures fanées et les meubles couverts de poussière attestaient que depuis longtemps on n’y était entré.

Rocambole courut à la porte. La clé était dans la serrure, et cette porte donnait comme les autres sur le corridor.

– Je suis sauvé ! murmura-t-il.

Et il revint dans la chambre du mort, ferma la porte à double tour ; puis, son bougeoir à la main, il passa dans le salon et tira la porte sur lui. La porte se referma, et la secousse fit de nouveau glisser le pêne de la serrure dans la gâche.

– À présent, pensa Rocambole, il sera bien osé, celui qui prétendra que le vieil Antoine n’est point mort d’une attaque d’apoplexie…

Le lendemain, vers sept heures du matin, le faux marquis de Chamery entra dans la chambre à coucher de M. d’Asmolles.

Rocambole était calme et souriant comme un homme qui a parfaitement dormi et fait les rêves les plus agréables.

– Que penses-tu de cela ? dit-il.

Et il tendit la lettre de Conception au vicomte.

M. d’Asmolles la lut avec attention, puis il répondit en souriant : – Je pense qu’il faut que tu songes à te faire naturaliser espagnol le plus tôt possible.

M. d’Asmolles voulait sans doute accompagner cette réponse de quelques réflexions ; mais un bruit subit, des cris, des exclamations s’élevèrent dans le château, et un domestique accourut en disant :

– Ah ! Monsieur, Monsieur, quel malheur…

– Qu’est-ce que tu chantes là, Joseph ? demanda le vicomte.

– M. Antoine…

– Eh bien ?…

– Eh bien ! il est mort !… On l’a trouvé mort dans son lit !…

– C’est impossible ! s’écria Rocambole avec un accent de douleur du meilleur effet.

XII

Retournons maintenant en Espagne et transportons-nous à quinze jours de date environ de celui où nous avons vu Fernand Rocher et sa jeune femme dîner chez le capitaine Pedro C…, commandant du port de Cadix.

L'hôtel du gouvernement était illuminé. Un flot de peuple, de ce peuple espagnol indolent et plein d'activité à la fois, en encombrait les abords.

La reine, qui depuis quinze jours habitait Cadix, où elle prenait les bains de mer, avait daigné promettre qu'elle assisterait à une fête que la municipalité de cette ville donnait au profit des pauvres.

Dès neuf heures du matin, une longue file de voitures se rangea aux alentours de l'hôtel, après que chacune se fut arrêtée un moment devant le perron pour y déposer d'élégants cavaliers et de belles señoras. Le bal était costumé. Tous les règnes, toutes les époques, tous les pays, s'y trouvaient représentés par les plus chatoyants et les plus riches costumes.

L'étiquette était celle-ci : le bal s'ouvrirait à neuf heures ; de neuf heures à minuit, les invités pourraient garder leurs masques ; à minuit, au moment où Sa Majesté ferait son entrée, tous les masques tomberaient. Le respect, on le devine, avait dicté cette mesure.

Or, neuf heures sonnaient au moment où une jolie calèche d'origine française vint tourner devant le perron.

Deux hommes et une femme en descendirent. Le premier, vêtu en seigneur de la cour de Louis XV, poudré à frimas, et portant galamment l'épée en verrouil, donnait le bras à une jolie marquise du même règne.

Tous deux étaient sans masque et la foule des invités pouvait se souvenir les avoir souvent rencontrés, depuis un mois, au théâtre, au bord de la mer et sur les promenades publiques.

C'étaient M. et M^me^ Fernand Rocher.

Le personnage qui les accompagnait portait l'uniforme blanc et bleu des cadets nobles de la garde impériale russe. C'était un tout jeune homme sans barbe, aux cheveux blonds, au regard plein de feu, et dont la désinvolture hardie semble accuser le caractère plein de résolution. Comme ses compagnons, il était sans masque.

Au moment où il pénétrait à la suite de M. et M^me^ Rocher dans le premier salon, un Espagnol, vêtu en Maure du temps des Abencerrages(5), dit à son voisin, gros pacha tunisien :

– Quel est donc ce jeune homme qui porte un uniforme russe ?

– C'est un Russe.

– Bah !… un vrai ?

– Un vrai Russe.

– Comment le nomme-t-on ?

– Ah ! répondit le premier interlocuteur, vous m’en demandez trop long. Il a un nom en *ski* ou en *off* impossible à prononcer et d’une orthographe bourrée de consonnes.

– Depuis quand est-il à Cadix ?

– Depuis trois jours.

– Où loge-t-il ?

– À l’hôtel des Asturies.

– C’est tout ce que vous savez ?

– Tout.

– Ma foi ! murmura le second Espagnol, il est plus beau qu’une femme.

Tandis qu’on s’entretenait ainsi de lui, le cadet russe traversait les salons et semblait y chercher quelqu’un. Ce quelqu’un, lui et Fernand Rocher l’eurent bientôt trouvé. C’était le capitaine Pedro C…, le commandant militaire du port.

Le jeune Russe et le capitaine se saluèrent, se prirent ensuite par le bras et gagnèrent les jardins de l’hôtel, illuminé *a giorno.*

Là, ils cherchèrent une allée solitaire.

– Eh bien ! dit le cadet russe, avez-vous réussi ?

– Oui, madame.

– Chut ! appelez-moi monsieur. Et puis, parlons français, ce qui est plus prudent.

– Soit, dit le capitaine.

– Voyons, qu’avez-vous fait ?

– Je suis allé ce matin même à la résidence royale. J’ai supplié Sa Majesté de ne point m’interroger, et j’ai obtenu carte blanche. Il m’a suffi d’ajouter qu’il y allait, à mes yeux, de l’honneur des plus beaux noms de l’Espagne.

Le cadet russe se laissa tomber sur un banc, et le commandant y prit place auprès de lui.

– Voici, dit ce dernier, le programme exact que je suis autorisé à suivre.

– J’écoute.

– *Il* va venir tout à l’heure, *il* se promène dans le bal, à travers la foule, sans jamais ôter son masque.

– Très bien.

– À minuit moins un quart il disparaîtra.

– Et puis ?

– Aussitôt que Sa Majesté sera partie, il reparaîtra au bal.

– Et… se démasquera-t-il ?

– Non, tant qu'il y aura beaucoup de monde.

– Alors, puisqu'il en est ainsi, pourquoi doit-il quitter le bal avant l'arrivée de Sa Majesté et n'y rentrer qu'après son départ ?

– Chère ma… pardon, dit le capitaine en riant, cher comte, veuillez réfléchir que, si innocent que soit notre protégé, il n'a point encore été réhabilité, et que sa présence dans le lieu où se trouvera notre souveraine aurait quelque chose de mortellement injurieux pour la majesté royale.

– C'est juste, vous avez raison.

– Donc, Sa Majesté partie, il reviendra.

– Mais… *elle !*

– Elle restera au bal.

– Malgré son deuil ?

– Sans doute. Elle y vient, parce que Sa Majesté l'a créée dame d'honneur. Elle restera au bal après le départ de Sa Majesté, parce que la reine, sans lui donner aucune explication, l'en priera.

– Et la reine ne vous a fait aucune question ?

– Aucune, car je me suis mis à ses genoux et lui ai dit humblement : « La grâce que j'implore de Votre Majesté sauvera peut-être d'une grande honte le dernier rejeton d'une famille d'hidalgos dont la noblesse se perd dans la nuit des temps. »

– Tout va bien, en ce cas, dit le cadet russe.

Et il tira de sa poche un masque de velours noir et le plaça sur son beau visage.

– Maintenant, commandant, ajouta-t-il, laissez-moi vous quitter. Je vais épier *notre* protégé.

– À bientôt donc, monsieur… le comte…

– Oh ! pardon, un mot encore…

– Parlez.

– Vous êtes bien certain *qu'elle* aura un domino noir avec un nœud de rubans gris sur l'épaule ?

– J'en suis certain.

– Quant à *lui.*…

– Il aura son costume ordinaire et, comme il sera masqué, on trouvera le déguisement original, et l'on sera bien loin de soupçonner la triste vérité.

Le capitaine et son jeune compagnon quittèrent les jardins, regagnèrent les salons et se séparèrent.

Le premier se mit à la recherche de Fernand Rocher et de sa femme. Le second alla se placer dans le premier salon, par où forcément passait chaque invité en arrivant, et il attendit, toujours masqué et fort peu soucieux des intrigues qui se nouaient et se dénouaient autour de lui.

Il y avait quelques minutes qu'il se trouvait à ce poste d'observation, le bras gauche appuyé sur la caisse en marbre d'un oranger, lorsqu'un personnage apparut qui excita, par son costume bizarre, une curiosité et une rumeur extraordinaires. C'était un homme de taille moyenne, bien prise, et qu'à sa tournure on devinait être jeune, car un large masque dérobait son visage. Il marchait avec une aisance tout aristocratique, et la façon dont il salua et qui sentait son grand seigneur d'une lieue contrastait étrangement avec son costume.

Cet homme portait le pantalon de toile grise, la vareuse de laine rouge et le bonnet pointu des forçats.

– Ah ! par exemple ! murmura-t-on de toute part en le voyant entrer, voilà un original de première force.

– Je parie que c'est un Anglais, dit une jolie señora de vingt ans.

– Bah ! vous croyez, madame ?

– Un Anglais seul, répondit-elle, est capable d'une telle excentricité.

Le capitaine C… passait en ce moment.

– Hé ! dites donc, commandant, dit la señora, est-ce que vous avez invité vos pensionnaires ?

– Les plus sages, madame, répondit le capitaine en riant. Mais ne craignez rien de celui-là… il est très honnête.

Et le commandant passa, tandis que le forçat continuait son chemin. Ce fut alors que le cadet aux gardes russes se décida à le suivre. Il l'atteignit dans le troisième salon, et lui frappa sur l'épaule.

Le forçat se retourna et eut un moment d'indécision.

– Jouez-vous le baccara, monsieur ? lui demanda tout bas le cadet.

– Oui, répondit-il tout bas en tressaillant.

– Bien. Suivez-moi.

Le cadet le prit par le bras et le conduisit à l'entrée d'un petit salon où l'on ne dansait pas.

Quelques personnes y causaient à mi-voix.

Le cadet posa son bras sur l'épaule du forçat et lui indiqua un domino noir assis à l'écart et silencieux.

Ce domino avait un nœud de rubans gris sur l'épaule.

– Venez, dit le cadet au forçat.

Tous deux s’approchèrent du domino, qui paraissait rêver profondément, et dont l’esprit, sans doute, était à mille lieues du bagne.

Il tressaillit à leur approche, et la vareuse rouge du forçat lui fit éprouver un premier mouvement de crainte.

Mais le cadet lui dit :

– Ne craignez rien, señorita, les forçats qu’on rencontre au bal ne sont pas très dangereux.

Le domino se souvint sans doute alors qu’il était au bal masqué, et on le vit, à travers la dentelle de son loup, montrer en un sourire ses dents éblouissantes de blancheur.

– Belle señora, dit le cadet en espagnol, vous arrivez de France, n’est-ce pas ?

Le domino fit un geste de surprise.

– Vous me connaissez ? demanda-t-il.

– Oui.

– Ah !…

– Voulez-vous savoir votre nom ?

Et le cadet, se penchant à son oreille, lui dit :

– Vous vous nommez Conception.

Puis il s’assit auprès d’elle, et ajouta en français :

– C’est parce que vous venez de France que j’ai pris la liberté de vous aborder.

– Êtes-vous français, vous ? demanda Conception, qui regardait attentivement le cadet et se demandait où elle avait pu le voir déjà, car sa voix ne lui était point inconnue.

– Je suis russe, répondit le cadet, et je porte mon uniforme comme déguisement ; mais, mon ami…

Il prit le forçat par la main et le présenta à M^lle^ de Sallandrera – car c’était bien elle.

Le forçat fit à la jeune fille un salut si profond et si distingué en même temps, que sa dernière terreur s’évanouit.

– Mon ami est un forçat du monde, señora, dit le cadet, et il est de fort bonne noblesse.

– Je le crois, répondit Conception, qui invita l’homme du bagne à s’asseoir auprès d’elle.

Alors le cadet s’esquiva, non sans avoir laissé tomber dans l’oreille du forçat ces mots pleins de mystère :

– Surtout, prenez garde de laisser échapper votre nom !

– Ah ! monsieur, dit Conception d’une voix douce et mélancolique, lorsque le cadet eut disparu et qu’elle se retrouva seule avec le forçat, vous êtes français ?

– Oui, señora…

– Et… vous venez de Paris, sans doute ?

Il secoua tristement la tête.

– Hélas ! non, señora. Il y a vingt ans que je n’ai vu mon pays.

– Vingt ans !

– Oui, señora.

– Quel âge avez-vous donc ?

– Trente ans bientôt.

– Vous avez donc quitté votre pays à l’âge de dix ans ?

– Hélas ! oui.

– Et… vous habitez l’Espagne ?

Le forçat tressaillit.

– Depuis onze mois je suis à Cadix. Mais avant…

Il parut hésiter.

– Je vous écoute, monsieur, dit Conception.

Le forçat avait une voix grave et mélancolique et dont le charme secret séduisait Conception.

– Mademoiselle, dit-il, il y a quelquefois au milieu d’une fête une femme qui porte des habits de deuil, comme vous, un homme qui n’a pas le droit d’en porter, comme moi.

– Que voulez-vous dire ?

– Que mon deuil à moi, deuil profond, inconnu, est au fond du cœur.

– Vous avez souffert ?…

– Je souffre encore.

Il prononça ces derniers mots avec un accent si navré, que la jeune fille en fut émue. Mais il se hâta de reprendre d’un ton léger :

– J’ai sollicité, mademoiselle, la faveur de vous être présenté. Vous arrivez de Paris, de Paris qui renferme désormais ma seule affection en ce monde, et c’est un si grand bonheur pour moi, exilé, de parler de la patrie et de ceux que j’ai laissés !… On m’a dit que vous étiez aussi bonne que belle, mademoiselle, et je n’ai point hésité à venir à vous.

Un court moment de silence suivit ces paroles. Conception se trouvait évidemment embarrassée, en se voyant seule avec cet inconnu qui, sans la connaître, la choisissait ainsi pour confidente. Mais bientôt la curiosité fit taire ce premier mouvement et elle répondit avec ce ton simplement affectueux que donne l’usage du monde :

– Puis-je vous être utile, monsieur ?…

– Parlez-moi de Paris, s’écria son interlocuteur avec affection ; c’est un si grand bonheur pour moi d’en entendre prononcer le nom !

Et pendant deux heures le forçat et la jeune fille ne quittèrent pas ce petit salon à peu près désert où l’on ne dansait pas. Ils causèrent longuement de Paris, de la France, des mœurs parisiennes d’aujourd’hui. Pour ce Français exilé depuis si longtemps, chaque parole de Conception donnait lieu à une question, à un étonnement naïf. C’était un Parisien qui ne savait plus rien de Paris, un Français qui parlait de la France comme on en parle d’après les livres. Mais il avait une voix si douce, si puissamment sympathique, il était si distingué dans ses moindres mouvements, que la jeune fille l’écoutait et se sentait poussée vers lui par une mystérieuse attraction.

Tout à coup, on entendit sonner minuit.

Le forçat tressaillit et se leva précipitamment.

XIII

Conception regarda son interlocuteur avec quelque étonnement.

– Excusez-moi, señora, dit le forçat, mais il faut que je vous quitte.

– Et… où allez-vous ?

Il posa un doigt sur ses lèvres à moitié cachées par le masque.

– C’est un secret, dit-il.

Et puis il osa prendre la petite main gantée de la jeune fille.

– Vous ne quitterez point le bal avant trois heures, n’est-ce pas ?

– Pourquoi ?

– Parce que, à trois heures, je serai de retour, répondit-il.

Et, sans doute, pour ne point donner de plus ample explication à M^lle^ de Sallandrera, il la salua profondément et se retira.

Conception, vivement intriguée, le vit traverser un salon, se perdre dans la foule et disparaître.

– Il est impossible, se dit alors la fiancée du faux marquis de Chamery, il est impossible de méconnaître la loi mystérieuse des sympathies. Voilà un personnage étrangement accoutré, qui n’a point quitté son masque et que personne n’a remarqué sans doute. Eh bien ! il y a dans sa voix triste et douce, dans son maintien, dans son goût, dans toute sa personne, un je-ne-sais-quoi qui m’a profondément émue. Cet homme a éprouvé de grands malheurs et il garde obstinément le secret de son infortune.

Conception allait se lever sans doute et quitter le petit salon où elle se trouvait désormais toute seule, lorsque le cadet aux gardes russes entra et vint à elle.

Il était toujours masqué.

– Oh ! dit-il en saluant, vous êtes seule, señora ?

– Oui, monsieur, répondit-elle en français.

– Qu’avez-vous fait de mon ami ?

Conception tressaillit.

– Il m’a quittée, dit-elle… quittée brusquement, au moment où minuit sonnait à cette pendule.

– Je sais pourquoi !…

– Ah !… fit la jeune fille avec un vif sentiment de curiosité.

– Mais ce secret n’est point le mien, ajouta le cadet aux gardes.

Conception se mordit les lèvres sous son masque.

Le cadet reprit :

– Oh ! si vous me demandiez mes secrets à moi, señora… peut-être vous répondrais-je.

– Vous ! fit-elle étonnée.

– Sans doute.

– Vous avez donc des secrets ?

– J’en possède d’étranges.

– Soit, dit la jeune fille ; mais ils doivent m’être complètement étrangers.

– Vous vous trompez.

– Et que peuvent donc avoir de commun vos secrets et les miens ? demanda Conception. Je ne vous connais pas, monsieur.

– C’est vrai. Cependant nous nous sommes rencontrés à Paris dans le monde.

– Ah !

Et cette exclamation échappa, pleine de surprise et cependant mélangée de doute, à M^lle^ de Sallandrera.

– J’ai connu beaucoup de personnes de votre connaissance, poursuivit le cadet aux gardes, de votre intimité même.

Conception tressaillit de nouveau.

– En vérité ! fit-elle.

– Je pourrais même vous dire une partie de votre histoire.

– Mais qui êtes-vous donc ? interrogea la jeune fille avec inquiétude.

– Belle señora, répondit le cadet aux gardes, songez que nous sommes au bal – au bal masqué – et que j’use du droit que me donne le masque en vous intriguant.

– Ainsi vous ne me direz pas qui vous êtes ?

– Non. Mais, en revanche, je vous apprendrai beaucoup de choses que vous ne savez pas, après vous avoir rappelé une foule d’autres choses que vous savez. Par exemple, je sais comment est mort don José, votre second fiancé.

Conception étouffa un cri et pâlit sous son masque.

– Je sais, poursuivit le cadet, comment est mort M. de Château-Mailly…

– M. de Château-Mailly ! s’écria Conception, à qui Rocambole était parvenu à cacher la mort du duc.

– Oui, M. de Château-Mailly.

– Il est mort !

– Le jour où vous quittiez Paris pour aller en Franche-Comté visiter le château du Haut-Pas.

– Mais qui donc êtes-vous, demanda Conception avec une sorte de terreur, vous qui savez tant de choses ?

– Vous le voyez à mon uniforme, señora, je suis un cadet aux gardes de Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies.

– Ceci ne me dit point votre nom.

– Je m'appelle Artoff.

– Artoff ! s'écria Conception.

– Encore un nom que vous connaissez. Je suis très proche parent de ce malheureux comte Artoff qui a été trompé, dit-on, par sa femme, et qui – vous avez dû apprendre cela…

– Oui… en effet…

– … est devenu fou sur le terrain, au moment où il allait croiser le fer avec le séducteur, M. Roland de Clayet.

– J'ai su en effet tout cela, monsieur, répondit Conception ; et, ajouta-t-elle avec un léger accent de raillerie, c'est de la comtesse, sans doute, que vous tenez ces détails ?

– Quelques-uns, pas tous.

Le cadet s'aperçut sans doute que le nom de la comtesse avait produit un effet peu agréable sur Conception.

– Señora, dit-il, voulez-vous me permettre de vous apprendre, maintenant, une chose que vous ignorez ?

– Comme vous voudrez, monsieur, répondit Conception avec une certaine indifférence.

– Vous ne me refuserez pas de prendre mon bras ?

– Soit. Où me conduisez-vous ?

– Dans les jardins.

– Pourquoi ?

– Pour vous y montrer une personne de votre connaissance, et que vous êtes loin de croire à Cadix.

– En vérité, monsieur, dit la jeune fille avec une certaine impatience, vous êtes d'un mystérieux…

– Ne vous ai-je pas dit, señora, que je possédais une partie de vos secrets ?

– Oh ! fit-elle d'un air de doute.

– Tenez, vous avez écrit hier à votre fiancé, le marquis de Chamery.

La jeune fille étouffa un cri, son cœur se prit à battre violemment, et sa main trembla sur le bras du cadet aux gardes. Mais elle se laissa entraîner, tant ce dernier exerçait sur

elle une fascination étrange.

Un moment la jeune fille eut une idée bizarre, elle éprouva un moment une espérance tout à fait insensée… Elle crut que cette personne de sa connaissance qu'on allait lui montrer, c'était *lui,* le marquis de Chamery, celui dont elle allait bientôt être la femme.

Le cadet la conduisit vers un escalier de marbre qui descendait dans les jardins, et il continua :

– Ne croyez point, señora, que le désir seul de vous intriguer dicte ma conduite. Je suis poussé par de plus graves intérêts.

– Mais expliquez-vous donc alors, monsieur ! fit la jeune fille avec une impatience croissante.

– Plus tard. Venez…

Le cadet fit prendre à Conception une allée de grands arbres à peu près solitaire et dans laquelle ils ne rencontrèrent que de rares promeneurs.

Au bout de cette allée, il y avait un pavillon entouré d'un massif de verdure. Ce pavillon, qui n'avait qu'un rez-de-chaussée et formait une seule pièce, était faiblement éclairé par les reflets d'une lampe d'albâtre suspendue au plafond. L'ameublement était tout espagnol.

Le cadet en poussa la porte, qui était entrouverte, et y fit entrer Conception.

Conception aperçut, assise sur un divan, une femme vêtue en gitana et soigneusement masquée comme le cadet.

Sans doute cette femme était prévenue de l'arrivée de la jeune fille, car elle se leva, à sa vue, et salua.

Conception, qui marchait d'étonnement en étonnement, la regarda avec une sorte de curiosité avide.

Alors le cadet ferma la porte du pavillon sur lui et poussa le verrou.

– Nous voilà bien seuls, dit-il.

Puis il fit un signe à la femme déguisée en bohémienne. Celle-ci arracha son masque. Soudain, Conception jeta un cri :

– La comtesse Artoff ! dit-elle.

Le cadet se mit à rire, ôta également son masque et dit :

– Regardez-moi donc aussi, señora !

Et Conception, qui s'était tournée vers lui, poussa un nouveau cri et demeura atterrée, bouche béante, regardant tour à tour ces deux personnages.

M^lle^ de Sallandrera avait devant elle deux comtesses Artoff, deux Baccarat, l'une vêtue en bohémienne, l'autre portant le costume de cadet aux gardes russes.

– Je parie, señora, dit alors Baccarat, car c'était elle, que vous ne savez laquelle de nous deux est la comtesse Artoff.

– Je rêve… murmura Conception.

– Vous êtes éveillée, señora.

– Alors je suis folle…

– Nullement.

– Mais… balbutia la jeune fille, que signifie… ?

– Une chose bien simple, señora.

Le cadet montra la bohémienne.

– Madame que voilà, dit-elle, est ma sœur ; elle se nomme Rebecca. Elle est la fille de mon père et d'une juive.

– Ainsi, dit Conception se retournant vers le cadet, c'est vous qui êtes la comtesse Artoff ?

– C'est moi.

Un sourire dédaigneux glissa sur les lèvres de la hautaine Espagnole.

Baccarat comprit ce sourire, releva fièrement la tête et répondit :

– Interrogez ma sœur, señora. Elle vous dira que c'est elle et non moi que M. Roland de Clayet a aimée…

– C'est vrai, dit la bohémienne.

Conception jeta un nouveau cri, mais ce n'était pas un cri de surprise. Un voile s'était déchiré, et un jet de lumière s'était fait dans son esprit. Elle ne comprenait pas tout encore, mais elle devinait.

Et comme M^lle^ de Sallandrera avait, avant tout, une noble et généreuse nature et qu'elle ne mentait point aux proverbes des races, elle tendit spontanément la main à la comtesse.

– Veuillez me pardonner, madame, d'avoir osé vous juger.

– Ce n'est pas vous, señora, répondit la comtesse avec un sourire triste, c'est le monde qui m'a jugée sévèrement.

– Oh ! mais il reviendra de ce jugement ; il en reviendra, madame.

– Pas encore, plus tard.

– Pourquoi plus tard ?

– Parce qu'auparavant, répondit gravement Baccarat, j'ai une haute mission à remplir, señora.

Et comme la jeune fille semblait de plus en plus étonnée :

– Madame la duchesse et vous, continua-t-elle, habitez à Cadix la maison de plaisance de l'archevêque de Grenade, votre oncle, n'est-ce pas ?

– Oui, madame.

– Cette maison est située hors de la ville et tout à fait au bord de la mer ?

– Oui.

– La vague vient battre les murs de la terrasse ?

– C’est encore vrai.

– Eh bien ! dit la comtesse, demain à pareille heure, c’est-à-dire après minuit, trouvez-vous sur cette terrasse.

– Mais ne me direz-vous pas…

– Je ne puis rien vous dire encore, señora ; sachez seulement que vous êtes, à votre insu, mêlée à une terrible histoire.

– Mon Dieu ! vous m’effrayez !

– Il le faut. Adieu.

Et la comtesse se dirigea vers la porte du pavillon et remit son masque.

– Vous me quittez, madame ?

– Oui.

– Vous reverrai-je cette nuit ?

– Peut-être… Mais en attendant, dit la comtesse en étendant la main vers la pendule qui se trouvait vers le boudoir, n’oubliez pas qu’il est près de trois heures.

– Eh bien ? fit la jeune fille, qui ne put s’empêcher de tressaillir.

– Et que l’homme masqué et vêtu en forçat que vous avez vu vous a promis de revenir au bal.

– Mais, murmura Conception, qu’y a-t-il donc de commun entre lui et moi ?

– Rien et beaucoup. Seulement, vous pouvez lui dire ces mots : « J’ai vu la comtesse… Elle vous autorise à me dire une partie de votre histoire. »

Et Baccarat fit un signe à cette femme vêtue en bohémienne, qui lui ressemblait étrangement. Celle-ci se leva et suivit sa sœur sur le seuil ; Baccarat se retourna et dit à Conception :

– Attendez-le ici, je vais vous l’envoyer.

Les deux femmes sortirent, et Conception demeura seule.

Mademoiselle de Sallandrera était stupéfaite et comme anéantie de tout ce qu’elle venait d’entendre et de voir. Elle se laissa tomber sur le divan où, tout à l’heure, la bohémienne était assise, et cachant sa tête dans ses mains elle murmura :

– Mon Dieu ! que signifient donc tous ces mystères ?

Pendant quelques minutes, elle demeura toute seule et comme absorbée en elle-même. Le bruit lointain de la fête arrivait jusqu’à elle, mais elle était par la pensée à cent lieues du bal. Elle essayait de songer à celui qu’elle aimait et n’y pouvait parvenir. Une voix mystérieuse et sympathique semblait résonner à ses oreilles, la voix de l’homme vêtu en forçat. Un charme secret, une curiosité avide ramenaient forcément vers lui la pensée de Conception.

Tout à coup la jeune fille entendit un léger bruit, leva la tête, et vit un homme sur le seuil du pavillon. C'était *lui*.

Seulement il n'avait plus un masque sur son visage, et ce visage produisit sur la señora une impression profonde.

Le forçat était un homme d'environ trente ans, portant toute sa barbe blonde et soyeuse ; de grands yeux bleus tristes et doux éclairaient d'un reflet mélancolique sa physionomie intelligente et belle.

– Señora, dit-il à la jeune fille, en allant vers elle et lui baisant respectueusement la main, la comtesse Artoff que je quitte à l'instant m'a appris que vous étiez ici… et que…

Il parut hésiter.

Conception l'encouragea d'un sourire.

– Et que vous m'attendiez, acheva-t-il avec émotion.

– En effet, monsieur, répondit Conception, quelques mots qui vous sont échappés déjà, et quelques paroles vagues de la comtesse ont au plus haut point excité ma curiosité.

Il eut un triste sourire et se tut.

Conception l'invita d'un geste à s'asseoir auprès d'elle et ajouta :

– La comtesse vous autorise à me dire une partie de votre histoire.

Un nuage passa sur le front du jeune homme, et, sans doute, il allait répliquer, lorsqu'un bruit se fit au dehors ; on frappa assez brusquement à la porte du pavillon, et cette porte s'ouvrit avant que la jeune fille et son compagnon l'eussent permis.

Un homme étrange se montra sur le seuil, et Conception tressaillit d'effroi à sa vue.

Il avait une sorte d'uniforme à retroussis jaunes, une casquette plate ornée d'un galon de même couleur, et il tenait un gourdin à la main. Cet uniforme, une Espagnole ne pouvait le méconnaître, c'était celui des gardiens du bagne.

– Hé ! *numéro trente !* dit-il en s'adressant au jeune homme, tu sais qu'il faut que tu sois rentré à quatre heures ; il en est trois et demie. Dépêche-toi, mon garçon, tu n'as plus qu'une demi-heure à faire le marquis.

Et le garde-chiourme s'éloigna, et Conception, à demi folle de terreur, s'écria, en regardant celui qu'on venait d'appeler et qui était resté près d'elle :

– Quel est donc cet homme ? que veut-il ? que venait-il faire ici ?

– Il venait me chercher, répondit le jeune homme avec douceur.

– Vous ! vous !…

Il ne répondit pas d'abord mais, soulevant son pantalon de grosse toile, il montra à Conception éperdue, folle d'épouvante, un anneau de fer qui cerclait sa cheville.

Alors il dit mélancoliquement mais sans honte :

– Señora, cet homme est mon gardien : mon costume n’était point un déguisement, je suis un véritable forçat et j’ai perdu mon nom pour devenir un numéro. On m’appelle le *numéro trente !*

XIV

Après ce coup de théâtre, on aurait pu croire que Conception se serait évanouie ou que, tout au moins, elle aurait appelé au secours et cherché à fuir le contact horrible d'un forçat… Il n'en fut rien.

Cet homme était bien un forçat ; mais ce forçat avait le langage d'un gentilhomme, et son grand œil bleu était si loyal, il y avait eu dans son accent une simplicité si noble, une tristesse si vraie lorsqu'il avait avoué sa condition misérable, qu'une subite réaction se fit chez la jeune fille. Son épouvante fit place à une sympathie ardente, instantanée ; elle s'écria :

– Mais de quelle abominable machination avez-vous donc été victime, monsieur ?

Et elle lui tendit la main, et le forçat eut un cri de joie et de reconnaissance.

– Ah ! merci ! dit-il, vous ne m'avez pas cru coupable, señora.

– Coupable ! fit-elle, oh ! non ; vous n'avez ni la voix, ni le regard d'un criminel. Et maintenant, monsieur, comme vous ne pouvez qu'être la victime d'un odieux quiproquo, il faut que vous me racontiez votre histoire. J'ai quelque crédit, j'irai voir la reine, je me jetterai à ses genoux.

Il secoua la tête.

– Oh ! non, dit-il en souriant.

– Non, dites-vous ?

– Pas encore, du moins.

– Mais…

– Ce n'est pas de la reine que dépendent ma liberté et ma réhabilitation.

– Et de qui donc, grand Dieu ?

– De vous, peut-être.

Cette réponse mit le comble à la stupéfaction de la jeune fille.

– De moi ? fit-elle avec l'accent des gens qui ne comprennent pas.

– Peut-être, dit-il de nouveau ; mais l'heure n'est point venue où je pourrai vous le faire comprendre.

– Oh ! je rêve ! je rêve !… murmura Conception, je rêve ou je suis folle.

Et comme il se taisait, elle lui dit avec une véhémence subite :

– Mais enfin, monsieur, expliquez-vous, de grâce…

– Je ne puis.

– Comment et depuis quand êtes-vous…

Elle n’osa prononcer le mot de *bagne.*

Le jeune homme répondit :

– Je suis au bagne de Cadix depuis onze mois, et je suis condamné à cinq années de fers.

– De quel crime vous a-t-on donc accusé ?… demanda-t-elle.

– Du crime de piraterie.

– Oh !…

– Vous étiez sans doute à Paris, alors ; mais vous avez dû lire dans les journaux qu’un navire faisant voile sous pavillon suédois avait été capturé par une frégate espagnole.

– Oui, oui, dit vivement Conception, dont un souvenir traversa le cerveau comme un éclair.

– Ce navire faisait la traite, il avait une cargaison de nègres à fond de cale.

– Je me souviens… oui, mon père nous lut cela.

– Le capitaine, le second et neuf hommes de l’équipage furent condamnés au bagne ; j’étais le second, moi.

– Vous !… vous un négrier !…

Le jeune homme regarda Conception avec son sourire plein de mélancolie, et poursuivit :

– Vous voyez bien, señora, que me voilà forcé de vous dire une partie de mon histoire.

– Pourquoi pas votre histoire tout entière ?

– Parce qu’il ne m’est pas permis ni de prononcer mon nom et celui de ma famille, ni de vous dire, au moins à présent, où j’ai passé vingt années loin de mon pays.

– Eh bien ! dit Conception, dites-moi toujours ce que vous pourrez.

Le forçat reprit :

– Il y a tout à l’heure deux ans, je m’embarquai à bord d’un navire qui faisait voile de l’Angleterre pour la France. J’avais, passé en bandoulière, un étui qui renfermait mes papiers, mon extrait de naissance et mon brevet d’officier de marine au service de l’Angleterre. En mer, une tempête assaillit le navire. Le navire fit naufrage et je me sauvai à la nage en compagnie d’un jeune passager à peu près de mon âge.

Ici le forçat raconta à Conception, dans toute son épouvantable simplicité, l’histoire de son abandon sur l’îlot désert.

Seulement il fut prudent ; il eut grand soin de taire son nom et ne parla point tout d’abord du vol de ses papiers. Puis il dit comment il avait été trouvé mourant, exténué de fatigue et de besoin, par l’équipage du négrier, soigné à bord et contraint enfin de servir d’abord comme matelot, puis comme officier, lorsqu’on eut reconnu qu’il était excellent marin.

– Mais enfin, monsieur, lui dit Conception, qui l'avait écouté fort attentivement, quand vous avez été pris, pourquoi n'avez-vous point raconté ce qui vous était arrivé ?

– Je l'ai raconté, on ne m'a pas cru.

– Vous aviez pourtant des papiers ?

– Hélas ! non, ils étaient demeurés sans doute sur l'îlot où l'on m'a trouvé.

– Mais vous aviez une famille à Paris ?

– Oui ; une mère et une sœur.

– Pourquoi ne vous êtes-vous pas adressé à elles ?

– Je me suis adressé au commandant du port de Cadix ; je lui ai raconté mon histoire.

– Eh bien ?

– Il l'a crue.

– Et il a écrit à Paris ?

– Oui. Et on lui a répondu de Paris que j'étais un imposteur, que l'homme dont je prenais le nom existait et que tout Paris pouvait le voir chaque jour.

– Oh ! mais c'est impossible ! s'écria Conception.

– Cela est vrai…

– Mais enfin… comment ?

Conception n'eut pas le temps de poursuivre ni le forçat de répondre.

La porte du pavillon se rouvrit.

– Allons, le *numéro trente !* allons ! dit la voix brutale du garde-chiourme, il est quatre heures…

Le jeune homme se leva.

– Adieu, señora, dit-il ; merci de votre sympathie.

– Mais vous ne pouvez partir ainsi, dit-elle, je ne veux pas !…

– Il le faut. C'est grâce à une faveur inespérée que vous m'avez vu ici. Bientôt la cloche qui éveille la chaîne va sonner… Adieu, señora.

– Oh !… dit Conception vivement, j'irai voir le commandant Pedro C… C'est le cousin du général, l'ami intime de mon père.

– Señora, répondit le forçat, je vous en supplie, n'en faites rien. On travaille à ma délivrance, et une démarche précipitée pourrait me perdre.

– Mais je vous reverrai néanmoins.

– Peut-être… adieu… au revoir.

Le forçat salua, suivit le garde-chiourme et laissa Conception anéantie.

La pauvre fille demeura longtemps la tête dans ses mains, rêvant à tout ce qu'elle venait d'entendre et s'adressant une question à laquelle elle essayait en vain de répondre.

– Comment se fait-il, pensa-t-elle, que la comtesse Artoff connaisse cet homme qui a vécu vingt années loin de la France ?… et comment se fait-il aussi que je me trouve, moi, mêlée à tout cela, et qu'il m'ait dit tout à l'heure que sa réhabilitation dépendait bien plus de moi que de la reine ? Que signifient donc ces paroles ?

Peut-être semblera-t-il étrange qu'un soupçon n'eût point envahi l'esprit de mademoiselle de Sallandrera.

Peut-être s'étonnera-t-on qu'en écoutant le récit du forçat elle n'eût point saisi quelque similitude entre son histoire et celle de l'homme qu'elle aimait, c'est-à-dire de Rocambole.

Mais Conception aimait ardemment, elle aimait celui qu'elle croyait être le marquis de Chamery, et dans un cœur comme celui de la jeune Espagnole, l'homme aimé est toujours à l'abri du soupçon.

– Tout cela est inexplicable ! murmura-t-elle en se levant enfin.

Elle quitta le pavillon et se dirigea vers les salons à travers les jardins. La fête tirait à sa fin. Plusieurs salons étaient déserts, les bougies se consumaient, quelques-unes s'éteignaient et n'étaient plus renouvelés, l'orchestre s'était tu.

Conception se souvint alors qu'elle était venue au bal sur l'ordre exprès de la reine, et qu'elle y était venue accompagnée par une parente éloignée, qui habitait Cadix, et qu'on appelait la marquise doña Josefa. Conception avait, au commencement de la soirée, laissé la douairière s'installer à une table où l'on jouait l'*hombre ;* puis, Baccarat et le forçat aidant, elle l'avait complètement oubliée. Ce fut alors seulement que, songeant à son chaperon, la jeune señora chercha à la rejoindre. Elle courut d'abord au salon de jeu. Mais la table d'*hombre* avait été abandonnée depuis longtemps.

Et, tandis qu'elle errait de salle en salle à la recherche de doña Josefa, Conception se trouva tout à coup face à face avec un laquais à la livrée de la municipalité de Cadix.

Ce laquais éteignait les bougies d'un candélabre.

Conception le reconnut sur-le-champ.

– Zampa ! dit-elle avec surprise.

– Doña Conception ! fit le Portugais, qui parut également surpris.

– Comment ! tu es ici, Zampa !

– Je suis le valet de chambre du seigneur alcade, répondit le Portugais.

– Et… depuis quand ?

– Depuis la mort de M. de Château-Mailly.

Ce nom produisit chez Conception une nouvelle commotion.

C'était pour la seconde fois de la soirée qu'on le prononçait devant elle, et pour la seconde fois on lui apprenait la même chose.

Conception tressaillit profondément, regarda Zampa et lui dit :

– Mais cela est donc vrai ?

– Quoi ?

– Que M. le duc de Château-Mailly est mort ?

– Depuis deux mois, señora.

Conception jeta les yeux autour d'elle.

La salle où elle se trouvait avec Zampa était déserte. Le dernier invité était parti.

La jeune fille se jeta sur un sofa et regarda le Portugais.

– Ainsi, M. de Château-Mailly est mort ?

– Il y a deux mois.

– Comment est-il mort ?

Zampa eut un sourire énigmatique, puis il répondit :

– Les journaux ont raconté que M. le duc était mort du charbon.

– Qu'est-ce que cela ? demanda Conception.

– Une maladie qui tue les chevaux.

– Comment le duc l'a-t-il gagnée ?

– Les journaux ont raconté…

Conception froissa son éventail dans ses mains avec impatience.

– Il ne s'agit point de journaux, mais du duc, dit-elle. Tu étais son valet de chambre, n'est-ce pas ?

– Oui, señora.

– Alors, tu dois savoir comment le duc est mort, beaucoup mieux que les journaux.

– C'est vrai ; mais je dois répéter à la señora ce qu'on a dit.

– Qu'a-t-on dit ?

– Le duc avait un cheval qu'il aimait beaucoup.

– Ah !

– Ce cheval, qui se nommait Ibrahim, avait le charbon. Le duc le caressa, le soigna sans prendre aucune précaution, et il gagna le terrible mal. Voilà ce que les journaux ont dit.

– Et cela n'est pas vrai ?

– Ce n'est pas exact, du moins.

– Le duc n'est pas mort du charbon ?

– Si, mais ce n'est point le cheval qui le lui a donné.

– Explique-toi, Zampa, dit la jeune fille qui perdait patience et que poussait cependant une invisible curiosité.

– Le duc est mort du charbon, aussi bien que le cheval, reprit le Portugais ; mais le duc et le cheval ont tous deux gagné le mal séparément, bien que de la même façon.

– Comment cela ?

– Le cheval a été piqué sous le ventre avec une épingle plongée dans le cadavre en putréfaction d'un cheval mort du même mal.

– Et le duc ?

– Le duc, le jour même, était assis devant une table et venait d'écrire des lettres. En voulant se lever, il appuya ses deux mains sur les bras du fauteuil sur lequel il était assis. Presque en même temps, il poussa un cri ; j'entendis, car j'étais dans le cabinet de toilette, et, comme j'accourais, il me montra sa main dont la paume était jaspée d'une goutte de sang.

Zampa regarda Conception.

Mademoiselle de Sallandrera ne comprenait pas encore.

Le Portugais poursuivit :

– Il paraît que l'épingle avec laquelle on avait piqué le cheval s'était retrouvée, la pointe en l'air, dans le fauteuil du duc.

– Mais comment ? qui l'avait placée ? demanda la jeune fille.

– Moi, dit Zampa.

– Toi ! toi !… mais c'était par mégarde, sans doute.

– Pas du tout, señora.

– Misérable !…

– Ah ! dame ! fit naïvement le Portugais, je haïssais le duc, parce que je savais que mademoiselle ne l'aimait pas.

Conception étouffa un cri d'indignation et d'effroi en même temps, et comme elle ne pouvait pas comprendre d'abord le motif qui avait poussé Zampa à empoisonner M. de Château-Mailly, elle s'imagina que le valet de feu don José, par excès d'affection pour son maître défunt, lequel, à son dire, avait exécré le duc, avait cru devoir continuer la haine de son maître, et la traduire par un assassinat.

– Misérable ! répéta-t-elle avec force, as-tu donc pensé m'être agréable en commettant un pareil forfait, et crois-tu que je le laisserai impuni ?

Mais Zampa répondit avec beaucoup de calme :

– Ce n'est point pour plaire à mademoiselle que j'ai enfoncé l'épingle dans le fauteuil.

– Et pourquoi donc alors, infâme ? était-ce pour exécuter les dernières volontés de ton maître don José ?

– Pas davantage.

Conception était dominée par le sang-froid du laquais.

– Alors, dit-elle en hésitant et après un silence, tu avais donc à te plaindre personnellement du duc ?

– Moi ? non. Le duc était un grand seigneur et non un parvenu. Il savait que tous les hommes ont même origine, et il était bon pour moi.

– Mais qui t'a donc poussé à un pareil crime, malheureux ?

– La peur.

– Comment ! la peur ?

Et mademoiselle de Sallandrera, stupéfaite, regarda Zampa avec une sorte d'égarement. Zampa reprit :

– Il y avait un homme qui savait ce que Dieu, don José et moi, savions seuls – c'est-à-dire que j'avais été condamné à mort en Espagne.

La jeune fille eut un mouvement d'effroi à ces paroles.

– Cet homme pouvait me livrer et faire tomber ma tête, continua Zampa.

– Oh ! mais tout cela est épouvantable, murmura Conception.

Zampa ajouta lentement :

– Cet homme m'a ordonné de tuer le duc et je lui ai obéi.

– Mais quel est donc cet homme ?

– Je ne sais pas son nom, dit Zampa ; ou plutôt si, je le sais maintenant, mais il ne m'est point permis de le dire.

– Parleras-tu, misérable !

– Si la señora, reprit Zampa, désire en savoir davantage sur la mort de M. de Château-Mailly, et sur bien d'autres événements qu'elle ignore, et qui cependant la touchent de fort près, elle fera bien de s'adresser à la comtesse Artoff.

Et Zampa salua profondément mademoiselle de Sallandrera et disparut.

XV

Conception, qui s’était levée à demi pour retenir Zampa et le forcer à parler, retomba anéantie sur le sofa et ne put prononcer un mot.

Elle était venue à ce bal l’âme en deuil, mais le cœur et les yeux tournés vers l’avenir, et pleine d’espérance.

Elle allait en sortir, tourmentée de vagues appréhensions, d’indéfinissables terreurs. Un moment, elle fut prise d’une sorte de fièvre vertigineuse et elle se demanda si elle ne faisait point quelque rêve affreux. Le souvenir de ce forçat qui venait de lui raconter son histoire mystérieuse et touchante, les paroles nébuleuses de la comtesse Artoff, le récit étrange de Zampa, tout cela se brouillait et se confondait dans sa tête et lui occasionnait mille visions.

Heureusement pour elle, la marquise doña Josefa arriva. La respectable douairière avait cherché sa protégée à travers le bal, de salle en salle, et d’allée en allée dans le jardin.

– Ah ! dit-elle en apercevant Conception, pâle et tremblante encore, où étiez-vous donc, mon enfant ?

– Je vous cherchais, ma tante, répondit la jeune fille.

– Mais… moi aussi…

– Alors, dit-elle, en s’efforçant de sourire, nous cherchions mal toutes deux. Nous nous serons croisées.

– Savez-vous bien qu’il est près de cinq heures ?

– Eh bien ! partons…

– Mon Dieu ! fit doña Josefa tout à coup, comme vous êtes pâle, mon enfant ! Et… de quoi ?

– Un invité du seigneur alcade a trouvé plaisant de se déguiser en forçat.

– Ah ! je l’ai vu, dit la douairière. C’était fort original, en vérité. Et il vous a fait peur ? …

– Oui, en m’abordant assez brusquement dans le jardin, où je me promenais seule.

Et Conception, grâce à ce léger mensonge, se débarrassa des questions de la vieille marquise doña Josefa.

La litière de ces dames attendait au bas du perron.

Doña Josefa salua l’alcade, qui demeurait le dernier à son bal, s’appuya sur le bras de Conception, et partit avec elle.

La litière, portée par des mules, prit le chemin de la villa que la duchesse de Sallandrera et sa fille habitaient en dehors de la ville, sur le bord de la mer, et, arrivée, elle s'arrêta à la grille. Un domestique, qui avait veillé toute la nuit, vint ouvrir à la jeune fille.

Conception tendit son front à la douairière, qui avait son hôtel dans la ville, et ordonna aussitôt à ses porteurs de rebrousser chemin.

Puis la jeune fille entra et, comme la duchesse sa mère était couchée depuis longtemps, elle gagna son appartement, où sa femme de chambre l'attendait pour la déshabiller.

En voyant entrer sa maîtresse, la camérière prit un volumineux rouleau de papier sur la cheminée.

– Qu'est-ce que cela ? demanda la jeune fille un peu surprise.

– Je ne sais pas ; c'est pour mademoiselle.

– Qui l'a apporté ?

– Un inconnu.

– Quand ?

– Hier soir, au moment où mademoiselle venait de partir pour le bal. Cet homme, qui paraissait être un domestique, ajouta la soubrette, a dit qu'il fallait absolument que mademoiselle eût ce rouleau à son retour.

– Aucune lettre ne l'accompagnait ?

– Aucune.

– C'est bien. Déshabille-moi.

Conception se mit au lit, puis elle se fit approcher un guéridon sur lequel était un flambeau, renvoya sa femme de chambre et décacheta le rouleau.

Ce rouleau était un assez volumineux manuscrit écrit en français. Il portait ce titre tracé en ronde :

Histoire du comte Armand de Kergaz, de son frère sir Williams et de l'élève de ce dernier, Rocambole.

– Qu'est-ce que cela peut être ? murmura Conception, qui n'avait jamais entendu parler de sir Williams et de Rocambole, et connaissait à peine de nom le comte Armand de Kergaz.

Sur la première page, un petit carré de papier avait été fixé à l'aide d'un pain à cacheter. Ce papier contenait quelques lignes tracées au crayon et d'une écriture inconnue.

Conception lut :

« Quand mademoiselle de Sallandrera aura ce manuscrit dans les mains, elle sera de retour du bal, où elle aura appris bien des choses. Elle est instamment priée – et cela au nom des intérêts les plus graves et les plus sacrés – de lire ces pages. »

– Voyons, se dit la jeune fille, qui s'imagina qu'elle allait lire l'histoire de ce forçat mystérieux qu'elle avait rencontré.

Et elle ne souffla point sa bougie, et se mit en devoir de parcourir le manuscrit.

Or, ce manuscrit, tracé tout entier de la main de la comtesse Artoff, c'était un résumé succinct mais très clair de cette longue histoire dont nous sommes le narrateur.

Le résumé commençait à la mort du colonel de Kergaz, père d'Armand ; il finissait au supplice infligé par Baccarat à sir Williams, à bord du *Fowler*, il y avait cinq ans. La comtesse Artoff n'avait point dit un mot de la réapparition de Rocambole, et les traces du bandit se perdaient le jour de son départ pour l'Angleterre.

À dix heures du matin, Conception n'avait point encore fermé l'œil. Intéressée par le récit de cette émouvante histoire que nous connaissons, elle était allée jusqu'au bout et, comme dix heures sonnaient, elle terminait la lecture du dernier feuillet. Mais, quand elle eut fini, la jeune fille, qui ne connaissait de tout ce monde-là que la comtesse Artoff, se dit :

– Qu'est-ce que tout cela peut avoir de commun avec moi ?

M^lle^ de Sallandrera ne pouvait pas deviner que ce brillant marquis de Chamery, cet homme qu'elle aimait passionnément et qui allait devenir son époux, avait été cet abominable vaurien qui commençait à Bougival, dans le cabaret de madame Fipart, son aventureuse carrière, environ douze années auparavant. Si elle ne pouvait soupçonner aucune corrélation entre Rocambole et le marquis de Chamery, elle n'en pouvait trouver davantage entre le forçat et un personnage quelconque de cette histoire qu'elle venait de lire.

– Toutes ces choses-là me rendraient folle, se dit-elle.

Et, pour distraire sa pensée de tous ces crimes, de tous ces drames sombres, elle se leva, ouvrit ses persiennes et, s'accoudant à son balcon, elle promena son regard au loin sur la mer. La mer était calme ; à l'horizon, une voile blanche échancrait le ciel bleu ; les orangers qui bordaient les plages voisines embaumaient l'air.

Conception sentit alors son esprit, son cœur, son souvenir se reporter vers le passé. Elle songea à celui qu'elle aimait, et elle se prit à calculer sur ses doigts le nombre de jours qui s'étaient écoulés depuis le départ de sa dernière lettre.

– Albert a dû la recevoir mardi, se dit-elle ; nous sommes à vendredi. S'il m'a répondu tout de suite, j'aurai peut-être sa chère missive aujourd'hui.

Et tout en songeant à celui qu'elle aimait, la jeune fille laissait errer un regard sur la mer, et ce regard suivait la voile blanche qui se découpait sur la ligne extrême de l'horizon. C'était la misaine d'un grand canot qui courait des bordées et se rapprochait de la terre.

L'embarcation était si coquette en ses mouvements, elle glissait si svelte et si légère à la crête blanche des lames, que sa manœuvre finit par captiver Conception à ce point qu'elle alla prendre une longue-vue qui se trouvait dans sa chambre.

Mais à peine la jeune fille eut-elle braqué sa longue-vue sur le canot qu'elle éprouva une vive émotion.

Le canot était celui du commandant du port, et grâce à sa lunette M^lle^ de Sallandrera venait de distinguer les vareuses rouges des forçats qui le montaient.

La barque avançait vers la terre tout en louvoyant.

La mer, qui avait une grande profondeur sous les murs mêmes de la villa, était, à vingt brasses de la côte, traversée par un courant rapide qui, venant de la haute mer, venait pour ainsi dire effleurer le pied de la terrasse sur laquelle se trouvait Conception, pour s'en aller de là, en décrivant une courbe capricieuse, s'affaiblir et se perdre dans la rade.

La jeune fille, sa longue-vue à la main, ne tarda point à voir la frêle embarcation entrer dans le courant. Alors les voiles furent carguées et les matelots à vareuse rouge, se courbant sur leur aviron, ramèrent vigoureusement.

Depuis qu'elle était à Cadix, M^lle^ de Sallandrera avait passé de longues heures sur cette terrasse, contemplant la mer et suivant les navires qui se montraient à l'horizon. Plusieurs fois elle avait pu remarquer des bateaux de pêche, de petits canots, suivre la route que prenait l'embarcation montée par les forçats, et venir passer à quelques mètres d'elle.

Quand elle vit le canot du gouverneur dans le courant, Conception eut un battement de cœur étrange.

Elle replaça sa longue-vue sur le parapet de la terrasse et voulut s'éloigner. Mais une force invincible et mystérieuse la retint. Son regard, qu'elle essayait de détourner, s'attacha sur la mer avec une sorte d'obstination fiévreuse. Le canot avançait, avançait toujours.

Alors, dominée par un sentiment inexplicable, M^lle^ de Sallandrera reprit sa longue-vue. Elle put alors distinguer parfaitement les personnes qui montaient le canot. Debout, à l'arrière, se tenait un homme en uniforme que Conception reconnut sur-le-champ.

C'était le capitaine Pedro C…

Sans doute le commandant du port revenait d'une excursion matinale exigée par son service.

À côté de lui il y avait un forçat. Ce forçat commandait la manœuvre.

Conception le reconnut – c'était *lui*.

Pour la seconde fois elle voulut s'éloigner, et, pour la seconde fois aussi, elle fut retenue par cette puissance attractive, par cette fascination qu'il lui avait été impossible de rompre.

Le canot n'était plus qu'à deux cents brasses de la villa. Alors Conception, qui n'avait plus besoin de sa longue-vue, vit le capitaine Pedro C… faire un signe. À ce signe, le forçat commanda un changement de manœuvre, le canot rompit le courant et se dirigea en droite ligne sur la villa.

Au bas des murs de la terrasse, il y avait un énorme anneau de fer; cet anneau servait à amarrer les embarcations de ceux qui venaient, par mer, visiter les hôtes de monseigneur l'évêque de Grenade. Auprès de cet anneau, la vague baignait la dernière marche d'un élégant escalier qui s'élevait jusqu'à la terrasse.

Pâle et frémissante, M^lle^ de Sallandrera vit le canot s'arrêter, le capitaine Pedro C…

s’élancer sur la première marche de l’escalier et, tandis que ses compagnons de chaîne relevaient leurs avirons, le forçat aller tristement s’asseoir à la barre.

Mais, en exécutant ce mouvement de retraite, le jeune homme avait levé les yeux et il avait vu Conception. Ce regard, qui franchissait l’espace, ce regard timide et doux était arrivé jusqu’à la jeune fille, et avait achevé de jeter le trouble dans son esprit.

– Mademoiselle, dit le capitaine Pedro C… en mettant le pied sur la terrasse, je vous ai aperçue en revenant de ma tournée de chaque matin, et je n’ai pu résister au désir de vous présenter mes hommages.

Conception salua, se laissa baiser la main et ne détourna point son regard du pauvre forçat qui n’avait osé la saluer. Heureusement pour elle, la duchesse sa mère, qui était levée depuis quelque temps déjà, parut sur la terrasse et vint saluer le capitaine Pedro C…

Ce dernier demeura quelques minutes à la villa, s’entretint du bal de la veille, et ne dit pas un mot du forçat.

M^lle^ de Sallandrera le reconduisit, c’est-à-dire qu’elle l’accompagna jusqu’au bord de la terrasse et s’accouda au parapet, tandis qu’il descendait l’escalier.

Mais voir partir le capitaine n’était, pour Conception, qu’un prétexte. La jeune fille attacha son regard sur le pauvre forçat qui venait de reprendre sa place de commandement, et quand la barque vira de bord, ce ne fut point au capitaine qu’elle adressa un geste d’adieu en agitant son mouchoir et son éventail – ce fut à *lui*.

Et elle suivit le canot des yeux, et elle le vit disparaître à l’angle de la jetée du port.

– Oh ! je suis folle ! pensa-t-elle. La compassion que m’inspire ce jeune homme m’entraîne trop loin.

En ce moment, la femme de chambre de M^lle^ de Sallandrera vint à elle, une lettre à la main.

– De France ! dit-elle.

Conception jeta un cri, oublia le forçat et s’empara vivement de la lettre, dont elle brisa le cachet armorié.

Cette lettre, on le devine, était de Rocambole.

XVI

Abandonnons maintenant Cadix et revenons à Paris.

Huit jours après l'inhumation de l'intendant de l'Orangerie, du vieil Antoine, qu'on avait trouvé sans vie dans son lit et dont la mort avait été attribuée à une attaque d'apoplexie foudroyante, M. le marquis Frédéric-Albert-Honoré de Chamery était de retour à Paris, dans son hôtel de la rue de Verneuil.

Arrivé de la veille, le marquis s'était levé cependant de bonne heure, et, assis devant une table placée auprès d'une fenêtre entrouverte qui donnait sur le jardin de l'hôtel, il paraissait plongé en une méditation profonde. Son front dans ses deux mains, son visage trahissant une secrète inquiétude, Rocambole s'adressait le monologue que voici :

– On a volé le portrait, on m'a laissé une carte qui m'a appartenu jadis quand je m'appelais don Inigo, et le personnage qu'on m'a dépeint était, au dire de Joseph, une femme ! Si une femme a dit cela, cette femme, c'est Baccarat ! Depuis huit jours, je me perds en conjectures. Ou je suis encore pour la comtesse Artoff le marquis de Chamery, ou elle a reconnu en moi Rocambole… Mais où et quand ?… Nous ne nous sommes rencontrés qu'une fois, l'hiver dernier, chez elle. Elle a levé sur moi le regard le plus indifférent du monde, et bien certainement, si elle m'eût reconnu alors, un tressaillement de son visage me l'eût appris. Où donc m'a-t-elle revu ? Et puis, en admettant que dans le marquis de Chamery elle poursuive Rocambole, pourquoi m'a-t-elle volé le portrait du vrai Chamery ? Le marquis est donc vivant ?

Cette question, que Rocambole s'adressait pour la seconde fois, hérissa ses cheveux et fit battre violemment son cœur.

– Il est certain, poursuivit-il, que si le marquis est vivant, je suis un homme perdu, et le meilleur, le plus simple moyen d'échapper à ma destinée, c'est de quitter Paris le plus tôt possible, et d'aller en Espagne épouser Conception. Jusqu'à présent, tout a bien marché et comme sur des roulettes. Les seules personnes qui pussent me dénoncer, Venture, sir Williams, Zampa, maman Fipart, sont morts. Le vieil Antoine a eu une apoplexie foudroyante pour ne point m'avoir reconnu. Enfin, tout Paris certifiera, au besoin, et plus haut encore que les papiers en ma possession, que je suis le seul, le vrai, l'authentique marquis de Chamery. Mais si le véritable, celui que j'ai cru mort, était vivant ; si Baccarat l'avait retrouvé… Oh ! alors…

Rocambole fut interrompu dans son monologue par deux coups frappés à sa porte.

– Entrez ! dit-il.

Ce fut le vicomte Fabien d'Asmolles qui se montra.

Fabien était toujours ce gentilhomme affable et doux que le bonheur n'avait point rendu égoïste, et qui songeait au bonheur des autres.

– Mon cher Albert, dit-il en entrant, je suis enchanté de te voir levé.

– Pourquoi ?

– Parce que nous allons sortir à l'instant même.

– Où m'emmènes-tu ?

– À l'ambassade d'Espagne, où tu n'auras qu'à signer toutes les pièces que l'on t'a demandées pour que tes lettres de naturalisation soient entérinées sur-le-champ.

– Tu es allé vite en besogne, cher Fabien, répondit Rocambole, réconforté par la nouvelle que lui apportait le vicomte.

– Il faut bien que je m'occupe de ton bonheur.

Le faux marquis serra la main de Fabien et s'habilla lestement.

– Tu sais que tu pars demain soir, continua le vicomte.

– Oui, répondit Rocambole, et je pars légèrement inquiet, malgré ma joie.

– À propos de quoi ?

– Le vol de ce portrait à l'Orangerie me livre aux plus étranges conjectures.

– En effet, murmura Fabien, tous les renseignements que tu as recueillis me semblent plus que bizarres.

– Je crains que quelque ancienne maîtresse, à l'aide de ce portrait, ne tente quelque démarche auprès de Conception. Qui sait ? Les créatures de ce genre sont capables de tant de choses !

– Bah ! murmura Fabien, le cœur de Conception est cacheté à ton adresse.

– Je le sais.

– Et lui prouvât-on demain que tu as mérité le bagne, ajouta Fabien en riant, elle t'aimerait malgré tout.

– Je le crois, murmura Rocambole, qui réprima à grand-peine un mouvement nerveux.

Il était alors neuf heures du matin.

Le faux marquis et Fabien sortirent en coupé, se rendirent à l'ambassade, sur le quai d'Orsay, et furent reçus par le chancelier, qui présenta à Rocambole un volumineux dossier sur chaque pièce duquel ce dernier mit sa signature. Il y avait dans le cabinet du chancelier un personnage que le marquis salua et qui lui tendit la main. C'était le général C…, ce général espagnol qui habitait Paris depuis la chute de son drapeau, et dont le cousin, demeuré au service, commandait le port de Cadix. C'était au bal du général, on s'en souvient, que le neveu du duc de Sallandrera, le señor don José, avait été assassiné par la gitana.

Quand Rocambole eut donné toutes les signatures qu'on lui demandait, il se tourna vers le général :

– Eh bien ! général, lui dit-il, avez-vous quelque message à me confier pour l'Espagne ?

– Non, répondit le général avec un sourire triste, je suis un de ces exilés volontaires qui

ne veulent plus entendre parler de la patrie. Quand partez-vous, marquis ?

– Demain soir.

– Et… où allez-vous ?

– À Cadix.

– Je sais pourquoi… fit le général en clignant légèrement son œil gauche. (Et s'adressant à Fabien, il ajouta :) Le marquis n'a pas fait un rêve mesquin en trouvant le chemin du cœur de mademoiselle de Sallandrera.

– Il l'aime, dit simplement Fabien.

– Si vous voulez une lettre pour Cadix, je vous en offre une, marquis.

– Avec plaisir, général.

– Pour le capitaine Pedro C…, commandant du port et mon cousin.

– Je l'accepte avec joie.

– Ah ! parbleu ! dit le général, le nom de Pedro me remet en mémoire une singulière aventure, dont je ne vous eusse jamais parlé si vous n'alliez à Cadix.

– De quoi s'agit-il ?

– Oh ! de toute une histoire.

– Voyons.

– Vous avez longtemps servi dans l'Inde, n'est-ce pas ?

– Très longtemps.

– Avez-vous eu sous vos ordres un matelot français ?

– C'est possible ; mais je ne m'en souviens pas ! répondit Rocambole… J'ai eu tant de matelots sous mes ordres !…

Et, après cette réponse évasive, il regarda le général et lui dit :

– Pourquoi me faites-vous cette question ?

– Attendez, vous allez voir. Il paraît qu'un matelot, sur la nationalité duquel on n'est pas très fixé encore, mais qui se dit français, a servi sous vos ordres dans l'Inde, qu'il connaît parfaitement, et qu'il a eu sur vos habitudes, vos goûts, vos relations de famille, des renseignements assez minutieux.

– Que me dites-vous là ? fit le faux marquis en tressaillant.

– Cet homme a été pris à bord d'un navire qui faisait la traite, continua le général.

– Ah !…

– Et condamné au bagne.

– Eh bien ?

– Eh bien ! devinez ce qu'il a osé dire pour sa défense.

– Ma foi ! je ne puis deviner, général.

– Il a prétendu qu'il était le marquis de Chamery, dit le général en riant.

Cette révélation foudroyante n'eut point sur Rocambole l'effet qu'on aurait pu en attendre. Au lieu de pâlir et de manifester un violent effroi, l'élève de sir Williams retrouva soudain ce sang-froid superbe et cette merveilleuse lucidité d'esprit qui avaient plus d'une fois sauvé le club tout entier des Valets de cœur. Il venait de comprendre, aux paroles du général, que le vrai marquis existait, et cependant il eut la force de sourire, et dit :

– Ah ! par exemple ! voici qui est trop fort.

– Je suis de votre avis, marquis. Mais attendez la fin de mon histoire, poursuivit le général.

– Voyons, général, elle m'intéresse.

– Le drôle était parvenu à faire croire à mon honorable cousin Pedro C… qu'il était bien le marquis de Chamery.

– En vérité !

– Pedro m'a écrit, il y a quelques mois, me chargeant de rechercher la famille de Chamery, etc., etc.

– Et… fit Rocambole en riant, qu'avez-vous fait, général ?

– J'ai répondu à mon cousin que son marquis de Chamery était un imposteur, attendu que le vrai avait dansé chez moi, la veille, à Paris.

– Ma parole d'honneur ! murmura Rocambole, voici qui ressemble à un véritable conte de fées.

Le général reprit :

– Puisque vous allez à Cadix, mon cher marquis, vous verrez votre sosie.

– Ah ! ma foi ! dit Rocambole, tenez, général, il me vient une bien singulière idée.

– Oh ! fit le général.

– Donnez-moi une lettre pour le capitaine Pedro, votre parent.

– Je vous l'ai offerte.

– Et recommandez-moi à lui sous un autre nom.

– Dans quel but ?

– Je passerai huit jours à Cadix incognito, je verrai tout à mon aise l'homme qui se fait appeler le marquis de Chamery, et je me ferai conter sa biographie.

– Très bien, dit le général ; je vous enverrai ce soir même une lettre à l'adresse du capitaine Pedro, dans laquelle je lui recommanderai chaudement… qui donc ?… acheva le général en consultant Rocambole du regard.

– Le comte Polaski, gentilhomme polonais, répondit Rocambole.

En ce moment, le vicomte Fabien d'Asmolles, qui causait avec le chancelier à l'autre extrémité du cabinet, et n'avait point entendu un seul mot de la conversation du général avec son prétendu beau-frère, se leva :

– Partons, dit-il à Rocambole. Nous allons jusqu'à la préfecture de police pour y chercher tes passeports.

Quelques minutes après, Rocambole et Fabien couraient sur le quai des Orfèvres, lorsque leur voiture fut croisée par un coupé bas, à la portière duquel le vicomte vit apparaître un visage de connaissance qui le salua.

Le vicomte fit un signe, les deux voitures s'arrêtèrent côte à côte.

– Bonjour, Fabien, dit la personne qui se montrait à la portière du coupé.

– Bonjour, Sériville, mon ami, répondit le vicomte.

M. de Sériville était un jeune magistrat récemment nommé juge d'instruction, et qui avait fait ses études de droit avec M. d'Asmolles.

– D'où viens-tu ? demanda le vicomte.

– De chez moi, rue Saint-Louis-au-Marais.

– Et tu vas ?

– Au palais de justice.

– Depuis que te voilà juge d'instruction, dit le vicomte en souriant, le monde ne te voit plus.

– Ah ! mon cher, répondit le magistrat, tu renouvelles mes douleurs en me parlant de mes fonctions.

– Bah !… Et pourquoi donc ?

– Parce que la première affaire dont j'ai été chargé est pour moi une véritable bouteille à l'encre.

– Quelle est donc cette affaire ?

– L'affaire de la cité des chiffonniers à Clignancourt.

Ces mots firent tressaillir Rocambole, qui se tenait au fond du coupé, et que le jeune magistrat n'avait point aperçu, car le buste de Fabien était encadré par la portière.

– Et qu'est-ce donc que cette ténébreuse affaire ? demanda le vicomte.

– Ténébreuse est vraiment le mot, mon ami.

– Mais… encore ?…

– On a trouvé à Clignancourt, il y a deux mois, une cave inondée d'eau. À la surface de l'eau surnageaient deux cadavres, celui d'une vieille femme étranglée, celui d'un homme qui a été reconnu pour un ancien forçat et qui a été tué à coups de couteau.

– Quelle horreur !

– Puis, assis sur le bord de la cave, poursuivit le magistrat, il y avait un homme vivant…

Rocambole fit un soubresaut au fond de la voiture. Heureusement le vicomte lui tournait le dos, et ne put voir l'horrible décomposition de ses traits.

– C'était sans doute, dit Fabien, l'assassin des deux autres ?

– Non, répondit le magistrat. Il était blessé dans le dos et couvert de sang. Ses vêtements ruisselants attestaient qu'il avait été précipité comme les autres dans la cave.

– Enfin, tu l'as interrogé ?

– Oui, mais il était fou, et il l'est encore.

Rocambole respira.

– Cet homme, qui parle espagnol et portugais, continua M. de Sériville, a été confié aux soins d'un médecin très habile.

– Ah !… Lequel ?

– C'est un mulâtre, le docteur Albot. Il a répondu de le guérir.

– Mais… dit Fabien, qui se tourna vers Rocambole, c'est ton médecin, le docteur Albot ?

– Oui, répondit le faux marquis de Chamery, qui, à force de résolution et d'énergie, était parvenu à rendre à sa physionomie son calme ordinaire, et il est très habile en effet.

– En sorte que jusqu'à présent tu n'as pu avoir la clef de ce mystère ? poursuivit le vicomte.

– Jusqu'à présent, répondit le magistrat, les investigations les plus habilement conduites sont demeurées infructueuses, et, tu le vois, je manque de bonheur pour mes débuts. Mais, ajouta le magistrat, qui tendit la main au vicomte, je me sauve, on m'attend au parquet. Adieu !…

– Au revoir, dit Fabien.

Le magistrat continua sa route, et les deux jeunes gens, peu après, descendirent de voiture dans la cour de la préfecture de police.

Une heure plus tard, muni de ses passeports, le marquis rentrait à son hôtel, rue de Verneuil, et se disait :

– Zampa n'est pas mort… on a volé le portrait… je suis perdu.

Mais chez Rocambole les heures de désespoir et les heures d'espérance se succédaient sans interruption.

Au dernier moment, quand tout était compromis et presque désespéré, le bandit retrouvait son audace, il se redressait, l'œil plein d'éclairs, le courage au cœur.

Le calme et la sécurité étaient parvenus à l'abattre, à peupler son chevet de fantômes, à remplir son âme de terreur. Quand il se retrouva face à face avec le danger, avec la lutte, l'élève de sir Williams redevint fort.

– Allons, se dit-il, c’est ma dernière partie ; je jouerai le tout pour le tout.

XVII

Le lendemain matin, tandis que son valet de chambre mettait la dernière main à ses valises, le faux marquis de Chamery sortit à pied de l'hôtel de la rue de Verneuil et se rendit rue de Surène, où on ne l'avait pas vu depuis bientôt deux mois.

Mais Rocambole avait si bien dressé le concierge, habitué d'ailleurs à ses absences prolongées, que le digne fonctionnaire se contenta de le saluer et n'osa pas lui faire une seule question.

Le faux marquis s'enferma chez lui, gagna ce fameux cabinet de toilette où il avait enfoui ses nombreux déguisements, et il y fit un choix de vêtements, de perruques, de favoris de toutes nuances ainsi que de divers pots de pommade ayant la propriété de blanchir ou de brunir la peau quand ils ne lui donnaient pas une teinte jaune ou rougeâtre. Notre héros entassa tous ces objets dans une malle de voyage dont il ferma les deux serrures à secret. Puis il descendit lui-même cette malle et dit au concierge stupéfait :

– Allez me chercher un commissionnaire.

Le concierge obéit, fit deux pas dans la rue, siffla d'une certaine façon et vit accourir un honnête Auvergnat qui stationnait ordinairement au coin de la rue de la Madeleine.

Rocambole lui remit sa malle, avec ordre de la porter rue de Verneuil ; puis, au lieu de le suivre, il gagna le faubourg Saint-Honoré et se dirigea vers l'hôtel dont le docteur Samuel Albot habitait le rez-de-chaussée.

Le faux marquis n'avait point pris la peine de se déguiser pour aller chez le docteur, dont il ne soupçonnait nullement, du reste, la complicité avec la comtesse Artoff. Il avait trouvé un prétexte excellent, parce qu'il était de la plus grande simplicité, pour se rendre chez le mulâtre et savoir où il en était du traitement qu'il faisait subir à Zampa. Le prétexte lui était fourni par son prochain départ. Il allait voir le docteur avec l'intention de lui dire :

– Je quitte Paris ce soir, docteur, je vais me marier en Espagne, et il est probable qu'au lieu d'y séjourner je m'embarquerai le lendemain de mon mariage pour le Nouveau Monde. Or, je viens vous faire mes adieux et vous demander en même temps, à vous, qui êtes américain, des lettres pour l'Amérique du Sud.

Rocambole se promettait bien, en méditant cette introduction, de ne point quitter le docteur sans avoir le dernier mot sur la folie de Zampa.

Mais l'étonnement du faux marquis ne fut point médiocre lorsque le suisse de l'hôtel lui eut dit :

– Le docteur est absent de Paris.

– Absent de Paris ! un médecin ? allons donc, c'est impossible ! dit Rocambole.

– C’est la vérité.

– Et depuis quand est-il absent ?

– Depuis huit jours.

– Ah !… et où est-il allé ?

– Je ne sais pas, monsieur, répondit le concierge ; mais on vous le dira peut-être rue de la Pépinière.

– Hein ? fit Rocambole, que ces mots étonnèrent, il demeure donc rue de la Pépinière ?

– Non, monsieur, mais il soignait un grand seigneur russe… qui était fou…

Rocambole s’appuya contre la porte du suisse et fut pris d’une sorte d’étourdissement.

– C’est bien, dit-il, je sais où… c’est… c’est chez le comte Artoff.

– Précisément.

Rocambole s’en alla d’un pas assez ferme. Mais lorsqu’il fut arrivé dans la rue, il se sentit chanceler, et comme une voiture passait vide près de lui, il y monta.

– Où allons-nous, bourgeois ? demanda le cocher.

– Rue de Surène, répondit le faux marquis.

La voiture tourna et se mit en route.

Alors seulement Rocambole retrouva sa présence d’esprit :

– Allons ! décidément, se dit-il, sir Williams avait raison de prétendre que lorsqu’il ne serait plus là ma chance tournerait. Voici maintenant que le comte Artoff, que j’ai rendu fou avec le poison volé au docteur, est soigné par le docteur lui-même. Or, il est évident que, puisqu’il en est ainsi, Samuel Albot aura reconnu d’où provient la folie du comte. Et qui sait si…

Un frisson parcourut les veines du faux marquis.

– Qui sait, reprit-il, si Baccarat et lui ne se sont point déjà entendus pour me perdre… Cocher ! cocher !

Le cocher se tourna sur son siège.

– Que désirez-vous, bourgeois ? demanda-t-il en se penchant.

– Conduisez-moi rue de la Pépinière, à l’hôtel Artoff.

L’élève de sir Williams venait d’avoir l’inspiration désespérée de l’homme qui court au-devant d’un péril certain.

– Je vais voir Baccarat face à face, se disait-il, et je saurai bien lire dans son regard comment je dois engager la lutte. J’ai un prétexte plausible pour me présenter chez elle. Son mari était lié avec Fabien ; Fabien est mon beau-frère ; je viens de sa part savoir des nouvelles du comte.

Le fiacre entra dans la cour de l’hôtel. Au premier coup d’œil, Rocambole jugea que les maîtres étaient absents.

Les croisées du rez-de-chaussée et du premier étage étaient fermées et il n'y avait aucune voiture attelée sous la marquise, à droite du perron.

– Où va monsieur ? demanda le suisse en le voyant descendre de voiture.

Rocambole alla droit à lui.

– Vos maîtres seraient-ils absents ?

– Oui, monsieur.

– Depuis quand ?

Le concierge parut hésiter à répondre ; mais le faux marquis prit son air le plus gentilhomme.

– Je suis, dit-il, le baron de K…, officier russe ; le comte est mon cousin et j'arrive de Saint-Pétersbourg.

Ces mots impressionnèrent le suisse.

– En ce cas, dit-il, monsieur le baron sait l'affreux malheur…

– Oui, le comte est fou.

– Hélas ! monsieur.

– Mais on espère le guérir, n'est-ce pas ? La comtesse m'a écrit qu'elle l'avait confié aux soins d'un habile médecin, le docteur Samuel Albot.

– Oui, monsieur le baron.

– Et ils sont absents ?

– Ma foi ! monsieur le baron, bien que Madame m'ait recommandé le silence, je présume que la consigne n'était pas pour vous.

– Assurément non, dit le faux marquis d'un ton léger.

– Monsieur le comte, poursuivit le suisse, est à Fontenay-aux-Roses, dans sa propriété…

– Avec le médecin mulâtre ?

– Non… avec un jeune docteur, élève de M. Albot, et qui doit, en son absence, soigner Son Excellence.

– Le docteur est donc absent ?

– Il est parti, voici dix jours, en compagnie de Madame la comtesse.

– Où sont-ils ?

– Je ne sais pas ; personne ne le sait.

– Je le saurai à Fontenay-aux-Roses, dit le prétendu baron, qui remonta dans son fiacre et s'en alla, laissant tomber cinq louis dans les mains du suisse.

Mais, comme on le pense bien, Rocambole n'alla point à Fontenay-aux-Roses, ainsi qu'il l'avait annoncé. Un souvenir, joint aux paroles du suisse, avait fait jaillir la lumière

dans son esprit.

Le suisse lui avait dit :

– Le docteur est parti voici dix jours, avec Madame.

Ces paroles avaient évoqué le souvenir suivant : le jeune homme qu'on soupçonnait être une femme et qui, neuf jours plus tôt – les dates concordaient merveilleusement –, avait volé le portrait au château de l'Orangerie, était accompagné, lui avait dit Joseph, d'un homme aux cheveux crépus, au teint bistré, à la taille herculéenne, qui semblait être son précepteur, et d'un autre homme petit, grêle, également bistré de peau et dont les chevaux étaient blancs.

– Maintenant, pensa Rocambole, il n'y a plus à en douter, c'était le docteur Albot et Zampa qui l'accompagnaient, Zampa, dont les cheveux ont dû blanchir en une nuit, a dit le juge d'instruction.

Et le faux marquis, arrivé sur le quai d'Orsay, renvoya son fiacre, puis il rentra à pied rue de Verneuil, monta dans son cabinet et écrivit à Conception la lettre suivante :

« Ma bien-aimée,

« Je n'ai vu, je n'ai lu qu'une chose dans votre bonne lettre ; c'est que l'heure de notre bonheur était proche. Ah ! que me fait de devenir duc et Grand d'Espagne, que m'importe une ambassade ?

« C'est vous que je veux !… Mais enfin, puisque pour vous posséder il faut que je sois tout cela, j'obéirai.

« Grondez-moi bien fort, ma chère petite Conception. Il y a cinq jours que votre lettre est à Paris, et je ne l'ai ouverte que ce matin.

« Voici pourquoi : je n'étais pas à Paris. Nous sommes partis, Fabien et moi, pour aller visiter notre terre indivise encore en Touraine, le château de l'Orangerie, avec l'intention d'y passer vingt-quatre heures à peine et de revenir à Paris. Je n'avais donc pas ordonné de faire suivre nos lettres.

« Mais l'homme propose !…

« Nous sommes restés près de huit jours à l'Orangerie au milieu des émois que voici :

« Figurez-vous, ma chère belle, qu'à notre arrivée nous avons trouvé le château sens dessus dessous. Le vieil intendant était parti en toute hâte pour la ville voisine, et les autres domestiques étaient armés jusqu'aux dents.

« Un vol avait été commis au château. Mais ce vol était si bizarre, si étrange !… Une chaise de poste avait versé dans le fossé du parc, la nuit précédente ; un jeune homme qu'elle renfermait avait demandé l'hospitalité au château pendant qu'on réparait sa voiture. Ce jeune homme a prétendu être de mes amis. Le lendemain, quand il a été parti, on s'est aperçu qu'il avait emporté… Ah ! je vous le donnerais bien volontiers en mille, et vous ne devineriez pas ! Il avait emporté un portrait de moi, un portrait où j'étais représenté à l'âge de huit ou neuf ans, et qui se trouvait dans le grand salon de l'Orangerie.

« Or, ma chère Conception, ce n'est qu'à Paris que j'ai eu l'explication de ce vol singulier, et encore quelle explication !

« Tâchez de comprendre à demi-mot, car il me faut, pour vous dire cela, remonter dans le passé, à une époque où je ne pressentais point mon bonheur futur. J'arrivais à Paris, j'éprouvais le besoin de vivre et de me lancer à corps perdu dans le tourbillon parisien. Depuis six mois j'étais ce qu'on nomme un viveur, lorsque, vous vous en souvenez, votre cheval s'emporta en face de la cascade du bois de Boulogne. À partir de ce moment je m'arrachai à l'atmosphère corrompue au milieu de laquelle je vivais, pour respirer un air plus pur ; mais il paraît que j'avais laissé un regret au fond du gouffre…

« Ce regret était blond, il avait souffert comme souffrent les anges déchus, il voulait un souvenir de moi…

« Je l'avais refusé – on me l'a volé.

« Comprenez-vous ?

« Pardonnez-moi, chère Conception, ce pénible aveu ; mais il était nécessaire que je vous prévinsse, car on aurait fort bien pu se faire du portrait une arme contre moi – et il ne faut pas que vous me soupçonniez une seconde, car je vous aime…

« Et maintenant, laissez-moi vous dire quelles conséquences fatales a eues ce vol insignifiant. Notre vieil intendant, en zélé maladroit qu'il était, s'est empressé de courir à G… et d'y porter plainte chez le commissaire de police. Il est revenu de cette excursion dans un état déplorable. Il est mort dans la nuit d'une congestion cérébrale et force nous a été, à Fabien et à moi, de demeurer à l'Orangerie jusque après ses funérailles.

« Tels sont les motifs, chère Conception, qui m'ont empêché d'ouvrir votre lettre avant ce matin.

« Telles sont aussi les raisons pour lesquelles il s'écoulera bien quatre ou cinq jours avant que j'aie pu obtenir un passeport, les pièces dont j'ai besoin pour me faire naturaliser espagnol, et, enfin, pour que j'aie réglé quelques affaires d'intérêt.

« Mais dans quatre ou cinq jours je serai vraisemblablement en route, et, dans huit jours, vous me verrez à vos genoux.

« Votre FRÉDÉRIC. »

Cette lettre, que Rocambole venait d'écrire, avait, on le devine, un double but : le premier était de prévenir, dans l'esprit de Conception, l'usage que la comtesse Artoff pourrait vouloir faire du portrait. Le second était de pouvoir arriver incognito à Cadix et y demeurer quelques jours.

Rocambole s'était dit :

– J'ai supprimé Château-Mailly, don José, sir Williams, tous ceux qui me gênaient. Mais si je ne me débarrasse pas du forçat de Cadix, rien n'est fait, je suis un homme perdu.

Or, du moment où il s'avouait perdu, Rocambole retrouvait son audace, sa présence d'esprit, son énergie cruelle et sauvage, et ce calme qui le rendait si fort.

Pendant le reste de la journée, le prétendu marquis de Chamery s'occupa de son départ et ne quitta point le vicomte et la vicomtesse d'Asmolles.

Blanche, l’ange au front pur, Fabien, le gentilhomme accompli, mirent en voiture l’assassin Rocambole, et la femme, qui croyait embrasser son frère, fondit en larmes.

– Ma foi ! pensa le bandit en s’arrachant à leur étreinte, décidément j’étais né pour la vie de famille. Cela m’émeut… Est-ce que ce serait vraiment ma sœur ?

Et la chaise de poste tourna au grand trot l’angle de la rue Verneuil, et l’élève de feu sir Williams laissa glisser un sourire dans sa barbe blonde.

– Maintenant, se dit-il, il faut vaincre ou périr, vivre dans la peau d’un Grand d’Espagne ou finir au bagne…

« À nous deux, le forçat de Cadix !

XVIII

Le lendemain de ce jour où la municipalité de Cadix avait offert un bal à Sa Majesté Catholique – bal durant lequel s'étaient déroulés tant d'étranges événements –, vers huit heures du soir environ, une chaise de poste, attelée de quatre mules empanachées et garnies de grelots, entra dans la cour de l'hôtel des Trois Mages, l'hôtel où étaient descendus M. et M^me^ Fernand Rocher.

La chaise de poste, qui était de tournure allemande et sortait d'un atelier de carrosserie d'outre-Rhin, renfermait un seul personnage. Sur le siège de devant, et pendus aux étrivières, derrière, on voyait quatre laquais galonnés à outrance et portant des redingotes vertes doublées de fourrures.

Le personnage qui descendit dans la cour de l'hôtel, en s'appuyant sur le bras de ses valets, et devant lequel tout le personnel de l'hôtel se rangea respectueusement, avait, pour des regards espagnols, une apparence assez originale. C'était un homme à qui on pouvait donner de quarante-cinq à cinquante ans. Il était de taille moyenne, maigre et sec ; son visage jaune était ridé comme du vieux parchemin. Une magnifique chevelure d'un blond jaune – une chevelure d'albinos –, descendait sur ses épaules en boucles confuses, et il portait une barbe de même couleur.

Ce personnage, dont l'œil gris avait des reflets étranges et était d'une grande et perpétuelle mobilité – ce personnage, disons-nous, était vêtu d'une singulière façon pour un homme qui voyage sous le soleil espagnol. Il portait une longue houppelande verte comme les livrées de ses gens, doublée pareillement de fourrures et garnie de brandebourgs. Son pantalon collant gris perle sortait d'une paire de bottes en cuir rouge de Russie ; et son chapeau bleu ciel avait la forme octogone du chapska polonais.

Des quatre laquais qui accompagnaient cet important personnage, trois ne parlaient que le russe, le polonais et l'allemand.

Le quatrième possédait les langues occidentales, savoir : le français, l'anglais et l'espagnol, et il apprit à l'hôtelier des Trois Mages les titres et qualités de son maître.

Le personnage à la polonaise et aux cheveux jaunes était un grand seigneur polonais, le baron Wenceslas Polaski, riche de plusieurs lieues carrées en Poméranie, veuf et sans enfants, misanthrope au suprême degré, pleurant sa femme qu'il avait perdue vingt années auparavant et voyageant sans cesse dans l'espoir de l'oublier.

Tandis que l'hôte espagnol, grave Andalou qui avait été muletier dans sa jeunesse, écoutait, en roulant sa cigarette, le récit du laquais interprète, la señora Pépita, sa femme, conduisait pompeusement, et avec le cérémonial usité en pareil cas, le grand seigneur polonais au plus bel appartement.

L'hôtel des Trois Mages était situé sur une place voisine du port, et les croisées de l'appartement qu'on donna au baron Wenceslas Polaski avaient vue sur la mer.

Le noble étranger ouvrit l'une de ces croisées et, tandis que ses gens montaient ses bagages et procédaient à son installation, il s'accouda au balcon et jeta un coup d'œil investigateur autour de lui.

La nuit n'était point venue encore. Les derniers rayons du soleil couchant resplendissaient sur la mer.

Le baron fit un signe, et l'un de ses laquais, ouvrant une valise, en retira une longue-vue gigantesque, qu'il lui apporta sur-le-champ.

Le noble étranger la prit avec flegme, la mit à sa portée et la braqua sur le port. À sa gauche était un vaste édifice aux toits en terrasse. Le baron, qui sans doute connaissait déjà Cadix, reconnut le palais du gouvernement.

Au-delà de cet édifice, baignant ses dernières assises dans la mer, un grand et vaste monument aux murailles grises, à l'aspect triste et sombre, attira ensuite son attention. C'était le bagne.

Puis dans un lointain, sur la droite, au pied d'une colline, trempant ses murs blancs dans le flot bleu de la Méditerranée, l'étranger aperçut une jolie villa entourée de citronniers et de grenadiers en fleurs – et cette villa attira sur-le-champ son attention.

Le grand seigneur polonais braqua sa longue-vue sur la villa, l'examina tout à son aise ; puis il se tourna vers celui de ses laquais qui lui servait d'interprète et lui dit quelques mots en anglais.

Le laquais sortit et revint peu après avec l'hôtelier lui-même, à qui il dit :

– Le baron, mon maître, désirerait savoir à qui appartient cette maison de plaisance qu'on voit là-bas à droite, au bord de la mer.

– À monseigneur l'archevêque de Grenade, répondit l'hôtelier.

Le baron Wenceslas, à qui son valet traduisit les paroles de l'hôtelier, fit un signe approbatif.

L'hôtelier continua :

– En ce moment, la maison de plaisance est habitée par deux dames parentes de Sa Grâce, la duchesse de Sallandrera et sa fille.

Le baron s'inclina encore.

C'était tout ce qu'il voulait savoir. Après quoi le noble personnage prit un crayon, tira de sa poche une carte armoriée sur laquelle on lisait son nom, et il écrivit au-dessous le nom de l'hôtel où il était descendu.

Ensuite il ouvrit un volumineux portefeuille à travers les vastes poches duquel l'hôtelier put voir plusieurs paquets de bank-notes, et il en retira une lettre à l'adresse du señor Pedro C…, commandant militaire du port de Cadix.

Il plaça cette lettre sous les yeux de l'hôtelier ainsi que sa carte, et le laquais interprète dit :

– Monseigneur désire faire remettre cette lettre et sa carte au capitaine Pedro C… ; c'est de la part du général C…, de Paris.

L’hôtelier s’inclina, prit la lettre et la carte et disparut.

Alors le baron serra les brandebourgs de sa polonaise, assura son chapeau sur sa tête, alluma un gros cigare qu’il retira d’un étui en cuir de Russie, et, les mains dans ses poches, il sortit. Le baron Wenceslas voulait sans doute, en attendant qu’on lui servît à souper, prendre l’air et faire un tour par la ville.

Comme il traversait la cour de l’hôtel et gagnait la porte cochère, un homme d’environ trente ans, donnant le bras à une jeune femme, passa près de lui. Il était presque nuit, et il ne put saisir que très imparfaitement leurs traits ; cependant il tressaillit et se retourna vivement.

Le jeune couple continua sa marche et gagna l’escalier sans avoir pris garde au Polonais.

Le noble personnage sortit, fit deux tours sur la place, descendit jusqu’au port et revint une demi-heure après.

– Le souper de monseigneur est servi, dit un des quatre laquais galonnés à outrance.

M. le baron s’était fait servir dans sa chambre. Il se mit à table, soupa de très bon appétit, et il savourait un dernier verre de xérès, lorsque l’hôtelier osa se présenter, un gros registre à la main.

Ce registre était celui sur lequel chaque voyageur qui descendait à l’hôtel était tenu d’écrire de sa main : son nom, sa profession et son pays.

Le baron regarda l’hôtelier, puis le registre, et parut ne point comprendre. Alors l’honnête Espagnol posa le registre devant lui et dit quelques mots au valet.

Le valet traduisit et le baron hocha la tête en signe d’assentiment. Il prit le registre et se mit à feuilleter curieusement, tandis qu’on lui apportait une plume et de l’encre.

Mais, presque aussitôt, un nom, qui se trouvait tout en haut de la dernière page, le frappa et lui donna sans doute l’explication de ce tressaillement qui s’était emparé de lui au moment où il avait croisé dans la cour le jeune couple étranger. Ce nom n’était point inconnu sans doute au gentilhomme polonais, qui lut :

Monsieur et madame Fernand Rocher, de Paris.

Le noble étranger ressentit probablement une assez vive émotion, mais aucun muscle de son visage ne bougea, et il écrivit son propre nom avec un sang-froid parfait.

Son laquais ayant annoncé qu’il ne savait pas l’espagnol, il n’eut pas la moindre peine à garder le plus profond silence.

Seulement, son repas terminé, les garçons de l’hôtel qui l’avaient servi à table et le laquais qui remplissait les fonctions d’interprète étant sortis, le baron, profitant du moment où il se trouvait seul, voulut sans doute se dédommager de ne point savoir la langue castillane, et il s’adressa le petit monologue suivant en très bon français :

– Mon cher Rocambole, ou vous êtes par trop naïf, ou la rencontre que vous venez de faire doit vous mettre sur la voie de bien des choses. M. et M^{me} Fernand Rocher, se trouvant à Cadix, ont évidemment beaucoup vécu dans l’intimité du señor capitaine Pedro C…, commandant du port. Le commandant leur aura raconté l’histoire de cet imposteur

qui prétend être le vrai marquis de Chamery. Le vrai marquis les aura vivement intéressés ; ils auront écrit à Paris, et, naturellement, à la comtesse Artoff. Si cette dernière n'est point à Cadix, évidemment elle y est bien représentée.

Le prétendu grand seigneur polonais en était là de son monologue, quand on frappa doucement à la porte.

– Entrez, dit-il en français.

La porte s'ouvrit.

Avant de prononcer le nom du personnage à qui elle livra passage, disons que le baron Wenceslas Polaski se trouvait assis auprès de la croisée ouverte, qu'il tournait à moitié le dos à la table sur laquelle il avait pris son repas, et que, par conséquent, son visage n'était point éclairé par la lampe que supportait cette table.

Le reflet de cette lampe, au contraire, tombait d'aplomb sur la porte et éclaira complètement le laquais interprète et le personnage auquel il servait d'introducteur et qu'il annonça en disant en anglais :

– Le valet de chambre du capitaine Pedro C…, commandant du port.

Le commandant, en effet, qui venait de recevoir la lettre de son parent le général, s'empressait de répondre au baron polonais et l'avertissait qu'il serait heureux de le recevoir dès le lendemain.

Il avait confié son message à un homme que la comtesse Artoff avait fait entrer à son service, la veille, et que nous avons retrouvé au bal de la municipalité de Cadix.

Cet homme fit tressaillir vivement le baron Wenceslas Polaski. C'était Zampa.

Et, chose bizarre, Rocambole avait pris, pour venir à Cadix, le déguisement sous lequel, jadis, il s'était toujours manifesté au Portugais.

Heureusement pour lui, comme nous venons de le dire, son visage était dans l'ombre, et l'élève de sir Williams eut le temps de faire un signe.

À ce signe, le laquais interprète sortit, et Zampa s'approcha. Le baron étendit la main, prit la lettre, puis, sans affectation aucune, il la posa sur la table, fit deux pas en arrière et passa dans la pièce voisine, avant que Zampa eût pu voir son visage. La pièce voisine était la chambre à coucher.

Le baron y resta environ trois ou quatre minutes ; puis il revint, s'approcha de la table, et exposa son visage à la clarté de la lampe.

Soudain Zampa recula. Il avait reconnu l'homme à la polonaise dont il avait été l'esclave à Paris.

L'homme à la polonaise avait un revolver à la main, et il posait un doigt sur sa bouche pour recommander le silence à Zampa. Zampa, qui avait déjà reculé, recula encore.

– Mon bel ami, lui dit alors l'homme à la polonaise, en très bon français et non en anglais, je crois que nous sommes de vieilles connaissances.

– En effet, murmura le Portugais.

– Et si tu m’en crois, poursuivit Rocambole, nous causerons, car nous devons avoir beaucoup de choses à nous dire.

– C’est possible, répondit Zampa, qui tremblait de tous ses membres.

– Voyons, assieds-toi, dit Rocambole, et remets-toi un peu de ton émotion ; tu es impressionnable comme une jeune fille.

Et Rocambole se prit à rire, alla pousser le verrou de la porte et revint auprès de Zampa.

– Nous sommes bien seuls, lui dit-il.

Et il s’assit, jouant d’un air indifférent avec le cylindre du revolver.

XIX

Nous avons laissé M^lle^ Conception de Sallandrera brisant le cachet de cette lettre, qui lui arrivait de Paris, et dont elle avait, sur-le-champ, reconnu l'écriture.

Une lettre de celui qu'elle aimait et qu'elle croyait être le marquis de Chamery devait lui apporter une émotion assez violente pour bannir, momentanément du moins, de son esprit et de son cœur tout autre souvenir. Conception lut et relut plusieurs fois ces pages, que nous avons vu le faux marquis tracer le jour même de son départ de Paris.

Rocambole, on s'en souvient, racontait à la jeune fille la disparition du portrait et l'expliquait à sa manière. Puis il lui annonçait qu'il lui était impossible de quitter Paris avant huit jours, alors que, au contraire, il partait, le soir même, sous le nom du baron Wenceslas Polaski. Et la lettre arrivait à Conception précisément le jour même où M. le baron Wenceslas traversait Cadix en chaise de poste et descendait à l'hôtel où M. Fernand Rocher logeait avec sa femme.

La lettre lue, Conception courut rejoindre sa mère et la lui porta.

– Je ne comprends pas bien, dit la duchesse, pourquoi il nous demande huit jours pour quitter Paris. M. de Chamery devrait bien songer que Sa Majesté est ici, qu'elle peut quitter Cadix d'un moment à l'autre, et qu'il est nécessaire qu'il lui soit présenté officiellement.

– Huit jours encore ! murmura Conception, comme c'est long !…

– Tu l'aimes donc bien, mon enfant ? demanda la duchesse en souriant.

La jeune fille sentit qu'un flot de sang lui montait au cœur.

Elle rougit, baissa la tête et retourna sur la terrasse, où, accoudée au parapet, elle se reprit à contempler la mer.

Cependant, au milieu de la joie que M^lle^ de Sallandrera ressentait en songeant que bientôt le marquis de Chamery serait auprès d'elle, il s'était glissé un sentiment de vague et d'indéfinissable tristesse. Cette tristesse, que Conception ne put s'expliquer, la domina tout le reste de la journée. Elle eut beau songer à Rocambole, une sorte d'attraction mystérieuse ramenait sans cesse sa pensée vers les événements de la nuit précédente. En vain fermait-elle les yeux, en vain essayait-elle d'oublier cet homme triste et résigné, ce forçat aux manières de grand seigneur traversait son souvenir sans cesse.

– Mais, se dit-elle plusieurs fois, en admettant même que tout ce que dit cet homme soit vrai et qu'il soit innocent, n'est-ce point de la folie et du vertige, à moi qui aime mon fiancé, à moi qui vais bientôt le revoir, de reporter sans cesse ma pensée…

Conception n'avait jamais osé s'avouer complètement ce qu'elle éprouvait.

La journée s’écoula. La jeune fille se souvenait parfaitement du rendez-vous que lui avait donné la comtesse Artoff ; et, à mesure qu’elle voyait approcher l’heure de ce rendez-vous, son impatience augmentait. Une invincible curiosité se mélangeait d’une incompréhensible terreur. C’est que le billet qui accompagnait le manuscrit de Baccarat lui disait qu’elle était, à son insu, mêlée à la longue histoire qu’elle avait lue pendant la nuit, bien que son nom n’y fût point prononcé et qu’aucun des personnages dont il était question ne lui fût personnellement connu.

Elle passa une partie de la soirée avec sa mère, et ce ne fut que lorsque la duchesse se fut retirée dans sa chambre à coucher que Conception se glissa de nouveau sur la terrasse du bord de la mer.

La comtesse Artoff, déguisée en cadet russe, lui avait dit la veille au bal, vers minuit :

– Demain, à pareille heure, trouvez-vous sur la terrasse de la villa que vous habitez.

Il était plus de onze heures lorsque Conception quitta sa mère, et tout le monde était déjà couché à la villa. La nuit avait cette obscurité lumineuse – qu’on nous pardonne cette définition singulière – qu’on ne rencontre que dans le Midi.

C’est-à-dire que sur un ciel bleu sombre les étoiles étincelaient et brillaient d’un éclat inconnu aux climats du Nord ; que la mer, qui reflétait la couleur foncée du ciel, dégageait de minute en minute, à la crête de ses vagues, des lueurs phosphorescentes. La brise était tombée, un calme profond régnait autour de la villa.

Conception s’assit sur les marches de l’escalier qui descendait jusqu’à la mer, et elle attendit. Elle attendit en proie à une anxiété dont elle ne pouvait préciser la cause et qui était si poignante et si vraie cependant, que la jeune fille se prit à compter les minutes comme on compte les heures, l’œil tourné vers Cadix, qu’elle n’apercevait plus, mais qu’elle devinait dans l’éloignement ; prêtant l’oreille au moindre bruit, elle attendit pendant longtemps, essayant toujours de se cramponner au souvenir de Rocambole et, malgré elle, songeant à ce forçat mystérieux dont elle voulait absolument savoir l’histoire. Enfin, dans le lointain, à travers la nuit, il lui sembla qu’un bruit se faisait, celui de deux avirons tombant à l’eau avec leur cadence monotone.

Conception fut prise d’un étrange battement de cœur ; ce fut à peine si elle eut la force de se lever pour voir de plus loin.

Le bruit d’avirons, faible et confus d’abord, ne tarda point à grandir ; puis, remontant ce courant qui, venu de la haute mer, s’en allait vers Cadix après avoir effleuré les murs de la villa et qui traçait un sillage blanc sur le bleu sombre des flots, l’œil de la jeune fille aperçut un point noir qui se développa insensiblement et s’avança bientôt avec rapidité.

Conception ne douta plus que ce fût ceux qu’elle attendait. La barque vint accoster la villa. Un homme s’élança sur la dernière marche de l’escalier et noua solidement son amarre à l’anneau de fer. Puis il donna la main à une femme qui sauta à son tour sur l’escalier et le gravit. Conception s’était réfugiée à l’autre extrémité de la terrasse, obéissant à une sorte de timidité subite. Mais si elle n’osait venir à la rencontre de la femme qui sortait de la barque, du moins elle regardait.

Et son étonnement fut grand quand elle vit cette femme monter seule sur la terrasse et l’homme demeurer assis dans la barque.

La femme avait à la main un objet de forme longue et ronde, qui frappa l'attention de M^lle^ de Sallandrera.

Conception alla à sa rencontre.

Les deux femmes se saluèrent.

– Est-ce vous, señora ? dit une voix que Conception reconnut sur-le-champ pour celle de Baccarat.

– Oui, comtesse, répondit la jeune fille.

– Êtes-vous seule ?

– Toute seule ; maman est couchée.

– Moi aussi, dit la comtesse Artoff, je suis seule.

Conception tressaillit.

– Mais, dit-elle, cet homme qui est… là-bas…

Et du doigt elle désignait la barque.

– Oh ! ça, répondit la comtesse Artoff, c'est un simple matelot du port.

– Ah ! fit Conception, qui éprouva comme une douleur et un dépit subits.

– Figurez-vous, señora, poursuivit la comtesse, qui prit la jeune fille par la main et la fit asseoir sur le parapet de la terrasse, figurez-vous que je voulais emmener avec moi Zampa.

– Ah ! dit Conception, qui se souvint tout à coup de sa rencontre de la veille avec le Portugais, vous le connaissez ?…

– Certainement, et il devait m'accompagner ici cette nuit.

– Eh bien ?

– Eh bien ! je l'ai attendu jusqu'à onze heures et demie, et c'est alors que je me suis décidée à monter dans la barque d'un matelot.

– Vous aviez donc besoin de Zampa ? demanda Conception.

– Oui, señora.

– Et… pourquoi ?

– Parce que Zampa sait bien des choses qui vous intéressent, et qu'il vous les eût contées mieux que moi.

Conception tressaillit de nouveau.

– Est-ce que vous allez encore me parler de M. de Château-Mailly ? demanda-t-elle avec une sorte d'inquiétude mêlée d'aversion.

– Peut-être…

– Mon Dieu ! madame, murmura M^lle^ de Sallandrera, permettez-moi un seul mot.

– Parlez, dit la comtesse.

– Il paraît que M. de Château-Mailly est mort et qu'il est mort empoisonné. Je le plains de tout mon cœur; mais enfin je ne suis point obligée, moi, de verser d'abondantes larmes sur un homme qui, pour arriver jusqu'à moi et obtenir ma main, avait employé de certaines ruses et de certains moyens…

Conception ne put réprimer, en parlant ainsi, une certaine inflexion ironique.

Baccarat s'attendait à ces paroles de Conception.

– Ah ! pardon, mademoiselle, dit-elle, c'est précisément pour jeter du jour sur toute cette intrigue que je voulais vous amener Zampa, l'ancien valet de chambre de don José et de M. de Château-Mailly.

Conception se souvint alors de l'intérêt que la comtesse Artoff avait paru porter à M. de Château-Mailly.

– Je sais bien, dit-elle, que le duc était votre ami et celui du comte Artoff, que vous teniez beaucoup à prouver à feu mon père…

– Je tenais à prouver la vérité, mademoiselle, répondit Baccarat avec un accent de dignité qui impressionna vivement Conception.

– La vérité, dites-vous ?

– Oui, certes.

– Dame ! fit Conception, je ne sais de quelle vérité vous voulez parler.

– M. de Château-Mailly, dit la comtesse, était du sang des Sallandrera.

– Ah ! répondit Conception, voilà ce qu'il a prétendu, du moins.

– Et ce qui était vrai.

– Cependant…

– Oh ! vous m'écouterez, mademoiselle, dit la comtesse, vous m'écouterez jusqu'au bout, et alors…

– Voyons ? dit la jeune fille, qui s'était remise en défiance vis-à-vis de Baccarat.

– Le colonel de Château-Mailly, ce Russe que mon mari et moi avons connu à Odessa, existe encore. Il était réellement possesseur des papiers qui constataient la mystérieuse filiation de sa race et l'extinction des vrais Château-Mailly.

– Alors, interrompit Conception, pourquoi ne les a-t-il point produits ?

– Il les a envoyés au duc.

– Qui ne les a point reçus…

– Non, car le courrier qui les portait a été assassiné à Lieusaint, dans la forêt de Sénart.

– Et on lui a volé les papiers ?

– Oui, mademoiselle.

– Madame, dit gravement Conception, l'accent de vérité dont vos paroles sont empreintes m'afflige d'autant plus que j'ai maintenant la conviction que vous avez été

trompée comme moi.

– Trompée ?

– Oui, madame.

– Et… par qui ?

– Par le duc.

Baccarat secoua la tête.

– C’est vous, mademoiselle, dit-elle, qui, à cette heure encore, êtes cruellement abusée.

– Ainsi, vous croyez que ces papiers ont existé ?

– J’en suis certaine.

– Comment se fait-il, alors, que le duc se trouvant seul avec moi m’ait avoué… indirectement, il est vrai, avec des réticences même, mais enfin de façon que je ne pusse m’y méprendre.

– Que vous a-t-il avoué ?

– Il m’a laissé entendre que les papiers n’existaient pas.

Conception s’attendait à voir la comtesse se récrier à cette révélation ; il n’en fut rien.

– Je sais, en effet, dit Baccarat, que le duc a balbutié quand vous l’avez sommé de répondre.

– Ah ! vous savez cela.

– Oui.

– Pourtant nous étions seuls.

– Pardon, mademoiselle, le duc votre père se trouvait dans un cabinet voisin, et il voyait et entendait tout.

Conception se mordit les lèvres.

– Soit, dit-elle ; mais le duc de Château-Mailly se croyait seul avec moi, lui.

– Vous vous trompez…

– Il savait… il avait entendu !

– Il avait reçu une lettre de vous le matin, et cette lettre lui disait que vous ne seriez pas seule, que vous seriez écoutés, épiés…

– Ah ! s’écria Conception, voilà qui est faux, madame, complètement faux.

– Cette lettre existe pourtant.

– Ah ! je le nie !

– Je l’ai en ma possession.

– Vous ! oh ! par exemple.

– Tenez, dit la comtesse, venez avec moi dans votre chambre.

– Pour quoi faire ?

– Vous y trouverez de la lumière.

– Vous voulez me montrer cette lettre ?

– Sans doute.

– Tenez, madame, dit Conception, je commence à croire que vous ou moi avons complètement perdu la raison. Venez.

Et la jeune fille, se levant avec une certaine animation, prit la comtesse par le bras et l'entraîna dans l'intérieur de l'habitation, qui se trouvait dans l'obscurité et le silence.

– Marchez sur la pointe du pied, lui dit-elle. Il est inutile que ma mère sache rien de tout cela.

Conception fit traverser à la comtesse un long corridor qui conduisait jusqu'à sa chambre et, arrivée dans cette pièce, elle ferma la porte et alluma un flambeau.

Alors la comtesse tira de son sein un petit paquet de lettres attachées par un ruban de soie bleue et elle les tendit à Conception.

– Voilà, lui dit-elle, votre correspondance avec M. de Château-Mailly.

– Ma correspondance avec le duc !… exclama Conception. Ah ! c'est vous qui êtes folle, madame ! je n'ai écrit au duc qu'une seule fois en ma vie.

Et elle jeta les yeux sur l'enveloppe de l'une de ces lettres et soudain elle jeta un cri.

– Mais c'est mon écriture ! dit-elle.

Et, en effet, il lui arrivait à elle ce qui était advenu à la comtesse Artoff quelques mois auparavant ; on lui présentait une écriture qui ressemblait si parfaitement à la sienne, que c'était à s'y méprendre, et qu'elle-même devait tout d'abord s'y tromper. Elle courut vers la table qui supportait le flambeau ; elle ouvrit ces lettres d'une main convulsive, elle les parcourut avec une avidité fiévreuse et murmurant :

– Je crois que je suis folle… ou alors… Oh ! je fais un rêve affreux !

XX

– Vous ne rêvez pas, señora, dit la comtesse.

Conception redressa la tête et la regarda d'un air éperdu.

– Mais j'ai donc écrit cela ? s'écria-t-elle.

– Non, mais on a imité votre écriture.

– Ah ! dit la jeune fille, qui se frappa soudain le front. Et le duc a reçu ces lettres, madame ?

– Toutes.

– Et il les a crues de moi.

– Il est mort avec cette conviction.

– Oh ! mais c'est épouvantable, cela !

– Vous avez raison. Mais lisez… lisez tout !

Et Conception, dominée par l'accent de Baccarat, se mit à lire toutes ces lettres tracées par Rocambole, et transmises comme venant d'elle à M. de Château-Mailly par l'infidèle Zampa.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Conception, mais je comprends, maintenant.

– Ah ! vous comprenez ?

– Le duc croyait que je l'aimais…

– Sans doute.

– Qu'un ennemi imaginaire s'opposait à notre union…

– Votre mère, dit la comtesse. Le duc est mort convaincu que M^me^ de Sallandrera avait été le seul obstacle à son bonheur.

– Mais qui donc lui portait ces lettres ?

– Zampa.

– Le misérable !

– Zampa était un instrument.

– Ce n'est donc pas lui qui les a écrites.

– Non.

– Qui donc alors ?

– Zampa vous le dira.

– Pourtant cet homme s’est vanté d’avoir empoisonné le duc.

– C’est vrai.

– C’est donc lui ?…

– Il a été le bras. Mais il faut chercher ailleurs la pensée qui l’a dirigé.

– Mon Dieu ! madame, dit Conception, dont le front était baigné de sueur, il y a dans tout cela un horrible mystère que je vous supplie d’éclaircir.

– Je ne puis encore… plus tard… Il faut que Zampa soit là. Lui seul pourra vous dire…

– Le nom de celui qui lui a conseillé le meurtre de M. de Château-Mailly ?

– Oui. C’était, paraît-il, du reste, un homme entre deux âges, à la barbe et aux cheveux rouges, toujours vêtu d’une polonaise à brandebourgs, et qui possédait les secrets de Zampa assez bien pour l’envoyer à l’échafaud.

– Et c’est par crainte que celui-ci a agi ?

– C’est par crainte d’abord, et ensuite dans l’espoir d’une récompense.

– Mais, madame, interrompit Conception, vous me direz au moins dans quel but on a assassiné M. de Château-Mailly.

– Mais de peur que tôt ou tard il n’arrivât jusqu’à vous.

– Ainsi c’était un rival…

– Vous venez de prononcer le mot.

– Prenez garde, madame, s’écria la jeune fille, qui se redressa soudain, il est deux hommes qui ont ouvertement aspiré à ma main.

– Je le sais.

– Le premier se nommait don José.

– Il est mort avant le duc, mademoiselle.

– Le second…

– Oh ! je n’accuse personne.

– Le second, acheva Conception avec fermeté, se nomme le marquis de Chamery, et vos paroles…

– Pardon, mademoiselle, dit la comtesse, M. le marquis est jeune et non entre deux âges, et il n’a point, que je sache, la barbe et les cheveux rouges ; donc, il est probable que ce n’est pas lui qui remettait à Zampa les lettres que M. de Château-Mailly croyait venir de vous.

Conception respira. Les dernières paroles de la comtesse venaient de soulager sa poitrine du poids énorme qui l’oppressait.

– Mais alors, madame, dit-elle, j’étais donc aimée et désirée dans l’ombre ?

– Peut-être…

– Et… par qui ?

– Avez-vous lu le manuscrit que je vous ai fait remettre hier soir ?

– Oui, madame.

– Et… sans doute, vous ne l'avez point compris ?

– Je n'ai pas compris, du moins, quel rapport il pouvait y avoir entre les personnages de cette longue histoire et moi.

– Ah ! dit Baccarat, c'est que cette histoire n'est point terminée.

– Comment l'entendez-vous ?

– Je veux dire qu'elle n'a point encore de dénouement.

– Ce sir Williams, ce frère du comte de Kergaz, est mort pourtant.

– Il ne l'était pas il y a quatre mois.

– Mais il n'est plus en Europe, du moins.

– Il est revenu à Paris il y a un an.

Dans ses rapides mémoires, la comtesse Artoff avait si bien dépeint l'abominable sir Williams, que la jeune fille ne put s'empêcher de frissonner à ces dernières révélations.

– Mais, se hâta d'ajouter Baccarat, rassurez-vous : s'il vivait encore il y a quatre mois, il est mort depuis.

– Ah ! il est mort.

– Il est mort sans avoir pu réussir le dernier plan ténébreux qu'il avait formé.

– Et ce plan ?

– Votre main en était le but.

Conception jeta un cri.

– Moi ! moi ! dit-elle.

– Vous.

– Il voulait m'épouser ?

– Non, pas lui, mais…

– Mais qui donc, grand Dieu ?

– Un homme qu'il avait élevé, qu'il protégeait, dans lequel il s'était incarné.

– Et cet homme ? demanda Conception frissonnante, cet homme ?

– On le nomme Rocambole, dit froidement la comtesse Artoff.

– Rocambole ! exclama la jeune fille ; Rocambole ! ce bandit qui voulait séduire la comtesse de Kergaz ?

– Lui-même.

– Et il voulait m’épouser ?

– Oui, mademoiselle.

– Horreur !… s’écria Conception, qui ne put réprimer un geste de dégoût et d’effroi.

– Il voulait vous épouser, poursuivit la comtesse Artoff, et sir Williams lui avait juré qu’il réussirait.

– Quelle audace ! s’écria Conception, dont tout le sang patricien se révolta.

– Mais, acheva la comtesse, Rocambole a été ingrat, il a tué son protecteur, et avec sir Williams ses chances de succès ont disparu !

Conception demeura comme anéantie et pour ainsi dire pétrifiée pendant quelques minutes. D’abord révoltée en son orgueil à la seule pensée qu’un misérable comme Rocambole avait pu aspirer à sa main, elle avait été prise ensuite d’une sorte de prostration et de stupeur impossible à redire. Enfin elle se redressa et regarda fièrement la comtesse Artoff.

– Madame, lui dit-elle, tout ce que vous me dites est étrange, inouï, monstrueux, et sans doute que je suis folle de vous écouter et niaise en paraissant vous croire.

– Mademoiselle…

– Mais admettons la vérité de tout ce que vous me dites ; admettons un moment qu’il ait pu se trouver à Paris un bandit nommé sir Williams, un misérable appelé Rocambole, que ces deux hommes se soient entendus et que l’un d’eux ait osé aspirer à ma main.

– Cela est vrai, dit Baccarat avec conviction.

– Soit, je l’admets. Vouloir, quoi qu’on en ait dit, n’a jamais été *pouvoir,* et si Rocambole eût demandé ma main…

– Vous la lui eussiez refusée, voulez-vous dire ?

Conception ne se donna point la peine de répondre.

– Mademoiselle, poursuivit Baccarat, que les airs hautains et le dédaigneux silence de la jeune patricienne n’irritèrent point, vous m’avez promis de m’écouter, n’est-ce pas ?

– Je vous le promets encore ; parlez, madame, parlez.

– Il y a bien longtemps, continua la comtesse, plus de trente années, car c’était au commencement de la Restauration française, un homme vint à Paris qui se fit appeler le comte de Sainte-Hélène. Le roi le nomma colonel, le faubourg Saint-Germain lui ouvrit ses portes. Cet homme, un jour, revenant d’une revue, fut accosté, dans son brillant uniforme, par un mendiant : ce mendiant lui tendit la main, lui donna un nom qui n’était ni titré ni sonore. Le fringant colonel le repoussa, le mendiant éleva la voix, et alors, sur la place du Carrousel, commença un drame que la cour d’assises dénoua quelques mois après.

– Je sais cette histoire, dit Conception, et je ne vois aucun rapport entre elle et notre situation.

– Ah ! c’est que, mademoiselle, dit la comtesse, vous devez bien penser que sir Williams avait convenablement vêtu son élève Rocambole, et que pour songer à en faire votre époux…

– Oh ! dit Conception avec un fier sourire, une femme comme moi ne se trompe point sur l’origine d’un homme.

– Vous croyez ? interrogea la comtesse, qui eut comme une légère ironie dans la voix.

– J’en suis certaine. Si on m’avait présenté monsieur… Rocambole, même avec des épaulettes de général…

– Soit, interrompit la comtesse. Maintenant, mademoiselle, avant d’aller plus loin, laissez-moi vous parler d’un personnage qui, je crois, la nuit dernière, a, jusqu’à un certain point, attiré votre attention.

Conception eut un tressaillement. Le rouge monta à son front.

– Est-ce que vous voulez me parler… de ce jeune homme ?

– Du forçat, mademoiselle.

– Ah !… dit la jeune fille, qui fut prise d’un étrange battement de cœur, vous allez me dire qu’il est pareillement mêlé à ma propre histoire.

– Oui, mademoiselle.

– Comment… cela ?

– Le forçat Cogniard avait assassiné le vrai marquis de Sainte-Hélène.

– Eh bien ?

– L’élève de sir Williams, qui avait le besoin de se faire une peau convenable, a pris celle de ce forçat.

– Que dites-vous ? s’écria Conception.

– Rocambole a cru s’être débarrassé de l’homme que vous avez vu hier, et il n’a réussi qu’à l’envoyer au bagne.

– Comment ! cet homme…

– Ne vous a-t-il point dit, la nuit dernière, que, jeté mourant, à la suite d’une tempête, sur un écueil, il y avait été trouvé par un navire portant pavillon suédois ?

– Oui, sans doute.

– Et il vous a conté son histoire à partir de ce moment. Mais il ne vous a pas dit qu’il avait abordé à la nage l’îlot de rochers en compagnie d’un passager échappé comme lui au naufrage.

– Et ce passager ?

– Ce passager l’a abandonné dans la crevasse où les négriers l’ont trouvé deux jours après. Il l’a abandonné avec la certitude qu’il y mourrait.

– Mais pourquoi ? dans quel but ?

La comtesse Artoff haussa imperceptiblement les épaules.

– Pourquoi ? dit-elle, mais parce que ce passager s'appelait Rocambole, et qu'il venait de s'emparer des papiers, du passeport et des vêtements du malheureux.

– Ah ! dit Conception, je comprends tout maintenant. Et… c'est… sous ce nom…

– Sous ce nom que Rocambole s'est produit dans le monde, qu'il a été mis en possession d'une grande fortune, qu'à l'aide de ce nom menteur et de cette fortune il espérait…

– C'est étrange, madame, interrompit Conception, mais j'interroge en vain mes souvenirs. Je suis beaucoup allée dans le monde, à Paris ; j'y ai été courtisée par des nuées d'adorateurs qui s'adressaient un peu à moi, beaucoup à ma dot ; mais il faut bien que ce M. Rocambole, qui avait de si hautes prétentions, n'eût rien de très distingué dans toute sa personne, car je ne l'ai point remarqué.

Baccarat se mordit les lèvres.

– Cherchez bien dans vos souvenirs, dit-elle.

– Il est beaucoup plus simple, madame, murmura Conception, que vous me disiez le nom qu'il portait, ce nom qu'il avait, prétendez-vous, volé à ce jeune homme dont nous parlions…

À ces derniers mots de la jeune fille, la comtesse Artoff se leva. Jusque-là, Baccarat avait parlé simplement, en femme du monde qui cause dans un salon et raconte des événements qui lui sont, jusqu'à un certain point, étrangers. Mais, en ce moment, une sorte d'austérité triste, de solennité mystérieuse se peignit sur son visage.

– Mademoiselle de Sallandrera, dit-elle, vous portez un grand nom, vous avez dans les veines le sang le plus pur de la vieille et noble Castille, et vous êtes de ces races que la foudre déracine quelquefois, mais qu'elle ne terrasse jamais.

Et comme ces paroles semblaient vivement impressionner Conception, la comtesse Artoff reprit :

– C'est pour cela que j'ai osé venir à vous, car j'ai foi en la virilité de votre cœur ; et si cruel, si épouvantable que soit le coup dont il me va falloir vous frapper…

– Moi ! moi ! s'écria Conception, qui se leva à son tour et, pâle, frissonnante, l'œil hagard, regarda la comtesse Artoff. Moi ! moi ! vous voulez me frapper ? répéta-t-elle avec égarement, tandis que d'étranges idées commençaient à se heurter dans son esprit.

– Je veux vous sauver, malheureuse enfant ! répondit Baccarat.

– Oh ! mais parlez ! dites ! expliquez-vous ! s'écria la jeune fille, qu'une vague épouvante envahissait ; parlez, madame, parlez !

La comtesse hésita quelques secondes encore, puis elle dit lentement :

– Le jeune homme que vous avez vu cette nuit et qui porte la vareuse des forçats ; ce jeune homme à qui on a volé son nom, sa fortune, sa famille, savez-vous comment il se nomme ? C'est le véritable marquis Frédéric-Albert-Honoré de Chamery. Vous avez aimé Rocambole !

Mademoiselle de Sallandrera ne jeta pas un cri, ne prononça pas un mot ; mais elle recula, étendit les bras et tomba à la renverse sur le parquet.

Au bruit, une porte s’ouvrit, une femme à demi vêtue se précipita dans la chambre, vit Conception immobile et sans vie, regarda la comtesse Artoff, et s’écria :

– Ah ! j’ai tout entendu… vous venez de tuer mon enfant !

XXI

Il s’écoula alors quelques secondes qui eurent pour ces deux femmes la durée d’un siècle. Mais, après s’être un moment mesurées du regard, elles se précipitèrent sur la jeune fille évanouie, la prirent à bras-le-corps et la portèrent sur le lit qui se trouvait dans la chambre. Baccarat voulut saisir un cordon de sonnette et l’agiter.

– Non, non, dit-elle, non ; rien que nous, nous seules !

Elle courut à une boîte à odeurs, y prit un flacon, le plaça sous les narines de la jeune fille, tandis que la comtesse Artoff lui frottait les tempes avec du vinaigre.

Au bout d’un quart d’heure de soins empressés, Conception rouvrit les yeux. Elle regarda fixement sa mère d’abord, puis la comtesse Artoff, semblant se demander comment et pourquoi elles se trouvaient là toutes deux. Puis tout à coup elle se frappa le front, et dit avec un accent étrange :

– Ah ! je me souviens, comtesse…

En prononçant ces quatre mots, elle se dressa sur son séant, puis elle se leva tout à fait et vint à Baccarat, qui, instinctivement, avait fait quelques pas en arrière pour laisser la duchesse s’approcher de sa fille.

– Madame, lui dit-elle avec un calme qui épouvantait, tant il ressemblait aux premiers symptômes de la folie, regardez-moi bien, je me nomme Conception de Sallandrera.

La duchesse comprit qu’il allait se passer entre sa fille et Baccarat quelque chose de solennellement terrible, et elle n’osa cependant intervenir, demeurant silencieuse et immobile à quelques pas.

– Je sais votre nom, mademoiselle, répondit la comtesse Artoff, légèrement émue, car elle devinait ce que Conception devait souffrir en ce moment.

– Madame, reprit Conception, vous rappeler mon nom, ajouter que je suis espagnole, c’est vous dire, je crois, que je sais haïr et aimer profondément ; la dernière de ma race, je me sens l’énergie sauvage de mes pères…

Un regard enflammé, qui éclaira alors le visage de la jeune fille, confirma à la comtesse Artoff la véracité de ses paroles.

Baccarat se taisait et paraissait attendre.

Conception reprit :

– Je me suis évanouie tout à l’heure, mais je me souviens de tout ce qui a précédé mon évanouissement, et la moindre de vos paroles est gravée là, dans mon souvenir.

Elle mit un doigt sur son front.

Baccarat voulut parler ; elle l’interrompit d’un geste impérieux :

– Vous venez de me dire, poursuivit-elle, que l'homme que j'aimais, que je dois épouser, n'était pas le marquis de Chamery. Vous me l'avez dit, n'est-ce pas ?

Baccarat inclina tristement la tête.

– Selon vous, le vrai marquis de Chamery est au bagne de Cadix ?

– Oui, mademoiselle.

– Et celui qui porte son nom à Paris ne serait autre que ce bandit dont vous avez écrit l'histoire tout exprès pour moi ?

– Rocambole, dit Baccarat avec l'accent de la conviction.

– Madame, répondit froidement Conception, regardez au chevet de mon lit, voyez-vous un crucifix ?

– Oui, mademoiselle.

– Eh bien ! écoutez le serment d'une Espagnole, d'une Sallandrera, de la fille d'une race dont la noblesse a plus de mille ans. Si ce que vous dites est vrai, si l'homme qui a failli m'épouser est le misérable dont vous parlez, il sera puni. L'amour que j'avais pour lui se changera en exécration, et je serai si humiliée, je me trouverai si outragée en songeant qu'il a osé lever les yeux sur moi, prendre ma main dans les siennes, que j'inventerai pour le châtier quelque supplice oublié des tourmenteurs du Moyen Âge.

Conception parlait bas, d'une voix sourde, saccadée ; son œil lançait des éclairs, son front pâle se creusait de rides olympiennes. Elle était magnifique de courroux et l'on sentait bien que le sang de vingt générations d'hidalgos coulait et se révoltait en elle. Elle s'arrêta un moment, regarda tour à tour sa mère, qui fondait en larmes, et la comtesse Artoff, qui, les yeux baissés, gardait une douloureuse attitude ; puis elle continua tout à coup, élevant la voix par degrés :

– Mais si vous m'avez menti, madame, si vous vous êtes trompée, si enfin tout ce que vous venez de me dire est faux, si l'homme que j'aimais était digne de mon amour, oh ! alors, foi de Sallandrera, foi d'Espagnole, ce n'est point à la justice, ce n'est point aux tribunaux que je m'adresserai pour vous châtier. Tenez, ajouta-t-elle, saisissant un poignard à manche de nacre qui se trouvait sur une table et dont elle se servait, la veille encore, pour couper les feuillets d'un livre, tenez, voilà l'instrument de ma vengeance. Si vous avez menti, vous mourrez de ma main !

Baccarat releva alors la tête.

– Mademoiselle de Sallandrera, dit-elle froidement, savez-vous bien que pour que je me sois décidée à vous ouvrir les yeux et à vous arrêter au bord de l'abîme, il a fallu que je prévisse les paroles que je viens d'entendre ? Si je n'avais pas eu dans les mains la preuve de ce que j'avance, je ne me serais pas hasardée à venir ici, car je pouvais vous tuer. Vous avez supporté le premier coup en fille des preux – maintenant je puis parler, car vous avez résisté là où d'autres seraient mortes peut-être.

Et comme il y avait dans ces dernières paroles de la comtesse Artoff quelque chose de mystérieux que Conception ne paraissait pas devoir comprendre sur-le-champ, elle ajouta :

– Il y a bientôt deux années, dans un vieil hôtel du faubourg Saint-Germain, une femme qui se nommait la marquise de Chamery expirait en prononçant le nom de son fils. Au pied de son lit d'agonie, une jeune fille et un jeune homme pleuraient, agenouillés, tandis qu'un misérable, une sorte d'homme d'affaires sans cœur, venait menacer l'orpheline de la déposséder de son héritage. En ce moment, un homme apparut qui prit l'homme de loi par le bras et le chassa. Cet homme s'écria, en courant à la jeune fille :

« – Blanche, je suis ton frère !

« Il s'agenouilla devant le cadavre de la marquise, et versa les larmes bruyantes d'un fils. Le lendemain, il se battit pour venger sa mort. Cet homme a été le lion de l'hiver, à Paris, il est entré dans une famille qui l'a cru son chef, il a serré toutes les mains, et Paris entier l'a proclamé le marquis de Chamery.

– Où voulez-vous en venir, madame ? demanda Conception. J'attends des preuves.

– Vous les aurez, mademoiselle ; mais, auparavant, il faut que je vous dise, il faut que vous compreniez bien quelle a été ma situation le jour où j'ai reconnu Rocambole dans le faux marquis de Chamery.

– Une preuve ! donnez-moi une preuve ! insista Conception.

– Mademoiselle, répliqua Baccarat, qui se redressa fière et dominatrice, fermez les portes si vous le voulez, si vous craignez que je cherche à vous échapper. Vous m'avez menacée de me tuer, si je ne puis vous prouver ce que j'avance. Mais, auparavant, il faut que vous m'écoutiez.

À son tour, Conception se sentit dominée par l'accent et le regard de la comtesse Artoff.

– Eh bien ! parlez, madame, dit-elle.

Baccarat reprit :

– Ce jour-là j'ai vu deux femmes devant moi : l'une – c'était vous – avait failli allier à ce misérable le sang de vingt générations héroïques ; mais le mal n'était point accompli. L'autre, mademoiselle, cette autre femme était moins heureuse que vous – car depuis longtemps déjà elle donnait le nom de frère à un assassin, elle lui tendait un front pur, elle jetait les bras à son cou, elle l'aimait comme on aime celui que notre mère a porté avant nous. Eh bien ! mademoiselle, continua Baccarat, était-ce à cette femme que je devais aller dire : « Celui que vous croyez votre frère est l'assassin de votre frère, et cette main que vous avez pressée tant de fois est tachée de son sang » ?

– Horreur ! murmura Conception.

– Vous, reprit la comtesse, vous êtes forte, je l'avais deviné, et je savais bien que je ne vous tuerais pas comme j'aurais tué la vicomtesse d'Asmolles.

– Mais enfin, madame, s'écria Conception, qui souffrait des tortures sans nom, si tout ce que vous dites est vrai, est-ce donc moi qui dois apprendre à Blanche de Chamery que nous avons…

– Madame d'Asmolles ne doit rien savoir, répondit Baccarat.

Et comme la jeune fille reculait stupéfaite, la comtesse s'empara de cet objet de forme longue et ronde qu'elle avait apporté avec elle.

– Avant de vous répondre, dit-elle, laissez-moi vous donner cette preuve que vous attendiez tout à l'heure avec tant d'impatience. Ce que vous voyez là est un portrait du marquis de Chamery enfant.

Conception tressaillit.

– Le marquis actuel, le vrai, celui qui est au bagne, ressemble, à vingt années de distance, à ce portrait, et cela à tel point, que vous ne sauriez vous y méprendre, vous qui l'avez vu la nuit dernière.

En parlant ainsi, Baccarat déroula cette toile que Zampa avait coupée dans son cadre.

Conception y jeta les yeux et poussa un cri. C'étaient bien même traits, même regard, même sourire déjà triste et rêveur.

– Mon Dieu ! murmura la jeune fille, ce portrait… où l'avez-vous eu ?

– Il a été volé par Zampa.

– Où ?

– Au château de l'Orangerie en Touraine.

– Ah ! s'écria Conception éperdue.

Elle se souvenait de la lettre qu'elle avait reçue le matin du faux marquis de Chamery. Et puis elle saisit la main de la comtesse et la secoua vivement.

– Tenez, dit-elle, donnez-moi une preuve, une seule, que ce que vous dites là est vrai, que ce portrait est bien celui du marquis de Chamery et qu'il a été pris au château de l'Orangerie, et je croirai tout…

Baccarat posa son doigt sur un des coins de la toile.

– Vous êtes peintre, dit-elle, et vous ne pouvez vous tromper. Lisez et examinez ces quelques mots tracés avec un pinceau trempé dans du rouge, vous verrez bien qu'ils sont de la même époque que le portrait.

Conception lut :

À mon jeune ami Albert de Chamery, Claudius B…,

au château de l'Orangerie, mai 18…

Cette preuve que Conception avait demandée, Baccarat venait de la lui fournir, écrasante, irrévocable ! Le portrait ressemblait au forçat ; le peintre avait écrit son nom, daté son œuvre et indiqué le lieu où il l'avait exécutée. Or, c'était bien à l'Orangerie que, d'après la lettre de Rocambole, le portrait avait été volé…

Mademoiselle de Sallandrera tendit la main à la comtesse Artoff, et lui dit :

– Pardonnez-moi…

Puis elle se renversa à demi sur un siège, et murmura d'une voix brisée :

– Ô mon Dieu ; je voudrais mourir…

La duchesse et Baccarat la soutinrent dans leurs bras.

Une heure après, et comme le jour commençait à naître, la comtesse Artoff sauta légèrement hors de la barque qui l'avait conduite à la villa, sur le port.

Un homme l'y attendait et vint à elle. C'était Fernand Rocher.

– Eh bien ? lui demanda-t-il vivement.

– Tout est fini, répondit la comtesse.

– Elle sait…

– Tout.

– Et elle n'en est point morte ?

– Je viens de la quitter en proie à une fièvre ardente, mais elle est sauvée !

– Vous croyez ?

– Oui, répondit la comtesse avec conviction ; la haine et l'amour la feront vivre.

– Que voulez-vous dire ?

– Elle a aimé cet abominable Rocambole ; cet amour va se transformer en haine. L'orgueil blessé de la patricienne sera sans pitié.

– Je le crois. Mais de quel amour parlez-vous donc, alors ?…

– Tenez, dit la comtesse en souriant, je vous fais un pari, Fernand !

– Lequel ?

– C'est que, avant huit jours, elle aimera le vrai Chamery.

– Ah !… dit Fernand Rocher, qui tressaillit, si cela était…

– Cela sera. J'ai mes projets, et plus tard vous les saurez. Aujourd'hui c'est mon secret.

La comtesse prit le bras de Fernand.

– Ramenez-moi à mon hôtel, dit-elle, et puis allez chez le gouverneur pour me découvrir Zampa. Je l'ai attendu plus d'une heure sur la jetée. Cette absence m'inquiète. Je redoute toujours quelque trahison.

Baccarat et son conducteur regagnèrent la haute ville.

C'était dans un quartier isolé que la comtesse Artoff avait son logis. Elle n'était point à l'hôtel, mais elle avait loué une petite maison dans laquelle elle vivait, dans ses habits d'homme avec deux de ses domestiques et le docteur Samuel Albot.

Quand elle arriva en vue de cette maison, au bras de Fernand, la comtesse aperçut un homme accroupi sur le seuil de la porte et qui paraissait s'être endormi.

Cet homme, c'était Zampa.

D'où venait-il ?

XXII

Revenons à M. le baron Wenceslas Polaski, c'est-à-dire à notre vieille connaissance Rocambole, que, nous avons laissé, un revolver à la main, se manifestant d'une façon peu agréable à Zampa. Certes, l'ancien valet de chambre de feu don José, que, pour l'avoir sous la main, la comtesse Artoff avait placé comme domestique chez le capitaine Pedro C…, ne s'attendait point cinq minutes auparavant à cette redoutable apparition.

Le capitaine, abusé par la lettre de recommandation de son parent le général, avait cru à un véritable seigneur polonais, et comme Zampa devait, ce soir-là, accompagner Baccarat dans sa nocturne expédition maritime, que le Portugais était sur le point de quitter le palais du gouvernement au moment où la lettre et la carte du baron Wenceslas étaient arrivées, il l'avait chargé de porter en passant au noble personnage quelques lignes par lesquelles il se mettait entièrement à sa disposition.

Zampa était donc venu à l'hôtel fort naïvement et comme un simple laquais chargé d'une lettre insignifiante. On comprend donc la révolution qui s'opéra en lui et le fit changer de couleur vingt fois en dix secondes lorsqu'il eut reconnu ce terrible homme à la polonaise, dont il avait été l'esclave à Paris, et qui l'avait envoyé boire un coup dans la cave de maman Fipart. Son effroi se trahit par un mot naïf et digne d'un théâtre comique :

– Est-ce que vous voulez me tuer une seconde fois ? murmura-t-il en reculant jusqu'à la muraille.

M. le baron Wenceslas Polaski laissa échapper un bruyant éclat de rire ; puis il répondit :

– Quand on ne réussit pas du premier coup, on s'y reprend à deux fois. Cependant, aujourd'hui, je n'ai nulle envie de te tuer, et je suis même très satisfait de te rencontrer, maître Zampa.

– Il n'en est pas de même de moi, murmura le Portugais, qui retrouva quelque audace en présence de la bonne humeur du baron Wenceslas.

– Maître Zampa, dit Rocambole qui reprit sa place dans son fauteuil, se croisa les jambes et continua à jouer avec le cylindre du revolver, le diable, avec qui j'ai d'assez graves intérêts, ne vous a sauvé une première fois que parce qu'il a pensé que j'aurais encore besoin de vous.

– Le diable avait raison, dit Zampa, qui recouvrait insensiblement son sang-froid en dépit de la gueule du revolver.

Rocambole poursuivit avec son cynisme ordinaire :

– Je me suis un peu trop pressé peut-être en me débarrassant de toi, dans la cave de Clignancourt, mais à ma place tu en eusses fait autant. J'ai entendu du bruit, on venait, je t'ai *tué* pour me sauver et j'ai laissé retomber la trappe sur toi.

– Votre Seigneurie, dit Zampa, oublie que je savais son vrai nom depuis une heure et que c’est cela qui m’a perdu.

– Ah ! dit Rocambole, qui eut un tressaillement nerveux, tu as su mon vrai nom ?

– Sans doute, la veuve Fipart vous avait appelé Rocambole.

– Bah ! un nom de guerre…

– Mais très connu, paraît-il.

– Et tant que tu ne sauras que celui-là, mon drôle…

– Bah ! je sais l’autre.

– Quel autre ?

– Celui que porte Votre Seigneurie dans le monde.

Rocambole pâlit légèrement. Cette pâleur n’échappa point à Zampa et lui donna de l’audace.

– Pardon, dit-il, je vois que je donne de fières distractions à Votre Seigneurie, qui va finir par faire partir son revolver.

– Ah ! dit Rocambole, cela t’inquiète, drôle ?

– Un peu, en effet.

– Tu as raison peut-être.

– Oh !… fit Zampa avec calme, ce n’est pas pour moi, mais pour vous.

– Pour moi, hein ?

– Sans doute. Si la balle venait à m’atteindre, on accourrait au bruit, on accuserait Votre Excellence d’assassinat, on la dépouillerait de sa perruque blonde, de sa barbe rousse, de la teinte jaunâtre qui donne à son visage l’apparence d’un visage de cinquante ans et on retrouverait un beau jeune homme, un lion de Paris, un membre d’un club célèbre.

– Tais-toi ! dit vivement Rocambole.

– Bast ! répliqua Zampa, je crois que vous renoncez à me tuer aujourd’hui en me voyant si instruit, monsieur le marquis de Chamery.

– Tu sais mon nom ! s’écria-t-il.

– Mais laissez donc votre revolver tranquille, dit Zampa en ricanant.

La situation venait de tourner sur elle-même ; ce n’était plus Rocambole qui la dominait et tenait Zampa en son pouvoir, c’était Zampa qui imposait à Rocambole en lui prouvant qu’il avait son secret.

– Ah ! tu sais mon nom ! répéta le faux marquis avec une inquiétude qu’il s’efforça vainement de dissimuler.

– Parbleu ! répondit Zampa, je sais même que vous deviez épouser mademoiselle Conception de Sallandrera.

– Après ?… fit Rocambole, qui reprit son revolver et ajusta Zampa.

Mais celui-ci ne sourcilla point.

– Monsieur le marquis, dit-il, vous êtes libre de me tuer ; mais si vous doutiez un seul instant de tout ce que je sais et de tout ce que je puis faire pour vous…

– Soit, tu vivras, dit le marquis en replaçant le revolver sur la table.

Un sourire railleur vint aux lèvres du Portugais.

– Votre Seigneurie est bien bonne, dit-il, mais elle ne se doute de rien encore. Ce n’est point au prix de ma vie qu’elle paierait ma science, c’est au prix de sa fortune.

Rocambole sentit ses cheveux se hérisser, tant le calme railleur de Zampa commençait à l’épouvanter.

– Soit, dit-il, je te donnerai de l’or.

– Il m’en faudra beaucoup.

– Tu auras ce que tu voudras, quand je serai l’époux de Conception.

Zampa, à son tour, partit d’un éclat de rire et haussa les épaules d’une façon si impertinente, que trois mois auparavant, à Paris, il eût vu la canne du marquis de Chamery se briser net sur son échine. Mais Rocambole était prudent, il dévora cet affront.

Zampa accompagna son éclat de rire de ces paroles :

– Votre Seigneurie a eu quelque bonheur d’arriver ce soir ici !…

– Pourquoi ?

– Parce que demain il eût été trop tard, bien certainement.

– Trop tard !

– Oui. Mademoiselle Conception eût tout su demain, c’est-à-dire que vous êtes Rocambole et que le vrai marquis de Chamery…

Zampa s’arrêta, Rocambole se leva et fit un pas en arrière.

– Tu sais cela, tu sais cela ? fit le faux marquis.

– Je sais que M. de Chamery est au bagne de Cadix, répliqua froidement le Portugais.

Et comme Rocambole, immobile, attachait sur lui un regard rempli de stupeur :

– Allons, continua Zampa, je vois maintenant que nous pouvons causer comme de vieux amis, et que je suis aussi en sûreté ici que dans le cabinet de M. le capitaine Pedro C…, mon nouveau maître.

– Parle, dit Rocambole, que sais-tu encore ?

– Asseyez-vous, répondit Zampa, et causons ; je suis persuadé que nous allons nous entendre.

– Moi aussi.

– Entre gens comme nous, poursuivit le Portugais, gens de sac et de corde, on se comprend vite, on s’aime bientôt. Si tu m’en crois, tu laisseras momentanément ton marquisat, qui me gêne en ce sens que je suis obligé d’employer des formules respectueuses, ce qui allonge toujours les phrases, et nous allons *jaspiner*, comme on dit à Paris, mon vieux Rocambole.

Le disciple de sir Williams étouffa un mouvement de colère.

– Voyons, dit-il, tutoie-moi si tu veux, mais parle !

– Écoute donc, alors. Il y a une femme qui est sur tes traces et qui m’a employé pour te découvrir.

– Son nom ?

– La comtesse Artoff.

– Oh ! je le savais bien, murmura le faux marquis de Chamery.

– On a volé un portrait dans ton château de l’Orangerie.

– Oui.

– C’est moi.

– Toi ? et qu’as-tu fait de ce portrait ?

– Je l’ai donné à la comtesse Artoff.

– Misérable !

– Dame !… fit ingénument Zampa, elle payait bien et elle savait mes petites affaires. Toi, tu m’avais *tué*…

– C’est juste.

– La comtesse Artoff est à Cadix.

– Tonnerre ! s’écria Rocambole.

– Avec le portrait, qu’elle doit présenter à ta chère Conception avec pas mal de preuves à l’appui, en même temps qu’elle lui présentera M. le marquis de Chamery, pas toi, le vrai…

Et Zampa eut un rire équivoque.

– Je suis perdu ! murmura l’élève de sir Williams, que son énergie abandonna.

– Pas encore, si je m’en mêle.

Ces mots firent bondir le faux marquis.

– Comment ! dit-il, tu pourrais, toi ?

– Je te ferai épouser Conception, je roulerai Baccarat, nous noierons le vrai marquis, et tu seras Grand d’Espagne, si je le veux !

Zampa s’exprimait avec une assurance telle, que Rocambole eut le vertige et regarda le Portugais comme on regarde un être surnaturel.

Le silence qui régna pendant quelques minutes entre M. le baron Wenceslas Polaski et son interlocuteur fut plein d'éloquence. Le hautain Rocambole s'était abaissé, il courbait le front, et Zampa venait de grandir subitement à ses yeux. En quelques minutes, le Portugais avait acquis dans l'esprit de Rocambole l'importance d'un homme avec lequel il est nécessaire de compter.

Cependant, ce fut l'élève de sir Williams qui reprit le premier la parole :

– Tu vas donc me proposer un marché ? lui dit-il.

– Peut-être…

– Parle, j'attends tes conditions.

– Elles sont détaillées et un peu longues, cher monsieur Rocambole, répliqua Zampa, qui se carra dans le fauteuil que M. le baron Wenceslas Polaski venait de quitter.

Et comme ce dernier avait laissé son revolver sur la table, Zampa allongea la main et s'en empara lestement.

Rocambole eut un geste d'effroi et voulut se précipiter sur lui pour lui arracher l'arme. Mais Zampa en tourna le canon vers lui.

– Tenez-vous donc tranquille, lui dit-il ; je suis comme vous, moi, j'ai la manie de jouer avec les armes à feu, et je suis très imprudent ; le coup peut partir.

Ces paroles, articulées froidement, arrêtèrent Rocambole dans son élan.

– Asseyez-vous donc, dit Zampa.

Rocambole s'assit.

– Hé ! hé ! marquis, ricana le Portugais, convenez que vous me traitiez avec moins de déférence à Paris, dans votre appartement de la rue de Surène.

Rocambole haussa les épaules.

– Après ? dit-il.

– Eh bien !… mais nous allons faire nos petites conditions.

– Je les attends.

– D'abord, dit Zampa, je veux être intendant, comme c'était convenu, des biens de Sallandrera.

– Accordé !

– Ensuite, monsieur le duc de Sallandrera-Chamery…

Zampa s'arrêta : Rocambole eut un tressaillement joyeux qui lui fit oublier toutes ses angoisses passées.

Zampa reprit :

– Monsieur le duc de Sallandrera-Chamery passera avec moi un petit compromis.

– De quelle nature ?

– Oh ! ne vous inquiétez pas, je dicterai. Mais auparavant, laissez-moi vous bien expliquer la situation.

– Voyons ?

– La comtesse Artoff est à Cadix.

– Tu me l'as déjà dit.

– Elle a le portrait. Elle doit le montrer à Conception et lui présenter en même temps le vrai marquis.

– Tais-toi ! dit Rocambole avec terreur.

– Mais non, il ne faut pas que je me taise !… Si je ne parle pas, vous ne saurez rien, mon cher duc.

Cette épithète remit quelque baume dans le sang de Rocambole.

– Or, poursuivit Zampa, il est une chose que Votre Seigneurie ne doit pas se dissimuler une minute.

– Laquelle ?

– C'est que si la comtesse Artoff et mademoiselle Conception se voient, tout est perdu pour vous.

– La comtesse Artoff n'a pas de preuves.

– Elle a le portrait.

Rocambole frissonna.

– Moi, reprit Zampa, j'ai tout raconté à la comtesse Artoff.

– Misérable !… s'écria le faux marquis, oubliant qu'il était tout à fait à la discrétion du Portugais.

Ce dernier ne répondit point à l'injure, et poursuivit :

– De même que je lui ai tout raconté, depuis la mort de don José jusqu'à celle de M. de Château-Mailly, de même je lui ai promis de tout dire à mademoiselle Conception, et de lui remettre… ces petites lettres que Votre Seigneurie signait d'un C… et que je portais comme venant d'elle à M. le duc.

– Comment ! tu les as ?

– Parbleu !… je les ai prises dans le tiroir du feu duc.

– Et Conception doit… les voir ?

– Mais non… puisque nous allons nous entendre. Si nous n'avons pas de difficultés entre nous, la comtesse Artoff sera mystifiée, je vous rapporterai le portrait, que nous anéantirons ; nous nous débarrasserons de ce faux marquis de Chamery qui est au bagne et qui nous gêne… et mademoiselle Conception continuera à vous adorer et vous épousera dans quinze jours.

Le visage assombri de Rocambole commença à s'éclairer.

– Voyons, dit-il : quel est donc le compromis que tu veux passer avec moi ?

– Un compromis de quatre lignes.

– Mais encore…

– Tenez, asseyez-vous là, je vais dicter.

Zampa disait tout cela en continuant, comme faisait Rocambole naguère, à jouer avec le cylindre du revolver.

Rocambole comprit qu'il était tout entier au pouvoir de cet homme, et il s'assit devant la table, sur laquelle il y avait de quoi écrire. Puis il prit une plume et attendit.

Zampa dicta :

– « Aujourd'hui »… Mettez la date… « me trouvant à Cadix, hôtel des Trois Mages, seul avec Zampa, ex-valet de chambre de feu M. le duc de Château-Mailly, et actuellement au service de señor Pedro C…, capitaine commandant le port, j'ai déclaré audit Zampa ce qui suit :

« Je ne suis point, comme on le croit, le marquis Albert-Frédéric-Honoré de Chamery. J'ai volé les papiers du véritable marquis, je m'appelle Rocambole… »

Zampa s'arrêta, car Rocambole s'était levé après avoir écrasé sa plume sur le papier.

– Tu es fou, mon bonhomme ! dit-il, si tu t'imagines que je vais écrire cela.

– Ah ! dame !… répondit Zampa, il le faudra bien, cependant.

– Jamais !…

– Alors, dit froidement le Portugais, vous n'épouserez jamais Conception, et vous irez au bagne.

Rocambole devint livide et fut pris d'un horrible tremblement nerveux.

XXIII

Un nouveau silence régna entre ces deux hommes, dont l'un commandait impérieusement après avoir longtemps obéi.

Puis Rocambole frappa du pied le parquet et dit avec véhémence :

– Mais c'est donc ma tête que tu veux, misérable !…

– Peuh ! dit Zampa, que voulez-vous que j'en fasse ? Si je tenais à me débarrasser de vous, je n'aurais nul besoin de vous faire écrire votre vrai nom. Tenez, je lèverais le canon de ce pistolet à la hauteur de votre œil gauche, et je vous boucherais cet œil avec une balle de la grosseur d'un pois chiche.

Zampa s'exprimait en souriant et du ton dont il eût raconté une gaudriole. Rocambole, le sourcil froncé, froissait sa plume dans ses doigts et se taisait.

– Tenez, poursuivit le Portugais, je vais vous dire pourquoi je tiens à ce que vous écriviez cette petite déclaration, et je suis persuadé que vous ne résisterez plus.

Le faux marquis le regarda.

Zampa reprit :

– Pendant quelques mois, je vous ai très fidèlement servi, un peu parce que je vous craignais, un peu aussi parce que vous m'aviez fait de fort belles promesses…

– Je suis prêt à les tenir.

– Bah ! vous m'aviez fait le même serment et vous m'avez envoyé prendre un bain dans la cave.

– C'est vrai, j'ai eu tort.

– Eh bien ! c'est pour que cela ne se renouvelle plus que je veux ce bout de papier et ces trois lignes de votre écriture.

– Et qu'en feras-tu ?

– Je les porterai chez un homme de loi – sous enveloppe cachetée, bien entendu ! – et je lui dirai : « Ceci est mon testament. Je viendrai vous faire une visite tous les mois. Si un mois s'écoulait sans que vous m'eussiez vu reparaître, eh bien ! supposez que je suis mort et ouvrez mon testament. » Comprends-tu, marquis ?

– Oui, fit Rocambole d'un signe de tête.

– Tu sens bien que ce sera réellement un brevet de longue vie pour moi, mon cher monsieur de Rocambole, ajouta le Portugais d'un ton facétieux. Allons, un peu de courage… écris… et tu épouseras Conception.

Malgré ce nom magique, Rocambole hésitait toujours. Enfin il regarda fixement Zampa.

– Est-ce bien là ton unique but ? demanda-t-il en lui dardant un regard qui sembla vouloir lui fouiller l'âme et deviner sa pensée tout entière.

– Je n'en ai pas d'autre.

– Vrai ?

– Dame ! le vrai marquis de Chamery ne fera jamais pour moi ce que tu feras.

– C'est juste… Eh bien ! en ce cas, tu ne te refuseras point toi-même…

– À quoi ?

– À écrire ces quelques mots…

Et Rocambole dicta :

« On m'appelle Zampa, mais ce n'est point mon vrai nom ; je m'appelle Juan Alcanta, Portugais d'origine, et condamné à la peine de mort pour crime d'assassinat, le…, etc.

– Oh ! mon Dieu ! répondit l'ancien valet de don José, s'il ne faut que cela pour faire votre bonheur, passe-moi ta plume, marquis.

Et Zampa écrivit fort lisiblement et signa de son vrai nom de Juan Alcanta.

Rocambole étendit la main pour s'emparer du papier.

– Oh ! pardon, dit Zampa qui allongea le bras et releva son revolver, tout à l'heure, quand tu auras écrit, nous échangerons cela dans les règles.

– Soit, répondit Rocambole.

Il prit la plume, et à son tour il écrivit sous la dictée de Zampa. Puis il signa.

Alors l'échange des deux papiers eut lieu.

– Maintenant, ajouta Zampa en se levant, je m'en vais.

– Pourquoi ?

– Pour aller m'occuper de tes affaires… Demain, tu auras le portrait.

– Avant que Conception l'ait vu ?

– Parbleu !

– Et… le forçat ?

– Nous nous en débarrasserons.

– Quand ?

– Demain soir.

Rocambole respira avec une volupté secrète.

– Mais, ajouta Zampa, pardon, monseigneur, voulez-vous me permettre une question ?

– Va, j'écoute.

– Pourquoi votre Seigneurie, qui vient à Cadix pour se marier, y arrive-t-elle incognito et sous le nom du baron Wenceslas Polaski ?

Rocambole hésita un instant.

– Bon ! dit Zampa, vas-tu faire des mystères avec moi ?

– C'est que je voulais voir le marquis.

– Le vrai ?

– Oui.

– Tu avais donc eu vent de la chose ?

– Parbleu !

– Hum ! murmura le Portugais, si tu ne m'avais pas rencontré, ton incognito ne t'aurait pas servi à grand-chose ; tandis que maintenant j'en suis enchanté.

– Ah !…

– Mais lis donc la lettre du señor Pedro C…, le commandant du port ; tu as été un peu troublé en me reconnaissant et tu as oublié…

Rocambole ouvrit la lettre et lut :

« Monsieur le baron,

« Les amis du général C… me feront toujours honneur et plaisir en me permettant de leur être agréable. Si l'heure n'était pas si avancée, je me serais présenté à votre hôtel – ce que je compte faire demain – pour me mettre à votre disposition, et, en attendant, j'ai l'honneur d'être, monsieur le baron,

« Votre très obéissant serviteur,

« PEDRO C… »

– Le señor Pedro C…, dit Zampa, est un homme charmant, il t'invitera à dîner, sois-en sûr, et tu trouveras chez lui le marquis de Chamery.

– Tais-toi donc, malheureux ! il n'y a d'autre marquis de Chamery que moi…

– Pas encore… mais, demain soir, tu pourrais bien avoir dit vrai ; adieu…

Et Zampa mit le revolver dans sa poche.

– Que fais-tu là ? demanda Rocambole.

– J'ai besoin de cet outil, je te le rendrai demain… Bonsoir.

Et Zampa sortit sans vouloir s'expliquer davantage. Dans l'escalier il rencontra les laquais galonnés de M. le baron Wenceslas Polaski et il les salua jusqu'à terre ; puis il gagna la rue, et quand il fut en plein air il se dit :

– La comtesse Artoff a dû m'attendre sur le port depuis plus d'une heure, et je suis convaincu qu'elle m'accuse de trahison.

Sur ce mot de *trahison*, Zampa s'arrêta.

– Il est bien certain, continua-t-il peu après, que la vengeance est non seulement le plaisir des dieux, mais encore celui des hommes. Rouler ce bon monsieur de Rocambole, qui a voulu m'assassiner, ce sera pour moi une volupté sans pareille… Cependant…

Comme, sans doute, il était en proie à de très graves méditations, Zampa s'arrêta, s'assit sur une borne et prit sa tête à deux mains.

– Allons, Zampa, mon ami, se dit-il, ne faisons pas le niais et raisonnons : sans doute, il serait agréable de prendre une revanche avec cette canaille de Rocambole ; mais cependant, s'il y avait encore moyen de le tirer de ce mauvais pas et de le faire duc de Sallandrera, conviens que tu aurais une jolie position et que, grâce à ce papier que tu as dans ta poche, il ne pourrait plus rien te refuser… Jusqu'à présent, je me suis moqué de lui et j'ai joué la comédie ; à présent, soyons sérieux et réfléchissons, pesons bien et sagement le pour et le contre : sauver Rocambole, c'est mentir à tous mes sentiments de vengeance, c'est servir l'homme que je hais, mais, aussi, c'est faire ma fortune… Sauver Rocambole ! … D'abord, voyons si cela est possible. Jusqu'à présent, mademoiselle Conception ne sait rien, c'est la comtesse et moi qui devons tout lui apprendre. Pour que je pusse me taire, il faudrait… Ah diable ! s'interrompit Zampa, voilà une fameuse idée, par exemple !… Si la comtesse m'attend encore, si elle est toujours sur le port, si nous faisons tête-à-tête, dans un canot, le voyage de la villa… Diable !… diable !… on pourrait bien la noyer, après tout !

Et Zampa, qui laissa glisser un sourire cruel sur ses lèvres, se leva de sa borne et reprit, en pressant le pas, sa course vers le port. Minuit sonnait à toutes les églises quand le Portugais arriva sur le port, il le trouva désert ; mais il entendit au large un bruit d'avirons. C'était un canot qui s'éloignait.

Un pêcheur était assis dans sa barque, qui était amarrée au quai, et il fumait tranquillement en regardant les étoiles.

Zampa s'approcha de lui.

– Dis donc, camarade, lui dit-il, sais-tu qui va à la pêche si tard ?

Et il indiquait du doigt la direction probable du canot qui s'éloignait.

– Ce n'est pas un pêcheur, répondit celui à qui Zampa s'adressait.

– Qui est-ce donc ?

– Une dame qui se promène la nuit sur la mer. C'est Juan, mon camarade, qui l'a prise dans son canot.

– Ah !… pensa Zampa, voici qui renverse toutes mes combinaisons. Cette dame, c'est la comtesse. La comtesse s'en va à la villa. Elle a le portrait. Dans une heure, Conception saura tout… Décidément, Rocambole est un misérable et je l'abandonne.

Ayant ainsi pris sa résolution, Zampa roula une cigarette et emmena le pêcheur dans une *posada* voisine, où il lui offrit de la limonade.

Il sortit du cabaret vers trois heures du matin, gagna la haute ville et alla tranquillement s'asseoir sur le seuil de la maison qu'habitait la comtesse Artoff.

Ce fut là qu'en revenant de la villa Baccarat le trouva. En ce moment-là, le jour commençait à poindre. Baccarat reconnut le Portugais, qui vint à elle la casquette à la main.

– Tu m'as fait attendre, lui dit-elle, et je trouve cela au moins singulier.

Zampa mit un doigt sur ses lèvres, et montra Fernand.

– Quand je serai seul avec madame la comtesse, dit-il, je lui expliquerai…

– Parle devant monsieur.

– Non, dit le Portugais.

– Drôle ! murmura Fernand.

Zampa salua.

– Monsieur m'excusera, dit-il ; mais ce que j'ai à dire à madame la comtesse est un secret.

– Bien, répondit-elle.

Elle tendit la main à Fernand, qui prit congé d'elle, et elle pénétra dans la petite maison à l'aide d'un passe-partout.

Zampa la suivit. Baccarat le fit entrer dans un petit salon qui se trouvait au rez-de-chaussée.

– Tu as l'air bien mystérieux, lui dit-elle.

– Dame ! ce n'est point sans raison.

La comtesse le regarda avec surprise.

– De quoi s'agit-t-il ?

– De Rocambole.

Baccarat tressaillit.

– Tu as de ses nouvelles ?

– Oui, madame, je l'ai vu ce soir.

– Que dis-tu ?… s'écria la comtesse, Rocambole serait-il… ?

– Il est à Cadix.

– Depuis quand ?

– Depuis quelques heures, incognito, sous le nom du baron Wenceslas Polaski.

– Tu es fou !

– Nullement, madame.

– Comment ! tu l'as vu ? tu l'as bien vu ?

– Je lui ai parlé. Et c'est parce qu'il m'a retenu longtemps que je n'ai pu me trouver au rendez-vous que madame la comtesse m'avait donné.

– Mais que vient-il donc faire à Cadix sous un faux nom ?

– Et, ajouta Zampa, avec une lettre de recommandation du général C… pour son parent le capitaine Pedro.

– Dis-tu vrai ?

– Très vrai, madame.

– Que vient-il donc faire ?

– Prendre l'air de Cadix et trouver un moyen d'assassiner sérieusement le vrai marquis de Chamery.

Baccarat bondit sur sa chaise.

– Comment ! il sait ?…

– Il sait tout. Il a appris la moitié de l'histoire à Paris.

– Et… l'autre ?

– Je me suis chargé de la lui narrer.

– Mais alors il va prendre la fuite, il va nous échapper…

– Non, dit Zampa ; il dort fort paisiblement à cette heure, et il rêve qu'il épouse M^lle^ Conception.

Le sang-froid et l'air goguenard du Portugais impatientèrent la comtesse Artoff.

– Maître Zampa, dit-elle, faites-moi donc le plaisir de vous expliquer catégoriquement et sans réticences.

– Soit, madame.

Et Zampa raconta son entrevue fortuite avec le baron Wenceslas Polaski, et ce qui en était advenu. Puis il montra à la comtesse la déclaration écrite par Rocambole.

– Je crois, dit-il, que ces trois lignes pourront le mener loin.

– Nous le mènerons au bagne ou à l'échafaud, dit lentement Baccarat.

Le Portugais et la comtesse Artoff demeurèrent seuls plus d'une heure.

Que se passa-t-il entre eux ? nul ne le sut ; mais Zampa, en sortant de chez elle, s'en alla à l'hôtel des Trois Mages, et se fit annoncer chez M. le baron Wenceslas Polaski. Rocambole fronça le sourcil en le voyant entrer.

– Tiens, lui dit Zampa en lui tendant un rouleau assez volumineux, voilà le portrait de ton homonyme.

Il déroula la toile et montra à Rocambole le portrait du marquis de Chamery enfant.

En mettant le doigt sur la tache de vin que l'enfant portait à la jambe droite :

– Voilà ce qui a failli te perdre, dit-il.

Rocambole s'empara du portrait.

– Que vais-je en faire ? demanda-t-il.

– Tu le brûleras, répondit Zampa, et quand il n’existera plus…

– Eh bien ?

– Eh bien ! tu seras bien près de la grandesse espagnole et de la main de Conception.

Il y avait une sourde ironie dans la voix de Zampa, mais Rocambole n’y prit garde… sir Williams n’était plus là.

XXIV

Vingt-quatre heures s’étaient écoulées. La nuit tombait.

Une litière, qui était sortie de Cadix par la porte orientale, après avoir fait le tour de la ville, sans doute pour donner le change, prit le chemin qui conduisait à la villa de monseigneur l’archevêque de Grenade. Cette litière renfermait deux personnes – un homme et une femme.

L’homme était M. Fernand Rocher. La femme, on le devine, n’était autre que la comtesse Artoff. Seulement, elle avait gardé ses habits d’homme, sous lesquels elle voyageait depuis son départ de Paris.

– Ma chère comtesse, disait Fernand tandis que la litière s’en allait au grand trot de ses quatre mules, ne pensez-vous pas que l’heure des explications soit venue ?

– Je vous devine, mon ami, répondit la comtesse, et je vais vous répondre.

Fernand se renversa dans le fond de sa litière, et Baccarat poursuivit en souriant :

– Depuis huit jours que je suis ici, vous avez dû marcher d’étonnement en étonnement.

– Je l’avoue…

– D’abord, vous avez peu compris pourquoi je voulais que Conception pût aimer un jour le vrai marquis de Chamery.

– Vous me l’avez expliqué en me disant que vous ne vouliez pas traîner Rocambole, que madame d’Asmolles a cru son frère et qu’elle a aimé comme tel, sur les bancs des tribunaux.

– C’est vrai.

– Mais ce que je n’ai pas compris, c’est ceci : en admettant que vos espérances se réalisent, que M. de Chamery, le véritable, soit aimé, et que le jour vienne où il épousera, aux lieu et place de l’infâme Rocambole, mademoiselle de Sallandrera, n’arrivera-t-il pas tôt ou tard que la vérité se fera jour ?

– Je ne le crois pas.

– Ne faudra-t-il pas tôt ou tard que la vicomtesse d’Asmolles apprenne…

– Non.

– Voilà où ma raison est trop faible pour comprendre, comtesse.

– Eh bien ! écoutez-moi attentivement, mon ami. Je vais vous dérouler mon plan tout entier.

– J’écoute, comtesse.

– Le vrai Chamery, ce noble et beau jeune homme si malheureux et si fier, a produit une impression profonde sur mademoiselle de Sallandrera, impression qu'elle ne s'est point avouée d'abord, qu'elle n'a point comprise ensuite, parce qu'elle aimait ce misérable voleur de noms et de titres, mais qu'elle comprendra maintenant, je l'espère.

– Bon, dit Fernand. Eh bien ?

– Si je puis faire jaillir une étincelle du contact de ces deux cœurs – et j'espère y arriver, car mademoiselle de Sallandrera a produit sur le marquis une impression tout aussi vive –, rien ne sera facile comme de substituer le vrai marquis au faux.

– Vous croyez ?

– Sans doute. On attend de Paris celui qu'on croit le vrai marquis. Tout est prêt pour le mariage, qui doit se faire sans pompe dans la chapelle du château de Sallandrera. Après le mariage, les deux époux doivent se rendre à Madrid. Là, le marquis doit y trouver ses lettres de crédit auprès de Sa Majesté brésilienne, et partir dans les quarante-huit heures.

– Pour le Brésil ?

– Sans doute.

– Je ne comprends toujours pas.

– Attendez… Supposez donc que la substitution soit possible ; le vrai marquis, au nom duquel Rocambole a obtenu ses lettres de naturalisation, prendra la place de Rocambole ; il emmènera sa jeune femme, et partira pour le Brésil. Il y passera dix ans.

– Ah ! je devine.

– Rocambole et lui sont de la même taille ; ils se ressemblent vaguement, puisque cette ressemblance a fait la force du bandit. Dans dix ans, madame d'Asmolles, en revoyant son vrai frère, croira l'avoir déjà vu à Paris.

– Oh ! je comprends très bien maintenant, dit Fernand ; seulement, pour en arriver là, que de difficultés !

– Je le sais, mais… Dieu est bon !

– Et puis… ce misérable, qu'en ferons-nous, comtesse ?…

Un éclair jaillit des yeux de Baccarat.

– Oh ! il sera châtié d'une façon terrible, dit-elle, vous verrez.

L'accent de Baccarat fut solennel et redoutable comme la voix d'un juge, et Fernand ne put s'empêcher de frissonner.

– Mais, dit-il encore, expliquez-moi une dernière chose, comtesse ; pourquoi, puisque Rocambole est ici caché sous un déguisement et un nom polonais, ne le faites-vous point arrêter ?

– Ceci est mon secret pour trois jours encore, mon ami, répondit Baccarat en écartant de sa main blanche et délicate les rideaux de cuir de la litière, qui venait de s'arrêter.

Ils se trouvaient à la grille de la villa.

Une femme, au bruit de la cloche, se montra sur le perron. C'était la duchesse de Sallandrera. La pauvre mère accourut vers la comtesse et lui tendit les bras.

– Comment va-t-elle ? demanda Baccarat.

– Elle a beaucoup pleuré, mais le calme est revenu, et depuis ce matin, madame, elle demande à vous voir.

– Où est-elle ?

– À sa fenêtre, dans sa chambre, elle regarde toujours la mer. Cette ténacité m'effraie.

– Et moi, dit la comtesse, elle me met une espérance au cœur.

– Dieu vous entende, madame !

– Voulez-vous me permettre de pénétrer seule chez elle ?

– Comme vous voudrez, madame.

La duchesse prit la main que lui offrait M. Fernand Rocher et le conduisit au salon d'été de la villa. Quant à Baccarat, elle monta lestement au premier étage, traversa un vaste vestibule et frappa deux coups discrets à la porte de Conception. La jeune fille ne répondit point.

La clef était sur la porte ; la comtesse entra. Aux dernières clartés du jour elle aperçut mademoiselle de Sallandrera accoudée à sa fenêtre, l'œil fixé sur la mer, comme l'avait dit sa mère, et abîmée en une rêverie profonde.

Baccarat referma la porte et alla presque à elle sans que la jeune fille l'eût entendue. Puis elle lui posa un doigt sur l'épaule. Conception se retourna vivement et jeta un cri.

– Ah ! c'est vous, comtesse, dit-elle avec émotion.

La comtesse Artoff la prit dans ses bras et la pressa affectueusement.

– Pauvre enfant, dit-elle, comme vous devez souffrir !

Ces mots eurent pour résultat de réveiller l'orgueil de race de la jeune fille. Elle se redressa calme, l'œil froid, presque menaçant.

– Vous vous trompez, comtesse, dit-elle, je songe à me venger ce matin même…

– Vous serez vengée, mademoiselle.

– Maintenant, ajouta Conception, j'ai un tel mépris pour ce misérable que la vengeance me semble indigne de moi, comtesse.

– Mademoiselle, répondit Baccarat, la vengeance est, comme vous le dites, indigne de vous, mais vous avez le droit de punir, et j'oserais même dire que vous n'avez pas celui de pardonner.

Conception tressaillit et regarda la comtesse.

Celle-ci continua :

– L'homme qu'il faut châtier d'une façon solennelle et terrible, l'homme qui doit être retranché pour jamais du milieu social a volé un nom, une fortune, il a assassiné lâchement et il appartient à la justice humaine.

– Eh bien ! livrez-le donc, fit Conception avec une sorte d'indifférence qui dissimulait mal sa douleur.

– Non, répondit Baccarat ; plus tard.

– Que voulez-vous donc faire, madame ?

– Avant de punir le voleur et l'assassin, il faut songer…

– Ah ! s'écria Conception, je vous devine, madame, et votre pensée a été la mienne durant la journée tout entière… Il faut que l'homme spolié soit remis en possession de son nom et de sa fortune, il faut que M… de… Chamery… sorte… du bagne…

– Oui, mademoiselle.

– Oh ! je vais écrire à la reine… je vais, s'il le faut…

Baccarat arrêta Conception d'un geste. Puis elle dit :

– Avant tout cela, mademoiselle, avant que j'ose vous donner un conseil, faites-moi une grâce !

– Oh ! parlez ! parlez !

– Accordez à M. de Chamery une entrevue…

Conception pâlit, un flot de sang lui monta au cœur ; Baccarat la vit chanceler et la soutint dans ses bras.

– Venez ! venez ! lui dit-elle en l'entraînant sur la terrasse de la villa.

Ce soir-là, la nuit lumineuse et les rayons de la lune glissaient à la crête des vagues.

La comtesse étendit la main dans la direction de Cadix.

– Regardez et écoutez, dit-elle. Ne voyez-vous pas un point noir… une barque, là-bas dans le sillage du courant ? N'entendez-vous point un bruit d'avirons ?… C'est lui !…

Conception s'appuya presque défaillante sur la comtesse.

– Elle l'aime déjà ! pensa Baccarat, qui frémit de joie.

Les deux femmes, penchées sur le parapet de la terrasse, l'œil fixé sur la mer, se prirent alors, silencieuses, à suivre les mouvements de la barque… La barque s'avançait rapidement. Quand elle ne fut plus qu'à une faible distance, Conception put voir qu'elle contenait deux hommes : l'un, courbé sur les avirons, nageait vigoureusement ; l'autre se tenait debout à l'arrière du canot.

À mesure que le canot approchait, Conception éprouvait un terrible battement de cœur.

Enfin il toucha la première marche de l'escalier et le rameur amarra.

Alors la jeune fille, qui se soutenait à peine et sous la frêle et svelte taille de qui la comtesse Artoff avait passé son bras, vit l'homme qui s'était tenu debout dans le canot sauter lestement sur les marches de l'escalier et les gravir… Il monta, et avant qu'il eût touché la terrasse Conception le reconnut. C'était lui, c'était bien lui.

M. le marquis de Chamery n'était plus revêtu de l'horrible vareuse rouge des forçats. Il portait une petite tenue d'officier de marine, et certes, sous ce costume, il n'était plus possible de douter. C'était bien le marquis, le vrai marquis de Chamery, et, si émue qu'elle fût, Conception se demanda comment elle avait pu un moment préférer à ce pâle et noble jeune homme l'odieux élève de sir Williams.

M. de Chamery était non moins ému peut-être que mademoiselle de Sallandrera, et ce fut en tremblant qu'il la salua, en tremblant qu'il osa lui prendre la main et la baiser.

La comtesse avait fait un pas en arrière. En ce moment, sans doute, il passa dans la tête et le cœur de la jeune fille comme une sublime inspiration.

Elle prit la main de la comtesse.

– Madame, lui dit-elle tout bas et d'une voix mal assurée, je vous en prie, allez rejoindre ma mère et laissez-moi seule une minute avec M. de Chamery.

Peut-être la comtesse devina-t-elle ce qui venait de se passer chez Conception, car elle lui pressa la main sans répondre, et se retira.

Conception et le jeune homme demeurèrent seuls, face à face, au milieu de cette nuit silencieuse et calme, ayant à leurs pieds la mer, sur leur tête la voûte étoilée du ciel espagnol. Et pendant quelques minutes ils se regardèrent, lui, n'osant se demander pourquoi elle avait voulu demeurer seule avec lui, elle se repentant peut-être de sa témérité.

Mais enfin elle sembla faire un effort sur elle-même, et levant ses grands yeux si tristes et si doux sur le marquis, elle lui dit : – Monsieur, je sais aujourd'hui votre nom et votre histoire. Je sais que ce nom vous a été volé, et vous savez sans doute, vous, que celui qui a osé le porter…

– Mademoiselle, interrompit vivement M. de Chamery, je sais que vous êtes la plus noble et la plus malheureuse des femmes.

– Oh !… monsieur, répondit-elle fièrement, ce n'est point de moi que je veux vous parler ; un misérable, un assassin, affublé d'un nom honorable, s'est trouvé sur ma route ; il a osé lever les yeux jusqu'à moi, et, crédule que j'étais, éblouie par cette renommée qu'il avait également volée, j'ai cru l'aimer. Je suis prête, moi, à subir le juste châtiment de ma faute, à entendre dire autour de moi : La fille des Sallandrera a failli épouser un assassin ! … Mais près de moi, monsieur, près de vous, près de nous deux, il est des êtres nobles et bons, des êtres aimés qui vont être frappés comme moi, punis comme moi… ma mère… votre sœur !…

Elle prononça ce dernier mot avec une angoisse indicible.

– Ah ! mademoiselle, s'écria le marquis, contenant à peine son émotion, je vous comprends… si je me fais reconnaître, ce scandale tuera votre mère… il tuera ma sœur… Eh bien ! tenez, ajournez indéfiniment votre mariage avec ce misérable… Je ne réclamerai ni ma fortune, ni mon nom. Nous ferons disparaître cet homme… Vous feindrez de pleurer un fiancé – ma sœur, ma Blanche adorée, pleurera celui qu'elle a cru son frère. Et notre honneur à tous sera sauf, et il ne sera point dit qu'un scélérat a porté mon nom et qu'il a osé toucher la main de la noble fille des Sallandrera… Ne me laissez pas au bagne, faites-

moi évader… Que je puisse voir une fois, une heure, quelques minutes, ne fût-ce qu'au milieu d'une foule, adossée à un pilier d'église, ma Blanche adorée, et je serai content, mademoiselle, et je vous bénirai…

Le marquis avait, en parlant ainsi, des larmes dans la voix et dans les yeux, et l'une de ces larmes, après avoir coulé sur sa joue, tomba sur la main de la jeune fille, qu'il tenait dans les siennes. Cette larme brûla Conception.

– Monsieur le marquis de Chamery, dit-elle, j'ai été une pauvre fille ignorante et crédule, mais j'ai dans les veines un noble sang qui ne mentira jamais et je passerai ma vie entière aux genoux de l'homme qui me tendra la main dans ma détresse…

– Mademoiselle ! s'écria le jeune homme, qui n'osait deviner.

– Monsieur le marquis, continua-t-elle, voulez-vous être noble et bon ? voulez-vous me sauver de la honte, sauver ma mère du désespoir, sauver votre sœur que vous adorez ?

– Oh ! parlez, dit-il, parlez !

Conception ajouta d'une voix ferme :

– Monsieur le marquis de Chamery, voulez-vous m'épouser ?

Le marquis jeta un cri de joie et tomba aux genoux de M^lle^ de Sallandrera.

– Oh ! oui, dit-il, car je vous aime.

– Et moi, murmura-t-elle frémissante et d'une voix presque éteinte… je sens que je vous aimerai…

XXV

À peu près à l'heure où Fernand Rocher et la comtesse Artoff se rendaient à la villa habitée par Conception et sa mère, M. le baron Wenceslas Polaski montait dans son carrosse et se rendait au palais du gouvernement. Le matin même, le noble personnage avait reçu la visite du capitaine Pedro C… Le capitaine avait traité l'illustre étranger avec les marques de la plus grande déférence, lui renouvelant de vive voix la pensée de sa lettre de la veille, à savoir qu'il lui suffisait d'être recommandé par le général C… pour le voir, lui, le capitaine Pedro, tout entier à sa disposition.

– Monsieur le baron, avait dit le capitaine du ton le plus sérieux et le plus pénétré, ce me serait une joie et un honneur de vous avoir à dîner ce soir.

Le baron avait accepté l'invitation, et c'était pour y dîner qu'il se rendait au palais du gouvernement.

Le capitaine s'avança à sa rencontre jusque sur la dernière marche du perron, au bas duquel vint tourner et s'arrêter le carrosse. Puis il le conduisit dans une vaste salle dallée en marbre, meublée à l'espagnole, et qui était le salon d'honneur. Là, il s'excusa de le laisser seul quelques minutes pour aller expédier quelques ordres, et il lui offrit des journaux anglais. C'était en anglais que la conversation s'était engagée entre eux, car le baron ne paraissait pas savoir l'espagnol.

À peine le capitaine était-il sorti que, par une petite porte, Rocambole vit paraître Zampa en grande livrée. Et, comme il faisait un geste de surprise, le Portugais posa un doigt sur ses lèvres.

– Chut !… dit-il, j'ai deux mots à te dire et je me sauve.

Il s'approcha du baron, se pencha à son oreille et ajouta :

– As-tu reçu mon billet ?

– Oui, tu m'as dit de rester chez moi toute la journée.

– Et tu l'as fait ?

– Sans doute.

– Alors tout va bien ?

– Que veux-tu dire ?

– J'aurais beaucoup de choses à te dire. Seulement je n'ai pas le temps en ce moment. Qu'il te suffise de savoir que c'est pour ce soir.

– Quoi ?

– Le mauvais quart d'heure du marquis. À moins que le diable n'ait cassé sa pipe pour ne plus fumer avec toi, cette nuit il n'y aura plus qu'un marquis de Chamery, et ce sera toi.

– Dis-tu vrai ?… murmura Rocambole, dont la voix tremblait d'émotion.

– Parbleu ! Maintenant, voici ce que tu as à faire : à dîner, tu paraîtras désirer faire une promenade en mer, la nuit, sous le prétexte… ma foi ! tu en trouveras un, je suppose.

– Je le trouverai. Après ?

– Le capitaine mettra un petit canot, son domestique et un forçat à ta disposition.

– Tu crois ?

– J'en suis sûr.

– Ce forçat, tu comprends, ce sera *lui*. Je m'arrangerai pour cela.

– Et… le domestique ?

– Moi. Chut ! je t'en dirai plus long bientôt. Je m'esquive.

Zampa sortit en effet et, quelques minutes après, le capitaine revint. Il s'excusa auprès de son hôte de l'avoir laissé seul si longtemps, et le présenta à sa femme, qui parut en ce moment.

Trois secondes après, maître Zampa ouvrit les deux vantaux d'une porte qui donnait dans la salle à manger du palais, et dit solennellement en espagnol :

– Leurs Seigneuries sont servies !

M. le baron Wenceslas Polaski offrit galamment la main à madame Pedro C… et l'on passa à table. Le dîner fut tout intime. Le baron se trouvait seul avec le capitaine et sa femme. Cette dernière parlait, comme son mari, parfaitement l'anglais.

Après le dîner – il était alors environ huit heures et la nuit était venue – le commandant du port invita son hôte à passer sur une terrasse, où le café était servi.

– Oh ! la belle nuit !… dit le baron ; et comme cette mer est calme !…

– La brise est un peu fraîche encore, répondit le capitaine ; mais, dans un mois, les promenades nocturnes en mer seront charmantes.

– Ma foi ! reprit le baron, je vous avoue, señor capitaine, que si j'avais un canot à ma disposition, j'irais volontiers fumer un cigare au large. Je suis rêveur comme tout enfant du Nord.

– Qu'à cela ne tienne, monsieur le baron, dit le capitaine ; je puis vous offrir le canot que vous désirez.

– Vrai ? fit le baron avec une joie naïve.

– Et un forçat pour gondolier.

– Diable ! un forçat ! dit le noble étranger, qui laissa échapper un geste d'inquiétude. (Puis il ajouta :) Je ferai peut-être sagement, en ce cas, de vous laisser ma montre et ma bourse.

Le commandant répondit, souriant à son tour :

– Ne craignez rien, monsieur le baron, je vais vous donner mon meilleur sujet du bagne, et avec lui mon valet de chambre.

– Parfait ! dit le baron.

Le capitaine appela Zampa.

Zampa arriva, tête nue, respectueux, et salua le baron jusqu'à terre.

Le capitaine lui dit quelques mots en espagnol, et, vingt minutes après, M. le baron Wenceslas Polaski prenait congé du commandant du port et de sa femme, et descendait, en compagnie du Portugais, les marches d'un petit escalier tournant qui conduisait à la mer.

– Maintenant, lui dit le Portugais en se penchant à son oreille, nous pouvons parler.

– Je t'écoute ; voyons ?

– La nuit est sombre… Nous allons gagner le large ; puis nous doublerons cette pointe de rochers qui se trouve sur notre droite, de façon à nous mettre hors de vue.

– Es-tu niais ! dit Rocambole, puisque la nuit est sombre !…

– L'éclair d'une arme à feu traverse la nuit.

– C'est juste. Mais il me semble qu'on pourrait employer un de ces jolis couteaux catalans… tu sais ?

– Non, dit Zampa. Avec un couteau ou un poignard, on n'est pas toujours sûr de tuer roide – j'en suis la preuve, hein ?

– Bah ! répliqua Rocambole d'un ton léger, ne parlons point de cela.

– Soit. Avec une balle, au contraire, on est certain de son affaire. Tiens, voilà ton revolver.

Et Zampa tendit le revolver au baron Wenceslas Polaski.

– D'ailleurs, ajouta-t-il, notre homme est un solide gaillard et il faut le tuer, comme un lièvre au gîte, sans qu'il s'en doute. Avec un poignard il pourrait bien y avoir lutte… et puis, enfin, j'ai trouvé une combinaison que je t'expliquerai après l'affaire. Allons toujours.

Rocambole mit le revolver dans sa poche.

Le palais du gouvernement, on s'en souvient, donnait sur le port. L'escalier par lequel Zampa et son compagnon descendirent aboutissait directement à un autre escalier en plein air, dont les dernières marches étaient battues par la vague.

Au bas de cet escalier il y avait un canot. Ce canot, dans lequel un homme paraissait sommeiller, était celui que le commandant du port mettait à la disposition de M. le baron Wenceslas Polaski.

Zampa, en posant le pied sur la première marche de ce deuxième escalier, se pencha encore à l'oreille de Rocambole et lui dit tout bas :

– Maintenant, pour envoyer le marquis rejoindre ses aïeux, tu attendras que je t'indique le moment par un signal.

– Quel sera ce signal ?

– Quand nous serons à une certaine distance en mer, je lui dirai : « Hé ! marquis, raconte-nous donc ton histoire. Tu es un vrai marquis, n'est-ce pas ? »

– Et c'est alors que je tirerai ?

– Parbleu ! tu as six balles à lui envoyer avec ton revolver.

– C'est convenu, murmura Rocambole, qui avait reconquis un merveilleux sang-froid.

Zampa sauta le premier dans la barque.

– Allons, marquis, allons ! dit-il, en éveillant assez brusquement le dormeur.

L'homme couché dans le canot se redressa et dit en espagnol :

– Qu'est-ce que c'est ?

– C'est moi, Zampa, le valet de chambre du capitaine.

– Est-ce que le capitaine a besoin de moi ?

– Allume ton falot à l'avant du canot, et prends tes avirons, marquis. Le personnage qui m'accompagne est un grand seigneur polonais très original : il aime à se promener la nuit.

Rocambole, qui se tenait encore sur l'escalier, n'avait point perdu un mot de ce court colloque.

Pour entrer dans la barque, il attendit que l'interlocuteur de Zampa eût fait jaillir quelques étincelles d'un briquet et allumé une torche de résine qui se trouvait fichée à l'avant. À la lueur de cette torche, Rocambole put voir fort distinctement le visage du forçat.

Cet homme, en veste rouge, à bonnet vert, Rocambole le reconnut sur-le-champ et comme s'il l'eût quitté la veille : c'était l'officier de marine du brick la *Mouette,* c'était celui dont il portait le nom, le vrai marquis de Chamery.

Un voleur ne se trouve jamais face à face de l'homme qu'il a dépouillé sans éprouver une certaine émotion. À la vue du marquis, Rocambole sentit que son cœur battait plus fort ; et, sous la couche de rouge brique dont son visage était couvert, il se sentit pâlir légèrement, sans songer que, grâce à son déguisement et à sa perruque blonde, il était tout à fait méconnaissable. Mais M. le baron Wenceslas Polaski n'était pas homme à se troubler bien longtemps. Il se remit en quelques secondes, entra dans la barque et alla s'asseoir à l'arrière, à la place d'honneur. Puis il fit un signe à Zampa, qui s'assit devant lui et tourna le dos au forçat. Celui-ci prit les avirons et détacha l'amarre de son bateau.

– Au large ! dit Zampa en espagnol.

Puis tout bas au baron :

– Tu sais qu'il parle l'anglais, le marquis ?

– Oui, fit Rocambole d'un signe de tête.

– Tu peux causer avec lui par conséquent.

– Non, dit Rocambole agitant la tête de droite à gauche.

– Pourquoi ?

– Parce que, dit le baron se penchant à l'oreille de Zampa, il pourrait me reconnaître à la voix.

– Bon ! je comprends…

Et Zampa prit un aviron au fond de la barque et aida le forçat à sortir du port.

La brise venait de se lever.

– Monsieur Zampa, dit le forçat en espagnol, on peut larguer la voile ?

– Comme tu voudras, marquis.

Le forçat dressa son mât, déploya sa voile et se mit à la barre. Aussitôt, poussé par la brise, le canot fendit les lames avec la légèreté d'une mouette qui rase les flots avant la tempête.

– Où allons-nous, monsieur Zampa ?

– Au large d'abord.

– Puis ?

– Et puis tu mettras le cap sur cette pointe de rochers qui s'avance là-bas dans la mer.

– Bien.

– Et tu la doubleras.

Le forçat s'inclina et exécuta les ordres du valet de chambre de feu le duc de Château-Mailly.

Zampa disait à Rocambole :

– C'est assez original, hein, que je tutoie le vrai marquis de Chamery, tandis que je te traite avec tant de respect ?

Rocambole prit le bras de Zampa, et le serra fortement.

– Tais-toi ! lui souffla-t-il à l'oreille.

Le vrai marquis de Chamery, l'homme à qui, quelques heures plus tôt, mademoiselle de Sallandrera avait offert sa main et qui avait repris sa vareuse de forçat, s'occupait de manœuvrer son embarcation et ne paraissait prêter aucune attention aux quelques mots échangés à voix basse entre Rocambole et le Portugais.

Le canot, poussé par une brise assez forte, était entré dans ce courant rapide qui passait au pied de la villa habitée par Conception et sa mère. Au moment où les murs de la coquette maison de plaisance commençaient à blanchir dans la nuit, Zampa dit tout haut :

– Hé ! le marquis, tu connais cette maison, n'est-ce pas ?

– C'est celle de l'évêque de Grenade, répondit le forçat.

– C'est là qu'est la fiancée de ton homonyme, marquis.

Et Zampa se tourna vers Rocambole.

– Attention, lui dit-il.

– Je n’ai pas d’homonyme, répondit le forçat avec fierté.

Le canot passa, les murs blancs de la villa disparurent dans la nuit et la pointe de rochers fut doublée. Le canot se trouvait alors hors de la vue du port.

Assis à la barre, le marquis de Chamery était parfaitement éclairé par la torche de résine, tandis que Rocambole et Zampa se trouvaient dans l’ombre.

– Comment ! dit Zampa, tu n’as pas d’homonyme ?

– Non.

– Ainsi, le marquis de Chamery…

– C’est moi.

– Bah ! et celui de Paris ?

– C’est un imposteur.

Rocambole, masqué par Zampa, venait de tirer son revolver de sa poche et ajustait le forçat par-dessus l’épaule du Portugais.

– Ainsi, dit celui-ci, qui éleva la voix, tu es un vrai marquis ?

Le marquis n’eut pas le temps de répondre ; un coup de feu partit et Rocambole vit l’homme sur qui il tirait bondir, se dresser, étendre les bras et porter ensuite les mains à sa poitrine avec un geste de douleur suprême, murmurant :

– Assassin ! assassin !…

Rocambole pressa coup sur coup la détente du revolver : trois détonations retentirent encore – le forçat jeta un dernier cri, voulut s’élancer vers son meurtrier et tomba à la renverse dans la mer.

Une vague passa sur sa tête et l’engloutit.

– Te voilà vrai marquis, dit Zampa, qui courut à la barre et serra son écoute.

XXVI

Rocambole ressentit un mouvement de joie et d'orgueil bien légitime, après tout, et il se pencha sur le bordage du canot pour regarder. La nuit était sombre, mais le falot projetait autour de l'embarcation un périmètre de clarté qui permit à l'élève de sir Williams de bien s'assurer que le marquis, mortellement atteint, ne reparaissait point à la surface des flots.

Zampa s'était emparé de la barre et, l'écoute en main, il tournait sa voile selon le vent. Pendant quelques minutes, il fut silencieux et tout occupé de manœuvrer le canot ; puis il fit un signe au baron Wenceslas.

– Viens donc t'asseoir ici près de moi, lui dit-il, et mets-toi à la barre. Tu dois savoir ça, toi…

– J'ai été canotier à Bougival, dit Rocambole, en qui se réveilla tout l'orgueil du marin d'eau douce, et tu vas voir que je ne suis pas emprunté sur l'eau salée.

– Et bien ! vire de bord.

– Où allons-nous ?

– Nous coucher, parbleu !

– Nous retournons à Cadix ?

– Sans doute.

– Mais le forçat ?

– Eh bien ! il est mort.

Rocambole haussa les épaules.

– Comment expliquerons-nous sa disparition ?

– Oh ! je m'en charge. Tu vas voir. Je dirai au capitaine que tu l'as tué.

– Es-tu fou ?

– Nullement ; et le capitaine te remerciera.

Zampa avait pris en vingt-quatre heures un tel ascendant sur l'homme à qui d'abord il avait aveuglément obéi, que celui-ci inclina sa tête sans mot dire et parut se confier complètement à lui.

– Maintenant, monsieur le duc de Chamery-Sallandrera, dit gravement Zampa quand le canot eut repris sa course rapide vers Cadix, laisse-moi te mettre au courant de nos affaires. Je te l'ai dit avant le dîner, j'ai beaucoup de choses à te confier.

– J'écoute, fit Rocambole.

– Je te dirai d’abord que tu n’as rien à craindre de la comtesse Artoff.

– Ah ! tu crois ?

– Elle a quitté Cadix ce soir.

– Pourquoi ?

– Pour retourner à Paris, où son mari se meurt.

– Et… Conception ?

– Conception n’a pas vu le portrait, et la comtesse part convaincue qu’elle est au courant de la situation et n’a plus aucun doute sur ton identité.

– Comment donc arranges-tu tout cela ? demanda Rocambole, qui ne comprenait pas grand-chose aux paroles embrouillées du Portugais.

Zampa répondit :

– Dans tout cela, mon bel ami, j’ai joué un double rôle. J’ai trahi tout le monde pour toi.

– Ah ! voyons !

– La comtesse Artoff, en femme délicate, n’a point voulu désillusionner d’un mot ton ingénue fiancée. Elle a préparé cela de longue main. Elle lui a présenté le marquis.

– Que dis-tu ? s’écria Rocambole.

– Calme-toi, répondit Zampa en riant, la chose s’est bien passée. Le marquis a raconté sa petite histoire, mais il ne s’est point nommé. La comtesse a prétendu que de graves raisons l’en empêchaient encore.

Rocambole respira.

– Mais moi, j’ai été chargé de porter le portrait à Conception, et de lui faire remarquer, au bas de la toile, le nom du peintre, la date et le nom du château où il a été peint, tout cela devait prouver jusqu’à l’évidence, et corroborer du reste par mes petites révélations personnelles, que tu es un imposteur et un misérable.

– Eh bien ! qu’as-tu fait ?

– La comtesse a reçu par le télégraphe la nouvelle que son mari qui, d’abord, était en voie de guérison, venait d’être atteint d’une paralysie nerveuse et qu’il n’avait pas huit jours à vivre. Elle m’a remis le portrait, et au lieu de le porter à la villa, je te l’ai remis ce matin.

– Et Conception ne l’a pas vu ?

– Non.

– Et elle ne sait point que cet homme…

– Elle ne sait absolument rien. Je suis allé à la villa, sous le prétexte de présenter mes devoirs à mes anciens maîtres et supplier humblement mademoiselle de me prendre à son service.

– Et que t’a-t-elle répondu ?

– Que dans quelques jours je pourrais m’adresser à toi, attendu que tout était prêt pour votre mariage.

Rocambole eut un frisson de joie.

– Elle t’a dit cela ?

– Tu sais bien qu’elle t’aime, séducteur ! murmura Zampa, dont la lèvre dessina un sourire moqueur. Puis il ajouta :

– Tu penses bien que mademoiselle Conception te croit à Paris, et ne se doute point que l’horrible garnement qui va devenir son époux se cache à Cadix sous la chevelure blonde et la polonaise à brandebourgs du baron Wenceslas Polaski.

– Je l’espère bien.

– Aussi m’a-t-elle chargé de mettre une lettre à la poste.

– Pour moi ?

– Pour toi, adressée à Paris, rue de Verneuil, en ton hôtel.

– Et tu l’as jetée dans la boîte ?

– Allons donc ! pour qui me prends-tu ?

– Qu’en as-tu donc fait ?

– Je l’ai gardée.

Et Zampa fouilla dans sa poche et en retira la lettre dont il parlait et qu’il tendit à Rocambole.

– Comment ! dit ce dernier, qui eut un mouvement de colère, tu l’as décachetée ?

– Naturellement.

– Drôle !…

– Bah ! tes affaires sont mes affaires, donc il faut que je sois au courant.

– Je ne sais ce qui me retient de te casser la tête, dit Rocambole, qui s’efforça cependant de sourire ; j’ai encore deux coups à tirer.

Et il montra son revolver.

– Tu ferais une bêtise, mon bonhomme.

– Pourquoi ?

– Parce que tu renoncerais par ma mort à la grandesse, à Conception, au marquisat de Chamery et à bien d’autres choses encore. Mon talisman, tu sais, ce bout de papier…

– Eh bien ?

– Eh bien ! je l’ai déposé dès hier soir chez un homme de loi.

– Tu as réponse à tout, murmura Rocambole, et on ne peut vraiment pas se fâcher avec toi. Prends la barre et laisse-moi lire la lettre de mon adorée.

Rocambole déplia la missive de Conception, et se pencha auprès du falot de résine.

La lettre de mademoiselle de Sallandrera était ainsi conçue :

« Mon ami,

« Nous quittons Cadix demain matin, ma mère et moi. Peut-être allez-vous vous étonner de ce nouveau départ et trouver que nous avons l'humeur bien vagabonde ; mais en voici la raison :

« La reine a quitté Cadix en me disant :

« – Adieu, marquise, je vous attends à Madrid avec votre époux, d'ici à quinze jours. Je veux que vous soyez duchesse.

« Et, comme je frissonnais de joie et que mon cœur battait à rompre, mon ami, Sa Majesté a daigné ajouter :

« – Quittez Cadix, mon enfant ; c'est à Sallandrera que vous devez vous marier. Votre deuil vous le commande.

« C'est donc pour cela que nous partons, mon ami, et c'est au château de Sallandrera que nous vous attendons. Mon oncle l'archevêque nous unira. Vous savez que le mariage espagnol est seulement religieux, et que le mariage civil n'existe point dans notre pays.

« J'ai dû confier à mon oncle l'archevêque comment nous nous étions rencontrés, comment nous nous étions aimés. Je ne lui ai tu que la fatale histoire de don José. Mon oncle m'a blâmée sévèrement de l'abandon que j'avais montré, et il m'a dit :

« – Les choses sont allées si loin, mon enfant, que vous ne devez plus voir le marquis de Chamery avant votre union. Il arrivera à Sallandrera quand il voudra, mais vous ne le verrez pas, et ce ne sera qu'à l'heure de la messe nuptiale que vous le retrouverez. Vous demeurerez renfermée dans votre appartement jusqu'à ce moment-là.

« Ceci, mon ami, me paraît de la dernière tyrannie ; mais que voulez-vous que je fasse ? Mon oncle est dominé par un sentiment exagéré des convenances, et il faut le ménager. C'est un vieillard qui vit éternellement dans le passé, blâme le présent et veut rétablir tous les vieux usages. Le mariage tel qu'il l'entend se pratiquait en Espagne il y a deux siècles. La fiancée entrait dans l'église par une porte, le fiancé par une autre, et ils se rencontraient au pied de l'autel.

« Mon oncle veut qu'il en soit ainsi pour nous. Soit.

« Par conséquent, mon ami, venez à Sallandrera.

« Je vous y attends sous huit jours. Notre mariage sera célébré le 14 courant, si vous êtes arrivé. Le 14 est une date heureuse dans ma famille. Tous nos bonheurs, toutes nos prospérités, disait mon excellent père, nous sont arrivés le 14. Je vous conseille de prendre vos précautions pour arriver le 13 au soir, ou, au plus tard, le 14 au matin.

« Si vous arrivez le 13, ne montez pas au château. Demeurez – toujours pour plaire à mon rigoriste archevêque d'oncle – à la maison du garde-chasse, au bas de la côte.

« Le garde-chasse aura des ordres pour vous recevoir convenablement.

« Adieu, mon ami ; prenez en patience cette ridicule étiquette espagnole, et dites-vous qu'il n'y aura bientôt plus entre nous que Dieu et notre amour.

« À vous,

« CONCEPTION. »

Rocambole avait lu cette lettre fort attentivement. Il se tourna vers Zampa.

– Eh bien ! lui dit-il, puisque tu l'as décachetée, tu l'as lue ?

– C'est probable.

– Qu'en penses-tu ?

– Je pense que c'est aujourd'hui le 7 et que le 14 tu seras l'époux de mademoiselle Conception.

– D'accord. Mais ce mariage bizarre…

– Bizarre, en quoi ?

– En ce que je ne dois voir ma fiancée qu'au dernier moment.

– Oh ! dit Zampa en souriant, on voit bien que tu ne connais pas monseigneur de Grenade. C'est un bonhomme qui est toqué. Il se croit toujours sous le règne de Charles Quint.

– Tu connais Sallandrera ?

– Oui. J'y ai passé trois mois avec don José.

– Qu'est-ce que cette maison du garde-chasse ?

– Un très joli pavillon où tu seras à ravir. Vas-tu pas jouer au marquis, même avec moi ?

– Non. Seulement, quel est ton avis ?

– Mon avis est que tu as cinq jours à passer à Cadix, dans la polonaise du baron Wenceslas.

– Et… après ?

– Après, nous partirons fort tranquillement pour Sallandrera. En route, tu redeviendras le faux marquis de Chamery.

– Le vrai, misérable !

– Soit, le vrai. J'oublie que nous avons tué l'autre.

Et Zampa se mit à rire.

Quelques minutes après, le canot entrait dans le port. Zampa cargua sa voile, prit ses avirons et vint aborder en bas de l'escalier qui conduisait à la terrasse du palais habité par le commandant du port.

Précisément, ce dernier s'y trouvait, se promenant de long en large et fumant sa cigarette.

– Que vas-tu donc faire ? souffla Rocambole à l'oreille de Zampa.

– Touchant le marquis ?

– Oui.

– Sois tranquille, laisse-moi parler.

Et Zampa, après avoir amarré le canot, monta le premier.

– Comment ! dit le gouverneur en espagnol, c'est déjà toi ?

– Oui, capitaine.

– Le baron aurait-il eu le mal de mer ?

– Non, dit Zampa en riant ; c'est le marquis.

– Quel marquis ?

– Le forçat.

– Tiens ! fit le capitaine Pedro, qui eut l'air tout étonné, où donc est-il ?

– Il est mort.

– Hein ?

– Je dis qu'il est mort. M. le baron l'a tué.

Rocambole, qui ne devait pas savoir l'espagnol, gardait une merveilleuse impassibilité.

– Ah çà, plaisantes-tu ? demanda le capitaine.

– Point du tout. Il paraît, capitaine, que depuis longtemps le *marquis*, comme on l'appelle, avait envie de jouer des jambes et de s'évader. Il nous a dit, quand nous nous sommes trouvés en pleine mer : « Vous devez savoir manœuvrer un canot. Moi je sais nager. Bonsoir. » Et il a lâché la barre et s'est jeté à la mer. C'est alors que le baron, acheva Zampa, l'a traité à la polonaise.

– Plaît-il ?

– Il avait un revolver dans sa poche. Il a ajusté notre homme avec le sang-froid d'un Anglais, et il lui a envoyé une balle je ne sais où ; mais la balle est entrée, car le marquis a fait le plongeon.

– Ah ! monsieur le baron, s'écria le capitaine en anglais, vous avez fait là une belle chose ! Tuer un forçat qui s'évade est une action méritoire et qui est digne d'éloges.

– J'ai fait mon devoir, monsieur, répondit Rocambole avec la modestie qui sied aux natures d'élite.

Le lendemain, Zampa entra, hôtel des Trois Mages, dans la chambre de M. le baron Wenceslas Polaski, et lui remit un numéro du *Correo de Ultramar*, journal qui s'imprimait à Madrid.

Le *Correo* donnait *in extenso* le fait raconté la veille au capitaine Pedro C… par Zampa, et s'extasiait sur le sang-froid et le courage qu'un étranger, le baron Wenceslas

Polaski, gentilhomme polonais, avait déployé dans cette circonstance.

– Et voilà comment on écrit l’histoire ! murmura Rocambole, qui se prit à rire.

XXVII

Cinq jours s’écoulèrent.

M. le baron Wenceslas Polaski était devenu l’homme à la mode de Cadix depuis qu’il avait tué le forçat qui cherchait à s’évader. Le commandant du port l’avait invité de nouveau à dîner ; on l’avait également invité à un bal masqué ; les belles señoras, tout en convenant que l’illustre Polonais était d’une laideur accomplie, s’étaient laissé entrevoir par lui en soulevant à moitié leurs jalousies.

Soir et matin M. le baron avait vu Zampa.

Chaque fois Zampa lui disait : « La comtesse Artoff est partie, Conception et sa mère sont parties. La première va enterrer son mari ; les autres vont préparer convenablement le château de Sallandrera pour son futur propriétaire. Tu n’as donc autre chose à faire pour le moment qu’à te promener et à trouver le ciel bleu et la mer calme et paresseuse, jusqu’à ce que le moment de te présenter soit venu. »

Pendant cinq jours, M. le baron Wenceslas Polaski suivit ce programme à la lettre.

Le cinquième jour, il vit arriver Zampa.

– Allons ! dit celui-ci ; en route.

– Enfin ! fit Rocambole.

– Nous avons une assez bonne trotte à faire d’ici à Sallandrera, poursuivit le Portugais.

– Je le sais.

– Heureusement nous irons bon train.

– Est-ce que tu m’accompagnes ?

– Parbleu ! je veux assister à la bénédiction nuptiale de mes maîtres.

– Hein ! plaît-il ?

– Dame ! tu n’ignores pas que je suis ton intendant ?

– Eh bien ! partons…

M. le baron Wenceslas Polaski prit congé du capitaine Pedro C…, sous le prétexte qu’une lettre reçue la veille le rappelait en Pologne pour des affaires d’intérêt de la plus haute gravité, et il monta, vers dix heures du matin, dans sa chaise de poste attelée de quatre mules vigoureuses. Le noble personnage, accompagné de ses quatre laquais, sortit de Cadix avec grand bruit et grand fracas, et sa berline de voyage fit deux lieues environ sans s’arrêter. Mais comme la ville de Cadix disparaissait à l’horizon, et que l’illustre voyageur atteignait le premier relais, un homme se montra sur le seuil de l’auberge qui tenait la poste aux chevaux.

C’était Zampa, qui avait dépouillé sa livrée de valet au service du commandant du port pour endosser la redingote d’un honnête bourgeois qui voyage pour ses affaires.

À sa vue, M. le baron Wenceslas Polaski fit ouvrir la portière, et le futur intendant s’élança lestement auprès de lui, au grand scandale des quatre laquais, qui trouvèrent cet acte de la dernière impudence.

La chaise de poste repartit, allant un train d’enfer, et, trente-six heures après, elle atteignait Barcelone. Barcelone était à quinze lieues de Sallandrera.

– Mon bonhomme, dit Zampa, au moment où ils entraient à Barcelone, tu dois bien penser que nous n’allons point à Sallandrera en cet équipage ?

– Naturellement, dit Rocambole.

– Tu vas prétexter, pour tes gens, une grande lassitude, et manifester l’intention de t’arrêter ici et d’y passer la nuit.

– Et puis ?

– Cette nuit nous filerons. Je me charge des moyens de transport.

Le dominateur Rocambole avait fini par se laisser dominer par Zampa.

– Comme tu voudras, dit-il.

Et le baron Wenceslas descendit à l’hôtel du Lion, se fit servir à souper dans sa chambre et, toujours au grand scandale de ses gens, exigea que Zampa partageât son repas.

Ce repas terminé, Zampa sortit et laissa le baron seul occupé à fumer des cigarettes. Une heure après il revint.

– Tout est prêt, dit-il. Nous avons deux bons chevaux sellés à la porte de la ville, dans une auberge où on me connaît.

– Faut-il redevenir marquis de Chamery ? demanda Rocambole.

– Sur-le-champ, et je vais t’aider.

Zampa ferma prudemment toutes les portes de l’appartement occupé par le baron à l’hôtel du Lion. Puis, tandis que Rocambole ôtait sa perruque et ses favoris roux, l’ancien valet de don José versait dans une aiguière quelques gouttes du contenu d’un flacon que le baron Wenceslas portait toujours avec lui. Cette liqueur mystérieuse teignit l’eau en rose vif. Rocambole y trempa une serviette et se frotta le visage avec le coin imbibé. Aussitôt, le savant assemblage de rides et de couleur rouge qui rendait le baron méconnaissable disparut et s’effaça petit à petit.

L’homme à la polonaise, qui paraissait avoir au moins cinquante ans, redevint l’homme jeune, au teint rosé, aux cheveux châtains, aux fines moustaches brunes, que Paris connaissait sous le nom de marquis de Chamery. En même temps, Zampa, qui n’avait point oublié son ancien métier de valet de chambre, ouvrait les valises du faux baron et en retirait un joli costume de voyage, de coupe et de tournure essentiellement parisiennes, puis il aidait Rocambole à l’endosser.

– Tes laquais peuvent venir, lui dit-il quand M. le marquis de Chamery fut habillé, ils ne te reconnaîtront pas.

– Pas plus que tu ne m’as reconnu dans le faubourg Saint-Honoré, un jour où j’ai failli t’écraser.

– C’est vrai.

– Maintenant, comment allons-nous sortir d’ici ?

– Tout naïvement, par la porte ; on ne te reconnaîtra pas.

Rocambole sortit, en effet, de sa chambre, et traversa un grand corridor qui conduisait à l’escalier, sans rencontrer personne. Dans l’escalier, il croisa celui de ses laquais qui lui servait d’interprète. Le laquais leva sur lui un regard indifférent et passa.

La cour de l’hôtel était pleine de voyageurs. Rocambole et Zampa la traversèrent sans attirer l’attention de personne, et ils arrivèrent dans la rue.

– Maintenant, dit alors le Portugais, je crois qu’il ne reste pas la moindre trace du baron Wenceslas Polaski, seigneur polonais.

– Aucune, murmura Rocambole en riant. Mais, en revanche, je puis donner des nouvelles du marquis de Chamery à quelqu’un qui en attend avec impatience.

– Qui donc ?

– Mon valet de chambre, le vrai, celui de Paris, qui m’est dévoué à la vie et à la mort.

– Où est-il ?

– Il attend une lettre de moi pour quitter Bayonne.

– Il faut lui écrire. Il arrivera à Sallandrera le soir de ton mariage. Tu diras en arrivant chez Conception que, pour aller plus vite, tu as laissé ta chaise de poste et pris un cheval à la frontière. Ton valet, puisque tu es sûr de lui…

– Oh ! il est dans la moitié de mes confidences, et il ne me démentira pas.

Zampa fit traverser la ville de Barcelone au faux marquis, et en sortit avec lui par la porte de Pampelune.

C’était dans ce faubourg que le Portugais avait retenu des chevaux, à l’auberge de l’Infant, où il était connu du temps qu’il était au service de don José. Neuf heures du soir sonnaient à toutes les églises du voisinage quand Rocambole y entra sur les pas du Portugais. L’auberge, tenue par une veuve, était fréquentée par des muletiers ; on y donnait à boire aux gens du peuple ; aussi les hommes de qualité comme le marquis y étaient-ils rares.

Ce qui n’empêcha point Zampa de dire à Rocambole :

– Nous allons bien vider une bouteille de vin des Asturies avant de partir ?

– Comment, ivrogne ! dit le fiancé de Conception, tu as dîné à ma table, ce soir, et je t’ai fait boire des vins à quarante francs la bouteille !

– Je le sais bien.

– Et tu demandes à boire encore ?

– Dame ! répondit Zampa, je suis comme les ouvriers de Paris à qui on fait boire du bordeaux ; le bordeaux bu, ils demandent du petit bleu.

– Va pour le petit bleu ! dit Rocambole avec indifférence.

– D'ailleurs, reprit Zampa, écoute bien mon raisonnement : nous sommes à quinze lieues de Sallandrera, c'est aujourd'hui le 12 du mois, l'avant-veille de ton mariage, par conséquent.

– Après ?

– Nous allons faire dix lieux cette nuit, avec la fraîcheur, et nous arriverons tout près de Sallandrera au point du jour.

– Bien. Où veux-tu en venir ?

– À ceci, que tu te remettras en route vers cinq heures, demain, et que tu arriveras dans la soirée au pavillon du garde, en ma compagnie. Tu vois donc que nous avons du temps de reste, et que nous pouvons fort bien goûter le vin des Asturies.

– Soit ! dit Rocambole. Mais comment vas-tu expliquer ton arrivée avec moi à Sallandrera ?

– Ceci est mon affaire. Sois tranquille.

Zampa fit donner de l'avoine aux chevaux, puis il demanda le fameux vin des Asturies, dont on lui servit deux bouteilles dans une sorte de petite salle où il se trouva seul avec son compagnon.

– Tiens !… lui dit celui-ci, en lui versant à boire et l'examinant avec attention, il me semble que tu es un peu rouge…

– J'ai chaud… et puis c'est peut-être bien le vin à quarante francs la bouteille qui me monte à la tête.

Et, regardant à son tour Rocambole, il se prit à sourire.

– Quand le vin me monte à la tête, dit-il, je suis gris, et quand je suis gris, j'aime tout le monde.

Il s'assit pesamment, et vida son verre d'un trait.

– Oh ! oh ! pensa le faux marquis, il est plus que gris, le malheureux !

En effet, Zampa, qui avait été de sang-froid tant qu'ils s'étaient trouvés dans la rue, paraissait subir l'influence d'une atmosphère plus chaude. Sa parole devenait embarrassée, son geste était lourd.

– *In vino veritas !…* pensa Rocambole ; il faut que je déshabille le drôle.

Il lui versa à boire de nouveau, et Zampa, reposant son verre vide sur la table, reprit :

– Parole d'honneur ! tu me plais, monsieur le duc.

– Merci ! fit dédaigneusement le faux marquis de Chamery.

– Tu me plais, et je t'assure qu'après-demain matin le cœur me battra.

– Quand ?

– Lorsque le bonhomme d'archevêque te mariera avec Conception.

– Tu es bien bon, murmura ironiquement Rocambole.

– Et je t'assure, poursuivit Zampa, que ma joie sera dépourvue de considérations personnelles.

– Bah ! tu crois ?

– Foi de Portugais !

– Ainsi tu ne songeras point que tu deviens mon intendant ?

– Je m'en souviendrai à peine.

Zampa vida un quatrième verre, et ajouta :

– Tu es sceptique, monsieur le duc, et tu ne comprends pas qu'on puisse être l'ami d'un homme, même quand cela ne rapporte rien.

– Ainsi, tu es mon ami ?

– À mort !

– Et… tu… me le prouveras ?

– Quand tu voudras.

– Je serais curieux de savoir comment.

– Ah ! ma foi ! dit Zampa, j'ai une bien belle idée.

– Bah ! fit Rocambole.

– Tu prétends que je ne suis pas ton ami, monsieur le duc ?

– Je ne dis point cela. Seulement, je crois que tu as intérêt à l'être… puisque tu seras mon intendant et que…

Zampa eut un gros rire…

– Oh ! tu veux parler du papier ? dit-il.

– Oui, fit Rocambole d'un signe.

– Il te chiffonne, ce papier ?

– Dame ! d'autant plus qu'il n'a sur moi aucune influence. Ce papier n'existerait pas que je serais pour toi tout ce que j'ai promis.

– Vrai ?

– Foi de Rocambole, mon vieux !

– Hé ! mais, dit Zampa, si ce papier doit te rendre si malheureux…

– Ô mon Dieu !… se hâta d'ajouter le faux marquis, malheureux n'est vraiment pas le mot. Je sais bien que tu n'en feras jamais usage, mais…

– Voyons le *mais*…

– Tu peux mourir subitement. L'homme de loi à qui tu l'as confié…

Zampa poussa un grand éclat de rire.

– Est-ce que tu as cru cela ? demanda-t-il.

– Quoi ? fit Rocambole étonné.

– Que j'avais confié ta signature à un homme de loi ?

– Certainement, je l'ai cru.

– Eh bien !… répliqua le Portugais, se servant d'une locution du peuple de Paris, tu t'es *fourré le doigt dans l'œil*, monsieur le duc.

– Qu'en as-tu donc fait ?

– Je l'ai mise dans ma poche.

– Tu railles, murmura Rocambole, qui fut pris d'une singulière émotion.

– Parole d'honneur ! tiens, vois plutôt…

Zampa fouilla dans sa poche, en retira un papier, le déplia et le plaça sous les yeux de Rocambole. Rocambole reconnut la terrible déclaration qu'il avait écrite, déclaration par laquelle il reconnaissait être Rocambole et non le marquis de Chamery.

Il y avait sur la table un long couteau catalan, et la vue de ce couteau donna le vertige au faux marquis. Il eut la tentation de s'en saisir, d'en frapper Zampa et de lui arracher le terrible papier. Mais Zampa ne lui en laissa point le temps.

– Tiens ! dit-il, tu vas voir que j'ai confiance en toi…

Il prit le papier, l'approcha d'une chandelle placée sur la table, et Rocambole jeta un cri.

– Que fais-tu donc ?

– Parbleu ! tu le vois bien, dit Zampa, je brûle ta signature, et j'ai une telle confiance en toi que je suis certain d'être ton intendant.

– Tu seras mon ami ! s'écria Rocambole, qui pressa le Portugais dans ses bras.

Zampa semblait ivre mort.

Cependant il se leva en trébuchant.

– Hé ! hé ! dit-il, allons-nous-en. À cheval… j'ai besoin d'air.

Rocambole le prit par le bras.

– Appuie-toi sur moi, lui dit-il.

– Le grand air me remettra, murmura le Portugais, et une fois que je serai en selle… tout ira bien. C'est ce petit vin des Asturies qui… qui…

– Viens, cher ivrogne ! dit le faux marquis en l'entraînant.

Ils descendirent aux écuries de l'auberge. Les chevaux avaient mangé l'avoine, ils étaient sellés et un palefrenier les tenait en main.

Zampa posa la main sur les fontes de la selle du marquis.

– Tiens, lui dit-il, tu vois que je suis un homme de précaution, j’ai mis des pistolets dans tes fontes. La route que nous allons faire est déserte.

– Ah ! dit Rocambole en tressaillant.

– On y serait assassiné que personne au monde ne s’en douterait, ajouta Zampa, dont la langue s’épaississait de plus en plus.

– Ah ! diable !… pensa Rocambole, je crois que tu as eu tort de brûler ce petit papier, mon bonhomme…

Et l’élève de sir Williams eut un sourire à faire frémir Zampa, si Zampa n’eût pas été gris.

XXVIII

Zampa mit le pied à l'étrier avec la difficulté d'un homme tout à fait ivre ; mais, une fois en selle, il retrouva son assiette et eut bientôt l'attitude d'un cavalier difficile à désarçonner. Quant à Rocambole, il enfourcha fort lestement son cheval.

– Passe devant, dit-il à Zampa, tu me montreras le chemin.

– Non pas, répondit le Portugais, la route est assez large pour aller de front tous deux et nous pourrons causer.

– Marchons donc ! dit le faux marquis.

Ils traversèrent le faubourg, les promenades extérieures, et, une fois hors des remparts, Zampa prit, à droite, un chemin de traverse.

– Voici, dit-il, la route de Sallandrera.

Il faisait un fort beau clair de lune, et la nuit était tiède et parfumée.

Le Portugais étendit la main vers une chaîne de montagnes qu'on apercevait à l'horizon :

– Voilà le chemin que nous allons suivre.

– Nous allons nous enfoncer dans ces montagnes ?

– Oui, et je t'assure que nous ne rencontrerons pas beaucoup de monde, à moins que ce ne soient des bandits.

– N'avons-nous pas des pistolets ?

– Si, répliqua Zampa ; d'ailleurs je ne crains pas les bandits.

– Pourquoi ?

– Parce que les loups ne se mangent pas entre eux, ajouta le Portugais d'un ton moqueur.

– Tiens ! murmura Rocambole, il me semble que tu te dégrises.

– C'est le grand air.

Zampa donna un coup de cravache à son cheval et poursuivit :

– Figure-toi, mon bonhomme, que nous allons passer au travers de gorges profondes et au bord de précipices incommensurables.

– Qu'est-ce que cela me fait ? demanda Rocambole.

– Rien ; mais pour passer le temps, je te fais une description du pays. J'ai des instincts pittoresques quand je suis gris.

– Drôle ! murmura le faux marquis en haussant les épaules.

Zampa poursuivit :

– Nous allons passer à deux mètres d'un abîme dont on n'a jamais pu trouver le fond.

– Ah ! ah ! Et où est-il, cet abîme ?

– Nous y serons dans une heure. Il se trouve au milieu de la première vallée que nous allons traverser. On le nomme le trou du Chevalier-Félon.

– Pourquoi ?

– C'est une légende.

– Eh bien ! conte-la.

Zampa se tourna à demi sur sa selle et dit :

– Cela remonte au temps des croisades ; tu vois que ce n'est pas d'hier.

– En effet.

– Un gentilhomme espagnol s'en revenait de Terre sainte, où il avait guerroyé pendant plus de dix ans, et il regagnait son manoir, qui était situé dans les environs, en compagnie d'un écuyer qui l'avait fidèlement suivi pendant cette longue guerre. Le chevalier, à qui plus d'une fois son écuyer avait sauvé la vie sur le champ de bataille, aurait dû l'avoir en amitié et grande estime… Et cependant il n'en était rien.

– Bah ! dit Rocambole, et pourquoi ?

– Parce que le gentilhomme espagnol était jaloux.

– Jaloux de quoi ?

– Du bonheur de son écuyer.

– Allons donc !

– Le chevalier avait quitté son manoir, et il n'avait eu que la peine de fermer la porte et de mettre la clef dans sa poche, vu qu'il n'y laissait ni femme ni fiancée. L'écuyer, au contraire, avait laissé une jolie petite maison au bas de la colline qui supportait le château, et dans cette maison une charmante femme à l'œil noir, aux lèvres rouges, une femme qui se nommait Pepa, et qui sans doute comptait les jours et les heures depuis son départ, et priait Dieu pour son retour. Le chevalier aimait la femme de son écuyer.

– Bon ! je comprends la jalousie, voyons la suite de l'histoire.

Zampa reprit :

– Quand ils furent dans la vallée que nous allons traverser bientôt, comme la nuit était sombre et silencieuse, le chevalier dit : « Si je tuais mon écuyer, sa femme serait à moi… » Et comme l'écuyer chevauchait le premier, tête nue, car il avait pendu son casque à l'arçon de sa selle, le chevalier se dressa sur ses étriers, leva son épée à deux mains et lui fendit le crâne jusqu'aux épaules.

« L'écuyer tomba de sa selle sur le sol sans pousser un cri ; le gentilhomme félon le cacha dans un amas de broussailles et continua sa route.

« Au point du jour, il arriva à la porte de son manoir et envoya quérir Pepa, la femme de son écuyer ; mais le valet à qui il donna cet ordre se signa dévotement et dit :

« – On voit bien que Votre Seigneurie vient de Palestine et ne songe point qu'il y a plus de dix ans qu'elle est partie.

« – Pourquoi cela ? demanda le châtelain, qui fronça le sourcil.

« – Parce que Pepa est morte depuis cinq ans et qu'elle est enterrée là-bas, derrière l'église du village, sous un saule.

« Le châtelain devint livide et vomit un torrent d'injures contre le sort, qui lui avait fait commettre un crime inutile. Pour calmer sa douleur, il se fit servir à boire, et il vida un broc de vin tout entier ; cet excès lui procura une telle ivresse, qu'on fut obligé de le porter sur son lit, où il s'endormit d'un profond sommeil. Mais au milieu de la nuit suivante, il s'éveilla brusquement, ouvrit les yeux et vit une forme blanche assise à son chevet. Cette forme blanche, ce fantôme, c'était Pepa, Pepa, toujours pure et belle ; Pepa, dont l'œil noir pétillait, dont la lèvre était chargée de promesses et qui lui dit :

« – On t'a dit que j'étais morte, mais on t'a trompé, je suis vivante et je t'aime… Viens avec moi, je vais te conduire en un lieu où notre félicité sera sans égale.

« Et comme s'il eût obéi à une force irrésistible, le châtelain se leva et suivit le fantôme, devant lequel les murs s'entrouvraient pour lui livrer passage. La trépassée, toujours suivie du châtelain, descendit dans la plaine, traversa un torrent, entra dans une vallée et gagna celle où le chevalier félon avait assassiné son malheureux écuyer. Le chevalier, entraîné par une puissance mystérieuse, la suivait toujours.

« Le fantôme s'arrêta à la place même où le meurtre avait été commis ; puis il étendit la main, et soudain un bruit épouvantable se fit, la terre mugit et trembla, puis elle se déroba sous les pieds du chevalier félon.

« Un abîme venait de s'ouvrir, dans lequel l'assassin disparut, tandis qu'un groupe blanchâtre s'élevait dans les airs. C'était le fantôme qui emportait au Ciel, dans ses bras, le corps sanglant de l'écuyer son époux.

« Et voilà ! dit Zampa avec un gros rire.

– Elle est intéressante, ta légende, dit Rocambole, mais je n'y crois pas.

– Ni moi non plus ; seulement, je crois à l'abîme.

– Il existe donc réellement ?

– Parbleu !… Il est couvert de broussailles ; mais tu peux jeter une pierre dedans, tu n'entendras point le bruit de sa chute.

– Vraiment ?

– Il y a quatre ans, nous chassions à Sallandrera, feu le duc, don José et moi. Les chiens poussaient un loup et le chassaient chaudement. Le loup vint passer dans la vallée et suivit fort tranquillement le chemin qui, ainsi que j'ai eu l'honneur de te le dire, côtoie la crevasse.

– Eh bien ? fit Rocambole.

– Au moment où le loup passait auprès de l’abîme, le duc lui envoya une balle et il roula dans le précipice. C’était pourtant en plein jour, mais nous eûmes beau nous pencher et regarder, le trou était noir, et nous n’en aperçûmes pas plus le fond que nous n’entendîmes la chute du loup.

– Est-ce qu’il est grand, ce trou ? demanda Rocambole.

– Assez pour y faire disparaître un cheval et son cavalier.

L’élève de sir Williams tressaillit.

– Et nous en sommes loin encore ?

– Mais non ; ne vois-tu pas que nous venons d’entrer dans la vallée ?… Avant une demi-heure nous y serons. Malheureusement, tu ne verras rien. Voici la lune qui disparaît à l’horizon.

– C’est fâcheux, en effet, murmura Rocambole, qui donna un coup d’éperon à son cheval.

Zampa, depuis que la route était devenue étroite, marchait le premier. Rocambole mettait de temps en temps la main sur ses fontes et caressait le pommeau luisant et poli de ses pistolets.

Après avoir conté sa légende et donné tous ces renseignements, Zampa tomba dans une sorte de mutisme que Rocambole ne chercha point à troubler.

Les deux cavaliers cheminèrent au petit trot environ une demi-heure et atteignirent ainsi la vallée au milieu de laquelle se trouvait l’abîme dont avait parlé Zampa. La lune avait disparu, la nuit était sombre, et le sillon blanc du chemin se détachait à peine du milieu des ténèbres. Tout à coup Zampa s’arrêta et fit volte-face.

– Tiens !… dit-il, étendant la main vers la gauche, voilà le trou…

Rocambole regarda.

– Il fait noir, dit-il, je ne vois rien.

– Attends… tu vas voir.

Zampa mit pied à terre, prit une grosse pierre et la lança au milieu d’une touffe de broussailles.

Rocambole entendit le bruit de la pierre entrouvrant les broussailles, mais ce fut tout ; il ne l’entendit point tomber.

– Oh ! oh ! dit-il, le trou est profond.

– On le dit, fit Zampa en riant.

– Est-il large, ce trou ?

– Je l’ai déjà dit, un cheval y tomberait et y disparaîtrait comme cette pierre.

– Ah ! oui, je m’en souviens.

Zampa se baissa, prit une seconde pierre plus grosse que la première, et, tenant toujours au bras la bride de son cheval, s’avança jusqu’au bord extrême du précipice.

– Voici un morceau de sucre qui pèse bien dix livres, dit-il, mais tu ne l'entendras pas davantage.

Et il souleva la pierre dans ses deux mains et la balança au-dessus de sa tête… Soudain Rocambole, qui, malgré l'obscurité, voyait assez distinctement la silhouette du Portugais, prit un pistolet dans ses fontes, ajusta et fit feu…

Zampa jeta un cri terrible, et la pierre lui échappa. En même temps Rocambole le vit osciller une minute à la lèvre du précipice, puis il entendit un nouveau cri, et ne vit plus rien… Zampa, frappé à mort sans doute, était tombé dans l'abîme…

Au point du jour, M. le marquis Frédéric-Albert-Honoré de Chamery, désormais seul du nom, arriva dans un petit village qui, si les indications que lui avait données l'infortuné Zampa une heure avant sa mort étaient vraies, ne pouvait être très éloigné de Sallandrera.

M. le baron Wenceslas Polaski ne savait pas un mot d'espagnol ; en revanche, M. le marquis de Chamery parlait fort bien cette langue. Ce fut donc en pur castillan qu'il adressa la parole à une vieille femme qu'il trouva sur son chemin.

– Ma brave femme, lui dit-il, où suis-je ici ?

– À Corta, señor.

– Corta ? un bureau de poste…

– Précisément.

– Tiens ! dit Rocambole, est-ce que ce n'est point ici… qu'on a commis un crime ?…

– Oui, señor ; on a assassiné le directeur de la poste, le père Murillo la Jambe-de-bois.

– J'ai lu ça dans les gazettes.

– Oh ! ça fit beaucoup de bruit, señor.

– Et sait-on qui a commis le crime ?

– On ne l'a jamais su au juste, monsieur. Cependant on a prétendu que ce pourrait bien être un voyageur qui avait passé pendant la nuit en chaise de poste.

Rocambole jeta cent sous à la vieille femme, qui lui indiqua la *posada* du village, et passa son chemin en se disant :

– Une mauvaise action est toujours punie. Venture avait assassiné l'invalide, il a eu une fin désagréable, lui aussi.

Le bandit, en voyant disparaître Zampa, avait retrouvé tout son cynisme.

Il arriva à l'auberge de Corta, y mit pied à terre, se fit servir à déjeuner ; puis, son repas terminé, il alla se coucher et dormit fort paisiblement jusqu'à cinq heures de l'après-midi. Un peu avant le coucher du soleil, il se remit en route, accompagné d'un guide, et prit le chemin de Sallandrera. À neuf heures du soir, l'élève de sir Williams arrivait dans cette étroite vallée que dominait le vieux manoir de Sallandrera, et, suivant à la lettre les instructions de Conception, il allait frapper à la porte du pavillon du garde.

Le garde vint lui ouvrir. C’était un vieillard aux cheveux blancs qui le salua jusqu’à terre et lui dit :

– Je n’ai jamais vu Votre Seigneurie, mais je sais qui elle est.

– Ah ! fit Rocambole en riant.

– Votre Seigneurie vient pour le mariage.

– Peut-être…

– Et c’est à M. le marquis…

– Chut !

Le vieillard cligna de l’œil.

– Si Votre Seigneurie veut se donner la peine d’entrer, dit-il, tandis qu’une jeune fille accourue, pieds nus, s’emparait du cheval de Rocambole, je vais la conduire à l’appartement qu’elle doit occuper cette nuit.

Rocambole mit pied à terre et suivit le garde dans l’intérieur du pavillon, se disant que la nuit prochaine il coucherait au manoir de Sallandrera, ce qui lui serait infiniment plus agréable.

On lui avait préparé à souper, et le marquis vit briller sur la table des flacons de vin qui, bien certainement, avaient été descendus du château tout exprès pour lui.

– Ce pauvre Zampa, murmura-t-il à part lui, en se mettant à table, il buvait sec, et, du fond de l’autre monde, il doit singulièrement envier mon sort.

Telle fut l’oraison funèbre du Portugais.

XXIX

Rocambole soupa d'un excellent appétit et but à longs traits le vin qui miroitait dans les flacons de cristal envoyés du château de Sallandrera. Ce vin avait sans doute une propriété capiteuse, car, si rude buveur qu'il fût, notre héros se sentit la tête lourde et se leva de table en chancelant.

Le vieux garde accourut, lui offrit le bras, et lui dit :

– Votre Seigneurie n'a qu'à s'appuyer sur mon bras ; j'aurai l'honneur de la conduire dans sa chambre à coucher.

– C'est singulier ! pensa Rocambole, le vin de ma future monte joliment à la tête ! Je suis gris comme un vrai baron polonais que j'étais il y a trois jours.

Le garde le conduisit au premier étage du pavillon et le fit pénétrer dans une jolie pièce disposée en chambre à coucher. Le confortable de l'ameublement, la recherche qui semblait présider en toutes choses frappèrent agréablement Rocambole.

– Conception a passé par là, pensa-t-il ; je reconnais dans ce luxe tout parisien la main délicate de mon adorée.

Et il se mit au lit avec l'aide du vieux garde et s'endormit bientôt d'un profond sommeil. Pendant la nuit, l'élève de sir Williams fit des rêves que justifiait amplement le château espagnol à l'ombre duquel il dormait. Il se vit Grand d'Espagne, ambassadeur, duc de Sallandrera, riche à millions, éblouissant le Brésil de sa bonne mine, de son bonheur. Le vin qu'il avait bu aidant, il eût sans doute prolongé son sommeil outre mesure, si le vieux garde ne fût venu l'éveiller vers huit heures du matin. Rocambole trouva d'abord qu'il était bien léger de troubler ainsi le repos d'un Grand d'Espagne, puis il se frotta les yeux et regarda autour de lui. Le vieux garde, sa casquette à la main, se tenait devant lui dans la plus respectueuse des attitudes.

– Votre Seigneurie m'excusera, dit-il ; mais il est huit heures, et Votre Seigneurie n'a que le temps.

– Hein ? fit Rocambole, dont l'esprit n'était point complètement lucide encore.

– C'est à neuf heures le mariage.

– Ah ! très bien.

Et Rocambole sauta lestement hors du lit, murmurant :

– Jamais je n'oserai dire à Conception que j'ai dormi comme une brute la veille de ma nuit de noces… C'est honteux !…

– Monsieur le marquis, poursuivit le garde, va me permettre de lui donner quelques renseignements…

– À propos de quoi ?

– À propos du cérémonial.

Rocambole regarda le garde, et parut ne point comprendre.

Le garde continua :

– En Espagne, et quand il est question de grands personnages comme Votre Seigneurie et mademoiselle Conception…

– Oh ! je sais, dit Rocambole, c’est son oncle l’archevêque…

Le garde sourit.

– Précisément, dit-il.

– Eh bien !… demanda le faux marquis, qu’est-ce qu’il a donc imaginé, le bonhomme d’archevêque ?

– Oh ! répondit le garde. Votre Seigneurie sera mariée comme en plein Moyen Âge.

– Peste ! dois-je endosser une cuirasse ?

– Non, mais votre Seigneurie aura des moines à sa messe nuptiale.

– Des moines à longue barbe ?

– Oui, Votre Seigneurie.

– Avec un grand capuchon ?

– Qui leur couvre toute la figure.

– Après ?

– Les moines s’empareront de Votre Seigneurie.

– Très bien.

– Et Votre Seigneurie leur appartiendra…

– Jusques à quand ?

– Jusques après la cérémonie.

– Est-ce tout ?

– Les moines sont venus.

– Ici ?

– Oui, dit le garde.

– Pourquoi ?

– Pour conduire Votre Seigneurie à la chapelle.

Rocambole se mit à la croisée.

Le pavillon dans lequel il se trouvait était au bas de la colline. Tout en haut, le marquis aperçut le manoir de Sallandrera, un vieux manoir crénelé, aux tourelles pointues, aux clochetons sveltes et dentelés, aux murs grisâtres envahis par le lichen, et dont l’imposante et sauvage attitude jetait dans l’âme une vague tristesse.

Cette tristesse serra un moment le cœur de Rocambole.

– Ma parole d'honneur !… pensa-t-il, ce mariage ressemble à un enterrement.

Le garde continua :

– Les moines vont venir ici prendre Votre Seigneurie.

– Oh ! je monterai bien tout seul au château. Je vois le chemin.

Et Rocambole indiquait du doigt un sillon blanc qui montait au flanc de la colline, et décrivait de nombreux zigzags.

– Ce n'est point par là que Votre Seigneurie montera au château.

– Bah ?…

Le garde se prit à sourire.

– Monseigneur de Grenade est un peu toqué…

– Il l'est beaucoup, murmura le faux marquis de Chamery.

– Sa Grâce veut que le mariage de Votre Seigneurie avec mademoiselle Conception ressemble en tous points au mariage de demoiselle Cunégonde de Sallandrera, qui épousa, en l'an quatorze cent soixante-dix, sous le règne de Ferdinand le Catholique, très haut et très puissant seigneur Lorenzo d'Alvimar, marquis de Valgas.

– Et, demanda Rocambole, que toutes ces bizarreries amusaient fort, comment eut lieu ce mariage ?

– Le pavillon où nous sommes, répondit le garde, était une chapelle dédiée à la Vierge.

– Très bien.

– Le marquis de Valgas arriva ici la veille du mariage, tout comme Votre Seigneurie.

– Trouva-t-il à souper ?

– Non, dit le garde en riant. Il passa la nuit en prières.

– Et… après ?

– Après, quatre moines encapuchonnés arrivèrent, bandèrent les yeux au marquis.

– Hein ? fit Rocambole.

– Et lui passèrent le vêtement nuptial.

– Qu'est-ce que ce vêtement ?

– C'est une chemise de laine, par-dessus laquelle on met à l'époux une robe de moine.

– Ah çà ! mais, interrompit Rocambole, c'est fort ennuyeux, tout cela, et monseigneur l'évêque de Grenade est fou.

– Je suis de l'avis de Votre Seigneurie, et je crois que mademoiselle Conception pense de la même manière.

– Ah ! tu crois ?

– Je suis monté hier au château, et j'ai entendu mademoiselle de Sallandrera qui disait : « Mais, mon oncle, tout cela est absurde en notre siècle ! »

– Et qu'a répondu l'archevêque ?

– L'archevêque a froncé le sourcil et doña Conception s'est tue. Croyez-moi, Votre Seigneurie, l'archevêque est vieux, il est riche à millions… Il faut flatter ses manies.

– Soit, dit Rocambole.

– Au reste, ajouta le garde, j'ai un petit billet pour Votre Seigneurie.

– Un billet ?

– Oui…

Et le garde cligna de l'œil.

– De… Conception ?

– Sans doute.

– Donne vite, alors.

Le garde tira de sa poche une jolie lettre mignonnement pliée, d'où s'échappait un parfum discret. Rocambole s'en empara et l'ouvrit précipitamment.

La lettre renfermait deux lignes sans signature ; mais Rocambole reconnut l'écriture, et son cœur battit bien fort.

Ces deux lignes disaient :

« Ami,

« Prenez patience ; vous n'avez plus que quelques heures à attendre pour voir le marquis de Chamery l'époux de mademoiselle de Sallandrera. »

– Ma foi ! pensa Rocambole, puisqu'elle le veut, je passerai par où l'on voudra, et je me prêterai à toutes les mômeries possibles.

Puis, il demanda au garde :

– Ainsi, on va me bander les yeux ?

– Oui, Votre Seigneurie.

– Et par où me conduira-t-on à la chapelle ?

– Par une route souterraine qui relie l'ancienne chapelle de la Vierge au château, et qui fut creusée au Moyen Âge.

– Est-ce les yeux bandés ?

– Sans doute.

– Ah çà !… est-ce que je dois me marier les yeux bandés ?

– Oh ! non, Votre Seigneurie ôtera son bandeau dans la chapelle.

Comme le garde faisait cette réponse, on frappa à la porte.

– Voici les moines ! dit-il.

Et il alla ouvrir.

C’étaient les moines, en effet, et Rocambole recula, malgré lui, à l’aspect de quatre personnages vêtus de robes blanches, le visage couvert de grands capuchons au travers desquels leurs yeux brillaient comme des lampes funèbres.

Le garde salua Rocambole et sortit.

Les quatre moines s’inclinèrent devant Rocambole, puis l’un d’eux dit en espagnol :

– Frère, êtes-vous prêt ?

– Peste ! murmura Rocambole, est-ce qu’on va me recevoir franc-maçon ?

Et il répondit en riant :

– Je suis prêt.

L’un des moines prit une pièce de laine blanche qu’il avait apportée sous sa robe et banda les yeux à Rocambole.

À partir de ce moment, Rocambole ne vit plus, mais il entendit et sentit.

Les moines entonnèrent alors un chant latin qui le fit tressaillir. C’étaient les vêpres des morts.

Puis l’un d’eux lui ôta son habit et lui passa un vêtement dont il ne put deviner la couleur, mais que, au toucher, il reconnut pour cette chemise de laine dont lui avait parlé le garde. Après quoi on lui fit endosser un second vêtement plus lourd, et qui ne pouvait être que la robe de moine également annoncée.

– Venez, lui dit alors celui qui lui avait déjà adressé la parole.

On le prit sous le bras et il se sentit entraîné.

Les chants funèbres recommencèrent.

D’abord Rocambole comprit qu’on lui faisait descendre un escalier ; puis il marcha de plain-pied pendant quelques minutes, puis il descendit de nouveau. Il sentit alors qu’un air plus frais, un air plus humide, l’environnait, et il devina qu’il était dans le souterrain dont lui avait parlé le garde.

– Levez le pied, lui dit-on tout à coup, vous montez…

Rocambole sentit, en effet, qu’il gravissait un escalier, et cette ascension dura plus d’une heure. Pendant ce long trajet, les moines achevèrent les vêpres des morts.

Tout à coup, à l’atmosphère humide et froide du souterrain, succéda un air plus chaud, et Rocambole, toujours conduit par les moines, marchait de nouveau sur un terrain plat. Peu après, il entendit des portes s’ouvrir et se refermer ; puis des dalles résonnèrent sous ses pieds et ses conducteurs l’arrêtèrent.

– Ôtez votre bandeau ! lui dit-on.

Certes, l’élève de sir Williams ne se fit point répéter deux fois l’injonction.

Ces chants funèbres, tous ces apprêts mystérieux avaient fini par l'effrayer légèrement. Il arracha donc son bandeau avec une sorte de précipitation et jeta autour de lui le regard avide et fiévreux d'un homme longtemps privé de la lumière du jour.

Ce qu'il vit alors n'était certainement pas de nature à calmer ses vagues terreurs ; il se trouvait dans une sorte de niche ogivale large de six pieds carrés tout au plus. En face de lui était un prie-Dieu ; à sa gauche, entre deux piliers, une grande toile peinte par Vélasquez représentait la bénédiction nuptiale donnée à très haute et puissante demoiselle Cunégonde de Sallandrera et à très haut et très puissant seigneur don Alonzo d'Alvimar, marquis de Valgas, en l'église du château de Sallandrera, ainsi que l'expliquait une légende tracée au bas du tableau. À sa droite, et pareillement entre deux piliers, une seconde toile frappa ses regards. Celle-là représentait un lugubre sujet, qui semblait emprunté aux sombres annales de l'Inquisition. C'était un supplice entouré de toutes les tortures inventées par le Moyen Âge.

Rocambole détourna les yeux de cette seconde toile et ne songea point à en lire la légende.

Il se retourna. Trois des moines avaient disparu.

Un seul demeurait silencieux derrière lui.

Tout à coup un bruit se fit ; la toile qui représentait une scène de l'Inquisition remonta sur des tringles invisibles, et l'œil étonné et pour ainsi dire effrayé de Rocambole aperçut un spectacle étrange. Le tableau, en se retirant, venait de démasquer une sorte de cellule semblable à celle où se trouvait le faux marquis. Au milieu de cette cellule, les trois moines attisaient un brasier dans lequel rougissait un anneau de fer. À côté du brasier, il y avait une enclume. Sur cette enclume, Rocambole effrayé aperçut des tenailles et un marteau. Tout cela passa comme une vision.

La toile redescendit, et les moines et le brasier disparurent. En même temps, l'autre toile, qui représentait le mariage, exécuta la même manœuvre, et le faux marquis vit une chapelle illuminée par des milliers de cierges. Un prêtre était à l'autel, attendant sans doute les fiancés ; et Rocambole eut un frémissement d'espoir. Puis au fond de la chapelle, à gauche de l'autel, une porte s'ouvrit…

Le cœur de Rocambole battait violemment.

Une femme vêtue de blanc s'avança, donnant la main à une autre femme vêtue de noir… Rocambole reconnut Conception. Au même instant, et tandis que la jeune fille s'avançait vers l'autel, la toile redescendit – la chapelle disparut avec ses milliers de cierges, et le moine releva brusquement son capuchon.

Rocambole jeta un cri et recula épouvanté.

XXX

Le moine qui venait d'ôter son capuchon, et que Rocambole considérait avec des yeux hébétés, n'était point un vrai moine.

C'était Zampa ! Zampa, que le faux marquis de Chamery avait vu lever les mains, pirouetter sur lui-même comme un homme frappé à mort et disparaître ensuite dans les profondeurs de cet abîme qu'on nommait le trou du Chevalier-Félon ; Zampa, que cinq minutes auparavant Rocambole croyait si bien mort qu'il eût parié, à l'appui de sa conviction, l'immense dot de mademoiselle de Sallandrera, sa fiancée. Pendant dix secondes, l'élève de sir Williams demeura immobile, bouche béante, les cheveux hérissés, attachant un œil rempli d'effroi sur cet homme qui paraissait sortir de la tombe. Puis, tout à coup, il fit un nouveau pas en arrière et, détournant la tête, il chercha autour de lui une issue par laquelle il pût prendre la fuite. Mais toutes les portes étaient fermées, et Zampa se prit à rire d'un rire moqueur et terrible.

– Eh bien ! mon maître, dit-il, qu'en penses-tu ? est-ce bien joué ?

Rocambole continuait à le regarder, et ses dents claquaient de terreur.

– Mon pauvre vieux, reprit le Portugais, tu m'as cru ivre, hein ? Tu t'es figuré que je brûlais ta petite signature tout exprès pour te plaire… Ah ! ah ! ah !

Et Zampa avait un rire strident qui donnait le frisson de l'épouvante à Rocambole.

Rocambole avait repris l'immobilité d'une statue.

Le Portugais continua :

– Comme on voit bien, mon bonhomme, que tu n'as pas l'âme d'un vrai bandit, mais bien le cœur d'un coquin vulgaire ! Tu n'es point un scélérat, tu es un filou. Tu ne sers pas ceux qui t'ont servi, tu les assassines ! Une première fois, à Paris, tu as voulu te débarrasser de moi, et tu m'as *dagué* par derrière, comme un lâche ! et tu as cru, maître fou, qu'un homme comme moi, un homme né sous le soleil, avec les dents blanches et le teint olivâtre, mépriserait cette sombre et gigantesque divinité qu'on nomme la Vengeance !

Zampa s'interrompit encore pour rire à son aise, puis il reprit :

– Quand tu t'es vu en mon pouvoir, tu m'as offert de l'or, et comme j'acceptais, tu t'es dit : « Voilà un niais que j'amorce deux fois avec la même graine ! » Eh bien, tu t'es trompé, cher ami. Si Zampa possédait les deux Indes et la couronne d'Espagne, il engagerait tout pour se venger d'un ennemi. Comprends-tu ?

Et Zampa riait à se tordre, et Rocambole tremblait de tous ses membres.

Le Portugais continua :

– Hein ! te l’ai-je bien arrangée, cette petite histoire de l’abîme sans fond – lequel abîme, mon pauvre vieux, n’a que quelques pieds de profondeur ! Crois-tu que j’ai bien joué mon petit rôle d’homme frappé en pleine poitrine par la balle que j’avais eu soin de retirer de tes pistolets ? J’ai tournoyé, j’ai crié, et puis je suis tombé sur un monceau d’herbes fraîches qu’on avait entassées là pour amortir le bruit de ma chute.

Zampa riait toujours, et Rocambole était livide…

Cependant l’élève de sir Williams fit un effort surhumain, ouvrit la bouche, étendit la main et murmura :

– Tais-toi ! parle moins haut ! Ce que tu me demanderas, tu l’auras… Veux-tu ma fortune ?

– Plaît-il ?

– Tais-toi ! tais-toi !

– Bah ! tu as peur du bruit ?

– Tais-toi donc, misérable, *elle* va t’entendre…

– Qui… *elle !*

– Conception… ma fiancée… celle qui m’attend.

Zampa haussa les épaules.

– Allons donc ! fit-il, tu crois qu’elle t’attend ?

– Oui, continua le faux marquis, dont le front était inondé de sueur.

– Sérieusement ?

– N’est-elle pas là, derrière cette toile, au pied de l’autel ?

– Tiens ! c’est juste, dit le Portugais avec une épouvantable bonhomie, j’oubliais que tu vas te marier et que tu as déjà revêtu ton vêtement nuptial, tu sais, la chemise de laine exigée par Sa Grâce l’archevêque de Grenade.

Et Zampa mit la main sur l’épaule de Rocambole et lui arracha sa robe de moine.

Soudain Rocambole jeta un cri terrible : la chemise de laine qu’il portait était rouge ! C’était la vareuse d’un forçat.

En même temps, Zampa s’approcha de la toile qui représentait le mariage de Cunégonde de Sallandrera, et il pressa un ressort. De nouveau, la toile remonta. Cette fois, l’église était pleine de monde. Au pied de l’autel, un homme était à genoux tenant la main de Conception, et le prêtre descendait pour les unir… Cet homme, Rocambole le reconnut. C’était le marquis de Chamery – le vrai, celui que Rocambole croyait au fond des mers et la proie des poissons…

Zampa tourna le bouton en sens inverse, la toile redescendit.

– Ne troublons pas les cérémonies du culte, dit-il.

Rocambole s’appuyait au mur pour ne pas tomber.

Zampa reprit en ricanant :

– Tu comprends, mon bonhomme, qu'à la fin d'une pièce tout doit s'expliquer. J'ai appris cela dans les mélodrames qu'on joue à Paris, au théâtre de l'Ambigu. Nous sommes au dernier acte, et je vais te faire voir les *trucs* de la chose.

« Le marquis de Chamery – pas toi, l'autre, le vrai, celui qui épouse Conception, en un mot –, eh bien ! il n'a pas plus été frappé que moi… J'avais enlevé les balles du revolver comme j'ai enlevé, quelques jours plus tard, celles des pistolets. Il est tombé à la mer, comme je suis tombé dans le trou, en criant. C'était convenu. Moi, j'ai fait le mort sur l'herbe ; lui s'est mis à plonger et il est allé ressortir à deux cents mètres plus loin. Tu sais que la nuit était noire… Le marquis s'est mis à nager tranquillement vers la côte, et il est allé s'échouer sur l'escalier de la villa habitée par mademoiselle Conception. Ah ! dame ! tu sais bien que le jour où une fille de cette race, une Sallandrera, apprend qu'elle a failli épouser un coquin vulgaire, un assassin, un voleur, elle devient terrible et altérée de vengeance !…

« Je t'assure, ajouta Zampa en riant, qu'elle ne s'est pas fait prier pour t'écrire cette petite lettre qui t'a fait tomber dans le piège…

Ces derniers mots firent comprendre à Rocambole qu'il était perdu… Ce n'était plus seulement Conception et l'héritage des Sallandrera qui lui échappaient, ce n'étaient plus son marquisat et son faux nom qu'il lui fallait abandonner – c'était sa vie, sans doute, qu'il n'allait plus pouvoir soustraire à ses ennemis.

Et il eut peur comme jamais il n'avait eu peur, et ses jambes fléchirent sous lui, ses dents s'entrechoquèrent, et, comme autrefois, en présence du comte Artoff et de Baccarat, dans le pavillon du bord de la Marne, il balbutia le mot : *grâce !*… Mais Zampa haussa les épaules et pressa un autre ressort placé au bas de cette autre toile qui représentait, à droite de Rocambole, une scène de tortures de l'Inquisition.

La toile remonta, la cellule sombre reparut.

Les moines attisaient toujours le brasier. Seulement leurs robes étaient tombées, et, dans ces trois hommes, Rocambole, éperdu, reconnut le bourreau et ses deux aides.

Puis, derrière eux, il aperçut un quatrième personnage, et la vue de ce personnage fut pour lui ce vers que le Dante a inscrit sur la porte de son Enfer :

Laissez ici tout espoir…

Ce quatrième personnage était une femme – une femme vêtue de noir comme un juge ; et cette femme avait déjà condamné et puni sir Williams à bord du *Fowler.* C'était Baccarat !

Les assassins s'évanouissent parfois sur les bancs de la cour d'assises ; mais il est rare qu'ils n'obéissent pas, à l'heure de leur supplice, à un sentiment de forfanterie qui devient du courage et leur donne la force de *bien mourir,* comme ils disent.

Rocambole fut pris de cet accès d'énergie vulgaire. Il redressa la tête, fit un pas en arrière, mesura Baccarat du regard et lui dit d'un ton railleur :

– Ah ! je savais bien que vous étiez derrière cet homme, vous ! Il n’était pas de force à me *rouler.*

– Rocambole, répondit la comtesse lentement, ne raillez point, ne blasphémez pas !… l’heure de votre châtiment est venue !

– Eh bien ! dit-il en jurant et en blasphémant, je me moque de vous, je vous brave !… Vous pouvez me tuer, que m’importe ! je n’en ai pas moins été marquis ; la fille d’un Grand d’Espagne m’a aimé, une vicomtesse m’a appelé son frère, et, acheva-t-il avec un rire sinistre, je vous ai fait passer aux yeux de tout Paris pour une femme perdue, vous, la comtesse Artoff, *l’ange du repentir,* comme on vous appelait, et j’ai rendu votre mari fou ! … Tuez-moi donc, maintenant, j’ai vengé ma mort par avance !…

Et il la menaçait du regard et du geste, et l’âme de sir Williams semblait être passée en lui…

Mais la comtesse répondit avec calme :

– Vous vous trompez, Rocambole, on ne vous tuera pas !…

Il haussa les épaules.

– Est-ce que vous voulez me donner le prix Montyon(6), par hasard ? dit-il en ricanant.

– Regardez votre habit, poursuivit lentement la comtesse Artoff, c’est celui de forçat… Regardez cet anneau qui rougit dans le brasier, on va vous le river à la cheville… La mort pour vous ne serait point un châtiment, Rocambole ; c’est la vie du bagne, c’est le fouet tombant sur vos épaules, c’est l’ignominie du bonnet vert qui doivent être votre châtiment, à vous dont on a vanté les chevaux, les maîtresses, à vous qui avez brillé dans le monde parisien et qu’on a salué du titre de marquis !

En prononçant ces derniers mots, Baccarat fit un signe, une barrière qui séparait les deux cellules à hauteur d’appui disparut, et le bourreau et ses aides s’emparèrent de Rocambole, qui poussa des cris étouffés et voulut se débattre. Mais des mains robustes le saisirent à la gorge, tandis que d’autres le maintenaient immobile, la jambe étendue sur l’enclume. Alors le bourreau prit l’anneau dans le feu, le trempa dans l’eau, et le riva, tout fumant encore, à la cheville du nouveau forçat.

– Rocambole, dit alors Baccarat, vous aviez fait envoyer au bagne le vrai marquis de Chamery, il est juste que vous alliez y prendre sa place, tandis qu’il reprendra dans le monde celle que vous lui avez volée…

– Oh ! vociféra le condamné, j’en appellerai à la vraie justice, à la justice régulière… je crierai si haut qu’on me donnera des juges !… Je veux bien être condamné, mais je veux des juges !…

– Vous vous trompez encore, dit la comtesse ; votre condamnation est régulière, elle a été signée en haut lieu. Si son exécution a lieu à huis clos, dans les murs d’un vieux manoir, c’est qu’on a voulu que l’honneur de deux nobles races fût intact et qu’un homme demeurât jusqu’à sa mort au bagne de Cadix, qui prétendra faussement avoir été le marquis de Chamery. Comprenez-vous à présent ?

– Non ! vociféra Rocambole, car le marquis, le vrai, comme vous dites, ne me ressemble pas assez pour que les forçats, ses compagnons de chaîne, me prennent jamais pour lui.

– Vous vous trompez encore…

– Oh ! je vous en défie ! Satan lui-même…

– Écoutez encore, Rocambole, articula lentement la comtesse. Il arrive que, pour reconquérir sa liberté et faire à tout jamais disparaître les traces de son passé, un galérien a le courage de se défigurer…

Cette fois Rocambole comprit tout et jeta un cri terrible… Mais ce cri fut le seul qu'il poussa. Les mains nerveuses d'un aide du bourreau le saisirent de nouveau à la gorge et l'étreignirent fortement ; puis, tandis qu'on le maintenait de nouveau immobile, l'exécuteur versa dans un bassin le contenu d'une fiole, trempa un linge dans ce bassin et l'appliqua sur le visage du condamné… Rocambole se débattit, stimulé par une horrible douleur, essaya de se dégager, de crier…

Tout cela eut la durée d'un éclair.

On enleva le linge qu'on avait placé de manière à ne lui couvrir que le bas du visage, et Zampa lui plaça un miroir devant les yeux, qui s'étaient trouvés à l'abri du contact. Rocambole exhala un dernier rugissement, qui se fit jour à travers les mains crispées des bourreaux… On venait de le défigurer avec du vitriol, et son visage était horrible à voir.

En ce moment, les cloches de la chapelle du vieux manoir de Sallandrera sonnaient à toute volée, et le vrai marquis de Chamery descendait la nef de l'antique basilique, donnant la main à sa jeune femme, mademoiselle Conception de Sallandrera !…

XXXI

Cinq jours plus tard, M. le vicomte Fabien d'Asmolles était, un matin, dans la chambre de sa jeune femme, cette belle et vertueuse Blanche de Chamery que l'infâme Rocambole avait si longtemps appelée sa sœur. La vicomtesse était encore au lit, à demi dressée sur son séant.

Fabien, assis à son chevet dans un grand fauteuil, tenait sa main mignonne dans les siennes et lui disait :

– Ma petite Blanche, tu es vraiment folle avec tes terreurs imaginaires…

– Ah !… répondit la vicomtesse, voici bientôt quinze jours, mon ami, que notre cher Albert nous a quittés…

– Eh bien ! qu'importe…

– Et depuis, il ne nous a donné signe de vie.

– C'est qu'il est tout occupé de son mariage, ma chère.

– À ce point de nous oublier ? Ah ! Fabien…, murmura la vicomtesse d'un ton de reproche.

– Ma chère Blanche, répondit le vicomte en souriant, te souviens-tu encore de notre union ?

– Ingrat ! il le demande…

– Eh bien ! crois-tu qu'alors, quand je touchais aux premières heures de mon bonheur, le reste de la terre ne m'était pas indifférent ?

– Tu n'avais pas de sœur…

– Si j'en avais eu une, je l'aurais momentanément oubliée, peut-être…

Et Fabien baisa la main blanche et déliée de sa femme, et la regarda avec amour.

Un valet entra. Il portait sur un plateau une lettre dont les timbres firent tressaillir de joie la vicomtesse.

– Une lettre d'Espagne ! dit-elle…

Cependant, après l'avoir prise, elle eut comme un moment d'hésitation avant de l'ouvrir :

– Mon Dieu ! dit-elle, ce n'est pas l'écriture d'Albert.

– Non, mais c'est celle de mademoiselle de Sallandrera, dit Fabien.

Et il prit la lettre des mains de sa femme, l'ouvrit et lut à haute voix :

« Blanche, ma chère sœur…

« Il est là, près de moi, tandis que je vous écris. »

Le vicomte s'interrompit et regarda madame d'Asmolles.

– Ah !… s'écria-t-elle, tu avais raison, Fabien, j'étais folle !…

Le vicomte reprit sa lecture.

« Il est là, près de moi, et nous sommes à Madrid.

« Blanche, ma sœur bien-aimée, que de choses j'ai à vous confier ! Je ne sais par où commencer… Mais, avant tout, laissez-moi vous dire qu'il est mon époux et que je l'aime… Nous sommes mariés depuis quarante-huit heures ; c'est mon oncle, l'archevêque de Grenade, qui nous a donné la bénédiction nuptiale dans la chapelle du château de Sallandrera, en présence de ma mère et de nos serviteurs.

« À la porte de la chapelle, une berline de voyage nous attendait. Dans cette voiture était un aide de camp de Sa Majesté. Nous sommes partis, Albert, ma mère et moi, pour Madrid, où nous sommes arrivés hier soir.

« J'ai présenté moi-même mon mari à la reine.

« Sa Majesté l'a accueilli par ces paroles :

« – Monsieur le duc de Chamery-Sallandrera, j'ai signé ce matin les lettres patentes qui vous confient la grandesse, les titres et les dignités de feu le duc de Sallandrera, mon regretté et bien-aimé sujet.

« Albert s'est incliné.

« Sa Majesté a continué :

« – Monsieur le duc, je comptais d'abord vous confier une mission diplomatique au Brésil ; mais il m'a été représenté que le climat de ce pays était meurtrier et je ne veux point exposer votre jeune femme à ses rigueurs. C'est en Chine que je vous envoie. Dites adieu à l'Europe pour trois ou quatre années au moins. Je sais que je vous impose un grand sacrifice, mais l'amour de votre jeune femme vous sera, j'en suis certaine, une ample compensation !…

« Alors, Sa Majesté a donné sa main à baiser à mon mari…

« Oh ! chère Blanche, que ce nom est doux à écrire !

« Puis elle a daigné nous prier à souper.

« Ah ! ma chère Blanche, mon bonheur serait sans limites, s'il n'était troublé par l'amère pensée que trois mortelles années s'écouleront avant que nous ne nous revoyions. Mais, que voulez-vous ? notre cher Albert est duc, il fait ses premières armes diplomatiques par où les autres terminent leur carrière ; il commence par être ambassadeur. Vous comprenez bien qu'il n'a pas pu refuser.

« Nous partons dans deux jours.

« Ma mère reste en Espagne ; elle retournera cet hiver à Paris, et vous parlerez de nous avec elle, comme nous nous entretiendrons de vous, Albert et moi, à toute heure du jour, par-delà les mers. Le cœur supprime les distances, vous le savez bien, chère sœur !

« Malgré la défense du chirurgien, Albert veut vous écrire quelques lignes. Ne vous effrayez pas à ce terrible mot de chirurgien, et laissez-moi vous dire tout de suite ce que c'est. Hier, en jouant pendant la route avec le gland d'une portière de la voiture, mon étourdi de mari – décidément ce mot m'enchante !… – a fait un faux mouvement, qui s'est si malencontreusement combiné avec un cahot, qu'il a brisé une des glaces avec son poing, et s'est assez profondément coupé le pouce et l'index de la main droite. Le chirurgien prétend qu'il sera guéri dans huit ou dix jours ; mais, en attendant, il lui a mis la main en écharpe et lui a défendu de s'en servir.

« Cependant – et comme je me suis prononcée dans le sens de l'homme de l'art, – Albert veut absolument vous écrire.

« Je l'autorise donc à prendre ma plume de la main gauche et à vous griffonner quelques mots.

« Adieu, chère et bonne sœur, adieu ma bien-aimée Blanche, au revoir plutôt, car j'espère bien retourner dans notre chère France avant trois ans. Embrassez Fabien pour moi et aimez-moi toujours un peu.

« Votre CONCEPTION. »

À cette lettre, le vrai marquis de Chamery avait ajouté trois lignes de la main gauche.

L'époux de mademoiselle de Sallandrera ne se sentait point les talents calligraphiques de Rocambole, et comme, pour être aux yeux de la vicomtesse d'Asmolles celui dont elle pleurerait la longue absence, il lui fallait absolument avoir l'écriture de l'élève de sir Williams, Conception avait inventé cet innocent mensonge de l'éclat de vitre et du doigt coupé.

La vicomtesse d'Asmolles lut et relut ces trois lignes presque indéchiffrables, puis elle fondit en larmes.

– Trois ans, murmura-t-elle…

– Mon enfant, répondit le vicomte en lui mettant un baiser au front, en ce monde rien n'est éternel ni durable… Qui sait ?… dans six mois peut-être ton frère sera-t-il ici, là, dans ce fauteuil où je suis.

Quelques heures après, M. le vicomte Fabien d'Asmolles quitta l'hôtel de la rue de Verneuil et se rendit à son cercle.

Il était alors cinq heures, et le salon de whist contenait nombreuse compagnie. Tandis qu'on jouait – cela se passait quelques minutes avant l'arrivée de Fabien –, deux jeunes gens, dont l'un n'était autre que ce petit M. Octave qui avait rempli un si déplorable rôle quelques mois auparavant, parcouraient les journaux, assis à une table voisine à celle du whist.

Tout à coup, le jeune M. Octave tressaillit et s'écria :

– Oh ! oh ! messieurs, une nouvelle qui va vous intéresser.

– Qu'est-ce ? demanda l'autre jeune homme, enfoui jusque-là dans une gazette allemande.

– De quoi s’agit-il ? firent les joueurs en levant la tête.

– Il s’agit du marquis de Chamery.

– Bah ? est-ce qu’il est mort ?

– Pas tout à fait, mais c’est tout comme, messieurs.

– Comment cela ?

– Il se marie !

– Bambin ! murmura un joueur en toisant le jeune M. Octave. Cet écolier m’amusera donc éternellement.

– Oui, messieurs, reprit le jeune M. Octave, Chamery se marie. Que dis-je ? il est marié ! et devinez où ?…

– En province ?

– Non, en Espagne.

– Y a-t-il trouvé un vrai château ? demanda un plaisant.

– Oh ! mieux que cela, messieurs, il en a trouvé cinq ou six et une vingtaine de millions.

– Allons donc !

– Écoutez, je lis ou plutôt je traduis, car je tiens un journal de Madrid, la *Epoca*.

Et M. Octave lut :

« La dernière héritière d’un de nos plus grands noms d’Espagne, mademoiselle Conception de Sallandrera, vient d’épouser un gentilhomme français, le marquis de Chamery, à qui elle transmet son nom, les titres et dignités de feu le duc de Sallandrera, son père, *etc., etc.* »

M. Octave s’arrêta et regarda les joueurs.

– Eh bien ! messieurs, dit-il, qu’en pensez-vous ?

– Je pense, répondit un wistheur(7), que tout cela est fort beau, mais non surprenant.

– Plaît-il ?

– Et l’on voit bien, mon petit ami, que vous n’étiez au courant de rien. Il y a trois mois que le mariage qui vient de s’accomplir était décidé.

– Par exemple !…

La porte s’ouvrit. Un nouveau personnage entra. C’était le vicomte Fabien.

– Tenez, dit le wistheur au jeune M. Octave, demandez plutôt à M. d’Asmolles.

Fabien reconnut le petit bonhomme qui s’était si souvent et si maladroitement immiscé dans les affaires de son ancien ami Roland de Clayet, et, allant à lui, il lui dit assez sèchement :

– De quoi s’agit-il donc, monsieur ?

– Monsieur, répondit le jeune homme, nous parlions du marquis de Chamery.

– Ah ! vraiment ?

– Et monsieur, que voilà, nous soutenait que le mariage qui vient d'avoir lieu était convenu depuis trois mois.

– Monsieur vous a dit la vérité ; il aurait même pu ajouter que, il y a trois mois, le contrat de mariage était signé, et que la bénédiction nuptiale allait être donnée aux époux, lorsque M. le duc de Sallandrera a été frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

Cette explication donnée, Fabien fit mine de tourner le dos au jeune M. Octave, qui lui portait assez énergiquement sur les nerfs. Mais M. Octave ne se tint pas pour battu.

– Est-ce que le marquis reviendra bientôt, monsieur ? demanda-t-il.

– Mon beau-frère est nommé ambassadeur en Chine, monsieur.

– Ah ! diable !

– Et il est probable, ajouta Fabien, qui s'installa à une table de whist, que vous aurez des moustaches à son retour.

M. Octave se mordit les lèvres et reprit la lecture de son journal espagnol. Mais tout à coup il jeta un cri de surprise et tourna vivement la tête. Il venait d'apercevoir dans une glace la porte qui s'ouvrait de nouveau et livrait passage à un homme complètement oublié depuis trois mois. C'était Roland de Clayet.

– Bon ! s'écria-t-on de toutes parts, voici un revenant.

– Qui se porte à merveille ! répondit Roland. Bonjour, messieurs.

Il salua tout le monde, serra assez froidement la main de M. Octave, et s'approcha de Fabien, qui lui fit un accueil glacial.

– Ah çà !… mais d'où venez-vous donc, Roland ? demanda-t-on.

– De Franche-Comté.

– Vous y êtes depuis trois mois ?

– Oui, certes, messieurs. J'ai réglé ma succession.

– Ah ! c'est juste, dit M. Octave, Roland a hérité.

M. de Clayet était triste et grave comme un homme qui a subi de rudes épreuves, et M. d'Asmolles en fut frappé.

Le jeune homme se pencha vers lui.

– Monsieur d'Asmolles, lui dit-il, vous ne me refuserez pas, j'imagine, une minute d'entretien.

Fabien quitta la table de jeu et suivit le jeune homme dans l'embrasure d'une croisée.

– Je sors de chez vous, dit Roland.

– De chez moi ?

– Oui ; ma première visite a été pour vous, car je suis arrivé à Paris ce matin même.

– Monsieur, répondit le vicomte, qui se méprit, je croyais que toutes relations intimes avaient cessé entre nous.

Roland ne s'irrita point de cette réponse dédaigneuse :

– Vous avez le droit de me parler ainsi, monsieur, dit-il ; cependant j'ai foi en votre loyauté et je suis persuadé que vous ne me refuserez point.

– Qu'attendez-vous de moi ?

– Une chose bien facile et bien simple, monsieur. Je ne vous demande pas de revenir sur l'opinion que vous avez de moi ; mais, au nom des plus graves intérêts, je vous supplie de venir chez moi ce soir.

– Dans quel but ? fit M. d'Asmolles étonné.

– Je ne puis vous le dire encore ; mais je vous le demande, au nom de l'amitié qui a longtemps existé entre nos deux familles…

– C'est bien, monsieur, interrompit Fabien, j'irai.

– Merci, monsieur.

– À quelle heure ?

– À neuf heures précises.

– J'y serai.

Roland salua M. d'Asmolles, qui retourna prendre place à la table de jeu.

Puis M. de Clayet échangea quelques mots insignifiants avec quelques membres du club, fuma un cigare, gagna lestement la porte et sortit, laissant M. d'Asmolles assez intrigué et se demandant ce qu'il pouvait bien avoir à lui dire.

XXXII

Avant de suivre M. d’Asmolles chez Roland de Clayet, transportons-nous, en rétrogradant de quelques heures, chez M. le comte Armand de Kergaz, rue Culture-Sainte-Catherine.

Le comte se promenait sous les grands arbres de son jardin en compagnie d’une ancienne connaissance à nous, l’honnête et laborieux entrepreneur Léon Rolland.

– Mon cher Léon, disait le comte, qui tenait un journal à la main, j’ai la plus grande confiance dans l’intelligence énergique de la comtesse Artoff. Cependant, ce que je viens de lire dans cette gazette espagnole me jette en une extrême inquiétude.

« C’est à n’y rien comprendre.

Et le comte lut, traduisant à haute voix, de l’espagnol en français, les lignes suivantes qui venaient de lui arriver le matin même dans la *Gazette maritime et commerciale* de Cadix :

« On vient de réintégrer au bagne un personnage dont la vie aventureuse paraît, à première vue, empruntée à un chapitre de roman.

« Nos lecteurs se souviennent sans doute que, il y a quelques jours, le baron Wenceslas Polaski, un étranger de distinction, qui depuis a quitté notre ville, était allé faire une promenade en mer, dans un canot conduit par un forçat que le commandant du port, le señor Pedro C…, avait mis à sa disposition, se faisant accompagner en outre par son valet de chambre.

« Ce forçat, qui, par une feinte résignation et une conduite fort régulière, était parvenu à capter la confiance du commandant, nourrissait un ardent désir de liberté et méditait depuis longtemps sans doute une évasion.

« Arrivé en pleine mer, il abandonna lestement ses avirons et se jeta à la nage, espérant gagner la côte et échapper ainsi à toutes les recherches. Mais le baron de Wenceslas, qui était armé d’un revolver, fit feu sur lui, et le forçat disparut, englouti par une vague. Le noble étranger et le valet de chambre du commandant rentrèrent à Cadix, persuadés que le forçat était mort, et leur conviction entraîna l’opinion publique.

« Tout le monde s’est trompé. Les balles du baron de Wenceslas n’ont point atteint le forçat ; mais ce dernier a eu la présence d’esprit de plonger comme s’il eût été mortellement frappé, et il est resté assez longtemps sous l’eau pour permettre au canot, qu’une bonne brise poussait, de s’éloigner. Puis, revenant à la surface, il a tranquillement gagné la côte voisine à la nage.

« La gendarmerie espagnole vient de capturer à Grenade, dans un faubourg, et caché parmi des bohémiens, ce dangereux personnage, qui s’est rendu méconnaissable en se brûlant le visage avec du vitriol. L’anneau de fer qui cerclait sa cheville, et qu’il n’a pu

briser, a servi à le faire reconnaître. Réintégré au bagne, ce condamné a fait les aveux les plus complets, et nous croyons devoir raconter sa vie aventureuse et romanesque.

« Ce forçat était connu au bagne sous le sobriquet de *marquis ;* il prétendait appartenir à une famille aristocratique française. Il avait été pris à bord d'un navire qui faisait la traite, et condamné à cinq ans de fer comme négrier.

« Une certaine distinction de manières, une instruction maritime assez étendue, la connaissance parfaite des langues anglaise et française lui servirent à donner quelque apparence de vérité à la fable qu'il imagina pour gagner la confiance du commandant du port. Il se nommait, disait-il, le marquis de C…, avait quitté la France à l'âge de dix ans et servi dans l'Inde comme officier de la marine anglaise. Comme il retournait dans son pays où l'attendaient sa mère et sa sœur, il fit naufrage, fut trouvé trois jours après mourant de fatigue et de faim, sur un îlot désert de la Manche, par l'équipage du bâtiment négrier, et enrôlé de force.

« Le prétendu marquis avait même poussé l'impudence jusqu'à supplier le commandant Pedro C… d'écrire à Paris. Il disait avoir perdu ses papiers dans le naufrage. Le commandant avait un moment ajouté foi à ces étranges assertions, tant elles lui étaient présentées avec un imperturbable aplomb. Il avait même écrit à Paris.

« Son désappointement et sa surprise furent extrêmes, quand on lui répondit de France que le marquis de C…, de retour en France depuis bientôt deux ans, vivait au grand soleil, au milieu de sa famille, et était sur le point de contracter un brillant mariage. Le forçat n'en avait pas moins persisté dans sa prétendue identité ; seulement, à partir de ce moment il avait songé à s'évader.

« Les aveux qu'il vient de faire en rentrant au bagne ont jeté un nouveau jour sur sa mystérieuse existence. Le forçat surnommé le *marquis* s'appelle de son vrai nom Charles S… et il a été valet de chambre, aux Indes, du véritable marquis de C…, au service duquel il est demeuré plusieurs années. Chassé pour cause de vol par son maître, avec lequel il avait une vague ressemblance, le valet infidèle s'embarqua pour l'Angleterre, où il apprit qu'un navire français à bord duquel le véritable marquis se trouvait venait de faire naufrage et s'était perdu corps et biens. Charles S… songea un moment à se rendre en France et à s'y faire passer pour son maître ; mais il était sans ressources et, remettant à plus tard ce hardi projet, il s'enrôla comme matelot à bord d'un négrier sur lequel il a été capturé quelques mois après.

« On le voit, l'histoire de cet homme est assez extraordinaire, et l'on se demande avec un certain effroi ce qui serait advenu si le vrai marquis de C…, au lieu d'échapper au naufrage, n'eût point reparu. »

Là se terminait l'article du journal espagnol.

– Tout cela est bien étrange, dit Rolland, et j'avoue que je n'y comprends absolument rien.

– Ni moi, dit le comte.

La cloche qui annonçait l'arrivée d'un visiteur à l'hôtel se fit entendre en ce moment.

Quelques secondes après, un homme parut dans le jardin, et accourut serrer la main du comte. C'était Fernand Rocher.

– Ah ! cher, lui dit vivement M. de Kergaz, vous arrivez bien à propos pour nous expliquer une énigme.

– Je le crois, dit Fernand.

– Vous arrivez d'Espagne ?

– Ma chaise de poste est encore à la porte.

– Eh bien ! que s'est-il passé ?

– Tout est fini.

– Comment ?

– Le marquis a épousé Conception.

– Quel marquis ?

– Le vrai, mon cher comte, celui qui était au bagne.

– Mais, exclama M. de Kergaz, que signifie donc alors…

Et il montrait le journal espagnol.

Fernand se prit à sourire.

– Ah ! dit-il, Baccarat est décidément une femme de génie. Elle a fait sortir du bagne le vrai marquis et elle y a envoyé Rocambole.

– Comment ? le forçat repris…

– C'est Rocambole que nous avons un peu défiguré.

Et Fernand raconta au comte de Kergaz et à Léon Rolland stupéfaits les événements que nous connaissons et qui s'étaient si rapidement déroulés à Cadix et à Sallandrera.

– Tout cela tient du prodige, murmurait Armand.

– Mais elle, la comtesse ? demanda Léon Rolland.

– Elle est arrivée depuis une heure ou deux peut-être. Elle me précédait d'un relais de poste, et elle a dû courir à son hôtel pour y voir son mari.

– Pauvre comte !… murmura Armand, je crains bien qu'il ne soit toujours fou.

– Non, non, dit Fernand Rocher vivement, le docteur Albot répond de sa guérison.

Un valet apporta un billet.

Il était de la comtesse Artoff.

« Je vous écris à la hâte, mon cher comte [disait-elle]. Fernand est chargé de vous tout apprendre.

« Maintenant que l'ennemi commun est réduit à l'impuissance, laissez-moi vous parler d'une pauvre femme déshonorée et qui a soif de réhabilitation.

« Je vous attends ce soir, non point chez moi, mais rue de Provence, chez M. Roland de Clayet.

« À vous,

« Comtesse ARTOFF. »

La comtesse Artoff était arrivée, en effet, il y avait environ deux heures.

Comme sa chaise de poste entrait dans la cour de l'hôtel de la rue de la Pépinière, un coupé en sortait. C'était celui de madame Léon Rolland.

La comtesse n'avait pu en partant préciser à sa sœur ni le but exact de son voyage, ni la durée qu'il aurait. Depuis quinze jours qu'elle était partie, la comtesse n'avait pas donné signe de vie à sa sœur, et c'était toujours dans l'espérance de trouver une lettre d'elle qu'elle venait chaque jour rue de la Pépinière.

Cerise poussa un cri de joie, fit arrêter son coupé tandis que Baccarat s'élançait hors de sa voiture, et les deux sœurs se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

– Mon enfant, dit la comtesse après ce premier moment d'effusion, j'entre à peine chez moi, je repars et je t'emmène. Nous allons à Fontenay-aux-Roses voir mon pauvre Stanislas.

– Oh !… dit Cerise, nous sommes allés le voir, il y a deux jours, Léon et moi ; il va mieux.

– Vrai ? bien vrai ? tu ne veux point me tromper, ma Cerisette ?… exclama la comtesse avec émotion et une anxiété qui disaient assez l'amour qu'elle portait à son mari.

– Je te le jure ; il nous a reconnus, Léon et moi.

– Bien vrai ?

– Il ne se croit plus Roland de Clayet, il sait qu'il est le comte Artoff…

– T'a-t-il parlé de moi ? demanda la comtesse, dont la voix tremblait.

– Non, répondit Cerise en baissant la tête.

– Ah ! mon Dieu !… murmura la pauvre femme en étouffant un sanglot. La raison revient, sans doute, et… il commence à se souvenir.

Il y avait dans la chaise de poste une dame dont le visage était recouvert d'un voile épais.

À sa vue, Cerise eut un geste de surprise.

– C'est Rebecca, lui dit la comtesse.

Elle fit un signe à la juive, qui descendit de voiture et suivit les deux femmes à l'intérieur de l'hôtel.

Une lettre attendait la comtesse Artoff.

Elle en brisa le cachet et lut :

« Madame,

« Votre lettre, datée de Madrid, m’est arrivée avant-hier matin, et m’a trouvé à Clayet, d’où je ne bougeais depuis votre départ, fidèle à la parole que vous aviez exigée de moi.

« Je me suis empressé de faire mes préparatifs de voyage et je me suis mis en route le soir même. J’arrive à Paris et je me mets aux arrêts chez moi jusqu’à ce que vous me leviez la consigne. Vous trouverez ma lettre à votre arrivée.

« Je baise respectueusement votre main,

« ROLAND DE CLAYET. »

La comtesse prit la plume et répondit :

« Mon cher Roland,

« Je vous envoie Rebecca, qui vous expliquera ce que j’attends de vous.

« Allez sur-le-champ chez M. d’Asmolles et priez-le de se trouver à huit heures, ce soir, chez vous.

« J’irai, moi aussi, à la même heure.

« À vous,

« Comtesse ARTOFF. »

La comtesse écrivit ensuite le billet que nous avons vu arriver chez M. de Kergaz et le remit à un valet de pied, qui le porta sur-le-champ.

Rebecca avait de nouveau baissé son voile sur son visage, afin de dérober le plus possible, aux serviteurs de l’hôtel, cette ressemblance extraordinaire qu’elle avait avec Baccarat. Cette dernière, demeurée seule avec Cerise, changea à la hâte ses vêtements d’homme contre les habits de son sexe, car elle avait conservé en voyage son costume masculin, et demanda sa voiture de ville.

– Le docteur Albot, dit-elle à sa sœur, est revenu d’Espagne avec moi ; il est descendu à une lieue de Paris, a pris une voiture de place et a couru à Fontenay-aux-Roses. Il veut voir mon mari et s’assurer si notre pauvre malade est en état de supporter ma vue. Viens… oh ! que le temps me paraît long !

Et la comtesse fit monter Cerise dans sa voiture, et prit avec elle la route de Fontenay-aux-Roses, où le comte Artoff subissait le mystérieux traitement du docteur Samuel Albot.

XXXIII

Le soir du même jour, à huit heures précises, M. le vicomte Fabien d'Asmolles, fidèle à la parole qu'il avait donnée à son ancien ami Roland de Clayet, se présenta chez lui, rue de Provence.

Roland l'attendait. Le jeune homme fit au vicomte une réception polie et cérémonieuse à la fois, tout en laissant percer dans son accueil un sentiment d'affection contenue auquel M. d'Asmolles fut sensible malgré lui.

– Vous voyez que je suis exact, monsieur, lui dit ce dernier.

Roland s'inclina, ouvrit la porte de son cabinet et l'invita à y entrer.

Fabien s'assit.

– Monsieur le vicomte, dit Roland, j'arrive de Franche-Comté, où, vous le savez, je suis allé recueillir l'héritage de feu le chevalier de Clayet, mon oncle.

– Je sais cela, monsieur.

– Vous étiez également en Franche-Comté, au château du Haut-Pas, un jour où j'appris que le duc de Sallandrera, votre hôte, y venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

– Pardon, monsieur, interrompit Fabien, est-ce pour le même motif qui vous conduisait chez moi, ce jour-là, que vous m'avez prié de venir chez vous aujourd'hui ?

– Non, monsieur. Alors, je désirais régler avec vous quelques affaires d'intérêt assez insignifiantes en elles-mêmes ; tandis que, aujourd'hui…

Roland parut hésiter.

– Eh bien ? fit Fabien.

– Aujourd'hui, reprit le jeune homme, j'ai pour ainsi dire une explication à vous demander sur l'attitude que vous gardez vis-à-vis de moi.

– M. de Clayet, répondit Fabien, que cette question directe embarrassa quelque peu, j'ai été votre ami, et j'avais pour vous l'affection d'un frère aîné. Tant que je ne vous ai cru qu'étourdi et léger, cette affection, souvent heurtée, est demeurée cependant intacte ; tandis que, aujourd'hui…

À son tour, Fabien hésita.

– Je sais ce que vous allez me dire, monsieur, interrompit Roland.

– Peut-être…

– Un jour, je vous ai paru déloyal et sans cœur, un jour j'ai compromis, déshonoré, perdu à tout jamais une femme, et vous m'avez retiré votre estime aussi bien que votre

amitié… N’est-ce point là ce que vous vouliez me dire, monsieur ?

Fabien se tut.

Mais Roland, loin de courber la tête, reprit d’une voix triste et ferme à la fois :

– Monsieur le vicomte d’Asmolles, je ne vous ai point supplié de venir ici pour essayer de vous faire revenir sur l’opinion que vous avez de moi. J’aurais le courage de supporter le mépris du monde, s’il ne s’agissait que de moi, croyez-le…

– Et de qui donc s’agit-il ? fit le vicomte surpris.

– D’une personne odieusement calomniée, de cette femme que j’ai déshonorée et perdue…

– La comtesse Artoff ?

– Oui, monsieur.

Un sourire dédaigneux vint aux lèvres du vicomte.

– Est-ce que vous avez l’intention de la réhabiliter ? fit-il.

– Sans doute.

– Aux yeux de qui ?

– Aux vôtres.

– Et c’est pour cela que vous m’avez fait venir ici ?

– Sans doute.

– Ah çà, monsieur, dit le vicomte sèchement, vous oubliez que nous ne sommes plus, vous et moi, en des termes d’intimité qui puissent autoriser de semblables plaisanteries.

– Je ne plaisante point, répondit Roland avec fermeté.

– Est-ce que vous voudriez me prouver que la comtesse Artoff est innocente ?

– Certainement.

– Alors, dit le vicomte, vous seriez le dernier des misérables ou le dernier des fous.

Roland demeura impassible.

– Complétez votre pensée, monsieur, dit-il avec calme.

– Vous seriez le dernier des misérables, si la comtesse était innocente, car vous avez publié sa honte dans tout Paris ; mais cela ne peut être et cela n’est point. À mes yeux, vous êtes le dernier des fous, car vous oubliez que je suis venu ici, que j’ai collé mon œil au trou d’une serrure, que j’ai vu et entendu.

– Monsieur le vicomte d’Asmolles, dit Roland, vous avez le droit de me dire tout cela, et je n’ai point celui de vous répondre encore. Mais bientôt, dans quelques minutes peut-être, je vous donnerai des preuves éclatantes.

Fabien regarda attentivement le jeune homme, et sans doute qu’il se demanda si, en réalité, Roland n’était pas fou à lier.

– Dans quelques minutes ? fit-il.

– Oui, monsieur.

– Vous attendez donc quelqu'un ?

On entendit un coup de sonnette dans l'antichambre.

– Chut ! dit Roland.

Il laissa le vicomte seul et alla ouvrir, car il n'avait plus de valet de chambre et se trouvait tout seul chez lui.

Deux minutes après, Fabien le vit revenir suivi d'un personnage qu'il reconnut sur-le-champ pour l'avoir rencontré dans le monde. C'était le comte de Kergaz.

Fabien ne savait point Roland en relation avec le comte, et son étonnement augmenta.

M. de Clayet les présenta l'un à l'autre.

– Est-ce monsieur que vous attendiez ? demanda Fabien.

– D'abord, mais j'attends une autre personne encore.

– Ah ! fit le comte.

– Madame la comtesse Artoff, ajouta Roland.

Cette fois l'étonnement de M. d'Asmolles n'eut plus de limites.

– La comtesse va venir ! s'écria-t-il.

– Oui, monsieur.

– Ici ?

On sonna.

– Tenez, la voilà, dit Roland.

Et il laissa seuls les deux gentilshommes.

– Monsieur le vicomte, dit Armand de Kergaz, vous connaissez beaucoup la comtesse Artoff ?

– J'ai été fort lié avec son malheureux époux, monsieur.

– Croyez-vous à sa culpabilité ?

– Hélas, monsieur, j'en ai la preuve.

– Eh bien ! moi, dit Armand, je la crois innocente.

Un sourire vint aux lèvres du vicomte Fabien, un sourire dédaigneux et triste.

– M. le comte, dit-il, vous me paraissez avoir été convoqué ici dans le même but que moi.

– C'est probable, monsieur.

– Monsieur de Clayet, qui a été mon ami, et avec lequel j'avais cru devoir rompre après sa scandaleuse et déloyale conduite vis-à-vis de la comtesse, m'a prié aujourd'hui de

me trouver chez lui à cette heure.

– La comtesse m’a écrit dans le même sens, monsieur.

– Je ne sais ce qu’ils peuvent l’un et l’autre avoir à nous dire et comment la comtesse entend nous prouver…

– Oh ! moi, dit tranquillement M. de Kergaz, j’ai en elle une foi aveugle.

– Hélas ! monsieur, répondit le vicomte, je me suis trouvé ici un soir, caché dans une pièce voisine, et je l’ai vue…

– Qui ? la comtesse ?

– Oui, monsieur, je l’ai vue, relevant son voile. J’ai vu Roland à ses genoux ; je les ai entendus se prodiguer les noms les plus tendres et les moins équivoques.

– Monsieur, interrompit vivement le comte, êtes-vous bien certain de n’avoir point rêvé ?

– Hélas ! oui, monsieur.

M. de Kergaz n’eut point le temps de répliquer, une porte s’ouvrit et une femme entra.

Cette porte qui s’ouvrait donnait du cabinet de Roland dans le salon, et n’était point celle par où ce dernier était sorti. À la vue de cette femme, qui releva son voile et les salua, les deux gentilshommes se levèrent et la saluèrent.

– Bonjour, messieurs, leur dit-elle.

Et, d’un geste, elle les pria de se rasseoir.

C’était la comtesse Artoff.

Mais, au même instant, une autre porte s’ouvrit et Roland reparut donnant le bras à une autre femme qui releva pareillement son voile.

Et les deux jeunes hommes jetèrent un cri d’étonnement et reculèrent stupéfaits ; car cette femme qui entrait, c’était pareillement la comtesse Artoff.

Il y eut entre les cinq personnages de cette scène étrange un moment de silence qui fut d’une éloquence sans égale. Le vicomte Fabien d’Asmolles regardait alternativement ces deux femmes, qui se ressemblaient si merveilleusement, et il hésitait et semblait se demander laquelle des deux était la véritable comtesse Artoff.

Mais M. de Kergaz, lui, n’hésita pas longtemps. Il alla droit à celle qui était entrée la dernière et lui prit la main :

– C’est vous, dit-il, c’est bien vous !

En effet, c’était Baccarat.

La juive était entrée par la porte du salon.

– Je rêve ! murmurait le vicomte Fabien d’Asmolles.

– Et moi, dit Armand, je devine tout, monsieur. La femme que vous avez vue ici…

– C’était moi, dit Rebecca, qui s’avança vers Fabien.

Un sourire indulgent et triste glissait sur les lèvres de la vraie comtesse.

– Messieurs, dit-elle, pardonnez-moi d’avoir imaginé cette rencontre. Mais j’avais un si grand besoin de me réhabiliter à vos yeux, moi que le mépris du monde avait toujours trouvée indifférente ou du moins résignée.

– Mais quelle est donc cette femme ? interrompit vivement Fabien.

Et il désignait du doigt la juive Rebecca, qui baissait les yeux.

– Ma sœur, dit la comtesse ; une sœur qui me haïssait et qui a été l’instrument aveugle de mon plus cruel ennemi, monsieur.

Le vicomte se méprit à ces paroles de Baccarat. Il crut que l’ennemi dont elle parlait n’était autre que Roland, et il lui jeta un regard de mépris.

La comtesse devina la portée de ce regard.

– Vous vous trompez, dit-elle, M. de Clayet, lui aussi, a été un instrument aveugle.

– Lui ! exclama Fabien.

Baccarat tendit la main à Roland.

– Mon ami, lui dit-elle, vous avez été étourdi, mais vos plus grands torts étaient involontaires, et je veux prouver au vicomte que vous êtes toujours digne de son amitié.

Alors, la comtesse Artoff raconta, en taisant le nom de Rocambole, l’histoire de cette abominable intrigue dont elle avait été victime, et M. de Kergaz murmura :

– Ah ! je comprends tout, moi. Je sais d’où partait le coup.

– Mais quel est donc ce misérable ? s’écria Fabien.

– Monsieur le vicomte, répondit Baccarat, le nom de cet homme demeurera un mystère éternel. Qu’il vous suffise de savoir que l’heure du châtiment a sonné pour lui.

– Il a été puni ?

– Il est au bagne et il y mourra, dit lentement Baccarat.

Deux heures plus tard, M. le vicomte Fabien d’Asmolles et Roland de Clayet entrèrent, se tenant par la main, dans le cercle où l’honneur du comte Artoff avait été si cruellement maltraité quelques mois auparavant, et où il était demeuré comme un fait avéré et incontestable que la comtesse avait éprouvé pour Roland la plus folle et la plus coupable des passions.

Le cercle était au complet.

– Messieurs, dit Fabien à haute voix, veuillez abandonner un moment vos parties et vos conversations, il s’agit de choses graves.

On le regarda avec étonnement.

– Je vous invite tous, messieurs, poursuivit le vicomte, à venir à l’Opéra vendredi prochain.

– Pour y entendre un opéra nouveau ?

– Non, pour y voir dans sa loge une femme calomniée, la comtesse Artoff, et auprès d’elle une autre femme qui lui ressemble comme les Ménechmes antiques se ressemblaient – une femme qui a mystifié notre ami Roland, en lui persuadant qu’elle était la comtesse Artoff, et lui a fait ainsi jouer un rôle odieux…

Et comme la stupeur des membres du cercle était à son comble, Roland dit tout haut :

– Sur l’honneur, messieurs, je confesse que la comtesse Artoff est une honnête femme, et que j’ai été moi, un fat et un niais.

Baccarat était réhabilitée !

XXXIV

Revenons maintenant à ce qui s'était passé dans la journée.

La comtesse Artoff et sa sœur Cerise s'étaient rendues à Fontenay-aux-Roses, où les attendait le docteur Samuel Albot. La villa occupée par le noble malade était située hors du pays, au fond d'un petit vallon verdoyant et fleuri. De grands arbres l'entouraient, et le plus profond silence régnait dans cette demeure.

Au moment où la comtesse arriva, le docteur lui-même vint ouvrir la grille.

Baccarat se précipita hors de sa voiture, examina avec anxiété le visage de l'homme de science et n'osa prononcer qu'un seul mot :

– Eh bien ?

Le docteur lui prit la main :

– Espérez, dit-il.

– Mon Dieu ! dites-vous vrai ?

– Il va mieux… j'espère le guérir.

Et le docteur, après avoir salué Cerise, prit la comtesse par le bras et la conduisit à la villa.

– Où est-il ? où est-il ? fit Baccarat avec une indicible anxiété.

– Chut ! dit le docteur.

Il la fit entrer dans un petit salon qui se trouvait à gauche du vestibule et lui offrit un siège.

– Mais où est-il donc, docteur ? fit la comtesse avec une impatience fébrile, je veux le voir.

– Pas encore, madame…

– Pourquoi, mon Dieu ?

Un sourire qui disait éloquemment combien il comprenait cette anxiété glissa sur les lèvres du mulâtre.

– Madame, dit-il à la comtesse, tranquillisez-vous ; le comte va mieux, beaucoup mieux.

– Mais… je ne puis donc le voir ?

– Non, pour le moment du moins.

– Ah ! s'écria la comtesse hors d'elle-même, vous me cachez quelque chose.

– Rien absolument, madame. Mais laissez-moi vous faire une question, une seule ?

– Parlez… parlez vite !

– Si l'on vous donnait à choisir de voir votre mari sur-le-champ et de retarder sa guérison, ou de… de ne pas le voir avant quelques heures…

– Oh ! mais expliquez-vous, docteur, expliquez-vous sur-le-champ… Il le faut ! vous me faites mourir…

– Eh bien !… madame la comtesse, dit gravement le docteur, veuillez m'écouter.

La sueur de l'angoisse perlait au front de Baccarat.

Le docteur poursuivit :

– Le traitement que j'ai fait suivre au comte a déjà agi fortement, avec succès. Il est encore fou, mais sa folie n'est plus la même…

– Ah !

– Il est redevenu lui-même, il sait qu'il est le comte Artoff.

La comtesse eut un cri de joie.

– C'est pour cela, madame, reprit Samuel Albot, que je crains pour lui une rechute, si vous vous montrez…

– Mais… pourquoi ?

– Hélas ! avec vous, le souvenir lui reviendra…

Baccarat courba le front, mais elle eut un élan d'abnégation sublime.

– Eh bien ! dit-elle, guérissez-le, docteur, et, s'il le faut, je renoncerai à le voir jamais…

– Non, madame, non, répondit le docteur, vous vous exagérez l'étendue du sacrifice que je vous demande. Attendez quelques heures seulement, et même…

Il sembla réfléchir, et Baccarat se suspendit à ses lèvres, attendant comme un arrêt de vie ou de mort les paroles qui allaient s'en échapper.

– Je crois même, reprit le mulâtre, après un silence, que vous pourriez, à travers une cloison et un judas…

– Ah ! que je le voie, mon Dieu ! c'est tout ce que je demande.

Le docteur continua :

– Pour bien juger de l'état d'un fou, il est nécessaire pour les médecins de l'observer parfois à la dérobée, et lorsqu'il se croit entièrement seul. C'est pour cela que j'ai fait percer dans cette pièce même, avant notre départ pour l'Espagne et la veille du jour où le comte a été conduit ici, un judas qui donne dans la pièce voisine.

Le docteur, en parlant ainsi, se leva et s'approcha d'une glace. Une carte de visite se trouvait glissée entre le cadre et le verre. Il l'enleva.

– Regardez, dit-il à la comtesse.

Baccarat s’approcha et jeta un coup d’œil avide à travers la glace, dans laquelle un étroit espace sans tain avait été ménagé. Elle aperçut alors une chambre à coucher, et dans cette chambre, assis dans un grand fauteuil, le comte, qui tenait sa tête à deux mains et semblait réfléchir profondément.

– Chut ! dit le docteur, pas de bruit, madame.

Il ouvrit une armoire vide. Cette armoire n’était séparée de la chambre du comte que par une mince cloison, à travers laquelle on pouvait entendre fort distinctement tout ce qui se disait dans la pièce voisine. Au bruit de cette armoire qui s’ouvrait, le comte tressaillit et releva la tête. Alors, le docteur appuya un doigt sur ses lèvres, et dit à la comtesse tout bas :

– Regardez… écoutez, mais pas de bruit !

Puis il prit par la main madame Cerise Rolland :

– Venez avec moi, dit-il.

La comtesse demeura seule, l’œil collé au trou de la glace, l’oreille attentive au moindre bruit. Quelques secondes après, elle vit la porte de la chambre s’ouvrir et Cerise entrer. Elle était seule ; le docteur, sans doute, était demeuré dans l’antichambre, et Baccarat l’entendit revenir dans le salon.

– J’ai fait sa leçon à votre sœur, lui souffla le mulâtre à l’oreille.

Au bruit de la porte qui s’ouvrit, le comte se leva vivement et regarda Cerise avec attention.

– Bonjour, lui dit-elle.

Il la regarda encore, parut hésiter un moment, puis il finit par lui tendre la main, et lui dire :

– Ah ! c’est vous, Cerise ?

– Oui, mon frère, dit-elle.

– Savez-vous, reprit-il en l’entraînant vers un canapé voisin, savez-vous, ma chère Cerise, qu’il y a fort longtemps que vous n’êtes venue me voir ?

– Mais non, comte, il y a deux jours à peine.

Il se prit à sourire :

– Mais c’est très long, deux jours, petite sœur, dit-il.

Il lui pressa la main avec affection :

– Et Léon ? demanda-t-il.

– Il viendra vous voir demain.

– Vrai ?

– Bien vrai.

Le comte se mit alors à parler à Cerise de son enfant, de son mari, de leurs occupations, tout cela aussi raisonnablement qu’il eût pu le faire trois mois auparavant.

Mais il ne lui dit pas un mot de la comtesse. Bien au contraire, il chercha même à éluder tout prétexte, à éviter toute occasion de prononcer son nom.

Cerise passa environ une demi-heure avec lui, puis elle se retira. Le comte la reconduisit avec toutes les marques de la plus vive affection ; puis, quand la porte se fut refermée sur elle, il revint s'asseoir dans son fauteuil, cacha sa tête dans ses mains et se prit à fondre en larmes.

Lorsque Cerise rentra dans te salon, elle trouva le docteur, qui soutenait dans ses bras la comtesse défaillante.

Samuel Albot avait eu soin de refermer l'armoire, et le comte ne pouvait plus désormais entendre ce qui se passerait dans le salon.

– Oh ! murmura la comtesse, il n'est plus fou et il se souvient… Mon Dieu ! comme il doit me mépriser !

– Madame, répondit le docteur, votre mari pleure, et, comme vous le dites, la folie s'en va à mesure que le souvenir revient… Ces larmes doivent vous l'attester.

Baccarat pleurait à chaudes larmes.

– Maintenant, reprit le mulâtre, il me reste une dernière expérience à faire, et, j'en ai la conviction, elle sera décisive.

Cerise et Baccarat le regardèrent.

Puis le docteur se penchant à l'oreille de la comtesse :

– Si vous l'aimez, si vous ne voulez le tuer sur l'heure, au nom du Ciel, madame, partez !

– Partir ! dit-elle.

– Oui, partez, partez sur-le-champ.

Et comme elle paraissait ne pas comprendre :

– Votre mari, la veille du duel, a passé la nuit chez M. d'Asmolles, n'est-ce pas ?

– Oui, répondit la comtesse.

– Eh bien ! dit le docteur, il faut que demain matin, au point du jour, M. d'Asmolles soit ici. Voilà tout ce que je puis vous dire aujourd'hui, madame. Mais ayez foi en Dieu, votre mari est sauvé, et l'heure n'est pas loin où vous le verrez à vos genoux. Les larmes qu'il verse ne vous disent-elles pas qu'il vous aime encore ?

Baccarat, toute chancelante, se leva et, appuyée sur le docteur et Cerise, elle regagna sa voiture. Elle ne savait point ce que le docteur voulait faire, mais elle avait en lui une foi aveugle. Une heure après, elle rentrait à Paris. Le soir, à huit heures, elle arrivait chez M. de Clayet, et nous savons ce qui s'y passa.

– Monsieur, dit-elle au vicomte Fabien, quand tout fut expliqué et tandis que le jeune époux de Blanche de Chamery se disposait à aller à son cercle la réhabiliter à haute voix et fort du témoignage de Roland, monsieur le vicomte, mon malheureux époux est à

Fontenay-aux-Roses, sous la garde d'un médecin habile que vous connaissez, le docteur Samuel Albot.

Fabien s'inclina.

– Le docteur vous attend, poursuivit la comtesse, et il prétend que votre vue ferait à mon pauvre comte un bien infini.

– J'irai, madame.

– Demain, au point du jour, le docteur vous attend. Au revoir, monsieur.

Fabien était allé à son cercle, puis il était rentré chez lui et n'avait point jugé nécessaire d'instruire sa jeune femme des événements de la journée.

Le lendemain matin, il arrivait à Fontenay-aux-Roses et trouvait Samuel Albot sur le seuil de la villa. Le docteur mulâtre avait été, on s'en souvient, le médecin du faux marquis de Chamery. M. d'Asmolles, qui devait toujours ignorer la terrible fin de celui qu'il avait appelé son frère, tendit la main au docteur et la lui serra cordialement. Le docteur le conduisit dans ce même salon où, la veille, il avait reçu la comtesse Artoff. Puis, pour lui comme pour elle, il déplaça la carte de visite et lui dit :

– Regardez !

Le vicomte se pencha et aperçut le comte Artoff qui, couché sur un canapé, semblait dormir profondément.

Le comte avait un bandeau sur les yeux, et Samuel Albot l'avait soumis, la veille au soir, après lui avoir fait prendre un narcotique, au traitement indien que Zampa avait subi, avec cette différence que la dose d'herbes indiennes pilées et appliquées en compresse était bien moindre et ne pouvait, par conséquent, laisser redouter un résultat fatal.

Le docteur expliqua tout cela à M. d'Asmolles ; puis il ajouta :

– J'ai vu la comtesse à minuit, chez elle, à Paris. J'ai appris par elle que vous connaissiez l'existence de cette femme qui lui ressemble si parfaitement.

– Je l'ai vue, docteur.

– Par conséquent, je n'ai rien à vous apprendre ?

– Absolument rien. Je sais tout, hormis une chose.

– Laquelle ?

– Le nom du misérable qui a conduit toute cette intrigue.

– Ceci, dit le docteur, c'est un secret impénétrable.

– Eh bien ! que dois-je faire ?

– Écoutez-moi, dit le docteur.

Le mulâtre et M. d'Asmolles causèrent longtemps à voix basse ; puis le premier passa dans la chambre où dormait le comte, lui ôta délicatement le bandeau qui lui couvrait les yeux et l'éveilla.

Le gentilhomme russe promena autour de lui un regard étonné, et ne parut point savoir où il était. Il regarda le mulâtre et lui dit :

– Qui donc êtes-vous ?

– Votre médecin, monsieur le comte, répondit Samuel.

– Je suis donc malade ?

– Vous l'avez été.

– Combien de temps ?

– Environ trois mois.

– C'est bizarre, dit le comte.

Puis il regarda encore autour de lui.

– Mais où suis-je donc ? fit-il.

– À Fontenay-aux-Roses.

– Chez qui ?

– Chez vous.

– Ah ! par exemple, dit le comte avec un grand sang-froid, vous vous moquez de moi.

– Non, monsieur le comte.

– Je n'ai jamais rien possédé à Fontenay-aux-Roses.

– Tenez, monsieur le comte, dit Samuel, qui frappa deux coups à la cloison, je vais vous présenter une personne de votre connaissance dont la vue évoquera sans doute vos souvenirs.

La porte s'ouvrit, Fabien entra.

Soudain le comte se frappa le front, jeta un cri, et se leva pâle et frémissant.

– Ah ! dit-il, je me souviens, je me souviens !…

Il recula jusqu'au mur, regarda fixement le vicomte et ajouta :

– Oui, oui, n'est-ce pas, je n'ai pas rêvé ? c'est bien chez vous que j'ai couché la veille du duel… Oh ! mais, que s'est-il donc passé ?

– Je vais vous le dire, répondit Fabien.

Le docteur sortit sur la pointe du pied.

XXXV

Fabien prit le comte par la main.

– Soyez calme, soyez fort, lui dit-il.

Le comte Artoff levait sur lui son grand œil bleu, et son regard disait qu'il n'était presque plus fou, tant il était limpide et clair.

– Asseyez-vous là, près de moi, continua le vicomte, et, comme je vous l'ai promis, je vais tout vous dire.

– Allez, dit le comte, je vous écoute.

– Vous avez été fou, dit Fabien.

– Cela doit être, car je ne sais comment je suis ici.

– Vous êtes ici depuis un mois. Mais avant d'être ici, vous êtes allé à Nice.

– C'est bizarre… je ne m'en souviens pas du tout.

– Cela est, comte.

– Et… avant ?

– Avant, on vous a soigné chez vous.

– Mais enfin, depuis quand suis-je donc fou ?

– Depuis trois mois.

Le comte passa la main sur son front, cherchant à rassembler ses souvenirs, et il finit par dire :

– Mais à quel moment suis-je donc devenu fou ?

– Au moment où vous alliez croiser le fer avec Roland de Clayet, sur le terrain, tandis que vous teniez votre épée, au moment de tomber en garde.

– Eh bien ?

– Eh bien ! l'accès vous a pris, vous vous êtes mis aux genoux de M. Roland de Clayet.

– Horreur ! fit le comte en pâlissant.

– Et vous vous êtes pris pour lui. Vous lui avez fait des excuses, vous Roland de Clayet, à lui le comte Artoff.

– Mon Dieu ! murmura le jeune Russe éperdu, est-ce bien vrai, ce que vous me racontez là, vicomte ?

– Sur l'honneur.

– Et… après… qu'ai-je fait encore ?

– On vous a reconduit chez vous.

– Chez moi ?

– Oui.

– À mon hôtel, rue de la Pépinière ?

– Oui, mon ami.

Le comte eut un mouvement de fureur concentrée :

– Mais… elle n'y était pas, au moins, dit-il, elle n'y était pas ?

Et il n'osa prononcer son nom, et sa voix devint sifflante et sembla en passant déchirer sa gorge.

– Elle y était.

– Et elle m'a vu ?

– Elle vous a vu, elle vous a soigné ; c'est elle qui vous a conduit à Nice et vous en a ramené.

– Ah ! murmura le comte, c'est trop d'infamie ; il faut que je me venge !

– J'allais vous le proposer, comte, dit froidement Fabien. Il faut tuer M. de Clayet, il faut tuer la femme qui l'a aimé… il faut les tuer ensemble.

– Ensemble, ils sont ensemble ?

– Certainement.

Les lèvres du jeune Russe blanchissaient et commençaient à se border d'une écume sanglante.

Fabien, si modéré ordinairement, paraissait être devenu un autre homme.

– Que voulez-vous ? dit-il, vous étiez fou… un mari fou est commode…

– Eh bien ! dit le comte, qui se redressa et dont l'œil eut un éclair terrible, ma folie est passée, et je vais le leur prouver à tous deux.

– Tenez, lui dit Fabien, voyez cette lettre.

Et il lui tendit un billet sans signature, mais dont l'écriture ressemblait à s'y méprendre à celle de Baccarat ; cette écriture, que Rocambole avait si merveilleusement imitée que la comtesse Artoff elle-même avait failli s'y tromper, ce billet était un de ceux que Roland avait reçus et qu'il avait conservés.

Comment et pourquoi se trouvait-il dans les mains de M. d'Asmolles ?… C'était sans doute le secret du docteur Samuel Albot…

Le billet était sans date et disait simplement :

« À onze heures, à la petite maison. Je t'attends. »

– Lisez, dit le vicomte. Vous voyez, elle l'attend.

– Mais… où ?… quand ? fit le comte tremblant de fureur.

– À Passy, dans la maison qu'elle a louée tout exprès pour lui.

– Et c'est… aujourd'hui ?

– Oui, mon ami.

Fabien montra du doigt une pendule.

– Venez, dit-il, il est dix heures. J'ai ma voiture et deux bons chevaux à la porte. Nous avons le temps d'arriver à Passy.

– Allons donc, alors !… s'écria le comte, allons, mon ami !…

– Venez, lui dit Fabien.

Et le vicomte frappa à la cloison.

Un domestique parut. Le comte Artoff reconnut son valet de chambre.

Le valet entrait avec le chapeau et le pardessus de son maître.

– Vous voyez bien que je ne suis plus fou, dit le comte, je reconnais mon valet de chambre.

En quelques secondes, le comte Artoff fut habillé.

– Venez, répéta Fabien en le prenant par la main.

M. d'Asmolles fit traverser au comte Artoff le salon voisin, un grand vestibule, descendre quelques marches ensuite, et le pauvre fou, redevenu raisonnable, regarda avec un naïf étonnement le grand jardin dans lequel il se trouvait.

– Comment ! dit-il, il y a un mois que je suis ici ?

– Oui, mon ami.

– Je me suis promené sous ces arbres ?…

– Sans doute, tous les jours.

– Ah ! murmura le comte, c'est votre vue qui vient de me rendre la raison.

– Non, répondit Fabien en souriant.

– Qu'est-ce alors ?

– Un remède indien du docteur Samuel Albot, ce mulâtre qui vous a soigné et que vous avez vu tout à l'heure.

– Tout cela est étrange !

– Ah ! dit Fabien, quand vous serez de retour de Passy, vous en saurez bien davantage, mon ami.

– Oh ! parlez maintenant, parlez… je suis prêt à tout.

– Non, vengez-vous d'abord.

Et Fabien tira de sa poche un joli poignard damasquiné, enfermé dans une gaine de chagrin noir.

– Tenez, dit-il, voici pour punir les coupables.

Le comte Artoff le prit et laissa échapper comme un rugissement.

– Soyez tranquille ! ma main ne tremblera point en le tenant.

Tandis qu'ils échangeaient ces quelques mots, les deux jeunes hommes étaient arrivés à l'extrémité du jardin et se trouvaient devant la grille.

La grille était ouverte et le coupé du vicomte attendait.

– Montez ! dit Fabien.

Puis il dit au cocher :

– À Passy, rue de la Pompe.

Le coupé partit rapide comme l'éclair, regagna Paris, le traversa, et vint, à Passy, s'arrêter à l'entrée de la rue annoncée.

Là, le vicomte fit mettre pied à terre à son compagnon :

– Laissons ma voiture ici, dit-il. On ne surprend point les gens en arrivant à grand bruit.

Le comte Artoff avait la pâleur livide d'un cadavre. Il tenait dans sa main crispée le poignard que lui avait remis Fabien et il en froissait la poignée.

Pendant tout le trajet de Fontenay-aux-Roses à Passy, il avait gardé un silence farouche. Cependant, lorsqu'il eut mis pied à terre et se fut engagé dans la rue, il serra tout à coup le bras à Fabien.

– Regardez-moi, lui dit-il ; je suis pâle, n'est-ce pas ?

– Un peu.

– Eh bien ! cette pâleur, voyez-vous, c'est notre colère à nous, gens du Nord, c'est la colère blanche. Je suis toujours russe, mon ami. Jetez l'écorce du gentilhomme moscovite, vous retrouverez le descendant de Gengiskan !

Fabien s'arrêta devant cette petite maison où Rebecca avait reçu jadis Roland de Clayet. À cette porte stationnait un élégant tilbury à télégraphe, attelé d'un cheval anglais.

– C'est sa voiture, dit Fabien.

Et il sonna.

Une femme de chambre vint ouvrir, parut troublée à la vue de ces deux hommes, inconnus pour elle sans doute, et dit avec précipitation :

– Madame n'y est pas !

– Elle y est, dit Fabien. Nous sommes des amis de M. Roland et tu vas nous laisser entrer.

– Qui dois-je annoncer ?

– Personne. Tiens, voilà pour toi.

Fabien se retourna vers le comte et posa un doigt sur ses lèvres.

– Chut ! dit-il.

La femme de chambre s'effaça, et les deux jeunes hommes traversèrent le vestibule sur la pointe du pied. Ils gravirent un escalier, étouffant toujours le bruit de leurs pas.

Sur le palier du premier étage, M. d'Asmolles s'arrêta et se retourna vers le comte. Le comte était pâle comme un mort, mais il marchait d'un pas ferme, la tête haute, l'œil enflammé.

M. d'Asmolles appliqua son oreille contre une porte :

– Écoutez, dit-il, je les entends.

Le comte se pencha à son tour et eut un frisson d'aveugle fureur. Il entendait une voix qui le faisait tressaillir, une voix qu'il reconnaissait ou croyait reconnaître.

Et comme un rayon de jour filtrait à travers la serrure, il se pencha plus bas encore et appliqua son œil à ce trou.

En face de lui, éclairée par la lumière qui entrait à flots par une croisée ouverte, nonchalamment assise dans une bergère, se trouvait une femme : c'était la comtesse Artoff, mais la comtesse ridée, fanée, vieille de trois ou quatre ans, quoique toujours belle. À genoux devant elle, sur un coussin de moquette, un jeune homme tenait ses mains. Elle disait, assez haut pour que le comte entendît bien distinctement :

– Ainsi, tu m'aimes ?

– Toujours ! répondit le jeune homme, qui se retourna vers la porte.

Le comte reconnut Roland et, ivre de fureur, il fit voler la porte en éclats et se précipita dans la pièce où se trouvaient les deux amants, dégainant le poignard que M. d'Asmolles lui avait donné. Mais, au même instant, une autre porte s'ouvrit, une femme entra et se plaça entre lui et le groupe effaré, qui s'était levé précipitamment. Et le poignard que le comte brandissait lui échappa et tomba sur le parquet ; et il s'arrêta étourdi et comme frappé de la foudre.

La femme qui venait d'entrer, c'était une autre comtesse Artoff, mais plus jeune, plus belle que celle aux pieds de qui il venait de voir Roland. Et celle-là portait la tête haute, elle avait le front pur et le regard limpide ; elle vint à lui et lui posa ses mains blanches sur l'épaule, disant :

– Eh bien ! mon Stanislas bien-aimé, laquelle de nous deux porte ton nom ? Est-ce cette femme qui porte ton nom ? est-ce moi ?

Le comte jeta un cri, comprit tout, tomba aux genoux de sa femme, balbutia le mot de *pardon* et s'évanouit.

En même temps, le docteur Samuel entra et dit à la comtesse :

– Rassurez-vous, madame, votre mari n'est plus fou. Cette dernière crise l'a sauvé.

Quelques heures après, le comte Artoff, faible encore, car de telles émotions l'avaient brisé, se trouvait assis dans un grand fauteuil, auprès d'une des croisées de la petite maison de Passy.

M. d’Asmolles n’était plus là.

À la place du vicomte, trois personnages entouraient le jeune Russe : ces trois personnages étaient la comtesse, Roland de Clayet, à qui le comte avait tendu la main, et le docteur Samuel Albot.

Le comte venait d’apprendre de leur bouche la terrible histoire que nous savons, et il comprenait tout enfin.

– Mon ami, lui dit la comtesse, maintenant nous pouvons vivre heureux et tranquilles ; sir Williams est mort, et l’héritier de ses vices est réduit à l’impuissance.

– Ainsi, demanda le comte, d’Asmolles ne sait rien ?

– Et il ne saura jamais rien, ni lui, ni sa jeune femme. La pensée qu’ils ont aimé ce misérable et l’ont cru leur frère empoisonnerait leur vie à tout jamais.

– Mais lui ?

– Ah ! le marquis de Chamery, le vrai, celui qui a épousé Conception ?

– Oui.

– Eh bien ! il reviendra dans quelques années bruni par le ciel indien, méconnaissable. Sa femme lui aura raconté jour par jour et presque heure par heure l’existence parisienne de Rocambole ; il l’aura apprise dans ses moindres détails à mesure que ces moindres détails se seront effacés dans l’esprit du vicomte et de sa femme.

Elle lui jeta ses beaux bras autour du cou, se pencha à son oreille et lui dit avec un accent de tendresse sans égale :

– Oh ! j’ai trop souffert et j’ai cru que j’en mourrais. Je veux vivre, à présent, vivre pour toi, rien que pour toi, seule avec toi… Je t’aime !

XXXVI

Cinq ans après les événements que nous venons de raconter, madame la comtesse Artoff, se trouvant à Odessa, reçut la lettre suivante :

« Ma chère comtesse,

« Cette lettre ne me précédera en Europe que de quelques jours. Albert et moi nous revenons, ou plutôt nous avons demandé à revenir.

« Savez-vous pourquoi ?

« C'est que mon mari est méconnaissable et ne ressemble plus à lui-même. Le ciel indien l'a tellement bronzé que le capitaine du navire qui nous a transportés en Chine, il y a cinq années, et qui est venu hier nous demander à dîner, ne le reconnaissait pas.

« En outre, ma chère comtesse, dans une chasse au tigre, il a reçu un coup de griffe qui lui a déchiré la joue sans le défigurer. Mon Albert est toujours beau, mais cette cicatrice lui a refait une physionomie toute différente. Par conséquent, nous pouvons sans danger revenir en France. Blanche ni Fabien ne s'apercevront pas de la substitution. D'ailleurs, Albert sait bien son rôle. Il a appris jour par jour, et pour ainsi dire heure par heure, la vie de ce misérable que vous savez…

« Êtes-vous à Paris ? êtes-vous en Russie ? Voilà ce que je ne sais pas, ma chère comtesse ; mais ce que je sais bien, c'est que nous sommes décidés, Albert et moi, nous qui vous devons notre bonheur, à vous aller voir où vous serez.

« Nous nous embarquons à la fin de février ; la traversée est de six mois. Je vous assure que nous ne nous arrêterons pas longtemps en Espagne, le temps d'y prendre ma pauvre mère, qui doit s'y trouver vers la fin de septembre. Albert a soif de voir sa sœur.

« Au revoir donc, ma chère comtesse ; aimez-moi un peu et attendez ma visite prochaine.

« Mes compliments à ce cher comte Artoff.

« Votre CONCEPTION. »

Blanche de Chamery, vicomtesse d'Asmolles,

à la comtesse Artoff, à Odessa.

« Chère comtesse,

« Mon cœur éclate de joie !

« Mon frère revient. Il m'a écrit sa prochaine arrivée, et un post-scriptum de cette bonne et charmante Conception m'apprend que le navire à bord duquel ils s'embarquent mouillera à Cadix vers la fin de septembre.

« Or, nous sommes au 15 de ce mois, ma chère comtesse, et nous partons ce soir, Fabien et moi, pour aller à la rencontre de mon cher Albert.

« Nous serons à Cadix dans cinq jours.

« Adieu, comtesse, revenez à Paris cet hiver. Il y a déjà si longtemps que nous vous avons vue, vous et ce cher comte, que Fabien aime comme un frère.

« À vous toujours et partout,

« BLANCHE D'ASMOLLES. »

Conception, duchesse de Chamery-Sallandrera,

à la vicomtesse Blanche d'Asmolles,

à l'hôtel des Rois Maures, à Cadix.

En rade de Cadix, à bord de la

frégate le *Cervantes.*

« Ma bonne sœur,

« Nous sommes depuis hier en rade de Cadix ; mais nous sommes soumis à la quarantaine et nous ne pouvons débarquer avant huit jours. Cependant le capitaine m'a dit que nous pourrions nous voir avant ces mortels huit jours, et qu'il prenait sur lui de frauder cette loi terrible de la quarantaine, attendu que tout le monde sur le *Cervantes*, équipage et passagers, se porte à merveille.

« Il vient d'écrire un mot au commandant du port qui n'est plus, du reste, le capitaine Predro C…, parent du général C…, que nous avons connu à Paris, mais un vieil officier de marine avec lequel il a servi trente années à bord du même navire.

« Le commandant se chargera, sans doute, de vous à bord de son canot… Ce soir, à la nuit.

« CONCEPTION. »

Le soir du jour où ce dernier billet parvint à l'hôtel des Rois Maures, vers quatre heures environ, le vicomte Fabien d'Asmolles et sa jeune femme descendirent sur le port, et, comme autrefois Fernand Rocher et Hermine, ils trouvèrent le canot du commandant qui les attendait. Le capitaine Gomez – tel était le nom du nouveau gouverneur maritime de Cadix – vint à leur rencontre et les salua avec la courtoisie familière de gens déjà présentés. En effet, il avait vu Fabien la veille et lui avait promis de faire tous ses efforts pour abréger la quarantaine du navire le *Cervantes.* Le matin même, il avait reçu le billet du capitaine et l'avait remis au vicomte en lui écrivant qu'il l'attendrait lui et sa femme, sur le port, vers cinq heures.

– Monsieur le vicomte, dit le commandant, mon vieil ami le capitaine du *Cervantes* va me faire commettre une infraction grave aux règlements maritimes, et je ne puis atténuer cette infraction qu'en mettant en application le principe : *Faute avouée est à moitié pardonnée.*

« Nous allons nous rendre en cachette à bord du *Cervantes.*

– C’est assez difficile, dit Fabien en riant et montrant la rade et le port. Il y a toujours des témoins de notre voyage.

– Attendez, répondit le capitaine, j’ai un petit plan que je vais vous développer.

Il étendit la main.

– Tenez, dit-il, voyez-vous le *Cervantes,* là-bas ?

– Oui, dit Blanche.

– Et un peu plus loin, sur la gauche, cet îlot ?

– Oui, capitaine.

– C’est îlot sert de chantier à une brigade de forçats qui font des cordes et des câbles. On les y conduit le matin et on les y laisse toute la journée sous les ordres de trois ou quatre gardiens. Or, cet îlot renferme une grotte curieuse remplie de stalactites. L’îlot est donc un but de promenade en mer, et je vous y conduis pour vous faire admirer la grotte.

– Très bien, dit le vicomte.

– À la nuit close, poursuivit le capitaine, nous remontons en canot, et, presque au même instant, le capitaine du *Cervantes,* le duc et la duchesse de Sallandrera descendent dans la chaloupe du navire, et les deux embarcations se rencontrent comme par hasard. Comprenez-vous ?

– Oui, certes, dit Fabien.

Le capitaine offrit sa main à la vicomtesse pour descendre dans le canot ; puis au mot *nagez !* les douze forçats se courbèrent sur leurs avirons et l’embarcation sortit du port. Une heure après, Fabien et sa femme mettaient pied sur l’îlot. C’était l’heure où les forçats qui travaillaient au chanvre prenaient leur repas du soir. Ils étaient assis en rond, au bord de la mer, et causaient assez joyeusement. À la vue du commandant, ils se levèrent et ôtèrent leurs bonnets en signe de respect, et pour obéir, sous peine du fouet, à la consigne.

– Bon appétit ! dit le capitaine Gomez en passant.

Il donnait le bras à Blanche de Chamery, et Fabien marchait auprès de lui.

Le capitaine aperçut à trente pas du groupe un condamné qui se tenait à l’écart, et était couché tout de son long. Le forçat, à la vue du capitaine, essaya de se soulever, mais il ne put qu’ôter son bonnet et retomba, étouffant un gémissement de douleur.

– Qu’a donc cet homme ? demanda le capitaine à un garde-chiourme.

– Ah ! répondit ce dernier, c’est le marquis. Il s’est cassé la jambe tout à l’heure. Il faudra l’envoyer à l’hôpital ce soir.

– Ah ! c’est le *marquis ?*

– Oui, commandant.

– Vous avez des marquis au bagne ? fit le vicomte en riant.

– Oh !… répondit le capitaine en riant aussi, c’est un faux marquis. Mais il est français, dit-on.

– Et quel crime a-t-il commis ?

– Ma foi ! je ne sais pas, dit le commandant du port, les gardiens savent son histoire. Tout ce que je sais, moi, c’est qu’il s’est évadé il y a cinq ans, s’est défiguré pour n’être point reconnu et s’est laissé reprendre huit jours après.

Le forçat gémissait de douleur.

– Pauvre homme !… murmura madame d’Asmolles.

Et, toujours appuyée sur le bras du commandant, elle s’approcha du forçat, que sa jambe cassée empêchait de remuer. Le forçat l’aperçut, la regarda avidement, regarda Fabien d’Asmolles et jeta un cri.

– Pauvre homme ! dit à son tour Fabien. Il est horrible à voir ; mais il paraît souffrir étrangement.

– Commandant, dit Blanche de Chamery d’une voix émue, est-ce que vous n’allez pas faire transporter ce malheureux à l’hôpital et lui faire donner des soins ?

Et elle prit sa bourse, en retira quelques pièces d’or, se pencha vers le forçat et les lui remit :

– Prenez courage, lui dit-elle, Dieu est bon et il pardonne.

À ces mots, que la vicomtesse prononça avant de s’éloigner en s’appuyant sur le bras du commandant, le forçat répondit par un sourd gémissement. Cette femme, qui s’éloignait et qui venait de lui faire l’aumône en lui parlant de la bonté divine et prononçant le mot *de pardon,* il l’avait appelée sa sœur !…

Et Rocambole oublia un moment ses souffrances physiques ; le forçat aux épaules meurtries par le fouet des gardes-chiourmes, eut un éblouissement et il lui sembla voir passer devant ses yeux, comme un enivrant tourbillon, Paris, les Champs-Élysées, le boulevard des Italiens, tout ce monde étincelant de lumières et de bruit au milieu duquel il avait vécu. Deux grosses larmes jaillirent de ses yeux et il murmura avec désespoir :

– Elle ne m’a pas reconnu !… Oh ! tout ce que j’ai souffert jusqu’à ce jour n’était rien ; voilà le CHÂTIMENT !…

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juin 2009

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Marc, Hélène, Jean-Luc, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

1 Appelé le *Ravin des Morts*, dans le tome précédent.

2 *Le Club des Valets de cœur.*

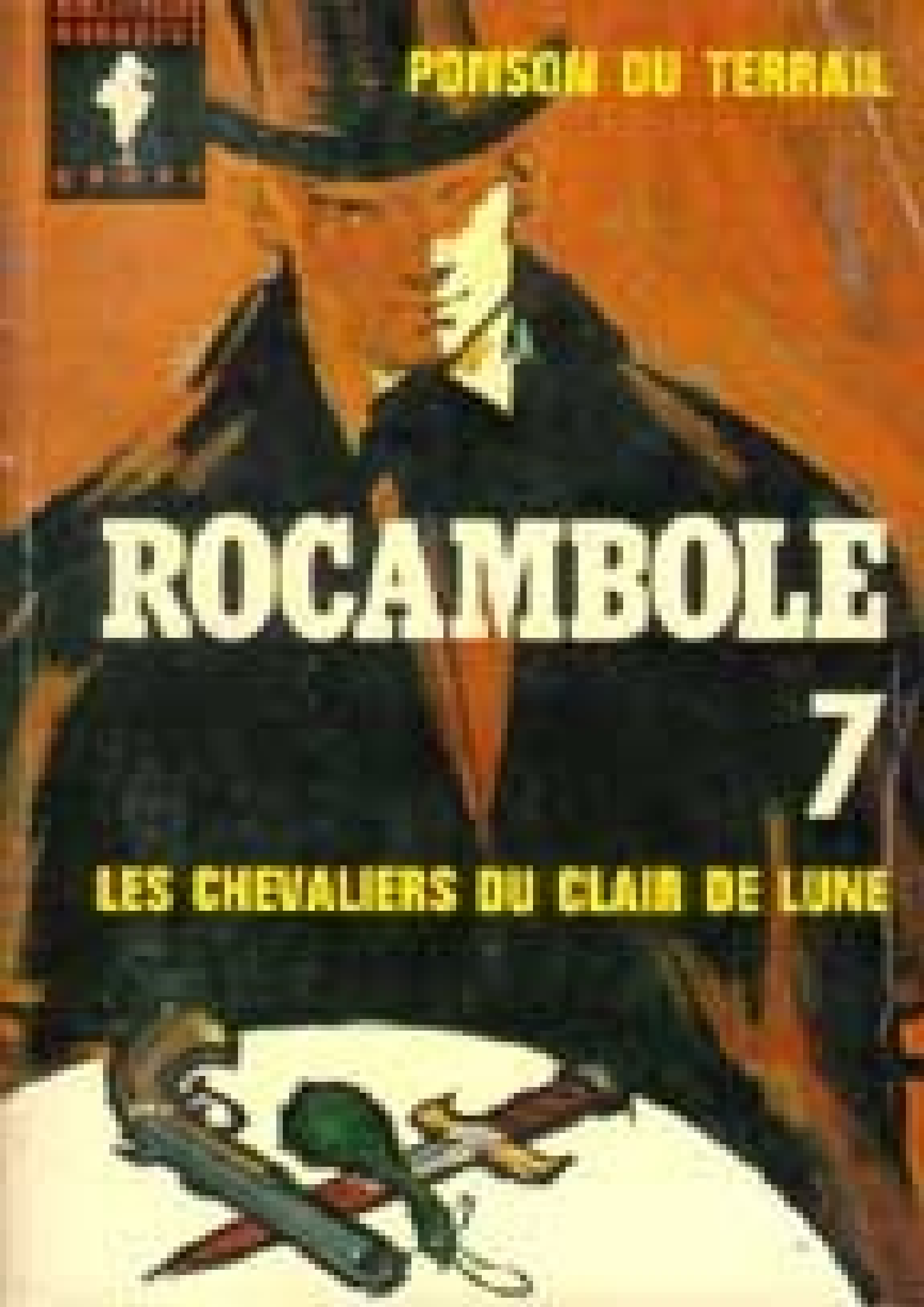
3 *Sic.*

4 *Sic.* La majuscule en pareil cas connote le changement de discours ou de vision.

5 *Sic.*

6 Prix fondé en 1782 par le baron Montyon et décerné chaque année au « Français pauvre ayant accompli l'action la plus vertueuse ».

7 *Sic.*


POISON DU TERRAIL
ROCAMBOLE
7
LES CHEVALIERS DU CLAIR DE LUNE

Les Chevaliers du Clair de Lune

Pierre Ponson du Terrail

Publication: 1860
Catégorie(s): Fiction, Policiers & Mystères
Source: http://www.ebooksgratuits.com

A Propos Ponson du Terrail:

Pierre Alexis, vicomte Ponson du Terrail (8 juillet 1829 à Montmaur (Hautes-Alpes) - 10 janvier 1871 à Bordeaux) est un écrivain populaire au xixe siècle et l'un des maîtres du roman-feuilleton. Il est célèbre pour son personnage Rocambole. Ponson du Terrail commence à écrire vers 1850. Ses premiers écrits sont de style gothique. Par exemple, La Baronne trépassée (1852) est une histoire de vengeance située autour de 1700 dans la Forêt-Noire. Pendant plus de vingt ans, il fournira en feuilletons toute la presse parisienne (L'Opinion nationale, La Patrie, Le Moniteur, Le Petit Journal, etc.) Son œuvre contient de nombreux calembours, par exemple : « En voyant le lit vide, son visage le devint aussi. » Écrivant très vite et sans se relire, il parsème ses romans de phrases fantaisistes telles que « Ses mains étaient aussi froides que celles d'un serpent » ou « D'une main, il leva son poignard, et de l'autre il lui dit… » C'est en 1857 qu'il entame la rédaction du premier roman du cycle Rocambole (cycle parfois connu sous le titre Les Drames de Paris): L'Héritage mystérieux, qui paraît dans le journal La Patrie. Il vise principalement à mettre à profit le succès des Mystères de Paris d'Eugène Sue. Rocambole devient un grand succès populaire, procurant à Ponson du Terrail une source de revenus importante et durable. Au total il rédigera neuf romans mettant en vedette Rocambole. En août 1870, alors que le romancier vient d'entamer la rédaction d'un autre épisode de la saga de Rocambole, Napoléon III capitule devant les Allemands. Fidèle à l'image du chevalier Bayard - à qui Ponson a emprunté son nom de seigneur « du Terrail » -, il quitte Paris pour Orléans, où il forme une milice en vue de faire la guerilla. Mais il est vite obligé de s'enfuir à Bordeaux, les Allemands ayant incendié son château. Il meurt à Bordeaux en 1871, laissant inachevée la saga de Rocambole. Il est enterré au cimetière de Montmartre à Paris. Parmi ses autres romans, citons Les Coulisses du monde (1853) et Le Forgeron de la Cour-Dieu (1869). En dépit de sa vaste production romanesque - on l'estime à 73 titres -, son style diffus a cantonné sa renommée à la « para-littérature ».

Disponible sur Feedbooks Ponson du Terrail:

- *L'Héritage Mystérieux* (1857)
- *Les Exploits de Rocambole - Tome I - Une fille d'Espagne* (1859)
- *Le Club des valets de cœurs* (1858)
- *La Baronne trépassée* (1852)
- *Les Exploits de Rocambole - Tome III - La Revanche de Baccarat* (1859)
- *Les Exploits de Rocambole - Tome II - La Mort du sauvage* (1859)
- *La Résurrection de Rocambole - Tome I - Le Bagne de Toulon - Antoinette* (1866)
- *Le Testament de Grain-de-Sel* (1862)
- *La Résurrection de Rocambole - Tome II - Saint-Lazare - L'Auberge maudite - La Maison de fous* (1866)
- *La Résurrection de Rocambole - Tome III - Rédemption - La Vengeance de Vasilika* (1866)

Note: This book is brought to you by Feedbooks
http://www.feedbooks.com
Strictly for personal use, do not use this file for commercial purposes.

Partie 1
Le Manuscrit du Domino

Chapitre 1

Minuit venait de sonner à toutes les horloges du boulevard des Italiens.

C’était en janvier 1853, un samedi, jour de bal à l’Opéra. Il faisait un froid sec, le ciel était pur, la lune brillait de tout son éclat.

Le boulevard était peuplé comme en plein soleil, les équipages se croisaient au grand trot, les piétons encombraient les trottoirs, les dominos et les masques de toute espèce circulaient joyeusement à travers la foule.

C’était l’heure où l’Opéra, couronné d’une guirlande de feu, ouvrait ses portes, l’heure où l’orchestre aux cent voix de Musard faisait entendre son premier coup d’archet.

Assis devant le café Riche, au coin de la rue Le Peletier, deux jeunes gens causaient, chaudement enveloppés dans leur vitchoura doublé de martre zibeline, à deux pas de leur poney-chaise, dont le magnifique trotteur irlandais était maintenu à grand-peine par un groom haut de trois pieds et demi, vêtu d’un pardessus bleu de ciel à large collet de renard, et chaussé de petites bottes plissées à revers blancs.

– Mon cher Gontran, disait l’un des jeunes gens, tu as une singulière fantaisie de vouloir m’entraîner au bal de l’Opéra, un véritable mauvais lieu où on ne va plus depuis quinze ans au moins, et où on ne rencontre que des femmes qui ne sont plus du monde, ou qui n’en ont jamais été.

– Mon cher Arthur, répondit l’autre, as-tu lu beaucoup de romans ?

– Pas mal.

– Tous les romans commencent au bal de l’Opéra : ceux qu’on écrit et qu’on invente, d’abord ; ceux qui se déroulent à travers la vie réelle, ensuite.

– La théorie est singulière !

– Elle est vraie.

– Est-ce que tu comptes nouer le premier chapitre d’une histoire de ce genre, ce soir ?

– Peut-être.

– Tu as un rendez-vous ?

– Oui.

– Avec qui ?

– Je ne sais pas. Lis plutôt.

Celui à qui son ami donnait le nom de Gontran tira de sa poche un petit portefeuille en maroquin couleur jonquille, et, de ce portefeuille, une lettre assez volumineuse et sans signature qu’il tendit à son ami le vicomte Arthur de Chenevières.

Celui-ci la déplia lentement, se fit apporter une bougie, et, avant de lire, il fit cette réflexion :

– L'écriture a son esprit ni plus ni moins que les hommes. Telle ronde ferme et pleine dénote le caractère d'un homme froid, calme, résolu. Une cursive allongée, un peu tremblante, trahit généralement une main de femme légèrement émue. La femme qui écrit à sa modiste ou à son homme d'affaires a une écriture toute différente si elle donne un premier rendez-vous à l'homme qu'elle aime…

– Ceci est vrai, mon ami.

– Or, poursuivit Arthur de Chenevières, la main qui a tracé cette lettre est évidemment une main de femme.

– Parbleu !

– Mais elle ne tremblait pas.

– En effet.

– Donc, tu n'es pas aimé.

Le baron Gontran de Neubourg se prit à sourire.

– Lis, dit-il, et tu verras qu'il n'est nullement question d'amour entre mon correspondant anonyme et moi.

Arthur lut à mi-voix :

« Un soir du mois de décembre de l'année dernière, c'est-à-dire il y a six semaines environ, le baron Gontran de Neubourg rencontra sur le boulevard, en face du café Anglais, trois de ses amis qui fumaient leur cigare au clair de lune, en sortant de leur club, où ils avaient joué gros jeu.

« Ces trois amis étaient M. le vicomte Arthur de Chenevières, lord Blakstone et le marquis Albert de Verne. »

– Bon ! s'interrompit Arthur, ceci est assez bizarre, et ce début m'a tout l'air d'un premier chapitre de feuilleton.

– Continue, dit le baron.

M. de Chenevières poursuivit :

« Le baron Gontran de Neubourg s'en allait seul et rêveur, et si ses amis ne l'eussent abordé, nul doute qu'il eût passé sans les voir.

« – Où vas-tu, baron ? dit le vicomte.

« – Nulle part.

« – Mais encore ?

« – Je me promène.

« – Sans but ?

« – Je rêve… c'est beaucoup. Bonsoir, messieurs ; d'où venez-vous ?

« – Du club.

« – Où allez-vous ?

« – Nous nous promenons. Seulement, au lieu de rêver, nous causons.

« – De quoi causez-vous ?

« – Lord Blakstone prétend qu'il a le spleen.

« – Lord Blakstone a raison : il est Anglais, le ciel est clair. Un Anglais sans brouillard est un corps sans âme.

« – De Verne, poursuivit le vicomte, s'ennuie. Il se contente de traduire le mot.

« – Et toi ? demanda le baron.

« – Je fais comme de Verne.

« – Messieurs, dit alors le baron, le plus vieux d'entre nous a trente ans, c'est moi ; le plus jeune vingt-quatre, c'est Arthur ; le plus pauvre a cent mille livres de rente, c'est moi ; le plus riche cent cinquante mille livres sterling de revenus, c'est lord Blakstone.

« – Exact ! fit l'Anglais avec flegme.

« – Or, reprit le baron, nous avons la même existence, et l'on peut établir ainsi la mesure de chacune de nos journées :

« Nous nous levons à onze heures, nous déjeunons à midi. À deux heures on nous voit au Bois, moi et toi à cheval, lord Blakstone dans son poney-chaise, de Verne dans son phaéton. À cinq heures nous jouons au whist ; de neuf à onze heures du soir, on nous rencontre à l'Opéra ; de onze heures à minuit dans deux ou trois salons du faubourg Saint-Germain ou de la rue d'Anjou-Saint-Honoré, et nous allons finir notre nuit au club, pour recommencer le lendemain.

« – Et les jours suivants, dit le marquis de Verne, qui s'était tu jusqu'alors.

« – Or, reprit Gontran, de Verne est le fils de ce brillant général de cavalerie qui s'immortalisa pendant la retraite de Russie ; toi, vicomte, tu comptes des aïeux aux croisades, et lord Blakstone est le descendant d'un chef de clan écossais qui tint Robert Bruce et toute son armée en échec dans son vieux manoir des monts Cheviot, avec une garnison de bergers et de laboureurs.

« – Et toi, ajouta le vicomte, toi, mon cher Neubourg, tu es de race palatine, et ton bisaïeul s'est établi en France à la suite de la fameuse guerre de Trente ans. Un de tes ancêtres est entré seul, le heaume en tête et l'épée au poing, dans la ville de Mayence, où il a cloué son gant sur la porte du prince Frédéric de Prusse.

« – C'est vrai, dit simplement le baron. »

Le vicomte de Chenevières interrompit sa lecture une seconde fois et dit au baron Gontran de Neubourg :

– Ton correspondant anonyme est une femme de tes amies, mon cher, et tu lui auras donné tous ces détails qui sont, du reste, d'une rigoureuse exactitude.

– Je n'ai parlé à qui que ce soit de notre conversation, et je te jure, répondit

M. de Neubourg, que l’écriture de cette lettre m’est complètement inconnue.

– Poursuis donc.

Le vicomte reprit :

« Les quatre jeunes gens se regardèrent silencieusement pendant quelques minutes.

« – Messieurs, dit enfin le baron Gontran de Neubourg, savez-vous que je me trouve fort mal à l’aise en mes habits étriqués, qui ressemblent si peu à la cuirasse de nos ancêtres, que j’étouffe en ce siècle d’argent et d’égoïsme où nous vivons, et que je regrette sincèrement la *Table-Ronde* et ses douze chevaliers ?

« – Moi aussi, dit le marquis de Verne.

« – Je pense comme vous, ajouta le vicomte de Chenevières.

« – Et moi, dit lord Blakstone, je crois à de certains moments que je suis mon propre ancêtre, et que c’est moi qui ai défendu le manoir de Galwy contre Robert Bruce.

« – Hélas ! messieurs, continua le baron, que vous dirai-je ! le temps des chevaliers errants est passé. Si les paladins du Moyen Âge, les Renaud, les Olivier, les Roland revenaient en ce monde, ils verraient que la police correctionnelle s’est chargée de punir les méchants, et que les avocats ont la prétention de défendre la veuve et l’orphelin.

« Qu’en faut-il conclure ?

« Une simple chose : c’est que des gens comme nous, jeunes, riches, braves, de bonne race, qui, en un siècle moins ingrat, eussent fort bien utilisé leur intelligence, leur fortune, leur noblesse et leur bravoure, sont condamnés à perpétuité au whist à un louis la fiche, et à la promenade à cheval au Bois.

« Et cependant, messieurs…

« Ici le baron de Neubourg s’arrêta et parut réfléchir profondément.

« Puis, regardant le vicomte :

« – As-tu lu *l’Histoire des treize ?*

« – Parbleu !

« – Les treize, poursuivit le baron, sortirent armés de pied en cap du cerveau de M. de Balzac, et ils se répandirent à travers le monde, unis par un serment qui se résumait en un mot : *S’entraider.* Après Balzac on a imaginé, plus ou moins ingénieusement, une foule d’associations. Mais tous ces gens-là étaient des bandits, ils volaient, ils tuaient, ils assassinaient…

« – Où diable veut-il en venir ? demanda lord Galwy.

« – Eh bien ! messieurs, reprit Gontran de Neubourg, il me vient une fort belle idée.

« – Voyons !

« – Nous sommes quatre, quatre amis, quatre hommes d’honneur, dont le seul crime est de s’ennuyer profondément ; je vous propose de fonder à nous quatre l’association des nouveaux chevaliers de la Table Ronde. Nous serons, en plein dix-neuvième siècle, de

mystérieux redresseurs de torts, de pieux chevaliers de l'infortune, d'implacables ennemis de l'injustice. Cherchons une victime intéressante, un de ces êtres, homme ou femme, dépossédés, dépouillés, foulés aux pieds, et relevons-le.

« – Baron, dit lord Blakstone avec son flegme habituel, je suis de votre avis, et vous me voyez tout prêt à entrer dans votre association. Mais…

« Le mais de lord Blakstone était gros d'objections.

« – Voyons ? fit M. de Neubourg.

« – Mais le jour seulement où vous aurez trouvé de la besogne à cette association…

« – Je chercherai, et, comme dit l'Écriture, je trouverai !

« Le jour naissait. Les quatre jeunes gens, qui s'étaient longtemps arrêtés à la même place et n'avaient point pris garde à un homme couché de tout son long sur un banc, échangèrent une poignée de main et se séparèrent.

« Maintenant, si M. de Neubourg veut savoir pourquoi on lui rappelle ces détails, qu'il aille ce soir samedi au bal de l'Opéra. Peut-être y trouvera-t-il l'être victime qu'il cherche.

« Dans ce cas, il écrira à ses trois amis, le marquis de Verne, lord Blakstone et le vicomte de Chenevières. »

La lettre s'arrêtait là, et n'avait pas de signature.

– Tu as raison, dit le vicomte en riant, voilà le premier chapitre d'un roman.

– En effet…

– As-tu écrit à de Verne ?

– Sans doute.

– Et tu lui as donné rendez-vous ?

– Au foyer, à une heure du matin, ainsi qu'à lord Blakstone.

– Parfait.

– Eh bien ! allons, en ce cas.

– Soit, allons !

M. de Neubourg renvoya son poney-chaise et prit le bras du vicomte.

Comme les deux jeunes gens avaient dîné ensemble, le baron avait dit simplement au vicomte Arthur de Chenevières :

– Ne dispose point de ta soirée, j'ai besoin de toi.

La salle de l'Opéra avait été envahie depuis une demi-heure environ par cette cohorte bariolée, hurlante, en délire, qui fait trembler sa voûte et frémir son vaste plancher à chaque bal du samedi.

M. de Neubourg et le vicomte se glissèrent à travers la foule, se donnant le bras pour ne point se perdre, et ils gagnèrent ainsi le foyer.

– Ah çà, dit le vicomte, il me semble que ton correspondant anonyme ne t'indique

aucun endroit de rendez-vous ?

– C’est vrai.

– Et ne te donne aucun moyen de le reconnaître ?

– C’est vrai encore.

– Mais, ajouta M. de Chenevières, il te connaît, du moins il t’a vu, et vraisemblablement il t’abordera.

Comme le vicomte de Chenevières émettait cet avis, le baron se sentit frapper légèrement sur l’épaule.

M. de Neubourg allait se retourner, mais une voix de femme lui dit à l’oreille :

– Quittez votre ami, et allez attendre au foyer, sous l’horloge.

On avait parlé si bas à l’oreille de M. de Neubourg que le vicomte de Chenevières n’avait rien entendu.

– Écoute, vicomte, dit le baron, il pourrait se faire que l’on hésitât à m’aborder si nous ne nous quittions.

– Veux-tu que je te laisse ?

– Oui.

– Où nous retrouverons-nous ?

– Dans la salle, près de l’orchestre.

– C’est bien, à tantôt.

Quand le vicomte eut quitté le foyer, le baron Gontran de Neubourg se dirigea vers l’endroit qu’on venait de lui indiquer, non sans murmurer toutefois :

– Il est une chose assez bizarre, c’est que tous les rendez-vous qui se donnent à l’Opéra sont indiqués sous l’horloge.

Et le baron de Neubourg, arrivé en cet endroit du foyer, s’assit et attendit.

Il y était depuis cinq minutes environ, lorsqu’un domino s’approcha de lui et lui dit :

– Baron, voulez-vous m’offrir votre bras ?

M. de Neubourg reconnut la voix qu’il avait entendue tout à l’heure. Il se leva avec empressement et offrit son bras.

– Sortons de cette foule, dit le domino, et tâchons de trouver un lieu où nous puissions causer.

– Venez, madame, dit le baron.

M. de Neubourg conduisit l’inconnue à l’extrémité du foyer, où la foule était moins compacte. Là, elle s’assit et lui dit :

– Vous allez réunir vos amis cette nuit même.

– En quel lieu, madame ?

– Où vous voudrez, pourvu que je le sache.

– Eh bien ! dans un cabinet de la Maison-d'Or.

– Soit ! dit le domino.

Puis il tira un rouleau de papier soigneusement cacheté et noué par une faveur bleue.

– Quand vos amis seront réunis, poursuivit l'inconnue, vous ouvrirez ce manuscrit et leur en ferez la lecture.

– Après, madame ?

– Cette lecture terminée, si la femme dont ce manuscrit renferme l'histoire vous intéresse à ce point que vous la jugiez digne de vous faire ressusciter le serment et les exploits des chevaliers de la Table ronde, vous ouvrirez la fenêtre du salon où vous vous trouverez…

– Ah ! dit le baron.

– Et vous me verrez apparaître au milieu de vous quelques minutes après. Dans le cas contraire…

Le domino parut hésiter.

– J'écoute, madame, dit M. de Neubourg.

– Dans le cas contraire, ajouta-t-elle, vous jetterez le manuscrit au feu, et vous vous ferez réciproquement le serment de ne jamais rien révéler de ce que vous aurez lu.

– Je vous le jure par avance, pour eux et pour moi, madame.

– Je vous crois. Adieu, monsieur, sinon au revoir.

Le domino tendit au baron Gontran de Neubourg une petite main gantée avec soin, s'esquiva et disparut dans la foule.

Alors Gontran se mit à la recherche de ses trois amis.

Il trouva le vicomte Arthur de Chenevières dans la salle, près de l'orchestre, le marquis de Verne et lord Blakstone assis dans une loge de pourtour.

– Messieurs, dit-il, je ne vous ai donné rendez-vous ici que pour vous inviter à souper.

– Singulière idée ! murmura le marquis.

– Jolie ! ajouta lord Blakstone, qui était légèrement sensuel.

*

* *

Quelques minutes plus tard, les quatre amis étaient à table et Gontran leur disait encore :

– Messieurs, je vous ai donné rendez-vous à l'Opéra afin de vous inviter à souper ; je vous invite à souper afin de vous lire le manuscrit que voici.

Gontran tira de sa poche le rouleau de papier que lui avait remis le domino et le déplia.

– Messieurs, poursuivit-il, il y a deux jours que nous nous plaignions amèrement de vivre en un siècle prosaïque où les paladins de la Table Ronde n’auraient plus qu’à se croiser les bras.

– C’est vrai, murmura lord Blakstone.

– Eh bien ! reprit le baron, quand nous aurons pris connaissance de ce manuscrit, nous verrons peut-être que nous nous sommes trompés.

– Bah ! fit le marquis.

– Oh ! dit lord Blakstone d’un air incrédule.

– Messieurs, ajouta M. de Chenevières, avant de prendre connaissance du manuscrit, priez donc Gontran de vous lire la lettre qui lui a été adressée.

– Quelle lettre ?

– La voici.

M. de Neubourg tendit la lettre à M. de Verne, qui la lut tout bas à lord Blakstone.

– Et, dit-il lorsqu’il eut terminé, tu as vu le domino ?

– Je le quitte. Il m’a remis son manuscrit ; si vous le voulez bien, nous allons en prendre connaissance.

– Voyons ! dirent les trois jeunes gens.

M. le baron Gontran de Neubourg sonna et dit au garçon :

– Vous ne viendrez que lorsque je sonnerai.

Le garçon s’inclina et sortit.

Alors Gontran lut à haute voix les pages suivantes.

Chapitre 2

La pluie, fouettée par le vent du nord, tombait à torrents sur les grands bois qui s'étendent entre la Vendée et le Poitou.

C'était en 1832, après la révolution de Juillet, c'est-à-dire à la fin du mois d'octobre.

Un cavalier courait à fond de train à travers les halliers, sautant les fossés, passant au milieu des broussailles et dirigeant à travers les mille obstacles de ces vastes forêts sa petite jument bretonne pleine d'ardeur.

– Hop ! hop ! hop ! ma belle Clorinde, disait-il, tu connais le chemin, tu l'as fait bien souvent déjà ; mais il faut arriver, arriver le plus tôt possible…

Malgré la pluie, malgré le vent, malgré la nuit qui était sombre, Clorinde galopait avec furie.

Clorinde était une belle petite pouliche à la robe blanche, à la crinière ardoisée, – chose rare ! – dont le sabot vaillant et dur résonnait sur la lande comme une baguette de tambour. Clorinde avait une petite tête fine, intelligente, avec de grands yeux pleins d'ardeur et des naseaux fumants.

Clorinde avait des jambes fines comme le fuseau d'une vieille femme, flexibles comme l'osier des marais, dures et fortes comme du fer.

Le cavalier qui la montait et qui pressait ses flancs avec une fébrile impatience était un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, dont le visage rosé et les mains blanches eussent trahi, au premier regard, des habitudes féminines, si son œil noir plein de feu et la crosse luisante des pistolets passés à sa ceinture n'eussent dit éloquemment qu'il avait l'âme d'un homme et le cœur d'un soldat.

En outre, il portait au flanc un sabre de cavalerie, et sa selle était munie d'un talon dans lequel s'emboîtait un fusil de chasse à deux coups.

Cependant, ce jeune homme, en dépit de cet appareil guerrier, ne portait aucun uniforme.

Sa tête était entourée d'un mouchoir blanc, jaspé çà et là de quelques gouttes de sang ; une veste rouge, comme en portaient les paysans vendéens, des braies bleues et une paire de grandes bottes à l'écuyère complétaient son costume.

– Hop ! Clorinde, hop ! ma belle fille, répétait-il, nous sommes loin encore du château de Bellombre… et la nuit s'avance… Et Diane m'attend !

Clorinde, comme si elle eût compris la voix de son maître, précipitait son galop et passait comme un rêve sous la futaie.

Tout à coup un bruit étrange se fit entendre : c'était un cri glapissant, comme le *houhoulement* d'un oiseau de nuit.

Le cavalier rassembla sa vaillante bête, et Clorinde s’arrêta court.

Puis il prêta l’oreille.

Le *houhoulement* se reproduisit.

Alors le jeune homme appuya les deux doigts sur sa bouche et fit entendre un coup de sifflet modulé d’une façon particulière.

Un coup de sifflet identique lui répondit dans le lointain.

On eût dit un écho perdu dans les bois.

Le cavalier rendit la main à Clorinde, qui se précipita d’elle-même dans la direction du second coup de sifflet.

Elle courut environ dix minutes ; puis, soudain, le *houhoulement* fut répété.

Clorinde s’arrêta de nouveau.

On vit alors se dresser une forme noire du milieu des broussailles ; puis cette forme, homme ou fantôme, fit deux pas en avant :

– Est-ce vous, monsieur Hector ? dit une voix.

– Est-ce toi, Grain-de-Sel ?

– C’est moi, monsieur Hector.

Et la forme noire s’approcha et posa la main sur la bride de Clorinde.

Le cavalier put alors distinguer, malgré l’obscurité, un jeune garçon d’environ quinze ans, à peu près vêtu comme lui, avec cette différence qu’il portait la braie blanche et la veste bleue, et qu’au lieu d’un mouchoir il avait sur la tête un large chapeau de feutre noir, de la coiffe ronde duquel s’échappait une longue chevelure brune en désordre.

– Bonjour, monsieur Hector, dit-il.

– Bah ! mon pauvre Grain-de-Sel, répliqua celui-ci, tu pourrais dire *bonsoir.*

– Pardon, monsieur le comte…

– Veux-tu te taire, imbécile !

– Excusez-moi, pardon, monsieur Hector, il est une heure du matin.

– Déjà ?

– Les heures vont vite quand on est pressé, répondit avec mélancolie le jeune paysan poitevin.

– En ce cas, bonjour, Grain-de-Sel, mon ami.

– Bonjour, monsieur Hector.

– Je m’attendais presque à te trouver en chemin.

– Ah ! fit le jeune paysan ; tant mieux alors, monsieur Hector.

– Pourquoi tant mieux ?

– Parce que vous savez la nouvelle, sans doute ?

– Quelle nouvelle ?

– Les *bleus* sont à trois lieues d'ici, murmura Grain-de-Sel avec une mélancolie nuancée d'une sourde irritation.

– Je ne le savais pas, répondit le cavalier d'un ton calme, mais je m'y attendais. On veut nous envelopper. Où sont-ils ?

– À Bellefontaine, le prochain village.

– Très bien !

– Et c'est pour cela que madame Diane m'a envoyé vers vous, monsieur Hector. On dit que les *bleus* lèveront le camp cette nuit et qu'ils seront à Bellombre avant le jour. Madame Diane a peur…

– Peur de quoi ?

– Mais, monsieur Hector, dit Grain-de-Sel, vous savez bien que si les bleus vous trouvaient…

Le cavalier eut un fin sourire dans sa moustache blonde et caressa de la main le pommeau de ses pistolets.

– Tu ne vois donc pas mes bassets ? dit-il.

– Oh ! je les vois bien, monsieur Hector.

– Ils ne donnent qu'un coup de voix, ajouta le jeune homme, continuant la comparaison cynégétique, mais il est sûr.

– C'est égal, monsieur Hector, fit Grain-de-Sel, à votre place, je me méfierais et je tournerais bride… et je retournerais vers Pouzauges.

Le cavalier haussa les épaules.

– Mon pauvre Grain-de-Sel, dit-il, tu n'as que quinze ans et tu n'as pas encore un amour au cœur. Tiens, vois-tu, la nuit est sombre, n'est-ce pas ?…

– Comme un four, monsieur Hector.

– Eh bien ! je vois là-bas, à travers les ténèbres, un filet de fumée qui monte dans le ciel noir et qui est encore plus noir que lui. C'est la fumée de Bellombre… et mon cœur bat. Comprends-tu ?

– Oh ! monsieur Hector, dit le jeune paysan poitevin, si vous aviez vu pleurer madame Diane… Si vous saviez… comme elle a peur !

– Elle est femme, dit simplement Hector, ça se comprend.

– C'est vrai tout de même, ce que vous dites là, monsieur Hector ; mais…

– Mais, Grain-de-Sel, mon ami, répliqua le jeune cavalier d'un accent affectueux et triste, si tu n'as jamais aimé d'amour une femme, au moins tu aimes ta mère ?

– Si je l'aime ! s'écria Grain-de-Sel.

– Eh bien ! suppose que tu es à ma place, monté sur Clorinde, et que ta mère est à Bellombre tandis que les *bleus* sont à Bellefontaine, et que les *bleus* te fusilleront s'ils te prennent… est-ce que tu n'irais pas à Bellombre ?

– Ah ! mais si, j'irais !… s'écria l'enfant, dont l'œil brilla comme un charbon ardent.

– Eh bien ! acheva Hector, je n'ai plus ni père ni mère, et madame Diane a remplacé tout cela pour moi. Comprends-tu ?

– Je comprends, dit Grain-de-Sel pensif.

– Donc, poursuivit Hector, en route ! Quand nous aurons atteint la clôture du parc, tu garderas Clorinde.

– Allons ! dit Grain-de-Sel.

– Saute-moi en croupe. Clorinde a les reins solides, elle nous portera bien tous les deux.

– Oh ! ce n'est pas la peine, monsieur Hector, je cours aussi vite qu'elle. Hop ! Clorinde.

Et, tandis que le cavalier poussait sa monture et reprenait sa course à travers les taillis, Grain-de-Sel se mit à bondir à côté d'elle avec la légèreté d'un chevreuil, et le cavalier et le piéton, dévorant l'espace, continuèrent à causer.

– Les *bleus* s'imaginent, disait Hector, qu'ils vont entrer dans le Bocage comme ils sont entrés en Touraine et en Poitou. Mais le Bocage est couvert de bois, coupé de rivières, semé d'étangs ; il y a un canon de fusil derrière chaque broussaille, et les deux régiments qui sont venus du côté de Nantes seront tout à l'heure anéantis.

– Il paraît qu'ils sont nombreux du côté de Bellefontaine.

– Combien sont-ils ?

– Il y a trois escadrons de chasseurs et un de hussards.

À ce dernier mot, le jeune cavalier tressaillit.

– Es-tu sûr de ce que tu dis là, Grain-de-Sel ?

– Oui, monsieur Hector. Il y a aussi un régiment d'infanterie.

– Mais ces hussards, sais-tu leur numéro ? sais-tu d'où ils viennent ?

– Ce sont ceux qui étaient à Poitiers l'année dernière. C'est le général, le père de madame Diane qui l'a dit.

Hector poussa un cri de douleur.

– Mon ancien régiment ! murmura-t-il ; vais-je donc faire le coup de pistolet avec mes pauvres camarades !

Et il donna un furieux coup d'éperon à Clorinde, dont les naseaux fumaient et dont les flancs ruisselaient de pluie et de sueur.

Tout à coup Clorinde s'arrêta.

Elle venait d'arriver à la lisière de la forêt. Grain-de-Sel et le cavalier avaient devant eux, à deux portées de fusil, un petit monticule surmonté d'un vieil édifice à tournure

féodale.

Un parc planté de grands arbres séculaires et ceint d'une haie vive à hauteur d'homme l'entourait.

Malgré l'heure avancée de la nuit, malgré la tempête qui régnait, une lumière brillait discrète et tremblante sur la sombre façade du château.

Hector attacha son regard sur cette lumière et sentit battre son cœur.

– Tu le vois, dit il à Grain-de-Sel, elle t'a envoyé pour me dire de rebrousser chemin, n'est-ce pas ? mais elle a bien pensé que je n'en ferais rien, et elle m'attend.

– C'est vrai tout de même ! murmura Grain-de-Sel, c'est vrai.

Hector mit pied à terre.

– Range ma pauvre Clorinde sous un arbre, dit-il, tâche de trouver une poignée de feuilles mortes ou d'herbes sèches dans un vieux tronc, et bouchonne-la, s'il y a moyen, et puis mets-toi à l'abri, mon pauvre Grain-de-Sel.

– Oh ! ne vous inquiétez pas de moi ni de Clorinde, monsieur Hector ; nous nous connaissons de longue main, et nous n'avons pas peur de la pluie… Mais c'est égal, ne restez pas trop longtemps à Bellombre… Les *bleus*…

– Bah ! il pleut, les bleus n'ont pas quitté Bellefontaine. Rassure-toi, mon petit Grain-de-Sel.

Hector prit le fusil placé à l'arçon de sa selle et le passa en bandoulière.

– Ah ! mon Dieu ! murmura Grain-de-Sel, qui, pour la première fois, remarqua le mouchoir ensanglanté que le jeune homme avait autour de la tête, vous êtes blessé…

– Ce n'est rien… une égratignure… une balle qui m'a entamé le cuir chevelu… Ce n'est rien… Adieu, Grain-de-Sel… je te recommande Clorinde…

En parlant ainsi, le jeune homme courut à la clôture du parc, et sans hésiter, il trouva une brèche assez semblable à celles où les braconniers placent leur panneau.

Il se glissa par cette brèche dans le parc et reprit sa course vers le château, l'œil toujours fixé sur cette lumière mystérieuse qui brillait comme un phare sur la mer sombre. Arrivé tout près du château, il s'arrêta un moment et prêta l'oreille.

Notre héros connaissait sans doute fort bien les aîtres, car il suivit, sans hésiter, un petit sentier qui aboutissait à un escalier de deux pieds de large, et qui conduisait par une trentaine de marches jusque sous une terrasse qui jadis avait porté le nom beaucoup plus pompeux de plate-forme.

La dernière marche de l'escalier aboutissait à une petite porte.

Cette porte était fermée ; mais il y avait auprès un énorme cep de vigne, pour le moins centenaire, et qui avait l'épaisseur du bras.

Hector répéta, mais beaucoup plus bas et de façon à lui donner une intonation lointaine, ce *houhoulement* de la chouette que Grain-de-Sel avait fait entendre une heure auparavant ; et le cri de l'oiseau nocturne était si bien imité, qu'on eût juré, à l'intérieur du

château, qu'il venait de la forêt voisine.

Tout aussitôt la fenêtre où brillait la lumière et qui, ouvrant sur la terrasse de plain-pied, se trouvait verticalement au-dessus du jeune homme, cette fenêtre s'entrouvrit discrètement. Hector se cramponna au cep de vigne et grimpa comme un écureuil, puis il s'élança lestement sur la terrasse.

Alors une silhouette de femme se dessina dans le rayon lumineux de la croisée, qui s'ouvrit tout à fait, et deux bras se jetèrent au cou du jeune homme et l'enlacèrent.

– Oh ! l'imprudent ! murmura une voix charmante et douce comme un soupir de vent de nuit dans les bois.

La croisée se referma derrière Hector, et il se trouva dans un joli boudoir coquettement meublé et arrangé, et qu'on eût cru appartenir à quelque élégant hôtel de Paris.

Hector avait devant lui une femme d'environ vingt-cinq ans, toute vêtue de noir, et si belle sous ses vêtements de deuil, que celui qui l'eût vue pour la première fois eût jeté un cri d'admiration.

C'était cette madame Diane qui attendait Hector, et dont Grain-de-Sel avait parlé ; madame Diane de Morfontaine, veuve du baron Rupert, colonel de l'Empire.

Diane était une de ces belles femmes de l'Ouest, dont le front blanc, aux veines bleues, est couronné d'une luxuriante chevelure noire, dont l'œil a l'azur profond du ciel, et dont la taille svelte et souple a la majesté d'un lis.

Elle prit Hector par la main, le conduisit auprès de la cheminée, où flambait un grand feu, et le fit asseoir.

– Imprudent ! répéta-t-elle.

Mais tout à coup elle aperçut le mouchoir jaspé de sang et étouffa un cri.

– Mon Dieu ! vous êtes blessé !…

– Ce n'est rien, ma chère Diane, rien, je vous jure… dit le jeune homme en lui souriant et lui baisant les mains avec transport.

– Ah ! cher ami, cher époux du ciel !… murmurait la jeune femme tout émue… blessé ! grièvement peut-être… mon Dieu !

– Je vous jure, ma Diane adorée, que c'est une égratignure, répéta le jeune homme, qui souriait toujours et la contemplait avec amour.

– Oh ! je veux voir cela, disait-elle, je veux voir ta blessure… je m'y connais… tu verras. Je vais te panser.

Et la jeune femme courut prendre une aiguière, et y versa de l'eau tiède que contenait une bouilloire placée devant le feu.

Puis, avec ses belles mains blanches, elle détacha le mouchoir ensanglanté, écarta ses cheveux avec précaution, trempa le mouchoir dans l'eau tiède et lava la plaie.

Hector avait dit vrai ; ce n'était qu'une égratignure, la balle des *Bleus* avait à peine effleuré sa tête.

Et, tout en le lavant, tout en le pansant, elle disait :

– Ah ! je savais bien, quelque danger qu'il y eût, tu viendrais… je le savais, cher Hector.

Elle déchira un mouchoir de batiste garni de valenciennes et tout imprégné d'un parfum discret, elle le mit en lambeaux pour en faire de la charpie.

– Mais tu ne sais donc pas, ami, continua-t-elle, que les *bleus* sont ici, à deux lieues à peine, et que demain il nous faudra loger sans doute quelque officier, un général ou un colonel ?…

– Eh bien ! répondit le jeune homme en riant, ce sera fort agréable pour le général, lui qui est *bleu* comme eux.

Il y avait une légère ironie dans la voix du jeune homme.

– Ah ! tais-toi, Hector, tais-toi, ami, fit la jeune femme avec effroi… Si tu savais combien j'ai prié hier pour toi, combien j'ai pleuré !

Hector osa lui prendre un baiser.

– Prie, dit-il, mais ne pleure pas… Les filles de Vendée doivent être comme leurs mères, avoir une âme romaine.

– Mais, malheureux, oublies-tu donc que tu es… déserteur ?… que si tu tombes en leur pouvoir, tu seras fusillé ?…

– Déserteur ? fit le jeune homme en relevant fièrement la tête ; tu te trompes, Diane, ce n'est pas moi, ce sont eux ! Je sers les rois de mes pères, je suis Vendéen, je ne suis pas déserteur…

– Ils le disent du moins.

– Oh ! je le sais bien, qu'ils me traitent de déserteur, parce que le jour où Madame est débarquée en Vendée j'ai remis le commandement de mon escadron à mon colonel, et que, seul, mon épée sous le bras, sans dire un mot, sans vouloir entraîner personne à ma suite, je suis allé m'enrôler comme simple soldat parmi les miens, parmi ceux qui défendent la bonne cause. Et ils osent appeler cela de la désertion !

– Ils le disent, murmura la jeune femme, dont la voix tremblait ; et si tu étais pris, tu ne subirais point la loi commune des prisonniers de guerre…

Le jeune homme avait toujours son fier sourire aux lèvres, il caressait de la main gauche le pommeau de ses pistolets.

– Pris ? dit-il, allons donc ! On ne prend pas vivants des hommes comme moi…

– Tu as l'âme d'un lion, mon Hector, murmura la jeune femme, qui le regardait avec admiration.

Et tandis qu'ils causaient ainsi, la pluie et le vent continuaient à fouetter les vitres de la croisée et à battre les ardoises.

– Comme tu es mouillé ! comme tu as froid ! disait la jeune femme en l'aidant à ôter sa veste rouge et l'enveloppant dans un grand châle.

Elle lui prenait les mains et les réchauffait dans les siennes.

Puis elle courut vers un coin du boudoir, y prit une petite table qu'elle apporta près du feu et la plaça devant lui.

Sur cette table, il y avait une bouteille de vin vieux, un morceau de pâté et quelques autres aliments.

– Tu dois avoir bien faim ? disait-elle.

– Non, répondit-il, mais j'ai soif… et je vais boire à nos amours, ma pauvre Diane !

La jeune femme essaya de sourire ; mais tandis qu'elle versait à boire à son amant, une larme brilla dans ses yeux, perla au bout de ses longs cils et tomba dans le verre.

En ce moment, elle crut entendre un bruit lointain, tressaillit et se leva précipitamment.

– Écoute, dit-elle avec un accent de terreur subite, écoute !

Et elle ouvrit la croisée, qui livra passage à une bouffée de l'ouragan.

Chapitre 3

Il nous faut, avant d'aller plus loin, faire en quelques lignes l'histoire de Diane et d'Hector. Diane, nous l'avons dit, était la fille de M. de Morfontaine, général de brigade en retraite, et la veuve du colonel baron Rupert.

Hector se nommait de son vrai nom Charles-Louis-Enguerrand-Hector, comte de Main-Hardye.

Les Morfontaine et les Main-Hardye étaient deux vieilles familles vendéennes, dont l'origine remontait aux ténèbres du Moyen Âge.

Ils étaient aussi nobles que le roi.

Le manoir de Morfontaine ayant été rasé en 1793, ses propriétaires étaient venus habiter Bellombre, une terre qu'ils possédaient sur la frontière du Poitou.

À quatre lieues de Bellombre se dressaient les tourelles de Main-Hardye.

Main-Hardye était un édifice qui ressemblait fort au château du sire de Ravenswood, l'héroïque amant de Lucie de Lammermoor chanté par Walter Scott.

Le vent, après avoir insulté la toiture en lambeaux, y pleurait sous les portes ; l'herbe poussait verte et drue dans la cour ; les vieilles salles étaient enfumées ; l'escalier avait de larges marches de pierre usées par le talon éperonné d'une dizaine de générations.

Un pauvre domaine, composé de champs pierreux, de fermes couvertes de chaume, de prairies marécageuses et de bois rabougris, lui servait de ceinture.

Les Main-Hardye n'avaient guère plus de huit à dix mille livres de rente.

Les Morfontaine étaient plus riches. Leurs domaines couvraient plusieurs lieues de pays, et ils faisaient une certaine figure à la cour avant 1789.

La Révolution trouva les Morfontaine et les Main-Hardye dans les rangs de l'armée vendéenne.

Le marquis de Morfontaine trouva la mort à Quiberon.

Le comte de Main-Hardye fut guillotiné à Poitiers.

Le fils du marquis fut ébloui par l'étoile resplendissante du premier Consul. Il avait combattu sous Charette, Bonchamp et la Rochejaquelein, il prit du service dans les armées de l'empereur Napoléon.

Puis il arriva pour lui ce qui arriva pour tant d'autres, il se prit à aimer cet homme qui avait fait la France si grande que l'Europe se prosternait, et que le monde étonné prononçait son nom avec terreur et respect ; il l'aima avec fanatisme, avec délire, et quand 1815 arriva, l'ancien soldat de Vendée oublia le passé, il remit au fourreau l'épée du général de l'Empire.

Le fils du comte de Main-Hardye, au contraire, rentra simplement dans ses terres et se fit laboureur durant toute la période qui sépara les guerres de la Chouannerie de la Restauration.

En 1815, les rôles changèrent ; tandis que M. de Morfontaine faisait liquider sa pension de général de brigade, le comte de Main-Hardye devenait colonel d'un régiment de hussards de la garde royale.

Le comte avait un fils, Hector.

Le marquis avait une fille, Diane.

De Bellombre à Main-Hardye il y avait quatre lieues à peine. Les deux gentilshommes avaient longtemps combattu sous le même drapeau et côte à côte.

Il y avait au milieu du bois, entre les deux châteaux, une humble église qu'on appelait Notre-Dame-du-Pardon.

Aux grandes fêtes de l'année, on disait la messe à Notre-Dame.

Le colonel de Main-Hardye y venait de son château, donnant la main à son fils.

Le général de Morfontaine s'y rendait de Bellombre, tandis que sa fille s'appuyait sur son bras.

Hector pouvait bien avoir douze ou treize ans ; Diane en avait dix.

Les pères se regardaient d'un œil farouche, les enfants se souriaient.

Les pères se haïssaient, les enfants s'aimaient.

L'histoire de Roméo et Juliette n'est point une fiction ; il y a mieux, elle est une histoire banale qui se reproduit à l'infini.

Les Morfontaine et les Main-Hardye étaient les Montaigu et les Capulet de la Vendée.

Ces deux races nourrissaient une haine qui se perdait dans la nuit des temps.

Sous Charles V, disait-on, un Morfontaine avait tué un Main-Hardye ; sous François I^{er}, continuait la légende, c'était un Main-Hardye qui avait tué un Morfontaine.

De siècle en siècle, de règne en règne, de génération en génération, les Main-Hardye et les Morfontaine s'étaient rencontrés, et, sans trop se souvenir du motif qui les divisait, ils s'étaient battus et s'étaient entre-tués.

Le comte de Main-Hardye et le marquis de Morfontaine signèrent une trêve pendant les guerres de l'Ouest. Ils se groupèrent autour du drapeau royal et firent taire leurs rancunes particulières.

L'Empire arriva.

L'empereur Napoléon aimait le marquis, il aurait voulu que le comte de Main-Hardye servît la France. Il fit jurer au marquis de ne point chercher querelle au comte.

Puis vint la Restauration.

Le roi Louis XVIII se souvenait que M. de Morfontaine avait arrosé de son sang la terre de Vendée. Il fit jurer au comte qu'il ne se battrait point avec le marquis.

Tous deux tinrent leur serment ; mais ils se regardaient d'un œil louche, et le marquis était peut-être bien le plus malheureux, car il n'avait qu'une fille.

Cette fille, la blanche et belle Diane de Morfontaine, écoutait tous les soirs, enfant, les imprécations du vieux général de Morfontaine contre les Main-Hardye.

Le fils du comte Hector de Main-Hardye entendait chaque matin le vieux chouan dire à son réveil : « J'ai encore fort mal dormi cette nuit ; je ne dormirai bien que lorsque ce jacobin de Morfontaine sera mort. »

Diane s'en allait à la messe de Notre-Dame-du-Pardon et souriait en regardant Hector.

Hector allait braconner jusque sous les murs du château de Bellombre tout exprès pour apercevoir la jolie Diane.

Ni le marquis ni le comte ne se doutaient de la sympathie qui entraînait leurs enfants l'un vers l'autre.

Les hasards de la vie les séparèrent.

Hector entra à Saint-Cyr et en sortit sous-lieutenant de cavalerie.

Quand Diane eut atteint sa seizième année, le marquis songea qu'il lui fallait un mari.

Certes les maris ne manquaient pas.

Diane était riche et elle était belle comme les anges.

C'était plus qu'il n'en fallait.

M. de Morfontaine avait trois neveux qui, tous trois, visaient à la main de Diane.

Le premier se nommait le vicomte de Morlière, le second le chevalier de Morfontaine, le troisième le baron de Passe-Croix.

Le vicomte avait trente ans, le chevalier vingt-sept, le baron vingt-trois.

On eût dit que M. de Morfontaine n'avait qu'à choisir. M. de Morfontaine ne choisit pas, ou plutôt il fit un choix sans songer à ses neveux.

Le marquis avait eu un aide de camp nommé Joseph Rupert, un brave soldat de fortune qui avait été son propre aïeul et que l'empereur avait fait baron et colonel à trente ans pour sa belle conduite militaire.

Le marquis en fit son gendre, au grand désespoir de ses neveux.

– Diane était une enfant. Elle aimait Hector, mais elle se l'était avoué à peine ; et puis elle savait bien que jamais M. de Morfontaine vivant, elle ne pourrait l'épouser ; et puis encore elle ne savait pas résister à son père.

Diane devint la baronne Rupert.

Hélas ! le baron eut la fâcheuse idée de passer l'hiver à Paris.

On était alors vers la fin de la Restauration. Le baron Rupert menait sa jeune femme dans le monde, le jeune vicomte de Main-Hardye, lieutenant de dragons, puis de hussards, y allait aussi.

Hector et Diane se rencontrèrent de nouveau, et la pauvre Diane sentit qu'elle aimait

toujours le vicomte, et le vicomte comprit sur-le-champ que sa vie entière appartenait à cette femme. Hélas ! Diane était mariée !

Un soir, le jeune officier, qui venait d'être promu au grade de capitaine, – on touchait au mois d'avril 1830, – rencontra la baronne Rupert chez le duc et la duchesse de P… L…

On dansait, il y avait foule, le baron Rupert avait laissé sa jeune femme dans la salle du bal pour gagner un boudoir où l'on jouait au whist, Hector s'approcha de Diane et l'invita à valser.

– Madame, lui dit-il, le roi a décidé l'expédition d'Alger ; je pars demain. Vous lirez probablement bientôt deux lignes nécrologiques dans le *Moniteur.* Alors, priez pour moi.

Diane comprit cet immense amour qui remplissait le cœur du jeune homme, et qu'elle ressentait elle-même… et elle ne répondit pas.

Hector partit pour Alger. Il fit des prodiges de valeur pendant le siège, il chercha constamment à se faire tuer et n'y put réussir. La mort semblait ne pas vouloir de lui.

Quand la Révolution de 1830 arriva, le jeune homme voulut briser son épée.

N'était-il pas Vendéen ? N'avait-il pas sucé le lait d'une femme royaliste et chrétienne ?

Mais quand la nouvelle de la chute de la branche aînée des Bourbons lui arriva, Hector était déjà loin d'Alger.

À la place du drapeau blanc il vit hisser le drapeau tricolore ; mais, quelle que soit sa couleur, l'étendard de la patrie ne fait-il pas battre le cœur quand on est en face de l'ennemi ? Quel est donc le soldat qui déserte et remet l'épée au fourreau quand le tambour de son régiment bat la charge ?

Hector demeura et fit la première campagne d'Afrique, cherchant la mort sans cesse et ne la pouvant trouver.

Un jour, il reçut une lettre de France.

Cette lettre contenait deux lignes :

« Si vous n'êtes pas mort, ne bravez plus le trépas, et « malgré la haine de nos deux familles, espérez : je suis veuve.

« Diane. »

Cette lettre arrivait à Hector en même temps que l'épaulette de chef d'escadron, le matin d'une bataille.

Le colonel baron Rupert s'était battu en duel quinze jours auparavant et il avait été tué d'une balle au front.

Diane était libre…

– La mort n'a pas voulu de moi jusqu'à présent, murmura Hector en recevant cette lettre ; mais je pourrais bien être tué aujourd'hui.

Hector se trompait ; il vit ce jour-là son épaulette neuve emportée par une balle arabe, et il rentra au camp avec un uniforme en lambeaux, mais le corps vierge d'une égratignure.

Quelques jours après, son régiment reçut l’ordre de rentrer en France.

On touchait alors à la fin de l’année 1830.

Le fils des vieux chouans songea, une fois encore, à donner sa démission ; car il ne voulait pas servir le nouveau régime. Une circonstance fortuite l’en empêcha encore…

L’ordre qui rappelait son régiment en France lui assignait Poitiers pour garnison.

Or, le général marquis de Morfontaine, auprès de qui la baronne Rupert s’était retirée, passait l’hiver à Poitiers.

L’homme politique s’effaça devant l’amoureux ; le cœur du soldat fit le reste.

Le régiment est une famille, chaque compagnon d’armes devient un frère, et puis, blanc ou tricolore, le drapeau qu’on suit n’est-il pas la patrie ?

Hector vint tenir garnison à Poitiers.

Poitiers est cette ville de province aux rues solitaires, à l’aspect morne et songeur, aux grands airs d’un gentilhomme d’autrefois ; c’est la vieille cité parlementaire où tout est calme, austère, solennel, où, bien que le couvre-feu soit aboli, on se couche de bonne heure, et où les rues sont plus désertes que les allées d’un cimetière lorsque sonne le dernier coup de minuit.

Le vieux général de Morfontaine habitait à Poitiers un hôtel entre cour et jardin, dans le quartier le plus isolé de cette ville déjà solitaire. Au bout du jardin il y avait un pavillon que la baronne Rupert avait choisi pour sa demeure particulière. Derrière le jardin et le pavillon était une ruelle tortueuse qui descendait vers la rivière.

Que se passait-il chaque soir ?

Nul n’aurait pu le dire au juste ; mais un homme enveloppé d’un manteau se glissait vers le pavillon, et une porte se refermait sur lui.

Hector ne songeait plus à donner sa démission.

Plusieurs mois s’écoulèrent ainsi.

Souvent Hector demandait un congé de quelques jours et s’en allait à Main-Hardye.

Le comte, qui s’était fait laisser pour mort dans les rues de Paris, pendant les journées de Juillet, était revenu en Vendée et y guérissait lentement ses blessures.

Toujours Vendéen dans le fond de l’âme, l’ancien chouan souffrait de voir son fils servir le nouveau régime ; mais il n’osait exiger qu’il brisât sa carrière. Les Main-Hardye étaient pauvres.

Certes, le vieux chouan eût vécu de pain noir et d’eau ; mais il était père, et l’égoïsme paternel imposait silence au cœur du partisan.

Hector avait espéré que cette haine héréditaire qui existait entre son père et celui de Diane, ravivée par les événements de 1814 et 1815, se serait affaiblie à la suite de ceux de 1830.

Quand Hector prononçait le nom de Morfontaine devant son père, le comte entrait en fureur.

Diane, de son côté, avait quelquefois hasardé le nom de Main-Hardye.

Chaque fois, le vieux général s'était écrié que l'ombre du manoir de ses voisins faisait tort à ses récoltes.

L'âge avait donné un caractère presque bouffon à la haine des deux gentilshommes.

Un jour, le général de Morfontaine avait voulu monter un cheval neuf ; le cheval s'était emporté, et, la bride s'étant rompue, il s'en allait droit à la rivière.

Le général était perdu si un jeune officier, qui revenait du champ de manœuvre avec son escadron, n'avait arrêté le cheval au péril de sa vie. Cet officier, on le devine, c'était le commandant Hector de Main-Hardye.

Quand le général avait appris le nom de son sauveur, qu'il avait jusque-là accablé de remerciements, il s'était écrié avec colère :

– Pardieu ! monsieur, je suis assez connu dans la ville ; vous auriez dû savoir qui j'étais et me laisser noyer. Il m'est fort désagréable d'être votre obligé.

Cette dernière circonstance avait achevé d'enlever aux deux amants tout espoir de rapprochement entre leurs pères. Alors Diane avait dit à Hector :

– Tu es mon époux devant Dieu, et je te jure que je serai ta femme tôt ou tard. Nos pères inclinent chaque jour vers la tombe ; attendons, et n'empoisonnons pas leurs derniers jours.

– Attendons, avait répondu Hector.

Plusieurs mois s'écoulèrent. Hector et Diane s'aimaient, et le plus profond mystère, grâce à deux serviteurs de Diane, dont nous parlerons plus tard, Grain-de-Sel et sa mère, enveloppait leur amour.

La baronne était encore en deuil de son mari. C'était pour elle une raison suffisante d'écarter les prétendants à sa main, qui revenaient à la charge plus nombreux que jamais.

Un soir, en rentrant chez lui, dans son logis de garçon, le commandant trouva un homme qui se chauffait à son feu, les pieds sur les chenets.

C'était un paysan du Bocage, en veste rouge, en braies bleues. Le paysan se nommait Pornic ; c'était un serviteur de son père. Il lui apportait un billet du comte de Main-Hardye.

Ce billet était laconique comme un ordre du jour.

« Mon fils, disait le vieux chouan, Madame est débarquée en Vendée la nuit dernière. Votre place est à mes côtés ; notre place, à tous deux, est auprès d'elle. Montez à cheval et venez. »

Hector comprit tout.

Une lutte de quelques minutes s'éleva en lui, lutte terrible entre le soldat et le fils du vieux Vendéen.

Le soldat lui disait : « Tu sers le nouveau régime, tu es officier, tu ne peux quitter ton poste. »

Le Vendéen se souvenait des légendes héroïques dont on avait bercé son enfance. Il était né sur la même terre que les La Rochejaquelein, les Cathelineau et les Bonchamp.

Si Hector avait eu huit jours devant lui, il eût envoyé sa démission au ministre de la guerre. Mais il n'avait pas un jour, il n'avait pas une heure.

Le colonel du régiment était un vieux soldat, un homme d'honneur s'il en fût.

Malgré l'heure avancée, Hector courut chez lui :

– Colonel, lui dit-il, je vous apporte ma démission.

– Je ne puis l'accepter, lui répondit le colonel ; le ministre seul… Donnez-la-moi, je l'enverrai.

– Hélas ! dit Hector, il faut que je quitte mon escadron sur l'heure.

– Ceci est impossible encore, répondit le colonel ; car j'ai reçu aujourd'hui même l'ordre de partir. Le régiment change de garnison.

– Alors, colonel, dit froidement Hector, je déserte.

– Êtes-vous fou ? s'écria le colonel.

– Non, murmura tristement le jeune homme.

Alors il demanda sa parole d'honneur au vieil officier que ce qu'il allait lui dire serait enseveli au fond de son cœur et que ce que l'homme entendrait, le colonel n'en saurait rien. Le colonel jura ; Hector lui montra le billet de son père.

– Mais, malheureux ! s'écria le colonel, c'est la mort et le déshonneur !

– La mort, peut-être ; le déshonneur, non ! Je suis Vendéen.

Le colonel comprit. Il savait que tôt ou tard, quand souffle le vent de l'Atlas, les lions retournent au désert.

– Allez, murmura-t-il, et Dieu veuille qu'un jour je ne préside point le conseil de guerre qui vous condamnera à la peine de mort.

Hector revint chez lui, et dit au Vendéen :

– Selle mes chevaux !

C'est ainsi que le vicomte Hector de Main-Hardye avait déserté.

Le lendemain, il était au milieu de cette poignée d'hommes qui étaient réunis autour de Madame, comme autour du dernier étendard de la monarchie.

Trois jours après, à la première rencontre avec les troupes du nouveau régime, le comte de Main-Hardye tombait frappé à mort dans les bras de son fils et le couvrait de sang.

*

* *

On devine à présent ce qui s'était passé depuis deux mois.

La petite armée vendéenne combattait en désespérée, ressuscitant les vieilles guerres de 1794 et 1798 ; mais l'enthousiasme n'était plus le même, et chaque jour, malgré des

prodiges de valeur, les royalistes perdaient du terrain.

Hector avait succédé à son père, et continuait de mener de front la guerre et son amour. Il avait établi son quartier général dans le Bocage, près du château de Main-Hardye, à trois lieues de Bellombre.

Chaque nuit il sautait sur Clorinde et venait à Bellombre, comme naguère il se glissait dans la ruelle sombre et déserte du faubourg de Poitiers.

Et Diane l'attendait agenouillée, et comme elle avait prié pour le soldat d'Afrique, elle priait pour le Vendéen.

*

* *

Maintenant il est temps de revenir à ce moment où la veuve du baron Rupert avait entendu un bruit qui l'avait fait courir à la croisée et l'ouvrir.

Ce bruit n'était autre que le *houhoulement* de Grain-de-Sel, qui, répété, frappa distinctement l'oreille d'Hector.

Le jeune homme se leva, se débarrassa du châle qui enveloppait ses épaules, et, à tout hasard, remit ses pistolets à sa ceinture.

Cinq minutes après, Grain-de-Sel sauta sur la terrasse et apparut :

– Les *bleus !* dit-il, les *bleus* viennent… il n'y a pas une minute à perdre…

Hector prit Diane dans ses bras, l'y pressa longtemps, et lui donna un dernier baiser.

– Adieu ! dit-il, à demain…

– Oh ! non… non… ne viens pas, Hector ; je t'en supplie !… s'écria la baronne éperdue.

– Tu es folle ! reprit-il. Je passerais à travers les flammes pour te voir… À demain.

Et il s'élança sur la terrasse et sauta dans le jardin, suivi par Grain-de-Sel.

Chapitre 4

Le lendemain soir, il y avait nombreuse réunion dans le salon du château de Bellombre, un grand feu flambait dans la cheminée. Quatre personnes jouaient au whist, trois causaient au coin du feu, une quatrième, c'était la baronne Rupert, était assise devant un métier à tapisserie et brodait.

Les quatre whisteurs étaient le vieux général de Morfontaine, le fils de sa sœur, le vicomte de la Morlière, son autre neveu, M. de Passe-Croix, et le colonel des hussards qui se trouvaient, quelques mois auparavant, en garnison à Poitiers.

Le même colonel à qui le commandant Hector de Main-Hardye était ailé déclarer qu'il désertait.

Les trois personnes qui causaient au coin du feu étaient le curé de Bellefontaine, le village voisin, le chevalier de Morfontaine, autre neveu du général, et un jeune officier de hussards.

Ni le curé, ni le chevalier, ni le capitaine ne songèrent qu'elle écoutait leur conversation.

– Ce qu'il y a de plus terrible dans la situation d'Hector, continua le capitaine, qui ne prononça plus le nom de Main-Hardye, c'est qu'il est déserteur, et que, bien qu'il soit notre ami à tous, s'il venait malheureusement à tomber entre nos mains, nous serions forcés de le fusiller.

La baronne, qui entendit ces paroles, devint fort pâle, et sa main, qui tenait l'aiguille à broder, trembla légèrement.

Aucun des trois causeurs n'y prit garde ; mais un des whisteurs, qui levait la tête en ce moment, remarqua cette pâleur et ce tressaillement, en même temps que le mot fusiller frappa son oreille.

– Messieurs, dit le général en comptant ses levées, j'ai les honneurs.

– Mon oncle, dit le whisteur qui avait vu la baronne pâlir, nous avons gagné.

– Et j'en profite pour lever la séance, messieurs, j'ai les pieds gelés.

Le colonel se mit à rire et imita le général.

Le curé et ses deux interlocuteurs écartèrent leurs sièges, et les joueurs, quittant la table de jeu, s'approchèrent de la cheminée.

– Curé, dit le général, de quoi parliez-vous donc là tout à l'heure ?

– Nous parlions de la guerre, monsieur le marquis, répondit le jeune prêtre.

– Ah ! ah ! de la guerre d'Italie ou de la guerre d'Espagne ?

– Mais non, mon oncle, répliqua le chevalier de Morfontaine.

– De laquelle donc ?

– De celle qui se fait à notre porte.

– Ah ! fit le général avec un accent dédaigneux qui n'était pas très sincère peut-être, vous avez bien de la bonté, curé, de donner le nom de guerre à une misérable échauffourée. La Vendée est morte, messieurs, et c'est en vain que quelques fous tentent de la ressusciter. La guerre civile n'est plus dans nos mœurs.

La baronne Rupert, qui jusque-là avait gardé le silence, se mêla tout à coup à la conversation.

– Vous êtes sévère, mon père, dit-elle ; vous savez cependant, autrefois…

– Oui, oui, fit le général d'un ton bourru ; je sais ce que tu vas me dire, j'ai été Vendéen, moi aussi, mais c'était en 1793 ; nous faisions la guerre à la République. Et puis alors la monarchie avait conservé à nos yeux tout son prestige.

– Et vous avez été battu pendant deux années presque nuit et jour, mon père, ajouta la baronne avec un accent de fermeté étrange.

– Ah ! d'abord, messieurs, dit le général, s'il y a parmi vous des gens dévoués à la cause vendéenne, ils peuvent parler. Madame la baronne Rupert, bien qu'elle soit veuve d'un officier de l'Empire, ne dissimule point ses sympathies : elle a du sang de Vendéen dans les veines.

– Je suis la fille de mon père, murmura Diane avec fierté.

Le général laissa échapper une sorte de grognement assez bizarre. Était-ce de la colère ou de la satisfaction ? Nul ne le sut au juste, excepté Diane peut-être.

– Ah ! la Vendée ! la Vendée ! continua le général, elle aura toujours des cerveaux brûlés, des fous héroïques… Cette insurrection blanche qui se lève autour de Madame ne peut être sérieuse… elle perd du terrain tous les jours… Mais ceux qui ont pris les armes ne les déposeront pas, croyez-le bien, ils se feront tuer jusqu'au dernier, les fous !

Diane était pâle comme la mort.

– J'ai vu cela en 1798 et 1799, continua le général. Je me rappelle même qu'à cette époque nous avions beaucoup de déserteurs dans nos rangs.

Comme s'ils eussent été mus par la même pensée, le colonel, le capitaine et la baronne Rupert tressaillirent.

– C'étaient des enfants du pays que la conscription républicaine avait pris, qu'on avait habillés en *bleus,* et dont le cœur était resté *blanc.* Quand ils se trouvaient à deux lieues de nos lignes, ils désertaient et venaient se joindre à nous ; je me souviens même d'un pauvre diable qu'on nommait Joseph Ancel et qui fit une triste fin.

Le général paraissait en veine de conter ; ses hôtes se serraient autour de lui.

– Contez-nous donc cette histoire, mon oncle, dit le chevalier de Morfontaine.

– Volontiers, répondit le général. Joseph Ancel était le fils d'un de nos métayers ; le sergent recruteur l'avait enrôlé trois ou quatre ans avant la Révolution, et comme c'était un fort beau gars, il avait été incorporé dans les gardes-françaises. Les gardes-françaises,

on le sait, passèrent les premiers dans le camp de la Révolution.

Joseph Ancel suivit le flot, il fit comme ses camarades. On l'envoya sur le Rhin, il se battit contre les Prussiens et il se conduisit fort bravement ; puis la demi-brigade à laquelle il appartenait reçut l'ordre de revenir en France, et on la dirigea sur la Vendée.

Ancel était devenu sergent-major. Justement le bataillon dont il faisait partie vint camper à deux lieues d'ici, dans votre paroisse, curé, et il prit ses cantonnements à Bellefontaine.

L'armée vendéenne était, comme aujourd'hui, retranchée dans le Bocage.

Ancel déserta et vint à nous. Le Vendéen avait en lui parlé plus haut que le soldat. Pendant trois mois, Ancel se battit comme un lion, en désespéré et sans jamais recevoir une égratignure. Il semblait chercher la mort et ne la trouvait pas.

– Mon capitaine, me disait-il souvent (j'avais ce rang-là dans l'armée vendéenne), mon capitaine, je n'ai pas de chance.

– Comment ! tu n'as pas de chance ? répondais-je ; tu n'as encore attrapé aucune égratignure.

Ancel secouait la tête.

– Vous verrez, disait-il. J'aurai le guignon de ne pas être tué.

– Tu appelles cela un guignon ?

– Oui, mon capitaine.

– Pourquoi donc ?

– Parce que je serai fait prisonnier, vous verrez… et comme je suis déserteur…

– Tais-toi donc, imbécile !

Ancel secouait la tête, et chaque fois que nous revenions battus, il revenait sain et sauf et plus triste que jamais.

– C'est égal ! murmurait-il quelquefois, c'est bien dur de penser que mes anciens camarades me verront guillotiner.

Les pressentiments d'Ancel n'étaient que trop vrais. Dans une rencontre nocturne que nous eûmes avec sa demi-brigade, il fut renversé par le cheval d'un chef de bataillon, et un soldat lui appuya sa baïonnette sur le ventre, mais ce soldat le reconnut et ne le tua point.

– Sauve-toi donc ! lui dit-Il tout bas, sauve-toi… tu es mon ancien sergent, je ne veux pas te tuer, je ne veux pas te perdre non plus.

Ancel essaya de se relever et retomba. Le cheval du commandant, en le foulant aux pieds, lui avait cassé une jambe. Le malheureux fut pris et emporté dans le camp républicain sur une civière.

On était alors aux plus mauvais jours de la Terreur. La Convention faisait suivre ses généraux par des commissaires du gouvernement, espèces de bourreaux qui déshonoraient un camp en traînant après eux la guillotine.

Or la Convention, alarmée par ces désertions fréquentes, venait de prendre une terrible mesure : elle avait décrété que les déserteurs seraient non point fusillés comme les autres prisonniers de guerre, mais guillotinés.

– Quel temps ! murmura le colonel de hussards, qui écoutait attentivement le vieux général.

– Le malheureux Ancel fut guillotiné, acheva M. de Morfontaine.

La baronne Rupert avait été prise d'un tremblement nerveux épouvantable.

Elle se tenait toujours à l'écart, les yeux baissés sur son métier à broder, et si pâle, que le vicomte de la Morlière ne put s'empêcher de la regarder attentivement et de froncer le sourcil.

Dix heures sonnèrent à la pendule.

Le curé de Bellefontaine se leva.

– Comment ! curé, dit le général, vous partez à cette heure ?

– Oui, monsieur le marquis.

– Vous savez bien que vous avez votre chambre au château, cependant.

– Oh ! dit le curé, s'il faisait l'affreux temps de la nuit dernière, j'accepterais, croyez-le bien ; mais il fait clair de lune, l'air est doux comme en septembre, et il faut que je dise une messe de bonne heure demain, c'est une messe de mort.

– Vous avez votre mule ?

– Oui, monsieur le marquis.

– Mes cousins, dit le vicomte de la Morlière, qui regarda tour à tour le baron de Passe-Croix et le chevalier de Morfontaine, je vais vous faire une proposition.

– Parlez, vicomte.

– Nous allons reconduire le curé jusqu'à moitié chemin. Qu'en pensez-vous ?

– Je veux bien, dit le chevalier.

– Et moi aussi, ajouta le baron.

– Partons, messieurs.

– Mes neveux, dit le général en riant, sont de véritables Parisiens…, ils sont noctambules.

– Eh bien ! moi, général, dit le vieux colonel de hussards, je vais vous demander la permission d'aller me coucher. J'ai passé la nuit dernière à cheval.

Le curé s'approcha de la baronne Rupert et prit congé d'elle.

Diane avait fini par dominer son émotion.

Quand le curé fut parti avec les trois jeunes gens, le général sonna.

– Conduisez ces messieurs dans leur appartement, dit-il au valet qui entra.

Il se leva lui-même et prit un flambeau pour accompagner le colonel.

Alors le jeune capitaine de hussards s'approcha sans affectation du métier à broder devant lequel Diane était toujours assise.

– Madame la baronne, dit-il tout bas, j'ose vous supplier de m'accorder un moment d'entretien.

Diane le regarda avec étonnement d'abord, puis elle éprouva une sorte de terreur vague et indéfinissable.

– Parlez, monsieur, balbutia-t-elle ; mon père est sorti… nous sommes seuls.

– Madame, dit le capitaine d'une voix émue, je suis un pauvre soldat de fortune dont le nom doit vous être bien inconnu. Je m'appelle Charles Aubin.

Diane rougit.

– Vous vous trompez, capitaine, dit-elle.

– Je le vois, dit-il tout bas, et cette rougeur qui monte à votre front, madame, m'apprend que vous avez demandé en moi un ami.

– Monsieur…

– Madame la baronne, poursuivit tout bas le jeune officier ; j'ai tenu garnison à Poitiers, et j'étais *son* ami intime.

Diane devint pâle et son sang reflua à son cœur.

– Je suis le *seul*, poursuivit le capitaine, à qui il ait confié ses douleurs d'abord, ses joies et ses espérances ensuite… Nous avons couché côte à côte dans le désert ; nous étions frères d'armes… pouvait-il avoir un secret pour moi ?…

– Oh ! taisez-vous… taisez-vous ! monsieur, fit la baronne avec effroi.

– Pardonnez-moi, madame, mais je dois vous parler de *lui*, il le faut !

L'accent du capitaine domina Diane et elle baissa les yeux.

– Je vous écoute… murmura-t-elle.

Alors le capitaine se pencha vers elle et dit :

– Je connais Hector, il est brave jusqu'à la témérité, il vous aime jusqu'à la folie… Je suis convaincu qu'il fait dix lieues à cheval toutes les nuits, et que…

– Oh ! taisez-vous, monsieur…

– Madame, continua le jeune officier, si vous l'aimez, exigez qu'il ne vienne plus… exigez qu'il quitte la France ; car je crois sa cause désespérée.

– Hélas ! monsieur, soupira Diane, il a une volonté de fer et l'âme d'un lion.

– Il faut pourtant que je vous dise cela, madame, il le faut.

– Mon Dieu ! qu'allez-vous m'apprendre ?

– Tenez, reprit le capitaine, Hector venant ici vient chercher la mort. Le colonel a reçu, la nuit dernière, des ordres épouvantables du ministre de la guerre. La désertion du

commandant de Main-Hardye l’a désigné à la colère du gouvernement. La dépêche que le colonel a reçue est courte, mais terrible.

« Si le commandant de Main-Hardye tombe en vos mains, dit-elle, vous avez cinq jours pour le faire fusiller. Il faut en finir avec la Vendée. »

Diane frissonna et son tremblement nerveux la reprit.

– Vous comprenez bien, madame, poursuivit le capitaine ému, que ce n’est ni moi, ni le colonel, ni aucun officier de notre régiment qui essayerons de prendre Hector. Mais il peut tomber entre les mains d’une patrouille… Au nom de Dieu ! madame, au nom de votre amour, exigez…

Le général rentra en ce moment…

Diane n’eut pas le temps de répondre, mais elle leva un éloquent regard sur le jeune capitaine.

Ce regard était une promesse.

Derrière le général apparut en même temps un autre personnage.

C’était Grain-de-Sel.

Diane le vit et eut froid au cœur.

Chapitre 5

Cependant M. le vicomte de la Morlière, M. le chevalier de Morfontaine et leur cousin le baron de Passe-Croix reconduisaient le curé sur la route de son presbytère, si toutefois on peut donner le nom de route à un chemin creux assez fangeux, assez inégal, et qui courait pendant deux lieues à travers deux grandes haies d'aubépine.

À mi-chemin à peu près de Bellombre à Bellefontaine le sentier bifurquait, et la bifurcation était marquée par un poteau en forme de croix.

Les trois neveux du général fumaient leur cigare en accompagnant le curé, qui s'en allait au petit pas de sa mule comme un moine espagnol.

Arrivés à la bifurcation, ils s'arrêtèrent.

– Curé, dit le vicomte de la Morlière, vous permettez de ne pas aller plus loin à des gens arrivés de Paris ce matin par la diligence et qui ont passé la nuit en voiture ?

– Messieurs, répondit le curé, je vous souhaite le bonsoir… dormez bien !

Les neveux du général échangèrent une poignée de main avec le curé, et celui-ci, sa mule au trot, se dirigea vers son presbytère.

– Quelle singulière idée tu as eue là, vicomte, dit le chevalier, de nous faire faire une lieue dans ce chemin défoncé !

– Moi, ajouta le baron, je suis moulu.

– Messieurs, répondit le vicomte, les choses les plus insignifiantes ont leur raison d'être.

– Bon ! ne vas-tu pas nous prouver maintenant que tu avais une raison pour faire la conduite à ce petit abbé, qui bien certainement ira au ciel, si le proverbe est vrai ?

– Oui, messieurs, j'en avais une.

– Voulais-tu faire ton salut ?

– Non.

– Alors tu visais sûrement pour toi et pour nous à un rhume de cerveau ?

– Pas davantage.

Le vicomte avait un petit ton mystérieux et solennel qui intrigua ses deux cousins.

– Voyons, explique-toi, dit le chevalier.

La croix de bois était entourée de quatre marches en pierre.

Le vicomte y monta pour regarder plus à son aise à droite et à gauche.

– Dans ce damné pays, murmura-t-il, les broussailles cachent si souvent des hommes,

qu’on n’est jamais sûr de ne pas être entendu.

– Peste ! fit le chevalier, est-ce que nous allons conspirer ?

– Peut-être…

– D’abord, moi, je te préviens, vicomte : je suis le fils d’un officier de l’Empire, et je ne me mêle point des affaires de Vendée.

– Moi, dit le baron de Passe-Croix, je suis un homme paisible. J’ai étudié le droit et je devais être magistrat : les querelles d’épée ne me concernent point.

– Êtes-vous niais ! dit le vicomte. Nous sommes gens du boulevard des Italiens tous trois, et la chevalerie de nos pères n’est plus dans nos mœurs.

– Alors que veux-tu nous conter de si impérieux et de si secret ?

– Nous sommes seuls, dit le vicomte, et je veux vous parler de choses importantes.

– Voyons !

– Vous vous souvenez sans doute, messieurs, de notre conversation au bois de Boulogne, au restaurant de Madrid, il y a trois mois, en revenant, le chevalier et moi, de nous couper la gorge ?

– Oui, dit le chevalier, et tu avais le bras en écharpe, vicomte.

– Et je devais me battre le lendemain avec toi, chevalier, dit M. de Passe-Croix.

– Tout cela est exact, dit le vicomte. Or, vous vous souvenez…

– Du motif de la querelle, parbleu !

– Nous aimions tous trois, ou plutôt nous voulions tous trois notre belle cousine Diane.

– C’est cela.

– Or, reprit le vicomte, comme je suis votre aîné à tous, je vous proposai une transaction et je vous dis : déjeunons toujours ; nous ne nous entendons pas, nous reviendrons ferrailler demain dans le même taillis.

– Ce qui fit que nous déjeunâmes, dit le baron en riant.

– Et, pendant le déjeuner, je crois me souvenir que je parlai ainsi : je suis désolé, messieurs de vous rappeler une fable du bon La Fontaine et d’avoir à comparer l’objet de notre flamme commune à un coquillage bien connu, car nous nous faisons assez mutuellement l’effet des deux plaideurs et de l’huître. La seule différence sérieuse qu’il y ait entre nous et les plaideurs de La Fontaine, c’est que nous sommes trois, et qu’ils n’étaient que deux.

Donc nous aimons notre belle cousine ou sa dot, qui est d’environ quatre-vingt mille livres de rente, ce qui est à peu près la même chose, car nous avons furieusement écorné notre patrimoine respectif, et comme nous ne pouvons l’épouser tous trois, nous nous battrons ; est-ce bien cela ?

– C’est cela, dit le chevalier. Et je me souviens que tu ajoutas : il y a huit ans environ, nous avions les mêmes prétentions qu’aujourd’hui, avec cette différence, toutefois, que,

comme nous étions plus jeunes, nous songions un peu plus à la femme et un peu moins à la dot.

– C'était tout simple ! dit le baron, et alors tu nous dis encore : tandis que nous nous regardions d'un air louche, un quatrième larron survint, et le colonel Rupert épousa Diane. Mais, poursuivis-tu, le baron soudard a eu la galanterie de se faire tuer en duel, et voilà Diane veuve ; prenons garde que, pour la seconde fois, elle ne nous échappe.

– Eh bien ! messieurs, dit le vicomte, avais-je tort en vous disant cela ?

– Non, certes.

– Et lorsque je vous proposai de nous lier par un serment qui était celui-ci : isoler Diane de tout prétendant d'abord, et, pour cela, faire cause commune, puis briguer sa main tous trois librement, à la condition que l'heureux prendrait sur la dot de sa femme une somme de quatre cent mille francs, que les deux autres partageraient ; dites, quand je vous proposai ce serment, avais-je tort ?

– Non, dit le chevalier ; aussi avons-nous juré tous trois.

– Et nous tiendrons parole, ajouta le baron.

– Eh bien ! messieurs, reprit le vicomte, je vais vous faire une étrange confidence…

Les deux neveux du général s'étaient assis auprès du vicomte, sur les marches de pierre de la croix.

– Voyons ! dirent-ils tous deux.

– Diane est froide avec nous.

– Très froide.

– Elle semble nous dédaigner…

– Elle regrette son mari… elle pleure…

– Vous n'y êtes pas. Diane a un amour au cœur.

– Allons donc ! s'écrièrent le chevalier et le baron, qui pâlirent.

– Diane a un amant… poursuivit M. de la Morlière.

– Tu es fou, vicomte !

– Je le voudrais…

– Et comme le général l'a laissée libre, à la mort du baron Rupert, de se remarier comme elle l'entendait, je ne vois pas pourquoi elle se cacherait d'une affection quelconque.

– Messieurs, reprit le vicomte, je sais ce que je dis et je vais m'expliquer.

Les deux cousins le regardèrent.

– L'hiver dernier, vous êtes venus à Poitiers, comme moi…

– Parbleu !

– C'était à peine le huitième mois de son veuvage ; elle paraissait très affligée, et nul de

nous n’osa alors risquer sa petite déclaration.

– La mort du baron était trop récente.

– Vous vous souvenez qu’à Poitiers, Diane avait voulu habiter le pavillon du jardin.

– Oui.

– Et que, chaque soir, quand dix heures sonnaient, elle nous congédiait, le général et nous.

– Certainement, dit le baron.

– Cependant il y avait de la lumière dans le pavillon bien longtemps encore après minuit, et cela régulièrement.

– Elle lisait ou brodait.

– Soit ; mais vous savez que le pavillon a une porte sur la ruelle ?

– Eh bien ?

– Eh bien ! un matin, malheureusement c’était celui de notre départ, et pour rester un jour de plus il m’eût fallu donner des explications, ce qui fait que je n’ai pu approfondir la chose… un matin, dis-je, en passant dans la ruelle, j’ai vu sur la boue grasse une empreinte de botte fine et la trace d’un éperon.

– Qu’est-ce que cela prouve ?

– Cette empreinte se répétait et partait de la porte du pavillon.

– Diable ! murmura le chevalier, et tu en conclus ?…

– Aujourd’hui, continua le vicomte, je suis descendu au jardin après déjeuner, pour y fumer mon cigare, et je suis sorti par la petite porte de la terrasse.

– Bon !

– Vous savez qu’il a plu la nuit dernière : la terre était détrempée.

– Et tu as retrouvé la même botte éperonnée ?

– Pas précisément ; l’empreinte était plus large. Seulement, il y avait également la trace d’un éperon, et j’en ai conclu que ce pouvait bien être le même pied qui avait changé de chaussure et troqué ses bottes fines pour des bottes de marais ou de chasse.

– Et d’où partaient ces traces ?

– Elles venaient du parc et s’arrêtaient à la porte de la terrasse.

– Les as-tu suivies ?

– Oui, jusqu’à l’extrémité du parc, où j’ai trouvé une brèche.

– Ah ! ah !

– J’ai franchi la brèche et j’ai retrouvé la trace dans les guérets, et je l’ai suivie jusqu’au bois.

– Très bien.

– Là ; j’ai retrouvé mieux encore. La terre avait été piétinée par le sabot d’un cheval, et j’en ai conclu que le galant venait à cheval jusqu’à la lisière du bois, et qu’il venait de la Vendée.

– Ah ! serait-ce un chouan ?

– C’est probable. Dis donc, chevalier, tandis que tu causais avec le capitaine Aubin et le curé, je jouais au whist.

– Après ? fit le chevalier.

– Je ne sais pas trop de qui vous avez parlé… Seulement j’ai entendu le capitaine qui disait : « S’il était pris, il serait fusillé. »

– Nous parlions du comte de Main-Hardye, répondit le chevalier.

– Ah ! ah ! fit le vicomte. Eh bien ! l’homme aux bottes de Poitiers, l’homme aux bottes fortes de Bellombre, c’est lui.

– Allons donc ! tu es fou, vicomte ! s’écria le baron de Passe-Croix.

– Je ne suis pas fou…

– La fille d’un Morfontaine n’aime pas un Main-Hardye.

– Shakespeare s’est chargé de répondre pour toi, témoin : R*oméo et Juliette.*

– Mais qu’en sais-tu ?

– Tandis que vous disiez cela, j’ai vu la baronne pâlir.

– Allons donc !

– Je vous le jure !

– Oh ! oh ! murmura le chevalier, si cela était…

– Messieurs, dit le vicomte, nous avons fait un premier serment déjà, je vais vous en proposer un second.

– Voyons ?

– Jurons que, quel qu’il soit, l’homme que Diane nous préfère mourra.

– Je le jure ! dit le chevalier.

– Je le jure également, répliqua le vicomte.

– C’est bien.

Et M. de la Morlière demeura pensif.

– Messieurs, dit-il enfin, avez-vous confiance en moi ?

– Mais… certainement.

– Ce que je ferai sera bien fait ?

– Sans doute.

– Voulez-vous me laisser vos pleins pouvoirs ?

– Soit, dit le chevalier.

– J’y consens de grand cœur, ajouta M. de Passe-Croix.

– Seulement, dit le vicomte, il me faut un nouveau serment.

– Lequel ?

– C’est que vous ferez de moi une manière de général en chef, de dictateur, d’autocrate enfin, dont les volontés ne seront pas même discutées.

– Je le veux bien encore.

– Et moi aussi, répéta l’autre neveu du général.

– Je dois vous prévenir, fit le vicomte, avec un sourire qui eût donné le frisson à la belle Diane de Morfontaine, que je ne reculerai devant aucune extrémité.

– C’est convenu.

– Comme… par exemple, de faire fusiller le comte par les soldats de Louis-Philippe.

– Diable ! fit le baron, c’est un peu… violent…

– Bah ! dit le chevalier, les Main-Hardye ont toujours été considérés par les Morfontaine comme des bêtes fauves. On les chasse au trac ou à courre… comme on peut.

Cet argument fut sans doute d’un grand poids dans l’esprit du baron.

– Soit, dit-il.

Alors ces trois hommes, que l’enfer semblait inspirer, se donnèrent la main au pied de cette croix, en ce lieu isolé, et jurèrent la perte de celui qu’ils considéraient comme leur rival heureux.

Puis ils reprirent le chemin de Bellombre, fumant des cigares, causant et riant comme des gens qui viennent de fixer le jour d’une partie de chasse ou un rendez-vous de plaisir.

Onze heures sonnaient lorsqu’ils rentrèrent à Bellombre.

Le général et les deux officiers étaient couchés depuis longtemps.

Madame la baronne Rupert s’était retirée dans sa chambre.

Mais on voyait une lumière discrète briller à travers ses persiennes.

– Tenez, dit le vicomte à ses deux cousins, en leur montrant cette clarté ; vous voyez, elle l’attend… Mais, soyez tranquilles ; c’est la dernière fois, j’ai déjà mon idée.

Il y avait, dans les cuisines du château, une vieille servante du nom d’Yvonnette.

C’était la mère de Grain-de-Sel.

Yvonnette, Grain-de-Sel et un ancien valet de chambre de feu le baron Rupert devisaient au coin du feu en attendant que *ces messieurs,* comme on appelait les trois neveux du général, fussent rentrés.

Yvonnette avait été la nourrice de Diane, et elle aimait la jeune femme avec toute la tendresse aveugle et enthousiaste d’une mère.

Grain-de-Sel était dévoué à Diane jusqu'au fanatisme.

Ces deux êtres seuls, du moins Diane le croyait, étaient dans la confidence de son amour pour le comte de Main-Hardye. Il y avait cependant un troisième personnage au château qui avait surpris le secret de la jeune femme.

C'était Ambroise, l'ancien valet de chambre de feu le baron.

Ambroise, qui causait, en ce moment, avec Grain-de-Sel et sa mère, était un homme d'environ trente ans, d'origine bourguignonne, et, par conséquent, étranger au pays.

Un front bas, un regard louche et fuyant, des lèvres minces, un caractère d'astuce profonde dans toute la physionomie, un cou de taureau, des épaules larges, de grands bras, de grandes jambes grêles, tel était l'ensemble de cet homme.

Ambroise avait un aspect qui sentait la trahison d'une lieue.

Le vicomte de la Morlière entra dans la cuisine pour y prendre un flambeau.

Ambroise se leva avec un empressement obséquieux.

– Je vais conduire monsieur le vicomte dans sa chambre, dit-il.

Le vicomte cherchait sans doute un traître parmi les serviteurs du général. Il jeta les yeux sur Ambroise et tressaillit profondément.

– Voilà, pensa-t-il, un homme qui *marque* mal, comme dirait un brigadier de gendarmerie.

Ambroise, en effet, conduisit le vicomte, alluma les flambeaux qui se trouvaient sur la cheminée, et il allait sans doute se retirer, lorsque le vicomte le retint.

– Reste, lui dit-il.

Ambroise regarda M. de la Morlière et éprouva un tressaillement analogue à celui qui s'était emparé du vicomte. En effet, M. de la Morlière, s'il n'eût été bien apparenté et convenablement placé dans le monde, si son nom et sa situation ne l'eussent sauvegardé du soupçon, si enfin il eût été rencontré mal vêtu au coin d'un bois, *eût marqué* tout aussi mal que le valet de chambre de feu le baron Rupert.

Le vicomte avait les lèvres pâles et minces, le front déprimé, une grande expression d'astuce et de cruauté dans le visage, et sa voix mielleuse avait quelque chose de venimeux qui ressemblait au sifflement d'une vipère.

Ambroise et lui se regardèrent l'espace d'une seconde.

Ce regard leur suffit pour se deviner et se comprendre. Avant qu'ils eussent échangé une parole ces deux hommes avaient déjà conclu entre eux un pacte mystérieux et terrible.

– Comment te nommes-tu ? demanda M. de la Morlière.

– Ambroise, monsieur le vicomte.

– As-tu de l'ambition ?

– Beaucoup ! J'ai toujours rêvé faire fortune. Si j'avais cinquante mille francs, poursuivit le valet, je serais riche dans dix ans. J'ai des idées de commerce.

– Que ferais-tu pour avoir ces cinquante mille francs ?

– Tout ce qu’on voudrait…

La façon dont Ambroise accentua ces mots et dont il les souligna fit comprendre au vicomte qu’il pouvait faire de lui tout au monde.

Alors M. de la Morlière alla fermer la porte et revint près d’Ambroise.

– Assieds-toi, lui dit-il, nous allons causer un peu longuement.

*

* *

Pendant que le vicomte et le valet de chambre de feu le baron Rupert concluaient entre eux quelque pacte ténébreux et infâme, Grain-de-Sel montait sur la pointe du pied jusqu’à la chambre de Diane. La jeune femme, le visage inondé de larmes, venait d’écrire une longue lettre.

Quand elle vit entrer Grain-de-Sel, elle prit des ciseaux, coupa une mèche de ses cheveux noirs et la glissa ainsi qu’une bague dans l’enveloppe de sa lettre.

– Tiens, dit-elle en remettant tout cela à Grain-de-Sel, cours, vole… mais arrive avant minuit à l’endroit où il t’attend toujours.

– Oh ! soyez tranquille, madame, répondit Grain-de-Sel, dussé-je me jeter sur lui, l’étreindre de mes bras et de mes jambes, pour l’empêcher d’avancer, je vous jure qu’il ne viendra pas !

Et Grain-de-Sel sauta par la croisée sur la terrasse, se laissa glisser dans le parc, le long des ceps de vigne. Puis il s’élança à la rencontre d’Hector, qui, sans doute, bravant le péril, était déjà en route pour Bellombre.

Diane semblait pressentir la trahison de ses cousins.

Chapitre 6

La lettre de la baronne Rupert au comte de Main-Hardye, commençait en ces termes :

« Mon ami, mon Hector bien-aimé,

« C’est ta femme devant Dieu qui s’agenouille et te supplie ; c’est ton ami, le capitaine Aubin, qui invoque votre vieille amitié et se joint à moi.

« Hector, cher époux du ciel, ne viens plus à Bellombre ! Au nom de Dieu ! au nom de… notre enfant… ne viens pas !

« Aujourd’hui, ce soir, tandis que l’on parlait de toi à voix basse, dans un coin du salon, un tressaillement s’est fait dans mon sein… Comprends-tu ?

« Il faut bien que mon enfant ait un père ; et si tu viens à Bellombre, c’est la mort…

« Hier encore j’hésitais. Je n’hésite plus aujourd’hui… Dis un mot et je te suivrai… Je quitterai tout… je quitterai…

« Hector, si tu m’aimes, ne viens pas. »

La baronne racontait longuement alors tout ce qui s’était passé dans la journée, l’arrivée des hussards, la conversation à voix basse qu’elle avait surprise entre le capitaine Aubin, le curé et le chevalier de Morfontaine.

Puis elle lui rapportait textuellement les paroles du jeune officier de hussards.

La lettre était empreinte d’une si grande terreur, elle le suppliait avec tant de douleur et d’instances, qu’il était impossible que le comte de Main-Hardye ne se laissât point toucher.

Grain-de-Sel, muni de cette lettre, courait à perdre haleine.

Il arriva au bout du parc, franchit la clôture à la brèche ordinaire, traversa les cent mètres de landes et de guérets qui s’étendaient entre le parc et la lisière de la forêt, écouta un moment, s’arrêta dix secondes, puis, comme un lièvre qui rentre au bois quand vient l’ombre, il s’élança sous le couvert.

Grain-de-Sel savait sans doute parfaitement en quel lieu de la forêt Hector s’arrêterait en l’attendant, et il connaissait si bien son chemin à travers les halliers et les broussailles, qu’il continua sa course avec la même rapidité, que s’il eût galopé dans un sentier battu. Au bout d’une demi-heure, il s’arrêta, se coucha à plat ventre et écouta.

Un bruit lointain de galop résonnant sous la futaie arriva bientôt jusqu’à lui.

– Je reconnais le pas de Clorinde, murmura-t-il.

Grain-de-Sel ne se trompait pas.

Quelques minutes s’écoulèrent, le galop se rapprochait et devenait plus distinct.

Enfin, le coup de sifflet convenu se fit entendre.

Grain-de-Sel répondit aussitôt par son cri d'oiseau nocturne.

Puis il se mit à courir en avant, dans la direction où avait retentit le coup de sifflet.

Au bout de cent pas, il répéta son houloulement. Alors, sans doute, Clorinde s'arrêta court, car le bruit de son galop cessa de retentir.

C'était sans doute aussi convenu à l'avance entre Grain-de-Sel et le comte de Main-Hardye, qu'un second cri du premier forcerait l'autre à s'arrêter.

Le deuxième houloulement voulait dire :

– N'avancez pas !

Grain-de-Sel courut pendant quelques minutes encore ; puis il fit entendre une troisième fois son cri.

Le coup de sifflet d'Hector lui répondit.

Grain-de-Sel se dressa au milieu des broussailles, et, aux rayons de la lune, il aperçut M. de Main-Hardye immobile au milieu d'une clairière.

Le jeune homme avait mis pied à terre, et il était appuyé mélancoliquement sur le cou de son cheval.

– Ah ! monsieur Hector, dit Grain-de-Sel en arrivant sur lui, montez vite à cheval et retournez par où vous êtes venu.

– Tu es fou, dit tristement Hector, et je te préviens, mon pauvre Grain-de-Sel, que tu perdras ton temps à me prêcher la même antienne qu'hier.

– Ah ! monsieur Hector, dit le jeune gars, hier et aujourd'hui ne se ressemblent pas. Et la lettre de madame Diane va vous le prouver.

– Sa lettre ?

– Oui, monsieur Hector.

– Elle m'a écrit ?

– Voilà, dit Grain-de-Sel.

– Comment veux-tu que je lise au milieu de la nuit, étourdi ? Ce n'est pas avec un clair de lune brouillé comme celui-ci que je pourrai lire les pieds de mouche de ma belle Diane.

– Oh ! répondit Grain-de-Sel, j'ai prévu le cas, monsieur Hector. Voyez plutôt.

Et Grain-de-Sel tira de sa poche un briquet phosphorique et une petite bougie tordue sur elle-même, vulgairement nommée rat-de-cave.

– Voilà ! dit-il en l'allumant, c'est comme à la chapelle de M. le curé.

Hector ouvrit, prit la lettre, en brisa le cachet et lut. Dès les premières lignes, Grain-de-Sel le vit pâlir d'émotion.

– Mon Dieu ! murmura-t-il enfin.

– Voyez-vous, monsieur Hector, reprit Grain-de-Sel, je vous porterai chaque nuit des

nouvelles de madame Diane… Mais vous ne viendrez pas…

– Il faut pourtant que je la voie une dernière fois… ne fût-ce que quelques minutes…

– Oh ! non, fit le gars avec fermeté.

– Mais, mon pauvre Grain-de-Sel, murmura le comte avec tristesse, tu ne sais donc pas que je n'ai pas trois jours à vivre ?

– Que dites-vous, monsieur Hector ?

– Nous nous sommes battus aujourd'hui encore toute la journée, poursuivit Hector. Nous avons été écrasés, massacrés. J'avais cent hommes autour de moi ce matin, j'en ai trente à peine. Dieu m'a protégé, je n'ai pas une égratignure ; mais demain…

– Demain, vous serez vainqueur ! dit le gars avec fierté.

Hector secoua la tête.

– Mes hommes et moi, nous nous sommes enfermés dans Main-Hardye. Nous pouvons y tenir quelques jours encore. Pendant ce temps-là, car tout est perdu, mon pauvre Grain-de-Sel, pendant ce temps-là, madame, qui est à trois lieues d'ici, pourra gagner Nantes ou Rochefort…

– Et après ? demanda Grain-de-Sel.

– Après !… répondit Hector, eh bien ! après, quand nous n'aurons plus ni balles, ni vivres, nous nous ferons sauter.

– Et madame Diane ? s'écria l'enfant.

Hector passa une main sur son front.

– Tu sais bien, dit-il, que je ne pense pas me rendre, moi…

– Mais vous pouvez fuir… fuir avec elle…

– Oh ! tais-toi, dit vivement le comte en prenant la main du gars et la serrant fortement, tais-toi… ne me tente pas ! Je serais le premier Main-Hardye qui aurait tourné le dos à l'ennemi. Tu vois donc bien qu'il faut que je la voie une dernière fois…

Mais Grain-de-Sel, pendant qu'Hector parlait, avait pris dans les fontes de la selle du comte un de ses pistolets.

– Monsieur le comte, dit-il en reculant d'un pas, j'ai quinze ans et je suis un enfant, comme vous dites ; mais, aussi vrai que j'ai le cœur d'un homme et que le bon Dieu m'entend, si vous ne me faites pas un serment, un serment de gentilhomme, je me fais sauter la cervelle.

Grain-de-Sel, en parlant ainsi, avait placé le pistolet sous son menton.

– Arrête ! malheureux, s'écria Hector épouvanté.

– Jurez-moi que vous n'irez pas à Bellombre, répliqua l'enfant avec fermeté.

Hector connaissait Grain-de-Sel ; il le savait capable d'exécuter sa menace.

– Entêté ! murmura-t-il.

– Jurez ! répéta l’enfant, qui avait l’obstination d’un paysan de l’Ouest.

Hector poussa un soupir.

– Chère Diane ! dit-il tout bas.

Puis il regarda Grain-de-Sel.

– Soit, dit-il, je te jure que je vais retourner à Main-Hardye.

L’enfant jeta un cri de joie.

– À la bonne heure ! dit-il ; voilà votre pistolet, monsieur Hector.

Le comte reprit le pistolet, le remit dans sa poche et sauta en selle.

– Demain, lui dit Grain-de-Sel, quoi qu’il arrive, je vous porterai des nouvelles de madame Diane. Bonsoir, monsieur Hector, et vive le roi !

Hector pressa Clorinde et disparut au galop à travers les arbres.

Quant à Grain-de-Sel, il s’en revint au château fort tranquillement.

Diane l’attendait et, le voyant arriver seul, elle se jeta à genoux et remercia Dieu en pleurant…

Grain-de-Sel était trop intelligent, il aimait trop sa chère maîtresse pour lui dire un seul mot de ce que lui avait appris Hector touchant la situation désespérée des Vendéens.

Diane pria longtemps, puis elle se mit au lit pleine d’espoir.

*

* *

Le lendemain, au point du jour, Ambroise, le valet perfide, entra dans la chambre de M. de la Morlière.

– J’ai veillé toute la nuit, lui dit-il.

– Moi aussi.

– Il n’est pas venu, Grain-de-Sel est rentré seul.

– Je le sais, dit le vicomte inquiet ; je suis demeuré jusqu’au jour derrière une persienne.

– Du reste, poursuivit Ambroise, cela ne doit point étonner monsieur le vicomte.

– Pourquoi ?

– Il faisait clair de lune… il est prudent… il n’aura pas osé… sachant que les hussards sont ici. Mais à la première nuit sombre…

– Qui sait s’il n’a point été tué ou blessé ?

– Oh ! si cela était, répliqua Ambroise, Grain-de-Sel, que je viens de rencontrer dans la cour où il panse ses chevaux, aurait eu une mine plus consternée. Le drôle sifflait comme un merle.

– Alors, c’est le clair de lune…

– Mais, continua Ambroise, le clair de lune ne doit point inquiéter monsieur le vicomte.

– Ah ! pourquoi donc ?

– Parce que la lune était vieille hier et qu'elle est nouvelle aujourd'hui. Ce soir, il fera noir comme dans un four.

– Bien ! dit M. de la Morlière.

– Et je vous réponds, ajouta Ambroise, que si vigoureux qu'il soit, il ne se dégagera point du piège à loup. S'il n'a pas la jambe brisée, il n'en vaudra guère mieux.

– Il faudra prendre garde à une chose.

– Laquelle ?

– C'est que ce ne soit Grain-de-Sel qui s'y prenne. Cela ne ferait que donner l'alerte, notre homme s'échapperait, et la belle madame Diane ne manquerait point de nous soupçonner.

– C'est impossible, dit Ambroise.

– Comment cela ?

– Je placerai le piège quand Grain-de-Sel aura franchi la haie.

– Bien !

– Or, j'ai étudié leur manège, ayant toujours eu l'idée de vendre la mèche à monsieur le vicomte, poursuivit le valet avec un ignoble sourire.

– Quel est ce manège ?

– Le comte descend de cheval au bord du bois, et Grain-de-Sel garde sa monture jusqu'à ce qu'il soit de retour.

– Alors tout est pour le mieux, dit M. de la Morlière. Et il sauta à bas de son lit et s'habilla, tandis qu'Ambroise s'en allait.

Le vicomte ouvrit sa croisée et jeta un regard distrait dans le parc.

Le vieux général de Morfontaine, qui avait conservé des habitudes matinales, se promenait dans la grande allée, les mains derrière le dos, tête nue.

Le général était vêtu d'une grosse veste de drap roux boutonnée militairement, et d'un pantalon à pieds.

Il avait un journal à la main et lisait.

Le vicomte descendit et le rejoignit.

– Bonjour, mon oncle, lui dit-il.

– Bonjour, Édouard, répondit le vieux soldat. Tu es matinal ; cependant tu n'as point tâté de la vie des camps, toi ; tu es un homme de plume, un avocat.

– Ça, continua M. de Morfontaine, donne-moi le bras, nous allons causer.

– Je le veux bien, mon oncle.

Le vicomte entraîna le général dans le fond du parc. Celui-ci lui dit :

– Comment es-tu avec ta cousine ?

– Mais, répondit M. de la Morlière en tressaillant, fort bien, mon oncle.

– Vrai ?

– Dame ! je l'aime de tout mon cœur, et je crois qu'elle me le rend.

– Tu ne lui fais pas la cour, au moins ?

– Pourquoi donc me demandez-vous cela, mon oncle ?

– Mais, dit le général, parce que… parce que… Ah ! ma foi, tant pis ! je déteste les circonlocutions et les phrases diplomatiques, et je vais te le dire tout net.

– Voyons, fit M. de la Morlière visiblement inquiet.

– C'est que je crains que tu me la demandes en mariage.

– Mon oncle !

– Et j'aurais la douleur de te la refuser… à moins que… toutefois… elle ne voulût absolument t'épouser.

– Mais, mon oncle, murmura le vicomte, vous me permettrez cependant de vous demander l'explication de ces paroles, qui, jusqu'à un certain point, me froissent.

– Tu as tort, vicomte, tout à fait tort, et tu vas en juger.

– J'écoute, mon oncle, fit M. de la Morlière d'un ton quelque peu sec.

– Ah ! continua le général, avant de déduire mes raisons, il faut que je te conte une histoire. Elle remonte à la bataille de Waterloo.

– Soit.

– À Waterloo j'ai eu un cheval tué sous moi, et j'étais un homme perdu si mon aide de camp ne m'eût dégagé, n'eût tué deux Anglais qu'il m'appuyaient déjà leur baïonnette sur le ventre et ne m'eût donné son cheval. Je devais la vie à mon brave baron Rupert, je fis le serment de lui donner ma fille pour femme. Cela t'explique pourquoi je n'ai songé à aucun de mes neveux.

– Bon ! dit le vicomte ; mais le baron Rupert est mort, mon oncle, et…

– Attends donc ! le baron mort, je me suis pris à songer que le chevalier ton cousin portait mon nom et que…

– Je vous comprends, mon oncle, murmura le vicomte avec tristesse, mais sans témoigner aucun dépit, et n'ai, en vérité, rien à dire…

– Tu ne m'en veux pas ?

– Oh ! certes non, mon oncle. Je trouve votre désir… trop… naturel.

Tout en causant, le général se dirigeait vers cette petite allée qui longeait la clôture du parc et aboutissait à la brèche formée dans la haie.

Tout à coup il s'arrêta et tressaillit.

– Qu’est-ce que cela ? fit-il en fronçant le sourcil.

Et il montrait des empreintes de pas non effacées.

– Oh ! oh ! reprit-il.

– On aura pénétré de nuit dans le parc pour vous voler des fruits, mon oncle, dit le vicomte, assez désagréablement surpris que le général eût remarqué les empreintes enfoncées dans la boue.

– Il n’y a pas de voleurs dans le pays, dit le général tout songeur.

Et après un moment de silence, le général ajouta tout à coup :

– Sais-tu ce que c’est que cela ?

– Non, mon oncle.

– Ce sont des pas de chouans !

– Allons donc !

– Les drôles seront venus ici, pour savoir au juste ce qu’il y a de hussards au château. Je connais mes Vendéens, moi… Mais, se hâta d’ajouter M. de Morfontaine, ceci ne nous regarde pas, entends-tu, vicomte ?

– Oui, mon oncle.

– Tant pis pour eux s’ils sont pris, tant mieux s’ils ne le sont pas ! je ne me mêle que de mes affaires.

Le général tourna brusquement le dos au sentier sur lequel il avait aperçu les empreintes.

– Allons-nous en ! dit-il d’un ton bourru.

– Hum ! pensait M. de la Morlière, au fond du cœur, le général est chouan. Qui sait ? il est capable, au premier jour, de s’intéresser au comte de Main-Hardye. Il est temps que je mette ordre à tout cela.

Pendant que le général et son neveu se promenaient dans le parc, Diane était à sa fenêtre, l’œil fixé sur les grands bois qui dérobaient à ses regards les tourelles de Main-Hardye.

Chapitre 7

La journée s’écoula au château de Bellombre sans aucun événement notable.

Cependant on entendit dans le lointain, à trois ou quatre lieues peut-être, une vive fusillade qui dura de midi à quatre heures de l’après-midi.

Puis on n’entendit plus rien.

Diane était en proie à une angoisse extraordinaire.

Elle demeura dans sa chambre, sous le prétexte d’une violente migraine, jusqu’à l’heure du dîner.

Pendant toute cette journée, les hussards qui avaient pris position au château firent des patrouilles sur le bord de la forêt. Mais pas un coup de feu ne fut tiré dans les environs de Bellombre.

Le colonel G…, tel était le nom de celui qui s’était établi au château de Bellombre, en disséminant son escadron dans les campagnes environnantes, avait envoyé vers deux heures de l’après-midi le jeune capitaine en reconnaissance.

Charles Aubin, on se souvient que c’est le nom de l’officier, était parti avec trente hussards.

Avant de monter à cheval, il avait trouvé moyen de se glisser jusqu’à la chambre de la baronne Rupert.

– Madame, lui avait-il dit, je vais faire tous mes efforts pour avoir de ses nouvelles.

Diane avait foi dans l’amitié du capitaine Aubin pour le comte.

Elle savait qu’il ferait l’impossible pour le sauver.

La journée s’était écoulée et le capitaine n’était point revenu.

Mais, en son absence, il s’était passé à Bellombre un fait qui, sans une importance apparente, n’en devait pas moins avoir des suites sérieuses dans l’avenir.

C’était une conversation entre le vieux général de Morfontaine et un colonel.

Le général, au bruit lointain de la fusillade, avait éprouvé cette émotion du cheval de bataille retourné depuis longtemps à la charrue, et qui hennit tout à coup en entendant sonner une fanfare.

Le soldat de Napoléon s’était réveillé sous l’uniforme de général de l’Empire : peut-être bien que le cœur du vieux chouan avait battu.

Le déjeuner, auquel Diane n’assistait pas, avait ressemblé, pour les hôtes de Bellombre, à ces repas funèbres qui suivent les funérailles. On entendait au loin le canon de la guerre civile, et les cœurs français qui se trouvaient au château battaient douloureusement.

Nous ne parlons ici que du colonel G…, de ses hussards, du marquis de Morfontaine et de ses serviteurs.

Quant à messieurs de la Morlière, de Passe-Croix et au troisième neveu du général, ils avaient sous des noms titrés des âmes de valets faites pour la trahison. Chaque détonation qui leur arrivait leur apportait un espoir. Le coup de fusil qu'ils venaient d'entendre avait peut-être tué le comte de Main-Hardye, ce rival exécré.

L'amour, combiné avec la soif de l'or, mis au service de natures sans élévation et profondément corrompues, devient la plus épouvantable des passions.

Le général n'avait cessé de bondir et de tressauter sur sa chaise, étouffant des exclamations de colère.

Le colonel était pâle comme la mort.

Les neveux du général dissimulaient leur joie et prenaient une mine consternée.

La situation du marquis de Morfontaine était bizarre, du reste, et il se mentait à lui-même de la meilleure foi du monde.

Comme gentilhomme, comme Vendéen, il sentait bien que la noblesse française donnait en ce moment un dernier coup d'épée ; le passé se levait devant lui comme un spectre et une voix lui criait :

– Jadis tu étais là, et tu ne demeurais point spectateur tranquille de la lutte.

Comme soldat de l'Empire, comme *brigand de la Loire*, car il avait fait partie de ces phalanges héroïques qui s'étaient retirées sanglantes, mutilées, mais l'éclair dans les yeux, la tête haute et fière, devant les hordes étrangères ; – comme *brigand de la Loire*, disons-nous, il s'imaginait devoir garder une éternelle rancune aux princes dont la cause était perdue à cette heure, et dont les derniers soldats tombaient un à un.

Mais il y avait une troisième voix qui s'élevait au fond du cœur du général, et cette voix lui tenait un étrange langage. Elle lui disait que des liens mystérieux existaient entre le passé et l'avenir, et que peut-être le gouvernement qui décimait les fils de la vieille et noble Vendée n'était que le précurseur d'un autre qui réunirait un jour sous le même drapeau les fils des soldats de Marengo et de Wagram et les derniers rejetons de ces races chevaleresques que François I^{er} et Bayard avaient jadis conduites en Italie ; et ce pressentiment bizarre ralliait malgré lui, à son insu, l'admirateur de Napoléon aux derniers soldats de la monarchie.

Il vint un moment où le général se leva brusquement, prit le bras du colonel et sortit.

– Venez, lui dit-il, j'étouffe ici, et les coups de fusil me font plus de mal que si je recevais en pleine poitrine chaque balle qu'ils envoient.

– Et moi, répliqua tristement le colonel, je regrette sincèrement de n'avoir point été tué en Afrique, mon général.

– Vous êtes un vrai cœur français, murmura M. de Morfontaine avec émotion.

– Dieu veuille, poursuivit le colonel, que les troupes que je commande ne soient pas engagées ! Pour la première fois, j'ai peur de me battre.

Et, soupirant profondément :

– Vous ne savez donc pas, mon général, poursuivit-il, qu'il y a parmi ces hommes qui luttent en désespérés et que rien ne peut plus soustraire maintenant, je le crains, au sort terrible qui les attend, un de mes anciens officiers, un brave et noble cœur, un jeune homme que j'aime comme mon fils ?

En d'autres temps, peut-être, le général eût froncé le sourcil, car il devinait de qui on lui parlait ; mais l'heure était grave et solennelle, et peut-être qu'en ce moment le dernier ennemi de sa race tombait frappé de la mort des braves.

Le colonel avait les larmes aux yeux.

Il ne nomma point M. de Main-Hardye, mais il parla de lui comme s'il eût parlé de son fils.

Il l'avait vu au siège d'Alger s'élancer à travers une pluie de balles pour planter le drapeau français sur une redoute ; il l'avait vu, au pied de l'Atlas, partir avec trente cavaliers, et revenir seul criblé de blessures, couvert de sang, mais ayant accompli sa mission.

Et puis encore il citait de lui de nobles traits de désintéressement et d'abnégation.

Et le général écoutait : ce que les siècles n'avaient pu faire, une heure peut-être le fit. Cette haine, qui s'était perpétuée jusqu'à lui, que la volonté d'un roi et celle d'un empereur n'avaient pu briser, cette haine violente et profonde qui avait résisté vivace le jour où le général dut la vie à son ennemi, cette haine se fondait et s'éteignait au bruit de cette fusillade lointaine, au récit de cette noble vie de soldat.

– Corbleu ! colonel, murmura tout à coup M. de Morfontaine, si Main-Hardye ne meurt pas, s'il parvient à s'échapper, je le haïrai peut-être encore ; mais si vous m'apprenez sa mort ce soir ou demain, je pardonnerai sûrement à sa tombe.

– Et moi, dit le colonel, si j'apprenais qu'il est tombé frappé en pleine poitrine, comme un héros, comme un soldat, je ne suis pas dévot, mon général, mais je m'en irais à la messe et je remercierais Dieu, tant j'ai peur pour lui du conseil de guerre.

– C'est vrai, dit le général, il est déserteur.

*

* *

Diane, pendant ce temps, agenouillée dans sa chambre, priait avec ferveur. Elle invoquait le Dieu de la vieille Vendée, le Dieu de la vieille Armorique, ce Dieu des batailles qui protégeait les *Trente* et Beaumanoir, leur héroïque chef ; ce Dieu des martyrs qui bénissait les fusillés de Quiberon. Elle priait et ne pleurait pas.

Les femmes de l'Ouest ne versent des larmes que la veille et le lendemain du combat. À l'heure où gronde la fusillade, elles invoquent le ciel pour leurs époux, leurs pères ou leurs enfants, la tête haute, héroïques et fières en leur chrétienne résignation.

Comme le soir approchait et que les bruits éloignés de la bataille allaient s'affaiblissant, elle ouvrit la fenêtre et jeta un triste regard dans le parc.

M. de Morfontaine et le colonel s’y promenaient toujours.

Un énergique juron du général monta jusqu’à elle et la fit tressaillir profondément, car ce juron fut accompagné des paroles suivantes qu’elle entendit distinctement.

– Morbleu ! disait le vieux soldat, jamais les chiens de Morfontaine et ceux de Main-Hardye n’ont chassé ensemble ; mais je crois que j’irais, s’il le fallait, me jeter aux genoux du roi Louis-Philippe plutôt que de voir fusiller comme un traître l’homme que vous venez de me faire connaître, colonel.

Diane étouffa un cri, un cri de joie, de reconnaissance et d’amour, et elle s’affaissa mourante sur elle-même.

On eût dit que le bonheur allait la tuer.

Heureusement la vieille Yvonnette, sa nourrice, était auprès d’elle.

Yvonnette la reçut dans ses bras, la couvrit de larmes et de baisers, et parvint à la ranimer.

Le bruit de la fusillade avait cessé.

– Mon Dieu ! murmura Diane, dont la joie, hélas ! fut de courte durée, mon Dieu ! qui sait s’il n’est pas mort à l’heure où mon père pardonne !…

– Mort ! répondit Yvonnette, oh ! non, c’est impossible ; Diane, mon enfant, Dieu ne voudrait pas. Et puis, Grain-de-Sel est avec lui, et Grain-de-Sel le sauvera, tu verras.

La vieille Vendéenne avait en son gars de quinze ans autant de confiance qu’en un héros.

Les deux femmes se mirent à genoux, elles prièrent encore, elles prièrent longtemps.

Et puis, la baronne Rupert, qui redoutait qu’on ne devinât la cause de son isolement, qu’on ne finît par remarquer la trace de ses larmes, la baronne eut le courage de quitter sa chambre et de se montrer.

C’était l’heure où la cloche du château annonçait le dîner.

Diane descendit dans la salle à manger.

Le général, le colonel de hussards et les trois prétendants à la main de Diane entouraient la table.

Mais ils étaient debout, graves, muets, recueillis.

C’était la physionomie austère et presque solennelle du général qui avait, pour ainsi dire, établi cet *unisson* de tristesse et de silence.

Diane entra.

M. de Morfontaine fit un pas vers elle et lui prit la main :

– Madame, lui dit-il, ordinairement vous récitez le *Bénédicité* quand nous nous mettons à table. Voulez-vous aujourd’hui changer cette prière ?

Nous allons prier Dieu pour nos frères du Bocage sans exception…

Le général appuya sur ce mot.

– Pour ceux qui viennent de mourir comme pour ceux qui vivent encore, pour ceux qui furent mes ennemis.

Diane étouffa un cri. Les trois neveux du général pâlirent et virent la jeune femme prête à tomber à la renverse.

– Je ne sais, ajouta le général, si M. de Main-Hardye est mort ou vivant ; mais je déclare à haute et intelligible voix que je lui pardonne et que je désire qu'on prie pour lui.

C'était un spectacle solennel et chevaleresque, en vérité, que celui qu'offrait en ce moment la salle à manger du manoir vendéen. À voir ce vieillard chargé d'ans, comblé de gloire et d'honneurs, pardonner aux ennemis de sa race, parce que ces ennemis étaient, à cette heure, en danger de mort, et cela en présence de ces trois jeunes gens, de cette femme vêtue de noir, de ce soldat presque aussi vieux que lui et portant encore le harnais, au milieu de quelques serviteurs étonnés qui s'agenouillèrent les premiers et courbèrent sur les dalles leur front couronné de longs cheveux, on eût dit une de ces scènes étranges du Moyen Âge écossais chantées par Walter Scott.

Et M. de Morfontaine ayant ainsi parlé, s'agenouilla devant son siège, et Diane, dont le cœur était brisé, mais dont l'âme était forte, récita d'une voix ferme l'antique prière bretonne :

« Seigneur, ayez pitié de ceux qui vont mourir pour une cause juste et sainte ! »

*

* *

Une heure après, on entendait retentir le galop d'une troupe de cavaliers.

C'était le capitaine Aubin qui revenait.

Il entra précisément dans cette salle où les convives causaient à voix basse et oubliaient de manger.

Diane sentit tout à coup son sang affluer à son cœur, elle entendit le pas du capitaine qui résonnait derrière elle, et son émotion fut telle, qu'elle n'eut pas la force de se retourner. Sans doute le capitaine comprit cela, car il se hâta, avant de prononcer un mot, de faire le tour de la table, afin de se trouver placé vis-à-vis de la baronne.

Alors Diane le vit, son regard croisa celui du jeune officier, et dans ce regard elle vit briller un rayon consolateur.

– Il vit, pensa-t-elle, et il n'a pas été pris.

L'émotion qui s'était emparée de sa fille avait si bien gagné tous les hôtes du général, que personne d'abord n'osa ouvrir la bouche pour interroger l'officier.

Le capitaine était couvert de boue, et paraissait exténué de fatigue ; mais il était sain et sauf, et sans doute il ne s'était point battu.

– C'est fini… dit-il.

Ce mot fit bondir tout le monde.

– Que voulez-vous dire ? s'écria le général.

– Le dernier coup de fusil a été tiré, répondit Charles Aubin ; le Bocage ne résiste plus.

– Mais… qu’est-il arrivé ?

– Le château de Main-Hardye a capitulé, et, ajouta vivement le jeune officier avec un sourire, notre ami est sauvé.

– Sauvé !

– Oui, répéta le capitaine, le comte de Main-Hardye a disparu ; mais il n’est pas mort.

Diane jeta un cri, un de ces cris où l’âme se brise de joie, et telle fut cependant la joie du général, qu’il n’entendit pas le cri de sa fille et ne devina rien.

Les trois neveux du général étaient pâles comme des cadavres qui viennent de quitter leur cercueil.

Le colonel lui-même était si ému, qu’il essayait en vain de parler et n’y pouvait parvenir. Alors Charles Aubin raconta ce qui s’était passé.

– La fusillade que vous avez entendue, dit-il, n’était autre que le siège du château de Main-Hardye.

Le comte s’y était retranché avec une trentaine d’hommes, la plupart anciens serviteurs ou métayers de sa famille.

Le château est, comme vous le savez, situé au milieu de bois très fourrés, défendu par un étang sur trois côtés, et accessible seulement par le quatrième, qui est celui du nord.

Le siège a été commencé par deux bataillons de ligne. La fusillade a été meurtrière pour les assiégeants.

Main-Hardye a de vieux créneaux, de vieilles portes massives, des fossés profonds que l’eau de l’étang remplit.

C’était un siège en règle à faire, un siège qu’on ne pouvait mener à bonne fin qu’avec de l’artillerie.

Le colonel qui commandait les deux bataillons a envoyé un sous-lieutenant, monté sur son propre cheval, vers Saint-C…, où il y avait une batterie de campagne et ses artilleurs. Pendant ce temps, du haut des tours, des fenêtres, de chaque créneau, les balles des Vendéens sifflaient et tuaient beaucoup de monde.

Tout à coup la fusillade a cessé un moment et on a vu un drapeau blanc apparaître à une des croisées du château.

C’était signe que les assiégés voulaient parlementer.

Le colonel a fait cesser le feu sur-le-champ, et un soldat a mis un mouchoir au bout de son fusil.

Il y a eu trêve.

Un homme est alors sorti du château et il est venu droit au colonel.

C’était un jeune paysan qui portait un papier plié en quatre.

Ce papier, écrit de la main du comte, renfermait les lignes suivantes :

« La garnison de Main-Hardye est prête à se faire sauter et donne dix minutes de réflexion au colonel. Il y a trois barils de cent livres de poudre chacun dans les caves du château. Tandis que notre parlementaire sort avec nos conditions, trois hommes tiennent chacun une mèche allumée à dix pouces de la bonde de leur baril.

« Si le colonel n'accepte pas, ou s'il commande un mouvement de retraite, nous sautons sur-le-champ, et les débris du château écraseront les assiégeants en même temps que les assiégés.

« La garnison du château est prête à déposer les armes si on lui garantit la vie sauve. »

À de telles propositions, continua le narrateur, il était facile de reconnaître M. de Main-Hardye, l'homme énergique et résolu.

Le colonel répondit :

« Mes instructions me permettent d'accorder la vie et même la liberté à la garnison tout entière ; mais je ne puis garantir la même promesse à M. de Main-Hardye, que sa situation de déserteur rend justiciable d'un conseil de guerre. »

Le parlementaire porta la réponse du colonel.

Trois minutes après, il revint avec un nouveau papier.

Cette fois, Hector écrivait :

« Le colonel est trop bon de s'occuper de moi. S'il me prend, il me gardera prisonnier et me livrera au conseil de guerre. Il ne faut pas que ceci l'inquiète.

« Je n'ai voulu parler que de mes hommes.

« Donc – ceci est à prendre ou à laisser – le colonel fera former les faisceaux, et aucun de ses hommes ne fera un pas de retraite de façon à se soustraire à l'explosion. Il est quatre heures ; à six heures précises les portes du château s'ouvriront devant les troupes que commande le colonel.

« J'attends un *oui* ou un *non.*

« Main-Hardye. »

Le colonel fit appeler le chef de bataillon et les trois capitaines qu'il avait sous ses ordres, et il leur communiqua les propositions du comte.

– Quel est votre avis, messieurs ? demanda-t-il.

– Mon colonel, répondit le chef de bataillon, mon avis est que la vie de trente paysans ne vaut pas celle de six ou sept cents hommes que les décombres du château vont ensevelir.

Les trois capitaines firent la même réponse.

– Par exemple, dit l'un d'eux, qu'allons-nous faire de ce pauvre Main-Hardye ?

– Vous savez bien que j'ai l'ordre de l'envoyer à Poitiers s'il tombe entre mes mains, répondit le colonel avec tristesse.

Le château était cerné. Il était donc impossible que M. de Main-Hardye s'échappât.

Le colonel accepta la capitulation proposée et fit former les faisceaux.

Ce fut en ce moment-là que j’arrivai avec mes hussards.

On me remit les deux billets, et j’eus peur, un moment, tant je connais l’héroïque nature du comte, qu’il n’eût fait le sacrifice de sa vie pour sauver les siens.

C’était comme une fatalité. Le régiment de ligne et le colonel qui faisaient le siège du château avaient servi avec nous en Afrique ; nous avions fait partie de la même brigade. Officiers et soldats avaient connu, aimé et estimé le commandant de Main-Hardye.

Deux heures s’écoulèrent. Pendant ces deux heures, la nuit vint opaque et sans rayonnement, les croisées du château s’éclairèrent une à une, puis l’une d’elles s’ouvrit et le drapeau parlementaire reparut.

En même temps on ouvrit les portes et un homme cria :

– Entrez donc ! vous pouvez entrer ; nous nous rendons !

Chapitre 8

Tandis que le capitaine de hussards Charles Aubin parlait, les hôtes du général se regardaient avec une sorte d'étonnement qui tenait de la stupeur.

Le château était cerné, il ouvrait ses portes, et le capitaine avait dit que M. de Main-Hardye était sauvé.

Cependant Diane et son père demeuraient impassibles.

Le capitaine continua :

– Les portes du château ouvertes, nous entrâmes. Le colonel était accompagné d'un détachement de cent hommes environ. Le commandant marchait à sa droite, j'étais à sa gauche.

La garnison du château nous attendait dans la salle basse qui servait de salle à manger. Les trente hommes de M. de Main-Hardye se trouvaient réduits à dix-sept. Le reste avait été tué. Tous étaient sans armes, tête nue, et ils rappelaient par leur attitude simple et fière ces vieux sénateurs de Rome que Brennus le Gaulois trouva dans leur chaise curule.

Le vieil intendant de Main-Hardye les commandait.

Loyaux comme de vrais Vendéens, ils avaient mis en faisceaux leurs fusils de chasse et placé leurs armes blanches à l'entrée de la salle, sur une table.

Ces hommes se rendaient avec une confiance absolue dans la foi jurée.

Mais nous cherchâmes inutilement le comte de Main-Hardye parmi eux. Le vieil intendant se mit à sourire, car il devina ce que nous cherchions.

– Ah ! messieurs les officiers, dit-il, vous êtes bien simples de croire que nous aurions ainsi livré notre maître… Nous nous serions fait sauter, si nous n'avions pu le sauver.

Et il ajouta, avec ce loyal sourire dont la fidélité seule a *le* secret :

– Vous pouvez fouiller le château des caves au grenier, vous ne le trouverez pas. Il est loin et la mer est proche. Maintenant, faites de nous ce que vous voudrez.

Le colonel, pour l'acquit de sa conscience, fit visiter le château salle par salle, corridor par corridor. On a fouillé les caves, les greniers, et nulle part on n'a trouvé Hector.

Quand cette perquisition infructueuse a été terminée, le vieil intendant nous a montré l'étang.

– M. Hector est bon nageur, et il plonge comme un poisson, nous a-t-il dit ; puis il rampe dans l'herbe mieux qu'une couleuvre… vous pouvez chercher… Le Bocage est grand, les bois sont fourrés, et Dieu est avec nous !

Le pauvre homme ne savait pas le secret plaisir qu'il nous causait en parlant ainsi.

Et, acheva le capitaine Aubin, j'ai mis l'éperon aux flancs de mon cheval pour vous apporter cette bonne nouvelle.

– Ventre-saint-gris ! s'écria le général, vous me feriez duc et pair, mon cher capitaine, que vous me causeriez moins de joie.

Et le général regarda sa fille.

– Vous le voyez, madame, dit-il, Dieu a écouté vos prières et les nôtres ; le dernier des Main-Hardye est sauvé.

– Eh bien ! morbleu ! dit le colonel, dût le roi des Français, à qui j'ai prêté serment, me blâmer, je ne vous cacherai pas, mon général, que je suis l'homme le plus heureux du monde.

Diane écoutait, pensive et grave.

– Il est évident, reprit le capitaine Aubin, qui la regarda d'une façon significative, il est évident que M. de Main-Hardye est sauvé. D'abord on ne cherchera point à le prendre ; ensuite le Bocage est, comme l'a dit l'intendant, couvert de bois épais, inextricables, qui s'étendent jusqu'à la mer.

Si la Vendée a déposé les armes, elle n'a point jugé bon de livrer les proscrits. Chaque paysan servira de guide à son ancien chef, chaque chaumière lui sera un asile. Partout on couvrira sa retraite… Et puis, vous savez bien qu'il y a des navires anglais qui louvoient le long des côtes… À cette heure, monté sur un bon cheval, le comte a fait quinze lieues. Au point du jour, il aura mis le pied dans une barque.

– Dieu vous entende, mon cher capitaine, dit le général. Voici la première fois qu'un Morfontaine s'intéresse à un Main-Hardye ; mais je dois vous dire que ceux de ma race ne font rien à demi. Le jour où la paix est signée, ils deviennent les plus fidèles alliés de leurs anciens ennemis.

Diane était toujours grave et triste.

Le souper, qui avait commencé de la même façon qu'un repas de funérailles, s'acheva gaiement. Le général envoya quérir son meilleur vin, et, les portes fermées, on but à la santé de l'héroïque comte de Main-Hardye, à son heureuse fuite, à son passage en Angleterre. Les trois neveux du général burent comme les autres ; mais ils étaient livides de rage, le chevalier de Morfontaine et le baron de Passe-Croix surtout.

Quant au vicomte de la Morlière, il était resté fort calme, écoutant avec une grande attention tout ce que racontait le capitaine Aubin, il avait crié plus haut que les autres :

– À la santé du comte de Main-Hardye !

Le souper terminé, on passa au salon.

Madame la baronne Rupert, prétextant toujours son malaise, se retira dans sa chambre.

Le général proposa un whist.

Le colonel, le capitaine Aubin et le baron de Passe-Croix s'assirent avec lui autour de la table.

M. de la Morlière et le chevalier de Morfontaine demeurèrent au coin du feu et se

mirent à causer à voix basse.

– Nous sommes *floués*, mon cher ami ! dit le chevalier.

– Bah ! fit le vicomte avec calme.

– Le comte est sauvé…

– Très bien !

– Et avant trois mois il y aura amnistie. Je connais le gouvernement de Louis-Philippe. Il fait grand bruit, les Chambres pérorent et demandent une sévérité extrême ; mais, au fond, pas plus le roi que les ministres, pas plus les ministres que les Chambres ne veulent user de rigueur. On sera enchanté de savoir que le comte s'est échappé et, je te le répète, dans trois mois il y aura amnistie.

– Après ? dit froidement M. de la Morlière.

– Eh bien ! mais après, le comte rentrera en France.

– Bon :

– Et comme notre idiot d'oncle s'est laissé ensorceler par le colonel à ce point qu'il a bu à la santé de Main-Hardye…

– Eh bien ?

– Diane se jettera à ses genoux et lui avouera qu'elle aime le comte.

– C'est vrai ce que tu dis là, chevalier ; mais…

– Et, acheva le jeune Morfontaine, le général, qui adore sa fille, les mariera.

Un rire silencieux glissa sur les lèvres de M. de la Morlière.

– Tout ce que tu dis là, dit-il, est on ne peut plus logique.

– Ah ! tu en conviens.

– Seulement… le hasard est si grand !

– Mon pauvre vicomte, murmura le chevalier, le hasard ne peut rien contre l'enchaînement des faits, et c'est en pure perte que tu as imaginé ton fameux piège à loup.

– Tu crois ?

– Parbleu !

Le vicomte haussa les épaules.

– Chevalier, dit-il, nous sommes en province, un pays monotone, et le jeu qu'on y joue est mesquin ; mon oncle fait le whist à cinq sous la fiche ; c'est bête !

– Que me chantes-tu là ?

– Je vais, moi, te proposer un pari.

– Voyons ?

– Un pari de cent louis.

– Je le tiens d’avance.

– Donc, je parie cent louis qu’avant trois jours mon piège à loup aura servi à quelque chose.

– Tu railles, vicomte ?

– Non, puisque je parie.

– Alors il servira à prendre Grain-de-Sel.

– Tu te trompes.

– Qui donc, alors ?

– Le comte de Main-Hardye.

À son tour le chevalier haussa les épaules.

– Vas-tu pas croire, dit-il, que le comte reviendra d’Angleterre pour te faire gagner ton pari ?

– Mon pauvre chevalier, murmura M. de la Morlière, tu me représentes bien ces jeunes gens naïfs qui portent des gants jaunes sur le boulevard et pour lesquels l’amour se traduit par un bouquet de vingt francs qu’ils envoient à une danseuse.

– Vicomte !…

– Bah ! laisse-moi continuer. Tu t’imagines donc, toi, que le comte est en fuite ?…

– Mais, certainement.

– Et qu’avant quarante-huit heures il se sera embarqué ?

– J’en ai la conviction.

– Tu es un niais.

– Mais… cependant…

– Mon bon ami, murmura tout bas le vicomte, M. de Main-Hardye n’est pas à plus de trois lieues du château. Il est caché dans les bois, et il n’est pas homme à quitter la France avant d’avoir vu, au moins une dernière fois, sa Diane adorée.

En ce moment le vicomte fut interrompu par le général, qui dit tout haut :

– Qu’est-ce que tu as donc, Passe Croix, mon neveu ? Tu joues en dépit du bon sens.

*

* *

Tandis que M. de la Morlière ne se décourageait point et réconfortait son cousin le chevalier de Morfontaine, Diane, pleine d’angoisses, attendait le retour de Grain-de-Sel.

Le gars était parti dans la matinée, un fusil sur l’épaule ; il était sorti par la grande porte du château et il avait rencontré le général.

– Où vas-tu donc, Grain-de-Sel ? lui avait demandé M. de Morfontaine.

– Je vais à Pouzauges voir ma tante, qui est en même temps ma marraine.

– Mais on se bat à Pouzauges.

L’enfant avait eu un rire intrépide.

– Si on me tracasse, dit-il, je ferai le coup de fusil tout comme un autre.

Le général se contenta de tirer l’oreille à Grain-de-Sel, et le laissa passer en murmurant :

– Ils sont tous de la même graine !…

Le gars s’en alla fort tranquillement, son fusil sur l’épaule, suivi de Ravaude, une jolie chienne courante tricolore.

Ravaude se mit à quêter dans les guérêts, puis elle entra sous bois, Grain-de-Sel l’y suivit.

Seulement, quand il fut dans le taillis, il siffla Ravaude.

Ravaude avait déjà donné un coup de voix sur un lapin.

– Va-t’en ! lui dit impérieusement Grain-de-Sel.

Le docile animal, habitué sans doute à ce manège, s’en alla sur-le-champ et reprit le chemin du château.

Alors Grain-de-Sel quitta l’allure du chasseur, allure lente, tranquille, pour celle du chouan.

Il se prit à bondir, à ramper, à se glisser dans les fourrés comme une couleuvre, à courir plus vite qu’un chevreuil quand il avait une lande ou une clairière à traverser ; de temps en temps il s’arrêtait, se couchait et appuyait son oreille sur le sol.

Tout à coup il entendit la fusillade qui commençait du côté de Main-Hardye. Il écouta avec attention et ne tarda point à se convaincre qu’on faisait le siège du château.

– Hé ! hé ! dit-il, si on se bat derrière les murailles, cela me va… Ce n’est pas pour être à couvert, mais parce que le général n’en saura rien. Je vais faire le coup de fusil contre les *bleus*…

Grain-de-Sel continua à marcher dans la direction de Main-Hardye.

Mais lorsqu’il n’en fut plus qu’à une lieue environ, il rebroussa brusquement chemin, prit à gauche, et s’enfonça dans le plus épais du bois, en un lieu qu’on nommait *la Bauge-Ferme*, ce qui voulait dire que lorsqu’un sanglier y était retranché, il était impossible de l’en déloger.

Là où les chiens ne passaient pas, Grain-de-Sel parvint à passer.

Plus souple qu’un serpent, plus adroit qu’un lapereau, il se glissa dans les broussailles et disparut. Nul, du reste, n’était à sa poursuite ; mais quelqu’un y eût été, qu’il aurait certainement renoncé à aller plus loin.

Grain-de-Sel semblait s’être évanoui comme un rêve.

Ce qui n’empêcha point, une heure après, M. de Main-Hardye, qui, abrité derrière les créneaux de son manoir, commandait le feu sur les *bleus* de voir tout à coup Grain-de-Sel

à ses côtés.

– Que veux-tu, gars ? lui dit-il brusquement ; pourquoi viens-tu ?

– Je viens pour deux choses.

– Voyons la première ?

– Je viens m'assurer que vous n'êtes pas blessé. Il faut bien que je porte de vos nouvelles à madame Diane.

– C'est juste. Et la seconde ?

– Je viens pour faire le coup de feu à côté de vous…

– Je n'ai pas besoin de toi…

– Bon ! dit Grain-de-Sel, vous avez tort de faire fi de moi, monsieur Hector. Je tue à cent pas un chevreuil d'une balle dans l'épaule.

– N'importe ! ce ne sont pas tes affaires de tuer des hommes. Tu es au service du général de Morfontaine.

– Oui et non, répondit l'enfant. Je suis au service de madame Diane et au vôtre… Vive le roi !

Et l'enfant, étendant la main et souriant, tandis que les balles sifflaient, montra un drapeau tricolore qu'un officier brandissait de l'autre côté de l'étang.

– Il a deux couleurs de trop, dit-il.

Et Grain-de-Sel épaula son fusil de chasse, pressa la détente et fit feu.

L'homme et le drapeau tombèrent.

– Grain-de-Sel, dit tristement M. de Main-Hardye, tu viens de tuer un officier qui a été mon ami !… Je te défends de recharger ton fusil.

– Ah ! monsieur Hector ! fit l'enfant d'un ton de reproche.

– D'ailleurs, ajouta le comte, nous allons nous faire sauter ; ainsi, va-t'en par où tu es venu.

– Vous faire sauter ! s'écria Grain-de-Sel, et madame Diane ?…

Ce nom fit pâlir le comte.

– Il faudra bien que nous nous fassions sauter, cependant, murmura-t-il, si mes propositions de capitulation ne sont point acceptées.

Il ordonna alors de suspendre le feu, et, comme l'avait raconté le capitaine Aubin, on arbora un drapeau blanc.

On sait ce qu'il advint.

Le colonel du régiment de ligne ayant accepté, Hector rassembla la petite garnison du château dans cette salle basse où, deux heures plus tard, on devait la trouver réunie.

Il compta ses hommes. Ils étaient au nombre de vingt et un, y compris Grain-de-Sel.

– Mes enfants, leur dit le comte, j’ai négocié votre vie et votre liberté, et dans deux heures vous ouvrirez les portes du château. Je connais le colonel, c’est un homme d’honneur ; il tiendra religieusement sa parole, et vous serez libres d’aller où vous voudrez. Cependant, si trois d’entre vous veulent m’accompagner, ils le peuvent…

Tous ne savaient pas comment Hector sortirait du château ; il n’y avait même qu’un seul homme, en dehors de Grain-de-Sel, qui eût donné à Main-Hardye connaissance du passage secret.

C’était le vieil intendant, on le devine.

Mais tous les hommes qui entouraient le comte s’écrièrent néanmoins :

– Moi ! Moi ! Moi !

Hector sourit.

– Je ne puis emmener que trois personnes, dit-il, et un baril de poudre.

Il ajouta ces mots avec un fier sourire et regarda Grain-de-Sel.

– Eh bien ! s’écrièrent plusieurs voix, tirons au sort.

– Soit, répondit Hector.

Les vingt chouans inscrivirent leur nom sur un morceau de papier et le jetèrent dans un chapeau.

– Allons ! Grain-de-Sel, tu es le plus jeune, dit le vieux majordome, mets ta main dans le chapeau.

Grain-de-Sel tira successivement trois noms. Le premier était celui de Mathurin ; le second, celui de Pornic, ce même Pornic que le feu comte de Main-Hardye avait envoyé à son fils lorsqu’il était en garnison à Poitiers. Le troisième était celui d’Yvon.

Pornic était un vieillard, Mathurin et Yvon étaient frères, deux jeunes gars jumeaux de vingt ans.

Si le comte eût eu à faire un choix, bien certainement il les eût choisis tous trois.

– Maintenant, mes enfants, acheva Hector, donnez-moi tous la main et séparons-nous. Un jour viendra peut-être où je pourrai rentrer en plein soleil et la tête haute à Main-Hardye.

– Mes enfants, dit à son tour le majordome, en tirant un livre de messe de sa poche, M. le comte a trop de confiance en vous pour vous demander de garder le secret de son évasion, mais moi j’ai le droit de l’exiger… Vous allez me jurer sur l’Évangile que vous mourrez plutôt que de rien révéler.

Vingt voix couvrirent la voix du vieil intendant.

– Nous le jurons ! s’écrièrent-ils tous.

– Et je suis bien sûr qu’il n’y aura aucun parjure parmi vous. Merci, mes enfants…

Le comte passa alors son fusil de chasse en bandoulière mit ses pistolets à sa ceinture, et dit aux trois hommes qui le devaient accompagner, ainsi que Grain-de-Sel :

– Mettez du pain et du fromage dans vos bissacs ; il nous faut des vivres pour trois jours… Si les *bleus* restent plus longtemps dans le pays, Dieu pourvoira à nos besoins.

– Et moi aussi, dit l'espiègle Grain-de-Sel.

Puis le jeune gars ajouta :

– Est-ce que nous emportons le baril de poudre ?

– Mais sans doute. Vas-tu pas croire, dit le comte avec son sourire calme et fier, que je veux me laisser fusiller ?

– Plus souvent ! murmura le gamin.

Et bien qu'il eût déjà un fusil, il prit deux pistolets sur la table, en vérifia les amorces, et les passa également à sa ceinture.

Pornic, Mathurin et Yvon imitèrent Grain-de-Sel.

Alors le comte ouvrit une des portes de la salle qui donnait sur une cour intérieure.

– Venez ! dit-il.

Puis il ajouta en riant :

– Si jamais les *bleus* d'aujourd'hui savent par où j'ai passé, ils seront plus fins que les *bleus* d'autrefois qui, chaque fois qu'ils ont fait des perquisitions, se sont amusés à sonder les murs et les planchers et à fouiller les caves pour y trouver la fameuse issue… Marche, Grain-de-Sel.

Chapitre 9

Sous la voûte qui conduisait sous la salle basse à la petite cour il y avait un des trois barils de poudre qui devaient faire sauter le château si les assiégeants eussent refusé les conditions posées par le comte.

Les deux autres se trouvaient dans les caves.

– Cherchez une bonne corde, ordonna M. de Main-Hardye, qui se dirigea vers un puits placé au milieu de la cour.

À l'exception du majordome et de Grain-de-Sel, tous les défenseurs de Main-Hardye regardèrent curieusement leur jeune maître.

Le puits qu'ils avaient sous les yeux était profond et les eaux de l'étang l'alimentaient.

Une poulie armée de deux seaux servait à puiser cette eau, qui, si elle était saumâtre et peu potable, était bonne cependant pour le pansage des chevaux.

Mathurin se pencha le premier après le comte sur le bord du puits, qui avait une rampe en maçonnerie, et il poussa un cri de surprise.

– Tiens ! dit-il, il n'y a plus d'eau. En effet, on voyait le fond du puits.

– C'est moi qui l'ai séché, dit Grain-de-Sel. Fallait-il pas que je puisse entrer ? Les *bleus* ne permettaient pas qu'on vînt par la porte…

Les Vendéens regardaient tour à tour le comte et Grain-de-Sel qui souriaient, et nul ne comprenait comment le jeune gars avait pu venir par le fond du puits, lequel, une heure auparavant, était plein d'eau.

– Tu es donc sorcier, que tu sèches les puits, Grain-de-Sel ? demanda Mathurin.

– Peut-être bien, répondit le gars.

Le comte fit détacher un des seaux, et montra du doigt un large baquet, assez grand pour qu'un homme s'y pût asseoir comme dans une nacelle.

D'après son ordre, on attacha le baquet à la corde, en place du seau.

Puis il dit à Grain-de-Sel :

– Descends le premier.

Le gars sauta dans le baquet.

– J'ai de la chance, murmura-t-il, et je m'en irai plus facilement que je ne suis venu. Il m'a fallu grimper après la corde.

Le baquet descendit jusqu'au fond du puits.

Alors Grain-de-Sel, qui s'était accroupi dedans, se leva, enjamba par-dessus le bord, et ceux qui l'avaient descendu le virent disparaître et s'évanouir comme un fantôme.

Le gars venait de s’enfoncer dans une brèche pratiquée au ras du sol dans la maçonnerie du puits.

Cette brèche était invisible et couverte par l’eau en temps ordinaire.

Le baquet remonta, puis redescendit.

Il contenait le baril de poudre, les fusils, les bissacs des trois compagnons d’Hector, et une petite valise qui renfermait quelques vêtements pour ce dernier.

Il y avait, en outre, de grandes torches de résine qui devaient sans doute éclairer la marche des fugitifs à travers le mystérieux souterrain dans lequel Grain-de-Sel pénétrait le premier.

Grain-de-Sel prit le baril, les divers ustensiles que renfermait encore le baquet, et ceux qui étaient en haut du puits les virent disparaître.

Mathurin et son frère Yvon descendirent ensuite l’un après l’autre.

Puis ce fut le tour de Pornic.

Enfin le comte serra les mains de ses derniers soldats et s’aventura à son tour dans le baquet.

Cinq minutes après, l’eau reparut dans le puits et il ne resta plus aucune trace de l’évasion du comte.

C’était à crier au miracle.

Le majordome dit fort tranquillement :

– Les *bleus* peuvent venir maintenant, M. le comte est sauvé.

*

* *

Le phénomène qui venait de se produire aux yeux ébahis des Vendéens était cependant facile à expliquer.

Le puits de la petite cour avait été creusé au Moyen Âge par un chevalier de Main-Hardye qui guerroyait dans le Bocage contre les Anglais.

Deux ouvriers qui le creusaient, espérant trouver le niveau de l’étang, et par conséquent n’avoir plus qu’un conduit à percer dans le sens latéral, furent très étonnés, arrivés à une certaine profondeur, de mettre à découvert une sorte d’excavation naturelle qui semblait se prolonger sous le château dans une direction opposée à l’étang.

Ils remontèrent et firent part de leur découverte au chevalier.

Le sire de Main-Hardye d’alors descendit dans le puits, s’arma d’une torche, et, suivi par les deux ouvriers, il s’aventura bravement dans l’excavation.

Étroite et permettant à peine à un homme de passer en se courbant, la voie souterraine s’élargissait bientôt, et tout à coup le chevalier fut ébloui par des myriades d’étincelles que la lueur de sa torche arrachait à des stalactites qui en tapissaient les parois.

Il se trouvait dans une de ces grottes souterraines qui, presque toutes, correspondent par

une de leurs issues avec des étangs ou des rivières. Celle-là communiquait avec l'étang au bord duquel les Main-Hardye avaient bâti leur donjon.

Le chevalier explora la grotte, dont la voûte inégale s'abaissait ou s'élevait tour à tour, s'élargissait et prenait des proportions de cathédrale, ou se rapetissait à l'infini et ne laissait plus que la place nécessaire à un homme pour passer en rampant sur le ventre et sur les mains.

Il chemina longtemps ainsi, suivi par les deux ouvriers, et au bout d'une heure il finit par découvrir l'issue de la route souterraine.

C'était un petit trou de la dimension d'un terrier à renard, par lequel filtrait un rayon de jour.

Le chevalier fit élargir ce trou à coups de bêche, et se trouva tout à coup au milieu d'un épais fourré de broussailles, dans les bois qui s'étendent entre Main-Hardye et Bellombre.

Alors il revint sur ses pas et remonta par le puits nouvellement creusé dans la cour de son manoir. Après quoi il manda trois autres ouvriers maçons, et leur fit jurer à tous les cinq, sur l'Évangile, qu'ils emporteraient ce secret dans la tombe.

Sous la direction du chevalier, les ouvriers rétrécirent le puits, en même temps qu'ils construisaient une sorte de galerie intérieure dans la maçonnerie. Cette galerie était destinée à mettre en communication, à l'aide d'un escalier d'une dizaine de marches, le fond du puits et l'extrémité du souterrain, laquelle avait un niveau supérieur d'environ huit pieds, de telle sorte que la brèche et une portion de l'escalier devaient être envahis par l'eau quand le conduit de l'étang serait percé.

Tout cela fut très habilement fait ; puis on construisit deux conduits au lieu d'un, et ces deux conduits furent garnis d'un robinet qui correspondait avec la galerie.

En ouvrant un de ces robinets, on emplissait le puits ; en ouvrant le second et fermant le premier, on le vidait, et le passage se trouvait libre de la grotte au puits.

Les ouvriers du chevalier gardèrent le secret. Ce secret se transmit avec les plus grandes précautions, de génération en génération, chez les Main-Hardye.

Aux grandes époques guerrières ou révolutionnaires, le puits du chevalier servit plus d'une fois à sauver les assiégés en leur permettant de fuir ou de se ravitailler.

Pendant les dernières guerres de Vendée, en 1792 et 1798, le puits avait rendu d'immenses services aux troupes royalistes. À cette époque, on remplaça les robinets par une pompe.

Les robinets avaient cet inconvénient qu'ils ne pouvaient fonctionner que lorsque les eaux de l'étang étaient basses.

La soupape put vider ou remplir le puits en tout temps, et un ouvrier habile la dissimula si bien qu'il fallait, soit du côté de la galerie, soit du côté du puits, en connaître l'existence pour la trouver.

Or, lorsque la dernière insurrection vendéenne éclata, il n'y avait plus dans tout le pays, et sans doute au monde, que trois personnes qui connaissaient le secret.

La première était le comte de Main-Hardye, la seconde son fils Hector, la troisième le

vieux majordome.

Quinze jours avant les événements que nous venons de raconter, le comte Hector de Main-Hardye, qui commençait à prévoir l'issue de la guerre vendéenne, le comte, disons-nous, avait initié Grain-de-Sel à ce mystère.

– Je puis être assiégé dans Main-Hardye, lui dit-il, dans l'impossibilité de voir Diane et de recevoir de ses nouvelles… Il faut pourtant que tu puisses m'en apporter.

Et le comte, une nuit, avait conduit Grain-de-Sel dans les grottes, et lui avait expliqué le mécanisme de la soupape.

Or donc, ce jour-là, lorsque Grain-de-Sel comprit que le château était assiégé, et que, par conséquent, il lui serait impossible de pénétrer à Main-Hardye sans tomber au milieu des *bleus,* le jeune gars rebroussa chemin, gagna la Bauge-Ferme, se glissa dans les broussailles, et disparut par cette étroite crevasse qui n'avait jamais été découverte par des chasseurs, et que tous avaient prise pour un trou à renard.

Lorsque Grain-de-Sel était arrivé dans le puits après l'avoir vidé, tous les hommes qui défendaient le château, abrités derrière les croisées, les créneaux, couchés sous la charpente des toits, barricadés dans les corridors, avaient bien autre chose à faire qu'à se promener dans la cour intérieure.

Le gars était donc arrivé au plus fort de la fusillade, et nul n'avait pris garde à lui. Puis, quand on l'avait remarqué pendant que l'on parlementait, il dit simplement qu'il était bon nageur et avait passé l'étang en nageant entre deux eaux.

Ce fut donc par le puits que le comte de Main-Hardye et ses quatre compagnons quittèrent le château.

Lorsqu'on ouvrit les portes aux *bleus,* on fouilla partout et on ne trouva rien ; les caves furent parcourues, les murs sondés, les planchers effondrés çà et là.

Mais personne n'eut l'idée de regarder dans le puits.

Le sourire calme du majordome avait, du reste, complètement rassuré le jeune officier de hussards, Charles Aubin, et lorsqu'il était revenu à Bellombre en disant : « Le comte est sauvé, » il en avait la conviction.

Le colonel prit possession du château, expédia une estafette à Poitiers et attendit des ordres.

Diane attendait toujours le retour de Grain-de-Sel.

La soirée s'avançait, le gars ne paraissait pas.

Cependant, vers dix heures, le *houhoulement* de Grain-de-Sel se fit entendre.

Diane tressaillit et ouvrit sa croisée.

Le gars recommença bientôt son cri d'oiseau nocturne, et il sembla à la baronne qu'il avait une intonation joyeuse.

Alors la jeune femme eut un violent battement de cœur.

Elle craignit un moment que le comte n'eût eu l'audace de suivre Grain-de-Sel.

Mais bientôt l’enfant parut.

Il était seul et souriait avec la fierté d’un triomphateur.

– Sauvé ! dit-il.

– Parle bas, murmura Diane, parle bas, enfant… Où est-il ?

– Dans la grotte…

Et Grain-de-Sel raconta sur-le-champ l’évasion d’Hector.

Le comte était demeuré dans la grotte avec ses trois compagnons. Ils avaient allumé du feu et avaient des vivres pour trois jours.

Hector avait écrit à Diane sur son genou.

Sa lettre était courte :

« Mon ange aimé, disait-il, nous avons lutté jusqu’au dernier moment ; mais il est venu une heure où la résistance devenait de la folie, – une folie sans but. J’ai eu pitié des hommes qui m’entouraient, et j’ai songé à toi… J’ai capitulé. Mais, sois tranquille, les *bleus* ne m’auront point. Si la fatalité voulait qu’ils découvrissent ma retraite, je leur échapperais encore, et je les ensevelirais avec moi sous les décombres de la grotte, dans laquelle j’ai transporté un baril de poudre.

« Diane, ma bien-aimée, l’heure du sacrifice a sonné pour toi.

« Je suis proscrit. En France, c’est la mort, et je ne veux pas mourir.

« À l’étranger, sans toi, c’est la mort aussi, me comprends-tu ?

« Réfléchis… J’attends.

« Ton Hector. »

Diane, en lisant cette lettre, comprit que le comte avait raison, et que l’heure du sacrifice était venue.

Mais ce sacrifice était léger, maintenant que M. de Morfontaine avait pardonné.

La baronne n’hésita point une minute.

Elle jeta un châle sur ses épaules, et, cette lettre à la main, elle descendit chez son père.

Le général avait quitté le salon, il y avait un quart d’heure à peine, en souhaitant le bonsoir à ses hôtes.

Diane le trouva au coin du feu, les pieds sur les chenets, enveloppé dans sa robe de chambre, et lisant un vieux traité de vénerie.

À la vue de sa fille, le général se leva tout étonné, tant il s’attendait peu à une visite d’elle à cette heure avancée.

Diane ferma la porte, vint au général d’un pas lent et se mit à genoux devant lui.

– Que fais-tu, mon enfant ? s’écria M. de Morfontaine, qui voulut la relever.

Mais Diane demeura à genoux.

– Mon père, dit-elle, je ne me relèverai que lorsque vous m’aurez pardonnée.

– Pardonnée ! exclama le général abasourdi. Pardonnée ! Que veux-tu donc que je te pardonne, à toi, mon enfant, ma fille ; à toi, l’appui et la joie de ma vieillesse ; à toi, pour qui je demande chaque jour à Dieu de m’accorder de longues années encore ?

– Mon père, je vous ai désobéi.

– Toi ?

– Je vous ai trompé.

– Toi ? toi ?

– Vous m’aviez donné un époux, un époux que mon cœur n’avait pas choisi… et cet époux, je l’ai accepté parce que vous me le donniez, mon père, et je lui ai été fidèle, et je me suis efforcée de l’aimer.

– Et c’est ce que tu appelles m’avoir trompé ? enfant ! s’écria le général.

– Attendez, mon père… Cet époux mort, mon cœur s’est senti de nouveau entraîné vers l’homme que j’aimais… et cet homme que je n’osais vous nommer, et à qui j’appartiens, cet homme…

Le général éprouva en ce moment un de ces pressentiments bizarres, inexplicables qui s’emparent quelquefois de l’esprit humain.

– Son nom ? demanda-t-il, pris d’une émotion violente et subite. Quel qu’il soit, je te pardonne, mon enfant, et puisque… tu l’aimes…

– Oh ! oui, fit Diane, qui posa la main sur son cœur.

– Il sera ton époux, je te le jure, acheva le général.

Diane se releva et dit :

– Mon père, l’homme que j’aime, l’homme qui est déjà mon époux devant Dieu, l’homme à qui j’ai juré de porter son nom un jour, est un malheureux proscrit que je viens vous supplier de sauver.

– Son nom ? son nom ? insista le marquis d’une voix tremblante et pleine d’angoisse.

– C’est le comte Hector de Main-Hardye, ajouta Diane avec fermeté.

Le général étouffa un cri, porta la main à son front et chancela.

– Mon Dieu ! murmura-t-il, est-ce donc ainsi que finissent toutes ces vieilles haines qui traversent impunément les siècles ?

Diane, les mains jointes, voulut se remettre aux genoux du général : mais il la prit dans ses bras, la tint longtemps pressée contre son cœur, et lui dit enfin :

– Madame la comtesse de Main-Hardye, il faut pourtant aviser un moyen de sauver votre époux.

Deux heures plus tard, Diane écrivait à Hector cette lettre, que Grain-de-Sel devait lui porter le lendemain :

« Cher époux,

« Oh ! je puis te donner ce nom maintenant, car mon père sait tout, et il a pardonné, et il t’appellera son fils, comme il m’a déjà nommée tout à l’heure : Madame la comtesse de Main-Hardye. »

« Il a déjà médité un plan de fuite pour nous et pour lui.

« Je veux que vous soyez prudent et raisonnable, mon cher époux ; que vous demeuriez caché dans le Trou-du-Renard jusqu’à ce que Grain-de-Sel aille vous chercher.

« Ce jour-là, les hussards auront quitté Bellombre, et le pays sera libre.

« Un soir, demain peut-être, une lumière brillera en haut du château, à la fenêtre de la mère Yvonne, et ce sera pour toi le chemin de la délivrance.

« Mon père a déjà songé à préparer une chaise de poste qui t’attendra à la lisière du bois. Vous serez obligé, mon cher comte, de prendre un déguisement, une livrée de valet ; mais qu’importe ! Nous traverserons le Bocage en une nuit, nous arriverons à Rochefort, et là c’est le salut, car il y a toujours des navires anglais en partance.

« Adieu, cher époux du ciel, au revoir plutôt. Je m’agenouille et je prie pour toi.

« Diane. »

Grain-de-Sel, debout derrière le fauteuil de Diane, avait attendu silencieusement qu’elle eût terminé sa lettre. Quand elle l’eut pliée et cachetée, le gars s’en saisit.

– Hurrah ! dit-il. Vive M. le comte de Main-Hardye ! Vive le roi !

Et il enjamba la croisée, se laissa glisser derrière le cep de vigne et disparut dans la nuit.

Chapitre 10

Trois jours s’écoulèrent.

Les hussards étaient toujours à Morfontaine et dans les environs, attendant les ordres.

Mais la fusillade avait cessé dans le Bocage et l’insurrection paraissait éteinte.

M. le vicomte de la Morlière et ses deux cousins commençaient à se montrer fort inquiets.

On n’entendait plus parler de M. de Main-Hardye ; le général lui-même évitait de prononcer son nom, et la baronne Rupert, quoique toujours grave et silencieuse, n’avait plus ce front pâle et ces yeux cernés qui révélaient naguère ses nuits d’angoisse et d’insomnie.

Le comte avait-il, en effet, gagné les côtes et s’était-il embarqué ?

M. de la Morlière commençait à le craindre, car Grain-de-Sel lui-même demeurait fort tranquillement à Bellombre et se couchait de fort bonne heure.

Ambroise, le valet vendu aux trois cousins, avait passé deux nuits blanches, couché dans les fossés du parc.

Ni Grain-de-Sel ni le comte n’avaient passé par la brèche, et Ambroise en avait été quitte pour relever son piège à loup au petit jour et le cacher dans une broussaille voisine.

Le vicomte était ivre de rage.

– Allons, cousin, lui dit le chevalier de Morfontaine, un soir que les trois prétendants à la main de Diane causaient en fumant sous les arbres de l’avenue du château, ceci est une partie perdue.

– Eh bien ! répondit le vicomte, quoi que vous puissiez dire l’un et l’autre, je soutiens que ce n’est qu’une partie remise.

– Remise à longtemps…

– Peut-être.

– La combinaison était pourtant bien jolie, murmura le baron de Passe-Croix d’un ton railleur.

– Je n’y renonce pas encore.

Les deux cousins hochèrent la tête.

Mais avant que le vicomte eût répondu, il vit venir à lui Ambroise, le valet perfide. Ambroise avait une fleur de sourire aux lèvres.

– Ah ! ah ! dit le vicomte, as-tu du nouveau par hasard ?

– Je le crois.

– Voyons.

Et le vicomte regarda ses deux cousins :

– Vous savez, messeigneurs, dit-il, que je suis votre général en chef et que j'ai pour habitude de ne point réunir mon conseil de guerre.

– C'est bien, nous te laissons, dit le chevalier, qui prit le bras de M. de Passe-Croix et l'entraîna du côté du parc.

Ambroise et M. de la Morlière se trouvèrent seuls.

– Eh bien ! dit le vicomte, qu'est-ce ?

– Grain-de-Sel fait des préparatifs de départ.

– Ah !

– Il est allé aux écuries aujourd'hui, et il a soigné les chevaux d'une singulière façon ; cela m'a donné à penser qu'il songeait à voyager.

– Est-ce tout ?

– Oh ! non, fit Ambroise en souriant, j'ai mieux que cela.

– Voyons.

– J'ai découvert un endroit d'où l'on voit et on entend ce qui se passe chez madame la baronne.

– Oh ! oh ! murmura M. de la Morlière dont le visage s'illumina, ceci est plus sérieux, en effet. Et où est cet endroit ?

– C'est la bibliothèque du château, qui, vous le savez, est séparée de la chambre à coucher de madame la baronne par une cloison. M. le baron de Passe-Croix a, ce matin même, cherché des livres dans la bibliothèque, et il a dérangé je ne sais quoi, de telle façon que tout à l'heure, en allant chercher un volume pour le général, j'ai été fort étonné de voir passer un rayon lumineux à travers le mur. Les volumes qu'avait dérangés M. le baron avaient, en s'écartant, démasqué un petit trou auquel je me suis empressé de coller mon œil…

– Et… qu'as-tu vu ?

– J'ai vu madame Diane qui écrivait sur une petite table roulée devant le feu. La cheminée était juste en face de la fente par laquelle je regardais.

– À merveille ! Et la baronne était-elle triste ou gaie ?…

– Elle avait le visage tranquille et comme un sourire aux lèvres à mesure qu'elle écrivait.

– Elle était seule ?

– Oui ; mais Grain-de-Sel est venu, et il est entré sur la pointe du pied.

– Ah ! ah !

– Madame Diane a levé la tête et lui a dit tout bas : « Dans une heure. »

Grain-de-Sel s’en est allé.

– Alors, acheva Ambroise, je me suis glissé à pas de loup de la bibliothèque dans le corridor, et j’ai vu Grain-de-Sel qui descendait aux écuries. Je me suis trouvé par hasard sur son chemin.

– Par hasard aussi, dit le vicomte, tu devrais retourner à la bibliothèque.

– Oh ! j’ai le temps, monsieur. Madame Diane a dit à Grain-de-Sel : « Dans une heure. »

– Est-ce tout ce que tu as à m’apprendre ?

– Ah ! répondit Ambroise, j’oubliais de vous dire que le général a paru préoccupé toute la journée.

– Je m’en suis aperçu.

– Il a envoyé ce soir son valet de chambre Philippe à Poitiers.

– Sais-tu pourquoi ?

– Non ; Philippe est discret, j’ai vainement essayé de le faire parler.

Tandis qu’Ambroise lui donnait ces renseignements, le vicomte se disait :

– Je commence à être de l’avis de mes cousins, Main-Hardye est hors de danger. Sans cela, madame Diane sourirait-elle ?

Et après avoir fait cette réflexion tout bas, il dit tout haut au valet :

– Notre homme est parti bien certainement ; il aura gagné le bord de la mer.

– Ceci n’est point sûr, monsieur.

– Qu’en sais-tu ?

– Oh ! mon Dieu ! rien… mais je donnerais ma tête à couper qu’il est caché quelque part dans les bois, et que le général s’occupe des moyens de le faire partir. Je remonte à la bibliothèque… Vous, monsieur le vicomte, vous devriez bien surveiller un peu Grain-de-Sel.

M. de la Morlière et Ambroise revinrent vers le château et se séparèrent près du perron.

Ambroise s’en retourna dans la bibliothèque et tressaillit en y entrant. Un bruit confus de voix passait par la fente de la cloison, et le valet, qui avait l’oreille fine, reconnut sur-le-champ la voix du général.

Il s’approcha, colla son œil au mur, et vit, en effet, M. de Morfontaine assis auprès de sa fille et lui tenant les deux mains.

Ambroise ne se contenta point de regarder, il écouta la conversation du marquis et de la baronne Rupert.

*

* *

Le général était entré, il y avait quelques minutes à peine ; il était entré sur la pointe du

pied, et, voyant que sa fille écrivait, il s’était assis sans mot dire.

Diane, levant la tête, lui avait souri.

– Je suis à vous, mon père.

– C’est à lui, n’est-ce pas, que tu écris ?…

– Oui, père.

– Lui dis-tu mon projet ?

– Oh ! certes, et je le supplie de ne pas sortir de sa cachette, de ne point bouger, d’attendre à après-demain. C’est après-demain, n’est-ce pas ?

– C’est après-demain que les hussards partent ; le soir, à l’entrée de la nuit, Philippe sera avec ma chaise de poste à la lisière du bois.

– Oh ! mon père, murmura Diane, vous êtes noble et bon.

– Je t’aime, mon enfant, et j’ai fini par aimer l’homme à qui tu as donné ton cœur.

– Ah ! vous ne le connaissez pas, mon père… Il est digne de votre affection… vous verrez…

– Occupons-nous d’abord de le sauver… Les hussards, je te le répète, doivent partir après-demain. Aussitôt qu’ils se seront mis en route, on allumera une lampe dans la chambre de la mère Yvonne, comme je te disais hier. Ce sera le signal.

Diane jeta ses bras au cou de son père et le couvrit de baisers. Le général discuta alors longuement le plan de conduite. Puis il se tourna vers Grain-de-Sel et lui dit :

– File ! et va-t’en m’attendre à la cuisine ! Il faut se défier de tout le monde à présent.

Chapitre 11

Le général, madame Diane et Grain-de-Sel avaient, tout en causant à voix basse et ne se défiant point du trou pratiqué dans le mur de la bibliothèque, livré à Ambroise et au vicomte de la Morlière le secret de la retraite du comte Hector de Main-Hardye.

Grain-de-Sel descendit à la cuisine.

Sa vieille mère était au coin du feu. Les domestiques entouraient la table ronde placée au milieu de la salle basse.

– Hé ! Grain-de-Sel ! dit le valet de chambre Ambroise, tu as l'air bien triste aujourd'hui ?

– Pourquoi donc serais-je triste ? demanda le petit Vendéen.

– Dame ! fit Ambroise, tu en as l'air, toujours.

– Je suis ainsi, répliqua Grain-de-Sel, chaque fois que j'ai faim.

Et il se mit à table à sa place habituelle.

– Mère, dit-il, se tournant vers la nourrice de madame Diane, tu ne soupes pas ?

– J'ai soupé, mon gars.

– Déjà ?

– Oui, et je t'engage à en faire autant et à t'aller coucher. Faut que tu te lèves matin, demain.

– Pourquoi donc cela, mère ?

– Parce que tu t'en iras à Poitiers porter une lettre de notre maître.

– Ah ! dit Grain-de-Sel d'un air étonné, faut que j'aille à Poitiers ?

– Oui, mon gars.

– C'est bon, on ira.

Grain-de-Sel s'arma de son couteau et attaqua une tranche de lard bouilli.

Mais il était à peine à la moitié de son repas, lorsqu'un personnage, sur l'arrivée duquel personne, bien certainement, ne comptait, se montra sur le seuil de la porte.

C'était le général, le marquis, le maître, comme on l'appelait indistinctement à Bellombre.

À sa vue, les domestiques se levèrent avec respect, et chacun d'eux se découvrit.

– Mes enfants, dit le général, il fait un temps de chien, et cependant il faut que l'un de vous monte à cheval.

– Ce sera moi, si monsieur le marquis le permet, dit Grain-de-Sel.

– Toi, petit ?

– J’aime la pluie et le vent, moi.

Le général se prit à sourire.

– Où faut-il aller ? continua l’enfant.

– À Bellefontaine.

– Chez le curé ?

– Oui, dit le général.

Il avait une lettre à la main, et la donna à Grain-de-Sel. Grain-de-Sel échangea avec le général un regard mystérieux, prit la lettre, la mit dans sa poche et se leva.

– Selle mon cheval rouan, dit le général. Tu iras à Bellefontaine en vingt minutes. Si la pluie continue à tomber quand tu arriveras, le curé te fera coucher.

– Je ne dois donc pas rapporter la réponse à monsieur ? demanda Grain-de-Sel.

– Non, d’après ma lettre, le curé saura ce qu’il doit faire.

Le général quitta la cuisine et remonta au salon. Grain-de-Sel murmura :

– Il fait pourtant bon au coin du feu ; qu’en dis-tu, mère ?

– Je dis que tu aurais bien pu laisser aller quelqu’un d’autre, répondit la nourrice de Diane d’un ton bourru.

– Non pas, dit Grain-de-Sel.

– Et pourquoi cela ? demanda Ambroise d’un air niais.

– Parce que le général m’a baptisé du nom de Grain-de-Sel l’Intrépide.

– Et que tu veux mériter ce nom ?

– Tout juste, le Parisien.

C’était ainsi qu’à Bellombre on appelait Ambroise, le seul domestique du château qui ne fût pas un enfant du pays.

– Il a de l’amour-propre, Grain-de-Sel, dit Ambroise, qui se leva à son tour et dit :

– Bonsoir, tout le monde, je vais me coucher.

Ambroise et Grain-de-Sel sortirent en même temps de la cuisine.

Le premier fit mine de monter bruyamment l’escalier de service qui conduisait aux étages supérieurs, tandis que le petit Vendéen descendait aux écuries.

Mais, arrivé au premier étage, il traversa la salle à manger, où il n’y avait plus personne, et gagna la terrasse du château.

De la terrasse, Ambroise descendit à l’orangerie, et, malgré l’obscurité de la nuit, il trouva son chemin au travers des caisses d’arbustes.

Derrière l’une de ces caisses se trouvait le *piège à loup* qu’il tendait vainement chaque matin.

Auprès du piège à loup, Ambroise avait placé un fusil, qu’il mit en bandoulière, et un gros bâton noueux, qu’il prit avec lui.

Puis, muni de ces trois objets, il sortit de l’orangerie.

La silhouette noire d’un homme se dessina alors sur la nuit sombre.

– Ambroise ! dit une voix.

– Monsieur le vicomte…

– Bien, c’est toi ?

– Oui, monsieur.

– Es-tu prêt ?

– Grain-de-Sel part à l’instant ; mais j’aurai le temps de le devancer.

– Tu crois ?

– J’en suis sûr.

– Bien. Va !

– Monsieur le vicomte n’oubliera pas la lumière ?

– Certainement non.

Ambroise s’avança en courant sous les arbres du parc et disparut.

*

* *

Pendant ce temps, Grain-de-Sel entrait dans les écuries, sellait Roland, le cheval rouan du général, et s’élançait dessus.

Au moment où il sortait de la cour, il se retourna et leva les yeux vers le château.

– Ô chère maîtresse !… murmura l’enfant avec l’enthousiasme du dévouement sans limites.

Grain-de-Sel mit son cheval au galop et s’élança sur la route de Bellefontaine. Mais quand il fut hors de vue et que les tourelles de Bellombre eurent disparu derrière les arbres, il tourna brusquement à gauche et se jeta dans un chemin creux.

Ce chemin creux conduisait tout droit aux grands bois, derrière lesquels s’élevaient les vieux murs du château de Main-Hardye.

Le petit Vendéen s’enfonça dans le fourré, gagna une clairière, mit pied à terre, et attacha son cheval à un chêne.

La nuit était sombre, le vent était apaisé, mais la pluie continuait à tomber au travers des branches dépouillées.

Grain-de-Sel avait dans la poche de sa veste rouge la lettre de Diane à Hector.

Toujours prudent, toujours circonspect, l'enfant regarda autour de lui, se coucha et colla son oreille contre terre. Aucun bruit, proche ou lointain, ne se faisait entendre.

– Allons ! murmura-t-il avec un sourire, ce n'est pas aujourd'hui encore que je serai suivi, et que les *bleus* découvriront la retraite de M. Hector.

Il arma son fusil, le plaça sur son épaule et continua sa route à pied, se glissant à travers les broussailles avec la souplesse et la légèreté d'un chat.

– Qui va là ? dit tout à coup une voix derrière lui. Grain-de-Sel tressaillit, se retourna et porta sur-le-champ la crosse de son fusil à son épaule droite.

Mais en cet endroit le bois était si fourré et la nuit si obscure, que Grain-de-Sel ne vit rien.

– Qui va là ? demanda-t-il à son tour.

Nul ne répondit.

Alors Grain-de-Sel voulut rebrousser chemin, tant il avait peur que ce ne fût un *bleu* qui l'eût suivi. Il fit deux pas en arrière et répéta :

– Qui donc a parlé ?

Soudain l'enfant reçut un vigoureux coup de bâton sur la tête, jeta un cri étouffé et tomba étourdi et comme foudroyé.

Alors un homme, qui s'était tenu dissimulé jusque-là derrière un tronc d'arbre, s'avança son bâton à la main, et se pencha sur Grain-de-Sel.

Grain-de-Sel était évanoui.

L'homme ne s'amusa point à s'assurer s'il avait tué ou non le petit Vendéen.

Il ouvrit vivement la veste de l'enfant et en retira la lettre de Diane.

Or, l'homme qui venait d'étourdir Grain-de-Sel d'un coup de bâton et qui lui avait volé la lettre que l'enfant portait sur sa poitrine, cet homme, c'était Ambroise.

Le valet de chambre de feu le baron Rupert, une fois en possession de la lettre, prit le corps du petit Vendéen dans ses bras et le poussa dans une broussaille. Le coup de bâton avait entamé le cuir chevelu. Un flot de sang s'était répandu sur le visage de Grain-de-Sel.

– Il est mort, pensa Ambroise.

Puis il s'élança au travers des chênes rabougris et du fourré vers le *trou à renard,* dont il connaissait maintenant parfaitement le chemin.

Ambroise avait souvent accompagné le général à la chasse ; vingt fois il avait passé auprès de la petite ouverture de ce vaste souterrain, qui communiquait avec le parc de Main-Hardye.

Seulement, il s'était toujours imaginé que cette ouverture n'était qu'une excavation sans importance, un simple trou à renard.

Ambroise écarta les broussailles qui en masquaient l'entrée, puis il se coucha à plat ventre, posa ses deux mains sur sa bouche et fit entendre un *houhoulement* exactement

semblable à celui de Grain-de-Sel.

Une minute s’écoula et rien ne troubla le silence qui régnait autour du valet.

Le trou était noir, et Ambroise n’était pas homme à s’y aventurer.

Les ténèbres avaient pour lui toute l’horreur de l’inconnu.

Il répéta son *houhoulement.*

Puis il attendit.

– Pardieu, se dit-il, si le comte ne répond pas, c’est que probablement Grain-de-Sel a l’habitude de faire la chouette trois fois de suite.

Et, pour la troisième fois, il répéta le *houhoulement.* Aussitôt le coup de sifflet bien connu des gens du Bocage lui répondit.

– Ah ! ah ! murmura Ambroise, la bête fauve est baugée.

Il se releva et attendit encore.

Peu à peu un bruit se fit dans le souterrain, un bruit lointain et confus d’abord, qui se rapprocha insensiblement.

Ambroise reconnut bientôt que ce bruit était celui d’un pas retentissant sur le sol sonore du souterrain.

Puis ce bruit cessa et le coup de sifflet se fit entendre de nouveau.

Ambroise répéta son *houhoulement.*

Les pas se firent entendre derechef, et bientôt ils furent si distincts qu’Ambroise eut un battement de cœur.

– Le voilà ! pensa-t-il.

En effet, une voix basse, comprimée, demanda des profondeurs du souterrain :

– Est-ce toi, Grain-de-Sel ?

– Non, répondit le valet, c’est moi, Ambroise, le valet de chambre de madame la baronne.

– À distance alors ! cria la voix.

Puis Ambroise, qui s’était prudemment écarté, vit apparaître hors du trou de renard un homme qui se dressa tenant un pistolet de chaque main.

– Arrière ! répéta le comte, car c’était lui, arrière !

Ambroise recula d’un pas.

– Monsieur le comte, dit-il, je vous apporte une lettre de madame la baronne.

Le comte, qui avait une grande habitude de l’obscurité, jetait autour de lui un regard rapide et s’assurait qu’Ambroise était seul.

– Ah ! monsieur le comte, dit Ambroise, vous devez pourtant me reconnaître à la voix.

– En effet, répondit le comte. Et… tu m’apportes une lettre de madame Diane ?

– Oui, monsieur le comte.

– Pourquoi Grain-de-Sel n’est-il pas venu ?

– Parce que les *bleus* l’emmènent.

– Hein ? fit le comte.

– Monsieur Hector, reprit Ambroise en jetant son fusil à terre, à deux pas devant lui, voici la seule arme que je possède.

– Donne la lettre.

– La voici, répéta Ambroise.

– Avance, dit le comte.

M. de Main-Hardye, qui tenait toujours son pistolet à la hauteur du front d’Ambroise, prit la lettre.

La nuit était trop sombre pour qu’il pût la lire, mais il en palpa le cachet.

– C’est bien d’elle, murmura-t-il. Puis il renouvela sa question :

– Pourquoi Grain-de-Sel n’est-il pas venu ?

– Parce que, répondit Ambroise, les *bleus* l’ont pris pour leur servir de guide.

– Comment cela ?

– Les hussards ont quitté Bellombre, il y a une heure.

– Ah ! dit le comte, qui respira.

– Grain-de-Sel était en route, et il vous apportait cette lettre.

– Bien, après ? fit le comte, toujours soupçonneux.

– Les hussards ne comptaient partir que demain, mais une ordonnance est arrivée de Poitiers au grand galop, et a apporté un message au colonel.

« – À cheval ! messieurs ! a commandé le colonel.

« Il a fait sonner le boute-selle et on est parti. Comme le colonel sortait de Bellombre, il a rencontré Grain-de-Sel. Le bambin était à cheval, et il vous apportait cette lettre.

« – Où vas-tu ? lui a demandé le colonel.

« – C’est M. le marquis, a répondu l’enfant, qui m’envoie à Bellefontaine, chez M. le curé. Le capitaine Aubin, vous savez, monsieur le comte, le capitaine…

– Mon ami, interrompit Hector.

Le capitaine lui a dit :

« – Puisque tu vas à Bellefontaine, qui est sur la route de Poitiers, tu peux bien nous servir de guide, *le ciel est sombre.*…

« – Oh ! volontiers, capitaine. »

« J’étais à trois pas de distance, regardant défiler l’escadron.

« Grain-de-Sel s’est tourné vers moi. Alors je me suis approché, et, comme la nuit était noire, il a pu me glisser sa lettre dans la main et ces mots à l’oreille :

« – Au trou du renard… le comte… *trois houhoulemmts.* Et il est parti.

« Je me suis mis à courir à travers les bois, et me voilà. »

Ambroise avait raconté tout cela avec une naïveté et un air de bonne foi qui écartèrent tout soupçon de l’esprit du comte.

– As-tu la mèche soufrée de Grain-de-Sel ?

– Non, monsieur le comte.

Hector de Main-Hardye hésita un moment. Mais enfin il prit un parti et dit à Ambroise :

– Quand madame Diane a remis cette lettre à Grain-de-Sel, les hussards devaient-ils être partis ?

– Non.

– Donc elle ne le savait pas.

– Non.

– Et il n’y a plus un seul soldat à Bellombre ?

– Pas un.

Le comte hésita encore.

– Monsieur le comte, dit Ambroise, qui en ce moment fut sublime d’audace, si j’avais un conseil à vous donner…

– Parle.

– Ce serait d’attendre à demain…

– Non, répliqua le comte qui crut désormais à la sincérité du valet, il y a trop longtemps que je ne l’ai vue.

– Cependant, monsieur le comte…

– Non, je veux aller à Bellombre, répéta Hector avec fermeté. Je veux la voir !

– Alors, je le tiens ! murmura le valet, qui s’était vendu corps et âme au plus implacable ennemi du comte.

12 Chapitre

– Ramasse ton fusil, dit le comte, et marche devant moi.

Ambroise se baissa et mit son fusil en bandoulière.

Puis il marcha devant le comte.

Hector avait toujours ses pistolets à la main, mais sa défiance s’était évanouie.

Ambroise était, après tout, le valet de chambre de feu le baron Rupert.

Donc il devait être dévoué à la baronne.

Et puis Hector aimait si ardemment madame Diane qu’il avait fallu toutes les supplications de la jeune femme et le dévouement entêté de Grain-de-Sel pour l’empêcher d’aller à Bellombre tant que les hussards s’y trouvaient.

Or, du moment où l’escadron avait quitté ses cantonnements, du moment où le pays était libre, Hector sentait son cœur battre avec trop de violence pour qu’il pût attendre le lendemain.

Il voulait voir sa chère Diane !

Ambroise cheminait d’un pas leste à travers les taillis.

D’ailleurs, la pluie ne tombait plus, le vent se taisait et la lune commençait à se dégager des nuages.

En vingt minutes, le comte et son guide improvisé eurent atteint la limite extrême de ce fouillis de broussailles qui environnait le trou du renard, et ils purent cheminer plus librement sous la futaie.

Hector était si impatient de revoir madame Diane qu’il essaya de tromper cette impatience en parlant d’elle.

– Que s’est-il passé à Bellombre ? demanda-t-il au valet.

– Je ne sais pas, monsieur le comte ; mais il me semble que le général est tout changé.

– Comment ?

– Le général devenait pâle de colère, autrefois, quand on parlait de vous…

– Et… aujourd’hui ?

– Aujourd’hui il parle de vous comme si vous étiez déjà le mari de madame la baronne.

Le comte eut un sourire.

– Et, poursuivit Ambroise, il m’a envoyé hier à Poitiers.

– Pourquoi ?

– Chez Harlet, le carrossier.

– Ah ! ah !

– Pour dire à Harlet qu'il fît mettre en état sa chaise de poste. Il paraît que le général va faire un voyage…

Le comte écoutait avec un intérêt toujours croissant les confidences d'Ambroise. Le valet continua :

– Ce matin, le général et madame Diane se promenaient dans le parc. Il ne pleuvait pas. Moi, j'étais assis sous le grand arbre qui est devant le perron ; je lisais la *Gazette de France.* Le général et madame la baronne sont passés près de moi.

– Et ils t'ont vu ?

– Non, monsieur le comte. Ils causaient à mi-voix.

– Et tu as entendu ?

– Oui, monsieur le comte.

– Que disaient-ils ?

– C'était le général qui parlait.

– Ah !

« – Mon enfant, disait-il, si les hussards partent demain, comme cela est décidé, ma petite combinaison sera très bonne.

« – Qu'avez-vous combiné, mon père ?

« – La chaise de poste attendra vers minuit, demain, dans le bois Fourchu, et nous aurons fait quinze ou vingt lieues avant le point du jour. Nous arriverons à Rochefort juste quelques heures avant le départ de ce paquebot anglais dont je t'ai parlé.

« – Mais, a dit madame Diane, si on allait reconnaître Hector ? »

Le général s'est pris à sourire.

« – C'est impossible, a-t-il dit, et cela pour deux raisons : la première, c'est que jamais on ne pourra supposer à trente lieues à la ronde qu'un Main-Hardye voyage dans la voiture du marquis de Morfontaine.

« – Et la seconde ? a demandé madame la baronne.

« – La seconde, mon enfant, c'est que la paire de favoris roux et la livrée de laquais que je destine à ton époux seront le meilleur passeport. »

On le voit, Ambroise avait écouté assez attentivement la conversation du général et de sa fille, à travers la fente du mur de la bibliothèque.

– Et c'est tout ce que tu as entendu ?

– Tout. Ils se sont éloignés.

– Madame Diane est-elle triste ?

– Elle est fort gaie, au contraire.

– Chère Diane, murmura Hector.

– Et les officiers, qui aiment tous M. le comte, sont aussi de belle humeur.

– Vraiment ?

– Ah dame ! je sers à table, fit naïvement Ambroise, et j'ai entendu le capitaine Aubin qui disait gaiement à déjeuner :

« – Décidément, je crois que ce pauvre Main-Hardye a vu, à l'heure qu'il est, les côtes de France s'effacer à l'horizon.

« – C'est probable… a ajouté le général.

« – Bah ! a dit à son tour le vieux colonel, un déserteur de ce genre n'est jamais déshonoré. Hector de Main-Hardye, s'il est parti, attendra patiemment à l'étranger que le roi accorde pleine et entière amnistie.

« – Puis, a dit le capitaine Aubin, il rentrera fort paisiblement en Vendée, et s'il a laissé quelque part une femme qu'il aime…

« – Il l'épousera au grand soleil, a ajouté le général en souriant. »

Tandis que le perfide valet jetait dans le cœur du comte toutes ces espérances, se gardant bien de lui parler de ses trois rivaux, les neveux du général, le comte avait atteint la lisière du bois, et il fut étonné d'entendre retentir un bruit sourd sur le sol.

– Qu'est-ce que cela ? fit-il, vérifiant, par un sentiment de prudence, les amorces de ses pistolets.

– Tiens, fit Ambroise d'un air étonné, c'est un cheval. Et il désigna du doigt sous les arbres une masse noire qui se mouvait.

– Un cheval ! fit le comte en s'approchant.

– C'est le cheval de Grain-de-Sel ; le drôle sera allé jusqu'à Bellefontaine, dit Ambroise, puis il sera revenu, et tandis que nous quittions le trou du renard, il en prenait le chemin.

Le comte mit deux doigts sur sa bouche et fit entendre un coup de sifflet, espérant que le *houhoulement* de Grain-de-Sel lui répondît.

Mais Grain-de-Sel ne répondit pas.

Un soupçon passa dans l'esprit d'Hector.

– Qui sait, pensa-t-il, si cet homme ne me trahit pas ?

Mais après s'être adressé cette question le comte fut contraint de se répliquer à lui-même :

– Pourquoi ? dans quel intérêt me trahirait-il ?

Cet intérêt, le comte n'aurait pu le deviner que s'il eût songé à l'amour cupide dont les trois neveux du général environnaient leur belle cousine.

Et puis il était trop tard. Le comte n'avait plus le droit d'hésiter. Déjà, au travers des arbres, brillaient les lumières du manoir de Bellombre.

– Diane… chère Diane ! murmura le comte.

Puis il dit à Ambroise :

– Détache ce cheval et conduis-le par la bride, il me servira pour retourner. Grain-de-Sel devinera que je m’en suis emparé.

Ambroise obéit et le comte s’élança hors du bois et courut vers la clôture du parc.

Avant d’atteindre la brèche par laquelle il passait ordinairement, Hector se retourna :

– Les hussards sont partis, dit-il ; mais il pouvait fort bien y avoir dans les environs quelques retardataires.

– Oh ! ne craignez rien, monsieur le comte.

– N’importe ! fais le guet.

– Dois-je vous attendre ici ?

– Oui.

Le comte poursuivit sa route, les yeux fixés sur la lumière qui brillait derrière les persiennes de madame Diane.

Comme à l’ordinaire, il voulut s’élancer et franchir le fossé du parc…

Mais au même instant Ambroise entendit un cri de douleur, puis une exclamation de colère.

Le comte venait de se prendre les deux jambes dans les dents de scie du piège à loup.

Et soudain le valet perfide, qui se tenait à distance, lâcha ses deux coups de fusil.

Puis il sauta sur le cheval, et, le frappant à grands coups de talon, il le mit au galop.

– Maintenant, dit-il, je vais à Poitiers prévenir le conseil de guerre.

*

* *

Ambroise, on le sait, avait menti à M. de Main-Hardye.

Les hussards n’avaient point quitté le pays, et le château de Bellombre, outre le colonel et le capitaine Aubin, renfermait une trentaine de soldats et quatre sous-officiers.

Un poste était même établi dans un pavillon qui s’élevait dans un coin du parc, et ce poste était commandé par le capitaine Aubin.

Le pavillon était à peine à cent mètres de distance de la brèche où le malheureux comte venait de se prendre comme une bête fauve.

Aux deux coups de fusil qui retentirent derrière lui, Hector riposta au hasard en faisant feu de ses deux pistolets.

Ces quatre détonations mirent le poste en rumeur, les hussards s’élancèrent hors du pavillon et se prirent à courir dans la direction où s’étaient fait entendre les derniers coups de feu, et comme la lune s’était tout à fait dégagée des nuages, le capitaine Aubin, qui marchait en avant de ses soldats, aperçut bientôt un homme qui se débattait et essayait

vainement de fuir.

En même temps, les fenêtres du château s'ouvraient : ses habitants, mis en alerte par les coups de feu, s'élançaient au-dehors. Soudain, le capitaine Aubin jeta un cri terrible, un cri d'épouvante et de douleur.

Dans l'homme qui se débattait en des liens mystérieux, il venait de reconnaître son ami le comte Hector.

Et le capitaine n'était point seul, une douzaine de hussards l'entouraient, et il lui était désormais impossible de dégager Hector et de lui dire :

– Fuis ! malheureux… fuis au plus vite !

Hector avait les deux jambes étreintes dans le piège, et, malgré sa vigueur presque herculéenne, il ne parvenait point à rouvrir les deux lames de scie qui le meurtrissaient horriblement.

Les hussards reconnurent leur ancien commandant, et tandis que Charles Aubin, consterné, pétrifié, ne songeait même pas à donner un ordre, ils s'y prirent à quatre et finirent par desserrer le piège.

Hector se retrouva libre…

Mais il était au milieu de neuf hommes, et ces neuf hommes avaient pour consigne de l'arrêter et de le faire prisonnier partout où ils le trouveraient.

– Ah ! malheureux ! balbutia le capitaine, pourquoi donc es-tu venu ?

– J'ai été trahi.

– Par qui ?

– Par Ambroise, le valet de chambre de Diane, murmura Hector anéanti.

– Mon capitaine, s'écria un des hussards, nous sommes huit ici, mais nous serons muets comme un seul homme : il faut laisser fuir le commandant.

– Malheureux ! s'écria Hector à son tour, tu veux donc te faire fusiller ? Ami, dit-il, fais ton devoir.

Le capitaine chancelait sur lui-même comme un homme ivre, regardant tour à tour ce piège à loup, dont il ne s'expliquait pas la présence en ce lieu, et son ami Hector, qui avait déjà repris son sang-froid et avait sur les lèvres un sourire plein de résignation.

Les gens du château accouraient.

Le général était à leur tête, et deux de ses neveux, M. de Passe-Croix et le chevalier de Morfontaine, étaient avec lui.

Plusieurs domestiques suivaient, portant des torches.

Par une autre allée Hector vit déboucher le vieux colonel et une dizaine de hussards.

Et l'infortuné jeune homme se trouva entouré par une trentaine de personnes, qui toutes laissèrent échapper un cri de douleur et d'effroi.

– Sang-Dieu ! exclama le général, qui, d'un coup d'œil, devina tout, qui donc a placé ce

piège à loup ?

Et il promena un œil sévère sur les gens qui l'entouraient.

Mais ses neveux demeuraient impassibles, et quant aux serviteurs du château, aucun ne put se troubler : ils étaient innocents.

– Je ne sais pas qui a placé ce piège, général, dit M. de Main-Hardye, mais je sais bien que j'ai été trahi par un de vos gens.

– Son nom ? s'écria le général, qui retrouva sa colère de vingt ans.

– Ambroise.

– Le valet de chambre de Diane ?

– Oui. Il m'a attiré ici… me disant que madame Diane m'attendait… que les hussards étaient partis.

– Infamie ! s'écria le baron de Passe-Croix avec un accent si naïf que pas un de ceux qui étaient là n'eût pu songer une minute qu'il avait trempé dans cette trahison.

Le comte seul avait retrouvé un grand calme au milieu de l'agitation générale.

Mais tout à coup un cri perçant se fit entendre, et une femme à peine vêtue s'élança au milieu du groupe qui entourait le comte.

C'était Diane !

Diane, qui au bruit des coups de feu avait été saisie d'un horrible pressentiment ; Diane, qui accourait dans sa toilette de nuit et qui se jeta au cou du comte et n'eut plus le courage de dissimuler son amour.

– Ah ! malheureux ! malheureux ! répéta-t-elle avec le délire de l'épouvante.

Le général était consterné ; les officiers baissaient la tête.

Diane avait enlacé Hector et le couvrait de baisers.

Soudain ses bras se distendirent, et elle cessa d'étreindre Hector, et, se retournant vers le colonel, elle lui prit les mains :

– Ô mon ami, dit-elle, mon ami, ayez pitié de moi…

Elle parlait avec des sanglots dans la voix, elle avait le visage baigné de larmes, elle avait fini par porter à ses lèvres la main du vieux soldat.

– Ah ! murmurait-elle, au nom du ciel, au nom de votre amitié pour mon père… sauvez-le !

– Madame, répondit le colonel, sur la joue duquel on vit couler une larme, je suis un soldat et il faut que je fasse mon devoir… J'ai prié Dieu, je lui ai demandé comme une grâce suprême de ne point jeter M. de Main-Hardye sur ma route, Dieu n'a pas voulu m'exaucer… M. de Main-Hardye est mon prisonnier.

– Pauvre Diane ! murmurait Hector, dont le calme s'était démenti au contact des baisers de la jeune femme.

Le colonel s'approcha de lui, et avec une brusquerie qui cachait mal son émotion, il lui

dit :

– Allons, monsieur, puisque vous voilà prisonnier de guerre, il faut nous suivre au château.

– Colonel, dit vivement le général, m’accorderez vous une grâce ?

– Parlez, général.

– Je désirerais que M. de Main-Hardye ne fût point conduit au château… à cause de Diane… Vous comprenez ?

– Où le conduire, alors ?

Le général étendit la main et montra un pavillon perdu dans les massifs du parc.

– Soit, dit le colonel.

M. de Morfontaine et le capitaine Charles Aubin échangèrent un regard mystérieux.

13 Chapitre

Le pavillon qu'on assignait à Hector pour prison se composait d'une petite salle au rez-de-chaussée et d'une salle de même dimension au premier étage.

Un escalier de bois reliait le tout.

La pièce du bas était une sorte de serre où l'hiver on entassait les caisses d'arbustes qui craignaient la gelée et le froid.

La pièce du haut avait été convertie en salon d'été.

C'était là que, pendant les beaux jours, madame la baronne Rupert venait s'enfermer pour travailler, lire ou faire de la tapisserie.

Hector le regarda.

– Tu vas être seul ici avec un valet de chambre du château. On fermera simplement la porte et je placerai des sentinelles à l'entour du pavillon.

– Oh ! mon Dieu ! répondit le comte, je n'ai nul désir de m'évader, et je vais te donner ma parole…

– Je n'en veux pas !

– Hein ?

– Je n'en veux pas, te dis-je, répliqua le capitaine avec une sorte de brutalité affectueuse.

– Pourquoi ?

– Je ne sais, mais je te supplie de demeurer mon prisonnier dans les conditions ordinaires.

Et le capitaine s'en alla sans vouloir écouter Hector.

Celui-ci jeta les yeux autour de lui, fit l'inspection de la salle du rez-de-chaussée, et gravit ensuite l'escalier tournant qui conduisait au premier étage du pavillon.

Là, il se laissa tomber triste et rêveur sur un siège :

– Pourquoi donc, se demanda-t-il, Aubin ne veut-il pas que je sois son prisonnier sur parole ?

Cette question, qu'il s'adressait sans pouvoir la résoudre, eut pour effet de distraire un moment sa pensée en lui faisant perdre de vue pendant quelques minutes sa terrible situation. Mais bientôt le sentiment de la réalité lui revînt : Hector était trop militaire pour ne pas savoir quel sort l'attendait.

D'abord il était dans le cas ordinaire de désertion et le Code martial punit le déserteur de la peine de mort.

Ensuite l’acharnement avec lequel il s’était battu contre le nouveau régime lui ôtait tout espoir de jamais être gracié.

Hector avait toujours eu un profond dédain de la vie, et certes il avait trop souvent bravé la mort sur les champs de bataille pour la craindre : mais il aimait Diane.

Diane qui mourrait de douleur, Diane qui avait senti tressaillir dans son sein le fruit de leur amour…

Diane enfin, si longtemps séparée de lui par la double haine de leurs pères, et qui maintenant pouvait être sa femme…

Hector demeura longtemps assis, la tête dans ses mains, les yeux rouges et secs, et comme frappé de prostration.

Puis tout à coup il se leva, alla ouvrir la croisée et plongea son front brûlant dans l’air du matin.

Le jour croissait. À travers les arbres on voyait poindre les pignons blancs du château de Bellombre, et l’œil d’Hector chercha sur-le-champ la fenêtre de Diane.

Une lampe y brillait encore, en dépit des premiers rayons de l’aube.

Diane veillait…

Hector sentit battre son cœur, et il éprouva soudainement, lui si résigné tout à l’heure, un ardent désir de la vie, un besoin impérieux de liberté.

Il regarda à ses pieds, comme regarde un prisonnier à l’heure où il songe à son évasion.

Le capitaine Aubin avait placé deux factionnaires à l’unique porte du pavillon et un autre sous chaque fenêtre.

Le hussard placé au-dessous de celle où Hector venait d’apparaître leva la tête en ce moment et lui dit :

– Mon commandant, il ne faudrait pas faire de bêtises.

Hector tressaillit et reconnut son ancien brosseur.

– Ah ! dit-il, c’est toi, Pataud ?

– Oui, mon commandant.

– De quelles bêtises veux-tu parler ?

– Je veux dire qu’il ne faudrait pas essayer de sauter par la fenêtre.

– Pourquoi ?

– Parce que le colonel a donné la consigne de tirer sur vous si vous tentiez de vous évader.

– C’est bon, je ne sauterai pas.

Pataud poursuivit :

– Faut croire, mon commandant, que vous allez être prisonnier ici au moins trois ou quatre jours.

– Ah ! tu crois ?

– Dame ! c’est le colonel…

– Que disait le colonel ?

– Il parlait au général tout à l’heure, et lui disait : « Vous savez que l’ordre de retourner à Poitiers m’est arrivé. Je vais donc faire sonner le boute-selle dans une heure ; mais je ne veux point me charger de notre malheureux prisonnier, et je vais le laisser ici jusqu’à nouvel ordre… et sous la garde du capitaine Aubin et d’un peloton de dix hommes. »

– Ah ! dit Hector, les hussards s’en vont ?

– Oui, mon commandant.

– Toi aussi ?

– Non, moi, je reste.

Et le hussard ajouta en soupirant :

– Nous n’avons pas de chance, mon commandant. Et c’est nous tous, qui vous aimons tant, qui allons vous garder pour le conseil de guerre. C’est dur !

Hector eut un sourire triste, salua Pataud d’un geste et revint s’asseoir auprès d’une table placée au milieu du pavillon.

– Il est évident, pensa-t-il, que du moment où le colonel a donné pour consigne de tirer sur moi, il n’a nulle envie de me laisser échapper. D’ailleurs, je le connais…, il est esclave de son devoir. Mais… cependant…

Hector se prit à rêver.

– Pourquoi donc Charles Aubin, à qui j’offrais ma parole d’honneur de ne point chercher à m’évader, l’a-t-il refusée brutalement ?

Le comte de Main-Hardye ne pouvait concilier dans son esprit cette alliance bizarre de la consigne sévère donnée par le colonel avec l’insistance employée par le capitaine Aubin pour ne point accepter sa parole.

Il se leva de nouveau et alla s’accouder une fois encore à sa croisée.

Pataud avait été relevé de faction et remplacé par une recrue entrée au régiment depuis la désertion du commandant.

Hector ne connaissait pas ce jeune soldat.

Mais il aperçut à quelque distance, dans le parc, le vieux général de Morfontaine qui se promenait avec le colonel, et le bruit de leurs voix arriva jusqu’à lui.

– Mon cher général, disait le vieil officier, ne vous faites pas d’illusions…

– J’irai trouver le roi, vous dis-je, j’irai.

– Le roi vous refusera.

– Oh ! par exemple !

– Le roi n’est ni cruel ni vindicatif, croyez-le bien, poursuivit le colonel ; mais les

circonstances sont terriblement impérieuses… Pardonner au comte de Main-Hardye, c’est rallumer la guerre en Vendée.

Le général haussa les épaules.

– Le roi vous refusera, mon général, répéta le colonel.

– Mais enfin, corbleu ! s’écria M. de Morfontaine, ma fille l’aime.

Le colonel soupira.

– Et je ne puis laisser fusiller l’homme qui doit être son époux.

– Général, répondit le colonel, je réponds de lui sur mon honneur ; mais il ne sera point toujours entre mes mains, et je souhaite que vous puissiez le sauver…

En prononçant ces derniers mots, le colonel leva la tête et aperçut Hector à la fenêtre du pavillon.

– Chut ! dit-il tout bas au général.

Celui-ci salua Hector et dit à son compagnon :

– Est-ce qu’il m’est interdit de le voir ?

– Non, certes.

– Alors laissez-moi entrer dans le pavillon. Je veux lui parler de Diane.

– Comte, dit le colonel élevant la voix, voulez-vous recevoir le marquis de Morfontaine ?

– Ah ! certes, répondit Hector avec joie.

Et il s’élança du premier étage au rez-de-chaussée, descendant les marches de l’escalier quatre à quatre.

Les hussards de faction à la porte l’ouvrirent, laissèrent entrer le général et donnèrent sur lui un solide tour de clef.

C’était leur consigne.

Hector se jeta dans les bras du vieux marquis.

– Mon père ! murmurait-il.

Le général le prit dans ses bras et le serra avec effusion. Puis il lui dit à l’oreille :

– Parlez bas, comte, parlez très bas.

– Pourquoi, mon père ?

Le général montra l’escalier.

– Montons, dit-il.

Hector le suivit et tous deux gagnèrent l’étage supérieur. Alors le général ferma la fenêtre et regarda le comte.

– Vous êtes bien calme, lui dit-il. Car déjà Hector souriait.

– Je suis résigné, mon père.

– Résigné à mourir ? exclama le général avec une sorte de terreur.

– Mon père, dit Hector, dont le calme menteur disparut, vous savez que j'aime Diane.

– Je sais tout, répliqua M. de Morfontaine, tout absolument.

– Il faut que Diane ait un époux.

– Oh ! certes.

– Et que notre enfant… ait un père.

– Il en aura un, comte.

– Général, continua Hector, aux termes de la loi martiale, j'ai mérité la mort, et je serais loin de me plaindre si je n'aimais notre pauvre Diane. Mais on peut retarder l'heure de mon exécution, on peut me donner le temps de faire la baronne Rupert comtesse de Main-Hardye.

– Ah ! dit le général, vous avez espéré cela, mon fils ?

– Oui, général.

– Et… rien de mieux ?

Hector secoua la tête et eut un sourire mélancolique :

– J'ai entendu le colonel, tout à l'heure, causant avec vous dans le parc.

– Ah !

– Et le colonel vous disait que les circonstances étaient exceptionnelles, terribles, et que le roi refuserait ma grâce.

Le général, qui baissait la voix de plus en plus, eut un sourire énigmatique et dit :

– Ce serait le dernier moyen à employer.

Hector fit un geste de surprise.

Le général reprit :

– Vous êtes prisonnier, ici, mon cher comte.

– Hélas ! je le vois bien.

– Si vous tentiez de sortir, soit par la porte, soit par la fenêtre, on ferait feu sur vous…

– Je ne le tenterai pas.

– Mais cependant, ajouta M. de Morfontaine, le capitaine Aubin n'a pas voulu de votre parole.

– J'avoue que je n'ai pas compris pourquoi, mon cher général.

– Écoutez-moi bien, comte.

Et le général s'assit auprès d'Hector :

– Vous êtes prisonnier de guerre, le colonel du régiment vous fait enfermer dans ce

pavillon, pose des sentinelles à toutes les portes et leur dit : Si le prisonnier cherche à fuir, tirez sur lui !

– C’est logique, dit Hector.

– Mais le colonel ne peut pas empêcher le ciel de faire un miracle en votre faveur.

– Plaît-il ? fit Hector étonné.

– Si vous êtes possesseur, par exemple de l’anneau du roi Gygès, qui rendait invisible, et que vous passiez inaperçu à travers les dalles, le colonel n’y peut rien.

– Malheureusement, je n’ai pas le fameux anneau, général.

– Attendez donc… attendez…

M. de Morfontaine souriait.

Hector tressaillit et pensa :

– On travaille à me sauver.

Et regardant le général :

– Je vous écoute, mon père, dit-il.

– Le colonel, en vous gardant prisonnier, poursuivit M. de Morfontaine, remplit son devoir, et il doit prendre toutes les précautions possibles pour vous empêcher de fuir.

– C’est son droit, général.

– Mais moi, reprit M. de Morfontaine, moi qui ne suis plus soldat, moi qui ne sers ni Louis-Philippe, ni Charles X, mais qui suis le père de Diane, de Diane que vous aimez et qui mourrait s’il vous arrivait malheur !…

– Ah ! taisez-vous, mon père…

– Je dois faire tout ce que je pourrai dans le but de vous sauver.

Hector secoua de nouveau la tête.

– C’est difficile… murmura-t-il.

– Mais non impossible.

– Que dites-vous ?

Hector eut un battement de cœur et ses yeux brillèrent de joie.

– Vous ne verrez pas Diane aujourd’hui, reprit le général.

– Est-ce que le colonel s’y oppose ?

– Non, c’est moi.

– Vous ?

Et Hector regarda le général.

– Moi, répéta M. de Morfontaine, parce que Diane est trop faible, trop émue encore pour supporter cette entrevue.

– Ah ! général…

– Du moins, dit M. de Morfontaine, c’est une raison que j’ai donnée au colonel.

– Dans quel but ?

– Pour le colonel, Diane et moi nous partons aujourd’hui même.

– Mon Dieu !

– Et nous allons à Paris nous jeter aux pieds du roi et demander votre grâce.

– Vous savez bien qu’on vous la refusera.

– Chut ! Écoutez…

– Voyons !

– Nous monterons en chaise de poste juste au moment où le colonel et ses hommes auront le pied à l’étrier, et nous suivrons la même route que le régiment jusqu’à trois lieues d’ici.

– Bon ! Après ?

– Après, nous tournerons bride, et la chaise, au lieu de rouler vers Paris, prendra la route de Rochefort.

– Je ne comprends pas… dit le comte.

– C’est pourtant bien simple, mon cher, répondit le général. Ma chaise de poste s’arrêtera à une lieue d’ici, dans les bois, et vous attendra.

– Moi ! moi ! fit Hector sur deux tons différents.

– N’était-il pas convenu, il y a deux jours, que vous nous suivriez, Diane et moi, déguisé en laquais ?

– Oui, certes, mais alors…

– Alors vous n’étiez pas prisonnier, voulez-vous dire, n’est-ce pas ?

– Oui, général.

– Passez votre journée comme vous pourrez, dit M. de Morfontaine ; tâchez de ne pas vous ennuyer trop, et attendez la nuit… avec confiance.

– La nuit !…

– Demain au point du jour nous serons loin d’ici, soyez tranquille.

Hector étouffa un cri de joie, tant il avait foi, aux paroles du père de Diane. Mais tout aussitôt il fronça le sourcil.

– Les hussards veulent donc me laisser évader ? dit-il. Oh ! s’il en est ainsi, je ne veux pas fuir… Je ne veux point les envoyer au conseil de guerre à ma place.

– Rassurez-vous, dit le général. Les hussards continueront à veiller aux portes et aux fenêtres, et ce n’est ni par les portes ni par les fenêtres que vous sortirez.

– Par où donc ?

– C’est mon secret.

– Mais, cependant…

– Adieu, dit le général… À ce soir.

Et M. de Morfontaine s’en alla, serrant la main à Hector, mais ne voulant point lui confier ses moyens d’exécution. Une heure après, le comte entendit sonner le boute-selle. Les hussards partaient pour Poitiers. Puis il entendit crier sur le sable de l’avenue les roues de la chaise de poste qui emportait le général et sa fille.

Enfin un domestique du château lui apporta quelques aliments, et, derrière lui, le comte vit entrer le capitaine Aubin.

Ce dernier lui dit vivement :

– Le général est parti pour Paris avec Diane… Il obtiendra peut-être ta grâce…

– J’en doute, répondit Hector.

– Moi aussi, fit le capitaine en soupirant.

Les deux amis causèrent environ une heure puis Charles Aubin se retira.

Hector compta les minutes durant toute cette journée, aussi impatient de revoir Diane que curieux de savoir comment le général parviendrait à le faire sortir de sa prison.

Enfin, la journée s’écoula, le soleil disparut derrière les grands arbres du parc, la nuit vint.

Hector se remit à la croisée et regarda.

La nuit était lumineuse et les sentinelles se promenaient de long en large autour du pavillon.

– Comment diable vais-je sortir d’ici ? se demanda-t-il pour la centième fois au moins depuis le matin.

Au moment où il s’adressait cette question, le comte crut entendre un bruit souterrain, et il ferma aussitôt sa croisée.

Puis il écouta…

Le bruit continuait.

14 Chapitre

Le bruit sourd que le comte entendait semblait partir des entrailles de la terre, verticalement au-dessous du pavillon.

Le comte, qui se trouvait au premier étage, descendit au rez-de-chaussée.

Le bruit lui parut plus distinct, quoique assez léger pour n'être point entendu au-dehors du pavillon.

Il était bizarre : on aurait dit la pioche d'un démolisseur entraînant un mur.

Hector se coucha à plat ventre et colla son oreille au sol.

Le sol était formé de larges dalles de pierre. Tout à coup l'une de ces dalles sembla remuer légèrement sous Hector.

Il se leva précipitamment et regarda.

La dalle subissait de légers soubresauts.

Hector comprit alors qu'elle recouvrait quelque souterrain par lequel il allait retrouver le chemin de la liberté.

Alors, s'armant d'un flambeau, il jeta les yeux autour de lui, cherchant un outil, un instrument quelconque avec lequel il pût aider le mystérieux ami qui venait à son secours.

Son regard tomba sur un ciseau plat de menuisier, instrument qui servait sans doute au jardinier du château.

Il s'en empara, le glissa entre la dalle voisine et exerça une pesée vigoureuse.

En quelques secondes la dalle fut soulevée, et le comte, étonné, vit apparaître la tête pâle et amaigrie du vicomte de la Morlière.

– Chut ! dit celui-ci.

Et il se hissa hors de ce trou noir et béant que le descellement de la dalle venait de mettre à découvert.

Hector et M. de la Morlière se connaissaient à peine.

Ils s'étaient rencontrés quatre ou cinq fois peut-être, dans le monde parisien, avant la révolution de Juillet.

Tout ce qu'Hector savait de M. de la Morlière, c'est qu'il avait eu longtemps des prétentions à la main de sa cousine, même avant le mariage de Diane avec le baron Rupert.

Mais de là à supposer une minute, même en admettant que le vicomte aimât toujours sa cousine, à supposer, disons-nous, qu'il fût homme à le trahir et à avoir ourdi contre lui la plus infâme des trahisons, certes, il y avait loin pour Hector.

M. de Main-Hardye était trop chevaleresque, trop loyal pour comprendre la lâcheté et la déloyauté poussées à de telles limites.

– Ah ! monsieur, lui dit-il, en lui tendant spontanément la main, merci… mille fois !

Le vicomte répondit simplement :

– Monsieur, vous aimez Diane, et Diane vous aime : cela doit vous faire trouver ma conduite toute naturelle.

– Vous êtes un vrai gentilhomme !

– Et puis mon oncle a commandé, j'ai obéi. C'est lui qu'il faut remercier.

– Et vous, monsieur.

Hector pressait toujours la main de M. de la Morlière.

– Mais, dit le vicomte, l'heure des remerciements n'est point venue, monsieur, car vous n'êtes point sauvé encore.

Il ouvrit un manteau qui l'enveloppait tout entier et montra à Hector une ceinture qui supportait quatre pistolets.

– Prenez-en deux, dit-il.

Hector s'empara des armes à feu.

– Maintenant, suivez-moi.

Et le vicomte se laissa couler dans le trou, de telle façon que sa tête seule dépassa le niveau du sol.

– Là, dit-il, imitez-moi ; puis, prenez ma main et courbez-vous en deux doubles.

La tête du vicomte disparut, et bientôt Hector se sentit entraîné sur une pente humide, le visage fouetté par cet air moisi qu'on respire dans les souterrains.

M. de la Morlière le tenait toujours par la main et lui dit, lorsqu'ils eurent fait une centaine de pas environ :

– Maintenant vous pouvez relever la tête. Marchez toujours.

En même temps il tirait un briquet de sa poche et en faisait jaillir quelques étincelles, à l'aide desquelles il allumait une lanterne sourde, dont il dirigeait l'unique verre devant lui.

Hector put alors se convaincre qu'il était dans une sorte de boyau assez étroit, de la hauteur d'un homme, et qui se prolongeait sur un plan légèrement incliné.

– Où sommes-nous donc ? demanda-t-il à son guide.

– Nous sommes sur la route des bois de Main-Hardye.

– Voici un souterrain dont je n'ai jamais entendu parler.

– Ni moi, dit le vicomte.

– Comment cela ? demanda Hector, quelque peu étonné de la réponse.

– Mon oncle m'en a révélé l'existence pour la première fois ce matin.

Hector s’aperçut alors que M. de la Morlière portait de la main gauche cette pioche de maçon qu’il avait entendue retentir tout à l’heure.

– Oui, poursuivit le vicomte, c’est ce matin seulement que le général, alors que nous nous désespérions tous sur votre sort, au château, m’a appris qu’il avait le ferme espoir de vous sauver.

– Il me l’a dit à moi aussi, ce matin, répondit le comte, mais il ne m’a point avoué quel était le plan qu’il comptait mettre à exécution.

– Le général, reprit M. de la Morlière, ne m’a rien dit non plus, tout d’abord ; il s’est contenté de m’enjoindre de monter à cheval et de l’aller attendre au presbytère de Bellefontaine. C’est ce que j’ai fait, laissant mes deux cousins, le baron de Passe-Croix et le chevalier de Morfontaine, au château.

– Et il vous a rejoint ? demanda Hector.

– À quatre heures de l’après-midi, j’ai vu arriver mon oncle en chaise de poste, avec madame Diane et un domestique.

« – En voiture ! vicomte, en voiture ! m’a crié le général.

Je suis monté auprès de Diane, et le général m’a dit alors :

« – Nous allons pouvoir sauver Hector, et c’est toi qui vas faire la première besogne.

« – Oh ! avec joie, me suis-je écrié ; mais comment ?

« – Tu vas le savoir.

« La chaise a continué son chemin comme si elle allait à Paris ; mais à un quart de lieue de Bellefontaine, elle s’est jetée dans un chemin de traverse encaissé par des haies très hautes et qui se dirige vers la Vendée en passant à un quart de lieue à peine de Bellombre.

– Je connais cette route, dit Hector.

– Quand nous avons été à l’entrée du bois, la chaise s’est arrêtée, reprit M. de la Morlière. Alors mon oncle a mis pied à terre et m’a dit :

« – Viens avec moi.

En même temps il retirait de la voiture cette pioche que vous voyez.

Nous nous sommes avancés jusqu’à l’extrême lisière de la forêt, et, de cet endroit, nous pouvions voir Bellombre.

La nuit venait, la campagne était déserte.

« – Vois-tu cette maison là-bas ? me dit alors le général.

« – Oui, mon oncle ; c’est celle du garde. Elle est à un quart de lieue du château.

« – Et elle communique avec le pavillon où M. de Main-Hardye est prisonnier.

« – En vérité ! me suis je écrié.

Mon oncle s’est dirigé vers la maison. Je le suivis.

Tandis qu’il marchait, il regardait à droite et à gauche pour s’assurer que nous n’étions

point aperçus du château.

Quand nous fûmes arrivés à la porte de la maison du garde, le général frappa doucement.

« – Mathurin, c'est le nom du garde, est un serviteur dévoué, me dit-il, on peut se fier à lui.

« Mathurin vint ouvrir, et comme il avait une lampe à la main, il reconnut le général et poussa une exclamation de surprise.

Le général mit un doigt sur ses lèvres.

« – Chut ! dit-il. Es-tu seul ?

« – Oui, monsieur le marquis.

Le général et moi nous entrâmes, et Mathurin referma soigneusement la porte.

Alors mon oncle alla droit à la trappe de la cave et la souleva.

« – Mathurin, dit-il, descends le premier et éclaire-nous.

Le garde, assez étonné, obéit, et je m'aventurai après lui sur *l'échelle de meunier* qui, par une dizaine de degrés, conduisait à la cave.

Cette cave, qui régnait sous toute l'étendue de la petite maison, servait à Mathurin pour y serrer ses récoltes.

Mon oncle avisa un énorme tas de pommes de terre dans un des coins et dit à son garde :

« – Déblaye-moi tout cela.

Mathurin est l'obéissance passive. Sans trop deviner ce que le général voulait faire, il posa la lampe sur une futaille, prit une pelle de bois et repoussa le monceau de tubercules au milieu de la cave.

Le général me prit alors la pioche des mains et se mit à entamer le mur. Puis il me dit :

« – Tu es plus jeune et plus vigoureux que moi, continue.

Au bout de quelques minutes, j'eus fait tomber une douzaine de pierres, et bientôt Mathurin, étonné, vit apparaître l'orifice de ce souterrain dans lequel nous sommes.

En parlant ainsi, le vicomte de la Morlière s'arrêta.

– Tenez, dit-il, sentez-vous une bouffée d'air plus froide ?

– Oui, répondit le comte.

– Nous serons tout à l'heure dans la cave de Mathurin. En effet, le comte, ayant fait quelques pas, aperçut une lumière dans l'éloignement, et bientôt il arriva au seuil de cette brèche que M. de la Morlière avait pratiquée sous la direction du général.

M. de Morfontaine et Mathurin attendaient là.

Le père de Diane, pendant les trois quarts d'heure environ qui s'étaient écoulés depuis que le vicomte de la Morlière s'était aventuré dans le souterrain, avait eu plus de

battements de cœur qu'un jeune homme à un premier rendez-vous d'amour.

Quand il avait entendu des pas, ses angoisses s'étaient calmées, et, lorsque, enfin, il vit apparaître le comte, il le prit dans ses bras et l'y pressa avec effusion.

– Vous le voyez, mon oncle, dit M. de la Morlière, tout va bien.

Le général, pendant que son neveu remontait le souterrain, avait mis le temps à profit.

Mathurin, par son ordre, s'était glissé jusqu'à la lisière du bois, où madame Diane attendait, pleine d'anxiété, dans la chaise de poste, et la baronne lui avait remis un paquet assez volumineux, qu'il avait rapporté en hâte au général.

En même temps, il avait descendu dans la cave un rasoir et un plat à barbe.

– Mon cher enfant, dit alors le général, il faut nous hâter.

– Oh ! certes, dit le comte, il me tarde tant de la revoir !…

– Mathurin qui a été perruquier dans sa jeunesse, va vous couper votre royale et vos moustaches.

– Soit, dit le comte en souriant.

Tandis que la fière moustache de M. de Main-Hardye tombait sous le rasoir de Mathurin, M. de Morfontaine ouvrait le paquet que son garde avait apporté, et en retirait un costume complet de valet de pied à ses couleurs.

– Voilà, mon cher comte, dit le général, un déguisement peu avantageux et peu flatteur ; mais du diable si on vous reconnaît ainsi accoutré !

Quand il fut entièrement rasé, M. de Main-Hardye s'habilla en un clin d'œil et revêtit l'ample et long pardessus de livrée à collet de fourrure que lui passa le général.

Cette métamorphose s'était opérée dans la cave par mesure de précaution.

Le comte, prêt à partir, serra la main à Mathurin, auquel le général dit à l'oreille :

– Demain au point du jour tu prendras ton fusil et tu t'en iras courir les bois, de façon à n'avoir pas à subir un interrogatoire de la part des hussards qui sont au château.

– Suffit ! monsieur le marquis, répondit Mathurin.

– En route ! dit le général.

Tous trois remontèrent de la cave au rez-de-chaussée de la maison, et Mathurin éteignit sa lampe, ouvrit la porte et regarda de droite et de gauche :

– Vous pouvez partir, dit-il, je ne vois personne.

Il y avait quelques centaines de pas à peine de la maison du garde à la lisière du bois. Le général et les deux jeunes gens se prirent à courir, et ils atteignirent bientôt la chaise de poste.

Diane, anxieuse, prêtant l'oreille au moindre bruit, avait mis pied à terre ; *elle* s'était glissée jusqu'aux derniers chênes de la forêt, et, le cou tendu, le cœur palpitant, elle avait compté les minutes, et les minutes lui avaient semblé des heures.

Lorsqu'elle entendit les pas précipités de son père, de M. de la Morlière et d'Hector,

elle voulut s’élancer à leur rencontre ; mais son émotion fut telle qu’elle se sentit clouée à la place qu’elle occupait, et elle fut contrainte de s’appuyer contre un arbre : ses jambes fléchissaient sous elle.

Une minute après, Hector de Main-Hardye la prenait dans ses bras et l’y pressait étroitement.

– Mes enfants, dit alors le général, il ne faut point perdre un temps précieux. Partons !

Hector prit Diane à bras-le-corps et la porta dans la chaise de poste, où montèrent après elle le général et M. de la Morlière.

Puis, fidèle à son rôle de laquais, le comte grimpa sur le siège et dit au postillon :

– Fouette !

– Route de Rochefort ! cria le général du fond de la berline de voyage.

Le postillon cingla deux coups de fouet à ses chevaux, éperonna son porteur, et regagna la route, dont il s’était momentanément écarté.

Le général avait emmené avec lui son valet de chambre, un vieux soldat du nom de Germain, et sur lequel il pouvait compter comme sur lui-même.

C’était donc à côté de Germain que M. de Main-Hardye, vêtu en laquais, allait faire le trajet de Morfontaine à Rochefort.

La nuit était noire, un brouillard humide rampait sur le sol ; il faisait froid.

– Je suis persuadé, murmura le général à l’oreille de sa fille, que nous ne trouverons pas un seul gendarme au relais : il fait un temps affreux.

Le relais dont parlait M. de Morfontaine fut atteint en moins d’une heure.

– Des chevaux ! cria le postillon qui fit claquer son fouet. Hector dégringola du haut du siège, et pour moins attirer l’attention, il aida le postillon à dételer.

Pendant ce temps l’auberge isolée qui tenait le relais de poste se mettait peu à peu en rumeur. Les palefreniers se hâtaient de garnir les chevaux, la cuisine s’ouvrait et l’hôte venait demander à la portière si messieurs les voyageurs n’avaient besoin de rien. Dix minutes après, la chaise continuait son chemin. Comme elle atteignait le deuxième relais, les voyageurs entendirent le galop d’un cheval.

– Oh ! oh ! dit le général inquiet, serions-nous découverts ?

Diane frissonna.

Le vicomte prêta l’oreille un moment et dit :

– Rassurez-vous, mon oncle, c’est le galop d’un cheval. Or, si nous étions poursuivis, nous aurions une escouade à nos trousses.

– C’est juste, tu as raison.

Au deuxième relais, le faux laquais, c’est-à-dire M. de Main-Hardye, fit comme au premier et s’occupa de boucler les traits.

Le galop du cheval était devenu beaucoup plus distinct, et tout à coup, comme la chaise

allait repartir, un cavalier courbé sur sa selle passa devant le relais sans s'arrêter ni tourner la tête.

Tout ce que les voyageurs purent voir, c'est qu'il était enveloppé d'un grand manteau qui lui cachait tout le bas du visage.

– Hum ! pensa Diane, où diable peut donc aller cet homme ?

Le général devina le sujet de son émotion.

– Folle ! dit-il, si cet homme nous poursuivait, il nous eût abordés.

– Qui sait s'il ne va pas prévenir la gendarmerie du prochain village ? murmura la baronne.

– Bah ! dit M. de la Morlière, c'est quelque gros fermier qui s'en va à une foire.

– Tiens, dit le général, c'est justement foire à Napoléon-Vendée.

Diane respira.

– J'ai remarqué son cheval, poursuivit le vicomte, il est courtaud et porte la queue en *catogan ;* c'est un cheval de fermier.

La chaise repartit.

Elle courut ainsi toute la nuit, et nulle part les voyageurs ne furent inquiétés. Au point du jour, ils avaient fait trente lieues et atteignaient les derniers relais qu'on trouve avant d'arriver à Rochefort.

Mais là, M. de Morfontaine éprouva une vive déception, car le maître de poste lui dit qu'il n'avait pas de chevaux.

– Comment cela ? demanda-t-il.

– Je n'ai que cinq chevaux, et ils sont en route, répondit le maître de poste, j'ai donné le dernier il y a une heure.

– À qui ?

– À un jeune homme qui avait besoin d'arriver à Rochefort.

Le général et Diane songèrent sur-le-champ au cavalier qui les avait dépassés.

– Comment est-il ? demanda la baronne Rupert.

– Jeune, avec de la barbe ; beau garçon.

– Et… le cheval ?

– Le cheval qu'il montait est dans l'écurie. La pauvre bête a fait au moins vingt lieues.

Le général soupira.

– Nous ne sommes plus qu'à cinq lieues de Rochefort, dit-il. Il faut que nos chevaux doublent la poste. On les payera, s'ils viennent à crever.

Comme M. de Morfontaine prenait cette résolution violente, un brigadier de gendarmerie entra dans la cour du relais, disant :

– Messieurs les voyageurs veulent-ils m’exhiber leurs passeports ?

Diane frissonna jusqu’à la moelle des os.

Chapitre 15

À la vue du brigadier de gendarmerie, Diane se sentit prise d'une défaillance subite.

Elle étouffa un cri au fond de la berline de voyage et devint horriblement pâle.

– Taisez-vous, au nom du ciel ! ma cousine, murmura hypocritement le vicomte.

– Ah ! nous sommes perdus !… fit-elle tout bas.

– Taisez-vous donc, je vous en conjure !

Diane parvint à se maîtriser, et le vicomte lui dit à l'oreille :

– C'est un subalterne qui fait du zèle : il va nous laisser continuer notre route : ne craignez rien.

Un peu rassurée, la baronne s'était penchée à la portière pour écouter la conversation de son père avec le gendarme.

M. de Morfontaine était descendu de voiture lorsqu'on lui avait dit qu'il n'y avait plus de chevaux au relais, et il s'était trouvé planté au milieu de la cour au moment où le brigadier arriva. M. de Morfontaine avait tout à fait le type du vieil officier de l'Empire : moustache grise, cheveux taillés en brosse, redingote bleue boutonnée jusqu'au menton et ornée de la rosette d'officier de la Légion d'Honneur.

À la demande qu'on lui fit de son passeport, le général se redressa et toisa le gendarme :

– Hé ! brigadier, dit-il, je vous trouve osé.

– Pardon, mille excuses, mon général.

M. de Morfontaine tressaillit.

– Vous me connaissez ? dit-il.

– J'ai servi sous vos ordres, mon général ; j'étais du 3e Cuirassiers que vous commandiez.

– Ah ! parbleu ! dit le général, je te reconnais. Tu te nommes Jean Leblanc ?

– Pour vous servir, mon général.

– Et, dit M. de Morfontaine en riant, tu te permets de me demander mon passeport, à moi, ton ancien colonel ?

– Je fais mon devoir.

– Eh bien ! reprit le général, riant toujours, le voilà, tiens.

Diane commençait à respirer.

Le général tira son passeport de son portefeuille et le tendit au brigadier.

– Oh ! pardon, mon général, dit le gendarme, je n’ai pas besoin de voir le vôtre.

– Parbleu ! je devine…

Et le général s’approcha de la voiture.

– Vicomte de la Morlière, dit-il, montrez votre passeport à mon ami.

– Voici, mon oncle.

Le brigadier prit le passeport, le déplia lentement et le lut d’un bout à l’autre.

– Peste ! murmura M. de Morfontaine, qui commençait à s’impatienter, la gendarmerie est pointilleuse en ce pays.

Le gendarme ne sourcilla point.

– Maintenant, dit-il, voulez-vous, mon général, ordonner à vos gens…

– Quoi donc ? fit le général.

– De m’exhiber pareillement leurs passeports.

– Ah ! par exemple ! s’écria M. de Morfontaine, voici qui est trop fort, brigadier.

– Pourquoi, mon général ?

– Parce que mes gens n’ont pas de passeport. Le pavillon couvre la marchandise.

– Cependant, mon général…

– Ah çà, brigadier, dit froidement le général, vous seriez à peine excusable si vous ne me connaissiez pas… mais…

– J’ai reçu des ordres.

– De qui ?

L’accent du général était devenu impérieux.

– Du juge de paix, répondit le brigadier.

– Et ces ordres ?

– Les voici, mon général, dit le gendarme visiblement ému, et croyez qu’en ce moment je suis le plus malheureux des hommes.

Diane avait été reprise par ses terreurs, et le vicomte, qui lui parlait toujours bas à l’oreille, ne parvenait pas à la calmer.

– Voyons ces ordres ?

Le général fit cette question d’une voix moins impérieuse et moins ferme. Il commençait, lui aussi, à avoir de bizarres pressentiments.

Quant à Hector, il était remonté fort tranquillement sur le siège, à côté du véritable valet de pied, et il paraissait tout à fait indifférent à ce qui se passait.

– Mon général, dit alors le brigadier, je ne demande pas les passeports une fois par an, et il faut que quelque crime ait été commis dans les environs ou qu’on m’ait donné un signalement. Dans tous les cas, je ne me serais jamais permis, moi, de demander son

passeport au général marquis de Morfontaine, mon ancien colonel.

– Alors ?…

– Mais voici ce qui est arrivé, poursuivit le brigadier.

Et il baissa un peu la voix pour n'être point entendu du maître de poste.

– J'écoute, dit le général.

– Ce matin, comme j'allais partir en tournée, le juge de paix en personne est venu à la gendarmerie. « Brigadier, m'a-t-il dit, une chaise de poste ne va pas tarder à passer. Elle renfermera deux hommes et une femme à l'intérieur, deux domestiques sur le siège. »

Diane n'écoutait plus. Elle était mourante…

– Après ? fit le général avec une violence fébrile, après ?…

– Le juge de paix a continué :

« – L'un de ces hommes est le général de Morfontaine, l'autre son neveu. La femme est sa fille, madame la baronne Rupert. »

Le général fit un suprême effort pour sourire.

– Ah ! dit-il, je serais curieux de savoir de qui le juge de paix tient ces renseignements ; ils sont exacts, par ma foi !

– D'un homme à cheval, m'a-t-on dit, qui est descendu chez le juge de paix.

– Et où est-il, cet homme ?

– Il ne s'est pas arrêté.

– Ah !

– Et il a continué son chemin vers Rochefort.

– Eh bien ! mais, dit le général, qu'est-ce que cela peut faire à cet homme et au juge de paix que je voyage avec mon neveu et ma fille ?

– Vous, rien, ni madame la baronne, ni M. le vicomte. Et j'ai ordre de vous laisser continuer votre route.

– Très bien, merci ! Et le général respira.

– Mais, acheva le brigadier, j'ai ordre aussi d'arrêter le plus jeune de vos valets de pied.

Cette fois, tout brave qu'il était, le général eut un battement de cœur.

– Et… pourquoi cela ?

– Je ne sais pas, dit le brigadier.

– Prends garde ! s'écria M. de Morfontaine, qui commençait à perdre son sang-froid.

– À quoi, mon général ?

– Je puis te faire casser.

Le brigadier n'eut pas le temps de répondre, car trois nouveaux personnages entrèrent

alors dans la cour.

Les deux premiers étaient des gendarmes ; le troisième, un homme encore jeune, vêtu de noir, et que le général devina sur-le-champ être le juge de paix.

– Nous sommes flambés ! grommela le vieux soldat, qui chercha à ses côtés une épée absente, et fut tenté de prendre ses pistolets et de s'en servir pour forcer le passage.

Heureusement une sage réflexion l'arrêta.

– Si je fais feu, dit-il, je perds M. de Main-Hardye à tout jamais.

Et, retrouvant un reste d'audace, il alla droit au fonctionnaire et lui dit :

– Vous êtes le juge de paix, monsieur ?

Le fonctionnaire s'inclina.

– Moi, dit le père de Diane, je me nomme le général marquis de Morfontaine.

– Je le sais, monsieur.

Et le juge de paix s'inclina une seconde fois.

– Ah ! vous le savez ? fit le général avec emportement.

– Oui, monsieur le marquis.

– Et vous ne craignez pas d'être blâmé par l'autorité supérieure, lorsqu'elle apprendra qu'un officier général dans le cadre de réserve, un grand propriétaire terrien, un homme honorable et honoré, a été inquiété, molesté, par un brigadier de gendarmerie ?

– Je ne le crois pas, général.

– Mais enfin, monsieur, s'écria M. de Morfontaine en élevant la voix, je suis de cette province, on m'y connaît, je voyage avec un passeport en règle, et jamais on n'a vu qu'il fût besoin à un homme comme moi de prendre un passeport pour ses laquais.

– Ordinairement non, monsieur.

– Eh bien ! alors…

– Mais comme il y a laquais et laquais…

– Plaît-il ? fit le général avec hauteur.

Le juge de paix désigna le plus jeune des deux hommes placés sur le siège de la chaise de poste et dit froidement :

– Monsieur que voilà se nomme le comte de Main-Hardye, officier supérieur de l'armée française, en état de désertion, et j'ai ordre de l'arrêter.

Pour expliquer comment à trente lieues du château de Bellombre, un juge de paix avait des renseignements aussi précis sur la situation de M. de Main-Hardye, il est nécessaire de revenir sur nos pas.

Quinze heures environ auparavant, c'est-à-dire un peu avant que M. de Morfontaine, qui avait annoncé son départ pour Paris, ne montât en voiture avec sa fille, les trois neveux du général tinrent le conciliabule que voici :

– Mon oncle m’a dit de monter à cheval et de l’aller attendre à Bellefontaine, dit le vicomte. Il m’a dit avoir trouvé un moyen de sauver Main-Hardye, mais il ne me l’a point confié.

– Mais, poursuivit M. de la Morlière, il est évident que, quelque moyen qu’il emploie, si ce moyen réussit, le général en reviendra toujours à sa première combinaison.

– Quelle était-elle ? demanda le baron de Passe-Croix.

– Faire habiller le comte en laquais.

– Bon !

– Et, tout en ayant l’air de se diriger sur Paris, se jeter dans la traverse au-delà de Bellefontaine, prendre la route de Vendée et gagner Rochefort, où il y a toujours quelque navire anglais ou suédois en partance.

– Que faut-il faire en ce cas ?

Le vicomte parut réfléchir.

– Écoutez, dit-il enfin, voici quel est mon avis. Dénoncer le projet du général à l’officier de hussards qui est chargé de garder le comte serait une maladresse qui pourrait n’aboutir à rien d’abord, attendu que le capitaine Aubin est l’ami du comte, et dévoilerait ensuite notre conduite. Nous serions perdus dans l’esprit du général.

– Et de sa fille, ajouta le chevalier de Morfontaine.

Le vicomte reprit :

– Prévenir la gendarmerie des environs est également une chose impossible.

– Pourquoi ? demanda M. de Passe-Croix.

– Mais parce que nous n’avons d’autre complice qu’Ambroise et qu’il est allé à Poitiers.

– C’est juste.

– Or, les gendarmes, les juges de paix, les commissaires de police nous connaissent tous trois de vue, à dix lieues à la ronde.

– Tu as raison.

– Mais il m’est venu une assez bonne idée.

– Voyons ?

– Il y a, à cinq lieues de Rochefort, un petit village nommé B… Le juge de paix qui y réside est un partisan acharné du régime actuel.

– Tu le connais ?

– De réputation. Il a été révoqué par la Restauration ; c’est assez pour qu’il ait la haine des royalistes. Il est ambitieux et voudrait être nommé juge ; c’est plus qu’il n’en faut pour qu’il fasse du zèle en faveur du gouvernement qui l’a réintégré.

– Très bien, dit le baron ; mais comment le prévenir ?

– Le chevalier est un excellent écuyer, dit M. de la Morlière, il fait très bien trente lieues

à cheval.

– Quand il le faut, certainement.

– Donc, le chevalier montera à cheval ce soir.

– Mais, mon ami, observa M. de Passe-Croix, il y a trente lieues d'ici à B…

– Je le sais.

– Et le même cheval ne saurait faire un semblable trajet.

– J'en connais un qui le fera.

– Bah ! dit le chevalier de Morfontaine, où est-il ?

– C'est le cheval rouan que monte parfois Germain, le valet de chambre de notre oncle.

– Tobby ?

– Précisément.

– Mais, dit M. de Passe-Croix, je sais bien que Tobby est une vaillante bête en dépit de son apparence rustique, et qu'il file un petit train de cinq lieues à l'heure. Je ne doute donc pas qu'il n'aille à B… d'une seule traite ; mais cependant…

Le vicomte avait déjà un sourire sur les lèvres.

– Je prévois ton objection, baron, dit-il. Tu vas me dire que prendre Tobby, c'est nous compromettre.

– Dame !

– Voici que je ne comprends plus, dit à son tour le chevalier. Est-ce toi ou moi qui allons à B… ?

– Tous deux, chevalier.

– Explique-toi donc.

– C'est facile. Le général et sa fille partent en chaise de poste et me rejoindront à Bellefontaine. Donc ils me donneront une place, et je laisserai Tobby au presbytère. Mais vous savez fort bien tous deux que, lorsque l'abbé vient dîner à Bellombre, et que le sol est détrempé par les pluies, on lui donne souvent un cheval pour qu'il retourne. Généralement il monte sur Tobby, et, quand il est arrivé au presbytère, on lui noue la bride sur le cou et il s'en retourne tout seul.

– Je commence à comprendre, dit M. de Passe-Croix.

– Tobby me portera donc à Bellefontaine. Toi, chevalier, poursuivit M. de la Morlière, tu sortiras du château par le parc, à la brune, et tu t'en iras à la rencontre de Tobby.

– Ceci est parfait, dit le chevalier ; donne-moi mes dernières instructions.

Les trois cousins se parlèrent à voix basse durant quelques minutes ; puis M. de la Morlière rejoignit le général avec lequel il échangea un dernier mot, et un quart d'heure après il montait à cheval et lançait Tobby sur la route de Bellefontaine.

Quand le vicomte et le général furent partis, M. de Passe-Croix proposa au chevalier, en

présence du capitaine Aubin, d'aller affûter des canards.

– Je le veux bien, répondit le chevalier, mais à condition que tu me laisseras prendre mes grandes bottes de marais et un bon manteau, car il fait froid.

– Soit, répondit le baron.

Le capitaine Aubin paraissait trop préoccupé de tout ! autre chose pour prêter grande attention à ce que disaient les deux cousins.

Il les vit donc partir tous deux, un fusil sur l'épaule, et ne s'en préoccupa nullement.

Le chevalier et le baron quittèrent Bellombre à la brune, se dirigèrent vers un étang situé à mi-chemin du château et du village de Bellefontaine et, arrivés là, ils attendirent. Bientôt le trot d'un cheval retentit.

– Voici Tobby, dit le chevalier. Le vicomte aura dit, comme c'était convenu, à Marianne, la servante du curé, de lui ouvrir la porte de l'écurie aussitôt la nuit venue.

C'était Tobby en effet.

Le brave cheval s'en revenait tout seul, au grand trot, la bride nouée sur le cou, et il allait passer fort tranquillement auprès des deux cousins, lorsque le chevalier siffla en se dressant au milieu du chemin.

Au coup de sifflet, Tobby s'arrêta court et pointa les oreilles.

– Tobby ! cria le chevalier.

Le cheval, s'entendant appeler par son nom, s'approcha lentement, le cou tendu, et il se prit à flairer M. de Morfontaine, qui le prit lestement par la bride.

Le chevalier avait adapté une paire d'éperons à ses bottes de marais. Il sauta en selle sur-le-champ, tendit la main au baron et lui dit :

– Je t'engage à rentrer le plus tard possible ; de cette façon, tu éviteras une explication quelconque avec le capitaine.

– Très bien, répondit le baron. Mais toi ?

– Oh ! j'expliquerai mon absence, rassure-toi.

Et le chevalier partît au grand trot.

Le neveu du général savait, par expérience, que celui qui veut voyager loin ménage sa monture, et il laissa Tobby prendre son pas relevé ordinaire, au moyen duquel la bonne bête faisait ses trois lieues et demie à l'heure.

– En admettant, pensait le chevalier, que mon oncle réussisse complètement et que, par un moyen que nous ignorons encore, il puisse délivrer le comte de Main-Hardye, il est probable qu'il ne l'aura pu ou ne le pourra faire que la nuit venue. Je n'ai donc pas à me presser beaucoup, du moins jusqu'au premier relais.

Le raisonnement du chevalier était fort juste. Comme il connaissait parfaitement le pays, au lieu d'aller chercher une voie battue, il lança Tobby à travers champs et s'en alla rejoindre directement la route de Vendée.

Cette route, on le sait, passait au milieu des grands bois, et elle était sablonneuse comme un chemin de Sologne.

Quand il l'eut atteinte, le chevalier mit pied à terre et regarda attentivement.

La nuit était sombre, mais le jeune homme avait de bons yeux, et il eut bientôt reconnu le sillon des roues d'une chaise de poste et l'empreinte des pieds de trois chevaux.

– Bon ! se dit-il, ils sont passés.

Il remonta à cheval et continua son chemin. Mais, à un quart de lieue plus loin, il ne retrouva plus ni les empreintes, ni les sillons, et, rétrogradant de quelques pas, il s'aperçut que la chaise de poste était entrée dans le bois.

Alors M. de Morfontaine s'enfonça dans le fourré, de l'autre côté de la route, attacha son cheval à un arbre et se coucha à plat ventre, afin de mieux entendre.

Il passa près d'une heure ainsi. C'était le moment où le général et son neveu, M. de la Morlière, délivraient Hector.

Puis le chevalier entendit un claquement de fouet, un piétinement de chevaux, et, du fond d'une broussaille où il était blotti, il vit la chaise de poste rentrer dans la route et soulever un nuage de poussière autour d'elle.

La voix du général frappa son oreille.

– Voilà qui est fait, disait-il joyeusement.

– Il paraît, pensa le chevalier, que tout a réussi merveilleusement, et que cette chère Diane emmène son Hector adoré.

Voici le moment de nous mettre un peu de la partie. Le chevalier laissa glisser sur ses lèvres un mauvais sourire, remonta sur Tobby et courut après la chaise de poste.

16 Chapitre

Le chevalier de Morfontaine était parfaitement sûr de Tobby.

Tobby était ce cheval du Bocage, dur à la fatigue, léger en dépit de ses apparences massives, qui s'échauffe par degrés et trotte et galope toute une nuit.

Le chevalier de Morfontaine dédaigna tout d'abord de rejoindre la chaise de son oncle.

– Ménageons Tobby, se disait-il, je leur gagnerai une heure quand je le voudrai.

Et, en effet, ce ne fut qu'au deuxième relais que le chevalier dépassa la chaise de poste.

La nuit était devenue si noire et le chevalier s'était si bien couvert les deux tiers de la figure avec son manteau qu'il était impossible de le reconnaître.

Seul, le vicomte de la Morlière reconnut le cheval à sa robe lie de vin. Mais comme en Vendée cette couleur est commune, le générai n'y fit aucune attention et ne soupçonna point un seul instant que c'était un cheval de ses écuries qui passait.

À partir du moment où il eut dépassé la chaise de poste, le chevalier de Morfontaine pressa de plus en plus l'allure de Tobby, et Tobby gagna près de cinq lieues en quatre heures.

À l'avant-dernier relais, la pauvre bête était si fatiguée que le chevalier eut peur de ne point arriver.

Il eut un moment la pensée de prendre un cheval frais à la poste et d'y laisser Tobby.

Là il était trop loin de Bellombre pour craindre d'être reconnu. Mais une réflexion l'arrêta.

– En relayant ici, le général peut avoir la fantaisie de descendre une minute, d'entrer dans l'écurie, et il reconnaîtra sûrement son cheval.

Dès lors il peut se défier et battre en retraite ou s'en aller tout droit à Rochefort en évitant B… Tant pis pour Tobby !

Le chevalier fit donner une poignée d'avoine à sa monture, se remit en selle et repartit.

Le vicomte de la Morlière n'avait pas trop présumé des forces de Tobby ; la vaillante bête arriva à B…, et le chevalier se hâta d'entrer dans la cour du relais.

– Donnez-moi un cheval frais, dit-il, et prenez soin de celui-ci.

L'aubergiste, qui sortait de son lit, car il était quatre heures du matin à peine, s'étira les bras, bâilla à plusieurs reprises, et, sans répondre tout d'abord à la demande que lui faisait le jeune homme, il se prit à regarder le cheval :

– Ah çà ! dit-il, quel chemin lui avez-vous donc fait faire, grand Dieu ! il est *coupé* comme avec un couteau ?

– C’est une rosse, répliqua le neveu du général ; il n’a pas dix lieues dans le ventre. C’est un cheval qui se vide en route. Donnez-m’en un autre.

– Où va monsieur ?

– À Rochefort.

– Monsieur est pressé ?

– Je vais recueillir une succession.

– C’est différent, fit l’aubergiste, qui s’inclina et ajouta :

– Monsieur arrive à temps ; car je n’ai qu’un seul cheval à l’écurie.

– Est-il bon ?

– C’est un bidet de bonne allure.

– Ah ! dit le chevalier, vous n’avez pas de chevaux ?

– Non ; à l’exception du bidet, ceux que je possède sont à Rochefort. Il passe d’ailleurs si peu de monde par ici… On ne voit pas de chaise de poste tous les mois.

– Je reviendrai ce soir, dit le chevalier. Prenez soin de mon cheval.

Il fit seller le bidet, et quand il l’eut enfourché, il dit à l’aubergiste :

– Où est le juge de paix ? Indiquez-moi sa maison.

– C’est la dernière du village ; suivez tout droit la grand-rue.

Le chevalier piqua des deux et s’arrêta cinq minutes après devant la maison désignée.

Cette maison était précédée par un jardin. M. de Morfontaine mit pied à terre, attacha le bidet à la grille et sonna.

Tout le monde dormait dans la maison, mais le coup de cloche avait été vigoureux, et bientôt un domestique accourut et vint ouvrir.

– Le juge de paix ? demanda le chevalier.

– Il dort, monsieur, répondit le valet en blouse.

– Éveillez-le…

Le domestique parut hésiter, mais M. de Morfontaine avait un accent d’autorité qui lui en imposa.

– Si monsieur veut me dire son nom ? demanda-t-il.

– Un envoyé de la préfecture, répondit le chevalier, qui savait que ce mensonge lui ouvrirait toutes les portes.

Le domestique salua et dit :

– Monsieur veut-il me suivre ?

Le valet allait même s’emparer du cheval et le faire entrer dans la cour, mais M. de Morfontaine l’arrêta d’un geste :

– C’est inutile, dit-il, je repars à l’instant.

Et, sur les pas du valet, il pénétra dans la maison.

Le juge de paix, ainsi que l’avait fort bien dit M. de la Morlière, était jeune encore et célibataire.

Il couchait au rez-de-chaussée de son habitation, dans une petite chambre contiguë au salon.

Ce fut là que le valet, ébloui par ce titre d’envoyé de la préfecture, introduisit M. de Morfontaine.

Brusquement éveillé, le juge de paix se dressa sur son séant, se frotta les yeux et regarda curieusement son visiteur matinal.

Le chevalier s’était enveloppé dans son manteau, de façon à cacher son visage le plus possible.

– Qui êtes-vous et que me voulez-vous, monsieur ? demanda aigrement le magistrat.

– Monsieur, répondit le chevalier, faites sortir cet homme. J’ai une communication de la plus haute importance à vous faire.

Le juge ouvrit de grands yeux.

Le chevalier poursuivit :

– Il est inutile, monsieur, que vous sachiez qui je suis. Supposez, si vous le voulez, que j’appartiens à la haute police du royaume, et écoutez-moi bien.

Le juge, de plus en plus étonné, regarda son interlocuteur.

– Nous sommes en Vendée, monsieur, reprit le chevalier, en un pays où les derniers coups de feu de l’insurrection retentissent encore.

– Ah ! monsieur, dit le magistrat inquiet, croyez bien que je n’ai rien de commun avec les révoltés.

– C’est parce qu’*on* l’espère en haut lieu qu’on m’envoie vers vous.

Le juge tressaillit d’aise.

– Monsieur, poursuivit le chevalier, vous êtes le seul fonctionnaire de ce pays dont le nouveau régime soit sûr.

Le juge s’inclina.

– Je me suis toujours efforcé de mériter la confiance du gouvernement, dit-il.

– Et c’est à vous qu’une mission importante est confiée.

– Je suis prêt ! s’écria le juge, qui ne douta plus un seul instant que l’homme qu’il avait devant lui n’eût les pouvoirs les plus étendus.

– Il est un des chefs les plus populaires, les plus aimés, les plus redoutés de l’insurrection, continua le chevalier, à la capture duquel on attache une extrême importance. Si vous l’arrêtez, votre avancement est assuré ; si vous hésitez, votre carrière est brisée par avance.

– Mais, monsieur, dit le magistrat, expliquez-vous, je vous prie.

– Ce chef, continua le chevalier, se nomme le comte de Main-Hardye.

– Oh ! oh ! fit le magistrat, dont l'œil brilla sur-le-champ d'une joie féroce, si je pouvais mettre la main sur lui, croyez-le bien, je ferais mieux que remplir mon devoir.

– Ah ! dit le chevalier.

– Je pourrais aussi satisfaire mes rancunes personnelles.

– Vous avez à vous plaindre du comte ?

– C'est son père qui a demandé ma révocation il y a trois ans…

– Mais, ajouta le juge, je crois, monsieur, que la chose est difficile, car le comte est chaudement soutenu, protégé en ce pays, et très certainement à cette heure il a quitté la France.

– Vous vous trompez.

– Que dites-vous ?

– Dans une heure, dans moins peut-être, – habillez-vous, monsieur, – le comte de Main-Hardye traversera B…

– Est-ce possible ? s'écria le magistrat, qui sauta hors de son lit et passa un vêtement à la hâte.

– Une chaise de poste va venir relayer. Elle renferme le général marquis de Morfontaine, sa fille la baronne Rupert, son neveu le vicomte de la Morlière, et sur le siège vous verrez deux laquais, un vieux du nom de Germain, un jeune, qui n'est autre que le comte de Main-Hardye.

Pendant que le chevalier donnait ces détails au magistrat, celui-ci s'était habillé à la hâte.

– Maintenant, monsieur, dit le chevalier, hâtez-vous de donner des ordres à la brigade de gendarmerie.

– Venez, monsieur, dit le magistrat.

Tous deux sortirent précipitamment de la maison, et le chevalier détacha son bidet, se remit en selle et ramena de nouveau son manteau sur son visage.

– Monsieur, dit-il alors, se penchant à l'oreille du magistrat, rappelez-vous qu'il est des gens qu'on n'a jamais vus, qu'on ne reconnaît jamais. Votre fortune à venir en dépend.

Le magistrat s'inclina, et, tandis qu'il courait à la gendarmerie, le chevalier s'éloigna au galop et parut prendre la route de Rochefort.

*

* *

Tels étaient donc les événements qui avaient amené le guet-apens dans lequel M. de Main-Hardye venait de tomber.

En entendant le juge de paix prononcer distinctement le nom du comte, le général demeura comme foudroyé.

Mais cet état de prostration subite eut la durée d'un éclair.

Soudain le vieux colonel de cavalerie, habitué à charger les Cosaques, retrouva la fougue de ses vingt ans.

Au lieu de répondre au juge de paix, il tira ses pistolets et cria au comte et à M. de la Morlière :

– Nous tenons la vie de six hommes entre nos mains. Feu ! messieurs. Fouette ! postillon.

Et il s'élança sur le siège, à côté du comte. Mais celui-ci l'arrêta brusquement et lui dit :

– Vous vous perdriez sans me sauver, général. Regardez plutôt.

Il étendit la main, et au-delà de la porte cochère de la poste, M. de Morfontaine, consterné, aperçut les huit gendarmes de la brigade rangés en bataille et barrant la route.

– Arrête, postillon ! cria le comte, car déjà les chevaux s'ébranlaient, arrachant des étincelles au pavé de la cour.

Et, sautant à terre, M. de Main-Hardye s'approcha du juge de paix et lui dit :

– Monsieur, je suis votre prisonnier.

Au fond de la berline de voyage, la baronne Rupert, sans force et sans voix, pleurait à chaudes larmes.

L'étincelle d'énergie qui s'était allumée dans le regard du général s'éteignit alors. Il retomba dans un profond abattement.

Quant à M. de la Morlière, il avait su se composer un visage consterné, et il prodiguait à madame Diane les soins les plus empressés.

Seul, en ce moment, un homme était calme, presque souriant.

C'était le comte.

Le juge de paix s'approcha du marquis, lequel était tristement redescendu de son siège et pressait la main de M. de Main-Hardye, qu'il appelait son fils.

– Monsieur le marquis, lui dit-il, je n'ai aucun ordre vous concernant, et vous êtes libre, ainsi que madame et monsieur – il désignait Diane et M. de la Morlière, – de continuer votre route. Seul, monsieur le comte de Main-Hardye…

Le général toisa le juge de paix.

– Il me semble que je vous connais, dit-il avec dédain.

– Peut-être, fit le juge en s'inclinant.

– Vous êtes ce magistrat qui fut révoqué de ses fonctions il y a trois ans, n'est-ce pas ?

Le juge se mordit les lèvres.

– Monsieur se venge, dit froidement Hector, car mon père fut pour quelque chose dans

sa révocation.

Le juge devint pâle de colère.

– Messieurs, dit-il, n'outragez pas un magistrat dans l'exercice de ses fonctions.

Puis, se tournant vers le brigadier :

– Jean Leblanc, dit-il, vous allez conduire M. de Main-Hardye à la prison de la gendarmerie, où il attendra qu'une bonne escorte soit arrivée de Rochefort. Et songez-y bien, brigadier, ajouta-t-il d'un ton sévère, laisser évader votre prisonnier serait pour vous un cas de conseil de guerre.

Le brigadier avait la larme à l'œil.

– Fais ton devoir, mon pauvre vieux, lui dit Hector.

Puis il s'élança vers Diane qui était descendue de voiture et se soutenait à peine.

– Adieu ! dit-il, adieu !

Il la prit dans ses bras et l'y pressa avec délire. Alors le général s'écria :

– Oh ! je ne vous abandonnerai pas, mon cher comte, mon fils bien-aimé… J'irai à Paris, je verrai le roi, le roi fera grâce.

Et s'adressant au juge de paix :

– Sur quelle ville comptez-vous diriger votre prisonnier, monsieur ? demanda-t-il.

– J'attendrai des ordres, répondit sèchement le magistrat.

*

* *

On devine ce qui se passa. Le général, son neveu et sa fille descendirent dans l'auberge ; le comte lui-même, après avoir donné sa parole de ne point chercher à fuir, fut autorisé à y attendre, sous la surveillance de deux gendarmes, l'arrivée d'ordres supérieurs.

Le juge de paix avait expédié sur-le-champ un courrier à la sous-préfecture voisine. Cinq heures après il était de retour, suivi d'un peloton de cavalerie qui avait ordre d'escorter le prisonnier jusqu'à Rochefort.

M. de Morfontaine et Diane voulurent le suivre.

– Non, lui dit le général, je ne vous quitterai pas, mon cher fils, que je n'aie vu le commandant de place et que je n'aie obtenu qu'il soit sursis à votre jugement. Si on me laisse le temps d'aller à Paris, morbleu ! vous êtes sauvé ! Le roi est mon débiteur…

Le général avait repris tout son courage, et il parlait avec tant d'assurance que Diane fut convaincue.

Seul, le comte n'espérait plus ; mais il feignait d'espérer.

Diane était là.

Le comte de Main-Hardye arriva à Rochefort vers le soir, et il fut écroué à la prison de

la ville, tandis que M. de Morfontaine courait chez le général qui commandait la place.

Par un bonheur providentiel, cet officier avait servi avec M. de Morfontaine ; il avait été son ami intime.

– Mon cher général, lui dit-il, j'ai reçu du ministre l'ordre positif de faire juger, séance tenante, tous les déserteurs passés aux royalistes, et le comte de Main-Hardye, qui se trouve dans ce cas, passera demain en conseil de guerre et sera condamné à mort.

Le général frissonna.

– Mais, poursuivit le commandant, il est une chose que je puis prendre sur moi, par exemple !

– Ah ! fit le général avec anxiété, parlez, mon ami, parlez vite !

– Je puis faire surseoir à l'exécution environ dix jours.

– Alors, s'écria le général, il est sauvé !

Et il courut à l'hôtel où il avait laissé sa fille et lui dit :

– Diane, ma Diane adorée, il faut trois jours pour aller à Paris, trois jours pour en revenir. Nous avons onze jours devant nous, c'est plus qu'il n'en faut. Nous partons ce soir…

– Oh ! non, mon père, répondit Diane, je veux rester ici, ne point le quitter. On me permettra bien de le voir tous les jours, et le roi vous accordera sa grâce à vous seul, j'en ai la conviction.

– Mon oncle, dit à son tour le vicomte de la Morlière, Diane a raison ; je vais vous accompagner, moi…

– Écris à tes cousins sur-le-champ, et partons, dit le général.

Et M. de Morfontaine partit, en effet, avec le vicomte de la Morlière, lequel avait écrit à ses cousins deux lettres, l'une adressée à M. de Passe-Croix, et que le général lut.

Dans celle-là, le vicomte se désolait de l'arrestation de M. de Main-Hardye et se réfugiait tout entier dans l'espoir que le roi ferait grâce au jeune officier.

L'autre, adressée au chevalier de Morfontaine, et tracée en caractères hiéroglyphiques, était plus laconique :

« Arrivez tous deux à Rochefort, disait-il. Vous trouverez, poste restante, mes instructions détaillées.

« Le comte sera condamné demain, et je vais m'arranger de telle façon que la sentence soit exécutée.

« À vous,

« Vicomte de la Morlière. »

*

* *

Le lendemain, en effet, le conseil de guerre déclara M. le comte de Main-Hardye

coupable de désertion à l’ennemi et le condamna à la peine de mort.

Chapitre 17

Il est un personnage de notre histoire que nous avons perdu de vue, et dont nul n’avait plus entendu parler au château de Bellombre.

Nous voulons parler de Grain-de-Sel.

Grain-de-Sel avait reçu un coup de bâton derrière la tête, on s’en souvient, lequel avait été si violent, si bien appliqué, que le jeune gars était tombé la face contre terre, sans plus donner le moindre signe de vie.

Cependant Grain-de-Sel n’était pas mort.

Après un évanouissement de plusieurs heures, il reprit peu à peu connaissance et porta la main à son front, où il éprouva une violente douleur.

Il retira cette main couverte de sang. Le bâton avait entamé le cuir chevelu.

Les premières clartés de l’aube glissaient à l’horizon et pénétraient au travers des arbres dépouillés.

Grain-de-Sel se traîna vers un petit ruisseau qui coulait sous la lune, et, à l’aide de son mouchoir, il lava la plaie du mieux qu’il lui fut possible.

Il put alors se convaincre par le toucher qu’il n’était pas dangereusement blessé.

Après avoir obéi à ce premier sentiment d’égoïsme et d’instinct de conservation, Grain-de-Sel se demanda comment et pourquoi il était là.

Son évanouissement avait duré toute la nuit, et il était tout simple qu’en revenant à lui le jeune homme éprouvât une sorte de confusion dans ses souvenirs.

Mais bientôt Grain-de-Sel se rappela un à un tous les événements de la veille.

Il était sorti de Bellombre à la nuit close ; après avoir fait un long détour, il était venu attacher son cheval à la lisière du bois ; puis il s’était dirigé vers le trou au renard ; puis encore, tout à coup, il avait éprouvé une violente commotion.

À partir de ce moment, Grain-de-Sel ne se souvenait plus de rien.

Mais soudain il songea à la lettre de madame Diane qu’il portait au comte Hector ; et, alors seulement, le jeune gars s’aperçut qu’il avait son gilet ouvert. Il palpa toutes les poches, il regarda autour de lui, espérant voir cette lettre sur le gazon.

La missive avait disparu.

Grain-de-Sel était intelligent. La disparition de la lettre lui laissa deviner une partie de la vérité.

On l’avait assommé pour lui voler la lettre, et on n’avait pu commettre ce vol que dans l’intention de découvrir la retraite du comte.

À cette pensée, l’enfant frissonna, puis, rassemblant tout ce qu’il avait d’énergie, après avoir noué son mouchoir autour de sa tête, il se prit à courir vers le trou au renard.

Un sombre pressentiment l’agitait : sa voix trembla bien fort lorsque, se penchant sur l’orifice du souterrain, il fit entendre son *houhoulement* ordinaire.

Un coup de sifflet lui répondit.

Grain-de-Sel eut un battement de cœur violent et il répéta son appel.

Un deuxième coup de sifflet se fit entendre. Mais, cette fois, Grain-de-Sel eut le frisson, car, avec cette merveilleuse finesse d’ouïe particulière aux braconniers, il avait pu reconnaître que ce n’était point Hector de Main-Hardye qui lui répondait.

– C’est Mathurin, se dit-il, qui vient de siffler.

Et, sans hésiter, Grain-de-Sel se laissa glisser dans le trou au renard, répétant de temps à autre, et à mesure qu’il avançait au milieu des ténèbres, son cri de chouette.

Chaque fois, le sifflet de Mathurin lui répondait.

Le souterrain, on s’en souvient, formait un coude vers le milieu.

Quand il eut fait la moitié du chemin et tourné, par conséquent, le coude dont nous parlons, Grain-de-Sel vit briller une lueur rougeâtre dans l’éloignement.

Les trois compagnons du comte avaient allumé du feu, selon la coutume de chaque soir depuis qu’ils étaient dans le souterrain, et ils étaient assis à l’entour.

– Est-ce toi, Grain-de-Sel ? demanda Mathurin, qui se leva et vint à la rencontre du jeune gars.

– C’est moi, répondit celui-ci. Où est M. Hector ?

À cette question du gars, les trois Vendéens se levèrent précipitamment et poussèrent un cri unique.

– Comment ! où est-il ?

– Dame ! répondit Grain-de-Sel tout pâle, vous devez le savoir, vous qui le gardez…

– Tu dois bien mieux le savoir que nous, toi ! s’écria Mathurin.

– Moi ?

– Oui, toi, qui es venu le chercher hier soir.

– C’est faux !

Et l’enfant entra dans le cercle de lumière décrit par le brasier, et les trois Vendéens s’aperçurent alors qu’il avait la tête enveloppée d’un mouchoir ensanglanté.

– Tu es blessé ? exclama Mathurin.

– Ce n’est rien… ne vous occupez pas de moi… Où est M. le comte ?

– Mais je te dis qu’il est à Bellombre ; tu as poussé ton cri de chouette hier soir…

– Je vous jure que non.

– Le comte est parti ; nous avons cru que c’était avec toi.

– Trahison ! s’écria Grain-de-Sel.

Et l’enfant raconta ce qui était arrivé, ajoutant qu’il apportait au comte une lettre de madame Diane, lettre par laquelle la baronne l’avertissait que les *bleus* étaient toujours à Bellombre, et que vraisemblablement ils partiraient le lendemain matin.

Le récit de Grain-de-Sel, rapproché de ce que lui apprenaient les Vendéens, prouvait jusqu’à l’évidence que le comte de Main-Hardye avait dû tomber dans un piège.

Pendant quelques minutes, les serviteurs du comte et le pauvre Grain-de-Sel demeurèrent consternés et comme anéantis ; mais l’enfant sortit le premier de cet état de torpeur et de désolation :

– Il ne s’agit pas de nous désespérer, dit-il ; il faut sauver M. le comte.

Mathurin hocha la tête.

– Si les *bleus* le tiennent, dit-il, il est perdu.

– Il faut au moins savoir ce qu’il est devenu, répondit Grain-de-Sel. Adieu. Restez ici… attendez-moi.

– Où vas-tu ?

– À Bellombre.

Et l’enfant se reprit à courir, laissant les chouans consternés de l’absence inexplicable de leur chef.

– C’est égal, murmura Mathurin tandis que les pas de Grain-de-Sel s’éteignaient dans l’éloignement, j’ai confiance dans le gars.

*

* *

Grain-de-Sel sortit du trou au renard et prit le chemin de Bellombre.

En moins d’une heure il eut atteint la lisière de la forêt et l’endroit où il avait, la veille au soir, attaché son cheval.

Le cheval n’y était plus, mais comme il avait plu en abondance les jours précédents, la terre était détrempée et les sabots de l’animal étaient nettement marqués sur le sol.

Auprès de l’empreinte des fers du cheval, Grain-de-Sel reconnut un pied d’homme. Il se prit à l’examiner attentivement et put se convaincre que ce pied n’était point celui du comte.

Hector, même avec ses bottes de chasse, laissait une empreinte étroite, aristocratiquement allongée.

Celle-là, au contraire, était large ; on eût dit le soulier ferré d’un paysan pour la forme, mais aucune trace de clous ne s’y voyait.

Grain-de-Sel en conclut sur-le-champ que ce ne pouvait être que le pied d’un domestique du château, de l’un de ceux qui venaient de Paris et portaient de fortes

chaussures sans têtes de clous.

– Ce n’est pas le pied d’un Poitevin, ni d’un Vendéen, dit-il, c’est le pied d’un Parisien.

Et soudain Grain-de-Sel songea à Ambroise, le valet de chambre de la baronne Rupert. Le gars, ayant porté ses soupçons sur Ambroise, se demanda alors pourquoi et comment il avait pu se trouver là pour détacher et emmener le cheval.

Mais cette supposition n’occupa point longtemps l’esprit judicieux de Grain-de-Sel.

Les pas de l’homme précédaient parfois ceux du cheval, parfois ils le suivaient, ce qui détruisait l’hypothèse qu’il avait conduit le cheval par la bride.

Donc, le cheval était monté par un deuxième personnage, et Grain-de-Sel devina sur-le-champ que c’était le comte.

Il était près de midi lorsque, suivant toujours les traces du cheval et du piéton, le gars arriva hors du bois à la clôture du parc. Grain-de-Sel s’était mis à ramper sur ses pieds et sur ses mains, glissant à travers les broussailles comme une couleuvre, de telle façon que du château on ne pouvait l’apercevoir.

À cinquante mètres environ de la haie vive qui clôturait le parc, Grain-de-Sel remarqua une chose bizarre. La terre était fortement piétinée en cet endroit, et au lieu d’une empreinte de pas, il y en avait deux.

Grain-de-Sel reconnut parfaitement la seconde, c’était celle du comte.

Celle-là se dirigeait vers la haie de clôture. L’autre disparaissait tout à coup.

– Bon ! pensa le gars, le comte est descendu de cheval et Ambroise y est monté.

D’après les traces qu’il avait laissées, on devinait que le cheval s’était arrêté un moment ; puis on avait dû le lancer au galop et le diriger à l’opposé du parc, à travers le champ de graine de moutarde.

Au-delà de ce champ passait un chemin de traverse qui allait à un quart de lieue plus loin rejoindre la grand-route de Rochefort à Paris.

– Où diable est-il allé ? se demanda Grain-de-Sel, qui suivit les traces du cavalier jusqu’au chemin dont le sol pierreux ne les avait point conservées.

Il revint alors sur ses pas et se remit sur la trace du comte.

Hector était allé droit à la brèche pratiquée dans la haie ; mais comme il arrivait là, Grain-de-Sel s’arrêta frissonnant et la sueur au front.

Le piège à loup était encore là et quelques lambeaux de vêtements adhéraient à ses dents meurtrières qui s’étaient refermées.

Ces lambeaux, Grain-de-Sel les reconnut comme provenant du pantalon de drap gris du comte.

– Oh ! les infâmes ! murmura-t-il.

Pourtant le gars connaissait Hector ; il savait que l’amant de Diane était doué d’une force herculéenne, et, un moment, eut une folle espérance :

– Peut-être, pensa-t-il, sera-t-il parvenu à se dégager sans bruit, sans cri, et à fuir.

Cette espérance, Grain-de-Sel ne pouvait la conserver longtemps, car un bruit de pas se fit entendre dans la broussaille, et le gars, qui s'était jeté à plat ventre, vit venir à lui un homme qu'il reconnut sur-le-champ.

C'était le capitaine Aubin, en capote et en képi, qui se promenait en fumant.

Sans doute l'officier avait aperçu Grain-de-Sel, car il se dirigeait vers lui.

Grain-de-Sel demeurait immobile.

Quand il ne fut plus qu'à deux pas du gars, le capitaine posa un doigt sur ses lèvres pour lui recommander le silence.

– Il m'a vu, pensa Grain-de-Sel, qui conserva son immobilité.

Puis il leva sur l'officier son regard intelligent et limpide :

– Il est triste, il a un air mystérieux, se dit-il. Bien sûr, il est arrivé malheur à M. Hector.

Le capitaine vint s'asseoir auprès du jeune gars. Grain-de-Sel était trop rusé pour prononcer le premier le nom d'Hector.

– Vous êtes triste, capitaine, dit-il.

– Ah ! tu crois ?…

– Dame !

– Je suis triste parce que madame Diane pleure et se désole, Grain-de-Sel, mon ami.

– Madame Diane pleure ! exclama l'enfant.

– Oui ; car le comte de Main-Hardye a été pris cette nuit.

Grain-de-Sel ne jeta aucun cri.

– Je le savais, dit-il tout bas.

Et il montra le piège à loup.

– C'est moi, ajouta le capitaine avec amertume, qui suis son geôlier.

– Vous ! capitaine ?

Charles Aubin étendit la main vers le pavillon dont on voyait le toit au travers des arbres.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Grain-de-Sel, madame Diane en mourra.

Le capitaine attacha sur l'enfant un regard inquisiteur.

– Tu es discret, n'est-ce pas ? dit-il.

– Discret comme la tombe, capitaine. On aura ma vie avant mon secret.

– Écoute, poursuivit le capitaine, je lis tant de douleur dans tes yeux que je veux te mettre un espoir au cœur.

– Oh ! vous le sauverez, n'est-ce pas ? s'écria Grain-de-Sel.

– Moi, non, mais…

– Mais qui ?

– Le général et madame Diane.

– Comment ?

– Je ne sais pas.

– Et… vous croyez…

– Je crois, dit le capitaine avec conviction.

Puis il prit la main de Grain-de-Sel et lui dit tout bas :

– À présent, parlons d'autre chose… Le général est parti.

– Parti ! et pour quel pays ?

– Pour Paris a-t-il dit. Il est parti avec son neveu le vicomte de la Morlière.

Grain-de-Sel fronça le sourcil.

– Je ne sais pas, dit-il, pourquoi j'ai une vague idée… que…

Il s'arrêta, hésita, et le capitaine tressaillit profondément.

– Parle, dit-il.

– Ah ! pardon, dit l'enfant, je ne parlerai que lorsque vous m'aurez dit comment le comte a été pris.

– C'est juste, dit le capitaine.

Et il raconta à Grain-de-Sel tout ce qui s'était passé. Le gars écouta attentivement.

– Monsieur Aubin, dit-il enfin, Ambroise est un misérable qui ne mourra que de ma main, et, je le vois bien à présent, c'est lui qui m'a assommé la nuit dernière et qui a trahi le comte, mais…

Grain-de-Sel hésita encore.

– Voyons ! parle ! insista le capitaine.

– Ah ! c'est que, voyez-vous, monsieur Aubin ce que je vais vous dire est si grave…

– Foi de soldat ! jura le capitaine, ce sera un secret entre toi et moi.

– Eh bien ! dit l'enfant, Ambroise n'a été qu'un instrument.

– Tu crois ?

– On l'a payé… on l'a poussé.

– Mais… qui ?…

– Les neveux du général, articula froidement Grain-de-Sel.

– Prends garde, petit, dit le capitaine. Cette pensée m'est venue… comme à toi… et je l'ai repoussée…

– Ils aiment madame Diane.

– Tous trois ?

– Tous trois.

– Cependant l’un d’eux est parti… le vicomte…

– C’est celui que je crains le plus, dit Grain-de-Sel.

– Oh ! rassure-toi, dit Charles Aubin, si le roi veut faire grâce…

– Ils trouveront bien le moyen de l’en empêcher.

Les paroles du gars impressionnèrent vivement le capitaine.

Cependant il dit à Grain-de-Sel :

– Il serait prudent que tu ne reparusses point au château.

– Pourquoi ?

– Mais parce que si, comme tu le crois, comme nous le croyons, les neveux du général se sont entendus avec Ambroise, il ne fait pas bon pour toi ici.

Grain-de-Sel eut un sourire superbe.

– Et, ajouta le capitaine, il vaut mieux qu’ils te croient mort.

– Vous avez peut-être raison, répondit l’enfant. Seulement, vous direz un mot à ma mère, n’est-ce pas ? Elle sera muette.

– Sois tranquille.

– Je vais rejoindre les compagnons de M. le comte. Adieu, capitaine.

Et Grain-de-Sel se reprit à ramper dans la broussaille et disparut.

Chapitre 18

Après le départ du marquis de Morfontaine et de son neveu, la baronne Rupert écrivit au malheureux comte Hector de Main-Hardye la lettre suivante :

« Cher époux du ciel,

« Confiance ! mon père est parti. Il va courir nuit et jour ; il verra le roi. Tu seras gracié.

« Le général qui commande la place, bien qu'il soit ami de mon père, bien qu'il s'estime le plus malheureux des hommes d'être ainsi ton geôlier, le général est inflexible sur les règlements.

« J'ai prié, j'ai supplié vainement. Il ne me sera point permis de te voir.

« – Madame, m'a dit le général, le comte de Main-Hardye est un homme résolu, il est capable de tout mettre en œuvre pour s'échapper, et l'amour que vous avez pour lui m'est d'avance une preuve que vous seriez sa complice dans un projet d'évasion.

« J'ai protesté, on ne m'a pas crue.

« Cependant il m'est permis de t'écrire, de t'écrire chaque jour.

« J'attends mon cousin le baron de Passe-Croix ; mon père lui a écrit ; il arrivera probablement demain.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! comme c'est loin, Paris !

« Heureusement, nous avons encore huit jours devant nous. Mon Dieu !

*

* *

« De ma fenêtre, je vois le noir donjon où tu es enfermé, mon Hector. Mes yeux sont toujours fixés sur cet horrible édifice et cherchent à en sonder la profondeur.

« Que fais-tu ? As-tu du courage et de l'espoir ?

« Oh ! je sais bien que, si tu ne m'aimais, le sourire n'aurait point abandonné tes lèvres, car tu ne crains pas la mort, car tu es noble et brave comme les lions du désert.

« Mais tu songes à ta pauvre Diane, n'est-ce pas ? et alors le cœur te manque et tu te dis sans doute que ta mort serait la mienne.

« Mais rassure-toi, ami, le roi est meilleur que tu ne crois ; et puis il aime beaucoup mon père. Il pardonnera. »

La lettre de Diane ne s'arrêtait pas là ; mais la suite ne renfermait plus qu'une longue série de ces mots du cœur, de ces phrases charmantes en leur désordre, qui composent le langage de l'amour et n'ont de sens que pour ceux qui aiment.

Cette lettre fut remise au comte de Main-Hardye sans avoir été ouverte.

Le lendemain Diane reçut de son cher Hector les lignes que voici :

« Ah ! Diane ! ma bien-aimée, ne te fais-tu pas illusion ? Ne t'exagères-tu point le cœur et la bonté de cet homme qui a spolié son roi ?

« Ton père peut beaucoup, je le sais ; mais le vent de la fatalité a soufflé sur nous, et contre la fatalité les hommes ne peuvent rien.

« Pourtant ne te désole pas trop vite, mon ange bien-aimé. Si je ne veux pas que tu t'abandonnes trop vite à l'espérance, je ne veux pas non plus que le désespoir emplisse ton âme.

« Dieu est bon, il a vu, il a protégé notre amour, il a permis que cet amour ne fût point stérile. Espérons !… On me traite ici avec les plus grands égards ; le général est venu me voir. Il est franc et un peu brutal ; il ne m'a point dissimulé qu'il ne partageait point les illusions de ton père et les tiennes.

« – Je sais pertinemment, m'a-t-il dit, que le roi est fort irrité de la résistance opiniâtre que vous avez faite ; et les gens qui l'entourent et le conseillent sont encore plus irrités que lui.

« Ne te figure point, ma Diane chérie, que je suis au cachot. Non, loin de là, on m'a donné une chambre fort claire, convenablement meublée ; j'ai des livres, du papier, des journaux. On me traite en ami, mais je suis prisonnier, je suis condamné à mort.

« Écoute, Diane, ma bien-aimée, je vais te faire une confidence. On m'a fouillé assez négligemment lorsque je suis entré ici, et on m'a laissé un joli petit poignard dont la lame a deux pouces de longueur.

« Ne frémis pas, ma Diane adorée, je ne me tuerai que si ma grâce est refusée. Mais, vois-tu, je ne veux pas leur laisser cette satisfaction dernière de me fusiller en plein soleil, comme un déserteur, comme un soldat qui a manqué à ses devoirs. Je sais que tu es forte au besoin, n'es-tu pas une noble fille de Vendée ?

« Eh bien ! ton époux te le demande à genoux : si ton père revient désespéré, si le roi a refusé, si je dois mourir, tu me l'écriras, n'est-ce pas ? Tu me l'écriras assez tôt pour que j'aie le temps de me tuer.

« Je veux que tu me fasses cette promesse, ma Diane bien-aimée… Je le veux.

« Ton Hector »

Madame la baronne Rupert répondit un seul mot :

« Je te le jure ! »

Chapitre 19

Tandis que la baronne Rupert et son cher Hector correspondaient ainsi, le général marquis de Morfontaine et son neveu M. de la Morlière roulaient sur la route de Paris.

Le général semait l'or sur sa route pour arriver plus vite, et il avait calculé qu'il atteindrait Paris en moins de trois jours.

Vers le soir de la première journée, la chaise de poste atteignit le village de B… auprès duquel la route de Rochefort et celle de Poitiers se réunissent en une seule voie qui se dirige vers Tours.

En cet endroit le pays est accidenté, montagneux, sauvage et couvert de grands bois.

Le relais de poste se trouvait à trois kilomètres au-delà du village de B… au pied d'une colline aux flancs de laquelle la route serpentait avant d'arriver au sommet.

Une misérable auberge surgissait au relais.

– Mon oncle, dit M. de la Morlière, il est sept heures et demie, et vous n'avez rien pris depuis ce matin. Laissez-moi vous dire que je m'oppose à ce que nous continuions notre route avant que vous ayez avalé un potage et mangé quelque chose.

– Soit, dit le général, car il faut bien que j'aie la force de voyager.

Le vicomte mit pied à terre le premier, donna le bras au vieillard et le fit entrer dans la salle d'auberge, où le postillon qui allait partir et conduire la chaise à son tour vidait un dernier verre de vin.

Ce postillon avait une grande barbe rousse, un chapeau qui lui descendait sur les yeux, une limousine qui lui couvrait les épaules et le bas du visage.

Tandis que le général s'asseyait en toute hâte devant une table dressée au coin du feu, le vicomte s'approcha du postillon :

– Est-ce toi, Ambroise ? dit-il au postillon.

– Oui, monsieur, répondit le postillon.

Le vicomte et le valet échangèrent un coup d'œil significatif, et le premier alla sur-le-champ s'attabler en face du général.

Le repas fut court.

– Allons, vicomte, allons, en voiture, dit le général, qui jeta une pièce d'or sur la table, n'attendit point sa monnaie, sortit de l'auberge et monta lestement dans la berline de voyage.

Le postillon à la barbe rousse avait déjà enfourché son porteur et faisait claquer son fouet.

– Allons, fouette, cria le général.

Et le postillon cingla le cheval de droite, enfonça l'éperon dans le ventre de celui qu'il montait, et la chaise partit au grand trot.

Mais au bout de dix minutes les chevaux ralentirent leur allure, puis ils prirent le pas.

Le général mit la tête à la portière :

– Dors-tu, postillon ? demanda-t-il.

– Non, monsieur.

– Marche, alors !

– Monsieur, répondit Ambroise, qui déguisait sa voix aussi bien que son visage, la montée est trop rude pour qu'il soit possible de trotter.

– Où sommes-nous donc ? demanda M. de Morfontaine. La nuit est noire, on ne voit pas.

– Nous sommes à la côte des Aurettes, monsieur.

– Ah diable ! murmura le général, ce garçon a raison… il est impossible de trotter.

– La montée est-elle longue ? demanda M. de la Morlière.

– Elle dure une heure environ.

– Alors, j'en vais profiter.

– Comment ?

– Je vais marcher un peu et fumer un cigare en me dégourdissant les jambes.

Et sans attendre que le général eût répondu, le vicomte ouvrit la portière et sauta sur la chaussée.

Le postillon avait également mis pied à terre et cheminait sur le bord de la route en faisant claquer son fouet et fumant son brûle-gueule.

Les chevaux montaient tranquillement.

– Postillon, dit M. de la Morlière en tirant un cigare de sa poche, avez-vous du feu ?

– Oui, monsieur… j'ai de l'amadou du moins.

– Bien. Vous allez m'en donner.

Le postillon s'arrêta pour battre le briquet, tandis que la chaise de poste continuait son chemin, de telle façon que le vicomte et lui demeurèrent en arrière.

– Eh bien ? demanda le vicomte.

– Tout est pour le mieux, monsieur.

– Le timon… ?

– J'ai retiré la cheville qui le maintient dans la volée. Avant que la voiture soit aux deux tiers de la descente, il sera démanché et hors de sa douille.

– Très bien.

– Très bien !

– Et le coup de fusil ?

– Il est un peu cher, dit Ambroise, mais il sera tiré à l'heure.

– Es-tu sûr de ton braconnier ?

– C'est un repris de justice qui a fait son temps. Pour six louis il mettrait le feu à l'univers. Je lui en ai donné cinq pour un coup de fusil, c'est bien honnête.

– Et il ne parlera pas ?

– Il est complice, donc il sera discret.

– Es-tu sûr que les chevaux s'emporteront ?

– Oh ! très sûr. Mon porteur surtout. Il a fait tuer trois postillons déjà. C'est un cheval poltron qui craint les armes à feu et le tambour.

– À merveille.

– Et puis, dit encore Ambroise, vous pensez bien, monsieur, que, le timon démanché, la voiture battra les jarrets des chevaux et les poussera de la belle manière. La descente est rapide ; la route a, de l'autre côté de la montagne, des rampes plus brusques encore que celles de ce côté-ci. Elle borde le ravin.

– Je le sais.

– Dépourvue de son timon, la voiture poussera les chevaux qui ne pourront plus tourner.

– Et, acheva le vicomte, comme la route est à cinquante pieds au-dessus du ravin, la voiture et mon cher oncle feront un fameux saut.

Ambroise se mit à rire.

– Ce qui ne fera point les affaires de M. de Main-Hardye, dit-il, car, le général mort, ce ne sera point monsieur le vicomte qui s'en ira trouver le roi.

– Au contraire, dit le vicomte.

– Hein ? fit le faux postillon.

– Je continuerai ma route vers Paris, j'irai voir le roi, je le supplierai de m'accorder la grâce du comte.

– Monsieur le vicomte devient fou !

– Mais, acheva M. de la Morlière en ricanant, je demanderai cette grâce de telle sorte qu'on me la refusera.

– Et si on vous l'accorde ?

– Je m'arrangerai de telle façon que j'arriverai à Rochefort une heure après l'exécution.

– Bravo !

Le vicomte avait allumé son cigare et cheminait fort tranquillement derrière la berline.

Le postillon marchait un peu en avant, faisant toujours claquer son fouet.

La nuit, obscure jusque-là, commençait à s'éclairer. La lune se levait à l'horizon.

Plongé au fond de la berline, le père de Diane promenait un regard distrait sur les bois qui bordaient la route à droite et à gauche. Sa pensée était ailleurs. Le général se voyait aux Tuileries, entrant chez le roi, lui rappelant qu'en maintes circonstances il avait témoigné une profonde horreur du sang versé.

Pour la première fois de sa vie, M. de Morfontaine, qui n'avait jamais été orateur, préparait un discours.

Tout à coup la berline s'arrêta, et le général, momentanément arraché à sa rêverie, mit la tête à la portière.

La berline était arrivée au point culminant de la montée, et les chevaux, obéissant à l'habitude, sans doute, s'étaient arrêtés pour attendre le postillon.

Le général avait à sa gauche un bouquet de chênes assez touffu que la lune baignait d'une clarté encore indécise ; à sa droite, un taillis rabougri.

Devant lui, la route s'inclinait tout à coup, et M. de Morfontaine devina une descente des plus rapides.

Le postillon et M. de la Morlière, demeurés un peu en arrière, n'avaient point encore atteint le haut de la montée.

Mais le général entendait leurs voix et, par intervalles, le claquement du fouet d'Ambroise.

– Allons ! cria-t-il en sortant la moitié du corps de la portière, dépêchons, postillon ! arrive, vicomte !…

Mais soudain, à trois pas dans le fourré, à gauche de la route, un coup de feu se fit entendre, et le cheval porteur se cabra frémissant.

Puis une seconde détonation retentit, en même temps qu'un chien s'élançait sur la route en aboyant et qu'une voix criait dans le fourré :

– Apporte ! Tayaut, apporte !

Et les chevaux épouvantés bondirent en avant, et la berline se trouva sur la pente inclinée de la route. Le général, la tête à la portière, criait :

– Cours, postillon ! à tes chevaux.

Le postillon et le vicomte s'étaient pris à courir ; mais la berline allait plus vite qu'eux, et le général, inquiet d'abord, commença à ressentir un véritable effroi lorsqu'il s'aperçut qu'il laissait son neveu et le postillon tout à fait en arrière.

Tout à coup ce qu'Ambroise avait prévu arriva : le timon, qui n'était plus maintenu dans sa volée par la cheville d'attache, sortit de la douille et laboura la route, tandis que la berline battait les jarrets des chevaux déjà effrayés.

Le général comprit à l'instant l'imminence du péril ; il vit la route former à cent mètres devant lui un brusque contour et au-delà de ce contour il devina un précipice.

Il essaya alors d’ouvrir la portière et de s’élancer sur la route, malgré le danger d’un semblable saut.

Mais, en descendant de voiture, le vicomte avait engagé le manteau du général dans la portière, et M. de Morfontaine se trouva subitement empêché.

La berline et les chevaux descendaient avec une rapidité effrayante et n’étaient plus qu’à cent mètres du précipice.

– Je suis perdu ! murmura le général, qui prononça les deux noms de Diane et d’Hector.

Soudain un homme à cheval, qui gravissait en sens inverse cette pente sur laquelle le général était entraîné si rapidement, se montra à l’extrémité du contour.

Soudain encore cet homme devina le danger, s’élança à la rencontre de la berline, et comme le général recommandait son âme à Dieu, un éclair brilla, une balle siffla, une détonation retentit, et le cheval porteur, frappé au front, tomba raide mort en travers de la route, et les roues de devant de la berline, tant l’impulsion était violente, lui passèrent sur le corps ; mais celles de derrière s’arrêtèrent, et la chaise de poste se trouva subitement arrêtée.

Le cavalier qui venait de sauver ainsi le général n’était autre que Grain-de-Sel.

Comment donc le gars se trouvait-il là ?

20 Chapitre

Nous avons laissé Grain-de-Sel quittant le capitaine Charles Aubin pour rejoindre les compagnons du comte de Main-Hardye au trou du renard.

La consternation des quatre Vendéens fut au comble.

Mais Grain-de-Sel leur dit :

– Le capitaine m'a dit que M. le marquis était parti pour Paris avec son neveu, et qu'il allait demander la grâce de M. Hector. C'est possible ; mais je crois, moi, que M. le marquis a son idée…

Grain-de-Sel passa la nuit dans le trou du renard ; puis, vers cinq heures du matin, avant que le jour parût, il se mit en route pour Bellombre.

– Sachons donc un peu ce qu'il y a de nouveau, pensa-t-il.

Le gars arriva vers sept heures à la lisière du bois, à cet endroit même où l'avant-veille le perfide Ambroise avait fait tomber Hector dans le piège à loup.

Mais là il fut fort étonné de voir sur le sable le sillon des roues d'une voiture.

Grain-de-Sel eut un battement de cœur.

À en juger par l'empreinte du pied des chevaux, la voiture n'était point venue du château, mais de l'intérieur de la forêt.

– C'est la chaise de poste de M. le marquis, pensa Grain-de-Sel.

Et il se prit à suivre les traces au rebours, et arriva ainsi jusqu'à un chemin de traverse qui venait du village de Bellefontaine.

Ce chemin, Grain-de-Sel l'avait suivi bien des fois.

– Bon ! se dit le gars, je devine… M. le marquis a eu l'air de partir pour Paris, puis il est venu ici… et… qui sait ?

Grain-de-Sel pensa qu'il n'y avait, après tout, rien d'impossible à ce que le marquis eût délivré Hector.

Il revint sur ses pas, suivit la trace de nouveau, retourna jusqu'à la lisière du bois, et put se convaincre alors que la chaise de poste avait stationné quelque temps au même endroit.

Grain-de-Sel remarqua ensuite les empreintes de pas d'hommes.

Ces empreintes partaient de l'endroit où la chaise de poste avait stationné et se dirigeaient vers la maison du garde-chasse.

Le gars, qui avait des yeux de lynx, eut tout de suite constaté que les personnes qui de la chaise de poste s'étaient dirigées vers la maison du garde étaient au nombre de deux. Tout à coup il tressaillit.

D’autres empreintes croisaient les premières. Celles-ci accusaient le passage de trois hommes.

Seulement, comme elles se dirigeaient en sens inverse, Grain-de-Sel en conclut qu’ils étaient allés deux chez le garde et en étaient revenus trois.

Le gars alla frapper à la porte de Mathurin.

Mathurin dormait ou feignait de dormir.

– Ouvre donc ! cria le gars à travers la porte ; c’est moi… Grain-de-Sel…

Mathurin se décida enfin à sauter de son lit et à ouvrir.

– Que veux-tu ? dit-il.

– Te voir.

– Pour quoi faire ?

– Pour te donner une commission.

Et Grain-de-Sel se glissa comme une couleuvre entre le garde-chasse et la porte, et pénétra à l’intérieur de la maison.

La trappe de la cave était soulevée.

– Tiens, dit Grain-de-Sel qui joua l’étonnement.

Mathurin se troubla sous le clair regard de l’enfant.

– Mathurin, dit le gars, tu sais que je suis le frère de lait de madame Diane ?

– Oui, certes.

– Que je me ferais hacher pour elle ?

– Je le sais.

– Et que ni le marquis ni elle n’ont de secrets pour moi ?

– Je ne crois pas, balbutia Mathurin.

– Alors, dit Grain-de-Sel, pourquoi donc en as-tu, toi ?

– Moi ?

– Sans doute. Il s’est passé quelque chose ici cette nuit ?

– C’est vrai.

– Et ce quelque chose, tu vas me le dire, Mathurin, mon ami, car il y va peut-être de la vie de M. Hector.

– Il est libre, dit Mathurin.

– Libre !

– Et en fuite.

– Avec qui ?

– Avec madame Diane et le général.

– Et… murmura Grain-de-Sel, ils sont seuls avec lui ?

– Non, il y a encore le neveu du général.

– Lequel ?

– Le vicomte de la Morlière.

Grain-de-Sel fronça le sourcil, mais il ne souffla mot.

Alors le garde-chasse lui raconta comment s'était opérée l'évasion du comte.

Mais, au lieu de se réjouir, Grain-de-Sel demeurait sombre.

– Si le vicomte est de la partie, murmura-t-il, il n'a sauvé M. Hector que pour mieux le trahir plus tard.

Grain-de-Sel jugea inutile de faire part de cette réflexion au garde-chasse, mais il lui dit brusquement :

– Tu vas aller au château.

– Pour quoi faire ?

– Tu y prendras un cheval et tu le selleras.

– Et si on me demande pour qui ?

– Tu diras que c'est pour toi et que tu vas à Poitiers chercher un chien pour ta lice.

– Soit ! Que ferai-je du cheval ?

– Tu monteras dessus et tu viendras me rejoindre à l'entrée de la forêt ; tu prendras Tobby, tu sais ?

– Oui, le cheval rouan ?

– Justement. C'est le meilleur trotteur des écuries.

Mathurin ne savait trop ce que voulait faire le gars, mais il était habitué à voir tous les serviteurs du château plier sous sa volonté fantasque et mystérieuse.

Mathurin fit comme tout le monde, il obéit à Grain-de-Sel et prit le chemin du château.

Grain-de-Sel, lui, retourna à la lisière du bois, s'arrêtant juste à la même place où la chaise de poste avait stationné.

– Pourvu que Mathurin revienne promptement, pensait-il, et que j'aie le temps de partir avant que les hussards se soient aperçus de l'évasion de M. Hector !

Mathurin fit ce qu'on nomme les *deux chemins,* c'est-à-dire qu'il ne perdit pas de temps, arriva au château par le sentier du parc, gagna les écuries, et moins d'un quart d'heure après reparut aux yeux du gars, monté sur un cheval noir.

– Comment ! dit Grain-de-Sel, tu n'as pas pris Tobby ?

– Tobby n'est pas à l'écurie.

– Où donc est-il ?

– Jean, le petit palefrenier, m’a dit que M. le chevalier l’avait pris hier soir.

– Il n’était pas rentré ce matin ?

– Non.

– Hum ! se dit Grain-de-Sel, il y a encore du louche là-dessous. Je crois qu’ils s’entendent tous pour perdre M. Hector… Tobby est un cheval qui fait trente lieues en une nuit…

Le gars, de plus en plus soucieux, sauta en selle, retira ses pistolets de sa ceinture et les coula dans les fontes.

– Adieu Mathurin, dit-il.

– Mais où vas-tu ?

– Je vais tâcher de rejoindre la chaise de poste de M. le marquis.

– Elle a de l’avance…

– Oui, mais j’ai des éperons, moi.

Et Grain-de-Sel partit au galop.

La chaise de poste dont Grain-de-Sel suivait les traces avait décrit un demi-cercle. Elle était entrée dans le bois par le chemin qui venait de Bellefontaine, elle en était sortie par un autre sentier couvert de sable, lequel conduisait à la grand-route de Poitiers à Rochefort.

Une fois sur la route, qui était couverte de graviers de rivière, la voiture n’avait plus laissé de traces.

Mais Grain-de-Sel s’était dit :

– Pour sûr, M. le marquis aura été tout droit à Rochefort, et je donnerais bien la moitié de mon sang pour que, à cette heure, M. Hector fût embarqué.

Soutenu par cette espérance, Grain-de-Sel courut toute la journée sur la route de Rochefort, et arriva au point d’intersection de cette voie avec celle de Tours. Mais, en cet endroit, une circonstance fortuite lui fit brusquement changer le but de son voyage.

La route de Poitiers à Rochefort et celle de Rochefort à Tours se croisaient au milieu d’un petit bouquet de sapins. Qui dit *sapinière* dit terrain sablonneux, et les traces de la chaise de poste et des fers des chevaux reparurent.

Mais, chose bizarre ! en cet endroit, Grain-de-Sel put constater que la chaise s’était dirigée à la fois sur Tours et sur Rochefort, ce qui était matériellement impossible et ne pouvait s’expliquer que par l’existence de deux voitures au lieu d’une ; l’une venant de Rochefort et se dirigeant sur Tours, et l’autre allant de Poitiers à Rochefort.

Cependant Grain-de-Sel ne songea point un seul instant à cette complication.

Après avoir suivi la route de Rochefort jusqu’à l’endroit où la route disparaissait, il se persuada que le général et ses compagnons s’étaient ravisés et qu’ils avaient pris la route de Tours et rebroussé chemin.

Grain-de-Sel tourna bride.

– Après tout, se dit-il, M. le marquis est malin, il aura pensé que le meilleur parti à prendre n'était pas d'aller à Rochefort, où bien certainement tout est sur pied, mais à Tours, où tout est tranquille. On y cachera parfaitement M. Hector.

Et Grain-de-Sel prit la route de Tours et galopa jusqu'au soir.

De temps en temps il retrouvait sur la poussière les traces de la chaise de poste.

Un paysan lui affirma qu'une voiture attelée de trois chevaux, roulant bon train, avait passé trois heures avant lui.

Un peu plus tard, il rencontra une vieille femme qui lui confirma le fait.

Comme son cheval était épuisé, il descendît à un relais de poste, où on lui donna une monture fraîche.

Là il questionna les palefreniers.

– La chaise de poste dont vous parlez, lui fut-il répondu, est passée il y a une heure.

– Combien renfermait-elle de personnes ?

– Trois.

– Comment étaient-elles ?

– Il y avait une jeune dame, un monsieur âgé, un homme plus jeune… et deux domestiques.

Le gars galopa jusqu'au coucher du soleil, moment où il atteignit un troisième relais.

Cette fois son cœur se prit à battre avec violence, car en entrant dans la cour de l'auberge il vit une berline de voyage toute poudreuse et dételée.

– À qui cela ? demanda-t-il en descendant de cheval précipitamment.

– À des voyageurs qui dînent là, dans la salle.

Grain-de-Sel entra dans la salle et vit, en effet, un vieillard, une jeune femme et un homme d'environ trente ans qui dînaient fort paisiblement.

Mais ce n'était ni le général, ni madame Diane, ni Hector. C'étaient d'honnêtes Anglais qui s'en allaient passer l'hiver à Tours.

– C'est à vous, messieurs, qu'appartient cette chaise de poste ? demanda Grain-de-Sel d'une voix étranglée.

– Oh ! yes, lui fut-il répondu.

– Et vous venez de Rochefort ?

– Oh ! yes.

Le gars lâcha un gros juron, sortit de l'auberge comme un fou, remonta à cheval et revint sur ses pas au galop.

Le marquis, il n'en pouvait plus douter, avait pris la route de Rochefort.

Une heure après, le gars rencontrait, sur la pente rapide que nous avons décrite, la chaise de poste de M. de Morfontaine et de son neveu, et arrachait le premier à une mort certaine en tuant l'un des chevaux emportés.

En se conduisant ainsi, Grain-de-Sel n'avait pas soupçonné un instant que le voyageur auquel il sauvait la vie était précisément celui après lequel il courait.

Le général avait remis la tête à la portière, Grain-de-Sel s'était élancé à terre.

– Grain-de-Sel !

– Monsieur le marquis !

Telles furent les deux exclamations qui se croisèrent.

– Ah ! dit le général, tu me sauves la vie et tu sauves celles de Diane et d'Hector.

– Madame Diane ! Monsieur Hector ! où sont-ils ? demanda Grain-de-Sel.

– Hector est prisonnier, dit le général. Hector est condamné à mort.

Grain-de-Sel jeta un cri.

– Diane est restée à Rochefort, moi je vais à Paris tâcher d'obtenir sa grâce.

– Seul ?

– Non, avec le vicomte mon neveu.

– Ah ! fit Grain-de-Sel.

Et tandis que le général lui racontait ce qui s'était passé depuis vingt-quatre heures, l'enfant, sombre et recueilli, devinait la vérité tout entière.

– Les traîtres ! pensait-il, se souvenant que le chevalier de Morfontaine avait enfourché Tobby l'avant-veille et n'avait point reparu à Bellombre.

Un moment Grain-de-Sel fut sur le point de s'écrier que M. de la Morlière et ses cousins avaient trahi le comte.

Mais quelle preuve avait-il à l'appui de son accusation ?

Le général aimait ses neveux, et il ne le croirait pas.

Comme le gars hésitait, M. de la Morlière et le postillon arrivaient hors d'haleine.

– Malédiction ! murmura Ambroise, ce petit Grain-de-Sel est toujours là.

– Ah ! mon oncle, mon cher oncle, exclamait M. de la Morlière, qui, sous les plus chaleureuses démonstrations, dissimulait son désespoir de voir son vieil oncle sain et sauf.

– C'est Grain-de-Sel qui m'a sauvé ! dit le général.

– C'est Grain-de-Sel qui vous supplie de l'emmener avec vous, monsieur le marquis, ajouta l'enfant.

Le vicomte tressaillit et leva les yeux sur Grain-de-Sel ; le regard du jeune gars et celui de M. de la Morlière se croisèrent comme deux lames d'épée ; ce dernier frissonna et se dit :

– Grain-de-Sel m’a deviné.

Le porteur d’Ambroise, le faux postillon, ayant été tué raide par la balle du gars, celui-ci attela le cheval qu’il montait à la berline.

Ambroise avait peur d’être reconnu par Grain-de-Sel ; il se tenait à l’écart et lui faisait faire la besogne.

Quand le cheval fut attaché, Grain-de-Sel se tourna vers Ambroise :

– Allons ! mon bonhomme, lui dit-il, quand on est aussi mauvais postillon que toi, on se fait réformer. Monte par derrière.

Et, sans attendre de réponse, Grain-de-Sel sauta sur le porteur et fit claquer son fouet.

Ambroise, enchanté, monta sur le siège et la chaise repartit.

– Certes ! se disait Grain-de-Sel en conduisant la chaise de poste avec une rapidité et une habileté merveilleuses, certes M. de la Morlière ne s’attendait pas à ce que je ferais le voyage de Paris avec lui !

Chapitre 21

LE VICOMTE DE LA MORLIÈRE À SON COUSIN LE CHEVALIER DE MORFONTAINE

« Cher,

« Il faut décidément employer les grands moyens…

« J’avais cru d’abord que tout irait à merveille et que notre excellent oncle n’arriverait jamais à Paris. Le hasard, sous la forme de Grain-de-Sel, a déjoué mes plans. Nous sommes à Paris depuis hier et le roi nous recevra aujourd’hui…

« Il est à peu près certain, dit-on déjà autour de nous, que Sa Majesté fera grâce.

« Tu le vois, il faut aviser. »

Chapitre 22

HECTOR À DIANE

« Mon ange aimé,

« Voici le neuvième jour écoulé depuis ma condamnation. Si ma grâce n’arrive pas ce soir, je serai fusillé demain au point du jour.

« Courage ! Diane ; courage ! mon âme et ma vie… courage ! toi qui es ma femme devant Dieu !

« Écoute-moi, ma Diane adorée ; j’ai pardonné d’avance à mes ennemis ; je suis prêt à mourir ; mais je ne veux pas mourir fusillé ; je ne m’avoue point déserteur.

« J’attends une dernière lettre de toi, une lettre dans laquelle tu me diras adieu pour toujours, si ton père est revenu, si ma grâce est refusée. »

Cette lettre, qu’accompagnaient les plus tendres paroles, les serments d’amour les plus solennels, arriva à Madame la baronne Rupert vers neuf heures du matin.

La baronne était en proie à de terribles angoisses. Ses deux cousins étaient auprès d’elle. M. de Morfontaine et M. de Passe-Croix avaient joué leur rôle en conscience ; jamais on n’avait vu parents plus affectueux, plus tendres, plus affligés. Vingt fois par jour, M. de Morfontaine montait à cheval et poussait une reconnaissance sur la route de Paris, espérant voir arriver la chaise de poste de son oncle.

Matin et soir, M. de Passe-Croix s’en allait à la prison.

Le commandant de place s’était relâché de sa sévérité au bout de trois ou quatre jours.

Il n’avait point permis que Diane pût voir Hector ; mais il avait en revanche autorisé M. de Passe-Croix à visiter le prisonnier.

Il est vrai que le baron avait engagé sa parole d’honneur de ne point chercher à faire évader M. de Main-Hardye.

Ce fut M. de Passe-Croix qui se chargea de la réponse de Diane.

Diane écrivait à Hector :

« Moi non plus, cher époux du ciel, je ne veux pas que tu sois fusillé, et ta Diane sera forte et te permettra de mourir à ta guise, si le roi ne t’a pas fait grâce.

« Eh bien ! cette grâce, j’y crois, je l’attends, je sens qu’elle vient.

« Mes cousins sont là et, comme moi, ils pensent que mon père et La Morlière arriveront aujourd’hui.

« Hector, mon bien-aimé, il est toujours temps de mourir, et une minute suffit.

« Attends cette nuit encore… espère… crois en moi… crois en Dieu ! Dieu ne peut pas

vouloir nous séparer ! »

*

* *

M. le baron de Passe-Croix se chargea donc de cette lettre et se rendit à la prison.

Hector était assis sur son lit, les jambes croisées, calme et triste.

En voyant entrer M. de Passe-Croix, il se leva vivement.

– Eh bien ! dit-il, et Diane ?

– Diane ne sait rien, répliqua tristement le baron. M. de Passe-Croix s'était fait un visage consterné. Il prit la lettre de Diane et la tendit à Hector. Celui-ci s'en empara et la lut.

– Eh bien ! fit-il, que voulez-vous dire ?

– Je veux dire que Diane ne sait rien et qu'elle attend encore votre grâce.

Hector pâlit.

– Je devine, dit-il, ma grâce a été refusée.

– Hélas !

Le baron courba la tête.

– Et vous craignez d'en donner à Diane la fatale nouvelle ?

– J'ai peur de la tuer.

Hector baissa les yeux. Un moment deux grosses larmes roulèrent le long de ses joues. Puis il prit la lettre de Diane et la tendit à Hector.

– Pauvre Diane !… murmura-t-il.

Puis il prit la main du baron.

– Voyons, mon ami, lui dit-il, vous savez bien que je ne crains pas la mort, moi. Dites-moi tout…

Le baron tira de sa poche une seconde lettre.

Celle-là portait le timbre de Paris et était de la main de M. de la Morlière.

Le vicomte écrivait au baron :

« Mon ami,

« Notre pauvre oncle est fou de douleur, et je crains pour sa vie. Vainement il s'est traîné aux genoux du roi. Le roi s'est montré inflexible.

« Je l'ai ramené à l'hôtel en proie à une fièvre ardente.

« Le médecin que j'ai fait appeler m'a défendu de le laisser repartir pour Rochefort. Il y va de sa vie.

« Et notre chère Diane ?

« J’ai cru, moi aussi, que j’allais perdre la tête.

« Si Hector est fusillé, Diane en mourra.

« Il faut sauver Diane, mon ami. Il faut trouver un moyen de lui faire quitter Rochefort.

« Voici ce que j’ai imaginé :

« Je vais t’écrire demain.

« Dans cette lettre, je te dirai que le roi n’a pas fait grâce, mais qu’il a ordonné un sursis d’un mois à l’exécution.

« Pendant ce sursis, le roi réfléchira. Il verra.

« Alors tu persuaderas à Diane que si elle allait à Paris, le roi ne résisterait plus à ses larmes, et Diane partira avec toi, et elle n’entendra point, à l’heure fatale, siffler les balles qui tueront Hector. »

M. de Main-Hardye prit connaissance de cette lettre et dit froidement :

– Vous avez raison, mon ami ; il faut que Diane quitte Rochefort. Quand arrivera la seconde lettre du vicomte ?

– Je l’attends aujourd’hui à midi… C’est l’heure du courrier.

– Eh bien ! adieu ! En ce cas, emmenez Diane… Il le faut !

M. de Main-Hardye écrivit à Diane une longue lettre dans laquelle il lui promettait d’attendre sa grâce avec courage et confiance.

Et le baron l’embrassa et lui dit avec émotion :

– Adieu ! mon ami. Je vous jure que je veillerai sur Diane toute ma vie.

– Veillez aussi sur mon enfant ; car elle sera bientôt mère, ajouta le malheureux comte de Main-Hardye, qui serra une dernière fois la main de M. de Passe-Croix, et ajouta :

– Maintenant, partez. Je ne veux pas m’attendrir outre mesure ; je veux mourir en souriant.

Chapitre 23

Comme le soir arrivait, un cavalier couvert de poussière entra dans Rochefort.

Les quatre fers de son cheval arrachaient des étincelles au pavé, tant sa course était rapide.

C’était Grain-de-Sel.

Grain-de-Sel, qui apportait à Diane la grâce du comte de Main-Hardye, Grain-de-Sel, qui précédait le général et son neveu de deux heures à peine.

Le roi avait fait grâce, le roi pardonnait complètement et autorisait le comte de Main-Hardye à rester dans ses terres en Vendée.

Diane, éperdue, hors d’elle-même, conduite par ses deux cousins, courut chez le général qui commandait la place.

Le général la prit par la main et lui dit :

– Ce sera vous, madame, qui annoncerez à votre époux la nouvelle que vous m’apportez.

Et le général conduisit Diane à la prison, fit ouvrir devant elle toutes les portes, et enfin celle du cachot où Hector gisait depuis huit jours.

Le comte était couché sur son lit, immobile, le visage au mur.

Il paraissait dormir.

– Hector ! Hector ! mon bien-aimé ! s’écria la baronne Rupert en se précipitant vers lui.

Mais soudain elle jeta un cri, puis elle recula, revint vers lui, poussa un cri encore, leva les yeux au ciel, et tout à coup fit entendre un bruyant éclat de rire…

La baronne Rupert était devenue folle subitement en s’apercevant que M. le comte Hector de Main-Hardye était mort.

Le comte avait ajouté foi à la lettre de l’infâme vicomte de la Morlière, et il s’était enfoncé son poignard dans le cœur.

La mort avait dû être instantanée.

Chapitre 24

Trois ans après la mort du comte Hector de Main-Hardye, par une belle journée d'hiver, une grande calèche de ville, dont on avait baissé la capote, monta vers deux heures l'avenue des Champs-Élysées, tourna l'Arc de Triomphe, descendit l'avenue de Neuilly et entra dans le Bois par la porte Maillot.

Dans le fond de la calèche, un vieillard, portant sa barbe blanche, la boutonnière ornée d'une rosette multicolore, était assis à côté d'une jeune femme vêtue de noir, dont le regard avait une singulière expression d'égarement.

Cette femme tenait sur ses genoux une jolie enfant blonde et rose qu'elle embrassait pour ainsi dire sans relâche et avec une tendresse délirante et presque frénétique.

Sur le siège du devant, leur faisant vis-à-vis, un homme jeune encore, et qui touchait à peine à la quarantaine, causait avec le vieillard, tout en caressant du bout des doigts les mèches bouclées de la chevelure de l'enfant.

Cette femme, on l'a deviné, c'était madame la baronne Rupert ; cette petite fille blonde et rose qu'elle portait dans ses bras avec orgueil, c'était l'enfant posthume du malheureux comte Hector de Main-Hardye.

Diane était folle depuis le jour où Hector avait été trouvé mort dans sa prison.

Sa folie avait eu deux phases bien distinctes.

Pendant la première, la baronne avait été morne, sombre, désespérée, en proie à une sorte de stupeur contemplative.

Cet état mental avait duré près de trois mois.

Puis, une nuit, Diane était devenue mère, et alors la vie, qui avait en elle des racines puissantes, la vie avait triomphé peu à peu, soutenue par l'instinct maternel.

De farouche qu'elle était, la folie de la baronne était devenue douce, sentimentale, parfois rieuse. Quand elle avait son enfant dans les bras, Diane était presque raisonnable.

Or, ce jour-là, le vieux général de Morfontaine et son neveu le vicomte de la Morlière n'avaient point sans motifs sérieux emmené la pauvre folle à la promenade.

Ces motifs, les voici :

Il y avait à Paris, depuis quelques mois, un médecin brésilien qui n'exerçait sa profession que dans des cas tout à fait exceptionnels.

Cet homme, jeune encore, était un original plusieurs fois millionnaire qui se promenait chaque jour aux Champs-Élysées, monté sur un petit cheval à tous crins, et vêtu d'un manteau de *gaucho,* dont la couleur avait fini par lui valoir le surnom de *Docteur Rouge.*

Or le docteur Rouge n'exerçait pas, mais il était très habile, disait-on, surtout à guérir la

folie.

Le général était donc monté en voiture avec sa fille et son neveu, et tous trois allaient au pavillon de Madrid, dans le bois de Boulogne, où, disait-on, le docteur avait coutume d'aller déjeuner tous les jours entre midi et deux heures.

Cet homme étrange, on le savait, avait une répugnance invincible à prodiguer les secours de sa science, et, disait-on, ce n'était guère que par surprise qu'on parvenait à obtenir ses soins.

Quand la calèche arriva à Madrid, le général aperçut un petit cheval attaché à la porte, et le reconnut sur-le-champ pour être celui du docteur.

L'homme qui les accompagnait descendit le premier et donna la main à Diane, qui sauta lestement à terre et ne voulut point se dessaisir de son enfant.

Cet homme n'était autre que M. le vicomte de la Morlière, neveu du général.

– Viens, ma fille, ma Diane adorée, dit M. de Morfontaine en prenant le bras de sa fille et en la faisant entrer dans le pavillon.

La baronne se laissa conduire avec la docilité d'un enfant ; mais comme elle entrait dans le salon du rez-de-chaussée, ses regards furent attirés par le manteau rouge et le visage bronzé du docteur.

Le Brésilien déjeunait fort tranquillement devant une petite table placée auprès du feu, et il parcourait un journal.

Diane jeta un petit cri d'étonnement, s'approcha de lui et se prit à le considérer, lui et son manteau, avec une curiosité qui eût pu paraître étrange si le général, en se hâtant de saluer le docteur, ne lui eût fait ce léger signe qui caractérise la folie et qui consiste à se frapper le front.

Au reste, le général avait pris une peine inutile, car le Brésilien avait sur-le-champ deviné l'état mental de la baronne.

Diane, après avoir regardé le docteur, le salua et vint s'asseoir à quelque distance devant une table ; puis elle parut avoir oublié le lieu où elle était et les gens qui l'entouraient.

Absorbée tout entière par son enfant, elle se prit à le couvrir de caresses et à passer ses doigts dans sa blonde chevelure.

Alors M. de Morfontaine s'approcha du docteur et lui fit mille excuses ; mais le docteur l'interrompit et lui dit :

– Est-ce votre femme, monsieur ?

– C'est ma fille…

– Depuis quand est-elle folle ? continua-t-il tout bas.

– Depuis trois ans.

– Faites-moi connaître les causes qui ont déterminé sa folie, et peut-être la guérirai-je.

– Ah ! monsieur, murmura le général avec émotion, laissez-moi vous l'avouer, je ne suis venu ici qu'avec l'espoir de vous rencontrer… et…

– Votre nom, monsieur ?

– Le général marquis de Morfontaine.

Le docteur s’inclina d’une façon qui faisait comprendre que le nom de son interlocuteur ne lui était pas complètement inconnu.

Puis il lui dit tout bas :

– Est-ce un désespoir d’amour ?

– Oui.

– Le père de l’enfant ?

– Oui, dit encore le général.

– L’a-t-il abandonnée ?

– Non, il est mort…

– Cela me suffit, dit le docteur.

En ce moment, M. de la Morlière, qui était demeuré un peu en arrière, s’approcha et écouta attentivement.

– Général, disait le docteur, je guérirai madame votre fille. Attendez-moi ce soir, vers six heures, à votre hôtel. Je prescrirai un traitement.

– Et, s’écria le général, vous la guérirez ?

– En deux mois, répondit le docteur avec l’accent de la conviction.

Le vicomte de la Morlière quitta l’hôtel de la rue de Varennes vers huit heures et demie et monta dans son cabriolet à pompe qui attendait au bas du perron.

Son cheval allemand était beau trotteur, et le vicomte eut franchi en quelques minutes la distance qui sépare le faubourg Saint-Germain de la rue des Écuries-d’Artois. C’était là que demeurait M. le chevalier de Morfontaine.

Le *tigre* du vicomte, qui était pendu aux étrivières, descendit lestement au moment où le cabriolet s’arrêtait devant la porte d’une maison à locataires.

– Tom, lui dit M. de la Morlière, sonne et demande si le chevalier est chez lui.

Le *tigre* entra et revint annoncer que M. le chevalier de Morfontaine était chez lui.

Le vicomte jeta les guides au *tigre* et monta d’un pas rapide les vingt marches qui conduisaient à l’appartement de garçon que le chevalier occupait à l’entresol.

M. de Morfontaine était rentré depuis quelques minutes à peine, et il s’installait, un livre à la main, un cigare à la bouche, au coin de son feu, lorsque son valet de chambre introduisit M. de la Morlière.

– Chevalier, lui dit celui-ci, sais-tu où nous pourrions trouver Passe-Croix ?

– Certainement, oui. Bonjour, vicomte.

– Bonjour, chevalier.

– J’ai dîné avec lui chez Nathalie, et je l’y ai laissé jouant au whist.

– Nathalie Rolin, du Gymnase ?

– Précisément.

– C’est à deux pas d’ici, rue d’Anjou-Saint-Honoré, n’est-ce pas ?

– Numéro 29, ajouta le chevalier.

M. de la Morlière ouvrit la croisée du fumoir, qui donnait sur la rue.

– Tom ! cria-t-il.

Le *tigre,* qui s’était chaudement enveloppé dans la peau de renard bleu que son maître plaçait sur ses jambes, sortit à demi la tête du cabriolet.

– Cours rue d’Anjou, 29, chez madame Rolin.

– Oui, monsieur.

– Et ramène-moi sur-le-champ M. le baron de Passe-Croix.

Le *tigre* partit avec le cabriolet, et le vicomte referma la croisée ; puis il vint se rasseoir au coin du feu.

– Ah çà ! lui dit le chevalier, qu’est-ce que tu veux au baron ?

M. de la Morlière prit un air grave.

– Je veux tenir conseil avec vous deux, répondit-il.

– Tenir conseil ?

– À propos de notre héritage.

– Diable ! mon cher ami, dit le chevalier, il me semble que, pour ta part, tu y as un peu renoncé.

– Comment cela ?

– Tu t’es marié…

– Dame ! fit le vicomte, qui eut un mouvement d’humeur, tout a tourné contre nous, mon cher. Nous nous sommes débarrassés de ce niais de Main-Hardye en pure perte.

– J’en conviens.

– Diane est devenue folle…

– Et, dit le chevalier, on n’épouse pas une folle, n’est-ce pas, vicomte ?

– C’est difficile : la loi s’y oppose.

– Alors, tu t’es marié. Donc, tu nous as laissé le champ libre, à Passe-Croix et à moi, pour le cas où Diane viendrait jamais à recouvrer la raison.

– Attends le baron, dit M. de la Morlière, et je m’expliquerai.

Il prit un cigare sur la cheminée et garda un silence que le chevalier n’eut garde d’interrompre.

Quelques minutes s’écoulèrent, puis on entendit dans la rue le roulement d’une voiture.

C’était le cabriolet du vicomte qui ramenait M. de Passe-Croix.

Le baron, qui, on s’en souvient, était le plus jeune des trois cousins, le baron, disons-nous, touchait alors à la trentaine, tandis que M. de Morfontaine avait trente-quatre ans et le vicomte de la Morlière trente-huit.

– Mon cher baron, dit M. de la Morlière en le voyant entrer, assieds-toi, et écoutez-moi bien tous deux.

– Oh ! oh ! fit M. de Passe-Croix.

– J’ai dîné chez notre oncle le général.

– Bien… Comment va Diane ?

Le vicomte eut un mauvais sourire.

– Le général vient de la confier aux soins d’un docteur brésilien qui répond de la guérir en moins d’un mois.

– Bravo ! s’écria le chevalier.

– À merveille ! dit le baron.

M. de la Morlière demeura grave.

– Donc, poursuivit-il, si tu veux épouser Diane, toi, baron, il te faudra tuer le chevalier, et toi, chevalier, je t’engage à te débarrasser du baron.

Les deux jeunes gens froncèrent le sourcil et se regardèrent avec défiance. Alors seulement le vicomte se prit à rire.

– Vous voyez bien, dit-il, qu’il faut que j’intervienne entre vous. Et, soyez tranquilles, vous allez voir que je sais tout concilier.

Les deux cousins avaient dans la scélératesse du vicomte une confiance assez large.

– Voyons ? demandèrent-ils en même temps.

Le vicomte reprit :

– Si vous le voulez bien, dit-il, nous allons établir un petit calcul. Quelle fortune a notre oncle le général ?

– Cent mille livres de rentes, au moins, dit le baron.

– Et Diane ?

– Diane a hérité de la fortune de son mari, qui est d’au moins cinquante.

– Très bien.

– C’est donc cent cinquante mille livres de rentes qu’on pourrait partager également.

– Hein ? fit le chevalier de Morfontaine, je ne pense pas que Diane puisse nous épouser tous les trois.

– D’abord, observa le vicomte en riant, la bigamie n’étant point permise en France non

plus que le divorce, il faudrait que la vicomtesse de la Morlière, qui m'a déjà donné deux enfants, vînt à mourir…

– Mais, dit le baron, Charles et moi, nous sommes garçons.

– C'est vrai.

– Et celui que Diane épousera…

– Sera tout simplement le tuteur de cette petite fille qui renferme en ses veines la dernière goutte du sang des Main-Hardye.

– C'est juste, dit le chevalier de Morfontaine ; mais cette petite fille est très jeune encore, elle est frêle, délicate.

Le sourire diabolique du vicomte reparut sur ses lèvres minces.

– Assez ! dit-il, j'ai compris.

– Mais il me semble, interrompit le baron, que notre ami le chevalier escompte un peu trop sur l'avenir.

– Dame ! fit ingénument le chevalier, j'en suis au chapitre des probabilités.

– Probabilités est bien le mot, dit le vicomte.

– Ah !

– Sans doute. Le chevalier est Morfontaine, dernier du nom.

– Peuh ! fit M. de Passe-Croix.

– Malgré toutes ses idées libérales, poursuivit le vicomte, notre oncle tient à son nom. Il donnera Diane au chevalier, si…

– Ah ! voyons le *si ?* demanda M. de Passe-Croix.

– Si Diane l'aime ? dit le chevalier.

– Ce n'est pas cela, mon cher, *si* je le veux !

Et M. de la Morlière se redressa et regarda froidement ses deux interlocuteurs.

– Ah çà ! mon cher, interrompit le chevalier, dont la voix calme et polie cachait mal une sourde irritation, il me semble que tu n'as plus rien à voir en cette affaire.

– C'est ce qui te trompe.

– Hein ?

– Écoutez-moi bien, mes chers cousins, continua M. de la Morlière toujours calme et railleur, et reportez-vous à l'époque où nous nous jurâmes aide et secours mutuel, alors qu'il nous fallait faire disparaître l'ennemi commun, c'est-à-dire nous débarrasser de Main-Hardye.

– Nous avons été unis, alors.

– D'accord, mais… nous ne sommes encore arrivés à rien.

– Pourquoi t'es-tu marié ?

– Ah ! pardon, ceci est une question à part… Maintenant, ajouta le vicomte, afin de couper court à toute discussion ultérieure, je vous dirai nettement que, dans le cas où Diane recouvrerait la raison, je m’opposerai formellement à son mariage avec l’un de vous.

M. de Passe-Croix baissa la tête.

– Mais que veux-tu donc ? s’écria le chevalier.

– Écoutez-moi bien… Tout à l’heure, Morfontaine prétendait que la fille de Diane était frêle, délicate…

– C’est vrai.

– Eh !… mais il me semble, reprit le vicomte, que si l’enfant est dans de telles conditions, la mère, qui est frappée de folie…

M. de la Morlière s’arrêta et ses deux cousins se regardèrent en frissonnant.

– Messieurs, continua-t-il après un moment de silence, un dernier mot : nous sommes gens à comprendre bien des choses sans qu’il soit besoin d’entrer dans de longues explications…

– Certes ! dit le baron.

– Donc, voici ce que je vous propose : cinquante mille livres de rentes pour chacun.

– À prendre sur quoi ?

Le vicomte haussa les épaules.

– Baron, dit-il, tu nous fais perdre notre temps en explications oiseuses.

– C’est vrai ! dit le chevalier.

M. de la Morlière ajouta :

– Si tu ne comprends point, tant pis pour toi ! Morfontaine a compris.

– Parbleu !

– Cinquante mille livres de rentes, poursuivit M. de la Morlière, valent la peine qu’on s’en occupe.

– Oh ! je comprends cela parfaitement, dit le baron, et je devine à présent où se trouve la somme à partager.

– C’est heureux.

– Mais pour cela il faut bien des choses…

– Le hasard a des combinaisons…

– Il faut que l’enfant de Diane…

– Il est faible et délicat.

– Il faut que la mère…

– La folie abrège la vie.

– Bon ! dit le chevalier, tout cela est fort clair. Seulement…

Le chevalier s’arrêta.

– Seulement ? insista M. de la Morlière.

– Qui de nous se chargera ?…

– Moi !

Le vicomte prononça ce mot avec un calme parfait.

– Mon cher cousin, lui dit le baron, je ne veux pas te faire un compliment, mais, en vérité, tu es un scélérat remarquable.

– Heu ! heu ! fit modestement le vicomte.

Puis il se versa du thé, alluma un nouveau cigare et dit à ses cousins :

– Maintenant, messieurs, permettez-moi de vous quitter.

– Où vas-tu ?

– Chez notre oncle.

– Mais tu en viens ?

– J’y retourne.

– Pourquoi ?

– Je veux assister à la consultation du docteur brésilien.

– Ah çà ! crois-tu donc, demanda le chevalier, que cet homme puisse guérir Diane ?

– J’en suis convaincu. C’est-à-dire que si Diane a le temps, elle guérira. Mais il peut se faire qu’elle meure avant sa guérison.

Et le vicomte se leva, pressa la main de ses cousins, s’enveloppa dans son pardessus d’alpaga blanc et sortit.

– Mon Dieu ! murmura-t-il en remontant dans son cabriolet, il faut se donner un mal inouï pour revendiquer son héritage.

*

* *

Pendant ce temps, le docteur Samuel, dit le docteur rouge, arrivait à l’hôtel de Morfontaine, rue de Grenelle.

Le général l’attendait avec impatience.

Diane, tenant toujours son enfant dans ses bras, était assise au coin du feu.

Le docteur la regarda fort attentivement, mais il ne s’approcha point d’elle.

– Monsieur, dit-il au général, il est nécessaire que je sache comment votre fille est devenue folle, et que vous me racontiez dans leurs plus minutieux détails les événements qui ont déterminé cette folie.

– Hélas ! répondit M. de Morfontaine, je suis prêt à vous faire ce triste récit ; mais je parlerai bas…, elle pourrait entendre…

– Oh ! dit le docteur, elle entendra, mais ne comprendra pas.

Il alla s'asseoir avec le général dans un coin du salon. En ce moment, le vicomte de la Morlière entra.

– Viens, lui dit le général, tu connais cette lamentable histoire aussi bien que moi, et tu vas pouvoir la raconter au docteur.

– Hélas ! soupira le vicomte d'un ton hypocrite.

Le docteur écouta fort attentivement le récit de M. de la Morlière.

Le vicomte n'omit aucun détail de ce lugubre drame qui s'était déroulé à Bellombre d'abord et ensuite à Rochefort.

– Tout cela est fort étrange, murmura le Brésilien, quand M. de la Morlière eut fini.

– Étrange, en effet, dit le général.

– Car, reprit le docteur, comment expliquer la trahison de cet Ambroise, qui aurait dû, en sa qualité de valet de chambre de la baronne Rupert, se dévouer à son maître futur ?

– Ah ! dit le vicomte, j'ai eu l'explication de sa conduite.

– Vraiment ? fit le général.

– Pardonnez-moi, mon oncle, se hâta de dire M. de la Morlière, pardonnez-moi si j'ai toujours évité de vous reparler de votre malheur ;… j'ai reçu une lettre d'Ambroise.

– Ah !… fit le général étonné. Et… d'où venait-elle ?

– De Londres.

Le vicomte déboutonna son habit et retira de sa poche de côté un petit portefeuille qu'il ouvrit.

Parmi les divers papiers que contenait ce portefeuille se trouvait une lettre déjà jaunie et portant le timbre de la poste de Londres.

Cette lettre était adressée à M. le vicomte de la Morlière, 7, rue Taitbout, à Paris.

M. de la Morlière l'ouvrit et lut tout haut :

« Monsieur le vicomte,

« Je suis à Londres ; j'ai mis la mer entre votre colère et moi, et je vais vous parler à cœur ouvert.

« N'accusez personne, monsieur le vicomte, de la mort de M. de Main-Hardye.

« C'est moi qui ai tout fait.

« C'est moi qui l'ai fait tomber dans le piège à loup, c'est moi qui ai prévenu le juge de paix qui l'a arrêté ; moi enfin qui lui ai fait parvenir dans sa prison un billet sans signature, qui lui apprenait que sa grâce avait été refusée… »

Le général interrompit brusquement la lecture de M. de la Morlière :

– Oh ! le misérable ! s’écria-t-il. Mais que lui avait donc fait M. de Main-Hardye ?

– Attendez, mon oncle, il l’explique dans sa lettre.

Et le vicomte poursuivit sa lecture :

« J’avais voué un respect et un attachement sans bornes à feu M. le baron Rupert, le premier mari de madame Diane. Quand j’ai vu qu’elle aimait le comte, j’ai été furieux, j’ai ressenti pour lui une haine violente, implacable, et je l’ai assouvie…

« Je suis avec respect, monsieur le vicomte, votre serviteur.

« Ambroise,

« Ancien valet de chambre,

actuellement cocher dans Régent Street. »

Le général avait posé sa tête dans ses mains, et deux grosses larmes jaillirent au travers de ses doigts.

– Pardon, monsieur, dit le docteur s’adressant à M. de la Morlière, comment nommiez-vous le petit paysan qui servait de messager ?

– Grain-de-Sel.

– Où est-il ?

– À Bellombre, avec sa mère.

– Eh bien ! dit le docteur, il faut le faire venir.

– Où ?

– Ici.

Le général releva la tête.

– Je compte beaucoup sur sa présence, poursuivit le docteur ; elle doit, à mon sens, hâter la guérison de votre chère malade.

– Ah ! s’écria le général, je vais lui écrire ; il sera ici dans huit jours.

M. de la Morlière fronçait le sourcil et pensait :

– Je n’aime pas à trouver Grain-de-Sel sur mon chemin. Le gars est rusé, il est dévoué, il est fidèle. Peut-être faudra-t-il s’en débarrasser.

Chapitre 25

Un soir de la fin de janvier, il y avait nombreuse réunion dans la salle basse attenant à la cuisine du château de Bellombre, où nous avons vu se dérouler les premières scènes de cette histoire.

Selon le traditionnel usage de l'Ouest, on buvait du cidre et on mangeait des galettes de sarrasin.

La réunion se composait des pâtres, des bouviers et des autres serviteurs de Bellombre qui ne quittaient jamais le château, même en l'absence des maîtres.

Les gens de Bellombre mangeaient et buvaient, à la seule fin de célébrer le soixantième anniversaire de la vieille Madeleine, la mère de Grain-de-Sel.

Au-dehors, il faisait un temps affreux. La pluie fouettait les vitres, le vent pleurait dans les cheminées, et les hôtes du manoir se pressaient les uns contre les autres à l'entour du grand feu de la cuisine.

– À la santé de maman Madeleine ! disaient les pâtres en levant leurs verres remplis de cidre nouveau.

Mais maman Madeleine hochait tristement la tête.

– Mes gars, disait-elle, vous avez tort de boire à ma santé.

– Pourquoi cela, maman Madeleine ?

– Parce que je m'ennuie sur terre… à cause de ma pauvre fille, madame la baronne, qui est tombée en *innocence.*

Le mot *d'innocence,* chez les paysans de l'Ouest, est synonyme de celui de folie.

– C'est vrai tout de même.

– Pour ça, c'est vrai.

– Ah ! oui, dame ! dirent tour à tour, ceux qui fêtaient l'anniversaire de la nourrice de Diane.

– Mais, dit un vieux garde-chasse, le même, qui avait aidé, trois ans auparavant, à l'évasion du malheureux comte de Main-Hardye, on dit qu'on la guérira, notre bonne maîtresse.

Madeleine secoua la tête.

– On ne la guérira pas du mal qu'elle a dans le cœur, dit-elle. On ne lui rendra pas M. Hector.

– Pauvre M. Hector ! murmura un pâtre, qui avait maintes fois rencontré le jeune comte à la chasse ; il était tant bon et pas fier…

– Et notre maîtresse l’aimait tant qu’elle a pensé en mourir, dit un bouvier.

– Avec tout ça, fit à son tour une fille de cuisine, on ne saura jamais le fin mot de cette histoire.

– Je le sais, moi, dit Madeleine d’un air sombre.

– Vous… le… savez ?

– Oui.

– Vous savez pourquoi M. Hector s’est tué ?

– Il s’est tué parce qu’on l’a trompé, parce qu’on lui a dit que sa grâce était refusée.

– Et qui donc lui a dit cela ?

– Ceux qui le firent tomber dans le piège à loup.

– Ambroise ! exclama-t-on à la ronde.

– Oh ! le misérable ! dit le pâtre.

– Ce n’est pas Ambroise tout seul, murmura Madeleine. Il y en avait d’autres, mes gars.

Le visage de la nourrice prit une expression farouche.

– Ah ! continua-t-elle, le bon Dieu est juste, il punit les méchants… Les assassins de M. Hector seront punis.

– Mais puisque vous savez qui…

Madeleine frissonna.

– Taisez-vous, les gars ! dit-elle, taisez-vous ! il y a des noms qui portent malheur…

Le garde-chasse eut sans doute un vague soupçon.

– Madeleine a raison, dit-il. Laissons cela et parlons d’autre chose, les gars.

– Moi, reprit la fille de cuisine, je voudrais bien savoir pourquoi M. le marquis a fait venir Grain-de-Sel à Paris voici un mois tout à l’heure.

Au nom de son fils, la nourrice tressaillit.

– Ah ! dit-elle, si encore il était là, mon pauvre Grain-de-Sel, je vous laisserais boire à ma santé, mes enfants. Mais il est parti… Qui sait quand il reviendra ?

– Chut ! dit tout à coup le pâtre, qui avait l’ouïe exercée. Et il se leva et alla ouvrir la croisée.

– Écoutez, dit-il, écoutez…

– Qu’est-ce qu’il y a donc ? fit le garde-chasse.

– J’entends le galop d’un cheval là-bas, du côté de Bellefontaine.

– Tu es fou.

– Moi, dit un autre, je n’entends que le vent qui fait craquer les arbres du parc, et la pluie qui ruisselle sur les toits.

– Moi, répéta le pâtre, je vous assure que j’entends le galop d’un cheval.

Il se retourna vers le foyer, où Pluton, un énorme chien de cour, dormait, le museau allongé sur ses pattes.

– Pluton ! Pluton ! appela-t-il.

Pluton se leva nonchalamment et vint à son maître en remuant la queue. Le pâtre le dressa contre la croisée ouverte et lui dit :

– Écoute !

Le chien pencha en avant sa tête intelligente, et tout aussitôt il fit entendre un long aboiement.

– C’est vrai, dit-on alors dans la cuisine de Bellombre, Pluton ne se trompe jamais.

– Ah ! jarnidieu, les gars, s’écria le bouvier, j’entends, moi aussi.

– Et moi aussi, dit la nourrice, qui se précipita vers la croisée, toute tremblante d’émotion.

On entendait maintenant, en effet, et fort distinctement, le galop précipité d’un cheval.

– Celui qui va un pareil train est un fin gars, dit le bouvier.

– Je ne connais que Grain-de-Sel qui galope comme ça, ajouta le pâtre.

– Grain-de-Sel… mon enfant !…

En prononçant ces derniers mots, la nourrice se laissa choir défaillante sur un escabeau.

– Eh ! parbleu ! oui… c’est Grain-de-Sel ! dit le garde-chasse. Écoutez !

En effet, un bruit étrange venait de traverser l’espace, dominant le grincement du vent dans les girouettes rouillées du manoir et les clapotements de la pluie sur l’ardoise des toits.

Ce bruit, c’était le cri de la chouette, le *houhoulement* de Grain-de-Sel.

– C’est lui ! murmura-t-on.

Et tous les visages rayonnèrent de joie, car, à Bellombre, Grain-de-Sel était le frère, l’ami, l’enfant de tous. On l’aimait, on croyait en lui, on savait qu’il était le meilleur cœur du monde et le gars le plus courageux qu’on pût trouver.

Bientôt le galop du cheval retentit si rapproché que personne n’y tint. On se précipita hors de la cuisine et de la salle basse, et lorsque, couvert de boue, ruisselant de pluie, harassé de fatigue, Grain-de-Sel, car c’était lui, entra dans la cour du manoir, il fut pressé, entouré, embrassé.

– Ma mère ! où est ma mère ? demanda-t-il.

– Elle va bien… elle est là-haut… lui dit un des serviteurs ; mais la chère femme a eu une émotion… elle n’a pas pu marcher.

– Je connais ça, dit Grain-de-Sel.

Le jeune gars s’élança vers la cuisine sans répondre aux mille questions qu’on lui

faisait, trouva la nourrice qui s'était appuyée au mur pour ne point tomber, tant ses jambes fléchissaient sous elle, la prit dans ses bras et la couvrit de baisers.

– Oh ! mère, mère ! dit-il, je t'apporte une bonne nouvelle, va !

Et l'enfant était si ému lui-même qu'il s'arrêta et ne put continuer sur-le-champ.

– Mais parle donc, gars, disait Madeleine ; est-ce que tu m'apportes des nouvelles de ma chère fille ?

– Oui, mère…

– Elle va mieux ?

– Elle guérira.

Madeleine poussa un cri de joie.

On avait suivi Grain-de-Sel, on l'entourait, on l'accablait de questions.

– Eh bien ! dit-il, puisque vous voulez savoir, les gars, ne parlez pas tous à la fois…

– C'est vrai.

– Grain-de-Sel a raison.

– Vive Grain-de-Sel ! cria le pâtre, qui était quelque peu enthousiaste de sa nature.

– Écoutez-moi donc, fit l'enfant, qui pressait toujours les mains de sa vieille mère.

Il vida d'un trait un grand verre de cidre que lui tendit le garde-chasse, puis il s'assit et dit en souriant :

– Je n'ai plus de jambes, et j'aimerais encore mieux être couché qu'assis. Savez-vous que depuis Paris je ne me suis arrêté ni jour ni nuit ? J'ai galopé, galopé, que mes pauvres os sont plus tendres que si on les avait fait cuire. Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit.

Le nom de Diane était sur toutes les lèvres.

– Faut vous dire que notre maître, M. le marquis, poursuivit Grain-de-Sel, a fait rencontre d'un médecin fameux qui voit clair là où ses pareils voient trouble.

– Ah ! ah !

– Les autres disaient que madame Diane était incurable, et que la chère femme resterait *innocente* pour toujours. Mais lui, il a jugé la chose d'un coup d'œil, et il a dit : « Je la guérirai. »

– Elle est donc guérie ? demanda la nourrice avec une anxiété fébrile.

– Pas encore, mais ça avance.

– Ah !

– Donc, reprit Grain-de-Sel, il paraît qu'on l'a mis au courant de tout, le médecin, car il a voulu qu'on me fît venir. C'est pour cela que M. le marquis m'a écrit, voici bientôt quatre semaines.

– Comme le temps passe ! murmura Mathurin le garde-chasse, il me semble que tu es parti d'hier.

– Il y aura un mois dans trois jours. Mais écoutez donc… Quand j'ai été à Paris, ce médecin, qui est un homme bizarre et qui ne ressemble pas aux autres, a dit qu'il fallait que je restasse chaque jour plusieurs heures auprès de madame Diane et que je lui parlasse de M. Hector. La première fois qu'elle m'a vu, la pauvre chère femme, elle ne m'a pas reconnu, et elle s'est mise à rire.

– Oh mon Dieu ! murmura Madeleine avec un accent de douleur.

– Ce n'est que le lendemain, continua Grain-de-Sel. Alors elle m'a parlé de toi.

– Et… de… M. Hector ?

– Pas un mot. Il paraît même qu'elle n'a jamais prononcé son nom depuis trois ans… Le médecin dit qu'elle a tout oublié… que si elle se souvenait elle serait guérie, et que ce n'est qu'ici qu'elle se souviendra.

– Ici ?

– Oui, dit Grain-de-Sel.

– Mais alors… on va l'amener ?

– Le marquis, le médecin et madame Diane arriveront ici demain matin. Je suis parti avant eux pour préparer les relais.

Ayant ainsi parlé, Grain-de-Sel vida un second verre de cidre et ajouta :

– Ce n'est pas le tout de boire, il faut manger. Je meurs de faim, mère. Donne-moi un morceau de lard et du pain. Et vous, les gars, ne me demandez plus rien pour ce soir, car sitôt que j'aurai soupé je vais aller me coucher, et je vous assure qu'avant une heure je ronflerai plus fort que l'orgue de M. le curé de Bellefontaine, qui est un brave et saint homme, comme chacun sait.

*

* *

Douze heures après l'arrivée de Grain-de-Sel à Bellombre une chaise de poste entra dans la grande avenue qui partait de la route royale de Paris à Poitiers, traversait le parc du château et conduisait à la vaste pelouse qui ceignait le perron.

Cette chaise de poste renfermait le vieux général marquis de Morfontaine, le vicomte et la vicomtesse de la Morlière, Diane la pauvre folle, qui tenait toujours son enfant sur ses genoux, et enfin le docteur rouge.

Le docteur rouge était bien, en effet, un étrange personnage.

Venu à Paris on ne savait d'où, précédé, on ne savait comment, par une réputation merveilleuse de médecin, il avait longtemps refusé d'exercer sa profession.

Riche à millions, il était demeuré sourd aux instances d'opulents malades, et il avait constamment répondu que ses confrères de France étaient plus habiles que lui.

On sait comment le général était parvenu à le joindre, à le séduire, à l'intéresser.

À partir de ce moment, l'étrange disciple d'Esculape avait paru se métamorphoser, et il avait pris sa tâche à cœur.

Il s’était installé à Paris dans l’hôtel de Morfontaine, administrant soir et matin, par petites doses, une poudre mystérieuse à sa malade.

Au bout de huit jours de traitement, il avait demandé Grain-de-Sel, jugeant salutaire la présence du gars auprès de Diane.

Trois semaines après, il avait dit au général :

– Maintenant, monsieur, il faut nous en aller à Bellombre. C’est là que la cure sera complète.

Depuis le malheur qui avait frappé le général, son neveu, M. de la Morlière, s’était montré plus attentif, plus respectueux, plus dévoué que jamais. Tout en se mariant, il avait su devenir l’hôte indispensable du père de Diane, son bras droit, son conseil.

Du moment où il avait été question de ramener Diane à Bellombre, le vicomte avait demandé comme une faveur d’être du voyage avec sa jeune femme.

Le général avait accepté avec joie.

Or, une heure environ après leur arrivée à Bellombre, le docteur, le général et M. de la Morlière descendirent dans le parc et allèrent s’asseoir au-dessous de cette croisée où, au commencement de cette histoire, nous avons vu Diane apparaître et tendre les bras, en le traitant « d’imprudent », au comte de Main-Hardye, qui grimpait après un cep de vigne.

– Général, dit alors le docteur, ce n’est point sans intention que je vous ai amené ici en vous priant de m’indiquer la croisée de la chambre de Madame Diane.

– La voilà, dit le général.

– Celle du milieu… là-haut… qui est ouverte ?…

– Oui.

– Et garnie, en guise d’appui, d’une barre de fer ?…

– Précisément.

– C’était là, n’est-ce pas, qu’elle attendait le comte chaque jour ?

– Hélas ! oui, soupira le général.

– Le comte n’avait-il pas l’habitude, poursuivit le docteur, de signaler sa venue par un cri, un coup de sifflet, un signal quelconque ?

– Oui, un coup de sifflet que précédait toujours un autre signal.

– Lequel ?

– Un *houhoulement* de chouette que faisait entendre Grain-de-Sel.

– Eh bien, général, dit le docteur, laissez-moi tout espérer de l’épreuve que je vais tenter.

M. de Morfontaine et son neveu regardèrent attentivement et presque avec avidité l’homme de science. Celui-ci poursuivit :

– La folie de madame Rupert consiste surtout en une absence complète de mémoire.

Elle a éprouvé une telle commotion lors du suicide de M. de Main-Hardye qu'elle a perdu le souvenir. L'instinct maternel a été l'unique sentiment qui l'ait fait vivre pendant trois ans.

Soumise à mon traitement, elle a commencé peu à peu à connaître les gens qui l'entouraient, – vous d'abord, général, et il doit vous souvenir qu'elle s'est, un soir, jetée dans vos bras et s'est prise à fondre en larmes ?

– Oh ! certes, oui, il m'en souvient ! dit le général avec émotion.

– Ensuite, elle a reconnu Grain-de-Sel. Je comptais beaucoup sur cette entrevue.

Depuis trois semaines, poursuivit le docteur, elle se plaît infiniment avec le fils de sa nourrice, elle cause, elle sourit… mais elle ne parle jamais du comte.

– Pensez-vous donc, demanda M. de Morfontaine, qu'elle l'ait oublié ?

– Complètement.

– Et… si elle venait à s'en souvenir…

– C'est là-dessus que je compte.

– Pour sa guérison ?

– Oui, général.

– Mais… cependant…

– Écoutez, dit le docteur : si la mort de celui qu'elle aimait ne l'a point tuée, c'est que la vie était puissante en elle. Le jour où elle se souviendra, la raison sera revenue.

– Mais elle voudra mourir…

– Non, car elle est mère…

– C'est juste, murmura le général. Et quand comptez-vous tenter cette épreuve ?

– Ce soir, dit lentement le docteur, si la nuit est sombre, s'il pleut à torrents, comme pendant cette nuit où le comte de Main-Hardye lui arriva la tête enveloppée de bandelettes sanglantes.

Chapitre 26

M. de Morfontaine et son neveu le vicomte de la Morlière regardaient le docteur et paraissaient ne point comprendre encore.

Celui-ci reprit :

– Depuis un mois, la mémoire revient peu à peu à notre chère malade. C'est vous qu'elle a reconnu d'abord, général, et elle vous a appelé : mon père !

– C'est vrai.

– Puis Grain-de-Sel, à qui elle a donné son nom ; ensuite le vicomte.

M. de la Morlière tressaillit.

– Quant à vous, vicomte, reprit le docteur, est-ce que vous étiez mal avec votre cousine autrefois ?

– Quelle singulière question, docteur !

Et le vicomte s'efforça de rire.

– Peuh ! fit le général, il lui faisait un peu la cour, et comme elle aimait ce pauvre comte de Main-Hardye.

– *Inde irae*, dit le docteur, car j'ai cru m'apercevoir qu'elle regardait son cousin avec une sorte de colère.

– Pauvre ami ! dit le général en pressant la main de son neveu. Elle ne sait pas combien tu as été bon et dévoué…

– Ah ! fit le vicomte avec un élan hypocrite, qu'elle guérisse, cette chère Diane, et je lui permettrais de grand cœur de me haïr, mon oncle.

Le général sourit.

– Tu es un noble cœur, dit-il.

– Donc, poursuivit le docteur, vous avez dû vous apercevoir que ce retour de la mémoire était lent, mais gradué. Ce matin, quand nous sommes arrivés, elle a fort bien reconnu le parc, l'avenue, le château… et lorsque sa vieille nourrice est accourue, elle l'a prise dans ses bras en fondant en larmes.

– Tout cela est vrai, docteur.

– Je n'ai pas voulu, reprit l'homme de science, qu'on la conduisît dans cette chambre qu'elle occupait autrefois et dont nous voyons la fenêtre.

– Pourquoi ?

– Je réserve cela pour plus tard.

Le docteur parut réfléchir.

– Ne m’avez-vous pas dit, général, qu’il y avait ici près, au milieu des bois, une chapelle où, le dimanche madame Rupert, quand elle était jeune fille, rencontrait le comte de Main-Hardye ?

– Oui, docteur.

– Et, un peu plus loin, n’y a-t-il pas le château de Main-Hardye ?

– À deux lieues.

– Eh bien ! voici ce qu’il faut faire ; écoutez-moi…

– J’écoute.

– Après le déjeuner, – il ne pleut pas, et le temps, quoique incertain, pourra bien se maintenir jusqu’au soir, – après le déjeuner, dis-je, nous monterons en voiture avec notre malade et la vicomtesse.

– Bien ! dit M. de la Morlière.

– Nous irons faire une grande promenade à travers les bois et nous visiterons la chapelle. Si la pauvre femme paraît se ressouvenir, nous la ferons remonter en voiture et nous continuerons notre route jusqu’à ce que nous apercevions le manoir de Main-Hardye… Alors…

Le docteur s’arrêta brusquement :

– N’entendait-on point de Bellombre, dit-il tout à coup, pendant les derniers jours de la résistance vendéenne, le bruit de la fusillade ?

– Oui, dit le général, et à chaque détonation lointaine qui nous arrivait je voyais ma pauvre Diane pâlir.

– Eh bien ! il faut placer dans les bois votre garde-chasse et quelques domestiques.

– Pour quoi faire ?

– Pour lâcher des coups de fusil de temps en temps.

– Oh mon Dieu ! fit le général, quelle émotion pour elle !

– Il le faut, et si terrible que soit cette émotion, elle ne peut que hâter la crise salutaire que je prévois.

– Irons-nous jusqu’à Main-Hardye ? demanda M. de Morfontaine.

– Non, répondit le docteur ; aussitôt qu’on en aura aperçu les tours, il faudra tourner bride.

– Et revenir ?

– Sur-le-champ.

– Mais, observa le vicomte, je ne conçois pas ce que vous voulez faire de la fenêtre que vous avez voulu voir ?

– Attendez, monsieur. Vous ne nous accompagnerez pas dans notre promenade.

– Moi ?

– Vous ; et cela pour deux motifs.

– Voyons ? fit M. de la Morlière, qui tressaillit d'une vague joie.

– Le premier est cette aversion de malade que vous témoigne madame Diane.

– Et le second ?

– Le second est plus sérieux ; j'ai besoin que vous restiez ici. Pendant notre absence, vous ferez allumer du feu dans la chambre qu'occupait madame Diane, et vous ferez remettre tout dans le même état qu'autrefois. J'aimerais assez même que dans un coin il y eût, comme cette nuit où elle attendait le comte, une petite table toute servie.

– Ce sera fait, dit M. de la Morlière.

– Or, poursuivit le docteur, voici ce qui arrivera. À notre retour, nous conduirons notre chère malade dans sa chambre, sa nourrice y restera seule avec elle et lui parlera d'Hector. D'abord, j'en suis convaincu, elle accueillera ce nom comme un souvenir vague, lointain, indéfini.

– Et ensuite ? demanda le vieux général avec anxiété.

– Ensuite, Grain-de-Sel, qui se trouvera à la lisière du bois, fera entendre son houhoulement.

– Bien.

– Puis il imitera de son mieux le coup de sifflet du comte.

– Il l'imitait à merveille, observa le vicomte.

– Alors, acheva le docteur, je suis convaincu qu'elle se souviendra…

– Oh ! murmura le général, Dieu vous entende, monsieur !

Le vicomte regardait la fenêtre, mesurait la distance qui la séparait du sol et qui était d'une quinzaine de pieds ; puis il remarquait au-dessous un amas de pierres de taille qu'on avait laissées là depuis la fin de l'été et qui étaient destinées à la reconstruction d'un mur.

– Que regardes-tu donc ? demanda M. de Morfontaine.

– Rien, mon oncle.

– Alors, à quoi songes-tu ?

– Je songe, répondit M. de la Morlière, que ce pauvre comte de Main-Hardye a risqué vingt fois de se rompre les os. Si le cep de vigne eût cassé, il se serait tué.

– Hélas ! murmura le général, mieux eût valu sans doute qu'il fût mort ainsi.

Le vieux soldat essuya une larme, puis regardant le docteur :

– Venez, monsieur, dit-il, je vais donner des ordres, et tout sera fait comme vous le désirez.

*

* *

Trois heures plus tard, c’est-à-dire vers deux heures de l’après-midi, une grande voiture de chasse, aux sièges de côté, était attelée de quatre vigoureux percherons et attendait au bas du perron de Bellombre.

Grain-de-Sel, converti en cocher, juché sur son siège et tenant ses bêtes en main, causait avec Mathurin, le garde-chasse, en attendant que le général et ses hôtes quittassent la salle à manger.

– Penses-tu qu’il pleuvra, Grain-de-Sel ? demanda le garde-chasse.

Le gars leva la tête et regarda le ciel. Le ciel était nuageux ; cependant un pâle rayon de soleil glissait par intervalles entre deux nuées.

– Pas avant la nuit, dit-il.

– Et à la nuit ?

– Ce sera comme hier, mon vieux Mathurin, répondit l’enfant, pluie battante et vent d’enfer… Je m’y connais, moi, et je ne me suis jamais trompé.

Grain-de-Sel fut interrompu dans ses prédictions par M. de Morfontaine.

Le vieux général souriait en pressant dans ses bras sa petite fille blanche et rose, dont la blonde chevelure toute frisée flottait au vent.

Derrière le général, le docteur rouge offrait son bras à la vicomtesse de la Morlière. Le général répéta à Grain-de-Sel la question de Mathurin :

– Pleuvra-t-il ?

– Non, monsieur le marquis.

– Et ce soir ?

– À verse !

– En route, alors, et dépêchons…

Un des caractères distinctifs de la folie de madame Diane était une grande docilité, et, pour ainsi dire, l’absence complète de toute volonté.

Elle faisait ce qu’on paraissait désirer d’elle. Toujours souriante, toujours caressant sa petite fille, elle monta dans le break et s’y assit à côté de la vicomtesse de la Morlière, en face du docteur.

Le général était monté sur le siège à côté de Grain-de-Sel.

Mathurin, le garde-chasse, avait reçu sa consigne, et il avait autour de lui une demi-douzaine de paysans ayant le fusil sur l’épaule.

– Allons, mes enfants, leur dit le général, pendez vos jambes après votre cou et filez au bois par les raccourcis.

Mathurin et ses compagnons s’élancèrent vers un sentier qui serpentait à travers le parc. Le vicomte était demeuré sur le perron.

– Bon voyage ! dit-il en saluant.

Grain-de-Sel lui jeta un regard louche.

– Hum ! pensa le gars, j’aime autant que tu ne viennes pas, toi… ta figure porte malheur.

– Fouette, cocher ! ordonna le général.

Grain-de-Sel rendit la main aux quatre percherons qu’il avait jusque-là contenus à grand-peine, et le fringant attelage s’élança dans la grande avenue.

Le jeune gars faisait claquer son fouet d’une vaillante manière, il excitait ses chevaux de la voix, et le break roulait un train d’enfer.

Les bois qui s’étendaient entre Bellombre et Main-Hardye, et qui appartenaient pour une grande moitié au général, avaient été aménagés pour la chasse et par conséquent percés de grandes lignes carrossables.

Quand le break roula sous la futaie, Diane, qui jusque-là avait paru faire fort peu attention aux objets environnants, absorbée qu’elle était par la contemplation de son enfant, Diane, disons-nous, se prit à tourner la tête de droite et de gauche, comme si les lieux qu’elle parcourait ne lui étaient pas inconnus.

Peu à peu son sourire s’était effacé, son visage avait pris une singulière expression de mélancolie, et, au moment où le break passait devant un vieux chêne entrouvert, au pied duquel elle s’était souvent assise enfant, elle avait jeté un petit cri de joie et tendu la main comme pour saluer une vieille connaissance.

Bientôt on avait atteint la chapelle.

Le docteur épiait depuis longtemps le visage de la folle.

Quand elle vit apparaître la flèche de l’humble église qui se dressait au milieu d’un taillis, Diane parut éprouver une vive émotion, et, comme si elle se fût reportée tout d’un coup aux jours de son enfance, elle n’attendit point que le général l’invitât à mettre pied à terre.

Tout au contraire, avec la légèreté d’un petit enfant, elle s’élança hors du break, courut à la chapelle dont la porte était ouverte, et entra.

Elle alla tout droit au vieux banc seigneurial et s’agenouilla, murmurant une prière de son enfance et pressant toujours la petite fille sur son cœur.

Mais, soudain, elle tressaillit et se leva épouvantée…

Un coup de fusil venait de se faire entendre dans l’éloignement, et, à ce bruit, un monde de souvenirs confus s’était agité dans sa tête.

– Ne prolongeons point cette émotion, dit le docteur, à l’oreille de M. de Morfontaine, faites-la remonter en voiture.

Le général prit sa fille dans ses bras :

– Viens, mon enfant, dit-il, viens, il va pleuvoir.

L’effroi de la jeune femme n’avait point tardé à se calmer. Docile alors comme toujours, Diane remonta en voiture, et le break repartit au grand trot dans la direction du château de Main-Hardye.

À partir de ce moment, les coups de feu se succédèrent à dix minutes d'intervalle. À chacun d'eux, Diane pâlissait, faisait un soubresaut sur le siège du break et jetait autour d'elle un regard effaré.

Tout à coup les tourelles de Main-Hardye apparurent dans l'éloignement.

Alors Diane jeta un cri et mit ses deux mains sur ses yeux, comme s'ils eussent été brûlés par une vision terrible.

– Tournez bride ! cria le docteur.

Grain-de-Sel tourna par une habile manœuvre pleine de hardiesse et rentra précipitamment sous bois.

– À Bellombre ! lui dit le général, vite à Bellombre !

– Et nous arriverons tout juste avant la nuit et la pluie, dit Grain-de-Sel qui étendit son fouet vers l'ouest où roulaient de gros nuages noirs.

*

* *

Deux heures plus tard, le break rentrait à Bellombre.

Diane ne souriait plus.

Triste, morne, pensive, le regard égaré, elle semblait chercher un absent.

Parfois aussi elle portait la main à son front, comme pour y fixer un souvenir fugitif.

Diane se mit à table dans cette grande salle à manger où jadis le général avait prié pour son ennemi, le comte Hector, et là aussi elle sembla chercher quelqu'un.

Enfin, au sortir du souper, elle se laissa entraîner par sa nourrice, la vieille Madeleine, qui lui disait :

– Viens, mon enfant, viens, allons-nous-en…

Grain-de-Sel, qui se trouvait alors dans le corridor, s'effaça sur son passage.

Le général s'était penché à l'oreille de la nourrice en lui disant :

– Tu resteras avec elle environ une heure.

– Bien, dit Madeleine.

– Puis, tu entrouvriras la fenêtre, et tu t'en iras.

La nourrice fit un signe de tête affirmatif, et Diane, qui ne se séparait jamais de son enfant et le portait constamment dans ses bras, Diane se laissa entraîner avec sa docilité habituelle.

Alors le général, qui était demeuré seul avec le docteur et M. de la Morlière, dit à ce dernier :

– As-tu suivi les prescriptions du docteur ?

– Oui, mon oncle. Il y a un grand feu dans la cheminée. Devant le feu deux bouteilles de bordeaux… sur une table un pâté… et ce verre de cristal de Bohême dans lequel elle

aimait à *le* voir boire. Enfin j'ai replacé sur la tablette de la cheminée ce volume de Shakespeare qu'elle lisait tous les soirs en attendant Hector.

– Bon ! dit le docteur. Maintenant, il faut aller nous placer sans bruit dans la pièce la plus proche de cette chambre… il faut que vous soyez là, général, au premier éclair de raison.

– Allons dans la bibliothèque, en ce cas.

– Non, mon oncle, dit le chevalier ; mieux vaut nous placer dans la chambre verte, qui fait retour sur le bâtiment. Nous pourrons voir la fenêtre s'entrouvrir, et alors nous nous glisserons dans le corridor.

– Soit, répondit le général.

Et il sortit le premier.

Grain-de-Sel attendait toujours dans le corridor.

– À ton poste ! lui dit M. de Morfontaine. C'est l'heure.

– Je sais mon rôle, s'écria Grain-de-Sel, qui disparut comme une ombre.

Le général, le docteur et M. de la Morlière allèrent se placer dans la chambre verte, dont ils ouvrirent la fenêtre.

Déjà le vent mugissait, déjà la pluie tombait à torrents.

L'œil fixé sur la fenêtre de Diane, laquelle, le vicomte l'avait dit, était placée en retour d'angle, tous trois suivaient, à travers les vitres et grâce à la lumière qui brillait à l'intérieur, les moindres mouvements de Diane et de sa nourrice.

Enfin la fenêtre s'ouvrit, et l'œil ardent du général aperçut au coin de la cheminée sa fille qui, une main sur son front, tenait son enfant sur ses genoux.

Elle était dans l'attitude de ceux qui s'efforcent de fixer un souvenir fugitif.

Madeleine, ainsi que le lui avait prescrit le docteur, s'était retirée sur la pointe des pieds.

Tout à coup le *houhoulement* lointain de Grain-de-Sel se fit entendre à travers l'orage.

Diane tressaillit et se leva vivement.

– Venez ! venez ! dit le docteur en s'élançant vers la porte. Elle va se souvenir, venez ! il faut être là.

Le général se précipita sur les pas du docteur ; mais à peine étaient-ils dans le corridor qui conduisait à la chambre de Diane, qu'ils entendirent un cri…

Un cri terrible, un cri d'angoisse et d'épouvante…

Puis un bruit sourd qui semblait remonter des profondeurs d'un abîme.

Chapitre 27

Voici ce qui s’était passé :

Diane, serrant toujours son cher enfant dans ses bras, s’était laissée emmener par sa nourrice.

La vieille Madeleine l’avait conduite au premier étage, dans cet appartement qui était celui qu’elle habitait jadis à Bellombre.

Elle lui avait fait traverser la bibliothèque, puis l’avait introduite dans son ancienne chambre à coucher.

M. de la Morlière avait suivi à la lettre les prescriptions du docteur.

Un grand feu flambait dans la cheminée ; tout était, dans cette chambre, dans le même ordre qu’autrefois.

Diane s’arrêta un instant sur le seuil, en proie à une sorte de saisissement.

– Tiens ! dit-elle, voilà ma chambre.

Et, se tournant vers Madeleine :

– Mais d’où venez-vous donc, nourrice ?

– De la salle à manger, ma chère fille.

– Ah !

Diane fit un pas vers la cheminée :

– C’est singulier, dit-elle, il me semble qu’il y a bien longtemps que je ne suis entrée ici, et cependant…

Elle s’assit dans un grand fauteuil qu’elle affectionnait jadis et qu’on avait roulé auprès du feu.

– Ma pauvre nourrice, reprit-elle, c’est singulier ! on dirait que je suis sortie d’ici il y a une heure à peine.

– C’est peut-être vrai tout de même, répondit Madeleine embarrassée.

– Et que… et que…

Elle mit la main sur son front.

– Je ne me souviens pas…

En ce moment, l’enfant poussa un léger cri. Alors le sentiment maternel s’éveilla et domina tout en elle.

Elle couvrit l’enfant de caresses, le berça sur ses genoux et parut oublier, durant quelques minutes, le lieu où elle était et ce qu’elle venait de dire.

Mais l’enfant s’endormit.

Alors Diane regarda de nouveau autour d’elle, et prit le volume de Shakespeare qui se trouvait sur la cheminée ; l’ouvrant sur-le-champ à la page cornée :

– C’est bizarre ! dit-elle, on dirait que j’ai dormi longtemps… bien longtemps !… Pourtant je lisais cela hier.

Madeleine n’osait lui répondre.

Diane tourna la tête et remarqua dans un coin de la chambre cette table toute servie que le vicomte de la Morlière avait fait disposer.

– Pour qui donc cela ? demanda-t-elle.

Madeleine se taisait toujours.

– Et ce vin ? poursuivit Diane.

Elle se frappa le front de nouveau.

– Ah ! murmura-t-elle, c’est étrange, je ne puis pas me souvenir.

Une rafale de vent et de pluie fit trembler les vitres.

– Quel temps, mon Dieu ! dit Madeleine à mi-voix.

– Je plains tous ceux qui sont en route, répliqua Diane.

Puis, tout à coup :

– Grain-de-Sel est-il ici ?

– Non, ma fille.

Diane tressaillit, et il sembla qu’un jet de lumière se faisait dans son esprit.

– Où est-il ? demanda-t-elle.

– Dans les bois.

– De quel côté ?

– Du côté de Pouzauges.

La parole de Diane était devenue brève et saccadée.

– Ah ! répéta-t-elle, quel temps !… quel vent !… quelle pluie !… Pauvre Grain-de-Sel ! … pauvre…

Elle s’arrêta, et un nom inarticulé, un nom dont elle ne se souvenait pas, mourut sur ses lèvres.

– Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! s’écria-t-elle avec une sorte de désespoir, comme je suis malheureuse ! je ne me souviens pas !

Une fois encore elle regarda cette table toute servie, ce bordeaux qui chauffait au coin du feu.

– Pourtant, acheva-t-elle, j’attends quelqu’un. C’est impossible autrement.

– C’est vrai, ma fille, dit la nourrice.

– Mais qui ?

Elle étreignit son front à deux mains.

– Qui ?… je ne sais pas !… Ô ma pauvre tête !

Madeleine comprit que le moment était venu où il fallait laisser Diane dans un isolement complet.

Déjà, du reste, la baronne avait mis ses mains sur son front, et ne voyait et n’entendait plus rien de ce qui se passait autour d’elle.

Absorbée en elle-même, elle cherchait à reconstruire un passé dont la clef de voûte semblait vouloir lui échapper sans cesse.

Madeleine alla ouvrir la croisée, ainsi qu’on le lui avait ordonné ; puis elle se retira.

Diane n’entendit ni le bruit de ses pas, ni celui de la porte que la nourrice tirait sur elle.

Mais, tout à coup, traversant l’espace, le *houhoulement* de Grain-de-Sel arriva jusqu’à Diane.

Et Diane tressaillit et se leva brusquement.

– Ah ! murmura-t-elle, qu’est-ce que ce bruit ? je l’ai entendu déjà…

Elle courut à la croisée :

– C’est Grain-de-Sel ! dit-elle.

Le *houhoulement* se répéta ; puis, tout aussitôt, un coup de sifflet lui répondit.

Soudain le voile se déchira, la raison revint à moitié. Diane se souvint, et elle s’appuya fortement à la barre d’appui de la croisée, disant :

– Ah ! c’est lui !… c’est lui !… c’est Hector, mon bien-aimé !… c’est…

*

* *

Elle n’acheva pas, car la barre d’appui se rompit, et la malheureuse femme, perdant l’équilibre, se trouva précipitée dans le vide avec son enfant, et jeta alors ce cri terrible, strident, désespéré, ce cri de mère qui ne craint la mort que pour son enfant, et que le général entendit au moment où il traversait le corridor.

Quand M. de Morfontaine et le docteur, bouleversés par le cri qu’ils venaient d’entendre, entrèrent dans la chambre de Diane, la chambre était vide…

– Mon Dieu ! exclama le général, dont tout le sang se glaça.

Il voulut s’élancer vers la croisée, et, sans doute dans un accès de désespoir, il se fût précipité…

Mais déjà le docteur avait deviné une partie de la vérité.

D’une main vigoureuse il retint le général, qui s’affaissa mourant dans ses bras ; de l’autre, il montra la croisée ouverte au vicomte de la Morlière.

Celui-ci venait de jeter un cri d’épouvante si naïvement vrai, que si l’ombre d’un soupçon eût germé dans l’esprit du médecin, ce cri l’eût fait évanouir.

Chapitre 28

Quinze jours après le terrible événement que nous venons de décrire, nous eussions retrouvé le vicomte de la Morlière à Paris, dans l'entresol du chevalier de Morfontaine, en compagnie de ce dernier et du baron de Passe-Croix.

Les trois cousins étaient réunis autour d'une table de thé, et la sérénité la plus parfaite régnait sur leur visage.

M. de la Morlière disait :

– Ce pauvre général a été pendant huit jours entre la vie et la mort. Mais ce diable de docteur rouge semble disposer de la vie comme d'une chose qui lui appartient.

– Ainsi notre oncle est hors de danger ? demanda le chevalier.

– Complètement. Et, chose étonnante, il semble avoir conservé, en dépit de ce coup terrible, une sorte d'énergie sauvage.

– En vérité !

– Je croyais qu'il ne survivrait pas huit jours à sa fille… Je me suis trompé.

– Est-ce que Diane s'est tuée sur le coup ?

– Sur le coup.

– Pauvre femme ! murmura hypocritement le chevalier.

– Elle s'est ouvert la tête sur une des pierres de taille qui se trouvaient au bas de la croisée.

– Et l'enfant a survécu ?

– L'enfant n'a pas une égratignure.

– Voilà qui est bizarre…

– Je ne me l'étais pas expliqué d'abord, et je suis demeuré stupéfait, comme bien vous pensez.

– Parbleu ! dit le baron.

– Mais enfin j'ai fini par comprendre.

– Voyons ?

– Diane, en tombant, a fait la pirouette en vertu des lois naturelles de l'attraction. Sa tête a porté la première et a reçu tout le choc. Le corps et les vêtements de la mère ont fait un bourrelet à l'enfant… si bien que lorsque nous sommes arrivés, le docteur, le domestique et moi, nous avons trouvé la petite fille étourdie, mais pleine de vie, couchée sur le cadavre de Diane.

– La pauvre femme, acheva M. de la Morlière avec son odieux sourire, n’aura pas eu le temps de souffrir.

– Tout cela est bel et bon, dit le chevalier avec humeur ; mais tu as manqué ton but, cousin…

– Comment cela ?

– Tu as commis un crime inutile… ajouta M. de Passe-Croix.

– Ah ! pardon, fit M. de la Morlière, distinguons, s’il vous plaît. Avant de discuter l’utilité ou l’inutilité de la chose, établissons un principe, messieurs.

– Voyons ?

– Ce n’est pas *moi,* c’est *nous* qui avons commis ce que… vous appelez…

– Soit. Mais cela ne nous avance absolument à rien.

– Plaît-il ?

– Le général adorera cette enfant, qui est son sang, après tout.

– D’accord.

– Et nous n’aurons pas un sou de son héritage.

– Bah ! dit le vicomte, un testament pareil pourrait être attaqué.

– Fi ! murmura le chevalier ; il ferait beau voir des neveux soumis et respectueux comme nous l’avons toujours été attaquer la volonté testamentaire de notre bon et cher oncle.

– Je suis de l’avis de Morfontaine, dit Passe-Croix.

– Vous avez raison, mes beaux seigneurs, reprit le vicomte.

– Ah !

– Le testament de notre oncle ne doit pas être attaquable.

– Pourquoi ?

– Parce que notre oncle ne doit pas faire de testament.

Le vicomte prononça ces mots froidement.

– Voici que je ne comprends plus, dit le chevalier de Morfontaine.

– Ni moi, dit M. de Passe-Croix.

– Et vous n’avez nul besoin de comprendre, mes chers cousins.

– Ah ! ah ! dirent-ils tous deux.

– Il vous suffira de me donner de nouveau vos pleins pouvoirs.

– Qu’à cela ne tienne !

– Oh ! de grand cœur.

Quand ses deux cousins eurent ainsi parlé, le vicomte se leva.

– Où vas-tu ? lui demanda-t-on.

– Je vais me promener rue de Buffon, au Jardin des Plantes.

– Pour quoi faire ?

– C’est mon secret. Adieu.

Et le vicomte s’en alla.

Le cabriolet qui l’avait amené attendait M. de la Morlière dans la cour.

Il y monta, prit les rênes et partit au grand trot.

Vingt minutes après, le trotteur du vicomte arrivait rue de Buffon et s’arrêtait devant une boutique sur laquelle on lisait :

Spécialité de café à la crème.

– Voilà bien les épiciers, murmura le vicomte en descendant de voiture ; ils trouvent toujours le moyen d’afficher leur marchandise d’une façon désagréable pour leurs confrères. Évidemment si celui-là a trouvé une *spécialité*, les autres crémiers, qui vendent du café à la crème ordinaire, sont des imbéciles.

Cette réflexion faite, M. de la Morlière entra dans la boutique.

Une assez jolie femme, jeune encore, vint à lui et le salua avec respect.

– C’est vous qui êtes madame Rose ? demanda le vicomte.

– Oui, monsieur.

– La femme d’Ambroise.

– Pour vous servir.

– Où est-il, Ambroise ?

La jeune femme se retourna vers l’arrière-boutique.

– Hé ! Ambroise ! cria-t-elle.

Un homme apparut : c’était l’ancien valet de chambre de madame la baronne Rupert.

Ambroise avait toujours ses sourires cauteleux, son œil louche, sa désinvolture hardie et insolente ; mais il avait passablement engraissé et avait la mine prospère d’un homme qui se porte fort bien et fait de bonnes affaires.

– Eh bien ! maître Ambroise, dit le vicomte, es-tu content ?

– Oui, monsieur le vicomte.

– Tes affaires…

– Vont à merveille.

– Aimes-tu ta femme ?

– Beaucoup.

Et maître Ambroise jeta un regard amoureux à madame Rose.

– Ainsi, tu ne désires plus rien ?

– Heu ! heu !

– Tu te trouves assez riche ?

– Oh ! fit Ambroise, si la fortune ne fait pas le bonheur, du moins…

– Du moins ? fit le vicomte.

– Elle y aide.

– Mais tu as eu cinquante mille francs ?

– C’est vrai.

– Une jolie somme.

– Peuh ! fit Ambroise, si on ne songeait pas à l’arrondir…

– Ah ! tu y songes ?

– Dame ! j’ai l’esprit du commerce, moi, répliqua Ambroise.

Le vicomte sourit silencieusement. Ambroise reprit :

– Je me fais quinze pour cent de mon argent, ici. Dans sept ans j’aurai doublé mon avoir.

– Bah ! dit le vicomte, je puis le tripler en moins de temps, moi.

– Vous ! monsieur ?

Le petit œil de l’ancien valet de chambre étincela.

– Que ferais-tu pour cent mille francs ?

– Tout ce que M. le vicomte désirerait.

– C’est peu et c’est beaucoup tout à la fois.

– Mon Dieu ! dit Ambroise, M. le vicomte sait bien que je ne boude pas à la besogne. Et… s’il a besoin… de moi…

– Peut-être.

– Je suis prêt.

– C’est bien.

Ces quelques mots avaient été échangés dans un coin de la crémerie et assez loin de la femme d’Ambroise pour qu’elle n’eût rien entendu.

– Quand M. le vicomte aura-t-il besoin de moi ? insista l’ancien valet de chambre.

– Je ne sais. Peut-être dans six mois, ou dans un an, ou dans deux, je ne sais pas ; mais il me suffit de savoir que tu ne me feras point défaut.

– Oh ! soyez tranquille.

Le vicomte ne dédaigna point de serrer la main d’Ambroise ; puis il remonta en voiture et murmura :

– Il faut absolument faire disparaître l’enfant de Diane.

29 Chapitre

Cinq ans s’écoulèrent.

Le général de Morfontaine avait alors soixante-quinze ans environ.

C’était un beau vieillard, droit comme un I, en dépit des années, la tête couverte d’une forêt de cheveux blancs, portant toute sa barbe, qui lui descendait sur la poitrine, comme celle des patriarches.

M. de Morfontaine ne quittait plus Bellombre.

Assez semblable à ce chêne séculaire, demeuré le dernier d’une vaste forêt disparue, et n’ayant plus auprès de lui qu’un frêle rejeton, M. de Morfontaine élevait Danielle, la fille de sa fille, le sang de son sang.

Danielle avait huit ans ; elle était toujours blanche et rose.

Elle avait le grand œil bleu limpide et le sourire charmant de sa mère ; elle avait la blonde chevelure de l’infortuné comte Hector de Main-Hardye.

Danielle était devenue la dernière joie de ce malheureux vieillard, que la Providence semblait oublier sur la terre alors qu’elle avait ouvert la fosse de tous ceux qu’il avait aimés.

Danielle s’asseyait sur ses genoux, passait ses petits doigts dans sa barbe blanche et l’appelait « mon père » avec un accent qui rappelait au général la voix de la pauvre Diane enfant.

Danielle enfant était devenue la petite fée, l’idole de Bellombre.

C’était pour elle que les jardiniers semaient de fleurs les gazons du parc ; pour elle que le vieux Mathurin, le vieux garde-chasse, avait pris une jolie *chevrette* qu’il avait dressée et qui vivait apprivoisée dans le parc.

C’était pour Danielle encore que les pâtres dénichaient des oiseaux, que les enfants des métayers tressaient des corbeilles avec des joncs ; pour elle enfin qu’à Bellombre chacun s’efforçait de sourire et de paraître heureux.

Deux anciens hôtes du manoir manquaient seuls autour de cette enfant, qui devait en être un jour la maîtresse.

C’était d’abord Madeleine.

La pauvre nourrice de Diane était morte, – six mois après la baronne ; – elle était morte de douleur…

Puis c’était aussi Grain-de-Sel.

Grain-de-Sel, le brave gars, le hardi garçon qui s’était dévoué à Diane, à Hector, au général, à toute cette race qu’il aimait et vénérait.

Où donc était Grain-de-Sel ?

Un jour, il y avait de cela deux ans environ, Grain-de-Sel avait atteint sa vingt et unième année.

Comme les jeunes gens de son âge, il s'en était allé au chef-lieu du canton plonger sa main dans l'urne ; et, le soir, il était revenu à Bellombre, portant à son chapeau une pancarte blanche sur laquelle était inscrit le numéro 1.

Grain-de-Sel était conscrit.

Mais le fils de Madeleine appartenait de cœur et d'âme au général, et le général avait plus de cent cinquante mille livres de rente. M. de Morfontaine pouvait donc remplacer Grain-de-Sel aussi facilement que Grain-de-Sel laissait tomber un sou, le dimanche, dans le plat du quêteur, à l'église du village.

Cependant il n'en fut rien.

Quand il fut de retour à Bellombre, M. de Morfontaine prit le gars par le bras, le conduisit dans un coin de la salle à manger, et il lui dit :

– Te voilà donc soldat, mon pauvre Grain-de-Sel ?

– Oui, monsieur le marquis.

– Appelle-moi donc « mon général ».

– Oui, mon général.

– Eh bien ! mon gars, poursuivit M. de Morfontaine, puisque le sort l'a voulu, il faut lui obéir.

Grain-de-Sel tressaillit, aperçut la petite Danielle qui jouait avec un grand chien de chasse, et des larmes coulèrent de ses yeux.

Le général comprit la douleur du fils de Madeleine :

– Ah ! oui, dit-il, je sais… tu ne veux pas me quitter…

Grain-de-Sel baissa la tête.

– Et puis, tu ne veux pas quitter Danielle…

Grain-de-Sel fut pris d'une émotion subite et fondit en larmes.

– Eh bien ! dit le général, c'est pour elle que je veux que tu partes !

– Pour elle ?

– Oui, mon gars.

Grain-de-Sel le regarda avec étonnement.

– Écoute, mon enfant, poursuivit M. de Morfontaine, je suis vieux, mais je suis solide encore et je tiendrai encore bien cinq ou six ans. Tant que je serai là, Danielle n'a besoin de personne pour veiller sur elle…

– Oh ! non, certes ! dit Grain-de-Sel.

– Mais après… après… il lui faut un protecteur, comprends-tu ?

– Oui, fit Grain-de-Sel.

– Et ce protecteur, ce ne peut être aucun de mes neveux.

Un nuage passa sur le front du gars.

– Ils sont mariés, continua le général, mariés tous trois ; ils ont des enfants, et je les frustre de mon héritage.

– Je comprends, dit Grain-de-Sel, qui n'osa point manifester sa pensée tout entière.

– Donc, ce protecteur…

Le général regarda Grain-de-Sel.

– Ce sera moi, général !

– Bien parlé, enfant ! dit M. de Morfontaine. Mais pour que tu sois tout à fait un homme, un homme assez intelligent, assez fort, assez énergique pour défendre la fille de ma pauvre Diane, il faut que tu passes par la bonne, la vraie, la seule école où se triturent les individualités, l'école du régiment.

– Sois soldat, mon enfant, tu reviendras officier, car tu es courageux, intelligent et fidèle.

Grain-de-Sel courba la tête avec soumission. Trois mois après, le conscrit recevait sa feuille de route, en destination de la province d'Oran. Le général lui mit une poignée de louis dans la main.

– Va, dit-il, sois brave jusqu'à la témérité, c'est un moyen de revenir sain et sauf. Danielle a besoin de toi.

*

* *

Donc, Madeleine était morte, et Grain-de-Sel avait échangé sa braie rouge et sa veste bleue contre l'uniforme des chasseurs d'Afrique.

Le vieux général vivait seul à Bellombre avec sa chère petite Danielle, dont il s'était fait le précepteur.

Danielle courait comme un petit lutin par les sentiers du parc et les pelouses vertes, bondissant comme le chevreuil que lui avait donné Mathurin, et vivant dans la plus complète liberté.

– Je veux que ce soit l'enfant de la nature, disait souvent le vieillard, qu'elle apprenne ce qui lui plaît, qu'elle laisse de côté ce qui lui répugne. Quand elle sera femme, elle épousera l'homme qu'elle aimera…

Or, un matin de printemps, le château de Bellombre reçut une visite.

C'était M. le vicomte de la Morlière et sa femme qui arrivaient en compagnie du baron de Passe-Croix, marié depuis deux ans.

Le baron amenait à son oncle sa jeune épouse, que le général, qui n'avait point quitté le Poitou depuis la mort de Diane, n'avait point vue encore.

Seul des trois cousins, le chevalier de Morfontaine manquait à cette réunion de famille.

Le chevalier était retenu à Paris par une grave indisposition de sa femme.

Le chevalier s'était marié un an après la mort de Diane.

Cependant le général l'attendait comme ses cousins, car ce n'était point le hasard qui présidait à cette réunion.

Quinze jours auparavant, le vieux marquis avait écrit à chacun d'eux la circulaire suivante :

« Mon cher neveu,

« Je vais accomplir le 15 mai prochain ma soixante-quinzième année, et, bien que je sois vert encore, je désire prendre quelques précautions dans l'éventualité de ma fin prochaine, et songer à l'avenir de ceux que j'aime et laisserai derrière moi.

« Amène-moi ta femme et viens célébrer avec elle, à Bellombre, mon soixante-quinzième anniversaire.

« Ton oncle dévoué,

« Général de Morfontaine. »

Le chevalier avait manqué à l'appel, mais le vicomte de la Morlière et le baron de Passe-Croix étaient arrivés le 14 au matin.

Or, le 15 mai n'était point seulement un jour de réjouissance pour le château de Bellombre, c'était encore celui de la fête patronale de Bellefontaine, le village voisin.

Donc, le 15 mai au matin, le vieux général tenant la charmante petite Danielle dans ses bras, monta avec ses deux neveux et ses belles-nièces dans son antique carrosse d'apparat et se rendit à l'église de Bellefontaine.

Devant le modeste hôtel de ville du bourg, une baraque de saltimbanques s'était établie, et un paillasse à cheveux roux, à la barbe inculte, le visage tout barbouillé d'une sorte de couleur brune, amusait la foule de ses lazzi en distribuant force torgnioles et crocs-en-jambe à deux pauvres petits enfants, qui faisaient contre mauvaise fortune bon cœur, et mangeaient une maigre pitance, la représentation terminée, bien qu'ils eussent joué un rôle de prince et de princesse.

En sortant de la messe, le général passa devant la baraque.

Danielle aperçut les enfants et dit :

– Ah ! petit père, comme ils ont l'air malheureux ! Je voudrais bien jouer avec eux pour les distraire.

– Chère enfant ! murmura le général, cela n'est pas possible.

Et comme la petite fille avait déjà les larmes aux yeux :

– Mais, ajouta-t-il, on peut les faire venir à Bellombre demain.

Et il dit au vicomte :

– Vois ce saltimbanque, et dis-lui que, s'il veut venir demain à Bellombre nous faire des

tours et pasquinades, on le payera grassement.

Tandis que le général et sa suite remontaient en voiture, M. de la Morlière s'approcha, en effet, du paillasse.

Celui-ci ôta respectueusement sa casquette et s'avança sur le bord de l'estrade.

La foule s'était écartée devant le vicomte, nul ne pouvait entendre ce que ce dernier allait dire.

– Hé ! fit le vicomte en souriant, tu es si bien métamorphosé, maître Ambroise, que si je n'avais su que c'était toi…

– Monsieur ne m'aurait point reconnu ?

– Non.

Le paillasse eut un sourire conquérant.

– On ne me reconnaîtra pas davantage à Bellombre, dit-il.

– Je l'espère bien, dit M. de la Morlière ; mais tu n'y viendras pas… Il faut faire le coup aujourd'hui même, si tu peux.

– On tâchera… soyez tranquille, et fiez-vous à moi, dit le paillasse.

*

* *

Quelques heures après, en sortant de table, le général marquis de Morfontaine, dit à ses neveux d'un ton qui ne manquait pas d'une certaine solennité :

– Mes chers enfants, veuillez me suivre au grand salon, c'est là que je vous ferai connaître dans quel but je vous ai réunis.

Et il offrit le bras à madame de la Morlière avec une galanterie toute juvénile.

Dans le grand salon de Bellombre, pièce austère et froide, qui avait gardé comme un vague reflet des âges passés et dont les tentures sombres avaient un aspect de tristesse, M. de la Morlière aperçut un homme vêtu de noir, assis devant une table sur laquelle se trouvaient étalés divers papiers.

– Je m'en doutais, pensa le vicomte.

Et il échangea un rapide regard avec M. de Passe-Croix. La petite Danielle avait suivi son grand-père.

– Va jouer, mon enfant, lui dit le général, va jouer dans le parc.

– Oui, père.

– Et ne va pas jusqu'à la rivière.

– Non, père.

– Tu sais que je te l'ai défendu.

– Oui, père, répéta l'enfant.

Elle jeta ses bras au cou du vieillard, qui baisa avec amour les tresses blondes de ses cheveux et la renvoya en souriant.

Alors M. de Morfontaine invita ses neveux et ses nièces à s'asseoir et leur dit :

– Je vous ai réunis, mes enfants, pour vous parler à cœur ouvert.

– Parlez, mon oncle, dit M. de la Morlière, qui feignit l'étonnement.

– Je vous ai réunis, continua le vieillard, parce que je n'ai jamais bercé personne de folles espérances, et que je veux que vous respectiez mes volontés après ma mort comme vous les avez respectées durant ma vie.

– Mais, mon oncle, s'écria le baron de Passe-Croix, vous savez bien que nous vous aimons et vous vénérons.

– Je le sais, mes enfants.

– Et que, ajouta le vicomte, nous aimerions mieux mourir que de vous déplaire.

M. de Morfontaine eut un bon sourire et poursuivit :

– Il y a cinq années, mes amis, que votre pauvre cousine est morte victime d'une fatalité épouvantable.

– Hélas ! soupira M. de la Morlière.

– Ce jour-là, aux yeux de la loi, vous êtes devenus tous trois mes héritiers.

– Ah ! mon oncle, de tels souvenirs…

– Mais, reprit le vieillard d'une voix ferme, ce jour-là aussi le ciel m'a laissé un enfant à la place de cet autre enfant qu'il me reprenait. Danielle m'est restée.

– Et c'est une bien grande consolation pour vous, mon oncle, dit le baron.

– Eh bien, mes amis, voici ce que je voulais vous dire. J'ai fait deux parts de ma fortune, un gros et un petit lot.

Le petit lot se compose de la terre de Morfontaine, située en Vendée, de cent cinquante mille francs placés en bons du Trésor, et de mon hôtel de la rue de Verneuil, qui vaut à peu près la même somme.

– Mais, mon oncle…

– Écoute-moi donc, vicomte. Le manoir vendéen, berceau de notre famille, est pour le chevalier, qui est le dernier de mon nom.

– C'est trop juste, dit le vicomte.

– Quant à toi et à Passe-Croix, je vous donne à choisir entre les cent cinquante mille francs et l'hôtel.

– Ah ! mon oncle, s'écria le vicomte avec attendrissement, c'est cet hôtel plein de vous et qui gardera votre souvenir que je veux !

– Bien, mes enfants, dit le général. Quant au gros lot, qui se compose d'environ cent cinquante mille livres de rentes, vous avez deviné, n'est-ce pas ?

– C’est la dot de Danielle ! dirent spontanément les deux cousins. Vous avez raison, mon oncle…

– Bien dit, mes enfants, vous êtes de nobles cœurs. Et, ajouta le général, pour tout prévoir, j’ai voulu faire mon testament devant vous. M. le notaire de Bellefontaine, que voilà, va vous le lire. Il ne manque plus que ma signature et la vôtre.

– La nôtre ! fit le vicomte.

– Oui, mon ami, j’ai voulu tout prévoir et rendre mon testament inattaquable. Vous écrirez tous deux au bas et le chevalier, quand il viendra, en fera autant, ces quelques mots :

« Aujourd’hui, 15 mai 183…, je reconnais avoir pris connaissance du testament de mon oncle, le marquis de Morfontaine ; je déclare l’approuver entièrement et m’engager formellement à respecter sa volonté. »

M. de la Morlière interrompit le général.

– Ah ! de grand cœur ! dit-il.

– Eh bien ! monsieur le notaire, dit M. de Morfontaine, veuillez nous donner lecture de cet acte.

Mais comme le notaire s’apprêtait à lire, il se fit au-dehors un grand bruit, et des cris d’alarme et de désespoir retentirent.

– Ah ! mon Dieu ! disaient plusieurs voix désolées, mon Dieu ! quel malheur !

Et les hôtes du grand salon se levèrent précipitamment et s’élancèrent au-dehors.

30 Chapitre

Danielle était allée courir dans le parc, poussant son cerceau devant elle.

À cette heure, les domestiques du château, pour éviter la chaleur, se réunissaient sous un grand marronnier plusieurs fois séculaire planté devant la grille du parc.

Les femmes dévidaient, filaient ou tricotaient ; les hommes jouaient aux boules.

Danielle, l'idole de tous, commença par se mêler à leurs jeux ; puis insensiblement, elle sortit du cercle et se prit à courir vers la grande futaie qui se trouvait au milieu du parc.

C'est là qu'ordinairement le joli chevreuil apprivoisé par Mathurin se tenait paresseusement couché au pied d'un chêne.

Quand il entendait venir l'enfant, il se levait, bondissait et venait gambader autour d'elle.

Danielle s'aventura donc sous la futaie, mais elle y avait fait quelques pas à peine qu'elle s'arrêta tout étonnée.

Un enfant de huit à dix ans était assis sur l'herbe et paraissait pleurer.

Cet enfant, Danielle le reconnut. C'était le petit saltimbanque qu'elle avait vu le matin à Bellefontaine.

Le voyant pleurer, elle courut à lui les bras ouverts.

– Qu'as-tu, lui dit-elle, et pourquoi es-tu ici ?

– Je me suis sauvé parce que mon maître me battait.

– Oh ! le méchant !…

– Et qu'il ne voulait pas me laisser jouer avec ma sœur.

– Eh bien ! dit Danielle, joue avec moi. Voilà mon cerceau.

Le petit saltimbanque poussa un cri de joie, s'empara de la baguette et chassa le cerceau après lequel il se mit à courir.

Et Danielle enchantée suivit l'enfant, mais tout à coup elle s'arrêta.

– Ne va pas par-là, dit-elle, pas par-là, c'est par-là qu'est la rivière.

Le petit saltimbanque ne répondit pas et continua à courir.

Alors, soit qu'elle voulût ravoir son cerceau, soit qu'elle fût entraînée par le plaisir, la petite fille suivit l'enfant et poursuivit sa course vers la rivière.

*

* *

La rivière qui passait au bout du parc, était étroite, mais profonde, rapide, garnie de berges glissantes semées çà et là de saules qui se penchaient sur l'eau, et de broussailles qui cachaient des abîmes souterrains.

Le général, qui connaissait le danger qu'il y avait pour un enfant de s'approcher trop près de la rivière, avait toujours défendu à Danielle de diriger ses promenades de ce côté du parc.

Or, il y avait près d'une heure que la petite fille s'était éloignée du cercle formé par les domestiques du château sous les marronniers.

Tout à coup, Mathurin s'écria :

– Où est donc la demoiselle ?

– Danielle ! Danielle ! appela la femme de chambre à qui la surveillance de l'enfant était spécialement confiée.

– Je l'ai vue là-bas tout à l'heure, du côté de la futaie… dit un pâtre. Sans doute qu'elle joue avec le chevreuil.

La femme de chambre courut vers la futaie, appelant toujours :

– Danielle ! Danielle !

Danielle ne répondit pas.

Mathurin, qui suivait la trace de l'enfant sur le gazon, exclama tout à coup :

– Mon Dieu ! la rivière !

Il se prit à courir et jeta un cri terrible.

Sur la rivière, en cet endroit profonde et calme, flottaient le chapeau de paille garni de bleuets et la ceinture de soie verte de l'enfant !…

*

* *

On fit de vaines recherches pour retrouver le corps de Danielle, le courant l'avait sans doute entraîné au loin.

Trois mois après, le général mourut dans un état de complet idiotisme, et ses trois neveux se partagèrent fraternellement son héritage.

Chapitre 31

Là finissait le manuscrit du domino.

Le baron Gontran de Neubourg le replia lentement et le remit dans sa poche.

Un moment de silence suivit cette lecture, et les quatre convives de la Maison-d'Or se regardèrent.

– Eh bien ! messieurs, dit enfin Gontran, que pensez-vous de cela ?

– Je pense, répondit lord Galwy, qu'il faut, avant tout, savoir quel rapport il peut exister entre les personnages de cette étrange histoire et la femme qui vous a remis ce manuscrit.

– Nous allons le savoir, messieurs.

Le baron sonna, un garçon vint.

– N'est-il venu personne pour nous ? demanda Gontran.

– Pardon, une dame.

– Comment est-elle ?

– Masquée et en domino.

– Pourquoi ne nous avez-vous point prévenus ?

– Cette dame a voulu attendre que ces messieurs sonnassent.

– Où est-elle ?

– Dans le salon voisin.

– Priez-la d'entrer.

Le garçon sortit. Deux minutes s'écoulèrent, puis la porte se rouvrit et le domino entra. C'était bien le même qui avait abordé Gontran au foyer de l'Opéra et lui avait remis le manuscrit.

À sa vue, les quatre gentilshommes se levèrent respectueusement.

Elle les salua d'un geste de reine et s'assit dans le fauteuil que le vicomte Arthur de Chenevières lui avança.

– Messieurs, leur dit-elle d'une voix harmonieuse et fraîche qui les fit tressaillir, vous avez bien voulu lire mon manuscrit ?

Tous quatre s'inclinèrent.

– Et vous trouvez, sans doute, qu'il y manque un dernier chapitre ?

Ils s'inclinèrent de nouveau.

– Je viens vous le raconter, dit-elle simplement.

– Madame, dit Gontran toujours debout et le chapeau à la main comme ses compagnons, nous sommes prêts à vous écouter.

Et tous la regardaient et devinaient sous le masque une beauté souveraine. Le domino reprit :

– Deux années après le dernier drame accompli au château de Bellombre, un jeune officier de l'armée d'Afrique, débarquant à Marseille, aperçut sur un champ de foire une baraque de saltimbanques.

Une pauvre petite fille, grelottant sous ses oripeaux de princesse indienne, dansait devant la foule pour n'être point battue le soir.

L'officier jeta un cri, courut à elle et la prit dans ses bras.

L'officier s'était jadis nommé Grain-de-Sel.

La petite fille était Danielle.

Danielle, que le misérable Ambroise n'avait pas eu le courage de tuer, et qu'il avait cédée, à Bordeaux, à l'un de ses confrères.

– Danielle, ajouta le domino, c'est moi…

Elle ôta son masque, et les quatre gentilshommes jetèrent un cri d'admiration, tant elle était belle…

Et, quand ils l'eurent contemplée longtemps, silencieux, recueillis, n'osant lui parler et comme si elle eût exercé sur eux une fascination étrange, elle ajouta d'une voix humble, presque suppliante :

– Messieurs, je viens vous demander justice au nom de mon père et de ma mère assassinés, me la refuserez-vous ?

– Mademoiselle, répliqua Gontran d'une voix émue, le serment que nous allons faire, mes amis et moi, sera ma réponse.

Il étendit alors la main, et comme si ces quatre hommes, riches, nobles, beaux et vaillants, n'eussent eu qu'une seule âme, une seule tête, une seule voix, Danielle entendit retentir ces paroles :

– L'association des *Chevaliers du clair de lune* est fondée.

Partie 2
La Dernière Incarnation de Rocambole

Chapitre 1

Le lendemain du jour où M. le baron Gontran de Neubourg et ses trois amis, après avoir pris connaissance de son manuscrit, déclarèrent au domino que l'association des *Chevaliers du clair de lune* était fondée, un coupé de régie s'arrêta rue de la Michodière, à l'angle du boulevard des Italiens. Un homme en descendit.

C'était un bizarre personnage et qui mérite quelques lignes de description.

Vêtu d'un gros paletot marron, les yeux abrités par des lunettes vertes, cet homme, dont il était difficile de préciser l'âge, avait le visage couturé de cicatrices profondes dont on ne pouvait déterminer l'origine.

Étaient-ce des brûlures ? était-ce le résultat d'une petite vérole épouvantable ?

Nul n'aurait pu le dire.

Le personnage aux lunettes vertes paya le cocher, s'engouffra sous une porte bâtarde, suivit un escalier sombre, et le gravit en s'appuyant à la rampe.

Il monta ainsi jusqu'au troisième étage, et s'arrêta devant une porte sur laquelle on lisait ces mots :

Cabinet d'affaires.

Et plus bas :

Tournez le bouton, S. V. P.

Il obéit à l'inscription, tourna le bouton, et la porte s'ouvrit, laissant voir une sorte de bureau muni d'un grillage derrière lequel on apercevait une caisse.

L'homme au paletot marron traversa cette première pièce et mit la main sur la clef d'une seconde porte.

Puis il se retourna vers le grillage, derrière lequel se tenait un jeune homme d'environ vingt ans.

– Eh bien ! lui dit-il, as-tu vu quelqu'un, Gringalet ?

– J'ai vu le baron, répondit le jeune homme.

– M. de Neubourg ?

– Oui, monsieur.

– Qu'a-t-il dit ?

– Quand il a lu votre lettre, il a paru étonné.

– Bien.

– Et il m'a demandé qui était ce M. Rocambole.

– Et… tu lui as répondu ?

– Que vous étiez un homme d'affaires.

– Et… lui ?

– Lui ? Il m'a dit : « Je ne connais pas M. Rocambole, et je ne sais pas ce qu'il peut me vouloir… mais j'irai le voir, puisqu'il le désire. »

– Ah ! t'a-t-il indiqué le moment de sa visite ?

– Il viendra vers trois heures.

Le personnage aux lunettes vertes ouvrit son paletot et tira sa montre.

– Il est deux heures et demie, dit-il ; le baron ne peut tarder.

Il ouvrit la seconde porte et pénétra dans une deuxième pièce.

Celle-là avait un aspect tout différent.

Ce n'était plus le bureau d'un homme d'affaires ; c'était un cabinet de travail assez élégant, dont les murs étaient tendus d'une étoffe de soie couleur mauve, et dont l'ameublement en chêne sculpté dénotait un homme de goût.

Deux étagères supportaient des livres rares ; une troisième était chargée de porcelaines de Sèvres, de Chine et du Japon.

Des masques et des fleurets étaient suspendus au-dessus d'un divan en velours vert sombre. Quelques tableaux de prix étaient accrochés çà et là.

Un joli meuble de Boule supportait un bronze de Clodion.

L'homme aux lunettes vertes passa dans une troisième pièce, qui, sans doute, était un cabinet de toilette, et il en ressortit quelques minutes après, dépouillé de son paletot marron et de son chapeau, mais vêtu d'une robe de chambre et coiffé d'un bonnet grec à gland de soie violette.

Ainsi accoutré, il se jeta dans un vaste fauteuil et s'approcha de la cheminée, où flambait un bon feu.

Puis, armé des pincettes, il se mit à tisonner, tout en murmurant :

– Voici la première affaire de quelque intérêt qui se présente pour moi. Jusqu'à présent, et depuis deux années je ne me suis occupé que de gens sans importance, et la patience commençait à me manquer.

Ce disant, le bizarre personnage prit sur la cheminée un gros portefeuille qu'il ouvrit et dont il retira une liasse de papiers.

Ces papiers, qu'il parcourut des yeux, étaient couverts d'une écriture hiéroglyphique, dont seul, sans doute, l'homme aux lunettes vertes avait le secret.

Il se mit à les parcourir et continua à se parler à mi-voix.

– Le baron Gontran de Neubourg, dit-il, le vicomte Arthur de Chenevières, lord Blakstone et le marquis de Verne sont évidemment des hommes accomplis en tout point ; mais précisément à cause de cela, ils sont incapables de mener à bien la mission qu'ils se

sont imposée. Pauvres gens !

Et l'homme d'affaires haussa imperceptiblement les épaules.

Le timbre placé derrière la porte d'entrée, et qui indiquait l'arrivée d'un visiteur, se fit entendre en ce moment.

– Voici le baron, pensa l'homme aux lunettes vertes.

En effet, peu après on frappa à la deuxième porte. M. le baron Gontran de Neubourg était sur le seuil.

– M. Rocambole ? demanda-t-il en toisant des pieds à la tête l'homme d'affaires.

– C'est moi, monsieur.

Le baron salua ; son interlocuteur lui rendit son salut avec une courtoisie qui indiquait des habitudes du monde.

– Monsieur, dit le baron en entrant, j'ai reçu ce matin une lettre de vous.

– C'est vrai, monsieur.

– Une lettre de trois lignes.

– C'est encore vrai.

– Et ces trois lignes disaient :

« M. le baron de Neubourg est instamment prié de passer dans la journée chez M. Rocambole, homme d'affaires, pour une chose de la plus haute importance. »

– C'est toujours exact, monsieur.

– Et vous êtes M. Rocambole ?

L'homme d'affaires s'inclina.

– Eh bien ! monsieur, dit le baron, je vous écoute. M. Rocambole avança un fauteuil au baron.

– Veuillez vous asseoir, monsieur, nous avons à causer longuement.

– En vérité !

– Et de choses qui vous intéressent au dernier point.

Le baron regarda son interlocuteur avec une vive curiosité.

– Voyons ! fit-il.

M. Rocambole allongea la main vers la cheminée, y prit une boîte à cigares et la présenta au baron avec une grâce exquise.

– Voilà un homme d'affaires du meilleur monde, pensa le baron.

Et il prit le cigare qu'on lui offrait.

– Monsieur le baron, reprit M. Rocambole, vous me trouvez fort laid, n'est-ce pas ?

– Monsieur…

– Oh ! soyez franc, je suis horrible.

– Mais, monsieur…

– J’ai reçu un coup de feu dans la figure, et j’ai eu les yeux brûlés à un tel point qu’il m’est impossible de les exposer au grand air.

– Vous avez servi, dit le baron, et sans doute c’est à quelque siège ?…

– Non, monsieur, j’ai été au bagne. Si vous m’aviez vu marcher, vous vous seriez aperçu que je tire légèrement la jambe droite.

Le baron fit un soubresaut sur son siège.

– Rassurez-vous, monsieur, dit M. Rocambole en souriant, je suis devenu honnête homme, et votre bourse et votre montre sont en sûreté ici.

– Mais enfin, monsieur, dit le baron toujours calme et poli, mais visiblement mal à son aise, pourriez-vous m’expliquer…

– Pourquoi je vous ai écrit ?

– Oui, monsieur.

– C’est ce que je compte faire tout à l’heure ; mais auparavant, il faut que je vous raconte mon histoire en quelques mots…

– Est-ce nécessaire ?

– Indispensable.

– Alors je vous écoute.

M. Rocambole reprit :

– Monsieur le baron, je suis un des hommes les plus étranges du siècle où nous vivons. J’ai été beau comme vous, élégant comme vous ; j’ai eu deux ou trois cent mille livres de rente, un titre de marquis, des chevaux de sang, des maîtresses de race, un hôtel dans le faubourg Saint-Germain, et j’ai failli épouser la fille d’un grand d’Espagne.

– Et… depuis ?

– Depuis, j’ai été forçat ; mais auparavant, continua l’homme d’affaires, j’avais été un enfant de Paris, un vaurien épargné d’abord par la police correctionnelle, oublié ensuite par la cour d’assises.

« J’avais commencé par voler, puis ensuite j’ai assassiné. J’ai bien une douzaine de meurtres sur la conscience.

Le baron ne put réprimer un geste de dégoût.

– Mais, poursuivit M. Rocambole, le repentir est un jour descendu dans mon cœur, et je suis devenu honnête homme.

– Un peu tard, dit M. de Neubourg en souriant.

– Soit, mais mieux vaut tard que jamais.

Et après un silence de quelques secondes, M. Rocambole continua :

– Je vous disais donc, monsieur, que j'ai pillé, volé, assassiné, joué les rôles les plus différents et les plus étranges.

« Mon épouvantable odyssée a fini par le bagne, et au bagne, traînant la chaîne, défiguré, sans espoir, je ressemblai longtemps à ces anges précipités du ciel et qui maudissent Jéhovah. Mais un jour que j'avais la jambe cassée et gémissais sur un roc perdu en pleine mer, une femme passa près de moi, et cette femme me jeta un regard de compassion et laissa tomber quelques pièces d'or dans mon bonnet vert.

La voix de M. Rocambole s'était subitement altérée.

– Cette femme, ajouta-t-il, je la reconnus, elle qui ne me reconnaissait pas. C'était un de ces anges à qui Dieu confie la mission de racheter les damnés.

– Vous l'aviez aimée ? dit le baron, touché de l'émotion subite qui venait de s'emparer de M. Rocambole.

– Oh ! pas d'amour, monsieur, loin de là. Et cependant elle était jeune et belle… et sur ses pas le monde s'inclinait avec admiration et respect. Cette femme, monsieur le baron, je l'avais appelée « ma sœur ».

– Votre sœur !

– Rassurez-vous pour elle, monsieur, elle ne l'était pas. Mais j'avais cru assassiner son frère, j'avais volé ses papiers. Ce frère, elle ne l'avait jamais vu, ce frère était l'homme à qui revenait cette fortune dont j'avais joui et ce titre de marquis que j'avais porté. Et pendant longtemps, moi l'enfant des faubourgs, moi le voleur, moi l'assassin, j'avais appelé cette femme « ma sœur », et moi qui n'aimais personne, j'avais fini par l'aimer, par la vénérer, par me persuader que j'étais de son sang…

« Alors, monsieur, quand je fus au bagne, où je blasphémais, où je rêvais une évasion et de nouveaux crimes, lorsque je vis passer cette femme à mes côtés, il s'opéra en moi une métamorphose terrible et subite, et, pour la première fois de ma vie, quelque chose tressaillit dans ma poitrine et je m'aperçus que j'avais un cœur…

M. Rocambole s'interrompit, et deux larmes brûlantes coulèrent sur ses joues couturées.

– Ah ! monsieur, reprit-il, lorsqu'elle se fut éloignée, lorsque je l'eus perdue de vue, des larmes emplirent mes yeux, et je me dis qu'ils étaient bien heureux ces valets qui la servaient et la voyaient à toute heure.

« Et, bien que j'eusse la jambe cassée, malgré mes souffrances sans nom, je parvins à me mettre à genoux et je joignis les mains, et je priai :

« – Mon Dieu ! murmurai-je, si vous voulez me pardonner mes crimes en faveur de cet ange qui vient de laisser tomber sur moi un regard de compassion, je vous jure que je deviendrai honnête homme et que je consacrerai ce qui me reste de vie à faire le bien, comme jusqu'ici j'ai fait le mal.

« Dieu sans doute exauça ma prière, monsieur le baron, car moins de six mois après le directeur du bagne me fit venir et me dit :

« – On a demandé et obtenu votre grâce.

« – Ma grâce ! m'écriai-je, qui donc a pu la solliciter.

« Le directeur appela un valet au lieu de me répondre ; il lui fit un signe, et le valet me prit par la main et me conduisit dans une pièce voisine.

« – Ôtez votre veste de forçat, me dit-il.

« On me débarrassa de ma livrée d'ignominie, mes fers furent limés, on me revêtit d'habits convenables, puis on me conduisit à la porte du bagne. C'était le soir, la nuit arrivait. À la porte du bagne, j'aperçus une chaise de poste attelée, et par l'une des portières je vis sortir une main blanche et aristocratique, tendue vers moi. Un ange venait racheter le démon. »

Chapitre 2

L’émotion de M. Rocambole était si violente qu’il fut obligé de s’arrêter un moment et de suspendre son récit. Le baron lui tendit la main :

– Monsieur, lui dit-il, votre repentir est une absolution.

L’homme d’affaires parvint, au bout de quelques minutes, à se dominer complètement, et il reprit :

– La main tendue vers moi était celle de la femme que j’avais longtemps appelée « ma sœur ».

« À côté d’elle un homme était assis, que je reconnus également.

« Tous deux me prirent la main et me firent monter dans la chaise de poste, et le postillon fouetta ses chevaux.

« Alors cette femme me dit :

« – Fabien et moi nous savons tout. Nous savons qui vous avez été, et nous avons eu horreur de vous d’abord, mais nous avons su aussi que depuis six mois vous vous étiez repenti, que, sans cesse à genoux, vous demandiez pardon au ciel, et nous avons joint nos prières aux vôtres, et, comme le ciel, nous vous pardonnons. Venez, vous serez un ami, un hôte dans cette maison où vous fûtes longtemps un usurpateur. »

*

* *

– Monsieur le baron, interrompit tout à coup l’homme d’affaires, vous êtes gentilhomme et votre parole est sacrée.

– Je le crois, dit le baron en souriant.

– Pour que vous compreniez ce que vous pouvez faire de moi, il faut que vous sachiez qui je suis et qui j’ai été. Il faut donc que vous m’engagiez votre parole, monsieur le baron, que les noms que je prononcerai pour vous seront à tout jamais enseveli au fond de votre cœur.

Le mystère qui semblait environner cet homme avait fortement séduit M. de Neubourg.

– Je vous fais le serment que vous me demandez, dit-il.

M. de Neubourg, s’était renversé dans son fauteuil, en homme décidé à écouter un long récit.

– Avez-vous toutefois quelques heures à me donner ? demanda M. Rocambole.

– Certainement. Parlez…

Alors l’homme d’affaires raconta à M. de Neubourg cette longue histoire dont nous

avons été jadis le narrateur fidèle. Quand il eut terminé, la nuit était venue.

– Eh bien ! monsieur le baron, reprit Rocambole après un silence, pensez-vous que j'aie été un homme ingénieux dans le mal ?

– Oh ! certes, fit le baron, qui plus d'une fois avait tressailli en écoutant la narration des crimes de Rocambole. Mais, ajouta-t-il, vous vous êtes repenti ?

– Oui, par amour et par respect de ce monde au milieu duquel j'ai vécu et dont j'étais indigne.

– Et votre repentir est sincère ?

– Allez voir le vicomte et la vicomtesse d'Asmolles, ils répondront de moi.

– Je vous crois, dit le baron. Mais, monsieur, tout ce que vous venez de m'apprendre…

– Je vous comprends, monsieur le baron.

– Ah !

– Vous êtes étonné de mes confidences, n'est-ce pas ?

– En effet…

– Et c'est tout simple. Cependant, monsieur, quand je vous aurai dit que je fais en petit depuis deux ans ce que vous et trois de vos amis voulez faire sur une vaste échelle…

Le baron tressaillit.

– Je connais déjà l'association des *Chevaliers du clair de lune*, dit Rocambole en souriant.

– Vous… savez…

– Écoutez-moi bien, reprit l'ancien forçat. Je me suis mis en tête de continuer l'œuvre commencée par le comte Armand de Kergaz. Ce lieu où nous sommes est un *cabinet d'affaires*, ou plutôt un bureau de police particulière, dont les bailleurs de fonds sont le vicomte d'Asmolles et sa femme, le comte de Kergaz et la comtesse Artoff…

– Baccarat ?

– Précisément !

– Quel est son but ? demanda le baron.

– Faire le bien, redresser les torts, récompenser et punir. Malheureusement, acheva l'ancien forçat, je n'ai pas de bonheur pour ma rentrée dans le monde. Jusqu'à présent, monsieur, je n'ai eu que des affaires insignifiantes sur les bras. La vôtre…

– Comment ! la mienne ?

– Je veux dire celle de M^{lle} Danielle de Main-Hardye.

– Quoi ! vous savez ?

– Je sais tout.

– C'est bizarre…

– Nullement. J’ai assisté, invisible, à la lecture du manuscrit du *domino.*

– Et c’est pour cela…

– Que j’ai osé vous assigner un rendez-vous…

Le baron fronça légèrement le sourcil.

– Mais, monsieur, en quoi notre association peut-elle vous intéresser ?

Rocambole quitta son fauteuil et se redressa.

– Attendez-moi une minute, dit-il.

Et il passa dans son cabinet de toilette.

– Où diable va-t-il ? pensa le baron.

M. de Neubourg, de plus en plus étonné, fixait les yeux sur la porte du cabinet de toilette, s’attendant à voir reparaître Rocambole, lorsque cette porte se rouvrit et livra passage à un inconnu.

C’était un vieillard, courbé en deux, la tête couverte de cheveux blancs, vêtu d’un habit noir qu’ornait la rosette d’un ordre étranger.

Les joues de cet homme étaient ridées, mais leur couleur bistrée annonçait une origine méridionale.

Ce personnage salua le baron et lui dit avec un accent italien très prononcé :

– Monsieur Rocambole est-il là ? Assez étonné, le baron répondit :

– Il va venir, monsieur ; veuillez l’attendre un instant.

– Oh ! dit le vieillard, je vais parler à son commis.

– Comment se fait-il, pensait M. de Neubourg, qu’ils ne se soient point rencontrés ? Où donc conduit cette porte ?

Le baron attendit quelques minutes encore. Tout à coup on frappa deux coups distincts à la porte qui mettait en communication le cabinet de M. Rocambole avec la première pièce du bureau d’affaires, celle où était le grillage.

– Entrez ! dit M. de Neubourg, qui, se retournant, vit entrer un domestique en gilet rouge, en cravate blanche, au teint rougeaud, le nez enluminé, les cheveux roussâtres, le type exact du palefrenier d’outre-Manche.

– Sir Rocambole, demanda-t-il en saluant avec la raideur anglaise, et d’un ton qui trahissait l’insulaire.

Le baron lui indiqua la porte du cabinet de toilette.

– Oh ! yes, fit l’Anglais.

Et il passa par la porte et disparut.

Quelques minutes s’écoulèrent encore, et le baron commençait à perdre patience, lorsque la porte s’ouvrit. Cette fois, c’était Rocambole.

– Ah ! lui dit le baron, vous avez rencontré le valet anglais, n’est-ce pas ?

– Quel valet ?

– Et cet homme à cheveux blancs qui ressemble à un diplomate ?

– Bah ! où les avez-vous vus ?

– Le dernier est entré par là…

Et le baron indiquait du doigt la porte sur le seuil de laquelle Rocambole s'était arrêté.

– Par là ?

– Oui.

– Mais c'est mon cabinet de toilette.

– Alors vous l'avez vu ?

– Non.

– Et le valet ?

– Pas davantage.

Rocambole prit le baron par la main.

– Venez voir, dit-il.

M. de Neubourg pénétra dans le cabinet de toilette, et, à sa grande stupéfaction, il reconnut qu'il n'avait aucune autre issue.

D'où venait donc l'homme aux cheveux blancs ?

Par où avait donc passé le domestique anglais ?

– Seriez-vous sorcier, monsieur ? demanda le baron.

– Nullement.

– Alors ?

Rocambole se prit à sourire.

– L'homme aux cheveux blancs, c'était moi, dit-il.

– Vous !

– L'homme aux cheveux roux, c'était moi encore.

– Mais c'est impossible.

– Cela est vrai, monsieur : *è la verita,* ajouta Rocambole avec l'accent italien ; *oh ! yes !* fit-il avec la prononciation anglaise.

Et comme M. de Neubourg ne revenait pas de sa surprise :

– J'ai l'art de me grimer, de changer de son de voix. Je puis être un personnage multiple, et si je vous ai donné un échantillon de ma facilité merveilleuse à me transformer, c'est que je peux vous convaincre, monsieur le baron, de l'utilité que vous aurez à vous servir de moi.

– Me servir de vous ?

– Oui, monsieur.

– En quoi et pourquoi ?

– Vous êtes le chef des *Chevaliers du clair de lune ?…*

– Sans doute.

– Et les *Chevaliers du clair de lune*, poursuivit Rocambole, se sont imposé la mission de rendre à Danielle de Main-Hardye le nom de son père et la fortune de son aïeul, n'est-ce pas ?

– Et nous y parviendrons.

– Oui, dit Rocambole, si toutefois…

Il s'arrêta et parut hésiter.

– Voyons, monsieur, dit le baron, veuillez vous expliquer.

– Monsieur le baron, reprit l'ex-forçat, les neveux de feu le général de Morfontaine sont maîtres de la position. Il n'existe aucune preuve matérielle de leurs crimes, ni même de l'existence de Danielle, attendu que son décès a été régulièrement constaté.

– Eh bien ?

– Eh bien ! poursuivit Rocambole, des hommes comme vous, et vos amis, monsieur le baron, pardonnez-moi ma franchise, des hommes comme vous sont trop loyaux, trop chevaleresques, pour engager une lutte sérieuse avec le vicomte de la Morlière. Vous serez battus.

– Par exemple !

– Ah ! c'est que, dit l'ancien élève de sir Williams, ce n'est point avec lui et ses cousins un combat en champ clos qu'il faut avoir, c'est une lutte où la patience et la ruse doivent être mises en première ligne.

– Nous serons patients.

– Peut-être, mais vous ne serez pas rusés.

– Ah ! monsieur…

– Vous ne connaissez de Paris que le monde élégant, le Bois, le boulevard des Italiens ; le Paris obscur, fangeux, misérable, vous est inconnu, monsieur le baron.

– Nous y pénétrerons.

– Non, si je ne vous guide.

M. de Neubourg regarda Rocambole et parut attendre que l'ex-forçat complétât sa pensée.

– Tenez, monsieur, continua Rocambole, sans moi, vous ne ferez rien ; avec moi, vous triompherez.

– Mais, monsieur.

– Oh ! je sais bien que vous allez me dire que j'ai été forçat, voleur, assassin, et il vous

répugne à vous, parfait gentilhomme, d'avoir des rapports avec moi et de me mettre en contact avec vos nobles amis. Mais ne craignez rien, monsieur le baron, je serai le *deus ex machina* seulement, et je demeurerai le plus souvent invisible.

– Mais enfin…

– Permettez-moi un dernier mot : vous agirez, je penserai pour vous ; je serai la tête, vous et vos amis serez le bras.

– Et vous ne pensez pas, fit le baron avec une certaine hauteur, que nous puissions nous passer de vous ?

Rocambole eut un sourire ironique.

– Non, dit-il.

– Cependant nous sommes jeunes, nous sommes braves, nous sommes riches, et je crois que nous aimons déjà tous les quatre…

– Danielle, n'est-ce pas ?

– Oui, fit le baron d'un signe de tête.

– Eh bien ! elle vous aimera et si je le veux bien.

– Vous avez donc une bien grande foi dans votre force ?

– Oui.

L'accent de Rocambole était convaincu.

– Oui, reprit-il, je sens que je suis fort, très fort, maintenant surtout que je me suis repenti et que je veux faire le bien, comme jadis j'ai fait le mal. Il y a cinq ans, monsieur, j'eusse servi le vicomte de la Morlière contre Danielle.

– Et… aujourd'hui ?

– Aujourd'hui je servirai Danielle et je serai le champion du malheur et de la vertu. Mais soyez tranquille, acheva l'élève de sir Williams, le but seul sera changé. Je serai toujours l'homme aux métamorphoses, aux moyens tortueux, aux coups de main hardis, aux combinaisons ingénieuses ou terribles… je serai toujours *Rocambole !*

M. de Neubourg garda le silence un moment.

– Eh bien ! soit, dit-il enfin, j'accepte !…

– À l'œuvre donc ! répliqua Rocambole.

Chapitre 3

Quelques semaines après l’entrevue de M. le baron de Neubourg et de Rocambole, deux jeunes gens à cheval tournèrent l’Arc de Triomphe de l’Étoile, gagnèrent l’avenue de l’Impératrice, et, de là, se dirigèrent vers le pavillon d’Ermenonville.

C’était au commencement de mai ; les arbres du Bois se couvraient de leur verdure printanière, l’air était tiède et tout imprégné de parfums.

L’un des deux cavaliers était un jeune homme de vingt-trois ans environ, aux cheveux blonds, au visage pâle et délicat. De grands yeux bleus mélancoliques révélaient en lui une organisation presque féminine.

Mais un fier sourire qui glissait sur les lèvres annonçait, en même temps, une grande force de volonté.

Il montait son cheval avec une grâce parfaite, fumait son cigare avec nonchalance, et semblait s’abandonner à quelque charmant rêve d’amour, sans se préoccuper le moins du monde de son compagnon.

Celui-ci pouvait avoir trente-deux ans.

C’était un homme au teint bistré, aux cheveux noirs, à la barbe épaisse ; il avait en selle la tournure d’un officier.

Comme son compagnon se taisait, il respecta longtemps ce silence ; mais enfin, au moment où ils entraient dans la grande avenue qui conduit à Ermenonville, il se tourna brusquement sur sa selle.

– À quoi pensez-vous donc, Paul ? demanda-t-il.

– Mais… à rien… mon ami.

L’homme au teint bistré se prit à sourire.

– Aussi vrai, dit-il, que je me nomme Charles de Kerdrel, et que je suis officier de chasseurs d’Afrique en disponibilité, je répondrais du contraire, mon cher Paul. Quand on se tait, on pense.

– C’est vrai.

– Et quand on est le blond et charmant baron de la Morlière, quand on a vingt-trois ans, un père qui vous fait trente mille livres de rente, quand on est libre de son nom et de sa destinée, comme vous l’êtes, si on pense à quelqu’un, c’est à… une femme.

Paul de la Morlière rougit légèrement.

– C’est vrai, dit-il.

– Vous êtes amoureux ?

– Peut-être…

Le capitaine Charles de Kerdrel regarda son jeune ami du coin de l'œil.

– Mon cher Paul, dit-il, je ne suis pas homme à vouloir pénétrer vos secrets, et je ne vous demande pas le nom de la femme que vous aimez.

Paul se prit à sourire à son tour.

– Vous avez raison, dit-il, car je ne saurais vous le dire.

– Je comprends.

– Non, vous ne comprenez pas.

– Plaît-il ? fit le capitaine étonné.

Paul de la Morlière répondit :

– Mon ami, je ne puis pas vous dire le nom de la femme que j'aime, par la raison toute simple que je ne le sais pas.

– Allons donc !

– C'est la vérité.

– Mon cher Paul, je ne sais pas deviner les énigmes. Expliquez-vous, je vous en prie.

– C'est tout une confidence à vous faire.

– Le pouvez-vous ?

– Oh ! certes.

– Eh bien ! je vous écoute.

M. de Kerdrel et son compagnon mirent leurs chevaux au pas et cheminèrent côte à côte.

– Mon bon ami, dit alors Paul de la Morlière, je suis amoureux fou d'une femme que je n'ai jamais vue.

– Hein ! que dites-vous ? exclama le capitaine, regardant attentivement son ami.

– La vérité, mon cher. Je n'ai jamais vu le visage de la femme que j'aime.

– Vous êtes fou.

– Pas le moins du monde.

– Ou bien vous vous moquez de moi, mon cher Paul.

– Ni l'un ni l'autre.

– Je vous l'ai dit, répéta le capitaine, je ne sais pas deviner les énigmes, et le sphinx que vainquit Œdipe n'aurait fait de moi qu'une bouchée.

– Ce n'est pas une énigme que je vous donne à déchiffrer, capitaine, c'est une histoire bizarre que je vais vous dire.

– Voyons, je vous écoute.

Paul jeta son cigare et continua :

– Il y a de cela environ six semaines. C'était à l'époque de la mi-carême et le jour du dernier bal de l'Opéra.

– Mais ce jour-là nous passâmes la soirée ensemble, si j'ai bonne mémoire, n'est-ce pas ?

– Justement.

– Et nous jouâmes au whist chez Saphir jusqu'à trois heures du matin. Serait-ce de Saphir que tu es amoureux ?

Paul eut un éclat de rire.

– On n'aime pas la femme qu'on a, dit-il.

– C'est généralement vrai, observa le capitaine.

– Et puis vous oubliez que je vous ai dit n'avoir jamais vu le visage de mon inconnue. Tandis que celui de Saphir…

– Une belle fille, mon ami, une belle et bonne fille qui vous aime, mon cher Paul…

– Elle a l'habitude d'aimer, murmura le jeune homme en souriant. Saphir met l'amour en coupes réglées. Chacun a son lot.

– Ingrat !

– Mais laissez-moi donc vous dire mon histoire.

– C'est juste… Parlez.

– Ce soir-là, comme vous le dites, nous avions joué au whist chez Saphir. Georges et Laurent partirent les premiers, puis vous… Je demeurai seul avec ma blonde maîtresse, et déjà je m'étais allongé dans une chauffeuse, au coin du feu, lorsque Saphir me dit :

– Mon petit Paul, tu ferais bien plaisir à bibi, n'est-ce pas ?

– Que veux-tu ?

– Je n'ai pas sommeil, na !

– Ni moi.

– Et j'ai envie de me promener…

– À cette heure ?

– Oui… en voiture découverte… Je vais sonner ; Mariette éveillera Tom, Tom attellera Vif-Argent à la Victoria que tu m'as donnée hier matin…

– Tu es folle…

– Et nous irons faire le tour du lac. Je veux souper…

– Au lac ?

– Non, à la Maison-d'Or.

– Mais, ma petite, lui dis-je, on ne soupe pas deux fois en une nuit.

Et je lui montrai la porte de la salle à manger demeurée entrouverte, et au travers de laquelle on apercevait la table encore chargée des débris d'un souper fort convenable.

– On soupe toujours… J'ai faim… Je veux des huîtres d'Ostende et de la tisane de Moët.

Saphir accompagna cette manifestation de sa volonté d'une petite mine charmante, elle m'arrondit ses bras blancs autour du cou, elle m'inonda des boucles dénouées de sa chevelure blonde, elle fut si gentille, en un mot, que je dis à Mariette, sa femme de chambre :

– Va-t'en réveiller ce pauvre Tom.

Une demi-heure après nous roulions en Victoria dans la rue Laffitte.

– Vous le savez, continua Paul, Saphir est l'être capricieux par excellence. Elle partait de chez elle avec l'intention de faire le tour du lac et de revenir, au petit jour, souper à la Maison-d'Or. Mais, à la hauteur de la rue Rossini, elle entrevit le fronton de l'Opéra couronné d'une guirlande de feu, et elle s'écria :

– Ma foi ! il fait trop froid, je vais entrer au bal de l'Opéra.

– Es-tu folle ?

– Non. Je veux y aller.

– Mais tu n'es pas costumée !…

– Bah ! dit-elle, le costumier du passage est ouvert toute la nuit.

– Ah ! ma chère, s'il en est ainsi, mets-moi rue Taitbout.

– Pourquoi faire ?

– Mais, pour aller me coucher.

– Bon ! dit-elle… Et… souper ?

– Tu souperas sans moi.

– Nenni.

– Je ne veux pas aller à l'Opéra.

– D'accord. Mais tu vas monter à la Maison-d'Or, tu retiendras un cabinet, tu feras ouvrir les huîtres et tu m'attendras.

– La combinaison est aimable pour moi, en vérité !

Mais déjà Saphir s'était élancée hors de la voiture et montait, légère, les trois ou quatre marches qui conduisent de la rue Le Peletier au passage de l'Opéra.

Elle se retourna et me dit :

– Laisse-moi la voiture. Dans une heure je te rejoins.

Je boutonnai mon paletot et m'en allai par le boulevard, les mains dans les poches et fumant, jusqu'à la Maison-d'Or.

– Monsieur le baron, me dit Joseph, le garçon qui me sert habituellement, je n'ai pas un

seul cabinet, tout est pris. Mais dans dix minutes j'aurai le numéro 8. On vient de sonner pour demander la carte à payer. Si monsieur le baron veut entrer au salon…

Je pénétrai dans le petit salon du premier.

Les tables dressées étaient veuves de tout convive ; mais une femme, enveloppée dans un domino et soigneusement masquée, se tenait debout, adossée à la cheminée.

M. Paul de la Morlière s'interrompit un moment pour reprendre haleine, puis il continua :

– Il y a des courants magnétiques qu'on ne peut définir, des atomes crochus impossibles à expliquer.

Tout ce que je pus voir de cette femme, c'est qu'elle était admirablement bien prise en sa taille, que ses mains étaient petites comme celles d'un enfant, ses épaules et son cou d'un blanc mat, ses cheveux d'une luxuriante abondance et de ce blond doré que Dieu semble avoir inventé pour incarner la distinction plus exquise chez certaines femmes.

Je fus attiré vers elle par un des courants dont je vous parlais tout à l'heure.

À travers son masque, je vis étinceler son regard, et soudain je me trouvai en proie à une fascination mystérieuse.

Je la saluai, elle s'inclina. Je voulus lui adresser la parole, mais elle m'arrêta d'un geste de reine :

– Vous vous trompez, me dit-elle.

Ces trois mots creusaient un abîme entre elle et moi.

Le garçon revint et lui dit :

– Madame, on vous attend.

Chapitre 4

Qui donc pouvait attendre cette femme à pareille heure, dans un restaurant, et pourquoi ce domino ?

J’aurais juré, la tête sur le billot, que c’était une femme ou une fille de bonne maison.

À la façon dont elle me rendit mon deuxième salut, il était impossible d’en douter.

Elle passa devant moi majestueuse, marchant avec lenteur, la tête fièrement rejetée en arrière.

Obéissant à une attraction insurmontable, je sortis du salon derrière elle et je la suivis.

Elle longea le couloir sur les pas du garçon, qui, tout à coup, ouvrit la porte d’un cabinet.

Un flot de lumière, une odeur de cigare et plusieurs voix d’hommes arrivèrent jusqu’à moi ; puis l’inconnue franchit le seuil de cette porte, qui se referma, et je n’entendis et ne vis plus rien.

Quelle était cette femme et quels sont ces hommes qui avaient osé la faire attendre ?

C’était un mystère pour moi.

Je mis dix louis dans la main de Joseph, et je le questionnai.

– Monsieur le baron, me répondit-il, je n’ai jamais vu cette dame ; elle n’est jamais venue ici. Tout ce que je puis vous dire, c’est qu’elle est maintenant auprès de quatre messieurs qui ont passé la nuit à lire un gros cahier manuscrit.

– Ah !

– Et quand ils ont eu fini, ils m’ont ordonné de faire entrer cette dame.

– Attendait-elle depuis longtemps ?

– Depuis une heure.

– Et ces messieurs, les connais-tu ?

– Non.

– Morbleu, je la verrai sortir et je la suivrai, allât-elle elle au bout du monde !

J’allai m’établir sur le boulevard, me promenant de long en large, les yeux fixés sur la fenêtre du cabinet où elle se trouvait.

J’avais complètement oublié de commander le souper de Saphir ; j’avais oublié Saphir elle-même.

Une heure s’écoula.

Tout à coup un froufrou de robe de soie se fit entendre dans l’escalier, une femme

descendit et passa sans me voir.

C’était elle.

Elle était seule ; les quatre messieurs dont parlait Joseph étaient demeurés dans le cabinet.

Je la vis traverser le boulevard, et, à mon grand étonnement, monter dans un modeste fiacre qui stationnait à l’angle de la rue Grammont.

Je crois vous avoir dit que j’avais laissé la Victoria de Saphir dans la rue Le Peletier.

Saphir dansait sans doute encore. Je me mis à courir, je trouvai la Victoria toujours arrêtée, j’éveillai le cocher, qui dormait, et je lui dis :

– Vite, Tom ! vite ! rue de Grammont.

Tom lança Vif-Argent sur le macadam durci, et, comme j’atteignais la rue de Grammont, je pus voir le fiacre de mon inconnue qui s’en allait modestement.

– Tom, calme ton cheval ; au petit trot, maintenant, c’est assez.

– Bien, monsieur.

Le fiacre longea la rue Sainte-Anne, la petite rue des Frondeurs, traversa la rue de Rivoli et le Carrousel, passa sur le Pont-Royal et se dirigea vers le carrefour de la Croix-Rouge.

Tom suivait toujours à distance.

Vers le milieu de la rue du Vieux-Colombier, le fiacre s’arrêta devant la porte bâtarde d’une maison de chétive apparence.

Le domino descendit, paya le cocher, tira une clef de sa poche, ouvrit la porte et disparut.

– Bon ! me dis-je en ordonnant à Tom de rebrousser chemin, je sais où elle demeure… je la reverrai !…

M. Paul de la Morlière en était là de son récit au moment où le capitaine et lui arrivèrent à Ermenonville.

– Singulière histoire jusqu’ici ! dit le capitaine.

– Oh ! ce n’est rien encore, répondit Paul en mettant pied à terre et jetant la bride de son cheval au garçon d’écurie. Je vous dirai la suite en dînant.

– Mais, tenez, fit le capitaine en étendant la main vers un massif de verdure, regardez ! …

– Quoi ?

– Cet Anglais qui lit son journal en face d’une bouteille de Pale Ale. Certes, il est plus original et plus bizarre encore que votre histoire.

– C’est vrai, dit Paul de la Morlière, qui s’approcha plus encore pour examiner l’insulaire attentivement. Vous avez raison, Charles, c’est un être à moitié fantastique.

– Et dont la mine désagréable m’agace les nerfs, acheva le capitaine de chasseurs

d’Afrique.

L’Anglais lisait flegmatiquement le dernier numéro du *Times* et buvait son Pale Ale à petites gorgées.

Le personnage qui lisait le *Times,* et que M. de Kerdrel venait de désigner à la curiosité de Paul de la Morlière, était un homme qui flottait entre trente et cinquante ans, c’est-à-dire qu’il avait une de ces physionomies qui n’ont pas d’âge et qui appartiennent aussi bien à un jeune homme, qu’à un vieillard.

Son teint était rouge et enluminé ; il portait des lunettes, était vêtu d’une grande redingote marron et coiffé d’un chapeau de panama.

– Un tremblement de terre ne l’arracherait point à sa lecture, dit M. de Kerdrel.

– C’est bizarre, mais il m’agace, répliqua Paul de la Morlière.

– Moi aussi.

– Mais, poursuivit le fils du vicomte – car ce jeune homme qui contait ses amours était bien le fils du vicomte de la Morlière qui fut le véritable meurtrier de Diane de Morfontaine et de M. de Main-Hardye – mais, poursuivit-il, laissons cet Anglais tranquille, et écoutez la fin de mon histoire.

– Voyons ?

Les deux jeunes gens s’assirent dans une salle de verdure, voisine de celle de l’Anglais, et tandis qu’on leur servait à dîner, Paul continua :

– Lorsque j’eus vu le domino se servir d’une clef pour pénétrer dans la maison de la rue du Vieux-Colombier, il ne me fut plus possible de douter que cette maison ne fût celle où elle habitait ordinairement.

Je descendis de voiture et je renvoyai Tom.

– Je rentrerai à pied, lui dis-je.

Il était jour, mais la rue était déserte encore, et les Persiennes de la maison du domino étaient toutes fermées.

Un moment je fus tenté d’aller frapper à la porte ; mais ce respect qui s’était subitement emparé de moi dans le petit salon de la Maison-d’Or, lorsque le domino m’avait regardé, m’arrêta.

Je me bornai à me promener de long en large dans la rue, les yeux fixés sur les croisées bien closes, espérant toujours que l’une d’elles s’ouvrirait. Je passai plus d’une heure dans la rue du Vieux-Colombier.

Enfin, la porte de la petite maison s’ouvrit.

Mon cœur battit bien fort : je crus que c’était elle.

C’était un jeune homme de quinze à seize ans, vêtu d’une blouse blanche et coiffé d’un casque en papier de journaux.

Je reconnus sur-le-champ l’ouvrier typographe en apprentissage, ce que, dans les imprimeries, on appelle *l’attrape-science.* Celui-là avait la mine effrontée, intelligente du

gamin de Paris ; on pouvait tout lui dire, il comprenait tout.

Je m'approchai de lui.

– Est-ce que vous habitez cette maison ? lui demandai-je ?

– Oui, monsieur.

– Depuis longtemps ?

– J'y suis né.

– Pardon, lui dis-je ; mais vous êtes un gentil garçon…, et…

J'eus l'air d'hésiter. L'apprenti se prit à sourire.

– Je devine, dit-il.

– Vous devinez ?

– Sans doute. Un beau monsieur comme vous… n'est point à cinq heures du matin tout seul, arpentant de long en large la rue du Vieux-Colombier. Vous venez pour mademoiselle…

Je tressaillis.

– Oh ! dites-moi son nom ! m'écriai-je.

– Nelly, répondit-il.

– Elle s'appelle Nelly ?

– Ou Danielle, ce qui revient au même.

– Et… vous la connaissez ?

– Je ne lui ai jamais parlé, mais tout le monde la connaît comme moi dans la maison. Il n'y a pas de concierge. Vous voulez bien parler d'une dame blonde, n'est-ce pas ?

– Précisément.

– Eh bien ! monsieur, en quoi puis-je vous être utile ?

– Mais, en me donnant quelques renseignements.

– Cette dame ou cette demoiselle, car on ne sait pas au juste si elle est fille ou veuve, habite ici depuis un an environ…

– Ah !

– Au premier, un appartement de cinq cents francs.

– Diable ! pensai-je, j'ai commencé par la croire duchesse.

– Souvent elle est en retard pour son terme.

– Et… avec qui demeure-t-elle ?

– Avec une personne malade et qu'on ne voit jamais.

– Sa mère, peut-être.

– Non, c’est un homme. Je l’ai aperçu un matin à sa fenêtre. Il peut bien avoir quarante ans ; il a de grosses moustaches et il est décoré. On dit qu’il a été officier.

– Et elle habite avec lui ?

– Oui, monsieur.

– Et *lui*, on ne le voit pas ?…

– Jamais. Il ne sort que la nuit. Il part après que tout le monde est couché dans la maison, et rentre toujours avant le jour.

– Singulier personnage !

– Quant à mademoiselle Danielle, continua le jeune imprimeur, elle ne parle jamais à personne et elle est très fière. Cependant tout le monde l’aime, car elle est bien jolie !

– Ah !

Cette exclamation stupéfia l’apprenti.

– Comment ! dit-il, vous ne saviez pas qu’elle est jolie ?

– Je l’ai deviné.

– Alors vous ne l’avez pas vue ?

– Non.

– Vous moquez-vous de moi ? fit-il, me regardant avec défiance.

Je fus obligé de lui expliquer que j’avais vu Danielle masquée.

– C’est impossible ! me dit-il.

– Pourquoi ?

– Parce que mademoiselle Danielle ne sort pas après minuit et ne rentre pas au point du jour ; elle est très sage.

– Alors, dis-je, *ce* n’est pas la femme dont je veux parler.

– Il n’y a pourtant que celle-là dans la maison. Les autres sont des femmes d’ouvriers, laides et vieilles pour la plupart.

– Il n’y a pourtant que les locataires de la maison qui ont une clef ?

– Oui, monsieur.

– La femme dont je parle en avait une.

L’apprenti était ébahi.

– Je n’y comprends absolument rien, me dit-il. Mademoiselle Danielle en domino, masquée, et dans un cabinet de la Maison-d’Or ! ça me paraît impossible !

– C’est vrai, cependant.

– Ma foi ! s’écria le bambin, j’en aurai le cœur net. Ça m’intrigue ! Si vous voulez m’attendre quelques minutes, monsieur, vous saurez à quoi vous en tenir.

Il rentra et j’attendis un quart d’heure avant de le voir reparaître.

– C’est pourtant vrai, me dit-il en revenant, elle est sortie cette nuit.

– Elle vous l’a dit ?

– Non, mais en me hissant jusqu’à la tabatière de ma mansarde, je puis voir dans la chambre de mademoiselle Danielle qui donne sur la cour. La fenêtre en est ouverte.

– Et… vous avez vu ?…

– J’ai vu que mademoiselle Danielle ne s’était point couchée encore.

– Où donc est-elle ?

– Probablement dans la chambre voisine, qui est celle de l’homme décoré aux grosses moustaches. Mais j’ai aperçu le domino et le masque sur son lit. Et, fit le gamin en retroussant dédaigneusement sa lèvre supérieure, je crois que je me suis trompé.

– En quoi ?

– Je vous ai dit que mademoiselle Danielle était sage… Enfin, suffit… Bonjour, monsieur.

L’apprenti voulut s’éloigner. Je le retins :

– Mais, lui dis-je, ne pensez-vous pas qu’on pourrait la voir ?

– Elle ne reçoit personne.

– Lui écrire ?

– Oh ! c’est facile. Je me chargerai bien de votre lettre, moi.

J’emmenai l’apprenti dans un café qui venait de s’ouvrir, je demandai du papier et de l’encre, et j’écrivis à mon domino inconnu une lettre brûlante et parfaitement ridicule.

– Comment la lui ferez-vous tenir ? demandai-je à mon ami de hasard.

– Fort simplement, je la glisserai sous la porte.

Je voulus mettre deux louis dans la main de l’enfant, mais il les repoussa, en disant :

– C’est un service de camarade. Je ne suis pas commissionnaire de mon état. Merci, monsieur.

Il prit ma lettre, rentra dans la maison, et en ressortit quelques minutes plus tard.

– C’est fait, me dit-il. Venez demain, je saurai probablement quel effet votre lettre aura produit.

Et il s’en alla à son atelier.

Le lendemain, à la même heure, je fus exact au rendez-vous. Mais l’apprenti arriva la mine consternée.

– Eh bien ! me dit-il, vous n’avez pas de chance !

– Comment cela ?

– Mademoiselle Danielle est partie.

– Partie !

– Oui, monsieur.

– Mais quand ? Comment ?

– Une voiture de déménagement est venue hier vers midi, et tout a été enlevé dans l'appartement de mademoiselle Danielle. Quand son dernier paquet a été dans la voiture, mademoiselle Danielle est montée à côté du cocher, et elle est partie sans donner d'adresse. Cependant elle a prié sa voisine de prendre ses lettres et de les lui garder. Elle les enverra chercher de temps en temps.

Ce que le jeune imprimeur venait de m'apprendre me bouleversait. Et comme l'amour naît des obstacles qu'il trouve sur sa route, ce qui, la veille n'était encore que de la curiosité devint de la passion, et je me jurai de revoir mon inconnue.

Depuis six semaines, j'ai écrit tous les jours à Danielle, et jamais elle ne m'a répondu.

Depuis six semaines, mon cher ami, acheva M. Paul de la Morlière, je suis amoureux fou d'une femme dont je ne sais pas le vrai nom, dont je n'ai jamais vu le visage et qui demeure je ne sais où.

Enfin, ce matin, un billet sans signature et tracé par une main inconnue m'est arrivé.

Ce billet contenait ces trois lignes :

« Allez au Bois de temps à autre, dînez au pavillon d'Ermenonville quelquefois. On vous y ménage une surprise. »

– Mais, interrompit le capitaine Charles de Kerdrel, je ne vois pas en tout cela de quoi vous désespérer beaucoup.

– Vraiment ?

– On vous donne un rendez-vous…

– Mais je ne sais si ces lignes ont été tracées par elle.

– C'est probable, puisque vous ne vous occupez que d'elle depuis plus d'un mois. À moins qu'il ne soit question de Saphir.

– Oh ! fit Paul avec dédain, Saphir ne m'empêche point de dormir.

Comme le jeune homme parlait ainsi de sa maîtresse, une calèche vint s'arrêter devant le perron du pavillon.

Deux jeunes hommes en descendirent.

C'était le baron de Neubourg et lord Blakstone.

Tous deux vinrent se placer à égale distance de l'Anglais qui lisait obstinément le *Times* et du capitaine Charles de Kerdrel et de son ami.

Tous deux demandèrent à dîner et se mirent à causer à mi-voix.

Cependant un nom prononcé par le baron de Neubourg frappa l'oreille de Paul de la Morlière.

Ce nom était celui de Danielle.

Le jeune homme tressaillit et tourna brusquement la tête.

M. de Neubourg disait :

– Mon cher lord, convenez que Danielle est charmante.

– Charmante, en effet, répondit lord Blakstone avec un léger accent britannique.

– Je vois que vous êtes du goût de nos amis le marquis et le vicomte.

Ces derniers mots furent un trait de lumière pour M. de la Morlière. Il se souvint des quatre messieurs qui soupaient à la Maison-d'Or dans ce cabinet où il avait vu entrer le domino.

– Il paraît, continua le baron, que cette pauvre Danielle est persécutée depuis quelque temps…

– Par qui ?

– Par un amoureux violent et sentimental tout à la fois.

Paul de la Morlière était trop jeune pour avoir appris déjà à se contenir et à demeurer impassible.

Le rouge lui monta au visage, et il se prit à regarder le baron avec une certaine fixité.

Celui-ci ne parut pas s'en apercevoir, et continua :

– Chaque jour, cette pauvre Danielle reçoit une lettre.

– Pauvre femme !

– Et son amoureux lui dit les choses les plus extravagantes et les plus ridicules.

Paul de la Morlière se leva à ces mots.

– Que faites-vous ? lui dit le capitaine.

Mais Paul ne répondit point et s'approcha du baron. Celui-ci, étonné, se leva à son tour. Paul était parvenu à se calmer et il salua le baron avec courtoisie :

– Me pardonnez-vous, monsieur, une question indiscrète ? dit-il.

M. de Neubourg le regarda et vit qu'il avait les lèvres blanches, ce qui lui sembla un symptôme de scène terrible.

– C'est selon, monsieur.

– Quand je parle d'une question indiscrète, je me trompe, monsieur, poursuivit Paul de la Morlière.

– Ah !

– Car c'est deux que je désirerais vous faire.

– Parlez, monsieur.

– J'oserai vous demander votre nom, monsieur ?

– Je me nomme le baron Gontran de Neubourg.

Paul s’inclina et reprit :

– Je suis satisfait sur le premier point, passons au second.

– Volontiers.

– Vous souviendriez-vous, monsieur, de l’emploi de votre nuit à la dernière mi-carême ?

– Parfaitement.

– Alors, monsieur…

– Attendez, je vais vous édifier. D’abord nous sommes allés, trois de mes amis et moi, au bal de l’Opéra.

– Bien.

– Puis nous sommes allés souper…

– Au café Anglais ?

– Non, à la Maison-d’Or.

– Dans un cabinet voisin du salon vert, n’est-ce pas ?

– Justement.

– Et vous avez soupé tous les quatre ?

– Oui, monsieur.

– Sans recevoir aucune visite ?

– Pardon, une dame en domino est venue nous rejoindre.

– Et cette dame, dit Paul, était blonde, n’est-il pas vrai ?

– Comme Junon, *flava Juno.*

– Et elle se nommait…

– Ah ! monsieur, dit le baron toujours calme et poli, vous devenez d’une curiosité difficile à satisfaire.

– Cette femme se nommait Danielle ! exclama Paul, dont la voix s’altéra.

– Puisque vous le saviez, dit le baron, il était inutile de me le demander.

– Monsieur, continua Paul, je suis cet amoureux *ridicule* qui écrit chaque jour à Danielle, et je serais bien heureux de savoir quel est le fat…

– Chut ! monsieur, dit le baron, je vous comprends, et il est inutile d’entrer dans de plus longs détails.

– Monsieur, dit Paul, nous avons ici chacun un ami… Il se tourna vers le capitaine.

Celui-ci fit un petit signe de la main qui signifiait :

– Va toujours, je suis là.

– En effet, monsieur.

– Puisque vous êtes le baron Gontran de Neubourg, je vous dirai, moi, que je me nomme Paul de la Morlière.

– Le fils du vicomte ?

– Précisément.

Et Paul continua :

– Je n'aime pas les querelles qui traînent. Nous avons un tir à deux pas ; on nous y prêtera des pistolets.

– Vous parlez d'or, monsieur.

– Et… après dîner…

Le baron eut un sourire charmant.

– Je le vois, monsieur, dit-il, vous êtes un homme de bonne compagnie, vous voulez bien me laisser achever mon dîner.

– Comment donc !

M. de Neubourg appela le garçon et lui dit quelques mots à l'oreille.

Le garçon s'en alla vers le tir, lequel est peu distant d'Ermenonville.

Alors Paul salua une fois encore son adversaire futur et revint s'asseoir auprès du capitaine.

– Quelle sotte querelle vous venez de vous faire, mon pauvre Paul ! lui dit celui-ci.

– J'ai été insulté.

– Mais non, pas le moins du monde. Cela ne s'adressait pas directement à vous.

– Cela s'adressait à l'amoureux de Danielle, par conséquent à moi.

– Mais non directement.

L'Anglais, qui jusque-là avait lu le *Times* avec opiniâtreté, leva alors les yeux et regarda Paul, qu'il salua. Celui-ci, étonné, rendit le salut.

– Vous, battre tout à l'heure ? dit l'Anglais.

– Oui, milord.

– Oh ! yes, me battre avec vous.

– Mille remerciements, j'ai un témoin.

– Oh ! moâ curieux de ces spectacles, et tout voir. Moâ amuser beaucoup.

– Monsieur, répondit sèchement Paul de la Morlière, je ne joue pas la comédie devant le public.

– Oh ! moâ utile, dit l'Anglais, moâ chirurgien, moâ panser le blessé…

Paul se prit à rire.

En ce moment, le garçon revint du tir, apportant les pistolets.

Chapitre 5

Le baron de Neubourg, en voyant revenir le garçon qui tenait dans son tablier un objet assez volumineux, dit à M. Paul de la Morlière :

– Je prends mon café, monsieur, et je suis à vous.

– Faites, monsieur, répondit Paul, qui avait déjà dégusté *le* sien, mais hâtez-vous, la nuit vient.

– Oh ! fit le baron, soyez tranquille, monsieur, nous avons plus d'une demi-heure de jour encore.

Cinq minutes après M. de Neubourg et lord Blakstone se levèrent.

Paul de la Morlière et M. de Kerdrel en firent autant. Le garçon avait placé deux paires de pistolets, une boîte à poudre et des balles sur la table.

– Messieurs, dit alors le capitaine, ici nous sommes à peu près chez nous ; c'est le restaurant des gentilshommes par excellence…

– Eh bien ? fit le baron.

– Je serais donc d'avis, poursuivit M. de Kerdrel, que nous réglassions ici, monsieur et moi…

Le capitaine se tourna vers lord Blakstone.

– Les conditions de la rencontre ? Mais certainement, dit le baron.

En allumant un cigare, M. de Neubourg s'éloigna de quelques pas, dans la direction des écuries, tandis que Paul exécutait la même manœuvre et s'écartait en sens inverse.

Alors M. de Kerdrel et lord Blakstone se rapprochèrent et échangèrent leurs cartes.

– Milord, dit le capitaine, le motif de cette querelle me semble futile.

– Je suis de votre avis, monsieur.

– Il serait déplorable qu'il y eût mort d'homme.

– Cependant…

– J'eusse préféré mille fois une rencontre à l'épée. Au pistolet, on se tue, on s'estropie, ou on se manque. Ce dernier résultat assimile deux hommes de cœur à deux petits jeunes gens se battant pour une grisette, et il est fort triste de devenir ridicule.

– C'est vrai, murmura flegmatiquement lord Blakstone.

– À l'épée, continua le capitaine, on se tue rarement ; mais le sang coule, et l'honneur est satisfait.

– Vous avez parfaitement raison ; malheureusement…

– Ces messieurs sont pressés, voulez-vous dire ?

– Oui, et il faudrait remettre la partie à demain pour aller chercher des épées, ce qui est impossible.

– Vous vous trompez, milord, nous avons des épées ici.

– Ici ?

– Oui. Je me suis battu, il y a quinze jours, à cent mètres du pavillon, dans le Bois, avec un officier de chasseurs. Notre rencontre, qui n'a eu de résultat grave qu'un léger coup de quarte reçu par mon adversaire, a été suivie d'un déjeuner.

Lord Blakstone sourit.

– Il est fâcheux, dit-il, que ces messieurs aient dîné.

– Ils souperont, répliqua le capitaine. Or, les épées de combat de mon adversaire et les miennes sont restées ici.

– Ah ! ceci est différent.

– Je vous proposerai donc d'adopter l'épée de préférence au pistolet.

– Soit.

– Garçon ! appela M. de Kerdrel.

Le garçon accourut.

– Emportez ces pistolets, dit le capitaine, et priez votre maître de vous remettre les épées qu'on lui a confiées. Vous sortirez par la cuisine et les écuries. Il est inutile de mettre dans la confidence de nos projets les quatre ou cinq personnes éparses dans la charmille.

L'Anglais aux cheveux roux et aux lunettes vertes n'avait pas perdu un mot de la conversation de lord Blakstone et de M. de Kerdrel.

La conférence terminée, il se leva.

– Oh ! pardonnez à moâ, dit-il, mais moâ chirurgien.

M. de Kerdrel sourit.

Quant à lord Blakstone, il adressa la parole à son compatriote dans leur langue maternelle.

– Vous êtes Anglais ?

– Yes, répondit l'homme aux lunettes.

– Et chirurgien ?

– Du comte d'Oxford.

– Et vous voulez nous accompagner ?

– Je suis curieux.

Afin de prouver qu'il avait bien le droit de prendre la qualité de chirurgien, l'Anglais

déboutonna sa redingote et tira de sa poche de côté une trousse qu'il ouvrit et plaça sous les yeux des deux témoins.

– Alors, dit M. de Kerdrel, venez avec nous, milord.

– Oh ! pas milord, moâ, fit l'Anglais avec humilité, moâ simple esquire.

Et il se leva, reboutonna sa redingote et enfonça son chapeau sur ses yeux.

Alors M. de Kerdrel appela Paul, et lord Blakstone fit un signe au baron de Neubourg.

Tous deux se rapprochèrent.

– Messieurs, dit le capitaine, vous ne vous battrez point au pistolet.

– Pourquoi cela ?

– Parce que nous avons des épées ici.

– C'est différent, fit le baron avec nonchalance, et cela m'est d'ailleurs parfaitement égal.

– Où sont-elles ces épées ?

– Venez, nous allons les trouver. Le garçon les a sous son bras.

M. de Neubourg prit le bras de lord Blakstone et s'éloigna le premier.

Paul de la Morlière et le capitaine suivirent.

M. de Kerdrel avait indiqué le fourré qui se trouve entre le tir Lepage et le pavillon d'Ermenonville comme le lieu le plus convenable.

Le garçon du restaurant s'y trouvait déjà.

Au moment où les quatre jeunes gens, toujours suivis de l'Anglais aux lunettes, qui marchait discrètement à trois pas de distance, traversaient l'avenue qui conduit à la porte Maillot, une jolie Victoria, attelée d'un cheval irlandais sous poil noir, arriva rapide comme l'éclair.

– Ah ! diable, murmura Paul de la Morlière, voilà Saphir.

Saphir, en effet, venait de reconnaître M. de Kerdrel et son cher Paul.

Sur un signe d'elle, le cocher avait ralenti son cheval, et Paul, se voyant reconnu, s'était arrêté.

Les femmes ont un instinct merveilleux du danger.

– Où vas-tu ? dit Saphir vivement, et quels sont ces messieurs ?

– Des amis à nous, répliqua M. de Kerdrel.

– Vous mentez, cher ami, je connais tous les amis de Paul, je ne connais point ces messieurs.

– Ma petite Saphir, dit Paul d'un ton câlin, ces messieurs sont membres d'un club rival du nôtre.

– Et vous allez vous battre ?

– Allons donc ! nous avons fait un pari.

– Et… ce pari ?

– Mystère !

Saphir descendit de voiture.

– D’abord, dit-elle, il n’y a pas de mystère pour moi.

– Très bien, dit Paul avec flegme ; après ?

– Ensuite, comme je suis venue au Bois tout exprès pour t’y retrouver…

– Tu ne veux pas me quitter ?

– Non.

– As-tu dîné ?

– Pas encore.

– Eh bien ! vat’en à Ermenonville, fais-toi servir à dîner et attends-nous.

Saphir regardait attentivement M. de la Morlière.

– Mais enfin, dit-elle, quel est ce pari ?

– Je le répète, c’est un mystère.

– Et où allez-vous ?

– À trois pas d’ici.

– J’y vais avec vous.

– Impossible !

– Et si… je le veux.

M. de Kerdrel comprit qu’il était temps d’intervenir, d’autant plus que M. de Neubourg et son témoin s’étaient déjà enfoncés dans le fourré.

– Ma chère Saphir, je préfère vous dire la vérité.

– Ah !

– Je vais me battre, chère amie, avec ce grand monsieur brun que vous venez de voir.

– Vous battre !

– Et Paul me sert de témoin.

Saphir regarda tour à tour M. de la Morlière et le capitaine.

– Vous me trompez encore, dit-elle.

– Vous tromper !

– Ce n’est pas vous, c’est Paul.

– Mais je vous assure…

Saphir était une belle fille au regard ardent, aux lèvres rouges, au front large ; elle était

grande et svelte ; ses petites mains blanches avaient des muscles d'acier.

Elle prit Paul par le bras et lui dit :

– Si je le voulais, tu ne te battrais pas et je saurais bien te forcer à rester ici ; mais sois tranquille, mon ami, il ne sera pas dit que Saphir aura été lâche. T'a-t-il insulté !

– Oui, dit Paul.

– Alors ce n'est pas toi qui as tort ?

– Non.

– Eh bien ! bats-toi et tâche de le tuer. Je vais attendre ici… et, me sachant près de toi, tu seras brave et heureux.

Saphir était émue ; mais son geste, sa voix étaient demeurés calmes.

Saphir jeta ses bras au cou du jeune homme, lui mit un baiser au front, et lui dit :

– Va, et sois brave !

– Pauvre fille ! pensa M. de Kerdrel, elle ne sait pas que c'est pour une autre qu'il va se battre.

Il prit Paul par le bras et l'entraîna, non sans avoir souri à Saphir, en lui disant :

– Sois tranquille, va, tout ira bien… je suis là.

D'un geste impérieux, Saphir renvoya la voiture, qui prit le chemin du pavillon.

Puis elle entra dans le Bois, se tenant à distance, mais suivant des yeux les quatre jeunes gens, qui s'étaient perdus sous les arbres.

L'Anglais aux lunettes marchait derrière eux.

Saphir s'agenouilla et murmura :

– Mon Dieu ! quand j'étais enfant, dans le village d'où je suis venue à Paris en sabots, on me menait à l'église et on m'enseignait à vous prier. J'ai oublié les prières, mais je me suis souvenue de vous. Faites que mon pauvre Paul ne soit point tué.

*

* *

M. de la Morlière et M. de Kerdrel avaient rejoint le baron.

– Je vous demande mille pardons, monsieur, dit Paul à ce dernier, je vous ai fait attendre malgré moi.

Le baron s'inclina.

– Vous avez dû être fort contrarié, dit-il, je le conçois.

– Heureusement, ajouta Paul, j'ai affaire à une fille de cœur.

Ces phrases échangées, les deux adversaires se saluèrent et s'écartèrent l'un de l'autre.

Le garçon du restaurant avait apporté les épées, et lord Blakstone les mesurait.

– Paul s’est servi une fois de celles-ci, dit M. de Kerdrel. Ce sont les miennes. Les autres lui sont inconnues.

– Nous allons les tirer au sort.

– Soit !

M. de Kerdrel jeta une pièce de cinq francs en l’air.

– Face ! cria lord Blakstone.

La pièce retomba ; le sort se déclarait pour lord Blakstone.

– Allons, messieurs, dit M. de Kerdrel, habit bas, s’il vous plaît.

M. de Neubourg était à peine déshabillé, et tandis que lord Blakstone et le capitaine causaient entre eux, l’Anglais aux lunettes vertes s’était approché de lui.

– Oh ! yes, disait-il ; moâ curieux fortement… moâ voir…

– Tout va pour le mieux, comme vous voyez, souffla tout bas M. de Neubourg à ce bizarre personnage, qui paraissait lui être complètement inconnu.

– Oui… seulement…

– Eh bien ?

– Prenez garde de vous faire tuer.

– Hum ! dit le baron en riant, cela me paraît difficile… je boutonne à peu près tous les maîtres d’armes de Paris.

M. de la Morlière avait imité le baron, et il s’était dépouillé de sa redingote et de son gilet.

Sur un signe des témoins, les deux adversaires se rapprochèrent, prirent leurs épées, et lord Blakstone dit :

– Allez, messieurs !

Tous deux tombèrent en garde.

La pauvre Saphir s’était rapprochée peu à peu et elle s’était cachée derrière un arbre, faisant des vœux pour son amant.

Paul tirait fort bien, mais il avait le défaut de son âge : il manquait de sang-froid.

Le baron, au contraire, était l’homme calme par excellence, le tireur élégant, qui se conduisait sur le terrain comme il eût fait dans une salle d’armes.

À la première passe, M. de Neubourg comprit que son adversaire n’était pas de sa force. Cependant il se laissa toucher au bras, et l’épée de M. de la Morlière lui fit une goutte de sang.

– Touché ! dit-il, et bien touché ?

M. de Kerdrel s’était penché à l’oreille de lord Blakstone.

– Faut-il faire cesser le combat ? lui dit-il, M. de Neubourg est blessé.

– Non, dit l’Anglais, tout à l’heure… L’égratignure est sans importance…

Et comme il disait ces mots, M. de Neubourg se fendit et son épée disparut presque tout entière dans l’épaule de Paul de la Morlière.

La douleur fut vive – un léger cri échappa au blessé.

Puis, tout à coup, il laissa échapper son épée et tomba.

– Ah ! mon Dieu ! exclama une voix déchirante et brisée.

Et tandis qu’on s’empressait auprès du blessé, Saphir arriva, folle, éperdue, mourante.

Elle se jeta sur le jeune homme évanoui, le couvrit de baisers, l’inonda de ses larmes, l’appela des noms les plus doux.

L’Anglais aux cheveux roux et aux lunettes avait déboulonné sa redingote marron et ouvert sa trousse.

– Laissez voir moâ, disait-il, moâ chirurgien.

M. de Kerdrel avait déchiré la chemise du blessé ; Saphir, égarée et folle, mettait son mouchoir en pièces pour faire de la charpie.

Le chirurgien anglais sonda la blessure et dit :

– Elle n’est pas mortelle…

Saphir poussa un cri de joie.

– Il faut transporter le blessé.

– Où ? demanda M. de Kerdrel.

– Chez moi, dit Saphir. Je veux le soigner.

– Non, chez son père…

– Oh ! non, exclama Saphir, je veux le soigner, moi !

– Ma chère enfant, dit M. de Kerdrel, le père de M. de la Morlière vous laissera voir son fils, et vous pourrez même vous installer à son chevet. Mais il faut que Paul soit transporté chez lui. Car enfin, acheva le capitaine, sa mère et sa sœur ne pourraient pas aller le voir chez vous.

Saphir baissa la tête.

– Vous avez raison, dit-elle.

– Monsieur de Kerdrel, disait en même temps lord Blakstone, tandis que son compatriote appliquait le premier appareil sur la blessure et faisait respirer des sels à Paul évanoui, je mets ma calèche à votre disposition.

– Merci ! dit Saphir, j’ai la mienne.

Saphir ne voulait rien devoir à ceux qui venaient de blesser son cher Paul.

Mais l’Anglais aux cheveux roux venait de prendre une situation et une autorité subite.

Il était chirurgien, il parlait au nom de la science.

– Non, dit-il, Victoria pas commode, calèche meilleure. Saphir soupira, mais elle se tut.

M. de Neubourg et lord Blakstone coururent chercher la calèche à Ermenonville.

Paul de la Morlière était revenu à lui, et voyant le visage baigné de larmes de Saphir penché sur lui, il s'était pris à sourire et avait murmuré :

– Chère Saphir ! tu es bonne…

– Chut ! fit l'Anglais aux lunettes, vous pas parler ! vous bouger pas !

La calèche arriva.

Ce fut avec des précautions infinies que le blessé y fut placé.

– Il faut aller au pas, dit le chirurgien, qui s'assit dans le fond.

Saphir avait également pris place dans la calèche et elle appuya la tête du blessé sur ses genoux.

– Adieu, monsieur, dit M. de Neubourg s'adressant au capitaine, et croyez à tous mes regrets sur ce déplorable événement.

Le baron et le chirurgien échangèrent un regard mystérieux.

– Allons ! mon petit Rocambole, murmura l'Anglais, voici que nous allons avoir nos grandes entrées chez M. le vicomte de la Morlière. Il faut en profiter.

Et la calèche partit, emportant le blessé et Rocambole, métamorphosé en chirurgien.

Chapitre 6

Tandis que le fils du vicomte de la Morlière se battait, au Bois, avec le baron Gontran de Neubourg, une scène d'un genre tout différent se déroulait, à Paris, au fond d'un vieil hôtel du faubourg Saint-Germain.

Cet hôtel était celui qui avait appartenu à feu le général de Morfontaine, et le chevalier, son neveu, en avait hérité.

Le chevalier était devenu marquis à la mort de son oncle, et comme il avait son tiers de l'héritage, il faisait une certaine figure à Paris.

Le marquis de Morfontaine – nous l'appellerons ainsi désormais – était alors un homme de cinquante ans environ, mais qui en paraissait hardiment soixante, tant il était usé et vieilli.

Ses cheveux étaient presque blancs, il avait le front ridé.

L'opinion publique accordait quatre-vingt mille livres de rente au marquis.

Il avait des chevaux et faisait courir.

Cette occupation aristocratique était même devenue pour lui une source de bénéfices. *Royal-Cravate* et *Bobadilla,* deux chevaux qu'il possédait, avaient gagné pour lui des sommes folles aux courses.

M. de Morfontaine était cependant un homme taciturne, songeur, qui ne paraissait pas prendre la vie sous son aspect le plus rose.

Or, précisément le jour et à peu près à l'heure où Paul de la Morlière se rencontrait avec M. de Neubourg, le marquis rentra chez lui, rue de Varennes, dans un tilbury à télégraphe qu'il conduisait toujours lui-même avec une habileté parfaite, jeta les rênes à son groom et demanda au laquais qu'il trouva tête nue sur la première marche du perron :

– La marquise est-elle chez elle, Pierre ?

– Oui, monsieur le marquis, lui fut-il répondu.

– Et Victoire ?

– Mademoiselle est sortie avec sa gouvernante tout à l'heure.

– En voiture ?

– À pied. Mademoiselle est à Saint-Thomas-d'Aquin.

– C'est bien, dit brusquement le marquis.

M. de Morfontaine se dirigea vers l'escalier, et le gravit d'un pas inégal et précipité.

Le marquis avait l'air agité, ses lèvres étaient pâles. Il était facile de deviner qu'il avait récemment éprouvé quelque émotion violente.

Arrivé au premier étage, le marquis traversa une antichambre, un grand salon, et frappa à une porte qui se trouvait dans le fond de cette dernière pièce.

– Entrez ! dit une voix de femme à l'intérieur.

M. de Morfontaine ouvrit et se trouva sur le seuil d'une chambre à coucher tendue en soie bleue, dans laquelle une femme encore jeune et fort belle se tenait pelotonnée au fond d'une chauffeuse, auprès d'une fenêtre ouverte qui donnait sur le jardin.

Cette femme était la marquise.

Elle pouvait avoir trente-huit ans et n'en paraissait que trente ; elle avait la taille souple et flexible encore, malgré le léger embonpoint de la seconde jeunesse ; ses grands yeux bleus étaient pleins de charme, et lorsqu'elle souriait et montrait ses dents blanches comme des perles, elle n'avait plus que dix-huit ans.

À la vue du marquis, elle se leva à demi et lui tendit une petite main blanche, mignonne, aux doigts allongés.

– Bonjour, mon ami, dit-elle.

– Bonjour, madame, répondit le marquis d'un ton sec.

Et il s'assit, avant même qu'elle lui eût indiqué un siège du doigt.

– Mon Dieu ! fit la marquise, vous êtes bien pâle, Edgard ?

– Moi !… vous trouvez ?

– Pâle et défait, mon ami.

– C'est que j'ai eu une forte contrariété.

– Ah !

Et la marquise regarda attentivement son mari.

– Madame, dit brusquement M. de Morfontaine, il y a longtemps que je veux vous demander une explication, et aujourd'hui…

– Mais, parlez, répondit la marquise étonnée.

– Vous m'écouterez ?

– Certainement.

– Au reste, poursuivit le marquis, ce que j'ai à vous dire peut se résumer en deux mots. Les voici : je ne veux pas que Victoire épouse M. de Pierrefeu.

Ces simples mots produisirent un étrange effet sur madame de Morfontaine. À son tour, elle pâlit et manifesta une vive émotion.

– Vous ne… le… voulez… pas ? répéta-t-elle, accentuant chaque mot.

– Non, madame.

– Mais… pourquoi ?

– D'abord, parce que M. de Pierrefeu est sans fortune ou à peu près ; ensuite…

– Ensuite ? fit la marquise.

– Parce qu'il me déplaît.

– Et… pourquoi vous déplait-il ?

– Il me déplaît parce qu'il est le neveu du colonel Aubin.

– Singulière raison !

– Soit ; mais cette raison me suffit et me rend inébranlable.

– Monsieur, dit froidement la marquise, vous avez voulu une explication, je l'ai acceptée, et puisque nous y sommes, vous m'écouterez bien, à votre tour, comme je viens de vous écouter.

– Parlez, madame.

– Vous souvient-il de notre union ? continua la marquise.

– Sans doute.

– C'était en 183…, et il y a tout à l'heure vingt années.

– Après ?

– J'étais une enfant, j'avais dix-huit ans à peine, vous en aviez trente sonnés. Mon père était un homme dur, inflexible, qui voyait le mariage à sa façon, c'est-à-dire que, du moment que les noms se valaient et que les fortunes étaient en rapport, peu lui importait de jeter dans les bras d'un homme qu'elle n'aimait pas une pauvre fille comme moi.

– Vous êtes cruelle, madame, dit le marquis, aux lèvres blêmes duquel il vint un sourire ironique.

Madame de Morfontaine continua :

– Cruelle, peut-être, mais vraie. Or, je ne vous aimais pas, monsieur, et vous m'inspiriez même une aversion bien prononcée…

– Parce que vous aimiez votre cousin, le vicomte de Nogaret.

– Monsieur, dit la marquise avec hauteur, vous n'avez rien su de cet amour ; en tout cas, et depuis vingt années, j'ai su porter votre nom assez noblement, il me semble.

– Oh ! madame, fit M. de Morfontaine, je sais que vous êtes une honnête femme.

– Donc, poursuivit la marquise, je vous épousai parce que mon père l'exigea.

– Et vous avez été bien malheureuse, n'est-ce pas ?

– Non, car je suis mère !

Madame de Morfontaine prononça ces mots avec orgueil.

– Je suis mère, répéta-t-elle, et l'amour que l'on porte à son enfant finit par absorber toute autre joie et toute autre douleur.

– Après, madame ?

– Vous étiez amoureux de moi, reprit la marquise, vous étiez surtout amoureux de ma

dot.

– Madame !…

– Ah ! monsieur, dit la marquise avec dédain, nous sommes seuls, et nous pouvons nous dire la vérité.

– Mais, où voulez-vous en venir ? demanda M. de Morfontaine en se mordant les lèvres jusqu'au sang.

– Attendez. La veille de notre mariage, comme nous nous trouvions seuls, je vous dis : « Monsieur, je consens à vous épouser, mais vous me ferez un serment.

« – Parlez, mademoiselle, vous écriâtes-vous avec enthousiasme.

« – Jurez-moi, vous dis-je, que si nous avons jamais une fille, nous ne la marierons point contre son gré. « M'avez-vous fait ce serment, monsieur ?

– Eh ! mon Dieu ! madame, dit le marquis avec humeur, je ne dis pas non ; mais…

– Mais ?…

– Mais il me semble, du reste, que je ne le viole en aucune façon.

– En vérité !

– Empêcher Victoire d'épouser un homme qui lui plaît, ce n'est pas tout à fait…

– Lui faire épouser celui qu'elle n'aime point, n'est-ce pas ?

– Dame !

– Vous avez raison, monsieur. Seulement, vous continuez à n'être pas sincère.

Le marquis tressaillit.

– Oh ! mon Dieu ! dit madame de Morfontaine, croyez bien, monsieur, que j'y suis habituée… depuis vingt ans. Quand il ne s'agit que de moi, je vous laisse mentir ou dissimuler ; mais il est question de ma fille.

– Madame !

– Et comme je vous devine, je vais vous dire votre pensée tout entière.

– Voyons ? ricana le marquis.

Madame de Morfontaine regarda froidement son mari.

– Monsieur, dit-elle, vous m'avez dit que vous ne vouliez pas que notre fille Victoire épousât M. de Pierrefeu, d'abord parce qu'il était sans fortune, ensuite parce qu'il vous déplaisait ; mais vous avez omis de me donner une troisième raison.

– Ah ! vous croyez, madame ?

– Vous voulez que Victoire épouse son cousin Paul de la Morlière.

– Eh bien ! soit.

– Mais, je vous le répète, vous m'avez fait un serment.

– Ah ! madame, dit le marquis avec ironie, vous n'avez point assez d'estime pour moi

pour que je le tienne beaucoup…

– Je vous comprends, dit la marquise ; je m’attendais à ce dénouement.

Le marquis haussa les épaules.

– Et bien ! dit-il, savez-vous pourquoi je suis arrivé ici tout à l’heure pâle, agité ?…

– Non… parlez.

– Parce que, à mon club, on m’a parlé du prochain mariage de ma fille avec M. de Pierrefeu.

– Et vous avez… répondu ?

– Que moi, son père, je n’en savais pas le premier mot.

– Ah ! vous avez dit cela ?

– J’ai même ajouté, acheva froidement le marquis, que j’avais toujours compté marier ma fille à Paul de la Morlière, son cousin.

– Oui, dit la marquise, je conçois que cette union soit dans vos idées…

Une sourde ironie qui perçait dans les paroles de madame de Morfontaine fit froncer le sourcil à son mari.

– Car, poursuivit-elle, il y a entre le vicomte et vous mieux que des liens de parenté.

– Plaît-il ?

– Vous avez des intérêts aussi… et peut-être…

– Peut-être ?… insista le marquis devenu plus pâle encore.

– Tenez, monsieur, dit la marquise, si vous m’en croyez, nous choisirons un autre sujet de conversation.

Elle se leva tout à fait et s’appuya au balcon de la croisée pour regarder dans le jardin.

Les derniers mots de madame de Morfontaine à son mari avaient produit sur lui un étrange effet. Il ne raillait plus, il était pâle et sombre, et le regard de sa femme l’avait contraint à baisser les yeux.

Il y eut un moment de silence entre les deux époux ; puis un bruit de pas légers et le froufrou d’une robe se firent entendre dans la pièce voisine.

Alors madame de Morfontaine se retourna :

– Voici Victoire, dit-elle.

En effet, la porte s’ouvrit et Victoire parut.

Mademoiselle Victoire de Morfontaine était une fort belle personne qui ressemblait à sa mère comme le bouton ressemble à la rose épanouie.

Victoire avait dix-sept ans, sa mère trente-huit à peine ; on les prenait volontiers pour deux sœurs.

Telle avait dû être madame de Morfontaine lorsqu’on la contraignit à épouser son mari.

Victoire salua son père et lui tendit son front.

– Bonjour, mon enfant, dit le marquis, d'où viens-tu ?

– De l'église, mon père.

M. de Morfontaine regarda fort attentivement sa fille.

– Victoire, mon enfant, dit-il, tu es une pieuse et sainte fille, mais il ne suffit point de prier Dieu pour…

Le marquis s'arrêta.

– Que faut-il faire encore, mon père ? demanda Victoire avec douceur.

– Il faut obéir à ses parents.

Victoire rougit.

– Pourquoi donc me dites-vous cela, mon père ? balbutia-t-elle.

– Ta mère te l'expliquera.

Et le marquis se leva.

– Adieu, madame, dit-il ; nous nous retrouverons à l'heure du dîner.

Et il sortit brusquement.

Quand il fut parti, Victoire regarda sa mère. La pauvre enfant, muette et tremblante, craignait de deviner. Madame de Morfontaine la prit dans ses bras et lui dit :

– Ton père n'aime pas Léon de Pierrefeu.

Victoire pâlit et étouffa un cri de douleur.

– Ton père, continua la marquise, ne veut pas que tu l'épouses, mais…

Elle hésita.

– Mais, moi, je le veux, dit-elle enfin.

Victoire fondit en larmes.

– Je le veux ! continua la marquise avec une énergie subite et presque sauvage, je le veux parce que tu l'aimes, je le veux parce que tu ne dois pas t'allier à la famille de cet homme qu'on appelle le vicomte de la Morlière ; je le veux parce que tu es mon enfant, murmura la pauvre mère avec émotion, et que je veux que mon enfant soit heureuse.

La marquise sonna.

– Passe dans mon cabinet de toilette, dit-elle à sa fille, il ne faut pas que nos gens te voient pleurer.

Un laquais entra.

– Ma voiture ! demanda la marquise.

– Vous sortez, ma mère ?

– Oui.

– Oh ! vous m’emmenez, n’est-ce pas ? fit la pauvre jeune fille toute en larmes.

– Non, mon enfant, mais attends-moi, je ne vais pas bien loin. Je vais voir quelqu’un pour toi.

– Pour moi ?

– Pour ton bonheur !

Madame de Morfontaine jeta un châle sur ses épaules, prit un chapeau et des gants, mit un dernier baiser au front de sa fille, et se dirigea vers la porte.

Mais, quand elle fut sur le seuil, elle se retourna.

– Veux-tu savoir où je vais ?

– Oui.

– Je vais voir Léon.

Victoire jeta un cri de joie.

– Je vais voir *ton mari*, acheva madame de Morfontaine, qui enveloppa sa fille d’un regard plein d’amour…

Le cœur de Victoire se prit à battre violemment.

Chapitre 7

Madame la marquise de Morfontaine descendit dans la cour de l'hôtel, où sa voiture attendait. Au moment d'y monter, elle leva la tête et vit sa fille accoudée à la croisée.

– À bientôt, fit-elle d'un geste et d'un sourire.

Le valet de pied ferma la portière et dit au cocher :

– Rue Saint-Nicolas-d'Antin !

Le coupé partit, passa les ponts, traversa le Carrousel, gagna en quelques minutes la rue indiquée et s'arrêta à l'angle de celle de Mogador.

Là, madame de Morfontaine descendit, dit à son cocher : « Attendez-moi, » et s'en alla à pied jusqu'à la rue Neuve-des-Mathurins et le passage Sandrié.

– M. de Pierrefeu ? demanda-t-elle à l'un des concierges du passage.

– Escalier C, au cinquième, à droite, lui fut-il répondu.

– Pauvre enfant ! murmura la marquise.

Elle chercha l'escalier C, le gravit bravement et arriva jusqu'au cinquième, devant une petite porte sur laquelle il y avait une carte de visite. La marquise sonna.

Une vieille gouvernante, la tête embéguinée dans une coiffe normande, vint ouvrir et recula stupéfaite à la vue de cette belle dame, drapée dans un cachemire, qui venait ainsi visiter son jeune maître.

– M. Léon y est-il ? demanda la marquise.

– Oui, madame.

La marquise entra.

La vieille bonne lui fit traverser d'abord une petite antichambre qui servait en même temps de salle à manger, puis un salon de grandeur médiocre, mais assez confortablement meublé : puis elle ouvrit une troisième porte, celle de la troisième et dernière pièce de cet appartement de cinq cents francs de loyer : la chambre à coucher de Léon de Pierrefeu.

Un beau jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, au teint mat et blanc, aux cheveux et à la barbe noirs de jais, à l'œil bleu, fier et doux tout à la fois, était occupé à écrire sur une petite table roulée auprès d'une fenêtre entrouverte, hélas ! sur un horizon de toits et de tuyaux de cheminée.

Au bruit que fit la marquise en entrant il leva les yeux, jeta un cri de joie et de surprise et se dressa précipitamment.

– Vous, madame !

– Moi, dit la marquise en souriant.

Elle fit un signe à la vieille servante, qui sortit. Puis elle prit la main de Léon et lui dit :

– Mon enfant, je t'ai tenu sur mes genoux, j'étais la meilleure amie de ta mère, et tu peux te figurer aisément que c'est une mère qui vient te voir.

– Ah ! madame… madame, murmura Léon tout ému, pourquoi me parlez-vous ainsi ? Vous savez bien que…

Il n'osa en dire davantage, mais un éloquent regard jeté autour de lui compléta sa pensée. Ce regard voulait dire :

– Vous savez si j'aime votre fille ; mais voyez, je suis si pauvre !

La marquise s'assit sur une petite chauffeuse à deux places, en damas rouge, qui était placée vis-à-vis de la cheminée.

– Viens te mettre ici, Léon, mon enfant, dit-elle, là, près de moi.

M. de Pierrefeu obéit.

– Tu aimes Victoire, n'est-ce pas ?

– Ah ! si je l'aime !

– Et tu dis que Victoire est riche et que tu es pauvre…

– Hélas !

– Et qu'alors jamais le marquis de Morfontaine ne voudrait de toi pour son gendre ?

Léon courba la tête.

Alors madame de Morfontaine reprit la main du jeune homme dans les siennes et la pressa doucement.

– Et tu as raison, mon enfant, dit-elle. Jamais M. de Morfontaine ne consentira à te donner sa fille, de bonne volonté du moins, car il lui a choisi un mari… et ce mari, c'est le fils d'un misérable, ce mari peut-être ressemblera à son père un jour et sera…

La marquise baissa la voix :

– Un voleur et un assassin ! dit-elle bien bas.

Léon tressaillit :

– Oh ! que dites-vous ? fit-il.

– Mon cher enfant, reprit la marquise, le père de Victoire a compté sans moi, sans moi qui t'aime comme mon fils, car tu as un noble et bon cœur, car tu es le fils d'une race aux vertus patriarcales ; car si ta mère est morte les mains jointes, comme une sainte qu'elle était, ton père a trouvé la mort sur un champ de bataille, à l'ombre du drapeau de la France, qu'un de ses zouaves venait de planter sur la tour Malakoff.

« Je veux, moi, que tu sois deux fois mon fils, parce que je sais bien que tu feras ma fille la plus heureuse des femmes. »

Léon s'était mis à genoux devant la marquise, et il couvrait ses mains de baisers.

– Ah ! ma mère !… ma mère ! disait-il avec des larmes dans la voix.

– Léon, mon enfant, poursuivit la marquise, il est six heures bientôt et tu n’as pas de temps à perdre.

Il la regarda, étonné.

– Tu pars ce soir pour un grand voyage.

– Moi, madame ?

– Appelle-moi ta mère !… Oui, tu pars, il le faut…

– Mais… où vais-je ?

– Je te le dirai ce soir.

– Partir ! murmura Léon de Pierrefeu avec tristesse, partir ! et sans la voir une dernière fois…

– Tu la verras.

– Ah ! vous êtes bonne…

Madame de Morfontaine tira de son sein un petit portefeuille en maroquin vert qu’elle tendit à M. de Pierrefeu.

– Tiens, dit-elle, le voyage que tu vas faire est utile à mes intérêts. Tu trouveras dans ce portefeuille les indications nécessaires.

Madame de Morfontaine ne disait pas que le portefeuille renfermait dix billets de mille francs. Elle se leva.

– Maintenant, dit-elle, hâte-toi. Tu iras rue Basse-du-Rempart et tu y loueras une calèche à deux chevaux. Il faut que les chevaux puissent faire au moins vingt lieues dans leur nuit.

– Je les trouverai, dit le jeune homme.

– À dix heures, continua la marquise, tu seras dans cette calèche, à la porte du jardin de notre hôtel, tu sais ? dans la ruelle…

Léon rougit jusqu’aux oreilles.

– Oui, dit-il.

– Et tu t’envelopperas dans un bon manteau, n’est-ce pas, car les nuits sont fraîches…

– Mais, madame, demanda Léon de Pierrefeu de plus en plus étonné, où donc m’envoyez-vous ?

– C’est mon secret jusqu’à ce soir, dit la marquise en souriant.

Elle lui donna sa main à baiser et partit.

Au lieu de rejoindre sa voiture, la marquise continua à longer la rue Neuve-des-Mathurins et s’arrêta devant la porte au-dessus de laquelle était inscrit le numéro 61.

– Qui demandez-vous, madame ? lui dit le concierge en la voyant passer devant sa loge sans s’arrêter.

– Madame Husson.

– Elle est chez elle, elle vient de rentrer.

Madame de Morfontaine traversa la cour et prit un modeste escalier de service qu'elle gravit jusqu'au troisième étage.

Là elle sonna à une porte ornée d'un cordon bleu.

Une femme entre deux âges, vêtue de noir, vint lui ouvrir.

C'était madame Husson.

Madame Husson était la veuve de l'intendant de M. de Morfontaine. Elle avait vu naître la marquise, elle l'aimait comme sa fille, et la marquise savait qu'elle pouvait compter sur elle à toute heure.

La veuve fut tout aussi étonnée que l'avait été Léon de Pierrefeu en voyant entrer chez elle madame de Morfontaine.

La marquise n'avait pas coutume de se déranger, et lorsqu'elle avait besoin de madame Husson, elle l'envoyait chercher.

– Ah ! mon Dieu ! fit-elle, vous chez moi, madame la marquise !

– Oui, ma bonne Catherine.

Et comme madame Husson se confondait en salutations, la marquise entra dans le petit salon qui était la pièce de réception.

Là elle se laissa tomber fort nonchalamment sur un canapé, et continua :

– Ma bonne Catherine, tu aimes ma fille, n'est-ce pas ?

– Ah ! madame !…

– Et tu m'es dévouée ?

– N'êtes-vous pas ma bienfaitrice ?

– Eh bien ! le moment est venu de me prouver ton dévouement, ma bonne Catherine.

– Parlez, madame.

– Tu as une sœur en province ?

– En Normandie, près de Caen.

– Et tu peux compter sur elle ?

– Comme sur moi.

– Si je te confiais ma fille ?…

– Madame la marquise, répondit madame Husson, le dragon qui gardait un trésor ne veillait pas mieux que je ne veillerai.

– Tu me répondras d'elle ?

– Sur mon honneur et sur ma vie.

– Eh bien ! tu vas faire un petit paquet de hardes et tu iras trouver, passage Sandrié, escalier C, au cinquième, M. Léon de Pierrefeu.

– Bon ! dit madame Husson.

– Tu diras à M. de Pierrefeu : « Madame la marquise veut que vous m’emmeniez. »

– Et il m’emmènera ?

– Ce soir, à dix heures.

– Mais, madame, dit la veuve, qu’est-ce que mademoiselle Victoire a de commun avec M. de Pierrefeu ?

– Je te le dirai ce soir.

– Ce soir !… Je vous reverrai donc ?

– Oui.

– Mais… où ?

– Léon de Pierrefeu te conduira au rendez-vous que je lui ai donné. Adieu, ma bonne Catherine.

La marquise se leva, laissa madame Husson lui baiser la main et s’en alla rejoindre la voiture, qui stationnait toujours à l’angle de la rue Mogador.

– À l’hôtel ! dit-elle au cocher. Allez rondement.

Les deux chevaux anglais de la marquise l’emportèrent avec la rapidité de l’éclair.

Cependant, lorsqu’elle rentra rue Vaneau, l’heure du dîner était sonnée et elle trouva le marquis et sa fille à table.

En voyant apparaître sa mère, Victoire, jusque-là silencieuse et triste, la regarda avec anxiété et se rasséréna soudain.

Un mystérieux sourire glissait sur les lèvres de la marquise.

Ce sourire était une espérance pour Victoire.

– Madame, dit le marquis, avez-vous compté sur moi pour ce soir ?

– Non, monsieur.

– Vous n’irez pas dans le monde ?

– J’ai une migraine affreuse et je désire me coucher de bonne heure.

– J’en suis jusqu’à un certain point fort aise.

– Ah ! fit dédaigneusement la marquise.

– Vous savez, continua M. de Morfontaine, que je suis un joueur d’échecs passionné ?

– Je le sais.

– Il y a ce soir à mon club une partie considérable engagée entre M. de S… et lord D… je voudrais y assister.

– Ne vous gênez pas, monsieur, dit la marquise.

Ces quelques mots furent seuls échangés durant le souper. À neuf heures, le marquis

monta dans son coupé et partit.

– Ma chère Victoire, viens avec moi dans ta chambre.

Victoire regarda de nouveau sa mère.

La marquise la prit par la main et lui dit à l'oreille :

– Les nuits sont fraîches encore, il faudra bien te couvrir.

Victoire tressaillit.

– Est-ce que nous allons sortir ? demanda-t-elle.

– Non, pas moi, mais toi…

– Moi ?

– Tu vas faire un voyage de cinquante lieues, et tu pars ce soir même, dans une heure.

– Mais, ma mère… fit la jeune fille stupéfaite.

– Chut ! dit la marquise, viens…

Victoire et sa mère s'enfermèrent dans la chambre de la jeune fille.

– Mets une robe d'hiver bien chaude, continua alors la marquise. Prends ton châle de voyage et ton manteau à capuchon ; moi, je vais te faire un petit paquet de linge indispensable en route.

Et, comme une simple femme de chambre, la marquise emplit un sac de nuit de divers objets.

– Mais, maman, dit la jeune fille, pourquoi ne sonnez-vous pas ?

– Parce que personne dans l'hôtel ne doit s'apercevoir de ton départ avant demain.

– Où m'envoyez-vous donc ?

– Tu le sauras bientôt. Habille-toi.

Quand Victoire fut prête à partir, sa mère lui indiqua une table sur laquelle il y avait du papier et de l'encre.

– Tu vas écrire à ton père, lui dit-elle.

– À mon père ?

– Oui.

– Il ne sait donc pas ?…

– Il ne sait rien. Écris.

Victoire s'assit devant une table, prit la plume et madame de Morfontaine lui dicta ces quelques lignes :

« Mon père,

« Je n'aime point Paul de la Morlière mon cousin, mais j'aime Léon de Pierrefeu, et je mourrais s'il me fallait renoncer au bonheur d'être sa femme un jour. Pardonnez-moi

donc, mon cher père, pardonnez sa fuite à votre enfant.

« Victoire. »

Victoire tremblait en écrivant cette lettre, qu'elle laissa tout ouverte sur la table.

– Viens, répéta la marquise en la reprenant par la main.

Il y avait, attenant à la chambre de Victoire, un cabinet de toilette qui avait issue sur un escalier dérobé.

Cet escalier descendait au jardin par l'orangerie.

Ce fut le chemin que madame de Morfontaine, qui portait le sac de nuit de sa fille, fit prendre à Victoire.

Cette dernière était trop émue pour avoir désormais le courage de faire une question.

Conduite par sa mère, elle traversa le jardin et atteignit la petite porte.

La nuit était noire, et nul dans l'hôtel ne s'était aperçu du départ des deux femmes.

Madame de Morfontaine ouvrit la petite porte et jeta un coup d'œil dans la ruelle.

La chaise de poste de Léon Pierrefeu attendait.

Le jeune homme s'élança hors de la voiture, tandis que madame Husson se montrait à la portière.

– Léon, lui dit alors la marquise, soutenant dans ses bras sa fille défaillante, Victoire doit être ta femme un jour. Jusque-là, sois un frère pour elle, et emmène-la…

Léon étouffa un cri, prit la jeune fille dans ses bras et la porta à demi évanouie dans la chaise de poste.

– Adieu ! mes enfants… dit la marquise d'une voix entrecoupée de sanglots, adieu !… Fouettez, postillon !

*

* *

Chapitre 8

Quinze jours s’étaient écoulés depuis le duel du jeune Paul de la Morlière avec M. le baron Gontran de Neubourg.

Le fils du vicomte s’était battu, on s’en souvient, le jour même où la comtesse de Morfontaine confiait sa fille à Léon de Pierrefeu et lui faisait quitter nuitamment son hôtel.

La blessure de Paul, bien que n’ayant rien de dangereux, ne l’avait pas moins obligé à garder le lit, et y était encore le soir du quinzième jour.

Matin et soir, le chirurgien anglais qui s’était trouvé si à propos au pavillon d’Ermenonville venait visiter le blessé et le panser.

Or, ce jour-là, vers six heures du soir environ ce chirurgien, c’est-à-dire Rocambole, trouva, en arrivant, le vicomte de la Morlière installé au chevet de son fils.

Paul sommeillait.

Rocambole était plus Anglais que jamais d’accent et de tournure, et le lord-maire lui-même eût juré qu’il était né dans la Cité.

– Mon cher docteur, lui dit le vicomte tout bas, en lui montrant la porte entrouverte d’une pièce voisine, voulez-vous être assez bon pour me suivre ?

– Oh ! yes, dit Rocambole, qui reboutonna son coachman d’alpaga jaune et suivit le vicomte.

À côté de la chambre de Paul était son fumoir.

Ce fut là que M. de la Morlière conduisit le prétendu chirurgien.

Un troisième personnage s’y trouvait. C’était le baron Charles de Kerdrel, qui, on doit s’en souvenir, avait servi de témoin au jeune homme dans sa rencontre avec M. de Neubourg.

M. de Kerdrel et Rocambole se saluèrent.

Le vicomte leur offrit à un siège à tous deux, et leur dit :

– Messieurs, veuillez me pardonner la liberté que je prends de vous réunir ce soir.

Tous deux s’inclinèrent.

– J’ai besoin de vos conseils, ajouta M. de la Morlière.

Le faux Anglais eut un sourire de naïf étonnement.

Le vicomte continua :

– Vous êtes l’ami de mon fils, monsieur de Kerdrel ?

– Certes ! oui, monsieur, répliqua l’officier avec sa brusque franchise.

– À ce titre, j’ai besoin de vous consulter.

Et se tournant vers Rocambole :

– Vous, monsieur, vous êtes le médecin de mon fils, c’est vous qui l’avez soigné ?

– Oh ! yes, dit le faux chirurgien ; lui mourant, moi sauver lui.

– Je puis donc vous parler de mon fils à tous deux.

– Nous écoutons, dit M. de Kerdrel.

– Docteur, continua le vicomte, s’adressant à Rocambole, pensez-vous que notre cher malade soit bientôt rétabli ?

– Dans huit jours, répondit Rocambole, qui n’avait garde d’oublier son accentuation anglaise.

– Huit jours ! murmura le vicomte, c’est bien tard !

– Mais, monsieur, fit observer Charles de Kerdrel, du moment que tout danger est passé, et si ce n’est plus qu’une question de patience…

– Mon cher ami, dit le vicomte, je vais m’ouvrir complètement à vous, ainsi qu’à monsieur.

Il désignait Rocambole.

– Un médecin est un confesseur, dit celui-ci avec une gravité toute britannique.

Le vicomte poursuivit :

– Paul a vingt ans sonnés, et j’ai songé à le marier.

– Bon ! dit M. de Kerdrel, vous le marierez huit jours plus tard.

– Attendez… Je veux le marier à sa cousine Victoire, la fille du marquis de Morfontaine.

– Ravissante personne !

– Et le marquis est de mon avis. Depuis plus de dix ans nous avons projeté cette alliance, qui resserrera notre parenté et notre amitié.

– Alors, dit M. de Kerdrel, ceci est chose faite.

– Hélas ! non.

– Pourquoi ?

– Mais parce que mademoiselle Victoire de Morfontaine s’est éprise d’un jeune homme sans fortune et sans position.

– Bah ! qu’importe ?… on lui fera entendre raison…

– Et que, ajouta le vicomte, sa mère est pour elle.

– La marquise ?

– Oui.

– Diable ! fit M. de Kerdrel, deux femmes qui s’entendent sont toujours fortes.

– Je le sais bien, et c’est pour cela que je voudrais voir mon fils guéri.

– En quoi sa guérison avancerait-elle vos affaires ?

Un sourire énigmatique passa sur les lèvres minces et blêmes de M. de la Morlière.

– J’ai imaginé, dit-il, un petit plan de campagne qui dérouterait, s’il était promptement exécuté, les combinaisons de madame de Morfontaine.

– Ah !

– Car il faut vous dire que la marquise a fait disparaître sa fille depuis quinze jours.

– Comment, disparaître ?

– Oui, mademoiselle Victoire a quitté, la nuit, l’hôtel de son père ; elle est montée en chaise de poste, et le marquis, malgré tous ses efforts n’a pu encore parvenir à savoir ce qu’elle était devenue.

– Mais… la marquise ?

– La marquise le sait et garde le silence. Depuis quinze jours, elle oppose aux emportements de son mari un calme parfait qui achève de l’exaspérer.

– Et vous pensez que c’est elle qui a fait disparaître sa fille ?

– Oui, je sais même depuis hier ce que M. de Morfontaine ignore encore. Je sais depuis hier où est mademoiselle de Morfontaine.

– Ah !

– Elle est en province, sous la double sauvegarde d’une vieille femme et du jeune homme qu’elle aime.

– Mais c’est un enlèvement, cela ! dit M. de Kerdrel.

– En bonne forme et dans les règles.

– Et la marquise ?

– La marquise a tout préparé, tout conduit.

M. de Kerdrel fronça le sourcil.

– Mais, monsieur, dit-il, laissez-moi vous faire une observation.

– Voyons ?

– Si mademoiselle de Morfontaine a été enlevée par son amoureux, il me semble que Paul…

– Ne peut plus l’épouser, n’est-ce pas ?

– Dame !

Le vicomte sourit de nouveau.

– L’enlèvement n’a pas eu de conséquences, dit-il. Mademoiselle Victoire est gardée à vue par la vieille femme, et le jeune homme vient fort respectueusement faire des visites

fraternelles.

– Mais le bruit, l'éclat…

– M. de Morfontaine a tenu secrète l'absence de sa fille.

– Et vous ne lui avez pas encore appris où elle était ?

– Le marquis est près de Châteauroux, dans une de ses terres, depuis trois jours ; il revient ce soir. Je lui ai adressé une dépêche télégraphique, mais sans rien lui préciser.

– Mon cher monsieur, dit Rocambole, permettez-moi de vous adresser une simple question.

– Faites, monsieur.

– Si M. Paul était sur pied avant huit jours, en quoi cela servirait-il vos projets ?

– Monsieur, répondit le vicomte, je vous ai dit que j'avais imaginé une combinaison pour déjouer tous les projets de la marquise de Morfontaine.

– Eh bien !

– Et Paul est mon principal instrument.

– Bon.

– Mais vous me permettrez de garder le secret quelques jours encore, n'est-ce pas ?

Rocambole et M. de Kerdrel s'inclinèrent.

– Une chose m'inquiète, et c'est pour cela, messieurs, que j'ai pris la liberté de vous réunir, vous qui êtes son médecin, vous qui êtes son ami.

M. de Kerdrel et Rocambole regardèrent attentivement le vicomte.

– Mademoiselle Victoire de Morfontaine n'aime point mon fils, ceci est incontestable ; mais ce que je crois tout aussi certain, c'est que mon fils n'aime pas non plus sa cousine.

– C'est possible, murmura M. de Kerdrel en souriant.

– Cependant, Morfontaine et moi, nous avons toujours songé à ce mariage.

– Mais, dit le faux chirurgien, il est difficile de marier deux jeunes gens qui ne s'aiment pas.

Le vicomte soupira.

– Mon fils est amoureux, n'est-ce pas ? demanda-t-il brusquement au capitaine.

– Oui, monsieur.

– Il aime sans doute cette femme, cette créature qu'on nomme… Saphir… et pour qui il s'est battu ?

M. de Kerdrel aurait pu répondre au vicomte de la Morlière qu'il se trompait doublement : que, d'abord, ça n'était point pour Saphir que le jeune homme s'était battu, et qu'ensuite ce n'était point la pécheresse, mais une inconnue du nom de Danielle, qu'il aimait.

Mais M. de Kerdrel jugea parfaitement inutile de désabuser le vicomte.

Ce dernier reprit :

– Je voudrais pouvoir éloigner cette femme.

– C’est difficile.

– Pourquoi ?

– Parce qu’elle aime Paul.

– Vous croyez ?

Le faux chirurgien prit un air candide.

– Pardonnez-nous, monsieur le vicomte, dit-il, mais nous allons vous avouer, M. de Kerdrel et moi, que nous sommes ses complices.

– Les complices de Saphir ?

– Oui.

– Comment cela ?

– Je vais vous l’expliquer, dit M. de Kerdrel. Il y a des hasards providentiels dans la vie. Le jour même où notre cher Paul s’est battu, madame et mademoiselle de la Morlière ont quitté Paris.

– C’est vrai. Et, dit le vicomte, à l’heure qu’il est, elles sont encore en Bretagne, chez ma tante, et ignorent l’accident arrivé à mon fils.

– Or, reprit M. de Kerdrel, voici comment, monsieur et moi, nous nous sommes faits les complices de Saphir. La jeune fille était désespérée ; elle était arrivée sur le terrain au moment où Paul tombait, et elle voulait absolument qu’on le transportât chez elle. La chose n’était pas possible. Pour la consoler, nous lui fîmes la promesse qu’elle pourrait voir Paul tous les jours.

– Et… cette promesse ?

– Nous l’avons tenue.

– Comment ?

– Saphir est venue ici.

– Tous les jours ?

– Chaque soir. Et… elle passe la nuit au chevet du blessé.

– Mais c’est impossible ! s’écria le vicomte.

Le faux Anglais eut un sourire.

– Elle vient habillée en homme, avec une barbe postiche…

Le vicomte se frappa le front.

– Ah ! dit-il, c’est votre élève en médecine que vous amenez tous les soirs, n’est-ce pas ?

– Précisément.

M. de la Morlière ne savait trop s’il devait rire ou se fâcher.

– Mais, savez-vous bien, messieurs, dit-il, que vous êtes d’une faiblesse déplorable pour cette créature ?

– Ah ! pardon, monsieur, répliqua M. de Kerdrel, Saphir est une bonne fille qui adore Paul, et Dieu fasse qu’il ne tombe jamais plus mal…

Le vicomte garda un moment le silence.

– Elle est donc belle ? demanda-t-il tout à coup.

– C’est une fille superbe.

– Blonde, brune ?

– Blonde.

– Et elle aime Paul ?

– Elle l’aime sincèrement, ardemment.

Le vicomte se tut et parut réfléchir profondément. Puis il dit brusquement :

– Je veux la voir !

– Ah ! fit M. de Kerdrel.

– Et la voir autrement que vêtue en homme et le menton couvert d’une barbe postiche, Sauriez-vous m’assurer qu’elle aime Paul ?

– Elle l’adore.

– Et qu’elle est intelligente ?

– Vous me faites-là une drôle de question, monsieur, reprit M. de Kerdrel.

– C’est que, dit M. de la Morlière, il m’est venu une idée.

– Ah !

– J’ai pensé que cette fille pourrait bien m’être fort utile.

– En quoi ?

– Elle me donnerait un coup d’épaule pour le mariage de mon fils.

– Avec mademoiselle Victoire ?

– Justement.

M. de Kerdrel hocha la tête d’un air de doute.

– Puisqu’elle l’aime, je lui ferai comprendre que ce mariage assure à jamais le bonheur de mon fils.

– Et vous espérez sans doute qu’en faisant appel à sa loyauté, elle se retirera ?

– D’abord.

– Qu’espérez-vous encore ?

– J’espère qu’elle me servira. Permettez-moi de ne point m’expliquer davantage pour le moment. Où voit-on Saphir ?

– Vous la verrez ce soir, ici.

– Mais… tout de suite…

– Saphir doit être chez elle en ce moment, dit-il.

Le vicomte sonna.

Puis, comme un laquais se présentait pour recevoir ses ordres, il dit à M. de Kerdrel :

– Ne pourriez-vous pas lui écrire un mot de la prier de venir ?

– C’est facile.

M. de Kerdrel s’assit devant une table et écrivit :

« Ma chère Saphir,

« Ne vous alarmez point. M. le vicomte de la Morlière, le père de votre cher Paul, désire vous voir tout de suite. Arrivez, et soyez belle.

« Baron de Kerdrel. »

Le laquais partit, emportant la lettre, et M. de la Morlière et ses deux hôtes rentrèrent dans la chambre du blessé.

Paul sommeillait toujours.

Ils s’assirent et se prirent à causer de choses banales. Une demi-heure s’écoula, puis on entendit dans la cour le roulement d’une voiture.

– La voilà, dit M. de Kerdrel.

Quelques secondes après, en effet, le valet qu’on avait expédié chez Saphir entrouvrit discrètement la porte de sa chambre.

Une femme apparut sur le seuil et s’arrêta un moment.

Puis elle leva les yeux sur le vicomte de la Morlière, qui tressaillit et éprouva une émotion étrange.

– Comme elle est belle ! murmura-t-il avec admiration.

Chapitre 9

M. le vicomte de la Morlière avait eu une jeunesse trop tourmentée par l'ambition pour que les femmes eussent pris une grande place dans sa vie.

Il avait aimé sa cousine Diane tout juste assez pour songer qu'elle aurait un jour cent et quelques mille livres de rente.

On sait l'infernal dénouement qu'il avait su faire trouver à cet amour.

M. de la Morlière n'avait jamais perdu la tête pour une femme, et la sensation qu'il éprouva en voyant entrer Saphir demeura pour lui inexplicable.

Saphir était une séduisante créature, dans la plus complète acception du mot, et M. Paul de la Morlière, en déclarant à son ami, le baron Charles de Kerdrel, qu'il ne l'aimait pas, avait fait preuve d'une grande indifférence.

Saphir était belle ; de plus, elle était bonne.

Peut-être avait-elle eu des faiblesses sans nombre ; mais, à coup sûr, elle n'avait jamais causé la mort de personne.

L'origine de Saphir se perdait dans la nuit du mystère.

Pour le vulgaire, elle avait pris naissance dans la loge d'un concierge de la rue Laffitte ; mais le vulgaire était mal informé.

Saphir était de race arabe, et voici son histoire :

À la prise de Constantine, un des zouaves du colonel Juchait de Lamoricière pénétra, le briquet à la main, dans une maison qui lui parut déserte.

Il en parcourut les diverses pièces sans rencontrer âme qui vive, lorsque, dans un coin, il aperçut un groupe étrange.

C'était une femme demi-nue qui couvrait un enfant de son corps.

La femme roulait des yeux hagards, elle serrait convulsivement son enfant sur sa poitrine et l'arrosait de son sang.

La malheureuse avait été percée de deux balles pendant le siège.

Le zouave s'approcha, reconnut l'état désespéré où se trouvait la femme arabe, appela ses camarades à son aide et essaya, avec leur concours de lui prodiguer quelques soins ; mais la pauvre femme avait été frappée mortellement et ne tarda pas à expirer.

L'enfant fut adopté par le régiment.

C'était une jolie petite fille de trois ou quatre ans environ.

Quelques années après, le zouave qui le premier avait découvert la mère arabe mourante fit un petit héritage et quitta le service. Il emmena la jeune Arabe avec lui.

Les zouaves l’avaient fait baptiser, un capitaine avait été son parrain, et on lui avait donné le nom de Pétronille, qui était celui de la cantinière du bataillon.

La cantinière avait servi de marraine.

Pétronille, qui avait passé son enfance au désert, se trouva, un beau matin, à l’âge de dix ou douze ans, transplantée à Paris. Son père d’adoption était un enfant du faubourg Saint-Antoine, et il venait d’hériter du fonds de commerce d’un oncle qui était marchand de vins à l’angle de la rue de Charonne.

La boutique de vins et liqueurs, qui, du vivant de l’oncle, avait pour enseigne : *À la grappe de raisin*, changea d’étiquette, et s’appela : *Le Rendez-vous des Zouaves.* Cette quasi-métamorphose ne fut pas heureuse.

Peu à peu, et sans doute parce que le nouveau propriétaire descendait trop souvent à la cave pour son propre compte, les clients s’en allèrent, et trois ans après, l’ex-zouave, complètement ruiné, fut trop heureux d’épouser la veuve d’un concierge de la rue Laffitte.

Le vainqueur de Constantine, réduit à tirer le cordon, avait emmené avec lui Pétronille. La jeune Arabe avait quatorze ans et sa beauté devenait merveilleuse.

La femme du zouave s’extasia sur cette beauté, et comme l’enfant chantait gentiment les refrains populaires qui couraient alors les rues de Paris, elle prétendit qu’elle avait quarante mille francs de revenus dans son gosier, et qu’il fallait l’envoyer au Conservatoire.

Ce fut la perte de Pétronille. En allant prendre ses leçons de chant, la jeune fille rencontrait, dans la rue Bergère, un beau jeune homme qui descendait de son tilbury chaque matin et la saluait.

Longtemps Pétronille baissa les yeux et passa son chemin en rougissant, puis elle le regarda à la dérobée, puis elle prêta l’oreille aux galants propos du séducteur, puis, hélas ! un jour, on ne la revit point dans la loge du concierge de la rue Laffitte.

Pétronille s’était arrêtée en chemin et s’était laissé installer dans un élégant appartement de la rue de Provence.

Un soir que la jeune femme soupait à la Maison-d’Or, au milieu d’une nombreuse réunion, un *gandin* lui dit :

– Ma fille, on ne s’appelle pas Pétronille ; n’as-tu pas un autre nom ?

– Pas que je sache, répondit-elle.

– Eh bien ! nous allons t’en chercher un.

Et chacun chercha, et l’on passa en revue les sobriquets les plus étranges en vogue dans le quartier Bréda.

Mazagran, une belle fille alors à la mode, proposa celui de *Saphir.*

– Bravo ! s’écria-t-on.

À partir de ce jour, Pétronille s’appela Saphir ; et quelque temps après, lorsque le jeune Paul de la Morlière la rencontra, elle ne portait plus d’autre nom.

Saphir avait le regard profond et voilé de ce gracieux quadrupède qui bondit sur le sable doré du désert ; elle avait le regard de la gazelle.

Un magnétisme étrange, de mystérieuses effluves s'échappaient parfois de son œil, et, sans nul doute, cet œil s'arrêta longtemps sur le vicomte de la Morlière, car il tressaillit si violemment que le prétendu docteur anglais, Rocambole, le remarqua.

Saphir ne put cependant s'empêcher de rougir en entrant dans cette chambre où, sous un déguisement, elle pénétrait chaque soir.

Pour la première fois elle se trouvait, en face du père de Paul, dans son véritable rôle.

Paul dormait.

Le vicomte se remit assez vite de ce trouble inattendu qui venait de s'emparer de lui ; il appuya un doigt sur ses lèvres et montra à Saphir la porte du cabinet de travail que le jeune homme avait depuis longtemps converti en fumoir.

Saphir y passa la première.

M. de Kerdrel et Rocambole allaient se retirer. Le vicomte les retint.

– Restez, messieurs, dit-il. Je puis parler devant vous.

Et, avec une galanterie parfaite, il fit asseoir Saphir sur une ottomane placée au coin de la cheminée.

– Mademoiselle, lui dit-il, permettez-moi d'aller droit au but.

Saphir s'inclina. Elle était visiblement inquiète.

– Vous aimez mon fils ? reprit le vicomte.

La pécheresse rougit.

M. de la Morlière eut un sourire plein d'indulgence.

– Je ne suis point un père farouche, et je comprends la jeunesse.

Saphir, qui avait baissé les yeux, les leva de nouveau sur le vicomte, et, à son tour, elle éprouva une émotion bizarre et inexplicable.

En dépit de sa parole mielleuse et de son sourire affectueux, M. de la Morlière avait fait peur à la jeune femme.

Le vicomte poursuivit :

– Vous aimez mon fils, je le sais, et c'est parce que vous l'aimez que j'ai voulu m'adresser franchement et loyalement à vous.

Saphir regarda tour à tour M. de Kerdrel et le prétendu chirurgien anglais, et son regard défiant semblait dire :

– N'est-ce point un piège que l'on me tend ?

M. de Kerdrel la rassura d'un geste.

– Je m'adresse à vous, continua M. de la Morlière, parce que *notre* cher Paul court un grand danger.

– Mon Dieu ! s’écria Saphir, qui devint toute pâle.

– Mais rassurez-vous, mon enfant, car ce danger, vous pouvez le conjurer.

– Moi ?

– Vous, dit le vicomte en souriant.

Et comme elle le regardait avec une avidité fiévreuse, il poursuivit :

– Monsieur, que voilà, – et il désignait Rocambole, – monsieur répond non seulement de sa vie, mais encore de sa guérison prochaine. Dans huit jours il pourra venir nous rejoindre.

– Vous re… join… dre, articula lentement Saphir abasourdie.

Le vicomte lui prit la main et la serra affectueusement.

– Notre cher Paul ne court donc aucun danger physique, dit-il ; mais il est sur le point de perdre une grande fortune qui devait lui revenir forcément.

– Ah ! fit Saphir.

– Et vous seule pouvez la lui conserver.

L’étonnement de Saphir devint, à ces dernières paroles, de la stupéfaction.

– Oui, répéta le vicomte, c’est sur vous que je compte pour ne point laisser échapper cette fortune.

– Mais que faut-il donc faire pour cela ? demanda Saphir.

– Partir avec moi ce soir même.

– Oh ! mon Dieu !

– Je vous le demande au nom de l’amour que vous avez pour mon fils, mademoiselle.

– Mais où m’emmènerez-vous donc, monsieur ?

– À soixante lieues de Paris.

– Et vous… le laisserez ?

– Il viendra nous rejoindre dans huit jours.

– Et vous dites que moi seule…

– Vous seule pouvez sauvegarder ses intérêts compromis.

– Mais, enfin, que dois-je faire ?

– Vous le saurez dans deux jours.

– Soit, murmura Saphir avec la soumission d’un enfant.

M. de la Morlière ajouta :

– Nous partons ce soir, mademoiselle. Vous avez donc tout juste le temps de rentrer chez vous et d’aller faire vos préparatifs de départ. Je vous attends ici à huit heures précises.

– Monsieur, supplia Saphir, pourrais-je au moins le voir… avant de partir ?

– Oui, mais à une condition.

– Laquelle ?

– C’est que vous ne lui direz point que vous partez.

– Pourquoi ?

– Ceci est encore un mystère dont vous aurez l’explication un peu plus tard. Soyez patiente.

Le vicomte se leva et, d’un geste qu’il fit, apprit à Saphir que l’audience était levée.

Le malade continuait à dormir.

Saphir repassa dans la chambre, se pencha sur l’oreiller et effleura de ses lèvres le front de Paul.

– Saphir ! dit-il.

– Chut ! fit-elle tout bas ; à ce soir.

Et elle disparut derrière une draperie qui cachait une porte dérobée.

M. de la Morlière, le faux Anglais et M. de Kerdrel étaient demeurés dans le fumoir, de sorte que Paul n’eut pas la moindre idée que son père et Saphir s’étaient rencontrés.

M. de Kerdrel, quand Saphir fut partie, regarda le vicomte.

– J’avoue, dit-il, que je n’ai pas compris un seul mot.

M. de la Morlière sourit.

– Je suis l’homme des mystères, dit-il, et j’ai pour principe qu’on perd toutes les batailles dont le plan a été éventé.

– Oh ! yes, fit le chirurgien.

– Qu’il vous suffise de savoir, mon cher baron, qu’avant un mois, grâce à la petite combinaison que j’ai imaginée, et dans laquelle Saphir jouera le principal rôle, Paul aura épousé sa cousine Victoire.

En ce moment, le faux chirurgien se leva et dit au vicomte :

– Je reviendrai ce soir. Permettez-moi, monsieur, d’aller voir un malade que je soigne dans la rue du Faubourg Saint-Honoré.

Rocambole, qui accentuait l’anglais merveilleusement, salua avec raideur et sortit d’un pas calme et mesuré, comme un vrai fils d’Albion qui fait tout avec gravité.

Seulement, une fois dans la rue, il changea brusquement d’allure et se prit à marcher rapidement.

Un fiacre vide vint à passer ; le faux chirurgien y monta et dit au cocher :

– Rue Taitbout ! et rondement.

Comme il n’avait eu garde d’oublier son accent anglais, le cocher augura bien de lui et

fouetta vigoureusement ses deux rosses.

Rocambole avait l'air d'un homme qui devait payer largement.

Arrivé rue Taitbout, le docteur fit arrêter le véhicule devant une maison de fort belle apparence, au fond de laquelle il y avait, entre la cour et le jardin, un petit hôtel que le baron Gontran de Neubourg habitait.

Le faux Anglais traversa rapidement la cour et aperçut sous la marquise le poney-chaise du baron, tout attelé.

– Il n'est pas sorti, se dit-il en respirant bruyamment.

En effet, M. de Neubourg était encore chez lui, et Rocambole le trouva dans son cabinet de toilette, où son valet de chambre l'habillait.

La visite inattendue de Rocambole et sa physionomie soucieuse donnèrent à penser au baron qu'il se préparait de graves événements ; aussi renvoya-t-il sur-le-champ son valet de chambre.

– Monsieur le baron, lui dit Rocambole, êtes-vous prêt à faire un voyage ?

– Est-ce pour Danielle ?

– Sans doute.

– Quand faut-il partir ?

– Ce soir.

– Où allons-nous ?

– Je n'en sais rien.

– Comment ?

– Mais je le saurai ce soir. Votre ami, M. de Chenevières a aimé Saphir ?

– Oui, certes, et Saphir doit avoir conservé de lui un bon souvenir, car il lui a constitué six mille livres de rente.

– Bon ! et pensez-vous qu'elle ait quelque confiance en lui ?

– J'en suis très convaincu. D'ailleurs personne à Paris n'a jamais douté de la loyauté de M. de Chenevières.

– Ainsi, vous pensez qu'elle croirait le vicomte sur parole, alors même qu'il lui affirmerait une chose étrange et bizarre ?

– Certainement.

– Pouvez-vous voir M. de Chenevières à l'instant même ?

– Il doit déjeuner au café Anglais.

– Eh bien ! courez-y.

– Bon !

– Et dictez-lui cette lettre à Saphir :

« Ma chère amie,

« Au nom de l’estime que vous m’avez gardée, je vous supplie de croire aveuglément, si extraordinaires qu’elles puissent vous paraître, aux paroles de la personne qui vous remettra ce billet. »

– Tout cela est bien mystérieux, murmura le baron en souriant.

– C’est du *Rocambole tout pur,* répondit modestement l’ancien forçat.

M. de Neubourg prit son chapeau.

– Venez avec moi, dit-il.

– Non, je vous attends ici.

– Il vous faut donc ce billet sur-le-champ ?

– Avant une heure, si c’est possible.

M. de Neubourg laissa Rocambole dans son cabinet de travail, vis-à-vis d’une table chargée de journaux, et il courut au café Anglais.

Un quart d’heure après, il était de retour, muni du billet qu’avait demandé Rocambole.

– Maintenant, monsieur le baron, ajouta celui-ci, il faut que vous me prêtiez votre voiture. Je n’ai pas de temps à perdre.

– Prenez, répondit le baron.

*

* *

– Il y a bien longtemps que je n’ai eu dans les mains un cheval de sang, murmura Rocambole en montant dans le poney-chaise et prenant les rênes.

Et il eut comme un éblouissement à ce souvenir de sa vie passée.

Chapitre 10

À Paris, les personnes qui ont des chevaux pourraient être divisées en trois catégories.

La première se compose des gens à qui leur profession fait de la voiture une nécessité absolue, les hommes d'affaires, les médecins, les commerçants.

Voyez-vous passer ce coupé bleu à train rechampi de blanc, avec un cocher en pardessus vert chamarré d'or ?

Voyez-vous, au fond, ce monsieur entre deux âges, au ventre respectable, au front chauve et à l'œil vif ?

C'est un homme d'argent, un spéculateur heureux, que les dernières liquidations ont enrichi et qui, devenu tout à coup un personnage, n'a pu se dispenser d'avoir une voiture.

Ou bien encore, place ! Voyez cette jeune femme dans sa Victoria garnie de reps bleu, traînée par un vigoureux trotteur, montant l'avenue des Champs-Élysées, par une belle et froide journée de février ?

Elle étale au soleil déjà tiède les volants de sa robe de moire grenat et son manteau de velours doublé de petit-gris ; elle sourit à deux ou trois jeunes gens qui passent à cheval ; elle se pelotonne, s'allonge sur les coussins et couvre les deux panneaux de son ample envergure.

Son cocher est vêtu de blanc ; à côté de lui, un Noir de trois pieds de haut et juché sur le siège.

Elle se nomme Paquita, ou Florine, ou Mazagran, ou bien encore quelque titre de famille.

Paris est à ses genoux, les fils de famille se ruinent pour elle ; elle a fait le désespoir de plus d'une honnête femme ; elle a causé plusieurs suicides ; elle a dévoré plus d'un bel héritage.

Elle a une voiture ; elle ne saurait sortir à pied. Les gens qui la jugent sur les apparences, pourraient la prendre, dans la rue, pour une femme comme il faut.

Regardez encore. Il est cinq heures et demie, et le mois de mai couvre de feuilles les grandes allées du Bois.

Un cheval passe emporté. Accroupi sur lui, cramponné à la crinière, pâle, les cheveux en désordre, veuf de son chapeau, un jeune homme chaussé de bottes fabuleuses excite l'hilarité des uns et la terreur des autres.

C'est un commis de nouveautés qui s'est imposé des privations durant huit jours pour louer au manège, le neuvième, le locatis qui va lui casser le cou. C'est la dernière catégorie.

Il est huit heures du matin, deux jeunes gens descendent rapidement l'avenue de

l’Impératrice ; tous deux ont grimpé sur le siège d’un break attelé de deux trotteurs irlandais : ce sont des chevaux qu’on essaye.

Celui des deux jeunes gens qui conduit y met un soin extrême ; il a ses chevaux dans la main, il les rassemble à propos, leur rend avec prudence ; il étudie leur allure. Si l’un des trotteurs montre une velléité de galop, il laisse pendre sur son arrière-train la mèche de son fouet anglais, et le trotteur reprend son allure ordinaire.

Tandis que le break descend l’avenue, plusieurs jeunes gens remontent l’allée sablée.

Ils sont plus ou moins bien à cheval et tous montent des bêtes de prix. C’est le comte N…, le baron X…, M. de C…, M. B… et M. F… tous hommes de cheval, dans la plus complète acception du mot, les uns éleveurs dans leurs terres, les autres faisant courir.

Ils aiment le cheval pour le cheval, s’intéressent à ses mœurs, à ses habitudes, se font une joie de vaincre ses résistances, ses caprices, de développer ses qualités et de combattre ses défauts.

Place à ceux-là ! ils traversent Paris aux endroits les plus populeux, conduisant un tilbury ou un phaéton, ils passeront à travers la foule, les grosses voitures et les fiacres, sans écraser personne, sans accrocher.

Ceux-là seuls ont des chevaux par goût, par besoin, on dirait presque par nécessité.

Vienne un revers de fortune ! s’il faut vendre chevaux et voitures, vous les verrez à travers Paris, tristes, abattus, découragés, jetant un regard d’envie à ceux qui ont pu tout conserver.

Si un ancien ami vient à passer, s’il offre une place au pauvre sportsman qui cheminait sur le trottoir, il a quelquefois une généreuse pensée et il lui cède les rênes en disant :

– Tiens ! conduis donc un instant, j’ai là une bête qui a une bouche admirable.

Alors l’infortuné est pris d’un éblouissement, saisi de vertige, et, pour un moment, il oublie les douleurs de la veille, les ennuis de l’heure présente, les soucis du lendemain.

Eh bien ! c’est ce qui arriva à Rocambole lorsqu’il fut monté dans le poney-chaise du baron de Neubourg ; – à Rocambole qui, alors qu’il s’appelait le vicomte de Cambolh et présidait le club des Valets-de-Cœur, avait eu trois chevaux dans son écurie de la rue de Berry ; – à Rocambole, qui s’était nommé le marquis de Chamery et avait possédé *Pâques-Dieu,* le vainqueur des courses de la Marche et de Chantilly.

– Ah ! mille tonnerres ! murmura-t-il en tournant l’angle de la rue Taitbout et du boulevard, je ne puis pas résister au plaisir de voir ce cheval développer *ses moyens.* Dix minutes de plus ou de moins ne sont pas une affaire.

Et l’ex-forçat rendit la main au trotteur et fila comme une flèche à travers deux rangées de voitures jusqu’à la Madeleine.

Là, il prit la rue Royale, traversa la place de la Concorde et se lança dans les Champs-Élysées.

Mais, arrivé au rond-point, il fit le tour du bassin et retourna sur ses pas.

– Diable ! murmura-t-il, il ne faut point oublier le vicomte de la Morlière.

Et il revint bon train vers les boulevards, et ne s’arrêta que dans la rue de la Michodière, à la porte de cette maison au troisième étage de laquelle M. le baron Gontran de Neubourg avait pénétré dans le cabinet tenu par M. Rocambole.

Alors il se retourna vers le groom, qui se tenait immobile et les bras croisés sur le siège de derrière.

C’était un vrai groom, de quinze à seize ans, habitué à l’obéissance passive et ne se souciant nullement de la direction qu’il prenait. Rocambole lui adressa la parole :

– Mon ami, lui dit-il, ayant soin de conserver toujours son accent anglais, j’entre dans cette maison et je n’en ressortirai pas.

– Faut-il rentrer à l’hôtel ? demanda le domestique.

– Non, car je vais vous envoyer un de mes amis, qui est aussi un ami de votre maître. Il montera à ma place et ira rue Saint-Lazare d’abord, et probablement ensuite dans la rue du Vieux-Colombier ; peut-être même fera-t-il une troisième course. Cela dépendra.

Le domestique s’inclina et Rocambole disparut dans l’allée de la maison.

Dix minutes environ s’écoulèrent.

Tout à coup le groom de M. de Neubourg vit paraître un élégant monsieur vêtu d’un paletot brun et d’un pantalon gris, portant une barbe noire et de gros favoris, le teint bronzé comme un Espagnol, et la boutonnière ornée d’un ruban multicolore.

Ce personnage jeta un coup d’œil sur le poney-chaise, parut hésiter un moment, puis il s’approcha et dit au groom, avec un accent méridional très prononcé :

– Est-ce que vous êtes le domestique du baron Gontran de Neubourg ?

– Oui, monsieur.

– Alors, c’est moi que vous attendez.

Et il monta dans le poney-chaise.

Il prit les guides avec non moins d’assurance que le faux chirurgien anglais, et lança le trotteur dans la rue de la Chaussée-d’Antin.

Quelques minutes après, la petite voiture s’arrêtait, rue Saint-Lazare, à la porte de Saphir.

Saphir se faisait appeler dans sa maison madame la baronne de Laval, du nom de la rue qu’elle avait habitée longtemps.

Il paraît que l’Espagnol connaissait ce détail, car il demanda au concierge si madame la baronne était chez elle.

Sur la réponse affirmative, il monta.

Saphir habitait le premier étage et avait un fort bel appartement.

– Madame ne reçoit pas, fut-il répondu à l’Espagnol par le petit groom qui vint lui ouvrir.

– J’ai besoin de la voir.

– Madame part ce soir en voyage ; elle fait ses malles. Cependant si monsieur veut me dire son nom ?

– Ta maîtresse ne me connaît pas, mais dis-lui que je viens de la part de son ami le vicomte de Chenevières.

Ce nom n'était point inconnu, sans doute, au petit bonhomme, car il s'empressa d'ouvrir la porte du salon et y introduisit le visiteur.

Puis il disparut par une porte du fond et revint au bout de deux minutes, en disant :

– Si monsieur veut bien me suivre…

L'Espagnol traversa, sur les pas du groom, la chambre à coucher de Saphir, et pénétra dans un petit boudoir où la jeune femme l'attendait.

Une camériste rangeait devant elle les nombreux compartiments d'une grande caisse de voyage.

Saphir regarda avec un certain étonnement son visiteur, et elle eût juré ses grands dieux qu'elle ne l'avait jamais vu.

Il tira de sa poche la lettre que le vicomte de Chenevières avait écrite auparavant au café Anglais, et la lui tendit.

À peine Saphir l'eut-elle lue, qu'elle s'empressa d'offrir un fauteuil à l'Espagnol et de congédier sa femme de chambre.

– Ah ! monsieur, dit-elle, soyez le bienvenu, du moment que vous m'arrivez de la part de ce cher vicomte. Arthur est le plus noble et le meilleur des hommes.

– Ainsi, dit l'Espagnol, vous avez toute confiance en moi ?

– Vous pouvez parler, monsieur.

– Vous me croirez ?

– Comme lui.

– C'est bien, mais d'abord laissez-moi vous étonner un peu.

– Comment cela ?

– Vous partez ce soir ?…

– En effet.

– Et vous partez avec le vicomte de la Morlière…

– C'est vrai. Comment le savez-vous ?

– Je sais bien autre chose encore. Écoutez.

Saphir regarda curieusement l'inconnu.

– Vous allez chaque soir, depuis quinze jours, à l'hôtel de la Morlière…

Saphir tressaillit.

– Déguisée, poursuivit l'inconnu, en interne d'hôpital.

– Vous êtes donc sorcier ?

– Attendez. Vous aimez Paul…

– À en mourir.

– Et il n’est rien que vous ne fassiez pour lui prouver votre amour ?

– Je donnerais ma vie en souriant, répondit Saphir avec simplicité.

– Le vicomte de la Morlière sait cela, et c’est pourquoi il vous a fait venir… ce matin…

– Comment ! vous savez encore ?…

– Je sais tout. Le vicomte vous a parlé au nom de l’amour que vous aviez pour son fils.

– C’est vrai.

– Et il vous a dit qu’il dépendait de vous de lui rendre un important service et de lui conserver une grande fortune près de lui échapper.

– Mais, monsieur, s’écria Saphir au comble de l’étonnement, vous êtes donc un ami du baron de Kerdrel ?

– Non.

– Ou de M. de la Morlière ?

– Non.

– Ou du chirurgien anglais ?

– Pas davantage.

– Cependant, une seule de ces trois personnes…

L’Espagnol se prit à sourire, puis tout à coup il changea de voix et d’accent. Ce ne fut plus la mélopée traînante des Méridionaux, mais le sifflement guttural des fils d’Albion, et Saphir jeta un cri de surprise :

– La voix de l’Anglais ! dit-elle.

– C’est moi, dit l’Espagnol.

– Vous ? vous ?

– Oh ! yes…

Et il ôta ses favoris et se débarrassa de sa barbe noire.

Puis, s’approchant d’une table de toilette, il trempa le coin d’une serviette dans un vase d’eau, et frotta une de ses deux joues. La couleur bistrée s’en alla, laissant voir une peau blanche et mate.

Saphir, au comble de l’étonnement, le regardait toujours.

Alors Rocambole perdit l’accent anglais, comme il avait perdu l’accent espagnol, et il dit à Saphir en fort bon français :

– Il faut te dire, ma petite, que je ne suis ni Anglais, ni Espagnol, ni chirurgien de profession.

– Qui êtes-vous donc ?

– Un ami du vicomte Arthur de Chenevières, d’abord.

– Ah !

– Ensuite, un ami de ton cher Paul, que tu aimes tant.

– Vrai, vous êtes l’ami de Paul ?

– Oui, un ami inconnu.

– Je ne comprends pas.

– Je veux dire que je suis son ami, et que cependant il l’ignore. Il ne me connaît même pas…

– Vraiment ?

– Je suis son ami à ce point que je vais t’empêcher de commettre une mauvaise action en t’associant aux projets infâmes de son père.

Saphir se redressa stupéfaite.

– Le vicomte de la Morlière est un misérable, articula lentement Rocambole, et il a jeté les yeux sur toi comme sur un instrument propre à servir son ambition.

Et comme Saphir doutait encore, Rocambole ajouta :

– Le vicomte veut marier son fils !

Cette fois, Saphir jeta un cri terrible : un ricanement féroce lui traversa la gorge.

– Ah ! dit-elle, s’il a compté sur moi pour cela, le bonhomme, il s’est *fourré le doigt dans l’œil.*

Le regard de Saphir était de flamme.

Chapitre 11

Rocambole se complut un moment à voir se développer la jalouse colère de Saphir. Puis il reprit :

– Il faut te dire encore, ma petite, que le vicomte de la Morlière est un cœur sec, égoïste et méchant.

– Il a un mauvais œil, toujours, dit Saphir, qui, on s'en souvient, avait tressailli sous le regard du vicomte.

– L'argent est tout pour lui dans la vie ; l'amour n'est rien.

– Le vicomte est pourtant assez riche.

– C'est vrai. Mais il veut l'être plus encore, et il y travaille.

– Comment cela ?

– Il a un cousin qu'on appelle le marquis de Morfontaine.

– Paul m'en a parlé souvent.

– Le marquis a une fille…

– Paul me l'a montrée aux Champs-Élysées. Elle est fort belle.

– Cette fille aura un jour cent mille livres de rente.

– Bon ! je devine, repartit Saphir, qui se rasséréna tout à coup ; le vicomte veut marier Paul avec mademoiselle Victoire ?

– Précisément.

– Mais, rassurez-vous, cela ne sera pas.

– Je l'espère bien.

– Car Paul n'aime pas sa cousine ; il ne peut pas la souffrir.

Rocambole haussa les épaules.

– Tu es naïve ! dit-il. On n'a pas besoin d'aimer pour épouser.

– Oh !

– Mademoiselle Victoire de Morfontaine n'aime pas plus son cousin que son cousin ne l'aime.

– Eh bien ! tant mieux…

– Et elle adore un jeune homme sans fortune, mais charmant…

– Elle est assez riche pour deux.

– Ce n’est pas l’avis de son père.

– Ah !

– Le marquis de Morfontaine est comme son cousin le vicomte ; il pense que les bons écus font les bons mariages, et il veut marier sa fille à Paul.

– Après ?

– L’amoureux de mademoiselle Victoire se nomme Léon de Pierrefeu.

– Tiens ! je le connais.

– Hein ? fit Rocambole.

– Je l’ai vu deux fois avec le baron Goubaud, un ancien ami à moi.

Rocambole sourit et continua :

– Voyant qu’on ne voulait point lui donner mademoiselle Victoire, M. Léon de Pierrefeu a pris un parti.

– Il y a renoncé ?

– Non, il l’a enlevée.

– Bravo ! fit Saphir.

Et puis elle se prit à rire.

– Mais, dit-elle, s’il en est ainsi, M. le vicomte de la Morlière s’y prend un peu tard.

– Tu crois ?

– Dame !

– C’est ce qui te trompe, ma fille. M. de la Morlière passe fort bien sur les convenances sociales lorsqu’il est question de cent mille livres de rente.

Saphir eut un geste de dégoût.

– Et il a compté sur moi ?

– Sans doute.

– Eh bien ! il s’est trompé, je ne partirai pas.

– Ah ! pardon, tu partiras, au contraire.

– Plaît-il ? fit Saphir. Rocambole reprit gravement :

– Ma petite, j’ai l’honneur de te le dire, je suis un ami inconnu qui veille sur Paul…

– Et c’est vous qui…

– Attends donc. Le vicomte a machiné un plan infernal. Ce plan, nous ne le connaissons pas, et il peut cependant réussir. Or, pour qu’il avorte, il faut que nous le connaissions, n’est-ce pas ?

– C’est juste.

– Et le seul moyen de le connaître, c’est que tu paraisses te donner corps et âme au

vicomte et entrer complètement dans ses projets.

– Bon ! je comprends.

– Donc, il faut que tu partes avec lui et avec moi.

– Avec vous ?

– Oui, je suis ton domestique… Oh ! sois tranquille, je porte bien la livrée.

– Mais le vicomte voudra-t-il que je vous emmène ?

– C’est à peu près sûr.

– Pourquoi ?

– Parce qu’il préférera de beaucoup emmener un domestique inconnu ; c’est moins gênant.

– Mais je ne sais pas où nous allons.

– Ni moi ; seulement tu le sauras ce soir. Le vicomte t’attend à sept heures, je crois ?

– Oui.

– À six heures je serai ici avec un fiacre, et je me chargerai de tes bagages. Adieu.

Et le faux Espagnol baisa la main blanche de Saphir, qui le conduisit jusqu’à l’antichambre.

Rocambole avait rajusté sa barbe et ses favoris.

Il remonta dans le poney-chaise et courut rue Taitbout.

Le baron Gontran de Neubourg n’était point sorti, et il attendait le retour de l’homme d’affaires.

Si habitué déjà qu’il fût aux métamorphoses sans nombre de Rocambole, le baron ne put retenir une exclamation de surprise en voyant descendre de sa voiture un homme barbu et basané qui semblait arriver des tropiques en ligne directe.

– Vous êtes merveilleux, en vérité ! lui dit-il en le voyant entrer dans son cabinet de travail.

– Épargnez-moi les compliments, monsieur le baron. Nous n’avons pas le temps de causer aujourd’hui.

– Voyons, de quoi s’agit-il ?

– Je vous disais donc que vous partiez ce soir…

– Très bien ? Pour quel endroit ?

– Je ne le saurai pas avant ce soir ; mais j’ai trouvé le moyen de vous prévenir.

– Quel est-il ?

– Tenez-vous prêt à sept heures. Entre sept et huit heures, un fiacre viendra stationner à votre porte. Vous ferez porter votre valise et monterez ensuite.

– Et où me conduira-t-il ?

– À une gare de chemin de fer quelconque, je ne sais laquelle maintenant, mais il m'y aura déposé moi-même une heure auparavant.

– Bien. Après ?

– Arrivé à la gare, vous irez au bureau des dépêches télégraphiques et vous trouverez certainement de mes nouvelles.

– Est-ce tout ?

– N'oubliez pas d'emporter une paire de pistolets et une certaine somme d'argent. Je ne sais ni où nous allons, ni le temps que durera notre voyage.

– Dois-je voir mes amis avant de partir ?

– Il faut voir Danielle. Je comptais aller chez elle. Mais, à tout prendre, vous lui ferez plus de plaisir vous-même.

M. de Neubourg, malgré ses trente ans sonnés, rougit comme un écolier à ces paroles du pénétrant homme d'affaires.

– Et que lui dirai-je ?

– Vous lui annoncerez votre départ, d'abord…

– Ensuite ?

– Et vous lui remettrez ce pli.

Rocambole tira de sa poche une espèce de manuscrit assez volumineux.

– C'est, dit-il, un petit travail auquel je me suis livré. C'est la marche à suivre à l'égard de M. Paul de la Morlière. Votre protégée, monsieur le baron, est parfaitement intelligente. Elle jouera son rôle à merveille avec le concours du marquis de Verne.

– Ah ! le marquis en est ?

– Oui certes.

– Et quand doit-elle… commencer ?

– Le plus tôt possible. Dans trois jours au plus tard, le vicomte quitte Paris ; c'est le moment ou jamais.

– Et je n'ai aucune instruction à laisser, soit à Chenevières, soit à lord Galwy ?

– Pardon, vous les prierez de se tenir prêts à quitter Paris au premier télégramme de vous. Adieu, monsieur le baron… au revoir, du moins.

*

* *

Rocambole gagna à pied la rue de la Michodière et remonta chez lui.

Le petit jeune homme aux écritures était seul dans le bureau.

– Est-il venu quelqu'un ? demanda Rocambole.

– Personne, monsieur.

– Ôte la targette, le bureau est fermé.

– Mais il n’est que quatre heures, fit observer le bonhomme.

– Cela ne fait rien. Tu peux même t’en aller aujourd’hui. Mets la clef chez le concierge. Je tirerai la porte après moi.

Le commis, habitué aux excentricités de son patron, ne fit aucune objection ; mais comme il allait franchir le seuil du bureau, Rocambole le rappela :

– Ah ! j’oubliais de te dire que je m’absente de Paris pour quelques jours. Tu remettras les visiteurs au mois prochain. Si l’on te questionne, tu répondras que je suis allé soutenir un procès en province.

Rocambole ouvrit son porte-monnaie et en tira cinq louis :

– Tiens, lui dit-il, voilà tes appointements de la fin du mois ; je ne serai probablement pas de retour.

Le jeune commis parti, Rocambole s’enferma au verrou, passa dans son cabinet de toilette, et, avant de se débarrasser de sa pelure d’Espagnol, il s’assit devant une table et écrivit la lettre suivante en anglais :

À monsieur le vicomte de la Morlière,

« Monsieur,

« J’ai laissé ce matin votre cher enfant dans un état assez satisfaisant pour que je juge inutile une seconde visite. Je ne le verrai pas ce soir, mais j’irai demain matin le panser. Vous pouvez partir sans la moindre crainte, monsieur ; avant huit jours, M. Paul pourra vous rejoindre, en quelque lieu que vous soyez.

« Tout à vous,

« Sir John. »

Quand il eut écrit et plié cette lettre, Rocambole procéda à une troisième métamorphose.

Il se dépouilla de ses favoris énormes et de sa grande barbe noire, lava soigneusement son visage et ses cheveux, qui reprirent leur nuance blonde ordinaire.

Puis il chercha dans sa garde-robe une livrée complète, et au bout de quelques minutes, il était aussi méconnaissable pour le groom de M. de Neubourg que pour le vicomte de la Morlière lui-même.

Rocambole avait su se donner la tournure d’un valet de bonne maison, menteur, effronté et insolent.

Ainsi vêtu, ainsi transformé, l’homme d’affaires quitta son bureau, dont il tira la porte qui se ferma au pêne, et il descendit dans la rue.

Cinq heures sonnaient.

– Ce n’est pas une raison, parce que maintenant on cultive la vertu, se dit-il, pour qu’on se laisse mourir de faim. J’ai le temps d’aller dîner.

Et Rocambole s’en alla rue Neuve-des-Mathurins, dans ce petit restaurant où

mangeaient les palefreniers, les cochers du voisinage, et dans lequel autrefois il avait séduit le cocher de Banco, la fausse princesse russe dont s'était épris l'hidalgo don José.

L'ex-forçat se fit servir un copieux dîner et une bouteille du meilleur vin qui se trouvât dans l'établissement.

Son repas fini, il demanda du café et fuma un excellent cigare, qu'il accompagna de cette boutade philosophique :

– À table, toutes les opulences se nivellent devant la digestion. Quand j'étais marquis, je ne fumais pas avec plus de plaisir. Après dîner, le cigare d'un sou devient le rival du panatellas ou du londrès.

Cette opinion sur le cigare émise, Rocambole jeta cent sous sur la table et s'en alla sans attendre sa monnaie, ce qui fit faire à la dame du comptoir la réflexion suivante :

– Voilà un domestique sans place, qui doit avoir fait des économies.

Il y a dans la rue Neuve-des-Mathurins, à côté du passage Sandrié, une remise de voitures.

Rocambole y entra et avisa un cocher dont la physionomie béate lui plut.

Il ouvrit la portière du coupé et monta.

– Où faut-il aller, bourgeois ? demanda le cocher.

Rocambole le regarda d'un air mystérieux.

– Es-tu homme à gagner proprement vingt francs de pourboire ? demanda-t-il.

– Dame ! fit le cocher alléché par la proposition. De quoi s'agit-il ?

– Je suis au service d'une dame qui n'a pas de mari…

– Bon ! connu !

– Cette dame part en voyage dans une heure, avec… un monsieur respectable.

– Allez ! allez ! fit le cocher, on connaît ça.

– Ce monsieur est jaloux, et comme il se doute de quelque chose…

– Ah !

– Il emmène la dame en voyage, et la dame ne sait pas où.

– Tiens ! pas bête du tout, le vieux.

– Mais le jeune, reprit Rocambole, a trouvé un bon ami, c'est moi, et je veux qu'il sache où nous allons…

– Comment cela ?

– Tu vas voir. Je te prends à l'heure, nous allons chercher ma maîtresse, ensuite le monsieur, et nous partons au chemin de fer qu'il indiquera.

– Très bien.

– Arrivé au chemin de fer, je te paye et je te renvoie.

– Bon ! et alors…

– Tu reviens rue Taitbout et tu te mets à la porte du 17. Un jeune homme sort, monte dans la voiture, et tu le conduis au chemin de fer.

– Tout cela n’est pas bien malin, dit le cocher.

– En route, donc.

Et le remise courut se ranger à la porte de Saphir.

Saphir était prête. Il fallut que Rocambole retrouvât l’accent du faux chirurgien anglais pour se faire reconnaître.

– Ah ! décidément, murmura la jeune femme, vous êtes étonnant…

Et Saphir partit avec son nouveau laquais et ses caisses de voyage pour l’hôtel du vicomte de la Morlière.

Ce dernier l’attendait avec impatience, et dès qu’il la vit entrer dans la cour, il lui dit :

– Il faut, ma chère enfant, renoncer à voir Paul, nous manquerions le chemin de fer.

Saphir devint toute pâle, mais un regard du faux laquais la réconforta sur-le-champ.

– Comme vous voudrez, murmura-t-elle.

M. de la Morlière jeta un coup d’œil sur Rocambole :

– Quel est cet homme ? demanda-t-il.

– C’est un domestique au service duquel je tiens beaucoup, répondit Saphir en tremblant. J’ai pensé que vous me permettriez de l’emmener.

– Est-il intelligent ?

– Certes oui.

Le vicomte toisa Rocambole et murmura à part lui :

– Il a une mauvaise figure ; il doit être capable de tout.

Et, après une minute de réflexion, il dit à Saphir :

– Vous avez raison d’emmener ce garçon, il nous sera utile.

M. de la Morlière monta dans la voiture de place.

– Où va madame ? demanda le nouveau laquais avant de fermer la portière.

– Au chemin de fer de l’Ouest, répondit le vicomte.

Le remise partit, passa les ponts et gagna l’embarcadère.

Là Rocambole, en domestique de bonne maison, paya le cocher et le renvoya, non sans avoir échangé avec lui un signe d’intelligence.

– Maintenant, monsieur, dit Saphir, puis-je savoir où nous allons ?

– En Normandie, mon enfant.

Le vicomte avait fait prendre à Rocambole trois billets pour Rouen ; mais il était

évident qu’ils allaient ou plus près ou plus loin.

Cependant Saphir, à qui Rocambole avait fait sa leçon, n’insista point, mais comme le train s’arrêtait à Mantes :

– Ah ! mon Dieu ! dit-elle tout à coup, je gage que vous avez oublié mon sac de voyage sur la table, dans le salon, n’est-ce pas, John ?

Le faux laquais rougit et balbutia :

– Vite ! descendez, entrez au bureau télégraphique et réclamez-le. La cuisinière l’enverra.

– Où ? demanda Rocambole.

M. de la Morlière répondit naïvement :

– À Beuzeville, bureau restant.

Rocambole entra dans le bureau de télégraphie, réclama le sac oublié à dessein, et adressa la dépêche suivante à M. le baron de Neubourg :

« Arrivez par le train suivant à Beuzeville, près du Havre (Seine-Inférieure).

« R. »

Rocambole remonta en voiture, et le train repartit.

12 Chapitre

Trois jours après le départ du vicomte de la Morlière et de Saphir, nous les eussions retrouvés tous les deux en Normandie, dans une jolie petite maison cachée dans les plis d'un vallon vert qui descendait vers l'Océan par une pente insensible.

La maison était perdue au milieu d'un massif de grands arbres, et il fallait en être tout près pour la voir.

M. de la Morlière était descendu à Beuzeville, et, un journal de Rouen à la main, il avait demandé en quel endroit était située *La Charmerie.*

Ainsi nommait-on vulgairement cette maison, à cause de la touffe de charmes qui l'entourait.

M. de la Morlière montrait, en questionnant ainsi le chef de station du chemin de fer, la quatrième page de son journal, où on lisait l'annonce suivante :

À vendre ou à louer de suite, meublée,

LA CHARMERIE, etc.

S'adresser à la station de Beuzeville, ou à C…,

CHEZ M. E…, notaire.

On avait répondu que la Charmerie était située à trois lieues environ sur la droite, dans la direction de Fécamp, et le vicomte avait trouvé à Beuzeville une voiture de louage qui l'avait d'abord conduit à C…, petit village situé au milieu des terres.

Là, M. de la Morlière avait vu le notaire, avait présenté Saphir comme sa fille et témoigné le désir de visiter la Charmerie et de louer cette maison pour y passer l'été.

La maison, comme le disait l'annonce, était meublée, et, vingt-quatre heures après, les voyageurs s'y trouvaient installés.

– Mon enfant, avait alors demandé M. de la Morlière, montez-vous à cheval ?

– Parfaitement.

– C'est très heureux.

– Pourquoi ?

– Parce que, pour la réussite de nos projets, projets que je vous confierai plus tard et lorsqu'il en sera temps, il est à peu près nécessaire que vous montiez à cheval.

– Ah !

– Aussi recevrons-nous, ce soir ou demain, du marquis de Morfontaine, mon cousin, à qui j'ai écrit avant de quitter Paris, deux chevaux de selle ; bien certainement ils vous plairont.

– Des chevaux anglais ? demanda la jeune femme.

– Probablement. Le marquis sait que je n’en monte jamais d’autres. Ces environs sont charmants ; vous pourrez vous promener chaque matin.

– Est-ce que vous ne m’accompagnerez pas ?…

– Jamais.

– Tiens ! est-ce que… vous ne montez pas ?…

– Ce n’est point cela. J’ai besoin de demeurer invisible pour tout le monde dans ce pays.

Saphir, à qui sans doute Rocambole avait tracé un plan de conduite, ne fit aucune objection.

Le lendemain, les chevaux arrivèrent. Le faux laquais, par ordre du vicomte, alla les chercher à Beuzeville, d’où il ramena, en même temps, une grosse servante normande qui devait, avec lui, composer le personnel domestique de la Charmerie.

La maison était entourée d’un grand jardin très ombreux, clos par une haie vive, à travers laquelle le regard ne pouvait pénétrer.

M. de la Morlière, dès le jour de son arrivée, était descendu dans le jardin et s’y était promené très longtemps, ce qui avait permis à Saphir et à Rocambole de se trouver seuls et d’échanger quelques mots.

– Eh bien ? avait demandé le faux laquais.

– Rien encore.

– Il ne vous a rien dit ?

– Absolument rien.

– C’est bizarre, murmura Rocambole.

Et il poursuivit lentement et comme se parlant à lui-même :

– Décidément, nous avons affaire à forte partie. M. le vicomte de la Morlière est un adversaire digne de moi. Voilà un homme qui n’évente point ses projets.

Rocambole rêva un moment :

– Il faut pourtant, murmura-t-il, que je sache ce que nous sommes venus faire ici.

– Dame ! répondit Saphir, jusqu’à présent je ne puis même m’en douter.

– Quoi qu’il arrive, dit Rocambole, quoi qu’il vous propose, fût-ce la dernière des infamies, ne vous révoltez pas, ne vous indignez point.

– Oh ! soyez tranquille, je vous ai promis de vous obéir.

– Ne trouvez-vous pas, reprit Rocambole qui était retombé un instant dans sa rêverie, ne trouvez-vous pas que le vicomte vous regarde d’une singulière façon ?

– Oh ! si, il est de certains moments où il me fait peur.

– M. de la Morlière est un homme froid, égoïste, méchant, qui, jusqu’à ce moment, n’a aimé personne.

– Vous croyez ?

– Jusqu’à présent, il n’a eu d’autre passion que la cupidité, et vous allez être son premier amour.

– Que dites-vous ? s’écria la jeune femme étonnée.

– Je dis, articula lentement Rocambole, que le vicomte vous aime.

– Ah ! par exemple !

– Mais, continua l’ancien élève de sir Williams, il ne se l’avoue point encore, et il vous a amenée ici pour se servir de vous, sans avoir conscience de ce qu’il éprouvait lui-même intérieurement.

Saphir se prit à rire.

– Il perdra son temps, s’il en est ainsi, dit-elle.

Rocambole ne répondit point. Il méditait.

La soirée, la journée du lendemain se passèrent. M. de la Morlière ne laissa rien transpirer de ses projets.

Depuis son départ de Paris, il s’était borné à entretenir la jeune femme de choses indifférentes ; mais il s’était oublié parfois à la regarder d’une façon étrange.

Dans ces moments-là, l’idée fixe qui semblait le dominer l’abandonnait tout à coup.

Il y avait donc deux jours que M. de la Morlière était installé à la Charmerie, il n’avait point encore dévoilé à Saphir le but de leur voyage.

Le soir du second jour – les chevaux étaient arrivés le matin – comme neuf heures sonnaient à la pendule du salon, le vicomte se leva tout à coup et regarda la jeune femme.

– Ma belle enfant, lui dit-il, je vais m’absenter ce soir.

– Comment ! dit Saphir, est-ce que vous retournez à Paris ?

Le vicomte hocha la tête en souriant.

– Non, dit-il, pas tout à fait. Je vais faire une promenade au clair de lune.

– À pied ?

– Non, à cheval.

– Voulez-vous que je vous accompagne ?

– Non, impossible.

– Et, dit Saphir, qui sans doute avait reçu de nouvelles instructions, serez-vous bien longtemps dehors ?

Elle l’enveloppa d’un regard de sirène, sous lequel le vicomte éprouva un trouble inexprimable.

– Deux ou trois heures, répondit-il.

M. de la Morlière avait pris avec Saphir des façons toutes paternelles ; il l’appelait

« mon enfant », et lui mettait parfois un baiser sur le front.

– Adieu ! lui dit-il.

Et, comme à l'ordinaire, il effleura de ses lèvres le front blanc de la jeune femme ; mais ce contact lui arracha un frisson ; une sorte de vertige s'empara de lui, et il sortit précipitamment, juste au moment où Rocambole, qui était merveilleux sous son enveloppe de laquais, apportait une lampe dans le salon.

– Bon ! dit ce dernier, à qui le trouble de M. de la Morlière n'échappa point, si le bonhomme veut jouer à M. de Pierrefeu un tour de sa façon, il n'a qu'à se dépêcher. Sa raison commence à s'égarer.

Et Rocambole quitta le salon sur les pas du vicomte, après avoir échangé un rapide regard avec Saphir.

M. de la Morlière descendit au jardin, en proie à une surexcitation nerveuse, et il en fit le tour d'un pas précipité.

– C'est bizarre ! murmura-t-il, très bizarre !… Voilà une misérable courtisane que je me surprends à traiter avec les plus grands égards, que j'embrasse en tressaillant… que je regarde avec émotion… Oh ! mais c'est de la folie !… Ne vais-je pas être amoureux ?… À mon âge !… Moi !… moi ! le vicomte de la Morlière !… Allons donc !

Et le vicomte passa la main sur son front, comme s'il eût voulu en chasser une vision terrible ou grotesque.

Il rentra dans la maison, et comme il traversait le vestibule, il se trouva face à face avec Rocambole.

Pour la seconde fois, le vicomte dévisagea attentivement le laquais.

En dépit de son retour à la vertu, Rocambole avait conservé son visage astucieux, son regard fuyant, ses lèvres minces et pâles.

Le masque du coquin avait survécu à la conversion.

– Voilà un homme qui me servira si je le paye bien, se répéta M. de la Morlière ; je le sonderai.

Et, remettant sans doute à plus tard l'interrogatoire qu'il comptait lui faire subir, il se borna à lui dire :

– Allez me seller un cheval.

Rocambole fut stupéfait de l'ordre qu'il recevait ; mais sa physionomie n'exprima que la niaise surprise d'un valet qui ne comprend pas très bien ce qu'on lui dit.

– Sellez-moi un cheval, répéta le vicomte.

– Tout de suite ?

– Certainement.

– Lequel ?

– Celui qui vous paraît le meilleur.

– C’est le noir, dit le faux laquais.

Et il s’en alla sur-le-champ à l’écurie.

M. de la Morlière fit encore deux ou trois tours dans le jardin, en proie à une vague agitation.

Le bruit des pas du cheval résonnant sur le pavé l’arracha à ses méditations.

Il revint, entra dans la cour, qu’une simple claire-voie séparait du jardin, et, avant de mettre le pied à l’étrier, il examina de nouveau le prétendu valet.

Rocambole, qui tenait la bride d’une main et de l’autre une lanterne dont la lumière l’éclairait en plein, avait su se refaire son visage des anciens jours, ce visage astucieux et plein de cynisme que feu sir Williams avait admiré si souvent.

Une fois de plus, le vicomte tressaillit.

– Comment te nommes-tu ? lui dit-il.

– John, répondit Rocambole.

– Tu es Anglais ?

– Non, monsieur.

– Pourquoi t’appelles-tu John ?

– Parce que j’ai habité Londres.

– Singulière raison !

– Je parle l’anglais comme le français.

– Eh bien ?

– Et madame, qui sait que je m’appelle Jean, a préféré me nommer John, c’est plus *chic !*

Par le mot de madame, tout court, Rocambole désignait Saphir.

– Aimes-tu beaucoup ta maîtresse ?

– Peuh ! c’est selon…

Ces trois mots étaient d’une éloquence irréfutable.

Ils signifiaient clairement :

« Je suis dévoué à ma maîtresse, parce qu’elle me paye ; mais je serais bien plus dévoué à celui qui me payerait davantage. »

Ces trois mots satisfirent sans doute M. de la Morlière.

– C’est bien ! dit-il.

Il mit le pied à l’étrier et sauta en selle. Le cheval piaffa, caracola, se cabra à demi sous le genou de son cavalier.

– Allons ! pensa le vicomte, il est bon et le marquis a eu la main heureuse.

John ouvrit la grille, et M. de la Morlière sortit de la Charmerie.

Le vicomte, depuis son arrivée, n'avait point encore mis les pieds hors de la villa, et on eût pu croire qu'étranger au pays, il allait hésiter et ne point savoir tout d'abord de quel côté il dirigerait sa monture.

Il n'en fut rien.

La Charmerie avait une longue avenue du côté de la mer. Ce fut cette avenue que M. de la Morlière suivit.

Quand il fut au bout, il se trouva dans un chemin creux qui longeait la falaise en se dirigeant vers un petit village du nom de Château-Vieux, situé à l'ouest.

Le vicomte mit son cheval au galop et fit deux lieues sans s'arrêter ; puis, arrivé à une bifurcation du chemin, il laissa celui qui continuait à se diriger vers la mer et se jeta brusquement à gauche, dans un sentier bordé de haies vives, qui serpentait à travers champs.

Là seulement il modéra l'allure de son cheval et parut vouloir s'orienter.

La lune, qui se levait à l'horizon, lui montra au travers d'un bouquet d'arbres une petite maison blanche ; à l'une des croisées brillait un point lumineux.

Cette maison était à la distance d'un quart de lieue environ.

– Ce doit être là, pensa le vicomte, Ambroise m'a bien indiqué…

M. de la Morlière fit encore deux ou trois cents mètres à cheval, puis il appuya deux doigts sur ses lèvres et fit entendre un coup de sifflet lentement modulé, semblable à celui dont les chouans se servaient dans le Bocage.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis un *houhoulement* qui rappelait celui du pauvre Grain-de-Sel répondit au coup de sifflet dans le lointain.

– C'est bien cela, murmura le vicomte. Je reconnais maître Ambroise.

Puis, jetant les yeux autour de lui :

– Dans sa lettre, mon ancien complice m'indique comme but la Maison-Blanche, et comme rendez-vous un endroit du sentier où se dresse un grand chêne couronné. C'est bien ce chêne-là… Arrêtons-nous.

Le cheval du vicomte s'arrêta en effet au pied d'un arbre colossal qui dominait orgueilleusement tous les arbres des environs.

Alors le vicomte mit pied à terre, attacha son cheval à l'arbre, et s'assit sur l'herbe.

Le *houhoulement* se fit entendre de nouveau au bout de quelques minutes, mais beaucoup plus rapproché, et, bientôt après, un bruit de pas résonna sur la terre durcie.

Un homme avançait avec précaution à travers les broussailles et les genêts qui bordaient le sentier et la haie vive à droite et à gauche.

Quand cet homme ne se trouva plus éloigné que de quelques pas, le vicomte, qui se tenait immobile auprès de son cheval, dit à demi-voix :

– Qui va là ?

– Ambroise, répondit l’homme.

Et il enjamba la haie et se trouva auprès du vicomte.

– C’est toi ? fit celui-ci.

– Oui, monsieur.

– Eh bien ?

– Eh bien ! vous trouverez la pie au nid.

– Ah !

– Nos tourtereaux sont au salon ; ils font de la musique.

– Et je puis les voir ?

– En grimpant sur un arbre du jardin.

– Pourrai-je entendre ?

– Oui ; la fenêtre du salon est ouverte.

– Où vais-je laisser mon cheval ?

– Ici. Est-il attaché ?

– Oui.

– Il n’y a pas de danger, alors.

– Tu vas venir avec moi ?

– Oui, monsieur. Je marche devant.

Et Ambroise se mit en route, précédant le vicomte dans le sentier.

– Il y a un mauvais chien à la maison, dit-il.

– Diable !

– Il vous dévorerait si vous étiez seul ; mais avec moi, il ne dira rien. D’ailleurs, ajouta Ambroise, les gens de la Maison-Blanche sont loin de se défier de rien, et le beau damoiseau de Paris est à cent lieues de penser qu’on va lui détruire son petit bonheur.

À cette menace, nettement formulée, le vicomte se prit à sourire, de ce sourire odieux et cruel qu’il avait autrefois.

13 Chapitre

Pour expliquer la rencontre de M. de la Morlière et d'Ambroise, l'ancien valet de chambre de l'infortunée baronne Rupert, en même temps que le mystérieux voyage du vicomte en Normandie, il nous suffira de transcrire une lettre qui parvint à ce dernier la veille de son départ, et après la lecture de laquelle il jugea convenable de parler à M. de Kerdrel et au prétendu chirurgien anglais de ses projets de mariage pour son fils.

Cette lettre était arrivée, vers quatre heures, par la poste, et portait le timbre de Fécamp.

L'enveloppe de papier gris était cachetée avec de la cire grossière, mais le cachet avait pour empreinte une ancre de navire. Le vicomte tressaillit en y jetant les yeux.

– Je connais cela, murmura-t-il, j'ai vu cela quelque part.

Le vicomte, ayant déchiré l'enveloppe, lut les lignes suivantes :

« Monsieur et cher maître,

« Peut-être avez-vous oublié Ambroise. Les gens de qualité ont mauvaise mémoire, et voici bientôt quinze années que j'ai cessé de vous donner de mes nouvelles.

« Cependant monsieur le vicomte, j'ai aujourd'hui une bonne raison pour me rappeler à votre souvenir, une raison toute désintéressée du reste, et je crois que je vais pouvoir vous rendre un service.

« Laissez-moi d'abord vous dire ce que je suis devenu depuis le jour où je vous ai débarrassé, vous savez de qui.

« Le métier que je faisais alors ne m'enrichissait pas, et, malgré toutes vos libéralités, nous étions assez pauvres, ma femme et moi.

« Le choléra de 1849 l'attaqua, et elle fut enlevée en vingt-quatre heures.

« Comme elle était Normande, – je l'avais connue femme de chambre à Paris, – je pensai qu'elle pourrait bien avoir quelque *revenance* au pays, et je risquai le voyage.

« Ma femme laissait une tante, à la mort de laquelle elle aurait touché pour sa part une douzaine de mille francs ; mais la tante se portait bien, elle n'avait pas cinquante ans, elle était veuve et songeait à se remarier avec un homme qui aurait des manières.

« Je fis la cour à la tante, je lui plus, et au bout de trois mois, je l'épousai.

« Pardonnez-moi, monsieur le vicomte, si je vous donne tous ces détails, mais c'est à la seule fin de vous mettre bien au courant de la situation.

– « Ma seconde femme est fermière ; je suis devenu fermier.

« Nous avons un bail de vingt et un ans, renouvelé l'année dernière, et je me trouverais parfaitement heureux si je pouvais rembourser certains emprunts que j'ai faits, il y a quelque temps, pour acheter des bestiaux.

« Or, un matin, voici quinze ou vingt jours, comme je me creusais la tête pour trouver un moyen de liquider ces petites dettes, – nous étions à table, ma femme et moi, – le postillon nous apporta une lettre timbrée de Paris.

« Cette lettre était d'une sœur de ma femme qui habite ordinairement Paris, rue Neuve-des-Mathurins. C'est la veuve d'un intendant.

« Madame Hulot, – c'est son nom, – annonçait à ma femme qu'elle allait venir passer quelque temps chez nous, avec deux jeunes gens qui lui étaient confiés.

« Ces deux jeunes gens étaient sur le point de se marier, disait-elle, et leur mariage n'était reculé qu'à cause de certaines formalités qui restaient à remplir.

« Je n'attachai pas grande importance à la lettre de ma belle-sœur, que je n'avais jamais vue, et qui arriva le lendemain matin avec les deux jeunes gens en question.

« C'était un grand et beau garçon, aux cheveux bruns, à la moustache noire, et une jeune fille blonde, mince, fluette.

« Tous deux semblaient s'aimer beaucoup, et madame Hulot nous recommanda pour eux les plus grands égards.

« Comme le maître de notre ferme n'y est jamais en cette saison, nous avons logé la belle-sœur et les deux jeunes gens dans *l'habitation,* qui est tout fraîchement arrangée.

« Madame Hulot et la demoiselle couchent au premier étage, chacune dans une chambre attenant au salon ; M. Léon habite au rez-de-chaussée, à côté de la salle à manger.

« Le jeune homme monte à cheval le matin, il va se promener de droite et de gauche, mais généralement du côté de la mer, qui est à une lieue de chez nous, en tirant sur l'ouest.

« La jeune personne, qu'on appelle mademoiselle Victoire, ne sort jamais du jardin ou de la maison avant la nuit.

« À la brune, tous les trois vont se promener et rentrent généralement entre dix et onze heures. Ils se réunissent au salon, et mademoiselle Victoire fait de la musique.

« À minuit, M. Léon l'embrasse sur le front, souhaite le bonsoir à madame Hulot et descend se coucher.

« Cette existence assez mystérieuse a fini par m'intriguer, comme bien vous pensez.

« Madame Hulot ne faisait aucune confidence à ma femme, ne prononçait aucun nom propre, et si le hasard ne s'en était mêlé, je n'aurais jamais su d'où venaient ce M. Léon et cette mademoiselle Victoire.

« J'avais remarqué que, chaque matin, le facteur apportait une grosse lettre qui en renfermait deux autres de la même écriture.

« La première était pour madame Hulot, l'autre pour M. Léon, la troisième pour mademoiselle Victoire.

« Chaque jour aussi, madame Hulot m'envoyait porter une autre lettre non moins volumineuse à la poste.

« Celle-ci était adressée à madame C… M…, poste restante, à Paris.

« Un jour qu’elle m’eut remis la lettre fraîchement cachetée, j’enfourchai mon bidet, et, comme le pain était encore humide, j’ouvris la lettre en chemin.

« Je fus bien étonné de lire ces mots :

« Madame la marquise,

« Vos enfants vont bien. M. Léon et mademoiselle vous écrivent. »

« La lettre de madame Hulot renfermait, en effet, comme à l’ordinaire, deux autres lettres que j’aurais bien voulu lire ; mais elles étaient cachetées à la cire.

« C’est égal, me suis-je dit, je saurai le fin mot de tout cela, et nous verrons bien quelle est cette marquise.

« Hier, dimanche, j’ai pu mettre à exécution mon petit plan.

« Madame Hulot, mademoiselle Victoire et M. Léon sont allés à la messe du bourg. La messe est longue, le dimanche. Je suis sorti pendant le prône, je suis revenu à la ferme, et j’ai pénétré dans *l’habitation* avec une double clef que le maître nous laisse toujours en cas d’accident.

« M. Léon n’est pas très défiant. Il met ses lettres dans un tiroir de commode et laisse la clef à la serrure.

« J’ai pris l’une de ces lettres, qui me semblait de la même écriture que celle que reçoit madame Hulot tous les matins, et mes yeux ont couru à la signature.

« Jugez de ma surprise lorsque j’ai lu ce nom : Marquise de Morfontaine.

« J’ai pensé alors que vous pouviez bien être pour quelque chose dans tout cela, et j’ai pris connaissance non seulement de cette lettre, mais de toutes les autres.

« Or, de cette lecture, il est résulté pour moi que mademoiselle Victoire est la fille de la marquise ; que la marquise désire qu’elle épouse M. Léon de Pierrefeu ; que le marquis, au contraire, veut lui donner pour mari M. Paul de la Morlière, votre fils et son cousin ; que le marquis et vous remuez ciel et terre pour retrouver mademoiselle et n’y pouvez parvenir.

« Voyez si, maintenant, je suis bien informé.

« Or, monsieur le vicomte, pensant à tout cela, j’ai songé également un peu à mes dettes, et j’ai pensé que les petits renseignements que je vous transmets valent bien une vingtaine de mille francs.

« Je mets cette lettre à la poste, et je compte aller demain à Beuzeville, où il y a une station télégraphique.

« Si vous trouvez convenable de venir, je vous engage à louer une maison qui est située à deux lieues d’ici, près de Criquetot, et qu’on appelle la Charmerie.

« Envoyez-moi une dépêche à Beuzeville pour me dire si vous viendrez oui ou non.

« Je suis avec respect, monsieur le vicomte, votre dévoué serviteur.

« Ambroise. »

L’ancien complice du vicomte avait touché juste en pensant que M. de la Morlière ne confierait point à un autre le soin de troubler le bonheur des deux amoureux et qu’il viendrait lui-même.

En effet, quarante-huit heures après, on s’en souvient, M. de la Morlière s’installait à la Charmerie.

Deux heures plus tard, Ambroise était informé de son arrivée et lui écrivait ces quelques lignes qu’il jetait au bureau de poste de Criquetot :

« Monsieur le vicomte,

« Le plus court chemin d’un point à un autre est, comme vous savez, la ligne droite.

« Il y a une route qui va directement de la Charmerie à la Maison-Blanche ; c’est ainsi qu’on appelle l’habitation et la ferme que j’ai à bail.

« Mais les ponts et les chaussées ont leur raison d’être ; je crois que vous aurez des motifs pour prendre la ligne courbe : c’est toujours plus prudent.

« En sortant de la Charmerie, vous trouverez une avenue qui s’allonge vers la falaise.

« Au bout de cette avenue, il y a un chemin creux que vous prendrez, et qui se dirige vers l’ouest.

« Lorsque vous aurez fait deux lieues environ, vous trouverez une croix et un sentier que borde une haie vive.

« Prenez ce sentier ; peu après vous apercevrez une maison à travers les arbres : c’est *là*.

« À trois cents mètres de la Maison-Blanche, un grand chêne se dresse au milieu de la haie qui borde le sentier.

« C’est au pied de cet arbre que je prends la liberté de vous donner rendez-vous, soit demain soir, soit les jours suivants, entre neuf et onze heures. Vous sifflerez comme les gens du Bocage, et je vous répondrai comme Grain-de-Sel.

« On m’a dit que vous aviez amené une belle dame. Je pense que vous avez déjà imaginé *quelque chose de bien*, et je suis votre serviteur.

« Ambroise. »

C’était le lendemain du jour où cette deuxième lettre lui était parvenue, que M. de la Morlière était venu au rendez-vous que lui donnait Ambroise.

En quittant Paris, le vicomte avait écrit par le télégraphe au marquis de Morfontaine :

« Il me faut deux chevaux de selle. Envoyez-les-moi sur-le-champ, ligne du Havre, station de Beuzeville. »

Comme ces chevaux n’étaient arrivés que le jour même, M. de la Morlière n’avait pu, la veille, se mettre en route, la distance de la Charmerie à la Maison-Blanche étant de plus de huit kilomètres.

Il était donc près de onze heures quand il joignit Ambroise au rendez-vous indiqué.

– Causons un peu, dit le vicomte tout bas, tandis qu’ils cheminaient vers la maison, dont

les murs blanchissaient au travers des arbres.

Ambroise s'arrêta, et comme la lune l'éclairait en plein, M. de la Morlière put l'examiner à son aise et lui dire :

– Hé ! hé ! comme te voilà vieilli, mon pauvre diable !

– Dame ! monsieur le vicomte, il y a vingt ans et plus que nous avons…

– Chut ! Comme le temps passe ! dit le vicomte.

En effet, maître Ambroise, car c'était bien le valet félon qui avait causé la mort du comte de Main-Hardye et, plus tard, enlevé la petite Danielle au château de Bellombre, pour l'enrôler dans une troupe de saltimbanques, maître Ambroise, disons-nous, avait les cheveux blancs, le visage horriblement ridé, et les allures débiles d'un vieillard précoce.

– Sais-tu, mon pauvre vieux, continua le vicomte, qu'il y a longtemps que nous ne nous sommes vus !

– Dame ! oui.

– Et je ne croyais pas te retrouver ici.

– Ah ! dit Ambroise, mon séjour en Normandie est toute une histoire, comme j'ai eu l'honneur de vous l'écrire.

– Et tu te trouves heureux ?

– Assez… Cependant…

– Ah ! oui, dit le vicomte, je sais ce que tu vas me dire.

– Monsieur le vicomte devine si bien les choses que c'est bien possible.

– Tu vas me parler des vingt mille francs que tu dois…

– Peuh ! fit Ambroise, je ne m'en inquiète plus. Puisque monsieur le vicomte est venu, c'est qu'il pense me les donner.

– C'est vrai ; tu les auras. Que manque-t-il à ton bonheur ?

Ambroise parut réfléchir :

– Monsieur le vicomte, dit-il enfin, on prétend que quiconque paye ses dettes s'enrichit. Ce n'est pas mon avis. Avec vos vingt mille francs, je payerai mes dettes, mais voilà tout.

– Hum ! fit le vicomte. Est-ce que tu aurais la prétention de me faire doubler la somme ?

– Dame ! mademoiselle Victoire aura cent mille livres de rente en dot, un beau matin.

– Eh bien ?

– Et je gage que, si j'avertissais M. Léon de Pierrefeu du danger qu'il court, il s'engagerait bien à me compter une année de son revenu après son mariage.

Le vicomte se prit à rire.

– Tu es ambitieux, dit-il, et ce n'est point avec moi que tu pourras satisfaire ton ambition. Cent mille livres ! tudieu ! mon drôle, tu demandais moins autrefois.

– Ah ! dame, répondit Ambroise, l’appétit vient en mangeant. Et puis, quand on a un petit secret…

Le vicomte tressaillit.

– Mais, reprit Ambroise, nous causerons de tout cela, monsieur, lorsque vous aurez vu ; je ne suis pas bien pressé.

Ils étaient arrivés en ce moment au pied de la grande haie vive qui clôturait le jardin de l’habitation.

– Passons par ici, dit Ambroise, et marchez avec précaution. Il y a parfois des feuilles sèches qui crient sous le pied, dans les allées.

Un aboiement de chien se fit entendre.

– Chut ! César, murmura le fermier.

Un molosse au poil noir, qui s’était élancé à la rencontre d’Ambroise, arriva sur lui au moment où le fermier ouvrait une petite porte à claire-voie qui mettait le jardin en communication avec les champs.

– À bas ! répéta le fermier.

Le chien se tut.

Ambroise fit pénétrer le vicomte dans le jardin et le conduisit vers la maison.

Un ormeau s’élevait devant les croisées du salon, dont l’une était entrouverte.

On voyait de la lumière au-dedans.

Au pied de l’arbre, il y avait une échelle.

– Tenez, dit Ambroise, montez là et sautez à califourchon sur cette branche, vous verrez et vous entendrez ; moi, je fais le guet.

M. de la Morlière ne se fit point répéter l’invitation ; il grimpa avec la légèreté d’un jeune homme, et lorsqu’il fut établi sur la branche désignée, son regard plongea, ardent, dans l’intérieur du salon.

Victoire de Morfontaine et Léon de Pierrefeu étaient assis l’un près de l’autre.

Victoire avait une lettre à la main et lisait…

14 Chapitre

Le matin même, mademoiselle Victoire avait reçu de la marquise de Morfontaine, sa mère, la lettre suivante :

« Ma bien-aimée,

« Jusqu'à présent, je n'ai voulu te donner aucun détail sur ce qui s'est passé à l'hôtel depuis le soir de notre douloureuse séparation.

« Je me suis bornée à te dire que ton père était parti pour notre terre de l'Anjou.

« Il est revenu hier soir, et maintenant je vais tout te dire :

« Quand le bruit de la voiture qui emportait mes chers enfants se fut éteint dans l'éloignement, je remontai dans ma chambre et m'y enfermai.

« J'avais besoin d'être seule pour pleurer et prier à mon aise.

« Ah ! ma chère enfant, si Dieu exauce une mère qui lui demande le bonheur de sa fille, tu seras heureuse un jour, car j'ai bien prié.

« La nuit s'écoula en prières ; quand le jour vint, j'étais encore à genoux.

« Je me mis au lit et sonnai ma femme de chambre.

« – J'ai mal dormi, lui dis-je, vous n'entrerez pas chez moi avant midi.

Je redoutais la visite de ton père, et c'était avec une certaine terreur que j'entrevoyais l'explication qui aurait lieu entre nous lorsqu'il serait instruit de ton départ.

« Cependant, tu le sais, M. de Morfontaine pénètre rarement chez moi avant l'après-midi. Mais j'avais comme un pressentiment.

« En effet, vers huit heures, je commençais à peine à m'endormir, que Florine, malgré ma défense, entra et me réveilla.

« – Madame, me dit-elle, M. le marquis insiste pour voir madame.

« Je n'avais point répondu encore, que déjà M. de Morfontaine était dans ma chambre.

« – Mille pardons, madame, me dit-il, mille pardons de pénétrer ainsi chez vous, mais c'est pour une affaire urgente.

« Je tremblais de tous mes membres sous ma couverture, et j'avais craint un moment qu'il ne fût instruit déjà de ton départ.

« Je me trompais. Il ne savait rien encore.

« Il prit un fauteuil au pied de mon lit et fit signe à Florine de nous laisser seuls.

« – Vous le savez, madame, me dit-il alors, feu monsieur votre père a si bien disposé notre contrat de mariage qu'il m'est impossible de toucher à notre fortune sans votre

signature.

« – Oh ! monsieur, me hâtai-je de répondre, vous savez que je ne vous la refuse jamais.

« – Je le sais, madame, mais j'ai pris l'habitude invariable de vous consulter.

« – Je vous en remercie.

« – Je pars dans une heure, continua-t-il, et je quitte Paris pour quinze jours au moins.

« À ces derniers mots, je respirai, et j'eus un instant l'espérance qu'il partirait sans demander à te voir.

« – Ah ! lui dis-je, vous partez ?

« – Je vais aux Tuillières, notre terre d'Anjou.

« – Mais vous ne pensiez point à ce voyage hier, il me semble ?

« – Non, madame.

« – Et vous avez pris cette décision… ?

« – En recevant, ce matin, une lettre de maître Franquin, mon notaire d'Angers. C'est au sujet de cette lettre que je désire vous entretenir quelques minutes.

« – Je vous écoute, monsieur.

« – Maître Franquin m'écrit que la terre et les bois de Bourg-Neuf, qui confinent à nos bois et au domaine des Tuillières, sont en vente. Vous savez que j'avais toujours désiré faire cette acquisition.

« – Si cela vous plaît, je ne m'y opposerai pas, répondis-je.

« – La terre et les bois sont d'une valeur approximative de cinq cent mille francs. J'ai calculé que le revenu net des bois portait l'intérêt du capital à cinq pour cent.

« J'en conclus qu'il n'y a aucun inconvénient à vendre pour vingt-cinq mille livres de rentes, et c'est cette autorisation que je viens vous demander.

« – Je vous l'accorde de grand cœur.

« M. de Morfontaine me donna un papier timbré à signer et se leva en me disant :

« – Je vous fais mes adieux, et je vais les faire à Victoire.

« À ces derniers mots, je devins fort pâle, et ton père aurait dû s'apercevoir de l'altération de mes traits, s'il n'avait été tout entier à ses préoccupations d'intérêt.

« Mon émotion et ma terreur étaient telles que je n'eus ni le courage ni la force de balbutier un mot et d'essayer de le retenir.

« Il sortit de ma chambre, et j'entendis le bruit de ses pas dans l'escalier et au-dessus de moi, puis celui de la porte qui s'ouvrait.

« Je me repentis alors de ne point lui avoir fait un mensonge et de ne pas lui avoir dit :

« – Victoire est sortie de bonne heure, elle est allée faire une course matinale et ne rentrera pas avant midi.

« Mais il était trop tard…

« Ton père était entré dans ta chambre, et, voyant le lit non foulé, il était allé droit à la cheminée, sur laquelle tu avais posé ta lettre d'adieux.

« Tout à coup j'entendis une exclamation, un juron, des pas précipités et furieux. M. de Morfontaine reparut chez moi comme un ouragan, renversant Florine, que j'avais appelée.

« Il était livide de colère et tenait dans sa main ta lettre, qu'il avait froissée.

« Il est des heures, mon enfant, où Dieu nous donne du courage et du sang-froid, à nous, pauvres mères.

« Je me dressai sur mon lit et dis avec une sorte d'étonnement :

« – Mon Dieu ! monsieur, qu'avez-vous ?

« – Victoire ! s'écria-t-il, Victoire est partie !

« – Partie ?

« – Tenez, lisez… voyez.

« Et tandis que je m'emparais de la lettre, il eut comme une révélation de la vérité.

« – Mais, s'écria-t-il, je suis fou, parole d'honneur !

« – Fou, monsieur ?

« – Et sans doute, je viens vous apprendre ce que vous savez mieux que moi.

« Il frappait du pied sur le parquet avec rage, et sa main ayant rencontré le verre d'eau qui se trouvait sur mon guéridon, il le prit et le brisa contre le mur.

« Cet acte de brutalité inouïe chez un homme bien élevé produisit sur moi un tout autre effet que celui qu'il aurait pu en attendre.

« Je me trouvai sur-le-champ calme, résolue et en état de tenir tête à l'orage.

« – Monsieur le marquis, lui dis-je, vous oubliez que vous êtes chez moi.

« – Ma fille ! où est ma fille ? répéta-t-il, ivre de fureur.

« – Votre fille est partie.

« – Comment ? avec qui ?… Répondez… mais répondez donc !

« Il m'avait saisi le poignet et le secouait avec violence ; j'étendis vers un cordon de sonnette la main qui me restait libre.

« – Lâchez-moi, monsieur, lui dis-je, ou je sonne et j'appelle nos gens à mon aide.

« Cette menace le calma comme par enchantement ; il comprit qu'il était allé trop loin.

« – Pardon, balbutia-t-il, j'ai eu tort… Mais… répondez-moi.

« – Eh ! mon Dieu ! monsieur, lui dis-je, que voulez-vous donc que je réponde ? Vous vous conduisez, en plein dix-neuvième siècle, comme un homme des âges barbares. Vous voulez traiter votre fille comme une esclave, une chose…

« – Moi ! moi ! fit-il.

« – Sans doute… Elle aime M. Léon de Pierrefeu…

« – Ah ! dit-il, je devine tout. Il l'a enlevée.

« – Il est homme d'honneur, il l'épousera !

« Il était devenu livide.

« – Non, dit-il, il ne l'épousera pas, car je le tuerai !

« Puis, me regardant avec des yeux pleins de fureur :

« – Et vous me direz où il est, lui ! Vous me le direz, madame, ou sinon…

« Je m'étais cuirassée d'impassibilité.

« – Monsieur, lui répondis-je, si vous étiez plus calme et en état de m'entendre, je parlerais.

« – Parlez donc ! s'écria-t-il. Allez, je vous écoute.

« Et il s'assit de nouveau dans le fauteuil qu'il avait occupé tout à l'heure au pied de mon lit.

« – Monsieur, lui dis-je, votre fille est notre unique enfant ; elle aura un jour plus de cent mille livres de rente et, dans de semblables conditions, il est non seulement cruel, mais ridicule de songer pour elle à un mariage d'argent.

« – Ce n'est point un mariage d'argent, mais de convenance, que je veux lui faire faire, me dit-il.

« – Eh bien ! laissez-la épouser l'homme qu'elle aime. C'est un loyal garçon, il est de bonne maison, il…

« Ton père m'interrompit par un de ces gestes violents dont il n'a que trop l'habitude.

« – Ma parole est engagée, me dit-il, je ne suis plus libre.

« – Votre parole ?

« – Oui ; j'ai promis au vicomte, mon cousin.

« Je l'interrompis à mon tour.

« – Je ne sais pas ce que vous avez promis, lui dis-je, mais je sais bien qu'un père n'a point le droit de décider du sort de sa fille ; que le mariage n'est point une transaction commerciale ; je sais encore qu'épouser le vicomte de la Morlière, votre cousin, c'est l'unir à un homme indigne du nom qu'il porte.

« – Assez ! madame… vous insultez mon parent !

« – Je n'insulte personne, monsieur ; mais je formule ma pensée.

« – Ainsi, vous savez où est ma fille ?

« – Elle est avec Léon.

« – Et c'est vous qui me l'apprenez ?

« – C’est moi qui les ai fait partir.

« – Infamie ! murmura-t-il.

« – Oh ! rassurez-vous, monsieur, lui dis-je. Léon est un homme d’honneur, et Victoire est une sœur pour lui.

« – Madame, reprit ton père après un moment d’hésitation et de silence, quel âge a Victoire ?

« – Vingt ans et onze mois, monsieur.

« – C’est-à-dire que dans un mois elle sera majeure, que dans un mois elle pourra se passer de mon consentement pour épouser M. de Pierrefeu.

« – Jusqu’à présent, elle espère encore l’obtenir.

« – Jamais !

« – Alors, elle attendra.

« M. de Morfontaine avait fini par contenir sa colère. Il était fort pâle, mais il n’avait plus d’éclats de voix.

« – Avez-vous lu le Code civil, madame ? me demanda-t-il tout à coup.

« – Non, monsieur, mais qu’importe ?

« – Il y a dans le Code civil un article qui donne au père le droit de faire saisir, par la gendarmerie, la fille mineure qui s’est enfuie du toit paternel.

« – Je sais cela.

« – Et la loi punit le ravisseur de six mois à deux ans de prison. Or, vous allez me dire où est ma fille, ou sinon…

« – Eh bien ! achevez votre menace.

« – Sinon, je m’adresserai au procureur impérial, qui saura bien vous faire parler.

« Je haussai les épaules.

« – Je ne connais pas de loi, répondis-je, qui oblige une mère à trahir le secret de sa fille.

« La justesse de cette réponse accabla M. de Morfontaine.

« – C’est bien, me dit-il, je vois que je n’obtiendrai rien de vous, mais je vais prendre mes mesures pour retrouver Victoire, et alors…

« Il n’acheva pas, se leva et sortit.

« Je ne le revis pas. J’appris dans la journée qu’il était parti pour l’Anjou.

« En effet, quelques jours après, je reçus une lettre de ton père, timbrée des Tuillières. Dans cette lettre il me recommandait une jeune fille de l’Anjou, la fille d’un de nos fermiers, qui est fleuriste à Paris et que je suis allée voir. Mais j’ai su que, dès le lendemain, il était revenu à Paris ; il s’était caché dans un hôtel garni ou chez son cher cousin le vicomte.

« Madame de C… l’a rencontré en fiacre.

« Sans doute, persuadé que tu n’avais pas quitté Paris, il s’est livré aux plus minutieuses recherches.

« Tu penses combien je tremble chaque jour, lorsque je vais rue Neuve-des-Mathurins chercher tes lettres. J’ai toujours peur d’être suivie ; je redoute qu’il ne finisse par vous découvrir.

« Hier soir le marquis est revenu.

« Il est entré chez moi comme si rien ne s’était passé entre nous.

« – J’ai acheté le domaine de Bourg-Neuf, m’a-t-il dit en entrant et en me baisant la main.

« Il avait un calme railleur qui m’a épouvantée.

« – Et Victoire ? m’a-t-il demandé ; avez-vous de ses nouvelles ?

« – Oui, monsieur.

« – Elle est toujours absente ?

« – Toujours.

« – Et plus que jamais elle veut épouser son cher Léon ?

« – Elle y compte.

« – Au fait, elle n’a plus que quinze jours à attendre ; c’est peu.

« – C’est beaucoup, ai-je répondu ; car d’ici là, vous pouvez la retrouver.

« – Oh ! rassurez-vous, m’a-t-il dit, je ne suis pas plus avancé dans mes recherches que le premier jour.

« – Ah !

« – Pourtant, je suis revenu à Paris *incognito*, j’ai mis toute la police en réquisition.

« – Et vous n’avez rien trouvé ?

« – Rien.

« Comme il était fort calme et presque souriant, j’ai tremblé qu’il n’eût, au contraire, tout découvert, et j’ai passé une nuit d’angoisses mortelles.

« Ta bonne lettre est venue me rassurer.

« Depuis hier je cherche à pénétrer la raison du calme apparent de M. de Morfontaine et n’y puis parvenir.

« Est-ce un piège ?

« Ou bien s’est-il résigné à voir sa volonté méconnue, et n’est-ce que pour sauver son amour-propre qu’il résiste encore ?

« Quoi qu’il en soit, mon enfant, sois prudente, ne te montre pas ; engage Léon à sortir le moins possible.

« L’heure de ton bonheur approche ; prends garde de ne point le compromettre par une imprudence.

« Adieu. Je t’écrirai demain.

« Ta mère qui t’aime,

« Marquise de Morfontaine. »

*

* *

C’était cette lettre que Victoire de Morfontaine lisait à son cher Léon de Pierrefeu, tandis que le vicomte de la Morlière, à califourchon sur sa branche, voyait et écoutait.

La lecture terminée, le vicomte, qui n’en avait point perdu un seul mot, se laissa couler au bas de l’ormeau, en murmurant :

– La marquise est une femme de tête ; mais il faudra voir…

15 Chapitre

Le vicomte de la Morlière, après être descendu de l’arbre, rejoignit maître Ambroise.

Le fermier était tranquillement assis sur un banc du jardin et fumait sa pipe.

– Eh bien ? dit-il en voyant reparaître le vicomte.

– Allons-nous-en, nous avons à causer, répondit celui-ci.

Ambroise secoua la cendre de sa pipe et se leva sans répliquer un mot.

M. de la Morlière sortit du jardin et ne s’arrêta que lorsqu’il eut franchi la haie et mis le pied dans le sentier par où il était venu.

Alors, oubliant la distance qui le séparait de l’ancien valet de chambre, il lui prit familièrement le bras.

– Oh ! oh ! pensa Ambroise, il a joliment besoin de moi. Attention !

– Peux-tu t’arranger de façon, dit le vicomte, que je sache tous les matins ce qui s’est passé ici ?

– Certainement, monsieur.

– Sans éveiller de soupçons ?

– Aucun.

– Comment feras-tu ?

– Monsieur le vicomte n’est pas sans avoir un domestique sur lequel il peut compter.

Cette question fit tressaillir M. de la Morlière, qui songea sur-le-champ au valet de Saphir.

– Je le pense, dit-il.

– Ce domestique promènera les chevaux le matin.

– Bon ! de quel côté ?

– Du côté de la falaise. J’ai justement une pièce de terre à une lieue environ de la Charmerie, et comme elle a été en jachère cette année, je vais y mettre la charrue.

– Très bien !

– Le chemin de la falaise traverse cette pièce ; il est probable que, chaque matin, votre valet me trouvera assis sur la botte de fourrage qu’on emporte pour les chevaux. Faudra-t-il vous écrire ?

– Non, tant qu’il n’y aura rien de changé dans les habitudes de Léon et de mademoiselle Victoire.

– Mais, dame ! fit Ambroise, depuis qu'ils sont ici, ils ont une existence réglée comme un papier de musique.

– Oui, mais il peut survenir des événements.

– Ah ! c'est possible.

– Et si tu pouvais continuer à savoir ce que la marquise écrit…

Ambroise parut réfléchir.

– J'ai une idée pour cela, dit-il.

– Voyons ?

– Oh ! il est inutile que je l'explique à monsieur le vicomte. Je la mettrai à exécution, et j'espère réussir.

– Tu liras les lettres ?

– Je vous en enverrai un résumé tous les jours.

– À merveille !

– Vous ferez à votre valet la recommandation que voici : quand il longera la pièce de terre et qu'il me verra assis sur ma botte de fourrage, il fera bien attention à la façon dont je serai coiffé.

– Ah !

– Je mets tantôt une casquette, tantôt un chapeau de paille.

– Bon !

– Lorsque j'aurai quelque chose à vous transmettre, j'aurai mon chapeau de paille. Si je suis coiffé de ma casquette, c'est qu'il pourra passer son chemin sans s'arrêter.

– Mais ne crains-tu pas d'éveiller l'attention et les commérages de tes bouviers ?

– Oh ! je n'entends pas non plus qu'il m'aborde, même quand j'aurai mon chapeau de paille.

– Alors, à quoi bon ?…

– Seulement, ces jours-là, vous viendrez, le soir, flâner par ici, ou j'irai rôder, à la brune, aux environs de la Charmerie.

– Et tu crois pouvoir me communiquer le résumé des lettres ?

– Oui ; j'ai mon idée là-dessus.

Tout en échangeant ces quelques mots, M. de la Morlière et le fermier étaient arrivés près du grand chêne auquel le cheval était attaché.

Déjà le vicomte mettait le pied à l'étrier et saisissait la crinière pour sauter en selle, lorsque Ambroise lui dit :

– Pardon, monsieur le vicomte ; mais il me semble que nous avons à causer encore un peu.

– Tu crois ?

– J’en suis sûr.

– Eh bien ! dit le vicomte en enfourchant sa monture, marche à côté de moi. Je t’écoute.

Ambroise se rangea à la gauche du cavalier.

– Voyons, de quoi s’agit-il ?

– Je voudrais savoir quelle sera ma part dans cette petite affaire.

– Quelle affaire ?

– Mais le mariage de M. Paul de la Morlière, votre fils, avec mademoiselle Victoire de Morfontaine.

– Tu m’as demandé vingt mille francs, je crois ?

– D’abord.

– Et puis tu as pensé que je doublerais ?

– Hum ! dit Ambroise, c’est monsieur le vicomte qui a parlé de cela ; mais ce n’est pas précisément l’idée qui m’est venue. La mienne…

– Voyons-la, demanda le vicomte, qui commençait à comprendre que maître Ambroise, en devenant vieux, avait acquis de l’ambition.

Ambroise reprit gravement :

– Les vingt mille francs sont une manière de prime, selon moi.

– Peste !

– Monsieur le vicomte me les enverra ou me les apportera demain, ou il me jettera un mot à la poste avec un mandat sur son banquier. Cela m’est égal : la signature de monsieur le vicomte est excellente, commercialement parlant.

– Soit, dit le vicomte.

– Si le mariage ne se fait pas, je ne réclame absolument rien.

– Oh ! certes, murmura le vicomte, il faudra bien qu’il se fasse.

– Dans ce cas-là…

Ambroise s’arrêta.

– Eh bien ! voyons ? fit le vicomte impatienté.

– Ne disais-je pas tout à l’heure, avant que monsieur le vicomte montât sur l’arbre, ne disais-je pas que mademoiselle Victoire apporterait bien cent mille livres de rente à son mari ?

– À peu près.

– Et que M. Léon de Pierrefeu, si on lui garantissait la main de mademoiselle Victoire, n’hésiterait point à promettre une année de son revenu ?

– C’est-à-dire que tu voudrais…

– Pardon, fit Ambroise, laissez-moi finir mon raisonnement.

– Voyons ?

– Dans toute affaire, il y a un bon et un mauvais côté. Le bon côté de M. de Pierrefeu, c'est l'amour de mademoiselle Victoire.

– Peuh !

– Le mauvais, c'est la présence de monsieur le vicomte dans le pays.

Le vicomte sourit.

– Il est évident, poursuivit Ambroise, que vous n'êtes point venu de Paris sans avoir des plans à peu près arrêtés.

– C'est probable.

– Mais ces plans, probablement aussi, ne peuvent pas s'exécuter en une heure.

– Non. Il faut un certain temps pour les mener à bonne fin.

– Donc, poursuivit le fermier, qui avait une logique inflexible, il n'y a pas de péril immédiat pour M. de Pierrefeu, j'imagine.

– Il peut dormir tranquille, cette nuit tout au moins.

– C'est plus qu'il ne m'en faut, si monsieur le vicomte et moi nous ne parvenons point à nous entendre.

– Hein ? fit le vicomte étonné.

– Je disais, monsieur, reprit Ambroise, que toute affaire ayant son bon et son mauvais côté, l'amour de mademoiselle Victoire faisait, pour M. de Pierrefeu, le contrepoids de votre présence ici.

– Eh bien ?

– Or, si j'avertis M. de Pierrefeu de votre présence, le contrepoids n'y sera plus, ce me semble.

– Soit, dit le vicomte, mais cela ne suffira point.

– Comment ?

– Eh ! parce que quand M. de Pierrefeu saura que j'ai découvert le secret de sa retraite, son mariage n'en sera pas plus avancé.

– Hum ! j'ai un fameux moyen à lui donner.

– Toi ?

– Parbleu ! un moyen à l'aide duquel il sera marié avant quinze jours.

M. de la Morlière fit un léger soubresaut sur sa selle.

– Railles-tu ? fit-il avec inquiétude.

– Mais non, monsieur.

– Par exemple, reprit le vicomte, je ne serais pas fâché de le connaître, ce fameux

moyen.

– Je vais vous le dire, répliqua Ambroise avec calme.

– J'écoute, dit le vicomte de plus en plus inquiet.

– Nous sommes à trois lieues de Fécamp.

– À peu près.

– Avec un cheval attelé à ma carriole de bon fermier normand, je puis y aller en une heure. La route est fort belle.

– Mais…

– Attendez donc, monsieur le vicomte… Il y a en ce moment-ci dans le port un petit sloop anglais qui doit lever l'ancre au point du jour.

Le vicomte tressaillit.

– Supposons que je me range du bord de M. Léon de Pierrefeu.

– Eh bien ?

– Je vous quitte, je rentre à la ferme, j'éveille ma femme qui est couchée, et je lui dis : « Il y va du repos, du bonheur, de la vie peut-être de nos deux jeunes gens et de ta sœur, madame Hulot. » Ma femme se lève, étourdie, nous courons ensemble à l'habitation, je frappe à coups redoublés, M. Léon vient ouvrir.

– Après ? demanda le vicomte, qui trouvait qu'Ambroise se livrait à d'interminables digressions.

– « Vite ! vite ! dis-je alors, monsieur Léon, mademoiselle, habillez-vous, il faut partir ou tout est perdu… Je n'ai pas le temps de vous donner des explications ; mais, si vous ne voulez pas être séparés pour toujours, partez ! » Et je les mets dans ma carriole, je les conduis à Fécamp, je les embarque à bord du sloop. Le jour même, le journal maritime du port annonce leur départ. À partir de ce moment, vous comprenez… il n'y a plus moyen que M. Paul de la Morlière, votre fils…

– Je comprends, reprit froidement le vicomte, que tu veux que je te promette cent mille francs.

– Tout naïvement, monsieur, et comme nous sommes un peu pressés par le temps, à cause du sloop qui part…

– Eh bien ?

– J'ai bonne envie de vous accompagner jusqu'à la Charmerie.

– Pour quoi faire ?

– Oh ! soyez tranquille, je n'entrerai pas.

– Alors…

– Mais je vous attendrai au bout de l'avenue.

– Et… dans quel but ?

– Vous me rapporterez un mandat de vingt mille francs d'abord, et ensuite une promesse…

M. de la Morlière interrompit Ambroise d'un geste.

– Tout cela est inutile, dit-il, à moins que tu n'aies pas confiance en ma signature si elle est au crayon.

– Au crayon ou à l'encre, elle est bonne, monsieur, très bonne.

Le vicomte arrêta son cheval, fit signe à Ambroise de tenir sa bride, déboutonna son paletot et prit dans sa poche un carnet qu'il ouvrit.

Il faisait un clair de lune superbe.

Le vicomte écrivit, au crayon, les lignes suivantes :

« Bon pour la somme de vingt mille francs sur mon crédit chez MM. C…, B… et D…, banquiers à Paris, rue du Helder.

« Vicomte de la Morlière. »

Puis, déchirant la feuille du carnet, il la passa à Ambroise.

Ambroise était fumeur ; il avait toujours des allumettes dans sa poche. Il en frotta une sur la manche de sa blouse, et, à la lueur de la flamme, il examina fort attentivement le mandat que M. de la Morlière venait de souscrire.

– C'est parfaitement en règle, dit-il. Voyons le reste.

Pendant ce temps, M. de la Morlière écrivait sur une autre feuille de carnet :

« Le lendemain de la célébration du mariage de Paul de la Morlière, mon fils, avec mademoiselle de Morfontaine, sa cousine, je payerai au porteur du présent billet la somme de cent mille francs. »

Puis il signa.

Ambroise examina non moins attentivement, et grâce à une deuxième allumette, ce nouveau papier, qu'il plia et mit soigneusement dans sa poche avec l'autre.

– Maintenant, monsieur le vicomte, dit-il, je crois que j'ai un certain intérêt à ce que nous réussissions.

– Je le crois, répondit le vicomte en ricanant.

– Et peut-être que si vous me faisiez part de quelques-uns de vos plans…

– C'est juste, dit le vicomte, autrefois tu avais de bonnes idées…

– J'en ai toujours.

– Aussi, je compte bien te consulter, mais pas aujourd'hui.

– Tiens ! pourquoi donc ?

– Parce que je ne suis pas encore bien sûr de mon plan ; mais demain, nous verrons…

Ambroise lâcha la bride, et M. de la Morlière, piquant des deux, partit au galop.

Chapitre 16

Tandis que Rocambole et M. de Neubourg étaient en Normandie, d'autres événements relatifs à notre histoire se déroulaient à Paris.

Il y avait près de huit jours que le chef des *Chevaliers du clair de lune* était parti, laissant de minutieuses instructions à ses trois amis, lorsque M. Paul de la Morlière, qui avait commencé à quitter son lit et s'était même promené la veille dans le jardin de l'hôtel au bras de son ami M. de Kerdrel, reçut un petit billet sans signature, conçu en ces termes :

« Si M. Paul de la Morlière est rétabli de son coup d'épée, s'il peut sortir un moment demain jeudi et aller déjeuner au café Anglais comme autrefois, il pourra peut-être y entendre parler de cette belle inconnue qu'il rencontra un soir dans un petit salon de la Maison-d'Or. »

Lorsque Paul reçut ce billet, il était seul.

On le sait, madame la vicomtesse de la Morlière et sa fille avaient quitté Paris le jour même du duel de Paul avec M. de Neubourg ; elles n'en avaient rien su par conséquent, et le vicomte avait confié son fils aux soins de M. de Kerdrel.

Chaque jour, M. de Kerdrel venait à l'hôtel tenir compagnie à son jeune ami. Paul allait parfaitement bien et n'avait plus désormais aucun besoin du chirurgien anglais, qui n'avait point reparu.

Habituellement, M. de Kerdrel arrivait vers dix ou onze heures du matin, et ne quittait plus son ami que le soir.

Or, comme il était à peine neuf heures, lorsque ce billet arriva à l'hôtel, Paul était seul encore. D'abord le jeune homme éprouva une véritable stupéfaction ; puis, en lisant et relisant ce mystérieux billet, il fut pris d'une émotion violente. Un moment, il eut peur de voir se rouvrir sa blessure.

Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'il eut la force de sonner pour appeler son valet de chambre.

– Qui donc a apporté cette lettre ? demanda-t-il alors d'une voix encore profondément émue.

– Un domestique, monsieur, répondit le valet de chambre.

– En livrée ?

– Oui, monsieur.

– Comment était cette livrée ?

– Jaune et bleue.

– Tu ne devines pas à qui elle peut appartenir ?

– Non, monsieur.

Paul redisait le billet, le retournait en tous sens. Il était écrit d'une petite écriture allongée, fort nette. Était-ce une main de femme qui l'avait tracée ?

Un parfum discret s'échappait de l'enveloppe ; l'empreinte du cachet était non moins mystérieuse que la lettre elle-même. C'était une couronne de comte surmontant un écusson vide.

Lorsque son émotion fut un peu calmée, Paul voulut s'habiller.

Son état lui permettait maintenant de sortir ; mais eût-il été dangereusement malade encore, qu'il n'eût point hésité un moment.

Cet amour étrange qui s'était emparé de lui le soir où il avait rencontré et suivi l'inconnue était toujours allé se développant, surtout depuis qu'il avait été blessé.

– C'est *pour elle !* s'était-il dit.

La fièvre est un puissant auxiliaire de l'amour.

Pendant les quinze ou dix-huit jours que le jeune homme avait passés au lit, souvent en proie au délire, il avait eu constamment devant les yeux l'image de sa belle inconnue.

Cependant Saphir s'était installée chaque soir à son chevet, et c'était comme par miracle que le nom de Danielle, qui errait si souvent sur les lèvres de Paul, n'était point parvenu à son oreille.

Or, ce jour-là, Paul, ivre de joie, se fit lestement habiller, et M. de Kerdrel, qui arriva comme dix heures sonnaient, fut fort étonné de le trouver sur pied.

– Mon ami ! mon cher ami ! murmura Paul en se jetant dans ses bras, lisez !

Et il lui tendit le billet qu'il venait de recevoir.

– Ah ! diable ! fit le baron.

– Je suis fou de joie et j'ai peur d'en mourir, mon ami.

– Bah ! on ne meurt pas de joie.

– Bien certainement, c'est *elle.*

– Qui, *elle ?*

– Elle qui m'a écrit. C'est Danielle, les battements de mon cœur me le disent assez…

– Vous êtes fou !

– Ah ! elle aura su que je m'étais battu à cause d'elle, et alors, vous comprenez…

– Oui, dit M. de Kerdrel en souriant ; alors elle se sera prise d'une bonne passion pour vous.

– Justement.

– Et vous allez au café Anglais ?

– Si j'y vais ? pouvez-vous me le demander, mon ami ?

– C’est vrai, vous ne pouvez pas hésiter un seul instant.

– Et vous m’accompagnerez, j’imagine ? continua Paul, qui allait et venait par la chambre, en proie à une agitation croissante.

– Non, dit M. de Kerdrel.

– Pourquoi ?

– Mais, dit le baron, parce que j’ai trente-cinq ans bientôt, mon ami, et que j’ai plus d’expérience que vous.

– Je ne vous comprends pas.

– C’est facile, pourtant. Ce qui déplait le plus à une femme, c’est l’indiscrétion. Or, si vous m’emmenez au café Anglais, je deviendrai forcément, aux yeux de votre inconnue, une manière de confident.

– Vous avez raison.

– Allez-y seul : je vous attendrai ici.

Paul relut pour la vingtième fois le billet, et répéta cette phrase à demi-voix : « S’il peut sortir un moment, demain jeudi… »

– Il n’y a pas d’heure fixée ! dit-il.

– C’est vrai, mais comme on déjeune habituellement de onze heures à midi, c’est tout comme.

Paul regarda la pendule :

– Il est plus de dix heures, dit-il. Je puis y aller.

Il sonna et demanda son coupé.

– Mon cher ami, lui dit M. de Kerdrel, je vais vous donner un bon conseil.

– Voyons ?

– Il est probable que vous ne verrez pas votre inconnue en personne.

– Qui sait ?

– Mais un messager quelconque.

– Soit. Eh bien ?

– Un messager qui vous donnera un autre rendez-vous.

– C’est probable.

– Avant d’y aller, tâchez d’avoir le temps de venir me consulter. Peut-être ne sera-ce point inutile.

Paul fronça le sourcil.

– Comme vous me dites cela ! fit-il.

– Je suis prudent.

– Pensez-vous donc que…, on me tende un piège ?

– Non, mais enfin, je crois devoir vous faire cette petite recommandation. Voilà tout.

Paul serra la main à son ami, prit son paletot et descendit dans la cour de l'hôtel, où son coupé attendait.

M. de Kerdrel le regarda s'éloigner.

– Voilà comment l'amour nous mène ! dit-il.

– Où va monsieur ? demanda le valet de pied en refermant la portière sur son jeune maître.

– Sur le boulevard, répondit Paul.

Dix minutes après, le fils du vicomte de la Morlière arrivait au café Anglais, montait au premier étage et s'installait dans un petit salon où il déjeunait ordinairement.

L'heure était matinale encore, il y avait peu de monde, et Paul, jetant un regard autour de lui, n'aperçut que des visages à lui connus.

Son duel avait fait quelque bruit.

– Tiens ! dit une voix comme il entrait, te voilà donc sur pied, mon pauvre Paul ?

Il se retourna et reconnut un de ses amis, M. Simon Varin, une célébrité du *sport.*

– Bonjour, Simon.

– Tu t'es donc battu ?

– Oui.

– On m'a appris cela hier soir seulement. Je te croyais à la campagne. Tu t'es battu avec le baron de Neubourg, m'a-t-on dit ?

– On t'a dit vrai.

– Pourquoi ?

– Oh ! une niaiserie…, une querelle insignifiante.

– Et tu en as été quitte pour un coup d'épée dans l'épaule, n'est-ce pas ?

– Qui est guéri ou à peu près, à l'heure qu'il est.

– Tu as de la chance.

– Tu trouves ?

– Dame ! oui.

– Pourquoi ?

– Mais parce que le baron passe pour une des meilleures lames de Paris et que tu aurais fort bien pu être tué sur place… Tu viens déjeuner ?

– Oui.

– Veux-tu te mettre là ?

Et M. Simon Varin montrait la table devant laquelle il déjeunait.

– Merci, répondit Paul, je vais me mettre là-bas, à ma place accoutumée.

Il désignait une table dans un coin du salon, et il ajouta :

– D'abord je veux lire les journaux, ensuite je suis maniaque ; excuse-moi, mon cher ami.

– Fais, ne te gêne pas, répliqua M. Varin, qui reprit la lecture du journal qu'il tenait à la main.

Paul alla se mettre à sa table, et, tout en demandant à déjeuner, rendit à droite et à gauche quelques saluts.

Tous les hommes qui étaient autour de lui, lui étaient parfaitement connus. Il était plus ou moins lié avec les uns, il saluait les autres.

– Jusqu'à présent, pensa-t-il, je ne vois pas l'ombre de mon inconnue, et je commence à croire que Kerdrel a raison. Il est impossible qu'elle vienne elle-même ici ; elle m'enverra un messager quelconque.

Au moment où il achevait cette réflexion, Paul vit entrer dans le salon un jeune homme fort élégant et qu'il apercevait souvent au café Anglais.

Il le connaissait de vue, l'avait rencontré, l'été précédent, aux courses de la Marche, et s'était trouvé avec lui, un soir, à une première représentation de l'Opéra ; mais il ignorait son nom.

Ce jeune homme faisait partie d'un groupe d'habitués du café Anglais qui ne se tenaient point habituellement dans le salon où Paul se trouvait, si bien qu'il n'était pas étonnant que ce dernier ignorât son nom ; cependant ils avaient pris l'habitude de se saluer.

Il vint se placer à une table voisine de celle où M. de la Morlière déjeunait en ce moment.

Paul essayait de tromper son impatience en lisant les journaux et il suçait du bout des lèvres une aile de perdreau froid, les yeux sans cesse tournés vers la porte.

Le jeune homme, une fois assis auprès de lui, se pencha comme pour lui demander le journal qu'il tenait à la main.

– Monsieur de la Morlière, dit-il tout bas.

Paul tressaillit.

– Mille excuses, monsieur, continua le jeune homme, mille excuses pour mon indiscrétion.

– Vous n'êtes point indiscret, monsieur, répondit Paul avec courtoisie. Désirez-vous ce journal ?

– Non, monsieur, ce n'est point cela…

L'émotion de Paul augmenta.

– Vous vous êtes battu dernièrement, m'a-t-on dit ?

– Oui, monsieur.

– Et peut-être vous souffrez beaucoup encore.

– Oh ! point du tout, répondit Paul, qui s’imagina alors que son interlocuteur voulait simplement lui faire un compliment de condoléance.

– Tant mieux, en ce cas.

– Pourquoi, en ce cas ?

– Mais, dit le jeune homme, parce que je vais probablement vous proposer un voyage en voiture.

– À moi ?

– À vous. Or, la voiture est quelquefois mauvaise pour les personnes dans votre situation. Un cahot violent peut faire rouvrir une blessure.

– Mais, monsieur, dit Paul de la Morlière, permettez-moi de vous faire une simple observation. Nous nous connaissons à peine, et si vous m’avez fait l’honneur de m’appeler par mon nom…

– Vous ne pourriez en faire autant, peut-être, voulez-vous dire ?

– Oui, monsieur.

Le jeune homme sourit.

– Je m’appelle le vicomte Arthur de Chenevières.

Paul tressaillit de nouveau, et il eut comme un vague souvenir d’avoir entendu prononcer ce nom-là lorsque le garçon de cabinet de la Maison-d’Or lui énumérait les quatre jeunes gens qui soupaient dans ce petit salon où il avait vu entrer Danielle.

À partir de ce moment, Paul de la Morlière soupçonna que le vicomte de Chenevières était la personne qui lui avait assigné un rendez-vous, et il devint circonspect.

– Ainsi, dit-il, monsieur le vicomte, vous voulez me proposer un voyage ?

– Oui, monsieur.

– Mais… où ?

– C’est un mystère.

– Dans quel but ?

– Autre mystère.

– Dame ! monsieur, il est de certains moments où… le mystère…

– N’est point un encouragement, voulez-vous dire ?

– Précisément.

– Eh bien ! un mot peut-être vous décidera, monsieur.

– J’attends ce mot.

– C’est un nom propre.

Paul sentit tout son sang affluer à son cœur.

– Danielle ! prononça M. le vicomte Arthur de Chenevières.

– Danielle ! s’écria le jeune homme.

– Oui, monsieur.

– Comment ! c’est vous qui…

– C’est moi que vous êtes venu attendre ici.

– Ah ! monsieur, je suis à vos ordres.

Le vicomte se prit à rire.

– Je savais bien, dit-il, que je vous déciderais…, avec un nom.

– Ah ! vous allez me parler d’elle, n’est-ce pas ? reprit Paul avec vivacité.

– Oui…

– Oh ! parlez… parlez…

– Pas ici, en voiture.

– Comment ! dit Paul, vous voulez partir tout de suite ?

– Oui, certes.

Paul se souvint alors de la recommandation de M. de Kerdrel : « Avant d’aller *au* rendez-vous, venez me consulter. » Et un moment, il hésita.

M. de Chenevières devina sur-le-champ cette hésitation.

– Monsieur, lui dit-il, si vous voulez voir Danielle…

– La voir ? répéta Paul avec enthousiasme. Je la verrai ?…

– Oui, certes. Si vous voulez la voir, il faut vous décider à l’instant et partir.

– Sans même avoir le temps de passer chez moi ?…

– Sans avoir ce temps-là. D’ailleurs, ajouta le vicomte, monsieur votre père n’est pas à Paris, votre mère et votre sœur aussi sont absentes. Que voulez-vous aller faire chez vous ?

– La voir ! je vais la voir ! murmurait Paul, ravi.

Et, demandant une plume, il écrivit à M. de Kerdrel les deux lignes suivantes :

« Je vais *la* voir, ami. On m’emmène sur-le-champ. Ne m’attendez pas ce soir. »

Puis il dit à M. de Chenevières :

– Je suis à vos ordres, monsieur. Partons !

17 Chapitre

M. de Chenevières eut alors le sourire d’un ami plus âgé qui regarde un adolescent plein d’enthousiasme.

– Un moment… fit-il.

Et comme Paul le regardait…

– Vous avez vingt-trois ans, dit-il ; je suis votre aîné, monsieur, et je n’ai point votre bouillante ardeur. Vous aimez Danielle et je comprends votre empressement mais je dois vous dire que des circonstances tout exceptionnelles m’ayant fait confier cette mission d’ambassadeur que ni mon âge, ni mon caractère ne semblent légitimer, j’ai quelques précautions à prendre.

– Que voulez-vous dire ?

– Que je désirerais, autant que possible, ne pas sortir d’ici avec vous.

– C’est facile. Où dois-je vous rejoindre, monsieur ?

– C’est moi qui vous rejoindrai.

– Soit.

– Vous allez me saluer froidement, comme si nous n’avions échangé que de banales paroles.

– Très bien.

– Et vous vous promènerez sur le boulevard, dans la direction de la porte Saint-Martin. Je vous retrouverai vraisemblablement dans dix minutes entre les deux portes, sur le trottoir de gauche, un peu plus loin que le boulevard de Sébastopol.

– C’est parfait, répondit Paul.

Il appela le garçon, demanda la carte à payer, jeta sa monnaie sur la table et se dirigea vers la porte, après avoir échangé un cérémonieux salut avec M. de Chenevières.

– Tiens ! lui dit M. Simon Varin, à qui il tendit la main avant de sortir, tu connais le vicomte ?

Fidèle aux recommandations de son futur conducteur, Paul répondit avec nonchalance :

– Un peu ; nous nous sommes rencontrés aux courses du printemps.

Et il sortit.

Une fois sur le boulevard, Paul songea de nouveau à la recommandation de M. de Kerdrel.

– Si j’étais à deux pas de chez moi, se dit-il, j’irais… mais bah ! il est trop tard… le vicomte va me rejoindre… et puis…

Paul dédaigna d’achever sa phrase. Le nom de Chenevières était une garantie suffisante pour lui.

Il renvoya donc son cocher et s’en alla le long du boulevard, rêvant à cette adorable créature blonde qui avait nom Danielle.

Il avait à peine atteint l’angle du boulevard Saint-Denis et de celui de Sébastopol, qu’il s’entendit appeler par son nom.

Une voiture était arrêtée au bord du trottoir, et la portière encadrait la tête du vicomte.

Paul s’approcha, non sans avoir jeté un coup d’œil d’amateur sur le cheval et la voiture.

Le cheval était un vigoureux percheron, assez fin de modèle, et tel qu’on en avait autrefois à l’administration des postes.

C’était une bête taillée pour faire aisément seize kilomètres en une heure, avec une assez lourde charge à traîner. La voiture était un coupé-chaise peint en brun avec le train jaune.

– Singulier équipage ! murmura Paul, qui ne put réprimer un sourire moqueur ; le vicomte est monté comme un maquignon de province.

M. de Chenevières ouvrit la portière, et Paul se plaça près de lui.

Le cocher, qui ne portait aucune livrée, avait sans doute des ordres, car il se contenta de rendre la main à son cheval sans demander où il fallait aller ; le coupé continua à longer le boulevard.

– Monsieur, dit alors le vicomte, nous avons une route assez longue à faire.

– Ah ! répondit Paul, tant pis !

– Craignez-vous de vous trouver fatigué en chemin ?

– Ce n’est point cela. Mais je suis impatient de la voir.

Le vicomte sourit.

– Je le comprends, dit-il Donc, je vous annonçais que nous avions une assez longue route à faire.

– Hélas !

– Et que nous n’arriverions que fort tard dans la soirée.

– Vraiment ? Mais monsieur le vicomte, demanda Paul, vous allez peut-être me dire maintenant…

– Où je vous conduis ?

– Je serais curieux de le savoir.

– Malheureusement, monsieur, reprit le vicomte avec gravité, je ne puis vous renseigner sur le lieu où nous allons, mais encore…

– Bon ! dit Paul en riant, n’allez-vous pas me bander les yeux, comme dans les romans ?

– Pas tout à fait. Mais je vais avoir recours à un expédient qui, atteignant le même but, sera moins désagréable.

Paul regarda curieusement M. de Chenevières.

Celui-ci posa sa main sur le devant du coupé, fit jouer un ressort, et la glace de face, qui était baissée, remonta.

Cette glace, ainsi que celle de côté, que le vicomte releva l'une après l'autre, était dépolie et tamisait un jour mat. On ne voyait rien au travers.

– Ma foi, dit Paul en riant, voilà qui est original. Est-ce de votre invention, monsieur ?

– Non, répondit le vicomte. Ce moyen a été inventé, il y a quatre ou cinq ans, à l'intention d'un jeune fou que vous avez peut-être connu, Roland de Clayet ?

– Celui qui avait cru aimer la comtesse Artoff ?

– Le même.

– Et qui, ajouta Paul, était reçu chaque soir dans un petit pavillon de Passy par une jeune femme qui ressemblait trait pour trait à la comtesse ?

– C'est bien cela. Le coupé qui le conduisit la première fois à ce mystérieux rendez-vous avait, comme celui-ci, des glaces dépolies.

Le vicomte tira de sa poche un étui à cigares et le tendit à son compagnon de voyage :

– Voilà, dit-il, un moyen de tuer le temps. S'il ne vous suffit pas, voici des livres, là, sur cette tablette.

– Je préfère causer.

– Ah ! je vous devine.

Et M. de Chenevières se reprit à sourire tandis que Paul rougissait.

– Je gage, dit-il, que vous vous promettez, pendant le trajet, de m'accabler de questions sur Danielle.

– Dame !

– Et tenez, comme, au demeurant, j'ai passé par votre situation et que je comprends votre curiosité et votre impatience, je tâcherai de vous satisfaire dans les limites de la discrétion qui m'est imposée.

– Ah ! merci d'avance mille fois ! s'écria Paul ravi.

– D'abord, monsieur, reprit le vicomte, laissez-moi vous dire que je suis l'obligé de Danielle ; j'ai pour elle un dévouement profond, et c'est à ce titre que je suis, aujourd'hui, votre conducteur.

Paul s'inclina.

– Maintenant, que voulez-vous savoir ? Danielle est une femme dont l'existence est un mystère impénétrable. Elle a vingt ans, elle est belle, elle est vertueuse…

– A-t-elle un… mari ? demanda Paul avec timidité.

– Je ne puis vous répondre ; qu'il vous suffise de savoir que celui qui ose l'aimer, et celui-là c'est vous, s'expose vraisemblablement à de grands périls.

– Oh ! dit le jeune homme avec enthousiasme, je mourrais pour elle avec joie.

M. de Chenevières devint grave, ce qui pouvait, jusqu'à un certain point, donner à penser à Paul de la Morlière qu'il y avait, en effet, danger de mort à aimer Danielle.

Après un moment de silence, M. de Chenevières reprit :

– Danielle est-elle dame ou demoiselle, c'est ce que je ne puis vous dire. Mais il est un point de son histoire qu'il m'est permis de vous révéler.

Paul attacha un regard avide sur M. de Chenevières.

– Danielle est entrée dans la vie au moment où son père en sortait. Sa mère a été assassinée.

– Horreur ! s'écria Paul de la Morlière.

– L'histoire de Danielle, ajouta M. de Chenevières, rappelle la légende du duc Arthur de Bretagne. Elle a été dépouillée par ses oncles de son nom et de sa fortune.

– Mais ce que vous me dites là est épouvantable ! repartit le jeune homme.

– Soit ! mais c'est d'une vérité absolue.

– Et ses oncles ?…

– Ses oncles, poursuivit le vicomte, après avoir assassiné la mère, volé la fortune de l'enfant… ses oncles vivent en paix, en plein soleil, des biens mal acquis ; ils sont considérés, honorés ; ils portent des noms retentissants…

– Quelle infamie !

– Voilà tout ce que je puis vous dire, monsieur.

– Ah ! pardon, dit Paul, vous ne me refuserez pas un dernier éclaircissement.

– Voyons ?

– Comment se fait-il qu'après avoir si longtemps gardé le silence, elle se soit décidée…

– À vous voir ?

– Oui.

– Vous avez du malheur, monsieur, dans vos questions.

– Pourquoi ?

– Mais parce qu'il m'est encore impossible de vous répondre.

Paul se mordit les lèvres.

– Enfin, dit-il, je vais la voir.

– Oui.

– Arriverons-nous… bientôt ? Le vicomte consulta sa montre.

– Voici deux heures que nous courons, dit-il ; dans huit heures nous serons arrivés.

En ce moment le coupé s’arrêta.

– Qu’est-ce ? demanda Paul.

– On relaye.

– Comment ?

– Mais, dit le vicomte, vous pensez bien que le même cheval ne saurait marcher dix heures. Nous quittons celui que vous avez vu ; on va remplacer le brancard par un timon et atteler à deux.

Paul entendit un bruit de grelots.

– Tenez, dit le vicomte, ce sont des chevaux de poste. Entendez-vous ?

– Ainsi, c’est un vrai voyage que vous me faites faire ?

– Un voyage de cinquante et quelques lieues.

– Au Nord ?… au Sud ?

Le vicomte sourit de nouveau et montra les glaces dépolies du coupé.

– S’il m’était permis de vous dire où je vous conduis, répondit-il, ces glaces-là ne seraient-elles pas inutiles ?

– Vous avez raison, je suis un sot de m’inquiéter du lieu où je vais, puisque le but de mon voyage, c’est *elle.*

– Fumez un cigare, reprit le vicomte, et, pour tromper votre impatience, causons d’autre chose. Avez-vous vu les dernières courses de Chantilly ?

Paul de la Morlière se rendit au conseil que lui donnait M. de Chenevières.

Ils étaient jeunes tous deux et appartenaient au même monde. Ils chassaient, avaient des chevaux et faisaient courir.

De temps en temps, le coupé s’arrêtait pour changer de chevaux.

Enfin, le jour blanc qui parvenait à l’intérieur par les glaces dépolies se rembrunit peu à peu. La nuit vint.

– Je vous demande pardon, lui dit le vicomte, de vous faire dîner aussi tard. Il est huit heures passées. Mais nous touchons au relais, et notre dîner doit être servi.

En effet, la voiture s’arrêta au bout de quelques minutes, après avoir roulé un instant sur un sol plus sonore que ne l’est ordinairement celui d’une grande route.

La portière s’ouvrit alors et le vicomte descendit le premier, offrant courtoisement la main à Paul.

Celui-ci mit pied à terre, et, comme un prisonnier longtemps privé de grand air et de lumière, il jeta un regard avide autour de lui.

Paul s’était imaginé, au mot de relais prononcé par le vicomte, qu’il allait voir une auberge de grande route, avec des chevaux à la porte, qu’il pénétrerait dans quelque

cuisine et trouverait un mauvais dîner servi au coin du feu, sur une table boiteuse.

Paul se trompait.

Le coupé, après avoir passé sous une voûte, venait de s'arrêter dans une vaste cour sablée, enfermée dans une grille à volets de tôle, entourée d'un épais rideau de peupliers.

En face de lui, M. de la Morlière fils aperçut un joli petit castel de style Louis XIII, en briques rouges.

Le rez-de-chaussée en était éclairé comme pour une fête.

Enfin, les yeux éblouis du jeune homme s'étant reportés sur le coupé dans lequel il était venu, il remarqua que le cocher s'était transformé, depuis le premier relais, en valet de pied, et que les chevaux, malgré leurs grelots, étaient trop beaux pour appartenir à l'administration des postes.

– Venez, monsieur, dit le vicomte avec son exquise politesse, nous n'avons qu'une heure pour dîner.

Et il prit Paul par le bras.

Tout en se laissant entraîner vers le perron du château, Paul cherchait, à la lueur des lanternes du coupé, à reconnaître le lieu où il était.

M. de Chenevières s'en aperçut.

– Vous êtes, lui dit-il, dans un des vingt ou trente mille châteaux de France. Vous voyez que vos conjectures ont de la marge.

Paul entra dans un spacieux vestibule orné de bois de cerf et de trophées de chasse, puis dans une salle à manger, où il trouva une table toute dressée et supportant deux couverts.

Le vestibule et la salle à manger étaient déserts. On n'entendait aucun bruit dans le château. On eût dit une demeure inhabitée ; cependant la table était servie. On y voyait un turbot à la sauce, un filet de bœuf aux truffes, un pâté de perdreaux, tout le menu enfin d'un dîner confortable.

Des vins jaunes comme l'ambre étincelaient dans des carafes de cristal de Bohême.

M. de Chenevières pria son convive de lui faire vis-à-vis, et lui dit :

– Nous n'arriverons pas avant minuit ; je vous engage à dîner de bon appétit.

Paul était stupéfait de tout ce qu'il voyait, et il ne put s'empêcher de dire :

– Décidément, monsieur, je crois que je fais un rêve des *Mille et une Nuits.*

– C'est possible, répondit le vicomte en souriant. Mais n'importe, ajouta-t-il, je vous engage à bien dîner.

– Merci du conseil, je vais tâcher de le suivre.

Paul, en effet, but et mangea de manière à prouver victorieusement que ceux qui ont prétendu que les amoureux n'avaient ni faim ni soif avaient avancé un paradoxe.

Une chose étonnait cependant le jeune homme plus que toutes les autres.

– Ah ! çà, monsieur, demanda-t-il, pourriez-vous me dire ce que sont devenus les hôtes

de ce château ?

– Qui vous dit que ce château est habité ?

– Il y a au moins des domestiques ?

– Vous allez en voir un.

– Si c'est le cuisinier, je lui ferai mon sincère compliment.

M. de Chenevières posa la main sur un timbre et sonna.

Aussitôt une porte d'office s'ouvrit et un laquais en livrée, portant une serviette sous le bras, vint se placer derrière Paul de la Morlière.

Celui-ci fit un geste de surprise.

Le laquais avait sur le visage un masque de velours.

– Je ne suis pas plus avancé, dit Paul en riant, et décidément je ne saurai pas de quelle couleur sont les habitants du château.

Le vicomte se reprit à sourire.

– Vous avez tout à l'heure parlé des *Mille et une Nuits ?* dit-il.

– C'est vrai.

– Eh bien ! continuez à rêver ; mais n'oubliez pas ce café, il est exquis.

Et M. de Chenevières versa du café à Paul. Ce café fut suivi d'un verre de kirsch et de chartreuse verte ; puis le laquais masqué apporta des cigares.

Paul entendit bientôt le bruit des grelots, et le vicomte, tirant sa montre, lui dit :

– Il est temps de partir. Il nous reste bien une vingtaine de lieues à faire.

M. de la Morlière quitta la table précédé par le vicomte.

En vain, une dernière fois, chercha-t-il à deviner, soit par l'ameublement du château, soit par sa structure, en quelle province il devait être, cela lui fut impossible.

Il remonta en voiture sans rien avoir appris.

Les glaces dépolies furent baissées, un postillon invisible jusque-là enfourcha son porteur ; le coupé s'ébranla, repassa sous une voûte qui était formée par la porte cochère et les pavillons d'entrée, puis M. de la Morlière sentit qu'il roulait de nouveau sur la grand-route.

M. de Chenevières, ainsi qu'un homme qui a la digestion laborieuse, était tombé dans une sorte de mutisme et contemplait la fumée grise de son cigare.

Paul éprouva le besoin de l'imiter, et il se prit à songer à Danielle.

Le coupé allait un train d'enfer.

18 Chapitre

Le vicomte de Chenevières et Paul de la Morlière étaient arrivés à huit heures dans la cour du mystérieux et silencieux petit castel en briques rouges ; ils en étaient repartis à neuf heures précises.

À minuit, ils couraient encore sur une route inconnue.

Depuis trois heures, M. de Chenevières avait gardé un complet silence, et s'était contenté d'ouvrir et de refermer lestement la portière, afin de laisser pénétrer une bouffée d'air frais dans la voiture.

Ceci avait été accompli trois ou quatre fois si rapidement que Paul de la Morlière n'avait pas eu le temps de voir autre chose qu'une masse confuse d'arbres, bordant à droite et à gauche une route qui courait à travers un pays plat.

Seulement, il avait remarqué qu'il pleuvait.

Vers minuit, M. de Chenevières parut sortir de sa profonde méditation.

– Nous sommes en retard, dit-il. Cela tient à ce que la route est mouillée. Nous allons moins vite que je ne pensais.

– Parbleu ! monsieur, répartit Paul de la Morlière, à qui le silence du vicomte pesait depuis longtemps, j'imagine que vous ne trouverez pas indiscrète la question que je vais vous faire ?

– Voyons, monsieur ? dit M. de Chenevières en souriant.

– Combien de lieues faisons-nous à l'heure, environ ?

– De cinq à six.

– Jamais les chevaux de la poste n'ont obtenu pareil résultat.

– Aussi ne nous servons-nous point des chevaux de la poste ordinaire.

– Ah !

– Mon cher monsieur, continua le vicomte, Danielle, je vous l'ai dit, a été dépouillée par ses oncles…

– Eh bien ?

– Mais elle a des amis.

Paul regarda son compagnon de voyage avec curiosité.

– Et ces messieurs, acheva le vicomte, ont des millions à leur service.

– Vraiment !

– Ils ont même fondé une petite association.

– Qui se nomme ?

– L’association des *Chevaliers du clair de lune*, répondit le vicomte.

Paul se mit à rire.

– Singulier nom ! dit-il.

– Or, reprit M. de Chenevières, l’association a des chevaux et des relais de poste à elle, comme bien vous pensez.

– Je m’en suis aperçu.

– Êtes-vous content de votre dîner ?

– Oh ! certes !

– Eh bien ! tant que vous serez entre ses mains, vous serez traité ainsi.

Comme le vicomte achevait, le coupé s’arrêta tout à coup.

– Tiens ! dit le vicomte, nous sommes arrivés.

Un battement de cœur terrible s’empara de Paul de la Morlière.

Il songeait à Danielle.

Cependant, et bien que le coupé fût arrêté, la portière ne s’ouvrait point.

– Monsieur, ajouta le vicomte au jeune homme, nous sommes à près de soixante lieues de Paris.

– Bien, monsieur.

– Si les conditions que je vais vous poser ne vous convenaient point, il vous serait facultatif de repartir sur-le-champ, sans même descendre de voiture.

– Quelle plaisanterie !

– Je parle sérieusement, monsieur.

– Alors, dit Paul de la Morlière, de plus en plus étonné de ce langage, veuillez vous expliquer, monsieur.

– Écoutez : dans peu vous verrez Danielle, Danielle est le but, la raison sociale de l’association des *Chevaliers du clair de lune* dont je fais partie.

– Soit !

– Tout ce qui environne Danielle est mystérieux…

– Je m’en aperçois bien.

– Donc, poursuivit le vicomte, si vous devez vous étonner de quelque chose, il en est temps encore.

– Je ne m’étonnerai de rien, monsieur.

– Danielle vous demandera peut-être des choses extraordinaires, songez-y.

– Ses désirs seront des ordres.

– Ainsi, vous ne reculerez devant rien, n’est-ce pas ?

– Devant rien, absolument.

– Vous m’en donnez votre parole ?

– Sur l’honneur, je le jure.

– C’est bien.

Le vicomte ouvrit la portière et sauta hors de la voiture.

– Descendez, dit-il à Paul.

Paul descendit et regarda autour de lui.

Le site était changé.

Ce n’était plus la cour sablée, la grille à volets, le grand rideau de peupliers fermant l’horizon du relais de poste *extraordinaire* où il avait dîné.

Le jeune homme se trouvait sous une charmille épaisse, en face d’un grand mur blanc, qui sans doute servait de clôture à une propriété.

Une porte de bois peinte en vert était devant lui.

Un murmure confus, un bruit sourd retentissait dans le lointain.

– C’est la mer qui déferle, lui dit M. de Chenevières, s’apercevant qu’il prêtait l’oreille avec attention.

– La mer ?

– Oui, monsieur.

– Ah ! nous sommes près de la mer ?

– À un quart de lieue.

C’était là un renseignement ; mais il était insuffisant. Était-ce la mer des côtes normandes, ou bien celle qui baigne Calais ou Boulogne ?

Le vicomte de Chenevières jugea inutile de donner à Paul de la Morlière ces éclaircissements.

Il fit deux pas vers cette porte massive qui s’élevait au milieu du grand mur de clôture, et il saisit un cordon de sonnette en fil de fer qui pendait au long.

Une cloche retentit à l’intérieur avec un bruit presque lugubre.

Aussitôt l’aboiement d’un chien de cour se fit entendre.

Quelques secondes s’écoulèrent, puis la porte s’ouvrit, et M. de Chenevières poussa Paul devant lui :

– Rappelez-vous, lui dit-il, que j’ai votre parole d’honneur.

En même temps le jeune homme, qui, obéissant à l’impulsion qui lui était donnée, avait fait trois pas en avant, entendit la porte se refermer derrière lui.

Il se retourna et ne vit plus le vicomte ; mais, une seconde après, un claquement de

fouet, un bruit de grelots, un roulement de voiture, lui apprirent que son mystérieux conducteur venait de repartir.

Alors, bien que stupéfait, Paul regarda devant lui.

Il se trouvait dans une cour étroite, bordée de hautes murailles, et il avait en face de lui une maison d'un seul étage qui eût semblé abandonnée, tant elle avait un air de vétusté, si Paul n'avait vu une porte entrouverte, et, dans le lointain, la clarté d'une lampe.

Après un moment d'étonnement et d'indécision, Paul se décida à se mettre en marche vers cette lumière qui, au milieu de la nuit obscure qui l'entourait, brillait comme un phare.

Il arriva sur le seuil de la porte, une porte bâtarde à un seul battant, gravit trois marches et se vit dans un couloir assez étroit.

À l'extrémité opposée en cet endroit, il se trouva sur le seuil d'une petite chambre à coucher meublée simplement, mais avec un goût parfait.

La croisée était garnie de rideaux en perse, semblables à ceux du lit, la table de toilette était spacieuse et placée auprès d'un divan à trois coussins.

Sur le lit étaient étalés du linge et des vêtements d'homme.

Paul franchit le seuil de cette chambre. Presque au même instant, un bruit de pas se fit entendre derrière lui ; il se retourna.

Un laquais vêtu d'une livrée absolument semblable à celle du laquais qui l'avait servi à table dans le castel en briques rouges, et, comme lui aussi, le visage couvert d'un masque de velours noir, se tenait derrière Paul de la Morlière dans une attitude respectueuse.

– Monsieur peut faire sa toilette, dit-il.

Paul eut un geste de surprise, le valet continua :

– Ce linge et ces habits ont été faits pour monsieur. Monsieur peut s'en assurer.

– Ah ! dit Paul.

– Si quelque chose manque à monsieur, il n'a qu'à sonner…

Et le valet fit un pas de retraite. Paul le retint d'un geste.

– Mon ami, demanda-t-il, ne pourriez-vous me dire où je suis ?

– Vous êtes chez madame.

– Quelle madame ?

Le valet sourit à travers son masque.

– Madame Danielle, répondit-il.

– Elle n'a pas… un autre nom ?

– Je ne sais pas.

– Mais au moins vous savez…

Paul hésita. Le laquais prit une attitude complaisante.

– Vous savez… le nom de la province où nous sommes ?

– Ah ! dit le laquais avec un rire bête, monsieur veut me faire perdre ma place. Si je répondais, ces messieurs me chasseraient.

« Ces messieurs ! » Ce mot venait, pour Paul de la Morlière, à l'appui de ce qu'avait dit M. de Chenevières.

Danielle avait donc autour d'elle de mystérieux protecteurs.

Cette pensée força le jeune homme à se poser une question :

– S'il en était ainsi, si une réunion d'hommes jeunes, riches, beaux sans doute, environnait cette femme mystérieuse, pourquoi donc, lui, Paul de la Morlière, était-il le préféré ?

Tout cela commençait à lui paraître si étrange que, pour la seconde fois, il se souvint de la recommandation que, la veille au matin, lui avait faite son ami M. le baron de Kerdrel : « Si on vous assigne un rendez-vous, venez me consulter avant d'y aller. »

Après sa dernière réponse, le laquais masqué était sorti, fermant la porte derrière lui.

– Décidément, murmura Paul en se retrouvant seul, c'est à croire que je fais un rêve.

Cependant, en ce moment, le souvenir accourant à son aide, il lui sembla revoir cette éblouissante tête blonde éclairée par de grands yeux bleus qu'il avait entrevue un soir, et il se prit à penser que, pour paraître devant elle, il devait user de tous ses avantages.

Il changea donc de linge et de vêtements, fit une toilette minutieuse, boucla soigneusement ses cheveux bruns, lissa ses moustaches ; lorsqu'il fut prêt, il étendit la main vers un gland de soie rouge qui pendait auprès de la cheminée, et sonna.

Le laquais masqué reparut.

– Monsieur veut-il me suivre au salon ? demanda-t-il.

– Allons ! dit Paul.

Le cœur du jeune homme s'était repris à battre avec une violence inouïe, à mesure qu'il marchait sur les pas du laquais.

Celui-ci lui fit reprendre le corridor qu'il avait déjà suivi, puis un escalier tournant, dont les degrés étaient en pierre blanche, et il le conduisit au premier étage de la maison.

Là, Paul trouva un deuxième vestibule et vit s'ouvrir devant lui une porte à deux vantaux, que le domestique referma lorsqu'il fut entré.

Paul de la Morlière, qui depuis quelques heures tombait d'étonnement en étonnement, se trouva dans une jolie pièce, meublée comme doit l'être à la campagne le salon d'une femme élégante.

En face de la cheminée, sur laquelle on voyait une pendule et des candélabres style rococo, il y avait un piano long en érable ; une glace de Venise était posée entre deux croisées, au-dessus d'un bahut en bois de rose.

Le meuble était de soie cerise ; un guéridon dressé au milieu supportait des revues, des journaux et quelques livres d'étrennes.

Plusieurs tableaux de maîtres, ou tout au moins d'excellentes copies, garnissaient les murs.

Bien qu'on fût en été, et sans doute à cause de la pluie fine et pénétrante qui n'avait cessé de tomber depuis plusieurs heures, un feu clair brillait dans la cheminée.

Paul de la Morlière demeura un moment immobile au milieu de ce salon qu'il embrassa d'un seul regard.

– Si monsieur veut s'asseoir, dit le laquais, madame va venir.

Et il se retira et ferma la porte sur lui.

Paul alla s'asseoir dans un fauteuil au coin du feu ; il était en proie à une émotion violente, et le moindre bruit le faisait tressaillir.

Les yeux fixés sur la porte que le laquais venait de fermer, il n'avait point remarqué une deuxième issue qu'avait le salon. C'était une petite porte dissimulée dans la boiserie et qui s'ouvrait auprès de l'une des croisées.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Le silence qui environnait Paul de la Morlière était si profond qu'on eût entendu les battements précipités de son cœur.

Enfin, cette petite porte qu'il n'avait point remarquée s'entrebâilla doucement, et il entendit un léger bruit.

Une femme était devant lui.

Cette femme, c'était bien celle qu'il avait entrevue une seule fois dans sa vie, pendant quelques minutes, dans le petit salon de la Maison-d'Or, cette femme à laquelle il avait osé adresser la parole d'une façon si cavalière et qui l'avait foudroyé d'un regard majestueux et froid. C'était Danielle.

Elle était vêtue d'un peignoir bleu de ciel, elle avait la tête nue, et des bleuets étaient semés dans sa luxuriante chevelure blonde.

Elle s'était arrêtée au milieu du salon et levait sur le jeune homme un regard tranquille, sans hauteur et sans enthousiasme. Sa bouche n'exprimait ni l'indifférence ni le dédain, mais elle ne souriait point et demeurait sérieuse comme son regard.

Paul était immobile et muet. Danielle lui apparaissait plus rayonnante et plus belle qu'il ne l'avait vue déjà.

Elle lui apparaissait environnée de ce prestige du mystère qui échauffe les jeunes têtes, parée de toutes les séductions de l'inconnu.

Quelle était cette femme, autour de qui semblaient se presser des dévouements sans nombre ?

D'où venait-elle ? En quel lieu la revoyait-il ?

Telles furent les trois questions que Paul de la Morlière se posa presque instantanément.

Danielle s'était arrêtée, comme si elle avait attendu que le jeune homme fît un pas vers elle.

Enfin, Paul de la Morlière triompha de cette sorte de paralysie morale et physique sous le poids de laquelle il était demeuré quelques secondes.

Il fit un pas vers Danielle, et sans doute il allait tomber à genoux ; mais cette femme avait une puissance surhumaine dans le regard ; il lui suffit d'abaisser son œil bleu, bordé de longs cils, sur le jeune homme, pour qu'il demeurât immobile, et comme il n'osait parler, ce fut elle qui, la première, rompit le silence.

– Monsieur de la Morlière, dit-elle d'une voix harmonieuse, charmante, M. le vicomte de Chenevières, qui a bien voulu se charger de mon message pour vous, a dû vous dire quelques recommandations ?

– En effet, madame, balbutia Paul, dont l'émotion étouffait la voix.

Danielle continua :

– Il a dû vous dire qu'en entrant ici vous ne deviez plus vous étonner de rien ?

Paul retrouva sa voix et un peu de hardiesse.

– Ah ! madame, murmura-t-il, pourrais-je payer trop cher le bonheur de vous voir ?

– Prenez garde ! dit-elle avec un demi-sourire, vous ne savez pas à quoi vous vous engagez.

– Je sais que je vous aime ! osa-t-il balbutier.

Elle fronça légèrement le sourcil, mais sa voix ne subit aucune altération.

– Peut-être, reprit-elle, pour des raisons qu'il me sera impossible de vous donner, serai-je contrainte de vous garder ici plusieurs jours.

– Eh ! mais c'est le paradis que vous me faites entrevoir, madame.

– Plusieurs jours, dis-je, sans que vous puissiez sortir, sans que vous sachiez où vous êtes.

– Je demande à ne jamais repartir, dit-il avec enthousiasme.

– Prenez garde ! fit-elle, car ce n'est pas tout encore.

– Oh ! parlez, parlez, madame.

– Et si j'allais exiger de vous des choses étranges, inouïes ?

Paul se mit à genoux devant elle ; il osa lui prendre la main, une main blanche, parfumée.

– Ordonnez, madame, dit-il, ordonnez ; je suis prêt à tout.

– Eh bien ! répondit-elle, relevez-vous et écoutez-moi.

Chapitre 19

Danielle prit le jeune homme par la main, le conduisit vers un canapé et le fit asseoir auprès d'elle. Il la regardait avec extase et murmurait :

– Oh ! mon Dieu ! que vous êtes belle !

Un sourire effleura ses lèvres.

– Écoutez-moi donc, dit-elle.

– Parlez, madame.

– Vous m'avez vue une seule fois, et depuis ce moment vous m'avez écrit lettre sur lettre. Chacune de ces lettres était empreinte d'un tel caractère de passion qu'il m'a bien fallu me rendre enfin à l'évidence : vous m'aimiez.

– Ah ! s'écria Paul avec enthousiasme, je mourrais pour vous.

– Voilà bien les hommes de vingt ans ! dit-elle avec plus de tristesse que de raillerie.

– Mon Dieu ! fit-il, si vous saviez combien je vous aime !

– Chut ! ce n'est pas tout à fait de cela qu'il s'agit.

Paul la regarda. Elle était redevenue grave et calme.

– Donc, reprit-elle, j'ai compris que vous m'aimiez réellement, et la pitié m'a prise.

– Ah ! vous êtes bonne !

– Attendez… J'ai eu pitié de vous, jeune fou, ardent jeune homme, qui vous preniez tout à coup à aimer une inconnue, une femme entrevue à peine, dont la vie est un mystère, et qui n'est point faite, hélas ! pour aimer.

– Que dites-vous ? s'écria Paul en tressaillant.

– La vérité, répondit-elle.

Et elle lui prit la main.

– Alors, j'ai voulu vous voir, vous entretenir un moment ; j'ai espéré qu'une seconde entrevue vous guérirait peut-être de ce fol amour.

Ces paroles que Paul entendait n'étaient point précisément celles qu'il avait rêvées dans la bouche de Danielle.

Avec toute la fougue de son imagination, il s'était figuré, durant ce voyage qu'il venait de faire et qui ressemblait en quelque sorte à un enlèvement, il s'était figuré qu'il allait voir Danielle, qu'il pourrait se jeter à ses genoux et lui entendre dire avec l'accent de la passion :

– Ah ! moi aussi j'ai fini par vous aimer ; moi aussi je t'aime.

Cette réception calme, bien que sympathique, forçait Paul à redescendre de ce ciel élevé où il était monté ; mais il ne redescendait point tout à fait sur la terre. Il lui restait la pensée que Danielle voulait peut-être l'éprouver, et l'espérance qu'elle se laisserait persuader et finirait par l'aimer, si elle ne l'aimait déjà.

Danielle continua :

– Voulez-vous mon amitié ? C'est peut-être bien peu de chose à vos yeux, mais… je sais des gens qui s'en contentent.

– Madame…

– Vous ne savez pas qui je suis, vous ne le saurez sans doute jamais.

– Mon Dieu !

– Le jour où vous serez parti de cette maison, vous m'aurez vue pour la dernière fois.

– Ah ! madame, madame, s'écria Paul, qui eut subitement des sanglots dans la voix, ne me parlez donc point ainsi, au nom du Ciel !

– Monsieur de la Morlière, continua Danielle, dont la voix était calme et douce toujours, on ne vous a mené ici avec tant de mystère que parce que vous deviez ignorer à jamais le lieu où nous sommes et qui je suis.

– Madame, murmura Paul, dont les yeux s'emplirent de larmes, quel que soit le mystère qui vous environne, quelque intérêt que vous puissiez avoir à me demeurer inconnue, vous êtes cruelle cependant…

– Cruelle ?

– Oui, car vous repoussez mon amour, quand je ne demande qu'à vous aimer telle que je vous vois, sans vouloir sonder ce mystère qui vous enveloppe.

– Fou que vous êtes !

– Mon Dieu ! poursuivit-il, je donnerais ma vie entière pour rester ainsi, une seule journée, à vos genoux, tenant votre main, vous contemplant.

Paul se mit à genoux, et en ce moment sans doute, Danielle le trouva si naïf, si franc, si intéressant, qu'elle eut peut-être un vague remords.

– Non, dit-elle ; tenez, il en est temps encore, partez ! Sa voix s'était altérée, son œil était devenu humide. Paul de la Morlière se trompa à cette émotion subite. Il prit pour de l'amour ce qui n'était que de la pitié.

– Non, répondit-il à son tour ; non, je reste !

Et il demeura, en effet, à genoux, priant, implorant, mais déjà plein d'espoir.

– Eh bien ! dit Danielle, dont l'émotion passagère disparut, relevez-vous… je le veux !

Paul obéit.

– Asseyez-vous donc, et écoutez-moi bien, continua-t-elle.

– Parlez.

– Je vous donne à choisir : ou partir sur-le-champ, ou rester.

– Je reste.

– Prenez garde ! car rester, c’est devenir mon prisonnier pour un temps qu’il m’est impossible de définir.

– Votre prisonnier ! et pour longtemps ! mais c’est le bonheur que vous m’offrez là, madame.

– Soit, dit-elle. Ainsi vous restez ?

– Oui.

– Alors, sachez à quoi vous vous engagez.

– J’écoute.

Danielle reprit son visage calme, mais sa voix conserva une légère altération.

– Mon ami, dit-elle, je me suis tracé un but terrible dans la vie, et je suis aidée par de mystérieux amis qui se sont dévoués à moi corps et âme. Ce but, c’est la vengeance !

– Ah ! fit Paul, M. de Chenevières m’a dit que votre mère…

– Est morte assassinée.

– Et l’assassin vit, il paraît ?…

– Ils sont trois assassins, tous trois vivent, et moi j’ai juré leur perte.

Paul se taisait.

– Prenez garde, monsieur, prenez garde ! Songez que si vous restez ici, vous devenez un des amis que j’emploie à ma vengeance.

– Je resterai et je vous aiderai ! répondit Paul avec fermeté.

– Je dois vous dire encore que vous ne saurez ni où vous êtes, ni comment et quand vous sortirez d’ici.

– Oh ! que m’importe !

– Vous n’aurez même pas la faculté d’écrire à votre famille.

Paul tressaillit, et se souvint pour la troisième fois du sage avertissement de son ami le baron de Kerdrel.

Mais Danielle, en ce moment, attachait sur lui un regard plein de séduction, et elle était si belle !

– Eh bien, soit ! dit-il. Je serai mort pour le monde. Que m’importe ! si je vis pour vous.

Il avait de nouveau pris les mains de la jeune femme dans les siennes, et il les portait à ses lèvres avec transport.

Tout à coup, la pendule placée sur la cheminée sonna deux heures du matin.

– Déjà ! fit Danielle avec un accent de surprise charmante.

Elle se leva et lui dit :

– Venez, suivez-moi ; je vais vous conduire à l'appartement que vous occuperez désormais. Ah ! il est bien entendu que vous aurez la jouissance absolue du salon et du reste de la maison.

Elle le prit par la main, poussa la porte masquée dans la tapisserie par où elle était entrée, et le conduisit ainsi à travers un couloir spacieux jusqu'à une autre porte qui s'ouvrit devant elle.

Paul se trouva alors sur le seuil d'une fort belle chambre à coucher, vaste, un peu froide, garnie de meubles qui rappelaient, par leur forme et leur vétusté, un siècle éteint.

Le caractère général de l'ameublement et des tentures résumait ce qu'on nomme à la campagne la *chambre d'ami.*

Une lampe carcel brûlait sur la cheminée.

Paul de la Morlière en mettant le pied dans cette chambre, éprouva une sensation bizarre de froid et de tristesse.

Il trouvait une opposition complète entre cette pièce et celle où il était entré en arrivant.

Celle-là aussi était une *chambre d'ami,* mais d'ami intime, sans doute, d'ami qui venait à toute heure et qui avait bien voulu céder son logis pour quelques minutes.

Cette réflexion fut pour notre héros comme un nuage dans l'azur de son ciel ; il éprouva un mouvement de jalousie.

Quel était donc cet homme qui, lui aussi, avait sa chambre chez Danielle ?

Danielle s'était arrêtée sur le seuil.

– Bonsoir ! dit-elle.

Paul se retourna vivement ; la jeune femme avait disparu.

Il voulut courir après elle, la voir une minute encore ; il se précipita dans le couloir.

Il espérait que Danielle était retournée au salon, et, comme un enfant gâté qui oublie toute mesure, il voulut la rejoindre, la voir encore…

Mais la porte du salon était refermée, et il essaya vainement de l'ouvrir.

– Je suis fou ! se dit-il, fou à lier ! Ne la verrai-je pas demain ?

Il revint dans cette froide et vaste chambre à coucher, où l'on avait eu l'attention d'allumer du feu. Sur le guéridon placé au chevet de son lit, Paul trouva un verre d'eau en cristal de Bohême. L'un des flacons contenait une liqueur jaune que le jeune homme reconnut aussitôt à la couleur et à l'odeur pour du vin d'Espagne. Il s'en versa un grand verre, l'avala d'un trait, alla prendre un volume dans le rayon d'une bibliothèque suspendue entre deux croisées et se mit au lit.

Soit que la fatigue en fût la seule cause, soit que le vin d'Espagne qu'il avait bu eût des propriétés narcotiques, Paul ne tarda point à s'endormir d'un sommeil profond.

L'image adorée de Danielle emplit ses rêves, mais ses rêves se prolongèrent, car lorsqu'il se réveilla enfin, un flot de lumière pénétrait dans sa chambre, et la pendule de la cheminée marquait onze heures.

Paul avait dormi neuf heures.

Il sauta à bas de son lit et prononça un mot unique :

– Danielle !

Puis il s’habilla lestement, tant il avait hâte de revoir sa belle et mystérieuse hôtesse.

Cependant, avant de sortir, il ouvrit la fenêtre de sa chambre et regarda au-dehors.

La fenêtre donnait sur un vaste jardin assez négligé, entouré de vieux et grands murs tapissés de lierre, au delà desquels on n’apercevait ni murs ni collines.

– Où diable suis-je donc ? pensa Paul de la Morlière.

Quelques pommiers isolés çà et là, en quenouille ou dressés en espaliers, lui donnèrent à penser qu’il se trouvait en Normandie.

Seulement, il lui était difficile de préciser en quelle partie de cette vaste province.

Le jardin était désert ; un silence de mort semblait planer sur l’habitation.

Paul referma sa fenêtre et songea à rejoindre Danielle.

Il sortit de sa chambre, traversa le couloir et alla droit à la petite porte du salon.

Cette fois elle était entrebâillée, et il n’eut qu’à la pousser.

Le salon était non moins désert que le jardin, et Paul put constater que les croisées donnaient sur une cour également entourée de grands murs qui interceptaient la vue.

– Il faut pourtant que je trouve Danielle, murmura le jeune homme.

Et, traversant le salon, il sortit par la porte à deux vantaux qui lui avait livré passage la veille.

Le salon était précédé d’une antichambre et d’une salle à manger. Tout cela était propre, bien tenu, confortable, mais avec un certain cachet de vétusté en harmonie avec la décoration de la chambre où Paul avait couché.

Antichambre et salle à manger étaient pareillement désertes.

Paul poursuivit sa route, trouva un deuxième couloir assez spacieux, et sur lequel donnaient plusieurs portes doubles.

– Évidemment, se dit-il, Danielle doit être par ici.

Il frappa à une première porte et n’obtint pas de réponse ; puis à une seconde et à une troisième : il fut accueilli par le même silence.

– Voilà qui est étrange ! murmura-t-il.

Il gagna l’escalier et descendit au rez-de-chaussée.

Toutes les portes, à l’exception d’une seule, étaient fermées.

La porte demeurée ouverte était précisément celle de la chambre où, la veille, il avait fait sa toilette.

– Une vague curiosité le poussa à entrer. Le lit était foulé, et il n’était point douteux que

la chambre n’eût été habitée durant la dernière nuit.

Le soupçon jaloux qui s’était déjà emparé de Paul de la Morlière lui revint et le mordit au cœur.

– Mon Dieu ! murmura Paul, qui sentit son front se mouiller d’une sueur glacée, qui donc a couché dans cette chambre ?

Il sortit avec une précipitation fiévreuse, et ne pouvant plus dominer son émotion jalouse, ni son impatience, il appela à mi-voix :

– Danielle ! Danielle !

Les échos perdus dans les profondeurs de la maison lui répondirent seuls.

Il remonta au premier étage, et comme il avait vu une clef dans la serrure de la première porte, il n’hésita point à tourner cette clef, non sans toutefois avoir frappé de nouveau.

Nul n’ayant répondu à l’intérieur, Paul ouvrit cette porte et entra.

Ici la scène changea.

C’était bien encore une chambre à coucher, et, dès le premier regard, on pouvait se convaincre que c’était la chambre d’un maître de maison, d’un homme jeune, riche, aimant un luxe de bon goût, artiste, si on en jugeait par d’excellents petits tableaux suspendus çà et là au mur, et une grande toile de Velasquez qui faisait face à la cheminée.

Une superbe panoplie était assemblée sous les rideaux lampassés du lit, un fusil de chasse était posé dans un coin.

Le tapis, en vieux gobelins, représentait une chasse mythologique.

Sur la cheminée, un bronze de Barye ornait le bloc de marbre noir qui servait de pendule.

Les meubles étaient de chêne sculpté ; un vieux bahut de style Renaissance renfermait des livres que Paul eut la curiosité d’inventorier d’un regard.

C’étaient des éditions rares de nos meilleurs classiques, des ouvrages sur la vénerie, l’agriculture et l’équitation, rangés pêle-mêle avec des chinoiseries, de vieux sèvres et des figurines.

Rien dans cette pièce ne trahissait la présence récente d’un hôte.

Un soupçon vint au jeune homme.

– Danielle a un mari ! se dit-il, et ce mari est absent…

Il sortit de cette pièce, qui ne communiquait qu’avec un cabinet de toilette, et persuadé qu’il n’avait point visité toute la maison, se souvenant que, la veille, Danielle avait disparu par une porte évidemment pratiquée au milieu du couloir, il reprit le chemin du salon. Sur le seuil, il s’arrêta et poussa un soupir de satisfaction.

Enfin il venait d’apercevoir un être vivant.

C’était le domestique de la veille, celui qui, masqué et en livrée rouge, l’avait conduit au salon.

Le valet, toujours masqué, époussetait les meubles. Au bruit des pas de Paul de la Morlière, il se retourna.

– Ah ! enfin ! dit celui-ci.

– Monsieur a besoin de moi ? demanda le valet.

– Où est ta maîtresse ?

– Madame Danielle ?

– Eh ! sans doute.

– Mais, monsieur, elle est…, absente.

– Comment, absente ?

– Madame est sortie ce matin.

– Mais elle va rentrer ?

– Pas avant ce soir.

Cette réponse glaça le jeune homme.

– Madame est sortie à cheval, ajouta le valet.

– Ah !… elle est… sortie…

– Oui, monsieur.

– Seule ?

Le valet parut rire sous son masque, mais il ne répondit pas.

– Dis-moi, demanda brusquement Paul de la Morlière, dont la jalousie augmentait, quelle est donc cette chambre qui donne sur le corridor, là-bas, de l'autre côté de la salle à manger ?

– C'est la chambre de monsieur, qui est à Paris en ce moment.

Cette réponse donna le vertige à Paul. Danielle avait donc un mari ?…

– Et l'autre chambre… en bas… tu sais ? qui donc y a passé la nuit ?

Le laquais se reprit à rire sous son masque.

– Monsieur veut savoir trop de choses, répondit-il.

Paul sentit qu'une émotion terrible le prenait à la gorge. Qui donc avait occupé la chambre du rez-de-chaussée ?…

20 Chapitre

Nous avons laissé M. de la Morlière quittant Ambroise, devenu fermier.

Après avoir souhaité le bonsoir au vicomte, maître Ambroise reprit à pas lents le chemin de son habitation.

Il était livré à une méditation profonde.

– Après ça, se disait-il, j'ai peut-être eu tort de trahir ce joli jeune homme qu'on appelle M. Léon de Pierrefeu, au profit de M. de la Morlière.

M. de Pierrefeu ne m'aurait pas marchandé mes services comme le vicomte.

Mais, d'un autre côté, il n'aurait pu me payer qu'après le mariage, et qui sait si alors ? …

Bah ! il vaut mieux tenir que courir. D'ailleurs, M. de la Morlière et moi nous avons de vieilles histoires ensemble, et il faudra bien qu'il paye.

Ayant ainsi bien décidé de sacrifier M. Léon de Pierrefeu, Ambroise doubla le pas.

La ferme qu'il avait à bail était séparée par un espace de cent mètres environ de la maison de son maître, qu'on appelait, dans le pays, la Maison-Blanche.

Le jardin s'étendait entre elles.

Maître Ambroise s'en alla droit à la ferme, où, depuis plusieurs heures, tout le monde était couché.

Il entra par la basse-cour, et, au lieu de se diriger vers le principal corps de logis, dans lequel sa femme couchait avec les servantes et un vieux garçon de ferme, il pénétra dans la grange, qui était située au-dessus des écuries.

C'était le logis de nuit des bouviers.

Parmi eux se trouvait un gars qu'on appelait le Breton.

Le Breton, qui, de son vrai nom, s'appelait Pornic, était né dans le pays de Tréguier, non loin de la forêt de Rennes ; il était chasseur, ou, pour mieux dire, braconnier.

Durant l'hiver, Pornic s'en allait à l'affût tous les soirs ; nul mieux que lui ne tendait un collet. Au mois de mai, il tuait un chevreuil à l'abreuvoir ; au mois de décembre, il s'en allait attendre les sangliers à la sortie du bois pendant des nuits entières.

Ambroise, qui savait que le maître est solidaire du valet, avait plusieurs fois menacé Pornic de le renvoyer. Il craignait un procès-verbal et une amende, qu'il n'aurait pu se dispenser de payer, l'avoir le plus clair de Pornic consistant en une paire de sabots rouges qu'il portait le dimanche quand il allait à la messe.

Mais Pornic, s'il était un braconnier enragé, était aussi un bon ouvrier, un laboureur

vaillant, un honnête garçon qui serait mort de faim plutôt que de toucher au bien du maître ; et le fermier, qui ne possédait aucune de ces qualités, les appréciait fort dans un serviteur.

Aussi, tout en menaçant Pornic de le renvoyer, le gardait-il, et il y avait plus de deux ans que le gars continuait à braconner.

D'ailleurs, il avait pour lui la fermière, qui salait parfois un chevreuil qu'il rapportait sur ses épaules, et qui, d'un bout de l'année à l'autre, accommodait force civets de lièvre.

Pornic était un véritable amateur ; il ne vendait pas son gibier. Aussi maître Ambroise avait fini par fermer les yeux.

Or, depuis quinze ou vingt jours qu'il était à la ferme, Léon de Pierrefeu avait plusieurs fois manifesté le désir d'aller avec Pornic à l'affût du sanglier.

Mais, chaque fois qu'il en avait été question, maître Ambroise avait lancé un regard significatif à Pornic ; Pornic, docile, avait dit que la lune était trop vieille, ou trop nouvelle, que le temps ne valait rien… et que… il fallait… attendre.

Pornic, qui prononçait toujours ces derniers mots sous l'empire de la contrainte, les prononçait en soupirant et un à un.

Or, ce soir-là, maître Ambroise s'en alla trouver Pornic, qui dormait dans sa soupente, après avoir jeté à ses deux chevaux la paille de la nuit.

Pornic, éveillé en sursaut, se frotta les yeux et demanda qui était là.

Ambroise était entré sans lumière.

– C'est moi, répondit le fermier.

– Est-ce qu'il est déjà cinq heures du matin, par hasard ?

– Non, mais lève-toi.

Pornic était obéissant ; il sauta hors du lit, s'habilla prestement et suivit Ambroise dans la basse-cour.

– Écoute donc, lui dit alors le fermier, il y a des sangliers dans le bois Chenu.

Au mot de sangliers, Pornic dressa l'oreille.

– Ah ! dit-il, vous les avez vus ?

– Non, mais je le sais. Ce soir, à la brune, j'ai trouvé des repères auprès de la luzerne, au bord du bois. Il fait clair de lune.

– C'est vrai tout de même, not' maître, dit Pornic.

– Tu sais, continua Ambroise, je ne veux pas, devant le bourgeois, avoir l'air de t'encourager, vu que je suis du conseil municipal et qu'il y a de mauvaises langues dans le pays ; mais, si tu ne veux pas en convenir, je te permets d'y aller ce soir.

– Ah ! dit Pornic, vous pensez…

– Tu peux faire coup double à la rentrée. Il faut aller te poster vers le poirier sauvage.

– J'y pensais, maître.

– Et puis…

Ambroise eut l’air d’hésiter.

– Tu sais, reprit-il, le Parisien, c’était ainsi qu’à la ferme on appelait Léon de Pierrefeu, le Parisien nous tourmente pour que tu l’emmènes.

– C’est encore vrai, not’ maître.

– Il y a de la lumière dans sa chambre… Il n’est pas couché, je parie.

– Faut-il que je l’emmène ?

– Oui.

– Ça va, dit Pornic.

– Mais, reprit Ambroise, tu ne lui diras pas que je t’ai rien dit.

– Oh ! soyez tranquille.

– Je ne veux pas avoir l’air d’encourager le braconnage.

– Suffit !

– Et je veux être maire quelque jour.

Pornic regarda le fermier avec une admiration non contenue. Pour le simple gars de Bretagne, un homme qui songeait à être maire prenait tout à coup des proportions extraordinaires.

– Vous pourriez bien attendre une heure, ajouta Ambroise ; mais, pour sûr, vous ferez feu.

– Le grand saint Hubert VOUS entende ! murmura le Breton.

Puis il alla décrocher son fusil et prit aussi celui du bourgeois, c’est-à-dire d’Ambroise ; ils étaient tous deux dans la cuisine de la ferme, accrochés au manteau de la cheminée.

Muni des deux fusils, Pornic franchit la haie du jardin et courut jusqu’à la Maison-Blanche.

Léon de Pierrefeu avait quitté le salon, souhaité le bonsoir à Victoire, et il était descendu dans sa chambre, qui, on le sait, était située au rez-de-chaussée.

On voyait de la lumière derrière les persiennes.

Léon n’était point couché encore ; il relisait les dernières lettres de sa future belle-mère, la marquise de Morfontaine.

Pornic frappa discrètement sur les persiennes.

– Hé ! monsieur Léon ?… appela-t-il tout bas.

Léon entrouvrit la fenêtre.

– Qui est là ? demanda-t-il.

– C’est moi, monsieur.

– Qui, toi ?

– Pornic.

– Que veux-tu ?

– Il y a des sangliers…

À ce mot, Léon ouvrit tout à fait ses volets.

– Ah ! dit-il. Où cela ?

– À un quart de lieue… au bois Chenu. On les a vus dans la journée.

– Et… tu y vas ?

– Certainement. Voulez-vous venir ?

– Parbleu !

– Je l’ai bien pensé, et je vous apporte un fusil.

– Bravo !

Léon, sans défiance aucune, jugea inutile de refermer le secrétaire devant lequel il était assis, non plus que de serrer soigneusement les lettres qu’il lisait.

Dédaignant d’ouvrir la porte, il enjamba la croisée, qui était à peine élevée d’un mètre au-dessus du sol.

– Allons ! dit-il à Pornic.

Le valet lui tendit le fusil, qu’il prit et passa en bandoulière ; tous deux s’éloignèrent sur-le-champ et gagnèrent une brèche pratiquée dans la clôture du jardin.

Au même instant, Ambroise, qui s’était tenu immobile derrière un tronc d’arbre, s’approcha, escalada la croisée et pénétra dans la chambre de Léon en murmurant :

– Je vais enfin savoir…

*

* *

Pendant ce temps, M. de la Morlière regagnait la Charmerie, et il était plus de minuit lorsqu’il entra dans l’avenue.

Cependant deux lumières brillaient encore sur la façade de la jolie villa.

La première filtrait à travers les persiennes du premier étage, et partait de la chambre occupée par Saphir.

La seconde se voyait au rez-de-chaussée.

M. de la Morlière avait longuement médité pendant toute la route, et, certes, sa méditation n’avait point été stérile ; mais la vue de cette lumière qui brillait à la croisée de la jeune femme lui fit momentanément tout oublier.

Une fois de plus le vicomte éprouva un battement de cœur extraordinaire, un trouble inaccoutumé.

Il crut voir Saphir enveloppée dans son peignoir de mousseline blanche, chauffant, au coin de la cheminée, son petit pied cambré, mignonnement chaussé d'une mule de satin.

À travers la nuit et l'espace, sa pensée pénétra dans l'appartement de la jeune femme ; il crut la voir sourire et montrer ses lèvres rouges et ses dents blanches.

Pendant deux minutes, il eut un éblouissement et tergiversa sur sa selle ; mais fort heureusement John, le valet de Saphir, entendant les pas du cheval résonner dans l'avenue, accourut ouvrir la grille, et M. de la Morlière se trouva ramené au sentiment de la réalité.

– Allons ! pensa-t-il, je suis fou à lier… Est-ce qu'une fille comme Saphir doit être pour moi, à mon âge, autre chose qu'un aveugle instrument ?

John avait pris la bride du cheval.

M. de la Morlière mit pied à terre, et il ne put s'empêcher de regarder le valet.

Rocambole avait, sous sa livrée, la mine d'un homme qui cherche à se vendre et ne trouve personne qui veuille l'acheter.

– Cet homme doit être précieux, songea M. de la Morlière ; je veux l'avoir complètement à moi.

Et il lui dit :

– Ta maîtresse est-elle couchée ?

– Je ne sais pas, monsieur.

– Va t'en assurer.

– Si elle est levée, faut-il lui annoncer la visite de monsieur ?

– Oui.

John, c'est-à-dire Rocambole, attacha le cheval dans un coin de la cour et pénétra dans la maison.

– Oh ! l'étrange chose ! murmura le vicomte, qui avait laissé reprendre à son regard le chemin de la croisée de Saphir ; je ne sais plus ce que j'éprouve, et je me demande…

– Madame attend monsieur dans sa chambre, interrompit John, qui revint en courant.

Le battement de cœur du vicomte augmenta. Cependant il gravit l'escalier d'un pas ferme et frappa discrètement à la porte de Saphir.

– Entrez ! dit à l'intérieur la voix harmonieuse et charmante de la jeune femme.

M. de la Morlière ouvrit la porte et s'arrêta un moment sur le seuil, comme s'il avait subi une fascination.

Saphir était assise dans un grand fauteuil, la tête légèrement inclinée en arrière, son petit pied posé sur les sphinx de cuivre du foyer. Elle avait laissé retomber un livre sur ses genoux, et le livre s'était fermé.

Sans doute Saphir rêvait à son cher Paul lorsque M. de la Morlière entra.

Le vicomte fit un effort suprême, entra et lui prit les mains.

– Bonsoir, mon enfant, lui dit-il.

– Bonsoir, monsieur, répondit Saphir.

– Je ne croyais point vous trouver levée si tard.

– J’ai lu, puis j’ai été un peu inquiète.

– Et pourquoi ?

– Vous tardiez tant à rentrer ! répondit-elle avec un regard enchanteur. On dit que les routes ne sont pas toujours sûres dans ce pays.

– Vous êtes folle, mon enfant, murmura le vicomte, qui regardait la jeune femme avec une admiration qu’il ne pouvait plus se dissimuler.

– Et… d’où… venez-vous ?…

Le vicomte tressaillit.

– C’est juste, dit-il. J’oubliais d’où je viens et pourquoi je pénètre chez vous aussi tard.

Saphir regarda la pendule. Il était une heure du matin. Le vicomte reprit :

– Je viens de faire une course qui intéresse le bonheur de notre cher Paul.

– Vrai ? dit-elle avec joie.

– Et je viens vous voir pour vous parler de lui.

– Ah ! dites, monsieur, dites ! je l’aime tant, si vous saviez !

– Ma chère enfant, continua M. de la Morlière, qui avait fini par triompher de son trouble et dont l’esprit infernal et machiavélique reprenait insensiblement le dessus ; ma chère enfant, laissez-moi vous remercier d’abord de ces bonnes paroles.

– Ah ! monsieur, dit Saphir, il est pourtant bien naturel d’aimer Paul. Il est si beau et si bon !

M. de la Morlière prit une chaise et s’assit auprès de Saphir.

– Ainsi, vous l’aimez ?

– Plus que la vie.

– Et il n’est pas de sacrifice que vous ne feriez pour lui, n’est-ce pas ?

– Je ne reculerais devant aucun.

Cette réponse enhardit le vicomte.

– Voyons, reprit-il, comment pourrais-je vous… présenter… cela ?

– Oh ! parlez, dit Saphir, je suis prête à tout entendre.

– Dites-moi donc, ma chère enfant, tandis que vous le voyiez tous les jours, à toute heure, ne vous est-il jamais arrivé de songer à l’avenir ?

Saphir parut tressaillir brusquement.

– Oh ! rassurez-vous, ce n’est pas pour vous, mais pour lui que vous auriez pu… y…

songer. Vous êtes une bonne et noble nature, aimante, désintéressée et fière, n’est-ce pas ?

– J’aime Paul, et je supporterais volontiers la plus affreuse des misères pour conserver son amour.

– J’en suis persuadé. Cependant, Paul est tout jeune, il est mon fils unique ; un jour peut venir…

Saphir arrêta M. de la Morlière d’un geste :

– Mon Dieu ! dit-elle, je devine…

– Vous devinez ?

– Oui ; vous allez me dire qu’il va se marier… Oh ! non, jamais…

Saphir n’acheva point ; un rideau s’écarta derrière le vicomte, la tête muette de Rocambole apparut une seconde à la jeune femme, et Saphir se souvint de son rôle.

Elle courba le front et murmura, en regardant M. de la Morlière :

– Parlez, je suis prête à tout !

Rocambole avait disparu.

Chapitre 21

Que se passa-t-il entre le vicomte de la Morlière et Saphir ? Quel pacte étrange conclurent-ils ensemble ?

Rocambole le sut, sans doute, car à peine, au bout d'une heure d'entretien, M. de la Morlière s'était-il retiré, que l'ancien élève de sir Williams reparut.

Pendant que le vicomte et la jeune femme causaient, il était demeuré dans un cabinet de toilette voisin qui communiquait avec un escalier de service.

– Comment ! vous étiez là ? s'écria Saphir.

– Oui, et j'ai tout entendu.

– Ah !

Le faux laquais alla fermer la porte au verrou, ayant soin de marcher sur la pointe du pied ; puis il vint s'asseoir auprès de Saphir et lui dit en souriant :

– Tu as trop de fougue, ma chère, beaucoup trop.

– Qu'ai-je donc fait ?

– Tu t'es emportée… indignée… malgré la leçon que je t'avais faite.

– C'est juste, dit Saphir, j'ai eu tort, mais que voulez-vous !

– Heureusement, je me suis montré à temps. Tout est sauvé.

– Ainsi, il faut que j'obéisse ?

– Mais, certainement.

– Et vous me répondez que… Paul ?…

– Paul ne se mariera pas.

– Bien vrai ?

Rocambole haussa légèrement les épaules.

– Ah ! reprit-il, si tu me connaissais, si tu savais qui je suis, tu ne douterais point de ma parole.

– Qui donc êtes-vous ? demanda-t-elle avec une curiosité naïve.

Rocambole répondit en souriant :

– Je suis un homme qui fait quelquefois la pluie et le beau temps tour à tour.

– Quelle plaisanterie !

– Tu verras. Mais il ne s'agit point de tout cela. Ainsi tu monteras à cheval tous les matins ?

– Oui.

– Et tu rencontreras *l’autre ?*

– Dame !

– Ah ! reprit Rocambole d’un ton railleur, ce brave M. de la Morlière s’imagine que cela ira tout seul !

– Du moins, il le croit.

– Moi aussi. Nous verrons. Maintenant, écoute bien ma recommandation.

– Parlez.

– Le vicomte veut que tu t’efforces de plaire à *l’autre,* comme il dit.

– C’est là son programme.

– Bon ! voici le mien : il faut que tu tâches d’achever la conquête du vicomte.

– Oh ! par exemple !

– Ce ne sera pas difficile, va ! il est déjà touché au cœur. Regarde-le de temps en temps, fais-lui entendre ta voix enchanteresse, et…

Rocambole s’arrêta.

– Eh bien ? fit Saphir.

– Et dans huit jours il tombera à tes genoux. Pour nous, c’est le seul moyen d’empêcher le mariage de Paul.

– Ah ! comment cela ?

– Tu veux trop en savoir aujourd’hui, ma chère.

– Hein ! fit la jeune femme.

– M. le vicomte de la Morlière, répondit Rocambole, a fait sa petite excursion nocturne ; je vais aussi faire la mienne.

– Comment, vous ?

– Chacun son tour.

– Et vous allez ?…

– Le vicomte t’a-t-il dit où il était allé, lui ?

– Non.

– Eh bien, je serai plus courtois, moi. Je t’apprendrai le but de mon voyage quand je serai de retour.

Rocambole serra la main de Saphir et descendit aux écuries en marmottant entre ses dents :

– Le vicomte a pris le cheval noir, qui vaut mieux que le cheval blanc ; mais les éperons de Rocambole valent mieux que ceux du vicomte, et le cheval blanc aura des ailes.

Rocambole descendit au rez-de-chaussée de l’habitation et gagna les écuries.

Comme il traversait la cour, il leva les yeux sur les croisées de la chambre occupée par M. de la Morlière.

Le vicomte était appuyé à l’une de ces trois croisées.

– Diable ! se dit-il, voilà qui dérange un peu mes combinaisons. Je croyais le bonhomme couché. Je vais être obligé d’attendre.

– John ! appela le vicomte.

Rocambole se retourna et ôta sa casquette en levant les yeux.

– Montez ! cria M. de la Morlière.

Rocambole monta et trouva la porte entrouverte.

– Comment ! John, dit le vicomte, vous n’êtes point couché encore ?

– J’allais voir mes chevaux, monsieur, et leur jeter de la paille pour cette nuit.

– C’est bien, dit le vicomte.

– Monsieur a besoin de moi ?

– Oui, fermez la porte.

– Hum ! pensa le faux laquais, je crois que nous y sommes, cette fois. M. le vicomte veut m’acheter.

– Depuis combien de temps êtes-vous au service de madame ? demanda M. de la Morlière.

– Depuis trois ans.

– Vous lui êtes dévoué ?

– Oh ! certainement, répondit Rocambole du ton d’un homme qui n’est pas très sûr de ce qu’il avance.

– Vous savez que madame aime mon fils ?

– Oh ! je le sais bien.

– Et que, par conséquent, ce que madame veut, je le veux.

Rocambole eut un sourire niais.

– Ceci est pour vous dire, continua le vicomte, que si madame peut compter sur vous, je veux y pouvoir compter aussi.

– Monsieur peut être tranquille.

– Êtes-vous discret ?

Rocambole eut encore un sourire idiot.

– Quand on y met le prix, ajouta le vicomte.

Soudain Rocambole changea d’attitude et devint sérieux.

– Je vois, dit-il, que monsieur le vicomte a l'habitude d'avoir des gens tout à fait à lui.

– C'est vrai.

– Madame me donne douze cents francs de gages.

– C'est peu.

– C'est suffisant pour être cocher, frotter l'antichambre et servir à table ; mais…

– Mais, continua le vicomte, ce n'est pas assez pour vous charger, au besoin, d'une mission délicate, et pouvoir compter aveuglément sur vous, en dehors de votre service.

– Assurément non.

Le vicomte sourit à son tour.

– John, dit-il, vous êtes un garçon d'esprit, je le vois.

– Monsieur le vicomte est bien honnête, mais il a raison.

– Ah !

– Et je suis persuadé que monsieur pourra m'utiliser.

– Je le crois aussi.

– Car, poursuivit John, monsieur le vicomte n'est point venu s'enterrer ici avec…

Le faux laquais hésita.

– Dites le mot, ajouta le vicomte : avec une de *ces dames.*

– C'était ce que je voulais dire. Donc, monsieur le vicomte n'est point venu ici sans intention ?

– Peut-être.

– Il ne monte pas à cheval à dix heures du soir pour le plaisir de se promener.

– Eh ! eh ! qui sait ?

– Évidemment monsieur le vicomte a quelque affaire importante dans les environs.

– Je ne dis pas non.

– Et il est urgent pour lui que ses domestiques ne l'espionnent pas. Monsieur le vicomte peut être tranquille, je suis muet.

– Très bien, mais…

Le vicomte hésita à son tour.

– Je devine, dit Rocambole.

– Ah ! vous devinez ?

– Il pourrait se faire que monsieur le vicomte eût besoin d'un homme sûr, dévoué, intelligent.

– Peut-être bien.

– Et il serait bon qu'il l'eût sous la main. Du moins… cela vaudrait mieux.

Rocambole s'exprimait avec aplomb, et le vicomte se sentait quelque peu dominé.

– Si monsieur le vicomte voulait, il trouverait cet homme.

– Vous croyez ?

– J'en suis sûr… c'est moi.

M. de la Morlière regarda attentivement le laquais. On eût dit qu'il cherchait à lire au fond de son âme, et qu'il essayait d'en sonder l'état de corruption.

Le masque était jeté, il fallait à tout prix convaincre le vicomte. Rocambole continua :

– Il y a longtemps que je cherche une occasion de faire fortune et d'utiliser mon intelligence. Sans me flatter, je puis affirmer que je suis trempé de façon à ne reculer devant rien.

– Oh ! devant rien ! fit le vicomte d'un ton incrédule.

– Dame ! reprit Rocambole, monsieur me chassera peut-être si je suis un peu trop franc…

– Non, parle.

– Mais j'aime autant tout dire.

– Allez, mon ami, dit le vicomte d'un ton plein d'encouragement.

– Je n'ai ni parents ni amis ; je servirai qui me paye. Pour dix mille francs je mettrais le feu à l'empire chinois ; par conséquent, si monsieur a besoin de moi…

– Oui.

– Monsieur peut parler.

Le vicomte avait fait ses réflexions, et il demeurait persuadé que John lui serait acquis corps et âme s'il se montrait généreux.

– Ambroise et ce drôle, se disait-il, s'entendront à merveille, et cela me permettra de demeurer invisible, d'être comme le *deus ex machina* de la fable.

Rocambole attendait les confidences de son nouveau maître.

– John, reprit le vicomte, vous connaissez M. Paul ?

– Oh ! certes.

– Je veux le marier.

– Hum ! cela ne plaira sans doute pas à madame.

– Madame le sait.

– Ah ! bah !

– Et elle servira mes projets.

– Après ça, fit John en regardant M. de la Morlière et clignant de l'œil, monsieur le vicomte est bien de force à l'avoir joliment enjôlée !

– Peut-être. Donc elle me servira, et toi aussi.

– Monsieur est bien bon de me tutoyer. Quand monsieur me disait *vous,* cela me gênait.

– Je tutoie ceux qui me servent, et quand ils m'ont bien servi, je ne regarde pas à quelques mille francs.

– On m'a toujours dit que monsieur le vicomte était généreux. Donc, si monsieur le vicomte veut ordonner, je suis prêt à obéir.

– Vous monterez à cheval demain matin.

– C'est bien.

– Vous promènerez les chevaux dans les environs.

– À merveille !

– Et vous irez du côté de la mer, jusqu'à ce que vous trouviez un chemin qui borde les falaises. Ce chemin traverse un labourage dans lequel, outre une charrue et son conducteur, vous apercevrez un homme déjà vieux, assis sur une botte de fourrage. Vous remarquerez s'il a un chapeau de paille ou une casquette.

– Et alors ?

– Vous reviendrez me le dire.

– Eh ! mais, repartit Rocambole, monsieur veut donc que je lui vole son argent ?

– Pourquoi ?

– Mais parce qu'il est bien inutile de payer cela huit ou dix mille francs, il me semble.

Le vicomte fixa son œil pénétrant sur Rocambole qui ajouta :

– Tenez, monsieur, si vous me mettiez un peu plus au courant de vos affaires, qui sait ? Je vous donnerais peut-être de bonnes idées.

Ces derniers mots tentèrent le vicomte.

– Eh bien, soit ! dit-il, je vais t'initier sommairement à mes projets.

Ces mots élevaient Rocambole au rang de complice. Il le sentit et prit une chaise.

– Je veux marier mon fils, dit M. de la Morlière, à une personne qui est fort riche.

– Monsieur le vicomte a raison.

– Or, reprit M. de la Morlière, cette personne n'aime point mon fils, mais elle aime un petit drôle sans le sou.

– Je devine, un *gandin.*

– Justement.

– Et monsieur veut sans doute s'en débarrasser ? Tenez, continua Rocambole, je devine le plan de monsieur.

– Hum ! c'est difficile.

– Monsieur a amené ici madame Saphir pour cela.

M. de la Morlière tressaillit :

– Tu écoutes donc aux portes ? dit-il.

– Dame ! répondit le faux laquais avec aplomb, c’est mon métier.

Le vicomte fronçait bien un peu le sourcil ; mais du moment que Rocambole avait une partie de son secret, autant valait le lui confier tout entier.

Donc, il ajouta :

– Puisque tu sais cela, je puis te dire encore que le jeune homme dont je voudrais me débarrasser est dans les environs.

– Bon ! dit Rocambole.

– Ainsi que la jeune fille.

– Naturellement.

– Ils sont logés chez un fermier normand que je connais depuis longtemps et qui s’appelle Ambroise.

– Ah !

– C’est lui que tu verras, demain matin, assis sur une botte de foin, dans le labourage.

– Très bien ! mais que compte faire monsieur ?

– Je te l’ai dit : détacher le jeune homme de la jeune fille à l’aide de Saphir.

– C’est difficile, mais non impossible ; et si M. le vicomte veut m’en charger…

– J’ai mon plan, dit le vicomte, et je te le développerai plus longuement demain. Pour le moment, laisse-moi me coucher.

Rocambole comprit que M. de la Morlière mettait encore des restrictions à sa confiance ; il n’insista point et sortit.

Il se hâta de descendre à l’écurie et ferma la porte sur lui ; puis, assis sur un monceau de luzerne qu’on avait entassé dans un coin, il se mit à regarder, par le châssis vitré qui surmontait la porte, les croisées de la chambre du vicomte.

M. de la Morlière avait fermé les persiennes, mais la lumière qui passait au travers prouvait à Rocambole qu’il n’était point couché encore.

– Il faut pourtant que j’aille à Beuzeville ! murmurait-il avec humeur. Tant que le vicomte ne dormira point, je ne pourrai pas sortir.

Mais Rocambole était homme de ressources, et son imagination lui vint en aide.

Il faisait clair de lune, et il y voyait fort distinctement dans l’écurie.

Il se leva, ouvrit un couteau de poche ; et, prenant une vieille couverture de cheval, il la coupa en quatre morceaux.

Il alla ensuite au cheval blanc et lui enveloppa solidement les quatre pieds en nouant avec de la ficelle les lambeaux de couverture au-dessus du jarret.

Cette opération terminée, il sella l’animal, ouvrit la porte de l’écurie avec précaution, et,

les yeux fixés sur les fenêtres closes du vicomte, il fit sortir le cheval, dont les pieds emmaillotés ne rendirent aucun son sur le pavé.

Il n’avait point encore atteint la grille que la lumière qui brillait aux croisées de la Morlière s’éteignit.

– Quelle chance ! murmura Rocambole, le bonhomme a soufflé sa bougie. Il est couché.

Il ouvrit la grille avec la même précaution, et lorsqu’il fut dans l’avenue, il débarrassa le cheval de ses bizarres chaussures, sauta lestement en selle et piqua des deux.

– Ah ! tu auras des ailes, dit-il à son cheval. Les nuits sont courtes, il faut être revenus avant le jour.

Chapitre 22

Rocambole prit la route de Beuzeville, et bien qu'il eût trois bonnes lieues à faire, il arriva en quarante minutes.

Avant d'entrer dans le village, il s'orienta un moment.

– Ce doit être là, se dit-il.

Et il poussa son cheval vers la principale rue du village, au milieu de laquelle il avait vu pendre la branche de houx qui désigne une auberge de campagne.

Le cheval allait au pas, et Rocambole, comme il passait devant la porte de l'auberge, se prit à chanter ce refrain des *Étudiants de Paris,* de Frédéric Soulié :

C'est minuit qui sonne,

Entends, ma mignonne,

C'est l'heure où l'on donne

Tendres rendez-vous…

Quand il eut dépassé l'auberge de vingt pas, il s'arrêta.

Peu après, une fenêtre du rez-de-chaussée s'ouvrit, et une voix répondit en sourdine :

Là-bas, sur la place,

La patrouille passe ;

Ouvrez-moi de grâce,

Pour l'amour de vous !

En même temps, le chanteur qui donnait la réplique enjamba l'appui de la croisée et sauta dans la rue.

– Rocambole ?

– M. le baron ?

Telles furent les questions que se firent les deux personnages en s'abordant.

Rocambole mit pied à terre.

– Ah ! monsieur le baron, dit-il, vous avez dû bien vous impatienter depuis trois jours !

– Un peu.

– Votre présence ici aura éveillé la curiosité, sans doute ?

– Non, car je continue à me donner pour un peintre paysagiste. Je sors tous les matins avec ma boîte, mon pliant et mon chevalet de campagne, et j'ébauche des arbres, des paysages.

– Bravo ! dit Rocambole.

– Hier, j’ai fait un portrait de paysan. On m’appelle ici M. Gontran. Pour les gens de Beuzeville, c’est mon nom de famille… Mais causons de nos affaires. Avez-vous du nouveau ?

– Oui.

– Voyons.

– Le vicomte a acheté ma fidélité et ma discrétion.

– Ah !

– Je suis devenu son âme damnée. La chose est décidée.

– Depuis quand ?

– Depuis deux heures.

– Vous a-t-il confié ses plans ?

– Pas encore… mais je les devine.

Tout en échangeant ces quelques mots, M. de Neubourg et Rocambole étaient sortis du village, où tout le monde dormait à cette heure.

Rocambole continua :

– De ce qu’il a dit à Saphir et de ce qu’il m’a appris à moi-même, il résulte que le vicomte a imaginé de faire séduire M. de Pierrefeu par la jeune femme.

M. de Neubourg haussa les épaules.

– Ceci n’est pas dangereux, dit-il. M. de Pierrefeu aime M^{lle} de Morfontaine, et…

– On n’aime pas deux femmes à la fois, voulez-vous dire ?

– Précisément.

– Soit ; mais les apparences lui suffiront grandement.

– Comment cela ?

– M. de la Morlière se contentera de faire trouver ensemble Saphir et M. de Pierrefeu…

– Bon !

– Dans un endroit bien compromettant. Mademoiselle Victoire de Morfontaine, prévenue à point, pourra les surprendre en tête à tête.

– Ceci est assez ingénieux.

– Or, la chose ainsi combinée, il se trouvera là, lui, ou bien encore son fils Paul, pour tendre la main à la jeune fille trahie, abandonnée, compromise.

– Bah ! dit le baron, vous oubliez votre plan, il me semble…

– Lequel ?

– Celui que Danielle et mes amis exécutent à cette heure, et qui a pour but de faire

disparaître momentanément M. Paul de la Morlière.

– Je ne l'oublie nullement, répondit Rocambole, et je viens au contraire tout exprès pour savoir où nous en sommes ; avez-vous des nouvelles ?

– J'en ai reçu ce matin.

– Et tout marche ?

– Comme sur des roulettes. Paul de la Morlière est à Fontevive depuis hier soir.

– Ah !

– Voici une lettre du vicomte de Chenevières que j'ai reçue ce matin.

Rocambole prit la lettre, et en approcha le bout incandescent de son cigare, afin de s'en servir comme d'un flambeau.

Puis il lut un récit écrit par le vicomte des événements que nous racontions naguère, à savoir, l'enlèvement de Paul de la Morlière et l'étrange voyage qu'on lui avait fait faire.

– Mais, dit Rocambole quand il eut fini, tout cela est pour le mieux jusqu'à présent, il me semble.

– C'est aussi mon avis, répondit le baron.

– M. de Chenevières est un homme d'action, je le vois. Mais, dit Rocambole, au lieu de causer dans la rue, éloignons-nous un peu.

– Soit, dit M. de Neubourg.

Ils gagnèrent une touffe d'arbres, à l'un desquels, afin d'être plus libre, Rocambole attacha son cheval.

Puis, le baron et lui s'assirent, et M. de Neubourg reprit :

– Jusqu'à présent, mon cher monsieur Rocambole, je me suis complètement reposé sur vous ; j'ai confiance en vos lumières.

– Vous avez eu raison, monsieur le baron.

– Cependant, j'aimerais assez connaître vos plans, que vous n'avez pas encore eu le temps de me dérouler, ni à Paris, le jour de notre départ, ni ici, avant-hier, quand vous êtes venu chercher les deux chevaux du marquis à la station.

– Mais aujourd'hui, monsieur le baron, je vais m'expliquer plus catégoriquement.

– Voyons, je vous écoute.

– Je vous dirai donc que j'espère, comme on dit en style de procédure, joindre les deux causes.

– Que voulez-vous dire par là ?

– Je pense à mener de front l'affaire Danielle et Paul avec celle du vicomte et de Saphir.

– Ah ! vous croyez ?

– Non seulement le vicomte ne pourra empêcher le mariage de M. de Pierrefeu avec M^lle^ de Morfontaine, mais encore, comme il me faut un instrument pour le frapper, j'ai jeté

les yeux sur son propre fils.

– Et c’est pour cela que vous avez voulu que Danielle écrivît à Paul de la Morlière ?

– Précisément.

– Qu’elle vînt occuper la petite propriété du marquis de Verne, notre ami ?

– Laquelle est à trois lieues d’ici.

– Et qu’elle y gardât le jeune homme prisonnier ?

– Oui, monsieur.

– Cependant, je ne vois pas encore…

– Ah ! monsieur le baron, reprit Rocambole, laissez-moi vous dire qu’il en est des plans combinés par avance comme des livres mal faits. Il faut compter sur l’imprévu : l’imprévu donne de bonnes idées. Laissez-moi faire. Danielle et Paul sont à Fontevive, M. de la Morlière père et Saphir se trouvent à la Charmerie, sous ma main, Léon de Pierrefeu et sa fiancée sont à la Maison-Blanche…

Rocambole s’interrompit brusquement.

– À propos, dit-il, savez-vous chez qui, monsieur le baron ?…

– Non certes.

– Vous avez lu le manuscrit du domino, écrit par Danielle ?

– Certes, oui.

– Vous souvenez-vous d’Ambroise, le valet de chambre de la pauvre baronne Rupert ?

– Parbleu !

– Eh bien, il est devenu le beau-frère de la gouvernante de M^me^ de Morfontaine, de cette bonne M^me^ Hulot, à qui la marquise a confié Léon et sa fille.

– En vérité !

– Et c’est lui qui a vendu la mèche.

– Au vicomte ?

– Naturellement.

M. de Neubourg fronça le sourcil et dit :

– Il faut se défier. Cet homme est le mal incarné.

– Oui, mais je me nomme Rocambole, et je suis plus fort que lui.

L’ancien élève de sir Williams se prit à sourire en parlant ainsi. M. de Neubourg continua :

– Et moi, qu’ai-je à faire en tout cela, monsieur Rocambole ?

Rocambole salua, comme avait jadis salué le faux marquis de Chamery.

– Monsieur le baron, dit-il, je vous garde pour la bonne bouche.

– Ah ! vraiment ?

– Cependant, pardonnez-moi de jouer ainsi au général…

– Faites !

– Et laissez-moi vous confier tout de suite une petite mission.

– J’écoute…

– Vous êtes, à Beuzeville, plus près de la propriété du marquis de Verne que moi.

– Il est vrai que vous êtes libre toute la journée, vous pouvez y aller le soir ou le matin… à votre choix.

– Soir et matin.

– C’est inutile, il suffit d’une fois par jour.

– Et alors ?…

– Vous saurez ce qui s’y passe…

– Bon ! Est-ce tout ?

– Et je viendrai la nuit prendre connaissance du résultat de vos observations.

– C’est très bien, dit le baron ; ce sera fait.

– Je reviendrai demain. Pour cette nuit, j’ai bien des choses à faire encore. Adieu, monsieur le baron.

– Vous partez ?

– Je dois voir au point du jour maître Ambroise. Il est trois heures moins un quart, il sera jour à quatre heures, j’ai tout juste le temps d’y filer.

Rocambole détacha son cheval et sauta en selle.

Puis, tandis que le baron reprenait le chemin de Beuzeville, il enfonça l’éperon aux flancs du cheval blanc et le lança au grand galop sur la route de la Charmerie.

Le cheval blanc semblait avoir des ailes. Il fendait l’air.

Quand Rocambole arriva dans l’avenue qui conduisait à la Charmerie, il s’arrêta et parut réfléchir un moment.

Il faisait nuit encore, mais déjà à l’horizon paraissait une bande blanchâtre, avant-courrier de l’aube.

– Diable ! pensa Rocambole, à l’âge de M. de la Morlière, quand on est occupé de vastes projets et qu’on est en outre, amoureux, on doit peu dormir. Je sais bien que moi, jadis, quand j’avais de la besogne, je ne dormais pas du tout.

Rocambole était prudent.

Il mit pied à terre, attacha son cheval à un arbre, à deux cents mètres environ de l’habitation, vers laquelle il se dirigea à pied.

Lorsqu’il fut arrivé sous les fenêtres, au lieu de rentrer par la grille, dont il avait une

clef, il tourna dans le jardin en passant par une brèche faite à la haie vive.

Puis il revint à pas de loup dans la cour, leva les yeux vers les persiennes du vicomte et remarqua qu'elles étaient toujours closes. Pourtant, comme il aurait pu se faire que le vicomte se fût levé pendant la nuit et eût éprouvé le besoin de l'entretenir, lui, Rocambole ; que, dans ce cas, il aurait pu, ne le trouvant pas à sa chambre, dont il avait du reste, prudemment emporté la clef, descendre à l'écurie, il y rentra pour s'en assurer.

En sortant, deux heures auparavant, Rocambole avait, par surcroît de précaution, placé derrière la porte une solive qui devait être forcément déplacée si quelqu'un pénétrait dans l'écurie.

La solive se trouvait en place et opposa une certaine résistance.

Rocambole en conclut que M. de la Morlière n'avait point quitté son lit.

Il referma la porte de l'écurie, traversa de nouveau la cour, entra dans la maison, gravit l'escalier sur la pointe du pied, et alla frapper doucement à la porte du vicomte.

M. de la Morlière dormait.

Rocambole frappa un peu plus fort. Le bruit réveilla le vicomte, qui demanda :

– Qui est là ?

– C'est moi, monsieur, moi, John…

– Ah !

M. de la Morlière se leva et ouvrit la porte. Il se frottait les yeux comme un homme arraché à un profond sommeil.

– Allons ! pensa Rocambole, le bonhomme a dormi comme un loir.

– Quelle heure est-il ?

– Quatre heures, monsieur.

– Pourquoi m'éveilles-tu ?

– Pour savoir si je dois aller voir le fermier qui se nomme… Ambroise ?

– Certainement.

– Et je n'ai rien à lui dire ?

– Non ; s'il a son chapeau de paille, tu passeras ton chemin.

– Et s'il a sa casquette, je l'aborderai ?

– Oui ; et tu diras que tu as ma confiance et qu'il peut te remettre les lettres qu'il a pour moi.

– C'est bon, dit Rocambole en s'inclinant, j'ai déjà sorti le cheval.

– Pourquoi ?

– Mais pour ne pas éveiller madame. Je lui ai enveloppé les pieds de chiffons : j'ai pensé que monsieur le vicomte ne tenait point à mettre madame dans la confidence de mes courses du matin.

– C’est fort bien, dit le vicomte, qui se recoucha.

Rocambole salua et sortit.

L’élève de sir Williams avait tout prévu, tout prévenu. Si jamais M. de la Morlière trouvait les lambeaux de couverture, la chose serait expliquée d’avance.

Il ferma la porte avec précaution, laissant M. de la Morlière se rendormir, descendit l’escalier sur la pointe du pied, ferma toutes les portes, sortit par la grille, regagna l’avenue, rejoignit son cheval et sauta en selle.

Le cheval, qui savait maintenant de quel fer se forgeait l’éperon de son cavalier, prit sur-le-champ le galop et s’élança dans le chemin creux qui courait au bord de la falaise.

Quand Rocambole était seul, et il était seul souvent, il aimait à monologuer.

Son passé, mis en regard de sa vie présente, faisait ordinairement le fond des discours qu’il s’adressait à lui-même.

– C’est égal, murmurait-il, tandis que le cheval blanc filait ventre à terre, je croyais bien, le jour où je me cassai la jambe au bagne, que je ne monterais plus à cheval de ma vie. J’étais alors dans un piteux état… Faut-il que je sois solide !

Et comme il n’avait renoncé à aucune de ses habitudes élégantes d’autrefois, l’ex-forçat tira un cigare d’un fort bel étui en maroquin russe, l’alluma et poursuivit ainsi :

– Quand j’étais marquis de Chamery, j’avais les plus beaux chevaux de Paris, comme chevaux de selle surtout. Deux célébrités du sport m’ont offert un jour quarante mille francs de Sarah, ma jument arabe ; le plus noble animal d’Irlande, Tobby, a frissonné d’impatience sous mon genou. Eh bien ! soit en montant Sarah, soit en montant Tobby, je n’ai jamais éprouvé le bonheur que je ressens aujourd’hui en pressant du genou l’épaule de ce cheval vulgaire, sans origine, qui vaut tout au plus mille écus.

En dépit de ce panégyrique peu flatteur, le cheval blanc courait à perdre haleine. Rocambole reprit :

– Ah ! la privation !… comme elle double le prix des choses !

L’ex-vicomte de Cambolh, l’ex-marquis de Chamery, qui avait ébloui Paris de son luxe et failli épouser une fille de la noble maison espagnole de Sallandrera, passa alors la main sur son front et murmura :

– Bah ! tout passe, et puis je n’avais pas alors comme aujourd’hui la conscience en repos. On a beau dire, la vertu a du bon !

Et il continua à galoper.

Chapitre 23

Rocambole, après avoir émis cette réflexion philosophique, éperonna de nouveau le cheval blanc. Au bout de quelques instants, il atteignit le chemin creux qui courait au bord des falaises.

Le jour était venu et le ciel se colorait à l'est, annonçant le prochain lever du soleil.

Notre cavalier courut une heure environ, puis il aperçut une croix, celle-là même qui, la veille au soir, avait permis à M. de la Morlière de reconnaître son chemin. À droite de la croix, il vit un labourage, et, dans le labourage, un garçon de ferme qui attelait deux chevaux à une charrue.

Auprès de la charrue, il aperçut encore une botte de fourrage, mais personne n'était assis dessus. Rocambole se dit :

– C'est pourtant bien là, si le vicomte m'a donné des indications exactes.

Il se trouvait précisément sur une petite éminence, et il voyait à près d'une demi-lieue en avant, de droite et de gauche.

– Il paraît que *monsieur* Ambroise se lève tard.

Il poussa son cheval dans le labourage.

– Hé ! mon garçon, dit-il en s'approchant du laboureur, n'auriez-vous pas un peu de feu, par hasard ?

– Du feu ? fit le garçon de ferme en levant la tête et piquant en terre son aiguillon.

– Oui, pour allumer mon cigare.

– Je ne fumons point, not' bourgeois, répondit le bouvier, qui n'était autre que Pornic.

– Et vous ne savez pas où j'en pourrai trouver ?

– Oh ! si fait ! il y a la ferme à une demi-lieue d'ici. Mais si vous n'êtes pas bien pressé…

– Je ne le suis pas du tout.

– Vous allez voir not' maître.

– Quel maître ?

– Le fermier Ambroise.

– Bon ! pensa Rocambole, c'est bien cela ! le vicomte a dit vrai.

Puis, tout haut :

– Est-ce qu'il a du feu, votre maître, mon garçon ?

– Toujours, monsieur. Il fume que c'en est un vrai tuyau de cheminée.

– Et où est-il ?

– Oh ! il va venir. Tenez, justement, le voilà ; voyez-vous, là-bas, au long des ormes, dans le petit chemin ?

– Ah ! oui, il me semble… un homme en chapeau de paille.

– Justement. Tenez, il fume.

– C’est vrai.

– Il est tout de même matinal, continua Pornic.

– Peuh ! fit Rocambole, voilà qu’il est cinq heures et demie.

– Ah ! c’est qu’il s’est couché tard.

– Pourquoi ?

– C’est une habitude comme ça chez lui. Il m’a réveillé qu’il était plus de minuit.

– Il vous a réveillé ?

– Oui, monsieur.

– Et pourquoi donc cela ? pour vous envoyer à la charrue ?

Pornic cligna de l’œil.

– Oh ! non, répondit-il. J’ai fait un bon coup tout de même… avec le Parisien…

– Ah ! fit Rocambole, qui, au mot de Parisien, devint curieux.

– Il n’y a que les Parisiens, reprit Pornic avec une certaine admiration, pour avoir du coup d’œil comme ça.

– Tiens ! il y a donc des Parisiens par ici ?

– Oui, monsieur, il y en a un qui est logé à la Maison-Blanche avec une petite dame.

– Qu’est-ce que la Maison-Blanche ?

– C’est l’habitation du bourgeois de Rouen à qui est notre ferme.

– Et il a du coup d’œil, ce Parisien ?

– Et un rude, allez !

– En quoi faisant ? demanda naïvement Rocambole.

Pornic prit un air mystérieux, et dit :

– Faudrait pas trop jaser, monsieur. Les gendarmes ont l’oreille fine. Mais vous avez l’air bon garçon.

– Je ne conte que mes affaires. Soyez tranquille, l’ami.

– Le patron m’a réveillé cette nuit, continua Pornic, et il m’a dit : « Si tu veux aller à l’affût et emmener le Parisien, il y a des sangliers dans le bois Chenu. »

– Et vous y êtes allés, le Parisien et vous ?

– Oui, monsieur.

– Avec le patron, bien entendu.

– Non, il est du conseil municipal, lui, il veut être maire.

– Tiens ! tiens ! fit naïvement Rocambole. Et vous avez vu les sangliers ?

– Justement. J'en ai tué un, moi, à quatre heures du matin, à la rentrée.

– Et le Parisien ?

– Il en a tué deux, lui ; il a fait coup double.

– Oh ! oh ! mais, dit Rocambole, il n'y a pas bien longtemps, en ce cas, et vous n'avez pas eu le temps de dormir, vous ?

– Nenni. Sans compter que le Parisien avait laissé sa fenêtre ouverte, que le vent a donné dans sa chambre et a emporté tous ses papiers.

– Bah !

– Et qu'il m'a fallu me promener avec lui partout le jardin pour les retrouver.

– Hum ! pensa Rocambole, la combinaison de l'affût au sanglier et de la fenêtre demeurée entrouverte est assez jolie. Il y a toujours une lettre qui se perd, celle, par exemple, dont on n'a pas le temps de prendre copie.

Comme Rocambole achevait cette réflexion, maître Ambroise apparut à l'extrémité opposée du labourage.

Le fermier portait sur l'épaule un bissac plein d'avoine, fumait sa pipe et marchait d'un pas lent et mesuré.

Pornic le voyant, poussa ses chevaux et commença à ouvrir un sillon.

Rocambole, lui, s'en alla, toujours à cheval, à la rencontre du fermier, qu'il salua.

– Bonjour, maître Ambroise, dit-il.

– Hein ! fit celui-ci, vous me connaissez ?

– C'est le laboureur qui est là qui m'a dit votre nom.

– Qu'y a-t-il pour votre service, mon garçon ? demanda le fermier d'un ton protecteur.

Rocambole était en gilet rouge et en casquette galonnée. Or, dans la hiérarchie sociale, un fermier a toujours été beaucoup plus qu'un domestique.

– Je voulais vous demander un peu de feu, monsieur.

– Volontiers, répondit Ambroise.

Le fermier examinait attentivement le prétendu valet, et se disait :

– Il a un air madré. M. le vicomte a la main assez heureuse.

Rocambole reprit :

– Votre laboureur n'en avait pas, j'ai pris la liberté de vous attendre.

– Vous n’êtes pas bien pressé, paraît-il ?

– Je promène un de mes chevaux.

– Vous en avez plusieurs ?

– M. le vicomte en a deux.

– Tiens ! dit le fermier qui prit un air naïf, vous êtes au service d’un vicomte ?

Rocambole alluma lentement son cigare à la pipe d’Ambroise.

– Je suis, dit-il, au service du vicomte de la Morlière.

– Celui qui a loué la Charmerie ?

– Justement.

– Et vous plaisez-vous à son service ?

– Assez !

Rocambole ébaucha un sourire et continua en regardant Ambroise :

– Le service n’est pas très dur. Je sers à table, je panse les chevaux, et je viens voir ici, le matin, si vous avez une casquette ou un chapeau de paille.

Ambroise tressaillit.

– Ah ! ah ! dit-il, paraît que M. le vicomte vous a instruit ?

Rocambole affecta un air dédaigneux.

– Le vicomte, reprit-il, n’a pas de secrets pour moi.

– Oh ! fit Ambroise avec le sourire incrédule de saint Thomas.

– Dame ! répliqua Rocambole qui comprit le sourire, vous verrez.

Et regardant autour de lui :

– Est-ce que nous ne pourrions pas nous asseoir quelque part pour causer ?

– Mais, répondit Ambroise, c’est inutile, je crois bien.

– Pourquoi ?

– Parce que je n’ai qu’un mot à vous dire, mon cher garçon.

– Ah ! voyons.

– Vous direz à M. le vicomte que j’ai les copies qu’il sait bien.

– Parfait.

– Et je voudrais le voir, s’il y a moyen, ce soir ou demain soir.

– À merveille !

– Vous voyez bien, ajouta Ambroise, qu’il n’y a pas besoin de s’asseoir pour vous dire cela.

– Pardon, fit Rocambole.

– Hein ?

Et le fermier regarda le faux domestique. Rocambole cligna de l'œil.

– Nous avons causé des affaires du vicomte, dit-il, mais… des nôtres ?

Le visage d'Ambroise, à ces paroles de Rocambole, exprima une véritable stupéfaction.

– Hein ? de quelles affaires parlez-vous donc, mon garçon ? demanda-t-il.

– Des nôtres, répéta froidement Rocambole, qui le regarda fixement.

– Je n'ai pas d'affaires avec vous.

– Bah ! vous croyez ?

– J'en suis sûr.

– Vous vous trompez.

– Plaît-il ? fit Ambroise avec la hauteur et la dignité d'un conseiller municipal.

– Je sais ce que je dis, répéta Rocambole ; nous avons des affaires.

– Nous deux ?

– Parbleu !

– Vous êtes fou, mon garçon, je ne vous ai jamais vu.

– Ça ne fait rien.

– Comment alors voulez-vous…

– Bah ! attendez donc. Je suis de la Vendée, moi !

Ambroise tressaillit de nouveau et sa voix s'altéra. Cependant il fit bonne contenance.

– Eh bien, dit-il, qu'est-ce que cela peut me faire, mon garçon ?

– C'est que vous connaissez ce pays-là, maître Ambroise.

– Vous croyez ?

– Dame ! vous avez été le valet de chambre du baron Rupert, le gendre du général de Morfontaine.

– C'est vrai ; mais il y a longtemps, mon garçon, bien longtemps.

Et prenant un air naïf :

– Attendez, dit-il, c'était sous la Restauration, en 1829.

– Oui. Et après la mort du baron, vous êtes resté au service de la baronne.

– Oh ! peu de temps, jusqu'en 1830 ou 31… je ne sais au juste.

– Bah ! vous n'avez pas de mémoire. C'est en décembre 1832 que vous avez quitté le château de Bellombre.

– C'est bien possible.

– Le jour même où le comte de Main-Hardye, qui aimait la baronne Rupert…

– Tiens ! dit Ambroise, vous savez cela, vous ?

Ambroise était visiblement inquiet.

– Oui, je sais cela.

– Qu’est-ce qu’il est donc devenu, le comte ? J’ai quitté le service de la baronne avant…

– Pardon, maître Ambroise, vous l’avez quitté le jour même où le comte se prit dans un piège à loup.

– Un piège à loup ? Allons donc !

– Bon ! répliqua Rocambole, ne vas-tu pas faire l’ignorant, misérable ! C’est toi qui l’avais tendu.

Ambroise devint fort pâle.

– Farceur ! Il fallait donc me dire tout de suite que le vicomte…

– Attendez donc, maître Ambroise, poursuivit Rocambole, je sais encore autre chose.

– Ah ! vraiment !

– Je sais que, déguisé en saltimbanque…

– Hein ?

– Tu as enlevé la fille de la baronne Rupert.

Cette fois Ambroise lâcha un horrible juron.

– Le vicomte est un niais, dit-il, de confier de pareilles choses.

– Eh ! repartit Rocambole, qui redevint calme et railleur, vous voyez bien maintenant, maître Ambroise, que nous avons à causer.

– Peut-être.

– Et que nous ferions bien de nous asseoir. Tenez, là-bas.

Rocambole indiquait un bouquet d’arbres situé à l’extrémité nord du labourage.

Ambroise se sentait dominé. La voix de Rocambole avait changé d’accentuation ; son geste était bref et hautain.

– Allons, soit ! murmura le fermier, qui prit le cheval de Rocambole par la bride.

Rocambole s’assit le premier sur un tronc d’arbre.

– Mettez-vous donc là, maître Ambroise, dit-il, nous avons à causer plus longuement que vous ne pensez.

– Ah !…

Ambroise était de plus en plus troublé.

– Et qu’est donc devenue la petite, hein ? demanda Rocambole.

– La… petite.

– Oui, Danielle ?

– Elle… est… morte.

– Tu mens !

– Ma foi ! je ne sais pas, moi. Est-ce que le vicomte le sait ?

– Non. Mais moi…

– Vous ?

– Moi, je le sais.

Ces simples mots furent un coup de foudre pour Ambroise.

Si Rocambole savait ce que le vicomte ignorait, que savait-il donc ?

– Mon cher monsieur Ambroise, reprit le faux valet, que vous pourriez bien, pour ces deux méfaits que vous savez, aller faire un tour au bagne.

Ambroise devint d’une pâleur mortelle.

– Tandis que, poursuivit Rocambole, ton ami le vicomte pourrait porter sa tête sur l’échafaud.

Les cheveux d’Ambroise se hérissèrent.

– Heureusement… balbutia-t-il, nous savons à qui… nous avons affaire.

– Tiens ! tout à l’heure tu ne me connaissais pas, il me semble ?

– Oui, mais…

– Mais, maintenant, c’est différent ?

– Oh ! dame !

– Et il n’est rien que tu ne fasses pour moi, afin d’acheter mon silence.

– Farceur ! murmura le fermier, qui essaya de reconquérir son assurance ordinaire et n’y put parvenir.

– Ainsi, continua le faux valet, nous allons, pour la troisième fois, servir les plans de M. le vicomte, n’est-ce pas ?

– Je ferai ce que je pourrai.

– Nous tâcherons de brouiller M. de Pierrefeu avec mademoiselle Victoire ?

– S’il y a moyen.

– Et de mener à bonne fin le mariage de mademoiselle Victoire avec M. Paul ?

– Naturellement.

– Et nous toucherons pour cela ?…

– Oh ! fit Ambroise, qui crut voir venir la botte secrète de Rocambole, six mille francs, pas plus.

– Tu mens de la moitié.

– Comment ! vous savez…

– Je sais tout. Mais c’est pour les préliminaires, cela ; on te donnera mieux après le mariage…

Ambroise crut que Rocambole était certain du chiffre.

– Il y a cent mille francs, balbutia-t-il.

Rocambole ne sourcilla point.

– Eh ! mais, dit-il, j’imagine que tu me donneras bien la moitié de cette petite somme.

– La moitié ?

– Dame ! j’ai la langue un peu longue à l’occasion.

– Vous voulez… rire !

– Et justement j’ai des connaissances dans la magistrature.

– La moitié ! murmurait Ambroise avec stupeur.

– Parbleu !

– Vous voulez donc me ruiner ?

Il prononça ces mots d’une voix lamentable. Soudain Rocambole se leva et appuya une de ses mains sur l’épaule du fermier :

– Quel âge as-tu ? demanda-t-il.

– Soixante ans.

– Et tu n’es pas riche après une vie d’infamie comme la tienne ?

– J’ai manqué de chance.

– Combien vaut la ferme que tu as à bail ?

– Deux cent mille francs. J’espérais l’acheter. On m’aurait donné du temps.

– Bah ! fit Rocambole, je vais te donner mieux que cela.

– Plaît-il ?

– Je vais te donner le moyen de la payer comptant.

Ambroise eut un éblouissement.

Rocambole poursuivit :

– Es-tu attaché au vicomte ?

– Peuh !

– C’est-à-dire que tu le sers pour cent mille francs.

– Dame !

– Mais les cent mille francs, tu ne les auras jamais.

– Pourquoi ?

– Parce que le mariage ne se fera pas.

– Oh ! fit Ambroise d’un air de doute, qu’en savez-vous ?

– Il ne se fera pas, parce que je suis là, moi.

– Et qui êtes-vous ?

– Je suis un homme qui peut faire ta fortune, drôle, et qui, si tu ne me sers pas bien, t’enverra pourrir au bagne, tandis qu’on coupera le cou à ton ancien maître, le vicomte de la Morlière.

Rocambole ôta sa casquette galonnée et ajouta :

– Regarde-moi bien, maître coquin, et vois mes mains blanches, est-ce que j’ai l’air d’un domestique, par hasard ?

Ambroise eut peur.

Chapitre 24

Rocambole fut de retour à la Charmerie avant que M. de la Morlière fût levé.

Le vicomte avait éprouvé depuis quelques jours de violentes émotions, qui avaient fini par amener chez lui une grande lassitude…

Il dormait encore lorsque Rocambole entra dans la cour de la villa.

Le faux valet remit son cheval à l'écurie, le bouchonna, lui jeta une botte de paille ; puis, voyant que les persiennes du vicomte étaient toujours fermées, il se hasarda à pénétrer dans la maison et à entrer chez Saphir.

Si le vicomte dormait encore, la jeune femme était levée et accoudée à la croisée ouverte qui donnait sur le jardin.

Rocambole entra sur la pointe du pied, mit un doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence et lui dit tout bas :

– Nous avons à causer, ma chère.

– Ah !

– Je viens te faire ta leçon pour la journée.

Rocambole s'enferma avec Saphir l'espace d'une demi-heure environ. Puis il sortit, et comme il avait passé une nuit blanche, il alla se coucher.

Saphir était descendue au jardin et prenait l'air frais du matin. À huit heures, M. de la Morlière s'éveilla et se leva.

– John doit être de retour, pensa-t-il.

Il ouvrit la fenêtre, se pencha dans la cour et appela :

– John ! John !

Rocambole ne répondit point.

– Est-ce qu'il ne serait pas revenu ? se demanda le vicomte.

Il s'habilla et descendit à l'écurie pour s'assurer que les deux chevaux s'y trouvaient.

John dormait sur une botte de paille placée dans un coin de l'écurie.

– John ! répéta M. le vicomte.

Rocambole ne sourcilla point.

M. de la Morlière le toucha alors du bout des doigts. John ouvrit un œil et le referma.

– Hé ! butor ! fit le vicomte, t'éveilleras-tu enfin ?

Rocambole rouvrit un œil, puis les deux, se les frotta et finit par se trouver sur ses pieds.

Il salua avec respect et demanda pardon d'avoir le sommeil si dur.

– Eh bien ! fit le vicomte.

– Le fermier avait sa casquette, monsieur.

– Ah !

– Alors j'ai passé mon chemin.

– Sans lui parler ?

– Dame ! monsieur m'avait dit…

– C'est bien, dit brusquement le vicomte. Pansez le cheval noir.

– Monsieur sort ?

– Non, c'est madame.

– Bon, dit Rocambole, est-ce que je vais l'accompagner ?

– C'est inutile.

Le vicomte sortit de l'écurie, traversa la cour et gagna le jardin. Saphir s'y promenait toujours.

M. de la Morlière la rejoignit.

– Bonjour, mon enfant, dit-il.

– Bonjour, monsieur, répondit Saphir.

– Avez-vous bien dormi ?

– Hélas ! non.

– Pourquoi ?

– Mon Dieu ! murmura Saphir, pouvez-vous me le demander ?

– Du courage, mon enfant ! N'est-ce point pour votre cher Paul ?

Saphir secoua la tête.

– J'obéirai, dit-elle d'une voix qui parut à M. de la Morlière entrecoupée de sanglots.

Le vicomte regardait Saphir, et, comme la veille, il était en proie à un trouble inexplicable.

Saphir était belle, elle avait un regard fascinateur, une voix enchanteresse.

– Je suis fou ! répéta le vicomte pour la vingtième fois depuis la veille.

Puis, faisant un effort sur lui-même :

– Savez-vous, dit-il, qu'il est plus de huit heures ?

– Déjà !

– Allons, mon enfant, voici le moment de monter à cheval.

Saphir soupira.

– Je vous attendrai à dix heures pour déjeuner.

– Mais, monsieur, reprit brusquement Saphir, il n’est pas sûr que… je rencontre…

– Si ce n’est aujourd’hui, ce sera demain… peu importe !

Saphir prit le bras du vicomte et sortit avec lui du jardin.

John, c’est-à-dire Rocambole, achevait de panser le cheval noir, sur lequel il venait de poser une selle de femme à trois fourches, lorsque le vicomte et Saphir pénétrèrent dans la cour.

La jeune femme, qui sans doute s’attendait depuis la veille à monter à cheval, avait revêtu une amazone verte à brandebourgs noirs qui lui allait merveilleusement.

Elle était coiffée d’un petit chapeau de paille à larges ailes, garni d’une plume noire, et lorsque le vicomte l’avait rejointe dans le jardin, elle tenait à la main une cravache avec laquelle elle fouettait les arbustes qui bordaient les allées sablées.

Quand le cheval noir fut bridé, Saphir s’apprêtait à se mettre en selle, lorsque la cloche de la grille se fit entendre.

– Ah ! dit Rocambole, c’est le facteur, il me semble.

On apercevait, en effet, à travers la grille, un homme vêtu d’une blouse bleue à collet rouge et coiffé d’une casquette cirée.

Saphir se mit en selle avec l’aide de M. de la Morlière, et celui-ci prit la bride que Rocambole lui tendit, afin d’aller ouvrir.

Le facteur apportait une seule lettre. Cette lettre portait le timbre du bureau du poste voisin et était adressée à :

Madame Saphir,

À la Charmerie.

Elle était franche de port.

– C’est pour madame, dit Rocambole, qui revint, la lettre à la main, et la tendit à la jeune femme.

Saphir la prit, étouffa un léger cri, et brisa le cachet avec une précipitation qui étonna M. de la Morlière.

Saphir lut cette lettre, et le vicomte la vit pâlir et manifester un grand trouble.

– Ah ! mon Dieu ! lui dit-il, qu’avez-vous donc, ma chère enfant ?

– Rien, balbutia-t-elle, absolument rien… c’est une de mes amies qui écrit.

– Comment ! on sait donc à Paris que… vous êtes… avec moi… en Normandie ?

Saphir ne répondit point directement et se borna à balbutier :

– J’ai eu tort de donner mon adresse.

Rocambole avait déjà ouvert la grille.

– Au revoir ! dit Saphir, qui, obéissant à un mouvement fébrile, fouetta son cheval du

bout de sa cravache.

Le cheval avait du sang, il bondit en avant et s’élança au galop dans l’avenue.

Saphir était dispensée, pour le moment, de plus amples explications.

Le vicomte était demeuré stupéfait, en présence de Rocambole.

Le faux valet clignait de l’œil, souriait avec finesse, et semblait ne demander qu’à parler.

– Eh bien ! demanda enfin le vicomte, que penses-tu de cela ?

– Mais je pense… que…

Rocambole s’arrêta.

– D’où vient cette lettre ? De Paris, sans doute ?

– Non.

– Alors… d’où vient-elle ?

– De Criquelot, le bureau de poste voisin.

– Plaît-il ? murmura le vicomte abasourdi.

– Je connais l’écriture.

– Ah !…

– Et madame a joliment peur, comme on dit.

Les demi-confidences de Rocambole achevaient de stupéfier M. de la Morlière.

– Mais, s’écria-t-il, elle connaît donc quelqu’un dans les environs ?

– Pas précisément.

– Explique-toi donc !

– Ah ! mais, dame ! fit Rocambole, vous me demandez là de trahir ma maîtresse, il me semble !

– Parbleu !

– Ce n’est pas dans notre marché, monsieur, c’est en dehors.

– Je payerai en dehors, repartit le vicomte ; mais parle !

– C’est différent, dit Rocambole ; mais maintenant c’est inutile.

– Pourquoi ?

– J’aurai l’honneur de m’expliquer un peu plus tard.

– Comment cela ?

– Attendez le retour de madame. Il faut que je sache ce que contenait cette lettre.

Rocambole parlait en homme bien résolu à ne pas développer sa pensée. Le vicomte inclina la tête et s’en alla.

Il monta dans sa chambre, s’y enferma et se reprit à rêver. Une demi-heure après on frappa à la porte.

– Entrez ! dit-il.

C’était Rocambole.

– Que viens-tu faire ? demanda le vicomte.

Rocambole baissa la voix.

– Tout à l’heure, dit-il, j’ai entendu un coup de fusil derrière la haie de clôture, et, après le coup de fusil, un coup de sifflet. Tout cela m’a paru louche, attendu que, de l’autre côté de la haie, il y a un chaume très bas coupé, dans lequel une alouette ne trouverait pas à se nicher. Je suis allé par là, et j’ai vu un bonhomme qui se promenait un fusil sur l’épaule. Je l’ai reconnu tout de suite.

– Ah ! dit le vicomte.

– C’était l’homme de la botte de foin de ce matin.

– Ambroise ?

– Oui, le fermier ; seulement, il n’est plus coiffé de sa casquette, il a son chapeau de paille.

– C’est une preuve qu’il veut me parler, dit le vicomte.

– C’est ce que j’ai pensé, et je suis venu chercher monsieur.

– Où est-il ?

– Là-bas, derrière la haie.

– Lui as-tu parlé ?

– Non ; mais il m’a vu courir vers la maison, et il a compris sans doute que je venais vous chercher.

– C’est bien, va-t’en.

– Monsieur n’a plus besoin de moi ?

– Nous verrons tout à l’heure.

Et le vicomte entra dans le jardin, qui n’était séparé de la cour que par une claire-voie, et laissa Rocambole, sur les lèvres duquel un silencieux sourire vint à glisser.

M. de la Morlière se dirigea vers l’extrémité du jardin et atteignit un endroit où la haie de clôture avait une brèche assez grande pour laisser passer un homme.

Ambroise, son fusil entre les jambes, était fort tranquillement assis de l’autre côté.

Quand le vicomte franchit la brèche, Ambroise tourna la tête, mais il ne se leva point.

Seulement, il cligna de l’œil avec finesse et dit tout bas :

– J’avais grand-peur que vous fussiez sorti. Bonjour, monsieur le vicomte.

Le vicomte s’assit au revers du fossé et regarda le fermier.

– Oh oh !

– Il y a bien du nouveau à la Maison-Blanche depuis ce matin.

– Qu’y a-t-il donc ? fit le vicomte, qui oublia tout à fait Saphir pour songer aux deux millions de dot de mademoiselle de Morfontaine.

– Il y a qu’il est arrivé, ce matin, une lettre de Paris qui modifiera sans doute les plans de monsieur le vicomte.

– Tu crois ?

– Dame !

– Et cette lettre ?

– Est de la marquise.

– Bon ! et tu as pu te la procurer ?

– Non, mais je l’ai lue.

– Comment cela ?

– Pendant que M. Léon déjeunait à la salle à manger avec mademoiselle de Morfontaine et madame Hulot, je me suis glissé dans sa chambre, et j’ai eu tout juste le temps de lire cette lettre, qu’il avait laissée tout ouverte sur la table, et qui m’a paru renfermer des choses assez importantes pour que je vinsse sur-le-champ.

– Voyons, dit le vicomte impatient, explique-toi.

– La marquise, reprit Ambroise, est au courant de tout.

– Comment, de tout ?

– Oui, elle écrit que le marquis de Morfontaine a laissé traîner une lettre de monsieur le vicomte.

– L’imbécile !

– Et que M. le vicomte et lui se sont entendus, sans doute, pour tout entraver.

– Comment ! exclama M. de la Morlière avec emportement, la marquise sait cela ?

– Elle ajoute qu’il n’est que temps de partir…

– Hein ?

– De partir à l’instant même, avant que M. de Morfontaine, qui, dit-elle, parle d’un voyage mystérieux, ait eu le temps de rejoindre sa fille.

– Oh ! oh ! murmura pour la seconde fois le vicomte.

Ambroise reprit :

– Après avoir lu cette lettre, j’ai voulu savoir quel effet elle avait produit sur les deux jeunes gens, et je me suis glissé dans l’office, qui est attenant à la salle à manger. M. Léon causait avec animation et disait :

« – Ce matin même, je suis allé me promener à cheval jusqu’à Fécamp. Il y a un navire

anglais dans le port qui appareillera après-demain matin.

« – C’est cela, a dit madame Hulot. D’ici à après-demain, il faut espérer qu’il ne nous arrivera rien de fâcheux. D’ailleurs, ajouta-t-elle, d’après la lettre de madame la marquise, son mari a reçu un mot du vicomte qui lui dit : « Je ne sais où est ta fille ; arrive à Paris. » Mais c’est tout ce qu’il dit. Or, renseignements pris, la marquise ajoute que M. de la Morlière est absent, et il est probable qu’il ne reviendra point sur-le-champ.

« – Qui sait ? dit alors M. Léon, si ce maudit vicomte n’est point à nos trousses.

« – Oh ! moi, a ajouté mademoiselle Victoire, j’ai peur… Il paraît que depuis deux ou trois jours un monsieur de Paris, qui ne sort jamais, est venu s’établir dans une petite maison… à la Charmerie.

« – Eh bien ?

« – Si c’était le vicomte !

« – Fort heureusement, continua Ambroise, je suis entré dans ce moment et j’ai dit naïvement :

« – Tiens ! monsieur Léon, vous parlez de la Charmerie.

« – Oui.

« – C’est une jolie maison tout de même, et bien située.

« – À qui appartient-elle ?

« – À un original de Rouen ou du Havre, je ne sais pas, qui ne l’habite jamais et qui l’a louée.

« – Et… elle est… louée ?

« – Il paraît que oui.

« – Depuis quand ?

« – Depuis quelques jours.

« – À qui ?

J’ai cligné de l’œil :

« – À un vieux monsieur, ai-je répondu, qui est venu l’habiter avec une jeune et jolie femme.

« Cette explication, comme vous pensez, a complètement rassuré nos deux amoureux, et je me suis sauvé pour venir vous prévenir, acheva maître Ambroise.

Le vicomte était soucieux et paraissait réfléchir.

– Je crois, monsieur le vicomte, que vos petites combinaisons doivent forcément se modifier, reprit maître Ambroise ; d’autant plus que M. Léon a manifesté le désir de retourner à Fécamp aujourd’hui même.

– Aujourd’hui ?

– Tantôt, vers trois ou quatre heures de relevée.

– Mais… pourquoi ?

– Pour retenir son passage, celui de mademoiselle Victoire et de madame Hulot. Vous le voyez, ça presse.

Le vicomte parut prendre une résolution subite.

– Il faut enlever Victoire, dit-il.

– C’est grave !

– Tu crois ?

– Dame ! vous n’êtes pas son père, et vous comprenez…

– Je suis son oncle.

– Cela ne suffit pas.

– C’est vrai, mais…

– Il faudrait que le père vînt. Vous pouvez mettre votre domestique à cheval.

– Bon ! après ?

– Et l’envoyer à Beuzeville avec une dépêche télégraphique. Le marquis peut partir ce soir de Paris et arriver cette nuit.

– C’est cela, dit le vicomte, l’idée est bonne.

– Mais, ajouta Ambroise, il faut que M. le marquis arrive discrètement ici et se concerte avec vous avant de venir à la Maison-Blanche.

– Attends-moi un moment, dit le vicomte, je reviens.

M. de la Morlière repassa dans le jardin et se prit à courir vers la maison.

Il monta rapidement à sa chambre et y prit un *Indicateur des Chemins de fer.* Dans l’escalier, il rencontra John, ou plutôt Rocambole. Rocambole cligna de l’œil.

– Ai-je bien fait, dit-il, d’avertir monsieur le vicomte ?

– Oui.

– Monsieur a-t-il besoin de moi ?

– Selle un cheval. Tu vas partir.

– Où vais-je ?

– À Beuzeville. Je vais te donner tes instructions.

Et le vicomte, qui courait comme un jeune homme, rejoignit Ambroise, toujours assis au revers du fossé et fumant fort tranquillement sa pipe.

Tout en marchant au pas de course, M. de la Morlière avait ouvert son *Indicateur* et constaté qu’il y avait un train-poste qui partait de Paris à six heures du soir et arrivait à Beuzeville à onze heures quelques minutes.

– As-tu un bon cheval ? dit-il à Ambroise.

– Mais oui, dit le fermier. J’ai un trotteur de la plaine de Caen qui fait, attelé à mon cabriolet, ses cinq petites lieues à l’heure.

– C’est parfait.

– En avez-vous besoin ?

– Tu iras cette nuit à Beuzeville. Tu t’y trouveras à l’arrivée du train-poste, à onze heures, et tu ramèneras le marquis. Quand nous serons réunis tous trois, nous causerons.

– Diable ! murmura Ambroise, qui parut légèrement embarrassé, il faudra que je trouve un bon prétexte pour m’absenter ce soir. Il ne faut pas donner l’éveil à nos tourtereaux.

Ambroise secoua les cendres de sa pipe, se leva, posa son fusil sur son épaule gauche et s’en alla fort tranquillement par un petit sentier bordé de haies qui serpentait à travers champ.

Le vicomte, lui, revint trouver Rocambole.

Il prit son carnet, en arracha un feuillet et écrivit dessus, au crayon, ces mots :

« À monsieur le marquis de Morfontaine, à Paris.

« Prenez le train-poste de six heures, descendez à la station de Beuzeville ; affaire urgente.

« M… »

– Tiens, dit-il à Rocambole, va me porter cette dépêche télégraphique.

Le valet prit le feuillet et y jeta les yeux sans scrupule :

– Mais, dit-il, elle n’est pas signée.

– Tu te trompes, répondit le vicomte ; le marquis et moi, nous n’employons jamais que cette initiale. Le marquis comprendra, sois tranquille.

Rocambole avait harnaché le cheval.

Il prit le feuillet, le mit dans sa poche, et sauta en selle avec la dextérité d’un groom anglais.

Puis il lança son cheval au galop, et prit un raccourci qui conduisait à Beuzeville en moins d’une heure.

Soit hasard, soit que la chose eût été convenue entre eux, maître Ambroise suivant son petit sentier, Rocambole galopant dans un chemin de traverse, se rencontrèrent à un endroit où les deux voies se croisaient.

Ambroise passa son fusil de l’épaule gauche à l’épaule droite.

Rocambole arrêta net son cheval.

Alors le cavalier et le piéton se regardèrent, et tous deux se mirent à rire.

– Eh bien ? dit Rocambole.

– Il y a mordu.

– Plaît-il ?

– Je veux dire qu’il a cru mon histoire tout au long.

– J’en ai la preuve dans ma poche, je vais à Beuzeville.

– Moi aussi.

– Quand ?

– Ce soir.

– Ah ! dit Rocambole, je devine : tu iras chercher le marquis.

– Précisément. Mais, ajouta le fermier, vous me permettrez une question, monsieur John.

– Voyons ?

– Pourquoi faites-vous venir le marquis et pourquoi avez-vous imaginé cette lettre de madame la marquise de Morfontaine, qui, vous le savez bien, n’a jamais existé ? Car, acheva Ambroise, loin de vouloir partir pour Fécamp, les deux jeunes gens se trouvent si bien à la Maison-Blanche, qu’ils y voudraient passer leur vie.

Rocambole ne répondit point directement à la question du fermier ; seulement il lui dit :

– Pourquoi me sers-tu ?

– Mais, dame ! parce que…

Ambroise hésita.

– Parce que, dit Rocambole, il y a de l’argent au bout, d’abord.

– Dams ! c’est un peu ça.

– Et puis, que j’ai la preuve de tes petits péchés, et que je pourrais t’envoyer tu sais où…

– Ne me faites donc pas de ces vilaines plaisanteries, monsieur John, murmura Ambroise humblement.

– Or donc, acheva Rocambole, contente-toi d’exécuter mes ordres, et ne t’inquiète point de ce qui ne te regarde pas !

Rocambole avait prononcé ces mots avec hauteur, et Ambroise courba la tête et comprit qu’il avait un maître.

– Avez-vous besoin de moi ? demanda-t-il avec l’humilité d’un inférieur.

– Non, je te verrai ce soir.

Ambroise continua à suivre son petit sentier bordé de haies.

Rocambole remit son cheval au galop, et, trois quarts d’heure après, il arriva en vue de Beuzeville.

Mais au lieu d’entrer dans le village, au lieu de se diriger vers la station du chemin de fer où se trouvait la station télégraphique, il se jeta résolument à gauche, dans la direction d’un petit bouquet d’arbres isolé au milieu des champs.

Chapitre 25

Rocambole aperçut au milieu du bouquet d'arbres vers lequel il se dirigeait, un homme vêtu d'une blouse bleue, assis sur un pliant, en face d'un chevalet qui supportait une petite toile carrée.

C'était le baron Gontran de Neubourg qui croquait un paysage. Au bruit que faisait le cheval en franchissant les guérets, le baron tourna la tête, reconnut Rocambole et cessa de peindre.

Rocambole arriva sur lui et lui dit :

– Monsieur le baron, j'ai absolument besoin de vous.

– Ah ! dit le baron.

– D'abord, venez avec moi à la station du chemin de fer.

– Pour quoi faire ?

– Ou attendez-moi ici, ce qui m'est tout à fait égal. Je reviens dans dix minutes.

– J'aime autant cela, dit M. de Neubourg, qui reprit sa palette et ses pinceaux.

Rocambole n'était point descendu de cheval.

– À tout à l'heure donc, dit-il.

Puis il remit l'éperon aux flancs de son cheval et repartit.

La station était distante d'un quart de lieue environ. Grâce à l'éperon, le cheval de Rocambole avait des ailes.

Rocambole arriva, entra dans le bureau télégraphique, donna sa dépêche, en paya le prix, attendit qu'elle fût partie et remonta à cheval.

M. de Neubourg n'avait point bougé du bouquet d'arbres et l'attendait.

– Diable ! fit-il en le voyant reparaître, que se passe-t-il donc à la Charmerie, que vous courez ainsi à perdre haleine ?

– Il se passe, répondit Rocambole, que vous avez, monsieur le baron, joué un rôle actif durant toute la matinée.

– Plaît-il ? fit le baron.

– Il n'a été question que de vous à la Charmerie.

– Bah !

– Parole d'honneur ! Connaissez-vous Saphir ?

– Non.

– Vous l’avez vue pourtant, le jour où vous vous êtes battu avec Paul.

– C’est vrai ; et je sais, en outre, qu’elle est le principal instrument du vicomte.

– Et de moi, donc !

– Je le sais aussi.

– Eh bien, Saphir a reçu de vous une belle lettre, ce matin.

– Quelle plaisanterie !

– Rien n’est plus vrai. C’est moi qui l’ai écrite. M. de Neubourg ne put réprimer un sourire.

– Vraiment ! dit-il.

– Rassurez-vous, je n’ai point signé tout au long, je me suis borné à écrire un G… une simple initiale.

– J’aime mieux cela. Et que contenait cette lettre ?

– C’était un message de jalousie.

– Allons donc !

– Vous êtes un ami de Saphir.

– Moi ?

– Vous vous ruinez pour elle.

M. de Neubourg se mit à rire.

– Voilà qui est superbe ! dit-il.

– C’est pour elle que vous vous êtes battu avec Paul de la Morlière il y a trois semaines.

– Merveille !

– Pour elle que vous avez fait le voyage en Normandie.

– Ah ! Voyons, comment cela ?

Alors Rocambole raconta à M. de Neubourg ce qui s’était passé à la Charmerie.

– Eh bien, dit le baron lorsque Rocambole eut terminé son récit, puisque décidément j’ai rompu avec Saphir, que dois-je faire ?

– Vous devez avoir un retour, céder à un amour violent…

– Je ne comprends pas.

– Et enlever Saphir.

– Expliquez-vous, maître Rocambole.

– Je ne le puis aujourd’hui, car je ne sais pas trop au juste comment les choses tourneront ce soir ; mais demain matin, avant le jour, je serai ici.

– Ici ?

– Non, à Beuzeville, ce qui revient au même. Vous m’ouvrirez votre fenêtre quand j’aurai frappé trois coups.

– C’est bien. Et d’ici là ?

– Mais, dame ! j’aurais besoin que vous alliez à l’habitation de M. de Verne.

– Voir Danielle ?

– Justement. À propos, avez-vous des nouvelles ?

– Non, pas depuis hier. Chenevières en est reparti le matin en me jetant un simple mot à la poste.

– Que vous disait-il ?

– Que Paul de la Morlière s’accommodait fort bien de son état de prisonnier.

– Je le crois : il est amoureux.

– Ainsi, j’irai voir Danielle ?

– Oui, aujourd’hui.

– Que lui dirai-je ?

– Que la nuit prochaine, je ne sais à quelle heure encore, mais ce sera certainement après minuit, elle m’attende… Eh mais ! ajouta Rocambole, qui parut réfléchir, voici qui est bien plus simple, il me semble.

– Quoi ?

– Puisque vous allez voir Danielle, restez-y.

– Jusqu’à quand ?

– Jusqu’à la nuit prochaine. Vous m’attendrez.

– C’est très bien, dit M. de Neubourg. Seulement, je fais une réflexion.

– Laquelle ?

– C’est que, pour enlever Saphir, comme vous dites, il me faudra peut-être un aide.

– Naturellement.

– Et que je suis seul.

Rocambole se mit à rire.

– Et moi ? dit-il.

– Vous ?

– Je m’arrangerai pour que le vicomte m’envoie quelque part, chez Ambroise, par exemple !

– Bon !

– Et je reviendrai avec vous.

– Mais il vous reconnaîtra ?

– On ne me reconnaît jamais, dit Rocambole, quand je ne veux pas être reconnu.

Et le faux valet remonta à cheval, ajoutant :

– Ainsi, voilà qui est convenu, n’est-ce pas ?

– Oui.

– À cette nuit ?

– Nous attendrons.

Rocambole rendit la main à son cheval et repartit.

*

* *

– Décidément, s’était répété le vicomte pour la vingtième fois depuis trois jours, décidément je prends la vie au rebours et je suis fou. Me voici épris à près de soixante ans, moi qui n’aimais personne à vingt-cinq. C’est absurde !

Cette condamnation contre lui-même ainsi prononcée, M. de la Morlière avait fait tous ses efforts pour se rejeter dans le monde réel, c’est-à-dire dans ses combinaisons sournoises ayant pour but de faire épouser à son fils Paul mademoiselle Victoire de Morfontaine.

Certes, le dénouement qu’il entrevoyait à cette heure n’était point celui que son génie inventeur avait rêvé.

Il fallait que les événements lui forçassent singulièrement la main pour qu’il consentît à faire venir le marquis et à lui imposer le rôle d’un père irrité qui fait arrêter sa fille.

Tout au contraire, le vicomte avait songé à faire de son fils une manière de libérateur qui aurait sauvé sa nièce au moment suprême.

Malheureusement, les événements dominaient le vicomte. La prétendue imprudence du marquis de Morfontaine, qui avait laissé surprendre à sa femme une de ses lettres, le forçait à précipiter les choses et à leur donner une tournure brutale.

Le plan ingénieux dans lequel Saphir devait jouer le principal rôle n’était plus exécutable.

Il fallait renoncer à Saphir.

M. de la Morlière se promenait donc à grands pas, songeant, méditant, lorsque Rocambole revint. Le faux valet avait pris un air humble et naïf. On eût dit qu’il venait d’exécuter un ordre dont il ne comprenait ni le but ni la portée.

La veille encore, tout en songeant à utiliser les dispositions vicieuses du prétendu valet, le vicomte avait dédaigné de s’ouvrir à lui.

Mais en ce moment M. de la Morlière, ayant de nouveau remarqué le visage astucieux et plein d’intelligence de maître John, changea soudain de résolution.

– C’est fait, monsieur, dit Rocambole en ôtant respectueusement sa casquette.

– La dépêche est partie ?

– Elle est à Paris maintenant.

– C’est bien.

John fit mine de vouloir se retirer. Le vicomte le retint d’un geste.

– Reste, dit-il.

– Monsieur a besoin de moi ?

– Peut-être…

– J’attends les ordres de monsieur.

Le vicomte s’assit sur un banc du jardin qui se trouvait derrière lui, et John demeura respectueusement debout, sa casquette à la main.

– Il se peut, dit alors le vicomte, que je renonce à mon idée première relativement aux deux tourtereaux de la Maison-Blanche.

– Ah ! fit Rocambole qui joua un étonnement profond.

– Ils sont prévenus.

– De la présence de monsieur dans les environs ?

– Pas tout à fait, mais peu s’en faut.

Rocambole jeta son masque d’humilité. Il reprit son sourire moqueur, son attitude insolente, et dit à M. de la Morlière :

– Monsieur le vicomte avait bien voulu, hier soir, me faire quelques demi-confidences, puis il s’est ravisé sans doute.

– Non, mais…

– Et maintenant, sans doute, il est embarrassé ?…

– Eh bien ! fit brusquement le vicomte, si je l’étais ?…

– Monsieur l’est, cela se voit bien.

– Soit, je le suis.

– Et monsieur a raison de s’adresser à moi.

– Tu crois ?

– Je suis un homme de bon conseil à l’occasion. Seulement…

– Seulement ? interrogea le vicomte.

– Je ne puis donner un avis sûr que lorsqu’on m’a mis tout à fait au courant de la situation.

La physionomie de Rocambole était tellement intelligente en ce moment-là que M. de la Morlière fut comme fasciné par elle.

– Soit, dit-il. Je vais t’élever à la dignité de confident.

– En ce cas-là, répondit le valet, monsieur le vicomte me permettra de m’asseoir.

Et Rocambole prit un siège de jardin qui se trouvait à la portée de sa main et se plaça vis-à-vis de M. de la Morlière.

Alors celui-ci le mit au courant de la situation et finit par lui dire familièrement :

– Que ferais-tu à ma place ?

– Moi, dit Rocambole, j'attendrais l'arrivée du marquis.

– Bien.

– Et quand le marquis serait venu, je tiendrais conseil avec lui.

– Parfait !

– Et j'admettrais John dans ce conseil de guerre d'un nouveau genre.

Le vicomte fronça le sourcil.

– Ah ! dame ! ajouta froidement Rocambole, si monsieur croit pouvoir se passer de mes avis…

– Soit, dit M. de la Morlière. Cependant, d'ici là…

– Cependant, j'ai besoin de réfléchir. Monsieur le vicomte attendra bien à ce soir.

John avait le ton tranchant. M. de la Morlière en fut choqué, mais il ne manifesta point son mécontentement ; il avait cru comprendre que Rocambole était homme à le tirer du mauvais pas où il se trouvait maintenant.

– Mais, dit Rocambole, madame Saphir devient inutile à monsieur ?

– Absolument.

– Et monsieur va la renvoyer à Paris ?

Le vicomte tressaillit.

– Pourquoi ? fit-il sans trop savoir ce qu'il disait.

Rocambole laissa errer sur ses lèvres un sourire railleur.

– Mais, dit-il, je sais bien que monsieur le vicomte ne la renverra pas.

– Pourquoi ? répéta M. de la Morlière, que le seul nom de Saphir avait le privilège de jeter dans les espaces imaginaires.

– Mais parce que… parce que… Au fait ! cela ne me regarde pas… Mais cela se voit.

Le vicomte pâlit.

– Ah ! cela se voit ?

– Comme le soleil en plein midi.

– Mais…

– Sans compter, poursuivit le valet, que la lettre de ce matin…

Le vicomte tressaillit.

– Eh bien ! cette lettre… que sais-tu ?

– Moi, dit Rocambole, je sais tout, monsieur.

En ce moment on entendit le pas d’un cheval. C’était Saphir qui revenait…

Le vicomte se leva pour aller à sa rencontre.

Chapitre 26

Nous avons laissé Paul de la Morlière dans la mystérieuse demeure où l'avait conduit le vicomte Arthur de Chenevières.

Paul, on s'en souvient, après avoir été conduit dans la chambre qui lui était destinée par Danielle, cette femme dont il ignorait et l'origine et la manière de vivre, Paul, disons-nous, s'était endormi et n'avait ouvert les yeux que le lendemain.

Paul s'était levé, avait inutilement parcouru toute la maison sans rencontrer Danielle, s'était aperçu qu'un étranger avait passé la nuit dans la maison, et, rencontrant enfin dans le salon le domestique masqué de la veille, il lui avait demandé :

– Qui donc a couché là-bas, au rez-de-chaussée ?

À quoi le domestique avait répondu que Paul voulait savoir trop de choses.

Paul avait été pris à la gorge par un violent sentiment de jalousie. Un moment il était demeuré immobile, stupéfait.

Puis il avait retrouvé un peu de calme, et, regardant attentivement le valet :

– Que gagnes-tu au service de ton maître ? lui demanda-t-il ?

– Monsieur se trompe.

– Parle donc !

– Monsieur se trompe, répéta le valet, qui souriait toujours à travers son masque.

– Je ferai ta fortune…

Et Paul ouvrit son paletot et retira de sa poche un portefeuille assez bien garni. Le valet haussa les épaules.

– Je ne suis pas à vendre, monsieur, dit-il, et je ne puis pas dire ce que vous me demandez.

Paul était furieux et crispait ses poings.

– Monsieur, reprit le valet avec son flegme railleur, me fera-t-il l'honneur de me dire à quelle heure il désire déjeuner ?

Et il salua profondément, recula jusqu'à la porte dérobée du salon, la poussa et disparut.

Paul de la Morlière se retrouva seul, désappointé et plus que jamais intrigué.

Il courut sur les pas du valet, pénétra dans le corridor… le corridor était désert.

Il prit le parti de rétrograder et de revenir dans le salon.

La pendule marquait midi.

Or, puisque le valet masqué avait parlé de déjeuner, il était évident que le moment où ce

repas lui serait servi n’était pas loin.

L’homme, arrivé au paroxysme de la colère et de l’impatience, éprouve quelquefois un brusque revirement de calme et de philosophie.

Paul se laissa tomber sur un siège, et roula ce siège au pied du guéridon placé au milieu du salon.

Sur ce guéridon se trouvaient des livres et des journaux.

Paul se mit à lire, afin de tromper son impatience.

Un quart d’heure s’écoula, puis une porte se rouvrit.

Le laquais masqué roulait devant lui une table toute servie, et il vint la placer devant le jeune homme.

La table supportait un confortable déjeuner et deux bouteilles d’un vin fort dépouillé qui paraissait d’un âge respectable.

– Monsieur est servi, dit le valet.

Il fit mine de se retirer une seconde fois, mais Paul le retint d’un geste impérieux.

– Reste, dit-il.

– Que veut monsieur ?

– Te faire une seule question.

– Si je le puis, j’y répondrai très volontiers, monsieur.

– Verrai-je madame Danielle aujourd’hui ?

– Oui, monsieur.

– À quelle heure ?

– Je ne sais pas.

Et le valet s’en alla.

Paul prit son parti de tout ce mystère. Il se mit à déjeuner de fort bon appétit, dégusta une tasse d’excellent café, avala un verre d’eau-de-vie de Dantzig et alluma un cigare.

Puis il descendit au jardin pour y faire un tour de promenade.

Le jardin était désert comme la maison.

Entouré de grands murs, ceints eux-mêmes par un rideau de peupliers séculaires, le jardin était planté à la française et fort négligé.

Tout semblait y attester la longue absence du maître.

Paul longea une grande allée d’arbres plantée au milieu et se dirigea ensuite jusque vers l’extrémité.

Il apercevait un mur et une porte. La vue d’une porte fera toujours battre le cœur d’un homme qui se sent prisonnier.

Paul alla droit à cette porte.

Elle était percée dans l’épaisseur du mur de clôture, plus élevé en cet endroit que partout ailleurs.

Cette porte, peinte en gris, était solide, massive et bien fermée au-dehors.

Paul essaya de l’ébranler, et reconnut l’existence de verrous extérieurs. Ceci complétait le mystère, car il devenait inouï qu’une porte fermât plutôt en dehors qu’en dedans.

Où donnait-elle ?

Malgré tous ses efforts, M. de la Morlière fils ne put parvenir à l’enfoncer.

Alors il chercha une fente, un trou, un interstice quelconque qui pût permettre à son regard de plonger au travers. Ce fut peine perdue.

On eût dit que la fin du monde était derrière cette porte.

Paul revint vers la maison, et retourna au salon.

La lecture a toujours été un excellent moyen de tromper la longueur du temps.

Paul s’allongea sur le canapé et prit un volume.

De temps en temps, cependant, il interrompait sa lecture pour prêter l’oreille et se demander si quelque bruit lointain ne lui parvenait point.

Un silence profond régnait autour de lui.

La nuit vint ; avec la nuit, le valet masqué reparut.

Le bizarre personnage venait allumer les flambeaux du salon.

Paul accueillit sa venue avec une sorte de joie.

– Ah ! enfin ! dit-il.

Le valet sourit.

– Monsieur a-t-il besoin de moi ? demanda-t-il.

– Oui et non.

– Ce n’est pas répondre.

– Dis-moi si madame Danielle viendra.

– J’ai eu l’honneur de l’affirmer à monsieur.

– Mais… quand ?

– Dans la soirée, mais je ne sais pas l’heure au juste.

Paul soupira.

Le valet reprit :

– Monsieur fera bien de dîner.

– Ah ! fit Paul.

– Le temps passe vite à table.

– Tu crois ?

– Parbleu ! Et si monsieur a quelque appétit…

– Soit, sers-moi.

Le valet s’en alla, demeura absent environ dix minutes, et revint ensuite, poussant devant lui la petite table toute chargée.

Le souper était non moins exquis, non moins délicat que le déjeuner.

– Ta maîtresse fait bien les choses, dit Paul en souriant. Le valet s’inclina sans mot dire.

Paul se versa un verre de madère plus jaune que l’ambre de l’Extrême-Orient.

– Et voilà un vin, ajouta-t-il, qui pourrait bien avoir trente années de bouteille.

– Je ne sais pas au juste, dit le valet, mais je pourrai le savoir.

– À qui le demanderas-tu ?

– À *monsieur.*

Ce mot, qui résonnait pour la seconde fois à l’oreille de Paul, lui brisa le tympan.

Il y avait donc un *monsieur ?*

Le valet le vit pâlir, tandis que sa main, agitée d’un tremblement convulsif, reposait le verre sur la table.

Aussi se hâta-t-il d’ajouter :

– Mais monsieur n’est pas ici, il est absent.

Paul respira.

– Où est-il donc ? demanda-t-il, faisant un suprême effort pour être calme.

– Il est à Paris.

Le laquais était un homme réservé. Comme le matin, il fit un pas de retraite, se bornant à dire :

– S’il manquait quelque chose à monsieur, monsieur sonnerait.

– Ainsi, tu ne veux rien me dire, insista Paul.

Le laquais, qui touchait au seuil de la porte, s’arrêta un moment.

– Dame ! dit-il, monsieur me demande des choses extraordinaires.

Et il salua et sortit.

– Et il y a des gens, murmura Paul, qui ne croient pas aux *Mille et une Nuits.*… Ma foi ! dînons. Ce madère est exquis !

Notre héros s’attaqua bravement à quelques salaisons et à une coquille de crevettes, avant de passer à un turbot à la hollandaise, qui précédait lui-même une perdrix aux choux et un canard aux navets. Mais, tout en mangeant, il avait les yeux fixés sur la pendule, et il se disait que les heures passaient bien lentement.

Tout à coup, un léger bruit se fit entendre dans le corridor voisin ; la porte dérobée du salon s’ouvrit.

Paul jeta un cri de joie et aperçut Danielle.

Danielle entrait, calme, souriante, et plus belle que jamais.

Paul voulut se lever et courir à elle.

Elle l’arrêta d’un geste.

– Restez, dit-elle.

Puis elle vint s’asseoir à une faible distance, dans un fauteuil placé vis-à-vis du sien, et, toujours souriante, elle lui dit de sa voix harmonieuse et pleine de séduction :

– Je gage que vous vous êtes impatienté bien fort toute la journée, n’est-ce pas ?

– Je vous attendais.

– Oh ! fit-elle, je sais bien que vous avez beaucoup d’esprit et réponse à tout ; mais… est-ce sincère ?

Paul se laissa tomber aux genoux de Danielle et osa lui prendre la main.

– Mon Dieu ! dit-il, si vous saviez combien je vous aime !…

Le sourire de Danielle s’effaça.

– Soit, dit-elle, je vous crois.

– Et ce que j’ai souffert ! ajouta-t-il en fronçant le sourcil.

– Vous avez souffert ?

– Oui.

– Quand ?

– Aujourd’hui ?

– Pourquoi ?

Ce simple mot, si nettement formulé, bouleversa Paul.

– Pourquoi ?… pourquoi ?… répéta-t-il sur deux tons différents. Vous me le demandez ?

– Mais… sans doute.

– Mais j’ai horriblement souffert… mais cet isolement… ce silence…

– Tout cela est peut-être mystérieux, dit-elle, mais je ne vois pas en quoi cela a pu vous faire souffrir.

– Et cette chambre…

– Quelle chambre ?

– Où l’on m’a introduit hier au soir pour changer de vêtements, et qui, ce matin…

Paul n’acheva pas ; il lui sembla que Danielle devenait tout à coup pâle et tremblante, et

qu’une tristesse profonde se répandait sur son visage.

– Ah ! dit-elle, vous êtes entré dans cette chambre ?…

– Oui, balbutia-t-il en baissant les yeux.

– Et puis vous avez sans doute questionné le valet qui vous sert ?

Danielle prononça ces mots sans irritation, mais avec un profond sentiment de tristesse, et cela suffit pour intervertir les rôles.

Paul ne questionna plus, il n’osait même répondre.

Il y eut entre les deux jeunes gens un moment de silence.

Enfin Danielle lui prit la main.

– Monsieur Paul, dit-elle, vous avez donc oublié déjà ?…

– Oublié ?

– Oui, ce que vous m’avez promis hier. Ne vous ai-je pas donné à choisir ?

– C’est vrai !

– Ou partir sur-le-champ…

– Oh ! jamais ! fit-il avec l’accent de la passion.

– Ou demeurer et ne vous étonner de rien… ne rien demander… attendre…

– Ah ! vous avez raison, dit-il, et cependant… Tenez, pardonnez-moi, madame, mais je vous aime et je suis jaloux de tout le monde !

– Soit, dit-elle, je vous pardonne… mais vous ne me questionnerez plus… jurez-le-moi !

– Je vous le promets.

– Et vous vous résignerez à votre captivité momentanée.

– Ah ! s’écria Paul, puisse-t-elle être éternelle, si je dois vous voir chaque jour… si…

Danielle secoua la tête.

– Oui, dit-elle, vous me verrez tous les jours, mais quelques instants à peine, et tenez…

Elle montra la pendule à son tour.

– Tenez, dit-elle, voilà le moment où il faut que je vous quitte… Voilà l’heure où déjà je ne m’appartiens plus.

– Ô mon Dieu !

Paul tenait toujours la main de Danielle dans les siennes.

– Non, dit-il, c’est impossible, vous n’allez point partir !

– Sur-le-champ, il le faut.

– Mais…

Elle lui sourit de son sourire d’ange.

– Voilà déjà, fit-elle, que malgré toutes vos promesses, vous me désobéissez… Ne vous l’ai-je pas dit ? je suis la femme du mystère.

Il courba le front.

– Pardonnez-moi, dit-il.

Et comme elle se levait :

– Mais je vous reverrai demain, n’est-ce pas ? demanda-t-il.

– Oui, certes…

– Et… vous ne pouvez…

– Je ne puis vous dire à quelle heure, car je l’ignore moi-même… Je vous l’ai dit, je ne m’appartiens pas.

Danielle dégagea sa main, qu’il tenait toujours.

– Au revoir, dit-elle. Ne me suivez pas… restez là !

Son regard si doux fut impérieux l’espace d’une seconde, et fascina le jeune homme, qui demeura immobile.

Danielle s’éloigna lentement, arriva à la porte du corridor, la poussa devant elle et la laissa retomber entre elle et Paul.

Alors la jeune femme se trouva dans les ténèbres ; mais elle n’en avança pas moins d’un pas sûr, marcha jusqu’au bout du corridor, et frappa deux coups contre une petite porte qui s’ouvrit sans bruit et laissa passer un flot de clarté.

Chapitre 27

Il y avait à peine une heure que Saphir était partie, et déjà elle revenait !…

Rocambole, vu sa qualité de valet, s’était précipité à sa rencontre et lui avait ouvert la grille.

Si prompt que fût M. de la Morlière à descendre de chez lui pour venir au-devant de la jeune femme, Saphir et le faux valet n’en eurent pas moins le temps d’échanger quelques mots.

– Eh bien ? demanda tout bas Saphir.

– L’effet est produit.

– Bon !

– Il est pris !… Tu laisseras traîner ta lettre à propos, comme je te l’ai dit…

– Oh ! soyez tranquille, je sais mon rôle.

Le vicomte arriva, et Saphir prit son visage le plus *renversé,* comme on dit vulgairement.

– Comment ! s’écria le vicomte, vous êtes déjà de retour ?…

– Oui, répondit Saphir, qui paraissait plus agitée encore que lorsqu’elle était partie.

– Eh bien ? fit le vicomte qui la regardait fixement.

– Eh bien, quoi ? demanda-t-elle avec une sorte d’égarement.

– L’avez-vous vu ?

Elle parut tressaillir.

– Non, répondit-elle, je n’ai vu personne… je vous assure.

– Où donc êtes-vous allée ?

– J’ai suivi l’avenue… j’ai galopé droit devant moi… je ne sais pas…

La voix de la jeune femme tremblait, son geste était saccadé, toute sa personne témoignait d’une émotion violente.

Elle mit pied à terre, et, sans prendre la main que le vicomte lui offrait, elle traversa la cour, gravit le perron et se dirigea vers sa chambre.

Rocambole se frappa le front avec l’index, et regarda M. de la Morlière d’un air qui voulait dire à coup sûr :

– La pauvre femme perd la tête !

Le vicomte la suivit.

Saphir, arrivée sur le seuil de sa chambre, voulut s'y enfermer, mais le vicomte entra et lui dit :

– Je veux vous parler !

Saphir le regarda comme regardent les gens qui sont en proie à un égarement passager.

– Que voulez-vous ? dit-elle.

À mesure que la jeune femme semblait perdre son sang-froid, M. de la Morlière retrouvait un peu de ce calme irrité qui s'empare des gens qui veulent à tout prix obtenir une explication.

Il entra dans la chambre de Saphir et ferma la porte sur lui.

Saphir se laissa tomber sur un siège et attacha son regard sur le parquet.

Il semblait qu'elle eût oublié déjà la présence de M. de la Morlière.

Le vicomte s'assit auprès d'elle et lui prit la main.

– Qu'avez-vous donc, mon enfant ? lui dit-il.

Saphir releva la tête.

– Je n'ai rien, répondit-elle.

– Vous avez reçu, ce matin, une lettre… qui…

Le vicomte s'arrêta.

– C'est une lettre de ma sœur, dit brusquement Saphir.

Saphir mentait, et ne prenait même pas la peine de dissimuler.

– Ah ! vous avez une sœur ?

– Oui.

– Qui se sert d'un cachet armorié ? demanda le vicomte en la regardant avec attention.

Saphir haussa les épaules et parut vouloir garder son secret.

– Qu'est-ce que cela vous fait, par hasard ? dit-elle.

Ces mots froissèrent le vicomte.

– Tenez, reprit-il avec un emportement subit, vous feriez beaucoup mieux de me dire la vérité.

– Sur quoi ?

– Mais sur… cette lettre…

– À quoi bon ?

– Comment peut-on vous écrire ici ? À qui donc avez-vous donné votre adresse ?

Saphir se tut.

– Vous étiez sortie pour ne rentrer qu'à l'heure du déjeuner, poursuivit M. de la Morlière, et voici que vous revenez presque sur-le-champ. Pourquoi ?

– J’ai été indisposée, répondit Saphir, du ton d’une personne qui parle pour ne rien dire.

– Saphir ! Saphir !… murmura M. de la Morlière qui achevait de reperdre ce calme qu’il avait eu tant de peine à reconquérir, Saphir, vous me trompez !

– Mais, monsieur, s’écria-t-elle tout à coup et comme gagnée par un accès de colère, je vous dis que j’ai été, que je suis malade… que j’ai besoin d’air !… J’étouffe !…

Elle se leva et alla ouvrir la croisée, à laquelle elle s’accouda.

Dans les trois pas qu’elle fit, un papier s’échappa de son corsage entrouvert et tomba sur le parquet sans qu’elle eût paru s’en apercevoir.

Ce papier était une lettre, et le vicomte, dont elle attira soudain le regard, la reconnut pour celle que Saphir avait reçue le matin.

Oubliant toute retenue, toute mesure, M. de la Morlière se baissa, ramassa silencieusement cette lettre et l’ouvrit.

Saphir, toujours appuyée à la croisée, regardait dans le jardin et tournait le dos au vicomte.

Celui-ci lut :

« Ma chère Saphir,

« Tu es passée maîtresse dans l’art de narrer des contes bleus à ton ami.

« Je suis allé chez toi avant-hier, et on m’a appris que tu étais partie pour ton pays, que tu étais dans ta famille.

« Cela m’a paru d’autant plus fort que je ne te connais d’autre patrie que l’Algérie, et d’autres parents que le régiment de zouaves qui t’a adoptée jadis.

« Heureusement, ta lettre m’est parvenue le même jour, et j’ai su que tu étais en Normandie, auprès de la pauvre amie Nanette Gilion, qui est très malade et à qui les médecins ont conseillé l’air natal…

« Cette fable manquait d’ingéniosité, attendu que Nanette Gilion est une fille d’une santé superbe, et qui ne mourra que d’une attaque d’apoplexie foudroyante. Mais je suis bon prince, et je m’en serais contenté si le hasard n’était venu se mettre de la partie.

« Une heure après la réception de ta lettre, je sortais pour aller déjeuner, lorsque, sur le boulevard, à l’angle de la rue de Choiseul, j’ai rencontré Nanette Gilion, à pied, en toilette du matin, sortant de chez Delille, où elle avait fait des emplettes.

« – Ah ! par exemple ! me suis-je écrié en lui prenant la main, vous n’avez pas fait un long séjour en Normandie ?

« – Hein ? m’a-t-elle répondu en me regardant d’un air étonné.

« – Est-ce que vous ne revenez pas de la Normandie ?

« – Mais non.

« – C’est votre pays, cependant ?

« – Point du tout. Je suis Lorraine.

« – Mais, au moins, vous avez des parents en Normandie, près du Havre ?

« – Non.

« – Qui habitent une propriété qu'on appelle la Charmerie ?

« – Vous vous moquez de moi, mon cher, m'a répondu Nanette. Je ne connais rien de tout cela. Comment va cette bonne Saphir, car je suppose que vous êtes toujours son ami ?

« – Certainement.

« – Voici près de trois mois que je ne l'ai vue. Dites-lui bonjour pour moi. Adieu !

« Nanette m'a laissé, et je suis entré au café Anglais, méditant sur la rouerie des femmes. Or, figure-toi que le résultat de ma méditation a été tout autre que je ne l'eusse supposé moi-même.

« Je me suis aperçu que je t'aimais et que tu me faisais un vide affreux.

« Donc, je suis parti pour Criquetot, où je viens d'arriver, et je t'écris ces quelques lignes qui t'arriveront demain matin à la Charmerie, où tu es en compagnie de je ne sais qui. Mais, sois tranquille, je le saurai.

« Tu le sais, ma chère Saphir, je suis un homme bien élevé, incapable, par conséquent, de faire un esclandre, c'est ce qui m'empêche d'aller à la Charmerie ce soir.

« – Adieu, à demain. »

Une initiale, un G, était la seule signature de cette lettre.

M. de la Morlière l'avait lue d'un bout à l'autre sans que Saphir cessât de regarder dans le jardin ; mais il avait à peine fini sa lecture, et il tenait encore la lettre à la main, quand la jeune femme se retourna brusquement.

Ce fut un coup de théâtre.

Saphir se précipita sur la lettre et voulut l'arracher au vicomte.

Le vicomte se dressa furieux, et lui dit avec un ricanement sauvage :

– Ah ! ah ! c'est donc là ce que vous écrit… votre… sœur ?

– Monsieur !… balbutia Saphir.

– En vérité, poursuivit M. de la Morlière exaspéré, vous aviez donc pensé que vous pourriez me tromper ainsi ?

– Vous tromper ! s'écria Saphir, vous tromper !

– Oui, vous avez voulu… mais…

La voix du vicomte était rauque, étranglée ; la sueur mouillait son front.

Saphir, qui jouait merveilleusement le rôle que Rocambole lui avait imposé, prit, à ces derniers mots, un grand air de dignité offensée :

– Vous êtes fou ! dit-elle.

– Ah !… je suis… fou ?

– Sans doute.

– Vraiment ! vous osez… en présence de cette lettre ?

– Cette lettre a été écrite par un homme envers qui j’ai de grands torts, et qui fut toujours bon pour moi.

– Vous en convenez donc ?

– Mais certes, oui ! Et pourquoi vous le cacherais-je… à vous ! fit-elle en le toisant des pieds à la tête. De quel droit me questionnez-vous ? Pourquoi vous tromperais-je ?

Ces paroles de Saphir exaspérèrent le vicomte ; son caractère violent reprit le dessus.

– Mais, s’écria-t-il, si cet homme vient ici, je ne le recevrai pas, je ne veux pas le recevoir !

– Il n’y viendra pas, soyez tranquille, je l’ai vu.

– Ah ! vous l’avez… vu ?

– Oui, ce matin, et il sait tout. Il sait que je suis avec le père de Paul, et il n’a point voulu me croire quand je lui ai juré…

Saphir mit sa tête dans ses mains et fondit en larmes.

M. de la Morlière, peu touché des larmes de Saphir, laissa échapper un horrible juron, se leva et voulut sortir. Mais cet accès de colère n’eut que la durée d’un éclair.

Il revint auprès de la jeune femme.

– Pardonnez-moi, dit-il ; je suis violent, mais j’ai le cœur meilleur que la tête.

Il lui prit la main, et comme il était redevenu calme tout à coup, Saphir ne la lui retira point.

– Mais, mon enfant, dit-il, à présent que j’ai repris la sagesse de mes cinquante années, parlez-moi comme à un vieil ami.

– Soit !

– Dites-moi la vérité.

– Je le veux bien.

– Vous avez vu ce monsieur… ce matin, dites-vous ?

– Oui, en sortant d’ici. Il était à cheval, au bout de l’avenue. Il me guettait.

– Et vous lui avez tout dit ?

– Tout et rien. Je me suis bornée à lui jurer que je ne faisais pas de mal ici.

– Et il ne vous a pas crue ?

– Non.

– Que s’est-il donc passé entre vous ? demanda le vicomte.

Saphir baissa les yeux et murmura :

– Le baron m’a dit : « Je ne veux pas savoir avec qui tu es là, dans cette maison, ce que tu y fais et ce que tu dois y faire encore. Si tu veux ton pardon, je te l’accorde, mais à une condition, c’est que tu vas me suivre sur-le-champ. Nous prendrons le chemin de fer à Beuzeville. »

– Et vous avez refusé ?

– Oui.

– Alors, qu’a dit le baron ?

« – Tu es une ingrate, m’a-t-il répondu, et tu ne méritais pas ce que j’ai fait pour toi. Ne songe plus à me revoir. »

– Il m’a tourné le dos, acheva Saphir, qui essuya une larme absente dans le coin de son œil, et il s’est éloigné précipitamment.

– Mais, dit le vicomte, vous l’aimiez donc ?

Saphir hocha la tête.

– Je n’aime que Paul, dit-elle, mais j’avais pour le baron de la reconnaissance. Il avait été si bon pour moi !

– Et vous ne le reverrez pas ?

– Jamais ! répondit Saphir.

M. de la Morlière pressa la main de la jeune femme.

– Eh bien, dit-il, je tâcherai de le remplacer…

– Vous ?

– Moi, dit-il. Car…

Il hésita un instant encore ; et puis un sourire vint à ses lèvres.

– Ne suis-je pas le père de Paul ? dit-il.

En ce moment, Rocambole entra.

Chapitre 28

L’arrivée de Rocambole fut pour M. de la Morlière une heureuse diversion.

Saphir en profita pour retenir le prétendu valet et lui donner quelques ordres.

M. de la Morlière sortit.

Il avait besoin d’air, il avait surtout besoin de solitude.

Son entrevue du matin avec Ambroise modifiait singulièrement tous ses projets.

Comme l’avait fort bien dit Rocambole, Saphir devenait sinon un personnage inutile, du moins fort secondaire en présence du prochain départ de Léon de Pierrefeu et de Victoire de Morfontaine.

Cependant, ainsi que le lui avait prédit Rocambole, M. de la Morlière voulait garder Saphir, et la perspective qu’on la lui pouvait enlever au premier moment le faisait frissonner.

Le reste de la journée s’écoula pour le vicomte dans une fiévreuse anxiété.

Enfin le soir vint.

Rocambole, qui servait à table, prit à tâche de ne pas laisser le vicomte et Saphir dix minutes de suite en tête à tête.

Après le dîner, la jeune femme prétexta une violente migraine et se retira.

Ceci servait les plans de M. de la Morlière ; il aimait autant que Saphir n’assistât point à l’arrivée du marquis de Morfontaine.

Lorsque Saphir se retira, il était neuf heures et demie.

M. de la Morlière descendit au jardin pour fumer un cigare, et y trouva de nouveau Rocambole, qui se planta devant lui, sa casquette à la main.

– Que veux-tu ? lui demanda-t-il.

– Une permission de deux heures, s’il vous plaît.

– Pourquoi ?

– Pour aller, comme disent les soldats, pousser une reconnaissance.

– De quel côté ?

Rocambole cligna de l’œil.

– Monsieur le vicomte m’a dit, je crois, qu’il tenait beaucoup à conserver Saphir.

– Je n’ai pas dit cela, répliqua brusquement M. de la Morlière.

– Ou tout au moins…

– Tais-toi ! où veux-tu aller ?

– Je voudrais savoir où est le monsieur en question, vous savez ?…

– Il est parti.

– Bah ! fit Rocambole d’un air incrédule.

– Saphir me l’a appris.

– Ah ! c’est différent…

Et Rocambole tourna sur ses talons et fit mine de s’en aller.

– Reste ! dit le vicomte.

Puis il ajouta tout bas :

– Penses-tu donc que Saphir m’ait menti !

– Dame ! je ne sais pas.

– Parle ! tu es renseigné…

– Monsieur le vicomte ne me croira pas plutôt que madame.

– Au contraire. Parle…

– Eh bien, pendant que j’expédiais à Beuzeville la dépêche de monsieur le vicomte au marquis de Morfontaine…

– Eh bien ?

– Il est arrivé, par le train de Paris, une caisse à l’adresse du baron Gontran de Neubourg.

– Gontran de Neubourg ! exclama le vicomte.

– Oui, monsieur.

– Celui qui s’est battu avec mon fils, il y a trois semaines ?

– Lui-même.

– Ah ! c’en est trop ! murmura le vicomte avec rage.

– C’est pour cela, reprit Rocambole, que je voudrais aller faire un tour.

– En quel endroit ?

– Mais dans les environs de la maison du marquis de Verne, l’ami du baron.

– Va ! dit M. de la Morlière.

Rocambole salua et gagna la cour, puis l’écurie.

Le vicomte le rappela.

– Est-ce que tu vas à cheval ? lui dit-il.

– Dame ! il y a loin…

– Et tu ne crains pas d’être remarqué ?

– Mais non. J’attacherai mon cheval dans un bois voisin.

– Très bien.

Rocambole sella le cheval blanc, sauta dessus et partit. Dix heures sonnaient à un clocher voisin lorsqu’il eut atteint l’extrémité de l’avenue.

– Hé ! hé ! se dit-il, je n’ai pas grand temps à perdre si je veux rattraper maître Ambroise.

Il lança le cheval à fond de train et prit la route de Beuzeville.

Le chemin de la Charmerie et celui qui venait de la ferme se réunissaient à deux kilomètres environ en avant de la station du chemin de fer.

Il avait plu dans la soirée et Rocambole, arrivé au point de jonction, profita de cette circonstance.

Il mit pied à terre, et grâce à un beau clair de lune, il put examiner si le chemin portait l’empreinte des roues d’une voiture.

Aucune trace n’existait ; le fermier n’avait point passé encore.

Rocambole attendit et prêta l’oreille.

Bientôt il entendit, dans l’éloignement, un bruit de grelots et le claquement d’un fouet.

– Le voici, se dit-il.

Et, en effet, c’était le fermier qui arrivait au grand trot de sa jument cauchoise.

– Halte ! lui cria Rocambole.

Ambroise reconnut le faux valet à la voix et s’arrêta.

– Est-ce vous ? demanda-t-il.

– C’est moi.

– Bon ! répondit le fermier. Je suis un peu en retard, n’est-ce pas ?

– Fouette ton cheval, nous rattraperons le temps perdu.

Et Rocambole se rangea à la gauche du cabriolet, disant :

– Voilà que tu vas voyager comme un ambassadeur, avec un coureur à ta portière.

Ambroise salua.

– Ou comme un voleur qu’un gendarme escorte, acheva Rocambole avec son rire moqueur.

Le fermier se trouva mal à son aise sur sa banquette.

– Toujours vos vilaines plaisanteries, murmura-t-il.

Rocambole reprit :

– Tu vas à la station attendre le marquis de Morfontaine ?

– Vous le savez bien.

– Tu le connais, le marquis, hein ?

– Belle question !

– Penses-tu qu’il te reconnaîtra, lui ?

– C’est bien possible.

– Avant d’aller à la station, continua Rocambole, tu ferais bien de t’arrêter dans Beuzeville.

– Ce n’est pas le plus court.

– Non, mais j’y ai affaire.

– C’est différent.

– Je veux laisser mon cheval à l’auberge.

– Et vous viendrez avec moi à la station du chemin de fer ?

– Mais, oui… Je veux voir le marquis, moi.

Ambroise obéissait à Rocambole avec la servilité d’un Nègre. Il prit le chemin du village, et s’arrêta devant l’auberge où logeait M. de Neubourg.

Le baron n’y était point. Sans doute, il était allé voir Danielle.

Rocambole mit pied à terre et frappa à la porte.

Un valet d’écurie vint ouvrir.

– Eh bien, garçon, repartit le faux valet, au lieu de te coucher, tu vas me bouchonner ce cheval, qui est trempé de sueur ; tu lui donneras six litres d’avoine, trois avant boire, trois après, et tu m’attendras.

– Tiens ! fit le garçon étonné, où donc que vous allez ?

– Au chemin de fer, porter un paquet.

– À quelle heure reviendrez-vous ?

– Après l’arrivée du train. Mais donne-moi une chambre, parce qu’il peut bien se faire qu’il se trouve dans le train quelqu’un de Paris que nous attendons.

Le valet attacha le cheval à un anneau fixé dans le mur de la cour, puis il ouvrit une porte dans le corridor et dit :

– Voilà ce que nous avons de plus propre.

– Je vais toujours m’y laver les mains. Occupe-toi de mon cheval.

Rocambole prit une chandelle sur la table de la cuisine, cria à Ambroise, toujours au-dehors :

– Attendez-moi une minute !

Et dit au valet :

– Occupe-toi de mon cheval.

Le palefrenier emmena la monture à l’écurie, et Rocambole s’enferma dans la chambre, après avoir tiré de dessous sa livrée un petit paquet de vêtements, un peigne de plomb et du cosmétique noir.

Ambroise, toujours dans son cabriolet, attendait fort patiemment que Rocambole sortît.

Enfin il reparut, ou du moins le fermier entendit une voix qui criait au valet d’écurie :

– N’oublie pas : trois litres avant boire, trois litres après ?

En même temps, il vit grimper dans son cabriolet un homme qu’il ne reconnut pas tout d’abord.

C’était un garçon vêtu d’une braie bretonne bleue, d’une veste grise, la tête couverte d’un large chapeau, la jambe nue et le pied chaussé de bons souliers ferrés.

Il avait de longs cheveux noirs qui flottaient sur ses épaules et des favoris de même couleur.

Ambroise crut d’abord que c’était un voyageur qui sortait de l’auberge en même temps que Rocambole.

– Vous vous trompez, dit-il ; qui êtes-vous donc ?

– C’est moi, imbécile, répondit la voix de Rocambole.

– Vous ! s’écria le fermier stupéfait.

– Oui, filons !

Rocambole, ainsi métamorphosé, déroula une blouse qu’il avait sous le bras et se la passa, disant :

– Je suis un gars du pays de Vannes, le propre neveu, à la mode bretonne, de ta défunte première femme.

– Mais…

– Écoute donc, butor ! Je suis arrivé hier matin, et tu m’as pris pour valet de charrue.

– Mais… cependant…

– Je ne parle que le bas-breton… À propos, le parles-tu, toi, le bas breton ?

– Un peu.

– C’est parfait. Je suis ton neveu, tu es mon oncle.

Ambroise regardait Rocambole ainsi métamorphosé avec une stupéfaction impossible à décrire.

– C’est à ne pas croire que c’est vous, murmura-t-il.

– C’est moi, cependant.

– Ainsi, je suis votre oncle ?

– Oui. Et tu peux parler en français devant moi, attendu que je ne sais que le bas-breton. Tu le diras au marquis.

– Mais… pourquoi ?

– Ah ! répondit Rocambole, je vois qu'il faut te mettre les points sur les *i*.

– Dame !

– Je te dirai donc qu'entre gens qui ne se sont pas vus depuis longtemps et qui, jadis…

– Chut ! fit Ambroise.

– La conversation peut aller loin. Comprends-tu ? Je veux savoir.

– Oui.

– Et je te dirai, pour ta gouverne, que si je te vois faire un signe d'intelligence au marquis pour l'engager à se défier…

– Ah ! répliqua Ambroise avec un accent de franchise, du moment que je trahis les gens, je ne fais pas les choses à moitié. Si vous y tenez, je ferai jaser le marquis.

– J'y tiens.

– Alors, on verra.

Rocambole et Ambroise achevaient d'échanger ces quelques mots, lorsque le cabriolet arriva à la station.

Un coup de sifflet venait de retentir dans le lointain.

C'était le train de Paris qui s'avançait.

Un homme d'environ quarante-cinq ans, de haute taille, mis avec distinction et enveloppé dans un chaud vitchoura, en descendit.

Cet homme jeta un regard indécis autour de lui, comme s'il eût cherché quelqu'un.

– Tiens ! dit Rocambole au fermier, voilà ton homme.

– C'est lui, en effet, dit Ambroise.

Il descendit du cabriolet et laissa les rênes aux mains de Rocambole ; puis il alla à la rencontre du marquis et le salua.

Le marquis le regarda attentivement et tressaillit.

– Ambroise, dit-il.

– Moi-même…

– Toi… ici ?…

– Oui, monsieur le marquis.

– Et qu'y viens-tu faire ?

– Je viens de la Charmerie.

– Ah !

– Je viens vous chercher.

– C'est différent.

Le marquis avait une petite valise à la main. Il la tendit à Ambroise, qui ouvrit le tablier du cabriolet.

– Montez, monsieur le marquis, dit-il ; nous causerons en route.

Le marquis jeta sur Rocambole un regard de défiance.

– Oh ! dit Ambroise, fidèle à sa leçon, ne faites pas attention, monsieur le marquis, c'est le neveu de ma défunte femme, un petit Bas-Breton qui ne sait pas un mot de français.

– Ah ! fit le marquis.

– Et, acheva Ambroise, nous pouvons parler.

*

* *

Une heure après, le marquis et Ambroise, qui ne s'étaient fait aucun scrupule, en présence du prétendu Bas-Breton, de parler de leurs relations passées, arrivèrent à la Charmerie.

M. de la Morlière était à sa fenêtre lorsque les lanternes du cabriolet brillèrent à l'extrémité de l'avenue.

Il descendit en toute hâte, en appelant :

– John ! John !

Mais John n'était point rentré.

Le vicomte ouvrit lui-même la grille et se précipita dans les bras du marquis avec effusion.

– Ah ! cher… murmura le marquis, non moins sentimental que le vicomte.

Mais celui-ci, qui n'avait point pris garde au Bas-Breton, se hâta de dire :

– Voyons, mon cher cousin, il est temps de causer, et je ne vous ai pas fait venir inutilement en toute hâte. Venez. Ambroise n'est point de trop.

Et le vicomte prit M. de Morfontaine par le bras, disant :

– Viens avec nous, Ambroise.

Le vicomte fit monter le fermier et M. de Morfontaine dans sa chambre, et s'y enferma avec eux.

Alors Rocambole, toujours Bas-Breton des pieds à la tête, sortit du cabriolet, attacha le cheval, qu'il débrida, puis se glissa dans la maison à son tour.

– Je veux savoir ce qu'ils disent, murmura-t-il.

Il monta et pénétra dans la chambre de Saphir par le cabinet de toilette.

Saphir dormait.

Rocambole ouvrit un placard percé dans le mur qui séparait l'appartement de Saphir de celui de M. de la Morlière, et il colla son œil à un petit trou par lequel filtrait un rayon lumineux…

– Le conseil de guerre est ouvert !… se dit-il, laissant glisser sur sa bouche railleuse un sourire silencieux.

Chapitre 29

Le jour naissait quand maître Ambroise sortit de la chambre de M. de la Morlière.

Le marquis de Morfontaine, le vicomte et Ambroise avaient eu une longue conférence.

Le vicomte accompagna le fermier jusque dans la cour.

– Ainsi, lui dit-il, voilà qui est bien convenu ?

– Parfaitement, monsieur.

– Tu vas t'occuper de trouver une voiture de voyage.

– Oui.

– Les deux tourtereaux y monteront pour aller à Fécamp.

– Bien entendu.

– Et, au premier relais, le marquis fera le reste.

– Ça ne fait pas un pli. Bonsoir, monsieur le vicomte, bonne nuit !

– Tu pourrais dire bonjour, fit M. de la Morlière.

– C'est vrai, voilà l'aube.

Le vicomte, qui s'était arrêté sur le perron, rentra et ferma la porte au verrou.

Le fermier se dirigea vers son cabriolet.

Le paysan bas-breton, le propre neveu de la défunte à maître Ambroise, c'est-à-dire Rocambole, n'y était plus.

– Hé ! garçon ! appela le fermier par deux fois.

Personne ne répondit.

– Faut croire qu'il est parti, pensa le fermier.

Il détacha son cheval, devant lequel le faux valet avait jeté une demi-botte de foin, le rebrida, monta dans le cabriolet et partit, laissant la grille ouverte.

– Où diable est-il donc ? se demanda Ambroise.

Dans l'espoir de rencontrer Rocambole, il s'en alla au pas tout le long de l'avenue, puis dans le chemin qui conduisait à l'embranchement des deux routes. Il mit une heure à faire ce trajet de trois quarts de lieue, sans avoir rencontré personne.

Cependant, comme il allait passer devant la croix qui indiquait la bifurcation des deux chemins, celui de Beuzeville et celui de la ferme, il entendit le galop lointain d'un cheval.

– Ça pourrait bien être lui, ma foi ! se dit-il.

Et il s’arrêta, prêtant l’oreille.

En cet endroit, le sol était couvert d’arbres, de pommiers pour la plupart ; le chemin était encaissé et bordé de grandes haies vives, de telle façon que la vue était assez bornée.

Le galop se rapprochait. Ambroise attendit.

Cependant le chemin de Beuzeville était désert aussi loin que l’œil pouvait plonger.

– Jarnidieu ! murmura tout à coup Ambroise, c’est bien lui ! il vient à travers champs.

En effet, par une brèche de la haie, le fermier venait d’apercevoir Rocambole, qui galopait à travers les guérets.

– Il a coupé au plus court, pensa Ambroise. D’où peut-il donc venir ?

C’était bien Rocambole.

Rocambole dépouillé de son costume de Bas-Breton, ayant repris sa livrée, et monté sur le cheval noir.

Le cheval blanc, on s’en souvient, était resté à l’auberge de Beuzeville.

Ambroise attendit.

Cinq minutes après, Rocambole était auprès de lui.

– D’où venez-vous donc, Jésus-Dieu ? demanda le fermier.

– Ceci ne te regarde pas.

Rocambole mit pied à terre.

– Eh bien ? fit-il.

– On a arrangé un petit plan tout mignon.

– Ah !

– Et on compte pincer les tourtereaux ce soir… à la nuit.

– J’ai bien entendu le commencement de cela, dit Rocambole, mais il a fallu que je m’en aille. Conte donc un peu.

– Il est toujours convenu, pour le marquis et le vicomte, que les jeunes gens s’embarquent à Fécamp, demain, au point du jour.

– Naturellement.

– Le vicomte a dit : « Il est fâcheux qu’il n’y ait que trois lieues et demie de la ferme à Fécamp. »

– Ah ! il a dit cela ?

– Oui, et il a ajouté : « Car il ne faut pas songer à une chaise de poste et à un relais. »

– C’est juste, dit Rocambole.

– Mais, reprit Ambroise, j’ai eu une petite idée, moi.

– Voyons ?

– J’ai dit que souvent il arrivait pour M. Léon ou Mademoiselle Victoire, des paquets au bureau à la station de Beuzeville.

– Très bien.

– Et que, bien certainement, M. Léon voudrait y passer.

– À merveille.

– De telle façon que cela permettrait à M. le marquis de jouer sa petite comédie.

– Quelle est-elle ?

Ambroise haussa les épaules dédaigneusement.

– Ces gens-là, dit-il, baissent considérablement.

– En vérité !

– Ils ont eu de l’imagination dans leur jeunesse, mais le temps est passé. Figurez-vous que le marquis songe à employer le commissaire de police.

– Je m’y attendais, dit Rocambole, et j’ai pris mes mesures en conséquence, mon bonhomme.

– Vrai ?

– Mais certainement.

– Eh bien ! que dois-je faire ?

– Nous avons dit, à tout hasard, au vicomte, que les jeunes gens devaient s’embarquer à Fécamp.

– Oui.

– Tu vas rentrer à la ferme, tu les feras monter de gré ou de force dans ta carriole.

– Après ?

– Et tu les conduiras à Fécamp.

– Mais…

– Il y a, il doit y avoir un navire en partance. S’il n’y en a pas, tu trouveras une barque, un canot, une embarcation quelconque, pour les conduire au Havre, où ils trouveront un brick ou un vapeur.

– Soit Mais s’ils ne veulent pas ?…

– Bah ! quand tu leur diras que le marquis est à la Charmerie…

– Vous avez raison, dit Ambroise, c’est une bonne raison, et ils trouveront que ma jument ne marche pas assez vite.

– C’est mon avis.

– Mais alors… la chaise de poste ?…

– Tu viendras flâner vers midi dans la pièce de sarrasin qui est derrière la Charmerie.

– Bon !

– Et je te donnerai de nouvelles instructions.

– C’est différent.

– Va et hâte-toi. Au revoir.

Rocambole sauta de nouveau en selle et repartit.

Maître Ambroise tourna la croix et prit le chemin de sa ferme.

Cette fois il mit sa jument au trot, et comme c’était une vaillante bête, qui *allongeait* très proprement, il arriva encore avant le soleil levé.

Les domestiques seuls commençaient à donner signe de vie dans la ferme.

Pornic couplait ses bœufs sous le joug, le pâtre ouvrait les claires-voies des étables, le charretier pansait ses trois chevaux.

Ambroise était parti la veille au soir sans dire où il allait, et après que sa *bourgeoise* s’était allée coucher ; de telle façon que la fermière n’avait pu lui demander aucune explication.

En voyant entrer le cabriolet du *maître* dans la cour, Pornic laissa ses bœufs et accourut prendre la bride.

Ambroise descendit et appela le charretier.

Celui-ci vint à son tour et ôta son bonnet de coton bleu.

– Mets-moi la *Cocote* à l’écurie, ordonna le fermier ; mais ne la dégarnis point et donne-lui une forte avoine… huit litres.

– Est-ce que vous allez encore en route, not’ maître ?

– Oui-dà, répondit Ambroise, je repars dans une heure.

– Alors il ne faudrait pas dételer ?

– Si fait bien ! dit Ambroise, car je prendrai la carriole à quatre roues.

Les valets de ferme se regardèrent avec quelque étonnement.

Ce que maître Ambroise appelait la carriole à quatre roues était un affreux véhicule qui demeurait toute l’année sous la remise, et dont on ne se servait jamais, tant il était lourd. Mais il avait six places à l’intérieur et un grand coffre par-derrière, dans lequel on pouvait mettre bien des paquets.

– Ça sera lourd pour *Cocote,* dit le charretier en manière de réflexion.

– Aussi, répliqua maître Ambroise, tu mettras le *Gris* au palonnier.

Le *Gris* était un petit cheval élevé à la ferme, et qui trottait que c’était une bénédiction.

Ces précautions prises et ces ordres donnés, maître Ambroise n’entra point à la ferme, mais il se dirigea vers la Maison-Blanche, en enjambant la haie du jardin.

Les premiers rayons du soleil glissaient à peine au sommet des pommiers, et tout dormait dans la maison.

Maître Ambroise frappa doucement à un volet du rez-de-chaussée.

C’était la croisée de la chambre occupée par Léon.

Le jeune homme avait sans doute le sommeil excessivement léger, car il sauta lestement à bas de son lit et vint ouvrir.

– Tiens ! c’est vous, le fermier ? dit-il.

– C’est moi, monsieur Léon.

– Que voulez-vous ?

– Il faut vous habiller.

– Pourquoi cela ?

Léon se frottait les yeux et regardait la pendule de la cheminée.

– Parce que vous allez faire un petit voyage.

– Plaît-il ?

Le fermier enjamba l’entablement de la croisée, et sa physionomie prit une expression mystérieuse qui étonna Léon de Pierrefeu.

Puis il continua :

– Le père Ambroise est un bon homme, n’est-ce pas ?

– Dame ! fit Léon.

– Un brave fermier tout rond, qui aime sa belle-sœur, madame Hulot, accueille bien les gens qu’elle lui amène et ne se mêle de rien… hein ?

Léon fronça le sourcil.

– Pourquoi diable me dites-vous tout cela, père Ambroise ?

Le fermier continua :

– Mais il a l’œil ouvert, le père Ambroise, il voit tout et ne dit rien.

Léon tressaillit et regarda plus attentivement le fermier.

– Un jeune homme et une jeune fille qui s’en viennent au fond de la Normandie avec une vieille dame… qui ne sortent guère… qui ont l’air de se cacher… dame ! ça donne à penser, voyez-vous ?

Léon se méprit aux paroles du fermier, et il crut que maître Ambroise, au courant de la situation, ne voulait point se faire son complice.

– Ah ! s’il en est ainsi, dit-il avec un accent de fierté, si nous vous gênons, monsieur Ambroise, nous sommes prêts à partir.

– Ta, ta, ta ! dit-il, vous êtes prompt comme la poudre, monsieur Léon, écoutez donc…

– Parlez !

– Si je vous dis que je sais tout, c’est que je veux vous être utile…

– Ah !

– Et vous sauver.

– Me sauver ! exclama le jeune homme, étourdi de ce mot.

– Dame ! fit naïvement le fermier, vous êtes un beau monsieur de la ville, et vous avez étudié dans les livres. Vous n'êtes donc pas sans savoir que la justice se mêle des affaires d'un joli jeune homme comme vous qui enlève une jolie demoiselle comme mademoiselle Victoire, alors que celle-ci n'a pas vingt et un ans, et qu'elle est *quasiment* mineure, comme on dit.

– Comment ? que dites-vous ?… Parlez !… murmura Léon avec vivacité.

– Est-ce que vous connaissez le marquis de Morfontaine ? demanda le fermier en clignant de l'œil.

– Le père de Victoire ?

– Justement. Eh bien ! il est près d'ici… à trois lieues !

– Ciel !

– Et ce soir il compte venir vous faire une visite…

Léon jeta un cri.

– Avec un commissaire de police et deux gendarmes. Comprenez-vous, maintenant ?

– Ô mon Dieu ! pauvre Victoire ! murmura le jeune homme.

– Heureusement que je suis là, dit Ambroise. Allons, habillez-vous… et promptement !

Ambroise sauta dans la chambre de Léon, courut à la porte, passa dans le corridor et grimpa l'escalier quatre à quatre.

Il frappa rudement à la porte de madame Hulot qu'il éveilla, disant :

– C'est moi, le beau-frère ; ouvrez ! ouvrez !

Madame Hulot vint ouvrir.

– Vite ! dit Ambroise, habillez-vous, éveillez la demoiselle… Il faut partir.

– Partir !

– Oui… je vous conterai cela… Le marquis est à vos trousses.

Madame Hulot poussa un cri d'angoisse et s'habilla quatre à quatre. Alors le fermier descendit chez Léon et lui dit :

– Nous allons à Fécamp… Il y a toujours des navires… Vous vous embarquerez pour l'Angleterre…

– Mais… la mère de Victoire…

– J'arrangerai tout cela, dit Ambroise. Je ferai, s'il le faut, le voyage de Paris.

Puis il ajouta :

– Si vous n'avez pas assez d'argent, je vous en avancerai. J'ai toujours un vieux sac de

cuir plein de louis. C’est le deuxième terme de notre fermage.

– Merci ! dit le jeune homme.

Moins d’une heure après, Léon de Pierrefeu, Victoire de Morfontaine et madame Hulot montaient dans la fameuse carriole à quatre roues.

Cocote était au brancard, on avait attelé le *Gris* au palonnier, et maître Ambroise, juché sur le siège et enveloppé dans une bonne limousine toute neuve, faisait claquer son fouet avec le savoir magistral d’un vrai postillon.

30 Chapitre

Tandis que maître Ambroise s’en allait à la ferme pour y presser le départ de Léon de Pierrefeu et de Victoire de Morfontaine, Rocambole, dont il était devenu l’esclave, retournait fort tranquillement à la Charmerie. Il était venu au galop jusqu’à la croix des deux chemins ; mais lorsqu’il eut vu le fermier, il avait jugé inutile de se presser davantage, et il avait continué son chemin au pas. Aussi le soleil était-il levé depuis longtemps lorsqu’il arriva à la villa. M. de la Morlière était à sa fenêtre lorsque le faux valet entra dans la cour.

Le vicomte l’avait vu partir monté sur le cheval noir, et il le voyait revenir sur le cheval blanc. C’était assez extraordinaire déjà ; enfin Rocambole avait passé toute la nuit dehors.

– D’où sors-tu donc ? lui cria le vicomte.

Rocambole fit un léger signe de la main qui voulait dire :

– Attendez-moi, j’ai beaucoup de choses à vous apprendre.

Il mit son cheval à l’écurie, lui donna un coup de bouchon, jeta une botte de paille dans le râtelier, et monta chez le vicomte.

M. de la Morlière avait attendu Rocambole toute la nuit avec une vive anxiété.

Le faux valet prit une mine soucieuse.

– Ah çà ! dit le vicomte, m’expliqueras-tu ta conduite ?

– Ouf ! répondit Rocambole ; malgré le respect que je lui dois, monsieur le vicomte me permettra bien, j’imagine, de prendre un siège. Je suis rendu.

– D’où viens-tu ?

– De Beuzeville.

– Bah !

– Et avant d’aller à Beuzeville, j’ai passé les deux tiers de la nuit à rôder autour de l’habitation de M. de Verne.

Le vicomte tressaillit.

– Pourquoi ? fit-il avec une certaine anxiété.

– Pour me mettre au courant des faits et gestes de M. le baron.

– Ah ! ah !

– Le baron n’est point parti.

– Tu l’as vu ?

– Comme je vous vois.

– Il ne partira point ?

– Il ne partira qu’avec Saphir.

Le vicomte serra les poings.

– C’est ce que nous verrons, dit-il.

– Cependant, si monsieur le vicomte n’a plus besoin d’elle…

Cette observation, faite d’un ton naïf, bouleversa M. de la Morlière. Au lieu d’y répondre directement, il s’emporta.

– Qu’importe ? dit-il, je ne veux pas qu’elle parte !…

– Après cela, murmura Rocambole, si monsieur le vicomte a des raisons, c’est différent…

– Et tu dis que cet homme…

– Je dis que M. le baron prend ses mesures pour partir avec Saphir.

– C’est impossible !

– Si elle sortait d’ici… toute seule…

– Elle ne sortira pas, dussé-je l’enfermer dans sa chambre.

Rocambole eut un fin sourire.

– Monsieur le vicomte est bien jeune, dit-il, et on voit bien qu’il n’a jamais perdu son temps à étudier les femmes.

– Que veux-tu dire ?

– Si madame Saphir était enfermée, elle passerait par la fenêtre. Si elle sait que le baron rôde dans les environs… car elle le croit parti…

– C’est vrai.

– Eh bien, elle est capable de vouloir le rejoindre à tout prix.

Ce que Rocambole affirmait là était tellement selon le cœur humain, que M. de la Morlière en comprit la justesse.

– Que faire donc ? murmura-t-il.

– Monsieur le vicomte veut-il mon avis ?

– Parle.

– Madame Saphir est persuadée qu’elle ne reverra jamais le baron.

– Tu crois ?

– J’en suis sûr. Donc, elle est résignée, un peu consolée, du reste, par les promesses que lui a faites monsieur le vicomte.

– Après ?

– Il faudrait la faire partir d’ici le plus tôt possible.

– Mais… où l’envoyer ?

– À Paris d’abord ; puis on cherchera le moyen de faire perdre ses traces au baron.

– C’est parfait… Mais tu dis que le baron rôde dans les environs ?

– Du matin au soir. Seulement, il est convaincu que monsieur le vicomte ne se doute nullement de sa présence dans le pays.

M. de la Morlière respira.

– Ce qui fait, poursuivit Rocambole, que, ce soir, si la nuit était bien noire…

Le vicomte se frappa le front.

– J’ai une idée, dit-il.

– Voyons ? dit Rocambole à son tour.

Le vicomte reprit :

– M. de Morfontaine, le père de la jeune fille, tu sais, est arrivé cette nuit…

– Avez-vous arrêté un plan ?

– Oui, le voici : les deux jeunes gens partiront en chaise de poste pour Fécamp en passant par Beuzeville.

– Ah !

– Au premier relais, on les arrêtera.

– Mais c’est très ingénieux, cela ! murmura Rocambole avec une pointe d’ironie.

– Et tandis que M. de Pierrefeu s’en ira sous bonne escorte, on ramènera la demoiselle ici.

– Très bien.

– Alors, tu comprends, je puis fort bien prendre la chaise de poste et partir avec Saphir.

– Et, demanda Rocambole, vers quelle heure pensez-vous que la chaise de poste sera ici ?

– Vers minuit.

– Tout est pour le mieux.

– Ainsi tu approuves mon plan ?

– D’autant mieux que je vais vous faire une dernière confidence.

– Laquelle ?

– Non content de rôder le jour autour de la Charmerie, le baron passe les nuits aux environs de la station.

– Vraiment ?

– Et il vous eût été impossible de partir par le chemin de fer. Maintenant, il faut trouver un bon prétexte pour empêcher Saphir de sortir.

– Il est tout trouvé, dit le vicomte : la présence de M. de Morfontaine.

– Tiens ! c’est vrai.

– Je lui expliquerai qu’il ne serait pas convenable que le marquis la vît, et elle consentira bien, j’imagine, à passer un jour tout entier sans bouger de sa chambre.

– Monsieur le vicomte est un homme de ressources, dit Rocambole.

Et il s’en alla sans que le vicomte eût songé à lui demander comment il se faisait que, étant parti monté sur un cheval noir, il était revenu sur un cheval blanc.

Les choses se passèrent comme l’avaient décidé M. de la Morlière et Rocambole.

Saphir consentit à ne pas se montrer.

Le marquis dormit jusqu’à midi et se leva pour déjeuner.

Rocambole passa la journée à brosser ses harnais.

Seulement, vers midi, il s’esquiva et alla rejoindre Ambroise dans le champ de sarrasin.

Il eut avec lui une conférence mystérieuse de quelques minutes.

Vers cinq heures, M. de la Morlière profita d’un moment où le marquis se promenait dans le jardin pour entrer chez Saphir.

La jeune femme supportait sa captivité sans trop de tristesse ; elle tendit la main au vicomte et lui dit :

– Ah ! il me tardait de vous voir.

– Chut ! mon enfant ! dit-il. Je n’ai qu’une minute à causer avec vous.

Saphir fit une jolie moue.

– Le marquis peut remonter d’un moment à l’autre, et je ne voudrais pas pour un empire qu’il se doutât de votre présence ici.

– Je comprends cela, dit Saphir.

– Or, voici ce que je viens vous annoncer : nous partons cette nuit.

– Vraiment ?

– Oui, faites vos caisses. À dix heures, je viendrai vous chercher.

– Le marquis n’y sera donc plus ?

– Non.

– Il part donc aussi ?

– Au contraire, il reste. Mais je vous expliquerai tout cela en chemin. Adieu.

– Au revoir.

Le vicomte allait sortir, quand elle le rappela.

– Faites-moi une promesse, dit-elle.

– Parlez.

– Vous savez que les femmes ont souvent leurs petites manies.

– Je sais cela.

– Moi, j’ai horreur d’empiler des robes et des jupons devant témoin. Faire une malle ou déménager, pour moi, c’est tout un.

– Eh bien ?

– Promettez-moi que vous ne viendrez pas avant l’heure convenue.

– Soit ! dit le vicomte en souriant.

Il sortit et rejoignit le marquis.

L’après-midi s’écoula, le soir vint, puis la nuit.

M. de la Morlière et son cousin soupèrent en tête à tête ; puis ils allèrent fumer dans le jardin, en attendant qu’il fût neuf heures.

M. de la Morlière leva les yeux vers les fenêtres de Saphir ; une lumière y brillait, et il vit passer et repasser derrière les rideaux une silhouette de femme.

À neuf heures, le marquis rentra dans sa chambre et passa par-dessus sa redingote une grande blouse bleue ; puis il se coiffa d’une casquette de loutre, ce qui lui donna l’apparence d’un bon fermier normand qui se met en route pour une foire.

– Me voilà prêt, dit-il au vicomte.

– Sais-tu ton chemin ?

– À peu près.

– Je vais t’accompagner pendant une demi-lieue, dit M. de la Morlière.

Les deux cousins sortirent de la Charmerie bras dessus, bras dessous ; mais au moment de franchir la grille, le vicomte prétexta un ordre à donner à son valet, et il revint trouver Rocambole.

Rocambole était dans la cour et semblait avoir deviné ce brusque retour de M. de la Morlière.

Le vicomte lui dit tout bas :

– Je ne voudrais pas que la jeune fille vît Saphir. Comment faire ?

– Je m’en charge, répondit Rocambole. Nous la ferons passer par le jardin.

– C’est bien.

M. de la Morlière rejoignit le marquis ; tous deux longèrent l’avenue et se dirigèrent vers la grand-route, qui passait à deux kilomètres environ de la Charmerie.

La nuit était sombre et nuageuse.

Quand ils furent arrivés sur la grand-route, M. de Morfontaine et le vicomte s’assirent sur un tas de cailloux et attendirent.

– Ambroise n’aura point oublié beaucoup de grelots, dit M. de la Morlière ; nous entendrons la voiture de loin.

– Ah çà ! dit le marquis tout à coup, nous allons avoir ma fille sous la main, mais… ton fils ?

– Il est en pleine convalescence, j’imagine, et je te l’enverrai le jour même de mon arrivée à Paris.

– Ton fils n’est plus à Paris.

– Hein ?

– Il est parti depuis quatre jours. On ne sait où il est allé.

– Tu plaisantes ! dit le vicomte.

– Pas du tout.

– Comment le sais-tu ?

– J’ai rencontré son ami, M. de Kerdrel.

Le vicomte pensa : Il est capable de s’être mis à la recherche de Saphir.

Et, rassuré par cette réflexion, il dit à M. de Morfontaine :

– Je sais où il est.

– Ah ! Il t’a écrit ?

– Non, mais je le retrouverai en quelques heures. Tu n’es pas collet monté, et on peut bien te dire…

– Bon ! fit le marquis en souriant, je sais… une amourette…

– Chut ! écoute…

Le vicomte prêta l’oreille.

On entendait un bruit lointain de grelots.

– C’est la chaise, dit le vicomte.

Ils demeurèrent immobiles quelque temps encore, puis ils virent apparaître dans l’éloignement deux lanternes rougeâtres.

– C’est bien cela, fit M. de la Morlière ; Ambroise m’a dit que les lanternes seraient rouges.

La voiture arrivait grand train et le bruit des grelots devenait plus distinct. Le vicomte se jeta derrière un des peupliers de la route.

– Je veux te voir monter, dit-il. À bientôt !

Le marquis se prit à marcher à la rencontre des lanternes rouges.

Quand il ne fut plus qu’à vingt pas, il agita sa casquette et cria d’une voix rauque :

– Hé ! postillon !

La chaise de poste était conduite à grandes guides, et le postillon était sur le siège.

– Ho ! ho ! holà ! ho ! fit le postillon en retenant à grand-peine ses chevaux, qui êtes-vous ?

Puis, comme le marquis, ayant remis prudemment sa casquette sur ses yeux, faisait un nouveau signe de la main, le postillon s’écria :

– Tiens ! c’est le maître de poste. Montez ici, patron.

Les lanternes rouges projetaient une vive clarté en avant, mais l’intérieur de la chaise demeurait plongé dans l’obscurité.

Tout ce que put voir le marquis en se hissant sur le siège, ce fut une robe blanchâtre, et il demeura convaincu que c’étaient sa fille et son ravisseur, avec lesquels il allait voyager.

Le postillon rendit la main à ses chevaux, fit claquer son fouet, et la chaise repartit au grand trot.

Chapitre 31

Le marquis de Morfontaine, une fois installé sur le siège, regarda le conducteur.

C’était un gros garçon, rougeaud, qui avait l’air fort mal à l’aise sous son habit-veste et dans ses grandes bottes de postillon.

Les gens de la ferme eussent reconnu Pornic.

Pornic, à qui maître Ambroise avait dit, avant de lui faire sa leçon :

– Suis-je ton maître ?

– Oui, avait répondu Pornic, et un bon, tout de même.

– Alors, tu m’es dévoué ?

– À la mort !

– Tu feras ce que je te dirai ?

– Pardienne !

– Et tu ne diras que ce que je veux que tu dises ?

– Pas un mot de plus, not’ maître.

– Jure-le moi…

Pornic leva la main.

– Jure-le-moi par saint Paterne, le patron de ton pays !

– Je le jure par saint Paterne, répondit Pornic.

Ce serment, sacré pour tout Breton, rassura complètement le fermier, qui donna alors au gars des instructions minutieuses.

Maître Ambroise avait si bien donné le signalement du marquis à Pornic que celui-ci n’avait point hésité à le reconnaître.

Le gars cligna de l’œil et se tourna à demi vers l’intérieur de la chaise de poste.

– Ils sont là, dit-il.

Le marquis inclina la tête.

– Faut qu’ils soient pressés tout de même, ces jeunes gens, reprit Pornic, qui paraissait avoir envie de causer.

– Ah ! fit le marquis.

« – Postillon, m’a dit le monsieur, je paye les guides cinq francs par relais. »

– Il paye bien, ce jeune homme.

Pornic continua :

– Nous n’avons pas toujours de pareilles aubaines, monsieur, par ce temps de chemins de fer. Nous crevons de faim huit jours sur neuf.

– Où est le relais ? demanda M. de Morfontaine.

– À Beuzeville.

– Vous savez que vous devez vous y arrêter quelque temps ?…

Pornic prit un air niais.

– Dame ! fit-il, maître Ambroise, qui est un homme tout à fait charitable et qui me paye une bonne bouteille de cidre quand je passe par chez lui, maître Ambroise m’a dit :

– Tu rencontreras, à la croisière de la route qui mène à la Charmerie, un homme en blouse qui t’avertira d’arrêter. Tu auras l’air de le prendre pour le maître de poste, et tu le feras monter. »

– Il ne t’a dit que cela ?

– Ah ! pardon… il m’a dit encore : « En entrant dans Beuzeville, tu arrêteras devant la gendarmerie et ce monsieur descendra. »

– Bon !

« – Et puis tu t’arrangeras de façon à perdre un bon quart d’heure au relais, qui est à cent pas plus loin. »

– C’est tout ?

Pornic cligna de l’œil.

– Dame ! monsieur, fit-il, ça m’intriguait un peu tout de même, et je lui ai dit : « C’est donc que cette jolie dame et ce beau monsieur sont des voleurs ? »

– Et t’a-t-il répondu ?

– Oui, monsieur, il m’a dit que vous étiez le père de la jolie dame, et que…

– C’est bon, dit brusquement le marquis, maintenant, tu sais ce que tu as à faire ?

– À peu près…

– Tu ne repartiras point du relais que je ne t’aie rejoint avec le brigadier de gendarmerie. Il y a cinq louis de pourboire.

– Crénom ! jura Pornic, il fait bon tout de même servir des gens généreux comme vous, monsieur. Et Pornic salua.

Puis, allongeant un grand coup de fouet à ses chevaux :

– Ont-ils l’air pressé de filer, tout de même, monsieur… Ils ont peur de manquer le bateau à vapeur.

– Ah ! c’est sur un bateau à vapeur qu’ils doivent s’embarquer ?

– Oui. Du moins ils l’ont dit en montant en voiture.

La chaise allait bon train, et, bien que la nuit fût sombre, le marquis ne tarda point à voir blanchir les premières maisons de Beuzeville.

– Tenez, voyez-vous, monsieur, reprit Pornic, qui devenait décidément loquace, la gendarmerie, c'est la troisième maison à gauche, dans la grande rue. Il y a un drapeau.

– Je le sais.

– Ça ne m'étonnerait pas que le brigadier fût au courant.

– Tu crois ?

– Dame !

– Il t'a donc vu ?

– Le brigadier est venu à la ferme tantôt.

Tandis que Pornic donnait ce dernier renseignement au marquis, le pavé résonna sous les pieds des chevaux. La chaise entrait dans la grande rue, et Pornic arrêta, montrant le drapeau qui surmontait la porte de la gendarmerie. Le marquis descendit du haut du siège avec la légèreté d'un jeune homme.

– Tu sais, dit-il, cinq louis !

– Soyez tranquille.

Avant de lâcher la courroie qui lui avait servi de rampe, le marquis voulut plonger un regard dans l'intérieur de la chaise ; mais il prit une peine inutile, car les voyageurs avaient baissé les stores à demi. Tout ce qu'il put apercevoir pour la seconde fois, ce fut la robe de couleur claire que portait la fugitive.

Malgré l'heure avancée, il y avait de la lumière à la gendarmerie, et le marquis avait à peine frappé, que la porte s'ouvrit.

La chaise était repartie pour s'arrêter, à cent pas plus loin, devant le relais de la poste.

Ce fut le brigadier lui-même qui vint ouvrir.

Le brigadier était en uniforme et tout botté.

– Brigadier, lui dit le marquis, je suis le marquis de Morfontaine.

Le sous-officier salua.

– Je connais votre affaire, monsieur le marquis, dit-il, et je sais pourquoi vous venez.

– Vous avez vu Ambroise ?

– Il m'avait écrit un mot, je suis allé à la ferme dans la journée, et je l'ai vu.

– Eh bien, êtes-vous prêt ?

– Je suis à vos ordres, monsieur.

Le brigadier boucla son ceinturon, le marquis passa le premier, et tous deux se dirigèrent vers le relais.

Pornic avait tenu parole, il n'avait point encore dételé lorsque M. de Morfontaine arriva.

Le marquis avait, en chemin, ôté sa blouse, et il était maintenant vêtu comme à l'ordinaire.

– Faites votre devoir, dit-il au brigadier.

Et il demeura trois pas à l'écart.

Le brigadier ouvrit sans façon la portière de la chaise de poste.

– Vos passeports, messieurs et dames, demanda-t-il.

La femme parut étonnée ; le voyageur tendit un papier plié en quatre.

– Je n'ai pas de passeport, dit-il à mi-voix, mais j'ai un permis de chasse que voilà.

Le brigadier prit le permis, le déplia et s'approcha de la lanterne :

– Ce permis n'est pas à vous, monsieur, dit-il.

– Pardon, il est à moi.

– Non, dit le brigadier. Vous êtes M. Léon de Pierrefeu, et cette dame, mademoiselle de Morfontaine.

– Que me chantez-vous donc là, brigadier ?

Et le voyageur répondit par un bruyant éclat de rire. La femme qui se trouvait auprès de lui fit écho. Alors le brigadier, un peu déconcerté, prit la lanterne dans sa douille et dit :

– Ma foi, monsieur votre père, mademoiselle, vous reconnaîtra mieux que moi.

Alors le marquis s'approcha.

En même temps, le brigadier dirigea la lanterne dans l'intérieur de la voiture. Le marquis jeta un cri.

– Ce n'est pas ma fille ! dit-il.

En effet, les deux voyageurs descendirent et l'homme, regardant froidement le marquis, lui dit en lui montrant sa compagne, qui n'était autre que Saphir :

– Je suis fort étonné, monsieur, que vous me fassiez arrêter ainsi. Je me nomme le baron Gontran de Neubourg, et madame, que voilà, n'a jamais été votre fille, que je sache.

Le marquis était pétrifié.

– Monsieur, balbutia-t-il, pardonnez-moi… une erreur…

– Cependant, reprit le baron d'un ton railleur, je puis vous donner des nouvelles de votre fille.

– Ah ! exclama le marquis, vous l'avez vue ? vous la connaissez ?… Mon Dieu ! expliquez-moi donc ce mystère.

Le baron répondit :

– J'étais à Fécamp ce matin, et j'ai vu monter à bord d'un navire qui partait pour l'Angleterre, une jeune personne d'une beauté remarquable, et qu'on m'a dit être mademoiselle de Morfontaine.

Le marquis jeta un nouveau cri et se laissa tomber comme foudroyé sur la borne qui garantissait la porte cochère de la remise devant laquelle la chaise de poste était arrêtée.

– Dépêchons-nous donc, postillon ! ordonna le baron avec hauteur.

Le brigadier salua, fit mille excuses à M. de Neubourg, et lui dit :

– Il y a quelque chose que je ne comprends pas, monsieur, et dès demain j'irai voir maître Ambroise.

Le baron fit remonter Saphir en voiture.

Puis s'approchant du marquis, il lui dit à l'oreille :

– Que pensez-vous, monsieur, de la fin tragique de ce malheureux comte Hector de Main-Hardye ?

Ces mots brisèrent le tympan du marquis et le firent bondir.

En ce moment, il oublia sa fille, il oublia la mystification terrible dont il était l'objet, pour regarder avec une fiévreuse épouvante cet homme qui paraissait posséder son secret.

Mais déjà le baron était remonté en voiture, et la chaise repartait au grand trot.

*

* *

Cependant M. le vicomte de la Morlière, bien convaincu que le marquis son cousin venait de monter sur le siège d'une voiture qui renfermait à l'intérieur sa fille et son ravisseur, avait suivi des yeux la chaise de poste durant quelques minutes, puis il avait repris le chemin de la Charmerie d'un pas rapide.

Mais M. le vicomte de la Morlière n'aurait pas dû se presser autant.

La chaise de poste, suivant ses calculs, devait mettre au moins une demi-heure pour atteindre Beuzeville ; il fallait ajouter à ce laps de temps le séjour à Beuzeville, séjour qui pouvait se prolonger si Léon de Pierrefeu, qu'il supposait être dans la chaise de poste, opposait de la résistance ; enfin le temps que le marquis mettrait à ramener sa fille à la Charmerie.

Cependant M. de la Morlière allait du pas d'un jeune homme. Il avait hâte de revoir Saphir.

Rocambole, lorsqu'il arriva, était assis devant la porte de la maison et paraissait attendre son retour.

– As-tu vu madame Saphir ? demanda le vicomte.

– Oui, monsieur.

– Tu es monté chez elle ?

– Non, elle est descendue comme M. le vicomte et M. de Morfontaine sortaient, et elle m'a dit :

« Ah ! je commençais à étouffer joliment… je vais faire un tour de jardin. »

– Elle est au jardin ?

– Je le pense.

Le vicomte entra dans le jour, où il faisait très sombre, et il appela :

– Saphir ! mon enfant !

Saphir ne répondit pas.

Le vicomte suivit la grande allée, entra dans les allées transversales et appela deux fois encore. Sa voix se perdit sans écho.

Alors il leva les yeux vers la fenêtre de Saphir. Cette fenêtre était éclairée.

– Elle est remontée, pensa-t-il.

Il rentra dans la maison, retrouva Rocambole au bas de l'escalier et lui dit :

– Elle est dans sa chambre.

– Tiens ! c'est drôle…

– Pourquoi ?

– Parce que je n'ai pas bougé de là et ne l'ai point vue remonter.

M. de la Morlière eut un frisson ; il monta l'escalier rapidement, arriva à la porte de Saphir et frappa. Nul ne répondit. Cependant la clef était sur la porte.

– Saphir ! Saphir ! répéta le vicomte en frappant une seconde fois.

Ne recevant aucune réponse, le vicomte se décida à entrer. La chambre était vide. Il alla au cabinet de toilette, le cabinet était désert.

– Ah ! c'est étrange ! murmura M. de la Morlière.

Tout à coup il aperçut une lettre sur la cheminée, placée devant la pendule, et il s'en empara.

La lettre portait cette suscription :

À monsieur le vicomte de la Morlière.

Tremblant, la sueur au front, le vicomte décacheta la lettre et lut :

« Monsieur et cher protecteur,

« Pardonnez-moi, je ne dormais point la nuit dernière, et, obéissant à un sentiment de curiosité, j'ai collé mon oreille à la cloison qui sépare ma chambre de la vôtre.

« J'ai entendu toute votre conversation avec le marquis de Morfontaine, votre cousin, et j'en ai conclu que vous n'aviez plus besoin de moi pour assurer le bonheur de mon cher Paul.

« Alors ce matin, tandis que vous dormiez encore, étant descendue au jardin, j'ai pu rencontrer de l'autre côté de la haie le baron G… de N… qui, depuis trois jours, fait sentinelle dans les environs.

« Quand ces lignes vous tomberont dans les mains, j'aurai fui… emportant le souvenir de vos bontés et vous en gardant reconnaissance.

« Saphir. »

Le vicomte poussa un cri de rage, au bruit duquel Rocambole accourut.

– Tiens ! dit le vicomte en lui tendant la lettre.

– Ah ! ah ! dit Rocambole, l’oiseau s’est envolé ; mais si monsieur le vicomte y tient, on peut le rattraper.

– Ah ! exclama le vicomte, parle… que te faut-il ?… je te donnerai ce que tu voudras si tu la retrouves.

– On la retrouvera : venez avec moi.

Et Rocambole eut un mystérieux sourire dont le sens échappa à M. de la Morlière.

Chapitre 32

Tandis que le marquis de Morfontaine s’apercevait, à Beuzeville, qu’il avait été mystifié ; tandis que M. de la Morlière rentrait à la Charmerie et s’apercevait de la disparition de Saphir, Paul était toujours le prisonnier de Danielle.

Le jeune homme était trop épris pour avoir conservé autre chose qu’un souvenir vague de son existence antérieure.

Il aimait Danielle.

Danielle le visitait deux fois par jour, et, chaque fois, elle avait des façons bizarres, mystérieuses, qui irritaient la curiosité de Paul.

– Vous le savez, lui avait-elle dit souvent, je suis une femme étrange, une énigme vivante… Ne cherchez point à vous expliquer ce qui se passe autour de vous, vous ne le comprendriez pas.

Et Paul, fasciné par le regard de la jeune fille, courbait le front et répondait :

– Que m’importe ! je ne veux pas savoir qui vous êtes… Je vous aime !

Or, ce soir-là, Paul avait attendu avec plus d’impatience que jamais la visite de Danielle.

Ordinairement, la jeune fille arrivait vers huit ou neuf heures, alors que Paul achevait son dîner solitaire.

Elle entrait comme une apparition.

Le sol ne criait point sous ses pas ; les portes, en s’ouvrant devant elle, ne grinçaient pas sur leurs gonds ; Danielle était un être presque surnaturel.

On eût dit qu’elle ne touchait point à la terre.

Or, ce soir-là, elle se fit attendre.

Depuis bien longtemps, Paul avait achevé son repas ; depuis bien longtemps, il avait essayé de tromper son impatience en passant du salon dans sa chambre, et de sa chambre descendant au jardin.

Danielle ne venait pas.

Alors Paul commença à désespérer, et il se souvint que Danielle lui avait dit un jour :

– Que voulez-vous, je ne m’appartiens pas toujours.

Pour la dixième fois, il remontait du jardin, lorsqu’un bruit de pas légers, un froufrou de robe de soie se firent entendre dans l’escalier.

C’était elle.

Paul monta en courant et se précipita dans le petit salon. Danielle s’y trouvait déjà.

Elle était assise dans le fauteuil que le jeune homme avait quitté tout à l'heure.

Il sembla à Paul qu'elle était pâle et agitée.

Du reste, elle ne souriait pas comme de coutume.

Ce fut avec une tristesse grave qu'elle lui tendit la main.

Paul baisa cette main avec transport, puis il regarda Danielle.

– Mon Dieu ! dit-il, comme vous êtes pâle !

– Vous trouvez ?

– J'en suis sûr.

– C'est que j'éprouve une violente émotion.

– Mon Dieu !

Son charmant sourire lui revint aux lèvres.

– Oh ! rassurez-vous, dit-elle, je suis forte, j'ai du courage…

– Ah ! mais vous courez donc un danger.

– Peut-être.

Paul s'était mis à genoux et répétait avec enthousiasme :

– Mon Dieu ! s'écria-t-il, si je pouvais être assez heureux pour vous défendre !

– Enfant !

– Pour mourir pour vous !

– Oh ! taisez-vous !

– Ah ! continua-t-il avec une sorte d'ivresse, si vous saviez combien je vous aime !

Un nuage passa sur le front de la jeune fille.

– Ciel ! murmura-t-elle tout bas, c'est affreux !

Paul n'entendit point ces paroles, mais il reprit la main de Danielle et lui dit d'une voix tremblante d'émotion :

– Danielle, je vous aime !… et mourir pour vous, ce serait le ciel.

Danielle passa la main sur ses yeux, et, pour la seconde fois, ses lèvres murmurèrent des paroles étouffées :

– Non, c'est impossible !

Tout à coup elle regarda Paul avec une énergie subite :

– Non, je ne veux pas me servir de vous.

– Danielle !

– Je ne veux pas que vous soyez l'instrument de ma vengeance.

– Paul s'était mis à genoux et répétait avec enthousiasme :

– Mais laissez-moi donc mourir pour vous !

Soudain, Danielle le releva.

– Tenez, dit-elle, partez, descendez dans la cour, faites-vous ouvrir la porte… Partez ! et ne cherchez point à savoir… Partez ! partez !

Mais Paul avait croisé ses bras sur sa poitrine, il avait pris une fière attitude.

– Partir ! dit-il, partir !

– Oui.

– Quand vous courez un danger ?

Elle se tut.

– Vous êtes folle, Danielle ; folle à lier, madame !

Danielle tremblait comme une feuille d'automne au bout de sa tige, sous le souffle des bises précoces.

Paul avait pris ses mains et les couvrait de baisers, et elle n'avait point la force de les retirer.

Mais bientôt une réaction sembla s'opérer en elle ; elle se dégagea, repoussa le jeune homme et lui dit :

– Attendez-moi là… ne bougez pas. Je vais revenir.

– Vous me le promettez ?

– Je vous le jure ! mais à une condition.

– Parlez.

– Vous ne me suivrez pas.

– J'en fais le serment.

Danielle glissa, légère comme une sylphide, vers la porte dérobée qui donnait dans le salon, la poussa devant elle et disparut.

Paul tint son serment et ne bougea point.

Danielle, après avoir refermé la porte sur elle, longea le couloir et frappa à cette porte mystérieuse que nous avons déjà vue s'ouvrir devant elle.

Cette porte s'ouvrit de nouveau.

Alors Danielle entra dans une petite pièce où se trouvaient trois hommes.

Ces trois hommes étaient les trois Chevaliers du clair de lune : Arthur de Chènevières, le marquis de Verne et lord Blakstone.

Le baron Gontran de Neubourg, à cette heure, voyageait en chaise de poste avec Saphir.

À la vue de la jeune femme, les trois hommes se levèrent avec respect.

Danielle était bouleversée. Elle avait des larmes dans les yeux.

– Qu’avez-vous donc, mademoiselle ? demandèrent à la fois les trois jeunes gens.

– Je manque de courage.

– Vrai ?

– Non, ce malheureux enfant n’est pas coupable, lui !… Non, je ne veux pas…

Danielle parlait d’une voix entrecoupée. Mais le marquis de Verne, qui était le plus âgé des trois jeunes gens, prit la main de la jeune fille et lui dit :

– Mademoiselle, il est trop tard !

La voix du marquis était grave.

– Trop tard ! exclama-t-elle.

– Hélas !

– Mais, mon Dieu !…

– Danielle, mademoiselle, dit à son tour lord Blakstone, laissez-nous vous dire que le sang de votre mère fume encore.

– Ma mère !

Et ce seul mot transforma Danielle, et son regard étincela, ses narines se dilatèrent, son sein se gonfla ; un cruel sourire glissa sur ses lèvres.

– Ah ! vous avez raison, dit-elle, ma mère n’est point vengée encore ! Laissons passer la justice de Dieu !

Et elle quitta les trois jeunes gens et revint dans le salon. Paul n’avait point bougé de place et l’attendait. Danielle le regarda.

– Ainsi, dit-elle, vous m’aimez ?

– Ah ! fit-il d’un ton de reproche, en doutez-vous ?

– Vous me défendriez ?

– Jusqu’à mon dernier soupir.

– Eh bien, écoutez.

Elle le fit asseoir auprès d’elle et continua :

– Ma mère a été assassinée.

– Je le sais.

– Mon père a été livré à ses bourreaux.

– Je le sais encore.

– Leur meurtrier à tous deux, le misérable qui tient dans ses mains souillées ma fortune, qu’il a volée, a tenté de me faire disparaître.

– On me l’a dit.

– Enfant, il m’a vendue à des saltimbanques… et sans la Providence, qui se joue des

combinaisons les plus ingénieuses de ceux qui font le mal, sans la Providence j'aurais toujours ignoré ma naissance.

– Oh ! le misérable !

– Eh bien, cet homme qui me croyait morte ou perdue à jamais, cet homme qui jouissait en paix des fruits de son double crime, a appris un jour que j'existais.

– Ciel !

– Et cet homme me poursuit.

– Grand Dieu !

– Et il va venir ici dans une heure, dans quelques minutes peut-être.

– Je le tuerai, dit froidement Paul de la Morlière.

Danielle sourit.

– Avez-vous des armes ? dit-elle.

Paul n'y avait point songé.

– Mais, s'écria-t-il, il doit y en avoir ici… et s'il n'y en a pas…

– Eh bien ?

– Je l'étranglerai !

Danielle se reprit à sourire.

– Vous êtes un vrai chevalier, dit-elle. Mais rassurez-vous.

Elle se dirigea vers un bahut placé entre les deux croisées et l'ouvrit.

Elle en retira une boîte oblongue, en palissandre incrusté de cuivre et de nacre.

Cette boîte renfermait des pistolets.

– Tenez, dit-elle en les lui tendant, ils sont chargés et amorcés.

Paul les prit, en fit jouer les batteries, passa la baguette dans les canons pour juger de la charge, vérifia les amorces, et, les plaçant sur la table :

– Il y en a un de trop, dit-il.

– Pourquoi ?

– Parce que je tuerai avec une seule main l'homme qui a assassiné votre mère.

– Ah !

– J'ai le coup d'œil sûr.

Danielle, maintenant, était calme et souriait.

– Ainsi, dit Paul, cet homme va venir ici ?

– Oui.

– Seul ?

– Non, avec un complice. Et comme cet homme sait que j'ai un protecteur… vous… il se ruera sur vous tout d'abord.

Paul eut un fier sourire. Puis il reprit :

– Mais comment parviendra-t-il jusqu'ici ? cette maison est entourée de murs, et si les murs ont des portes, elles sont fermées.

– Elles sont ouvertes.

– Et pourquoi ?

– Parce que c'est un piège que je lui ai tendu, dit Danielle, et il faut que cette maison, où il croit pouvoir triompher encore, devienne son tombeau.

Paul s'était armé des deux pistolets. Danielle poursuivit :

– Il va venir, et comme il sait qu'un seul homme est là pour me défendre…

– Il a pris avec lui un assassin de rechange, sans doute ?

– Oui, mais il se trompe.

– Ah !

– Car cet homme est à moi.

– À vous ?

– Je l'ai acheté.

Paul allait répliquer sans doute, mais Danielle lui prit vivement le bras.

– Chut ! dit-elle.

– Qu'est-ce ?

– Écoutez !

Un coup de sifflet, étrangement modulé, venait de retentir à travers les arbres du jardin.

– Tiens ! dit Paul, c'est bizarre… on siffle comme cela en Poitou et dans la Vendée.

– C'est lui ! dit Danielle.

– Lui ?

– Oui… Chut ! écoutez encore.

Et s'approchant de la table qui supportait une lampe, Danielle éteignit cette lampe, et les deux jeunes gens se trouvèrent dans les ténèbres.

Danielle alla ouvrir la fenêtre et attira Paul dans l'embrasure.

La nuit était sombre. À peine distinguait-on, dans l'obscurité, les allées sablées du jardin.

Le coup de sifflet se fit entendre deux fois encore.

Puis Paul entendit un bruit bizarre, qui se termina par la chute d'un corps lourd.

– Ils escaladent le mur du jardin, dit la jeune fille.

– Le mur est bien haut.

– Ils avaient une échelle. Tenez, regardez !

Paul se pencha et distingua deux ombres plus noires que les silhouettes des arbres, deux ombres qui se mouvaient et se détachaient en vigueur sur le sable qui jonchait les allées du jardin.

– Chut ! souffla Danielle, qui entraîna de nouveau Paul de la Morlière au fond du salon.

Paul arma ses pistolets.

Danielle souriait dans l’ombre et murmurait :

– Ils feront plus de bruit que de mal.

Chapitre 33

Un moment frappé de stupeur, fou, hors de lui, le vicomte de la Morlière avait fini par se laisser entraîner par Rocambole.

Celui-ci lui avait mis deux pistolets à la main, comme à un enfant, lui disant :

– Peut-être faudra-t-il nous battre.

– Oh ! je me battrai ! avait répondu le vicomte, mais où est-elle ?

– Avec lui.

– Où ?

– À une lieue d'ici.

– Chez qui ?

– Chez le marquis de Verne.

– Il me semble que je connais ce nom, murmura M. de la Morlière, dont la raison déménageait au grand galop.

– Venez !

Le vicomte murmurait :

– Il faut que je tue cet homme ! je veux le tuer.

On se souvient que, la nuit précédente, Rocambole avait laissé un cheval à Beuzeville. Il n'en restait donc qu'un dans l'écurie de la Charmerie.

– Nous n'avons qu'un cheval, dit-il au vicomte ; mais il est reposé, il a les reins solides, et il nous portera tous les deux. Je vous prendrai en croupe.

Et Rocambole, qui sans doute avait prévu le cas, laissa un moment le vicomte au milieu de la cour et alla chercher le cheval qui était tout sellé.

M. de la Morlière était trop bouleversé pour remarquer ce détail.

Rocambole ouvrit la grille, sauta en selle, et le vicomte, qui semblait retrouver l'agilité d'un autre âge, le vicomte, disons-nous, posant son pied sur le sien, sauta en croupe.

Alors Rocambole mit l'éperon aux flancs de son cheval et le lança à travers champs avec l'impétuosité de ce cheval fantastique de la ballade allemande de Léonore.

La nuit était noire, nous l'avons dit.

Il avait plu les jours précédents, et la terre normande était détrempée. Cependant Rocambole labourait si bien les flancs du cheval, que la pauvre bête semblait avoir des ailes.

En moins d'un quart d'heure, le vicomte eut atteint la lisière d'un petit bois qui était

voisin de l’habitation du marquis de Verne.

– C’est là, dit Rocambole.

Et il poussa le vicomte qui se laissa glisser à terre. Lui-même, après en avoir fait autant, attacha le cheval à un arbre.

– Venez, répétait-il.

M. de la Morlière, qui ressemblait fort à un corps sans âme, suivit Rocambole à travers le bouquet d’arbres, et tout à coup vit un mur blanc devant lui.

C’était la clôture du jardin.

La maison était cachée derrière les peupliers.

– J’avais prévu le cas d’un assaut, dit Rocambole.

Et, se baissant, il releva une échelle couchée au pied du mur.

– Ah ! fit le vicomte, dont les tempes étaient en feu et dont le cœur battait avec violence, tu es un homme de précaution.

– C’est cette nuit !

Rocambole appliqua l’échelle contre le mur et dit à M. de la Morlière, en posant son pied sur l’échelle :

– Montez le premier, c’est solide. Quand vous serez en haut, vous vous établirez à califourchon sur le mur et vous m’attendrez.

Le vicomte exécuta cette manœuvre et s’arrêta sur le couronnement du mur, qui était garni de tessons de bouteilles, après lesquels il se déchira horriblement les mains.

Alors seulement, à travers les peupliers, il vit blanchir la maison.

Au même instant, la seule lumière qui brillait aux fenêtres s’éteignit.

Rocambole, ayant rejoint le vicomte, repoussa l’échelle du pied.

Puis, mesurant la hauteur du faîte du mur au sol du jardin d’un regard assuré, il sauta en disant :

– Faites comme moi !

Rocambole tomba sur les deux pieds, et d’en bas cria au vicomte :

– Il y a un pied de sable, vous pouvez sauter !

Le vicomte sauta en effet ; retomba sur ses pieds comme son compagnon, et ne se fit aucun mal.

– Attention ! reprit le faux valet, marchons avec précaution.

– Il n’y a plus de lumière, observa M. de la Morlière.

– Tiens ! c’est vrai.

– Peut-être tout le monde est-il couché dans la maison ?

– C’est probable. Marchons toujours.

Ils suivirent la grande ailée sablée jusqu'au perron. Là, Rocambole s'arrêta.

– Armez vos pistolets, dit-il.

– Mais…

– On pourrait faire feu sur nous, il faut pouvoir riposter.

Le vicomte ayant armé ses pistolets, Rocambole le reprit par la main, le fit entrer dans le vestibule, qui était plongé dans l'obscurité, et le conduisit jusqu'à l'escalier.

– Les portes sont ouvertes, dit-il, et je gage que le baron et Saphir se promènent autour de la maison.

– Où me conduis-tu ?

– Je connais la maison comme ma poche, et je n'ai pas besoin de lumière pour l'explorer. Allons d'abord au salon.

Le vicomte était en proie à une telle émotion, qu'il n'avait plus la moindre volonté et se laissait conduire avec la docilité d'un enfant.

Arrivé à la porte du salon, Rocambole qui était monté sur la pointe du pied, en priant le vicomte d'en faire autant, s'arrêta de nouveau et prêta l'oreille :

– Je n'entends pas de bruit, dit-il ; certainement ils sont sortis.

Et il ouvrit la porte en tournant le bouton.

Puis il poussa le vicomte devant lui.

Le vicomte s'avança d'abord à tâtons ; puis tout à coup, à l'autre extrémité de la pièce, une forme blanche glissa dans le rayon de clarté douteuse qui entrait par la croisée entrouverte.

En même temps il entendit le froufrou d'une robe.

La forme blanche semblait fuir.

Le vicomte crut que c'était Saphir, et d'une voix que l'émotion rendait méconnaissable, il s'écria :

– Ah ! je te tiens ! tu ne m'échapperas plus !

Et il s'élança vers la forme blanche qui disparut comme une vision.

Mais soudain un éclair illumina le salon : un coup de pistolet partit.

C'était Paul de la Morlière qui venait de faire feu.

Le vicomte riposta et fit feu à son tour.

Mais soudain un cri terrible retentit.

À la lueur du coup de pistolet du vicomte, Paul avait reconnu son père !

Au même instant une porte s'ouvrit et un filet de clarté pénétra dans le salon.

Sur le seuil de cette porte, une femme en robe blanche apparut.

Cette femme avait un flambeau à la main, et ce flambeau éclairait son visage.

Le vicomte, muet, stupide, regarda tour à tour l’homme qui avait fait feu sur lui et la femme qui venait d’apparaître.

Il reconnut son fils.

Il ne reconnut pas Saphir.

Mais soudain il sentit ses cheveux se hérisser à la vue de cette femme, et il murmura avec une épouvante indicible :

– L’ombre de Diane de Morfontaine !

Danielle, car c’était elle, s’écria :

– Paul de la Morlière, regardez bien cet homme, cet homme qui est votre père… Eh bien ! c’est l’assassin de mon père, à moi ; c’est le meurtrier de ma mère !

À ces mots, qui retentirent comme une condamnation sans appel, le père et le fils tombèrent simultanément à genoux, comme si le feu du ciel les eût frappés !

En ce moment, Danielle fit un pas en arrière, le flambeau s’éteignit et tout rentra dans les ténèbres.

Vous avez aimé ce livre ?
Nos utilisateurs ont aussi téléchargés

Pierre Ponson du Terrail

Le Testament de Grain-de-Sel

Ce roman eut peu de succès, mais introduit cependant dans la série la mutation fondamentale qui va gouverner l'ensemble des épisodes suivants : Rocambole, repenti, revient du bagne pour aider au triomphe du bien.

Quatre hommes, Gontran de Neubourg, Lord Blackstone de Galwy, Arthur de Chenevières et Albert de Verne décident de joindre leurs forces sous le nom des Chevaliers du clair de lune, pour aider une mystérieuse jeune femme que l'on ne connaît d'abord que sous le nom de Domino, spoliée de son héritage par le diabolique Ambroise de Mortefontaine, après l'assassinat de ses parents. Apparaissent dans ce récit deux autres personnages, le capitaine Charles de Kerdrel, surnommé Grain-de-Sel, et la courtisane Saphir.

Quant à Rocambole, il apparaît comme le mystérieux chef de cette association d'aristocrates. Mais, même au service du bien, il n'hésite toujours pas à employer les moyens les plus criminels, chantage, torture, et abuse sans scrupules de ses pouvoirs de médecin et de magnétiseur.

Pierre Ponson du Terrail

Les Exploits de Rocambole - Tome II - La Mort du sauvage

À la fin du Club des valets de cœurs, Rocambole quitte la France pour l'Angleterre. Quatre ans plus tard, en 1851, il revient de Londres, métamorphosé en dandy, et surtout en criminel dangereux, prêt à tout pour faire fortune, qui vole et tue sans aucun remord, et souvent avec panache et humour.
Il vole les papiers et le nom du marquis Albert de Chamery, qu'il a abandonné sur une île déserte au cours d'un naufrage, et intrigue pour épouser Conception de Sallandrera, la fille d'un Grand d'Espagne, aidé par Andréa – Sir William, qu'il a retrouvé dans une foire, sous les traits du chef cannibale O'Penny…
Mais Baccarat, devenue la comtesse Artoff, continue sa lutte contre le mal… Rocambole finira vitriolé et sera envoyé au bagne de Toulon…

Pierre Ponson du Terrail

Les Exploits de Rocambole - Tome III - La Revanche de Baccarat

À la fin du Club des valets de cœurs, Rocambole quitte la France pour l'Angleterre. Quatre ans plus tard, en 1851, il revient de Londres, métamorphosé en dandy, et surtout en criminel dangereux, prêt à tout pour faire fortune, qui vole et tue sans aucun remord, et souvent avec panache et humour.
Il vole les papiers et le nom du marquis Albert de Chamery, qu'il a abandonné sur une île déserte au cours d'un naufrage, et intrigue pour épouser Conception de Sallandrera, la fille d'un Grand d'Espagne, aidé par Andréa – Sir William, qu'il a retrouvé dans une foire, sous les traits du chef cannibale O'Penny…
Mais Baccarat, devenue la comtesse Artoff, continue sa lutte contre le mal… Rocambole finira vitriolé et sera envoyé au bagne de Toulon…

Pierre Ponson du Terrail

Le Club des valets de cœurs

Nous retrouvons les mêmes personnages, de l'héritage mystérieux, quatre ans plus tard. Andréa a réussi à capter la confiance d'Armand par un faux repentir. Celui-ci lui donne la direction de la police secrète qu'il a fondée dans le but d'aider les malheureux et de lutter contre l'association criminelle du Club des valets de cœur. Or Andréa, sous le nom de Sir William, est justement le chef de cette association et Rocambole, son lieutenant. Aidé de la courtisane Turquoise, il cherche obstinément à récupérer l'héritage qui lui a échappé, quatre ans auparavant, en détruisant les couples qu'il n'avait pu alors empêcher de se former. Mais Baccarat, alliée au comte Stanislas Artoff et passée au service du bien,

veille…

Pierre Ponson du Terrail

La Résurrection de Rocambole - Tome I - Le Bagne de Toulon - Antoinette

Peut-être du fait du relatif insuccès de l'épisode précédent, Ponson du Terrail nous propose, sans aucune explication (pour le moment), une nouvelle version parallèle de Rocambole : retour au bagne de Toulon où Rocambole purge sa peine sous le numéro 117. Et, il n'est plus défiguré… Il est devenu le chef de criminels repentis, qui lui sont aveuglément dévoués, et a pour assistante une baronne polonaise, Vanda, qui lui est passionnément soumise, de même que Milon, une refonte du Chourineur des Mystères de Paris. Ces personnages se retrouveront dans l'ensemble de la série.

La première « mission » de Rocambole au service du bien, est de protéger deux jeunes filles, Antoinette et sa sœur Madeleine, des griffes de Karle de Morlux et de son frère Philippe qui leur ont volé leur fortune.

Rocambole – alias le major Avatar – rencontre à nouveau Baccarat – la comtesse Artoff – qui finit par accepter qu'il soit passé du côté de la justice et du bien, en particulier lorsqu'elle le voit consentir au mariage de Madeleine, qu'il aime, à Yvan Potenieff, en butte à la jalousie meurtrière de la Comtesse de Wasilika Wasserenoff. Elle lui dit alors à l'oreille : « Rédemption ! »

Dans La vengeance de Wasilika, Rocambole manifeste l'intention de se suicider, mais Milon et Vanda réussissent à le convaincre qu'il mérite de vivre. Il apprend que le fils de Blanche de Chamery (cf Les Exploits de Rocambole) a été kidnappé. Il finira par le libérer, mais non sans être blessé à mort. À la fin de cet épisode, Milon dit « Rocambole est mort ! », ce à quoi Vanda réplique : « Dieu ne le permettra pas : Rocambole vivra ! »

Pierre Ponson du Terrail

La Résurrection de Rocambole - Tome III - Rédemption - La Vengeance de Vasilika

Peut-être du fait du relatif insuccès de l'épisode précédent, Ponson du Terrail nous propose, sans aucune explication (pour le moment), une nouvelle version parallèle de Rocambole : retour au bagne de Toulon où Rocambole purge sa peine sous le numéro 117. Et, il n'est plus défiguré… Il est devenu le chef de criminels repentis, qui lui sont aveuglément dévoués, et a pour assistante une baronne polonaise, Vanda, qui lui est passionnément soumise, de même que Milon, une refonte du Chourineur des Mystères de Paris. Ces personnages se retrouveront dans l'ensemble de la série.

La première « mission » de Rocambole au service du bien, est de protéger deux jeunes filles, Antoinette et sa sœur Madeleine, des griffes de Karle de Morlux et de son frère Philippe qui leur ont volé leur fortune.

Rocambole – alias le major Avatar – rencontre à nouveau Baccarat – la comtesse Artoff – qui finit par accepter qu'il soit passé du côté de la justice et du bien, en particulier lorsqu'elle le voit consentir au mariage de Madeleine, qu'il aime, à Yvan Potenieff, en butte à la jalousie meurtrière de la Comtesse de Wasilika Wasserenoff. Elle lui dit alors à l'oreille : « Rédemption ! »

Dans La vengeance de Wasilika, Rocambole manifeste l'intention de se suicider, mais Milon et Vanda réussissent à le convaincre qu'il mérite de vivre. Il apprend que le fils de Blanche de Chamery (cf Les Exploits de Rocambole) a été kidnappé. Il finira par le libérer, mais non sans être blessé à mort. À la fin de cet épisode, Milon dit « Rocambole est mort ! », ce à quoi Vanda réplique : « Dieu ne le permettra pas : Rocambole vivra ! »

Pierre Ponson du Terrail

La Résurrection de Rocambole - Tome II - Saint-Lazare - L'Auberge maudite - La Maison de fous

Peut-être du fait du relatif insuccès de l'épisode précédent, Ponson du Terrail nous propose, sans aucune explication (pour le moment), une nouvelle version parallèle de Rocambole : retour au bagne de Toulon où Rocambole purge sa peine sous le numéro 117. Et, il n'est plus défiguré… Il est devenu le chef de criminels repentis, qui lui sont

aveuglément dévoués, et a pour assistante une baronne polonaise, Vanda, qui lui est passionnément soumise, de même que Milon, une refonte du Chourineur des Mystères de Paris. Ces personnages se retrouveront dans l'ensemble de la série.

La première « mission » de Rocambole au service du bien, est de protéger deux jeunes filles, Antoinette et sa sœur Madeleine, des griffes de Karle de Morlux et de son frère Philippe qui leur ont volé leur fortune.

Rocambole – alias le major Avatar – rencontre à nouveau Baccarat – la comtesse Artoff – qui finit par accepter qu'il soit passé du côté de la justice et du bien, en particulier lorsqu'elle le voit consentir au mariage de Madeleine, qu'il aime, à Yvan Potenieff, en butte à la jalousie meurtrière de la Comtesse de Wasilika Wasserenoff. Elle lui dit alors à l'oreille : « Rédemption ! »

Dans La vengeance de Wasilika, Rocambole manifeste l'intention de se suicider, mais Milon et Vanda réussissent à le convaincre qu'il mérite de vivre. Il apprend que le fils de Blanche de Chamery (cf Les Exploits de Rocambole) a été kidnappé. Il finira par le libérer, mais non sans être blessé à mort. À la fin de cet épisode, Milon dit « Rocambole est mort ! », ce à quoi Vanda réplique : « Dieu ne le permettra pas : Rocambole vivra ! »

Pierre Ponson du Terrail

L'Héritage Mystérieux

Dans ce premier roman, Rocambole ne joue encore qu'un rôle très secondaire. L'action du prologue débute en 1812, au cours de la retraite de Russie, pendant laquelle le colonel Armand de Kergaz, un noble de Bretagne, est assassiné par son aide de camp, la capitaine Felipone. Quatre ans plus tard, la veuve du capitaine de Kergaz, dont elle a eu un fils, également prénommé Armand, épouse sans savoir le rôle qu'il a joué dans la mort de son mari, Felipone, de qui elle a un second fils, Andrea.

L'intrigue du récit, qui se situe en 1840, nous décrit ensuite la lutte entre ces deux demi-frères ennemis, le comte Armand de Kergaz, héros du bien, et son demi-frère Andréa, héros du mal, aidé par la courtisane Baccarat. Andréa cherche à s'approprier l'héritage du baron Kermor de Kermarouet, dont Armand est l'exécuteur testamentaire, spoliant et persécutant dans ce but trois couples innocents. Armand réussira t-il à renverser ses plans ?…

Pierre Ponson du Terrail

Les Exploits de Rocambole - Tome I - Une fille d'Espagne

À la fin du Club des valets de cœurs, Rocambole quitte la France pour l'Angleterre. Quatre ans plus tard, en 1851, il revient de Londres, métamorphosé en dandy, et surtout en criminel dangereux, prêt à tout pour faire fortune, qui vole et tue sans aucun remord, et souvent avec panache et humour.
Il vole les papiers et le nom du marquis Albert de Chamery, qu'il a abandonné sur une île déserte au cours d'un naufrage, et intrigue pour épouser Conception de Sallandrera, la fille d'un Grand d'Espagne, aidé par Andréa – Sir William, qu'il a retrouvé dans une foire, sous les traits du chef cannibale O'Penny…
Mais Baccarat, devenue la comtesse Artoff, continue sa lutte contre le mal… Rocambole finira vitriolé et sera envoyé au bagne de Toulon…

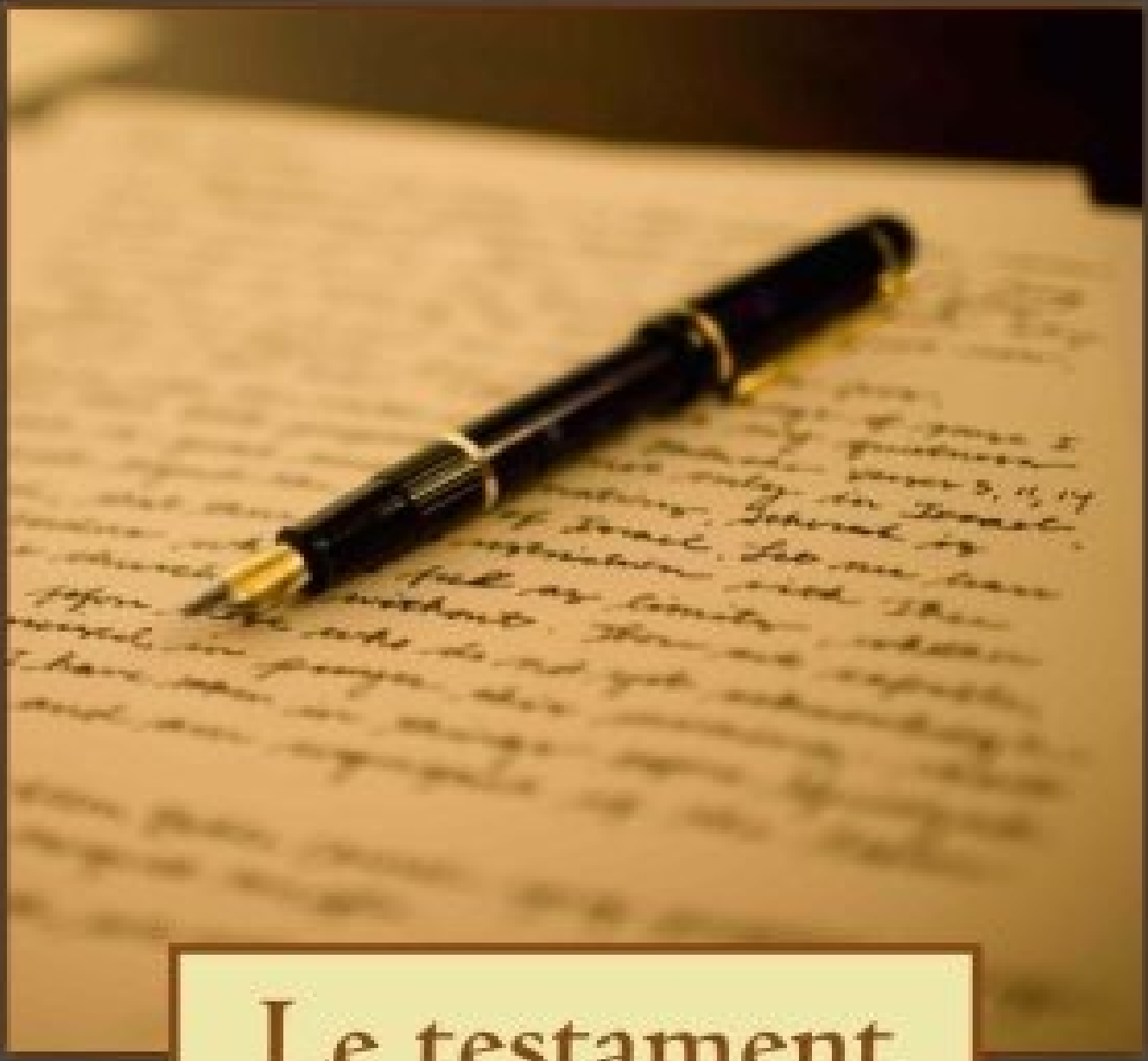
Pierre Ponson du Terrail

La Baronne trépassée

Roman de jeunesse de Ponson du Terrail, La Baronne trépassée réunit tous les composants du roman gothique : vampires, fantômes, château médiéval. Ponson du Terrail ne ménage pas les effets, non sans ironie, voire parodie.
L'histoire s'ouvre sur une promesse que fait le baron Hector de Nossac à une ancienne maîtresse, promesse d'être son esclave pendant 24 heures au moment qu'elle choisira. Celle-ci se rappelle au bon souvenir du baron tandis que celui-ci se prépare à sa nuit de noces. Il respecte son serment et délaisse sa jeune épouse. À son retour, il apprend que sa femme, désespérée, est retournée dans le château familial en Bretagne. Hector de Nossac part à sa recherche, mais arrive trop tard : elle est morte de chagrin. Désespéré, il s'engage dans l'armée où il se comporte héroïquement et finit par arriver en Bohème, point de départ de rencontres fantastiques pour notre héros, hanté par le fantôme de sa jeune femme morte…

www.feedbooks.com

Food for the mind



Le testament de Grain de sel

Pierre Alexis Ponson du Terrail

Pierre Ponson du Terrail

Le Testament de Grain-de-Sel

Un texte du domaine public.

Une édition libre.

bibebook

www.bibebook.com

Dans la même série :

L’Héritage Mystérieux

Le Club des valets de cœurs

Les Exploits de Rocambole - Tome I - Une fille d’Espagne

Les Exploits de Rocambole - Tome II - La Mort du sauvage

Les Exploits de Rocambole - Tome III - La Revanche de Baccarat

Les Chevaliers du Clair de Lune

Le Testament de Grain-de-Sel

La Résurrection de Rocambole - Tome I - Le Bagne de Toulon - Antoinette

La Résurrection de Rocambole - Tome II - Saint-Lazare - L’Auberge maudite - La Maison de fous

La Résurrection de Rocambole - Tome III - Rédemption - La Vengeance de Vasilika

Chapitre 1

LE VOYAGEUR QUI traverse la Loire, à Orléans, n'a pas plus tôt fait deux lieues devant lui, en se dirigeant vers le midi, qu'il rencontre un pays sablonneux, aride, couvert de sapins rabougris. C'est la Sologne.

La Sologne est un pays malsain, fiévreux, monotone, mais dont l'aspect général est d'une mélancolie suprême et d'une poésie incontestable.

De temps en temps, du bord de la route, on aperçoit les tourelles rouges d'un petit castel en briques perdu au milieu des bois.

Parfois, au matin, quand le soleil se lève, on entend retentir une fanfare, et l'on voit passer une meute ardente de grands chiens du Poitou.

Le soir, à travers les petites futaies de sapins, brille la lueur rougeâtre d'un feu de charbonnier, et, dans les environs, hurle au *perdu* un limier égaré.

Au nord, c'est Orléans, la ville un peu monotone peut-être, mais, au demeurant, le meilleur pays du monde.

A l'est, c'est Vierzon, la capitale des forgerons, l'enclume qui ne dort ni nuit ni jour.

A l'ouest, c'est Chambord, la belle demeure, le palais entouré de grands bois ; un peu plus loin, c'est Blois, la ville policée et courtoise, qui se souvient encore de ses hôtes illustres.

Puis, au midi, c'est le Berri, chanté par George Sand ; le Berri, terre des légendes et des forêts touffues.

Entre la Motte-Beuvron et Nouan, le pays est entièrement couvert de bois. Au milieu de ces bois, à cinq kilomètres environ du chemin de fer, se trouve une jolie habitation qui date du siècle dernier, et qui, comme toutes les constructions du pays, est bâtie en briques rouges.

Est-ce un château ?

On le dirait, à voir deux tourelles hexagones qui flanquent sa façade au midi, à compter les centaines de vieux arbres qui forment alentour un parc d'une lieue carrée.

Pourtant dans le pays, au lieu de dire le château, on se contente de désigner cette demeure sous le nom de la Martinière.

La Martinière appartenait, à la révolution de 89, à un fermier général appelé Martin. De là le nom.

M. Martin était mort au commencement de l'Empire, et sa terre de Sologne fut achetée par un sieur Bernard.

Ce Bernard était un gros bélître qui avait fait sa fortune dans le commerce des toiles et des laines. Plein de sottise et de vanité, il fit écrire en lettres d'or sur la grille de son parc : *Château de la Martinière.* Mais, dans le pays, on continua à dire la Martinière tout court.

Maître Bernard, qui avait marié son fils unique à une grande, mince, sèche et désagréable personne, voulut tailler du grand seigneur. Il fit défendre la chasse dans ses bois, fut impitoyable aux braconniers et chercha à se lier avec ses voisins.

Les braconniers allèrent en prison, mais les voisins lui fermèrent leur porte au nez.

Sa petite *seigneurie* fut courte, du reste ; la Restauration arriva. Maître Bernard fut pris dans deux faillites et se ruina, aux applaudissements du voisinage, que le luxe grotesque de ce vieux commis voyageur avait souvent chagriné.

Un gentilhomme qui revenait de l'émigration, le baron de Passe-Croix, beau-père du général marquis de Morfontaine, avait ensuite acheté la Martinière, l'avait habitée jusqu'à sa mort, et l'avait léguée à son fils, ce même baron de Passe-Croix qui devait être l'un des meurtriers du comte de Main-Hardye d'abord, et de la malheureuse Diane de Morfontaine ensuite.

Or, en 184..., au mois de novembre, le baron était à la Martinière, obéissant à la mode anglaise, qui veut qu'on passe à la campagne une partie de l'hiver.

M. de Passe-Croix était alors un homme de quarante-deux ans environ.

La baronne, sa femme, touchait à sa trente-sixième année.

Deux enfants avaient été le fruit de leur union : un fils qui devait sortir de Saint-Cyr l'année suivante ; une fille de seize ans, belle comme l'avait été sa mère, et qu'on nommait Flavie.

Donc, au mois d'octobre 184..., un soir, à la chute du jour, les hôtes de la Martinière entendirent, à un quart de lieue de l'habitation, retentir une fanfare vigoureusement sonnée.

Trois personnes, en ce moment, étaient réunies au salon : M. et madame de Passe-Croix et leur fille.

Madame de Passe-Croix, assise devant un métier à broder, interrompait de temps à autre son travail pour jeter à la dérobée un regard sur sa fille.

Le baron, plongé dans un fauteuil, au coin du feu, lisait son journal.

Quant à Flavie, assise vis-à-vis de son père, elle tenait les yeux baissés, et paraissait en proie à une profonde méditation.

Le son de la trompe fit tressaillir les trois personnages.

– Oh ! dit M. de Passe-Croix, Victor serait-il déjà de retour ?

– C'est peu probable, répondit la baronne.

– Victor est parti ce matin pour les Rigoles, où il doit chasser huit jours, observa Flavie.

– Cependant, reprit M. de Passe-Croix, je ne me trompe point, c'est bien le son de sa trompe. Il n'y a que lui pour sonner aussi vigoureusement dans les environs.

Madame de Passe-Croix se leva et alla ouvrir la fenêtre. Puis elle se pencha au-dehors.

– Vous vous êtes trompé, monsieur, dit la baronne, je n'entends plus rien. Ce sont sans doute les MM. de Cardassol.

– Au fait, c'est possible, dit le baron, ces gentillâtres sont braconniers comme des paysans. Tout en faisant défendre la chasse chez eux, ils ne se gênent guère chez les autres, et passent continuellement sur nos terres.

Les personnes auxquelles M. de Passe-Croix faisait allusion, et qui sont appelées à jouer un rôle dans notre récit, méritent que nous tracions en quelques lignes leur silhouette.

Les MM. Brûlé de Cardassol étaient de petits propriétaires de bois, étayant une noblesse médiocre sur de médiocres revenus, tirant toujours le diable par la queue, faisant valoir eux-mêmes leur maigre fortune, de mauvaise foi dans les transactions, jurant qu'ils ne devaient rien en présence d'un créancier sur parole ; mais par contre, réclamant ce qu'on ne leur devait pas, quand ils pouvaient surprendre la bonne foi d'un tribunal.

En Sologne, où cependant la noblesse est bien vue, aimée, respectée, on disait communément : « De mauvaise foi comme un Cardassol. »

Ces aimables gentillâtres, au nombre de cinq, se donnaient le luxe d'un garde-chasse, qui cumulait avec ces nobles fonctions celles de cocher, de valet de ferme et de jardinier. Ils entretenaient un cheval de chasse, trois demi-briquets et un chien d'arrêt. Comme leurs bois étaient petits, ils braconnaient sur les terres d'autrui. L'été, ils nourrissaient leurs ouvriers et leurs journaliers avec du chevreuil tué à l'abreuvoir.

L'hiver, ils s'en allaient faire figure à la ville voisine, et promenaient dans les salons de la sous-préfecture des femmes assez laides, épousées on ne savait où.

M. de Passe-Croix et les Cardassol vivaient sur un pied de relations annuelles. On échangeait une visite le 1er janvier, on se faisait part des mariages et des naissances.

Victor de Passe-Croix, le jeune Saint-cyrien, et le dernier des Cardassol, qu'on nommait Octave, s'étaient connus au collège ; mais ils ne s'étaient point liés, par

l'excellente raison que Victor était franc et ouvert, et qu'Octave de Cardassol était sournois, égoïste, menteur et d'une avarice qui promettait.

Au collège, Victor et Octave s'étaient battus à coups de poing ; à l'école préparatoire, où ils se retrouvèrent, ils se battirent au fleuret démoucheté. Le Cardassol fut blessé. Nous verrons par la suite qu'il ne le pardonna pas.

Tels étaient les plus proches voisins de M. de Passe-Croix.

Le baron avait repris sa lecture, madame de Passe-Croix, après avoir refermé la croisée, était venue se rasseoir devant son métier à broder. Flavie rêvait toujours.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis on entendit de nouveau retentir la fanfare.

– Oh ! oh ! dit le baron, je ne me trompe point cette fois, c'est bien la note vigoureuse de Victor.

Madame de Passe-Croix retourna vers la croisée ; puis elle colla son visage contre la vitre et chercha à pénétrer du regard l'obscurité toujours croissante.

La fanfare approchait, et bientôt, à cent mètres du perron, la baronne vit déboucher un cavalier suivi d'une douzaine de chiens, qu'un valet conduisait accouplés deux à deux.

– Ah ! c'est bien Victor, dit-elle.

– C'est bizarre, murmura Flavie, qui était devenue toute pâle.

– Victor est querelleur, a dit à son tour le baron ; je gage qu'il se sera fait quelque affaire aux Rigoles.

– En tout cas, répondit la baronne, il ne lui sera pas arrivé grand mal, j'imagine, puisque le voilà de retour.

Heureusement le salon n'était plus éclairé que par la réverbération du feu de la cheminée, car sans cela M^{me} de Passe-Croix eût remarqué le trouble et la pâleur de sa fille.

La baronne reprit après un silence.

– Mais avec qui voulez-vous donc, monsieur, que Victor se puisse quereller aux Rigoles ?

– Les Montalet ont beaucoup de monde chez eux.

– C'est vrai.

– Et parmi les invités, plusieurs jeunes gens de Paris.

– Ah ! fit la baronne avec indifférence.

– Qui donc m'a parlé d'un officier de marine ?... Ma foi ! c'est peut-être bien Victor. On m'a même ajouté le nom de cet officier, mais il m'échappe...

Comme le baron achevait, la porte s'ouvrit et Victor entra. Victor était un grand et beau garçon de vingt ans, à qui l'habit de chasse et les bottes à l'écuyère seyaient

mieux encore que l'uniforme de Saint-Cyr.

– Ah çà, mon cher, dit le baron en se levant, à qui donc en as-tu ?

– A personne. Bonsoir, mon père ; bonsoir, ma mère ; bonsoir, ma petite Flavie...

Le jeune homme embrassa tour à tour les trois hôtes du salon. Puis il se laissa choir dans un fauteuil.

– Ouf ! dit-il, je suis aussi las que possible, et j'ai faim comme un régiment tout entier.

– Mais, mon bel ami, dit le baron, m'expliqueras-tu pourquoi tu nous viens aussi tôt des Rigoles ?

– Certainement, mon père.

– Tu es parti ce matin ?

– D'accord.

– Et tu reviens huit heures après.

– Mystère, fit le jeune homme en riant.

– Ton père a prétendu, dit la baronne, que tu avais eu une querelle...

– Ah ! par exemple !

– Alors, que t'est-il arrivé ?

– Mais rien, maman absolument rien ; j'ai fait un pari ce matin, à déjeuner, voilà tout.

– Et quel est ce pari ?

– Que Fanchette, ma petite chienne beagle, attaquerait un sanglier à elle seule, et le forcerait à *débauger.*

– Et alors ?

– Alors, je suis revenu chercher Fanchette à la Martinière, et je compte repartir ce soir après souper.

– Comment ! tu ne coucheras pas ici ?

– Non, maman.

– Mais il y a cinq lieues d'ici aux Rigoles !

– Bah ! Neptune fait le trajet en une heure.

– Et la route traverse les bois !..., hasarda timidement Flavie.

– Bon ! je te vois venir, dit le jeune homme en riant ; tu vas me parler de voleurs et de braconniers.

– Des voleurs, je ne sais ; mais des braconniers.

– Souvent l'un et l'autre ne font qu'un, dit Victor en riant, témoin nos voisins les Cardassol, qui m'ont volé un chien l'automne dernier. Mais rassure-toi, ma petite Flavie, je ne crains personne, ni les braconniers ni les voleurs.

– Est-ce que tu es revenu seul, Victor ?

– Non, Antoine est avec moi ; il a ramené mes chiens. Ah çà, soupe-t-on bientôt ici ?

– A l'instant, mon fils.

– Je meurs de faim, répéta Victor.

La baronne se leva.

– Je vais presser la cuisinière, dit-elle.

– Et moi, dit M. de Passe-Croix, je monte un instant dans ma chambre et je reviens ; cause avec ta sœur.

Flavie tressaillit de nouveau, mais elle n'osa se lever et quitter le salon, comme le firent tour à tour son père et sa mère.

Lorsque la porte se fut refermée derrière eux, Victor approcha son fauteuil de Flavie :

– Petite sœur, dit-il, sais-tu pourquoi je suis revenu ?

– Mais tu viens de nous le dire, répondit-elle ; c'est pour chercher Fanchette.

– Non, ce n'est pas pour cela, dit gravement Victor.

Sa voix avait perdu subitement l'accentuation joyeuse qu'elle avait tout à l'heure. Flavie devint pâle et murmura :

– Pourquoi donc, alors ?

– Pour te voir.

– Oh ! la singulière idée ! balbutia Flavie, dont le trouble n'avait plus de bornes.

– Petite sœur, dit tristement Victor, je suis, crois-le bien, ton meilleur ami en ce monde, et tu as eu tort de ne pas te confier à moi.

– Mais, mon frère...

– Ecoute-moi donc, continua Victor. Je suis allé aux Rigoles ce matin, avec l'intention d'y rester huit jours, et si je suis revenu ce soir, c'est pour toi, pour ton bonheur.

Flavie avait caché sa tête dans ses mains.

– Il faut que je te parle ce soir, poursuivit le jeune homme ; après souper, tu prendras mon bras, nous ferons un tour dans le parc. Je veux tout savoir... Je le veux ! acheva Victor d'un ton d'autorité.

– Soit ! murmura la jeune fille d'une voix étouffée.

En ce moment la baronne revint.

– Venez, mes enfants, dit-elle, le souper est servi.

– Ah ! tant mieux ! s'écria Victor, après avoir repris son ton enjoué.

Afin de pouvoir mieux comprendre l'entretien que Victor de Passe-Croix avait demandé à sa sœur, il nous faut rétrograder de quelques heures et nous transporter aux Rigoles. Le château qui portait ce nom était situé à cinq lieues de la Martinière et appartenait aux MM. de Montalet.

Les Montalet étaient des gentilshommes poitevins qui venaient s'établir en Sologne tous les ans à l'approche de la Saint-Hubert. L'hiver, ils habitaient Paris et se voyaient beaucoup avec les Passe-Croix.

M. de Montalet, le père, était un ancien officier de la garde royale.

C'était un homme de soixante-cinq ou soixante-six ans, très vert, très gai, grand chasseur et possédant une fortune considérable. Ses deux fils, Amaury et Raoul, avaient, l'aîné vingt-huit ans, le second vingt-trois.

Raoul de Montalet et Victor de Passe-Croix avaient été *copains* au lycée Bonaparte, et ils s'aimaient comme deux jumeaux.

M. de Montalet le père était veuf depuis de longues années ; il n'y avait d'autre femme aux Rigoles que M^me^ Gertrude, qui cumulait les fonctions de femme de charge et de dame de compagnie.

Toutefois, à ces quatre personnages, qui étaient les hôtes ordinaires des Rigoles, il fallait en joindre un cinquième, qui, depuis l'arrivée des Montalet, se trouvait avec eux.

Ce personnage était un homme d'environ trente ans, qu'on nommait Albert Morel.

Le possesseur de ce nom roturier eût cependant mérité mieux.

M. Morel était un gentleman accompli : riche, beau cavalier, sportman émérite, chasseur distingué, joueur froid, causeur spirituel. Il s'était fort vaillamment battu deux fois, et avait lancé dans le monde une danseuse devenue bientôt célèbre, pour ne pas dire fameuse.

M. Albert Morel avait acheté, deux ans auparavant, une grande terre en Poitou, auprès de celle que possédaient les Montalet. Des rapports de chasse avaient établi entre les nouveaux voisins une certaine intimité ; ils s'étaient revus à Paris, et MM. de Montalet avaient présenté M. Albert Morel chez la baronne de Passe-Croix, qui recevait tous les jeudis.

M. Albert Morel cependant, en dépit de cette réputation d'élégance, de cette fortune considérable qu'il savait noblement dépenser, et de la rare distinction de son esprit et de sa tournure, était un personnage assez mystérieux. On ne savait pas au juste d'où il venait, on ne lui connaissait pas de vieux amis.

Selon les uns, il était créole de l'île Maurice ; selon d'autres, son nom n'était

qu'un pseudonyme ; d'autres, plus hardis, allaient jusqu'à prétendre qu'il était marié et séparé de sa femme ; mais sans doute, aucune de ces rumeurs n'était parvenue jusqu'aux Montalet, car M. Albert Morel vivait aux Rigoles depuis deux mois sur le pied de la plus grande intimité.

Cependant, depuis quelques jours, il n'était plus le seul hôte des Montalet, car Raoul, le fils cadet, avait écrit à son ami Victor de Passe-Croix la lettre suivante :

« Hallali ! mon cher vieux. Nous aurons cette année une Saint-Hubert dont il sera parlé quelque peu, et nous comptons sur toi, mon bon Victor.

« Nous sommes déjà dix, tu feras onze. Amène tes chiens. Nous en voulons avoir soixante, et attaquer un sanglier monstrueux dont nos gardes ont connaissance depuis hier au soir. On t'attendra pour déjeuner !

« A toi,

« RAOUL. »

C'était au reçu de cette lettre que Victor avait envoyé ses chiens et son piqueur coucher aux Rigoles.

Puis il était parti lui-même le lundi matin.

Chapitre 2

VICTOR MONTAIT UN joli cheval limousin sous poil noir, rapide comme la brise, et qui galopait sur le sable des forêts de Sologne avec la légèreté d'un chevreuil. Neptune franchissait en une heure, à travers bois, les seize ou dix-sept kilomètres qui séparaient la Martinière des Rigoles.

Victor était donc parti au point du jour, c'est-à-dire vers six heures et demie, et il était arrivé à trois quarts de lieue environ de l'habitation des Montalet, lorsqu'il entendit retentir dans un fourré voisin deux coups de fusil méthodiquement espacés, et dont la sonorité bruyante annonçait un fort calibre.

– Bon ! se dit le jeune homme en calmant Neptune, qui avait peur, je connais cette pièce de quatre. C'est le fusil d'Octave de Cardassol.

Comme il achevait cette réflexion, Victor vit les broussailles s'agiter, et il se trouva face à face avec son ennemi de collège.

M. Octave de Cardassol tenait par les oreilles un lièvre qu'il venait de tuer, et il s'apprêtait à le fourrer dans la poche de cuir de sa veste de velours vert bouteille, lorsqu'il aperçut Victor à cheval qui s'était fort tranquillement arrêté au milieu du chemin.

Le Cardassol, un peu confus, voulut tourner le dos et s'enfoncer de nouveau dans le taillis, mais Victor lui cria :

– Hé ! dis donc, Octave ?

Malgré la haine qui existait entre eux, Octave de Cardassol et Victor de Passe-Croix avaient conservé du collège l'habitude de se tutoyer.

A cette interpellation, Octave s'arrêta.

– Tiens ! dit-il, bonjour...

– C'est ainsi que tu braconnes sur les terres des Montalet ? ricana Victor.

Le Cardassol fit la grimace.

– Ce lièvre est à moi, dit-il.

– Bah !

– Mes chiens le chassent depuis deux heures.

– Où sont-ils donc, tes chiens ?

– Dans le fourré... je les ai perdus depuis un moment. Et le Cardassol appela :

– Ramoneau ! Ramoneau !

Mais Victor s'était approché d'Octave, et, étendant la main, il lui avait pris le lièvre en disant :

– Il est beau, ma foi !

– Hé ! Ramoneau ! holà ! Fanfare ! criait Octave.

– Tu vas t'enrouer inutilement, lui dit Victor en riant. Tes chiens sont loin, si toutefois ils sont avec toi... car ce lièvre-là, mon cher monsieur de Cardassol, n'est pas celui qu'ils chassaient.

– Ah ! tu crois ?

– Parbleu ! dit le jeune homme en jetant le lièvre à terre, un lièvre qui a été couru deux heures est plus raide que cela. Il est frais comme une rose, ton lièvre, et tu l'as tué au déboulé.

– Eh bien, au fait, qu'est-ce que cela prouve ? demanda Cardassol d'un ton rogue.

– Cela veut dire que tu braconnes sur les terres des Montalet.

– J'ai la permission.

– Ah !

Et Victor enveloppa son ennemi de collège d'un regard dédaigneux.

– Ma foi ! dit-il, je suis trop poli pour te donner un démenti. Aussi bien, restons-en là !

Et il poussa son cheval.

Mais, à son tour, Octave de Cardassol le retint :

– Hé ! Victor, dit-il.

Victor s'arrêta.

– Que veux-tu ?

– Te donner un conseil.

– Ah ! je n'en ai pourtant pas besoin.

– Bah ! qui sait ? ricana M. de Cardassol avec un regard louche.

– Est-ce à propos de chasse ?

– Peut-être...

– Eh bien, parle. Je suis curieux d'apprécier la valeur de tes conseils.

– Tu vas aux Rigoles ?

– Oui.

– Comptes-tu y chasser longtemps ?

– Huit jours.

– Tu as tort...

– Pourquoi ?

– Parce que, durant ce temps, on braconnera sur les terres de la Martinière.

– Toi, par exemple ! dit Victor avec insolence.

– Oh ! moi, répondit M. de Cardassol, je compte bien avoir la permission d'y chasser.

– Et de qui donc ?

– Bah ! De toi.

Victor se mit à rire d'un air de hauteur.

– Tu plaisantes agréablement, mon cher monsieur Octave, dit-il.

– Bah !

– Et si tu attends cette permission...

– Ecoute donc, reprit Octave, si je te donne un excellent avis...

– A propos de quoi ?

– A propos de choses qui intéressent ton honneur, mon cher monsieur Victor.

A son tour Victor tressaillit.

– Oh ! oh ! dit-il.

– Et si je te tire, toi et les tiens, d'un mauvais pas, me donneras-tu la permission de chasser chez toi ?

– Ah çà, mon cher, répondit Victor, comme je ne vois pas quel danger peut courir mon honneur... je te prierai...

– Tarare ! dit le Cardassol ; quand les malheurs sont arrivés, on se repent de n'avoir point suivi les bons conseils.

Ces derniers mots exaspérèrent Victor.

– Voyons ! dit-il, t'expliqueras-tu, oui ou non ?

– Cela dépend.

– Hein ?

– Je te fais juge et partie à la fois, et je m'en rapporte à ta bonne foi. Si le conseil que je vais te donner te paraît bon, me laisseras-tu chasser chez toi ?

– Oui.

– Ta parole d'honneur ?

– Je te le jure.

– Moi et mes frères ?...

– Diable ! c'est beaucoup, cinq braconniers de votre espèce, fit dédaigneusement Victor.

– Mon conseil vaut cela... tu verras...

– Eh bien, parle...

– Tu feras bien de ne pas rester huit jours aux Rigoles.

– Mais pourquoi ?

– Parce que, à la Martinière, vous n'avez pas de chien de garde.

– Qu'est-ce que cela me fait ?

– Ton père et ses gens ont le sommeil dur...

Victor tressaillit.

– Il y a des rôdeurs de nuit qui franchissent la haie de clôture du parc.

– Que veux-tu dire ?

– Ce n'est point pour collecter vos lapins, acheva le Cardassol avec un mauvais sourire. Adieu, je t'engage à veiller...

– Attends donc ! lui cria Victor.

Mais le Cardassol s'enfonça dans le fourré en répétant :

– Tu verras que mon conseil n'est pas cher, monsieur Victor.

Et il disparut dans les broussailles.

Victor de Passe-Croix demeura pendant un moment immobile au milieu du chemin, et comme si quelque chose se fût brisé en lui.

La main sur son front, il se répéta plusieurs fois de suite :

– Qu'a-t-il donc voulu me dire ?

Tout à coup une pensée lui vint.

Cette pensée dut être bien terrible, bien poignante, car une sueur glacée coula tout à coup le long de ses tempes, tandis que son visage pâlissait et qu'un mouvement fébrile agitait ses lèvres.

Puis il poussa son cheval, qui reprit le galop, et continua sa route vers les Rigoles.

Durant le trajet, Victor n'osa pour ainsi dire songer à rien, tant la pensée qui lui était venue l'avait épouvanté.

Une demi-heure après, il arrivait à l'habitation des Montalet.

Le château des Rigoles était une construction du règne de Louis XIII, en briques

rouges, comme la plupart des habitations de Sologne.

Deux grandes avenues, l'une au nord, l'autre au sud, percées à travers le bois, permettaient de l'apercevoir à une grande distance.

Quand Victor de Passe-Croix arriva, les hôtes du château allaient se mettre à table.

MM. de Montalet père et fils avaient autour d'eux une dizaine de personnes en costume de chasse, tous bottés et éperonnés.

Un hourra joyeux accueillit l'entrée du saint-cyrien...

– Ah ! voilà Victor ! dit le jeune Montalet ; cette fois, nous sommes au complet.

– Bonjour, Victor.

– Bonjour, messieurs, répondit le jeune homme en saluant à droite et à gauche.

M. Albert Morel, qui était assis à l'autre bout de la table, se leva et vint serrer la main de Victor.

Mais celui-ci n'avait jamais eu grande sympathie pour l'hôte des Montalet. Il éprouvait pour lui une indifférence qui tournait à l'aversion, et il accueillit assez froidement ses protestations d'amitié.

– Nous allons déjeuner au galop, messieurs, dit le maître de la maison.

– Pourquoi au galop ? demanda Victor.

– Parce que nous avons fait le bois à une lieue d'ici ; que l'animal relevé est une bête bréhaigne qui se fera chasser quatre ou cinq heures au moins.

– Ah ! ah !

– Et que, acheva Amaury de Montalet, nous tenons à dîner de bonne heure aujourd'hui, jour de Saint-Hubert.

– Soit, déjeunons, dit Victor.

Et il se mit à table entre son ami Raoul et un homme d'environ trente-six ans, qui lui était inconnu.

Ce personnage, qui avait une physionomie ouverte, l'œil bleu et grand, le nez fièrement busqué et la bouche aristocratique, plut à Victor sur-le-champ. Notre héros subissait cette loi impérieuse des sympathies qui semble révéler un monde occulte et d'inexplicables influences.

– Quel est ce monsieur ? demanda-t-il tout bas à Raoul.

– C'est un ami de mon frère, un officier de marine, M. Roger de Bellecombe.

– Bon, vous l'attendiez la semaine dernière, je crois ?

– Justement.

Tandis que Victor et Raoul échangeaient ces quelques mots, M. Roger de Bellecombe, l'officier de marine, regardait M. Albert Morel avec une ténacité

bizarre.

Chapitre 3

VICTOR ET RAOUL causèrent un moment ensemble ; puis il arriva que ce dernier, ayant échangé quelques mots avec son voisin de droite, l'officier de marine et Victor lièrent conversation à leur tour.

– Monsieur, dit l'officier tout bas, excusez-moi, mais je suis arrivé hier seulement, et je ne connais ici que les maîtres de la maison.

Victor s'inclina.

– Pourriez-vous me dire le nom du monsieur qui est là, en face de nous ?

– C'est un Parisien, répondit Victor, M. Albert Morel.

– Ah !

Cette exclamation fut prononcée avec une intonation bizarre qui surprit Victor.

– Ce nom vous étonnerait-il ? demanda-t-il à l'officier de marine.

– Oui et non.

– Comment cela ?

– *Oui,* car ce monsieur ressemble trait pour trait à une personne que j'ai connue aux colonies.

– Vraiment !

– *Non,* si je suis simplement le jouet d'une méprise ; car alors ce monsieur a parfaitement le droit de s'appeler comme il veut.

– Mais, dit Victor, vous le voyez donc ce matin pour la première fois ?

– Oui, monsieur.

– Cependant, vous êtes arrivé hier soir, me disiez-vous.

– Il était couché. Je viens de le voir entrer ici tout à l'heure, et il paraît au mieux avec le maître de la maison.

– Ils sont voisins de terre.

– Ici ?

– Non, en Poitou.

– C'est singulier, répéta l'officier de marine, il ressemble étrangement à un homme

que j'ai connu. Cependant, il a levé sur moi un regard parfaitement indifférent, et mon nom, qu'on a prononcé devant lui, n'a produit sur sa physionomie aucune impression. Enfin, il s'appelle Albert Morel.

– Monsieur, dit Victor, vous êtes marin ; par conséquent, vous avez beaucoup voyagé ?

– J'ai fait deux fois le tour du monde.

– Par conséquent vous avez pu apprécier peut-être le plus ou moins de vérité de cette croyance, qui veut que chaque homme ait un sosie.

– J'ai beaucoup entendu parler de cela, monsieur, mais il ne m'a point été donné de le constater de mes propres yeux.

– Alors je comprends votre étonnement en croyant reconnaître dans M. Morel...

– Un homme que j'ai vu se battre en duel.

– En quel pays ?

– Au Brésil, à Rio.

– Quand ?

– Oh ! il y a dix ans passés.

D'ailleurs, on se levait de table, et l'aîné des Montalet, Amaury, décrochant sa trompe, qui se trouvait suspendue à un bois de cerf, avait entonné un vigoureux boute-selle.

Victor n'osa pas insister et demander à l'officier les détails de cette aventure.

– A cheval ! messieurs, à cheval ! tel fut le mot d'ordre qui conduisit les chasseurs dans la cour.

Sur la dernière marche du perron, un domestique était en train de nettoyer une paire de bottes à l'écuyère.

Celui qui les avait portées avait fait, sans doute, un long trajet ; car elles étaient fort crottées, et le dessous de la semelle était empreint d'une boue jaunâtre d'une teinte toute particulière.

Lorsque Victor descendit le perron, il regarda par hasard ces bottes et cette boue, et il tressaillit.

– Voilà, pensa-t-il, une boue que je n'ai jamais vue nulle part ailleurs que dans le parc de la Martinière.

– Allons, Victor, à cheval ! répéta M. de Montalet père.

Victor de Passe-Croix ne s'arrêta pas plus longtemps à regarder les bottes crottées, et il mit le pied à l'étrier.

Tout aussitôt on partit.

Ainsi que l'avaient annoncé les maîtres de la maison, le rendez-vous de chasse était un peu loin, et on avait à faire plus d'une heure de marche avant d'entrer sous bois.

Soit que le hasard s'en fût mêlé, soit que déjà une vague de sympathie les attirât l'un vers l'autre, l'officier de marine et le jeune saint-cyrien rangèrent leurs chevaux côte à côte et se trouvèrent les derniers de la petite troupe.

– Tiens ! dit le marin, puisque nous voilà de nouveau réunis, nous allons causer, n'est-ce pas ?

– Oh ! d'autant plus volontiers, fit Victor, que je brûle de savoir l'histoire de M. Albert Morel.

– Mais, monsieur, fit le marin en souriant, si, comme vous le dites, chaque homme a son sosie, il est à peu près certain que le nom du monsieur dont nous parlons n'est pas celui de l'homme que j'ai connu.

– Eh bien, n'importe ! dit Victor.

Le marin jeta au saint-cyrien un mélancolique regard.

– Vous êtes jeune, monsieur, dit-il.

– J'ai dix-neuf ans.

– Et vous n'avez encore connu la vie que par le côté sérieux des études, c'est-à-dire le plus frivole au point de vue de l'expérience et des passions humaines.

– Oh ! dit Victor, un peu choqué dans sa vanité, qui sait ?

Le marin se prit à sourire.

– Savez-vous, dit-il, que si, ce qu'à Dieu ne plaise ! ce M. Albert Morel était l'homme dont je parle, vous éprouveriez pour lui une aversion profonde, lorsque je vous aurai raconté son histoire ?

– Soit, dit Victor, que la curiosité aiguillonnait énergiquement.

Le marin et le futur sous-lieutenant avaient laissé peu à peu la petite troupe des chasseurs prendre de l'avance sur eux.

– Combien mettrons-nous de temps à parcourir la distance qui nous sépare du rendez-vous ? demanda le marin.

– Au moins une heure, monsieur.

– L'histoire de mon homme est longue, et il faut plus d'une heure pour la raconter.

– Eh bien, dites-m'en toujours une partie.

– Et le reste ?

– Vous ferez comme pour les romans qu'on publie dans les journaux ; vous remettrez la fin à demain.

– Je le veux bien.

Victor se tourna à demi sur sa selle, et le marin, l'imitant, commença son récit.

Ce récit est trop important et doit tenir une trop large place dans la suite de cette histoire pour que nous ne la rapportions pas d'un bout à l'autre et presque textuellement.

– Monsieur, avait dit le marin, vous me permettrez de donner un titre à mon histoire et de la diviser au besoin par chapitres ?

– Comme il vous plaira.

– Et, si vous voulez, je l'appellerai :

UN DUEL TRANSATLANTIQUE

Voici l'histoire du marin :

§ I

« Un soir d'avril de l'année 184..., un jeune homme, dont la mise irréprochable et la tournure gracieuse accusaient ce type d'élégance oisive qui a souvent changé de nom tout en demeurant le même, et qui s'est appelé mascadin, dandy, lion, et, tout récemment, gandin ; un jeune homme, disons-nous, après avoir remonté à petits pas la rue Taitbout, vint s'asseoir devant une de ces tables rondes que le *café de Paris* a, le premier, dressées à sa porte et en plein air.

« Bien qu'on ne fût alors qu'en avril, la chaleur avait été précoce cette année-là, et l'asphalte des trottoirs était brûlant.

« Il y avait foule devant le *café de Paris,* et le nouveau venu, quand il se fut assis, s'aperçut qu'il venait d'occuper la seule table demeurée libre.

« La chaussée était encombrée de voitures qui allaient au bois ou qui en revenaient. Les trottoirs étaient couverts d'une foule compacte de promeneurs.

« Le jeune homme tira de sa poche un étui à cigares, et il s'apprêtait à demander du feu au garçon, lorsque deux jeunes gens en costume de ville, mais dont les cheveux en brosse, la moustache, et la redingote boutonnée jusqu'au menton trahissaient des militaires, s'approchèrent, jetèrent un coup d'œil à droite et à gauche, et, ne trouvant aucune table vacante, vinrent s'asseoir sans façon à celle du personnage que nous venons de décrire.

« Il eût été de bon goût, de la part de ces messieurs, de saluer le jeune homme et de lui demander la permission de se placer auprès de lui.

« Ils n'en firent rien.

« Le jeune homme, que nous appellerons Raymond de Luz, ne sourcilla point et demeura calme. Seulement, lorsque le garçon de café arriva portant un plateau, et qu'il voulut placer les verres de malaga commandés par ces messieurs sur la table, M. Raymond de Luz eut un geste hautain et lui dit sèchement :

« Otez-moi ça de là !

« Les deux officiers tressaillirent, et l'un d'eux, le regardant en face :

« – Mon petit monsieur, dit-il, aussi vrai que je m'appelle Charles de Valserres, je vous couperai les oreilles demain matin, si vous ne vous levez et vous en allez sur-le-champ.

« – Monsieur, répondit Raymond de Luz, je ne suis pas officier, mais on n'a jamais songé à me couper les oreilles ; cependant, si la fantaisie vous en prend, je suis à vos ordres.

« Et il tendit sa carte du bout des doigts.

« Celui qui s'était donné le nom de Charles de Valserres prit cette carte et y jeta les yeux négligemment.

« Puis il remit la sienne en échange, ajoutant :

« – Vous aurez mes témoins demain matin.

« – C'est inutile, monsieur.

« – Plaît-il ?

« – Venez avec eux demain, à sept heures, au bois, derrière le pavillon de Madrid, j'y serai avec les miens.

« – Soit !... Vos armes ?

« – Eh ! mais, dit Raymond de Luz avec un sourire railleur, puisque vous avez l'intention de me couper les oreilles, ce sera sans doute avec un sabre.

« – Monsieur, le sabre est une arme d'officier ; vous n'êtes pas militaire. Ce sera le pistolet, si vous voulez ?

« M. Raymond de Luz s'inclina.

« Puis, comme en ce moment deux personnes assises à une table voisine venaient de se lever, M. Charles de Valserres et son ami y prirent place laissant M. Raymond de Luz seul propriétaire de la sienne.

« Ce dernier prit son café avec un calme parfait, acheva son *pur havane, se* leva avec la même insouciance et le même flegme, puis s'en alla fort tranquillement, traversant le boulevard à la hauteur de la rue de Choiseul, dans laquelle il s'engagea.

« A l'extrémité de cette rue il s'arrêta pour sonner à une porte au-dessus de laquelle était inscrit le numéro 3.

« On le voyait sans doute venir souvent dans cette maison, car le concierge, ayant entrebâillé le carreau de sa loge, le salua et lui dit :

« – M. le baron vient de rentrer.

« – Ah ! tant mieux ! fit Raymond.

« Et il monta lestement par un bel escalier jusqu'à l'entresol.

« Un nègre vint lui ouvrir.

« – Bonjour, Neptunio, dit-il ; ton maître y est-il ?

« – Eh ! parbleu ! oui, j'y suis, dit une voix jeune et sonore.

« Et Raymond vit la portière d'un fumoir se soulever et un jeune homme, qui avait encore son chapeau sur la tête, se montra et tendit la main à son visiteur.

« – Bonjour, cher ami, dit-il, je rentre à l'instant.

« L'homme chez qui Raymond pénétrait était un grand et beau garçon d'environ vingt-cinq ans, à la barbe noire comme du jais, aux yeux d'un bleu sombre.

« Il avait la taille fine et souple, le pied admirablement petit et cambré, des mains de femmes, et un je ne sais quoi de nonchalant dans toute sa personne qui décelait une origine coloniale.

« Il prit son visiteur par la main et le fit entrer dans le fumoir, une jolie pièce tendue de cuir, garnie d'ottomanes, ornées d'étagères qui supportaient des curiosités et des chinoiseries.

« – Bonjour, mon cher Raymond, répéta-t-il en le poussant dans un fauteuil, je ne t'attendais pas ce soir, et ne comptais pas te revoir avant demain ; car j'avais résolu, dans ma sagesse, de ne point aller au club et de me coucher de bonne heure.

« – Ah !

« – Tu sais que nous avons joué toute la nuit dernière.

« – Hélas ! lit Raymond en souriant, et le paquebot qui m'apporte mes revenus dans cinq jours n'a qu'à bien se tenir contre le vent. S'il faisait naufrage, je serais momentanément ruiné.

« – Eh ! eh ! fit l'hôte de Raymond, j'ai été, comme lui, fort malmené, ce me semble.

« – Je ne dis pas non ; mais ce n'est point pour additionner nos pertes que je suis venu.

« – Ah ! et pourquoi ?

« – Pour t'engager à persévérer dans ta résolution et à te coucher de bonne heure, d'abord.

« – Bon ! Ensuite ?

« – Parce que tu te lèveras de grand matin demain.

« – Oh ! oh ! fit le jeune homme, voilà qui sent une *promenade* au bois.

« – Justement.

« L'hôte de Raymond fronça le sourcil.

* *

*

Comme le marin en était là de son récit, Victor de Passe-Croix lui dit :

– Je gage que le monsieur de la rue de Choiseul et celui à qui vous avez servi de témoin n'en font qu'un ?

– Peut-être. Mais attendez…

Et le marin continua.

Chapitre 4

LE JEUNE HOMME qui habitait la rue de Choiseul, et chez lequel M. Raymond de Luz venait de se rendre, était un créole de l'île Bourbon, appelé Félix de Nancery.

« Raymond de Luz était créole aussi, et les deux jeunes gens se connaissaient depuis leur enfance.

« Ils étaient venus à Paris ensemble à l'âge de dix-neuf ans ; ils y avaient passé six années, vivant dans une intimité parfaite.

« M. Raymond de Luz était le fils du plus riche planteur de l'île.

« M. Félix de Nancery était riche aussi, mais beaucoup moins cependant que son ami, dont il était l'aîné de deux ans.

« Félix de Nancery avait étudié le droit, et il se destinait à la profession d'avocat dans son pays.

« Raymond était simplement venu en France pour y terminer son éducation.

« Tous deux, du reste, avaient allongé de deux années déjà leur séjour dans la mère patrie. Paris a tant de charmes pour la jeunesse élégante et riche !

« Raymond avait une sœur cadette, fruit d'une seconde union de son père, et cette sœur, il la destinait à son ami Félix.

« M^lle^ Blanche de Luz devait avoir alors dix-neuf ans, et Raymond avait depuis longtemps, dans ses lettres, préparé ce mariage, qui devait être célébré, du consentement des deux familles, aussitôt après l'arrivée des jeunes créoles.

« M. de Nancery connaissait parfaitement la situation de fortune de la famille de Luz.

« M. Laurent de Luz, le père de Raymond, était un gentilhomme d'origine bretonne, qui, arrivé à l'île Bourbon trente années auparavant, avec l'épaulette de lieutenant de vaisseau et son épée pour toute fortune, avait tourné la tête à M^lle^ Ridan, la plus riche héritière de la colonie. Veuf au bout de quelques années de mariage, le gentilhomme breton s'était remarié à Bourbon avec une jeune personne à peu près sans fortune, et qui l'avait rendu père de cette fille que Raymond destinait à son ami Félix de Nancery. Or, Raymond s'était engagé à doter sa sœur.

« Ces détails-là sont nécessaires pour faire comprendre ce qui se passa le lendemain.

« – Comment ! dit Félix en regardant son ami, tandis que celui-ci allumait un cigare, tu as une querelle ?

« – Mon Dieu, oui.

« – Avec qui ?

« – Avec un officier.

« Et Raymond raconta la scène que nous avons décrite.

« – Mais, dit Félix, c'est absurde ! c'est une querelle de café.

« – D'accord. Mais qu'y faire ?

« – Il faut arranger cela...

« – Tu es fou ! dit Raymond. Où donc as-tu vu qu'on *arrangeait* des affaires ?

« Félix haussa les épaules.

« – As-tu le choix des armes ?

« – On me l'a laissé.

« – Et tu as choisi ?

« – Le pistolet.

« M. de Nancery respira.

« – Ah ! dit-il, tant mieux, tu es de première force au pistolet.

« – Je m'en vante, dit Raymond avec un fier sourire.

« – Et si tu tires le premier, tu abattras ton homme comme une poupée. Où te bats-tu ?

« – Au bois, derrière Madrid, demain matin, à sept heures.

« – As-tu un second témoin ?

« – J'ai songé au petit baron Renaud, tu sais ? celui qu'au club nous appelons *Singleton.*

« – Ah ! parbleu ! dit M. de Nancery en riant, tu lui rendras un fier service.

« – Tu crois ?

« – Il brûle du désir de servir de témoin à quelqu'un. Comme il est très petit, il s'imagine que cela le grandira.

« Raymond se prit à sourire.

« – Eh bien ! veux-tu te charger de le voir, en ce cas ?

« – Non, je vais lui écrire un mot. Sois tranquille, il sera exact.

« M. de Nancery prit la plume et écrivit :

« Monsieur le baron,

« Notre ami commun, Raymond de Luz, se bat demain « matin, à sept heures précises, et compte sur vous et sur moi.

« Le rendez-vous est chez lui, rue Taitbout, 29, à cinq « heures et demie.

« A vous,

« FELIX DE NANCERY. »

« Le jeune créole ferma cette lettre, écrivit sur l'enveloppe : *A monsieur le baron Renaud, rue Caumartin, 14,* et la donna à Neptunio avec ordre de la porter sur-le-champ.

« Neptunio parti, les deux jeunes gens causèrent une heure encore, puis Raymond serra la main de Félix et lui dit :

« – Je vais me coucher de bonne heure. Sois exact demain.

« – Compte sur moi ; à demain, ami.

« M. de Nancery, après avoir reconduit Raymond jusqu'au bas de l'escalier, monta chez lui et se déshabilla, se mit au lit et ne tarda pas à s'endormir. Mais, presque aussitôt après, il s'éveilla en sursaut sous l'action d'un cauchemar.

« Le sommeil avait devancé pour lui les événements de quelques heures : il venait d'assister en rêve à la rencontre du lendemain.

« Raymond était tombé frappé d'une balle dans le front.

« Le jeune homme essuya son front baigné de sueur et se mit sur son séant.

« – C'est étrange, se dit-il, d'autant plus étrange que, dans mon rêve, c'est Raymond qui a fait feu le premier. Or, Raymond tire le pistolet avec une précision désespérante. Allons ! j'ai ouï dire qu'on rêve toujours le contraire de ce qui doit arriver. Donc, c'est Raymond qui tuera M. de Valserres. Dormons !

« M. de Nancery essaya de se rendormir et n'y put parvenir.

« Il avait toujours devant les yeux cette scène bizarre de son rêve, et, tout à coup, une réflexion non moins étrange traversa son esprit :

« – Si Raymond était tué, se dit-il, sa sœur hériterait de lui et deviendrait la plus riche héritière de la colonie. Et sa sœur est la femme que je dois épouser...

« Cette pensée donna la fièvre et le vertige à M. de Nancery. Il la repoussa d'abord avec énergie, mais elle lui revint avec une patiente ténacité, et il finit par s'y habituer si bien, qu'une heure après, il envisageait froidement quelle situation toute nouvelle lui ferait la mort de Raymond, si le malheureux jeune homme venait à succomber le lendemain.

« Blanche de Luz, qui devait avoir une maigre dot, devenait la plus brillante

héritière ; et comment la lui pourrait-on refuser, à lui, Félix de Nancery, qui avait reçu dans ses bras le frère ensanglanté et mourant ?

« – Oh ! murmura-t-il deux ou trois fois, il y a des pensées qui rendraient criminel.

« Vainement, il essaya de dormir ; le jour le surprit se tournant et se retournant sur son lit, en proie à une fièvre nerveuse.

« Cinq heures du matin sonnèrent à la pendule de sa chambre à coucher. Alors Félix de Nancery appela Neptunio et se fit habiller. Puis il se rendit à pied chez Raymond, qui demeurait, nous l'avons dit, rue Taitbout, numéro 29.

« Lorsqu'il arriva, Raymond dormait encore profondément.

* *

*

« Charles de Nancery était là depuis quelques minutes à peine, lorsque le petit baron Renaud arriva à son tour.

« Il trouva Raymond faisant sa toilette et M. de Nancery fumant un cigare.

« Comme l'avait fort bien prédit ce dernier, le jeune baron Renaud avait accepté avec un rare empressement l'offre qui lui était faite de figurer avec avantage dans un duel.

« Il accourait plein d'ardeur et d'effusion, vêtu d'une redingote bleue boutonnée jusqu'au menton, les moustaches cirées, le nez en l'air et le chapeau sur l'oreille.

« La veille, M. de Nancery se fut pris à rire de bon cœur ; mais, depuis la veille, M. de Nancery ne riait plus : il était pâle, sombre, et tenait son regard baissé.

« – Tudieu ! mon cher, lui dit Raymond en riant, quel triste témoin tu fais !

« Félix de Nancery tressaillit.

« – Pourquoi ? fit-il.

« – Tu es sombre comme un ordonnateur des pompes funèbres !

« – Quelle plaisanterie !

« – Et tu es pâle comme un revenant.

« M. de Nancery se regarda dans une glace et reconnut qu'il était livide.

« – Sais-tu, poursuivit Raymond, que cela n'a rien de séduisant, d'aller se battre assisté d'un homme qui vous enterre par avance ?

« – Tu es fou ! balbutia M. de Nancery, et tu interprètes mal l'affection que j'ai pour toi.

« Le petit baron intervint :

« – Allons ! dit-il, tout se passera bien... vous verrez...

« – Parbleu ! fit Raymond.

« – Et cet officier en verra de belles, acheva le baron.

« Raymond consulta la pendule :

« – Voyez ! messieurs, dit-il, l'heure nous presse, partons !...

« M. de Nancery était toujours assis sur le devant du cabinet de toilette et ne bougeait.

« – A propos, Félix, dit Raymond, j'ai un mot à te dire. Vous permettez, mon cher baron ?

« – Comment donc !

« Raymond prit son ami par le bras et l'entraîna dans la pièce voisine, qui était son cabinet de travail. Au milieu de cette pièce se trouvait une table surchargée de papiers, et parmi ces papiers une grande enveloppe en papier gris, qui paraissait contenir un pli volumineux.

« – Mon cher ami, dit Raymond à mi-voix, il faut tout prévoir.

« Une fois encore M. de Nancery tressaillit.

« – Que veux-tu dire ? fit-il.

« – Mon Dieu ! ta mine bouleversée vient à l'appui de mes paroles.

« – Je ne comprends point cependant.

« – Je peux être tué.

« – Tu es fou !

« – J'espère bien que cela ne sera pas. Mais enfin un homme qui se bat doit admettre cette supposition.

« – Eh bien ?

« Raymond prit l'enveloppe en papier gris.

« – Voilà mon testament, dit-il.

« – Quelle plaisanterie !

« – Et je te fais mon exécuteur testamentaire, ajouta Raymond, attendu que je lègue ma fortune entière, présente et à venir, à M^lle^ Blanche de Luz, ma sœur.

« Félix de Nancery allongea une main tremblante vers le testament que Raymond lui tendait.

« Puis il déboutonna sa redingote et le mit dans sa poche, ajoutant :

« – J'espère bien te le rendre dans une heure.

« – Moi aussi, je l'espère, dit Raymond de Luz en souriant. Ah ! j'oubliais.

« – Qu'est-ce encore ?

« – Tu sais que, plus que jamais, j'insiste auprès de mon père et de ma sœur pour nos projets ?

« – Raymond !...

« – Si je n'étais plus là, murmura le jeune homme, qui donc la protégerait ?

« – Mais tu seras là, balbutia M. de Nancery, dont la voix tremblait, et nous serons heureux, tu verras.

« – Allons ! voilà qui est dit, fit Raymond ! viens, ami.

« Ils repassèrent dans le fumoir, où M. le baron Renaud fumait un cigare.

« – Messieurs, dit-il, j'ai ma voiture en bas, et dans ma voiture des épées et des pistolets.

« – J'ai pareillement les miens, répondit Raymond, qui prit dans un tiroir une jolie boîte en maroquin bleu, surmontée d'un écusson et d'une couronne.

« Il ouvrit cette boîte et considéra les pistolets, qui étaient fort beaux.

« – Je ne souhaite pas, ajouta-t-il, à mon adversaire de tirer le second, surtout si le sort me donne le choix de mes armes. Allons, messieurs, en route !

« Les trois jeunes gens descendirent et arrivèrent dans la rue, où, en effet, la voiture du petit baron attendait.

Charles de Nancery prit alors le baron Renaud à part.

« – Mon jeune ami, dit-il, je suis le premier témoin, n'est-ce pas ?

« – Sans doute. Pourquoi cette question ?

« – Parce que cela me donne le droit de tout conduire sur le terrain, et je crois avoir un peu plus d'expérience que vous de ces sortes d'affaires.

« – Oh ! faites, monsieur, répondit le baron avec déférence. Je serai heureux de recevoir vos leçons.

« Ils montèrent en voiture, et vingt minutes après ils arrivaient au bois, à l'endroit indiqué.

« Le jeune officier, M. Charles de Valserres, s'y trouvait déjà avec ses deux témoins, dont l'un était celui qui l'accompagnait la veille au *café de Paris.* »

* *

*

– Monsieur, dit Victor, interrompant le récit de l'officier de marine, je crains d'entrevoir le dénoûment de cette rencontre.

– Oh ! vous allez voir, répondit le marin, c'est un fait inouï dans les annales du crime.

Et le marin continua, tout en donnant un coup de cravache à son cheval, car ils étaient demeurés fort en arrière.

Chapitre 5

Les deux témoins de M. Charles de Valserres, officiers des hussards, étaient des jeunes gens fort bien, sous tous les rapports.

« L'un d'eux, celui qui, la veille, s'était trouvé au *café de Paris,* aborda M. Félix de Nancery, et lui dit :

« – Monsieur, il est vrai qu'en apparence M. Raymond de Luz est le provocateur, mais, en réalité, nous avons motivé sa provocation par une impolitesse qui, laissez-moi le constater, a été le résultat d'un dîner un peu copieux et d'un manque d'attention. En l'état de choses, il est donc juste que M. de Luz ait le choix des armes.

« M. de Nancery s'inclina.

« – Nous avons proposé le pistolet, continua le témoin, mais si M. de Luz préfère une autre arme, nous sommes à ses ordres.

« – Nullement, messieurs.

« – Donc vous prenez le pistolet ?

« – Oui, monsieur.

« Et M. de Nancery, qui, avec le témoin de M. de Valserres, s'était éloigné de quelques pas, tandis que Raymond de Luz et M. le baron Renaud se promenaient en causant, M. de Nancery jeta une pièce de cent sous en l'air, disant :

« – Voyons quel est celui de ces messieurs qui aura le droit de se servir de ses pistolets.

« – Face ! dit le témoin.

« La pièce retomba et laissa voir l'écusson des rois de France, orné de trois fleurs de lys.

« La pièce avait été frappée à l'effigie de Charles X.

« – C'est bien, dit le témoin, M. Raymond de Luz se servira de ses armes.

« – Voyons maintenant, reprit Félix de Nancery, les autres conditions du combat.

« – Soit, monsieur.

« Et le témoin parut attendre.

« – Monsieur, reprit M. de Nancery, M. Raymond de Luz est créole comme moi ; c'est vous dire que ce n'est pas un bourgeois de Paris qui n'a jamais fait d'autres prouesses au pistolet que de casser une poupée sur quinze coups au bal Mabile.

« – Après, monsieur ?

« – M. de Valserres est officier ?

« – Comme moi, monsieur.

« – Il tire bien le pistolet ?

« – Oh ! très suffisamment…

« – Alors je vois que les chances peuvent fort bien s'égaliser.

« – C'est mon avis.

« – Donc, on placera ces messieurs à trente pas, avec la faculté de faire cinq pas chacun.

« – Parfaitement.

« – Et de faire feu à volonté. Un seul coup vous suffit-il ?

« – Oui ! monsieur. Le motif de la querelle est si futile !

« M. de Nancery alla chercher dans la voiture du baron Renaud les pistolets de Raymond, qui causait toujours avec ce dernier.

« Pendant ce temps, le témoin de M. de Valserres s'était rapproché de son ami.

« – C'est singulier ! lui dit-il.

« – Quoi donc ? fit le jeune officier.

« – Figure-toi que le témoin de ton adversaire, avec qui je viens de causer, est d'une pâleur mortelle ; il tremble en parlant, et il évite de regarder en face.

« – Eh bien ? qu'est-ce que tu en conclus ?

« – Oh ! moi… rien… et tout.

« – Voilà une conclusion bizarre.

« – Mais non.

« – Alors, explique-toi.

« – Voici : on dirait que c'est lui qui va se battre, tant il est ému.

« – Eh bien, c'est qu'il est le parent ou l'ami intime de mon adversaire.

« – C'est drôle, moi j'attribue son émotion à un autre sentiment.

« – Bah ! lequel ?

« – Qui sait ? il souhaite peut-être voir tuer son ami.

« M. de Valserres haussa les épaules et dit en riant à son second témoin :

« – Je croyais Octave Brunot dégrisé depuis hier, mais je m'aperçois qu'il a toujours l'humeur ébriolée. Allons ! fou que tu es, dépêchons !

« M. de Nancery revint avec les pistolets de Raymond, et, présentant la boîte ouverte :

« – Choisissez, monsieur, dit-il à M. de Valserres, qui le regardait.

« M. de Valserres prit un des pistolets et le passa à son témoin, qui le chargea.

« M. de Nancery avait deux balles dans la main. Il tendit l'une au témoin de M. de Valserres, et parut introduire l'autre dans le canon du pistolet destiné à Raymond.

« Cette sinistre opération terminée, les deux adversaires furent placés à la distance convenue.

« – Hâte-toi de tirer, dit le premier témoin à M. de Valserres en lui assurant son poste de combat.

« – Pourquoi ?

« – Parce que M. Raymond de Luz tire comme un créole, ce qui est tout dire, et que si tu le manques, il ne te manquera pas !

« – Bah ! je préfère essuyer son feu. Je tire toujours mieux quand j'ai entendu siffler la balle.

« M. de Nancery frappa les trois coups. Raymond avança d'abord de deux pas, leva le bras au troisième, et fit feu... M. de Valserres demeura debout.

« Le cœur de M. de Nancery battait à outrance.

« M. de Valserres fit deux pas à son tour, ajusta son adversaire.

« Tout aussitôt, M. Raymond de Luz s'affaissa sur lui-même sans pousser un cri.

« Le malheureux jeune homme avait été frappé au front, et la mort avait été instantanée.

« Alors on entendit un grand cri, un cri de douleur immense, de désespoir infini...

« M. Félix de Nancery s'était précipité sur le corps de son malheureux ami, l'enlaçait et le couvrait de caresses.

« M. de Valserres, tout ému, le montra à son témoin.

« – Tu vois ! dit-il.

« Le témoin auquel il avait donné le nom d'Octave Brunot eut un mouvement d'épaules qui signifiait :

« – Je n'y comprends absolument rien...

« Les choses s'étaient passées dans toutes les règles, et le combat avait été loyal, du moins en ce qui concernait M. de Valserres. Il s'approcha des témoins de son

adversaire, leur exprima tous ses regrets ; puis les jeunes gens se saluèrent, et tandis qu'on emportait le corps du jeune créole dans la voiture de M. le baron Renaud, M. de Valserres et ses témoins s'éloignèrent.

« Ces messieurs étaient venus dans un modeste fiacre, qu'ils avaient laissé à l'entrée du bois. Cependant, avant d'abandonner le lieu du combat, celui des deux témoins de M. de Valserres qu'on nommait Octave Brunot avait minutieusement examiné les taillis dans la direction qu'avait dû suivre la balle de M. Raymond de Luz.

« – Ah çà, que fais-tu donc là ? demanda M. de Valserres.

« – Je te le dirai demain, répondit M. Octave Brunot.

« Et il suivit ses amis.

« En route, lorsqu'ils furent remontés en voiture, M. Octave Brunot demeura tout rêveur.

« – Mais qu'as-tu donc ? demanda M. de Valserres ; on dirait que c'est toi qui as un meurtre sur la conscience, mon pauvre ami !

« – Dis donc, Charles, fit brusquement M. Octave Brunot, qui d'abord n'avait pas répondu à la question de son ami.

« – Que veux-tu ?

« – As-tu entendu siffler la balle de ton adversaire ?

« – Ma foi, non.

« – Ah !

« – Je crois que le pauvre garçon tirait fort mal, car si la balle m'eût simplement passé à un pied de distance, je l'eusse certainement entendue.

« – Je le crois.

« – Et tu en conclus ?...

« – Mais, dit froidement M. Octave Brunot, j'en conclus que ce pauvre garçon tirait fort mal ; voilà tout !

Chapitre 6

Le lendemain, M. Octave Brunot se rendit un peu tard à la pension des sous-lieutenants et des lieutenants. Ces messieurs, dont le régiment était caserné au quai d'Orsay, prenaient leurs repas dans un café de la rue Bellechasse, et dînaient à cinq heures.

« A cinq heures et demie, M. Octave Brunot n'avait point encore paru.

« Quand il arriva, ces messieurs allaient quitter la table.

« On allait se récrier et mettre cette inexactitude du lieutenant sur quelque aventure galante, lorsqu'on s'aperçut qu'il était pâle et de sombre humeur.

« – Ah çà, mon ami, lui dit M. de Valserres, cette fois, tu nous donneras une explication, j'imagine ?

« – A propos de quoi ?

« – Mais à propos de ce revirement d'esprit qui semble s'être emparé de toi depuis ma déplorable affaire d'hier. Je déclare qu'il est fort dur d'avoir à se reprocher la mort d'un homme qu'on ne haïssait pas, et que ce souvenir m'assombrira longtemps ; mais je déclare aussi que tu n'as pas le droit, toi, de t'affliger plus que je ne le fais moi-même.

« – Ce n'est point de cela qu'il s'agit.

« – Et de quoi donc ?

« M. Octave Brunot hésita un instant et regarda tour à tour chacun des convives, lesquels étaient au nombre de dix.

« – Au fait, dit-il, je ne vois ici que des camarades, des amis...

« – Parbleu ! fit un jeune sous-lieutenant frais débarqué de Saint-Cyr.

« – Et je suis persuadé, messieurs, continua M. Octave Brunot, que vous n'hésiterez pas à m'engager votre parole d'honneur que ce que je vais vous dire ne sortira point d'ici.

« Chacun des officiers leva la main.

« – Qu'à cela ne tienne ? dit l'un d'eux.

« – Vous me jurez d'être discrets ?

« – Tous, parbleu ! va donc !...

« La physionomie et l'accent du lieutenant Brunot avaient quelque chose d'étrange, de mystérieux qui piquait la curiosité de tous au plus haut point.

« – Allons ! nous t'écoutons, dit M. de Valserres en plaçant ses deux coudes sur la table.

« M. Brunot reprit :

« – Pour que vous puissiez comprendre ce que je vais vous confier, messieurs, il est nécessaire que je vous raconte une anecdote de mon enfance.

« – Voyons !

« – Je suis Breton, vous le savez. Dans mon pays, il y a des landes incultes qu'il faut souvent traverser pour se rendre d'un village à l'autre. J'avais dix ans, lorsqu'un assassinat fut commis à une demi-lieue de la maison de mon père. Un vieillard de mon village a été trouvé dans la lande frappé de onze coups de couteau. Des bergers rapportèrent le cadavre. On prévint la famille, et les enfants accoururent à la maison où le corps avait été déposé. Ce fut une scène de désolation ; mais celui qui se montra le plus désespéré, le plus inconsolable, ce fut le fils aîné de la victime. Il sanglotait, se roulait sur le cadavre, s'arrachait les cheveux et poussait des cris. J'avais assisté à cette triste reconnaissance et on m'avait emmené tout impressionné. Le fils aîné de la victime se nommait Pornic.

« – Pauvres gens ! dit ma mère le soir à souper, sont-ils désolés... et ce pauvre Pornic !

« – Oh ! celui-là, dis-je tout à coup, il est moins désolé qu'on ne croit.

« On me regarda avec étonnement. Je vous l'ai dit, j'avais dix ans alors.

« – Et pourquoi donc ? demanda mon père.

« – Parce qu'il est l'assassin, répondis-je.

« Ma mère jeta un cri ; mon père prétendit que j'étais fou. Deux mois après, Pornic fut reconnu coupable de parricide et exécuté sur la place publique de Saint-Malo.

« – Mais, dit un sous-lieutenant, comment avais-tu supposé... ou deviné ?...

« – Je ne sais pas... un instinct secret... une voix intérieure m'avait crié que cet homme, en apparence livré à toutes les furies du désespoir, était le seul, le vrai coupable.

« – Sais-tu, dit M. de Valserres, que tu aurais fait un fameux juge d'instruction, Octave ?

« – Peut-être.

« – Mais où veux-tu en venir ?

« – Attendez. Voici encore une anecdote qui va venir à l'appui de ce que je viens de vous dire. Dix ou quinze ans après, je me trouvais à Marseille, où mon régiment s'embarquait pour l'Afrique. Je fis, dans un café, la rencontre d'un jeune homme,

un fort joli garçon, qui jouait au billard comme Berger, et qui était l'ami d'un de mes amis. Chose bizarre ! j'éprouvai instantanément pour ce jeune homme une aversion inexplicable, et, le soir, je ne pus m'empêcher de dire à notre ami commun : – Voilà un garçon qui finira mal.

« – Et tu devinas ?

« – L'année suivante, il assassina son oncle, un riche banquier dont il devait hériter, et il fut condamné au bagne.

« – Voilà, en effet, interrompit Charles de Valserres, une seconde histoire aussi étrange pour le moins que la première. Mais est-ce le souvenir des deux qui te rend si morose aujourd'hui ?

« – Non, ce n'est pas cela.

« – Qu'est-ce alors ?

« – C'est la crainte, j'oserais presque dire la conviction que nous avons été, hier, les complices involontaires d'un crime abominable.

« – Plaît-il ?

« – D'un assassinat !... ajouta Octave Brunot avec un accent énergique.

« On se récria autour de lui, mais il poursuivit :

« – Messieurs, j'ai vos paroles d'honneur et par conséquent je puis parler.

« – Eh bien ? fit-on à la ronde.

« Octave Brunot regarda son ami, M. Charles de Valserres.

« – Veux-tu savoir toute ma pensée ?

« – Oui, parle.

« – Ce n'est pas toi qui as tué, hier, loyalement, M. Raymond de Luz ; ce jeune homme est mort assassiné par son ami, M. Félix de Nancery !

« Ces paroles, on le conçoit produisirent une émotion violente parmi les jeunes officiers.

« – Messieurs, dit le lieutenant Brunot, sur mon honneur de soldat et de Breton, je vous jure que ce que je viens de dire est ma conviction, et que cette conviction repose pour ainsi dire sur des faits matériels.

« – Ma parole d'honneur ! murmura M. Charles de Valserres, je crois que mon pauvre Octave est devenu fou.

« Il interrogea ses amis du regard. Ceux-ci semblaient partager cette opinion.

« Le lieutenant Octave Brunot comprit le sentiment d'incrédulité qui s'était emparé des jeunes officiers.

« – Messieurs, dit-il, vous m'avez promis de m'écouter.

« – Oui, mais…

« – Mais je vous dis là des choses dépourvues de sens, n'est-ce pas ?

« – Dame !

« – N'importe, écoutez.

« – Allons ! fit M. de Valserres avec un soupir.

« – Messieurs, poursuivit le lieutenant, hier matin, lorsque je suis arrivé sur le terrain, M. Félix de Nancery, le témoin de M. Raymond de Luz, m'a abordé. Eh bien ! figurez-vous que j'ai éprouvé sur-le-champ la sensation de répulsion bizarre que, deux fois en ma vie déjà, j'avais éprouvée à la vue de gens que je considérais comme des scélérats.

« – Et c'est là-dessus que tu bases ton opinion ? fit un officier.

« – Attendez.

« – Dans tous les cas, observa M. de Valserres, en admettant que M. de Nancery fût un assassin…

« – Il l'est ! dit le lieutenant avec force.

« – Soit ! mais ce n'est pas lui qui a tiré sur son ami. C'est moi.

« – Oui, mais tu avais une balle dans ton pistolet, et M. Raymond de Luz a fait feu sur toi avec un pistolet chargé à poudre.

« – Oh ! par exemple !

« Les officiers se regardèrent et comprirent que M. Octave Brunot n'était pas fou.

« Mais comment allait-il prouver ce qu'il avançait ?

« – Messieurs, continua-t-il, M. de Valserres est là qui vous affirmera n'avoir entendu siffler aucune balle.

« – C'était un maladroit, peut-être.

« – Non, au contraire. Je suis allé aux renseignements, M. Raymond de Luz était le meilleur tireur du tir de Devismes.

« – Oui, mais tirer sur une plaque et casser une poupée n'est point tirer sur un homme. Sa main aura tremblé.

« – C'est inadmissible.

« – Pourquoi ?

« – Parce que Raymond de Luz s'était battu trois fois déjà au pistolet et avait toujours touché son adversaire.

« – Tout cela n'est pas une preuve.

« – Attendez ! Ma conviction était si forte, que je suis allé ce matin au bois, et que, me plaçant là où M. Raymond de Luz s'est placé pour tirer, j'ai regardé droit

devant moi...

« – Dans quel but ?

« – Devant moi se trouvait un rideau d'arbres, un taillis si épais, qu'on ne peut voir le jour au travers. Si le pistolet de M. Raymond de Luz renfermait une balle, cette balle n'a pu passer au-dessus, et elle a dû traverser ce massif et briser forcément une branche çà et là. Eh bien ! messieurs, je vous conduirai au bois, vous examinerez vous-mêmes, et, sur mon honneur, j'abandonne un mois de solde à celui qui retrouvera la trace de la balle !

« Ces derniers mots commençaient à persuader quelque peu l'auditoire du lieutenant.

« Il poursuivit.

« – Enfin, messieurs, les pistolets ont été chargés avec des bourres grasses et incombustibles. J'en ai retrouvé trois : deux à trois pas de l'endroit où M. Raymond de Luz est tombé ; la troisième à un mètre environ de la place qu'occupait M. de Valserres. S'il y avait eu une balle dans le pistolet de M. Raymond de Luz, j'aurais retrouvé la quatrième bourre. Une bourre blanche se retrouve sur l'herbe, quand celle-ci est courte et rasée comme on la coupe au bois.

« – Mais j'admets tout cela, dit M. de Valserres, je l'admets, puisque tu le veux ; mais s'il en est ainsi, quel intérêt avait donc ce M. de Nancery à faire tuer son ami ?

« – Ah ! voici où je vais vous convaincre, messieurs : car, depuis hier, j'étais si convaincu, moi-même, que j'ai passé ma journée en cabriolet de régie, courant à droite et à gauche pour recueillir des renseignements.

« – Et tu en as obtenu d'autres encore ?

« – Certainement.

« – Messieurs, dit M. de Valserres, ma parole d'honneur ! je crois rêver.

« M. Brunot continua :

« – J'ai su, hier matin, que MM. de Luz et de Nancery étaient créoles. Je suis allé voir un jeune officier du 15^{e} régiment de ligne, que je connais et qui est créole de Bourbon. Je lui ai demandé s'il connaissait à Bourbon la famille de Luz, et j'ai appris par lui que M. Raymond de Luz, dont il ignorait la mort, du reste, était le plus riche héritier de l'île, et que son ami, M. de Nancery, devait épouser sa sœur unique.

« Cette fois, on ne douta plus.

« – Mais cet homme est un monstre ! s'écria M. de Valserres.

« – Malheureusement, messieurs, répondit M. Octave Brunot, son crime est un de ceux qui ne prouvent rien en justice ; d'ailleurs, il est déjà hors d'atteinte.

« – Que veux-tu dire ?

« – Ce matin, on a enterré M. Raymond de Luz. Deux heures après, M. de Nancery a quitté Paris. Demain il s'embarque au Havre sur un navire qui fait voile pour Bourbon. »

* *

*

L'officier de marine en était là de son récit lorsqu'on sonna le lancer.

Chapitre 7

DEPUIS UNE HEURE environ, Victor de Passe-Croix et lui chevauchaient en forêt, et ils s'étaient peu à peu rapprochés de la petite troupe des veneurs.

– Monsieur, dit l'officier de marine en souriant, nous ne pouvons plus causer, il faut chasser. Ce soir, après dîner, je vous raconterai la suite de cette histoire.

– Mais, monsieur, insista Victor, vous ne me refuserez pas un dernier mot, j'imagine.

– Lequel ?

– L'homme à qui vous avez servi de témoin aux colonies est-il M. de Nancery ?

– Oui, monsieur.

Victor et l'officier de marine venaient d'arriver dans un carrefour appelé la Croix-du-Bois-Fourchu, où les veneurs se trouvaient réunis.

Au milieu d'eux, M. Albert Morel, fièrement campé sur sa selle, sonnait le lancer. L'officier de marine vint se placer devant lui ; mais M. Albert Morel ne sourcilla point et il continua à sonner de toute la vigueur de ses poumons. Puis, tandis que M. de Montalet, le père, lui donnait la reprise, il remit sa trompe sur son épaule et demanda du feu à l'officier de marine qui fumait.

– Quel calme ! pensa Victor de Passe-Croix ; décidément le marin se trompe.

Et comme chacun des veneurs s'élançait sous bois au galop, il rendit la main à son cheval, décidé à suivre la chasse et à attendre patiemment le soir pour apprendre la suite de l'histoire de M. Félix de Nancery.

* *

*

La chasse dura cinq heures et demie.

L'animal fut forcé au coucher du soleil, et Victor de Passe-Croix, qui avait constamment galopé sur les derrières de la meute, crut arriver le premier à

l'hallali ; mais déjà un veneur, sortant du fourré, avait embouché sa trompe et sonnait avec ardeur.

C'était M. Albert Morel.

– Décidément, monsieur, lui dit Victor avec quelque humeur, je croyais avoir le meilleur cheval, mais je m'aperçois qu'il n'en est rien. Le vôtre est plus vite.

M. Albert Morel se prit à sourire.

– Vous vous trompez, monsieur, dit-il, mon cheval ne vaut pas le vôtre ; mais j'ai pris un raccourci, et cela m'a permis d'arriver avant vous.

Le ton de M. Albert Morel était d'une politesse exquise.

Et il continua à sonner l'hallali.

Presque au même instant, M. Raoul de Montalet survint et envoya une balle au pauvre animal qui faisait tête aux chiens. On fit la curée, puis on remonta à cheval.

– Messieurs, dit alors M. Albert Morel, voulez-vous des cigares ?

Il tendit un étui en cuir de Russie à Victor, qui s'inclina et alla ranger son cheval à la droite de celui de M. Roger de Bellecombe, en lui disant :

– Il me faut la suite de l'histoire ; ne l'oubliez pas !

L'officier de marine reprit :

« – Environ deux années après les événements dont Paris avait été le théâtre, la frégate de guerre la *Licorne* débarqua à Saint-Denis, le port principal de Bourbon, un bataillon d'infanterie de marine qui venait tenir garnison dans l'île.

« Le chef de bataillon se nommait Octave Brunot.

« C'était ce même officier que nous avons connu lieutenant à Paris, et qui avait servi de témoin à M. de Valserres, son ami, dans sa rencontre avec le malheureux Raymond de Luz.

« Une campagne en Afrique, une permutation intelligente, avaient fait du lieutenant de hussards un chef de bataillon.

« La frégate *la Licorne* avait à peine déposé ses passagers à terre, qu'une députation des principaux planteurs de l'île vint à la rencontre du nouveau bataillon.

« Les colonies, si loin de la France qu'elles soient, aiment tout ce qui vient de la mère patrie, et l'arrivée d'un navire est pour elles un sujet de grande joie.

« Parmi cette petite députation se trouvait le plus riche planteur de la colonie, M. Charles de Nancery.

« M. de Nancery, disait-on à Bourbon, avait eu un singulier et triste bonheur.

« Il avait été l'ami intime, presque le frère d'un jeune créole, M. Raymond de Luz, avec lequel il était allé terminer ses études à Paris.

« M. Raymond de Luz était mort fatalement, tué dans un duel, à la suite d'une sotte querelle.

« M. de Nancery, son ami, avait été témoin, il avait recueilli son dernier soupir, et avait ramené à Bourbon son corps, embaumé par le procédé Gannal.

« Cette conduite, pleine de dévouement, méritait une récompense, et le *pieux* Charles de Nancery, comme eût dit Virgile, avait été largement payé de ses soins en épousant M^lle^ Blanche de Luz, la sœur et unique héritière du pauvre Raymond.

« M. Octave Brunot et M. Charles de Nancery se reconnurent sur-le-champ.

« L'accueil fut froid de part et d'autre, mais poli.

« Cependant, M. de Nancery était loin de soupçonner ce que le chef de bataillon pensait à son égard. La députation des planteurs fut retenue à dîner à bord de la *Licorne.* Il y eut un punch sur le gaillard d'arrière. »

– Ah ! s'interrompit l'officier, j'oubliais de vous dire que j'étais aspirant de première classe à bord de la frégate française.

« Donc, il y eut un punch.

« Le hasard m'avait placé auprès du commandant Octave Brunot, avec lequel, du reste, j'avais fait ample connaissance pendant la traversée.

« Le commandant regardait M. de Nancery avec une fixité, une obstination qui m'étonnèrent.

« – Est-ce que vous connaissez ce monsieur ? lui demandai-je ?

« – Oui et non, répondit-il.

« – Comment cela ?

« –Je l'ai vu à Paris ; mais je ne le connais point, ajouta sèchement le commandant.

« Cette réponse était de nature à m'intriguer tout à fait ; et tandis que nous nous promenions sur le pont, en fumant, j'abordai franchement la question :

« – Commandant, lui dis-je, vous m'avez fait tout à l'heure, convenez-en, une singulière réponse :

« – A propos de ce M. de Nancery, peut-être.

« – Précisément.

« – Ah !... vous trouvez !

« – Je trouve que votre accent est rempli d'un dédain suprême quand vous parlez de lui, commandant.

« Le commandant ne répondit pas, mais son sourire confirma largement mes paroles.

« Puis, tout à coup, il me dit brusquement :

« – Vous êtes venu plusieurs fois dans ces parages ?

« – Je suis à mon troisième voyage dans la mer Indienne.

« – Alors, renseignez-moi.

« – Sur quoi ?

« – Est-il vrai que ces latitudes soient celles des narcotiques par excellence ?

« – C'est vrai. Et, tenez, j'ai précisément dans ma cabine une certaine poudre noire qui procure une ivresse terrible, prise à une certaine dose.

« – Ah !

« – Une ivresse de deux heures, pendant laquelle le sommeil est si profond, que tous les canons de tribord et de bâbord ne vous réveilleraient pas.

« Le commandant fronçait le sourcil et paraissait caresser quelque étrange idée.

« Pendant ce temps, on dressait à l'arrière, sur le pont, les tables du punch, tandis que créoles, marins et soldats de marine se promenaient, bras dessus, bras dessous, en fumant des cigarettes.

« – Tenez, me dit le commandant Brunot, je donnerais gros pour que ce M. de Nancery pût avaler une pincée de la poudre dont vous venez de me parler…

« – Singulière idée !

« – *In vino veritas !* Vous connaissez ce proverbe ?

« – Sans doute.

« – Eh bien, je voudrais lui faire faire des aveux, à cet homme.

« – Mais…

« – Et le forcer à me dire…

« – Mais, mon cher commandant, interrompis-je, ma poudre ne fait point parler, elle fait dormir, voilà tout.

« – Tant mieux !

« – Alors je ne comprends plus…

« – J'ai mon idée. Où est votre poudre ?

« – En bas, dans ma chambre.

« – Eh bien, donnez-m'en quelques grains.

« – Mais…

« – A ce prix, vous saurez pourquoi je méprise ce M. de Nancery.

« La curiosité l'emporta chez moi sur tout autre sentiment.

« Je descendis donc dans ma cabine, et j'y pris dans un petit coffre, où je serrais

mon argent et mes livres, une boîte microscopique dans laquelle se trouvait une poudre noirâtre.

« Je tenais cette étrange substance d'un marin chinois.

« – Mon cher monsieur, me dit le commandant Brunot, combien faut-il de grains de cette poudre pour procurer l'ivresse dont vous me parliez ?

« Et le commandant examinait curieusement la poudre noire.

« – Une pincée, répondis-je.

« – Cette poudre peut-elle occasionner la mort ?

« – Non.

« – Alors, donnez votre boîte.

« En ce moment on prenait place autour des tables de punch, et un hasard étrange voulut que le commandant Brunot et M. de Nancery se trouvassent placés à côté l'un de l'autre.

« – Le commandant avait-il été prestidigitateur ? je n'oserais l'affirmer, mais ce fut avec une habileté merveilleuse qu'il laissa tomber dans le verre de M. de Nancery, la pincée de poudre noirâtre.

Chapitre 8

Lorsque M. de Nancery eut bu, il engagea la conversation avec lui.

« Ces messieurs causèrent de diverses choses, des relations de l'île avec la mère patrie, de Paris, où M. de Nancery avait passé ses plus belles années, et qu'il n'avait quitté qu'à la suite d'un violent chagrin, la mort de son meilleur ami.

« Le commandant Brunot ne sourcilla point, lorsqu'il fut question de M. Raymond de Luz.

« Il parut avoir oublié tous les détails de son duel avec M. Charles de Valserres.

« Au bout d'une heure, la langue de M. de Nancery commença à s'épaissir, sa tête s'alourdit, et les premières fumées de cette ivresse étrange que procurait la poudre noire commencèrent à le gagner. Bientôt son langage devint inintelligible, un flux de paroles lui échappa, et ces paroles, de plus en plus incohérentes, s'éteignirent enfin au bout d'un quart d'heure.

« Alors sa tête retomba sur sa poitrine, ses yeux se fermèrent ; il étendit ses deux bras sur la table et finit par s'endormir.

« Alors aussi, le commandant Brunot et moi, nous regardâmes autour de nous.

« La plupart des planteurs de la colonie qui étaient venus à bord étaient remontés dans le grand canot pour s'en retourner à terre.

« Trois seulement demeuraient avec le capitaine et causaient avec lui, le cigare aux lèvres, en arpentant le gaillard d'arrière. »

« – Il dort, me dit le commandant ; attendons !

« En effet, M. de Nancery ronflait avec bruit.

« – Jusqu'à quand peut-il ronfler ainsi ? ajouta le commandant.

« – Une heure environ. Le sommeil de ma poudre noire n'est pas long.

« – C'est bien. Alors, promenons-nous.

« Nous allumâmes un cigare et rejoignîmes le capitaine et les planteurs.

« Trois quarts d'heure après, ces derniers suivirent le capitaine dans sa cabine, et le commandant et moi, nous retournâmes auprès de M. de Nancery.

« Son ivresse et son sommeil avaient été plus courts que je ne l'avais prévu.

« Il avait les yeux ouverts et promenait autour de lui un regard effaré.

« – Laissez-moi faire, me dit tout bas le commandant.

» Et il s'approcha de M. de Nancery, qui lui dit :

« – Ah ! vous voilà ?

« – Mais nous ne vous avons pas quitté, répondit le commandant Brunot.

« – Je me suis endormi, n'est-ce pas ?

« – Oui... les fumées du punch...

« – Ai-je dormi longtemps ?

« – Ma foi, je ne sais ; mais vous nous avez dit d'étranges choses durant votre sommeil.

« M. de Nancery tressaillit.

« – Comment ! j'ai parlé ?

« – Tout le temps, et...

« – Et ? fit-il avec inquiétude.

« – Vous nous avez raconté le duel de votre beau-frère, M. Raymond de Luz, avec mon ami M. de Valserres.

« M. de Nancery devint horriblement pâle.

« – Farceur ! lui dit le commandant en lui frappant sur l'épaule, vous savez escamoter une balle !

« A ces mots, M. de Nancery devint livide et jeta un cri ; puis, rapide comme la foudre, il ôta son gant et le jeta au visage du commandant.

« – Ah ! ah ! dit celui-ci en pâlissant à son tour, vous ne sauriez faire plus éloquemment l'aveu de votre crime.

« Et il ramassa le gant, en ajoutant :

« – Je vous tuerai demain.

« Le lendemain, acheva l'officier de marine, M. de Nancery et le commandant Brunot se battirent à l'épée, aux portes de Saint-Denis de Bourbon.

« J'étais un des témoins du commandant.

« Le combat fut long, terrible, acharné, mais le sort fut injuste, le commandant fut mortellement blessé et tomba.

« Seulement avant de mourir, il eut le temps de révéler tout ce que je viens de vous raconter, et M. de Nancery, déshonoré, fut contraint de quitter l'île Bourbon. »

Le soleil se couchait derrière les sapinières, lorsque l'officier de marine termina son récit, et presque en même temps les tourelles rouges du château des Rigoles

apparurent à ses yeux et à ceux de Victor.

Le jeune saint-cyrien avait écouté, tout pensif, la fin de cette étrange histoire.

– Savez-vous bien, monsieur, dit-il, que si ce M. Albert Morel ne faisait qu'un avec M. de Nancery, ce serait à lui envoyer une balle à travers bois, comme à une bête fauve ?

Le marin eut un sourire de mépris.

– Bah ! reprit-il, après tout, qu'est-ce que cela nous fait ? Nous ne sommes ni les vengeurs du commandant Brunot, ni ceux de M. Raymond de Luz. Et puis, qui nous dit que je ne suis pas le jouet d'une illusion bizarre, d'une de ces ressemblances qui désespèrent l'observation.

– C'est possible, murmura Victor.

Puis le jeune homme pressa le pas de son cheval et entra dans la grande allée de tilleuls qui servait d'avenue aux Rigoles.

Le premier valet que Victor trouva dans la cour et qui vint prendre la bride de son cheval était précisément celui qui, le matin, assis sur une des marches du perron, nettoyait des bottes à l'écuyère.

Il est de certaines heures dans la vie d'un homme où tout est pour lui pressentiment et révélation. La vue de ce valet rappela donc à Victor qu'il avait remarqué la boue jaune dont étaient couvertes les bottes à l'écuyère, et qu'il avait même fait cette réflexion qu'une boue semblable n'existait, à sa connaissance, que dans le parc de la Martinière.

Or, tandis que l'officier de marine descendait de cheval, Victor s'adressa au valet :

– A qui donc étaient les bottes que tu nettoyais ce matin, à M. Raoul ou à M. Amaury ?

– Non, monsieur, répondit le valet. Elles étaient à M. Mo rel.

Victor tressaillit en ce moment, comme s'il eût éprouvé une commotion électrique.

Décidément, ce M. Albert Morel lui tintait perpétuellement aux oreilles.

En même temps, un autre souvenir assaillit Victor. Il se rappela sa rencontre du matin avec Octave de Cardassol.

Octave lui avait dit avec un mauvais sourire :

« – Pendant que tu chasses chez les autres, on chasse chez toi, et le gibier qu'on court pourrait bien être ton honneur. »

Victor de Passe-Croix fut-il alors ébloui par une révélation mystérieuse ?

C'est probable.

Toujours est-il qu'il rejoignit l'officier de marine en lui disant :

– Nous sommes de vieux amis d'un jour, n'est-ce pas ?

– Oh ! très vieux, répondit le marin avec cordialité.

– L'amitié vit de confidences, dit-on.

– C'est mon avis.

– Voulez-vous être mon confident ?

– Parbleu !

– Eh bien, écoutez...

Et Victor prit familièrement le bras de l'officier de marine.

– J'écoute, fit celui-ci.

Victor l'emmena dans le parc, un peu loin de l'habitation. Puis il dit avec une gravité qui étonna l'officier :

– Le commandant Brunot croyait à cet instinct qui nous fait deviner un malfaiteur, m'avez-vous raconté ?

– Oui.

– Eh bien, je crois, moi, aux pressentiments qui nous annoncent un malheur probable.

– Que voulez-vous dire ?

– J'ai rencontré, ce matin, en venant ici, un oiseau de mauvais augure.

– Vraiment ?

– Et cet oiseau m'a annoncé qu'un danger planait sur le toit de ma maison. J'ai ri de la prédiction, d'abord.

– Et vous avez bien fait, j'imagine.

– Non, dit gravement Victor.

Le marin regarda son jeune ami, et le trouva tout ému.

– Voyons, dit-il, expliquez-vous...

– Depuis dix minutes, dit Victor de Passe-Croix, une voix dont je ne puis me rendre compte, une voix secrète, mais impérieuse, me dit que je dois retourner ce soir à la Martinière.

– Quelle folie !

– Peut-être, mais j'y retournerai.

– Allons donc !

– Et pour cela, comme je vous le disais, j'ai besoin d'un confident.

– Je suis prêt à l'être.

– Nos hôtes et leur suite vont bientôt arriver.

– C'est probable. Leur lièvre doit être forcé depuis longtemps.

– Quand ils arriveront, je serai parti.

– Mais...

– Monsieur, dit Victor d'un ton pénétré, s'il y a des voix secrètes, des pressentiments mystérieux, il y a aussi des sympathies subites contre lesquelles on essayerait en vain de lutter. Nous nous connaissons depuis quelques heures à peine, et déjà il me semble que vous êtes mon plus vieil ami.

– Vous avez peut-être raison.

Et le marin prit la main de Victor et la serra avec effusion.

– Me ferez-vous un serment ?

– Lequel ?

– Celui d'expliquer mon absence comme je vais vous prier de le faire ?

– Soit, je vous le jure.

– Alors, écoutez.

– Voyons.

– Nous avons fait un pari.

– Oui.

– Quel est-il !

– Qu'une petite chienne beagle que je possède et qui se nomme Fanchette, attaquerait seule un sanglier et le courrait trois heures.

– Bon !

– Nous avons parié vingt-cinq louis, et je suis allé chercher Fanchette. On ne m'attendra pas pour dîner ; mais je serai bien certainement de retour à la nuit.

– Ma foi, monsieur, dit le marin, tout cela est bizarre, mais il sera fait comme vous le désirez. Je donnerai cette explication ; seulement, me croira-t-on ?

– On vous croira.

– En êtes-vous sûr ?

– Oui, car je passe aux yeux des Montalet pour un garçon aventureux, un casse-cou, un cerveau brûlé, comme on dit.

– Et vous reviendrez cette nuit ?

– C'est probable. Mais, à propos, dit Victor, j'oubliais le point essentiel.

– Ah !

– Ce n'est point à la Martinière que je vais chercher la chienne beagle.

– Où donc alors ?

– Chez un de nos fermiers, à trois lieues de la Martinière, au Bas-Coin : c'est le nom de la ferme. N'oubliez pas cela, monsieur, ajouta Victor avec un accent étrange ; c'est très important !

– Ah ! monsieur, murmura le marin, vous m'étonnez fort depuis quelques minutes.

– Histoire de pressentiments.

– Mais, pressentiments ou non, comptez sur moi. Je suis à vous.

A son tour, Victor prit la main de l'officier et la serra avec une effusion sans pareille.

Puis ils revinrent vers le château, et comme ils approchaient d'un valet qui ratissait le sable d'une allée, Victor éleva la voix.

– Oui, monsieur, dit-il, je tiens les vingt-cinq louis que ma chienne beagle chassera le sanglier comme un lapin.

A ces paroles, qui frappèrent son oreille, le valet leva la tête.

– Voyons ! reprit Victor, tenez-vous mes vingt-cinq louis ?

– Soit, monsieur.

Alors Victor appela le valet.

– Hé ! là-bas ! dit-il, Martin ! c'est bien Martin qu'on te nomme ?

– Oui, monsieur, dit le valet en s'approchant.

– Tu connais mon cheval ?

– Neptune ? le cheval noir ?

– Justement. Va lui donner une poignée d'avoine, selle-le et amène-le-moi.

Le valet partit en courant. Dix minutes après on amenait Neptune tout sellé. Neptune était demeuré à l'écurie depuis le matin, il avait eu le temps de se refaire ; car Victor avait monté, pour chasser, un des chevaux des Montalet.

– Adieu, dit le jeune homme en sautant en selle et tendant la main à l'officier de marine. Au revoir, plutôt.

– A cette nuit.

– Oui, à moins que mes pressentiments ne deviennent trop sérieux, ajouta Victor.

Et il mit Neptune au galop, disant au valet qui venait de lui tenir l'étrier :

– Tu n'oublieras pas de dire à M. Raoul que je suis allé au *Bas-Coin* chercher ma chienne beagle.

Victor galopa rondement à travers bois.

Comme il n'était plus qu'à un quart de lieue de la Martinière, il entendit retentir

un coup de fusil dans un fourré voisin.

Et soudain il arrêta Neptune, qui pointa les oreilles et huma l'air bruyamment.

Le saint-cyrien venait de se dire :

« Généralement le braconnier de profession, le paysan, n'a pas un gros calibre ; il préfère un fusil à canons étroits, du plus faible numéro. Cela porte plus loin, croit-il, ça fait moins de bruit et use moins de poudre...

– Il est nuit close, c'est le coup de fusil d'un *affûteur,* c'est-à-dire d'un braconnier, et il a été tiré à moins de cent mètres d'ici.

« Or, le coup de fusil que je viens d'entendre fait le tapage d'une petite pièce de quatre. Ce doit être un des Cardassol et probablement Octave. »

Le raisonnement de Victor ne manquait pas de justesse, et il eut sans doute un grand poids sur sa détermination ; car au lieu de continuer son chemin vers la Martinière, le jeune homme poussa Neptune dans la direction où avait retenti le coup de fusil, et entra hardiment dans le fourré, en se disant :

– A moins que tu ne sois une ombre, un fantôme ou un diable, je te trouverai.

Neptune était un vrai cheval, il sautait les fossés, passait comme un chien à travers les broussailles et trouvait son chemin pour lui et son cavalier là où un piéton eût hésité.

En deux minutes, il eut atteint une clairière de trente mètres de circonférence, au milieu de laquelle achevait de brûler une bourre. C'était là qu'on avait tiré.

Bien que la nuit fût venue, il y avait une dernière lueur crépusculaire qui permit à Victor d'apercevoir un homme immobile, blotti derrière une touffe d'arbres, et fumant une de ces pipes que l'on nomme *brûle-gueule.*

Victor avait de bons yeux, des yeux de chasseur, comme on dit.

– Hé ! Octave ! dit-il.

Il avait reconnu le Cardassol.

Celui-ci avait un genou en terre, et devant lui son fusil.

– Tu peux te montrer, reprit Victor ; je ne te chercherai pas querelle ce soir.

Cardassol se releva.

– Ne t'ai-je pas donné la permission de chasser chez moi ? ajouta Victor de Passe-Croix.

– Même la nuit ? demanda Cardassol, qui fit un pas en avant avec son effronterie habituelle.

Sur ces mots prononcés d'un ton amical, M. Octave de Cardassol s'approcha tout à fait du jeune cavalier.

– Sais-tu que tu es réellement aimable aujourd'hui, Victor ?

– Tu trouves ?

– Ma foi !

– Aimable, c'est possible ; mais je suis surtout curieux.

– Ah ! ah !

– Je t'ai rencontré ce matin chez les Montalet ?

– Bon !

– Et je te retrouve chez moi ce soir.

– Eh bien ?

– Je suis curieux de savoir à quoi tu as employé ta journée.

– J'ai tué trois lièvres.

– Seulement ?

– Oui, dit Cardassol avec son aplomb merveilleux.

– Bon ! dit Victor, je crois que tu as mauvaise vue la nuit, car tu n'aperçois point là-bas ce chevreuil que tu as tué raide tout à l'heure. Tiens, là... près de cette souche de sapin.

– Tu as de bons yeux, toi, Victor.

– Mais oui...

– Et c'est pour savoir ce que j'avais tué aujourd'hui que tu t'es dérangé de ton chemin ?

Victor tressaillit.

– Sans doute, dit-il.

– Rien que pour cela ?

– Absolument.

– Ah !

Victor mentait à Octave et se mentait à lui-même.

– Tiens, reprit le Cardassol, sois franc ; ce que je t'ai dit ce matin t'a intrigué.

– Peut-être... balbutia Victor.

– Tu voudrais des détails ?

– Si tu en as.

– Me laisseras-tu emporter mon chevreuil ? marchanda Octave de Cardassol.

– Oui, certes !

– Alors, je vais te satisfaire.

Et Octave de Cardassol appuya familièrement la main sur le pommeau de la selle de Victor de Passe-Croix.

Chapitre 9

Octave de Cardassol avait un air moqueur qui produisit sur Victor une sensation bizarre.

Il ne ressentit pas, comme on aurait pu le croire, un violent mouvement d'irritation contre son ancien ennemi de collège, – mais au contraire, comme une sorte d'épouvante.

– Que vas-tu donc me dire ? demanda-t-il.

– Oh ! mon Dieu, rien, si tu ne veux rien savoir.

– Non, parle.

– C'est que c'est difficile, en vérité, mon cher ami.

– Pourquoi ?

– Tu es si susceptible !

– Cela dépend...

– Et je vais être obligé de te faire des questions.

– A moi ?

– Dame ! ce sera le seul moyen convenable de t'apprendre certaines choses.

– Parle... murmura Victor, qu'une ardente et douloureuse curiosité agitait.

– Quel âge a ta mère ?

Victor tressaillit de nouveau.

– Que t'importe ? fit-il brusquement.

– Tu le vois bien, mon bon ami, fit le Cardassol, il n'y a pas moyen de s'expliquer avec toi. Tu te fâches au premier mot.

– C'est vrai, j'ai tort...

– Ah ! tu en conviens ?

– Oui ; ma mère a trente-sept ans.

– Sais-tu qu'elle est fort belle encore !

– Passons ! dit Victor, qui eut froid au cœur.

– Et ta sœur, quel âge a-t-elle ?

– Dix-sept ans.

– Hum ! qui sait ?

Victor saisit rudement le bras d'Octave de Cardassol.

– Prends garde ! dit-il : si tu vas trop loin, tu es un homme mort. J'ai des pistolets dans mes fontes.

Octave de Cardassol ne répondit point à cette brutale interruption, et il continua avec le même calme :

– Est-ce qu'il n'y a pas d'autres femmes à la Martinière que ta mère et ta sœur ?

– Non.

– Ni une amie, ni une visiteuse ?

– Personne.

– Pas même une femme de chambre, jeune et jolie ?

– Ma foi, non !

– Alors, dit Octave de Cardassol, écoute bien ce que je vais te dire, et tâche d'en faire ton profit.

Victor était pâle, une sueur glacée perlait à son front, et ses dents claquaient sous l'empire d'une mystérieuse épouvante.

En ce moment, peut-être, le jeune homme eût donné tout au monde pour n'avoir pas questionné M. Octave de Cardassol.

Celui-ci reprit :

– Chaque nuit, vers dix heures, un homme franchit la clôture de ton parc.

Le cœur de Victor cessa de battre, il sembla au jeune homme qu'on lui enfonçait des aiguilles dans les tempes.

– Un homme ! dit-il ; tu l'as vu ?

Et sa voix était sourde, enrouée, dominée qu'elle était par une affreuse émotion. Le Cardassol répéta froidement :

– Je l'ai vu.

– Et... cet homme ?...

– Il arrive à cheval.

– Ah !

– Mais il laisse son cheval attaché à un arbre, en dehors de la clôture.

– Et... d'où vient-il ?

Le mauvais sourire de Cardassol, un moment effacé, reparut :

– Sois tranquille, il vient plutôt de l'ouest que de l'est, dit-il, de chez tes amis que de chez moi.

– Après ? fit Victor, dont la gorge crispée ne laissait plus échapper qu'une voix âpre et sifflante.

Le Cardassol poursuivit :

– La clôture franchie, le cavalier se dirige vers un petit pavillon que tu connais bien...

– Le pavillon de la pièce d'eau ?

– Justement. Il frappe deux coups discrets et la porte s'ouvre.

– Oh ! c'est faux ! s'écria Victor, le pavillon est inhabité.

M. Octave de Cardassol haussa les épaules.

– Tu as tort et raison à la fois, dit-il.

– Que veux-tu dire ?

– Tu as tort, parce que j'ai vu, de mes yeux vu, la porte s'ouvrir et se refermer sur le cavalier.

– Le jurerais-tu ?

– Je le jure. Tu as raison, car parfois la personne qui doit ouvrir la porte du pavillon est en retard, et alors...

– Et... alors ?

– Elle arrive en toute hâte, par une petite allée de tilleuls et de charmes, qui du pavillon conduit au château. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

– Après ? après ? fit Victor devenu livide.

– Eh ! mais, mon cher, après, je ne sais plus rien, ma foi ! ricana le Cardassol.

– Mais enfin, cette personne qui vient du château quelle est-elle ?

– Une femme.

– Assez ! dit brusquement Victor.

Et il saisit la main que le Cardassol avait appuyée sur le pommeau de sa selle et la serra violemment.

– Ecoute bien, dit-il, écoute bien ce que je vais te dire.

– Parle ! j'écoute.

– Si tout ce que tu m'as dit là est faux, tu peux te considérer par avance, comme un homme mort.

– Bah ! en ce cas, je ne me suis jamais mieux porté. Tout est vrai.

– Et si tu dis un mot…

– Jusqu'à présent, je n'ai jamais raconté ce que je savais à qui que ce fût.

– Pas même à tes frères ?

– Non.

– Eh bien, dit Victor, dont le cœur s'était repris à battre violemment, tu vas me jurer, sur ce qu'il te reste d'honneur, si toutefois il y en a encore chez un Cardassol…

– Victor, interrompit Octave toujours railleur, tu es un sot et un ingrat. Je te rends un service et tu m'insultes.

Ce reproche était si juste, qu'il alla droit au cœur du jeune homme.

– C'est vrai, pardonne-moi, j'ai tort, mais jure-moi que tu te tairas.

– Jusqu'au jour où tu m'auras fait faire un procès de chasse, ricana le Cardassol.

Et il leva la main.

– Je le jure, dit-il.

Puis comme Victor se taisait, le Cardassol alla prendre le chevreuil qui gisait sous la touffe d'arbres, il le chargea sur son épaule et prit son fusil sous son bras.

– Adieu, Victor, dit-il ; au revoir, du moins.

Et il s'éloigna.

Victor de Passe-Croix resta un moment immobile sur sa selle, au milieu de la clairière, en proie à une émotion si violente, qu'il se demanda s'il ne prendrait pas dans ses fontes un de ses pistolets pour se faire sauter la cervelle.

Mais à ce premier mouvement de douleur et de désespoir, un sentiment plus calme et plus raisonnable succéda bientôt.

– Non, non, se dit-il, on a besoin de moi à la Martinière, on en a besoin plus que jamais maintenant ; et si notre honneur est en danger, je le sauverai !

Alors, Victor enfonça l'éperon aux flancs de Neptune et reprit la route de la Martinière.

Il n'avait plus qu'un quart de lieue de trajet, et le galop de Neptune était presque fantastique. Cependant Victor eut le temps de dominer complètement son émotion et de revenir aussi calme et aussi insouciant en apparence, que nous l'avons vu entrer naguère dans le salon où étaient réunis son père, sa mère et sa sœur.

On se souvient des quelques mots qu'il murmura à l'oreille de la jeune fille, en lui donnant le bras pour descendre à la salle à manger, et du trouble qu'elle avait éprouvé soudain.

Cependant, durant le souper, Victor se montra fort gai ; il raconta les divers épisodes de sa journée de chasse, parla de l'officier de marine, qui lui plaisait

beaucoup, et il raconta même qu'il avait, le matin, rencontré un des Cardassol au moment où il flibustait un lièvre aux Montalet.

Mais, comme on le pense bien, il ne souffla mot de sa conversation avec lui.

Après le souper, M. de Passe-Croix, selon son habitude, demeura à table et se mit à fumer en buvant des grogs.

La baronne remonta au salon et se mit au piano.

Victor dit à sa sœur :

– Il fait une chaleur insupportable ici, on allume trop de feu. Viens-tu faire un tour avec moi, Flavie ?

– Volontiers, dit la jeune fille, qui fut prise d'un serrement de cœur indicible.

Ils descendirent dans le parc, muets tous deux, et suivirent un moment la grande allée sans échanger une parole.

Victor avait allumé un cigare ; Flavie marchait, la tête inclinée, et sa main tremblait sur le bras de son frère.

– Viens donc par ici, dit enfin le jeune homme.

Et il l'entraîna du côté de la pièce d'eau, au bord de laquelle se trouvait le petit pavillon dont avait parlé Octave de Cardassol.

Ce pavillon était un joli chalet en briques rouges, comme toutes les constructions de Sologne, où dans les chaudes journées M^me^ et M^lle^ de Passe-Croix allaient lire ou broder. Un impénétrable massif de verdure l'entourait par trois côtés.

Un seul, celui qui regardait le petit lac, était visible dans le lointain.

A la porte se trouvait un banc de gazon.

– Asseyons-nous là, dit Victor.

– Soit, murmura Flavie.

Il y eut entre eux un nouveau silence de quelques secondes.

Flavie tremblait comme une feuille des bois en automne.

Victor n'osait parler.

Enfin le jeune homme fit un violent effort et dit brusquement :

– As-tu la clef du pavillon ?

Flavie tressaillit.

– Mais, non, dit-elle.

– Où donc est cette clef ?

– Elle est à la maison.

– Ah ! tu dois savoir où on la met ?

– Sans doute. Mais... pourquoi ?...

– Oh ! pour rien...

Victor se mordit les lèvres, et comprit qu'il avait mal engagé la question. Flavie s'était tue de nouveau.

– Dis donc, petite sœur, reprit Victor, sais-tu que tu as dix-sept ans ?

– Sonnés, mon frère.

– Est-ce que tu ne songes pas à te marier bientôt, dis ?

Flavie eut un battement de cœur terrible.

– Oh ! la singulière idée ! fit-elle.

– Soit ; mais réponds.

– Une jeune fille bien élevée, balbutia-t-elle, attend qu'on y songe pour elle.

– C'est la même chose.

– Ah !

– Et j'y ai songé, moi.

– Toi ?

Et Flavie sentait que son cœur cessait de battre.

– Que penserais-tu de mon ami Raoul de Montalet ?

Flavie devint pâle comme la lumière de la lune, qui, en ce moment, éclairait le pavillon.

– Mais, murmura-t-elle, je ne sais... je n'ai jamais songé...

– Tiens ! dit Victor, je croyais que tu l'aimais...

– Moi ?

L'accent de Flavie fut si franc d'étonnement et presque de frayeur, que Victor renonça sur-le-champ à toute diplomatie.

Il prit la main de sa sœur, la pressa doucement, et lui dit :

– Tiens, vois-tu, petite sœur, tu es ce que j'aime le plus au monde, et je ne veux pas que tu aies des secrets pour moi. Ainsi, réponds... dis-moi la vérité.

– Moi... Victor, je ne sais pas.

– Je sais, moi !

Et le jeune homme regarda sa sœur fixement, et, sous son regard, elle baissa les yeux.

– Tu aimes un homme, dit-il.

Elle étouffa un cri.

– Un homme qui vient ici chaque soir... chaque nuit, veux-je dire...

– Oh !

– Il vient à cheval, laisse son cheval en dehors du parc, et tu le reçois dans ce pavillon...

Flavie cacha sa tête dans ses mains.

– O mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle.

– Quel est cet homme ?

Et Victor serra plus fort la main de sa sœur.

– Je veux le savoir, dit-il. Est-ce Raoul de Montalet ?

– Non, dit Flavie d'une voix mourante.

– Est-ce Amaury ?

– Non !

– Oh ! fit Victor, qui eut le vertige, il faut pourtant que je sache quel est cet homme...

Flavie se jeta à son cou et lui donna un baiser fiévreux :

– Je vais te le dire, murmura-t-elle, car il y a trop longtemps que je souffre !

– Chère petite sœur ! dit Victor, qui pressa la jeune fille dans ses bras.

Chapitre 10

SLAVIE EMBRASSAIT TOUJOURS son frère avec une sorte de délire.

– Voyons, mon enfant, dit Victor, parle, dis-moi tout.

– Ah ! dit-elle, si tu savais comme je l'aime ! mon bon Victor.

– Et lui ?

Flavie tressaillit.

– T'aime-t-il, lui ?

– Oh ! oui. Je le crois.

Victor n'osait plus demander le nom de cet homme.

– Où l'as-tu rencontré pour la première fois ? reprit-il.

– Ah ! dit Flavie, que cette question imprévue semblait mettre à l'aise ; ah ! si tu savais...

– Je veux tout savoir.

– C'est un roman, soupira la jeune fille.

– Eh bien, conte-le-moi.

Elle s'enhardit en sentant que son frère la pressait doucement.

– C'est à Paris, chez ma tante de Morfontaine, dit-elle, l'hiver dernier.

– Oui, je sais que tu as passé quelques jours chez elle.

– Oui, maman et papa étaient revenus ici pour faire des plantations. C'était au mois de mars...

– Eh bien ?

– Tu sais que ma tante était souvent seule. Notre oncle, le marquis de Morfontaine, vivait beaucoup hors de chez lui depuis le mariage de ma cousine avec M. de Pierrefeu.

– Je sais cela.

– Ma tante était donc souvent seule, et elle m'emmenait partout avec elle. Un jour, nous étions au Bois et nous faisions le tour du lac dans une calèche toute neuve, avec une paire de chevaux achetés la veille aux Champs-Elysées, pour la somme

ronde de vingt-deux mille francs.

– Ah ! dit Victor, je crois savoir l'histoire. Les chevaux eurent peur de la cascade...

– Oui, et ils s'emportèrent, et le cocher fut jeté à bas de son siège, continua Flavie, et pendant cinq minutes nous fûmes emportées, ma tante et moi, vers une mort certaine, car les chevaux couraient droit au lac, vers lequel ils se fussent précipités, si un secours inespéré ne nous fût arrivé.

– Un cavalier qui sauta à bas de son cheval, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Et qui se jeta résolument à la tête des chevaux, fut entraîné d'abord et finit par les maîtriser ?

– C'était *lui !* murmura Flavie avec enthousiasme.

– Ah ! dit Victor pensif ; mais comment l'as-tu revu ?

Flavie continua :

– Il se déroba aux remerciements de ma tante, et lorsque le cocher fut remonté sur son siège, il sauta sur son cheval, nous salua et partit au galop. Ma tante ne l'a jamais revu.

– Mais... toi ?

– Moi, dit Flavie, dont la voix se reprit à trembler, deux jours après, en ouvrant ma fenêtre qui donnait sur la rue Vaneau, je vis passer un cavalier qui allait au pas, levait la tête et semblait chercher quelqu'un du regard. C'était *lui.* Il me salua et passa ; mais dans ce regard que nous échangeâmes, nous comprîmes que nous nous aimions.

– Pauvre Flavie ! murmura Victor.

Une larme roulait lentement sur la joue de la jeune fille...

– Et... depuis ?...

– Ah ! depuis, soupira Flavie, je l'ai revu bien des fois... presque tous les jours...

– Mais où ?...

– D'abord, à quelques jours de là, ce fut dans un bal.

– Chez qui ?

– Chez les Montalet.

Victor tressaillit.

– Tu sais, reprit Flavie, que M^me^ de Lamarens, la sœur de M. de Montalet, fait les honneurs du salon de son frère, l'hiver ?

– Oui, je sais cela.

– Il fendit la foule en m'apercevant, et il me fit danser toute la nuit.

– Après ?

– Un soir, continua Flavie de Passe-Croix, c'était au commencement de mai, le *mois de Marie ;* j'étais allée à Saint-Thomas-d'Aquin avec ma femme de chambre. Juliette fut malade dans l'église, et elle me demanda la permission de sortir un moment. J'attendis une heure, puis deux ; Juliette ne revint pas. Alors, pour la première fois de ma vie, j'osai sortir seule de l'église et m'en aller seule à travers les rues ; mais, tu le sais, dans notre cher faubourg Saint-Germain, les rues sont désertes. Cependant, j'avais à peine fait une centaine de pas, qu'un homme se trouva sur mon chemin...

– C'était *lui* encore, n'est-ce pas ?

– C'était lui... Et il osa me saluer et m'aborder... Et son regard me troubla ; sa voix produisit sur moi une sensation étrange ; je fus comme fascinée.

– Après, après ? fit Victor, que gagnait une impatience fébrile.

– Après, je l'ai revu à Paris d'abord, puis ici...

Victor regarda sa sœur, et son regard eut une terrible éloquence.

Flavie tressaillit de la tête aux pieds, et tout ce qu'il y avait en elle de pudeur alarmée, de vieux sang aristocratique et de fierté féminine se révolta soudain.

Elle saisit à son tour la main de son frère et lui dit :

– Ah ! Victor, Victor ! as-tu pu, un seul instant, croire que j'étais indigne de te présenter mon front ?

Victor serra de nouveau sa sœur dans ses bras. Puis il lui dit gravement :

– Eh bien ! puisque tu aimes cet homme et qu'il t'aime, tu l'épouseras !

Ces mots si simples semblèrent épouvanter et charmer à la fois la jeune fille.

– Mon Dieu ! dit-elle ; mais tu ne sais donc pas, Victor...

– Quoi ?

– Tu n'as donc jamais entendu dire à mon père que... une jeune fille noble...

– Eh bien ?

– Ne devait épouser qu'un gentilhomme ?

– C'est vrai. Et *lui ?*

– Il n'est pas noble.

– Ah ! fit Victor, dont tous les soupçons convergeaient, avec une désespérante rapidité, vers une certitude, et c'est pour cela qu'il a hésité à demander ta main ?

– Oui.

– Eh bien, rassure-le... et puisque tu l'aimes... il faudra bien que notre père...

– Attends, dit Flavie, tu ne sais pas tout encore.

– Parle !

– Il est noble ; mais il ne peut pas porter son nom.

A ces derniers mots, les tempes de Victor se baignèrent de sueur.

– Que veux-tu dire ? fit-il.

– Des raisons politiques l'ont forcé toute sa vie à porter un nom roturier. Mais il a un oncle qui porte son vrai nom, et dont il héritera ; et, à la mort de cet oncle...

– Ma pauvre Flavie ! interrompit brusquement Victor, crois-tu en la probité de cet homme ?

– Oh ! oui, dit-elle.

– A son amour ?

Elle posa sa main sur son cœur et murmura avec exaltation :

– Il m'aime !

– Eh bien, dis-moi le nom qu'il porte maintenant, reprit Victor, qui sentit que sa sœur avait foi en cet homme comme en Dieu lui-même.

– Il se nomme Albert Morel, répondit-elle simplement. Victor s'attendait à ce nom, et cependant il éprouva comme une commotion électrique en l'entendant retentir.

– *Lui ?* dit-il à son tour.

– Tu le connais ? fit Flavie avec joie.

– Parbleu !

– Ah ! c'est juste, tu viens de chez les Montalet.

– J'ai chassé avec lui toute la journée.

Flavie se méprit sur la nature des sentiments qui agitaient son frère.

– Eh bien, dit-elle, n'est-ce pas qu'il est noble et beau ?

– C'est un fort joli cavalier, répondit sèchement Victor.

– Oh ! continua-t-elle, il n'y a qu'à le regarder pour s'assurer que ce nom d'Albert Morel ne peut être le sien.

Victor se tut.

– Petit frère, reprit la jeune fille d'un ton caressant en passant ses bras au cou de Victor, tu me promets donc ton appui auprès de notre père ?

Cette question était trop directe pour qu'il fût aisé à Victor d'en éluder la réponse. Cependant il hésita un moment, puis il dit à Flavie :

– Quand dois-tu le voir ?

La jeune fille hésitait dans son trouble, à répondre.

– Parle, je t'en prie.

– Eh bien... ce soir...

– A quelle heure ?

– Dans une heure ou deux.

– Où ?

– Ici.

– C'est bien !

– Comme tu me dis cela !

– Ah ! c'est que, murmura Victor pensif, je voudrais être bien sûr que cet homme fera ton bonheur.

– Moi je n'en doute pas.

– Et moi... moi... Tiens ! s'interrompit brusquement Victor, les choses ne peuvent aller plus longtemps comme elles sont allées jusqu'à présent.

– Que veux-tu dire ?

– Noble ou non, il faut que ce M. Albert Morel t'épouse...

– Mais... je t'ai dit...

– Et cela, d'ici huit jours, juste le temps légal pour les publications.

– Avant la mort de son oncle, avant qu'il ait repris son nom ?

Victor haussa les épaules.

– Avant tout cela, dit-il.

– Mais... il ne le voudra pas !

– Il le voudra, dit Victor avec un ton d'autorité. Adieu, petite sœur.

Il lui mit un baiser au front, et ils reprirent le chemin du château.

Chapitre 11

UNE HEURE APRÈS, Victor de Passe-Croix remontait à cheval et faisait mine de s'en aller aux Rigoles.

Quant à Flavie, elle se dirigeait vers le pavillon du parc, et comme elle poussait la porte devant elle, un cri retentit tout à coup dans l'espace.

Ce cri rappelait le huhulement de la chouette, et servait sans doute de signal pour M^lle^ Flavie de Passe-Croix.

C'était ainsi qu'autrefois le comte de Main-Hardye annonçait son arrivée à Diane de Morfontaine. On eût pu se croire, à vingt années de distance, au château de Bellombre.

M. Octave de Cardassol n'avait nullement exagéré la vérité, et tout se passait comme il l'avait dit.

Un cavalier qui, depuis longtemps déjà, avait laissé de côté les chemins battus, arrivait à la lisière du parc et s'arrêtait dans un petit massif de bouleaux et de pins, où il attachait son cheval.

C'était M. Albert Morel.

L'hôte des Montalet demeura quelques secondes auprès de son cheval avant de se diriger vers une brèche pratiquée dans la clôture du parc.

Il prêta l'oreille pour s'assurer qu'aucun bruit insolite ne retentissait auprès de lui.

Il n'entendit rien. La nuit était calme.

– Au diable le clair de lune ! murmura-t-il. Les nuits lumineuses ne sont pas celles de mon goût. Heureusement qu'il y a une allée très sombre dans le parc ; je vais la suivre pour aller au pavillon.

M. Albert sauta lestement dans le parc, puis il se baissa le long de la haie et gagna presque à plat ventre l'allée dont il venait de parler.

Là, il se redressa et chemina tranquillement.

Les arbres étaient touffus et ne laissaient point pénétrer les rayons de la lune.

A l'extrémité de cette allée se trouvait le pavillon, dont les persiennes closes laissaient filtrer cependant la clarté d'une lampe à abat-jour.

M. Albert Morel marchait d'un pas rapide, et il n'avait point encore atteint l'unique marche qui séparait du sol la porte du pavillon, que cette porte s'ouvrit.

Flavie était sur le seuil, le cœur palpitant.

– Ah ! vous voilà, mon ami, dit-elle, vous voilà enfin !

– Suis-je donc bien en retard, ma Flavie bien-aimée ?

Et M. Albert Morel entra dans le pavillon, et porta à ses lèvres la jolie main de Flavie.

La jeune fille ferma la porte, puis elle vint s'asseoir auprès de M. Albert Morel et lui dit :

– Oui, mon ami, vous êtes en retard d'une grande heure.

– Vraiment ?

– Et cette heure m'a paru mortelle...

– Chère Flavie !

– Ah ! reprit-elle, c'est que j'ai de bonnes nouvelles à vous donner, mon ami.

M. Albert Morel tressaillit et regarda la jeune fille avec surprise.

– Oh ! oui, cher Albert, de bonnes nouvelles, continua-t-elle.

Il prit les deux mains de la jeune fille, et, la regardant tendrement :

– Voyons, j'écoute ! dit-il.

– Mon frère est pour nous...

– Votre... frère ?

Et M. Albert Morel pâlit.

– Oui, mon frère, continua Flavie, mon cher Victor... Mais vous le connaissez comme il vous connaît, du reste...

– En effet.

– N'avez-vous pas chassé avec lui toute la journée ?

– C'est vrai.

– Eh bien ! il vous trouve charmant et bon, mon Albert, et il est pour nous...

– Mais vous lui avez donc tout dit ? s'exclama M. Albert Morel avec un accent de dépit.

– Il a bien fallu, répondit la jeune fille.

– Comment ! que voulez-vous dire ?

– Victor savait tout...

– Vous plaisantez !

– Non, je vous jure.

– Mais c'est impossible.

– Il est venu ici, ce soir.

– Ici ? A la Martinière ?

– Oui.

– Ah ! fit M. Albert Morel, à qui le soir, à dîner, au château des Rigoles, on avait annoncé que Victor était parti pour aller chercher sa chienne beagle à la ferme du Bas-Coin.

Aussi se hâta-t-il d'adresser à M^lle^ de Passe-Croix cette question en apparence étrangère à leur conversation :

– Est-ce que vous n'avez pas une ferme nommée le Bas-Coin ?

– Oui. Pourquoi ?

– Est-elle près d'ici ?

– Oh ! non, il y a bien trois lieues d'ici au Bas-Coin. C'est dans la direction du château des Rigoles.

– Alors, répondit M. Albert Morel, je comprends... Votre frère, en effet, devait tout savoir. Mais...

– Eh bien, reprit Flavie, qui continuait à se méprendre sur l'émotion qui paraissait agiter M. Albert Morel, eh bien, réjouissez-vous ami.

– Pourquoi ? dit à son tour M. Albert Morel.

– Mais parce que l'heure de notre bonheur est proche.

– Comment ?

– Victor a sur mon père une influence qui tient du prodige.

– Ah !

– Et mon père lui cède toujours.

– Vous croyez ?

– Quant à ma mère, j'en fais mon affaire, moi, dit Flavie avec une petite moue résolue. Elle fera ce que je voudrai, maman.

M. Albert Morel était d'une pâleur livide.

Flavie continua avec une volubilité enfantine :

– Victor veut que notre mariage se fasse tout de suite.

– Mais, chère Flavie, s'écria M. Albert Morel, qui était au supplice, vous savez bien que cela est impossible !

– Impossible, dites-vous ? Oh !...

Et Flavie se redressa vivement, et elle fit mine de s'éloigner de l'homme qu'elle aimait.

– Sans doute, répondit M. Albert Morel ; vous oubliez que... mon oncle...

– Votre oncle ne mourra pas, dit Flavie, parce que nous le soignerons ensemble. Nous n'avons besoin ni de sa fortune, puisque vous êtes riche et que je le suis, ni de son nom, puisque mon père consentira à ce que je m'appelle M^{me} Albert Morel.

– Mais M. votre père n'y consentira jamais, répéta M. Albert Morel d'une voix altérée.

– Si, puisque Victor le veut ! dit-elle pleine de confiance.

M. Albert Morel secouait la tête.

– Votre frère est donc revenu à la Martinière ? demanda-t-il brusquement.

– Oui, certes.

– Et il y est encore ?

– Non.

– Où donc est-il ?

– Il est retourné aux Rigoles.

M. Albert Morel respira.

– Eh bien, dit-il, je le verrai demain aux Rigoles et nous causerons.

– Ah ! si vous saviez, mon ami, comme ce cher Victor fera de mon père tout ce qu'il voudra.

– Vous croyez ?

– Oh ! j'en suis sûre.

« Diable ! diable ! pensait M. Albert Morel, les choses s'embrouillent singulièrement, grâce à cet étourdi de saint-cyrien. Mais où peut-il avoir appris ?... Mon secret est donc connu de quelqu'un dans les environs ? »

Cependant Flavie prenait le trouble de son amant pour de la joie, et son émotion à elle ne lui permettait point, du reste, de remarquer l'embarras qui s'était emparé de lui. Aussi passa-t-elle à ses côtés une heure environ à faire mille projets d'avenir, mille rêves de bonheur.

Elle l'aimait tant !

M. Albert Morel avait fini par se dominer complètement, et alors il avait retrouvé son sourire séducteur et ce regard voilé, mélancolique, qui allait toujours à l'âme de Flavie. Il fut plus tendre et plus passionné encore que de coutume, et lorsqu'il se leva pour partir, il sut verser une larme de bonheur, que Flavie essuya avec un baiser.

Il était près de deux heures du matin lorsque M. Albert Morel quitta le pavillon.

La lune brillait toujours au ciel, et le prudent rôdeur de nuit reprit son chemin par l'allée touffue qu'il avait suivie en venant.

Et, tout en marchant, M. Albert Morel s'adressait le singulier monologue que voici :

– Décidément, je commence à croire qu'il ne fait très bon pour moi ni aux Rigoles ni à la Martinière. Si j'étais mon maître, je filerais cette nuit même pour Paris ; mais je suis leur esclave, *aux autres,* et je ne sais trop comment ils vont prendre les nouvelles que je vais leur porter tout à l'heure.

M. Albert Morel était arrivé à l'extrémité de l'allée, et il s'apprêtait à franchir la clôture du parc, lorsqu'il vit se dresser tout à coup un homme devant lui.

Le rôdeur de nuit fit un pas en arrière ; mais l'homme fit un pas en avant, leva la main, et M. Albert Morel vit luire le canon d'un pistolet.

En même temps, une voix qu'il reconnut lui dit :

– Si vous reculez encore, monsieur, je vous tue.

Albert Morel n'avait d'autre arme qu'une cravache.

Il comprit que la partie n'était pas égale et que mieux valait pour lui accepter l'explication qu'on semblait vouloir lui demander.

Il s'arrêta donc et demeura immobile, les bras croisés.

L'homme au pistolet, qui, on le devine, n'était autre que Victor, s'approchant alors tout à fait de M. Albert Morel, lui mit la main sur l'épaule.

– Savez-vous bien, monsieur, dit-il, que vous êtes ici chez moi ?

– Je le sais, monsieur.

– Qu'il est nuit, et que vous avez pénétré dans mon parc, qui est clos.

– Je sais tout cela, monsieur.

– Ce qui, aux termes de la loi, me donne le droit de vous tuer.

Albert Morel se prit à sourire.

– Je ne suis pas un voleur, dit-il.

– Non, dit Victor ; mais vous venez de voir ma sœur.

– Je l'avoue.

– Ma sœur vous aime...

– Oui, monsieur.

– Et vous l'aimez ?

– De toute mon âme, monsieur.

L'œil de Victor étincela et sembla vouloir lire au fond de l'âme de M. Albert Morel.

– Dites-vous vrai ? fit-il.

– Je vous le jure.

M. Albert Morel tressaillit de nouveau.

– Eh bien, en ce cas, monsieur ; il faut nous hâter... Car, poursuivit Victor, vous devez comprendre qu'une fille de bonne maison, comme ma sœur, ne peut continuer à recevoir, la nuit, dans un pavillon isolé, un homme qui n'est ni son frère, ni son époux.

– Aussi, monsieur...

– Pardon, répondit Victor d'un ton hautain, j'ai un peu le droit d'interroger. Flavie est une enfant qui ne sent qu'à demi la portée des plus graves événements de la vie, et qui trouve tout naturel qu'un homme lui promette de l'épouser, et recule indéfiniment l'exécution de cette promesse, sous je ne sais quel prétexte.

– Il n'est pas question de prétextes, dit sèchement M. Albert Morel, mais bien de nécessités impérieuses.

– Et... ces nécessités ?

– M'ont empêché jusqu'à présent de faire une démarche auprès de M. le baron votre père.

– Monsieur, dit brusquement Victor, vous ne vous appelez pas Albert Morel.

Ce dernier tressaillit et répliqua :

– Qu'en savez-vous ?

– Du moins, c'est ce que vous avez dit à ma sœur.

– Eh bien, monsieur, si cela était ?

– J'espère bien que cela sera, morbleu ! dit Victor. Croyez-vous que je sois flatté de voir ma sœur s'appeler madame Albert Morel ?

Le ton hautain de Victor froissait son interlocuteur au dernier point ; mais Victor était armé ; de plus, il était chez lui ; et enfin, il avait qualité pour parler haut au séducteur de sa sœur.

– Monsieur, dit-il, retenez bien ceci : vous allez retourner aux Rigoles avec moi.

– Soit, monsieur.

– Il n'y sera nullement question de ce qui s'est passé entre nous, comme bien vous pensez.

– Sans doute.

– Nous chasserons demain toute la journée, et vous reviendrez avec moi.

– Ici ? fit M. Albert Morel avec un certain effroi.

– Ici.

– Pour quoi faire ?

– Pour demander à mon père la main de ma sœur.

– Mais, monsieur, ne pensez-vous pas que, auparavant...

– Auparavant, monsieur, dit froidement Victor, vous me déclinerez votre vrai nom, le lieu de votre naissance, votre fortune et vos relations de famille, et si les renseignements que vous me donnerez ne me conviennent pas... au lieu de vous donner la main de ma sœur, je vous brûlerai la cervelle !

M. Albert Morel eut sérieusement peur.

Chapitre 12

Le sang-froid plein de menaces avec lequel Victor venait de s'exprimer avait produit sur M. Albert Morel une impression profonde.

– Voilà un homme, s'était-il dit, avec lequel je n'ai qu'à bien me tenir, et qui ne fait pas de vaines menaces.

Néanmoins, il conserva tout son calme.

– Monsieur, insinua-t-il, je crois être digne d'entrer dans votre famille et d'obtenir la main de mademoiselle votre sœur.

– Tant mieux pour vous, monsieur, répondit Victor.

– Et maintenant, continua M. Albert Morel, si vous m'en croyez, nous retournerons aux Rigoles.

– Volontiers, monsieur.

M. Albert Morel avait déjà franchi la clôture du parc.

– Ne vous trompez pas de cheval, lui dit Victor.

– Plaît-il ?

Mais Victor n'eut pas la peine de répondre à la question un peu étonnée de son futur beau-frère. M. Albert Morel venait de reconnaître qu'il y avait deux chevaux là où il n'en avait laissé qu'un.

En effet, Victor était parti de la Martinière monté sur Neptune et accompagné d'un valet qui, juché sur un courtaud percheron, portait devant lui la petite chienne beagle, prétexte du retour précipité du jeune homme à la Martinière.

Lorsqu'il était arrivé au bout de l'avenue, Victor s'était arrêté tout à coup, disant au valet :

– Je suis un étourdi, j'ai oublié ma bourse au salon. File, j'arriverai toujours avant toi.

Et Victor avait fait mine de revenir sur ses pas ; mais, au lieu de cela, il s'était jeté dans le parc, avait fait sauter la clôture à Neptune, qui est leste comme un cerf, puis il était allé attacher le noble animal auprès du cheval de M. Albert Morel.

Après quoi il était revenu dans le parc, s'était blotti au bout de l'avenue, et un pistolet à la main, l'autre à sa ceinture, il avait attendu que M. Albert Morel sortît

du pavillon où le recevait Flavie.

– Je le vois, dit ce dernier, vous êtes un homme de précaution.

– Monsieur, répondit Victor, en mettant le pied à l'étrier, je n'aime pas le bruit et je fais tout ce que je puis pour éviter une explosion.

– Soyez tranquille, monsieur, répondit Albert Morel, il n'y aura pas d'explosion.

Et il sauta en selle à son tour. Pendant quelques minutes, les deux cavaliers chevauchèrent silencieusement côte à côte. Ce fut Victor qui reprit la parole le premier.

– Monsieur, dit-il, je crois que, d'ici aux Rigoles, nous avons le temps de causer. Qu'en pensez-vous ?

– Ce sera comme vous voudrez, monsieur.

– Et je vais en profiter pour vous demander une explication longue et catégorique.

M. Albert Morel tressaillit, mais il paya d'audace.

– Je suis à vos ordres, dit-il.

– D'abord, quel âge avez-vous ?

– Trente-deux ans.

– C'est quinze ans de plus que ma sœur ; passons. Où êtes-vous né ?

M. Albert Morel ne sourcilla point.

– A Paris, dit-il.

– Et vous êtes gentilhomme ?

– Oui, monsieur.

– Ma sœur m'a dit que de graves raisons vous forçaient à taire votre véritable nom. Est-ce vrai ?

– Oui, monsieur.

– Quelles sont ces raisons ?

– Des raisons politiques.

– Je désirerais les connaître.

M. Albert Morel se tourna à demi sur sa selle.

– Monsieur, répondit-il froidement en regardant Victor en face, vous me permettrez de différer cette explication ?

– Pourquoi ?

– Parce que je veux vous la donner en présence de M. votre père.

– Mais, monsieur, fit Victor avec un geste de colère.

– Pardon, monsieur, répliqua M. Albert Morel avec calme, vous m'avez promis de me brûler la cervelle si mes explications ne vous convenaient pas...

– Oh ! vous pouvez y compter.

– Vous voyez, monsieur, que je ne suis pas trop ému. A demain, monsieur.

Et M. Albert Morel poussa son cheval et prit une légère avance.

Avec la pétulante impatience de son âge, Victor voulut d'abord le rejoindre et lui cingler un coup de cravache à travers le visage ; mais il eut bientôt retrouvé le calme nécessaire pour se modérer, et il fit la réflexion suivante :

– Voilà un homme que je viens de malmener, à qui j'ai parlé la tête haute, avec un accent hautain, et tout cela parce qu'il ressemble, m'a-t-on dit, à un misérable appelé Charles de Nancery. Eh bien, il peut se faire que cet homme et M. de Nancery n'aient rien de commun, et que le premier soit le meilleur et le plus estimable des hommes, dont le seul crime aura été d'aimer ma sœur et de songer à l'épouser.

Ce raisonnement fort sage arrêta l'élan premier de Victor et permit à M. Albert Morel de s'éloigner.

– Attendons à demain, se dit encore Victor. Et puis, d'ici là, qui sait si...

Victor n'osa compléter sa pensée. Deux voix s'élevaient en lui, deux voix différentes, qui parlaient en sens inverse avec une égale énergie.

L'une disait :

– Je voudrais, pour tout au monde, que M. de Nancery l'assassin et cet homme fussent le même personnage, car j'avais toujours rêvé de marier ma petite sœur Flavie à mon cher ami Raoul de Montalet.

L'autre voix disait :

– Fou que tu es ! tu ne sais donc pas que Flavie aime cet homme passionnément et qu'elle peut mourir de son amour ?

Et Victor tomba dans une si profonde rêverie, qu'il oublia de pousser Neptune et de rejoindre M. Albert Morel.

D'ailleurs, Neptune était fatigué ; il avait tant couru, tant galopé depuis le matin !

Chapitre 13

TANDIS QUE VICTOR laissait Neptune continuer son chemin au trot, M. Albert Morel galopait ventre à terre.

Le sportman montait un cheval de pur sang récemment réformé de *l'entraînement* et qui avait gagné le *derby* deux ou trois années auparavant. Neptune, auprès de lui, était lourd et manquait d'action, et cependant il n'allait point encore assez vite au gré de M. Albert Morel, car celui-ci lui mit plus d'une fois l'éperon aux flancs avant d'arriver en vue des Rigoles.

La lune venait de disparaître derrière les sapinières. A sa place, le premier rayon de l'aube frisait la cime des arbres.

M. Albert Morel n'avait aux Rigoles qu'un seul confident de ses absences nocturnes, c'était son valet de chambre.

– Est-ce toi, Martin ? demanda M. Albert Morel.

– Oui, monsieur.

Et Martin, le valet de chambre, prit le cheval par la bride, attendant que, selon sa coutume sans doute, son maître mît pied à terre.

Mais M. Albert Morel demeura en selle.

– Qu'y a-t-il de nouveau aux Rigoles ? demanda-t-il.

– Rien, monsieur.

– S'est-on aperçu de mon absence ?

– Non. Cependant monsieur fera bien de prendre ses précautions pour rentrer.

– Pourquoi ?

– M. Amaury de Montalet est déjà levé, monsieur.

– Ah ! ah !

– Il est au chenil et va visiter les écuries.

– C'est bon.

– Monsieur fera bien de rentrer par le jardin, et, s'il est rencontré, de dire qu'il a eu la migraine et s'est promené une grande partie de la nuit.

Pendant que le valet de chambre parlait, M. Albert Morel avait tiré de sa poche un carnet et un crayon.

Puis, arrachant un feuillet de carnet, il avait écrit dessus deux lignes en caractères hiéroglyphiques.

– Tu vas aller chez le *bûcheron,* dit-il à Martin.

– Tout de suite ?

– Oui. Et tu me rapporteras une réponse. Il faut absolument que je voie le *bûcheron* avant que nous partions pour la chasse.

La façon dont M. Albert Morel prononçait le mot de *bûcheron,* semblait annoncer qu'il n'était point question pour lui d'un vulgaire charbonnier.

Il mit pied à terre, et le valet de chambre sauta, à son tour, sur le cheval.

M. Albert Morel gagna les Rigoles à pied, traversant les endroits les plus fourrés du parc, et se dirigeant vers le jardin potager.

Il espérait pouvoir, de là, gagner un petit escalier tournant qui l'aurait conduit à sa chambre ; mais comme il atteignait le bas de cet escalier, il se trouva nez à nez avec Amaury de Montalet qui venait des communs, où il avait donné des ordres à ses piqueurs et à ses palefreniers.

– Tiens ! déjà levé ? fit celui-ci.

– Oui, mon cher.

– Vous êtes matinal.

– C'est-à-dire que je ne me suis pas couché.

– Bah !

– J'ai eu toute la nuit une névralgie violente, mon cher.

Amaury remarqua le costume de M. Albert Morel.

– Et c'est pour la dissiper que vous avez chaussé des bottes à l'écuyère, cher ami ?

– Justement j'ai couru une heure à cheval à travers les bois.

– Ah ! ah !

– Aussi vais-je changer de costume et prendre un bain. A quelle heure chassons-nous ?

– A dix heures.

– Bon ! je vais dormir après mon bain, en ce cas ; au revoir.

– Dites donc, Morel ? fit Amaury de Montalet au moment où le rôdeur de nuit allait gravir l'escalier.

– Allez, je vous écoute.

– Savez-vous que vous êtes profondément dissimulé ?

– Moi !

– Parbleu !

– A propos de quoi donc, cher ?

Amaury se mit à rire.

– Voyons, fit-il, soyez franc avec un ami ! est-elle brune ?

– Qui ?

– Elle, parbleu !

M. Albert Morel ne sourcilla point.

– Eh ! diable ! continua Amaury, on n'a pas des névralgies toutes les nuits. Quelle est donc la petite bûcheronne ou la jolie fermière qui vous fait ainsi courir ?

M. Albert Morel respira.

– Elle est brune, dit-il. Chut ! Bonsoir...

– A la bonne heure !

– Vous êtes satisfait ?

– Oui, c'est tout ce que je voulais savoir. Tâchez de dormir trois heures.

– Au revoir, cher.

Et M. Albert Morel regagna sa chambre et se mit au lit ; mais il ne dormit pas.

Bien au contraire, il attendit fort impatiemment le retour de son valet de chambre.

Celui-ci ne revint qu'au bout d'une heure.

Il était porteur d'un billet pareillement écrit en chiffres, et dont voici la traduction exacte :

« Je me doute de ce que vous avez à me dire.

« Je sais que les Montalet ont fait détourner les bêtes rousses dans les bois Rolland. Vous perdrez la chasse et vous trouverez le bûcheron sur la gauche de la ferme de la *Brûlerie,* auprès d'un four à plâtre abandonné.

« Soyez là vers midi. »

M. Albert Morel soupira.

– Je suis pourtant l'esclave de ces hommes ! murmura-t-il.

Cependant Victor, tout en rêvant et laissant aller Neptune au petit trot, était arrivé aux Rigoles comme le premier rayon de soleil frangeait la cime des sapinières.

Au moment où il mettait pied à terre, il vit Amaury, au haut du perron, qui le saluait de la main.

– Ah ! ah ! lui dit celui-ci, te voilà enfin !

– Est-ce que tu ne comptais plus sur moi ? demanda Victor en riant.

– Ma foi non.

– Pourquoi donc, mon Dieu ?

– Mais, dit Amaury, parce qu'il ne faut jamais compter sur les fous.

– Hein ?

– Et tu es un peu fou.

– Moi ?

– Parbleu ! tu as fait avec notre ami le marin un pari qui en est la preuve.

– Bah !

– Tu vas faire éventrer ta chienne beagle, et voilà tout.

Malgré ses graves préoccupations, Victor retrouva tout l'aplomb, toute la forfanterie de ses vingt années.

– Je tiens vingt-cinq louis de plus, dit-il.

– Alors tu es deux fois fou.

– Soit.

– Et je suis trop loyal pour te vouloir voler ton argent.

– C'est-à-dire que tu recules ?

– Moi, reculer !

– Dame !

– Morbleu ! non ; et puisque tu me défies, mon cher...

– Tiens-tu mon pari ?

– Oui.

– Ma chienne est-elle arrivée ?

– Il y a longtemps. Elle était couchée dans un panier et dormait de tout son cœur. Faudra-t-il lui donner de la soupe comme aux autres ?

– Non, Fanchette ne chasse bien que lorsqu'elle est à jeun. Eh bien ! ajouta Victor, nous avons bien la chienne, mais où prendrons-nous la bête de chasse ?

– Mon piqueur a détourné des bêtes rousses cette nuit.

– Cela ne fait point mon affaire.

– Allons donc !

– Je veux une laie nourrice ou un solitaire !

– Archi-fou !

– Ou tu peux retirer ton enjeu.

– Ah ! parbleu ! dit Amaury, puisque tu y tiens à ce point, je veux te satisfaire.

– Vraiment ?

– A un quart de lieue d'ici se trouve un vieux sanglier dont nous avons connaissance depuis le commencement de l'automne.

– Où donc ?

– Au val Puiseaux.

– Et vous ne l'attaquez point ?

– C'est-à-dire qu'un beau jour il nous a décousu trois chiens, et qu'ensuite il a passé la Loire à la nage pour se sauver en Gâtinais. Il en est revenu le lendemain. Peu de temps après, nous l'avons attaqué de nouveau, et il nous a joué le même tour ; si bien que nous avons fini par y renoncer.

– Eh bien, Fanchette ira lui mordre les oreilles.

– Elle sera décousue.

– Tu es en droit de le souhaiter, puisque tu paries vingt-cinq louis.

Amaury se prit à sourire.

Comme il allait répliquer, une fenêtre s'ouvrit au-dessus du perron. C'était l'officier de marine qui venait de se lever.

– Bonjour, lui dit Victor en le saluant de la main.

– Ah ! vous voilà de retour ?

– Avec ma chienne. Tenez-vous toujours mes vingt-cinq louis ?

– Toujours ! Attendez, je descends.

Le marin avait deviné que Victor avait sans doute besoin de le voir.

Victor, en effet, se souciait bien moins de son pari du sanglier qui voyageait si volontiers en Gâtinais que d'un moment de conversation avec le marin.

Celui-ci descendit, serra la main d'Amaury et celle de Victor, et dit à ce dernier :

– Si nous laissions notre hôte à ses graves occupations de maître de maison...

– Et de grand veneur, s'il vous plaît, dit Amaury en souriant.

– Pour aller fumer un cigare dans le parc ? ajouta le marin.

– Venez, dit Victor.

– Allez, messieurs, ajouta Amaury, je vais donner un coup d'œil aux écuries.

Victor prit le marin sous le bras et l'emmena dans le lieu le plus solitaire du parc.

Le jeune homme était devenu grave, triste, presque solennel.

L'officier de marine comprit que la nuit qui venait de s'écouler avait été pour Victor féconde en événements.

Victor jeta un regard autour de lui pour s'assurer qu'ils étaient bien seuls.

– Vous êtes donc allé à la Martinière ? lui dit le marin.

– Oui, monsieur.

– Dites : « Mon ami. »

Victor lui prit la main.

– Oui, dit-il, je le sais, vous êtes déjà mon ami.

– Parbleu !

– Et c'est à vous que je vais me confier corps et âme.

– Comme vous me dites cela !

– Ah ! c'est que j'ai vécu une éternité d'angoisses tout entière durant la nuit qui vient de s'écouler.

– Que vous est-il arrivé ?

– Vous savez bien, cet homme…

Le marin tressaillit.

– M. Albert Morel ? dit-il.

– Oui.

– Eh bien, il est aimé d'une femme, d'une jeune fille sans expérience, d'une enfant qui lui a donné son âme tout entière.

– Mon Dieu !

– Et cette jeune fille…

Victor s'arrêta, la sueur au front.

– Achevez, murmura le marin.

– C'est ma sœur !

Et comme le marin baissait la tête, Victor reprit :

– Vous comprenez bien, mon ami, qu'il ne faut pas, maintenant, que cet homme soit ce M. Charles de Nancery dont vous m'avez raconté l'épouvantable histoire, car…

– Car M. Charles de Nancery est marié, ajouta le marin.

Victor était pâle, ses dents claquaient d'épouvante.

– Et cependant si c'était lui ?

– Il faudrait le tuer, dit simplement le marin.

– Et si ma sœur allait en mourir ?

Le marin courba la tête et se tut.

Alors Victor lui raconta ce qu'il avait appris durant cette nuit : comment sa sœur Flavie avait rencontré M. Albert Morel, comment celui-ci osait, chaque soir, s'introduire dans le parc de la Martinière, et comment encore il s'était trouvé face à face avec lui au bout de la petite allée touffue qui conduisait au pavillon. Le marin l'écouta sans l'interrompre ; puis, quand il eut fini :

– Eh bien, que comptez-vous faire ?

– Je ne sais, dit Victor.

– Oh ! dit le marin, il est impossible que deux hommes se ressemblent aussi parfaitement.

– Mon Dieu ! taisez-vous !

Tout à coup le marin se frappa le front :

– Ah ! quel souvenir ! s'écria-t-il.

– Que voulez-vous dire ?

– Je vous ai raconté que Charles de Nancery avait tué le commandant Brunot ?

– Oui !

– Mais je vous ai dit aussi qu'avant de tomber, le commandant avait atteint son adversaire au côté droit ?

– C'est vrai.

– La cicatrice d'un coup d'épée ne s'efface jamais. Si M. Albert Morel n'est autre que Charles de Nancery, il doit avoir, à la hauteur du sein droit, sous l'aisselle, la trace de ce coup d'épée.

– Oh ! dit Victor avec emportement, dussé-je le déshabiller de force, il faudra bien...

– Il est possible que deux hommes se ressemblent traits pour traits, acheva le marin, mais il est impossible que le hasard permette qu'ils éprouvent les mêmes accidents et portent une blessure identique. Si M. Albert Morel et Charles de Nancery, ne font qu'un...

– Demain, à pareille heure, je l'aurai tué, interrompit Victor.

– Seulement, dit le marin, le difficile est de constater si la blessure existe.

– Je vous dis que je le déshabillerai de force, s'il le faut.

– Vous êtes un enfant !

– Pourquoi ?

– Mais parce que si M. Albert Morel est un galant homme, s'il n'a rien de commun avec M. de Nancery...

– Eh bien ?

– Vous l'aurez mortellement offensé... car avant de le déshabiller, il faudra bien lui raconter l'histoire de Charles de Nancery.

– C'est juste.

– Et, voyez les conséquences : si M. Albert Morel est un galant homme, dans quinze jours il sera le mari de votre sœur.

– Oh ! certes, oui.

– Croyez-vous qu'il vous pardonnera jamais de l'avoir pris pour un misérable et un assassin ?

– Mais que faire donc, alors ?

– Tenez, je considère la recherche de cette cicatrice comme la preuve matérielle de culpabilité que nous devrons lui donner, à lui ; mais il nous faut une preuve morale, à nous, avant d'entreprendre cette recherche.

– Je ne vous comprends pas très bien, dit Victor de Passe-Croix.

– Ecoutez : je vais, à déjeuner, parler de Bourbon, des colonies, de M. Raymond de Luz et du commandant Brunot.

– Bon !

– Epiez-le, regardez-le, observez ses gestes, son maintien, son regard. S'il se trouble, vous pourriez alors l'entraîner dans quelque coin de la forêt, pendant la chasse, et là, vous le sommerez de vous montrer à nu sa poitrine.

– Vous avez raison, dit Victor.

La cloche du déjeuner interrompit la conversation du marin et de Victor de Passe-Croix.

– Allons dit ce dernier, l'épreuve est prochaine.

Et ils regagnèrent le château.

– Quand ils entrèrent dans la salle à manger, tous les hôtes des Montalet étaient à table déjà.

Une seule place était vide. C'était celle de M. Albert Morel.

– Où est notre ami ? demanda M. de Montalet le père.

– Il est encore au lit, répondit Raoul.

– Allons, donc !

Amaury ajouta :

– Je l'ai rencontré ce matin, au point du jour, dans le jardin, souffrant d'une

violente névralgie. Il s'est promené une partie de la nuit. Depuis il s'est couché et m'a fait prier de ne point l'attendre pour déjeuner.

– Pauvre Morel ! dit M. de Montalet, c'est un gai compagnon, d'ordinaire ; il va vous manquer aujourd'hui.

– Bah ! je le connais, dit Amaury ; il se lèvera vers onze heures, cassera une croûte, montera à cheval et viendra nous rejoindre.

– Sait-il où nous chassons ?

– Oui, dit Raoul de Montalet.

– Ah ! c'est-à-dire, observa Amaury, que je ne l'ai pas revu depuis le retour de Victor.

– Vous savez tous, messieurs, dit-il, le fameux pari de mon ami ?

– Oui, oui, dit-on à la ronde ; hourra ! pour la chienne beagle.

– Je l'ai vue tout à l'heure, dit un des chasseurs.

– Ah !

– Elle est charmante, ma foi !

– Eh bien ! messieurs, continua Amaury, je pensais que mon ami Victor se serait contenté d'une bête rousse.

– C'est déjà fort honnête, dit Raoul de Montalet.

– Mais Victor est ambitieux, ma foi !

– Je gage, dit M. de Montalet le père, qu'il veut un solitaire.

– Justement. Alors j'ai changé l'ordre du jour. Nous devions chasser dans les bois Rolland, mais nous irons attaquer au val Puiseaux ce vieux sanglier qui passe si gaillardement la Loire pour s'en aller en Gâtinais.

– Et que nous avons surnommé, dit Raoul, le *monsieur de Pithiviers.*

Cette dénomination fit rire tout le monde, et Victor lui-même, en dépit de ses angoisses.

– Alors il faudra prévenir M. Albert Morel, dit M. de Montalet le père.

– C'est inutile, dit Raoul.

– Bah !

– La pauvre petite chienne beagle sera décousue sans que le *monsieur de Pithiviers* ait songé même à quitter sa bauge. Ce qui fait que les bêtes rousses seront chassées aujourd'hui.

Cette opinion de Raoul échauffa l'humeur chasseresse de Victor :

– C'est ce que nous allons voir bientôt, ami Raoul, dit-il.

– As-tu beaucoup d'argent sur toi, Victor ?

– J'ai cinquante louis que je vais doubler, répondit le jeune homme en nouant sa serviette et se levant de table.

– A cheval, messieurs ! dit Amaury.

– Les paris sont ouverts, ajouta Victor ; je tiens tout ce qu'on voudra...

L'assurance de Victor était telle que personne ne souffla mot.

On monta à cheval. La petite troupe des chasseurs se dirigea vers le val Puiseaux, suivie d'un mulet qui portait sur son dos Fanchette, couchée dans son panier.

Chapitre 14

Victor de Passe-Croix avait vingt ans, c'est-à-dire l'âge où les impressions sont vives et mobiles.

Une heure auparavant, notre héros n'avait qu'une préoccupation : savoir si M. Albert Morel n'était pas le même personnage que M. Charles de Nancery.

Mais M. Albert Morel n'avait point assisté au déjeuner ; on était parti sans lui ; et, une fois en route, Victor redevint le jeune homme aventureux qui ne songeait plus qu'à sortir triomphant de sa gageure.

Aux yeux de tous, Victor était insensé.

On ne chasse pas plus un sanglier avec un beagle qu'on ne tirerait sur un éléphant ou un rhinocéros avec un pistolet de salon.

Le beagle est un tout petit chien, à peu près de la taille du terrier, bâti comme le basset ; avec cette différence qu'il a les jambes droites et qu'il est beaucoup moindre encore de volume. Le beagle a une petite voix glapissante qui ressemble bien plus à celle du renard chassant un lièvre qu'au coup de gorge d'un chien de meute.

On chasse le lapin dans les luzernes ou les bruyères avec le beagle ; on le met quelquefois sur un lièvre ou un chevreuil ; mais il n'est jamais venu à personne l'idée bizarre de lui faire attaquer un sanglier.

Cependant Victor avait parié, on tenait son pari, et, avec l'audace et la confiance naturelles à son âge, il s'en allait bravement en tête de la petite troupe, écoutant sans sourciller les brocards dont on l'accablait.

Le val Puiseaux, où était le rendez-vous, était un vallon assez sauvage, situé à une demi-lieue du château des Rigoles. Un taillis épais mélangé de broussailles, quelques roches grisâtres, se dressant çà et là aux flancs des deux coteaux qui l'enserraient, donnaient à ce vallon un aspect presque sinistre.

C'était au fond de ce vallon, situé lui-même au centre de grands bois, que le fameux solitaire, surnommé par les Montalet le *monsieur de Pithiviers,* se baugeait habituellement.

– Pauvre Fanchette ! dit Raoul de Montalet en tirant le joli animal de son panier, tu ne te doutes pas que tu vas mourir.

– Ne te presse donc pas tant de prononcer son oraison funèbre, cher, répondit Victor.

Il y avait, à l'entrée du vallon, une mare où le sanglier s'était souillé pendant la nuit.

– Tiens ! dit Amaury en lui montrant le pied du sanglier et ses vautrées, vois-tu ?

– Parbleu !... Au retour, là ! Fanchette, au retour, ma belle.

Et Victor mit le beagle au bord de la mare, reprit sa trompe et entonna la fanfare du *vautrait.*

Le petit animal flaira la passée et fit entendre un petit coup de voix.

– Tiens ! dirent les chasseurs, elle mord, la petite, et l'odeur ne lui est pas désagréable.

Comme si elle eût compris cet encouragement, Fanchette donna deux coups de voix, puis elle se prit à galoper vers le fourré, dans lequel elle se laissa glisser comme un lapin après deux jolis bonds.

– Elle court droit à la bauge ! cria Victor.

Et il poussa son cheval à travers les broussailles.

La voix menue, aigrelette de la chienne beagle faisait un fort joli tapage sous le couvert.

On ne voyait plus Fanchette, mais on l'entendait.

Au bout de cinq minutes, elle fut au seuil de la bauge.

Le sanglier était couché sur le ventre, la hure à demi enfoncée dans la fange, l'œil rond et sanglant.

La petite chienne, un peu étonnée, un peu émue peut-être, s'arrêta hésitante et se tut un moment.

– Eh ! eh ! ricanèrent plusieurs chasseurs, est-ce qu'elle croyait être sur la voie d'un lapin ?

Mais Victor avait suivi Fanchette ; il était à deux pas d'elle, et il lui cria :

– Oh ! la la ! mon petit chien ; oh ! la, la ! sus ! sus !

Cette voix bien connue fit une héroïne de Fanchette, qui se rua sur le sanglier en faisant un tapage d'enfer.

Le solitaire, un peu surpris, n'avait point daigné se lever tout d'abord ; mais Fanchette fit un bond et le mordit à l'oreille gauche.

– Bravo ! bravo ! crièrent plusieurs voix ; mais gare le coup de boutoir !

Le coup de boutoir du solitaire fut terrible, en effet, car il entama un tronc d'arbre, mais non pas la peau de Fanchette.

Avec une adresse merveilleuse, le beagle avait esquivé le coup, tourné à mesure que le sanglier tournait, et elle jappait de plus belle, comme un roquet après un gros chien.

Le sanglier ahuri se ruait sur elle ; Fanchette fuyait, se jetait de côté, revenait en jappant, et le mordait, tantôt à l'oreille, tantôt à l'arrière-train, esquivant toujours le coup de boutoir.

Victor était à quelques pas, sonnant l'attaque et triomphant par avance.

– Ah çà ! mais ça devient sérieux, sur mon honneur, dit enfin M. de Montalet le père.

– Bravo ! bravo ! murmurait-on tout alentour de la bauge.

Fanchette était un vrai petit démon.

Enfin, hors de lui, écumant, l'œil sanglant, fou de douleur et de colère, le solitaire débaugea.

Et Victor sonna le lancer.

Ce fut chose curieuse, pendant plus d'une heure, que cette chasse à travers les broussailles qui couvraient le val Puiseaux.

Le sanglier s'en allait lentement, faisait des randonnées, croisait ses fuites et ne paraissait nullement disposé à prendre un grand parti devant un aussi mince adversaire.

La petite chienne le suivait à vue, donnant de la voix avec un acharnement sans exemple.

– Eh bien, Amaury, fit Victor, qui suivait la chasse au trot et avait à côté de lui l'aîné des Montalet, que penses-tu de cela ?

– Je pense que mon pari est perdu, dit Amaury.

– Tu te rends ?

– Morbleu ? oui. Et, tiens, en voilà la preuve.

En parlant ainsi, M. Amaury de Montalet prit dans le talon de sa selle une carabine à deux coups. Le sanglier trottait tranquillement à cinquante mètres en avant, ne songeant plus à revenir sur ses pas, mais suivant, au contraire, une ligne droite et se dirigeant vers le nord, c'est-à-dire vers la Loire.

M. Amaury de Montalet choisit un moment où la bête passait dans une éclaircie et présentait le travers.

Il épaula et fit feu.

Le sanglier tomba, frappé mortellement au défaut de l'épaule.

Alors Victor reprit sa trompe et sonna l'hallali.

– Combien veux-tu de ta chienne, Victor ? dit Raoul de Montalet, qui arrivait au

moment où le petit beagle mordait avec fureur les *suites* du sanglier agonisant.

– Combien m'en donnes-tu ?

– Vingt-cinq louis.

Le saint-cyrien se mit à rire.

– Elle n'est point à vendre, dit-il. Une chienne comme cela vaut pour moi un cheval de course. Vous voyez, messieurs, qu'elle me fait gagner des paris.

Victor avait mis pied à terre et avait pris dans ses bras la petite chienne, qu'il couvrait de caresses.

– Voilà tes vingt-cinq louis, dit Amaury de Montalet. Remets Fanchette dans son panier et allons-nous-en aux bois Rolland.

– Peuh ! fit Victor avec dédain ; après un solitaire, c'est maigre chose que des bêtes rousses.

– Tu n'as pas le triomphe généreux, Victor, dit Raoul.

Le marin s'était approché de Victor.

– Songez, lui dit-il à l'oreille, que nous retrouverons bien certainement M. Albert Morel aux bois Rolland.

– Vous avez raison, répondit Victor, qui s'empressa de remonter à cheval.

Deux heures après, les échos des bois Rolland, qui étaient de vastes sapinières, retentissaient des criailleries de la meute des Montalet, du son du cor des piqueurs et des veneurs, et la chasse était à son plus beau moment.

Mais l'ardeur cynégétique de Victor s'était calmée.

Victor ne s'occupait plus de la chasse ; il songeait à M. Albert Morel. Le marin et lui galopaient à travers champs et taillis, moins pour suivre la meute que pour rencontrer cet homme qui ressemblait si étrangement à M. Charles de Nancery.

Enfin, comme le soir venait, comme déjà le soleil s'inclinait à l'horizon, Victor, que l'officier de marine accompagnait encore, se trouva dans une clairière face à face avec M. Albert Morel.

M. Albert Morel les salua tous les deux avec une grâce parfaite.

– Eh bien ! monsieur, dit-il à Victor, vous avez gagné votre pari ?

– Oui, monsieur.

– Je vous en fais mon compliment.

– Merci bien.

M. Albert Morel s'inclina.

– Dites donc, monsieur, continua Victor, oserais-je vous faire une proposition ?

– Faites, monsieur.

– Que penseriez-vous d'une petite halte sous ces grands chênes ?

– Comme vous voudrez ; il fait si chaud aujourd'hui ! Et M. Albert Morel, après avoir mis pied à terre, attacha son cheval à un arbre.

Le marin et Victor l'imitèrent.

Puis ils vinrent s'asseoir sur l'herbe, auprès de M. Albert Morel.

Le marin attachait sur lui un regard plein d'obstination.

– Vraiment ! monsieur, dit-il, vous craignez la chaleur ?

– Enormément, monsieur.

– Vous n'avez donc jamais vécu dans les pays chauds ?

– Jamais.

– Vous n'avez donc jamais franchi l'équateur ?

– Pas que je sache !

Et M. Albert Morel ajouta en souriant avec bonhomie :

– C'est bon pour vous, monsieur, qui avez fait le tour du monde.

– Deux fois, monsieur.

– Ah !

– Et je n'ai jamais eu plus chaud qu'un jour à l'île Bourbon.

– On dit pourtant que son climat est tempéré.

– Oui, au bord de la mer.

– Vous vous étiez donc avancé dans l'intérieur des terres ?

– Oui.

– Alors, c'est différent.

– J'ai fait à l'intérieur de l'île un singulier voyage.

– Contez-nous donc cela, monsieur, dit M. Albert Morel avec calme.

– Il faut dire qu'il était question d'un duel.

– Ah !

– Entre un officier français, le commandant Brunot, et un habitant de l'île Bourbon.

Le marin prononça ces mots, lentement, appuyant sur le nom de Brunot et regardant M. Albert Morel bien en face.

Celui-ci ne sourcilla point.

– A propos de quoi ce duel ?

– Oh ! c'est tout une histoire.

– Est-elle bien longue ?

– Non.

– Voyons donc, alors ?

– Il y avait, ou il y a encore à l'île Bourbon un créole appelé Charles de Nancery.

– Ah !

– Ce créole a épousé, voici sept ou huit ans environ, une riche héritière, mademoiselle de Luz, sœur d'un malheureux jeune homme qui fut tué en duel à Paris par un officier de hussards.

M. Albert Morel écoutait avec une grande attention et ne sourcillait pas.

– Or, figurez-vous, continua le marin, que l'un des témoins de l'officier de hussards, devenu chef de bataillon d'infanterie de marine, fut envoyé à Bourbon sur une frégate à bord de laquelle j'étais moi-même aspirant.

– Je devine, dit M. Albert Morel, ce M. de Nancery s'est battu avec le commandant.

– Justement.

– Pour venger le malheureux frère de sa femme.

– Vous vous trompez, monsieur.

– Bah !

– Car ce M. Charles de Nancery, acheva le marin en regardant M. Albert Morel en face, était un misérable assassin.

M. Albert Morel ne put être maître de lui en ce moment. Il pâlit et se leva avec précipitation. L'œil de Victor pesait sur lui comme la pointe d'une épée.

Chapitre 15

AVANT D'ALLER PLUS loin, disons ce qui s'était passé entre M. Albert Morel et ce personnage mystérieux que nous avons désigné sous le nom de *bûcheron.*

M. Albert Morel n'avait point songé à dormir, après qu'il eut reçu le billet que lui apportait son valet de chambre.

Aucune raison sérieuse ne l'avait empêché d'assister au déjeuner des chasseurs et de partir avec eux pour être témoin des exploits de Fanchette, la petite chienne beagle.

Mais M. Albert Morel avait bien autre chose à faire, ma foi ! que d'aller à la chasse.

Le *bûcheron* l'attendait.

Quand les veneurs furent partis, M. Albert Morel se leva, fit lentement sa toilette, et, comme l'avait prédit l'un des Montalet, il descendit vers onze heures à la salle à manger.

Quand arrivait l'époque des chasses, le château des Rigoles devenait le centre d'une véritable république.

Chacun y vivait librement, à sa guise, suivant son humeur et sa fantaisie.

M. Albert Morel se fit servir à déjeuner, comme s'il eût été chez lui, puis il demanda un cheval, car le sien était las, et il partit annonçant qu'il allait rejoindre les chasseurs.

Il piqua même un temps de galop jusqu'aux bois, dans la direction du val Puiseaux.

Mais une fois qu'il fut sous la futaie, il tourna brusquement à gauche, gagna les bois Rolland, et arriva, comme l'angélus de midi sonnait au clocher d'un village voisin, au four à plâtre abandonné qu'on lui avait assigné pour rendez-vous.

Un homme l'y attendait.

Cet homme était monté sur le mur du four à plâtre, et, à première vue, c'était bien un bûcheron, vêtu d'un sarrau bleu, coiffé d'un méchant béret, qui avait auprès de lui une hache et un marteau.

Mais en y regardant de plus près, on aurait pu voir que ce personnage avait du linge de corps comme jamais un vrai bûcheron n'en avait porté, et que ses mains

blanches, longues, aristocratiques, ne s'étaient jamais durcies au contact de la cognée.

De plus, cet homme fumait un cigare, un vrai cigare, ma foi : de ceux que la régie vend soixante centimes, la moitié du salaire d'une journée pour un pauvre bûcheron.

Enfin cet homme était jeune et beau, il avait le teint blanc et mat, une fine moustache noire, une tournure distinguée, que son accoutrement bizarre était impuissant à dissimuler.

En voyant arriver M. Albert Morel, cet homme ne se leva point. Il demeura fort tranquillement assis sur son mur, secouant du bout des doigts la cendre de son cigare.

M. Albert Morel, au contraire, descendit de cheval et s'approcha, le chapeau à la main, dans une attitude respectueuse qui ne semblait pas faire partie de ses habitudes.

En effet, tous ceux qui connaissaient M. Albert Morel le tenaient pour un homme parfaitement bien élevé, mais de formes légèrement hautaines.

Il était gentilhomme de manières, sinon de naissance, disait-on dans le monde.

– Bonjour, monsieur Morel, dit le faux bûcheron. Vous êtes exact, j'en conviens.

– Monsieur le vicomte sait bien, dit M. Albert Morel, que ses ordres sont toujours ponctuellement exécutés.

– Fi ! monsieur ; ne vous servez donc pas de ce vilain mot : *des ordres !* Je me contente d'exprimer des désirs, mon cher...

– Monsieur le vicomte est trop bon, en vérité !

– Voulez-vous un cigare ? dit le faux bûcheron.

Et il présenta son étui à M. Albert Morel. Celui-ci hésita.

– Prenez donc ! insista celui auquel on venait de donner le titre de vicomte ; nous avons à causer longuement, si j'en crois votre billet.

– En effet.

M. Albert Morel prit le cigare, l'alluma à celui du vicomte, mais il demeura debout.

– Asseyez-vous donc là, sur ce fagot, dit le faux bûcheron.

M. Albert Morel s'assit.

– A présent, je vous écoute.

Alors M. Albert Morel s'exprima ainsi :

– Tout allait fort bien, monsieur. M^lle^ Flavie de Passe-Croix m'aimait de plus en plus.

– Je sais cela.

– Elle avait accepté sans réserve la petite fable de l'oncle dont j'attends le nom et l'héritage.

– Je sais encore cela.

– Huit jours de plus, et elle était mûre pour l'enlèvement.

– Eh bien ?

– Une catastrophe est survenue.

– Bah !

– Vous savez bien que M^lle^ de Passe-Croix a un frère.

– Oui, qui sort de Saint-Cyr cette année.

– Justement.

– Eh bien ! ce frère...

– Ce frère était aux Rigoles, hier matin, chez les Montalet.

– Je sais qu'il est lié avec eux.

– Il y a pareillement aux Rigoles un officier de marine dont vous savez le nom, sans doute, M. de Fromentin.

– Bon ! après ?

– Cet officier et Victor de Passe-Croix ont beaucoup causé ensemble, hier, dans la journée.

– Ah ! ah !

– Tous deux me regardaient obstinément.

Le faux bûcheron eut un sourire railleur.

– Est-ce que cela vous étonne, cher monsieur, dit-il, que M. de Fromentin, qui a été le témoin du commandant Brunot, vous regarde ? Vous ressemblez si parfaitement à M. Charles de Nancery...

Un nuage passa sur le front de M. Albert Morel.

– Eh bien ! reprit le faux bûcheron, est-ce là ce que vous appelez une catastrophe, monsieur ?

– Oh ! non.

– Expliquez-vous donc alors...

– Hier soir, je suis allé, comme de coutume, à la Martinière.

– Bon !

– Et comme je quittais M^lle^ de Passe-Croix...

– Vous vous êtes trouvé face à face avec son frère Victor.

– Justement.

– Ce qui vous a étonné et même un peu épouvanté.

– Vous savez cela ?

– Je le suppose, du moins.

M. Albert Morel courba le front.

– Et M. Victor de Passe-Croix, continua le faux bûcheron, vous a sommé d'épouser sa sœur ?

– A peu près...

– Peut-être même vous a-t-il demandé des renseignements sur votre position et votre famille ?

– Oui, monsieur le vicomte, et, vous comprenez...

– Je comprends qu'il sera difficile à M. Albert Morel de satisfaire M. Victor de Passe-Croix, ricana le faux bûcheron.

– Aussi me suis-je hâté de vous écrire.

– Vous avez bien fait.

– Car je ne sais, en vérité...

– Que lui avez-vous dit ?

– Que, ce soir, je lui donnerais toutes les satisfactions qu'il demande.

– Ah !

– Car, ajouta M. Albert Morel, c'est ce soir qu'il veut m'emmener à la Martinière.

– Pourquoi faire ?

– Pour que je m'explique nettement à son père, le baron de Passe-Croix, sur mes intentions.

– Il va vite en besogne, le jeune homme, murmura en souriant le vicomte.

Puis il regarda M. Albert Morel.

– Monsieur, lui dit-il, changeant tout à coup de ton et d'attitude, savez-vous comment Victor de Passe-Croix a appris la vérité ?

– Je l'ignore, monsieur.

– Hier matin, comme il se rendait aux Rigoles, il a rencontré un de ses voisins qui lui a dit que, chaque nuit, un homme s'introduisait dans le parc de la Martinière.

– Et... ce voisin...

– C'était moi qui l'avais aposté sur le passage de Victor.

– Vous ! monsieur le vicomte ?

– Moi, monsieur.

M. Albert Morel regardait le faux bûcheron avec stupeur. Ce dernier reprit :

– N'en doutez pas, M. de Fromentin, l'officier de marine aura raconté à Victor de Passe-Croix l'histoire du créole Charles de Nancery.

– Je le crains.

– Il faut vous arranger aujourd'hui même, monsieur, pour que M. de Passe-Croix sache que Charles de Nancery et Albert Morel ne font qu'un.

– Mais... monsieur... tout est perdu, alors.

– Au contraire, tout est sauvé.

– Je ne comprends plus.

– C'est inutile. Agissez, on pense pour vous, monsieur.

M. Albert Morel s'inclina.

– Ecoutez, poursuivit le faux bûcheron, Victor de Passe-Croix est jeune, mais il est circonspect et incapable de jouer sottement avec l'honneur de sa sœur. Quand il saura qui vous êtes, il songera à vous tuer sans bruit, sans esclandre.

M. Albert Morel fit la grimace.

– Il vous proposera un duel, et, d'après ce que vous m'avez dit, il est probable que M. de Fromentin sera son témoin.

– Je le crois aussi, monsieur.

– S'il en est ainsi, vous lui donnerez rendez-vous à la clairière du val Fourchu.

– Bien.

– Et vous lui direz que vous y serez ce soir.

– A quelle heure ?

– Après le souper. Il fait clair de lune. On peut se battre à l'épée.

M. Albert Morel crut comprendre.

– Ah ! dit-il, je devine à présent votre but, monsieur le vicomte.

– Je ne crois pas, moi.

– Vous voulez que je tue Victor de Passe-Croix.

– Vous êtes un niais, monsieur Morel, dit froidement le vicomte.

– Alors...

– Alors, il est inutile que vous compreniez. Dites seulement à Victor de Passe-Croix que vous serez à neuf heures, avec un témoin, des épées et des pistolets, à la

clairière du val Fourchu.

– C'est parfait, monsieur le vicomte, j'obéirai.

– Allez, dit le *bûcheron.*

Et, d'un geste, le mystérieux personnage fit comprendre à M. Albert Morel que son audience était terminée.

Celui-ci se leva, salua profondément, alla reprendre son cheval, qu'il avait attaché à un arbre, sauta en selle et s'éloigna.

Chapitre 16

ALORS CE PERSONNAGE mystérieux qui signait ses billets : *Le Bûcheron,* et que M. Albert Morel appelait M. le vicomte, ce personnage se leva à son tour, mit la cognée et le marteau sur son épaule, et se dirigea vers un petit sentier qui s'enfonçait dans le bois.

Ce sentier, que le bûcheron suivit pendant près de trois quarts d'heure, courait sous la futaie en zigzags et conduisait à une sorte de hutte, qui avait dû être habitée par de vrais bûcherons, mais qui, pour lors, eût semblé abandonnée sans un mince filet de fumée qui montait au-dessus du toit.

Cependant le vicomte alla droit à la porte et frappa.

Une voix se fit entendre à l'intérieur et demanda :

– Que veut-on ?

– Causer de la pluie et du beau temps, messeigneurs.

La porte ne s'ouvrit point encore.

– Aimez-vous les nuits sombres ? demanda la voix du dedans.

– Non, répondit le vicomte, je préfère le *clair de lune.*

Alors la porte s'ouvrit.

Dans la hutte où pénétra le vicomte se trouvaient trois jeunes gens assis devant un feu de tourbe.

Tous trois fumaient de beaux cigares ; tous trois cependant étaient vêtus comme le bûcheron, d'un sarrau bleu et d'un pantalon de grosse laine.

– Eh bien ? dit l'un d'eux.

– La mine a éclaté.

– Ah ! ah !

– Victor sait tout.

– A-t-il tué Albert Morel ?

– Non ; mais ce soir il pourra bien le faire, si nous n'y mettons bon ordre.

Et le vicomte raconta à ses compagnons son entretien avec M. Albert Morel. Puis il ajouta :

– Maintenant, messieurs, il n'y a pas une minute à perdre.

– La chaise de poste est prête depuis trois jours, dit l'un des jeunes gens.

– Très bien.

– Où faudra-t-il la conduire ?

– Dans le fourré du val Fourchu, à cent pas de la clairière.

– C'est moi qui suis le postillon, ajouta un second, et je vous garantis, messieurs, que les chevaux de Cardassol n'auront jamais été menés si bon train.

– Et moi, messieurs, reprit le vicomte, je vous conseille de ne point oublier vos pistolets. Le jeune homme a de la race, il résistera comme un beau diable !...

Albert Morel, en quittant le prétendu bûcheron, s'était donc dirigé vers le bois Rolland, et il n'avait point tardé à rejoindre les Montalet et leurs hôtes.

Deux heures après, nous l'avons vu, et il retrouvait face à face avec Victor de Passe-Croix et l'officier de marine. Ce dernier lui racontait cette histoire, qu'il ne savait que trop bien, du commandant Brunot et de M. de Nancery.

A cette épithète d'assassin dont le marin flétrit M. de Nancery, soit qu'il ne pût être maître de lui plus longtemps, soit qu'il ne fît qu'obéir aux ordres mystérieux de ce personnage plus mystérieux encore qu'on appelait le bûcheron, M. Albert Morel s'était donc levé tout pâle et tout frémissant.

L'œil de Victor pesait sur lui.

– Mais qu'avez-vous donc, cher monsieur, fit le marin.

– Moi ? rien... excusez-moi.

– Est-ce que vous auriez connu le commandant Brunot ?

– Oh ! non.

– Ou M. de Nancery ?

– Pas davantage.

Le trouble de M. Albert Morel allait croissant.

– Cher monsieur, dit Victor à son tour, M. de Fromentin ne vous raconte point l'histoire de M. le commandant Brunot et de M. Charles de Nancery sans raisons...

– Je ne vois pas celles qu'il peut avoir, cependant...

Et la voix de M. Albert Morel commençait à trembler.

– Ah ! c'est que, dit Victor, il paraît que vous ressemblez beaucoup...

– A qui donc ?

– A M. Charles de Nancery.

– Ah ! vous trouvez...

– Et, dit M. de Fromentin, qui ne doutait plus depuis un instant, si je pouvais seulement voir votre côté droit à nu...

Et M. Albert Morel reprit d'un air hautain :

– Plaît-il, monsieur ?

Le marin poursuivit avec calme :

– Voir votre côté droit, et constater que vous n'avez pas sous l'aisselle certain coup d'épée que reçut M. de Nancery.

– Monsieur !...

– Eh ! mon Dieu ! monsieur, dit le marin, M. de Passe-Croix m'a tout confié...

– Plaît-il ?

– Je sais que sa sœur vous aime ; et comme vous ressemblez, trait pour trait, à cet assassin qu'on nomme Charles de Nancery...

– Mais, monsieur...

– Vous ne pouvez nous refuser la seule preuve que nous vous demandons de votre non-identité avec ce misérable !

Victor avait un moment gardé le silence.

– Allons ! monsieur, dit-il à son tour, faites-moi donc le plaisir de vous exécuter.

– Comment l'entendez-vous ? fit M. Albert Morel en se redressant.

– Mettez votre habit bas.

– Comme pour un duel, n'est-ce pas ?

– Justement.

– Et puis ?

Et M. Albert Morel ricanait.

– Et puis ouvrez votre chemise...

Mais M. Albert Morel ne bougea pas et répondit :

– Vous êtes fou, monsieur, d'avoir pu supposer un moment que je descendrais à de semblables complaisances. Permettez que je rejoigne la chasse... à moins toutefois que M. de Fromentin ne veuille continuer son histoire.

– Vous la connaissez aussi bien que lui ! s'écria Victor.

Et le jeune homme, hors de lui, cingla un coup de cravache en plein visage à M. Albert Morel.

Celui-ci étouffa un cri rauque, un cri sauvage, recula d'un pas et leva sur Victor un regard injecté :

– Il me faut tout votre sang à présent ! dit-il.

– Et moi, j'ai soif du vôtre ! répondit Victor.

– Messieurs, dit à son tour le marin, après ce qui vient de se passer, il est inutile d'entrer dans de bien longues explications.

– C'est mon avis, dit Victor avec hauteur, et bien qu'il me répugne de me battre avec M. Charles de Nancery, l'assassin...

– Monsieur !...

– Je ferai cet honneur à l'homme qui a essayé de déshonorer la maison de mon père.

– Oh ! monsieur, prenez garde ! murmura M. Albert Morel, dont les dents claquaient de fureur.

– Je suis à vos ordres, monsieur.

– Eh bien, ce soir, après le souper...

– Soit.

– Nous nous battrons au clair de lune.

– Oui.

– Au val Fourchu, dans la clairière.

– Oui.

– Amenez monsieur pour vous servir de témoin ; j'en aurai un, moi aussi.

Et comme le marin et Victor se regardaient, M. Albert Morel ajouta :

– Mon témoin est étranger au château des Rigoles, et il est inutile de mettre aucun de ces messieurs dans la confidence de nos affaires.

Victor fit un signe d'assentiment.

Alors M. Albert Morel remonta à cheval, et au moment de s'éloigner il ajouta en regardant Victor :

– A propos, monsieur, quelles sont vos armes ?

– L'épée, si vous le voulez bien.

– Soit.

– La difficulté, dit le marin, sera peut-être de nous en procurer aux Rigoles.

– Ne vous inquiétez pas, j'en aurai. A ce soir, messieurs.

M. Albert Morel redevenu complètement maître de lui, salua Victor et le marin et s'éloigna au petit trot. Victor et M. de Fromentin se regardèrent alors.

– Maintenant vous ne doutez plus, n'est-ce pas ? fit le marin.

– Hélas !

Et en prononçant cette exclamation, Victor songea à sa sœur.

– Pauvre Flavie ! murmura-t-il, elle est capable d'en mourir...

Une larme roula dans ses yeux et descendit lentement le long de sa joue.

– Courage ! lui dit le marin, il faut d'abord tuer cet homme... et puis nous songerons à guérir votre sœur de son fatal amour...

Chapitre 17

Le soir, au château des Rigoles, le souper fut gai et bruyant comme de coutume.

La journée de chasse avait été superbe. On avait pris trois sangliers, dont une laie, sans compter le vieux solitaire, dont la vaillante petite Fanchette avait occasionné la mort.

M. Albert Morel, Victor et l'officier de marine s'étaient comme donné le mot pour affecter une insouciance et une bonne humeur parfaites.

Personne, durant le souper, à les voir manger de fort bon appétit et rire de bon cœur, n'aurait pu supposer un seul instant qu'il y avait entre eux l'abîme creusé par un coup de cravache.

– Messieurs, dit Victor, comme le souper tirait à sa fin, j'ai la douleur de vous quitter ce soir.

– Comment ! tu pars ? dit Raoul de Montalet.

– Oui, j'ai promis à ma mère de retourner à la Martinière ce soir ; mais je reviendrai.

– Quand ?

– Bientôt. Demain peut-être.

– Ce cher Victor, dit Amaury de Montalet, passe ses journées et ses nuits à cheval.

– Comment dors-tu donc, Victor ? demanda Raoul.

– Je dors à cheval, répondit Victor.

– Messieurs, dit à son tour M. Albert Morel, on vient d'allumer des cigares, et je puis maintenant, grâce aux consolations philosophiques du havane, vous porter, sans crainte, un coup terrible.

– Oh ! oh ! quel exorde !

– M. Victor de Passe-Croix n'est point le seul à déserter ce séjour hospitalier et charmant.

– Hein ? que dites-vous, Morel ? fit M. de Montalet le père.

– Moi aussi, je vais vous quitter.

– Vous ?

– Je pars ce soir même pour aller prendre le chemin de fer à la première station.

– Et où allez-vous ?

– A Paris.

– Mais vous ne nous aviez pas dit un mot de tout cela ce matin ?

– Non ; mais j'ai reçu une lettre qui me rappelle à Paris. Seulement, je vais vous dire, comme M. de Passe-Croix, non point : Adieu ; mais : Au revoir !

– Vous reviendrez ?

– Dans trois ou quatre jours, probablement.

– A la bonne heure !

M. Albert Morel consulta sa montre.

– Il est huit heures et demie, dit-il ; je n'ai que le temps de monter à cheval et de courir au chemin de fer. Je vous laisse mes chevaux et mon valet de chambre, Montalet.

– Parbleu ! c'est tout simple.

M. Albert Morel fit ses adieux rapidement, et dix minutes après il montait à cheval.

Un quart d'heure plus tard, Victor partait à son tour, et descendait la grande allée qui servait d'avenue au château, tandis que M. de Fromentin, officier de marine s'en allait par un sentier détourné, à pied et fumant son cigare, attendre notre héros à l'entrée du val Fourchu.

Le val Fourchu était une vaste sapinière enserrée entre deux ondulations de terrain que, dans le pays, on se plaisait à nommer les collines.

C'était peut-être le seul endroit un peu accidenté que l'on pût trouver à dix lieues à la ronde.

M. de Fromentin avait, comme disent les paysans, coupé par le plus court, tandis que Victor, au contraire, avait fait un détour assez long ; si bien que le saint-cyrien trouva le marin à l'entrée de la sapinière.

– Hâtons-nous, dit le marin, il faut arriver les premiers.

La sapinière était fourrée, et le sentier qui courait au travers et conduisait à la petite clairière qui devait être le lieu du combat était çà et là encombré de ronces.

– Vous ferez bien de laisser votre cheval ici, dit le marin.

– J'y songeais.

Et Victor mit pied à terre ; mais il prit ses pistolets dans ses fontes et les passa à sa ceinture.

– Avec un homme comme M. Charles de Nancery, dit-il, toutes les précautions sont bonnes...

– Il s'est chargé d'apporter des épées, ce me semble ?

– Oui.

– Alors, vous pouvez compter que les épées qu'il apportera lui sont familières.

– Oh ! peu importe !

– Tirez-vous bien ?

– Je passe, à Saint-Cyr, pour un des plus forts.

– M. de Nancery tire merveilleusement aussi.

– Bah ! fit Victor avec une fierté insouciante, rassurez-vous, je le tuerai !...

– Il le faut, dit laconiquement le marin.

Ils arrivèrent, tout en causant ainsi, à l'entrée de la clairière.

La lune brillait au ciel, et, à sa clarté, Victor et son témoin aperçurent deux hommes assis l'un près de l'autre, au pied d'un arbre.

Ces deux hommes se levèrent à leur approche et vinrent à leur rencontre.

L'un était M. Albert Morel.

L'autre, un inconnu qui avait le visage barbouillé de suie.

– Ah çà ! monsieur, fit Victor avec hauteur, en s'adressant à M. Albert Morel et lui montrant du doigt l'homme qui l'accompagnait, est-ce que c'est là votre témoin, par hasard ?

– Oui, monsieur.

– Un charbonnier ?

– On prend ce qu'on trouve, monsieur, dit l'homme barbouillé d'un ton moqueur.

Puis il marcha droit à M. de Fromentin étonné.

– Pardon, monsieur, lui dit-il, n'êtes-vous pas monsieur de Fromentin, lieutenant de vaisseau ?

Le marin tressaillit au son de cette voix, et chercha à reconnaître ce visage barbouillé de suie.

– Est-ce que vous me connaissez, monsieur ? fit-il.

– Vous souvenez-vous de la nuit du 13 mars ?

Le marin étouffa un cri.

– Que voulez-vous de moi ? fit-il avec une sorte d'inquiétude subite.

– Vous allez le savoir...

Et l'homme barbouillé de suie entraîna le marin à l'autre extrémité de la clairière, comme pour y régler avec lui les conditions du combat.

Le marin semblait avoir été métamorphosé subitement par l'accent de cette voix, qui lui rappelait cette date mystérieuse du treize mars.

Toute sa personne trahissait une profonde inquiétude, et cet homme, qui était brave et loyal, semblait éprouver comme une terreur superstitieuse.

– Ainsi, lui dit l'homme au visage noirci, vous vous souvenez de la nuit du 13 mars ?

– Oui ! dit M. de Fromentin en baissant la tête.

– Par conséquent, vous êtes prêt à tenir votre serment ?

– Oui !

– Songez que vous avez juré d'obéir à celui qui vous rappellerait cette date ?

– J'obéirai.

– Alors, écoutez...

Et l'inconnu se pencha à l'oreille du marin, qui tressaillit, et eut un geste d'étonnement et presque d'effroi.

– Mais c'est impossible ! dit-il.

– Non, puisque vous m'avez fait un serment.

– Je ne puis trahir l'amitié et la confiance de ce jeune homme, cependant.

– Il ne lui arrivera aucun mal.

– Vous me le jurez ?

– Je vous le jure.

Le marin courba la tête et ne souffla plus un mot.

Durant ce court colloque, Victor s'était tenu à l'autre extrémité de la clairière, à quelques pas de M. Albert Morel, muet et immobile lui-même.

Notre héros avait cru d'abord que son témoin et l'homme barbouillé de suie réglaient ensemble les conditions du combat. Cependant il s'étonna de ne voir ni épées, ni pistolets.

Et comme les témoins revenaient, il dit à M. Albert Morel :

– Il me semble, monsieur, que vous vous étiez engagé à apporter des armes ?

– Oui, monsieur, répondit M. Albert Morel en s'inclinant.

– Où sont-elles ?

Le témoin de M. Albert Morel se chargea de la réponse.

– Tranquillisez-vous, monsieur, dit-il avec un ton de courtoisie et une pureté

d'accent qui semblaient hautement démentir sa prétendue profession de charbonnier, les épées vont venir.

– Hein ? fit Victor.

– On va les apporter.

– Qui donc ?

– Mon valet de chambre, répondit simplement le bûcheron.

Victor, surpris, fit un pas en arrière et regarda cet homme avec défiance.

– Qui donc êtes-vous ? fit-il.

– Le témoin de monsieur.

– Mais encore.

– Oh ! peu importe le reste !

Et l'inconnu appuya deux doigts sur ses lèvres et fit entendre un coup de sifflet modulé d'une façon particulière.

– Monsieur !... fit Victor, qui fut pris d'un sentiment de défiance.

– J'appelle mes gens.

– Vos... gens ?

Et, instinctivement, Victor posa la main sur la crosse de ses pistolets qu'il avait passés à sa ceinture.

Presque aussitôt deux hommes sortirent du fourré derrière Victor, tandis qu'un troisième venait se placer auprès de M. Albert Morel.

Ces hommes, comme le premier, avaient le visage noirci. A leur vue, Victor devina une trahison ; mais incapable de supposer que son témoin, M. de Fromentin, pût être le complice de ces hommes, il lui tendit vivement un de ses pistolets en lui disant :

– Monsieur, nous sommes tombés dans un guet-apens, défendez-vous !

Le marin prit le pistolet, et comme c'était convenu sans doute entre lui et l'homme qui lui avait rappelé la date du 13 mars, il vint se placer à côté de lui.

Mais déjà ce dernier avait changé d'attitude et de langage, et il s'était avancé vers Victor.

– Monsieur, lui dit-il, vous vous trompez, nous ne sommes pas des assassins.

– C'est possible, répondit fièrement Victor ; mais, dans tous les cas, votre présence ici est inqualifiable.

– Je suis le témoin de M. Albert Morel.

– Bon ! mais... ces hommes ?

– Ces hommes m'obéissent.

– Ah ! Et qu'allez-vous donc leur commander ?

– Vous allez voir...

L'homme barbouillé de suie fit alors un signe, et les trois personnages qui étaient sortis du fourré se rapprochèrent de Victor.

Celui-ci leva son pistolet.

– Je tue le premier qui fait un pas de plus ! dit-il froidement.

Mais l'homme barbouillé de suie n'en tint aucun compte.

Et il marcha résolument vers Victor.

Celui-ci n'hésita point ; il ajusta et fit feu.

L'homme fit un mouvement et s'arrêta une seconde, comme s'il eût été frappé en pleine poitrine, puis il se remit en marche.

– Feu ! monsieur, feu ! cria Victor, ivre de rage en se tournant vers M. de Fromentin.

Le marin appuya le doigt sur la détente, mais le coup ne partit pas.

La capsule avait brûlé.

Ce fut alors comme un signal.

Les quatre hommes et M. Albert Morel se ruèrent sur Victor.

En moins d'une minute, le jeune homme fut enlacé, pressé, renversé, et on le prit à la gorge pour l'empêcher de crier.

– Des cordes ! demanda le bûcheron.

– En voici, répondit une voix.

L'officier de marine se tenait à l'écart, immobile et confus.

On jeta un mouchoir sur les yeux de Victor, on lui en passa un autre dans la bouche en guise de bâillon.

A partir de ce moment, le jeune homme ne vit plus rien et ne put proférer ni une parole ni un cri ; mais il se sentit emporté à travers le bois, et il entendit autour de lui les pas précipités de ces inconnus qui semblaient obéir à M. Albert Morel.

Enfin, ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et on le jeta dans une voiture.

Puis deux hommes se placèrent à côté de lui, l'un à sa gauche, l'autre à sa droite.

– Fouette ! dit la voix de l'un deux.

* *

*

A deux pas de la chaise de poste, l'homme barbouillé de suie, qui s'était montré le premier aux yeux de Victor, causait à voix basse avec M. Albert Morel.

– Eh bien ! disait ce dernier, que dois-je faire à présent ?

– Vous en aller chez les Cardassol.

– Ah !

– Et y demeurer caché.

– Pourrait-on sortir le soir ?

– Parbleu !

– Et aller à la Martinière ?

– Demain, comme à l'ordinaire.

– Et demain, que dirai-je ?

– Je vous verrai d'ici là.

– Où ?

– Chez les Cardassol.

M. Albert Morel s'inclina.

– Et je vous donnerai vos instructions à ce sujet. Allez.

Et le personnage mystérieux que M. Albert Morel avait le matin salué de son titre de vicomte, et qui signait ses lettres *le Bûcheron,* accompagna ces derniers mots d'un geste assez significatif pour que M. Albert Morel levât immédiatement la séance.

Puis, tandis que ce dernier s'écartait, le *bûcheron* s'approcha de la berline de voyage, qui s'ébranlait en ce moment, et s'adressant à l'un de ceux qui se trouvaient auprès de Victor, il ajouta :

– Vous connaissez bien vos instructions, n'est-ce pas ?

– Oui, oui.

– Alors, bon voyage ! Fouette ! postillon, fouette !

La chaise de poste était alors sur la lisière nord de la sapinière, dans un chemin de traverse sablonneux, comme tous les chemins de Sologne, du reste. Elle était attelée de trois vigoureuses bêtes percheronnes, bien mieux taillées, du reste, pour traîner la charrue que pour courir la poste ; mais celui des hommes qui la conduisait à grandes guides détacha aux chevaux un si merveilleux coup de fouet que ceux-ci s'élancèrent à fond de train, laissant au bord du chemin l'inconnu qui se faisait appeler *le bûcheron.*

Ce dernier se retourna vers la sapinière et aperçut alors l'officier de marine qui, mélancoliquement assis au revers d'un fossé, assistait en spectateur muet à l'enlèvement de son jeune ami M. Victor de Passe-Croix.

– Ah ! vous voilà, monsieur, lui dit le bûcheron en le saluant de la main.

– Oui, monsieur.

– Convenez que nous sommes de vrais bandits à vos yeux ?

– Monsieur, répondit le marin tout pensif, il faut que je me rappelle votre situation dans le monde, le nom honorable que vous portez, la réputation de galant homme dont vous avez toujours joui, pour ne point me figurer, à cette heure...

Et comme M. de Fromentin hésitait, le bûcheron acheva, se mettant à rire :

– Que je suis affilié à une bande de voleurs dont M. Albert Morel est le chef, n'est-ce pas ?

– Ah ! c'est que vous ne savez peut-être pas, reprit le marin, ce qu'est M. Albert Morel ?

– Si, je le sais.

– Vous... le... savez ?

– C'est un assassin, et il se nomme de son vrai nom, Charles de Nancery.

– Et c'est à un pareil homme que vous prêtez votre appui ?

– Peut-être.

– Et vous le favorisez pour déshonorer une famille honorable ?

– Monsieur, interrompit le bûcheron, connaissez-vous bien Victor de Passe-Croix ?

– C'est un loyal caractère, une excellente nature, un brave garçon, en un mot, monsieur.

– Connaissez-vous le baron de Passe-Croix, son père ?

– Non.

Un second ricanement passa dans la gorge du bûcheron.

– Et si je vous disais que celui-là est un misérable ?

– Monsieur !...

– Pire que M. Albert Morel...

– Oh ! c'est impossible !...

– C'est pourtant vrai. M. Albert Morel, dominé par une pensée cupide, a fait tuer un homme...

– Et... le baron ?

– Le baron ? ricana le bûcheron, il a fait mieux que cela, monsieur.

Le marin tressaillit.

– Il a assassiné une femme et il a dépouillé une pauvre enfant de son héritage.

– Monsieur ! monsieur ! dit le marin en prenant le bras du bûcheron et le serrant avec force, êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez ?

– Sur l'honneur du nom que je porte ! répondit son interlocuteur.

M. de Fromentin courba de nouveau le front et se tut un moment ; puis il reprit tout à coup :

– Mais enfin, monsieur, le fils n'est point coupable du crime de son père ?

– Chut !... dit le bûcheron. Je vous ai promis qu'il ne lui arriverait aucun mal ; ne m'en demandez pas davantage...

Tandis qu'ils causaient ainsi, le marin et le bûcheron avaient tourné la sapinière, et ils étaient arrivés à l'endroit où Victor de Passe-Croix avait, une heure auparavant, attaché son cheval.

L'animal hennissait et piaffait d'impatience.

Le bûcheron le détacha, puis il lui mit la bride sur le cou et la noua.

– Que faites-vous ? demanda le marin un peu étonné.

– Je renvoie le cheval à la Martinière. Oh ! soyez tranquille, il y retournera bien tout seul.

– Mais songez donc qu'en voyant arriver le cheval... sans le cavalier...

– On sera inquiet, voulez-vous dire ?

– C'est impossible autrement.

– Eh bien, c'est ce que je veux, répondit froidement le bûcheron.

Et, cassant une branche d'arbre, il s'en fit une cravache pour fouetter la croupe de Neptune, qui s'élança au galop dans la direction de la Martinière.

Chapitre 18

CEPENDANT LA CHAISE de poste roulait au grand trot.

Durant quelques minutes, Victor de Passe-Croix fut comme anéanti.

La scène de violence dont il avait été victime avait été si rapidement conduite, on l'avait si étroitement garrotté, si solidement bâillonné, qu'un homme plus âgé et plus calme que lui eût tout aussi bien perdu la tête dans les premiers moments.

Mais enfin le sentiment exact de sa situation lui revint, et, passant de la prostration à la violence, il essaya de briser ses liens et de se débattre, poussant au travers de son bâillon des sons inarticulés.

Alors un des deux hommes qui s'étaient placés auprès de lui, posa une main sur son épaule et lui dit :

– Au lieu de vous débattre, monsieur, veuillez m'écouter.

Cette voix était jeune, et avait je ne sais quoi de sympathique.

Victor en subit le charme, et se contint sur-le-champ. L'inconnu reprit :

– Vous êtes ici garrotté et sans armes, entre deux hommes armés. Si vous parveniez à briser vos liens, ce serait pour affronter une mort certaine. Vous êtes brave, monsieur, nous le savons, et vous n'avez point à faire vos preuves de courage ; par conséquent, tenez-vous tranquille, je vais vous débarrasser de votre bâillon.

En parlant ainsi, l'inconnu délia le mouchoir qui empêchait Victor de parler.

– Ah ! misérables ! murmura celui-ci aussitôt que sa voix put se faire jour.

– Monsieur, répondit la voix sympathique, c'est mal à vous d'user de la première liberté que nous vous rendons pour nous insulter.

– Vous insulter ! murmura Victor avec dédain.

– Oui, certes.

– Vous m'avez fait tomber dans un guet-apens.

– C'est vrai.

– Donc, vous êtes des…

– N'achevez pas, monsieur, c'est inutile. Nous obéissons à une nécessité terrible ; voilà tout. Mais nous n'avons l'intention ni de vous voler, ni de vous assassiner ; à moins que... cependant, vous nous opposiez une résistance chevaleresque et folle.

– Oh ! répondit Victor avec hauteur, je me sais trop brave pour jouer inutilement ma vie contre des bandits tels que vous !

Celui des deux inconnus qui parlait haussa légèrement les épaules, mais sa voix ne témoignait aucune irritation.

– Monsieur, dit-il, si vous voulez nous donner votre parole que vous ne chercherez point à nous résister davantage...

– Eh bien ?

– Je vous débarrasserai de vos liens, car il répugne à des gens bien élevés comme nous... de vous maltraiter inutilement.

– Ah ! ah ! ricana Victor.

– Remarquez, continua l'inconnu, que, libre de tous vos mouvements, vous n'en serez pas moins en notre pouvoir...

– Eh bien ! soit ! dit Victor, je vous donne ma parole que je ne chercherai point à vous échapper.

– Bien, et que vous n'ôterez pas le bandeau que nous vous avons mis sur les yeux ?

– Il paraît que je ne dois pas savoir où vous me conduisez ?

– Non.

– Soit. Je vous jure que je ne chercherai point à enlever mon bandeau.

– A la bonne heure !

Alors l'inconnu, armé sans doute d'un poignard, coupa une à une les cordes qui attachaient les pieds et les mains de Victor.

La chaise de poste roulait bon train.

– Monsieur, reprit le jeune homme à celui des deux gardiens qui lui avait parlé jusque-là, je ne dois pas savoir où vous me conduisez, paraît-il ; mais peut-être pourrez-vous répondre à quelques-unes de mes questions ?

– Cela dépend, monsieur.

– Suis-je prisonnier pour longtemps ?

– Je n'en sais rien.

– Comment ?

– Votre captivité ne dépend ici ni de vous ni de moi.

– Et de qui donc ?

– Je ne puis vous le dire.

Ces mots firent songer Victor, qui ne put s'empêcher de penser à sa sœur.

– Monsieur, reprit-il, je vois bien que je suis dans les mains de M. Albert Morel.

– Vous vous trompez.

– Plaît-il ? fit Victor étonné.

– M. Albert Morel n'a pas et n'aura jamais l'honneur d'être au nombre de nos amis.

A ces derniers mots, Victor respira bruyamment, comme s'il eût été débarrassé d'un poids immense.

– Ah ! dit-il, vous n'êtes pas ses amis ?

– Non.

– Alors, peut-être savez-vous que c'est... un misérable ?

– Nous le savons.

– Et... cependant... vous semblez... le servir ?

– C'est nous que nous servons.

Victor écoutait, de plus en plus étonné.

– Mais vous ne savez pas, demanda-t-il, que cet homme avec qui j'allais me battre me devait tout son sang ?

– Nous le savions.

– Et vous m'avez empêché...

– C'est pour vous empêcher de le tuer que nous vous avons enlevé.

– Mais, messieurs.

Et la voix du fier jeune homme devint presque suppliante.

– Monsieur, dit l'inconnu, dans le lieu où nous vous conduisons, il y a des plumes et de l'encre.

– Eh bien ?

– Il vous sera facultatif d'écrire un mot à M. le baron de Passe-Croix, votre père.

Victor eut froid au cœur. Les mots qu'il venait d'entendre lui disaient que ces hommes possédaient le secret de sa haine pour M. Albert Morel.

Cependant il essaya d'en douter.

– A quoi bon ? fit-il.

– Mais, dit l'inconnu, vous pourrez prévenir monsieur votre père du danger qu'il court.

– Assez, monsieur, dit brusquement Victor.

Et il parut vouloir garder le silence.

La chaise de poste roula environ une heure encore. Pendant cette heure, Victor demeura silencieux et sombre, se demandant quel intérêt ces hommes pouvaient avoir à empêcher son duel avec M. Albert Morel, puisque M. Albert Morel était à leurs yeux le dernier des misérables. Enfin, la chaise s'arrêta.

– Nous sommes arrivés, dit l'un des deux inconnus, celui qui n'avait point encore parlé.

– Monsieur, reprit l'autre en s'adressant à Victor, vous allez me donner la main et vous laisser conduire.

– Allons ! dit le jeune homme qu'on aida à descendre de la voiture.

– Et, dit encore l'inconnu, souvenez-vous que vous nous avez juré de ne pas soulever votre bandeau.

– Je vous le jure encore.

– Alors, venez.

Victor se laissa conduire et devina, en sentant sous ses pieds un sable menu et friable, qu'il traversait une cour ou longeait une avenue.

Puis on lui dit :

– Vous avez devant vous un escalier.

Et il gravit l'escalier qui avait une dizaine de marches.

Au bout de cet escalier, Victor comprit qu'il traversait un vestibule ; après quoi il entendit le bruit d'une porte qui s'ouvrait.

On lui fit franchir le seuil de cette porte, qui se referma aussitôt derrière lui.

Alors la voix sympathique lui dit encore :

– Nous allons vous conduire, monsieur, dans un lieu où vous demeurerez seul un moment. Jurez-nous que vous ne chercherez point à nous échapper.

– Vous avez ma parole, répondit simplement Victor.

– Voici un second escalier à gravir, reprit la voix sympathique ; donnez-moi la main.

Victor gravit encore une trentaine de marches ; après quoi il entendit une autre porte s'ouvrir, puis il se sentit enveloppé d'une atmosphère plus chaude, en même temps qu'une sorte de clarté semblait pénétrer son bandeau.

– Quand vous entendrez la porte se refermer, lui dit la voix, vous pourrez ôter votre bandeau.

– Et puis ensuite ? demanda Victor de Passe-Croix.

– Ensuite vous attendrez une visite qui ne peut tarder.

– Une visite ?

– Oui. Chut !... Au revoir...

Victor entendit des pas s'éloigner, puis le bruit de la porte qui se refermait. Alors il ôta son bandeau. On n'arrive pas à vingt ans, on n'est point entré à Saint-Cyr après avoir passé par le collège et l'école préparatoire, sans avoir lu beaucoup de romans. Victor savait par cœur toute la littérature contemporaine ; cependant, en dépit du mystère qui l'environnait depuis une heure, il ne put se défendre d'un véritable cri d'étonnement lorsqu'il eut arraché son bandeau et ouvert les yeux.

– Où suis-je donc ? se demanda-t-il avec une sorte de stupeur.

Il se trouvait dans une petite salle qui ne pouvait être autre chose, si on en jugeait par l'ameublement coquet et les tentures, que le boudoir d'une jeune femme.

C'était luxueux et simple à la fois, élégant et discret ; un demi-jour, produit par une lampe à globe dépoli, éclairait doucement les meubles en bois de rose, les sièges en soie bleue capitonnée, une pendule Louis XV du meilleur style, et un admirable portrait de femme qui attira tout de suite les regards du jeune homme.

Ce portrait représentait une belle jeune fille de dix-neuf à vingt ans, blonde, blanche, avec des yeux bleus et une adorable et abondante chevelure qui retombait sur ses épaules en boucles confuses.

– Est-ce donc là, murmura Victor, la fée du logis ?

– Peut-être !... répondit une voix.

En même temps, Victor vit une portière s'agiter : il entendit le frou-frou d'une robe de soie, et en même temps aussi, une femme lui apparut.

C'était évidemment celle que représentait le portrait sur lequel le jeune homme avait attaché les yeux avec une ardente curiosité.

Chapitre 19

SICTOR DEMEURA ÉBLOUI.

La femme qui venait de lui apparaître était belle comme une héroïne de roman, belle à désespérer un peintre ou un sculpteur.

Elle entra, salua le jeune homme d'un geste de reine, et vint se placer devant la table sur laquelle Victor avait appuyé une de ses deux mains.

Victor avait vingt ans, le cœur et l'imagination enthousiastes.

La vue de cette merveilleuse créature produisit sur lui une impression si vive et si étrange, qu'il oublia tout en ce moment, même sa chère sœur Flavie, pour l'honneur de laquelle il avait essayé de soutenir cette lutte inégale.

L'inconnue sembla jouir un instant des effets de cette fascination, puis elle dit en souriant :

– C'est moi, monsieur, qui vais vous dicter la lettre que vous devez écrire à votre père, M. le baron de Passe-Croix.

– Vous ! balbutia Victor, de plus en plus étonné et comme dominé par le charme de ce sourire.

– Oui, reprit-elle, c'est moi.

Le jeune homme s'enhardit subitement.

– Vous connaissez donc tous ces hommes ? demanda-t-il.

Elle fit un signe de tête affirmatif.

Et comme il la regardait avec une stupéfaction douloureuse, elle ajouta :

– Ils m'obéissent comme des esclaves.

– Oh !

Cette unique exclamation de Victor fut si éloquente, qu'elle toucha profondément la jeune femme.

– Je gage, dit-elle en souriant, que vous avez d'eux une opinion déplorable.

– Ce sont des bandits !

– Vous pourriez vous tromper.

– Des lâches !

– Oh ! pour cela, non, et chacun d'eux vous offrirait la réparation que vous exigeriez, si...

– Si ?... fit Victor.

– Si je le leur permettais.

Cette fois, Victor de Passe-Croix regarda l'inconnue avec une surprise impossible à rendre.

– Et pourquoi donc, demanda-t-il, ne le leur permettriez-vous pas ?

Elle le regarda en souriant.

– Parce que, dit-elle, je ne veux pas que vous mouriez.

– Ce n'est pas moi, ce sont eux qui... Elle l'interrompit d'un geste.

– S'ils vous tuaient, dit-elle, j'en serais au désespoir.

– Vraiment ! Vous êtes trop bonne, fit-il avec amertume.

– Et s'il arrivait malheur à l'un d'eux, acheva-t-elle, j'en serais inconsolable.

Un nuage passa sur le front de Victor, et il éprouva une sensation étrange, comme un sentiment de jalousie subite.

Pourquoi donc cette femme s'intéressait-elle tant à ces hommes ? Victor avait vingt ans, il n'avait jamais aimé... et l'inconnue était si belle, que, pour la première fois, son cœur venait de tressaillir.

– Ah ! dit-il, vous aimez donc ces hommes ?

– Oui, répondit-elle.

– Tous les quatre ?

A son tour elle tressaillit ; peut-être avait-elle un secret au fond du cœur, mais ce secret ne monta point jusqu'à ses lèvres.

– Ce sont mes amis, dit-elle simplement.

Et comme Victor demeurait sombre et le front penché :

– Eh bien, monsieur, reprit-elle, voulez-vous écrire à M. le baron de Passe-Croix ?

Elle lui montrait la table, le papier et les plumes. Victor poussa un soupir ; il s'assit, prit la plume et regarda l'inconnue.

– Que faut-il écrire ?

– Vous comprenez, monsieur, répondit-elle, que je ne puis pas vous autoriser à tenir M. votre père au courant de ce qui vous est arrivé ce soir.

– Ah !

– Il est inutile qu'il sache que vous avez été enlevé.

– Mais... cependant...

– D'ailleurs, ce n'est point le but de votre lettre.

– Que voulez-vous dire, madame ?

– Il suffit que le baron sache que mademoiselle Flavie, votre sœur, aime M. Albert Morel, et que M. Albert Morel est un misérable.

– Mais, comment expliquer mon absence ?

– Attendez, vous allez voir.

– J'attends, dit Victor. L'inconnue dicta.

« Mon cher père,

« Un voyage de quelques jours, que je n'avais pas prévu et dont je ne pourrai t'expliquer le but qu'à mon retour, m'oblige à m'éloigner de la Martinière. Ma lettre te parviendra par une main sûre et te mettra sur tes gardes.

« Nous courons un grand danger, mon cher père, il n'est que temps d'aviser.

« Cette petite folle de Flavie s'est éprise d'un homme sans foi ni loi, sans honorabilité et sans nom qui se trouve chez les Montalet, et qu'on nomme Albert Morel.

« Or, figure-toi que ce misérable a eu l'audace de venir plusieurs fois, la nuit, jusque dans le parc de la Martinière, où Flavie l'attendait.

« Pour des raisons que je ne puis confier à une lettre, M. Albert Morel est indigne d'entrer dans notre famille.

« Je t'engage à voir Flavie et à la raisonner sérieusement.

« Peut-être maman ferait-elle bien de l'emmener à Paris. On la conduirait dans le monde, on chercherait à la distraire, sinon à l'étourdir.

« Mais, quoi qu'il arrive, ce mariage ne peut avoir lieu.

« Adieu, mon cher père, au revoir, plutôt. Ne cherche point à savoir où je suis ; c'est inutile.

« Ton fils dévoué,

« Victor ».

Quand il eut écrit et signé cette lettre, Victor reporta sur la belle jeune femme un regard mélangé de surprise et d'anxiété.

Sans doute elle devina ce qui se passait en lui.

– Voulez-vous, lui dit-elle, que je vous dise votre pensée tout entière ? Vous vous demandez pourquoi on vous permet d'écrire à M. le baron de Passe-Croix, votre père, puisqu'on ne vous a point permis de vous battre avec M. Albert Morel ?

– C'est vrai, murmura Victor avec simplicité.

Et il accompagna ces paroles d'un regard interrogateur et suppliant.

Un sourire énigmatique glissa sur les lèvres de la jeune femme.

– Malheureusement, dit-elle, je ne puis vous répondre.

– Ah ! madame, madame ! dit Victor avec anxiété ; savez-vous bien qu'il y va du repos de mon père, de l'honneur de ma famille tout entière ?

La jeune femme garda le silence et baissa la tête.

– Vous n'avez point voulu me dire, reprit Victor, quels sont ces misérables... ces hommes, veux-je dire, dit-il en tressaillant sous le regard sévère de l'inconnue.

– Je ne le puis, monsieur, répondit-elle ; plus tard, vous saurez tout.

La voix de la jeune femme était calme, sympathique, et cependant empreinte d'une autorité dont Victor subit l'ascendant.

Il y eut entre eux un moment de silence. Puis elle se leva.

– Monsieur, lui dit-elle, de votre conduite ici va dépendre le sort de cette lettre.

– Que voulez-vous dire, madame ? demanda Victor avec un sentiment d'inquiétude.

– Ecoutez-moi : vous êtes mon prisonnier. Si, d'ici à demain, vous n'avez point cherché à vous évader, ce que je ne vous conseille pas, car la chose est impossible ; si vous demeurez calme, tranquille et ne tentiez point de pénétrer le mystère qui vous enveloppe.

– Eh bien ?

– Cette lettre partira au point du jour.

– Et s'il en était autrement ? interrogea Victor anxieux.

– La lettre ne partirait point. Au revoir, monsieur.

Et la jeune femme, qui s'était emparée de la lettre de Victor, souleva une draperie et disparut, laissant le jeune homme au comble de la stupeur.

Chapitre 20

TANDIS QUE VICTOR était le prisonnier de la belle inconnue à qui obéissaient les hommes au visage noirci, un paysan suivait à pied un petit sentier qui conduisait jusqu'à la Martinière à travers les bois.

Le jour naissait, et lorsque cet homme fut parvenu à la lisière du parc, il put apercevoir un des jardiniers occupé à tailler une charmille.

– Hé ! l'ami ! cria le paysan.

Le jardinier tourna la tête, vit un homme de l'autre côté de la haie vive qui servait de clôture au parc, et se dirigea vers lui.

Le paysan était vêtu d'un bourgeron bleu, d'un pantalon de grosse toile, et coiffé d'un chapeau de paille.

Il était complètement inconnu au jardinier.

Ce dernier le regarda avec curiosité.

– Que voulez-vous ? dit-il.

Le paysan montra du doigt l'habitation qu'on apercevait à travers les arbres.

– Est-ce que ce n'est pas là le château de la Martinière ?

– Oui.

– Monsieur le baron y est-il ?

– Tenez, justement, dit le jardinier, voilà qu'il se lève.

En effet, une des fenêtres du château venait de s'ouvrir, et le baron, en robe de chambre, s'y accoudait pour fumer un cigare.

– Que lui voulez-vous ? demanda le jardinier.

– Voilà une lettre pour lui, dit le paysan, qui étendit la main par-dessus la haie.

– D'où vient-elle ?

– C'est une lettre de M. Victor.

– Ah ! fit le jardinier, qui prit la lettre et ajouta : Vous attendez sans doute la réponse ? Tenez, suivez le fossé jusqu'à la grille là-bas. La grille est ouverte. Vous prendrez la grande allée, et vous me rejoindrez au château.

– Oh ! c'est pas la peine, dit le paysan ; il n'y a pas de réponse. Bonsoir, l'ami.

Il tourna le dos au jardinier, et s'en alla en courant par le sentier qu'il avait suivi pour venir.

Le jardinier, un peu étonné, se dirigea vers le château.

M. le baron de Passe-Croix, qui n'avait point quitté la fenêtre, avait aperçu le paysan, puis il avait vu le jardinier revenir avec une lettre à la main.

– Hé ! Antoine ! lui cria-t-il lorsque ce dernier passa sous sa fenêtre, qu'est-ce donc ?

Le jardinier ôta son chapeau.

– C'est une lettre de M. Victor, dit-il.

– Attends, cria le baron, je vais descendre dans le parc.

Et, en effet, M. de Passe-Croix, ayant endossé une veste du matin, quitta sa chambre, et par un escalier dérobé, rejoignit son jardinier qui s'était assis sur une des marches du perron.

– Qui donc a apporté cette lettre ? demanda-t-il en prenant le message des mains du jardinier.

– C'est un paysan que je ne connais pas.

– Sans doute un garçon de ferme des Rigoles, pensa le baron, qui allait briser le cachet de la lettre après avoir reconnu l'écriture de Victor, lorsque son attention fut éveillée par le galop d'un cheval retentissant sur la grande allée du parc.

– Oh ! oh ! dit-il, je ne connais que Neptune qui galope ainsi...

Il se fit un abat-jour de sa main et regarda.

Neptune, le cheval de Victor, monté par un cavalier inconnu au baron, arpentait, en effet, la grande allée de marronniers qui servait d'avenue au château de la Martinière.

Ceci parut tellement extraordinaire à M. de Passe-Croix, qu'il oublia d'ouvrir la lettre de son fils et s'en alla droit au cavalier, qui, à trois pas de distance, arrêta net le cheval.

Ce cavalier n'était autre qu'un bûcheron de la forêt, que le jardinier reconnut.

– D'où viens-tu, donc, et qui t'a confié ce cheval ? demanda le jardinier, non moins stupéfait que son maître.

– Ma foi ! répondit le bûcheron en sautant à terre et saluant M. de Passe-Croix, je ne sais pas ce qui a pu arriver à M. Victor, que je connais bien, mais...

– Comment ! s'écria le baron, ce n'est donc pas lui qui t'a remis son cheval ?

– Non, monsieur.

– Qui donc, alors ?

– J'ai trouvé le cheval dans la forêt ; il s'était entortillé avec sa bride, qui pendait à terre, dans une broussaille, et ne pouvait ni avancer ni reculer.

M. de Passe-Croix eut un frisson d'épouvante.

Qu'était-il donc arrivé à son fils ?

Alors seulement il songea à briser le cachet de la lettre que le paysan inconnu lui avait apportée.

Les deux premières lignes le rassurèrent, et il respira librement. Victor parlait d'un voyage, et, sans doute, il serait allé prendre le chemin de fer à la station voisine du château des Rigoles. Là, il aurait confié son cheval à un domestique pour le ramener soit aux Rigoles, soit à la Martinière, et Neptune, qui était une monture difficile, se serait débarrassé de son cavalier. Cette hypothèse était si admissible, que M. de Passe-Croix, bien convaincu qu'il n'était rien arrivé à son fils, continua la lecture de sa lettre.

Mais, soudain, il eut le vertige, une sueur glacée baigna ses tempes, une pâleur mortelle couvrit son front.

Le jardinier et le bûcheron le virent faire un pas en arrière et chanceler.

– Pour sûr, murmura le jardinier, il est arrivé malheur à M. Victor.

Ces mots arrivèrent jusqu'à l'oreille du baron, et réagirent sur lui aussitôt. Il se redressa donc, et dit au jardinier :

– Tu te trompes, il n'est rien arrivé du tout à M. Victor. Emmène ce brave garçon à la cuisine et Neptune à l'écurie…

En même temps, le baron tira sa bourse et donna dix francs au bûcheron.

Puis il s'éloigna brusquement, monta en chantant les degrés du perron, et retourna s'enfermer dans sa chambre.

Là, assis devant une table, la tête dans ses deux mains, les yeux rivés à cette lettre de son fils, qu'il lut et relut plusieurs fois, M. de Passe-Croix sembla se demander s'il n'était point le jouet de quelque horrible rêve…

Tandis que M. de Passe-Croix demeurait comme foudroyé par les révélations que contenait la lettre de son fils, tout près de lui, à l'étage supérieur, mademoiselle Flavie sa fille, était en proie à une anxiété sans nom.

La jeune fille ne s'était pas mise au lit de la nuit.

Accoudée à sa fenêtre ouverte, elle avait, depuis la veille au soir, prêté vainement l'oreille au moindre bruit. Ni le galop d'un cheval, ni ce cri bizarre, ce *houhoulement* qui était pour elle un signal, n'avaient troublé le silence nocturne. Et cependant Flavie avait attendu M. Albert Morel comme à l'ordinaire.

Il était parti la veille, lui disant : « A demain ! » Et Flavie avait eu foi en lui.

Pendant la première moitié de la soirée, M^lle^ de Passe-Croix avait été le jouet d'une espérance bizarre.

Elle avait cru que M. Albert Morel arriverait en compagnie de Victor, qu'il entrerait par la grande grille du parc, au lieu d'y pénétrer par une brèche, et qu'il irait droit au baron, lui demandant la main de sa fille.

Victor, son cher Victor, ce frère qui l'aimait tant, ne lui avait-il point promis d'être pour M. Albert Morel, de le présenter lui-même au baron ? Ne lui avait-il pas engagé sa parole que M. Albert Morel serait son mari ?

Jusqu'à minuit elle avait eu foi en la double parole de son frère et de son amant. A minuit seulement, Flavie avait compris qu'il n'était plus possible que M. Albert Morel se présentât ouvertement.

Alors son esprit inquiet s'était livré à mille conjectures.

Elle savait Victor d'un naturel emporté. Un moment elle craignit qu'il n'eût eu avec M. Albert Morel une explication qui eût dégénéré en querelle. Alors la pauvre jeune fille, éperdue, croyait voir déjà son frère et son amant l'épée à la main.

Parfois aussi, plus calme, elle s'était dit que sans doute M. Albert Morel et Victor s'étaient vus, s'étaient entendus, et avaient arrêté d'un commun accord qu'ils viendraient ensemble à la Martinière le lendemain matin.

Mais cette deuxième supposition était celle à laquelle Flavie croyait le moins.

La pauvre jeune fille avait donc passé la nuit à l'attendre.

Plusieurs fois elle était descendue dans le parc et avait couru jusqu'à la brèche par où M. Albert Morel avait coutume de pénétrer.

Plusieurs fois aussi elle s'était arrêtée auprès du pavillon où elle le recevait chaque nuit.

M. Albert Morel n'était point venu.

Flavie avait vu arriver le jour, puis elle avait vu poindre le premier rayon du soleil.

Enfin elle avait entendu la voix de son père échangeant quelques mots avec le jardinier qui lui apportait une lettre de Victor.

Alors le cœur de Flavie s'était repris à battre avec violence.

La lettre de Victor allait sans doute lui expliquer bien des choses.

Un moment, elle fut tentée de descendre à son tour dans le parc, et d'y rejoindre son père.

Mais soudain, à cette pensée, elle rougit et trembla tour à tour. Comment oserait-elle affronter le regard de son père, lorsqu'il saurait que, depuis un mois, elle voyait chaque soir M. Albert Morel.

Et Flavie, tremblante, anxieuse, n'osait sortir de sa chambre, et attendait avec une sorte d'épouvante quelque mystérieux événement.

Soudain, un pas saccadé, inégal, brusque, retentit dans le corridor qui conduisait à sa chambre.

– C'est mon père ! pensa Flavie, qui sentit tout son sang affluer à son cœur.

On frappa à la porte.

– Entrez ! murmura-t-elle d'une voix mourante.

Le baron entra et jeta un regard rapide autour de lui.

Il s'aperçut que le lit de la jeune fille n'était même pas foulé ; il remarqua que les deux flambeaux placés sur la table avaient dû brûler toute la nuit.

La pâleur et l'agitation de M. de Passe-Croix étaient telles que Flavie les remarqua, malgré son trouble et sa terreur.

Le baron ferma la porte et s'assit auprès de sa fille.

Puis, après l'avoir regardée silencieusement un moment, il lui dit :

– Flavie, mon enfant, il faut faire vos préparatifs de départ aujourd'hui.

Flavie regarda son père avec stupeur.

– Je viens de voir votre mère, continua le baron, et il est convenu que vous partirez demain matin avec elle.

– Partir ! balbutia la jeune fille, qui sembla s'arracher un moment à la torpeur morale qui l'étreignait.

– Oui, mon enfant.

– Mais... mon père...

– Vous allez en Poitou, chez votre oncle à la mode de Bretagne, le marquis de Morfontaine.

– Mais... dit la jeune fille, pourquoi ce départ, mon père ?

– Il le faut.

– Cependant... hier encore...

M. de Passe-Croix, qui s'était longtemps contenu, éclata tout à coup :

– Hier encore, dit-il avec un emportement subit, hier j'ignorais que vous vous étiez éprise d'un misérable aventurier, d'un homme que votre frère tuera, si je ne prends cette besogne pour moi-même.

Flavie poussa un cri terrible.

– Oh ! dit-elle, c'est faux ! c'est faux !

– Ma fille, acheva M. de Passe-Croix avec l'accent d'une résolution inébranlable, tant que je vivrai, vous n'épouserez point M. Albert Morel...

Flavie exhala un dernier cri, un cri de désespoir suprême, et elle tomba évanouie.

Chapitre 21

PLUSIEURS HEURES S'ÉCOULÈRENT.

En s'évanouissant, Flavie de Passe-Croix était tombée sur le parquet comme une masse inerte.

Au bruit de sa chute, la baronne accourut.

On fit respirer des sels à la jeune fille, et on ne tarda point à lui rendre l'usage de ses sens.

Alors M. de Passe-Croix la laissa avec sa mère.

La baronne était une sainte femme qui n'avait trempé dans aucune des infamies qui avaient souillé la vie de son mari.

Elle les ignorait.

Après avoir pris sa fille dans ses bras et l'avoir pressée sur son cœur avec tendresse, elle obtint d'elle des aveux complets.

– Oh ! mère, mère, murmurait Flavie en sanglotant, si tu savais comme je l'aime !

– Mais, mon enfant, répondit la mère, tu ne sais donc pas ce qu'a écrit Victor ?

– Mais Victor m'a promis...

– Victor, dit vivement la baronne, nous a écrit que cet homme était un misérable !

– Oh ! c'est faux ! c'est faux !

– Mon Dieu ! le connais-tu bien ?

– Ah ! mère... si tu l'avais vu !

– Mais, enfin, Victor est ton frère, il t'aime...

– Victor se trompe.

– On ne s'exprime point ainsi sur le compte d'un homme, mon enfant, sans avoir des preuves certaines.

Mais, en dépit de la logique de sa mère, Flavie secouait la tête et continuait à fondre en larmes.

– Ecoute, mon enfant bien-aimée, lui dit la baronne, nous allons partir pour Paris.

– Mais, partir, c'est le condamner !

– Non. Ecoute.

Et la baronne assit sa fille sur ses genoux et la couvrit de baisers.

– Ecoute, reprit-elle : nous partirons demain pour Paris, nous pourrons avoir sur cet homme des renseignements positifs, exacts... et si Victor s'est trompé...

Flavie eut un terrible battement de cœur.

– Eh bien ! acheva la baronne, tu l'épouseras !

Cette promesse calma un peu le désespoir de Flavie.

Elle avait si bien foi dans l'amour de cet homme, elle croyait si fermement en lui, qu'en écoutant sa mère parler ainsi, elle se vit dans l'avenir la femme de M. Albert Morel.

– Soit, murmura-t-elle en courbant le front, je t'obéirai, mère.

Et, dès lors, la jeune fille s'occupa de ses préparatifs de départ avec un empressement fiévreux.

Une heure auparavant, la pensée d'un départ l'épouvantait, et maintenant cette même pensée lui souriait ; elle aurait voulu être à Paris déjà.

Quand elle se retrouva seule, Flavie, désormais plus tranquille, n'eut plus qu'une préoccupation : avertir M. Albert Morel de son départ.

Mais comment ? A qui se confier ? Quel serviteur de la Martinière serait assez discret, assez dévoué pour se charger d'une lettre et la porter aux Rigoles ?

Tandis que la pauvre enfant se mettait l'esprit à la torture pour trouver un moyen de faire parvenir de ses nouvelles à M. Albert Morel, il se passa à la Martinière un événement en apparence sans importance, et qui, cependant, devait avoir des conséquences terribles.

La veille, avant de quitter les Rigoles pour se rendre au Bois-Fourchu, où il espérait rencontrer M. Albert Morel et se battre avec lui, Victor, en annonçant son départ aux Montalet, les avait priés de lui renvoyer, le lendemain, à la Martinière, Fanchette, sa petite chienne beagle.

Or, ce fut précisément le valet de chambre de M. Albert Morel qui fut chargé de cette mission par M. Amaury de Montalet.

Flavie était à sa fenêtre lorsque le valet arriva, monté sur un mulet chargé d'un panier dans lequel se trouvait la petite chienne.

Poussée par un pressentiment inexplicable, et en même temps peut-être dominée par le désir de savoir ce qu'était devenu Victor, qui avait dû partir des Rigoles pour ce mystérieux voyage dont il ne précisait pas le but dans sa lettre, Flavie descendit et assista à l'arrivée de cet homme. Elle ignorait que ce fût le valet de M. Albert Morel, et cependant quelque chose lui disait qu'il lui apportait de ses nouvelles.

Cependant cet homme ne lui adressa point la parole, mais il la regarda d'une façon singulière et tellement significative, que Flavie ne douta plus qu'il n'eût quelque chose à lui dire.

Le baron et un domestique de la Martinière, qui venaient de s'emparer de Fanchette, rendaient impossible toute communication entre elle et le valet.

Pourtant, celui-ci profita d'un moment où le baron tournait la tête pour se pencher vers la jeune fille et lui dire rapidement à l'oreille :

– Ne me perdez pas de vue quand je m'éloignerai.

Puis il remonta sur son mulet sans avoir voulu accepter ni une gratification ni un verre de vin.

Flavie était montée sur le perron, et avait les yeux fixés sur l'avenue bordée de marronniers.

Le valet mit son mulet au petit trot et s'en alla tranquillement. Lorsqu'il fut arrivé aux trois quarts de l'avenue il se retourna.

M. de Passe-Croix et le domestique s'étaient éloignés.

Flavie seule demeurait assise sur le perron.

Alors le valet de chambre de M. Albert Morel laissa tomber quelque chose de blanc au pied d'un arbre.

Puis, certain que M^lle^ de Passe-Croix l'avait vu, il continua son chemin et sortit du parc, se dirigeant vers les Rigoles.

Flavie devina que c'était une lettre, et son cœur battit à l'avance. Un moment, son émotion fut si forte, qu'elle demeura comme paralysée, et n'osa quitter la place où elle était assise.

M. de Passe-Croix n'était plus auprès d'elle, mais il était encore dans le parc, donnant des ordres aux jardiniers.

Cependant, comme il s'éloignait de plus en plus de l'avenue et se dirigeait vers la pièce d'eau, au bord de laquelle était le pavillon, Flavie s'enhardit, et, se levant, elle se dirigea vers l'endroit où le laquais avait laissé tomber la lettre.

Là, elle s'assit de nouveau un moment, s'empara du pli, qui était assez volumineux, et le glissa sous ses vêtements.

Puis elle se releva, s'enfuit vers le château et courut s'enfermer dans sa chambre.

Ce ne fut que là, quand elle eut tiré les verrous, qu'elle osa briser le cachet de cette enveloppe, sur laquelle il n'y avait écrit qu'un seul mot : « Souvenez-vous ! »

Ce mot était de l'écriture de M. Albert Morel.

L'enveloppe contenait deux lettres : une que Flavie reconnut pour être de la main de son frère Victor, une seconde, qui était de M. Albert Morel.

Naturellement, M^lle^ de Passe-Croix, bien plus pressée d'avoir des nouvelles de son amant que de son frère, prit la lettre de M. Albert Morel et la lut la première. Cette lettre était ainsi conçue :

« Ma bien-aimée Flavie, vous me disiez hier que nous pouvions compter sur votre frère ; la lettre que je vous envoie vous prouvera le contraire.

« Victor est dévoué corps et âme à son ami Raoul de Montalet, qui vous aime, et il a juré que vous seriez sa femme.

« Victor a inventé je ne sais quel tissu de calomnies à l'aide duquel il espère me perdre à tout jamais dans l'esprit de votre père.

« Je n'ose plus aller à la Martinière, et cependant il faut que je vous voie.

« Tâchez de vous esquiver dans la soirée, avant le coucher du soleil. Vous me trouverez dans la sapinière qui borde le parc, auprès de la cabane de bûcheron abandonnée. Là, je vous dirai ce que je n'ose confier à cette lettre.

« Votre Albert pour la vie. »

Cette lettre bouleversa Flavie plus que ses émotions de la nuit précédente et de la matinée.

Mais quelle était donc cette lettre de Victor que lui envoyait M. Albert Morel.

Elle n'était point sous enveloppe et ne portait aucune suscription. C'était un simple billet que voici :

« Cher ami,

« Dieu et ton ami Victor aidant, tu épouseras Flavie.

« Je réserve au Morel un joli tour de ma façon. Sois tranquille, tu peux dormir sur tes deux oreilles.

« Victor. »

Flavie, à la lecture de ce billet, eut froid au cœur.

Elle éprouva même subitement comme un sentiment de haine pour ce frère qui semblait la trahir.

– Oh ! c'est infâme ! murmura-t-elle.

Et elle se cramponna de toutes les forces de son être à cet amour qu'elle éprouvait pour M. Albert Morel, et elle ne douta plus un seul moment qu'il ne fût, aux yeux de son père, la victime des odieuses calomnies de Victor.

Alors, tout à coup, cette enfant devint femme ; l'être faible se sentit fort ; son amour fit naître en elle l'instinct de la lutte.

– Non, non, pensa-t-elle, je ne me laisserai point sacrifier ainsi ; je résisterai !

Il était alors trois heures de l'après-midi. Le soleil quittait l'horizon vers cinq heures. Le moment du rendez-vous donné par M. Albert Morel approchait donc.

Flavie sortit de sa chambre et descendit au salon. M^me^ de Passe-Croix s'y trouvait et faisait de la musique.

– Mère, lui dit Flavie, je vais me promener jusqu'au bout du parc. J'ai tant de chagrin depuis ce matin, que j'ai besoin de me trouver seule...

– Pauvre enfant ! murmura la baronne en lui mettant un baiser au front.

Flavie s'esquiva.

Et, comme son père était toujours dans le parc, elle prit une direction opposée et gagna la sapinière indiquée par M. Albert Morel.

Chapitre 22

Les sapinières de Sologne ne sont point, comme on pourrait le croire, semblables à ces belles forêts de pins qui couvrent la chaîne des Alpes, et sous les hautes futaies desquelles on se promène à l'aise.

Le pin de Sologne est un pauvre arbre souffreteux qui atteint à peine sept ou huit pieds de haut, et qu'on plante serré, serré, de façon à pouvoir arracher, chaque année, deux arbres sur six. En certains endroits, la sapinière est tellement fourrée, qu'on dirait un maquis corse.

Les chiens de chasse y pénètrent souvent avec répugnance, tant les basses branches qui rasent le sol sont épaisses et pointues.

Cependant le bûcheron se crée des sentiers au travers et se familiarise bientôt avec l'obscurité qui y règne, même en plein jour.

La sapinière que M. Albert Morel avait indiquée à Flavie comme rendez-vous était une des plus impénétrables des environs de la Martinière, au moins du côté du parc.

Il est vrai qu'en se dirigeant vers le Nord, on voyait les arbres s'écarter peu à peu, et on finissait par rencontrer une sorte de clairière à l'extrémité de laquelle se trouvait une hutte de bûcheron.

Ce fut vers cet endroit que se dirigea Flavie.

M. Albert Morel avait été fidèle au rendez-vous.

Il était venu à cheval, et avait attaché sa monture à un arbre. Puis il s'était assis sur un petit tertre de gazon encore vert, malgré la froidure de novembre.

Lorsque M^lle^ de Passe-Croix arriva, M. Albert Morel avait su donner à sa physionomie une expression de tristesse désespérée.

Il se leva, courut à la jeune fille, lui prit les mains et se montra si ému, qu'il ne put d'abord articuler un seul mot.

– Mon Dieu ! fit-elle épouvantée, comme vous êtes pâle, Albert !

Il essaya de sourire, mais une larme brilla dans ses yeux.

– Je suis venu vous dire un éternel adieu, Flavie, murmura-t-il.

– Un éternel adieu ! fit-elle.

– Oui, ma bien-aimée !

– Vous êtes fou, Albert !

Il secoua la tête.

– Oh ! non, dit-il ; je vais partir pour Paris dans une heure...

– Mais, moi aussi, répondit-elle ; nous partirons demain, ma mère et moi.

– Demain, j'aurai quitté Paris, et je m'embarquerai au Havre dans deux jours.

– Oh ! fit-elle suffoquée... vous ne pouvez pas... vous... L'émotion qui l'étreignait fut si forte, qu'elle chancela et se laissa tomber dans les bras de M. Albert Morel.

Il la fit asseoir auprès de lui en tenant toujours ses mains :

– Mon enfant, dit-il, ayez du courage et écoutez-moi.

– Oh ! Albert... Albert, dit-elle éperdue, n'est-ce pas que vous ne partirez point ?

– Il le faut.

– Mais pourquoi ?

– Il faut que nous soyons à jamais séparés.

Elle eut un irrésistible élan d'amour.

– Ah ! dit-elle avec un accent fiévreux, tu sais bien que c'est impossible.

– Ma chère âme, répondit-il, tu ne sais donc pas qu'il y a un abîme entre nous ?

– Oui, la volonté de mon père. Mais ma mère, est pour nous... et quant à Victor...

– Victor est un traître ! fit-il avec énergie.

– Oh ! dit Flavie, est-ce possible ?

– Victor a juré à Raoul de Montalet que tu serais sa femme.

– Jamais ! dit-elle.

– Victor a mon secret...

– Quel secret ?

Il la pressa sur son cœur :

– Eh bien, dit-il, je vais tout t'avouer, Flavie, ma bien-aimée. Il y a entre nous un abîme plus infranchissable que la volonté de ton père...

– Quoi donc, mon Dieu ?

– Du sang !

Flavie se leva épouvantée.

– Oh ! tu es fou, dit-elle, tu es fou !

– Non, chère âme !... hélas ! non !...

– Mais expliquez-vous donc, Albert ! s'écria-t-elle affolée...

– Ecoute, reprit-il. Ton père n'avait-il pas un frère aîné ?

– Oui.

– Qui fut tué en duel sous la Restauration ?

– Justement ; par un officier de hussards...

– C'est bien cela. Sais-tu le nom de cet officier ?

– M. de Montmorelle.

– C'était mon père ! dit M. Albert Morel avec un geste tragique.

M^lle^ de Passe-Croix jeta un cri étouffé et se laissa retomber défaillante dans les bras de son séducteur. Celui-ci reprit :

– Tu vois bien qu'il faut que nous nous séparions...

– Oh ! non ! jamais !

– Tu ne peux être ma femme...

Mais elle répondit en se jetant à son cou :

– Oh ! l'obstacle double encore mon amour ! Je suis ta femme devant Dieu, je le serai devant les hommes !...

– Mon Dieu !... mon Dieu !... murmurait M. Albert Morel, qui jouait cette comédie avec un rare talent.

Tout à coup il parut céder à un irrésistible élan de désespoir.

– Tiens !... dit-il, veux-tu fuir ?

– Fuir !... fuir !...

Et elle répéta ce mot avec épouvante.

– Fuir, ou ne jamais nous revoir !... dit-il.

– Ah !

Et, pour la seconde fois, elle fut prise d'une défaillance.

– Allons, pensa M. Albert Morel, la partie est gagnée.

Et il la prit dans ses bras à demi évanouie, et la porta sur son cheval.

Deux minutes après, le ravisseur galopait dans la direction de cette maison mystérieuse où Victor de Passe-Croix était le prisonnier de la belle inconnue...

Chapitre 23

Victor de Passe-Croix demeura longtemps immobile, en proie à un trouble inexprimable.

Quelle était donc cette femme dont la beauté l'avait si vivement impressionné ? Comment était-elle dans cette maison, ou plutôt pourquoi commandait-elle à ces hommes qui servaient de complices à M. Albert Morel ?

Telles furent les questions qu'il s'adressa tout d'abord sans pouvoir les résoudre. Mais chez les hommes de la trempe de Victor, les torpeurs morales sont de courte durée. En dépit de ses vingt années, notre héros avait déjà la maturité d'esprit, qui permet d'être sage en présence des mystères du hasard.

Victor vint s'asseoir dans le fauteuil qu'avait occupé l'inconnue, et là, l'œil toujours fixé sur cette draperie qui était tombée sur elle, il se prit à réfléchir.

Sous le charme du regard et de la parole de la jeune femme, le saint-cyrien, fasciné, avait pu croire un instant à tout ce qu'on disait et subir l'ascendant mystérieux d'une situation romanesque. Mais la belle inconnue partie, il devait forcément revenir au côté positif des choses et les envisager sinon de sang-froid, du moins avec une logique rigoureuse.

Or, Victor ne tarda point à faire le raisonnement que voici :

– Je ne sais pas où je suis ; mais je sais positivement que M. Albert Morel m'a fait tomber dans un guet-apens. Donc, les hommes qui m'ont renversé, garrotté, bâillonné et amené ici sont ses complices, et par conséquent cette femme, à laquelle ils paraissent obéir, ne vaut pas mieux qu'eux. Quel est leur but ? M'empêcher de voir ma sœur et de lui ouvrir les yeux sur ce misérable ? Et pourtant, s'il en est ainsi, pourquoi cette femme m'a-t-elle dicté une lettre qu'elle doit, dit-elle, faire parvenir à mon père ?

Il y avait, en tout cela des contradictions si flagrantes, que l'esprit le mieux rompu aux ruses diplomatiques se fût inévitablement fourvoyé. Victor se fourvoya sur-le-champ.

– Cette lettre qu'on m'a fait écrire, pensa-t-il, ne parviendra jamais à mon père. C'est un moyen de me tenir en repos et d'obtenir de moi que je n'essaye point de m'échapper. Ces hommes sont des misérables, cette femme est une aventurière, en dépit de son regard humide et sa voix enchanteresse.

Or, ces réflexions amenèrent dans l'esprit de Victor cette conclusion d'une logique rigoureuse :

– Il faut absolument que je leur échappe et que je sauve ma sœur !

Aussitôt le jeune homme se leva.

– Voyons d'abord où je suis, se dit-il en promenant son regard tout autour de lui.

La pièce où on l'avait conduit était, comme nous l'avons déjà dit, un coquet boudoir, meublé avec goût, assez spacieux, et qui devait être éclairé par deux croisées.

Victor alla vers la première de ces deux croisées et voulut l'ouvrir ; mais elle était solidement cadenassée, et derrière les vitres, des persiennes massives ne permettaient point au regard de plonger au-dehors.

La deuxième croisée était pareillement fermée.

Alors Victor souleva la draperie que la jeune femme avait laissée retomber derrière elle. Cette draperie recouvrait une porte. Victor essaya d'en tourner le bouton et reconnut qu'elle était fermée.

– Je suis prisonnier, se dit-il, prisonnier et sans armes, par conséquent hors d'état d'employer la force. Il faut donc user de ruse, si je veux sortir d'ici.

Une fois entré dans cette voie de dissimulation, notre héros prit la résolution d'attendre que le hasard vînt à son aide.

Il se coucha sur un divan placé auprès de la cheminée, et y prit l'attitude d'un homme qui veut dormir.

Puis, après avoir consulté sa montre, qui marquait deux heures du matin, il souffla la bougie, qu'il avait placée près de lui sur un guéridon.

Victor espérait sans doute que l'inconnue ou quelqu'un des hommes barbouillés de suie ne tarderait point à revenir. Victor se trompait ; la nuit s'écoula, aucun bruit ne se fit entendre.

Le jeune homme n'avait point fermé l'œil, il avait constamment prêté l'oreille, pendant cette nuit silencieuse ; puis il s'était relevé au bout de plusieurs heures, et était allé près de la cheminée regarder l'heure, à sa montre, aux clartés mourantes du feu, qui commençait à s'éteindre.

Sa montre marquait huit heures ; et cependant aucun rayon de jour ne pénétrait l'obscurité qui régnait dans le boudoir, tant les fenêtres étaient hermétiquement closes.

Victor alla se recoucher sur son divan, mais comme il y cherchait une position commode, il sentit entre les coussins et lui un corps dur, et sa main rencontra un objet qui le fit tressaillir de joie.

Cet objet n'était autre qu'un petit couteau-poignard long d'environ quatre pouces,

et qui avait glissé de sa poche sur le divan.

Victor avait oublié ce couteau, qu'il portait toujours sur lui et qui lui servait ordinairement à couper la gorge d'un chevreuil blessé.

Dès lors, le jeune homme prit une singulière résolution :

– On ne peut pas, se dit-il, me laisser mourir de faim ; je finirai bien par voir venir quelqu'un, et alors malheur à celui qui m'apportera à manger.

La prévision de Victor se réalisa, du moins en partie.

Peu après l'instant où il avait retrouvé son couteau-poignard, il entendit le bruit d'une clef qui tournait dans la serrure ; puis cette porte s'ouvrit et un flot de clarté envahit le boudoir.

Mais ce ne fut point un homme qui entra ; ce fut une femme : la belle inconnue.

Elle était enveloppée dans un grand peignoir du matin ; sa chevelure blonde, à moitié dénouée, flottait sur ses épaules.

Elle parut à Victor plus belle encore que la veille, et, sous le charme de son sourire mélancolique, le jeune homme sentit faiblir sa résolution. Elle vint à lui et lui dit :

– Puisque vous avez été raisonnable, il est juste que je vous donne une bonne nouvelle. Votre lettre est partie pour la Martinière.

– Ah ! dit Victor, qui attacha sur elle un regard plein d'admiration.

Elle posa le flambeau qu'elle portait sur la cheminée, et poursuivit :

– Depuis longtemps déjà il fait grand jour, mais vous êtes condamné à vivre provisoirement loin de la lumière du soleil, et je vous apporte un flambeau.

Elle souriait en parlant ainsi, et son sourire produisit sur Victor une véritable fascination.

– Non, non, se disait-il, revenant sur sa première opinion, cette femme ne saurait être une aventurière.

L'inconnue reprit :

– Je ne puis prévoir encore, monsieur, combien de temps durera votre captivité. Tout ce que je puis vous promettre, c'est que vous serez traité avec les plus grands égards.

Et comme Victor ouvrait la bouche pour la questionner :

– Ne m'interrompez pas, dit-elle. L'heure où je pourrai vous répondre n'est point venue. On va vous apporter à déjeuner. Voulez-vous des livres, des plumes, du papier ? Etes-vous musicien ? Je vous enverrai un piano, si vous le désirez.

Victor écoutait, charmé, cette voix fraîche, harmonieuse et timbrée d'un léger accent de mélancolie.

– Merci, dit-il ; je préférerais savoir, madame...

– Chut ! fit-elle, portant un doigt sur sa bouche. Au revoir, monsieur.

Et, comme la veille, elle disparut sans que Victor, fasciné, eût songé à faire un pas ou un geste pour la retenir.

Si, en présence de la belle inconnue, le saint-cyrien sentait s'évanouir ses plus mauvaises pensées, ces mêmes pensées reprenaient le dessus dans son esprit aussitôt qu'elle avait disparu.

Victor avait lu bien des romans, depuis cette épopée romanesque d'Homère qu'on nomme *l'Odyssée,* et dans laquelle il est question des sirènes, jusqu'aux compositions de nos auteurs modernes, qui ont mis en scène tant d'enchanteresses corrompues.

– Ce sourire archangélique, se dit-il de nouveau, lorsque la jeune femme eut franchi le seuil de la porte, cache évidemment une âme de démon. Cette créature est vendue corps et âme à ces hommes... Au lieu de l'aimer, il me faut la haïr.

Victor s'approcha de nouveau des croisées. Un faible rayon de jour glissait à travers les fentes des persiennes ; mais il eut beau regarder, il ne vit rien des objets extérieurs.

Songer à briser la fenêtre eût été folie.

Victor de Passe-Croix malgré sa jeunesse, était doué d'une certaine dose de patience.

– Attendons ! se dit-il encore.

Et il alla se recoucher sur le divan.

Une heure s'écoula. Au bout de ce temps, la clef tourna de nouveau dans la serrure ; mais, cette fois, ce ne fut point la belle inconnue qui entra. Ce fut un des hommes barbouillés de suie, et Victor reconnut sur-le-champ celui qui, la veille, semblait exercer une autorité mystérieuse sur ses compagnons.

Cet homme salua Victor avec une grande politesse.

– Monsieur, lui dit-il, vous êtes chasseur, pourtant vous vous levez de grand matin, et vous devez avoir l'habitude de déjeuner de bonne heure. A quelle heure voulez-vous être servi ?

Victor rendit le salut et répondit avec douceur :

– Quand cela pourra vous plaire, monsieur.

L'homme au visage noirci s'inclina et fit un pas de retraite, en disant :

– Alors, je vais donner les ordres, monsieur.

– Monsieur, reprit Victor, est-ce que vous ne vous déciderez point à me répondre enfin ?

– Sur quoi ?

– Mais sur cette étrange violation du droit des gens, dont je suis la victime, ce me semble, répondit Victor.

L'homme noirci, celui-là même qui signait ses lettres de *charbonnier,* regarda fixement le jeune homme.

– Avez-vous entendu parler, monsieur, dit-il, d'une vieille loi pénale usitée chez les anciens et qu'on nommait le talion ?

– Oui, monsieur ; mais je ne suppose point qu'elle me soit applicable.

– Qui sait ?

– Je n'ai jamais séquestré personne, et je me suis toujours loyalement conduit avec mes semblables.

Un rire énigmatique crispa les lèvres du mystérieux inconnu, qui ajouta :

– Souvent la faute des pères retombe sur les enfants.

Victor tressaillit et se sentit subitement en proie à une émotion indicible.

– Monsieur ! monsieur ! fit-il, qu'osez-vous donc dire ?

– Je m'expliquerai plus tard ; au revoir, monsieur.

Et le charbonnier s'en alla par où il était venu, avant que Victor eût songé à le retenir.

Ce dernier, immobile, la sueur au front, demeura debout, au milieu de la salle, croyant encore entendre cette phrase sinistre :

« Souvent la faute des pères retombe sur les enfants !... »

– Mais, s'écria-t-il enfin, mon père a donc commis une faute grave ?

Et alors le jeune homme prit son front à deux mains, en cherchant à se souvenir.

Son père passait dans le monde pour être d'humeur sombre et bizarre, mais il avait la réputation d'un galant homme. Sa mère était une sainte. Qu'avait donc voulu dire cet homme ?

La tête de Victor se perdait en conjectures étranges. Mais, de même qu'il avait douté des paroles de la belle inconnue, de même il puisa bientôt dans son respect filial une incrédulité inébranlable aux paroles du charbonnier.

– Mensonge ! mensonge que tout ceci ! se dit-il.

Quelques minutes après le départ de l'homme barbouillé de suie, la porte se rouvrit et Victor vit apparaître une petite table que roulait devant lui un domestique.

La table était chargée de viandes froides et d'une bouteille de vin. Le domestique, vêtu d'une livrée noire à boutons recouverts, avait un masque sur le visage.

Il roula la table vers la cheminée, salua sans mot dire et fit un pas de retraite, mais

Victor l'arrêta d'un geste.

– Dis donc, l'ami, fit-il, à quelle heure m'apporteras-tu à dîner ?

– A l'heure que monsieur m'indiquera.

– Eh bien, le plus tard possible : je veux dormir entre mes deux repas.

– A huit heures, en ce cas ?

– Soit, à huit heures.

Le valet partit. Victor se mit à table et ne put réprimer un sourire en s'apercevant que le couteau qu'on lui avait apporté était mince, flexible, et hors d'état de servir à tout autre usage qu'à celui qui lui était destiné pour le moment.

– Mon couteau vaut mieux, pensa le jeune homme, qui, à partir de ce moment, eut un plan tout arrêté.

Il déjeuna avec cet appétit qui, chez les jeunes gens, résiste à toutes les émotions ; puis il se recoucha, et, malgré lui sans doute, il fut fidèle au programme qu'il venait d'annoncer, car il s'endormit.

Soit que le vin qu'il avait bu fût capricieux, soit qu'il eût cédé à une grande lassitude, Victor dormit profondément durant plusieurs heures et ne fut arraché à son sommeil que par le bruit que fit de nouveau la porte en s'ouvrant. Il était huit heures du soir, et le laquais masqué apportait le dîner de Victor. Ce dernier bondit sur ses pieds, et, instinctivement, il chercha son couteau-poignard dans sa poche.

– Voilà votre souper, monsieur, dit le valet qui, de nouveau, voulut se retirer aussitôt.

– Mon ami, lui dit Victor, mon feu s'éteint, arrangez-le-moi.

Le laquais, sans aucune défiance, se pencha devant la cheminée, prit la pincette et se mit en devoir d'obéir ; puis, pour aller plus vite en besogne, il s'agenouilla et activa le feu avec le soufflet.

Mais soudain, Victor se précipita sur lui, arrondit une de ses mains autour de son cou, et le serra si fort que le malheureux laquais ne put jeter un cri.

En même temps il lui appuya la pointe de son couteau sur la poitrine, et lui dit tout bas :

– Si tu appelles, si tu te débats, tu es un homme mort !

Le laquais était fidèle, sans doute, mais sa fidélité fut moins forte que la terreur de la mort.

Victor l'avait, du reste, renversé sous lui et lui appuyait son poignard sur la gorge.

– Maintenant, mon bonhomme, lui dit-il, tu vas parler ou tu mourras, et ne t'avise point d'appeler à ton aide.

Le visage du laquais était recouvert d'un masque. Victor le lui arracha ; mais cet

homme lui était inconnu.

– Où suis-je ? demanda Victor d'un ton impérieux.

– Dans une maison perdue au milieu des bois, répondit le laquais.

– Comment la nomme-t-on ? Parle ? je n'ai pas le temps d'attendre.

– La Rousselière.

Victor fronça le sourcil, et un monde tout entier d'idées nouvelles traversa son cerveau. La Rousselière était une petite maison de campagne qui appartenait aux Cardassol.

– Et quels sont les hommes qui me tiennent enfermé ici ? continua Victor, toujours prêt à enfoncer son poignard si le laquais ne répondait pas.

– J'ignore leurs noms. Il y en a un qui se fait appeler le vicomte. C'est tout ce que je sais.

La pointe du poignard lui piqua la gorge.

– Tu mens ! dit Victor.

– Au nom de Dieu ! murmura le laquais, que l'épouvante de la mort bouleversait, je vous jure, monsieur, que je dis la vérité. Je suis d'Orléans, j'étais sans place, ces messieurs m'ont trouvé sur la place du Martroi ; ils m'ont offert un gros gage, et je les ai suivis.

– Eh bien, reprit Victor, il faut choisir : mourir sur l'heure, ou me faire sortir d'ici.

– Mais, monsieur, si vous ne me tuez pas, ils me tueront peut-être, eux...

L'accent épouvanté du laquais toucha Victor.

– Ecoute, dit-il, il y a un moyen de tout arranger. Tu vas m'indiquer le chemin à prendre pour sortir d'ici ; puis je te bâillonnerai et je te lierai pieds et poings. Mais rappelle-toi que si tu me mens, si tu m'indiques une fausse route, je te retrouverai tôt ou tard, et alors nous réglerons un fameux compte. Si, au contraire, je m'échappe, si je parviens à retourner à la Martinière, tu peux t'y présenter quand tu voudras, je te compterai mille francs.

– Mais, monsieur, répondit le valet, il ne vous sera pas facile de sortir de la maison, alors même que je vous indiquerais le chemin. Vous êtes ici au premier étage. *Madame* est là, tout près, dans une pièce qui donne sur le corridor. Ces messieurs sont en bas... On vous entendra descendre l'escalier... et, à moins que vous ne sautiez par la fenêtre de l'antichambre, qui est à huit pieds du sol...

– Je sauterai. Donne-moi la clef qui ouvre cette porte.

Le laquais donna la clef. Alors Victor prit son mouchoir et le bâillonna ; puis il lui lia les pieds et les mains avec les embrasses de soie des rideaux, et lui dit :

– Reste-là, étendu devant le feu. Ces messieurs, comme tu les appelles, ne te soupçonneront point de trahison.

Victor ouvrit la porte, tandis que le laquais demeurait couché sur le parquet ; puis il la poussa sans bruit et sortit sur la pointe du pied.

L'antichambre dont avait parlé le laquais était une petite pièce qu'une deuxième porte séparait du corridor. Cette porte était fermée. En revanche, une croisée était ouverte et laissait pénétrer cette clarté indécise qui se dégage d'une belle nuit d'hiver.

Notre héros se pencha sur l'appui de la croisée et regarda au-dehors.

Il y avait devant lui un jardin et de grands arbres, au bout desquels on distinguait vaguement une haie vive qui servait sans doute de clôture.

Au-delà de la haie vive on voyait une bande noire qui fermait l'horizon, une forêt de sapins, sans doute.

Victor mit son poignard aux dents, grimpa sur l'appui de la croisée, s'y suspendit avec les deux mains, se balança une minute les pieds dans le vide, puis se laissa tomber, avec la précision et la légèreté d'un homme qui a longtemps appris la gymnastique, sur le sol sablonneux, qui ne rendit aucun son.

Le saint-cyrien ne s'était point fait de mal, malgré les huit pieds de hauteur, qui le séparaient maintenant de la croisée.

D'abord immobile, indécis sur le parti qu'il allait prendre, Victor de Passe-Croix attacha les yeux sur la maison qui lui avait servi de prison pendant vingt-quatre heures. Un moment il eut la pensée audacieuse d'y rentrer par la porte, son poignard à la main, et d'y demander raison sur-le-champ à ces hommes qui l'avaient si étrangement traité la veille. Mais la prudence triompha chez lui de la colère.

– Retournons à la Martinière, se dit-il, je reviendrai avec du renfort.

Et il s'élança en courant vers les grands arbres qui bordaient la haie de clôture.

Agile comme un chevreuil qui bondit devant une meute ardente, Victor franchit la haie, traversa un champ, un bout de prairie, et commença par mettre une distance raisonnable entre la Rousselière et lui.

Il ne s'arrêta que lorsqu'il eut atteint la forêt de sapins.

Si les Cardassol avaient peu de scrupules pour chasser sur les terres des autres, Victor, au contraire, respectait le bien d'autrui, et il n'était jamais venu le fusil sur l'épaule aux environs de la Rousselière.

Le pays lui était complètement inconnu, et tout ce qu'il savait, c'est que la Rousselière était distante d'environ deux lieues de l'habitation occupée par ces gentillâtres de mauvais aloi.

Il eut donc tout d'abord quelque peine à s'orienter ; mais enfin il trouva un sentier qui courait sous les sapins, et il s'y aventura, ne sachant trop si ce sentier le rapprocherait des Rigoles ou de la Martinière.

Peu lui importait, du reste, pourvu qu'il rencontrât un ami quelconque qui consentît à l'accompagner.

Le jeune homme cheminait d'un pas rapide, ne s'arrêtant que pour reprendre haleine ; et, tout en marchant, il rêvait déjà une vengeance éclatante.

– Si je vais aux Rigoles, se disait-il, Amaury et Raoul ne refuseront point de me suivre ; si j'arrive à la Martinière, j'emmènerai nos gens bien armés...

Tout à coup un souvenir traversa le cerveau du saint-cyrien. Il se rappela l'étrange conduite de cet officier de marine, son ami d'un jour, qui lui avait raconté la sinistre histoire de M. Albert Morel, et qui soudain avait paru obéir à ces hommes qui l'avaient entouré, lui, Victor, sur le terrain du combat, renversé et bâillonné.

– Ah ! se dit-il, celui-là parlera, j'imagine !... et s'il me refuse une explication, il ne me refusera pas de se battre, car je le soufflettera devant les Montalet, ses amis ! ...

Au bout d'une heure de marche, Victor atteignit une clairière que traversait un petit ruisseau. Là il se reconnut. Il était sur les terres de M. de Monblan, un châtelain du pays, à trois lieues environ de la Martinière et à deux des Rigoles.

– Allons aux Rigoles ! se dit-il. Autant ne point mettre mon père dans la confidence de cette aventure, si c'est possible.

Victor chemina gaillardement, traversant les sapinières, sautant les fossés et les haies, et il n'était pas encore minuit lorsqu'il atteignit l'habitation de MM. de Montalet.

Une lumière brillait au deuxième étage.

– Raoul n'est pas encore couché, se dit Victor. C'est à lui que je vais faire mes confidences.

Il traversa le parc et pénétra dans le château par une petite porte qui n'était jamais fermée qu'au loquet. Tout le monde était couché sans doute, à l'exception de Raoul de Montalet, car Victor traversa le vestibule, gagna l'escalier et monta sur la pointe du pied jusqu'au deuxième étage sans avoir rencontré âme qui vive.

Le jeune homme avait une connaissance parfaite des êtres du château. Il arriva sans lumière jusqu'à la porte de Raoul et frappa.

– Entrez ! répondit le jeune Montalet, qui allait se mettre au lit.

Victor entra. Raoul laissa échapper une exclamation de surprise.

– Comment ! dit-il, c'est toi ? ou bien est-ce ton ombre ?

– C'est moi, répliqua Victor. Mais avant de t'expliquer pourquoi j'arrive à cette heure, laisse-moi te faire une question.

– Parle.

– M. de Fromentin est-il toujours aux Rigoles ?

– Toujours. Il sort d'ici ; je crois qu'il va se coucher.

– Eh bien ! je vais lui parler… Au revoir !…

Et Victor, laissant Raoul de Montalet stupéfait, alla frapper à la porte de l'officier de marine.

– Il faut d'abord, s'était dit notre héros, que j'arrache son secret à M. de Fromentin. Après, Raoul saura tout….

Chapitre 24

M. de Fromentin était assis devant une table sur laquelle il écrivait.

– Entrez, dit-il en entendant frapper ; et il ne se retourna point, croyant avoir affaire à un domestique.

Victor entra d'un pas lent, les lèvres crispées, le regard farouche. A deux pas du fauteuil de M. de Fromentin, il s'arrêta.

M. de Fromentin, n'entendant plus aucun bruit, finit par se retourner, et soudain il jeta un cri.

– Vous ! dit-il en voyant le jeune homme debout, les bras croisés devant lui.

Victor fit un pas encore et le regarda fixement.

– Monsieur, dit-il, il est minuit : c'est vous dire que nous n'avons ni le temps ni la possibilité de jouer à nous deux un acte de mélodrame.

M. de Fromentin répondit d'une voix grave, triste, mais empreinte d'une grande simplicité :

– Je suis à vos ordres, monsieur. Si vous voulez une explication, je vais vous la donner sur-le-champ. Si vous doutez par avance de ma sincérité et qu'il vous faille une *réparation,* – il insista sur ce mot, – éveillez MM. de Montalet, prenons des épées et descendons dans le parc.

M. de Fromentin, nous l'avons déjà dit, avait exercé tout d'abord sur Victor une sorte de fascination sympathique. Malgré l'inexplicable conduite qu'il avait tenue en présence de M. Albert Morel et des hommes noircis, cette sympathie subsista dans l'esprit de Victor. Le saint-cyrien fut donc dominé par cette voix pleine de tristesse, par ce regard éclatant de franchise.

– Monsieur, répondit Victor, il sera toujours temps de nous battre. J'attends votre explication.

Il y eut comme un éclair de joie dans les yeux de M. de Fromentin, qui reprit :

– Qu'auriez-vous fait à ma place, monsieur, si vous aviez été lié par un serment ?

– Un serment !

– Je méprise M. Albert Morel, poursuivit M. de Fromentin, et je vous jure sur l'honneur que j'ignorais ses relations avec les hommes dont vous avez été le prisonnier. J'ignore si vous les connaissez à cette heure, je ne sais pas comment

vous leur avez échappé, mais je jurerais, en présence du déshonneur et de la mort, que tous sont d'honnêtes gens...

– Ah ! fit Victor avec un geste d'indignation.

– Monsieur, reprit M. de Fromentin, écoutez-moi jusqu'au bout : un serment terrible me liait à ces hommes. Voici ce que j'avais juré : « Le jour où vous aurez besoin de moi, je serai votre esclave. » Maintenant, écoutez encore : ces hommes m'ont garanti votre vie, ils m'ont promis qu'il ne vous arriverait point malheur. J'ai dû me souvenir de mon serment, il m'a fallu vous abandonner...

Tandis que l'officier de marine parlait, Victor s'était assis dans un grand fauteuil qui se trouvait à sa portée.

– Mais, monsieur, dit-il, le serment dont vous me parlez...

Le marin l'interrompit :

– Attendez, dit-il, vous allez tout savoir ; seulement, écoutez-moi.

– Soit !

Et Victor se croisa les bras et attendit.

Le marin reprit :

« Le récit que je vais vous faire remonte au 13 mars dernier, le lendemain de mon arrivée à Paris.

« Je venais de passer deux ans dans les mers du Sud, j'étais débarqué à Brest le 28 février, et, après un séjour d'une semaine dans ma famille, qui habite le Morbihan, j'étais parti pour Paris, où je venais solliciter de l'avancement.

« Un pauvre marin qui a passé de longs mois en pleine mer ressemble fort à un enfant longtemps en pénitence, et qui, rendu à la liberté, a soif de plaisirs jusqu'au délire.

« Le lendemain de mon arrivée était un samedi, jour du bal de l'Opéra.

« Pour tout ce qui ne vit pas complètement à Paris, le bal de l'Opéra, jouit d'un singulier prestige. J'allai donc au bal de l'Opéra, insoucieux comme un homme qui désire s'amuser et ne croit engager ni son honneur, ni sa liberté, ni sa fortune. Je me promenais dans le foyer depuis une heure, lorsque je fus abordé par un jeune enseigne de vaisseau que j'avais connu aspirant à bord de *l'Orénoque.*

« C'était un tout jeune homme qu'une brillante conduite avait élevé rapidement à l'aiguillette. On le nommait Alexandre Rény.

« Nous nous prîmes par le bras et nous fîmes plusieurs fois le tour du foyer, cherchant une aventure qui ne se présentait pas.

« Au bout d'une heure, Alexandre me proposa d'aller souper en tête à tête, et de nous consoler de notre mauvaise étoile en buvant le meilleur vin du restaurateur.

« J'acceptai sa proposition.

« Nous soupâmes. Alexandre se grisa ; ce qui est pardonnable à vingt-deux ans.

« Il sortit de table en trébuchant et me proposa de rentrer dans le bal. J'aurais dû refuser ; j'eus la faiblesse d'accepter.

« Dans le grand escalier, une femme couverte d'un domino montait lentement.

« Mon jeune ami la dépassa et lui jeta ce regard provocateur et légèrement insolent de l'homme ébriolé qui cherche fortune.

« Le domino ne parut pas l'avoir remarqué et continua tranquillement son chemin.

« – Mordieu ! me dit Alexandre Rény, voilà ma conquête... Adieu ; je te retrouverai !...

« Et il doubla le pas et alla se planter à la porte du foyer, de sorte que le domino fut contraint de passer auprès de lui.

« Lorsque la femme masquée eut atteint le seuil du foyer, Alexandre étendit la main vers elle et lui dit cette phrase banale qui se répète deux mille fois durant un bal d'Opéra : « Veux-tu, mon cœur, du pâté de foie gras et des huîtres ? » Le domino le repoussa en laissant échapper un léger cri, puis il releva fièrement la tête et passa.

« Alexandre se remit à sa poursuite.

« Le domino traversa le foyer, regardant à droite et à gauche et paraissant chercher quelqu'un ; puis, ne trouvant point sans doute la personne qu'il cherchait, il alla se réfugier dans une loge dont il referma la porte sur lui.

« J'avais suivi Alexandre de loin ; je le vis arriver à la porte de la loge et frapper.

« La porte s'ouvrit et Alexandre entra.

« En ce moment, je fus pris d'un sinistre pressentiment et je doublai le pas. Presque aussitôt après, j'entendis un cri de femme, puis le bruit retentissant d'un soufflet.

« Lorsque j'arrivai, je trouvai Alexandre ivre de rage, mais réduit à l'impuissance, car deux hommes l'avaient saisi par les poignets et le maintenaient immobile. Voici ce qui s'était passé.

« Deux personnes, deux jeunes gens, se trouvaient dans la loge, lorsque le domino y pénétra. Ces deux personnes attendaient sans doute quelqu'un encore, car lorsque Alexandre frappa on lui ouvrit.

« Soudain la femme, en se retournant, reconnut celui qui l'avait assez cavalièrement abordée à l'entrée du foyer, et elle laissa échapper un nouveau cri d'effroi.

« Au lieu de s'excuser et de se retirer, en voyant que la femme n'était point seule, Alexandre, que le vin enhardissait outre mesure, entra et fit deux pas vers le domino.

« – Monsieur, lui dit poliment un des deux jeunes gens, je crois que vous vous trompez !...

« Cette courtoisie, qui cachait une tempête, ne dégrisa point mon ami. Il fit un pas encore. Alors celui qui lui avait adressé la parole, lui posa la main sur le bras, et lui dit avec une irritation contenue :

« – Je vous répète que vous vous trompez, monsieur, et je vous prie de sortir.

« Complètement ivre, Alexandre se crut insulté, et il répondit par ce soufflet bruyant que j'avais entendu.

« Les deux jeunes gens se jetèrent alors sur lui, le saisirent aux poignets, et celui qui avait été frappé lui dit :

« – Il me faut tout votre sang ! Sortons d'ici.

« Ce fut au moment où il prononçait ces mots que j'arrivai.

« Mon visage bouleversé et, mieux que cela, mon uniforme, apprirent à ces messieurs que j'étais l'ami d'Alexandre. Deux mots d'explication suffirent.

« – Monsieur, me dit l'un des deux jeunes gens, voici ma carte, je suis le vicomte de... »

Ici, l'officier de marine s'interrompit.

– Permettez-moi, dit-il, au moins pour le moment, de vous taire les noms de ces messieurs.

– Allez ! dit Victor, impressionné malgré lui par ce récit.

L'officier reprit :

« – Je suis le vicomte de C..., me dit-il en me remettant sa carte. Nous serons dans une heure, mon ami et moi, au bois de Boulogne, derrière le chalet des lacs.

« – Nous y serons, répondis-je en lui donnant ma carte à mon tour.

« Le vicomte ajouta :

« – Je suis l'insulté, j'ai le choix des armes : je me battrai au pistolet.

« Il offrit alors son bras au domino tout tremblant, et lui dit avec les marques du plus profond respect :

« – Venez, madame.

« Quand ils furent partis tous trois, car l'ami du vicomte les suivit, je regardai Alexandre. Il était pâle ; ma présence l'avait dégrisé.

« – Voilà, lui dis-je, un homme qui te tuera, si tu ne le tues. Tires-tu bien le pistolet ?

« – Très mal, me répondit-il, mais qu'importe !

« Je l'emmenai hors du bal. Quatre heures allaient sonner. J'étais descendu dans

un hôtel de la rue du Helder, Alexandre m'y suivit. Nous nous renfermâmes dans ma chambre, et je lui mis un pistolet de salon à la main.

« Cinq minutes après, j'avais acquis la conviction que mon pauvre ami ne savait pas tirer et qu'il manquerait un homme à dix pas. Une heure après, nous arrivions au bois.

« Le vicomte de C... et son ami, le baron de N..., s'y trouvaient déjà.

« Le vicomte paraissait avoir hâte d'en finir, c'est-à-dire de tuer l'homme qui avait osé le frapper au visage.

« Le baron de N... et moi, nous tirâmes les pistolets au sort. Il fut convenu que chacun des adversaires aurait deux coups à tirer, qu'ils se placeraient à trente pas de distance et marcheraient ensuite l'un sur l'autre.

« Au signal donné, tous deux s'avancèrent.

« Alexandre marchait d'un pas rapide, le vicomte lentement.

« Alexandre fit feu le premier, sa balle passa en sifflant à deux pieds au-dessus de la tête du vicomte.

« – Trop haut ! lui cria celui-ci, qui continua à marcher.

« Alexandre fit feu de nouveau, et, pour la seconde fois, il manqua son adversaire.

« Alors celui-ci étendit la main et dit en pressant la détente :

« – Je vais vous enlever l'agrafe de vos aiguillettes.

« En effet, le coup partit, et les aiguillettes se détachèrent de l'épaule de mon ami. Alors le vicomte s'arrêta.

« – Transigeons, messieurs, dit-il.

« – Mais tirez donc, comme c'est votre droit, s'écria Alexandre impatienté.

« Il s'écoula dix secondes, qui eurent pour moi la durée d'un siècle. Je vis le malheureux enseigne mort.

« – Monsieur, répliqua froidement le vicomte, votre vie est entre mes mains et j'ai le droit de vous tuer !

« – Usez-en donc ! car bien certainement je ne vous demanderai pas grâce, dit fièrement le jeune homme.

« Le vicomte se tourna vers moi et me dit :

« – Deux mots seulement, monsieur.

« Ce qui se passait là était inouï et tout à fait en dehors des règles du duel ; mais il y allait de la vie d'un homme, et ni moi, ni M. de N... n'y prîmes garde.

« Je m'approchai du vicomte. Il laissa retomber le bras qui tenait le pistolet.

« – Monsieur, me dit-il, j'ai reçu un soufflet, je pardonne et ne demande aucune

excuse ; mais je vous crois un galant homme, et je suis persuadé que si votre ami avait possédé tout son sang-froid, il se fût conduit autrement.

« – Je vous le jure, monsieur, répondis-je.

« – En échange de sa vie qui m'appartient encore, je vais vous demander un serment, continua rapidement le vicomte. La femme que votre ami poursuivait représente à elle seule une des plus grandes et des plus nobles infortunes de ce monde, une infortune dont je me suis fait le protecteur. Nous étions au bal de l'Opéra pour un motif impérieux que je ne puis vous dire. Qu'il vous suffise de savoir que cette femme a droit au respect le plus profond et le plus absolu.

« Je m'inclinai.

« – Et vous demandez le silence, sans doute ? fis-je, me méprenant.

« – Mieux que cela, reprit le vicomte, j'exige de vous un serment solennel. Il peut se faire, un vague pressentiment m'en est venu, que vous vous trouveriez un jour sur notre route, un jour où j'accomplirai quelque grand acte de mystérieuse réparation. Eh bien ! jurez-moi que, ce jour-là, si je vous rappelle la date du *treize mars,* vous ne vous opposerez à aucun de mes desseins.

« – Je vous le jure sur l'honneur de mon épaulette ! répondis-je.

« Le vicomte jeta son pistolet, alla droit à Alexandre, qui avait attendu la mort avec calme, et lui tendit la main.

« Alexandre la prit et la serra ; puis il lui fit le même serment. »

– Et voilà pourquoi, monsieur, acheva l'officier de marine, hier, esclave de ma parole, j'ai dû vous abandonner. Il est vrai que le vicomte m'avait juré à l'oreille qu'il ne vous arriverait aucun mal.

Victor avait écouté le récit de M. de Fromentin avec le plus grand calme, sans l'interrompre une seule fois ; mais son sourcil était demeuré froncé.

– Monsieur, dit-il enfin, je conçois que vous considériez ces hommes, dont l'un, à vos yeux, porte le titre de vicomte, comme de parfaits modèles de galanterie ; mais je ne suppose pas que vous songiez à m'entraver dans mes projets ?

M. de Fromentin baissa la tête et se tut.

– Monsieur, poursuivit le saint-cyrien, je ne vous demande point leur noms, je saurai bien les contraindre à me les décliner. Au revoir !

Et Victor se leva, salua froidement M. de Fromentin, sortit et retourna frapper à la porte de Raoul.

Le plus jeune des Montalet était encore plongé dans l'étonnement que lui avaient fait éprouver la brusque apparition de Victor, son visage bouleversé et le ton étrange avec lequel il avait demandé si M. de Fromentin était encore aux Rigoles.

– Ah çà, dit-il à son ami, à qui en as-tu donc ? Que t'arrive-t-il ? Es-tu devenu

fou ?

– J'ai été outragé, répondit simplement Victor. On m'a renversé, foulé aux pieds, garrotté comme un criminel. Je veux me venger !...

Raoul, au comble de la stupeur, regardait Victor. Celui-ci continua d'une voix brève et saccadée :

– Tu es mon ami ; ton épée est à moi, comme la mienne t'appartient. Tu vas venir avec moi.

– Où ?

– A la Rousselière. En route, je te dirai tout. Nous allons emmener Bertrand, ton garde-chasse ; et certes, trois hommes comme nous vaudront toujours quatre bandits !

– Mais explique-toi, dit Raoul, dont la surprise allait croissant.

– Je n'ai pas le temps, viens.

– Au moins allons-nous prévenir mon père et mon frère ?

– Non, dit encore Victor, c'est inutile ! c'est impossible !...

Et il serra fortement le bras de Raoul, ajoutant tout bas :

– Il ne s'agit point seulement de moi, il y va de l'honneur de ma sœur.

Ce mot ferma la bouche à Raoul de Montalet. Il se leva, prit son chapeau, boucla son couteau de chasse, qui était accroché au chevet de son lit, et prit son fusil.

– Allons, dit-il, emmène-moi où tu voudras...

Les deux jeunes descendirent aux écuries et y sellèrent eux-mêmes des chevaux. Raoul fit lever un palefrenier et lui dit :

– Va réveiller Bertrand, dis-lui de mettre ses bottes et de prendre son couteau de chasse ; nous allons courre un cerf.

Bertrand était un vieux piqueur, carré d'épaules, trapu, chasseur enragé, braconnier au besoin, et qui passait des nuits entières à l'affût, à demi enseveli dans une touffe de broussailles.

Les gens du château des Rigoles étaient habitués à ses nocturnes expéditions. Plus d'une fois on avait vu arriver Victor au milieu de la nuit réveiller tout le monde et dire : J'ai connaissance d'un cerf ; allons vite le rembucher. Nous l'attaquerons demain au point du jour. Le palefrenier alla donc faire lever le piqueur ; celui-ci s'habilla, chaussa ses bottes fortes et descendit.

– Quel limier prenons-nous, monsieur ? demanda-t-il en entrant dans l'écurie : Bellande ou Ramoneau ?

– Ni Bellande ni Ramoneau, répondit Raoul ; mais tu peux couler deux balles dans ta carabine et la fourrer dans ta fonte.

Le piqueur eut un geste d'étonnement ; mais il vit à la physionomie sérieuse de son jeune maître que ce n'était pas le moment de questionner.

Cinq minutes après, Victor, Raoul et Bertrand le garde-chasse étaient à cheval.

Raoul se pencha vers Victor :

– Où allons-nous ?

– A la Rousselière, la ferme des Cardassol.

Et Victor mit l'éperon au flanc de son cheval.

Chapitre 25

LES TROIS CAVALIERS firent un temps de galop sans échanger un mot ; ce ne fut que lorsque le chemin qu'ils suivirent pénétra dans les sapinières, que Victor rangea son cheval à côté de celui de Raoul, en disant :

– Il faut maintenant que tu saches tout.

Le piqueur se tenait à une distance respectueuse des deux jeunes gens et ne pouvait entendre leur conversation.

Alors Victor raconta d'abord à son ami Raoul sa liaison subite avec M. de Fromentin, et l'histoire de M. Charles de Nancery, puis l'amour de sa sœur pour ce misérable, puis sa provocation et les événements bizarres qui en avaient été la conséquence.

Raoul écouta, stupéfait ; puis, lorsque Victor eut terminé son récit, il s'écria :

– Mais sais-tu bien, mon ami, que c'est à croire que tu as fait un mauvais rêve et que tu es sous l'influence d'une hallucination ?

– C'est vrai, murmura Victor, car tout cela est plus qu'étrange ; mais dans une heure tu verras bien que je n'ai point rêvé.

Et il poussa son cheval avec une sorte de fureur.

En moins d'une heure ils eurent atteint la lisière de ce bois de sapins qui entourait les terres de la Rousselière.

La Rousselière n'était pas, à proprement parler une ferme ; c'était, comme on dit dans l'Orléanais, une simple locature ; c'est-à-dire qu'il n'y avait ni fermiers, ni troupeau, ni bœufs.

Les fermiers des Cardassol en cultivaient les terres, et le corps de logis qui s'élevait au milieu était un petit pied-à-terre de chasse, rarement habité par ces dignes gentilshommes, dont le château était situé à une lieue plus loin.

Cet isolement et cet abandon expliquaient jusqu'à un certain point comment les mystérieux amis de M. Albert Morel avaient pu s'établir à la Rousselière sans éveiller l'attention.

A la lisière du bois de sapins, Raoul de Montalet s'arrêta.

– Mon ami, dit-il à Victor, avant d'aller plus loin, il serait bon de nous entendre.

– Que veux-tu dire ?

– Qu'allons-nous faire à la Rousselière ? reprit Raoul ; nous allons demander raison à ces gens-là de leur conduite vis-à-vis de toi, n'est-ce pas ?

– Naturellement.

– Mais, d'après ce que tu m'as raconté, il est peu probable que ces messieurs aient envie de te satisfaire. Il faudra donc les y forcer ?

– Oui, certes.

– C'est-à-dire faire un siège de la maison d'abord, et ensuite tomber sur ces drôles à coups de carabine ou de couteau de chasse.

– Est-ce que tu hésiterais, ami ? demanda Victor.

– Moi, fit Raoul, en riant, est-ce que je ne suis pas ton ami ? Je tenais seulement à arrêter un petit plan de bataille, voilà tout. Maintenant il faut prévenir Bertrand.

Celui qui répondait à ce nom était un homme d'environ quarante ans, petit, trapu, large d'épaules, d'une vigueur herculéenne et d'une bravoure éprouvée.

Bertrand daguait un sanglier ou un cerf avec autant de calme et de sang-froid que s'il se fût agi d'un simple chevreuil.

Il tirait juste, et jamais un loup passant à la portée de son fusil n'avait continué son chemin.

– Bertrand, lui dit le jeune Montalet, tu le vois, nous allons à la Rousselière.

– Mais c'est inhabité l'hiver, monsieur, dit le piqueur.

– Tu te trompes, il s'y trouve une intrigante et quatre bandits que nous allons exterminer.

– Bah !

– Cela te va-t-il ? C'est le seul gibier que nous ayons à détourner cette nuit, mon ami Bertrand.

– Monsieur Raoul sait bien, répondit le piqueur, que je lui suis dévoué corps et âme. S'il faut exterminer, on exterminera.

– C'est bien, allons !

Les trois cavaliers se remirent en route, traversèrent au galop la pièce de labour qui s'étendait entre la maison et le bois de sapins, contournèrent la haie du jardin, et arrivèrent à la porte principale.

Aucune lumière ne brillait aux croisées ; pas un chien n'aboya ; aucun bruit ne se fit entendre.

– C'est singulier, dit Victor, ils doivent pourtant s'être aperçus de ma fuite. Et il frappa de la crosse de sa carabine sur la porte.

– Il paraît, observa Bertrand, que les gens que nous allons attaquer ont voyagé cette nuit. Voyez donc tous ces pieds de cheval dans la boue, monsieur Raoul.

En effet, le sol était piétiné, et il était facile de se convaincre que plusieurs cavaliers avaient stationné devant la Rousselière.

M. de Montalet mit pied à terre, donna son cheval à tenir à Bertrand, frappa à la porte comme avait frappé Victor. Nul ne répondit.

– Les drôles font le mort, dit le saint-cyrien, et il frappa plus fort. Même silence.

– Hé ! Bertrand ? dit alors Raoul, tu as l'épaule solide, toi, donne-moi donc une poussée à cette porte.

Bertrand mit pied à terre à son tour, appuya son épaule contre la porte, s'affermit contre la marche du seuil, s'arc-bouta, exerça une pesée vigoureuse d'une seconde, et fit voler la porte en morceaux.

Alors tous trois se trouvèrent en présence d'un corridor sombre, silencieux, et qui pouvait bien receler d'invisibles ennemis dans la profondeur de ses ténèbres.

– Heureusement, dit le piqueur, que j'ai toujours une mèche soufrée, dans ma fonte. N'avancez pas ; messieurs, et armez vos carabines.

Victor et Raoul mirent leur couteau de chasse aux dents et armèrent les deux coups de leur carabine, tandis que le piqueur, après avoir attaché les chevaux, battait le briquet et allumait sa mèche.

– Maintenant, dit-il, vous pouvez me suivre, messieurs.

Et son couteau de chasse d'une main, sa mèche de l'autre, Bertrand marcha le premier.

Trois portes donnaient dans le corridor. Toutes trois étaient fermées.

D'un coup de pied, Bertrand enfonça la première et se trouva au seuil d'une petite salle à manger.

La salle à manger était vide, mais il y avait au milieu une table encore chargée de débris d'un repas.

– Ces messieurs, ricana Victor, ont soupé tard sans doute, car les plats sont encore chauds.

Et il fit voler en éclats une seconde porte qui ouvrait sur une pièce également vide.

– Je crains bien qu'ils ne soient partis, murmura Raoul de Montalet.

Alors les deux jeunes gens et le piqueur se prirent à parcourir la maison silencieuse et déserte ; ils visitèrent chaque chambre, fouillèrent les combles et la cave.

Les mystérieux amis de M. Albert Morel et la femme plus mystérieuse encore qui semblait les commander avaient disparu.

Mais tout à coup, comme il pénétrait dans une sorte de petit boudoir qui sans doute avait servi de retraite à l'inconnue durant son séjour à la Rousselière, Victor poussa un cri et s'arrêta comme foudroyé.

Un objet que Victor reconnut sur-le-champ gisait sur le parquet : c'était la capeline de soie bleue que sa sœur Flavie portait ordinairement dans le parc de la Martinière, quand elle sortait par les soirées humides et fraîches.

Comment cette coiffure se trouvait-elle là ?... Flavie était donc venue à la Rousselière ?

Victor se prit à frissonner, une sueur glacée mouilla ses tempes...

– Mon Dieu ! murmura-t-il en chancelant, mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé ? que s'est-il donc passé ici depuis mon départ ?

Raoul et Bertrand se regardaient avec stupeur.

– A la Martinière ! s'écria enfin Victor, qui fut pris d'une énergie sauvage après avoir cédé un moment à une sorte de prostration ; allons à la Martinière !

Et il redescendit en courant, détacha son cheval et sauta en selle.

– Mais attends donc, lui dit Raoul ; si ta sœur est venue ici, ce dont je doute, il est presque certain qu'elle n'est pas retournée à la Martinière. Ces hommes l'auront enlevée sans doute...

– Tais-toi !

– Et, dit Raoul, le plus simple serait de suivre leurs traces. Bien certainement nous les rattraperons.

Ces mots de Raoul furent un trait de lumière pour Victor.

– Tu as raison, dit-il ; mais comment les suivre, leurs chevaux n'auront pas toujours laissé des traces sur le sable ?

– Ah ! ne vous inquiétez pas de cela, monsieur Victor, répondit le piqueur ; s'il y a seulement une jument parmi leurs chevaux, je vous promets de les rattraper.

Tout en parlant ainsi, le piqueur était entré dans l'écurie de la Rousselière.

La paille fraîche qui en jonchait le sol, le foin qui garnissait le râtelier, un reste d'avoine dans la mangeoire, attestaient un départ imprévu et précipité.

Il y avait eu là cinq chevaux au moins, et deux d'entre eux s'étaient couchés.

Le piqueur fit entrer son cheval à lui dans l'écurie.

C'était un petit étalon percheron sous poil gris de fer, qui avait été primé au dernier concours agricole de Romorantin.

Bertrand le promena devant le râtelier et le lui laissa flairer.

Tout à coup le cheval se mit à hennir.

– Ah ! dit Bertrand, nous pourrons les suivre, et, à moins que leurs bêtes n'aient des ailes, je vous réponds que nous les rejoindrons.

Le piqueur sauta en selle et lâcha la bride au *Petit-Gris.* C'était le nom de l'étalon.

Le petit cheval aspira l'air bruyamment, parut hésiter un moment sur la direction qu'il prendrait ; puis, tout à coup, il fit une volte-face et s'élança, hennissant toujours dans la direction du chemin de fer de Vierzon, qui passait à douze kilomètres environ à l'ouest de la Rousselière.

Raoul et Victor suivaient le piqueur.

Ce fut pendant vingt-cinq minutes une course insensée, un véritable steeple de haies. Le *Petit-Gris* sautait les fossés, passait comme un sanglier dans la broussaille, courait au bord des mares, quand il ne les franchissait pas d'un seul bond. Et à mesure qu'il s'animait, il hennissait plus fort.

– Hourrah ! le *Petit-Gris !* criait Bertrand ; hourrah !

Et le vaillant petit cheval de chasse précipitait de plus en plus son galop presque fantastique.

Tout à coup on entendit un coup de sifflet lointain, puis une lueur rougeâtre longea l'horizon, laissant derrière elle une longue trace de fumée blanche.

C'était le train du chemin de fer qui passait.

– Malédiction ! s'écria Victor ; ils auront pris le train qui s'arrête à la station de Nouan.

– Non, monsieur, répondit Bertrand, qui s'arrêta un moment, ça n'est pas possible.

– Pourquoi ?

– Parce que le train qui vient de passer est un express qui ne s'arrête pas à Nouan. Le train omnibus est passé avant minuit et le prochain n'arrivera à Nouan qu'à sept heures moins dix minutes.

Raoul consulta sa montre ; il était cinq heures du matin, et le jour commençait à poindre à l'horizon.

Victor calculait qu'à moins qu'on ne se fût aperçu de sa fuite pendant la première heure qui l'avait suivie, il était impossible, en admettant qu'ils eussent songé à prendre le chemin de fer, que les inconnus fussent arrivés à temps pour le train de minuit.

Le *Petit-Gris* avait repris sa course et galopait avec une telle furie, que Victor et Raoul, bien que montant deux doubles poneys d'Ecosse, avaient peine à le suivre.

A mesure que l'étalon approchait de la station de Nouan, ses hennissements devenaient plus bruyants, plus accentués.

– Enfin, messieurs, s'écria tout à coup Bertrand, nous voici arrivés !

Et il s'élança dans le creux qui conduisait à la station.

Mais comme il l'atteignait, il s'arrêta brusquement. Il venait d'apercevoir cinq chevaux de selle attachés les uns aux autres, près de la barrière du passage à niveau, et, auprès d'eux, un domestique en livrée.

– Nous les tenons ! cria Victor, qui sauta à bas de son cheval et se précipita à l'intérieur de la station, où, sans doute, il le croyait du moins, les fugitifs attendaient le passage du train.

Mais la station était vide, et le chef de gare dit à Victor :

– Vous arrivez trop tard, monsieur, le train est parti.

– Comment ! s'écria Victor, qui poussa un cri de rage, mais ce train qui vient de passer ne s'arrête point ici !

– Pardon, monsieur, répondit le chef de station ; depuis trois jours *l'express* du matin s'arrête pour faire de l'eau.

– Et il prend des voyageurs ?

– Oui, monsieur. Il est parti tout à l'heure trois messieurs et une dame.

Victor poussa un cri :

– Savez-vous leurs noms ?

– Je les ignore.

– Comment étaient-ils ?

– Jeunes tous trois. L'un d'eux est décoré.

– Et la femme ?

– Grande, blonde, avec beaucoup de cheveux.

A ce portrait, Victor reconnut la belle et mystérieuse hôtesse de la Rousselière.

– Et elle était seule ? dit-il.

– Avec ces trois messieurs. Elle est arrivée comme eux à cheval.

Victor tourna le dos au chef de gare, sortit de la station et courut au laquais qui tenait les chevaux en main.

Il reconnut ce même domestique qui était entré masqué dans la chambre où il avait passé vingt-quatre heures prisonnier.

– Ah ! misérable ! dit-il en l'arrachant de sa selle, car le domestique était remonté à cheval et s'apprêtait à s'éloigner, cette fois tu vas tout me dire ou je te plonge mon couteau de chasse dans la gorge.

Le valet, qui était tombé de cheval, se releva tout meurtri.

– Ma foi ! monsieur, dit-il, je ne vois pas pourquoi, main tenant, je ne vous dirais pas tout ce que je sais... On ne m'a pas recommandé le secret et je suis payé.

* *

*

Avant d'écouter le récit du domestique, disons ce qui s'était passé à la Rousselière après la fuite de Victor de Passe-Croix.

Chapitre 26

QUELQUES INSTANTS AVANT que le laquais masqué fût entré dans la chambre qui servait de prison à Victor de Passe-Croix, le *bûcheron* et ses trois compagnons étaient réunis dans la petite salle à manger de la Rousselière.

L'un d'eux disait :

– Mon cher vicomte, depuis huit jours nous avons fait toutes vos volontés et nous avons obéi sans vous demander aucune explication.

– Et je vous en remercie, milord, répondit celui à qui on donnait le titre de vicomte.

– Nous ne t'avons pas questionné, dit un troisième, parce que c'est la règle que nous nous sommes imposée, dans les statuts de notre association, de nous nommer un chef pour chaque affaire, et de le laisser gouverner.

– Cependant, reprit l'Anglais, qui n'était autre que lord Blakstone, je voudrais savoir...

– Vous allez tout savoir, milord, reprit le vicomte de Chenevières. A présent que nous tenons le jeune et turbulent saint-cyrien, et qu'il ne peut nous échapper, je ne vois aucun inconvénient à vous dévoiler mes plans.

– Voyons, fit le baron Gontran de Neubourg, nous t'écoutons, vicomte.

– Messieurs, dit le vicomte de Chenevières, soyez tranquilles, je ne laisserai point ce misérable Albert Morel aller trop loin.

– Cependant, observa le baron de Neubourg, il est déjà bien avancé.

– Oui, mais ce soir même son triomphe tournera en défaite.

– Comment ! fit lord Blakstone, vous l'attendez ce soir ?...

– Avec mademoiselle Flavie de Passe-Croix, qu'il doit avoir enlevée à cette heure.

Les trois chevaliers du Clair de Lune se regardèrent avec une sorte de stupéfaction.

– Es-tu fou, vicomte ? fit le marquis.

– Il était pourtant convenu... observa le baron.

M. de Chenevières sourit, et, d'un geste, il imposa silence à ses amis.

– Ecoutez, messieurs, dit-il, l'heure est venue, je crois, de vous mettre au courant de la situation que j'ai patiemment et, j'ose le dire, assez habilement amenée.

– Voyons ? demandèrent à la fois les trois amis du vicomte.

M. de Chenevières reprit :

– Quel est notre but ? nous voulons châtier ce voleur et cet assassin qui se nomme le baron de Passe-Croix, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Le frapper dans ses affections de famille, et le contraindre à restituer à la fille de ses victimes la fortune dont il l'a dépouillée ?

– Oui.

– Pour cela, il était nécessaire de laisser M. Albert Morel se faire aimer de Flavie de Passe-Croix.

– Cependant, mon cher ami... dit M. de Neubourg.

– Vous allez voir, baron, que j'avais tout prévu, même le moyen de sauvegarder l'honneur de cette jeune fille, qui, après tout, n'est nullement responsable des crimes de son père.

– Parle donc, vicomte, nous t'écoutons.

– Ce n'est pas moi, continua M. de Chenevières, qui suis la cause première de cette intrigue. Quelque honorable que soit notre but, quelque intéressante que puisse être la cause que nous servons, j'avoue que j'aurais hésité à jeter sur les pas de M^lle^ de Passe-Croix un misérable comme cet Albert Morel ; mais le hasard s'était chargé de cette besogne. J'ai trouvé M. Albert Morel dans le salon des Montalet, faisant à M^lle^ de Passe-Croix une cour à laquelle la jeune fille ne paraissait pas indifférente. Je savais le passé de cet homme, je pouvais le prendre au collet et le chasser honteusement ; j'ai préféré m'en faire un instrument. Ne fallait-il pas châtier le baron ? Le jour où M^lle^ de Passe-Croix apprendra la vérité tout entière, elle sera guérie de son amour ; mais d'ici là, il faut que le baron son père ait restitué le bien volé. Albert Morel sera ici dans quelques minutes, alors...

M. de Chenevières fut brusquement interrompu par l'apparition de la jeune femme blonde, qui entra précipitamment dans la salle à manger...

Danielle, car c'était bien elle, avait le visage bouleversé.

– Venez ! dit-elle, venez, venez !...

Les quatre jeunes gens étonnés se levèrent.

– Qu'est-ce donc ? demanda le vicomte.

Mais déjà la jeune fille s'était élancée dans le corridor et gravissait l'escalier disant :

– Le jeune homme s'est enfui...

Les chevaliers du Clair de Lune poussèrent un cri de rage et suivirent Danielle, pour ne s'arrêter que sur le seuil de la chambre, qui, tout à l'heure encore, servait de prison à Victor de Passe-Croix.

La porte était ouverte ; sur le parquet, devant le feu, le domestique, à demi étouffé par le mouchoir qui le bâillonnait, était couché sur le dos.

Les quatre jeunes gens se regardèrent avec une sorte de stupeur.

Victor s'était enfui, mais par où ?

La fenêtre de l'antichambre était ouverte...

– Il aura sauté dans le jardin, et si nous ne le rattrapons pas, tout est perdu, dit le vicomte de Chenevières.

M. de Neubourg avait ôté le bâillon du domestique et lui déliait les pieds et les mains.

Ce dernier roulait autour de lui des yeux effarés et hagards, et il jouait si bien l'épouvante que les chevaliers du Clair de Lune s'y laissèrent prendre.

– Comment cela s'est-il fait ? lui demanda M. de Neubourg.

– Il avait un couteau... Il me l'a appuyé sur la gorge... Il m'aurait tué... murmura le domestique.

– Messieurs, s'écria le vicomte, que vous importe maintenant de savoir comment notre prisonnier s'est échappé ? L'essentiel, c'est de le reprendre, s'il est possible.

Et, s'adressant au domestique :

– Depuis quand étais-tu là ?

– Oh ! répondit le valet, il y a plus d'une heure.

– Ainsi, il y a plus d'une heure qu'il s'est échappé ?

– Oui.

M. de Chenevières frappa du pied avec fureur.

– Alors, dit-il, je crois qu'il est inutile de courir après lui. Il est bien certainement déjà aux Rigoles.

– Mais alors qu'allons-nous faire ? demanda lord Blakstone.

– Une seule chose, messieurs...

Et le vicomte tordait ses mains avec colère.

– Nous allons monter à cheval, reprit-il, et gagner la prochaine station du chemin de fer.

– Hein ? fit le baron.

– Tout est perdu, au moins pour le moment, acheva le vicomte. Il ne nous reste plus qu'à disparaître. C'est à Paris que nous reprendrons notre œuvre.

En ce moment, on entendit retentir au-dehors le galop d'un cheval. Le vicomte s'élança dans l'escalier.

– C'est Albert Morel, dit-il.

En effet le ravisseur arrivait ayant en croupe Flavie de Passe-Croix, tremblante et pâle.

Le vicomte alla lui-même ouvrir la porte de la maison.

En le voyant apparaître sur le seuil, Flavie fit un geste d'effroi. Quel était donc cet homme ?

M. de Chenevières se dirigea droit vers elle et se découvrit respectueusement.

– Mademoiselle, dit-il, j'ai l'honneur d'être un ami de votre famille, et il est fort heureux que je me trouve ici pour vous sauver.

En même temps le vicomte fit un signe impérieux à M. Albert Morel. Ce signe était singulièrement éloquent ; il voulait dire : « Vous êtes un esclave, il faut obéir et ne vous étonner de rien. »

M. Albert Morel courba donc la tête, et M. de Chenevières reprit :

– Mademoiselle, vous alliez perdre le bonheur de votre vie tout entière en suivant cet homme.

D'abord muette de surprise, la jeune fille avait regardé le vicomte, se demandant qui il pouvait être et ce qu'il avait de commun avec M. Albert Morel.

Mais elle tressaillit et se tourna vers ce dernier en entendant M. de Chenevières lui parler ainsi.

– Quel est donc cet homme et que nous veut-il ? dit-elle.

M. Albert Morel se taisait toujours.

– Mademoiselle, fit le vicomte, je suis un ami que le hasard vous envoie. Regardez cet homme... il est indigne de votre amour !

Flavie jeta un cri et se serra toute tremblante contre M. Albert Morel.

– Mais cet homme vous insulte ! s'écria-t-elle.

Le vicomte ajouta, s'adressant au ravisseur :

– Dites à mademoiselle que vous êtes marié !...

Au lieu de protester, au lieu de s'indigner, M. Albert Morel continuait à courber la tête.

Alors Flavie se mit à trembler ; puis, tout à coup, comprenant le silence de cet homme, l'œil hagard, la bouche crispée, elle poussa une sorte de gémissement,

étendit les bras, chancela comme si elle eût été frappée mortellement et tomba à la renverse.

M^lle^ de Passe-Croix était évanouie !

Le vicomte se pencha sur elle et appela à son aide. Ses amis accoururent et Danielle avec eux.

– Ce n'est rien, dit le vicomte, elle n'est qu'évanouie, et cet évanouissement nous sert.

– Que veux-tu dire ? fit M. de Neubourg.

– Sans doute, reprit le vicomte. Maintenant que Victor nous a échappé, il est inutile d'enlever sa sœur. Il faut, au contraire, la ramener chez son père, et comme elle est évanouie, nous allons l'y transporter bien plus facilement.

– Comment cela ?

– N'avons-nous pas, depuis le commencement de la soirée, une voiture attelée et prête à partir ?

– Oui.

– Eh bien, aidez-moi !...

On transporta la jeune fille dans la voiture, et on l'y coucha avec précaution. Cela fait, le vicomte ajouta :

– Maintenant, messieurs, et vous, mademoiselle, il s'adressait à Danielle, montez à cheval et partez... il n'est que temps !... car, dans une heure, Victor de Passe-Croix et ses amis les Montalet seront ici.

En même temps, il fit un signe à Albert Morel.

– Montez sur le siège, monsieur ; vous allez nous servir de cocher.

Et M. de Chenevières s'installa dans la voiture, auprès de la jeune fille évanouie. Un quart d'heure après, la ferme de la Rousselière était déserte, et deux heures plus tard, Victor, Raoul de Montalet et son piqueur arrivaient à la station du chemin de fer, au moment où le train s'éloignait.

* *

*

Nous avons vu le saint-cyrien jeter en bas de son cheval le domestique des chevaliers du Clair de Lune et lui dire :

– Tu parleras, ou je te tuerai !

Le laquais avait répondu :

– Maintenant qu'ils sont partis, je vais tout vous dire. Et, en effet, il raconta à Victor ce qui s'était passé à la Rousselière depuis l'instant où l'on avait découvert son évasion, c'est-à-dire l'arrivée de M. Albert Morel et de Flavie, et l'évanouissement de la jeune fille, qu'on avait transportée dans une voiture.

Le laquais ignorait ce qui s'était passé entre le vicomte de Chenevières, Flavie de Passe-Croix et M. Albert Morel. Il n'avait rien entendu, mais il avait vu le vicomte prendre place dans la voiture et M. Albert Morel monter sur le siège.

Et comme Victor, anxieux, lui demandait quelle direction cette voiture avait prise, le laquais dit :

– Vous trouverez bien certainement la trace des roues dans la sapinière qui est au nord de la Rousselière, et que traverse la route de Sandisson.

Victor n'en voulut point entendre davantage. Toujours persuadé qu'on enlevait sa sœur, il remonta à cheval, criant à ses compagnons :

– Nous avons fait un chemin inutile, il faut revenir sur nos pas.

Victor et Raoul s'élancèrent de nouveau dans la direction de la Rousselière.

Ils avaient fait en vingt-cinq minutes le trajet de la Rousselière à la station du chemin de fer, ils accomplirent au retour la même prouesse : il ne leur fallut que vingt-cinq minutes pour regagner la Rousselière.

Comme ils y arrivaient, le premier rayon du soleil glissait au-dessus des sapinières.

Il fut alors facile à Victor de remarquer la trace des roues, qui s'étaient enfoncées profondément dans le sable. Cette trace, comme l'avait dit le laquais, s'allongeait vers la sapinière du nord et gagnait le chemin de Sandisson. Or, ce chemin passe à un demi-kilomètre de la Martinière.

– Par exemple ! c'est trop d'audace ! murmura Victor. Ces misérables ont eu l'aplomb de repasser devant la Martinière. Les deux jeunes gens et le piqueur s'engagèrent à fond de train dans ce chemin. Victor labourait les flancs de son cheval à coups d'éperon et murmurait avec désespoir :

– Ils ont deux heures d'avance sur nous, jamais nous ne les rattraperons.

– Patience ! répondait Raoul de Montalet ; ils ne vont point rejoindre le chemin de fer en suivant cette direction ; avant trois heures nous les aurons rejoints.

Comme ils atteignaient le chemin de traverse qui conduit à la Martinière, Victor s'arrêta.

Il venait de remarquer que la voiture avait dû stationner un moment en cet endroit. Les chevaux avaient piétiné le sol, les roues étaient entrées plus profondément dans le sable.

Sur la droite, au bout du sentier, à un demi-kilomètre, on apercevait les toits de la Martinière.

Victor eut une inspiration. Au lieu de suivre la route de Sandisson, car, d'après les indices recueillis, la voiture avait continué son chemin dans cette direction, il se jeta dans le sentier qui conduisait à la Martinière.

– Mon père et ma mère doivent être fous de douleur se dit-il, car il est impossible qu'ils ne se soient point aperçus déjà... Je vais perdre un quart d'heure, mais je le regagnerai, car je trouverai un cheval frais à la Martinière.

Et Victor et Raoul, quelques minutes après, franchissaient le fossé du parc et arrivaient ventre à terre devant le château. Un domestique accourut. Il avait le visage consterné.

– Ah ! monsieur Victor, dit-il, quel malheur !

– Je sais, je sais, dit le jeune homme, qui s'élança vers l'escalier ; où est mon père ?

– Il est avec madame la baronne, auprès de mademoiselle Flavie.

Victor jeta un cri.

– Flavie ! dit-il, Flavie est donc ici ?

– Oui, monsieur.

Victor s'appuya à la rampe de l'escalier pour ne point tomber.

– Mais de quel malheur parles-tu donc, imbécile ? demanda-t-il.

– Du malheur qui est arrivé à mademoiselle Flavie.

Victor se cramponna à la rampe avec fureur. Ses yeux s'injectèrent.

– Elle est folle ! acheva le domestique.

Raoul de Montalet, qui gravissait le grand escalier de la Martinière derrière son ami, le reçut à demi mort dans ses bras. On eût dit que Victor avait été foudroyé !

Chapitre 27

HUIT JOURS APRÈS les événements que nous venons de raconter, un poney-chaise attelé d'un vigoureux trotteur irlandais s'arrêta vers le milieu de la rue de la Michodière.

Un jeune homme, qui conduisait lui-même, en descendit et franchit lestement le seuil d'une porte cintrée à trois pas de laquelle s'ouvrait un large escalier de pierres à balustrade de fer, tel qu'on en voit encore dans quelques vieilles maisons de ce quartier. Ce jeune homme, dont la mine annonçait le meilleur monde, ne demanda rien au concierge, monta d'un pas rapide au premier étage, et s'arrêta devant une porte sur laquelle il y avait un écusson de cuivre portant ces mots :

CABINET D'AFFAIRES

Tournez le bouton S. V. P.

Le visiteur obéit à l'invitation de l'écriteau, poussa la porte devant lui et pénétra dans une petite pièce munie d'un grillage qui masquait à demi un bureau, une caisse et un employé.

Le jeune homme s'approcha du guichet, et, tendant sa carte, dit à l'employé, qui était un garçon de quinze à seize ans :

– Voulez-vous demander à votre patron s'il peut me recevoir ?

Le commis jeta les yeux sur la carte, salua en découvrant un écusson à l'un des angles, se leva sans mot dire, poussa une porte qui se trouvait derrière lui et disparut.

Deux minutes après, une porte qui se trouvait à droite du grillage s'ouvrit à son tour, et un homme en robe de chambre, le visage couturé, les yeux abrités par de grandes lunettes bleues, se montra sur le seuil.

– Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur le vicomte, dit-il au jeune visiteur, qui entra dans une seconde pièce tendue en damas rouge, garnie de meubles d'acajou, et telle qu'elle était le jour où M. le baron Gontran de Neubourg avait eu sa première entrevue avec l'homme aux lunettes bleues.

Nos lecteurs ont reconnu sans doute déjà la maison et le cabinet d'affaires de cet étrange personnage qui avait joué un rôle de valet à la Charmerie, et qui autrefois s'était nommé Rocambole.

Le vicomte de Chenevières, car c'était lui, s'assit sur un fauteuil que son hôte lui avança, tandis qu'il demeurait lui-même debout, adossé au chambranle de la cheminée.

– Monsieur le vicomte, dit Rocambole, je sais tout ce que vous venez me dire.

– Bah !

– Je connais jour par jour et heure par heure tout ce que vous avez fait en Sologne. Vos ingénieuses combinaisons ont échoué, vous n'êtes pas plus avancé aujourd'hui qu'il y a un mois, et après avoir cru pouvoir vous passer de mes bons offices, vous vous apercevez que je vous suis à peu près indispensable. Est-ce vrai ?

– C'est vrai, dit simplement le vicomte de Chenevières.

– Voulez-vous, reprit l'homme aux lunettes bleues, que je vous résume la situation ?

– Soit, parlez.

– M^lle^ de Passe-Croix est folle, mais sa folie n'est que momentanée. Les chagrins d'amour se guérissent, et la raison revient. Le baron de Passe-Croix continue à jouir paisiblement du bien mal acquis, et son fils, rentré à Saint-Cyr, après avoir vainement cherché ses ravisseurs mystérieux, finira par oublier cette aventure. C'est-à-dire que tout est à recommencer.

M. de Chenevières baissa humblement la tête.

– Je crois que vous avez raison, dit-il.

L'homme aux lunettes bleues laissa glisser un sourire railleur sur ses lèvres :

– J'ai eu l'honneur de le dire déjà à M. le baron de Neubourg, dit-il, les gens du monde comme vous, messieurs, ne sont pas de taille à se tirer d'affaire dans une semblable besogne.

– Eh bien, voulez-vous nous aider de nouveau ? demanda M. de Chenevières.

– Volontiers, mais à une condition, monsieur le vicomte.

– Laquelle ?

– C'est que vous me laisserez des pleins pouvoirs.

– Soit.

– Et ne me questionnerez jamais.

– Soit encore.

– Oh ! soyez tranquille, continua le bizarre personnage ; s'il en est ainsi, tout ira bien.

– Vous croyez ?

– Avant un mois, le marquis de Morfontaine, le vicomte de la Morlière et le baron

de Passe-Croix se seront brûlé la cervelle.

Le vicomte ne put se défendre d'un léger tressaillement et il regarda cet homme qui parlait aussi tranquillement de cette triple mort que s'il se fût agi de la chose la plus naturelle du monde.

– Ah ! dame ! fit l'homme aux lunettes bleues, il ne faut pas oublier que lorsque j'avais un vrai nom je m'appelais Rocambole.

Il eut un nouveau sourire diabolique et ajouta :

– Vous pouvez rejoindre vos amis, monsieur le vicomte, et leur répéter ce que j'ai eu l'honneur de vous dire.

– Quand vous reverrai-je ? demanda M. de Chenevières.

– J'aurai l'honneur de vous envoyer, ce soir même, une petite note.

Le vicomte se leva.

– Ah ! un moment, dit Rocambole ; j'ai une recommandation à vous faire.

– Voyons.

– Il se peut que vous rencontriez Paul de la Morlière.

– Je m'y attends.

– Il vous provoquera.

– C'est impossible autrement. Faut-il me battre ?

– Vous lui demanderez un délai de trois jours.

– Et... au bout de ces trois jours...

– D'ici là nous verrons.

– C'est bien ; au revoir !

Et... le vicomte prit son chapeau, salua Rocambole et sortit.

M. de Chenevières remonta en voiture, rendit la main à son trotteur et gagna le boulevard, se disant :

– Cet homme a raison ; il n'y a qu'un ancien scélérat comme lui qui puisse lutter avantageusement avec les trois coquins que nous poursuivons vainement. S'il ne nous guide pas, s'il ne nous trace un programme, nous n'arriverons jamais à notre but.

M. de Chenevières rentra chez lui et y trouva une lettre dont la souscription le fit tressaillir.

Il avait reconnu l'écriture de Danielle. Danielle lui disait :

« Monsieur le vicomte,

« J'ai absolument besoin de vous voir aujourd'hui même. Voulez-vous m'attendre à

huit heures du soir et réunir vos amis ?

« A vous,

« Danielle. »

– Voilà qui est bizarre, murmura M. de Chenevières. Danielle nous avait quittés hier pour sept ou huit jours, et devait attendre que nous eussions besoin d'elle... Que s'est-il donc passé depuis hier au soir ?

Chapitre 28

La veille du jour où le vicomte de Chenevières se présentait rue de la Michodière chez l'homme aux lunettes bleues, comme la nuit venait, une jeune femme monta dans une voiture de place, sur le boulevard, et dit au cocher.

– Conduisez-moi rue du Vieux-Colombier, et marchez bon train !...

La mise de la jeune femme annonçait la distinction riche, son sourire promettait un généreux pourboire, le cocher fit merveille et ne mit guère que vingt-cinq minutes pour faire le trajet.

A l'entrée de la rue, la voyageuse descendit, mit cent sous dans la main du cocher, et se dirigea vers une petite porte qui donnait accès sur une allée humide et noire.

Une vieille femme, qui servait de concierge à la maison, passa la tête au travers du carreau.

– Ah ! Jésus-Dieu ! dit-elle, c'est vous, mam'selle Danielle ?

– Oui, mère Louis, c'est moi, répondit la jeune fille.

– Comme il y a longtemps que vous n'êtes venue, mam'selle ! reprit la portière avec une nuance d'affection dans la voix. Si vous saviez comme ce pauvre M. Grain-de-Sel vous attend avec impatience !... Le temps lui dure, voyez-vous !...

– Et à moi aussi, fit Danielle, en grimpant lestement l'escalier. Comment va-t-il, *petit père ?*

Petit père était le nom que la jeune fille donnait à Grain-de-Sel.

– Il va bien, mam'selle, à part son moignon, qui le fait souffrir les jours de pluie.

– Et ses yeux ?

– Vous savez bien qu'ils ont toujours été mauvais depuis l'accident. Pourtant le docteur, qui vient tous les matins, dit que ça se passera.

Danielle, tandis que la portière parlait, était déjà en haut de l'escalier. Elle arriva au troisième étage et s'arrêta devant une porte après laquelle pendait un cordon de sonnette rouge.

Sur la porte on avait cloué une carte de visite lithographiée qui portait ces mots :

GRAIN-DE-SEL,

capitaine retraité.

La clef était dans la serrure, en dehors. Cependant Danielle sonna.

– Entrez ! dit une voix mâle et sonore à l'intérieur.

Danielle tourna la clef et se trouva sur le seuil d'un petit logement composé de trois pièces.

La première, que la jeune fille, après avoir refermé la porte sur elle, traversa sans s'arrêter, était une sorte de salle à manger meublée en noyer, avec des rideaux de calicot bordés de rouge.

C'était propre et modeste, mais on y respirait une sorte de gêne dissimulée avec soin.

A droite et à gauche d'un buffet chargé de vaisselle commune, s'ouvraient deux portes. L'une était celle de la chambre qu'avait longtemps occupée Danielle ; l'autre donnait dans le logis du capitaine Grain-de-Sel.

Danielle franchit le seuil de cette dernière ; puis on entendit un double cri de joie, le bruit de deux gros baisers, et ces mots entrecoupés :

– Enfin ! enfin ! te voilà !...

Certes, ceux qui avaient jadis vécu au château de Bellombre, au temps du vieux général Morfontaine, et qui avaient connu Grain-de-Sel, le petit gars, l'intrépide enfant qui enfourchait Clorinde et la lançait à bride abattue à travers le Bocage, se seraient arrêtés bien étonnés à la vue de ce personnage au cou duquel Danielle venait de se suspendre avec un élan de tendresse filiale.

Qu'on se figure un homme d'environ trente-sept ans amputé de la jambe droite, les yeux brûlés par l'explosion d'un *camouflet,* la lèvre supérieure couverte d'une épaisse moustache noire.

Grain-de-Sel était assis dans un grand fauteuil à la Voltaire, au coin d'un maigre feu, lorsque Danielle était entrée en disant :

– Ah ! cher petit père, où donc es-tu, mon Dieu ?

* *

*

Qu'il nous soit permis, à propos de Grain-de-Sel, quelques lignes d'histoire rétrospective.

Après avoir retrouvé Danielle, Grain-de-Sel était demeuré au service.

La guerre de Crimée le trouva lieutenant dans un régiment de chasseurs à pied.

Grain-de-Sel confia Danielle à une pauvre vieille femme, sœur de sa défunte mère,

et qui avait épousé un maître maçon venu à Paris en 1848. Puis il suivit le drapeau de son bataillon, s'en alla en Crimée, se battit comme un lion à l'Alma et à Inkermann, et il s'apprêtait à monter à l'assaut de la tour de Malakoff, lorsque son accident, comme disait la portière de la rue du Vieux-Colombier, lui arriva.

Une nuit, Grain-de-Sel était de tranchée. Il s'aventura dans une mine avec des soldats du génie et un officier d'artillerie, son ami. Les Russes minaient en sens inverse.

A un certain moment, les pioches et les instruments de forage des deux armées se rencontrèrent. Les Russes donnèrent le camouflet, et Grain-de-Sel fut renversé, les yeux brûlés et la jambe broyée. Six mois après, le jeune officier revenait en France, invalide, presque aveugle, décoré de la Légion d'honneur et capitaine retraité.

Avec sa pension, ses deux croix, – il avait le medjidié, – et ses campagnes, Grain-de-Sel avait tout au plus 1 200 livres de rente, et Danielle n'avait que lui en ce monde.

Ah ! certes, le jeune et vaillant officier avait fait un autre rêve en partant pour Sébastopol : il se voyait, au retour, officier supérieur, portant la tête haute, confiant en sa force, et capable d'engager enfin cette lutte qu'il rêvait avec les spoliateurs de Danielle.

Un peu de poudre avait renversé toutes ces belles espérances, et c'était pour cela que le pauvre Grain-de-Sel avait laissé entreprendre aux chevaliers du Clair de Lune une besogne que jadis il n'eût voulu confier à personne. Là était tout le mystère de cette inaction.

Danielle couvrait de baisers celui qui lui avait servi de père.

Grain-de-Sel avait pris dans ses mains les petites mains de la jeune fille, et y imprimait ses lèvres en murmurant :

– Ah ! ces quinze grandes journées que tu viens de passer loin de moi m'ont paru avoir la durée de quinze siècles.

– Cher petit père, répondit Danielle d'une voix caressante, on aime donc un peu sa Danielle ?

– Si je t'aime ! s'écria Grain-de-Sel d'un ton d'affectueux reproche.

Et le pauvre Grain-de-Sel attachait ses yeux brûlés sur Danielle, qu'il n'apercevait qu'à travers un nuage.

– Mais, reprit-il, dis-moi ce qui s'est passé. L'heure de la réparation est-elle venue ?

– Pas encore, répondit Danielle, qui jugea inutile de raconter à Grain-de-Sel l'échec subit par les chevaliers du Clair de Lune ; mais elle approche.

– Chère enfant du bon Dieu ! murmura le soldat, si je pouvais voir et marcher, ce n'est pas *eux* qui prendraient soin de venger ta mère et ton père et de te rendre ton

héritage... Si je te disais que parfois je suis jaloux ?

– Jaloux ? fit Danielle avec naïveté.

– Oui, jaloux de ces hommes qui sont jeunes, beaux, titrés, et qui t'aiment tous quatre.

Danielle tressaillit. Si Grain-de-Sel avait eu ses yeux d'autrefois, il aurait peut-être vu monter un léger incarnat au front de la jeune fille.

Cependant elle répliqua en souriant :

– Mais c'est précisément pour cela, petit père, que tu ne dois pas être jaloux.

– Oui, mais qui me dit, reprit Grain-de-Sel, qu'il n'en est pas un sur les quatre qui fasse battre ton cœur ?...

Danielle baissa la tête un moment, son sein se gonfla ; elle étouffa un soupir.

– Je ne sais pas, dit-elle enfin.

Grain-de-Sel soupira, lui aussi, et prit les deux mains de la jeune fille.

– Dis-moi lequel ! fit-il.

Mais elle dégagea ses mains avec une sorte d'effroi subit.

– Non, non, dit-elle ; je ne le sais pas moi-même, je ne veux pas le savoir... Ne m'interroge pas, petit père, c'est un secret.

Grain-de-Sel n'avait jamais contrarié Danielle.

– Allons, dit-il, ne parlons plus de tout cela, puisque ça te contrarie ; mais causons de ton héritage. Crois-tu qu'ils pourront te le rendre ?

– Oh ! j'en suis sûre ! Grain-de-Sel soupira de nouveau.

– Mais qu'as-tu donc, petit père ? demanda la jeune fille.

– Rien.

– Tu me trompes...

Grain-de-Sel fit un brusque mouvement dans son fauteuil.

– Après tout, dit-il, au diable la dissimulation ! j'aime mieux parler à cœur ouvert, ma Danielle.

– Parle, petit père.

– Figure-toi que ce butor de camouflet est venu briser toutes mes espérances, en m'emportant une jambe et me rendant aux trois quarts aveugle. Je serais peut-être revenu chef de bataillon, et alors j'aurais fait à moi tout seul la besogne de ces quatre beaux messieurs.

– Je le crois, petit père.

– Sais-tu bien, poursuivit Grain-de-Sel, que tu auras trois ou quatre cent mille

livres de rente le jour où ils t'auront rendu ton héritage ?

– Oh ! fit Danielle avec insouciance, que m'importe ! En vérité, ce que je veux, c'est venger mon père et ma mère.

– Oui, sans doute, reprit Grain-de-Sel ; mais quatre cent mille livres de rente permettent bien des choses, et j'avais pour toi...

– Quoi donc, petit père ?

– Je voulais te marier.

– Avec qui donc ? fit-elle en souriant.

Danielle tressaillit encore.

– Avec un enfant comme toi déshérité, comme toi sans famille, et qui, comme toi, a droit à une famille et à un héritage.

– Tu ne m'as jamais parlé de cela, observa la jeune fille avec surprise.

– C'est vrai. D'ailleurs, c'était inutile, puisque je ne pouvais plus rien moi-même.

– Mais quel est ce jeune homme ? où l'as-tu connu ?

– Je l'ai vu l'espace d'une nuit, à Sébastopol, tandis que nous avions douze heures de trêve pour enterrer nos morts.

– Et tu as songé à me marier avec lui ?

– Oui, mon enfant.

Danielle se mit à rire.

– Mais tu as donc des moments de folie, cher petit père ? dit-elle en lui sautant au cou.

– Non, mon enfant, répondit Grain-de-Sel d'une voix grave. Tu ne sais donc pas qu'on a parfois des pressentiments inexplicables, qu'il s'élève au fond du cœur de mystérieuses révélations de l'avenir ?

– Quelquefois, en effet.

– Eh bien, cette nuit-là, c'était vingt-quatre heures avant l'explosion du camouflet, eh bien, cette nuit-là, j'ai fait tout un rêve d'avenir. Pendant les quelques heures que j'ai passées avec ce jeune homme, j'ai cru que c'était là celui que tu aimerais un jour. Ne souris pas mon enfant, la destinée a parfois de singulières volontés. Qui sait ?

Grain-de-Sel parlait d'un ton convaincu et pour ainsi dire inspiré.

Il reprit la main de Danielle dans les siennes.

– Voyons ! dit-il, as-tu le temps de m'écouter ? Je veux te raconter cette histoire.

– Comment ! fit Danielle, mais je ne te quitte plus, petit père. Me voici revenue, je ne m'en vais pas... je reste à Paris, et tu sais bien que ma chambre est là... tout

près de la tienne...

– A la bonne heure ! s'écria l'invalide.

Et il se leva joyeux, s'appuyant sur une canne, et il alla ouvrir la croisée qui donnait sur la cour. Puis il se pencha en dehors.

– Hé ! mère Antoine ! cria-t-il de sa voix mâle et sonore. La mère Antoine monta sur-le-champ.

– Vous allez nous faire à dîner, lui dit Grain-de-Sel. M^lle^ Danielle reste ici.

La mère Antoine servait de femme de ménage au capitaine. Alors Grain-de-Sel regagna son fauteuil.

– Maintenant, dit-il, écoute mon histoire.

« C'était après le premier assaut donné à la tour Malakoff.

« Une trêve de douze heures avait été consentie entre les deux armées pour enterrer les morts.

« Je commandais un détachement de chasseurs à pied, composé d'environ cinquante hommes.

« Le champ de bataille, éclairé par les rayons de la lune, était splendide d'horreur.

« Russes et Français couchés pêle-mêle, les uns calmes, le visage tranquille, les autres contractés, grimaçants, d'autres les yeux ouverts et fixes, dormaient du dernier sommeil sur une terre trempée de sang.

« Nos soldats et ceux de l'armée ennemie s'étaient pris à rivaliser de zèle pour enlever les cadavres. En présence de la mort, il n'y avait plus de haine, plus de colère, plus de nations ; souvent un Russe chargeait un Français mort sur son épaule tandis que, à côté de lui, un Français prenait un Russe sur les siennes.

« Cependant, je remarquai un jeune homme, un simple soldat d'artillerie russe, qui semblait de préférence enlever les cadavres de nos soldats.

« Souvent il se penchait sur eux, les examinait avec attention comme s'il avait eu l'espoir d'en retrouver un vivant encore.

« Tout à coup il poussa un cri de joie : il venait de retrouver un sergent de zouaves qui respirait encore.

« – Oh ! quel bonheur ! dit-il en français, tandis que trois de mes hommes s'emparaient du zouave et le portaient aux ambulances.

« – Vous êtes donc bien heureux, lui dis-je, en m'approchant de lui, d'avoir retrouvé un Français vivant ?

« Il me regarda avec une certaine défiance d'abord, puis mon visage lui revint sans doute, car il me dit tout bas :

« – Je suis né à Paris !

« Je laissai échapper un geste d'étonnement profond. Un sourire vint à ses lèvres.

« – Rassurez-vous, me dit-il, je ne suis point un déserteur français, comme vous pourriez le croire. Je suis un sujet russe...

« Il s'était approché tout près de moi, et nul ne pouvait nous entendre.

« – Monsieur l'officier, reprit-il, vous avez l'air bon et franc. Qui sait ? peut-être seriez-vous mon ami si vous saviez mon histoire.

« – Je le suis déjà, répondis-je, car vous avez une charmante et noble figure.

« C'était en effet un jeune homme de vingt-deux ans, grand, mince, distingué de tournure, et d'une beauté merveilleuse qu'une femme aurait envié. Il avait les yeux bleus et les cheveux noirs, le teint blanc et mat, des pieds et des mains d'enfant.

« – Je vous remercie de votre sympathie, me dit-il, mais elle est exagérée encore ; car vous ne savez qui je suis, et combien je suis malheureux.

« Il prononça ces derniers mots avec tant de tristesse, que je ne pus m'empêcher de lui prendre le bras et de l'emmener assez loin pour que notre entretien ne fût troublé par personne.

« Nous nous assîmes sur un pan de mur que le canon avait à moitié renversé.

« – Monsieur, me dit-il alors, je serai peut-être tué demain. Peut-être est-ce aussi aujourd'hui l'unique trêve qu'il y aura entre les deux armées, et jamais l'occasion ne se représentera pour moi de parler à un Français. Et cependant, quelque chose me dit que j'aurais tort de ne point me confier à vous.

« Sa voix était douce et triste, et elle exerçait sur moi une sorte de fascination.

« – Parlez donc, monsieur, lui dis-je, et si je puis vous être bon à quelque chose...

« – Qui sait ? reprit-il. Ah ! si je pouvais revenir jamais à Paris, moi... car, fit-il en baissant la voix, savez-vous bien que je suis né Français, de père et de mère français, malgré que je porte un nom russe, qu'un acte de naissance mensonger me fait naître Russe, et que je suis soldat de l'empereur de toutes les Russies, obligé de faire le coup de feu contre ceux que je sais être mes compatriotes et mes frères ?

« Et comme j'étouffais une exclamation de surprise, il reprit.

« – N'ayez pas peur, je n'ai encore tué personne... jusqu'à présent, j'ai toujours escamoté la balle que je devais mettre dans mon fusil.

« – Mais enfin, monsieur, m'écriai-je, savez-vous bien que vous me dites d'étranges choses ?

« – Elles sont vraies.

« – Ainsi vous êtes né à Paris ?

« – Le 16 avril 1834.

« – Et vos parents étaient Français ?

« – Mon père était colonel. Ma mère appartient à une grande famille du centre de la France.

« – Mais alors…

« Il me regarda fixement.

« – Votre nom, monsieur ? me dit-il après un moment de silence.

« – Je suis un officier de fortune, répondis-je, je m'appelle Grain-de-Sel. Je n'ai pas de famille ; mais, soyez tranquille, monsieur, je suis un homme de cœur, et…

« – Si je ne vous avais jugé tout de suite, me dit-il, je ne vous aurais point fait de demi-confidences. Maintenant, voulez-vous me faire un serment ?

« – Parlez.

« – C'est que vous brûlerez ces papiers si vous ne voyez point la possibilité de m'être utile un jour.

« Il venait, en parlant ainsi, de tirer de sa longue cape verte un petit rouleau de papier qu'il me tendit.

« – J'ai écrit ces pages, me dit-il, dans l'espoir qu'elles tomberaient un jour ou l'autre dans les mains d'un Français. Vous les lirez sous la tente. Peut-être nous reverrons-nous un jour…

« Je m'emparai du manuscrit, puis nous passâmes le reste de la nuit occupés à causer.

« Il me parla beaucoup de Paris, où il avait tous ses souvenirs d'enfance.

« – Ah ! me dit-il les larmes aux yeux, si je pouvais retourner à Paris… y vivre pauvre, obscur, misérable… mais y vivre, respirer l'air français, entendre notre belle langue, voir passer sur le boulevard ce drapeau tricolore à l'ombre duquel je suis né !…

« Au jour, un coup de canon annonça la fin de l'armistice.

Nous nous séparâmes ; mais j'emportais ce manuscrit dans lequel il avait retracé toute son histoire. »

– Et, dit Danielle, ce manuscrit… où est-il ?

Grain-de-Sel se leva, alla ouvrir le tiroir d'un petit meuble et y prit une liasse de papiers.

– Tiens, dit-il, le voilà. Lis-le-moi… L'histoire de Vladimir sera plus touchante encore en passant par ta bouche.

La nuit était venue, la jeune fille alluma un flambeau, arrondit un de ses bras sur le bord d'une table et appuya son front dans sa main.

Puis elle lut à mi-voix les pages suivantes, qui avaient pour titre :

HISTOIRE D'UN MORT

Chapitre 29

HISTOIRE D'UN MORT ECRITE PAR LUI-MEME

(Sébastopol, pendant le siège)

Le manuscrit commençait ainsi :

« Avant d'en venir à ce mort dont je parle, qu'il me soit permis de raconter un peu longuement une histoire du siècle dernier. Cette histoire est celle de la fortune immense à laquelle je dois tous les malheurs de ma vie.

« Un soir d'automne de l'année 17..., un jeune homme de quinze à seize ans cheminait, le front penché, l'œil rêveur, dans une grande ligne qui perçait d'outre en outre une vaste forêt du Nivernais.

« Sa beauté pâle et fière impressionnait vivement. Ses grands cheveux blonds, son œil bleu, ses mains blanches et fines, tout semblait annoncer en lui un homme de race. Cependant, à voir son costume sombre, son habit sans broderie, sur les basques duquel ne battait aucune épée, on ne pouvait s'y méprendre : il n'était pas gentilhomme.

« Il cheminait lentement et s'arrêtait de temps à autre, pour attacher en se retournant un long regard sur un petit castel en briques rouges qui montrait à l'autre extrémité de la ligne ses tourelles en poivrière.

« Alors il soupirait profondément et murmurait :

« – C'est là.

« Quel était donc ce jeune homme ? Un soir, douze années auparavant, un paysan du Nivernais, habitant le village de Donzy, était assis avec sa femme au coin d'un feu de tourbe, lorsqu'on frappa à leur porte.

« Le paysan alla ouvrir et se trouva face à face avec un soldat blessé, exténué de fatigue, portant dans ses bras une jolie petite créature blonde, blanche et rose, un enfant d'environ quatre ans, dont la chevelure bouclée couvrait à demi les deux bras de son père, car c'était l'enfant du soldat, l'enfant d'une femme aimée morte au printemps de la vie.

« Le soldat, déjà d'un âge mûr, avait été blessé si grièvement à la dernière bataille, que ses chefs lui avaient accordé un congé illimité, et il s'était mis en route pour son pays natal, une petite ville du Bourbonnais où il espérait se guérir. Il était

parti emportant avec lui son seul trésor, sa seule affection en ce monde après l'étendard de son régiment, cet enfant conçu pendant une trêve, venu au monde entre deux batailles, dont un drapeau criblé de balles avait été le premier lange, et qui devait être soldat comme lui quand viendrait à sonner l'heure de l'adolescence.

« Hélas ! le soldat avait trop présumé de ses forces, il ne devait pas atteindre le clocher de son village, et d'autres destinées attendaient sans doute cet enfant, que la mort allait le contraindre à abandonner.

« Le soldat blessé et le pauvre enfant, dont les petites mains étaient bleuies par le froid, émurent de compassion les deux paysans à la porte desquels ils venaient de frapper. Ces paysans étaient aussi aisés que pouvaient l'être d'humbles vignerons ; ils n'avaient pas d'enfant, et ils tendirent les bras à celui que le soldat leur présentait.

« Deux jours après, le soldat mourut des suites de sa blessure, recommandant le petit René aux deux paysans et leur laissant une somme de mille écus, son unique fortune, destinée à pourvoir à l'éducation de l'enfant.

« René avait donc passé son enfance à Donzy, élevé par la paysanne qui lui avait servi de mère, et dont le mari était mort l'année qui suivit le trépas du père de René.

« Le curé du village enseigna à l'enfant tout ce qu'il savait. Pierre Hubert, c'était le nom du paysan, lui laissa son avoir, ne réservant à sa femme que l'usufruit.

« Cette petite aisance et ce savoir, à une époque où le savoir était si rare que plus d'un gentilhomme ne savait écrire son nom qu'avec la pointe de son épée, permirent donc à René de vivre un peu mieux qu'un paysan et de se faire appeler à Donzy M. René, tout comme on appelait monseigneur le marquis de Valmorand, qui était le seigneur du village.

« René avait un cœur d'or, et une tête de feu. Une ambition secrète et encore inexplicable le dominait, un rêve remplissait son âme, une ombre s'était faite dans la clarté de son cœur. Il avait les instincts du gentilhomme, sa fierté dédaigneuse, son amour de la gloire, et il était sans nom. Lorsqu'il endossait ses vêtements de drap brun, il rêvait tout bas les justaucorps de velours broché d'or, le feutre galamment orné d'une plume blanche, les manchettes en point d'Angleterre et les fines guipures de Venise.

« Quand il cheminait, seul et triste, par les verts sentiers ou sous les grands arbres des bois, il songeait en soupirant à ces beaux seigneurs qu'il rencontrait parfois montant un cheval de race à l'œil plein d'ardeur, aux naseaux fumants.

« Et quand il avait rêvé, désiré, soupiré, l'adolescent jetait un triste regard sur cette existence monotone et sans rayonnement qui était la sienne, sur cet avenir sans horizon qui lui était destiné, et une sourde colère bouillonnait en lui.

– « J'ai pourtant l'âme d'un gentilhomme ! murmurait-il.

« Et puis encore il y avait peut-être, au fond de ces ardeurs secrètes et comprimées à grand-peine, une de ces causes mystérieuses, un de ces riens inexplicables qui décident de la vie d'un homme et lui mettent au cœur le ver rongeur de l'ambition.

« Un soir, un soir d'automne semblable à celui où nous l'avons vu s'en aller à petits pas à travers la forêt ; un soir, à l'heure où l'angélus tintait, où les laboureurs quittaient leur sillon, où les pâtres revenaient des champs, à l'heure où les mille voix de la nature montent à Dieu comme un doux hymne d'amour et de prière, tandis qu'il était assis sur un pan de mur couvert de lierre d'Irlande, au bord d'un chemin, deux cavaliers avaient passé par là rapides et rieurs comme le bonheur qui va vite.

« L'un était un beau gentilhomme de trente ans à peine, à la noire moustache, au regard conquérant, ayant le sourire aux lèvres et le poing sur la hanche.

« L'autre était une femme, une blonde amazone, montant un étalon blanc, jeune et fougueux comme elle. Elle riait en écoutant les doux propos du cavalier, et René devint rêveur en la voyant sourire ; il éprouva un mouvement de jalousie lorsqu'un lambeau des propos galants que lui tenait le cavalier lui fut apporté par la brise, et il la trouva si belle et si gracieuse, si rayonnante de la splendeur de ses vingt années, qu'il soupira avec dépit :

« – Ah ! que ne suis-je gentilhomme !

« Et depuis ce jour, René vivait solitaire et triste ; il s'en allait rêveur s'asseoir au bord de la rivière ou sur la lisière de la forêt, et il regardait sans cesse au-dedans de lui où s'était gravée une image. Or, ce soir-là, notre héros suivit longtemps cette grande ligne du bois à l'extrémité de laquelle on voyait le château ; et puis il s'assit sur l'herbe, l'œil toujours fixé sur ses tourelles en poivrière, prêtant l'oreille au chant mystérieux qui résonnait au fond de son cœur.

« Tout à coup un bruit lointain s'éleva dans la profondeur de la forêt, celui d'une fanfare vigoureusement sonnée par plusieurs trompes et appuyant les chiens, qui étaient à une si grande distance encore, qu'on les entendait à peine et que leurs aboiements confondus ressemblaient au murmure de la mer, dont le clapotement se fait entendre à l'intérieur des terres.

« René tressaillit et se dressa à demi.

« Pour tout homme élevé loin du terre à terre des villes, en pleins champs, en pleines forêts, les harmonies un peu sauvages d'une troupe sous la futaie, la voix d'une meute ardente à la poursuite d'un chevreuil ou d'un sanglier ont un charme infini.

« Dans le centre de la France surtout, et en Bretagne, ce noble sentiment de la vénerie existe aussi bien dans le peuple que chez les gentilshommes, et le cœur bat bien fort au laboureur qui pousse ses bœufs devant lui, lorsque les notes éclatantes d'une fanfare s'élèvent au milieu des bois et que la bête de chasse débuche à ses yeux avec son cortège de grands chiens à l'œil enflammé, à la gorge

sonore et enrouée par la colère.

« Aussi René prêta-t-il l'oreille, oubliant la rêverie pour s'identifier par l'ouïe aux accidents divers de la chasse, ce qui est facile à quiconque possède bien la sonnerie d'un pays et sait distinguer une fanfare de renard d'une fanfare de chevreuil.

« Le jeune homme s'était levé et il écoutait...

« Les chiens étaient loin, les veneurs plus loin encore, mais ils semblaient venir à la rencontre de René, et René qui connaissait parfaitement la forêt, car il y venait presque tous les jours, s'élança en courant en travers du gaulis, en s'écriant :

« La chasse va tomber au bois Fourchu... Je verrai l'hallali.

« Et René, qui était taillé en cerf et aurait suivi sans peine un cheval au galop arpenta gaillardement le plus fourré de la forêt, peu soucieux des ronces, des broussailles et des balivaux qui déchiraient ses vêtements, écorchaient ses pieds ou fouettaient son visage.

« Après une course de vingt minutes, il s'arrêta et prêta l'oreille, la tête contre terre pour écouter sous le vent. Les fanfares étaient loin encore, mais les chiens étaient près et ils se rapprochaient si chaudement que René murmura :

« – C'est la meute du comte ! On chasse un dix-cors !

« Celui que René appelait le comte était le propriétaire du château entrevu par lui à l'extrémité nord de la grande ligne.

« Du moment où le jeune homme eut la presque certitude que les chiens chassaient un dix-cors, il se tint le raisonnement suivant, qu'un veneur du pays connaissant bien la forêt eût trouvé plein de sagesse :

« – La bête s'est fait tourner d'abord, s'amusant à randonner ; puis elle a débûché, et le débûcher aura été long, car il est tard, et on n'attaquera jamais un dix-cors sur le soir. L'animal vient de rentrer sous bois, les chiens, relayés sans doute, le mènent grand train au val Fourchu. Mais, au val Fourchu, il y a une mare, et il s'y jettera.

« Un sourire accompagna ces mots de René, qui savait bien quel sort malheureux attend l'imprudent animal qui s'est jeté à l'eau.

« Et René reprit sa course pour arriver le premier à l'hallali, avide, comme tout paysan du Nivernais ou du Morvan, d'assister à ce spectacle plein d'émotions qu'en terme de chasse on nomme la *mort.*

« Les chiens rapprochaient toujours avec ardeur ; à quelque distance une troupe, celle d'un piqueur sans doute, sonnait un bien-aller précipité et plein d'entrain.

« René se plaça au bord d'une clairière où la chasse devait passer inévitablement, et il attendit, le cœur palpitant et la sueur au front.

« L'attente fut pour lui de courte durée ; bientôt le cerf parut.

« Il arrivait au galop à travers la futaie, la tête haute encore, l'air majestueux et fier, malgré sa fatigue extrême.

« Il passa à dix pas de René, qui lui cria *bravo !* tant sa course était superbe ; – puis après lui, le serrant de près, vinrent les chiens, – les uns au poil fauve et rude des griffons de l'ouest, les autres tricolores comme des Anglais ; d'autres encore noirs et feu, comme doivent l'être les vrais chiens du pays de Bourgogne ; – tous pressés sur la voie, chassant aux branches la plupart, rapprochant avec une ardeur sans pareille, et donnant chaudement de la voix, avec un ensemble tel qu'on eût dit qu'il n'y avait qu'un chien et qu'on n'entendait qu'un seul aboiement.

« Le cœur de René bondissait dans sa poitrine, et il se demandait une fois de plus pourquoi il n'était pas gentilhomme, et pourquoi il ne pressait pas du genou, en ce moment, les flancs d'un noble étalon.

« Et, comme il allait s'élancer après les chiens, il entendit le galop précipité d'un cheval suivant la chasse sans que son cavalier daignât se servir de sa trompe ; et, mû par un sentiment bizarre, il attendit encore.

« A la place même où avait passé le cerf et ensuite les chiens, René vit déboucher un cheval et son cavalier et il poussa un cri étouffé.

« Ce cavalier, c'était l'amazone entrevue, un soir l'espace d'une seconde ; c'était la belle châtelaine dont l'humble adolescent avait si souvent rêvé, la dame de ce joli castel dont il contemplait si souvent les tourelles avec mélancolie.

« C'était une femme, enfin, pour l'amour de qui René eût voulu être gentilhomme.

« Elle passa fougueuse et rapide, animée à la poursuite du noble animal, la première entre tous les veneurs et ayant sur eux une avance considérable ; elle passa sans voir René, dont le cœur cessa de battre tant son émotion fut terrible, et bientôt elle disparut à ses yeux, comme avaient successivement disparu le dix-cors et la meute.

« Alors René retrouva à la fois sa présence d'esprit et l'usage de ses jambes, et il s'élança après elle, entraîné par une force invincible.

« Le val Fourchu et la mare n'étaient pas loin. Le cerf s'était jeté bravement à l'eau pour échapper à ses persécuteurs ; mais les chiens l'avaient imité, et quand la noble bête sortit de l'étang, ses jambes roidies refusèrent de le porter plus longtemps. René, qui arrivait en ce moment sur le bord opposé, le vit acculé à un tronc d'arbre, faisant tête à la meute, tandis que l'intrépide amazone poussait son cheval vers lui.

« Le cerf aux abois, on le sait, devient, terrible, – terrible pour les chiens, terrible surtout pour le cavalier imprudent qui fond sur lui sans autre arme que son couteau de chasse.

« L'amazone n'avait pas même un couteau ; elle tenait un simple fouet dans la main.

« Le cerf, ivre de douleur, et de colère éventra deux ou trois chiens à coups d'andouillers, et vint à la rencontre du cheval, qui se cabra.

« L'amazone poussa un cri.

« Mais déjà René s'était jeté bravement à l'eau et, son bâton d'une main, son couteau de poche de l'autre, il marchait au-devant du dix-cors avec ce sang-froid et ce courage qui sont l'apanage de la jeunesse qui s'est développée au grand air des forêts, aux prises avec les périls et les difficultés de la nature.

« Le cerf n'avait point encore atteint l'amazone, que déjà le jeune homme lui assenait un coup de bâton terrible sur le massacre, entre les deux bois, et l'étourdissait à moitié ; puis tandis que l'animal chancelait et baissait la tête comme un taureau mal atteint par la masse, il enlaçait son cou et ses deux bras, se cramponnant à lui avec la souplesse d'une couleuvre, et lui plongeant son couteau dans le poitrail, roulait avec lui sur le sol.

« La lutte de l'animal, qui se débattait dans les dernières convulsions de l'agonie, et de l'homme épuisé de fatigue, mais sain et sauf, fut de courte durée, et eut pour unique témoin l'amazone, frissonnante et saisie d'étonnement.

« René se releva seul, et jeta à la jeune femme un regard de triomphe. Puis, écartant les chiens à coups de bâton, il coupa le pied du dix-cors et l'offrit à l'amazone, qui, alors, se prit à considérer ce jeune homme avec une curiosité naïve, mélangée d'un certain enthousiasme.

« En ce moment, et de plusieurs points à la fois, débouchaient sur le théâtre du combat les piqueurs et les cavaliers qui sonnaient l'hallali, et qui tous, voyant le cerf mort et ce jeune homme offrant le pied à l'amazone, poussèrent une exclamation de surprise.

« L'un d'eux, ce même gentilhomme que René avait vu escortant la belle chasseresse, s'avança vers lui le sourcil froncé et le fouet levé :

« – Qui donc, maraud, lui dit-il avec hauteur, t'a permis de frapper l'animal que je cours ?

« René, pâlit de colère et recula d'un pas.

« – Ce jeune homme m'a sauvée ! s'écria vivement l'amazone, qui, dominant enfin son effroi et son émotion, éleva la voix et la main pour protéger son défenseur.

« – Sauvée, madame ? interrogea le gentilhomme avec curiosité, et comment cela ?

« Les veneurs entouraient René, qui, pâle, immobile, avait croisé ses bras sur sa poitrine et promenait un fier regard autour de lui.

« – Oui, reprit l'amazone. Au lieu de menacer ce jeune homme, remerciez-le, au contraire, monsieur le comte ; car sans lui j'étais perdue... le cerf éventrait mon cheval et me foulait aux pieds.

« Et alors la jeune femme, avec cette éloquence si simple, si naïve que la

reconnaissance inspire, raconta ce qui s'était passé, son imprudence, le courage et le dévouement du jeune homme, et le comte, tendant spontanément la main à René, s'écria :

« – Vous êtes un brave jeune homme ! Merci, et pardonnez-moi !

« René salua l'amazone et fit un pas de retraite.

« – Votre nom ? demanda le comte ; car ce gentilhomme n'était autre que le mari de l'amazone et le maître du château.

« – René, répondit-il.

« – Où habitez-vous ?

« – A Donzy.

« – Ah ! dit le gentilhomme, je sais ; vous êtes le fils d'un soldat mort à Donzy ?

« – Oui, monseigneur.

« – Eh bien ! monsieur René, reprit le gentilhomme, merci de nouveau du service que vous m'avez rendu en sauvant la comtesse ma femme d'un grand danger ; et dites-moi franchement ce que je puis faire pour vous... Je suis tout à vous.

« – Vous êtes trop bon, monseigneur, répondit René en saluant.

« – Parlez, dit le comte avec chaleur, que désirez-vous ?

« – Rien, monseigneur.

« – Ce n'est point assez, en vérité. Comment, je ne puis rien faire pour vous ? vous ne désirez rien ?

« – Si, répondit René, mais ce que je désire, ce que je voudrais être, ni vous, ni le roi lui-même, monseigneur, ne le pourriez faire...

« – Vous êtes fou...

« – Non, murmura le jeune homme, dont l'œil étincela de fierté, et vous le savez bien, monseigneur, le roi lui-même ne peut pas faire un gentilhomme !

Chapitre 30

RENÉ PROFITA DE l'espèce de stupéfaction que ses paroles produisirent sur le gentilhomme, sa femme et leur suite, pour saluer une dernière fois et sortir du cercle qui s'était formé autour de lui.

« – Singulier jeune homme ! murmura la comtesse en le voyant s'éloigner.

« – Singulier, en effet, répondit le comte devenu rêveur. Ce garçon est fou, ou il est ambitieux à devenir maréchal de France !

« René s'en alla à grands pas et gagna l'extrémité méridionale de la forêt.

« Il était en proie à une sorte d'agitation fébrile qui ne lui permettait plus de s'apercevoir que ses vêtements ruisselaient encore de l'eau de la mare, et qu'il était couvert du sang du cerf.

« Il courait tête nue, son couteau ouvert à la main, ainsi qu'un homme, qui vient de commettre un crime ; et s'il fût entré à Donzy de jour, on eût pu le soupçonner. Mais il était nuit déjà lorsqu'il atteignit la chaumière où il avait passé son enfance, et la vieille paysanne qui l'avait élevé fut seule témoin de son trouble et de son agitation.

« – Mon Dieu ! monsieur René, murmura-t-elle, car elle employait toujours cette formule respectueuse pour lui adresser la parole, qu'avez-vous donc, et que vous est-il arrivé ?

« – Rien, mère... répondit-il en se jetant sur un escabeau au coin du feu, absolument rien.

« Et son visage bouleversé démentait ses paroles.

« – Mais vous êtes mouillé... couvert de boue ?

« – J'ai traversé à la nage l'étang du val Fourchu.

« – Ah ! Seigneur Dieu ! s'écria la vieille, – vous avez du sang plein les mains... Et ce couteau ?...

« Un sourire revint aux lèvres du jeune homme, et, pour rassurer sa mère adoptive, il lui conta les événements qui venaient de s'accomplir dans la forêt.

« – Hélas, soupira la vieille, vous êtes bien malheureux, mon pauvre enfant, et que Dieu maudisse le jour où vous avez rencontré la noble dame !

« On le voit, René avait confié son amour à la paysanne.

« – Mère, dit-il, je veux partir, j'y suis résolu.

« – Partir, monsieur René !... Vous voulez partir ?

« – Oui, fit-il d'un signe de tête.

« – Et où irez-vous, mon Dieu ?

« – A Paris. Je veux être soldat comme mon père, et, plus heureux que lui, je veux devenir officier, colonel, porter, comme les gentilshommes, des épaulettes d'or sur un habit brodé... Ah ! acheva-t-il avec un fébrile enthousiasme, dussé-je conquérir le monde, il faudra bien que le bruit de ma renommée arrive jusqu'à *elle ;* il faudra bien que son regard fasciné s'arrête sur moi.

« – Vous l'aimez donc bien, mon enfant ? demanda la vieille avec douceur.

« Il posa la main sur son cœur avec un geste de souffrance.

« – Oui, murmura-t-il tout bas, plus que la vie !

« La vieille s'était assise au coin de l'âtre, dans un grand fauteuil de bois grossièrement sculpté. Elle tenait dans ses mains ridées les blanches mains du jeune homme et les pressait tendrement.

« – Ecoutez-moi bien, monsieur René, lui dit-elle, je ne suis qu'une pauvre paysanne, et je ne sais pas grand-chose de la vie de ce monde ; mais je vais peut-être vous donner un bon avis... Ecoutez-moi.

« – Parle, mère, dit René, manifestant un certain étonnement.

« – Voyez-vous, mon enfant, poursuivit la vieille, au temps où nous vivons, un soldat qui n'est pas gentilhomme n'arrive pas à grand-chose, et, s'il est ambitieux comme vous, s'il veut parvenir, il doit s'attendre à être heurté à chaque pas dans son amour-propre, dans son orgueil, dans son mérite personnel... Un gentilhomme, voyez-vous, c'est un gentilhomme. Il a presque le privilège exclusif de porter l'épée, et il tient à maintenir ce privilège intact.

« – Eh bien, s'écria René, le roi m'anoblira.

« – Bon ! dit la vieille, votre petit-fils à peine pourra marcher la tête haute. Les lettres de noblesse ne font pas la race.

« – C'est juste, soupira René en courbant le front.

« – Or donc, reprit sa mère adoptive, il m'est avis qu'en ce monde la seule chose qui puisse contrebalancer la noblesse, c'est la fortune. L'argent est et sera toujours une aristocratie.

« – Hélas ! je suis pauvre... murmura le jeune homme.

« – Ecoutez donc, monsieur René, il y a tout près d'ici, à trois lieues, un beau château et une vingtaine de fermes qui en dépendent. Ce château, qu'on appelle Montmorillon, appartient à un beau seigneur de Paris qui est cousu d'or

aujourd'hui, mais qui a commencé par être plus pauvre que vous. Le magister, qui est un savant, m'a conté son histoire. Il s'appelait Pierre tout court, comme vous vous appelez René. Il était venu de l'Auvergne à pied et en sabots. Il s'est mis dans la finance et il est devenu riche. Alors il a acheté le château, et il s'est fait appeler M. Pierre de Montmorillon. Eh ! eh ! acheva la vieille en souriant, M. le comte d'Estournelle ne le dédaigne pas, allez ! Quoiqu'il ne soit pas un vrai gentilhomme comme lui, il lui serre la main ni plus ni moins qu'à un égal...

« Ces paroles de la vieille avaient plongé René en une méditation profonde.

« – Oui, murmura-t-il enfin, elle a raison... l'homme riche peut tout en ce monde. Je veux être riche !

« Et puis il soupira, ajoutant :

« – Mais on ne fait pas fortune dans les finances et les gabelles sans avoir un sou vaillant. Il faut de l'argent pour gagner de l'or !

« – Eh ! eh ! fit la paysanne en riant, peut-être avons-nous quelque part, mon bon monsieur René, un vieux sac de cuir tout plein de jaunes louis d'or !... Attendez donc.

« René tressaillit et regarda la vieille.

« – Voyez-vous, reprit-elle, votre père, que Dieu aie son âme ! nous laissa tout votre patrimoine... environ mille écus en belles pièces neuves et toutes reluisantes. Feu mon pauvre Jacques, qui était un homme de sens, pensa que l'argent qui dort est un meuble inutile et qu'il valait beaucoup mieux le faire travailler.

« – Que veux-tu dire ? mère, interrogea René avec curiosité.

« – Vous allez voir, écoutez. Il passait ici tous les ans un marchand colporteur qui faisait plusieurs petits commerces pour gagner sa vie. Il vendait aux enfants de belles images de sainteté et des livres en gros caractères pour prier Dieu, aux jeunes filles, de beaux fichus pour le dimanche, de l'étoffe pour faire leurs robes des jours de fête, du fil et des aiguilles pour les coudre.

« Il achetait aux fermiers leurs récoltes de sarrasin ou d'avoine, les leur payait en beaux écus et les revendait à d'autres marchands de la ville voisine qui est Nevers, comme chacun sait. Enfin aux uns il prêtait de l'argent avec un intérêt, et il en empruntait aux autres pour le faire valoir dans son trafic. Or, comme c'était un très brave homme, incapable de faire tort de son bien à autrui, feu mon pauvre Jacques lui confia vos mille écus, monsieur René.

« – Oh ! oh ! dit le jeune homme en fronçant le sourcil.

« – Il paraît, continua la vieille, que dans le commerce de colporteur, l'argent fructifie, car il est venu ce matin même, le colporteur, tandis que vous couriez les bois, et il m'a rapporté, non plus mille écus, mais trois mille, c'est-à-dire neuf mille livres ; ce qui fait que, en vingt années, votre capital a triplé.

« – Que dis-tu, mère ? s'écria René dont l'œil brilla ; aurais-je donc autant

d'argent à moi ?

« – Autant et plus, monsieur René, car notre bien, à feu mon pauvre Jacques et à moi, est à vous aussi, et il vaut bien cinq mille livres.

« – Ah ! mère, dit René, ce bien est à vous et non à moi...

« – Bon ! dit la vieille, le colporteur vous l'achèterait bien sur l'heure cinq mille livres pour n'en jouir qu'après ma mort, et je continuerais à habiter tranquillement ma maison...

« – Mère... mère... murmura René, ému jusqu'aux larmes de ce dévouement si simple et si noble.

« – Allez, monsieur René, acheva la paysanne, croyez-moi, prenez votre argent, allez à Paris et tâchez de faire fortune... Vous avez des mains trop blanches pour demeurer au milieu de pauvres paysans comme nous... et si vous n'avez pas le nom d'un gentilhomme, il m'est avis que vous en avez le cœur et la noblesse de sentiments.

Chapitre 31

DIX ANNÉES APRÈS environ, par une froide nuit d'hiver, un homme enveloppé dans son manteau traversa le pont Neuf, tourna sur la berge, à gauche, en remontant le cours de la Seine dans la direction de la rue des Grands-Augustins.

« Il marchait d'un pas saccadé et rapide, la tête nue, se parlant à lui-même à mi-voix et se disant :

« – J'ai lutté dix années contre l'obscurité et la misère, et pendant dix années j'ai été vaincu. Semblable à ces soldats qui, désespérant de la victoire, se font noblement tuer, je suis las de soutenir un combat inutile et je me réfugie dans la mort.

« Il s'arrêta et jeta un regard assuré à la Seine, qui roulait son flot noir en rongeant la pile des ponts.

« – Dans quelques minutes, poursuivit-il avec ce calme de l'homme qui a fait ses adieux à la vie et ne la regrette point, j'aurai trouvé là-bas l'oubli de mes maux. Mais avant, oh ! avant, je veux la revoir une dernière fois...

« Je veux la revoir, cette femme qui fit battre mon cœur de vingt ans, un soir, d'une étrange et violente émotion, cette femme pour qui j'ai risqué ma vie une fois, pour qui j'ai quitté mon village le ver rongeur de l'ambition au cœur, la tête pleine d'espérances, cette femme dont la vue me fit regretter de ne pas être gentilhomme, et pour qui j'ai lutté dix ans sans relâche...

« Sur le quai, tout était solitude, obscurité, et l'on n'entendait que le clapotement de l'eau qui coulait avec un murmure sinistre ; dans la rue des Grands-Augustins, au contraire, un bruit confus de carrosses roulant avec fracas, les sons joyeux d'un bruyant orchestre, les clartés éblouissantes des lustres allumés pour une fête à tous les étages d'un superbe hôtel, semblaient attester éloquemment que là au moins quelques heureux de ce monde s'amusaient et bravaient la rigueur et l'intempérie du temps.

« A quelques pas de ces flots bourbeux, où le lutteur vaincu allait bientôt chercher l'oubli, on dansait dans l'hôtel du baron de Vieux-Loup, un gentilhomme du Morvan qui menait grand train.

« Les invités arrivaient, les uns en litière, les autres en carrosse, et leur nombreuse valetaille emplissait la cour de l'hôtel.

« L'homme qui voulait mourir se glissa jusqu'à la porte extérieure et se plaça dans l'angle le plus obscur.

« – Je la verrai passer quand elle arrivera, murmura-t-il.

« Il attendit quelques minutes, l'œil fixé dans la direction de la rue Saint-André-des-Arts, où le comte d'Estournelle, que nous avons vu au premier chapitre de cette histoire, avait sa demeure.

« Bientôt une lueur se fit à l'extrémité de la rue des Grands-Augustins, un roulement de carrosse se fit entendre, et une voiture de gala, aux portières de laquelle galopaient deux coureurs portant des torches, arriva rapidement et s'engouffra sous la porte cintrée de l'hôtel...

« Mais l'homme avait eu le temps de voir...

« Le carrosse renfermait un gentilhomme et une femme, et la lueur des torches s'était projetée sur leur visage.

« La femme, c'était *elle !*

« Le gentilhomme, c'était ce comte d'Estournelle qui jadis avait offert ses services à René ; l'homme qui s'était avidement porté sur leur passage, on l'a deviné, c'était René.

« – Range-toi, maraud ! lui cria durement un des coureurs.

« Mais l'œil du comte s'était abaissé involontairement sur ce visage pâle, et soudain il avait reconnu l'étrange jeune homme de la forêt qui voulait être gentilhomme.

« Il suffit parfois d'un regard arrêté avec une tenace attention sur un visage où se peint une émotion violente, pour laisser deviner l'histoire tout entière d'un homme.

« Le comte d'Estournelle éprouva sans doute une impression bien vive à la vue de René, car il fit arrêter le carrosse ; et tandis que la comtesse gravissait, appuyée sur la main d'un gentilhomme, les marches du grand escalier, il courut dans la rue pour l'y rejoindre ; mais déjà René s'éloignait à grands pas, et se dirigeait vers la Seine.

« Le comte courut après lui et lui posa la main sur l'épaule, au moment où il allait se précipiter dans les flots.

« – Malheureux ! s'écria M. d'Estournelle.

« René se retourna, pâlit, reconnut le comte et poussa un cri.

« – Monsieur... balbutia-t-il... laissez-moi ; n'ai-je point le droit de mourir ?...

« – Non, dit sévèrement le comte. La loi du Christ défend le suicide.

« Un sourire amer passa sur les lèvres de René.

« – Quand on n'a ni amis, ni famille, ni fortune, ni espoir, au cœur, dit-il, que

ferait-on en ce monde ?

« – Jeune homme, répondit le comte d'une voix douce et grave, vous n'avez plus de famille, mais vous avez un ami... un ami à qui vous direz les plaies de votre âme et qui vous consolera, un ami qui n'a point oublié le jour où, dans une forêt du Nivernais, vous regrettiez de n'être pas gentilhomme, et qui a deviné déjà vos ambitions déçues, vos rêves évanouis, vos douleurs et vos désillusions, et qui saura bien vous forcer à vous reprendre à la vie, à cette vie qu'un homme de cœur ne doit sacrifier que pour son pays et son roi ?

« Et le comte d'Estournelle prit dans ses mains les mains de René, et, sous le regard si noble et si bon du gentilhomme, celui-ci frissonna d'émotion et se sentit désarmé.

« Cet homme lui défendait de mourir, et dans la voix de cet homme il y avait un tel accent d'autorité, que René courba le front et s'inclina devant cette volonté qui dominait la sienne les austères accents de la maturité éprouvée et forte dominent les passions tumultueuses de la jeunesse.

* *

*

« Vingt années environ, et presque jour pour jour, après cet hallali où la comtesse d'Estournelle eût peut-être trouvé la mort sans le courageux dévouement de René, une scène non moins émouvante, mais plus mélancolique et plus sombre, s'accomplissait au château que le comte et la comtesse habitaient d'ordinaire jusqu'à la fin de novembre.

« On était bien toujours en automne, et le temps était beau pour une journée de chasse. L'air était si calme, qu'on eût entendu passer un chevreuil sous la futaie à une grande distance ; le soleil éclairait les clairières, l'herbe était verte et douce aux pieds des chasseurs ; mais les chasseurs ne foulaient point l'herbe verte, aucun chien ne hurlait loin ou près, les taillis muets ne répercutaient aucun lambeau de fanfare, et nulle part, au sud ou au nord, on n'entendait retentir le sonore galop d'un cheval.

« La forêt était silencieuse et recueillie au milieu de ce dernier sourire d'automne, comme une demeure abandonnée.

« Au-dehors du château, – ce joli château qui dressait ses sveltes tourelles à la lisière de la forêt, – tout était joies et parfums de la nature ; tout était tristesse et silence au-dedans. A l'extérieur, les rayons du soleil couchant envoyaient un rouge reflet aux vitraux des ogives, les oiseaux chantaient dans les marronniers qui ombrageaient la pelouse ; les jardins étaient embaumés des senteurs de ces fruits et de ces fleurs d'automne qui consolent si bien du printemps.

« Deux levrettes jouaient et luttaient sur le seuil.

« Au-dedans, l'étranger qui y eût pénétré eût rencontré çà et là des serviteurs au front triste, aux yeux pleins de larmes, portant par avance sur leur visage un deuil qui déjà était dans leur cœur ; puis, au premier étage, sur le seuil d'une vaste salle, un vieux chien couché, l'œil morne, laissant entendre un douloureux grognement, aussi triste que les levrettes qui jouaient à la porte du château étaient joyeuses. Dans cette salle, dont l'ameublement sévère rappelait le règne précédent, ce règne majestueux de Louis XIV, où la grandeur étouffa souvent la grâce, un groupe composé d'une femme et de deux enfants s'était formé auprès d'un homme de quarante-cinq ans environ, pâle et le front couvert de ces lueurs morbides qui annoncent une fin prochaine.

« Assis dans un grand fauteuil de chêne garni de cuir de Cordoue, – un fauteuil séculaire que les d'Estournelle semblaient s'être religieusement transmis pour le même usage, – le comte, car c'était lui, avait le visage tourné vers la croisée ouverte et donnant de plain-pied sur une des terrasses du château.

« La femme, la comtesse, belle encore comme à vingt ans, tenait dans ses mains la main du gentilhomme. Les deux enfants, les leurs, un jeune homme de seize ans, une jeune fille de quatorze, étaient agenouillés et pleuraient aux deux côtés de leur père.

« M. d'Estournelle se mourait ; il mourait des suites d'une blessure reçue un an auparavant sur un champ de bataille où il avait noblement combattu pour son roi.

« Il y avait une tradition chevaleresque et touchante dans l'histoire des derniers d'Estournelle. Tous, depuis François I^{er}, de vaillante et noble mémoire, jusqu'au roi Louis XV, étaient morts frappés par l'ennemi.

« Les uns étaient tombés sur le champ de bataille, s'enveloppant pour mourir dans le drapeau de leur régiment, le visage tourné vers l'ennemi, ayant aux lèvres un sourire calme et pieux qui semblait dire que le soldat expirait en chrétien.

« Les autres, mortellement atteints, mais non foudroyés, avaient pu revenir au manoir natal et rendre le dernier soupir, assis dans ce vaste fauteuil qui était devenu le vrai lit de mort d'une race qui voulait s'éteindre toute vêtue, la cuirasse au corps et le casque au front.

« Le comte d'Estournelle, le dernier, avait eu le sort de quelques-uns de ses aïeux. Il n'était pas tombé au milieu de la bataille ; la balle qui l'avait atteint en pleine poitrine ne l'avait point jeté à bas de son cheval. Il était demeuré en selle jusqu'au soir, défiant la douleur et le trépas jusqu'à l'heure de la victoire. Alors, il s'était affaissé sur lui-même et on l'avait cru mort ; puis un chirurgien habile était parvenu à extraire la balle, et cette opération avait prolongé les jours du gentilhomme.

« Il était venu aux Tournelles, demandant sa guérison à ces brises tièdes qui font un paradis du centre de la France ; pendant plusieurs mois, tout l'été même, il

avait espéré conserver une vie qu'il était cependant prêt à sacrifier de nouveau pour son pays et son roi. Tant que les prés avaient été verts, les bois touffus et ombreux, le soleil généreux et chaud, tant que les blés mûrs avaient jauni la plaine et que les raisins rougissants s'étaient montrés appendus à leur souche sur les coteaux pierreux qui dominent l'Yonne, l'espoir avait été partagé par sa femme et ses enfants qui l'adoraient, par ses serviteurs qui eussent donné leur vie pour conserver sa noble existence, par le médecin lui-même, une lumière de la science qui, depuis un an, ne le quittait plus et lui prodiguait les soins les plus éclairés.

« Mais septembre était venu, et avec lui les brises fraîches de l'automne ; le soleil avait perdu cette chaleur si nécessaire au blessé ; les feuilles des arbres avaient jauni, et quand les feuilles jaunissent et sont près de tomber, on dirait qu'un souffle de mort passe sur la terre et que les haleines d'octobre sont la faux mystérieuse qui moissonne les plus belles et les nobles vies.

« M. d'Estournelle avait compris que l'heure suprême approchait, et il s'était résigné comme savent se résigner ceux qui, toute leur vie, ont feuilleté le livre du chrétien et porté l'épée du soldat.

« Quelques jours s'étaient écoulés, et le malade avait été contraint de garder le lit ; puis un matin, comme il se sentait plus faible et plus brisé que la veille, une voix secrète, cette voix mystérieuse et prophétique qui bruit à l'oreille des mourants, lui avait murmuré sans doute qu'il voyait son dernier soleil.

« Alors le fils des preux, le descendant des compagnons de François I^{er}, s'était réveillé, se souvenant qu'un d'Estournelle ne mourait jamais dans son lit. Il avait voulu qu'on l'habillât et qu'on le plaçât dans le grand fauteuil que ses pères lui avaient transmis.

« Pendant toute la journée, le mourant, calme et le sourire aux lèvres, s'était entretenu avec sa famille, ses serviteurs, leur donnant ses derniers conseils et sa bénédiction ; puis il avait fait avertir le curé du village voisin pour lui demander ces consolations suprêmes que les ministres du Christ apportent à ceux qui vont à Dieu.

« Enfin, il avait voulu qu'on ouvrît les fenêtres pour qu'il pût admirer encore les bois, les champs où le soleil laissait tomber un dernier rayon, la nature un dernier sourire ; et dans cette attitude, une main imposée sur la tête de ses deux enfants, et l'autre dans celle de la comtesse qui pleurait à chaudes larmes, il avait attendu le prêtre qui allait lui apporter le pain de la réconciliation.

« La comtesse et ses enfants entouraient donc le mourant Dans un coin de la salle, un groupe de serviteurs agenouillés et versant des larmes récitaient les prières des agonisants. A l'extrémité opposée, le médecin consultait du regard la pendule placée contre le mur, entre les deux croisées, sur un socle d'ébène à incrustations de nacre et d'or, et semblait calculer les minutes que le comte avait encore à vivre.

« Tout à coup le galop d'un cheval se fit entendre et s'arrêta au bout de l'avenue, au bas du perron ; puis des pas précipités retentirent dans l'escalier, dans les

corridors et sur le seuil de la salle.

« Le comte tourna la tête, et une expression de joie brilla sur son visage, déjà couvert des ombres de la mort. Un homme entrait, poudreux d'une longue route, et il courut au comte, devant lequel il fléchit un genou, lui baisant la main avec respect.

« – C'est bien, mon ami, dit le mourant, c'est bien d'être venu... Oh ! je vous attendais... d'ailleurs... Je savais bien que vous viendriez...

« Et, de la main, M. d'Estournelle fit signe à sa femme, à ses enfants, à ses serviteurs de s'éloigner. Il voulait avoir un entretien suprême avec le nouveau venu.

« Tous obéirent, et la comtesse jeta un regard étonné sur cet homme, se disant :

« – Mon Dieu ! où donc l'ai-je vu ?

« Cet homme pouvait avoir trente-cinq ans ; il était vêtu d'une longue houppelande de couleur brune, sans broderies, portant des bottes à entonnoir, un feutre sans plume, et, l'on ne pouvait s'y tromper, il n'était pas gentilhomme.

« D'où venait-il ? De Paris.

« Le comte avait fait monter, huit jours auparavant, un domestique à cheval, en lui donnant une lettre qui portait cette suscription :

« A M. René, banquier à Paris, rue des Lions-Saint-Paul, en son hôtel. »

« Que se passa-t-il entre cet homme, que la comtesse reconnut sans pouvoir se préciser l'époque et le lieu où elle l'avait rencontré, et le mourant qui l'avait fait venir ?

« Ce fut un secret que le premier garda fidèlement.

* *

*

« Deux années, jour pour jour, après la mort du comte, la cour et la ville jetèrent les hauts cris : M^{me} la comtesse d'Estournelle épousa M. René, banquier, et cette mésalliance lui valut le mépris et la haine de la noble famille à laquelle elle appartenait.

« Son fils lui-même, Raoul d'Estournelle, âgé de vingt-deux ans, car la comtesse avait alors quarante ans bien sonnés, son fils rompit avec elle et déclara hautement ne plus vouloir habiter son hôtel.

« De l'union tardive du banquier René et de la comtesse naquit un autre fils.

« Cet autre fils, qui vint au monde possesseur d'une fortune considérable, devait

être mon grand-père.

* *

*

« Maintenant, que celui qui lira ces lignes franchisse par la pensée une période de cent années, et se transporte un soir d'hiver, dans un vieil hôtel de la rue Saint-Guillaume, au faubourg Saint-Germain.

« Nous sommes en 185...

« L'hôtel dans lequel nous pénétrons est une construction du siècle dernier. Les murs sont noirs, les plafonds sont élevés. La rampe du grand escalier, dans lequel on n'a point ménagé l'espace, est en fer ouvragé.

« Chaque pièce, chaque corridor est empreint d'un profond cachet de tristesse.

« La cour est pavée de petites pierres pointues et glissantes, entre lesquelles pousse une herbe verte et dure.

« Le jardin, planté de grands arbres, est inculte.

« Depuis près de vingt années, on n'a jamais vu les deux battants de la porte cochère s'ouvrir à la fois.

« Les écuries sont veuves de leurs chevaux ; sous la remise, deux vieux carrosses sont enveloppés de toiles d'araignées. La loge du suisse est déserte. Quand parfois la cloche qui annonce l'arrivée d'un visiteur se fait entendre, c'est un domestique sexagénaire qui vient ouvrir, les lèvres armées à l'avance de cette phrase :

« – Madame la baronne ne reçoit pas aujourd'hui.

« Car c'est une femme qui habite cette demeure toute seule, sans amis, sans parents. Un domestique mâle, une vieille cuisinière, composent toute sa livrée.

« Madame la baronne René n'est point sortie de son hôtel depuis le 27 juillet 1830, jour d'une catastrophe épouvantable pour elle.

« Or, voici l'histoire de madame la baronne René :

« Elle avait, en 1830, cinquante-deux ans ; elle était veuve du général baron René, fils du banquier René dont j'ai raconté l'histoire, et de la comtesse d'Estournelle ; le frère, par conséquent, de ce jeune comte d'Estournelle qui avait abandonné la maison maternelle et réclamé sa fortune le jour où sa mère s'était retirée du monde.

« Au moment où éclata la révolution de Juillet, madame la baronne René avait deux fils. L'aîné, qui se nommait Raymond, servait dans la garde royale au titre de capitaine.

« Le second, Lucien, était élève de l'Ecole polytechnique.

« Raymond, en garnison à Rambouillet, avait sollicité depuis longtemps l'autorisation de permuter avec un capitaine des cent-suisses. Cette autorisation lui fut accordée le 23 juillet, et il prit service le surlendemain dans ce nouveau corps.

« Je précise cette date, afin de bien établir que lorsque, quelques heures plus tard, la révolution éclata, Lucien René, élève de l'Ecole polytechnique, ignorait encore que son frère avait changé d'arme et de garnison.

« Or, le 27 juillet, à huit heures et demie du soir, une douzaine d'élèves de l'Ecole polytechnique, à la tête d'une troupe d'hommes du peuple, attaquèrent un poste de cent-suisses.

« L'officier qui commandait le poste se nommait Raymond René. L'élève de l'Ecole qui commandait l'attaque du poste s'appelait Lucien René. Les deux frères ne se reconnurent pas. Il était nuit. Sommé de mettre bas les armes, le capitaine répondit par un feu de peloton.

« Le chef de la bande insurgée, Lucien, après avoir courbé la tête sous le feu, se redressa sain et sauf, fit trois pas en avant, prit un pistolet à sa ceinture et ajusta l'officier. Une balle siffla, le capitaine des cent-suisses tomba mort... Lucien René avait tué son frère.

« Madame la baronne René chassa le fratricide, s'enferma dans son hôtel, seule avec la mémoire de son cher mort, et, à l'heure où commence cette histoire, non seulement elle n'était jamais sortie de chez elle, mais encore elle ignorait ce qu'était devenu son fils Lucien.

« Lucien René, désespéré, accablé de remords, avait cherché à mourir, pendant trois jours. Pendant trois jours, la mort avait reculé. Quand le nouveau régime fut établi, lorsque le calme douloureux qui suit la tempête plana sur Paris, Lucien disparut. Il quitta la France et alla servir en Russie. Pendant trois années, officier dans l'armée du Caucase, il chercha vainement cette mort qui semblait le fuir, accomplissant des prodiges de bravoure, et acquérant peu à peu une brillante réputation militaire.

« Le czar connut sa terrible histoire et éprouva pour lui une sympathie toute personnelle. Il le fit colonel et le maria presque malgré lui, à une personne d'origine française, dont la famille était établie en Russie depuis la première Révolution.

« Chose assez bizarre, cette jeune fille était née pendant un voyage de sa famille à Paris, et elle était par conséquent Française comme Lucien René. Elle se nommait M^lle^ de Pontermer.

« Le temps triomphe de toutes les grandes émotions de l'âme, douleurs ou remords. Lucien René, après avoir voulu mourir, finit par se rattacher insensiblement à la vie. L'amour acheva l'œuvre du temps. Il aimait sa femme, il

espérait des jours meilleurs ; et, dès lors, l'air natal lui manqua. Il obtint un congé de l'empereur et revint en France.

« Sa jeune femme allait devenir mère. Lucien comptait sur elle et sur cet enfant qui était sur le point de naître pour fléchir le courroux de sa mère et obtenir son pardon.

« En Russie, on l'appelait le colonel Yermolof ; c'était le nom qu'il avait pris, bien que, par une faveur toute spéciale du czar, il ne se fût point fait naturaliser Russe et eût gardé sa qualité de Français.

« Deux domestiques accompagnaient Lucien et sa femme.

« André Petrowitsch et Catherine étaient des serviteurs que Lucien René croyait dévoués, car il les traitait avec la plus grande bonté. L'avenir devait lui donner un formel démenti.

« Ce fut vers la fin de janvier de l'année 1834 que le colonel Yermolof et sa femme arrivèrent à Paris. Ils descendirent dans un hôtel de la rue des Bons-Enfants.

« Le voyage avait avancé la grossesse de la jeune femme, et dans la nuit même, par une coïncidence qui devait m'être fatale, la maîtresse et la servante, c'est-à-dire Catherine Petrowna, accouchèrent toutes deux.

« Catherine Petrowna mit au monde un fils qui fut déclaré à la mairie du troisième arrondissement sous le nom d'Andrewitsch, c'est-à-dire fils d'André, sujet russe de passage à Paris ; tandis que le fils de Lucien René et de M^lle^ de Pontermer était inscrit sur les registres de l'état civil sous les vrais noms de son père et de sa mère, et, par conséquent, avec la qualité de Français.

« Or, ce fils c'était moi, et j'eus le malheur en venant au monde de causer la mort de ma mère, qui succomba huit jours après ma naissance.

« Ce nouveau malheur accabla mon père. Il faillit devenir fou.

« Il était venu à Paris avec l'espoir que sa jeune femme se présenterait à l'hôtel de la rue Saint-Guillaume, son enfant dans ses bras, et fléchirait ainsi sa vieille mère.

« Cette mort inattendue, ce coup de foudre, renversa son espérance.

« Cependant il avait toujours fait prendre secrètement, alors même qu'il était à l'armée du Caucase, des renseignements sur sa mère et sur son genre de vie.

« Il savait que la baronne ne sortait jamais, ne recevait personne, et ne prononçait jamais son nom.

« Un vieux serviteur correspondait avec lui. Mon père le fit venir le lendemain des funérailles de ma mère, et l'interrogea.

« – Monsieur le baron, lui répondit-il, n'espérez point fléchir madame la baronne. Elle pleure votre frère comme au jour de sa mort ; elle vous maudit comme à l'heure où elle vous a chassé en vous appelant fratricide. Hier encore je l'ai entendue murmurer :

« – J'espère bien que Caïn n'aura point survécu à Abel...

« Mon père se couvrit le visage de ses deux mains :

« – Mais alors, dit-il avec désespoir, mon fils sera donc déshérité ?

« – Non, répondit Baptistin, – c'était le nom de ce domestique, – non, si Dieu me prête vie. Laissez votre fils en France, monsieur le baron ; la Providence nous aidera.

« Mon père quitta Paris sans avoir vu sa mère.

« Il me confia aux soins d'André Petrowitsch et de Catherine sa femme.

« Les deux serviteurs avaient ordre de m'élever selon le rang que je devais un jour occuper dans le monde.

« Un an après son départ, mon père, le baron Lucien René, fut tué en Pologne par un éclat d'obus qui lui fracassa le crâne.

« Une lettre, que je ne devais ouvrir qu'à l'âge de vingt ans, était le seul héritage qu'il me laissât, en outre d'une somme de cent cinquante mille francs placée à la Banque de France, et dont le revenu devait pourvoir à mon éducation.

« A présent, pénétrons dans ce vieil hôtel de la rue Saint-Guillaume, où la baronne René s'était ensevelie toute vivante.

« C'était, nous l'avons dit, par une froide soirée d'hiver, la nuit arrivait à grands pas ; il tombait une pluie fine, serrée, pénétrante.

« La baronne était seule dans une sorte de vaste pièce, qu'au moyen âge on eût qualifiée d'oratoire, eu égard à son ameublement.

« Il y avait là un prie-Dieu en vieux chêne, un meuble Louis XV recouvert d'un velours fané, quelques tableaux de l'école espagnole, représentant des saints et des martyrs, et détachant leurs cadres poudreux sur une tenture d'un vert sombre.

« Un grand Christ d'ivoire se dressait contre le mur, en face de la cheminée, au-dessus du prie-Dieu.

« La baronne était agenouillée, les mains jointes, et ses lèvres desséchées s'étaient appuyées sur les pieds crucifiés du Sauveur du monde.

« – Mon Dieu ! disait-elle d'une voix presque éteinte, par donnez-moi ma dureté envers ce fils, plus malheureux sans doute que coupable !... Longtemps inflexible, longtemps j'ai été impitoyable. Vous m'avez frappée, mon Dieu, car ce fils est mort ; j'en ai eu la preuve, hélas ! il y a dix années seulement. Il était venu à Paris, il voulait se jeter à mes pieds, implorer mon pardon... et il n'a pas osé !...

« Et me voilà seule à présent, mon Dieu, près de paraître devant vous, et ne laissant personne de ma race derrière moi ! A qui donc s'en ira cette fortune immense dont je suis le dernier dépositaire !

« Mon Dieu, inspirez-moi !

« La baronne se leva et demeura un moment immobile et debout devant le crucifix.

« C'était alors une femme de soixante-dix-huit ans, maigre, sèche, encore droite ; ses cheveux blancs encadraient un visage long, au nez busqué, à la lèvre autrichienne, un visage qui avait dû être beau entre tous alors qu'il était jeune, et dont la fierté de lignes trahissait une origine aristocratique.

« Elle étendit enfin la main vers le gland d'une sonnette. Peu après, un homme parut et demeura respectueux sur le seuil.

« – Baptistin, dit la baronne, vous allez vous rendre chez mon notaire, maître Brunet.

« Le vieux serviteur tressaillit et regarda sa maîtresse avec une sorte d'anxiété.

« La baronne continua :

« – Habituellement, depuis bientôt trente années, vous vous contentez d'aller chez maître Brunet, tous les six mois, toucher une somme d'argent nécessaire à nos besoins.

– C'est vrai, madame la baronne, répondit Baptistin, et il n'y a guère plus de quinze jours...

« – Attendez... Le voyez-vous quelquefois, maître Brunet, quand vous allez chez lui, ou bien avez-vous affaire à ses clercs ?

« – Je l'ai vu la dernière fois, madame la baronne.

« La septuagénaire demeura silencieuse un moment et parut rassembler ses souvenirs.

« – La dernière fois que maître Brunet est venu ici, dit-elle, c'était le 30 juin 1830 ; ce n'était déjà plus un jeune homme alors... Quel âge vous paraît-il avoir ?

« – Il a les cheveux blancs, il a passé la soixantaine, madame.

« – Oui, ce doit bien être cela. Eh bien, Baptistin, allez me chercher maître Brunet.

« Le vieux domestique recula stupéfait.

« – Comment ! dit-il, madame la baronne daignera le recevoir ?

« – Oui, allez !

« Le geste avec lequel madame la baronne René congédia le valet de chambre n'admettait aucune réplique.

« Il sortit donc, mais en murmurant tout bas :

« – Oh ! ceci est plus que bizarre. Maître Brunet sera le premier homme qui aura franchi le seuil de l'hôtel depuis vingt-quatre ans.

« Une heure après, les deux battants de l'hôtel de la rue Saint-Guillaume s'ouvrirent, au grand étonnement du paisible voisinage, et pour la première fois depuis la révolution de Juillet.

« Un modeste fiacre entra dans la cour et vint s'arrêter devant le perron. Maître Brunet en descendit. C'était un vieillard, comme l'avait affirmé Baptistin, mais un petit vieillard bien vert, alerte, l'œil vif, et ayant conservé toute la vigueur de l'âge mûr.

« Il monta lestement, sur les pas de Baptistin, les marches usées du grand escalier, traversa une longue enfilade de salles au premier étage, et pénétra dans cet oratoire où madame la baronne René l'attendait.

« – Laissez-nous, Baptistin, dit la baronne d'un ton sec.

« Le valet sortit. Alors la septuagénaire rendit au notaire le salut qu'il lui avait respectueusement adressé et lui dit d'un ton aussi calme que s'il ne se fût écoulé que quelques semaines depuis leur précédente entrevue :

« – La dernière fois que j'ai eu le plaisir de vous voir, monsieur Brunet, ne m'avez-vous pas dit que je possédais environ cinq cent mille livres de rente ?

« – Oui, madame la baronne ; et comme il y a de cela environ vingt-quatre ans, et que je n'ai jamais versé plus d'une centaine de mille francs par an, dont les neuf dixièmes étaient, suivant vos ordres, employés en bonnes œuvres, c'est donc quatre cent mille francs qui se sont capitalisés.

« – C'est-à-dire qu'aujourd'hui j'ai plus d'un million de revenus ?

« – Oui, madame.

« Un profond soupir déchira la gorge de la baronne.

« – A qui donc laisser tout cela ? murmura la pauvre vieille femme.

« Et comme le notaire gardait un morne silence :

« – Monsieur Brunet, poursuivit-elle, vous savez comment est mort l'un de mes fils, mais peut-être ignorez-vous...

« – Hélas ! madame la baronne, je n'ignore rien, répondit le notaire. Les journaux russes m'ont appris, il y a dix-sept ans, la mort de M. Lucien René, tué en Pologne, sous le nom du colonel Yermolof.

« – Dix-sept années ! murmura la baronne ; il y avait donc sept ans déjà lorsque je l'ai appris moi-même...

« Le notaire la regarda avec étonnement.

« – Ecoutez, reprit la septuagénaire ; le jour où je bannis le meurtrier de ma présence, je congédiai tous mes gens, à l'exception de deux, Nanette ma cuisinière, et Baptistin le valet de chambre de feu le général, mon mari. Je vous défends, leur dis-je, de jamais prononcer devant moi le nom de celui qui fut mon fils, et s'il venait à mourir, je vous défends de m'annoncer sa mort.

« – Mais alors, madame la baronne, demanda le notaire, comment avez-vous pu savoir...

« – Le hasard seul s'est chargé de cette triste mission, répondit la baronne.

« – Pendant une maladie grave que je fis il y a dix ans, et pour laquelle je ne voulus voir aucun médecin, du reste, je fus prise un soir d'une sorte de léthargie. Mon cœur ne battait plus, mes yeux étaient fermés, tous mes membres avaient la roideur de la mort. Cependant, j'entendais tout ce qui se passait autour de moi.

« – Ah ! disait Nanette ma cuisinière, si on savait où est M. Lucien...

« – Tais-toi ! répondit Baptistin, M. Lucien est mort. Il a été tué en se battant pour l'empereur de Russie...

« Cette nouvelle produisit sur moi une telle impression qu'elle triompha de la léthargie. Je revins à moi. Baptistin se tut.

« Après cette confidence rétrospective, la baronne garda de nouveau le silence, que maître Brunet n'osa troubler.

« Enfin, elle releva la tête et poursuivit :

« Je suis, vous le savez, la fille du marquis de Noray. J'avais dix ans lorsque mon père, ma mère et toute ma famille montèrent sur l'échafaud révolutionnaire. Je ne me connais aucun parent, proche ou lointain. En connaissez-vous à mon mari ? Il faut bien que cette fortune retourne à sa source.

« – Madame, répondit le notaire, le dernier comte d'Estournelle est le petit-neveu de feu le général.

« – C'est juste, murmura la baronne ; je sais que mon mari et le comte d'Estournelle étaient frères utérins ; mais le comte d'Estournelle haïssait mon mari ; ils ne se sont jamais vus, et j'ignore s'il y a encore quelqu'un de ce nom.

« – Oui, madame, le comte d'Estournelle actuel est un homme d'environ quarante ans.

« – Est-il riche ?

« – Il est pauvre.

« – A-t-il la réputation d'un galant homme ?

« – Oui, madame.

« – Eh bien, monsieur Brunet, reprit la baronne, je vais faire deux parts de mon bien ; l'une sera pour les pauvres, l'autre ira au comte d'Estournelle. Rédigez mon testament en ce sens. Vous me l'apporterez demain ; je le signerai... Adieu, monsieur Brunet, acheva la baronne, grande dame jusqu'au bout des ongles, et lui indiquant en se levant que l'audience était terminée.

« Le notaire parti, madame la baronne René fit de nouveau un pas vers son prie-Dieu ; mais elle s'arrêta en chemin et tressaillit, tandis qu'une rougeur fugitive montait à son front ridé.

« Il venait de se passer quelque chose d'inouï dans les habitudes de la baronne, un

de ces événements bien simples qui sont parfois toute une révolution.

« Sa porte s'était ouverte, et Baptistin avait franchi le seuil de l'oratoire sans frapper, sans que la baronne eût sonné.

« La septuagénaire attacha un regard courroucé sur son vieux serviteur.

« – Est-ce que vous perdez la tête, Baptistin ? dit-elle.

« – C'est bien possible, répondit le valet de chambre, et je sais que madame la baronne va me chasser : mais elle m'écoutera auparavant.

« L'accent ému, l'air solennel de Baptistin, ordinairement calme et simple, impressionnèrent vivement la baronne. Elle devina quelque chose d'extraordinaire.

« – Qu'est-ce donc, Baptistin ? fit-elle. Parlez ! je vous l'ordonne.

« Et elle s'assit en le regardant.

« Le valet de chambre se tenait respectueusement devant elle, les yeux baissés, dans un état visible d'embarras.

« – Mais parlez donc, Baptistin, répéta la baronne.

« Le valet parut faire un effort suprême, et leva les yeux sur sa maîtresse.

« – Madame, dit-il, M. Brunet sort d'ici ?

« – Sans doute.

« – Et il va rédiger sans doute le testament de madame la baronne ?

« La septuagénaire fronça de nouveau le sourcil. Jamais ses gens ne s'étaient permis de l'interroger. Cependant elle se tut, dominée par une sorte de curiosité âpre et bizarre.

« Baptistin reprit :

« – Je ne sais pas à qui madame la baronne compte léguer sa fortune ; mais l'heure est venue pour moi de parler, et je ne laisserai point déshériter son petit-fils.

« La baronne jeta un cri. Pour la seconde fois elle crut que son vieux serviteur était devenu fou. Mais Baptistin poursuivit avec une sorte de volubilité :

« – M. Lucien s'est marié en Russie avec mademoiselle Mélanie de Pontermer, en 1833. Il est venu en France en 1834. Sa femme y est accouchée d'un fils qui a été inscrit sous les noms de Marie-Gaston René, sur les registres de l'état-civil de la mairie du troisième arrondissement.

« Et comme elle l'écoutait stupéfaite, Baptistin déboutonna son gilet à manches, tira un rouleau de papiers de sa poche et le tendit à la baronne, ajoutant :

« – Voici l'acte de décès de madame Lucien René, et l'acte de naissance de Marie-Gaston René, aujourd'hui âgé de vingt ans.

Madame la baronne René avait été prise subitement d'une telle émotion, que ses

genoux fléchirent. Elle chancela, et Baptistin fut obligé de la soutenir. Mais cette émotion, si violente qu'elle fût, se trouva cependant dominée par l'indomptable énergie que cette femme étrange avait puisée dans la solitude.

« Elle se redressa, s'empara des papiers que Baptistin lui tendait ; elle les examina l'un après l'autre, attentivement, minutieusement, comme si elle se fût défiée de ce que le valet lui disait ; et puis, tout à coup, deux larmes brûlantes jaillirent de ses yeux, et marchant d'un pas ferme, elle alla s'agenouiller aux pieds du grand Christ d'ivoire, disant :

« – Merci, Seigneur, je vois que vous m'avez pardonné !...

« Alors, se tournant de nouveau vers le vieux valet de chambre :

« – Mais ce fils de mon fils, demanda-t-elle avec une sorte d'avidité, où est-il ?

« – A Paris, madame.

« – A Paris !... et tu me l'as caché... et tu ne me l'as point amené !...

« – Hélas ! madame, je craignais...

« – Tais-toi !... Je veux le voir !

« Baptistin jeta un cri et prononça un mot, un seul, un mot de triomphe :

« – Enfin !

« Et il se précipita au-dehors.

« Afin de bien faire comprendre les événements qui suivirent, il est nécessaire de pénétrer dans une autre demeure, de l'autre côté de la Seine, au-delà du pont Neuf.

« Il y a, rue de l'Arbre-Sec, une vieille maison dans laquelle on entre par une porte bâtarde et dont le rez-de-chaussée est occupé par un bureau de tabac.

« Chaque étage se compose de trois pièces louées à un seul locataire.

« Une sonnette pour chaque étage, placée en bas avec le nom du locataire sur une plaque, tient lieu de concierge.

« Un teinturier demeure au premier, le second est habité par un employé aux pompes funèbres ; une femme galante s'est accommodée du troisième.

« Le quatrième étage, enfin, était loué, il y a quelques mois, à un personnage d'allure assez étrange.

« C'était un homme d'environ quarante-cinq ans, à tournure militaire, la lèvre ombragée d'une grosse moustache brune. Capitaine de hussards en retrait d'emploi, il avait été contraint, pour vivre, d'accepter, dans une administration modeste, les appointements plus modestes encore d'une teneur de livres à quinze cents francs.

« Il avait une femme et un enfant.

« C'est chez lui que nous allons pénétrer, le jour même où madame la baronne René avait fait appeler son notaire.

« Il était huit heures du soir. Le capitaine était assis devant un petit poêle en fonte, assez mal garni.

« Sa femme, une grande et belle personne encore, dressait un maigre couvert sur une table.

« L'enfant, une jolie petite fille, dormait dans un lit, sur un vieux coussin.

« L'ameublement de la pièce où se trouvaient ces trois personnages était misérable.

« Le capitaine sifflotait entre ses dents, sa femme allait et venait d'un pas brusque, inégal, et qui trahissait une mauvaise humeur marquée.

« – Quelle vie, dit-elle enfin ; toujours la misère ! On a beau se priver, se réduire, raccommoder son linge et le laver soi-même, on n'est jamais plus avancé !... Nous n'avons jamais vingt francs devant nous.

« – Patience ! patience ! madame la comtesse, répondit le capitaine, qui posa sa pipe sur le poêle.

« La femme haussa les épaules, et dit avec amertume :

« – Vous auriez mieux fait de me laisser tranquille autrefois, et de ne point m'éblouir avec votre titre de comte. Je n'étais point comtesse avant de vous connaître, mais j'avais des chevaux, des domestiques, un mobilier. J'ai fait la folie de perdre ma position pour vous, et...

« – Voyons, Nana, dit le capitaine, ne te fâche pas... et prends patience ! Tu sais bien que nous attendons un héritage.

« – Il est long à venir...

« – Soit ; mais il viendra.

« La femme haussa les épaules.

« – Mais vous oubliez, dit-elle, que le baron René, le dernier fils de la vieille de la rue Saint-Guillaume, a laissé un enfant, lequel est élevé par un vieux Russe ?

« Le capitaine fit un signe de tête affirmatif. Sa femme reprit :

« – La baronne René n'a-t-elle pas auprès d'elle un domestique qui connaît cet enfant, et lui est tout dévoué ?

« – Oui, dit le capitaine.

« – Alors, convenez que vous êtes fou de songer à cet héritage. Madame la baronne René laissera sa fortune à son petit-fils.

« – Non.

Le capitaine articula cette négation avec un calme si parfait, que sa femme tressaillit et le regarda.

« – Expliquez-vous donc, dit-elle, car je n'y comprends plus rien.

« Le capitaine attacha sur sa femme un regard étrange.

« – Etes-vous femme à garder un secret ? lui demanda-t-il.

« – Belle question !

« – Même si c'était le secret d'une infamie ?

« Elle eut un éclat de rire moqueur.

« – Quand on est votre femme depuis dix ans, dit-elle, on n'a plus de préjugés. Parlez !

« – Eh bien, reprit le capitaine, dont l'œil eut un fauve éclair, l'héritage est à nous.

« – Mais comment ?

« – Le petit-fils de la baronne n'est plus son petit-fils, aux yeux de la loi.

« – Cependant...

« – Il est mort civilement, et cela grâce à moi. Vous ne comprenez pas ?

« – Certes non.

« – Eh bien, écoutez... car la chose remonte à dix ans déjà. Le vieux Russe qui élève Marie-Gaston est joueur, ivrogne et brutal.

« C'était un habitué fidèle des maisons de jeu du Palais-Royal, et je l'avais connu autour de cet infernal tapis vert où j'ai laissé les derniers débris de ma fortune.

« Quand le gouvernement ferma les maisons de jeu, les fervents, les fidèles sectateurs de ce dieu qu'on nomme *hasard,* se répandirent dans mille tripots clandestins. André Petrowitsch et moi, nous nous rencontrâmes dans un bouge rendu célèbre depuis par un assassinat qui y fut commis. Cette maison, tenue par une prétendue baronne de Marcigny et son fils, se trouvait rue des Bons-Enfants.

« André Petrowitsch y venait tous les soirs ; parfois il gagnait, parfois il perdait, mais il gagnait le plus souvent.

« Cependant, depuis une quinzaine de jours, le malheur semblait s'être appesanti sur lui. Il sortait les mains vides chaque matin, après une nuit de fièvre et d'emportement, car ce cosaque avait souvent des colères de grand seigneur.

« Un soir, il arriva ivre, féroce, les yeux injectés de sang.

« De tous les habitués du tripot, j'étais le seul qui lui eût inspiré quelque sympathie. Nous avions souvent joué de moitié, souvent nous nous étions prêté mutuellement de l'argent.

« Son air bouleversé me frappa. Je le pris à part, et l'entraînant dans une embrasure de croisée :

« – Qu'as-tu donc, André Petrowitsch ? lui dis-je.

« – J'ai, me répondit-il, que je suis un misérable, une brute stupide, et que j'ai du sang sur les mains.

« – Que veux-tu dire ?

« – Tu vas voir, *petit père,* reprit-il, se servant d'une locution familière au peuple russe, tu vas voir... J'ai tué mon fils !

« Je fis un pas en arrière ; il poursuivit :

« – Vois-tu, petit père, l'eau-de-vie est mauvaise conseillère. Quand j'ai bu de l'eau-de-vie, je ne sais plus ce que je fais... La nuit dernière, j'ai perdu, comme la veille, comme les jours précédents... Tu le sais, il y a un guignon sur moi...

« – Eh bien ?

« – Je suis entré chez moi ivre mort. Mon fils m'attendait... Je lui ai donné un coup de pied dans le ventre et je l'ai tué.

« – Mais on va t'arrêter et te conduire en prison, malheureux !...

« – Non ; les voisins ont cru qu'il était mort d'une violente inflammation d'entrailles. On l'enterre demain ; la justice n'en saura rien.

« André Petrowitsch soupira et couvrit son visage de ses deux mains :

« – J'ai fait mourir Catherine Petrowna de chagrin, reprit-il ; j'ai tué mon fils... je suis maudit !

« Et puis il eut un fauve éclair dans les yeux.

« – Jouons ! jouons ! me dit-il ; ça fait oublier.

« Cet homme étrange fouilla alors dans sa poche, en retira quelques pièces d'or, et s'approcha de la table de jeu.

« Pendant toute la nuit, il joua avec frénésie. Aux premières clartés de l'aube, il avait perdu son dernier louis. Moi, au contraire, je gagnais, et j'avais un monceau d'or devant moi.

« André Petrowitsch était effrayant à voir.

« – Petit père, dit-il, donne-moi de l'or... Il me faut de l'or... Je vais tout regagner.

« – Non, répondis-je ; non, si tu ne me fais pas une promesse.

« – Parle. Veux-tu mon âme et ma part de paradis ? répondit-il.

« – Je veux que tu me fasses le serment de m'obéir pendant vingt-quatre heures et d'exécuter mes ordres, si étranges qu'ils soient.

« – Je te le jure ! me dit-il tendant toujours sa main avide.

« Malgré un séjour en France de dix années, André Petrowitsch était demeuré superstitieux, comme il l'était le jour où il quitta les bords du Don et les plaines sauvages de l'Ukraine.

« Je savais qu'il est un serment que le cosaque ne viole jamais : c'est celui qu'il fait sur les cornes du *taureau noir.*

« Le taureau noir est un animal légendaire, personnifiant le dieu du mal.

« Tout cosaque est persuadé que celui qui violerait un serment fait sur les cornes du taureau noir s'exposerait à quelque mystérieux et terrible supplice, auprès duquel les tortures de l'enfer ne sont que des jeux d'enfant.

« Je pris dans mes mains une poignée de louis, et les montrai à André Petrowitsch :

« – Veux-tu me le jurer sur les cornes du *taureau noir ?* lui dis-je.

« Il recula d'abord, il hésita une minute ; mais la vue de l'or le fascina.

« – Soit ! me dit-il, je te le jure sur les cornes du taureau noir. Pendant vingt-quatre heures, je t'obéirai.

« Je lui donnai la poignée d'or ; il se remit à jouer, et, au bout d'une heure, il s'était *refait,* comme on dit.

« Alors je l'entraînai hors du tripot.

« – Maintenant, me dit-il, je suis ton esclave. Ordonne, petit père.

« – As-tu déclaré le décès de ton enfant ?

« Il passa sa main sur son front et jeta un cri :

« – Oh ! le jeu ! dit-il ; j'avais tout oublié.

« – Eh bien, viens alors à la mairie.

« Il fit quelques pas à mon bras ; je continuai :

« – Tu as eu du malheur, au lieu de tuer ton fils, de ne pas tuer ce jeune garçon que tu élèves.

« – Le fils du maître ?

« – Oui, car si tu avais tué celui-là, ta fortune était faite.

« – Que veux-tu dire, petit père ?

« – Je veux dire que tu vas déclarer à la mairie, non la mort d'Andrewitsch ton fils, mais la mort de Marie-Gaston, fils du colonel Yermolof, en France le baron René.

« – Oh ! fit-il en me quittant brusquement le bras, ça n'est pas possible, petit père ?

« – Tu oublies ton serment...

« Il tressaillit et me regarda une fois encore.

« – Est-ce que tu as intérêt à cela, petit père ?

« – Et toi aussi, car le jour où la baronne René mourra, je te donnerai cent mille francs, ajoutai-je.

« En cet endroit de son récit, le capitaine en retrait d'emploi s'interrompit et regarda sa femme :

« – Vous le voyez, ma chère, dit-il, Marie-Gaston René est mort civilement. Ce n'est pas lui qui me contestera l'héritage de la baronne.

« La jeune femme attacha sur le capitaine un froid regard.

« – Allons, monsieur le comte d'Estournelle, dit-elle, vous étiez réellement digne d'épouser une femme perdue comme moi. Vous êtes un franc voleur d'héritage.

« – Que vous importe ! dit-il brusquement. Vous serez riche...

« – Et comtesse pour de bon... Je veux être dame patronnesse de quelque chose sur mes vieux jours.

« Deux coups frappés à la porte extérieure du logement interrompirent la conversation de ce ménage modèle.

« Le capitaine alla ouvrir et se trouva en présence d'un vieillard, qui n'était autre que maître Brunet, notaire.

« – Monsieur le comte, dit le vieillard en entrant, c'est la fortune qui vient frapper à votre porte. Vous avez bien fait de lui ouvrir.

« Le comte d'Estournelle et sa femme furent pris d'un grand battement de cœur.

« – Est-ce que la baronne René serait morte ? demanda le capitaine.

« – Non, mais elle m'a donné l'ordre, il y a une heure, de rédiger son testament en votre faveur.

* *

*

« Tandis que le comte et la comtesse d'Estournelle se livrent à la joie, je suis obligé de conduire celui qui lira cette incroyable histoire dans l'appartement occupé par André Petrowitsch.

« Ainsi que l'avait annoncé le comte d'Estournelle à sa femme, Catherine Petrowna était morte des suites des mauvais traitements de son mari. Andrewitsch était mort, et le vieux cosaque vivait seul. J'étais élevé, moi, dans une maison d'éducation. Je sortais tous les jeudis, et je venais voir Petrowitsch, pour lequel j'avais une affection filiale.

« Baptistin, le valet de chambre de la baronne René, s'échappait quelquefois aussi et me visitait, soit dans mon pensionnat, soit chez Petrowitsch.

« Or ce jour-là, j'étais venu voir le vieux cosaque, et je l'avais trouvé malade.

« – Reste donc avec moi ce soir, petit père, me dit-il, j'ai peur de mourir...

« – Je resterai, répondis-je ; mais rassure-toi, André Petrowitsch, tu ne mourras pas. Je te soignerai…

« Je passai la soirée auprès de lui. Il fumait sa pipe et me parlait de mon père.

« Comme dix heures sonnaient, on frappa à la porte, et je vis entrer un homme que, dans mes souvenirs les plus lointains, il me sembla avoir déjà vu. C'était le comte d'Estournelle.

« Je crus remarquer que sa présence produisait sur André Petrowitsch une impression désagréable.

« La physionomie de cet homme restera à jamais gravée dans ma mémoire. Il avait l'œil sinistre, le visage anguleux, les cheveux rares et le front étroit.

« Il jeta sur moi un regard qui me glaça jusqu'à la moelle des os.

« – Bonjour, André Petrowitsch, dit-il au Cosaque.

« – Bonjour, répondit celui-ci ; que me voulez-vous ?

« – Je veux t'entretenir seul à seul d'une chose de la plus haute importance.

« André paraissait mal à l'aise. Cependant il me regarda d'une façon significative.

« – C'est bien, lui dis-je. Je vais passer dans une autre pièce.

« L'inconnu demeura seul avec André Petrowitsch. Ils s'entretinrent longtemps à voix basse. J'entendis même quelques exclamations étouffées poussées par le vieux Cosaque, puis ces mots :

« – Souviens-toi du serment que tu m'as fait.

« – Soit ! j'obéirai, murmura André Petrowitsch.

« Puis l'inconnu sortit. Alors André me rappela.

« – Quel est cet homme ? lui demandai-je avec inquiétude. Il a un visage qui ne me revient pas.

« André haussa les épaules.

« – C'est une idée que tu te fais, petit père, me répondit-il. C'est un très brave homme, et qui m'a apporté une bonne nouvelle.

« – Ah !

« – Mais je ne puis rien te dire encore, petit père. Seulement tu as bien fait de ne pas rentrer à ta pension ce soir.

« – Et pourquoi donc ?

« – Parce que la bonne nouvelle te concerne, petit père.

« – Moi ?

« – Oui.

« Il mit un doigt sur sa bouche.

« – Demain, dit-il, demain, tu sauras tout. En attendant couche-toi, et bonne nuit.

« Je l'ai dit, André exerçait sur moi un certain empire. J'avais coutume de lui obéir. Je demeurai auprès de lui.

« Nous nous mîmes au lit de bonne heure, et je ne tardai pas à m'endormir.

« Vers le milieu de la nuit, un bruit inusité me réveilla. On parlait dans la pièce voisine de celle où j'étais couché. Je crus reconnaître encore la voix de l'homme qui déjà était venu dans la soirée et s'était longuement entretenu avec André Petrowitsch.

« Alors, mû par un sentiment de curiosité, je me glissai hors de mon lit, je me traînai jusqu'à la porte, et je collai mon œil au trou de la serrure.

« Je ne m'étais pas trompé. A la lueur d'une lampe placée sur la table, dans la première pièce du logement de Petrowitsch, je vis le Cosaque assis auprès de l'inconnu et causant avec lui.

« Ils parlaient à voix basse ; mais j'ai une grande finesse d'ouïe qui me permet d'entendre à distance, et je ne perdis pas un mot de l'étrange conversation que je transcris ici.

« – Ainsi, disait André Petrowitsch, il faut que je parte ?

« – Sur-le-champ !

« – Et si je ne partais pas ?...

« – Tu n'aurais pas ce que je t'ai promis.

« Le Cosaque paraissait lutter contre cette volonté qui semblait peser sur lui.

« Un moment même il songea à résister.

« Alors l'inconnu se pencha à son oreille.

« Que lui dit-il ? Je l'ai su depuis, mais il me fut, en ce moment, impossible de le deviner.

« Petrowitsch se leva vivement et s'écria :

« – Non, non, jamais !

« L'inconnu le poussa vivement devant lui, le colla contre la porte, et, tandis que d'une main il lui étreignait la gorge, de l'autre il tira un poignard.

« A ce moment, je brisai la porte qui nous séparait, et je m'élançai au secours de Petrowitsch.

« Mais l'inconnu me dit sans s'émouvoir :

« – Si vous faites un pas, je le tue !

« J'avais vu la pointe de son stylet s'appuyer sur la gorge de Petrowitsch. La

menace qui m'était faite me cloua immobile au milieu de la chambre, à deux pas du Cosaque et de celui qui paraissait vouloir l'assassiner.

« – Grâce ! murmura Petrowitsch, grâce ! Je vous jure que je partirai.

« – C'est bien, dit l'inconnu ; mais cela ne me suffit point. Je veux que ce jeune homme t'accompagne.

« Je voyais toujours briller la lame du poignard, et une sueur glacée mouillait mes tempes.

« L'inconnu me regarda.

« – Si vous tenez à la vie de cet homme, dit-il, jurez-moi que vous l'accompagnerez.

« Petrowitsch levait un œil suppliant, et il me semblait que son visage était bouleversé par la terreur.

« Quant à l'inconnu, il attachait sur moi un regard qui me glaçait d'une mystérieuse épouvante.

« – Ecoutez, me dit-il. Petrowitsch m'avait fait un serment, le serment d'accomplir un voyage dans l'intérêt de certaines affaires qui me sont personnelles. J'exige qu'il tienne son serment, et, de plus, je *veux* – il souligna ce mot avec un accent terrible – que vous l'accompagniez. Je vous donne dix secondes pour réfléchir. Si vous refusez, je le tue !

« J'aimais Petrowitsch, et j'étais tellement ému, tellement épouvanté, que j'aurais accepté les conditions les plus étranges.

« – Je partirai, répondis-je.

« – Vous le jurez ?

« – Sur l'honneur et sur la mémoire vénérée de mon père.

« L'inconnu laissa retomber son bras, mit son poignard dans sa poche, s'enveloppa dans son manteau et sortit. Tout cela se fit si brusquement, que je n'eus pas le temps de sortir de la torpeur singulière qui s'était emparée de moi. Il était déjà loin quand je retrouvai un peu de calme et de présence d'esprit.

« – Ah ! petit père, me dit alors Petrowitsch d'une voix lamentable, il faut que tu obéisses... Sans cela, je suis un homme mort par avance.

« – Mais où veux-tu me conduire ? lui demandai-je.

« – Je ne puis pas te le dire. Habille-toi, et partons.

« – Quoi ! sur-le-champ ?

« – Oui.

« Petrowitsch aurait voulu m'emmener au bout du monde, que je serais parti avec lui. J'avais en cet homme une foi aveugle.

« Je m'habillai. Il ouvrit une armoire et y prit un rouleau d'or. Puis il me donna une pelisse fourrée et me dit :

« – Couvre-toi bien, les nuits sont froides en hiver.

« – Mais au moins, lui dis-je, il faut que je prévienne à ma pension.

« – Non.

« – Pourquoi ?

« Il se prit à trembler, et son effroi était si bien joué que je demeurai convaincu qu'il courait les plus affreux périls.

« – Ces hommes, car il a des associés celui qui sort d'ici, ces hommes me tueraient ! murmura-t-il.

« Je le suivis, au comble de la stupeur. Nous descendîmes dans la rue. Là, Petrowitsch parut hésiter un instant ; puis, il prit la rue Saint-Honoré, et m'entraîna jusqu'à la place du Palais-Royal. Il était alors onze heures moins un quart.

« Petrowitsch me fit monter dans un fiacre, s'assit auprès de moi, et dit au cocher :

« – Au chemin de fer du Nord ; cent sous pour la course !

« Cette promesse eut pour résultat de nous faire franchir en un quart d'heure la distance qui sépare du Palais-Royal le chemin de fer du Nord.

« A cette époque-là, il y avait un train-poste qui allait directement de Paris à Cologne, et partait à onze heures trente-cinq minutes du soir.

« Comme nous entrions dans la gare, nous aperçûmes un commissionnaire qui vint à nous et dit au Cosaque :

« – Est-ce vous, monsieur Petrowitsch ?

« – C'est moi.

« Le commissionnaire avait en bandoulière une sacoche de voyage. Il la remit à Petrowitsch.

« – Voilà, dit-il, ce qu'on m'a chargé de vous apporter.

« La sacoche renfermait de l'argent, une bouteille ronde pleine de kirsch et une lettre sans signature.

« La lettre disait :

« Vous descendrez à Cologne, à l'hôtel de *Coblentz,* et vous y attendrez mes instructions. »

« Petrowitsch passa la sacoche à son cou, déboucha la bouteille et me la tendit.

« – Voilà du bon kirsch, me dit-il ; bois un coup, ça remet de l'émotion.

« Dix minutes après, nous étions installés dans un wagon de première classe, et

nous courions sur la ligne de Cologne. J'avais cru, en voyant Petrowitsch prendre les billets pour cette destination, que c'était là le but de notre voyage.

« Le kirsch que j'avais bu renfermait sans doute un narcotique, car je ne tardai pas à m'endormir d'un profond sommeil. Douze heures après, je m'éveillai à Cologne.

« Nous descendîmes à l'hôtel de *Coblentz.* Petrowitsch me dit :

« – Nous ne nous arrêterons point ici ; j'attends une lettre de *lui.*

« – Mais où irons-nous ? demandai-je avec inquiétude.

« – Je ne sais pas, répondit-il.

« Puis, pour me distraire, il m'emmena visiter la cathédrale et courir la ville. Il semblait avoir retrouvé sa bonne humeur ordinaire.

« Le soir, le courrier de France lui apporta un pli volumineux : c'était une lettre de l'inconnu.

« Cette lettre renfermait une traite de trois mille francs sur un banquier de Cologne, et un passeport russe au nom d'André Petrowitsch, sujet russe, *voyageant avec son fils.*

« – Mais, lui dis-je, je ne suis pas ton fils ; pourquoi ne suis-je pas désigné sous mon nom dans ce passeport ?

« – C'est pour éviter des ennuis à la frontière, me dit-il avec calme.

« – Nous allons donc en Russie ?

« – Oui.

« Le soir, nous quittâmes Cologne. Quarante-huit heures après, nous étions aux frontières de la Pologne moscovite.

« Durant tout le trajet, Petrowitsch avait gardé un silence absolu sur le but et le motif de son voyage. Quant à moi, j'étais distrait par les accidents de la route.

« Il est important de consigner ici ce détail : j'avais, jusqu'à l'âge de dix ans, vécu auprès de Petrowitsch et de sa femme, lesquels parlaient entre eux la langue russe ; cette langue m'est donc aussi familière que le français.

« A la frontière moscovite, on visa nos passeports et nous continuâmes notre route.

« – Maintenant, me dit Petrowitsch, je puis bien te dire que nous allons à Pétersbourg. Mais, sois tranquille, nous y resterons quelques jours à peine. Dans un mois, nous serons de retour à Paris.

« Huit jours après, nous arrivions à Saint-Pétersbourg.

« Petrowitsch m'emmena dans une maison meublée, située près du pont des Chanteurs, et dans laquelle logeaient des moujiks et des gens de médiocre condition.

« Comme je lui en faisais l'observation, il me dit :

« – Nous sommes venus ici pour affaires mystérieuses, il est bon qu'on ne sache pas qui tu es, *petit père.*

« Pendant toute la journée qui suivit notre arrivée, Petrowitsch me laissa seul, prétextant de nombreuses courses.

« Le soir, un officier de police se présenta et demanda les passeports. Celui de Petrowitsch lui donnait la qualification de sujet russe, en même temps qu'il me faisait passer pour son fils.

« Après avoir examiné ce passeport, l'officier regarda Petrowitsch et lui dit :

« – Votre fils est né en France.

« – Oui, répondit-il.

« – Est-il naturalisé Français ?

« – Non.

« – Quel âge a-t-il ?

« – Vingt ans.

« En Russie, le service militaire prend un homme à dix-huit ans.

« L'officier de police écrivit ces quelques mots sur un carnet et s'en alla.

« Le lendemain, j'étais encore au lit lorsqu'on frappa à ma porte. Le même officier de police se présentait suivi de deux agents.

« – Habillez-vous, me dit-il, et suivez-moi.

« On nous emmena, Petrowitsch et moi, à l'administration de la police. Petrowitsch avait plus de cinquante ans, et cet âge le dispensait de servir. Mais quant à moi, on m'expliqua que j'étais soldat de droit depuis deux années, et que je me trouvais en état de désertion.

« Le colonel qui m'interrogeait ajouta cependant avec bonté :

« – Le conseil de guerre vous acquittera sur le chef de la désertion ; mais vous allez être incorporé sur-le-champ dans l'armée de Crimée.

« Jugez de mon désespoir ! Alors, je crus pouvoir en appeler à la bonne foi de Petrowitsch.

« – Tu sais bien, lui dis-je, que je ne suis pas ton fils, que mon père était Français, que je suis Français aussi…

« La colère et le désespoir m'étouffaient. Petrowitsch baissait la tête et gardait le silence.

« Cependant, mes protestations énergiques, et le nom de mon père que j'avais prononcé, avaient jeté quelques doutes dans l'esprit du colonel.

« – Mais parle donc, Petrowitsch ! m'écriai-je ; je t'adjure de dire la vérité !

« Alors, baissant toujours la tête, le misérable répondit :

« – La vérité est que je suis bien ton père, je t'avais substitué au fils du colonel Yermolof, c'est-à-dire du baron René, et cela dans le but de m'approprier pour toi la fortune dont il devait hériter...

« Je jetai un cri :

« – Tu mens, misérable ! Je ne suis pas, je ne puis pas être ton fils !...

« Le Cosaque tira de sa poche un portefeuille et de ce portefeuille un papier qu'il déplia et mit sous les yeux du colonel.

« C'était la copie légalisée de l'acte de décès du jeune Marie-Gaston René, mort à l'âge de dix ans !... Cet acte était ma condamnation. Je fus incorporé dans un régiment qui partait pour Sébastopol.

« Petrowitsch poussa l'hypocrisie jusqu'à manifester le plus violent désespoir, mais il me laissa partir, et, l'avouerais-je, je partis convaincu qu'il avait dit la vérité et que j'étais bien le fils d'un Cosaque et non celui du baron René.

« Mais Petrowitsch, en servant le comte d'Estournelle, ce gentilhomme dégénéré, avait compté sans la perfidie de cet homme.

« Le comte lui avait promis cent mille francs, et Petrowitsch, qui s'était parfaitement accoutumé à la vie de Paris depuis vingt ans, se remit en route le lendemain de mon départ. Il espérait rentrer facilement en France et aller y jouir du prix de sa trahison.

« Petrowitsch se trompait. Comme il arrivait à la frontière, il fut arrêté par les autorités russes. On avait reçu à la police une note sans signature venant de France, et prévenant que Petrowitsch était un espion.

« Le misérable fut fouillé. Il n'avait sur lui aucun papier compromettant ; mais, pour la police russe, une dénonciation, surtout en temps de guerre, est chose trop grave pour qu'elle laisse aller tranquillement celui qui en a été l'objet. Petrowitsch ne put rentrer en France, et, par mesure de précaution, il fut incorporé à son tour dans le corps d'infirmiers de l'armée de Crimée, ce qui fit que je fus fort étonné de le voir arriver à Sébastopol trois jours après moi.

« – Cher enfant, me dit-il, toujours hypocrite, je ne pouvais vivre loin de toi. J'ai préféré l'esclavage à la liberté. Je me suis fait arrêter comme espion, dans le seul but de te rejoindre.

« Je crus ce que me disait Petrowitsch. Soit qu'il l'eût demandé en effet, soit que le hasard seul s'en mêlât, Petrowitsch fut placé dans mon régiment. Trois jours après son arrivée, nous allâmes au feu. Les assiégés tentaient une sortie de nuit.

« La première balle française fut pour Petrowitsch. Il tomba dans mes bras.

« – Je suis mort ! dit-il. Dieu me punit.

« Je l'emportai hors des rangs.

« – Ne va pas si loin, *petit père,* me dit-il d'une voix éteinte. Laisse-moi là, et que Dieu me donne la force de vivre une heure encore…

« Je l'avais adossé contre le remblai d'une tranchée, et j'étanchais avec mon mouchoir le sang qui jaillissait de sa poitrine.

« Alors, étreint par le remords, Petrowitsch me raconta sa trahison. Mais nous étions seuls, et nous n'avions rien pour écrire. Petrowitsch est mort sans me laisser aucune preuve matérielle de son infâme conduite, et je suis bien mort civilement. »

Là se terminait le manuscrit intitulé : *Histoire d'un mort.*

Et c'était après la lecture de ce manuscrit que Danielle avait écrit à M. le vicomte de Chenevières pour lui demander une entrevue.

Chapitre 32

REMONTONS À PRÉSENT dans le cœur de la vaste intrigue dont nous nous sommes fait l'historien. Le lendemain du jour où M. le vicomte Arthur de Chenevières, après avoir visité le mystérieux personnage de la rue de la Michodière, avait reçu, le soir, la visite de Danielle, M. le baron Gontran de Neubourg descendit de cheval vers dix heures et demie devant le café *Riche.*

Le groom qui l'accompagnait, monté sur un double poney, prit son cheval en main et descendit la rue Le Pelletier.

M. de Neubourg entra au café *Riche* pour y demander à déjeuner.

Il s'assit devant une petite table placée dans un angle du premier salon, devant la croisée qui donne sur la rue Le Pelletier.

Là, il tira de sa poche un carnet qu'il feuilleta. Une des pages était couverte de signes hiéroglyphiques.

– Ce diable d'homme, murmura le baron, avait décidément raison de me dire que ni moi, ni mes trois amis, nous ne pourrions rien faire sans lui. En deux heures il en sait plus que nous au bout de huit jours.

Le baron appliqua son lorgnon sur son œil, et, tout en fixant un regard attentif sur les notes mystérieuses, il continua son monologue :

– Hier au soir on a envoyé chez M. Rocambole un billet de trois lignes et ce carnet. Le carnet était vierge, le billet disait :

« On désire savoir ce que c'est qu'un certain comte d'Estournelle. Est-il riche ? est-il pauvre ? »

Ce matin, à huit heures, comme je montais à cheval, on m'a rapporté ce carnet. Voici ce que je lis :

« Le comte d'Estournelle, ancien officier, marié à une femme légère, jouissant d'une pension de trente mille livres que lui fait la vieille baronne René (rue Saint-Guillaume). Le comte héritera de la baronne... La baronne avait un petit-fils ; est-il mort ? Son acte de décès en fait foi pour tout le monde, moi excepté... Un vieux serviteur de la baronne a été chassé. Le comte, qui a pris une grande influence sur la baronne, a prouvé que ce valet avait songé à s'attribuer la fortune de sa maîtresse.

« On trouvera ce valet rue Neuve-des-Bons-Enfants, dans un hôtel garni à l'enseigne des *Armes d'Angleterre,* où il remplit l'office de garçon de salle. Il se nomme Baptistin.

« Le comte d'Estournelle est lié avec le vicomte de la Morlière. Il déjeune tous les matins au café *Riche,* premier salon, table à gauche, près du comptoir. Très fort à l'épée, s'emportant sur le terrain. – Celui qui écrit ces lignes se fait fort de le désarmer à la première passe. – On aura d'autres renseignements ce soir. »

Là s'arrêtaient les notes du mystérieux agent de la rue de la Michodière.

M. de Neubourg déjeuna les yeux tournés vers la porte.

– Ce serait curieux, se dit-il, que le personnage en question, qui, paraît-il, vient ici tous les jours, ne vînt pas aujourd'hui.

M. de Neubourg se trompait. Au moment où on lui versait du café, un homme de quarante-cinq ans environ, portant de grosses moustaches et une redingote boutonnée militairement, entra dans le café et vint s'asseoir à la table indiquée par les notes du carnet.

Le garçon s'approcha et dit :

– M. le comte veut-il me confier son pardessus et son chapeau ?

– C'est là mon homme, pensa M. de Neubourg.

Et il le regarda attentivement. Puis il appela le garçon et lui dit tout bas :

– Ce monsieur qui vient d'entrer ne serait-il point le comte d'Estournelle ?

Sur la réponse affirmative du garçon, le baron prit une carte dans sa poche et la lui remit.

– Voulez-vous, dit-il, la faire tenir à ce monsieur et le prier de vouloir bien me permettre de l'aborder ?

Le comte n'avait pas regardé M. de Neubourg ; il fut fort étonné en voyant le garçon lui remettre la carte, et après avoir lu le nom inscrit au-dessous d'un *tortil* de baron, il leva les yeux sur M. de Neubourg avec une expression très marquée de curiosité.

M. de Neubourg se leva et s'approcha du comte d'Estournelle.

– Veuillez me pardonner mon indiscrétion, monsieur, lui dit-il. Je suis venu ici tout exprès pour avoir l'honneur de vous rencontrer.

Le comte s'inclina avec une froide et sèche courtoisie. Le baron reprit :

– Je remplis auprès de vous, monsieur, le rôle d'ambassadeur.

La curiosité du comte d'Estournelle parut redoubler.

– Je ne me savais point un personnage d'assez d'importance, monsieur, répondit-il, pour qu'il fût besoin de traiter avec moi par voie d'ambassade.

Le baron sourit.

– Je me suis peut-être servi d'un mot bien ambitieux ; mais n'importe ! je vais accomplir ma mission.

– Je vous écoute, monsieur.

Le baron s'assit en face du comte et poursuivit :

– J'ai un ami qui revient de Crimée.

– Ah ! dit le comte, qui ne put s'empêcher de tressaillir un peu.

– Et il a rencontré sous les murs de Sébastopol, poursuivit M. de Neubourg, un jeune homme qui sert dans l'armée russe et se dit votre parent.

Une légère pâleur se répandit sur les traits du comte d'Estournelle.

– Je ne sache pas, dit-il avec un sourire contraint, avoir un parent dans l'armée russe.

– Il se nomme le baron René.

M. d'Estournelle fit un brusque mouvement ; mais son trouble n'eut que la durée d'un éclair.

– Monsieur, répondit-il, j'ai eu, en effet, des parents portant ce nom. Mais le dernier mâle de cette famille est mort il y a dix ans.

– Vous croyez ?

– Oh ! j'en suis sûr.

– C'est bizarre ! dit nonchalamment le baron.

Et il attacha sur le comte d'Estournelle un de ces regards qui pénètrent au fond de l'âme.

– Je ne vois pas, monsieur, ce qu'il peut y avoir de bizarre dans ce que j'ai l'honneur de vous affirmer.

– Oh ! c'est que, répondit M. de Neubourg, le jeune homme qu'a rencontré mon ami persiste à prétendre qu'il se nomme le baron René.

Le comte répondit froidement :

– C'est un imposteur ! Maintenant, monsieur, j'attends la communication que vous avez bien voulu m'annoncer.

– Mais, monsieur, répondit M. de Neubourg, elle est inutile maintenant.

– Ah !

– Si ce jeune homme est un imposteur, vous ne pouvez rien faire pour lui.

Le comte tordait sa moustache avec une agitation fiévreuse.

– C'est donc lui qui...

– J'étais chargé de vous intéresser à ce jeune homme ; mais... puisque...

– Monsieur, interrompit le comte, je crois nécessaire de vous mettre sur la voie d'une abominable intrigue. Le jeune homme mort il y a dix ans avait été élevé par un Cosaque, ancien serviteur de son père. Ce Cosaque, dans un but coupable...

D'un geste, M. de Neubourg arrêta le comte.

– Je devine l'histoire dont il s'agit, monsieur ; seulement elle a deux versions.

– Ah ! fit le comte.

– Selon vous, le jeune homme rencontré en Crimée est un imposteur ?

– Oui.

– Selon ce jeune homme, c'est le Cosaque qui est un misérable.

M. d'Estournelle demeura impassible.

– Mais, dit-il, je crois que ce Cosaque n'est plus de ce monde ?

– Vous avez raison ; seulement, il a fait des aveux avant de mourir, et peut-être même...

Ici M. de Neubourg attacha un froid regard sur le comte d'Estournelle, ajoutant :

– Peut-être même a-t-il eu le temps d'écrire.

Le comte pâlit de nouveau, mais il ne fit aucun mouvement qui pût trahir sa violente émotion.

– En vérité ? dit-il.

M. de Neubourg se leva.

– Ce que vous m'avez déclaré, monsieur, fit-il, modifie entièrement mes intentions. Je vous demande mille pardons d'avoir ainsi abusé de vos moments.

Et il fit un pas en arrière, salua et alla reprendre sa place.

Cette démarche de M. de Neubourg auprès du comte d'Estournelle avait quelque chose d'étrange et d'insolite qui frappa vivement ce dernier.

– Que me veut cet homme ? Comment a-t-il mon secret ? Telle fut la double question que M. d'Estournelle s'adressa. Le baron Gontran de Neubourg s'était tranquillement remis à table et dégustait son café.

Tout à coup le comte se leva et vint à lui.

– A mon tour, monsieur, lui dit-il, oserai-je vous faire une question ?

– Parlez, monsieur, répondit le baron avec le calme qui semblait annoncer qu'il s'était attendu à la démarche de M. d'Estournelle.

Le comte reprit avec une certaine brusquerie :

– Si, au lieu de vous apprendre qu'il n'y avait plus personne au monde qui

s'appelât le baron René, je m'étais tu...

– Eh bien ?

– Que m'auriez-vous dit ?

– Que celui que je croyais être le baron René avait l'intention de s'adresser à vous.

– Dans quel but ?

– Dans le but de solliciter votre appui auprès de sa grand-mère.

– Très bien !

– Mais l'opinion que vous m'avez émise, monsieur...

– Est vraie en tous points.

– Ah ? fit le baron avec un sourire d'une raillerie sanglante.

– Est-ce que vous douteriez de ma parole, monsieur ?

Et le comte fronça le sourcil, et ses joues s'empourprèrent. M. de Neubourg, toujours calme, le regarda fixement, et lui dit :

– Vous avez le tempérament sanguin, monsieur ; il fait très chaud ici, prenez garde à l'apoplexie.

Le comte devint écarlate.

– Monsieur ! fit-il, les narines frémissantes et la gorge crispée, j'ai eu l'honneur de vous poser une question !

– J'écoute, monsieur.

Mais le baron se tut.

Alors, à son tour, le comte fit un pas en arrière et ajouta :

– J'aurai l'honneur d'envoyer chercher chez vous la réponse à ma question.

M. de Neubourg s'inclina.

– Par deux amis, acheva le comte, dont l'œil était devenu sanglant comme celui d'un bouledogue.

– Ah ! pardon, monsieur, fit le baron, je dois vous prévenir que je sors de bonne heure.

– Je l'espérais, et si... demain... vers sept heures, une promenade avec nos amis communs...

M. de Neubourg toisa le comte d'une manière parfaitement insolente.

– Ce n'est pas mon habitude, monsieur, dit-il, de me battre ainsi avec le premier venu.

– Monsieur !

– Mais une fois n'est pas coutume. Et d'ailleurs, tenez, au point où nous en sommes, il est inutile d'attendre à demain. Voulez-vous ce soir ?

– Oui.

– A quatre heures ?

– Soit.

M. de Neubourg donna sa carte, sortit et se dirigea à pied vers la rue du Helder. Comme il passait devant la *Maison dorée,* il rencontra le vicomte de Chenevières.

– Eh bien ? fit celui-ci.

– C'est fait.

– Comment ?

– J'ai rencontré le comte d'Estournelle au café *Riche.* L'homme de la rue de la Michodière ne s'était pas trompé.

– Et toi ?

– Ce que j'avais prévu est arrivé.

– Comment ?

– Le comte m'a provoqué.

– Et tu te battras avec ce misérable ?

– Oui, j'ai mon plan Si je le tue, nous trouverons bien un moyen de démontrer la vérité à la baronne René.

– Et si tu ne le tues pas ?... Si au contraire...

Gontran se prit à sourire.

– D'abord, dit-il, une supposition comme la tienne est impertinente.

– Bah ?

– Mais, passons. Je te l'ai dit, j'ai un plan. Provisoirement, c'est mon secret.

M. de Chenevières s'inclina.

– Tu le diras à lord Blakstone et à de Verne, car je suppose que tu les verras ?

– Mais toi aussi ?

– Je ne le crois pas.

– Comment ! est-ce qu'il ne faudra pas que l'un d'eux vienne avant nous ce soir ?

– D'abord, fit M. de Neubourg, tu ne viendras point, toi, ni eux non plus.

– Tu plaisantes !

– Nullement, il est inutile que le comte d'Estournelle sache que nous avons des rapports ensemble.

– Qui donc comptes-tu prendre comme témoin ?

– Deux officiers, dans le premier café venu, à Vincennes.

Sur ces mots, M. de Neubourg tendit la main au vicomte de Chenevières.

– Par exemple, dit-il, tu pourras envoyer chez moi à huit heures, ce soir, prendre de mes nouvelles. Je serai de retour. Adieu !

Et le baron, sans vouloir s'expliquer davantage, rentra chez lui.

– Jean, dit-il à son valet de chambre, je défends ma porte et je n'y suis pour personne.

Cette consigne donnée, M. de Neubourg consulta la pendule de son fumoir. Il était à peine midi.

– J'ai trois heures à attendre, se dit-il ; passons-les gaiement.

Il se coucha sur son divan et se mit à lire un roman qui venait de paraître.

Une heure après, son valet de chambre lui apporta une lettre qui venait d'arriver par un commissionnaire.

Le baron l'ouvrit et la lut avec surprise.

– Voilà qui est bizarre ! se dit-il. Soit ! à demain ; j'attendrai.

Et il se remit à lire.

Une nouvelle heure s'écoula. Le valet de chambre reparut.

– Monsieur le baron, dit-il a défendu sa porte. Cependant, il y a une dame qui insiste pour voir monsieur le baron.

– Son nom ?

– Je ne la connais pas.

– Fais entrer au salon, dit le baron.

Chapitre 33

M. le comte d'Estournelle, que nous avons trouvé jadis dans un misérable taudis de la rue de l'Arbre-Sec, habitait maintenant un élégant premier étage rue Taranne, à l'angle de la rue des Saints-Pères.

La note émanée de la rue de la Michodière était exacte ; M^me^ la baronne René faisait à son héritier futur une pension de trente mille livres de rente. En outre, la maison qu'il habitait appartenait à la baronne ; il ne payait point de loyer.

Ce fut vers son domicile que M. le comte d'Estournelle se dirigea en sortant du café *Riche.*

Il était pâle et agité. Il fit la route à pied d'un pas inégal et brusque, et la façon dont il sonna fit faire à sa femme cette réflexion :

– Le comte a bien certainement essuyé quelque mésaventure.

Madame la comtesse d'Estournelle était dans son boudoir lorsque son mari entra.

Nous l'avons déjà dit, elle était jeune encore et elle était belle.

Souple, mince, le pied et la main aristocratiques, le teint blanc et mat, les cheveux noirs et les yeux bleus, la comtesse n'accusait guère que trente années.

Elle avait été célèbre, jadis, dans le monde où M. d'Estournelle la rencontra ; elle y avait eu la réputation d'une fille dépourvue de cœur, mais au sourire inaltérable, et qui trouvait tout naturel qu'un homme qui s'était ruiné pour elle se brûlât la cervelle pour couronner l'œuvre.

M. d'Estournelle entra avec une telle violence que la comtesse se releva brusquement et s'avança au-devant de lui. Elle regarda le comte avec une curiosité quelque peu dédaigneuse.

Le comte tordait sa grosse moustache et roulait un œil furibond.

– Je gage, lui dit-elle, que vous vous battrez demain.

Sa voix était calme, et on eût dit que la chose lui était parfaitement indifférente.

– Vous vous trompez, reprit le comte. Ce n'est pas demain, c'est ce soir, à quatre heures.

– Vraiment ! vous vous battrez ? et avec qui ? pourquoi ? Sans doute encore quelque sotte querelle ? Quand on est joueur et dominé par le goût de l'absinthe, il faut s'attendre... Le comte frappa du pied le parquet et haussa les épaules.

– Ce n'est pas pour cela que je me bats, dit-il.

– Pourquoi donc ?

– Je me bats pour conserver à votre enfant et à vous-même l'héritage qui nous est réservé.

Ces mots produisirent une sensation étrange sur madame d'Estournelle. Elle regarda fixement son mari et lui dit d'un ton sec :

– Voyons, expliquez-vous, et soyez bref, si vous le pouvez.

Le comte posa son chapeau sur le coin d'une table, s'assit auprès de sa femme, et lui raconta brièvement ce qui était arrivé au café *Riche.*

Madame d'Estournelle l'écouta sans l'interrompre, froidement, avec le calme d'un général en chef qui se fait rendre compte d'un mouvement stratégique. Lorsqu'il eut fini, elle le regarda.

– Je crois, lui dit-elle, que vous avez bien fait de m'épouser.

– Ah ! ricana le comte.

– Car, poursuivit-elle, vous allez engager votre plus rude partie, et, sans moi, vous la perdriez...

– Vous croyez ?

– D'abord, vous avez commis une faute impardonnable.

– Laquelle ?

– Celle de provoquer M. le baron de Neubourg. Je connais Gontran...

Le comte fit un soubresaut et fronça démesurément les sourcils.

– Vous... le... connaissez ? fit-il avec un accent rempli d'une sombre jalousie.

Un cruel sourire erra sur les lèvres de la jeune femme.

– Bon ! dit-elle, ne le saviez-vous pas ? Au lieu de me faire des scènes de jalousie rétrospective, laissez-moi donc sauver une situation déjà fort compromise.

M. d'Estournelle baissa la tête et garda le silence. La comtesse reprit :

– Quand un général en chef est inhabile, on le dépossède de son commandement. Vous avez fait une faute, je vous destitue provisoirement, et je vous remplace.

Il y avait dans la voix de la comtesse un tel accent d'autorité, que son mari se sentit dominé. Il s'inclina et dit :

– Soit. Faites ce que vous voudrez : je vous obéirai.

– Eh bien, mettez-vous là, devant cette table, prenez une plume et écrivez sous ma

dictée.

– J'attends, dit le comte en prenant la plume.

La comtesse dicta :

« Monsieur le baron,

« Vous êtes un galant homme, et il est des nécessités cruelles que vous comprendrez. Je ne puis me battre avec vous ce soir... »

– Hein ? fit le comte en s'interrompant brusquement.

– Mais écrivez donc ! fit sèchement la comtesse.

Elle continua :

« Je rentre chez moi, je trouve mon enfant attaqué du croup et ma femme folle de douleur. Je vous demande vingt-quatre heures. »

– Signez donc, acheva la comtesse. Gontran de Neubourg est un galant homme, comme vous venez de l'écrire. Il vous croira sur parole.

– Mais enfin pourquoi ce délai ? demanda le comte stupéfait.

– Je veux avoir le temps de me retourner. En présence d'un péril comme celui qui nous menace, vingt-quatre heures sont parfois le salut.

Le comte avait toujours les sourcils démesurément froncés.

– J'aurais préféré le tuer tout de suite, dit-il.

La comtesse haussa les épaules ; puis un sourire étrange glissa sur ses lèvres.

– Dans vingt-quatre heures, Gontran de Neubourg aura peut-être bien autre chose à faire que de se battre avec vous.

– Que voulez-vous dire ?

– C'est mon secret.

Puis elle se leva et vint s'asseoir devant la table, en face de son mari, disant :

– Cédez-moi la plume.

Et elle écrivit rapidement quelques lignes et les cacheta.

– Vous allez donner votre lettre au commissionnaire du coin de la place, et vous lui enjoindrez de la porter sur-le-champ.

– Et... celle-là ? fit le comte, qui regardait celle que sa femme venait de plier.

– Celle-là, je m'en charge. Retenez-moi une voiture au bas de la rue des Saints-Pères. Vous payerez le cocher d'avance et vous lui direz d'attendre sur le quai. Allez !

M. le comte d'Estournelle avait plus d'une fois apprécié la rare intelligence et la présence d'esprit de sa femme. Il devina que toute une vaste intrigue germait dans

sa tête, et il ne songeait plus qu'à se soumettre.

Il sortit donc avec la docilité d'un valet auquel on donne un ordre.

Aussitôt qu'il fut parti, la comtesse passa dans son cabinet de toilette et s'habilla, jetant sur ses épaules un grand châle qui l'enveloppa tout entière, et se coiffant d'un chapeau garni d'un voile épais.

Le comte revint au bout de dix minutes environ :

– La voiture vous attend, dit-il. Mais où allez-vous ?

– Faire un voyage d'une heure, qui me rajeunira de dix ans, répondit-elle. Adieu, comte. Restez ici, défendez la porte, et qu'on ne vous voie pas hors de chez vous avant demain.

– Je vous le promets.

Madame d'Estournelle sortit. Dans l'escalier, elle abaissa son voile, dont l'épaisseur cacha si bien son visage que la concierge la regarda passer avec curiosité et ne la reconnut pas.

Elle descendit la rue des Saints-Pères d'un pas rapide, et trouva la voiture de place retenue par le comte qui l'attendait à l'angle du quai.

– Rue Blanche ! dit-elle au cocher, et bon train !

Chapitre 34

IL EST PEUT-ÊTRE nécessaire, pour bien faire comprendre la démarche que tentait, à cette heure la comtesse d'Estournelle, de nous reporter à dix années en arrière.

En 1844, un soir, trois jeunes femmes entouraient une table de thé, dans un petit appartement de la rue Saint-Lazare.

Elles avaient vingt ans, elles étaient jolies.

L'une allait débuter à l'Opéra, l'autre recueillait chaque soir les couronnes et les bouquets sur une scène de genre, la troisième recevait pour l'instant les hommages d'un baron saxon, qui avait mis à ses pieds ses burgs, ses revenus, et le plus bel attelage de chevaux irlandais qu'on eût jamais vu à Paris.

La cantatrice ne chantait pas ce soir-là ; l'actrice s'était fait donner par un médecin complaisant un certificat de maladie ; leur belle amie avait dit au baron saxon qu'elle allait visiter sa famille.

Elles avaient soupé entre elles, riant de bon cœur, médisant des femmes, se moquant des hommes.

Enfin, l'une d'elles avait parlé d'un roman qui venait de paraître et qui faisait fureur dans tous les mondes. C'était *l'Histoire des Treize,* de M. de Balzac.

– Eh bien, mes bonnes amies, dit la maîtresse du baron saxon, savez-vous bien une chose ? C'est que si trois femmes comme nous faisaient le serment des héros de M. de Balzac, elles iraient loin.

– Peut-être, dit l'actrice.

– A coup sûr, ajouta la chanteuse.

Le serment fut fait. Dix années après, la chanteuse avait trente mille livres de rente, l'actrice passait de son petit théâtre sur une grande scène, la maîtresse du baron saxon était comtesse.

Pendant les dix années, ces trois femmes ne s'étaient jamais rencontrées ostensiblement. Elles avaient observé le programme du grand romancier. Elles s'étaient servies sans relâche, et le monde entier avait ignoré leur liaison.

Or, celle qui était devenue comtesse, on le devine, était madame d'Estournelle, et le coupé de régie dans lequel elle monta dix années plus tard, le visage couvert

d'un voile épais, la conduisit rue Blanche, à la grille d'un charmant petit hôtel entre cour et jardin, qu'un architecte à la mode avait construit l'année précédente pour madame Jeanne D..., la grande cantatrice.

Avant d'atteindre la rue Blanche, madame d'Estournelle avait fait arrêter un instant le coupé au coin de la rue Saint-Lazare, et fait signe à un commissionnaire assis sur ses crochets.

Elle lui avait remis la lettre qu'elle avait écrite devant son mari.

– Portez cela rue Olivier, lui dit-elle en lui mettant cinq francs dans la main.

Cette lettre était adressée à mademoiselle Olympe, du théâtre de ***.

Elle contenait ces deux lignes :

« *Topaze* attend, pour affaire urgente, *Emeraude* chez *Grenat.* »

Topaze, Emeraude et Grenat avaient été les noms de guerre mystérieux de ces trois mousquetaires femelles.

Et madame la comtesse d'Estournelle avait continué son chemin, se disant :

– Olympe sera chez elle. Jamais elle ne sort avant deux heures, et il est à peine midi.

Un valet en gilet rouge était venu ouvrir la grille du petit hôtel.

– Madame ne reçoit pas, dit-il à la comtesse.

– Dites à votre maîtresse que c'est une dame qui lui a vendu une topaze, elle me recevra.

Le valet referma la grille assez dédaigneusement : mais cinq minutes après, il revint l'ouvrir à deux battants, et le coupé entra dans la cour. La comtesse en descendit sans enlever son voile. Le valet, devenu respectueux, lui fit traverser un vestibule d'arbustes rares, poussa la porte d'un salon d'hiver et s'effaça.

La comtesse entra et vit une femme debout devant la cheminée. C'était Jeanne.

– Charles, dit la cantatrice, maintenant je n'y suis pour personne.

Le valet referma la porte. Alors la comtesse releva son voile et les deux femmes s'embrassèrent.

– Te voilà donc enfin, ma bonne Topaze, dit la chanteuse.

– Me voilà, mon cher Grenat, et j'ai besoin de toi.

– Topaze, Emeraude et Grenat, cela ne fait qu'un, tu le sais bien.

– Je le sais.

La comtesse se jeta dans une bergère, au coin de la cheminée.

– Voyons, fit la chanteuse, que veux-tu ? Est-ce de l'argent ? J'ai trente mille francs chez moi. Faut-il vendre mes diamants ?

– Non. Je veux me débarrasser d'un homme.

– Veux-tu que je le fasse tuer en duel ?

– Non. Il faut me le confisquer.

– On tâchera. Son nom ?

– Gontran de Neubourg.

– Quoi ! le baron ?

– Oui.

– Mais c'est mon ancien admirateur, ma petite.

– Je le sais.

– Et il te gêne.

– Il peut me ruiner.

– Parle, madame la comtesse ; ordonne… on fera ce que tu voudras.

– N'as-tu point oublié nos statuts à son endroit ?

La cantatrice, que désormais nous appellerons simplement Grenat, se prit à sourire.

– Tu veux parler de cet article de nos petites conventions secrètes qui est ainsi conçu :

« Ne jamais rompre une liaison sans avoir de *lui* une lettre compromettante ou un secret qui, au besoin, puisse en faire un esclave. »

– Est-ce cela ?

– Oui. T'en es-tu bien souvenue avec le baron ?

– Ma chère, répondit Grenat, sais-tu bien que Gontran est l'homme le plus pur que je connaisse ? Sa vie est comme une glace de Venise ?

– Sans une toute petite tache ? fit la comtesse en fronçant le sourcil.

– Si, il y en a une.

– Et tu la connais ?

– Oui.

Un rayon de joie cruelle brilla dans les yeux de la comtesse.

– Parle, dit-elle ; j'ai soif de savoir.

Grenat se leva et alla faire glisser une lourde portière de tapisserie sur sa tringle, disant :

– Je me défie toujours de mes gens. Ces drôles passent leur vie à écouter aux portes.

Puis elle revint s'asseoir à côté de la comtesse.

– Tu sais aussi bien que moi, ma petite, dit-elle, que nous ne sommes pas des anges de vertu et de pureté ; nous avons toutes trois, la Topaze, le Grenat et l'Emeraude, nos petites misères sur la conscience ; mais nous avons toujours été honnêtes entre nous. Jamais nous n'avons manqué à la parole que nous nous donnions.

– Et cela sera toujours ainsi, dit simplement la comtesse.

– Donc, tu vas me jurer que tu garderas le secret sur ce que je vais te dire.

– Je te le jure. Parle...

– A l'âge de vingt ans, Gontran a tué un homme.

L'œil de la comtesse étincela.

– Et tu en as la preuve ? dit-elle.

– Là, dans ce meuble.

– Oh ! alors... nous le tenons ! fit M^{me} d'Estournelle avec une joie sauvage. Secret pour secret !... Maintenant, parle, je t'écoute.

La cantatrice reprit :

– Il y a cinq ans, je ne sais comment t'expliquer cela autrement que par une bizarrerie de caractère ; mais, le jour où je le rencontrai, j'avais le cœur et la tête tournés au sentiment. Je voulus être aimée d'un amour pur, ardent, sans mélange. Je jouai la comédie, j'enveloppai ma vie de romanesque...

– Attends, interrompit la comtesse, je crois deviner que l'éclipsé que tu fis eut Gontran pour cause première.

– Oh ! c'est bien plus drôle... tu vas voir !... Un soir de bal d'Opéra, je l'intriguai. Il ne m'avait jamais vue. Mes cheveux blonds, ma main de duchesse, cet esprit mordant que tu me connais, le séduisirent. Il eut beau me supplier d'ôter mon masque, je m'en défendis. « Ecoutez, lui dis-je, je ne suis pas ce que vous pensez peut-être. Je suis du monde, et j'ai un mari farouche. Cependant je vous ai vu, je vous aime... Mais ne comptez point me revoir à Paris.

« – Et où vous reverrai-je ? me demanda-t-il en tremblant.

« – Je ne sais pas encore, lui répondis-je. Seulement, si un jour vous recevez une lettre avec ce mot *remember* et l'indication d'un pays quelconque, allez-y.

« – Fût-ce en Chine, me répondit-il, j'irai. »

– Je rentrai chez moi folle d'espoir. Huit jours après, j'avais imaginé l'étrange comédie que voici : j'avais trouvé un mari, c'est-à-dire un brave homme de chevalier d'industrie qui, moyennant cent louis par mois, jouerait le double rôle de tyran domestique et de colonel prussien.

Le lendemain Gontran reçut un billet avec les deux mots : *Remember, Cauterets.*

Gontran partit pour Cauterets. Le lendemain de son arrivée, il me rencontra au bal de l'hôtel des Bains et vint à moi.

« – Je n'avais pas vu votre visage, me dit-il, mais mon cœur vous a reconnue. C'est vous !...

« – Taisez-vous, malheureux ! lui dis-je ; mon mari est ici. »

– Mon faux colonel jouait son rôle à ravir. Il roulait des yeux féroces, portait de grosses moustaches, et avait dit, le jour de son arrivée, en jouant au whist, qu'il couperait les oreilles au premier petit jeune homme qui oserait me regarder.

Gontran me fit danser. A la fin du bal, il perdait la tête.

J'avais loué hors de la ville une maison solitaire, entourée d'un grand jardin. Je fis faire à Gontran un joli stage d'un mois. Après quoi, je le reçus, le soir, sous une tonnelle, dans le jardin.

Il arrivait, enveloppé dans un grand manteau rasant les murs. Il entrait par une petite porte qui donnait sur un sentier perdu ; il avait toujours un pistolet dans sa poche. C'était charmant. Mon roman était complet ! Chaque soir, Gontran s'imaginait que je risquais pour lui mon repos et peut-être ma vie. Le colonel devait me tuer...

– Voilà du chevaleresque ou je ne m'y connais plus, interrompit en riant la comtesse d'Estournelle.

– Malheureusement, poursuivit la cantatrice, il y avait à Cauterets, au milieu de tous ces paisibles bourgeois, qui persistaient, tout comme Gontran, à me prendre pour une grande dame ; il y avait, dis-je, un jeune fou, un fat, le petit marquis de B..., qui se prit d'une folle passion pour moi, et fit un soir le pari d'arriver jusqu'à mon cœur.

Or, une nuit, Gontran sortait du jardin, lorsqu'il se trouva face à face avec le marquis.

« – Ah ! ah ! lui dit celui-ci, je devine tout maintenant... et les dédains de la comtesse, – je passais pour comtesse... – me sont expliqués.

« – Monsieur, lui dit Gontran en le prenant à la gorge, vous allez me jurer de vous taire !

« – Non pas ! je veux que tout Cauterets sache l'aventure, dit le marquis.

« – Alors je vous tuerai demain !

« – Si vous pouvez ! Mais, d'ici là, j'aurai le temps de raconter à mes témoins... »

– Gontran avait vingt-cinq ans, il m'aimait comme un fou, et il perdit la tête. Il avait un pistolet sur lui, il brûla la cervelle au marquis.

Au bruit de la détonation, j'accourus. Je trouvai Gontran ivre de douleur, immobile, l'œil hagard...

« – Laissez-moi fuir, me dit-il, on croira qu'il s'est tué par désespoir… »

– Tel est le secret qui existe entre Gontran et moi, acheva Grenat.

– Mais enfin, il a fini par savoir qui tu étais ? observa M^me^ d'Estournelle.

– Oui. Mais lorsqu'il l'a su il m'aimait encore. Un soir, au bout de six ou huit mois, nous eûmes une querelle. Je voulus rompre. Le lendemain, Gontran m'écrivit une lettre dans laquelle il me jurait qu'il m'aimait, et me demandait au nom de celui qu'il avait tué pour moi, de lui pardonner ses torts.

– Et puis ? fit la comtesse.

– Je pardonnai à Gontran. Nous nous aimâmes six mois encore. Mais tout a une fin, même l'amour. Nous nous sommes, du reste, séparés en bons amis.

– Mais tu as gardé la lettre ?

– Naturellement. A présent que veux-tu que je lui demande ?

– Rien. Je le connais comme toi, dit M^me^ d'Estournelle. Si tu lui demandais de souscrire à de certains arrangements, il irait porter sa tête au bourreau, mais il te refuserait.

– C'est vrai.

– Seulement, tu peux l'éloigner de Paris à l'instant même, sans qu'il ait le temps de voir personne.

– Et où veux-tu que je le conduise ?

– Peu m'importe ! mais il faut qu'il parte !

– Bon ! Après ?

On entendit à ce moment vibrer la cloche qui annonçait l'arrivée d'un visiteur.

– C'est Emeraude, fit la comtesse, je lui ai donné rendez-vous chez toi.

– Ah ! bon ! dit Grenat qui allongea sa main mignonne vers un gland de sonnette.

– Charles, ajouta-t-elle, si c'est une dame, recevez !

C'était, en effet, M^lle^ Olympe, du théâtre de ***.

Chapitre 35

Sa Topaze a donc besoin de son *Emeraude ?* dit-elle en se jetant au cou de la comtesse. Que te faut-il ? que veux-tu ?

– Ecoute-moi bien. L'homme qui t'adore est un grand seigneur russe, le comte Pérékoff, qui, après avoir été obligé, lors de la déclaration de guerre, de rentrer en Russie et d'aller reprendre son grade de major, a eu le bonheur de se faire faire prisonnier à Bomarsund. Depuis, par une faveur toute spéciale, on l'a autorisé à venir de Belle-Isle à Paris.

– C'est-à-dire, fit Emeraude en souriant, qu'il est rentré dans son appartement de la rue du Helder, et qu'il passe à mes genoux son temps de prisonnier de guerre.

– Je sais cela. Or, poursuivit la comtesse, dans le siècle de civilisation où nous vivons, la guerre n'interrompt point les communications de la poste, et on permet aux prisonniers russes d'écrire à leur famille.

– Sans doute.

– Il faut douze jours pour écrire à Sébastopol et avoir une réponse.

– Oui.

– Mais le télégraphe ne demande que quelques heures.

– Eh bien ?

– Retiens ceci : Il faut que le comte Pérékoff, pour l'amour de toi et sans te demander aucune explication, obtienne la permission de faire demander à Sébastopol, par la voie télégraphique, des nouvelles d'un jeune soldat russe appelé Andrewitsch. Je veux savoir s'il est mort ou vivant.

– Diable ! fit Emeraude, c'est bien difficile. Mais, n'importe ! si ce n'est qu'impossible, on le fera. Pérékoff a tant d'amis à Paris...

La comtesse prit les mains de ses deux amies :

– Allons, mes petites, dit-elle, je vois que notre contrat tient toujours.

Puis, regardant la cantatrice :

– Tu pars, n'est-ce pas ?

– Comment ! Tout de suite ?

– Gontran doit être chez lui. Il faut que tu le voies à l'instant même.

– C'est bien, dit Grenat. Ce soir nous serons loin, lui et moi. Je vais inventer un bon petit prétexte, hérissé de mystères.

– Qui donc peut avoir affaire à moi ? se demanda Gontran tandis que son valet de chambre introduisait au salon la dame inconnue qui désirait lui parler.

Et il poussa la porte qui séparait cette pièce de son fumoir.

– Jeanne ! dit-il en jetant un cri.

La cantatrice était toujours belle, et Gontran l'avait ardemment aimée. C'en était assez pour lui faire éprouver une certaine émotion.

– Vous ici ! dit-il, vous, Jeanne ?

– Moi, qui ai besoin de vous, dit-elle.

Le baron lui offrit un siège, demeura debout devant elle, et lui dit :

– Parlez ! je suis à vos ordres.

Grenat tira de son sein un papier jauni.

– Vous souvenez-vous de Cauterets ?

M. de Neubourg tressaillit ; un nuage passa sur son front.

– Oh ! dit-il, quel affreux souvenir venez-vous donc évoquer, Jeanne ?

– Ne m'avez-vous pas dit que je pourrais disposer de vous ?

– Sans doute.

– Eh bien ! prenez un manteau de voyage et suivez-moi.

– Mais, c'est impossible ! s'écria le baron.

– Oui, si le baron Gontran de Neubourg est un homme sans foi. Non, s'il se souvient.

– Mais je me bats demain.

– Vous ne vous battrez pas, voilà tout.

– Vous voulez donc me déshonorer ? s'écria le baron.

– Ecrivez à votre adversaire, et demandez-lui un congé.

– Attendez demain, je suis à vos ordres.

– Impossible !

– Mais enfin, où dois-je vous suivre ? où me conduisez-vous ?

– C'est mon secret. Oh ! rassurez-vous, je ne demanderai au loyal Gontran, que j'ai connu, rien qui mette son honneur en péril.

– Mais enfin ?...

– Gontran, mon ami, dit la cantatrice avec calme, au nom de ce terrible souvenir

qu'il m'a fallu une grande force d'âme pour évoquer, je vous adjure de m'obéir...

– Soit, je vous obéirai.

– D'être mon esclave pendant quelques jours.

– Je vous le promets.

– Je veux votre parole d'honneur.

– Je vous la donne.

– Eh bien ! dit-elle en souriant, voici le programme de mes volontés. Ecoutez. Hormis votre adversaire, à qui vous allez écrire pour vous excuser, nul ne saura que vous avez quitté Paris.

– Comment ?

– J'ai votre parole.

Gontran baissa la tête et se tut. Puis il s'assit devant une table et écrivit à M. le comte d'Estournelle :

« Monsieur le comte,

« Vous m'avez demandé un délai de vingt-quatre heures pour des motifs que je comprends et que je respecte. A mon tour, je me vois forcé de vous demander un sursis. Je quitte Paris précipitamment pour quelques jours, peut-être même pour quelques heures seulement. A mon retour, je m'empresserai de me mettre à votre disposition.

« Votre très humble,

« Baron GONTRAN DE NEUBOURG. »

Le baron ferma et cacheta cette lettre. Puis il regarda la cantatrice.

– A présent, dit-il, qu'exigez-vous encore ?

– Que pendant tout le temps que vous serez avec moi, vous ne donniez signe de vie à aucun de vos amis.

– Comment ! je ne pourrai pas leur écrire ?

– Non.

Le baron ne put réprimer un geste d'impatience.

– Mais savez-vous bien, dit-il, que c'est de la tyrannie, cela ?

Grenat eut un sourire superbe, le sourire de la femme accoutumée à triompher.

– Vous manquez de mémoire, Gontran, reprit-elle.

– Moi ?

– Voyons, souvenez-vous ! Vous m'avez aimée, adorée, hein ? convenez-en !

Il lui prit galamment la main et la baisa.

– Pouvais-je faire autrement ? répondit-il avec un sourire.

– Je pouvais vous tyranniser alors, vous tourmenter, vous martyriser. L'ai-je fait ? ... Je pouvais abuser de votre fortune. Y ai-je songé ?

– Vous avez été la plus loyale des femmes, Jeanne.

– Eh bien ? il arrive qu'un jour j'ai besoin de vous et me dis : Gontran le chevaleresque, mon Gontran d'autrefois, qui se fût tué sur un signe de ma main, ce Gontran, pour qui j'ai fait des folies, en qui j'ai eu foi, fera bien ce que je lui demanderai, moi qui jamais ne lui demandai rien... Et voici que vous me marchandez votre dévouement... votre affection !...

Ces derniers mots, prononcés d'un ton piqué, allèrent au cœur de M. de Neubourg.

– Jeanne, dit-il, vous avez raison ; je suis prêt à vous suivre.

Elle lui tendit sa main blanche, allongée, aux ongles opaques, une main que la plus vraie des duchesses du vieux faubourg n'aurait point désavouée.

– Allons ! dit-elle, je vous retrouve, baron... Tu es resté le Gontran des anciens jours, et la femme qui t'aime à cette heure a bien raison de t'aimer.

M. de Neubourg fronça le sourcil. Un nuage passa sur son front.

– Ah ! pardon, ami, lui dit Jeanne : j'ai commis une faute. Je mets une restriction à ton serment. Tu aimes, n'est-ce pas ? Voyons, es-tu sûr d'elle ? Sait-elle vraiment t'apprécier ? Si tu lui recommandes un profond silence, le gardera-t-elle ?

– Jeanne, dit M. de Neubourg, qui parut faire un effort surhumain, vous vous trompez, je n'aime personne...

Mais, en parlant ainsi, il était devenu pâle encore, et sa voix tremblait.

La cantatrice eut un élan d'affection pour cet homme si simple, si noble et si bon. Elle lui passa ses deux bras au cou et lui effleura le front de ses lèvres.

– Tiens, s'écria-t-elle, le moule dans lequel Dieu a fondu des hommes comme toi est brisé ; tu es le dernier gentilhomme vrai de tous points que je connaisse. Tu me diras si tu souffres, si tu aimes sans être aimé... Je te consolerai...

– Mais...

– Chut ! tais-toi, mon beau chevalier... tu sais bien que Jeannette devine tout... Veux-tu lui écrire ? Tant pis si elle parle !...

– Non, je n'écrirai pas, dit Gontran avec résolution.

– Alors, viens !

M. de Neubourg sonna, et, lorsque son valet de chambre fut entré, il regarda la cantatrice.

– Faut-il faire une malle ? lui demanda-t-il.

– Comme tu voudras, répondit-elle négligemment. Grenat, un moment sous

l'empire de ses souvenirs, venait de songer qu'elle se devait à la mystérieuse association dont elle faisait partie. Le ton d'indifférence qu'elle employa rassura donc Gontran.

– Elle m'emmène pour quelques heures seulement, se dit-il.

– J'ai une voiture en bas, ajouta-t-elle ; demande ton paletot et partons !...

Cinq minutes après, M. de Neubourg s'éloignait de chez lui dans une voiture fermée, dont la cantatrice avait prudemment baissé les stores.

Chapitre 36

M. le comte d'Estournelle, fidèle à la consigne que lui avait donnée sa femme, était demeuré enfermé dans son appartement de la rue des Saints-Pères.

D'abord en proie à une violente agitation mélangée d'une secrète terreur, il avait fini par se calmer, au contact des caresses enfantines de sa fille.

Le comte avait en sa femme cette confiance que le crime de bas étage accorde à une intelligence plus élevée. Il se souvenait que cette femme, rencontrée par lui dans un milieu plus qu'interlope, n'avait eu qu'à vouloir pour porter son nom.

Le cheval dompté par un cavalier habile finit par avoir une foi robuste en lui, et, sous son impulsion, sous une simple pression de son genou, il s'élancera dans un abîme.

M. d'Estournelle attendit donc le retour de sa femme avec la patience du soldat qui se repose sur la sagesse de son général.

La comtesse ne revint que vers quatre heures.

Blottie au fond de son fiacre à l'angle du boulevard, elle avait voulu assister au mystérieux enlèvement de Gontran de Neubourg.

Ce n'avait été que lorsqu'elle avait vu passer la voiture de place qui emportait le baron et Grenat qu'elle avait ordonné à son cocher de reprendre le chemin de la rue des Saints-Pères.

– Enfin ! dit le comte en la voyant rentrer et franchir le seuil du salon.

– Blanche, dit la comtesse à sa fille qu'elle embrassa, va-t'en jouer avec ta bonne.

L'enfant sortit.

– Il est temps, je crois, madame, fit alors le comte, que je me mette en quête de deux témoins ?

– C'est inutile.

– Cependant, je me battrai demain ; et d'ici là…

– Demain ou après, dit la comtesse, ou… peut-être… jamais !

Le comte laissa échapper un geste de profonde surprise. Madame d'Estournelle lui

tendit une lettre :

– Tenez, dit-elle, voilà ce que j'ai trouvé chez le concierge à votre adresse. On vient de l'apporter, et j'ai reconnu l'écriture. C'est de Gontran.

Le comte ouvrit cette lettre, et jeta un cri d'étonnement.

– Gontran est parti, ajouta madame d'Estournelle ; à cette heure, il roule en train express loin de Paris.

– Mais... où va-t-il ?

– Il ne le sait pas.

Le comte regarda sa femme, madame d'Estournelle était calme et souriante :

– Mon cher ami, reprit-elle, je vous l'ai dit ce matin, je vous dépossède de toute votre autorité. Vous obéissez et je commande.

– Soit. Mais...

– Il est inutile que je vous initie à mes plans de bataille.

– Cependant...

– Tenez, fit-elle avec un sourire dédaigneux, vous êtes rouge comme un homard cuit, et je crains toujours pour vous une apoplexie. Allez vous promener. Une promenade au grand air vous fera du bien. Revenez à l'heure du dîner. Il faut que je sorte de nouveau.

– Ah !

– Et je puis bien vous dire où je vais, au fait.

– C'est heureux ! ricana le comte avec amertume.

– Je vais chez la baronne René. Il faut savoir soigner un héritage, acheva-t-elle avec un sourire diabolique.

Le comte prit son chapeau et sortit avec la soumission d'un enfant.

Madame d'Estournelle sonna, et dit à sa femme de chambre :

– Habillez mademoiselle.

La comtesse sortit à pied, donnant la main à son enfant, et se rendit chez la baronne René.

Le vieil hôtel de la rue Saint-Guillaume était toujours morne et silencieux.

Cependant il semblait avoir subi une certaine transformation, et celui qui, après y avoir pénétré six mois auparavant, y serait revenu en ce jour, aurait constaté que la cour avait été ratissée, qu'elle portait l'empreinte de roues de voitures, que les croisées du rez-de-chaussée étaient ouvertes, et qu'il y avait au bas de l'escalier deux grandes jardinières remplies de fleurs.

Autrefois, madame la baronne René ne sortait jamais de cette vaste et lugubre

pièce à tentures sombres où nous l'avons vue recevoir son notaire, maître Brunet.

Maintenant, elle s'était installée au rez-de-chaussée, dans un petit salon d'hiver qu'elle avait fait restaurer.

La comtesse l'y trouva demi-couchée sur une bergère auprès du feu, un numéro de *la Gazette de France* à la main.

Sa fille, une jolie enfant blonde et rose, de cinq à six ans, entra en gambadant, courut à la vieille femme, lui jeta ses deux petits bras potelés autour du cou, et lui dit avec une adorable petite mine :

– Bonjour, ma tante !

La baronne se leva et serra l'enfant sur son cœur.

– Cher petit ange ! dit-elle ; tes caresses me rajeunissent de trente années.

La baronne assit l'enfant sur ses genoux, puis elle tendit la main à madame d'Estournelle.

– Bonjour, ma nièce ! dit-elle, vous êtes bonne et charmante de m'amener ma petite Blanche... et, tenez, savez-vous bien que vous avez, avec ce petit chérubin, opéré un miracle ?

– Vraiment ! madame...

– Mon Dieu, oui, dit la baronne. Je vois que maintenant la mort, qui naguère frappait à ma porte, ne veut plus de moi.

– Oh ! je l'espère bien, fit M^me^ d'Estournelle, qui prit la main de la baronne et la baisa avec respect.

La comtesse était, de tous points, une femme supérieure. Elle réussissait là où son mari seul eût infailliblement échoué. Présentée à la baronne, elle n'avait eu besoin que de quelques jours pour la séduire complètement.

Héritière des rancunes de son mari le général baron René, la septuagénaire avait d'abord accueilli M^me^ d'Estournelle avec quelque répugnance. Mais la comtesse avait gagné la partie. Elle avait su jouer le respect et la reconnaissance, elle avait entouré la vieille femme d'une sorte de vénération toute filiale. La gentillesse de l'enfant avait achevé l'œuvre.

– Oui, reprit la baronne en pressant affectueusement la main de la jeune femme, je me sens rajeunir, ma nièce. Savez-vous bien qu'aujourd'hui, tentée par un chaud rayon de soleil, j'ai fait deux fois le tour de mon jardin ? Et vous savez s'il est grand !...

– En effet, murmura la comtesse.

La baronne se reprit à embrasser la petite fille, et reprit en soupirant :

– Dieu est bon, ma nièce, et il m'a envoyé une consolation pour mes derniers jours. Ah ! que ne m'a-t-il conservé ce pauvre enfant, issu de mon sang.

La comtesse tressaillit.

– Tenez, continua la baronne, j'ai fait, la nuit dernière, un rêve étrangement douloureux.

– Ma tante !...

– Non, laissez-moi parler. Je suis forte contre la douleur. Je veux vous dire mon rêve.

– Je vous écoute, ma tante.

– Figurez-vous, mon enfant, que, dans mon rêve, la vérité était devenue mensonge... le Cosaque était un traître... Ce n'était pas le fils de mon fils qui était mort... c'était le fils du Cosaque...

M^me^ d'Estournelle était une femme forte dans toute l'acception du mot ; cependant elle ne put se défendre d'un léger battement de cœur.

La baronne reprit :

– Et cela se passait dans sept ou huit ans, j'allais mourir... Mais je mourais heureuse et fière, car j'avais deux enfants au lieu d'un à mon chevet d'agonie... Blanche avait quinze ans !... Lui, il était grand et fort, il ressemblait à son père, il avait vingt-sept ou vingt-huit années et il regardait votre fille avec amour... Un rayon de soleil printanier entrait par la fenêtre ouverte et se jouait dans leurs cheveux. Le vent m'apportait les parfums des lilas du jardin... J'ai pris la main de Blanche, je l'ai mise dans la main de celui que je pleure... En ce moment, je me suis éveillée !...

La baronne murmura ces derniers mots d'une voix éteinte, et deux larmes roulèrent sur ses joues amaigries.

– Ma tante, dit la comtesse en s'agenouillant devant elle, au nom du ciel, chassez de tels souvenirs... vous vous faites un mal affreux !...

* *

*

M^me^ d'Estournelle revint rue des Saints-Pères à l'heure du dîner.

Le comte n'était point rentré encore. La comtesse alla s'asseoir toute rêveuse sur sa chaise longue dans son boudoir.

Un monde de pensées s'agitait dans sa tête.

– Il est fâcheux, se dit-elle enfin après une longue rêverie, il est fâcheux que Blanche n'ait pas quinze ans ! je trouverais bien à faire du rêve de la baronne une réalité !... Il est même plus fâcheux encore, poursuivit-elle après un nouveau

silence, que j'aie trente ans sonnés, que Gaston n'en ait que vingt... et que je ne sois pas veuve !...

Un sourire infernal effleura ses lèvres.

– Oh ! cet homme, murmura-t-elle en faisant sans doute allusion à son mari, ce soudard brutal et grossier... ce buveur d'absinthe... ce joueur effréné... m'a-t-il fait payer assez cher, par toutes ses infamies, par ses lâchetés inouïes, le nom qu'il m'a donné ! j'étais une courtisane, c'est vrai, une fille perdue, soit !... mais ai-je changé de condition en épousant ce gentilhomme dégénéré, cet officier chassé de son corps, ce misérable qui m'apportait en dot une voix enrouée par l'abus de l'eau-de-vie, une pauvreté ignoble, une vie sans honneur ?

Elle rêva encore, et reprit :

– Il est querelleur, il est brutal et violent. Vingt fois il eût été tué si je n'avais été là pour l'empêcher de jouer sa vie... Aujourd'hui même, qui sait ? Gontran m'en eût débarrassée peut-être...

Mais alors le regard de M^me^ d'Estournelle tomba sur son enfant qui jouait dans un coin du boudoir.

– Non, dit-elle, il faut que cet homme vive. Il faut que ma fille soit une vraie fille du faubourg Saint-Germain !...

Un valet entrouvrit la porte du boudoir, et apporta une lettre sur un plateau.

La comtesse jeta les yeux sur l'enveloppe et tressaillit.

– Ah ! dit-elle, Emeraude est aussi solide que Grenat, elle ne perd point son temps... Voilà peut-être une nouvelle qui revient de Sébastopol.

Elle se hâta de briser l'enveloppe, déplia la lettre et lut :

« Chère Topaze,

« Pérékoff, mon esclave, n'a pas eu besoin d'écrire à Sébastopol, ce qui, d'ailleurs, eût été impossible, le télégraphe n'étant point au service des particuliers en temps de guerre. J'ai, néanmoins, le renseignement que tu me demandes. Un jeune soldat, du nom d'Andrewitsch a été fait prisonnier à Balaclava, et dirigé sur la France. Il figure sur la liste des prisonniers russes internés à Belle-Isle.

« Ce jeune homme, ajoute le document que m'a transmis Pérékoff, prétend avoir été élevé en France. Serait-ce celui que tu cherches ?

« A toi,

« EMERAUDE.

« P. S. – Si ce n'est pas celui-là, on verra. J'enverrais plutôt Pérékoff à Pétersbourg. »

La comtesse avait pâli en lisant cette lettre.

– De Belle-Isle sur le continent, il y a une heure de traversée, se dit-elle. Si on

venait à faire la paix, Andrewitsch, c'est-à-dire Gaston René, serait à Paris en trois jours... Oh ! oh ! il faut aviser...

La comtesse étendit la main vers le gland d'une sonnette ; mais en ce moment, son mari rentra.

– Mon cher ami, lui dit-elle, vous allez vous mettre à table sans moi.

– Comment ! dit le comte d'Estournelle, vous sortez encore ?

– Oui. Et je ne sais même pas quand je rentrerai ; cependant, vous ferez bien de passer la soirée avec votre enfant et de m'attendre.

– Comme il vous plaira ! murmura le comte.

M^me^ d'Estournelle sortit de nouveau ; elle prit un fiacre sur la place et se fit conduire rue Olivier, chez Emeraude. L'actrice était seule et dînait en tête à tête avec elle-même. La comtesse lui dit en entrant :

– Je viens dîner avec toi, défends ta porte.

– Oh ! c'est inutile ; Pérékoff dîne en ville et ne viendra que fort tard.

La comtesse se débarrassa de son châle et de son chapeau, et se mit à table.

– J'ai donné *campo* à tout mon monde, reprit Emeraude. Mon domestique et ma cuisinière sont au théâtre ; je leur ai donné une loge. J'ai fait venir à dîner de chez le traiteur, et c'est ma femme de chambre qui me sert. Donc, nous sommes chez nous et nous pouvons causer à l'aise.

– Causons, alors. D'abord, joues-tu en ce moment ?

– Non. J'ai un mois de congé, ma petite.

– Ah ! fit la comtesse. Et... Pérékoff ?

– Eh bien ?

– Absorbe-t-il tous tes loisirs ?

– Oui et non. Que veux-tu dire ?

– Ferais-tu bien un voyage avec moi ? demanda la comtesse.

– Si c'est nécessaire.

– Oui.

– Partons, alors...

La comtesse se jeta au cou de l'actrice et lui dit avec effusion :

– Merci ! je vois que tu es toujours l'Emeraude à sa Topaze.

– Et... où allons-nous ?

– A Belle-Isle.

– Bah !

– Je m'intéresse au jeune Andrewitsch, fit la comtesse avec un singulier sourire. Que vas-tu dire à Pérékoff ?

– Que je vais chez ma tante, à Nantes. Tu sais, on a toujours une tante quelque part.

La comtesse se prit à sourire ; puis elle dîna de fort bon appétit, et dit à Emeraude :

– Il y a demain, à neuf heures du matin, un train express pour Nantes. Je te donne rendez-vous à la gare d'Orléans.

– J'y serai.

La comtesse d'Estournelle rentra chez elle et dit à son mari :

– Je pars demain matin pour une quinzaine de jours.

Depuis le matin, le comte tombait de surprise en surprise. Mais à cette dernière, il ne put s'empêcher de pousser un cri.

– Je crois, dit-il, que vous devenez folle, ma chère !

– Non. Je sauve notre héritage que vous étiez en train de perdre, voilà tout.

– Mais où allez-vous ?

– C'est mon secret. Demain matin, vous conduirez Blanche chez la baronne René en la priant d'en avoir soin.

– Mais... que lui dirai-je ?

– Vous savez bien que, pour la baronne, j'ai une mère et une famille, le tout très pauvre, mais très honorable et vivant au fond de la Bretagne ?

– Oui, fit le comte avec un dédaigneux sourire.

– Eh bien, j'ai reçu dans la nuit une dépêche télégraphique m'annonçant que ma mère se mourait.

– Soit. Mais encore, dit le comte, au moins m'écrirez-vous ?

– Peut-être...

Et sur ce dernier mot, la comtesse congédia son mari et lui conseilla d'aller se coucher.

Elle passa une partie de la nuit à faire ses malles, dormit ensuite jusqu'au jour sur un canapé et monta en voiture à huit heures du matin, sans avoir voulu que son mari l'accompagnât jusqu'au chemin de fer.

Or, M. le vicomte Arthur de Chenevières, après avoir quitté son ami le baron de Neubourg, avait passé la journée en proie à une émotion facile à concevoir.

Gontran était un habile tireur, mais le comte d'Estournelle avait une réputation de duelliste parfaitement établie.

Le vicomte passa cinq heures à attendre. Puis au bout de ce temps, il se décida à se rendre chez Gontran.

– M. le baron n'est pas rentré, lui dit le valet de chambre. Il est sorti entre deux ou trois heures avec une dame.

– Une dame ! fit le vicomte avec surprise. Tu dis qu'il est sorti avec une dame ?

– Oui, monsieur.

– Il ne s'est donc pas battu ?

– Je ne sais pas.

– Voilà qui est étrange ! se dit le vicomte.

Et il attendit encore.

Sept heures sonnèrent, puis huit et neuf ; Gontran ne revint pas. A minuit, les trois amis du baron, c'est-à-dire lord Blakstone, le marquis de Verne et M. de Chenevières, en proie à la plus vive anxiété, coururent ensemble rue de la Michodière.

Mais l'étrange personnage qui donnait ses mystérieuses consultations dans la journée n'était point chez lui, et le concierge ne put indiquer où il était.

Les chevaliers du Clair de Lune se rendirent au bois de Vincennes au petit jour. C'était là que le duel devait avoir lieu. Ils parcoururent les principales allées, s'arrêtèrent dans plusieurs cabarets et interrogèrent les gardes.

On leur assura qu'aucun duel n'avait eu lieu.

Comme ils revenaient à Paris, vers neuf heures, un homme en paletot gris, les yeux abrités derrière des lunettes bleues, se promenait sur le boulevard Beaumarchais, à la hauteur du bureau de poste.

M. de Chenevières le reconnut. C'était l'homme de la rue de la Michodière. Il s'élança de la voiture et courut à lui.

– Ah ! monsieur le vicomte, dit cet homme, vous êtes bien matinal aujourd'hui.

– Ni mes amis ni moi, ne nous sommes couchés, monsieur.

– Et... d'où venez-vous ?

– Du bois de Vincennes.

– Tiens ! moi aussi...

Le vicomte tressaillit.

– Alors, dit-il, peut-être allez-vous nous donner des nouvelles de Gontran ?

L'homme aux lunettes bleues laissa échapper un geste de surprise.

– J'ai fait remettre hier matin, dit-il, une note à M. de Neubourg. Mais je ne l'ai pas vu.

– Montez avec nous, dit le vicomte, nous avons grand besoin de vous.

Le mystérieux personnage s'installa dans la voiture, qui reprit sa course vers le boulevard, et il se mit à écouter attentivement le récit que lui fit M. de Chenevières sur la rencontre qui avait eu lieu la veille entre M. d'Estournelle et Gontran, et que la disparition de ce dernier semblait avoir suivie. Cet homme au visage couturé, ce misérable d'autrefois qui s'était nommé Rocambole, attachait un regard calme et froid sur les trois jeunes gens, et semblait les dominer de toute la hauteur de sa rare et vaste intelligence.

– Messieurs, fit-il enfin, mon avis est que M. le baron de Neubourg a commis une faute grave.

– En quoi ?

– En provoquant le comte d'Estournelle avant de m'avoir consulté. Dans la note que je lui avais transmise, je lui indiquais les habitudes du comte, mais je ne lui conseillais point cette provocation.

– Cependant, fit M. de Verne, Gontran est prudent.

Un sourire glissa sur les lèvres de l'homme aux lunettes bleues.

– Ecoutez, messieurs, dit-il : j'ai eu l'honneur de vous le faire observer déjà, vous êtes trop honnêtes gens pour mener à bien l'affaire colossale que vous avez entreprise.

Et comme ils faisaient un mouvement de surprise, Rocambole poursuivit :

– Pour traquer et réduire à merci des gens comme le comte d'Estournelle, le vicomte de la Morlière et ses deux cousins, il faut avoir le poignet solide et descendre parfois à des combinaisons que vous n'imagineriez jamais tout seuls.

M. de Verne et lord Blakstone voulurent se récrier, mais le vicomte de Chenevières dit gravement :

– J'avoue, pour mon compte, que j'ai été battu dans l'affaire de Sologne. Je ne sais quel est le plan de Gontran, mais j'avoue que, depuis tout à l'heure deux mois que nous avons entrepris de rendre sa fortune à Danielle, nous n'avons pas fait un pas.

– Oh ! pardon, dit l'homme aux lunettes bleues. A la Charmerie, tout allait bon train, et dans la nuit du coup de pistolet où le père et le fils se sont trouvés face à face, nous touchions au dénouement, sans un scrupule assez étrange de M. le baron de Neubourg.

– Messieurs, reprit le vicomte de Chenevières, je propose de revenir aux plans de monsieur.

Et il désignait Rocambole.

Les yeux de ce dernier étincelèrent sous leurs verres bleus.

– Messieurs, répondit-il, je puis, dès à présent, prendre l'engagement de réussir. Si

vous voulez me rendre mon initiative, si je suis une fois encore la tête qui pense, et que vous vous contentiez d'être le bras qui agit, je vous promets d'avoir fait rendre gorge aux spoliateurs avant trois mois.

– Cependant, observa M. de Verne, il pourrait se faire que Gontran...

– Je réponds de lui, dit M. de Chenevières, et je suis d'avis d'accepter les propositions de monsieur.

– Eh bien, soit ! dirent à leur tour lord Blakstone et M. de Verne.

Alors Rocambole tira le cordon de soie qui correspondait avec le bras du cocher ; et, au moment où la voiture s'arrêtait :

– Messieurs, dit-il, si vous voulez venir chez moi ce soir, je vous renseignerai sur ce qu'est devenu M. de Neubourg.

– A quelle heure ?

– A dix heures du soir, pas avant. Bonjour, messieurs.

Il ouvrit la portière et sauta lestement sur le trottoir.

– Quel homme étrange, murmura M. de Verne, en le regardant s'éloigner.

– J'ai foi en lui, dit le vicomte en souriant ; les coquins seuls, et il a été passé maître celui-là, savent faire certaine besogne.

* *

*

Le soir, à dix heures précises, les trois amis, qui étaient allés successivement chez Gontran, qu'on n'avait pas revu chez lui depuis la veille sonnaient à la porte de l'homme aux lunettes bleues.

Celui-ci avait renvoyé son unique commis, et il attendait ses nobles hôtes dans la pièce du fond, cette pièce meublée en acajou, garnie de rideaux rouges et qu'il appelait trop pompeusement son cabinet.

L'ex-marquis de Chamery, l'ex-élève de sir Williams, avait endossé un paletot d'alpaga blanc, chaussé des bottes vernies, et il avait toute l'élégance d'un parfait gentleman.

– Messieurs, dit-il en avançant des sièges aux chevaliers du Clair de Lune, rassurez-vous sur le sort de votre ami le baron Gontran de Neubourg.

– Il n'a point été blessé ?

– Il ne s'est pas battu.

– Comment cela ?

Rocambole ouvrit un petit carnet rouge placé sur la tablette de la cheminée, et en consulta la première page.

– Hier, dit-il, à deux heures de l'après-midi, M. de Neubourg a reçu un billet du comte d'Estournelle. Ce dernier le suppliait de lui accorder un délai de vingt-quatre heures. Sa fille, prétendait-il, était mourante. A trois heures, une ancienne maîtresse du baron, mademoiselle Jeanne, du théâtre de ***, s'est présentée chez lui. Il est sorti avec elle, en fiacre, et ils se sont dirigés vers la gare du Nord. Là, ils ont pris un train express, et sont partis pour la Belgique.

– Mais, s'écria le vicomte, cela est extraordinaire.

– Et vrai, dit Rocambole en souriant ; le baron s'est arrêté à Bruxelles. Il est logé à l'hôtel de *Suède,* près du théâtre de la Monnaie.

– Mais, monsieur, interrompit M. de Verne, permettez-moi de vous dire qu'il me paraît impossible que Gontran soit parti sans nous prévenir.

– Mademoiselle Jeanne le lui a défendu.

– Oh ! par exemple !

– Il y a un secret entre eux, c'est au nom de ce secret qu'elle a exigé ce départ mystérieux.

– Bon ! fit le comte ; mais au moins va-t-il revenir ?

– Non.

– Pourquoi ?

– La comtesse d'Estournelle ne le veut pas, répondit l'homme aux lunettes bleues.

Ces mots mirent au comble la stupéfaction des trois amis. L'étrange personnage continua, consultant toujours ses tablettes.

– La comtesse d'Estournelle, dont la fille n'a jamais été malade, s'est appelée la Topaze dans le monde galant, où elle a longtemps vécu. Elle avait deux amies : l'une se nommait l'Emeraude, c'est mademoiselle Olympe, du théâtre de *** ; l'autre, Grenat, c'est Jeanne, l'ancienne maîtresse de votre ami, le baron de Neubourg. Grenat, Topaze et Emeraude ont renouvelé, il y a dix ans, *l'Histoire des Treize* de Balzac. Elles se sont unies par un serment solennel et elles se sont servies réciproquement.

– C'est-à-dire que Jeanne D..., que j'ai parfaitement connue du temps de Gontran, dit le vicomte, est l'instrument de la comtesse d'Estournelle ?

– Précisément.

– Demain, dit M. de Verne, je pars pour Bruxelles.

– Ce serait un tort.

– Hein ?

– Messieurs, dit l'homme aux lunettes bleues, la lutte sera chaude avec une femme trempée comme la comtesse. Elle est de force à nous rouler tous.

– Même vous ?

– Même moi, murmura Rocambole, dont le front se plissa.

Mais ce ne fut qu'un éclair ; bientôt son visage se rasséréna.

– C'est égal, dit-il, je suis encore assez jeune pour accepter le cartel. Fiez-vous à moi. Seulement, je vais vous poser mes conditions.

– Voyons ?

– Vous m'obéirez tous, si extraordinaires que puissent être les ordres que je vous donnerai.

– Soit, nous vous obéirons, dit le vicomte. Mais pourquoi ne point prévenir Gontran ?

– Parce que si M. de Neubourg revient brusquement à Paris, il donnera l'éveil à la comtesse. Ah ! j'oubliais de vous dire que cette dernière est partie également.

– Quand ?

– Ce matin.

– Pour Bruxelles ?

– Non, pour Nantes. Et elle est partie avec son autre amie, mademoiselle Olympe, c'est-à-dire Emeraude.

– Eh bien, messieurs, dit le vicomte en riant, la partie, ce me semble, devient intéressante. Nous avons des adversaires dignes de nous.

– Elles auront des auxiliaires, n'en doutez pas.

– Bah !

– D'abord le vicomte de la Morlière, qui est un ami de M. d'Estournelle.

– Et puis ?

– Et puis M. Victor de Passe-Croix, le bel adolescent qui vous a si bien joués en Sologne.

Chapitre 37

AH ! par exemple ! s'écria le vicomte, je voudrais savoir ce qu'il peut y avoir de commun entre Victor et la comtesse d'Estournelle.

L'homme aux lunettes bleues eut un sourire énigmatique.

– Ceci, dit-il, est un secret qu'il est inutile de vous confier pour le moment.

– Mais enfin, que faut-il faire ?

– A présent ?... Rien !

– C'est peu.

– Mais d'ici à deux jours, messieurs, acheva l'homme aux lunettes bleues, il se pourrait que je vous misse en campagne tous trois.

– Et nous laissons Gontran à Bruxelles ?

– Demain, un de mes agents descendra à l'hôtel de *Suède,* et il fera tenir une lettre au baron.

Rocambole se leva et alla s'adosser à la cheminée.

– Vous avez passé une nuit blanche, messieurs, acheva-t-il, je vous engage à réparer le temps perdu.

Les trois chevaliers du Clair de Lune saluèrent Rocambole, et sortirent tout pensifs.

Après leur départ, l'homme aux lunettes bleues laissa bruire entre ses dents un petit rire sec et moqueur :

– Ah ! dit-il, cœurs chevaleresques et têtes faibles, vous n'étiez pas nés pour l'intrigue, et la comtesse d'Estournelle jouerait avec vous comme le chat fait avec la souris... si je n'étais pas là.

Maintenant, pour expliquer l'opinion de l'homme aux lunettes bleues touchant Victor de Passe-Croix, qui, selon lui, pourrait être au besoin un précieux auxiliaire pour la comtesse d'Estournelle, il est nécessaire de rejoindre le bouillant saint-cyrien, que nous avons un peu perdu de vue.

Nous avons laissé Victor de Passe-Croix à la Martinière, en compagnie de son ami Raoul de Montalet, et en présence de sa famille éperdue et de sa sœur

complètement folle. Tout ce que le cœur humain peut éprouver de colère et de rage, Victor l'apprit à cette heure.

– Oh ! s'écria-t-il, voilà des gens que je tuerai l'un après l'autre comme des chiens.

Victor et Raoul retournèrent en hâte au château des Rigoles. Ils voulaient voir M. de Fromentin et lui arracher le nom de ces hommes qui semblaient avoir servi de complices à M. Albert Morel.

Mais une déception nouvelle les attendait aux Rigoles.

Le facteur rural qui venait au château tous les matins, entre sept et huit heures, avait apporté une lettre à M. de Fromentin, et l'officier de marine était parti sur-le-champ pour Paris.

La rage à laquelle Victor fut alors en proie est impossible à décrire. Il ne retourna point à la Martinière, et se contenta d'écrire à son père : « Je vais à Paris ; je veux avoir le mot de l'horrible énigme dont nous sommes victimes. »

A Paris, notre héros courut tous les hôtels, toutes les maisons meublées pour retrouver M. de Fromentin. Ses recherches furent inutiles.

Trois jours après, il vit arriver son père, sa mère et sa sœur. Flavie était toujours folle.

Victor passait la journée à parcourir les boulevards, les cercles, les cafés. Il n'avait vu le visage d'aucun des hommes qui avaient servi Albert Morel, mais il croyait toujours entendre la voix de celui qu'on nommait le *bûcheron*. Ne trouvant point M. de Fromentin, Victor espérait que le son de cette voix retentirait un jour ou l'autre à son oreille ; et alors il irait droit à l'homme qui aurait parlé, et le provoquerait.

Mais Victor ne rencontrait personne qui eût le son de voix du bûcheron, et il rentrait chez lui chaque soir le désespoir au cœur. Or, un matin, Raoul de Montalet arriva chez lui triomphant :

– J'ai des nouvelles de Fromentin, lui dit-il.

Et il lui tendit une lettre de l'officier de marine.

« Mon cher ami, disait M. de Fromentin, je suis parti précipitamment des Rigoles, appelé que j'étais au ministère de la marine. Le ministre m'a donné une mission, et je suis reparti sur-le-champ. C'est de Nantes, où je suis pour huit jours encore, que je vous écris... »

Victor, interrompant la lecture de cette lettre, et s'écria :

– Je pars pour Nantes !

– J'allais te le conseiller, dit Raoul ; et, si tu veux, je pars avec toi.

– Non, dit Victor. Je veux avoir mes coudées franches avec M. de Fromentin. Il faudra qu'il parle ou qu'il se batte. Tu me gênerais.

Raoul inclina la tête en signe d'assentiment. Dix minutes après, Victor se jetait dans un fiacre, muni d'une légère valise, et disait au cocher :

– Chemin de fer d'Orléans !

Le jeune homme, en montant en voiture, ne remarqua point un vieux monsieur, portant des besicles d'or et une canne à bec de corbin, qui, à deux pas de la porte, lisait une affiche avec le calme béat d'un vrai bourgeois de Paris.

Cependant, à peine eut-il entendu Victor prononcer le mot de chemin de fer d'Orléans, que le vieux monsieur quitta son affiche pour se diriger à petits pas vers une remise de voitures.

Là, il prit un coupé, promit cent sous pour sa course, et dit au cocher :

– Vous m'arrêterez un moment quai d'Orléans, 18.

Le coupé partit au grand trot et atteignit à huit heures et demie précises la maison indiquée.

Le vieux monsieur descendit lestement, s'engouffra sous la porte cochère, se fit attendre dix minutes, et reparut légèrement métamorphosé aux yeux du cocher.

Il avait endossé une vaste douillette fourrée, et mis sur sa tête une vénérable casquette à oreillettes. Sa canne avait fait place à un majestueux parapluie, et il portait sous le bras une petite malle en cuir.

Ce personnage assez excentrique fit son entrée dans la gare d'Orléans avec un cornet acoustique.

Victor se trouvait déjà au guichet et prenait un billet pour Nantes.

Le vieux monsieur se plaça derrière lui, et prit également un billet pour la même destination.

Il parlait très haut, demandait à l'employé du guichet combien il y avait de stations intermédiaires entre Paris et Tours, et affectait une surdité telle, en se servant de son cornet, que Victor, malgré son agitation, ne put s'empêcher de le remarquer, et de faire cette réflexion :

– Voilà un monsieur devant lequel on peut impunément parler politique.

Victor entra dans la salle d'attente ; le vieux monsieur le suivit.

Mais là, le jeune homme fit un geste de surprise, rougit et salua.

Deux femmes se promenaient côte à côte, et l'une d'elles était sans doute bien connue de Victor, si on en jugeait par l'émotion subite que sa vue lui fit éprouver.

Or, ces deux femmes n'étaient autres que la comtesse d'Estournelle et son amie Emeraude.

Le comte d'Estournelle, si on en croyait les notes de l'homme aux lunettes bleues, était lié avec le vicomte de la Morlière.

Or, le vicomte était l'oncle à la mode bretonne de Victor de Passe-Croix, et ce dernier avait rencontré M^me^ d'Estournelle chez lui, l'hiver précédent.

La comtesse était belle. Victor était jeune. Il avait ressenti pour elle un commencement de passion, avait osé risquer une déclaration, et, repoussé d'un ton moqueur, il était rentré à l'Ecole militaire plein de dépit, et se jurant d'oublier.

Victor avait oublié, en effet ; mais cette rencontre subite réveilla chez lui un amour mal éteint, d'autant plus que la comtesse lui sourit et lui tendit la main.

– Est-ce que vous allez en Sologne, monsieur de Passe-Croix ? lui dit-elle.

– Non, madame la comtesse, je vais à Nantes, c'est un peu plus loin.

La comtesse tressaillit, puis elle se pencha à l'oreille d'Emeraude :

– Voilà, dit-elle, un jeune étourdi qui nous gênera peut-être.

– Je gage qu'il est amoureux de toi, ma chère, fit Emeraude.

– Il l'a été, du moins.

– Alors, qui sait ? il peut nous servir.

Une pensée rapide comme l'éclair passa dans le cerveau de la comtesse.

– Au fait, c'est possible, dit-elle.

Et elle se remit à causer familièrement avec Victor, sans prendre garde au vieux monsieur qui s'était assis derrière elle, sur une banquette, et paraissait absorbé par un article du *Constitutionnel.*

La cloche du départ se fit entendre.

– Montez donc dans notre wagon, dit la comtesse à Victor.

– Volontiers, répondit le jeune homme.

Et il s'installa auprès de ces dames.

Mais comme un employé allait fermer la portière, le vieux monsieur monta sur le marchepied, s'excusa courtoisement, et entra dans le wagon.

La comtesse avait fait une petite moue dédaigneuse.

Victor se pencha vers elle :

– Ne craignez rien, madame, dit-il, ce bonhomme est horriblement sourd. Nous pourrons causer.

Une heure après, le train arrivait à Etampes et s'arrêtait cinq minutes.

Dans le trajet, le vieux monsieur, qui n'avait cessé de lire *le Constitutionnel,* avait appris le nom de la comtesse et entendu donner à sa compagne celui d'Olympe.

Une heure plus tard, l'homme aux lunettes bleues recevait dans son officine de la rue de la Michodière une dépêche télégraphique ainsi conçue et datée des

Aubrais :

« *Orléans.* – Ce matin, Raoul Montalet, venu chez Victor, part pour Nantes – je le suis – il voyage avec comtesse d'E..., amoureux d'elle. Je suis dans le wagon. »

A huit heures du soir, le train arrivait à Nantes. A neuf heures, l'homme aux lunettes bleues recevait une deuxième dépêche :

« *Nantes, huit heures.* – Victor toujours amoureux. A Tours, où il a dîné, on a jeté une poudre jaune dans son verre ; de Tours à Nantes, il est devenu communicatif, et il a raconté l'histoire de Sologne, sans toutefois parler de sa sœur. »

Maintenant suivons à Nantes la comtesse d'Estournelle, Emeraude et leur cavalier de hasard.

Chapitre 38

Victor de Passe-Croix avait vingt ans, l'âge des passions naïves.

A vingt ans, la femme aimée devient un ange, et quand elle est passée à l'état d'ange, on lui fait ses confidences.

Avant d'arriver à Nantes, madame la comtesse d'Estournelle savait sur le bout du doigt toute l'histoire de Sologne, depuis la rencontre de Victor avec Albert Morel jusqu'à la folie de sa sœur.

Victor avait pris Olympe, c'est-à-dire Emeraude, pour une femme du meilleur monde.

Les deux femmes descendirent à l'hôtel de *la Marine,* sur le quai.

Victor, obéissant à une raison de convenance, alla se loger dans une maison meublée du voisinage. Seulement la comtesse le mit à l'aise en l'autorisant à venir dîner chaque jour à l'hôtel de *la Marine.*

Or, le soir de leur arrivée, les deux jeunes femmes, enfermées dans leur chambre, car elles avaient pris un appartement commun, causaient à mi-voix.

– Ma chère, disait Emeraude, il me semble que le moment est venu pour toi de me faire quelques confidences.

– J'y suis toute disposée, répondit la comtesse. Sache donc que le jeune homme que nous allons voir à Belle-Isle, cet Andrewitsch qui s'y trouve prisonnier, est un garçon auquel je m'intéresse beaucoup.

L'accent de la comtesse était ironique.

– Oui, fit Emeraude, je comprends. Seulement je voudrais connaître la cause de la *sympathie* que tu ressens pour lui.

– Eh bien, répondit la comtesse, figure-toi que ce jeune homme, qui s'appelle Andrewitsch est le fils d'un vrai Cosaque, a la prétention d'avoir une autre origine.

– Ah !

– Il se prétend le petit-fils de la baronne René, dont mon mari et moi nous devons hériter.

Un sourire glissa sur les lèvres d'Emeraude, sourire mystérieux et railleur, qui arracha cette réflexion à la comtesse :

– Je vois bien que tu m'as comprise, ma petite. Tu sais bien que ce garçon, à Belle-Isle, est beaucoup trop près de Paris.

– Sans doute ; mais le moyen de l'éloigner, l'as-tu ?

M^me^ la comtesse d'Estournelle regarda fixement son amie :

– Je le trouverai, dit-elle.

Et, se levant du coin du feu où elle était assise, elle alla se placer devant une glace et se contempla, souriante :

– Ma parole d'honneur, dit-elle, je suis belle encore, et je puis bien tourner la tête d'un garçon de vingt ans !

– Eh ! mais, fit Emeraude, M. Victor de Passe-Croix en est la preuve, ce me semble !

La comtesse mit un doigt sur sa bouche.

– Chut ! dit-elle, je crois bien que voilà le moyen que je cherchais.

– Vrai ?

– Dame ! à l'heure qu'il est, Victor est fou de moi. Sur un signe de ma main, il se jetterait dans un puits.

– Ce qui ne l'empêche point de nous avoir quittées toutes deux pour aller à la recherche de son officier de marine, lequel...

M^me^ d'Estournelle interrompit son amie Emeraude :

– Ecoute-moi bien, dit-elle. Suppose que nous sommes à Belle-Isle...

– Mais, nous y serons demain soir ; les bateaux à vapeur font le trajet promptement.

– C'est vrai. Donc, suppose-nous à Belle-Isle.

– Soit !

– Nous nous installons dans une petite maison louée au bord de la mer.

– A merveille !

– Et nous y recevons ce jeune Andrewitsch.

– Après.

– Andrewitsch m'aime...

– Cela peut arriver.

– Victor m'aime aussi.

– Ceci est arrivé déjà.

– Les deux jeunes gens se battent...

Emeraude regarda fixement M^me^ la comtesse d'Estournelle.

– Allons ! dit-elle, je vois que tu es demeurée ma Topaze d'autrefois. C'est bien, j'ai compris ; mais...

– Ah ! fit la comtesse, aurais-tu à me faire une petite objection ?

– Une très grosse.

– Voyons ?

Emeraude se leva comme s'était levée la comtesse, et, comme elle, se plaça devant la glace.

– Comment me trouves-tu ? dit-elle.

– Toujours jolie à croquer.

– Vrai ?

– Ma parole !

– Eh bien, suppose...

– Quoi ?

– Que ce jeune... Andrewitsch, au lieu de t'aimer, s'enflamme pour moi...

– Ceci dérangerait mes combinaisons, répondit la comtesse... Mais...

Ce *mais* était superbe ! Il voulait dire : Je suis dix fois plus belle, dix fois plus séduisante que toi !... Comme Emeraude allait sans doute répliquer, on frappa à la porte du petit salon où les deux femmes attendaient l'heure du souper.

– Voilà mon Amadis ! murmura la comtesse.

C'était en effet, Victor de Passe-Croix qui venait de courir la ville.

Le jeune homme était pâle, mais son œil brillait d'une joie fiévreuse.

– Je l'ai trouvé ! dit-il en entrant et venant baiser la main que lui tendait la comtesse.

– Ah ! fit-elle avec curiosité. Eh bien ! lui avez-vous arraché son secret ?

– Pas encore.

M^me^ d'Estournelle attacha sur lui un clair regard. Victor continua :

– C'est demain qu'il m'a promis de s'expliquer.

– Ah !

– Oh ! soyez tranquille, madame, je saurai bien l'y contraindre.

– C'est-à-dire, fit la comtesse, que vous l'avez provoqué et que vous vous battez avec lui demain matin ?

Victor rougit et se tut.

– Vous le tuerez ou il vous tuera... mais vous ne saurez rien.

Le jeune homme tressaillit.

– Tandis que moi, continua froidement la comtesse, si je m'en mêlais...

– Eh bien ?

– Je saurais ce soir même le nom de ces hommes qui vous ont si indignement traité.

Victor étouffa un cri et regarda M^me^ d'Estournelle avec admiration.

– Mais pour cela, dit-elle, il me faut d'abord quelques renseignements sur votre officier. Où loge-t-il ?

– A bord du vapeur *le Saumon,* qu'il commande.

– Ah ! il commande un aviso ?

– Oui, madame. Cet aviso fait un service de dépêches entre Nantes et Belle-Isle.

La comtesse tressaillit. Mais son visage demeura impassible. Victor ajouta :

– Il a même, paraît-il, un assez singulier équipage. On a mélangé ses marins de prisonniers russes.

La comtesse et Emeraude échangèrent un regard furtif.

– Comment se nomme-t-il, votre officier ? demanda M^me^ d'Estournelle.

– M. de Fromentin.

– Fromentin ! s'écria Emeraude, un lieutenant de vaisseau ?

– Oui, madame.

– Je le connais.

– Ah !

– Et, fit Emeraude en souriant, ce qu'il n'a point voulu vous dire, il me le dira.

– Mais, madame, observa Victor, songez que je l'ai provoqué.

– Bah ! j'arrangerai l'affaire, soyez tranquille.

Puis, se tournant vers la comtesse, Emeraude poursuivit :

– Si tu m'en crois, chère amie, nous irons à l'instant même voir M. de Fromentin. Il faut empêcher cet étourdi, fit-elle en souriant à Victor, de se faire casser la tête demain matin.

La comtesse attacha sur Victor ce regard de la femme sûre d'être aimée :

– Je vous fais mon prisonnier, dit-elle, et je vous enjoins de garder les arrêts ici jusqu'à notre retour.

– Je vous obéirai, madame, répliqua le jeune homme ; mais songez que si

M. de Fromentin ne vous confie pas le nom de ces hommes, il faudra que demain je me batte avec lui.

– Soyez tranquille, répliqua Emeraude, nous saurons tout.

* *

*

Ainsi que l'avait dit Victor de Passe-Croix, M. de Fromentin commandait, depuis cinq jours environ, l'aviso *le Saumon,* qui faisait chaque jour le trajet de Nantes à Belle-Isle. Le jeune officier était rentré dans le port de Nantes depuis environ une heure, et il s'apprêtait à descendre à terre pour aller dîner en ville, lorsque le matelot qui montait la garde à sa porte lui apporta une carte de visite.

Le marin la prit, y jeta les yeux et lut ce nom en pâlissant :

Victor de Passe-Croix.

– Mon Dieu ! se dit-il, j'aurais dû m'attendre à cette visite. Pourtant je ne puis parler. Je le pouvais aux Rigoles ; je ne le puis plus à présent ; car j'ai reçu un mot de M. de Chenevières qui me supplie de garder le silence, au moins un mois encore... Faites entrer ! dit-il tout haut d'une voix altérée.

Victor entra. Il était boutonné jusqu'au menton. Il avait l'attitude d'un homme décidé à avoir une querelle.

– Monsieur, lui dit le marin en lui offrant un siège, je m'attendais à votre visite.

– J'ai passé cinq jours à vous chercher dans tout Paris, monsieur.

– Et ne me trouvant point à Paris, vous êtes venu jusqu'à Nantes ?

– Oui, monsieur.

Le marin attendit.

– Je suis venu, reprit Victor, espérant que vous ne refuseriez point de me nommer les misérables qui...

– Monsieur, interrompit l'officier, je suis lié par un serment. Mais ce serment n'est point éternel. Voulez-vous attendre un mois ?

– C'est impossible !

– Il m'est plus impossible encore de parler avant l'expiration de ce délai.

– Mais, dit Victor d'un ton arrogant, il ne vous est point défendu de vous battre, je suppose ?

M. de Fromentin laissa échapper un soupir, et regarda tristement le jeune homme.

– Non, monsieur, dit-il simplement ; seulement...

– Ah ! fit Victor avec dédain, est-ce que vous allez me demander pareillement un délai ?

– Vous vous trompez, monsieur ; mais je commande le navire sur lequel vous me trouvez. Ce navire lève l'ancre demain à neuf heures. Si vous tenez absolument à vous battre...

– Je serai, monsieur, répondit Victor, à votre disposition dès sept heures du matin, et, si vous le voulez bien, nous nous rencontrerons au pistolet.

– Comme il vous plaira.

– Dans la prairie des Mauves.

– Soit.

Victor s'inclina, salua M. de Fromentin et sortit de la cabine sans mot dire.

Comme il traversait le pont et gagnait l'échelle de tribord, notre héros aperçut un jeune homme appuyé à la muraille, et qui regardait la mer avec mélancolie.

Il n'avait guère plus de vingt ans ; il avait un grand œil bleu, un profil correct, des cheveux blonds, et, dans toute sa personne, un cachet de distinction suprême.

Il portait la capote des soldats russes, et Victor reconnut un des prisonniers de Belle-Isle.

Victor avait conservé sous sa redingote le pantalon d'uniforme de Saint-Cyr.

Comme il passait près du jeune Russe, celui-ci tourna la tête et salua Victor.

Victor rendit le salut ; puis il crut comprendre que le prisonnier désirait lui parler, et il s'arrêta. En effet, le jeune homme vint à lui et le salua de nouveau :

– Veuillez m'excuser, monsieur, dit-il. Mais le pantalon que vous portez est celui de Saint-Cyr ?

– Oui, monsieur.

– Excusez-moi, reprit le jeune Russe. Mais vous êtes la première personne venant de Paris que j'aie le bonheur de voir, et peut-être pourrez-vous me donner un renseignement.

– Parlez, monsieur.

– Vous appartenez sans doute au monde distingué, continua le jeune homme, et peut-être aurez-vous entendu parler d'une vieille dame du faubourg Saint-Germain, dont je voudrais avoir des nouvelles.

– Comment la nommez-vous ? demanda Victor.

– La baronne René.

– La veuve du général ?

– Oui, monsieur.

– J'en ai entendu parler.

– Ah ! Vit-elle toujours ?

– Oui, monsieur.

Le visage du jeune Russe s'éclaira :

– Merci, monsieur, dit-il, merci mille fois !

Et, saluant Victor, il retourna s'appuyer à la muraille, tandis que le saint-cyrien descendait l'échelle de tribord et regagnait le canot qui l'avait amené.

* *

*

Cependant M. de Fromentin était demeuré dans sa cabine, en proie à une profonde tristesse.

– Pauvre Victor ! avait-il murmuré vingt fois depuis le départ du saint-cyrien, je ne puis pourtant pas le tuer !

M. de Fromentin était tellement démoralisé, qu'il renonça à descendre à terre et dîna seul à son bord.

Environ une heure après le départ de Victor, le lieutenant de vaisseau fut arraché à sa sombre rêverie par la brusque nouvelle qui lui fut donnée qu'un canot, ayant deux femmes à bord, avait mis le cap sur son navire.

Etonné, M. de Fromentin quitta sa cabine et vint se placer à l'échelle de tribord.

La nuit était lumineuse, et il faisait un clair de lune splendide. A cette clarté, le jeune officier crut voir les deux femmes monter à bord. La comtesse lui était inconnue, mais il ne put réprimer un geste d'étonnement en voyant Emeraude lui tendre la main et lui dire :

– Bonjour, cher ami.

– Comment, dit-il, c'est vous, mademoiselle ?

Emeraude avait, quatre ou cinq années auparavant, joué la comédie au théâtre de Brest durant un de ses congés.

Là, elle avait rencontré M. de Fromentin et s'était liée avec lui. Il n'était alors qu'aspirant de première classe.

Le jeune officier n'était jamais allé à Paris sans visiter Emeraude, qui l'avait toujours reçu à merveille.

– Mon cher, continua l'actrice, tandis que M. de Fromentin saluait la comtesse, madame est une de mes amies qui désire garder l'anonymat.

L'officier s'inclina.

– Et nous venons vous voir pour une affaire des plus importantes.

– En vérité !

M. de Fromentin offrit son bras à la comtesse et montra le chemin de sa cabine à Emeraude.

Quand les deux femmes furent seules avec lui, M. de Fromentin regarda l'actrice.

– Maintenant, dit-il, je suis tout oreilles, mademoiselle.

– Vous devez vous battre demain, n'est-ce pas ? fit Emeraude allant droit au fait.

L'officier tressaillit.

– Avec M. de Passe-Croix, un véritable enfant ?

– Hélas !

La comtesse d'Estournelle sut jouer une émotion poignante, et mit son mouchoir sur ses yeux.

– Mon cher ami, dit Emeraude en se penchant vers M. de Fromentin, savez-vous bien que si vous veniez à tuer Victor, vous pourriez bien tuer madame du même coup.

– Mon Dieu !

– Je veux donc à tout prix empêcher cette rencontre, mon cher Fromentin.

– Mais comment ? Victor, que j'aime comme un frère, est intraitable ! Il veut me forcer à violer un serment. Vous sentez que c'est impossible.

La comtesse releva la tête et regarda M. de Fromentin.

– Voulez-vous, monsieur, dit-elle, m'autoriser à faire entendre raison à Victor ?

– C'est difficile, madame.

– Soit ; mais enfin me donnez-vous plein pouvoir ?

– Oh ! très volontiers.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de la comtesse.

– Monsieur, ajouta-t-elle, où pourrai-je vous écrire un mot, ce soir ?

– Madame, répondit M. de Fromentin, j'aurai l'honneur de vous envoyer mon domestique à dix heures.

La comtesse se leva et fit signe à Emeraude.

M. de Fromentin lui offrit de nouveau le bras et remonta avec elle sur le pont, que les rayons de la lune inondaient.

Le jeune prisonnier russe qui, une heure auparavant, avait abordé Victor de Passe-Croix, était toujours assis près du bastingage. Au bruit du frou-frou de la robe de

soie de la comtesse, qui passait près de lui, il se retourna.

La lune éclairait le beau visage de M^me^ d'Estournelle.

Le jeune homme tressaillit en la regardant. Il éprouva une de ces commotions bizarres, inexplicables, qui décident quelquefois de la vie d'un homme.

– Oh ! qu'elle est belle ! murmura-t-il.

Déjà la comtesse était loin et atteignait l'échelle de tribord. Elle n'avait point vu le jeune prisonnier.

– A propos, monsieur, dit-elle au moment de poser le pied sur l'échelle, on m'a dit une chose assez bizarre aujourd'hui...

– Ah ! fit M. de Fromentin.

– Vous avez des Russes à votre bord, paraît-il ?

– Oui, madame ; j'ai quatre prisonniers qu'on m'a donnés pour le service intérieur du bâtiment.

– Et... en êtes-vous content ?

– Ils sont doux, zélés, obéissants ; mais à vrai dire, je n'en emploie que trois.

– Et le quatrième ?

– Ah ! quant à celui-là, madame, il a les mains trop blanches pour que j'ose l'employer au balayage du pont.

– C'est donc un officier ?

– Non, c'est un simple soldat du nom d'Andrewitsch, madame.

La comtesse eut un battement de cœur violent. M. de Fromentin poursuivit :

– Ce jeune homme me paraît avoir un mystère dans sa vie, peut-être un roman. Il est distingué de tournure et de manières, il parle un français très pur.

– C'est quelque fils de famille, sans doute ?

– Je le crois, mais il garde un morne silence et paraît en proie à une grande tristesse.

– Ah çà, mais, fit Emeraude en riant, voilà que vous m'intriguez, mon cher Fromentin, avec votre Russe mystérieux.

– Vrai ?

– Ma parole ! Et je voudrais bien le voir... ce jeune homme.

– C'est facile, répondit M. de Fromentin, qui se souvint avoir passé près du prisonnier ; et tournant la tête, il le chercha des yeux.

Mais le prisonnier avait disparu et était déjà descendu dans l'entrepont.

– Voulez-vous que je l'envoie chercher, mademoiselle ?

– Non, dit Emeraude, mais vous pouvez faire mieux.

– Quoi donc ?

– Vous deviez nous envoyer votre domestique ce soir à l'hôtel de *la Marine ?*

– Oui.

– Eh bien, envoyez-nous votre prisonnier russe à sa place.

– Diable ! c'est que c'est un peu risqué... Je réponds de lui... Mais, bah ! ajouta M. de Fromentin, je crois pouvoir en répondre. Puisque vous y tenez, je vous l'enverrai.

– Vous êtes charmant ! exclama Emeraude, qui échangea un nouveau regard avec la comtesse et donna sa main à baiser à l'officier de marine.

Les deux femmes descendirent dans leur canot, et, quelques minutes après, elles arrivaient à l'hôtel de *la Marine.*

Victor avait fidèlement gardé les arrêts que lui avait imposés M^me^ d'Estournelle.

Elle le trouva assis devant le feu, les jambes croisées, en proie à une méditation profonde.

– Eh bien, lui dit-elle en posant sa belle main blanche sur son épaule, vous ne vous battrez pas.

– Hein ? fit Victor qui se dressa vivement ; il vous a donc dit...

– Tout.

– Alors vous allez...

– Je vais d'abord vous dire, fit la comtesse, que je connais parfaitement ceux qui vous ont outragé.

La comtesse mentait avec un tel aplomb que Victor jeta un cri.

– Et il n'était nullement nécessaire, ajouta M^me^ d'Estournelle, de provoquer et de tourmenter ce pauvre M. de Fromentin, qui est un galant homme et vous aime beaucoup.

– Mais alors vous allez me dire, madame, le nom de ces hommes ?

– Pas encore !

Victor fit un pas en arrière, mais la comtesse attacha sur lui un de ces regards qui bouleversent un homme et font échouer sa plus tenace volonté.

– Mon ami, dit-elle, les gens que vous poursuivez sont de rudes jouteurs, et vous succomberiez dans la lutte, si je ne vous avais trouvé un auxiliaire.

– Un auxiliaire ?

– Oui.

– Quel est-il ?

– Moi.

Elle prononça ce mot-là comme on le prononce au Théâtre-Français, dans *Médée :*

– Vous ! fit-il, vous, madame, vous consentiriez !...

– Ces hommes sont mes ennemis, puisqu'ils sont les vôtres.

Victor étouffa un cri et tomba aux pieds de la comtesse. Elle lui tendit les deux mains.

– Relevez-vous, enfant, lui dit-elle. Je m'associe à votre haine, et je vous jure que notre vengeance sera éclatante. Mais, pour cela, il faut que vous ayez une foi aveugle en moi.

– Oh !

– Que vous me juriez de m'obéir.

– Je vous le jure !

– Si étrange que puisse être la conduite que je vous imposerai.

– Soit.

– Eh bien, d'abord, vous ne saurez point encore le nom de ces hommes.

– Mais, madame...

– Je ne veux pas que vous gâtiez tout par votre pétulante étourderie.

– Cependant...

– Ne venez-vous pas de jurer que vous m'obéiriez ?

Et la comtesse fascinait Victor du regard. Victor fut vaincu. Elle lui laissa prendre sa main, sur laquelle il mit un baiser.

– Et pour commencer votre rôle de soumission, dit-elle, vous allez demain venir loger ici.

– Bon !

– Vous irez vous promener, vous monterez à cheval, vous parcourrez les environs... et ne vous occuperez de rien... avant que je ne vous donne de nouvelles instructions.

– Mais vous ?...

– Moi, dit la comtesse, je pars demain pour un voyage de quarante-huit heures, trois jours au plus, avec madame... Vous m'attendrez ici.

– Comment ! fit-il avec l'accent boudeur d'un enfant, vous n'allez pas me permettre de vous accompagner ?

Elle laissa perler un joli rire à travers ses dents blanches et regarda Emeraude.

– Mais, dit-elle, c'est un enfant terrible ! Voilà qu'il veut venir chez ma tante ! Ce serait joli ! la comtesse d'Estournelle escortée par un jeune fou !

Victor demeura un peu confus, et balbutia quelques mots.

– Allons ! fit la comtesse avec un accent de bonté rempli de promesses, je vous pardonne, mais à une condition.

– Oh ! parlez.

– Que vous allez oublier mon nom. Je suis M^me^ Durocher, la veuve d'un armateur du Havre.

Victor, un moment étonné, inclina cependant la tête en signe d'adhésion. La comtesse ajouta :

– Désormais, pour le monde entier, entendez-vous ? je suis M^me^ Durocher. Vous me le jurez ?

– Sur l'honneur !

– Il est charmant, dit-elle, regardant encore Emeraude et souriant à Victor. Nous en ferons quelque chose. Maintenant, mon ami, retournez à votre hôtel, il est neuf heures et demie. C'est le moment où les jeunes gens vont se coucher.

– Mais, au moins, vous verrai-je demain, avant votre départ ? supplia Victor.

– Oui, à sept heures du matin.

Victor s'en alla le cœur ivre d'amour, et persuadé que la comtesse s'associait pleinement à sa vengeance.

Chapitre 39

Victor de Passe-Croix parti, Emeraude et Mme d'Estournelle se regardèrent en riant.

– Eh bien, fit la comtesse, crois-tu que j'ai bien joué mon rôle ?

– A merveille !

– Le pauvre garçon est convaincu que je connais les bonshommes qui l'ont mystifié, et il attendra.

– Bon ! fit Emeraude ; mais il pourra se lasser d'attendre, et alors...

– Alors, nous verrons. D'ailleurs, d'ici là, il nous aura débarrassées d'Andrewitsch, sans doute.

– Ah ! c'est juste, dit l'actrice. Eh bien ! nous allons le voir, ce héros de roman.

– J'en meurs d'impatience.

– Maintenant, acheva Emeraude, je ne vois plus qu'une chose nécessaire.

– Laquelle ?

– C'est qu'il tombe amoureux de toi...

Et Mme d'Estournelle fut superbe de fatuité.

– Ma chère, dit-elle, je vais faire une fort belle concession à ton amour-propre.

– Voyons ?

– Tu vas passer dans la pièce à côté. Ce sera moi qui recevrai Andrewitsch. De cette façon, il n'aura pas l'embarras du choix.

– Charmant ! dit Emeraude en riant. Mais quand tu l'auras vu, sera-ce toi qui répondras à M. de Fromentin ?

– Non. Je te rejoindrai et te dicterai une lettre.

– A présent, quel est donc ce voyage de trois jours que nous allons faire ensemble ?

– Nous allons à Belle-Isle-en-Mer, sur l'aviso de M. de Fromentin.

– Mais, ma chère...

Mme d'Estournelle n'eut point le temps de répondre. On venait de frapper

doucement à la porte.

– C'est lui ! dit Emeraude. Je te laisse le champ libre.

Et elle s'esquiva dans la pièce voisine, laissant la porte entrouverte, de façon à voir et à entendre sans être vue. C'était en effet le jeune prisonnier russe.

* *

*

Andrewitsch, nous l'avons dit, avait éprouvé une sensation singulière en regardant la comtesse.

Etait-ce un mystérieux avertissement du hasard qui lui soufflait à l'oreille que cette femme était destinée à jouer un rôle important dans son existence, ou bien la seule beauté de la comtesse avait-elle produit sur sa jeune imagination cette impression bizarre et profonde ?

Andrewitsch, car c'était bien celui qui s'était appelé à Paris Marie-Gaston René, et qu'on avait incorporé violemment dans l'armée sous le nom que lui attribuait un état civil mensonger ; Andrewitsch, disons-nous, bien qu'il eût parlé dans son manuscrit de la comtesse d'Estournelle, ne l'avait jamais vue.

Ce qu'il en savait, il le tenait du Cosaque André Petrowitsch, qui, avant de mourir, lui avait fait une confession entière.

Andrewitsch était à Belle-Isle depuis environ un mois ; il y en avait six qu'il était prisonnier. On l'avait envoyé à Toulon, puis à Marseille, où il était demeuré fort longtemps malade. Enfin on l'avait dirigé sur Belle-Isle.

Là, sa douceur, sa physionomie pleine de charme, lui avaient valu l'amitié des officiers français sous la surveillance desquels il était placé.

Andrewitsch, ou plutôt Gaston René, n'avait désormais qu'un but, qu'un désir, pouvoir revenir à Paris, où, à l'aide de Baptistin, le vieux valet de chambre, il espérait pouvoir établir son identité.

Mais les malheurs qu'il avait éprouvés l'avaient rendu prudent, sinon défiant.

Après s'être enquis à Toulon, à Marseille, auprès de tous les officiers français qu'il avait rencontrés, du capitaine Grain-de-Sel, il avait fini par apprendre que le protecteur de Danielle avait eu une jambe emportée, et qu'on l'avait envoyé à Constantinople, où vraisemblablement, lui disait-on, il était mort.

Alors Gaston René avait fait cette réflexion pleine de sagesse :

– Si l'homme qui me persécute, ce malheureux comte d'Estournelle, qui veut me voler mon héritage, a été assez puissant pour dominer André Petrowitsch, il le sera bien davantage encore contre moi, qui n'ai en main aucune preuve de son infamie.

Si je veux pouvoir retourner un jour à Paris et engager une lutte avec ce bandit blasonné, il faut que je garde le plus profond silence sur ma véritable origine.

Le faux Andrewitsch s'était tenu parole. Nul à Belle-Isle n'avait reçu ses confidences ; il passait pour Russe.

M. de Fromentin, touché comme les autres de ce calme mélancolique, de cette tristesse pleine de dignité, avait essayé de le questionner, mais le jeune homme s'était tu.

Or, quelques minutes après le départ de mademoiselle Olympe et de sa mystérieuse compagne, M. de Fromentin avait fait appeler celui à qui nous maintiendrons provisoirement son nom russe d'Andrewitsch.

Andrewitsch allait s'étendre dans son cadre et s'apprêtait à dormir, lorsqu'on lui transmit l'ordre du commandant.

Il se rhabilla et se rendit en hâte chez M. de Fromentin.

– Mon ami, lui dit ce dernier, je n'ai pas besoin de m'inquiéter si vous êtes un homme d'honneur ; je l'ai deviné tout d'abord.

Andrewitsch s'inclina.

– Si je vous demande votre parole de revenir coucher à bord, et que je vous envoie à terre, me la donnerez-vous ?

– Oui, commandant.

– C'est que, ajouta l'officier, j'ai une mission de confiance à vous donner.

– Je m'efforcerai de me rendre digne d'une telle faveur, monsieur.

– Il s'agit de vous rendre à l'hôtel de *la Marine,* là-bas, sur le quai.

– J'irai, monsieur.

– Là vous demanderez à parler à mademoiselle Olympe, du théâtre de ***, de Paris. Elle est descendue à l'hôtel avec une dame de ses amies.

Andrewitsch tressaillit.

– Cette dame était ici tout à l'heure. Peut-être l'avez-vous vue passer sur le pont.

L'émotion qu'Andrewitsch avait déjà éprouvée à la vue de la comtesse se produisit. Il eut un battement de cœur.

– Cette dame, ajouta M. de Fromentin, vous remettra une lettre que vous me rapporterez. Allez, vous êtes prisonnier sur parole. Prenez mon canot et rendez-vous à terre.

Andrewitsch salua M. de Fromentin, boutonna sa tunique verte, et, quelques minutes après, il abordait à terre.

Lorsqu'il arriva à l'hôtel de *la Marine* et qu'il franchit le seuil du petit salon où l'attendait la comtesse, Emeraude avait disparu.

L'actrice, abritée derrière un rideau, examinait le jeune Russe à travers la porte entrebâillée de la seconde pièce.

M^me^ d'Estournelle s'était renversée à demi sur une causeuse, et avait pris une pose remplie de charme et de volupté.

Andrewitsch s'arrêta sur le seuil et demeura un moment comme ébloui.

– Mademoiselle Olympe D... ? balbutia-t-il.

La comtesse ne répondit point : « C'est moi » ; elle ne dit pas non plus : « Ce n'est point moi » ; elle fit un signe au jeune homme et lui dit :

– Approchez, monsieur.

Puis, se soulevant à demi et attachant sur lui un regard qui le fit tressaillir profondément :

– Vous venez du bateau à vapeur *le Saumon,* n'est-ce pas ?

– Oui, madame.

– Et c'est M. de Fromentin qui vous envoie ?

– Oui, madame, répondit encore Andrewitsch qui contemplait la comtesse avec une admiration mal dissimulée.

– Veuillez vous asseoir, monsieur, lui dit-elle ; je vais vous donner une lettre pour le commandant du *Saumon.*

Elle étendit la main et attira auprès d'elle une petite table sur laquelle il y avait tout ce qu'il fallait pour écrire.

Andrewitsch demeurait debout, attachant sur elle un regard plein d'admiration.

La comtesse prit la plume ; mais, avant d'écrire, elle leva de nouveau les yeux vers le jeune homme :

– Vous êtes prisonnier russe ? lui demanda-t-elle.

La comtesse avait une voix fraîche et charmante, une voix harmonieusement timbrée et qui descendit au fond du cœur d'Andrewitsch.

– Oui, madame, lui dit-il. Du moins j'en ai l'habit.

– Singulière réponse ! murmura-t-elle à mi-voix et comme en aparté.

Cependant Andrewitsch entendit fort bien, mais il ne crut point devoir formuler plus clairement sa pensée. La comtesse reprit :

– Vous parlez un français très pur et sans aucun accent, monsieur.

Il tressaillit et la regarda de nouveau, mais cette fois avec une sorte de défiance.

– Je suis, dit-il, dans le cas de presque tous les Russes, madame.

– C'est juste. Cependant, si je ne voyais votre habit, je jurerais que vous êtes

Français.

Andrewitsch secoua la tête.

– Je suis Russe, dit-il, et il demeura debout, respectueux comme un soldat devant son chef.

La comtesse prit la plume et écrivit :

« Monsieur,

« Vous ne vous battrez pas avec M. Victor de Passe-Croix. Ce dernier consent à attendre. Vous perdez l'occasion d'un duel, mais vous gagnez deux passagères. Pouvez-vous nous prendre à votre bord demain matin ? Olympe et moi désirons faire le voyage de Belle-Isle-en-Mer.

« Votre servante,

« J. DUROCHER. »

La comtesse passa dans la pièce où se trouvait mademoiselle Olympe D...

– Asseyez-vous donc, monsieur, répéta-t-elle en s'adressant à Andrewitsch, je suis à vous dans deux minutes.

Andrewitsch s'inclina et finit par s'asseoir, tandis que madame d'Estournelle disparaissait derrière le rideau qui séparait le petit salon de la chambre à coucher de ces dames.

– Eh bien ! fit-elle en regardant Olympe, l'as-tu vu ?

– Sans doute.

– Comment le trouves-tu ?

– Joli comme un chérubin, simple et distingué comme un prince.

– Ah ! fit la comtesse, qui devint rêveuse et qui baissa les yeux. Il m'a produit la même impression.

– Et, souffla Olympe à l'oreille de la comtesse, il est fâcheux que ses intérêts soient tout à fait opposés aux tiens.

La comtesse soupira.

– Le pauvre garçon, dit-elle, il m'a regardée à plusieurs reprises avec une sorte d'extase.

– Bah !

– Et je parie qu'avant huit jours il sera fou d'amour ; mais fou à lier.

– C'est dommage ! fit Emeraude avec un rire moqueur ; mais qu'as-tu donc écrit à M. de Fromentin ?

– Que nous partions demain avec lui pour Belle-Isle-en-Mer ; veux-tu ajouter quelques mots à ma lettre ?

– C'est inutile.

Madame d'Estournelle repassa dans le petit salon et Andrewitsch se leva en la voyant reparaître.

– Monsieur, lui dit-elle, vous serez mille fois aimable de remettre ce mot à M. de Fromentin, en lui annonçant que nous serons, mon amie et moi, à bord du *Saumon,* demain matin avant huit heures.

Elle lui tendit la lettre, et il fit un pas de retraite ; mais elle l'arrêta d'un geste.

– Pardon, Monsieur. Etes-vous depuis longtemps à Belle-Isle ?

– Depuis un mois.

– Connaissez-vous Locmaria ?

– C'est là que je suis interné.

– On m'a parlé d'une petite maison à louer aux portes de Locmaria.

La comtesse disait cela au hasard, le hasard voulut qu'elle tombât juste.

– Je connais, madame, répondit Andrewitsch, au bord de la mer, à un quart de lieue de Locmaria, dans le pli d'un vallon, une petite maison aux volets peints en vert, entourée d'un jardin, et ombragée de grands arbres.

– Et elle est à louer ?

– Oui, madame.

– C'est bien cela ! Nous verrons demain si elle me convient.

Andrewitsch tressaillit.

– Est-ce que vous devez aller à Belle-Isle-en-Mer, madame ? demanda-t-il.

– Oui, monsieur, nous partons demain.

– Et vous comptez...

– Je compte louer cette maison, dont vous venez de me parler, pour l'été prochain.

Un léger incarnat colora le front et les joues du prisonnier ; mais il ne fit aucune observation, et comme la comtesse ne semblait pas vouloir le retenir, il salua et se retira lentement.

Seulement, au moment de franchir le seuil, il se retourna, salua encore, et la comtesse demeura convaincue que sa beauté fascinatrice avait jeté le trouble dans le cœur et l'imagination du jeune homme.

Chapitre 40

MAINTENANT, FRANCHISSONS UN intervalle de huit jours, et transportons-nous à Belle-Isle.

Le soir venait, le soleil s'était abîmé dans les flots ; les falaises de Locmaria se teignaient de cette couleur pourprée qui est le mélange du crépuscule et de la lumière.

Une barque montée par deux hommes et n'ayant pour voilure qu'une petite misaine, courait des bordées à un quart de mille de la côte. Tantôt elle paraissait vouloir s'approcher et entrer dans le port de Locmaria, tantôt elle s'éloignait comme pour prendre le large. Des deux hommes qui la montaient, l'un, celui qui tenait la barre, était enveloppé dans un gros burnous en toile goudronnée, dont le capuchon lui cachait à moitié le visage.

L'autre, assis au pied du mât, fumait tranquillement et était vêtu comme un homme étranger à la mer et aux mœurs de ceux qui la parcourent.

Un paletot blanc, un chapeau de feutre mou, une boîte d'herboriste passée en bandoulière, suffisaient pour annoncer un touriste, tandis que l'autre paraissait être un vrai marin.

Cependant, celui qui l'eût examiné attentivement aurait peut-être remarqué que ce visage encapuchonné de toile goudronnée avait échappé au hâle de la mer ; que les mains qui tenaient la barre étaient blanches.

La barque continuait à louvoyer, le pilote et le touriste causaient :

– Monsieur le vicomte, disait celui qui était vêtu du caban goudronné, vous connaissez maintenant la solution ?

– Oui, certes.

– Le jeune Gaston René, fait prisonnier sous le nom d'Andrewitsch, est à Belle-Isle.

– Oui.

– La comtesse d'Estournelle est à Belle-Isle depuis huit jours.

– Je le sais encore.

– Et M. Victor de Passe-Croix, éperdument amoureux de la comtesse, qu'il croit auprès d'une vieille tante, attend impatiemment son retour à l'hôtel de *la Marine,*

à Nantes.

– Mais, ajouta le pilote, il est probable que la comtesse lui fera savoir qu'elle est à Belle-Isle.

– Vous croyez ?

– Lorsque son plan sera mûr.

– Quel plan ?

Le pilote se mit à rire.

– Tenez, monsieur le vicomte, dit-il, voulez-vous une fois encore, me laisser carte blanche ?

– Mais...

– Depuis une heure nous sommes indécis. Tantôt vous voulez aborder à Locmaria, tantôt vous voulez aller jeter l'ancre dans cette petite anse au fond de laquelle s'élève la maison où la comtesse et son amie se sont réfugiées. Laissez-moi trancher la question.

– Soit.

– Nous allons retourner à bord du navire de commerce qui nous a amenés ce matin, et qui doit passer deux jours en rade.

– Et puis ?

– Je vous y déposerai. Votre boîte d'herboristerie est, pleine ! Voici la nuit ; il est tout naturel que vous retourniez à bord, d'autant mieux que le capitaine vous a invité à dîner.

– Bon ! Mais vous ?...

– Moi, je vais à terre.

– Ah !

– Et j'y coucherai probablement.

– Mais vous reviendrez à bord ?

– Demain matin.

Et comme s'il eût craint une nouvelle hésitation de son compagnon, le pilote vira de bord et mit le cap sur un gros lougre du port de Lorient, qui se balançait à l'ancre à un mille du petit port de Locmaria.

Une heure après, la barque abordait, au milieu des ténèbres, au pied des falaises, et le pilote sautait lestement sur le galet.

Il était seul, cette fois.

– Allons, Rocambole, mon ami, se dit-il, voici l'occasion de te souvenir de ton temps. Cette fois, la lutte est digne de toi, et madame la comtesse d'Estournelle est

une femme de quelque mérite.

Le pilote, qui n'était autre que l'homme aux lunettes bleues de la rue de la Michodière, tira sa barque sur le sable, calculant qu'il aurait le temps de revenir avant la marée montante.

Puis il suivit un petit sentier qui passait au pied des falaises d'abord, grimpait à leur flanc ensuite, s'enfonçait dans une sorte de crevasse, et, au bout d'environ un quart d'heure, débouchait dans un petit vallon verdoyant comme une plaine normande.

Un bras de mer en léchait les bords ; une maison s'élevait dans le fond, entourée d'arbres et dominant une prairie.

Les alentours étaient sauvages et déserts.

Le faux pilote s'arrêta en haut de la falaise, et, aux clartés de la lune qui se levait, il examina un moment ce paysage.

La maison était éclairée ; le son d'un piano arriva jusqu'au pilote.

– Elle l'attend ! se dit-il. Et moi, je voudrais bien savoir comment et par où il arrive.

Il descendit dans le vallon et contourna la haie vive qui servait de clôture au jardin.

Puis, rencontrant une brèche, il y passa et vint à pas de loup, se glissant d'un arbre à l'autre, jusqu'au pied de la maison.

Le piano seul témoignait de l'existence d'êtres humains à l'intérieur.

– La nuit est un peu froide, pensa le faux pilote ; cependant il faudra en prendre son parti.

Il grimpa sur un arbre, s'établit à califourchon sur une branche, et de cet observatoire improvisé, il plongea ses regards à l'intérieur de la maison.

La fenêtre éclairée, et d'où partaient les sons du piano, n'était point garnie de persiennes. L'homme aux lunettes bleues de la rue de la Michodière put voir alors une jeune femme, grande, svelte, et qui lui parut fort belle, debout auprès du piano, tandis qu'une autre femme, qui tournait le dos à la croisée, promenait ses doigts sur le clavier.

Au bout d'un instant, celle qui touchait du piano s'arrêta.

Puis elle se leva et vint s'asseoir auprès de la cheminée.

L'homme aux lunettes bleues vit alors son visage et reconnut la comtesse d'Estournelle.

Mais, comme la fenêtre était fermée, il ne put rien entendre de la conversation qu'elle engagea avec son amie Emeraude.

* *

*

Or, voici ce que disaient les deux amies, ce soir-là, à sept heures et demie, après leur dîner.

– Sais-tu, ma chère, murmurait Emeraude, que nous menons ici une existence des plus romanesques ? Nous habitons un vallon sauvage, sans autre voisinage que celui de la mer, sans autres voisins que les cormorans et les mouettes, avec une paysanne et son mari pour tous serviteurs.

– Eh bien, dit la comtesse en souriant, c'est une diversion assez piquante, ce me semble, à la vie parisienne.

– Oui, si la diversion ne dure pas trop longtemps.

La comtesse fit un mouvement.

– C'est juste, dit-elle, il faut que tout finisse.

– Dame ! Et je crois que notre prisonnier est suffisamment amoureux.

– C'est-à-dire, fit la comtesse, dont la voix trahit une légère émotion, c'est-à-dire qu'il est aussi éperdument amoureux que ce pauvre Victor, qui nous attend toujours à Nantes.

– Eh bien, ma chère, voici le moment de mettre le feu aux poudres.

– Ah !

La comtesse laissa échapper cette exclamation avec une émotion qui fit tressaillir Emeraude.

L'actrice attacha sur elle un clair regard et lui dit :

– Veux-tu savoir ma pensée tout entière, ma petite ?

– Parle !

– Tu viens de jouer un rôle de dupe.

– Comment cela ?

– Ecoute-moi bien. Tu es partie de Paris te disant : « Je vais à Belle-Isle, je veux voir de près cet Andrewitsch et trouver le moyen de m'en débarrasser.

– C'est vrai.

– En route, tu as rencontré un auxiliaire, ce petit Victor, qui t'aime à la folie, et tu t'es dit : « Voilà l'instrument que je cherchais. »

– Après ? fit la comtesse avec une certaine impatience.

– Alors tu as fort habilement disposé tes batteries. « Je suis belle, t'es-tu bien dit encore, je tournerai la tête à Andrewitsch comme je l'ai tournée à Victor. Puis, à

un moment donné, je les mettrai en présence ; ils se battront et Victor tuera Andrewitsch.

La comtesse parut faire un violent effort pour garder son sang-froid.

– Et je ferai, dit-elle, comme tu l'as annoncé.

– En es-tu sûre ?

– Oh ! très sûre ! Emeraude secoua la tête.

– Je crois que tu te trompes...

– Moi ?

– Le cœur te manquera au dernier moment, ma chère.

– Tu crois ?

– Oui.

– Mais pourquoi ?

– Ecoute encore. Tu as si bien mené ta petite barque, qu'Andrewitsch vient ici chaque soir. Il vient y faire de la musique ; il s'en va un peu avant minuit, le cœur en délire, la tête brûlante, et persuadé que tu l'aimes.

– Oh !

– Eh bien, qui sait ? La comtesse tressaillit.

– Tu es folle ! dit-elle.

– C'est possible, mais je jurerais bien que si tu avais à choisir entre lui et Victor...

– Tais-toi.

– Il est charmant, ce petit-là, continua Emeraude, il est doux et triste ; il vous a un grand œil bleu qui fait rêver. Tiens, je gage que s'il n'était pas le petit-fils de la baronne et si tu n'avais pas le plus grand intérêt...

La comtesse haussa les épaules.

– Tu es insupportable ce soir, dit-elle. Il va venir ; tâche d'être plus aimable.

Un sourire railleur glissa sur les lèvres d'Emeraude.

– Alors, dit-elle, il est temps d'écrire à Victor.

– Pas encore.

– Ah ! tu crois...

– Chut ! dit la comtesse en se levant. Ecoute !...

Elle mit un doigt sur sa bouche et se dirigea vers la croisée qu'elle ouvrit.

Chapitre 41

IL FAISAIT CLAIR de lune. Emeraude s'était penchée derrière la comtesse, appuyée à la croisée, et toutes deux regardaient dans le jardin.

Une ombre se mouvait dans l'éloignement.

– C'est lui ! dit madame d'Estournelle. Ce jeune homme est ponctuel comme une horloge.

Un homme avait, en effet, franchi la clôture du jardin et il accourait à grands pas.

Cependant, lorsqu'il fut à peu près à mi-chemin de la haie de la maison, il s'arrêta tout à coup, au grand étonnement des deux femmes, se baissa et se mit à examiner le sol avec une scrupuleuse attention.

Ce temps d'arrêt fut court. L'homme se remit en marche, et au moment où il allait atteindre la porte de la maison, et s'apprêtait à frapper doucement, il leva la tête et aperçut madame d'Estournelle et Emeraude.

– On va vous ouvrir ! lui cria la comtesse. Ne frappez pas, vous éveilleriez le jardinier.

Emeraude descendit, et, quand elle eut ouvert, elle prit le bras d'Andrewitsch, car c'était lui.

– Que regardiez-vous donc là-bas ? dit-elle.

– Au milieu du jardin ?

– Oui.

– Une empreinte de pas sur le sol. Un pas d'homme.

– C'est celui du jardinier, sans doute.

– Oh ! non, dit Andrewitsch. C'est une botte d'une certaine finesse. Elle est empreinte sur le sable d'une allée.

– C'est bizarre, dit Emeraude.

Puis un éclair traversa son cerveau. Elle se pencha à l'oreille du jeune homme et lui dit :

– Pas un mot à Jeanne, surtout. Elle est peureuse ; elle ne voudrait pas se coucher de la nuit.

Jeanne était le nom qu'Emeraude donnait à la comtesse dans l'intimité.

Le jeune homme suivit l'actrice, et tous deux montèrent dans le salon, où la comtesse était restée.

Emeraude se mit au piano. Andrewitsch chanta ; il avait une belle voix.

La comtesse s'était pelotonnée toute rêveuse au coin du feu, l'œil fixé sur sa victime.

La musique était le prétexte quotidien. Mais bientôt Emeraude disparaissait, regagnait sa chambre et laissait la comtesse en tête à tête avec Andrewitsch.

Il en fut de même ce soir-là. Au bout d'une heure, Emeraude sortit.

Alors madame d'Estournelle invita le prisonnier à venir s'asseoir auprès d'elle.

– Mon ami, lui dit-elle, savez-vous que vous êtes parti fort tard, hier ?

– C'est vrai, fit-il en souriant, et j'aurais fort bien pu être puni, car les prisonniers doivent toujours être rentrés avant dix heures et demie du soir. Mais on est plein d'indulgence et de bonté pour moi.

– Vraiment ?

Et elle l'enveloppa d'un sourire et d'un regard.

– A commencer par vous, madame, fit-il en rougissant.

Cependant il osa lui prendre la main et la porta à ses lèvres.

– Oh ! fit-elle, ne me remerciez pas trop d'avance, monsieur Andrewitsch.

– Et pourquoi, madame ? N'êtes-vous pas...

– Chut ! Mes bontés, puisque vous appelez ainsi le plaisir que j'ai à vous recevoir, mes bontés ont un but... intéressé.

Il la regarda, étonné.

– Je suis curieuse, dit-elle.

Andrewitsch rougit de nouveau.

– Depuis longtemps, poursuivit-elle, j'ai deviné qu'il devait y avoir dans votre existence quelque chose de mystérieux et de terrible que je voudrais bien savoir.

Son trouble augmenta, mais il garda le silence.

La comtesse ne se tint pas pour battue et continua :

– Vous étiez simple soldat dans votre pays : mais très certainement vous êtes un jeune homme de famille à qui il est arrivé quelque grand malheur ?

– Peut-être, murmura-t-il.

– Vous avez dû être persécuté, peut-être même expiez-vous quelque tour de jeunesse ?

– Non, madame.

– Ainsi, vous n'êtes point persécuté ? Et vos persécuteurs, poursuivit-elle de sa voix la plus enchanteresse, sont donc bien redoutables, bien puissants, que vous n'osez ?...

Andrewitsch baissa la tête.

– A quoi bon, murmura-t-il.

Elle reprit sa main dans ses petites mains.

– Mais savez-vous bien, dit-elle, que c'est mal à vous de manquer ainsi de confiance envers une femme qui vous témoigne quelque intérêt ?...

Le regard dont la comtesse accompagna ces mots signifiait : « Une femme qui vous aime ».

Andrewitsch jeta un cri ; son cœur longtemps comprimé éclata. Il se laissa tomber aux pieds de la comtesse et balbutia un aveu.

– Vous êtes un enfant ! lui dit-elle en le relevant ; je suis déjà une vieille femme, je veux être votre amie. Je veux mettre mon crédit, mes amis, mes relations à votre service. Si vous voulez retourner dans votre pays, j'obtiendrai votre liberté.

Andrewitsch avait vingt ans, l'âge de la foi ardente ; il crut à ce dévouement simplement exprimé, et la résolution de mutisme qu'il s'était imposée s'évanouit.

– Mon pays ? dit-il ! mais je suis Français, madame.

La comtesse, à cette révélation, sut jouer un si merveilleux étonnement ; elle poussa un cri de surprise si naïf, que celui qui eût voulu affirmer à Andrewitsch qu'elle savait son histoire, eût trouvé en lui un incrédule.

– Ecoutez, lui dit-elle, je suis riche, je suis veuve, j'ai beaucoup de crédit à Paris. Racontez-moi votre histoire. Je puis beaucoup...

Et Andrewitsch, fasciné, séduit, raconta son origine, son éducation, son enlèvement et la mort du cosaque Petrowitsch, qui lui avait tout avoué. Néanmoins, par un reste de prudence, il tut le nom de la baronne René et celui du comte d'Estournelle.

La comtesse l'écouta avec un calme admirable. Quand il eut fini, elle lui dit :

– Ainsi, vous espérez retourner à Paris ?

– Je le pourrai, si la paix arrive.

– Et là, que ferez-vous ?

– J'irai voir ma grand-mère, et je lui dirai la vérité.

– Mais elle vous prendra pour un imposteur, puisque vous n'avez aucune preuve de votre identité.

– Non, car il paraît que je ressemble à mon père d'une manière frappante.

– Ah ! dit la comtesse avec un accent étrange. Et si, cependant elle ne veut pas vous croire ?

– Eh bien, j'irai trouver l'homme qui veut me voler mon héritage, et je le tuerai.

La comtesse fronça imperceptiblement les sourcils. Andrewitsch continua :

– Oh ! je crois que, si dégradé qu'il soit, cet homme aurait encore quelque sentiment d'honnêteté. Mais il a épousé un monstre, une créature perdue.

La comtesse ne sourcilla point. Elle demeura impassible, et Andrewitsch ne soupçonna point un seul instant qu'il venait de prononcer lui-même sa condamnation.

– Mon ami, lui dit-elle, laissez-moi rêver cette nuit à votre histoire, et demain peut-être aurai-je trouvé le moyen de vous rendre votre fortune...

– Ah ! madame, dit-il avec émotion, que ne puis-je déjà la mettre à vos pieds !

– Fou !

– Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez veuve ?

– Chut ! dit-elle, partez... Vous êtes un enfant terrible, qu'il faut coucher de bonne heure !

Elle prit un flambeau et le reconduisit elle-même jusqu'à la porte.

Andrewitsch s'en alla ivre de joie.

Il avait avoué son amour et on ne l'avait point repoussé.

Il avait parlé de reconquérir cette fortune, qui était la sienne, pour la mettre aux pieds de la comtesse, et la comtesse n'avait point refusé.

Il s'en alla en courant, franchit la haie de clôture du jardin avec l'agilité d'un chevreuil, et reprit ce chemin de Locmaria.

La comtesse remonta chez elle, et, pendant toute la nuit, elle se promena frémissante, échevelée, en proie à une agitation extraordinaire ; puis retomba dans un abattement profond.

– Non, non ! se dit-elle vingt fois durant cette nuit d'insomnie, je ne puis pas, je ne dois pas l'aimer... Il faut que je songe à ma fille... Il faut que cette fortune soit à moi... D'ailleurs, n'a-t-il pas dit que j'étais un monstre, une créature infâme !... Ah ! il a prononcé lui-même son arrêt...

Au petit jour, Emeraude descendit au salon.

– Comment ! dit-elle, tu ne t'es pas couchée !... Tu l'aimes donc bien ?

Un éclair jaillit des yeux de la comtesse, et elle répondit avec rage :

– Oui... je l'aimais... Oui, j'hésitais encore... Mais je le hais à présent... et il mourra !...

Elle s'approcha d'une table et écrivit :

« Mon cher monsieur Victor,

« Je vous attends demain soir à Belle-Isle-de-Mer. Vous suivrez l'homme que j'envoie à Nantes tout exprès pour vous porter cette lettre. Venez ! j'ai besoin de vous... »

« Comtesse M. d'E... »

– Prends garde ! lui dit Emeraude, qui lut cette lettre, prends garde !

– A quoi ?

– Aux trahisons de ton cœur, ma petite. Au dernier moment...

– Mais puisque je te dis que je le hais ! s'écria la comtesse avec un emportement sauvage.

– Ainsi, tu n'hésiteras point ?

– Non.

– Tu ne trembleras point ?

– Non ; je serai heureuse le jour où Victor...

– Eh ! mais, dit Emeraude, à propos de Victor, sais-tu bien qu'il pourrait être ici ? ...

– Tu es folle ! Victor n'a point quitté Nantes.

– Hier soir, Andrewitsch a remarqué dans le jardin une empreinte de pas.

– Les pas du jardinier.

– Non, l'empreinte d'une botte fine.

La comtesse se prit à sourire.

– Sans doute quelque officier de la garnison qui s'est épris de toi ou de moi ; et vient rôder la nuit sous nos fenêtres.

– Au fait, c'est possible ; mais, ajouta Emeraude, cette, empreinte peut nous servir.

– Comment ?

– Si tu es bien décidée à sacrifier Andrewitsch...

– Si je le suis !...

– Tu lui arrangeras ce soir une petite histoire de persécution. Tu le prépareras ainsi à se trouver face à face avec Victor.

La comtesse regarda Emeraude avec une certaine admiration.

– Tu as l'esprit ingénieux, dit-elle. Allons voir cette fameuse empreinte.

Elles descendirent au jardin, mais il avait plu le matin, et l'empreinte avait

disparu.

Seulement, la comtesse fit une remarque singulière : Un des pommiers du jardin avait une branche cassée.

Pourtant il n'avait pas fait de vent durant la nuit.

– Je crois, dit la comtesse, que l'imagination d'Andrewitsch s'est mise au service de sa jalousie. L'homme aux empreintes de pas n'est pas un amoureux.

– Bah !

– C'est un maraudeur qui vient nous voler nos pommes... ajouta la comtesse en riant.

La comtesse se trompait. Le poids seul du corps de l'homme aux lunettes bleues avait cassé la branche.

Rocambole était tombé sans se faire aucun mal, et il avait disparu, enveloppé dans son caban goudronné.

Chapitre 42

Le lougre de commerce à bord duquel le mystérieux personnage de la rue de la Michodière, revêtu de son caban goudronné, avait conduit M. le vicomte de Chenevières, après avoir un moment louvoyé en vue des côtes de Belle-Isle-en-Mer, ce lougre, disons-nous, s'appelait *le Saint-Siméon.*

Le lendemain, au point du jour, comme une clarté blanchâtre passant par-dessus la côte ferme qu'on apercevait dans un brouillard, glissait sur la mer, une barque accosta *le Saint-Siméon.*

L'homme au caban goudronné sauta sur l'échelle de tribord et monta sur le pont. Le vicomte s'y promenait de long en large, enveloppé dans un chaud paletot ouaté, les mains dans ses poches, fumant un cigare.

– Ah ! dit en riant l'homme au caban, qui alla vers lui, je savais bien que vous n'aviez pas dormi.

– En effet.

L'homme au caban continua à rire d'un air ironique.

– Voyez-vous, monsieur le vicomte, dit-il, le meilleur moyen de faire face aux situations les plus tendues, c'est d'être d'une philosophie rare. Regardez-moi bien, je suis calme, n'est-ce pas ? Eh bien, en vous quittant, j'ai failli, par deux fois me jeter à la côte ; ensuite, j'ai passé la nuit sur un pommier, à califourchon sur une branche qui a fini par casser sous moi. Je suis tombé le nez dans la boue, je me suis lavé dans l'eau de mer et me voici. Vrai Dieu, je n'ai pas la mine effarée que vous avez, bien que vous ayez passé la nuit dans votre lit.

– Oui, mais je n'ai pas fermé l'œil, dit le vicomte.

– Pas plus que moi.

– C'est vrai ; mais...

L'homme au caban interpréta l'hésitation polie.

– C'est vrai, dit-il, que je me suis appelé Rocambole, et que j'ai l'habitude de ces sortes de luttes.

Un sourire de M. de Chevenières lui apprit qu'il avait deviné sa pensée.

– Eh bien, monsieur le vicomte, reprit Rocambole, dussiez-vous m'accuser de

toujours répéter la même chose, j'aurai l'honneur de vous dire une fois encore que mon concours vous est tout à fait indispensable.

– Je le crois.

– Savez-vous ce que médite cette frêle et blanche comtesse d'Estournelle, derrière les volets verts de son cottage ?

– Je m'en doute.

– Elle veut faire tuer le jeune Marie-Gaston René ?

– Par qui ?

– Par Victor.

Le vicomte fit un pas en arrière et étouffa un cri.

– Victor l'aime, poursuivit l'homme au caban ; Andrewitsch, c'est-à-dire Marie-Gaston, l'aime aussi. Victor passe à Saint-Cyr pour un tireur merveilleux.

– Mais, dit le vicomte, rien n'est plus facile, ce me semble, que d'empêcher cette rencontre ?

– Oui et non.

– Comment ?

– En retenant Victor à Nantes ; car Victor va venir ici.

– Vous croyez ?

L'homme au caban tira de sa poche une lettre ; c'était celle que la comtesse écrivait à M. de Passe-Croix.

Or, cette lettre, la comtesse l'avait confiée au jardinier avec mission de s'embarquer sur le vapeur qui partait chaque jour pour Nantes, et de la remettre à Victor lui-même.

Le jardinier était allé à Locmaria, mais là il avait rencontré l'homme au caban, qui lui avait offert à boire dans un cabaret, l'avait grisé et s'était chargé de la lettre.

– Voyez-vous, monsieur le vicomte, reprit ce dernier, il y a un moyen bien simple d'éloigner Victor non seulement de Belle-Isle, mais de Nantes.

– Lequel ?

– C'est de lui jeter, ce soir, à l'hôtel de *la Marine,* un billet ainsi conçu :

« Les hommes à visage noirci de Sologne attendent M. de Passe-Croix à Paris, et se mettront à sa disposition samedi matin. »

– Mais...

– Bien entendu que, le samedi, Victor ne verra personne.

– Soit. Mais Andrewitsch ?

– Je me charge de l'arracher à la comtesse. Ne vous inquiétez point de lui.

– Ainsi vous pensez que je dois retourner à Nantes ?

– Avec le lougre sur lequel nous sommes, il lève l'ancre à neuf heures du matin.

L'homme au caban et M. de Chenevières causèrent quelques minutes encore ; puis le premier redescendit dans sa barque et regagna Belle-Isle et le petit port de Locmaria.

Cinq heures après, M. de Chenevières arrivait à Nantes.

Les instructions du personnage de la rue de la Michodière étaient fort simples : jeter, à l'adresse de Victor, chez le concierge de l'hôtel de *la Marine,* le billet qui devait faire bondir le saint-cyrien, lui faire oublier momentanément la comtesse, et lui faire prendre l'express de Paris une heure après.

Cependant le hasard déjoua cette combinaison. M. de Chenevières venait de débarquer. Il avait écrit le billet à bord du lougre, et, le tenant à la main, il se promenait sur le quai, cherchant un commissionnaire.

Un ouvrier du port vint à passer. Le vicomte l'appela.

– Mon ami, lui dit-il, savez-vous où est situé l'hôtel de *la Marine ?*

Tandis que le vicomte adressait cette question à haute voix, un homme, enveloppé d'un manteau, le chapeau sur les yeux, passait auprès de lui. Cet homme s'arrêta brusquement, frappé par le timbre de voix du vicomte.

Le vicomte disait :

– Vous allez porter cette lettre à l'hôtel de *la Marine,* et vous demanderez M. Victor de Passe-Croix.

L'homme au manteau s'approcha vivement alors et saisit le vicomte par le bras.

– C'est moi ! dit-il.

Le vicomte tressaillit.

– Monsieur, lui dit Victor, votre voix ne m'est pas inconnue, et j'ai besoin de causer avec vous.

– Mais, monsieur.

Victor lui tenait toujours le bras. Il donna cent sous à l'ouvrier du port et lui dit : « Va-t'en. »

Puis il entraîna le vicomte vers un endroit du quai qui était désert.

Il était alors nuit complète. Il tombait une pluie fine et serrée. Les passants étaient rares.

– Monsieur, reprit Victor, vous êtes cet homme, qui, le visage noirci, m'a outrageusement traité en Sologne. Osez le nier.

M. de Chenevières fit un signe de tête affirmatif.

– C'est vrai, dit-il. Et précisément, je vous écrivais. Victor lui arracha la lettre des mains, puis il l'entraîna sous un réverbère, à la clarté duquel il put lire.

– Eh bien ! monsieur, reprit-il, ce n'est point à Paris, c'est ici que nous nous battrons.

– Soit. Demain.

– Non pas, tout de suite.

– On ne se bat pas la nuit.

– C'est possible. Mais qui me répond que vous ne partirez point cette nuit ?

Le vicomte hésita. Cette hésitation lui fut fatale. Victor leva la main et le frappa au visage.

Le vicomte poussa un cri de rage, et, à son tour, prenant les deux poignets de Victor et les lui serrant à les broyer :

– Vous avez raison, il faut en finir tout de suite.

M. de Chenevières avait oublié Danielle, Andrewitsch, les sages conseils de l'homme aux lunettes bleues, sa mission, ses devoirs... il ne songeait plus que Victor était un bon et loyal jeune homme, innocent du crime de son père...

M. de Chenevières avait été souffleté, c'était assez !

– Venez, dit-il d'une voix sourde, venez !

Il y avait sur le quai une boutique d'armurier ; à côté de la boutique, un café.

Dans le café, deux chefs de timonerie jouaient au billard.

A la porte de l'armurier brillaient deux épées de combat. Le vicomte entra chez l'armurier et acheta les épées.

– Messieurs, dit-il, je viens de donner un soufflet à un homme qui ne veut point le garder toute la nuit ; nous sommes étrangers, lui et moi, nous ne connaissons personne à Nantes : voulez-vous servir de témoins ?

Les deux chefs de timonerie acceptèrent et sortirent du café.

– Mais, messieurs, dit l'un d'eux, il fait horriblement noir, où voulez-vous donc vous battre ?

– Il doit y avoir quelque part, dans un faubourg, dit le vicomte, un cabaret où nous trouverons une salle vide et deux chandelles.

– Oh ! pour cela, oui, répondit l'autre marin. Si vous voulez vous battre dans une maison, j'en connais une où nous serons chez nous. Allons chez la mère Bouchery.

Un fiacre passait, on l'arrêta, les deux adversaires et leurs témoins y montèrent, et l'un des marins dit au cocher :

– Conduis-nous sur la route de Saint-Nazaire. Tu t'arrêteras à l'auberge du *Renard-d'or.*

– Est-ce loin ? demanda le vicomte.

– Une lieue.

– Cocher ! cria Victor, allez rondement, on payera bien !

Le fiacre s'ébranla. Les chevaux étaient bons, on arriva au lieu indiqué au bout de vingt minutes. C'était jour ouvrable, le cabaret était désert, l'hôtesse était couchée.

L'un des deux marins frappa rudement à la porte. L'hôtesse accourut un peu effarée.

– Allons ! mère Bouchery, lui dit le marin, descendez à la cave, tirez-nous quatre bouteilles de votre meilleur vin, montez un litre de cognac et des cartes, nous passerons la nuit chez vous.

L'hôtesse était habituée à de semblables alertes. C'était une femme veuve, dont la clientèle ordinaire se composait de matelots et de routiers.

Elle ne soupçonna rien de sinistre, ne vit point les épées que Victor avait roulées dans son manteau, descendit à la cave et tira du vin.

Dix minutes après, les deux adversaires et leurs témoins étaient installés au premier étage, dans une vaste salle qui servait pour des noces populaires, et l'hôtesse regagnait son lit.

Chapitre 43

VICTOR S'APPROCHA ALORS de M. de Chenevières et le regarda fixement.

– Monsieur, lui dit-il, ordinairement on sait avec qui on se bat.

– Vous avez raison, monsieur. Cependant, aujourd'hui, vous trouverez bon que je taise mon nom...

– En garde, alors ! en garde tout de suite ! s'écria Victor.

Le vicomte avait retrouvé son sang-froid. Il était pâle, mais calme.

Il prit l'épée que lui tendait un des témoins ; mais avant de tomber en garde, il regarda fixement Victor, et lui dit :

– Un mot encore, monsieur.

– Parlez...

– Vous m'avez frappé ; je suis l'insulté. Je dois être le plus irrité de nous deux. Eh bien, je vais vous faire une proposition.

– Laquelle ?

– Voulez-vous remettre notre rencontre à un mois ? Je vais vous dire mon nom, et je vous donne rendez-vous à Paris. Là, je vous fournirai une explication si claire des événements de Sologne, que vous me ferez des excuses pour ce soufflet, que...

Victor l'interrompant avec emportement :

– En garde ! répéta-t-il, ou je vous tiens pour un lâche !

– Ah ! c'en est trop ! murmura le vicomte, tant pis pour lui !...

Et il se mit en garde.

Victor l'attaqua avec fureur. Le vicomte était un tireur habile ; mais Victor était un des meilleurs élèves de Gâte-chair. Et puis la colère, au lieu de l'aveugler, lui donnait, au contraire, une précision, une méthode peu communes.

Le combat fut long, acharné. M. de Chenevières se défendait avec un rare sang-froid. Victor, au contraire, se découvrait parfois, mais il attaquait toujours...

Enfin il vint un moment où M. de Chenevières se lassa de demeurer sur la défensive.

Il attaqua à son tour et porta un coup droit. Victor fit un saut de côté, évita le

coup, se fendit avec la rapidité de l'éclair, et son épée disparut tout entière dans la poitrine de son adversaire.

M. de Chenevières vomit un flot de sang et tomba.

Victor demeura un moment comme hébété, en présence de cet homme qu'il croyait avoir mortellement frappé.

Le vicomte se tordait sur le parquet, et le sang coulait à flots de sa blessure.

La colère du saint-cyrien tomba. Il s'agenouilla auprès du blessé, le souleva, lui soutint la tête et murmura avec désespoir :

– Monsieur... pardonnez-moi !...

Le bruit de la chute du corps était parvenu jusqu'à l'hôtesse. Elle arriva effarée, à demi vêtue, et s'arrêta toute tremblante sur le seuil.

– Allons, la petite mère, lui dit un des deux chefs de timonerie, il ne s'agit pas ici de pousser des cris et de perdre la tête, il faut préparer un lit et aller chercher un médecin. Où y en a-t-il un ?

– A deux pas d'ici, sur la route de Nantes, répondit l'hôtesse. Une maison blanche avec des volets gris et un jardin par-devant.

– J'y vais.

Le chef de timonerie partit en courant, et revint dix minutes après suivi du médecin.

Ce dernier était un ancien chirurgien de marine. Il fit placer le vicomte sur un lit, ausculta la blessure et déclara qu'elle n'était point mortelle.

M. de Chenevières s'était évanoui.

Victor s'installa à son chevet et déclara qu'il voulait le soigner.

On posa sur la blessure un premier appareil. L'évanouissement fut long et fut suivi de la fièvre.

La fièvre amena le délire. Victor était désespéré.

Le vicomte avait une physionomie sympathique, et, malgré lui, Victor se souvint de l'énergie avec laquelle M. de Fromentin avait protesté contre l'épithète de *misérables* qu'il avait appliquée, quelques jours auparavant, au *bûcheron* et à ses complices.

Une seconde fois, cette pensée traversa rapidement son cerveau.

– Qui sait ? peut-être que ces hommes poursuivaient un but de mystérieuse réparation ?

La nuit fut mauvaise pour le blessé, alternée de faiblesses extrêmes et de moments de fiévreux délire.

Ce ne fut que le matin, quand vint le jour, que M. de Chenevières retrouva un peu

de force et l'usage de ses facultés mentales.

Il aperçut Victor à son chevet et lui tendit la main.

Puis un sourire triste passa sur ses lèvres.

– Nous aurions pu être amis, dit-il, le hasard ne l'a pas voulu.

Victor serra cette main que le blessé lui tendait, et répondit :

– Il ne tient qu'à vous, monsieur, que nous le soyons.

L'œil de M. de Chenevières exprima une certaine curiosité.

Victor compléta sa pensée.

– Monsieur, dit-il, j'ignore votre nom, je ne sais quel but vous poursuiviez le jour où vous avez prêté secours à M. Albert Morel ; cependant, je me contenterai de l'explication que vous me donnerez, si incomplète qu'elle puisse être.

Une nouvelle hésitation se peignit sur le visage du vicomte.

– Pauvre jeune homme ! dit-il avec un soupir ; moi, le blessé, le mourant peut-être, je suis moins à plaindre que vous.

– Que voulez-vous dire, monsieur ? demanda vivement Victor.

M. de Chenevières lui pressa la main avec une sorte d'effusion.

– Vous voulez savoir qui je suis ? fit-il. Mon nom ne vous apprendra rien. Je me nomme le vicomte de Chenevières.

Victor laissa échapper un geste de surprise. Ce nom était bien connu dans le monde du sport, et il l'avait toujours entendu tenir pour très honorable.

– Mais comment peut-il se faire alors, monsieur, dit-il, que vous ayez ?...

Le vicomte mit un doigt sur sa bouche pour l'interrompre.

– Chut ! dit-il, écoutez-moi.

Victor eut un signe de tête qui voulait dire : « Soit, parlez ! »

Le vicomte reprit :

– Ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure que vous vous contenteriez d'une explication, même incomplète ?

– Oui, monsieur, provisoirement du moins, répondit Victor.

Le même sourire triste revint aux lèvres du vicomte.

– Priez Dieu, monsieur, que ce provisoire dont vous parlez dure fort longtemps.

– Mais... fit Victor, de plus en plus étonné, savez-vous bien que vous allez m'intriguer au dernier point ?

– Voyons, dit le vicomte, je vais tâcher de m'expliquer sans rien trahir toutefois de mes secrets.

Victor prit l'attitude d'un homme décidé à écouter sans interrompre.

– Monsieur, continua le vicomte, les trois hommes qui m'ont aidé à vous enlever, et que vous avez crus un moment les complices de M. Albert Morel, portent tous, comme moi, un nom distingué et parfaitement honorable. Ce nom, il ne m'appartient pas de le divulguer. Sachez seulement qu'eux et moi sommes chargés en ce moment d'un grand acte de réparation. Nous sommes provisoirement les instruments de la Providence, et c'est parce que vous pouviez entraver nos projets, renverser tous nos plans, que nous vous avons momentanément privé de votre liberté.

– C'est-à-dire, fit Victor, que j'étais pour vous un obstacle ?

– Oui, monsieur.

– Et M. Albert Morel un instrument ?

– Oui.

Victor se leva du siège où il était assis et regarda fixement le vicomte.

– Mais savez-vous bien, monsieur, dit-il, que, quel que fût votre but, l'instrument dont vous vous serviez a failli me déshonorer ?...

– Non, car mes amis et moi avons constamment veillé sur M^lle^ de Passe-Croix.

– Mais ma sœur est devenue folle !

– C'est là un malheur, monsieur, que nous n'avions point prévu.

Victor pâlit.

– Vous poursuiviez donc une vengeance ? s'écria-t-il.

– Peut-être...

– Mais alors l'homme dont vous aviez à vous venger, c'était mon père ?

Le vicomte garda le silence.

– Monsieur, monsieur ! dit Victor, dont la voix se prit à trembler ; savez-vous bien que c'est mon père ?

– Hélas !

Ce seul mot fut un coup de tonnerre. Victor pâlit, recula, jeta un cri :

– Mon père ! dit-il, mon père ! Mais quelle faute a-t-il donc commise ?

Même silence de la part du blessé.

Victor eut un moment d'emportement. Il prit le bras du blessé et le secoua, disant :

– Soupçonner la loyauté de mon père, c'est m'insulter, monsieur, prenez-y garde !

– Vous me faites mal au bras, monsieur, répondit le vicomte avec douceur.

Victor tressaillit ; il eut honte de sa colère.

– Pardonnez-moi, monsieur, dit-il ; mais vous parliez de mon père.

– Monsieur, dit le vicomte, hier soir, au moment d'engager le fer avec vous, je vous ai proposé d'attendre un mois, n'est-ce pas ?

– Oui. Eh bien ?

– Eh bien ! remarquez que je suis blessé ; qu'il me faudra plus d'un mois pour me remettre, et que d'ici là, comme je ne puis me battre de nouveau avec vous, il ne vous reste aucun moyen de triompher de mon silence.

– C'est vrai.

– Dans un mois, reprit le vicomte, qui se souvenait peut-être des mystérieuses promesses de l'homme aux lunettes bleues, dans un mois je pourrai vous dire le mot de cette terrible énigme. Mais aujourd'hui la torture elle-même ne m'arracherait point mon secret.

Le vicomte prononça ces derniers mots avec un accent de fermeté qui ne trompa point Victor.

Le jeune homme poussa un soupir et n'insista point.

L'arrivée du médecin interrompit la conversation du vicomte et de Victor.

Le médecin dit à ce dernier :

– Vous avez beaucoup trop fait parler le blessé. Il serait bon de le laisser seul et en repos.

Et il dit au vicomte :

– Vous ferez bien de dormir quelques heures, monsieur, si vous le pouvez...

Le pansement de la blessure terminé, le docteur insista pour que Victor sortît et allât prendre l'air. Victor avait, d'ailleurs, l'œil brillant de fièvre, et il était d'une pâleur mortelle.

Les mots mystérieux échappés au vicomte l'avaient bouleversé.

Il sortit du cabaret avec le docteur et l'accompagna jusqu'à sa porte. Là, il hésita un moment sur la direction qu'il prendrait.

Enfin, il se décida à rentrer à Nantes.

Durant tout le trajet, qu'il fit d'un pas rapide, inégal, la tête nue, le front brûlant, Victor se répétait avec rage que M. de Chenevières avait gardé sur son père un dédaigneux silence.

– Mais qu'a donc fait mon père ? se disait-il, et que veut dire ce mot de réparation ? Il a donc causé du tort à quelqu'un en ce monde ? Et c'est mon père ! ... Et cet homme veut que j'attende un mois, c'est-à-dire que, pendant un mois, mon père vivra dans ma pensée sous le poids d'un soupçon ? Oh ! c'est à devenir fou, comme ma sœur !...

Et Victor précipita sa marche, et son œil était hagard à ce point que les passants qu'il rencontra s'arrêtaient, le regardant avec curiosité.

Mais Victor n'y prit pas garde et continua son chemin ; et, tandis qu'il marchait, il était assailli par tout un monde de souvenirs confus. Il se rappelait que, dans son enfance, un soir, il était entré sans lumière dans la chambre de son père.

Le baron de Passe-Croix ne dormait pas, et Victor l'avait entendu pleurer.

Une autre fois, le vicomte de la Morlière, son cousin, était venu à la Martinière, et Victor, qui jouait dans le jardin, avait entendu son père lui dire :

– Sais-tu bien, vicomte, que nous sommes des misérables ?

Et Victor se souvint encore que les trois cousins, c'est-à-dire son père, M. de la Martinière et M. de Morfontaine, se voyaient fort rarement et semblaient s'éviter, comme des gens qui ont entre eux quelque secret terrible qu'ils cherchent à oublier...

Peu à peu le front du jeune homme s'était baigné de sueur et son cœur battait en proie à une violente émotion. Ce fut ainsi qu'il arriva à l'hôtel de *la Marine.*

– Monsieur, lui dit le concierge comme il passait devant sa loge, voici une lettre pour vous.

Victor tressaillit, s'arrêta, prit la lettre qu'on lui tendait et en regarda la suscription.

L'écriture était fine, allongée, élégante, une véritable écriture de femme, et l'enveloppe dégageait un parfum discret.

– C'est une lettre d'elle ! se dit-il en songeant à la comtesse.

C'était, en effet, M^me^ d'Estournelle qui écrivait à Victor.

Belle-Isle-en-Mer, huit heures du soir.

« Mon jeune ami,

« Peut-être avez-vous déjà de mes nouvelles, car je vous ai écrit ce matin. Malheureusement, j'ai eu la simplesse de confier ma lettre à un brave homme de jardinier qui boit beaucoup trop et qui s'est grisé ce matin à Locmaria, en compagnie d'un pilote. Il m'est revenu ivre-mort. La lettre avait disparu, et il n'est pas sûr de l'avoir mise à la poste ou de l'avoir confiée au pilote, qui, dit-il, retournait à Nantes.

« Dans le doute très grand où je suis que ma première lettre vous soit parvenue, je vous écris de nouveau, et, cette fois, je confie mon message au bateau à vapeur qui porte les dépêches. C'est prosaïque, mais c'est sûr.

« Je suis à Belle-Isle, dans une situation terrible ; j'ai besoin de vous, venez ! Venez sur-le-champ. »

Tandis que Victor lisait cette lettre sur le seuil de l'hôtel, la fumée d'un bateau à

vapeur s'élevait sur la Loire, à cent mètres de distance.

C'était le vapeur le *Saumon* qui chauffait et allait partir.

Victor monta dans sa chambre, y prit une petite valise et une paire de pistolets, et se fit conduire à bord du *Saumon.*

L'agitation à laquelle il était en proie s'était accrue de la lecture de cette lettre.

Il se rendait à bord du *Saumon,* oubliant un moment M. de Chenevières.

Mais la première personne que Victor rencontra sur le pont lui remit sur-le-champ en mémoire son adversaire de la veille.

Cette personne était M. de Fromentin, qui donnait ses ordres pour l'appareillage.

Victor alla droit à lui et lui tendit la main.

– Vous me pardonnez, n'est-ce pas ?

M. de Fromentin accueillit le jeune homme avec un sourire affectueux.

– Vous ne venez donc plus me provoquer ? dit-il.

– Je n'en ai plus le motif.

– Ah !

– Car je sais le nom que vous vous refusiez à me dire.

M. de Fromentin étouffa une exclamation de surprise.

– L'homme au visage noirci, le *bûcheron* de Sologne, ajouta Victor, se nomme le vicomte de Chenevières.

– Mais comment avez-vous pu le savoir ?

– Il m'a dit son nom ce matin.

– Vous l'avez donc vu ?

– Je me suis battu avec lui hier soir, et j'ai failli le tuer.

Et Victor raconta simplement, avec un laconisme tout militaire, sa rencontre avec M. de Chenevières.

M. de Fromentin l'écoutait pensif et se taisait.

– Mais, reprit Victor, cet homme m'a dit trop et pas assez...

– Ah !

Victor attacha sur l'officier de marine un regard pénétrant.

– Il m'a parlé de mon père.

M. de Fromentin pâlit.

– Ah ! s'écria Victor, dont les joues s'empourprèrent, vous aussi vous savez quelque chose... et, je le sais, vous aussi vous vous tairez...

– Vous êtes un enfant, dit M. de Fromentin ; et au lieu de vous faire un *monstre* de choses que vous saurez plus tard et qui n'ont peut-être pas la gravité que vous leur attribuez, vous feriez mieux de déjeuner avec moi et de venir vous promener à Belle-Isle.

– Mais j'y vais ! dit Victor en montrant sa valise.

– Vraiment ?

– J'y vais rejoindre une femme qui m'attend.

M. de Fromentin se souvint alors qu'Emeraude lui avait montré la comtesse en lui disant :

– Madame mourrait du coup d'épée qui frapperait Victor.

– Ah ! bien, dit-il, je sais...

Et il prit Victor par le bras et il lui dit :

– Allez m'attendre dans ma cabine, nous partons !

La cloche du bateau à vapeur se fit entendre, et la manœuvre commença.

Tandis que le *Saumon* dérapait, Victor lisait le *post-scriptum* de la lettre qu'il venait de recevoir :

« Débarquez à Locmaria, disait la comtesse ; vous trouverez sur le port une auberge qui a pour enseigne : *Au Renard d'or ;* vous y demanderez une chambre, et vous attendrez.

« Peut-être même, si vous arriviez par le bateau du matin, attendrez-vous jusqu'au soir, mais ne vous impatientez pas... et attendez ! »

– Elle sait peut-être quelque chose, elle aussi ! murmura Victor, qui prit sa tête dans ses deux mains et fut bientôt absorbé par une méditation douloureuse, durant laquelle il s'adressa vingt fois encore cette question :

– Mais quel crime a donc pu commettre mon père ?

Le bateau à vapeur descendait rapidement vers la mer, et trois heures après il arrivait en vue de Belle-Isle.

Chapitre 44

LA VEILLE AU soir, Mme la comtesse d'Estournelle était seule avec Emeraude.

Toutes deux se promenaient au bord des falaises, et assistaient à un splendide coucher de soleil.

La comtesse était rêveuse ; elle marchait parfois d'un pas inégal et brusque.

Emeraude semblait respecter depuis longtemps cette méditation pénible, lorsque tout à coup elle s'arrêta et dit :

– Tiens ! voilà notre messager. Comment peut-il donc être de retour ?

Et elle étendait le doigt vers le petit chemin qui courait capricieux le long des falaises et venait de Locmaria.

La silhouette d'un homme s'y détachait nettement sur le gris cendré du ciel.

Cet homme, l'œil perçant d'Emeraude l'avait reconnu. C'était le jardinier parti le matin de la villa, chargé de la lettre que Mme d'Estournelle écrivait à Victor de Passe-Croix, et qu'il avait ordre de porter lui-même à Nantes.

Mme d'Estournelle s'arrêta également, se fit un abat-jour de sa main, et, comme Emeraude, reconnut le jardinier.

– C'est assez singulier ! fit-elle ; le bateau du soir n'arrive pas avant huit heures, comment donc peut-il être déjà revenu de Nantes ?

Mais les deux jeunes femmes ne tardèrent point à deviner la vérité.

A mesure que le jardinier approchait, ses mouvements devenaient plus distincts, et il fut bientôt aisé de voir qu'il marchait d'un pas chancelant et inégal.

– Il est ivre ! dit Emeraude ; regarde, ma chère amie...

Yaume, ainsi se nommait le jardinier, était un gros garçon joufflu à peine âgé de trente ans.

Il avait les cheveux roux, l'œil rond, la mine inintelligente ; un sourire hébété glissait éternellement sur ses lèvres.

Quand il fut auprès des deux femmes, il ôta son chapeau aux larges ailes et agrandit son sourire.

– La lettre est partie, ma petite dame, dit-il, elle est partie à ce matin.

– Comment, partie ! tu n'es donc pas allé à Nantes ?

– C'est le cidre au père Crochet qui en est cause, ma petite dame. Faites excuse, mais il tape dur !

Et il se frappait le front avec le plat de sa main.

– Mais ma lettre, malheureux ! dit la comtesse d'un ton qui n'avait rien d'irrité, qu'as-tu fait de ma lettre ?

– C'est le pilote qui l'a portée.

– Quel pilote ?

– Un pilote qui est tout nouveau à Locmaria, à preuve que je ne l'avais jamais vu... mais un bon garçon tout de même... et qui paye bien. J'avons bu du cidre... Oh ! y tape dur le cidre !...

Ce fut là tout ce que M^me^ d'Estournelle et Emeraude purent tirer de l'ivrogne.

– Va cuver ton cidre ! lui dit la comtesse.

Et elle continua sa promenade avec Emeraude. Celle-ci garda le silence un moment encore, puis elle dit tout à coup :

– Je gage que ta lettre est perdue.

– Tu crois ? fit la comtesse avec une sorte d'indifférence.

– Dame !

– Alors, Victor ne viendra pas...

Emeraude regarda son amie avec un sourire moitié railleur et moitié affectueux.

– Avoue, dit-elle, qu'au fond tu es enchantée de ce contretemps ?

– Oh ! par exemple ! fit la comtesse, dont la voix tremblait un peu.

– Ma petite, reprit Emeraude, je crois que tu donnerais bien des choses à cette heure, la moitié de ton héritage, par exemple, pour intervertir les rôles entre Victor et Andrewitsch.

– Tais-toi !

– Tu aimes Andrewitsch : tu as beau vouloir te le dissimuler, tu l'aimes.

M^me^ d'Estournelle se taisait.

– Et cependant, continua Emeraude, tu sais bien que le jour où Andrewitsch saura qui tu es...

– Tais-toi, dit brusquement la comtesse en posant sa main sur le bras d'Emeraude.

Cette main tremblait.

– Pauvre Topaze ! murmura l'actrice, qu'est donc devenue cette insensibilité qui faisait de toi jadis la reine de notre monde ? Te souviens-tu du petit baron Crastemberg, qui se brûla la cervelle, un soir, en sortant de chez Tortoni ? et de ce brave Paul Permans que tu laissas aller à Clichy ?

– Mais tais-toi donc ! fit la comtesse avec impatience.

– Avec un cœur problématique comme le tien, poursuivit Emeraude, on devait aller loin. Tu étais devenue comtesse... tu voyais déjà dans l'avenir quelques millions pour redorer le blason de ton époux... Un seul homme faisait obstacle à ce dernier rêve... mais qu'est-ce pour toi, un homme ? « Je le briserai ! » t'es-tu dit. Et voici que ta main tremble... et que...

– Mais tais-toi donc ! répéta la comtesse en frappant du pied.

– Tiens, ma petite, poursuivit Emeraude, veux-tu que je te donne un bon conseil ?

– Soit, j'écoute...

– Pour Andrewitsch, tu te nommes M^me^ Durocher. Tu es un ange, et il t'aime. Tant que tu n'auras point changé de nom pour lui, il t'aimera... et toi aussi. Eh bien, laisse Victor à Nantes quelques jours encore... et conjugue avec Andrewitsch le verbe aimer. Cela ne sera pas long... je te connais... Topaze n'a jamais aimé plus de huit jours... Dans huit jours, tu feras venir Victor... Tiens ! s'interrompit l'actrice en riant, mais la chose ne se passe pas autrement dans *la Tour de Nesle !*

Comme elle achevait et que M^me^ d'Estournelle l'écoutait pensive et les yeux baissés, les deux femmes entendirent des pas dans le chemin. Elles se retournèrent, et virent un prisonnier russe qui accourait vers elles.

C'était Andrewitsch.

Le jeune homme avait le visage empourpré ; il marchait d'un pas rapide et avait un peu chaud ; son œil brillait.

M^me^ d'Estournelle eut un battement de cœur en le reconnaissant, et elle s'arrêta.

Andrewitsch vint à elle tout joyeux.

– Ah ! madame, dit-il, si vous saviez...

– Mon Dieu ! que vous arrive-t-il donc, monsieur Andrewitsch ? demanda Emeraude.

– J'ai reçu une bonne nouvelle de Paris, madame, et j'accourais vous en faire part.

La comtesse tressaillit.

Andrewitsch tira de sa poche une lettre qu'il tendit à celle qu'il appelait M^me^ Durocher.

– Voyez, dit-il, on s'occupe de moi à Paris ; j'ai des amis inconnus.

La comtesse avait pris la lettre en tremblant.

– Chère femme ! pensa Andrewitsch, comme elle est émue... comme elle paraît s'intéresser à moi !

Cependant la comtesse lisait ces lignes mystérieuses :

« Le capitaine Grain-de-Sel n'est pas mort... il est à Paris, où il a des amis puissants, et il travaille avec eux à confondre les voleurs d'héritage... »

Soudain la comtesse songea au baron Gontran de Neubourg.

Cependant elle maîtrisa son émotion et poursuivit sa lecture :

« Les amis du capitaine Grain-de-Sel font agir de hautes influences auprès de S. Excellence le ministre de la guerre, à la seule fin d'obtenir de lui que le prisonnier Andrewitsch puisse venir à Paris ; ils espèrent obtenir cette faveur d'ici à deux jours. »

Tandis que la comtesse lisait, une légère sueur perlait à ses tempes.

Mais Andrewitsch, tout à sa joie, disait à Emeraude :

– Je vais donc revoir Paris ! Oh ! l'infâme qui m'a dépouillé de mon nom et qui veut me voler mon héritage sera facile à confondre !... Il ne supportera point mon regard. Je les ferai chasser, lui, sa femme, sa fille, de la maison où mon père est né !...

La comtesse replia froidement la lettre et la lui rendit.

– Vous avez raison, monsieur Andrewitsch, dit-elle. Il faudra être impitoyable !

Un léger frémissement de narines, que ne put dominer la comtesse, frappa Emeraude, qui fit cette réflexion mentale :

– Décidément l'orage gronde ; je crois qu'Andrewitsch vient de prononcer son arrêt de mort.

M^me^ d'Estournelle était redevenue souriante et calme.

– Mais, dit-elle, savez-vous, monsieur, si la femme de cet homme est sa complice ? Elle est peut-être innocente... peut-être ignore-t-elle...

– Oh ! madame, interrompit Andrewitsch, n'en doutez pas ! c'est une créature infâme... c'est une femme perdue de vices et de honte.

– Vraiment ?

Et la comtesse eut un frais sourire qui fit frémir Emeraude.

Elle prit le bras d'Andrewitsch et lui dit :

– Je vous invite à dîner. Qui sait ? Peut-être est-ce le dernier jour que vous passez à Belle-Isle.

– Oh ! non, répondit le jeune homme, je ne partirai pas avant deux jours.

Elle soupira, et, comme Emeraude marchait un peu en avant :

– Soit, dit-elle ; mais peut-être est-ce le dernier jour où je pourrai vous recevoir.

Andrewitsch tressaillit.

– Je ne serai plus libre bientôt, murmura la comtesse, baissant de plus en plus la voix.

Le jeune homme s'arrêta brusquement et regarda M^me^ d'Estournelle d'un œil hagard :

– Que voulez-vous dire ? fit-il.

Elle se pencha vers lui.

– Je vous dirai tout ce soir... Silence !

Elle montrait Emeraude.

M^me^ d'Estournelle s'appuyait au bras d'Andrewitsch avec une sorte de volupté fiévreuse.

Elle se taisait, et Andrewitsch n'osait rompre ce silence, les derniers mots de la comtesse avaient produit sur lui une impression étrange.

Ils arrivèrent ainsi à la villa, Emeraude cheminant toujours en avant, et ils entrèrent dans le jardin.

Là, M^me^ d'Estournelle dit à Andrewitsch :

– Je vous permets de fumer un cigare en attendant le dîner. Souffrez que je donne quelques ordres.

Elle entra dans la maison avec Emeraude et monta dans sa chambre. Emeraude ferma la porte et regarda fixement son amie :

– Eh bien ? fit-elle.

L'œil de la comtesse était brillant de fièvre.

– Donne-moi une plume, dit-elle, je veux écrire.

– A qui ?

– A Victor.

– Tu es bien... décidée ?

– Oui.

– Prends garde, fit Emeraude, si le cœur allait te manquer au dernier moment ?

Un cruel sourire glissa sur les lèvres de la comtesse.

– Dans deux jours il partirait, il saurait qui je suis et m'écraserait de son mépris. Mieux vaut cent fois qu'il meure.

Elle s'assit, écrivit cette lettre que nous avons vue parvenir à Victor.

– Qui donc la portera ? demanda Emeraude en posant sur la lettre son doigt effilé.

– Moi.

– Mais... où ?

– A Locmaria. Le bateau du soir part à dix heures. Andrewitsch nous servira de cavalier.

– Oh ! ma Topaze ! s'écria Emeraude avec admiration, je te reconnais ! tu es la femme d'autrefois... tu sais marcher sur ton cœur...

– Je veux hériter, dit froidement la comtesse d'Estournelle.

* *

*

Une heure après, la comtesse et Andrewitsch étaient seuls dans le jardin.

La nuit était tiède, comme une nuit de printemps ; les étoiles brillaient au ciel, un profond silence régnait à l'entour de la villa.

Emeraude s'était discrètement retirée dans sa chambre.

– Mon ami, disait la comtesse, je sais bien que je suis folle, mais je veux tout vous dire. Je sais que vous m'aimez... et... je vous aime.

Andrewitsch jeta un cri, tomba à ses pieds et couvrit ses mains de baisers.

– Oh ! répétez-moi ce mot, dit-il, répétez-le-moi... j'ai peur de mourir à cette heure !

Elle tressaillit, retira brusquement ses deux mains, et lui dit avec l'accent de la terreur :

– Taisez-vous ! ce mot nous porterait malheur. Ne savez-vous pas, mon ami, qu'il vous tuerait !

Andrewitsch bondit sur ses pieds.

– Qui ? dit-il.

– *Lui !*

Elle souligna cet unique mot d'une étrange façon. Andrewitsch eut froid au cœur.

– Qui, *lui ?* fit-il à son tour. De qui parlez-vous, madame ?

– D'un homme qui exerce sur ma destinée une influence fatale, répondit-elle tout bas et d'une voix tremblante.

– Un homme ! Mais... n'êtes-vous pas veuve ?

– Oui.

– Alors...

Et pâle, la sueur au front, Andrewitsch attacha sur la comtesse un regard défiant. Elle comprit ce regard et lui prit les deux mains.

– Oh ! ne me soupçonnez pas, dit-elle, ne m'accusez pas ! C'est la fatalité qui me poursuit ; je suis innocente !

Andrewitsch la regardait toujours, et son regard avait pris une expression hébétée. Elle continua :

– Ecoutez : il est un homme de par le monde qui m'aime comme un fou, comme un furieux, qui me poursuit à toute heure, et que j'ai vainement tenté de fuir ; je suis venue me réfugier ici, espérant qu'il perdrait ma trace... Il sait à présent que je suis à Belle-Isle, et demain...

– Mais, interrompit Andrewitsch avec emportement, quel pouvoir cet homme a-t-il donc sur vous ?

– Le pouvoir de la terreur... fit-elle en manifestant un véritable effroi. Cet homme tue tous ceux qui osent m'approcher.

Un fin sourire glissa sur les lèvres du jeune prisonnier. La comtesse poursuivit :

– C'est un ami de mon mari. Mon deuil fini, il m'a demandé ma main. Ma famille l'agréant, mes amis me conseillaient ce mariage. Moi seule je ne pouvais m'y résoudre... J'éprouvais pour cet homme une aversion insurmontable. Je refusai.

« – Vous avez tort, me dit-il, car jamais vous ne vous remarierez de mon vivant. »

Je pris ces paroles pour une bravade sans conséquence. Six mois après, hélas ! j'acquis la conviction du contraire. Un jeune secrétaire d'ambassade me demanda en mariage ; il était charmant, il était riche, il me plut. On publia nos bans, le contrat fut signé.

La veille du mariage, mon futur époux fut insulté par un inconnu. Il se battit le lendemain et fut tué.

Cet inconnu, vous l'avez deviné, c'était *lui !*

Et depuis lors, poursuivit la comtesse qui venait d'improviser ce petit roman, depuis, je fuis cet homme et n'ose me trouver sur sa route.

On a bien souvent demandé ma main, et j'ai constamment refusé.

Je me croyais ici bien tranquille, j'espérais qu'il ne me trouverait pas.

Ce matin j'ai reçu de lui un billet de deux lignes.

Ce billet disait :

« Je sais que vous êtes à Belle-Isle, je sais que tous les « soirs un jeune homme s'introduit chez vous... prenez « garde ! »

« Et c'est pour cela, mon ami, acheva la comtesse, que je vous supplie de ne point

revenir, de me dire ce soir un éternel adieu !

Andrewitsch avait croisé ses bras sur sa poitrine.

– Vous n'y songez pas, madame ! dit-il.

– Mais je ne veux pas que vous mouriez !

– Ce n'est pas moi qui mourrai, c'est *lui !...*

Andrewitsch était superbe d'audace.

– Non, non, je vous en supplie... partez !... Allez à Paris à la conquête de votre héritage... et oubliez-moi.

Andrewitsch se mit à genoux et porta les mains de la comtesse à ses lèvres :

– Vivre sans vous désormais, c'est mourir ! Je tuerai cet homme, et nous serons heureux.

M^me^ d'Estournelle crut devoir verser quelques larmes ; elle se défendit énergiquement d'abord, puis faiblement, et Andrewitsch lui arracha la promesse de le recevoir le lendemain encore.

– Eh bien, soit ! lui dit-elle ; mais alors, venez plus tard.

– Quand ?

– A minuit. Peut-être ne sera-t-il point arrivé. Et quant à ce soir, ajouta-t-elle, vous allez m'offrir votre bras. Je vais à Locmaria.

– Dans quel but ?

– Porter une lettre au bateau, qui part à dix heures du soir pour Nantes.

– Une... lettre ?

– Oui, j'écris à cet homme, je le supplie de m'attendre à Nantes ; je cherche à détourner ses soupçons.

– Mais...

– Ah ! dit-elle, si vous voulez que je vous permette de le braver au besoin, il faut au moins me laisser la liberté de conjurer l'orage.

Andrewitsch secoua la tête.

– Pourquoi viendriez-vous à Locmaria ? dit-il. Je me chargerai bien de porter moi-même cette lettre au bateau.

La comtesse parut hésiter.

– Qui sait, dit-elle, si je dois me fier à vous ?

– Oh ! madame ?...

– Vous êtes téméraire, vous seriez capable de supprimer ma lettre à la seule fin de laisser arriver cet homme.

Andrewitsch courba la tête.

– Si je vous fais un serment, je vous le tiendrai.

– Eh bien, jurez-moi que ma lettre partira ce soir.

– Je vous le jure.

– Sur l'honneur ?

– Sur mon vrai nom !

M^me^ d'Estournelle prit la lettre qu'elle avait placée dans son corsage et la tendit au jeune homme.

– La voilà, et vous ferez bien de partir sur-le-champ. Il est neuf heures, vous avez à peine le temps.

Andrewitsch se leva.

– A demain donc ! dit-il.

– A demain, répondit-elle.

Il s'en alla par la petite porte du jardin, et quand il fut au-dehors, dominé par un sentiment de curiosité, il approcha son cigare de la lettre et s'en servit comme d'un flambeau pour voir la suscription. Il lut :

« *Monsieur Victor de Passe-Croix,*

« *Hôtel de la Marine, à Nantes.* »

– Ah ! c'est ainsi qu'il se nomme, ce pourfendeur, murmura-t-il. Eh bien, qu'il vienne !

Et Andrewitsch reprit d'un pas rapide le chemin de Locmaria.

* *

*

Tandis qu'il s'en allait, M^me^ d'Estournelle se promenait dans le jardin comme une bête fauve dans sa cage.

– Mais c'est que je l'aime ! murmurait-elle ; je l'aime ! moi qui n'ai jamais aimé... Et pourtant il faut qu'il meure..., il le faut !... S'il vivait, il me foulerait aux pieds.

Chapitre 45

Le lendemain, Victor de Passe-Croix arriva dans l'après-midi en vue de Belle-Isle-en-Mer.

Il descendit à Locmaria et se fit indiquer l'auberge du *Renard d'or.*

Cette auberge était au-delà du port, dans une situation isolée, au bord de la mer.

Le sentier qui conduisait à Locmaria du joli cottage habité par Emeraude et la comtesse passait devant la porte.

Un peu avant le seuil, Victor rencontra un prisonnier russe. C'était un jeune homme qui jeta sur lui un sombre regard et s'arrêta brusquement en le voyant passer.

– Il paraît que je déplais à ce monsieur, se dit Victor.

Et il continua son chemin sans y faire autrement attention.

L'auberge était silencieuse, presque déserte.

Dans un coin seulement, un homme buvait à petits coups un pichet de cidre.

Cet homme, qui portait le costume des pilotes côtiers, jeta sur Victor un regard étonné, tressaillit et détourna la tête.

Puis il appela l'hôtesse, paya sa dépense et sortit.

Victor demanda une chambre et s'y enferma.

– Où est-elle ? Quand la verrai-je ? telles furent les deux questions qu'il s'adressa tout d'abord et se répéta durant le reste de la journée avec une fiévreuse impatience.

La nuit vint. Avec la nuit, l'impatience de Victor augmenta.

Il se fit servir à souper dans sa chambre, toucha du bout des dents à son repas, et s'accouda au rebord de sa fenêtre qui donnait sur la mer.

Le temps avait fraîchi, la nuit était sombre ; la mer, unie et calme le matin, déferlait maintenant avec rage.

On frappa discrètement à la porte, et Victor courut ouvrir.

Une femme, chaudement enveloppée dans une palatine, était sur le seuil.

Ce n'était point la comtesse. C'était Emeraude.

Victor courut à elle et lui prit les mains avec un empressement affectueux.

– Je commençais à me désespérer, dit-il.

– Oh ! l'impatient !

– Où est-elle ? fit le jeune homme.

– Elle vous attend.

– Ah ! dit Victor joyeux. Mais où ?

Emeraude étendit la main vers la croisée.

– Penchez-vous, dit elle. Voyez-vous une barque ? et dans cette barque...

– Ah ! je l'ai reconnue, s'écria Victor, dont le cœur battit.

– Venez, fit Emeraude ; prenez votre manteau. Bien. Etes-vous armé ?

– Pourquoi cette question ? demanda Victor un peu surpris.

– Parce que, répondit l'actrice, les chemins ne sont pas très sûrs. Il y a ici tant de prisonniers russes...

Victor ouvrit sa petite valise et en tira sa paire de pistolets.

– Voilà pour vous rassurer, dit-il. Où allons-nous ?

– La rejoindre d'abord.

– Et ensuite ?

Elle mit un doigt sur sa bouche.

– Mystère ! fit-elle en riant et montrant d'adorables petites dents blanches.

Victor suivit Emeraude, et tous deux sortirent de l'auberge du *Renard d'or.*

Une barque était amarrée à quelques pas de là. Celui qui la gouvernait n'était autre que le jardinier du cottage. M^me^ d'Estournelle était assise à l'arrière, encapuchonnée dans un burnous blanc.

Victor sauta dans la barque et prit la main de la comtesse, qu'il porta respectueusement à ses lèvres.

– Bonjour, mon ami, lui dit-elle. Vous êtes venu, merci.

– Si je suis venu ! dit Victor. Mais ne m'avez-vous pas écrit que vous aviez besoin de moi ?

– C'est juste, fit-elle en souriant. Puis elle se pencha à son oreille :

– Vous devez parler allemand, n'est-ce pas ?

– Oui, madame.

D'un regard oblique, elle montra le jardinier, qui rajustait son écoute.

– Parlons allemand, fit-elle.

– Soit, fit Victor.

La comtesse lui prit la main à son tour et la pressa doucement :

– Mon ami, dit-elle tout bas, c'est la plus malheureuse des femmes qui s'adresse à vous.

– Vous ! exclama Victor.

– Un homme me poursuit, un homme exerce sur ma destinée une influence fatale. Si vous ne me débarrassez de lui, je suis perdue !

Elle avait su prendre avec Victor ce même ton d'effroi qu'elle avait, la veille, avec Andrewitsch.

– Mais quel est cet homme ?

– Je ne puis vous le dire.

– Comment peut-il...

– Mon ami, répondez-moi franchement. Si je vous dis : « Voilà un homme qui doit mourir, ne m'en demandez pas davantage » ; vous battrez-vous avec cet homme ?

– Oui, madame.

– Sans l'interroger, sans lui demander son nom ?

– Oui.

– Vous me le jurez ?

– Je vous le jure !

– Eh bien, venez.

Et s'adressant au jardinier :

– Partons, ajouta-t-elle.

La barque glissa vers le large, présenta sa misaine au vent et fila, légère et rapide comme la mouette blanche qui rase les flots de son aile, à l'approche de l'orage.

La mer était grosse ; mais le jardinier, qui n'était pas ivre comme la veille, dirigeait sa barque avec une habileté merveilleuse à travers les rochers à fleur d'eau, et il arriva sans avaries dans la petite baie que dominait le cottage.

Pendant cette petite traversée, la comtesse était demeurée silencieuse, et comme oppressée par une mystérieuse douleur.

Victor lui offrit sa main pour descendre à terre :

– Où sommes-nous donc ? demanda-t-il, attachant un regard étonné sur le cottage dont la façade blanche apparaissait dans l'obscurité.

– Chez moi, dit-elle.

Elle prit son bras et se pencha vers lui avec un naïf abandon.

– Savez-vous que ce que je vais faire là est affreux ! dit-elle.

– Que voulez-vous dire ?

– Je vais exposer vos jours...

Victor haussa imperceptiblement les épaules.

– Me battre pour vous est un bonheur, dit-il. Et comme, m'avez-vous dit, il faut que cet homme meure, il mourra !...

Le ton d'assurance du jeune homme donna le frisson à la comtesse.

Elle le conduisit jusqu'à la porte du cottage, et là elle hésita un moment à ouvrir.

– Non, dit-elle, non, mon ami, pardonnez-moi de vous avoir fait venir... Tenez, abandonnez-moi à ma destinée... Partez !

– Vous êtes folle ! dit le saint-cyrien ; je me ferai tuer avec joie pour vous ; mais rassurez-vous, j'ai la main heureuse.

– Vrai ? fit-elle.

– Hier au soir je me suis battu.

– Vous ?

– Avec cet homme dont vous deviez me dire le nom dans un mois.

La comtesse tressaillit.

– Avec le vicomte de Chenevières.

A ce nom, Emeraude, qui marchait auprès d'eux, poussa un léger cri :

– Chenevières ! dit-elle, le vicomte ? l'ami de Gontran ?

Ces derniers mots frappèrent la comtesse.

– Je me suis battu avec lui, acheva Victor, et je l'ai couché tout de son long sur le carreau.

– Vous l'avez tué ?

– Non, mais il est au lit pour deux mois au moins.

M^me^ d'Estournelle ouvrit la porte du cottage et entra la première.

La clarté du fanal permit à la comtesse d'arriver au salon, où elle alluma une bougie.

Alors elle jeta les yeux sur la pendule et pâlit. La pendule marquait onze heures du soir.

Mais son regard rencontra celui d'Emeraude, et le regard d'Emeraude disait :

– Allons, du courage... il faut bien en finir.

Victor promenait un regard étonné autour de lui :

– Où suis-je donc, ici ?

– Chez moi.

– Et, c'est ici...

– C'est ici, dit Emeraude, qui sentait faiblir le courage de la comtesse, c'est ici que chaque nuit un homme qui nous persécute se présente...

– Eh bien, dit Victor, cette nuit sera la dernière.

Emeraude le conduisit vers la croisée, qu'elle ouvrit.

– Tenez, dit Emeraude, voyez-vous cette porte là-bas ?... c'est par-là qu'il arrive.

– A quelle heure ?

– A minuit.

Victor, à son tour, regarda la pendule.

– Il n'est que temps de prendre quelques précautions, murmura-t-il.

Il prit ses pistolets, qu'il avait passés à sa ceinture, et en visita les amorces, disant :

– Je crois qu'ils ne rateront pas.

La comtesse, pâle, agitée, l'œil hagard, se taisait et son silence était farouche.

– Voyez-vous, dit Emeraude, qui maintenant dominait la situation, vous allez descendre dans le jardin ; vous vous tiendrez près de la porte.

– Bien, dit Victor.

– Quand il entrera, vous irez à lui et vous lui direz : « Je me nomme Victor de Passe-Croix. » Cela suffira. Vous lui offrirez un de vos pistolets et vous garderez l'autre.

Victor descendit dans le jardin et se mit à se promener de long en large, ses pistolets à la main. La comtesse, immobile, muette, était à la fenêtre. Emeraude la prit par le bras et l'entraîna au fond du salon.

– Allons, dit-elle, du courage ! tu sais bien qu'il est trop tard pour reculer !...

M^me^ d'Estournelle mit tout à coup ses deux mains sur ses yeux et fondit en larmes.

– Je l'aime ! murmurait-elle.

Puis, tout à coup, elle eut un accès de désespoir, et se levant, elle voulut retourner à la croisée.

– Non, disait-elle, non, je ne veux pas !

Elle était effrayante à voir, et se débattait dans les bras d'Emeraude.

– Tu es folle ! disait celle-ci, qui avait conservé tout son sang-froid. Il est trop tard

pour reculer maintenant ; ces deux hommes, s'ils ne se battaient pas, te fouleraient aux pieds.

– Je l'aime ! répéta la comtesse, qui, une fois encore, voulut se précipiter hors du salon pour sauver la vie d'Andrewitsch.

Mais en ce moment un éclair brilla, une détonation retentit.

Un coup de pistolet ébranlait tous les échos voisins, et, comme s'il eût atteint la comtesse au cœur, elle tomba inanimée dans les bras d'Emeraude.

Chapitre 46

L'HOMME VÊTU EN pilote qui buvait à petits coups un pichet de cidre dans l'auberge du *Renard d'or* lorsque Victor de Passe-Croix y était entré, sa valise sous le bras, n'était autre que le personnage de la rue de la Michodière. Il reconnut Victor sur-le-champ, paya sa dépense et sortit.

Mais il demeura dans les environs de l'auberge, et finit par s'asseoir dans une anfractuosité de la falaise.

De cette place, il dominait la mer et voyait se dérouler le sentier qui passait devant le *Renard d'or ;* de telle façon qu'on ne pouvait entrer dans l'auberge ou en sortir à son insu.

Un moment le faux pilote s'imagina que Victor ne demeurerait pas longtemps au *Renard d'or.*

– Je vais bientôt, se dit-il, le voir sortir et prendre le chemin du cottage. Alors, je le suivrai.

Mais le reste de la journée s'était écoulé, la nuit était venue, Victor n'était point sorti, et l'homme aux lunettes bleues avait fini par voir apparaître à la croisée la tête de Victor, qui semblait explorer la mer du regard.

– Bon ! se dit-il, je devine maintenant ; c'est elle qui viendra le trouver.

Il rentra dans l'auberge, profitant d'un moment où Victor avait cessé de regarder par la fenêtre.

La pièce du rez-de-chaussée, qui servait à la fois de cuisine, d'office et de salle à boire, était déserte.

L'hôtesse était allée, avec un marmot de huit ou dix ans, son fils, dans le jardin attenant à la maison. Le mari était à la pêche.

Le faux pilote aperçut du premier coup d'œil, sur le banc, la valise de Victor, que ce dernier avait oublié de faire monter dans sa chambre.

Il ressortit un moment, s'assura que la maison était déserte, et, pour plus de précautions, il poussa le verrou de la porte qui donnait sur l'escalier, puis il revint.

– Je me suis aperçu, se dit-il, que les fabricants de malles ne sont nullement rigoureux sur le choix des serrures. La clef d'une valise ouvre toutes les valises.

Il tira de sa poche un petit trousseau de clefs, qu'il examina avec la rapide attention d'un homme habitué jadis à crocheter les portes, en choisit une et l'introduisit dans la serrure.

La clef tourna comme chez elle, et la valise s'ouvrit.

– Je suis curieux, se disait le faux pilote, de savoir quel est le bagage de l'héritier des Passe-Croix.

La valise contenait un peu de linge, des habits de rechange, une lettre, et la paire de pistolets dont Victor s'était muni en partant de Nantes.

Le faux pilote ouvrit la lettre sans façon et la lut. C'était celle de M^me^ d'Estournelle.

– Je commence à comprendre, se dit-il. Le jardinier s'est dégrisé.

Ensuite il prit un des pistolets, tira la baguette, retourna le tire-bourre, enleva le tampon et fit glisser la balle dans ses doigts. Le second subit la même opération, et quand ce fut fini, le faux pilote remit les armes désormais inoffensives dans la valise, en disant :

– Vous pouvez aboyer maintenant tant que vous voudrez, mes bassets, vous ne ferez de mal à personne.

Après quoi il referma la valise, ôta le verrou et sortit fort tranquillement.

Victor n'avait rien entendu, l'hôtesse n'était point rentrée.

L'homme aux lunettes bleues regagna son poste d'observation. La nuit l'y surprit. Mais il avait si bien l'habitude de voir au travers des ténèbres, qu'il ne perdit aucun détail de ce qui se passa aux alentours de l'auberge.

Quelques matelots vinrent boire ; le pêcheur rentra ; la fenêtre de Victor laissa échapper un jet de lumière, et la tête du jeune homme se montra de nouveau, penchée au-dehors.

La nuit était déjà très obscure lorsque, à l'ouest, un point lumineux brilla sur la mer. C'était le falot d'une barque.

– Ou je me trompe fort, se dit le faux pilote, ou cette barque vient du cottage et porte la belle comtesse.

Bientôt il n'eut plus de doutes, car la barque mit en droite ligne le cap sur l'hôtellerie du *Renard d'or.* Une demi-heure s'écoula ; la barque vint s'échouer à moitié sur le sable, sous la fenêtre de Victor. Le faux pilote avait quitté son observation de la falaise ; il était maintenant couché de tout son long sur le galet, à trois pas de l'embarcation, immobile comme un tronc d'arbre ou un bloc de granit.

Un quart d'heure après, Victor montait dans la petite embarcation que nous avons vue gagner aussitôt le large.

Alors, le faux pilote se relevait et murmurait en se mettant à courir :

– Allons, Rocambole, mon ami, voilà l'occasion de retrouver tes jambes de vingt ans.

Il gagna le sentier de la falaise qui conduisait au cottage, arriva auprès de la maison, franchit la haie d'un seul bond, et escalada le pommier dont la nuit précédente, il avait cassé une branche.

La comtesse n'était point arrivée encore, mais la fenêtre du salon était ouverte.

– Cette fois, j'entendrai tout, se dit-il.

M^me^ d'Estournelle, Emeraude et Victor arrivèrent.

Le faux pilote écouta leur conversation, assista à la mise en scène de ce drame sanglant. Et, lorsque Emeraude descendit pour placer Victor en sentinelle dans le jardin, il était déjà loin.

D'un bond prodigieux, il s'était élancé de l'autre côté de la haie, et retournait, agile comme un chevreuil, sur le chemin de la falaise.

– Ces pauvres jeunes gens, ricanait-il entre ses dents en faisant allusion à M. de Chenevières et à ses amis, ils auraient laissé Victor et Andrewitsch s'entr'égorger.

Il y avait un endroit où le chemin de la falaise devenait fort étroit et surplombait la mer. Ce fut là que le faux pilote s'arrêta, se coula contre le roc, et tendit l'oreille dans la direction de Locmaria.

Au bout d'environ dix minutes, un bruit de pas se fit entendre, puis une silhouette noire se détacha en vigueur sur le noir de la nuit.

– Voici mon amoureux, pensa l'homme aux lunettes bleues.

C'était, en effet, Andrewitsch qui accourait au rendez-vous que lui avait donné la comtesse, la tête pleine de ce joli roman qu'elle lui avait conté, et dont un persécuteur mystérieux était le héros principal.

Le faux pilote s'était si bien effacé contre la falaise, que le prisonnier russe arriva sur lui sans le voir.

Mais alors, comme il faisait un pas encore, une main de fer l'étreignit à la gorge et le cloua immobile contre le roc.

En même temps la lame d'un poignard brilla, et Andrewitsch, étourdi, entendit une voix qui lui était inconnue et qui lui murmurait à l'oreille :

– Si vous faites un pas, si vous cherchez à vous débattre, vous êtes un homme mort.

Andrewitsch essaya de se dégager. La pointe du stylet lui pesa sur la gorge.

Le jeune homme était doué du vrai courage, de ce courage qui consiste à s'incliner devant une nécessité impérieuse ; résister sans profit lui parut inutile.

– Que me voulez-vous ? dit-il. Si c'est de l'argent, vous tombez mal... Je suis prisonnier russe ; j'ai vingt sous dans ma poche.

– C'est moi qui veux vous en donner, de l'argent, répondit le faux pilote.

– Et c'est pour que je l'accepte, fit Andrewitsch qui retrouvait peu à peu son sang-froid, que vous menacez de me tuer ?

– Oui, monsieur le baron.

A ce titre que lui donnait un inconnu, Andrewitsch tressaillit.

– Vous vous trompez, dit-il, et je vois que vous me prenez pour un officier, alors que je suis un simple soldat. Je ne suis pas baron.

– Votre père l'était.

Andrewitsch tressaillit. L'homme aux lunettes bleues ajouta :

– On l'appelait en Russie le colonel de Yermolof...

Andrewitsch jeta un cri.

– Vous me connaissez ? dit-il.

– Et à Paris le baron René, acheva cet homme, qui était inconnu à Andrewitsch.

– Mais qui donc êtes-vous ? s'écria le jeune prisonnier.

– N'avez-vous pas reçu hier une lettre venant de Paris ?

– Oui.

– Qui vous annonçait que les amis du capitaine Grain-de-Sel veillaient sur vous.

– C'est vrai.

– Je suis un de ces amis-là. C'est tout ce que je puis vous dire. Maintenant, suivez-moi.

– Mais... c'est que... balbutia Andrewitsch.

– Oui, je sais. Vous avez un rendez-vous... On vous attend, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Vous vous trompez. C'est la personne qui vous attendait hier qui m'envoie vers vous.

– Vrai ?

– Suivez-moi, répéta le faux pilote avec un accent d'autorité qui domina le prisonnier russe.

Il le prit par le bras et l'entraîna, du côté de Locmaria, jusqu'à une cabane de pêcheur à moitié creusée dans le roc.

Un filet de lumière passait sous la porte. Le faux pilote frappa, la porte s'ouvrit ;

un homme accourut sur le seuil, une torche de résine à la main. Cet homme paraissait étranger au pays, en dépit de son costume de pêcheur.

Au coin de l'âtre, il y avait un autre personnage qui se chauffait tranquillement.

Victor de Passe-Croix, s'il eût été là, eût peut-être reconnu en lui, malgré sa vareuse de laine brune et son bonnet rouge, cet honnête vieillard à lunettes et à cornet acoustique avec lequel il avait fait le voyage de Paris à Nantes.

Cet homme se leva à son tour et vint à la rencontre du faux pilote.

Ce dernier se tourna vers Andrewitsch, toujours de plus en plus étonné :

– Venez ! lui dit-il.

Il fit un signe, et l'homme qui tenait la torche, et qui était un vigoureux gaillard taillé en hercule, souleva une trappe qui recouvrait un escalier de cave.

– Venez, répéta le faux pilote, je vais vous montrer des choses qui vous intéressent au double point de vue de votre héritage et de la femme que vous aimez.

Andrewitsch le suivit sans défiance. L'homme à la torche passa le premier et descendit d'un pas lent et mesuré une trentaine de marches taillées dans le roc.

La dernière aboutissait à une porte de cave en chêne ferré.

L'homme à la torche prit une clef à sa ceinture et ouvrit cette porte, puis il s'effaça.

La cave était étroite et n'avait d'autre mobilier qu'une futaille vide.

Alors, rapide comme l'éclair, le faux pilote prit Andrewitsch par les épaules, le poussa vivement dans la cave et ferma la porte à double tour.

– A présent, dit-il, tandis qu'Andrewitsch, plongé tout à coup dans les ténèbres, jetait un cri, je suis bien certain qu'il n'ira point se faire tuer. A l'autre, maintenant.

Chapitre 47

EPENDANT VICTOR SE promenait de long en large dans le jardin, ses pistolets tout amorcés dans les poches de son habit.

Tout à coup il entendit un léger bruit de l'autre côté de la porte du jardin.

– Voilà cet homme ! pensait-il.

Il se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Un inconnu s'arrêtait sur le seuil.

– Qui êtes-vous ? dit Victor.

Une voix railleuse lui répondit.

– Laissez-moi donc passer, cher ami, et aller à mes affaires.

Victor se plaçant en travers de la porte, et dit avec un accent de rage :

– Vous ne passerez pas !

– Place ! dit l'inconnu.

Et il poussa rudement Victor.

Alors le saint-cyrien perdit la tête et fit feu de l'un de ses pistolets.

Un éclat de rire strident lui répondit, et l'inconnu, le repoussant de nouveau, entra dans le jardin.

C'était le premier coup de pistolet qui avait fait évanouir la comtesse.

Victor ajusta tant bien que mal dans les ténèbres, et tira son deuxième coup de pistolet.

Un nouvel éclat de rire se fit entendre, et tout aussitôt Victor se sentit enlacé par deux bras robustes ; on le jeta rudement à terre, on lui mit un mouchoir sur la bouche, et il entendit une voix qui disait :

– Allons ! emportez-le... il me gêne !

L'homme, qui avait essuyé les deux coups de feu et ne s'en portait pas plus mal, poursuivit sa course vers la maison.

C'était le faux pilote.

Au seuil, il trouva Yaume, le jardinier, que les deux coups de pistolet avaient fait

sortir tout effaré de son lit.

– Le pilote ! murmura celui-ci.

– Je suis le diable ! répondit le faux pilote, qui lui donna un croc-en-jambe et l'envoya rouler dans le vestibule, ajoutant : « Si tu ne te tiens pas tranquille, je te ferai bouillir dans l'huile. »

Puis il gravit l'escalier, arriva au premier étage et ouvrit avec fracas la porte du salon.

Emeraude, toute bouleversée, soutenait dans ses bras la comtesse évanouie.

A la vue de l'inconnu, elle poussa un cri et laissa échapper la comtesse qui tomba inerte sur le parquet ; puis elle se réfugia à l'autre bout du salon, disant :

– Quel est cet homme ?

– Quelqu'un qui vous enverra en cour d'assises, ma mignonne, si vous n'êtes pas sage.

Ce mot de *cour d'assises* arracha un cri de terreur à Emeraude.

Le faux pilote alla vers elle, lui mit une main sur l'épaule, la regarda fixement et lui dit :

– Vous allez vous enfermer dans votre chambre, vous coucher, et mettre le nez sous vos couvertures. Si vous entendez quelque chose vous vous figurerez que vous rêvez...

La jeune femme s'était prise à trembler de tous ses membres.

– Ma petite Olympe, poursuivit le pilote d'un ton doucereux, je vais vous donner un bon conseil. Il faut renoncer à servir Topaze. Topaze a des ennemis plus forts que les deux crinolines que vous et Grenat avez mises à son service.

D'un geste impérieux, il lui montra la porte et lui ordonna de sortir.

Puis, lorsqu'elle eut obéi, il alla relever la comtesse, la transporta sur un canapé, entassa deux oreillers sous sa tête, entrouvrit ses lèvres crispées et lui introduisit dans la bouche le goulot d'un petit flacon qu'il tira de sa poche.

Aussitôt la comtesse rouvrit les yeux et promena un regard étonné autour d'elle.

– Où suis-je ?... Quel est cet homme ?... fit-elle avec une sorte d'effroi.

Le faux pilote attacha sur elle un regard dominateur.

– Vous êtes chez vous, dit-il, et c'est le bruit d'un coup de pistolet qui a causé votre évanouissement.

La comtesse se redressa en poussant un cri, porta les deux mains à son front et fixa sur le faux pilote un œil hagard.

– Un coup de pistolet qui a tué Andrewitsch, acheva froidement le pilote.

Elle jeta un nouveau cri, un cri terrible, insensé de désespoir, un cri de folle, un cri de hyène...

– Ah ! misérable que je suis ! dit-elle en se tordant les mains.

Elle tomba à genoux devant le faux pilote.

– Si vous êtes un juge, dit-elle, écoutez... Je confesse mon crime !...

L'amour qui torturait le cœur de M^me^ d'Estournelle s'était fait jour enfin, et se traduisait par un immense désespoir.

– Allons ! murmura l'inconnu, je ne m'étais pas trompé, elle l'aime !

Il lui prit la main et lui dit :

– Rassurez-vous, votre crime est imaginaire... Andrewitsch n'est pas mort. Le coup de pistolet a été tiré sur moi... sur moi, qui protégeais Andrewitsch, et qui l'ai empêché de venir.

Au premier rayon de soleil un peu chaud, la vipère, engourdie par le froid de la nuit, sort tout à coup de sa torpeur, dresse la tête et se met à siffler.

Les derniers mots du faux pilote produisirent un effet identique sur la comtesse.

Elle était tombée à genoux, suppliante, brisée, offrant sa tête à l'échafaud.

Elle se redressa, l'œil enflammé, la gorge crispée, les narines frémissantes, effrayante de colère et de haine.

– Qui donc êtes-vous ? s'écria-t-elle, vous qui venez de me tendre un piège ?

Et elle courut à la croisée et se mit à crier :

– Victor ! Victor !

– Victor est loin d'ici, madame, dit le faux pilote en lui prenant la main, et nous sommes seuls.

– Seuls ! fit-elle, seuls...

– Avec un homme qui sait tous vos secrets et qui veut vous proposer un marché.

Le regard de cet homme et celui de la comtesse se rencontrèrent ; il y eut comme un échange muet et rapide d'un fluide mystérieux, et ces deux intelligences si merveilleusement organisées pour le mal, se devinèrent et se comprirent.

Alors le faux pilote alla fermer la porte au verrou, il ferma ensuite la fenêtre, revint à la comtesse et lui dit :

– Savez-vous bien que le comte d'Estournelle, votre mari, a une encolure de taureau ? il peut mourir d'une apoplexie.

– Ah ! fit-elle, cherchant à lui fouiller l'âme de son regard.

– De plus, il est querelleur, ajouta le faux pilote, il peut se faire tuer en duel au premier jour... Et si vous deveniez veuve... vous pourriez épouser Andrewitsch.

– Mais qui donc êtes-vous ? s'écria-t-elle. Qui donc es-tu, démon ?

– Peu importe ! répondit-il, causons.

* *

*

Emeraude, bouleversée par la terreur, n'eut garde de sortir de sa chambre ; elle croyait la maison investie par la justice, et à chaque instant sa raison troublée lui faisait entendre un piétinement de chevaux et un cliquetis de sabres imaginaires.

Cependant, quand le jour vint, elle se trouva plus hardie, et, se glissant hors de son lit, elle alla appuyer son oreille contre la porte. La maison était silencieuse.

Emeraude se hasarda à entrebâiller la porte, puis elle fit un pas sur l'escalier, puis deux, et elle se pencha sur la rampe.

L'escalier était désert. Emeraude s'enhardit et descendit au premier étage.

La porte du salon était entrouverte. L'actrice glissa sa tête au travers.

L'homme qui l'avait si fort effrayée pendant la nuit avait disparu. La comtesse était seule, assise devant une table, et elle écrivait.

Son visage était calme, presque souriant, et n'avait conservé aucune trace des événements de la nuit.

Elle leva la tête et vit Emeraude qui n'osait entrer.

– Viens donc, dit-elle d'un ton dégagé, je suis seule.

Emeraude entra.

– Ah ! ma chère, dit-elle en se jetant au cou de la comtesse, quelle nuit !

– Tu es folle ! répondit froidement la comtesse.

– Mais il doit y avoir un cadavre dans le jardin ?

– Celui d'Andrewitsch, peut-être, fit M^me^ d'Estournelle, souriante. Rassure-toi, Andrewitsch n'est pas mort.

– Ou bien celui de Victor ?

– Victor se porte à merveille.

Le calme de la comtesse stupéfiait Emeraude.

– Mais enfin, dit-elle, sais-tu ce qui s'est passé ?

– Parfaitement.

– Alors, tu vas me l'apprendre.

– Non, dit la comtesse ; pas aujourd'hui, du moins, ma petite.

– Voyons, Topaze, dit l'actrice, causons un peu sérieusement : es-tu folle ou raisonnable ?

– J'ai toute ma raison.

– Mais enfin, ce coup de pistolet ?

– Je l'ai entendu comme toi, puisque je me suis évanouie.

– Ainsi, Andrewitsch n'est pas mort ?

– Non.

– Et... Victor ?

– Il a été un peu meurtri peut-être, un peu contusionné ; mais il va bien, au demeurant.

– C'est à n'y rien comprendre ! murmura Emeraude.

– Ah ! dit la comtesse, à propos, tu sais que nous partons ?...

– Quand !

– Aujourd'hui.

– Et... nous allons ?

– Nous retournons à Paris.

– Décidément, murmura Emeraude, l'énigme se complique.

M^me^ d'Estournelle ne sourcilla pas.

Emeraude poursuivit :

– Mais tu ne partiras point, j'imagine, sans revoir Andrewitsch ?

– Andrewitsch part ce matin même. Il arrivera à Paris avant nous.

– A qui écris-tu ?

– A mon mari.

– Tiens ! c'est juste, dit Emeraude ; il me semble que nous l'avions pas mal oublié depuis quelque temps, ce cher comte.

M^me^ d'Estournelle ferma sa lettre, ajoutant :

– A propos, tu sais que je ne descendrai pas chez moi, à Paris ?

– Où donc descendras-tu ?

– Chez toi d'abord. Ensuite je me chercherai un petit appartement bien simple, bien modeste, comme il convient à une veuve.

– Ah ! tu seras veuve ?...

– Toujours.

– Je donne ma langue aux chats, murmura Emeraude, et puisque tu as des secrets pour moi…

M^me^ d'Estournelle prit la tête d'Emeraude dans ses deux mains et la baisa au front :

– Je te conterai tout à Paris, dit-elle. En attendant, fais tes paquets. Nous partons.

Le soir même, en effet, M^me^ d'Estournelle avait quitté Belle-Isle-en-Mer.

Chapitre 48

Retournons à Victor.

Notre héros, après avoir fait feu de ses deux coups de pistolet sans voir tomber le mystérieux inconnu qui lui riait au nez, se sentit rudement enlacé, enlevé de terre par des bras robustes, bâillonné en un tour de main et emporté comme une sorcière un jour de sabbat.

Tout cela fut accompli si rapidement, qu'il n'eut le temps ni de se débattre, ni de crier, ni même de voir, car on lui jeta un mouchoir sur la figure.

Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'il retrouva une sorte de présence d'esprit et qu'il chercha, par des efforts surhumains, à se dégager.

Ces deux hommes avaient, sans doute, une vigueur peu commune, puisque, malgré sa force de vingt ans, il ne put parvenir à se débarrasser de leur étreinte.

L'un d'eux, celui qui le portait et avait pris un véritable pas de course, lui dit :

– Ne vous donnez pas tant de mal, monsieur de Passe-Croix, on n'en veut ni à votre bourse ni à votre vie.

Cette voix était inconnue à Victor, mais il s'entendait appeler par son nom, et il songea sur-le-champ à ce qui lui était arrivé en Sologne.

– Est-ce que les amis de M. de Chenevières se mêleraient encore de mes affaires ? pensa-t-il.

La course de l'homme qui le portait dura une demi-heure environ.

Lorsqu'il s'arrêta et laissa glisser Victor à terre celui-ci secoua le mouchoir qu'on lui avait mis sur le visage, et pendant une demi-seconde il eut la faculté de voir.

Il aperçut une maison, un chemin poudreux, il entendit mugir la mer sous ses pieds, et ce fut tout, car on lui remit le mouchoir sur les yeux, et on le noua solidement derrière la tête.

Le bâillon qu'on lui avait passé dans la bouche l'empêchait de crier.

Il voulut se débattre une dernière fois, mais toujours sans succès.

Le bruit d'une porte qu'on ouvrait frappa son oreille.

L'un des hommes lui dit :

– Nous allons vous prier, monsieur, de vous coucher bien tranquillement. Si, par

hasard, vous n'aviez pas soupé, on pourrait vous servir du poisson, un morceau de lard et un verre de cidre.

En même temps, on le poussa, et il comprit qu'il franchissait le seuil de la maison qu'il avait aperçue un moment.

Il entendit la porte se refermer, et à travers le mouchoir qui lui bandait les yeux, passa un rayon de clarté.

Alors on lui ôta son bâillon, et le mouchoir tomba. Victor avait une nature emportée et violente.

Cependant, en ce moment, un tout autre sentiment le domina, la curiosité.

Il regarda autour de lui...

Il se trouvait dans une sorte de hutte de pêcheur. Un feu de sapin flambait dans l'âtre ; un lit à baldaquin de serge, quelques escabeaux et une table composaient tout le mobilier.

Victor regarda les deux hommes, qui semblaient être des pêcheurs, et soudain il laissa échapper une exclamation de surprise.

Dans l'un d'eux, il venait de reconnaître le vieillard au cornet acoustique.

– Ah ! par exemple ! s'écria-t-il, ceci est trop fort... Vous n'êtes donc pas sourd ?

L'homme au cornet se prit à sourire.

– Pas plus que vous, dit-il.

– Et c'est vous qui venez...

– C'est moi, répondit tranquillement cet homme, qui vous suis depuis Paris pour vous empêcher de faire des bêtises.

Victor fronça le sourcil.

– Et nous sommes arrivés à temps ce soir, car vous alliez vous faire l'instrument d'un assez joli crime, ajouta l'homme au cornet.

A ces derniers mots, la colère de Victor éclata :

– Misérable ! dit-il, est-ce que vous allez m'insulter...

– Hé ! John ! fit l'homme au cornet en s'adressant à l'espèce d'hercule qui avait emporté Victor sur son dos, je crois que monsieur ne sera pas sage ; il faudra prendre des précautions.

L'hercule s'approcha de Victor et lui dit en lui serrant le bras à le faire crier :

– Nous voudrions pourtant bien, monsieur, ne pas vous attacher.

Victor comprit qu'il était à la merci de ces hommes. Le prétendu sourd ajouta :

– Je vous dirai même que nous avons ordre de vous enfermer pieds et poings liés dans une cave qui est ici, à moins que vous ne soyez raisonnable...

Victor se calma tout à coup. Les hommes à qui il avait affaire lui semblaient être des gens de peu, comme on dit, et il eut soudain le calme d'un gentilhomme tombé au milieu d'une bande de brigands.

– Je veux bien être raisonnable, dit-il, et n'ai nulle envie de me faire assommer d'un coup de poing.

– A la bonne heure !

– Mais je voudrais savoir au moins où je suis.

– Qu'à cela ne tienne, répondit l'homme au cornet ; vous êtes dans une hutte de pêcheur, perchée en haut des falaises, à mi-chemin de Locmaria et du cottage où nous vous avons pris.

– Bien.

– L'homme sur qui vous avez tiré n'est point celui que vous attendiez...

– Ah !

– Celui-là n'est point venu, M^me^ la comtesse d'Estournelle ne court aucun danger, et nous vous engageons à vous coucher.

– Mais...

– Monsieur de Passe-Croix, interrompit l'homme au cornet d'un ton bref, nous avons reçu des ordres, nous les exécutons. Si vous avez d'autres explications à demander, veuillez attendre le retour du *maître.*

– Le... maître ?

– Oui.

– Quel est-il donc ?

– Peut-être vous le dira-t-il lui-même.

– Et quand reviendra-t-il ?

– Oh ! dans une heure peut-être... Dans tous les cas, il sera ici avant le jour.

Victor s'assit au coin du feu. Mille pensées confuses l'agitaient ; il se demandait si le nouveau guet-apens dont il venait d'être victime ne se rattachait point aux événements de Sologne.

Les mots vagues, mystérieux, échappés à M. de Chenevières touchant son père à lui Victor, l'hésitation de M. de Fromentin à lui répondre ; tout, jusqu'à cette phrase de l'homme au cornet : « Nous sommes arrivés à temps pour vous empêcher de commettre un crime » ; tout lui revenait en mémoire et lui donnait la fièvre.

L'hercule avait fermé à double tour l'unique porte de la hutte.

– Vrai, monsieur, dit-il en s'attablant, vous ne voulez pas souper ?

Victor refusa d'un geste. Cependant, comme il avait une soif ardente.

– Donnez-moi à boire, dit-il.

L'homme au cornet ouvrit à son tour le bahut et y prit un gobelet d'étain ; puis, furtivement, il jeta au fond une petite pincée de poudre brune qu'il tenait depuis un moment, entre le pouce et l'index.

Après quoi il emplit le gobelet de cidre et l'offrit à Victor.

Le jeune homme le vida d'un trait et se remit au coin du feu, attendant avec impatience le retour du personnage que ces deux hommes appelaient le *maître*.

Mais, au bout de quelques minutes, Victor fut pris d'une sorte de torpeur physique : il eut envie de dormir, voulut se lever et n'en eut pas la force. Peu à peu sa tête retomba sur son épaule, ses yeux se fermèrent, et il s'endormit d'un sommeil profond.

* *

*

Combien d'heures dura ce sommeil ?

Victor eût été bien embarrassé pour le préciser quand il s'éveilla.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il se trouva couché sur le lit qui était dressé au fond de la hutte. Les rayons du soleil se jouaient sur la courtine, la porte était ouverte. Les deux hommes avaient disparu.

Victor sauta à bas du lit, courut au seuil de la porte et promena un regard avide autour de lui. Il avait la mer à ses pieds, la falaise au-dessus de sa tête, à droite et à gauche un sentier poudreux, et la maison d'où il sortait lui paraissait abandonnée...

Il y rentra, et son regard fut attiré par un objet blanc qui se trouvait sur la table.

C'était une lettre à son adresse. L'écriture lui en était inconnue.

Il l'ouvrit et lut :

« Des gens à qui M. Victor de Passe-Croix inspire une sympathie réelle l'engagent à retourner à Paris et à ne jamais demander, à qui que ce soit au monde, l'explication de certains mystères. M. de Passe-Croix ne trouvera plus à Nantes M. de Chenevières. On l'a transporté dans un château des environs, dont M. de Passe-Croix chercherait en vain à savoir le nom.

« Il est inutile qu'il retourne au cottage. Les deux femmes qui l'habitaient ont quitté Belle-Isle-en-Mer.

« Si M. de Passe-Croix retrouve jamais la comtesse, il fera bien de lui tourner le dos. Elle ne mérite que son indifférence et son mépris, car elle s'est jouée de lui.

« M. de Passe-Croix, enfin, fera bien de passer à l'auberge du *Renard d'or,* où il retrouvera sa valise et ses pistolets. »

La lettre était sans signature.

Victor prit sa tête à deux mains et murmura avec accablement :

– Je crois que je finirai par devenir fou.

Il fouilla la maison ; elle était déserte. Il descendit alors à Locmaria et entra dans l'auberge du *Renard d'or.*

– Ah ! monsieur, lui dit l'hôtesse, je vous ai cru mort, Seigneur Dieu !

– Bah !

– Voici deux jours que vous êtes parti...

– Deux jours !

– Oui, monsieur, c'est avant-hier soir vendredi...

– Comment ! s'écria Victor, vous dites que c'est avant-hier...

– Oui, monsieur, à preuve que c'est aujourd'hui dimanche. Et tenez, voilà le dernier coup de la messe qui sonne.

Victor eut le mot de l'énigme. Le verre de cidre qu'il avait bu contenait un narcotique. Il avait dormi près de quarante-huit heures.

– Oh ! se dit-il avec une sorte de rage, il faudra pourtant bien que j'aie le mot de toutes ces énigmes !...

Au son de la cloche de l'église se mêlait le son d'une autre cloche.

C'était celle d'un bateau prêt à partir.

Victor jeta un louis sur la table et prit sa valise.

Comme il allait franchir le seuil du *Renard d'or,* l'hôtesse lui dit :

– Ah ! j'oubliais de vous remettre ceci, monsieur. On l'a apporté pour vous hier soir. Celui qui me l'a remis est un pilote engagé à bord d'un bateau de pêche qui va, dit-on, à Terre-Neuve.

L'objet que l'hôtesse remettait à Victor était une petite boîte. Cette boîte renfermait ses pistolets.

Chapitre 49

LE TRAIN QUI va de Nantes à Paris n'entre pas dans la gare d'Orléans ; il s'arrête aux Aubrais, et les voyageurs obtiennent de l'obligeance de l'administration vingt-cinq minutes destinées à la consommation du plus méchant dîner qui soit au monde.

Or, à quarante-huit heures de distance des événements que nous racontions naguère, notre héros, M. Victor de Passe-Croix, arriva aux Aubrais vers cinq heures et demie du soir.

Victor avait pris un coupé dans lequel il était demeuré seul.

Il descendit, entra dans la salle à manger du buffet, se mit à table comme les autres voyageurs, mangea du bout des dents, paya et remonta dans son coupé, bien avant le coup de cloche du départ.

Les voyageurs qui viennent de Nantes sont rejoints aux Aubrais par un train venant de Limoges.

Victor, qui s'était déjà allongé sur sa banquette, tourna tout à coup la tête, au bruit de la portière qu'on ouvrait, et fit un geste de mauvaise humeur, en entendant ces mots d'un employé :

– Il y a de la place ici, monsieur !

Victor fronçait démesurément le sourcil lorsque soudain il jeta un cri d'étonnement à la vue du voyageur qui venait partager son compartiment.

C'était un jeune homme vêtu de velours gris, coiffé d'une casquette de chasse, et qui tenait à la main une légère valise et une couverture de voyage.

– Paul !

– Victor !

Telle fut la double exclamation poussée par les deux jeunes gens, qui se tendirent aussitôt la main.

– D'où viens-tu ? demanda le nouveau venu.

– De Nantes, et toi ?

– De Limoges, où j'ai passé quelques semaines chez une de mes tantes.

Or, ce jeune homme n'était autre que Paul de la Morlière, le héros de la première

partie de cette histoire, le fils du vicomte, ce misérable qui avait tué Diane de Morfontaine et M. de Main-Hardye.

Il y avait trois mois que Paul avait disparu du monde parisien.

– Ah ! fit Victor, tu viens de chez ta tante, à Limoges ?

– Oui.

– Comment va ton père ?

– Je ne sais pas, répondit sèchement Paul de la Morlière.

– Comment, tu ne sais pas ?

– Il y a trois mois que je ne l'ai vu.

– Mais tu lui écris ?

– Non.

L'accent de Paul avait une tristesse mystérieuse mélangée de dédain.

Le train venait de se mettre en route. Les deux cousins étaient seuls dans leur coupé, et avaient, par conséquent, toute liberté de causer.

Un éclair traversa le cerveau de Victor de Passe-Croix.

– Dis donc, Paul, fit-il, sais-tu pourquoi ton père et le mien se voient si rarement ?

Un nuage passa sur le front de Paul de la Morlière.

– Parce qu'ils ont sans doute commis en commun des peccadilles de jeunesse.

– Ah !

– Et toi, comment es-tu avec ton père, Victor ?

– Je ne sais pas.

Paul fronça le sourcil.

– Sais-tu bien, dit-il, que depuis trois mois je n'ai pas mis le pied dans la maison paternelle ?

– Pourquoi donc ?

– Parce que je me suis trouvé une nuit face à face avec mon père, un pistolet à la main.

Victor eut un geste de surprise.

– Mais raconte-moi donc cela, fit-il.

– Non, pas avant que tu m'aies expliqué ces mots, qui viennent de t'échapper lorsque je t'ai demandé si tu étais bien avec ton père : *Je ne sais pas.*

– C'est, répondit Victor, que je ne sais plus, à l'heure qu'il est, si je dois encore aimer mon père et le vénérer, ou si je ne dois plus avoir que du mépris pour lui.

– C'est exactement ma position, dit Paul, et c'est pour cela que j'ai quitté Paris sans le revoir, il y a trois mois.

Les deux jeunes gens se regardèrent un moment, consternés. Enfin, Victor fit un effort suprême :

– Je vais tout te dire, mais tu me diras tout, n'est-ce pas ?

– Tout.

Alors, d'un ton bref, saccadé, parfois ému, Victor raconta son déplacement de chasse au château des Rigoles, la connaissance qu'il y avait faite de M. de Fromentin, l'histoire du créole Charles de Nancery, et enfin l'amour insensé de sa sœur Flavie pour M. Albert Morel.

Mais lorsqu'il en fut venu au récit de son enlèvement dans la forêt et de son emprisonnement dans la maison mystérieuse ; lorsqu'il eut parlé de cette inconnue aux cheveux blonds qui l'avait un moment fasciné de ses doux regards et de son sourire, Paul l'interrompit vivement et s'écria :

– C'est elle ! Danielle !

– Tu la connais ?

– Oh ! oui, murmura Paul, et je l'aime éperdument. Ecoute maintenant, écoute mon histoire à ton tour.

Paul raconta alors en peu de mots, mais avec une clarté parfaite, les mystérieux événements qui s'étaient déroulés en Normandie, trois mois auparavant, c'est-à-dire la façon étrange dont il avait rejoint Danielle dans la propriété du marquis de Verne, et cette rencontre nocturne avec son père, qui avait fait feu sur lui.

Nos lecteurs s'en souviennent, cette nuit avait clos la première partie des *Chevaliers du Clair de Lune.*

Paul continua ainsi, pendant que Victor l'écoutait frémissant :

– Le coup de pistolet éclaira la chambre, une femme parut un flambeau à la main, mon père jeta un cri :

« – Diane ! murmura-t-il.

Cette femme, à qui il donnait le nom de Diane, c'était Danielle. Qu'est-ce que Danielle ? je l'ignore.

Toujours est-il certain que mon père tomba à genoux, murmura des mots inintelligibles et me fit l'effet d'un homme frappé de la foudre.

Danielle vint à moi, me prit la main et me dit :

« – Regardez cet homme ! c'est un assassin !

Et elle disparut, et j'ai eu beau parcourir la maison, la fouiller des caves aux combles, je ne l'ai point retrouvée...

– Mais... ton père ? demanda Victor de Passe-Croix.

– Il a été comme idiot pendant deux ou trois jours. Je l'ai ramené à Paris, et depuis lors je ne l'ai point revu.

– Ainsi les hommes qui entourent cette femme que tu nommes Danielle sont, selon toi, les mêmes qui m'ont poursuivi en Sologne ?

– Je le jurerais.

– Mais... quel est leur but ?

Paul était sombre.

– Ecoute, dit-il, je crois que nos pères ont du sang sur les mains.

Victor fit un soubresaut et poussa un cri terrible.

– Oh ! si cela était ! dit-il.

– Que ferais-tu ?

Et Paul de la Morlière attacha sur Victor un regard ardent.

– Que ferais-tu ? répéta-t-il ; car, moi, depuis cette nuit-là, je suis en proie à une sorte de fièvre désespérée ; car j'ai parfois envie de me tuer... car je voudrais savoir...

Victor le bouillant et l'intrépide, eut un éclair de rare sang-froid.

– Ami, dit-il, écoute bien ce que je vais te dire. Si nos pères sont coupables, c'est à nous de réparer leur faute. Mais cette faute, il faut la connaître.

– Mon père n'avouera jamais ! murmura Paul...

– Eh bien ! s'écria Victor, je te jure, moi, que le mien sera forcé de me dire la vérité.

Comme le jeune homme prononçait ces derniers mots, le train arrivait dans la gare de Paris.

– Où vas-tu ? demanda Paul. Moi, je ne veux pas rentrer chez mon père ; je vais descendre à l'hôtel.

– Eh bien ! je vais tout droit chez moi, dit Victor.

– Pourquoi ?

– Parce que je veux avoir ce soir même une explication avec mon père.

Paul baissa la tête et ne répondit rien.

Les deux cousins prirent une voiture à la gare.

Victor laissa Paul de la Morlière à l'hôtel de Bade, et continua son chemin vers la maison paternelle.

M. le baron de Passe-Croix habitait à Paris un hôtel dans la rue d'Anjou-Saint-

Honoré. C'était une vaste demeure un peu triste, un peu sombre, aux murailles grises, presque toujours veuve de ses maîtres.

Le baron et sa famille y passaient à peine quatre mois d'hiver.

Un vieux suisse en était le seul gardien aussitôt que la famille était repartie pour la Martinière, où M. de Passe-Croix semblait se plaire beaucoup plus qu'à Paris.

Il était nuit close depuis longtemps lorsque Victor arriva.

Il sonna discrètement ; le suisse vint ouvrir.

– Chut ! dit Victor en posant un doigt sur ses lèvres. Avant de m'annoncer, dis-moi comment va mademoiselle Flavie.

Et il se glissa dans la loge du suisse et tira la porte sur eux.

– Monsieur Victor, répondit le suisse, mademoiselle Flavie va beaucoup mieux.

– Ah ! dit Victor en respirant.

– Il y a un médecin portugais qui la soigne et qui vient tous les jours.

– Il paraît, ajouta le suisse, que d'ici à quelques jours mademoiselle sera tout à fait guérie.

Victor respira.

– Et ma mère ?

– M^me^ la baronne va bien. Elle est sortie en ce moment. Je crois qu'elle est à l'église Saint-Philippe.

Le jeune homme regarda par le carreau de la loge, qui donnait sur la façade de l'hôtel, et vit de la lumière à deux croisées du second étage.

– Mon père est dans son cabinet, pensa-t-il.

Et il dit au suisse :

– Garde ma valise et ne sonne pas pour avertir de mon arrivée. Je vais monter chez mon père par le petit escalier.

En effet, Victor gagna un escalier de service et en gravit les marches lestement, sur la pointe du pied, sans rencontrer personne. Il arriva ainsi au deuxième étage, traversa un corridor et frappa deux coups à une porte.

– Entrez ! dit une voix qu'il reconnut pour celle de son père.

Le baron était dans son cabinet, assis dans un fauteuil à la Voltaire, les jambes croisées, la tête appuyée dans une de ses mains et en proie à une sorte de rêverie.

Il eut une exclamation de surprise et de joie en voyant entrer Victor.

Mais Victor était pâle, un peu triste, et son attitude avait quelque chose de solennel qui frappa M. de Passe-Croix.

– Oh ! dit-il, c'est toi. D'où viens-tu, mon enfant ?

– De Nantes, mon père.

Victor ferma la porte et vint s'adosser à la cheminée, en face de son père.

– Ah ! tu viens de Nantes ? et qu'es-tu allé y faire, s'il te plaît ?

– Je m'y suis battu.

M. de Passe-Croix tressaillit.

– Avec un des hommes qui m'ont maltraité en Sologne, acheva Victor ; avec un de ceux qui sont cause de la folie de ma sœur.

– Que me chantes-tu là ?

– Mais, reprit le jeune homme, avant de vous parler de cela, mon père, j'ai bien d'autres choses à vous dire.

– Ah !

Et comme l'accent de Victor était glacé, M. de Passe-Croix éprouva une vague inquiétude.

– Mon père, reprit Victor, nous sommes gentilshommes, n'est-ce pas ?

– Belle question !

– Elle est sérieuse, mon père, car j'ai toujours ouï dire que dans une race de gentilshommes, les aïeux et les descendants étaient solidaires de l'honneur de la famille.

– Mais... sans doute...

– Eh bien ! c'est au nom de l'honneur des Passe-Croix que je viens à vous.

– Ah çà, fit le baron avec impatience, t'expliqueras-tu ? Il me semble que tu joues aux énigmes.

– Non, mon père.

– Alors, voyons ?

Victor attacha sur le baron un regard qui eût voulu pénétrer jusqu'au fond de son âme.

– Mon père, reprit-il, mon cousin Paul de la Morlière est arrivé ce soir à Paris, comme moi. Nous avons voyagé ensemble depuis Orléans. Paul est à moitié fou, car il a entendu de vagues rumeurs, car des mots mystérieux ont frappé son oreille.

– Et ces mots... fit le baron, qui pâlit un peu et regarda attentivement Victor.

– Ces mots, reprit le jeune homme, étaient injurieux pour l'honneur de son père.

Le baron haussa les épaules.

– Ton oncle de la Morlière, dit-il, est un galant homme.

– Vous croyez ?

– Parbleu !

– Ah ! fit Victor d'un air de doute. Alors Paul a été mal renseigné... comme moi, probablement.

A ces derniers mots, le baron se leva tout d'une pièce et regarda fixement son fils :

– Comme toi ? dit-il ; que veux-tu dire, par hasard ?

– Vous ne savez pas qu'en Sologne, répondit froidement Victor, ces hommes qui ont prêté main-forte à M. Albert Morel ont prétendu qu'ils accomplissaient un grand acte de réparation ?

M. de Passe-Croix avait reconquis un sang-froid superbe :

– Si tu continues à parler par énigmes, dit-il, je ne comprendrai jamais.

Victor céda tout à coup à un accès d'emportement :

– Mon père, dit-il, je vais vous dire un mot encore. Celui-là est de Paul.

– Ah ! que t'a-t-il dit, Paul ?

– Ceci : « Je crois que nos pères ont du sang sur les mains. »

Les lèvres de M. de Passe-Croix blanchirent. Ses yeux s'injectèrent, un éclair de fureur en jaillit, et il écrasa son fils de son regard.

Il fit un pas en arrière, étendit la main et dit :

– Dieu maudit le fils qui accuse son père. Va-t'en !...

Tout brave qu'il était, tout convaincu qu'il semblait être de ce passé criminel et mystérieux, Victor se sentit foudroyé.

– Mon père ! dit-il.

Mais M. de Passe-Croix lui montra la porte et dit :

– Je ne suis plus votre père ! sortez !...

Le baron s'était montré si habile comédien en ce moment, que Victor le crut innocent.

– Ah ! malheureux que je suis ! murmura-t-il en tombant à genoux et joignant les mains, j'ai osé douter de mon père.

– Mais sors donc, misérable ! s'écria M. de Passe-Croix étincelant d'un courroux superbe, sors à jamais de ma présence !... sors, maudit ! tu n'es plus mon fils !... sors, ou je te tais jeter à la porte par mes laquais !...

Et il voulut saisir un gland de sonnette.

Mais alors Victor se releva, marcha lentement vers le seuil, et se retournant avant de le franchir :

– Adieu, mon père, dit-il ; je tâcherai de mériter un jour votre pardon !...

Et il sortit.

M. de Passe-Croix, pâle, défait, frémissant, écouta le bruit des pas de Victor s'affaiblir et se perdre dans l'éloignement.

Puis, quand il n'entendit plus rien, il se laissa tomber dans son fauteuil, cacha sa tête dans ses mains et pleura.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-il, vingt années d'angoisses et de remords n'ont-elles point fléchi votre colère !

Il demeura longtemps abîmé en sa douleur ; longtemps il pleura comme un enfant, et puis, tout à coup il se redressa l'œil en feu, effrayant à voir.

– Mais, s'écria-t-il, si mon fils a osé me parler ainsi, il y a donc des gens qui possèdent notre secret ! mais alors, c'est l'échafaud !...

Et le baron retrouva tout à coup une énergie sans pareille et l'activité de sa jeunesse :

– Allons, se dit-il, il faut faire face à l'orage, il faut que je voie Morfontaine et la Morlière.

Il sonna. Un valet vint, le baron demanda sa voiture. Il prit un paletot à la hâte, descendit dans la cour et dit au cocher :

– Conduis-moi chez le vicomte de la Morlière, et bon train.

Pendant le trajet, qui fut court du reste, M. de Passe-Croix reconquit peu à peu son sang-froid.

Lorsqu'il arriva chez le vicomte, il avait le visage calme et demanda en souriant si le vicomte était chez lui.

– Monsieur vient de rentrer, lui dit un valet, et je crois que monsieur va se coucher, car il est un peu souffrant.

– Eh bien ! va lui dire que j'ai besoin de le voir ; il me recevra.

Deux minutes après, le baron était introduit dans la chambre à coucher de M. de la Morlière.

Il y avait trois mois que les deux cousins ne s'étaient vus.

M. de Passe-Croix fut frappé du changement opéré chez le vicomte.

Il était vieilli de dix ans, ses cheveux étaient entièrement blancs, son visage amaigri sillonné de rides profondes.

Quand il se leva pour venir à la rencontre de M. de Passe-Croix, ce dernier s'aperçut qu'il était tout voûté.

– Bonjour, baron, lui dit-il, je m'attendais peu à te voir. Car il me semble que nous nous voyons rarement.

– C'est vrai, dit M. de Passe-Croix en s'asseyant. Tu sais même, vicomte, que nous ne nous voyons que dans les circonstances urgentes.

M. de la Morlière fronça le sourcil et regarda fixement son cousin.

– Dis donc, vicomte, reprit M. de Passe-Croix, comment es-tu avec ton fils ?

– Mon fils, murmura le vicomte, il y a trois mois que je ne l'ai vu.

– Ah !

– Pourquoi cette question ?

– Parce que mon fils l'a vu aujourd'hui.

– Victor ?

– Oui. Et Paul a dit à Victor ceci : « Je crois que nos pères ont du sang sur les mains ! »

Le vicomte ne jeta pas un cri, ne prononça pas un mot. Il se contenta de courber la tête.

– Ainsi, nos fils savent notre crime ! murmura le baron.

Soudain M. de la Morlière se redressa.

– Oh ! non, dit-il ; non, Paul ne sait pas la vérité. Mais il est une chose que je sais, moi, et que tu ne sais pas, baron.

– Laquelle ?

– C'est que la fille de Diane n'est pas morte, non plus que Grain-de-Sel... et que tous deux sont ligués contre nous, et qu'ils ont fondé une sorte d'association mystérieuse dans laquelle sont entrés plusieurs hommes qui nous poursuivent.

– Quels sont ces hommes ?

– Hélas ! je ne les connais pas.

Le vicomte soupira. M. de Passe-Croix le regardait avec une sorte de curiosité.

– Sais-tu bien, dit-il enfin, que tu m'étonnes profondément, vicomte ?

– Pourquoi ?

– Parce que tu me parais te soucier fort peu de tout cela. On dirait qu'il n'y a plus en France ni cour d'assises, ni échafaud.

– Tais-toi ! murmura le vicomte, dont l'œil brilla d'une flamme sombre.

– Mais si on a notre secret, si la fille de Diane...

Le vicomte rêvait les yeux fixés à terre :

– Saphir m'a trompé, disait-il tout bas ; Saphir s'est moquée de moi.

– Qu'est-ce que Saphir ? demanda le baron, qui fut frappé de ce nom.

– Une femme qui m'a inspiré un amour insensé, furieux, inouï... Elle m'a pris mon âme, mon cœur, mon intelligence ; et c'est pour cela que je ne me sens plus la force de me défendre contre ceux qui nous poursuivent.

M. de Passe-Croix jeta un cri.

– Ainsi, dit-il, tu n'as point cherché à parer le coup qui nous menace ?

– Non...

Et le vicomte prononça ce mot avec un accent de lassitude suprême, de désespoir infini.

M. de Passe-Croix se leva.

– Allons ! dit-il, je vois que je ne puis plus compter sur toi. Tu es un homme perdu, et je crois que nous ne nous reverrons plus, à moins que ce ne soit sur les bancs de la cour d'assises.

Ces dernières paroles semblèrent triompher un moment de l'atonie du vicomte.

– Non, non, dit-il, reste, baron, je vais tout te dire.

– J'écoute, voyons.

M. de la Morlière raconta alors au baron les événements de Normandie, sa passion insensée pour Saphir, passion qui l'avait conduit dans cette maison mystérieuse où il s'était trouvé en présence de son fils, un pistolet à la main.

– Ainsi, dit le baron, tu l'as vue, elle !

– Oui, et c'est la vivante image de Diane de Morfontaine.

– Et depuis trois mois tu es demeuré calme au fond de ton hôtel !

– Depuis trois mois, je suis fou.

– Sans nous prévenir, Morfontaine et moi ? Sans t'inquiéter de ton fils ?

– Mon fils me renie ! dit le vicomte, mais il ne sait rien. M. de Passe-Croix semblait atterré :

– Mais, malheureux ! s'écria-t-il, s'il en est ainsi, nous sommes perdus... Si tu ne retrouves pas ton énergie d'autrefois, ton intelligence perverse, qui avait de si merveilleuses combinaisons, autant nous en aller sur-le-champ trouver le juge d'instruction et nous remettre en ses mains.

– Ah ! dit le vicomte avec un soupir, si je retrouvais Saphir ?

– Eh bien ?

– Je crois que je redeviendrais jeune, je crois que je pourrais défier tous nos ennemis.

M. de Passe-Croix s'écria :

– On retrouvera Saphir.

– Comment ?

– Je m'en charge.

– Vrai ? fit le vicomte avec la joie naïve d'un enfant.

– Avant huit jours, je te le promets, dit le baron qui se disait à part lui : Qu'est-ce que Saphir ? et où une créature de ce genre peut-elle se trouver ?

Mais cette promesse avait tout à coup métamorphosé M. de la Morlière, son œil brillait ; sa taille voûtée s'était redressée : ce mauvais et cruel sourire d'autrefois reparaissait sur ses lèvres.

– Tu as raison, baron, dit-il, il ne faut pas que le triumvirat des trois cousins soit vaincu ; je vais envoyer chercher Morfontaine, nous tiendrons conseil.

Et le vicomte sonna, et donna l'ordre de porter un billet, qu'il écrivit en toute hâte à M. le marquis de Morfontaine.

Chapitre 50

Le surlendemain de l'arrivée de Paul de la Morlière à Paris, une jeune femme passait en voiture sur le boulevard des Italiens.

Elle revenait du Bois toute seule, à demi couchée sur les coussins de maroquin bleu de sa Victoria, le regard vague et flottant, sans jamais se fixer sur les deux foules de promeneurs qui se croisaient aux deux côtés de la chaussée.

Mais soudain, comme elle arrivait à la hauteur de la rue de Choiseul, elle fit un brusque mouvement de surprise, jeta un cri de joie, fit arrêter sa voiture et s'élança sur le trottoir avec la légèreté d'une chevrette.

Un jeune homme cheminait lentement, le front penché, dans une attitude rêveuse et triste.

– Paul ! s'écria-t-elle en courant à lui et lui serrant les deux mains.

Le jeune homme releva la tête, eut à son tour un geste de surprise et un cri qui n'était pas exempt de joie, et il pressa les deux petites mains blanches qu'on lui tendait.

– Comment ! c'est toi, ma bonne Saphir ! dit-il.

– Monstre ! dit-elle en le caressant du regard et du sourire. Me croyais-tu donc trépassée ?

– Qu'es-tu donc devenue depuis trois mois ? demanda Paul.

– Et toi ? dit Saphir.

– Je suis allé en province.

– C'est comme moi.

Les yeux de Saphir rayonnaient de joie.

– Tu n'es donc pas marié ? dit-elle.

– Mais il n'en a jamais été question, j'imagine.

Saphir jeta un nouveau cri.

– Oh ! ton roué de père ! dit-elle.

Et comme Paul semblait lui demander du regard l'explication de ces paroles, elle

lui prit les deux mains :

– Viens avec moi, dit-elle, viens, il faut que je te dise tout.

Paul voulut résister, mais elle eut un : « Je le veux ! » de son bon temps, et elle l'entraîna jusqu'à sa Victoria.

– Monte ! dit-elle... Cocher, à la maison !

Saphir demeurait toujours rue Saint-Lazare, dans ce coquet appartement où jadis elle avait reçu Paul si souvent.

Durant le trajet, elle fut silencieuse et comme tout entière au bonheur d'avoir retrouvé l'infidèle.

Lorsqu'ils furent descendus de voiture et qu'ils gravirent l'escalier, elle le prit par la main comme un enfant, puis elle ouvrit elle-même la porte de son appartement et le conduisit dans son petit boudoir orange, où il avait jadis fumé tant de cigares...

– Oh ! l'ingrat ! dit-elle.

Elle le fit asseoir sur la causeuse placée à côté de la cheminée, se débarrassa de son châle et de son chapeau, vint se mettre à côté de lui et prit dans ses deux mains la tête pâle du jeune homme.

– Oh ! l'ingrat ! répéta-t-elle, qui a lâché la proie pour l'ombre ; qui a abandonné une pauvre fille qui l'aimait pour courir après une qui ne l'aime pas !

Paul tressaillit.

– Car, vois-tu, mon petit Paul, lui dit-elle, je n'ai pas besoin d'être sorcière pour voir que tu es malheureux, que tes beaux yeux sont cerclés de bistre, que ton front est pâle... que tu as souffert, mon enfant.

– C'est vrai... murmura Paul avec l'accent de la franchise.

Elle pressait sa main dans les siennes et le regardait avec tendresse.

– Quelle est donc la femme idiote, reprit-elle, qui a osé faire souffrir mon cher Paul ? Veux-tu que j'aille la trouver, dis ?

Et le dévouement le plus absolu, l'abnégation la plus franche brillaient dans l'œil de Saphir.

Paul, à son tour, prit dans ses mains la tête de Saphir, et la baisa sur le front :

– Tu es bonne, dit-il, et je sais ce que je te dois. Tu m'as soigné quand j'étais blessé, blessé pour...

Il s'arrêta confus.

– Va, dit-elle, achève, je sais tout. Tu t'étais battu pour une femme... pour *elle*... Danielle, n'est-ce pas ?

– Tu la connais ! s'écria Paul bouleversé.

– Non, mais tu as prononcé son nom assez souvent dans ton délire.

Cette explication rassura complètement Paul de la Morlière.

– Mais enfin, dit-il en regardant Saphir, pourquoi as-tu disparu de mon chevet un matin ?

– C'est ton père qui l'a voulu.

– Mon père !

– Oh ! le vieux roué, dit-elle pour la seconde fois, c'est celui-là qui entend les machinations les plus abominables.

– Que veux-tu dire ?

– Je veux te dire tout, mon petit Paul, à toi qui es bon et loyal ; car, vois-tu, entre nous, ton père ne vaut pas...

Un nuage couvrit le front de Paul. Saphir continua :

– Un matin, il m'a trompée. Il est venu me parler au nom de ton avenir... il m'a dit qu'il voulait te marier à ta cousine et qu'il faisait appel à ma loyauté... Que veux-tu ? je t'aimais comme une folle, comme une bête ; je me serais fait hacher menu pour toi... j'ai fait tout ce qu'il a voulu... il m'a emmenée en Normandie...

Paul jeta un cri.

– Il m'a enfermée avec lui dans une petite propriété appelée *la Charmerie,* et dans laquelle il me tenait prisonnière... Il me destinait à je ne sais quel rôle de séduction, lorsqu'il s'est pris lui-même à son propre piège.

– Ah ! fit Paul haletant.

– Il est devenu fou de moi. Une nuit je me suis sauvée, obéissant, du reste, à des hommes qui...

Saphir se mordit les lèvres jusqu'au sang. Sa franchise l'avait entraînée trop loin. Mais Paul lui prit le bras et lui dit vivement :

– Je gage que tu as été en relation avec des hommes mystérieux qui poursuivent mon père ?

– C'est vrai.

– Pour je ne sais quel crime ?

Saphir baissa la tête.

– Et, reprit Paul, au nom de l'amour que tu as pour moi, je te supplie de me dire, si tu le sais, quel est ce crime ?

– Hélas ! dit Saphir, je te jure sur les cendres de ma mère que je ne le sais pas.

Paul poussa un profond soupir ; mais comme il allait reprendre la parole, on entendit un violent coup de sonnette. Saphir se leva vivement et dit à Paul de la

Morlière :

– Rassure-toi, je vais défendre ma porte. C'est singulier, du reste, qu'on vienne me voir, car je ne suis rentrée que d'hier dans mon appartement.

– Comment cela ?

– Eh ! mon cher petit, dit-elle, ne sais-tu pas que depuis trois mois, ces hommes dont je te parle ont fait de moi ce qu'ils ont voulu, en me disant que leur résister c'était t'exposer, toi, à tous les malheurs ?

– Oh ! fit Paul.

– Ils ont voulu que je changeasse de nom, j'en ai changé. Ils ont voulu que je me cachasse dans le fond du faubourg Saint-Germain, et pendant trois mois, je ne suis sortie que la nuit, à pied. Enfin, avant-hier, ils m'ont rendu la liberté, et je suis revenue ici... ici, où tout me parlait de toi...

Tandis que Saphir s'oubliait à donner cette explication, une nouvelle femme de chambre, que ne connaissait pas le jeune homme, avait reçu le visiteur, et Saphir la vit apparaître sur le seuil du boudoir, portant une carte sur un plateau.

– Madame, dit-elle, c'est un vieux monsieur qui a l'air bien respectable et bien digne. Il a tellement insisté, que je l'ai fait entrer au salon.

Saphir prit la carte et lut :

– Le vicomte de la Morlière !

– Mon père ! s'écria Paul.

Saphir et lui se regardèrent un moment indécis, et comme épouvantés.

– Reçois-le, dit Paul, après une minute d'indécision. Tiens, je vais me mettre là...

Et il souleva la portière du cabinet de toilette et disparut.

* *

*

Comment le vicomte de la Morlière arrivait-il ainsi comme à point nommé ? C'est ce qu'il nous faut expliquer rapidement.

Depuis son retour de Normandie, ainsi qu'il l'avait expliqué à M. de Passe-Croix, le vicomte de la Morlière, aiguillonné par cette passion fatale qu'il ressentait pour Saphir, avait bouleversé Paris vainement pour la retrouver.

Il s'était présenté cent fois rue Saint-Lazare, et cent fois on lui avait répondu :

– M^{me} Saphir n'est point revenue à Paris.

Enfin, le lendemain de cette soirée où les trois cousins avaient tenu conseil, car

M. de Morfontaine était venu pareillement chez le vicomte, ce dernier reçut à huit heures du matin un billet ainsi conçu :

« Saphir est à Paris, mais on ne sait encore où elle demeure. »

Depuis qu'il cherchait la jeune femme, M. de la Morlière s'était adressé à toutes ces maisons d'informations qui disent posséder sur toutes choses de précieux renseignements.

Il supposa que ce billet émanait certainement de l'une d'elles.

Chapitre 51

Le lendemain une lettre de la même écriture arriva à M. de la Morlière. Celle-là était plus explicite :

« Saphir, disait-elle, sera demain jeudi réinstallée dans son appartement de la rue Saint-Lazare. »

M. de la Morlière avait failli mourir de joie. Il avait retrouvé tout à coup son énergie, son courage, sa rare présence d'esprit.

Lorsqu'il entra dans le boudoir de Saphir, la jeune femme remarqua son regard brillant et fiévreux, et elle comprit que l'isolement et l'absence avaient décuplé la passion du vicomte.

Saphir était une fille énergique, d'ailleurs elle se sentait forte de la présence de Paul.

Elle eut un éclat de rire frais et moqueur en voyant entrer M. de la Morlière.

– Comment, dit-elle, vous voilà, mon pauvre ami ?

Le vicomte vint à elle, prit une de ses mains, et la portant à ses lèvres :

– Oh ! que vous m'avez fait souffrir, cruelle enfant ! murmura-t-il.

– En quoi cela, bon Dieu ? fit-elle d'un ton ingénu. Ne vous ai-je point obéi ? J'ai renoncé à Paul. Il est marié, n'est-ce pas ?

– Non, dit le vicomte.

– Asseyez-vous, reprit Saphir, je suis à vous.

Elle le poussa vers la causeuse où Paul était assis tout à l'heure, et passa, en sautillant, dans le cabinet de toilette.

Là elle se pencha vers Paul, qui s'était caché derrière un rideau :

– Que faut-il faire ? dit-elle ; veux-tu que je le renvoie ?

– Non.

– Que veux-tu, alors ?

Paul approcha ses lèvres de l'oreille de Saphir et prononça bien bas ces mots :

– Je voudrais savoir… son crime.

– C'est bien, murmura Saphir, et elle rentra dans le boudoir.

M. de la Morlière levait sur elle un regard enivré.

– Pourquoi m'avez-vous fui ? dit-il ; pourquoi vous êtes-vous échappée de la Charmerie ?

Saphir le regarda fixement.

– Prenez garde ! dit-elle.

– A quoi ?

– Si vous m'interrogez, je répondrai ; et si je réponds, peut-être vous repentirez-vous de m'avoir interrogée.

– Vous êtes folle, mon enfant !

Il voulut lui prendre la main.

– A bas les mains, mon vieil ami ! dit-elle en riant d'un rire moqueur. Nous ne sommes pas à la Charmerie ici ; je ne suis plus en votre pouvoir. Si vous me manquez de respect, j'appelle mes gens...

– Oh ! soupira-t-il.

– Dites donc, reprit-elle, avez-vous lu les *Mystères de Paris ?*

– Oui, répondit M. de la Morlière. Pourquoi cette question ?

– Alors, vous vous souvenez d'un certain Jacques Ferrand, le notaire ?

– Hélas !

– Oui.

– Et d'une pécheresse appelée Cécily, qu'il aimait à la passion... comme vous m'aimez.

– Hélas !

– Eh bien ! voyez-vous, reprit Saphir, je suis comme Cécily, moi. Je veux bien être bonne pour vous, mais il faut que vous me disiez vos peccadilles, dans le tuyau de l'oreille.

– Hein ? fit le vicomte.

– Si je suis partie de la Charmerie, si je me suis sauvée, comme vous dites... eh bien ! c'est que j'avais de mauvais renseignements sur vous, vicomte.

Elle disait cela avec un rire mutin et charmant, faisant sauter une mule de soie rouge au bout de son pied, et pelotonnée dans sa chauffeuse, en face de M. de la Morlière.

Celui-ci eut le vertige.

– Tenez, reprit-elle, je veux bien ne pas vous renvoyer ; j'ai pitié de vous, mais je veux tout savoir.

Le vicomte eut un éclair de sang-froid :

– Savoir quoi ? fit-il.

– Mais... les histoires de votre jeunesse.

Il se prit à sourire.

– J'ai été jeune comme tout le monde, dit-il.

– Pas davantage ?

– Non.

– Vous n'avez ni tué, ni volé, ni incendié ?

M. de la Morlière jeta un cri, se leva tout d'une pièce, devint affreusement pâle et chancela comme un homme ivre.

– Excusez, murmura Saphir avec cynisme, je ne croyais pas toucher aussi juste... je voulais plaisanter...

M. de la Morlière était un de ces hommes qui se redressent tout à coup et font face à l'orage au moment où on les croit terrassés.

Il se remit de son trouble en moins de temps qu'il n'en faut à un éclair pour briller et s'éteindre ! et regardant froidement Saphir, il lui dit :

– Ah çà ! que veux-tu donc dire, ma petite, et à qui en as-tu ?

Ce calme, cette audace, déconcertèrent la pécheresse.

– Mais, dame ! fit-elle, c'est que j'ai entendu dire...

– Quoi ?

– Que dans votre jeunesse...

– Que dans ma jeunesse, j'ai aimé les chevaux, la table, les femmes... le jeu... Après ?

M. de la Morlière dominait maintenant Saphir autant qu'elle le dominait tout à l'heure. Elle baissa les yeux et se tut. Le vicomte voulut payer d'audace jusqu'au bout :

– Est-ce de l'argent que tu veux, petite ? fit-il en tirant de sa poche une bourse pleine d'or, et la posant sur la cheminée.

Mais cette fois il était allé trop loin.

Saphir rougit de colère, prit la bourse et la lui jeta au visage.

– Sortez ! lui dit-elle.

Un éclair de rage brilla dans les yeux du vicomte. Il se leva lentement, fit un pas vers la porte, et parut attendre que Saphir le rappelât et lui adressât un mot d'excuse.

Mais Saphir s'était adossée à la cheminée et souriait avec mépris.

– Adieu, balbutia-t-il ; vous avez tort... je reviendrai demain...

– Mais sortez donc ! fit-elle avec hauteur, sortez, honorable vieillard.

Cette épithète fut un coup de massue pour le vicomte. Il s'en alla chancelant comme un homme ivre, traversa le salon ; il entendit Saphir qui riait aux éclats.

Celui qui l'eût rencontré dans l'escalier en eût eu pitié.

M. de la Morlière était venu à pied ; il s'en alla de même, rasant les murs, trébuchant à chaque pas.

– Elle sait tout ; pensait-il ; elle aura revu Paul, et Paul lui aura dit que son père lui faisait horreur !

Le calme, l'audace du vicomte, avaient eu la durée de quelques secondes. Une profonde atonie, une prostration sans égale, leur succédaient. Mais cette âme perverse n'en protestait pas moins contre le coup qui le frappait. L'amour qu'il ressentait pour Saphir venait se doubler de haine.

– Ah ! murmurait-il en s'en allant, si jamais je ne t'aime plus, comme je t'écraserai, vipère !...

Au moment où il arrivait à l'angle de la rue Blanche, un fiacre descendant cette rue débouchait dans la rue Saint-Lazare.

L'œil atone du vicomte s'arrêta sur ce fiacre et rencontra le regard d'une jeune femme qui s'y trouvait seule.

M. de la Morlière ôta son chapeau et salua.

La jeune femme laissa échapper un geste et deux mots de surprise :

– Tiens ! c'est vous, vicomte ?

Et elle secoua le fil de laine bleue qui correspond au siège du cocher.

Le fiacre s'arrêta, M. de la Morlière s'approcha tête nue et dit :

– Votre très humble et très obéissant serviteur, madame la comtesse.

Or, cette jeune femme n'était autre que madame d'Estournelle, qui venait de chez son amie Grenat.

Les femmes seules ont une pénétration merveilleuse.

La comtesse fut frappée du visage pâle et bouleversé de M. de la Morlière.

– Oh ! oh ! se dit-elle, qu'a-t-il donc, ce vieillard ? Serait-il amoureux ?

Et elle lui tendit la main et lui dit en souriant :

– Comment, vicomte, vous êtes à pied dans ce quartier lointain ?

– Oui, madame.

– Eh bien, montez... Je vais vous reconduire.

– Mais... madame...

– Montez donc ! insista-t-elle, ouvrant elle-même la portière. Où voulez-vous aller ?

– Où vous voudrez, dit le vicomte distrait et songeant de nouveau à Saphir.

La comtesse avait aperçu au coin de ses paupières ridées une larme prête à rouler sur sa joue.

– Voyons, mon cher vicomte, reprit-elle lorsqu'il fut monté dans la voiture, vous allez bien me permettre une indiscrétion ?

Il la regarda.

– Je devine, reprit-elle, que vous avez quelque peine ; vous êtes pâle et défait.

– Moi ?

– Votre voix est mal assurée. Et, tenez, vous avez des larmes dans les yeux. Or, poursuivit la comtesse en souriant, il y a bien douze ou quinze ans que nous nous connaissons, n'est-ce pas ?

– A peu près.

– Je suis une vieille amie ; nous avons joué au lansquenet ensemble... avant que je fusse comtesse, n'est-ce pas ? Est-ce que je n'ai pas été un peu l'amie de cette petite blonde des Folies-Dramatiques... vous savez ?... Comment s'appelait-elle ?

– Moka.

– C'est cela ! Eh bien, je vous rencontre rue Saint-Lazare, à pied, vers six heures, la mine à l'envers, les yeux fatigués... et j'ai bien un peu le droit de supposer que si Moka a pris sa retraite, il y a quelque part, dans le quartier, une beauté qui se montre cruelle pour vous.

– C'est vrai, dit le vicomte.

– Et vous l'aimez ?

– Comme on aime à mon âge. J'ai cinquante-huit ans, répondit le vicomte avec l'accent du désespoir.

– Pauvre ami ! dit madame d'Estournelle ; tenez, dit-elle, faisons un pacte.

– Lequel ?

– Un pacte d'alliance.

– Ah !

– Vous connaissez mon mari. Or, vous me rencontrez seule, en fiacre, à deux lieues de chez moi. Ceci peut vous sembler louche. Promettez-moi le silence.

– Je vous le promets.

– En échange je vais me charger de vos petits intérêts de cœur.

Le vicomte tressaillit.

– Comment se nomme-t-elle ? insista la comtesse. Voyons ! n'hésitez pas... Vous savez bien que lorsqu'une femme comme moi se mêle du bonheur d'un galant homme...

– Mais... balbutia le vicomte, vous ne la connaissez pas sans doute.

– Qu'est-ce que ça fait ? Et puis, d'ailleurs, je connais tant de gens !

Le vicomte hésitait encore.

– Dites donc, mon ami, fit madame d'Estournelle, je veux décidément tout savoir, et le moyen de provoquer vos aveux, c'est de vous en faire un moi-même.

– Vous ?

– Moi. Je suis à Paris à l'insu de mon mari, qui me croit en Bretagne...

– Vraiment ?

– Je loge mystérieusement dans le quartier où nous nous sommes rencontrés.

Le vicomte ne put se défendre d'un sourire.

– Chut ! fit-elle. Donc j'ai une liberté absolue. Et vous ?

– Oh ! moi, soupira le vicomte, je ne sais si je suis libre ou esclave.

– Rentrez-vous dîner habituellement chez vous, vicomte ?

– Pas toujours.

– Ainsi, on ne vous attend pas ?

– Jamais !

– A merveille ! Vous allez me conduire aux Champs-Elysées, vous m'offrirez à dîner, et je ne vous laisserai aller qu'après que vous m'aurez fait votre confession tout entière.

Cette perspective de dîner en tête à tête avec une jolie femme qui s'offrait comme médecin de l'âme, devait séduire M. de la Morlière.

Il avait connu la comtesse au temps où elle s'appelait la Topaze, et il se dit sur-le-champ :

– Voilà certainement la femme qui peut faire entendre raison à Saphir.

Il eut même, en ce moment, un retour de calme et de présence d'esprit, qui lui fit envisager la comtesse comme un auxiliaire inattendu dont, au besoin, il pourrait tirer bon parti. Les natures perverses se devinent.

Il accepta donc avec empressement l'offre de la comtesse, qui dit au cocher :

– Allez aux Champs-Elysées !

Durant le trajet, la conversation continua.

– Ainsi, dit la comtesse, cette petite fille se moque de vous ?

– Hélas !

– Est-elle jolie ? A-t-elle quelque esprit ? Lui avez-vous offert une position ?

– Je me ruinerais de bon cœur...

– Alors elle est sotte !

– Non, elle aime...

– Ah ! murmura la comtesse, voici la vraie pierre d'achoppement trouvée. Eh bien ! nous verrons à tourner la difficulté. Mais à propos, poursuivit-elle, donnez-moi donc des nouvelles de votre fils, vicomte ?

Cette question fit faire un soubresaut à M. de la Morlière.

– Mon fils ! dit-il, mon fils !... je ne le vois plus... il est en province.

– Ah !

– Est-ce qu'il n'a pas eu l'année dernière une liaison dont on a beaucoup parlé... une belle créature, si je me souviens ?

Le vicomte faillit livrer son secret sur-le-champ ; mais il se contint.

– Oh ! fit-il négligemment, je ne me suis jamais trop occupé de cela... J'ai toujours un peu fermé les yeux.

– Père indulgent ! murmura la comtesse avec un sourire moqueur.

La comtesse baissait son voile de façon à n'être pas reconnue.

Le fiacre s'arrêtait devant un restaurant.

Puis elle prit le bras du vicomte, et monta au premier étage où ils demandèrent un cabinet. Ils y étaient à peine installés que des pas retentirent dans le corridor, et on entendit une voix qui disait :

– Garçon, retenez-moi ce cabinet, et quand un jeune homme viendra me demander, vous le ferez monter.

Cette voix avait arraché un tressaillement à la comtesse.

Le garçon ouvrit le cabinet voisin de celui occupé par la comtesse et son vieux cavalier, et le nouveau venu y entra.

Quelques minutes après, on entendit de nouveau un bruit de pas dans le corridor, et celui qu'on attendait sans doute arriva.

– Bonjour, Paul !

– Bonjour, Victor !

Tels furent les mots échangés qui arrachèrent un double cri à la comtesse et à

M. de la Morlière.

– Victor de Passe-Croix ! murmura madame d'Estournelle.

– Mon fils ! exclama le vicomte au comble de la stupeur.

Les cloisons étaient minces ; on entendait fort bien ce qui se disait d'un cabinet dans l'autre.

La comtesse mit un doigt sur sa bouche pour recommander le silence à son compagnon.

– Chut ! dit-elle, écoutons.

Et tous deux prêtèrent l'oreille.

– Sais-tu, disait Victor, que tu me fais joliment poser ? Il était convenu que nous nous trouverions à cinq heures sur le boulevard, et que nous viendrions dîner ici. J'ai fini par y venir tout seul pensant que tu n'oublierais pas, au moins, ce dernier rendez-vous.

– Pas plus que le premier, mon cher Victor, répondit Paul ; mais il m'est arrivé une aventure.

– Ah !

– J'ai rencontré Saphir.

Le vicomte tressaillit et eut un bourdonnement dans les oreilles.

– Saphir ! dit Victor, ton ancienne maîtresse, n'est-ce pas ?

– Justement. Saphir m'a emmené chez elle ; elle m'aime toujours, la pauvre fille, et puis, elle avait beaucoup de choses à me dire.

– Ah !

– Lorsque tout à coup, pendant que j'étais chez elle ; elle demeure rue Saint-Lazare, tu sais ?

– Oui. Après ?

– Lorsque tout à coup, dis-je, on sonne, puis on apporte une carte... La carte de qui ? devine.

– Dame ! c'est difficile.

– La carte de mon père.

Et Paul eut un éclat de rire qui fit faire à son père, dans le cabinet voisin, une horrible grimace. Paul continua.

– Je n'ai eu que le temps de me jeter dans un cabinet voisin. De là, j'ai vu et entendu.

– Ah !

– Mon père est venu priant, suppliant, humble et petit... Saphir a été superbe.

Sais-tu bien qu'elle lui a dit : Si vous voulez que j'aie pitié de vous, il faut que vous me fassiez l'aveu de ce crime que vous avez commis dans votre jeunesse ?

– Elle lui a dit cela ?

– Oui.

– Et alors ?...

– Alors, dit Paul tristement, alors mon père a été très fort. Il s'est redressé... il a traité Saphir de son haut et a fini par lui offrir sa bourse. Saphir a pris la bourse et lui a jeté au nez, en lui ordonnant de sortir.

– Ce qui fait que vous n'avez rien su ?

– Rien.

Les deux cousins demeurèrent silencieux un moment. Alors la comtesse regarda froidement M. de la Morlière, qui était livide.

– Maintenant, dit-elle, je n'ai plus besoin de votre confession, je sais tout.

Et comme il baissait les yeux.

– Il paraît que vous avez plus d'une peccadille sur la conscience, hein ? Du moins c'est l'opinion de votre fils...

– Madame...

– Et il paraît aussi que votre cousin le baron de Passe-Croix est dans le même cas...

Les rares cheveux du vicomte se hérissèrent.

– Chut ! dit la comtesse, je sais bien des choses allez, quand ils seront partis, nous causerons.

Une heure après, Victor de Passe-Croix et son cousin étaient sortis de chez le traiteur.

La comtesse s'était levée et, abritée derrière la jalousie, elle les vit s'éloigner à pied dans la direction de la place de la Concorde.

Alors elle dit au vicomte :

– Regardez-moi bien en face ! croyez-vous que je puisse être une alliée pour vous ?

– Oui, balbutia le vicomte, que la suite de la conversation des deux jeunes gens avait épouvanté.

– Votre neveu vous accuse, votre fils vous méprise, une association mystérieuse vous poursuit, ajouta la comtesse ; enfin, la femme que vous aimez a horreur de vous... Eh bien ! je puis lutter avec tout ce monde-là, moi.

– Vous ! fit le vicomte, regardant cette femme, dont l'œil étincelait.

– Moi.

– Vous seriez mon alliée ?

– Oui.

– Mais… en échange…

– Ah ! en échange, dit la comtesse, je vous demanderai autre chose… Mais le moment n'est pas venu… Envoyez chercher une voiture et partons.

Madame d'Estournelle et M. de la Morlière montèrent dans un coupé de remise, qu'ils firent arrêter au coin du faubourg Saint-Honoré.

Là, madame d'Estournelle dit au vicomte :

– Venez demain soir à neuf heures, rue Blanche, 15 ; vous demanderez une veuve récemment arrivée de province, madame Durocher : c'est moi.

Le vicomte descendit et regagna son hôtel à pied.

– Où faut-il conduire madame ? demanda le cocher.

– Rue de la Michodière, répondit-elle.

La comtesse, un quart d'heure après, sonnait à la porte de cet appartement bizarre où nous avons plusieurs fois déjà introduit nos lecteurs.

Un homme vint ouvrir. C'était l'homme aux lunettes bleues, l'homme au caban goudronné, celui qui avait essuyé les deux coups de pistolet de Victor de Passe-Croix.

– Vous êtes d'une exactitude merveilleuse, madame la comtesse, dit-il ; je ne vous attendais guère avant demain.

Chapitre 52

L'homme aux lunettes bleues fit entrer madame d'Estournelle dans la pièce du fond, celle qu'il appelait son cabinet.

Il lui avança un fauteuil près du feu et demeura respectueusement debout devant elle.

Elle eut un geste de vraie comtesse, – de comtesse réellement née.

– Asseyez-vous, monsieur, dit-elle, je vous en prie.

– Madame, lui dit l'homme aux lunettes bleues, nous nous sommes vus une heure à Belle-Isle : ce n'est point assez pour causer. Je n'ai pu que vous démontrer à la hâte que j'avais votre secret et que, si vous tentiez quelque chose sans mon consentement vous échoueriez...

La comtesse se mordit les lèvres. L'homme aux lunettes bleues continua :

– Je me suis donc borné à vous promettre la moitié de la succession de la baronne René, et dans l'avenir, la main d'Andrewitsch.

Ce nom fit battre le cœur de la comtesse.

– Enfin, je vous ai donné rendez-vous ici dans un délai de trois jours. Vous arrivez à la fin du deuxième, c'est merveilleux d'exactitude, et je vous en remercie.

Madame d'Estournelle fixait ses regards sur l'étrange personnage avec curiosité.

– Je ne vous ai reconnu qu'à la voix, dit-elle, tellement vous êtes changé.

Il se prit à sourire.

– Cela m'arrive tous les jours de changer de tournure, et même de visage, dit-il ; mais causons sérieusement. Je vous connais, madame la comtesse.

– Ah ! tout à fait ?

– J'ai joué au lansquenet avec vous il y a douze ou treize ans... Vous vous nommiez la Topaze.

La comtesse rougit et pâlit tour à tour.

– Faites-moi grâce de ces détails rétrospectifs, dit-elle.

– Un dernier, cependant ?

– Voyons !

– Un soir, il y a treize ans, vous étiez à cheval, au bois de Boulogne, aux environs de la porte Maillot. Votre cheval eut peur, s'emporta et se brisa la tête contre un arbre. Un jeune homme qui passait par là vous releva évanouie et vous mit dans un phaéton. Il vous reconduisit chez vous. Vous demeuriez alors rue de la Madeleine, à l'entresol.

– C'est vrai, dit madame d'Estournelle.

– Vous étiez fort bien logée, fort bien meublée, et le comte hollandais Van-Held se ruinait pour vous.

– Cela est vrai encore.

– Vous souvenez-vous du jeune homme qui vous reconduisit ?

– Attendez... oui, c'est un homme qui a disparu. Selon les uns, c'était un marquis ; selon les autres un aventurier qui a laissé derrière lui un renom de terreur et d'audace ; on le nommait, je crois, Rocambole.

– C'est moi, dit simplement l'homme aux lunettes bleues. Cet aveu, formulé avec un calme antique, produisit une impression solennelle et terrible sur la jeune femme.

– Madame, reprit cet homme, s'il a été au monde un homme audacieux entre tous, merveilleusement doué pour le mal entre tous, longtemps heureux entre tous, c'est moi...

» Pendant de longues années, j'ai été une puissance mystérieuse, occulte, une puissance qui faisait trembler. On me consultait et on me craignait. J'ai fait des mariages, j'en ai rompu ; j'ai rendu des pères à leurs fils, j'ai privé des fils de leurs pères ; je me débarrassais d'un homme comme d'une mouche ; je supprimais une famille du livre de l'humanité, comme on raye un mot d'un trait de plume.

» Eh bien ! j'ai été vaincu un jour, vaincu par une femme qui marchait le drapeau du devoir à la main. Alors, je me suis repenti, et c'est pour cela qu'aujourd'hui je suis plus fort que vous.

Involontairement, la comtesse frissonnait. L'homme aux lunettes bleues poursuivit :

– Si vous voulez marcher avec moi, vous triompherez ; si vous essayez de me braver, vous serez brisée !

Madame d'Estournelle devint humble et murmura d'une voix tranquille :

– Pourquoi ne marcherais-je point avec vous, si vous devez tenir les promesses que vous m'avez faites ?

– Je les tiendrai.

– Alors...

La comtesse n'acheva pas. On entendit un coup de sonnette.

– Pardon, fit l'homme aux lunettes bleues, je suis à vous.

Il alla ouvrir et revint, tenant une lettre à la main.

– Voici qui vous concerne, madame, dit-il.

– Moi ! fit la comtesse avec un certain étonnement.

– C'est un petit rapport de ma police ordinaire. Ecoutez...

Et il lut :

« La comtesse et son amie Emeraude sont arrivées avant-hier soir à Paris. Emeraude est allée directement chez elle ; la comtesse est descendue rue Blanche, 15, dans un petit appartement meublé, sous le nom de madame veuve Durocher. Madame Durocher est sortie le lendemain soir, à neuf heures, en fiacre. Elle est allée rue des Saints-Pères, mais elle n'est pas montée chez elle.

« Elle s'est contentée de voir s'il y avait de la lumière aux croisées de son appartement.

« L'absence de toute clarté aura fait supposer que ses gens étaient sortis, et que, suivant son habitude, le comte était au café ou dans quelque tripot.

« Elle est retournée rue Blanche.

« Aujourd'hui, la comtesse est sortie vers six heures, en fiacre. Au moment où elle arrivait rue Saint-Lazare, elle a rencontré sur le trottoir un homme âgé qu'elle a fait monter auprès d'elle. Cet homme a été reconnu pour le vicomte de la Morlière.

« La comtesse et lui sont allés aux Champs-Elysées, ils ont dîné chez Ledoyen, dans un cabinet voisin de celui où dînaient Victor de Passe-Croix et Paul de la Morlière. »

L'homme aux lunettes bleues interrompit sa lecture et regarda madame d'Estournelle. La comtesse était stupéfaite.

– Vous avez une police admirable ! dit-elle avec un naïf enthousiasme.

– Et je compte bien vous utiliser, vous aussi, madame.

– Comment cela ?

Rocambole s'assit :

– D'abord, il faut me dire dans quel but vous avez dîné avec le vicomte.

– Vous y tenez ?

– Enormément. Et tenez, madame, prenez garde ! Si vous ne vous ouvrez à moi tout entière, si je remarque dans vos réponses la moindre réticence, je vous abandonne...

Pour la première fois de sa vie, la comtesse avait rencontré un dominateur. Elle se sentait étouffer entre les griffes de ce sphinx à visage multiple, à déguisements infinis, et dont l'astuce féline dépassait tout ce qu'elle avait rêvé elle-même.

– Vraiment ! dit-elle, vous ne tiendriez pas vos promesses ?

– Non.

– Et vous mettriez vos menaces à exécution ?

– Oui.

L'accent de l'homme aux lunettes bleues glaça madame d'Estournelle.

– Ecoutez-moi bien, continua-t-il. Le hasard, qui vous a jetée sur ma route comme un obstacle que j'étais chargé de supprimer, le hasard, dis-je, m'apporte une combinaison nouvelle : il fait de vous un instrument dont je crois pouvoir me servir.

– Comment ?

– Mais, dites-moi d'abord pourquoi vous avez dîné avec le vicomte ?

– Je l'ai rencontré. Vous savez qu'il connaît mon mari ?

– Oui.

– La crainte qu'il ne trahît involontairement ma présence à Paris m'a fait l'aborder pour lui demander le silence.

– Bien. Après ?

– Il était bouleversé, il avait les yeux pleins de larmes. J'ai deviné que ce vieillard avait quelque immense douleur. Un sentiment de pitié...

– Bah ! interrompit l'homme aux lunettes bleues avec cynisme, dites un sentiment de curiosité, ce sera plus juste...

– Soit. J'ai deviné qu'il était amoureux.

– Parbleu ! il sortait de chez Saphir, qui l'a rudoyé.

– Comment savez-vous cela ?

– Je sais tout.

– Singulier homme, murmura la comtesse d'Estournelle.

Et elle continua :

– Nous sommes allés chez Ledoyen. Je lui avais promis d'amener à ses pieds, réduite et repentante, la fille qui le malmenait. Chez Ledoyen, comme vous le dit le rapport de votre agent, le fils du vicomte et Victor sont venus dîner dans un cabinet voisin.

– Avez-vous entendu leur conversation ?

– Oui.

Et la comtesse raconta ce qu'elle avait entendu.

– Eh bien ! madame, dit alors l'homme aux lunettes bleues, un mot va éclairer

pour vous d'une façon tout inattendue la situation. Les hommes mystérieux qui vous poursuivent et dont je suis l'agent, sont les mêmes qui poursuivent M. le vicomte de la Morlière et Victor de Passe-Croix.

La comtesse fit un mouvement. Rocambole continua :

– Le baron, le vicomte, et leur cousin le marquis de Morfontaine ont, comme vous, volé un héritage. Voyez si vous voulez nous servir ou faire cause commune avec eux.

La comtesse fronçait le sourcil.

– Vous vous taisez ? reprit l'homme aux lunettes bleues. Eh bien ! je vous donne jusqu'à demain. Demain à dix heures du soir, j'aurai l'honneur de me présenter chez vous. Nous signerons la paix ou nous recommencerons la guerre.

– Soit, dit la comtesse en se levant ; à demain monsieur.

L'homme aux lunettes bleues la reconduisit avec toutes les marques du plus profond respect. Puis, quand elle fut partie, il revint s'adosser à la cheminée de son cabinet de travail et demeura longtemps pensif.

– Elle est très forte cette petite femme-là, se dit-il enfin. Elle a du calme, de la présence d'esprit, et pour peu que ces beaux messieurs du Clair de Lune se jettent encore au travers de mes combinaisons, elle finira par nous rouler.

Décidément, j'ai eu tort de lui laisser le temps de réfléchir.

Et l'homme aux lunettes bleues écrivit cette note : « Faire suivre plus que jamais la comtesse d'Estournelle, surtout d'ici à demain soir... »

Chapitre 53

NOUS AVONS LAISSÉ Andrewitsch enfermé dans la cave taillée dans le roc sous la hutte de la falaise, à Belle-Isle. Le premier moment fut terrible pour lui.

Il se trouvait brusquement plongé dans les ténèbres, abandonné et sans doute victime de quelque infâme guet-apens.

Il cria d'abord, frappa contre la porte à coups de pied et essaya de l'ébranler. La porte résista.

Il appela, on ne lui répondit pas. Pendant une heure, en proie à une sorte de folie furieuse, il battait de sa tête les murs de son cachot. Puis il se calma, ses nerfs crispés se détendirent : il éprouva comme une lassitude physique générale qui lui permit de réfléchir et de se demander quels étaient les hommes qui venaient de le faire tomber dans un piège et ce qu'ils voulaient de lui.

Deux versions probables s'offrirent à son esprit.

Cet homme, qui le connaissait si bien et se disait un des amis du capitaine Grain-de-Sel, n'était-il pas plutôt ce personnage mystérieux et terrible qui poursuivait madame Durocher de son amour ?

Ou bien ces hommes réunis n'étaient-ils pas les âmes damnées du comte d'Estournelle ?

Cette dernière supposition lui fit dresser les cheveux sur la tête.

S'il en était ainsi, nul doute qu'il ne fût condamné à mourir de faim au fond de cette cave.

Le reste de la nuit s'écoula pour le jeune homme au milieu d'angoisses inexprimables, de folles terreurs et de mornes désespoirs.

Enfin, un rayon blanchâtre glissa tout à coup au fond de la cave, par une étroite meurtrière pratiquée dans le rocher.

C'était le jour qui venait. Andrewitsch respira un peu.

Puis quelques minutes après, il crut entendre du bruit, prêta l'oreille et distingua un pas lent et mesuré qui paraissait descendre les marches qui conduisaient à sa prison.

En effet, ces pas s'arrêtèrent derrière la porte ; une clef pénétra dans la serrure, et

tout à coup le mince filet de lumière qui venait de la meurtrière fut absorbé tout entier dans le rayonnement d'une lampe.

Un homme venait d'apparaître sur le seuil du caveau.

C'était celui qui avait si rudement appréhendé Andrewitsch au collet, pendant la nuit, – c'était le faux pilote au caban goudronné.

– Ah ! misérable ! s'écria le jeune prisonnier russe.

Le faux pilote entra, poussa la porte derrière lui, posa sa lampe à terre et s'assit sur une futaille vide. Puis il mit un doigt sur sa bouche et dit à Andrewitsch :

– Chut ! ne vous fâchez pas ; je viens vous délivrer... Seulement, je veux causer avec vous auparavant.

– Vous venez me délivrer ! s'écria Andrewitsch.

– Oui.

– Bien vrai ? Vous allez me faire sortir d'ici ?

– Je viens vous chercher.

– Mais ce n'est pas pour me conduire dans une nouvelle prison ?

– Non. C'est pour vous remettre une permission du commandant de place, qui vous autorise à vous rendre à Paris.

Andrewitsch poussa un cri de joie qui fit trembler les voûtes de la prison.

– Je gage, reprit en souriant le faux pilote, que vous m'aviez pris pour un assassin ?

– Dame !

– Stipendié par le comte d'Estournelle ?

La physionomie d'Andrewitsch n'exprima que trop bien que son interlocuteur avait touché juste. Celui-ci reprit :

– Si vous allez à la villa, vous n'y trouverez plus madame Durocher.

– Pourquoi ?

– Elle vient de partir ?

– Partie ! s'écria Andrewitsch tout désolé ; elle est partie !

– Ce matin même, à bord du bateau à vapeur.

– Mais où va-t-elle ?

– A Paris.

– Mais, dit Andrewitsch, elle n'a pu partir sans vous dire...

– Elle m'a remis une lettre pour vous : la voici.

Le faux pilote tendit au jeune homme un petit billet ambré et satiné qu'il ouvrit avec empressement :

« Allez à Paris, mon ami, disait madame Durocher, nous nous retrouverons. Descendez rue Saint-Honoré, à l'hôtel de Hambourg, et attendez de mes nouvelles. »

– Vous voyez que je ne vous mens pas, dit le faux pilote.

– Mais, enfin, demanda Andrewitsch, pourquoi m'avez-vous empêché, hier, d'aller au cottage ?

– Pour vous sauver.

– Je courais donc réellement un danger de mort ?

– Un homme était aposté dans le jardin, qui devait vous tuer.

– Qui sait ?

Et le jeune homme eut un fier sourire aux lèvres et un éclair dans les yeux.

– Mais, reprit le faux pilote, nous n'avons pas le temps de nous occuper de toutes ces choses-là. Songeons au plus pressé. Vous allez me suivre.

– Bon !

– Quand vous serez hors de la hutte, vous vous en irez tout droit à Locmaria.

– Et puis ?

– Là, vous vous présenterez à l'officier du port, votre permission à la main.

– Où est cette permission ?

– La voici. C'est un passeport en règle ; quand il l'aura visée, vous vous embarquerez à bord d'un chasse-marée qui va partir pour Nantes. Ah ? un instant, fit le faux pilote, j'oubliais l'essentiel. Le capitaine Grain-de-Sel et ses amis ont pensé que vous auriez besoin d'argent. Ils m'ont chargé de vous remettre ce porte-monnaie. Il contient deux mille francs. A Paris, on vous fera parvenir ce qui pourra vous être nécessaire.

– Comme avance sur mon héritage ? demanda Andrewitsch avec fierté.

– Naturellement.

Le faux pilote ouvrit la porte de la cave, prit sa lampe et dit au jeune homme :

– Suivez-moi, et prenez garde, les marches sont un peu glissantes.

Il passa le premier et tint sa lampe en arrière, de façon à éclairer la marche d'Andrewitsch.

Lorsque celui-ci fut hors de l'escalier souterrain et se trouva dans la chambre qui formait le rez-de-chaussée tout entier de la hutte, il constata que les deux hommes de la veille avaient disparu.

Mais comme il passait près du lit, il entendit un ronflement sonore.

– Qu'est-ce que cela ? fit-il en écartant brusquement les rideaux du lit.

Il vit un jeune homme qui dormait tout vêtu, étendu sur le dos, et il recula d'un pas.

Il avait reconnu le voyageur qui la veille, en quittant le bateau à vapeur, était descendu à l'auberge du *Renard d'or.*

– Quel est cet homme ? demanda Andrewitsch.

– C'est celui qui devait vous tuer, répondit le pilote.

Il le prit par le bras et l'entraîna hors de la hutte.

– Mais cet homme...

– Chut ! c'est un mystère... Partez ! le chasse-marée dérape dans une heure.

Et il le poussa sur le chemin de Locmaria, et ferma la porte de la hutte.

Cinq heures après, Andrewitsch arrivait à Nantes.

Là, il se débarrassa de la tunique verte des prisonniers russes et acheta des vêtements.

Le soir même, il prit le train express et partit pour Paris, où il arriva le lendemain matin.

Le billet de madame Durocher l'engageait à descendre à l'hôtel de Hambourg. Andrewitsch n'eut garde d'oublier cette recommandation.

Il se fit donc conduire rue Saint-Honoré, demanda une chambre et se coucha.

Réveillé vers midi, il se mit à la fenêtre et se prit à considérer avec une sorte d'enivrement ce flot mouvant de passants qui allait et venait sur les deux trottoirs de la rue Saint-Honoré.

Il aspirait l'air parisien avec délices. Il éprouvait toutes les joies de l'exilé enfin rendu à sa patrie.

Tout à coup on frappa à sa porte : c'était le garçon de l'hôtel qui lui apportait une lettre.

Cependant il n'avait point encore donné son nom au bureau, et il se croyait parfaitement inconnu.

L'enveloppe de la lettre était blanche, du reste, et ne portait aucune suscription.

– Monsieur, lui dit le garçon, on m'a chargé de vous remettre cette lettre. C'est un domestique en livrée qui vient de l'apporter et qui a dit que c'était pour un jeune voyageur arrivé ce matin par le train de Nantes. C'est bien vous, n'est-ce pas ?

– Probablement, dit Andrewitsch en ouvrant la lettre.

La lettre était signée : « *Un ami du capitaine Grain-de-Sel* » et ainsi conçue :

« Monsieur le baron René est instamment prié de ne « point sortir en plein jour jusqu'à nouvel ordre. S'il veut « prendre l'air le soir, on lui conseille de sortir en voiture et « d'éviter les quartiers trop fréquentés. »

– Ils ont raison, pensa Andrewitsch. Cependant je voudrais bien voir le vieux Baptistin.

Andrewitsch fut cependant fidèle à la consigne qu'on lui donnait. Il demeura seul dans sa chambre et s'y fit servir à dîner.

Le soir, il alla se promener au Luxembourg.

Le lendemain, il tint même conduite.

Pourtant il commençait, vers la fin du troisième jour à trouver étrange que ses mystérieux protecteurs ne lui donnassent point signe de vie, lorsqu'il entendit frapper à sa porte, comme dix heures sonnaient.

Il courut ouvrir, et jeta un cri de joie...

* *

*

Madame d'Estournelle, en quittant l'homme aux lunettes bleues, ne rentra point dans le petit appartement qu'elle occupait rue Blanche, sous le nom de madame veuve Durocher.

Elle n'alla pas non plus chez Emeraude, qui, on le sait, demeurait rue Olivier. Elle s'en alla à pied, tout le long des boulevards, son voile soigneusement baissé, mais regardant au travers pour voir si elle n'était point suivie.

Deux ou trois fois elle traversa la chaussée et changea de trottoir, puis elle entra dans une rue perpendiculaire au boulevard, la suivit un moment, en prit une transversale et se trouva ainsi derrière l'Opéra, c'est-à-dire dans la rue Rossini.

La rue était déserte. Un fiacre seul stationnait au bas de ce passage voûté qui conduit aux galeries de l'Opéra, madame d'Estournelle se jeta vivement dans le véhicule.

– Mais je suis retenu, madame, dit le cocher.

– Même pour vingt francs ?

Ce mot fut magique. Le cocher fut superbe, il prit son fouet et dit :

– Où allons-nous ?

– Au théâtre...

Le fiacre partit. Madame d'Estournelle était à peu près sûre de n'être point suivie.

Elle allait au théâtre d'Emeraude, où, elle en était sûre, elle rencontrerait l'actrice.

Bien qu'Emeraude fût en congé, elle allait passer souvent une heure ou deux au foyer des artistes.

Elle avait écrit le matin un petit mot à la comtesse pour l'avertir qu'elle y serait le soir.

Madame d'Estournelle se glissa dans le couloir un peu sombre de l'entrée des artistes, arrêta un garçon au passage, et lui dit :

– Voulez-vous prier madame Olympe de descendre ? C'est pour une affaire pressée.

Le garçon monta ; deux minutes plus tard Emeraude descendit.

– C'est moi, lui dit la comtesse. As-tu toujours ta petite maison de la barrière du Trône ?

– Toujours.

– Y vas-tu quelquefois ?

– Jamais. Ma femme de chambre, tu sais ma vieille Joséphine, y va tous les jours ouvrir les croisées et épousseter.

– Alors tu vas me prêter ta maison.

– Tiens ? fit Emeraude, je dois justement avoir une clef dans ma loge.

Elle remonta en courant, laissant la comtesse dans le couloir, et elle revint avec la clef.

– Adieu, merci !

– Tu repars ?

– En hâte.

– Mais où vas-tu ?

– Voir Andrewitsch.

La comtesse remonta en voiture, et se fit conduire rue Mondovi.

Là, elle mit vingt francs dans la main du cocher, et lui dit :

– Vous aurez vingt autres francs si vous m'attendez ?

Elle mit pied à terre et alla rue Saint-Honoré, passa comme une ombre devant le concierge de l'hôtel où était descendu Andrewitsch, et rencontrant une femme de service dans l'escalier, elle lui demanda hardiment :

– Quel est donc le numéro de la chambre du jeune homme arrivé de Nantes il y a trois jours ?

– Numéro 7.

– Merci !

La comtesse passa, monta au troisième étage, s'orienta, grâce à un bec de gaz, et trouva la porte du numéro 7. Elle frappa.

– Entrez ! dit une voix qui lui fit battre le cœur.

Elle avait reconnu la voix d'Andrewitsch. Le jeune homme vint ouvrir lui-même, et ce fut alors qu'il jeta un cri de joie.

– Vous ici, madame ! ah ! que vous êtes bonne, dit-il.

– Mon ami, dit la comtesse, j'avais hâte d'être à Paris, pour vous voir d'abord, pour vous arracher ensuite à une infâme machination.

– Que voulez-vous dire, madame ? demanda Andrewitsch stupéfait.

– Je ne puis m'expliquer ici. Mais il faut que je vous parle ce soir même.

– Où ?

Elle sembla réfléchir.

– Vous sortez tous les soirs ? dit-elle.

– Oui, madame.

– Comptez-vous sortir ce soir ?

– Sans doute.

– Où deviez-vous aller ?

– Aux Tuileries.

– Eh ! bien dans un quart d'heure, à la grille qui fait face à la place Vendôme.

Et elle s'esquiva avant qu'Andrewitsch eût eu le temps de répliquer ou de faire la moindre objection.

Elle passa, son voile baissé, devant la loge.

C'était un dimanche ; le concierge était seul et sommeillait. La rue Saint-Honoré était à peu près déserte.

La comtesse gagna à pied la rue de Rivoli et se glissa sous les arcades.

Dix minutes après, elle vit arriver Andrewitsch.

Andrewitsch était enveloppé dans un grand paletot brun, dont il avait relevé le collet, et qui lui couvrait une partie du visage.

Il tombait une pluie fine, serrée, pénétrante, et qui avait forcé les rares passants à se réfugier sous les arcades.

La comtesse reconnut le jeune homme à sa démarche, mais, avant de l'aborder, elle s'assura que personne ne la suivait.

Elle lui mit la main sur l'épaule et lui dit vivement :

– Venez !

Andrewitsch la suivit.

La voiture que la comtesse avait prise stationnait toujours rue Mondovi. Elle en ouvrit la portière et dit au cocher :

– Barrière du Trône !

Andrewitsch tombait d'étonnement en étonnement.

– Venez toujours, venez ! disait la comtesse. Pour que je me hasarde à vous confier ce que j'ai à vous dire, il faut que nous soyons seuls, entre quatre murs.

» Le cocher qui nous conduit est déjà trop près de nous.

– Mon Dieu ! fit Andrewitsch, comme vous m'intrigueriez, si je n'étais si heureux d'être auprès de vous !

Elle lui laissa prendre ses mains et les baiser avec transport. Andrewitsch continua :

– Mais au moins vous m'expliquerez, madame, pourquoi cet homme s'est emparé de moi, m'a empêché d'aller au rendez-vous que vous m'aviez donné, et...

Elle lui mit la main sur la bouche.

– Encore un mystère, dit-elle ; mais rassurez-vous, tout s'expliquera.

Le coupé de remise marchait comme le vent. La promesse des vingt francs de gratification, stimulait le zèle du cocher et donnait des ailes au cheval.

Après avoir suivi la rue de Rivoli et la rue Saint-Antoine, le véhicule traversa la place de la Bastille, et, bientôt après, il arrivait à la barrière.

Là, M^{me} d'Estournelle descendit :

– Suivez-moi toujours ! dit-elle au jeune prisonnier russe. Elle se mit à marcher rapidement et gagna l'ancien mur de ronde. A trois cents pas de distance, elle s'arrêta.

Elle avait devant elle une petite maison à un étage, dont les volets étaient fermés et qui paraissait inhabitée.

Elle tira une clef de sa poche, l'introduisit dans la serrure, la clef tourna et la porte s'ouvrit.

Andrewitsch, qui se tenait derrière elle, se trouva alors dans un corridor sombre.

– Où sommes-nous donc ? fit-il.

– Chez moi, ou plutôt dans la maison d'une amie, répondit-elle. Prenez ma main et venez...

Elle l'entraîna dans l'obscurité et referma la porte.

La comtesse était venue autrefois dans cette maison, elle en connaissait tous les

êtres, comme on dit.

Au bout du corridor, elle tourna à droite et posa le pied sur la première marche d'un petit escalier tournant.

Andrewitsch la suivait toujours, de plus en plus étonné.

A la trentième marche, la comtesse s'arrêta et poussa une porte devant elle.

– C'est ici, fit-elle. Maintenant, attendez ; il faut que nous y voyions clair.

Elle fit deux pas, jusqu'à la cheminée sans doute. Andrewitsch entendit un frottement, puis il vit jaillir un éclair.

La comtesse alluma une bougie, dont la flamme éclaira soudain le lieu où se trouvait Andrewitsch.

C'était un joli petit salon, meublé avec un goût exquis, orné de tableaux et d'objets d'art, un bijou perdu au milieu du plus pauvre et du plus reculé des quartiers de Paris.

La comtesse posa la bougie sur la cheminée, ferma la porte, puis elle vint à Andrewitsch et le fit asseoir auprès d'elle sur un tête-à-tête.

– Mon ami, lui dit-elle alors, avez-vous du courage ?

– Vous savez que je mourrais pour vous, répondit le jeune homme avec enthousiasme.

– Il faut, au contraire, que vous viviez... que vous viviez, répéta-t-elle, malgré l'aveu que je vais vous faire.

– Mon Dieu ! fit-il, qu'allez-vous donc m'apprendre, madame ?

– M'aimez-vous ?

– Comme un fou.

– Et vous avez songé à m'épouser ?

– J'y songe toujours.

– Cependant...

– Oh ! ma résolution est prise.

– Si c'était impossible ?

– Rien n'est impossible. D'ailleurs, si vous le voulez, qui donc pourrait s'y opposer ?

– La fatalité !

Andrewitsch se leva tout pâle et regarda la comtesse.

– Expliquez-vous, madame, expliquez-vous, de grâce ! fit-il.

– Mon ami, dit-elle encore, je ne puis être votre femme... je suis celle d'un autre...

je suis mariée !...

Andrewitsch poussa un cri et chancela comme frappé à mort...

– Allons ! pensa la comtesse, il m'aime assez pour m'appartenir tout entier !...

Chapitre 54

La comtesse prit les mains d'Andrewitsch dans les siennes :

– Allons ! enfant, lui dit-elle, soyez fort, soyez raisonnable... je n'aime pas mon mari... et je vous aime !...

Il la regardait avec égarement et chancelait toujours.

– Gaston, reprit-elle, je hais mon mari parce qu'il est indigne de mon amour, parce que je ne veux point être la complice de ses crimes.

Andrewitsch tressaillit.

– De quels crimes parlez-vous, madame ?

– Mon mari, répondit-elle, est un voleur d'héritage.

Le jeune homme fit un mouvement.

– Ecoutez, écoutez encore, continua-t-elle ; je suis une pauvre femme malheureuse et calomniée ; on a dit de moi que j'étais une créature perdue, et bien des gens me croiront coupable...

Elle prit sa tête à deux mains et deux grosses larmes jaillirent de ses doigts.

Or, dans toutes ces paroles, il y avait pour Andrewitsch une incohérence bizarre.

– Une femme perdue, vous, fit-il avec une explosion d'indignation ; qui donc a pu dire cela ?

Elle fixa sur lui ses yeux noyés de larmes :

– Vous ! dit-elle.

Le ciel s'écroulant sur la tête d'Andrewitsch ne l'eût pas écrasé plus complètement que ce simple mot. Il regarda la comtesse d'un œil hébété, et balbutia :

– Voilà que je ne comprends plus. Vous devez être folle !

– Plût à Dieu ! fit-elle, car les fous n'ont pas conscience de la douleur.

– Moi ! reprit-il, moi !... je vous ai traitée de...

La comtesse se redressa, parut faire sur elle un effort surhumain, et regardant Andrewitsch en face :

– Monsieur le baron Gaston René, dit-elle, je me nomme la comtesse

d'Estournelle !

Andrewitsch ferma les yeux et crut qu'il allait mourir.

La comtesse le soutint dans ses bras, et cette fois, obéissant à un véritable élan de passion, elle l'étreignit avec une sorte de rage :

– Tue-moi ! dit-elle, mais ne me méprise point ! S'il est vrai que l'amour réhabilite, je suis désormais sans tache, car je t'aime !

Il y avait un tel accent de passion vraie dans ces paroles, une émotion si grande dans la voix qui les prononçait, une attitude si suppliante et en même temps si désespérée dans toute la personne de la comtesse, qu'Andrewitsch s'écria :

– Vous êtes un ange !

Il se mit à genoux devant elle.

– Pardonnez-moi, murmura-t-il.

Elle eut un cri de joie, le reprit dans ses bras et l'y serra avec transport.

– Vous ne me méprisez donc pas, mon Gaston bien aimé ? s'écria-t-elle.

– Vos larmes me disent que vous êtes la meilleure des femmes.

– Vous ne me haïssez donc point ?

– Je vous aime !...

Elle le fit rasseoir auprès d'elle et continua :

– Maintenant que vous savez bien que je ne suis pas la complice de ce misérable dont, hélas ! je porte le nom, il faut que je vous dise ce que j'ai fait pour vous.

– Parlez, madame.

– Mon mari avait eu l'habileté de me persuader que vous étiez bien le vrai Andrewitsch, c'est-à-dire le fils du Cosaque. Dès lors, il m'avait paru tout naturel de ne point nous laisser dépouiller de l'héritage de la baronne René par un aventurier.

» Mais j'ai su la vérité plus tard.

– Comment ?

– Par l'homme qui vous a empêché de venir au cottage dans la nuit où je vous y attendais. Mon mari, que j'avais fui, avait retrouvé mes traces...

– Et quand vous avez su la vérité ?

– J'ai voulu vous voir. Je suis allée à Belle-Isle. Après vous avoir vu, je vous ai aimé... et du jour où je vous ai aimé, j'ai fait le serment de vous rendre votre héritage. Demain je verrai la baronne ; je lui dirai tout... et, le soir même, je vous conduirai chez elle...

Andrewitsch la regardait avec admiration.

– Mais votre mari ? fit-il.

– Je le confondrai devant la baronne, s'il le faut !

– Mon Dieu ! murmura le jeune homme, qui fut pris d'un accès de générosité sublime, vous avez une enfant, madame ?

– Oui, ma fille qui sera, je l'espère, honnête et pauvre comme sa mère.

– Eh bien ! si je vous demandais une grâce, me la refuseriez-vous ?

– Parlez...

– Si je vous suppliais d'accepter, pour cette enfant, la moitié de ce que mon aïeule me donnera ?

– Oh ! le plus généreux des hommes ! s'écria-t-elle en lui serrant les mains avec transport.

Andrewitsch passa une heure aux genoux de M^me^ d'Estournelle, lui baisant les mains et lui disant ces mille folies éloquentes qu'inspire l'amour.

Mais enfin la comtesse se leva.

– A présent lui dit-elle, causons raison. Il est tard. L'heure de nous séparer est venue.

– Déjà ? fit-il.

Elle eut un sourire à travers ses larmes, et continua :

– Malgré la recommandation qui vous a été faite de ne point vous montrer en plein jour, vous êtes demeuré une demi-heure à votre fenêtre, hier.

– C'est vrai.

– Mon mari, et quatre ou cinq mauvais sujets qui lui obéissent aveuglément, ont appris votre présence à Paris, il ne faut donc pas rentrer à votre hôtel.

– Mais... où aller ?

– Rester ici.

– Ici ? fit-il étonné.

– Cette maison est à notre disposition. Nous sommes dans un quartier perdu. Nul ne vous y trouvera.

– Soit, dit Andrewitsch. Ordonnez, je vous obéirai.

Elle lui fit visiter la maison. Au-delà du salon, il y avait une petite chambre à coucher, coquette, parfumée, et dans laquelle le jeune homme entra en soupirant.

Dix minutes après, la comtesse remontait en voiture sur la place du Trône.

– Je crois, maintenant, se dit-elle, que je puis tenir tête à l'ex-marquis de Chamery et prendre sous ma protection le vicomte de la Morlière. C'est un homme de

ressources, il trouvera moyen de me débarrasser de mon mari.

Lorsque la comtesse arriva sur le boulevard Beaumarchais, elle descendit dans un cabinet de lecture et demanda une plume et de l'encre. Elle écrivit au vicomte de la Morlière le billet suivant :

« Mon cher allié, je prends la liberté d'avancer notre rendez-vous. Venez demain matin, avant neuf heures, 15, rue Blanche. J'ai de bonnes nouvelles à vous donner. »

La comtesse avisa un commissionnaire qui regardait les estampes d'un air niais, à la porte du cabinet de lecture.

Elle lui mit deux francs dans la main et lui confia sa lettre.

Puis, elle rentra chez elle à pied.

La comtesse s'était installée rue Blanche d'une façon fort modeste ; elle avait pris une servante qui cumulait les fonctions de cuisinière et de femme de chambre.

Il était près de minuit, M^me^ d'Estournelle se mit au lit et ne parvint que difficilement à fermer l'œil.

A sept heures du matin, elle dormait profondément lorsqu'elle fut éveillée en sursaut par un vigoureux coup de sonnette.

– Serait-ce déjà M. de la Morlière, se dit-elle en passant un peignoir à la hâte.

La bonne arriva, disant :

– Madame, c'est le monsieur de la rue de la Michodière.

Elle tressaillit.

– Que peut-il me vouloir si matin ? pensa-t-elle.

Elle donna l'ordre de le faire entrer au salon, et elle termina rapidement sa toilette du matin.

Quand elle entra dans le salon, elle vit assis sur un canapé un homme jeune encore, à la taille élégante, portant un habit boutonné jusqu'au menton, de petites moustaches cirées avec soin, et ayant la tournure d'un officier.

Ce personnage ne ressemblait pas plus à l'homme aux lunettes bleues, que l'homme aux lunettes bleues ne ressemblait au faux pilote de Belle-Isle-en-Mer, affublé d'un caban goudronné.

– Excusez-moi, chère madame, dit-il avec un ton parfait de courtoisie, de me présenter chez vous à une heure encore indue.

– Il est vrai, dit-elle, le regardant avec hésitation.

– Je gage, fit-il en souriant, que vous ne me reconnaissez pas, bien que nous nous soyons vus hier soir ?

– Je ne reconnais que votre voix.

– C'est suffisant. En revanche, je dois vous rappeler vaguement le marquis de Chamery, n'est-ce pas ?

– Un peu...

– Alors, causons. Je vous demandais donc pardon, madame, de vous avoir fait lever aussi matin. Mais c'est que je tenais à vous voir avant l'arrivée du vicomte de la Morlière.

La comtesse fit un mouvement ; mais elle répondit :

– Oh ! vous aviez le temps, je ne compte sur lui que ce soir.

– Bah ! vous lui avez donné rendez-vous pour neuf heures du matin.

– Moi ! exclama la comtesse, essayant de payer d'audace.

– Dame ! voilà votre lettre.

Et le bizarre personnage mit sous les yeux de M^me^ d'Estournelle la lettre que la veille au soir elle avait écrite à M. de la Morlière.

Puis il ajouta :

– Le commissionnaire à qui vous l'avez remise est un de mes agents. Il vous a suivie depuis ma porte jusqu'au théâtre de ***, du théâtre à la rue Saint-Honoré, de la rue Saint-Honoré à celle de Rivoli.

» Il vous a vue monter en voiture avec Andrewitsch, que vous avez laissé à la barrière du Trône dans la petite maison de votre amie Emeraude.

– Mais tout cela est affreux ! murmura la comtesse stupéfaite.

– Madame, reprit froidement l'interlocuteur de la comtesse, jouons cartes sur table ; est-ce la paix, est-ce la guerre que vous voulez ?

– La paix ! dit-elle, car je vois que je ne suis point de force à lutter avec vous.

– Etes-vous sincère ?

– Mon intérêt me fait un devoir de le devenir.

– Ainsi, vous allez devenir mon instrument ?

– Oui, si vous devez tenir les promesses que vous m'avez faites à Belle-Isle-en-Mer.

– Je les tiendrai.

– Ainsi, je dois vous sacrifier le vicomte de la Morlière ?

– C'est-à-dire que vous devez être mon bras droit, la main vengeresse qui le frappera.

– Comment ?

– Je vous le dirai en temps et lieu opportuns, madame.

L'homme de la rue de la Michodière se leva.

– Comment ! fit la comtesse, vous partez déjà ? Et sans me laisser d'autres instructions ?

– Je reviendrai vous voir.

– Quand ?

– Ce soir, avant huit heures.

– Mais que dirai-je au vicomte ?

– Je vous verrai avant son arrivée. Je crois que vous ferez bien de rentrer au domicile conjugal demain matin.

– Pourquoi ?

– C'est mon plan de bataille.

– Singulier homme ! dit la comtesse.

– Ah ! un mot encore...

– Voyons ?

– Je vous défends de sortir aujourd'hui.

– Pas même pour aller chez Emeraude ? je lui ai promis d'aller la voir.

– Ecrivez-lui que vous êtes malade.

– Mais vous voulez donc me rendre esclave ? fit-elle avec impatience.

– Jusqu'à ce que vous ayez vu M. de la Morlière.

– Mais, Andrewitsch...

– Il vous attendra.

L'homme de la rue de la Michodière s'en alla, après avoir baisé fort respectueusement la main de M^{me} d'Estournelle. Il était venu à pied ; il descendit à pied rue Saint-Lazare et entra chez Saphir.

Le concierge, qui le vit sonner à la porte de la pécheresse, lui dit en souriant :

– Si vous croyez que cette dame se lève si matin, vous vous trompez...

– Elle se lèvera pour moi, répondit-il en sonnant avec l'assurance d'un homme qui a l'habitude de voir toutes les portes s'ouvrir devant lui.

En effet, la bonne vînt ouvrir.

– Mais, monsieur, dit-elle, il est huit heures du matin à peine.

– C'est vrai.

– Et madame...

– Madame va me recevoir sur-le-champ si tu lui dis mon nom.

– Mais elle dort...

– Eveille-la.

Le ton de Rocambole était impérieux. La soubrette le fit entrer au salon. Puis, au moment de pénétrer dans la chambre de sa maîtresse :

– Le nom de monsieur ?

– John.

La soubrette demeura stupéfaite et regarda le visiteur.

– Mais c'est un nom de groom, cela ? dit-elle en pinçant les lèvres.

– Peu importe ! Annonce-moi.

Trois minutes après, la servante rouvrit la porte.

– Entrez, dit-elle.

Rocambole franchit le seuil de la chambre à coucher et aperçut Saphir dans son lit, mais dressée sur son séant et les épaules couvertes d'une palatine. Elle attacha sur lui un regard effrayé.

– Que me voulez-vous encore ? fit-elle ; faut-il que je retourne dans ma prison du faubourg Saint-Germain ?

– Non, ma chère.

Et Rocambole s'assit au chevet de Saphir et lui prit la main.

– Ma petite, dit-il, tu sais ce qui a été convenu entre nous à la Charmerie ?

– Je sais, répondit Saphir, que vous êtes l'âme damnée de gens qui poursuivent le père de mon cher Paul... et que vous m'avez juré que jamais il n'arriverait malheur à Paul si je vous obéissais...

– C'est cela même.

– Que venez-vous donc m'ordonner encore ? demanda-t-elle.

– Pendant trois mois, j'ai voulu que tu te dérobasses à tous les regards, afin que le vicomte perdît ta trace. Puis, un jour, je t'ai rendu la liberté et tu es revenue ici.

– Aussi le vicomte est-il venu le lendemain.

– Je le sais. Hier, à six heures du soir. Est-ce exact ?

– Oui. Comment le savez-vous ?

– Comme je sais toute chose.

– Eh bien ! faut-il le fuir encore ?

– Au contraire.

– Hein ?

Et Saphir regarda de nouveau son visiteur avec curiosité.

– Bon ! dit-elle, expliquez-vous, alors, car je ne comprends plus rien.

– Tu comprendras. Ecoute bien. Ce soir, tu te tiendras prête à sortir à huit heures précises.

– Après ?

– Tu feras une toilette séduisante. Tu seras belle comme si tu allais voir ton cher Paul.

– Ensuite ?

– A huit heures, je viendrai te chercher et je t'emmènerai.

– Où donc ?

– A deux pas d'ici, chez une jeune veuve M^me^ Durocher. C'est une amie de M. de la Morlière.

– Et le vicomte y viendra ?

– Oui.

– Et que faudra-t-il lui dire ? demanda-t-elle.

– Tu feras ce que te demandera M^me^ Durocher, c'est une amie à *nous.*

Il souligna ce dernier mot.

– C'est bien, murmura Saphir, j'obéirai.

L'homme aux lunettes bleues s'en alla.

– Ah ? dit-il, quand il fut sur le seuil de la chambre, j'oubliais de te faire une recommandation.

– Parlez.

– Paul viendra te voir, sans doute, comme hier...

– Comment ! vous savez aussi qu'il est venu !

– Je sais qu'il était là, dans ce cabinet, tandis que son père...

– Oh ! cet homme est sorcier ! s'écria Saphir avec terreur.

– Soit. Donc si Paul vient te voir, voici ce que je te conseille. Tu ne lui diras pas un mot de ma visite ; tu te garderas bien de lui confier que tu dois voir son père ce soir. Une indiscrétion de ta part pourrait lui porter malheur...

La manière dont l'homme aux lunettes bleues accentua cette phrase donna le frisson à Saphir.

– C'est bien, dit-elle. Je vous jure que je serai muette.

– Bien. A ce soir.

Et Rocambole franchit le seuil de la chambre à coucher de Saphir et gagna

l’escalier.

Chapitre 55

À PEU PRÈS à l'heure où l'homme aux lunettes bleues sortait de chez Saphir et rentrait chez lui, une voiture de place suivait la rue Lafayette, venant du chemin de fer du Nord.

Des malles de femmes et une valise étaient sur l'impériale.

Dans l'intérieur, une jeune femme et un homme jeune encore, tous deux en costume de voyage, causaient.

– Eh bien ! ma chère amie, disait le baron Gontran de Neubourg, car c'était lui, j'espère qu'à présent vous allez me rendre ma liberté ?

– Pas encore, baron.

– Comment ! pas encore ?

– Je vais d'abord vous emmener chez moi, mon cher ami.

– Et après ?

– Après, je réfléchirai.

Gontran eut un sourire tout à fait énigmatique et répondit :

– Vous vous donnez bien du mal pour rendre service à vos amis.

La cantatrice tressaillit, et le regarda fixement.

– Que voulez-vous dire ?

– Oh ! rien.

– Vos paroles cachent cependant un sens mystérieux.

– Si l'on veut. Ainsi nous allons chez vous, chère amie ?

– Oui.

Gontran tira un étui de sa poche et alluma tranquillement un cigare.

Le coupé de remise roulait maintenant rue Saint-Lazare ? bientôt il remonta la rue Blanche, et s'arrêta enfin devant l'hôtel de la cantatrice.

La porte s'ouvrit ; la femme de chambre, prévenue par la sonnette du suisse, vint au-devant de sa maîtresse.

– Gontran, dit Grenat, entrez au salon, et attendez-moi. Tandis que

M. de Neubourg gravissait les dix marches du perron, la cantatrice disait rapidement à sa femme de chambre.

– Madame Olympe est-elle venue ?

– Non, madame.

– As-tu des lettres pour moi.

– Aucune.

– Alors va-t'en dans la rue au numéro 15, tu demanderas M^me^ Durocher et tu lui diras que je l'attends.

La femme de chambre sortit et revint au bout d'un quart d'heure, apportant une lettre de la comtesse.

La lettre que Grenat ouvrit était ainsi conçue :

« Je ne peux pas sortir. Viens tout de suite, je t'attends.

« TOPAZE. »

– Serait-elle malade ? pensa la prima dona, qui se tourna vers Gontran, assis en un coin du salon et feuilletant distraitement un volume.

– Mon ami, lui dit-elle, vous êtes prisonnier sur parole. Je sors un moment. Ne vous impatientez pas et attendez-moi pour déjeuner.

– Faites, dit Gontran, qui continua sa lecture et ne leva point la tête.

Grenat remit son châle et son chapeau et se rendit au n° 15. M^me^ d'Estournelle s'était remise au lit.

– Tu es donc malade ? lui dit la cantatrice en courant l'embrasser.

– Non, mais on m'a défendu de sortir, ma chère.

– Qui donc ?

– Une personne qui exerce sur ma destinée une volonté despotique.

Grenat ouvrit de grands yeux.

– Mais toi, dit-elle, d'où viens-tu ? Pourquoi reviens-tu ?

– Je reviens parce que tu m'as écris de revenir.

– Tu es folle ?

– C'est toi qui manques de mémoire, ma chère, voilà ta lettre.

Grenat ouvrit un petit carnet qu'elle avait sur elle, en tira une lettre qu'elle tendit à M^me^ d'Estournelle stupéfaite.

C'était bien l'écriture de la comtesse, et la suscription portait :

Madame Jeanne D..., artiste dramatique, hôtel de Suède, Bruxelles.

La lettre était conçue en ces termes :

« Ma chère Grenat,

« Tu peux revenir. Je crois qu'il n'est plus utile de tenir Gontran loin de Paris. Reviens donc. Seulement ne lâche pas Gontran avant de m'avoir vue. »

La comtesse prit cette lettre, la lut, la tourna dans tous les sens et finit par dire :

– C'est mon écriture à s'y méprendre, mais c'est l'œuvre d'un faussaire.

– Mais c'est impossible !

– Regarde la date... Eh bien ! ma chère, le jour où cette lettre a été mise à la poste, j'étais à cent trente lieues de Paris.

– Où ?

– A Belle-Isle.

– Ainsi ce n'est pas toi qui l'as écrite ?

– Non.

– Pourtant, c'est ton écriture.

– Habilement contrefaite.

– Qui donc a pu l'écrire ?

– Oh ! je devine. Celui ou ceux qui me dominent en ce moment.

– Que veux-tu dire ?

– Ceux qui m'empêchent de sortir d'ici aujourd'hui.

– Explique-toi donc, Topaze.

– Non, je ne puis pas, dit la comtesse avec résolution.

– Ainsi, tu ne peux rien me dire ?

– Rien.

– Peut-être même que tu n'as plus besoin de nous ?

– Pour le moment.

La cantatrice mordit ses lèvres rouges avec un certain dépit :

– Voici la première fois, dit-elle, que tu as un secret pour moi.

M^{me} d'Estournelle lui prit les mains et la regarda avec tendresse.

– Pauvre Grenat ! fit-elle, comment veux-tu que je t'explique ce que je ne comprends pas moi-même ? Je plie, en ce moment, sous une main de fer qui peut me broyer si je résiste, qui me servira si je lui obéis.

– Ah ! qui... te... servira ?

– Oui ; reviens demain, peut-être pourrai-je te dire quelque chose.

– Soit. Adieu.

Grenat s'en alla un peu piquée du mutisme de la comtesse. Elle rentra chez elle et trouva Gontran qui fumait tranquillement en parcourant un journal.

– Mon ami, lui dit-elle, vous êtes libre, après déjeuner, toutefois.

– Ah ! fit Gontran, vous voulez que je déjeune avec vous ?...

– Sans doute.

– Eh bien ! donnez vos ordres... je meurs littéralement de faim, chère amie.

– Voyons ! dit-elle en souriant et s'asseyant auprès de lui, cela ne vous étonne pas que je vous rende votre liberté ?

– Nullement.

– Hem ? fit-elle en le transperçant de son regard.

Gontran se mit à rire :

– Vous êtes une femme forte, Jeanne, mais il n'est bon général qui n'ait été battu...

La cantatrice tressaillit.

– Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle avec inquiétude.

– Vous vous êtes donné bien du mal pour m'emmener loin de Paris. Vous aviez besoin de moi, disiez-vous, puis, vous m'avez avoué que c'était un retour d'amour pour moi qui vous avait entraînée dans cette équipée.

– C'est vrai.

– Or, ma chère amie, vous mentiez même, votre mère Eve et vous ne m'aviez emmené en Belgique que pour m'empêcher de me battre avec le comte d'Estournelle.

– Vous savez cela !

– Depuis huit jours...

– Et vous n'avez point cherché à vous échapper... à me reprendre votre parole ?

– Aucunement. Vous souvenez-vous qu'un soir, devant le théâtre de la Monnaie, j'ai été abordé par un homme, assez mal mis, qui m'a demandé du feu.

– Oui.

– Cet homme m'a glissé un billet dans la main. Ce billet, le voici.

Et il tendit le billet froissé à la cantatrice.

Celle-ci le déplia et lut :

« M. le baron de Neubourg peut rester à Bruxelles tant qu'il lui plaira. Son absence ne gênera en rien les opérations des C. d. C. d. L. »

Un R. était la signature de ce billet.

– Mais, mon ami, dit Jeanne avec dépit, vous vous êtes donc moqué de moi ?

– Un peu, chère amie. Et si vous voulez me garder encore... je me trouve très bien ici...

– Non, vous pouvez vous en aller. Je ne me mêle plus des affaires des autres, murmura Jeanne avec dépit.

– Comme vous voudrez.

Gontran et Jeanne déjeunèrent en tête-à-tête.

Puis Gontran mit son chapeau, envoya chercher une voiture et prit congé de son ancienne maîtresse.

Comme il arrivait à sa porte, rue Taitbout, un homme qui passait sur le trottoir opposé s'arrêta brusquement.

C'était le comte d'Estournelle, rouge comme un coq et évidemment pris de vin.

Depuis que la comtesse était partie pour son mystérieux voyage, l'ancien capitaine de cavalerie avait repris ses plus mauvaises habitudes.

Il jouait toutes les nuits et buvait comme un Suisse.

Ce jour-là il sortait du café Riche, où il avait trop déjeuné, et sa raison y était restée au fond d'une bouteille de tokay.

La vue de Gontran lui fit monter le sang au visage.

Il oublia les sages recommandations de la comtesse et son naturel querelleur reprit le dessus, et s'approchant du baron, il lui saisit rudement le bras.

– Ah ! enfin, monsieur, lui dit-il, c'est vraiment heureux de vous voir !

Gontran fit un pas de retraite.

– Oh ! vous ne m'échapperez pas cette fois ! s'écria M. d'Estournelle.

Sa voix était rauque, ses yeux roulaient, menaçants.

– Monsieur, lui dit froidement le baron, je n'ai jamais songé à vous échapper, et dès demain matin...

– Non pas ! s'exclama le comte furieux, c'est tout de suite !

– Comme il vous plaira ! répondit Gontran, qui fit cette réflexion : que peut-être ses amis avaient, en son absence, établi un tout autre plan de bataille.

« Ma foi ! tant pis ! se dit-il. Je ne puis pas me laisser insulter par ce rustre. » Et il fit un pas vers le comte, qui avait pris une attitude menaçante.

– Monsieur, lui dit-il, je serai à votre disposition quand vous voudrez.

– A l'instant, alors...

– Soit, à l'instant. Cependant vous me donnerez bien le temps de monter chez moi ?

– Oui, mais je vais demeurer en faction à la porte.

Ces derniers mots exaspérèrent Gontran.

– Monsieur, dit-il au comte, je vous tiens pour un gentilhomme malappris, et je vais tâcher de vous tuer pour débarrasser la société d'un rustre de votre espèce.

Il lui tourna le dos et monta chez lui.

Par un hasard providentiel, le marquis de Verne était chez Gontran.

Le marquis avait été avisé par un mot du personnage de la rue de la Michodière, il y avait une heure, du retour de Gontran.

« M. de Neubourg rentrera probablement chez lui, disait ce mot. Empêchez-le de se rencontrer avec M. d'Estournelle. »

Le marquis était allé chez Gontran, s'y était installé et avait dit au valet de chambre :

– Ton maître arrive aujourd'hui, je vais l'attendre.

– Ah ! tu arrives à propos, dit-il en voyant entrer Gontran ; je crois qu'on a besoin de toi.

– Où ?

– Rue de la Michodière.

– Malheureusement, dit Gontran, je n'aurai pas le temps d'y aller.

Et il se débarrassa de son paletot de voyage.

– Pourquoi ? demanda le marquis.

– Parce qu'il faut que je me batte dans une heure.

M. de Verne ouvrit de grands yeux.

– Avec qui donc te bats-tu ? demanda-t-il.

– Avec le comte d'Estournelle, qui m'attend en bas, en faction sous la porte cochère.

– Mais je suis ici justement pour t'empêcher de te battre !

– C'est impossible ! Il m'a provoqué et m'attend.

– Mon cher ami, répondit le marquis de Verne, je ne vois qu'une chose à faire, c'est d'aller chercher pour ton second témoin l'homme de la rue de la Michodière.

– C'est juste, dit Gontran. De cette façon, il verra que je ne puis agir autrement.

Et il écrivit au mystérieux personnage : « Je vous attends chez moi, affaire urgente... Venez. »

Le valet de chambre de Gontran porta la lettre tandis que son maître changeait de costume.

M. de Verne se mit à la fenêtre et vit le comte d'Estournelle qui se promenait toujours de long en large devant la porte cochère.

Le valet de chambre avait trouvé Rocambole sur le seuil de son appartement. Il rentrait.

Le billet de Gontran lui fit deviner une partie de la vérité.

– Depuis quand est arrivé ton maître ?

– Depuis dix minutes.

– M. de Verne était-il chez lui ?

– Oui, monsieur.

– Tu n'as rien vu d'extraordinaire aux environs de la maison ?

– Pardon ; il y a un monsieur gros et tout rouge qui se promène devant la porte.

L'homme aux lunettes bleues fronça le sourcil et devina :

– C'est le comte, se dit-il. Sans doute il est gris. Il aura rencontré le baron. Il faut se battre. Va me chercher un fiacre, ajouta-t-il tout haut, s'adressant au valet.

Dix minutes après, le bizarre et mystérieux personnage arrivait chez Gontran.

Il avait vu en passant M. d'Estournelle qui se promenait d'un pas saccadé, pestant, jurant et trouvant que le baron se faisait attendre.

– J'ai tout compris, dit-il en entrant à M. de Neubourg ; il est ivre. Où l'avez-vous rencontré ?

– A la porte, comme je montais chez moi ; et il s'y est pris de telle façon que je n'ai pu reculer.

– Je l'ai pensé, dit l'homme aux lunettes bleues. Aussi ai-je apporté des épées.

– Alors, descendons...

– C'est fâcheux ! murmura en sortant de l'entresol du baron l'homme aux lunettes bleues. C'est fâcheux... cet homme me met dans un singulier embarras... Si on le tue, je perds mon meilleur moyen de tenir la comtesse sous ma domination... et j'ai besoin d'elle, pourtant...

Il prit le bras du baron et lui dit à l'oreille :

– Il tirera fort mal, il est ivre... ménagez-le.

– Pourquoi ?

– Tout est perdu, si vous le tuez... Tâchez de l'égratigner au bras.

– Je ferai mon possible...

Le comte était campé sur la porte, le poing sur la hanche dans l'attitude d'un maître d'armes de régiment.

– Ces messieurs se font bien attendre, dit-il d'un ton rogue.

– C'est toujours avec ceux-là, répondit Gontran, qu'on ne perd jamais rien, monsieur le comte d'Estournelle.

– C'est ce que nous verrons ! murmura-t-il d'un ton bourru.

– Et tenez, fit le baron, il me semble que je suis plus avancé que vous.

– Vous croyez ?

– J'ai mes deux témoins, monsieur. Où sont donc les vôtres ?

– Je les prendrai au café Riche, en passant, monsieur.

– J'ai des épées.

– Je m'en servirai, monsieur.

– Où allons-nous ?

– A Vincennes.

– Quelle chance ! murmura l'homme aux lunettes bleues.

Le comte fit signe à une voiture qui passait et y monta.

– Au café Riche, dit-il, et ensuite barrière du Trône.

Il y avait au café Riche deux jeunes gens qui s'honoraient beaucoup de l'amitié du comte d'Estournelle.

C'étaient deux petits jeunes gens, appartenant au monde des gandins, dépensant de beaux revenus, gagnés par leur père dans le commerce, pariant aux courses, ayant groom et poney-chaise, soupant chaque nuit au café Anglais, jouant gros jeu au cercle dont M. d'Estournelle faisait partie, et prisant fort le rôle de témoins dans un duel.

– Mes jeunes amis, leur dit le comte, montez en voiture avec moi, je vais me battre ; vous êtes mes témoins.

Les deux jeunes gens tressaillirent de joie, et leur visage s'illumina.

– Allons ! dirent-ils.

Une demi-heure après, les deux fiacres se suivaient dans la grande avenue de Vincennes, dépassaient le fort, prenaient un chemin qui s'allonge à droite de la route de Nogent et s'arrêtaient à l'entrée d'un fourré.

L'homme aux lunettes bleues examina M. d'Estournelle tandis qu'il descendait de voiture.

Le comte avait l'ivresse lente et condensée. Le vin agissait sur lui par gradations, mais il agissait toujours, c'est-à-dire qu'il était beaucoup plus ivre encore que

lorsqu'il était parti de la rue Taitbout.

– S'il n'a pas un coup de sang en mettant l'épée à la main, murmura l'homme aux lunettes bleues, nous aurons de la chance...

Il y avait au milieu du fourré une clairière d'environ trente pas de largeur. Le sol était sablonneux et admirablement approprié à une rencontre.

On prit les épées et on les montra à M. d'Estournelle.

Il les examina, les mania l'une après l'autre, et dit en plissant dédaigneusement les lèvres :

– C'est bien léger.

– Monsieur le comte eût préféré le sabre, sans doute ? ricana l'homme aux lunettes bleues.

– Sans doute.

– On pourrait aller en chercher à Vincennes.

– Oh ! c'est inutile... Je suis pressé... Il faut en finir.

Et le comte ôta son habit.

Son visage était écarlate ; il suait et soufflait, et sa démarche était chancelante.

– Monsieur, lui dit Gontran d'un air railleur, vous paraissez... indisposé...

– Moi, monsieur ?

– Il me semble que vous marchez d'un pas inégal...

– Vous raillez, monsieur !

Et le comte s'empara de l'une des épées et tomba en garde.

– Je vous jure, monsieur, insista Gontran, que je ne raille pas... et si vous voulez remettre à une heure ou deux cette rencontre...

– Vous êtes un lâche ! riposta le comte hors de lui.

Gontran se tourna vers ses témoins et leur dit :

– Mais cet homme est ivre !

– Parbleu !

– Et c'est... un assassinat...

– Bah ! fit l'homme aux lunettes bleues. Il se dégrisera. Allez, messieurs !

Gontran se mit en garde, et le comte se rua sur lui avec fureur, se découvrant avec une témérité inouïe. Gontran se contentait de parer avec méthode.

L'épée du comte rencontrait l'épée de Gontran sans cesse, et la fureur de l'ivrogne augmentait à mesure qu'il acquérait la conviction que son adversaire le ménageait.

Tout à coup il poussa un cri sauvage et se fendit.

Le marquis de Verne et l'homme aux lunettes bleues fermèrent les yeux ; ils crurent que c'en était fait de Gontran.

Mais M. de Neubourg avait fait un saut de côté et l'épée du comte, filant dans le vide, celui-ci avait glissé, et, l'ivresse aidant, il était lourdement tombé la face contre terre.

– C'est heureux ! pensa l'homme aux lunettes bleues. S'il est un Dieu qui protège les ivrognes, il en est un aussi, sans doute, qui les empêche de faire trop de sottises.

Le comte se releva furieux, ressaisit son épée et se remit en garde.

– Décidément, monsieur, lui dit Gontran, je crois que vous êtes ivre...

– Monsieur !

– Et nous ferions bien d'en rester là pour aujourd'hui.

– Ah ! ah ! s'écria le comte, vous avez peur sans doute.

– Comme vous voudrez... murmura le baron en se remettant en garde.

Le comte l'attaqua de nouveau avec acharnement. Il se fendit trois fois de suite. Les deux premières, Gontran para lestement ; mais la troisième fois, le comte se fendit si rapidement d'une manière si imprévue, que l'instinct de la conservation l'emporta chez M. de Neubourg sur sa modération ordinaire.

Il para la terrible botte, allongea le bras, et le comte s'enferra sur l'épée de Gontran jusqu'à la garde.

– Voilà un homme mort ! s'écria le marquis de Verne.

Gontran lâcha son épée, le comte tomba à la renverse, roulant des yeux hagards et vomissant le sang.

On s'empressa autour de lui, et l'homme aux lunettes bleues tira de sa poche une trousse de chirurgien.

– Diable ! se dit-il tout bas en retirant l'épée, est-ce que tout serait fini ?

Il examina la blessure avec le coup d'œil sûr d'un chirurgien expérimenté. Puis se tournant vers Gontran.

– La blessure pourrait bien n'être pas mortelle, dit-il. On ne meurt pas toujours d'un coup d'épée à travers le corps.

M. d'Estournelle roulait des yeux hagards et se tordait sur le sable.

Il était maintenant d'une pâleur livide et une écume sanglante bordait ses lèvres.

L'homme aux lunettes bleues posa sur la blessure un premier appareil.

– Il faut le transporter tout près d'ici, dit-il.

– Mais où ? fit Gontran.

L'homme aux lunettes bleues eut un clignement d'yeux mystérieux.

On porta le comte dans la voiture.

Le cocher eut ordre de reprendre la route de Paris et d'aller au pas.

Le chirurgien improvisé était monté à côté du blessé et soutenait sa tête sur ses genoux.

Le comte n'avait point perdu connaissance.

– Monsieur, lui dit Rocambole, si on vous transporte à Paris, je ne réponds pas que vous ne mouriez en route. Il faut donc aller plus près.

L'œil du blessé sembla demander où, car il ne pouvait parler.

– Je sais une maison, à la barrière, où vous recevrez tous les soins désirables.

La maison dont parlait l'homme aux lunettes bleues n'était autre que celle où, la veille au soir, la comtesse d'Estournelle avait conduit Andrewitsch.

Le cocher, qui avait reçu les indications nécessaires, s'arrêta à la barrière.

M. de Verne, Gontran et les deux jeunes gens qui avaient servi de témoins au comte, suivaient dans le deuxième fiacre.

Rocambole passa la tête à la portière et fit un signe à Gontran.

Celui-ci mit pied à terre et s'approcha.

L'homme aux lunettes bleues lui dit quelques mots à l'oreille.

Alors celui-ci retourna auprès des deux jeunes gens et leur dit :

– Messieurs, mon ami est médecin. Il habite ici près, et croit pouvoir répondre de la vie du blessé, si toutefois on lui laisse emmener chez lui.

Comme les deux jeunes gens hésitaient, Gontran ajouta :

– Je m'appelle le baron Gontran de Neubourg, monsieur que voilà est le marquis de Verne. Nos noms, ce me semble, mettent à couvert votre responsabilité.

– Vous avez raison, dit l'un des deux jeunes gens.

Gontran fit un signe au cocher et remonta en voiture.

Le fiacre descendit le faubourg Saint-Antoine, tandis que celui qui portait le blessé prenait le chemin de ronde et s'arrêtait devant la petite maison d'Emeraude.

Andrewitsch avait passé la nuit dans cette retraite mystérieuse où, d'après la comtesse, il se trouvait à l'abri des criminelles tentatives de son mari. Il avait fait les plus doux rêves, et ne s'était éveillé qu'au bruit d'une porte qui s'ouvrait.

Le cœur du jeune homme s'était pris à battre ; il avait espéré que c'était la comtesse elle-même qui venait lui faire une visite matinale.

Andrewitsch se trompait. C'était la femme de chambre d'Emeraude.

Comme il la regardait avec un certain étonnement, elle lui dit :

– Ma maîtresse m'a dit de venir et de me mettre à la disposition de monsieur. Je suis chargée de préparer le déjeuner et le dîner de monsieur.

– Mais votre maîtresse, dit Andrewitsch qui crut qu'il s'agissait de la comtesse, quand viendra-t-elle ?

– Je ne sais pas, monsieur.

Andrewitsch passa une partie de la journée en proie à une vive impatience.

Il attendait la comtesse.

Abrité derrière une persienne, il explorait le chemin de ronde, presque toujours désert.

Vers trois heures, il eut un battement de cœur, un fiacre se montrait à l'angle du chemin de ronde.

Il marchait lentement et s'arrêta devant la porte de la petite maison.

– C'est elle ! pensa Andrewitsch.

Mais il fut tout désappointé en voyant un homme descendre du fiacre et sonner. La soubrette d'Emeraude alla ouvrir. L'homme aux lunettes bleues, – c'était lui, – demanda :

– M. Andrewitsch est-il là ? Il faut que je lui parle sur-le-champ.

Et il entra dans le corridor.

La soubrette voulait lui barrer le passage, mais il ajouta :

– C'est de la part de la comtesse.

A ces mots, Andrewitsch accourut, et, tout d'abord, il ne reconnut point le faux pilote de Belle-Isle-en-Mer. Celui-ci se hâta de lui dire :

– C'est moi.

– Vous ! fit Andrewitsch.

– Et nous avons fait une bonne journée pour vous.

Puis, se tournant vers la femme de chambre d'Emeraude :

– Allons, petite, dit-il, tu vas m'aider à transporter dans la maison M. le comte d'Estournelle, qui est mourant d'un coup d'épée qu'il vient de recevoir...

Andrewitsch étouffa un cri.

Chapitre 56

À CINQ HEURES du soir, Saphir était à sa toilette, lorsque Paul de la Morlière arriva.

– Ma bonne amie, lui dit-il, je t'ai quittée un peu brusquement hier, mais j'avais un rendez-vous avec mon cousin Victor.

– J'ai bien pensé, lui dit Saphir, que vous aviez affaire, et je ne vous en veux pas.

– Tu aurais d'autant plus tort de m'en vouloir, ma bonne Saphir, dit Paul en souriant, que je viens réparer ma faute.

– Comment cela ?

– Je viens te chercher. Je t'emmènerai dîner au café Anglais. Tu sais, comme autrefois... quand tu m'aimais...

– Ingrat ! murmura Saphir en essayant de sourire.

– Tiens, vois-tu, ma bonne Saphir, poursuivit Paul, nous nous souviendrons de notre bon temps... Tu verras comme je serai gentil.

– C'est-à-dire, fit Saphir avec amertume, que vous me parlerez... d'elle.

Paul fronça le sourcil.

– Non, dit-il, nous parlerons de toi... j'ai trop souffert, je veux oublier...

Saphir mettait son chapeau en ce moment.

– Justement reprit Paul, te voilà prête ; viens !

– Mais non, dit Saphir.

– Comment, non ?

– Je ne puis dîner avec vous, Paul.

– Et pourquoi ?

– Mais... parce que... je dîne en ville...

Paul attacha sur elle un clair regard.

– Vous mentez ! dit-il.

– Moi ! balbutia Saphir toute troublée ; mais je vous jure, Paul...

Le jeune homme lui prit les deux mains.

– Ecoute, ma bonne Saphir, dit-il, je t'ai trompée, je t'ai abandonnée, et je n'ai que ce que je mérite... Je devine tout et ne veux rien savoir... Adieu !

Il lui prit la tête, lui mit un baiser sur le front, et sortit si précipitamment, que Saphir n'eut point le temps de revenir de sa surprise et de son étourdissement.

Paul était déjà loin.

– Oh ! fit-elle, éclatant tout à coup en sanglots, c'est affreux.

Et elle se laissa tomber sur une chaise et fondit en larmes.

Il n'était jamais entré dans la pensée de Saphir que Paul pourrait, un jour, s'imaginer qu'un autre avait pris sa place dans son cœur.

De son côté, Paul éprouva, en s'en allant, un sentiment de jalousie bizarre, si l'on songe qu'il n'aimait plus Saphir, et nourrissait au fond de son cœur un violent amour pour Danielle.

Paul redevint donc jaloux comme au temps où il aimait Saphir, et comme la jalousie est mauvaise conseillère, il obéit à une inspiration indigne d'un galant homme.

Quand il fut dans la rue, il alla s'embusquer sous une porte cochère.

– Je veux savoir où elle va, se dit-il.

Quelques minutes après, une voiture vint s'arrêter devant la porte de Saphir. Un homme en descendit.

– C'est peut-être celui qu'elle attend ! se dit Paul mordu au cœur.

L'homme qui descendait de voiture était vêtu d'une grande redingote boutonnée ; il portait de gros favoris roux, un chapeau à larges bords, et sa tournure fit tressaillir Paul, car il crut reconnaître dans ce personnage cet Anglais qui avait assisté à son duel avec Gontran de Neubourg, et l'avait soigné comme chirurgien.

Alors, mille souvenirs passèrent dans son cerveau comme un éclair.

Paul se rappela que Saphir était venue souvent s'asseoir à son chevet, et que le chirurgien anglais avait dû lui faire la cour pendant ce temps-là.

Aussi l'homme aux favoris roux n'était pas encore sous la porte cochère, que Paul s'était élancé et le saisissait par le bras :

– Un mot ! lui dit-il.

L'homme aux favoris roux poussa un *aoh* formidable.

– Tiens ! dit-il, c'est M. Paul de la Morlière, je crois.

– Sir John ! fit Paul.

– Aoh ! dit l'Anglais.

– Venez, il faut que je vous parle, reprit le jeune homme avec animation.

– Comme vous voudrez, répliqua l'Anglais.

Et il suivit Paul sur le trottoir opposé, de telle façon qu'il pouvait voir les fenêtres de Saphir.

– Où allez-vous ? demanda Paul d'un ton brusque ; où allez-vous, sir John ?

L'Anglais étendit la main.

– Là, dit-il.

– Chez qui ?

Un sourire béat passa sur les lèvres du prétendu chirurgien.

– Oh ! dit-il, vous, curieux !

– Soit. Mais répondez...

– Chez une dame.

– Chez Saphir ! s'écria Paul.

– Yes ! fit l'Anglais.

Paul lui serra le bras avec force.

– Vous êtes son amant ! dit-il.

– Nô ! fit l'Anglais.

– Vous me le jurez ?

– Par l'Angleterre et tous ses gentlemen, répondit l'homme aux favoris roux.

– Alors, pourquoi allez-vous chez elle ?

– Pour affaires.

Paul était pâle, il avait les lèvres serrées et les narines frémissantes.

Le prétendu chirurgien laissa tomber sur lui un regard étonné et glacé.

– Vous jeune, dit-il, vous jaloux...

– C'est vrai !

– Moi pas l'amant de Saphir.

– Mais qu'avez-vous donc à faire avec elle ? insista Paul.

– Oh ! cela regarde moi.

– Ainsi, vous ne voulez pas me le dire ?

– Nô !

Paul se sentait gagner par une sourde exaspération. Tout à coup il regarda fixement son interlocuteur et lui dit :

– Monsieur, vous m'avez prodigué vos soins, vous m'avez peut-être sauvé la vie ; je ne puis donc me battre avec vous… et cependant, tenez, il faut que je sache…

– Chut ! dit l'Anglais en posant un doigt sur sa bouche. Puis, l'entraînant à quelques pas plus loin, il poursuivit, mais cette fois sans aucun accent britannique et dans le plus pur français :

– Mon cher monsieur Paul, voulez-vous jouer cartes sur table ?

Paul tressaillit et le regarda avec une sorte de stupéfaction.

– Vous n'êtes donc pas Anglais ?

– Il y a des jours…

– Comment cela ?

– Je suis de tous les pays, je parle toutes les langues.

– Ainsi…

– Et je suis sorcier.

– Monsieur, dit Paul froidement, je vous serais reconnaissant si vous vouliez vous expliquer.

– Vous voulez savoir ce que je vais faire chez Saphir, dites-vous ?

– Oui.

– Je vais lui donner le moyen de vous procurer les renseignements que vous cherchez.

Paul recula d'un pas.

– Touchant monsieur votre père…

Le jeune homme pâlit. L'homme aux favoris roux continua :

– Vous êtes allé hier chez elle.

– C'est vrai.

– Votre père y est venu… et vous vous êtes caché…

– Monsieur, dit Paul avec un emportement subit, songez que vous parlez de mon père.

– Monsieur Paul, répondit l'homme aux favoris roux avec calme, il est un proverbe qui dit « qu'il faut laisser passer la justice de Dieu. » Si vous voulez des explications, trouvez-vous ce soir, à onze heures, au café Anglais. Peut-être pourrai-je vous en donner. Au revoir…

Il fit un pas vers la porte de Saphir. Paul le retint encore.

– Vous y serez, n'est-ce pas ?

– J'y serai, si toutefois vous me faites une promesse, monsieur.

– Parlez…

– Vous allez vous en aller et me donner votre parole de ne point monter chez Saphir.

– Je vous la donne.

– Vous me verrez sortir avec elle peut-être, et vous ne nous suivrez point.

– Soit.

– Alors, à ce soir.

Et le faux Anglais monta chez Saphir.

Saphir pleurait comme une Madeleine, et ne vit point entrer son visiteur. Celui-ci s'approcha et lui prit affectueusement la main.

– Ma petite, dit-il, je devine pourquoi tu pleures. Paul sort d'ici.

– Oui.

– Et il croit que tu le trompes. Mais rassure-toi, je lui ai ôté cette vilaine idée.

– Vous l'avez donc vu ?

– Je le quitte.

– Et il vous a cru ?

– Oui.

Saphir essuya ses larmes, au travers desquelles un sourire brilla comme un rayon de soleil au milieu d'une averse de printemps.

– Allons ! dit le bizarre personnage, au lieu de te lamenter, viens avec moi, et songe que c'est pour ton cher Paul que tu m'accompagnes.

– Je suis prête, dit Saphir.

Elle se leva, rajusta sa toilette devant une glace, passa son mouchoir sur ses yeux, et prit le bras du faux Anglais.

Paul avait tenu parole ; il était parti. Le compagnon de Saphir put s'en convaincre en la faisant monter en voiture.

– Rue Blanche, 15, dit-il au cocher, en fermant la portière.

Madame veuve Durocher, ou plutôt la comtesse d'Estournelle, attendait avec impatience l'arrivée de cet homme, qui avait fini par la ployer sous sa volonté de fer comme l'ouragan incline un peuplier.

L'homme aux lunettes bleues, entra dans le salon de la comtesse, donnant la main à Saphir.

Chapitre 57

MADAME, DIT L'HOMME aux lunettes bleues, en entrant avec Saphir dans le salon de la comtesse d'Estournelle, voulez-vous me permettre de laisser madame ici, et de passer avec vous dans une autre pièce ? Nous avons à causer.

La comtesse redevint grande dame à la vue de Saphir ; elle l'appela *mademoiselle* et la pria de s'asseoir avec une familiarité protectrice.

Puis elle dit au faux Anglais :

– Veuillez me suivre, monsieur.

Elle ouvrit une porte et le fit passer dans sa chambre à coucher.

– Autant qu'il m'en souvient, dit alors Rocambole, vous savez l'anglais ?

– Comme le français.

– Alors, parlons anglais. Les cloisons sont peut-être un peu minces.

– Soit, dit la comtesse.

– Avez-vous des nouvelles d'Andrewitsch ? demanda Rocambole.

– Comment en aurais-je. Ne m'avez-vous pas défendu de sortir ?

– Oui, mais non de recevoir. Emeraude, qui vous a donné sa femme de chambre pour servir votre cher Andrewitsch.

– Comment ! vous savez aussi cela ? interrompit la comtesse.

– Parbleu ! je l'ai trouvée dans la maison.

– Vous y êtes allée ?

– J'en viens.

– Alors vous avez vu Andrewitsch ?...

– Je l'ai constitué garde-malade.

– De qui ?

– D'un homme qui s'est battu, il y a trois heures, au bois de Vincennes, qui a reçu un coup d'épée, et que, pour des raisons à moi, j'ai fait transporter dans la maison d'Emeraude.

– Mais ceci est de la dernière audace ! s'écria la comtesse.

– Non, car le blessé se nomme le comte d'Estournelle, madame.

– Mon mari !

– Il s'est battu avec M. Gontran de Neubourg, qu'il a trouvé rentrant chez lui. Il était ivre, votre mari, et vous savez qu'il a l'ivresse fanfaronne. Il a fallu se battre tout de suite.

– Mais, monsieur, fit la comtesse en regardant attentivement son interlocuteur, cette blessure... est-elle... grave ?

– Cela dépend de vous.

La comtesse tressaillit.

– Oh ! dit-elle, vous êtes le génie du mal !

Rocambole se prit à sourire.

Puis il inspecta la pièce où il se trouvait, avisa un placard et alla l'ouvrir.

– Que faites-vous ? demanda la comtesse.

– Je vois si l'on peut se cacher...

Et il entra à moitié dedans...

– Se cacher ! fit la comtesse, pour quoi faire, mon Dieu ?

– Mais pour assister, invisible à votre entretien avec le vicomte de La Morlière.

Et l'homme aux lunettes bleues ressortit de la cachette improvisée, disant :

– Ainsi il est bien convenu que nous serons sages...

– Oui, dit la comtesse.

– Et que vous m'obéirez, de point en point ?

– Sans doute.

– Sincèrement.

La comtesse soupira.

– Voilà un soupir qui me garantit votre fidélité, dit-il.

A présent, causons !

* *

*

Que se passa-t-il entre l'homme aux favoris roux et aux lunettes bleues et la

comtesse ? ce fut un mystère.

Mais lorsque le vicomte de la Morlière arriva, il trouva la comtesse souriante, tenant dans ses mains une des mains de Saphir.

L'homme aux lunettes bleues avait disparu.

* *

*

Le vicomte de la Morlière fut exact comme un chronomètre au rendez-vous que lui avait donné madame d'Estournelle.

A la vue de Saphir, le vieillard éprouva un trouble inexprimable.

– Bonjour, vicomte, lui dit Saphir en lui tendant la main.

Elle souriait, et sa pose était charmante de laisser-aller et de nonchalance.

– Vous le voyez, mon ami, dit la comtesse, j'ai tenu parole...

M. de la Morlière, immobile à deux pas des deux femmes, les regardait tour à tour.

– Je suis allée voir mademoiselle, poursuivit la comtesse, et je lui ai dit tout ce qu'il est possible de dire en faveur d'un galant homme comme vous.

Saphir baissa modestement les yeux. Le vicomte en éprouva un mouvement de joie, et dit à son tour :

– La chère enfant sait combien je l'aime, mon Dieu !

– Vrai ? dit Saphir.

– Allons ! murmura la comtesse en souriant, venez lui baiser la main, mon cher ami.

Saphir tendit sa main avec un geste de reine ; le vicomte la prit et l'appuya sur ses lèvres.

– Ainsi, dit Saphir, vous m'aimez réellement ?

– Oh ! fit le vieillard.

– Mais savez-vous que je suis despote... que j'ai un affreux caractère... que je suis parfois mauvaise... et que je pourrais bien vous rendre malheureux !

Il la contemplait et souriait.

– Et puis, voyez-vous, continua Saphir, je suis si fantasque !...

– Oh ! je le sais.

– Je suis capable de vous demander des choses impossibles...

– Je les ferai.

– Si jamais j'avais pitié de vous, continua Saphir, je voudrais vous rendre esclave.

Le vicomte tendit les deux mains en souriant, et dit :

– Ferez-vous tout ce que je voudrai ?

– Tout.

– Si la fantaisie me prend de vous séquestrer quelque part, à Paris ou ailleurs, me suivrez-vous ?

– Jusqu'au bout du monde.

– Vrai ?

– Sur l'honneur !

La comtesse et Saphir échangèrent un coup d'œil rapide.

– Mais où voulez-vous donc me conduire ! demanda le vicomte.

– C'est mon secret.

– Ah ! mon pauvre ami, fit la comtesse, je crains bien que vous ne redeveniez un enfant dans ces petites mains roses.

Le vicomte était venu s'asseoir timidement auprès de Saphir.

De souriante qu'elle était, la pécheresse devint grave tout à coup.

– Monsieur le vicomte, dit-elle, vous n'ignorez pas que votre fils m'aime ?

Le vicomte fronça le sourcil.

– Si je consentais à souffrir vos assiduités, ce ne serait qu'à une condition.

– Laquelle ?

– C'est que je vous emmènerais en quelque lieu où Paul ne pourrait nous rejoindre.

Le vicomte eut un accès de jalousie, et ses narines frémirent.

– Je l'entends bien ainsi, dit-il.

– Ainsi, vous accepteriez ?

– Oui.

– Même si je vous proposais de partir ce soir ?

– A l'instant même.

– Sans rentrer chez vous ?

– Si vous l'exigez, je ne rentrerai pas.

– Et si je vous défends d'écrire pour prévenir de votre absence ?

– Je n'écrirai pas.

– Ah ! par exemple, ma chère, dit la comtesse en riant, voilà un homme soumis, ou je ne m'y connais pas.

Saphir enveloppa le vicomte d'un regard dominateur.

– C'est ainsi qu'il faut être quand on m'aime, dit-elle.

Puis elle ajouta :

– Alors, voici qui est convenu ; nous partons ce soir.

– Où allons-nous ?

Elle prit la pose et le geste d'une femme de théâtre, et répondit :

– C'est un mystère !

– Vicomte, dit à son tour la comtesse, vous dînez avec moi.

Le vicomte regarda Saphir.

– Elle aussi, ajouta madame d'Estournelle.

Puis elle sonna et donna des ordres.

L'appartement de madame veuve Durocher était simple et modeste, comme nous l'avons dit déjà. La salle à manger était petite, mais elle était bien chauffée, et l'odorat du vicomte fut agréablement surpris lorsqu'il y entra, donnant la main à la comtesse, par les parfums délicats d'une cuisine recherchée.

L'homme aux lunettes bleues faisait bien les choses. Il avait commandé un dîner fin chez Potel, et le dîner était arrivé à sept heures précises.

Le vicomte aperçut devant lui, à la place qui lui était désignée, un flacon de vin d'un jaune d'or.

– Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il.

– Cela s'appelle le vin des amoureux, mon ami, répondit la comtesse.

– Alors donnez-m'en.

Et il tendit son verre.

C'était un triste spectacle que celui de cet homme vieilli avant l'âge, que le crime avait marqué au front d'un stigmate indélébile, et qu'une passion fatale frappait tout à coup comme le châtiment de Dieu ! C'était chose triste que de le voir assis entre ces deux jeunes femmes qui jouaient sans doute le premier acte de quelque terrible comédie.

Le vin jaune comme de l'ambre que la comtesse versa à M. de la Morlière avait sans doute des propriétés généreuses, car, à mesure qu'il buvait, le vieillard semblait redevenir jeune, son œil brillait, ses lèvres minces s'éclairaient d'un sourire.

Il eut, pendant une heure, trente années de moins. Pendant une heure, il oublia ses

plus graves préoccupations, la haine mystérieuse dont il était poursuivi, le mépris de son fils qui l'accablait, et ce danger encore mal défini qui semblait planer sur sa tête.

Comme neuf heures sonnaient, on entendit le bruit d'une voiture sous les fenêtres.

– On vient nous chercher, dit Saphir.

– Nous chercher ! fit le vicomte étonné. Qui donc ?

– Mon cocher.

– Est-ce que... nous partons ?

– A l'instant.

– Adieu, mon cher vicomte, dit madame d'Estournelle. Au revoir, au moins.

M. de la Morlière se leva de table en chancelant ; le vin jaune lui montait à la tête.

– Enveloppez-vous bien, mon cher, dit Saphir ; il fait froid et c'est très mauvais en sortant de table.

Le coupé de Saphir était en effet à la porte. Elle y fit monter le vicomte ; puis, quand il fut assis, elle baissa les stores.

– Vous ne devez pas savoir où nous allons, dit-elle.

La voiture partit au grand trot.

Ivre de bonheur et pris de vin, le vicomte de la Morlière ne s'aperçut pas de la longueur du trajet.

Il passa une heure en voiture, tenant dans ses mains la petite main de Saphir et murmurant les paroles les plus incohérentes.

Enfin le coupé s'arrêta un moment, puis il roula sous une voûte et s'arrêta encore.

– C'est ici, dit Saphir.

Elle ouvrit la portière et descendit la première. Alors le vicomte regarda.

Il était dans la cour d'une maison déjà vieille ayant tout le caractère d'un hôtel du faubourg Saint-Germain.

Saphir prit le vicomte par la main et le conduisit vers un escalier, dont elle lui fit gravir une vingtaine de marches. Elle sonna à une porte du premier étage.

Une servante vint ouvrir.

Le vicomte reconnut l'ancienne femme de chambre de Saphir.

Saphir le fit pénétrer dans un petit appartement que lui avait meublé Rocambole et où elle s'était cachée pendant trois mois.

– Voici votre prison, dit-elle au vicomte.

M. de la Morlière chancelait de plus en plus en marchant. Il parlait, et sa parole

était embarrassée.

Un grand feu flambait dans la cheminée du salon.

Saphir conduisit le vicomte au coin de la cheminée, et le fit asseoir dans un grand fauteuil.

– Vous avez l'air fatigué, lui dit-elle.

Il leva sur elle un regard aviné.

– Je vous aime ! dit-il.

– Bien. Je le sais...

Elle eut un sourire railleur :

– Voyons ? dit-elle, maintenant faisons nos conditions.

– Que voulez-vous dire ?

– Vous sentez bien, reprit Saphir, que je ne peux pas vous aimer ainsi du premier coup... il me faut le temps de la réflexion...

– Ah ! fit le vicomte, dont la langue s'épaississait, ah... il faut... le... temps.

– Mais sans doute.

– Combien de temps ?

– Cela dépendra de votre soumission.

– Vous savez bien que je suis votre esclave. Ordonnez, j'obéirai.

– D'abord, vous resterez ici.

– J'y resterai.

– Vous ne sortirez pas.

– Soit.

– Et vous m'attendrez...

– Comment ! dit le vicomte... vous vous... en allez ?...

– Oui.

– Mais... c'est... impossible !...

Et la tête du vicomte, alourdie par l'ivresse, s'inclina sur son épaule.

Saphir ajouta :

– Demain matin, je viendrai vous dire bonjour.

Elle se leva et remit son châle, qu'elle avait jeté sur un sopha.

Alors M. de la Morlière fut pris d'une sorte de rage. Il se leva, trébuchant toujours, et s'écria :

– Non ! non ! vous ne partirez pas ainsi !

Il voulut faire un pas vers elle, la prendre par le bras et la retenir, mais l'ivresse étrange qui le dominait l'en empêcha.

Il retomba sans forces dans son fauteuil, en poussant un gémissement.

– Adieu... soyez sage... fit Saphir.

Et elle sortit.

Le vicomte essaya une seconde fois de se lever et de courir après elle.

L'ivresse fut plus forte que la volonté. Une sorte de paralysie s'empara de tous ses membres, sa tête acheva de s'incliner, ses yeux se fermèrent, et il ne tarda pas à s'endormir d'un lourd sommeil.

Alors, par la porte qui s'était refermée sur Saphir, un homme entra.

C'était Rocambole.

Chapitre 58

L'HOMME AUX LUNETTES bleues vint jusqu'au milieu du salon et s'arrêta en face du fauteuil dans lequel M. de la Morlière s'était endormi.

Il le contempla un moment, écoutant ses ronflements sonores.

Puis il s'approcha et lui mit la main sur le front.

Le dormeur ne bougea pas.

– Allons ! se dit l'homme aux lunettes bleues, le vin jaune a produit son effet.

Il déboutonna son paletot et posa sur la cheminée un petit flacon qu'il avait dans sa poche.

Puis il alla ouvrir une seconde porte au fond du salon et fit un geste.

Aussitôt deux femmes entrèrent : c'étaient madame d'Estournelle et Saphir.

– Savez-vous bien, dit la première, que je ne comprends absolument rien à tous ces mystères ?

Cet homme était grave et solennel comme un juge. Il désigna le flacon du doigt et leur dit :

– Voyez-vous cette liqueur blanche contenue dans cette fiole ?

– Oui, dit la comtesse.

– Savez-vous quelle est sa vertu ?

– Non.

– Elle a une propriété singulière ; celle de paralyser le corps, de le mettre en léthargie complète, sans cependant affecter l'ouïe et obscurcir l'intelligence.

– Propriété singulière, en effet, murmura madame d'Estournelle.

– Il y a mieux, reprit l'homme aux lunettes bleues, celui dont les tempes ont été frottées de cette eau se trouve doué d'une sorte de seconde vue.

– Comment cela ?

– C'est-à-dire que, les yeux fermés, il voit ce qui se passe autour de lui.

– Et il ne peut remuer ?

– Pas plus qu'une statue.

– Voilà qui est bien romanesque, mon cher, observa la comtesse.

– C'est possible ; mais demain, quand le vicomte s'éveillera, il se souviendra.

– Ah !

– Et c'est alors que commencera le vrai rôle de Saphir.

Saphir regardait tour à tour l'homme aux lunettes bleues et la comtesse.

Son regard exprimait un singulier mélange de terreur et d'incrédulité.

– Mais, dit-elle, cet homme a donc commis de bien grands crimes ?

– Des crimes inouïs. Il a assassiné une femme et volé une pauvre orpheline.

En parlant ainsi l'homme aux lunettes bleues regarda la comtesse.

– Oh ! je sais bien, dit-il, que, par le temps qui court, dépouiller un enfant de son héritage est chose vulgaire.

La comtesse lui lança un coup d'œil clair et froid.

– Parlez-nous donc de votre fiole, mon cher monsieur, dit-elle.

– Je vais faire mieux, je vais m'en servir.

– Ah !

– Seulement, aussitôt l'opération terminée, vous ferez bien de nouer la conversation convenue.

– C'est dit, observa Saphir. Pour la vie de mon cher Paul, il n'est rien que je ne fasse.

Alors l'étrange personnage s'approcha du vicomte, qui continuait à dormir de son lourd sommeil.

Il déboucha la fiole et en versa quelques gouttes dans le creux de sa main ; puis il frotta ses deux mains l'une contre l'autre, et quand elles furent suffisamment imprégnées, il les appliqua sur les deux tempes du vicomte.

Soudain, celui-ci fit un brusque mouvement sur son siège, et les deux femmes reculèrent.

Un sourire glissa sur les lèvres de l'homme aux lunettes bleues.

– N'ayez pas peur, dit-il.

Et, en effet, après ce brusque mouvement, le dormeur reprit son immobilité première.

Seulement, ses ronflements s'arrêtèrent, et on eût juré qu'il était éveillé.

L'homme aux lunettes bleues reboucha sa fiole, la remit dans sa poche, marcha sur la pointe du pied jusqu'à la comtesse et lui dit à l'oreille :

– A présent, vous savez votre rôle ?

– Oui.

– Alors, au revoir.

– Vous partez ?

– Je serai ici dans une heure.

Il sortit en étouffant un bruit de ses pas. Dans l'antichambre, il trouva la camérière de Saphir.

– Viens avec moi, lui dit-il.

La jeune fille était habituée, depuis trois mois, à voir cet homme exercer une volonté puissante sur sa maîtresse.

Elle s'enveloppa donc dans un tartan et le suivit.

Le coupé qui avait amené Saphir, – laquelle avait fait, comme on dit au théâtre, une *fausse sortie,* – ce coupé, disons-nous, stationnait dans la cour.

L'homme aux lunettes bleues y fit monter la servante, se plaça à côté d'elle et dit au cocher :

– Boulevard des Italiens, devant le café Anglais.

La voiture partit au grand trot. Saphir avait un trotteur de premier ordre. Dix minutes après, elle arrivait sur le boulevard.

Alors Rocambole mit pied à terre et dit à la femme de chambre :

– Le cocher va te conduire à l'ancien appartement de ta maîtresse.

– Rue Saint-Lazare ?

– Oui.

– Qu'y ferai-je ?

– Tu te coucheras tranquillement. On n'a pas besoin de toi là-bas.

Puis il dit au cocher :

– Vous reviendrez m'attendre devant le café Anglais.

Il était alors onze heures.

La petite salle du rez-de-chaussée de ce restaurant était à peu près déserte, lorsque l'homme aux favoris roux y entra.

Une seule personne était assise dans un coin, lisant distraitement un journal, et vidant un verre de vin de Saint Hubert.

C'était Paul de la Morlière.

A la vue de sir John il fit un mouvement et voulut se lever. Sir John alla vers lui et s'assit à sa table familièrement.

– Je vous attendais, dit le jeune homme, et non sans impatience.

Sir John était devenu grave.

– Monsieur, dit-il au jeune homme, je vous avais promis de venir, je suis venu.

– Je comptais sur votre parole, monsieur, répondit Paul.

– Je suis venu, reprit sir John, mais non sans hésiter.

– Pourquoi ?

– Parce que vous êtes un bon et loyal jeune homme, et que, dans une heure peut-être, vous pleurerez des larmes de sang.

Paul frissonna.

– Le doute, monsieur, continua sir John, vaut mieux que la certitude.

– Que voulez-vous dire ?

– Eh ! mon Dieu, si vous avez tenu à une explication, vous saviez bien qu'elle ne toucherait Saphir qu'indirectement.

– Oui, dit Paul d'un air sombre, je sais que vous devez me parler de mon père.

– Il est temps encore d'y renoncer, monsieur. Réfléchissez...

– Non, je veux savoir.

– Prenez garde !

– Monsieur, dit Paul avec résolution, je suis d'un avis opposé au vôtre.

– Comment cela ?

– J'estime que le doute est mille fois plus cruel que la certitude.

– Ainsi, vous voulez savoir ?

– Tout.

– Et si je vous démontre que l'homme dont vous portez le nom, est indigne d'être votre père...

– Monsieur !

– Vous le voyez bien : jamais vous ne pourrez m'écouter de sang froid.

Paul fit sur lui-même un violent effort.

– Pardonnez-moi, dit-il, j'ai tort ; je vous écouterai.

– Jusqu'au bout ?

– Oui.

– Alors, venez avec moi.

– Où ?

– En un lieu où vous trouverez votre père.

– Jamais ! je ne veux pas le voir, s'écria Paul de la Morlière.

– Vous le verrez, il ne vous verra pas.

– Que signifient ces paroles ?

– Vous le saurez plus tard, venez...

Paul se leva. Sir John semblait exercer sur lui un empire irrésistible.

Mais au moment où ils allaient sortir de la salle, un nouveau personnage y entra.

C'était Victor de Passe-Croix.

Victor arrivait dans l'espérance de rencontrer son cousin au café Anglais.

Il tendit la main à Paul ; puis, à la vue de sir John, il tressaillit.

Le faux chirurgien anglais ne ressemblait guère pourtant, au pilote de Belle-Isle-en-Mer ; mais il n'avait pas pris le soin de dissimuler sa voix ordinaire, et Victor avait entendu les derniers mots qu'il venait de prononcer.

Le fils du baron de Passe-Croix attacha sur lui un clair regard, puis il dit à Paul de la Morlière :

– Est-ce que tu connais monsieur ?

– Oui, dit Paul.

– C'est singulier ! murmura Victor, monsieur a une voix qui...

– Une voix, interrompit sir John, qui vous rappelle la voix d'un certain pilote.

Victor fit un pas en arrière.

– C'est moi, dit simplement l'homme aux lunettes bleues.

– Ah ! c'est vous, dit Victor, c'est vous qui m'avez fait renverser et garrotter ?

– Oui, monsieur.

– Alors, je suppose, dit le jeune homme avec un accent d'irritation subite, que nous allons nous expliquer ?

– Pas ici.

– Oh ! il le faut.

Sir John croisa les bras, et, au travers de ses lunettes bleues, il attacha sur Victor un regard plein de calme :

– Monsieur Victor de Passe-Croix, dit-il, je gage que vous donneriez dix années de votre vie pour savoir quel est le lien mystérieux qui unit votre père à votre oncle le vicomte de la Morlière ?

– Oui, monsieur, répondit Victor d'une voix sombre.

– Eh bien ! il ne tient qu'à vous de le savoir ce soir même.

– Comment cela ?

– Vous n'avez qu'à venir avec nous, ajouta sir John.

Victor regarda Paul.

– Oui, dit ce dernier, car tu m'empêcheras peut-être de me brûler la cervelle.

– Soit, murmura Victor.

Puis, regardant sir John :

– Je veux bien vous suivre, dit-il, mais vous me donnerez après des explications.

– Si vous ne les jugez pas inutiles après, répondit l'homme aux lunettes bleues.

Et il sortit le premier.

Le coupé de Saphir, après avoir déposé la femme de chambre rue Saint-Lazare, était revenu stationner devant le café Anglais.

– Montez, messieurs, dit sir John, je vais m'asseoir à côté du cocher.

– Rue de la Michodière ! ajouta-t-il.

Arrivé à la porte de cette maison, où le mystérieux personnage avait son bureau de renseignements, il descendit, et tout en souriant, il s'approcha de la portière du coupé.

– Je vous demande quelques minutes, messieurs, dit-il, j'ai à changer de vêtements.

Les deux cousins attendirent sans échanger un mot.

Sombres tous deux, ils semblaient craindre de se communiquer leurs pensées.

Dix minutes s'écoulèrent. Au bout de ce temps, la porte s'ouvrit, et ils virent sortir un domestique.

C'était un cocher anglais qui paraissait jeune encore, portait des favoris en côtelettes, d'un beau rouge, était revêtu d'une longue veste d'écurie à carreaux, d'un pantalon noisette pincé au genou, et portait un cône de drap gris en guise de coiffure. Il s'approcha de la portière et dit aux deux jeunes gens :

– Ne vous étonnez pas, c'est moi...

Paul et Victor reconnurent la voix ; c'était tout ce qui restait de lui : les lunettes bleues elles-mêmes avaient disparu.

– Retourne d'où tu viens, dit-il en grimpant de nouveau à côté du cocher.

Or, pendant ce temps, voici les sensations auxquelles le vicomte de la Morlière était en proie.

Il s'était endormi dans le fauteuil, au coin de la cheminée, dans le salon où l'avait fait entrer Saphir.

Ce sommeil qui l'étreignait et qui était le résultat de l'ivresse, avait fait place tout

à coup à une douleur étrange.

Il avait semblé au vicomte qu'on lui brisait les tempes à coups de marteau.

Alors, il avait essayé de se lever pour se soustraire à ce supplice ; mais il s'était senti dominé par un engourdissement général, comme s'il eût été coulé tout à coup dans un moule de plomb ou d'airain.

– Je rêve, s'était-il dit. J'ai un affreux cauchemar.

Et, à partir de ce moment, voici ce qu'il avait éprouvé, vu et entendu :

D'abord, une vive clarté avait frappé ses paupières closes, et, au travers, ses yeux avaient revu le petit salon où il se trouvait, dans tous ses détails. En même temps, il entendit marcher derrière lui, et fit un effort surhumain pour se retourner...

Mais l'étreinte de fer qui pesait sur lui ne lui permit aucun mouvement.

En même temps il entendit un chuchotement, confus d'abord, et qui devint distinct.

C'étaient deux femmes qui causaient à mi-voix.

Le vicomte reconnut la voix de Saphir et celle de la comtesse.

Alors, toujours immobile, toujours paralysé, semblable à ces gens frappés de léthargie qu'on enterre, et qui entendent, sans pouvoir faire un mouvement, le bruit des pelletées de terre tombant sur le cercueil, – alors, disons-nous, le vicomte se prit à écouter, en proie à une terreur vertigineuse.

– C'est un homme mûr, poursuivit la comtesse, mais du meilleur monde, fort riche, et qui fera pour vous les plus grandes folies, je vous assure.

– Ah ! madame, répondit Saphir.

Les deux femmes étaient à deux pas de lui, derrière son fauteuil. La comtesse disait :

– Mais, en réalité, ma petite, je ne comprends pas cette aversion insupportable que vous éprouvez pour le vicomte.

– Il me fait horreur !

L'accent de Saphir eût fait bondir le vicomte sur son siège, s'il n'eût été sous l'étreinte de la léthargie.

– Il vous fait horreur ? dites-vous, fit la comtesse d'un ton naïf.

– Oh ! oui.

– Pourquoi ?

– Parce que je crois qu'il a du sang sur les mains, madame.

– Ciel ! fit la comtesse.

– Je ne sais quel crime affreux il a commis, continua Saphir, quelle fortune il a

volée, mais son fils le fuit comme on fuit le bourreau ou un pestiféré.

A ces derniers mots, il sembla au vicomte que la lame d'un poignard lui pénétrait froide et acérée jusqu'au fond du cœur.

– Oh ! quel épouvantable rêve ! se dit-il. On m'a mis dans un moule de fer...

Et, certes, s'il avait pu secouer cette paralysie terrible, le vicomte aurait fui. La comtesse reprit :

– Mais êtes-vous bien sûre de ce que vous dites là, ma petite ?

– Oh ! très sûre...

– N'êtes-vous point la dupe de quelque abominable calomnie ?

– Ecoutez, je vais vous dire ce que je sais.

– Voyons ?

– Il y a trois mois, le vicomte est arrivé un matin dans mon appartement, rue Saint-Lazare : « Mon enfant, m'a-t-il dit, vous aimez mon fils, n'est-ce pas ? – Oh ! de toute mon âme, lui ai-je répondu. – Eh bien ! si vous l'aimez ainsi, il faut renoncer à lui. Il ne faut pas briser votre avenir. » Alors il m'a raconté que Paul devait épouser sa cousine, que si je persistais à le voir, je ferais manquer ce mariage, et j'ai eu la naïveté de le croire. Il m'a emmenée en Normandie, et, m'enfermant avec lui dans une maison de campagne appelée la Charmerie, il est bientôt devenu amoureux fou de moi. Alors, je me suis enfuie.

– Mais, observa la comtesse, je ne vois pas jusque-là l'ombre d'un crime, ma petite.

– Attendez ! Paul ne se mariait pas. Tout au contraire, épris d'une folle passion pour une inconnue, il était venu dans les environs de la Charmerie.

Là, il s'est rencontré avec son père, le pistolet au poing, dans une chambre sans lumière, et quand une clarté subite les a enveloppés, le vicomte de la Morlière est tombé à genoux et comme foudroyé.

Il croyait me trouver dans la maison, et la femme qui lui est subitement apparue, tenant un flambeau à la main, cette femme qui n'était autre que celle que poursuivait Paul, – cette femme lui a fait jeter un cri terrible.

Il est tombé à genoux, il a demandé grâce et a cru voir un fantôme sorti de sa tombe.

– De qui tenez-vous ces détails, ma petite ? demanda la comtesse.

Le vicomte écoutait, et s'il n'eût été complètement paralysé, on eût entendu les battements de son cœur.

– Quel épouvantable cauchemar ! pensait-il. Ah ! si je ne rêvais pas, si cela était vrai, Saphir me mépriserait comme un criminel que je suis.

Une fois encore, il essaya de se secouer et de tourner la tête.

– Je vais m'éveiller ! pensait-il, je suis sans doute dans mon lit.

Elles passèrent devant lui, et comme il y voyait ni plus ni moins qu'un somnambule à travers ses paupières closes, il les vit toutes deux. Saphir marchait la première. Quand elle fut sur le seuil de cette porte par où l'homme aux lunettes bleues était sorti, elle s'arrêta, se retourna vers le vicomte, étendit la main vers lui :

– Tenez, madame, dit-elle, regardez bien cet homme, c'est un assassin !

Puis elle souleva la portière et toutes deux disparurent.

– Mon Dieu ! pensait M. de la Morlière, je suis un grand coupable, mais le châtiment que vous m'infligez est à la hauteur de mon forfait... Oh ! si je pouvais me réveiller...

Le salon demeura vide un instant. Puis la porte se rouvrit et le vicomte, qui croyait toujours rêver, vit entrer un homme qu'il reconnut sur-le-champ.

C'était John, le groom anglais, le domestique qu'il avait emmené à la Charmerie.

John s'approcha et prit une chaise sur laquelle il s'assit à califourchon, à deux pas du vicomte.

– Mais c'est épouvantable ! pensait celui-ci.

– Bonjour, vicomte, dit le groom, bonjour, cher maître. Vous êtes aussi immobile qu'une statue. Mais vous voyez et vous entendez... Donc, nous pouvons causer. Oh ! j'ai beaucoup de choses à vous dire, vicomte...

Et le groom ricanait, et son sourire était si satanique que le vicomte se demanda s'il n'était pas mort et déjà en proie aux tortures des damnés.

John lui faisait l'effet d'un démon.

– Vous croyez dormir, vicomte, poursuivit le groom, mais vous ne dormez pas. N'avez-vous pas cru, tout à l'heure, qu'on vous brisait les tempes à coups de marteau ? Eh bien ! c'était moi, moi, qui vous frottais avec un poison indien, qui a le singulier privilège d'engourdir et de pétrifier, mais qui laisse à l'ouïe et à la vue toute leur finesse.

Donc c'est moi, mon cher vicomte, et j'ai beaucoup de choses à vous dire. Mais d'abord procédons par ordre...

Saphir vous méprise, votre fils vous déteste...

Et cependant, ni Saphir, ni votre fils ne savent l'histoire de vos crimes. Ils les ont devinés, voilà tout. Mais patience, ils vont être fixés là-dessus !

Alors le groom frappa dans sa main. Aussitôt la porte se rouvrit et Saphir entra.

Elle donnait la main à Paul de la Morlière.

Derrière eux marchait Victor de Passe-Croix.

Tous trois vinrent se ranger debout et silencieux autour du fauteuil du vicomte.

– Monsieur Paul, dit alors le groom, il est temps encore, partez...

– Non, murmura Paul, je veux savoir.

– Moi aussi, dit Victor, car je ne veux pas douter sans raison de l'honneur de mon père.

– Oh ! quel rêve ! quel rêve ! pensait le vicomte.

Le groom sortit alors un rouleau de papier de sa poche.

C'était le manuscrit que, six mois auparavant, Danielle avait remis aux quatre chevaliers du Clair de Lune.

C'était le *Manuscrit du Domino.*

Paul arrêta le groom au premier mot, en lui posant la main sur le bras :

– Monsieur, dit-il, je vais vous écouter jusqu'au bout. Je vous jure que je ne vous interromprai pas ; mais, en retour, vous allez me faire une promesse.

Vous allez me jurer que vous me donnerez la preuve des faits que vous allez avancer.

– Oui, monsieur.

Et le groom lut...

Cette lecture dura près de deux heures. Ce fut un supplice sans nom pour le vicomte, un supplice non moins affreux pour les deux jeunes gens.

Quand Rocambole eut tourné le dernier feuillet du manuscrit du domino, Victor et Paul, le front baigné de sueur, le visage pâli par la honte, savaient que le vicomte de la Morlière, le baron de Passe-Croix et le chevalier de Morfontaine avaient assassiné le comte de Main-Hardye, la malheureuse Diane et volé l'héritage de Danielle.

Le vicomte pensait :

– Si je ne rêvais pas, je n'aurai plus qu'à me brûler la cervelle.

– Monsieur, dit alors Paul de la Morlière, vous m'avez promis des preuves, il me les faut ou je vous tue !

Et il posa un petit stylet, qu'il portait toujours sur lui, sur le marbre de la cheminée.

– Monsieur, répondit le groom avec calme, les preuves, les voilà !

Il frappa de nouveau dans ses mains, la porte s'ouvrit de nouveau. Un homme et une femme entrèrent.

– Danielle ! s'écria Paul.

– La femme de Sologne ! exclama Victor.

– La fille de Diane, répondit la jeune fille d'un ton grave et triste.

Puis elle attacha ses deux grands yeux bleus sur les deux jeunes gens :

– Regardez-moi bien, dit-elle, et voyez si je mens... Puis elle étendit la main vers le vicomte toujours immobile.

– Cet homme, dit-elle, est l'assassin de mon père et de ma mère.

Victor poussa un cri sourd ; Paul chancela. Mais soudain, il se redressa, et, désignant celui qui venait d'entrer :

– Quel est donc cet homme ? demanda-t-il.

– C'est Ambroise, le valet de chambre et le complice de votre père, répondit Rocambole.

– Et, dit Ambroise, je suis prêt à témoigner en justice que tout ce que vous venez d'entendre est vrai.

Le doute n'était plus permis.

Victor prit la main de Paul et lui dit :

– Nous sommes frères à présent, frères par le malheur, par l'infamie. Viens, frère, nous allons partir pour cette terre d'Afrique où le feu purifie. C'est au milieu d'une grêle de balles, c'est sous l'habit du simple soldat qu'il nous faut aller conquérir le droit de demander l'autorisation de changer de nom.

Tous deux s'inclinèrent devant Danielle, pâle et triste, tous deux sortirent le front penché et la mort au cœur...

Alors encore le vicomte éperdu essaya de briser le moule invisible qui l'étreignait, et l'effort qu'il fit fut si surhumain qu'il parvint à remuer les lèvres et les bras.

Mais, en ce moment, les lumières s'éteignirent, un rire moqueur se perdit dans l'obscurité, et tout rentra dans le silence.

Puis un bourdonnement étrange se fit aux oreilles du vicomte, sa pensée s'obscurcit, il lui sembla de nouveau qu'on lui brisait les tempes ; il se sentit emporté dans un tourbillon fantastique, et l'ivresse, un moment dissipée par le poison indien, l'étreignit de nouveau...

Quand le jour vint, le vicomte de la Morlière rouvrit les yeux.

Il n'était plus dans son fauteuil, mais étendu sur le parquet.

Un premier rayon de soleil filtrait à travers les rideaux.

Le vicomte se leva avec peine, demeura un moment immobile au milieu du salon, puis il fit un pas vers une porte ouverte.

– Où suis-je donc ? se demanda-t-il, où suis-je ?

La porte ouverte donnait sur une chambre à coucher.

La couverture était faite, une bougie achevait de brûler sur la table de nuit.

Les souvenirs du vieillard étaient confus encore, mais bientôt ils s'éclaircirent un à un.

D'abord il se rappela que Saphir l'avait conduit en ce lieu, la veille au soir, puis elle était partie, puis... Le voile qui obscurcissait son cerveau se déchira, et ce qu'il croyait être un rêve revint à sa pensée tout entier et dans tous ses détails.

Il éprouva alors un battement de cœur terrible et ses cheveux blancs se hérissèrent.

– Oh ! que j'ai souffert ! se dit-il ; mon Dieu, que j'ai souffert !...

Il alla ouvrir une croisée. Cette croisée donnait sur la cour du vieil hôtel.

La cour était déserte.

Le vicomte exposa son front brûlant à l'air frais du matin, et il essaya de réfléchir, se posant avec effroi cette question terrible :

– Etait-ce bien un rêve ?

Mille arguments pour et contre cette opinion se croisèrent alors comme des éclairs, un soir d'orage, dans son cerveau tourmenté.

Celui qui plaidait le plus en faveur du rêve, c'était cette paralysie étrange à laquelle il avait été en proie.

Puis ensuite ce défilé de personnages, parmi lesquels se trouvait Ambroise, Ambroise, l'âme damnée du vicomte, le seul homme en qui il eût une confiance absolue.

Mais en même temps il songea aux paroles que John le groom lui avait dites :

– Vous croyez rêver mais vous ne rêvez pas.

Il quitta la croisée, parcourut le salon, entra dans la chambre à coucher et fit le tour de l'appartement.

L'appartement était désert. Sur la table de la salle à manger se trouvait une lettre.

Elle était à son adresse. Il l'ouvrit et lut :

« 10 heures du soir.

« Mon cher vicomte,

« Vous êtes ivre ; je retourne rue Saint-Lazare. Je reviendrai vous voir demain matin.

« Saphir. »

Comme le vicomte achevait la lecture de cette lettre, il entendit une clef qui tournait dans la serrure.

Il se précipita vers la porte et poussa un cri de joie.

C'était Saphir.

Saphir était calme, souriante ; elle dit au vicomte un bonjour qui mit à nu ses dents éblouissantes.

– Ah ! mon Dieu, dit-elle, comme vous êtes pâle !

En lui voyant sa lettre à la main, elle ajouta :

– Comment ! vous ne l'avez pas lue hier soir ?...

Le vicomte balbutia.

Saphir entra dans la chambre à coucher et remarqua le lit non foulé.

– Comment ! dit-elle, vous ne vous êtes pas couché ?

– J'ai passé la nuit dans le fauteuil où vous m'avez laissé.

– Mais c'est absurde ! Savez-vous bien que vous étiez gris hier soir ?

– C'est vrai... c'est ce vin jaune... Quel singulier vin !...

– Mais comme vous me regardez, mon Dieu qu'avez-vous donc ?

– Je ne sais pas... je...

– On dort si mal dans un fauteuil, vous aurez fait un mauvais rêve...

Le vicomte tressaillit.

– C'est vrai, dit-il, j'ai fait des rêves étranges, ma petite.

Saphir se laissa tomber sur un siège, et reprit en riant :

– Peut-être avez-vous rêvé guillotine. Ce n'est pas drôle !

Le vicomte frissonna.

– Non, dit-il.

– Alors vous avez peut-être rêvé d'assassinat, c'est tout un.

M. de la Morlière sentit ses cheveux se hérisser et son regard sembla de nouveau vouloir pénétrer jusqu'au fond du cœur de Saphir.

– Je ne sais plus au juste ce que j'ai rêvé, dit-il, mais c'est affreux !

– Vraiment ?

– Et puis j'ai vu passer devant moi des quantités de personnages.

– Bah !

– Vous, d'abord...

– Ce n'est pas étonnant, puisque vous m'aimez.

– Ensuite, la comtesse...

– Vous aviez dîné avec elle.

– Et puis, mon fils...

– Tiens ! je l'ai vu hier soir, ce pauvre Paul, et j'ai rêvé de lui. Après ?

Le vicomte fronça le sourcil.

– Ah ! vous l'avez vu ?

– Oui...

– Eh... sans doute...

– Ah ! mon cher, dit Saphir, moi aussi j'ai fait un drôle de rêve, allez ! Dans ce rêve, je voyais Paul qui me disait :

– Si tu savais ce que mon père a fait, tu en aurais horreur.

Une sueur glacée mouilla les tempes du vicomte.

– Au nom du ciel, murmura-t-il d'une voix sourde, au nom du ciel, taisez-vous, mon enfant !

– Soit. Voyons la suite de votre rêve. Après moi, après la comtesse, après Paul, qui avez-vous vu encore ?

– Un ancien valet de chambre à moi, un homme qui doit être mort.

– Et puis ?

– Et puis John.

– Notre domestique de la Charmerie ?

– Justement.

– Est-ce tout ?

Le vicomte hésita.

– Je gage, dit Saphir, qu'il y avait quelqu'un encore.

– Oui, une femme blonde... une inconnue... Je ne sais pas son nom...

– Est-ce que ce ne serait pas celle que votre fils... Ah ! vous savez, Paul m'a raconté une drôle d'histoire, hier soir...

M. de la Morlière chancela.

– Mon Dieu ! se répétait-il, si tout cela était vrai... si je n'avais pas rêvé !...

Mais Saphir reprit avec son plus charmant sourire :

– Je viens vous faire ce matin une toute petite visite... mais ce soir, je viendrai dîner avec vous ! Seulement, j'ai horreur des gens qui ne savent pas boire et je vous ferai boire de l'eau... rien que de l'eau...

– Oui, pensait le vicomte, je dois avoir, j'ai certainement rêvé. Autrement me sourirait-elle ainsi ?

Elle vint s'asseoir auprès de lui et lui prit la main :

– Vous savez, mon cher ami, quelles sont mes conditions ? lui dit-elle.

– Mais... il me semble...

– Je vais vous garder prisonnier.

– Ici ?

– Et si vous sortez, vous ne me reverrez jamais !...

– Mais ne pourrai-je aller chez moi ?

– C'est impossible. Si vous mettez le pied dehors, vous ne me reverrez pas. Maintenant, au revoir.

– Comment ! vous partez déjà ?

– J'ai une course pressée... ma bonne va venir et vous servira à déjeuner. A ce soir.

Il voulut la retenir, mais elle lui glissa des doigts comme une couleuvre, laissant bruire un frais éclat de rire entre ses lèvres roses...

Quand elle fut partie, le vicomte murmura avec un soupir de soulagement :

– Allons ! j'avais rêvé... mais si un rêve pareil se reproduisait, je deviendrais fou...

Comme il faisait cette réflexion, il passa une main sur ses tempes encore mouillées de sueur, puis, machinalement, il la ramena sur son visage et ses lèvres la touchèrent.

Soudain, il jeta un cri terrible. Sa main était humectée d'un acide qui lui brûla les lèvres comme un fer rouge...

Et le vicomte, pâle et frissonnant, se souvint de l'étrange sensation de la nuit qui lui brisait les tempes, et il songea à ces paroles de John le groom :

« Je vous ai frotté avec un poison indien qui paralyse le corps... »

Il n'avait donc pas rêvé !...

Chapitre 59

TANDIS QUE M. de la Morlière était sous le poids d'une anxiété impossible à décrire, une tout autre scène se passait à l'hôtel de Passe-Croix.

Le baron et sa femme causaient à voix basse dans un coin du salon, jetant tour à tour un regard inquiet et navré sur leur fille.

Flavie s'était mise au piano, et elle exécutait une polka entraînante avec une animation vertigineuse qui ne disait que trop que la malheureuse enfant était toujours folle.

– Pauvre Flavie ! murmurait M^me^ de Passe-Croix, dont les yeux étaient pleins de larmes.

Flavie quitta brusquement son piano et se leva.

– Maman, dit-elle, est-ce que mon mari n'est pas revenu ?

Le père et la mère se regardèrent avec consternation.

– C'est singulier ! fit la jeune fille, chaque fois que je vous parle de mon mari, vous n'avez pas l'air de savoir ce que je veux vous dire.

Le baron et la baronne se taisaient et baissaient les yeux.

– Vous savez pourtant bien, reprit-elle, que j'ai épousé, voici quinze jours, M. Albert Morel, un parfait galant homme... que j'aime... Ah ! cher Albert...

– Mon enfant, dit la baronne, tu es un peu souffrante, tu dois avoir la fièvre... Si tu te reposais ?

– Mais où donc est allé mon mari ? reprit Flavie.

Et comme on ne lui répondait pas, elle se prit à fondre en larmes. Sa mère la prit dans ses bras.

– Viens ! dit-elle, allons au jardin... le grand air te fera du bien...

Et elle l'entraîna hors du salon, laissant M. de Passe-Croix sous le coup d'un douloureux accablement.

A peine les deux femmes étaient-elles parties, qu'un domestique entra, apportant une lettre sur un plateau.

Le baron jeta les yeux sur la suscription, et tressaillit en reconnaissant l'écriture

de son fils.

C'était, en effet, une lettre de Victor, ainsi conçue :

« Mon père,

« J'aurais à passer un an encore à Saint-Cyr pour en sortir officier. Mais de graves motifs m'empêchent d'attendre cette époque. Mon cousin Paul et moi nous venons de nous engager dans un régiment de chasseurs d'Afrique.

« Adieu, mon père.

« Votre fils, Victor. »

M. de Passe-Croix poussa un cri étouffé en achevant la lecture de cette lettre :

– Oh ! je suis maudit ! murmura-t-il.

Un coup de sonnette se fit entendre dans la cour au moment où il prononçait ces mots.

Le valet reparut deux minutes après. Cette fois, il apportait une carte.

– Que me veut-on encore ? fit le baron avec impatience. Il jeta les yeux sur la carte et lut :

Sir John, médecin anglo-indien.

– Monsieur, dit le valet, ce monsieur insiste pour être reçu.

– Eh bien ! faites entrer, dit le baron.

Le médecin anglo-indien, sir John, nos lecteurs l'ont déjà reconnu, était vêtu de noir des pieds à la tête.

Il salua le baron avec une raideur toute britannique, et lui dit :

– Je vous demande mille fois pardon, monsieur le baron, de me présenter ainsi sans avoir l'honneur d'être personnellement connu de vous.

– Monsieur, répondit le baron, votre carte m'a appris que vous êtes médecin.

– Médecin aliéniste, monsieur le baron, répondit sir John.

Le baron tressaillit.

– Or, continua sir John, je fais de la médecine simplement pour l'amour de l'art, ayant gagné au service du rajah de Singapoure une fortune immense. Je suis venu à Paris pour y étudier la folie, comme je l'ai étudiée dans l'Inde, où j'ai obtenu des cures merveilleuses.

– Ah ! monsieur, dit le baron, si vous guérissez ma pauvre fille... la moitié de ma fortune...

– Monsieur, interrompit sir John en souriant, j'ai eu l'honneur de vous le dire, je n'exerce pas pour de l'argent ; mais c'est parce que je crois pouvoir guérir M^{lle} de Passe-Croix que j'ai pris la liberté de me présenter.

Le baron saisit les mains de sir John et les serra.

– Vrai, dit-il, vous la guéririez ?

– Oui.

– Complètement ?

– En quelques jours, si sa folie est telle qu'on me l'a dépeinte.

– Ah ! fit le baron, on vous a dépeint sa folie, monsieur ?

– Oui.

– Qui donc ?

– Votre fils.

Le baron pâlit.

– Vous connaissez mon fils ?

– Je suis un de ses amis.

M. de Passe-Croix eut un singulier battement de cœur.

– En vérité, dit-il, mon fils aurait pu vous amener, monsieur.

– Monsieur votre fils est parti ce matin pour Marseille, monsieur.

Un nuage passa sur le front du baron, mais il ne répondit pas un mot. Le médecin continua :

– Nous autres gens des tropiques, nous avons une médecine toute spéciale, la médecine des raisons. Nous nous servons de ce qui tue pour guérir. Monsieur Victor m'a donné sur la folie de sa sœur quelques détails qui m'étaient indispensables...

Le baron fronça le sourcil.

– Oh ! soyez tranquille, monsieur, se hâta d'ajouter sir John, le médecin est un confesseur ; son cœur est une tombe. Il sait garder les plus terribles secrets.

– Ainsi, fit le baron d'une voix tremblante, vous savez...

– Je sais que M^lle^ Flavie de Passe-Croix a eu la tête tournée par un misérable... c'est donc une folie d'amour à laquelle elle est en proie.

Le baron courba la tête.

– Or, poursuivit sir John, le seul moyen de guérir cette folie, c'est l'oubli.

– Comment ?

– Il faut qu'il s'établisse une lacune dans l'esprit de mademoiselle Flavie, entre la veille du jour où elle a rencontré M. Albert Morel...

– Vous savez son nom ?

– Votre fils me l'a dit.

– Je vous écoute, monsieur, murmura le baron en soupirant.

– Je vous disais donc, reprit sir John, qu'il est nécessaire que la mémoire de ce qui s'est passé entre ce jour et aujourd'hui lui fasse absolument défaut.

– Et vous obtiendrez ce résultat ?

– Je l'obtiendrai, répondit sir John, avec l'accent de la conviction.

– Et ma fille retrouvera la raison ?

– La raison et la gaieté. Elle n'aura pas souvenance de cet homme.

– Mais, enfin, elle s'étonnera tout au moins ?

– Il sera facile de lui persuader qu'elle a éprouvé une sensation violente, un grand effroi, et que, à la suite de cet effroi, elle a momentanément perdu l'esprit.

– Et c'est par de certains poisons que vous espérez obtenir ce résultat, monsieur, demanda le baron.

– Oui. Mais rassurez-vous ces poisons sont employés à des doses infiniment petites.

– Ah !

– Et vous n'aurez rien à craindre pour votre chère enfant.

– Et ce traitement sera-t-il long ?

– Trois ou quatre jours.

– Comment ! dans trois ou quatre jours vous pourriez guérir ma fille ?

– Oui, monsieur.

Sir John parlait avec une conviction qui pénétra dans l'âme de M. de Passe-Croix.

– Nous commencerons le traitement quand vous voudrez, monsieur, ajouta-t-il.

– Mais tout de suite, monsieur, tout de suite ! s'écria le baron.

Sir John sourit.

– Non, dit-il, mais ce soir... c'est toujours le soir qu'on commence à opérer.

– Eh bien ! ce soir...

– Il serait nécessaire que je visse M^lle^ de Passe-Croix au moins une heure avant.

– Monsieur, dit le baron, oserai-je vous prier à dîner.

– J'accepte, répondit sir John.

Il prit son chapeau et se leva.

– Ce soir, dit-il, nous commencerons l'épreuve. Au revoir, monsieur.

M. de Passe-Croix demeura un peu abasourdi, après le départ de sir John.

La lettre de son fils, qui semblait lui dire un éternel adieu, puis l'arrivée de cet inconnu, qui se disait l'ami de Victor, exerçait la médecine gratuitement, et se faisait fort de guérir Flavie, tout cela avait été si rapide, si inattendu, que c'était à se demander si ce n'était point un rêve.

M^me^ de Passe-Croix rentra.

Elle était seule.

– J'ai obtenu, dit-elle, que cette malheureuse enfant se mît au lit. Maintenant elle est plus calme. O mon Dieu ! quelle épreuve terrible vous nous envoyez ?

Le baron prit la main de sa femme.

– Et si on la guérissait ?...

La pauvre mère jeta un cri.

– Oui, mon amie, on la guérira.

– Mais qui ?

– Un médecin anglais qui sort d'ici et qui viendra ce soir.

– Hélas ! soupira la baronne, il y a tant de médecins qui prétendent pouvoir guérir la folie !...

– Oh ! celui-là ne se vante pas, j'en ai la conviction.

– Mais qui vous en a parlé ? est-ce que vous l'avez fait venir ?

– C'est Victor qui vous l'envoie.

– Victor !... dit la baronne en tressaillant.

Puis elle ajouta avec un accent de profonde tristesse :

– Savez-vous, mon ami, que depuis notre malheur, la conduite de Victor est étrange ?

– Ah ! vous trouvez ?

– Il fuit la maison...

– C'est vrai.

– Et voici deux jours que je ne l'ai vu, murmura la baronne.

M. de Passe-Croix soupira, mais il garda le silence.

– La dernière fois qu'il est entré dans ma chambre, il était pâle, et sa démarche trahissait une singulière émotion.

– Qu'as-tu, mon enfant ? lui ai-je demandé.

– Rien, bonne mère.

– Tu es triste...

– Mais non.

– Oh ! tu ne peux me tromper, lui ai-je dit. Est-ce qu'on trompe l'œil d'une mère ?

– Eh bien ! m'a-t-il dit avec un accent qui m'a bouleversée... je souffre ! Adieu, ma mère...

Il m'a embrassée convulsivement et il s'est enfui. Depuis lors, je ne l'ai pas revu.

M. de Passe-Croix gardait un silence farouche.

La baronne poursuivit :

– Dominique, votre valet de chambre, m'a dit hier que vous aviez eu une scène violente avec Victor.

– Ah !

– Est-ce vrai ?

– Oui, madame.

– Mais pourquoi cela monsieur !

– Parce qu'il ne veut pas retourner à Saint-Cyr.

– Oh ! cela est impossible, s'écria la baronne. Victor a trop l'amour de la carrière militaire...

– Justement, il veut s'enrôler comme simple soldat, madame.

La baronne jeta un cri.

– Mais il est fou ! dit-elle.

Alors le baron prit une lettre sur la cheminée. C'était celle de Victor ; il la remit à la baronne, lui disant :

– Tenez, madame, lisez.

Et comme M^me^ de Passe-Croix étouffait un nouveau cri, le baron ajouta :

– Il est parti ce matin pour Marseille ; nous ne le reverrons plus.

– O mon Dieu ! murmura la baronne frémissante, en tombant à genoux ; quel crime avons-nous donc commis que vous nous frappiez ainsi ?

* *

*

Quelques heures plus tard, le médecin aliéniste, sir John, était assis à la table du baron de Passe-Croix, vis-à-vis de la pauvre insensée.

Flavie était d'une gaieté navrante.

– Monsieur, disait-elle à sir John, vous venez du Havre, n'est-ce pas ?

– Oui, j'en arrive.

– Vous avez dû y rencontrer mon mari. Vous le connaissez ?

– Oui, madame.

– Va-t-il bientôt revenir ?

– Dans deux jours.

Flavie frappa dans ses mains avec une joie d'enfant.

– N'est-ce pas qu'il est charmant, mon petit mari ? dit-elle.

– Oui, certes. Et, dit le docteur, il m'a remis quelque chose pour vous.

– Ah ! vraiment ?

– C'est un flacon d'odeur.

Le médecin tira, en effet, de sa poche un joli petit flacon d'argent ciselé et le tendit à Flavie.

– Respirez donc ce parfum, madame, dit-il. Flavie prit le flacon et l'approcha de ses narines.

– Oh ! que cela sent bon ! dit-elle.

Puis, soudain, elle renversa un peu la tête en arrière, comme cédant à un sentiment de bien-être, puis ses yeux se fermèrent...

– Mon Dieu ! s'écria la baronne effrayée, qu'avez-vous donc fait, monsieur ?

Sir John sourit.

– Ne craignez rien, madame, dit-il. C'est mon traitement qui commence.

Flavie venait d'être prise d'une sorte de torpeur.

– Mère, dit-elle, si nous allions faire un tour de jardin ?...

M^me^ de Passe-Croix consulta sir John du regard.

– Il fait trop chaud ici, ajouta M^lle^ de Passe-Croix.

La baronne se leva et prit sa fille par la main.

– Allez, madame, dit tout bas le docteur, faites-lui faire un tour de jardin, puis conduisez-la dans sa chambre, et tâchez qu'elle se mette au lit. Alors vous viendrez me prévenir.

La baronne sortit emmenant sa fille.

M. de Passe-Croix et sir John demeurèrent seuls.

– Monsieur le baron, dit alors sir John, j'ai eu pour professeur de médecine

aliéniste un jeune homme qui a fait quelque bruit...

– Ah !

– Le docteur noir, ajouta sir John, un homme qui a fait à Paris il y a vingt ans, des cures merveilleuses.

Le baron tressaillit.

– Est-ce que vous ne l'avez pas connu ?

– Mais... si... un peu... j'en ai entendu parler...

– Victor m'a raconté, poursuivit sir John ; qu'il avait soigné une jeune femme de votre famille...

– Tiens ! c'est vrai, dit le baron, ma cousine Diane...

– Qui se tua au château de Bellombre, en Poitou.

– C'est vrai...

M. de Passe-Croix était pâle.

– Il paraît, continua sir John, que ce funeste événement arriva justement tandis que le docteur tentait une expérience...

Et sir John attacha sur le baron un regard pénétrant et froid.

– Je crois, en effet, m'en souvenir.

– M^me^ Diane de Morfontaine, poursuivit sir John, était appuyée au balcon de sa chambre, elle tenait son enfant dans ses bras, lorsqu'un houhoulement lointain...

– Monsieur, interrompit brusquement le baron, dont les tempes étaient baignées de sueur, je m'étonne que mon fils Victor ait pu vous donner ces détails.

– Attendez, monsieur le baron... lorsqu'un houhoulement lointain, qui devait lui rappeler le signal que lui donnait autrefois le comte de Main-Hardye, se fit entendre. Madame Diane s'élança, son enfant dans les bras.

» L'appui de la croisée se rompit, et la mère et l'enfant tombèrent de vingt pieds de haut.

– Tout cela est vrai, monsieur.

– Eh bien ! acheva sir John, le docteur a toujours eu une conviction.

– Ah !

– Une conviction inébranlable.

– Laquelle ?

– C'est qu'on avait scié la barre d'appui.

M. de Passe-Croix étouffa un cri et se leva pâle et frissonnant.

Chapitre 60

LES DERNIERS MOTS du docteur anglo-indien, sir John, avaient bouleversé M. de Passe-Croix.

Quel était donc cet homme qui, sous prétexte de guérir sa fille, venait tout à coup lui faire entendre un pareil langage ?

Sir John prit soin de l'apprendre lui-même au baron.

– Monsieur, lui dit-il, je ne vous ai point menti, je guérirai votre fille en quelques jours. Seulement, je vais vous faire mes conditions.

Le baron retrouva un reste d'audace.

– Il me semblait que vous m'aviez dit ce matin, fit-il, que vous exerciez la médecine gratuitement.

– Avec les honnêtes gens, oui, monsieur.

Ces mots firent monter le rouge au visage du baron.

– Monsieur, dit-il, je crois que vous m'insultez !

– Chut ! murmura sir John, nous sommes ici en tête à tête, les éclats de voix ne servent absolument à rien.

L'accent de sir John était froid. Un sourire moqueur glissait sur ses lèvres, et M. de Passe-Croix comprit que cet homme le connaissait tout entier.

– Enfin, monsieur, lui dit-il, que me voulez-vous ?

– Guérir votre fille d'abord, monsieur... ensuite...

Sir John s'arrêta et fixa de nouveau ses regards sur M. de Passe-Croix.

– Ce matin, dit-il, vous m'avez offert la moitié de votre fortune...

Le baron plissa dédaigneusement les lèvres. Sir John poursuivit :

– Je crois avoir des données à peu près certaines sur vos revenus.

– Mais, monsieur...

– Chut ! écoutez-moi jusqu'au bout, monsieur le baron. Vous aviez à vingt-cinq ans, de votre fortune personnelle, dix-neuf mille livres de rente : madame la baronne vous en a apporté en dot trente-trois, total, si je ne me trompe, cinquante-deux. A la mort du général marquis de Morfontaine, vous avez hérité, – vous allez

voir que mes chiffres sont exacts, – vous avez hérité, dis-je, de quatre-vingt-seize mille livres de rente.

– Monsieur, dit ironiquement M. de Passe-Croix, vous avez peut-être été clerc chez mon notaire.

– C'est fort possible, ricana sir John. Je poursuis :

» Quatre-vingt-seize et cinquante-deux doivent faire cent quarante-huit, n'est-ce pas ?

– C'est vrai.

– Eh bien, monsieur, si je guéris votre fille, vous me donnerez quatre-vingt-seize mille livres de rente.

Le baron, qui s'était rassis, bondit de nouveau sur son siège.

– C'est mon chiffre, dit froidement le médecin anglo-indien.

Le baron était pâle et ses cheveux se hérissaient.

– Qui donc êtes-vous, dit-il enfin, vous qui venez me dicter des conditions semblables ?...

– J'aimerais assez ne point vous le dire, monsieur, répondit Sir John, car l'énonciation de ma qualité vous produira quelque émotion.

– Non, je veux le savoir... parlez !

– Vous le voulez ?

– Oui.

– Eh bien ! je suis l'exécuteur testamentaire de votre cousine M^{me} Diane de Morfontaine.

M. de Passe-Croix jeta un cri.

– Chut ! fit sir John en lui serrant le bras, on pourrait croire que je vous assassine...

Une sueur glacée inondait le visage de M. de Passe-Croix.

– Maintenant, monsieur, reprit sir John, vous devez avoir deviné bien des choses, et nous pouvons jouer cartes sur table. Vous avez été le complice de vos deux cousins, le vicomte et le chevalier, et il est des gens qui ont en mains la preuve de vos crimes. Chut ! pas de bruit... on pourrait nous entendre.

Et sir John continua :

– S'il y a des degrés dans le crime, il y en a dans le châtiment. Vous étiez le plus jeune, vous avez été le moins coupable, vous serez le moins puni. Restituez l'héritage volé, et vos cheveux blancs ne seront pas déshonorés ; votre fils pourra porter son nom ; votre fille sera guérie et fera, au premier jour, un mariage honorable.

Le baron appuyait sa tête dans ses deux mains et semblait ne plus entendre ce que disait sir John.

– Remarquez, monsieur, continua ce dernier, que c'est un marché d'or que je vous offre. Tous les aliénistes de Paris et de Londres réunis ne guériront pas votre fille...

Le baron tressaillit, releva la tête et regarda sir John.

– En outre, comme il n'y a pas encore trente années que M^me^ Diane de Morfontaine a été assassinée et que j'ai sous la main un témoin qui parlera...

– Oh ! je vous en défie ! s'écria M. de Passe-Croix frémissant.

– Il se nomme Ambroise, ajouta sir John avec calme.

Le baron frissonna jusqu'à la moelle des os et leva sur sir John un regard rempli d'égarement et de stupeur.

Mais sir John n'eut pas le temps de continuer.

On entendit tout à coup des cris dans l'escalier et les corridors.

– C'est ma femme ! s'écria M. de Passe-Croix qui reconnut la voix de la baronne.

M. de Passe-Croix s'élança vers la porte et courut au-devant de sa femme.

M^me^ de Passe-Croix était en larmes, les cheveux en désordre et elle poussait des cris.

– O mon Dieu ! mon Dieu ! disait-elle ; ma pauvre enfant !...

– Mais qu'arrive-t-il donc ? s'écria le baron : qu'arrive-t-il, madame ?

– Je ne sais pas... je ne sais pas... murmura la pauvre mère affolée.

Sir John était demeuré calme. M^me^ de Passe-Croix courut à lui.

– Ah ! dit-elle, au nom du ciel, si vous êtes médecin, s'il est vrai...

– Madame, dit sir John, c'est sans doute à tort que vous vous alarmez.

– Mais qu'est-il donc arrivé ? s'écria M. de Passe-Croix, chez qui la douleur du père domina tout autre sentiment.

– Je ne sais pas si elle est évanouie... je ne sais pas si elle est morte... Oh ! venez, venez, monsieur.

Elle prit sir John par la main et l'entraîna, pleurant, sanglotant et poussant des cris déchirants qui ne jaillissent que de la gorge d'une mère.

Le baron les suivait du pas chancelant d'un homme frappé par le feu céleste.

La chambre de Flavie était tout près du salon, au bout d'un vaste corridor.

M. de Passe-Croix s'arrêta frissonnant sur le seuil.

Sa fille était étendue sur son lit, immobile. Ses beaux yeux étaient fermés ; on eût

dit qu'elle était morte.

La baronne se jeta sur elle et la couvrit de baisers.

– Mon Dieu ! dit-elle, mais son cœur ne bat plus, son front est froid, sa main glacée...

– Ma fille est morte ! exclama le baron d'une voix terrible.

En ce moment, ce grand coupable, qui avait osé tuer une femme, éprouva, l'espace d'une seconde, toutes les tendresses et toute l'énergie de l'amour paternel.

Il redressa la tête, ses yeux devinrent menaçants, s'injectèrent et semblèrent vouloir pulvériser sir John.

Celui-ci était toujours calme et froid. Le baron s'avança vers lui les poings fermés en disant :

– Oh ! n'est-ce pas vous qui l'avez tuée ?

La baronne, agenouillée, prenait dans ses mains la main glacée de sa fille et l'inondait de larmes.

– Nous étions au jardin, disait-elle, elle se promenait... elle était calme... elle souriait... Tout à coup elle m'a dit : « Oh ! que j'ai froid !... et puis elle a chancelé... je l'ai ramenée ici... elle est tombée sur son lit... et puis... » Un sanglot l'empêcha d'achever.

Alors sir John, ému sans doute par cette éloquente et terrible douleur, s'avança vers elle :

– Madame, interrompit-il, votre fille n'est pas morte, et son évanouissement, que j'avais prévu, est le premier pas vers une guérison prochaine.

La pauvre mère leva sur lui un regard effaré.

– Oh ! ne me trompez-vous point ? dit-elle.

– Sur l'honneur ! dit sir John en plaçant sa main sur sa poitrine.

– Mais sa main est froide...

– Cela doit être ainsi.

– Son front est glacé...

Sir John tira de la poche de son paletot une petite boîte qui, en s'ouvrant, laissa voir plusieurs flacons remplis de diverses substances liquides.

Il posa cette boîte sur la cheminée, prit un de ces flacons et le déboucha.

– Vous allez voir, madame, dit-il avec son flegme tout britannique, si je vous ai dit la vérité.

La baronne avait un mouchoir à la main, il le prit et imbiba un des coins avec deux gouttes du liquide contenu dans le flacon.

Puis il le plaça sous les narines de Flavie.

Soudain, la jeune fille, qui semblait morte, éprouva un frémissement par tout le corps, et un soupir se fit jour à travers ses dents serrées.

En même temps, le père et la mère jetèrent un cri de joie suprême. Mais déjà Flavie était retombée dans son immobilité effrayante.

Alors sir John reprit la main de la baronne et lui dit :

– Vous voyez, madame, je n'ai point menti.

– Ah ! monsieur.

– Mais si vous voulez que je guérisse votre fille, il faut m'accorder la confiance et l'autorité qui seules permettent à un médecin d'agir.

– Oh ! monsieur, murmura la pauvre mère, guérissez ma fille et je serai votre esclave.

– Je ne demande pas cela, madame, mais votre état nerveux pourrait, en ce moment, me gêner beaucoup. Voulez-vous me laisser ici seul avec M. le baron ?

– Monsieur !

– Il le faut, dit sir John avec cet accent d'autorité mystérieuse qui n'appartient qu'aux hommes de science.

Et il regarda le baron.

M. de Passe-Croix plia sous ce regard comme un faible arbuste sous l'ouragan. Il comprit que cet homme tenait en ses mains la vie de sa fille.

M. de Passe-Croix aimait vraiment sa fille.

– Oui, madame, dit-il à la baronne, le docteur a raison... Laissez-nous.

– Oh ! mais je reviendrai tout à l'heure, n'est-ce pas ? Je reviendrai ? fit-elle avec l'accent de la prière.

– Dans dix minutes, madame, répondit sir John ; sans cela, je ne réponds de rien.

– Oh ! sauvez, sauvez ma fille ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante.

Et elle sortit.

Quand elle fut partie, sir John ferma la porte.

– A nous deux, maintenant ! dit-il au baron, à nous deux !...

M. de Passe-Croix tremblait et attachait sur sa fille un regard éperdu.

Sir John, après avoir fermé la porte, alla ouvrir la fenêtre.

La fenêtre donnait sur la rue, et était élevée à six pieds du sol.

La rue était déserte, la nuit était venue.

– Monsieur, dit sir John qui s'assit sur le rebord de la fenêtre, vous savez

maintenant que votre fille n'est pas morte. Madame la baronne ne reviendra que dans dix minutes.

» Nous avons donc dix minutes devant nous.

– Sauvez ma fille ! murmura le baron.

– Attendez et écoutez-moi.

Sir John étendit la main et désigna du doigt la boîte aux flacons.

– Il y a là, dit-il, les poisons qui sauvent et les poisons qui tuent. Faites venir tous les chimistes de l'univers, ils ne pourront vous dire quel est celui qui va rendre la parole, le mouvement, la vie, à votre fille, pas plus qu'ils ne désigneront celui qui lui rendra la raison. Or, écoutez-moi bien : si vous ne vous placez pas là devant cette table, si vous ne prenez pas une plume et n'écrivez pas ce que je vais vous dicter, je saute par cette fenêtre, vous ne me reverrez jamais, et votre fille sera morte demain matin.

M. de Passe-Croix, qui se trouvait à deux pas de sir John, jeta un cri, voulut s'élancer vers lui et le saisir. Mais un geste et un regard de ce dernier l'arrêtèrent.

– Si vous faites un pas, dit-il, votre fille est perdue sans retour.

M. de Passe-Croix s'arrêta.

Sir John alors lui désigna la table et reprit avec autorité :

– Ecrivez !

Le baron, vaincu, s'assit, prit la plume et regarda son interlocuteur :

– Dictez ! fit-il.

Sir John dicta :

« Aujourd'hui, ce vingt-sept novembre 18..., je déclare, par la présente, me reconnaître débiteur du capital nécessaire pour constituer une rente annuelle de quatre-vingt-seize mille francs en faveur du médecin anglais sir John dans le cas où il rendra la raison à ma fille Flavie, aujourd'hui folle. »

Le baron écrivit d'une main tremblante, et tout en écrivant, il regardait sa fille.

Quand il eut signé, il voulut se lever.

– Restez, dit sir John, il me faut autre chose encore.

Et il dicta de nouveau :

« Moi, baron de Passe-Croix, neveu du général marquis de Morfontaine, devant Dieu et devant les hommes, j'atteste que la baronne Rupert, ma cousine, n'est point morte par accident, mais qu'elle a été assassinée par moi et mes deux cousins, le vicomte de la Morlière et le chevalier de Morfontaine. »

– Oh ! s'écria le baron, en écrasant sa plume, jamais ! jamais !

– Alors, prenez le deuil de votre fille, dit sir John.

Et il enjamba l'appui de la croisée.

M. de Passe-Croix, vaincu de nouveau, reprit la plume, et le front baigné de sueur il écrivit et signa.

Rocambole s'élança vers la table, et s'emparant des deux papiers avec la souplesse et l'agilité d'un chat :

– A présent, dit-il, que je puis vous envoyer à l'échafaud, j'espère que vous ne laisserez pas protester l'obligation que vous venez de souscrire.

Et il prit un des flacons de la boîte, imbiba de nouveau le mouchoir de la baronne, et se mit à frotter les tempes de la jeune fille.

Bientôt un frémissement convulsif parcourut tout le corps de Flavie, ses yeux se rouvrirent, et elle se dressa sur son séant.

En ce moment, M. de Passe-Croix oublia qu'il venait d'écrire sa condamnation, et il se précipita vers sa fille, qu'il étreignit dans ses bras avec le délire de l'amour paternel.

Une heure après, nous eussions retrouvé sir John, le médecin anglo-indien, vêtu de la robe de chambre à ramages du personnage qui tenait un cabinet d'affaires dans la rue de la Michodière.

Il avait repris ses lunettes bleues, ses gros favoris, son air vieillot et sa taille voûtée.

Assis dans son fauteuil, il donnait audience à trois autres personnes.

C'était d'abord M. le baron Gontran de Neubourg, puis lord Blakstone, et enfin le marquis de Verne.

Si l'on se souvient que Victor de Passe-Croix avait gratifié le vicomte de Chenevières d'un vigoureux coup d'épée, on ne s'étonnera plus qu'il manquât à ce rendez-vous des chevaliers du Clair-de-Lune.

– Messieurs, disait l'homme aux lunettes, pardonnez-moi de vous avoir convoqués aussi extraordinairement.

– Avez-vous donc quelque chose de très important à nous communiquer ? demanda le baron.

– Oui, monsieur.

– Voyons ?

– J'ai rempli le rôle de juge d'instruction, reprit l'homme aux lunettes bleues ; j'ai compliqué ce rôle en mettant la main sur les coupables, mais l'application de la peine vous est réservée.

– Que voulez-vous dire ?

– Les coupables sont au nombre de trois ; je parle des assassins de la baronne Rupert.

– Trois, en effet, dit le baron.

– Le chef du complot, l'âme infernale, fut le vicomte de la Morlière.

– C'est vrai.

– Eh bien ! messieurs, comme l'heure du châtiment approche pour lui, je viens vous demander une sentence : est-ce la folie ? est-ce la mort ?

Les trois jeunes gens se regardèrent, puis, non sans frémir, ils reportèrent les yeux sur cet homme qui semblait avoir pris le rôle du destin.

Rocambole reprit :

– Le vicomte a rendu sa femme et sa fille malheureuses ; il a été un tyran domestique, dur pour son fils jusqu'à la cruauté. Cet homme mérite-t-il bien de vivre ? et ne pensez-vous pas que si, un jour, on le trouvait mort hors de son domicile, à la suite de quelque excès avilissant, sa famille tout entière ne considérerait point cette mort comme une réhabilitation du nom que cet homme a porté ?

– Oui, dit Gontran.

– Oui, dit le marquis de Verne.

– Oui, dit lord Blakstone.

Aucun d'eux n'avait hésité dans l'affirmation de cette opinion.

– Messieurs, dit alors Rocambole, vous venez de prononcer un arrêt de mort.

Ils frissonnèrent et échangèrent un regard.

– Un arrêt de mort qui ne sera point cassé, acheva Rocambole.

– C'est bien, dit Gontran d'une voix émue ; mais cet arrêt, qui l'exécutera ?

– Moi.

– Un moment, observa M. de Verne. Si le vicomte meurt, comment la fortune sera-t-elle restituée ?

L'homme aux lunettes bleues se leva, alla ouvrir le tiroir d'un secrétaire et y prit une lettre cachetée.

Cette lettre était adressée à Danielle.

– Messieurs, dit Rocambole, Paul a une sœur. La fortune de sa mère équivaut à celle de son père. Paul a, par cette lettre, renoncé à tous ses biens en faveur de Danielle.

– Voilà un noble cœur ! murmura M. de Neubourg.

– Messieurs, reprit l'homme aux lunettes bleues, il est tard et j'ai beaucoup à faire

ce soir. Veuillez me permettre de continuer. Passons au second coupable, c'est-à-dire au chevalier de Morfontaine, marquis aujourd'hui, à cet homme qui fut le bras droit du vicomte, à ce père sans entrailles qui a persécuté sa fille, à cet époux indigne qui a épousé malgré elle la plus noble des créatures.

– Oh ! celui-là, dit le marquis de Verne, nous vous l'abandonnons... il n'est digne d'aucune pitié.

– Oui, mais pour le frapper, j'aurai besoin de vous, messieurs. Le marquis est jeune encore, il est fort et hardi, il n'a aucune retenue, l'amour paternel n'existe point dans son cœur. Aucune passion funeste ne le tourmente... c'est un chêne superbe, et il faudra bien tous nos efforts réunis pour le déraciner.

– Soit ! dit Gontran.

– Enfin, passons au baron. Celui-là fut le moins coupable. Il a vécu en proie au remords, il a élevé ses enfants dans le droit chemin... le condamnerez-vous aussi ?

– Qu'il vive donc ! murmurèrent les trois chevaliers du Clair-de-Lune. C'est son fils qui le sauve !...

Chapitre 61

SAPHIR AVAIT ÉTÉ exacte au rendez-vous qu'elle avait donné a M. de la Morlière. Elle trouva le vicomte dans un complet état d'accablement.

– Mais qu'avez-vous donc ? lui dit elle, vous paraissez souffrir, vicomte.

Le rayonnant sourire de Saphir et son accent de franchise et de bonne humeur rejetèrent le vieillard dans le champ sans bornes du doute.

– Je ne sais pas, dit-il, c'est probablement la mauvaise nuit que j'ai passée...

– Eh bien ! dit Saphir, je serai votre médecin, moi.

– Vrai ? fit-il avec la joie naïve d'un enfant.

– Oui, et je m'arrangerai de façon que demain vous soyez frais et épanoui comme une rose.

– Comment cela ?

– Vous mangerez peu et vous boirez du thé au lieu de vin. Puis, vous vous coucherez de bonne heure, ajouta-t-elle, car il n'est rien de tel que douze heures de sommeil bien calme pour réparer le temps perdu.

Saphir sonna.

La femme de chambre que sir John avait renvoyée la veille rue Saint-Lazare parut, roulant devant elle une table toute chargée.

– Vous le voyez, fit la jeune femme toujours souriante, le carême suit le carnaval.

La table, en effet, était couverte d'aliments légers, au milieu desquels était dressée une vaste théière.

Saphir prépara le thé de ses belles mains. Le vicomte la regardait avec admiration.

– Non, non, se disait-il, il est impossible que je n'aie pas rêvé.

– Voyons, reprit Saphir en lui versant la boisson toute brûlante, parlons un peu de l'avenir maintenant.

– L'avenir ? fit-il ; de quel avenir, mon enfant, parlez-vous ?

– Mais du nôtre.

– Ah !

– Qu'allons-nous faire cet hiver ?

– Ce que vous voudrez.

– Car, vous le savez, je vous emmène. Je ne veux pas que vous retourniez chez vous ; vous écrirez à votre intendant, il vous enverra de l'argent. Ah ! dame ! fit-elle avec son rire éblouissant, je ne suis pas précisément une femme vaporeuse et sentimentale. Tenez, j'ai une idée...

– Laquelle, mon enfant ? demanda le vicomte qui mangeait du bout des dents et avalait de longues gorgées de thé.

– Paris est triste, l'hiver, pour des gens blasés comme nous, et qui ne se soucient ni de bal, ni de spectacle. Le ciel est noir, la boue est noire, le charbon qu'on brûle sent mauvais. N'est-ce point votre avis.

– Oui, mon enfant.

– Si nous allions vivre dans un pays de soleil, au bord de la mer, en Italie !... Qu'en pensez-vous ?

Le visage amaigri du vicomte devint rayonnant. Voyager avec Saphir, c'était un rêve enchanteur.

– Nous partirons demain soir par le train de huit heures. Le lendemain nous verrons le coucher du soleil à Marseille, poursuivit Saphir dont le sourire et le regard enveloppaient le vicomte comme une immense toile d'araignée, le jour suivant, nous nous embarquerons... Oh ! la mer bleue... et le ciel bleu... quel rêve !

M. de la Morlière était ravi.

Saphir continuait à lui verser du thé.

Pendant une heure elle l'amusa de son babil, le fascina de son regard, l'enivra de son sourire et vida le contenu de la vaste théière dans sa tasse.

Au bout d'une heure, le vicomte se sentit en proie à une torpeur somnolente...

– Tenez, vicomte, dit Saphir, voilà que le moment d'être tout à fait raisonnable arrive...

– Comment ?

– Il faut vous mettre au lit et dormir.

– Est-ce que vous allez partir encore, comme hier ?

– Non, je vais rester ici... j'ai des lettres à écrire.

Elle sonna.

– Conduis monsieur dans sa chambre, dit-elle à la soubrette.

Le vicomte n'avait plus la force de résister. Le besoin de sommeil commençait à le dominer entièrement. Il se leva, trébuchant un peu, et s'appuya sur l'épaule de la femme de chambre.

– C'est singulier ! dit-il, je n'ai pourtant bu que du thé... Une demi-heure après, M. le vicomte de la Morlière dormait d'un profond sommeil.

Alors une clarté se fit dans sa chambre, jusqu'alors plongée dans les ténèbres, et un homme entra, tenant un flambeau à la main.

Cet homme était vieux ; il avait un visage long et pâle encadré d'une barbe grisonnante, un front jaune et dégarni, une arcade sourcilière énorme sous laquelle brillait un petit œil gris, méchant et faux.

Son costume était celui d'un fermier aisé de Basse-Normandie.

Il avait ses sabots à la main.

On a sans doute déjà reconnu maître Ambroise le fermier, l'ancien valet de chambre de Bellombre.

Ambroise s'arrêta un moment devant le lit où dormait le vicomte.

– Pauvre vieux ! dit-il, vont-ils le martyriser, tous ces gens-là !... Et dire que ça va me rapporter... et que je pourrai ajouter à ma ferme de la Maison-Blanche celle des Glayeuls et acheter le vieux château du jeune baron qui s'est quasiment ruiné...

En parlant ainsi, Ambroise posa son flambeau sur la cheminée, ses sabots dans un coin, et fouilla dans sa poche.

– Le maître m'a dit, fit-il en exhibant le petit flacon dont la veille s'était servi sir John, que lorsque je l'aurais frotté avec cette eau-là, il verrait, il entendrait et ne pourrait plus remuer ni pieds ni pattes.

Et comme sir John, le fermier versa quelques gouttes du contenu du flacon dans le creux de sa main, s'approcha du lit sur la pointe du pied et se mit en devoir de frotter les tempes du vicomte.

Soudain ce dernier s'éveilla en proie à cette terrible sensation de la veille, et il fit un soubresaut dans son lit.

Mais il retomba bientôt inerte et la paralysie recommença.

– Ah ! pensa-t-il, voilà qu'on me brise encore les tempes. C'est mon rêve qui recommence !

Et il retrouva toute sa lucidité d'esprit en même temps que son regard devenait limpide au travers de ses paupières closes.

Le vicomte aperçut un être grimaçant, assis au pied de son lit, comme le démon du cauchemar.

– Ca m'a fait tout de même un brin de peine d'avoir passé à l'ennemi, monsieur le vicomte ; et le fait est que je vous vénère... Mais voyez-vous ces gens-là sont plus forts que nous... Et dame ! *contre la force,* vous savez le proverbe, *il n'y a pas de résistance.*

– Ah çà, pensait le vicomte, qui croyait entendre retentir ce marteau invisible qui

tombait sans relâche sur ses deux tempes, est-ce que toutes les nuits je vais rêver ainsi ? C'est à en mourir au bout de trois jours.

Ambroise continua :

– Il faut vous dire que lorsque j'ai vu que la partie était perdue, je me suis tenu ce raisonnement : M. le vicomte se fait vieux, il n'est plus en état de se défendre, et, si je lui reste fidèle, je suis un homme flambé. J'ai de la famille, voyez-vous... Et puis je vais vous dire comment la chose s'est passée. Un matin, j'ai vu arriver chez moi votre satané groom. Entre nous, ce doit être un homme bien fort. Il savait tout... oh ! mais tout !... et il avait à la porte de la ferme une voiture avec deux gendarmes dedans. Ca m'a fait de l'émotion, et vous comprenez ? Je suais à grosses gouttes, l'avais mal dans le creux de l'estomac.

« Mon bonhomme, m'a dit alors votre groom, je voudrais causer un brin avec vous en un endroit où il n'y ait pas de murs, vu qu'on dit que les murs ont des oreilles. »

Je l'ai emmené dans le jardin, sous un pommier où il y a un banc.

« Voilà la chose, m'a-t-il dit alors en me regardant entre les deux yeux. Vous avez trempé dans le meurtre du comte de Main-Hardye et de la baronne Rupert. Je viens vous chercher...

Vous pensez si j'ai eu peur.

– « Je vais vous emmener au Havre chez le juge d'instruction, a-t-il continué, et dans deux mois votre affaire sera claire comme de l'eau de roche... »

Ma foi ! monsieur le vicomte, quand j'ai vu que ça prenait cette tournure, j'ai fait tout ce qu'il a voulu, comme bien vous pensez... Nous sommes revenus à la ferme et il m'a fait signer un procès-verbal tout au long, dans lequel je déclare tout ce qui s'est passé à Bellombre, voici un peu plus de vingt ans... Alors il m'a dit :

« – Nous voulons faire couper le cou au vicomte de la Morlière, mais nous ne tenons pas à te faire du mal. »

Ambroise s'interrompit pour laisser bruire entre ses lèvres un petit rire sec et sardonique.

– C'est égal, dit-il, ça m'a fait bien de la peine de vous abandonner monsieur le vicomte, puisqu'il paraît qu'on vous veut faire guillotiner.

Ambroise avait fini par s'asseoir sur le pied du lit du vicomte, et, croisant ses jambes, il continuait à ricaner.

Le vicomte souffrait le martyre dans son monde invisible.

Certes, s'il avait pu remuer, s'il avait pu retrouver le mouvement et la force de sa jeunesse, il eût infailliblement saisi Ambroise au cou et l'eût étranglé.

Mais la paralysie l'étreignait, et il fut bien obligé d'entendre jusqu'au bout les railleries de son ancien valet, le complice de ses crimes.

Ambroise continua.

Le cœur du vicomte battait sourdement.

Il entendit un léger bruit ; la porte par où Ambroise était venu s'ouvrit de nouveau et livra passage au faux chirurgien anglais, c'est-à-dire à sir John.

Il n'était plus habillé, comme la veille, de la veste d'écurie et du pantalon noisette ; mais il avait repris les habits et le visage qu'il avait le jour où, quatre mois auparavant, on avait transporté Paul de la Morlière, blessé dans la maison paternelle.

Entre sir John le chirurgien, John le groom, la différence était telle que le vicomte y fut trompé.

Il crut qu'il lui arrivait un sauveur.

Sir John avait posé un doigt sur ses lèvres, en entrant, pour recommander le silence à Ambroise.

Le vicomte n'avait pas pu surprendre ce signe.

– Ah ! mon bon monsieur, dit Ambroise, vous faites bien de venir ; notre bon maître est peut-être mort.

Il avait pris une mine consternée et un ton lamentable.

Sir John s'approcha et parut regarder le vicomte comme on regarde un homme mort.

Il reprit sa voix d'autrefois, la voix un peu sourde, un peu grondeuse du chirurgien, et il dit brusquement :

– Qu'est-ce qu'il a ton maître ? Il me paraît dormir.

– Je crois bien qu'il est mort, monsieur.

– Tu crois ?

– Dame ! voilà une heure que je le secoue...

Le cœur du vicomte battait, mais la paralysie était telle que les battements ne se faisaient point sentir à l'extérieur.

Alors sir John découvrit le vicomte jusqu'à la ceinture et plaça son oreille à l'endroit du cœur.

– Le cœur ne bat plus, dit-il.

Le vicomte eût senti ses cheveux se hérisser si la catalepsie n'eût pas été complète.

– Veulent-ils donc me faire passer pour mort ? pensait avec épouvante M. de la Morlière.

Sir John, la main tantôt sur le visage, tantôt sur le cœur du vicomte, regardait la pendule. Et il appela :

– Saphir ?

Saphir, qui avait passé une partie de la nuit dans le salon, arriva.

– Ma fille, lui dit sir John en remettant sa perruque et ses lunettes bleues, je crois que tu peux renoncer aux rentes que le vicomte voulait te faire.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il est mort !

Saphir jeta un cri, le vicomte perdit toute espérance, comme s'il eût mis le pied sur le sol de l'enfer.

Chapitre 62

ES DERNIERS MOTS de sir John furent un coup de théâtre.

Saphir avait horreur du vicomte ; Saphir avait servi d'instrument pour ce châtiment terrible infligé à l'assassin ; mais Saphir était femme, elle avait le cœur accessible à la pitié, et elle crut aux paroles de sir John.

Celui-ci la vit pâlir et chanceler.

– Ma fille, lui dit-il, tu vas te remettre à la fenêtre et appeler le portier.

– Pourquoi ?

– Le portier montera, tu iras lui ouvrir, et tu te mettras à pleurer en lui disant que le bon vieillard qui te voulait du bien est mort.

Sir John avait une façon de demander les choses qui était irrésistible.

Il accompagnait ses phrases les plus mielleuses d'un regard à faire trembler.

Saphir ouvrit la fenêtre et appela.

– Monsieur Guillaume ?

Le portier allait se coucher ; il entendit et monta. Saphir, toute bouleversée, alla lui ouvrir.

– Que vous arrive-t-il donc, madame ? lui demanda-t-il.

– Un malheur épouvantable... Vous savez, ce vieux monsieur ?

– Oui, dit le portier en clignant de l'œil ; eh bien ?

– Il est mort !

– Mort ! dit le portier, c'est pas possible !

– Venez voir, dit Saphir, qui poussa devant elle la porte de sa chambre à coucher.

Sir John était debout, grave et solennel, devant le lit ; Ambroise sanglotait dans un coin.

– Ah ! mon cher maître !... mon pauvre maître !... mon bon maître ! murmura-t-il.

Le portier regardait tour à tour Saphir, sir John et le vicomte immobile.

– Mais de quoi est-il mort ? fit-il enfin, s'adressant à Saphir.

– Il était fatigué en dînant. Il s'est mis au lit... J'ai envoyé chercher monsieur, qui

est médecin...

Sir John s'inclina.

– Et puis, dit Saphir, son domestique est venu...

– Mon bon maître !... mon pauvre maître !..., hurlait Ambroise.

– Madame, dit sir John, vous ne pouvez rester ici.

Saphir voulait résister. Elle était en proie à une émotion réelle.

– Mon ami, dit sir John au portier, ce brave garçon que voilà va passer la nuit auprès du corps de son maître. Vous, allez chercher une voiture pour madame.

Le portier avait touché la main du vicomte.

Cette main était froide.

– Il est bien mort, murmura-t-il.

Et il sortit.

– Ma petite, dit alors sir John, tu n'as pas besoin de moi pour aller rue Saint-Lazare ?

– Mais, balbutia Saphir, ne va-t-on pas m'accuser... moi ?

– Tu es folle ! va-t'en.

Le geste de sir John était impérieux.

Saphir comprit qu'il fallait obéir. Elle prit son châle et son chapeau et sortit de ce qu'elle croyait être la chambre mortuaire.

Alors sir John plaça un flambeau sur la table de nuit et dit en ricanant :

– Oh ! soyez tranquille, monsieur le vicomte, vous serez inhumé avec toute la pompe désirable.

M. de la Morlière pensa :

– Cette fois la chose est certaine ; je ne rêve plus, et ces gens-là vont m'enterrer vivant !...

Le vicomte souffrait mille morts pour une.

Le calme de sir John, le rire sardonique d'Ambroise ne lui laissaient aucun espoir.

Le concierge remonta.

Il était allé frapper à la porte d'un sacristain employé à Saint-Thomas-d'Aquin, lequel sacristain demeurait dans la maison. Il lui avait appris qu'il y avait un mort dans la maison, et le sacristain lui avait donné deux cierges, un flacon d'eau bénite et une branche de buis.

Ces terribles accessoires de la mort achevèrent d'épouvanter M. de la Morlière, et il se répéta avec désespoir :

– On m'enterrera vivant.

– Mon ami, dit sir John au concierge, le défunt appartient à une famille riche. Vous serez généreusement récompensé de vos peines, soyez-en sûr.

Le concierge salua.

Sir John reprit :

– Je suis médecin, et je ne puis me tromper sur les causes de la mort. M. le vicomte a succombé à une attaque d'apoplexie nerveuse. Il faudra demain matin aller faire la déclaration de décès.

Tout en parlant, sir John avait allumé les deux cierges sur la table de nuit.

Puis il prit le drap du lit et en couvrit la face du prétendu mort.

A partir de ce moment, le vicomte ne vit plus, mais il entendit.

– Ah çà ! fit Ambroise, est-ce que, pour sûr, vous allez le laisser enterrer ?

– Dame !

Ambroise frissonna, lui aussi.

– Oh ! ce n'est pas pour dire, fit-il, mais les gens qui vengent madame Diane n'y vont pas de main morte, allez !

Un sourire mystérieux glissa sur les lèvres de sir John. Ambroise éprouva un certain malaise, mais il fut de courte durée, car sir John ajouta :

– Tu verras venir tes cent cinquante mille francs d'ici peu, mon bonhomme.

L'œil d'Ambroise s'illumina.

– Cent cinquante mille francs en beaux billets de banque tout neufs, acheva sir John.

– N'ajoutez pas un mot, monsieur, dit Ambroise, car je serais capable de devenir fou.

– Oh ! le scélérat ! pensait le vicomte ; s'il voulait me sauver, c'est toute ma fortune que je lui donnerais...

Sir John alluma un flambeau à l'un des cierges mortuaires.

– Bonsoir, Ambroise, dit-il ; je vais me jeter sur le canapé du salon et dormir jusqu'au jour. Toi, veille le mort !

Ambroise fit un signe de tête affirmatif et s'arrangea commodément dans un fauteuil.

Sir John passa dans le salon, verrouilla les deux portes, se coucha sur le canapé et s'endormit, un pistolet armé dans chaque main, se disant :

– Il faut se méfier... Ambroise serait homme à m'assassiner...

Au petit jour, le médecin anglo-indien, sir John, s'éveilla.

Il avait toujours ses pistolets à la main, et un regard jeté sur les deux portes et sur l'harmonie du salon lui prouva que nul n'avait songé à troubler son sommeil.

Il se leva et passa dans la *chambre mortuaire.*

Afin de justifier le proverbe que *le bien arrive quand on dort,* Ambroise s'était endormi dans un fauteuil, et ronflait comme un orgue de cathédrale.

Sir John le réveilla :

– Mon bon ami, dit-il à Ambroise, les honnêtes gens n'ont qu'une parole. Voilà tes cent cinquante mille francs.

Ambroise frissonna d'une joie sauvage.

Sir John sortit son portefeuille et en tira une traite de cent cinquante mille francs, payable le 29 courant, c'est-à-dire le lendemain, au porteur, chez MM. de Rothschild, banquiers, rue Laffitte.

– Lundi ! dit-il, tandis qu'Ambroise, tremblant, n'osait avancer la main.

Et comme il avait un éblouissement en touchant le papier des yeux, sir John ajouta :

– Tu ne pourras toucher que demain ; par conséquent, tu vas veiller le mort aujourd'hui.

– Oh ! tout ce que vous voudrez, dit Ambroise.

Et il enfouit dans sa poche la traite de cent cinquante mille francs. Sir John s'en alla en ajoutant :

– Tu feras d'autant mieux de rester, dit-il, que si le vicomte revenait à lui d'ici à demain, ton affaire serait claire, tu ne toucherais point ton argent.

– Soyez tranquille, répondit Ambroise.

Sir John s'en alla, laissant Ambroise au chevet du mort, Ambroise avait pris un livre d'heures et le portier qui monta quelques minutes après, le trouva récitant dévotement les *vêpres des morts.*

Chapitre 63

On s'en souvient, sir John avait laissé le vicomte de la Morlière en proie à sa léthargie, et installé Ambroise à son chevet.

Quinze heures après, il revint.

Il était alors minuit.

Ambroise avait tenu sa promesse, il était toujours au chevet du lit mortuaire.

Seulement il dormait.

Une bouteille vide était placée sur une table voisine.

Auprès, un verre encore plein de vin rouge attestait que la soif du buveur ne s'était calmée qu'au dernier moment.

– Ah ! ah ! ricana sir John, le drôle a donné dans le piège !

Cette bouteille, Ambroise l'avait trouvée dans une armoire de la salle à manger.

Elle avait cette étiquette :

Vieux vin de Bordeaux

Ambroise avait bu ; puis l'ivresse avait fait son office et s'était endormi.

– Ma parole ! se dit sir John, il me vient une bien belle inspiration. Ce drôle-là ne mérite point d'avoir la joie de toucher ses cent cinquante mille francs...

Il secoua le dormeur ; – le dormeur ne s'éveilla point. Alors sir John poussa le fauteuil jusqu'à la table de nuit, et dit au vicomte, toujours en proie à la catalepsie.

– Vous ne pouvez pas être enterré seul, en vérité, mon cher maître. Il faut que votre fidèle serviteur vous accompagne.

Et il renversa la tête d'Ambroise sur l'oreiller approcha un des cierges des rideaux du lit et y mit le feu.

* *

*

On lisait le lendemain dans les journaux le fait divers suivant :

« Encore un malheur causé par l'ivresse.

« M. le vicomte de M... est mort, avant-hier, frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

« Le vicomte avait un vieux serviteur qui n'a point voulu le quitter même après sa mort.

« Le valet A... a voulu veiller son maître, et il a passé la nuit, seul, auprès de son cadavre.

« Mais il paraît que le malheureux avait des habitudes d'ivrognerie que rien ne pouvait réprimer.

« Il a bu une bouteille de bordeaux auprès du cadavre, l'ivresse s'est emparée de lui : il est tombé sur le lit ; sa chute a renversé un des cierges, qui a mis le feu aux rideaux, et, quand on est arrivé, auprès du maître mort, on a trouvé le domestique expirant.

« Il a rendu le dernier soupir quelques minutes après.

« On dit que la famille du vicomte, touchée de cet affreux événement, a décidé que le maître et le serviteur seraient inhumés l'un à côté de l'autre. »

Ce fait divers fut imprimé le soir des funérailles de M. le vicomte de la Morlière, lequel, ainsi que l'avait constaté le médecin des morts, avait succombé à une attaque d'apoplexie...

Retournons maintenant à la petite maison du chemin de ronde, près de la barrière du Trône, et reportons-nous au moment où sir John y arrivait avec le fiacre dans lequel se trouvait M. d'Estournelle, blessé.

Andrewitsch avait poussé un cri en entendant prononcer le nom de son spoliateur.

Sir John courut à lui et, lui prenant le bras, il lui dit :

– C'est la fortune que je vous amène !

Le comte était évanoui.

Aidé de la femme de chambre d'Emeraude et du jeune homme, sir John transporta le blessé dans la chambre où Andrewitsch avait passé la nuit précédente.

Il le déshabilla et le mit au lit. Puis il posa un nouvel appareil sur la blessure.

Andrewitsch suivait avec anxiété du regard tous les mouvements de cet homme qui s'improvisait chirurgien.

– Cette blessure est-elle grave ? demanda-t-il enfin.

– Oui et non.

– Cette réponse est au moins singulière !... murmura Andrewitsch en regardant fixement sir John.

Un sourire énigmatique glissa sur les lèvres de sir John.

– Mon jeune ami, dit-il, tout en ce monde, surtout la vie des hommes, est subordonné à des événements qu'on ne saurait prévoir.

Le blessé commençait à s'agiter sur le lit.

Sir John emmena Andrewitsch dans la pièce voisine.

– Le comte vous a vu plusieurs fois ? dit-il.

– Deux fois seulement.

– Pensez-vous qu'il vous reconnaisse ?

– Oh ! dit Andrewitsch, c'est à peu près certain ; mon visage a dû lui rester en mémoire. Il avait trop d'intérêt à se le rappeler.

– Verriez-vous quelque inconvénient à vous déguiser ?

– Comment cela ?

– J'ai un petit plan, dit sir John, duquel dépendent peut-être, s'il réussit, votre fortune et votre avenir.

– Eh bien ?

– Or, il entre dans mon plan que vous vous installiez au chevet du comte, que vous lui prodiguiez vos soins et soyez son garde-malade.

– Mais il me reconnaîtra ?

– C'est pour cela que je vous propose un déguisement.

– Comment cela ?

– Vous avez les cheveux blonds, je vous les rendrai noirs pour huit jours.

– Mais...

– Vous êtes rose et blanc comme une jeune fille, et vous avez à peine un duvet en guise de moustaches.

– Eh bien ?

– Je vais vous donner une belle teinte olivâtre qui vous fera ressembler à un Espagnol ou à un Mexicain, et je vous ornerai la lèvre supérieure d'une jolie moustache noire.

– Et le comte ne me reconnaîtra pas ?

– Ce sera impossible.

– Mais, observa Andrewitsch, à quel titre serai-je à son chevet ?

– Je vous ferai votre leçon. Venez...

Sir John et Andrewitsch s'enfermèrent dans un cabinet de toilette, sur la table duquel le chirurgien étala sa trousse et ses fioles, et il se mit en devoir de procéder

à la Métamorphose du jeune prisonnier russe.

* *

*

Lorsque M. le comte d'Estournelle revint d'un évanouissement qui n'avait pas duré moins d'une heure, il se trouva couché dans une chambre qui lui était inconnue.

La nuit venait, une demi-obscurité régnait dans la chambre.

Deux hommes se tenaient debout auprès de lui.

Dans l'un, rassemblant ses souvenirs, le comte reconnut un des témoins de M. de Neubourg, c'est-à-dire celui qui s'était annoncé comme médecin et avait posé le premier appareil sur sa blessure.

L'autre personnage, un jeune homme au teint olivâtre, aux cheveux noirs, lui était inconnu.

– Monsieur le comte, lui dit John, je suis, vous devez me reconnaître, l'un des témoins de votre adversaire. Je suis médecin et j'ai jugé votre blessure si grave, que j'ai dû vous faire transporter ici, chez monsieur, qui est un de mes amis.

Le comte tourna un regard curieux vers le jeune homme.

Andrewitsch soutint ce regard, non sans embarras ; mais il fut bientôt convaincu que le comte était à cent lieues de le reconnaître.

– Vous seriez mort en route, poursuivit sir John, si on avait essayé de vous transporter à Paris.

Le comte n'était plus ivre, et sa situation lui fit froncer le sourcil.

– Est-ce que je suis mortellement blessé ? demanda-t-il.

– Je ne puis le dire encore, monsieur.

De pâle qu'il était, cet homme au tempérament violent devint rouge et s'écria :

– Mais je ne veux pas mourir, moi ! je ne le veux pas !

– Croyez-le bien, monsieur, je ferai tous mes efforts pour que vous viviez.

– Ainsi, vous ne répondez pas de moi.

– Non, pas encore. Demain seulement je pourrai me prononcer.

– Tonnerre et sang ! murmura le comte, les yeux hors de la tête, mais vous ne savez pas que je dois avoir au premier jour quatre à cinq cent mille livres de rente ?

– Oui, je sais cela.

– Vous voyez donc bien qu'il ne faut pas que je meure !

Un sourire glissa sur les lèvres de sir John.

– La mort, dit-il, ne se préoccupe point de la situation de fortune de ses clients.

Puis il ajouta :

– Mais vous avez une femme ?

– Oui, qui court je ne sais où, et dont je n'ai point entendu parler depuis quinze jours.

– Une fille ?

A ce mot le comte tressaillit.

– C'est juste, dit-il, j'ai une fille, une enfant charmante, qui est chez sa grande tante... Je voudrais la voir...

– Pouvez-vous écrire ?

– Je crois que j'en aurai la force. Sir John fit un signe à Andrewitsch.

Celui-ci alla chercher un petit pupitre, qu'il plaça sur le lit du blessé.

Avec l'aide de sir John et d'Andrewitsch, M. d'Estournelle parvint à se mettre sur son séant.

Il prit la plume, et regardant son médecin :

– Que voulez-vous que j'écrive ?

– Mais, dit sir John, un mot à la personne chez qui est votre fille, pour qu'on vous l'amène... si vous voulez la voir.

Le comte écrivit :

« Madame et chère parente,

« Je me suis battu en duel. Vous savez que j'ai une « mauvaise tête. Je suis blessé. Mon état, quoique grave, n'inspire pas de sérieuses inquiétudes ; mais je voudrais voir ma petite Blanche. Confiez-là à sa bonne qui vous rapportera de mes nouvelles. »

Et il signa.

– Je vais me charger de porter cette lettre, dit sir John.

– Comment ! fit le comte avec effroi, est-ce que vous allez me quitter, docteur ?

– Oui.

– Mais puisque mon état vous semble...

– Préférez-vous que j'envoie monsieur ?

Et il désignait Andrewitsch.

– Oui, oui, dit le comte.

Sir John et Andrewitsch échangèrent un regard.

– Prenez la voiture que j'ai gardée, dit sir John au jeune homme.

Andrewitsch sortit.

– Ah ! j'oubliais... fit sir John.

– Quoi donc ? demanda le comte surpris et regardant sir John.

– Une recommandation à lui faire. Je reviens.

Et il courut après Andrewitsch.

– Mon jeune ami, lui dit-il alors, vite ! débarrassez-vous de votre couleur olive et de vos cheveux noirs.

– Mais...

– Vous allez voir votre grand-mère, il faut qu'elle puisse retrouver en vous les traits de son fils. C'est une occasion unique dont il faut profiter.

Sir John poussa le jeune homme dans le cabinet de toilette où une heure auparavant, il l'avait métamorphosé en Brésilien.

– Voilà, lui dit-il en versant quelques gouttes d'un vinaigre particulier dans une cuvette pleine d'eau ; voilà qui va vous rendre votre blancheur et votre teint rosé.

En effet, en quelques minutes, et à la troisième ablution, Andrewitsch revint blanc et rose.

– Maintenant, partez, dit sir John.

– Mais serai-je reçu ! demanda le jeune homme, qui était en proie à une véritable émotion.

– Oui, si vous faites sonner haut le nom du comte.

Andrewitsch monta dans le fiacre et partit.

Son cœur battait à rompre sa poitrine.

Il arriva rue Saint-Dominique trois quarts d'heure après.

La main sur le marteau de bronze du vieil hôtel, il hésita longtemps à le soulever.

Son émotion était si grande que lorsque le suisse vint ouvrir et lui demanda ce qu'il voulait, il ne put que balbutier le nom du comte d'Estournelle.

– M. le comte ne demeure point ici, lui fut-il répondu.

Alors Andrewitsch montra sa lettre.

Le suisse voulut la prendre.

– Non, dit le jeune homme qui put parler enfin, cette lettre est de M. le comte d'Estournelle, et je dois, d'après ses ordres, la remettre moi-même à madame la

baronne René.

Le suisse regardait Andrewitsch avec une scrupuleuse attention.

– C'est que, dit-il, madame la baronne ne reçoit jamais personne.

Andrewitsch insista.

– Allons ! venez, dit le suisse, je vais vous conduire.

Andrewitsch le suivit.

En traversant cette vaste cour solitaire, en gravissant cet escalier à larges dalles, à balustrades de fer ouvragé, en parcourant ces grandes salles tristes, le jeune homme fut assailli par un monde de pensées. C'était là que son père était né, là qu'il avait passé sa jeunesse, là que, sans doute, il eût vécu lui-même choyé, entouré, sans les infernales machinations du comte.

La baronne était assise au coin de son feu.

Elle tenait la petite Blanche sur ses genoux.

En entendant la porte s'ouvrir, elle tourna vivement la tête.

– Qu'est-ce donc ? fit-elle.

– Madame, répondit le suisse, c'est un jeune homme qui apporte une lettre de M. le comte d'Estournelle.

Andrewitsch était demeuré derrière le suisse. Son cœur battait violemment ; quelques gouttes de sueur perlaient à ses tempes.

– Où est ce jeune homme ? reprit la baronne.

Et elle se leva à demi et allongea curieusement la tête. Andrewitsch s'avança alors d'un pas chancelant. Il avait la lettre à la main.

La pièce était mal éclairée. Le visage d'Andrewitsch était dans l'ombre.

– Vous venez de la part de mon neveu le comte d'Estournelle ? fit la baronne.

– Oui, madame.

Au son de cette voix, elle tressaillit.

– Et vous m'apportez une lettre ?

– Oui, madame.

La baronne attacha sur lui un regard attentif.

– Où donc ai-je entendu cette voix ? se demanda-t-elle.

Elle prit la lettre qu'Andrewitsch lui tendait.

Puis elle dit au suisse :

– Allumez un flambeau.

Andrewitsch tremblait.

Le flambeau allumé, la baronne prit la lettre et l'ouvrit.

Mais, avant de la lire, elle jeta de nouveau les yeux sur Andrewitsch.

En ce moment les rayons de la bougie tombaient d'aplomb sur la tête du jeune homme et l'éclairaient tout entière.

Soudain la baronne jeta un cri, se leva et allant vers le jeune homme :

– Qui donc êtes-vous ? fit-elle.

Elle était émue, chancelante, et elle regardait Andrewitsch avec une curiosité ardente.

Et comme Andrewitsch balbutiait et avait peine à se tenir debout, elle étendit la main vers un portrait qui était accroché au mur.

C'était celui d'un élève de l'Ecole polytechnique.

Andrewitsch poussa un cri à son tour. Il croyait voir son propre portrait.

Alors il tomba à genoux, joignit les mains et regarda la baronne René d'un air suppliant.

– Ah ! s'écria-t-elle tout à coup, je devine tout, maintenant... On m'a trompée... Tu es le fils de mon fils !...

Et elle le prit dans ses bras.

– Ma mère ! murmura Andrewitsch, brisé par l'émotion.

Et il couvrit de baisers et de larmes les mains de l'aïeule.

* *

*

Le suisse, immobile sur le seuil, murmurait :

– Mon Dieu ! c'est pourtant vrai... c'est tout le portrait de feu M. le baron...

Chapitre 64

ES PLUS INFERNALES combinaisons de l'homme aux lunettes bleues n'auraient pas mieux réussi que cette rencontre inopinée de l'aïeule et du petit-fils.

Toute la gloire, du reste, en revenait à M. le comte d'Estournelle, tant il est vrai qu'un homme que la fortune abandonne est destiné à entasser sottises sur sottises.

Le comte avait demandé à voir sa fille, et sir John, qui n'avait pas prévu cette circonstance, s'était empressé d'en profiter pour envoyer Andrewitsch chez la baronne René.

Certes, si jamais fils ressembla à son père, c'était à coup sûr le jeune prisonnier russe.

A part l'uniforme de l'élève de l'Ecole polytechnique, on eût juré que ce portrait était celui d'Andrewitsch.

Mêmes cheveux blonds, mêmes moustaches naissantes, finement tracées, même attitude, même sourire.

Andrewitsch avait jusqu'à la voix de son père, car la baronne avait tressailli en l'écoutant avant de jeter les yeux sur son visage.

La pauvre vieille femme éprouva une émotion violente, terrible, qui aurait pu la tuer.

Andrewitsch couvrait ses mains de baisers et de larmes et demeurait à ses genoux.

Enfin elle le releva.

– Viens, mon enfant, dit-elle, viens sur mon cœur ; tu es bien mon fils. La voix du sang ne saurait mentir !

Et comme Andrewitsch se relevait, la baronne, le visage baigné de larmes, tourna la tête et aperçut le suisse.

Le vieux serviteur, immobile sur le seuil, retenait son haleine et n'osait s'en aller.

Soudain la baronne se souvint qu'elle avait chassé, comme un imposteur, Baptistin, son valet de chambre, le vieux Baptistin, qui soutenait que le baron René, mort en Russie sous le nom du colonel Yermolof, avait laissé un fils, Baptistin, que le comte d'Estournelle accusait d'avoir ourdi une machination

infâme de concert avec André Petrowitsch le Cosaque, pour s'attribuer la fortune de la baronne.

Le suisse s'était pris à trembler sous le regard de la baronne ; mais elle lui dit vivement :

– Sais-tu où est Baptistin ?

– Oui, madame, répondit le suisse qui tressaillit de joie.

– Où est-il ?

– Il a loué une chambre tout à côté d'ici, rue Taranne.

– Va le chercher.

L'ordre était net. Le suisse partit de toute la vitesse de ses jambes de sexagénaire, et n'arrêta sa course qu'au cinquième étage d'une maison modeste où s'était retiré le vieux serviteur congédié.

Baptistin était chez lui.

Le suisse ne prit point le temps de lui donner des explications :

– Venez, venez, dit-il, madame la baronne veut vous voir.

Baptistin jeta un cri et suivit le suisse en courant.

En route, son compagnon lui dit rapidement :

– Le fils est retrouvé... il est chez la baronne. Mon Dieu ! quelle joie ! j'ai cru qu'elle allait mourir.

Baptistin entra comme une bombe dans la chambre de sa maîtresse. Il vit Andrewitsch assis auprès d'elle et jeta un cri.

– Baptistin !

– Monsieur Gaston !

Telles furent les deux exclamations que la baronne entendit, et dont l'accent de vérité aurait achevé de la convaincre, si elle eût conservé encore un seul doute dans l'esprit.

La petite fille, que tout à l'heure la baronne tenait sur ses genoux, s'était réfugiée toute tremblante dans un coin, et elle attachait sur Andrewitsch de grands yeux étonnés et craintifs.

Madame la baronne René, malgré son âge, avait conservé une énergie peu commune.

Enfant, elle avait traversé les terreurs de la Révolution ; femme, elle avait vu son mari braver la mort sur vingt champs de bataille ; mère, elle avait été éprouvée comme la femme forte des Ecritures.

Sa première émotion passée, la baronne avait retrouvé sa présence d'esprit tout

entière.

Elle fit signe au suisse et lui dit :

– Emmène cette enfant et confie-la à sa bonne.

Le suisse prit la petite fille par la main et elle le suivit sans résistance. Alors la baronne regarda fixement Baptistin :

– Mon vieil ami, dit-elle, j'ai été trompée et je vois que tu étais le plus fidèle des serviteurs.

– Ah ! madame...

– Mais l'heure des excuses et des récriminations est passée, reprit la baronne. Il faut que je sache la vérité tout entière.

– Madame la baronne, répondit Baptistin avec une rude franchise, la vérité peut se résumer en un seul mot : M. le comte d'Estournelle est un misérable !

– Lui ! fit la baronne, qui songea alors à cette petite fille rose et blanche que tout à l'heure elle tenait sur ses genoux.

– Lui ! répéta Baptistin avec l'accent de la conviction.

La baronne se reprit à contempler son petit-fils.

– Comme il ressemble à mon pauvre Gaston ! murmurait-elle.

– Et dire, fit Baptistin, qu'on a voulu le faire passer pour le fils d'un Cosaque !

– Mais enfin, dit la baronne, explique-moi donc, Baptistin, l'histoire de cet acte de naissance.

– C'est bien simple, madame.

– Ah !

– Il y a dix ans que le comte d'Estournelle convoitait votre héritage. Il y a dix ans qu'il avait gagné André Petrowitsch. Celui-ci tua son fils, et, dans la déclaration de décès, il fit figurer M. le baron, ici présent, au lieu et place du mort.

La baronne leva les mains au ciel, et s'écria avec douleur :

– Mais cet homme est un monstre, Baptistin !

– Oui, madame.

– Et Dieu le punira sévèrement...

– Je crois, dit Andrewitsch, qui s'était tu jusqu'alors, je crois qu'il est déjà puni.

– Que veux-tu dire, mon enfant ? fit la baronne qui passa ses deux mains au cou du jeune homme.

– Je veux dire que le comte est mourant.

– Mourant !

Et la baronne jeta les yeux sur la lettre du comte, qu'elle avait ouverte sans la lire.

– Voyez, dit Andrewitsch.

La baronne lut et étouffa un cri.

– Le malheureux est blessé... il va mourir, sans doute...

– C'est l'avis du chirurgien qui l'a pansé.

– Mais où est-il ?

– Dans une petite maison que j'habitais.

– Où ?

– A la barrière du Trône.

– Ainsi, vous l'avez vu ? demanda Baptistin.

– Oui.

– Et il vous a confié cette lettre ?

– Oui.

– Mais alors il vous a reconnu ?

– Non.

– Oh ! c'est étrange ! dit Baptistin.

Andrewitsch jugea inutile d'avouer qu'il avait, pendant ses rapports avec le comte, subi une légère métamorphose.

En ce moment, on frappa doucement à la porte, et la porte s'ouvrit.

C'était la petite fille qui revenait en pleurant :

– Bonne maman, disait-elle, ma bonne veut me coucher... moi je ne veux pas, na !

La baronne prit l'enfant sur ses genoux et l'embrassa.

– Madame, dit Andrewitsch en regardant Baptistin, je voudrais vous entretenir un moment en particulier.

Baptistin s'en alla.

Alors, Andrewitsch se remit aux genoux de la baronne et lui dit :

– O vous, que je n'ose encore appeler ma mère, soyez clémente !

– Que veux-tu dire, mon enfant ? fit-elle.

– Cette enfant, dit Andrewitsch, n'est pas coupable...

– C'est vrai.

– Et... sa mère...

– Sa mère, dit la baronne, la connais-tu donc ?

– Oui... ma mère...

– Et... tu crois...

– Elle a été bonne pour moi...

– Mais... où... l'as-tu vue ? demanda la baronne haletante.

– A... Belle-Isle.

Alors Andrewitsch raconta succinctement son enlèvement de Paris, son incorporation dans un régiment russe ; comment il avait été fait prisonnier, interné à Belle-Isle, et comment il y avait rencontré madame d'Estournelle.

La baronne l'écouta attentivement.

La septuagénaire avait une merveilleuse lucidité d'esprit. Elle comprenait vite et bien, et elle comprenait l'amour de son petit-fils pour la comtesse.

– Mon enfant, dit-elle, tu aimes la comtesse d'Estournelle.

Andrewitsch rougit comme un écolier pris en faute.

– Tu l'aimes ! répéta la baronne, et l'amour est plein de foi...

– Ma mère !

– Il est aveugle...

L'accent de la baronne était glacé, et il donna froid au cœur de son petit-fils.

La baronne se leva, alla prendre une lettre qui traînait sur un meuble et la tendit à Andrewitsch :

– Lis, dit-elle.

Cette lettre était celle qui annonçait à la baronne le départ précipité de la comtesse, laquelle allait voir sa mère, dangereusement malade.

L'impression que cette lettre produisit sur Andrewitsch fut étrange.

La baronne poursuivit :

– Quel jour as-tu vu la comtesse pour la première fois ?

– C'était le 19.

La baronne calcula.

– Elle était partie de la veille, dit-elle, donc elle n'allait point voir sa mère. Donc, elle allait à Belle-Isle, sachant que tu t'y trouvais... Que voulait-elle ? Que comptait-elle faire ? Je l'ignore...

Andrewitsch, lui aussi, réfléchissait et se disait :

– Tout cela est singulier ! la comtesse mentait... Pourquoi ?

La baronne était devenue pensive, et elle regardait tristement l'enfant.

– La pauvre petite, dit-elle enfin, c'est un ange de Dieu... elle est innocente de toutes ces infamies... de tous ces crimes...

Andrewitsch prit l'enfant dans ses bras et la baisa au front.

– Mais la mère, reprit la baronne, est la complice de son mari.

Andrewitsch sentit son sang se glacer.

La baronne poursuivit :

– Ecoute-moi bien, mon enfant. Je suis riche et je veux assurer le sort de cette petite qui n'est point coupable des crimes de ses parents ; mais, pour ceux-là, point de pitié.

– Hélas ! ma mère, murmura Andrewitsch, le comte se meurt.

– Quant à elle...

Andrewitsch pâlit.

– Ah ! tu l'aimes, reprit la baronne... Tu l'aimes, malheureux !

Il baissa la tête et se tut.

La baronne lui prit les mains et les pressa avec affection.

– Pauvre enfant ! dit-elle. Tu souffres, n'est-ce pas ?

– Oui, ma mère.

La petite fille écoutait et regardait d'un air étonné.

Mais elle avait repris sa place sur les genoux de la baronne, et elle se taisait. La baronne continua :

– Ainsi donc la comtesse est à Paris... Tu l'as vue ?

– C'est elle qui m'a logé dans cette petite maison à la barrière du Trône !

– Et c'est là qu'on a transporté son mari blessé ?

– Oui, mère.

– Et... ce... chirurgien ?

– C'est le pilote de Belle-Isle.

– Oh ! tout cela est étrange, murmura la baronne.

– Etrange, en effet, ma mère, répondit Andrewitsch.

– Mais quels sont donc ces hommes qui sont venus à ton aide ? demanda madame la baronne René.

– Je ne les connais pas.

– Qu'est-ce que ce capitaine Grain-de-Sel ?

– Un officier français que j'ai connu à Sébastopol, et à qui j'ai remis le manuscrit

de mon histoire.

– Et tu crois que ces hommes...

– Ce sont les amis du capitaine.

– Mais... ce pilote... ce chirurgien... cet homme, qui change de costume et de visage ?

Andrewitsch n'eut pas le temps de répondre. La porte de la chambre s'ouvrit, un homme entra.

– Le voilà ! dit-il.

Ce nouveau personnage était sir John, le chirurgien.

* *

*

Que se passa-t-il entre sir John, Andrewitsch et la baronne René ?

Nul ne le sut !...

Chapitre 65

QUARANTE-HUIT HEURES APRÈS, nous eussions retrouvé le chirurgien anglais, sir John, au chevet du comte d'Estournelle.

Le blessé avait eu, depuis deux jours, des alternatives de calme et d'agitation, des moments où le mal s'aggravait, où le délire et la fièvre semblaient faire désespérer de sa vie, et des instants de mieux qui paraissaient promettre sa guérison.

Andrewitsch avait repris sa couleur cuivrée et ses cheveux noirs.

Nuit et jour au chevet du comte, il remplissait à merveille les fonctions d'infirmier et de garde-malade.

A l'heure où nous revoyons sir John au chevet du comte, ce dernier se trouvait mieux.

Il avait recouvré toute sa présence d'esprit et écoutait le chirurgien qui lui disait :

– Je commence à avoir bon espoir, monsieur.

Cependant un regard rapide, adressé par sir John à Andrewitsch, semblait lui dire :

– Je berce le blessé d'une espérance que je suis loin de partager.

Sir John continua :

– Vous allez tout à l'heure avoir une crise nerveuse ; peut-être même le délire vous reprendra-t-il ; mais il ne faut point vous effrayer, ce ne sera rien.

Le comte sortit sa main du lit et la tendit à sir John.

– Merci ! dit-il, vous m'avez sauvé. Comment pourrais-je jamais vous témoigner ma reconnaissance ?

Et puis il regarda le jeune homme à la peau cuivrée :

– Et vous, dit-il, vous qui me soignez avec la plus tendre sollicitude, pourrais-je jamais m'acquitter envers vous ?

– Oui, dit sir John.

– Comment ? fit le comte avec un élan subit de reconnaissance.

Sir John fit un signe, Andrewitsch sortit.

– Monsieur le comte, dit le chirurgien en tâtant le pouls du malade et consultant

ensuite sa montre, votre accès que j'attends ne vous prendra point avant vingt minutes ; nous avons donc vingt minutes pour causer.

L'air grave et solennel de sir John impressionna vivement le comte d'Estournelle. Le chirurgien reprit :

– Un médecin, voyez-vous, c'est comme un confesseur ; on peut tout lui dire.

– Mais, balbutia le comte pris d'une subite émotion, je n'ai rien à cacher, monsieur.

– Rien ?

Et le ton dont sir John articula cette expression fut singulièrement expressif. Le comte le regarda d'un air surpris et presque alarmé.

Sir John continua :

– Il y a mieux : un médecin en sait quelquefois plus qu'on ne lui en confie.

Le comte grimaça un sourire qui crispa ses lèvres blêmes.

– Un médecin n'est pourtant pas un sorcier, j'imagine.

– Quelquefois.

Le comte eût pâli si la souffrance n'eût depuis deux jours décoloré son visage.

– Vous oubliez que je suis un ami du baron Gontran de Neubourg, poursuivit froidement sir John.

Les traits du comte se contractèrent d'une manière effrayante.

– Prenez garde ! dit sir John ; vous allez vous faire du mal.

Le comte se calma.

– Donc, je sais tout.

– Vous savez... tout ?

– Oui.

M. d'Estournelle essaya de payer d'audace et répondit :

– Alors vous êtes plus avancé que moi, car je ne sais rien.

– Vraiment ! fit sir John avec une ironie qui donna le frisson au comte.

– Dame !

– Est-ce que vous n'avez pas été officier ?

– Capitaine de dragons.

– En retrait d'emploi ?

– Oui, pour dettes.

– N'étiez-vous point joueur ?

– Ce n'est point un crime.

– N'avez-vous point rencontré souvent, dans vos nuits d'orgie, un certain Petrowitsch, Russe d'origine ?

Les lèvres du comte devinrent livides. Un tremblement nerveux s'empara de lui.

– Et, continua sir John, ne lui avez-vous pas proposé un certain pacte...

– Jamais !

– Comme une déclaration mensongère d'un acte de l'état civil ?

Le comte fit un soubresaut sur son lit et regarda sir John d'un air effaré.

– Mais prenez donc garde, monsieur le comte ! répéta celui-ci. Votre blessure va se rouvrir, et si elle se rouvre, vous serez mort avant une heure.

Cette terrible menace, articulée avec calme, domina chez le comte toute émotion. Il se tut. Le chirurgien anglais reprit :

– Je sais comme M. de Neubourg tout ce qui s'est passé.

Le fils de Petrowitsch mort a été déclaré à la mairie sous le nom de Marie-Gaston René, et le vrai fils du colonel René a été incorporé dans l'armée russe sous le nom d'Andrewitsch. Le comte écoutait haletant, comme anéanti.

– Voyez-vous, monsieur le comte, ricana sir John, Dieu fait bien tout ce qu'il fait. Andrewitsch, dont vous convoitiez l'héritage, aurait pu être tué derrière les remparts de Sébastopol. Dieu ne l'a pas voulu. Andrewitsch est plein de vie, il est revenu en France, il est à Paris.

– Ah ! fit le comte.

– Tiens, dit sir John, vous vous trahissez donc enfin ?

Le comte était livide.

– Il est à Paris, acheva sir John, et vous avez pris soin de lui ouvrir vous-même la porte de sa grand-mère, ce qui était bien, car vous lui devez de la reconnaissance.

Alors sir John frappa trois coups dans sa main, trois coups régulièrement espacés.

Andrewitsch avait retrouvé son teint blanc et mat, ses lèvres roses et ses beaux cheveux blonds.

– Monsieur le comte, dit sir John, voilà votre garde-malade. Un peu de safran, délayé dans du noir de fumée, un peigne enduit d'un cosmétique noir, l'avaient provisoirement métamorphosé. C'est lui qui vous a donné ses soins pendant deux jours.

Une écume blanche bordait les lèvres de M. d'Estournelle.

– Ma fille ! murmura-t-il tout bas.

Andrewitsch comprit.

– Monsieur, dit-il, rassurez-vous ; votre fille aura une part de l'héritage de la baronne René.

Le comte le regarda d'un air de doute.

– Et, ajouta Andrewitsch, si vous mourez, je prendrai soin d'elle et je l'aimerai comme ma fille.

Le comte roulait des yeux hagards.

– Mon ami, dit sir John à Andrewitsch, laissez-moi seul un moment avec monsieur.

Andrewitsch sortit.

– Oh ! murmura le comte, je suis donc condamné à mourir ?

– Mais non, puisque je réponds de vous, dit sir John.

– Mais alors, si je vis... je serai pauvre ?

– Andrewitsch fera quelque chose pour vous peut-être.

Les lèvres du comte frémirent :

– Vivre pour retomber dans la pauvreté, dit-il, autant vaudrait mourir.

– Voilà qui sera fort agréable à madame la comtesse d'Estournelle.

– Quoi ?

– Votre mort.

L'œil du comte étincela.

– Qu'en savez-vous ? fit-il.

– Je le sais.

– Mais... elle m'aime !

– Elle attend votre mort pour se remarier. Mais prenez donc garde ! ne vous soulevez point ainsi ! vous allez rouvrir votre blessure !

– Se remarier ! se remarier ! balbutia le comte ; mais avec qui ?

– Avec celui qui sort d'ici.

– Andrewitsch !

– Oui.

– Oh ! c'est impossible ! vous êtes fou, docteur.

– Savez-vous où est la comtesse ?

– A Nantes.

– Vous vous trompez, elle est à Paris. Il y a mieux, ajouta sir John, dans dix minutes elle sera ici.

– Elle va donc venir me voir ?

– Oui, pour s'assurer que vous n'avez plus longtemps à vivre.

– Mais ce que vous dites là est épouvantable, docteur !

– Soit, mais c'est vrai.

– Oh ! l'infâme !

– Vous saurez tout dans quelques minutes.

Sir John se leva et s'approcha d'une table sur laquelle étaient diverses fioles. Il en prit une et revint auprès du malade.

– Que faites-vous ? demanda celui-ci en le voyant verser quelques gouttes d'une liqueur jaune dans le creux de sa main.

– Vous êtes violent, répondit sir John, je préviens chez vous tout accès de colère.

Et il lui frotta le front, les tempes et les narines avec ses mains enduites de la liqueur jaune. Soudain le comte fut pris d'une prostration complète.

– Vous entendrez tout, lui dit sir John, vous verrez même votre femme à travers un nuage, car votre regard va se voiler, et quand vous aurez vu et entendu, je crois qu'il ne vous restera pas de grandes illusions sur madame la comtesse d'Estournelle.

Le comte essaya de se débattre contre cet engourdissement instantané, mais sir John ajouta :

– Monsieur le comte, si vous luttez, vous vous ferez du mal. Tenez-vous tranquille.

Le bruit d'une voiture retentit alors dans la rue.

– C'est elle, dit sir John.

Et il s'élança au-dehors.

Andrewitsch était dans la pièce voisine de la chambre du malade.

– Mon ami, dit sir John, aimez-vous toujours la comtesse ?

– Pouvez-vous me le demander ? répondit le jeune homme d'un ton de reproche.

– Si le comte meurt, l'épouserez-vous ?

– Sans doute.

Sir John eut un mystérieux sourire ; puis il poussa la porte d'un cabinet noir et prit Andrewitsch par la main.

– Venez avec moi, dit-il.

Il le fit entrer dans le cabinet noir, qui n'était séparé de la chambre occupée par le blessé que par une cloison très mince dans laquelle on avait pratiqué un trou à la hauteur de l'œil.

– Mettez-vous là, dit sir John, vous pourrez tout voir, tout entendre. Et vous ne bougerez pas, ajouta-t-il.

– Mais pourquoi ce mystère ?

– C'est mon secret.

Andrewitsch s'était habitué envers cet homme à une sorte d'obéissance passive.

– Comme vous voudrez, dit-il.

Sir John ferma la porte et gagna l'escalier. Un fiacre s'était arrêté devant la porte de la petite maison, et une femme en descendait. C'était la comtesse. Sir John alla à sa rencontre.

– Venez donc, madame, fit-il, je vous attends avec impatience.

– Est-ce qu'il est... bien mal ?

– Très mal.

– Et... Andrewitsch ?

– Il est allé me chercher un remède dans une pharmacie du quartier de l'Opéra.

– Ah ! fit la comtesse qui se mordit les lèvres de dépit. Quand reviendra-t-il ?

– Dans une heure. Venez...

Il lui offrit sa main, la conduisit au premier étage et la fit entrer dans la chambre où se tenait le blessé.

M. d'Estournelle paraissait être à demi mort. La comtesse s'assit au chevet de son mari et le regarda attentivement.

– Il est, lui dit sir John, dans un état de prostration complète. Nous pouvons causer, il n'entendra pas ce que nous dirons.

– Vous croyez ?

– Dame, si vous en doutez, secouez-le ! Parlez-lui. Vous verrez...

Madame d'Estournelle prit le bras du comte. Ce bras retomba inerte. Elle appela, il ne tourna pas même les yeux.

– Mais, va-t-il mourir ainsi ? demanda-t-elle.

– Dans une demi-heure, il sortira de sa léthargie.

– Et puis ?

– Et puis il aura la fièvre, le délire.

– Et puis ?

L'accent de la comtesse était assourdi, mais il ne témoignait d'aucune émotion.

– Et puis il mourra, dit sir John. Avant demain matin, ce sera fini.

– Ah ! fit la comtesse toujours calme et froide.

– Ma chère amie, dit sir John d'un ton familier, j'ai si bien arrangé les choses avec la baronne, que je ne doute pas que vous ne soyez la plus heureuse des femmes dans l'avenir.

Le teint de la comtesse se colora et son cœur battit.

– Vous croyez qu'il m'aime... beaucoup ?... fit-elle émue cette fois.

– Passionnément.

– Et... la baronne ?

– La baronne caresse comme sa plus chère espérance votre union avec lui.

– Cher Andrewitsch ! murmura la comtesse.

Sir John se prit à rire.

– Vous n'avez point toujours parlé ainsi, dit-il.

– C'est vrai.

– Et lorsque vous avez quitté Paris avec Emeraude...

– Oh ! j'avoue, dit la comtesse en souriant, que je n'allais pas à Belle-Isle pour aimer Andrewitsch.

– Mais bien pour vous en débarrasser, n'est-ce pas ?

– Dame ! fit ingénument la comtesse. Vous comprenez bien, mon cher, que je ne m'étais jamais connue bien sentimentale.

– Oh ! je le sais.

– Avant tout je voulais hériter.

– Voyons, dit sir John, soyez franche, madame. Supposons que vous n'eussiez pas aimé Andrewitsch.

– Mais, dit froidement madame d'Estournelle, vous savez bien que je m'étais arrangée de façon à le faire tuer par Victor.

– C'est juste ; seulement le courage vous a manqué au dernier moment.

– Hélas !

– Ce qui prouve que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, ricana sir John ; car votre mari va mourir et vous épouserez Andrewitsch.

– Pas encore, dit une voix émue sur le seuil de la chambre.

La comtesse jeta un cri en se retournant. Andrewitsch, pâle comme un spectre, était sur le seuil.

– Madame, dit-il, j'ai tout entendu, tout deviné, tout compris...

Il l'écrasa d'un regard plein de mépris et sortit sans prononcer un mot de plus.

La comtesse éperdue cachait sa tête dans ses mains.

Alors sir John prit une seconde fiole et frictionna de nouveau le blessé. Soudain M. d'Estournelle sortit de sa prostration, ses membres s'agitèrent, son œil flamboya.

Il se dressa sur son séant et dit :

– Je ne suis pas encore mort !

– Non, certes, répondit sir John, et je réponds de vous plus que jamais.

Et sir John ajouta avec un éclat de rire, l'éclat de rire d'un démon :

– Allez, forçats ! reprenez votre chaîne... l'heure du châtiment est venue ! vous vivrez pauvres et misérables l'un auprès de l'autre, la haine et le mépris au cœur...

La comtesse était tombée à la renverse.

Epilogue: Le Château de Bellombre

I. L'Orage

Comme aux premières pages de cette histoire, un soir d'automne, le vieux manoir de Bellombre était enveloppé par l'ouragan. La pluie fouettait les vitres, le vent faisait craquer les branches des arbres dans le parc.

Comme trente années auparavant, il y avait dans les cuisines nombreuse réunion de serviteurs. Les uns étaient jeunes, les autres vieux. Les premiers, nouveaux venus, ne savaient rien du passé de ce vieux manoir et des sombres drames qui s'y étaient déroulés. Les seconds se souvenaient avec terreur et respect, des malheurs qui avaient accablé le vieux général sur la fin de sa vie, et gardaient un morne silence sur leur nouveau maître.

Le nouveau maître s'appelait le marquis de Morfontaine.

Or, voici ce qui se disait, ce soir-là, autour du grand feu de souches qui pétillait sous le vaste manteau de l'âtre des cuisines.

Un garde-chasse, jeune et vigoureux, venait de rentrer, et, après l'avoir essuyé, avait posé son fusil dans un coin de la cheminée.

– Savez-vous, les gars, disait-il, que M. le marquis a une drôle d'idée tout de même, de venir à Bellombre en cette saison ? Il n'est pas chasseur, pourtant...

– Et ça tombe bien, observa une fille de cuisine, car depuis quinze jours que le maître est ici, il pleut sans relâche.

Un garçon de quinze ans, qui gardait les vaches, ajouta :

– C'est le maître qui a amené la pluie... c'est sûr !

– Tais-toi, imbécile ! dit un vieux bouvier. Tu veux donc te faire renvoyer d'ici ?

– Y a pas d'quoi, da !

Un autre serviteur à tête blanche fronça le sourcil :

– Le maître est méchant, dit-il à voix basse, vous le savez...

– Tu as la langue trop longue, toi, Guillaume, observa Marton la cuisinière.

– Oh ! moi, fit le vieillard, je n'ai pas peur d'être renvoyé.

– Pourquoi ?

– Je m'en irai chez ma sœur, la femme du fermier Bernard. Elle me recevra et me nourrira... et puis j'ai des économies. Mais vous autres, les gars, qui avez encore besoin de vos deux bras, retenez votre langue... vous ferez bien...

Le gardeur de vaches haussa les épaules d'un air mutin et railleur.

– Je crois bien, dit-il, que le maître ne songe guère à nous...

– C'est vrai.

– Et depuis quinze jours qu'il est ici, il a l'air joliment sournois...

– Jamais il ne parle à personne, observa la cuisinière. Il mange ce qu'on lui donne... et on ne lui servirait pas à dîner, qu'il n'y penserait pas...

– C'est vrai tout de même.

– J'ai dans l'idée, reprit le garde-chasse, que M. le marquis a un fameux chagrin, les gars ! un chagrin qui l'empêche de boire, de manger et de dormir.

Il y avait dans un coin de la cuisine un gros garçon joufflu, mais dont les mains blanches et le teint rosé attestaient qu'il n'était point employé aux travaux des champs.

En outre, il portait un gilet rouge de livrée et une culotte de panne.

– Oh ! moi, dit-il, je sais bien quel est ce gros chagrin.

– Tu le sais, toi, Antoine ?

– Oui.

On regarda le valet de chambre avec curiosité.

Antoine était du pays, il était né à Bellombre, et, bien qu'il fût le valet de chambre du marquis, on ne se défiait nullement de lui.

– Eh bien ! conte-nous ça, le gars, dit le garde-chasse.

– M. le marquis est fâché avec madame la marquise.

– Ah !

– Et avec sa fille...

– Mademoiselle Victoire ?

– Justement.

– Mais elle est mariée depuis trois mois, nous a-t-on dit.

– C'est à cause de ça. Il paraît que ce mariage a changé M. le marquis, vu que M. de Pierrefeu – c'est le nom du jeune homme – n'avait pas le sou.

– Bah ! fit Marton la cuisinière d'un ton rogue et de mauvaise humeur, il est assez riche comme ça, lui.

Un vieux pâtre, qui n'avait point encore ouvert la bouche, grommela entre ses dents :

– Le bien mal acquis ne profite jamais.

Ces mots jetèrent la stupeur parmi les serviteurs de Bellombre, et tout le monde

frissonna.

– Hé ! vieux Jaquet, murmura Marton avec l'accent de la terreur, veux-tu donc nous faire tous chasser ?

Le vieux Jaquet ne répondit pas, car un nouveau personnage, qui entra dans la cuisine en ce moment, attira l'attention générale.

C'était un homme d'environ soixante ans, de haute taille, portant toute sa barbe, vêtu d'une veste de velours gris, chaussé de grandes bottes à l'écuyère.

Il avait une trompe en bandoulière et un couteau de chasse au flanc. Ce personnage était le piqueur du château.

Bien qu'il ne chassât presque jamais, le marquis de Morfontaine avait toujours entretenu une meute.

Hubert Voisin, – c'était le nom du piqueur, – exerçait à Bellombre une sorte d'autorité sur les autres domestiques.

On ne le craignait pas, mais on avait pour lui une sorte de respect mélangé d'affection.

– Hé ! hé ! dit-il en entrant, je crois qu'on médit du maître, ici, n'est-ce pas, les gars ?

Les domestiques se turent comme des écoliers pris en faute.

– Mais, bah ! rassurez-vous, continua Hubert avec un sourire, le maître n'a rien entendu.

– Il est dans sa chambre, dit Antoine. Il écrit des lettres.

– Tu te trompes, répondit Hubert. M. le marquis est dans le parc.

– Par le temps qu'il fait ?

– Oui.

– Faut qu'il soit fou...

– C'est bien possible, dit Hubert, qui vint s'asseoir sous le manteau de l'âtre pour sécher ses bottes. Puis il ajouta :

– Savez-vous, les gars, qu'il y a du nouveau dans le pays ?

– Comment cela, maître Hubert, demanda-t-on à la ronde.

– Vous savez que voici trois jours que je suis en *déplacement ?*

– Oui. Vous êtes allé donner un coup de main à M. le baron de Tenailles, du côté de Pouzauges, pour détruire des loups.

– Et j'ai eu mon limier étranglé. Pauvre Flambeau.

– Vous êtes revenu par un joli temps, ma foi ! maître Hubert.

– Il ne pleuvait pas quand je suis parti ; mais, la pluie, ça me connaît.

– Et vous dites qu'il y a du nouveau ?

– Oui.

– Qu'est-ce qu'il arrive donc ?

– Vous savez le château de Main-Hardye, les gars ?

– Pardine ! fit le vieux Jaquet, on en a assez parlé ici, voilà trente ans. Pauvre M. Hector !...

– Tais-toi ! dit Marton, ne prononce pas ce nom, le vieux !

Hubert Voisin haussa les épaules en homme qui est parfaitement indépendant.

– Eh bien ! reprit Jaquet, qu'y a-t-il donc de nouveau à Main-Hardye ? C'est une ruine ; la pluie passe au travers du toit, les champs sont en jachère...

– On va cultiver les champs.

– Ah !

– Et le château est habité.

Les serviteurs se regardèrent avec incrédulité.

– C'est comme je vous le dis, les gars, ajouta Hubert Voisin.

– Mais qui donc l'habite ?

– Des beaux messieurs de Paris, qui l'ont acheté.

– Alors ils vont restaurer le château ? fit le vieux pâtre.

– Naturellement.

– Faudra dépenser gros pour cela, maître Hubert, observa Marton.

– Ils sont riches.

– Savez-vous leur nom ?

– C'est un baron et un marquis, voilà tout ce que je sais...

– Une drôle d'idée de venir habiter Main-Hardye, murmura le gardeur de vaches ; c'est en plein bois, et il n'y a pas de voisins.

– C'est justement pour cela ! ces messieurs sont chasseurs, et Main-Hardye est joliment situé pour la chasse.

Le piqueur alluma sa pipe avec un charbon et poursuivit :

– Voilà trois jours qu'ils y sont, et ils chassent dur déjà.

– C'est donc pour ça, fit le gardeur de vaches, que j'ai entendu sonner du cor, à la nuit.

– C'est eux.

– Il paraît qu'ils ne craignent pas la pluie, ces messieurs.

– Ils sont jeunes !

Au même instant, à travers le bruit de l'ouragan qui faisait grincer les girouettes et agitait violemment les volets, on entendit retentir une fanfare.

– Ah ! par exemple ! s'écria le vieux pâtre en se levant, c'est trop fort... Il est huit heures du soir... et ces messieurs sonnent l'hallali...

Hubert se leva, alla ouvrir une croisée et prêta l'oreille.

– Double brute ! dit-il, c'est la *retraite prise* qu'on sonne.

– Vous croyez que c'est les messieurs du château de Main-Hardye ?

– C'est bien possible. Ils ont couru un cerf aujourd'hui, à ce que m'a dit un bûcheron, et le cerf les aura menés loin. C'était un dix-cors.

– Gare ! grommela Marton, s'ils l'ont pris sur Bellombre !

Hubert écoutait la fanfare gaillardement sonnée sous la futaie, à un quart de lieue du château.

– Cornes de cerf ! dit-il tout d'un coup, je crois bien qu'ils sont égarés. Voici qu'ils sonnent *au perdu.*

– Dame ! fit le gardeur de vaches, il fait noir comme dans un four, et si leur piqueur n'est pas du pays...

– Jésus Dieu ! murmura Marton, ils sont capables de venir ici, s'ils voient les lumières du château.

– Eh bien ! on les recevra, dit Hubert.

Et il se prit à écouter. Comme pour justifier les paroles de la cuisinière, la fanfare se rapprochait.

– Bon ! fit Hubert, c'est sûr qu'ils viennent ici... et je gagerais qu'ils ont pris la *Grande-Allée-du-Vicomte...*

Ainsi se nommait une des principales lignes qui perçaient la vaste forêt qui s'étendait entre Bellombre et Main-Hardye.

– Eh bien ! grommela le vieux Jaquet, le maître est de belle humeur... Ils seront reçus comme un renard au milieu d'une meute.

Quelques serviteurs se mirent à rire. Mais Hubert referma la croisée et dit :

– C'est sûr maintenant, ils viennent ici, et M. le marquis du temps qu'il fait, ne peut se dispenser de les recevoir. Je vais le trouver.

– Où ça ?

– Dame ! il était dans le parc tout à l'heure ; je vas le chercher.

Et Hubert sortit.

Les quelques mots échangés par les serviteurs de Bellombre prouvaient

éloquemment qu'on n'avait point pour le marquis de Morfontaine cette respectueuse affection dont on avait entouré le vieux général, le père de l'infortunée baronne Rupert. Si personne, à Bellombre, n'avait jamais osé formuler une accusation contre le *maître,* il n'était pas moins vrai que de sourdes rumeurs couraient, depuis bien des années, dans le pays, et qu'on ne se gênait guère, dans les environs, pour trouver étrange que la fille de la baronne Rupert se fût noyée.

Or, en vingt-huit années, le marquis n'était pas venu dix fois à Bellombre.

Généralement, quand d'impérieux motifs d'intérêt l'y appelaient, il arrivait le soir, à nuit close, ne voyait personne du voisinage, et repartait deux ou trois jours après.

Or, cette fois, le marquis était, au grand étonnement de tous, à Bellombre depuis quinze jours.

Il était arrivé un soir, triste et sombre, suivi d'une douzaine de caisses remplies de vêtements, et il avait annoncé à ses domestiques stupéfaits qu'il comptait passer deux ou trois mois au château.

D'où provenait cette résolution ?

Nous allons l'expliquer en quelques lignes.

Un matin, M. de Morfontaine, averti trois jours auparavant qu'une association mystérieuse le poursuivait, lui et ses deux complices, un matin, disons-nous, M. de Morfontaine avait appris que le vicomte de la Morlière était mort d'une attaque d'apoplexie dans un appartement du faubourg Saint-Germain, chez une femme douteuse qui, disait-on, était sa maîtresse.

Cette mort subite, mystérieuse, l'avait frappé d'épouvante. Il avait couru chez le baron de Passe-Croix.

Là, une nouvelle non moins foudroyante l'attendait.

Le baron était fou, fou à lier, et on l'avait conduit dans une maison de santé.

Alors, ivre de terreur, le marquis avait quitté Paris, et il était venu se réfugier à Bellombre.

Pendant la première semaine de son séjour, M. de Morfontaine avait été en proie aux plus folles angoisses.

Il ne rêvait que gendarmes, procureur impérial, juge d'instruction. Mais comme au bout de huit jours il ne s'était rien produit d'inquiétant autour de lui, que le calme le plus parfait n'avait cessé de régner à Bellombre, il avait fini par se rassurer.

Néanmoins ses nuits étaient agitées, coupées de longues insomnies, et plus d'une fois, la tête en feu, le cœur serré, il s'était levé pour aller se promener dans le parc.

Or, ce jour-là, après avoir dîné dans sa chambre, le marquis avait été repris par ses angoisses.

Une pensée terrible l'avait assailli tout à coup :

– Qui sait ? s'était-il dit, si ces hommes dont j'ignore le nom, ces hommes qui se sont institués les vengeurs de Diane, ne méditent pas dans l'ombre quelque châtiment terrible à m'infliger ?... Ce silence qui se fait autour de moi, ce calme qui m'environne, m'épouvantent...

Et alors, saisi d'une terreur folle, malgré la pluie qui tombait, malgré le vent qui pleurait dans les corridors, le marquis était sorti, la tête nue, le front brûlant, en proie à une sorte de délire.

Hubert Voisin, le piqueur, avait passé auprès de lui, à cheval, suivi de sa meute. Le marquis ne l'avait point vu.

Quand le piqueur sortit de la cuisine pour le chercher, il le trouva assis sur un banc au fond d'une grotte de rochers.

Il avait fini par se mettre à l'abri de la pluie, obéissant plutôt à un instinct bestial qu'à un sentiment raisonné.

Hubert Voisin l'aborda respectueusement, c'est-à-dire qu'il ôta sa casquette, mais il conserva sa voix mâle et assurée :

– Monsieur le marquis, dit-il, pardon de vous déranger.

M. de Morfontaine tressaillit comme un homme qu'on éveille en sursaut. Puis il regarda Hubert.

– Que me veux-tu ? demanda-t-il.

– Monsieur le marquis, reprit le piqueur, ce n'est pas d'hier que je suis à Bellombre...

A ces mots, le marquis fronça le sourcil.

– J'y suis né du vivant de défunt le général, votre bon oncle, et je me souviens que dans ma jeunesse jamais on ne refusait l'hospitalité au château.

Le marquis crut qu'il s'agissait de quelque mendiant surpris par la pluie.

– Si quelque pauvre diable demande l'hospitalité, dit-il, fais-le souper avec toi.

– Pardon, excuse...

– Que veux-tu dire ?

– Ce n'est pas d'un pauvre diable qu'il s'agit, monsieur le marquis.

M. de Morfontaine frissonna malgré lui. Le nom seul d'un étranger le faisait tressaillir.

– Vous n'avez sans doute pas entendu ? fit Hubert Voisin.

– Quoi donc ?

– Ecoutez, alors...

Le marquis prêta l'oreille, et entendit, en effet, le son des trompes qui se rapprochait.

– Ce sont des chasseurs qui viennent au château, monsieur le marquis.

– Des... chasseurs ?

– Il pleut, il vente fort, monsieur le marquis. Dans cinq minutes ils sonneront à la grille ; faut-il donc leur dire de passer leur chemin ?

En ce moment le marquis parvint à dominer la terreur que toute visite lui inspirait.

– Non, certes, dit-il ; Bellombre a toujours été une demeure hospitalière. Reçois ces messieurs, Hubert.

– Mais... vous... monsieur le marquis...

– Tu m'excuseras. Je suis malade, j'ai besoin d'air...

– Faut-il leur offrir à souper ?

– Certainement.

– Et leur faire préparer des lits ?

– Sans aucun doute. Va.

Et le marquis retomba dans la morne rêverie qui l'absorbait. Hubert le quitta et se dirigea vers la porte du parc. Les trompes retentissaient dans la grande avenue. En passant devant le château, le piqueur cria :

– Ho ! hé ! apportez des torches !...

Deux domestiques accoururent et Hubert ouvrit la grille à deux battants.

Trois chasseurs à cheval étaient suivis d'un piqueur qui portait au travers de sa selle un magnifique cerf dix-cors, très proprement *dagué* d'un coup de couteau de chasse.

Les trois chasseurs saluèrent.

– Hé ! l'ami, dit l'un d'eux, je vois que les gens de ce château sont hospitaliers.

– Oui, monsieur le baron, répondit Hubert en ôtant sa casquette.

– Tiens ! tu me connais ?

– Non, monsieur, mais je suppose que vous êtes un des messieurs qui ont acheté Main-Hardye.

– Justement.

– Et comme on m'a dit qu'il y avait un marquis et un baron...

– Je suis le baron, dit le cavalier en franchissant le seuil du parc. A qui appartient ce château, l'ami ? Nous sommes très loin de Main-Hardye, et il pleut horriblement.

– Monsieur le marquis, mon maître, répondit Hubert, m'a chargé d'offrir ses devoirs à ces messieurs, et les prie de se considérer ici comme chez eux !

– C'est parfait ! dit le baron qui échangea un singulier regard avec ses compagnons.

II. Les Chasseurs

Le chasseur qui avait échangé quelques mots avec Hubert Voisin, le piqueur de Bellombre, poussa son cheval dans la direction du château.

Ses compagnons le suivirent. Deux autres valets, armés de torches, se tenaient en haut du perron.

Alors on put voir les chasseurs mettre pied à terre.

Le premier était celui que le piqueur avait qualifié de baron. C'était un homme de trente à trente-deux ans, d'une figure énergique et belle, le baron Gontran de Neubourg, en un mot, car on doit déjà l'avoir reconnu.

Le second était lord Blakstone, le troisième le marquis de Verne.

On obéissait si bien, à Bellombre, aux ordres d'Hubert Voisin, qui cumulait avec ses fonctions de piqueur celles de majordome, que les valets conduisirent les chasseurs à la salle à manger. On avait allumé un grand feu, et en un clin d'œil la table fut dressée.

– Ah çà ! dit le baron en regardant Hubert, où sommes-nous donc ici, mon ami ?

Et le baron, qui séchait ses bottes à la flambée prit l'accent le plus naïf du monde.

– Vous êtes au château de Bellombre, monsieur le baron, répondit Hubert Voisin.

– Ah ! ah !

– Chez le marquis de Morfontaine.

– Très bien !

– Mais, fit le marquis de Verne, ton maître est donc absent ? car nous l'eussions vu, sans cela.

– Mon maître est au château.

– Ah !

– Et s'il n'était souffrant…

– Est-il malade ?

– Un peu.

Les trois chasseurs parurent se contenter de cette explication.

– Alors, dit le marquis de Verne, fais-lui nos plus humbles excuses, car nous sommes réellement indiscrets.

Une demi-heure après, les trois chasseurs étaient à table, en présence d'un souper très confortable préparé par les soins d'Hubert Voisin, qui connaissait à fond son métier d'intendant.

– Messieurs, dit le baron à mi-voix, après s'être assuré d'un regard qu'ils étaient bien seuls et qu'aucun valet ne pouvait les entendre, – messieurs, l'absence du marquis, ou plutôt le soin qu'il prend de se cacher, me prouve que son épouvante persiste et qu'il n'a point calmé ses terreurs à Bellombre plus qu'à Paris.

– Tout est-il prêt ? demanda le marquis de Verne.

– Tout. La voiture arrivera vers minuit dans la sapinière, au bout du parc.

– Alors, soupons.

– Moi, dit lord Blakstone, je jurerais que M. de Morfontaine fera une apparition parmi nous.

– Hum ! c'est peu probable... cependant, ajouta Gontran, ce serait fort heureux pour nos plans...

Hubert Voisin rentra.

Il avait revêtu sa livrée de cérémonie et portait majestueusement une serviette sous le bras.

– Messieurs, dit-il votre piqueur demande s'il doit retourner à Main-Hardye ce soir.

– Pleut-il toujours ?

– Toujours à verse.

– Eh bien, mon ami, donne-lui à coucher. A-t-il soupé ?

– Il est en train à la cuisine.

– Seulement, ajouta le baron, tu lui recommanderas de se tenir prêt à partir demain à la pointe du jour.

– Oui, monsieur le baron.

Le piqueur allait sortir lorsqu'il entendit retentir un violent coup de sonnette.

– Tiens, dit-il, c'est M. le marquis. Excusez, messieurs.

C'était, en effet, la sonnette de la chambre à coucher occupée par M. de Morfontaine qui venait de tinter.

Le marquis était rentré sans bruit par un escalier de service, et il s'était enfermé dans sa chambre.

Toujours absorbé, toujours inquiet, il se demandait quels pouvaient être ces étrangers qui lui venaient ainsi demander l'hospitalité sans plus de cérémonie.

Au moment où le piqueur Hubert Voisin tournait sur ses talons pour quitter la

salle à manger, Gontran l'arrêta d'un geste :

– Puisque tu vas voir ton maître, dit-il, porte-lui nos cartes ; il est au moins convenable qu'il sache les noms de ses hôtes.

Et on remit trois cartes armoriées au piqueur Hubert Voisin.

M. de Morfontaine avait sonné, cédant à sa curiosité pleine d'angoisses.

Les voisins étaient rares autour de Bellombre, et il ne s'était jamais lié avec aucun châtelain des environs.

Or, son cœur battait lorsque le piqueur entra, portant sur un plateau les cartes des trois chasseurs.

– Qui sont ces messieurs ? demanda vivement le marquis, les connais-tu ?

– Voici leurs cartes.

Le marquis les prit l'une après l'autre et en lut la suscription.

Le baron Gontran de Neubourg, le marquis de Verne et lord Blakstone ne pouvaient être pour lui inconnus.

Ils appartenaient au monde du sport, ils avaient fait courir, et un cheval du dernier, *Tempête,* avait gagné le derby anglais l'année précédente.

M. de Morfontaine respira. L'éclat de ces trois noms le rassurait.

– Mais, dit-il au piqueur, comment ces messieurs se trouvent-ils en Poitou ?

– Ils ont acheté la forêt et le château de Main-Hardye.

Le marquis tressaillit.

– Vous savez, monsieur, ajouta Hubert, voici plus d'un an que les hospices, à qui sont allés les biens de M. de Main-Hardye, en vertu de je ne sais quel testament, les ont mis en vente. Ca ne valait pas cher... le château était en ruines. Il n'y avait que des gens *passionnés* de chasse qui pouvaient se payer ça.

Ces derniers mots déridèrent le front du marquis, un moment assombri au nom de Main-Hardye.

– Décidément, murmura-t-il, je ne puis me dispenser, en vérité, de descendre et d'aller saluer ces messieurs. Ce serait d'une inconvenance sans pareille.

Puis s'adressant au piqueur :

– Envoie-moi, dit-il, mon valet de chambre Antoine. Je vais m'habiller.

Hubert descendit aux cuisines.

Le piqueur des trois chasseurs réfugiés à Bellombre soupait tranquillement devant une petite table qu'on avait dressée au coin du feu, et il causait l'ébahissement des serviteurs de Bellombre.

Ce piqueur était Anglais.

C'était un garçon bien découplé, portant barbe rousse en collier, le visage grêlé comme s'il avait eu la petite vérole. Il portait l'habit rouge des veneurs anglais, et sa jambe nerveuse paraissait merveilleusement à l'aise dans la botte à l'écuyère. Du reste, il s'exprimait en assez bon français, bien qu'avec un fort accent britannique.

Les domestiques l'accablaient de questions sur la façon dont on chassait en Angleterre, et il leur racontait avec flegme et complaisance comment on y forçait le renard.

Maître Hubert entra.

– Hé ! Antoine, dit-il, monte chez M. le marquis, il a besoin de toi.

Antoine se leva à regret.

Marton, la cuisinière, dit alors fort naïvement à Hubert :

– Voilà que je vois un Anglais pour la première fois de ma vie, et je ne me serais jamais figuré que c'était comme ça.

– Vieille sotte ! répondit Hubert, pensais-tu donc que ça marchait à quatre pattes, un Anglais ?

Le piqueur de Gontran se mit à rire et eut un formidable :

– Ah !

– Il a bon appétit, observa Jaquet le pâtre en patois poitevin.

– Et il boit sec ! ajouta le gardeur de vaches.

– C'est-à-dire, fit Hubert en regardant le gars qui faisait clapper sa langue, que tu voudrais pouvoir faire comme lui, drôle !

– Dame !

Hubert eut un sourire :

– Bah ! dit-il, à Bellombre, quand il en est un qui boit, tout le monde boit...

Quelques regards brillèrent.

– Hé ! Marton, poursuivit Hubert, va chercher un pichet de cidre, ma fille. Nous allons boire à la santé de monsieur !...

– Aoh ! fit l'Anglais.

Marton descendit à la cave.

Il n'y avait plus dans la cuisine que cinq ou six domestiques. Les autres, ceux qui couchaient à la ferme, laquelle était séparée du château par un lot du parc, s'en étaient allés depuis longtemps.

Marton revint avec son pot de cidre et le plaça sur la table du piqueur. En ce moment, l'ouragan atteignit une violence telle qu'une des fenêtres de la cuisine

s'entrouvrit.

– Quel temps de chien ! murmura-t-on, tandis que tous les regards se portèrent, l'espace d'une seconde, sur la croisée qu'Hubert s'empressait de refermer.

Cela n'eut que la durée d'un éclair ; mais le piqueur eut le temps de laisser tomber dans le pot de cidre une petite boulette qu'il pétrissait dans ses doigts depuis quelques minutes. Nul ne s'en aperçut.

Marton rinçait des verres. Elle les plaça un à un sur la table, et, au fur et à mesure, le piqueur anglais les remplit.

– A la santé des Anglais ! s'écria le petit gardeur de vaches, qui but le premier.

– Et des Français ! répondit le piqueur.

Mais à peine eut-il porté le verre à ses lèvres qu'il fit une horrible grimace :

– Oh ! murmura-t-il, mauvais, très mauvais.

– Tiens ! il n'aime pas le cidre, s'écria le petit gardeur de vaches.

– Je croyais que c'était du pale-ale, répondit naïvement le piqueur.

Il jeta le contenu de son verre dans les cendres du foyer et se versa une ample rasade de vin.

– A la santé de vôs ! dit-il. Et il vida son verre d'un trait.

Ce fut alors que le valet de chambre Antoine revint.

– Bois donc un verre de cidre, dit Hubert le piqueur.

– Ce n'est pas de refus, répondit Antoine qui but à son tour.

Puis il fit clapper sa langue, et ajouta en clignant de l'œil :

– Il paraît que la pluie a ragaillardi not' maître.

– Hein ? fit Marton.

– Quand je suis monté, il était trempé jusqu'aux os, et il se séchait devant le feu, ni plus ni moins qu'un chien de chasse.

– Drôle d'idée de se promener par la pluie tout de même !

– Habille-moi, m'a-t-il dit.

– Ah ! il s'est habillé ?

– Comme à Paris.

– Bon ! Est-ce qu'il va encore se promener par la pluie ?

– Non, il est descendu dans la salle à manger, où sont ces messieurs.

– Eh bien ! grommela Marton, s'il leur fait une mine comme à nous, ils auront de la chance de conserver de l'appétit.

Hubert Voisin foudroya la cuisinière d'un regard, et lui dit :

– Tais-toi, vieille bavarde ! va plutôt nous chercher un autre pichet de cidre.

Marton se leva en grommelant.

Alors Hubert, s'adressant au piqueur anglais qui continuait à verser à boire :

– Avez-vous bien soupé, l'ami ?

– Très bien.

– Vous avez dû faire une journée, si j'en juge par votre appétit.

– A cheval, douze heures ! répondit flegmatiquement le piqueur.

Et il tira de sa poche une pipe, qu'il bourra disant :

– On peut *fioumer,* hein ?

* *

*

M. le marquis de Morfontaine était, en effet descendu à la salle à manger, et, ainsi que l'avait dit Antoine, son valet de chambre, il s'était habillé comme à Paris.

C'est-à-dire qu'il avait endossé une redingote noire fermée militairement jusqu'au menton, et dont la boutonnière était ornée d'un ruban multicolore.

M. de Morfontaine était chevalier de plusieurs ordres.

C'était un homme de haute taille, aux larges épaules, qui portait gaillardement ses soixante ans.

Il avait un large collier de barbe grise, le teint coloré d'ordinaire, et sa démarche avait la souplesse énergique de la jeunesse.

Il eut bien un léger battement de cœur en franchissant le seuil de la salle à manger, et ses terreurs le reprirent l'espace d'une seconde. Mais lorsqu'il vit les trois jeunes hommes se lever avec déférence et le saluer en souriant, ses angoisses disparurent. Il se retrouva homme du monde, et, s'avançant vers eux, il leur dit d'un ton dégagé :

– Je vous en prie, messieurs, rasseyez-vous, et continuez le modeste souper qui vous est offert.

Les trois jeunes gens saluèrent de nouveau et se rassirent. Le marquis vint s'adosser à la cheminée et continua :

– Je serais réellement impardonnable, messieurs, de n'être point allé moi-même à votre rencontre, sans les excuses que je vais avoir l'honneur de vous faire valoir.

Le ton du marquis était parfait de courtoisie et d'aisance.

– Figurez-vous, poursuivit-il, que je suis assez mal *avoisiné* dans le pays : petits gentillâtres confinés dans un maigre *faisant valoir ;* riches commerçants retirés qui jouent aux châtelains, voilà mon seul entourage. L'année dernière, M^me^ la marquise de Morfontaine et sa fille ont eu toutes les peines du monde à se défendre des visites de ces messieurs, affriandés par l'appât d'une dot et d'une alliance. J'ai donc pris le parti de ne voir personne.

– Ce parti est sage, dit Gontran.

– Quand j'ai entendu vos trompes, reprit le marquis, j'ai pensé que c'était quelqu'un de ces messieurs, et j'ai donné l'ordre de les recevoir, les priant de me croire indisposé. Mais lorsqu'on m'a apporté vos cartes, j'ai compris que j'avais commis une gaucherie...

– Ah ! monsieur ! fit Gontran.

– Et, acheva le marquis en souriant, je vous apporte toutes mes excuses.

Les trois jeunes gens s'inclinèrent ; le marquis s'assit auprès d'eux, et la conversation prit une tournure familière.

– Quelle singulière idée, messieurs, dit enfin M. de Morfontaine, – car cette question lui brûlait la gorge depuis longtemps, – quelle singulière idée vous avez eue de venir vous installer à Main-Hardye ? C'est une ruine isolée du monde entier.

– Que voulez-vous ? dit Gontran d'un ton de bonne humeur qui charma le marquis ; on ne sait tout à l'heure plus où chasser, en France.

– C'est vrai.

– Les forêts tombent, la propriété se morcelle, le paysan devient acariâtre au point de vue de la sylviculture ; les bois de Main-Hardye n'ont pas grande valeur, mais ils sont très giboyeux... Nous avons restauré le château et nous y passerons l'hiver.

– Tout l'hiver ?

– Oui.

Lord Blakstone ajouta en souriant :

– Nous voulons y fonder un couvent.

– Oh !

– Le couvent des moines de Saint-Hubert. Il faudra, pour être frère, justifier d'un certain revenu, tirer convenablement un coup de fusil et faire vœu de célibat.

– Ah ! fit le marquis, voici une dernière condition un peu dure...

– Nous sommes les *meurtriers de l'amour,* répondit M. de Verne.

Le marquis pensa :

– Ces trois jeunes gens ont eu des désespoirs amoureux. Ce n'est pas eux que j'ai à

craindre.

– Mais, se hâta d'ajouter Gontran, les moines de Saint-Hubert seront tout aussi hospitaliers que vous, monsieur le marquis...

– Oh ! j'en suis sûr...

– Et vous nous permettrez de vous inviter à chasser avec nous.

Le marquis s'inclina.

– Demain, dit lord Blakstone, nous chassons un sanglier...

Et comme le marquis faisait un mouvement :

– Oh ! pas d'excuses, dit Gontran, c'est bien convenu, nous vous emmenons.

M. de Morfontaine n'osa refuser. D'ailleurs, dans le sombre état de préoccupation où il se trouvait, il redoutait l'isolement.

On causa quelque temps encore, puis la pendule de la cheminée sonna onze heures. Alors Gontran se leva :

– Nous avons, dit-il, fait une si rude journée, que nous vous demanderons la permission de nous retirer.

– Messieurs, fit le marquis, il y a toujours eu à Bellombre les chambres des chasseurs. Il y en a trois, elles donnent sur le même corridor dans l'aile gauche du château. Inutile de vous répéter que vous êtes chez vous.

Le marquis sonna.

Une minute après, Hubert Voisin et le piqueur anglais parurent avec les flambeaux.

– Conduis ces messieurs dans leurs appartements, ordonna le marquis.

Ensuite il souhaita le bonsoir à ses hôtes et rentra dans sa chambre.

Tous les domestiques du château étaient allés se coucher. Hubert seul et le piqueur anglais étaient encore sur pied. Ce dernier suivit Gontran, qui dit au piqueur Hubert Voisin :

– Tu peux te retirer, mon ami. Mon piqueur me sert de valet de chambre à la chasse, il va me déshabiller.

Quand Hubert fut parti, M. de Verne et lord Blakstone entrèrent dans la chambre de Gontran. Alors le piqueur anglais ferma la porte au verrou.

– Eh bien ! fit Gontran.

– Nous avons un bonheur d'enfer, répondit le piqueur qui se débarrassa de son accent anglais.

– Comment cela ?

– Dans une heure, grâce à une boulette de narcotique tombée de ma manche dans un pot de cidre, tous les domestiques dormiront d'un bon petit sommeil si

profond, que nous serons maîtres dans le château.

– Bravo !

– A présent, vous savez que j'ai un plan du château ?

– Sans doute.

– Aucun de ces imbéciles n'a reconnu en moi le marchand colporteur qui est venu, il y a trois jours, leur vendre des épingles, des aiguilles, et qu'ils ont fait coucher. Je connais Bellombre comme ma poche.

– Et vous dites que dans une heure tout le monde dormira ?

– Oh ! j'en suis sûr.

Le piqueur ouvrit la fenêtre et se pencha au-dehors.

La pluie avait cessé de tomber, le vent s'apaisait.

Il prêta l'oreille et se retournant vers les trois chasseurs :

– J'entends, dit-il, un bruit lointain, le bruit d'une voiture roulant sur des cailloux.

– C'est elle ! dit Gontran.

– J'ai bien étudié mon personnage, poursuivit le piqueur. Vous verrez si je ne suis pas ressemblant.

Ces mots mystérieux n'étonnèrent cependant point les trois chevaliers du Clair de Lune. Le piqueur reprit :

– Laissez toujours la fenêtre ouverte et prêtez l'oreille. Je vais descendre à l'écurie chercher la valise qui est sur ma selle et dans laquelle se trouvent les objets nécessaires à ma métamorphose.

Et il sortit.

– Quel homme ! murmura Gontran en regardant ses compagnons.

– Il avait raison, dit M. de Verne, nous n'étions pas de taille à entreprendre tout seuls la besogne que, grâce à lui, nous menons à bonne fin.

– Ce qui m'étonne toujours, fit lord Blakstone, prenant à son tour la parole, c'est la merveilleuse facilité avec laquelle il emprunte tous les costumes, toutes les physionomies, tous les âges.

– Il est certain, reprit Gontran, qu'il a cinquante ans avec ses lunettes bleues et son habit barbeau ; quarante sous la parure du chirurgien sir John ; trente aujourd'hui, avec son costume de piqueur.

– Et, acheva le baron, vous allez voir tout à l'heure qu'il aura seize ans, comme Grain-de-Sel, au temps de madame Diane et du comte de Main-Hardye.

Dix minutes s'écoulèrent, tandis que les chevaliers du Clair de Lune causaient.

Puis la porte de la chambre de Gontran se rouvrit, et les trois jeunes gens étouffèrent un cri d'étonnement.

Un jeune homme était sur le seuil, qui disait :

– Pardon, excuse ! je croyais que le général était ici.

Or, ce jeune homme, qui paraissait avoir seize ou dix-sept ans, était vêtu de la braie rouge et de la veste bleue des paysans du Bocage.

Il avait de gros souliers ferrés, et sur la tête un large chapeau rond, de la coiffe duquel s'échappait une chevelure blonde qui tombait sur ses épaules.

Son accent était celui des gens de l'Ouest.

– Il faut savoir que c'est vous ! murmura Gontran.

– Faites excuses, mes bons messieurs, répondit le gars avec son accent traînant, faites excuses, M. le général n'est donc pas ici ?

– Voilà bien Grain-de-Sel tel qu'on nous l'a dépeint ! s'écria lord Blakstone avec une sincère et naïve admiration.

– Yes ! fit le gars en riant. Puis il ajouta : – Le piqueur dort déjà que c'est une bénédiction.

– Ah ! ah !

Le faux Grain-de-Sel s'était remis à la fenêtre. Tout à coup on entendit retentir dans la profondeur des bois, du côté de Main-Hardye, le cri d'un oiseau de nuit.

– Cette fois, murmura M. de Neubourg, il n'y a plus à s'y tromper.

– Je vais au-devant *d'elle,* fit le gars vendéen. Et vous, messieurs, silence et soufflez les lumières...

En disant cela, il s'était penché de nouveau à la croisée qui faisait retour sur le principal corps de logis.

– Le marquis n'est point encore couché, avait-il dit.

En effet, on voyait briller une lumière derrière les persiennes de M. de Morfontaine. Le faux Grain-de-Sel referma la croisée et s'en alla.

Comme il l'avait dit, il savait son château de Bellombre sur le bout du doigt.

Ses souliers à la main, il gagna un escalier de service qui descendait dans la cour, traversa les communs, gagna le parc et se mit à courir tout au long d'une petite allée qui conduisait à cet endroit solitaire où, autrefois, le malheureux comte de Main-Hardye avait été pris dans un piège à loup. Là, il franchit la haie d'un bond de chevreuil, et se trouva en présence d'une voiture attelée d'un cheval. Il ouvrit la portière de cette voiture, disant :

– C'est moi, ne craignez rien !

Alors une femme encapuchonnée dans un grand manteau en descendit. Le faux

Grain-de-Sel dit au cocher :

– Va te remiser, tu sais où… et attends !

Puis il offrit son bras à la femme.

III. La Vision

Cependant M. de Morfontaine était rentré chez lui.

Comme ces grands criminels qui parviennent à s'étourdir au milieu du bruit, mais que la solitude épouvante, le marquis, un moment rassuré par l'insouciante bonne humeur et la courtoisie de ses hôtes, fut repris par toutes ses terreurs aussitôt qu'il se trouva seul.

Ces hommes, malgré leurs noms aristocratiques, n'étaient-ils point ces agents mystérieux qui, déjà, avaient frappé M. de la Morlière et M. de Passe-Croix ?

Le marquis se posa cette question et sentit ses cheveux se hérisser.

Il se mit d'abord à la fenêtre, puis il éprouva un frisson et se retira pour se venir asseoir devant le feu.

Tantôt son esprit inquiet lui montrait ces trois hommes, qui avaient le sourire aux lèvres, comme des vengeurs ; tantôt, au contraire, il haussait les épaules, se disant :

– Je suis fou !

Pendant près d'une heure, il se promena de long en large d'un pas saccadé.

Au bout d'une heure, il se décida à se mettre au lit.

Mais le sommeil ne vint point.

Il prit un livre et voulut lire. Ses yeux seuls furent occupés, sa pensée était ailleurs.

– Pourquoi donc, se demandait-il parfois, m'ont-ils invité à aller chasser avec eux demain ? N'est-ce point un piège qu'on me tend ?

M. de Morfontaine avait une habitude, c'était de boire une tasse de thé avant de se mettre au lit. Chaque soir, une théière placée sur un réchaud, se trouvait sur sa table de nuit. Quand il fut dans son lit il se versa une tasse et but à longs traits. Puis il essaya de dormir.

Pendant quelque temps encore, il fut en proie à son agitation ordinaire ; puis peu à peu, une sorte de torpeur morale et physique s'empara de lui.

Ce qu'il éprouva alors fut étrange.

Ses yeux se fermèrent, son corps se raidit peu à peu et tomba dans un complet anéantissement. Mais son esprit conserva toute sa lucidité. Dormait-il ? rêvait-il ?

il lui eût été impossible de le préciser.

Tout à coup il entendit un bruit qui lui fit faire un soubresaut dans son lit.

C'était un cri de chouette, ce houhoulement qui, jadis, servait de ralliement aux chouans du Bocage.

Qui donc l'avait poussé ? M. de Main-Hardye était mort, Grain-de-Sel avait disparu.

Cependant, la sensation qu'avait ressentie le marquis avait été assez forte pour qu'il pût secouer la torpeur qui l'étreignait. Il sauta à bas de son lit, courut ouvrir la fenêtre et se pencha au-dehors.

Il ne pleuvait plus, un rayon de lune frangeait les nuages, la nuit était calme.

– J'ai rêvé, se dit M. de Morfontaine, et il se recoucha. Bientôt sa torpeur le reprit de nouveau, il ferma les yeux.

Un quart d'heure s'écoula ; puis le houhoulement se fit entendre de nouveau.

Le marquis fit encore un soubresaut ; mais sa torpeur physique fut telle qu'il ne put se lever.

– Je rêve ! se dit-il.

Bientôt des pas retentirent dans le corridor.

Le marquis prêta l'oreille et entendit le frottement de souliers ferrés sur les dalles. Puis on frappa à la porte.

Encore une fois, il essaya de se lever, mais il ne le put. Il voulut ouvrir la bouche et dire :

– Entrez !

Sa voix expira dans sa gorge, et il pensa de nouveau :

– J'ai le cauchemar.

On frappa de nouveau, puis la porte s'ouvrit, un flot de clarté envahit la chambre.

Alors, par un effort surhumain, le marquis ouvrit les yeux.

Un jeune homme entrait, un gars coiffé du chapeau, vêtu des braies rouges et de la veste bleue de Grain-de-Sel. Il avait un flambeau à la main et semblait marcher avec précaution.

Cette vue rajeunit brusquement le marquis de trente années, et, par un nouvel et violent effort, il put entrouvrir la bouche et murmura d'une voix étranglée par la terreur :

– Grain-de-Sel !

Le faux Grain-de-Sel posa son flambeau derrière lui de façon à laisser son visage dans une pénombre.

– Pardon, excuse de vous réveiller, monsieur le chevalier, dit-il.

« *Monsieur le chevalier !* » Il y avait trente ans que, par suite de la mort de son oncle, il était marquis.

– Allons ! pensa M. de Morfontaine, dont le front était baigné de sueur, ce n'est qu'en rêve que j'ai les yeux ouverts. J'ai le cauchemar.

Et par un suprême effort, il voulut se retourner vers la ruelle. Mais, cette fois, la torpeur physique fut plus forte que sa volonté. Il demeura immobile, l'œil fixé sur celui qu'il prenait pour Grain-de-Sel, rajeuni de trente années.

Le faux Grain-de-Sel reprit :

– C'est le général votre oncle qui m'envoie vers vous, monsieur le chevalier.

Le marquis voulut parler. La voix expira dans sa gorge. Grain-de-Sel continua :

– On s'est battu toute la journée et toute la nuit du côté de Pouzauges... Les bleus ont gagné du terrain.

– Je rêve... je rêve... pensait M. de Morfontaine. Il y a vingt ans que mon oncle est mort, et qu'il n'y a plus ni bleus ni blancs.

– Le général, vous savez, monsieur le chevalier, le général sait très bien que M. le comte de Main-Hardye et madame Diane...

Le faux Grain-de-Sel baissa la voix.

– Il faut sauver M. de Main-Hardye, il faut le sauver... et il a compté sur vous... sur vous... et sur vos deux cousins...

Le marquis luttait en désespéré contre cette torpeur étrange qui, jointe à cette apparition plus étrange encore, lui faisait croire qu'il rêvait.

– Le général, vous voyez, monsieur le chevalier, a pensé que vous iriez bien jusqu'à Main-Hardye cette nuit. Il faut monter Tobby ; vous savez Tobby, le cheval rouan...

Tobby était mort, il y avait vingt ans, dans les écuries de Bellombre.

– Allons ! pensait le marquis avec soulagement, c'est un rêve...

Le gars continua :

– Le général vous prie donc, monsieur le chevalier, de vous lever sur-le-champ, de courir à Main-Hardye et de ramener le comte... Je vais vous seller Tobby... Ne vous rendormez pas... surtout !

Le faux Grain-de-Sel reprit son flambeau et s'en alla.

Le feu s'était éteint ; – la porte fermée, la chambre du marquis se trouva replongée dans les ténèbres.

M. de Morfontaine referma les yeux presque aussitôt, et par un effort désespéré, il put porter la main à son front. Son front ruisselait.

– J'ai rêvé... je m'éveille !... se dit-il, essayant de se mettre sur son séant.

Mais la torpeur le reprit.

En même temps, il entendit un léger bruit, celui d'un pas étouffé qui glissait sur les dalles du corridor.

Puis on ouvrit la porte sans bruit. Une lumière blafarde, trouble, la clarté d'une lanterne recouverte d'un grillage, se projeta alors dans la chambre.

A la clarté de cette lanterne, le marquis rouvrit les yeux.

Un homme vint s'appuyer sur le bord extrême de son lit.

Un nouveau cri d'effroi essaya de se faire jour au travers de la gorge crispée de M. le marquis de Morfontaine. Cet homme, ce nouveau venu, c'était Ambroise, le valet de chambre de M. le vicomte de la Morlière.

Ambroise avait une de ces figures qui n'ont pas d'âge, et auxquelles on donne aussi bien cinquante années que trente-cinq.

Ambroise avait sa livrée de valet de chambre. Il posait un doigt sur sa bouche d'un air mystérieux :

– Monsieur le chevalier... dit-il.

– Mais je rêve donc ! pensa de nouveau le marquis, je ne suis pourtant plus en 1832 !...

– Monsieur le chevalier, dit Ambroise, M. le vicomte votre cousin m'envoie vous dire que tout est prêt... le piège à loup est dans le fossé... les hussards sont à Bellombre... le comte va venir... il tombera dans le piège... Adieu le mariage... on le fusillera ! Vous pouvez dormir tranquille... Bonsoir, monsieur le chevalier !...

Ambroise reprit sa lanterne et s'en alla, marchant sur la pointe du pied.

L'obscurité enveloppa de nouveau la chambre du marquis. Chose singulière ! quand les ténèbres régnaient autour du marquis, cette étrange torpeur qui l'étreignait semblait se dissiper un peu.

Une fois encore, il porta la main à son front, que la sueur inondait. Et il se posa la question suivante :

« Les morts reviennent-ils ? »

Le marquis n'avait jamais été superstitieux. Il ne croyait à rien. Pourtant c'était bien Grain-de-Sel qu'il avait vu ; Grain-de-Sel qui était venu lui parler du général, comme si le vieux marquis de Morfontaine eût été couché dans son lit, à l'autre extrémité du corridor.

C'était bien Ambroise qui était venu s'appuyer sur le pied de son lit, lui parlant du piège à loup, du comte de Main-Hardye, mort depuis plus de vingt années, et du détachement de hussards commandé par le capitaine Aubin, lequel avait été tué au siège de Constantine.

Pourtant, la lucidité d'esprit du marquis était telle qu'il ne pouvait croire en ce moment qu'il rêvât.

Une seule chose pouvait lui expliquer jusqu'à un certain point cette situation bizarre.

Evidemment, il est des rêves que le réveil interrompt et qui continuent aussitôt qu'on se rendort, ni plus ni moins qu'une pièce de théâtre. L'entracte, c'est le réveil.

Mais ce qui gênait quelque peu cette explication, c'était cet engourdissement singulier que le marquis éprouvait dans tous ses membres.

Cependant le marquis, tenant avant tout à être esprit fort, mit l'engourdissement sur le compte de l'orage.

Et il referma les yeux, en disant :

– Essayons de dormir !

Quelques minutes s'écoulèrent encore.

Tout à coup, le marquis, à demi assoupi, dressa de nouveau l'oreille. Il entendait des gémissements étouffés, des pleurs... des sanglots... Et vainement, une fois de plus, il essaya de rompre le charme physique qui l'étreignait ; mais l'engourdissement était complet.

Tout à coup encore la porte se rouvrit, brusquement cette fois, et sous l'impulsion d'une main fiévreuse.

De nouveau un flot de clarté envahit la chambre, et une femme vêtue de noir, ses cheveux bruns épars sur ses épaules, le visage pâle, l'œil hagard, entra précipitamment dans la chambre.

Cette fois, l'émotion qu'éprouva le marquis fut si violente qu'il se dressa sur son séant et jeta un cri terrible :

– Diane ! murmura-t-il.

C'était bien, en effet, Diane de Morfontaine portant le deuil du baron Rupert, son mari, Diane pâle, frémissante, éplorée, ses cheveux bruns en désordre, Diane qui joignait ses mains suppliantes et disait d'une voix entrecoupée de sanglots : – Au nom du ciel, mon cousin, au nom de ma tante votre mère, au nom de Dieu qui nous voit... sauvez-le !... Elle s'approcha de lui, frémissante, la sueur au front, et elle lui posa la main sur sa main...

Soudain le marquis poussa un nouveau cri, un cri terrible, strident, qui fit retentir le château des caves aux combles, et qui eût bien certainement réveillé tous les serviteurs, sans la boulette mystérieuse tombée de la manche du piqueur anglais dans le pichet de cidre.

La main que Diane de Morfontaine avait posée sur la main du marquis était glacée...

C'était la main d'une morte !

En même temps, le flambeau que Diane avait posé sur un meuble s'éteignit, les ténèbres et le silence reprirent leur empire, et le marquis affolé n'entendit plus qu'un houhoulement lointain qui retentissait sous la futaie...

Cette fois la terreur morale l'emporta, chez le marquis, sur l'engourdissement physique.

Au bout de quelques minutes, il parvint à remuer bras et jambes, et il sortit péniblement de son lit.

– Oh ! ce rêve est affreux ! si c'est un rêve, murmura-t-il. Il marcha en trébuchant jusqu'à la cheminée et se baissa vers le foyer. Le feu était éteint. Il se traîna ensuite vers la fenêtre, parvint à l'ouvrir et une bouffée de l'air de la nuit vint fouetter son front brûlant.

– Non, non, se dit-il, les morts ne reviennent pas... j'ai rêvé... Et pourtant c'était Diane ! Diane telle que nous l'avons aimée tous trois, Diane... Oh ! ce rêve est épouvantable !...

L'air frais de la nuit semblait dissiper peu à peu son engourdissement.

– Il ferait beau voir, se dit-il tout à coup avec un éclat de rire, que je fusse superstitieux à ce point de croire que les morts reviennent... J'ai le cauchemar... voilà tout !

Il étira ses bras et ses jambes et leur rendit peu à peu leur souplesse.

– Je vais descendre dans le parc, se dit-il ; le jour ne peut tarder à venir... Oh ! je ne me recoucherai point...

Il chercha des allumettes et n'en put trouver. Le piqueur couchait à l'autre bout du corridor.

– Hubert va me donner de la lumière, se dit-il.

Il ouvrit la porte à tâtons et se prit, chancelant encore, à cheminer dans les ténèbres.

Mais soudain il s'arrêta... la sueur perla de nouveau à son front... Il venait d'apercevoir un filet de lumière passant sous une porte.

Or cette porte était celle du général marquis de Morfontaine, et depuis que le général était mort jamais on n'avait habité sa chambre.

Soudain une pensée, qui ne lui était point venue encore, traversa son cerveau troublé :

– Oh ! dit-il, je suis le jouet de quelque terrible comédie !

Et il courut à cette porte et l'enfonça d'un coup d'épaule.

Mais soudain il s'arrêta sur le seuil, muet, frissonnant, et ses jambes fléchirent.

Voici ce qu'il vit :

Diane de Morfontaine était assise devant la cheminée, et un homme tenait ses mains dans les siennes.

Cet homme était un vieillard enveloppé d'une robe de chambre bleue à revers rouges. Il avait les cheveux blancs et portait une grande barbe grise.

C'était le général marquis de Morfontaine.

Cette fois la ressemblance était si frappante, si vraie, que le marquis jeta un cri et tomba à la renverse, murmurant d'une voix éteinte :

– Les morts reviennent !

Le marquis s'était évanoui.

* *

*

Lorsque M. de Morfontaine revint à lui, les oiseaux chantaient dans le parc, un rayon de jour éclairait le corridor et des voix se faisaient entendre dans le château.

Il pouvait être six heures du matin.

Le marquis, en chemise, les jambes nues, était étendu dans le corridor, le long de cette porte qu'il avait pendant la nuit enfoncée d'un coup d'épaule ; mais cette porte était fermée. Il se leva hébété, chercha à rassembler ses souvenirs, et se prit à trembler.

Tout cela était-il donc vrai, ou bien avait-il rêvé ? Mais alors, comment se trouvait-il là, couché dans ce corridor ?

Un premier instinct poussa le marquis à se réfugier dans sa chambre. La fenêtre qu'il avait laissée ouverte, croyait-il, était fermée. Ensuite, il se souvenait vaguement avoir en vain cherché des allumettes, et il s'en trouvait une boîte sur la table de nuit.

Rien dans la chambre n'annonçait le moindre désordre.

Le marquis passa un vêtement du matin et retourna dans le corridor.

La porte de la chambre du général était fermée à clef.

Cette clef, le marquis s'en souvint, devait être accrochée, avec beaucoup d'autres, dans une armoire de sa chambre. Il y retourna, ouvrit l'armoire, trouva la clef et l'introduisit dans la serrure.

La porte n'avait aucune trace d'effraction, elle tourna sur ses gonds en grinçant un peu, et laissa voir la chambre du général telle qu'on l'avait toujours laissée depuis sa mort Chaque meuble était en place.

– Mais j'ai pourtant vu du feu ! s'écria le marquis en courant au foyer.

Le foyer était veuf de cendres, la plaque était froide. Le bruit d'une porte qui s'ouvrait attira de nouveau le marquis dans le corridor. C'était Hubert Voisin qui se levait.

– Ah ! te voilà ! dit le marquis.

– Oui, monsieur.

– Est-ce que tu as dormi, cette nuit ?

– Comme un loir, monsieur. J'étais si fatigué de mes trois jours de chasse !

– Et... tu n'as rien entendu ?...

– Non, monsieur. Est-ce qu'il s'est passé quelque chose d'extraordinaire au château ? demanda naïvement Hubert Voisin.

– Non, dit brusquement le marquis. L'orage, voilà tout.

– Ma foi ! monsieur, dit le piqueur, quand on est las comme je l'étais, on n'entendrait pas le ciel s'effondrer.

– Et ces messieurs ?

– Je ne les ai pas entendus encore...

Les terreurs de M. de Morfontaine le reprirent.

– Ne serait-ce pas eux, se dit-il, qui auraient...

Mais il n'acheva pas sa pensée ; il se souvenait de la vivante image de Diane et de l'image non moins saisissante du général.

– Non, non, se dit-il, ou j'ai été la victime de quelque hallucination terrible, ou bien les morts reviennent et se manifestent à nous.

Pâle, frémissant, le marquis referma la chambre de son oncle. Il allait rentrer dans la sienne, lorsqu'une voix claire et sonore entama à l'autre extrémité du corridor la fanfare du sanglier :

Le sanglier fuit loin de nous,

Marchons, bravant son courroux ;

Avec nous il verra beau jeu,

Nous le mettrons aux abois dans peu.

En même temps, la porte de la chambre occupée par Gontran de Neubourg s'ouvrit, et le marquis le vit apparaître frais et rose, botté et éperonné, vêtu de son habit de chasse rouge et de sa culotte de maillot blanc.

– Bonjour, mon cher hôte, dit-il en allant à lui. J'ai dormi comme un bienheureux. Les lits de votre château sont d'un douillet irréprochable.

Et Gontran, levant sur le marquis un regard limpide, lui tendit la main. Le marquis

la prit et la serra. Gontran poursuivit :

– Je gage que mes paresseux d'amis dorment encore...

– Vraiment ! fit le marquis dont la voix était émue.

– Ah ! c'est que, poursuivit Gontran avec insouciance, les hommes de notre âge, s'ils sont durs à la fatigue, le sont plus encore au sommeil. Nous avons chassé hier toute la journée, nous avons été mouillés jusqu'aux os, et, sans votre bonne hospitalité, nous eussions erré une partie de la nuit dans ces bois inextricables qui séparent Bellombre de Main-Hardye.

Comme il achevait, la porte de la chambre de lord Blakstone s'ouvrit à son tour.

Ainsi que Gontran, le jeune lord était botté et éperonné.

– De Verne dort toujours, murmura Gontran qui alla frapper à sa porte.

Le jeune marquis vint ouvrir en chemise.

– Comment ! dit-il, est-il déjà l'heure de partir, baron ?

– Bientôt...

Et se tournant vers le marquis de Morfontaine, Gontran ajouta :

– Ah ! vous savez que nous vous emmenons ?

– Mais... balbutia le marquis.

– Oh ! pas d'excuses ! un gentilhomme n'a que sa parole, monsieur.

– C'est vrai.

– Et vous nous avez promis...

– J'en conviens.

– Donc il faut vous exécuter. Le rendez-vous est au carrefour du Duc, à deux lieues d'ici, à dix heures précises. Nos valets de chiens et la meute y seront à neuf heures et demie.

Le marquis allait encore essayer de se défendre, mais une réflexion l'en empêcha.

– Evidemment, dit-il, j'ai été victime d'une hallucination qui doit tenir à un état de surexcitation nerveuse.

» Si je cours à cheval toute une journée, j'aurai ce soir un sommeil sans rêve.

Cependant, toujours ému, il fit cette question à Gontran :

– Nous n'irons pas alors jusqu'au château de Main-Hardye, si le rendez-vous est à mi-chemin ?

– Non, certes.

M. de Morfontaine respira.

– Et tenez, reprit Gontran, je vais vous mettre à l'aise. Si le sanglier fait une pointe

au-delà de Bellombre, nous reviendrons dîner chez vous...

– Bravo !

– Si, au contraire, il prend un parti opposé, vous dînerez à Main-Hardye.

Le marquis n'osa refuser. Et, se tournant vers Hubert Voisin :

– As-tu un cheval passable ?

– Une grande ponette limousine qui file comme le vent.

– Selle-la-moi et donne des ordres pour le déjeuner.

A huit heures précises, le marquis de Morfontaine ayant endossé un habit de chasse, ce qui ne lui était pas arrivé depuis fort longtemps, faisait à ses hôtes les honneurs d'un déjeuner froid, arrosé d'excellent vin.

Hubert et le piqueur anglais, déjà en selle, sonnaient gaillardement le départ.

Au moment où M. de Morfontaine montait à cheval et rangeait sa ponette à côté du pur-sang de lord Blakstone, il entendit deux domestiques causant à mi-voix dans la cour.

L'un disait :

– Jamais je n'ai dormi comme cette nuit. Je rêvais qu'on m'avait attaché les pieds et les mains.

Le marquis tressaillit et songea à cette torpeur étrange qui s'était emparée de lui. L'autre domestique répondit :

– C'est comme moi. J'ai rêvé que j'étais lié dans un sac.

Un moment, le marquis eut envie de mettre pied à terre. Mais Gontran était déjà sorti de la cour et sonnait le départ à pleins poumons.

Alors le marquis dit à lord Blakstone, qui allumait un cigare :

– Etes-vous superstitieux, milord ?

– Cela dépend.

Et l'Anglais leva sur le marquis son œil bleu calme et un peu terne.

– Pourquoi me demandez-vous cela ?

– Croyez-vous que les morts reviennent ?

Le marquis articula cette question avec une sorte d'effroi. L'Anglais garda un moment le silence et son visage s'assombrit.

– Oui, dit-il.

– Comment ! vous admettez qu'un homme mort et enterré depuis longtemps puisse sortir de sa tombe et revenir dans les lieux qu'il a habités ?

– Cela s'est vu souvent, répondit l'Anglais avec un accent de conviction qui

épouvanta le marquis.

IV. Le Portrait

Les cavaliers marchaient deux par deux.

En avant, les deux piqueurs. Derrière eux, Gontran et le marquis de Verne chevauchaient côte à côte.

Lord Blakstone et M. de Morfontaine étaient demeurés un peu en arrière.

Le cortège descendait la grande avenue du parc de Bellombre.

Lord Blakstone reprit :

– Oui, cela s'est vu souvent, les morts reviennent... Il en est qui sortent de leur tombe pour venir terminer sur la terre certaines affaires qu'un trépas subit les avait contraints de laisser en suspens.

Le marquis essaya un sourire d'incrédulité.

– Vous riez ? fit lord Blakstone.

– Dame ! murmura le marquis avec une émotion mal dissimulée.

– Eh bien ! je vais vous citer un exemple, un exemple terrible !...

– Vraiment ! ricana le marquis.

– J'en ai été témoin.

– Vous avez vu un mort sortir de sa tombe, vous, milord ?

– Moi.

– Ah !... par exemple !

– Ceci s'est passé il y a dix ans, au petit village de Westmorely, dans le comté de Sussex.

– Et... vous... y étiez ?...

– C'est à Westmorely que j'ai mon château, et c'est dans mon château que l'apparition a eu lieu.

– Et vous... l'avez vue ?

– Mais oui...

Une sueur froide baignait les tempes du marquis. Cependant, il essaya encore de sourire, et se tournant à demi sur sa selle :

– J'écoute, milord.

L'Anglais reprit :

– Le manoir de Westmorely est une vieille demeure historique. Il a soutenu des sièges ; Jacques II y a couché. Ce *prétendant* est venu frapper à sa porte un soir que les Orangistes le poursuivaient. Son avant-dernier propriétaire était un oncle à moi, ou plutôt un cousin germain de mon père.

– C'est-à-dire un oncle à la mode bretonne, observa le marquis.

– Justement.

Et l'Anglais continua :

– Lord Galwy – c'était son nom – avait un neveu germain, assez mauvais sujet, qui vivait en France, forcé qu'il avait été par ses créanciers de quitter l'Angleterre. Ce neveu s'appelait Ralph. Il était le plus proche héritier de lord Galwy ; mais Galwy avait dit tout haut par les Trois-Royaumes :

« – Mon neveu est un chenapan qui n'aura jamais un sou de mon héritage. Je choisirai pour héritier lord Blakstone, mon petit cousin.

« Or, il arriva qu'un matin on trouva lord Galwy mort dans son lit.

« Un médecin déclara qu'il était mort d'apoplexie... »

Lord Blakstone s'interrompit pour faire cette réflexion.

– A propos, marquis, rappelez-vous que l'apoplexie est *l'espérance* d'un homme bien élevé. Un parfait gentleman qui attend des héritages doit toujours compter sur l'apoplexie...

– Foudroyante ! ajouta le marquis, essayant toujours de sourire.

Lord Blakstone reprit :

– Un autre médecin, au contraire, prétendit que le mort avait succombé à la rupture d'un anévrisme.

« Un troisième se prononça pour celle de l'aorte.

« Trois médecins réunis m'ont toujours fait l'effet d'une chandelle placée dans un cornant d'air.

« La chandelle s'éteint et les ténèbres se font aussitôt.

« Un homme de loi, brochant sur le tout, constata le décès par un procès-verbal en bonne forme, et lord Galwy fut mis en terre.

« Après l'enterrement, les domestiques, qui savaient les intentions du défunt, bouleversèrent le château pour y trouver un testament, mais sans succès. Cependant, on avait la conviction que ce testament existait.

« Mais on eut beau chercher, on ne trouva rien, et Ralph arriva prendre possession de son héritage.

« J'étais venu à Westmorely, et je m'y trouvais encore lorsque Ralph arriva.

« Il m'accueillit froidement et me dit :

« – La rumeur publique vous donnait comme héritier de mon oncle ; mais vous ne m'accuserez pas, j'imagine, d'avoir fait disparaître un testament. J'arrive de France, et vous étiez ici avant moi.

« – C'est bien, lui répondis-je avec la même froideur, je partirai dès demain.

« En effet, j'ordonnai à mes gens de faire mes valises, et, après avoir soupé dans ma chambre, je me mis au lit, bien décidé à prendre au passage *l'express,* venant d'Edimbourg. J'étais couché depuis une heure, et je commençais à m'endormir, lorsque j'entendis un léger bruit qui me fit rouvrir les yeux. En même temps, une grande clarté envahit ma chambre, clarté surnaturelle, et qui ne provenait ni d'une lampe, ni d'une bougie.

« Alors une porte s'ouvrit sans bruit, et un homme entra, qui me fit jeter un cri.

« C'était lord Galwy, ou plutôt son fantôme.

« Le mort était fort pâle ; il était enveloppé dans son suaire et marchait lentement.

« Il vint à moi, dont les cheveux se hérissaient, et il se prit à sourire, me regardant avec affection.

« Puis, il me fit signe de le suivre, et une force inconnue, mystérieuse, me contraignit à lui obéir.

« Je me levai donc et je le suivis, vêtu simplement de ma chemise.

« Les portes s'ouvraient toutes seules devant lui, et la clarté surnaturelle nous accompagnait.

« Je marchais à deux pas de distance.

« Il me conduisit ainsi jusqu'à la porte de la chambre occupée par sir Ralph, et, comme les autres, cette porte s'ouvrit. Soudain sir Ralph, qui dormait, s'éveilla en sursaut aperçut le fantôme, jeta un cri terrible et tomba à genoux.

« – Grâce ! grâce ! murmura-t-il ; grâce, mon oncle !

Le fantôme le clouait, palpitant, sous son regard.

« Il s'approcha de la cheminée, dans laquelle était un monceau de cendres, et il en prit une poignée qu'il étala sur une table.

« Alors il se passa une chose plus étrange et plus surnaturelle encore que tout ce que je venais de voir.

« Les cendres, brunes d'abord, blanchirent peu à peu, se réunirent en pâte, formèrent un tout solide et devinrent une feuille de papier couverte d'une grosse écriture.

« Le fantôme me fit un signe, je me penchai sur la table et je lus :

« Comme je puis mourir d'un moment à l'autre, j'écris ici « mes dernières

volontés. J'institue pour mon légataire « universel mon petit-cousin lord Blakstone, marquis de Galwy.

« Lord Galwy. »

« Je compris alors que le testament avait été brûlé.

« Sir Ralph était à genoux, palpitant sous le morne regard du fantôme, comme un condamné qui attend le couteau de la guillotine.

« Cependant, le papier, un moment ressuscité, pâlit ; les caractères qui le couvraient s'effacèrent peu à peu, et bientôt il n'y eut plus qu'un tas de cendres sur la table.

« Alors le fantôme fit un signe à Ralph, et, sous l'empire de cette volonté souveraine, sir Ralph se leva et il s'approcha d'un bureau qu'il ouvrit.

« Dans ce bureau étaient des plumes et du papier.

« Le fantôme posa son doigt dessus, et, alors, ouvrant la bouche : – Ecris, assassin ! dit-il.

« Sir Ralph prit la plume, toujours dominé par cette volonté d'outre-tombe.

« Le fantôme dicta :

« Aujourd'hui, ce 17 septembre 184... décidé à me tuer, car je suis attaqué du spleen, j'ai fait mon testament, instituant mon cousin lord Blakstone pour mon légataire universel. »

« Et quelque effort qu'il fît, sir Ralph se vit contraint d'obéir ; il écrivit et signa.

« Le fantôme ouvrit alors un tiroir dans lequel se trouvaient deux pistolets chargés ; il les prit et les posa silencieusement sur la table.

« Après quoi, il me lit de nouveau signe de le suivre, et nous sortîmes de la chambre, laissant sir Ralph ivre de terreur.

« La clarté surnaturelle marchait toujours devant nous. Le fantôme me fit descendre au rez-de-chaussée du château ; nous traversâmes la cour et nous nous rendîmes à la chapelle. Là le fantôme s'arrêta sur la dalle qui recouvrait le caveau dans lequel on avait inhumé sa dépouille mortelle ; il me fit de la main un signe d'adieu ; puis la clarté surnaturelle s'éteignit, et avec elle le fantôme disparut.

« Je sortis de la chapelle à tâtons et regagnai ma chambre, où je fus pris d'un sommeil léthargique.

« Au lever du soleil, la détonation d'une arme à feu me réveilla. Je sautai hors de mon lit et j'entendis un grand tumulte dans le château.

« Sir Ralph venait de se brûler la cervelle, en laissant une lettre pour moi, accompagnée de ce testament que lui avait dicté le fantôme.

« La lettre contenait cet aveu :

« Je suis venu à Westmorely, un soir, déguisé en colporteur. On m'a donné l'hospitalité. Pendant la nuit, j'ai assassiné mon oncle de manière à ne pas laisser trace du crime. »

Quand il eut fini, lord Blakstone regarda le marquis. M. de Morfontaine était pâle comme un spectre, et il *roulait* sur sa selle ainsi qu'un cavalier novice.

– Mon Dieu ! fit le gentleman, mon récit vous a-t-il donc impressionné à ce point, marquis ?

– Ah ! balbutia M. de Morfontaine, vous contez à ravir les histoires fantastiques, mais...

– Mais vous n'y croyez pas ?

– C'est difficile !

– Tant mieux pour vous, répondit lord Blakstone. Bah ! laissez-moi chasser ces souvenirs, car voici le plus radieux soleil de novembre qu'on puisse voir, et nous voilà arrivés au rendez-vous.

En effet, les chevaux entraient dans un carrefour auquel aboutissaient cinq lignes différentes.

C'était le poteau du Duc.

Gontran et ses deux compagnons échangèrent un regard rapide, en se désignant le marquis.

M. de Morfontaine était pâle et continuait à rouler sur sa selle. Certes, s'il l'eût osé, il eût enfoncé les éperons dans le flanc de son cheval et fût parti au grand galop. Seul, le respect humain le retint.

La chasse commença. Le sanglier était baugé dans un petit bouquet de bois. La meute l'attaqua avec furie et le mit aussitôt sur pied.

L'opinion que Gontran de Neubourg avait émise, le matin, que la chasse pourrait bien tourner et prendre un grand parti dans la direction de Bellombre ne se confirma point. Le sanglier piqua une ligne droite du côté de Main-Hardye, et le marquis, emporté par la petite ponette grise, fit sept ou huit lieues au galop, sans trop avoir conscience de sa situation.

Le sanglier était un vieux solitaire ; il avait un jarret d'enfer ; il se fit chasser cinq heures, et ce ne fut que longtemps après midi qu'il commença à faire tête.

M. de Morfontaine avait près de soixante ans ; mais il était vigoureux, et avait été excellent cavalier.

Cette furie française, qui finit toujours par gagner le chasseur le plus calme, s'empara enfin de lui.

Il assista à l'hallali, sans plus penser à ses terribles hallucinations de la nuit et à l'effrayante histoire de lord Blakstone. Ce ne fut que lorsque l'animal eut été porté

bas, d'un coup de couteau de chasse, que le marquis de Morfontaine se dégrisa un peu.

– Eh bien ! marquis, lui dit Gontran, comment trouvez-vous nos chiens ?

– Excellents, baron.

– Et mon piqueur ?

– Très habile. Il a tué son sanglier avec une adresse merveilleuse.

Les chasseurs, l'hallali sonné, avaient mis pied à terre. Lord Blakstone prit dans sa fonte une bouteille de gin, et la fit circuler à la ronde.

– Allons ! messieurs, dit Gontran, à cheval ! Nous sommes à cinq lieues au-delà de Main-Hardye, et vous savez qu'on ne dîne bien qu'en se mettant de bonne heure à table.

Le mot de Main-Hardye rappela le marquis à toutes ses terreurs, mais il n'en fit rien paraître, et comme il ne trouvait aucun prétexte plausible pour refuser l'invitation à dîner de ses hôtes, il remonta à cheval en soupirant.

Cependant l'histoire de lord Blakstone le poursuivait.

Il fit la route silencieux, absorbé, et les chevaliers du Clair de Lune semblèrent respecter sa rêverie.

Au bout de trois heures, on aperçut Main-Hardye à travers les derniers arbres de la forêt. Le soleil venait de disparaître ; il était jour encore, et le crépuscule envoyait aux vitres du manoir un reflet rougeâtre.

– Monsieur le marquis, dit Gontran en étendant la main, nous avons un peu restauré le château, c'est-à-dire que nous en avons rendu la moitié habitable ; mais lord Blakstone est un amateur féroce du pittoresque, et il a voulu laisser telle quelle la façade méridionale, qui est criblée de balles.

– Lord Blakstone a fait bien, répondit le marquis. Main-Hardye a soutenu un siège mémorable en 1832.

– C'est ce qu'on nous a dit.

– Un siège dont on vous parlera longtemps dans le pays...

– Vous en souvenez-vous ?

– J'étais alors à Bellombre chez mon oncle le général.

– Est-ce que M. de Main-Hardye n'y fut pas tué ? demanda Gontran avec une naïveté qui soulagea le marquis.

– Non, répondit M. de Morfontaine ; il est mort en prison, la veille du jour où il devait être exécuté.

– Pardonnez-nous, monsieur le marquis, ajouta lord Blakstone, de ne pas mieux savoir l'histoire du précédent propriétaire de Main-Hardye ; mais nous sommes

arrivés, il y a trois jours seulement, et c'est l'intendant du baron qui s'est chargé de l'acquisition et de la restauration du château.

– Ah ! fit M. de Morfontaine, qui respira bruyamment.

Puis, le marquis fit cette réflexion :

– Décidément ces jeunes gens-là ignorent tout, et je n'ai rien à craindre d'eux.

Il n'y avait plus, à Main-Hardye, aucun des anciens serviteurs. Les domestiques que le marquis trouva dans la cour étaient venus de Paris.

Le couvert était dressé dans la grande salle à manger du château, et, au débotté, on se mit à table.

Il était six heures.

Complètement rassuré de nouveau, M. de Morfontaine s'abandonna au charme d'une conversation toute cynégétique. Il but et mangea de fort bon appétit. Le menu était délicat, les vins de grand cru.

Jamais, depuis des siècles que durait la haine des Morfontaine des Main-Hardye, un Main-Hardye n'était venu à Bellombre, ni un Morfontaine à Main-Hardye.

Le marquis ne connaissait donc le château que pour l'avoir vu de loin, en passant, à travers les bois.

Aussi, lorsque, après le dîner, qui se prolongea jusqu'à dix heures, grâce au café, aux liqueurs et aux cigares, Gontran lui dit : « Je vais vous conduire dans votre appartement, » le marquis ne fit-il aucune objection.

Il se leva, trébuchant un peu, car les vins généreux qu'il avait bus sans trop de modération commençaient à lui monter à la tête, et il suivit Gontran, qui prit un flambeau sur la table et ouvrit la porte de la salle à manger. Ils arrivèrent ainsi par le grand escalier à balustre de fer jusqu'au premier étage.

Là, Gontran poussa une porte.

– Vous voici chez vous, dit-il.

Le marquis se trouva alors sur le seuil d'une vaste pièce tendue d'étoffe de soie d'un vert sombre. Le lit à colonnes torses et en chêne sculpté faisait face à la cheminée, dans laquelle flambait un bon feu ; à côté de la cheminée, le marquis aperçut un objet qui le fit tressaillir.

C'était un grand portrait en pied, de grandeur naturelle, enchâssé dans un cadre de bois noir.

Ce portrait était celui d'un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, vêtu du costume vendéen, c'est-à-dire de la veste rouge et des braies blanches, chaussé de grandes bottes à l'écuyère. Un mouchoir, jaspé de quelques gouttes de sang, lui couvrait une partie du front.

Il avait un fusil en bandoulière et portait des pistolets à sa ceinture.

C'était le portrait du comte de Main-Hardye, tel qu'il était vêtu, quand il venait la nuit à Bellombre pour voir sa chère Diane.

La vue de ce portrait fit pâlir le marquis.

– Ah ! lui dit Gontran d'un ton dégagé, il paraît que c'est là ce fameux comte de Main-Hardye. Le connaissiez-vous, marquis ?

– Je l'ai vu une fois...

– Eh bien ! est-il ressemblant ?

– Très ressemblant.

– Bonsoir, marquis.

Gontran posa son flambeau sur la cheminée et s'en alla.

Le marquis, pâle et troublé, demeurait debout, l'œil fixé sur ce portrait.

Ses terreurs le reprirent, et il fut tenté de fuir.

Mais la fatigue et l'ivresse triomphèrent de son épouvante. Il se jeta tout vêtu sur son lit et essaya de dormir.

Pendant plus d'une heure le sommeil ne vint point.

Il avait soufflé sa bougie, mais les reflets du feu éclairaient vaguement le portrait, et parfois il semblait au marquis que cette toile devenait vivante et s'agitait, que les yeux du comte s'attachaient sur lui menaçants...

La lassitude l'emporta enfin. Le marquis s'endormit.

* *

*

Or, il y avait à Main-Hardye, dans la cage de l'escalier, une vieille horloge qui sonnait les heures avec un bruit retentissant et lugubre, et cette horloge était voisine de la chambre occupée par le marquis.

A minuit, ses vibrations réveillèrent M. de Morfontaine en sursaut. Le feu brûlait toujours, répandant une demi-clarté dans la chambre.

Le marquis tressaillit en entendant sonner le dernier coup de minuit, et il fit cette réflexion que c'était l'heure des apparitions et des fantômes...

En même temps ses yeux cherchèrent le portrait, et il étouffa un cri de terreur. Le portrait avait disparu, et il ne restait accroché au mur que le cadre de bois noir.

En même temps encore, un léger bruit se fit dans un coin de la chambre.

Le marquis effaré se retourna ; ses cheveux se hérissèrent et une épouvante indicible le saisit à la gorge.

Un homme exactement semblable de visage, de taille et de costume, à celui que représentait le portrait, se tenait à deux pas du lit, les bras croisés, dardant sur le marquis un regard provocateur.

Cet homme n'avait plus un fusil en bandoulière, ni des pistolets passés à sa ceinture, mais il avait la tête enveloppée d'un mouchoir ensanglanté, et sous son bras, le marquis vit briller deux épées de combat...

V. Le Duel

Sir Ralph, l'assassin de lord Galwy, n'avait pas dû éprouver une terreur plus grande, une angoisse plus épouvantable, à la vue du fantôme de sa victime, que le marquis de Morfontaine n'en éprouva en ce moment.

Pendant une minute, celui qui ressemblait si parfaitement au feu comte de Main-Hardye demeura immobile, foudroyant le marquis de son regard. Et puis il fit un pas en avant, et le marquis hors de lui, jeta un nouveau cri et voulut se réfugier dans la ruelle du lit. L'apparition ouvrit alors la bouche :

– Chevalier de Morfontaine, dit-elle, si les morts peuvent, à de certaines heures, sortir de leur tombe, il ne leur est pas permis d'aller partout. Je ne pouvais, moi, revenir, chaque nuit, ailleurs que dans ce château, et c'est pour cela que *j'attends* depuis vingt années.

L'accent avec lequel l'apparition prononça ce mot *j'attends* glaça le cœur du marquis. L'apparition fit un pas encore.

– Assassin ! dit-elle, c'est toi qui m'as fait passer un poignard, la veille de mon supplice, alors que tu savais que le général avait obtenu ma grâce ! Assassin ! c'est toi qui as limé la barre d'appui de cette croisée par laquelle Diane s'est précipitée avec son enfant. Voleur ! continua l'apparition, c'est toi qui as fait disparaître ma fille pour lui prendre son héritage !

Et alors l'apparition étendit la main et fit un geste impérieux.

– Lève-toi ! dit-elle.

Le marquis, dominé par cette volonté surhumaine, se leva et descendit de son lit. Puis l'apparition jeta une des épées à ses pieds.

– Ramasse cette arme, dit-elle, ce sera la première fois en ta vie que tu auras eu un combat loyal.

Les dents du marquis s'entrechoquaient.

– Mais prends donc cette épée ! s'écria l'apparition d'une voix stridente.

Et elle fit un pas encore et porta la pointe de la sienne au visage du marquis.

Il se passa alors une chose qui, toute naturelle en une autre circonstance, devenait étrange en celle-ci, car le marquis était convaincu qu'il avait devant lui non un homme vivant, mais un homme sorti de sa tombe. Eh bien, au lieu de fuir, au lieu de tomber à genoux et de demander grâce, le marquis, sentant à son visage la pointe d'une épée, se baissa, saisit celle que l'apparition avait jetée à ses pieds, et

s'écria :

– Mourir pour mourir, je me défendrai, au moins !

Alors, retrouvant une sorte d'énergie fiévreuse, il fit un saut en arrière et tomba en garde.

– Ah ! ricana l'apparition, tu as plus de cœur que je ne pensais, marquis.

Et le fer croisa le fer. L'apparition continua :

– Dieu m'a permis de reprendre mon corps pour une heure, redevenir un homme comme toi, un homme comme j'ai été, avant que tu fisses de moi un cadavre. Pour une heure, je suis homme, vois-tu, et j'ai soif de ton sang. Il me le faut jusqu'à la dernière goutte.

Et l'apparition attaquait M. de Morfontaine avec furie, et, deux fois en quelques secondes, la pointe de son épée effleura l'épaule du marquis !

Ce dernier commença alors à rompre.

La chambre était vaste. C'était une de ces grandes salles féodales où les Main-Hardye des croisades s'étaient escrimés de l'estoc.

– Ah ! tu romps, disait le fantôme, tu recules, marquis !

Son épée sifflait comme une couleuvre, et les reflets du foyer lui arrachaient des milliers d'étincelles. Et le fantôme continua :

– Si ton épée traverse mon corps, je tomberai et l'heure que Dieu m'a accordée sera abrégée. C'est tout ce que j'ai à perdre, moi, marquis. Mais toi, si je te tue, – et je te tuerai, vois-tu, – si je te tue, toi qui as assassiné, toi qui as volé, toi qui as nié Dieu, les flammes de l'enfer t'attendent...

Et comme si ces mots eussent été une invocation, une clarté fulgurante envahit la chambre.

Un pan de mur auquel le marquis faisait face s'entrouvrit, et un jet de flammes livides s'en élança.

Le marquis rompit encore, pâle, haletant, l'œil hagard... Mais l'épée vengeresse le poursuivait, implacable, sifflante, précipitée, et comme si elle eût eu trois pointes au lieu d'une.

A force de rompre, le marquis rencontra le mur opposé et s'y trouva acculé. Les flammes livides envahissaient toujours la chambre... En ce moment, le marquis entendit comme un bruit d'ossements qui se mêlait à des sifflements moqueurs, et il se dit :

– Voici les démons qui viennent chercher mon âme. Alors la peur des flammes éternelles domina chez le marquis toute autre épouvante, même celle de la mort.

Il jeta son épée et tomba sur les genoux, joignant les mains et murmurant :

– Grâce ! grâce !

Le fantôme eut un éclat de rire sardonique. Il fit un pas en arrière, posa la pointe de son épée en terre et dit :

– Tu me demandes grâce ! Mais m'as-tu fait grâce, à moi ? As-tu eu pitié de mon amour, de ma loyauté, de ma bravoure ? Gentilhomme, as-tu été ému de la chevaleresque loyauté de ce gentilhomme qui mourait pour son roi ? Et si j'étais ta seule victime encore ?

– Grâce ! grâce ! murmurait le vieillard.

– Grâce, ricana le fantôme ; as-tu fait grâce à Diane ? Ne l'as-tu pas assassinée ?

– Oh ! je me repens ! je me repens ! balbutiait le marquis, dont la voix était chevrotante, et couvait de rauques sanglots.

– As-tu fait grâce à ma fille ? dit encore le fantôme. Allons, reprends ton épée et défends-toi, car il répugne à celui qui s'est appelé le comte de Main-Hardye de tuer un homme désarmé.

Mais le marquis continuait à se traîner sur les genoux, l'œil fixé sur ces flammes livides qui envahissaient la chambre, l'oreille tendue vers ces bruits effrayants qui paraissaient monter, confus, des profondeurs de l'enfer.

– Oh ! je me repens !... disait-il, je me repens !... je rendrai le bien volé !... je ferai pénitence !

Le fantôme recula d'un pas encore :

– Tu rendras le bien volé si je te laisse la vie ? demanda-t-il.

– Oui... oui... je vous le jure !

– Lève-toi donc, alors !

Et, dominé par cette volonté supérieure, le marquis se leva.

Alors le fantôme lui montra du doigt une table placée dans un coin. Sur cette table, il y avait une plume, de l'encre et une feuille de papier.

– Signe cet acte si tu veux vivre ! ordonna le fantôme.

Et le marquis vaincu s'approcha de la table, prit la plume et apposa sa signature au bas de cet acte, qu'il ne lut pas. Soudain les flammes s'éteignirent, et le mur se referma. En même temps une porte s'ouvrit, laissant passer un flot de clarté, et, dans cette clarté aussi blanche, aussi radieuse, aussi pure que celle des flammes infernales était livide, Diane de Morfontaine, vêtue de noir, apparut, disant :

– Chevalier de Morfontaine, si vous voulez que Dieu vous pardonne comme nous vous pardonnons, repentez-vous ! Le repentir conduit à Dieu aussi bien que la vertu.

Puis la clarté s'éteignit, Diane disparut et tout rentra dans les ténèbres !...

* *

*

Quand les premiers rayons de l'aube glissèrent à la cime des grands bois qui environnent le manoir de Main-Hardye, M. le marquis de Morfontaine était encore agenouillé.

Le repentir avait touché ce cœur de bronze, il priait.

Le portrait avait repris sa place dans son cadre ; mais le papier, au bas duquel le marquis avait apposé sa signature, avait disparu.

Il ne restait, comme preuve de la lutte que le marquis avait soutenue, que les deux épées, dont l'une s'était teinte de son sang.

Alors cet homme se leva et sortit.

Au bas de l'escalier, il rencontra Gontran, qui lui dit :

– Où donc allez-vous, mon cher hôte ? il est à peine jour...

– Je vais à la Trappe y attendre l'heure de ma mort, répondit le marquis dont les cheveux gris étaient devenus blancs comme la neige des montagnes !...

* *

*

Le lendemain de la bataille de Solferino, c'est-à-dire un peu plus de deux années après les événements que nous racontions naguère, deux jeunes officiers causaient sous leur tente. Il était huit heures du soir.

L'un d'eux portait le brillant uniforme d'officier de hussards, l'autre était capitaine de chasseurs à pied.

Le premier se nommait Victor de Passe-Croix, l'autre Paul de la Morlière.

Le vaguemestre du camp pénétra sous la tente.

– Ah ! s'écria Victor, voilà des nouvelles de France !

Et les noms aimés de sa mère et de sa sœur lui vinrent aux lèvres.

– Messieurs, dit le vaguemestre, il y a une lettre pour chacun de vous.

Celle que recevait Victor portait le timbre de Salbris, elle venait de Sologne.

La baronne de Passe-Croix écrivait à son fils :

« Mon enfant chéri,

« Je t'annonce le mariage de ta sœur, notre chère Flavie, avec le baron René... »

Victor jeta un cri.

– Tiens ! dit-il à Paul, lis ?...

Mais Paul n'entendit pas ; il était absorbé lui-même par la lecture de la lettre qu'il venait d'ouvrir, et ses mains tremblaient. Cette lettre portait le timbre de Paris et la signature du baron Gontran de Neubourg.

Le baron écrivait :

« Mon cher Paul,

« Laissez-moi d'abord vous féliciter de votre double épaulette et vous apprendre le premier, car je sors du ministère de la guerre, que vous venez d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur. Puis, laissez-moi vous donner des nouvelles de Paris.

« A la suite d'événements sur lesquels vous me permettrez de glisser, mon cher Paul, car je ne veux point troubler la joie que va vous causer ma lettre, mes amis et moi nous fîmes un serment, celui de voyager pendant deux années.

« Nous avions besoin de nous guérir ; car tous nous aimions, – et vous le devinez sans doute, – nous aimions la même femme.

« Or, chacun de nous est revenu il y a quinze jours.

« Lord Blakstone a épousé sa cousine lady Durfort.

« Le marquis de Verne va se marier avec sa cousine, M^lle^ d'Angelissel.

« Chenevières a trouvé une petite provinciale charmante, – et moi, cher ami, j'ai découvert ce phénix, cette perle orientale sans prix qu'on nomme une orpheline.

« Or, figurez-vous que je possédais un secret tout au fond de mon cœur, un secret que j'avais surpris, – c'est que cette femme, que tous nous aimions, n'aimait aucun de nous, et que depuis longtemps son âme avait quitté Paris, car *il* n'y était plus. Le lendemain de mon arrivée, je suis allé la voir.

« Vous savez qu'elle habite un charmant petit hôtel, dans l'avenue de l'Impératrice, avec son vieil ami Grain-de-Sel. Elle vit fort retirée et ne sort que le matin.

« En me voyant entrer, elle m'a tendu la main et m'a dit :

« – Eh bien ! avez-vous de ses nouvelles ?

« Sa voix tremblait un peu, et une légère rougeur lui était montée au visage.

« – Il vient d'être nommé capitaine, lui répondis-je.

« Son regard brilla.

« – Déjà ? fit-elle avec enthousiasme.

« – Il sera décoré ces jours-ci...

« Elle joignit les mains :

« – Dieu est bon ! dit-elle.

« Et puis je vis son front s'assombrir et son visage manifesta tout à coup une vive inquiétude.

« – Mais, me dit-elle, savez-vous que cette guerre est terrible !

« – C'est vrai.

« – S'il allait se faire tuer !...

« Et sa voix devint si tremblante que je compris combien elle l'aimait.

« C'était le moment de frapper un grand coup.

« – C'est ce qu'il cherche, lui répondis-je.

« – O mon Dieu ! fit-elle devenant toute pâle et me regardant avec épouvante. Mais pourquoi veut-il mourir ? Est-ce que les fautes paternelles sont les siennes ? N'est-il pas généreux et brave, noble et bon ?

« – Oh ! sans doute... mais... il a au fond du cœur... une douleur qui sera peut-être éternelle... que la mort seule : pourra apaiser.

« – Monsieur de Neubourg !

« Elle me prit alors les deux mains et me dit, de plus en plus émue :

« – Vrai ! vous croyez ?...

« – Je crois qu'il vous aime, répondis-je.

« Elle jeta un cri et cacha son visage dans ses mains.

« Deux larmes brûlantes jaillirent au travers de ses doigts.

« Pendant quelques minutes elle demeura immobile, silencieuse, et comme abîmée en une douloureuse rêverie.

« Puis elle me montra de nouveau son visage, et leva sur moi son grand œil bleu limpide et doux.

« – Monsieur le baron, me dit-elle, depuis deux ans je pleure et je prie. Longtemps j'ai été sans espoir, car il me semblait qu'il y avait entre nous un abîme ?

« Mais, une nuit, ma mère m'est apparue en songe... je l'ai vue comme je vous vois... et elle *le* tenait par la main.

« – Aimez-vous ! me disait-elle, je vous le permets. »

« – Et moi, lui ai-je dit alors, je vous en supplie mademoiselle...

« – Eh bien ! qu'il revienne !... écrivez-lui.

« Or vous avez compris, mon cher Paul, cette femme qui aime, c'est Danielle ; cet homme qui l'aime et qui veut mourir, c'est vous !... Donc, puisqu'elle le veut,

revenez ! Le bonheur vous attend enfin…

« Votre ami,

« BARON GONTRAN DE NEUBOURG. »

Trois semaines après la paix de Villafranca, un jeune officier se mariait dans l'église Saint-Thomas-d'Aquin.

C'était le capitaine Paul de la Morlière, qui épousait Danielle, sa cousine.

Les témoins de Danielle étaient le baron Gontran de Neubourg et le vicomte Arthur de Chenevières.

Les témoins du marié étaient lord Blakstone et le capitaine invalide Grain-de-Sel.

Deux jours auparavant, Andrewitsch, c'est-à-dire M. le baron Gaston René, avait, dans la même église, épousé M^lle^ Flavie de Passe-Croix.

Victor est capitaine, il sera chef de bataillon au premier jour.

Et Rocambole ?

EST-IL MORT, EST-IL VIVANT ?

Qui sait ?

Lisez la suite :

La Résurrection de Rocambole - Tome I - Le Bagne de Toulon - Antoinette

http://www.bibebook.com/ebook/libre/pierre_ponson_du_terrail-la_resurrection_de_rocambole-tome_1_-_le_bagne_de_toulon_-_antoinette.epub

œuvre du domaine public

Edité sous la licence Creatives Commons BY-SA

Cette œuvre est publiée sous la licence CC-BY-SA : vous pouvez donc légalement la copier, la redistribuer, l’envoyer à vos amis. Vous êtes d’ailleurs encouragé à le faire.

Source :

B.N.F. - Wikisource

Ont contribué à cette édition :

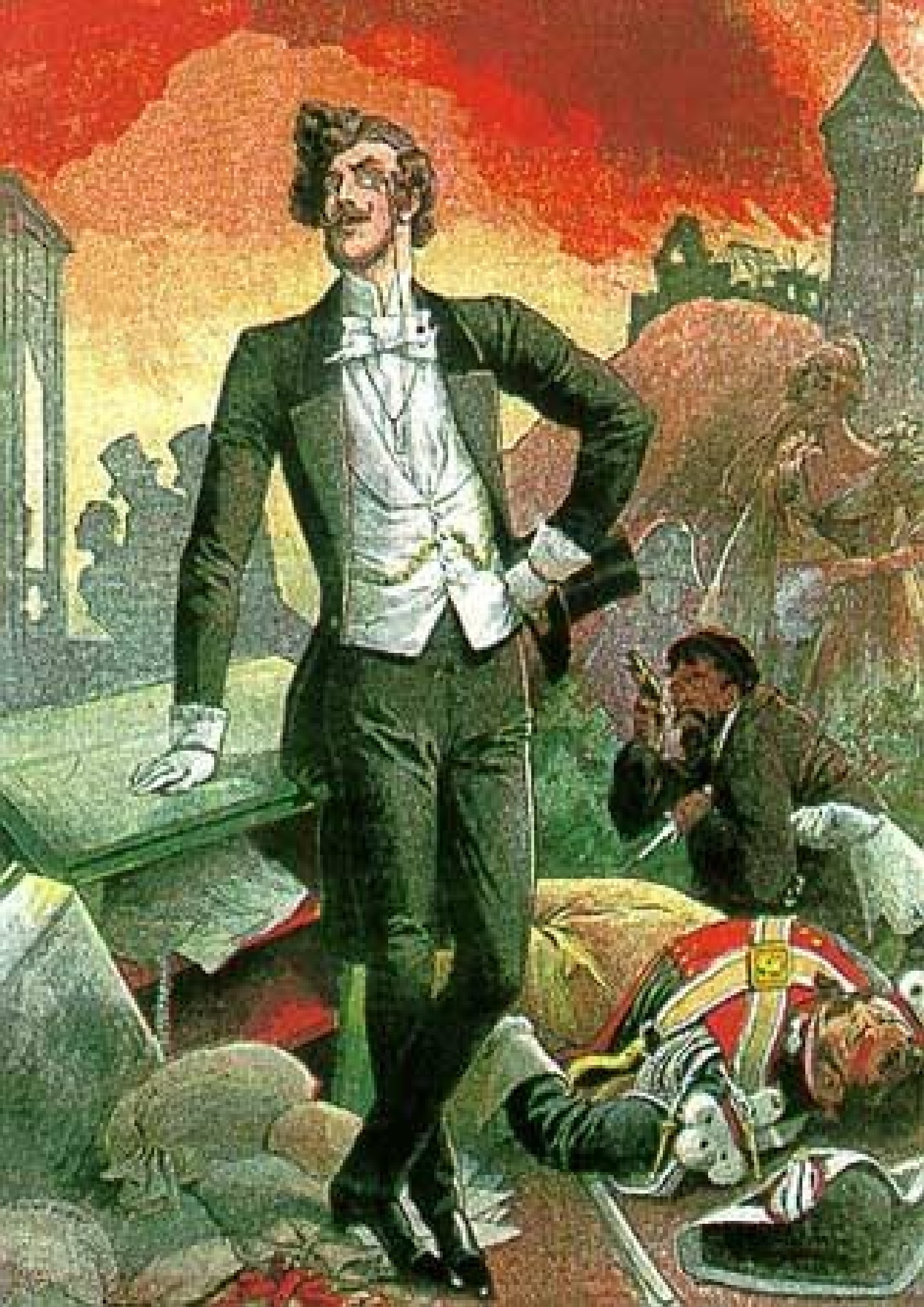
Gabriel Cabos

Fontes :

David Rakowski’s
Manfred Klein
Dan Sayers
Justus Erich Walbaum - Khunrath

bibebook

www.bibebook.com



Pierre Alexis Ponson du Terrail

LA RÉSURRECTION DE ROCAMBOLE

Tome I

LE BAGNE DE TOULON, ANTOINETTE

Le Petit Journal – 31 octobre 1865 au 10 juin 1866
223 épisodes
E. Dentu *Les Nouveaux Drames de Paris*
La Résurrection de Rocambole (5 volumes) 1866

LE BAGNE DE TOULON

I

La cloche du bagne venait de sonner le repos de midi. Les chiourmes de la *grande fatigue* cherchaient l'ombre, car le soleil de juin flamboyait sur Toulon. Les uns s'étaient réfugiés sous la carène d'un vieux navire, les autres se mettaient à l'abri derrière des poutres de bois de construction. Quelques-uns, bravant la canicule, se couchaient à plat-ventre sur le sol brûlant de l'Arsenal. D'autres encore se promenaient silencieux, deux par deux, rivés à la même chaîne d'infamie.

– *Cent dix-sept,* dit une sorte de géant au visage hébété, aux épaules herculéennes, je te joue les *maillons* de ma portion de chaîne en cinq points d'écarté.

– Soit, répondit un homme jeune encore, à la taille bien prise, aux mains aristocratiques, au visage dédaigneux et fier.

Le colosse continua :

– Tu veux dormir, moi je veux aller sous la carène écouter les histoires de M. *Cocodès*, comme l'appellent les camarades. Si tu gagnes, je te laisserai dormir ; si tu perds, tu viendras écouter les histoires.

Le *Cent dix-sept*, qui ne parlait presque jamais, fit un signe de tête approbateur, et tous deux s'assirent sur une poutre, à longueur de chaîne. Le géant tira de son bonnet un jeu de cartes graisseuses et le plaça devant lui.

– À qui fera ? dit-il.

Et il amena un valet. Cent dix-sept eut une dame et donna. Le géant marqua le roi et fit la vole. Cent dix-sept ne souffla mot et son visage n'exprima qu'une parfaite indifférence. Au coup suivant, le géant marqua le point et dit avec joie :

– Quatre à rien !

Cent dix-sept ne sourcilla point ; mais il tourna le roi à son tour, fit la vole, et en deux coups la partie fut gagnée. Puis, comme le géant avait une mine piteuse, il lui dit simplement :

– Veux-tu ta revanche ?

L'œil atone du forçat eut un rayonnement ; un large sourire vint épanouir son visage bestial, et il dit à Cent dix-sept :

– Tu es un bon enfant… merci !

La partie recommença et le géant perdit encore.

– Je n'écouterai pas les histoires de Cocodès, murmura-t-il avec résignation.

Le forçat qu'on ne désignait au bagne que sous le nom de Cent dix-sept s'allongea alors sur la poutre et ferma les yeux. Le colosse, qu'on appelait dans la chiourme du nom

de Milon, demeura assis, jetant un regard d'envie sur la demi-douzaine de couples abrités sous la carène, comme sous une tente ; puis, pour passer le temps, il se mit avec son jeu de cartes à se faire des *réussites.*

Cependant les forçats de la carène devisaient entre eux :

– Mais où est donc le *Cocodès ?* disait l'un.

– Je vous ai dit qu'il ne viendrait pas aujourd'hui, répondit un bonnet vert.

Et il ajouta d'un ton railleur :

– Ces fils de famille, ces beaux messieurs du boulevard, avec de l'argent, ils se moquent du bagne. Pour un oui ou un non on les voit à l'hôpital, ils couchent dans des draps, ils ont du bouillon.

– Au bout de six mois, on les découple, dit un autre, et ils sont à la demi-chaîne.

– Ah ! dame ! grogna un vieux forçat qui sortait de faire un mois de double chaîne pour insubordination, tant que le monde sera monde, il n'y aura jamais d'égalité, pas même au bagne.

– Il est riche, le *Cocodès,* reprit le forçat, qui avait affirmé que celui qu'on attendait était à l'hôpital. Son père est banquier, et on lui envoie cent francs par mois. Le commissaire l'a pris pour secrétaire, et il va et vient par la ville quand il veut.

– Je me suis laissé dire, fit un autre forçat, qu'il y avait une belle dame de Paris, une grande *cocotte,* comme on dit là-bas, qui était descendue à l'hôtel de France tout exprès pour le venir voir. Il paraît qu'il allait bon train, le jeune homme. Toujours aux avant-scènes, avec des poupées maquillées comme des images d'Épinal, et la nuit au café Anglais, et le dimanche aux courses…

– Mais qu'a-t-il donc fait, le gandin, pour qu'on l'envoie chercher des gourganes dans notre soupe ?

– Il a imité la signature de son patron, un notaire.

Le vieux bonnet vert, qui était d'humeur hypocondre, haussa les épaules :

– Cela m'est encore égal, ça, et les histoires du *Cocodès,* que vous gobez comme des niais, ne m'amusent pas autant qu'une histoire que je devine et que je voudrais bien savoir au juste.

– Quelle histoire ? fit-on avec curiosité.

– Celle du Cent dix-sept.

– Personne ne la sait au bagne, et, si tu la devines, tu seras plus malin que nous.

– Depuis quand est-il ici ? demanda un nouveau venu.

– Depuis dix ans.

– D'où venait-il ?

– On ne sait pas. Vous savez qu'il ne parle pas.

– Ce serait un prince tombé dans le malheur, dit un forçat naïf, que cela ne m'étonnerait pas.

– Il vous a des airs de grand seigneur qui mettent les adjudants mal à l'aise.

– Oui, mais on le *guigne* joliment de l'œil, celui-là.

– Et le commissaire, tous les matins, a bien soin de demander si le Cent dix-sept est sur son tollard.

– Il n'a jamais essayé de s'évader, pourtant.

– Non, reprit le bonnet vert. Dans les premiers temps on l'avait accouplé avec un *renard*. Le renard lui montra une lime :

« – Si tu veux, lui dit-il, ce soir nous filerons. »

« Le Cent dix-sept haussa les épaules, et, le lendemain, il demanda à être accouplé avec Milon.

– Oh ! la brute ! dit un forçat, faisant allusion au colosse. Le Cent dix-sept doit s'ennuyer joliment avec un pareil *fanandel*.

– Ils sont bons amis, au contraire, dit le bonnet vert.

– On dit qu'il est innocent, Milon ? observa un tout jeune homme.

– Il le dit, lui ; mais nous le disons tous…

Sur ces mots, les chiourmes partirent d'un éclat de rire. Puis, tout à coup, un des forçats s'écria :

– Je savais bien, moi, que le *Cocodès* n'était pas malade, et qu'il n'abandonnerait pas les camarades.

Toutes les têtes se levèrent, tous les regards se portèrent hors de la carène, et un hourra de joie se fit entendre. Un grand jeune homme arrivait en se dandinant, fumottant un gros cigare, malgré les règlements, et les mains dans ses poches, comme un véritable flâneur.

– Vive le Cocodès ! crièrent les forçats.

– Bonjour, mes amis, bonjour, répondit d'un ton protecteur celui qui était l'objet de cette ovation.

Il portait la livrée du bagne, mais avec de légères modifications. Son bonnet rouge était doublé de percale ; sous sa vareuse, il avait une chemise de toile fine, et son pantalon fort large dissimulait parfaitement la demi-chaîne, qu'il accrochait à une petite ceinture de cuir verni.

– Bonjour, Cocodès, dit le bonnet vert ; on disait que tu étais malade ?

– Je le suis, mes amis. Je suis entré à l'hôpital ce matin.

– Mais le docteur t'a trouvé bon pour le service ?

– Du tout ! Le docteur, qui est un de mes amis, m'a conseillé le repos, une nourriture confortable et une petite promenade à la bonne heure du jour.

– Farceur, va !

– Que voulez-vous, mes bons amis, reprit le Cocodès, il faut bien prendre son mal en patience. Je n’ai plus que quatre ans à faire, et je m’arrange pour que mes quatre ans passent vite.

– Criquet, va ! grommela le bonnet vert, n’as-tu pas honte de dire cela devant moi qui mourrai ici ?

– Pourquoi ne files-tu pas ?

– Bah ! je suis un vieux *cheval de retour*, j’ai déjà filé cinq fois, on me reprend toujours. Et puis, je n’ai pas de moyens, moi ! je ne suis pas le fils d’un banquier ! Une fois dehors, il faut vivre. La dernière fois qu’on m’a repris, je venais de voler un pain chez un boulanger… et encore, le pain était rassis.

– Qu’est-ce que tu étais autrefois ? demanda le Cocodès.

– J’étais cocher.

– Eh bien ! attends que je sorte. Tu t’évaderas, et je te prendrai à mon service.

– Nous avons le temps d’y penser, répondit le bonnet vert. As-tu un peu de tabac à me donner ?

– Voulez-vous des cigares ?

Et le Cocodès jeta au milieu des forçats une poignée de londrès.

– Quel chic ! murmura-t-on.

– Oui, mes amis, reprit le Cocodès, je suis sorti de l’hôpital tout exprès pour venir vous voir.

– Qu’est-ce que tu vas nous raconter aujourd’hui, Cocodès ?

– Ce que vous voudrez…

– Moi, dit le bonnet vert, j’aimerais bien un drame où l’on pleure.

– Un drame de l’Ambigu, ajouta un Parisien.

– Ou de la Gaîté, dit un autre.

Le Cocodès consulta ses souvenirs.

– Ah ! si vous voulez, dit-il, je vais vous en raconter un fameux, allez ! J’étais à la première avec Nichette.

– Qu’est-ce que Nichette ?

– La folle maîtresse pour laquelle je suis tombé dans le malheur.

– Connu ! C’est la belle dame de l’hôtel de France ?

– Justement. Elle m’aime toujours, la chère petite. Je suis capable de l’épouser, quoi qu’en puisse dire papa ; car il est fier en diable, papa.

– Est-il rigolo, ce Cocodès ! exclama le Parisien.

– Voyons le drame ! fit le bonnet vert.

– Comment ça s’appelle-t-il ? demanda un autre forçat.

– Rocambole.

– Un drôle de nom.

– C’est celui d’un voleur fameux.

Tandis que Cocodès parlait, Milon, le colosse, s’était traîné, à longueur de chaîne, le plus près possible de la carène. Le Cent dix-sept rouvrit les yeux et regarda Milon.

– Tu as donc bien envie d’écouter le Cocodès ? fit-il.

– Oh ! dit Milon, si tu voulais venir sous la carène, je te donnerais ma part de vivres ce soir.

– Je ne vends pas mes complaisances, dit le Cent dix-sept. Allons-y !

Et il se leva, et les deux réprouvés, ramassant leur chaîne et l’accrochant à leurs ceintures, vinrent grossir le nombre des auditeurs du Cocodès.

Le Cocodès disait :

– Oui, messieurs, c’est un beau drame, allez ! et il y a surtout un quatrième acte qui donne la chair de poule.

– Voyons ? dit le Cent dix-sept d’un air dédaigneux.

II

Le Cocodès s’exprima ainsi :

– *Rocambole,* drame en cinq actes et un prologue(1).

« Le prologue se passe trois ans avant l’action, dans la maison d’un vieux bonhomme qu’on appelle le marquis de Chamery. C’était Machanette qui jouait le bonhomme.

« Or, voici la chose : Le marquis de Chamery est très riche. Il a un fils qui est perdu, et longtemps il a cru que son fils n’était pas son fils. Il y a là-dessus toute une histoire. Ce qui fait qu’il a vendu tous ses biens et qu’il a voulu le déshériter. Mais, comme le vieux se sentait près de mourir, il a reçu une lettre de son ancien ami le duc de Sallandrera.

« Il paraît que M. de Chamery soupçonnait M. de Sallandrera d’avoir aimé sa femme autrefois ; M. de Sallandrera, dans sa lettre, offrait à M. de Chamery pour son fils la main de dona Carmen, sa fille. Alors, convaincu que son fils est bien son fils, le marquis fait venir un notaire.

– Pour faire son testament ? interrompit le bonnet vert.

– Non, pour lui confier sa fortune et ses papiers, au moyen desquels il doit retrouver son fils et le mettre en possession d’une fortune de près de six millions.

« Mais, continua le Cocodès, il faut vous dire que dans ce temps-là, à Paris, il y avait une association de la haute pègre, comme vous dites, vous autres, camarades, et que cette association s’appelait le *Club des Valets de cœur.*

– Un joli nom ! fit le bonnet vert en faisant claquer sa langue.

– Les Valets de cœur, poursuivit le Cocodès, pillaient, volaient, assassinaient et mettaient la police sur les dents. Partout où ils avaient fait un coup, on trouvait une carte, et cette carte, comme bien vous pensez, c’était un valet de cœur.

– Ce qui fait, observa un des loustics de la bande, que lorsque la police arrivait, elle pouvait faire un lansquenet.

– Elle n’avait pas autre chose à faire, reprit le Cocodès, attendu que les Valets de cœur, et surtout leur chef César Andréa, étaient introuvables.

– César Andréa ? dit un forçat jusque-là silencieux ; il me semble que j’ai connu ça.

– Mais puisque c’est une pièce qu’on nous raconte, imbécile ! dit Milon le colosse.

– Ça pourrait être une pièce historique, dit le Parisien.

– Si vous m’interrompez toujours, je n’en finirai jamais.

– On t’écoute, on t’écoute ! Hardi ! Cocodès, dirent plusieurs voix. Le Cocodès poursuivit :

– Or donc, le notaire arrive, il renvoie la servante, une vieille femme qui garde le marquis, et il reste seul avec le domestique mâle. Le domestique s’appelle Valentin pour le marquis, Venture pour le notaire.

– Comment ! il a deux noms ?

– Oui, comme le notaire ; attendu que ce notaire-là n’est autre que César Andréa, le chef des Valets de cœur.

– Ah ! bravo ! bravo ! s’écrièrent tous les forçats.

– Valentin est un Valet de cœur déguisé. Le bonhomme Chamery raconte son histoire au faux notaire, lui ouvre son coffre-fort, et lui fait voir son argent.

« Puis, comme il se trouve mal, on le reconduit dans sa chambre, et Valentin lui prend au cou la clé du coffre et revient.

« Alors, César Andréa et Valentin ne perdent pas de temps ; ils ouvrent le coffre et ils vont tout rincer, lorsque le vieillard, qui a entendu du bruit, revient en se traînant et les appelle « filous ! »

– Pauvre bonhomme ! ricana le bonnet vert.

– Alors, continua le Cocodès, Valentin et César Andréa se jettent sur lui, le repoussent dans sa chambre, après avoir éteint les lumières, et se mettent en devoir de lui faire son affaire. Le théâtre reste vide, et il fait nuit : mais voilà qu’on entend le bruit d’une vitre coupée, un bras passé ouvre la croisée, et un jeune homme en blouse et en casquette saute sur la scène. C’était Taillade qui jouait ce rôle-là.

– Un crâne acteur ! observa le Parisien, qui était jadis un fidèle habitué du boulevard du Temple.

– Ce garçon-là, poursuivit le Cocodès, travaillait pour son compte ! Il tire une allumette de sa poche, passe la revue des lieux, aperçoit le coffre-fort tout ouvert et y court. Mais voilà que César Andréa sort de la chambre, où il vient d’étrangler le vieux bonhomme. Il se jette sur le gamin, le terrasse, lève un poignard sur lui et va le tuer, quand Valentin sort à son tour, un flambeau à la main.

« – Arrêtez ! maître ! s’écrie-t-il, c’est Rocambole !

« Tableau, le rideau baisse.

– Qu’est-ce que vous pensez de cela, Cent dix-sept ? demanda Milon, qui n’avait pas perdu un mot du récit de Cocodès.

Un sourire vint aux lèvres du mystérieux forçat :

– Je pense, dit-il, que c’est très bien arrangé.

Et il retomba dans son silence dédaigneux et apathique. Le Cocodès, qui tenait à marquer les entractes, garda le silence pendant quelques minutes.

– Petit, dit le bonnet vert, tout à l’heure tu vas entendre le coup de sifflet des argousins, faut te dépêcher.

– M’y voilà, dit le Cocodès, je passe au premier acte. Nous sommes à Belleville, dans une manière de cité où il y a plusieurs locataires. D’abord, un avocat qui ne plaide guère et se chicane avec sa propriétaire, M^lle^ Tulipe, un beau brin de fille, ce qui est une manière de lui faire la cour. Ensuite, un peintre qu’on appelle M. Armand, et qui donne des leçons de dessin à une demoiselle du grand monde, don Carmen de Sallandrera, la fille de ce seigneur espagnol dont on a parlé au prologue. M. Armand, en partant pour donner sa leçon, fait ses confidences à son ami l’avocat. Il aime sa belle élève, et il n’aime plus M^me^ Baccarat, une femme très belle qu’on voit aux courses et dans les avant-scènes des théâtres. Puis il y a encore, dans cette cité, maman Fipart et sa nièce Cerise. Maman Fipart est une brave femme qui a bien du chagrin, vu qu’elle a un mauvais sujet de fils qu’on appelle Joseph, et qui est devenu voleur sous le nom de Rocambole.

– Tiens ! observa le Parisien, voyez donc comme ça s’enchaîne !

Le Cocodès continua :

– Si maman Fipart a du chagrin, sa nièce Cerise est bien contente, attendu qu’elle va épouser un brave garçon qu’on appelle Jean, et qu’elle lui apporte en dot ses économies, six cents francs.

« Tandis que M. Armand fait ses confidences à son ami l’avocat, arrive un Anglais, un gentleman, sir Williams. Il vient commander un tableau à M. Armand, mais c’est histoire de le faire jaser ; M. Armand ignore son nom, sa naissance, et quand il est parti donner sa leçon, le gentleman respire et se dit : « Il ne sait rien. »

– Bon ! observa le Parisien, je devine la chose, mon bonhomme. J’ai assez vu de mélodrame pour savoir comment ça se gouverne. Armand est l’enfant perdu de M. de Chamery.

– Justement, dit le Cocodès.

– Et le gentleman sir Williams pourrait bien être César Andréa, le chef des Valets de cœur.

– Si tu devines tout, fit le Cocodès avec humeur, c’est pas la peine que je raconte !

– Mais si, mais si, dit un autre bonnet vert, tais-toi, Parisien. Continue, Cocodès.

– Donc, reprit ce dernier, quand Armand est parti à sa leçon et l’avocat à ses procès, le gentleman veut s’en aller aussi. Mais on entend un bruit de grelots, c’est M^lle^ Baccarat qui allait aux courses de Vincennes et qui s’est détournée de son chemin pour venir voir son cher Armand, qui la néglige quelque peu.

« « Miss Baccarat ! » dit l’Anglais. « Sir Williams », dit cette femme, qui le reconnaît. On cause. Arrivent Cerise et puis Tulipe, la propriétaire. Toutes deux trouvent en elle leur ancienne camarade d’atelier.

« Baccarat désolée de ne pas voir Armand laisse un mot pour lui et part pour les courses avec sir Williams.

« Le futur de Cerise vient faire sa demande. On l’agrée, il va acheter des gants. Mais voici que l’avocat revient, et il annonce à M^me^ Fipart que son fils a volé et que, si on ne donne pas six cents francs pour désintéresser le plaignant, Rocambole ira en prison.

« Lorsque Jean revient avec ses gants, Cerise pleure et lui dit :

« – Nous ne pouvons plus nous marier. J'ai donné mon argent pour sauver mon cousin, et je n'ai plus de dot.

« Jean se met à pleurer.

– Et moi aussi, interrompit le bonnet vert, je crois bien que j'y vais de ma larme.

– Mais, poursuivit le Cocodès, Jean tire deux lettres de sa poche, que le concierge lui a remises.

« L'une est pour maman Fipart, l'autre pour M. Armand.

« La première est de Rocambole.

« Il écrit à sa mère qu'il s'en va aux Indes faire fortune et tâcher de se réhabiliter.

« L'autre, adressée à M. Armand, lui apprend que, s'il veut aller à Marseille, il y trouvera un ami de sa famille, le docteur Gordon, qui lui révélera son nom et le mettra en possession de sa fortune.

« Or, pendant que M. Armand jette un cri de joie, la pauvre mère Fipart laisse échapper un cri de douleur et le rideau baisse.

– Eh bien ! Cent dix-sept ? fit Milon.

– Il faut voir la suite, répondit d'un ton bref le forçat taciturne. Mais en ce moment, le sifflet des argousins se fit entendre. L'heure du repas était passée et le travail rappelait les condamnés.

La légion des réprouvés se leva comme un seul homme, et on entendit le cliquetis lugubre des fers heurtant les fers.

– Moi, dit Cocodès, je suis malade et je retourne à l'hôpital. Demain, si vous le voulez bien, nous entamerons le second acte.

Et il s'en alla, tandis que la *grande fatigue* reprenait sa proie humaine.

III

Il fait nuit. La chiourme dort.

Enchaînés deux à deux sur ce lit de camp qu'on nomme *tollard,* enveloppés dans leur couverture d'herbage sec, les uns allongés sur le bois, les autres, les aristocrates du bagne, assis sur un matelas de deux pouces qu'on appelle *strapontin ;* les forçats ont l'ordre de dormir. Les uns obéissent à la consigne, les autres causent tout bas. D'un bout à l'autre de la chaîne courent des chuchotements, des mots d'ordre et des projets d'évasion.

Si un surveillant vient à paraître, un silence de mort s'établit ; le surveillant s'éloigne, le murmure confus recommence et les fers se heurtent avec un bruit lugubre.

Milon le géant et son compagnon de couple se sont retournés plusieurs fois sur le tollard. Cent dix-sept est un condamné mystérieux et taciturne. Il impose à tous un certain respect, et Milon l'hercule, en dépit de sa force, sent que cet homme lui est supérieur. Aussi ne l'a-t-il jamais tutoyé et lui témoigne-t-il un certain respect. D'ordinaire, Cent dix-sept dort. Au repos de midi, il se couche et ferme les yeux ; la nuit, il s'allonge sur le tollard et ne bouge plus jusqu'au matin. Cet homme, dont on semble redouter l'évasion, et qui n'y a peut-être jamais songé, s'est réfugié dans le sommeil comme dans une suprême consolation.

Mais, cette nuit-là, Cent dix-sept s'agite ; il se tourne et se retourne, et Milon, étonné, finit par lui dire :

– Êtes-vous donc malade, compagnon ?

– Non, répond Cent dix-sept ; je songe…

– À quoi ?

– Au récit du Cocodès.

– Moi aussi, dit naïvement Milon ; et j'y songe d'autant mieux que je crois que Rocambole a existé.

– Tu crois ? fit Cent dix-sept.

– J'étais à Paris du temps qu'on parlait de ces fameux Valets de cœur.

– Ah ! vraiment ?

Milon continua d'une voix timide en approchant ses lèvres de l'oreille de son compagnon de chaîne :

– Si vous voulez me le permettre, nous causerons. Je suis une brute, voyez-vous, continua le géant. Je n'ai pas d'intelligence. J'assommerais un bœuf d'un coup de poing et un enfant me mettrait dedans, tellement je suis simple. C'est comme ça que les autres m'ont envoyé au bagne.

– Quels autres ? demanda Cent dix-sept.

– J’ai toujours dit que j’étais innocent, continua Milon, et bien qu’on ne veuille pas le croire, c’est vrai. Il aurait mieux valu que je fusse moins honnête et plus intelligent, on n’aurait pas dépouillé les enfants. Mais, dit le colosse avec timidité, peut-être bien que je vous ennuie, Cent dix-sept ?

– Non, dit le forçat, continue, ton histoire m’intéresse… Tu dis donc que tu es innocent ?

– Oui.

– Qu’étais-tu dans le monde ?

– Domestique de confiance.

– Et de quoi t’a-t-on accusé ?

– D’un vol de bijoux.

– Pourquoi ?

– Parce que je n’ai jamais voulu dire où était l’argent des enfants.

– Mais de quels enfants parles-tu ?

– De ceux de la dame au service de qui j’étais.

– C’est donc eux qui t’ont fait condamner au bagne ?

– Oh ! fit Milon, les chères petites créatures ! Non, non, ce n’est pas elles ! car ce sont deux jumelles, voyez-vous, deux charmantes jeunes filles qui ont peut-être dix-huit ans aujourd’hui et qui en sont réduites, sans doute, à la misère.

Milon s’arrêta et Cent dix-sept le vit, à la rouge lueur du fanal qui éclairait la salle n° 3 du bagne, essuyer une grosse larme qui roulait sur sa joue.

– Continue, fit Cent dix-sept.

– Madame, reprit Milon, s’était mariée, paraît-il, sans le consentement de sa famille, dans son pays, car elle n’était pas française. Elle avait deux frères, deux misérables, qui avaient cherché plusieurs fois à faire disparaître ses enfants. Quant à son mari, il était mort depuis longtemps, et la pauvre femme n’avait de protecteur que moi, moi qui suis une brute et qui me laisse rouler par tout le monde. Elle était jeune encore, elle était toujours belle ; les petites filles grandissaient à vue d’œil, et souvent Madame disait :

« – Ah ! sitôt qu’elles auront quinze ans, je les marierai, afin de leur donner des protecteurs !

« Madame avait une grande fortune. Nous habitions un vieil hôtel dans le faubourg Saint-Germain. Chaque nuit, on fermait les portes avec soin, de peur de quelque catastrophe. Madame me disait toujours :

« – Je crains tout de mes frères !…

« Un soir, les enfants jouaient dans le jardin que dominaient les maisons voisines et, entre autres, une sorte d’hôtel garni dont la façade se trouvait dans la rue de Beaune. Un

coup de feu se fit entendre, une balle siffla. Les enfants étaient saisis d'effroi. Par bonheur, la balle, qui bien certainement était destinée à l'une d'elles, passa au-dessus de leurs têtes. La police fut avertie, elle se mit en campagne, mais elle ne put rien découvrir.

« Un autre jour, l'une d'elles, la petite Berthe, fut prise, après son déjeuner, d'affreuses coliques et de vomissements. Un médecin appelé constata une tentative d'empoisonnement. Alors Madame comprit qu'on en voulait à la vie de ses enfants, et elle les fit disparaître. Nous les conduisîmes secrètement, la nuit, dans un couvent, où on les reçut sous un nom supposé et Madame poussa la prudence jusqu'à ne pas dire son vrai nom.

« Au retour, elle me dit :

« – Milon, tu es un honnête homme, et je sais que je puis compter sur toi ; je sais aussi que mes frères, qui ont tenté de faire périr mes enfants, m'assassineront tôt ou tard, et il faut que l'avenir de mes enfants soit assuré.

« Je l'écoutais en pleurant.

« Elle me remit un coffret d'acier assez volumineux.

« – J'ai réalisé la moitié de ma fortune, dit-elle ; il y a là quinze cent mille francs en or ou en billets de banque. Cache cet argent, hors d'ici surtout : c'est la dot de mes filles, s'il vient à m'arriver malheur.

– Et tu as caché l'argent ?… fit Cent dix-sept.

– Oui et personne que moi ne le trouvera jamais.

– Ah ! fit Cent dix-sept pensif. Milon continua.

– Les pressentiments de ma malheureuse maîtresse n'étaient que trop fondés. Elle mourut empoisonnée quelques jours après.

« Les frères osèrent réclamer sa fortune. Les petites filles étaient nées à l'étranger ; je n'avais dans les mains aucun papier qui prouvât leur légitimité ; et puis je n'osais pas dire où elles étaient, de peur qu'il ne leur arrivât malheur. Les frères de Madame furent paisiblement mis en possession ; mais ils s'attendaient à trouver beaucoup d'argent, et, comme ils ne trouvèrent rien, l'un d'eux me dit :

« – Tu dois être le dépositaire de quelque somme importante ? Rends-la nous, et tu auras ta part.

« Je refusai avec indignation, mais je suis si bête, ajouta naïvement Milon, que j'avouai le dépôt.

« Huit jours après, comme je dormais encore, on frappa à la porte de ma chambre, dans un hôtel garni où je m'étais retiré. Deux agents de police venaient m'arrêter. On m'accusait d'avoir volé les diamants de Madame ; et les misérables avaient si bien combiné leur affaire, qu'une de mes malles ayant été ouverte, on y retrouva deux bracelets et plusieurs bagues d'une grande valeur.

« J'eus beau protester de mon innocence, je fus condamné à dix ans de travaux forcés pour vol par un domestique à gages.

– Et, dit Cent dix-sept, tu n’as plus eu de nouvelles des petites filles ?

– Non… mais j’espère que les misérables n’auront pas retrouvé leurs traces.

– Et l’argent ?

– Je sais où il est.

– Qui sait ! ils l’auront découvert peut-être…

– Oh ! non, fit Milon, c’est impossible.

– N’as-tu donc jamais cherché à t’évader ?

– Deux fois. J’ai été repris. Je suis si bête !…

Cent dix-sept eut un sourire indulgent :

– Pauvre diable ! dit-il.

Puis, collant à son tour ses lèvres à l’oreille de Milon :

– Eh bien ! dit-il, quand tu voudras t’évader pour de bon, je t’en donnerai le moyen.

– Vous ! dit Milon, mais… alors…

– Alors, dit Cent dix-sept, avec son mélancolique sourire… tu t’étonnes que je n’en profite pas moi-même ?

– Oui.

– À quoi bon ? Je m’ennuierais dans le monde !…

Et Cent dix-sept tourna le dos à Milon et s’endormit tranquillement.

IV

Le lendemain, au repos de midi, les auditeurs ordinaires du Cocodès furent exacts sous la carène.

Le Cocodès seul manquait à l'appel. Le fils de famille jouissait d'une foule de petites immunités au bagne ; il était resté ce jour-là à l'infirmerie. Malgré les immunités dont jouissait le Cocodès, il était très aimé au bagne.

Cependant le forçat est ordinairement jaloux, surtout le forçat à long terme ou à vie. Mais le Cocodès, dont on ignorait, du reste, le vrai nom – il le cachait avec un soin infini – et qui, avant qu'on lui donnât ce sobriquet, répondait au numéro 87, le Cocodès, disons-nous, savait se faire bien venir de tout le monde. Assez souvent il donnait à ses compagnons quelques sous pour avoir de l'eau-de-vie. Il savait *régaler* chez le *fourgonnier.* On nomme ainsi le cantinier du bagne.

Depuis qu'il était au bagne, les *payoles,* ces écrivains publics recrutés parmi les condamnés, n'avaient plus rien à faire. Le Cocodès se chargeait *gratis* de la correspondance de tout le monde. Il rédigeait des pétitions au commissaire, des lettres à l'aumônier, et tournait fort galamment un billet doux, que la poste mystérieuse du bagne se chargeait de faire parvenir à son adresse, c'est-à-dire à la prison de Saint-Lazare, à Paris.

Le Cocodès touchait une pension fort convenable de sa famille et la dépensait royalement. Enfin, comme on l'a vu, il avait un assez joli talent de narrateur.

Les condamnés étaient donc tous sous la carène du vieux navire, convertie ce jour-là en parapluie, car il tombait une forte averse. Cent dix-sept lui-même n'avait fait aucune difficulté d'y suivre son compagnon de chaîne, Milon et le bonnet vert, qui grognait toujours, disait avec humeur :

– Vous verrez que ce paltoquet de Cocodès ne viendra pas !

– Ah ! dit un autre forçat, dont la tête blanche était couverte du terrible bonnet vert, ce *lasciate ogni speranza*(2) de l'enfer moderne appelé le bagne, je vous trouve superbes, tous tant que vous êtes. Vous vous plaignez et vous êtes venus au bagne en voiture !

– Comment donc y es-tu venu, toi ? demanda un jeune homme.

– Avec la chaîne, et je crois bien que je suis le dernier de ceux qui ont connu ça.

– Tu te trompes, dit un autre forçat ; moi aussi je suis venu avec la chaîne, et du temps de Tierry, encore !

– Qu'est-ce que c'est que Tierry ? dit un novice.

– C'était le capitaine de la chaîne, un brave homme qui était si bon pour nous, que nous attendions d'être rendus au *pré* pour nous évader, de peur de lui faire de la peine.

– Oui, reprit le plus vieux des deux condamnés qui avaient encore connu la chaîne : mais tu n’as pas été marqué, toi ?

– Ça, c’est vrai.

Le mot de *marque* fit courir un frisson dans l’assemblée, et un jeune homme murmura :

– Ce devait être un mauvais moment !…

Le vieux condamné soupira et sa tête s’inclina sur sa poitrine :

– Le jour où j’ai été marqué, dit-il, je suis mort.

– Quelle blague ! fit un condamné sceptique. Le vieillard leva sur lui un œil plein d’éclairs.

– Oui, répéta-t-il, je suis mort ce jour-là…

Et promenant son regard morne et désolé sur le groupe de condamnés qui l’entouraient, il s’écria avec un accent dont l’ironie désespérée allait à l’âme :

– Ah ! vous soupirez tous après la venue de ce jeune homme que vous appelez le Cocodès, et qui vous raconte des pièces de théâtre, des drames, comme vous dites. Eh bien ! si je vous disais mon histoire, si je vous racontais comment j’ai été marqué, vous frissonneriez !…

– Vas-y donc alors ! dit un condamné.

Le vieillard reprit :

– J’ai soixante-neuf ans. Il y en a trente-quatre que je suis au bagne et que je suis mort… c’est-à-dire que mon corps est sans âme et mon cœur sans espoir… Savez-vous ce que j’étais, moi ? J’étais banquier, millionnaire, et j’appartenais à une excellente famille ! Marié à une femme que j’idolâtrais, la vie semblait être un rêve de bonheur perpétuel pour moi. Eh bien ! une passion funeste détruisit tout en quelques années…

« J’étais joueur. Le jeu, c’est la grande route du bagne !

« Cette route commence dans les salons, passe à travers les maisons de jeu et se continue dans les tripots. Aux deux côtés de cette route cheminent, silencieux et hâves, les spectres de la misère et du déshonneur. De l’opulence à la ruine, le trajet est court pour un joueur. Il commence par perdre ce qui lui appartient, puis ce qu’on lui a confié ; ensuite, il vole sa femme, ses amis, ses parents. Parents, amis et femme se taisent, les uns ont pitié, la dernière cache ses larmes. J’ai tout joué, j’ai tout perdu, le pain de mon enfant, car ma femme était grosse, ses vêtements, et jusqu’à son anneau de mariage.

« Un matin, je n’avais plus rien pour jouer. Alors le démon me tourmenta, je fis un faux. Quelques amis puissants me sauvèrent. On me fit partir.

« Mais Paris m’attirait. Je revins à Paris, et savez-vous pourquoi ? Après avoir été faussaire, je devins faux-monnayeur, je fabriquai des billets de banque.

« Et cependant ma malheureuse femme ne savait qu’une chose, notre ruine. Retirée chez une vieille parente, aux environs de Paris, elle me croyait en Amérique, occupé à refaire ma fortune, et elle priait pour moi. Le crime est toujours puni. Le jeu devait me

trahir jusqu'au bout. Ce fut à la table du numéro Cent-treize, au Palais-Royal, que je fus surpris les mains pleines de faux billets.

« On m'arrêta… j'avouai tout.

« À cette époque, le faussaire était puni de mort. La clémence royale commua ma peine. Je fus condamné aux travaux forcés à perpétuité, à la marque et à l'exposition. Ma femme, cependant, ignorait tout et allait devenir mère, c'est-à-dire mettre au monde un pauvre petit être qui entrerait dans la vie par la porte de la misère, que le déshonneur aurait ouverte !

Le vieux forçat s'arrêta un moment, comme accablé par le poids de ses souvenirs. Son émotion avait gagné peu à peu cet auditoire de voleurs et d'assassins. En ce moment, ces hommes frappés par la loi et rejetés à jamais du sein de la société se suspendaient pour ainsi dire aux lèvres du sombre narrateur, et semblaient éprouver toutes les tortures et toutes les angoisses qu'il avait subies.

Enfin, le vieillard continua :

– Oh ! vous n'avez pas vu la marque, vous autres ! On dressait un échafaud : sur cet échafaud s'élevait un poteau auquel on vous liait. Un carcan de fer vous obligeait à tenir la tête droite et à regarder la foule immense qui venait se repaître de votre honte. Puis, au bout d'une heure, le bourreau venait. Il plaçait un réchaud devant vous, et vous pouviez voir rougir lentement le fer sous lequel votre chair allait fumer.

« Tandis que je regardais d'un œil stupide ces horribles préparatifs, la foule hurlait et m'appelait le *banquier.* Et je me préoccupais moins de ses vociférations et du supplice que j'allais subir que de ma malheureuse femme, qui, sans doute, à cette heure, me croyait libre et se berçait de l'espérance de me revoir.

« Enfin le bourreau se baissa, et comme il prenait le fer chauffé à blanc pour l'imprimer sur mon épaule, la foule se tut, comme elle se tait au moment où le condamné à mort s'allonge sur la bascule fatale. Mais en ce moment, aussi, du sein de cette foule silencieuse, un cri terrible se fit entendre, un cri auquel je répondis par un hurlement de bête fauve frappée à mort… Ah ! ce ne fut pas la douleur physique qui m'arracha ce cri, je crois même que je ne sentis pas le fer brûlant calciner mes chairs… Non, ce fut un cri d'épouvantement suprême, car je venais de voir une femme qu'on emportait évanouie, à dix pas de l'échafaud, et cette femme, c'était la mienne !

Et comme le vieux forçat achevait, les condamnés le virent cacher sa tête dans ses mains, et deux larmes brûlantes jaillirent au travers de ses doigts crispés. Il y eut un moment de silence terrible parmi les forçats. Plusieurs mains se tendirent même vers le vieux condamné.

– Ah ! reprit-il avec un ricanement horrible, vous ne savez pas tout encore…

Et il essuya ses larmes qui tombaient de ses yeux une à une et brûlantes, comme des larmes de damné, puis il continua :

V

– Vous n’avez pas connu la marque et, à l’exception de l’un de vous, personne ne se souvient de la chaîne et de cette sinistre opération qui précédait son départ, et qu’on appelait la parade…

« On vous rivait un anneau au cou d’un coup de marteau, au risque de vous broyer la tête. Puis, une chaîne passait dans cet anneau et se reliait à l’anneau de tous les autres. C’était comme une horrible tresse de fer et de chair humaine qui ne devait plus se séparer jusqu’au bagne. Quand le hideux cordon était prêt, les portes de Bicêtre tournaient sur leurs gonds avec un bruit lugubre, et soudain le peuple, qui attendait, poussait une immense clameur. Les repris de justice, les chevaux de retour, comme nous disons, entonnaient alors le chant du départ, une *Marseillaise* des ténèbres, dont le refrain disait : *La pègre ne périra pas !*

« Les autres, ceux qui pour la première fois faisaient le voyage, essayaient de baisser la tête et de se dérober aux regards.

« Ah ! vous parlez du bourreau qui tue, et du garde-chiourme qui bâtonne, et de nos fers qui meurtrissent nos chevilles, et de nos longues souffrances, que chaque jour ramène, qu’est-ce que cela ?

« Ceux qui ne sont pas sortis de Bicêtre avec la chaîne, bétail humain conduit par des démons, n’ont pas souffert… Si vous les aviez vues là, ces cent mille têtes hurlantes, grimaçantes, ces cent mille têtes de femmes, d’hommes et d’enfants qui venaient insulter les condamnés et les accompagnaient pendant deux ou trois lieues de leurs vociférations et de leurs menaces !

« Il y avait de tout dans cette foule : des femmes de mauvaise vie et des hommes qui vivaient aux dépens de ces femmes, et des gens en habit noir qui n’avaient plus de souliers et des enfants demi-nus, et des vieillards aux cheveux blancs souillés par la débauche et aussi d’honnêtes ouvriers qui ne savaient pas que la vue du crime porte malheur.

« Et quand, parmi les condamnés vulgaires, il y avait un grand coupable arraché à la haute classe de la société, un médecin, un notaire, un avocat, il fallait les entendre hurler ! …

« – Où est-il ? Où est-il ? demandait-on.

« Moi, j’étais le banquier.

« Quand les portes de Bicêtre s’ouvrirent devant moi, un régiment faisait la haie et était impuissant à maintenir la foule avide. Le convoi n’allait pas à Brest ; il se dirigeait sur Toulon, et il passait sur la route de Fontainebleau, au milieu du village de Choisy-le-Roi. Or, savez-vous quel était ce village, pour moi ?

« C’était celui où j’avais caché ma malheureuse femme. C’était en été, au mois d’août. La chaîne était partie à quatre heures du matin, et il en était six lorsque nous entrâmes dans Choisy.

« – Halte ! cria tout à coup le capitaine.

« Et il ordonna le silence, et les chansons obscènes s’éteignirent. Plusieurs de nous-mêmes se découvrirent.

« La chaîne, l’horrible chaîne de chair humaine se croisait avec un enterrement. Deux bières portées à bras se suivaient, escortées par une foule recueillie, tandis que la cloche de l’église du village tintait tristement. La première était recouverte d’un drap noir, l’autre d’un drap blanc.

« C’étaient les bières d’une grande personne et d’un enfant.

« Derrière la première, une femme sanglotait, je la reconnus ; c’était la vieille parente à qui j’avais confié ma femme, et je compris tout. Tandis que j’allais au bagne, on portait au cimetière ma femme et mon enfant, que je n’avais pas même vu.

Ici le vieux forçat pleura de nouveau et nul n’osa interrompre le cours de cette épouvantable douleur.

Le garde-chiourme s’approcha. Par extraordinaire, cet homme avait une âme sensible. Il prit le vieux forçat par le bras.

– Allons ! papa, dit-il, ne pleurez pas… vous êtes au bout… Vous les rejoindrez bientôt.

Et il l’emmena loin des autres condamnés ; car depuis longtemps le vieillard était à la demi-chaîne.

– Voilà que je me sens le cœur tout plein de l’histoire du vieux, dit le Parisien. Si le Cocodès venait maintenant, je crois qu’il ferait un tour, comme on dit en langage de théâtre.

– Ah ! tu crois ? dit Cent dix-sept, qui n’avait pas encore ouvert la bouche.

– Pardine, répondit le Parisien, les inventions de ceux qui font des pièces n’iront jamais à la cheville des drames de la vie réelle, et c’est une pièce que le Cocodès nous racontait hier. *Rocambole,* drame en cinq actes… à preuve !

– Tu as raison, dit Cent dix-sept, mais n’a-t-on pas fait une pièce avec Cartouche ?

– Oui.

– Avec Mandrin ?

– Aussi.

– Cartouche et Mandrin ont pourtant existé…

– Mais Rocambole ?…

– Rocambole pareillement. Je l’ai connu.

– Et tu sais son histoire ?

– Oui.

Et Cent dix-sept ajouta, avec un sourire :

– Non point son histoire arrangée pour le théâtre, mais bien son histoire vraie.

– Tu nous la diras, alors, fit le bonnet vert.

– C’est possible, un jour où je serai de belle humeur.

– Mais enfin, qu’était-ce que Rocambole ?

– Un enfant de Paris, un vagabond qui, ainsi que vous l’a dit le Cocodès, parvint à s’incarner dans la peau d’un marquis de retour de l’Inde.

– Et ce marquis était riche ?

– Il avait plusieurs millions.

– Et Rocambole parvint à se faire passer pour lui ?

– Pendant trois ans.

– Alors, ce marquis était mort ?

– Non, il vivait.

– Mais il n’avait ni amis ni parents ?

– Il avait une mère, une sœur.

– Et… cette mère ?

– Elle s’y trompa. Elle adora Rocambole.

– Et… la sœur ?

À cette question, Cent dix-sept tressaillit.

– La sœur, dit-il, elle aima Rocambole comme elle eût aimé son véritable frère, et Rocambole l’aima.

– D’amour ?

– Non, comme si elle eût été sa sœur. Un nuage passa sur le front du forçat.

– Mais qu’est-ce que ça peut vous faire, tout ça, vraiment ? demanda-t-il.

– Nous voulons savoir, dit Milon. Cent dix-sept haussa les épaules.

– Je ne suis pas en train de raconter, dit-il.

– Mais enfin, reprit le bonnet vert, est-il mort, ou est-il vivant, ce Rocambole ?

– Je ne sais pas, dit Cent dix-sept.

Puis il regarda Milon d’un air qui voulait dire :

– Tous ces gens-là m’ennuient ; allons-nous-en ! Milon se leva.

– Voulez-vous nous promener, compagnon ? dit-il.

– Allons ! dit Cent dix-sept. Et ils s’éloignèrent de la carène.

– Vous me la direz, n’est-ce pas ? reprit Milon.

– Quoi donc ?

– L’histoire de Rocambole.

– Oui, répondit le forçat.

Et il retomba dans son mutisme.

Ils se promenèrent environ un quart d’heure, puis forcément, fatalement, ils revinrent vers le groupe de forçats. C’était le bonnet vert, celui qui, après le vieux forçat, était le seul qui eût connu la chaîne, qui venait de prendre la parole :

– Moi, disait-il, je crois l’avoir dit, j’étais cocher. Je n’ai jamais aimé que deux êtres au monde : un cheval et un chien. Le cheval est mort et j’en ai pleuré ; le chien aussi… Ah ! ce n’est pas des larmes que j’ai versées pour ce dernier, c’est du sang !

Il promena autour de lui un regard farouche.

– Si vous saviez cette histoire, reprit-il, elle vous ferait peut-être autant d’effet que celle du capitaine…

Et comme on le regardait avec curiosité :

– Tenez, voici vingt ans que je suis ici, et il y en a dix que je vis avec une suprême espérance, c’est que le bourreau de mon chien mourra de ma main.

– Qui donc l’a tué ?

– Un garde-chiourme.

– Alors, dit le Parisien, si tu n’as pas de répugnance à devenir chanoine de l’abbaye de Monte-à-Regret, pourquoi ne lui fais-tu pas son affaire ?

– Il n’est plus ici. On l’a envoyé à Brest quand on a su que je voulais le tuer.

– Oui, mais le bagne de Brest est supprimé.

– Je le sais.

– Et ces gens-là, ça aime tant le métier qu’il est capable de revenir ici.

– C’est là-dessus que je compte, dit froidement le forçat.

– L’histoire du chien, s’il vous plaît ? fit le Parisien d’un ton ironique.

– Tu railles, toi, dit le bonnet vert ; mais tu pleureras tout à l’heure…

– L’histoire ! l’histoire ! répétèrent les condamnés.

– La voici, dit le vieux forçat.

VI

– J’étais cocher, dit le bonnet vert, cocher de remise, et, qui plus est, cocher de remise marron. Savez-vous ce que c’est les *marrons !* C’est des hommes mal vêtus, mal chaussés, ayant mauvaise mine, conduisant une mauvaise voiture et un mauvais cheval. Pas méchants, au fond, mais braillards, buvant beaucoup de vin blanc et d’eau-de-vie de pommes de terre, insultant volontiers la pratique et ayant mauvaise odeur dans l’opinion publique.

« La pratique est plus mauvaise encore que le cocher : elle paie en grognant et elle vous rend bien les sottises qu’on lui dit, quand on lui demande cinq sous de pourboire après une course de plusieurs heures dans la boue et sous la pluie.

« Moi, j’avais une mauvaise tête et une femme qui l’avait plus mauvaise encore. Quand j’avais bu, nous nous battions, et si je n’avais pas eu mon chien pour me consoler, je crois bien que je me serais péri. Mais aussi, quel amour de chien, si vous saviez !… C’était un petit terrier-boule tout blanc et plein d’intelligence. Il ne quittait pas l’écurie, et il ne fallait pas s’en approcher ! J’étais mal avec ma femme, rapport qu’elle le battait. Si le chien recevait un coup de pied, ma femme avait sa tripotée.

« Comme moi, elle aimait la fine goutte le matin, à midi et le soir, sans parler de la journée. Alors, quand je rentrais, c’étaient des coups qui pleuvaient. Elle me griffait, moi je l’étranglais. Un soir je serrai plus fort que de coutume et elle tomba. Je crus qu’elle était ivre, mais pour dire la vraie vérité, elle ne devait plus se griser jamais…

« Elle était morte !

« Le lendemain on m’arrêta et on me mit en prison, puis on m’envoya aux assises, et il y eut des avocats qui firent de beaux discours pour et contre moi. Il y avait un *curieux* qui voulait qu’on me guillotinât, mais il ne fut pas assez fort ; on m’envoya seulement au bagne. Mais ça m’était égal, je ne pensais qu’à Tobby, que je n’avais pas vu depuis mon arrestation. C’était mon pauvre chien. J’étais bien inquiet ; cependant une chose me consolait : c’est qu’à Montmartre, où je remisais, tout le monde connaissait et aimait Tobby, et je pensais bien qu’on l’aurait recueilli et qu’il avait de quoi manger.

« Mais voilà que, comme je sortais de la cour d’assises pour retourner à la prison, et que je marchais entre deux gendarmes, avec les menottes, je pousse un cri et je reconnais mon chien. Il se jette sur moi, il me flatte, il me caresse tant et tant que je me mets à pleurer. Les gendarmes le repoussent, mais il me suit, et le voilà qui arrive à la prison.

« Le concierge était un brave homme qui avait du cœur ; il laissa entrer le chien et le garda chez lui.

« J’étais à Bicêtre, et j’attendais avec les autres condamnés le jour de la ferrade et du départ pour Toulon. Tous les jours je voyais mon chien dans le préau, et ça me suffisait. Je n’avais plus qu’une peur, c’était de partir pour *le pré* et de me séparer de lui. Enfin ce

jour-là arriva. Le capitaine de la chaîne me vit pleurer à chaudes larmes tandis qu'on me ferrait, et il me dit :

« – Tu as donc bien peur du bagne ?

« – Ce n'est pas pour ça que je pleure, répondis-je.

« – Et pourquoi pleures-tu ?

« – Rapport à mon chien, lui dis-je en sanglotant.

« Je vous l'ai dit, c'était un bonhomme, le capitaine Tierry, et il faisait tout ce qu'il pouvait pour les condamnés.

« – Eh bien ! me dit-il, nous l'emmènerons s'il veut suivre la chaîne jusqu'à Toulon, et puis là, nous verrons.

« Ce qui fut dit fut fait, le chien suivit la chaîne ; quand il était fatigué, le bon Tierry le prenait dans son cabriolet, et, en route, il le nourrissait bien. J'aurais voulu être le bon Dieu pour le récompenser, cet excellent capitaine. Nous arrivâmes à Toulon.

« Au bagne, pas de chien ; mais sur la prière de Tierry, un homme qui tenait un bouchon dans les environs de l'arsenal s'en chargea. Chaque matin, quand la chiourme sortait pour aller à la fatigue, tantôt au Mourillon, tantôt au fort Lamalgue, mon pauvre chien était à la porte et il venait me lécher les mains ; quelquefois l'adjudant était bonhomme, il me permettait de l'emmener.

« Le soir, en rentrant, Tobby connaissait la consigne, il me reconduisait jusqu'à la porte de l'arsenal, me léchait les mains et s'en retournait tristement chez le cabaretier pour s'en revenir au poste le lendemain.

« Cela dura deux ans ; moi, du moment que je pouvais voir mon chien, et que je ne buvais plus de l'eau-de-vie, j'étais un brave homme et je faisais un *bon* forçat. Je travaillais comme un cheval, je ne désobéissais jamais, tout m'allait. Jamais je n'avais été puni. Il y avait un adjudant qui m'avait pris en amitié ; il raconta l'histoire du chien à M. Rignault, le commissaire, un bon commissaire, celui-là, et juste comme le bon Dieu.

« Le commissaire prit le chien, comme si c'était à lui, et je pus voir mon pauvre Tobby tout le jour. Le soir, il couchait dans une écurie, sur de la bonne paille et, en y songeant, je ne trouvais plus le lit de mon *tollard* trop dur. Mais il y a de la déveine en toutes choses, allez !

« On m'accoupla, au bout de six mois, avec un autre camarade qui était une mauvaise tête, et souvent il lui fallait du bâton. Un jour que nous étions au chantier, il répondit mal à l'adjudant. L'adjudant leva son bâton. Tobby était à deux pas ; il crut que le bâton allait retomber sur mes épaules, et il se jeta sur l'adjudant et le mordit. Alors l'enfer commença. L'adjudant prit le chien en haine et moi aussi. Tobby recevait des coups de pied et des coups de bâton à chaque instant, et moi j'étais puni, sans avoir quelquefois fait autre chose que menacer l'adjudant de me plaindre au commissaire.

« Oh ! la canaille d'adjudant ! murmura le forçat. Je me ferais faucher en riant si je pouvais le tuer. Car il a tué mon chien, voyez-vous… Et savez-vous comment ? Nous ne sommes pas des saints, ici, mais pas un de nous n'aurait eu cette idée.

« Un matin, je m’aperçus que le chien était triste. Il ne voulait pas manger, mais il buvait beaucoup. Tout le jour il but qu’on eût dit qu’il avait des charbons dans le gosier. Le lendemain il était tout enflé et refusait la moindre nourriture. Le jour suivant il mourut. On lui avait fait avaler, dans de la viande, des petits morceaux d’éponge frite ! L’éponge s’était gonflée et l’avait étouffé. Et comme je pleurais sur le cadavre de mon chien, l’adjudant, qu’on appelait Massolet, se mit à rire, et le soir, il conta la chose aux camarades.

« Le lendemain, en allant à la fatigue, je pris mes fers à deux mains et j’essayai de l’assommer. Mais on vint à son secours, et mon affaire était bonne si le commissaire n’avait su la vérité. J’en ai été quitte pour trois ans de double chaîne, car au terme du code des chiourmes, je pouvais être fauché. Le commissaire a renvoyé Massolet, mais il est rentré dans l’administration, et j’ai appris qu’il était à Brest. Alors j’ai fait tout ce que j’ai pu pour me faire envoyer à Brest, mais on se méfiait, et je suis resté ici. Seulement, si jamais il revient…

Le forçat fut interrompu par l’arrivée d’un nouveau personnage ; car les autres forçats avaient écouté son récit avec un religieux silence. Ce personnage, c’était le conteur en retard, c’est-à-dire le Cocodès.

– Ah ! te voilà ! fit Milon ; tu ne viens pas à l’heure, camarade, et on se passe joliment de toi.

– Voilà, voilà, dit le Cocodès, j’y suis : *Rocambole, acte premier, scène première…*

– Va te promener, dit Milon, nous n’avons plus besoin de toi pour savoir l’histoire de Rocambole.

– On vous l’a dite ?

– On nous en a touché deux mots, mais on nous la dira plus en détail.

– Qui donc ça ? fit le Cocodès d’un ton plein d’ironie et de dédain.

– Moi, répondit Cent dix-sept. Et il fixa le jeune homme.

Celui-ci tressaillit sous le poids de ce regard clair et froid, et subit tout à coup une fascination étrange et mystérieuse. Alors Cent dix-sept se leva et dit au Cocodès :

– Je ne t’ai jamais rien demandé, moi.

– Ça, c’est vrai.

– Me rendrais-tu un petit service ?

– Comment donc, cher ? fit le Cocodès flatté.

– Viens jaser par ici, alors… Et il l’emmena hors de la carène.

Milon suivait à longueur de leur chaîne commune.

– Mon petit, dit Cent dix-sept, tu vas chaque jour à l’hôtel de France voir cette dame en question ?

– Oui.

– Est-ce une femme intelligente ?

– Je le crois, camarade, dit le Cocodès avec orgueil.

– Je voudrais la charger d’une commission pour Paris.

– Donnez-la-moi, en ce cas.

– Non, je la lui donnerai moi-même. Le Cocodès ouvrit de grands yeux.

– Mais, dit-il, où la verrez-vous ?

– Chez elle… à l’hôtel de France.

– Mais vous ne pouvez quitter le bagne, vous !

– Cela ne te regarde pas, dit froidement Cent dix-sept. La verras-tu aujourd’hui ?

– Oui.

– Eh bien, dit tranquillement Cent dix-sept, annonce-lui ma visite. Le Cocodès regarda Cent dix-sept et le crut fou.

VII

Comme ils étaient enchaînés le soir sur le lit de misère et que les argousins achevaient la première ronde de nuit, Milon dit à Cent dix-sept :

– Vous l'avez joliment fait poser le petit, camarade ?

– Qui donc ça ? demanda Cent dix-sept.

– Le Cocodès, donc !

– En quoi donc l'ai-je fait poser, par hasard ?

– Ne lui avez-vous pas dit que vous iriez souper à onze heures avec la dame de l'hôtel de France ?

– Oui. Eh bien ?

– Mais dame ! fit Milon, la chose n'est pas commode, ce me semble.

– Chut ! dit Cent dix-sept. Laisse passer les argousins et tu verras…

Un adjudant et un ouvrier forgeron se livraient en ce moment à la vérification des fers. Le forgeron avait un marteau à la main, et avec ce marteau il frappait çà et là un coup sec sur les chaînes pour s'assurer qu'aucun anneau n'avait été scié. Quand il fut près de Cent dix-sept, celui-ci regarda l'adjudant.

– Vous savez bien que je ne veux pas m'évader. Ainsi laissez-moi donc dormir, votre lumière me fatigue la vue.

En même temps, il échangea un rapide coup d'œil avec le forgeron, qui était ce qu'on appelle un ouvrier libre du port.

Puis il se recoucha et ferma les yeux. Les argousins passés, Milon lui dit :

– Il faut plus d'une journée pour scier les manicles, et encore faut-il avoir une bonne lime, faite avec un ressort de montre.

– Quelle heure est-il ? demanda Cent dix-sept.

– Neuf heures viennent de sonner à l'arsenal.

– Alors, laisse-moi dormir une heure.

– Et puis ?

– Et puis, tu m'éveilleras. Il me faut bien une heure pour faire ma toilette.

– Foi de Milon, murmura le colosse, je veux être pendu si je comprends un mot à tout ce que vous dites, camarade.

– Écoute, répondit Cent dix-sept, tu es le seul *compagnon* qui m'aille, et puisque tu as envie de t'évader, nous nous évaderons.

– Vrai ? fit Milon avec joie.

– Nous rentrerons donc ensemble dans le monde, mais c’est à deux conditions.

– Oh ! dites…

– D’abord, nous ne nous quitterons plus.

– M’aiderez-vous à retrouver mes pauvres enfants ?

– Oui.

– Et à leur rendre leur fortune ?

– Oui.

– C’est bien ; nous ne nous quitterons plus. Quelle est l’autre condition ?

– Ne te fâche pas, dit Cent dix-sept avec bonté, mais tu n’es pas très intelligent ; conviens-en…

– Je suis une brute, répondit humblement le colosse.

– Alors tu te contenteras d’être le bras qui exécute, quand je serai, moi, la tête qui ordonne.

– Oui, je vous le promets.

– Écoute-moi bien, je ne mens jamais.

– Je vous crois.

– Je t’ai dit que j’irais ce soir à l’hôtel de France et que je sortirais du bagne aussi librement que si j’étais le commissaire lui-même. Eh bien ! je le ferai.

– En vérité, murmura Milon abasourdi.

– Chut ! voici l’adjudant qui repasse.

L’adjudant et le forgeron avaient en effet terminé leur ronde et repassaient devant le tollard sur lequel Cent dix-sept et Milon étaient enchaînés.

– Pardon, monsieur l’adjudant, dit Cent dix-sept, pourriez-vous me dire l’heure qu’il est ?

– Il est neuf heures, répondit l’adjudant.

– Tiens ! fit Cent dix-sept, regardant une seconde fois le forgeron avec lequel il avait échangé déjà un geste d’intelligence, *je croyais qu’il était dix heures.*

L’adjudant passa sans prêter la moindre attention à la réflexion du forçat. Mais Milon avait surpris le coup d’œil échangé entre le forgeron et Cent dix-sept. Quand ils se retrouvèrent plongés dans cette demi-obscurité produite par les reflets lointains du fanal qui éclairait imparfaitement et d’une lueur rougeâtre et blafarde la salle du bagne, le colosse dit à son compagnon de chaîne :

– Vous saviez pourtant l’heure au juste, compagnon ?

– Oui, mais j’avais besoin de prévenir mon homme.

– Quel homme, compagnon ?

– Le forgeron que j’ai regardé.

– Ah ! fit Milon, je ne comprends toujours pas.

– Sais-tu depuis combien de temps je suis ici ?

– Non.

– Depuis dix ans. Le même jour, un ouvrier forgeron s’est présenté à l’arsenal et a demandé à être employé. Il était habile, si habile qu’il s’est fait une véritable réputation. Personne mieux que lui ne soude les fers d’un seul coup de marteau. Il a rendu de grands services et empêché bien des évasions. Et sais-tu pourquoi il a fait tout cela ?

– Non.

– C’est pour moi. Je suis son vrai maître. Et il attend patiemment que j’aie besoin de lui.

– C’est donc un homme qui vous est dévoué ?

– Oui, jusqu’à la mort. Le mot *dix heures* était un signal.

– En vérité ?

« Quel homme êtes-vous donc ? fit le colosse avec une admiration naïve.

– Je te le dirai plus tard.

Tout en causant, Cent dix-sept, d’ordinaire immobile, s’agitait quelque peu sur son tollard.

– Que faites-vous donc ? demanda encore Milon.

– Je dévisse mes manicles.

– Vous les… dévissez ?… murmura Milon stupéfait.

– Oui, dit Cent dix-sept. Les tiennes sont rivées, et il faudra les limer… Mais les miennes…

– Les vôtres ?…

– Elles tiennent par un boulon creux. Vois plutôt.

Et Milon sentit que la jambe de Cent dix-sept était libre et ne tenait plus à la chaîne commune.

– Maintenant, dit encore Cent dix-sept, lorsque j’aurai mes effets, je m’en irai.

– Mais vous reviendrez ? fit Milon avec inquiétude.

– Oui, car le jour de notre évasion est peut-être loin encore.

– Oh ! fit Milon.

– Avant de quitter le bagne, continua Cent dix-sept, il faut que nous sachions où aller.

– À Paris !… pardieu !… dit Milon.

– Sans doute. Mais si je romps ma chaîne, ce n’est pas pour la reprendre. Je veux donc prévenir mes amis de Paris. Mais, ajouta Cent dix-sept, ne t’effraie pas, mon vieux ; avant huit jours, nous ne serons plus ici.

Milon se grattait l’oreille.

– Écoutez, dit-il, il y a encore une chose qui me chiffonne.

– Laquelle ?

– Souvent, vers minuit, il prend une fantaisie au commissaire de faire une tournée dans les salles.

– Eh bien ?

– Rien ne sera plus facile que de constater votre évasion.

– Tu te trompes, mon ami.

– Je serai seul sur le lit, pourtant ?

– Non, tu ne seras pas seul.

– Ma foi ! murmura Milon, je n’ai jamais cru au diable, mais je commence à y croire.

Cent dix-sept eut un petit rire sec et répondit :

– Tu n’as rien vu encore. Maintenant, je te le répète, laisse-moi dormir une heure. Je n’ai plus qu’à m’habiller, et il ne me faut pas une heure pour aller de l’arsenal à l’hôtel de France.

Et Cent dix-sept retomba dans son mutisme.

Comme dix heures sonnaient, Milon, qui n’avait pas fermé les yeux, crut entendre un léger bruit. Cependant la chiourme dormait. Les chuchotements, les plaintes, les blasphèmes s’étaient éteints un à un, et la légion des damnés était rentrée dans le silence. Milon vit un homme, une ombre plutôt, qui s’avançait lentement vers le tollard. C’était le forgeron libre qui paraissait être de concert avec Cent dix-sept. Le colosse toucha légèrement son compagnon de chaîne.

– Il est dix heures, dit-il.

– Je le sais, répondit Cent dix-sept. Déshabille-toi. As-tu mon nécessaire ?

– Oui, maître.

Le *nécessaire* est un petit étui de fer-blanc que possèdent tous les forçats, ceux du moins qui ne se sont pas résignés par avance à attendre tranquillement l’heure de leur libération.

Où le cachent-ils ? comment parviennent-ils à le soustraire aux regards vigilants de l’autorité du bagne ? Voilà ce qui est et sera toujours un mystère. Or le nécessaire contient une fausse barbe et des cheveux destinés à couvrir la tête rasée du forçat.

Le forgeron fut déshabillé en un tour de main.

– Maître, dit-il tout bas, le métier de forgeron ne me va pas, et voici dix ans que je le fais pour vous, attendant un ordre que vous ne me donnez pas. Est-ce que vous allez filer

pour tout de bon ?

– Non, pas encore, répondit Cent dix-sept, mais bientôt.

Tout en parlant ainsi, Cent dix-sept s'était revêtu des habits du forgeron, une vareuse brune et un large pantalon de toile, et il avait collé sur ses joues une magnifique paire de favoris noirs en tout semblables à ceux du forgeron. Quand il fut coiffé du bonnet de laine brune, l'illusion fut complète. En même temps le forgeron passait le pantalon jaune et la vareuse rouge du forçat, puis il enfonçait son bonnet sur ses yeux et attachait à l'aide du boulon creux la manicle après sa jambe. Quand ce fut fait, il se coucha sur le tollard, la face contre le strapontin. Milon, qui n'avait pas perdu un détail de cette double opération, aurait pu jurer que c'était bien Cent dix-sept qui était couché à côté de lui. Alors Cent dix-sept se pencha sur le forçat d'emprunt.

– Que faut-il répondre à la porte ?

– Que vous n'avez pas retrouvé le marteau.

– C'est bien, au revoir, camarade.

Cent dix-sept, devenu ouvrier libre du port, donna une poignée de main à Milon et s'en alla d'un pas assuré à travers la salle numéro 3. Un adjudant veillait à la porte.

VIII

L’adjudant devant qui le faux ouvrier allait passer était le plus terrible de tous par sa clairvoyance. Depuis qu’il faisait partie de l’administration, les évasions devenaient presque impossibles. On le nommait Turpin.

Turpin vous dévisageait le forçat sous tous les costumes ; on eût dit qu’il était, comme les chiens de chasse, doué d’une sorte de flair.

Cent dix-sept le reconnut à dix pas de distance.

– Et cet imbécile de Cocorico qui ne me prévient pas, murmura-t-il. Cocorico était le nom du forgeron qui venait de prendre, sur le lit du bagne, la place de Cent dix-sept.

Mais Cent dix-sept s’était si merveilleusement incarné dans son rôle, il avait si exactement posé son bonnet sur l’oreille, et sa main gauche dans la poche de son pantalon, que Turpin, qui venait de voir passer Cocorico, n’eut pas l’ombre d’un soupçon.

Le forgeron, à qui Cent dix-sept avait donné le nom de Cocorico – nom de guerre sans doute –, se nommait, pour l’administration qui l’employait à souder les fers, Noël Durand.

– Eh bien ! Noël, dit Turpin, as-tu ton marteau ?

– Je ne l’ai pas retrouvé, répondit Cent dix-sept.

Et, au lieu de passer rapidement, il s’arrêta avec complaisance.

– À moins qu’un forçat ne me l’ait *soulevé,* dit-il, je crois bien que je l’ai laissé au poste tout à l’heure.

– Sois tranquille, Turpin, celui qui te l’a pris ne s’en servira pas cette nuit : j’ai bon œil.

– Et bon pied ! dit Cent dix-sept en riant. Donnez-moi une prise, adjudant.

Turpin ouvrit sa tabatière, Cent dix-sept y plongea les doigts, se barbouilla le nez avec lenteur, puis continua son chemin en disant « merci ».

– Hé ! Noël ! lui cria Turpin quand il eut fait dix pas dans le corridor.

Cent dix-sept se retourna.

– À quelle heure reviens-tu le matin ?

– À sept heures, je suis à la forge.

– Veux-tu me rapporter du tabac en corde ?

– Je le veux bien. Combien en voulez-vous ?

– Un demi-kilo.

– C’est bien. Bonsoir.

– Bonsoir, répondit Turpin, qui prit son attitude nonchalante à la porte de la salle numéro 3.

Cent dix-sept sortit du bagne sans encombre ; il traversa l'arsenal et arriva devant la guérite du portier-consigne.

Le vrai Noël avait prévu beaucoup de choses. Et fouillant dans les poches de la vareuse, Cent dix-sept trouva une pipe et du tabac.

Il bourra sa pipe, et, arrivé devant la guérite, il demanda du feu au portier.

Le portier était de mauvaise humeur :

– Passe ton chemin, marchand d'enclume ! dit-il.

– Comme il vous plaira, camarade, répliqua Cent dix-sept.

Et il sortit de l'arsenal avec le même sang-froid et le pas calme et mesuré qu'avait le vrai Noël. Un quart d'heure après, il arrivait en ville et s'enfonçait dans le dédale de petites rues. Arrivé devant une boutique fermée, mais dont les volets laissaient filtrer un filet de lumière, Cent dix-sept s'arrêta et frappa doucement.

– Qui est là ? demanda une voix à l'intérieur.

– Noël, répondit Cent dix-sept.

Il entendit marcher en dedans ; puis les pas s'arrêtèrent tout près de la porte, et la même voix dit encore :

– N'avez-vous donc pas un autre nom ?

– Cocorico, répondit le forçat.

Aussitôt la porte s'ouvrit, et Cent dix-sept se trouva au seuil d'une boutique de fripier. Une vieille femme qui était venue ouvrir recula à sa vue.

– Vous n'êtes pas Noël ! dit-elle.

– Non, mais je suis celui que vous attendez… Un homme s'élança du fond de la boutique.

– C'est le *maître !* dit-il.

Quand Cent dix-sept fut entré, la vieille referma la porte avec précaution.

– Ah ! dit-elle, voici bien longtemps que nous vous attendons.

– Vrai ? répondit Cent dix-sept, et cependant ce ne sera pas encore pour cette nuit.

– Comment ! vous *ne filez* pas ?

– Non.

L'homme et la vieille se regardèrent avec une douloureuse insouciance. Cent dix-sept eut un sourire tristement ironique :

– Que voulez-vous ? fit-il, je me plais au bagne !

– Chacun son goût, murmura la vieille.

– Mais je filerai bientôt. Et je viens justement ce soir pour tout préparer.

– À la bonne heure ! voilà qui est parler, dit la vieille femme avec joie. L'homme qui paraissait être son fils, et avait la tournure vulgaire d'un honnête marchand d'habits, regardait Cent dix-sept avec une naïve admiration.

– Mes amis, reprit le forçat, il faudra, ces jours-ci, me trouver un valet de chambre convenable.

– Je ferais bien l'affaire, moi, si vous vouliez me prendre, maître, répondit le fripier.

– Nous verrons ça.

– Vous n'avez besoin de rien, continua la vieille avec un chaleureux empressement ; une fine goutte, un verre de vieux vin, une aile de volaille ?

– Merci, ma bonne mère, je soupe en ville.

– Où donc ça ? demanda naïvement le fripier.

– À l'hôtel de France et avec une jolie femme… encore !

– Ce n'est pas étonnant, fit la vieille, vous êtes si joli garçon !

Cent dix-sept regarda l'heure à la montre d'argent de Noël.

– Hé ! hé ! dit-il, il est dix heures et demie. Je sais bien que l'hôtel de France est tout à côté, mais il faut que je m'habille, et j'ai pour principe de ne jamais faire attendre les femmes.

– Noël a fait apporter pour vous une grande malle pleine d'effets, dit le fripier.

– Où est-elle ?

– Là-haut ; vous avez votre chambre.

– Bien ! conduisez-moi.

Le fripier alluma une lampe au brûle-tout que tenait sa mère, puis il ouvrit une porte qui démasqua un escalier.

– C'est par ici, dit-il.

Cent dix-sept se laissa conduire au premier étage et le fripier l'introduisit dans une chambre fort propre et qui ressemblait à celle d'un hôtel de second ordre.

– C'est bien, dit Cent dix-sept, laissez-moi ; j'en ai pour dix minutes. Et tandis que le fripier se retirait, il ouvrit une grande malle semblable à celle d'un commis voyageur. Le fripier avait rejoint sa mère.

– Je te le disais bien, moi, lui dit celle-ci, que le maître finirait par avoir assez des gourganes et du pain bis du commissaire.

– Quand on pense, murmura le fripier, que voilà dix ans qu'il est là.

– Il aurait bien pu s'en aller, reprit la vieille. Un homme comme lui, ça se moque des argousins quand ça veut.

– Oh ! bien sûr !

– Franchement, je ne le reconnaissais pas, moi, continua la vieille marchande.

– Ah ! dame ! vous savez… c'est son fort à lui… autant de costumes autant de têtes. S'il lui plaisait de ressembler à l'amiral préfet maritime, l'état-major s'y tromperait.

– Quel homme ! murmura le fripier avec un accent d'ingénuité plein d'admiration. J'ai idée, moi, qu'il va redevenir millionnaire et marquis, et tout ce qu'il voudra.

– La seule chose que je ne puisse pas comprendre, moi, reprit la vieille, c'est qu'il soit resté dix ans là-bas.

– Je m'en doute, mère.

– Voyons ton idée ?

– Il a eu un grand chagrin, le maître.

– Un chagrin d'amour ?

– Non, mais c'est un chagrin de cœur tout de même. Il a aimé une femme qui passait pour être sa sœur, et qu'il avait fini par considérer comme telle.

– Ah ! oui… je sais…

– Eh bien ! la peur de la rencontrer à Paris l'a fait rester dix ans ici.

– Pauvre cher homme !

– Alors je me doute bien qu'il faut qu'elle soit morte pour qu'il consente *à filer.*

– C'est bien possible.

Les mutuelles confidences des fripiers furent interrompues.

Cent dix-sept redescendit. La mère et le fils ne purent réprimer un cri de surprise tant le forçat était méconnaissable. Ils avaient devant eux un élégant officier de marine, portant sur sa capote de petite tenue les aiguillettes de l'enseigne de vaisseau. Ses cheveux étaient taillés en brosse, mais il avait une superbe barbe noire peignée et parfumée comme la chevelure d'une petite maîtresse.

Le fripier, émerveillé, lui fit le salut militaire.

– Vite ! dit Cent dix-sept, conduisez-moi à l'hôtel de France. Je n'ai que le temps. Ah ! à propos, Noël a dû vous confier de l'argent pour moi.

– Nous avons dix mille francs, répondit la vieille. Les voulez-vous ?

– Non, pas aujourd'hui, ma bonne mère. Donnez-moi cinquante louis, et… en route.

Et il ouvrit lui-même la porte de la boutique.

– Venez, dit le fripier.

IX

Précédons Cent dix-sept à l'hôtel de France, et pénétrons chez M^lle^ Nichette.

Nichette, comme bien on le pense, était un petit nom d'amitié que lui avait donné le Cocodès. La liaison de ces deux êtres avait eu sans doute des jours de printemps embaumés et ensoleillés, et des heures lugubres comme le jour des Morts.

Certes, celui qui se serait fait une idée de Nichette sur la vue de Cocodès et sur ses propos mélangés de fatuité et d'idiotisme serait tombé de son haut en pénétrant chez elle. Nichette était depuis un mois à Toulon et on l'appelait, à l'hôtel de France, M^me^ Prévost. C'était une femme de trente ans, aux cheveux d'un roux fauve, avec des yeux noirs, une taille si souple et si frêle, en apparence, qu'on eût dit cet insecte nommé la *verte demoiselle,* mais puissante et musculeuse en réalité. Front large et carré, lèvres minces, sur lesquelles errait sans cesse un sourire désespéré dans son ironie, elle rappelait en blond cette héroïne de Balzac qui, dans *La Peau de chagrin,* se vante d'avoir été la maîtresse d'un guillotiné et de lui être demeurée fidèle au-delà du tombeau.

D'où venait cette femme ? de Paris certainement, où elle avait eu des chevaux, des dentelles et des rivières de diamants. Pourquoi se condamnait-elle à venir ostensiblement entourer de son amour et de ses soins un homme flétri par la loi, et qui n'avait en lui rien de ce fatal héroïsme, de ce génie du mal qui attache certaines créatures perverties ? Mystère !

Il y avait un an que le Cocodès qui, pour elle, répondait au petit nom de Gaston, était arrivé au bagne. M^me^ Prévost en était à son troisième voyage. Par une de ces faveurs étranges, inexplicables et devant lesquelles autrefois cessait toute consigne, le Cocodès pouvait sortir tous les deux jours, une heure, sous la conduite d'un garde-chiourme et aller à l'hôtel de France.

Un garçon, plus léger que criminel, plus dépourvu de sens moral que doué de mauvais instincts, avait fait un faux, un jour où il avait besoin de cinq mille francs pour solder une dette de Bourse, et il s'était dit naïvement : « Mon père est riche, il paiera. » Le père était arrivé trop tard, la justice avait eu son cours.

Or donc, ce jour-là, le Cocodès était venu à l'hôtel de France et avait dit à Nichette :

– Tu retournes à Paris dans trois jours ; veux-tu te charger d'une commission pour Cent dix-sept ?

Et il lui avait fait un portrait très exact de ce forçat mystérieux, qui ne parlait presque jamais et dont un sombre mystère enveloppait la vie passée. Nichette avait écouté le Cocodès avec une sombre curiosité.

– Voilà un homme que je voudrais voir, dit-elle enfin.

– S’il n’a pas *blagué*, tu le verras, répondit le Cocodès, car il m’a affirmé qu’il viendrait te demander à souper.

– Quand ?

– Ce soir à onze heures.

– Il peut donc sortir ?

– Non, il est couplé. Mais c’est un homme si extraordinaire ! Il viendra, je commence à le croire.

Après avoir fait le portrait de Cent dix-sept au moral, le Cocodès l’avait dépeint au physique. L’âpre curiosité qui s’était emparée de Nichette ne l’avait plus quittée.

Bien longtemps après le départ de Cocodès elle n’avait plus qu’une pensée fixe : voir le forçat Cent dix-sept. Aussi n’avait-elle eu garde d’oublier que le mystérieux personnage devait venir lui demander à souper.

À onze heures précises un garçon de l’hôtel vint annoncer à M^me^ Prévost qu’un jeune officier de marine insistait pour être introduit auprès d’elle.

– Je l’attends à souper, répondit-elle.

Elle avait deviné que c’était bien celui qui devait venir. On avait dressé dans un petit salon qui faisait partie de son appartement une table qui supportait deux couverts et un souper tout servi. Un vrai souper galant où rien ne manquait, depuis le buisson d’écrevisses et le pâté d’anguille, jusqu’au clicquot enseveli dans un rocher de glace(3).

Cent dix-sept fut introduit.

– C’est vous, n’est-ce pas ? lui dit brièvement Nichette.

– Oui, répondit-il simplement.

Ces deux êtres qui se voyaient pour la première fois se regardèrent alors avec une sorte de curiosité et d’étonnement. Enfin Cent dix-sept lui dit :

– Vous n’êtes pas la femme que je croyais trouver.

– Ah ! fit-elle avec son sourire navré.

– Vous avez souffert, n’est-ce pas ?

Elle tressaillit.

– Que vous importe ? dit-elle.

Mais il la regarda d’une si étrange façon qu’elle baissa les yeux.

– Je veux savoir, dit-il.

– Eh bien ! oui, répondit-elle, j’ai souffert et je souffre encore…

– Mais ce n’est pas pour *lui*, n’est-ce pas ?

Il faisait allusion au Cocodès.

Sa lèvre se plissa dédaigneusement.

– C’est bien, reprit Cent dix-sept, si vous n’êtes pas la femme que je croyais trouver, du moins vous êtes la femme qu’il me faut.

Et il la tint fascinée sous son regard.

– Ah ! dit-elle, c’est étrange ; mais il n’y a qu’un homme qui ait eu, comme vous, le pouvoir de me courber ainsi palpitante sous son œil de feu.

– Et… cet homme… c’était *lui*, j’imagine ?

Il donna à ce mot *lui* une intonation différente de celle qu’il avait employée tout à l’heure en désignant le Cocodès.

– Oui, balbutia Nichette.

– Qu’est-il devenu ?

– Mort, fit-elle d’une voix sourde.

– C’est bien, nous le pleurerons ensemble, dit Cent dix-sept, dont la voix trahit une légère émotion.

Et il lui prit la main.

La jeune femme jeta un cri comme si elle eût été étreinte et mordue par un fer rouge.

– Je veux savoir, dit le forçat.

– Ah ! cet homme ! murmura-t-elle tout bas, il me semble qu’il est déjà mon maître…

Et elle eut une sorte de rire sauvage qui sembla lui déchirer la gorge.

– Je veux savoir, répéta Cent dix-sept.

Elle inclina la tête et dit :

– J’obéirai.

Alors il se mit à table avec la nonchalante aisance d’un soupeur du café Anglais. Puis après avoir avalé un verre de madère :

– Vous vous appelez Nichette pour M. Cocodès, n’est-ce pas ? M^me^ Prévost pour les gens de cet hôtel ? Mais comment vous nommez-vous en réalité ?

– Je n’ai plus de nom, répondit-elle.

– Mais vous en aviez un ?

– Oui.

– Je veux le savoir.

Elle se débattit un moment sous ce regard, qui exprimait une volonté de fer ; mais elle fut vaincue.

– J’ai été une grande dame, dit-elle. Dans le monde, on m’appelait la baronne Sherkoff.

– Et *lui*, comment vous nommait-il ?

– Vanda.

– Vous êtes russe ?

– Je l’étais. Je n’ai plus ni nom ni patrie.

– Votre mari vit-il encore ?

– Oui, et il me croit morte.

– Madame, dit Cent dix-sept avec un ton respectueux, avant de me dire votre histoire, un mot encore ?

– Parlez.

– L’homme que vous avez aimé ardemment devait ressembler à ce jeune imbécile que vous venez voir ici comme un rayon de soleil à un pâle clair de lune, n’est-ce pas ?

– Oui, fit-elle en souriant de ce sourire désespéré qui lui donnait le visage d’un ange déchu.

– Vous ne pouvez aimer cet idiot ?…

– Oh ! non, fit-elle.

– Vous n’avez même pas de la compassion pour lui ?

– Allons donc !

Et son rire devint écrasant de mépris.

– Alors, pourquoi êtes-vous ici ?

– J’accomplis un vœu.

– Ah !

Il y eut entre eux un moment de silence.

– Tenez, dit Cent dix-sept, je crois deviner…

– C’est possible, dit-elle ingénument ; vous avez un regard qui lit au fond des cœurs les plus murés.

– L’homme que vous avez aimé est mort d’une mort épouvantable.

– Taisez-vous !

– D’une mort infâme…

– Au nom du ciel ! fit-elle toute palpitante.

Elle joignit les mains comme pour demander grâce.

– Il faut bien que je sache tout, dit-il. Elle courba de nouveau la tête.

– Il est mort GUILLOTINÉ ! ajouta Cent dix-sept.

Mais, comme il prononçait ce lugubre mot, elle se redressa, l’œil en feu, la lèvre frangée d’écume.

– Ah ! dit-elle, vous ne savez pas tout encore…

– Parlez, je le veux !

– Oui, reprit-elle, il est mort guillotiné, mais savez-vous où et comment ?

– Non.

– Il a été guillotiné au bagne, au bagne où j’étais parvenue à le faire envoyer, après l’avoir, une première fois, arraché à l’échafaud… Comprenez-vous ?

– Continuez, dit froidement Cent dix-sept.

X

Celle qui s’était appelée la baronne Sherkoff pour le monde, Vanda pour *lui*, Nichette et M^me^ Prévost pour le Cocodès, poursuivit ainsi :

– J’ai été grande dame, j’ai suivi follement un criminel ; puis, je suis devenue femme à la mode : mais, avant tout cela, j’étais une fille du peuple, et je n’avais d’autre nom que celui de Vanda.

« J’habitais avec mon vieux père une petite ville des frontières de la Pologne russe. Notre maison était contiguë à la prison de la ville ; de nos fenêtres nous pouvions voir dans le préau. J’avais alors dix-huit ans, j’étais belle, non point de cette beauté fatale qui est mon lot maintenant, mais de cette beauté ingénue qui reflète la pureté de l’âme et l’innocence du cœur. Mon père était infirme, et je n’avais pour soutenir sa vieillesse que mon travail d’aiguille.

« Bien avant l’aube, bien après le coucher du soleil, les prisonniers me voyaient à ma fenêtre, captive du devoir et du travail.

« C’était au moment d’une de ces insurrections partielles de la Pologne, toujours vaincue.

« Il y avait parmi les prisonniers un homme d’âge mûr, à la barbe toute blanche, et qui ne se montrait dans le préau qu’enchaîné. Je demandai son nom. On me dit que c’était un grand seigneur polonais condamné à mort. À partir de ce jour, le malheureux m’intéressa. Je m’aperçus qu’il me regardait, et dès lors je me mis à lui sourire avec compassion. Un matin, un homme vint frapper à la porte de notre modeste logis. C’était un geôlier de la prison.

« – Ma petite, me dit-il, c’est aujourd’hui qu’on exécute le comte polonais. Il a demandé une singulière faveur avant de mourir, et il dépend de vous qu’elle lui soit accordée.

« – Ah ! répondis-je ; que faut-il faire ?

« – Il veut vous voir avant de mourir ; et il a sollicité la permission de s’entretenir seul avec vous.

« – Je vous suis, répondis-je au geôlier.

« Il me conduisit à la prison. Il m’introduisit dans le cachot du condamné qui me dit :

« – C’est bien, vous êtes un ange !

« On me laissa seule avec lui.

« – Mon enfant, me dit alors le vieillard, j’avais trois fils, ils sont morts de la main du bourreau ; j’avais une femme, elle a eu le même sort. Demeuré seul sur la terre, je vais, dans une heure, poser ma tête sur le billot fatal. Eh bien ! à cette pensée, si mon courage

ne faiblit pas, mon cœur et ma raison se révoltent. Non, il n’est pas possible que l’homme ait le droit de tuer son semblable !

« Depuis un mois que je suis ici, depuis un mois que je vous vois chaque matin à votre fenêtre, je me suis pris d’une tendresse toute paternelle pour vous. Voulez-vous hériter de moi ? On a confisqué tous mes biens, mais j’ai caché mon argent, et je vous indiquerai l’endroit où vous trouverez un trésor considérable. Je vous fais riche, mais à une condition.

« Et comme je le regardais avec stupeur, il ajouta :

« – À la condition que vous emploierez une partie de cette fortune à racheter, tous les ans, par tous les moyens possibles, un pauvre diable de l’échafaud.

« Il se passa alors en moi quelque chose d’étrange comme une révélation de l’avenir.

« Je regardai cette belle et noble tête qui allait tomber, et je fus prise d’un saint respect et d’un amour tout filial pour cet homme. Et, me mettant à genoux devant lui : – Je vous obéirai, mon père, lui dis-je.

La jeune femme s’arrêta un moment, et Cent dix-sept vit une larme briller dans ses yeux. Elle lui tendit son verre :

– Donnez-moi à boire, dit-elle, car le vin réchauffe, et j’ai froid.

Elle avala un grand verre de champagne et reprit :

– Maintenant, dit-elle, me voyez-vous, à trois ans de là, riche de près de deux millions, orpheline, car mon père était mort quelques mois après l’exécution du malheureux comte polonais, entourée, fêtée et la femme heureuse d’un seigneur russe qui ne s’était point préoccupé de l’étrange provenance de mon argent.

« Mais j’étais une femme de parole, et je n’avais accepté le trésor du décapité qu’à la condition de remplir mes engagements. Le premier voyage que fait un Russe en compagnie de sa jeune femme a Paris pour but. Ce fut un hiver de fêtes splendides pour moi que le premier hiver que nous passâmes à Paris.

« Tout à coup un crime mystérieux s’accomplit et éveilla la curiosité publique. Une femme jeune et riche, logée rue de Provence, dans un somptueux appartement, avait été trouvée dans son lit frappée de dix-sept coups de poignard.

« Par qui ?

« La rumeur populaire a bientôt désigné l’assassin. C’est un grand jeune homme à tournure élégante et qui a l’air d’un militaire. Il aimait cette femme, il était jaloux. Le crime s’explique et il s’explique d’autant mieux qu’on n’a rien volé. Bijoux, diamants, argenterie, quelques billets de mille francs, on n’a rien soustrait. La police se met en campagne ; l’opinion s’agite et se démène ; chacun trouve une version ; mais toutes les versions s’accordent sur un point : elles prêtent à l’assassin un côté d’héroïsme qui me charme.

« Voilà, me dis-je, l’homme que j’arracherai à l’échafaud. Et dès lors, je dévore les journaux, je m’enquiers si l’assassin a été arrêté.

« Mais l’assassin est en fuite ; je l’apprends avec regret, car c’est lui que j’aurais voulu sauver.

« Le baron Sherkoff était, comme beaucoup de Russes, un homme violent, brutal, joueur. Il m’avait épousée pour mon argent, et, dans un moment d’ivresse, il avait osé me le dire. Mon amour dès lors s’était changé en haine ; et, au fur et à mesure que cette haine se développait, un sentiment indéfinissable pénétrait dans mon cœur. J’aurais voulu voir ce tigre altéré de jalousie et de vengeance qui avait frappé une femme de dix-sept coups de stylet.

« Nous habitions, avenue Montaigne, le baron et moi, un petit hôtel isolé au fond d’un jardin. Je lui avais confié le secret de ma fortune et la tâche que je m’étais imposée. Il s’était mis à rire et s’était moqué de moi. Puis il était allé plus loin encore, il avait raconté mon histoire à ses compagnons de débauche, et cette histoire avait fini par courir tous les salons de Paris.

« Une nuit j’étais seule, en proie à une vague inquiétude, rêvant de ce malheureux qui fuyait l’échafaud et que l’échafaud prendrait tôt ou tard. Les domestiques étaient couchés. J’avais un grand feu dans la cheminée et les fenêtres étaient ouvertes sur le jardin. La pièce où je me tenais était un petit boudoir au rez-de-chaussée.

« Soudain, j’entends du bruit dans le jardin ; je cours à la fenêtre et m’arrête saisie d’effroi. Un homme a sauté par-dessus le mur, il vient à moi, escalade la fenêtre, tombe au milieu du boudoir et me dit :

« – Sauvez-moi !…

« Il était jeune, il était beau, il avait un regard fatal qui me bouleversa jusqu’au fond de l’âme.

« C’était *lui*.

« – Sauvez-moi ! répéta-t-il. On me poursuit. Je suis perdu.

« Et comme je sens que tout mon sang afflue vers mon cœur, il ajoute :

« – C’est moi qui ai tué la femme de la rue de Provence !

« Je ne sais pas, je n’ai jamais su et je ne saurai jamais ce qui se passa alors entre nous. Mais cet homme avait, comme vous, un don étrange de fascination.

« Avez-vous lu Balzac et sa *Femme de trente ans ?* Vous souvenez-vous de cette jeune fille qui se prend tout à coup d’un amour terrible et fatal pour un assassin ? Cet homme parle et elle l’écoute ; il lui dit : « Suivez-moi ! » et elle le suit.

« Elle le suit, malgré les pleurs de sa mère, malgré les supplications de son père, malgré les embrassements de ses frères et de ses sœurs, malgré tout ! Eh bien ! j’éprouvai quelque chose de semblable alors. Cet homme souillé de sang, que je voyais pour la première fois, il me sembla que je l’avais toujours connu ; qu’il était la chair de ma chair ; que sa vie en péril c’était la mienne qu’on menaçait.

« J’éveillai ma femme de chambre, une fille qui m’était dévouée ; je rassemblai à la hâte des bijoux, du linge, de l’argent ; j’envoyai chercher une voiture, et je dis à

l’assassin : « Partons ! » Il y avait un train de nuit qui allait au Havre ; j’avais pris le passeport de mon mari, je le donnai à cet homme. Une heure après, nous étions en route.

« Quant à mon mari, lorsqu’il rentra au petit jour, à moitié ivre et douloureusement affecté par une perte de jeu, il trouva un mot de moi ainsi conçu :

« *Je ne vous aime plus, et je vous méprise. Adieu, vous ne me reverrez jamais.* »

Elle s’interrompit encore, et tendant son verre :

– Mais donnez-moi donc à boire ! dit-elle, j’étouffe… et il me semble que j’ai un fer rouge dans la gorge !

XI

Cent dix-sept regardait cette femme avec la sombre attention du médecin examinant un malade réputé incurable.

– Continuez, dit-il, continuez, madame.

Elle reprit :

– Au matin, nous étions au Havre. Quelques heures après, un navire en partance pour l'Amérique nous prenait à son bord.

« Pendant trois années, nous avons couru le monde, rivés l'un à l'autre comme vous l'êtes au bagne. Tout ce que j'avais emporté, argent, bijoux, s'évanouissait à la longue. Mais cet homme paraissait riche. Il avait écrit en Europe et on lui avait répondu par une traite de vingt mille francs.

« Il m'aimait et j'en étais folle ; notre vie était un rêve. Nous avons fini par nous fixer à New York. Nous y menions l'existence facile et luxueuse des gens riches. Mais les vingt mille francs s'épuisèrent comme s'étaient épuisées mes propres ressources.

« Un jour que je lui témoignai quelque inquiétude, il se prit à sourire :

« – Ne crains rien, me dit-il. Nous aurons de l'argent quand tu voudras. Je n'osai le questionner davantage, mais son calme me fit peur. Depuis quelque temps, il fréquentait beaucoup d'étrangers qui se trouvaient à New York. Plusieurs fois, des hommes, à manières étranges, étaient venus avec lui prendre le thé chez moi. Souvent il rentrait fort tard.

« Mais il était mon maître, et ce qu'il voulait, je le voulais, ce qu'il disait, je le croyais. Sur un signe de lui, j'eusse avalé du poison ou je me fusse plongé un poignard dans le cœur.

« Une nuit, je l'attendais avec anxiété, car il était plus de deux heures du matin. Il rentra pâle, ému, et je jetai un cri.

« – Qu'as-tu ? lui dis-je.

« – Rien, me répondit-il. J'ai eu une altercation au cercle du Grand-Hôtel de Boston.

« Il prit une aiguière et se lava les mains.

« – Mon Dieu ! m'écriai-je en voyant l'eau prendre une teinte pourprée.

« Mais il me répondit froidement :

« – C'est du sang. Nous nous sommes battus dans la rue 24, mon adversaire et moi, et je l'ai tué. Seulement, comme la police américaine ne plaisante pas avec ces sortes d'affaires, nous prendrons demain matin le paquebot des Antilles. Nous allons à la Martinique.

« – Mais, malheureux, m’écriai-je, c’est une terre française !

« – Eh bien ?

« – On peut te prendre, te juger… te condamner !

« – Bah ! me répondit-il, on m’a oublié… et puis, j’ai bruni… je suis méconnaissable.

« Le lendemain, en effet, nous nous embarquâmes ; mais je sentis mes jambes fléchir sous moi lorsque je le vis, pour payer notre passage au capitaine, tirer de sa poche un portefeuille gonflé de billets de banque !…

« Ce portefeuille, que je lui voyais pour la première fois, était taché de sang. Alors je compris tout. Il avait commis un nouveau meurtre, et ce meurtre avait eu le vol pour mobile. L’homme que j’aimais était non seulement un assassin, c’était encore un voleur !

« Avez-vous lu un roman de George Sand, *Leone Leoni ?* Oui, n’est-ce pas ? Ma vie fut dès lors celle de la triste héroïne de ce livre. Nous revînmes en Europe. Je l’aimais toujours. Trois autres années s’écoulèrent encore.

« Paris l’attirait, ce fut à Paris que nous revînmes ; puis, il avait raison, on l’avait oublié et moi aussi. Paris oublie si vite !

« À peine se souvenait-on du baron Sherkoff… qui s’en était retourné dans sa patrie après avoir perdu au jeu quelque cent mille roubles. Quant à sa femme, dont la beauté avait jadis fait sensation, nul n’y songeait plus.

« Il avait toutes les audaces. Quel était son vrai nom ? Je ne l’ai jamais su. Moi, je le nommais Armand ; il se faisait appeler le comte de Vieilleville. Nous habitions un appartement somptueux, nous allions au spectacle, nous avions une voiture au mois ; de l’argent, il en trouvait toujours. Où ? Comment ? Je frissonnais à la seule pensée de le lui demander.

« Des hommes suspects, comme ceux que j’avais vus à New York, le visitaient quelquefois, le traitaient avec un grand respect et recevaient ses ordres. Il était le chef d’une bande, d’une bande fameuse qui dévalisa Paris pendant plusieurs mois et dérouta toutes les recherches des plus fins limiers de la police.

« Enfin, une nuit, il revint dans un état pitoyable. Ses vêtements étaient en lambeaux, son visage meurtri, et il s’affaissa dans mes bras en me disant :

« – Couche-moi… Je crois que j’ai mon affaire. Mon compte est bon !

« Et il m’inonda de sang : il avait deux balles dans la poitrine.

« Le lendemain, Paris apprit un crime épouvantable. Un riche banquier, qui vivait seul avec son valet de chambre dans un petit hôtel de la rue Hauteville, avait été assassiné, après avoir opposé une résistance désespérée, car on retrouva son cadavre dans le jardin, où il était parvenu à se traîner après avoir fait feu de ses pistolets sur les assassins qui emportaient sa caisse. Ces derniers devaient être au nombre de trois, et parmi eux le valet de chambre, constata le rapport du magistrat qui fit l’instruction. Huit jours après, le valet de chambre fut arrêté et dénonça ses complices.

Deux heures plus tard, notre appartement fut envahi par une légion de sergents de ville.

« *Il* était toujours au lit, dans une situation très alarmante, et, depuis que je craignais de le voir mourir, je me sentais enchaînée à lui plus que jamais.

« – Va, disait-il en souriant, l'échafaud ne m'aura pas, je serai mort auparavant…

« L'échafaud !

« Je me souvins alors de la mission lugubre que le comte polonais m'avait léguée avec son héritage. L'héritage s'était évanoui ; mais la mission, ne devais-je pas la remplir ? Les prévisions de cet homme, que j'avais aimé comme les anges déchus doivent aimer leur chef Lucifer, ne se réalisèrent pas. Transporté à l'hôpital, il y fut soigné et guéri ; mais la cour d'assises lui ouvrit ses portes.

« Ah ! murmura la jeune femme avec un rire amer, nul ne saura jamais ce que j'ai fait pour enrayer dans la fatale rainure le couteau sanglant de la guillotine !

« Mais sa tête ne tomba point. Le dernier vœu du comte polonais commençait à être exaucé : je venais d'arracher ma première victime à l'échafaud. Il avait commis six assassinats ; il avait volé pendant dix ans avec effraction et escalade ; il méritait cent fois la mort… on l'envoya au bagne.

« Je pus le voir à son départ de la Roquette :

« – Écoute, me dit-il, viens à Toulon. Dans un mois je m'évaderai, et nous irons vivre en Italie heureux et tranquilles.

« Je l'aimais encore !

Ici Cent dix-sept interrompit la jeune femme :

– Je sais le reste, dit-il.

– Ah !… fit-elle avec un léger tremblement dans la voix. Vous l'avez connu peut-être ? …

– Non, mais je suis arrivé au bagne de Toulon le lendemain de la catastrophe.

– Vous savez tout, alors ?

– Oui… Il avait préparé son évasion avec un soin et une habileté infinis. Vous l'attendiez à bord d'un petit brick de commerce, dont le capitaine devait le prendre à son bord. Il était bon nageur : il devait, à la nuit, se débarrasser de ses fers et se jeter à la mer…

– Après ? après ? fit-elle, comme si ce récit lugubre, qu'elle savait mieux que personne, elle l'eût entendu pour la première fois avec une âcre volupté.

– Il fut vendu par son compagnon de chaîne. Au moment où il limait ses fers derrière la carène d'un vieux navire, les argousins le surprirent et se ruèrent sur lui, mais pas assez vite pour que, ayant lu sa trahison dans les yeux de son compagnon de chaîne, il n'eût le temps de s'élancer et de le frapper de trois coups de couteau. Or, acheva Cent dix-sept, le code des chiourmes dit que le forçat qui en tue un autre sera puni de mort ; et vingt-quatre heures après…

– Après… dit-elle toute frémissante ; après… Ah ! je vais vous dire ce qu'il y eut après ! J'étais parvenue à m'introduire dans le bagne habillée en ouvrier des ports. On

l’avait mis à la double chaîne et on dressait l’échafaud, mais j’espérais encore… J’avais fait tant de choses en vingt-quatre heures…

Elle s’interrompit de nouveau pour boire.

– Ah ! dit-elle, je crois que j’ai l’enfer dans le gosier.

– Buvez… et continuez, dit Cent dix-sept.

– Je vois que vous ne savez pas tout, dit-elle.

XII

Vanda, la sombre héroïne, continua :

– Dans chaque ville où il y a une cour impériale, on voit dans une rue solitaire une maison d'aspect étrange devant laquelle les rares passants précipitent leur marche sans oser lever les yeux. Quelquefois le matin, ou bien le soir, au crépuscule, un homme triste et soucieux sort de cette maison. Son regard est oblique, sa démarche mal assurée, les gens qui le rencontrent l'évitent avec un muet effroi. S'il ose traverser une foule, la foule s'écarte. Cet homme, c'est l'exécuteur des hautes œuvres. C'était ainsi du moins autrefois.

« Au bagne, il y a un condamné que personne ne fréquente, que ses compagnons de misère évitent, que les argousins regardent avec dégoût. Cet homme fait pour quelques sous ce que fait l'autre pour une grosse somme ; pour une double ration de vin, il applique la bastonnade ; pour cent sous, il coupe une tête !… C'est le bourreau du bagne !

« Eh bien ! j'étais parvenue à gagner cet homme.

« L'heure de l'exécution approchait, et j'étais tranquille, car le bourreau avait pris une drogue qui devait, en quelques minutes, le foudroyer momentanément, et l'empêcher de remplir son ministère. L'exécution serait renvoyée au lendemain, et tout était prêt pour l'évasion dans la nuit qui allait venir.

– Oui, dit Cent dix-sept, mais nous n'avions pas compté sur la cupidité humaine. À la dernière minute, il se trouva un bourreau pour remplacer le bourreau malade.

Elle se leva, comme affolée.

– Oui, dit-elle, et j'ai vu tomber sa tête…

Puis, elle ajouta avec son rire nerveux :

– Et je l'aime toujours !… et j'ai promis à son ombre de sauver un galérien de la guillotine, comme j'avais promis au comte polonais d'arracher, avec son or, autant de victimes que je pourrais à l'échafaud.

– Et c'est pour cela que vous êtes à Toulon ?

– Oui.

Cent dix-sept lui prit la main :

– Regardez-moi bien, dit-il.

Elle se reprit à frissonner sous cet œil dont le rayonnement mystérieux descendait jusqu'au fond de son âme.

– Que voulez-vous de moi ? demanda-t-elle.

– Voulez-vous faire un pacte ?

– Oui.

– Je sauverai votre condamné quel qu'il soit, du moins, je vous aiderai, et ce que je veux, je le peux.

– Ah !… et qu'exigerez-vous de moi ensuite ?

– Il me faut une femme dans le jeu que je vais jouer, continua Cent dix-sept. Cette femme, c'est vous, vous m'appartiendrez corps et âme.

– C'est fait ! dit-elle ; sur cette tête que le fer de la guillotine a séparée de son corps, je vous le jure !

Le forçat se leva.

– Il est trois heures du matin, dit-il. Adieu…

– Où allez-vous ?

– Je retourne au bagne.

– Vous reverrai-je bientôt ? fit-elle toute tremblante.

– Peut-être, répondit-il. Mais vous aurez de mes nouvelles demain.

Et il fit un pas vers la porte, puis se retournant :

– Ah ! dit-il, j'oubliais…

– Quoi donc ?

– Je ne veux pas que vous restiez ici.

– J'irai où vous voudrez.

– Ni que vous revoyiez le Cocodès.

– J'obéirai, fit-elle avec soumission.

– Demain, je vous enverrai Noël.

– Qu'est-ce que Noël ? demanda-t-elle étonnée.

– C'est un homme qui m'obéit ! répondit-il. Et il s'en alla.

Tandis que Cent dix-sept écoutait l'histoire de Vanda la Russe, Milon, couché sur son tollard, avait essayé de lier conversation avec Cocorico. Mais Cocorico était un homme taciturne, et il n'avait répondu que par monosyllabes. Ce qui fit que, découragé, Milon finit par s'endormir.

Quand il se réveilla, le coup de canon venait de retentir et la cloche du bagne sonnait. C'était l'heure où le forçat doit quitter son lit de misère et retourner au travail.

– Hé ! camarade, tu as le sommeil dur, aujourd'hui ! dit auprès de lui une voix bien connue.

Milon se frotta les yeux et vit Cent dix-sept souriant et calme. Le brillant officier de marine avait disparu et Cent dix-sept était redevenu le forçat à la tête rasée, à la

physionomie dédaigneuse et mélancolique qui imposait à ses compagnons un superstitieux respect. Comment avait-il repris sa place un moment occupée par Cocorico ?

À quelle heure était-il rentré ? Comment avait-il pu remettre ses fers sans que Milon sortît de son bruyant sommeil ? Tout cela parut à celui-ci une énigme si indéchiffrable qu'il s'imagina avoir rêvé.

– Hé ! compagnon, dit-il tout bas, j'ai fait un singulier songe cette nuit.

– Bah ! fit Cent dix-sept.

– Tu n'étais plus à côté de moi.

– Ah !

– Mais j'avais un autre compagnon de chaîne.

– Allons donc !

– Là, vrai, n'est-ce pas que j'ai rêvé ?

– C'est possible, dit Cent dix-sept en souriant.

Les adjudants délivraient couple par couple les forçats du *ramas*. On nomme ainsi la chaîne maîtresse à laquelle viennent aboutir, la nuit, toutes les chaînes.

On apportait le vin et la ration du matin à ceux qui devaient aller à la fatigue.

– Tu ne bois donc pas, Cent dix-sept ? demanda l'adjudant Turpin.

– Non, je donne ma ration au compagnon, répondit le forçat en désignant Milon ; il a fait un drôle de rêve et moi aussi.

– Ah ! fit l'adjudant, qui aimait assez Cent dix-sept, tout en le surveillant jour et nuit, et qu'a-t-il rêvé ?

– Que je m'étais évadé.

– Ah bah ! ricana Turpin, alors je n'étais plus de la maison, moi ?

– Il faut le croire, répondit Cent dix-sept, avec son sourire railleur.

– Et toi, Cent dix-sept, reprit Turpin, qu'as-tu rêvé ?

– Que je soupais avec une jolie femme.

– Farceur !

– Et que je buvais du champagne frappé.

– C'est peut-être pour cela que tu n'as pas soif ce matin ? ricana l'adjudant.

– Tout juste ! dit Cent dix-sept.

Et le couple quitta le tollard pour aller à la fatigue.

– Hé ! dit encore Turpin, comme Cent dix-sept et Milon s'éloignaient, vous savez qu'il y a du nouveau, ici ?

– Quoi donc ? demanda Cent dix-sept.

– Massolet est revenu.

– Qu’est-ce que c’est que ça, Massolet ?

– C’est l’adjudant qui a fait mourir le chien.

– Ah ! bon !

– Et qu’on avait envoyé au bagne de Brest. Mais comme le bagne de Brest est supprimé, il revient ici.

– Gare au cocher, alors ! observa Milon.

– Par précaution, je l’ai fait mettre à la double chaîne et il n’ira pas à la fatigue.

– C’est différent, ajouta Cent dix-sept. Et il continua son chemin.

Mais comme il passait devant le tollard où on avait retenu le bonnet vert, il lui fit un signe de la main.

– Qu’est-ce que j’ai donc fait pour qu’on me mette à la double chaîne ? hurlait le bonnet vert.

– Je vais te le dire, répondit rapidement Cent dix-sept.

– Parle.

– Massolet est de retour.

Les yeux du bonnet vert s’injectèrent de sang.

– Est-ce vrai ce que tu dis là ?

– Oui.

– Alors, c’est un homme mort.

– Imbécile ! dit Cent dix-sept, quand on veut faire un mauvais coup, on ne le dit pas.

– Est-ce que je peux me retenir, moi ?

– C’est un tort. Si j’étais à ta place…

– Que ferais-tu ?

– Je me conduirais bien pendant quelques jours et je deviendrais doux comme un agneau.

– Je tâcherai, murmura le bonnet vert.

Et, songeant à son chien, il se mit à pleurer. Cent dix-sept et Milon sortirent du bagne et prirent, avec l’escouade dont ils faisaient partie, la route du Mourillon. C’était là qu’ils travaillaient. Le forgeron Noël s’y trouvait, occupé à ferrer ses avirons.

– Je crois, dit Cent dix-sept en passant près de lui, que tu peux prévenir la petite dame de l’hôtel de France.

– De quoi ? fit Noël tout bas.

– Qu’il y aura sous peu une exécution au bagne, répondit Cent dix-sept.

Et il continua son chemin vers ces fameuses haies de bois qui ont facilité tant d’évasions.

XIII

Quarante-huit heures après, une chaise de poste s’arrêta vers midi à la porte de l’arsenal. Un homme et une femme en descendirent. L’homme était jeune, bien tourné, mis avec distinction, et tout en lui annonçait le gentleman. La femme était brune comme une de ces belles mistress produites par le croisement de la race indienne avec la race anglaise. Ses cheveux, d’un noir d’ébène, paraissaient légèrement crêpés et couvraient son front à moitié, de manière à le faire paraître étroit. Grande, svelte, d’une exquise élégance de démarche et de maintien, elle paraissait avoir de vingt-huit à trente ans. L’homme était blond, parlait correctement le français, mais avec un léger accent britannique. Il était muni d’une permission en règle de visiter l’arsenal et le bagne, et il avait pour *cicerone* un sergent de l’infanterie coloniale qu’on lui avait donné à la préfecture maritime.

Son passeport le désignait ainsi :

Sir Arthur Pembrock, esq. capitaine

au service de la Compagnie des Indes,

accompagné de mistress Pembrock, sa légitime épouse.

Le passeport avait été visé le matin même par le consul anglais à Toulon.

Les nobles visiteurs furent introduits dans l’arsenal et admis à tout visiter, depuis le bagne jusqu’aux chantiers de la marine. La visite au bagne fut consciencieuse. La jeune Anglo-Indienne paraissait très friande de détails sur la nourriture, le genre de vie et les travaux des prisonniers. Elle parcourut lentement la double rangée de baraques où les forçats commerçants mis à la demi-chaîne vendent des objets d’art en ivoire et en coco sculpté. Elle acheta çà et là, payant en belle monnaie d’or anglais, sans marchander.

Elle fit emplette, entre autres choses, d’un étui en coco merveilleusement travaillé, destiné à renfermer de l’or. Puis elle y glissa ostensiblement cinquante doubles guinées et le mit négligemment dans sa poche.

Un sous-commissaire, jeune et galant, attiré par ses beaux yeux, se mit complaisamment à ses ordres. La jeune femme était curieuse, elle voulait tout voir et tout savoir. Qu’avait fait celui-ci ? et celui-là qui avait l’air d’une jeune fille, quel crime pouvait-il avoir commis ? Et ce vieux à cheveux blancs, qui portait le bonnet vert ?

Le jeune commissaire se faisait un plaisir de guider la noble étrangère. Elle babillait et riait, s’apitoyant parfois, témoignant parfois aussi un léger sentiment d’effroi quand on lui montrait un assassin. Ce fut ainsi qu’elle entra dans la salle des forçats soumis à la double chaîne. Parmi eux était ce cocher qui avait voulu tuer un garde-chiourme.

Avec la permission du sous-commissaire, l’Anglaise l’interrogea. Le forçat prit un air naïf.

– Madame, dit-il avec des yeux pleins de larmes, je n’ai commis aucun délit, et il y a longtemps que je me conduis bien, pourtant on m’a enchaîné comme si j’étais une bête fauve, parce qu’on a peur que je ne tue un adjudant.

Et le cocher raconta en pleurant l’histoire de son chien ; mais il ajouta que dix années s’étaient écoulées, qu’il était consolé, qu’il avait cessé d’en vouloir à Massolet, et que si on voulait le rendre aux travaux ordinaires de l’arsenal, il se conduirait bien.

Il parlait avec une telle conviction que la belle Anglaise en avait les yeux humides, et que le jeune sous-commissaire en fut touché.

– Eh bien ! mon pauvre vieux, lui dit-il, j’en parlerai au commissaire, et nous verrons…

L’ancien cocher pleura de plus belle et jura que l’Anglaise ressemblait à la Sainte Vierge et le sous-commissaire au bon Dieu.

Des bâtiments du bagne, les deux Anglais, toujours guidés par le sous-commissaire, se rendirent au Mourillon, qui est une partie tout à fait séparée de l’arsenal, et où sont entassés en pyramides énormes les bois de la marine.

Une escouade de forçats était employée à décharger des gueuses qui avaient servi de lest à une goélette qu’on allait conduire dans le bassin de carénage. Parmi ces forçats se trouvaient Milon et Cent dix-sept. La belle Anglaise paraissait s’intéresser vivement à cette opération.

Cent dix-sept poussa le coude à Milon et lui dit tout bas :

– Comment la trouves-tu ?

– Qui donc ça ? fit Milon.

– L’Anglaise.

– Un beau brin de fille, ma foi !

– C’est *elle*.

– Hein ? fit Milon, qui eut comme une sensation électrique.

– Oui, fit Cent dix-sept d’un signe.

– Mais tu m’as dit qu’elle était blonde.

– Elle est brune aujourd’hui, elle sera blonde demain. Quand on est à mon service, il faut savoir se faire une tête.

– On dirait une mulâtresse, ajouta Milon.

– Une mulâtresse au brou de noix, dit Cent dix-sept.

Tandis que les deux forçats échangeaient ces quelques mots à voix basse, la belle Anglaise disait au sous-commissaire :

– Quel est donc cet homme qui a une si jolie figure et qui porte sur son bonnet le numéro 117 ?

– Madame, répondit le galant fonctionnaire, c’est un héros de roman.

– En vérité !

– Je ne sais pas son histoire, mais le commissaire la sait, et il vous la dira sans doute. Tout ce que je sais moi, c'est qu'il est l'objet d'une surveillance spéciale.

– On craint qu'il ne s'évade ?

– Oui ; et cependant il n'a jamais fait la moindre tentative.

– Ah ! vraiment ? dit négligemment la belle Anglaise.

Et elle passa, s'appuyant familièrement sur le bras de son mari ; mais, comme le sous-commissaire marchait devant eux, elle tira son mouchoir, et le mouchoir sortant de sa poche attira l'étui de coco qui renfermait cinquante doubles guinées. En ce moment, Cent dix-sept tourna négligemment la tête et vit l'étui de coco tomber entre deux pièces de bois.

Les deux Anglais continuaient leur chemin. Ils quittèrent le Mourillon et revinrent dans le grand arsenal.

– Ah ! monsieur, dit la belle Anglo-Indienne, vous ne sauriez croire combien ce pauvre vieillard enchaîné m'intéresse.

– L'homme au chien ?

– Oui.

– C'est un homme dangereux, madame.

– Oh ! je vous assure que, si vous intercédiez pour lui, vous n'auriez pas à vous en repentir.

– Je vous promets, madame, d'en parler au commissaire.

Après l'arsenal et le bagne proprement dit, la jeune femme témoignait le désir de voir l'hôpital. Le sous-commissaire continua son rôle de *cicerone*.

À la porte de la première salle, un jeune homme, assis sur son lit, feuilletait un volume lorsque les étrangers entrèrent. Ce jeune homme était le Cocodès. Il regarda l'Anglaise avec étonnement :

– Celle-là est forte ! murmura-t-il, si Nichette était brune, je parierais que c'est elle !

L'Anglaise s'adressa au sous-commissaire.

– Et celui-là, dit-elle, si jeune et si doux, quel crime a-t-il donc commis ?

– Un faux, madame.

– Ah ! fit l'Anglaise en continuant son chemin.

– Ce n'est pas la voix de Nichette, pensa le Cocodès ; mais, à la couleur près, sa ressemblance est frappante.

Et il reprit sa lecture.

Le capitaine de cipayes indiens venait de tirer son carnet et de ce carnet une carte :

– Monsieur, dit-il au jeune officier, mistress Pembrock et moi serions heureux de vous offrir ce soir, à l'hôtel d'Angleterre, une tasse de thé.

Le sous-commissaire, qui avait trente ans à peine, ne put se défendre de rougir.

– Et j'aurai d'autant plus de plaisir à vous recevoir, moi, dit l'Anglaise, que je suis persuadée que vous aurez intercédé auprès du commissaire pour le malheureux bonnet vert.

– Je vous le promets, madame.

Le capitaine anglais salua, et, sortant de sa froide réserve britannique, il tendit la main au jeune officier lorsqu'ils furent arrivés à la porte de l'arsenal.

L'Anglaise lui accorda son meilleur sourire et lui dit un : « À ce soir », qui le troubla et le fit rougir de nouveau.

Puis, les deux étrangers montèrent dans leur chaise de poste et rentrèrent dans Toulon.

Le lendemain matin, le commissaire qui régit le bagne se fit amener le forçat au bonnet vert, « l'homme au chien », comme l'appelaient maintenant ses compagnons d'infortune.

– Te conduiras-tu bien ? lui dit-il.

– Ah ! monsieur le commissaire, pouvez-vous en douter !

– Tu ne chercheras point querelle à l'adjudant Massolet ?

– Il y a longtemps que je lui ai pardonné ! répondit tristement le forçat.

– Eh bien ! tu peux rentrer dans l'escouade dont tu faisais partie.

– On ne m'enchaînera plus ?

– Non.

Le bonnet vert se retira en faisant force démonstration de reconnaissance.

– À nous deux maintenant, Massolet ! murmura-t-il en se rendant à la fatigue.

XIV

– Maître, disait Milon le lendemain, un peu avant que la cloche du bagne répondît au coup de canon de l’arsenal, maître, le jour n’approche-t-il pas ?

– Il approche, répondit Cent dix-sept.

Comme Noël le forgeron libre, Milon appelait son compagnon du titre respectueux de maître.

– Mais quand viendra-t-il ? demanda Milon.

– Cela dépend.

Le colosse soupira.

– C’est que, dit-il, les petites ont bien besoin de moi, je vous assure.

– Sois calme, dit le forçat, le jour de la délivrance est proche.

La cloche se fit entendre ; les adjudants entrèrent et délivrèrent les forçats du ramas ; on distribua le vin et les rations, et le départ pour la fatigue s’effectua.

L’escouade à laquelle appartenaient les deux forçats travaillait alors sur une goélette qui se trouvait dans le port, en compagnie d’ouvriers libres. Le bonnet vert, l’homme au chien, en faisait partie.

Libre depuis la veille au matin, il avait tenu sa parole.

L’adjudant Massolet avait passé plusieurs fois auprès de lui, et le vieux forçat s’était contenté de détourner la tête.

Au repos du midi, les condamnés s’étaient couchés sur le pont de la goélette qui était désemparée. Les uns fumaient, les autres, les yeux fixés sur la nue, suivaient distraitement les évolutions d’un petit clipper américain qui courait des bordées au large. D’autres encore avaient tiré du fond de leur bonnet un jeu de cartes graisseuses, et entamé une partie dont leurs maillons étaient l’enjeu.

– Ah ! disait tristement le Parisien, le Cocodès ne viendra pas nous trouver ici, et nous n’aurons pas d’histoires aujourd’hui.

– Il le pourrait, qu’il ne viendrait pas, dit un autre.

– Pourquoi ?

– Il a du chagrin.

– Est-ce que la belle dame est partie ?

– Précisément.

– Si vous êtes bien sages, dit Cent dix-sept, je vous dirai, moi, la vraie histoire de Rocambole.

– Bravo ! bravo ! Voyons l'histoire ! s'écrièrent plusieurs voix en même temps.

– Attendez donc un moment !…

Et le forçat, qui s'était fait un abat-jour et une sorte de lunette d'approche de sa main, suivait attentivement des yeux les manœuvres du clipper américain qui rentrait en rade.

– Est-ce que ce navire vous intéresse ? dit Milon.

– Oui.

– Pourquoi donc ?

– Je ne sais pas. Mais il me plaît, et j'aimerais assez naviguer dessus.

– Cette farce ! dit le Parisien. Est-ce comme passager ou comme commandant ?

– Je préférerais être commandant.

L'escouade se mit à rire bruyamment. Un adjudant qui sommeillait à quelques pas, appuyé aux bastingages, s'éveilla de mauvaise humeur.

– Tas de gibiers de potence ! dit-il, allez-vous bientôt finir votre train ? Cet adjudant, c'était Massolet. L'homme au chien ne sourcilla pas. Massolet était revenu de Brest, plus dur et plus farouche qu'il n'avait jamais été. Il se leva, brandit son gourdin et ajouta :

– Je vous préviens que si vous ne vous tenez pas tranquilles, je vous ferai sur les épaules une jolie friction.

Un peu d'écume blanche frangea le bord des lèvres de l'homme au chien. Mais Cent dix-sept le regarda et il ne broncha pas. La mer était calme comme un immense miroir, le petit clipper continuait ses ébats dans la rade.

– Mes enfants, dit tout bas Cent dix-sept, il n'est pas commode, le nouveau. Je ne veux pas faire connaissance avec son gourdin et je vous parlerai de Rocambole une autre fois.

Cent dix-sept retomba dans son mutisme, et le repos de midi s'acheva tristement.

Vers cinq heures, les forçats quittèrent la goélette pour retourner travailler à terre dans l'arsenal. Un brick de guerre russe venait d'entrer dans le port militaire et son commandant avait envoyé une chaloupe à terre. Une douzaine de matelots, un officier et un mousse la montaient. Le mousse regardait curieusement les forçats.

Cent dix-sept dit à Milon :

– Regarde ce mousse.

– Eh bien ?

– C'est *elle.*

Milon écarquilla ses yeux et ne put réprimer un geste de surprise :

– Maître, dit-il, je crois que vous êtes sorcier.

Une moitié de l’équipage de la chaloupe avait la permission de débarquer. Le mousse était du nombre.

Comme les marins russes passaient au milieu des forçats, Cent dix-sept poussa un cri guttural qu’il fit suivre de ce mot :

– *Stoy !* c’est-à-dire : *Arrête !*

Le mousse se retourna et joua l’étonnement.

– Vous savez donc le russe ? fit Milon.

– Je parle toutes les langues.

Le mousse, de plus en plus curieux, s’approcha, et Milon put l’examiner à l’aise.

C’était, à première vue, un garçon de quinze ans, aux cheveux blonds nattés par-derrière et s’échappant à profusion de son chapeau *ciré.*

– Le diable lui-même n’y comprendrait rien ! murmura Milon, qui ne pouvait s’imaginer que cet enfant et la belle Anglaise de l’avant-veille ne faisaient qu’une seule et même personne.

Les argousins, partageant le sentiment de curiosité qui s’était emparé des forçats à la vue des marins russes, s’étaient un peu relâchés de leur surveillance.

Le mousse s’approcha de Cent dix-sept et des autres forçats.

– Puisque tu sais le russe, dit le Parisien, qui était goguenard, demande-lui donc des nouvelles de Sébastopol.

Cent dix-sept dit au mousse, en langue russe :

– As-tu apporté l’outil ?

– Oui, répondit le mousse dans la même langue. Vous avez ordonné, maître, et je suis venue.

– Que dit-il, fit le Parisien.

– Il dit, répondit Cent dix-sept, que s’il n’y avait eu que des fainéants comme toi pour prendre Sébastopol, ils seraient encore devant.

Et Cent dix-sept tourna le dos au Parisien. Puis il dit encore au mousse.

– La goélette est-elle prête ?

– Oui, maître.

La voix du mousse tremblait légèrement.

– As-tu donc peur ? fit le forçat.

– Oui, pour ce malheureux que nous allons pousser à commettre un crime.

– Mais non, dit Cent dix-sept. Voilà où tu te trompes.

– Comment ?

– Dans huit jours, l’homme au chien, quelque précaution qu’on prenne, aura tué l’adjudant. Alors on le condamnera à mort ; et comme nous ne serons plus ici, nous ne pourrons le sauver.

– Mais êtes-vous certain de le sauver, vous ?

– Il le faut bien, répondit froidement Cent dix-sept.

– Ah !

– Car il faut que tu saches que je peux ce que je veux, ajouta le forçat.

Un argousin donna un coup de sifflet.

– Hé, gare à tes épaules, Cent dix-sept ! dit le Parisien.

L’argousin s’approcha. C’était encore Massolet. L’écume reparut aux lèvres du bonnet vert, dit l’Homme au chien.

Le mousse, en voyant l’argousin s’approcher, lui dit en mauvais français :

– Pardonnez-moi, mais il vient de me parler ma langue maternelle et ça m’a rappelé mon pays.

En parlant ainsi, il se jeta au cou du forçat et l’embrassa avec la gentillesse d’un enfant. L’argousin répondit par un coup de bâton qui tomba sur les épaules de Cent dix-sept, et le mousse s’éloigna et rejoignit les marins russes.

Mais en embrassant le forçat, il avait eu le temps de lui glisser quelque chose dans sa vareuse entrouverte.

– Ah ! tu sais le russe, toi ? fit Massolet qui avait pour Cent dix-sept une haine instinctive.

Et il lui appliqua un vigoureux coup de bâton.

– Vous êtes méchant, lui dit le forçat avec douceur.

Et il se remit à l’ouvrage. Alors, que se passa-t-il ? Nul ne le sait au juste ; mais, sur un signe de Cent dix-sept, les couples se rapprochèrent peu à peu ; le bonnet vert finit par se trouver auprès de Cent dix-sept, qui lui dit :

– Es-tu toujours décidé ?

– Oui.

– Songe que tu seras fauché ?

– Cela m’est égal.

Et il lui glissa dans la main l’objet que le mousse lui avait mis dans sa vareuse. Or, cet objet n’était autre qu’un long couteau catalan à lame pointue.

– Je vais lui trouver un joli fourreau ! murmura le bonnet vert, dont les yeux projetèrent une flamme sombre et dont les lèvres frangées d’écume eurent un rire sauvage.

XV

Les forçats dormaient.

Depuis longtemps plaintes et murmures s'étaient éteints, et le silence n'était troublé que par les pas réguliers et cadencés des rondes de nuit. Couchés côté à côte, Cent dix-sept et Milon causaient entre eux, mais si bas que leurs plus près voisins de tollard n'eussent pu les entendre.

– Maître, disait Milon, je ne comprends pas votre but.

– Habitue-toi à ne pas comprendre et à obéir, répondait Cent dix-sept. Mais, pour cette fois seulement, je veux bien m'expliquer. Écoute.

– Voyons ? fit Milon.

– J'avais besoin d'une femme pour servir mes plans ; je l'ai trouvée.

– Et c'est une femme joliment forte, observa Milon, je parie qu'il n'y en a pas deux comme elle pour changer de visage et de tournure. Seulement, je me demande comment elle a pu arriver ici même dans l'arsenal.

– C'est bien facile à comprendre.

– Vous croyez ?

– Elle est russe de naissance ; elle s'est habillée en homme et a pris avant-hier, à minuit, le chemin de fer de Marseille, où le brick qui est sur rade mouillait en ce moment. Noël, qui est un garçon de ressources, lui avait trouvé les papiers d'un petit marin du commerce russe qui est mort à l'hôpital de Toulon il y a deux mois. Avec ces papiers, *elle* s'est présentée à bord et a demandé, dans son langage, à être rapatriée. On l'a embauchée comme mousse. Ça lui permettra d'aller et de venir dans le port militaire, et de dire deux mots de ma part à des amis que j'ai dans le port marchand.

– Des amis ? fit Milon qui marchait de surprise en surprise.

– Oui, qui sont à bord d'un petit deux-mâts dont je suis l'armateur.

– Cent dix-sept, dit le colosse, si je ne vous avais pas vu sortir du bagne, l'autre nuit, je croirais que vous êtes fou. Voilà maintenant que vous avez armé un *deux-mâts !*

– Oui.

– Mais quand ?

– Mon pauvre vieux, dit Cent dix-sept, tu crois donc que pour s'évader du bagne il suffit de limer ses manicles, de tromper la surveillance du portier-consigne, et d'entrer tranquillement dans Toulon.

– Mais dame ! c'est comme ça pourtant que font les camarades.

– Eux, oui ; mais moi, non. Quand ils ont *filé*, le coup de canon retentit, toute la ville et les campagnes sont en émoi, et dix fois sur douze le forçat parti le matin est réintégré au bagne le soir.

– C’est assez vrai, ça.

– Moi, continua Cent dix-sept, je ne veux pas jouer ce jeu-là. C’est pour cela que, depuis cinq jours, je prépare notre évasion. Sois tranquille, quand nous serons dehors, on ne nous reprendra jamais.

– Vous, peut-être, mais moi…

– Toi non plus. Je t’ai pris dans mon jeu et je t’ai dit que nous ne nous quitterons plus. Je n’ai qu’une parole.

– Mes pauvres petites ! murmura Milon.

– Au lieu de faire du sentiment, écoute-moi, reprit Cent dix-sept avec impatience. Je t’ai donc dit qu’il me fallait une femme dans mon jeu. Cette femme, je l’ai trouvée, et il faut qu’elle soit mon esclave.

Alors Cent dix-sept raconta à Milon la singulière histoire de Vanda, la femme russe qui pleurait un guillotiné.

– Bon ! dit le colosse ; mais qu’est-ce que cela peut lui faire qu’on fauche ou non l’homme au chien ?

– Elle a fait un vœu, un vœu en présence d’une tombe, celui d’arracher un forçat à l’échafaud ; et tant que ce vœu ne sera pas accompli, cette femme ne nous appartiendra pas tout entière.

– Je commence à comprendre, dit Milon.

– C’est bien heureux, dit Cent dix-sept d’un ton railleur.

– Mais êtes-vous sûr de sauver le bonnet vert ?

– Oui.

– Cependant, continua Milon, la cour martiale ne plaisante pas avec le code de la chiourme, non plus.

– Je le sais.

– Ce code dit que tout forçat qui aura tué un argousin sera puni de mort, et que l’exécution aura lieu dans l’enceinte du bagne, dans les vingt-quatre heures qui suivront le jugement.

– C’est bien là ce que j’ai calculé, dit froidement Cent dix-sept. C’est aujourd’hui lundi, n’est-ce pas ?

– Lundi soir.

– Je crois que la chose se fera cette nuit.

– Après ?

– L’homme au chien sera jugé mercredi, et l’échafaud se dressera jeudi matin.

Milon ne put se défendre d’un léger frisson.

– Eh bien ! reprit Cent dix-sept, suppose que jeudi il survienne un événement qui empêche l’exécution.

– Ce sera pour le lendemain.

– Non, on n’exécute jamais le vendredi. Le jour où Dieu est mort n’est pas le jour des criminels.

– C’est juste, dit Milon. Alors ce sera pour samedi.

– Oui, dit Cent dix-sept ; mais samedi nous serons loin d’ici, camarade.

– Et où serons-nous ?

– En pleine mer, à bord de mon navire. Ah ! j’oubliais de te dire que j’ai été marin dans ma jeunesse. Ça me connaît, la mer. Je ferais le tour du monde sans me jeter à la côte.

– Et je serai avec vous ?

– Oui.

– Et… *elle !*

– Elle aussi.

– Mais… l’homme au chien ?

– Pareillement.

– Voilà que je ne comprends plus de nouveau.

– Ça ne fait rien, dit Cent dix-sept.

Et il se souleva à demi.

– Que faites-vous ? demanda Milon.

– J’écoute le bruit de la lime de l’homme au chien.

– Vous lui avez donc donné une lime ?

– Il en a trouvé une dans le manche du couteau.

– Et il scie ses fers ?

– Oui, pour ne pas manquer son homme. Gare la ronde de minuit.

En ce moment, dix heures sonnaient.

– J’ai le temps de faire un somme, dit Cent dix-sept. Bonsoir, Milon. Quand le commissaire fera sa ronde, tu m’éveilleras.

Et Cent dix-sept cessa de parler.

La ronde de minuit n’est pas quotidienne ; elle n’est même pas ordinaire. Pour que cette ronde ait lieu, il faut que des ferments de révolte ou d’évasion soient dans l’air. Cent dix-sept, qui depuis quelques jours exerçait sur ses compagnons d’infamie un empire

irrésistible, Cent dix-sept avait fait adroitement courir certains bruits sourds qui avaient éveillé l'attention du commissaire. Ce dernier, depuis trois jours, visitait chaque salle au milieu de la nuit et faisait sonder les fers.

Il redoutait une évasion.

Donc, vers minuit, le commissaire parut accompagné de deux adjudants et de l'ouvrier libre Noël. Celui-ci, depuis trois jours, était retenu dans l'arsenal jusqu'à dix heures. On n'avait de confiance que dans son coup de marteau. Le bonnet vert, dit l'homme au chien, était placé tout au fond de la salle n° 3.

Le commissaire entra. Chaque forçat fut impitoyablement réveillé et chaque chaîne reçut le coup de marteau qui devait dire si elle avait été entamée ou non par la lime.

– Que le diable vous emporte, murmura Cent dix-sept quand son tour arriva.

Puis, feignant de reconnaître le commissaire, il s'excusa de son mieux. Et quand le commissaire eut passé, il poussa Milon et lui dit :

– Attention ! tu vas voir…

Le commissaire, les deux adjudants et le forgeron arrivèrent au tollard sur lequel l'homme au chien était étendu et paraissait dormir. Les deux adjudants qui accompagnaient le commissaire étaient Turpin, l'homme clairvoyant par excellence, et Massolet, le bourreau du chien. Ce dernier portait la lanterne qui servait à éclairer l'opération du sondage. Le forgeron souleva la couverture de crin végétal, c'est-à-dire de varech desséché et tissé qui recouvrait le forçat au bonnet vert.

Celui-ci paraissait dormir et il était couché sur le ventre. Puis, le forgeron donna un coup de marteau et poussa un cri. En même temps, le forçat, tout vieux qu'il était, bondit sur le tollard. Noël qui, sans doute, avait pris ses mesures et auparavant reçu des instructions du maître, Noël fit un brusque mouvement en arrière. Ce mouvement, parfaitement calculé, renversa la lanterne que l'adjudant Massolet tenait à la main.

Et la lanterne s'éteignit et les ténèbres se firent.

En même temps on entendit des cris sauvages. C'était le forçat qui, délivré de ses fers, s'était élancé sur son ennemi. Puis le bruit d'une lutte qui réveilla toute la salle. Puis un cri d'agonie, puis un cri de triomphe !… Le cri d'agonie de Massolet frappé en dix secondes de dix coups de couteau. Le cri de triomphe du meurtrier qui dans les ténèbres, piétinant son ennemi frappé à mort, disait :

– C'est de la part de mon chien !… Milon dit à Cent dix-sept :

– Il ne serait pas si crâne, l'homme au chien, s'il ne comptait sur toi.

– Tu te trompes, répondit Cent dix-sept, il s'attend à être fauché !

XVI

La cour martiale était expéditive.

C'était dans la nuit du lundi au mardi que le bonnet vert, surnommé l'homme au chien, avait assassiné le garde-chiourme Massolet. À onze heures du matin, le mercredi, le meurtrier parut devant ses juges. Trois hommes savaient au bagne que l'on ferait des efforts inouïs pour sauver le bonnet vert. Ces trois hommes étaient Milon, l'ouvrier libre, Noël, dit Cocorico, et le forçat Cent dix-sept.

Le bonnet vert l'ignorait. Il s'attendait à mourir, et ce fut dans cette conviction qu'il parut devant la cour martiale. Il avoua tout sans détours, simplement, en homme qui n'a vécu dix années que soutenu par l'espoir de mourir vengé.

La loi martiale ignore les circonstances atténuantes, quand il s'agit d'un forçat ; elle est muette sur le recours en grâce auprès du souverain, et son application suit, à vingt-quatre heures de distance, le prononcé de l'arrêt. À midi, le bonnet vert était condamné, et son exécution fixée au lendemain pour la même heure.

Le télégraphe électrique ne va pas plus vite qu'une nouvelle à travers le bagne.

Tout le monde savait, quelques minutes après, le sort du bonnet vert. Massolet n'avait survécu que quelques heures. Le repos de midi ce jour-là fut lugubre.

Il y a au bagne cent condamnés qui ont évité l'échafaud et n'ont dû leur salut qu'à un hasard providentiel.

Il y en a cent autres, qui, dans leurs projets d'évasion, ont calculé l'assassinat d'un gardien ou d'un portier-consigne. Il n'en est aucun qui ne frissonne lorsqu'on vient leur dire que la guillotine va se dresser. La guillotine du bagne est l'œuvre des forçats eux-mêmes. Le bourreau et ses aides sont des forçats. Mais les ouvriers qui travaillent à ce sinistre instrument n'ont jamais accompli leur tâche de bon cœur. Il a fallu que le bâton jouât.

Le forçat qui a accepté, pour quelques centilitres de vin et une prime, ces redoutables fonctions s'est condamné par là même à vivre hors de la loi de ses semblables. Il n'a pas *l'estime* de ses compagnons d'infamie.

Quelquefois le bourreau est un ancien exécuteur des hautes œuvres ou un de ses aides que ses vices ont conduit au bagne. Alors cesse la proscription : l'ostracisme perd sa rigueur ; le forçat est logique ; il admet qu'un homme continue sa profession. Mais, hors ce cas-là, le bourreau est un paria.

Le bourreau d'alors était un ancien boucher. Aussi grand et aussi fort que Milon, d'intelligence obtuse comme lui, doué d'un appétit féroce que le régime alimentaire du bagne ne parvenait pas à satisfaire, il avait sollicité le terrible emploi d'exécuteur, un peu pour donner libre cours à ses instincts sanguinaires et beaucoup à son appétit. Le code qui

régit la chiourme accorde au bourreau la ration de vivres du patient. Mais l'isolement qui s'était fait aussitôt autour de lui avait bientôt été pour cet homme un châtiment épouvantable.

Il était seul !… Et, de ce jour, le vorace n'avait plus faim ; le boucher, dont la jeunesse s'était écoulée dans un abattoir, et que l'odeur du sang grisait, avait eu horreur du sang.

Un jour, il était allé se jeter aux pieds du commissaire, le suppliant d'accepter sa démission.

Mais les règlements ne permettent point de résigner de pareilles fonctions(4). Aussi cet homme traînait-il au bagne une existence épouvantable, et il eût donné tout son sang pour une poignée de main d'un compagnon. Mais la poignée de main ne venait pas.

À peine, ce jour-là, connut-il le sort du bonnet vert qu'il se sentit pâlir, et que ses dents s'entrechoquèrent bruyamment. Sombre et morne, il était allé s'asseoir au bas d'une de ces grandes piles de bois qui encombrent le Mourillon. C'était l'heure du repos, l'heure où les condamnés peuvent causer entre eux, et les condamnés passaient auprès de lui et pas un ne lui adressait la parole. Quelques-uns même affectaient de se détourner de leur chemin et témoignaient par un geste de l'horreur qu'il leur inspirait.

Ce malheureux, les coudes sur ses genoux, la tête dans ses mains, accroupi plutôt qu'assis, jetait autour de lui, à travers ses doigts crispés, un regard triste et désolé. Tout à coup un homme s'approcha. Au bruit de ses pas le bourreau tressaillit et se leva brusquement. L'homme approchait toujours. Pourtant c'était un forçat couplé, car son compagnon de chaîne suivait à distance. Et cet homme, avançant encore, ne s'arrêta qu'auprès du bourreau.

– Que fais-tu là, *compagnon !* lui dit-il, et pourquoi donc es-tu seul ?

– Je suis seul aujourd'hui, comme hier, comme demain, comme toujours, répondit le bourreau de sa voix triste et caverneuse. Ne me connaissez-vous pas ?

– Tu t'appelles Jean le Boucher ?

– Non, Jean le bourreau, ricana le malheureux.

– Et ton lot, continua le forçat, est de vivre seul ?

– Seul… toujours seul ! murmura le bourreau avec désespoir.

– Tu es à vie ici ?

– Oui.

– Quel âge as-tu ?

– Quarante ans.

– Quel crime t'a amené ici ?

– J'ai tué ma femme, un soir que je rentrais ivre.

– Ainsi, reprit le forçat, tu es condamné au bagne pour toute la vie ?

– Ah ! gémit le bourreau, qu'est-ce que le bagne pour les autres et pour vous ? Vous causez, vous vous aimez parfois, vous vous servez les uns les autres.

– C’est vrai.

– Moi, je suis un maudit qu’on fuit.

– Pourquoi ne t’évades-tu pas ?

– M’évader ? est-ce possible ? Mais vous devez bien savoir, compagnon, que personne ne peut s’évader sans le secours d’un ou de plusieurs camarades, et je n’ai pas de camarades, moi.

– C’est juste.

– Je mourrai au bagne… et je mourrai bourreau.

– Peut-être !… dit le forçat.

Ce seul mot fut pour le malheureux cette étoile qui brille tout à coup dans la nuit sombre pour les marins naufragés.

Il tressaillit, son visage s’empourpra et son cœur se prit à battre avec violence.

– Que voulez-vous dire ? fit-il d’une voix tremblante et comme si on l’eût serré à la gorge.

– Tu souffres donc bien de voir les camarades se détourner de toi !

– Au point, répondit Jean le Boucher, que je me prends à envier le sort du malheureux que je tuerai demain.

– Que donnerais-tu pour une poignée de main ?

– La moitié de mon sang.

Alors le forçat tendit la main au bourreau. Celui-ci recula vivement.

– Ah ! dit-il, vous vous moquez de moi…

– Non, dit le forçat.

Et il prit la main du bourreau et la serra. Le ciel parut s’entrouvrir pour le réprouvé.

– Qui donc êtes-vous ? fit-il, tandis qu’une larme brûlante jaillissait de ses yeux.

– Je me nomme ici Cent dix-sept, répondit le forçat.

Puis le fascinant sous le regard étrange qui avait forcé Vanda la Russe à s’incliner :

– Et je viens, ajouta-t-il, te parler d’espérance.

Le bourreau secoua la tête.

– Il n’en est plus pour moi, murmura-t-il.

– D’espérance et de liberté, ajouta Cent dix-sept.

Le bourreau étouffa un cri.

– De liberté ! exclama-t-il.

– Oui, dit Cent dix-sept.

– Vous me feriez libre ?

– Oui.

– Et le stigmate de mon front s’effacerait ?

– Si je le veux.

Le bourreau, ce géant aux larges épaules, cet homme qui courbait un homme sur la bascule de l’instrument de mort comme l’ouragan courbe en passant un brin d’herbe, se mit alors à trembler comme un enfant sous l’œil dominateur de Cent dix-sept.

Et comme Milon, comme Noël, il l’appela « maître » et lui dit :

– Que faut-il donc que je fasse pour cela ?

– Il faut que tu sois mon esclave, répondit Cent dix-sept.

Et comme un garde-chiourme approchait, il s’en alla, traînant après lui Milon, le colosse au cœur de femme.

XVII

Il était trois heures du matin et le jour était loin encore. Cependant, le sifflet des argousins se fit entendre dans la salle n° 2 du bagne. C'était là que se trouvait l'escouade désignée pour dresser la lugubre machine. Comme des démons endormis, réveillés tout à coup par le feu du ciel, les forçats se levèrent silencieux et mornes. Pas un ne murmura, pas un ne témoigna par un signe de dégoût le sinistre travail qu'il allait accomplir. Aux jours de suprême expiation, le bagne tremble tout entier. Ces hommes qui ont passé par toutes les dégradations et par tous les châtiments n'en redoutent plus qu'un seul : l'échafaud.

Les nocturnes travailleurs sortirent en silence et la tête inclinée. Une demi-heure après, la cour du bagne voyait s'élever à la lueur des torches les bois de justice que l'on ajustait lentement. Les argousins seuls parlaient pour activer le zèle des travailleurs. Mais les travailleurs n'avaient pas de zèle et les coups de garcette seuls avançaient la besogne.

À quelques pas, un homme suivait des yeux les sinistres préparatifs. C'était le maudit à qui Cent dix-sept avait parlé de pardon, le prisonnier auquel il avait promis la liberté. C'était le bourreau !

Quand le tréteau sinistre fut prêt, lorsque les deux bras rouges furent ajustés au-dessus, le terrible fonctionnaire alla chercher le couteau. Lui et ses aides avaient passé la nuit à l'aiguiser. Le couteau fut ajusté ; puis on apporta une botte de paille et on essaya la machine. C'est-à-dire que le bourreau pressa un ressort et que le couteau, en tombant, coupa la botte de paille en deux.

– C'est bien ! fit le bourreau d'un signe.

Et, comme le jour commençait à paraître, les torches s'éteignirent, et les forçats qui venaient d'accomplir l'horrible besogne furent ramenés dans leurs salles.

Seul, le bourreau demeura sur le tréteau sanglant, achevant d'ajuster la guillotine en donnant à chaque chose ce que, par une épouvantable ironie, on pourrait appeler le coup d'œil du maître. L'exécution ne devait pourtant avoir lieu qu'à midi ; mais si l'échafaud se dresse dans l'enceinte du bagne, c'est pour que l'exemple soit terrible.

Aussi, quand au coup de canon de diane l'heure de la fatigue arriva, les forçats, en sortant de leurs salles respectives, furent-ils contraints de passer devant l'instrument de mort. En même temps, ils se croisèrent avec l'aumônier du bagne qui allait porter au condamné ses suprêmes consolations. En passant auprès de l'échafaud, Milon détourna la tête.

– Tu as donc peur, toi ? lui dit Cent dix-sept.

– Oui, répondit Milon. N'est-ce pas pour midi ?

– Oui.

– Et tu espères encore le sauver ?

Cent dix-sept haussa les épaules et répondit avec une certaine hauteur :

– Quand je promets, je tiens !

Cependant le bonnet vert avait écouté les exhortations du prêtre avec ferveur. Il avait près de soixante ans, et ses cheveux étaient blancs comme neige. La haine qui avait empli si longtemps le cœur de cet homme grossier s'en était allée avec la vie de sa victime. Maintenant il se repentait de son crime, maintenant il versait des larmes.

Mais ce sentiment d'orgueil humain qui n'abandonne jamais le criminel au moment suprême lui revint tout à coup :

– Ne croyez pas que j'aie peur de mourir, au moins, monsieur.

– Mon fils, répondit le prêtre, songez à Dieu, que votre repentir a touché sans doute.

Et il l'embrassa avec effusion.

Le bourreau et ses deux aides pénétraient dans le cachot ; ils venaient procéder à ce qu'on appelle la *toilette*. Mais pour un forçat cette opération n'est presque qu'une formalité. Le forçat a déjà la tête rasée et point n'est besoin de lui couper les cheveux. Le bourreau se contenta d'enlever avec ses ciseaux le col de la vareuse et celui de la chemise.

La veille, immédiatement après sa condamnation, Noël avait déferré l'homme au chien et on lui avait mis la camisole de force. Quand, à ce moment suprême, on lui eut enlevé ce dernier vêtement, il se trouva libre de tous ses mouvements pendant quelques secondes. Alors le bourreau lui attacha les mains derrière le dos et, avec la même corde, lui entrava les pieds, de façon qu'il ne pût désormais faire que des demi-pas.

Quand tous ces lugubres préparatifs furent terminés, le bourreau regarda le prêtre qui gardait maintenant le silence. Le prêtre tira sa montre : il était midi moins sept minutes.

– Allons ! fit le bourreau d'un signe de tête.

– Mon fils, dit le prêtre au condamné, l'heure est venue pour vous de conquérir le ciel par une aspiration suprême. Je vous pardonnerai au nom du Tout-Puissant.

Et il le prit sous le bras, tandis que l'exécuteur demeurait respectueusement en arrière.

C'était la troisième tête que Jean le Boucher allait faire tomber depuis qu'il était au bagne ; et cependant il ne tremblait pas cette fois, lui qui, depuis longtemps, pour une simple bastonnade qu'il allait infliger, avait des frémissements nerveux par tout le corps.

Le condamné sortit du cachot. Les argousins formaient la haie dans le couloir, sur les marches extérieures, et dans la cour, jusqu'au pied de l'échafaud. L'homme au chien, soutenu par le prêtre, marcha d'un pas assez ferme jusqu'au bout du couloir, mais, arrivé sur la première des trois marches qui descendaient dans la cour du bagne, frappé en plein visage par une bouffée d'air libre et un rayon de lumière, il s'arrêta et jeta autour de lui un regard éperdu.

Un silence de mort régnait, et cependant il y avait trois mille hommes agenouillés dans cette étroite enceinte ; leurs fers d'une main, leur bonnet de l'autre.

À chacun des quatre coins de la cour un canon chargé.

Tout à l’entour des condamnés une double haie d’argousins le fusil à l’épaule, tout prêts à faire feu au moindre signe de révolte. Entre les forçats et la guillotine, une bière ; autour de cette bière, la confrérie des pénitents qui venait réclamer le corps du supplicié. Le condamné embrassa tout cela d’un seul coup d’œil et il se prit à trembler.

– Allons, mon fils, du courage, dit le prêtre.

Le condamné continua sa marche vers l’échafaud, sur la plate-forme duquel se trouvaient déjà les deux aides ; deux forçats, agenouillés tout près de la guillotine, échangeaient quelques mots à voix basse avec un pénitent gris, profitant de ce que l’attention des argousins était concentrée tout entière sur le patient et l’échafaud.

Le condamné reconnut Cent dix-sept et Milon. Milon était livide ; Cent dix-sept un peu pâle, mais son visage conservait une expression de calme.

– Adieu, camarades, dit l’homme au chien.

Et il mit le pied sur le premier degré de l’échafaud.

– Maître, murmura Milon, vous voyez bien qu’il est trop tard.

– Silence ! dit Cent dix-sept.

On bouclait le patient sur la bascule.

– Maître, murmura le pénitent gris, de la cagoule duquel sortait une voix de femme brisée par l’émotion, vous voyez bien que la mort va venir.

Cent dix-sept ne répondit pas.

Seulement, au moment où la bascule se renversa sous la lunette, et tandis que le prêtre descendait de l’échafaud, les narines de Cent dix-sept furent agitées d’un léger frémissement : il fronça le sourcil et son regard fixa le couperet sur lequel ricochait un rayon de soleil.

Alors le bourreau pressa le bouton qui devait faire tomber le couteau.

XVIII

Le couteau tomba rapide, foudroyant, entraînant le rayon du soleil, qu'il reflétait.

En ce moment tous les forçats baissèrent instinctivement la tête et plusieurs fermèrent les yeux.

Seul Cent dix-sept n'abandonna point le terrible couperet du regard.

Ce fut un drame qui se passa dans le dixième d'une seconde, un drame comme on n'en a jamais vu briller à la rampe, un drame que le geste serait encore trop long à raconter.

Le couteau venait de tomber, et cependant la tête du patient adhérait encore à ses épaules.

L'instrument de mort s'était arrêté, dans sa marche, à un demi-pied du cou du condamné. Comment ?

Cent dix-sept eût pu le dire(5).

Il y eut un long frémissement parmi les forçats et même parmi les gardes-chiourme.

Toute autre foule qu'une foule composée de forçats aurait poussé une immense clameur. Le patient se prit à hurler, secoua ses épaules et chercha à s'arracher de la lunette. Mais le couteau ne tomba pas.

Le bourreau s'empara de la corde, remonta le couperet, puis lâcha de nouveau le ressort. Le couperet retomba et s'arrêta au même point. Alors la foule fit entendre un long murmure, qui couvrit les cris du patient.

Heureusement le commissaire s'élança vers l'échafaud :

– Retirez cet homme ! dit-il, et qu'on le reconduise dans sa prison. Par cet ordre, le sage administrateur du bagne obéissait non seulement à un sentiment d'humanité, mais il prévenait une révolte.

– Je viens de vivre cent ans en une minute, murmura Cent dix-sept, qui essuya son front baigné de sueur.

– Qui donc êtes-vous, maître ? murmura Milon frissonnant.

– Un homme à qui Dieu pardonnera peut-être un jour, murmura le forçat en courbant la tête.

Le pénitent à cagoule grise venait de s'évanouir. Ses confrères l'emportèrent.

Avant de vérifier la cause de ce terrible accident, il fallait faire évacuer la cour et emmener le condamné. Les forçats furent réintégrés dans les salles et le condamné dans son cachot. Alors seulement on s'enquit de la cause de ce scandale horrible. Les deux montants de la guillotine, ces bras rouges entre lesquels glisse le couteau, s'étaient

resserrés par le bas, et il était nécessaire de démonter l'instrument tout entier, d'autant plus qu'une main criminelle avait enfoncé une douzaine de clous dans les deux rainures, qui se trouvaient ainsi faussées.

On fit venir des ouvriers libres ; mais ils refusèrent de travailler. Et l'on dut recourir au travail forcé des condamnés. Le hasard – un hasard habilement amené – désigna Cent dix-sept parmi les travailleurs. Un charpentier qui était au nombre des condamnés déclara qu'il fallait plus de douze heures pour réparer l'instrument. C'était sans doute ce que voulait Cent dix-sept.

– Le bonnet vert est bien sûr, dit-il à Milon, de ne pas être exécuté aujourd'hui.

– Mais… demain…

– Demain, c'est vendredi.

– Et… samedi ? fit encore le colosse.

– Samedi ! répondit Cent dix-sept. Il n'y aura pas de samedi pour nous… au bagne du moins.

Cependant on avait reconduit le condamné dans son cachot. À Toulon, le cachot du condamné à mort est situé à trente pieds sous terre. Il faut descendre trois étages pour y parvenir. C'est un étroit réduit en maçonnerie qui semble défier toute tentative d'évasion.

Le bonnet vert, le malheureux homme au chien, fut replongé dans cette sombre prison pour attendre que l'instrument de son supplice fût prêt.

Depuis madame du Berry, qui demandait au bourreau une minute de répit, jusqu'au plus vulgaire des condamnés, le sentiment de la vie est tel, quand il a déjà vu briller le fer de la guillotine, que les quelques minutes que le hasard accorde au patient lui semblent un siècle de délices.

Le malheureux, une fois dans son cachot, se prit à rire et à pleurer de joie tour à tour. Il avait entendu un gardien qui disait : « Il y en a au moins pour une heure. »

Une heure ! Encore une heure à vivre… Dans un état moral qui tenait le milieu entre la prostration et le délire, le condamné balbutiait des mots sans suite et se heurtait aux murs du cachot pour se convaincre de son existence.

Une heure s'écoula, puis une autre et d'autres encore. La peur avait repris le condamné. Il tressaillait au moindre bruit ; à chaque minute il croyait entendre dans l'escalier, par-delà la porte ferrée, les pas du bourreau et de ses aides.

Aux heures succédaient les heures, et le faible rayon de lumière qui pénétrait par une meurtrière étroite dans le cachot s'était éteint. Le condamné comprit qu'il était nuit – c'est-à-dire qu'il avait encore douze heures à vivre. On lui apporta à manger. Mais il n'avait ni faim ni soif.

La nuit s'écoula, le petit rayon de jour reparut. Alors le condamné se reprit à trembler et ses dents s'entrechoquèrent. Le gardien qui lui avait apporté à manger la veille avait reçu l'ordre de ne point lui parler.

Une heure après le retour du jour, le condamné entendit un pas retentir dans l'escalier. Alors, comme une bête fauve prise au piège, il se réfugia dans l'angle le plus obscur du

cachot. On venait le chercher sans doute. La porte s’ouvrit, un homme entra. C’était un gardien. Comme la veille, il apportait des vivres au condamné. Celui-ci poussa un hurlement de joie.

– Ce n’est donc pas pour maintenant ? dit-il. Le gardien secoua mystérieusement la tête.

Alors les instincts matériels reprirent le dessus chez cet homme ; il mangea.

On l’avait débarrassé de sa camisole de force pour un moment, et le commissaire avait permis qu’on lui donnât du vin. Il but et mangea avec avidité, comme un loup affamé, comme une bête brute ; puis quand on lui eut repassé la camisole, il se coucha sur la paille qui lui servait de lit, en proie à une sorte de somnolence fiévreuse.

– Si ça dure longtemps, murmura le gardien, il sera fou avant de mourir.

Et il sortit du cachot. La journée s’écoula tout entière. Le condamné semblait justifier l’opinion du gardien. Il avait le délire et prononçait des mots sans suite.

Tout à coup, vers le milieu de la nuit, il lui sembla entendre un bruit sourd, non point au-dessus, mais au-dessous de lui. On eût dit celui d’un marteau frappant sans relâche une enclume. Le condamné sortit un moment de sa léthargie morale et physique et prêta l’oreille. Le bruit se faisait toujours entendre et paraissait même se rapprocher. Le condamné écoutait toujours.

Cela dura environ deux heures ; le bruit se rapprochait et devenait plus distinct. Et le condamné commença à comprendre qu’on creusait un tunnel au-dessous de lui.

Soudain le sol sur lequel il était couché parut s’ébranler. Il se leva. Le sol était dallé de fortes pierres, larges de deux pieds environ. Les coups de pioche ou de marteau étaient devenus bruyants. Tout à coup une des dalles du sol s’ébranla, se sépara de ses voisines et fut brusquement soulevée. En même temps, par un trou béant, la tête d’un homme apparut.

XIX

La tête qui venait d’apparaître au milieu de ce trou béant était coiffée d’un chapeau ciré de marin. Après la tête se montrèrent les épaules, puis les bras s’étendirent en croix sur le sol et l’homme tout entier se dressa dans le cachot.

Il avait posé sur le bord du trou une lanterne sourde.

L’homme au chien recula stupéfait et jeta un cri.

– Cent dix-sept ! dit-il.

– Si tu veux que ta tête continue à tenir sur tes épaules, répondit le forçat, tais-toi et suis-moi.

– Vous suivre ? exclama l’homme au chien.

– Et tout de suite, répondit Cent dix-sept, car dans quatre ou cinq heures on va venir te chercher. Et, cette fois, ce sera pour de bon, car je n’ai pas enrayé la nouvelle machine. Comprends-tu maintenant ?

Le condamné comprenait si peu que le délire le reprit.

– Je crois bien que je suis mort, dit-il, et que tout ce qui m’arrive maintenant se passe dans l’autre monde.

Cent dix-sept était à peine de taille ordinaire, il était mince et fluet ; on eût dit un élégant cavalier du boulevard des Italiens, jeté au bagne à la suite de quelque drame ténébreux.

L’homme au chien était grand et fort ; il avait presque la carrure d’épaules de Milon. Cependant Cent dix-sept le prit dans ses bras comme il eût fait d’un enfant.

– Si tu deviens fou, tant pis pour toi, dit-il, mais il faut que je te sauve, et je te sauverai !

Et il le poussa dans cet abîme mystérieux qui venait de s’ouvrir. Le condamné y tomba en poussant un cri. Mais la chute qu’il venait de faire eut pour résultat de lui rendre sa présence d’esprit. Cent dix-sept le rejoignit, toujours muni de sa lanterne sourde. Alors le condamné put voir le lieu où il se trouvait : c’était une espèce de boyau souterrain qui allait se rétrécissant comme dans un trou à renard.

– Voyons, lui dit Cent dix-sept, comprends-tu, maintenant ?

– Oui, répondit le bonnet vert. Vous venez me sauver.

– C’est fait, si tu continues à me suivre.

– Mais, où me conduisez-vous ?

– Viens toujours.

Et Cent dix-sept montra alors le travail mystérieux.

– Il a fallu cinq jours pour creuser ce joli chemin, dit-il, et on n’a pas perdu de temps, je t’assure.

– Et c’est pour moi ? fit le condamné, qui ne s’expliquait point l’intérêt qu’il inspirait à Cent dix-sept.

– Non, répondit le forçat ; pour un autre que tu as connu sans doute, et qu’on n’a pas pu sauver.

En même temps il reposa sa lanterne sur le sol, tira un couteau de sa poche et coupa la manicle de la camisole de force. Le condamné se trouva libre.

– À présent, en route ! dit Cent dix-sept.

Et il se mit à marcher devant, courbant d’abord la tête, puis s’accroupissant, puis finissant par ramper à plat ventre, car le boyau souterrain allait toujours en se rétrécissant. Le condamné avait retrouvé toute sa raison, et l’espoir de la vie, l’instinct de la liberté le mordaient au cœur. Il suivit Cent dix-sept, finissant comme lui par avancer à plat ventre.

Le trajet fut long. Quelquefois Cent dix-sept s’arrêtait pour prêter l’oreille ; puis, il se remettait en marche. À un certain moment, le condamné s’aperçut que la route souterraine montait peu à peu, comme si elle eût voulu rejoindre la surface du sol.

– Sais-tu où nous sommes ici ? demanda Cent dix-sept.

– Non.

– Sous les murs de l’arsenal.

– Ah !

Au bout de vingt minutes, le boyau parut s’élargir un peu. En même temps, une bouffée d’air humide vint frapper le condamné au visage. Alors Cent dix-sept éteignit sa lanterne.

– Avance toujours ! dit-il en tournant la tête.

À mesure que le condamné continuait son chemin, l’air devenait plus vif.

– Une belle nuit pour une évasion ! murmura Cent dix-sept. Il pleut là-haut comme le jour du déluge.

Enfin, au bout de quelques minutes encore, Cent dix-sept s’arrêta pour tout de bon. L’homme au chien put alors passer sa tête par-dessus l’épaule du forçat et regarder devant lui. Il avait aperçu quelque chose de moins noir que les ténèbres du souterrain, et il reconnut qu’ils étaient au bout. L’orifice du boyau aboutissait au bord de la mer, dans un endroit désert, de l’autre côté du port marchand. La nuit était sombre, il ventait tempête, comme disent les marins, et la mer était soulevée en lames énormes qui venaient parfois obstruer l’entrée du souterrain et qui couvrirent d’écume, par deux fois, Cent dix-sept et le condamné. En même temps, il tombait une pluie torrentielle.

– Prends garde qu’une lame ne t’emporte, murmura Cent dix-sept.

La mer était au-dessous ; ni à droite, ni à gauche, la moindre langue de terre ou de sable.

– Sais-tu nager ? demanda Cent dix-sept.

– Je l'ai su, mais il y a longtemps !

– Il vaut encore mieux se noyer qu'être guillotiné. Allons ! déshabille-toi lestement. Si les forces te manquent, je te soutiendrai. Autrefois, je nageais comme un terre-neuve.

En un clin d'œil, le condamné fut nu comme un ver. Cent dix-sept déroula une corde qu'il avait autour de sa ceinture et en donna un bout au condamné.

– Maintenant, dit-il, attendons !

La pluie était si intense qu'on eût dit un brouillard qui réunissait la terre et le ciel. La mer roulait des montagnes d'écume et déferlait avec furie. On eût dit l'Océan brisant ses lames houleuses contre les rochers du Finistère.

Cent dix-sept eut un sourire moqueur et dit au condamné :

– Quand on s'apercevra de notre évasion, le diable m'emporte si on supposera que nous sommes partis par mer !

– Mais où comptez-vous donc m'emmener ? demanda le condamné, qui grelottait sous le vent et la pluie.

– Où tu voudras, répondit Cent dix-sept.

– Je ne comprends pas, répondit l'homme au chien.

– Tu comprendras tout à l'heure.

En ce moment, un bruit aigu domina le roulement du tonnerre, les mugissements du vent et les colères de la mer ; puis un éclair se fit, et à la lueur de cet éclair le condamné vit à cent brasses, au large, une chaloupe qui dansait sur la lame.

Le bruit qui venait de retentir était un coup de sifflet. Cent dix-sept prit à sa ceinture un sifflet de contremaître d'équipage et répondit au signal.

– À l'eau ! dit-il à son compagnon.

Et il se jeta à la nage tout vêtu, sans même quitter son chapeau ciré, retenu à son cou par un fil de caoutchouc.

Le vieux bonnet vert n'hésita pas. Mais la nuit était si noire et la mer si grosse que, sans le bout de corde que lui avait donné Cent dix-sept, il n'aurait pu le suivre. Cependant le vieillard savait nager et l'instinct de la conservation rendit à ses membres toute la souplesse et toute la vigueur de la jeunesse. La chaloupe n'osait avancer plus près de la côte, de crainte de se briser sur quelque récif, et les ténèbres étaient si épaisses que lorsque les éclairs s'éteignaient, les deux nageurs, sans cesse roulés par la lame, ne s'apercevaient plus. Mais les coups de sifflet se succédaient de minute en minute et guidaient Cent dix-sept.

Enfin, un éclair encore lui montra la chaloupe tout près de lui. Il fit un dernier effort, fendit une dernière lame et se cramponna à un aviron qu'on lui tendit. Il était temps ! le

bonnet vert était à bout de forces et se sentait couler au fond de l'eau. On fut obligé de le hisser à bord, où Cent dix-sept monta lestement le premier.

Il y avait deux hommes dans la chaloupe, deux *compagnons* comme on disait au bagne.

Un nouvel éclair permit au condamné de les reconnaître… et il jeta un cri d'effroi. Ces deux hommes, qui avaient dépouillé la livrée d'infamie pour revêtir des vareuses de matelots, étaient Milon et Jean le Boucher, c'est-à-dire le bourreau !

– Ne crains rien, dit celui-ci au bonnet vert ; je ne suis plus l'homme qui tue. Grâce au maître, je suis devenu l'homme qui sauve.

– Au deux-mâts, d'abord ! commanda Cent dix-sept, sur les épaules ruisselantes duquel Milon jeta respectueusement un caban de marin.

Et la chaloupe continua à danser sur la lame comme une blanche mouette qui se joue de l'orage.

Pendant une heure, la frêle embarcation roula du sommet des vagues dans les abîmes inconnus, pour remonter encore et descendre toujours. À mesure qu'elle gagnait le large, la mer devenait plus forte et la nuit plus sombre. Pourtant un nouveau coup de sifflet domina enfin la tempête, et un éclair, qui déchira la voûte du ciel, montra dans le lointain aux quatre hommes de la chaloupe le petit deux-mâts, incliné sur la lame, ses voiles à demi carguées.

XX

La chaloupe eut autant de peine à aborder le navire que, tout à l'heure, les deux nageurs à se hisser dans la chaloupe.

On lui lança des cordes, et Cent dix-sept parvint le premier à sauter sur l'échelle de tribord. En haut de l'échelle retentit un cri de joie. À la lueur du fanal de poupe, il vit un petit mousse qui lui jeta ses deux bras autour du cou en disant :

– Ah ! vous êtes enfin sauvés !

– Tous, fit Cent dix-sept qui vint avec calme baiser au front Vanda la Russe.

Car c'était elle qui avait repris son déguisement de marin. Et tandis que les trois autres forçats montaient à bord, elle lui dit :

– Voilà votre navire, maître. Le capitaine vous attendait pour vous en remettre le commandement.

Alors un homme s'approcha et salua Cent dix-sept. C'était un vieux marin à visage basané.

– C'est un Maltais, dit Vanda ; il ne sait pas un mot de français.

– Tant mieux ! répondit Cent dix-sept, nous pourrons causer à l'aise. Et il adressa la parole au Maltais en italien.

– La mer est mauvaise, n'est-ce pas ? lui dit-il.

– Oui, maître, répondit le capitaine.

– Pourrons-nous être hors de la vue des côtes avant le jour ?

– Je ne crois pas ; mais, ajouta le Maltais, je suis sorti du port de Toulon hier soir, à l'entrée de la nuit. Mes papiers sont en règle et nous naviguons sous pavillon britannique.

– C'est bien ! fit Cent dix-sept.

Et il descendit dans la cabine qu'on avait préparée pour lui. Vanda le suivit.

– Eh bien ! lui dit-il alors, ai-je tenu ma promesse ?

– Oui, répondit-elle en s'agenouillant devant lui comme une esclave. Je vous obéirai et vous suivrai partout.

– Sais-tu où nous allons ?

– Peu m'importe !

– En Italie d'abord, puis…

– À Paris ? fit-elle avec un sentiment d'effroi.

– Il le faut bien, répondit-il avec un accent mélancolique, c’est là que me pousse la destinée.

Elle se courba plus encore devant cet homme qui la dominait si complètement.

– Maître, dit-elle, je vous ai dit mon histoire. Me direz-vous jamais la vôtre ?

– À quoi bon ? fit-il.

Puis il leva les yeux vers le sabord au travers duquel on apercevait le ciel sombre et tourmenté, dans lequel galopaient les nuages comme une fantastique armée en déroute, et pendant une ou deux secondes, il parut évoquer les fantômes de ce passé mystérieux et formidable qui pesait sur lui.

Alors saisissant une des mains de la jeune femme :

– Eh bien ! écoute, fit-il. Je suis peut-être plus criminel que l’homme que tu as pleuré si longtemps. J’ai été voleur, j’ai été assassin, fils dénaturé, ami pervers ; j’ai mérité cent fois la mort ; mais un jour, dans mon cœur souillé par tous les vices, corrompu par toutes les hontes, Dieu a laissé tomber un sentiment honnête, comme brille parfois une étoile au milieu de la tempête.

« T’a-t-on jamais dit l’histoire du forçat Cognard, ce brillant comte Pontis de Sainte-Hélène, qu’un compagnon de chaîne reconnut un jour à la tête de sa légion, la poitrine couverte de décorations et de crachats ?

« Cet homme avait volé un homme, et sous ce nom, il était devenu brave et il avait conquis l’estime de tous.

« Comme lui j’avais volé un nom.

« Pendant trois années, sous ce nom volé, j’ai ébloui Paris de mon luxe, de mon esprit et de ma bravoure. J’avais l’épée à la main comme un vrai gentilhomme ; j’ai failli devenir grand d’Espagne.

« Deux saintes femmes m’ont aimé, idolâtré sous ce nom. La mère et la sœur de l’homme dont j’avais pris le nom. Et ces deux femmes, j’avais fini par les aimer comme si l’une eût été ma mère, comme si l’autre eût été ma sœur. La première est morte, mais… la seconde…

« La seconde vit encore, et celle-là, je crois que je donnerais tout mon sang pour elle.

– Mais, dit Vanda, elle a su votre condamnation ?

– Non, dit Cent dix-sept. Cependant on a retrouvé son vrai frère ; mais ce frère, elle ne l’a jamais revu ; mes persécuteurs, ceux qui m’ont démasqué, si cruels qu’ils aient été pour moi, ont eu pitié d’elle. Tandis qu’on m’envoyait au bagne, le vrai frère partait pour les Indes avec la femme que, moi, j’avais voulu épouser. C’est là qu’il est encore.

– Et vous ne l’avez jamais revue ? demanda la jeune femme russe avec émotion.

– Si, une fois, au bagne de Cadix, en Espagne, où d’abord on m’avait jeté et où la justice française est venue me réclamer ; mais j’étais défiguré, méconnaissable, et elle passa auprès de moi sans me reconnaître.

« Je venais de me casser la jambe et je souffrais comme un damné.

« – Pauvre homme ! dit-elle en passant.

« Oh ! murmura Cent dix-sept, il y a dix ans de cela, mais j'ai pleuré des larmes de sang depuis ces dix années… Pauvre sœur !…

– Et vous voudriez la revoir ?

– Si je le voudrais ! Ah ! peux-tu en douter ! Je voudrais être assez méconnaissable pour qu'on ne pût me reconnaître ; mais, en même temps, vivre auprès d'elle, sous un nom et un visage d'emprunt, ce serait mon rêve. Et, certes, il faut bien que j'aie appris enfin la vérité pour songer à cela.

– Qu'avez-vous donc appris ?

– Que son véritable frère, heureux aux Indes, ne songe pas à en revenir.

– Et il lui a écrit ?

– Oui, et, pour elle, l'homme qui lui écrit, c'est moi.

– Et depuis quand savez-vous cela ?

– Depuis huit jours seulement, et c'est pour cela que, pendant dix années, j'ai cru qu'elle me méprisait ; que son cœur, ouvert au véritable frère, était plein de honte et de dégoût pour moi.

« Pendant dix ans, je suis demeuré au bagne, n'osant même songer à une évasion, moi qui, tu le vois, me suis échappé si facilement cette nuit. Depuis huit jours, je sais que l'homme dont j'avais pris le nom est toujours aux Indes et qu'elle ne l'a jamais vu. Comprends-tu ?

– Oui, murmura-t-elle pensive.

Cent dix-sept fut interrompu par Milon, qui descendit en toute hâte :

– Maître ! maître ! dit-il, la mer est de plus en plus mauvaise… Les matelots ont peur que nous ne soyons rejetés à la côte.

– Allons donc ! répondit Cent dix-sept.

Et il courut en toute hâte sur le pont, arracha le porte-voix au vieux marin, monta sur le banc de quart et commanda la manœuvre.

Pendant le reste de la nuit, cet homme qui, la veille encore, était chargé de chaînes, domina la tempête et lutta corps à corps avec elle.

Au matin, comme la pluie cessait, le vent s'apaisa et le jour parut. Dans le lointain, au nord, les roches blanches qui dominent Toulon apparaissaient estompées par la brume. Quatre coups de canon retentirent à cinq minutes d'intervalle, et le bruit des détonations arriva jusqu'aux oreilles de Cent dix-sept et de ses compagnons.

– Un pour moi, dit-il en souriant, et sans descendre de son banc de quart, un pour Milon, un pour le bourreau, et le quatrième pour le patient.

« On s'aperçoit au bagne de notre évasion, mais il est un peu tard.

– Ô maître ! dit Milon, vous qui arrêtez le fer prêt à trancher une tête, vous qui dominez les colères de la mer, qui donc êtes-vous ?

– Qui donc es-tu, démon, fit la jeune femme, toi dont le regard pénètre jusqu’au fond de mon âme et me bouleverse ?

– Maître, murmura le condamné, qui donc êtes-vous, et qu’ai-je donc fait pour que vous m’arrachiez à l’échafaud ?

– Et moi, maître, dit à son tour le bourreau, moi à qui vous avez tendu la main, oserai-je vous demander votre nom ?

– Attendez ! dit Cent dix-sept.

La tempête s’était calmée ; le deux-mâts, à la voix de son jeune capitaine, se couvrit de toile et se mit à courir vent arrière. Puis, quand les côtes de France eurent disparu dans la brume du matin, alors un sourire vint aux lèvres de Cent dix-sept :

– Vous voulez savoir mon nom ? dit-il. Je m’appelle Rocambole !

Et le deux-mâts continua sa course vers la haute mer.

ANTOINETTE(6)

I

Il est une heure à peu près unique, en hiver, six heures du matin, où le faubourg Saint-Honoré est silencieux et désert comme une nécropole. Les équipages qui ont roulé toute la nuit viennent de rentrer, les bals sont finis ; les hôtes aristocratiques du noble quartier soufflent leurs bougies, et le petit monde, comme on dit, ne se lève pas encore. À peine, à un coin de rue, aperçoit-on un boucher ouvrant la grille de son étal, ou un fruitier qui développe, en rentrant de la halle, les volets de sa boutique. Déserte entre les plus désertes est la rue d'Anjou-Saint-Honoré. Il s'y trouve plus d'hôtels que de maisons à locataires ; chaque demeure renferme des habitants aisés qui ne se soucient ni de la froidure du matin, ni de cette pluie fine et serrée que dégage, le matin surtout, le brouillard jaune que novembre étend sur Paris comme un linceul. Cependant, au numéro 19, bien avant six heures, et lorsque le quartier retentissait encore du bruit des voitures qui rentraient dans les différents hôtels, une fenêtre s'ouvrait au second étage et derrière les vitres s'allumait cette lampe dès lors immobile, à la lueur de laquelle le passant le moins intelligent ne se trompait jamais – la lampe du travail. Quelquefois, à l'époque où commence notre récit, celui qui se fût abrité sous le porche d'une maison voisine aurait pu voir, en levant les yeux, une tête de femme, un visage chaste et candide de jeune fille exposé pendant quelques minutes à l'air froid du matin, moyen énergique de chasser les dernières langueurs du sommeil. Puis la fenêtre se refermait, et derrière les vitres, auprès d'une table qui supportait la petite lampe à abat-jour, on voyait la jeune fille au travail. Non pas, comme on le pourrait croire, un travail de couture ou de broderie, mais un labeur d'un ordre plus élevé. Auprès de la lampe, il y avait des livres, et la jeune fille écrivait en les consultant. Or, un matin de la fin de novembre 180…, entre quatre et cinq heures, deux jeunes gens débouchant à pied par la rue de Surène s'avancèrent à bas bruit sur le trottoir de droite, l'opposé, par conséquent, de celui de la maison n° 19. Chaudement enveloppés dans leurs pardessus d'alpaga, le cigare aux lèvres, les mains dans leurs poches, ils causaient à mi-voix.

– Tu vas voir, disait l'un, que chez la marquise de Bois-Haudry ma cousine, d'où nous sortons, et qui passe pourtant pour recevoir les plus jolies femmes de Paris, il n'y en a pas une aussi belle.

– Mon pauvre Agénor, répondit l'autre, je te crois un peu fou.

– Pourquoi donc ?

– Amoureux ou fou, ce qui est pour moi la même chose, quel âge as-tu ?

– Vingt-six ans, tu le sais bien.

– Cet âge confirme mon dire : les gens comme nous, très cher, quand ils ont cinquante bonnes mille livres de rente, ne vont point s'amuser à de pareilles intrigues. Nous avons dans le monde une foule de femmes, entre trente et quarante, qui sont ravissantes et compatissantes.

– Bien. Après ?

– Nous avons dans le monde galant une quantité de jolies filles du théâtre ou d'ailleurs qui posent convenablement un homme du club des Asperges.

– C'est vrai.

– Et j'avoue que chercher en dehors est une chose que je ne comprends plus.

– Viens toujours, tu verras… dit celui à qui son compagnon avait donné le nom d'Agénor.

Et ils ne s'arrêtèrent qu'en face du numéro 19. La fenêtre venait de s'ouvrir et montrait le joli visage annoncé, sur lequel la petite lampe projetait toute sa clarté.

– Hein ! qu'en dis-tu ? fit Agénor.

L'autre prit son lorgnon et regarda attentivement la jeune fille.

– Parole d'honneur ! dit-il, et aussi vrai que je me nomme Oscar de Marigny, je la trouve charmante.

– N'est-ce pas ?

– Mais qu'en veux-tu faire ?

– Mon bon, reprit Agénor, j'ai des idées à moi, vois-tu, et faire comme tout le monde me déplaît horriblement. Je suis ce que les Anglais nomment un *excentrique.*

– Ou du moins, fit Oscar avec une pointe de raillerie, tu t'efforces de le devenir.

– Soit. Écoute donc. Quand la petite m'aimera… et on aime toujours un homme comme moi, je la parerai comme une châsse ; je lui donnerai un huit-ressorts et je la produirai un beau matin aux courses de Chantilly, comme un événement ; je dis mieux : comme un coup de canon, car personne ne s'y attendra.

– Parfait. Mais t'aimera-t-elle ?

– Il le faudra bien.

– C'est peut-être tout ce qu'il y a de plus honnête.

– Certainement, mais j'ai mes renseignements.

– Ah ! voyons ? Mais d'abord qu'est-ce qu'elle fait donc là-haut ?

– Elle écrit.

– Un bas-bleu ? fit dédaigneusement Oscar.

– Non, un traducteur. Elle fait des traductions de l'anglais à dix francs la feuille pour un libraire qui les revend cent soixante à un journal…

– Pauvre fille ! Mais elle est donc instruite ?

– Elle était sous-maîtresse dans un pensionnat ; elle dessine, fait de la musique et parle anglais comme toi et moi qui sommes des hommes de cheval.

– Orpheline, sans doute ?

– Oui et non.

– Voici qui est plus difficile à expliquer que les traductions d’anglais.

– Écoute donc, mon cher, mon valet de chambre est un garçon intelligent, je l’ai envoyé à la découverte. Pour deux louis, le portier de cette maison a jasé tant qu’il a voulu, et voici ce qui résulte des renseignements recueillis :

La petite était donc sous-maîtresse dans un pensionnat et avait été élevée par la directrice qui l’aimait comme sa fille. Il paraît qu’il n’y a pas de l’eau à boire dans ce métier-là et que, de déconfiture en déconfiture, le pensionnat a fini par faire faillite.

– Alors, la jeune fille s’en est allée ?

– Non, elle a pris la pauvre directrice malade, à moitié aveugle et ruinée de fond en comble à sa charge, et elle s’est mise bravement à travailler.

Elle fait des traductions la nuit, donne des leçons de peinture et de piano le jour, porte des robes de laine, déjeune d’un petit pain, et, malgré tous ces miracles de travail et d’économie, elle arrivait à peine à joindre les deux bouts, lorsque la situation de la vieille directrice s’est empirée tout à coup et a nécessité des consultations de médecins célèbres, des remèdes onéreux, des veilles pendant lesquelles les traductions sont demeurées suspendues.

– Et la gêne est venue ?

– La misère, mon ami. Le loyer n’est plus payé, et le dieu des amoureux a voulu que le propriétaire de cette maison justifiât par son caractère le nom grotesque et odieux qu’il porte. Il s’appelle *Durpillard !* Tu penses que lorsque j’arriverai comme un *Deus ex machina,* je serai bien reçu.

Oscar haussa les épaules :

– Mille excuses, mon très cher ; je te prenais pour un niais tout à l’heure. Tu es un profond scélérat, et j’avoue même que, tout roué que je suis, j’hésiterais à te suivre dans cette voie.

– Bah !

– Les femmes indépendantes qui nous aiment sont libres de le faire, et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, reprit Oscar de Marigny ; mais spéculer sur la misère pour séduire une pauvre jeune fille, n’est-ce pas une action honteuse, un outrage fait à la société ?

– Mon bon, reprit froidement Agénor, je me suis dit tout cela, seulement…

– Seulement ?

– Je me suis répondu que le premier petit commis tentera tôt ou tard l’aventure, si je me retire, réussira probablement, et ne changera rien à la situation de la pauvre enfant.

Oscar ne répondit pas.

– Et puis, continua Agénor, je ne suis pas homme à abandonner une femme le lendemain. Je lui ferai un sort.

– C’est bien le moins…

– Et, enfin, dame ! j’ai une bonne excuse en agissant ainsi.

– Ah !

– Je l’aime, mon cher, ce qui est bête, après tout, mais je l’aime à en perdre le sommeil et le goût du *trabucos.*

– Veux-tu un bon conseil ? dit Oscar.

– Voyons !

– Tu es majeur depuis longtemps, maître de ta fortune et libre de faire ce que bon te semblera.

– Oh ! certainement.

– Elle est bien élevée, dis-tu, et, certes, si ce qu’on t’a raconté est vrai, c’est un cœur d’or.

– Eh bien ?

– Épouse-la.

Agénor partit d’un bruyant éclat de rire.

– Mais, mon bon, dit-il, ça n’a pas l’ombre du sens commun, cela. Tu es archifou ?

– Soit, mais je ne veux pas être ton complice. Adieu, je vais me coucher.

Et l’ami d’Agénor s’éloigna, laissant celui-ci planté sur le trottoir, en face du n° 19. Le jour commençait à poindre et la laborieuse enfant venait d’éteindre sa lampe.

II

L’appartement habité par cette jeune fille, dont M. Agénor s’occupait à son insu, était situé au second étage, sur la rue. La maison était d’honnête apparence ; l’appartement le plus cher était de deux mille francs, le meilleur marché de huit cents. C’était un de ces derniers qu’habitait M^lle^ Antoinette. On ne lui connaissait pas d’autre nom, et la pauvre enfant elle-même n’avait jamais su celui de ses parents. La maîtresse de pension infirme que M^lle^ Antoinette avait prise à sa charge s’appelait M^me^ Raynaud. Elle avait connu des jours meilleurs. Femme d’un répétiteur à Charlemagne, elle s’était vouée comme lui à l’enseignement. Longtemps le petit pensionnat qu’elle dirigeait à Auteuil avait prospéré, puis son mari était mort, et, dès lors, la pauvre femme avait vu sa modeste fortune s’évanouir lentement. Elle avait élevé deux jeunes filles qu’on était venu lui confier un soir avec grand mystère, et dont la première année de pension avait été richement payée. Mais, l’année suivante, la belle dame qui venait voir les petites jumelles, et qu’elles appelaient maman, n’avait plus reparu. M^me^ Raynaud l’avait attendue en vain. La pension n’était plus payée et les années s’écoulaient. L’institutrice avait adopté les deux orphelines ; et quand le jour de sa ruine arriva, les deux jeunes filles, qui avaient alors dix-huit ans, lui dirent simplement :

– Vous avez été notre mère, nous travaillerons et serons vos filles.

L’une, Madeleine, était entrée dans un pensionnat comme sous-maîtresse. L’autre, Antoinette, n’avait point voulu se séparer de sa mère adoptive. Un jour, il y avait un an de cela, à l’époque où commence notre récit, Madeleine avait cru voir s’ouvrir pour elle tout un avenir. Une famille russe l’avait prise comme dame de compagnie. Elle était partie. Chaque mois, elle envoyait une petite somme à sa sœur, et le travail obstiné des deux enfants parvenait à suffire aux besoins de la pauvre infirme et du modeste ménage, lorsque cette maladie grave, qui avait mis et mettait encore les jours de M^me^ Raynaud en péril, était venue changer cette demi-aisance en une gêne horrible. Le terme d’octobre n’avait point été payé, non plus que celui de juillet. Mais ces dames étaient fières, comme disait la mère Philippe, concierge de la maison, et elles étaient capables de laisser vendre leurs meubles plutôt que de demander aide et secours à quelqu’un. Antoinette, après avoir passé quinze nuits consécutives au chevet de M^me^ Raynaud, avait repris son travail quotidien aussitôt que les médecins avaient jugé inutile qu’on veillât la malade plus longtemps. Elle se levait à quatre heures, allumait sa lampe et travaillait à la traduction de romans anglais.

À sept heures, elle entrait sur la pointe du pied dans la chambre de la malade, se retirait si celle-ci dormait encore, ou bien causait avec elle une demi-heure. À huit heures, la concierge venait faire le ménage. Alors Antoinette s’habillait, lissait ses beaux cheveux châtains en deux bandeaux pudiques, passait un col tout uni sur une robe modeste, se coiffait d’un petit chapeau bien simple, jetait sur ses épaules rondelettes un châle commun et partait donner ses leçons. À onze heures elle rentrait, retravaillait à ses traductions jusqu’à quatre, et s’occupait alors des soins du ménage. C’était elle qui raccommodait le

linge de la maison et le repassait ; elle qui faisait le dîner et mettait la table, car la femme de ménage ne venait que le matin. Quelquefois M^me^ Raynaud pleurait d'attendrissement et murmurait :

– Mon Dieu ! ne me rappellerez-vous donc pas à vous, que je soulage de mon lourd fardeau cette chère et courageuse créature ?

Et si Antoinette entendait ces paroles, elle se jetait au cou de la pauvre femme en lui disant :

– Oh ! maman… c'est mal… c'est bien mal ! Que veux-tu donc que je devienne sans toi ?

On pourrait croire, après les explications qui précèdent, que M^lle^ Antoinette était une grande et pâle jeune fille, à la beauté de madone, à la taille frêle, aux mains diaphanes, ayant à de rares intervalles un triste sourire sur des lèvres minces et décolorées. Il n'en était rien. Antoinette était de taille moyenne, un peu rondelette, jolie à croquer et d'un tempérament robuste. Elle était rieuse à ses heures, ne désespérait pas de l'avenir, et avait coutume de dire que Dieu donne à ceux qui travaillent la force physique et la gaieté. Cependant, ce matin-là, Antoinette avait les yeux un peu rouges au moment où elle éteignit sa lampe et continua à travailler, aidée par le faible et blafard rayon de jour que le brouillard laissait arriver jusqu'à elle. Antoinette venait d'écrire à sa sœur la lettre suivante :

« Ma bonne Madeleine,

« Je n'ai pas voulu t'attrister inutilement tant que le mal paraissait devoir être sans remède. Aujourd'hui que le courage m'est revenu et que Dieu, qui nous a toujours assistées, semble vouloir abréger notre temps d'épreuves, je puis bien te dire par quelles angoisses j'ai passé depuis six mois. Maman Raynaud a failli mourir ; elle était devenue tout à fait aveugle, et sa raison s'en allait. Tu penses bien que je n'ai pas hésité ; j'ai appelé les médecins les plus en renom. Nos petites économies sont parties. Tu penses bien que, pour rien au monde, je n'aurais voulu demander des soins gratuits. D'ailleurs, nous avons un logement décent, un mobilier très convenable dans sa simplicité, et nous sommes, comme on dit, des pauvres en habits noirs. J'ai donc tout payé ; mais maman Raynaud a été si malade, qu'il m'a fallu suspendre tout travail pendant quinze jours… – une vraie ruine. Je dois deux termes, c'est-à-dire quatre cents francs ! et je ne sais pas où les prendre. L'éditeur des traductions anglaises doit venir ce matin. Il me doit une centaine de francs ; je n'ose espérer qu'il me fera une avance. Il est âpre au gain, et pourtant figure-toi qu'il faut absolument que je trouve ces quatre cents francs avant demain. Notre propriétaire était à la campagne depuis le mois de mai. En son absence, c'est le concierge qui touche les loyers. On se plaît, dans les livres et dans la vie, du reste, à charger le concierge de tous les méfaits et de tous les crimes. Cependant, Philippe et sa femme sont excellents. Philippe m'a dit que je pouvais ne point me gêner tant que le propriétaire ne serait point de retour ; mais je sais qu'il revient demain, et c'est un homme terrible. J'ai des sueurs froides en pensant qu'il peut m'envoyer un huissier. Maman Raynaud en mourrait. Ah ! chère belle, que la vie est lourde pour de pauvres filles honnêtes comme nous, surtout quand elles sont si fières ! Mais que veux-tu ? on ne se refait pas… Te souviens-tu de notre enfance et de notre mère si belle, que nous n'avons jamais revue, et

de notre pauvre Milon, et de ce grand jardin où nous jouions toutes deux, et que je n'ai jamais pu retrouver, bien que j'aie fouillé tout Paris.

« Il a disparu, sans doute, pour faire place à quelque maison à locataires. Où est notre mère ? Où est Milon ? Comment nous appelons-nous ? Mystère ! Je songe à tout cela, en présence de cette cruelle nécessité qui m'étreint. Pourtant il me semble que l'éditeur ne peut pas me refuser une avance sur mon travail. Et puis, qui sait ? Ce propriétaire est peut-être moins terrible qu'on le dit. S'il m'accordait un délai je serais sauvée… Je traduis une feuille en quatre jours, je gagne donc quatre-vingts francs par mois. Je travaillerai quatre heures de plus par jour pendant un mois, et j'y arriverai, comme on dit. Tout est une affaire de temps. L'éditeur va venir ce matin, avant neuf heures. Il en est près de huit. J'ai des battements de cœur terribles, et puis, je ne sais comment m'y prendre. Je crois que je vais balbutier et rougir jusqu'aux oreilles. Ne te désole pas, chère petite sœur, j'ai néanmoins confiance en notre bonne étoile, qui s'est voilée quelquefois, mais qui a toujours fini par briller de nouveau. Je ne poursuivrai ma lettre que demain. Le post-scriptum t'annoncera peut-être une victoire complète. »

Antoinette fut interrompue à cet endroit de sa lettre, on venait de frapper à la porte deux petits coups discrets.

– Entrez ! dit-elle, pensant que c'était la mère Philippe qui venait lui demander un ordre quelconque ou lui annoncer le réveil de M^{me} Raynaud.

Mais, au lieu de la femme, elle vit apparaître le mari. Le père Philippe, comme on l'appelait dans la maison, entra sur la pointe des pieds, en hésitant :

– Pauvre mademoiselle, dit-il, en voyant les feuillets de papier couverts d'une écriture allongée et fine épars sur la table, vous finirez par vous tuer.

– Il faut bien travailler, dit-elle avec un sourire forcé.

Mais elle avait un battement de cœur horrible, car elle devinait que le concierge lui apportait la nouvelle de l'arrivée du propriétaire. Le concierge avait les larmes aux yeux.

– Ma foi ! mademoiselle, dit-il d'une voix émue, je ne sais pas comment vous dire ça.

Et sa voix tremblait.

– Dites, répondit Antoinette, je suis courageuse…

III

Le concierge tourna et retourna son bonnet dans sa main. Puis, baissant les yeux :

– M. Durpillard est revenu, dit-il.

– Je m’y attendais, répondit Antoinette, mais j’espère bien pouvoir le payer.

Le père Philippe respira.

– Dans trois jours, c’est la fin du mois, reprit la jeune fille ; on me doit des cachets pour une centaine de francs, et le libraire pour qui je travaille…

– Ah ! mademoiselle, interrompit le concierge, dans trois jours, il sera trop tard… Vous ne connaissez pas M. Durpillard ! Il est bien nommé, allez, c’est un homme qui ne connaît que son argent ! Il est venu avant-hier matin, je n’ai pas voulu vous le dire et j’ai bien recommandé à ma femme de ne pas en parler ; quand il a su que vous n’aviez pas payé, il s’est mis en colère et il a voulu me renvoyer.

Puis il est parti… et… une heure après…

– Eh bien ? fit Antoinette toute pâle.

– C’est un homme qui n’a pas d’entrailles, et il n’y a pas trois propriétaires dans Paris comme lui. Vous avez pourtant bien de quoi répondre, ici… mais ça ne fait rien… c’est un Arabe, cet homme-là…

– Mais enfin, qu’a-t-il fait ? demanda la jeune fille.

– Il vous a fait envoyer un commandement d’avoir à payer dans vingt-quatre heures. Tenez, dit le concierge toujours ému : nous avions bien espéré que vous ne le verriez pas…

Et il mit sous les yeux de la jeune fille un de ces horribles papiers timbrés que MM. les huissiers illustrent de leur prose sentimentale. Antoinette eut un léger frémissement en prenant l’exploit. Le concierge poursuivit :

– Voyez-vous, mademoiselle, nous sommes de pauvres gens, et nous n’avons jamais eu quatre cents francs chez nous ; mais ma femme a un frère qui est cocher dans une grande maison, et nous avons eu un moment l’espoir de vous tirer d’affaire sans vous le dire. Victor, c’est mon beau-frère, a des économies ; quatre cents francs pour lui, c’est rien du tout, et il nous les aurait prêtés bien volontiers. Ma femme a couru chez son maître, M. le vicomte de R…, mais nous n’avons pas eu de bonheur, voyez-vous, Victor est encore à la campagne avec son maître, dans le Berry. Nous lui avons écrit tout de même, mais faut au moins trois jours pour recevoir la réponse, et l’huissier va venir saisir ce matin… Je sais bien que vous aurez huit jours devant vous pour vous retourner ; mais ça me lève le cœur rien que de penser que ces gens-là vont venir ici…

– Mon Dieu ! s’écria Antoinette effarée, mais c’est donc ce matin ?

– Oh ! dit le concierge, pas avant midi, toujours. Nous avons deux couverts d'argent et une montre. La femme les a portés chez ma tante. On nous a donné quatre-vingt-dix francs, je vous les apporte. Mais ce n'est pas assez…

Antoinette était comme pétrifiée.

– Alors, reprit le concierge, j'ai pensé que vous auriez peut-être quelque chose à recevoir, ou pour vos leçons, ou de ce monsieur qui vient tous les deux jours ici, le matin, chercher votre travail.

– Je n'ai pas vingt francs dans la maison, répondit Antoinette ; mais M. Rousselet me doit une centaine de francs.

– Et quatre-vingt-dix, ajouta le concierge en posant timidement quatre pièces d'or et deux écus sur la table, ce serait déjà un peu plus de la moitié. J'ai bien pensé d'abord à aller trouver l'huissier… mais il est comme son client, celui-là, il ne voudra rien entendre.

Antoinette avait pris son front à deux mains.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle.

– Si ça n'était que vous, continua le père Philippe, vous êtes courageuse, ma chère demoiselle, et puis ces gens-là, si laids qu'ils soient, ne vous mangeraient pas ; mais c'est cette pauvre dame… que ma femme et moi nous avons peur que ça lui donne un coup.

– Où trouver deux cents francs avant midi, murmurait la jeune fille affolée en pressant de ses deux mains son front rougissant.

Comme elle se heurtait à cette impossibilité matérielle la mère Philippe entrouvrit la porte :

– Mademoiselle, dit-elle, c'est M. le libraire.

Et elle s'effaça pour laisser passer le marchand de traduction. Le concierge se retira discrètement, laissant l'argent sur la table. *Cet* argent fut la première chose qui tira l'œil du libraire.

– Hé ! hé ! dit-il, c'est un joli métier décidément que celui de femme de lettres, convenez-en, ma petite demoiselle, on nage dans l'or.

À ces paroles, de rouge qu'elle était, Antoinette devint pâle et se sentit mourir. Ces quatre pièces d'or, prêtées par le mont-de-piété à de pauvres concierges, représentaient toutes leurs épargnes. C'était un bien joli type que le libraire-éditeur Rousselet.

Tout rond, tout bonasse de caractère, comme sa grasse et luisante tête chauve. Il faisait le commerce des manuscrits, achetait des romans et des traductions pour un morceau de pain et les revendait deux ou trois sous la ligne aux journaux. Jamais il ne réglait qu'en billets ; ces billets n'étaient payés qu'après protêt. En laissant ainsi protester sa signature, le libraire Rousselet en rendait l'escompte impossible partout ailleurs que chez un usurier, son complice et son beau-frère, qui prenait une commission de trente ou quarante pour cent. Mais le cœur sur la main, jovial et farceur, et se laissant offrir à dîner volontiers par les pauvres diables qu'il aidait à mourir de faim d'un bout à l'autre de l'année.

Il s'assit sans façon devant Antoinette.

– Eh bien ! mademoiselle, où en sommes-nous ?

– Je crois, monsieur, répondit-elle, que j'aurai terminé le volume avant la fin de la semaine. Je n'ai plus que trois chapitres.

Maître Rousselet avait le flair d'un limier. La présence du concierge quand il était entré, la rougeur et l'air attristé d'Antoinette, tout cela avait été pour lui comme une révélation. Il devina quelque terrible embarras d'argent.

– Je ne suis pas très content de votre dernière traduction, mademoiselle, se hâta-t-il de dire.

Antoinette tressaillit.

– Moi, reprit Rousselet, je ne m'y connais pas, mais on m'a dit au journal *Le Propagateur,* où on me l'a refusée, que c'était très négligé.

– Je vous assure pourtant, monsieur, balbutia la jeune fille, que j'ai fait de mon mieux.

– Je ne dis pas, je ne dis pas… hé !… hé !… fit Rousselet… on se trompe… tous les gens d'esprit en sont là… Monsieur Scribe s'est trompé vingt fois… Mais enfin, le fait est que je reste avec une traduction sur les bras, momentanément du moins… et j'ai une fin de mois fort lourde… écrasante même…

Antoinette s'arma de courage et dit résolument :

– Je comptais cependant, monsieur, vous faire une demande.

– Oui, je sais ; nous avons une dizaine de feuilles à régler : dix fois dix, cent ; mais nous réglerons à la fin du mois, c'est-à-dire lundi prochain.

– Cependant, balbutia Antoinette, un besoin imprévu… impérieux…

– Au fait, dit Rousselet, si vous avez absolument besoin de cet argent, je vais voir si je l'ai sur moi…

Et il fouilla dans son gousset graisseux et en retira trois napoléons.

– Voilà toute ma fortune pour aujourd'hui, dit-il. Oh ! les affaires ne sont pas florissantes… Prenez toujours cet acompte.

Et il posa l'argent sur la table, en même temps qu'il ramassait les feuillets de copie. Antoinette était de nouveau toute pâle.

– Ah ! dit-elle, ce n'est pas de soixante francs que j'aurais besoin, mais de trois cents.

Rousselet fit un soubresaut sur sa chaise.

– Ah ! les jeunes filles, dit-il, ça se ruine en toilette… Mais vous voulez donc acheter un cachemire ?…

Et il se leva en répétant :

– Trois cents francs ! et cela d'un coup !… Eh bien ! excusez !… Ce n'est pas moi qui pourrai vous les donner… Je me suis laissé protester ce matin…

Allons, adieu, mademoiselle… Je reviendrai lundi chercher la fin du volume et je vous apporterai votre petit solde. Travaillez ; avec du travail on se tire toujours d'affaire.

Il salua et sortit, emportant les derniers feuillets de copie que venait de faire Antoinette. Celle-ci demeura stupide et immobile après son départ. La pendule sonnait neuf heures. La mère Philippe entrebâilla la porte et vit Antoinette qui pleurait, en comptant d'une main fiévreuse les sept pièces d'or.

– Mademoiselle, lui dit-elle, j'ai idée que si vous portiez ça à M. Durpillard, peut-être bien qu'il voudrait consentir à vous donner quelques jours.

– Ah ! fit Antoinette, qui ne put réprimer un cri de joie et d'espoir.

IV

La mère Philippe avait meilleure opinion que son mari du terrible M. Durpillard. Selon elle, il faisait plus de bruit que de besogne et la vue de sept belles pièces d'or le calmerait sensiblement. Antoinette écoutait sans oser le croire, et tout en l'écoutant elle s'habillait. On entendit la voix de M^me^ Raynaud dans la pièce voisine.

– Je suis à vous, maman, dit Antoinette, qui se hâta d'essuyer ses yeux rouges.

Et elle entra dans la chambre de la malade, qui, ce jour-là, s'éveillait plus tard que de coutume.

– Pauvre enfant ! dit la vieille institutrice, comme elle doit être fatiguée !…

– Mais non, maman.

– Tu t'es levée plus tôt que de coutume ce matin. Il n'était pas quatre heures.

– Ah ! dit Antoinette, les nuits me semblent toujours trop longues. Et puis, mon travail de traduction m'amuse plus que mes leçons.

Et pourtant, ajouta la jeune fille, c'est ce dernier travail qui est le plus lucratif.

– Chère petite, murmura M^me^ Raynaud, j'ai rêvé de toi toute la nuit.

– Vrai, maman ?…

– Un beau rêve, va ! continua la malade.

– Qu'avez-vous rêvé, maman ?

– Que tu étais riche, heureuse, mariée à un homme qui t'aimait et que tu aimais.

– Pauvre maman Raynaud, dit Antoinette… qui redevint rêveuse un moment, c'est bien le cas de dire que les songes ne sont que des mensonges.

– Et pourquoi donc ça, ma petite ?

– Mais, parce que je ne serai jamais riche, et que les hommes de notre époque n'aiment que les filles qui ont une grosse dot.

– Qui sait ? tu es si belle !…

– En attendant ce bel inconnu, maman, je vais aller donner mes leçons. C'est plus prudent…

Et Antoinette jeta son châle sur ses épaules et sortit de la chambre. La mère Philippe lui dit :

– Mais, mademoiselle, vous n'allez pas vous en aller comme ça à jeun ? Vous devriez prendre votre lait.

– Oh ! je n’ai pas faim, répondit la jeune fille. Et puis il ne faut pas perdre de temps. Où demeure M. Durpillard ?

– À deux pas d’ici, rue d’Angoulême n° 33. Je crois bien que si vous aviez la chance de voir d’abord M^me^ Durpillard… elle est meilleure que lui…

Antoinette avait serré les sept louis dans son porte-monnaie. Elle descendit lestement l’escalier et fut un peu étonnée, en franchissant le seuil de la porte cochère, de voir un jeune homme qui se promenait sur le trottoir opposé, les mains dans ses poches et le cigare aux lèvres. Elle passa rapidement ; le jeune homme se mit à la suivre avec affectation. Antoinette doubla le pas ; il en fit autant. Alors un sentiment d’effroi s’empara de la jeune fille.

Le malheur est défiant : que pouvait lui vouloir cet homme ? Heureusement la rue d’Angoulême n’est pas loin de la rue d’Anjou ; en quelques minutes la jeune fille eut atteint la maison de ce terrible propriétaire qui répondait au nom de Durpillard et était en loyer pour ne point habiter sa propre maison. M. Durpillard était dans les vrais principes ; il disait qu’un propriétaire qui habite sa maison a ses locataires sur le dos du matin au soir. Les uns demandent des réparations, les autres veulent qu’on les attende. Rue d’Angoulême, il demeurait au cinquième et n’avait que douze cents francs de loyer. Le cœur d’Antoinette battait bien fort lorsqu’elle sonna à la porte. Une maritorne vint lui ouvrir et lui demanda d’un ton maussade ce qu’elle voulait.

– Je suis une locataire de M. Durpillard, répondit Antoinette.

– Si vous venez lui demander quelque chose, c’est pas la peine, répondit la maritorne. Monsieur n’accorde jamais rien.

– Je lui apporte de l’argent, dit Antoinette.

Ce mot était le *sésame* unique.

La maritorne poussa une porte qui donnait de l’antichambre dans une petite salle à manger où l’ex-épicier et sa femme déjeunaient frugalement comme il convient à des gens d’ordre et qui savent ce qu’il en coûte pour faire fortune.

– Hé ! monsieur, dit-elle, voilà une demoiselle qui vous apporte de l’argent.

Antoinette entra.

M. Durpillard était un petit homme entre deux âges, un peu obèse, chauve, avec un nez de vautour et des petits yeux bêtes et méchants.

– Ah ! ah ! dit-il, vous êtes la locataire de la rue d’Anjou, n’est-ce-pas ?

– Oui, monsieur, dit Antoinette.

– Rassurez-vous, mademoiselle, dit M^me^ Durpillard, une grosse femme rougeaude et réjouie.

– Ah ! dit M. Durpillard, il faut employer les grands moyens avec vous autres. Si on ne vous envoyait pas du papier timbré, on ne verrait pas la couleur de votre argent.

– Mais, monsieur… dit Antoinette toute tremblante.

– En retard de deux termes ! continua M. Durpillard. Voilà ce qui n'arrivera plus chez moi. D'abord, je congédierai un concierge qui prend si mal mes intérêts.

– Monsieur…

– Quant à vous et à votre mère, continua le féroce épicier, je vais vous donner congé. J'aime la régularité, moi. Quand j'étais dans le commerce, je payais mes billets à échéance. Jamais un huissier n'en a vu la couleur.

– Monsieur, dit Antoinette avec calme et dignité, je suis votre locataire depuis trois ans ; j'ai toujours payé très exactement, et si ma mère n'avait fait une maladie très grave qui a nécessité des frais considérables…

– Avant de faire venir les médecins, on paie son terme.

– Fallait-il donc laisser mourir ma mère ? fit Antoinette indignée.

– Eh non ! sans doute, mais pour les gens nécessiteux, il y a le médecin de l'assistance publique.

– Vous êtes bien dur, monsieur, dit Antoinette avec calme. Vous n'avez donc jamais eu besoin de personne ?

– Jamais ! Je suis le fils de mon œuvre, reprit M. Durpillard. Tel que vous me voyez, mademoiselle, j'ai été homme de peine, j'ai balayé le trottoir devant le magasin de mon patron, le père à M^me^ Durpillard ici présente. Mais tout ça ne vous regarde pas et n'a aucun rapport avec ce que j'ai à vous dire. Je vais vous donner mes deux quittances en échange de l'argent que vous m'apportez, et vous me signerez une acceptation de congé ; il est inutile de faire gagner cent sous à un huissier.

– Oh ! monsieur, dit Antoinette, vous êtes sans pitié ! J'ai ma mère bien malade…

– Raison de plus pour qu'elle aille mourir ailleurs. Un enterrement dans ma maison, merci bien ! C'est ça qui fait du tort !

– Monsieur… monsieur…

– Voyons ! dépêchons, reprit M. Durpillard. Où est votre argent ?

– Mais, monsieur, dit Antoinette, je ne vous apporte qu'un acompte, et je viens vous prier…

– Un acompte… Vous ne m'apportez qu'un acompte ?…

– Oui, monsieur.

– Alors ce n'était pas la peine de vous déranger. Bonsoir !

– Mais, reprit la jeune fille, c'est dans trois jours la fin du mois ; je donne des leçons, on me paiera.

– Bah ! je la connais, celle-là ! J'ai donné des ordres à mon huissier, arrangez-vous avec lui.

Ici M^me^ Durpillard intervint. Ainsi que l'avait dit la mère Philippe, la femme était meilleure que le mari.

– Mais, mon ami, dit-elle, il n’y a que trois jours d’ici à la fin du mois. Cette demoiselle a l’air bien comme il faut et bien honnête. Je suis sûre qu’elle est de parole. Et puis, on ne vend pas les meubles le lendemain d’une saisie. Ça ne t’avancera pas à grand-chose. Pourquoi ne pas prendre l’acompte que cette demoiselle apporte ?

Le petit homme frappa du poing sur la table.

– Madame Durpillard, dit-il, mêlez-vous de vos affaires. Tenez, votre boudin brûle, à la cuisine. Si elle a le moyen de payer à la fin du mois, la saisie n’aura pas d’effet ; mais on va toujours saisir… c’est ma garantie… Antoinette sentait tout ce qu’elle avait de fierté dans l’âme se révolter. Elle salua la femme du propriétaire et se retira sans prononcer un mot. Dans l’antichambre, la maritorne lui dit :

– Si vous m’aviez prévenu que vous n’apportiez qu’un acompte, je ne vous aurais pas laissé entrer. Ça vous aurait toujours évité des sottises.

Antoinette descendit la tête dans ses deux mains. Elle pleurait à chaudes larmes. Comme elle arrivait dans la rue, elle se trouva face à face avec le jeune homme qui l’avait suivie depuis la rue d’Anjou-Saint-Honoré. Elle jeta un cri d’effroi et fit un pas en arrière. Mais il se découvrit respectueusement et lui dit :

– N’êtes-vous pas mademoiselle Antoinette ? Antoinette avait la tête perdue.

– Comment me connaissez-vous ? balbutia-t-elle.

– Mademoiselle, répondit le jeune homme, je m’appelle Agénor de Morlux, et j’ai à vous parler de votre mère d’adoption, M^{me} Raynaud.

À ces derniers mots, Antoinette eut une exclamation de joie, et, dans ce jeune homme qui invoquait le nom de la femme qui l’avait élevée, elle crut voir un ami.

V

M. Agénor de Morlux était un assez joli garçon, et sa physionomie savait prendre un grand air de naïveté et de douceur qui acheva d'abuser la pauvre Antoinette.

– Vraiment ! monsieur, dit-elle, vous connaissez ma mère ?

– Je sais toute votre histoire, mademoiselle, et j'ai hâte de m'acquitter d'un devoir sacré.

– Un devoir !…

Et ce mot, qui aiguillonnait la curiosité de la jeune fille, triompha un moment de ses angoisses.

– Mademoiselle, dit Agénor, je viens de vous le dire, je m'appelle M. de Morlux ; je suis d'origine bretonne. J'ai été élevé à Paris, en même temps qu'une de mes cousines, M^lle^ de Beaurevert.

Ce nom fut pour Antoinette un nouveau jalon…

– Ah ! dit-elle, je me rappelle. Elle doit avoir dix ans de plus que moi. Elle était chez M^me^ Raynaud.

– Oui, mademoiselle.

– Et elle en est sortie vers 1850.

– Précisément.

Cet entretien, si bizarrement commencé, avait lieu sur le trottoir de la rue d'Angoulême, une rue déserte et noire.

– Me pardonnerez-vous, mademoiselle, continua Agénor, de vous aborder ainsi dans la rue, au lieu de me présenter chez vous ? Mais, quand vous saurez le motif qui me guide…

– Parlez, monsieur, dit Antoinette, qui avait fini par dominer son émotion.

– J'ai été chargé par ma cousine, aujourd'hui mariée et riche, poursuivit Agénor, de rechercher M^me^ Raynaud. Je dois vous l'avouer, Pauline…

– Oui, interrompit Antoinette, je me souviens, elle s'appelait Pauline, monsieur.

– Pauline, poursuivit Agénor, n'avait d'autre soutien qu'une tante infirme et pauvre. Sa pension était irrégulièrement payée. Quand elle a quitté le pensionnat de M^me^ Raynaud, elle devait à cette dame un millier de francs.

Le cœur d'Antoinette battit à se rompre.

– Ce n'est que quatre ou cinq années après que ma cousine s'est mariée ; elle est aujourd'hui heureuse et riche et voici bien longtemps qu'on m'a chargé de retrouver M^me^ Raynaud et d'acquitter sa première dette.

Agénor parlait avec une ingénuité à laquelle Antoinette se laissait prendre. Il poursuivit :

– Je suis léger, je suis négligent, mes premières recherches avaient échoué. Mme Raynaud avait vendu son pensionnat. Où était-elle ? Elle était peut-être morte… Les entraînements de la vie parisienne me firent oublier la mission que j'avais reçue. Il y a huit jours, ma cousine m'a écrit en me disant :

Mme Raynaud est à Paris, dans le dernier dénuement.

– « Pardonnez-moi, mademoiselle, de me servir d'un pareil mot, qui n'est peut-être pas exact. Alors je me suis mis en campagne et j'ai fini, ce matin seulement, par découvrir votre retraite. On m'a dit que Mme Raynaud était malade, alitée. J'ai craint de me présenter. Quand vous êtes sortie de chez vous, j'hésitais encore… Maintenant je n'hésite plus, car je vois que vous avez un violent chagrin.

Agénor de Morlux avait su se faire une physionomie peinée, se donner une voix émue et un grand air de franchise. Il sembla à la jeune fille que Dieu lui envoyait un ami ; et alors, avec toute la spontanéité, tout l'abandon de la jeunesse honnête et franche, elle lui raconta sa touchante et simple histoire, sa vie laborieuse et son dévouement à Mme Raynaud ; puis la maladie de cette dernière qui avait amené l'horrible gêne où elles se trouvaient momentanément, et enfin la réception odieuse et brutale de cet homme sans cœur, si bien nommé du nom de Durpillard. Agénor, en l'écoutant, crut devoir essuyer une larme. Cette larme eût achevé, si la Chose n'eût été faite, de lui gagner la confiance de la jeune fille.

– Ah ! lui dit-elle, vous êtes notre sauveur… Venez ! venez ! car ces hommes-là vont arriver, et leur vue tuerait ma mère.

Une petite pluie fine se dégageait du brouillard tandis qu'ils causaient.

– Mademoiselle, dit Agénor, je ne puis vous laisser retourner à pied. Permettez-moi de vous mettre en voiture.

Et avant qu'elle eût pu refuser, il avait fait signe à une voiture de remise qui passait à vide, au coin du faubourg Saint-Honoré ; puis, ouvrant la portière, il se découvrit respectueusement et glissa un petit chiffon de papier dans la main tremblante de la jeune fille qu'il prit lestement sous le bras et qui n'eut pas le temps de toucher le marchepied.

– Rue d'Anjou, 19, dit-il au cocher.

Et saluant de nouveau, il s'éloigna avant qu'Antoinette, stupéfaite, eût pu revenir de sa surprise et de son émotion, ni proférer une seule parole. La voiture partit comme un trait, entra dans la rue de la Ville-l'Évêque et gagna la rue d'Anjou. La mère Philippe balayait le seuil extérieur de la maison. Elle fut fort étonnée de voir Antoinette descendre de voiture. Et comme la jeune fille ne pleurait plus, l'honnête portière s'écria :

– Ah ! il a bien voulu, n'est-ce pas ?

– Il m'a jetée à la porte sans rien entendre, dit Antoinette ; heureusement Dieu est venu à notre aide.

Et elle montra le billet de mille francs à la mère Philippe, qui, d'émotion, laissa tomber son balai, puis sauta au cou de la jeune fille, sans même songer à lui demander d'où lui venait tant d'argent.

– Ah ! dit-elle en ramassant l'instrument de sa profession et le brandissant d'un air de menace, ils peuvent venir maintenant, et le propriétaire et les huissiers ! on a de quoi leur répondre !… Et il peut bien nous renvoyer, le propriétaire ! nous trouverons bien toujours à manger notre pain en travaillant.

Le soir de ce jour, tandis que M^me^ Raynaud, qui s'était levée, sommeillait dans son fauteuil, Antoinette achevait la lettre commencée le matin et adressée à Madeleine :

« J'avais bien raison, ma bonne sœur [disait-elle], de te dire ce matin que le post-scriptum de ma lettre serait peut-être un bulletin de victoires. Tout est payé, les loyers arriérés, les mois de ménage de la pauvre mère Philippe ; quelques petites dettes dans le quartier – et je suis à la tête de plus de cinq cents francs ! Aussi ma chérie, ne nous envoie rien ce mois-ci ni l'autre… Tu dois être bien simplement mise, et ton malheureux trousseau doit s'en aller.

« Comment s'est opéré ce miracle ? Je vais te le dire.

(Ici, Antoinette racontait ingénument son aventure du matin et laissait percer un naïf enthousiasme pour ce beau jeune homme si distingué, si élégant et si doux qui lui était apparu comme un ange au bord de l'abîme.)

« Et figure-toi [continuait-elle] que je n'ai rien dit encore à maman Raynaud. J'en meurs d'envie et j'ai peur… elle est encore si faible ! Mais je tourmente néanmoins mon imagination et mon esprit pour trouver un moyen de la questionner sur Pauline de Beaurevert. Elle a bonne mémoire, maman, et elle ne peut pas avoir oublié Pauline. Et puis, enfin, que veux-tu que je te dise ? J'ai besoin, pour ma propre conscience, de toucher du doigt la légitimité de ce remboursement.

« Depuis ce matin, il m'est venu deux ou trois fois des doutes qui ont jeté l'épouvante dans mon âme. Je me suis même souvenue d'un mot atroce que deux jeunes gens, passant auprès de moi un matin, ont prononcé à mon oreille.

« Voilà une petite, disait l'un d'eux, qui est trop jolie pour aller longtemps à pied !… » Tant pis ! il faut que j'en aie le cœur net. Quand maman Raynaud s'éveillera, car elle dort là, dans son grand fauteuil, comme à l'ordinaire, tu sais, je lui dirai tout. Ma chérie, je t'embrasse un million de fois sur tes joues roses et tes beaux cheveux blonds.

« Ton ANTOINETTE.

« *2^e^ P.-S.* Je viens de relire ma lettre, je crois que je suis folle. Je t'ai écrit deux pages entières sur notre sauveur ! Ô fillette de vingt ans que je suis !… »

Comme Antoinette fermait sa lettre, M^me^ Raynaud ouvrit les yeux :

– Tu travailles donc encore, pauvre petite ? dit-elle.

– Non, maman, répondit Antoinette. Je viens de bavarder pendant six pages avec Madeleine. Je lui ai parlé de toi, de moi, de tout l'ancien pensionnat. J'étais vraiment, ce soir, en veine de souvenir.

Et tiens, maman, continua Antoinette avec volubilité, je ne sais pas pourquoi depuis ce matin, je songe sans cesse à une de nos grandes camarades. C'est d'autant plus extraordinaire qu'elle était beaucoup plus âgée que moi et que je l'ai à peine connue.

– Qui donc ça ? fit M^me^ Raynaud, qui aimait à parler de toute cette jeunesse qu'elle avait élevée et qui, depuis longtemps, avait pris son vol dans le monde.

– Te souviens-tu de Pauline ?

– Pauline Duval ?

– Non, dit Antoinette, Pauline de Beaurevert.

– Hélas ! oui, je me souviens, dit M^me^ Raynaud avec une subite émotion. Pauvre enfant !

– Elle était bien pauvre, n'est-ce pas ?

– Mais non, dit M^me^ Raynaud, au contraire, son père, le baron de Beaurevert, avait une belle fortune.

– Ah ! fit Antoinette, qu'une horrible angoisse prit à la gorge. Mais elle eut un espoir – un espoir véritablement insensé ! Pauline, en apprenant la détresse de son ancienne institutrice, avait peut-être fait à son cousin un pieux mensonge.

– Mais, dit-elle d'une voix tremblante, pourquoi donc, en parlant d'elle, maman, dis-tu : Pauvre enfant ?

– Mais, dit M^me^ Raynaud, parce que la chère petite est morte la veille de son mariage, à dix-neuf ans !

Antoinette jeta un cri et se renversa évanouie sur sa chaise. Elle avait compris enfin, et elle avait cru entendre vibrer de nouveau à ses oreilles l'obscène propos de ces deux jeunes gens qui lui avaient prédit un *huit-ressorts.*

VI

– Messieurs, dit le président du club des Asperges, comme les principaux membres du noble cercle sortaient de dîner et appelaient à leur aide, pour digérer les pâtés de saumon aux truffes du Périgord et les suprêmes de faisan à la purée de gibier, le cigare le plus pur de la Havane et un verre de la bienfaisante Liqueur des Îles de madame Amphoux, messieurs, j'ai reçu aujourd'hui une demande d'admission au titre étranger, ce qui, vous le savez, n'a rien de bien grave.

D'ailleurs, le pétitionnaire est dans une situation qui défie l'enquête la plus minutieuse.

– De qui donc est-il question ? demanda un des membres du Cercle, M. Oscar de Marigny, que nous avons entrevu l'avant-veille, à six heures du matin, en compagnie de son ami Agénor de Morlux, sur le trottoir de la rue d'Anjou.

– Je gage, dit le petit baron Benjamin, que c'est de lord Ewil qu'il s'agit.

– Non, dit le président, lord Ewil est toujours aux Indes. D'ailleurs, il était membre du Club quand il habitait Paris.

– Je parie pour le marquis de Santa-Fé, ce riche Napolitain qui a de si beaux trotteurs.

– Pas davantage.

– Et moi, je devine, fit Oscar de Marigny. C'est tout simplement cet honnête banquier hollandais, qui ne voyage qu'avec son cuisinier, dans un wagon à lui où il a fait installer des fourneaux.

– Vous n'y êtes pas, répondit le président. Voyons, puisque la chose prend les proportions d'un rébus et d'une énigme, je vais vous aider. Qui de vous était à la première représentation du *Supplice d'une femme*(7) *?*

– Mais tout le monde, pardieu !

– Vous souvient-il d'une loge d'avant-scène dans laquelle était une femme très brune, un peu pâle, à l'air hautain et fatal ?

– Certainement, et je dois avouer, dit Oscar de Marigny, que jamais je n'ai vu beauté plus sinistre.

– Vous souvient-il encore d'un homme qui entra dans cette loge, où elle était seule, vers la fin du spectacle, et comme la salle croulait sous de bruyants applaudissements ?

– Parfaitement, dit Oscar.

– Cet homme, continua le président, lui jeta un manteau sur les épaules et l'emmena. Personne n'eut le temps de le remarquer.

– Excepté moi, dit Oscar. C'est un homme de taille moyenne, qui peut avoir trente-six ans. Il a l'œil bleu, le visage blanc, la barbe épaisse et noire, de belles mains et un grand

air. Est-ce lui ?

– Précisément.

– Je demandai ce soir-là, poursuivit Oscar, quels étaient ces gens-là, car ni l'un ni l'autre n'avaient un visage connu à Paris, il me fut répondu que c'étaient des Russes.

– Ce sont des Russes, en effet.

– Le mari et la femme ?

– Oui.

– Et c'est le mari qui veut être du Club ?

– Voici sa demande, répondit le président, apostillée par M. de B… et M. de R… que nous nous honorons de posséder.

– Comment s'appelle-t-il ? demanda Agénor de Morlux, qui entrait en ce moment-là.

– Il a un singulier nom, même pour un Russe, il s'appelle le major Avatar.

– Mais c'est un nom indien, cela !

– Non point un nom, mais un verbe, dit le président ; un verbe qui veut dire s'incarner. Maintenant, quand je vous aurai dit son histoire, qui m'a été certifiée authentique par un prince russe que nous connaissons, le colonel Karinoff, vous vous expliquerez ce nom.

On fit cercle autour du président, qui continua, au milieu de la fumée des cigares :

– Vous le savez, la Russie moderne est un peu comme l'ancienne Rome : elle s'assimile les peuples vaincus, se les incorpore, et attire indifféremment à Pétersbourg, pour les combler d'honneurs et les charger d'une chaîne dorée, le Circassien vaincu ou le Persan soumis. La Russie d'Europe est une petite province auprès de la Russie d'Asie. Le pavillon qui flotte sur les batteries de Cronstadt et les glaciers de la Finlande, vous le retrouverez au fond de l'Inde, et le czar compte maintenant parmi ses sujets des gens de toutes les religions. Le grand-père du major Avatar était indien : son père a été l'ami de Schamyl ; puis, il a abandonné la cause de l'émir circassien et il est venu s'établir avec ses troupeaux, ses femmes et ses esclaves au milieu des Tziganes qui campent au bord de la mer d'Azoff. À quinze ans, le major est rentré à Pétersbourg, dans le corps des cadets ; à dix-huit ans, on l'a envoyé comme sous-lieutenant au Caucase. Les Circassiens l'ont fait prisonnier. Schamyl, qui était alors dans toute sa puissance, reconnaissant le fils de celui qui l'avait trahi, voulut le faire mettre à mort. Une fille de Schamyl, avec laquelle il recommença le roman du général Yussuf avec la fille du dey d'Alger, le sauva. Le major a voyagé ; il a visité l'Inde, le berceau de sa famille ; il a été major au service de la Compagnie des Indes ; tout cela après avoir été prisonnier au Caucase pendant six ans. Il est riche. Il est brave, il a une jolie femme, qu'il a épousée je ne sais où ; de plus, dit-on, il ne joue jamais. Je vous propose donc, messieurs, l'adoption comme membre étranger du major Avatar.

– Adopté ! adopté ! dit-on. On alla aux voix, selon l'usage.

Le major indo-russe eut l'unanimité.

– Messieurs, dit le président en souriant, j'étais tellement assuré de vous et du résultat, que j'ai invité le major Avatar à se présenter. Je crois que M. de B… l'amènera.

– Quand ?

– Mais dame ! vous savez que B… n'est jamais pressé. Il va dans le monde avant de venir ici. S'il nous arrive à minuit, ce sera uniquement pour le major.

La pendule de la cheminée sonnait onze heures et demie. Oscar de Marigny dit en riant :

– Messieurs, pour passer le temps, invitons donc Agénor à nous conter ses nouvelles amours.

– Non pas, dit Agénor, le fruit n'est pas mûr.

– L'as-tu mis au soleil, au moins ? Agénor regarda son ami de travers.

– Tu crèves de jalousie, ce n'est pas douteux, dit-il.

– Tu sais, répondit Oscar, quel est à ce sujet ma façon de penser. Agénor haussa les épaules.

– Tiens, dit-il au lieu de me faire de la morale, fais-moi cinq louis en cinq points. Je veux être sage et devenir économe pour meubler convenablement la petite.

Ils revinrent s'établir devant une table d'écarté et la conversation continua entre eux.

– Ah çà ! dit Oscar, où en es-tu ?

– Je lui ai parlé ce matin.

– Et elle t'a répondu ?

– On répond toujours à un homme qui arrive un billet de mille francs à la main, une heure avant une saisie.

– Mon bon, dit Oscar à mi-voix, si tu ne me donnes pas des explications convenables, je t'annonce que je ne te croirai pas.

– Eh bien ! je vais m'expliquer. Mon valet de chambre est venu causer avec moi au coin de la rue, après ton départ. Il avait de nouveaux renseignements. La petite allait être saisie, à la requête du propriétaire, qui demeure rue d'Angoulême. J'ai bravement attendu. À neuf heures, elle est sortie. Je l'ai suivie. Je ne me trompais pas, elle allait rue d'Angoulême. J'ai attendu de nouveau ; elle est sortie tout en larmes ; alors je l'ai abordée en lui parlant de M^{me} Raynaud et d'une jeune personne qui avait été dans le pensionnat, et que j'ai dit être ma cousine.

– Ce qui n'était pas ?

– Je n'ai jamais entendu parler de cette demoiselle.

– Alors, comment as-tu pu te procurer son nom ?

– C'est Jean. Il avait trouvé, la veille, chez l'épicier, une feuille de papier qui a dû faire partie de ces cahiers de distribution de prix que les pensionnats aisés font imprimer chaque

année. En haut de la page, il y avait : « Institution de M^me^ Raynaud. » Au-dessous : « Prix de dessin. »

Et plus bas : « 1^er^ prix, M^lle^ de Beaurevert (Pauline), de Saint-Malo. » Tout cela m'a suffi pour échafauder mon petit roman, qui a eu un succès fou.

– Et tu as lâché ton billet de mille francs ?

– Naturellement… mais je me rattraperai, sois tranquille.

– Mais enfin, que comptes-tu faire ?

– Attendre quelques jours, d'abord.

– Bon !

– Elle rêvera de moi. Les jeunes filles, ça rêve toujours.

– Et puis ?

– Alors je lui écrirai et j'entamerai avec elle une correspondance toute chaste et *pour le bon motif,* comme disent les petites gens. Il est vieux comme le monde, ce moyen-là, mais il est et sera toujours le meilleur.

Oscar regarda son ami.

– Et si tu te laisses prendre dans tes propres filets ?

– Allons donc !

– Mon cher, toutes les rouées de la terre, toutes les filles perdues qui nous ruinent, sont moins fortes en diplomatie amoureuse qu'une honnête fille qui veut un mari et non pas un amant.

– Bah ! fit Agénor d'un air fat.

En ce moment, il se fit une rumeur dans les salons du cercle. Le major Avatar arrivait.

VII

Le major Avatar était un homme calme et même un peu froid. Il fut présenté par M. de B…, remercia simplement de l'honneur qu'on lui avait fait, parla peu, et ne satisfit qu'imparfaitement la curiosité générale, car on s'attendait au récit de ses aventures. C'était, du reste, un homme parfaitement distingué, parlant, comme tous les Russes de l'aristocratie, un français très pur. On essaya plusieurs fois de mettre la conversation sur le Caucase. Le major répondit brièvement, donna quelques détails laconiques, bien que d'une exactitude merveilleuse, et fit comprendre que le rôle de narrateur ne lui plaisait que médiocrement ; il ne touchait jamais une carte, mais il adorait le billard, avait dit M. de B… Il eut bientôt trouvé un partenaire, et il était à cet exercice d'une force si prestigieuse, que le billard du Club fut littéralement entouré tandis qu'il jouait.

– Ah çà ! dit le président, qui entraîna M. de B… dans le fumoir maintenant à peu près désert, où donc as-tu connu le major, marquis ?

– À Paris, il y a quinze jours.

– Je croyais que vous vous étiez rencontrés à l'étranger ?

– Non : mais je vais te mettre au courant de notre liaison, moins superficielle qu'on pourrait le croire.

– Voyons.

– Tu sais que j'ai beaucoup voyagé ?

– Oui.

– J'ai parcouru la Crimée, le Caucase, et je suis allé jusqu'en Perse, il y a dix ans.

« À mon retour, je me suis arrêté sur les bords de la mer d'Azoff, et j'ai eu pour hôte le père du major qui m'a beaucoup parlé de son fils, alors prisonnier de Schamyl.

– Ah ! fort bien.

– Or, donc, il y a quinze jours, le major s'est présenté chez moi, et il a invoqué l'hospitalité que j'avais reçue de son père.

« Tu penses bien, acheva M. de B…, que je me suis mis à sa disposition avec empressement. Sa femme est charmante, un peu hautaine, mais pleine d'esprit. Je crois leur fortune ordinaire, à en juger par leur train de maison, qui est fort simple. Ils habitent un petit hôtel dans la villa Saïd, et n'ont qu'une voiture au mois, jusqu'à présent. Mais je sais que le major attend des chevaux qu'il ramène d'Orient, et qui, paraît-il, sont de merveilleux trotteurs.

Tandis que M. de B… donnait au président du Cercle ces détails, le major achevait sa partie de billard, prenait congé des membres du club des Asperges, et s'esquivait sans bruit. Il était deux heures du matin, la nuit était claire et froide.

Le major s’en alla à pied le long des boulevards ; à la hauteur de la Madeleine, il vit un petit coupé à un cheval qui stationnait auprès de l’église. Il s’en approcha sans affectation, regarda tout autour de lui pour voir s’il n’était pas suivi, et tout aussitôt la portière s’ouvrit et une main de femme prit la sienne et le fit monter.

– Viens ! dit-elle. Je me gèle ici, en dépit de la boule d’eau chaude que j’ai sous les pieds. Eh bien ?

– C’est fait, dit le major. Je suis présenté.

Et il dit au cocher :

– Villa Saïd.

Tandis que le coupé roulait, le major reprit :

– Grâce à toi, me voici parfaitement incarné dans la peau du major Avatar ; et tous les documents que tu m’as fournis sont parfaitement exacts. Tu l’as donc connu ?

– Comme je te connais, répondit la femme.

– Et tu es sûre qu’il est mort ?

– J’ai reçu son dernier soupir à Marseille, il y a trois ans. Il est mort dans un hôtel garni où personne ne parlait le russe. C’est moi qui ai fait la déclaration de décès sous un autre nom, pensant bien que ces papiers, que j’ai tous gardés, pourraient me servir quelque jour. Ainsi, maître, tu peux être tranquille, ajouta-t-elle en prenant la main de cet homme et la baisant avec un respect enthousiaste.

Mais, reprit-elle, je suis sotte ! j’oublie de te donner une importante nouvelle.

– Ah !

– Milon est arrivé.

– Enfin ! dit le major.

– Il est arrivé une heure après ton départ ; il t’attend avec impatience.

– Nous ne pouvons pourtant pas nous mettre cette nuit même à la recherche de la cassette.

– Il est allé à Rome, ainsi que tu le lui avais ordonné…

– Et lui aussi il est incarné, hein ? fit le major en riant.

– Oui, il a tous les papiers qui établissent l’identité de Joseph Bandoni, ancien valet de chambre du prince Costa-Frédérica ; mais ce n’est point ce qui l’occupe.

– Oui, je sais. Il veut retrouver ses petites filles… et moi la cassette. Car, dit le major en souriant, nous sommes tout à l’heure au bout du rouleau que je m’étais gardé comme une poire pour la soif en entrant au bagne, et nous avons un rang à tenir.

Le coupé allait bon train. Il avait monté les Champs-Élysées, traversé le rond-point de l’Étoile, et il descendait maintenant l’avenue de l’Impératrice. À l’entrée de la villa Saïd, un homme de stature colossale se promenait de long en large, interrogeant l’horizon et donnant toutes les marques de la plus vive anxiété.

– Ah ! maître, dit-il au moment où le coupé s’arrêta, j’ai compté les minutes depuis deux heures…

Et comme le major descendait de voiture, il lui baisa respectueusement la main.

– Pauvre vieux, dit le major qui le regarda comme ils passaient devant la loge du concierge de l’avenue, à la porte de laquelle était un réverbère, voyons si tu t’es fait une vraie tête italienne.

« Hé ! hé ! pas mal…

Milon, car c’était lui, de même que, on l’a déjà deviné, le major Avatar et le forçat Cent dix-sept ne faisaient qu’un, Milon, dis-je, était tout à fait métamorphosé. Six mois s’étaient écoulés depuis que les deux compagnons de chaîne avaient, une nuit, rompu leurs fers et recouvré leur liberté. Le navire maltais dont Cent dix-sept avait pris le commandement avait abordé en Italie. Là Milon et Cent dix-sept s’étaient momentanément séparés. Milon revenait de Rome, où un ancien membre du club des Valets de cœur, comme l’était Noël le forgeron du reste, avait procuré au nouveau disciple de Cent dix-sept un état civil parfaitement en règle. Milon avait laissé croître ses cheveux et sa barbe, et comme la barbe était grise et que les cheveux étaient blancs, il avait teint la première en noir. Ce contraste d’une barbe noire et d’une chevelure blanche, en donnant à sa physionomie un caractère de dureté, achevait de rendre le bon Milon méconnaissable. Pendant les six mois qui venaient de s’écouler, il avait appris l’italien, ce qui lui avait été d’autant plus facile qu’il était d’origine provençale, et ne s’était jamais corrigé, lorsqu’il habitait Paris, de cet accent traînard et désagréable qui est l’apanage des races méridionales.

Tous trois entrèrent dans le petit hôtel que le major Avatar avait loué tout meublé, et le coupé s’en alla. Leur domestique se composait d’un valet de chambre, sous la livrée duquel les forçats de Toulon eussent reconnu le forgeron Noël, et d’une cuisinière que Vanda avait prise à Turin et qui balbutiait à peine quelques mots de français.

– Maintenant, mon ami, dit le major quand ils furent seuls dans le boudoir de Vanda, causons.

Il se débarrassa de sa houppelande fourrée, vêtement qui accompagne inévitablement la toilette d’un Russe de distinction nouvellement arrivé à Paris, endossa une veste de chambre que lui apporta Vanda, alluma un cigare, et posa les pieds sur les chenets.

– Causons, répéta Milon comme un écho.

– As-tu encore de l’argent ?

– Je suis au bout, mais je sais où est la cassette.

– Tu le savais, du moins ? Milon tressaillit.

– Que dites-vous, maître ? fit-il. L’auriez-vous déjà trouvée ?

– Non, mais je crains que nous ne la trouvions pas aussi facilement.

– Oh ! je sais où elle est…

– Sais-tu que pendant que nous étions là-bas on a bouleversé Paris ?

– Eh bien ?

– On a reconstruit et démoli des maisons par milliers. De nouvelles rues se sont ouvertes, d'autres ont disparu complètement.

– Il faudrait que le bon Dieu ne fût plus le bon Dieu pour que nous ne retrouvassions pas la maison où j'ai caché l'argent des enfants, murmura Milon d'une voix tremblante.

– Cela peut arriver pourtant.

– Bah ! on a pu démolir la maison, mais les caves…

– Les caves aussi. Maintenant, dis-moi dans quel quartier tu as opéré ce singulier dépôt.

– Dans le quartier des Invalides.

– Ah !

– Tout auprès de l'École militaire, en entrant dans la rue de Grenelle, au Gros-Caillou.

Le major respira.

– C'est bien ! dit-il, on a peu démoli et peu reconstruit par là. Nous verrons demain. À présent causons.

– J'écoute, dit Milon.

– Tu n'as aucune donnée sur les oncles de tes deux orphelines ?

– Pourquoi me demandez-vous ça ?

– Mais dame ! répondit Cent dix-sept, parce que ce n'est pas seulement l'or de la cassette qu'il faut retrouver.

– Et quoi donc encore ?

– La fortune volée par les oncles, et la rendre aux enfants.

– Ô maître ! murmura Milon, vous feriez cela !

– Je le ferai, dit froidement le major.

Milon joignit les mains.

– Ô mes pauvres enfants ! murmura-t-il, tandis qu'une larme roulait dans ses yeux.

VIII

Le lendemain soir, vers minuit, deux hommes traversaient le pont de l’Alma et arrivèrent au bas de l’esplanade des Invalides. Blouse blanche, casquette de drap noir couverte de plâtre, le pas lourd et de travers, ils ressemblaient à s’y méprendre à deux honnêtes enfants de la Creuse ou du Limousin qui viennent à Paris se livrer à ce grand œuvre de remaniement et de reconstruction sous lequel disparaît petit à petit la vieille Lutèce de nos pères. L’un d’eux, le plus grand, s’arrêta au bout du pont et promena un regard investigateur autour de lui. La nuit était claire et la lune brillait au ciel, dégagée de son auréole ordinaire de brume.

– Comme on a changé par ici ! dit-il.

– Tu trouves ?

– Qu’est-ce que c’est que cette grande rue qui s’ouvre devant nous ?

– C’est l’avenue de Latour-Maubourg prolongée.

– Mais où est le Champ-de-Mars ?

– À droite.

– Il faut le traverser, en ce cas ; je vous ai dit que c’était à l’entrée de la rue de Grenelle. Ah ! dit Milon, car c’est encore lui que nous retrouvons, sous ce nouveau déguisement, en compagnie de Cent dix-sept, devenu le major Avatar ; ah ! c’est tout une histoire, maître.

– Voyons ?

– Un an avant que Madame se décidât à soustraire les petites à la haine de ses frères, elle fit un voyage dans son pays, en Allemagne, et elle me laissa pour garder l’hôtel.

« J’avais une parente qui habitait au Gros-Caillou, et elle y tenait un petit débit de vins et liqueurs. Les maçons et les autres ouvriers du quartier venaient boire et manger chez elle. Pendant l’absence de Madame, j’allais la voir quelquefois ; et vous savez, je bois un coup volontiers, je fais un cent de piquet. Comme je n’avais rien à faire à ce moment-là, je finis par aller tous les soirs chez ma parente et je fis la connaissance de tous les maçons et de tous les manœuvres qui fréquentaient son établissement, tellement qu’il y en avait quelques-uns qui me tutoyaient et que je les tutoyais tous.

« Le cabaret était une pauvre baraque en planches, élevée sur un terrain vague, à gauche, à l’entrée de la rue. Le terrain avait été loué pour douze ans par le mari de ma parente. Le pauvre homme était mort, et, à l’époque dont je parle, le bail allait bientôt finir. Mais le propriétaire du terrain, qui, d’abord, s’était promis de construire une grande maison, n’avait sans doute pas assez d’argent ; car le bail expiré, il laissa la cabaretière tranquille et divisa son terrain en deux lots. Sur le second, il posa les fondations d’une maison.

« La dernière fois que j’avais vu ma parente – la veille du retour de Madame –, je l’avais trouvée tout en larmes ; elle se croyait ruinée. Quand je la revis, elle était toute contente et son cabaret était plein. Elle donnait à manger non seulement aux maçons, mais aux serruriers, menuisiers et autres corps d’État qui construisaient la maison. Cette fin de bail, qui la menaçait d’une ruine, était devenue une fortune pour elle. La maison commençait à s’élever hors de terre et on construisait les caves en même temps que montaient les quatre murs.

« Ce fut le soir de ce jour-là que Madame me confia cette cassette qui renfermait un million. Je passai quarante-huit heures à chercher dans ma tête un moyen de mettre cet argent en sûreté. Mais où ? mais comment ? Vous savez, un homme bête comme moi, poursuivit Milon, ça n’a pas d’imagination, et les pauvres gens qui ont un trésor à cacher n’ont pas deux endroits : ils le fourrent dans leur paillasse, où ils creusent un trou dans le mur de leur cave. Moi, je pensai tout de suite à la cave ; mais comme je n’avais pas de cave à moi je me mis à songer à ces belles caves toutes neuves qu’on élevait au Gros-Caillou, auprès du cabaret de ma parente. Alors, je ne fis ni une ni deux ; je m’en retournai trois jours de suite au cabaret, et je refis connaissance avec mes amis les maçons. Le quatrième, j’arrivai tout désolé.

« – Qu’est-ce que vous avez donc, père Milon ? me demanda l’entrepreneur, un gros Limousin qui m’avait pris en amitié, parce qu’il disait que moi seul pouvais lui tenir tête à boire.

« – J’ai, répondis-je, que j’ai eu des raisons avec Madame et qu’elle m’a donné mon compte.

« – Et vous êtes sans place ?

« – Oui, et je ne veux plus du métier de domestique.

« – Est-ce que vous voulez vivre de vos rentes ?

« – Non ; d’abord je n’ai pas de rentes. Et puis je ne suis pas homme à rien faire. Je veux être ouvrier. Je n’ai pas encore cinquante ans et je suis solide, comme vous voyez.

« – Ça c’est vrai, me dit-il, et vous feriez un beau tailleur de pierres ou un joli maçon. Tiens, ajouta-t-il, je vous embauche à cent sous par jour.

« – Non, répondis-je, ça ne me va pas. Je veux être à mes pièces, à tant de la toise de maçonnerie.

« – Tope ! me dit-il : venez demain à l’ouverture du chantier, nous commencerons.

« Nous vidâmes une bouteille et je m’en allai. Le lendemain j’étais exact. Le patron me demanda si je voulais travailler en haut ou en bas.

« – En bas, lui dis-je, l’air des caves est bien plus sain.

« – Farceur ! me dit-il, on voit bien que vous aimez à boire un coup.

Milon s’interrompit un moment. Tandis qu’il causait ainsi, Cent dix-sept et lui étaient arrivés au Champ-de-Mars.

– Ah ! reprit le colosse, il faut vous dire, maître, que je suis provençal et que j’ai été maçon dans ma première jeunesse, aux environs de Marseille. Ça me connaissait, le

bâtiment, et j’avais dit au patron que j’en étais.

« Quand il me vit manœuvrer l’équerre et la truelle, il vit bien que je savais le métier.

« – Allons, mon garçon, me dit-il, je vois bien que nous allons pouvoir nous entendre.

« Et il me donna un caveau tout entier à l’entreprise. C’était ce que je voulais. Nous étions alors en été. Les ouvriers à la journée arrivent à six heures du matin et s’en vont à six heures du soir. Mais ceux qui sont à la tâche travaillent quelquefois une heure de plus, quand ils sont laborieux. Moi, j’étais au chantier bien avant six heures ; quelquefois même à quatre heures et demie.

« Quand toutes mes mesures furent bien prises, un matin que j’étais tout seul, à cinq heures moins un quart, je déplaçai une pierre de taille du caveau et je mis la cassette derrière, puis… je remaçonnai la pierre, et ni vu ni connu !

« Vous pensez bien, acheva naïvement Milon, qu’une maison n’est pas construite pour huit jours. Il pourrait se passer bien des centaines d’années avant qu’on songeât à démolir celle-là.

– C’est parfait, dit Cent dix-sept avec une pointe d’ironie : mais as-tu marqué la pierre ?

– Non, mais c’est la sixième en venant du côté de la porte à gauche.

– Et le caveau ?

– Il est au bout du corridor souterrain qui aboutit à l’escalier des caves.

– C’est fort bien ; mais enfin, si cette maison est encore debout, elle est habitée ?

– Sans doute.

– Et comment pénétreras-tu dans la cave ?

– Allez ! allez ! fit Milon d’un air fin, j’ai mon idée.

Et ils continuèrent à marcher dans la direction du Gros-Caillou.

– Comment quittas-tu le chantier ? demanda Cent dix-sept.

– Oh ! bien simplement, allez ! Un soir, deux jours après, je proposai un cent de piquet au patron, avec deux litres pour enjeu. Je lui contestai un point, il se fâcha ; je me fâchai plus fort et je lui jetai les cartes à la figure. Comme j’étais plus fort que lui, au lieu de se jeter sur moi, il se contenta de me donner mon compte… et je rentrai chez Madame.

– Et ta parente ?

– La pauvre femme m’a cru coupable, comme tout le monde, quand on m’a condamné ; mais elle ne m’a pas renié. Elle m’a envoyé de temps en temps une pièce de cent sous : jusqu’au moment où je n’ai plus rien reçu. Je pense bien qu’elle est morte.

– Ce qui fait que le cabaret a dû passer en d’autres mains.

– Ou bien on aura bâti dessus.

Comme il parlait ainsi, Milon venait d’atteindre l’entrée de la rue de Grenelle.

– Tenez, dit-il, nous y voilà.

Il s’enfonça dans la rue, et Cent dix-sept le suivit. Le Gros-Caillou est un quartier désert, passé onze heures du soir. Depuis longtemps, les soldats sont rentrés, les boutiques fermées, les maisons closes. Il n’y avait pas un chat dans la rue de Grenelle ; mais on voyait dans le lointain une lanterne verte qui changeait de place.

– Laissons passer l’omnibus, dit Milon.

Et il s’arrêta.

L’omnibus passa ; les deux faux maçons continuèrent leur chemin. Enfin, Milon s’arrêta de nouveau.

– C’est ici ! dit-il.

Et il montrait deux maisons neuves et comme pareilles. Seulement l’une d’elles avait une teinte plus grise ; l’autre s’était élevée, sans doute, sur l’emplacement du cabaret. Milon alla se placer devant la première et dit à Cent dix-sept, tout bas :

– Voilà où est l’argent !

IX

L’omnibus passé, la rue de Grenelle, au Gros-Caillou, était maintenant aussi déserte qu’une des allées du Père-Lachaise ou du cimetière Montmartre. Milon se baissa et toucha de la main les barreaux d’un soupirail.

– Ils sont épais, dit-il, mais c’est là.

– Voyons, fit Cent dix-sept, explique-moi ton idée.

– C’est bien simple, dit Milon ; j’ai apporté des outils.

– Quels outils ?

– Une lime pour scier les barreaux.

– Bon… Après ?

– Et un ciseau de maçon pour desceller la pierre.

– Est-ce tout ? demanda Cent dix-sept en souriant.

– Non, j’ai encore une corde autour des reins.

– Pour quoi faire ?

– Pour nous aider à descendre dans la cave et nous permettre d’en sortir.

– Tout cela est fort bien, reprit Cent dix-sept ; mais avant de mettre ton projet à exécution, allons donc nous asseoir là-bas, sur cette borne.

Milon regarda le *maître* avec étonnement.

– Viens toujours, dit le maître avec son accent d’autorité.

Milon le suivit. Cent dix-sept tira une pipe de sa poche et la bourra tranquillement :

– Nous avons l’air de vrais maçons qui viennent de ripailler dans quelque bouchon du voisinage.

Milon attendait que Cent dix-sept s’expliquât. Celui-ci alluma sa pipe, et ce ne fut qu’à la troisième bouffée qu’il se décida à parler :

– Depuis combien de temps as-tu quitté Paris ?

– Depuis onze ans, répondit le colosse.

– Sais-tu combien il y avait de sergents de ville alors ?

– Deux ou trois cents, peut-être…

– Il y en a deux mille aujourd’hui, et des postes dans tous les quartiers.

– Bon ! dit Milon, vous ferez le guet.

– Soit, mais je suppose qu’on nous surprenne…

– Ah dame !…

– Nous retournerions au bagne du même coup, car il y a tentative de vol avec effraction.

– Mais ce n’est pas un vol, puisque l’argent est à nous !

– Eh bien ! dit Cent dix-sept en riant, si tu peux prouver ça à la justice, quand elle aura mis le nez dans nos affaires, tu seras fièrement malin, mon bonhomme.

– Mais enfin, c’est l’argent des petites !

– Soit.

– Et il nous le faut.

– Je ne dis pas non. Seulement, il est inutile de risquer un nouveau voyage dans le midi de la France, tu sais… quand on vient passer l’hiver à Paris…

– Je ne vois pourtant pas d’autre moyen de pénétrer dans la cave et d’avoir la cassette.

– Est-ce que tu voyais un moyen de sortir du bagne, il y a six mois, sans être repris ?

– Ça, non, j’en conviens.

– Et n’est-il pas convenu que tu es le bras et moi la tête de notre association ?

Milon courba humblement la tête.

– Vous avez raison, maître, dit-il ; je suis un imbécile. Pardonnez-moi.

– À la condition que tu m’obéiras.

– Ne suis-je pas votre esclave ?

– Eh bien ! viens alors, dit Cent dix-sept, qui le ramena devant la maison et lui montra le dessus de la porte cochère d’où pendaient plusieurs écriteaux :

– Voilà, dit-il, un concierge bien négligent. Il finira par se faire voler ses écriteaux.

– Ça, c’est vrai, dit naïvement Milon. Il devrait les rentrer tous les soirs.

– Aussi, je le congédierai, dit froidement Cent dix-sept.

– Vous ? fit Milon stupéfait.

– Sans doute, quand nous serons propriétaires de la maison.

– Vous voulez donc l’acheter ?

– Dès demain. C’est le moyen le plus sûr de bouleverser notre cave de fond en comble, si bon nous semble, sans que personne y trouve à redire.

– Mais, dit Milon, comment la paierons-nous ?

– N’y a-t-il pas un million dans la cassette ?

– C’est vrai.

– Ce sera un placement comme un autre que nous ferons aux petites.

– Maître, dit Milon, je ne comprends pas très bien. Pour payer la maison, il faut avoir de l'argent.

– Tu te trompes, mon vieux. On n'achète pas une maison comme on achète un gilet de flanelle, argent à la main. Il y a la purge légale qui dure trois mois, et on peut stipuler dans l'acte d'acquisition la jouissance immédiate.

– Oui, mais encore faut-il qu'on ait confiance en nous ?

– Imbécile ! dit Cent dix-sept, ne suis-je pas le major Avatar, un grand seigneur russe ?

– C'est juste.

– Dans ces conditions-là, mon bonhomme, la moitié de Paris me vendrait l'autre à crédit.

– Mais enfin, maître, dit encore Milon, si la maison n'est pas à vendre ?

– N'as-tu pas vu les écriteaux de location ?

– Oui.

– Eh bien ! tu loueras un appartement avec grenier et cave. Après tout, si le caveau ne tombe pas dans notre lot, nous nous souviendrons de notre ancien métier, et nous en serons quittes pour risquer deux mois de correctionnelle.

– Vous avez réponse à tout, maître, dit humblement Milon.

– Tâche de faire comme moi alors, dit Cent dix-sept, qui prit son ancien compagnon de chaîne par le bras et l'entraîna de nouveau vers le Champ-de-Mars, car, mon vieux, tu n'as oublié qu'une chose.

– Laquelle ?

– C'est de me dire le nom des petites.

– L'une, la brune, s'appelait Antoinette ; l'autre, la blonde, Madeleine.

– Mais… leur autre nom ?

– Elles ne doivent pas le savoir, puisque Madame les avait mises dans le pensionnat sans vouloir le dire.

– Mais, reprit Cent dix-sept, qui s'amusait de la naïveté du colosse, tu le sais, toi ?

– Oui ; Madame s'appelait la baronne Miller, un nom allemand.

– Et ses frères ?

– Je ne sais pas ; Madame n'en parlait jamais.

– Mais enfin, quand on t'a jugé, qu'ils t'ont fait condamner, on a prononcé leurs noms ?

– Oui, mais j'avais perdu la tête ; je ne me rappelle pas. Tout ce que je sais, c'est qu'il y en avait un qu'on appelait M. Karl.

– Mon pauvre ami, dit Cent dix-sept, c'est fort heureux que je me sois mis dans ton jeu, tu n'en serais jamais sorti.

– Je suis si bête, dit Milon avec naïveté.

– Mais tu dois te souvenir de la rue où était la maison de ta maîtresse ?

– Oh ! ça oui… rue de Verneuil.

– Allons-y ! dit Cent dix-sept.

– Comment ! fit Milon avec un soupir, nous nous en allons ?

– Mais… sans doute…

– Si, d'ici à demain, on allait voler la cassette ?… Cent dix-sept haussa les épaules.

– Puisqu'elle y est depuis dix ans, dit-il.

Et il lui fit traverser le Champ-de-Mars, l'esplanade des Invalides, et prendre la rue de l'Université. Milon se frappa le front :

– Ah ! j'y suis, dit-il, je sais pourquoi nous allons rue de Verneuil, pardieu !

– Vraiment ? fit Cent dix-sept en souriant.

– Dame ! les frères de Madame ayant hérité d'elle, ils doivent habiter l'hôtel.

– Ou l'avoir vendu ; mais enfin on retrouvera.

Ils parvinrent rue de Verneuil. Milon allait en avant, comme un chien de chasse qui quête une voie.

– Bon, dit-il, voilà que je ne m'y reconnais plus.

– Je m'y reconnais, moi, dit Cent dix-sept. L'hôtel a été démoli et a fait place à une maison de six étages.

– Alors… comment savoir ?

– Nous saurons demain, dit Cent dix-sept. Allons-nous-en. Noël nous attend.

Ils suivirent la rue de l'Université, puis la rue Jacob, s'enfoncèrent dans la rue de l'École-de-Médecine et ne s'arrêtèrent qu'au milieu de la rue Serpente. Là, Cent dix-sept sonna à la porte vermoulue d'une vieille maison qui avait dû être un hôtel. Il se fit quelque bruit au-dedans de l'allée, vu l'heure avancée de la nuit.

– Qui va là ? dit une voix à l'intérieur.

– Les amis du Limousin ! répondit Cent dix-sept.

La porte s'ouvrit, et Cocorico, l'ancien forgeron du bagne, accourut à la rencontre du maître.

X

Il y avait trois jours que M^lle^ Antoinette s’était évanouie en apprenant de la bouche même de M^me^ Raynaud que Pauline de Beaurevert était morte il y avait plus de dix ans.

La pauvre dame infirme avait appelé au secours ; les voisins étaient accourus ; on avait prodigué des soins à la jeune fille et fini par lui faire reprendre ses sens, mais la cause de son évanouissement était demeurée un mystère. Depuis trois jours, Antoinette était changée, comme si elle eût fait une grave maladie. Pâle, l’œil atone, tressaillant au moindre bruit, elle avait sans cesse devant les yeux cet homme qui, sans doute, avait spéculé sur son dénuement.

Et elle s’était servie de cet argent ! et quand cet homme viendrait, elle ne pourrait pas le lui rendre… car il reviendrait sûrement un jour ou l’autre – Antoinette savait assez la vie déjà pour n’en pas douter – réclamer le prix de ses services. Et elle ne pourrait pas lui rendre la somme entière ; car elle n’avait pas touché au reste et s’était hâtée d’enfermer les cinq cents francs qu’elle avait encore au plus profond d’un tiroir, comme si la vue de cet argent lui eût été odieuse.

Elle s’était remise au travail avec plus d’ardeur que jamais, allongeant les jours, abrégeant les nuits. Le petit père Rousselet, qui prenait goût à son commerce de traductions, était revenu, apportant un gros volume britannique où la vie d’un parfait gentleman et d’une lady accomplie était racontée minutieusement en quatre cent trente pages d’un ennui mortel, assaisonnées à chaque chapitre de tartines beurrées, de thés et de sandwiches. On mange énormément dans les romans anglais. Le petit père Rousselet avait donc apporté ce volume en disant à la jeune fille :

– Je vais faire une folie, mais je suis en veine, tant pis ! si vous me rendez ce volume à la fin de la semaine, je vous donne trois cents francs.

– Trois cents francs ! ! !

Antoinette s’était mise à l’ouvrage. Elle se couchait à minuit et se levait à quatre heures du matin, se disant :

– Si cet homme pouvait attendre huit jours, je serais sauvée !

On lui avait payé une centaine de francs de leçons, et maintenant elle avait un espoir, c’est que sa lettre se croiserait avec la lettre mensuelle de Madeleine, qui renfermait régulièrement une centaine de francs.

Oh ! alors il faudrait bien qu’Antoinette retrouvât cet homme qui avait eu l’audace de lui faire un mensonge pour l’obliger. Elle se souvenait de son nom ! elle bouleverserait tout Paris pour arriver jusqu’à lui et le forcer à reprendre son argent.

Le quatrième jour commençait et elle n’avait aucune nouvelle d’Agénor.

– Ah ! s’il pouvait attendre encore ! murmura-t-elle ; trois jours, plus que trois jours !

La mère Philippe entra comme à l’ordinaire, vers sept heures. Depuis qu’elle faisait le modeste ménage des deux femmes, la concierge avait fini par calculer à peu près rigoureusement au nombre de feuillets entassés sur la table, l’heure du lever de la jeune fille.

– Oh ! mademoiselle, dit-elle ce jour-là, vous n’êtes vraiment pas raisonnable ! Vous vous êtes levée bien avant quatre heures.

– C’est possible, dit Antoinette ; je suis très pressée pour ce travail-là, ma bonne Philippe.

La vieille femme était toujours très respectueuse avec Antoinette, mais son respect n’était point dépourvu d’une certaine familiarité affectueuse.

– Ma bonne demoiselle, dit-elle, en appuyant une de ses mains sur la table de travail, vous savez si nous vous aimons, Philippe et moi…

– Oh ! je le sais ! dit Antoinette, et je n’oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi.

– Eh bien ! reprit la mère Philippe, vous avez un nouveau chagrin, bien sûr ; nous le disions avec Philippe, hier soir, en nous couchant. Vous êtes revenue avec bien de l’argent, l’autre jour, et…

– Taisez-vous, au nom du ciel ! dit Antoinette.

– Pardon si je viens de vous faire de la peine, reprit la mère Philippe avec émotion ; si seulement Philippe ou moi, nous pouvions vous tirer de peine ! Justement mon frère est revenu ; il est tout à votre service.

– Merci, ma bonne femme, dit Antoinette ; mais vous vous trompez, je n’ai aucun chagrin et n’ai besoin de rien maintenant.

Et, comme elle parlait ainsi, Antoinette laissa tomber une larme sur le feuillet commencé qu’elle avait devant elle.

– Oh ! c’est mal, dit la mère Philippe, c’est très mal, ça, mademoiselle, d’avoir méfiance de nous qui vous aimons tant !

L’accent de la pauvre femme avait quelque chose de douloureux qui alla au cœur d’Antoinette. La pauvre fille tendit la main à la concierge et lui dit :

– Je veux tout vous dire.

Et elle lui confia, en effet, sa singulière rencontre avec M. Agénor de Morlux, l’histoire du billet de mille francs, le mensonge qu’il lui avait fait et les angoisses mortelles qu’elle éprouvait depuis ce temps-là. Mais la mère Philippe n’avait pas la délicatesse excessive de la jeune fille.

– Ah ! dit-elle, je donnerais bien ma tête à couper que ça finira bien, tout cela.

– Que voulez-vous dire ? demanda Antoinette toute tremblante.

– M. Agénor de Morlux, continua la mère Philippe suivant son idée, je connais ça, moi. Oui, c’est un jeune homme très riche…

– Il faut qu’il le soit, murmura Antoinette avec amertume, pour faire de semblables folies.

– Eh ! mais, reprit la mère Philippe, je crois bien que mon mari connaît son valet de chambre.

Le front plissé d’Antoinette se dérida un peu.

– Alors, dit-elle, il sera facile de savoir où il demeure, ce monsieur ?

– Oh ! pour ça, oui…

– Trois jours encore ! murmura Antoinette.

La mère Philippe ne comprenait trop rien aux exclamations de la jeune fille, mais elle suivait toujours son idée :

– Après ça, dit-elle, on a vu des choses plus étonnantes que ça !

– Quoi donc ? dit Antoinette.

– Voyez-vous, mademoiselle, reprit la mère Philippe, M. Agénor est assez riche…

– Eh bien ?

– Assez riche pour deux.

– Je ne comprends pas, dit la jeune fille.

– Et quand ce n’est pas pour le bon motif, on ne jette pas comme ça des billets de mille francs par la fenêtre !

– Que voulez-vous dire ? demanda Antoinette, qui n’osait pas comprendre.

– Pourquoi donc qu’il ne serait pas tout de bon amoureux de vous, si belle et si sage, et si bien éduquée qu’on dirait une princesse ? dit la mère Philippe avec un naïf enthousiasme ; et qu’il ne vous épouserait pas comme une fille de bonne maison que vous êtes ?

Les joues d’Antoinette s’empourprèrent et son irritation s’évanouit un moment. Mais bientôt la pâleur reparut sur son visage et elle murmura avec un amer sourire :

– On n’épouse pas une pauvre fille comme moi !…

– Pourquoi donc ça ? Pourquoi donc ça ? demanda la mère Philippe. Tenez, moi qui vous parle, j’ai bien épousé mon second mari quand il n’avait que ses deux bras, ses trente-deux dents pour manger et ses deux yeux pour pleurer, et pourtant j’étais une femme établie, moi… je payais patente !

Et la mère Philippe se redressa avec un sentiment d’orgueil, bien légitime, après tout.

– Ah ! dit Antoinette en essayant de faire trêve un moment à l’amertume de ses pensées, vous étiez donc veuve quand vous avez épousé le père Philippe ?

– Et établie, encore.

– Dans quel commerce ?

– Je tenais un commerce de liqueurs et de marchand de vin au Gros-Caillou, dans la rue de Grenelle, dit la mère Philippe, et j'avais des économies, et tous les maçons du quartier mangeaient chez moi… Eh bien ! tout ça s'est en allé… Nous avons fini par faire de mauvaises affaires ; voyez-vous, Philippe n'entend rien au commerce. Un beau matin, nous nous sommes réveillés ruinés… et nous avons été bien heureux de trouver une place de concierges.

– Pauvres gens ! murmura Antoinette, qui oubliait ses propres misères.

– Mais ça ne fait rien, reprit la mère Philippe, j'ai dans l'idée, moi, que ce M. Agénor…

– Oh ! taisez-vous ! taisez-vous ! mère Philippe.

– Bah ! bah ! s'il me demandait des renseignements, je saurais bien lui dire, moi, qu'il peut chercher par la terre entière, et même ailleurs, et que jamais il ne trouvera une perle comme vous.

La mère Philippe fut interrompue par la pendule qui sonnait huit heures, et deux coups discrets qu'on frappa à la porte. Antoinette se retourna et pâlit de nouveau. C'était le père Philippe qui apportait deux lettres : l'une, bariolée de timbres ; l'autre, avec un cachet rouge armorié. À la vue de la première, Antoinette s'écria :

– Ah ! c'est de Madeleine !

Puis elle saisit la seconde en tremblant, et n'osa l'ouvrir.

– Je parie, dit la mère Philippe, que c'est de M. Agénor de Morlux.

XI

Après avoir remis les deux lettres, le père Philippe s'était retiré. Sa femme entendit la voix de M^me^ Raynaud qui appelait, et elle sortit à son tour. Si bien qu'Antoinette se trouva seule. La jeune fille avait pris les deux lettres et les regardait sans les ouvrir. Un tremblement nerveux s'était emparé d'elle. Qu'était-ce que cette enveloppe à cachet rouge ? D'où venait-elle ? Il arrivait pourtant quelquefois à Antoinette de recevoir des lettres dont, à première vue, elle ne devinait pas la signature.

C'étaient quelquefois les parents de ses élèves qui lui écrivaient, quelquefois aussi une amie de pension perdue de vue. Mais, jusqu'alors, elle avait ouvert chaque missive avec un sentiment de curiosité banale, et rien de plus. Celles qui, au contraire, portaient le timbre de la poste russe, celles de Madeleine, elle en brisait le cachet avec une joie impatiente.

Et pourtant, ce jour-là, ce ne fut pas la lettre de Madeleine qu'elle ouvrit la première. Ce fut la lettre au cachet rouge – la lettre inconnue. Elle était correcte, d'une écriture allongée et nette qui trahissait une main d'homme. Avant de lire, Antoinette courut à la signature :

LE BARON AGÉNOR DE MORLUX.

Alors, son cœur se serra bien fort et suspendit ses battements, tandis qu'un nuage passait sur ses yeux. Et cependant elle lut… Elle lut, parce que la curiosité est chez la femme un sentiment dont rien ne saurait triompher. Elle lut aussi, parce qu'une voix secrète lui disait que l'homme qui avait écrit cette lettre devait jouer dans sa vie quelque étrange rôle. La lettre de M. Agénor était respectueuse entre toutes.

« Mademoiselle [disait-il], la Providence a souvent des vues qui sont impénétrables. J'ai perdu ma mère presque au berceau ; émancipé à dix-huit ans par un père à qui le soin de ses plaisirs rendait ma tutelle fort lourde, j'ai été, à cet âge où l'homme n'est encore qu'un grand enfant, le maître absolu de ma destinée.

« J'ai aujourd'hui vingt-six ans, cinquante mille livres de rente, un titre fort vieux et bien authentique, et je suis aussi seul dans la vie qu'un pauvre derviche en son désert, tournant comme lui sur moi-même, et me demandant si la vie n'a pas des côtés plus sérieux et un peu plus élevés que l'existence du club, le *betting* et les courses plates, les joies âcres du mistigri, et les loisirs cavaliers que nous font ces créatures qui n'ont plus de la femme que le nom.

« Un jour, une vieille amie de ma famille, qui tripote des mariages par inclination, et peut-être un peu aussi par intérêt, s'est avisée de me présenter dans un monde très élégant, très aristocratique, où les jeunes filles à marier étaient aussi nombreuses que les grains de sable au bord de la mer. Il y en avait des blondes, des brunes, des châtaines, et aussi des rousses, qui rappelaient la déesse antique répondant au nom de Junon. Toutes ces

demoiselles sont très fortes sur le piano, causent de mode comme une couturière, savent par cœur les noms de tous les secrétaires d'ambassade, s'informent si le premier homme qu'on leur présente est assez adroit pour ne s'être encore rien cassé dans un *steeple-chase* et s'il compte donner à sa femme des diamants présentables et des chevaux d'un demi-sang authentique. Parmi les jeunes gens de mon monde, il y a tant d'hommes dont elles feront le bonheur, que j'ai compris qu'elles seraient incapables de me rendre heureux.

« Depuis six mois, misanthrope avant le temps, sauvage retiré de la civilisation, je vivais dans le désert de mon cœur – une solitude, mademoiselle, où la baguette d'une fée fera, quand elle le voudra, surgir des palmiers et des fontaines ; depuis six mois, dis-je, triste et sombre, découragé de la lutte avant d'avoir lutté, je songeais à entreprendre un de ces voyages lointains qui guérissent du *mal de Paris,* cette indisposition que nous nommons ainsi, et que les Anglais appellent tout sottement le *spleen.*

« Une nuit, un matin plutôt, à l'heure où le Paris oisif va s'endormir, une étoile s'est allumée dans mon ciel morne, et j'ai contemplé cette étoile mystérieuse ce matin-là et les suivants, et tous les jours depuis six mois. Cette étoile, vous la devinez, n'est-ce-pas ? C'est la petite lampe de l'ange laborieux qui s'est fait le soutien de la pauvre femme infirme et malade. Je ne vous parlerai point de sa beauté, mademoiselle, je vous parlerai simplement de son noble cœur et de ses vertus.

« J'ai osé faire un rêve, et un rêve téméraire, sans doute je me suis pris à songer un jour que si cette jeune fille, instruite, bien élevée, courageuse et belle, le voulait, elle serait la plus accomplie des femmes. Mériterai-je un tel honneur, moi qui ne suis, hélas ! que riche et ennuyé ? Je n'ose le croire, je n'ose l'espérer, et cependant mon cœur domine ma raison, et je vous écris en me mettant à genoux devant vous, en vous demandant pardon d'un petit mensonge bien innocent. Refuserez-vous le pardon à celui qui se dit, mademoiselle,

« Votre admirateur et votre tout dévoué. »

Cette lettre jeta Antoinette dans un douloureux ravissement. Ses joues s'étaient empourprées, son cœur avait recommencé à battre. Elle n'avait vu M. Agénor de Morlux qu'une fois et, malgré elle, elle l'avait trouvé charmant. Et puis, il y avait dans sa lettre un ton d'enjouement et de bonne humeur qui ressemblait si bien à la franchise, qu'une femme plus expérimentée que la jeune fille aurait pu s'y tromper. Enfin, si modeste que soit une pauvre enfant comme Antoinette, elle sait qu'elle est jolie. Pourquoi n'aurait-elle pas inspiré une passion ? Et pourquoi cette passion ne serait-elle pas guidée par un sentiment honnête ? Elle prit son front à deux mains :

– Oh ! dit-elle, je crois que je deviens folle.

Puis elle relut cette lettre, laissant encore, sur sa table, celle de Madeleine. Tout à coup, et comme elle était plongée dans une sorte de torpeur morale et physique, elle entendit vibrer la voix de M^me^ Raynaud.

– Antoinette ? Antoinette ? appelait la malade. La jeune fille se leva :

– Me voilà, maman, dit-elle.

Et elle entra dans la chambre de la pauvre institutrice et l'embrassa en lui disant :

– As-tu bien dormi, maman Raynaud ?

– Oui, mon enfant, oh ! délicieusement, fit la malade. Et puis, j'ai fait un si beau rêve !

Antoinette tressaillit.

– Qu'as-tu donc rêvé, maman ?

– La même chose qu'il y a cinq jours.

– Mais qu'as-tu donc rêvé, il y a cinq jours ? demanda-t-elle en tremblant.

– Que tu étais mariée…

– Oh ! maman !

– Et riche…

– Songe, mensonge, ma pauvre mère.

– Je rêve vrai, moi, dit M^me^ Raynaud.

– Mais, maman, dit Antoinette, pour se marier, il faut trouver… un mari…

– Il était trouvé dans mon rêve… et je l'ai vu…

– Tu l'as vu ? fit Antoinette toute frissonnante.

– Veux-tu que je te le dépeigne ?

– Oh ! je veux bien.

Antoinette s'efforça de rire, mais son cœur battit si violemment, que M^me^ Raynaud, prêtant l'oreille, aurait pu en entendre les battements. L'institutrice reprit :

– C'était un grand jeune homme, aux cheveux châtains, aux petites moustaches. Il était mince, il avait le nez droit et l'œil bleu… et il te regardait avec tant d'amour que j'avais envie de l'embrasser et de l'appeler « mon fils » !

Antoinette jeta un cri :

– Mais qu'as-tu donc, petite ? fit M^me^ Raynaud, souriante.

– J'oublie l'heure de mes leçons, dit-elle.

Et elle se sauva dans sa chambre. Le portrait que M^me^ Raynaud venait de lui faire était, chose assez bizarre, celui d'Agénor. Antoinette s'enferma, les yeux pleins de larmes, répétant à mi-voix :

– Oh ! je deviens folle !

Mais soudain son regard tomba sur la lettre de Madeleine, sur cette lettre qu'elle n'avait pas daigné ouvrir.

– Ah ! misérable ingrate que je suis ! murmura-t-elle.

Et comme elle brisait le cachet, un papier plié en quatre s'échappa de l'enveloppe. C'était un billet de banque de mille francs.

XII

La vue de ce billet de banque produisit une sensation étrange sur Antoinette. Jamais Madeleine ne lui avait envoyé une somme aussi forte ; peut-être même, jamais ne l'avait-elle eue en sa possession.

Il y avait là une nouvelle énigme, et Dieu sait s'il y avait des énigmes dans la vie d'Antoinette depuis huit jours ! Au lieu d'un sentiment de joie, la vue de cet argent lui causa un sentiment de vague inquiétude. Aussi se hâta-t-elle de déplier la lettre de Madeleine. Cette lettre avait dû croiser en route celle qu'Antoinette écrivait quelques jours avant. Madeleine disait :

« Mon Antoinette bien-aimée, si la poste n'allait plus vite que les voyageurs, ma lettre serait inutile, car je vais la suivre. Si maman Raynaud est là quand tu liras ces lignes, tâche que ton cœur ne batte pas trop vite, retiens un cri d'étonnement. Je ne dis pas de joie, car ta pauvre Madeleine te revient, l'âme navrée et endolorie. Ma chérie, j'ai tant souffert depuis quelques heures, que je ne vois pas comment je suis encore de ce monde.

« Je quitte Moscou demain soir, accompagnée jusqu'à la frontière de Pologne par une vieille dame française qui me remplace, et qu'on charge de veiller sur moi. À Wilna, elle me remettra aux mains d'un intendant du comte Potenieff, celui qui, hier encore, était une manière de maître pour moi. L'intendant me conduira en Allemagne, et là, sans doute, il trouvera à me confier à quelque famille honorable qui partira pour la France. C'est te dire que, dans trois semaines au plus tard, ta pauvre Madeleine sera près de toi.

« Ah pourquoi ai-je tant souffert ? pourquoi souffré-je tant encore, que la pensée de nous voir bientôt réunies est impuissante à ramener la paix dans mon cœur troublé ?

« Je pars, arrosée des larmes de la comtesse Potenieff, comblée des largesses du comte. Le comte m'a remis ce matin un portefeuille qui renferme vingt mille francs ; ma dot, ma chérie, une fortune pour nous deux… Hélas ! le prix de mon bonheur !… J'en distrais tout de suite une faible partie que je t'envoie, car on m'a écrit en cachette de Paris – la mère Philippe, tu le devines – la maladie de maman Raynaud, et tu es peut-être bien gênée. Je vous porte le reste… Ô mon Dieu ! pourvu que j'aie la force d'arriver !

« Mon cœur restera ici, enchaîné à ce sol neigeux, et cela pour toujours. Vous aurez le corps de Madeleine, mais son âme… Ah ! Moscou l'a prise tout entière…

« Je te veux dire ma triste histoire, tout de suite, la plume à la main ; car, de vive voix, je n'en aurais jamais la force ; et puis, vous ne m'en parlerez jamais, n'est-ce pas ? Vous me laisserez vivre en ma torpeur morale, en mon désespoir sans limites, jusqu'à ce que Dieu me donne la force d'oublier ou me rappelle à lui.

« Le comte et la comtesse Potenieff, que tu as vus une fois le jour où j'ai quitté Paris, sont, comme tu as pu en juger, d'un certain âge. La comtesse, fort belle encore, a dépassé la quarantaine ; le comte a cinquante-cinq ans. Leur fille, M^lle^ Olga, est une belle personne

un peu hautaine, qu'on destine en mariage à un capitaine de la garde impériale en garnison à Moscou. Quand nous sommes arrivés ici, je n'avais jamais vu Yvan. Qu'est-ce que Yvan ? vas-tu me dire. C'est l'homme pour qui je me sens mourir ; c'est le fils du comte Potenieff, le seul héritier de son nom. Yvan a vingt-six ans ; il est officier, et son régiment tient garnison à Pétersbourg. Pendant plus d'un an, il a été éloigné de sa famille, nous étions à Moscou depuis le printemps dernier que je ne l'avais pas encore vu. Il est beau – pour moi du moins, il a quelque chose de dominateur dans le regard ; il a un charme indicible dans la voix. Quand il est venu, il y a cinq mois, c'était l'époque où le comte et la comtesse quittent Moscou pour se rendre dans leurs terres. Yvan nous a suivis.

« Le château du comte est bâti au milieu d'une de ces solitudes de la Russie méridionale où il faut des centaines de verstes avant de rencontrer un village ou une maison. Mais c'est un pays admirable en été ; la steppe y est rose, le ciel bleu, les champs se couvrent de belles moissons jaunes, et les alouettes qui voyagent par bandes, mêlées aux flamants roses et bleus, y chantent leurs chansons sans fin. Cette nature étrange et séductrice a conspiré contre la paix de mon cœur.

« C'est durant ces longues promenades du soir, en traîneau, au travers des steppes, qu'assise auprès d'Yvan, le merveilleux conducteur de chevaux à demi sauvages, j'ai senti le trouble pénétrer dans mon âme. Yvan m'a aimée ou il a feint de m'aimer… Hélas ! à cette heure encore, et malgré ce que j'ai vu et entendu, c'est un abominable problème pour mon pauvre esprit. Yvan a eu pour moi toutes les tendresses, tous les emportements, tous les délires de la passion ; et un jour que je me suis jetée à ses pieds, le suppliant d'avoir pitié de la pauvre fille sans nom, sans fortune et presque sans patrie, il m'a relevée en me disant :

« – Mon père et ma mère m'aiment et font ce que je veux. Je leur déclarerai que je veux vous épouser, et ils consentiront à notre union.

« J'ai cru Yvan ; je l'aimais, j'ai espéré…

« Il y a huit jours, nous sommes revenus à Moscou. Le congé d'Yvan allait finir ; il a demandé et obtenu une prolongation. Il voulait, me disait-il, avouer notre amour à sa famille et obtenir sur-le-champ son consentement. Je l'ai cru encore.

« Ah ! ce que j'ai fait de rêves de bonheur et de fortune pour moi, pour toi, pour maman Raynaud depuis ces huit jours… hier, le ciel est tombé sur ma tête, et pourtant je ne suis pas morte encore.

« Écoute !

« La comtesse Potenieff est entrée dans ma chambre, hier soir, tout en larmes, et m'a prise dans ses bras :

« – Pauvre enfant ! m'a-t-elle dit, soyez forte, car ce que je vais vous dire est capable de vous tuer.

« Et, comme je pâlissais : Vous aimez Yvan et Yvan prétend vous aimer. Il vous a même promis de vous épouser… Pauvre enfant !… Vous ne connaissez pas Yvan, poursuivit-elle ; c'est un garçon sans cœur, corrompu, ambitieux…

« Je jetai un cri qui était une protestation contre de telles paroles ; elle reprit :

« – Yvan sait que nous ne sommes plus riches ; l'émancipation des serfs nous a presque ruinés. Pour relever notre maison, il faut qu'Yvan épouse une riche héritière ; et il part demain pour Pétersbourg, où nous lui avons ménagé une entrevue avec M^lle^ Vazilika P…, qu'il doit demander en mariage.

« – Oh ! m'écriai-je, c'est impossible !

« – Venez avec moi, dit-elle, et vous verrez si je vous ai menti.

« Elle m'entraîna sans force et sans voix. La porte de ma chambre donnait sur un corridor au bout duquel se trouvait l'appartement d'Yvan. Cet appartement se composait de deux pièces, un fumoir et une chambre à coucher. On entrait par le fumoir. Quand nous fûmes à la porte, nous entendîmes des voix bruyantes au-dedans et des éclats de rire. Je reconnus la voix d'Yvan parmi celles de quelques officiers de ses amis, qu'il avait invités à venir boire le thé chez lui.

« – Écoutez ! me dit impérieusement la comtesse. Plus morte que vive, je prêtai l'oreille. Yvan disait :

« – Oui, mes amis, mon père et ma mère sont bien durs avec moi ; ils viennent m'interrompre au milieu d'un joli petit roman d'amour que je m'étais ménagé.

« – Ah ! oui, dit une autre voix, la jolie Française ?

« – Hélas !

« – Est-ce que tu ne voulais pas l'épouser ?

« – Heu ! heu ! j'y ai pensé un instant… mais me voici raisonnable… Je pars demain matin… et je suis tout à la blonde Vazilika.

« Je n'en ai pas entendu davantage, et je suis tombée évanouie dans les bras de la comtesse. Quand je suis revenue à moi, j'étais dans mon lit, en proie à une fièvre ardente, et il était six heures du matin. La comtesse était à mon chevet.

« – Mon enfant, m'a-t-elle dit, il faut nous séparer. Vous allez retourner en France.

« Et elle m'a remis de la part du comte un portefeuille qui contenait vingt mille francs. Yvan est parti depuis une heure… et je ne le reverrai jamais !

« Voilà mon roman, chère sœur. Il est simple, n'est-ce pas ? il est affreux… j'ai envie de mourir… Adieu… au revoir plutôt, car je songe à toi et cette pensée me donnera la force de vivre.

« TA MADELEINE. »

Antoinette avait lu cette lettre en fondant en larmes. Celle de M. Agénor était toujours là, sur la table. Elle la repoussa vivement.

– Ô crédule que j'étais ! fit-elle.

XIII

Cette lettre, qui avait fait huit cents lieues pour arriver juste à la même heure que cette autre lettre qui venait lui parler d'amour, de fortune et de bonheur, n'était-ce pas pour Antoinette un de ces avertissements terribles comme la Providence se plaît à en donner à la veille des catastrophes de ce monde ?

Antoinette se posa cette question et se répondit aussitôt affirmativement. Ce jeune homme qui lui parlait de mariage, c'était un séducteur, comme cet autre jeune homme du nom d'Yvan, qui avait abusé la pauvre Madeleine, et qui venait peut-être de consommer son malheur éternel.

Antoinette se dit tout cela.

– Mon Dieu ! murmura-t-elle, n'étais-je pas insensée tout à l'heure ? Est-ce qu'on épouse des malheureuses orphelines pauvres comme nous ?

Et alors elle prit une plume et, d'une main fiévreuse, elle écrivit les lignes suivantes :

« Monsieur,

« Vous vous êtes mépris sur moi. Je ne suis ni une fille qu'on séduit ni une femme qu'on épouse.

« Vous m'avez trompée – généreusement, il est vrai –, mais enfin vous m'avez trompée ! Mademoiselle Pauline de Beaurevert n'était point votre cousine, et la pauvre femme est morte depuis près de dix ans.

« Votre ruse, que je continue d'appeler pieuse, monsieur, ne peut donc tenir contre ce dernier mot.

« Il est possible que je vous aie plu ; je suis trop fière pour supposer que les termes de votre lettre ne soient rigoureusement vrais ; j'ai trop d'estime de vous et de moi pour croire que vous ayez eu un seul instant la pensée de faire de moi votre maîtresse ; je crois aussi qu'il vous serait impossible de donner suite à vos projets, c'est-à-dire de faire de moi votre femme.

« Vous avez une famille riche, ayant sans doute l'orgueil de caste, et je ne dois pas vous dissimuler que je n'ai d'autre nom que celui sous lequel vous m'avez écrit. Je m'appelle simplement Antoinette ; Antoinette tout court. Je n'ai pas même un nom bourgeois à ajouter à ce prénom.

« Voulez-vous mon histoire en deux mots ?

« La voici : J'ai une sœur. J'ai une mère. Placées enfants dans le pensionnat de M^me^ Raynaud, nous n'avons plus revu notre mère, qui, sans doute, est morte depuis longtemps. M^me^ Raynaud nous a élevées sans pouvoir nous révéler le nom que nous devrions porter dans le monde, car ce nom, on ne le lui avait pas dit. Élevées par charité,

ma sœur et moi nous nous sommes résignées de bonne heure à l'existence modeste que nous menons. Je travaille, je prie et j'ai foi en Dieu. Je n'ai jamais songé à me marier, par la raison toute simple que le seul homme qui pourrait convenablement unir son sort au mien serait un pauvre diable comme moi, gagnant péniblement sa vie.

« On ne tire plus du beurre de deux cailloux. Encore moins, une pauvre fille sans dot ne saurait songer à un établissement comme celui que vous me proposez.

« Votre famille vous ferait comprendre le ridicule d'une pareille alliance, et je ne dois pas vous laisser préparer des événements qui blesseraient un jour ma fierté. Nos relations doivent donc en rester là, monsieur. Oubliez-moi ; cela vous sera facile dans le monde au milieu duquel vous vivez. Je me souviendrai toujours, moi, de votre action si simple et si généreuse, et de l'honneur que vous m'avez fait en paraissant rechercher la main de celle qui se dit

« Votre servante,

« ANTOINETTE. »

À cette lettre Antoinette joignit le billet de mille francs que venait de lui envoyer sa sœur. Puis elle mit le tout sous enveloppe et appela la mère Philippe. La concierge, qui achevait son ménage, accourut :

– Ma bonne Philippe, dit Antoinette qui essuyait ses yeux rouges, votre mari peut-il me faire une course ?

– Oui, mademoiselle ; où cela ?

– Rue de Surène, répondit Antoinette. La concierge fit un léger mouvement :

– Oh ! mon Dieu ! dit-elle, mais c'est chez ce beau monsieur…

– De qui parlez-vous ? fit la jeune fille en fronçant légèrement ses beaux sourcils.

– Le monsieur qui vous a parlé l'autre jour dans la rue, dit la mère Philippe.

– Vous savez cela ?

Et la voix d'Antoinette tremblait un peu.

– Ma foi, mademoiselle, dit la mère Philippe, faut bien vous dire la vérité. Mon mari et moi, nous vous aimons tant, voyez-vous, que nous vous souhaitons tous les bonheurs de la terre. Eh bien ! faut bien vous dire que nous en savons un peu long. M. le baron Agénor de Morlux est un beau et brave jeune homme qui se meurt d'amour pour vous…

Antoinette fit un geste de dénégation.

– Et qui vous épousera, soyez-en bien sûre. M^me^ Raynaud n'est pas la seule à l'avoir rêvé… Moi aussi… et tous. Quand il est venu… hier soir…

– Il est venu ?

– Oui, chez nous… c'est lui qui a apporté la lettre que Philippe vous a montée ce matin.

– Et vous ne me l'avez pas dit ?

– Nous n’avons pas osé.

– C’est mal, cela, ma bonne mère Philippe, dit Antoinette avec tristesse. Mais écoutez bien ce que je vais vous dire : jamais je n’épouserai M. le baron de Morlux.

– Ah ! pourquoi donc pas ?

– Pour deux raisons : la première, c’est que je n’ai pas de dot.

– Qu’est-ce que ça fait, puisqu’il est riche ?

– La seconde, répéta Antoinette, c’est que non seulement je n’ai pas de dot, mais que, encore, je n’ai pas de nom, je ne sais comment s’appelait ma mère, et sans doute ma mère est morte, puisque ma sœur et moi nous ne l’avons jamais revue.

Antoinette prononça ces derniers mots avec une émotion qui gagna la mère Philippe.

– Allez me chercher votre mari, reprit-elle avec douceur et fermeté tout à la fois.

La mère Philippe obéit. Antoinette ferma la lettre et écrivit sur l’enveloppe :

À Monsieur le baron de Morlux,

rue de Surène.

Mais, voulant oublier à tout prix, elle se prit à songer à la pauvre Madeleine.

Le père Philippe arriva, toujours timide et embarrassé dans sa marche et son attitude. Antoinette lui tendit silencieusement la lettre. Le concierge comprit que la résolution de la jeune fille était inébranlable ; il prit la lettre et sortit sans faire aucune réflexion. Mais les femmes sont plus tenaces que les hommes ; la mère Philippe revint quand son mari fut parti.

– Ma bonne demoiselle, dit-elle, êtres-vous bien sûre que votre mère ne soit plus de ce monde ?

– La dernière fois que nous l’avons vue, ma sœur et moi, nous avions environ huit ans, pauvre mère ! Comme elle nous couvrait de baisers… on eût dit qu’elle pressentait que cette entrevue était la dernière.

Pourquoi s’était-elle séparée de nous si jeunes ?… Pourquoi nous plaçait-elle en pension à un âge où nous avions si grand besoin de ses caresses ?

Voilà ce que nous n’avons jamais su et ce que sans doute nous ne saurons jamais.

– Mais, mademoiselle, dit la mère Philippe, comment avez-vous pu oublier le nom de votre mère ?

– Nous ne l’avons jamais su. Nous l’appelions « maman ». Les domestiques l’appelaient « Madame la baronne ». Voilà tout ce dont je me souviens.

– Et vous ne vous rappelez pas l’endroit où vous demeuriez avant qu’on ne vous conduisît en pension ?

– C’était un vieil hôtel où il y avait un grand jardin et de grands arbres.

– Dans quel quartier ?

– Hélas ! dit Antoinette, nous ne sortions jamais qu’en voiture, et je ne le sais pas.

Pourtant, quelque chose me dit que c’était dans le faubourg Saint-Germain.

– Qui sait si, en cherchant bien, vous ne le retrouveriez pas ?

– Oh ! j’ai couru tout Paris, dit Antoinette, depuis que je suis une grande fille ; mais je n’ai jamais trouvé. Si cet hôtel était dans le faubourg Saint-Germain, peut-être l’a-t-on démoli.

– Après ça, c’est bien possible.

Et la mère Philippe fit mine de se retirer discrètement. Mais elle revint sur ses pas.

– Puisqu’on appelait votre mère madame la baronne, dit-elle, elle devait avoir beaucoup de domestiques.

– Non, répondit Antoinette, il n’y en avait que trois, deux femmes et un homme. J’ai oublié le nom des deux femmes, mais lui… ah ! le bon vieux cher homme, dit-elle, Madeleine et moi nous l’aimions comme s’il eût été notre père… Et comme il nous aimait… lui… et comme il souriait en nous voyant jouer dans le jardin… et comme il pleura quand maman nous conduisit au pensionnat… Pauvre Milon !…

Mais tandis qu’en prononçant ce nom Antoinette essuyait une larme, la mère Philippe poussa une exclamation de surprise et presque d’effroi.

– Milon ! dit-elle, il s’appelait Milon !…

– Oui, dit Antoinette, surprise.

– Un homme grand et gros comme un hercule qui avait l’accent provençal ?…

– Vous l’avez connu ! s’écria Antoinette d’une voix tremblante.

XIV

La mère Philippe était devenue toute pâle.

– Milon ! Milon ! répétait-elle, comme si ce nom eût éveillé en elle tout un passé douloureux.

– Mais vous l'avez donc connu ?

Et Antoinette tremblait comme une feuille jaunie que le vent d'automne secoue à la cime d'un arbre.

– C'était mon cousin…

– Votre cousin !…

– Oui, mademoiselle.

– Ah ! fit Antoinette toute pâmée ; mais il est donc mort ?

La mère Philippe courba le front.

– Mieux vaudrait ! dit-elle.

Mais Antoinette lui prit le bras et le lui secoua avec une singulière énergie.

– Oh ! parlez ! dit-elle, parlez, je le veux !

La mère Philippe n'y tint plus ; elle prit Antoinette dans ses bras comme si Antoinette eût été son enfant, et lui dit :

– Ah ! chère demoiselle, je vous ai vue toute petite, et j'ai vu votre mère… et je sais bien où il doit être cet hôtel… car j'y suis allée un jour voir mon cousin Milon.

– Mais alors vous savez le nom de ma mère ? s'écria Antoinette avec anxiété.

– Oui, votre mère était allemande ; elle se nommait la baronne Miller.

– Ah ! dit Antoinette, oui… c'est cela… je me souviens maintenant… un jour, on a prononcé ce nom devant moi…

Puis, baissant la tête à son tour :

– Et… elle est morte, n'est-ce pas ?

– Morte !… murmura la mère Philippe.

Antoinette sentit de nouvelles larmes perler le long de ses cils.

– Pauvre mère ! dit-elle.

Il y eut un moment de silence.

– Mais, fit-elle tout à coup, qu’est devenu l’hôtel ? qu’est devenue la fortune de notre mère ?

– Je ne sais pas, répondit la concierge, Milon seul pourrait le dire…

– Et Milon est mort lui aussi ?

– Non, dit la mère Philippe tristement.

– Mais où est-il ?

– Bien loin…

Et la concierge eut un geste qui semblait dire : « Il a mis la mer entre lui et nous… »

– Vous me faites mourir, mère Philippe, dit Antoinette, haletante et presque sans voix.

– À quoi bon vous dire cela, mademoiselle ?

– Je veux savoir… répéta Antoinette.

Et comme la concierge hésitait encore :

– Mais il lui est donc arrivé malheur ? s’écria la jeune fille.

– Oui… malheur… Un grand malheur !…

– Oh ! parlez… parlez…

La concierge commença d’une voix étouffée :

– Il est au bagne !

– Au bagne ! exclama Antoinette.

– Oui, depuis bientôt dix ans. On l’a envoyé à Toulon d’abord ; et pendant bien longtemps, tant que j’en ai eu les moyens, je lui ai adressé un peu d’argent tous les mois… ils sont si malheureux là-bas… Et puis, continua la mère Philippe, ma ruine est arrivée… et je me suis remariée… et pendant plus de deux ans, je n’ai rien pu lui envoyer… et quand je l’ai pu de nouveau et que je suis allée à la préfecture, on a cherché sur les registres et on m’a dit qu’il avait dû être transporté à Cayenne, car il paraît qu’on les envoie tous là-bas, maintenant.

– Mais qu’a-t-il donc fait pour cela, le malheureux ? demanda Antoinette affolée.

– Il a volé.

– Volé !

– Oui… les diamants de votre mère !

Mais, à ces derniers mots, Antoinette se redressa fière et calme.

– Ce n’est pas vrai ! dit-elle, Milon n’a pu voler personne, et encore moins ma mère ! … Milon est innocent !

– Ah ! dit la mère Philippe en secouant la tête, je l’ai cru comme vous, moi…

– Et vous ne le croyez plus ?

Elle secoua la tête.

– Eh bien ! moi, dit Antoinette, je jurerais qu'il était innocent ! Pauvre Milon !

Et s'exaltant tout à coup :

– Ma sœur et moi, nous ne sommes que de pauvres femmes, mais ma sœur va revenir ; et maintenant que nous savons notre nom, il faudra bien qu'on nous écoute !… Et nous irons voir les juges qui l'ont condamné, et nous nous porterons garantes de l'innocence de notre pauvre Milon. Oh ! il faudra bien qu'on nous le rende ! maintenant que notre mère est morte… Est-ce que nous pouvons être toujours orphelines ?

Antoinette avait peu à peu élevé la voix, si bien que M^me^ Raynaud, qui venait de se lever, pensant qu'il arrivait quelque chose d'extraordinaire, entra dans la chambre de la jeune fille. Antoinette riait et pleurait tout à la fois.

– Oh ! maman, dit-elle en se jetant au cou de l'institutrice, c'est une permission du Ciel, cela !

– Mais quoi donc ?

– Je sais notre nom… celui de Madeleine, le mien, le nom de notre mère, comprends-tu ? Et la mère Philippe que tu vois là, était la cousine de notre bon Milon. Et Antoinette embrassait M^me^ Raynaud, riant et pleurant toujours. Puis elle disait encore :

– Mais ma mère vivait comme une femme riche, et nous n'avions ni frères ni sœurs, elle ne peut pas nous avoir déshéritées… Il faudra bien que la fortune se retrouve !… Oh ! maman, maman, nous te ferons, Madeleine et moi, une vie bien heureuse, va !

M^me^ Raynaud, pareillement émue, s'était laissée tomber dans un fauteuil.

– Chère petite ! dit-elle, ne t'abandonne pas trop vite à la joie ; qui sait si ta mère n'a pas eu quelque motif terrible pour vous cacher ainsi toutes deux, pour ne point vous appeler à son lit de mort ?

– Oh ! murmurait Antoinette, il faut bien que Milon nous revienne à présent !

Le père Philippe entra. Il arrivait de la rue de Surène et apportait à Antoinette une lettre en réponse à celle qu'elle avait écrite à M. Agénor, baron de Morlux. Antoinette s'empara vivement de cette lettre et l'ouvrit.

Il venait de se passer tant de choses pour elle en quelques minutes. Agénor écrivait :

« Mademoiselle,

« J'ai éprouvé deux immenses douleurs dans ma vie.

« La première m'arriva par une froide nuit d'hiver, quand j'étais à peine un homme. Ma mère adorée mourut dans mes bras. Cette douleur a longtemps plané sur ma vie, l'emplissant d'ombre et de tristesse ; et aujourd'hui encore elle est dans mon cœur à l'état de douce mélancolie.

« Ma seconde douleur, mademoiselle, je viens de l'éprouver en ouvrant votre lettre ; et celle-là sera, je crois, éternelle : vous avez douté de moi, mademoiselle, et j'avoue que c'était votre droit.

« Mais au moment de vous dire un éternel adieu, car je pars, je m'expatrie, je vais demander l'étourdissement de mon âme désespérée à de lointains voyages ; – à ce

moment, dis-je, je dois vous jurer que mon amour est sincère, et que rien au monde n'aurait pu m'empêcher de faire de vous la plus heureuse et la plus respectée des femmes.

« Celui qui se dit avec désespoir : Votre serviteur pour toujours. »

Antoinette avait lu cette lettre, toute frémissante.

– Oh ! s'écria-t-elle, il ne faut pas, je ne veux pas qu'il parte, maintenant ! Il nous faut un ami, un protecteur, un homme qui fasse triompher l'innocence de Milon, et qui redemande à nos spoliateurs le bien de notre mère.

Et d'une main fiévreuse, Antoinette répondit :

« Monsieur le baron,

« Il y a une heure, pauvre fille désolée, sans nom et sans amis, je vous ai écrit avec la fierté inflexible qui sied à l'infortune.

« Depuis une heure, un lambeau d'azur vient de se montrer dans le ciel tourmenté de ma vie, et je vous écris encore.

« Je ne crois pas, je ne dois pas croire que je revienne jamais sur la détermination que vous exprime ma lettre, mais j'ai besoin d'un ami. Refuserez-vous ce titre ?

« Ne partez pas… M^me^ Raynaud, ma mère adoptive, aura l'honneur de vous recevoir ce soir.

« Votre servante,

« ANTOINETTE MILLER. »

– Tenez ! tenez ! dit-elle au père Philippe, courez vite !

Le père Philippe prit la lettre et se sauva rue de Surène, où M. Agénor de Morlux fumait fort tranquillement un cigare en attendant l'effet inévitable que devait produire sa missive désespérée.

XV

Revenons maintenant à Cent dix-sept et à Milon, que nous avons vu s’enfoncer sous la porte cochère d’une maison vermoulue de la rue Serpente. Un homme était venu leur ouvrir. C’était Noël, l’ancien forgeron libre du bagne de Toulon. Noël était le fils de la vieille concierge de cette maison qui paraissait craquer de vétusté.

– Eh bien, lui dit le major Avatar, tandis que Noël allumait une chandelle à un quinquet à l’huile qui brûlait encore dans la loge, as-tu exécuté mes ordres ?

– Oui, maître, dit tout bas Noël.

– Tu es allé rue de la Ville-l’Évêque ?

– Oui, maître.

La voix du major trembla alors d’émotion.

– C’est bien toujours là qu’elle demeure ? dit-il.

– Oui.

– Et la maison de la rue de Surène qui donnait sur le jardin ?

– Elle est toujours debout, répondit Noël, et j’ai fait ce que vous m’avez ordonné. J’ai loué deux pièces au second étage de cette maison.

Le major Avatar, ou plutôt Cent dix-sept, c’est-à-dire Rocambole, respira :

– Ah ! dit-il, je n’ai pas eu de la soirée une goutte de sang dans les veines.

Puis, baissant la voix et de plus en plus ému :

– Tu n’a pas pu la voir, elle ?

– Non ; mais j’ai vu l’enfant…

Cent dix sept tressaillit :

– Ah ! elle a un enfant ? dit-il.

– Un joli garçon de huit ou neuf ans, qui jouait dans le jardin. C’est tout le portrait de son père.

Cent dix-sept essuya une larme ; puis il dit brusquement à Noël :

– Allons ! viens m’indiquer le trou où nous pourrons, Milon et moi, changer d’habits.

– C’est un peu plus haut, dit Noël, au sixième. La croisée est à tabatière et le mobilier n’est pas riche, mais votre malle y est.

– Avons-nous des voisins sur le carré ?

– Il n’y a que le fou.

– Quel fou ?

– C’est un médecin qui est pourtant bien savant, mais que nous appelons le fou dans la maison. C’est un homme qui parle toute la nuit, à ce que dit ma mère, car moi je ne l’ai jamais entendu.

– Alors, il n’a pas de malades ?

– Mais si, au contraire… il est très instruit même… et il a fait des cures merveilleuses, dit-on.

– C’est bizarre, dit Cent dix-sept avec indifférence. Et il suivit Noël, qui, sa chandelle à la main, éclairait l’escalier.

L’escalier était comme la maison : les marches en étaient usées et la rampe en bois mangée aux vers. Au troisième étage, Cent dix-sept aperçut sur une porte une petite plaque de cuivre portant cette inscription :

DOCTEUR-MÉDECIN

– Il y en a donc deux ? fit-il.

– Non, dit Noël, c’est le même.

– Comment, le même ?

– Oui. Et c’est son appartement pour le jour. C’est là qu’il reçoit ses clients.

– Et là-haut ?

– C’est la mansarde où il couche. Si on vient le chercher, la nuit, la vieille bonne monte le chercher.

– Et tu dis qu’il parle toute la nuit ?

– C’est ma mère qui le prétend.

– Voilà un médecin qui commence à m’intriguer, murmura Cent dix-sept en regardant Milon.

Ils arrivèrent au sixième.

Noël poussa une porte qui faisait face à la dernière marche de l’escalier.

– Voilà, dit-il, et comme vous voyez, ce n’est pas beau.

Et il posa sa chandelle sur une table en bois peint qui, avec un lit de sangles et deux chaises boiteuses, constituait tout le mobilier de la mansarde.

– Mais où est donc la chambre du médecin ? fit Cent dix-sept.

– La voilà, répondit Noël.

Et il montrait une porte à côté.

– Il n’y a qu’une cloison qui vous sépare, et la cloison est mince et en mauvais état. S’il se met à jaser, vous l’entendrez…

Cent dix-sept était devenu pensif.

– Ô Paris ! murmura-t-il, tu es bien la ville aux mystères sans nombre !

Noël regarda Milon :

– Voilà, dit-il tout bas, le maître intrigué par le médecin.

Puis se frappant le front :

– Ah ! j'oubliais un détail, maître.

– Lequel ?

– Le médecin a habité cette chambre du temps qu'il était étudiant ; du moins, c'est ma mère qui le dit ; mais j'étais avec vous alors, je ne l'ai pas connu.

– Quel âge a-t-il donc ?

– Il n'a pas encore quarante ans, paraît-il, mais on lui en donnerait soixante. Il a ses cheveux tout blancs, et il est ridé comme une vieille femme.

Tandis que Noël parlait, un soupir, presque un gémissement, traversa la cloison et vint mourir aux oreilles de Cent dix-sept et de ses deux compagnons.

– Tiens, dit Noël, le voilà qui geint ; la mère avait raison.

Cent dix-sept appuya son oreille à la cloison et écouta. Une voix qui paraissait chevrotante et cassée comme celle d'un vieillard disait :

– Oh ! que les nuits sont longues en hiver ! Quand donc le jour viendra-t-il ?… quand donc le premier rayon du soleil chassera-t-il ce fantôme qui s'assoit chaque nuit à mon chevet ?

– Hum ! murmura Cent dix-sept, je n'ai pas grand-chose à faire cette nuit… Voyons !

Et il dit tout bas à Noël :

– Tu peux t'en aller.

Noël avait coutume d'obéir au maître sur un simple signe. Il s'inclina et sortit. Alors Cent dix-sept ferma la porte et dit à Milon :

– Débarrasse-toi de tes habits de maçon, et tâche de redevenir l'Italien Bandonni.

– Et vous, maître ? dit Milon.

– Oh ! moi… j'ai le temps.

Il y avait sur les murs de la mansarde un vieux papier à huit sous le rouleau, que l'humidité avait détaché en certains endroits. Cent dix-sept le déchira sans bruit, de façon à mettre la cloison à nu, et dans l'espoir de mettre aussi à découvert quelque fente par où il pût glisser un regard dans la mansarde voisine. Son attente ne fut point déçue.

Tout à coup un rayon de lumière jaillit du mur à travers une fente large de deux ou trois centimètres. Aussitôt Cent dix-sept souffla la chandelle que Noël avait posée sur la table et dit à Milon :

– Tu t'habilleras au clair de lune.

Puis il colla son œil à l'interstice de la cloison et regarda chez le voisin. C'était bien la chambrette d'un étudiant, et d'un étudiant pauvre, sinon misérable. Un lit de fer, deux chaises, une table chargée de livres et de papiers ; à l'unique croisée, des rideaux de calicot d'un blanc jaune. C'était tout.

Un homme était à demi vêtu, sur le lit ; il venait de se dresser sur son séant. Cent dix-sept l'examina avec curiosité. Ainsi que l'avait affirmé Noël, on eût dit un vieillard. La tête était décharnée, la chevelure rare et toute blanche ; les yeux, profondément enfoncés sous leurs orbites, brillaient d'un feu sombre ; les lèvres étaient minces et pâles. Cet homme avait pris son front à deux mains et il semblait fixer quelque horrible vision pour lui seul apparente, car Cent dix-sept put se convaincre que le médecin était bien seul dans sa chambre.

– Oui, disait-il, vous voilà, madame… c'est bien vous… telle que vous étiez le jour où le démon me conduisit à votre chevet… Vous étiez vêtue de noir… et belle en vos habits de deuil, à tenter un anachorète… Un monstre aurait eu pitié de vous… de votre jeunesse… de votre beauté… Un homme fût tombé à genoux et vous eût adorée…

« Je n'étais pas un homme, moi ! j'étais plus qu'un monstre… puisque je n'ai pas eu pitié…

Il poussa un cri d'effroi… puis il reprit, s'adressant toujours au fantôme invisible pour Cent dix-sept et que lui croyait voir assis sur le pied de son lit :

– Voici plus de dix ans, madame, que chaque nuit je vous vois là, pâle et menaçante, silencieuse comme le sont les morts, mais implacable… Oh ! je sais que je ne mérite aucun pardon… je sais que je suis un vil empoisonneur… moi que l'on dit savant, moi que les pauvres vénèrent et que la Faculté tient en haute estime… Mais ne me permettrez-vous point de mourir ?… Ne vous contenterez-vous point, madame la baronne, de mon sang en échange du vôtre ?…

À ce titre que le médecin donnait au fantôme, Cent dix-sept se renversa brusquement en arrière et saisit le bras de Milon.

– Écoute, dit-il tout bas, et réponds-moi vite.

– Que voulez-vous savoir, maître ? demanda Milon, qui n'avait pas entendu ce que disait le visionnaire.

– Ta maîtresse était baronne ?

– Oui.

– Comment est-elle morte ?

– Un jour, elle s'est sentie malade et on a envoyé chercher un médecin. Quand le médecin est parti, il m'a dit qu'elle n'en reviendrait pas.

– Et tu crois qu'elle a été empoisonnée ?

– Oui.

– Eh bien, dit Cent dix-sept, veux-tu voir son meurtrier ? Milon étouffa un cri et Cent dix-sept le prit à la gorge.

– Tais-toi… dit-il, et regarde !

Puis il le poussa vers la fente de la cloison, répétant :

– Regarde !

XVI

Milon regarda.

Mais ce vieillard ne lui rappelait rien.

– Tu ne le reconnais donc pas ? fit Cent dix-sept.

– Qui donc ? demanda le colosse.

– Eh bien ! le médecin…

– Le médecin ? Vous croyez que c'est le médecin qui a empoisonné Madame ?

– Je ne le crois pas, j'en suis sûr…

– Oh bien ! dit Milon, ce n'est pas cet homme, dans tous les cas.

– Tu crois ?

– C'était un jeune homme ; et il n'y a que dix ans de cela…

– Ah ! ricana Cent dix-sept, tu crois donc que le remords ne vieillit pas ?

Milon tressaillit. Le visionnaire, qui s'était tu un moment, reprit :

– Dieu est comme vous inexorable, madame, et il a choisi pour me châtier le plus cruel des supplices. D'ordinaire, la justice humaine frappe la première.

« L'homme qui a tué est traîné devant la cour d'assises ; les hommes le condamnent, et le bourreau tranche sa tête ; mais est-ce un châtiment proportionné au forfait, cela ? Dieu ne l'a point pensé, puisqu'il a permis que j'aie une double vie…

« Le jour, je suis un grand médecin, je soigne les pauvres, je fais de nombreuses aumônes ; ma parole est écoutée par une jeunesse enthousiaste et laborieuse, je passe pour une des lumières de la science. Puis vient la nuit ; et alors une force invincible me pousse par les épaules jusque dans cette mansarde où j'étais autrefois un pauvre étudiant pâli par les veilles ; dans cette mansarde où l'or du crime est venu me séduire ; – et cette force mystérieuse me couche là, sur ce lit, haletant, sans voix, les cheveux hérissés, le front baigné de sueur. Je veux éteindre ma lampe, mais le souffle me manque… Et alors le mur s'entrouvre, et je vous vois apparaître, et jusqu'au matin, jusqu'à l'heure où le jour revient, vous êtes là devant moi, silencieuse et triste…

« Et si mes yeux se ferment un moment, si, vaincu par la fatigue de mes journées sans repos, je m'endors un moment, d'un sommeil fiévreux, une main me saisit rudement et me force à m'éveiller…

Et tout en parlant cet homme s'était levé et il s'était agenouillé devant cette image de sa victime que lui représentait son imagination troublée.

Tout à coup, il tourna la tête vers le mur, et la flamme sombre de son regard frappa le regard de Milon. Alors le colosse recula et dit à Cent dix-sept :

– Oh ! c'est son regard !…

– Le regard du jeune médecin ?

– Oui.

– C'est lui ! dit Cent dix-sept.

Puis il força Milon à quitter le poste d'observation où il l'avait d'abord placé.

– Écoute-moi bien, maintenant, dit-il tout bas, tandis que, moi aussi, je change de costume.

Il mouilla avec ses doigts le papier déchiré et le replaça sur la fente, grâce à un reste de colle adhérant au bois de la cloison.

– Parlez, maître, dit Milon.

– Quand j'étais un misérable, poursuivit Cent dix-sept, qui ralluma la chandelle et ouvrit une malle volumineuse que nous avons entrevue déjà chez le fripier de Toulon, quand je volais, pillais et assassinais, j'avais quelquefois des bonheurs insolents : je trouvais du premier coup la clé d'un mystère que d'autres avaient cherché pendant plusieurs années ; le hasard jetait souvent sur ma route des gens que jamais je n'aurais rencontrés autrement. Il paraît que ma chance continue, puisque je viens de trouver l'homme qui a empoisonné ta maîtresse.

– Mais, dit Milon, êtes-vous bien sûr que ce soit le médecin ?

– Ne viens-tu pas de l'entendre ?

– C'est juste, murmura Milon. Pardonnez-moi, je ne comprends jamais du premier coup.

– Seulement, reprit Cent dix-sept, une chose m'étonne un peu.

– Laquelle ?

– C'est qu'on soit venu chercher pour ta maîtresse un médecin qui n'avait alors ni malades, ni réputation, et qui se logeait dans une mansarde.

– Ah ! dit Milon, je me souviens à présent, et je vais vous expliquer…

– Voyons ?

– Le médecin de M^me^ la baronne était un homme déjà vieux et qui avait la réputation d'un savant et d'un bien brave homme. Il demeurait rue de Lille.

« Ce fut le soir, vers dix heures, que Madame se sentit malade. Elle me commanda d'aller chercher son docteur. Mais le docteur n'y était pas ; son domestique me dit qu'il ne rentrerait probablement que fort tard, parce qu'il pratiquait un accouchement. Je recommandai qu'on l'envoyât dès le point du jour.

« Le lendemain, à huit heures, il n'était pas encore arrivé ; je courus chez lui. Dans l'escalier je rencontrai un jeune homme qui me dit : « Vous venez chercher le docteur

S… ? il n’est pas rentré… Mais je suis son confrère et son élève… et il m’a chargé de voir ses malades. » J’eus confiance en lui et je l’emmenai, continua Milon, et jamais je n’aurais pu supposer…

À ces mots le colosse cacha son visage dans ses mains et se mit à pleurer.

– Ah ! dit-il, c’est moi qui ai tué ma bonne maîtresse !

– Eh bien ! dit Cent dix-sept froidement, raison de plus pour la venger.

– Vous avez raison, dit Milon. Et il s’élança vers la porte.

– Que vas-tu faire ? demanda Cent dix-sept en l’arrêtant.

– Je vais enfoncer la porte de cet homme d’un coup de pied.

– Bon !

– Je le prendrai à la gorge et je l’étranglerai, ajouta Milon. Cent dix-sept haussa les épaules :

– Écoute donc, brute que tu es ! lui dit-il. Quand on tue un assassin, est-ce avec la tête ?

– Non, c’est avec le bras.

– Pourtant, quand il est condamné, c’est la tête qu’on lui coupe, n’est-ce pas ?

– C’est vrai, dit Milon. Eh bien ?

– C’est que si le bras a commis le crime, c’est la tête qui l’a résolu.

– C’est juste, maître.

– Ce médecin n’a été que le bras ; c’est la tête qu’il faut frapper.

– Oh ! vous avez raison, maître, murmura le bon Milon, c’est aux frères de Madame qu’il faut s’adresser.

– Et nous les retrouverons, dit Cent dix-sept, puisque déjà nous avons sous la main l’homme dont ils avaient fait leur instrument.

Tout en causant à voix basse, Cent dix-sept avait dépouillé le costume de maçon pour redevenir le major Avatar. Milon avait subi la même métamorphose. Il s’était incarné dans les vêtements qui devaient caractériser l’ancien valet de chambre d’un prince napolitain.

– Viens-tu ? dit Cent dix-sept quand ils furent prêts.

– Où allons-nous, maître ? demanda Milon.

– Nous retournons chez nous, dit Cent dix-sept, à la villa Saïd. Moi, je reviens du cercle : un Russe ne se couche jamais avant quatre heures du matin.

Comme il achevait, ils entendirent un bruit sourd.

– Oh ! oh ! dit Cent dix-sept, qu’est-ce que cela ?

– C’est le marteau de la porte d’entrée.

– Pourtant, Noël nous a dit que la maison était tranquille et que bien avant onze heures tous les locataires étaient rentrés.

– Maître, dit Milon, c’est peut-être un malade qui envoie chercher le médecin.

– Hé ! hé ! dit Cent dix-sept, tu n’es pas perspicace souvent, mais cette fois tu pourrais bien avoir raison.

Au bruit du coup de marteau un autre bruit venait de répondre – celui de la porte qu’on avait ouverte et qui se refermait. Cent dix-sept entrouvrit celle de sa mansarde et écouta. Des pas montaient l’escalier. Ces pas s’arrêtèrent au troisième étage, et on entendit le tintement d’une sonnette, puis un court colloque. Une voix disait :

– Le docteur y est-il ?

– Oui, répondit une autre voix, qui était celle d’une femme, mais il est couché.

– Faites-le lever sur-le-champ, on a besoin de lui.

– Où donc ?

– Rue de l’Université, chez le baron de Morlux qui s’est cassé la jambe en rentrant de son cercle. Le baron a des rhumatismes ; il marche quelquefois difficilement. Il a fait un faux pas dans l’escalier… On dit qu’il n’y a que le docteur qui la lui remettra sûrement, acheva la première voix.

– Attendez-moi un instant, dit la voix de femme.

Quelques instants après, Cent dix-sept entendit monter rapidement l’escalier.

C’était la bonne du docteur qui venait le chercher. Cent dix-sept poussa sa porte, tandis que la bonne frappait à celle de la mansarde. En même temps, il souffla de nouveau la chandelle et arracha le lambeau de papier, de façon à voir ce qui allait se passer.

– Monsieur ! disait la bonne tout en frappant. Le docteur bondit hors de son lit.

– Qu’est-ce que c’est ? dit-il.

– Un malade a besoin de vous.

– J’y vais ; je descends…

Cent dix-sept put assister alors à une rapide métamorphose. Le visionnaire fit place au médecin, et le médecin redevint calme et froid. Il s’habilla, remit sa cravate blanche et cessa de divaguer. Le fantôme sans doute avait disparu.

– Dis donc, fit Cent dix-sept à l’oreille de Milon, j’ai envie de le suivre.

– Où donc ?

– Chez son malade, pardieu !… Viens.

Et il ouvrit sans bruit la porte de la mansarde.

XVII

M. le baron de Morlux, qui s'était cassé la jambe en sortant de son hôtel, n'était pas, comme on aurait pu le croire, ce jeune et brillant séducteur qui répondait au nom d'Agénor et à qui Antoinette avait écrit le soir même pour lui demander aide et protection. C'était le père de ce mauvais sujet.

M. le baron de Morlux était un homme de quarante-cinq ans qui avait été fort beau, très aimé des femmes, et fort redouté des hommes. Quelques belles pécheresses, qui approchaient maintenant de la quarantaine, se souvenaient de lui et se vantaient même d'avoir eu les faveurs de sa cravache. On rencontrait au cercle des *Betteraves* le vicomte de X… et le marquis de C… auxquels il avait fait, en duel, de notables déchirures. Un marchand de chevaux célèbre vous montrait, au besoin, un pur-sang indomptable qu'un seul homme avait pu monter, et cet homme, on le devine, c'était le baron de Morlux.

Veuf de bonne heure, n'ayant qu'un fils, riche de près de deux cent mille livres de rente, M. de Morlux avait mené la vie à grandes guides. Mais cette existence de viveur a ses châtiments. Le baron était vieux avant l'heure ; il avait les cheveux presque blancs, et il était souvent perclus une partie de l'hiver.

Ce soir-là, il faisait très froid, et M. de Morlux avait fait une chute si malheureuse qu'il s'était trouvé dans l'impossibilité de se relever. Heureusement, on l'avait entendu et on était accouru à son secours. Son coupé était à la porte et on avait pu le transporter chez lui sur-le-champ car, à cette heure avancée de la nuit, le faubourg Saint-Germain est veuf de toute voiture de place, et malheur à qui n'a pas d'équipage. Le baron criait, tant la douleur qu'il éprouvait était violente. À peine transporté chez lui, il demanda un chirurgien.

Un de ses amis, qui l'avait accompagné, lui dit :

– Mon cher, il y a un médecin rue Serpente, le docteur Vincent, qui est d'une habileté merveilleuse.

Le baron souffrait si cruellement, qu'il n'entendit même pas le nom du docteur.

Sur un signe de l'ami, le valet de chambre était sorti et avait couru à la rue Serpente. Trois quarts d'heure après, le médecin arrivait. Cet homme qui, tout à l'heure, se tordait sur le lit de fer d'une mansarde, en proie à un sombre délire et adressant la parole à un fantôme éclos dans son imagination troublée, avait retrouvé, en touchant le pavé de la rue, le sentiment de la vie réelle.

La tête haute, l'œil calme et froid, la démarche assurée, cet homme entra dans l'hôtel, sa trousse sous le bras, tout prêt à couper une jambe, s'il le fallait. Il fut reçu par l'ami du baron et, avant de pénétrer dans la chambre où le malade continuait à se plaindre, il demanda quelques détails sur la manière dont avait eu lieu l'accident.

– Maintenant, monsieur, dit-il à l’ami, je vais vous prier de me laisser entrer seul auprès du blessé. Je n’ai le coup d’œil sûr qu’à la condition de n’avoir personne autour de moi.

– Faites, docteur, répondit l’ami.

Et il s’effaça pour le laisser passer.

Le docteur entra, alla droit au lit, ne prit pas même la peine d’examiner le visage du malade, et soulevant les couvertures du lit, il mit la jambe cassée à découvert ; puis il se prit à la palper avec cette brutalité habituelle aux chirurgiens qui sont devenus des autorités scientifiques.

– C’est une simple fracture, dit-il.

Il appela les domestiques à son aide. L’opération dura un quart d’heure. Le docteur avait ordonné qu’on lui tînt le malade. Puis, sans pitié, sans prendre garde aux cris qu’il poussait, il se mit à le panser. Tant qu’il fut dans son rôle de chirurgien, le docteur ne vit et n’entendit rien. Quand ce fut fait, lorsque la jambe eut été fortement serrée par les bandes qu’il avait apportées avec lui, alors seulement il regarda le patient.

Certes, M. de Morlux était, comme le docteur, vieux avant l’âge, et il eût été difficile de reconnaître en lui le brillant cavalier d’il y avait douze ou quinze ans… Et cependant, le docteur tressaillit en le regardant et lui dit brusquement :

– Il me semble que je vous ai déjà vu.

M. de Morlux regarda cet homme et répondit :

– Je ne crois pas.

Mais en parlant ainsi, les regards de ces deux hommes se rencontrèrent et tous deux subirent comme un choc électrique. Alors le docteur se redressa et fit un signe impératif aux deux valets qui l’avaient aidé à opérer le pansement. Quant à l’ami, il était parti. Les valets sortirent, et le docteur se trouva seul avec M. de Morlux.

– Oui, reprit-il, je vous ai déjà vu.

Et il laissa peser sur lui le regard froid du médecin qui interroge l’état de son malade.

– Moi ! dit M. de Morlux, qui était devenu fort pâle ; je crois que vous vous trompez…

– Ah ! fit le docteur avec amertume, c’est que mes cheveux ont blanchi.

– Où puis-je vous avoir connu ? demanda encore M. de Morlux, dont la voix était devenue tremblante.

– Oui, dit le docteur, plus je vous regarde et plus je suis convaincu. Où vous m’avez connu ? Je vais vous le dire.

« Vous êtes venu chez moi…

– Je ne crois pas, répéta M. de Morlux, devenu livide.

– Rue Serpente, au sixième étage, dans une chambre d’étudiant en médecine.

– Monsieur !

– J’étais pauvre entre tous les pauvres, reprit le docteur. Je travaillais nuit et jour pour devenir savant en l’art de guérir, et vous avez posé sur ma table un sac plein d’or en me demandant l’art de tuer.

M. de Morlux étouffa un cri. Mais l’impitoyable docteur poursuivit :

– Vous vouliez savoir s’il était un poison qui ne laissât aucune trace.

– Au nom du Ciel, taisez-vous ! s’écria M. de Morlux, qui se dressa sur son séant, en jetant un cri que la douleur lui arracha.

– Ah ! dit le docteur, vous voyez bien que c’est vous ! Oui, vous, qui êtes venu, sous un faux nom, enveloppé d’ombre et de mystère, tenter ma jeunesse et ma pauvreté, démon !

Et le docteur dardait sur son malade un regard flamboyant. Puis, promenant ce regard autour de lui et sur toutes les somptuosités de cette demeure :

– Mais Dieu ne vous a donc pas puni, vous ? dit-il.

– Taisez-vous ! taisez-vous ! s’écria M. de Morlux éperdu.

– Et c’est donc le bras qui frappe et non la tête qui ordonne, qui est voué au châtiment ? continua le docteur.

« Vous êtes riche, vous êtes heureux… vous portez un nom et un titre, assassin !…

– Mais, misérable ! hurla le baron, tu veux donc nous perdre tous deux ?

Le docteur ne l’entendit pas et continua :

– Votre vie n’est donc pas un enfer comme la mienne ? Les pauvres qui me bénissent, remords ! les élèves qui me saluent du nom glorieux de maître, remords ! la gloire qui est venue entourer mon nom, remords ! Tout est remords et châtiment pour moi !…

M. de Morlux, les yeux hagards, les cheveux hérissés, regardait cet homme avec épouvante. Le docteur poursuivit :

– Et quand ma journée est finie, quand, brisé de fatigue, je cherche le sommeil, un fantôme vient s’asseoir, tantôt à mon chevet, tantôt sur le pied de mon lit, pour ne disparaître qu’avec les premiers rayons du jour.

« C’est une femme encore jeune, encore belle, notre victime…

– Taisez-vous ! taisez-vous ! répéta le baron affolé.

– Une femme vêtue de noir, continua le docteur, pâle et triste, et dont le regard semble me dire : « Il n’y aura jamais de pardon pour toi ! »

« Et vous n’avez ni remords, ni châtiment, vous !

« Et vous viviez heureux ? Le Ciel vous avait donc oublié au milieu des joies de ce monde ? Dieu ne vous a donc pas encore frappé ?

Le docteur s’arrêta comme épuisé. Puis il jeta un regard suprême sur le baron :

– Adieu, monsieur, dit-il, repentez-vous !

Et il s’en alla brusquement, et les domestiques en le voyant sortir pâle et bouleversé

crurent qu’il était fou. Il traversa la cour d’un pas précipité, sans songer à remonter dans la voiture qui attendait sous la marquise, prête à le reconduire, et il ne s’arrêta que dans la rue.

– C’est lui ! lui !… murmura-t-il.

Et dès lors, il s’en alla en chancelant, en trébuchant à chaque pas, parlant tout haut et prononçant des phrases incohérentes, au milieu desquelles on aurait pu remarquer celle-ci : « Quel châtiment Dieu réserve-t-il à cet homme, puisqu’il m’a frappé seul jusqu’à ce jour ? »

Le docteur était si troublé en sortant de l’hôtel de Morlux qu’il ne fit aucune attention à deux hommes immobiles sous le porche de la maison voisine. Il passa près d’eux sans les voir. Alors les deux hommes se mirent en marche et le suivirent. Le docteur regagna à pied son domicile ; il frappa trois fois, selon sa coutume. La porte s’ouvrit et se referma sur lui. Les deux hommes attendirent un moment, parurent se concerter, puis ils frappèrent à leur tour.

XVIII

Les deux hommes qui venaient de suivre la voiture, on l'a deviné, n'étaient autres que Milon et Cent dix-sept. Ils avaient pris le pas de course, lorsque le docteur était parti avec le valet de chambre de M. de Morlux. Ils n'étaient pas à vingt pas, lorsque la voiture s'était engouffrée sous la porte cochère de l'hôtel, qui s'était refermée aussitôt.

– Eh bien ! maintenant que vous savez où il va, dit Milon à Cent dix-sept, allons-nous-en !

– Mais non, répondit Cent dix-sept, restons ici.

– Pourquoi faire ?

– J'attendrai qu'il ressorte. C'est une idée à moi.

– Ah !

– Et j'ai des pressentiments curieux. Décidément, je suis convaincu que nous avons encore bien des choses à apprendre avant le lever de l'aurore, comme disent les poètes, fit Cent dix-sept, en riant.

– Comme vous voudrez, répliqua le docile Milon.

Il s'écoula presque une heure pendant laquelle, abrités sous le porche de la maison voisine, ils n'échangèrent que quelques mots. Cependant Milon dit à Cent dix-sept :

– Puisque c'est lui qui a empoisonné Madame, il doit savoir le nom de ses filles.

– Oh ! naïf, dit Cent dix-sept, M. de La Palice n'eût pas mieux parlé, et cependant M. de La Palice et toi vous pourriez avoir tort.

– Comment cela ?

– Qui te dit que ces misérables, en s'adjoignant cet homme pour complice, ne se sont pas entourés de mille précautions, dont la plus élémentaire consistait à ne pas dire leur nom ?

– C'est vrai, fit Milon, touché de la justesse de l'observation. Puis il ajouta avec un soupir :

– Tout cela ne nous dit pas où sont les petites ?

– On ne peut pas tout chercher à la fois, mon bonhomme. Mais tu dois savoir où est le pensionnat.

– Il était à Auteuil ; mais, dans quelle rue, je ne m'en souviens pas.

– Auteuil n'est pas bien grand. On demandera.

– Mais, dit Milon avec un subit effroi, quand Madame a été morte, on n'aura plus payé la pension !

– Cela est certain.

– Et peut-être les aura-t-on renvoyées, les chères enfants ?…

– C’est encore fort possible.

– Mon Dieu ! si on les avait mises aux *Enfants trouvés !*… Mais non… c’est impossible… elles étaient si gentilles !… Les dames du pensionnat en auront eu pitié, c’est sûr… Dieu est bon pour les anges qu’il envoie sur la terre ! acheva le pauvre colosse en essuyant ses gros yeux ronds pleins de larmes.

– Pauvre vieux ! dit Cent dix-sept ; tu verras que quand je me mêle d’une chose, tout va bien. Nous les retrouverons, tes petites, nous les ferons riches et heureuses…

– Et nous les marierons à des princes, dit encore le naïf Milon.

Ce fut en ce moment que la porte cochère de l’hôtel de Morlux se rouvrit.

Milon et Cent dix-sept virent sortir le docteur. Le désordre de sa démarche et de ses vêtements, ses paroles entrecoupées frappèrent Cent dix-sept.

– Oh ! oh ! dit-il à Cent dix-sept, je crois bien que je ne m’étais pas trompé ; il y a du nouveau.

– Vous croyez, maître ?

– Écoute plutôt…

Le docteur s’était arrêté d’abord, il parlait tout haut et répétait : « C’est bien ! c’est bien ! » Cent dix-sept poussa Milon du coude et dit en montrant l’hôtel de Morlux :

– Et *lui* ne serait autre que l’un des frères de ta maîtresse, que cela ne m’étonnerait pas.

– Ce serait trop de chance ! dit Milon.

Et ils avaient suivi le docteur. Lorsque, après que ce dernier fut rentré dans la maison de la rue Serpente, Cent dix-sept frappa à son tour, il cria à travers la porte :

– C’est encore le Limousin ?

Noël, dit Cocorico, vint ouvrir.

– Comment ! maître, dit-il, c’est encore vous ! je ne m’attendais pas à vous revoir cette nuit.

– Tu peux bien dire ce matin, répondit Cent dix-sept.

– C’est vrai, quatre heures viennent de sonner, répondit Cocorico. Puis il ajouta en riant :

– Le docteur ne dormira guère cette nuit.

– Pourquoi donc ? fit Cent dix-sept.

– On est venu le chercher pour un malade, il rentre à l’instant.

– Eh bien ! il se rattrapera, dit Cent dix-sept.

– Oh ! non pas ! Quatre heures, c’est le moment où il se lève, ce toqué-là. Tenez, voyez-vous là-haut, au troisième, cette fenêtre qui s’éclaire, c’est celle de son cabinet de

travail.

– Tout cela est parfait, fit Cent dix-sept.

Puis, s’adressant à Noël :

– Tu dois bien avoir un de ces gros gourdins dont nous nous servions autrefois, tu sais ?

– Est-ce que vous voulez assommer quelqu’un, maître ? demanda naïvement Cocorico.

– Non, répondit Cent dix-sept, c’est un simple effet de mise en scène que je veux obtenir. En as-tu un ?

– Oui.

– Va le chercher alors.

Et tandis que Noël, dit Cocorico, entrait dans sa loge, où sa bonne femme de mère dormait de tout son cœur, Cent dix-sept s’adressa à Milon :

– Boutonne ta redingote, dit-il, jusqu’en haut… Bien… Pose ton chapeau sur l’oreille… Parfait !…

Noël revint avec un gros bâton noueux.

– Prends-moi cela, dit encore Cent dix-sept. Maintenant tu es superbe.

– Oh ! le maître ! murmura Cocorico, il vous a toujours des rubriques !…

– Toi, commanda Cent dix-sept, prends la chandelle et éclaire-nous.

– Mais où allons-nous donc, maître ?

– Chez le docteur.

– Ah ! dit Milon, je commence à comprendre…

– Tu crois ? dit Cent dix-sept en riant.

– Parbleu ! S’il ne nous dit pas tout, je l’assomme.

– Ce bon Milon, murmura Cent dix-sept avec son accent railleur, il vous a vingt idées par jour à accumuler cent ans de galères en une semaine.

– Comment ! ça n’est pas là votre idée ?

– Tu es une brute, dit le maître. Viens et suis-moi.

Noël, qui avait deviné le projet de Cent dix-sept, montait déjà l’escalier.

– Rappelle-toi, ajouta Cent dix-sept, que tu ne dois pas dire un mot.

– C’est bien, répondit le colosse.

Arrivé au troisième, Noël, sur un signe du maître, sonna. On fut quelque temps à ouvrir. Puis un pas lourd se fit entendre à l’intérieur.

– Qui est là ? demanda la voix encore émue du docteur.

– Monsieur, dit Noël à travers la porte, excusez-moi, je suis le fils de la concierge.

– Que voulez-vous ? reprit le docteur sans ouvrir.

– C’est des messieurs qui veulent vous parler.

Le docteur répondit :

– Est-ce pour un malade ?

– Non, fit Noël après avoir consulté Cent dix-sept du regard.

– Alors, priez ces messieurs de revenir à huit heures. Je n’ouvre pas ma porte en pleine nuit.

Mais alors Cent dix-sept ouvrit la bouche, et, d’une voix brève et comme métallique :

– Au nom de la loi, dit-il, ouvrez !

Et se penchant à l’oreille de Milon :

– Je risque la correctionnelle, dit-il ; mais bast ! c’est pour toi.

Le docteur ouvrit aussitôt. Jamais porte ne reste close devant ce terrible *sésame :* « Au nom de la loi ! » à moins que ceux auxquels il s’adresse ne soient décidés aux plus grandes extrémités. Cent dix-sept était boutonné jusqu’au menton ; il s’était donné sur-le-champ l’attitude et la tournure d’un haut inspecteur de police.

– Mon ami, dit-il à Noël d’un ton d’autorité, allez me chercher une voiture.

Noël descendit. Alors Cent dix-sept entra dans l’appartement du docteur. Celui-ci était pâle comme un spectre, et ses genoux se heurtaient.

– Que me voulez-vous ? demanda-t-il.

– Vous êtes bien le docteur Vincent ?

– Oui.

Cent dix-sept dit à Milon, en lui désignant l’antichambre :

– Restez là, mon ami. Puis s’adressant au docteur :

– Passons dans votre cabinet, monsieur, dit-il.

Le docteur frissonnait ; il ouvrit la porte de son cabinet et passa le premier. Cent dix-sept ferma la porte.

– Monsieur, dit-il, je ne doute pas qu’un homme de votre considération et de votre mérite ne se disculpe facilement : mais, hélas ! je ne suis qu’un instrument passif, et je viens vous arrêter.

– M’arrêter ! s’écria le docteur.

– Oui, monsieur.

– Mais de quoi m’accuse-t-on ? fit-il en devenant livide, tandis que ses dents s’entrechoquaient.

– D’un empoisonnement commis il y a dix ans, répondit Cent dix-sept.

Le docteur jeta un cri.

– Sur la personne d’une jeune femme, la baronne Miller, ajouta le faux agent de police, de complicité avec M. le baron de Morlux et son frère…

Le docteur se sentit défaillir. En ce moment, Noël revint et dit :

– La voiture est en bas…

XIX

Le docteur était devenu verdâtre. Évidemment, il y avait en ce moment-là une lutte terrible dans le cœur de cet homme. La conscience bourrelée de remords écoutait sans doute la voix qui disait :

« L'heure du châtiment est venue, courbe ta tête et subis ton destin. »

L'orgueil et l'égoïsme humains répondaient :

« Oui, tu as commis un crime, mais ce crime est expié par ton repentir, ton travail, tes succès. Tu as vieilli avant le temps, tu as pâli dans cette lutte incessante livrée à la science à laquelle tu as arraché ses secrets un à un. Tu es un homme de talent, tu es presque un grand homme. Peux-tu renoncer à tout cela, et ton crime de jeunesse retombera-t-il donc toujours sur ta tête couverte de cheveux blancs ? »

La lutte fut longue, acharnée : puis la honte se mit de la partie, et une voix s'éleva dans l'âme du coupable qui lui dit :

« Non, un homme comme toi, si coupable qu'il ait été, ne peut porter sa tête sur l'échafaud ! Non, toi le maître en la science de guérir, tu ne peux avoir affaire à l'homme qui tue de par la loi !…

« À tout prix, il faut te soustraire à cette expiation suprême ! »

Et dès lors il s'opéra une réaction chez cet homme à demi foudroyé. Il releva sa tête pâle, regarda Cent dix-sept et lui dit :

– Monsieur, puisque vous n'êtes pas le juge d'instruction, ce n'est pas à vous que j'ai des explications à donner, n'est-ce pas ?

– Assurément non, répondit le faux agent de police.

– Alors, reprit le docteur, je suis prêt à vous suivre ; mais il est probable que je ne serai pas interrogé tout de suite ?

– Je ne le pense pas.

– Par conséquent, continua le docteur, je resterai provisoirement en prison ?

– Hélas ! dit Cent dix-sept, je ne dois pas vous le dissimuler, monsieur.

– Vous me permettrez donc d'écrire un mot à l'un de mes confrères pour lui dire que je m'absente et le prie de voir mes malades…

– Faites, dit sèchement le faux agent.

Le docteur Vincent s'assit devant son bureau et écrivit une lettre qu'il mit sous enveloppe ; puis, au moment de la fermer, il dit négligemment :

– Tiens ! l'enveloppe n'est pas gommée…

Et il ouvrit un tiroir et y prit un petit morceau de cire à cacheter noire qu'il approcha d'une bougie. Mais, au moment où la cire pétillait et commençait à fumer, Cent dix-sept, qui n'avait pas perdu de vue le docteur un seul instant, se jeta sur lui, le saisit par les épaules et le tira en arrière brusquement, de telle façon que le bâton de cire à cacheter tomba tout enflammé sur le bureau, en lui échappant des mains.

– Mon cher monsieur, dit froidement Cent dix-sept, un autre que moi vous eût laissé faire, et dans dix minutes vous eussiez été mort, car, en respirant deux bouffées de la fumée grise que voilà, vous seriez tombé foudroyé. Vous êtes plus malin qu'un autre, vous. C'est par les parfums que vous pratiquez l'empoisonnement !

La cire, qui venait de s'éteindre, répandait, en effet, une odeur pénétrante autour d'elle. Cent dix-sept était robuste ; il appela Milon qui poussa la porte d'un coup d'épaule, accourut et trouva son maître qui maintenait le docteur.

– Prends monsieur, lui dit-il, et allons-nous-en.

Milon s'empara du docteur, le chargea sur son épaule comme il eût fait d'un colis de messageries, et Cent dix-sept se hâta d'ouvrir la fenêtre pour qu'elle livre passage aux exhalaisons mortelles de la cire. Puis il prit des ciseaux sur le bureau du docteur, coupa un cordon de sonnette, et, comme Milon, traversant l'antichambre, se dirigeait vers la porte, il lui dit :

– Attends un peu et remets monsieur sur ses pieds.

Milon obéit. Alors Cent dix-sept lia les mains du docteur par-derrière le dos avec le cordon de sonnette.

– Je vous demande pardon d'en user ainsi, monsieur, lui dit-il ; mais comme vous avez voulu vous détruire tout à l'heure, et qu'on a grand besoin de vous, nous ne saurions prendre trop de précautions.

Le docteur baissa la tête, et Cent dix-sept vit une larme luire, puis rouler sur sa joue décharnée.

– Allons ! dit-il.

Et il descendit l'escalier entre ses deux gardiens. Noël avait fait arrêter une voiture devant la porte. C'était un de ces grands fiacres antiques à deux chevaux, comme il y en a encore huit ou dix sur le pavé de Paris, qui appartiennent à des loueurs et qui n'ont jamais voulu fusionner avec la Compagnie des Petites-Voitures. Le cocher avait une mauvaise mine. Quand il vit paraître le docteur les mains liées, Milon qui brandissait son énorme gourdin et Cent dix-sept qui s'était tout à fait donné la tournure d'un haut inspecteur de police, il prit un air insolent.

– Y a-t-il du pourboire, au moins ? dit-il.

Cent dix-sept posa le pied sur la roue, se haussa jusqu'au siège de l'automédon et lui dit à mi-voix :

– Il y a vingt francs à gagner si l'on est content de toi, et une promenade à la préfecture si tu veux faire le malin.

En même temps que la promesse des vingt francs alléchait le cocher, la menace de la préfecture le fit réfléchir sérieusement. Les *maraudeurs,* comme on les appelle, ont toujours quelque chose sur la conscience.

– C’est bon, monsieur, dit-il, on sera sage.

Cent dix-sept ouvrit la portière du fiacre et y fit entrer le docteur. Puis il installa Milon auprès de lui en lui disant :

– Veille bien à ce que monsieur ne se détache pas les mains.

Le fiacre avait des stores. Sur un signe de Cent dix-sept, Milon les baissa tous, de telle façon que le docteur ne pouvait voir le chemin qu’on allait lui faire prendre. D’ailleurs, on était en hiver, et il était nuit encore.

Cent dix-sept monta à côté du cocher.

– Où allons-nous ? demanda celui-ci. Là-bas, n’est-ce pas ? Ce mot *là-bas,* dans sa bouche, désignait la préfecture de police.

– Oui, dit Cent dix-sept, qui tenait à donner le change au cocher comme au docteur.

Le fiacre gagna le boulevard de Sébastopol et le pont qui le relie au Palais de justice. Au coin du quai des Orfèvres, Cent dix-sept fit arrêter le véhicule.

– Tu vas, dit-il au cocher, suivre le quai au pas jusqu’à la rue de la Sainte-Chapelle. Je vais chercher des ordres.

Le cocher obéit, tandis que Cent dix-sept sautait à terre et paraissait se diriger vers le Palais de justice. Pendant ce temps, le docteur, complètement anéanti, ne cherchait même pas à savoir pourquoi le fiacre s’était arrêté. Dix minutes après, Cent, dix-sept, qui s’était contenté de fumer une cigarette dans la rue de la Sainte-Chapelle, rejoignit le fiacre, ouvrit la portière et dit au docteur :

– Vous allez être interrogé tout de suite, monsieur. Le juge d’instruction a donné l’ordre qu’on vous conduisît chez lui.

Le docteur ne répondit pas. Cent dix-sept reprit sa place à côté du cocher, qui avait entendu ses dernières paroles et qui lui dit :

– Il a donc fait un mauvais coup, ce vieux-là ?…

– Oui, dit Cent dix-sept, son compte est bon.

– C’est-y pour un vol qu’on l’arrête ?

– Non.

– Pour un meurtre ?

– Non : pour la politique.

– Ah ! c’est différent, murmura le cocher. Et comme ça, nous allons chez *le curieux ?*

– Oui.

– Où loge-t-il ?

– Villa Saïd, répondit le faux agent de police.

– Il est en bon air, murmura le cocher en souriant.

Et il fouetta ses deux rosses. Une heure après, le fiacre entrait dans la villa Saïd, dont on venait d'ouvrir la grille. Cent dix-sept sonna aussitôt à la porte du petit hôtel du major Avatar. En même temps Milon délia les mains au docteur et le prit par le bras.

L'avenue de la villa était déserte encore ; le portier, après avoir ouvert la grille, s'était recouché et personne ne vit le docteur descendre de voiture.

– Vais-je attendre ? demanda le cocher.

– Non, lui répondit Cent dix-sept en lui donnant vingt francs. L'interrogatoire sera long : tu peux t'en aller.

Comme la portière du fiacre s'était ouverte juste en face de la porte du petit hôtel et que Milon, qui avait depuis une heure des lueurs d'intelligence, l'avait poussée brusquement, le docteur n'eut pas le temps de reconnaître le lieu où il était.

– En cage ! murmura Cent dix-sept.

Et il referma la porte sur eux, tandis que le fiacre s'en allait.

XX

L’accablement de M. le docteur Vincent s’était un peu dissipé durant le trajet de la rue Serpente à la villa Saïd. Cependant il se croyait très sérieusement aux mains de la justice. Aussi son étonnement fut-il grand lorsque le major Avatar l’ayant fait entrer dans son petit salon qui se trouvait à droite du vestibule au rez-de-chaussée, ferma la porte, lui avança un siège et lui dit :

– Maintenant, docteur, causons.

– C’est donc vous qui devez m’interroger ? demanda le docteur.

– Oui.

– Qui donc êtes-vous ? fit-il avec stupeur.

– Un homme qui joue gros jeu, répondit le major.

Puis, attachant sur le docteur un regard calme et froid :

– Monsieur, lui dit-il, la justice est en ce monde la chose la plus sacrée après Dieu. Or, je viens de parodier la justice. Je ne suis ni agent de police, ni juge d’instruction, et cependant je vous ai arrêté et vous voilà en mon pouvoir.

Le docteur fut pris d’une subite indignation.

– Mais qui donc êtes-vous, misérable ? fit-il.

– Je suis un homme qui veut redresser des torts, venger des injures, punir de grands coupables, répondit le major Avatar avec un calme presque solennel.

Tout l’orgueil de l’homme reparut alors chez le docteur Vincent.

– Monsieur, dit-il, quand on se pose en réformateur et en justicier, on commence par ne point violer la loi ; on ne pénètre pas chez un homme, la nuit, avec un faux mandat : on n’usurpe point les fonctions d’un commissaire ou d’un inspecteur de police. Je n’ai rien à vous dire, rien à vous répondre ; ainsi donc, laissez-moi sortir.

Et le docteur Vincent fit un pas vers la porte. Mais le major tira de sa poche un revolver, se plaça devant la porte et regardant le docteur interdit :

– Monsieur, lui dit-il, aussi vrai que je me suis appelé jadis Rocambole, au bagne Cent dix-sept, et qu’à présent je me nomme le major Avatar, je vous jure que je vais vous tuer comme un chien, si vous ne m’écoutez et ne m’obéissez.

Ce mot de bagne fit faire un haut-le-corps au docteur.

– Vous avez été au bagne, vous ? fit-il.

– Oui, sous le numéro de Cent dix-sept.

– Et vous osez… misérable…

– Docteur, fit le major avec calme, il y a des gens qui vont au bagne pour avoir volé, d'autres pour avoir tué. Il y a des empoisonneurs…

Ce mot fit rentrer le docteur sous terre :

– Taisez-vous ! dit-il, taisez-vous !

– C'est ce que je vais faire du moment que nous allons pouvoir nous entendre.

– Que voulez-vous donc ?

– Docteur, il faut me faire votre confession.

– Je ne dois de confession qu'à Dieu…

– Et la justice, docteur.

– Vous n'êtes ni l'un ni l'autre, vous !

– Non, dit le major Avatar. Vous avez raison. Je ne suis ni le juge qui condamne loyalement, ni la Providence qui frappe les grands coupables ; mais je suis peut-être l'instrument choisi par Dieu. Je vous l'ai dit, j'ai été au bagne. Je ne crains pas d'y retourner. Si je n'obtiens pas de vous ce que je veux je vous tuerai… là… dans dix minutes, ou dans une heure…

– Et que voulez-vous donc de moi ? est-ce de l'argent ? fit le docteur avec mépris.

Le major haussa les épaules :

– Si j'étais un voleur vulgaire, dit-il, je vous eusse dépouillé à domicile. D'abord, vous n'êtes pas riche, puisque vous donnez aux pauvres tout ce que vous gagnez.

– Mais que voulez-vous donc ?

– Causons d'abord sérieusement et à visage découvert, sans détours, sans faux-fuyants.

Le revolver du major, et la qualification d'ancien forçat qu'il s'était donnée, ne laissaient aucun doute au docteur sur la résolution dont il était capable. Il se trouvait tout entier à sa merci.

– Soit, monsieur, dit-il, je vous écoute.

– Docteur, reprit le major, vous avez tort de parler tout haut la nuit. Quand on a commis un grand crime, il ne faut pas se le répéter à soi-même, de minuit à six heures du matin.

– Ah ! fit le docteur, vous croyez donc que j'ai commis un crime, vous ?

– Je ne crois pas, j'en suis sûr. En eussé-je douté, quand je suis entré chez vous, j'aurais été bientôt convaincu, lorsque vous avez essayé de vous empoisonner.

Le docteur pâlit et se tut.

– Vous avez empoisonné, continua le major, une femme d'à peine trente ans, belle, riche…

– Monsieur !…

– Qu'on appelait la baronne Miller, ajouta le major Avatar.

– Vous savez son nom ?

– Je sais tout ; et cependant, fit le major avec un amer sourire, je n'appartiens pas à la rue de Jérusalem ; j'opère pour mon propre compte.

– Mais que voulez-vous donc de moi ? répéta le docteur pour la troisième fois.

– Vous allez le savoir.

Et Cent dix-sept, d'un geste impérieux, força le docteur à s'asseoir en face de lui. Puis il reprit :

– Vingt-quatre heures avant l'accomplissement de votre crime, vous ne connaissiez pas la baronne Miller, vous ne l'aviez jamais vue. Aucun motif de haine ne vous guidait ; vous n'avez pas hérité d'elle… Non, vous avez empoisonné cette malheureuse femme parce qu'on vous a donné dix mille francs…

Tous ces détails étaient si précis, si rigoureusement vrais, que le docteur cacha sa tête dans ses mains et murmura avec accablement :

– Livrez-moi donc à la justice, au lieu de me torturer !

– Pas encore, poursuivit le major. Un homme qui ose faire ce que je fais, qui se substitue à la Providence, qui usurpe les fonctions d'un agent de police, ne joue pas un jeu semblable pour ne frapper que l'instrument du crime. Comprenez-vous ? Il faut que vous me livriez votre complice, ou plutôt vos complices, car ils sont deux.

– Oh ! mais vous savez tout, vous ! dit le docteur avec un redoublement d'effroi.

– Écoutez-moi encore, reprit le major Avatar. On ne ressuscite pas les morts, et il y a bientôt dix ans que la malheureuse baronne Miller est descendue dans la tombe. La justice ignore votre crime, et Dieu peut-être est-il tenté de vous pardonner, car, depuis le crime, vous n'avez cessé d'élever vers lui les deux prières par excellence, celles qui finissent par le toucher : la charité et le travail.

« Mais vos complices, ceux qui ont spéculé sur votre jeunesse, votre ambition et votre misère, ceux-là qui ont fait du jeune homme pâli par ses veilles laborieuses, luttant contre l'obscurité et le besoin, l'instrument de leur cupidité, le meurtrier de leur sœur…

– Leur sœur ! exclama le docteur avec épouvante.

– Oui, dit le major, c'était leur sœur.

– Ô misérable que je suis ! murmura cet homme aux cheveux blanchis.

– Et leur sœur était mère, poursuivit le major, et vous avez, en la frappant, dépouillé deux pauvres petites filles qui sont à présent jetées sur le pavé de Paris sans ressource, sans protection, peut-être sans amis…

Le docteur regardait le major avec des yeux hagards. Celui-ci continua :

– Maintenant, choisissez : Ou j'appelle sur l'heure le premier agent de police qui passe et je vous livre, dussé-je me livrer moi-même, car j'ai de vieux comptes à démêler avec la justice, ou vous allez devenir mon esclave et m'aider à poursuivre les véritables assassins, ceux qui ont été la tête tandis que vous n'étiez que le bras ?

Le major n’eut pas le temps d’achever. Le docteur s’était mis à genoux.

– Ô mon Dieu ! disait-il, pardonnez-moi si je ne peux réparer mon crime et rendre une mère à ses enfants, du moins, à partir de ce jour, mon travail sera pour ces mêmes enfants…

Le major lui saisit le bras.

– C’est bien, dit-il, vous pleurez.

En effet, deux grosses larmes roulaient sur les joues du médecin.

– Votre repentir m’assure de votre concours, ajouta le major.

– Oh ! dit le docteur, je travaillerai jour et nuit… pour les orphelines.

– Il faut faire mieux que cela, docteur.

– Et quoi donc ? demanda cet homme dont le visage parut en ce moment s’illuminer.

– Il faut m’aider à leur rendre leur fortune ; cette fortune qu’on leur a volée…

Le docteur se redressa.

– Vous avez raison, dit-il, et je vous appartiens… maintenant, corps et âme. Que faut-il faire ?

– Je vous le dirai plus tard.

Alors le major posa son revolver, désormais inutile, sur la cheminée.

– Docteur, ajouta-t-il, il faut retourner à vos malades, aujourd’hui.

– Comment, fit le médecin stupéfait, vous allez me laisser libre ?

– Oui, dit le major, je crois à votre repentir et à votre sincérité ; je suis sûr que vous me servirez.

– Je vous le jure sur la tombe de ma victime, de cette malheureuse femme dont le fantôme fait mes nuits sans sommeil, murmura le docteur d’une voix sourde.

– Je vous crois, allez !

– Mais vous n’avez donc pas besoin de moi ?

– Pas aujourd’hui, mais demain.

– Ah !

– Je vous écrirai un mot, soit pour vous prier de venir ici, soit pour vous donner rendez-vous ailleurs.

Et le major appela Milon.

Milon était demeuré respectueusement dans l’antichambre.

– Va chercher une voiture pour monsieur, lui dit le maître.

– Comment ! fit Milon stupéfait… vous le… laissez partir…

– Va ! dit le major d’un ton impérieux. Milon obéit.

Dix minutes après, un homme qui avait vu l’heure de l’expiation arrivée et qui se résignait déjà à porter sa tête sur l’échafaud, sortait libre de la villa Saïd, libre et soulagé d’un poids immense. Alors le major dit à Milon :

– Maintenant il faut avoir le million des petites. Viens !…

XXI

Paris est la ville où tout s’improvise, comme en un conte de fées.

À neuf heures du matin, une voiture s’était arrêtée rue de Grenelle, à la porte de cette maison où le trésor était enfoui. Deux hommes en étaient descendus : le major Avatar et Milon. Il y avait au-dessus de la porte plusieurs écriteaux de location. Le major dit au concierge, en lui montrant Milon :

– Voici monsieur qui est mon parent et qui arrive de province ; il désire trouver un appartement modeste tout près de chez moi, car j’habite le quartier. Qu’avez-vous à louer ?

– L’entresol et le deuxième, répondit le concierge. Le major se prit à sourire.

– Y a-t-il une cave avec, au moins ?

– Oui, dit Milon, qui avait sa leçon faite ; je tiens surtout à une bonne et grande cave, car j’ai du vin de chez moi qu’on doit m’expédier prochainement.

Puis, se rengorgeant un peu, le bon Milon ajouta :

– Tel que vous me voyez, je suis propriétaire d’un des meilleurs vignobles du Blaisois.

Le concierge, au mot de propriétaire, se leva respectueusement, puis il répondit :

– Quant aux caves, il y en a cinq ou six libres : monsieur pourra choisir celle qui lui conviendra.

– Voyons d’abord l’appartement, dit le major qui craignait que Milon ne trahît son émotion. De combien est l’entresol ?

– De seize cents francs.

Cent dix-sept et Milon visitèrent l’appartement, le trouvèrent à leur goût et déclarèrent qu’ils voulaient entrer en jouissance de suite.

– Voyons les caves, répéta Milon.

On redescendit, le concierge prit une lanterne et ouvrit la porte d’un large escalier en coquille qui conduisait aux caves. Une fois dans le corridor souterrain, Milon rassembla ses souvenirs et s’orienta. Le caveau était à gauche ; le concierge paraissait vouloir prendre à droite.

– Et par ici ? demanda Milon.

– Par là, si vous voulez, dit le concierge, il y en a trois à la file l’une de l’autre.

Dans les trois se trouvait le fameux caveau. Milon, que son compagnon contenait du regard, parut hésiter entre les deux. Puis il dit :

– Je crois que celui-ci est un peu plus grand.

– Cousin, dit le major, pourquoi ne prenez-vous pas les deux ?

– Ce serait deux cents francs de plus, dit le concierge.

– Cela m’est égal, avait répondu Milon, je prends les deux.

Pour aller plus vite en besogne, et éviter la question des renseignements, le major Avatar avait tiré de sa poche un billet de cinq cents francs, disant au concierge :

– Nous n’avons pas de temps à perdre. Voici un terme d’avance. Vous garderez le surplus pour le denier à Dieu.

C’était un peu plus de cent francs pour lui. Le concierge, ébloui, répondit que le propriétaire faisait tout ce qu’il voulait, approuvant toutes les locations qu’il faisait, et que ces messieurs pouvaient emménager quand ils voudraient.

Deux heures plus tard, un tapissier se présenta, prit ses mesures, envoya une voiture de meuble, et, le soir, avant huit heures, M. Joseph Baudoin, propriétaire, s’installa dans son nouveau domicile. Il n’y avait pas encore de rideaux aux fenêtres, ni de tapis sur le parquet, mais les gros meubles étaient en place et le lit dressé. Le major Avatar était venu voir comment son parent était installé. Dans une petite malle que Milon avait apportée lui-même dans une voiture se trouvaient les fameux outils. C’était une maison fort tranquille, que celle de la rue de Grenelle, au Gros-Caillou. Le portier se couchait à onze heures. À minuit, l’escalier était éteint.

Milon et Cent dix-sept attendirent jusqu’à cette heure-là ; puis ils descendirent sans bruit et sans lumière. L’ancien Valet de cœur, l’homme aux noms et aux visages multiples, était doué d’une singulière faculté, il voyait la nuit et dans les ténèbres, absolument comme un chat. Il guida Milon qu’il tenait par la main, passa devant la loge du concierge, où il ne se fit aucun bruit. Tous deux descendirent. Milon disait tout bas à son compagnon :

– J’ai bien remarqué les murs, ils sont intacts.

Une fois dans le corridor, le major tira de sa poche un rat-de-cave et battit le briquet. Milon avait sous son bras les ciseaux à froid et le marteau, et, dans sa poche, la clé du caveau. C’était là ! là que, dix ans auparavant, il avait enfoui l’argent des deux orphelines. Il n’y avait dans le caveau qu’une vieille futaille abandonnée, sans doute, par son dernier locataire. Le major posa dessus son lumignon, et dit à Milon :

– Voyons ! oriente-toi… où est la pierre ? Milon se plaça auprès de la porte qu’ils avaient refermée, puis il compta les jointures des pierres de taille en marchant lentement. Puis il s’arrêta.

– C’est celle-là, dit-il.

Et il prit le ciseau et le marteau. Mais le major les lui arracha des mains. – Mon bon ami, lui dit-il, si tu frappes sur le ciseau, tu produiras un bruit sourd qui finira par éveiller le concierge. Tu as beau être locataire de la cave, tu n’as pas le droit de déparer les murs.

– Cependant, dit Milon, on ne peut pas faire autrement, ce me semble.

– Je connais quelqu’un, répondit le major en souriant, qui a percé un mur de six pieds de profondeur avec une lime à ongles de trois pouces, sans faire autant de bruit qu’un rat,

et ce quelqu’un, c’est moi.

Donne-moi ton ciseau et éclaire-moi. Milon prit le lumignon, tandis que le major introduisait le ciseau dans un interstice formé entre la pierre qui masquait la cassette et la pierre voisine. Puis, par un mouvement régulier de va-et-vient, il entama le ciment romain, qui se mit à jaillir en poussière menue sur la lame du ciseau et sur la main qui le tenait.

– Avant une heure, dit-il, la pierre glissera comme sur des roulettes. Le cœur de Milon battait à rompre sa poitrine au fur et à mesure que la besogne avançait.

– Maître, dit-il enfin, nous avons déjà trouvé les meurtriers de Madame ; nous allons bientôt avoir la cassette. Quand donc nous occuperons-nous de retrouver les petites ?

– Demain, dit Cent dix-sept.

Et il continua sa besogne. Cet homme avait dans l’esprit un véritable chronomètre ; il avait annoncé que la besogne durerait une heure ; il ne se trompa point de cinq minutes. La pierre descellée, il fallait la faire glisser et la sortir du creux. Ce fut Milon qui, avec sa force herculéenne, s’en chargea. Il se servit du ciseau comme d’un levier et exerça une forte pesée. La pierre avança de quelques lignes ; il pesa plus fort, elle avança encore. Quand elle fut assez hors du mur pour qu’il pût la saisir, le colosse s’arc-bouta avec le genou contre le mur et tira à lui. La pierre était énorme et pesait plus de deux cents livres ; mais Milon la soutint un moment dans ses bras et la posa ensuite sur le sol, sans faire le moindre bruit. Alors il se précipita vers le trou béant, y enfonça la main et le bras, et étouffa un cri de joie.

– Elle y est ! dit-il.

– Tais-toi, dit le major, qui, lui aussi, n’avait pu se défendre d’une légère émotion.

Milon retira alors de la cachette un petit coffre de fer d’un pied de long sur un demi-pied de large.

– Mais, dit le major, il n’y a pas un million là-dedans ?

– En or, non, mais en papier… et le papier est toujours bon, je suppose.

– Surtout les billets de la Banque, dit le major, qui était devenu tout pâle.

– À quoi songez-vous donc, maître ? demanda Milon.

– Je songe, répondit Cent dix-sept, que je me suis appelé Rocambole, et qu’autrefois, me trouvant seul ici avec toi et te voyant un million dans les mains, je t’aurais tué tranquillement pour avoir le million à moi tout seul.

Milon tressaillit.

– Oh ! maître… dit-il, c’est l’argent des petites !

– Aussi, dit Rocambole – car il venait de reprendre son nom redoutable –, je veux être vertueux… Viens ! fuyons !…

– Où irons-nous… maintenant ? fit Milon inquiet.

– En haut donc, vérifier si la cassette est intacte.

– J’en avais la clé autrefois, dit le colosse.

– Et tu l’as perdue ?

– On me l’a prise au bagne.

– Eh bien ! nous ferons sauter la serrure avec un coup de couteau. Ça me connaît, ça ! ne suis-je pas Rocambole ?… acheva le major en riant.

Et ils sortirent de la cave en emportant la cassette.

XXII

M. Agénor de Morlux, tandis que son père se cassait la jambe, était livré à toutes les joies de l'espérance. Le billet d'Antoinette, ce billet dans lequel la jeune fille lui disait : « Ne partez pas, j'ai besoin de vous », était la première victoire sérieuse de cette campagne amoureuse qu'il avait entreprise. La journée lui avait paru longue, de huit heures du matin à quatre heures de l'après-midi. À partir de quatre heures, elle lui parut interminable. Pour tuer le temps jusqu'à huit heures, il s'en alla dîner au café Anglais, où M. Oscar de Marigny dînait chaque jour. Agénor avait hâte de montrer sa belle fortune ; mais il est des fatalités pour les fats comme pour le reste des humbles mortels.

Ce jour-là, Oscar dînait en ville. Agénor s'offrit un repas plantureux, l'arrosa d'une bouteille de Château-Lafite, fuma d'excellents cigares, arpenta le boulevard une heure encore, et finit par se trouver à huit heures moins un quart à la porte de M^me^ Raynaud. Le concierge, qui le vit passer, lui adressa son plus obséquieux sourire :

– Ces dames vous attendent, lui dit-il.

Agénor se dit, en montant l'escalier :

– C'est une affaire conclue par avance. Je crois bien que, dès demain, je puis aller chez le tapissier commander le mobilier d'Antoinette.

La mère Philippe avait voulu rester en haut pour ouvrir elle-même la porte. Elle fit à M. Agénor mille révérences avant de l'introduire dans le petit salon qui servait en même temps de cabinet de travail à Antoinette. M^me^ Raynaud était dans son grand fauteuil, au coin du feu. Antoinette, assise à une petite table, travaillait à un ouvrage d'aiguille. Une seule lampe éclairait la modeste pièce, dont le mobilier décent était d'une exquise propreté. Agénor toisa et jugea tout d'un coup d'œil. Il s'attendait à trouver plus de misère. M^me^ Raynaud était une femme bien élevée et qui avait vu le monde autrefois. Son accueil plein d'aisance déconcerta quelque peu Agénor. Quant à Antoinette, elle se leva avec une simplicité si digne, elle tendit la main à l'anglaise à M. Agénor avec tant de noblesse affectueuse, que l'embarras du jeune homme augmenta.

Malgré ses théories d'enfant blasé, Agénor avait un fond de timidité qu'il cherchait vainement à masquer par un ton d'arrogance. Le calme et la simplicité d'Antoinette le confondirent.

– Monsieur, lui dit-elle, après avoir échangé quelques paroles banales, vous vous êtes montré si généreux et si bon, que je vais m'ouvrir à vous tout entière. Je vous l'ai écrit, j'ai une sœur, et nous sommes orphelines. Jusqu'à ce matin j'ai ignoré votre nom, et je ne sais pas encore de quoi ma mère est morte. Seulement, je sais que ma mère était une femme bien née, qu'elle portait un titre, qu'elle avait une grande fortune et que son dernier serviteur, un homme que ma sœur et moi aimions de toute notre âme, victime sans doute de quelque affreuse méprise, a été emprisonné, condamné et jeté au bagne où, sans doute,

il est encore. Qu'est devenue la fortune de ma mère – fortune qui devait être considérable, si j'en juge par mes souvenirs d'enfance ? je ne sais… Mais il est impossible que nous ayons été spoliées sans retour. Il est impossible encore qu'un malheureux expie un crime qu'il n'a point commis. Hélas ! monsieur, deux pauvres orphelines n'ont pas grand crédit dans le monde. Vous vous êtes placé sur mon chemin, monsieur. Voulez-vous être mon ami et vous intéresser au pauvre et digne homme persécuté ?

La requête d'Antoinette était si noble et si franche, d'une simplicité si grande, d'un abandon si confiant, que le roué se sentit rougir en lui-même et qu'il eut honte de ses abominables calculs. M^me^ Raynaud ne quitta pas son fauteuil, Antoinette n'abandonna point sa broderie. D'amour, il n'en fut pas dit un mot. Agénor était comme fasciné, et toutes ses audaces de Lovelace et de conquérant étaient rentrées aussitôt.

– Mademoiselle, dit-il à Antoinette, le baron de Morlux, mon père, est un homme puissant ; il a de hautes relations, et je ne doute pas que, mon zèle stimulant le sien, nous ne parvenions bientôt à faire mettre en liberté l'homme auquel vous vous intéressez.

Puis il ajouta avec émotion :

– Et quant à votre fortune, mademoiselle, je vous jure qu'elle vous sera rendue, eussiez-vous été dépouillée par un roi.

La jeune fille lui tendit une seconde fois la main.

– Vous êtes un brave cœur, bien sensible ; merci de l'amitié que vous m'offrez.

Agénor comprit qu'il devait borner là sa visite ; mais il demanda si humblement, si respectueusement, la permission de revenir le lendemain rendre compte des démarches qu'il aurait déjà faites, qu'Antoinette ne put refuser. Il s'en alla donc ravi et courut au club des *Asperges* dans l'espoir d'y rencontrer enfin son ami M. Oscar de Marigny. L'homme est ainsi fait, qu'il a toujours besoin d'un confident.

– Eh bien ! dit-il, où en es-tu ?

M. Oscar de Marigny venait d'arriver.

– Ah ! dame, répondit Agénor, le siège offrira quelques difficultés de plus que je ne croyais. Cette petite folle a des airs de duchesse, en vérité.

– Eh bien ! si tu l'aimes, épouse-la.

– Hé ! dit Agénor, qui sait ?

– Ah ! tu as réfléchi ?…

– Mais oui.

– Agénor, mon bon ami, dit M. de Marigny, vous êtes un fanfaron de vice, et je le savais bien. Vous vous faites plus mauvais… que tu n'es, grand enfant…

– Tu trouves ?

– Hé ! sans doute… Pourquoi en serait-il autrement ? Tu rencontres une fille, jolie, vertueuse, bien élevée. Elle est pauvre, mais tu es riche… et riche pour deux ; n'est-il donc pas tout naturel que tu l'épouses ?

– Mon cher Oscar, répondit Agénor, vous êtes un véritable sot.

– Hein ?… ne t’ai-je donc pas compris ?

– Mais pas du tout, mon bon.

– Ainsi, tu ne songes pas à l’épouser, comme je le croyais ?

– Mais si… j’y songe…

– Je ne sais pas deviner les énigmes ; ainsi explique-toi.

– C’est bien simple.

– Ah ! voyons ?

– La petite est pauvre, mais elle peut devenir riche… comprends-tu ?

– Mais comment peut-elle devenir riche ?

– Oh ! d’une façon bien simple, va : en retrouvant la fortune de sa mère, comme elle a déjà retrouvé son nom… car sa mère, je dois te le dire en passant, était baronne.

– Je te prends en pitié, répondit Oscar de Marigny ; tu es bien l’homme de notre siècle…

Oscar de Marigny n’eut pas le temps de compléter son anathème sur l’esprit du temps présent, car un membre du cercle arriva tout effaré vers Agénor.

– Mon ami, lui dit-il, vous ne savez donc pas ce qui vient d’arriver à votre père ? Il s’est cassé la jambe…

– Mais où ?… mais comment ?… demanda Agénor un peu ému.

– En sortant de son club, il y a une heure.

Agénor n’en entendit pas davantage ; il se précipita au-dehors, monta dans la voiture d’Oscar de Marigny, car il avait renvoyé la sienne, et se fit conduire rue de l’Université. Le docteur Vincent venait de sortir. Agénor trouva son père bouleversé et d’une pâleur extrême. À la vue de son fils, cet homme se raidit contre la douleur physique et chercha à faire trêve aux angoisses qui l’étreignaient depuis quelques minutes.

– Rassure-toi, mon enfant, dit-il, c’est une fracture simple, je serai sur pied dans un mois et je pourrai partir.

– Partir ! dit Agénor étonné.

– Oui, répondit le baron ; je veux faire un grand voyage. Je suis las de Paris…

En même temps, M. de Morlux regardait son fils et sentait remuer ses entrailles paternelles pour un enfant qu’il avait presque abandonné dans sa vie.

– Quel âge as-tu, mon enfant ? dit-il ; tu ne dois pas être loin de ta vingt-sixième année ?

– Dans deux mois, mon père.

– Tu devrais te marier.

Agénor tressaillit :

– Ah ! ma foi, mon père, je ne demande pas mieux. Je suis amoureux.

– Et de qui donc ? fit le père, en essayant de sourire.

– D’une jeune fille, belle, vertueuse, spirituelle…

– Et pauvre ! dit M. de Morlux. Si avec tant de qualités elle avait une dot, ce serait trop beau…

– Hé ! qui sait ? fit Agénor.

– Elle est riche ?

– Non, mais elle peut le devenir.

– Comment cela ?

– C’est une pauvre orpheline dépouillée, et je me suis mis en tête de lui faire rendre la fortune qu’on lui a volée.

M. de Morlux se dressa sur son séant et se sentit pâlir aux derniers mots de son fils.

– Oui, mon père, reprit Agénor. Elles sont deux sœurs, deux jumelles, deux orphelines… Leur mère, la baronne Miller…

À ce nom, M. de Morlux jeta un cri terrible et retomba sans force sur son oreiller, à la grande stupéfaction de son fils.

XXIII

M. le baron de Morlux était un esprit fort, c’est-à-dire un esprit faible. Les gens qui ne croient pas à Dieu, croient volontiers aux médiums, aux tables tournantes et aux esprits. Rien n’est superstitieux comme un philosophe. Il y avait vingt ans que M. de Morlux avait tout foulé aux pieds, qu’il avait marché la tête haute dans la voie du crime, sans regarder en arrière, sans pâlir, sans trembler. Son frère et lui, après la mort de cette sœur mystérieuse, que Paris ignorait, étaient entrés paisiblement en possession de son héritage, peu soucieux de savoir ce qu’étaient devenus ses enfants.

Il y avait là, du reste, un mystère que nous expliquerons plus tard. Le baron avait perdu sa femme peu après. Cette perte avait à peine assombri son front quelques jours. Il avait mis son fils au collège, s’était fort peu soucié de lui, l’avait émancipé à dix-huit ans. Il lui avait remis avec une parfaite indifférence les comptes de tutelle. Aucune ombre vengeresse n’avait troublé sa vie. Ses plaisirs l’avaient assez absorbé pour que le remords ne pût trouver place en son âme. Enfin, chose étrange ! la fortune n’avait cessé de lui sourire. Il avait fait plusieurs héritages ; il avait été aimé d’une femme que Paris entier avait adorée vainement. Il faisait courir ; ses chevaux, célèbres dans le monde entier, sortaient vainqueurs de tous les hippodromes. Souvent on l’avait entendu dire :

– L’homme naît heureux ou malheureux. Quoi qu’il fasse, il ne changera rien à son destin. Moi, j’ai une étoile qui ne pâlira jamais.

Mais soudain une fatalité inouïe semblait le frapper coup sur coup dans l’espace de quelques heures. Il se cassait la jambe ; le médecin appelé auprès de lui se trouvait être précisément l’instrument de son crime. Enfin, son fils venait lui dire : « J’aime une jeune fille qui a été dépouillée de sa fortune, et cette jeune fille se nomme Antoinette Miller. »

C’en était assez pour lui faire perdre la tête. Il avait donc jeté un grand cri, puis il s’était renversé, pâle et tremblant, sur son oreiller, les mains crispées, l’œil fiévreux.

– Mais qu’avez-vous donc, mon père ? s’écria Agénor épouvanté.

Le baron eut une dernière lueur de présence d’esprit.

– C’est ma jambe ! dit-il.

Agénor crut à la douleur physique dont parlait son père et il appela à son aide. Les domestiques accoururent. M. de Morlux avait le délire. À partir de ce moment, il prononça des mots sans suite, regardant parfois son fils avec stupeur, parfois tournant les yeux comme si cette vision dont lui avait parlé le docteur se fût dressée devant lui. Cette situation dura jusqu’au matin. Agénor ne quitta point son père.

Au petit jour, on alla chercher un médecin, celui qui soignait d’ordinaire M. de Morlux. Le médecin s’inclina lorsqu’on lui dit que c’était le docteur Vincent qui avait fait le premier pansement. Puis, il prétendit que l’état de prostration dans lequel se

trouvait le baron était le résultat de la douleur physique : qu'il n'y avait pas à s'en préoccuper. Il prescrivit une potion calmante et s'en alla. Agénor avait fini par s'endormir dans un grand fauteuil, au chevet de son père. Mais celui-ci l'éveilla peu après. Quand Agénor rouvrit les yeux, il trouva son père plus calme.

Le jour avait dissipé les fantômes, et le baron retrouvant sa présence d'esprit craignait que, dans son délire, il ne lui fût échappé quelque révélation touchant la baronne Miller.

– Agénor, mon enfant, dit-il, je t'ai effrayé cette nuit, n'est-ce pas ?

– Oui, mon père. J'ai cru que vous deveniez fou.

– Mais comment cela est-il arrivé ? Qu'ai-je dit ? que me disais-tu ? fit le baron inquiet.

– Je vous parlais de mes projets de mariage.

– Ah ! c'est juste. Et qui veux-tu épouser ?

– Une jeune fille appelée Antoinette Miller.

Cette fois, M. de Morlux demeura impassible.

– Ah ! très bien, dit-il. Tu l'aimes donc ?

– Oui, mon père. Eh bien ! c'est au moment où j'ai prononcé son nom que vous avez jeté un grand cri.

– Vraiment ?

– J'ai cru un instant que ce nom vous était connu, mon père.

– Mais non, dit M. de Morlux avec calme ; c'est ma coquine de jambe qui m'a joué ce tour-là.

Puis après un silence :

– Et tu dis que cette jeune fille a été dépouillée de sa fortune ?

– Oui, mon père.

– Par qui ?

– Elle ne le sait pas. Mais Milon doit le savoir.

À ce dernier nom, M. de Morlux pâlit encore, mais Agénor n'y prit pas garde, et continua :

– Il faut vous dire, mon père, que la mère de ces demoiselles avait un vieux serviteur qu'on a jeté au bagne pour un crime qu'il n'a pas commis.

– Allons donc ! dit le baron d'un air incrédule. Les gens qui vont au bagne sont coupables.

– Il paraît que celui-là est innocent.

– Qui te le prouve ?

– Antoinette me l'a dit, et je la crois, mon père.

M. de Morlux grimaça un sourire.

– Alors, dit-il, cet homme est au bagne ?

– Oui, et j’ai compté sur vous, mon père.

– Pour quoi faire ?

– Mais pour l’en faire sortir, afin qu’il nous aide à retrouver la fortune d’Antoinette.

– Nous verrons… nous verrons…, dit le baron. Aïe !… je souffre horriblement.

– Pardonnez-moi, mon père, reprit Agénor, de venir vous parler de tout cela aujourd’hui ; je ferais mieux d’aller voir mon oncle… le vicomte…

M. de Morlux tressaillit encore :

– Ah ! oui, dit-il, c’est une idée, cela… ton oncle est un homme sérieux, lui… et non point un viveur comme moi, il a ses relations, il connaît beaucoup de monde. Mais tu as raison, il faut en parler à ton oncle… ou plutôt non, c’est moi qui lui en parlerai… ainsi que de ton mariage… Veux-tu que je lui écrive de venir nous voir ?

– Vous êtes charmant, papa, dit Agénor avec expansion, et il faut vite vous guérir…

Il roula près du lit un guéridon sur lequel il y avait des plumes et de l’encre ; et M. de Morlux écrivit :

« Mon cher frère,

« Il m’est arrivé un accident cette nuit. Je me suis cassé la jambe. Je ne puis donc aller chez vous, et cependant j’ai un pressant besoin de vous voir. »

Puis il ferma sa lettre et écrivit l’adresse :

Monsieur le vicomte de Morlux,

rue de la Pépinière.

– Prends une voiture, dit le baron à son fils et va lui porter la lettre toi-même. Ton oncle doit être encore chez lui à cette heure matinale.

– Je le ramènerai, dit Agénor.

– Non, tu me l’enverras. Je veux lui parler seul à seul.

Agénor prit la lettre ; mais comme il allait sortir son père le rappela.

– Si tu veux que je mène tes affaires à bonne fin, dit-il, ne souffle mot à personne ni de tes projets, ni de M^lle^ Miller, ni de cet homme…

– Milon ?

– Milon, soit. Va, mon enfant, et reviens dans la journée, acheva le baron en tendant la main à Agénor.

Celui-ci partit et fit une telle diligence, que moins d’une heure après M. le vicomte de Morlux arrivait chez son frère rue de l’Université.

Le vicomte de Morlux avait six ans de plus que le baron et touchait à la soixantaine. C’était un petit vieillard aux lèvres minces, aux yeux caves, au visage amaigri et blême.

On eût dit une fouine et non un homme. Il avait la parole brève et mordante, la voix aigre.

– Que vous est-il arrivé, Philippe ? dit-il.

– Ah ! mon pauvre Karle, dit le baron en lui faisant signe de fermer la porte et de s'assurer qu'ils étaient bien seuls, nous sommes perdus !

– Pourquoi cela ? fit le vicomte avec calme.

– L'heure du châtiment est venue.

Le calme de M. Karle de Morlux ne se démentit pas.

– Vous vous êtes cassé la jambe, paraît-il ?

– Oui.

– Et vous avez eu le délire ?…

– Oui, le délire de l'épouvante. Savez-vous quel est le médecin qui m'a pansé ? C'est *lui*… vous savez… l'étudiant de la rue Serpente…

– C'est une bizarre coïncidence, dit froidement Karle. Vous a-t-il reconnu ?

– Oui… et il m'a conseillé de me repentir.

Karle haussa les épaules et un rire railleur vint errer sur ses lèvres minces et blêmes. Le baron continua :

– Oh ! ce n'est pas tout encore… Agénor, mon fils, aime une jeune fille…

– Ah ! fit le vicomte. Eh bien ?

– Cette jeune fille se nomme Antoinette Miller… Comprenez-vous ?

Karle fronça légèrement le sourcil.

– Après ? dit-il.

– Et elle sait son nom… Elle sait que sa mère a été dépouillée.

– Après ? après ? fit encore l'aîné des Morlux.

– Elle sait, enfin, que Milon est au bagne ; et Agénor est venu me demander que vous et moi usions de notre crédit pour l'en faire sortir. Comprenez-vous enfin ? acheva le baron dont la voix passait chevrotante à travers sa gorge crispée.

– Je comprends surtout une chose, dit Karle froidement, c'est que votre fils Agénor est un imbécile de venir vous dire tout cela.

Et l'aîné des Morlux se mit à rire, ajoutant :

– On ne saurait mieux se jeter dans la gueule du loup !

XXIV

Il est temps d'expliquer comment Agénor de Morlux n'avait éprouvé aucun étonnement en entendant prononcer le nom de M^lle^ Antoinette Miller et comment il ignorait même que son père et son oncle eussent une sœur.

Cette explication, nous allons la trouver dans la cassette que le major Avatar et Milon s'étaient empressés d'emporter de la cave à l'entresol. Milon ferma les portes au verrou et le major tira tous les rideaux avec soin, de peur qu'un regard indiscret ne se glissât du dehors à l'intérieur de l'appartement. Alors Milon posa la cassette sur une table. C'était un coffret de fer ouvragé, d'un travail exquis et d'une origine déjà ancienne. Le major en examina la serrure, qui était triplée, avec une scrupuleuse attention.

– Mon ami, dit-il à Milon, il ne faut pas songer à ouvrir le coffret par là, nous y perdrions notre peine. Donne-moi un marteau.

– Est-ce que vous allez le briser ?

– Je vais faire sauter une des charnières.

– Mais, maître, observa le colosse, à quoi bon l'ouvrir maintenant ?

– Pour deux raisons. La première, c'est qu'il faut nous assurer que le million est intact.

– Oh ! c'est bien sûr, cela. Si on avait trouvé la cassette, on l'aurait emportée.

– C'est vraisemblable ; mais j'ai une autre raison pour l'ouvrir.

– Ah !

– Si M^me^ la baronne Miller, continua le major Avatar, a conservé l'argent qu'elle destinait à ses filles, qu'elle se soit environnée de tant de précautions pour que cet argent leur arrivât intact, c'est que quelque secret terrible pesait sur sa vie.

– Oh ! ça, dit Milon, j'en suis sûr, maître.

– Donc, il est impossible que le coffre ne renferme que de l'argent et des valeurs.

– Que peut-il donc renfermer encore ?

– Des papiers, une lettre, un manuscrit, que sais-je ? quelque chose enfin qui nous apprendra ce que nous ne savons pas.

– Vous avez raison, maître, dit Milon.

Et il apporta le marteau.

– Ce quelque chose, poursuivit le major Avatar, nous fournira peut-être l'arme que nous cherchons pour faire rendre gorge aux deux frères ; car tu penses bien, fit-il en souriant, que ce n'est pas à la justice que nous irons nous adresser.

– Je crois bien, murmura Milon, on me renverrait au bagne !

– Et moi, donc !

En parlant ainsi, le major se servait du marteau avec une habileté merveilleuse et attaquait à petits coups la vis de l'une des charnières. À chaque coup, la vis remuait et sortait de quelques centilignes. Milon le regardait faire et interrogeait ses plus lointains souvenirs.

– Ah ! dit-il enfin, voici une chose que je me rappelle, maître.

– Voyons ?

– Quand je suis entré au service de Madame, elle revenait d'Allemagne et elle était en grand deuil. Les petites avaient un an à peine. Madame était d'abord descendue dans un hôtel meublé, et ne parlait qu'allemand. Quand elle a acheté la maison de la rue de Lille, alors seulement elle m'adressa la parole en langue française, et elle parlait comme vous et moi ; mais elle parlait allemand avec les bonnes qu'elle avait ramenées avec elle. Un jour elle sortit à pied, vers midi, et ne rentra que bien avant dans la soirée. Elle avait le visage baigné de larmes, et je l'entendis qui murmurait :

– Ô ma pauvre mère !…

Comme Milon disait cela, la vis sauta, et, d'un coup de marteau, le major Avatar souleva le couvercle. Le contenu de la cassette fut alors mis à découvert. Il y avait, au fond, quelques rouleaux d'or, puis, au-dessus, une liasse de papiers que le major reconnut aussitôt : C'étaient des coupons de rente au porteur. Il y en avait dix, chacun de cent mille francs.

– Les uns en rente française trois pour cent ; les autres en rentes étrangères.

On eût dit que la prudence maternelle de la baronne Miller avait voulu prévoir tous les cas fâcheux. Puis, au-dessus encore, une large enveloppe portant cette inscription :

À mes filles Antoinette et Madeleine

ou

À ceux qui trouveraient cette cassette.

– Voilà ce que je cherchais, dit le major Avatar, qui repoussa le coffret, comme si la vue de tant d'argent lui eût donné le vertige.

Et il ouvrit l'enveloppe. Deux papiers s'en échappèrent. L'un était d'une écriture fine et allongée, et ne renfermait que ces quelques lignes :

« On trouvera sous ce pli l'histoire de ma triste vie et le récit des persécutions auxquelles je suis en butte, de la part de deux misérables qui se disent mes frères, et convoitent ma fortune et celle de mes pauvres enfants.

« Si cette lettre tombe en vos mains, ô mes filles chéries, c'est que mon fidèle mandataire aura pu soustraire cette faible part de fortune aux bandits qui veulent nous dépouiller toutes trois.

« Si par hasard cette cassette s'égarait et qu'elle tombât en des mains honnêtes, je supplie à genoux qu'elle soit remise à la justice française, qui ne fait jamais défaut à ceux qui l'invoquent.

« SOPHIE MILLER. »

Le second papier était un manuscrit assez volumineux qui portait ce titre bizarre :

HISTOIRE D’UNE FAUTE

Il était de deux écritures. Les premières pages paraissaient assez anciennes déjà, car l’écriture, qui trahissait une main de femme, était assez grosse. L’écriture de la fin était semblable à celle qui était signée *Sophie Miller.* La baronne avait sans doute continué le manuscrit commencé. Au-dessous du titre que nous venons de citer, le major Avatar lut :

À ma fille

29 octobre 1830.

« Mon enfant, je suis votre mère et vous ne m’avez jamais vue ; peut-être ne me verrez-vous jamais. Je me suis séparée de vous le jour de votre naissance, et vous êtes, hélas ! le fruit d’une faute. Cependant il faut que vous sachiez mon nom, le jour où, devenue femme, vous accuserez votre mère d’abandon. Je m’appelle la vicomtesse de Morlux, et j’ai aujourd’hui trente-six ans.

« Pour bien des gens, peut-être, je suis une femme déjà vieille et qui n’aurait dû songer qu’à ses devoirs d’épouse et de mère, car j’ai un mari et deux fils, dont l’un a près de vingt ans. Mais j’ai été si malheureuse, j’ai tant souffert pendant si longtemps, que Dieu me pardonnera mon crime. J’ai été mariée, à seize ans, à M. le vicomte de Morlux, un homme déjà mûr, blasé, sans cœur et qui n’a eu pitié ni de ma jeunesse ni de ma candeur de jeune fille. Pendant dix-huit ans, cet homme m’a enchaînée aux caprices d’une vieille maîtresse qui a été mon bourreau. J’ai passé dix-huit ans dans les larmes, courbée sous le joug de fer de cet homme, qui eût invoqué l’indulgence de la loi pour me tuer, s’il avait eu connaissance de ma faute, et qui, chaque jour, souillait ma maison par la présence de femmes éhontées.

« Un jour, tandis que je pleurais, un homme jeune, brave, aimant, un homme à l’âme chevaleresque, s’est mis à genoux devant moi. C’était votre père. La douleur m’avait rendue folle, le bonheur m’a tout fait oublier. Votre père, le comte Z…, était attaché à l’ambassade d’Autriche. Pendant deux ans, notre amour a été un rêve. Pendant ces deux années aussi, le vicomte de Morlux, bien que ses cheveux soient blancs, courait en Italie avec une danseuse. En son absence, je vous ai senti remuer dans mes flancs, et je me suis vue perdue. Un médecin m’a sauvée. Il m’a ordonné les eaux de Kissingen, en Bavière, et je suis partie avec une femme de chambre qui m’était dévouée.

« Mes fils, que je n’ose appeler vos frères, étaient au lycée. Votre père m’attendait à Kissingen. C’est dans une petite maison isolée, loin de la ville, que, cachée sous un faux nom, j’ai attendu l’heure de votre naissance. Jour de joie et de remords que celui-là. Jour de deuil et de désespoir que celui où il a fallu me séparer de vous. Votre père vous emporta, comme un trésor au fond d’un vieux château qu’il possède en Bohême. C’est là que vous grandirez, ma Sophie adorée ; c’est là que vous deviendrez une belle jeune fille.

« À votre tour, vous serez aimée, adorée peut-être… Ah ! que l’homme à qui un pareil bonheur sera dévolu tâche de s’en rendre digne ! Un jour vous demanderez à votre père quelle était votre mère… C’est en perspective de ce jour redouté que je vous écris.

Pardonnez-moi mon abandon, chère enfant ; ne me maudissez pas… Adieu. Votre mère désolée…

« VICOMTESSE DE MORLUX. »

Le major Avatar interrompit ici sa lecture.

– Voici, dit-il, que je commence à comprendre.

– Ah ! fit Milon.

– Ta maîtresse était une enfant sans famille avouée, comme tu vois.

– Mais, dit Milon, comment donc se fait-il alors qu’elle était baronne ?

– Imbécile ! parce qu’elle avait épousé un baron.

– Et riche ?

– Riche de l’héritage de son père ou de son mari.

– C’est juste.

Et le major Avatar continua la lecture du manuscrit.

XXV

Le manuscrit contenait une seconde lettre de la même écriture. Elle était datée du mois de juillet 1848, et ainsi conçue :

« Mon enfant,

« Le vicomte de Morlux est mort. Je suis veuve. Hélas ! votre père n'est plus, et vous êtes toute seule sur la terre. Mais je veux enfin réparer mes torts et vous rendre votre mère. Hélas ! pas pour longtemps peut-être, car le chagrin a fait de moi une vieille femme avant l'âge ; mais vos frères vous aimeront, les chers enfants !

« Ah ! j'ai le cœur débordant de joie au souvenir de ce qui vient d'arriver. Écoutez.

« Tant que votre père a vécu, j'ai eu de vos nouvelles deux fois par an par l'entremise d'un messager sûr. J'ai pu ainsi assister à votre enfance, à votre jeunesse ; je sais que vous étiez belle.

« Aujourd'hui, je ne sais plus rien, car voici deux années que je n'ai pas reçu de lettre de Vienne, et c'est par les journaux que j'ai appris la mort de mon cher comte Z… Qu'étiez-vous devenue ?

« Dans sa dernière lettre, le comte m'annonçait votre prochain mariage avec un jeune officier autrichien, le baron Miller. Peut-être êtes vous heureuse mère, heureuse femme et ne souhaitez-vous rien en ce monde. Et cependant votre vieille mère ne voudrait pas mourir sans vous voir et vous embrasser. Elle a voulu réparer ses torts ; elle a voulu vous faire une famille. Vous n'êtes plus l'enfant du hasard ; grâce au noble cœur de vos frères, j'ai pu vous adopter.

« Voici ce qui est arrivé :

« Karle, mon fils aîné, est entré un matin dans ma chambre, il y a huit jours, et m'a dit, en se mettant à genoux devant moi :

« – Ma bonne mère, Philippe et moi, nous savons que mon père vous a rendue la plus malheureuse des femmes, et qu'il a, par sa conduite, légitimé, pour ainsi dire, la faute de votre âge mûr. Philippe et moi, nous savons tout. Vous avez une fille. Son père, le comte Z…, était un de ces grands seigneurs hongrois dont la fortune est mince pour ne pas dire nulle. Le comte est mort. Qui sait ? Sa fille est peut-être dans le dénuement le plus complet. Nous sommes riches, nous, et notre fortune peut être divisée en trois. – Voulez-vous, par un moyen détourné, faire asseoir notre sœur à la table de la famille ?

« J'ai jeté un cri de joie et j'ai baisé la main de mon fils.

« – Voilà, m'a-t-il dit, le moyen que je vous propose. Nous allons partir ensemble pour Kissingen ; nous lèverons l'acte de naissance de Sophie, et vous l'adopterez par un acte bien régulier.

« On n’en saura rien à Paris de votre vivant : mais votre fille, notre chère sœur, pourra venir comme une parente vivre sous votre toit, et vous servir de bâton de vieillesse.

« Je suis garçon, Philippe a perdu sa femme et n’a qu’un enfant. Ce secret ne sortira donc point des bornes les plus étroites de la famille.

« Je pars ce soir pour Kissingen avec Karle et Philippe. À mon retour, j’espère vous trouver à Paris. Venez, mon enfant, venez !… »

Là s’arrêtait la première écriture du manuscrit ; il était facile de voir que les deux textes avaient été réunis longtemps après dans le même cahier.

C’était maintenant la baronne Miller qui prenait la plume.

« Le jour où cette deuxième lettre de ma mère m’arriva, je venais d’être cruellement éprouvée. J’étais veuve. Élevée par mon père, le comte Z…, j’avais été amenée à Vienne au moment où j’atteignais ma dix-septième année. Le comte Z… n’était pas riche, en effet, comme l’avait dit mon frère Karle, mais il occupait à la cour un emploi distingué, et il touchait des sommes considérables pour les différentes charges dont il était titulaire.

« Je vivais donc comme une jeune fille riche et élégante, et j’étais de toutes les fêtes. Un colonel des uhlans, le baron Miller, me vit, m’aima et demanda ma main. Six mois après mon mariage, mon père mourut ; mais l’amour de mon mari, que j’adorais, adoucit l’amertume de mes regrets, et bientôt une joie nouvelle vint faire battre mon cœur. Je mis au monde, à la même heure, deux charmantes petites filles ; vous, mes enfants. Vous étiez jumelles. L’une était blonde, l’autre brune. Votre père, le baron Miller, était un des plus riches seigneurs de l’empire autrichien. Il m’avait reconnu en dot deux millions de thalers, un peu plus de huit millions de francs. Hélas ! cette fortune immense devait être la source de tous nos malheurs. Ce mariage, que ma mère ignorait, ses fils, Karle et Philippe de Morlux le savaient. Tandis qu’ils lui disaient, à elle, que j’étais pauvre, sans doute ils savaient que, mes enfants et moi, nous possédions une fortune princière. Et, dès lors, la pensée coupable de s’approprier cette fortune a germé dans leur esprit infernal.

« L’Italie autrichienne venait de se soulever ; Venise se proclamait en république. Le Milanais appelait le roi Charles-Albert comme un libérateur. L’armée autrichienne, dans laquelle commandait votre père, et l’armée piémontaise se rencontrèrent dans les plaines de Novare. Votre père fut tué, vers le soir, quand la bataille était gagnée. Le dernier boulet ennemi fut pour lui.

« Sa mort, qui vous faisait orphelines et qui me rendait veuve, M. Karle de Morlux l’apprit avant moi. Vous comprenez maintenant pourquoi il avait conseillé à ma mère de m’adopter. Si vous mouriez, j’héritais de vous ; si je mourais à mon tour, c’était ma mère qui héritait de moi, en vertu de ce malheureux acte d’adoption auquel j’ai eu la faiblesse de souscrire. Mais soupçonne-t-on jamais le crime ?

« Cette lettre de ma mère qui m’arrivait et me trouvait dans les larmes fut pour moi une consolation suprême. Vous aviez un an, mes chères petites ; vous pouviez supporter les fatigues d’un long voyage. Je sentis s’agiter alors en moi une fibre qui n’avait jamais vibré. Je songeais à ma mère et je partis, vous emmenant en France. Mon frère Karle était venu à ma rencontre jusqu’à Strasbourg. Il me reçut avec effusion, vous couvrit de caresses, et me dit qu’il vous servirait de père. Seulement, en route, il me dit encore :

« – Ma chère sœur, vous savez le mystère qui pèse sur votre naissance. Ce mystère, il est inutile de le révéler à la société parisienne, qui a pour votre mère la plus grande estime et une sorte de vénération. Nous vous avons donc préparé une sorte d'état civil. Vous êtes une nièce de mon père, qui avait marié une de ses sœurs en Allemagne.

« – Je serai ce que vous voudrez, lui dis-je, pourvu que je puisse voir ma mère.

« Nous arrivâmes à Paris. Philippe de Morlux, celui qui portait le titre de baron, m'avait fait préparer un appartement à l'hôtel des Colonies. Ce fut là que je descendis. Une heure après, ma mère arriva. Elle me prit dans ses bras et me couvrit de baisers, en présence de mes frères qui paraissaient attendris. Vous autres, mes pauvres petites, vous fûtes littéralement dévorées de caresses.

« Et je souriais à travers mes larmes, car Dieu qui venait de me prendre votre père me rendait une famille. Pendant une année, je menai une vie presque sauvage. Vous grandissiez, mes enfants, et l'amour de ma mère, l'affection que mes frères paraissaient me témoigner adoucissaient ma douleur, car votre père était toujours vivant au fond de mon cœur. Hélas ! ce bonheur devait être de courte durée.

« J'avais quitté l'hôtel des Colonies pour habiter une vieille demeure où je suis encore, à l'heure où j'écris, mais où vous n'êtes plus, mes chères petites. Un soir, un domestique de mon frère Karle arriva en toute hâte. Ma mère se mourait. De quel mal subit ? je ne sais… Mais elle n'eut que la force de me prendre les mains, de me regarder avec une tendresse épouvantée et de me dire : « Méfiez-vous de vos frères ! » Puis elle expira.

« Le lendemain, j'eus l'explication de ces paroles mystérieuses. Le même domestique qui, la veille, était venu m'annoncer l'agonie de ma mère, se présenta chez moi, et se mit à genoux en me disant :

« – Pardonnez-moi, madame, mais je ne veux pas être plus longtemps l'instrument du crime. Je viens vous faire ma confession. »

– Eh ! eh ! murmura le major Avatar interrompant de nouveau sa lecture, je crois bien que la mort de ta maîtresse n'est pas le seul crime que ces gredins-là ont à se reprocher.

– Continuez, dit Milon qui pleurait à chaudes larmes.

XXVI

Le major Avatar reprit la lecture du manuscrit :

« Je ne comprenais rien [disait la baronne Miller] à l'attitude suppliante de cet homme.

« – Relevez-vous, lui dis-je, et expliquez-vous.

« Il obéit, et continuant à me regarder avec effroi :

« – Vos frères, dit-il, veulent vous tuer.

« – Me tuer ! m'écriai-je.

« – Oui, madame, vous assassiner !

« – Mais pourquoi ? que leur ai-je fait ?

« – Ils veulent s'emparer de votre immense fortune.

« – Mais, m'écriai-je, moi morte, ma fortune est à mes enfants.

« – Ils tueront vos enfants, comme ils ont tué votre mère.

« Je jetai un cri d'horreur.

« – Écoutez, continua cet homme, car le remords m'a pris à la gorge, et je me suis châtié moi-même.

« – Que dites-vous ? m'exclamai-je, saisie d'un nouvel étonnement et d'une nouvelle terreur.

« – Écoutez d'abord ce que je vais vous dire, reprit-il, ne voulant pas s'expliquer davantage sur sa propre situation.

« "Je suis le valet de M. Karle de Morlux ; il m'a sauvé du bagne dans ma jeunesse et, à ce titre, il est devenu mon maître absolu. J'étais son esclave, son bien, sa chose… Sous la menace des galères, où il pouvait m'envoyer d'un seul mot, il a fait de moi l'instrument de tous ses crimes, et je connais tous ses secrets.

« Il s'arrêta un moment et posa, avec un geste de douleur, sa main sur sa poitrine.

« – Qu'avez-vous ? lui dis-je.

« – C'est ma poitrine qui brûle ! répondit-il, mais j'en ai encore pour une heure : j'ai le temps de parler…

« Et il continua d'une voix haletante :

« – M. Karle de Morlux surprit un jour dans le tiroir de sa mère une lettre. Cette lettre était du père de madame la baronne. M. de Morlux le père n'était pas encore mort. Il me la montra et me dit :

« – Dis donc, Baptistin, crois-tu que si je menaçais ma mère de montrer cette lettre à mon père, elle m’avantagerait quelque peu dans son testament ?

« Puis, se ravisant, il me dit :

« – Il faut que je sache ce qui va advenir du mariage projeté pour cette chère sœur que je ne me connaissais pas.

« “Je partis pour l’Allemagne. J’appris votre mariage avec le baron Miller ; je sus qu’il était fabuleusement riche. C’est alors que M. Karle et M. Philippe ourdirent le complot infâme qui vient d’avoir un commencement d’exécution. Ils ont appris la mort du baron Miller. Vous avez une fortune immense ; l’acte d’adoption de votre mère vous reconnaît leur sœur. Si vous mourez et vos enfants aussi, ils héritent.

« – Oh ! m’écriai-je, mes enfants ne mourront pas ! je les couvrirai plutôt de mon corps…

« Il hocha la tête et, pour la seconde fois, il porta la main à sa poitrine.

« – Mais enfin, dis-je vivement, de quoi ma mère est-elle morte ?

« – Ils l’ont empoisonnée.

« – Horreur !

« – C’est moi qui ai versé le poison, puis le remords m’a pris et j’ai achevé la fiole dont j’avais versé la première moitié dans une potion calmante qu’on lui avait ordonnée.

« – Vous vous êtes empoisonné ?

« – Oui, madame, je serai mort dans une heure et je n’irai pas aux galères.

« Puis il fit un pas de retraite :

« – Maintenant vous êtes avertie, madame… je ne veux pas mourir chez vous…

« J’étais anéantie ; je n’eus pas la force de le retenir. Il sortit, et, dès lors, je ne le revis plus. Le lendemain des funérailles de ma malheureuse mère, je quittai Paris, vous emmenant avec moi, mes chères petites. Je voulais retourner dans mon pays. Là, sans doute, je serais à l’abri des tentatives de ces misérables. Je me trompais.

« Entre Heidelberg et Munich – nous voyagions en chaise de poste –, comme nous descendions une côte rapide, bordée de tous côtés par un précipice, les chevaux s’emportèrent.

« Le postillon vida les étriers, sauta lestement sur le bord de la route et les chevaux, n’étant plus guidés, dégringolèrent la côte avec une rapidité vertigineuse. Nous dûmes notre salut à un miracle. La berline ne quitta point la route et les chevaux finirent par s’arrêter au milieu d’un village qui se trouvait au bas de la descente. Il convint qu’on lui avait donné de l’argent pour nous faire périr ; mais il ne put que donner imparfaitement le signalement de ceux qui l’avaient soudoyé.

« Six mois après, à Vienne, où je m’étais réfugiée, comme je vous préparais une tasse de lait, il me sembla que ce lait exhalait une odeur nauséabonde. Je fis venir un médecin. Le médecin constata que l’on y avait mélangé une forte dose d’arsenic. Épouvantée, je quittai Vienne et je vous emmenai en Hongrie dans le vieux château où s’était écoulée ma

jeunesse. Une nuit, le château brûla. Comment n'avons-nous pas toutes trois péri dans l'incendie ? La Providence seule le sait.

« Je me dis alors que, si je pouvais revenir à Paris secrètement, sous un faux nom, reprendre possession de ce vieux logis où j'avais vécu près d'un an, je serais en sûreté plus que partout ailleurs, et que mes frères ne me soupçonneraient pas si près d'eux. Je suis donc revenue à Paris. Pendant six ou sept ans, nous avons vécu tranquilles, vous grandissant, mes chères petites, moi me sentant revivre en vous.

« Mais, l'autre jour, une balle a sifflé au-dessus de nos têtes, et j'ai compris que mes frères étaient de nouveau sur nos traces. Alors il a bien fallu nous séparer. J'ai pris tant de précautions pour assurer le mystère de votre retraite et la rendre impénétrable, que je suis tranquille sur vous, mes chers enfants. Moi seule, je reste exposée à l'orage ; mais si ces lignes vous parviennent un jour, c'est qu'avec elles vous arrivera la part d'argent que j'ai pu réaliser sur notre immense fortune territoriale, et que votre avenir sera assuré. »

Là s'arrêtait le manuscrit.

– Les misérables ! murmura Milon.

Le major replaça le manuscrit dans le coffret.

– Maintenant, dit-il, causons.

– Je vous écoute, maître.

– Que veux-tu faire ?

– Mais, dit Milon, retrouver les petites et leur rendre leur argent.

– C'est bien, mais ce n'est pas assez. Qu'est-ce qu'un million pour des filles qui devraient en avoir huit ?

– On les réclamera.

– À qui ?

– À la justice.

Le major se mit à rire :

– Tu es toujours naïf, dit-il. Tu sais bien que la justice et nous nous sommes brouillés.

– C'est vrai ; mais enfin il faut leur faire rendre gorge…

– Je m'en charge, si tu veux marcher carrément.

– Comment cela ?

– Écoute-moi bien. Il y a de par le monde un levier puissant qui s'appelle l'argent. Rien ou presque rien, si ce n'est quelquefois la conscience humaine, ne lui résiste. Avec de l'argent, on remue les hommes, on met en jeu les passions les plus terribles, on prend des villes d'assaut et on transforme un désert en une contrée fertile. Comprends-tu ?

– À peu près, dit Milon.

– Tu as vu ce que j'ai fait, tu devines ce que je peux faire…

– Oh ! certes ! fit le colosse avec admiration.

– Je retrouverai les deux jeunes filles, continua le major avec calme ; je leur rendrai leur fortune, je vengerai la mort de leur mère… Comment ? peu importe ! mais je le ferai !

– Je vous crois, dit Milon.

– Seulement, il faut de l’argent, pour cela ; beaucoup d’argent.

Milon avait dans son ancien compagnon de chaîne Cent dix-sept une foi absolue. Il poussa le coffret devant lui :

– Prenez ce que vous voudrez, dit-il.

– J’ai besoin de cent mille francs, dit le major.

– Prenez, fit Milon.

– Eh bien ! maintenant, dit le major, à l’œuvre ! désormais, tu peux m’appeler Rocambole.

XXVII

Tandis que Rocambole – car nous pouvons à présent lui donner ce nom – découvrait la cassette au million et par la lecture du manuscrit qu'avait laissé M^me^ la baronne Miller, était au courant des infamies de MM. de Morlux, tandis qu'il organisait tout un plan de bataille contre les spoliateurs, le vicomte Karle de Morlux ne restait pas inactif. Nous l'avons laissé au chevet de son frère que le remords avait un moment dominé. Philippe était moins endurci que son frère, et cette réunion de circonstances fatidiques l'avait épouvanté. Mais M. Karle de Morlux était un de ces hommes que la lutte n'effraie point et dont le scepticisme est à la hauteur de tous les événements.

– Vous ne vous repentez donc pas, vous ? lui avait dit Philippe.

– Mon cher, avait répondu Karle, quand on a eu le courage de s'approprier une fortune, il faut avoir celui de la garder.

– Mais nous ne la garderons pas longtemps, puisque les petites sont vivantes !

Karle haussa les épaules.

– Voyons, dit-il, au lieu de perdre la tête, raisonnons.

– Parlez, dit M. Philippe de Morlux, qui était depuis dix ans sous la domination absolue de son frère.

– Après la mort de *notre sœur,* reprit Karle avec une pointe d'ironie, comment sommes-nous entrés en possession de cette fortune ?

– Grâce à l'acte d'adoption de notre mère, qui, établissant que la baronne Miller était notre sœur, nous constituait héritiers.

– C'est parfait. Mais la baronne avait deux filles dont il fallait prouver le décès. Vous savez bien que je me suis procuré en Allemagne un faux acte civil que la juridiction française et la juridiction autrichienne ont trouvé régulier et qui établissait que Madeleine et Antoinette Miller étaient mortes le même jour au château de Rotoknna, en Hongrie.

Cet acte avait été revêtu d'une foule de signatures, et personne aujourd'hui ne pourrait le révoquer en doute.

– Pas même M^lle^ Antoinette Miller ?

– Elle moins que personne…

– Je ne vous comprends pas, mon frère.

– Comment ! dit Karle, vous ne devinez pas que rien n'est plus facile que de faire passer la jeune fille pour une aventurière ?

– Mais ce Milon la reconnaîtra.

– Sans doute, s’il la voyait ; mais puisqu’il est au bagne !

– Est-il donc condamné à vie ?

– Non, à quinze ou vingt ans.

– Eh bien ! il sortira quelque jour, et alors…

– Quand il sortira, M^lle^ Antoinette ne sera plus à Paris, ou du moins…

Et Karle de Morlux eut un horrible sourire.

– Où sera-t-elle ? demanda le baron en tressaillant.

– À Saint-Lazare, comme fille perdue, dit froidement M. de Morlux.

Le baron regarda son frère avec une sorte de stupeur.

– Mon cher, dit froidement son aîné, écoutez-moi bien. Nous avouons tous les deux trois cent mille livres de rente. À la vérité, nous en avons un peu plus de cinq cents. Or, il faut choisir, non pas dans huit jours, non pas demain, mais tout de suite. Il faut faire disparaître M^lle^ Antoinette, ou il faut la faire venir et lui dire : « Nous sommes vos oncles, nous avons tué votre mère et nous venons vous rendre tout ce que nous vous avons pris. » Quand nous lui aurons dit cela, M^lle^ Antoinette ira trouver le procureur impérial, et, dans six mois, nous passerons à l’état de *cause célèbre.*

Le baron de Morlux soupira.

– Vous avez raison, dit-il. Faites ce que vous voudrez.

– Remarquez, dit encore Karle de Morlux, que je vais être obligé de me servir de votre fils comme d’un instrument.

– Pourquoi ?

– Et de lui briser un peu le cœur… Mais il est jeune… les chagrins d’amour passent vite… Pour le consoler, nous lui ferons faire un mariage superbe.

Le baron regardait son frère avec une sorte de stupeur.

– Mais comment pourrez-vous, dit-il, vous servir de mon fils pour faire enfermer à Saint-Lazare cette jeune fille ?

– Comment ! vous ne comprenez pas ?

– Non, dit Philippe de Morlux.

– C’est pourtant bien simple. Une petite fille sans fortune, moitié grisette, moitié maîtresse de piano, courant le cachet, a eu un jour la pensée audacieuse de se faire épouser par un jeune homme de famille… il y a là une sorte de captation.

Renseignements pris, M^lle^ Antoinette a un dossier. Elle a ses peccadilles.

– Mais tout cela n’est point vrai.

– Le vrai est inutile quand le faux devient vraisemblable. Soyez tranquille… D’ailleurs, j’ai sous la main un auxiliaire précieux.

– Ah !

– Il y a à Paris, poursuivit Karle de Morlux, un homme très habile qu'on appelle de plusieurs noms. Autant de noms que de professions. Cet homme a été voleur ; puis, l'ancienne police l'a employé comme elle avait employé Vidocq ; puis, elle l'a chassé, parce qu'il continuait à voler… Cet homme est maintenant un homme d'affaires : il fait tous les métiers, au besoin il retrouve les objets perdus ; il donne des renseignements au commerce ; il a conservé des relations mystérieuses avec les plus habiles voleurs de Paris. Mieux que personne, il sait ce qu'il y a dans la grande ville de gens vicieux. Avec vingt ou trente mille francs, cet homme trouvera à la jolie Antoinette plus d'antécédents qu'il n'en faut pour aller à Saint-Lazare et y mourir.

– Mais tout cela est abominable ! murmura M. de Morlux.

– Soit, mais c'est nécessaire. Préférez-vous aller vous-même en cour d'assises ?

Le baron ne répondit pas.

– Un proverbe dit qu'il faut battre le fer quand il est chaud, dit M. Karle de Morlux en se levant.

– Où allez-vous ? fit le baron.

– Chez mon homme. Au revoir !

– Mais enfin, dit le baron, Agénor va revenir.

– Eh bien ?

– Que lui dirai-je ?

– Que je suis allé sur-le-champ m'occuper de son protégé Milon. Et, ajouta l'aîné des Morlux en riant, il se trouve que vous ne mentirez pas ! Au revoir…

Le vicomte Karle de Morlux, demeuré garçon, en avait conservé toutes les habitudes. Il sortait en poney-chaise ou en cabriolet, conduisait lui-même et avait toujours de magnifiques trotteurs. En quittant la rue de l'Université, il rendit la main à son steppeur qui partit comme une flèche, gagna les quais, passa le pont du Carrousel, longea le Louvre et ne s'arrêta qu'à l'entrée de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, devant une maison de si piètre apparence que le groom anglais qui se croisait les bras sur le siège de derrière en demeura tout ébahi.

Le vicomte lui jeta les rênes et s'engouffra dans une allée noire, humide et étroite, de la plus triste apparence. Il monta lestement les trois premiers étages d'un escalier inégal, tournant sur lui-même, et qui n'avait d'autre rampe qu'une corde graissée par un long usage… Puis il s'arrêta devant une porte sur laquelle on lisait, tracés sur une plaque de cuivre, les deux mots :

Bureau et Caisse.

Il y a des bureaux partout, et on donne ce nom à toutes sortes d'échoppes ; mais une caisse !… M. de Morlux ne put s'empêcher de sourire et de faire cette réflexion :

– Quand on entre dans une maison pareille, on boutonne son habit pour garantir sa montre et sa bourse !… Voilà une caisse bien mal logée.

Et il frappa.

– Entrez, répondit-on de l’intérieur.

Au-dessous de la plaque de cuivre, on avait écrit en lettres blanches sur la porte :

Tournez le bouton, s. v. p.

Ce que fit M. Karle de Morlux. Il se trouva alors en présence d’un homme de quarante-cinq à cinquante ans, vêtu d’une houppelande fourrée, coiffé d’une casquette sans visière, chaussé de pantoufles en lisière cousue. Cet homme portait de grosses moustaches grisonnantes, un col droit, affectait une tournure militaire et ne parvenait à réussir que le type le plus pur de l’ancien mouchard.

– Bonjour, monsieur Timoléon, dit Karle de Morlux.

L’homme à la houppelande salua avec gravité, referma la porte et avança un siège à son visiteur qu’il paraissait voir pour la première fois.

XXVIII

La pièce où venait de pénétrer M. de Morlux, si elle ne ressemblait ni aux bureaux d'un négociant, ni au cabinet d'un homme d'affaires, avait quelque vague ressemblance avec ce curieux établissement qu'à Paris on nomme un bureau de placement.

Une table recouverte d'un vieux tapis vert, avec plumes et encre ; deux grands casiers dans lesquels se trouvaient des registres ; quelques chaises de paille ; sur les murs une demi-douzaine de lithographies sans valeur, et dans un coin un coffre-fort, qui sans doute était veuf de tout numéraire : tel était l'ameublement de ce logis de douze pieds carrés. M. de Morlux regarda M. Timoléon et lui dit :

– Vous ne me reconnaissez peut-être pas ?

– Monsieur, répondit M. Timoléon, cela dépend.

– Plaît-il ?

– Voyez-vous, reprit le bizarre personnage, nous autres gens de mystérieuses affaires nous sommes un peu comme certaines personnes équivoques, nous reconnaissons les gens, ou nous les voyons pour la première fois, selon leur bon plaisir.

– Vous pouvez me reconnaître, dit M. de Morlux en souriant.

– Alors, dit M. Timoléon, je vous dirai que vous êtes M. le vicomte Karle de Morlux, et que vous habitez rue de la Pépinière.

– C'est bien cela.

– Que puis-je pour votre service ? demanda M. Timoléon.

– Mon cher monsieur, dit M. de Morlux, je vais vous dire la chose en deux mots. J'ai un frère…

– M. le baron de Morlux, rue de l'Université, dit M. Timoléon.

– Précisément. Et un neveu…

– M. Agénor de Morlux, rue de Surène.

– C'est bien cela. Mon neveu veut se marier.

– Ah ! très bien.

– Et faire un mariage qui ne nous convient pas…

– Et que vous voulez empêcher, n'est-ce pas ?

– Justement. Est-ce possible ?

– Tout est possible, dit froidement M. Timoléon. C'est une question d'argent.

– Alors la question sera tranchée.

– Fort bien. Maintenant causons… qu'est-ce que la *personne ?*

– Une petite maîtresse de piano qui court le cachet.

– Sage ?

– Tout ce qu'il y a de plus sage.

– Jolie ?

– À croquer.

– A-t-elle des parents ?

– Non ; une vieille maîtresse de pension ruinée qui l'a élevée compose toute sa famille.

Tout en écoutant M. de Morlux, le singulier personnage avait pris une plume et traçait sur le papier des signes hiéroglyphiques. C'était sa manière de prendre des notes dans une langue connue de lui seul.

– Maintenant, dit-il, nous avons deux marches à suivre.

– Voyons la première, fit M. de Morlux.

– Elle est simple comme bonjour, reprit M. Timoléon. On peut attirer la jeune fille dans un piège, la rendre victime de quelque infâme guet-apens, et prouver ensuite à M. Agénor de Morlux qu'il ne saurait épouser une jeune fille devenue indigne de lui.

– Mauvais moyen, dit M. Karle de Morlux impassible.

– Vous trouvez ?

– Oh ! j'en suis sûr. Mon neveu est un garçon chevaleresque. Il est pris par tous les pores, par le cœur, par la tête. Il se croirait obligé de réparer les torts d'autrui.

– Le second moyen, reprit M. Timoléon, est plus difficile, partant plus cher.

– Voyons ?

– On pourrait compromettre si fort la demoiselle que la police s'en mêlerait.

– J'aimerais mieux ça.

– Et l'enverrait provisoirement à Saint-Lazare.

– *Provisoirement* n'est pas assez, dit M. de Morlux avec calme.

M. Timoléon le regarda fixement, et formula sa pensée par cette question à brûle-pourpoint.

– Vous êtes donc décidé à de bien grands sacrifices ?

– Oui. Combien vous faut-il ?

– Cinquante mille francs, dit M. Timoléon, il y a longtemps que les affaires ne vont plus et je veux me retirer. Si je risque un gros coup, c'est pour avoir du pain sur mes vieux jours.

– Va pour cinquante mille francs ! dit M. de Morlux.

L’agent des affaires mystérieuses resta pensif un moment comme un général qui étudierait sur la carte le terrain où il doit livrer bataille.

– La chose est simple, dit-il enfin, simple et formidable. On attirera la petite dans une maison où il se commettra un vol.

– Bien. Après ?

– Et la police l’arrêtera avec les voleurs, qui n’hésiteront pas à la déclarer leur complice.

– Trouverez-vous des voleurs pour ça ?

– J’ai sous la main deux hommes qui se sont déjà évadés plusieurs fois ; ils craignent d’être repris et pour quelques billets de cent francs, retourneront d’autant plus volontiers au bagne, qu’ils espéreront s’en évader encore avec le même bonheur.

– C’est parfait, dit de Morlux ; mais enfin la jeune fille peut prouver son identité et son innocence.

– Ne m’avez-vous pas dit qu’elle n’a pas de mère ?

– Oui.

– Et elle sort seule ?

– Tous les jours, pour donner ses leçons.

– Je la ferai réclamer par des femmes de mauvaise vie qui lui sauteront au cou et achèveront de la perdre.

M. de Morlux regardait tranquillement M. Timoléon prendre ses notes. Celui-ci lui dit encore.

– Où demeure la jeune fille ?

– Rue d’Anjou-Saint-Honoré.

– Son nom ?

– Antoinette.

– Tout court ?

– Ah ! attendez, dit M. de Morlux ; elle a fait à mon neveu je ne sais quel conte : elle se dit d’une bonne famille, fille d’une baronne… que sais-je !

M. Timoléon regarda son visiteur en clignant de l’œil. Malgré son calme, M. de Morlux se troubla.

– Voyons, dit M. Timoléon, voulez-vous jouer cartes sur table ?

« Si je trouve une famille à M^lle^ Antoinette, si je prouve clair comme le jour qu’elle est née dans une échoppe, et que sa mère était chiffonnière revendeuse : si, enfin j’anéantis cette identité que vous paraissez redouter…

– Eh bien ? fit M. de Morlux un peu pâle.

– Donnerez-vous cent mille francs ?

Le vicomte fit un haut-le-corps.

– Je n’ai pas encore mis le nez dans vos affaires, dit l’ancien homme de police, mais d’avance je suis sûr que c’est pour rien.

– Soit, dit M. de Morlux.

– Vous pouvez rentrer chez vous, dit M. Timoléon. Demain matin vous aurez de mes nouvelles.

M. de Morlux se leva :

– Ah ! pardon, dit-il, j’oubliais.

– Quoi donc ?

– Avez-vous quelques renseignements sur les bagnes ?

– Je connais tous les forçats : ceux qui sont à la chaîne, ceux qui se sont évadés, et ceux qui ont fini leur temps. Autrefois, quand la police m’employait, je faisais réintégrer au bagne tous ceux qui en sortaient sans la permission de la justice. Aujourd’hui, cela ne me regarde plus, mais j’ai continué, par habitude, à me tenir au courant. Que désirez-vous savoir ?

– Ce qu’est devenu un ancien domestique appelé Milon, condamné pour vol.

M. Timoléon prit un registre dans l’un des casiers et le compulsa.

– Vous intéressez-vous à lui ? demanda-t-il.

– Beaucoup.

– Eh bien ! il s’est évadé.

M. de Morlux pâlit.

– Oh ! oh ! dit M. Timoléon, vous venez de me tromper ; vous ne vous intéressez pas à lui, vous le craignez.

M. de Morlux jugea inutile de nier.

– C’est vrai, dit-il, je le redoute.

– Autant que M^lle^ Antoinette ?

– Peut-être…

M. Timoléon fronçait le sourcil ; il demeura un moment silencieux. Puis, tout à coup :

– Monsieur, dit-il, Milon s’est évadé il y a six mois, en compagnie d’un homme qui est plus fort que nous. Si vous l’avez contre vous, la partie sera dure à jouer.

– Ah ! fit M. de Morlux.

– Savez-vous quel est cet homme ? On le nomme *Rocambole*. Ce n’est plus de cent mille francs qu’il s’agit, et si je n’avais envie de faire fortune…

– Eh bien ?

– Je ne risquerais pas la partie ; mais c’est égal, autant jouer le tout pour le tout… et si je bats Rocambole, je serai un rude lapin.

– Quelle somme voulez-vous donc ? demanda M. de Morlux inquiet.

– Je ne sais pas… je ne puis savoir… avec lui on se bat quelquefois à coups de cent mille francs… Et tenez, acheva M. Timoléon, s’il n’y a pas une question de vie ou de mort pour vous…

– Eh bien ?

– Laissez votre neveu épouser M^lle^ Antoinette.

– C’est impossible ! dit M. de Morlux.

– Alors, dit M. Timoléon, il faut tout me dire, ou je vous puis prédire d’avance que vous serez *roulé*.

« Ce n’est plus une partie, c’est un duel, et un duel à mort.

M. de Morlux baissa la tête.

– Soit, dit-il ; vous saurez tout.

– À nous deux alors, Rocambole, murmura M. Timoléon, dont le regard étincela.

XXIX

Le lendemain du jour où M. Agénor de Morlux s'était présenté chez elle et lui avait promis la protection de son père et celle de son oncle pour faire sortir Milon du bagne, la pauvre fille trottinait d'un pas rapide sur le boulevard des Capucines. Elle venait de donner sa dernière leçon et rentrait chez elle. Il était cinq heures et les boulevards allumaient leur guirlande de gaz, les magasins commençaient à étinceler et les passants étaient nombreux sur l'asphalte, car il faisait un temps sec et froid.

Antoinette cheminait comme une fillette dont le cœur commence à babiller tout bas. Elle songeait à Agénor, le beau jeune homme qui allait jouer auprès d'elle le rôle chevaleresque de paladin, et tout en se jurant tout haut qu'elle ne serait jamais sa femme, elle se disait tout bas que, si elle retrouvait sa fortune et qu'il persistât à demander sa main, elle aurait bien de la peine à lui résister.

Et pour la première fois peut-être, la modeste et laborieuse jeune fille, qui se composait une toilette avec un simple ruban au col ou une fleur naturelle dans ses cheveux, s'arrêta à contempler ces magasins splendides du boulevard des Capucines qui font croire à l'étranger que Paris est une ville habitée par des nababs. Le dernier devant lequel elle s'arrêta était dans la maison d'un cercle bien connu de la fashion.

Tout à coup, et comme elle reprenait sa marche en soupirant, la jeune fille jeta un petit cri et sentit ses joues s'empourprer. Un jeune homme sortait du cercle, le cigare à la bouche. Antoinette avait reconnu Agénor. Agénor, lui aussi, reconnut Antoinette, et, jetant vivement son cigare, il courut à elle et se découvrit respectueusement. Antoinette lui rendit son salut avec une dignité affectueuse.

– Oh ! mademoiselle, lui dit vivement Agénor, puisque je vous rencontre, laissez-moi vous dire tout de suite… car depuis ce matin je compte les heures, les minutes qui me séparent encore de ce soir.

– En effet, monsieur, dit Antoinette, je vous ai permis de revenir ce soir.

Elle voulut faire un pas, mais Agénor l'arrêta d'un seul mot :

– Il s'agit de Milon, dit-il.

– Milon ! exclama Antoinette.

Et elle ne songea plus à continuer son chemin.

– Oui, mademoiselle, reprit Agénor avec volubilité, je viens de voir mon oncle. Il a déjà fait des démarches.

– Vraiment ? fit-elle joyeuse.

– Il est allé, je ne sais où… à la préfecture, je crois…

– Et, demanda Antoinette, qu'a-t-il appris ?

– Que le pauvre homme se conduisait très bien au bagne, et qu'il était porté sur le tableau des grâces…

– Ô mon Dieu ! fit Antoinette toute pâle d'espérance.

– Ce qui fait, poursuivit Agénor, qu'il sera très facile d'avancer la clémence du souverain… et alors…

– Vous me rendez folle de joie, monsieur, dit Antoinette avec abandon.

– Oh ! ce n'est pas tout encore, mademoiselle, continua Agénor ; si vous saviez…

– Mais quoi donc ? fit-elle un peu inquiète.

– J'ai vu mon père.

Antoinette, de pâle qu'elle était, devint tout à coup cramoisie.

– Je lui ai parlé de vous… de vos vertus, de mon amour.

– Monsieur !…

– Et mon père m'a dit qu'il comptait vous supplier lui-même, mademoiselle…

– Monsieur… monsieur…

Il osa lui prendre le bout des doigts et acheva d'un accent ému :

– Vous supplier, mademoiselle, de ne pas faire mon malheur éternel…

Antoinette jeta un petit cri et se dégagea vivement.

– À ce soir, monsieur, à ce soir…

Mais comme elle allait reprendre sa course vers la Madeleine, elle poussa un nouveau cri et devint toute pâle :

– Ah ! mon Dieu ! murmura-t-elle.

Le magasin devant lequel elle s'était arrêtée un moment en causant avec Agénor projetait une vive clarté jusque sur le milieu de la chaussée du boulevard.

C'était l'heure où les voitures reviennent du Bois. Dans ce cercle de lumière, un phaéton à deux chevaux s'était arrêté un moment pour prendre la file. Deux hommes s'y trouvaient – un jeune et un vieux. Le jeune conduisait. Le vieux avait la barbe toute blanche et les favoris encore noirs et c'était lui qui avait attiré les regards d'Antoinette.

– Mais qu'avez-vous donc, mademoiselle ? s'écria Agénor.

– Ô mon Dieu !… dit-elle ; non… mes souvenirs d'enfance ne me trompent pas… là… dans ce phaéton à chevaux noirs qui vient de passer…

– Eh bien ! fit Agénor.

– C'est lui !

– Qui… lui ?

– Milon, murmura-t-elle d'une voix éteinte.

Agénor ne perdit pas un temps inutile ; il prit la jeune fille dans ses bras et la porta toute pâmée d'émotion dans son coupé qui stationnait à la porte du cercle. Puis il dit à son cocher :

– Dix louis si tu rattrapes le phaéton qui vient de passer !

Le cocher rendit la main à son cheval, qui partit comme un trait. Antoinette était sans voix, hors d'haleine et comme privée de sentiment. Elle se trouvait dans la voiture d'Agénor, assise à côté de lui, et n'y pensait pas. Le coupé filait comme un rêve à travers les voitures ; mais le phaéton avait de l'avance et il était entraîné par deux vigoureux trotteurs. Cependant le coupé gagnait sur lui.

Mais à la hauteur de la rue de la Chaussée-d'Antin, il y eut un encombrement de voitures. Il fallut s'arrêter. Cependant le cocher avait les yeux fixés sur le phaéton qui était, lui aussi, à cent mètres de distance, arrêté dans sa marche. Puis l'encombrement se dégagea : phaéton et coupé reprirent leur course.

– Oh ! disait Antoinette, il a beau être bien mis, lui qui était un pauvre domestique : on a eu beau me dire, et vous-même tout à l'heure, qu'il était au bagne, je le sens aux battements de mon cœur, c'est lui !

Le coupé gagnait toujours sur le phaéton ; il faillit l'atteindre devant le passage de l'Opéra ; mais alors un de ces lourds omnibus qui descendent la rue de Richelieu et viennent s'arrêter sur le boulevard et jeter la perturbation dans la circulation des voitures, le coupa brusquement, et le phaéton regagna l'avance qu'il avait perdue.

En ce moment aussi passait un fourgon, et l'encombrement se fit de nouveau et dura près de dix minutes à l'entrée du boulevard Montmartre. Quand le coupé se remit en marche, le phaéton avait disparu. Agénor doubla le pourboire promis. Le cocher fouetta le noble cheval de sang comme un percheron vulgaire, le coupé parcourut en quelques minutes la ligne tout entière des boulevards jusqu'à la Bastille… Nulle part on ne revit le phaéton, qui, sans doute, avait tourné quelque rue transversale. Agénor était furieux et Antoinette désolée.

– Oh ! je le retrouverai ! dit Agénor ; soyez tranquille, mademoiselle !…

– Dieu est bon ! murmura Antoinette en pleurant.

Agénor donna l'ordre de tourner bride, et il reconduisit Antoinette chez elle. Et tout en lui parlant de Milon, il lui parla de son amour, et avec tant de chaleur, d'âme et de respect, qu'elle n'osa lui imposer silence.

Seulement, en arrivant à sa porte, elle s'aperçut qu'il était six heures et demie.

– Oh ! monsieur, lui dit-elle avec l'accent de la prière, je vous en prie, ne venez pas ce soir.

– Mademoiselle…

– Je vous le demande avec instance, reprit-elle, lui souriant à travers ses larmes, remettez votre visite à demain.

– Vos désirs sont pour moi des ordres, dit-il en souriant.

Et il descendit pour lui donner la main. Antoinette se laissa serrer le bout des doigts. Puis, tandis qu'Agénor remontait en voiture, elle s'élança comme une biche effarouchée sous la porte cochère de la maison. Antoinette était à demi folle de joie et de douleur en même temps. De joie, car elle était certaine d'avoir reconnu Milon. De douleur, car elle n'avait pu le rejoindre. Elle sauta au cou de M^me^ Raynaud et lui raconta ce qui venait de lui arriver. La bonne dame répondit :

– Paris est bien vaste, mon enfant ; mais on finit toujours par y retrouver ceux qu'on cherche. Et si celui que tu as vu…

– Oh ! c'est lui.

– Eh bien ! tu le retrouveras…

Antoinette et M^me^ Raynaud furent interrompues par l'arrivée de la mère Philippe. La concierge apportait une lettre que venait de lui remettre un domestique en livrée. Antoinette reconnut sur l'enveloppe les armes d'Agénor. Cependant l'écriture de la suscription n'était pas celle du jeune homme. Elle ouvrit cette lettre et lut :

« Ma chère enfant… »

Elle courut à la signature…

La signature portait : BARON DE MORLUX.

Alors elle eut un battement de cœur terrible et fut obligée de s'asseoir. C'était le père d'Agénor qui lui écrivait.

XXX

La lettre qui portait la signature du baron de Morlux était ainsi conçue :

« Ma chère enfant,

« J'ignorais ce matin jusqu'à votre existence, et ce soir, si le portrait que mon fils a fait de vous est fidèle, je vous connais comme si vous étiez déjà ma fille. Pardonnez-moi de vous écrire à l'insu d'Agénor, et ne refusez pas à un père jaloux du bonheur de son fils, de lui garder le secret sur l'objet et le but de ma lettre.

« Agénor vous aime, et espère assez toucher votre cœur pour obtenir un jour votre main. Je ne suis pas encore un vieillard, et hier, au lieu de vous écrire, je serais allé vous voir. Mais il m'est survenu un grave accident. Je me suis cassé la jambe en sortant de mon club, et me voici pour un grand mois cloué sur un lit de douleur.

« Cependant, mon enfant, je voudrais vous voir, seul à seul, causer avec vous, me rendre bien compte du bonheur qui attend mon fils, vous parler de lui et vous entendre m'en parler. Me refuserez-vous ? Je voudrais que tout cela se fît sans qu'il le sût, au moins pour le moment.

« Je veux, je ne désire qu'une chose au monde, le bonheur de mon enfant ; mais par cela même, il faut que je vous parle de lui, que je vous dise ses qualités et aussi un peu ses défauts, car je le connais plus que vous ne pouvez encore le connaître. Refuserez-vous un moment d'entretien à un père qui voudrait déjà vous nommer sa fille ? Non, n'est-ce pas ? Et malheureusement, il m'est impossible de quitter mon lit. Il me faut donc renverser tous les usages reçus, toutes les convenances de ce monde, et vous prier de venir chez moi…

« Et cela, à une heure où je serai sûr que vous ne rencontrerez pas mon cher Agénor, car le cher enfant est déjà venu trois fois aujourd'hui. La dernière fois, je me suis fait ordonner par mon médecin un repos absolu à partir de huit heures. Il est donc convenu qu'Agénor ne viendra pas ce soir. Si vous ne résistez pas à ma prière, montez à neuf heures dans ma voiture, que vous trouverez stationnant à votre porte, et venez. Je baise avec respect cette jolie petite main que recherche mon fils.

« Baron DE MORLUX. »

– Je perds la tête ! murmura Antoinette en tendant le pli à M^me^ Raynaud.

M^me^ Raynaud lut et s'écria :

– Voilà une lettre qui sent son vrai gentilhomme d'une lieue.

– Que dois-je faire, maman ?

– Mais il faut y aller, mon enfant, répondit la vieille institutrice ; ferme-t-on sa porte au nez de la fortune quand elle vient y frapper ?

Antoinette soupira.

– Mais maman, dit-elle, est-ce bien convenable ?

– Le père de l'homme qui veut t'épouser n'est pas un homme.

– J'irai, maman, répondit Antoinette.

Elle se débarrassa de son châle et mit elle-même le couvert pour leur modeste repas. Mais Antoinette était trop agitée, trop bouleversée pour avoir faim. Elle ne mangea pas. Après le dîner, elle fit sa toilette. Huit heures sonnaient. Antoinette n'était pas coquette. Cependant, elle se savait jolie, et, ce soir-là, elle s'étudia à se faire plus séduisante et plus belle que jamais. Elle voulait plaire au père comme elle avait déjà plu au fils.

Sa toilette terminée, il était huit heures et demie. Elle vint s'asseoir au coin du feu auprès de M^me^ Raynaud.

– C'est singulier, maman, dit-elle, mais je suis toute triste.

– Triste ? fit la vieille dame ; et pourquoi…

– Il me semble qu'il va m'arriver un malheur…

– Folle que tu es !

– J'ai le cœur brisé…

– C'est assez naturel à la veille d'un grand bonheur, mon enfant.

– Mais tu crois donc alors, maman, que M. Agénor m'aime bien sincèrement ?

– Oh ! cela se voit, mon enfant.

– Et qu'il veut m'épouser ?

– Mais sans doute.

– Mon Dieu ! tu as raison de dire que je suis folle… car, enfin, il y a deux jours encore je ne songeais à rien de tout cela…

– Et maintenant ? fit M^me^ Raynaud, souriante.

– Maintenant, il me semble que rien de tout cela n'arrivera, et que j'étais bien plus heureuse en dépit de mes soucis de chaque jour.

M^me^ Raynaud prit à deux mains la jolie tête d'Antoinette et mit un baiser sur ses cheveux noirs.

– Va, mon enfant, dit-elle.

Neuf heures allaient sonner. Antoinette se leva en soupirant.

– Tu vas te coucher, toi, maman ? dit-elle toujours émue.

– Non, dit M^me^ Raynaud. Je t'attendrai. Je suis impatiente de savoir ce que t'aura dit le père de M. Agénor.

Antoinette se jeta au cou de M^me^ Raynaud une fois encore.

– Ah ! dit-elle, j'ai le cœur de plus en plus serré et il me semble que je te quitte pour toujours.

– Mais va donc, petite sotte ! dit la vieille institutrice.

Antoinette descendit. La lettre tenait sa promesse. À la porte de la maison de la rue d'Anjou, la jeune fille trouva une voiture. C'était ce qu'on appelle un coupé de nuit. Train brun, caisse noire, un seul cheval, harnais à bouclerie enveloppée, cocher à livrée de pluie. Cependant Antoinette hésita un peu. Mais le cocher descendit lestement de son siège et salua en ouvrant la portière.

– Est-ce là, demanda Antoinette, la voiture de M. le baron de Morlux ?

– Oui, mademoiselle.

Antoinette monta. Le cocher referma la portière, regagna son siège et la voiture partit au grand trot.

– Que va-t-il advenir de tout cela ? pensa la jeune fille, qui était oppressée et avait les yeux pleins de larmes.

Le coupé partait. Antoinette était si émue, si bouleversée, qu'elle ne fit pas attention d'abord à la route qu'on lui faisait prendre. Le cheval allait grand train, et, au lieu de gagner la rue Royale, le cocher suivait le faubourg Saint-Honoré. Cependant, Antoinette connaissait assez bien son Paris, depuis le temps qu'elle sortait seule et donnait des leçons.

Tout à coup elle se pencha à la portière, colla son visage à la glace et regarda. Elle vit une église. Il n'y a pourtant pas d'église sur le parcours du trajet de la rue d'Anjou-Saint-Honoré à la rue de l'Université. Elle regarda plus attentivement et reconnut l'église Saint-Philippe-du-Roule. Alors elle tira vivement le cordon de soie blanc qui devait correspondre au petit doigt du cocher.

Mais le cordon lui vint à la main, et le coupé marchait toujours. Alors elle essaya de baisser la glace de devant. Mais la glace ne bougea pas. Elle se rejeta sur celle de gauche, puis sur celle de droite, et ni l'une ni l'autre ne voulurent descendre dans la portière. Antoinette se mit à crier, mais le cocher n'entendit pas et continua son chemin.

En haut du faubourg Saint-Honoré, le coupé prit brusquement à gauche et suivit un de ces nouveaux boulevards qui montent à l'Arc de triomphe, sont à peine bâtis, et par conséquent déserts ou à peu près, dès huit ou neuf heures du soir. Là, l'inquiétude de la jeune fille se changea en terreur. Où la conduisait-on ? Tous ses pressentiments, toutes ses appréhensions lui revinrent ; elle pensa qu'on l'enlevait. Alors elle essaya d'ouvrir la portière et de sauter sur la chaussée, au risque de se casser la tête. Mais la portière était fermée à clé. Antoinette se mit à pousser des cris perçants.

Soudain le coupé s'arrêta. Elle crut que le cocher l'avait entendue ; mais son épouvante redoubla lorsqu'elle vit un homme grimper à côté de lui sur le siège. Puis le coupé se remit en route, passa auprès de l'arc de l'Étoile et prit l'avenue de Saint-Cloud. Antoinette était folle de terreur et n'avait même plus la force de crier. Le coupé s'arrêta une fois encore. La pauvre fille, éperdue, vit une place circulaire presque déserte. En face, une petite église ; à droite, un monument bariolé qui ne ressemblait à rien de connu. Au centre, une fontaine entourée d'un bassin. C'était la place de l'Hippodrome.

L'homme qui était monté sur le siège descendit, ouvrit la portière et entra brusquement dans le coupé. Antoinette jeta un nouveau cri, suivi de l'exclamation répétée.

– Au secours ! au secours !

Mais l’homme la prit à la gorge, et en même temps il lui appuya la pointe d’un couteau sur la poitrine en lui disant :

– Ma petite, taisons-nous ! Il y va de la vie pour vous. Si vous criez, je vous tue !

Antoinette jeta un dernier cri et ferma les yeux. Le coupé continua à rouler dans l’avenue.

XXXI

L’épouvante qui s’était emparée d’Antoinette était telle qu’elle avait cessé de se débattre, et fermant les yeux, elle demeura comme privée de sentiment. Ce n’était pas un évanouissement complet, mais une sorte de torpeur morale et physique assez semblable à ce rêve pénible qu’on nomme le cauchemar. Il y a, entre le bois de Boulogne et le nouveau boulevard qui porte le nom de Roi de Rome, tout un quartier désert que l’édilité parisienne n’a point encore transformé. De petites rues, indiquées seulement par les planches des terrains à vendre, y conduisent. Chaillot est au bas, Passy au sud-est, Auteuil au sud-ouest. Le quartier où restaient encore debout quelques masures que le marteau qui a renversé les barrières n’a point fait disparaître était habité, à l’époque dont nous parlons, par une population sans nom comme lui. Quand on s’y égare, en été, par un beau soleil, on voit des chiffonniers qui fument leur pipe, des enfants et des femmes en haillons qui se roulent dans la poussière.

Ce fut vers cette dernière cour des Miracles que se dirigea le coupé dans lequel Antoinette était prisonnière. Au bout d’un quart d’heure, la malheureuse jeune fille sentait qu’on s’arrêtait une troisième fois. L’homme qui l’avait menacée de son poignard descendit le premier. Puis il prit rudement Antoinette par le bras et lui dit :

– Venez !

Antoinette obéit machinalement. Ses membres se mouvaient avec une raideur automatique et ses dents s’entrechoquaient. Quand elle fut hors de la voiture, elle jeta un regard vague autour d’elle. Elle vit de vastes terrains, clos de planches tout à l’entour ; au loin, la lueur des réverbères de la grande ville, dont la respiration gigantesque se faisait entendre, et devant elle quelques masures de hideux aspect. Le coupé s’était arrêté à la porte de l’une d’elles. L’homme au poignard tenait toujours Antoinette par le bras. Alors il dit au cocher.

– Tu peux t’en aller !

Mais Antoinette retrouva la force de crier.

– Au secours ! au secours ! au secours !

L’homme au poignard lui serra le bras plus fort.

– Ma petite, dit-il, si tu appelles, je te tue.

– Eh bien ! tuez-moi ! fit-elle avec une énergie soudaine.

– Et du même coup, ajouta l’homme au poignard, tu tues M. Agénor.

Ce nom ferma la bouche d’Antoinette, et sans dissiper son épouvante, lui mit au cœur comme un sentiment de curiosité inquiète.

– Oui, répéta son ravisseur, qui s’aperçut de l’effet qu’avait produit sa menace, la vie d’Agénor de Morlux dépend de vous maintenant, vous seule pouvez le sauver.

Il adoucit sa voix, il disait *vous* à la jeune fille, et son attitude avait pris une nuance de respect. Antoinette était une fille d’énergie, comme on l’a vu. Elle pouvait s’abandonner tout d’abord à la terreur, mais elle ne perdait jamais complètement la tête. Elle regarda donc son ravisseur avec une sorte d’attention. C’était un homme entre deux âges, mal mis, et qui avait l’air d’un de ces ouvriers paresseux que le lundi ramène dans les cabarets de la banlieue.

– Que voulez-vous donc de moi ? demanda Antoinette.

Le mystérieux personnage répondit en baissant la voix :

– Mademoiselle, M. Agénor de Morlux court un grand danger, un danger de mort, vous seule pouvez le sauver…

– Mais comment ? exclama-t-elle.

– Vous voyez cette maison ?

– Oui.

– Elle paraît inhabitée ; il n’y a pas de lumière aux fenêtres, et cependant elle est pleine de monde.

Et comme Antoinette regardait la masure, il poursuivit :

– C’est un repaire de voleurs, et je suis de ce nombre…

Elle eut un geste d’effroi et de dégoût.

– Soyez tranquille, reprit l’homme au poignard ; vous ne courez ici aucun danger réel ; et pourtant vous allez être obligée de passer la nuit ici.

– Mon Dieu !

– En la compagnie de ces gens-là et de la mienne, poursuivit-il. Je me nomme Polyte. Oh ! les gens de la *rousse* me connaissent bien.

Qu’était-ce que la *rousse !* Ce nom, Antoinette l’entendait prononcer pour la première fois. Polyte, car c’était bien son nom, continua :

– Les voleurs, voyez-vous, ça vit comme ça peut… Quand nous ne trouvons pas à *grinchir,* nous faisons *chanter.*

Grinchir ! Chanter !

Deux mots encore que la jeune fille ne comprenait pas.

– Or, poursuivit Polyte, qui avait toujours son poignard à la main, nous avons *levé* une affaire, les camarades et moi.

Le cocher du baron de Morlux est de notre bande, le valet de chambre de M. Agénor aussi. Nous savons que M. Agénor vous aime, et nous voulons le faire *financer.* Alors, nous nous sommes servis de vous. D’abord, nous avions pensé tout simplement à pénétrer chez lui, cette nuit, à le *chouriner* et à le voler. Mais les *chourineurs* s’en vont toujours

finir leur partie de *bésigue* sur la place de la Roquette, et nous n'aimons pas ça. On ne fait de ces coups-là que lorsqu'il n'y a pas mèche à autre chose.

Antoinette regardait toujours cet homme dont elle ne comprenait pas le langage.

– Mais enfin, dit-elle d'une voix étouffée, qu'est-ce que vous voulez faire de moi ?

– Je vous l'ai dit, vous ne courez aucun danger si vous êtes bonne fille. Ce mot la révolta, et elle le témoigna par un geste.

– Ah ! dit Polyte, ce n'est pas le moment de faire la prude, ma chère demoiselle. La soirée s'avance, et si vous ne vous exécutez pas, à deux heures du matin, M. Agénor sera assassiné dans son lit. Je vois que vous n'avez pas compris le mot *chouriner.*

Antoinette redevint muette.

Polyte s'exprima alors plus clairement.

– Voyez-vous, dit-il, M. Agénor et son père ne connaissent pas leur fortune. C'est moins pour eux de donner dix mille francs que pour nous deux pièces de cent sous. M. Agénor vous aime et il veut vous épouser, c'est connu. Pour qu'il ne vous arrive rien, il donnera dix mille francs.

– Mais c'est abominable ! s'écria la jeune fille.

– Je ne vous dis pas non, répondit Polyte avec calme ; mais je vous ai dit que nous étions des voleurs.

– Et s'il refuse les dix mille francs ? fit-elle en se redressant avec un sentiment de fierté, et j'espère qu'il les refusera !

– Alors, dit froidement Polyte, il sera assassiné.

Cette fois l'épouvante d'Antoinette se traduisit par un nouveau cri.

– Vous voyez bien, dit Polyte, qu'il ne faut pas faire la méchante. Allons ! venez.

Et il l'entraîna vers la porte de cette maison, d'où ne sortait ni bruit ni lumière.

– Mon Dieu ! murmurait Antoinette, faites que je meure !

Polyte avait frappé deux fois, puis il avait sifflé. Antoinette, qu'il tenait toujours sous le bras, fut forcée de le suivre, et elle entendit alors retentir des pas pesants à l'intérieur. Puis un rayon de lumière filtra à travers l'air malsain de la porte vermoulue qui s'ouvrit.

Une vieille femme en sabots, affublée d'une jupe rouge et coiffée d'une sorte de châle tartan, tenant à la main une chandelle, était venue ouvrir. À sa vue, Antoinette recula de dégoût et d'horreur.

– La petite fait sa tête ! dit Polyte en riant.

– Elle est jolie, ta princesse, mon Polyte, dit l'affreuse vieille, qui eut un sourire sinistre sur ses lèvres lippues.

– Voilà comment nous les avons, nous ! dit Polyte.

Et il poussa Antoinette toute frémissante devant lui.

L’allée de cette maison était étroite et noire et la chandelle de la vieille ne l’éclairait qu’imparfaitement. Au bout, se trouvait un escalier tournant fermé par une porte. Quand la vieille eut ouvert cette porte, Antoinette entendit des voix avinées et des chants obscènes.

– Il paraît, dit Polyte, que *la pègre* se réjouit.

– Mais oui, dit la vieille avec son rire hideux.

Polyte reprit Antoinette par le bras.

– Oh ! ma petite, lui dit-il à l’oreille, encore un mot dans l’intérêt de M. Agénor.

Elle le regarda de nouveau.

– Qu’exigez-vous encore de moi ? fit-elle d’une voix éteinte.

– Il y a camarades et camarades, dit Polyte. Tous ceux qui sont en haut ne savent pas le coup monté. Si vous parliez de M. Agénor et si vous repreniez vos grands airs de princesse, ça pourrait lui porter malheur.

– Je ne dirai rien, murmura-t-elle.

– Donnez-moi donc la main, princesse, dit la vieille. Je vais te présenter à la société.

Plus morte que vive, Antoinette se laissa conduire. Polyte marchait derrière. Au premier étage, la vieille poussa une nouvelle porte, et une lumière plus vive frappa les yeux d’Antoinette. La jeune fille alors se trouva au seuil d’un repaire dont la seule vue suffit à la faire retomber dans cet état de prostration où elle s’était déjà trouvée dans la voiture, quand Polyte l’avait menacée de l’assassiner.

XXXII

On eût dit la cour des Miracles qui, après un sommeil de trois siècles, s'éveillait tout à coup dans un coin du Paris moderne. Il y avait là une douzaine d'hommes et de femmes qui semblaient sortir tout armés du cerveau de quelque conteur fantastique, à la manière de l'Allemand Hoffmann. Une table était au milieu, et sur cette table un broc de vin. Tout à l'entour, hommes et femmes riaient et chantaient, déjà dominés par l'ivresse. Les hommes étaient jeunes pour la plupart. Un seul avait des cheveux blancs sur son ignoble visage. Tous portaient des costumes d'un pittoresque hideux. Les hommes avaient des blouses ou des habits achetés sur le carreau du Temple ; les femmes affectaient ce luxe horrible qui sent la misère. Elles avaient des robes de soie maculées de taches immondes, et les pieds nus. Quelques-unes manquaient de linge. Une, la plus jeune, remarquablement jolie encore, mais les traits fatigués par la débauche, s'était assise sur les genoux de l'un des buveurs, et chantait un refrain obscène.

Quand Antoinette parut, défaillante et pâle, sur le seuil de cet infect bouge, ce fut une explosion de rires moqueurs et d'applaudissements frénétiques.

– Bravo ! bravo ! dirent les hommes, Polyte est un fier homme, tout de même !

– On ne sait pas où il va chercher ses *largues,* dit une femme.

– Il me semble que j'ai déjà vu cette figure quelque part, ajouta une autre.

Antoinette hésitait à entrer. Polyte la poussa et lui dit à l'oreille :

– Mais songez donc à M. Agénor !

La jeune fille fit quelques pas et s'arrêta de nouveau toute tremblante au milieu de la pièce. La vieille lui dit :

– Faut pas avoir comme ça l'air fier avec nous, ma petite ; la fierté, c'est des bêtises.

– De quoi ! ricana une autre femme, madame est peut-être bien, après tout, une demoiselle du grand monde.

On se mit à rire.

– Hé ! vous autres, dit Polyte, si vous manquez de respect à ma *largue,* vous allez voir !

– Tu as raison, mon garçon, fit la vieille qui posa sa chandelle sur la table, chacun son bien.

Puis, s'adressant à Antoinette :

– Allons, ma petite, le grand air donne de l'appétit. Mettez-vous à table !…

– Je n'ai pas faim, balbutia Antoinette.

Les voleurs se mirent à rire de nouveau, et la jolie fille, qui était jalouse de la beauté d'Antoinette, s'écria :

– Faut croire que madame a coutume de souper au café Anglais et de boire du champagne !

Polyte ôta sa redingote, retroussa ses manches et vint se mettre à table :

– Faites bien attention, vous autres, à ce que je vais vous dire, fit-il. Cette jeune fille est ici pour *affaires ;* si quelqu'un de vous la touche…

– C'est bon ! dit le vieux voleur… je connais, tu as un petit coup de poing.

– Et de pied, donc, fit Polyte.

Il y avait, entre la table et la porte… une chaise boiteuse sur laquelle Antoinette, brisée d'émotions, se laissa tomber. Un des voleurs se leva de table et dit :

– Tu as un joli coup de poing et un beau coup de savate, Polyte, mais ça m'est égal !…

Et il fit un pas vers Antoinette. La femme qui, tout à l'heure, avait apostrophé Antoinette, s'écria :

– Fanfan, si tu n'embrasses pas madame, c'est que tu n'auras pas de cœur.

Fanfan, c'était le surnom du voleur, encouragé par cette apostrophe, fit un pas encore vers Antoinette. Mais la jeune fille se leva, et elle eut en ce moment une attitude si fière que le voleur hésita. Polyte s'était levé à son tour et vociférait :

– Si tu y touches, je te casse la figure d'un coup de pied !

– C'est ce qu'il faut voir, dit la jeune fille, qui avait quitté les genoux du voleur sur lequel elle s'était assise. Aussi vrai que je m'appelle la belle Marton, si tu n'embrasses pas la petite, mon Fanfan, je te tiens pour un propre à rien.

Le voleur hésitait toujours. Il avait moins peur de la menace de Polyte que du regard étincelant et fier d'Antoinette. La jeune fille avait compris qu'elle ne devait attendre son salut que de sa propre énergie. Elle étendit la main vers la table, y prit un couteau et dit à Fanfan :

– Si vous faites un pas encore, je me tue.

Elle appuya la pointe du couteau sur sa poitrine, et son regard était si résolu, que le voleur à cheveux blancs, qui était sans doute dans le secret de la présence d'Antoinette dans ce bouge, et paraissait être le chef de la bande, s'écria :

– Arrière, Fanfan, pas de bêtises ! ce n'est pas à Polyte que tu aurais affaire, c'est à moi !…

Fanfan ne bougea pas.

– Papa, dit la belle Marton au vieux voleur, vous êtes drôle tout de même, vous n'entendez rien à la plaisanterie.

– Mêle-toi de ce qui te regarde, toi, dit le vieillard avec humeur.

Fanfan alla se rasseoir. Antoinette laissa échapper le couteau et fondit en larmes. La vieille, qui semblait être la logeuse en garni et que les voleurs appelaient *la Mère*, dit alors :

– Mes agneaux, vous n'entendez rien aux affaires. Fanfan est une brute, toujours ivre. La belle Marton est jalouse de toutes les femmes, et si on vous laissait faire vous finiriez, avec votre train, par nous amener la *rousse.*

« Polyte ne cherche querelle à personne, et, s'il a une jolie *largue,* tant mieux pour lui !

– Elle s'est *affalée* tout de même ! grommela Fanfan, qui se versa à boire pour cacher sa confusion.

La belle Marton jeta sur la malheureuse Antoinette un regard de haine qui voulait dire clairement :

– Nous nous retrouverons plus tard !

L'orage calmé, Polyte s'approcha d'Antoinette et lui dit à l'oreille :

– Tous ces gens-là, ça crie beaucoup, et ça fait plus de bruit que de besogne. Mais il faut pas vous effrayer, le vieux et moi nous vous défendrions au besoin. D'ailleurs, M. Agénor va venir pour sûr vous chercher lui-même.

À ce nom, Antoinette, qui pleurait toujours, releva la tête et regarda Polyte.

– Dites-vous vrai ? fit-elle.

– Tiens, répondit Polyte, pourquoi donc vous mentirais-je ? et qu'est-ce que vous voulez que nous fassions de vous ? Nous aimons mieux les dix mille balles de M. Agénor. Ces dames et ces messieurs, ajouta-t-il plus bas encore, ont l'air de croire que vous avez des bontés pour moi, mais qu'est-ce que ça vous fait ? sortie d'ici vous ne les reverrez jamais.

Antoinette ne répondit pas ; il lui semblait qu'elle faisait un rêve atroce, et que bientôt elle allait s'éveiller. Polyte s'était approché du vieux voleur qu'on appelait dans la bande le *Capitaine*.

– As-tu *serré le fade ?* demanda ce dernier.

Ce qui voulait dire : As-tu caché l'argent ?

– Oui, mais le vieux n'a pas tout *aboulé,* dit Polyte. Il a donné cinq *chiffres,* et nous aurons le reste quand la *gonzesse* sera à l'ombre. Ce qui pouvait se traduire ainsi :

– Nous avons touché cinq cents francs. Nous n'aurons le reste que lorsque la jeune fille sera mise en prison.

Puis Polyte dit encore :

– Nous allons tous être *paumés.* Le père Timoléon nous l'a dit. Qui m'a vu entrer ici ?

– La vieille d'abord.

– Et puis ?

– Et *Madeleine la Chicotte.*

– Fanfan ne sait rien ?

– Non, ni la belle Marton non plus. Mais celle-là, elle n’innocentera pas la petite, au contraire.

Comme ils parlaient ainsi, la vieille, qui était descendue, remonta précipitamment.

– Mes enfants, dit-elle, je crois bien que voilà la *rousse.*

– Faut souffler la chandelle, dit Marton.

– Et nous *esbigner,* dit Fanfan.

– Silence ! dit le capitaine, c’est-à-dire le voleur aux cheveux blancs.

On frappait à la porte. La belle Marton souffla la chandelle.

– Silence ! répéta tout bas le capitaine.

On frappa plus fort. Alors Antoinette, frémissante, pensa que c’était la police qui venait arrêter tous les voleurs et ces cruelles femmes… La police qui allait la prendre sous sa protection, elle Antoinette, et sauver dix mille francs à M. Agénor. Le capitaine alla entrouvrir une fenêtre et murmura :

– La maison est entourée de sergents de ville ; nous sommes pincés, mes amours.

– Alors, dit la belle Marton, faut que je dévisage le *largue* du beau Polyte.

Et elle se rua sur Antoinette, au milieu de l’obscurité…

XXXIII

Heureusement pour Antoinette que Polyte avait entendu la menace de la belle Marton. Il s'était placé devant la jeune fille, et quand, prenant son élan, la belle Marton se jeta sur elle, elle rencontra le bras robuste de Polyte qui la terrassa. La belle Marton jeta un cri.

En même temps, un sauve-qui-peut général se fit entendre… mais personne n'eut le temps de sortir. La porte d'en bas avait été enfoncée, et une forte cohorte de sergents de ville, armés de lanternes, fit irruption dans la maison et pénétra dans la salle où les voleurs étaient réunis. Antoinette jeta un cri de délivrance.

Elle se précipita vers le brigadier des sergents de ville, qui entra le premier, et lui dit, en joignant les mains :

– Sauvez-moi ! sauvez-moi !

Les hommes de police avaient fermé la porte ; et, tandis que le brigadier regardait Antoinette avec étonnement, l'un d'eux s'était bravement jeté sur le *Capitaine* et l'avait pris à la gorge. La mise décente d'Antoinette, son air honnête, ses pleurs frappèrent le brigadier.

– Qui êtes-vous, et que voulez-vous ? lui dit-il.

– Je suis la prisonnière de ces gens-là, répondit Antoinette.

– Un moment, dit le brigadier ; vous vous expliquerez tout à l'heure. J'ai un mandat de dépôt pour tous les gens que je trouverai ici.

– Mes enfants, disait le vieux voleur surnommé *Capitaine,* pas de résistance : nous sommes *paumés.* On s'expliquera chez le commissaire.

Les voleurs surpris se défendent rarement. Ils savent bien que toute résistance est inutile et ne saurait qu'aggraver leur position.

– Sauvez-moi ! répétait Antoinette.

Le brigadier la regardait, de plus en plus étonné.

– Voyons, ma petite, dit-il, vous pensez bien qu'en vous trouvant ici, je ne puis pas, à première vue, vous prendre pour une demoiselle de bonne famille. Il faut m'expliquer votre présence parmi ces voleurs et ces femmes.

Polyte, le capitaine, Madeleine, la Chicotte et la vieille, celle qu'on appelait la *mère* des voleurs, qui tous les quatre étaient dans le secret, se taisaient prudemment. Les agents de police, non moins étonnés que le brigadier, regardaient Antoinette avec curiosité.

– Quelle est cette jeune fille ? demanda le brigadier au *Capitaine.*

– Je ne la connais pas, dit le vieux voleur, qui parut échanger un regard d'intelligence avec Polyte.

Ce regard perfide n’échappa point au brigadier.

– Moi non plus, dit la vieille, je ne connais pas madame, et je la vois ici pour la première fois.

– Monsieur, dit Antoinette en joignant les mains, je m’appelle Antoinette Miller, je suis maîtresse de piano, je demeure rue d’Anjou-Saint-Honoré, 19, où j’ai été enlevée et conduite ici.

– Oh ! c’te blague ! fit la belle Marton ; c’est la *largue* à Polyte.

Polyte s’approcha d’Antoinette, et murmura :

– Si tu sais jouer du chiffon rouge, le *cigogne* barbotera.

– Mais que disent-ils ? s’écria Antoinette éperdue.

Polyte reprit la parole et dit :

– Ce que dit cette jeune fille est vrai.

– Ah ! vous voyez bien ! s’écria Antoinette.

Madeleine la Chivotte regarda la vieille en riant :

– La princesse est une fière largue ! dit-elle. Elle nous enfoncerait tous… Le *quart-d’œil* est capable de n’y voir que du feu.

Ces mots arrivèrent encore à l’oreille du brigadier indécis.

– Oui, reprit Polyte, c’est la pure vérité, j’ai enlevé mademoiselle.

– Pourquoi ?

– Mais parce que j’en étais amoureux, donc ! répondit Polyte.

Antoinette tordait ses mains de désespoir, car elle voyait bien que l’incrédulité gagnait le brigadier.

– Voyons ! dit celui-ci, il faut me prouver plus clairement que cela que vous n’êtes pas de la bande.

– Mais, monsieur, regardez-moi… Je ne connais personne de ces gens-là… et je vous le jure sur les cendres de ma mère que je vous dis la vérité !

Et Antoinette pleurait toujours.

– Elle enfoncera le *quart-d’œil,* c’est sûr ! dit tout bas la *mère* des voleurs.

Polyte et le *Capitaine* faisaient à la jeune fille des signes d’intelligence qu’elle ne comprenait pas et qui achevaient de la perdre. Ce fut la belle Marton qui lui porta le dernier coup, bien qu’elle ne fût pas dans la confidence des projets de Polyte et du *Capitaine.*

– Monsieur le brigadier, dit-elle, faut pas vous laisser toucher comme ça, voyez-vous ! C’est la largue à Polyte et elle est des *amis* comme nous.

Entre eux, les voleurs se désignent sous le nom *d’amis.*

– Allons ! dit le brigadier, nous verrons tout ça chez le commissaire… En route !

– Oh ! monsieur ! s'écria Antoinette avec désespoir, vous ne me croyez donc pas ?

Le brigadier secoua la tête. La malheureuse jeune fille jeta un regard suppliant sur Polyte.

– Mais vous, dit-elle, vous qui savez la vérité, ne la direz-vous pas ?

– Mais je ne fais que ça, dit Polyte. Et c'est la vérité pure, monsieur le brigadier, que mademoiselle est maîtresse de piano, qu'elle demeure rue Saint-Honoré.

– Rue d'Anjou !… exclama Antoinette.

– Oui, c'est bien ce que je veux dire, reprit Polyte ; d'Anjou-Saint-Honoré, quoi !

– Ce n'est pas la même chose, dit le brigadier.

Et il fit signe à ses agents, qui avaient déjà mis les poucettes aux hommes et attachaient les mains aux femmes. Quand l'un d'eux s'approcha d'Antoinette pour lui faire subir la même opération, elle jeta un tel cri de honte et d'indignation que la conviction du brigadier fut ébranlée une fois encore.

– C'est bon, dit-il, venez avec moi… et donnez-moi le bras. Il faut espérer que tout s'expliquera chez le commissaire.

L'espoir revint au cœur d'Antoinette. Le brigadier la prit sous le bras et sortit le dernier avec elle de ce repaire où il venait d'opérer sa razzia. Antoinette pleurait toujours, mais le grand air la soulagea. Il lui sembla qu'elle sortait d'un long cauchemar quand elle vit le ciel parsemé d'étoiles. Les voleurs causaient entre eux, pendant le trajet. L'hypocrite *Capitaine* disait :

– Il faut, les enfants, qu'il y ait un *mouton* parmi nous. Nous avons été vendus.

– C'est bien possible, disait la *mère*, qui se désolait.

– Moi, dit Polyte, je n'étais pas de l'affaire de la vieille dame, à Chaillot.

Il faisait allusion à un vol récemment commis.

– Par conséquent, reprit-il, j'en aurai pour six mois. Tout ce que je demande, c'est que la petite s'en tire.

– Tu as tort, Polyte, dit la *mère* des voleurs. Laisse-la donc mettre à l'ombre. Tu la retrouveras sage en sortant.

– Vous avez peut-être raison, la mère.

– Et puis, dit Fanfan qui, lui, croyait sincèrement qu'Antoinette était la complice de Polyte, ça vaut toujours mieux. Quand on est *là-bas* et qu'on a le cœur pris, au moins on est tranquille.

Pour les agents qui entendaient cette conversation, il était évident qu'on parlait d'Antoinette. Polyte reprit :

– Mais si elle peut enfoncer le *quart-d'œil*, c'est pas moi qui l'en empêcherai.

– Et quand tu sortiras, dit la belle Marton, tu la trouveras avec un *ami*…

– Oh ! si je le savais ! murmura Polyte, qui sut donner à sa voix l’accent passionné de la jalousie.

– Moi, dit le *Capitaine*, je suis sûr de mon affaire ; on me renverra à Toulon.

– Qu’est-ce que ça vous fait, papa ? dit la belle Marton. Vous savez bien qu’on en revient…

– Et quand on veut, encore, répliqua le vieux voleur, qui regarda Polyte en riant.

Pendant qu’ils causaient ainsi, achevant de perdre Antoinette dans l’esprit des sergents de ville, les voleurs avaient fait du chemin et venaient d’entrer dans la rue de Chaillot, où se trouvait le bureau du *quart-d’œil*. C’est le nom que les voleurs donnent au commissaire de police. Pendant ce temps aussi, Antoinette, qui marchait derrière eux, avait conté son histoire au brigadier, et le brigadier commençait à la croire. Les sergents de ville firent halte à la porte du commissariat.

– Vous serez interrogée la dernière, dit le brigadier à Antoinette.

Et il la fit entrer dans la petite pièce où se tient le secrétaire du commissaire de police, afin de la séparer des voleurs.

XXXIV

L’arrestation de cette bande de voleurs, dont le *Capitaine,* forçat en rupture de ban, était le chef, avait été opérée sur les indications de l’un d’eux, qui était tout simplement un compère de Timoléon, le mystérieux agent d’affaires de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l’Auxerrois. La police avait donc été prévenue dans la journée, et le commissaire, au lieu de rentrer chez lui, attendait à son bureau. Comme le *mouton* – c’est ainsi qu’on désigne les traîtres – avait donné des renseignements très détaillés, le commissaire avait par avance les dossiers de chacun d’eux. Aussi l’interrogatoire fut court. Chacun des inculpés avait à son compte des charges suffisantes pour qu’il n’y eût aucune hésitation possible.

Antoinette avait converti à sa cause le secrétaire, comme elle avait déjà gagné le brigadier. Ses larmes, sa beauté, sa mise décente contrastaient si bien avec les oripeaux et les haillons de ceux en compagnie desquels elle avait été trouvée, qu’on était facilement amené à croire qu’elle était la victime de quelque complot machiavélique. Cependant, si le brigadier et le secrétaire du commissariat penchaient pour Antoinette, plusieurs agents qui avaient entendu la conversation de Polyte, du *Capitaine* et de la *mère* des voleurs, soutenaient que la jeune fille devait être une voleuse émérite habile à prendre tous les travestissements et toutes les attitudes. Le commissaire, avant d’interroger Antoinette, avait écouté les deux opinions.

– Mademoiselle, lui dit-il, vous vous appelez, dites-vous, Antoinette Miller ?

– Oui, monsieur.

– Et vous prétendez demeurer rue d’Anjou-Saint-Honoré ?

– Oui, monsieur.

– Comment êtes-vous sortie de chez vous ?

– Sur une lettre de M. le baron de Morlux.

Ce nom produisit quelque sensation parmi les personnes qui se trouvaient dans le commissariat.

– Vous connaissez donc le baron de Morlux ?

– Non, dit Antoinette, mais je connais son fils.

Elle raconta alors ses relations avec Agénor, les projets de ce dernier et elle finit par avouer que M. le baron de Morlux lui avait écrit pour lui demander de le venir voir.

– Où demeure M. de Morlux ? demanda le commissaire.

– Rue de l’Université.

– Et, dit le magistrat, selon vous, son cocher se serait rendu complice de votre enlèvement ?

– Oui, monsieur, répondit Antoinette.

Elle fit plus, elle lui raconta ce que lui avait dit Polyte touchant Agénor.

Polyte subit un second interrogatoire en présence d'Antoinette. Il nia avoir parlé d'Agénor, mais il prétendit que depuis plusieurs jours il suivait Antoinette, il lui faisait la cour, et qu'elle n'avait point été enlevée, mais qu'elle l'avait suivi de bonne volonté.

– Oh ! s'écria Antoinette indignée, cet homme ment !

– Ainsi, dit le commissaire ébranlé, lui aussi, dans sa conviction, vous prétendez que vous connaissez M. Agénor de Morlux ?

– Oui, monsieur, dit Antoinette.

– Où demeure-t-il ?

– Rue de Surène.

Le commissaire appela son secrétaire et lui dit :

– Allez rue de Surène : il est deux heures du matin et M. de Morlux doit être rentré chez lui. Faites-le éveiller et dites-lui qu'une jeune fille qui prétend s'appeler Antoinette Miller a été arrêtée au milieu d'une bande de voleurs, qu'elle se réclame de lui et que je vais être obligé de la faire conduire au dépôt.

Antoinette jeta un cri d'épouvante à ce mot de dépôt ; mais quand elle vit paraître le secrétaire qui lui avait déjà témoigné de la sympathie, elle se crut sauvée.

Polyte était fort tranquille et disait :

– Après ça, il est bien possible, j'en suis même certain, que mademoiselle connaît ce M. Agénor de Morlux. C'est un joli garçon, un bon *cocodès,* et qui est fort riche.

– Ah ! s'écria Antoinette indignée, cet homme infâme ?

– Ma chérie, dit Polyte avec une familiarité repoussante, on veut te *faire la main* et *tu cannes,* ce n'est pas bien.

Antoinette se laissa tomber sur un banc, accablée de honte et de douleur. Le commissaire était pourtant un homme perspicace et habitué à toutes les ruses des gens qu'il avait mission de traquer, mais le réseau des ténèbres qui enveloppait l'identité d'Antoinette était si compliqué, le disque des calomnies dont on l'entourait était si bien ourdi que c'était à n'y plus rien comprendre. Dans la pièce voisine, dont la porte était demeurée ouverte, et où les voleurs attendaient *le panier à salade*, c'est-à-dire la voiture cellulaire, qui devait les conduire au dépôt, Madeleine la Chivotte dit à la belle Marton :

– Nous sommes toutes des débutantes auprès de la *Madone.*

– Ah ! on l'appelle la *Madone !*

– Oui, et Polyte a fait une belle affaire, va, il n'y a qu'elle pour s'introduire dans les maisons tantôt comme ouvrière en lingerie, tantôt comme dentellière. Elle vous prend l'empreinte des serrures que c'est un beurre !

– C'est drôle, répondit la belle Marton, je ne l'avais jamais vue.

– Non, auparavant elle était avec un *ami* qu'on appelle le *Grand-Lièvre.*

Le commissaire écoutait tout cela. Antoinette, qui ne pouvait supposer qu'on parlât d'elle, reprenait un peu de calme et se disait qu'Agénor allait venir. Madeleine la Chivotte continua :

– C'est la fille à la Marlotte, tu sais ? la marchande à la toilette de la rue des Prouvaires.

– Ah ! dit la belle Marton, elle est pourtant joliment laide, la Marlotte !

– Oui, mais on dit qu'elle a été jolie…

Antoinette ne comprenait rien à cette conversation, et l'écoutait tout en songeant à Agénor. Enfin le secrétaire revint, mais il était seul…

– M. Agénor de Morlux, dit-il, est parti hier soir par le train de huit heures pour la Bretagne. Le concierge de la maison qu'il habite a porté ses malles au chemin de fer.

– Ah ! murmura Antoinette atterrée, je suis perdue !

– Voyons ! dit le commissaire, si vous n'avez pas d'autre moyen de prouver ce que vous avancez, je vais être obligé de vous faire conduire au dépôt.

– Mais, monsieur, dit Antoinette affolée, pourquoi ne me faites-vous pas reconduire rue d'Anjou ? Les portiers me reconnaîtraient…

Elle avait mis dans ces derniers mots un tel accent que le commissaire, ébranlé de nouveau, allait céder. Mais, en ce moment, on entendit des cris à la porte, et une femme entra comme un boulet de canon dans le bureau du commissaire, en disant :

– Ma fille ! où est ma fille ?

Cette femme était une affreuse maritorne, vêtue de haillons, ayant les pieds nus dans ses galoches et un bonnet sale sur sa chevelure grise en désordre. Elle courut à Antoinette, glacée de stupeur, la prit dans ses bras, s'écria :

– Ah ! je te retrouve enfin !

Cette fois, l'énergie d'Antoinette était à bout. Elle n'eut même pas la force de se défendre des hideux embrassements de la vieille femme, elle jeta un dernier cri et ferma les yeux. La maritorne se tourna alors vers Polyte et le menaça du poing.

– Ah ! misérable ! dit-elle, c'est pourtant toi qui as débauché mon enfant… qui était sage comme une demoiselle avant de te connaître !

– Vous fâchez pas, maman ! dit Polyte avec effronterie.

Le commissaire était stupéfait.

– Qui êtes-vous ? dit-il à la vieille femme.

– Monsieur, répondit-elle, je m'appelle la mère Botin, autrement dit la Marlotte. Je suis établie marchande à la toilette rue des Prouvaires. Voilà ma patente.

Et elle mit sous les yeux du commissaire un papier graisseux qui portait l'estampille de la préfecture de police. Cette pièce suffisait à constater l'identité de la Marlotte, et en

même temps elle faisait s’évanouir l’intérêt momentané que le commissaire avait porté à Antoinette. La Marlotte continuait à embrasser sa prétendue fille.

– Rendez-la-moi, monsieur le commissaire, disait-elle en paraissant étouffer des sanglots, et je vous jure qu’elle sera sage et que j’en aurai bien soin, et qu’elle n’aura plus de mauvaises fréquentations.

Antoinette, accablée de douleur, fondait en larmes, et essayait vainement de repousser l’horrible femme.

– Il m’est impossible, pour le moment du moins, répondit le commissaire, de vous rendre votre fille. La ténacité qu’elle a mise à nier son identité, son obstination à se dire Antoinette Miller me prouvent qu’elle avait de graves motifs pour tromper la justice.

– Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! geignit la Marlotte.

Un bruit de roues, de chevaux et de claquements de fouet se fit entendre dans la rue. C’était le panier à salade qui arrivait.

– Au dépôt, dit le commissaire.

Et dès lors il cessa de s’intéresser à la malheureuse Antoinette.

– Je suis perdue, murmura celle-ci, folle de douleur.

– Va, ma pauvre fille, dit hypocritement la Marlotte, j’irai te réclamer à la correctionnelle et il faudra bien qu’on rende une fille à sa mère.

Quelques instants après, malgré ses larmes, malgré ses protestations d’innocence, Antoinette, la sage et vertueuse jeune fille, était conduite au dépôt de la préfecture de police, pêle-mêle avec les voleurs.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Août 2009

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Yves, Jean-Marc, SergeT, PatriceC, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

1 *Rocambole*, drame en 5 actes et 7 tableaux de Anicet Bourgeois et Ponson du Terrail, a été représenté à l'Ambigu-Comique le 26 août 1964.

2 *Laissez ici toute espérance*, vers de Dante déjà cité dans *Les Exploits de Rocambole.*

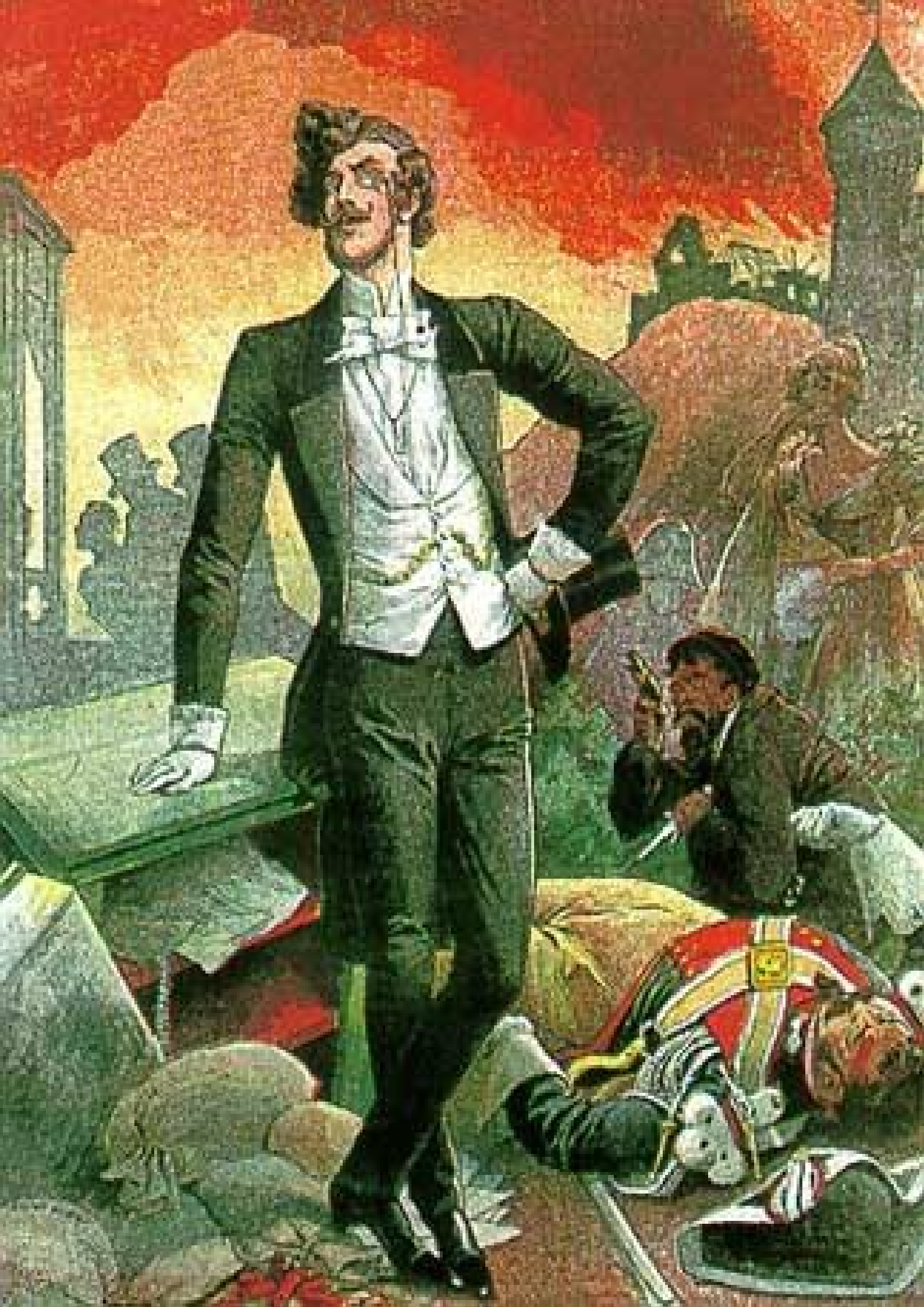
3 Le souper fin typique des romans de Ponson.

4 Tous ces détails empruntés à un livre ancien déjà et très remarquable, *Les Bagnes par* Maurice Alhoy, sont d'une exactitude rigoureuse. (N. d. A.) Republié en 1845. Du même auteur a également paru *Les Prisons de Paris* (1846), dont Ponson s'inspire dans les pages sur Saint-Lazare.

5 Qu'on ne nous accuse pas d'invraisemblance. Un fait analogue s'est produit à Gien il y a une dizaine d'années. La machine avait, pendant la nuit, subi une déviation, due sans doute à l'humidité. La patiente, car c'était une femme, fut retirée de la lunette et placée, le dos tourné, sur une chaise, tandis que des charpentiers réparaient l'instrument. (N. d. A.)

6 *Les Orphelines* dans l'édition Charlieu.

7 Drame de Dumas fils et Girardin. La première a eu lieu le 20 avril 1865 à la Comédie-Française, le feuilleton est de novembre.



Pierre Alexis Ponson du Terrail

LA RÉSURRECTION DE ROCAMBOLE

Tome II

SAINT-LAZARE, L'AUBERGE MAUDITE, LA MAISON DE FOUS

Le Petit Journal – 31 octobre 1865 au 10 juin 1866
223 épisodes
E. Dentu *Les Nouveaux Drames de Paris*
La Résurrection de Rocambole (5 volumes) 1866

SAINT-LAZARE

I

Comment se faisait-il que M. Agénor de Morlux, que nous avons laissé à six heures du soir quittant Antoinette sur le seuil de sa porte en lui disant : À demain ! était parti deux heures après pour la Bretagne ? C’est ce que nous allons expliquer.

Le vicomte Karle de Morlux avait admirablement dressé ses batteries, de concert avec maître Timoléon, et il n’était pas homme à compromettre la partie qu’il jouait par une négligence quelconque. Or, en faisant disparaître Antoinette, il eût été de la dernière imprudence de laisser Agénor à Paris, attendu que les personnes qui s’inquiéteraient de cette disparition ne manqueraient pas de courir chez lui.

Agénor avait l’habitude de monter chaque jour chez lui vers six heures, soit pour s’habiller quand il ne dînait pas à son club, soit pour prendre ses lettres. Il avait donc fait ce jour-là comme de coutume et il était allé tout droit à la rue de Surène en quittant Antoinette. À la porte de sa maison, il fut assez étonné de voir le phaéton à deux chevaux de son oncle Karle. Un des deux grooms lui dit :

– M. le vicomte attend M. le baron chez lui.

Agénor eut un battement de cœur ; il monta lestement l’escalier et atteignit l’entresol. C’était là qu’était son appartement de garçon. M. le vicomte Karle de Morlux attendait son neveu au coin du feu, dans le fumoir, un *puros* aux lèvres, comme s’il n’avait que trente ans.

– Eh bien ! jeune amoureux, lui dit-il en le voyant entrer, tu ne t’attendais pas à me trouver ici ?

– Non, mon oncle.

– Et tu ne sais pas ce que j’y viens faire ?

– Non, mon oncle.

– Je viens te parler de mariage.

Agénor rougit.

– Mon père vous a donc tout dit ?

– Oui, répondit Karle, et je suis ravi.

– De mon mariage ?

– De l’intention que tu as de te marier, du moins. Quand tu seras dans ton ménage, ton père et moi serons tranquilles et ne craindrons plus que tu n’épouses quelque demoiselle scandaleuse qui te déshonorerait.

– Ah ! mon oncle, dit l’amoureux Agénor, si vous saviez comme elle est jolie.

– Tant mieux !

– Et spirituelle…

– Tant mieux encore !

– Ainsi, vous m’approuvez ?

– De point en point. Ne te l’ai-je pas déjà prouvé ?

– Comment cela ? dit Agénor en ouvrant de grands yeux.

– Tu as pourtant vu ton père dans la journée ?

– Sans doute.

– Et il a dû te dire que je m’étais occupé du protégé de ton Antoinette… de Milon.

– Ah ! c’est juste, pardonnez-moi, mon bon oncle, car je perds un peu la tête… Mais… du reste… je crois qu’on vous a mal renseigné.

– Hein ? fit M. de Morlux en tressaillant.

– Oui, mon bon oncle… Je crois que vous n’aurez pas besoin de demander la grâce de Milon…

– Plaît-il ?

– Figurez-vous, poursuivit Agénor avec volubilité, que j’ai vu ce soir M^lle^ Antoinette… Oh ! par hasard… je l’ai rencontrée… et tandis que nous causions, elle a jeté un cri en me montrant un homme dans une voiture… C’était Milon !

M. Karle de Morlux fit un bond sur son siège ; mais Agénor n’y prit pas garde et continua.

– M^lle^ Antoinette et moi nous sommes montés dans son coupé, et nous avons suivi cette voiture, mais impossible de la rattraper, et nous avons fini par la perdre de vue.

M. Karle de Morlux respira. Tandis que son neveu parlait, il avait cru un moment tout perdu. Milon à Paris, retrouvant Antoinette et présenté à son neveu, c’était l’anéantissement complet de tous ses plans, surtout si on songeait que Milon avait derrière lui un homme dont Timoléon avait parlé et qui répondait au nom de Rocambole.

– Mais, reprit Agénor, tandis que M. de Morlux, un moment agité, retrouvait son impassibilité ordinaire, nous le retrouverons, soyez tranquille. Paris n’est pas si grand pour un Parisien comme moi.

– Ce que tu me dis là est bien extraordinaire, dit Karle avec calme en regardant son neveu.

– Pourquoi cela, mon oncle ?

– Pour deux motifs. Si la personne que vous avez vue est réellement ce Milon, comment est-elle à Paris ?

– Peut-être s’est-il évadé.

– Mais alors comment n’en sait-on rien à la direction des prisons ?

Cet argument déconcerta un peu Agénor.

– Ton Antoinette, dit M. Karle de Morlux, aura été abusée par quelqu'une de ces ressemblances qui sont véritablement étonnantes.

– Vous avez peut-être raison, mon oncle.

– Après ça, poursuivit M. de Morlux, c'est une chose dont tu pourras t'assurer à ton retour.

– À mon retour ? que voulez-vous dire, mon oncle ?

Le vicomte se mit à rire.

– Tu ne supposes pas, dit-il, que je suis venu ici pour te complimenter sur ton projet de mariage…

– Mais, mon oncle…

– Je suis venu te parler d'affaires, et d'affaires très importantes.

Agénor fronça le sourcil. M. de Morlux tira sa montre et dit :

– Tu pars pour Rennes à huit heures quarante-cinq minutes.

– Vous êtes fou, mon oncle !

– Tu y seras demain, continua froidement M. de Morlux, tu y passeras la soirée, et la matinée du lendemain auprès de ta grand-mère maternelle, qui a absolument besoin de te voir, et tu reviendras après-demain. Ton Antoinette n'en mourra pas pour avoir passé soixante heures sans te voir.

– Mais enfin, mon oncle, dit Agénor, ce voyage précipité me semble insensé.

– C'est possible, mais il est raisonnable. Ta grand-mère est malade, très malade ; elle a écrit à ton père qu'elle voulait te voir. Il y va pour toi d'un héritage… Ne fais pas l'enfant.

– Enfin, mon oncle, il me semble que je puis bien remettre ce voyage.

– Pas de vingt-quatre heures. Crois-moi, je ne veux pas t'en dire davantage. Va voir ta grand-mère, reviens, et dans quinze jours tu épouseras Antoinette. Cela te va-t-il ?

– Mais… mon oncle… il faut au moins que j'écrive à mon père.

– Ton père est prévenu. Maintenant, acheva Karle de Morlux, quand tu seras à Rennes, tu verras que ton père et moi avions raison. Ta grand-mère est à toute extrémité ; et comme elle a déjà ton père en horreur, elle est femme à le déshériter.

– C'est bien, dit Agénor, je partirai ; mais au moins, me permettrez-vous d'écrire à Antoinette ?

– Oh ! tout ce que tu voudras…

Agénor se mit à son bureau et écrivit une longue lettre à la jeune fille, tandis que M. Karle de Morlux calculait que cette lettre n'arriverait pas avant le lendemain matin, si elle était mise à la poste. Mais quand Agénor l'eut fermée, il sonna pour la remettre à son valet de chambre.

– Non, dit M. de Morlux, je m'en charge.

– Vous, mon oncle ?

– Je la porterai moi-même demain matin. Ce me sera un bon prétexte pour voir ta future.

– Ah ! mon oncle, dit Agénor, que vous êtes bon !

Et il fit une toilette de voyage tandis que son valet de chambre préparait ses malles.

Une heure après, le concierge de la maison montait dans une voiture et conduisait les malles au chemin de fer, tandis que M. Karle de Morlux offrait une place à son neveu dans son phaéton. Agénor n'avait pas dîné. M. Karle de Morlux le conduisit au buffet de la gare, lui fit avaler un verre de bordeaux et une aile de poulet, et ne se montra satisfait et tranquille que lorsqu'il eut mis son beau neveu en voiture. La locomotive siffla, le train partit.

Alors M. de Morlux remonta dans son phaéton et rentra chez lui, rue de la Pépinière, où l'attendait depuis plus d'une heure maître Timoléon. L'ancien espion avait, comme tous les gens de son métier, la faculté de se grimer et de se déguiser à se rendre méconnaissable. Il s'était présenté chez M. de Morlux vêtu en parfait gentleman anglais, et s'était annoncé comme un lord revenant des Indes occidentales et un ami intime du vicomte.

– Eh bien ? demanda M. de Morlux en le trouvant installé dans le salon d'attente.

Timoléon tira sa montre, qui marquait neuf heures et demie.

– Ce doit être fait, dit-il ; mais si vous voulez, nous allons nous en assurer.

M. de Morlux et le mystérieux agent d'affaires sortirent à pied, comme pour faire un tour de boulevard, et remontèrent la rue de la Pépinière jusqu'à la rue d'Anjou-Saint-Honoré, qu'ils suivirent dans tout son parcours. Le coupé n'était plus devant le n° 19.

– L'oiseau est parti, dit Timoléon, et il sera bientôt en cage.

Tous deux se dirigèrent alors vers les Champs-Élysées, et Timoléon dit encore :

– Cela vous fera peut-être coucher un peu tard, mais je veux que vous soyez certain qu'on ne vous vole pas votre argent.

Et il conduisit Karle de Morlux à Chaillot dans la rue où était le commissariat de police.

II

Tandis qu'Agénor partait pour la Bretagne, tandis que les voleurs soudoyés par Timoléon parvenaient à faire passer Antoinette pour leur complice et étaient dirigés avec elle sur le dépôt de la préfecture de police, le major Avatar, c'est-à-dire Rocambole, et Milon avaient trouvé la cassette aux millions, pris connaissance du manuscrit laissé par la baronne Miller, et quittaient au petit jour la maison de la rue de Grenelle au Gros-Caillou, pour s'en aller à la recherche des orphelines. Milon, si ses souvenirs ne le trompaient pas, croyait fermement que le pensionnat où sa malheureuse maîtresse avait conduit ses deux filles, devait être situé à Auteuil. Mais il ne se rappelait ni le nom de la rue, ni celui de la maîtresse de pension, ni enfin l'enseigne du pensionnat.

– Tout cela est bien vague, dit Rocambole. Mais enfin, allons toujours !

Ils prirent une voiture de place sur le quai et se firent conduire à Auteuil. Au moment où ils entraient dans la rue La Fontaine, Milon, qui s'était placé sur le siège, à côté du cocher, fit arrêter brusquement.

– Je crois que je me souviens, dit-il.

– Ah ! dit Rocambole qui sortit du fiacre.

– Oui, reprit Milon ; laissez-moi marcher. Je me souviens que nous montâmes jusqu'à une place où il y a une fontaine, puis nous prîmes à gauche, puis encore à gauche…

– Allons ! dit Rocambole.

Le fiacre les suivit et ils montèrent la rue La Fontaine jusqu'à la place.

Là, Milon hésita un peu.

– Il me semble, dit-il, que c'était tout auprès d'une église. Et il prit la rue Boileau.

– Poussons jusqu'à l'église, dit Rocambole.

Mais depuis dix ans, Auteuil s'était transformé et tout autour de l'église, qu'ils trouvèrent sans peine, s'élevaient des constructions neuves.

– Il faut prendre à droite maintenant, dit Milon.

Et il fit quelques pas encore et ne s'arrêta que dans la petite rue du Buis.

– Je me souviens d'une grille et d'un grand jardin qu'on traversait, dit-il encore. Pourtant je ne vois ici ni grilles ni jardins, et je jurerais néanmoins que c'était ici.

À l'entrée de la rue du Buis, un épicier achevait d'ouvrir sa boutique. C'était un vieux bonhomme chauve et d'apparence presque souffreteuse.

– Voilà un homme, pensa Rocambole, qui ne doit pas faire fortune ici.

Et il s’approcha de lui et le salua. L’épicier était en même temps marchand de tabac, comme l’indiquait la carotte rouge qui pendait au-dessus de sa devanture. Rocambole demanda des londrès. L’épicier salua et alla chercher deux boîtes toutes pleines qu’il posa sur le comptoir.

– Je n’en vends pas souvent, dit-il avec un soupir. Le quartier n’est pas bon. On y fume la pipe et le petit bordeaux. Quant au cigare de cinq sous, vous êtes le premier qui m’en demandez depuis longtemps.

– Les affaires ne vont donc pas ? demanda Rocambole.

– Elles vont mal. On a bien de la peine à joindre les deux bouts à la fin de l’année, geignit le pauvre épicier.

– Y a-t-il longtemps que vous êtes établi ici ?

– Dix-sept ans depuis Noël dernier, mon cher monsieur. Mais le quartier est désert.

– Ah ! dit Rocambole, si vous êtes ici depuis dix-sept ans, vous devez connaître tout le monde ?

– J’ai vu bâtir le bout de la rue.

– Est-ce qu’il n’y avait pas un pensionnat, par ici ? demanda Milon.

– Oui, répondit l’épicier, le pensionnat de M^me^ Raynaud.

– Bonté divine ! s’écria Milon, c’est bien cela. Je me rappelle le nom à présent.

– Mais, reprit l’épicier, il a été démoli, le pensionnat, et le jardin morcelé, et on a bâti dessus une maison à locataires que vous voyez là sur la gauche.

– Mais la dame… M^me^ Raynaud… est-ce qu’elle ne tient pas toujours son pensionnat ? demanda Milon dont la voix tremblait.

– Non, dit l’épicier. Elle a fait de mauvaises affaires… On a tout vendu chez elle…

– En sorte, dit Rocambole, qu’on ne sait pas ce qu’elle est devenue ?

– Non, peut-être bien qu’elle est morte, mais personne, à Auteuil, n’en a entendu parler. Est-ce que vous la connaissiez ?

– C’était ma sœur, dit Milon à tout hasard.

L’émotion que manifestait Milon était telle, que l’épicier le crut sur parole. Milon continua :

– Voici près de dix ans que je suis parti pour l’étranger, et depuis, je n’ai eu aucune nouvelle d’elle.

– Écoutez, dit l’épicier, il y a quelqu’un à Auteuil qui sait peut-être ce qu’elle est devenue. C’est M. Boisdureau.

– Qu’est-ce que ce M. Boisdureau ? demanda Rocambole.

– C’est un huissier.

– Où demeure-t-il ?

– Tout à côté d’ici, dans la rue Molière.

– Merci bien, dit Rocambole, qui bourra ses poches de cigares, paya et prit Milon par le bras.

La rue Molière n’est pas longue et le panonceau d’un huissier se voit de loin. Rocambole aperçut celui de maître Boisdureau du premier coup d’œil. Il était sur la droite, à la porte d’une petite maison à un seul étage, dont les murs étaient blancs, les volets verts, et qui vous avait un air honnête et patriarcal à faire croire qu’elle abritait un juge de paix. Derrière, on devinait un jardin avec un bon vieil arbre au milieu et des treilles en espalier. Sans le panonceau, jamais le passant n’aurait pu supposer que le papier timbré se noircissait derrière ces persiennes, pour se répandre à travers la ville en protêts, assignations, commandements, procès-verbaux de saisie et autres morceaux de même littérature.

Rocambole sonna. Une jolie fille, un peu forte, un peu plantureuse, aux cheveux blonds, au parler alsacien, rieuse comme un matin de printemps, vint ouvrir.

– Ce n’est pas ici, pensa Rocambole. Nous nous sommes mépris au panonceau. Nous sommes chez un notaire.

Cependant Milon demanda :

– M. Boisdureau ?

– C’est ici, dit la grosse fille en riant ; est-ce que vous venez pour une assignation ?

– Il paraît que le métier tourne au comique, dit Rocambole à Milon.

Le vestibule était frais, coquet, garni d’un papier à trèfles. Dans les angles, il y avait des jardinières. Les portes, qui ouvraient à droite et à gauche, étaient vernies de frais. Sur celle de droite, on lisait le mot : *Étude*. Avant que Rocambole eût eu le temps de répondre, l’Alsacienne ouvrit cette dernière et dit :

– Monsié, des monsié qui viennent pour une saisie !

L’étude ressemblait au cabinet de travail d’un petit rentier. Il n’y avait qu’un petit bureau au milieu et une toute petite table dans un coin. Accoudé sur la petite table, un gamin de quinze ans, l’unique clerc de M. Boisdureau. Derrière le bureau, M. Boisdureau lui-même. M. Boisdureau avait une physionomie qui surprenait presque autant que sa maison. C’était un petit homme tout rond, tout chauve, tout souriant, entre deux âges, le nez un peu rouge, mais l’œil vif et bien fendu, la lèvre lippue et sensuelle.

– Monsieur, vous venez sans doute pour affaires et hier encore je me serais mis à votre disposition, mais aujourd’hui c’est bien différent : mon étude est fermée.

– Serait-ce donc jour de fête ? demanda Rocambole, qui était un peu brouillé avec le calendrier et le martyrologe.

– Non pas, non pas, dit le gros petit homme en tirant de son gousset une prise de tabac et se barbouillant le nez complaisamment. Je ne ferai pas d’affaires aujourd’hui, ni demain, ni jamais plus. Je suis artiste, voyez-vous, messieurs : j’ai même eu dans ma jeunesse un prix de violon au Conservatoire. C’était le bon temps… Mais vous savez, il faut vivre, il faut songer au lendemain… et dame, on cherche une profession sérieuse…

– Celle de violoniste ? demanda Rocambole.

– Non, celle d’huissier. Je l’ai été vingt ans… j’ai fait une fortune honnête… l’*aurea mediocritas* du poète, vous savez ?

– Mais vous n’êtes donc plus huissier ? fit Milon.

– Non, monsieur ! depuis hier soir. J’ai vendu, et j’attends mon successeur pour l’installer.

– Ah ! c’est différent. Mais comme nous ne venons pas pour affaires…

– Pourquoi donc venez-vous ? demanda l’ex-huissier.

Et il regarda ses deux visiteurs avec un étonnement mélangé de défiance. Rocambole prit la chaise qui lui était offerte :

– Nous venons payer une dette, dit-il.

– Ah ! très bien, dit l’huissier, dont la nature reprit aussitôt le dessus.

III

– Monsieur, dit Rocambole en regardant l'huissier entre les deux yeux, vous avez poursuivi une femme qui nous intéresse vivement, monsieur et moi.

– C'est fort possible, répondit M. Boisdureau d'un air aimable, j'ai poursuivi beaucoup de femmes en ma vie, des femmes légères surtout.

Et il eut un sourire agréable et malicieux.

– Je saisissais les perroquets et les chiens de la Havane, continua-t-il d'un ton facétieux : c'était le meilleur moyen de me faire payer. Telle femme qui demeurait impassible quand on parlait de vendre son mobilier, ses dentelles ou ses chevaux, jetait des hauts cris et pâlissait si je mettais sur mon procès-verbal de saisie une perruche parlant très bien et prononçant distinctement le nom d'Albert ou de Théodore, ou un joli bichon au poil frisé répondant au nom de Tom. Le lendemain un tout jeune homme venait payer.

– Mais ce n'est point d'une femme de ce genre qu'il s'agit, dit Rocambole.

– Vraiment ? Alors il est à peu près certain que je ne me souviens pas, reprit le galant huissier. Les femmes ordinaires n'ont laissé aucune trace dans ma mémoire.

– Pas même, dit Milon, une pauvre maîtresse de pension…

– J'en ai poursuivi dix au moins.

– Celle dont nous venons acquitter la dette… Et Rocambole appuya sur ces derniers mots.

– Je n'en connais qu'une qui me doive encore de l'argent. Oh ! une misère… deux ou trois cents francs… J'avais accordé du temps… C'était une jolie jeune fille qui venait tous les mois apporter un petit acompte… Ma foi ! j'ai fini par donner quittance… je devenais amoureux de la jeune fille… et M^me^ Boisdureau, qui vivait encore – car aujourd'hui, je dois vous dire que j'ai mon bâton de maréchal – M^me^ Boisdureau, dis-je, me faisait des scènes chaque fois que M^lle^ Antoinette venait.

– Antoinette ! s'exclama Milon.

– Vous la connaissez ? dit l'huissier.

– Antoinette !… elle se nommait Antoinette… répéta le pauvre colosse avec une émotion intraduisible. Et la maîtresse de pension, comment se nommait-elle ?

– Attendez… je vais vous le dire.

Et l'huissier se leva, ouvrit les cartons d'un casier en acajou et finit par retirer un dossier qu'il ouvrit et compulsa lentement.

– La dame dont je parle, dit-il, se nommait M^me^ Raynaud.

– Oui, c’est bien cela, dit Milon. Elle n’est pas morte, au moins ?

– Elle ne l’était pas il y a deux ans, toujours… Et l’huissier rassembla ses souvenirs…

– Oui, dit-il, c’est bien cela. C’est au mois de décembre de l’autre année que, fatigué par les récriminations de M^me^ Boisdureau, j’ai donné quittance à M^lle^ Antoinette.

– Sainte femme du bon Dieu ! murmura Milon qui pleurait, elle a gardé les deux orphelines !

– Alors, fit Rocambole, vous savez où elle demeure maintenant ?

– M^me^ Raynaud ?

– Oui.

L’huissier eut un agréable sourire.

– Je sais du moins, dit-il, où elle demeurait il y a deux ans. Et il continua à compulser le dossier.

– Alors, dit Milon, vous allez nous le dire…

Mais sans doute l’huissier comptait sur cette demande, car il regarda Milon et lui dit avec calme :

– Cela dépend.

– Ah ! dit Rocambole qui comprenait.

– Voyez-vous, reprit M. Boisdureau, je suis un malin, moi, et j’ai vu des créanciers qui pleuraient et demandaient l’adresse de leur débiteur, en disant que c’était leur frère. Tout cela pour loger le malheureux à Clichy. Je ne m’intéresse pas beaucoup à cette vieille dame, mais je m’intéresse un peu à M^lle^ Antoinette.

– C’est ma nièce, dit Milon.

L’huissier parut n’avoir pas entendu ; il prit une plume et se livra à une longue et laborieuse addition.

– Hé ! hé ! dit-il, j’ai été coulant… avec la petite demoiselle. Il y a un reliquat de trois cent quarante-sept francs.

Un sourire effleura les lèvres de Rocambole.

– Cependant, dit-il, vous avez donné quittance ?

– Oui, mais je ne suis pas obligé de donner l’adresse de ces dames.

– À moins, dit Rocambole, qu’on ne vous paie les trois cent quarante-sept francs.

– Il n’est rien de tel que les gens d’esprit pour comprendre à demi-mot, dit l’huissier en saluant. Excusez-moi, mais c’est une garantie morale.

– Pourquoi morale ? fit Rocambole avec un sourire, tandis que le pauvre Milon était au supplice.

– Vous allez comprendre, dit M. Boisdureau, ou vous êtes des créanciers qui voulez troubler le repos de ces pauvres dames…

Milon fit un geste de dénégation.

– Ou vous avez un intérêt de cœur à les retrouver.

– Après ? fit Rocambole.

– Dans le premier cas, poursuivit Boisdureau, s'adressant à Milon, vous ne paieriez point trois cent quarante-sept francs ?

– C'est assez probable.

– Dans le second, vous les payerez avec joie.

– Vous êtes très fort, dit Rocambole, et la compagnie des huissiers fait en votre personne, monsieur Boisdureau, une perte considérable.

M. Boisdureau salua. Rocambole tira son portefeuille, y prit quatre cents francs en billets de banque et les posa sur le bureau de l'ex-huissier.

– Vrai ? dit celui-ci s'adressant à Milon, mon Antoinette est votre nièce ?

– Oui, dit Rocambole qui prit le mensonge pour lui, et monsieur est le dernier oncle d'Amérique.

– Plaît-il ? fit l'huissier ébahi.

– Il apporte à sa nièce un million de dot.

M. Boisdureau fit un soubresaut sur son siège :

– Elle est bien jolie ! dit-il avec un soupir.

– Mais on ne lui donnera pour mari qu'un homme raisonnable, dit Rocambole, qui prit un malin plaisir à jeter une espérance folle dans le cœur de l'huissier.

M. Boisdureau se sentit pâlir et trembler.

– L'adresse, fit Milon anxieux, l'adresse ?

– Ces dames, dit l'ancien officier ministériel, demeuraient, il y a deux ans, rue d'Anjou-Saint-Honoré, 19.

Milon se leva précipitamment. M. Boisdureau ouvrit son bureau et fouilla dans toutes ses poches pour y trouver 53 francs.

– C'est inutile, dit Rocambole qui s'amusait beaucoup de ce grotesque personnage, nous nous reverrons…

À ces mots, M. Boisdureau fut transporté au septième ciel, et se vit l'heureux époux de la belle Antoinette. Milon n'avait pas pris le temps de saluer : il était déjà dans le fiacre qui stationnait à la porte. Rocambole le suivit, reconduit par M. Boisdureau ravi.

– Rue d'Anjou, 19 ! cria Milon au cocher, et cinq francs de pourboire, si tu brûles le pavé.

Le fiacre partit comme un éclair.

Vingt minutes après, il arrivait rue d'Anjou. Milon s'élança sous la porte cochère et se trouva face à face avec le père Philippe.

– M^me^ Raynaud ? lui dit-il.

– C’est ici, répondit le concierge.

– Où ? à quel étage ?

– Un instant, dit le père Philippe, qui paraissait tout bouleversé : ce n’est pas le moment de monter chez M^me^ Raynaud… elle est encore au lit… À moins que…

Il hésita.

– Il faut absolument que je la voie ! dit Milon.

– Apportez-vous des nouvelles de mademoiselle ? demanda le concierge.

– Hein ? plaît-il ? fit Milon, qui recula d’un pas.

– Oui, dit le concierge, de M^lle^ Antoinette, qui est sortie hier soir… qui n’est pas rentrée… et qu’on cherche partout !…

Milon poussa un cri.

– Antoinette ! dit-il, partie !… Où est-elle ?

– Mais, monsieur, dit le père Philippe, qui, ayant épousé sa femme longtemps après la condamnation de Milon, ne le connaissait pas, si nous le savions… je ne vous le demanderais pas… M^me^ Raynaud a attendu toute la nuit… mademoiselle n’est pas rentrée… M^me^ Raynaud est comme une folle… et ma femme aussi… et moi je perds la tête…

Milon s’était pris la tête à deux mains et pirouettait sur lui-même comme s’il eût été frappé de la foudre.

– Ma femme vient de courir chez M. le baron, qui avait écrit, paraît-il, à M^lle^ Antoinette hier soir, et qui lui a envoyé sa voiture.

– Quel baron ? fit Rocambole en s’avançant.

– Le père de M. Agénor.

– Qu’est-ce que M. Agénor ?

– Un jeune homme très riche qui est amoureux de M^lle^ Antoinette.

– Et son père est baron ?

– Oui… le baron de Morlux.

Milon jeta un cri ; mais Rocambole lui serra le bras à le briser.

– Tais-toi ! dit-il.

En même temps, une femme franchit le seuil de la porte cochère et entra en disant d’une voix brisée :

– Elle n’y est pas !

Milon se retourna et jeta un nouveau cri :

– Ma cousine !

– Milon ! exclama la pauvre mère Philippe, qui chancela d’émotion et faillit tomber à la renverse.

Rocambole, qui était l’homme des heures critiques, la prit dans ses bras et la porta dans la loge, car les locataires de la maison commençaient à se mettre aux fenêtres.

IV

La mère Philippe avait éprouvé un tel saisissement en revoyant Milon, qu'elle avait presque perdu connaissance. Son mari, qui n'avait jamais vu Milon, ne comprenait rien à ces deux mots de *cousin* et de *cousine* qu'ils avaient échangés.

Mais Rocambole lui dit :

– Ne vous occupez pas de nous, mon brave homme, mais de M^lle^ Antoinette.

Et il ferma la porte de la loge.

Au nom d'Antoinette, la mère Philippe retrouva un peu de sa présence d'esprit. Rocambole lui prit la main :

– Voyons, ma chère dame, dit-il, Milon vous expliquera plus tard comment il est revenu. Pour le moment, il ne s'agit ni de lui ni de vous ; nous sommes venus ici pour voir M^me^ Raynaud et les deux jeunes filles qu'elle a avec elle.

– Elle n'en avait qu'une, l'autre est en Russie, dit la mère Philippe. M^lle^ Antoinette qui est restée…

– Oui. Eh bien ! où est-elle ? Calmez-vous et tâchez de me répondre clairement.

– Voici la chose, dit la mère Philippe. M^lle^ Antoinette a tourné la tête à un jeune homme, M. Agénor de Morlux.

Milon poussa un cri.

– Mais tais-toi donc ! fit Rocambole. Eh bien ! le jeune homme ?

– Il veut épouser M^lle^ Antoinette.

– Bon ! après ?

– Hier, il l'a reconduite jusqu'à la porte. Puis une heure après on a apporté une lettre.

– De M. Agénor ?

– Non, de M. le baron de Morlux, son père.

– Qui demeure ?…

– Rue de l'Université. J'en reviens.

– C'est bien cela, murmura Rocambole impassible. Et que disait le baron dans cette lettre ?

– Qu'il voulait voir M^lle^ Antoinette et qu'il lui enverrait sa voiture à neuf heures.

– Ce qu'il a fait…

– Mais non, monsieur. Je viens de chez le baron ; il n'a pas écrit de lettre, sa voiture n'est pas sortie, et il pense que c'est son fils qui a enlevé M^lle^ Antoinette.

– Où demeure le fils ? s'écria Milon.

– À côté. J'en reviens. Mais il n'y est pas… Il est parti hier soir à neuf heures.

– Le misérable ! hurla Milon en serrant les poings.

– Mais tais-toi donc ! répéta Rocambole. Puis il dit à la mère Philippe :

– Il faut que M^lle^ Antoinette se retrouve, et pour cela, il ne faut pas crier… Entendez-vous ?

Les deux concierges subissaient déjà le mystérieux ascendant que Rocambole ne tardait pas à exercer sur tout ce qui l'entourait. La mère Philippe avait cessé de se lamenter. Rocambole reprit :

– Est-ce que tous les gens de la maison savent déjà que M^lle^ Antoinette a disparu ?

– Oh ! non, monsieur, personne ne le sait.

– Il faut qu'on l'ignore.

– Je pensais à aller chez le commissaire de police, dit naïvement le père Philippe.

– Non, dit Rocambole, il ne faut pas y aller.

Milon regardait le maître avec une douloureuse stupeur.

– Sais-tu l'allemand ? lui demanda celui-ci.

– Oui, dit Milon.

– Et vous ? fit Rocambole en regardant les concierges. Philippe et sa femme firent un geste négatif.

– Alors, reprit Rocambole en allemand, écoute-moi bien surtout.

– Parlez, maître.

– Mon ami, continua Rocambole, nous sommes arrivés, non pas douze heures, mais huit jours trop tard. La jeune fille qui vient de disparaître est aux mains de ses ennemis ; il faut l'en arracher.

– Oui, dit Milon, mais comment ?

– D'abord, il faut savoir ce qu'elle est devenue.

– C'est pour cela, murmura Milon, que le mari de ma cousine pensait à aller voir le commissaire de police.

Rocambole haussa légèrement les épaules :

– Tu oublies toujours, dit-il, que la police et nous, nous sommes brouillés.

– C'est juste.

– Donc ce n'est pas à elle qu'il faut s'adresser…

– Mais alors, il faut aller chez M. de Morlux.

– Pas encore ; il faut d’abord savoir si le fils est complice du père.

– Pardi ! s’écria Milon, c’est tout simple.

– Mais non… ce n’est pas même mon opinion. Allons rue de Surène.

– Vous allez savoir si M. Agénor est réellement parti ? fit la mère Philippe qui, tout en ne comprenant rien à la conversation de Milon et de Rocambole, avait entendu le mot Surène.

– Oui, dit Milon.

La mère Philippe reprit :

– On ne m’ôtera pas de l’idée, fit-elle, que c’est un mauvais coup monté en dehors de M. Agénor. C’est un trop bon jeune homme… et puis il avait pour M^lle^ Antoinette trop de respect.

– Vous croyez qu’il l’aime réellement ? demanda Rocambole.

– Il en est fou.

– Et qu’a dit son père quand vous lui avez porté la lettre signée de son nom ?

– Il a dit que cette lettre était fausse, que c’était bien certainement son fils qui était un franc mauvais sujet et qui avait voulu abuser de la naïveté de M^lle^ Antoinette. Mais moi, je ne crois pas ça, ajouta la mère Philippe.

– Ni moi non plus, dit Rocambole.

– Que faire ? que faire ? murmurait Milon qui roulait de gros yeux pleins de larmes.

– Je ne sais pas encore, répondit le maître ; mais je le saurai dans une heure. Viens avec moi.

– Nous ne montons donc pas chez M^me^ Raynaud ?

– À quoi bon ?

Et Rocambole dit à la mère Philippe :

– Vous pensez bien que Milon aime les enfants de sa maîtresse.

– Oh ! pour ça, c’est vrai, dit la mère Philippe.

– Or, je suis son ami, moi, et je ferai tout ce qu’il faudra pour retrouver M^lle^ Antoinette.

La mère Philippe regarda Rocambole.

– Je ne vous connais pas, dit-elle, mais c’est égal, j’ai confiance en vous.

– Alors, répondit Rocambole, il faut m’obéir.

– Parlez !

– Quand nous serons partis, vous monterez chez M^me^ Raynaud, et vous lui direz que rien de fâcheux n’est arrivé à M^lle^ Antoinette, que c’est M. de Morlux qui vous l’a dit et qu’elle ne tardera pas à revenir.

– Mais, monsieur…

– Il faut que cela soit ainsi, dit Rocambole, et maintenant, vous allez cesser de vous désoler.

– Mais vous la retrouverez donc ?

– Certainement.

– Aujourd'hui ?

– Je ne sais pas… mais on la retrouvera… soyez tranquille. Et Rocambole emmena Milon.

– Où allons-nous ? demanda celui-ci.

– Rue Serpente, chez le docteur Vincent.

Ils remontèrent en voiture, et une demi-heure après, ils arrivèrent dans cette maison dont la mère de Noël dit Cocorico était concierge.

Mais ce ne fut point tout d'abord chez le docteur Vincent que monta Rocambole. Il grimpa jusqu'au cinquième étage où, l'avant-veille, il avait changé de costume, et là il fit une nouvelle toilette.

Quelques minutes après, le docteur Vincent vit arriver chez lui un monsieur qui portait un tablier à poches et ressemblait à s'y méprendre à un garçon d'amphithéâtre. D'abord il ne le reconnut pas. Mais Rocambole lui dit en souriant :

– Vous ne remettez donc pas vos amis de la villa Saïd ? Le docteur tressaillit.

– Bien, dit Rocambole, je vois que vous me reconnaissez maintenant. Je vous avais promis ma visite.

– Vous avez besoin de moi ? demanda le docteur.

– Oui, dit Rocambole en s'asseyant auprès de la chaise devant laquelle était le docteur. Prenez une plume et écrivez.

– À qui ?

– Au baron Philippe de Morlux. La campagne est commencée ; il s'agit de la mener à bien.

– Que dois-je donc lui écrire ?

– Ceci.

Et Rocambole dicta, tandis que le docteur écrivait docilement :

« Monsieur le baron,

« J'espère que le souvenir de nos relations de jeunesse vous permettra de me rendre un signalé service.

« Enveloppé dans un sinistre pécuniaire, j'ai besoin de vingt mille francs, et cela avant ce soir. »

– Mais, dit le docteur en s'arrêtant, c'est un chantage, cela ?

– Non, dit Rocambole, c’est un moyen pour moi de pénétrer chez le baron, car je suis un garçon d’amphithéâtre et je porterai la lettre.

Le docteur reprit la plume et Rocambole continua à dicter.

V

M. le baron Philippe de Morlux n’avait pas revu son frère Karle depuis la veille. Ce dernier l’avait bien prévenu de ce qui arriverait, c’est-à-dire que quelqu’un de la maison de la rue d’Anjou ne manquerait pas de venir réclamer Antoinette, et il lui avait fait sa leçon. Le baron avait donc jeté des hauts cris en apprenant que M^lle^ Antoinette avait disparu, et comme on lui montrait une lettre signée de son nom, il s’était écrié que cette lettre n’était pas de lui et constituait un faux. Ce qui était vrai, du reste, car cette lettre avait été écrite par Timoléon, sous la dictée de M. Karle de Morlux.

La concierge de la rue d’Anjou partie, M. Philippe de Morlux avait tranquillement attendu la visite de son frère, lequel allait sans doute avoir beaucoup de choses à lui raconter. Mais avant que M. Karle de Morlux arrivât, un homme se présenta à l’hôtel.

– Je suis, dit-il au valet de chambre, envoyé par le docteur pour prendre des nouvelles de votre maître.

M. de Morlux avait fait appeler le lendemain de l’accident, c’est-à-dire la veille au matin, son médecin ordinaire qui s’était incliné très bas en apprenant que sa jambe cassée avait été remise par le célèbre docteur Vincent.

Le valet de chambre introduisit donc sans aucune difficulté cet homme qui portait le tablier et le costume d’un employé d’hôpital en tenue de service. M. de Morlux, en le voyant entrer, crut tout d’abord qu’il était envoyé par son médecin. Mais le nouveau venu, qui n’était autre que Rocambole, dit aussitôt :

– Monsieur le baron, je suis un des élèves du docteur Vincent.

À ce nom, le baron sentit ses cheveux se hérisser ; puis il fit un signe impérieux au valet, qui sortit.

– Que me veut le docteur ? demanda M. de Morlux avec une certaine émotion.

– Le docteur désire d’abord, répondit Rocambole, avoir de vos nouvelles.

– Je vais mieux…

– Ensuite, il m’a remis cette lettre.

M. de Morlux étendit une main tremblante, prit la lettre, l’ouvrit, et, à mesure qu’il lisait, Rocambole le vit pâlir.

– Monsieur, dit enfin le baron, le docteur Vincent est un de mes anciens amis, et je suis trop heureux de lui rendre le petit service qu’il me demande. Seulement, vous pensez bien que, si riche qu’on soit…

– Oui, on n’a pas toujours vingt mille francs sur soi, n’est-ce pas ? dit Rocambole.

– Précisément. Aussi vais-je être obligé de vous faire attendre au moins une heure ; le temps d'envoyer chez mon notaire.

– J'attendrai, dit Rocambole, qui s'assit sans façons, comme un homme qui sait très bien qu'on se gardera de le jeter à la porte.

Puis il se prit à examiner le baron.

M. de Morlux sonna et se fit apporter de quoi écrire dans son lit. Il écrivit en effet à son notaire, le priant de lui envoyer au plus vite vingt mille francs. Le baron, tout en écrivant, se disait :

– Ces vingt mille francs que je vais donner, c'est ma sauvegarde vis-à-vis du docteur. Il se taira…

Rocambole, lui, faisait cette réflexion :

– Voilà un homme qui me prend pour un imbécile et ne se doute pas que je sais son histoire.

Tandis qu'on portait la lettre chez le notaire, et que Rocambole attendait, le bruit d'une voiture retentit dans la cour. C'était M. Karle de Morlux qui arrivait. M. Karle n'était pas seul.

Rocambole, qui s'était, comme par distraction, approché de la fenêtre, vit deux hommes qui traversaient la cour et montaient les marches du perron. Alors il vint se rasseoir tranquillement.

– Monsieur, dit M. de Morlux essayant de voir si l'élève savait quelque chose de ce lien qui l'unissait au docteur Vincent, est-ce que le docteur n'a pas une clientèle considérable ?

– Oui, monsieur, mais, dit Rocambole, il gagne moins d'argent que la plupart de ses illustres confrères.

– Pourquoi ?

– Il soigne les pauvres et fait beaucoup de bien.

Ici Rocambole crut pouvoir témoigner quelque enthousiasme et dit naïvement :

– C'est un saint, le docteur Vincent !…

Le baron respira plus librement, et se dit : Ce niais-là ne sait pas que son illustre maître a été un empoisonneur.

Ce fut en ce moment que M. Karle de Morlux entra. Rocambole prit un air bête et le regarda avec la curiosité d'un paysan entrant pour la première fois dans une grande ville. M. Karle de Morlux, qui aperçut son tablier, fixa à peine Rocambole. Il alla s'asseoir dans un fauteuil auprès du lit de son frère, et lui dit dans une langue qu'ils pouvaient croire inconnue de la personne présente à leur entretien :

– Quel est donc cet homme ?

Rocambole ne sourcilla point et continua à garder son attitude indifférente et niaise. M. Philippe de Morlux répondit dans le même langage :

– Cet homme est un élève de l’hôpital de la Charité que le docteur Vincent m’a envoyé.

– Pour te soigner ?

– Non, pour me demander vingt mille francs.

– Ah ! ah ! voici que le chantage commence ?

– J’en ai peur…

– Mon cher, dit M. Karle de Morlux, il faut savoir faire la part du feu. Il vaut mieux donner vingt mille francs que discuter avec un homme qui vous a rendu, au reste, un assez joli service. Tu n’avais donc pas vingt mille francs chez toi ?

– Non ; avant-hier, j’ai perdu beaucoup d’argent au club. Et puis, je voulais t’attendre pour te consulter.

– Il faut payer, voilà mon conseil. Le bonhomme se tiendra tranquille.

– Ce qui m’étonne, reprit M. de Morlux, c’est qu’avant-hier il est sorti d’ici comme un homme bourrelé par le remords.

– Eh bien ! il aura réfléchi, voilà. Maintenant, parlons de choses plus sérieuses.

Rocambole avait bâillé deux ou trois fois en homme qui s’ennuyait fort.

– Monsieur, lui dit le baron en français, je suis désolé de vous faire attendre. Si vous voulez entrer là dans mon cabinet, vous y trouverez les journaux du jour.

La porte du cabinet était ouverte et se trouvait au pied du lit. Rocambole entra dans cette pièce, s’assit dans un grand fauteuil, et prit un journal qu’il déploya de telle manière qu’il pût à son aise, par la porte entrebâillée, considérer les deux frères, dont le visage était reflété par une glace, tandis qu’il leur était impossible, à eux, d’apercevoir le sien.

– Voilà des gens, pensait-il, qui n’ont pas de chance avec moi. Ils parlent une langue que personne ne sait en France, excepté quelques centaines de paysans, et il se trouve que je l’ai apprise, moi, et que je parle comme un bas Breton de pur sang celtique. C’était en effet en bas breton que MM. de Morlux, gentilshommes armoricains, s’exprimaient. M. Karle reprit :

– Je le sais, la concierge est venue ce matin toute désolée ; et elle m’a annoncé qu’elle allait courir chez Agénor.

– Oui, mais Agénor est parti et il sera à Rennes ce soir, dit Karle de Morlux. Je l’ai mis en voiture. Puis, j’ai envoyé à sa grand-mère la dépêche dont nous étions convenus. Elle le gardera bien huit jours.

– Et la demoiselle a été arrêtée ?

– En compagnie des hommes de Timoléon.

Rocambole lisait avec une attention béate un premier-Paris(1) du *Constitutionnel*.

– Et elle n’a pas pu prouver son innocence ? continua M. Philippe de Morlux.

– Oh ! elle est forte… elle s’est bien débattue, va !

– Mais elle a succombé ?

– Dame ! tu penses bien qu'entre les voleurs qui la reconnaissaient pour leur complice et la bonne femme qui est venue la réclamer comme sa fille, il y a eu une si touchante unanimité que le commissaire et les agents ne pouvaient la laisser partir.

– Où l'a-t-on conduite ?

– Au dépôt d'abord, mais elle a dû y passer une heure à peine, et avant midi elle sera à Saint-Lazare.

Rocambole quitta un moment son journal des yeux, et il vit M. Karle qui riait de son mauvais rire. Karle continua :

– C'est un homme assez fort, ce Timoléon. Il a marché vite, et, jusqu'à présent, il ne nous vole pas notre argent.

« Hé ! hé ! pensait Rocambole, je connais ça, Timoléon. »

– Quand cet imbécile sera parti, poursuivit M. de Morlux, faisant allusion au prétendu élève du docteur Vincent, nous ferons entrer Timoléon et nous causerons avec lui. Il a tout un plan pour qu'Antoinette ne sorte jamais de prison.

– Tu l'as donc amené ? demanda le baron.

– Oui, il est dans la pièce voisine, il attend.

Rocambole se remit à lire *Le Constitutionnel*. Quelques minutes après, le valet de chambre revint. Il apportait une grosse lettre cachetée. Le baron l'ouvrit et une liasse de billets de banque s'en échappa. Rocambole, grâce à la glace qui reflétait le lit du baron et ses abords, put saisir un jeu de physionomie assez étrange chez le domestique. Évidemment cet homme avait porté la lettre chez le notaire, sans en deviner le but, et il avait rapporté la réponse, sans même supposer que cette enveloppe renfermait presque une fortune.

« Voilà un homme à vendre et par conséquent à acheter », se dit Rocambole.

– Monsieur, lui cria le baron, je suis à vous.

Rocambole s'approcha près du lit et le baron lui tendit les vingt mille francs. Il donna un reçu avec une loyauté niaise, salua avec un profond respect et sortit à reculons. Comme il allait franchir le seuil de la porte, il éternua et sortit un grand mouchoir à carreaux bleus de la poche de son tablier, dans lequel il s'enveloppa toute la figure. Maître Timoléon était dans le salon d'attente.

VI

Rocambole passa auprès de Timoléon. Un homme qui a été de la police ou qui a eu maille à partir avec elle ne laisse jamais passer qui que ce soit auprès de lui sans le dévisager, comme on dit. C'est une habitude, et c'est à cette habitude, devenue presque machinale, qu'on a dû quelquefois l'arrestation d'un grand coupable, parvenu jusque-là à se soustraire à toutes les recherches. Timoléon regarda donc Rocambole.

Mais Rocambole se moucha bruyamment et hâta le pas. D'ailleurs, M. de Morlux ayant la jambe cassée, il était tout naturel qu'un homme portant le tablier d'uniforme des hôpitaux sortît de chez lui. Rocambole traversa donc l'antichambre sans avoir éveillé l'attention de Timoléon. Il arriva jusqu'à l'escalier.

Là, il trouva le valet qui avait, sans le savoir, apporté les vingt mille francs de chez le notaire. C'était pour Rocambole le cas ou jamais de se servir de ce don merveilleux de fascination qu'il possédait. Le naïf infirmier redevint tout à coup le hardi forçat Cent dix-sept, l'homme qui courbait sous son regard les plus mutins et les plus résolus. Et devant cet œil de feu, le valet détourna la tête. Mais Rocambole lui prit le bras et lui dit à voix basse :

– Un mot.

– Que voulez-vous ? dit le valet avec une émotion subite.

– C'est toi qui es allé chez le notaire ?

– Oui.

– Savais-tu ce que tu rapportais ?

Le valet tressaillit.

– Pourquoi me demandez-vous cela ? dit-il.

– Mais, répondit Rocambole, uniquement pour savoir, voilà tout.

Et, sans affectation aucune, il tira les billets de sa poche et se mit à les chiffonner. Le valet tressaillit de nouveau.

– Écoute, mon garçon, je parie que si tu avais seulement la moitié de cette somme…

Et son regard pesa plus fort sur le valet, qui balbutia :

– Que voulez-vous donc dire ?

– C'est gentil, vingt mille francs, dit Rocambole. Avec cela on entreprend un petit commerce.

Le valet regardait toujours les billets avec une sorte d'avidité vertigineuse. Rocambole reprit :

– Je gage que si tu avais su ce qu'il y avait dans l'enveloppe que t'a remise le notaire, tu aurais fait demi-tour à gauche.

– Monsieur !

– Il est donc bien heureux que tu ne l'aies pas su, car tu aurais eu certainement, tôt ou tard, des démêlés avec la justice, tandis que tu peux gagner honnêtement cette somme.

Le valet de chambre fit un pas en arrière. Rocambole prit un des billets et le lui mit dans la main.

– Voilà pour m'écouter, dit-il.

Le valet se planta sur ses deux pieds et attendit. L'escalier était désert.

– Veux-tu être mon esclave pendant vingt jours, dit Rocambole, et les vingt mille francs sont à toi ?

– Mais qui donc êtes-vous ? balbutia le valet.

– Un homme qui paie bien. Cela doit te suffire. Comment te nommes-tu ?

– Germain.

Et Germain ne rendit pas le billet de mille francs.

– Je veux voir et entendre ce qui se passera et ce qui se dira dans la chambre de ton maître, poursuivit Rocambole, qui sentait bien que cet homme lui appartenait déjà corps et âme.

– Quand ? demanda le valet.

– Tout de suite. Il y a un second billet en sortant, si je n'ai été ni rencontré, ni vu.

– Venez avec moi, dit le valet.

Il entraîna Rocambole jusqu'au bas de l'escalier, lui fit parcourir le vaste vestibule de l'hôtel, ouvrit une petite porte et lui montra les premières marches d'un escalier de service.

Au premier étage de cet escalier se trouvait un long corridor. À l'extrémité de ce corridor était le cabinet de toilette du baron. Cette pièce, dans laquelle Rocambole et son conducteur entrèrent sur la pointe du pied, communiquait avec la chambre à coucher par une porte dont la partie supérieure était vitrée. Le valet posa sans bruit un tabouret devant la porte, afin que Rocambole pût arriver jusqu'aux carreaux.

– C'est bien, fit celui-ci d'un geste.

Et il monta sur le tabouret et renvoya le valet de chambre. Puis il regarda et écouta.

Tandis que celui qu'il appelait le maître épiait la conversation de Timoléon avec les deux frères de Morlux, Milon, caché dans un fiacre, attendait à quelque distance, dans la rue de l'Université.

Il attendit longtemps ; il s'écoula même près de deux heures. Mais enfin Rocambole reparut, sauta dans le fiacre et dit au cocher :

– Rue d’Anjou !

En même temps il se débarrassa à la hâte de son tablier d’infirmier des hôpitaux.

– Eh bien ? fit Milon anxieux.

– Je te répondrai quand nous serons à la rue d’Anjou, répondit Rocambole qui paraissait fort agité.

– Vous savez où est Antoinette ?

– Oui.

Milon respira. Rocambole ajouta :

– Et j’aimerais mieux ne pas le savoir.

– Que voulez-vous dire, maître ?

– Rien. La partie est engagée, il faut la gagner ; mais nous avons affaire à une forte partie.

– Ah ! les misérables ! hurla Milon qui se prit à grogner comme une bête fauve blessée.

– Ils ont à leur service un homme qui est presque de ma force, dit Rocambole.

– Qui donc ?

– On l’appelle Timoléon.

– Il me semble que j’ai entendu parler de cet homme au bagne.

– C’est tout naturel, mais ce n’est pas de lui qu’il s’agit… du moins pour le moment.

À mesure que le fiacre marchait, Rocambole témoignait une impatience plus vive. Milon n’osait plus l’interroger. Il n’était pas huit heures, lorsque Rocambole et Milon avaient quitté la rue d’Anjou pour courir chez le docteur Vincent. Maintenant il était près de midi.

– Pourvu que nous arrivions à temps ! dit le maître.

– Mais que se passe-t-il donc rue d’Anjou ?

– Si nous arrivons trop tard, murmurait Rocambole comme se parlant à lui-même, il ne faudra plus compter sur la justice : il faudra faire nous-mêmes nos affaires.

Et le fiacre s’arrêta rue d’Anjou et Rocambole s’élança sous la porte cochère. Le père Philippe se précipita hors de la loge, le visage rayonnant.

– Elle est retrouvée ! dit-il.

Milon jeta un cri de joie, mais Rocambole pâlit et dit au père Philippe :

– Est-elle ici ?

– Non, mais elle a envoyé chercher M^{me} Raynaud.

– Par qui ?

– Par une vieille dame qui est la dame de compagnie de la tante de M. Agénor, et l'a fait monter en voiture. C'est ma femme qui l'a accompagnée.

– La vieille dame ?

– Non, M^me^ Raynaud, mais elle va revenir, et elle ramènera M^lle^ Antoinette.

– Et la vieille dame ?

– Ma foi ! dit le père Philippe, il y a un peu de micmac dans tout ça, et si la vieille dame n'avait apporté une lettre de M^lle^ Antoinette…

– Ah ! elle a écrit ! dit Milon joyeux.

Rocambole le regarda de travers.

– Oui, reprit le père Philippe, il paraît que le père de M. de Morlux fait des difficultés pour son mariage. Alors M. Agénor a enlevé M^lle^ Antoinette, en tout bien, tout honneur, par exemple ! et il l'a conduite chez sa tante.

– Après ? fit Rocambole.

– La vieille dame est donc demeurée là-haut tandis que M^me^ Raynaud et ma femme s'en allaient à Passy, car c'est là que la tante de M. Agénor habite.

– Alors elle est en haut, dit Rocambole qui eut un frisson d'espoir.

– Non, elle vient de sortir avec deux messieurs décorés qui sont venus tout à l'heure et qui connaissaient bien la maison, sans doute, car ils sont montés tout droit chez M^me^ Raynaud sans rien me demander. La vieille dame est redescendue avec eux et elle m'a dit en passant :

– Ne soyez pas inquiet, je serai bientôt de retour.

Les messieurs avaient une voiture à la porte ; elle est montée avec eux.

– Eh bien ! dit froidement Rocambole, savez-vous où elle est allée ?

– Non, monsieur.

– Elle est allée à la préfecture de police et de là vers le juge d'instruction.

– Mais pour quoi faire ?

– Pour faire envoyer M^lle^ Antoinette à Saint-Lazare, répondit Rocambole avec un accent de rage. Timoléon a la première manche, et nous sommes roulés comme des enfants !

Milon tournoyait sur lui-même, anéanti par ce terrible mot de Saint-Lazare.

VII

Qu’était-ce que cette vieille dame qui était venue chercher M^me^ Raynaud ? C’est ce que nous allons expliquer succinctement.

Timoléon, en mettant à exécution le plan d’enlèvement qu’il avait conçu, avait tout prévu. Le témoignage des voleurs affirmant qu’ils connaissaient Antoinette, la prétendue mère venant la réclamer, tout cela était bien suffisant pour le commissaire de police. Mais, aucun inculpé n’est dirigé du dépôt de la préfecture sur une prison quelconque sans être interrogé par le juge d’instruction, et il était possible que devant ce magistrat Antoinette donnât de tels détails, en indiquant son domicile et les personnes qui pouvaient répondre d’elle, que sa liberté fût ordonnée sur-le-champ. Il allait donc parer à cette éventualité.

Donc, à huit heures et demie du matin, au moment où Rocambole et Milon venaient de quitter la rue d’Anjou, une voiture de maître s’arrêta devant la porte du numéro 19, et une dame de soixante ans environ en descendit. Le père et la mère Philippe étaient encore tout bouleversés. La dame, qui avait un air bien honnête et bien respectueux, entra dans la loge d’un air mystérieux.

– Mes bons amis, dit-elle, je suis la dame de compagnie de M^me^ la comtesse de Maulincourt, la tante de M. Agénor de Morlux.

Les concierges tressaillirent à ce nom, et celui d’Antoinette vint à leurs lèvres, en dépit des recommandations formelles de Rocambole.

– C’est justement de la part de M^lle^ Antoinette que je viens.

– Vous l’avez vue, exclama la mère Philippe.

– Sans doute, elle est chez M^me^ la comtesse. Mais, dit la vieille dame, conduisez-moi vite chez M^me^ Raynaud, afin que je la rassure ; je vous expliquerai cela là-haut.

La mère Philippe avait lestement monté l’escalier et la visiteuse, en dépit de son âge, avait le pied léger.

– Madame, madame, dit la mère Philippe en entrant, voici des nouvelles de M^lle^ Antoinette.

M^me^ Raynaud se leva vivement de son fauteuil. La pauvre femme pleurait. La visiteuse renouvela l’annonce de sa qualité et dit en souriant :

– M^lle^ Antoinette sera dans trois semaines la baronne de Morlux, et dans une heure, madame, elle sera dans vos bras.

– Mais que s’est-il donc passé ? demanda M^me^ Raynaud.

– Voilà ce que M^lle^ Antoinette vous explique en peu de mots, répondit la dame à l’air respectable.

Et elle tendit une lettre à Mme Raynaud, qui y voyait à peine, mais qui reconnut néanmoins ou crut bien reconnaître l'écriture d'Antoinette. Cette lettre était ainsi conçue :

« Ma chère maman,

« Je suis prisonnière chez Mme de Maulincourt, la tante d'Agénor et ma tante aussi bientôt. Une forte difficulté s'oppose à mon mariage et à ma mise en liberté. Toi seule peux la lever : il faut que tu viennes. Enveloppe-toi dans mon manteau fourré, qui est bien chaud. Fais-toi accompagner par la bonne mère Philippe et viens. Je ne veux pas t'en dire davantage.

« Ta fille chérie,

« ANTOINETTE.

« *P.-S.* – Mme Auger, la dame de compagnie de la comtesse, a donné rendez-vous chez nous, c'est-à-dire dans notre appartement, à l'oncle paternel d'Agénor, M. le comte de Morlux.

« Mais le vicomte est un homme inexact, qui se fait quelquefois attendre trois heures, et j'ai hâte de te voir.

« Monte dans la voiture de la comtesse avec la bonne Philippe, et laisse Mme Auger au coin du feu. Cette entrevue qu'elle doit avoir avec le vicomte est très importante, il s'agit de mon cher Agénor et de moi.

« Adieu encore. »

Mme Raynaud avait lu avec quelque difficulté ; mais la mère Philippe, qui avait été établie jadis et savait tenir des écritures, au besoin, l'avait aidée. L'écriture d'Antoinette était si bien imitée que la mère Philippe s'y trompa.

Comment avait-on pu opérer ce faux ? Agénor avait eu l'imprudence de confier à son père la première lettre d'Antoinette, cette lettre pleine de fierté qu'accompagnait le billet de mille francs restitué. Timoléon avait été jadis condamné comme faussaire, et imiter la première écriture venue était pour lui un jeu d'enfant. La falsification, grossière en apparence, devait réussir infailliblement auprès des deux femmes âgées et simples comme la pauvre institutrice et sa concierge. Et puis, comme avait dit cette dernière, la dame qui venait de la part d'une comtesse avait un air si sérieux et si respectable.

Mme Raynaud s'habilla donc à la hâte, le cœur plein de joie. La mère Philippe, elle, jeta sur ses épaules un châle tartan et se coiffa d'un bonnet à rubans ; et dix minutes après elles montaient toutes deux dans la prétendue voiture de Mme la comtesse de Maulincourt. C'était une fort belle voiture, du reste, un coupé trois quarts, attelé d'un magnifique trotteur : il y avait sur le siège, à côté du cocher, un groom en livrée blanche à parements rouges. La mère Philippe avait jugé tout cela d'un coup d'œil, et si elle eût manqué de confiance, la vue d'un aussi luxueux équipage eût dissipé ses moindres craintes. Tandis que le coupé partait, celle que la lettre désignait sous le nom de Mme Auger s'installait au coin du feu, dans l'appartement de Mme Raynaud et d'Antoinette. Le premier acte de la comédie était joué et avait pleinement réussi. Restait maintenant le second.

Peu après le départ de sa femme et de Mme Raynaud, le père Philippe vit venir à lui deux jeunes gens que leur mise désignait comme des domestiques en congé ou sans place,

c’est-à-dire qu’ils avaient gardé sous leur redingote le pantalon noisette serré au genou et boutonné à la cheville.

– Balthazar est-il à son écurie ? demanda l’un d’eux.

Balthazar était un cocher de la maison ; car il y avait deux écuries dans la cour du numéro 19.

– Il vient de sortir, répondit le père Philippe.

– C’est un camarade, reprit celui des deux jeunes gens qui avait pris la parole. Nous avons été longtemps dans la même maison, et nous sommes du même pays. Je pars ce soir et je voudrais lui demander ses commissions.

– Je ne crois pas qu’il rentre avant dix heures, reprit le père Philippe.

– C’est égal, nous l’attendrons.

On s’installa d’abord sous la porte cochère, puis dans la loge, puis le prétendu pays de Balthazar offrit un litre de vin chez le marchand de vin du coin.

Le père Philippe avait fini ses escaliers, la maison était tranquille ; il ne venait presque jamais personne frapper au carreau dans la journée. Enfin, l’heure du facteur était passée. Le père Philippe, qui n’avait jamais refusé une tournée, ferma donc sa loge et suivit ses nouvelles connaissances. On s’installa dans le classique cabinet, on but une bouteille de blanc, puis un cognac, puis deux ; il s’écoula une petite heure.

Pendant ce temps, un troisième personnage, en bras de chemise, en veste d’écurie, la tête coiffée d’un cône à rubans gris, fumait en nettoyant un mors de bride sur le pas de la porte du numéro 19. On eût dit un cocher de la maison. Si le père Philippe était rentré en ce moment-là, cet homme, que personne ne connaissait, se serait borné à dire qu’il attendait Nicolas. Nicolas était le cocher de l’autre écurie. Et tandis que le père Philippe buvait un troisième verre de cognac, un fiacre s’arrêta devant la porte et deux messieurs décorés en descendirent.

Le premier, trouvant la porte fermée, dit à cet homme qui nettoyait le mors de bride.

– Où est le concierge ?

– Il est sorti. Que demande monsieur ? répondit le faux palefrenier.

– M^me^ Raynaud.

– C’est au troisième, la porte à droite.

– Merci.

Et les deux messieurs montèrent et sonnèrent. La fausse M^me^ Raynaud vint ouvrir.

– M^me^ Raynaud ! répéta l’un des visiteurs.

– C’est moi ! dit la vieille dame.

– C’est bien vous qui avez avec vous une jeune fille du nom d’Antoinette ?

– Oui, monsieur, répondit-elle en manifestant sur-le-champ une vive émotion.

– Alors, madame, veuillez nous suivre, ajouta l’un de ces messieurs, qui tous deux étaient attachés au Parquet.

En même temps, le faux palefrenier s’esquivait, et les prétendus amis de Balthazar le cocher payaient la dépense et disaient au père Philippe, qui regagnait sa loge en toute hâte, qu’ils reviendraient dans une heure.

Le père Philippe avait donc vu la vieille dame redescendre avec les deux messieurs décorés et monter avec eux dans le fiacre. Quant à Rocambole, il voulut monter dans l’appartement de M^me^ Raynaud. La vieille dame avait emporté la clé, mais le père Philippe en avait une autre.

La lettre signée d’Antoinette était demeurée tout ouverte sur la cheminée. Rocambole la lut, puis il regarda Milon.

– Ils sont forts, mais je le suis aussi.

Milon s’arrachait les cheveux.

– Imbécile, lui dit Rocambole, tu en as vu bien d’autres avec moi.

– C’est vrai, murmura Milon.

– Eh bien ! obéis, et ne cherche pas à comprendre.

– Que faut-il faire, maître ?

– Tu vas partir pour Rennes, aujourd’hui même.

– Bien.

– Tu tâcheras de retrouver M. Agénor de Morlux, tu lui diras que tu es Milon. Ce lui suffira. Et puis, tu le ramèneras à Paris sans lui dire autre chose que ceci : « Antoinette court un grand danger. » En montant en voiture, tu adresseras une dépêche au major Avatar, pour que je sache l’heure de votre arrivée. Le reste me regarde.

– J’obéirai, dit Milon.

– Mon petit Timoléon, murmura Rocambole, tu te repentiras du jeu que tu as voulu jouer.

VIII

Antoinette avait donc été dirigée, en pleine nuit, pêle-mêle avec les voleurs, sur le dépôt de la préfecture de police. Ce fut une nuit infernale que celle qu'y passa la jeune fille.

Madeleine la Chivotte chantait des refrains obscènes, la belle Marton insultait la jeune fille et lui prédisait qu'elle serait condamnée à cinq ans. Le vieux voleur, celui qu'on appelait *papa*, fut obligé plusieurs fois d'intervenir pour protéger Antoinette. Antoinette se tordait les mains de désespoir, et elle ne put fermer l'œil de la nuit, on lui avait assigné pour lit un grabat dressé sur des planches devant lequel s'effacent, pour les prisonniers, toutes les distinctions sociales.

Enfin, le jour vint… Les voleurs arrêtés étaient au nombre de douze ou quinze. À huit heures du matin, on vint leur annoncer qu'ils allaient être interrogés sommairement par le juge d'instruction, et dirigés, s'il y avait lieu, les hommes sur Sainte-Pélagie et Mazas, les femmes sur Saint-Lazare. À ce nom, Antoinette se sentit frémir jusqu'à la moelle des os. Un jour, il y avait quelques mois, le petit père Rousselet, ce libraire infâme qui vivait des misères et des labeurs de la littérature, avait apporté à la jeune fille un roman anglais à traduire. Ce roman était l'histoire d'une jeune femme persécutée par son mari, et que ce dernier avait fait renfermer à Saint-Lazare. Les Anglais sont consciencieux et presque méticuleux en toutes choses ; ils se plaisent aux descriptions minutieuses et rigoureusement exactes. L'auteur du livre avait décrit Saint-Lazare avec une épouvantable vérité, et Antoinette avait eu de nombreux cauchemars tandis qu'elle traduisait cet ouvrage. Ce nom de Saint-Lazare eût donc achevé de l'épouvanter si déjà elle n'eût été livrée au plus violent effroi.

Les hommes, extraits un à un de la Conciergerie, parurent les premiers devant le juge d'instruction. Aucun d'eux ne revint. Puis ce fut le tour des femmes : Madeleine la Chivotte, d'abord, ensuite la *mère* des voleurs, enfin la belle Marton.

Antoinette demeura seule au dépôt l'espace de dix minutes environ. Alors, pour la première fois, elle respira et se sentit comme soulagée d'un poids énorme. Cette vermine humaine qui l'entourait depuis la veille avait enfin disparu. Le gardien qui vint la chercher à son tour ne put se défendre d'un certain étonnement. Malgré sa présence parmi les voleurs, malgré son arrestation, la jeune fille n'avait pu se départir de cet air de fierté et de décence qui avait un moment intéressé le commissaire de police et qui intéressait encore, en dépit de toutes les preuves qui semblaient l'accabler, le brigadier de sergents de ville qui l'avait arrêtée.

– Mais qu'avez-vous donc fait, malheureuse enfant ? lui demanda le gardien.

– Rien, répondit Antoinette, je suis une honnête fille, je suis victime d'un odieux guet-apens.

– Mais avez-vous quelqu’un qui puisse venir vous réclamer ?

– Oui, dit-elle, ma mère adoptive…

Le brigadier des sergents de ville était dans le couloir qu’on fit suivre à Antoinette pour la conduire à l’instruction.

– Courage, lui dit-il, le juge est un homme clairvoyant ; expliquez-vous bien… si vous êtes innocente, il vous mettra en liberté.

Ces paroles rendirent à Antoinette quelque confiance, et ce fut la tête haute, le front calme qu’elle parut devant le juge d’instruction. C’était un vieux magistrat qui avait une grande habitude de ses redoutables fonctions : il avait interrogé des milliers de criminels et il constatait avec douleur que rarement il avait rencontré des innocents. Comme cet autre magistrat dont parle Vidocq dans ses Mémoires, il reconnaissait un voleur de profession à la simple inspection de sa chaussure. À la vue d’Antoinette, il ne put se défendre d’un signe d’étonnement.

– Comment vous appelez-vous ? lui demanda-t-il avec bonté.

– Antoinette Miller, répondit-elle.

– Où demeurez-vous ?

– Rue d’Anjou, numéro 19.

Le magistrat avait sous les yeux le procès-verbal du commissaire de police.

– Comment vous trouviez-vous parmi des voleurs de profession et des femmes de mauvaise vie ?

– Monsieur, répondit Antoinette avec fierté, je suis la victime d’une machination infernale. Des gens que je ne connais pas m’ont fait tomber dans un piège et prétendent que je suis leur complice. Une femme que je n’ai jamais vue est venue me réclamer comme sa fille. Dieu m’a donné jusqu’à présent le courage de ne pas devenir folle, mais je crois que ma raison commence à être ébranlée.

Tandis qu’elle parlait, le magistrat avait sous les yeux le procès-verbal du commissaire de police qu’il lisait attentivement.

– Continuez, dit-il à Antoinette.

Alors la jeune fille rassemblant toutes ses forces, faisant appel à toute sa lucidité d’esprit, raconta succinctement, mais avec clarté et dans tous ses détails, son incroyable odyssée. Elle s’exprimait avec netteté et concision, et son accent avait un grand caractère de véracité qui ébranla le scepticisme du magistrat. Elle lui peignit son existence modeste et laborieuse, jusqu’au jour où M. Agénor de Morlux avait paru rechercher sa main. Elle lui récita presque mot pour mot cette lettre signée du baron de Morlux et qui avait été le point de départ de toutes ses infortunes de la nuit.

– Mademoiselle, lui dit enfin le magistrat, je vais envoyer rue d’Anjou-Saint-Honoré, je manderai cette dame que vous appelez M^{me} Raynaud et qui est, dites-vous, votre mère adoptive, et si elle me confirme vos paroles, vous ne trouverez plus en moi un juge qui condamne, mais un protecteur qui recherchera les coupables et vous mettra à l’abri de toute nouvelle tentative criminelle.

– Oh ! monsieur ! s’écria Antoinette, que vous êtes bon ! je suis sauvée !

Le juge d’instruction fit appeler un haut employé de police et lui donna l’ordre de se transporter lui-même avec un de ses agents, rue d’Anjou, 19, et lui ramener, sur-le-champ, M^me^ Raynaud. Puis il dit à Antoinette :

– On va vous reconduire au dépôt, mais pas pour longtemps, je l’espère.

Et il salua la jeune fille qui sortit de son cabinet le cœur plein d’espoir.

Une heure après, la fausse M^me^ Raynaud arriva. Les agents s’étaient transportés rue d’Anjou, on leur avait indiqué le logement de M^me^ Raynaud comme étant au troisième : là, ils avaient trouvé une vieille femme qui avait répondu à ce nom. Comment pouvaient-ils se douter que cette dame n’était pas celle dont se réclamait la pauvre Antoinette ?

La fausse M^me^ Raynaud sut se composer un visage bouleversé en entrant dans le cabinet du juge d’instruction.

– Madame, lui dit le magistrat, vous doutez-vous du motif qui m’a fait vous demander ici ?

– Hélas ! monsieur, répondit la vieille dame, je n’ose le deviner.

– Vous vous appelez M^me^ Raynaud ?

– Oui, monsieur.

– Vous avez été institutrice ?

– Pendant trente ans, et je le serais encore sans doute, si des revers de fortune…

– Passons. Vous habitez rue d’Anjou ?

– Oui, monsieur.

– Avec une jeune fille appelée Antoinette ?

– Oui, monsieur.

Ici la vieille dame parut se troubler de plus en plus.

– Ah ! dit-elle, la malheureuse… que lui est-il donc arrivé ?

– Continuez à répondre à mes questions, dit le magistrat. Cette jeune fille est orpheline ?

– Mais non, monsieur, elle a une mère… qui me l’a confiée autrefois.

– Ah ! dit le magistrat, c’est sans doute une femme du monde ?

La vieille dame leva les yeux au ciel :

– Mon Dieu ! dit-elle, vous aurait-elle menti à ce point ?

– Qu’est-ce donc que sa mère ?

– Une marchande à la toilette du quartier des halles qu’on appelle la Marlotte.

– Ah ! dit le magistrat, la Marlotte est sa mère ?

– Oui, monsieur.

– Cependant elle habite avec vous ?

– C’est-à-dire qu’elle est venue se réfugier chez moi, l’année dernière, en me disant que sa mère la maltraitait. Que voulez-vous, monsieur ? c’était ma meilleure élève autrefois, et je l’aimais comme mon enfant… Quand je l’ai vue venir tout en pleurs, je lui ai ouvert mes bras et ma maison… Elle gagnait sa vie, me disait-elle, et elle donnait des leçons de piano et de dessin.

Ici la vieille dame se mit à pleurer.

– Continuez, dit le magistrat.

IX

Pendant quelques minutes, la vieille dame pleura si abondamment qu'il lui fut impossible de parler. Mais enfin elle étouffa ses sanglots, contint ses larmes et poursuivit :

– Durant les premiers mois qu'Antoinette est demeurée chez moi, je n'ai pas eu à me plaindre d'elle. Elle était fort douce et paraissait m'aimer beaucoup. Elle sortait, il est vrai, presque toute la journée, et quelquefois le soir ; mais elle avait tant de leçons ! disait-elle. Enfin un soir, elle ne rentra pas. Le lendemain, elle prétendit qu'elle avait passé la nuit auprès d'une de ses élèves qui était moribonde. Je la crus sur parole.

« Huit jours après, un samedi, elle attendit que je fusse couchée, puis elle s'esquiva, et je ne la revis que le lundi matin. Alors je lui dis que j'allais avertir sa mère et que je ne voulais plus la garder. Mais elle se mit à pleurer, et m'avoua tout. Elle avait une liaison… un assez mauvais sujet… nommé Polyte.

– C'est bien, dit le magistrat. Antoinette était cependant chez vous hier soir ?

– Ah ! monsieur, dit la vieille dame qui se remit à sangloter, on est venu chez moi ce matin, de la part de ce Polyte, pour que je dise qu'Antoinette était chez moi, mais je n'ai jamais trompé la justice, et je suis trop vieille pour commencer. Hélas ! non, monsieur, Antoinette n'était pas chez moi hier, et je dois vous dire qu'il y a plus d'un mois que je ne l'ai vue… Sur ces mots, les sanglots de la vieille dame redoublèrent.

– Vous pouvez vous retirer, dit le magistrat.

Elle se leva, fit un pas de retraite, puis tomba à deux genoux devant le juge :

– Ah ! monsieur, dit-elle, au nom du ciel, soyez indulgent !… Cette enfant est plus malheureuse que coupable… elle a eu de mauvaises fréquentations… voilà tout !…

– Relevez-vous, madame, dit le magistrat avec tristesse. La justice doit suivre son cours.

Et il congédia la fausse M^me^ Raynaud. Celle-ci fit retentir les couloirs du palais de justice de ses lamentations. Les sergents de ville qui la voyaient passer disaient :

– C'est cette pauvre dame dont s'est réclamée la jolie fille qui est au dépôt.

Le brigadier, qui avait persisté à croire Antoinette innocente, commença à douter, lorsqu'il vit sortit la vieille tout en larmes. Et enfin il ne douta plus, lorsque, l'ayant suivie jusque dans la cour, il la vit tomber dans les bras d'une autre vieille qui se mit à sangloter avec elle. Cette femme, c'était la Marlotte, cette hideuse mégère qui avait réclamé Antoinette comme sa fille.

– Voilà une petite qui m'a bien trompé, murmura philosophiquement le brigadier.

– Pour un malin, lui dit un de ses hommes, vous avez bien manqué vous faire enfoncer, brigadier.

– C'est vrai, murmura-t-il, mais on ne m'y reprendra plus.

Et il alla se chauffer au poêle du poste, qui est dans la rue de la Sainte-Chapelle.

La fausse M^me^ Raynaud et la Marlotte s'en allèrent bras dessus bras dessous, et ne séchèrent leurs larmes que sur le Pont-Neuf. Là, après s'être assurées que personne ne les suivait, elles se mirent à rire, puis elles se dirigèrent vers un liquoriste qui se trouve à l'entrée de la rue du Roule.

– Allons prendre un poisson de consolation, dit la Marlotte.

– Ce n'est pas de refus, répondit la fausse M^me^ Raynaud.

– Ça s'est-y bien passé avec le *curieux ?* demanda la Marlotte.

– Comme avec le *quart-d'œil*, répondit la vieille dame.

Et elles entrèrent chez le liquoriste.

Cependant, on avait reconduit Antoinette au dépôt. Elle y avait retrouvé Madeleine la Chivotte et la belle Marton, qui, toutes deux, attendaient le départ de la voiture qui fait le service quotidien entre la Conciergerie et Saint-Lazare. Madeleine et Marton se querellaient. La belle Marton disait à la Chivotte :

– Je crois bien que papa nous a tous vendus.

– Pourquoi donc ça ? fit la Chivotte, qui était dans le complot.

– Et Polyte aussi, et toi, et la mère avec. Vous avez *renardé* avec nous, nous avons été pris marrons, et je commence à deviner pourquoi.

– Tu es folle, dit la Chivotte, qui néanmoins se troubla un peu.

– Vois-tu, reprit la belle Marton, je me suis méfiée du coup en entrant chez le *curieux.* C'est une manigance montée entre papa, la mère et les autres, contre cette jeune fille ; car je vois bien, moi, que tout ce qu'elle disait était vrai, et qu'elle ne connaissait pas Polyte…

« Polyte et papa auront reçu de l'argent pour se faire arrêter avec nous… c'est sûr !

– Mais tais-toi donc ! dit la Chivotte.

– Et toi aussi, reprit la belle Marton qui s'anima, tu es une canaille Madeleine !… et je te repincerai à Saint-Lazare, va !

Marton en était là de ses reproches, lorsque Antoinette était revenue. L'espoir rayonnait sur le visage de la jeune fille et son attitude calme acheva de confirmer les soupçons de la belle Marton.

– Excusez-moi, mademoiselle, lui dit-elle ; j'ai été mauvaise avec vous… mais c'est que j'avais bu un coup de trop… et quand ça m'arrive, voyez-vous… c'est plus fort que moi, je suis une vraie gale… Voulez-vous me pardonner ?

Antoinette fut touchée de cet accent de franchise.

– Volontiers ! dit-elle.

Et elle tendit la main à la belle Marton, qui fut tout à fait désarmée(2).

– N’est-ce pas, dit-elle, que vous n’aviez jamais vu cette canaille de Polyte ?

– Non, dit Antoinette, qui ne put réprimer un geste de dégoût.

Puis elle ajouta :

– Tout ce que j’ai dit chez le commissaire est vrai, et vous savez mieux que personne que vous ne me connaissiez pas.

En même temps, elle regarda Madeleine la Chivotte, qui détourna la tête.

– Tu vois bien, canaille, dit la belle Marton, que c’était un coup monté !

Puis, s’adressant à Antoinette :

– Vous avez vu le *curieux*, n’est-ce pas ?

Et comme Antoinette ne comprenait pas.

– Excusez-moi, dit-elle ; c’est *le juge* que je veux dire.

– Oui, répondit Antoinette ; il m’a interrogée.

– Et vous espérez être remise en liberté ?

– Je l’espère, car il a envoyé chercher ma mère, qui va venir me réclamer.

À partir de ce moment, la belle Marton se rangea tout à fait du bord d’Antoinette.

Une heure s’écoula. Puis, au bout d’une heure, un bruit vint retentir jusqu’au fond du dépôt. C’était le bruit de la voiture cellulaire qui tournait dans la cour.

– On vient nous chercher, nous ! dit la belle Marton.

Puis, montrant le poing à Madeleine la Chivotte :

– C’est là-haut que nous réglerons nos comptes, nous.

– On verra, répondit la voleuse, qui posa ses deux mains ouvertes sur ses hanches.

Antoinette était toujours tranquille : elle avait trouvé tant de bonté dans le juge d’instruction, elle était si forte de sa conscience, il lui paraissait si impossible que, malgré ses infirmités, M^me^ Raynaud n’accourût pas la réclamer, qu’elle attendait avec confiance l’heure de la liberté.

– Vous allez donc aller en prison ? dit-elle à la belle Marton d’un air de compassion.

– Oh ! moi, répondit la voleuse, j’y suis habituée, voyez-vous, et je connais la maison. Je sais mon compte… J’en ai pour un mois de prévention et six mois de condamnation. Il n’y a qu’une chose qui me chiffonne, c’est que je n’ai pas d’argent, et qu’il faudra, jusqu’à ce que mes camarades me sachent *roquée*, que je me serre le ventre en passant devant la cantine.

Antoinette se souvint alors qu’elle avait un porte-monnaie sur elle, et dans ce porte-monnaie deux modestes pièces de 10 francs.

– Tenez, dit-elle, en les tendant à la belle Marton, qui devint toute confuse.

– Prenez, répéta-t-elle avec douceur.

La belle Marton saisit la main d'Antoinette et la baisa.

– Et dire, murmura-t-elle, que j'ai voulu vous faire du mal. En ce moment, les guichetiers arrivèrent.

– Allons, mesdames, dit l'un d'eux, votre équipage est prêt.

– En route, dit la Chivotte.

– Adieu, mademoiselle, dit la belle Marton à Antoinette. Mais le guichetier se mit à rire :

– C'est pas la peine de se dire adieu, fit-il, quand on va faire route ensemble.

La belle Marton poussa un cri ; Antoinette regarda le guichetier avec stupeur.

– Mais ce n'est pas possible, dit la belle Marton, mademoiselle va être réclamée…

– Allons ! allons ! dit le guichetier avec un gros rire insolent.

« Elle est forte, la petite, elle a manqué nous enfoncer tous, depuis le *quart-d'œil* jusqu'au *curieux*, en passant par les voleuses. Toi aussi, Marton, la belle, tu y es allée de ta larme, n'est-ce pas ?

Marton était abasourdie.

– Eh bien ! dit Madeleine la Chivotte, diras-tu encore que c'était un coup monté ?

Antoinette jeta un grand cri et retomba anéantie sur le banc de la prison.

Ce ne fut qu'avec l'aide des guichetiers que, presque inconsciente d'elle-même, elle put monter dans la voiture cellulaire qui devait la transporter à Saint-Lazare.

X

JOURNAL D’ANTOINETTE

À Monsieur Agénor de Morlux.

Monsieur et ami,

Ces lignes vous parviendront-elles jamais ?

Hélas ! je l’ignore et n’ose l’espérer ; mais ma situation est si affreuse, si horrible, que je veux retracer, la plume à la main, les tortures que je viens de subir et que je subis encore.

Je vous ai quitté, il y a trois jours, à six heures du soir, à la porte de la maison que j’habitais, et vous m’avez dit : « À demain. »

Une heure plus tard, on m’a apporté une lettre de votre père qui voulait me voir. À dix heures, on m’enlevait ; à minuit, j’étais mélangée à une bande de voleurs ; à six heures du matin j’avais passé la nuit au dépôt de la préfecture de police ; avant midi, le même jour, j’étais à Saint-Lazare.

Saint-Lazare ! Non, mon ami, vous ne pouvez pas comprendre ce mot dans toute son horreur ! Saint-Lazare !

C’est une prison dans laquelle on enferme les voleuses et les femmes de mauvaise vie ; c’est là que celle à qui vous avez un moment songé à donner votre nom a été revêtue de la robe brune et du fichu bleu, qui est l’uniforme de celles qui sont vouées à l’infamie.

Quel est mon crime ? À qui ai-je déplu ?

Des gens que je ne connais pas ont prétendu dans un langage sans nom que j’étais leur complice ; une créature hideuse est venue me sauter au cou en prétendant que j’étais sa fille. Suis-je la victime d’une de ces ressemblances étranges qui épouvantent l’esprit humain ? Ressemblé-je trait pour trait à quelque femme avilie pour laquelle on me prend ? J’aime mieux m’arrêter à cette dernière hypothèse. Je n’ai jamais fait de mal à personne, qui donc aurait voulu me torturer sciemment ainsi ?

J’ai eu pourtant, durant la dernière heure que j’ai passée à la Conciergerie, une heure d’espoir. Le juge qui m’avait interrogée, touché de mes larmes, ému par l’accent d’énergique vérité que je mettais dans mes paroles, m’avait promis d’envoyer chercher maman Raynaud. J’ai attendu une heure, et pendant cette heure, je me suis crue libre.

Que s’est-il encore passé ? Nouveau mystère ! On est venu me prendre avec les autres femmes, on m’a portée dans la voiture cellulaire, et j’ai été conduite à Saint-Lazare. J’entends dire ici, tout autour de moi, que de toutes les prisons, la plus douce est celle où nous sommes. Que sont donc les autres ?

Depuis ce matin, grâce à un peu d'argent, j'ai pu avoir une pistole, c'est-à-dire une chambre où je suis seule. On m'a apporté de l'ouvrage, car le travail est forcé ; mais je ne suis pas obligée de descendre à l'atelier.

Dans mon malheur, j'ai trouvé deux amies, deux femmes, le vice et la vertu ; une religieuse, la sœur Marie ; une femme prévenue de vol, la belle Marton. Ce nom est horrible et dit les mœurs atroces de cette classe dégénérée à laquelle elle appartient. La belle Marton est une hôtesse coutumière de cette maison ; elle y est déjà venue cinq fois ; elle connaît presque toutes les prisonnières, et exerce sur quelques-unes un ascendant qui ressemble à de l'autorité. La sœur Marie est une des surveillantes du corridor Saint-Vincent-de-Paul, qui relie les pistoles aux infirmeries. La fille Marton ne peut croire que je sois coupable, et elle m'a prise sous sa protection, car plusieurs détenues, sous prétexte, disaient-elles, que j'étais fière, ont voulu m'insulter et me faire un mauvais parti. La sœur Marie partage la conviction de la belle Marton. Aussi est-elle maintenant pleine d'égards et de douceur pour moi. C'est elle qui m'a procuré du papier et une plume pour vous écrire, mon ami, bien que toute communication avec le dehors soit interdite à celles qui ne sont encore que prévenues. Mais la belle Marton prétend qu'elle se chargera de ma lettre, et que cette lettre vous arrivera.

Je veux donc vous dire ce qu'est Saint-Lazare(3). Vous avez passé devant, sans doute, en courant à travers Paris. Vous avez vu cette grande porte cochère qui s'ouvre en haut du faubourg Saint-Denis ? Il y a un drapeau sur le centre ; au-dessous, ces mots sinistres :

MAISON D'ARRÊT ET DE CORRECTION

Un factionnaire est le seul être vivant qu'on aperçoit tout d'abord. Il se promène dans un vaste tambour qui sépare la porte extérieure, toujours ouverte, de la porte intérieure. Ceux qui entrent ou sortent à pied frappent à droite, au guichet. La grande porte ne s'ouvre que devant la voiture cellulaire. Derrière cette porte, il y a une cour : c'est là qu'on m'a fait descendre. Le mouvement de la voiture et le grand air m'avaient ranimée. J'ai pu voir et observer.

De la cour, on revient dans un grand corridor, aux deux extrémités duquel montent deux larges escaliers. Ces escaliers conduisent aux lingeries et aux logements des fonctionnaires de la maison, depuis le directeur jusqu'aux aumôniers. C'est la partie presque libre de la maison. Ceux qui l'habitent n'ont qu'à frapper au guichet pour se faire reconnaître et sortir. En face du guichet, un peu à gauche, dans le corridor et presque au bas de l'escalier du directeur, est une petite porte sur laquelle on lit ce mot sinistre :

GREFFE

Là commence la vraie prison. Aux deux coups de marteau répond le bruit lugubre d'un énorme verrou : la porte s'ouvre… Cette fois vous êtes bien en prison. Il y a là deux guichetiers, un brigadier, deux sous-brigadiers, qui regardent attentivement quiconque entre et vous reconnaîtraient dix ans après. Au bout d'un couloir obscur est une pièce carrée séparée en deux par une balustrade pleine à hauteur d'appui. De l'autre côté de la balustrade se trouvent deux pupitres, l'un à gauche, et l'autre à droite, avec un employé assis devant chacun. Les murs sont couverts de casiers. Chaque casier renferme d'énormes in-folios. Ce sont les livres d'écrou. Ceux de gauche sont pour les prévenues, les condamnées et jeunes filles que la loi ne pouvant atteindre à cause de leur âge fait

enfermer correctionnellement jusqu'à leur vingt et unième année. Ceux de droite concernent ces femmes sans mœurs à qui on ne fait même plus les honneurs de la loi et que l'administration seule punit à son gré. C'est au greffe que j'ai d'abord été conduite. Malgré mes protestations, j'ai été inscrite comme prévenue de vol, comme complice d'un certain Polyte, repris de justice, et comme fille de cette horrible femme qui dit être ma mère et qu'on appelle la Marlotte. Puis on m'a ramenée dans la première pièce du greffe, là où se tiennent le brigadier, les sous-brigadiers et le guichetier. Il y a là deux salles qui m'ont frappée, le *parloir* du public et *le parloir* des avocats.

Le parloir des avocats est un carré long, que sépare une table auprès de laquelle sont des chaises. C'est là que les malheureuses qui vont bientôt comparaître devant un tribunal, chambre correctionnelle ou cour d'assises, confèrent avec celui qui doit les défendre. Une table les sépare, comme si, dès ce jour, la société voulait établir une démarcation éternelle entre la coupable et le reste de la société.

Le parloir du public, c'est-à-dire de ceux qui obtiennent la permission de voir les prisonnières, a quelque chose d'étrange et de cruel dans son aspect. Figurez-vous un couloir d'un mètre de large. À gauche et à droite s'élève un grillage. À gauche vient la prisonnière, à droite le visiteur. Un mètre d'espace et un double grillage les séparent. La mère et le fils, le frère et la sœur, ne peuvent ni se donner une poignée de main, ni se dire un mot tout bas. À chaque porte est un gardien. Au greffe et au parloir meurt l'autorité masculine. À gauche et à droite, dans la première pièce du greffe, se trouvent deux portes. L'une est au bas d'un escalier ; l'autre ouvre sur un préau. Le seuil de l'une de ces portes franchi, les gardiens s'effacent pour faire place à la sœur de l'ordre de Marie-Joseph, vêtue d'une robe marron et d'un capuchon à revers bleu de ciel. La religieuse est désormais l'unique geôlier de la prisonnière.

C'est par la porte de l'escalier que je suis entrée. Au premier repos, on a ouvert une seconde porte. Celle-là était à claire-voie ; et je me suis trouvée dans un vaste corridor sur lequel, de trois en trois mètres, ouvrent d'autres portes qui, toutes, sont armées d'une grosse serrure, d'un verrou posé à l'intérieur, et d'une ouverture tantôt carrée et grillée, tantôt ronde et de la largeur d'une pièce de monnaie. C'est un judas, et le judas de l'autorité qui semble dire à la prisonnière qu'elle n'est jamais seule et que, à toute heure de nuit et de jour, on veille sur elle. Au bout de ce corridor, la religieuse qui nous conduisait, car la belle Marton était avec moi, ainsi qu'une autre femme qu'on appelle Madeleine la Chivotte – la religieuse, dis-je, s'est arrêtée devant une porte sur laquelle il y avait ce mot :

DÉPÔT

– C'est là que nous allons coucher, m'a dit la belle Marton. Ce n'est que demain qu'on nous donnera l'uniforme.

Puis, se penchant vers moi, elle m'a dit tout bas :

– Si vous avez de l'argent, cachez-le…

XI

La belle Marton avait raison, mon ami. On nous a laissées dans le *dépôt* jusqu'au lendemain matin. C'est une salle de douze ou quinze pieds carrés, dans laquelle il y a quatre, six ou huit lits, dont l'un est plus élevé que les autres. Celui-là est celui de la *surveillante.*

N'allez pas croire que cette surveillante est une religieuse ; non, c'est une détenue, et, qui mieux est, une condamnée. Mais il y a en prison, comme dans le monde, des honneurs et des distinctions. Avec le temps et la bonne conduite, les prisonnières finissent par avoir des fonctions qui impliquent, les unes plus de bien-être, les autres une certaine autorité. Il y a des infirmières qui sont détenues et portent le costume de la prison ; on en voit quelques-unes à la lingerie. D'autres sont parvenues à être surveillantes. Celles-là n'ont plus que peu de temps à faire. Obséquieuses, d'une obéissance servile envers les sœurs, le directeur ou les gardiens, elles se souviennent du temps où elles étaient rudoyées, et quelques-unes en ont gardé rancune et se vengent, non sur leurs anciens persécuteurs, mais sur les prisonnières qui leur sont confiées. Ce sont des employées qui font ce qu'on appelle du zèle. Celle qui avait mission de surveiller le dépôt était une femme âgée.

Il y avait longtemps qu'elle était à Saint-Lazare où, d'ordinaire, on ne passe jamais plus d'un an. Quand j'entrai, elle me toisa des pieds à la tête. J'avais encore les yeux pleins de larmes et je me laissais soutenir par la belle Marton, dont le revirement était complet à mon égard.

– Vous êtes bien jeune, me dit-elle ; vous allez bien, vous…

La belle Marton haussa les épaules, et comme la surveillante paraissait vouloir me dire des choses désagréables, elle appela sœur Marie. Sœur Marie est une femme jeune encore et qui n'a peut-être pas quarante ans. Son visage est d'une beauté merveilleuse et porte les traces de douleurs profondes. Son œil noir, qui semble avoir perdu son dernier éclair, est d'une bonté inépuisable. Elle a des pieds d'enfant et des mains de duchesse. D'où vient-elle ? Elle est à Saint-Lazare depuis bientôt dix ans ; elle est sévère souvent, juste toujours… Les détenues ont pour elle un respect sans bornes. Cette femme, certainement, n'est pas née à l'ombre d'un cloître. Elle n'était pas destinée aux tristes et sombres fonctions d'une sœur des prisons. Sans doute un de ces orages du monde qui déracinent une vie tout entière l'a jetée là, contre ces murs désolés, comme une mer d'équinoxe repousse une épave à la côte.

La belle Marton s'était jetée à ses pieds :

– Ma sœur, a-t-elle dit, vous me connaissez, je suis une créature infâme et souillée, et je n'ai droit à aucune pitié ; mais vous savez que je ne mens pas avec vous et que je passerais dans le feu si vous le commandiez. Eh bien ! écoutez-moi, je vous en supplie, et regardez mademoiselle…

Elle me désignait en parlant ainsi, et sœur Marie leva sur moi ce grand œil noir dont le charme est inexprimable.

– Mademoiselle, dit la belle Marton, est une jeune fille honnête, et, si elle est ici, c'est par méprise, je vous le jure, et j'en donnerais ma tête à couper… je vous le demande en grâce, ma sœur, protégez-la.

En parlant ainsi, elle tournait un regard presque flamboyant vers la surveillante. Celle-ci détourna la tête. La sœur Marie me dit quelques mots affectueux, et on nous enferma dans le dépôt. Tant que les nouvelles détenues n'ont pas revêtu l'uniforme de la prison, elles ne communiquent pas avec le reste des prisonnières.

À deux heures, on nous apporta des légumes et du pain. À sept heures on nous fit mettre au lit. La belle Marton occupait le lit de camp voisin du mien ; elle me fit signe que lorsque la surveillante dormirait nous pourrions causer. En effet, vers neuf heures, des ronflements sonores partis du lit le plus élevé nous annoncèrent que la terrible mégère s'était départie de sa surveillance. La belle Marton se glissa alors nu-pieds hors de son lit, peu soucieuse, en dépit du froid, de rester sur le carreau glacé, car il n'y a du parquet, à Saint-Lazare, que dans les infirmeries. Et s'appuyant avec le bras sur mon lit :

– Voyons, mademoiselle, me dit-elle, causons un peu… Il n'est pas possible que vous restiez ici.

– J'ai eu un moment d'espoir ce matin, répondis-je, mais je n'en ai plus.

– Et là, vrai, vous ne connaissez ni papa, ni Polyte, ni la mère ?

– Je vous le jure.

– Oh ! je vous crois, et ça me confirme dans mon idée que c'est un coup monté contre vous. La Chivotte doit tout savoir, et je m'arrangerai bien pour qu'elle parle un jour ou l'autre. Voyons, n'avez-vous pas d'ennemis ?

– Je ne m'en connais pas.

– Et, dit-elle en baissant la voix, est-ce que personne ne vous fait la cour ?

Cette question me fit tressaillir.

– N'avez-vous pas entendu, lui dis-je, ce que j'ai répondu au commissaire de police ?

– Ah ! oui, dit-elle, pardonnez-moi… Oui, un M. Agénor, n'est-ce pas ? qui veut vous épouser ?

– Oui.

– Est-ce qu'il est riche ?

– Très riche.

– Et vous ?

– Moi, je suis pauvre.

– Ah ! dit la belle Marton pensive. Et il a des parents, bien sûr ?

– Oui… son père… qui m'a envoyé sa voiture.

Sur ces mots, mon ami, je racontai à cette femme tout ce que m'avait dit cet homme qu'on appelle Polyte, c'est-à-dire la complicité du cocher de votre père et le danger que, vous aviez couru d'être assassiné… Elle m'écouta attentivement et me dit enfin :

– C'est un coup monté, je vous le répète, ma chère demoiselle, et c'est Polyte qui aura prévenu la *rousse* – c'est le nom que nous donnons à la police. Voyez-vous, il n'y a pas de quoi être fière, loin de là ; mais j'ai de l'expérience et j'y vois clair… Eh bien ! si vous n'aviez pas rencontré M. Agénor et s'il ne voulait pas vous épouser, vous ne seriez pas ici.

– Ah ! fis-je d'un ton d'incrédulité, est-ce possible cela ?

– Ah ! reprit-elle, bien sûr que ce n'est pas lui, allez ! mais c'est son père ou les gens de sa famille ! Et tenez, en voulez-vous la preuve ?

– Parlez, balbutiai-je.

– Eh bien ! vous vous souvenez que, sur votre demande, le commissaire a envoyé chercher M. Agénor, rue de Surène ?

– Oui.

– Est-ce qu'on n'a pas répondu qu'il était en voyage ?

– C'est vrai.

– Là, voyez-vous ! Pendant qu'on vous emballait d'un côté, on le faisait filer de l'autre.

J'avoue, mon ami, qu'il y a dans ce raisonnement une logique terrible. Vous reverrai-je jamais ? Hélas ! j'en désespère à présent… Et pourtant je me rappelle la lettre de votre père, cette lettre empreinte de tant de franchise et de noblesse. Non, cette femme se trompe ! C'est impossible…

Un mouvement que la surveillante fit dans son lit força la belle Marton à se sauver. Heureusement, nos dortoirs ne sont pas éclairés la nuit, et la surveillante ne vit rien.

Vous pensez bien que je ne fermai pas l'œil, et que l'esprit et le cœur à la torture, je m'efforçai de deviner cette énigme à laquelle, jusqu'à présent, je ne comprends rien. À moi aussi, cependant, il m'est venu une idée qui pourrait bien être la vérité : Écoutez : Je suis pauvre, et ma mère était riche. Qu'est devenue sa fortune ? n'a-t-elle pas été volée ? Et s'il en est ainsi, ne suis-je pas la victime des spoliateurs qui craignent de me la voir revendiquer un jour ? Oh ! j'aime mieux croire cela qu'accuser votre père !

Le lendemain matin, c'est-à-dire à sept heures, on nous a apporté les habits de la prison. La belle Marton avait eu le temps de me dire à demi-voix :

– Cachez votre argent.

Mais d'argent, je n'en avais pas… La veille j'avais donné à cette femme les deux uniques pièces d'or que j'avais sur moi. On m'a fouillée, selon l'usage, et on a retiré de ma poche mon porte-monnaie qui était vide. La belle Marton s'en est aperçue :

– Ah ! m'a-t-elle dit, si je pouvais croire encore que vous êtes une de nos pareilles, je ne le croirais plus, maintenant… Vous êtes un ange.

Elle avait caché les deux demi-louis. Où et comment ? Je n’en sais rien ; mais en passant auprès de moi, elle m’a dit :

– Soyez tranquille, nous avons huit jours de pistole devant nous, et d’ici à huit jours, si vous êtes encore ici, j’aurai de l’argent.

Quand nous avons été habillées, on nous a conduites à l’atelier. On m’a donné des chemises à faire. Jusqu’à midi, il m’a été impossible de retrouver ni sœur Marie, ni la belle Marton. Nous n’étions pas dans le même atelier. J’ai rencontré cette dernière au préau. Là, comme j’étais l’objet de la curiosité générale, Marton s’est approchée de moi et m’a prise sous sa protection. Au préau, on jouit de quelque liberté ; on peut causer et se promener.

– Ma chère demoiselle, m’a dit alors Marton, sœur Marie est comme moi. Je lui ai raconté votre histoire, et elle croit bien que vous êtes persécutée. Aussi, elle va vous donner une pistole demain, car il n’y en a pas de libre aujourd’hui. J’avais votre argent, j’ai payé d’avance.

– Mais vous ? lui ai-je demandé.

– Oh ! moi, m’a-t-elle répondu en souriant, le dortoir et l’atelier, c’est assez bon : ne suis-je pas une femme de mauvaise vie et une voleuse ?

J’ai senti mes yeux s’emplir de larmes.

XII

Saint-Lazare a trois cours, c’est-à-dire trois préaux. Je n’en connais qu’un, il est sans arbres et dominé de tous côtés par les hauts bâtiments de la prison. Ce dernier est fréquenté tour à tour par les jeunes filles soumises à la correction paternelle, les détenues par prévention et les voleuses condamnées. La quatrième catégorie de prisonnières, celle qu’on appelle la deuxième section, a une cour à part, qui se trouve derrière la cour de la chapelle, une infirmerie à part et des dortoirs séparés. Le réfectoire seul est commun à toutes les détenues ; mais on a soin que ces femmes-là et nous, nous ne nous rencontrions jamais.

La belle Marton, qui a été dans la deuxième section autrefois, m’a donné tous ces détails. Elle connaît la prison dans ses moindres détails. Les jeunes filles en correction sont soumises, paraît-il, la nuit au régime cellulaire.

C’est dans un corridor assez sombre qui a deux étages que s’ouvrent leurs cellules. À la tête du lit est la porte armée de sa serrure et de son verrou. Au pied du lit est une claire-voie qui donne sur une sorte de couloir étroit qu’une religieuse parcourt d’heure en heure. Point de table, point de chaise, mais, fixée dans le mur au-dessus du lit, une planche qui supporte un pot à eau et une cuvette.

Il paraît que ces jeunes filles sont plus indisciplinées et plus difficiles à conduire que les voleuses et les prévenues. Quant aux femmes qui ne relèvent que de l’administration, elles perdent leur cynisme en entrant, et se montrent généralement d’une douceur et d’une soumission parfaites.

Je suis mêlée pendant le jour à une catégorie que j’appellerais volontiers multiple. Aucune de nous n’est jugée. Il y a là des femmes qui ont commis un simple abus de confiance et que le vice n’a pas endurcies, des voleuses de profession, qui attendent une dixième condamnation ; des femmes accusées d’adultère, et çà et là une détenue qui a appartenu au vrai monde et qui se cache honteusement. La belle Marton, qui cherche à me distraire et proclame bien haut mon innocence, me désigne chaque détenue par son nom. Elle connaît presque tout le monde.

À une heure de l’après-midi, hier, on nous a reconduites à l’atelier. La belle Marton s’est approchée de moi et m’a dit :

– Sœur Marie est bien bonne. Elle m’a dit que j’aurais le bonheur de coucher, ce soir, dans le même dortoir que vous. Je suis bien contente, voyez-vous, car cette canaille de Chivotte, qui pour sûr s’entend avec les gens qui vous veulent du mal, a manigancé une conspiration contre vous. Mais je suis là, moi, et puis j’ai prévenu la sœur Marie.

J’ai donc couché une nuit dans un des dortoirs. C’était un des plus petits. Il n’y avait que sept ou huit lits, et pas de surveillante ; mais Madeleine la Chivotte s’y trouvait. J’ai bien vu à l’attitude hostile de mes camarades de chambre que cette femme avait prévenu

tout le monde contre moi. Mais Marton a pris son sabot et, le brandissant au-dessus de sa tête, elle s'est écriée :

– Je ne suis pas seulement Marton la belle, je suis aussi Marton la forte et j'ai été saltimbanque dans ma jeunesse ; si une de vous manque de respect à mademoiselle, je l'assomme.

On a murmuré, mais tout s'est borné là.

J'étais brisée de fatigue ; j'ai fini par m'endormir en pensant à vous, mon ami ; à ma pauvre sœur, qui sans doute est en route pour la France ; à ma bonne maman Raynaud, qui doit être accablée de douleur et me pleure peut-être comme morte. Quand je me suis éveillée, on sonnait le lever et le départ pour l'atelier. Sœur Marie est entrée.

– Restez, mon enfant, m'a-t-elle dit.

Les autres détenues sont parties, et sœur Marie m'a conduite dans le corridor Saint-Vincent-de-Paul. C'est dans ce corridor que se trouve la seconde chapelle, car Saint-Lazare en possède deux, l'une à l'usage des détenues, l'autre qui n'est que pour les sœurs. C'est à cette place même que le saint est mort, et la chapelle lui est consacrée.

– Voulez-vous entendre la messe ? m'a dit sœur Marie.

Je n'ai pu retenir un cri de joie. On a tant besoin de prier dans ma misérable situation ! Un prêtre était à l'autel ; j'ai entendu la messe et j'ai prié avec ferveur. Quand je suis sortie de la chapelle, sœur Marie m'a prise dans ses bras et j'ai senti une larme couler de ses yeux sur ma joue.

– Venez, mon enfant, m'a-t-elle dit, je vais vous conduire à la pistole qui vous est réservée.

C'est une chambre toute nue, mais il n'y a qu'un lit et j'y suis seule. La sœur m'a donné quelques livres de piété et de quoi écrire. Puis, elle m'a dit :

– Voici dix années que je suis ici, et j'ai vu entrer bien des coupables ; je crois donc me tromper rarement.

« Eh bien ! je partage l'opinion de Marton, je vous crois une jeune fille honnête et victime de quelque erreur ou de quelque persécution. Mais, mon enfant, je ne suis qu'une pauvre geôlière, et mon opinion n'a aucun poids. Je ne puis donc pour vous qu'une chose, adoucir autant que les règlements me le permettront l'amertume de votre situation. Vous ne descendrez plus dans les ateliers et je ferai indemniser l'entrepreneur des travaux, pour votre tâche quotidienne, car le travail est obligatoire ici. On vous procurera à la cantine un peu de vin et une nourriture plus substantielle.

J'ai demandé alors à sœur Marie, en la remerciant avec effusion, si je ne pourrais pas écrire soit à maman Raynaud, soit à vous. Mais elle m'a répondu que cela était impossible pour les prévenues. Je me suis résignée, et cependant je vous écris, car j'ai l'espoir qu'un jour vous lirez ces pages…

Tandis qu'Antoinette écrivait ces dernières lignes, on ouvrit la porte de la pistole et une femme entra. C'était la belle Marton. Quand elle fut entrée, la religieuse de service dans la

cour referma la porte. La belle Marton avait à la main une cruche, un balai et un essuie-mains.

– Que m'apportez-vous là, mon amie ? lui dit Antoinette en souriant.

– Je viens faire votre ménage, dit la belle Marton.

– Mon ménage ?

– Ah ! dame, il faut vous dire, continua-t-elle, qu'ici les détenues qui ont de l'argent, et qui sont à la pistole, font faire leur ménage par d'autres. Ainsi vous êtes censée me payer, mademoiselle, mais je suis bien heureuse, allez, de vous servir pour rien… Si je pouvais vous suivre, quand vous rentrerez dans le monde, je crois que je serais votre caniche, quelque chose qui vous appartiendrait corps et âme.

Antoinette lui tendit la main avec émotion.

– Maintenant, dit vivement Marton en baissant la voix, causons vite et bien. Vous venez d'écrire une longue lettre ?

– Oui.

– À qui ? À M. Agénor ?

Antoinette fit un signe de tête.

– Je m'en charge, dit Marton ; elle lui parviendra.

– Mais comment ?

– Je vais vous dire : Il y a à Saint-Lazare des femmes qui ont fini leur temps et qu'on appelle des détenues volontaires. C'est des vieilles femmes, pour la plupart, qui ne sauraient où aller ; on les fait travailler et l'administration les paie. Pas plus que nous elles ne peuvent sortir, mais elles sont un peu plus libres dans la maison, et quelquefois elles s'attardent au réfectoire ou à la chapelle, de telle façon qu'elles rencontrent une autre section lorsqu'elle y vient.

– Ah ! fit Antoinette étonnée.

– J'en connais une qui, pour quelques sous que je lui donnerai, se chargera de votre lettre et la fera tenir à Malvina.

– Qu'est-ce que Malvina ?

– C'est une de mes pareilles, dit la belle Marton en baissant la tête. Mais c'est une bonne fille et dont je suis sûre comme de moi-même. Elle est à la deuxième section, j'en suis certaine, et comme elle n'est retenue que par mesure administrative, elle peut descendre au parloir le dimanche. Demain votre lettre sera hors d'ici.

– Mais qui s'en chargera ?

– Auguste. Excusez-moi, mademoiselle, dit la belle Marton en rougissant, mais il faut bien que je vous dise tout cela.

– Mais, dit Antoinette, on ne peut, m'avez-vous dit, se parler qu'à distance au parloir et à travers un grillage.

– Ça ne fait rien. Finissez votre lettre, je vous dirai tout. Antoinette termina sa lettre en quelques lignes et la signa. Puis, comme elle allait la plier.

– Oh ! pas comme ça, dit la belle Marton.

Alors elle s’empara de la lettre et se mit à la pétrir dans ses doigts, comme elle eût fait d’une boulette de mie de pain. Puis, quand elle lui eut donné la forme d’une boule qui avait à peu près la grosseur d’une noix, elle le mit dans sa poche et dit à Antoinette étonnée :

– Où demeure M. Agénor ?

– Rue de Surène, 21.

– C’est bien, lundi matin il aura votre lettre. Et la belle Marton se mit à faire le ménage d’Antoinette.

XIII

Revenons maintenant à un personnage que nous avons à peine entrevu depuis le prologue de cette histoire. Nous voulons parler de Vanda la Russe, la maîtresse du Cocodès, la femme étrangère qui s'était donné pour mission d'arracher une victime à l'échafaud. Vanda était devenue l'esclave du major Avatar. Pour elle, l'homme qui avait arrêté dans sa course le jeu de la guillotine était aussi puissant que Dieu, et elle aimait et vénérait cet homme et lui disait chaque jour :

– Quand donc auras-tu besoin de moi ?

Et Rocambole répondait :

– Pas encore !

En devenant la femme du major Avatar pour le monde, la Russe avait retrouvé cette aisance de grande dame qu'elle avait autrefois. Dans la villa Saïd, qui est un peu une colonie et où tout le monde se connaît, on admirait cette belle jeune femme au sourire mélancolique, et l'on se disait que le major Avatar était bien heureux de la posséder et d'en être aimé. Cependant, depuis quelques jours, c'est-à-dire depuis l'arrivée de Milon, le major Avatar sortait presque tout seul, rentrait fort tard, quand il rentrait, et les hôtes de la villa ne voyaient plus vers deux heures, par les belles après-midi de soleil, la jeune femme monter avec lui en voiture pour faire le tour du lac. On savait que le major était russe ; qui dit russe dit joueur. Le concierge qui, par profession, était curieux, avait questionné son valet de chambre. Le valet de chambre répondit d'un air niais :

– Monsieur joue beaucoup et il perd beaucoup à son cercle depuis quelques jours ; c'est pour cela qu'il rentre fort tard et qu'il est de mauvaise humeur.

Cette explication avait arrêté tous les commentaires. Aussi lorsqu'on vit ce jour-là – le jour où Antoinette était conduite à Saint-Lazare – le major rentrer vers midi, le concierge dit au cocher d'un hôtel voisin :

– Faut-il qu'ils aient de l'or, ces Russes ! en voilà un qui a joué toute la nuit, toute la matinée et qui ne s'est pas couché.

Le major monta tout droit à l'appartement de Vanda. Elle était assise sur un tapis, les jambes en rond, à la façon orientale, et elle fumait.

– Eh bien ! dit-elle, car elle était au courant de l'histoire des orphelines, avez-vous trouvé quelque chose, maître ?

– Oui, et j'ai besoin de toi.

Elle eut un cri de joie et passa ses deux bras au cou du major :

– Enfin ! murmura-t-elle.

– Il faut que tu ailles en prison, continua Rocambole.

– À l'échafaud, si tu veux ! dit-elle avec l'accent fanatique du dévouement.

– Non, à Saint-Lazare.

Ce nom la fit tressaillir, comme il fera tressaillir éternellement la femme qui n'a pas perdu toute pudeur.

– Avec les filles perdues ? dit-elle.

– Oui, dit Rocambole.

– Dans quel but ?

– Pour faire évader Antoinette Miller, une des deux orphelines de Milon.

– Elle est à Saint-Lazare ! s'écria Vanda.

– Depuis une heure ou deux ; et, dit Rocambole avec son rire amer, c'est une jeune fille honnête pourtant, et la voilà confondue avec des voleuses.

– J'irai, dit Vanda. Mais pour y entrer, il faut être arrêtée… condamnée…

– Arrêtée, oui ; condamnée, non.

– Je suis prête, fit la Russe.

– Oh ! nous avons le temps, dit Rocambole. D'abord, il faut que tu lises cela.

Et il lui mit sous les yeux le manuscrit de la baronne Miller, trouvé dans la cassette au million. Puis, tandis qu'elle lisait, il alluma tranquillement un cigare et se mit à arpenter la chambre en murmurant :

– J'ai beau faire pour oublier mon ancienne vie, les événements m'y ramènent constamment. Il va falloir engager avec Timoléon une lutte à mort. Tant pis pour lui si je redeviens Rocambole jusqu'au bout des ongles.

– Ah ! quel tissu d'infamies ! murmura Vanda au bout d'une demi-heure en repoussant sur une table le manuscrit qu'elle aurait dû lire jusqu'à la dernière ligne.

Alors Rocambole interrompit sa promenade et vint se rasseoir auprès de Vanda.

– Maintenant, écoute, dit-il, tu comprendras.

Et il lui raconta sommairement les amours d'Antoinette et d'Agénor, le piège où on avait fait tomber la jeune fille et l'impossibilité où l'on était à présent de la réclamer.

– Mais, dit Vanda, il me semble que c'est bien facile.

– Tu crois ?

– Est-ce que la vraie M^me^ Raynaud ne peut s'adresser au parquet ?

– D'abord, dit Rocambole, la vraie M^me^ Raynaud a disparu. Timoléon l'a mise sous clé, et on ne la trouvera pas.

– Et la concierge ?

– Eh ! la concierge, on la renverra contente et persuadée qu'Antoinette est la plus heureuse des femmes.

– Mais enfin tout ce tissu de mensonges ne peut tenir, reprit Vanda, devant un tribunal.

– Certainement non.

– Et quand on jugera Antoinette…

– Voilà justement ce que je veux éviter… Antoinette ne doit pas passer en jugement. M. Agénor de Morlux doit l'épouser, et il est inutile que le monde sache ce qui arrive.

– C'est juste. Mais ne saura-t-on jamais qu'elle a été à Saint-Lazare ?

– Jamais.

Vanda regarda Rocambole d'un air interrogateur ; mais Rocambole avait ce visage impassible que les poètes prêtent au sphinx antique.

– Maintenant, reprit-il après un silence, il faut faire tes préparatifs, c'est-à-dire qu'il faut faire charger deux malles sur une voiture de place que j'ai gardée et qui est à la porte.

– Bon ! Et puis ?

– Pour les gens de la villa, nous nous absentons huit jours.

– Très bien. Où allons-nous ?

– Faire un voyage à Londres.

– Tu crois donc, maître, dit encore Vanda, que dans huit jours tout sera fini ?

Rocambole fit un signe de tête affirmatif et continua à fumer tranquillement son cigare. Si le bon Milon l'avait vu ainsi, il se fût lamenté de plus belle, et il eût pensé que Rocambole n'épousait que bien tièdement la cause de sa chère Antoinette. Mais Milon était déjà à trente lieues de Paris, emporté par un train express, et Rocambole était l'homme par excellence qui a horreur des grands mots, des grands cris et de toute agitation stérile. À l'école de son ancien maître sir Williams, il avait fini par être calme comme la destinée elle-même.

Une heure après, Vanda et le maître montaient en voiture et quittaient la villa Saïd. Le costume de voyage, le petit chapeau rond de la jeune femme et les deux caisses placées sur la voiture ne laissèrent aucun doute au concierge. Le major lui dit en sortant :

– Nous allons à Londres pour huit jours, vous donnerez mes lettres à mon valet de chambre. Le major n'attendait aucune lettre, mais il attendait la dépêche télégraphique de Milon, et son valet de chambre avait ordre de la lui porter au café Anglais.

Rocambole conduisit Vanda, non point au chemin de fer, comme on le pense bien, mais à l'hôtel de Hollande, rue d'Amsterdam, tout près du débarcadère. Elle demanda un appartement et s'y installa comme une voyageuse qui doit partir le lendemain.

– À présent, lui dit Rocambole en la quittant, nous ne nous reverrons que ce soir à onze heures.

– Où ?

– Au café Anglais. Tu t'habilleras comme une femme qui va à l'Opéra, et tu auras soin de te décolleter le plus possible ; puis, tu t'encapuchonneras dans une sortie de bal ; tu monteras rapidement l'escalier, de façon qu'on ne te remarque pas trop, et tu me trouveras dans le cabinet n° 29.

Et Rocambole quitta Vanda et se fit conduire rue Serpente, où l'attendait son bras droit, le forgeron Noël dit Cocorico.

– Écoute, lui dit-il, as-tu quelqu'un sous la main qui connaisse Saint-Lazare comme sa poche ?

– Je dois avoir ça, répondit Noël avec un sourire. Est-ce que nous n'avons pas eu autrefois toutes sortes de connaissances ?

– C'est vrai, fit Rocambole en souriant.

Noël interrogea ses souvenirs et finit par se frapper le front en disant :

– J'ai l'affaire.

– Qui donc ?

– Madeleine la Chivotte, une voleuse incorrigible. À moins qu'elle n'y soit encore… car elle y va souvent…

– Est-ce une fille intelligente ?

– Assez.

– Et capable de bien décrire la maison et les habitudes à *madame !*

Noël regarda Rocambole avec un certain étonnement. Depuis le retour de Toulon, *madame* était le nom qu'il donnait à Vanda.

– Oui, dit froidement Rocambole, madame veut aller faire un tour à Saint-Lazare, où nous avons en ce moment des mystères engagés et il faut bien qu'on la mette un peu au courant.

– On ne peut pas trouver mieux que Madeleine la Chivotte, répondit Noël. Elle demeurait autrefois rue du Petit-Carreau, et si elle n'y demeure plus, on la retrouvera toujours dans les environs. Son homme, le beau Jean-Joseph, a fait dix ans de *centrale ;* mais il est sorti. C'est un homme à qui on peut se fier. Si la Chivotte, ce qui est bien possible, est sous clé, il nous trouvera quelqu'un qui dégoisera tout à son aise.

– Eh bien ! dit Rocambole, allons voir la Chivotte.

Noël était seul dans la loge. Le maître y entra, et, en quelques minutes, le major Avatar faisait place à un de ces hommes à mine douteuse, qui portent beaucoup de breloques, beaucoup de bagues, des gilets de velours rouge, des cravates éclatantes, un pantalon à grands carreaux, une casquette dite melon et font tournoyer une grosse canne à pomme d'argent doré. Puis Noël et lui se dirigèrent vers la rue du Petit-Carreau.

XIV

Les femmes de l’espèce de Madeleine la Chivotte, belles de nuit s’il en fut, sortent peu le jour et on les trouve au logis généralement occupées à jouer au bésigue sur un tapis graisseux. Elles quittent rarement leur quartier où, pour la plupart, elles sont connues depuis de longues années. Il y avait dix ans que Noël dit Cocorico n’avait vu la Chivotte, mais il était certain qu’elle n’avait point abandonné, sinon la rue du Petit-Carreau, au moins les environs. Madeleine avait toujours été plus ou moins affiliée à une bande de *voleurs ou poivriers.* Le soir, on la voyait chez les marchands de vin agacer les ivrognes et les détrousser ensuite en sortant. Mais ces sortes de vols sont très difficiles à prouver, et Madeleine se tirait presque toujours d’affaire. Quand elle ne parvenait pas à prouver son innocence, elle s’en tirait au plus bas prix, c’est-à-dire avec une condamnation de quatre à six mois de prison.

Cette femme que nous avons entrevue en compagnie du beau Polyte, de Papa et des autres misérables qui avaient fait arrêter Antoinette, vivait depuis de longues années avec un homme de force herculéenne, forgeron de son état, qu’il n’exerçait guère, du reste, et qu’on appelait le beau Jean-Joseph. Il avait été condamné à dix ans de réclusion pour tentative de meurtre ; mais, d’après les calculs de Noël dit Cocorico, il devait être sorti, et tout laissait supposer qu’il avait renoué avec la Chivotte, car l’attachement de ces sortes de femmes est quelquefois éternel.

La rue du Petit-Carreau est une des rares artères de Paris qui ait conservé sa physionomie d’il y a vingt ou trente ans. Ce sont toujours les mêmes maisons, les mêmes magasins, les mêmes allées noires et enfumées. Rien n’y change d’aspect.

Cocorico, que suivait toujours Rocambole, enfila une allée étroite fermée par une claire-voie, monta sans rien demander au concierge et s’arrêta au premier étage, devant une porte sur laquelle était une plaque de cuivre avec ce nom :

MADEMOISELLE MADELEINE

fleuriste

– C’est comme il y a dix ans, fit Cocorico en riant.

Et il sonna. Une vieille bonne vint ouvrir. Noël la reconnut aussi. La bonne, comme la plaque, datait de la même époque.

– Mère Auguste, dit-il, savez-vous si Madeleine peut nous dire bonjour à monsieur et à moi ?

– Ni à monsieur ni à vous, ni à personne, mon cher enfant, répondit la vieille. *Elle est à la campagne.*

– Compris, dit Cocorico ; mais le beau Joseph ?

– Il est en bas, chez le *liquorisse* du coin de la rue de Cléry.

– Merci, maman, dit Noël.

Rocambole et lui redescendirent. Comme on était au milieu de la journée le *liquorisse* était désert ; il n'y avait personne devant le comptoir, et Cocorico, jetant un coup d'œil par la porte entrouverte du cabinet, aperçut le beau Jean-Joseph un peu vieilli, un peu blanchi, mais toujours bel homme. Il était attablé seul devant un carafon d'absinthe qu'il buvait pure et verre par verre.

– Cré nom ! disait-il, il ne viendra donc personne pour me faire un piquet ? Je m'ennuie à regretter la *Centrale.*

– Présent ! dit Noël en entrant.

Les voleurs ont beau se séparer pendant de longues années, ils se reconnaissent toujours.

– Cocorico ! exclama le beau Jean-Joseph.

– Tu l'as dit, mon vieux. Tu as donc réglé tes comptes ?

– Oui, j'ai fait sept ans à Melun, et on m'a gracié. Et toi ?

– Moi, je reviens du pré.

– Avec ou sans *permission !* Cocorico se mit à rire.

– Je ne demande jamais de permission, moi, dit-il.

– Ah ! ah ! fit le beau Joseph. Et quoi de nouveau ?

Puis apercevant Rocambole :

– Monsieur est un *ami ?*

Le mot *ami* veut dire voleur, pour tous ceux qui ont eu des démêlés avec la justice.

– Et un crâne encore, dit Cocorico ; il a de rudes états de service.

– Alors on peut causer ?

– Parbleu ! dit Cocorico, qui ferma la porte du cabinet et s'attabla.

Rocambole en fit autant et tira de sa poche une pipe en terre qu'il chargea lentement.

– Est-ce que tu as quelque affaire à me proposer ? demanda le beau Joseph en clignant de l'œil.

– Peut-être oui… peut-être non… Ça dépend…

– Comment cela ? fit le forgeron alléché.

– Il y a gras, dit Noël, mais il faudrait une bonne *largue* comme Madeleine.

– Elle est *bloquée !* dit le beau Joseph.

– Ah diable !

– Et peut-être bien qu'elle fera six mois ; mais ce n'est pas cher, nous avons touché de belles roues de derrière, va !

– Un vol ? dit Noël.

– Non… mieux que ça.

Et le forgeron prit un air malin.

– Sais-tu bien, dit-il, que nous travaillons maintenant dans les fils de famille ?

– Ah !

– Nous nous sommes associés, papa et le beau Polyte.

À ce nom, Rocambole, qui faisait tranquillement son absinthe goutte à goutte, dressa l'oreille.

– C'est Timoléon qui nous a embauchés.

– Faut vous méfier, dit Rocambole qui se mêla alors à la conversation ; il a été de la police autrefois.

– Oui, mais il n'en est plus. Il paraît que nous avons joué un gros jeu cette nuit. Moi je n'y étais pas, mais Polyte, Madeleine et les autres, tout a été *bloqué.*

– Quel malheur ! fit naïvement Rocambole.

– Mais non, c'était convenu.

– Comment donc ?

Et Rocambole, que le hasard mettait en présence d'un des agents de Timoléon, prit un air de plus en plus étonné.

– Ils se sont fait pincer *exprès* avec une jeune fille qu'on voulait fourrer à Saint-Lazare.

– Pourquoi ?

– Il paraît que c'est un fils de famille qui en est amoureux, et les parents ne veulent pas du mariage. Alors on a organisé un coup, et on l'a *bloquée* avec nous.

– Ça doit être bien payé, ces affaires-là ? dit Rocambole d'un air indifférent.

– Madeleine a eu son billet de mille.

– Excusez ! fit Noël, qui avait surpris un regard énergique de Rocambole.

Celui-ci reprit :

– Alors votre dame est là-bas ?

– Oui, et tant qu'elle ne sera pas jugée, il n'y aura pas moyen de la voir. Mais ça va vite à présent : on ne moisit pas à la préventive. Du reste, elle avait de l'argent ; et puis, elle a de la société avec elle : la belle Marton a été pincée.

– Elle en était aussi ?

– Oh ! non, elle ne savait rien, elle ; c'est bon jeu, bon argent. Pourvu que Madeleine ne parle pas, un jour qu'elle aura bu un verre de trop, tandis que la surveillante tournera la

tête.

– Eh bien ! si elle jasait ?

– La belle Marton est mauvaise comme une teigne et forte comme un Turc, elle assommerait Madeleine !

– Vrai ? dit Cocorico.

– Et elle serait capable de tout dire à la petite demoiselle et de se mettre en tête de la faire sortir.

– Fort bien, pensa Rocambole. Voici déjà un auxiliaire sur lequel nous ne comptions pas.

Et il se chevilla dans la mémoire ce nom de la *belle Marton.*

– Qu'est-ce que c'est donc que cette affaire dont tu voulais me parler ? reprit le beau Joseph.

– Elle n'est pas mûre…

– Mais encore ?…

– Te trouve-t-on ici tous les jours ?

– Tous les jours.

– Eh bien, je reviendrai demain et nous jaserons.

Cocorico et Rocambole échangèrent une poignée de main avec le beau Joseph et sortirent. Une fois dans la rue, Rocambole dit à son compagnon :

– Maintenant, il faut que tu me surveilles ce gaillard-là nuit et jour, entends-tu ?

– C'est bien, maître.

– Il faut convenir qu'on trouve souvent ce qu'on ne cherche pas, continua Rocambole en manière d'*aparte.*

– En voici la preuve, dit Noël, qui entra dans un bureau de tabac pour y rallumer sa pipe.

Il y avait au comptoir une femme entre deux âges vêtue de noir, et qui avait encore des restes de beauté.

– Comment ! dit Noël, vous êtes ici, vous ?

– Chut ! dit-elle, n'allez pas me reconnaître, au moins.

Cette femme, Rocambole la jugea d'un coup d'œil. C'était une ancienne affiliée qui avait mis quelques économies à acheter la gérance d'un bureau de tabac. Noël se pencha sur le comptoir comme pour y choisir des cigares.

– Écoutez, Joséphine, dit-il, je sais pour vous un moyen de gagner dix louis ce soir.

– Honnêtement ? fit-elle.

– Très honnêtement.

– Ah ! mon Dieu ! dit-elle en riant. Que faut-il faire ?

Rocambole s’approcha à son tour.

– M’apporter ce soir une caisse de cigares au café Anglais, cabinet 29, et demander le major Avatar, dit-il.

– J’irai, répondit-elle.

– Elle a une tête intelligente, dit Rocambole en souriant. Mais es-tu sûr qu’elle soit allée là-bas ?

– Elle y a passé la moitié de sa vie.

– Alors c’est parfait, dit Rocambole en continuant son chemin.

XV

Ce soir-là, à onze heures, le major Avatar, qui commençait à être un des lions du jour, grâce à la popularité qu'on lui avait faite au club des Asperges, entra au café Anglais, demanda le cabinet 29, qu'il avait retenu dans la journée, et attendit Vanda. Celle-ci arriva quelques minutes après. Elle était si bien encapuchonnée, que les garçons ne purent voir son visage.

– Ma chère enfant, dit Rocambole, j'ai trouvé ce que je cherchais depuis ce matin.

– Que cherchiez-vous donc, maître ? fit-elle avec un accent de soumission passionnée qu'elle n'avait qu'avec lui.

– Le moyen de t'envoyer à Saint-Lazare cette nuit même et de t'en faire sortir quand bon me semblera, c'est-à-dire lorsque Antoinette n'y sera plus.

– Ah ! fit Vanda, et quel est ce moyen ?

– Tu verras, car nous attendons un troisième convive.

– Noël ?

– Non, une femme.

Le major s'était fait servir à souper et avait demandé trois couverts.

– Je t'engage, dit-il à la Russe, de ne bouder ni les buissons d'écrevisses, ni la volaille truffée qu'on va nous servir, car demain sera jour de jeûne pour toi.

Ils étaient à table depuis quelques minutes lorsqu'on frappa à la porte du cabinet.

– Entrez ! dit Rocambole.

La porte s'ouvrit et la marchande de tabac de la rue Montorgueil parut.

Que se passa-t-il alors entre ces trois personnes ? Il serait assez difficile de le raconter ; mais, une heure après, c'est-à-dire vers une heure et demie du matin, Vanda sortit du café Anglais par l'escalier de la rue Favart, et jeta dans l'allée sa sortie de bal. Ce qui fit qu'elle se trouva décolletée, tête nue, en robe de soie, sur le boulevard. L'Opéra était fermé depuis deux heures, on n'était pas encore au carnaval et il était impossible d'admettre qu'une femme comme il faut pût se trouver ainsi à pied, par une nuit de brouillard humide, les épaules nues, si quelque mystère n'était pas à éclaircir. Elle aperçut deux sergents de ville et se mit à courir comme si elle eût voulu les éviter. Les sergents de ville se mirent à la poursuite de la fugitive et la rattrapèrent devant le café Riche, au coin de la rue Le Peletier, juste au moment où deux jeunes gens l'abordaient et lui disaient sans façon :

– Viens-tu souper ?

En voyant les sergents de ville, Vanda jeta un cri. L'un d'eux la saisit par le bras, et lui dit :

– Où allez-vous ?

– Laissez, fit-elle, en jouant l'effroi le plus grand.

– Où allez-vous et d'où venez-vous ? répéta le sergent de ville.

– Je vous en supplie, laissez-moi, dit-elle avec l'accent de la prière ; je rentre chez moi.

– Dans ce costume ?

– J'ai perdu mon manteau.

Les deux jeunes gens s'étaient arrêtés à trois pas de distance, et disaient en riant :

– Elle a de l'aplomb, la petite.

Le sergent de ville est un brave homme qui s'occupe simplement de la police des rues et est fort peu au courant des mœurs nocturnes des viveurs des boulevards.

– D'où venez-vous ? insista celui-ci qui avait saisi Vanda par le bras.

– De *La Maison d'or*(4), répondit-elle.

– Où demeurez-vous ?

– Je ne puis vous le dire.

Comme elle faisait cette réponse, une femme traversa le boulevard et vint passer tout auprès. Elle portait un chapeau fané, un châle à carreaux et avait l'air d'une marchande à la toilette revenant d'une soirée de famille. Jetant les yeux, comme par hasard, sur Vanda, elle poussa un cri.

– Ah ! voleuse ! dit-elle.

Ce mot coupa court à l'hésitation du sergent de ville.

– Vous connaissez cette femme ? dit-il.

– Oui, dit la femme au châle de tartan.

– Ce n'est pas vrai, dit Vanda, je n'ai jamais vu madame.

– En voilà de l'aplomb ! s'écria la femme au tartan qui, on le devine, n'était autre que la marchande de tabac, et jouait un rôle dans la comédie imaginée par Rocambole.

Puis, s'adressant au sergent de ville :

– N'allez pas lâcher madame, au moins, car aussi vrai que je suis une femme établie et que voici mon nom et mon adresse : M^me^ Gouleau, débitante de tabac rue Montorgueil, cette femme est une voleuse à la tire et elle m'a escroquée hier encore.

– Cette femme ment ! disait Vanda.

Les deux jeunes gens qui d'abord l'avaient invitée à souper avec un tel sans façon se tenaient à distance, peu soucieux de lui venir en aide.

– Voyons ? reprit le sergent de ville, voulez-vous oui ou non me dire d'où vous venez ?

– De la *Maison d'or,* répondit-elle.

– Alors on vous y connaît ?

– Oh ! certainement.

– C’est ce que nous allons voir, dit l’agent de police qui lui fit rebrousser chemin.

Or, le chasseur qui se tient au bas de l’escalier du restaurant célèbre était à son poste depuis minuit moins le quart et manifesta un profond étonnement quand on lui demanda s’il avait vu entrer ou sortir Vanda, et il finit par déclarer ne l’avoir jamais vue. La marchande de tabac, qui les avait suivis, ne cessait de répéter qu’elle avait été volée. Vanda persistait dans ses affirmations : les gens du restaurant niaient toujours connaître cette femme. Ce que voyant, le sergent de ville, qui n’était pas très patient, emmena Vanda au poste de la rue Drouot et prit note de l’accusation portée par M^me^ Gouleau, débitante de la rue Montorgueil.

Comme elle s’y attendait, Vanda passa le reste de la nuit dans le violon et ne fut dirigée sur le dépôt, au petit jour, qu’après avoir de nouveau refusé énergiquement de faire connaître son nom et son domicile. Comme en hiver surtout, la police opère presque chaque nuit des arrestations de cette nature, personne à la préfecture ne se montra surpris de voir arriver Vanda.

La jeune femme avait su se donner un air effronté et mystérieux tout à la fois, qui semblait défier les plus minutieuses investigations. À six heures du matin, elle subit cet interrogatoire sommaire à la suite duquel les prisonniers sont relâchés ou retenus définitivement et dirigés sur une prison quelconque. Interrogée par un jeune magistrat, elle répondit qu’elle ne pouvait dire ni son nom ni son adresse, et que de son silence dépendait sa position. Cela était assez admissible, si on prenait Vanda pour ce qu’elle paraissait être, une femme de mœurs douteuses. Quant à l’accusation de vol, elle se défendit pour la forme, ayant soin de laisser planer un soupçon dans l’esprit du magistrat. Enfin, et ceci décida de son arrestation définitive, ayant tiré son mouchoir de sa poche, elle laissa tomber sur le parquet un jeu de cartes. On la fouilla et on la trouva nantie d’une certaine somme en or et en menue monnaie.

Alors, pour le magistrat, la chose ne fut plus douteuse ; cette femme, qui persistait à s’envelopper d’un profond mystère, sortait d’une maison de jeu clandestine ; et il signa l’ordre de la transférer à Saint-Lazare. Alors seulement Vanda respira, car plusieurs fois, en dépit de ses efforts, elle avait vu le moment où on allait la remettre en liberté.

À midi, c’est-à-dire vingt-quatre heures après Antoinette, Vanda arrivait à Saint-Lazare. Comme elle était toujours en robe de bal, les épaules nues, et qu’elle grelottait, elle demanda comme faveur d’autres vêtements, avant de sortir du greffe, ce qui lui fut accordé. On lui apporta le costume de la prison, et une religieuse la fit entrer dans une de ces chambres décrites par Antoinette, et qui servent de dépôt provisoire. On avait pris à Vanda l’argent qu’elle avait sur elle, mais comme rien ne prouvait qu’il ne lui appartînt pas, on devait le remettre au directeur de la prison. Seulement on ne lui avait pas ôté un grand peigne en or qui retenait son épaisse chevelure. Elle l’ôta elle-même et le remit à la religieuse :

– Ma sœur, lui dit-elle, je ne resterai pas longtemps ici, car bien certainement on viendra me réclamer. Cependant, comme on m’a pris tout mon argent, vous seriez bien aimable de faire vendre ce peigne à mon profit.

– J’en parlerai au directeur, répondit la religieuse, dont l’attention, toute concentrée sur ce peigne, ne se porta point sur une grosse épingle longue de trois pouces, à tête noire et de la grosseur d’une noisette, que Vanda fit disparaître lestement sous les flots épais de sa chevelure.

Cette épingle, Rocambole la lui avait donnée au moment où elle quittait le café Anglais en lui disant :

– Prends bien garde qu’on ne te la prenne, car si cela arrivait, tu serais entrée pour rien à Saint-Lazare.

Une fois revêtue du costume de la prison, Vanda fut conduite au réfectoire où on lui donna une portion de légumes et de là à l’atelier de travail.

XVI

Camélia s’était jetée dans la dévotion depuis que ses charmes s’étaient évanouis. Qu’était-ce que Camélia ? On vous eût dit, il y a trente ans, au bal du Vaux-Hall, que c’était une piqueuse de bottines célèbre par sa danse équivoque. Sept ou huit ans plus tard, on eût songé à une courtisane de bas étage, mais belle encore, en entendant prononcer ce nom. Plus tard, il avait été répété à la huitième chambre de la police correctionnelle comme le sobriquet de la fille Adélaïde Montain, reprise de justice et voleuse à la carte émérite.

Maintenant, l’être qui répondait à ce nom de guerre était une vieille et hideuse créature qui, ne trouvant plus à gagner sa vie autrement, s’était résignée à devenir servante dans cette maison où elle avait été si longtemps prisonnière. Camélia était la *détenue volontaire* dont la belle Marton avait parlé à Antoinette, et qui devait se charger de sa lettre pour M. Agénor, la faire tenir à Malvina, qui, à son tour, la donnerait à un certain Auguste, au parloir, le dimanche après la messe. Cette femme, qui avait été belle, était maintenant horrible. Elle avait eu, à quarante ans sonnés, la petite vérole, qui l’avait défigurée complètement et lui avait fait perdre un œil. En outre, ses cheveux, jadis d’un blond magnifique, avaient blanchi par places et lui donnaient une expression étrange. On eût dit la crinière emmêlée d’un vieux lion. Cette femme s’était jetée dans la dévotion – mais à la façon de ses pareilles, avec une bonne foi qui pactisait avec tous ses mauvais instincts. Elle avait conservé ses relations avec ses pareilles, se chargeait de leurs commissions, les aidait à tromper la surveillance et à frauder les règlements. Cependant, comme elle conciliait très habilement tout cela avec ses patenôtres, elle avait su capter la confiance des religieuses et on lui permettait le dimanche de rester à la chapelle une partie de la matinée, et d’y entendre les deux messes qui s’y célèbrent à une heure de distance, car la chapelle est trop petite pour contenir toutes les prisonnières à la fois. Saint-Lazare a deux aumôniers. La belle Marton savait tout cela lorsqu’elle avait assuré à Antoinette que sa lettre pourrait sortir de Saint-Lazare.

Camélia, le dimanche matin, était occupée à l’infirmerie ; elle faisait de la tisane pour les malades. La belle Marton se plaignit d’un fort mal à la gorge, s’adressa à la sœur Marie et obtint la permission d’aller boire un verre de tisane dans le laboratoire. Cette permission était une véritable faveur. La température de ce laboratoire est très élevée et les pauvres détenues qui parviennent à y pénétrer s’approchent en toute hâte des fourneaux pour dégourdir leurs mains raidies par le froid. Le dimanche, du reste, est un jour où la surveillance est plus indulgente. On ne travaille pas, mais les détenues peuvent se réunir dans les ateliers et causer avant et après la messe. C’est le jour où elles ont de la viande et du vin.

Quand la belle Marton entra dans le laboratoire, Camélia s’y trouvait seule. L’interne de service était dans la salle voisine, et une femme qui était adjointe à Camélia balayait le corridor devant la porte. La belle Marton s’approcha.

– Donne-moi un bol de tisane, Mélie, dit-elle.

– Tiens ! fit la détenue volontaire, c’est toi, Marton ?

– Oui.

– Tu es donc revenue ?

La belle Marton se mit à rire.

– Tu sais bien, dit-elle, que je vais et viens toujours, moi.

– C’est comme moi dans mon temps, murmura Camélia.

La belle Marton se baissa, passa la main dans son bras et en retira quarante sous et la boulette blanche qui représentait la lettre d’Antoinette.

– Ne flânons pas, dit-elle, je suis venue pour affaires.

– Ah ! fit la vieille qui étendit avec avidité sa main vers la pièce de quarante sous. Tu as une commission pour la *première !*

– Non, pour la *deuxième,* répondit la belle Marton. Je suis dans la première.

– Tu n’es donc pas ici pour faire plaisir à M. le préfet ? ricana Camélia.

– Non ; c’est un curieux qui m’a bloquée.

– C’est plus grave, ma fille, dit sentencieusement Camélia. Tu en auras pour six mois peut-être.

– Ou pour deux ans, murmura Marton avec insouciance. Maintenant, plus vite, et ne parlons pas de moi. Malvina est à la deuxième ?

– Oui, je l’ai aperçue dimanche dernier à la messe.

– Tu lui donneras ça.

Et la belle Marton mit la boulette dans la main qui renfermait déjà la pièce de quarante sous.

– Est-ce pour elle ?

– Non, c’est pour M. Agénor, retiens bien ce nom.

– C’est facile, j’ai eu un amoureux dans ma jeunesse qui s’appelait comme ça, Agénor, je ne connais que ça. Quelle rue ?

– Rue de Surène. Tu songeras au petit bleu, vingt et un, tu te souviendras du *misti*(5).

– Un joli jeu, dit Camélia. Malvina va donc sortir ?

– Non, mais elle verra Auguste aujourd’hui.

– Ah ! c’est juste, dit la vieille infirmière. Pourvu que Malvina n’oublie ni le nom ni l’adresse !

– Elle a bonne mémoire, dit la belle Marton.

Une sœur entra dans le laboratoire, Marton avala son bol de tisane et s’en alla, échangeant un dernier signe d’intelligence avec Camélia. Celle-ci, à neuf heures précises,

était à la chapelle, tout auprès du banc des religieuses. Elle entendit la messe avec recueillement ; puis, comme le service divin était fini, au lieu de se lever, elle se pencha vers une des surveillantes et lui dit :

– Je n'ai pas fini mes prières, ma sœur ; voulez-vous me permettre de rester ?

La sœur n'y vit aucun inconvénient et accorda la permission. Camélia se remit à genoux, la première section s'en alla et le tour de la deuxième arriva. Dans l'intervalle, la détenue volontaire avait changé de place ; elle s'était agenouillée tout au bout de la chapelle, auprès de la porte par où entrent les femmes de la seconde section. Quand celles-ci arrivèrent deux par deux, Camélia leva la tête et les regarda successivement, échangeant un petit salut avec la plupart, car elle les reconnaissait presque toutes. Enfin, elle aperçut Malvina, une belle brune à l'air résolu et à la physionomie qui n'était pas dépourvue de franchise.

– Viens auprès de moi, fit Camélia d'un clignement d'yeux.

Malvina comprit et vint s'agenouiller tout à côté de la vieille détenue. Celle-ci ouvrit son livre de messe et, tandis que les prisonnières, conduites par les sœurs, entonnaient un chant religieux, elle dit tout bas :

– Marton est ici ! Malvina tressaillit et répondit :

– À la *première* ?

– Oui.

– La malheureuse ! elle aura été prise avec la bande à Polyte.

– C'est possible, répondit Camélia. As-tu bonne mémoire ?

– Si c'est pour Marton la belle, oui, répondit Malvina. Je me ferais couper en morceaux pour elle, la pauvre chatte !

Camélia lui glissa la boulette dans la main.

– Auguste viendra te voir, n'est-ce pas ?

– Je crois bien, il n'y manquerait pas pour cent mille francs.

– Il faut que ton Auguste mette cet oiseau à l'air, poursuivit Camélia.

– Pour qui ?

– Agénor, rue de Surène, 21.

– Je m'en souviendrai. À midi, je verrai Auguste à deux heures, le poulet battra de l'aile.

– As-tu des commissions pour Marton ? demanda Camélia.

– Elle n'a peut-être pas d'argent, la pauvre petite.

– Je ne sais pas.

– Moi, j'en ai. Fourre ce jaunet dans ton bas pour elle. Camélia prit le louis et se remit à écouter la messe dévotement.

L’enveloppe cachetée à la cire qui renferme une lettre n’est pas plus sacrée que la boulette roulée pour les prisonniers. Ce moyen de correspondance, usité dans les prisons et les bagnes, n’a jamais été violé. L’intermédiaire, et souvent il y en a plusieurs, se ferait un cas de conscience d’ouvrir cette lettre d’une forme nouvelle pour savoir ce qu’elle contient. La boulette passe de main en main, accompagnée de l’adresse donnée verbalement, et elle arrive intacte à son destinataire. Malvina, en sortant de la chapelle, fut conduite au réfectoire, puis au préau, et elle y était depuis dix minutes lorsque son nom retentit au seuil du corridor qui y donnait accès.

– Malvina, disait une sœur, on vous attend au parloir.

Malvina gagna le corridor où se trouvaient déjà réunies trois autres détenues, car on les mène au parloir par escouades, et elle suivit la surveillante qui se mit à leur tête, son trousseau de clés à la main, ouvrant et refermant chaque guichet.

Le parloir était plein et il s’y faisait un bruit d’enfer. Visiteurs et visités, abrités derrière leurs grillages respectifs, échangeaient avec volubilité des exclamations, des compliments, des consolations et des espérances. On eût dit une pension de collégiens à l’heure de la récréation.

Le hasard semblait servir Malvina et par conséquent Antoinette, car Auguste, le visiteur, s’était appuyé tout contre la porte et se trouvait par conséquent au bout du parloir. Malvina vint se placer vis-à-vis, et avant qu’Auguste eût le temps de parler, elle lui dit :

– Regarde donc comme j’ai mal aux dents ; une rude fluxion, va !

Auguste vit alors que Malvina avait quelque chose dans la bouche, sous la joue gauche – celle que ne pouvait voir le sous-brigadier qui est chargé de surveiller le parloir et qui se tient derrière la porte. Auguste comprit. Malvina s’appuya le front contre le grillage, puis, au moment où le sous-brigadier ouvrait la porte, pour laisser sortir un visiteur, elle fit de sa bouche une sarbacane, et lança sa boulette à travers les deux grillages avec tant d’adresse et de précision qu’elle tomba dans les deux mains d’Auguste, réunies en corbeille.

– De la part de Marton, dit-elle, M. Agénor, rue de Surène, n° 21.

– C’est bon, répondit Auguste, on ira.

Le sous-brigadier referma la porte, et se retourna vers le parloir, mais il n’avait rien vu.

XVII

Tandis que la lettre d'Antoinette sortait de Saint-Lazare dans la poche de M. Auguste, une scène d'un autre genre avait lieu au préau de la prévention, où les détenues venaient de se rendre. Madeleine la Chivotte pérorait au milieu d'un groupe de voleuses.

– Voici maintenant, disait Chivotte, que Saint-Lazare va devenir une maison d'aristos.

« Si on écoutait M^lle^ Marton, il n'y aurait plus ici que des jeunes filles honnêtes et des femmes du grand monde. Vous savez, cette petite brune qui a les yeux baissés comme une sainte et qui s'est fait mettre à la pistole ; voilà-t'y pas que la belle Marton dit que c'est la fille d'un prince russe ? Excusez !

Les voleuses se mirent à rire.

– Non, parole d'honneur ! reprit la Chivotte, c'est trop drôle !… Il y a ici des comtesses, des baronnes, que sais-je ? Ce qui ne m'empêche pas de la connaître, moi, cette petite !

– Ah ! tu la connais ? dirent plusieurs voix.

– C'est la maîtresse de Polyte, donc !

– Et elle a *goupiné* ?

– Comme vous et moi, comme tout le monde, donc ! Les maîtresses à Polyte, toutes voleuses.

– Pourquoi donc alors Marton dit-elle que ça n'est pas vrai ?

– C'est rapport à moi, répondit Madeleine la Chivotte. Nous sommes ennemies, Marton et moi.

– Mais, dit une autre détenue qu'on appelait la Simonne, tu lui en veux donc, à cette petite ?

– Moi, non, dit la Chivotte.

– Pourquoi donc alors, si tu ne lui en veux pas, parlais-tu ce matin de l'assommer avec ton sabot, si elle sortait de la pistole et descendait dans le préau ?

– C'est parce qu'elle fait sa tête.

– Moi, dit la Simonne, je croirais plutôt autre chose.

– Quoi donc ? demanda Madeleine avec aigreur.

– Que Marton dit la vérité, que Polyte et les autres, et toi vous avez *renardé*…

– Trahir les amis, jamais !…

– … Pour faire enfermer cette petite. J'étais au dépôt quand vous êtes arrivées toutes trois de là-bas, dit la Simonne et je l'ai bien vue cette petite. Faut pas avoir appris le piano pour voir qu'elle ne sait rien de rien… Quand on parle *comme les camarades* devant elle, elle vous ouvre de grands yeux bêtes, preuve qu'elle ne comprend pas…

– Et moi, je dis, s'écria la Chivotte avec colère, que c'est une *goupineuse* comme nous.

– Alors, elle vole dans les pensionnats de jeunes filles, ricana la Simonne. C'est un art d'agrément qu'on lui a fait apprendre, probablement.

– Si tu ne te tais pas, toi ! exclama la Chivotte qui menaça la Simonne du poing, tu verras…

La Simonne était une petite femme maigrelette et déjà vieillotte, qu'on eût jetée à terre en soufflant dessus ; la Chivotte, au contraire, était bien bâtie et assez forte. La Simonne eut peur et se tut. Alors la Chivotte recommença ses criailleries.

– Et cette autre qui se promène là-bas, toute seule, dit-elle, c'est encore une duchesse, n'est-ce pas ?

Elle montrait une détenue qui marchait à pas lents, à l'extrémité du préau, au bas de l'escalier. Cette femme, qui était toute seule, paraissait vouloir éviter tout contact avec les détenues.

– Elle est arrivée ce matin, dit une des prisonnières.

– C'est une femme de la haute, elle était en robe de bal. Je l'ai vue, moi, dit la Simonne, qui ne voulait pas se brouiller avec la Chivotte et cherchait à lui plaire maintenant.

– C'est une voleuse comme nous, dit Madeleine.

– Moi, fit une autre détenue, je crois savoir ce que c'est.

– Ah !

– C'est une femme mariée que son mari a envoyée ici, dit la Chivotte. Encore une qui fait à sa tête. Madame est condamnée pour cela, et alors elle ne serait pas avec nous ; elle serait avec les jugées.

– C'est juste, observa la Simonne.

– Je vous dis que c'est une *goupineuse* comme nous, dit la Chivotte. Encore une qui fait sa tête. Madame est jolie, madame a travaillé dans le grand… elle nous méprise !

Ces mots occasionnèrent un murmure parmi les détenues.

– Voulez-vous que nous l'embêtions un peu ? reprit la Chivotte.

– Oui, oui, dirent plusieurs voix.

La Chivotte se mit à la tête d'une petite troupe composée des plus turbulentes, et marcha droit à la femme solitaire. On l'a deviné, c'était Vanda. Vanda, qui cherchait Antoinette parmi ces cent cinquante femmes, et à qui nul indice ne la révélait.

– Bonjour, chère duchesse, dit la Chivotte quand elle fut tout près d'elle.

Vanda parut n’avoir pas entendu et elle continua à se promener. Mais Madeleine ne se tint pas pour battue ; elle alla se placer vis-à-vis de Vanda, qui alors fut obligée de s’arrêter.

– Pardon, duchesse, dit-elle.

– C’est à moi que vous parlez ? fit Vanda d’un ton glacé.

– Oui, duchesse.

– Vous vous trompez, dit la Russe avec une politesse calme, je ne suis pas duchesse.

– Tiens ! je l’aurais cru…

– Je suis comtesse, ajouta-t-elle. Que voulez-vous ?…

– Peste ! grommela la Chivotte un peu interdite, c’est donc pas pour rire ?

– Que voulez-vous ? répéta froidement Vanda.

– Savoir pourquoi vous êtes ici.

– Et vous ? dit Vanda d’un ton hautain.

– Moi, dit la Chivotte, c’est parce que j’ai volé.

– Et moi, dit Vanda, c’est pour étudier les mœurs des prisons. Et elle voulut passer outre.

Mais la Chivotte ne bougea pas.

– Ah ! dit-elle, tu as l’air de nous mépriser, on dirait !

Les mauvaises têtes qui avaient suivi la Chivotte commençaient à gronder sourdement. Vanda devina l’orage et laissa peser sur le groupe un regard qui contint les plus hardies.

– Laissez-moi passer, dit-elle à la Chivotte.

– Tu ne passeras pas ! s’écria cette dernière.

Le sang de Vanda lui monta au visage ; cependant elle se maîtrisa encore :

– Vous vous trompez, dit-elle ; laissez-moi passer.

– Attends ! attends ! je vais t’arracher les yeux, exclama la Chivotte, qui retroussa ses manches.

Vanda, nous avons fait autrefois son portrait, était grande, mince, et ses petits pieds, ses mains délicates ne laissaient point soupçonner en elle une vigueur peu commune. Sa peau blanche cachait des muscles d’acier et sa taille frêle dissimulait une force physique qui répondait à cette énergie sauvage dont elle avait si souvent donné des preuves. À la menace de la Chivotte, sa nature de femme du Nord reprit le dessus ; ses lèvres blêmirent, un frémissement imperceptible dilata ses larges narines, et elle fut prise de ce que les Russes et les Danois appellent la colère blanche.

La Chivotte fit un pas en avant, les poings serrés : mais elle n’eut pas le temps d’en faire deux. Vanda tomba sur elle comme le tonnerre et ce fut un drame qui passa dans un éclair. Les femmes qui avaient suivi la Chivotte virent cette dernière prise à bras le corps, renversée, foulée aux pieds et comme broyée par cette créature délicate qu’elle avait

insolemment appelée la duchesse. La Chivotte se mit à crier comme si on la rouait vive : les surveillantes accoururent. Mais alors il arriva ce qui arrive presque toujours ; l'opinion publique fut pour le vainqueur. Les voleuses qui, deux minutes auparavant, étaient décidées à faire un mauvais parti à la nouvelle venue, se rangèrent de son côté ; et vingt voix s'écrièrent en même temps :

– Ma sœur, c'est Madeleine qui a commencé.

En même temps, une autre femme qui arrivait en ce moment dans le préau accourut. C'était la belle Marton.

– Ah ! dit-elle avec satisfaction, il paraît que cette mauvaise gale a trouvé déjà sa maîtresse ?

Et saluant Vanda, qui demeurait calme et hautaine à présent :

– Madame, je vous en fais mon compliment, aussi vrai que je me nomme la belle Marton.

La Chivotte avait reçu deux ou trois coups de sabot sur le visage, et le sang coulait en abondance ; mais les témoignages des détenues se trouvant en faveur de Vanda, ce fut elle que les sœurs emmenèrent.

– Ah ! canaille ! ah ! duchesse sans le sou ! hurlait la Chivotte en s'en allant, et quand tu sortiras, je te ferai rosser par mon homme !

Vanda haussa les épaules et continua sa promenade. D'autres surveillantes arrivèrent et dissipèrent le rassemblement. Alors Vanda s'approcha de Marton, qui s'arrêta toute flattée devant elle, tant, sur les natures vulgaires, la force physique a d'empire et de fascination.

– C'est vous qui vous nommez la belle Marton ? lui dit-elle.

– Oui, madame, répondit la voleuse, à qui Vanda inspira tout à coup une sorte de respect.

– Il y a trois jours que vous êtes ici, n'est-ce pas ? et vous avez été arrêtée avec une jeune fille appelée Antoinette ?

– Vous la connaissez ? exclama Marton.

Et dans son accent, il y eut un tel enthousiasme de dévouement, une telle chaleur d'amitié, que Vanda comprit tout de suite qu'elle avait en elle une auxiliaire.

– Je suis venue ici pour la sauver, répondit-elle.

À ces mots, la belle Marton se précipita sur les mains de Vanda et les porta à ses lèvres.

XVIII

Vanda posa un doigt sur sa bouche :

– Chut ! dit-elle.

Puis elle entraîna la belle Marton dans un coin du préau :

– Je suis ici depuis hier, dit-elle, et je ne me suis fait arrêter que pour voir Antoinette et favoriser son évasion.

La belle Marton secoua la tête :

– On ne s'évade pas de Saint-Lazare, dit-elle.

– Ordinairement, non ; mais, pour cette fois, ce sera une exception à la règle, dit Vanda avec un calme qui impressionna vivement la belle Marton.

– Qui donc êtes-vous ? fit-elle avec un étonnement mêlé d'admiration.

– Une femme qui veut sauver Antoinette, répondit Vanda ; et pour cela il faut que je la voie : où est-elle ?

– À la pistole. C'est moi qui fais son ménage, dit la belle Marton avec fierté.

– Pouvez-vous me conduire auprès d'elle ?

– Non, mais elle peut descendre dans le préau.

– Alors, allez la chercher.

– Dites-moi vite votre nom.

– C'est inutile. Dites-lui seulement que je viens de la part de Milon ; elle saura ce que cela veut dire.

La belle Marton ne se fit pas répéter le nom ; elle quitta le préau tandis que Vanda, que l'on considérait maintenant avec un respect mêlé de crainte, reprenait sa promenade solitaire. Les détenues ordinaires ne peuvent pas monter aux pistoles, mais celles des pistoles peuvent, à certaines heures, descendre dans le préau. La belle Marton se fit ouvrir, en sa qualité de femme de ménage d'une pistolière, et monta précipitamment auprès d'Antoinette. Antoinette lisait un livre de piété que lui avait donné sœur Marie. Marton entra d'un air de mystère.

– Ma chère demoiselle, dit-elle, votre lettre est partie…

– Ah ? fit Antoinette dont le sourire s'illumina.

– Mais ce n'est pas de votre lettre qu'il s'agit, en vérité !

– Et de quoi donc ?

– Il y a ici, depuis hier, une femme qui vous connaît.

– Moi ?

– Et qui veut vous faire évader. C’est difficile ; mais c’est égal, j’ai une fière confiance en elle, moi, dit naïvement la belle Marton.

– Je ne connais aucune femme, dit Antoinette étonnée et pleine de défiance. C’est quelque nouveau piège qu’on me tend.

– Cependant, reprit Marton, elle m’a dit qu’elle venait de la part de Milon.

Ce nom produisit sur Antoinette un choc électrique :

– Milon ! s’écria-t-elle, Milon ! Elle vient de sa part ?

– Oui.

– Où est-elle donc, mon Dieu ?

– Au préau, où elle vous attend.

Antoinette se leva vivement.

– Est-ce que je puis y descendre ? dit-elle.

– Oui, en demandant la permission à sœur Marie, qui ne vous la refusera pas.

– Mais, fit Antoinette avec inquiétude, si cette horrible femme vient encore m’insulter ?

Elle faisait allusion à Madeleine la Chivotte.

– N’ayez pas peur, dit-elle. Elle a reçu une rude tripotée tout à l’heure ; et elle est à l’infirmerie où on lui bassine le nez.

Antoinette suivit la belle Marton et toutes deux obtinrent facilement l’autorisation de descendre dans le préau. Vanda avait toutes les peines du monde à tenir à distance, non plus des prisonnières qui lui étaient hostiles, mais des enthousiastes et des fanatiques, désireuses de se lier avec une femme qui avait sous son apparence délicate une si magnifique vigueur. Il avait fallu son ton sec, son regard hautain, son geste de femme supérieure pour les empêcher de se grouper en masse autour d’elle.

Cependant, depuis que la belle Marton était partie, Vanda, qui avait sur son visage le calme menteur de son maître Rocambole, était en proie à une vive impatience. Elle voulait voir Antoinette, et se figurait une grande jeune fille, noyée de larmes et en proie au plus violent désespoir. Tout à coup Antoinette parut, appuyée au bras de Marton. Les femmes se jugent d’un coup d’œil et avec une merveilleuse rapidité. Vanda respira en voyant le visage calme et presque souriant de cette jeune fille, et fit cette réflexion :

– À la bonne heure ! je devine par avance que je serai secondée. Il y a dans ces sourcils noirs, dans ce regard assuré, dans ces lèvres rouges une énergie dont nous aurons besoin.

Par contrecoup, Antoinette n’eut pas plutôt envisagé Vanda qu’elle se sentit dominée par ce regard presque despotique. En même temps, Vanda fit quelques pas à sa rencontre, et sous sa robe brune et la triste coiffure de la prisonnière, la grande dame reparut. Elle tendit la main à Antoinette et lui dit :

– Bonjour, mon enfant.

– Bonjour, madame, répondit Antoinette, qui subit aussitôt le charme de la voix, comme elle avait subi la fascination du regard.

La belle Marton se tenait respectueusement à l'écart.

– Mon enfant, reprit Vanda, vous ne m'avez jamais vue et cependant je suis ici pour vous.

– Vous venez de la part de Milon ?

– Oui.

– Ah ! c'est donc vrai qu'il est à Paris… et je ne m'étais pas trompée, il y a trois jours ! dit vivement la jeune fille.

– Il y était, mais il n'y est plus.

– Ah ! fit Antoinette qui eut une exclamation de douleur.

– Il est parti pour la Bretagne, à la poursuite de M. Agénor de Morlux.

À ce nom, le visage d'Antoinette s'éclaira.

– Vous le connaissez aussi ? dit-elle.

Vanda ne répondit point à cette question, mais elle poursuivit :

– Car on vous a dit la vérité chez le commissaire de police. M. Agénor de Morlux était parti pour la Bretagne. Tandis que vous tombiez dans un piège, on lui en tendait un autre.

– Mon Dieu ! murmura la pauvre fille, mais il y a donc des gens qui veulent empêcher notre mariage ?

– À tout prix.

– Et c'est par de semblables moyens ? Oh ! c'est infâme !… Puis la jeune fille eut foi dans Agénor :

– Oh ! mais, dit-elle, il va revenir, et Milon et lui me feront sortir d'ici. Vanda secoua la tête.

– Non, dit-elle, ce n'est pas lui, c'est moi.

Puis, comme un éclair de défiance semblait traverser l'esprit de la jeune fille, Vanda reprit :

– Écoutez-moi bien, votre mère a été spoliée d'une grande fortune.

– Je le sais, dit Antoinette.

– Ce n'est pas à cause de votre mariage avec M. de Morlux que vous êtes ici.

– Ah !

– Ce sont les spoliateurs qui vous ont fait enfermer, craignant vos réclamations ; et ils espèrent faire de Saint-Lazare votre tombeau. Il faut donc que vous sortiez d'ici sans bruit, sans éclat, et que, hors d'ici, on ne puisse retrouver vos traces.

– Mais comment ?

– Je vous ferai évader.

– Est-ce possible ? Vanda eut un fin sourire.

– Tout m’est possible, à moi, et à ceux que je sers. Antoinette la regarda avec un étonnement respectueux.

– Qui donc êtes-vous, madame ? demanda-t-elle.

– Une amie d’un homme assez puissant pour avoir tiré Milon du bagne ; d’un homme qui a juré de vous faire rendre votre fortune.

– Mon Dieu !

– D’un homme, acheva Vanda, qui vous est complètement inconnu, et qui cependant se dévoue à votre cause, par amitié pour le vieux Milon.

– Mais, dit Antoinette, cet homme que vous dites puissant ne peut-il pas faire ouvrir devant moi les portes de cette prison ?

– Il le pourrait, dit Vanda.

– Alors, pourquoi dois-je m’évader ?

– Parce qu’il faut que vos ennemis perdent momentanément vos traces. L’heure où les meurtriers et les voleurs seront démasqués n’est point encore sonnée.

Un soupçon traversa l’esprit d’Antoinette.

– Les meurtriers, dites-vous, madame ?

– Oui, ils ont empoisonné votre mère…

Antoinette étouffa un cri et chancela. Vanda la soutint dans ses bras, puis de cette voix sonore et presque métallique qu’elle savait faire vibrer jusqu’au fond des cœurs :

– Mon enfant, reprit-elle, ce n’est plus seulement la liberté que vous devez désirer, c’est la vengeance !

– Oh ! madame, dit Antoinette avec douceur, ce mot n’est pas chrétien…

– Eh bien ! dit Vanda, le châtiment des coupables.

– Qui sait, fit la jeune fille, si ma mère n’a point pardonné à son lit de mort ?

– Peut-être… Mais la société doit-elle pardonner aux frères qui empoisonnent leurs sœurs ?

Antoinette jeta un cri d’horreur.

– C’est la vérité, dit froidement Vanda.

Les détenues, toujours à distance, observaient curieusement ces deux femmes, qui semblaient n’avoir rien de commun avec elles.

– Ces dames font salon, comme au faubourg Saint-Germain, ricana la Simonne.

La belle Marton entendit ce sarcasme, bondit vers la Simonne, se déchaussa et, brandissant son sabot comme une massue au-dessus de la tête de cette petite vieille, elle lui dit :

– Je vais faire de toi de la purée de marrons !

XIX

La Simonne avait toujours redouté Madeleine, mais elle avait bien plus peur encore de la belle Marton, qui passait pour avoir un poignet de fer. Aussi se tut-elle comme par enchantement, après avoir balbutié quelques excuses.

– Tu as eu de la chance, dit la belle Marton, que j'aie peur en ce moment d'aller au cachot, car je t'aurais mise en miettes ; mais fais bien attention à ce que tu dis. Si toi ou l'une de vous a le malheur de mal parler à l'une de ces dames qui sont là-bas, je me sers de mon sabot comme d'un casse-tête, et je vous assomme toutes.

Et sur cette menace, la belle Marton fit une belle retraite et alla se placer fièrement à dix pas de Vanda et d'Antoinette, qui continuaient à causer à l'écart dans un coin du préau. Vanda disait à Antoinette :

– Vous êtes, je le vois, une femme intelligente, et je vous crois une certaine énergie. Vous devez comprendre vite et bien. Or, écoutez ce que je vais vous dire. Quand les voleurs ou les assassins se croient hors de danger, ils se trahissent.

– C'est assez vrai, dit Antoinette ; mais où voulez-vous en venir, madame ?

– À ceci. Des gens assez audacieux, assez forts pour ourdir une semblable conspiration contre vous et vous faire incarcérer à Saint-Lazare sont capables de tout.

– Hélas ! je le vois bien.

– Si on réclamait tout haut votre liberté, il faudrait les accuser, et ils sont placés en tel lieu que ni Milon, ni moi, ni celui qui nous guide ne saurait les atteindre.

– Oui, je comprends bien ce que vous me dites, madame ; mais on m'a enfermée ici parce qu'on me croyait coupable !

– Sans doute.

– Et si je m'évade, n'est-ce pas corroborer cette opinion ?

– Que vous importe ?

– Mais on peut me reprendre, et alors je serais jugée et condamnée.

– D'abord je vous le promets, on ne vous reprendra pas. Ensuite, qui a-t-on enfermé ici ? Est-ce Antoinette Miller ? assurément non, puisqu'une femme appelée la Marlotte vous a réclamée comme sa fille.

– C'est vrai, dit Antoinette. Mais au milieu de ce chaos de ténèbres, il est une chose que je comprends encore moins que les autres.

– Laquelle ?

– Le magistrat qui m'a interrogée a paru croire à mon innocence.

– C’est vrai !

– Et il a envoyé chercher M^me^ Raynaud, ma mère adoptive. Pourquoi n’est-elle point venue ?

– Elle est venue, dit Vanda avec un amer sourire, et elle a dit au magistrat que vous étiez bien la fille de la Marlotte et que vous entreteniez des relations avec un misérable du nom de Polyte.

– Oh ! cela est impossible ! s’écria Antoinette anéantie.

– C’est impossible, et cela est vrai cependant, mais voici comment : une heure avant l’arrivée de l’homme de police qui s’est présenté chez M^me^ Raynaud, on est venu lui présenter un billet signé de vous, un faux, mais dont l’écriture était parfaitement imitée. Sur la foi de ce billet, M^me^ Raynaud s’est rendue à un rendez-vous imaginaire et a laissé son logement libre. Une autre vieille femme s’y est installée ; c’est elle qu’on a prise pour M^me^ Raynaud, qu’on a conduite chez le juge d’instruction, et qui a fait cette déposition qui a achevé de vous perdre. Comprenez-vous maintenant ?

Antoinette écoutait atterrée, anéantie.

– Donc, reprit Vanda, la femme qui s’échappera de Saint-Lazare ne sera pas Antoinette Miller, mais Antoinette la voleuse, la fille de la Marlotte, la maîtresse de l’ignoble Polyte. Qui donc, plus tard, oserait la reconnaître dans la baronne de Morlux ?

À ces derniers mots, Antoinette tressaillit et rougit.

– Mais, dit-elle tout à coup, ma pauvre maman Raynaud, que doit-elle penser ?

– Nos amis la rassureront… Maintenant, continua Vanda, il faut nous occuper de notre évasion et, pour que cette évasion ait lieu, il faut que vous soyez à l’infirmerie.

– Mais je ne suis pas malade.

– Il faut le devenir.

Antoinette se méprit à ces paroles.

– Je vous avoue, dit-elle, que je ne me sens pas assez rusée pour feindre une maladie.

– Vous serez malade réellement.

Et comme Antoinette, de plus en plus surprise, regardait Vanda, la Russe passa la main dans son épais chignon et en retira cette épingle à tête volumineuse qu’elle avait cachée avec tant de soin. La tête de l’épingle se dévissait par le milieu comme une de ces noisettes que préparent les confiseurs, et qui contiennent des pastilles. Puis Vanda la plaça sous les yeux d’Antoinette. La jeune fille aperçut alors trois pilules de couleur différente : l’une brune comme du tripoli mouillé, les autres blanches comme de l’arsenic.

– Qu’est-ce que cela ? demanda Antoinette.

– Le remède et la guérison, répondit Vanda. Si vous avalez une de ces pilules blanches qui sont à peine de la grosseur d’une tête d’épingle, vous serez prise dans quelques heures d’un malaise subit, de coliques et de vomissements. Ne vous effrayez pas, le résultat n’est pas dangereux.

– Et l’autre ? demanda Antoinette.

– L’autre, répondit Vanda, est la clef de Saint-Lazare. Vingt-quatre heures après que vous l’aurez prise, ces murs seront loin de vous.

Antoinette attachait un regard profond sur Vanda.

– Ne me trompez-vous point ? dit-elle enfin.

– Je m’attendais à cette question, répondit Vanda avec un sourire, et je vais y répondre. Tenez…

Et elle approcha une des pilules blanches de ses lèvres.

– Que faites-vous ? demanda vivement Antoinette.

– Je vous donne l’exemple.

Et Vanda avala le petit grain de poudre blanche.

– Mais vous voulez donc être malade aussi ?

– Il le faut pour que je vous sauve ; il faut que j’aille comme vous à l’infirmerie.

– Pardonnez-moi, madame, dit Antoinette, d’avoir hésité un moment, en souvenir de tous les pièges dans lesquels je suis tombée depuis trois jours, et malgré le nom de mon cher Milon que vous avez prononcé en venant à moi.

Et Antoinette prit la seconde pilule et imita Vanda. Celle-ci revissa alors la tête de l’épingle et la cacha de nouveau dans les flots serrés de sa chevelure.

La cloche se fit entendre, annonçant que l’heure de la promenade était passée. Les détenues quittèrent le préau et se rendirent dans les ateliers. Le dimanche est jour de repos à Saint-Lazare ; mais les règlements veulent que les prisonnières demeurent dans les ateliers, où leur temps est occupé à de pieuses lectures. La Chivotte avait été pansée et on l’avait renvoyée au préau. Quand elle passa près de la belle Marton, elle lui dit :

– Tu as tort de te mettre contre moi, Marton, car cela te jouera un mauvais tour. Nous avons de rudes atouts dans notre jeu.

– Tu conviens donc que tu joues un jeu ? fit Marton.

– Eh bien ! oui, j’en conviens. Après ? fit-elle avec insolence.

– Alors, ce n’est pas moi qui dois avoir peur : c’est toi.

– Et pourquoi donc ?

– Parce que ton compte sera bien réglé quand tu sortiras d’ici.

– J’en sortirai plus tôt que tu ne penses, va ; et toi aussi, si tu veux être avec nous, il y a gras.

La belle Marton contint un geste de colère, sut conserver un air calme à sa physionomie et dit tranquillement :

– Eh bien… on verra…

Et, comme elles n’étaient pas dans le même atelier, bien que dans le même corridor, elle laissa la Chivotte dans l’espérance qu’elle allait retirer sa protection à Antoinette.

– On ne sait pas, se dit-elle. Avec des gens comme ça, il faut être malin.

Vanda faisait partie du même atelier que la belle Marton. Mais comme elles étaient assises sur des bancs différents, il leur fut impossible de causer jusqu’à l’heure du repas du soir.

Quant à Antoinette, elle était remontée dans sa pistole.

Or, le soir, vers huit heures, comme le médecin en chef de la prison rentrait après avoir passé l’après-midi en ville, un interne accourut tout effaré dans son cabinet.

– Monsieur, lui dit-il, le choléra est dans la prison.

– Le choléra ? dit le médecin d’un air incrédule.

– Oui.

– Avez-vous bien tout votre bon sens ?

– Venez, dit l’interne, venez, monsieur, vous en jugerez… Il y a aux pistoles une jeune fille qui est entrée il y a deux jours et qui se tord dans les convulsions.

Le docteur accompagna l’interne et trouva Antoinette qui se roulait sur son lit en poussant des cris. Sa face était déjà violacée, et ses mains et ses épaules commençaient à noircir. En outre, elle avait été prise de vomissements violents. Le docteur faillit partager l’opinion de l’interne ; mais, s’étant fait montrer la langue de la jeune malade et ayant aperçu des taches rouges à peu près semblables à des boutons de petite vérole, il s’écria :

– Ce n’est pas le choléra, mais une maladie indienne, dont il n’y a peut-être jamais eu d’exemple en Europe.

– Alors, dit l’interne, il y en aura deux. Car il y a une autre femme qui vient, en bas, dans une des salles de la prévention, de manifester les mêmes symptômes alarmants.

Le docteur, stupéfait, prit les deux mains d’Antoinette, la fit asseoir sur son séant, et se prit à l’examiner avec une attention pleine d’inquiétude.

XX

Tandis qu'Antoinette était atteinte de cette maladie singulière produite par les grains de poudre blanche et qui devait la faire conduire à l'infirmerie, sa lettre avait franchi les murs de Saint-Lazare, dans la poche d'Auguste. Qu'était-ce qu'Auguste ? On devine qu'un homme qui vient à Saint-Lazare visiter une femme du genre de Malvina ne peut appartenir qu'au rebut de la société.

Auguste était un garçon de vingt-huit ans, charpentier de son état, mais ne travaillant plus depuis longtemps et ayant fait à peu près tous les métiers, sauf un métier honorable. Cependant, jusque-là, il ne s'était point assis sur les bancs de la police correctionnelle, mais il avait dû son salut à plusieurs hasards heureux. La seule chose qui relevait un peu cet homme tombé dans la pire espèce, c'était cet amour même qui avait commencé par l'avilir. Auguste était un honnête ouvrier quand il avait connu Malvina. Cette femme avait su lui inspirer une de ces passions d'autant plus profondes qu'elles sont calmes et sans accès de fièvre. Elle avait acquis sur lui un empire absolu, et, le bien comme le mal, il le faisait sur un signe d'elle. Or, Malvina lui avait dit : « Tu porteras cette lettre rue de Surène, 21, et tu la remettras en mains propres à M. Agénor. » En présence des galères et même de l'échafaud, Auguste aurait rempli sa mission.

Il s'en alla donc, en quittant Saint-Lazare, tout droit rue de Surène. Ce nom d'Agénor ressemblait pour lui tellement à un nom de guerre, qu'il s'imagina que celui qui le portait était un homme comme lui, sans profession avérée, et qui devait être attaché par le cœur à quelque créature du genre de Malvina.

Aussi, lorsqu'il arriva à la porte du numéro 21 de la rue de Surène, fut-il un peu surpris de voir une maison de belle apparence, et où ne pouvaient guère demeurer des gens de son espèce. Il hésita donc un moment, puis il fit cette réflexion que peut-être Agénor était un palefrenier, car il y avait des écuries dans la cour. Donc, après avoir hésité un moment, il entra et demanda au concierge, qui était sur le seuil de sa loge :

– M. Agénor ?

La mise de maître Auguste ne prévenait pas en sa faveur ; il avait un gilet de velours, une grosse chaîne de chrysocale, une cravate à la Colin et une casquette. Aussi le concierge le toisa-t-il d'un air assez dédaigneux et lui répondit-il :

– Monsieur le baron Agénor de Morlux est en voyage.

À ce nom, à ce titre, Auguste recula un peu stupéfait.

– Excusez ! dit-il, rien que ça de chic !

– Que voulez-vous ? demanda le concierge d'un air soupçonneux.

– C'est pas possible ! reprit Auguste, faut que je me trompe. Est-ce que vous n'avez pas ici une autre personne du nom d'Agénor ?

– Mais non, dit le concierge, c’est bien M. le baron de Morlux qui répond à ce nom.

– C’est drôle ! murmura Auguste, comme se parlant à lui-même ; Malvina aurait dû me prévenir.

– Encore une fois, dit le concierge, que voulez-vous ?

– J’ai une lettre pour lui.

– Pour M. le baron ?

– Faut croire, puisque la lettre est adressée à M. Agénor, 21, rue de Surène.

– Eh bien ! laissez-la-moi.

– Ah ! mais non, dit Auguste, Malvina m’a bien recommandé de ne la remettre qu’en mains propres.

Le concierge regardait cet homme avec un étonnement soupçonneux.

– Qu’est-ce que Malvina ? dit-il enfin.

– C’est ma connaissance, une belle femme, dit Auguste avec orgueil.

– M. le baron ne doit pas connaître votre connaissance, fit le concierge avec dédain et jouant sur les mots.

– Je ne dis pas ; aussi cette lettre est une commission. C’est d’une autre femme qui, sans doute, est bien avec M. Agénor, et qui pour le moment est *là-bas.*

– Qu’est-ce que c’est que ça, *là-bas !*

– Saint-Lazare, donc ! fit-il.

– Mon garçon, dit sévèrement le concierge, vous êtes ici dans une maison honnête, et je vous prie de vous en aller avec ou sans votre lettre.

Mais Auguste eut un air si naïvement étonné que le concierge vit bien que sa pudeur était peine perdue.

– De quoi ? fit l’ancien charpentier, on me donne une commission, je la fais… il n’y a pas d’offense… et rien de malhonnête, il me semble.

– Je vous répète que M. Agénor de Morlux n’y est pas.

– C’est bon, je reviendrai.

– Il est en voyage…

– Quand sera-t-il de retour ?

– Je n’en sais rien.

– Eh bien ! dit Auguste, je reviendrai tous les jours jusqu’à ce que je l’aie vu… Quand Malvina me donne une commission, c’est sacré !…

Et il partit sans avoir montré la lettre dont il était porteur, ce qui mit le comble à la stupéfaction du concierge, attendu que cette lettre avait la forme d’une boule de pain mâché. Auguste ne remarqua point, en sortant, un homme en veste d’écurie et en bonnet

anglais qui fumait sa pipe sur le trottoir, comme un cocher du voisinage, et qui n'avait pas perdu un mot de sa conversation avec le concierge. Cet homme se mit à le suivre.

Au bout de la rue de Surène, Auguste prit le boulevard Malesherbes et s'en alla en faisant tourner sa canne à la manière des compagnons, sifflant l'air du *Pied qui remue*. Au coin de la rue et du boulevard, l'inconnu en veste d'écurie avisa un fiacre arrêté. Il y monta.

– Eh ! camarade, dit-il au cocher, tu vois bien ce gaillard-là ?

– Oui, dit le cocher, remarquant Auguste.

– Eh bien, je te prends à l'heure ; il s'agit de ne pas le perdre de vue une minute.

– C'est bien, répondit le cocher, plus flatté d'avoir à conduire un homme de sa profession exerçant dans les hautes sphères, c'est-à-dire un cocher de maison bourgeoise, que s'il avait été pris par un ministre ou un ambassadeur.

L'homme à la veste d'écurie baissa les stores rouges, et le fiacre se mit en route au trot de ses deux rosses, car Auguste marchait d'un bon pas. Le désappointement de celui-ci était grand. Outre qu'il n'avait pu s'acquitter de la mission que lui avait donnée Malvina, il se trouvait un peu dépaysé dans ce quartier aristocratique de la Madeleine, et, après avoir hésité un moment sur la route qu'il suivrait, il remonta le boulevard Malesherbes jusqu'à la caserne de la Pépinière. Il y a en face de cette caserne une sorte de cabaret moitié crémerie, moitié café, où se réunissent les domestiques du quartier. Auguste avait un cousin valet de chambre qui l'y avait plusieurs fois emmené. Moitié pour tuer le temps – car Auguste était fort désœuvré quand Malvina était sous clé –, moitié dans l'espoir d'y rencontrer son cousin, Auguste entra.

L'établissement était presque désert, et le billard, qui se trouvait dans le fond, chômait de joueurs. Auguste demanda un grog au vin, tira sa pipe de sa poche et s'informa si le valet de chambre Baptistin fréquentait toujours l'établissement. On lui répondit que Baptistin était à la campagne avec ses maîtres. Il but donc son grog, tira une pièce de quarante sous et il s'apprêtait à payer et à s'en aller, lorsque la porte s'ouvrit et livra passage à deux nouveaux consommateurs. L'un était le cocher de fiacre, l'autre l'homme à la veste d'écurie.

– Viens donc, mon vieux, disait ce dernier, que je te fasse un bésigue.

– Comme tu voudras, baron, répondit le cocher à qui, sans doute, son *bourgeois* avait fait un bout de leçon.

Tous deux ne parurent faire aucune attention à Auguste, qui, à ce titre de baron, s'était retourné curieusement. On apporta aux nouveaux venus du vin cacheté, un tapis et des cartes.

– À qui fera ? dit l'homme à la veste d'écurie.

– C'est toi, Agénor, répondit le cocher de fiacre. Auguste tourna une seconde fois la tête.

– Et le marquis ? fit le cocher de fiacre, comment va-t-il ?

– Il n’est plus marquis, il est vicomte. Il change de maître tous les huit jours. Ce n’est pas comme moi, qui suis chez Agénor depuis cinq ans tout à l’heure.

Auguste, à ces derniers mots, se fit une réflexion :

– Suis-je bête ! J’avais oublié qu’entre eux les domestiques se donnent les noms de leurs maîtres. La lettre que j’ai dans ma poche doit être pour ce gaillard-là. Et il se tourna tout à fait vers les deux joueurs.

Cependant Auguste était un garçon assez prudent, et avant de lier conversation avec les deux cochers, il écouta leur conversation.

– Alors tu es bien chez Agénor, baron ?

– C’est un bon garçon, et pas regardant. Avec lui, on a des profits sur tout. Je me fais mille écus par an sur les chevaux, les voitures et le fourrage.

– Tu es heureux, toi, murmura le cocher de fiacre. Nous crevons de faim, nous autres. On nous donne à présent deux sous de pourboire, sans se gêner.

– Et encore, reprit son interlocuteur, Agénor est souvent en voyage. Voici huit jours qu’il est parti. Je promène ses chevaux le matin et je n’ai plus rien à faire.

– Quelle chance !

L’homme à la veste d’écurie poussa un profond soupir.

– Tout ça, dit-il, ne fait pas le bonheur…

– Tu as des peines de cœur ? fit le cocher.

– Oh ! oui… et de fortes…

Auguste dressa de plus en plus l’oreille.

– Est-ce que ta particulière te rend malheureux ? dit encore le cocher.

– Elle ? non, la pauvre petite… c’est elle qui est malheureuse…

– Comment ça ?

– Elle est *bloquée* depuis trois jours…

– Où donc ?

– À Saint-Lazare.

– Qu’est-ce qu’elle a fait ?

– Est-ce que je le sais, moi ! Il paraît qu’elle avait de mauvaises connaissances… On a fait un vol dans sa maison… elle est accusée…

– Alors, elle est à la prévention ?

– Oui.

– Et tu ne peux pas la voir ?

– Ni lui écrire, ni avoir de ses nouvelles… J’en ai le cœur tout chaviré, vois-tu.

Auguste commençait à ne plus douter. Il se leva et s’approcha des deux cochers qui parurent le regarder avec étonnement.

– Dis donc, camarade, fit Auguste, est-ce que vous n’êtes pas au service de M. de Morlux ?

– Oui, mon ami.

– Où demeure-t-il donc ? continua Auguste toujours prudent.

– Rue de Surène, n° 21. Est-ce que vous avez affaire à lui ?

– Je voudrais être palefrenier, dit Auguste à tout hasard : on m’a dit qu’il y avait une place vacante chez lui.

– C’est moi que ça regarde, mon garçon. Venez me voir demain matin, et si vous savez travailler, nous nous arrangerons.

– À quelle heure ?

– Entre neuf et dix, si ça vous va. Voulez-vous prendre un verre de vin ?

– Ce n’est pas de refus, dit Auguste, qui vint s’asseoir à la même table. L’homme à la veste d’écurie continua en s’adressant au cocher de fiacre :

– Elle a une amie qui est *bloquée* comme elle, mais par ordre du préfet de police. Celle-là on peut la voir. J’ai envie, jeudi prochain, d’aller la demander au parloir. C’est une bonne fille, Malvina, peut-être bien qu’elle aura vu Antoinette et pourra me donner de ses nouvelles.

Cette fois, Auguste ne douta plus.

– Pardon, camarade, dit-il, vous connaissez Malvina ?

– Mais oui, mon garçon. Pourquoi ?

– Malvina, de la rue des Filles-Dieu ?

– Justement, l’amie d’Antoinette.

– Je ne connais pas Antoinette, dit Auguste, et je ne lui ai jamais entendu parler d’elle. Mais peut-être bien que cette Antoinette est une amie de Marton la Belle.

– Les deux doigts de la main, mon cher garçon…

– Alors, c’est bien ça.

– Voyons ! fit le cocher avec un air de curiosité naïve, pourquoi me demandez-vous cela ?

– Laissez-moi vous faire encore une question et je vous répondrai. Comment Antoinette vous appelle-t-elle ?

– Agénor donc. Vous savez, puisque vous êtes palefrenier, que nous nous donnons toujours entre nous le nom de nos maîtres.

– Je ne suis pas palefrenier, mais je vois bien que la commission est pour vous.

– Que voulez-vous dire ?

– Je suis Auguste, vous savez !

– L'Auguste de Malvina ? fit le cocher qui joua une surprise joyeuse.

– Oui, moi-même. Et je viens de *là-bas* !

– Ah ! si vous aviez vu Antoinette !

– Non, dit Auguste ; mais j'ai une lettre pour vous.

Et il tira la boulette de sa poche, et la tendit à celui qu'il croyait être le véritable Agénor… Mais l'empressement que ce dernier mit à allonger la main fit réfléchir Auguste.

– Non, non, dit-il ; pas ici.

Et il remit la boulette dans sa poche.

– Que fais-tu donc ? fit l'homme à la veste d'écurie d'un ton d'humeur.

– Vous m'excuserez, dit Auguste, mais j'ai fait une promesse à Malvina, et quand je promets quelque chose à Malvina, voyez-vous, c'est sacré !

– Que lui as-tu donc promis, imbécile ?

– De remettre cette lettre en mains propres à un homme qui s'appellerait Agénor.

– C'est moi.

– Et qui demeurerait rue de Surène, 21.

– Tu veux donc me faire revenir rue de Surène ?

– Mais oui.

– Comme tu voudras, dit le faux Agénor avec calme. Nous allons y aller. Mais, auparavant, buvons un coup.

Et le faux Agénor demanda une seconde bouteille. Cela acheva de donner de la défiance à Auguste. Mais ce fut bien pis quand le cocher de fiacre se leva et dit :

– Voici qu'il est tout à l'heure nuit, et je n'ai pas encore étrenné. Bonsoir la compagnie…

Le départ du cocher arrangeait sans doute le faux Agénor, car il se contenta de lui tendre la main et le laissa partir, demeurant en tête à tête avec Auguste. Mais celui-ci se leva à son tour :

– Si vous voulez votre lettre, camarade, dit-il, allons rue de Surène, car je ne veux pas mourir dans ce quartier.

– Tu es bien pressé…

– Faut que vous ne le soyez guère, vous, répondit Auguste, de lire la lettre de votre connaissance.

– Eh bien ! allons, dit le faux Agénor, qui jeta cent sous sur la table pour payer.

Auguste le suivit hors du cabaret.

– Quand je me mettrais à courir, dit le faux Agénor, cela ne m'avancerait pas beaucoup. Veux-tu faire un crochet de cinquante pas ? J'ai deux mots à dire à un camarade, dans la rue, de l'autre côté du boulevard.

– Allons ! dit Auguste.

– Tu vas voir que je suis bien ce que je t'ai dit, reprit l'homme à la veste d'écurie, chemin faisant.

Et il le conduisit jusqu'à la porte de l'hôtel du vicomte Karle de Morlux, qui, on le sait, demeurait rue de la Pépinière. L'hôtel était situé entre cour et jardin.

– Nous sommes ici chez M. le vicomte, l'oncle de mon patron, dit-il en entrant le premier sous la porte cochère.

On avait déjà vu, sans doute, cet homme entrer, car le suisse lui fit un signe de tête amical.

– Je monte un instant chez M. le vicomte, lui dit le faux Agénor. Voulez-vous me garder ce jeune homme, qui est un camarade ?

– Volontiers, dit le suisse, qui avança un siège à Auguste.

Le faux Agénor traversa la cour et disparut sous la marquise. Il n'y avait pas dix minutes que le jeune homme était installé chez le suisse, que le facteur entra et jeta un paquet de lettres et de journaux sur la table et dit :

– Pour M. le vicomte de Morlux.

Auguste fut obligé de s'avouer que sa nouvelle connaissance ne lui avait pas menti.

Pendant ce temps, le faux Agénor montait chez le vicomte de Morlux et entrait comme une bombe dans son cabinet.

– Eh bien ! fit le vicomte en se levant et reconnaissant maître Timoléon dans l'homme à la veste d'écurie, qu'y a-t-il ?

– Des nouvelles de la petite, monsieur.

– Comment ! des nouvelles ?

– Oui ! une lettre adressée à M. Agénor.

– Eh bien ! où est-elle cette lettre ?

– Ah ! dit Timoléon, nous ne la tenons pas encore.

Et il raconta succinctement ce qui venait de se passer, comment il avait abordé Auguste, et comment, au dernier moment, celui-ci s'était méfié.

– Rien n'est plus simple, dit le vicomte, je vais vous donner mon valet de chambre et il vous accompagnera rue de Surène, de cette façon cet homme vous trouvera installé chez mon neveu, dont j'ai les clés.

Le vicomte sonna, son valet de chambre accourut et reçut des ordres. Timoléon redescendit avec lui chez le suisse. Mais chose bizarre ! Auguste n'y était plus.

– Où est-il donc ? demanda Timoléon en entrant.

– Je ne sais pas, répondit le suisse, il s’était approché de la croisée et regardait dans la rue. Tout à coup il s’est écrié :

« – Mon oncle ! c’est mon oncle !

« Et il est sorti, en courant comme un fou, avant que nous ayons songé à le retenir.

Timoléon laissa échapper un juron et se précipita au-dehors de l’hôtel ; mais il eut beau regarder dans tous les sens, Auguste avait disparu.

XXI

Que s’est-il passé ? C’est ce que nous allons expliquer en deux mots.

Une fois Vanda à Saint-Lazare, Rocambole ne s’était pas endormi. Il avait fait surveiller par Noël la rue de l’Université, c’est-à-dire l’hôtel de M. le baron Philippe de Morlux, et la rue de la Pépinière, où demeurait le vicomte Karle, par un autre homme à lui. Or, cet homme n’était autre que Jean le Boucher, ce malheureux qui remplissait au bagne les terribles et odieuses fonctions d’exécuteur des hautes œuvres, et que Rocambole avait arraché à son horrible métier pour le rendre au grand air de la liberté.

Jean était devenu pour Rocambole un véritable esclave. Sur un signe de lui, il se fût précipité dans les flammes. Cet homme, avant sa condamnation, était garçon d’abattoir. Brutal et sauvage, il n’était cependant ni méchant, ni cruel ; il avait même les instincts de famille assez développés, et il avait été longtemps le soutien de sa sœur, une pauvre veuve, mère de six enfants, que son mari avait laissée dans une profonde misère. L’aîné de ses enfants avait quinze ans quand le malheureux s’assit sur les bancs de la cour d’assises. Son oncle avait toujours été bon pour lui ; il lui avait acheté des vêtements l’hiver et donné du pain en toute saison.

L’enfant avait gardé un bon souvenir de lui, et il avait bien pleuré le jour où son oncle partit pour le bagne ; il y avait de cela treize ans. L’enfant était devenu un homme, et l’homme avait mal tourné, et il répondait au nom d’Auguste. C’était ce garçon qui se vantait de l’amour de Malvina et se trouvait porteur de la lettre adressée par Antoinette à Agénor.

Quand Jean le Boucher avait été libéré, il était revenu à Paris. C’est à Paris que le forçat en rupture de ban revient toujours – non qu’il y soit plus en sûreté qu’ailleurs, car la police parisienne est admirable, mais parce que, à Paris, il n’a à compter qu’avec elle. En province, le forçat évadé ou libéré a pour ennemie la société tout entière ; ce n’est qu’à Paris qu’il peut cacher son identité. Donc, Jean le Boucher était revenu à Paris, et il s’était mis en quête de sa pauvre sœur.

Sa sœur était morte ; ses enfants étaient dispersés un peu partout. Le seul qu’il aurait pu reconnaître était Auguste, et Auguste avait disparu. Le bagne, la douleur, la honte avaient bien changé le garçon boucher. Ses cheveux étaient devenus blancs et son dos voûté ; et cependant, tandis qu’il arpentait le trottoir opposé à l’hôtel de M. de Morlux, Auguste, qui avait distraitement appuyé son front contre la fenêtre de la loge du suisse, le reconnut. Il le reconnut moins à son visage qu’à sa stature herculéenne et à un certain balancement dans sa démarche, dont même au bagne il n’avait pu se défaire.

Aussi s’élança-t-il hors de la loge, oubliant pourquoi il s’y trouvait, et se mit-il à la poursuite de Jean le Boucher. Celui-ci allait de la rue de Courcelles au boulevard

Malesherbes et revenait, ayant bien soin de regarder quiconque entrait dans l'hôtel de Morlux.

Cependant, Timoléon et Auguste avaient pu y pénétrer sans attirer son attention ; mais cela tenait à cette circonstance que Rocambole lui avait donné pour consigne d'observer Timoléon et qu'il n'avait pas reconnu, sous son déguisement d'homme d'écurie, l'agent de l'ancienne police. Pourtant, Jean le Boucher était payé pour reconnaître Timoléon, car c'était ce dernier qui l'avait arrêté autrefois, quelques heures après la perpétration de son crime.

Auguste courut donc après lui et lui sauta au cou en disant :

– Mon oncle ! mon bon oncle !

Le forçat se retourna d'un air hébété ; mais, de même que l'enfant avait reconnu l'homme, l'homme avait reconnu l'enfant.

– Auguste ! dit-il en le prenant dans ses bras.

– Mon oncle ! mon oncle ! répéta le jeune homme.

– Tais-toi, malheureux ! dit Jean à voix basse ; tu veux donc éveiller l'attention de la *rousse !*

Ce mot fit tressaillir Auguste, qui comprit aussitôt que le forçat était non point libéré, mais en rupture de ban. Jean regardait son neveu avec une naïve admiration.

– Comme te voilà grandi ! disait-il. Tu es un homme… tu as de la barbe…

– Ah ! c'est qu'il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, mon oncle…

Jean soupira, puis leva les yeux au ciel d'un air sombre…

– Oh ! oui… longtemps… dit-il.

Ce fut un épanchement mutuel de quelques minutes. Jean parla de sa pauvre sœur. Auguste baissa la tête quand son oncle lui demanda ce qu'il faisait. Mais, comme Jean paraissait comprendre que son neveu était devenu voleur, Auguste s'écria :

– Oh ! pas ça, mon oncle, pas ça ! Je suis feignant ; mais je ne suis pas voleur.

– À la bonne heure ! dit Jean. Où demeures-tu ? Veux-tu venir souper avec moi, ce soir ? Nous parlerons de ta mère et des petites… J'ai un garni à la Villette, chez des amis… Ils ne me trahiront pas…

– Venez chez moi, mon oncle, dit Auguste. Je loge rue de Cléry.

– Ah ! non, dit Jean. Je ne me risque pas dans l'intérieur de Paris. C'est trop chanceux !

– Vous y êtes pourtant, aujourd'hui…

– C'est vrai, mais je vais te dire… j'ai une consigne… C'est le maître qui m'a mis ici.

– Quel *maître !* fit Auguste étonné.

– Celui à qui je dois la liberté, murmura Jean, qui ôta respectueusement son chapeau.

– Et que faites-vous ici, mon oncle ? demanda le jeune homme avec curiosité.

– Je veille à ce que quelqu'un que je guette n'entre pas dans cette maison.

Et il désignait l'hôtel de Morlux. Auguste tressaillit.

– Mais j'en sors, moi, dit-il.

– Tu y connais donc quelqu'un ?

– Oui. C'est-à-dire qu'un cocher, le cocher d'un baron, qui s'appelle M. de Morlux, m'y a conduit et m'a laissé chez le concierge en me priant de l'attendre.

– Et comment connais-tu cet homme, et qu'est-ce que tu lui voulais ? demanda vivement Jean le Boucher.

– Ah ! dame ! Je vais vous dire la chose, mon oncle, et peut-être bien que vous me donnerez un bon conseil, car je suis bien embarrassé…

Alors Auguste raconta en vingt mots son aventure avec le prétendu cocher, et l'histoire du billet qui venait de Saint-Lazare. Jean écoutait haletant. Quand Auguste eut fini, Jean s'écria :

– À moins que le maître ne se trompe – et le maître ne se trompe jamais ! –, l'homme à qui tu as eu affaire est Timoléon.

– Qu'est-ce que Timoléon ?

– Le brigand qui m'a arrêté et fait conduire au bagne.

– Alors, vous croyez que ce billet n'est pas pour lui ?

– Non, non, dit Jean le Boucher. Viens avec moi, et filons !…

Il le prit par le bras et l'emmena au pas de course dans la direction du faubourg Saint-Honoré. Auguste avait peine à le suivre.

Au coin de la rue de la Pépinière et du faubourg Saint-Honoré, il y a un hôtel meublé de médiocre apparence. Jean poussa son neveu dans l'allée étroite de cet hôtel, et lui dit :

– Viens ! Viens !

Il le fit monter au second étage, frappa deux coups à une porte qui portait le n° 13, tourna la clef qui se trouvait en dehors et entra, poussant toujours son neveu devant lui.

Un homme était assis dans cette chambre auprès de la fenêtre. Cet homme, boutonné militairement et tout vêtu de noir, avait un air calme et froid. C'était le major Avatar, qui avait établi là son observatoire.

– Maître, dit vivement Jean le Boucher, voici des nouvelles de Saint-Lazare, et c'est un grand miracle qu'elles ne soient point tombées aux mains de Timoléon.

Et sur ces mots, il raconta l'histoire que venait de lui dire son neveu.

– Voyons la lettre ? dit froidement le major. Mais Auguste était entêté :

– Oh ! non pas, dit-il, à moins que vous ne me prouviez que vous êtes M. Agénor.

Mais Jean haussa les épaules ; puis il se mit à genoux devant le major et dit à son neveu :

– Regarde ! cet homme est le *maître*… et tu dois lui obéir comme je lui obéis moi-même.

En même temps, le major attacha sur Auguste ce regard fascinateur avec lequel, à de certaines heures, le forçat Cent dix-sept avait vu courber le bagne tout entier comme un seul homme. Et Auguste se sentit dominé, et il balbutia quelques mots d'excuse.

– Montrez-moi cette lettre, mon ami, dit le major avec douceur.

Auguste se sentit dominé. Il tira la boulette de sa poche et la tendit à celui que son oncle appelait le *maître*. Rocambole la prit, la déroula en homme pour qui les prisons n'ont pas de mystères, et, s'accoudant à la table qui se trouvait près de lui, il se mit à la lire tranquillement. Cette lecture dura environ vingt minutes.

Puis le major prit une plume et une feuille de papier et se mit à écrire. Quand ce fut fini, il roula la seconde lettre absolument comme l'autre l'était tout à l'heure, en fit une boulette exactement semblable et dit à Auguste :

– Voilà celle qu'il faut porter rue de Surène à celui qui prétend être M. Agénor.

XXII

Jean le Boucher et son neveu avaient regardé Rocambole avec un étonnement profond. Ce dernier crut devoir leur donner une explication sommaire de sa conduite : et ce fut à Auguste qu'il s'adressa :

– Mon garçon, dit-il, la lettre dont tu étais porteur, et que voici, était adressée non point au cocher de M. le baron Agénor de Morlux, mais à M. Agénor lui-même. Cela te paraît singulier, n'est-ce pas ? qu'un homme qui est baron, qui a des chevaux et habite une belle maison dans un quartier comme celui-ci ait des relations avec une femme détenue à Saint-Lazare ? Mais lorsque je t'aurai dit que cette femme est une jeune fille honnête, mais sans le sou, que M. Agénor aime et veut épouser et que la famille de M. Agénor, c'est-à-dire son oncle qui demeure rue de la Pépinière, l'a fait enfermer pour empêcher le mariage, tu comprendras, n'est-ce pas ?

– Parfaitement, répondit Auguste.

– La vraie lettre arrivera à l'adresse de M. Agénor, poursuivit Rocambole.

– Et… celle-là ?

– Celle-là est destinée à tromper la famille. Comprends-tu encore ?

– Mais, dit Auguste qui ne manquait pas d'intelligence, ce ne peut pas être la même écriture…

Un fin sourire passa sur les lèvres de Rocambole.

– Sais-tu écrire ? dit-il.

– Oui, monsieur.

– Eh bien, écris-moi là, sur cette feuille de papier, ce que tu voudras… Et il tendit la plume à Auguste. Celui-ci écrivit : *J'aime Malvina*, et il signa : *Auguste, pour la vie.*

Rocambole reprit la plume et écrivit au-dessous : *J'aime Malvina, Auguste pour la vie.*

Auguste eut un cri d'étonnement.

– Vous avez mon écriture ! dit-il.

– J'ai toutes les écritures, répliqua Rocambole, et cela m'a coûté cher autrefois. Dieu te préserve d'un pareil talent, mon garçon. Seulement, après m'en être servi pour le mal, je tâche de l'utiliser pour faire le bien. Maintenant, ne perdons pas de temps…

– Que faut-il faire ? demanda Auguste, fasciné par le regard persuasif de Rocambole.

– Écoute bien. C'est rue de Surène que demeure M. Agénor, à l'entresol, la porte à droite. Tu vas y aller ; si ce que je présume arrive, tu y trouveras installé dans l'appartement le prétendu cocher, et tu lui remettras ta lettre en t'excusant de ta défiance.

– Est-ce tout ?

– Non. Tu diras à cet homme que, s'il veut écrire à Antoinette, tu te chargeras volontiers de sa lettre, qui lui arrivera par l'entremise de Malvina.

– Je comprends le tour. Quand j'aurai la lettre, je vous l'apporterai.

– C'est parfait, dit Rocambole, et tu n'as pas l'esprit bouché comme ton oncle.

L'ancien forçat tira cinq louis de sa poche et les tendit à Auguste.

– Voilà, dit-il, pour boire à notre santé, mon garçon. Auguste fit un geste de refus ; mais son oncle lui dit sévèrement :

– Prends, mon garçon ; quand le *maître* veut, il faut obéir. Auguste prit les cinq louis et fit un pas vers la porte. Rocambole le retint.

– Où demeures-tu ? lui dit-il.

– Rue de Cléry.

– Seul ?

– Oui, monsieur.

– Tu diras à ce prétendu cocher que tu ne peux pas retourner à Saint-Lazare avant jeudi, et que, par conséquent, il n'a pas besoin de se presser pour écrire sa lettre. Donc, tu lui donneras rendez-vous mercredi soir dans un cabaret quelconque.

– C'est bon, dit Auguste, je lui indiquerai le *Veau-qui-tète,* faubourg Saint-Martin.

Et il s'en alla. Mais Jean le Boucher courut après lui, dans l'escalier :

– Mais où te verrai-je, moi, petit ? lui dit-il.

– Où vous voudrez, mon oncle.

– Viens souper avec moi ce soir.

– À la Villette ?

– Oui, rue de la Goutte-d'Or, chez le marchand de vin qui fait le coin. À neuf heures, si tu veux ?

– J'y serai, dit Auguste, qui embrassa son oncle et courut à la rue de Surène.

Les renseignements que lui avait donnés Rocambole étaient trop précis pour qu'il eût besoin, cette fois, de s'adresser au concierge. D'ailleurs, le concierge était monté dans un autre escalier pour distribuer les lettres que le facteur venait d'apporter.

Auguste passa à la porte de droite, à l'entresol. Ce fut le faux Agénor lui-même qui vint ouvrir.

– Eh bien ! dit-il en voyant entrer le jeune homme, tu conviendras, mon camarade, que tu es un drôle de pistolet.

– Excusez-moi, dit Auguste, mais comme je vous attendais là-bas, rue de la Pépinière, j'ai vu passer mon oncle et j'ai couru après lui pour lui demander dix balles, autrement dit deux pièces de cent sous.

– Tu as donc un oncle, toi ? fit Timoléon toujours affublé de sa veste d'écurie et introduisant Auguste dans l'intérieur de l'appartement.

– Oui, le père La Ribotte, un marchand des quatre-saisons, un bien bon homme, le propre frère de ma défunte mère, répondit Auguste.

– Veux-tu boire un verre de vin du patron ?

– Volontiers.

Timoléon fit entrer Auguste dans la salle à manger de garçon d'Agénor, où le valet de chambre de M. de Morlux était installé bien tranquillement dans un fauteuil et buvait du madère.

Auguste s'installa et tira la boulette de sa poche.

– Voilà votre lettre, dit-il à Timoléon.

Celui-ci la prit, la déplia et se mit à la lire attentivement.

– Pauvre petite ! dit-il en feignant un profond chagrin.

– Si vous voulez lui répondre, dit Auguste, on se chargera de la commission.

– Ce n'est pas de refus. Où demeures-tu ?

– Oh ! je ne suis jamais au nid, répondit Auguste ; mais vous me trouverez tous les soirs au *Veau-qui-tète,* faubourg Saint-Martin.

– Eh bien ! j'irai t'y dire bonjour, demain ou après.

Auguste but un verre de madère, serra la main du faux Agénor et s'en alla.

Mais comme il était dans l'escalier, Timoléon quitta la salle à manger, traversa le salon, ouvrit une des croisées qui donnent sur la rue et fit entendre un coup de sifflet.

À ce bruit, un commissionnaire, qui paraissait dormir sur son crochet, leva la tête. Timoléon lui fit un signe rapide.

Dix minutes après, l'homme de l'ancienne police retournait chez M. de Morlux.

– Voici la lettre, dit-il.

Et il la plaça sous les yeux du vicomte Karle.

Cette lettre était un résumé succinct de celle d'Antoinette, avec cette simple différence que la jeune fille, s'adressant à Agénor pour qu'il lui fît obtenir sa liberté, prétendait être la victime d'une erreur, d'une ressemblance étonnante, et ne paraissait même pas soupçonner qu'elle eût de véritables ennemis.

Rocambole, en écrivant dans ce sens, avait voulu rassurer M. de Morlux et endormir sa vigilance.

– Voilà qui est parfait, dit le vicomte.

– Cependant, reprit Timoléon, j'ai fait suivre le jeune homme par un de nos hommes, déguisé en commissionnaire.

– Pourquoi donc ? dit le vicomte.

– Parce que nous sommes passés par-dessous jambe, vous et moi, monseigneur, répondit tranquillement Timoléon.

Ces paroles, prononcées avec un accent d'ironie, furent un coup de tonnerre.

– Que voulez-vous dire ? s'écria M. de Morlux.

– Une chose bien simple, répondit Timoléon. La lettre que vous venez de lire n'a pas été écrite par Antoinette.

– Oh ! je garantis le contraire, fit le vicomte en prenant dans un tiroir de son secrétaire la lettre qu'Antoinette avait écrite à Agénor quelques jours auparavant. Comparez… c'est bien la même écriture.

– L'écriture est habilement imitée et, après moi, il n'y a qu'un seul homme qui soit capable d'un pareil tour de force.

– Et… cet homme ?

– Il s'appelle Rocambole, répliqua Timoléon. Je craignais qu'il ne se mêlât de nos affaires, maintenant, j'en suis sûr, et je vous déclare, monsieur le vicomte, que notre cause est à peu près désespérée.

– Vous êtes fou ! dit Karle de Morlux.

– Écoutez, reprit Timoléon ; si d'ici ce soir je n'ai pas trouvé un moyen de renvoyer Rocambole au bagne, nous sommes perdus.

Le vicomte regardait Timoléon et se laissait gagner par cette terreur inquiète qui semblait s'être emparée de son complice. Celui-ci continua :

– Moi, je ne puis rien… ou presque rien… Vous pouvez tout, vous.

– Moi ?

– Oui. Les portes s'ouvrent devant vous, et si demain vous allez dire au chef de la sûreté générale : « Je sais où est le forçat évadé Rocambole », on vous donnera une escouade de sergents de ville, et vous le ferez arrêter séance tenante. Alors nous serons sauvés… Sinon…

– Mais où est-il, cet homme ?

– Je ne le sais pas, mais peut-être le saurai-je ce soir ! Aussi est-ce pour cela que j'ai fait suivre ce jeune homme.

Et Timoléon ajouta :

– Voulez-vous que je vous prouve que ce n'est pas Antoinette qui a écrit cette lettre ?

– Oui, dit M. de Morlux.

– Eh bien ! écoutez…

Et Timoléon reprit la lettre sur le bureau.

XXIII

– Monsieur, reprit Timoléon, le jeune homme qu'on appelle Auguste était porteur, il y a une heure, d'une lettre véritablement écrite par Antoinette.

– Et ce n'est pas celle-là ?

– Non. Pourtant, les deux boulettes étaient de la même grosseur. Que s'est-il passé ? Je vais vous le dire. Tandis que j'étais ici, Auguste m'attendait en bas, chez le suisse. Tout à coup, il s'est élancé hors de la loge en disant : « Mon oncle ! c'est mon oncle ! » Je suis descendu, le suisse m'a raconté cela ; j'ai regardé à droite et à gauche, la rue était veuve de mon jeune homme. Néanmoins, votre valet de chambre et moi, nous nous rendions rue de Surène, lorsqu'un de mes agents, à qui j'avais donné rendez-vous, est accouru à moi tout essoufflé en me disant :

– Ah ! patron, quel malheur que la police ne vous emploie plus !

– Pourquoi donc ?

– Nous aurions touché une belle prime, allez ! J'aurais pu, il y a cinq minutes, arrêter Jean le Boucher : vous savez ?

– Et tu ne l'as pas fait ? dis-je en tressaillant.

– Pour quoi faire, puisque ça ne vous regarde plus ? m'a-t-il répondu.

– Mais qu'est-ce que Jean le Boucher ? demanda M. de Morlux. Pour toute réponse, Timoléon tira de sa poche un numéro de *La Gazette des Tribunaux*, vieux de six mois, et le mit sous les yeux de M. de Morlux. L'évasion surprenante de Rocambole et de ses trois compagnons s'y trouvait relatée tout au long.

– Eh bien ? fit encore le vicomte.

– Jean le Boucher, dit Timoléon, est un des quatre.

– Ah ! fort bien.

– J'ai demandé alors des détails à mon agent, qui m'a dépeint l'homme qui accompagnait le forçat évadé, et je n'ai pu me tromper au signalement. Cet homme n'est autre qu'Auguste qui, trois quarts d'heure après, est venu me remettre la lettre d'un air dégagé et confiant qui m'a confirmé dans tous mes soupçons.

– Mais enfin, dit M. de Morlux, parce qu'un forçat évadé en même temps que ce Rocambole, que vous paraissez tant redouter, se trouve dans la rue et cause avec un autre homme dont le signalement répond à celui du messager de Saint-Lazare, est-ce une raison pour en tirer de telles conclusions ?…

– Je vous prouverai tout à l'heure que je ne me trompe pas. J'ai mis mon agent, qui était déguisé en commissionnaire, dans la rue de Surène, et je suis monté dans

l’appartement de M. Agénor. Je n’avais encore que de vagues soupçons. Auguste est venu et m’a remis la lettre. Quand il fut parti, j’ai fait signe à mon agent, qui, maintenant, ne le perdra plus de vue.

– Et puis ?

– Tenez ! regardez la lettre ; voyez-vous un mot effacé au bas de cette page ?

– Oui.

– C’est moi qui l’ai effacé.

– Pourquoi ?

– La lettre véritable, celle qui ne nous est point parvenue, a dû être écrite hier soir, ou au plus tard ce matin. Il n’y a pas plus d’une heure, et il est nuit, que celle-ci est écrite. Je vais vous le démontrer.

Il plaça la première lettre d’Antoinette à côté de celle que lui avait remise Auguste et continua :

– Tenez, voyez-vous, toutes deux sont à l’encre noire et cette encre est de même couleur, n’est-ce pas ?

– Sans doute.

Timoléon tira un flacon de sa poche.

– Regardez bien, dit-il.

Et il versa quelques gouttes d’un liquide jaunâtre sur la première lettre, puis il l’étendit avec le doigt et l’écriture reparut au-dessous, nette et lisible comme auparavant.

– Après ? dit M. de Morlux.

– Il faut trois ou quatre heures, au moins, pour que l’encre soit inattaquable à cet acide. Si la lettre que voici était seulement écrite depuis ce matin, ce que vous allez voir n’arriverait pas.

Et il versa trois autres gouttes du liquide contenu dans le flacon sur la lettre apocryphe. Aussitôt l’écriture s’effaça.

– Il y a un verso, ajouta Timoléon. Attendons à demain, et vous verrez que mon acide sera devenu impuissant.

– Eh bien ! demanda le vicomte, qui commençait à comprendre, quelle conclusion tirez-vous de tout cela ?

– Une conclusion bien simple, reprit Timoléon. Auguste a rencontré Jean le Boucher : celui-ci est un agent de Rocambole, la chose est certaine. Jean a emmené Auguste je ne sais où, mais dans un endroit où se trouvait Rocambole. Celui-ci a supprimé la vraie lettre et écrit celle-là.

– Mais cet homme est très dangereux ! s’écria Karle de Morlux.

– Monsieur, répondit Timoléon avec un calme effrayant, si Rocambole ne rentre pas au bagne, c’est vous qui irez. Moi, je crèverai d’un coup de couteau, un soir, et votre neveu

épousera tranquillement Antoinette, à qui il rendra la fortune que votre père et vous avez volée à sa mère.

– Mais il ira au bagne, dit M. Karle de Morlux, qui était un homme de sang-froid et de résolution.

– Si nous avons un peu de chance, dit Timoléon, et que la police ne flâne pas, si Rocambole est pincé avant demain soir, tout ira bien.

– Je vais courir à la préfecture.

– Oh ! pas encore… Si vous dérangiez la police en pure perte une première fois, elle ne vous croirait pas une seconde. Il faut d'abord savoir où est Rocambole.

– Comment le savoir ?

– Par Auguste, que mon homme déguisé en commissionnaire ne va plus quitter.

– Mais quand verrez-vous cet homme ?

– Je ne sais pas. En attendant, il faut que je sorte d'ici et que nul ne me voie, car, vous pensez bien, ajouta Timoléon, que si Jean le Boucher flânait par ici, c'est qu'il surveillait votre hôtel.

Le vicomte ouvrit la fenêtre de son cabinet de travail qui donnait sur le jardin et les derrières de l'hôtel.

– Par là, dit-il ; ce mur donne sur le boulevard Haussmann… on vous donnera une échelle.

– Non, dit Timoléon, le moyen est mauvais.

– Vous trouvez ?

– Le boulevard est trop fréquenté. Qu'un sergent de ville me voie sauter sur le boulevard, et l'on m'arrête, et je vais en prison, et pendant que je serai sous clé, Rocambole triomphera. Il y a un moyen qui vaut mieux.

– Lequel ?

– Vous allez dîner à votre cercle ?

– Sans doute.

– Je vais remplacer un de vos domestiques. Au lieu de sortir en coupé, vous sortirez en phaéton, et, ce soir, vous rentrerez avec un seul laquais derrière vous.

– Et vous croyez qu'on ne vous reconnaîtra pas ?

– Rocambole seul pourrait me reconnaître.

– Comme vous voudrez, dit M. de Morlux, qui fit sa toilette et s'apprêta à sortir.

Quelques minutes après, le phaéton de M. le vicomte Karle de Morlux descendait le boulevard Malesherbes au grand trot de ses deux chevaux irlandais. Timoléon avait regardé de droite et de gauche, et n'avait rien vu de suspect dans la rue. M. de Morlux était membre de plusieurs cercles, et faisait partie du club des Asperges, qui était celui de son neveu, mais il y allait rarement.

Seulement, comme l’entrée de cet établissement est sur le boulevard, et que l’encombrement des voitures est grand en cet endroit, il pensa que mieux valait se débarrasser là de Timoléon.

S’étant retourné vers lui un peu avant la porte du club, il lui dit en allemand :

– Je passerai la nuit au cercle, si vous avez quelque chose à me dire, vous viendrez me demander.

– C’est convenu, répondit Timoléon.

Mais, au moment où le phaéton de M. de Morlux arrivait devant la porte cochère du club, et tandis que celui-ci, passant les rênes, s’apprêtait à descendre, Timoléon lui serra vivement le bras.

– Qu’est-ce ? fit M. de Morlux.

– Regardez…

Un petit coupé de garçon s’arrêtait pareillement devant la porte et un homme en sortait.

– Voyez cet homme… dit encore Timoléon.

– Eh bien ?

– C’est LUI !…

– Qui donc ? fit le vicomte étonné.

– Notre ennemi… Rocambole !

Et Timoléon sauta lestement à terre et disparut dans la foule, laissant M. de Morlux abasourdi. Ce dernier n’avait fait qu’entrevoir le major Avatar, qui venait tranquillement dîner au club des Asperges, mais son visage lui resta gravé dans la mémoire.

Le vicomte entra dans la salle à manger. Le major y était déjà. Il causait tranquillement avec le marquis de B…, un de ses parrains, on s’en souvient, et il regarda le vicomte, lorsqu’il entra, avec une si parfaite indifférence que celui-ci se dit aussitôt :

– Timoléon a la berlue.

Les membres du club étaient nombreux à table. Le major eut les honneurs de la conversation. Il était en veine de conter et il décrivit le Caucase en homme qui, réellement, y a passé dix ans prisonnier. M. de Morlux le regarda attentivement, et cet examen ne faisait qu’affermir sa conviction que Timoléon s’était trompé.

Après le dîner, M. de Morlux prit à part M. de B… qu’il tutoyait.

– Quel est donc ce brillant causeur ?

– C’est une *recrue*, dit M. de B…, le major Avatar, un Russe doublé d’indien.

– Tu le connais beaucoup ?

– Parbleu ! c’est moi qui l’ai présenté ici. J’ai passé six semaines autrefois sous le toit de la maison qui l’a vu naître.

Cette réponse acheva de détruire dans l’esprit du vicomte l’opinion de Timoléon.

Mais, vers dix heures du soir, on apporta un billet à M. Karle de Morlux. L’enveloppe portait ce mot : *Pressé…*

XXIV

Pour savoir ce que Timoléon écrivait à M. de Morlux, il est nécessaire de revenir sur nos pas et de suivre le neveu de Jean le Boucher, c'est-à-dire Auguste, au moment où il quittait la rue de Surène.

L'agent aposté à tout hasard par Timoléon tout près de la maison d'Agénor, sur un signe de son chef, s'était mis à suivre le jeune homme… Il était nuit, et cette fois Auguste n'avait plus besoin de tuer le temps. Cet homme était jeune, il n'était pas encore complètement perverti, et ce qui venait de se passer, ce qu'il venait de voir et surtout d'entendre, lui avait fait faire un retour sur lui-même. Rocambole, qui, jadis, lorsqu'il était dans la voie du crime, avait néanmoins un charme presque irrésistible et exerçait sur ses complices une véritable fascination – Rocambole prenant en main une cause juste avait non seulement conservé son mystérieux pouvoir, mais encore il l'avait pour ainsi dire développé.

Auguste avait été ému par les quelques mots que lui avait dits cet homme étrange ; il avait cru à ses paroles ; il était convaincu que la jeune fille dont il était le messager était une victime, et que, dans une faible mesure, il avait déjà contribué à la sauver. Cette pensée réhabilitait un peu cet homme dans son propre esprit ; et il s'en allait en se jurant d'obéir à celui que son oncle appelait le maître.

À Paris, il est une industrie peu connue et qui, cependant, est des plus lucratives. C'est l'industrie du *fileur.* Qu'est-ce qu'un *fileur ?* Ce n'est pas un tisserand, croyez-le bien : c'est un homme qui est chargé quelquefois par la police et, le plus souvent, par quelque ténébreuse officine privée, d'en suivre un autre.

Le mari jaloux fait *filer* sa femme, l'amant sa maîtresse. Le *chanteur,* c'est-à-dire l'homme qui cherche à profiter d'un secret ou d'un scandale, *file* sa victime. Malheur à la femme qui sort furtivement de chez elle, monte dans un fiacre et se rend à quelque mystérieux rendez-vous, si elle est *filée !*… Ceux qui posséderont son secret lui vendront leur silence au poids de l'or.

Auguste quitta la rue de Surène sans se douter qu'il était *filé. Le fileur* ne suit pas son homme, il le devance. Le faux commissionnaire passa devant Auguste au moment où ce dernier entrait, place de la Madeleine, dans un bureau de tabac. À la porte Saint-Denis, il s'effaça pour laisser passer le jeune homme qui alla s'installer chez un marchand de vin traiteur où il prenait quelquefois ses repas, et, s'asseyant sur son crochet, à deux pas de la devanture du marchand, il attendit.

Auguste s'était attablé dans une petite salle attenante au comptoir. Un camarade, comme il disait, s'y trouvait déjà en compagnie d'une femme. Auguste demanda un litre à seize et une portion. Alors le faux commissionnaire releva son crochet, le chargea sur ses épaules et s'en alla.

Mais il n’alla pas loin. À cent pas, dans la rue Saint-Denis, à gauche, se trouvait la boutique d’un marchand d’habits. Le fripier était sur sa porte.

Le faux commissionnaire l’aborda en lui disant :

– Bonjour, père Isambard.

– Bonjour, La Raquette, dit le fripier. Vous voilà donc commissionnaire, à présent ?

L’homme qui répondait à ce singulier nom de La Raquette se prit à sourire.

– *Je file* quelqu’un, dit-il.

– Je m’en doute bien.

– Mais comme il m’a déjà vu deux fois, je viens changer de pelure.

– À votre aise, dit le fripier ; qu’est-ce qu’il vous faut ?

– Une blouse et une casquette, répondit La Raquette, qui se débarrassa de sa veste de velours à laquelle pendait une fausse médaille.

C’était sans doute un habitué de la maison, et qui réglait ses comptes en gros, car il laissa son crochet et sa vieille défroque, et emporta la nouvelle sans donner d’argent. Quelques minutes après, il était dans le cabaret où Auguste dînait en compagnie du camarade et de sa compagne. Il alla se mettre dans un coin et demanda du fromage de Gruyère et une chopine de vin.

Auguste ne fit pas attention à lui. D’ailleurs il causait avec le camarade de choses indifférentes. Celui-ci lui disait :

– Tu dois bien t’ennuyer depuis que Malvina est bloquée.

– Un peu, dit Auguste.

– Quand sort-elle ?

– Dans quinze jours. Elle y était pour un mois ; en voilà la moitié de fait.

– Que fais-tu ce soir ? Viens-tu rigoler au Vaux-hall ?

– Non, dit Auguste, je vais voir des parents à la Villette.

La Raquette avait dévoré son quart de pain, son morceau de gruyère et bu sa chopine. Il paya et sortit. Auguste n’avait pas même levé la tête, et il continuait à dîner tranquillement. Il passa près d’une heure chez le marchand de vin, et comme il en sortit, huit heures et demie sonnaient. Le camarade et sa compagne l’accompagnèrent jusqu’à la porte Saint-Martin. Là, il leur dit adieu, entra au bureau des omnibus et prit un numéro pour la Villette.

Un homme était déjà installé sur la banquette de la voiture jaune qui monte le faubourg Saint-Martin. Auguste qui, lorsqu’il avait de l’argent, s’offrait tout le confortable possible, paya six sous et entra dans l’intérieur.

L’omnibus monta à la Villette et Auguste ne descendit qu’à la station de l’ancien boulevard extérieur, où la voiture arriva presque vide… Le *fileur* était descendu un peu avant.

Auguste se dirigea vers la place de l'Ourcq, tourna à droite sur le boulevard des Vertus, prit la rue de La Chapelle, puis la rue Jessein et entra dans celle de la Goutte-d'Or. *Le fileur* avait disparu. Cependant Auguste vit un homme qui marchait à cent pas devant lui. La rue de la Goutte-d'Or est peu éclairée, surtout le dimanche, car presque tous les magasins sont fermés. Les établissements de liquoristes et de marchands de vin restent seuls ouverts et n'ont d'autre luminaire qu'un bec de gaz au-dessus du comptoir et quelques chandelles posées çà et là sur les tables grasses des salles. Comme à l'entrée de la rue il y avait deux marchands de vin occupant chacun une encoignure, Auguste hésita un moment, car son oncle Jean le Boucher ne s'était pas autrement expliqué. Mais, enfin, il prit à droite et entra.

L'établissement de droite avait, du reste, une physionomie honnête, qui paraissait le signaler à l'attention d'un homme qui évite le bruit, le scandale et l'attention publique. Il s'y trouvait peu de monde, et la clientèle se composait d'ouvriers maçons et de forgerons. Auguste regarda de tous les côtés et ne vit point son oncle.

– Vous cherchez quelqu'un ? fit la femme qui se trouvait au comptoir, une bonne grosse mère entre deux âges.

– Mon oncle, fit Auguste.

– Comment vous appelez-vous ?

– Auguste.

– Est-ce que votre oncle n'était pas boucher ? reprit la patronne d'un air mystérieux.

– Oui, dit Auguste en clignant de l'œil.

– Eh bien ! montez au premier, frappez à la porte du cabinet ; il y est et vous attend.

Auguste monta et trouva son oncle installé dans un cabinet noir, devant une table sur laquelle il y avait du jambon, des œufs et du vin.

– Mon oncle, dit Auguste en l'embrassant, vous me pardonnerez, mais j'ai dîné et je n'ai pas faim. Tout ce que je puis faire est de boire un coup avec vous.

– Pauvre petit, dit l'ancien bourreau, qui regarda son neveu avec attendrissement, tu es tout le portrait de ta mère.

Et cet homme inculte s'émut au souvenir de sa sœur et laissa tomber deux grosses larmes dans son verre.

Auguste passa deux heures avec lui, deux heures pendant lesquelles le boucher raconta sa triste vie au bagne et cette audacieuse évasion dont Rocambole avait été le héros.

– Ah ! quel homme ! dit-il en terminant : si tu veux le servir, ton affaire est faite d'avance.

– Mais, mon oncle, dit Auguste, comme onze heures sonnaient et qu'il entendait le bruit des volets qu'on posait à la devanture pour fermer la boutique, est-ce que vous logez ici ?

– Jusqu'à présent, ces braves gens m'ont logé, dit Jean le Boucher, mais le mari a cru voir rôder des mines suspectes hier soir dans la rue, et je crains qu'on ne me guette. Je

m’en vais ce soir.

– Et où allez-vous ?

– Chez le camarade qui s’est évadé avec nous et que nous appelions là-bas le Bonnet vert. Il est bien caché, lui aussi.

– Où donc ?

– À Montmartre, derrière le cimetière, chez son beau-père, qui est croque-mort. Ce n’est pas là qu’on viendra nous chercher.

Sur ces mots, Jean le Boucher se leva de table, but un dernier verre de vin et prit un petit paquet de hardes qu’il passa à son bras. Puis tous deux descendirent, et Jean échangea une poignée de main avec les braves gens qui l’avaient caché pendant plusieurs mois.

– Viens me conduire un bout de chemin, dit Jean, qui gagna le boulevard extérieur.

Auguste le suivit. Sur le boulevard, il y avait un homme étendu dans le ruisseau. Jean le heurta du pied. L’homme, qui paraissait ivre, balbutia des mots sans suite et dit enfin :

– Laissez-moi dormir !

– Va donc te coucher, pochard ! dit Auguste.

– Je veux bien, répondit l’ivrogne, qui avait le visage couvert de boue : si vous voulez me reconduire.

Il essaya de se relever et retomba.

– Où demeures-tu ? fit Jean le Boucher, qui le prit par le bras.

– À Montmartre, répondit l’ivrogne.

– Viens avec nous, c’est mon chemin.

L’ivrogne se mit en marche en décrivant de fantastiques arabesques ; et Auguste ne reconnut point en lui *le fileur* qui ne le quittait pas depuis cinq heures de l’après-midi.

XXV

Un homme ivre inspire peu de défiance. Celui à qui Jean le Boucher donnait le bras paraissait si peu maître de sa raison, il tenait des propos si incohérents en marchant et trébuchant à chaque pas, que l'oncle et le neveu avaient continué à causer à voix basse. Arrivés à la barrière Blanche, Auguste dit :

– Mon oncle, je vais vous laisser. Quand vous reverrai-je ?

– Le maître m'a dit que, lorsque tu aurais la lettre pour là-bas, tu ne manques pas de me l'apporter.

– Mais où ?

– Rue du Chemin-des-Dames, derrière le cimetière. Si tu l'as demain soir, viens… le maître doit y venir.

– À quel numéro m'arrêterai-je ? et qui demanderai-je ?

– Il n'y a pas de numéro à la maison. C'est une grande baraque à six étages, toute seule, sur la gauche, au milieu de terrains vagues. Tu frapperas trois coups et on t'ouvrira. À onze heures du soir, tu es toujours sûr de me trouver.

L'ivrogne, en ce moment, fit un faux pas et tomba.

– Voyons ? dit Jean le Boucher, vas-tu te relever, pochard ?

– J'ai soif…, dit l'ivrogne.

– Nous voilà à Montmartre… où demeures-tu ?…

– Je ne demeure pas à Montmartre… C'est à Batignolles…

– Quelle rue ?…

– Je ne me souviens pas.

Et il se coucha tout de son long sur le pavé. Cette fois, Jean le Boucher perdit patience.

– Si tu ne veux pas venir, dit-il, tu peux rester ; bonsoir !…

Et il laissa le *fileur* qui lui répondit par un ronflement sonore. Puis il serra la main de son neveu qui descendit vers la rue Fontaine-Saint-Georges et il continua son chemin par le boulevard extérieur. En cet endroit, le boulevard tourne, et bientôt l'ivrogne, qui avait les yeux ouverts tout en ronflant, se dressa lestement sur ses deux pieds et vit disparaître l'oncle d'un côté et le neveu de l'autre. Du moment que le faux ivrogne avait entendu la conversation de Jean et d'Auguste, il savait où allait le premier et n'avait plus besoin de suivre le second. Il était toujours sûr de retrouver celui-ci au *Veau-qui-tète,* le cabaret où le faux Agénor devait apporter à Auguste sa lettre pour Antoinette.

Le fileur descendit donc tout droit la rue Notre-Dame-de-Lorette, prit la rue Montmartre et se dirigea vers le bureau de maître Timoléon, ce bureau qui renfermait une *caisse* et était situé au troisième étage d'une hideuse maison de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois. La maison n'avait pas de portier : la porte fermait à l'aide d'un verrou intérieur que les initiés, à certaine pression sur un ressort caché dans le panneau, faisaient mouvoir du dehors. Le fileur entra, grimpa l'escalier sans lumière et arriva chez Timoléon, qui venait de rentrer. L'homme de l'ancienne police avait repris sa calotte et sa robe de chambre prétentieuse pour s'asseoir devant son bureau, mais il avait conservé la botte molle et la culotte de groom, et son fileur vit sur une chaise le pardessus de livrée blanc à retroussis orange, les couleurs de la maison de Morlux.

– Eh bien, où est notre homme ? demanda Timoléon.

– Je l'ai retrouvé en compagnie de Jean le Boucher.

– Ah !… Et sais-tu où perche celui-là ?

– Je crois, dit le fileur, que nous pouvons avoir demain toute la bande, si vous y tenez.

– Comment ça ?

– Ils sont deux, et Jean m'a dit que demain soir il en attendait un troisième, qu'il appelle le maître.

– Où donc ? fit Timoléon qui tressaillit et se leva vivement.

Le fileur lui raconta alors la conversation qu'il avait surprise, en faisant l'ivrogne, entre l'oncle et le neveu.

Timoléon se dépouilla de sa robe de chambre qu'il remplaça sur-le-champ par la livrée, se coiffa du chapeau à galon d'argent, et dit au fileur :

– Va me chercher un fiacre ou une remise. Il ne faut pas perdre une minute !

Timoléon, un quart d'heure après, se faisait conduire au club des Asperges, où M. de Morlux devait l'attendre. Seulement, il laissa le fiacre au coin de la rue des Capucines et fit à pied les quelques pas qui le séparaient du club.

– Mon maître est-il encore là ? demanda-t-il à l'un des valets de l'établissement.

– Je le crois, lui répondit-on en reconnaissant la livrée de M. de Morlux.

Timoléon avait écrit dans le fiacre un mot au crayon ainsi conçu :

« Monsieur le vicomte,

« Nous les tenons, si vous ne perdez pas de temps. Venez…

« T… »

Et M. de Morlux avait reçu ce billet au moment où le major Avatar prenait place tranquillement à une table de whist, après avoir achevé ses récits romanesques sur le Caucase et la cour de Schamyl. M. de Morlux sortit sans affectation après la lecture du billet.

– Hé ! vicomte, lui dit le marquis de B… comme il quittait le salon de jeu, est-ce *qu'elle* t'attend ?

– Justement, mon ami, répondit Karle de Morlux.

– Messieurs, fit le baron en riant, M. Karle a des passions volcaniques sous ses cheveux blancs… On dirait le mont Etna qui vomit des flammes à travers sa couronne de neiges éternelles.

Le major, attentif à sa partie, n'avait même pas levé les yeux.

M. de Morlux trouva Timoléon dans le vestibule du club. Celui-ci lui fit un signe et se mit à passer devant lui. M. de Morlux le suivit.

Le fiacre attendait toujours au coin de la rue des Capucines, avec le fileur, qui n'était pas descendu.

– Quel est cet homme ? fit le vicomte avec une certaine répugnance, car le fileur était couvert de boue.

– Un de mes agents, dit Timoléon. Puis il s'adressa au cocher :

– Veux-tu gagner cinq louis ? lui dit-il.

– Qu'est-ce qu'il faut faire pour cela, mon bourgeois ?

– Il faut nous prêter ta voiture et tes chevaux pour une heure ou deux, et nous attendre ici.

– Est-ce que vous croyez que je ne peux pas vous conduire, moi ? fit naïvement le cocher.

– Si, mais nous allons à un petit rendez-vous d'amour, mon maître et moi, et nous voulons que personne ne sache ici où nous allons.

– Je suis discret, dit le cocher.

– C'est à prendre ou à laisser, dit Timoléon.

Le cocher était un épais Auvergnat que les Petites-Voitures avaient embauché dans un moment de grève. Il gagnait quatre francs par jour, et la perspective d'empocher cinq louis lui fit oublier qu'on pouvait lui voler le cheval et la voiture.

– Je paie d'avance, ajouta Timoléon.

L'Auvergnat descendit de son siège et tendit avidement la main. Timoléon donna les cinq louis :

– Tu peux nous attendre ici, dit-il, nous serons de retour dans une heure ou deux.

Puis, tandis que l'Auvergnat s'en allait, il fit un signe au *fileur,* qui était sorti du fiacre. La Raquette s'enveloppa dans le carrick du cocher et prit les rênes.

– Nous allons en reconnaissance, rue du Chemin-des-Ternes, lui dit Timoléon en montant dans la voiture où déjà M. de Morlux avait pris place.

– Voyons, dit celui-ci, expliquez-vous maintenant.

– C'est bien simple. Je sais où est la bande de Rocambole.

– Et lui ?

– Lui ? fit Timoléon, il doit être encore à votre cercle.

– Oh ! fit M. de Morlux, vous vous êtes trompé. Le major Avatar et Rocambole n’ont rien de commun.

– Monsieur, dit tranquillement Timoléon, je ne me trompe jamais. Demain soir, si vous avez quelque crédit à la police, deux des forçats qui se sont évadés du bagne de Toulon avec Rocambole, et Rocambole lui-même, seront sous la main de la justice, et dans Rocambole, il faudra bien que vous reconnaissiez le major Avatar.

– Si vous dites vrai, fit M. de Morlux, cet homme que j’ai vu ce soir est doué d’un génie infernal.

– Vous avez dit le mot. Si nous le manquons, nous sommes perdus, car il ne nous manquera pas, lui.

– Mais, dit M. de Morlux, tandis que le fiacre conduit par La Raquette montait la rue de Clichy, il me faut un prétexte pourtant.

– Pour quoi faire ?

– Pour avertir la police.

– Le prétexte est tout trouvé.

– Vraiment ?

– En revenant cette nuit, nous commettrons un vol chez vous ; un vol audacieux, avec effraction et escalade, et je m’arrangerai de façon que les objets volés se retrouvent dans la maison que nous allons examiner tout à l’heure.

– Qu’est-ce que cette maison ?

– Celle où nous ferons arrêter demain soir Rocambole et sa bande.

Le fiacre allait bon train, et La Raquette ne ménageait pas les coups de fouet ; il arriva à la barrière de Clichy, prit l’avenue de Saint-Ouen et, dix minutes après, tourna dans cette rue déserte qui s’étend derrière le cimetière Montmartre et qu’on appelle le Chemin-des-Dames. Alors Timoléon baissa les stores du fiacre et dit au *fileur :*

– Au pas, maintenant.

Puis se penchant à l’oreille de M. de Morlux :

– Si c’est la maison que je crois, nous y avons des intelligences. Peu après, le fiacre s’arrêta un moment.

XXVI

Timoléon, soulevant un peu le store de la portière qu'il avait baissé par prudence, regardait attentivement. La rue du Chemin-des-Dames n'a qu'un côté bordé de maisons, et encore sont-elles semées de distance en distance, séparées qu'elles sont par des terrains veufs de toute bâtisse et clos par des palissades formées de vieilles planches grossièrement assemblées. L'autre côté est le mur du cimetière.

Au moment où le fiacre s'arrêta, il était devant une maison haute de six étages, aux murs noircis, aux fenêtres dépourvues de volets, et qui ressemblait à une véritable ruche. Une population misérable devait pulluler là, entassée dans de petits logements bas de plafond et insalubres.

– Je crois bien que c'est là, dit La Raquette, en se penchant de son siège vers l'intérieur de la voiture.

Comme il était plus de minuit, tout était silencieux dans cette maison et aucune lumière n'en sortait.

– Si c'est là, dit Timoléon, nous y avons des amis.

– Qui donc ? fit La Raquette curieusement.

– Le Merle.

– Est-ce que vous l'employez encore ? demanda La Raquette.

– Quelquefois.

Le *Merle* était un jeune drôle, chiffonnier de son état, qui avait souvent fait de la police pour le compte de Timoléon et qui *filait* admirablement.

– Je ne vois qu'une grande maison dans toute la rue, reprit La Raquette, et, bien certainement, c'est celle où loge Jean le Boucher.

– Continue ton chemin, dit Timoléon.

En même temps et comme le fiacre s'ébranlait, il passa la tête à la portière et siffla d'une façon particulière.

La rue du Chemin-des-Dames fait un coude et regagne une autre rue non moins déserte et qui touche à la campagne. Celle-là s'appelle le *chemin des Bœufs.*

Arrivé à ce coude, le fiacre s'arrêtait encore.

– Attends un moment, dit Timoléon.

Et il fit descendre M. de Morlux, qui, lui aussi, avait examiné la maison.

Il pleuvait, la nuit était sombre, mais pas assez cependant pour que le vicomte et Timoléon n'eussent pu se rendre un compte exact de la situation topographique de la maison et de la rue.

– Vous le voyez, dit Timoléon, la maison est facile à cerner. Avec trente agents de police on en viendra facilement à bout et comme elle ne tient à aucune autre, qu'un terrain vague s'étend par-derrière, la fuite par les toits devient impossible.

Et Timoléon siffla de nouveau. Mais rien ne lui répondit de cette maison plongée dans les ténèbres. Seulement, quelques secondes après, un coup de sifflet semblable au sien se fit entendre dans la direction du chemin des Bœufs.

– Continue ! dit Timoléon à La Raquette.

Le fiacre se remit en marche. Au bout de quelques minutes, un point lumineux brilla dans le lointain. C'était la lanterne d'un chiffonnier, et si on s'en rapportait au coup de sifflet, ce chiffonnier n'était autre que le *Merle,* cet homme dont Timoléon avait besoin. À cent pas de la lanterne, qui approchait toujours, Timoléon siffla de nouveau et on lui répondit. Alors il descendit du fiacre et courut à la rencontre de la lanterne.

– Hé ! Merlinet ! fit-il. Le chiffonnier s'arrêta.

– Je me doutais bien que c'était vous, patron, dit-il. Est-ce que vous avez besoin de moi ?

– Oui, *et il y a gras,* dit Timoléon se servant d'une expression familière aux voleurs.

– Faut-il filer quelque dame ? dit le jeune drôle, car Timoléon, depuis qu'il ne s'occupait plus de police proprement dite, avait pour spécialité de faire suivre les femmes mariées.

– Non, pas encore ; il faut jaser d'abord.

– Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

– Tu demeures toujours dans la même maison ?

– Oui.

– Est-ce qu'il n'y a pas un croque-mort dedans ?

– Il y en a deux : il y a d'abord le père La Joie, qui demeure tout en haut.

– Et puis ?

– Rigolo, qui est en bas, au rez-de-chaussée.

– Sont-ils mariés ?

– Le père La Joie est garçon, Rigolo est marié, mais c'est comme s'il ne l'était pas.

– Comment ça ?

– Sa femme a fait un mauvais coup, et elle est à Saint-Lazare. Elle a volé je ne sais quoi, quand elle était enceinte, une envie de femme grosse assurément, et elle a accouché en prison. Mais je crois bien qu'elle a fini son temps.

Tout en parlant, Le Merle regardait le fiacre demeuré à distance.

– Est-ce qu’il y a quelqu’un là ? demanda-t-il.

– Oui ; le patron.

– Vous avez donc un patron, vous, maintenant ? fit Le Merle, qui se prit à remarquer la livrée de Timoléon.

– Veux-tu gagner un joli billet de cent francs ?

– Pardine !

– Eh bien ! continue à jaser. Ça m’est égal que le père La Joie soit garçon et que Rigolo soit marié. Ce n’est pas ça que je veux savoir. Est-ce que l’un ou l’autre ne loge pas un homme de cinq pieds neuf ou dix pouces, large à proportion, et qu’on appelle Jean ?

– Connais pas, dit Le Merle ; mais, en effet, depuis quelques mois, Rigolo a un locataire : c’est un pauvre vieux qui revient de Californie, où il n’a pas fait fortune ; il a les cheveux tout blancs.

– Donne-moi son signalement exact.

– Il est grand, comme vous dites, mais il n’est pas très gros.

– Ce n’est pas de celui-là que je voulais parler d’abord ; mais celui-là, comment est-il ?

– Comme je vous dis, vieux, grand et maigre.

– Avec une cicatrice au-dessus de l’œil droit ?

– Tiens, c’est vrai.

– Et il traîne un peu la jambe…

– Je n’ai pas fait attention, mais c’est bien possible.

– La Californie dont revient ton homme, dit Timoléon, se trouve à trente lieues de Marseille et s’appelle Toulon.

– Comment, ce serait un *cheval de retour ?*

– Mais oui, et si tu nous le fais pincer, le billet de cent francs fera des petits.

Le Merle, qui avait déjà fait de la correction autrefois, de quinze à vingt et un ans, était au courant des mœurs des prisons et des habitudes de la police.

– Est-ce que vous êtes rentré à la rousse, patron ? demanda-t-il.

– Non, mais je m’occupe de cette affaire.

– C’est bon, on vous servira. Est-ce que vous voulez faire le coup tout de suite ?

– Non, dit Timoléon. Demain. En attendant, viens avec nous.

– Où donc ça ?

– Tu le verras.

Et Timoléon fit monter le chiffonnier à côté de La Raquette, sur le siège du fiacre, disant au cocher improvisé :

– Conduis-nous au coin du boulevard Malesherbes et de la rue de la Pépinière.

Vingt minutes après, le fiacre arrivait à l'endroit indiqué. Timoléon et M. de Morlux descendirent.

– Toi, dit Timoléon au jeune chiffonnier, reprends ta botte et ta lanterne et suis-nous. Et toi, ajouta-t-il en s'adressant à La Raquette, va rendre le fiacre au cocher et te coucher ensuite. Je n'ai plus besoin de toi.

M. de Morlux ne comprenait pas bien encore ce que Timoléon voulait faire.

– Monsieur, lui dit ce dernier, votre hôtel a une petite porte sur le boulevard Haussmann. En avez-vous la clé ?

– Toujours, répondit le vicomte. La voilà.

– C'est par là que nous allons entrer chez vous, dit Timoléon, et il faut prendre garde que vos gens ne nous voient.

– Mes gens sont couchés, dit M. de Morlux, et passé minuit, on ne m'attend jamais.

Ce fut donc par cette petite porte qui donnait dans le jardin que M. de Morlux, Timoléon et le chiffonnier pénétrèrent dans l'hôtel de la rue de la Pépinière. Une allée sablée conduisait de la porte à la serre, par laquelle on arrivait à l'intérieur de l'hôtel. L'hôtel était silencieux ; le suisse dormait, le valet de chambre et la femme de chambre étaient couchés. La cuisinière, qui était mariée, s'en allait tous les soirs.

Le vicomte et ses deux acolytes montèrent sans bruit à sa chambre à coucher. Là Timoléon alluma une lanterne sourde qu'il avait toujours dans sa poche. Puis il s'arma d'un ciseau à froid et fit sauter la serrure du secrétaire.

– Avez-vous un portefeuille à votre chiffre ? dit-il à M. de Morlux, impassible.

– Oui, répondit le vicomte. Là, dans ce tiroir, il renferme dix mille francs.

– Prenez les dix mille francs et donnez-nous le portefeuille, dit Timoléon.

Puis, avec un diamant qu'il avait à son doigt, il coupa une vitre sans bruit et la retira, de façon à laisser croire que les voleurs avaient ouvert l'espagnolette en dedans. Le secrétaire demeura ouvert, les meubles furent bouleversés avec le moins de bruit possible. Et enfin, Timoléon tira de sa poche une carte qu'il cloua sur le secrétaire avec un couteau poignard. Cette carte était un *valet de cœur.*

– Que faites-vous donc là ? demanda le vicomte surpris.

– Monsieur, répondit Timoléon, je ressuscite à votre profit le club des Valets de cœur, dont Rocambole était le chef jadis.

– Je comprends, murmura le vicomte.

– Maintenant, ajouta Timoléon, avec une échelle que nous allons appliquer contre le mur du jardin, le tour sera fait, et Rocambole est à nous.

XXVII

Pénétrons maintenant dans cette maison isolée au milieu du Chemin-des-Dames, et qu'habitait une misérable population de chiffonniers, d'ouvriers carriers et d'employés des pompes funèbres. Il y avait deux mois qu'un nouvel hôte s'y était installé.

Cet hôte n'était autre que notre ancienne connaissance de Toulon, le *bonnet vert,* ce malheureux qui avait failli périr sur l'échafaud pour avoir tué le meurtrier de son chien, et que Rocambole avait si miraculeusement arraché à la mort.

Tandis que le *maître* s'incarnait dans la peau du major Avatar, tandis que Milon s'en allait en Italie se refaire un état civil, Jean le Boucher, qui n'était plus Jean le Bourreau, et le bonnet vert, étaient revenus avec de faux passeports à Paris, où le forçat évadé trouve plus facilement un refuge que partout ailleurs.

Noël avait placé Jean à la Villette. Quant au bonnet vert, il lui avait dit :

– J'ai un ancien ami qui te fera passer pour son cousin et qui te logera.

Cet ancien ami était Rigolo le croque-mort. L'homme qui, en dépit de sa funèbre profession, répondait à ce nom joyeux, avait trente-cinq ans : il était marié à une jeune femme belle, honnête et travailleuse, qu'un grand malheur avait frappée il y avait un an. Cette femme était enceinte de six mois, et en proie à cette sorte de délire calme qu'on appelle des envies de femme grosse. Un jour, en passant devant la boutique d'un fruitier, elle avait été tentée par la vue d'un panier de fraises, et elle l'avait volé, car elle n'avait pas d'argent pour l'acheter. Rigolo buvait tout ce qu'il gagnait, et le pauvre ménage manquait souvent de pain. En s'enfuyant elle avait cassé une vitre de la devanture ; le fruitier fit arrêter la voleuse. On le supplia de retirer sa plainte, il fut inflexible, et la pauvre femme fut condamnée à la prison.

Or, ce jour-là, c'est-à-dire le dimanche, tandis que Vanda faisait prendre à Antoinette une de ces mystérieuses pilules que renfermait la tête d'épingle, Rigolo, qui depuis l'emprisonnement de sa femme était tombé dans une mélancolie profonde, s'était levé tout joyeux, car ce jour était celui du bonheur, de la délivrance, de la réunion des deux époux, en un mot. La prisonnière avait fait son temps, on allait lever son écrou, et elle sortirait de cette triste maison de Saint-Lazare, où son enfant était né. Dès le matin, le pauvre homme s'était rendu à Saint-Lazare, annonçant au bonnet vert, son hôte, qu'il allait revenir avec la femme et l'enfant.

Mais la journée s'était écoulée et la nuit était venue. Enfin Rigolo arriva. Il était seul et pleurait à chaudes larmes. Qu'était-il donc arrivé ? Une chose bien simple et bien terrible à la fois. Dans le courant de cette dernière nuit que la prisonnière allait passer à Saint-Lazare, son enfant avait été atteint du croup. Quand le pauvre père arriva, le petit être était à l'agonie, et la mère, au désespoir, demandait qu'on la gardât.

L’administration, qui se montre sévère pour les femmes frappées par la loi, est pleine de mansuétude pour les mères. Il y a dans la première division ce qu’on appelle l’infirmerie des mères, et les mères y sont avec leurs enfants, que ces enfants soient nés à Saint-Lazare ou qu’ils y soient entrés avec elle. La nourrice a un travail plus doux, une meilleure nourriture, de la viande et du vin tous les jours. Les sœurs sont indulgentes pour la nourrice, bonnes et remplies de soins maternels pour l’enfant. À côté du lit de la mère est le berceau de l’enfant. Celui de Rigolo était à toute extrémité, quand le pauvre homme arriva. Sa femme, qui se nommait Marceline et qui était libre depuis le matin, avait été transférée dans une pistole avec le pauvre petit. On ne fit donc aucune difficulté d’introduire Rigolo auprès de sa femme et de son enfant. Le croup est un mal qui pardonne si rarement, que les médecins avaient laissé le malheureux père auprès de sa femme et de son fils sans trop se préoccuper des règlements.

Vers le soir, deux détenues avaient été transportées dans la même pistole. Ces deux femmes qui venaient d’être atteintes d’un mal mystérieux étaient, on le devine, Antoinette et Vanda. Le médecin qui avait reconnu les symptômes d’une maladie indienne jusque-là inconnue en Europe, après avoir déclaré très haut que ce n’était pas le choléra, avait affirmé, en outre, que le mal n’était pas contagieux, bien que deux sujets en eussent été atteints presque simultanément. Et c’était ainsi que la mère, que la loi rendait à la liberté, demeurait prisonnière au chevet d’agonie de son fils, dans la même salle où Antoinette et Vanda venaient d’être transportées.

À sept heures du soir, le médecin ranima l’enfant et secoua la tête. Puis il dit au père qui pleurait :

– Les règlements s’opposent à ce que vous restiez ici plus longtemps, mon pauvre homme, et nous ne pouvons rien contre les règlements. Allez-vous-en, et revenez demain chercher votre malheureuse femme.

Rigolo avait compris que le lendemain il ne retrouverait plus son enfant, il était parti en fondant en larmes. Le Bonnet vert l’attendait, et comme c’était un bon homme au fond que cet infortuné qui avait failli mourir sous le fer de la guillotine, il avait pleuré avec lui.

À minuit, Jean le Boucher était venu chercher un asile dans la maison du Chemin-des-Dames et il s’était associé à la douleur du croque-mort.

– Ah ! lui avait-il dit, si le maître pouvait entrer à Saint-Lazare… je suis sûr qu’il guérirait votre enfant.

– Il est donc médecin ? murmura Rigolo.

– Il est aussi puissant que Dieu, répondit Jean le Boucher avec enthousiasme ; il arrête la guillotine en chemin.

À ce souvenir, le Bonnet vert avait frissonné, et ces trois hommes, s’agenouillant, avaient passé la nuit en prières, demandant à Dieu la vie du pauvre enfant !

Le brouillard de la nuit s’était dissipé, le soleil se leva le lendemain dans le ciel clair, et Rigolo sortit de chez lui pâle et tremblant. Il retournait à Saint-Lazare et s’attendait à trouver son fils mort. Jean le Boucher dit au Bonnet vert :

– Noël ne t’a-t-il pas donné rendez-vous ?

– Oui, pour ce matin.

– À quel endroit ?

– Rue Serpente… Et toi ?

– Moi, je vais retourner à la maison du faubourg Saint-Honoré.

– Est-ce ce soir qu’il doit venir ici ?

– Oui, pour voir la cave dont lui a parlé Rigolo.

Tous deux s’en allèrent et se séparèrent prudemment à l’avenue de Saint-Ouen, marchant chacun sur un trottoir et n’ayant pas l’air de se connaître.

À peu près en même temps, le chiffonnier que Timoléon appelait Le Merle entrait dans le Chemin-des-Dames. Toute la population ouvrière de la ruche s’était déjà envolée au travail. Seul, le chiffonnier, en oiseau de nuit, rentrait dormir quand les autres partaient pour le labeur. Le Merle, sa hotte au dos, sifflait un refrain de Courtille. En rentrant dans la maison, il frappa à la porte de Rigolo. Mais Rigolo était parti pour Saint-Lazare et ses deux hôtes étaient déjà au boulevard extérieur. Le Merle le savait, mais il frappa une seconde fois, et comme il n’obtenait pas de réponse, il tourna la clé que Rigolo, dans son trouble, avait laissée dans la serrure, et il entra dans le pauvre logis qui se composait de deux pièces et d’une cuisine.

Dans la première pièce, il y avait un lit ; dans l’autre, on avait dressé une sorte de grabat que Jean le Boucher et le Bonnet vert avaient partagé. Le Merle revint vers la porte, s’assura que le corridor était désert et que personne ne l’avait vu entrer. Puis il retourna dans la seconde pièce, là où était le grabat, c’est-à-dire une méchante paillasse élevée sur une couche de planches. Et alors retirant de sa hotte, où il était enfoui sous un tas de loques et de chiffons, le portefeuille vide marqué au chiffre et aux armes de M. le vicomte de Morlux, il le fourra dans la paillasse. Puis il sortit furtivement, referma la porte, grimpa à sa mansarde et y déposa sa hotte. Après quoi il ressortit de la maison en se disant :

– Maintenant, allons faire notre déclaration à la police. Et il murmura ironiquement :

– Quand il s’agit d’arrêter des forçats évadés, les honnêtes gens n’ont pas le temps de dormir.

Cependant il ne se dirigea point tout d’abord vers la préfecture de police. Non, il alla flâner aux environs de la rue de la Pépinière et entra dans ce café borgne où le faux Agénor avait cherché à s’emparer de la lettre que portait Auguste.

Le cocher de M. de Morlux s’y trouvait et racontait que son maître, rentrant du club à trois heures du matin, avait trouvé son secrétaire forcé et constaté le vol d’un portefeuille renfermant 10 000 francs. Une échelle trouvée dans le jardin, et de nombreuses empreintes de pas, désignaient suffisamment le chemin qu’avaient pris les voleurs. Le Merle but un canon sur le comptoir et, apprenant du cocher que son maître avait couru faire sa déclaration à la police, il prit le chemin de la préfecture.

XXVIII

À dix heures du soir, la veille, voici ce qu'on aurait pu voir dans cette pistole de Saint-Lazare où se trouvaient à la fois Marceline, la femme du croque-mort Rigolo, Antoinette, la pure et belle jeune fille jetée au milieu des femmes, et Vanda, la hardie compagne de Rocambole.

Vanda, plus forte de constitution, plus nerveuse, plus énergique de caractère qu'Antoinette, avait résisté davantage à l'effet presque foudroyant de cette pilule qui avait le fatal pouvoir de développer les premiers symptômes d'un mal inconnu en Europe. Antoinette avait été comme brisée pendant quatre ou cinq heures ; mais enfin les souffrances s'étaient apaisées peu à peu, et, vers dix heures, elle avait cessé de se tordre dans les convulsions.

On avait mis une religieuse à coucher dans la pistole. Mais la religieuse était tout occupée du pauvre enfant qui allait mourir et elle ne prêtait pas l'oreille à la conversation de Vanda et d'Antoinette. Vanda, dont le lit était côte à côte avec celui de la jeune fille, lui dit tout bas :

– Souffrez-vous encore ?

– Non. Je ne sais pas… je suis comme anéantie… dit la jeune fille, mais je n'ai plus de douleurs aiguës.

– Vous n'en aurez plus jamais.

– Ah !

Un sourire vint aux lèvres de Vanda.

– Vous pensez bien, mon enfant, dit-elle, que je vous ai donné une maladie pour rire.

– Mais, madame…

– Ce fameux mal indien dont parle le docteur, et qu'il a proclamé ne pas être contagieux du reste, ce qui fait qu'on nous a mis ici cette malheureuse femme et son enfant ; ce mal indien est fort connu dans les bagnes, et les forçats se le donnent à volonté quand ils veulent aller à l'infirmerie.

– Mais, madame, dit Antoinette avec effroi, vous êtes presque noire, vous.

– Je le sais.

– Et moi… suis-je ainsi ?

Et Antoinette tremblait légèrement en faisant cette question. La coquetterie de la femme reparaissait.

– Oui, vous êtes noire aussi, dit Vanda.

– Mon Dieu !

– Mais rassurez-vous : dans trois jours nous aurons retrouvé, moi mon teint ordinaire et vous vos belles couleurs.

– Et je ne souffrirai plus ?

– C’est fini. Seulement il faut paraître souffrante si vous voulez sortir d’ici.

– C’est donc bien vrai, murmura Antoinette, que vous avez le pouvoir de me délivrer ?

– Je ne suis venue ici que pour cela, et j’en sortirai en même temps que vous.

Vanda parlait avec cette assurance calme que donne une conviction profonde.

– Mais comment sortirons-nous ? demanda encore Antoinette.

– Voilà ce que je ne puis vous dire, mon enfant.

– Pourquoi, madame ?

– Parce que le secret ne m’appartient pas. Il est au *maître,* c’est-à-dire à celui qui m’envoie et en qui Milon a une confiance absolue.

Le nom de Milon avait rassuré Antoinette, en présence des plus grands périls. Elle eut un sourire résigné et se contenta de dire encore :

– Quand sortirons-nous ?

– Dans trois jours nous ne serons plus ici.

La religieuse était toujours auprès du berceau. L’enfant ne se tordait plus dans ces spasmes terribles que donne le croup ; il ne criait plus. En proie à une atonie dernière, les yeux vitrés, la respiration haletante et déjà inégale, il touchait à l’heure suprême.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait Marceline en joignant les mains, laisserez-vous donc mourir mon enfant ?

La belle Marton entra en ce moment, apportant une potion que le docteur avait prescrite à Vanda et à Antoinette. La détenue était devenue infirmière, grâce à la protection de sœur Marie. En voyant Antoinette calme et souriante, elle eut un regard de reconnaissance pour Vanda et lui dit :

– Je vois bien que c’était la vérité. Mais est-ce qu’elle restera noire comme ça, cette chère demoiselle ?

– Non, fit Vanda d’un signe de tête.

– Ô ma sœur ! ma sœur ! s’écria, à l’autre bout de la chambre, la pauvre mère affolée, ma sœur, ne voyez-vous pas qu’il va *passer,* mon pauvre petiot ?

– Courbons-nous sous la volonté de Dieu, répondit la religieuse. Invoquons-la !…

– Pauvre petiot, répétait la mère en pleurs, né en prison, mort en prison… Ah ! Dieu abandonne les pauvres gens…

– Ne blasphémez pas, ma sœur, dit la religieuse, Dieu peut faire un miracle…

– Un miracle ! s’écria Marceline, un miracle, dites-vous ?

– Qui sait, continua la sœur, si à cette heure les anges ne prient pas dans le ciel agenouillés devant le trône de Dieu ?

La belle Marton s'était approchée sans bruit du petit être que sa mère inondait de larmes.

– Ah ! dit-elle, je sais des anges sur la terre que Dieu écouterait peut-être s'ils priaient pour votre enfant.

Et elle se tourna vers Antoinette. Mais Antoinette était déjà agenouillée au pied de son lit, et elle priait Dieu pour le pauvre enfant.

Certes, le lendemain matin, le malheureux croque-mort qui, la veille à pareille heure, avait mis ses habits de fête pour aller chercher sa femme libérée, ne cheminait plus d'un pas leste et rapide. Il s'en allait tristement, battant les murs comme un homme ivre, et le soleil brillait en vain, il semblait à l'infortuné que le ciel était noir et couvert d'un crêpe. Il arriva à Saint-Lazare et s'arrêta un moment, pris de défaillance sous le guichet extérieur. Mais une pensée lui donna des forces.

– Je veux le voir une dernière fois, se dit-il, avant qu'on ferme sa bière. Et il frappa au guichet. Le portier lui ouvrit et lui dit :

– Vous venez chercher votre femme ?

– Oui, fit-il, en baissant la tête.

Il n'osa parler de son enfant, ni le portier non plus. Au greffe, un sous-brigadier le reconnut et lui dit :

– Ordinairement on attend ici, quand on vient chercher ses parents ; mais sœur Marie m'a donné l'ordre de vous conduire auprès de votre femme.

Rigolo sentit ses larmes tomber comme une pluie chaude. Les gens de la prison avaient eu la même pensée que lui. Ils voulaient qu'il pût voir une dernière fois son fils.

À mesure que le malheureux, conduit par le sous-brigadier, avançait dans les corridors et se rapprochait de la pistole où était sa femme, ses jambes fléchissaient et il marchait plus lentement. À vingt pas de la porte qu'il reconnut, il prit le bras du sous-brigadier et l'arrêta avec cette question sinistre :

– À quelle heure est-ce arrivé ? Le sous-brigadier tressaillit.

– Mais, mon pauvre homme, dit-il, je ne sais pas, moi… Hier soir, le médecin a dit que votre enfant était perdu… Mais je n'ai pas entendu dire ce matin qu'il fût encore mort… Après ça, nous autres, nous ne quittons que rarement le greffe, et nous ne savons pas.

Rigolo fit encore quelques pas. On entendait les battements de son cœur comme le bruit d'un marteau sur une enclume. Rigolo, arrivé à la porte de la pistole, s'arrêta de nouveau ; les forces lui manquaient.

Le sous-brigadier ouvrit la porte et poussa Rigolo devant lui. Mais celui-ci s'arrêta muet, étourdi, et comme pétrifié sur le seuil. Au fond de la pistole, auprès de la fenêtre, sa

femme était assise tenant son enfant dans ses bras… Et l'enfant était vivant, et il n'avait plus le regard vitreux et ses lèvres souriaient. L'enfant était sauvé.

Rigolo tomba à genoux et joignit les mains. Mais alors sa femme alla le prendre par la main et le conduisit auprès d'Antoinette :

– C'est devant mademoiselle qu'il faut te mettre à genoux, dit-elle ; mademoiselle a passé la nuit en prières et Dieu lui a accordé la vie de notre enfant.

Un bruit s'était répandu rapide et presque instantané dans la prison. Dieu avait fait un miracle. Un enfant qui allait mourir, que les médecins avaient condamné par avance, puis abandonné, avait été sauvé. Et ce miracle était dû aux prières d'une détenue, d'une pauvre fille arrêtée comme voleuse. Mais cette jeune fille s'appelait Antoinette, et si jusque-là Madeleine la Chivotte avait prétendu que c'était une vraie voleuse, la belle Marton avait affirmé le contraire, et l'opinion publique, parmi les détenues, était partagée en deux camps. L'un tenait pour la Chivotte. L'autre pour Marton.

Ce dernier triompha tout à coup d'une façon presque foudroyante. La nouvelle du miracle se transmit de salle en salle, et de cour en cour aussi vite qu'eût pu le faire une dépêche télégraphique. Antoinette avait fait un miracle. Antoinette était une sainte et on ne parlait rien moins que de se porter en foule auprès du directeur pour lui demander sa liberté.

Seule, la Chivotte protestait encore. Ce fut le signal de cette collision qu'on attendait d'un jour à l'autre entre elle et Marton. Marton se rua sur elle au moment où les détenues descendaient au préau.

– Il faut que je t'extermine ! lui dit-elle. La Chivotte serra les poings et lui dit :

– Viens-y !

Une douzaine de détenues faisaient cercle autour d'elles pour empêcher les surveillantes d'approcher et de ne rien voir. C'était un véritable duel qui allait avoir lieu.

Mais comme elles retombaient l'une sur l'autre, Marton leva les yeux. Les pistoles donnaient sur le préau et, à la fenêtre de l'une d'elles, Marton venait d'apercevoir Antoinette, qui, d'un geste, lui défendait de se battre. Et les détenues murmurèrent.

– La sainte ne le veut pas !

XXIX

Tandis que le croque-mort Rigolo s’en allait à Saint-Lazare – mais la nature a des retours imprévus sur lesquels la science ne peut pas compter ; d’ailleurs, Antoinette avait eu l’heureuse inspiration de faire avaler à l’enfant une partie de sa potion à elle, et la membrane muqueuse qui étouffait le pauvre petit être s’était dégonflée : il était sauvé –, où il ne s’attendait guère à retrouver son fils vivant, une scène toute différente avait lieu à la préfecture de police dans le cabinet du chef de la sûreté. Les voleurs ont eu leurs héros et leurs historiens. Depuis Fra-Diavolo jusqu’à Cartouche, on a célébré en vers, en prose et en musique ces hommes qui se placent en dehors de la société et lui déclarent une guerre sans merci. Personne, jusqu’à ce jour, n’a écrit un livre sur ces hommes honnêtes, dévoués à l’ordre social, braves sans forfanterie, intrépides et même téméraires sans bruit, sans emphase, et qui veillent à toute heure sur la société en péril. La police moderne ne se recrute plus, comme autrefois, parmi les hommes qui ont eu des comptes difficiles à rendre à la justice. Les chefs sont des magistrats estimés et respectés ; les agents sont d’anciens soldats, pour la plupart. Il n’est pas un ministère, une administration publique quelconque où l’on rencontre une plus grande politesse que dans les bureaux de la préfecture de police.

Ce matin-là, vers dix heures, M. le vicomte Karle de Morlux, riche propriétaire de la rue de la Pépinière, homme honorable pour tous, et dont la ténébreuse existence n’avait jamais éveillé l’attention publique, M. le vicomte Karle de Morlux, disons-nous, se présenta chez le chef de la police de sûreté. Un procès-verbal du commissaire de police avait déjà prévenu le magistrat de cette visite. M. de Morlux avait été volé pendant la nuit précédente.

Le procès-verbal racontait ainsi les faits :

« M. de Morlux, rentrant de son cercle à trois heures du matin, avait été fort surpris de trouver la porte de sa chambre ouverte, plusieurs meubles renversés et la lampe de nuit, qu’on avait coutume d’allumer tous les soirs, éteinte. Il avait aussitôt battu en retraite et appelé le suisse, qui s’était levé à la hâte et était arrivé un flambeau à la main.

« Au suisse s’étaient joints les domestiques, que le vicomte avait éveillés, et on avait alors reconnu que les voleurs avaient dû entrer par la fenêtre, en coupant un carreau de vitre, de façon à pouvoir faire jouer l’espagnolette. Ils avaient forcé le secrétaire et enlevé un portefeuille qui renfermait, au dire de M. de Morlux, cent mille francs.

« Le vicomte avait fait sur-le-champ prévenir le commissaire de police. Ce magistrat avait aussitôt ouvert une enquête. On avait retrouvé le valet de cœur cloué sur la tablette du secrétaire, constaté que les voleurs s’étaient retirés par la porte et avaient gagné le jardin en ouvrant la porte de la serre. Les empreintes de pas sur la terre humide étaient au nombre de trois. Une échelle prise dans la serre et retrouvée appliquée contre le mur leur avait permis de gagner le boulevard Haussmann. »

Voilà ce que le vicomte venait déclarer et ce que le chef de la sûreté savait déjà.

– Monsieur, dit le magistrat au vicomte, il a existé à Paris, il y a une quinzaine d'années, une association de malfaiteurs fort dangereux connus sous le nom de *Valets de cœur,* et qui, partout, laissaient une carte comme preuve de leur passage. Mais cette bande a été dissoute et son chef, appelé Rocambole, a passé dix années au bagne de Toulon. Il est vrai que cet homme s'est évadé il y a quelques mois, mais on a perdu sa trace, et certains rapports, venus du bagne même, laisseraient supposer qu'il a péri en pleine mer, la nuit même de son évasion. Je sais bien que si on disait ce soir, dans les journaux, qu'un vol audacieux a été commis chez vous et que dans votre secrétaire forcé on a retrouvé un valet de cœur, le public ne manquerait pas de prendre l'alarme et de s'écrier que la bande de Rocambole est reconstituée.

« Mais moi, monsieur, je suis un homme d'expérience, je vous affirme le contraire. Il est possible que Rocambole ait survécu, il est possible encore qu'il soit revenu à Paris, mais je vous assure qu'il est étranger au vol dont vous avez été victime.

– Sur quoi donc basez-vous cette conviction, monsieur ? demanda M. de Morlux.

– Sur le peu d'habileté du vol, d'abord ; et ensuite sur cette carte qui semble être un défi.

– Vraiment ?

– Rocambole n'est pas un homme à jouer deux fois le même jeu.

L'opinion du chef de la sûreté ne plaisait pas beaucoup à M. de Morlux.

Le chef continua :

– Un homme comme Rocambole ne casse point une vitre ; s'il crochète un secrétaire, il le referme : et quand il s'en va, s'il s'est servi d'une échelle, il emporte l'échelle et prend garde de laisser l'empreinte de ses pas au pied du mur.

– Enfin, monsieur, dit le vicomte avec une certaine impatience, je n'en ai pas moins été volé.

– Sans doute, monsieur.

– Et que conclure de ce vol ?

– Une chose bien simple, dit le chef de la sûreté : les voleurs ont voulu nous donner le change et faire croire qu'ils avaient Rocambole avec eux.

– Lui ou d'autres, peu importe, dit le vicomte, pourvu que je retrouve mon argent !

– J'ai déjà mis mes agents en campagne.

Le vicomte, après avoir signé sa déclaration, fit mine de se retirer ; mais, en ce moment, le secrétaire du chef de la sûreté entra et lui dit :

– Un jeune homme, chiffonnier de son état, et qui a déjà donné quelques renseignements utiles, insiste pour être reçu.

– Faites entrer, dit le chef.

M. de Morlux se trouva alors face à face avec Le Merle et ne sourcilla pas. Il le regarda même avec une curiosité des mieux jouées.

– Ah ! te voilà, dit le chef ; que veux-tu, mon garçon ?

– Monsieur, répondit le chiffonnier, je demeure à Montmartre, près de Clignancourt…

– Bon, après ?

– Et dans la maison que j'habite, il y a deux forçats évadés.

– En es-tu bien sûr ?

– Sans compter un troisième qui est le chef, et qui y vient tous les soirs. C'est eux qui ont commis le vol de la rue de la Pépinière.

– Qui t'a dit cela ? dit le chef de la sûreté un peu surpris.

– Monsieur, répondit le petit chiffonnier, je suis sûr de ce que j'avance. Si vous voulez les pincer ce soir à huit heures et demie ou neuf heures, rien n'est si facile.

– Et qu'est-ce que tu veux pour cette dénonciation, dans le cas où elle ne serait point fausse ?

En même temps, le magistrat regardait M. de Morlux.

– Si on retrouve l'argent, je pense bien que ce monsieur de la rue de la Pépinière…

– C'est moi, dit le vicomte.

Le Merle parut voir M. de Morlux pour la première fois et il ôta respectueusement sa casquette en disant :

– Ah ! monsieur est le bourgeois ?

– Oui ; combien veux-tu ?

– Un joli billet de mille, si on pince Rocambole, répondit le chiffonnier.

– Rocambole ! exclama le chef de la sûreté.

– Oui monsieur ; c'est comme cela que les autres l'appellent.

– Eh bien, vous voyez ! fit M. de Morlux.

Le chef de la sûreté se prit à sourire :

– Je ne dis pas non, fit-il, et il est fort possible que ces gens-là aient un chef, et que ce chef ait pris le nom de Rocambole, mais ce n'est pas le vrai.

– Vous croyez ?

– Le vol est trop grossier pour être son œuvre.

– Monsieur, dit M. de Morlux avec un sourire ironique, que ce soit un vrai ou un faux Rocambole, peu m'importe, je vous l'ai dit : l'essentiel est que cette bande soit arrêtée.

– Elle le sera, monsieur.

– Quand ?

– Mais ce soir même.

En même temps, le chef de la sûreté appela un de ses agents, et lui désignant Le Merle :

– Envoyez-moi cet homme en prison jusqu'à ce soir, et mettez-le au secret, dit-il.

– Mais, monsieur… fit Le Merle avec crainte.

– Que faites-vous ? exclama le vicomte.

– Mon garçon, répondit le magistrat, la chose dont on doit se moquer le moins, c'est la police. Je ne vais pas envoyer ce soir trente hommes prendre une maison d'assaut et y faire une perquisition pour n'y rien trouver. Je m'assure de ta personne d'abord. Si on retrouve l'argent de monsieur, ou tout au moins son portefeuille, tu auras ton billet de mille francs. Si tu nous mystifies, je tiens à t'avoir sous la main pour te recommander moi-même à M. le préfet de police.

Puis, s'adressant à M. de Morlux, le chef de la sûreté ajouta :

– Vous pouvez être tranquille, monsieur. Aujourd'hui, toutes les précautions seront prises, et, ce soir, les gens désignés seront arrêtés.

M. de Morlux salua et se retira. Mais le vicomte ne s'en alla qu'à moitié convaincu. L'incrédulité du chef de la sûreté à l'endroit de Rocambole l'inquiétait. Au lieu de rentrer chez lui, il se rendit chez Timoléon, auquel il raconta son entretien avec ce magistrat.

– Il a raison, dit Timoléon ; nous nous sommes conduits comme des *grinches* de bas étage, et Rocambole n'aurait pas fait le coup ainsi. Le chef a raison : il aurait refermé le secrétaire et emporté l'échelle… Mais ça ne l'empêchera pas d'être pris ce soir, et quand on le tiendra…

– Mais le prendra-t-on ?

– Oui… à moins que nos renseignements ne soient faux, ou qu'il ne se soit méfié et qu'il ne vienne pas rue du Chemin-des-Dames.

– Vous croyez donc, demanda le vicomte, que le chef de la sûreté fera cerner la maison ?

– Pardieu ! et il est homme à commander l'expédition. Il n'a pas peur d'un coup de fusil ou d'un coup de couteau, allez !

– Alors tout est pour le mieux.

– Oui, si Rocambole vient au rendez-vous qu'il a donné. Du reste, nous le saurons les premiers.

– Comment cela ?

– Je vous donne rendez-vous à la barrière de Clichy ce soir, à sept heures. Je vous mènerai dans un endroit d'où l'on voit tout sans être vu. Seulement il faut vous déguiser. Mettez une blouse, coiffez-vous d'une casquette, et placez une perruque sur vos cheveux blancs.

– J'y serai, dit le vicomte… Au revoir.

Et il s’en alla chez son frère, le baron Philippe de Morlux.

XXX

M. le baron Philippe de Morlux avait quitté son lit pour une chaise longue. Son état n'avait plus rien d'alarmant ; d'ailleurs le vicomte Karle lui avait dit :

– Vous n'avez réellement pas le temps d'être malade en ce moment-ci.

Ce matin-là, M. de Morlux avait reçu une lettre de Bretagne qui l'agitait fort et qu'il s'empressa de tendre à son frère. Cette lettre était de sa belle-mère, c'est-à-dire de l'aïeule de notre ami Agénor. On s'en souvient, M. Karle de Morlux avait fait partir son neveu pour Rennes, précipitamment sans lui donner le temps de voir son père et de dire adieu à Antoinette. En même temps, M. Philippe de Morlux avait adressé à sa belle-mère un télégramme ainsi conçu :

« Je vous envoie Agénor. Retenez-le auprès de vous sous tous les prétextes possibles : il s'agit d'empêcher pour lui un mariage ridicule et odieux. »

Or, c'était l'aïeule d'Agénor qui répondait à son gendre :

« Monsieur et cher fils,

« De guerre lasse, je vous écris. J'ai attendu Agénor hier, avant-hier et aujourd'hui toute la journée. Mon valet de chambre s'est trouvé dans la gare à l'arrivée de tous les trains. Pas de nouvelles de notre héros. Je crois qu'il a doublé la défiance paternelle comme on double un cap dangereux, et qu'il est parti avec sa dulcinée pour quelque destination inconnue. Ce mariage est donc bien impossible ? Bah ! dans le siècle où nous vivons…

« Je suppose que, lorsque ma lettre vous arrivera, Agénor vous sera revenu, et que vous lui aurez fait entendre raison.

« En attendant, monsieur et cher fils, je vous donne ma main à baiser. »

Le baron tendit cette lettre à son frère Karle.

Celui-ci la lut attentivement et dit :

– Encore un tour de Rocambole !

– Rocambole ? fit le baron surpris.

En quelques mots, M. Karle de Morlux mit son frère au courant. Pendant ce récit, le baron sentit plus d'une fois ses cheveux se hérisser.

– Mais, dit-il enfin, s'il en est ainsi, nous sommes perdus !

– C'est lui qui est perdu, répondit le vicomte. Ce soir, il sera dans les mains de la police.

– Et s'il fait des révélations ?

– Sur qui ?

– Sur nous.

M. de Morlux haussa les épaules.

– D'abord on ne le croira pas ; et puis il n'y songera guère et sera trop occupé de lui-même.

– Dieu vous écoute, mon frère, murmura le baron ; mais ce que vous venez de me raconter me terrifie. Quant à Agénor…

– Écoutez, dit Karle de Morlux, en ce moment je ne songe ni à Agénor ni à Antoinette, mais demain nous nous occuperons d'eux.

– Où est le premier ? je l'ignore. Quant à la seconde, elle est en lieu sûr, et grâce à la déposition de la fausse M^me^ Raynaud…

– Mais la vraie, interrompit le baron, qu'en avez-vous fait ? car il y a trois jours que je ne vous ai vu.

– La vraie est sous ma main, grâce à la lettre que nous avons fait écrire à Timoléon, et qu'il a signée du nom d'Antoinette. La bonne femme, en recevant cette lettre, est montée dans la voiture de la prétendue tante d'Agénor et elle s'est fait accompagner par la portière de sa maison.

« La voiture les a conduites à Passy, dans cette maison que je loue l'été et qui est déserte maintenant. Mon valet de chambre attendait, avec mes instructions. Ce valet, qui m'est tout dévoué, et croit qu'il s'agit simplement d'empêcher le mariage d'Agénor avec une petite fille sans argent, a compris mes ordres à merveille. Il s'était fait aider par sa femme. Elle vint donc chercher M^me^ Raynaud dans le salon d'attente où on l'avait fait entrer avec la portière :

« – Venez, lui a-t-elle dit, M. le marquis et M^lle^ Antoinette vous attendent.

« La mère Philippe a parfaitement supposé qu'une portière n'est pas admise de plain-pied dans le salon d'une marquise, et elle est restée tout naturellement dans le salon d'attente. Cinq minutes après, mon valet de chambre est revenu et lui a mis une bourse dans la main en lui disant :

« – M^lle^ Antoinette et M^me^ Raynaud restent ici jusqu'au mariage. Voici le petit cadeau de noce de M^lle^ Antoinette. Prenez bien soin de l'appartement de ces dames. Elles désirent conserver leur modeste mobilier à titre de souvenir.

« La bourse contenait vingt-cinq louis. La mère Philippe n'a fait aucune objection. Elle est montée dans la voiture et on l'a reconduite à Paris. Seulement, mon cocher, qui avait pareillement ses instructions, a pris, en revenant, par un tout autre chemin et s'est engagé dans un labyrinthe de petites rues, entre Passy et Chaillot, de telle façon que si un beau jour, inquiète de ne pas voir revenir ces dames, la mère Philippe se met à leur recherche, il lui sera impossible de retrouver ma maison.

– Et qu'a-t-on fait de M^me^ Raynaud ?

– On la tient prisonnière, et on lui dit que M^lle^ Antoinette ne peut tarder à revenir. Elle est gardée à vue et ne m'inquiète guère.

– Mais, dit le baron, une chose me frappe.

– Laquelle ?

– Vous dites que ce Rocambole cherche à déjouer nos projets.

– Timoléon le craint, du moins, et la disparition d'Agénor me confirme dans cette opinion.

– Mais alors il aura prévenu Agénor et il est sans doute sur les traces de M^me^ Raynaud.

– Je ne le crois pas, dit le vicomte, car Agénor est réellement parti, et Rocambole n'a pas quitté Paris. Il est possible que ce dernier ait fait courir après Agénor ; mais ils ne se sont pas vus encore. Quant à M^me^ Raynaud, elle était ce matin encore ma prisonnière, et tout me fait supposer qu'elle l'est toujours.

Le vicomte fut interrompu par le timbre qui, de la loge du suisse, correspondait avec l'hôtel et annonçait l'arrivée d'un visiteur.

– Vous attendez du monde ? demanda-t-il à son frère.

– J'attends mon nouveau médecin.

– Ce n'est donc plus le docteur Vincent qui vous panse ? fit le vicomte avec un sourire.

– Non, dit le baron, je n'en ai plus entendu parler depuis qu'il a eu ses vingt mille francs.

– Qui donc avez-vous appelé ?

– Un mulâtre qui passe pour très habile, et qui l'est en effet, car depuis trois jours qu'il me soigne, je vais tout à fait mieux.

– Depuis le procès du fameux docteur noir, dit M. de Morlux, je n'ai ouï parler d'aucun noir ou mulâtre faisant de la médecine.

– C'est un mulâtre des possessions anglaises que m'a envoyé lord Ervis, un Anglais que j'ai beaucoup connu à Londres, autrefois, et qui, apprenant mon accident, a mis cet homme à ma disposition. Il est, du reste, attaché à ma personne et vient de Londres tout exprès pour me soigner.

La porte s'ouvrit et le docteur mulâtre entra. C'était un homme de trente-cinq ans, de taille moyenne, plutôt noir que métis, ayant un collier de barbe laineuse et d'abondants cheveux crépus. Il marchait avec aisance et salua le vicomte avec la grâce et l'urbanité d'un vrai gentleman. M. de Morlux n'avait plus rien à faire auprès de son frère, et fit mine de se lever. Mais le baron lui dit, après avoir échangé quelques mots d'anglais avec le mulâtre :

– Le docteur ne parle pas français.

– Ah !

– Et si vous avez encore quelque chose à me dire…

– Absolument rien. Si ce n'est que Rocambole sera pincé ce soir. Adieu…

Le mulâtre s'était emparé de la jambe du baron et en détachait les bandelettes avec une dextérité de jongleur indien. Il ne leva pas la tête et ne fit pas un mouvement qui pût laisser supposer une seule minute aux deux frères que les paroles du vicomte et le nom de Rocambole eussent éveillé son attention. M. Karle de Morlux s'en alla.

Comme Timoléon l'avait prévenu que sans doute Rocambole s'occupait de lui et avait établi une surveillance auprès de son hôtel, M. Karle de Morlux ne rentra pas chez lui. Il s'en alla au contraire rue Saint-Honoré et laissa stationner son phaéton devant le Palais-Royal. Puis, enfilant la galerie d'Orléans, il gagna la rue de Valois et se jeta dans un fiacre qui le conduisit à Passy, stores baissés, comme s'il eût transporté un couple d'amoureux.

Le vicomte tenait à s'assurer que M^me^ Raynaud était toujours sa prisonnière. On lui apprit là que la bonne dame, après avoir beaucoup pleuré et fait mille questions, auxquelles on n'avait jamais voulu répondre, s'était résignée et commençait à s'habituer à son emprisonnement.

Le vicomte avait un double but en allant à Passy : savoir d'abord si on n'avait pas essayé de délivrer M^me^ Raynaud, et ensuite se procurer le déguisement recommandé par Timoléon. Un jardinier, remercié la veille du jour où on avait enlevé M^me^ Raynaud, avait laissé sa défroque. M. de Morlux s'en affubla et, au moyen d'un peigne de plomb que lui procura son valet de chambre, il fit de ses cheveux blancs des cheveux gris et de sa barbe chinchilla une belle barbe brune. Il avait renvoyé son fiacre en arrivant. Il sortit de la villa à pied et gagna la Grande-Rue, où se trouve la station des omnibus. Mais, au lieu de se servir de ce moyen de transport, il préféra descendre jusqu'au chemin de fer et y prendre un billet pour la station des Batignolles.

Une heure après, c'est-à-dire à l'entrée de la nuit, le vicomte Karle de Morlux entrait dans un restaurant du boulevard extérieur, et, comme il mourait de faim, il se faisait servir à dîner. À six heures et demie, son repas était fini. À sept heures il se promenait, comme un ouvrier de Paris, les mains sous sa blouse, aux environs de l'ancienne barrière de Clichy. Quelques minutes plus tard, Timoléon lui frappait sur l'épaule.

– Vous êtes rudement bien métamorphosé, monsieur le vicomte, lui dit-il ! et un autre que moi ne vous aurait pas reconnu.

– Pas même Rocambole ? fit le vicomte en souriant.

– Rocambole, dans deux heures, reconnaîtra quelqu'un qui lui fera faire la grimace.

– Ah !

– Et qui se nomme le chef de la sûreté.

– Mais viendra-t-il ?

– Je n'osais pas l'espérer ce matin ; mais, à présent, j'en suis sûr.

– Vraiment ?

– Je vais vous dire cela… venez. Il faut être posté avant qu'il arrive.

Timoléon prit familièrement le bras de M. de Morlux et l'entraîna.

XXXI

À l’entrée de la rue du Chemin-des-Dames, près de l’avenue de Saint-Ouen, se trouve un marchand de vin. Seulement la porte est dans l’avenue et une portion seule de la devanture se prolonge sur cette ruelle obscure où Rocambole devait venir. Un réverbère est à l’angle même, projetant un rayon lumineux de deux ou trois mètres de circonférence autour de lui. L’avenue est triste, peu éclairée, la ruelle est noire ; mais la brusque transition de ce rayon lumineux permet de voir d’autant plus distinctement tout ce qui se passe dans l’intérieur.

Timoléon conduisit M. Karle de Morlux chez le marchand de vin. Celui-ci le salua comme on salue un homme que non seulement on connaît mais pour lequel encore on a une respectueuse estime, et, sans même lui adresser la parole, il lui fit signe qu’il pouvait monter. Timoléon enfila le petit escalier à balustrade recouverte d’une toile algérienne, qui se trouvait à la gauche du comptoir. M. de Morlux le suivit.

Au bout de l’escalier se trouvait le fameux et unique cabinet de tous les établissements de ce genre. Timoléon et M. de Morlux s’y installèrent. Puis, le premier souffla la chandelle qui se trouvait sur une table. Alors M. de Morlux, s’étant approché de la devanture vitrée, put voir l’angle du Chemin-des-Dames et se convaincre que la lueur du réverbère se prolongeait dans toute sa largeur sur une longueur de quelques mètres.

– Personne, lui dit Timoléon, ne pourra passer là sans que nous le voyions.

– Mais, observa le vicomte, on peut entrer dans la rue par l’autre bout.

– Sans doute, mais j’ai à cette autre extrémité un de mes agents.

– Qui connaît Rocambole ?

– Comme je vous connais.

– C’est singulier, dit le vicomte, mais il me semble que vous devez vous tromper.

– Sur quoi ?

– Sur le major Avatar.

– Vous voulez dire sur Rocambole ?

– Non ! le major et Rocambole font deux.

Timoléon sourit.

– On vous prouvera bientôt le contraire, dit-il.

Un homme passa en ce moment dans la ruelle. C’était un chiffonnier qui chantait cette *scie* d’atelier bien connue :

Quand trois poules vont au champ,

La première va devant…

Au deuxième vers, le chiffonnier s'arrêta et donna un coup de crochet sur un tas d'ordures. Puis il passa son chemin.

– C'est un de mes hommes, dit Timoléon. Et ce qu'il chante est un signal.

– Qui veut dire ?

– Que sur nos trois hommes, il n'y en a encore qu'un seul d'arrivé. À peine le chiffonnier avait-il disparu à l'angle de l'avenue de Saint-Ouen, que de nouveaux pas se firent entendre à distance. Des pas lourds, inégaux, qui trahissaient un homme du peuple, et un homme qui traînait un peu la jambe.

– Ce doit être l'autre, dit Timoléon.

– Rocambole ?

– Non, l'ancien forçat. Rocambole est le seul homme ayant été au bagne qui ne traîne pas la jambe. Et puis, un beau monsieur, qui est au club des Asperges, comme vous, fit Timoléon avec ironie, est chaussé de bottes fines qui ne font pas ce tapage sur le pavé.

Les pas s'approchèrent, l'homme passa.

– Regardez ! dit tout bas Timoléon. Celui-là c'est l'oncle d'Auguste, c'est Jean le Bourreau.

C'était lui en effet.

– C'est Rocambole que je veux voir, murmura M. de Morlux qui, malgré son impassibilité ordinaire, avait quelque émotion.

Quelques minutes après, un nouveau chiffonnier vint fourrager le tas d'ordures qui se trouvait à l'entrée de la ruelle et compléta le refrain du premier :

Quand deux poules vont au champ

La première va devant,

La seconde suit la première…

– Notre homme est dans la souricière, dit Timoléon, pendant que le chiffonnier s'en allait.

– C'est Rocambole que je veux voir, murmura M. de Morlux, dont l'impatience augmentait.

Mais tout à coup, Timoléon lui toucha l'épaule :

– Le voilà, dit-il.

M. de Morlux aperçut alors un homme qui venait de s'arrêter tout à l'entrée du Chemin-des-Dames. Il était en redingote, coiffé d'une casquette, et il rallumait tranquillement sa pipe.

Comme il tournait le dos au cabaret, M. de Morlux ne vit pas tout à fait son visage.

– Comment, c'est ça ? fit-il.

En ce moment, l'homme se retourna, et M. de Morlux étouffa un cri. La lumière du réverbère tomba d'aplomb sur son visage. Ce visage était noir.

– Ah ! dame ! dit Timoléon, il a le don des transformations, le drôle, et dans ce mulâtre, vous aurez de la peine à reconnaître le major Avatar, mais je vous jure que c'est lui.

– Lui, lui, murmurait M. de Morlux stupéfait.

– Ça vous étonne ?

– Mais, malheureux, dit le vicomte, c'est le médecin mulâtre.

– Quel médecin ?

– Celui qui soigne mon frère depuis deux jours.

– Vrai ? dit Timoléon, qui sentit quelques gouttes de sueur perler à son front.

– Aussi vrai que je suis ici.

– Alors, dit l'ancien agent de police, priez le diable, monsieur le vicomte, que le chef de la sûreté ne se fasse pas attendre, car s'il nous échappe cette fois, nous sommes perdus !

Le mulâtre continua son chemin et se perdit dans les décombres. Timoléon ouvrit alors la croisée du cabinet et se pencha au-dehors de façon à suivre le mulâtre des yeux. M. de Morlux s'était précipité en même temps que lui. Le mulâtre marchait lentement, en homme qui jouit d'une sécurité parfaite. La nuit était noire, mais sa silhouette se détachait néanmoins dans les ténèbres, et Timoléon et M. de Morlux purent ne pas le perdre de vue. Il arriva ainsi de son pas égal et calme jusqu'à cette grande maison habitée par le croque-mort. Puis il frappa trois coups et attendit quelques minutes.

– Il y a sûrement un mot de passe, dit Timoléon. La porte s'ouvrit et l'homme entra.

– Pourvu que la police ne se fasse pas attendre ! murmura M. de Morlux avec anxiété.

Un coup de sifflet traversa l'espace.

– Ah ! ah ! fit Timoléon.

– Est-ce un de vos hommes ?

– Non, c'est la police. Le chef de la sûreté n'est pas un homme à s'endormir. Il a envoyé son monde en avant.

– Et vous êtes sûr que c'est Rocambole qui vient de passer ? demanda M. de Morlux.

– Monsieur, répondit Timoléon, je suis un vaurien, un homme de sac et de corde, tout ce que vous voudrez, mais j'ai une affection sainte en ce monde.

– Vous ? ricana le vicomte.

– J'ai une fille, dit Timoléon, une fille de seize ans, belle et pure, et que j'aime comme les anges aiment Dieu ; eh bien ! je vous jure sur la vertu de ma fille que le major Avatar, que le mulâtre et Rocambole ne sont à eux trois qu'une seule et même personne.

Un second coup de sifflet, venant d'une direction opposée, se fit entendre. Puis après, les pas cadencés d'une troupe ou d'une patrouille.

– Voilà, dit Timoléon, les sergents demandés.

Une minute après, en effet, une escouade de sergents de ville, ayant à leur tête le chef de la sûreté lui-même, entra dans le cercle lumineux décrit par le réverbère. Deux agents tenaient par le bras le petit chiffonnier, qui s'était fait fort de livrer Rocambole et sa bande.

– Maintenant, dit Timoléon, si vous voulez jouir du coup d'œil de l'arrestation, descendons et suivez-moi.

– Allons ! dit M. de Morlux qui, malgré ses cheveux blancs, avait des battements de cœur.

Ils descendirent et s'engagèrent dans la ruelle. Le Chemin-des-Dames était plein de sergents de ville et la maison était cernée. Timoléon et M. de Morlux s'arrêtèrent à distance. Timoléon murmura :

– À présent, s'il veut s'échapper, il faut qu'il trouve des ailes.

Le chef de la sûreté avait disposé silencieusement tout son monde. Une partie était dans la rue, l'autre avait envahi le terrain vague qui s'étendait derrière la maison. Plusieurs sergents de ville s'étaient établis à califourchon sur le mur du cimetière. Timoléon entendit le chef de la sûreté qui disait au petit chiffonnier :

– Tu es bien sûr que c'est là ?

– Oui, monsieur.

– Et tu me feras retrouver le portefeuille ?

– Pour ça, bien sûr…

Alors le chef frappa à la porte. Mais la porte resta close. Il frappa de nouveau, on entendit du bruit et des chuchotements à l'intérieur, mais la porte ne s'ouvrit pas.

– Au nom de la loi, ouvrez ! répéta le chef de la sûreté. La porte ne tourna point sur ses gonds.

– Allons ! ordonna le chef, enfoncez !

Et Timoléon, se tournant vers M. de Morlux, lui dit d'une voix joyeuse :

– Cette fois, Rocambole est pris !…

XXXII

Faisons maintenant un pas en arrière. Le Bonnet vert, c'est-à-dire le cocher qui avait, grâce à Noël, trouvé un asile chez Rigolo le croque-mort, était revenu à Montmartre à l'entrée de la nuit. À mesure qu'il approchait, le vieux forçat se sentait pris d'une indicible émotion. Il s'attendait à trouver la femme revenue et le pauvre ménage tout en larmes.

Quel ne fut pas son étonnement de retrouver la clé sur la porte du logement vide ! Rigolo n'était pas rentré. Cependant il était nuit, et dès le matin Rigolo avait dû apprendre la mort de son enfant ! Sa femme avait fini son temps ; elle était libre depuis quarante-huit heures et, à moins qu'elle n'eût obtenu la permission de garder le pauvre petit mort jusqu'à l'heure des funérailles, il était inexplicable pour le Bonnet vert qu'elle ne fût pas revenue.

Mais tout à coup la porte s'ouvrit et Rigolo entra comme une tempête. Il riait et pleurait à la fois ; il embrassa le Bonnet vert et s'écria :

– Oh ! si vous saviez comme Dieu est bon !

Le Bonnet vert crut que la douleur l'avait rendu fou ; mais Rigolo continua :

– Mon enfant n'est pas mort !… mon enfant est sauvé !… Dieu a fait un miracle !

– Peut-être bien les médecins, dit le vieux forçat, dont la vie de misère avait endurci le cœur, à l'endroit de la Providence.

– Non, répondit Rigolo, riant à travers ses larmes, les médecins ne pouvaient plus rien ; ils l'avaient abandonné. C'est la demoiselle qui par son dévouement et sa présence d'esprit m'a rendu mon enfant !

– De quelle demoiselle parlez-vous donc ? fit le Bonnet vert.

– D'une jeune fille persécutée, d'une pauvre enfant que les parents du jeune homme qu'elle aime ont fait enfermer à Saint-Lazare avec des voleuses.

– Mais comment s'appelle-t-elle ? demanda le Bonnet vert en tressaillant.

– M^lle^ Antoinette.

– Antoinette !

– Oui, dit Rigolo ; vous la connaissez ?

– C'est elle !

– Elle ? fit le croque-mort surpris.

– Oui, reprit le Bonnet vert ; c'est pour elle que le *maître* va venir ici. Vous savez bien que je vous ai dit que c'est un homme qui peut tout ce qu'il veut. À preuve, qu'il a arrêté en chemin le couteau de la guillotine qui descendait sur ma tête…

– Eh bien ?

– Et bien le maître s’est juré de sauver M^lle^ Antoinette.

Rigolo eut un de ces cris de joie dans lesquels passe l’âme tout entière.

– Et c’est pour elle que le maître vient ici ?

– Oui.

– Et je pourrais aider à la sauver ?

– Le maître le croit.

– Ah ! dit Rigolo avec enthousiasme, tout mon sang est à elle qui a sauvé mon enfant ! Que le maître ordonne, j’obéirai.

– Savez-vous pourquoi le maître a songé à vous ? dit le Bonnet vert.

« Parce que Noël lui a raconté l’histoire de Pignolet.

À ce nom, Rigolo tressaillit.

– Ah ! dit-il, le maître sait cette histoire ?

– Oui, mais je ne la sais pas, moi.

– Eh bien, je vais vous la dire, reprit Rigolo. Elle est déjà vieille, du reste ; il y a cinq ans passés de cela.

– J’écoute, dit le Bonnet vert.

Rigolo continua.

– Pignolet était un camarade, un confrère, un pauvre croque-mort comme nous. Dans notre état, on est tellement habitué à voir les gens s’en aller de ce monde, qu’on cherche à se donner le plus de bon temps possible. On sort du cimetière et on s’en va au cabaret.

« Pignolet était toujours entre deux vins quand il n’avait qu’un service ordinaire, mais il était ivre mort les soirs où il y avait eu un convoi de première classe. Le malheureux n’était pas marié, mais c’était tout comme. Il vivait depuis des années avec une fruitière de la rue des Batignollaises(6), une assez belle fille qui avait le mot pour rire au-dehors de son commerce, et qu’on appelait Rigolette, comme on m’appelle, moi, Rigolo. Rigolette et Pignolet se querellaient souvent rapport à l’argent. Pignolet buvait tout. Un soir – nous avions enterré dans la journée un ambassadeur, et ç’avait été une rude noce au retour –, un soir, Pignolet, qui était jaloux, trouva des militaires qui buvaient sur le comptoir de la fruitière. Il fit une scène. Les militaires ne se fâchèrent pas et s’en allèrent ; mais lorsqu’ils furent partis, l’ivrogne prit un couteau et tua Rigolette. La vue du sang le dégrisa ; il ferma la boutique et se sauva.

« Toute la nuit, il courut à travers Paris, comme un fou et, le matin, il se trouva sur la place de la Roquette. On guillotinait un homme.

« Pignolet eut peur, il se sauva en murmurant :

« – C’est comme ça que je vais finir, moi !…

« Il gagna les boulevards extérieurs, arriva ici, pâle, défait, encore couvert de sang.

« Le père La Joie et moi nous le couchâmes dans le cimetière.

– Dans une tombe ?

– Non, dans un de ces caveaux provisoires où on descend les morts destinés à la fosse commune, et où, quelquefois, il se trouve jusqu'à vingt cercueils d'alignés les uns à côté des autres ou superposés. Il y est resté trois mois, passant le jour dans une bière vide et sortant la nuit pour respirer. Nous lui portions à manger. On le chercha dans tout Paris. Mais comment voulez-vous qu'on suppose qu'un homme que l'on veut envoyer à l'échafaud se réfugie par avance dans un cimetière ?…

– Mais, dit le Bonnet vert, il paraît que vous avez une cave ?

– Oui.

– Et c'est ce que veut voir le maître…

– Il la verra, soyez tranquille.

Le Bonnet vert et Rigolo furent interrompus par l'arrivée de Jean le Boucher. Jean précédait le maître de quelques minutes seulement.

– J'ai vu un tas de gens suspects qui rôdaient par ici, dit-il en entrant.

– Qu'est-ce que ça nous fait ? dit le Bonnet vert ; le maître n'a peur de rien.

Jean le Boucher était non moins étonné que le Bonnet vert de voir Rigolo tout seul et fort tranquille. Il y eut une seconde audition du récit, et Rigolo pleura et rit de nouveau.

Une heure s'écoula. On frappa à la porte. C'était le mulâtre, ou plutôt Rocambole, mais Rocambole si bien métamorphosé que le Bonnet vert ne le reconnut qu'à la voix.

– Ferme ta porte, mon ami, dit-il à Rigolo, et non seulement la tienne, mais celle de la maison. Y a-t-il un verrou ?

– Oui, monsieur, dit Rigolo surpris.

Rocambole consulta sa montre :

– Il n'est pas encore huit heures, dit-il, mais il faut se hâter.

En même temps, il ouvrit sa redingote et posa deux pistolets et un poignard sur la table.

– Je ne me suis donc pas trompé ? murmura Jean le Boucher. Il y a des gens qui nous guettent dans la rue.

– Oui, dit Rocambole.

Puis, s'adressant au Bonnet vert :

– Où couchez-vous, Jean et toi ? fit-il.

– Là, sur ce lit de sangle, répondit le Bonnet vert en désignant le grabat dressé dans la seconde pièce du logement de Rigolo.

Rocambole alla droit au lit, bouscula les couvertures et les draps, plongea sa main dans la paillasse, et, après quelques secondes de recherches, en retira le portefeuille que le chiffonnier Le Merle y avait caché le matin.

– Qu’est-ce que cela ? fit le Bonnet vert stupéfait.

– Cela ? répondit Rocambole, c’était de quoi vous renvoyer au bagne tous les deux, mes amis. Heureusement, je suis arrivé à temps… C’est le portefeuille de M. de Morlux que Timoléon a volé la nuit dernière, avec son consentement.

– Pourquoi donc ? demanda Jean ébahi.

– Pour mettre ce vol sur mon compte.

– Mais comment le portefeuille est-il ici ?

– Parce qu’un chiffonnier qui demeure dans la maison l’a apporté.

– Ah ! s’écria Rigolo, c’est pour sûr ce petit misérable de Merle !

– Justement. Et il nous a vendus à la police.

Le Bonnet vert et Jean le Boucher pâlirent. Quant à Rocambole, il mit tranquillement le portefeuille dans sa poche.

– Maintenant, dit-il, en s’adressant à Rigolo, n’as-tu pas une cave ?

– Oui, maître.

Rocambole regarda autour de lui, de tous côtés, et ne vit aucune apparence de trappe ni d’issue quelconque… Le logis se composait de deux misérables pièces et il était à peine meublé. Les murs étaient nus et crépis de chaux. Jean le Boucher s’était approché de la croisée dont les volets étaient fermés, mais à travers les fentes desquels on pouvait voir au-dehors.

– Maître, maître, dit-il, voilà la police ! Je vois des uniformes de sergents de ville.

En ce moment on frappa à la porte. Alors Rocambole reprit ses pistolets sur la table.

XXXIII

Résumons en quelques mots la situation posée dans le chapitre précédent.

On se rappelle le traquenard tendu par Timoléon à Rocambole et à ses deux fidèles, Jean le Boucher et le Bonnet vert. Ils doivent être le soir arrêtés par la police qui veille autour de la maison où le croque-mort leur donne asile en sa chambre, chambre où se trouve le lit dans lequel Timoléon a fait cacher par le traître chiffonnier Le Merle le portefeuille volé chez M. de Morlux. À l'heure dite, Rocambole arrive, transformé en mulâtre.

– Ferme la porte de la maison, dit-il au croque-mort, devenu son esclave depuis qu'il sait que le maître s'intéresse à la jeune fille qui a sauvé son enfant.

Pendant que ce dernier obéit, Rocambole fouille le lit, et, à la grande surprise du Bonnet vert et de Jean le Boucher, en retire le portefeuille accusateur, qu'il met dans sa poche. Il leur explique le piège qui leur était tendu.

– Maintenant, dit-il, en s'adressant à Rigolo, n'as-tu pas une cave ?

– Oui, maître.

Aucune apparence de trappe ou d'issue n'existe dans la chambre qui puisse indiquer l'entrée de cette cave.

À ce moment, on frappe, c'est la police. Alors Rocambole saisit ses pistolets qu'il avait placés sur une table en entrant. Le Bonnet et Jean le Boucher crurent que la maison s'apprêtait à résister. Jean avait toujours un poignard sur lui et il s'en arma. Le Bonnet prit une table et la plaça devant la porte. Mais Rocambole dit à Rigolo :

– Eh bien ? où est ta cave ?

On avait une seconde fois frappé à la porte de la rue et ces mots : « Au nom de la loi ! » se faisaient entendre. Rigolo était aussi calme que Rocambole.

– Avant qu'ils aient enfoncé la porte, dit-il, nous serons loin.

En même temps, il ouvrit les deux battants d'une armoire en noyer dans laquelle Marceline, avant sa condamnation, serrait sa vaisselle. Cette armoire était large comme un bahut de salle à manger, et atteignait le plafond. Elle paraissait même avoir été faite pour un appartement plus élevé, car on avait été obligé de scier les pieds, de telle sorte que l'on n'eût pu passer la main entre elle et le sol. Entre le plafond de l'armoire et la première tablette chargée de vaisselle et d'ustensiles de ménage, il y avait un espace de trois pieds de haut dans lequel un homme pouvait se tenir accroupi.

– Faites comme moi, dit Rigolo, et ne perdons pas de temps. Il se plaça sous la tablette et soudain, ô miracle ! il disparut.

Le fond de l’armoire était à bascule, comme une trappe de théâtre.

– À vous, maître, à vous ! dit le Bonnet vert.

– Non, dit Rocambole, à toi d’abord. Le capitaine quitte son bord le dernier.

Le Bonnet vert imita Rigolo. La planche s’abaissa, laissa tomber son fardeau dans un abîme inconnu et remonta.

On entendait au-dehors les coups de crosse de mousquet qui battaient la porte en brèche.

– À toi, Jean, dit encore Rocambole.

Jean obéit. Une seconde après Rocambole était seul.

La porte extérieure venait de céder et les sergents de ville envahissaient le corridor.

Rocambole ne se pressa pas davantage. Seulement il remit en place la table que le Bonnet vert avait placée devant la porte.

Puis il alla s’accroupir sur le fond de l’armoire et le fond fit la bascule au moment même où la porte du logement de Rigolo volait en éclats. Rocambole tomba de sept ou huit pieds de haut dans une obscurité profonde sur un sol humide et gras.

– Sauvé ! dit alors une voix à son oreille. Avez-vous des allumettes, les uns ou les autres ?

Cette voix était celle de Rigolo.

– J’ai un rat-de-cave, répondit Rocambole un peu étourdi de sa chute.

Et il tira de sa poche un briquet à allumettes-bougies et soudain une vive clarté brilla et dissipa les ténèbres. Alors, Rocambole allumant son rat-de-cave put voir ses deux compagnons et Rigolo autour de lui et se rendre compte du lieu où il était.

C’était une cave, une véritable cave parisienne avec ses tonneaux contre les murs, une voûte noire, un sol humide.

Rocambole leva les yeux et ne vit aucune ouverture à la voûte. Rigolo se prit à sourire.

– Regardez bien la grande pierre d’en haut, dit-il, tout au-dessus de votre tête.

– Eh bien ?

– Elle est en bois, comme le fond de mon armoire.

– Mais, c’est très ingénieux, cela, dit Rocambole. Est-ce toi qui l’as imaginé ?

– Moi et les camarades, quand nous avons voulu sauver Pignolet. Il y en avait un parmi nous qui avait travaillé dans la charpente du théâtre à la Porte-Saint-Martin. Il nous a fait ça en deux nuits. Ce qui fait que Pignolet venait, quand les portes du cimetière étaient fermées, boire un coup et manger avec nous à la maison. On le montait avec une corde.

– Mais, dit Rocambole, qui, après avoir allumé son rat-de-cave, sorte de bougie en cire roulée en corde, examinait les murs et la voûte, cela correspond donc avec le cimetière, et Noël m’avait dit vrai ?

– Oui, monsieur.

– Par cette porte ?

Et Rocambole désignait la porte de la cave.

– Non, dit Rigolo. Cette porte donne sur un escalier, et cet escalier monte dans le corridor. Après avoir tout fouillé chez moi, ils finiront par trouver le chemin de la cave, et il ne faut pas moisir ici.

– Par où donc sortir ?

– Ah ! dame ! la route n'est pas commode, mais je pense que vous n'avez rien à gâter. Vous avez vu la première moitié du truc, voici la seconde.

Il y avait un tonneau plus grand que les autres, de ceux qu'on nomme, en Bourgogne, une double pièce. Il était appliqué contre le mur.

Rigolo donna un coup de genou dans le milieu, et le fond s'ouvrit comme une porte. En même temps, une bouffée d'air vif vint fouetter Rocambole au visage.

– Entrez, dit Rigolo.

Cette fois Rocambole passa le premier et s'aperçut qu'il était, non dans un tonneau, mais dans un couloir souterrain, semblable à un terrier de renard, et qui se prolongeait indéfiniment, traversant le mur de la cave et passant à quinze pieds de profondeur sous le Chemin-des-Dames, en ce moment envahi par les sergents de ville.

– Rampez droit devant vous, dit Rigolo. Je passe le dernier pour refermer le tonneau.

Cependant, sur l'ordre du chef de la sûreté, les portes avaient été enfoncées. Dans le corridor, il y eut un moment d'hésitation. Un vieux sergent de ville qui avait entendu parler de Rocambole fut le premier à dire :

– Prenez garde ! si c'est lui, il descendra quelques-uns de nous à coups de pistolet, avant que nous lui mettions la main dessus.

Mais le chef de la sûreté ne tint pas compte de ses appréhensions.

– Ceux qui ont peur, dit-il, peuvent quitter le service. On les remplacera.

Et comme on ébranlait la porte du logement de Rigolo, il donna lui-même un coup d'épaule, et, la porté tombée, il entra le premier. Le double fond de l'armoire venait de se refermer sur Rocambole.

Le logement était vide. Deux sergents de ville avaient allumé des torches et pénétraient sur les pas de leur chef.

– Nous sommes volés ! dit ce dernier ; il n'y a personne.

On fit le tour du logement, on bouleversa les deux lits, on sonda les murs, le plafond, le plancher qui était carrelé. Partout, au coup de crosse, répondit ce bruit mat qui ne trahit aucune cavité.

La maison avait plusieurs étages, et tous étaient habités. Mais c'était un lundi, et la population ouvrière de la maison était dans les cabarets. Deux femmes furent trouvées

toutes tremblantes dans une chambre au premier étage. C'étaient des femmes de mauvaise vie qui avouèrent que, depuis six mois, elles s'étaient soustraites à toute surveillance, et que c'était pour cela que, lorsqu'on avait frappé, elles n'avaient pas osé ouvrir. Enfin tout en haut, on trouva le père La Joie qui était ivre mort sur un tas de vieille paille qui lui servait de lit.

Cependant, comme il paraissait matériellement impossible que les trois hommes qu'on avait vus entrer eussent quitté la maison, on songea aux caves, sur l'indication même des deux femmes. Les caves furent visitées sans résultat. On ne soupçonna pas le secret du tonneau plus qu'on avait deviné celui de l'armoire à bascule.

M. de Morlux et Timoléon avaient fini, grâce au tumulte, par pénétrer dans la maison, à la suite des sergents de ville. Timoléon était pâle et suait à grosses gouttes. Le Merle ne comprenait plus rien à ce qui se passait.

Timoléon lui fit un signe, et Le Merle s'écria :

– Je sais pourtant qu'ils ont caché l'argent dans la paillasse !

Sur un ordre du chef de la sûreté, on fouilla dans la paillasse et on ne trouva rien.

– Volés ! murmura Le Merle.

– Mais qu'est-ce que tout cela signifie ? murmura M. de Morlux.

Timoléon l'entraîna hors de la maison, sans que le chef de la sûreté eût paru faire attention à lui :

– Cela signifie, dit-il, que nous sommes perdus, et que je ne vais pas moisir à Paris, moi… Gare à Rocambole !…

Et Timoléon prit la fuite, suivi par M. de Morlux.

XXXIV

Une véritable terreur semblait s’être emparée de Timoléon. Il fuyait à toutes jambes, comme si Rocambole lui-même eût été à ses trousses. Cependant, M. de Morlux finit par le rejoindre et lui mit la main sur l’épaule en lui disant :

– Mais est-ce donc que vous devenez fou ?

– Non, dit Timoléon, mais j’ai peur.

Ils étaient alors sur le boulevard extérieur ; il y avait là une place de fiacres. Timoléon ouvrit la portière de l’un d’eux, et dit à M. de Morlux :

– Venez… venez…

– Où allons-nous, bourgeois ? demanda le cocher.

– En face de Saint-Germain-l’Auxerrois, répondit Timoléon, et au galop… nous sommes pressés.

Et comme le fiacre se mettait en route, Timoléon ajouta :

– Rocambole est comme le sanglier : il ne manque pas ceux qui l’ont manqué : il revient sur le coup de fusil, et son boutoir est mortel !

– Mais on va peut-être le trouver ? dit M. de Morlux, que l’inquiétude de Timoléon commençait à gagner.

Celui-ci secoua la tête :

– Non, dit-il, et je vais vous dire pourquoi. Comme moi vous l’avez vu entrer dans la maison ?

– Oui.

– Comme moi vous avez pu vous convaincre qu’il n’était pas ressorti ?

– Sans doute.

– Eh bien ! écoutez. Rocambole est un homme qu’il faut surprendre et non prendre. Il fallait le trouver endormi, c’est-à-dire ne s’attendant pas à être traqué ; mais du moment où on l’a manqué, on ne l’aura plus.

Et Timoléon, dont les dents claquaient, continua :

– Vous m’avez dit que c’était le mulâtre qui soignait votre frère ?

– Oui.

– Vous avez causé devant lui ?

– À mots couverts.

– Il n’y a pas de mots couverts pour Rocambole. Il devine tout ; c’est vous qui nous avez vendus ! Maintenant, sauve-qui-peut !

– Mais où allons-nous ?

– Chez moi, où il sera dans une heure…

– Et qui vous dit qu’on ne le retrouvera pas ? fit M. de Morlux, que la lâcheté de Timoléon commençait à impatienter. Cette maison est cernée…

– Les murs doivent en être creux.

– Allons donc !

– Il doit y avoir en dessous, continua Timoléon, des souterrains qui aboutissent aux carrières de Montmartre.

– Vous perdez la tête !

– On ne trouvera pas Rocambole, acheva Timoléon avec l’accent d’une conviction profonde.

– Mais qu’allons-nous faire chez vous ? demanda M. de Morlux.

– Je vais chercher mes livres, mes papiers, mon argent.

– Pourquoi ?

– Mais pour les soustraire à Rocambole, donc !

– Vous croyez qu’il viendra chez vous ?

– J’en suis sûr, et avant demain matin. Et comme je ne veux pas d’un coup de poignard… je file.

– Cet homme est fou ! murmurait le vicomte, tandis que le fiacre descendait dans Paris et traversait les boulevards.

– Fou de peur, c’est possible, dit Timoléon, mais j’ai mes raisons… Vous m’avez promis cent mille francs, mais si vous voulez m’assurer que je ne périrai pas sous le couteau de Rocambole, je veux bien y renoncer.

Le fiacre descendait en ce moment la rue Vivienne et arrivait à l’une des entrées du passage des Panoramas. Timoléon le fit arrêter.

– Attendez-moi là, dit-il au vicomte.

– Qu’allez-vous faire ?

– Rien… je vous le dirai plus tard… attendez-moi un quart d’heure.

Et Timoléon s’élança hors du fiacre, non sans avoir regardé devant et derrière lui. Mais au lieu d’entrer dans le passage, il monta l’escalier du café de l’Europe, vaste établissement qui se trouve tout à côté.

Il y a là un escalier de marbre à colonnes, comme pour un palais. Au premier, on trouve le café. Au-dessus, c’est une maison à locataires.

L’escalier monte, monte toujours ; on dirait le chemin du ciel. Tout au bout, tout en haut, il se bifurque en deux corridors. Deux corridors interminables, labyrinthes parisiens qui font le tour du passage et relient l’escalier de la rue Vivienne à d’autres escaliers qui descendent les uns dans les galeries vitrées, les autres dans la galerie Montmartre. Un lièvre que suit une meute ardente y dépisterait les chiens ; un homme que les recors[7] poursuivent s’y moque des verrous de Clichy.

Timoléon se perdit dans ce dédale et arriva galerie Montmartre.

En face de l’hôtel Delessert, en face de l’endroit où était la fontaine, il y a une haute maison de modeste apparence ; un boulanger et une modiste en bas, un marchand de rubans au premier ; toutes sortes de commerces aux deuxième, troisième et quatrième étages ; pour y arriver, une porte bâtarde, une allée étroite, un escalier tournant. Timoléon s’y engouffra, après avoir suivi ce singulier chemin que nous venons de décrire, et regarda à droite et à gauche, en avant et en arrière de lui s’il n’était pas suivi. Il monta jusqu’au cinquième, tira une clé de sa poche et entra dans un petit logement de deux pièces.

Dans l’une il y avait une table, un petit divan en damas rouge, quelques chaises de merisier et deux gravures insignifiantes accrochées au mur. Sur la cheminée, une pendule à colonnes ; sous verre deux vases de fleurs et des flambeaux en imitation.

Dans la seconde pièce, tendue d’un papier à fleurs, se trouvait un petit lit en fer, garni de rideaux en perse bleue, une commode-toilette, une causeuse et un fauteuil. Cet ameublement atroce à voir pour les gens de goût, mais devant lequel se fût pâmée d’admiration une ouvrière ou une demoiselle de magasin du quartier, disparaissait quand on avait envisagé la maîtresse du logis.

C’était une grande jeune fille, blonde, pâle, aux yeux bleus, aux mains diaphanes, et si belle qu’on eût dit une de ces madones que peignait Raphaël. Elle était assise devant la table de la première pièce, vis-à-vis d’une femme âgée, et toutes deux travaillaient à confectionner des fleurs artificielles. En voyant entrer Timoléon, la jeune fille se leva vivement, courut à lui, jeta ses bras autour de son cou et s’écria :

– Ah ! mon père !

Timoléon n’était plus le même ; il avait dominé sa terreur ; un sourire ineffable glissait sur ses lèvres. Cet homme était transfiguré par l’amour paternel.

– Cher petit père, dit la jeune fille en le couvrant de caresses, pourquoi n’es-tu pas venu hier, ni ce matin ?

– J’ai eu des affaires graves, mon enfant.

– Vrai ? fit-elle.

– Mais qui sont heureusement terminées.

Il s’assit, prit sa fille dans ses bras et l’attira sur ses genoux :

– Mon petit ange aimé, lui dit-il, ne t’ai-je pas promis depuis longtemps de te conduire en Normandie, dans la famille de ta mère ?

– Oui, mon cher petit père.

– Eh bien ! dit Timoléon, nous partons.

– Quand ?

– Ce soir, à minuit. Je cours chez moi réunir quelques hardes. À onze (heures, je serai ici avec une voiture. M^me^ Armand – il s'adressait à la vieille bonne – va t'aider à faire tes malles. Emporte tes plus belles robes. Je veux que tu sois la plus belle fille du pays. Et, ajouta-t-il en l'embrassant, cela ne te sera pas difficile.

– Mais, petit père…, tu ne m'as rien dit hier…

– Je te le dis aujourd'hui… Allons, c'est convenu !… Dépêche-toi. À onze heures, je serai ici… Le train est à minuit précis…

Timoléon embrassa sa fille, ne voulut pas s'expliquer davantage, et s'en alla par où il était venu, prenant les mêmes précautions minutieuses.

M. de Morlux attendait toujours.

– Monsieur, lui dit Timoléon en rentrant dans la voiture qui se remit en marche, dans deux heures j'aurai quitté Paris.

– Comment ! vous m'abandonnez ?

– Oui, mais, reprit Timoléon, si vous voulez me donner cinquante mille francs, Antoinette sera morte demain soir.

M. de Morlux ne put se défendre d'un léger frisson.

– Et, dit Timoléon froidement, vous ne paieriez qu'après la constatation du décès.

XXXV

La proposition de Timoléon avait été, comme on dit, faite à brûle-pourpoint. M. de Morlux en fut si abasourdi qu'il garda un moment le silence. Mais Timoléon reprit :

– Ce que je vous propose là est à prendre ou à laisser. Si un meurtre vous répugne, n'en parlons plus… Vous êtes un homme d'esprit et d'intelligence, vous ferez face tout seul à l'orage ; mais, à présent, je ne veux pas me mesurer plus longtemps avec Rocambole.

– Comment ! fit M. de Morlux, vous m'abandonneriez ?

– À minuit, je quitte Paris ; à six heures du matin je suis au Havre, une heure après je m'embarque.

– Et où allez-vous ?

– En Angleterre, si vous acceptez ma proposition ; en Amérique tout droit, si vous me refusez.

– Mais, dit M. de Morlux, si vous partez à minuit, je ne vois pas comment…

– Attendez ! Antoinette est à Saint-Lazare…

– Sans doute.

– Vous savez bien qu'elle n'y est pas restée seule. Une femme qui m'est entièrement dévouée, Madeleine la Chivotte, a été arrêtée avec elle.

– Très bien. Que peut cette femme ?

– Laisser tomber dans l'assiette ou le verre d'Antoinette un poison foudroyant que je lui ferai passer.

– Quand ?

– Demain.

– Mais si vous partez ce soir ?

– Je le remettrai avant de partir à un homme qui, demain jeudi, verra la Chivotte. Ou plutôt, non, dit Timoléon, ce n'est pas moi qui le lui remettrai.

– Qui donc, alors ?

– Ce sera vous.

M. de Morlux avait la sueur au front et se taisait, regardant Timoléon d'un air sombre. Le fiacre venait de s'arrêter sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois.

– Monsieur, dit Timoléon, je vous laisse un quart d'heure de réflexion. Je monte chez moi. Dans un quart d'heure, je serai de retour. Si ma proposition vous convient, je vous retrouverai dans cette voiture. Sinon, je supposerai que vous n'avez plus besoin de mes

services, et nous garderons mutuellement le secret, pour le cas où nous nous reverrions un jour.

– Soit, dit M. de Morlux.

Timoléon descendit de voiture, traversa la place, gagna la rue des Prêtres, et monta rapidement chez lui.

Ouvrir cette fameuse caisse qui ornait son bureau, y prendre un portefeuille qui contenait toute sa fortune, rassembler à la hâte tous ses papiers compromettants, et faire dans un mouchoir un petit paquet de hardes et de linge, fut pour lui l'affaire d'un moment.

Un quart d'heure après, il redescendait. Le fiacre était toujours sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois. Et M. de Morlux n'avait pas quitté le fiacre.

– Allons, dit Timoléon, je vois que vous avez réfléchi.

– Oui, dit M. de Morlux d'un air sombre.

Un rire silencieux passa sur les lèvres de Timoléon.

– Je le savais bien, murmura-t-il. Puis il ajouta avec ironie :

– Plusieurs millions pour cinquante mille francs, c'est pour rien, en vérité ! car M^lle^ Antoinette morte…

– Parlez vite, dit brusquement M. de Morlux.

– Oh ! un instant, dit Timoléon. Cocher ! rue Notre-Dame-des-Victoires, à l'entrée de l'église.

Le fiacre se remit en mouvement.

– Maintenant, causons, dit Timoléon. Quand je vous aurai donné le poison et le moyen de s'en servir, cela ne me donnera pas les cinquante mille francs.

– Doutez-vous de ma parole ?

– Je doute de tout ce qui n'est pas écrit. Or, écoutez-moi bien. Pour que je sois sûr que vous ne me ferez pas tort de mon argent, il faut que je puisse vous tenir.

– Comment ?

– Vous avez sur vous un portefeuille ?

– Sans doute.

– Et un crayon. Arrachez un feuillet du carnet et écrivez dessus ce que je vais vous dicter.

M. de Morlux obéit et se servit de son genou comme d'un pupitre. Les lanternes du fiacre projetaient à l'intérieur une certaine clarté. Timoléon dicta :

« Mon cher monsieur Timoléon,

« Vous pouvez marcher. À tout prix, il faut faire disparaître Antoinette Miller, ma nièce. Usez au besoin du poignard ou du poison. »

M. de Morlux hésitait :

– Monsieur, dit Timoléon, le temps passe et Rocambole est sur nos traces. Je vous l’ai dit, je pars à minuit, et je ne veux pas manquer le train.

– Mais, observa M. de Morlux, en écrivant cela, je vous nomme comme mon complice.

– Je ne dis pas non.

– Et par conséquent, vous ne pouvez pas vous servir de ce papier contre moi.

– C’est ce qui vous trompe, comme vous allez le voir. Je vais en Angleterre, un homme dont je suis sûr vous présente ce papier, si vous comptez les 50 000 francs, il vous le rend ; si vous refusez, il se retire, attend un jour indiqué et le jette dans la boîte du grand parquet, au Palais de justice. Or, ce jour-là, je m’embarque précisément pour l’Amérique, et le procureur impérial vous demande des explications.

M. de Morlux ne discuta plus ; il écrivit ce que Timoléon avait dicté, le signa et le lui tendit.

– Maintenant, dit l’ancien agent de police, j’étais si sûr que vous accepteriez que j’ai préparé la lettre et le poison à l’avance.

Et il tira de sa poche une boulette toute semblable à celle que la belle Marton avait faite deux jours auparavant avec la lettre d’Antoinette.

– Le poison, les instructions, tout y est, dit-il.

– Mais comment les ferai-je parvenir ?

– Prenez cette adresse par écrit. Demain matin avant huit heures, allez-vous-en rue Sainte-Appoline, n° 7. Demandez à voir un homme qui s’appelle Lolo.

– Bien.

– Remettez-lui cela et dites-lui : C’est de la part de Timoléon pour Madeleine la Chivotte.

– Et cela suffira ?

– Vous le verrez bien, dit Timoléon. Je gagne toujours mon argent. Le fiacre s’était arrêté à l’endroit désigné. Timoléon descendit.

– Adieu, monsieur le vicomte, et au revoir, s’il plaît à Dieu, dit-il. Gardez la voiture, rentrez chez vous et dormez tranquille… si vous n’avez pas peur de Rocambole.

Et il s’éloigna rapidement, son petit paquet sur l’épaule.

Au lieu de suivre la rue Notre-Dame-des-Victoires, il prit le passage des Petits-Pères, la rue de la Banque, passa devant la Bourse, alla remonter l’escalier du café de l’Europe et gagna la galerie Montmartre par ce singulier chemin. Une voiture descendait à vide ; Timoléon lui fit signe de s’arrêter devant le boulanger. Puis il s’enfonça dans l’allée noire.

– La petite doit avoir fait ses malles, se disait-il en grimpant lestement l’escalier. Elle croit que je l’emmène en Normandie, mais lorsque nous serons au Havre, il faudra bien qu’elle s’embarque ! Je ne veux pas tomber sous le poignard de Rocambole !…

Au quatrième, il s’arrêta brusquement. Son cœur battait d’une subite et violente émotion.

Cependant, il vit passer sous la porte un filet de lumière, preuve évidente que sa chère Anna l’attendait. Sa fille s’appelait Anna. Mais on n’entendait aucun bruit à travers la porte.

– Est-elle donc déjà partie ? se dit Timoléon.

Et il frappa, mais il ne reçut pas de réponse. La clé était sur la porte, il entra.

La première pièce était vide, bien qu’il y eût une lampe posée sur la table. Auprès de la lampe étaient une bouteille vide et deux verres, dont l’un encore plein.

– Anna ? répéta Timoléon avec angoisse.

Et comme il ne recevait toujours pas de réponse, il entra dans la seconde pièce. Une autre lampe brûlait sur la cheminée, et Timoléon, stupéfait, vit sa fille couchée sur le lit et dormant.

– Anna ? répéta-t-il.

La jeune fille ne répondit pas.

– Anna ? Anna ? répéta Timoléon. Et il s’approcha, épouvanté.

Mais soudain les rideaux du lit s’ouvrirent dans le fond et un homme apparut debout, auprès de la jeune fille endormie, tenant un pistolet de chaque main.

– Silence ! dit cet homme ; si tu cries, ta fille est morte.

Timoléon recula, les cheveux hérissés, sans haleine et sans voix.

Cet homme, c’était Rocambole !

XXXVI

Un siècle passa dans une minute pour Timoléon, un siècle de tortures et d'agonie. Terrifié, fasciné moins par les pistolets que par le regard flamboyant de Rocambole, cet homme qui n'avait plus de voix pour crier et dont le sang semblait figé tout à coup, tomba à genoux.

– Rassure-toi, dit Rocambole, ta fille n'est pas morte. Mais elle dort… elle dormira même plusieurs heures…

Timoléon laissait errer sur sa fille un regard hébété et conservait son attitude suppliante.

– Il n'est pas possible que tu n'aies pas quelque arme sur toi ? reprit Rocambole.

Comme s'il eût voulu attendrir cet homme qui, en ce moment, disposait de la vie de sa fille, par une obéissance absolue, Timoléon ouvrit sa redingote, prit un poignard à sa ceinture et le jeta loin de lui.

– Est-ce tout ? demanda froidement Rocambole.

– Tout ! je le jure.

– Éloigne-toi encore.

Timoléon recula. Alors Rocambole tourna le lit, se dégagea des plis des rideaux et vint s'asseoir sur une chaise qui se trouvait au chevet de la jeune fille endormie.

– Causons un peu maintenant, dit-il. Tu as voulu me faire prendre, pourquoi ?

Timoléon était tellement terrifié que sa langue était collée à son palais.

– Je vois que tu es ému, ricana Rocambole, et je vais être obligé, en attendant que tu puisses parler, de te dire ce que j'ai fait, moi. Tu penses bien, mon bonhomme, que, lorsque je suis allé rue du Chemin-des-Dames, je savais que tu avais mis la police sur mes traces et que tes précautions étaient prises. Tu étais chez un marchand de vin avec M. le vicomte Karle de Morlux lorsque je suis passé. Est-ce vrai ?

Timoléon fit de la tête un signe affirmatif.

– Tandis qu'on me cherchait là-bas, continua Rocambole, moi je venais tranquillement ici, et je vais te dire ce qui s'est passé. Nous avons acheté la femme de ménage. Elle a eu soif, elle est descendue chercher du vin. Ta fille n'avait pas soif, mais elle a bu pour faire plaisir à M^{me} Armand. Dix minutes après, elle dormait comme tu la vois dormir. Tu devines, n'est-ce pas ? Je ne m'appellerais plus Rocambole, si je pouvais avoir oublié certaines recettes qui jettent les gens dans des sommeils étranges et d'où le canon des Invalides ne les tirerait pas…

« Ta fille en a pour cinq ou six heures : c'est tout ce qu'il me faut.

Timoléon fut dominé, en ce moment, par son amour paternel ; il fit un violent effort sur lui-même et s'écria :

– Mais ma fille ne vous a fait aucun mal. Vengez-vous sur moi, c'est votre droit… mais pas sur elle.

Un sourire sinistre vint errer aux lèvres de Rocambole…

– Tu ne me connais pas, dit-il. Il y a dix ans, je me serais borné à t'attendre en bas, à la porte de cette maison, et à te planter mon couteau dans le cœur. Un meurtre de plus, un meurtre de moins, qu'était-ce pour moi alors ? Aujourd'hui, je me suis juré de ne verser le sang qu'à la dernière extrémité, et c'est pour cela que je me suis servi de ta fille pour te frapper.

Timoléon sentit ses cheveux se hérisser.

– Tu as embrassé une mauvaise cause, mon pauvre Timoléon, reprit Rocambole avec une compassion railleuse. Tu sers MM. de Morlux…

– Ah ! vous savez cela ? dit Timoléon épouvanté.

– Contre une malheureuse jeune fille que tu as fait enfermer à Saint-Lazare, et qui se nomme Antoinette.

– Vous savez donc tout, vous ?

Rocambole haussa les épaules.

– C'est pas mal, tout ce que tu as fait là, dit-il d'un ton protecteur ; mais ce n'est pas suffisant, et tu n'es pas de force avec moi…

Timoléon courba la tête.

– Mais, enfin, dit-il, que voulez-vous faire de moi ?

– Tu vas voir…

Rocambole, qui tenait toujours ses pistolets, s'approcha de la croisée, l'ouvrit et se mit à siffler.

– As-tu remarqué, fit-il en refermant la fenêtre, que je siffle exactement comme toi ?

Si Timoléon n'avait été déjà épouvanté, ce coup de sifflet l'eût terrifié.

– Tu comprends bien, reprit Rocambole avec flegme, que si M. le vicomte Karle de Morlux et son frère ont de bonnes raisons pour laisser Antoinette à Saint-Lazare, j'en ai de meilleures pour l'en tirer. Or tu t'es laissé prendre, tant pis pour toi. Il faut que je t'ôte de mon chemin.

Tandis que Rocambole parlait, des pas montaient l'escalier, et Timoléon tremblait de tous ses membres.

– Tu n'as pas eu la main heureuse en logeant ta fille dans cette maison, continua Rocambole. On n'y est pas plus en sûreté que dans la rue. À onze heures, le portier se couche et éteint les deux veilleuses de l'escalier ; mais la porte reste ouverte à cause du boulanger. On peut monter et descendre sans que personne s'inquiète d'où vous venez et où vous allez.

Comme il parlait ainsi, on frappa à la porte.

– Va donc ouvrir, dit Rocambole.

Timoléon voyait toujours les pistolets de Rocambole dirigés sur sa fille condamnée, et si Rocambole lui avait ordonné de se jeter par la fenêtre, il l'eût fait.

Il alla donc ouvrir la porte, et se trouva face à face avec Jean le Boucher et le Bonnet vert. Ceux-ci le repoussèrent à l'intérieur de la seconde pièce et, tandis que l'un d'eux refermait la porte, Rocambole dit en riant :

– Ce n'est pas rue du Chemin-des-Dames, c'est ici qu'il fallait amener la police. Quel joli coup de filet, hein ?

Puis, s'adressant au Bonnet vert :

– La voiture est en bas ? demanda-t-il.

– Oui, maître.

– Alors, dépêchons…

– Que voulez-vous donc faire de moi ? s'écria Timoléon.

– De toi, rien ; mais de ta fille…

– Ma fille ? s'écria-t-il.

Et, retrouvant quelque énergie et quelque courage, il voulut se placer entre le lit et Rocambole. Mais celui-ci allongea le bras et visa la jeune fille.

– Où veux-tu que je la frappe, dit-il, à la tête ou au cœur ? Timoléon tomba à genoux.

– Grâce, murmura-t-il.

– Alors, laisse-moi faire et écoute-moi…

– Ma fille ! ma fille ! répétait Timoléon avec angoisse.

– Ta fille est mon otage, répondit Rocambole. Tu m'as connu plus tôt, car tu as été un moment de la bande des Valets de cœur, et tu sais si je tiens ma parole quand une fois je l'ai donnée. La vie de ta fille me répond de celle d'Antoinette. Je te jure que tant qu'Antoinette vivra, ta fille vivra.

Timoléon, fou de douleur, s'écria :

– Mais que viennent donc faire ces hommes ici ?

– Tu vas le voir.

Et Rocambole fit un signe.

Jean le Boucher s'approcha du lit et enveloppa la jeune fille dans les couvertures. Puis, tandis que Timoléon frissonnait jusqu'à la moelle des os, il la chargea sur son épaule.

– Vous m'enlevez ma fille ! hurla le malheureux père… Ah ! tuez-moi plutôt…

– Non, dit Rocambole, je n'ai pas besoin de ta mort… au contraire, il faut que tu vives…

– Mais vous m’emportez ma fille !

– On te la rendra le jour où M^lle^ Antoinette Miller, sortie de Saint-Lazare, aura épousé le baron de Morlux, comprends-tu ?

– Mais d’ici… là… qu’en ferez-vous ?

– Foi de Rocambole, je veillerai sur elle comme si elle était ma propre fille à moi…

Timoléon était toujours à genoux, se tordant les mains de désespoir.

– Allons ! filez, dit Rocambole aux deux forçats.

– Vous n’allez donc pas avec eux ? murmura le malheureux père qui se fiait plus encore à Rocambole qu’à ces deux êtres à l’instinct bestial.

– Non, mais je réponds de ces deux hommes comme de moi.

Jean et le Bonnet vert sortirent, emportant la femme en léthargie.

Tant que le bruit de leurs pas retentit dans l’escalier, Timoléon suspendit son âme à ce bruit. Puis quand il se fut éteint, lorsque le roulement d’une voiture lui eut appris que sa fille s’en allait, il poussa un grand cri et tomba la face contre terre…

Il était comme anéanti.

Mais cette prostration fut de courte durée. Tout à coup il se souvint… Il se souvint du pacte qu’il avait fait avec M. de Morlux, du poison qu’il lui avait remis, des indications qu’il lui avait données, et, se relevant l’œil en feu, il s’écria :

– Mon Dieu ! pourvu que nous n’arrivions pas trop tard !

– Que veux-tu dire ? demanda Rocambole.

– Je veux dire, reprit Timoléon frémissant, que puisque la vie de ma fille dépend de la vie d’Antoinette, je ne veux pas qu’Antoinette meure !…

Rocambole, à son tour, éprouva un frisson par tout le corps.

XXXVII

M. Karle de Morlux était un homme de résolution et d'énergie avant tout. Il avait bien, un moment, subi le contrecoup de la panique éprouvée par Timoléon ; mais, lorsque celui-ci l'eut abandonné à l'angle de l'église des Petits-Pères et de la rue Notre-Dame-des-Victoires, il retrouva son calme habituel.

– Que m'importe ce Rocambole, après tout ! se dit-il. Quand Antoinette sera morte, il ne la ressuscitera pas.

M. de Morlux fit alors un calcul fort simple et d'une logique rigoureuse.

Timoléon avait voulu qu'il se déguisât pour voir passer Rocambole, et la métamorphose était si complète que, dans cet homme en blouse, il était impossible de reconnaître le riche gentilhomme de la rue de la Pépinière. Timoléon avait donc eu tort de lui conseiller de rentrer chez lui et d'attendre le lendemain pour aller remettre à l'homme désigné sous le nom de Lolo la boulette de papier qui devait donner la mort à Antoinette. Si on trouvait cet homme à huit heures du matin, à plus forte raison on devait le trouver la nuit.

Et comme le cocher, à qui Timoléon avait crié : « Rue de la Pépinière ! » arrivait sur le boulevard, M. de Morlux baissa la glace du fiacre et lui dit :

– Non, rue Sainte-Appoline, 7.

Le fiacre prit cette direction nouvelle et suivit la ligne des boulevards.

Dix minutes après, M. de Morlux arrivait à la porte du numéro 7 de la rue Sainte-Appoline. Il n'était pas encore minuit. M. de Morlux frappa à la porte, qui avait conservé l'antique marteau de nos pères. C'était une porte basse donnant sur une allée étroite, au fond de laquelle était la loge du portier. Deux ou trois ménages d'ouvriers, quelques garçons étaient des locataires de cette maison, qui n'avait que deux étages.

Le portier, après avoir tiré le cordon, montra sa face jaune et son crâne dénudé à travers le carreau.

– Où allez-vous ? dit-il.

– Chez Lolo, répondit M. de Morlux.

– Ah ! bien, répondit le cerbère, vous ne connaissez point ses habitudes alors, car il ne rentre jamais avant deux heures ! Si vous voulez le trouver, allez-vous-en chez le marchand de vin qui fait le coin de la rue Saint-Martin. Il y est pour sûr.

M. de Morlux n'en demandait pas davantage ; il ressortit, fit signe au cocher de fiacre de le suivre et se dirigea vers le marchand de vin indiqué. Celui-ci fermait sa boutique qui paraissait déserte ; mais des rires et des éclats de voix qui descendaient de l'entresol attestaient qu'il y avait en haut nombreuse compagnie.

– Avez-vous Lolo ? demanda M. de Morlux.

– Oui, il est en haut… montez ! répondit le marchand de vin.

M. de Morlux grimpa l'escalier, et s'arrêta au seuil d'une petite salle où une demi-douzaine d'hommes à mines suspectes jouaient aux cartes et buvaient.

On regarda M. de Morlux avec défiance. Mais il les rassura d'un mot et d'un geste.

– Lequel de vous est Lolo ? dit-il.

Un grand jeune homme blond, un peu déguenillé, coiffé d'une casquette sans visière, se leva alors.

– C'est moi, dit-il.

– Je voudrais te dire un mot, fit M. de Morlux qui prit alors les allures d'un homme du peuple.

– Tu peux parler devant les camarades, répondit Lolo.

– Non, c'est de la part de Timoléon.

Ce nom fit une grande impression sur l'assemblée, et Lolo quitta précipitamment la table.

– Excusez, camaros, dit-il.

Et il sortit, prenant le bras de M. de Morlux.

– Allons jaser en plein air, lui dit-il.

M. de Morlux le suivit et ils sortirent de chez le marchand de vin. La rue était à peine sillonnée par quelques rares passants. Lolo vit le fiacre.

– C'est à toi le sapin ? dit-il.

– Oui.

– Il est donc pressé le *patron !*

– Très pressé. Il a un mot à faire passer à Madeleine.

– La Chivotte ?

– Justement, dit M. de Morlux.

Lolo étouffa un juron et rejeta avec impatience sur le trottoir le morceau de tabac en carotte qu'il mâchait avec volupté.

– Aussi, dit-il, on ne sait pas quelle vie il mène, le patron, depuis quelques jours. J'y suis allé trois fois sans le rencontrer ; et si je l'avais vu aujourd'hui, tu te serais évité la peine de venir jusqu'ici.

– Pourquoi donc ? demanda M. de Morlux avec inquiétude.

– Parce qu'on m'a refusé ce matin à la préfecture la permission d'entrer au parloir de Saint-Lazare.

– Et pourquoi cela ?

– J’ai eu des raisons avec un inspecteur, hier soir, et c’est une vengeance de sa part.

– Comment faire ? murmura M. de Morlux, que cette réponse anéantissait.

– Si le patron veut donner dix jaunets, fit Lolo après un moment de réflexion, je me charge de sa lettre.

– Certainement, dit M. de Morlux qui respira.

– Mais dix jaunets tout de suite.

M. de Morlux répondit naïvement :

– Le patron m’a envoyé en recouvrement : j’ai des fonds à lui. Mais comment la lettre arrivera-t-elle ?

– Tu vas voir, viens avec moi, nous allons monter dans ton sapin, nous irons plus vite.

Et Lolo s’installant dans le fiacre dit au cocher.

– Mène-nous chez Baratte, à la halle.

En route, Lolo dit à M. de Morlux, dont il était loin de soupçonner la qualité :

– Chez Baratte, nous trouverons Philippette.

– Qu’est-ce que Philippette ?

– Tu ne connais pas ça, toi ?

– Je viens de province où je travaillais pour le patron, répondit M. de Morlux.

– Ah ! c’est différent. Eh bien ! Philippette est une femme qui a une douzaine de condamnations sur le dos. Pour dix louis elle fera ce que nous voudrons.

– Elle se fera arrêter ?

– Oui. On l’enverra au dépôt ; en route elle injuriera les agents, et demain, à huit heures du matin, on l’enverra à Saint-Lazare.

Dix minutes après, M. de Morlux et Lolo arrivaient chez Baratte, où il y avait beaucoup de monde. Une de ces femmes ignobles, qu’on rencontrait il y a quelques années dans le quartier des Halles pendant la nuit, était tristement assise, toute seule, au rez-de-chaussée, devant un carafon d’absinthe à moitié vide. Lolo s’approcha d’elle et lui dit :

– As-tu de *l’os ?*

– Pas un rouge, répondit Philippette, et si le patron de la cambuse ne me fait pas crédit, je vais coucher au violon.

– Combien veux-tu pour te faire arrêter ?

– Tu as donc besoin que j’aille au violon ?

– Non, *là-haut*.

Et Lolo tourna son pouce vers le nord par-dessus son épaule.

– Merci ! on m’y garderait.

– Je te donne cinq *jaunets.* Philippette se redressa.

– Ça va ! dit-elle.

Lolo regarda M. de Morlux. Celui-ci tira de sa poche une poignée de louis.

– Qui donc que vous avez assassiné cette nuit ? demanda Philippette.

– Ça ne te regarde pas. Tu vas te faire arrêter !

– Bon !

– Et aussitôt là-bas, tu donneras ça à la Chivotte.

M. de Morlux mit les cinq louis dans la main de cette femme, ainsi que la boulette arrondie par Timoléon.

– Sois sans crainte, dit Lolo, elle ne sait pas lire.

– Et, dit M. de Morlux frémissant, quand aura-t-elle cela ?

– À la soupe de neuf heures, demain matin, mon bourgeois.

Lolo emmena M. de Morlux s’asseoir à la table voisine, et demanda à souper, disant tout bas :

– Les cinq louis restants sont pour moi, serin ?

– Les voilà, dit M. de Morlux.

– Quelle noce ! murmura Lolo ; je ne rentrerai pas de deux jours !

Philippette, l’horrible femme, était honnête à sa manière. Elle se mit à insulter le garçon qui d’abord haussa les épaules, puis le patron qui voulait la faire sortir. Elle cassa deux verres et une bouteille. On appela un sergent de ville. Elle l’injuria et le traita de voleur. M. de Morlux et Lolo la virent emmener et la suivirent jusqu’au poste.

– Son compte est bon ! dit Lolo.

M. de Morlux s’en alla tranquille et rentra chez lui. Le poison était en route pour Saint-Lazare.

XXXVIII

M. de Morlux avait gardé son fiacre à la porte du restaurant Baratte. Il laissa Rigolo rentrer dans cet établissement et s’en alla, sous prétexte de rassurer le patron.

En réalité, il se fit conduire boulevard Malesherbes, renvoya le fiacre et rentra chez lui, vers une heure du matin, par la petite porte du boulevard Haussmann. M. Karle de Morlux, en dépit de ses cheveux blancs, menait encore une joyeuse vie, et cette petite porte lui était indispensable. Aussi quand ses gens entendaient cette porte s’ouvrir ou se fermer, ne bougeaient-ils pas de leurs lits.

Cette circonstance permit au vicomte de rentrer chez lui dans son singulier accoutrement, sans crainte d’être vu. Il s’enferma dans son cabinet de toilette, employa tous les cold-creams et tous les vinaigres possibles, fit disparaître la couleur brune de ses cheveux et de sa barbe, et, au bout d’une heure de soins laborieux, se retrouva le gentleman du club des Asperges. M. de Morlux était trop agité pour demeurer chez lui. Ce n’était pas sans un frissonnement par tout le corps qu’il songeait à tout ce qu’il avait vu dans la soirée ; et cette évasion miraculeuse de l’homme qu’on disait être Rocambole, si rapprochée de l’effroi qui s’était emparé de Timoléon, lui donnait à comprendre qu’il avait là un terrible adversaire.

Le vicomte se dit enfin :

– Si Rocambole, le médecin mulâtre et le major Avatar ne font qu’un, j’en aurai la preuve tout à l’heure. Allons au club.

Évidemment, si le major Avatar, qui passait presque toutes ses nuits au club, à jouer paisiblement au whist ou à faire une partie de billard, s’y trouvait, à moins d’être fou, on ne pourrait supposer qu’il eût rien de commun avec Rocambole.

Rocambole, à cette heure, avait bien autre chose à faire que de jouer au billard et au whist. Quand on a la police à ses trousses, on ne va pas au club. M. de Morlux se rendit à pied au club des Asperges. Comme il arrivait place de la Madeleine, deux jeunes gens chaudement enveloppés dans des paletots doublés de fourrure, et fumant, l’interpellèrent en l’appelant par son nom :

– Hé ! Morlux.

Ces messieurs étaient des membres du club et en sortaient. Le vicomte s’arrêta et les reconnut.

– Tiens ! fit-il, c’est toi Mauléon ? c’est vous Marigny ?

– Nous-mêmes, cher oncle, dit celui qu’il avait appelé Mauléon, et qui faisait allusion à sa liaison avec Agénor.

– Avez-vous des nouvelles de votre neveu ? demanda M. Oscar de Marigny.

– Non, dit le vicomte.

– Nous en avons, nous.

– Ah ! dit M. de Morlux, qui tressaillit à la pensée que son neveu était revenu peut-être et cherchait Antoinette.

– Cet Agénor, dit Mauléon, est un véritable héros de roman.

– Vous trouvez ? fit le vicomte inquiet.

– Vous vous occupez peu de votre neveu, vicomte ; mais nous qui sommes ses amis et qui le voyions tous les jours…

– Eh bien ?

– Eh bien ! il nous a quittés brusquement, il y a trois jours, sans crier gare.

– Vraiment ? Et vous ne savez pas où il est allé ?

– Le savez-vous ?

– Oui, dit le vicomte. Il est parti pour Rennes, où est sa grand-mère, qui désirait le voir.

– Et c’est là tout ce que vous savez ?

– Sans doute, dit le vicomte, de plus en plus inquiet.

– Vous ne savez rien alors. Votre neveu n’est pas allé à Rennes.

M. de Morlux se planta debout devant les deux jeunes gens, et son inquiétude augmenta.

– Où est-il donc allé ? fit-il.

– Il s’est arrêté à Laval, et il y est encore…

– Pour quoi faire ?

– Ma foi ! dit Marigny, bien que dans sa lettre, il m’ait recommandé de ne rien dire à son père ni à son oncle, comme après tout, mon cher vicomte, vous n’êtes pas la sensibilité même, je vous dirai tout. Agénor est parti de Paris d’assez mauvaise humeur.

– Vraiment ? fit le vicomte.

– Dame ! il est amoureux, et s’en aller pour faire plaisir à une vieille grand-mère quand on laisse derrière soi un objet aimé… vous comprenez ?…

– Parfaitement. Donc, il est parti de mauvaise humeur ?…

– D’une humeur exécrable. De Paris à Chartres, il s’est trouvé seul dans un compartiment. À Chartres, un officier qui se rendait à Laval a pris place à côté de lui. Agénor fumait, l’officier chantonnait. La chanson de l’officier a agacé Agénor ; le cigare d’Agénor a déplu à l’officier. D’abord, ils se sont regardés de travers, puis ils ont échangé des mots aigres-doux ; ensuite Agénor s’est écrié :

« – Pour Dieu ! monsieur, votre air d’opéra est insupportable.

« À quoi l’officier a répondu :

« – Je chante du matin au soir, monsieur, et je ne connais que deux endroits où je fasse trêve à cette habitude.

« – Peut-on les connaître aussi ? demanda Agénor avec hauteur.

« – Ma chambre à coucher, d'abord…

« – Et puis ?

« – Et ce qu'on appelle indifféremment le pré ou le terrain, monsieur.

« Agénor a tiré sa carte de sa poche et la lui a donnée, ajoutant :

« – À la première station, n'est-ce pas ?

« – Non, monsieur, a dit l'officier ; je vais à Laval où je tiens garnison. S'il vous plaît de pousser jusque-là, je suis votre homme.

« – Je m'y arrêterai tout exprès pour vous donner une leçon, car j'allais jusqu'à Rennes.

« Maintenant, acheva M. de Marigny, vous devinez le reste, n'est-ce pas ? Agénor a reçu un joli coup d'épée qui l'a mis au lit pour huit jours. Agénor ne pense plus à sa grand-mère, mais il ne cesse de songer à Antoinette ; et il lui a écrit trois fois, et comme elle ne lui a pas répondu, il est désespéré et me charge d'aller la voir.

Si on eût été en plein jour et si M. de Morlux n'avait eu le visage à demi caché par le collet de son paletot, M. de Mauléon et M. de Marigny l'eussent vu pâlir. Cependant, il prit un ton dégagé :

– Eh bien ! dit-il, avez-vous vu Antoinette, car c'est ainsi qu'on l'appelle, n'est-ce pas ?

– Oui, mais je ne l'ai pas vue encore.

– Pourquoi ?

– Mais parce que la lettre d'Agénor m'est arrivée ce soir, par le courrier de huit heures et demie ; mais demain…

– Vous irez vous acquitter de votre message, hein ?

– Sans doute… On dirait que cela vous déplaît, vicomte ?

– Moi ? Oh ! non… pas du tout… Mon neveu est assez grand pour se conduire lui-même…

– Vous savez qu'il veut l'épouser ?

– Certainement… C'est une folie… Adieu…

Et M. de Morlux quitta brusquement les deux jeunes gens, les laissant bien convaincus que les projets de mariage de son neveu froissaient profondément son orgueil aristocratique. Et continuant sa route, le vicomte Karle se disait :

– Demain, Marigny saura qu'Antoinette a disparu. Il écrira à Agénor. Agénor reviendra en toute hâte… Mais bah ! il sera trop tard.

En rentrant au cercle, le vicomte fut repris par toutes ses angoisses. Mais quel ne fut

pas son étonnement lorsque, passant dans la salle de billard, il vit le major Avatar qui jouait tranquillement avec le marquis de B… une partie de carambolage. Le major ne parut même pas avoir aperçu M. de Morlux.

– Où en êtes-vous, marquis ? demanda ce dernier à M. de B…

– Nous jouons une belle. Monsieur a soixante-huit points et moi trente-neuf. Je suis perdu !

M. de Morlux fit mentalement ce calcul :

– Il faut une heure et demie pour faire une partie de cent points. On en a déjà fait deux. Il y a donc trois heures que le major joue. Or, si le major est ici depuis trois heures, ce n'est pas lui qui est Rocambole.

Le raisonnement était logique. Seulement le marquis de B… avait oublié de lui dire que les deux premières parties avaient été jouées la veille.

Le vicomte parut chercher un partenaire pour une partie de piquet, n'en trouva point, se fit apporter un grog, parcourut les journaux du soir, s'en alla en se disant :

– Ce Timoléon est un poltron doublé d'un imbécile. Le major Avatar est un honnête Russe qui n'a jamais eu d'autre passion que le billard, le champagne et les voyages.

Le major Avatar, ou plutôt Rocambole, qui ne se souciait pas de rentrer chez lui avant le jour, gagna la troisième partie, en proposa une quatrième qui fut acceptée, et ne sortit du cercle qu'à sept heures du matin. Un homme l'attendait à l'angle de la rue Neuve-Saint-Augustin. C'était Auguste. Le major lui remit un billet roulé et lui dit :

– Il faut que ça arrive aujourd'hui.

– Je verrai Malvina à midi, répondit Auguste qui prit le billet et s'en alla.

Ce billet était destiné à Vanda et contenait en langue russe ces simples mots :

« Tout est prêt. Il est temps. Tu peux agir. »

Mais comme le major Avatar regagnait tranquillement le faubourg Saint-Honoré, un homme le rejoignit en courant… un homme effaré, hors d'haleine. C'était Timoléon.

– Tout est perdu ! dit-il, le poison est parti !…

Alors Rocambole éprouva un léger frémissement des narines, qui indiquait chez lui une violente émotion.

XXXIX

Retournons maintenant à la prison de Saint-Lazare.

Il était huit heures du matin. La voiture cellulaire venait d'arriver. Parmi les détenues envoyées au dépôt se trouvait Philippette, la femme qui, pour cinq louis, avait consenti à se faire arrêter.

– Encore ! dit le chef du greffe en la voyant entrer.

– C'est pas ma faute, *mon président,* dit-elle en riant de ce rire ignoble et cynique qui lui était particulier ; c'est les sergents de ville qui m'en veulent.

Outre qu'elle était voleuse de profession, Philippette était encore soumise à la surveillance de la police. Le chef du greffe allait donc l'envoyer dans la deuxième section, mais Philippette, qui savait que la Chivotte était détenue sous la prévention de vol, et qui ne s'était fait arrêter elle-même que pour voir cette femme et lui remettre le billet de Timoléon, Philippette, disons-nous, protesta. Le chef du greffe vérifia le dossier, et lui dit :

– Tu as raison. Rébellion envers les agents de la force publique. Tu passeras en jugement.

– C'est ce que je demande, répondit insolemment Philippette.

On l'envoya dans la première section, salle des prévenues. Philippette avait déjà passé la moitié du mois à Saint-Lazare ; elle se laissa revêtir de l'uniforme de la maison avec la meilleure grâce du monde et conduire à l'atelier de travail.

La Chivotte était précisément dans la salle où on la fit entrer. Pendant le travail, le silence est de rigueur. La sœur surveillante veille à ce qu'aucune conversation ne s'engage entre les détenues. Philippette ne put donc, en prenant place sur un des bancs en amphithéâtre, que faire un signe d'intelligence amicale à la Chivotte. Mais celle-ci ne lui répondit point. Alors Philippette s'aperçut que Madeleine la Chivotte était toute seule sur un banc. Les autres détenues paraissaient s'être éloignées d'elle avec une intention marquée et une sorte de répugnance. La voleuse était sombre et ses yeux lançaient des éclairs.

– Qu'est-ce qu'elle a donc fait pour être *en quarantaine !* se dit Philippette étonnée, tandis qu'on lui apportait sa part de besogne.

Dans la prison, comme dans les lycées, comme dans les régiments, comme partout enfin où une loi commune, disciplinaire ou pénale, réunit des êtres différents et les courbe sous la même règle, il s'établit entre eux une sorte de solidarité qui fait frapper d'ostracisme celui ou celle qui essaie de s'y soustraire.

Au lycée, le *rapporteur* est mis hors la loi ; dans un régiment, le voleur *est passé à la couverture ;* en prison, celui qui méconnaît l'opinion publique est mis *en quarantaine.* Or,

depuis la veille, la Chivotte était atteinte par cette sorte d'ostracisme. Pourquoi ? On s'en souvient, la présence d'Antoinette à Saint-Lazare avait soulevé deux versions parmi les détenues. La première, accréditée par la Chivotte, prétendait qu'Antoinette était une voleuse comme les autres, seulement plus rouée, plus habile, et sachant dissimuler son identité avec une merveilleuse adresse. La seconde, mise en circulation par la belle Marton, représentait, au contraire, la jeune fille comme une pauvre enfant honnête et victime d'un odieux guet-apens. Pendant deux jours, il y avait eu deux camps bien distincts ; mais le troisième, quand le bruit s'était répandu dans la prison que la jeune fille avait sauvé un enfant, les incrédules s'étaient subitement converties ; Madeleine la Chivotte était restée seule de son bord ; et comme nous l'avons vu, la belle Marton s'était jetée sur elle et allait lui faire un mauvais parti, lorsque Antoinette, se montrant à une fenêtre qui donnait sur le préau, l'avait arrêtée d'un signe. La Chivotte n'avait point été battue, mais elle avait été mise en quarantaine. On s'était éloigné d'elle comme d'une pestiférée.

Philippette attendit avec impatience que la cloche du réfectoire se fît entendre. À neuf heures et demie, moment où *commence la soupe,* comme on dit dans les prisons, le travail fut suspendu, et, deux par deux, les détenues furent conduites au réfectoire. Comme aucune ne paraissait vouloir se placer à côté de la Chivotte, Philippette vint s'y mettre.

– Qu'est-ce que tu as ? lui dit-elle tout bas, tandis qu'elles s'en allaient au réfectoire à travers les longs corridors de la prison.

La Chivotte parut sortir d'une espèce de cauchemar, et regarda Philippette :

– Ah ! c'est toi, dit-elle.

– Tu ne me reconnaissais donc pas ?

– Je ne t'avais même pas vue. Mais si tu ne veux pas qu'on t'assomme à coups de sabots, ne me parle pas. Je suis *bloquée* par les camarades.

– Qu'est-ce que tu as donc fait ?

– C'est rapport à une chipie qui est ici, et que je mettrai en miettes si elle a le malheur de descendre dans le préau.

Et comme Philippette, au lieu de s'éloigner d'elle, paraissait, au contraire, prendre en pitié son infortune, elle lui raconta son aventure chemin faisant.

– C'est drôle tout de même, une fille honnête à Saint-Lazare ! ricana Philippette.

– Et toi, qu'est-ce que tu as encore fait pour revenir ? demanda la Chivotte.

– C'est pour toi que je suis revenue.

– Pour moi ?

– Oui, Lolo m'a donné cinq louis pour que je me fasse arrêter.

– Lolo ?

Et la Chivotte, tressaillant, songea à Timoléon.

– Voilà pour toi, dit Philippette en lui glissant dans la main une lettre arrondie en boulette.

« Ils m’ont fouillée en entrant, reprit-elle, mais je l’avais bien cachée… aussi bien que mon argent.

– Oh ! fit la Chivotte dont l’œil étincela, si Timoléon pouvait me donner un moyen de me venger !

Elle ne mangea que du bout des dents, et un quart d’heure après elle rentra à l’atelier.

La Chivotte cousait des chemises. Elle se fit sur son banc une sorte de rempart pour pouvoir dérouler la lettre de Timoléon sans être vue de la surveillante. La boulette renfermait une sorte de pilule incolore, qui ressemblait à une capsule de gélatine et était de la grosseur d’une tête d’épingle. La Chivotte garda cette pilule dans le creux de sa main et lut la lettre écrite en argot de fantaisie et avec des signes mystérieux ; écriture et langage de convention qui ne pouvaient être compris que des initiés.

La lettre était d’un laconisme féroce :

« Deux rouleaux jaunes, quand tu sortiras, si la petite prend cette médecine. »

– Ah ! murmura la Chivotte avec rage, je tiens ma vengeance ! Mais comment aller à l’infirmerie ?

De dix heures à deux heures, le travail continua. À deux heures, la cloche du réfectoire se fit entendre de nouveau pour la distribution des légumes. Après cette distribution, les détenues furent conduites au préau ; elles avaient une heure de récréation. La quarantaine continua ; on laissa la Chivotte seule, assise sur un banc, et Philippette elle-même n’osa s’en rapprocher. Mais en quittant l’atelier, la Chivotte avait dérobé une aiguille qu’elle avait piquée dans les plis de sa robe.

Tout à coup la surveillante qui se promenait dans la cour entendit un cri et des gémissements. La Chivotte était inondée de sang. Avec l’aiguille, elle s’était piquée à l’intérieur du nez, et cette piqûre avait déterminé une violente hémorragie.

– Elle va crever, la misérable ! dit en ce moment une des détenues.

Deux sœurs accoururent, ne se rendirent pas compte de la cause de ce sang et crurent tout d’abord que la Chivotte avait été battue. La Chivotte paraissait prête à tomber en défaillance, et avait le visage et les vêtements ensanglantés.

– À l’infirmerie ! dit une des sœurs.

Deux religieuses la prirent sous les bras et la soutinrent, car elle avait l’air de ne pouvoir marcher et poussait des gémissements étouffés.

– Dieu fait un second miracle, dit une détenue, il la punit. Madeleine la Chivotte fut conduite non point à l’infirmerie tout d’abord, mais dans un des laboratoires. Il n’y avait en ce moment dans cette pièce que deux femmes. La détenue *employée* qui fait la tisane et une autre qui avait un bol à la main et s’apprêtait à sortir. Celle-ci n’était autre que la belle Marton qui venait chercher de la tisane pour sa chère Antoinette.

– Où est l’interne de service ? s’écrièrent les religieuses en entrant et faisant asseoir la Chivotte qui paraissait mourante.

La belle Marton haïssait la Chivotte, mais, la voyant ensanglantée, elle en eut pitié et s’écria :

– Il est dans la salle à côté ; je vais le chercher.

Et elle posa le bol sur une table à côté de la Chivotte, auprès de laquelle s’empressaient les deux religieuses.

Une minute après l’interne arriva et détourna pour une seconde l’attention des deux religieuses. Mais cette seconde avait suffi. La Chivotte venait de laisser tomber la capsule mortelle dans le bol de tisane destiné à Antoinette.

XL

C’était donc à peu près l’heure où Philippette, messagère de mort sans le savoir, entrait à Saint-Lazare, que Timoléon, effaré, éperdu, avait rejoint Rocambole.

Timoléon, après l’enlèvement de sa fille, comprenant que la vie de cette dernière dépendait de la vie d’Antoinette, car Rocambole tiendrait sa parole, en cas de malheur, Timoléon n’avait plus eu qu’une seule préoccupation ardente : trouver Lolo assez à temps pour que son horrible message n’arrivât point à destination. Deux choses le rassuraient cependant. La première, c’est que, selon toute probabilité, M. de Morlux attendrait au lendemain matin pour aller trouver Lolo. La seconde, c’est que, quoi qu’il arrivât, Lolo ne pourrait entrer à Saint-Lazare que vers midi.

Il avait donc du temps devant lui. Cependant, il courut à la rue Sainte-Appoline. Le portier lui dit :

– Il n’est pas rentré. Vous le trouverez chez le *mannezingue,* où j’ai envoyé l’*autre.*

– Quel autre ? fit Timoléon qui tressaillit.

– L’autre qui est venu le demander il y a une heure.

Timoléon se fit donner le signalement de cet *autre* et reconnut M. de Morlux.

Il courut chez le marchand de vin, le *mannezingue,* comme disait le portier dans son pittoresque idiome. Mais Lolo n’y était plus. On apprit à Timoléon qu’il était sorti avec un inconnu venant de sa part, à lui, Timoléon.

Pendant le reste de la nuit, l’ancien homme de police courut les cabarets du voisinage, et ne songea pas à descendre aux Halles. Nulle part il ne trouva Lolo. Pourtant, il était revenu plusieurs fois rue Sainte-Appoline, et on lui avait toujours répondu, ce qui était vrai, que Lolo n’était pas rentré.

Enfin, comme il y revenait pour la huitième fois, vers sept heures du matin, il aperçut Lolo qui entrait dans la rue par le boulevard de Sébastopol. Les cinq louis du vicomte s’étaient bien conduits. Lolo était ivre et prétendait, en parlant tout haut, comme s’il avait eu un compagnon de route, que le trottoir était comme un mauvais fusil, qu’il *repoussait.* Timoléon courut à lui et le prit au collet :

– Ah ! je te tiens enfin, feignant, ivrogne ! lui dit-il. Un sourire hébété anima le visage abruti de Lolo.

– De quoi, patron, de quoi ? dit Lolo ; qui travaille bien et boit bien, ne fait pas de tort à son maître. J’ai bien travaillé… j’ai bien bu… voilà !

– Tu as travaillé ?

– Dame ! et un peu bien, encore…

– La lettre… as-tu la lettre ? demanda Timoléon d'une voix pleine d'anxiété.

– Il me l'a donnée… l'autre… et dix louis avec…

– Eh bien ! rends-la-moi…

Lolo se reprit à rire de son rire aviné, mais avec une intention marquée de finesse.

– Qui a bien travaillé, dit-il, c'est Lolo… pas vrai ?

– Mais qu'as-tu fait, malheureux ? exclama Timoléon.

– La lettre est partie.

– Pour Saint-Lazare ?

– Mais dame ! oui… j'ai fait arrêter Philippette. Elle s'en est chargée… Elle y est maintenant… acheva l'ivrogne qui ne s'aperçut pas que Timoléon était devenu tout à coup d'une pâleur cadavéreuse.

Mais Timoléon n'en entendit pas davantage, et il quitta Lolo brusquement et comme s'il eût été frappé de folie.

– Ma fille ! murmurait-il en route tandis qu'il courait, je ne veux pas que ma fille meure !… Ah ! Rocambole seul peut tout sauver !…

Et ce fut ainsi qu'il arriva tout courant au moment où Rocambole quittait Auguste. Ce dernier, nous l'avons dit, eut alors ce frémissement de narines qui, chez lui, indiquait une violente émotion. Mais ce fut l'affaire d'une seconde.

– Que faire ! que faire ! murmurait Timoléon en s'arrachant les cheveux.

– Rien, toi du moins, répondit Rocambole qui avait retrouvé tout son calme ; tu es un imbécile, un niais.

– Ma fille… ma pauvre fille… murmura Timoléon. Rocambole haussa les épaules.

– Veux-tu un bon conseil ? dit-il. Si tu tiens à la vie de ta fille, rentre chez toi ; mets-toi au lit et ne te mêle de rien.

Timoléon faillit tomber à genoux.

– Maître, dit-il, moi aussi, j'ai été fou de vouloir lutter contre vous.

– C'est bon, dit Rocambole. J'accepte tes excuses et te défends de me suivre. Va-t'en !

Et Rocambole continua son chemin. Seulement, il doubla le pas.

À l'entrée du faubourg Saint-Honoré, deux hommes se trouvaient sur le seuil du bureau des omnibus. Rocambole leur fit signe et ils s'approchèrent. C'étaient Jean le Boucher et le Bonnet vert, à qui il avait donné rendez-vous en cet endroit.

– La petite est sous clé, dit Jean.

– C'est bon, répondit Rocambole ; mais ce n'est plus d'elle qu'il s'agit. Il faut qu'avant une heure tu m'aies ramené Rigolo. Où est-il ?

– Il est caché, car, dit le Bonnet vert, vous pensez bien qu'il est trop compromis, à présent, pour oser reparaître chez lui.

– Il me le faut sur-le-champ, ordonna Rocambole.

Jean et le Bonnet vert partirent comme un trait, tandis que Rocambole grimpait au troisième étage de cette maison qui lui servait de retraite, depuis qu'il surveillait M. Karle de Morlux.

Pendant le trajet, Rocambole avait fait ce raisonnement :

– Le poison est à Saint-Lazare, mais Antoinette est à la pistole et la Chivotte n'y est pas. Il faudra bien deux ou trois heures à celle-ci pour trouver le moyen d'agir.

Et Rocambole prit une plume et écrivit à Vanda. Trois quarts d'heure après, Jean arrivait avec Rigolo. Rocambole dit à ce dernier :

– Que ferais-tu pour cette jeune fille qui a sauvé ton enfant ?

– Je verserais pour elle jusqu'à la dernière goutte de mon sang, répondit le croque-mort avec l'accent d'un dévouement passionné.

– Il ne s'agit pas de ta vie, mais peut-être de ta liberté.

– Peu importe ! je suis prêt.

– Écoute-moi bien, alors.

– Parlez, maître.

– Tu sais ce qui nous est arrivé cette nuit ?

– Oui, dit Rigolo, nous avons poliment roulé la police.

– On ne roule jamais complètement la police. Elle se rattrape tôt ou tard. Or, poursuivit Rocambole, la police te cherchera, elle te cherche même déjà.

– Qu'est-ce que cela me fait, si elle ne vous prend pas ?

– On ne me prend plus, moi, dit Rocambole. Mais c'est de toi qu'il s'agit. Si on n'avait pas fait une descente chez toi cette nuit, tu serais allé ce matin à Saint-Lazare, voir ta femme et ton enfant ?

– Oui, mais je n'ose pas…

– Eh bien ! il faut oser…

– Je suis prêt, dit Rigolo.

Rocambole reprit :

– La police est donc à tes trousses ; mais le dernier endroit où elle ira chercher de tes nouvelles, c'est à Saint-Lazare, et à cette heure, on ne sait pas le premier mot de ce qui s'est passé chez toi, cette nuit, dans la prison. Par conséquent, il faut que tu ailles à Saint-Lazare.

– J'y vais, dit Rigolo.

– Voici une lettre pour cette femme blonde qui est à Saint-Lazare, dans la même chambre que M^lle^ Antoinette et ta femme.

Rigolo prit la lettre.

– Maintenant, dit Rocambole, écoute bien ceci. Rigolo regarda le maître.

– Si la femme blonde n’a pas cette lettre avant midi, ce soir M^lle^ Antoinette sera morte.

– Oh ! s’écria Rigolo, elle l’aura, dussé-je passer au travers des murs. Et il cacha la lettre entre sa chemise et son gilet et s’élança dehors.

– Prends une voiture ! lui cria Rocambole.

– Oui, maître.

Rocambole se mit à la fenêtre et vit Rigolo se jeter dans un fiacre, devant l’église Saint-Philippe-du-Roule. Le fiacre partit au grand trot et disparut dans le faubourg Saint-Honoré. Alors Rocambole ferma la croisée et vint se rasseoir devant la table sur laquelle il avait écrit, tira sa montre en murmurant :

– Je ne vivrai pas jusqu’à ce soir !…

– Mais qu’avez-vous donc, maître ? demanda le Bonnet vert, en voyant Rocambole si pâle, qu’on eût dit un cadavre.

– Te souviens-tu, répondit Rocambole, de cette minute d’un siècle de longueur que tu as passée dans la lunette de la guillotine ?

– Oui, maître, murmura le Bonnet vert dont un frisson parcourut tout le corps.

– Eh bien, dit Rocambole, je vais souffrir pendant huit ou dix heures ce que tu as souffert pendant cette minute.

Alors Rocambole s’accouda sur la table, et, prenant son front pâle dans ses mains crispées :

– Oh ! dit-il, se parlant à lui-même, il y a dans le BIEN des émotions que je n’ai jamais connues quand j’étais le génie du MAL.

Et les deux forçats, consternés, virent alors une larme rouler sur la joue livide de Rocambole.

XLI

Rigolo, pendant le trajet du faubourg Saint-Honoré à Saint-Lazare, eut de terribles battements de cœur. Quand il voyait sur le trottoir des rues qu'il parcourait un sergent de ville ou un de ces hommes vêtus en bourgeois qui paraissaient appartenir à la police, il se rejetait en arrière et se tenait coi dans le fond du fiacre. Ce n'était pourtant pas pour lui qu'il tremblait, mais pour Antoinette, dont la vie était en péril, lui avait dit Rocambole, s'il n'arrivait pas à Saint-Lazare avant midi. Enfin le fiacre s'arrêta devant la prison. Le factionnaire vit Rigolo en descendre et le laissa passer. Au lieu de payer le cocher et de le renvoyer, Rigolo lui dit :

– Attendez-moi.

En route, le croque-mort s'était dit :

– Hier, mon enfant était hors de danger ; il va peut-être tout à fait bien, maintenant. Marceline a fini son temps ; rien ne s'opposerait donc à ce que je les ramène tous les deux, si le médecin dit qu'on peut transporter le petit. Et si on n'a pas transmis d'ordre encore de la préfecture, je pourrais bien, tout en sauvant M^lle^ Antoinette, me sauver moi-même.

Il frappa au premier guichet. Le portier le reconnut à son habit de croque-mort et lui ouvrit.

– Ah ! c'est vous ? lui dit-il d'un ton amical.

– Oui, dit Rigolo. Je viens savoir comment va mon petit.

– J'ai entendu dire par M. Albert, un des internes, dit le portier, qui vient de sortir, qu'il allait tout à fait bien.

Rigolo vit au ton et aux manières du portier, à son regard, qu'on ne savait encore rien à Saint-Lazare des poursuites dont il était l'objet. Cela l'enhardit, et il alla frapper à la porte du greffe. Un sous-brigadier lui dit, en le voyant entrer :

– On voit bien que la mort est bonne pour les gens qu'elle fait travailler.

– Que voulez-vous dire ? demanda Rigolo en tressaillant.

– Que ton petit est tout à fait bien, mon vieux croque-mort, dit le sous-brigadier.

Et il le fit entrer dans le bureau. Le chef du greffe lui dit :

– C'est vous qui êtes le mari de la détenue Marceline ?

– Oui, monsieur, répondit Rigolo.

– Elle est libérée depuis hier matin, dit le chef du greffe, et votre enfant, dit-on, peut être emporté, à la condition d'être bien couvert. Si vous voulez attendre, on va faire descendre votre femme.

« S’il en est ainsi, pensa Rigolo, tout est perdu ! Je ne pourrai pas voir la femme blonde. » Et joignant les mains :

– Ah ! monsieur, dit-il, y pensez-vous ? Hier encore mon enfant était à la mort… et vous voulez que je l’emmène aujourd’hui ?…

– Si le médecin dit qu’il n’y a pas de danger.

– Il y en a, monsieur, il doit y en avoir, dit Rigolo d’un ton suppliant… Et que voulez-vous que nous fassions, ma femme et moi… elle qui sort de la prison, moi qui viens d’être malade ? Je n’ai pas un sou à la maison… pas de charbon, pas de bois… et nos effets au clou !… Comment soigner le petit ?… et un médecin ?…

Et Rigolo pleurait de si bonne foi que le chef du greffe en fut ému.

– Nous ne pouvons pourtant pas, dit-il, garder votre femme et votre enfant éternellement.

– Je ne demande pas ça, dit Rigolo pleurant toujours ; mais jusqu’à demain seulement ?

– Serez-vous plus avancé demain ?

– Oui, répondit le croque-mort. Le directeur de mon administration a demandé pour moi un secours et une place à la Maternité pour ma femme. Il m’a dit ce matin même qu’elle pourrait entrer demain.

Le chef du greffe parut hésiter. Puis, au bout d’une minute :

– Allons ! dit-il, revenez demain. On gardera la mère et l’enfant aujourd’hui encore.

– Et je ne les verrai pas jusqu’à demain ! s’écria Rigolo avec un accent si douloureux, si vrai, si ému, que le chef du greffe qui, lui aussi avait une femme et un enfant, en fut touché.

– Allons ! dit-il en souriant, je vois bien qu’il faut faire tout ce que vous voulez, mon brave homme. À la seule fin de vous être agréable, on saute à pieds joints sur tous les règlements.

– Dieu vous bénira, monsieur ! s’écria Rigolo.

Le chef du greffe appela le sous-brigadier :

– Conduisez cet homme auprès de sa femme, dit-il.

Ce sous-brigadier-là était le même qui, la veille, avait déjà guidé Rigolo à travers les corridors de la prison.

– Vous avez une fière chance tout de même, mon brave homme, lui dit-il en chemin. On n’a jamais fait pour personne ce qu’on fait pour vous.

– J’ai surtout la chance d’avoir vu mon enfant revenir de si loin, dit Rigolo ; c’est bien un vrai miracle !

– C’est ce que tout le monde dit ici, fit naïvement le sous-brigadier.

– Ah ! la chère demoiselle… murmura le croque-mort en faisant allusion à Antoinette.

– Voilà que toutes les détenues ont pour elle un respect inusité ici, répondit le sous-brigadier.

– Mais qu’a-t-elle donc fait pour être ici ?

– Elle a volé, dit-on.

– Oh ! c’est impossible !

– C’est ce qu’on prétend, du moins, dit le sous-brigadier ; mais il y a des gens qui ne veulent pas y croire.

– Elle est malade, avec ça ?

– Oui, dit le sous-brigadier, et on prétend qu’elle a une maladie bien extraordinaire.

– Il m’a semblé qu’elle avait le visage tout violet, dit Rigolo.

– Le premier jour il était noir. Elle va mieux.

– Et l’autre dame qui est avec elle ?

– C’est le même mal. Le docteur n’y comprend rien…

Comme le sous-brigadier donnait à Rigolo cette explication, ils arrivaient à la porte de la pistole.

– Entrez ! dit le sous-brigadier en ouvrant la porte.

Le croque-mort, à peine sur le seuil, vit sa femme levée, tenant son enfant dans ses bras. Elle était souriante et l’enfant ne pleurait plus. Antoinette s’était mise sur son séant et lisait. Vanda, dont le lit était tout près de la porte, regarda le croque-mort avec indifférence.

Mais celui-ci, en passant, fit un faux pas et s’appuya au lit de Vanda pour ne point tomber. En même temps il glissa sous ses couvertures le billet de Rocambole, accompagnant cette manœuvre d’un regard expressif et murmurant tout bas :

– C’est de la part du maître.

Vanda cacha le billet et répondit par un regard non moins expressif. Tandis que Rigolo embrassait sa femme et son enfant, le docteur entra.

– Eh bien ! dit-il, vous venez chercher votre enfant ?

– Ah ! monsieur, répondit Rigolo, qui maintenant ne tenait plus à rester à Saint-Lazare, car sa mission était remplie, vous croyez donc qu’on peut l’emmener ?

– J’en suis sûr, mon garçon. Couvrez-le bien, cela suffit.

Rigolo et sa femme se confondirent en excuses, en remerciements ; baisèrent tous, avec respect, les mains d’Antoinette, et quittèrent la pistole où la jeune fille et Vanda demeurèrent seules, après le départ du docteur. Rigolo, en s’en allant, avait rencontré le regard de Vanda, et ce regard disait éloquemment :

– Tu peux rassurer ceux qui t’envoient. Vanda avait déjà lu le billet de Rocambole.

Quelques heures après, Vanda et Antoinette causaient tout bas, tandis que Marton faisait le ménage de la pistole.

– Madame, disait Antoinette, serai-je bientôt guérie de ce mal singulier que vous m'avez donné ?

– L'heure de la délivrance approche, murmura Vanda.

– Mais resterai-je noire ?

– Enfant, voyez si je le suis moi-même.

Et Vanda, en effet, montra son visage qui, violacé l'avant-veille, était redevenu blanc ; ses bras et ses épaules seuls avaient encore quelques taches brunes.

– J'ai toujours soif, reprit Antoinette.

– Je vais vous chercher de la tisane, répondit la belle Marton.

Et elle sortit. Quelques minutes après, on entendit des cris dans le corridor et la voix de Marton qui appelait l'interne de service. Un quart d'heure plus tard, Marton revint, tenant à la main une assiette et sur cette assiette un bol de tisane.

– C'est cette canaille de Chivotte qui est tout en sang et qu'on vient d'amener au laboratoire, comme je m'apprêtais à revenir, répliqua Marton. Je crois bien qu'on l'a assommée là-bas. La *tisanière* était seule. J'ai posé mon bol sur la table et je suis allée chercher le médecin. Ce qui fait, mademoiselle, que la tisane est peut-être un peu froide.

Et elle tendit le bol à Antoinette, qui le prit. Mais, à ce moment, Vanda lui arrêta le bras et dit à Marton :

– Est-ce que la Chivotte était déjà dans le laboratoire quand tu as laissé ton bol sur la table ?

– Oui, madame, dit la belle Marton.

Vanda arracha le bol des mains d'Antoinette et jeta le bol sur le parquet.

– Je vous sauve d'une mort horrible, répondit froidement Vanda, tandis qu'Antoinette frissonnait…

XLII

La lettre que Rocambole avait fait parvenir à Vanda, par l'entremise de Rigolo le croque-mort, était ainsi conçue :

« Timoléon, l'agent des persécuteurs d'Antoinette, vient de faire passer à la Chivotte du poison destiné à la jeune fille. Ne la laisse plus ni boire ni manger et agis ! »

C'était laconique, comme on le voit, et Rocambole ne prenait ni le temps ni la peine d'expliquer à Vanda comment il avait su par Timoléon lui-même qu'Antoinette était en danger de mort, et que, maître de la fille de ce dernier, il le tenait en respect.

Ce silence laissait à Vanda le champ vaste pour les conjectures. Elle se dit en elle-même, tandis que la fille Marton et Antoinette la regardaient avec une sorte de stupeur, qu'elle tenait dans ses mains une vengeance terrible et immédiate. Mais elle ne crut pas devoir faire part à la jeune fille et à la fille Marton de ses réflexions ni de ses projets.

Et comme toutes deux, muettes et pâles, avaient les yeux fixés sur elle, Vanda reprit :

– La Chivotte a empoisonné la tisane.

– Oh ! jour de Dieu ! murmura la belle Marton, qui s'élança vers la porte, c'est de mes mains qu'elle va mourir !…

– Mon enfant, dit-elle, Dieu défend de se venger.

– Ah ! vous êtes bonne, madame, murmura Antoinette, qui lui prit vivement les deux mains et les pressa affectueusement.

Mais la belle Marton s'écria :

– Non ! non ! il faut que je l'extermine !…

– Et moi, je t'en prie, pardonne-lui, dit Antoinette qui avait fini par tutoyer Marton.

– Ah ! saint ange du bon Dieu, exclama la belle Marton, vous ne savez donc pas qu'elle recommencera demain.

– Demain, dit Vanda, il sera trop tard…

La belle Marton regarda la Russe et sembla, par son regard, lui demander l'explication de ces paroles, Vanda reprit :

– Ne vous ai-je pas dit, en entrant ici, que je venais pour sauver mademoiselle ?

– Oui, madame, vous me l'avez dit.

– Pour favoriser son évasion ?

– Oui, c'est vrai.

– Eh bien ! demain, M^lle^ Antoinette n’aura plus rien à craindre de Madeleine la Chivotte.

– Elle sera sortie ?

– Peut-être… dit Vanda, qui ne voulut pas s’expliquer davantage.

Mais la belle Marton s’écria de nouveau en serrant les poings :

– Ça ne m’empêche toujours pas d’exterminer la Chivotte, ça…

– Marton !… supplia Antoinette, qui la prit par le bras.

– Si tu faisais cela, dit froidement Vanda, tout serait perdu.

– Perdu !

– Oui, dit la Russe, parce que Madeleine ne manquerait pas de se vanter de ce qu’elle a fait.

– Tant mieux, dit Marton, qui ne comprenait pas encore. *Charlot* n’est-il pas là ?

Dans leur pittoresque langage, les voleurs ont donné ce singulier nom au bourreau.

– Sans doute, dit Vanda. Mais, en attendant, on nous séparerait de M^lle^ Antoinette, par précaution pure et pour la mettre à l’abri de tout danger…

– Oh ! ça, jamais, fit Marton, qui s’agenouilla devant Antoinette.

– Et séparée d’elle, ajouta Vanda, je ne pourrais plus la sauver ! Ce raisonnement si simple et si juste frappa la belle Marton.

– Mais cette misérable, s’écria-t-elle, ne sera donc pas punie ?

– Oh ! si, et d’une façon terrible, dit Vanda, dont l’œil étincela comme une lame d’épée au soleil. Elle et ceux qui l’ont payée pour commettre ce crime…

– Vrai ? fit Marton.

– Je te le jure, répondit Vanda avec un calme qui jeta l’épouvante dans le cœur plein de bonté d’Antoinette.

– Soit, reprit Marton, mais alors, madame…

Elle hésita.

– Quoi donc ? fit Vanda.

– Gardez-moi ici… retenez-moi… que je ne voie plus cette femme, ou sinon… je fais un malheur.

– Au contraire, fit Vanda, il faut que tu te contiennes et que tu revoies Madeleine.

– La revoir ! exclama la belle Marton. Ah ! malheur !

– Il le faut.

– Mais… pourquoi ?… balbutia la fille perdue, que Vanda tenait clouée sous son regard fascinateur.

– Tu vas le comprendre. La Chivotte, dans le doute où elle est d'avoir réussi dans son abominable dessein, peut essayer d'empoisonner tout ce qui sera destiné à mademoiselle.

– C'est vrai, fit Marton, frappée de la justesse de l'observation…

– Il faut même qu'elle croie, reprit Vanda, que M^lle^ Antoinette a bu la tisane.

– Comment le lui faire savoir ? demanda Marton.

– Mais d'une façon bien simple. Tu vas reprendre ce bol…

Et elle lui désignait le bol qui était entièrement vide, et qu'elle avait pris sur la table après en avoir jeté le contenu sur le parquet.

– Et puis ?

– Tu vas retourner au laboratoire, où certainement la Chivotte est encore, et où on se donne la peine d'arrêter son hémorragie.

– Bon !

– Et tu diras : M^lle^ Antoinette trouve la tisane délicieuse et je viens en chercher encore un bol.

Marton hésitait.

– Ah ! dit-elle, j'ai si peur de ne pouvoir me contenir en présence de cette canaille…

– Il le faut cependant, dit Vanda.

– Il le faut d'autant mieux, dit Antoinette en souriant, que j'ai toujours soif, ma bonne Marton.

Cette prière était un ordre.

Marton prit le bol et sortit de la pistole en disant :

– Je suis ici dans cinq minutes et vous pourrez boire de confiance, cette fois… c'est moi qui vous le dis !

Marton partie, Vanda regarda Antoinette avec mélancolie.

– Pauvre enfant ! dit-elle, vous avez des ennemis qui ne reculeront devant rien.

– Je ne leur ai pourtant jamais fait de mal, murmura Antoinette.

– Oui, mais ils ne veulent pas vous rendre votre fortune.

– Eh bien ! dit Antoinette, qu'ils la gardent et me rendent ma vie heureuse et pauvre.

– Non, dit Vanda, il faut qu'ils vous rendent tout. Le *maître* le veut.

Vanda aussi disait le *maître* en faisant allusion à Rocambole. Dans la nuit précédente, tandis que la surveillante dormait, pendant que Marceline, la pauvre mère, s'était assoupie, son enfant sur son sein, Vanda s'était glissée sans bruit jusque sur le pied du lit d'Antoinette.

Et là, elle avait dit à la jeune fille étonnée l'étonnante histoire de cet homme que les uns craignaient, que les autres adoraient, de cet homme qui s'était tour à tour appelé Joseph Fipart, le marquis de Chamery, le forçat Cent dix-sept et le major Avatar, qui était

devenu l’ami et le protecteur de Milon, et lui avait juré de rendre aux deux orphelines leur nom et leur fortune. Et Vanda avait su poétiser son héros et son dieu : elle l’avait dépeint avec cet enthousiasme terrible que la nature met au cœur de la femme forte lorsqu’elle se sent courbée tout à coup par un homme plus fort qu’elle.

Et Antoinette avait cru Vanda, et comme elle, à présent, elle avait foi dans Rocambole.

– Mais, madame, dit-elle, après un moment de silence, et un peu après que Marton fut sortie, son bol à la main, vous dites que demain je ne serai plus ici ?

– Peut-être…

– Le moment de mon évasion est donc venu ?

– Oui, mon enfant.

– Mais comment percerez-vous ces murailles ? comment ouvrirez-vous ces portes ?

– Portes et murailles tomberont quand je le voudrai… et si vous le voulez…

– Si je le veux !

– Ah ! dit Vanda, c’est qu’il faut avoir foi en moi.

– Oh ! madame…

– Foi en Rocambole…

– Soit, dit Antoinette.

– Foi en Milon.

Ce nom était décisif. Antoinette croyait en Milon comme une fille en son père.

– Ce que je vais vous demander, dit encore Vanda, c’est Milon qui vous le demande.

– J’obéirai, dit simplement Antoinette.

– Eh bien ! écoutez.

Et Vanda prit Antoinette dans ses bras et lui mit un baiser au front.

Cependant, la belle Marton était allée au laboratoire. Ainsi que l’avait prévu Vanda, la Chivotte s’y trouvait encore, et on venait de lui arrêter son hémorragie. Quand elle vit entrer Marton, son regard étincela. Marton lui dit :

– On t’a donc flanqué quelque tripotée, que tu étais tout à l’heure en bouchère ?

Et, après ce sarcasme, elle tendit son bol à la détenue, qui remuait le feu sous la chaudière, où la tisane bouillait à grande eau :

– Donne-m’en encore un bol, dit-elle ; la demoiselle en veut encore.

– L’a-t-elle trouvée bonne ? demanda la Chivotte, qui ne put retenir sa joie.

– Délicieuse ! fit Marton, qui parvint à contenir son animosité et sa colère.

– Et elle en veut encore ?

– Oui.

On remplit de nouveau le bol de Marton, qui ne quittait pas la Chivotte des yeux, et celle-ci ne s’approcha ni de la chaudière ni de Marton.

Marton posa le bol sur une assiette et s’en alla. Quand elle entra dans la pistole d’Antoinette, le médecin s’y trouvait. Il constatait avec étonnement que la jeune fille et Vanda étaient redevenues presque blanches et il se confondit en exclamations vis-à-vis des deux internes qui l’accompagnaient.

– Quand on pense, disait-il, que tandis que nous cherchons des remèdes à ce mal bizarre, la nature opère toute seule ! Jusqu’à présent, nous avons fait de la médecine expectante.

– Et la tisane nous réussit, dit l’un des internes en riant, car je crois qu’on n’a encore donné que cela à ces deux femmes.

– Eh bien, en voilà encore, de la tisane ! dit Marton qui entrait en ce moment.

Antoinette étendit la main vers le bol, le porta à ses lèvres et le vida d’un trait. Mais soudain elle poussa un cri terrible, laissa échapper le bol qui se brisa, porta la main à sa poitrine comme si un volcan s’y était allumé, se dressa tout debout, ainsi que mue par un ressort, jeta un nouveau cri et retomba inanimée sur son lit, à la grande stupéfaction du docteur et des deux internes.

– Mon Dieu ! s’écria la belle Marton, je n’ai pas lavé le bol… c’est le poison qui est resté au fond !…

Le docteur prit la main d’Antoinette ; cette main était froide. Il posa la sienne sur son cœur, le cœur de la jeune fille ne battait plus…

– Mais elle est morte ! s’écria-t-il.

XLIII

Revenons à Timoléon, à qui nous avons vu Rocambole tourner le dos le matin après l'avoir traité d'imbécile.

Timoléon avait passé une journée terrible. Il savait le poison à Saint-Lazare, et il n'avait aucun moyen de faire défendre promptement à la Chivotte de s'en servir. Rocambole avait eu beau lui dire de se tenir tranquille, Timoléon était livré à des angoisses qui devenaient plus poignantes d'heure en heure. Cette Antoinette qu'il avait persécutée, fait enlever par des bandits, confondue avec des voleurs et des femmes perdues, il aurait voulu maintenant lui sauver la vie au prix de la sienne, car la vie d'Antoinette, c'était la vie de sa fille. Il savait bien que, si Antoinette mourait, Rocambole tuerait sa fille à lui. Et cet homme, qui n'avait reculé devant rien, qui avait trahi les uns, volé les autres, et créé ce honteux métier qu'à Paris on appelle le *chantage*, mais dans le cœur de qui Dieu avait mis un sentiment honnête, comme une fleur parmi des ronces ; cet homme désespéré erra toute la journée de rue en rue, comme un corps sans âme, comme une âme en peine de son corps, regardant tout et ne voyant rien, écoutant sans entendre et oubliant même de manger.

Rocambole lui avait défendu de faire quoi que ce fût. Et Timoléon savait que Rocambole ne pardonnait pas qu'on lui désobéît. Quelquefois, il s'était arrêté au milieu de cette promenade sans but qu'il faisait à travers Paris depuis le matin, et alors, tâchant de retrouver son calme et sa présence d'esprit, il s'était dit que le sang-froid de Rocambole était de bon augure, qu'il sauverait Antoinette et que sa fille à lui ne mourrait pas.

Mais le doute et la peur le reprenaient bientôt. La Chivotte était une femme d'énergie ; elle agissait promptement. Si le poison lui était parvenu, elle s'en serait servi au plus vite. Et il n'était que trop certain, trop évident pour Timoléon que sa lettre était arrivée à son adresse.

Cet homme, qui avait longtemps blasphémé Dieu, passa aux abords d'une église et, voyant la porte ouverte, il entra. L'église était déserte ; un pâle rayon de soleil couchant errait sur les vieux vitraux. Timoléon se mit à genoux, et pour la première fois peut-être cet homme pria Dieu et lui demanda la vie d'Antoinette, c'est-à-dire la vie de sa fille bien-aimée. Il sortit de l'église plus calme avec une lueur d'espoir au cœur.

Il n'avait pas mangé depuis la veille, et il éprouvait des douleurs d'estomac dont il ne se rendait pas compte. La nuit venait, enveloppée dans ce brouillard jaune particulier à Paris, au travers duquel les becs de gaz semblent recouverts d'un crêpe. Timoléon vit un restaurant ouvert. Il y entra, s'assit machinalement à une table, et attendit que le garçon s'approchât de lui. Il avait oublié de fermer la porte. Un marchand de journaux ambulant vint alors se placer sur le seuil et cria :

– Le journal du soir !… demandez le journal du soir ! Curieux détails sur le drame qui s’est passé à la prison de Saint-Lazare !…

À ces mots, Timoléon bondit sur ses pieds, arracha un journal des mains du marchand et se sauva. Le marchand le prit pour un fou et ne pensa pas même à réclamer ses trois sous. Timoléon était déjà loin… Il avait couru se placer devant un magasin de nouveautés dont la devanture était brillamment éclairée, et là, ouvrant le journal d’une main fiévreuse, pâle, la sueur de l’angoisse au front, il cherchait les détails annoncés par le marchand. À la deuxième page, on lisait et Timoléon frissonnant lut ce qui suit :

« UN DRAME À SAINT-LAZARE

« Un événement étrange, enveloppé de mystère, vient de jeter l’émoi dans la maison d’arrêt et de correction dite prison de Saint-Lazare et qui est, comme on sait, située dans le haut du faubourg Saint-Denis.

« Une jeune fille, détenue sous prévention de complicité de vol et d’affiliation à une bande de malfaiteurs, qui se disait être d’une bonne famille, et que l’instruction a démontré être la fille d’une marchande du quartier des Halles, appelée la Marlotte, est morte aujourd’hui dans des circonstances étranges.

« La fille A… – nous croyons devoir taire son nom –, arrêtée depuis quatre ou cinq jours, avait été atteinte dès le lendemain d’une maladie de peau extrêmement rare, sinon tout à fait inconnue en Europe, mais, paraît-il, assez commune dans l’Inde et au Japon. Cette maladie change en noir les peaux les plus blanches, et couvre la langue de boutons violacés. Elle est quelquefois mortelle, mais la science assure qu’elle n’est pas contagieuse.

« Cependant, chose extrêmement bizarre, presque à la même heure où cette maladie se déclarait chez la fille A…, une autre détenue en était également atteinte. Ces deux femmes avaient été transportées dans une pistole pour y recevoir les soins que réclamait leur état.

« La fille A…, qui persistait à nier son identité et à prétendre qu’elle était innocente et persécutée, s’était fait un véritable parti parmi les détenues, grâce à sa jolie figure, à sa douceur, grâce aussi peut-être à son intimité avec une fille nommée la belle Marton, et qui exerçait sur les détenues un véritable despotisme. Une autre femme au contraire, surnommée la Chivotte, avait pris en aversion la fille A…

« Comme le mal de cette dernière n’était pas contagieux, on avait laissé dans la pistole une mère et son enfant. L’enfant, pendant la nuit d’avant-hier, a été pris du croup. La fille A…, qui affectait une grande piété, s’est mise à genoux et a prié Dieu, tout en ayant bien soin de donner à l’enfant des soins tout à fait terrestres. L’enfant n’est pas mort, il a même été sauvé ; et le bruit s’est répandu dans la prison de Saint-Lazare que la fille A… était une sainte et qu’elle opérait des miracles. Nous insistons sur ces détails pour faire comprendre ce qui s’est passé ensuite.

« La fille Madeleine la Chivotte, qui avait pris la fille A… en aversion, s’est trouvée alors toute seule de son bord et l’objet de la part des autres détenues d’une sorte d’ostracisme. Sa haine pour la fille A… s’en était augmentée. Or, ce matin, la Chivotte a été prise d’un saignement de nez et conduite à l’infirmerie. Là, elle a rencontré la fille Marton, qui préparait la tisane pour la fille A… Que s’est-il passé ?

« C’est encore un mystère. Toujours est-il que, peu après la fille A…, après avoir bu un bol de tisane, est tombée morte. La détenue Marton accusa hautement la Chivotte d’avoir empoisonné la fille A… Il y a rumeur dans la prison de Saint-Lazare et on craint une révolte.

« P.-S. Au moment de mettre sous presse, on nous adresse de nouveaux détails : Une révolte a éclaté dans la prison, à l’heure du coucher, et la Chivotte a été assommée à coups de sabots par les détenues. Elle n’est pas morte encore, mais on a peu d’espoir de la sauver. Quant à la fille A…, que l’on persiste à appeler la Sainte, son lit de mort est devenu un but de pèlerinage.

« On n’a même eu tout d’abord que ce moyen d’apaiser l’insubordination. Presque toutes les détenues ont été admises à venir, deux par deux, visiter la dépouille de la fille A… Les funérailles de cette dernière auront lieu demain. On avait songé d’abord, dans l’intérêt de la science, à faire l’autopsie du cadavre ; mais, en présence de la surexcitation extraordinaire des esprits, le directeur de la prison s’y est sagement opposé. La fille A… sera inhumée, et les détenues ne parlent de rien moins que de se cotiser pour lui acheter un terrain et l’arracher à la fosse commune qui l’attend. »

Timoléon avait lu ces détails, la sueur de l’angoisse au front. Il chancelait et n’avait plus la force de fuir. Tout à coup il s’écria, se redressant l’œil en feu :

– Oh ! mais, il faut que je sauve ma fille !

Mais alors une main s’appuya sur son épaule, et Timoléon recula. Un homme était devant lui. Cet homme était le major Avatar.

– Rocambole ! exclama Timoléon épouvanté.

Rocambole le prit par le bras et l’emmena dans une ruelle voisine, qui était sombre et déserte.

– Grâce ! grâce pour ma fille ! exclama Timoléon avec un accent de désespoir. Vous savez bien qu’il n’y a pas de ma faute…

– Je ferai grâce à ta fille si tu m’obéis, dit Rocambole.

Il était calme et froid comme la justice, cet homme qui n’avait qu’un mot à dire pour que Timoléon n’eût plus de fille.

– Oh ! parlez… que faut-il faire ? supplia celui-ci.

– Puisque tu avais refait un état civil à Antoinette, il faut qu’il nous serve à quelque chose.

Timoléon le regardait d’un air hébété.

– N’as-tu pas fait prouver clair comme le jour que M^lle^ Miller était la fille d’une femme appelée la Marlotte ?

– C’est vrai, dit Timoléon en courbant la tête.

– Eh bien ! reprit Rocambole, c’est bien le moins qu’une mère réclame le corps de sa fille.

– Ah ! fit Timoléon, stupide de douleur et d’effroi.

– Écoute-moi bien, continua Rocambole. Ceci te regarde. Si demain avant midi la Marlotte n’a pas obtenu que le corps de sa fille soit enterré au cimetière Montmartre, dans un terrain spécial, que tu choisiras avec elle, tu peux renoncer à tout jamais à revoir la tienne.

– J’obéirai !… murmura Timoléon, qui regarda cet homme étrange et eut un vague espoir.

– Voilà mille francs pour acheter le terrain, ajouta Rocambole, en mettant un rouleau d’or dans la main de Timoléon.

Il fit un pas de retraite, puis revint :

– Ah ! dit-il, puisque la Marlotte est sa mère, tu peux bien être son oncle, toi, et suivre le convoi, et veiller à ce que le corps soit déposé dans un caveau provisoire que le fossoyeur Rigolo te désignera, car nous voulons qu’Antoinette ait un monument.

Et sur ces mots, Rocambole s’éloigna.

XLIV

Tout ce que le journal racontait était rigoureusement vrai. Une espèce de révolte avait éclaté à Saint-Lazare, et après que la nouvelle de la mort d'Antoinette se fut répandue, la Chivotte fut presque assommée. Quand on la transporta à l'infirmerie, elle était dans un tel état que les médecins ne pouvaient répondre de sa vie.

La surexcitation des détenues ne s'était pas calmée après cet acte de justice sommaire. Dans une prison d'hommes, on eût fait venir de la troupe, baïonnette en avant ; mais un tel moyen répugne lorsqu'il s'agit d'une prison de femmes, et le directeur, homme fort sage, préféra suivre les bons conseils de sœur Marie. Sœur Marie était, on s'en souvient, cette religieuse qui s'était montrée si bonne pour Antoinette, et que la jeune fille, dans sa lettre à Agénor, disait être, selon elle, une femme du monde que quelque violent orage avait jeté dans la vie du cloître. Sœur Marie avait dit au directeur :

– Toutes ces femmes, la plupart sans éducation et que le vice amène ici, sont portées naturellement à la superstition. Que demandent-elles ? À voir sur son lit de mort celle qu'elles prétendent être une sainte : pourquoi leur refuser cette satisfaction ? Je réponds de les calmer et de les faire rentrer dans l'obéissance et le devoir si cette permission leur est accordée.

Le directeur avait consenti à cette mesure. Les détenues avaient donc été amenées, deux par deux ou quatre par quatre, dans la pistole où la jeune fille était couchée toute vêtue sur son lit funèbre. Marton sanglotait au pied du lit. Vanda, la compagne mystérieuse d'Antoinette, était calme et triste.

Ce spectacle avait quelque chose de simple et de grandiose tout à la fois, qui fit une impression profonde sur les prisonnières. Toutes se retirèrent après avoir baisé la main de la morte, emportant la conviction que ce dernier adieu leur porterait bonheur.

Le soir, à dix heures, Saint-Lazare était rentré dans le calme et l'obéissance. Sœur Marie, qui était la surveillante en chef du corridor Saint-Vincent-de-Paul, avait permis qu'Antoinette fût veillée par Vanda et Marton. Cette dernière pleurait toujours. Tout à coup, et comme la nuit était avancée et qu'elles étaient seules, Vanda lui mit la main sur l'épaule :

– Pourquoi pleures-tu ? dit-elle.

– Ah ! pouvez-vous me le demander ! s'écria la belle Marton avec une nouvelle explosion de douleur.

Et elle montrait le corps blanc et froid d'Antoinette…

– Ne disais-tu pas, hier encore, reprit Vanda, que Dieu avait fait un miracle en sa faveur ?

– Oh ! c'est vrai, ça.

– Eh bien ! qui te dit qu’il n’en fera pas un second ?

La belle Marton tressaillit et leva sur Vanda un œil hagard.

– Que voulez-vous dire ? fit-elle.

– Dieu, qui a sauvé l’enfant, ne peut-il pas ressusciter Antoinette ?

– Est-ce possible, mon Dieu ? fit Marton en jetant un cri de joie et d’angoisse suprême.

– Tout est possible à Dieu, répondit Vanda avec un tel accent de conviction que la belle Marton se remit à genoux et murmura :

– Ô mon Dieu ! si vous faisiez cela, qui donc oserait méconnaître votre puissance ?

– Espère, dit Vanda, qui ne voulut pas s’expliquer davantage. Mais elle avait mis l’espérance au cœur de Marton, et quand les premières lueurs de l’aube passèrent au travers des fenêtres grillées de Saint-Lazare, Marton ne pleurait plus. Les funérailles devaient avoir lieu, le matin, un peu avant midi, ou à l’issue d’une messe qui serait célébrée pour le repos de l’âme de la morte. Sœur Marie entra dans la pistole et annonça à Vanda et à Marton que la mère d’Antoinette était venue réclamer son corps, annonçant l’intention que la dépouille mortelle de sa fille ne reposât point dans la fosse commune.

– Quelle mère ? s’écria Marton indignée.

Mais Vanda mit un doigt sur sa bouche, et Marton se tut. Vanda avait reconnu la main de Rocambole dans cette circonstance. Un peu avant la levée du corps, cette femme, qui disait être la mère d’Antoinette et qui s’était présentée à Saint-Lazare en pleurant, fut introduite dans la pistole. Elle reconnut Antoinette pour sa fille et signa le procès-verbal de décès qu’on lui présenta. La belle Marton n’osa rien dire, tenue en respect par le regard froid de Vanda. Puis on apporta la bière, et Antoinette y fut placée dans son costume de détenue.

– Ah ! Madame… Madame… murmura Marton éplorée, vous voyez bien que Dieu ne fait pas de miracle…

– Espère encore… dit Vanda.

La bière fut portée à la chapelle. Les détenues avaient obtenu la permission d’assister à la messe. Vanda, quoique malade encore, se leva et voulut descendre à l’église. Tant qu’elle dura, on entendit sangloter la belle Marton. Un moment, Vanda, qui était agenouillée à son côté, se pencha vers elle et lui dit :

– Tu n’espères donc plus ?

Et Marton tressaillit encore et, une fois de plus, elle regarda Vanda, obéissant à un espoir insensé.

– Mais Dieu peut donc ressusciter les morts ? fit-elle.

– Peut-être…

C’est par une petite porte qui est au fond de la chapelle que sortent les morts. Après l’absoute, cette porte s’ouvre et laisse voir deux sentinelles, puis, derrière les sentinelles, le directeur de la prison, le médecin et les parents de la morte, si elle en a. Les employés

des pompes funèbres, qu'on n'a pas vus jusque-là, entrent alors et s'emparent du cercueil. Vivante, la détenue est entrée par le greffe ; morte, elle sort par le chemin de ronde.

En face de cette porte de la chapelle est un corridor qui y conduit ; dans le chemin de ronde est un petit bâtiment sans caractère et sans majesté, qu'on dirait destiné à servir de magasin ou de débarras. C'est la Morgue. Quelquefois, si la messe a lieu de très bonne heure, on y transporte la morte jusqu'au moment de l'enterrement. Mais on avait dispensé Antoinette de cette lugubre station. Quand on vint prendre la bière sur le catafalque, Marton jeta un cri.

– Madame ! Madame !… balbutia-t-elle en se serrant contre Vanda, vous voyez bien qu'on l'emporte !…

– Silence ! répondit Vanda. Regarde plutôt…

Et elle lui montra un des deux croque-morts qui s'étaient saisis du cercueil. Marton, stupéfaite, reconnut Rigolo… Rigolo dont Antoinette avait sauvé l'enfant ! Et Rigolo ne pleurait pas, et Rigolo semblait emporter la bière d'une morte inconnue.

– Tu vois bien qu'il espère encore, lui ! dit Vanda. Et Marton courba la tête et cessa de pleurer.

Au-dehors, dans le couloir qui mène au chemin de ronde, on entendait les sanglots bruyants de la prétendue mère d'Antoinette. Cette femme, qui s'était avancée vers la porte de la chapelle, s'appuyait sur le bras d'un homme frémissant et pâle. Marton l'aperçut et murmura :

– Timoléon !

Vanda mit encore une fois son doigt sur ses lèvres.

– Tais-toi ! dit-elle.

Et la porte du couloir se ferma sur la bière et son modeste cortège. Antoinette était hors de Saint-Lazare !

À sept heures du soir, Vanda et l'inconsolable Marton étaient seules dans cette pistole où la veille encore reposait le corps d'Antoinette…

– Ah ! madame, disait cette dernière, il n'y a plus d'espoir, allez ! Elle est bien morte, et Dieu ne la ressuscitera pas.

– Qui sait ?

– Elle est sous terre à présent, murmura la belle Marton, et la terre ne se soulèvera point…

– Tu n'espères donc plus la revoir ?

– Hélas ! non… dit la pauvre fille qui s'était reprise à pleurer.

– Tu as donc moins de foi en Dieu que moi ? Vois, je suis calme, pourtant… et j'étais venue pour la sauver…

Ces mots ramenèrent Marton au sentiment des choses de ce monde.

– Mais, madame, dit-elle, vous voilà prisonnière…

– Pour deux heures encore, dit Vanda.

La belle Marton tressaillit :

– On va donc venir vous délivrer ?

– Non, je me délivrerai moi-même.

– Vous ?

– Moi, dit Vanda avec calme. Puis, regardant la belle Marton :

– Si on te rendait la liberté, dit-elle, renoncerais-tu à ta vie de débauche et de vol ?

– Oh ! dit Marton, si Antoinette avait vécu, j'aurais voulu la servir à genoux, et Dieu m'aurait peut-être pardonné.

– Et si elle ressuscitait ?

– Madame ! murmura Marton éperdue, ne dites plus cela, vous me rendriez folle.

– Soit ; mais veux-tu sortir d'ici ?

– Avec vous ?

– Avec moi.

– Si je le veux, dit Marton ; mais quand, mais comment ?

– Réponds, le veux-tu ?

– Oui, certes, je le veux.

– Écoute-moi, alors, et dis-moi si tu connais le chemin de ronde ?

– Oh ! dit Marton, si on pouvait arriver jusqu'au chemin de ronde, ce ne serait pas bien malin de s'évader.

– Nous y arriverons… Mais silence !

On entendait dans le corridor un pas lourd et inégal, comme celui d'une personne qui aurait une jambe de bois. Vanda colla sa bouche à l'oreille de Marton.

– La sœur infirmière, dit-elle, vient m'apporter une potion calmante. Quoi que tu voies, quoi que je fasse, ne dis rien.

En effet, une seconde après, une clé tourna dans la serrure de la pistole. Vanda s'était blottie dans son lit toute vêtue. L'infirmière entra, un bol d'une main, une lampe de l'autre. Elle posa la lampe sur la table et s'approcha de Vanda :

– Comment êtes-vous ce soir ? lui dit-elle.

– Assez mal, répondit Vanda d'une voix faible. Je crois que j'ai la langue enflée.

– Voyons ! dit l'infirmière sans défiance.

Elle déposa le bol et reprit la lampe ; puis elle se pencha sur Vanda pour examiner sa langue.

Mais d’un souffle puissant, Vanda éteignit la lampe et, en même temps, l’infirmière se sentit serrée à la gorge comme dans un étau.

– Si vous criez, je vous étrangle ! dit Vanda qui avait un poignet de fer.

XLV

L’infirmière était une vieille religieuse qu’on appelait sœur Léocadie. Elle avait plus de soixante ans, et n’avait plus cette énergie que la jeunesse prête au sentiment du devoir. Grande, maigre, d’une blancheur presque diaphane : elle avait le visage uni et sans rides, et sans ses cheveux blancs et sa taille voûtée, on aurait pu la croire jeune. Sœur Léocadie, qui était à Saint-Lazare avant que les religieuses y fussent un moment remplacées par des dames laïques, y était revenue lorsque ces dernières furent dépossédées de leurs fonctions. Elle jouissait dans la prison d’une foule de libertés et d’immunités que n’avaient jamais demandées les autres religieuses, qui sortent rarement et ne franchissent jamais la porte du greffe.

Ainsi, elle avait, comme on dit, la clé maîtresse, c’est-à-dire celle qui ouvre non seulement les différentes portes de communication dans l’intérieur de la prison, mais encore celle qui permet d’arriver au greffe où commence le service des employés mâles. Sœur Léocadie ne relevait de personne, elle allait tout droit au directeur pour la moindre réclamation, sans jamais vouloir obéir à ce qu’on appelle la loi de la filière.

La démarche de sœur Léocadie était d’autant plus singulière et facile à reconnaître, qu’elle avait un pied-bot. Ce pied, armé d’une énorme chaussure, retentissait dans les corridors comme la hallebarde du suisse dans une église et rendait Léocadie reconnaissable à tout le monde. En outre elle possédait une voix chevrotante, aigre et grondeuse qui faisait sourire les bonnes sœurs. Elle était toujours de mauvaise humeur, et les employés du greffe souriaient pareillement quand ils la voyaient arriver au bureau comme une tempête, et dire en passant :

– Je vais chez le directeur et nous allons bien voir !…

Le portier du greffe se hâtait de lui ouvrir la porte intérieure, de peur d’avoir maille à partir avec elle. Or, depuis trois jours qu’elle était à la pistole, Vanda s’était livrée à une étude consciencieuse des intonations de voix de la sœur Léocadie. Marton avait vu la lampe s’éteindre ; puis elle avait entendu le bruit d’une courte lutte terminée par ces mots :

– Si vous criez, je vous étrangle !

Puis, plus rien… Vanda avait bâillonné avec son mouchoir la sœur Léocadie, à demi morte de peur.

– À l’œuvre ! à l’œuvre ! dit-elle tout bas, s’adressant à Marton.

Il était nuit, mais un rayon de lumière glissait au travers de la porte entrouverte.

Grâce à cette clarté, la belle Marton vit la Russe sauter hors du lit, garrotter la religieuse avec son fichu, la coucher dans son lit et amonceler sur elle les draps et les couvertures. Vanda dit à Marton :

– Mets-toi derrière la porte, et aussitôt que la sœur que je vais appeler sera entrée, ferme-la.

Le corridor Saint-Vincent-de-Paul était plongé dans une demi-obscurité, surtout auprès de la pistole de Vanda, qui se trouvait assez loin de l'unique réverbère. Marton, stupéfaite, vit la Russe se tenir sur le pas de la porte et appeler d'une voix qui était à s'y méprendre celle de sœur Léocadie :

– Sœur Ursule ?… sœur Ursule ?

La vraie sœur Léocadie se débattait sous les couvertures du lit de Vanda, et était si bien bâillonnée qu'il lui eût été impossible de faire entendre même un gémissement. Sœur Ursule était une jeune religieuse, toute nouvelle à Saint-Lazare, et à qui avait été dévolue la fonction de gardeuse de nuit. Vanda l'avait aperçue à l'extrémité du corridor faisant sa tournée d'inspection, une lanterne à la main. Sœur Ursule, croyant reconnaître la voix de sœur Léocadie, s'approcha sans défiance.

– Par ici ! par ici ! pistole n° 7, dit Vanda qui se retira à l'intérieur de la chambre. J'ai éteint ma lampe et nous sommes dans l'obscurité.

Sœur Ursule entra… Aussitôt la belle Marton, qui avait deviné le plan de Vanda, ferma vivement la porte. En même temps, Vanda sauta à la gorge de la jeune religieuse, la renversa sous elle et lui dit :

– Ma petite, je ne vous ferai du mal que si vous vous débattez…

Et, comme sœur Léocadie, elle la mit dans l'impossibilité de crier en se servant du fichu de Marton et le lui fourrant dans la bouche en guise de poire d'angoisse. En un tour de main, aidée par la belle Marton, Vanda eut garrotté la jeune sœur avec un drap de lit qu'elle fendit en deux coups de ciseaux. Puis les deux sœurs furent déshabillées, et sœur Léocadie débarrassée de ce soulier qui chaussait son pied-bot. Cette dernière était si épouvantée qu'elle se laissa faire et n'opposa d'autre résistance que de lever les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin. La jeune sœur, qui considérait sœur Léocadie comme sa supérieure, imita cette résignation. Ce fut l'affaire d'un quart d'heure. La belle Marton revêtit la robe et la coiffe de sœur Ursule ; Vanda s'embéguina dans les habits de sœur Léocadie et chaussa son pied gauche du fameux soulier. Puis, quand ce fut fait, elle s'arma de la lanterne de sœur Ursule, du trousseau de clés qu'elle avait pris à la ceinture de sœur Léocadie, et dit à Marton :

– Allons ! viens… Nous n'avons pas de temps à perdre.

Neuf heures sonnaient. La fausse sœur Léocadie, qui avait jeté sœur Ursule sur le lit de Marton, ferma alors la porte de la pistole, puis une religieuse, qui se trouvait à l'autre bout du corridor, l'entendit qui disait à Marton d'une voix qui était bien celle de la vraie sœur Léocadie :

– Ah ! ma petite… j'en ai vu bien d'autres !…

Puis on entendit retentir dans les corridors le fameux pied-bot.

Et les quelques religieuses, éparses encore çà et là, se gardaient bien d'aborder la quinteuse sœur Léocadie, toujours prête à chercher querelle à quelqu'une de ses compagnes. Les fausses religieuses parcoururent ainsi le long chemin qui sépare le

corridor Saint-Vincent-de-Paul du greffe. Le pied-bot annonçait sœur Léocadie ; la clé maîtresse ouvrait les portes, et Vanda grondait chaque fois qu'elle rencontrait quelque religieuse, de façon à la tenir à distance. Elle s'était si bien embéguinée dans les coiffes de la vraie sœur Léocadie, qu'on voyait à peine le bout de son nez.

D'ailleurs, elle gesticulait avec une telle animation, que la lanterne allait et venait, et laissait toujours sa tête dans une pénombre. Elle descendit l'escalier qui conduisait au greffe, toujours grondant, toujours faisant sonner son pied-bot.

Le brigadier, qui lisait son journal assis auprès du poêle, cria au portier-consigne :

– Gare ! voici sœur Léocadie qui va se plaindre au directeur pour la sixième fois d'aujourd'hui.

Vanda pénétra dans le greffe comme un ouragan, et, de la voix la plus hargneuse et la plus courroucée qu'eût jamais eue sœur Léocadie, elle dit à la belle Marton :

– Venez, ma petite, venez ! nous allons en référer au directeur ; nous verrons bien si la justice n'est pas faite pour nous.

Le brigadier, qui craignait une querelle pour lui-même, ne leva point le bout du nez de dessus son journal. Le portier-consigne se hâta d'ouvrir la porte et s'effaça respectueusement derrière. Puis, cette porte refermée, tous deux entendirent le pied-bot qui faisait vacarme dans l'escalier du directeur. Cependant Vanda, comme on le pense bien, n'alla point sonner à la porte du redoutable fonctionnaire. Au premier étage, elle se débarrassa du soulier et dit à Marton :

– Vite ! redescendons… et ne faisons pas de bruit.

À côté de la porte du greffe, à droite, dans le corridor qui est comme la portion libre de la prison, est une autre porte, presque toujours ouverte, et qui l'était du reste ce soir-là. Cette porte donne sur le chemin de ronde de la prison. C'est sur ce chemin que s'ouvrent les cuisines, la boulangerie et la buanderie de la prison. Un factionnaire s'y promène. Au bout, à droite, est une porte cochère qui donne sur le boulevard de Magenta. Cette porte est celle où passent les mortes. Il pleuvait à verse. Le factionnaire était dans sa guérite ; la nuit était sombre. Vanda s'arrêta sur le seuil de la porte.

– Mais, madame, dit la belle Marton, il faudra nous cacher quelque part ou attendre que la voiture du boulanger ou du boucher entrent demain, au petit jour. Comme ça, on peut essayer de filer.

– Je n'ai pas le temps d'attendre à demain, répondit Vanda.

Et elle se glissa, sous la pluie, jusqu'au mur du chemin de ronde, tout auprès de la porte. En cet endroit, quand on lève la tête, on voit une haute maison à locataires, dont la façade est sur le boulevard Magenta, et dont les toits dominent les murs de Saint-Lazare. Vanda tâtonna un moment le long du mur avec sa main, puis tout à coup elle rencontra une petite corde qui paraissait pendre du haut du ciel. Marton l'avait suivie, et ses yeux, habitués depuis un moment à l'obscurité, remarquèrent cette corde.

– Qu'est-ce que cela ? demanda-t-elle.

Vanda ne répondit point à Marton, mais elle secoua la corde comme elle eût fait d’un gland de sonnette. Puis elle leva la tête et fixa son regard sur le toit de la maison.

Deux minutes s’écoulèrent. La pluie tombait par torrents, et le factionnaire, encapuchonné dans son caban de drap gris, n’avait garde de quitter sa guérite.

Tout à coup, auprès de la cordelette si mince qu’on eût dit une ficelle, pendit une corde grosse comme un câble de navire, terminée par une sorte de boule ronde, véritable écheveau que les doigts de Vanda se mirent à débrouiller lestement. La boule de fil devint un vaste filet, et ce filet s’étala sur le sol devant la belle Marton étonnée.

– Tu vois bien, dit Vanda en riant, que nous n’avons pas besoin d’attendre la voiture du boulanger.

Puis elle prit Marton dans ses bras et se posa avec elle sur le filet étendu. Après quoi elle tira la cordelette une seconde fois. Alors la grosse corde remonta peu à peu, le filet s’arrondit comme un sac autour des deux femmes, les couvrant jusque sous l’aisselle. Puis le filet quitta le sol et les deux prisonnières prirent dans les airs le chemin de la liberté.

XLVI

Il est temps de revoir un des principaux personnages de notre histoire que nous avons perdu de vue depuis longtemps – Agénor.

Le jeune baron de Morlux, que nous avons laissé à la gare de l'Ouest, se mettant en route pour Rennes, où sa grand-mère, lui disait-on, l'attendait avec impatience, s'était bien en effet pris de querelle avec un officier durant le trajet et était descendu à Angers pour se battre avec lui. Agénor était brave ; en outre, il se trouvait dans une disposition d'esprit assez fâcheuse, et sa colère de quitter ainsi Paris à l'improviste et sans revoir Antoinette avait besoin de tomber sur quelqu'un.

Le train était arrivé à Angers avant le jour. Agénor s'en était allé tout droit à l'hôtel, avait demandé le livre des étrangers et l'avait consulté. Au nombre des étrangers arrivés la veille se trouvait une personne ainsi désignée :

LE MARQUIS EUGÈNE DE BARENTIN

sous-préfet de ***.

Barentin est un nom de Bretagne assez connu. Agénor apprit du garçon d'hôtel que le marquis était un jeune homme récemment nommé sous-préfet et qui se rendait à son poste.

À six heures du matin, il lui fit passer sa carte. Le jeune sous-préfet, qui rêvait d'une préfecture, s'éveilla d'un air assez maussade et écarquilla ses yeux ensommeillés pour déchiffrer la carte du baron. Mais, entre gentilshommes on se doit des égards, et puis Morlux était également un nom de Bretagne, et le sous-préfet fit prier Agénor de passer dans sa chambre.

– Monsieur, lui dit celui-ci, je m'arrête à Angers, où je ne connais âme qui vive, à la seule fin de me battre avec un officier de la garnison, à qui j'ai donné rendez-vous derrière le château à sept heures précises. Je vous crois breton ?

– Bretonnant, monsieur, dit le sous-préfet qui, devinant l'objet de sa visite, sauta à bas de son lit.

– Je ne connais donc personne ici, reprit Agénor ; mais je suis breton comme vous…

– Je le sais, monsieur.

– Et je viens vous prier de me servir de témoin.

– Un tel service ne se refuse jamais entre gentilshommes, répondit courtoisement le sous-préfet.

Il s'habilla à la hâte et dit à Agénor :

– Mais un seul témoin ne suffirait pas, et comme vous, monsieur, je ne connais personne à Angers. Cependant, il y avait hier à table d'hôte un jeune homme de bonnes

manières, avec qui j'ai échangé quelques mots, et qui m'a paru représenter, en province, quelque importante maison de commerce parisienne. Voulez-vous que je frappe chez lui ? Il est justement mon voisin.

Le jeune homme éveillé, comme l'avait été le sous-préfet, accepta le rôle qu'on lui proposait. Trois quarts d'heure après, Agénor arrivait au rendez-vous avec ses deux témoins. Cinq minutes plus tard, il avait le fer à la main, blessait coup sur coup son adversaire rendu furieux et tombait enfin d'un bon coup d'épée dans les côtes. On le transporta évanoui à l'hôtel ; il eut le délire pendant quarante huit heures. Le troisième jour, il revint à lui et songea à Antoinette ; et, comme le chirurgien du régiment qui l'avait soigné prétendait qu'il serait sur pied dans quatre ou cinq jours, il écrivit à son ami M. Oscar de Marigny, le chargeant de voir Antoinette et de lui remettre une lettre de huit pages, qu'il passa la journée à écrire. Quant à continuer son voyage vers Rennes, il n'y pensa plus un seul instant, et oublia même d'avertir sa grand-mère de sa mésaventure.

Un moment, cependant, il avait songé à écrire soit à son père, soit à son oncle. Mais Agénor était un homme de réflexion, et pendant de longues heures qu'il passa cloué sur son lit, il fit le raisonnement suivant, qui n'était pas dépourvu de logique : Ou son père et son oncle lui avaient dit vrai, et sa grand-mère désirait le voir, et alors il devait bien se garder de les avertir de ce qui lui était arrivé, car ils ne manqueraient pas de lui répondre qu'aussitôt rétabli il devait continuer son voyage – ou bien ne l'avaient-ils éloigné de Paris qu'avec l'arrière-pensée de rompre un mariage qui ne leur plaisait que médiocrement, et alors il devait revenir à Paris au plus vite et sans crier gare. Cette dernière proposition prit même dans son esprit une véritable consistance et corrobora sa résolution.

Deux jours s'écoulèrent encore pendant lesquels il fallut toute l'autorité du chirurgien pour l'empêcher de quitter Angers, au risque de rouvrir sa blessure. Enfin, le matin du cinquième jour, un homme tomba comme une bombe dans sa chambre d'auberge. Cet homme, c'était Milon. Milon était allé jusqu'à Rennes ; mais le hasard avait voulu que deux officiers montassent dans l'omnibus qui partait de la gare et se rendait à la ville. Les deux officiers s'étaient assis près du colosse, sur la banquette extérieure de l'omnibus. Ils causaient du duel qui avait eu lieu à Angers ; Milon dressa l'oreille en entendant prononcer le nom de Morlux, et, après avoir fait deux questions, il avait tout appris.

Milon retourna à la gare, prit le train d'Angers, et quelques heures après il était auprès d'Agénor. Agénor avait bien aperçu le colosse une fois, mais ses traits n'étaient point restés dans sa mémoire.

– Monsieur le baron, lui dit-il, savez-vous qui je suis ?

– J'attends que vous me l'appreniez, répondit Agénor un peu étonné.

– On m'appelle Milon.

– Milon !… Vous êtes Milon ?

– Oui, monsieur.

– Le Milon de ma chère Antoinette ?

– Ah ! je vois que vous l'aimez ! s'écria Milon, à qui l'exclamation d'Agénor alla jusqu'au fond de l'âme.

– Et c’est elle qui vous envoie ? s’écria le jeune homme.

– Non, mais je viens pour elle…

– Pour elle ?

Et Agénor regarda Milon. Le colosse lui prit la main.

– Est-ce bien vrai que vous l’aimez ? fit-il.

– Oh ! dit Agénor, pouvez-vous me le demander ?

– Et si elle courait un danger…

À ce mot, Agénor bondit hors de son lit, l’œil en feu :

– Que dites-vous ! exclama-t-il, Antoinette court un danger ?…

– Un danger de mort, dit tristement Milon.

Agénor était si faible encore qu’il faillit se trouver mal.

– Et je ne suis pas là pour la sauver ! dit-il. Ah ! partons… partons sur-le-champ !… dussé-je mourir après !…

Tout blessé, tout mourant qu’il était, Agénor voulut partir le soir même. Milon lui avait dit :

– Il m’est impossible de m’expliquer : je l’ai juré. Mais vous seul peut-être pouvez sauver Antoinette…

À la gare, Milon expédia la dépêche suivante, sous un nom convenu d’avance :

« Au major Avatar, villa Saïd, Paris.

« Nous prenons train n° 16. À Chartres, à 11 heures ; à Paris à minuit 30. Répondre à Chartres où il faut aller.

« DURAND. »

En route, Milon garda un silence obstiné sur le sort d’Antoinette. Il se borna à dire à Agénor, qui le suppliait de parler :

– Vous savez qu’Antoinette est d’une grande famille ?

– Oui.

– Qu’on lui a volé sa fortune ?

– Oui ; mais je la lui ferai rendre, dit Agénor avec enthousiasme.

– Eh bien ! ce sont les spoliateurs qui la poursuivent de leur haine et veulent attenter à son honneur d’abord, et à sa vie ensuite.

– Mais expliquez-vous donc, de grâce ! murmura Agénor d’une voix fiévreuse.

– Le *maître* vous dira tout, répondit Milon.

– Qu’est-ce que le *maître !* fit Agénor anxieux.

– Un homme qui peut ce qu'il veut, répondit Milon. Un homme qui m'a tiré du bagne et qui a pris Antoinette sous sa protection. Ah ! dit encore le colosse, à vous deux vous la sauverez !… ou je ne croirai plus à la bonté de Dieu !

À Chartres, où le train s'arrêtait dix minutes, Milon courut au télégraphe et y trouva la réponse suivante :

« À M. Durand, voyageant par le train 16.

« J'attends à la gare.

« AVATAR. »

Agénor, à mesure qu'on approchait de Paris, entrait dans un état de surexcitation qui faisait horriblement souffrir Milon. Certes, si huit jours auparavant, le jeune roué s'était livré à une foule de calculs, et, en songeant à épouser Antoinette, avait arrêté son esprit sur la possibilité d'épouser en même temps une fortune considérable, ces préoccupations égoïstes et mesquines n'existaient plus maintenant.

Agénor aimait Antoinette ardemment, saintement, et il eût donné pour elle la dernière goutte de son sang.

Rocambole attendait à la gare. Il était vêtu sévèrement et tout dans sa mise annonçait le parfait gentleman. Agénor tressaillit en le reconnaissant, car il l'avait vu au club des Asperges, le soir de sa réception.

– C'est le *maître,* dit Milon au jeune homme, de plus en plus étonné.

– Monsieur, lui dit Rocambole en laissant peser sur lui ce regard calme et froid dont le rayonnement avait quelque chose de mystérieusement fascinateur, ne vous occupez ni de ce que je suis ni de ce que j'ai pu être. Je n'ai pas le temps de vous raconter ma biographie, et je ne dois m'occuper que d'Antoinette.

Il fit monter le jeune homme dans une voiture et s'assit auprès de lui en disant à Milon :

– Nous allons chez toi.

Milon indiqua au cocher cet appartement qu'il avait loué au Gros-Caillou et dans lequel il n'avait encore passé qu'une nuit.

Une heure après, le major ouvrait la cassette qui avait été si longtemps enfouie, et tendait à Agénor stupéfait le manuscrit de la baronne Miller.

– Lisez ! lui dit-il.

Agénor, que le geste, le regard et l'accent de Rocambole dominaient de plus en plus, prit le manuscrit, le lut et jeta un cri terrible dès les premières lignes.

– Lisez ! répéta Rocambole.

Agénor poursuivit sa lecture, jeta un nouveau cri et murmura :

– Mon père !… Ô mon père !…

XLVII

Le baron Philippe de Morlux n’avait jamais beaucoup vécu avec son fils, dont il s’était séparé complètement pour retourner à ses plaisirs, aussitôt que le jeune homme avait atteint sa majorité. Cependant, Agénor aimait son père. Il l’aimait tendrement, avec ce respect que les gens de race ont coutume de se transmettre pour les ascendants.

La lecture du manuscrit tracé par la baronne Miller fut pour lui un coup de foudre. Ainsi, Antoinette était sa cousine, et la fortune d’Antoinette, c’étaient son père et son oncle qui l’avaient volée ! Et le vol n’était pas leur unique crime, car la baronne Miller était morte empoisonnée, ainsi que l’attestait une lettre signée du docteur Vincent – lettre que Rocambole mit sous les yeux d’Agénor.

Un moment foudroyé, le jeune homme se leva tout à coup, l’œil fiévreux, le geste rapide et sec, la parole brève :

– Monsieur, dit-il à Rocambole, je ne sais et ne veux savoir qui vous êtes ; il me suffit que de tels secrets soient en vos mains, pour que ce soit à vous que je fasse part de ma résolution. La race de Morlux, honorable entre toutes, jadis, ne se déshonore pas pendant deux générations consécutives. J’épouserai Antoinette, et je lui rendrai sa fortune tout entière.

– Monsieur, répondit Rocambole avec calme, je croyais que Milon vous avait dit qu’Antoinette avait disparu.

– Disparue ! exclama Agénor, qui chancela à ce nouveau coup.

– Mais, dit Rocambole, nous avons retrouvé sa trace, et vous allez pouvoir, grâce à des documents authentiques, la suivre jour par jour et heure par heure.

– Disparue ! disparue ! balbutiait Agénor, qui sentait sa raison lui échapper.

Rocambole étala alors sur la table une espèce de dossier dont toutes les pièces étaient numérotées. La première était cette fausse lettre du baron Philippe de Morlux invitant Antoinette à venir le voir.

– Ce n’est pas là l’écriture de mon père ! s’écria Agénor.

– Non, sans doute, mais je vous ferai remarquer que, à peu près à l’heure où on enlevait Antoinette, votre oncle Karle vous mettait en chemin de fer.

– Oh ! lui ! s’écria Agénor, il est capable de tout !

– Attendez… dit Rocambole.

Et il plaça sous les yeux du jeune homme la seconde pièce : c’était le procès-verbal d’arrestation d’Antoinette que Timoléon s’était procuré non sans peine.

Mais Timoléon voulait trouver sa fille et il eût, au besoin, volé les archives de la police.

– Arrêtée !… arrêtée… exclama Agénor, qui couvrit son front de ses deux mains.

– Avec des voleurs et des femmes de mauvaise vie, dit Rocambole. Et il tendit au jeune homme une troisième pièce qui était la confession pleine et entière de Timoléon. Les coups de foudre se succédaient pour Agénor ; mais il semblait que son énergie vaincue retrouvât une vigueur et une vie nouvelles, à mesure que s'accumulaient pour lui les preuves de l'infamie de son père et surtout de son oncle.

– Ah ! dit-il enfin, je n'attendrai pas une heure, pas une minute !

Il voulut s'élancer vers la porte.

Rocambole le retint :

– Où allez-vous, monsieur ? dit-il, toujours impassible.

– Je vais à Saint-Lazare ! s'écria Agénor, à qui ce mot terrible sembla déchirer la gorge.

– À Saint-Lazare ?

– Oui, et il faudra bien que les portes s'ouvrent devant moi, que le directeur m'écoute, que l'aumônier se lève, descende à la chapelle, et célèbre à l'instant une messe nuptiale… ; il faut que la réparation soit égale à l'insulte, il faut… que le monde entier sache que le baron de Morlux est allé épouser sa femme à Saint-Lazare !…

Un sourire glacial vint aux lèvres de Rocambole.

– Monsieur le baron, dit-il, ces choses-là ne se font et ne se disent que dans les romans. La vie réelle est plus positive. Si une pareille chose était possible, vous creuseriez un abîme entre cette jeune fille et vous. Le monde ne vous permettrait pas d'épouser Antoinette quand vous auriez envoyé votre père à l'échafaud !

Ce mot arracha à Agénor un de ces frissonnements terribles, un de ces cris d'angoisse que nulle parole humaine ne saurait retracer.

– L'échafaud ! balbutia-t-il.

Et il lui sembla, en effet, que les bras rouges de la guillotine se dressaient devant lui, qu'un homme en montait les degrés, et que cet homme… c'était son père !… Il prit sa tête à deux mains, pirouetta un moment comme si le feu céleste l'eût frappé. Puis, apercevant sur la cheminée les pistolets de Rocambole, il se précipita dessus.

– Que faites-vous ? fit celui-ci en les lui arrachant.

– Laissez-moi me tuer ! murmura le pauvre jeune homme.

– Et Antoinette ? fit Rocambole.

Agénor jeta un nouveau cri :

– Mais que faire alors, dit-il, que faire, mon Dieu ?

– Il faut d’abord avoir le courage de tout lire et de tout apprendre, répondit sévèrement Rocambole.

Et il lui tendit le billet que le vicomte Karle de Morlux avait écrit au crayon, et remis dans le fiacre à Timoléon. Ce billet, d’un laconisme épouvantable, disait :

« Il faut qu’Antoinette soit morte demain soir ! »

– Morte ! morte ! s’écria Agénor en délire.

– Je ne sais si le poison est parvenu à destination, dit Rocambole, mais venez avec moi…

– Où me conduisez-vous ? demanda le jeune homme, que la folie commençait à étreindre.

– Voir Antoinette, répondit Rocambole.

– Ah ! vous voyez bien !… s’écria Agénor, que nous allons à Saint-Lazare.

– Non, dit Rocambole, ce n’est plus à Saint-Lazare qu’elle est.

– Où est-elle donc, mon Dieu ?

– Venez !… vous le saurez !…

Et il l’emmena, le tenant par un bras, tandis que Milon le prenait par l’autre ; car Agénor, brisé par tant d’émotions, ne pouvait plus se soutenir. Rocambole avait repris ses pistolets sur la cheminée et les avait passés à sa ceinture.

Milon et lui portèrent Agénor dans le fiacre qui était resté à la porte, et Rocambole dit au cocher :

– À Montmartre, rue du Chemin-des-Dames.

– Maître… maître…, murmura Milon bouleversé, qu’avez-vous donc fait d’Antoinette ?…

– Tais-toi !… et souviens-toi !… dit Rocambole. La voiture partit.

Elle monta lentement par ces chemins déserts à une heure du matin, qui, du quartier des Champs-Élysées, conduisent aux Batignolles, en traversant des terrains vagues et des rues en construction. Sur le boulevard extérieur, le cocher, auprès duquel Timoléon était monté pour lui indiquer la route à suivre, prit la Grande-Rue, puis entra dans le Chemin-des-Dames.

Agénor, accablé sous le poids des révélations qui venaient de lui être faites, n’avait pas prononcé un mot durant le trajet. Mais quand il se vit dans ce chemin désert et plongé dans les ténèbres, lorsqu’à ce mur blanc qui le bordait d’un côté il reconnut le cimetière Montmartre, il s’écria d’une voix brisée :

– Oh ! mais, c’est au cimetière que vous me conduisez… Rocambole ne répondit pas.

– Antoinette est morte ! dit-il encore.

Même silence. La voiture s’arrêta. Elle était à la porte de cette maison où, l’avant-veille, la police était venue pour arrêter Rocambole. Un homme vint ouvrir. C’était Rigolo

le croque-mort. Rocambole avait pris Agénor dans ses bras et l'avait sorti de la voiture. Agénor se fût affaissé sur le sol si Milon ne fût venu en aide à son maître en prenant le jeune homme sous ses aisselles. Et il le porta dans le logement de Rigolo.

Il y avait là trois femmes vêtues de noir, dont l'une, la fille Marton, pleurait à chaudes larmes. Les deux autres, on le devine, étaient Marceline, la femme du croque-mort, et Vanda. Agénor regardait tous ces inconnus avec une sorte de stupeur et n'osait comprendre.

Cependant, il fit un pas en arrière en voyant l'habit de Rigolo, l'habit de drap noir mat des pompes funèbres, avec le chapeau garni d'un crêpe. Les trois femmes se trouvaient dans la première pièce. La porte de la seconde était fermée.

– Antoinette ? où est Antoinette ? s'écria Agénor.

– Elle est près d'ici, répéta Rocambole.

– Ah ! vous n'osez me dire la vérité ! s'écria le jeune homme, Antoinette est morte !…

Rocambole alla vers une table sur laquelle était un papier.

– Tenez, dit-il, lisez !…

Et il mit sous les yeux d'Agénor éperdu le procès-verbal de décès de la fille A… dressé à Saint-Lazare et signé par quatre témoins. Dans le procès-verbal, il était dit : que la fille A…, décédée, était bien la fille de la Marlotte, marchande à la toilette du quartier des Halles !… Agénor se laissa tomber foudroyé sur son siège. Pendant quelques minutes, il demeura la tête dans ses mains, anéanti, les yeux enflammés et vides de larmes. Puis tout à coup, il se releva :

– Antoinette est morte, dit-il, je n'ai plus rien à faire en ce monde. Laissez-moi me tuer.

Et d'un geste suppliant, il demandait à Rocambole les pistolets que celui-ci avait passés à sa ceinture. Mais Rocambole lui dit :

– La fille Antoinette, comme dit l'acte de décès, est morte, en effet, monsieur, et son corps a été transporté au cimetière Montmartre, dont nous ne sommes séparés que par le mur qui borde cette rue. Mais elle n'est point inhumée encore, on lui élève un monument, et en attendant son corps a été déposé dans un caveau provisoire ; ne voulez-vous pas voir une dernière fois celle que vous avez aimée ?

Agénor jeta un cri insensé :

– La voir ! dit-il, la voir !… Antoinette !… Je pourrai donc me tuer sur ton cercueil !

– Venez, dit Rocambole, qui le prit par la main et fit signe à Rigolo le croque-mort…

XLVIII

Rocambole entraîna Agénor hors de la maison. Le jeune homme était soutenu par une sorte d'énergie fiévreuse. Rocambole l'avait pris sous le bras, et Milon marchait à côté de lui tout frissonnant.

Au bout du Chemin-des-Dames, à droite, le mur du cimetière avait une crevasse ou plutôt une brèche d'environ deux mètres de largeur. Le terrain du cimetière est un argileux dans lequel l'eau séjourne quelquefois en abondance durant l'hiver. Il en résulte de graves dégâts pour les murs, qui sont parfois complètement déchaussés. Alors on jette par terre la portion de mur avariée pour la reconstruire à neuf. Rigolo marchait en avant, et ce fut par cette brèche qu'il fit entrer Rocambole, Agénor et Milon.

La nuit était noire, quelques gouttes de pluie tombaient encore. Les voyageurs nocturnes qui s'engageaient ainsi dans le champ des morts marchaient sur un sol glissant et détrempé, guidés par les pierres blanches se détachant sur l'horizon, funèbres étoiles de ce ciel de la mort. Parfois, et bien qu'ils fussent guidés par Rigolo, Rocambole et Agénor se heurtaient au grillage d'une tombe ou à une croix noire dressée sur une fosse encore veuve de pierre ou de gazon. Agénor marchait comme un homme que la mort a déjà pris par la main. De grosses larmes silencieuses coulaient sur ses membres.

– Oh ! disait-il, s'arrêtant parfois, tant il était faible, mon Dieu ! donnez-moi la force d'arriver jusqu'à sa tombe, de la voir une dernière fois… Je suis dans le champ du repos… c'est ici que je veux rester…

– Venez, répéta Rocambole.

Les quatre hommes avançaient toujours, et ils venaient de passer sous une voûte qui sépare l'ancien cimetière du nouveau. En ce moment, un long aboiement se fit entendre, et un énorme chien, dont les yeux flamboyaient comme des tisons, arriva en bondissant sur les visiteurs furtifs. Mais Rigolo se borna à siffler, accompagnant son coup de sifflet de ces mots : « Paix, Phanor ! » Le chien se tut. Il appartenait au gardien du cimetière ; et de même que le chien d'officier caresse tous les soldats du régiment, celui-là connaissait tous les croque-morts et les flattait de ses cris et du balancement de sa queue.

– Paix ! répéta Rigolo.

Le chien étouffa ses grognements d'amitié, comme tout à l'heure ses hurlements de gardien fidèle, et il se contenta de lécher les mains de Rigolo. À mesure qu'on avançait, Agénor sentait une sorte d'énergie fiévreuse succéder à sa prostration, et en même temps sa tête s'égarait quelque peu.

– Vous me prêterez vos pistolets, n'est-ce pas ? disait-il à Rocambole, je me tuerai ici… je suis tout porté au cimetière…

– Vous devenez fou, lui dit Rocambole ; c'est la douleur qui vous égare…

– Je ne dis pas, fit-il avec un accent hébété.

Rocambole poursuivit :

– Pour vous et pour elle, il vaut mieux qu'elle soit morte.

Agénor s'arrêta brusquement, cherchant à travers les ténèbres à voir les traits de Rocambole et paraissant lui demander l'explication de ces paroles. Rocambole continua :

– Sans doute, il vaut mieux pour elle qu'elle soit morte, car le crime de votre père et de votre oncle l'aurait poursuivie sans cesse.

– Mon père !… balbutia Agénor. Ah ! c'est juste, poursuivit-il d'un accent qui touchait à la folie, c'est mon père qui a été son bourreau.

– Non, dit Rocambole, votre père est un homme faible, qui n'a jamais été criminel que parce qu'il a été entraîné par votre oncle.

– Mon oncle ? Ah ! vous avez raison, dit Agénor, c'est un misérable !

– Or, poursuivit Rocambole, si Antoinette avait vécu, Milon et moi, nous aurions voulu non seulement la défendre, mais lui rendre sa fortune… mais frapper ses persécuteurs…

– Je la vengerai ! dit Agénor avec un cri de rage.

– Sur votre père ? Agénor recula.

– Non, dit-il, puisque vous convenez vous-même que mon père est un homme faible et plus malheureux que coupable.

– Sur votre oncle, alors !…

– Oui, dit Agénor, il n'y a aucune loi morale qui défende à un neveu de se battre avec son oncle, et je tuerai mon oncle, à l'épée… au pistolet… je ne sais pas !… mais je le tuerai !…

– Vous dites cela, reprit Rocambole, qui marchait toujours et sur le bras duquel Agénor avait cessé de s'appuyer, car il avait, en prononçant le mot de vengeance, retrouvé toute sa vigueur – vous dites cela parce que Antoinette est morte ; mais si elle vivait, s'il vous fallait aller dire à votre père : La femme que j'aime et que je voulais épouser, vous l'avez persécutée, dépouillée…

– Taisez-vous ! murmura Agénor, qui se reprit à trembler. Peu après, Rigolo s'arrêta et dit :

– C'est ici.

On était arrivé au bord d'une immense fosse, de plusieurs mètres de profondeur, et qui ressemblait à un abîme. Jusque-là, le croque-mort et ceux qui le suivaient avaient marché dans l'obscurité. Mais alors, Rigolo tira de sa poche un briquet et une mèche soufrée. La mèche allumée répandit autour d'eux une lueur bleuâtre et presque livide, mais qui permit à Rocambole et à Agénor de voir une échelle qui descendait dans la fosse commune.

– Suivez-moi ! dit Rigolo.

Et il s'engagea le premier sur l'échelle. Agénor avait été si bien repris par son tremblement nerveux et cette extrême faiblesse qui s'était emparée de lui une heure

auparavant, que Rocambole dit à Milon :

– Porte-le !

Milon, les cheveux hérissés, murmurait d'une voix brisée :

– Mais c'est donc bien vrai qu'elle est morte !…

Rocambole le regarda sévèrement :

– Mais porte donc monsieur, dit-il.

Le colosse prit dans ses bras Agénor et le souleva comme il eût fait d'un enfant. Puis il s'engagea sur l'échelle, dont Rocambole descendait les derniers degrés. En bas de l'échelle, il y avait une excavation protégée par une voûte en maçonnerie.

– Par ici, dit Rigolo, qui élevait sa mèche au-dessus de sa tête pour éclairer ses compagnons.

Rocambole le suivait. Agénor, que Milon portait toujours, se trouva alors dans une espèce de corridor souterrain dans lequel il y avait, à droite et à gauche, des cercueils superposés. Ce souterrain était un de ces caveaux provisoires où l'on dépose les morts qu'attend une sépulture particulière. Milon tremblait aussi fort qu'Agénor, dont les dents claquaient sous le poids d'une terreur vertigineuse. Enfin, Rigolo s'arrêta devant une bière en simple bois blanc.

– C'est là !… dit-il.

Agénor s'échappa des bras de Milon, se précipita sur le cercueil, qu'il couvrit de son corps, et s'écria d'une voix brisée par les sanglots :

– Antoinette !… chère Antoinette !… toi qui étais déjà ma femme devant Dieu…

Et il versait de grosses larmes, se tordait les mains, et, tout à coup, relevant la tête :

– Oh ! tuez-moi, monsieur ! tuez-moi, par pitié ! disait-il à Rocambole. Mais Rocambole fit un signe à Milon, plus pâle qu'un fantôme et sur le visage décomposé duquel la flamme de la mèche soufrée jetait ses tons livides. Et Milon arracha Agénor de dessus le cercueil. Alors, sur un nouveau signe du maître, Rigolo se baissa, dévissa le couvercle de la bière, qui ne tenait que légèrement, et Agénor, que Milon maintenait avec peine, jeta un nouveau et suprême cri… C'était bien le cercueil d'Antoinette. La jeune fille était étendue les mains croisées sur sa poitrine, encore revêtue de l'affreux costume de Saint-Lazare.

– Mais elle a l'air de dormir ! s'écria Agénor en se précipitant de nouveau sur le cercueil, et cette fois en approchant ses lèvres du front glacé de la morte.

Puis on l'entendit répéter avec des sanglots :

– Antoinette… ma bien-aimée… Non, il n'est pas possible que Dieu t'ait rappelée à lui… Antoinette, ma vie… mon amour… ne m'entends-tu pas ?… et ne vas-tu pas sortir de ce sommeil léthargique qui t'étreint ?…

Et il la couvrait de baisers pieux, puis se relevait et regardait les trois témoins de son désespoir, mornes et silencieux tous trois, et puis encore il s'agenouillait de nouveau et promenait ses lèvres fiévreuses sur ce front qui avait la froideur du marbre, répétant :

– Antoinette !… Antoinette !… Non, il est impossible que Dieu l’ait permis… Non, Antoinette, tu n’es pas morte !…

Mais alors, Rocambole le prit par le bras et le força de se relever ; puis, appuyant sur lui ce regard devant lequel tout tremblait et se courbait frissonnant, ce regard calme et terrible à la fois qui justifiait si bien ce nom de *maître*, qu’on lui donnait :

– Et si elle n’était pas morte, en effet ? dit-il.

XLIX

Agénor jeta un cri. Puis il demeura comme pétrifié, sans voix, sans haleine, regardant Rocambole d'un œil stupide. Milon, lui aussi, avait poussé un cri, mais c'était un cri de soulagement. Car le colosse, même en voyant la jeune fille étendue dans son cercueil, n'avait pu croire tout à fait que le *maître,* celui qui pouvait tout, l'eût laissée mourir.

– Oui, répéta Rocambole, si elle n'était pas morte, que feriez-vous ?

– Oh ! ma raison s'égare !… balbutia Agénor, qui s'était repris à trembler.

– Si ce sommeil, qui a les apparences de la mort, poursuivit Rocambole, n'était, en effet, qu'un sommeil léthargique, je vous le demande, que feriez-vous ?

– Oh ! répondit Agénor, d'une voix égarée, vous me le demandez !… Si Antoinette n'était pas morte… mais elle serait ma femme !…

– Et sa fortune ?

– Il faudrait bien qu'on la lui rendît !… s'écria-t-il.

– Et sa mère assassinée… la vengeriez-vous ?…

Il jeta un cri encore, et un nom passa sur ses lèvres comme s'il les eût brûlées.

– Mon père !…

– Antoinette pardonnerait peut-être à votre père…

Ces mots produisirent sur Agénor une sensation électrique qui lui parcourut tout le corps :

– Oh ! dit-il, je tuerai mon oncle.

– Non, dit Rocambole, ce n'est pas vous qui le frapperez…

– Et qui donc ? demanda le jeune homme tout frémissant.

– Moi, dit Rocambole, avec son calme terrible.

– Mais Antoinette est morte !… dit Agénor, qui s'agenouilla de nouveau devant le cercueil et éclata en sanglots.

– Oui, répondit Rocambole, la fille A…, comme disent les journaux, la prisonnière de Saint-Lazare, qui avait pour mère la Marlotte, est morte, et les livres mortuaires de la prison en font foi ; mais Antoinette Miller, votre cousine, votre femme…

Il s'arrêta. Agénor joignit les mains.

– Achevez… achevez !… supplia-t-il.

– Celle-là, dit Rocambole, elle peut sortir de son cercueil, elle peut rouvrir les yeux, elle peut vivre et placer sa main dans la vôtre, si je le veux…

Milon avait au front la sueur de l'angoisse, et on eût entendu les battements du cœur de Rigolo.

– Si vous le voulez ? s'écria Agénor.

– Si je le veux ! dit Rocambole.

– Oh ! je le savais bien ! exclama Milon, que le maître se jouait de la mort et qu'elle lui obéirait !

– Et pourquoi ne le voudriez-vous pas ? demanda Agénor frémissant.

– Je ne le voudrai pas si vous me résistez…

– Moi ?

– Si vous ne me jurez pas, sur l'honneur, ici même, devant ce corps inanimé, de m'obéir aveuglément, quoi que je veuille et quoi que je fasse…

– Je vous obéirai… je serai votre esclave… je vous le jure !… répondit Agénor d'une voix haletante… mais rendez-moi Antoinette…

Et il n'osait plus se pencher sur le cercueil.

– Oh ! pas ici, dit Rocambole… On ne réveille pas les vivants au milieu des morts !

Alors, il se pencha à son tour sur la bière, prit la morte dans ses bras et la souleva.

Puis il la tendit silencieusement à Milon. Milon eut alors ce rugissement joyeux de la lionne emportant son lionceau pour le soustraire à tout danger… Et il la pressa sur son cœur, riant et pleurant, puis il s'élança hors du caveau et prit la fuite. Mais Rocambole et Rigolo le suivaient, soutenant toujours Agénor. Quand ils furent hors du caveau provisoire, Rigolo éteignit sa torche, et le voyage à travers l'obscurité et la boue gluante du cimetière recommença.

– Ô l'enfant de ma maîtresse bien-aimée ! disait le bon Milon en courant et serrant sur sa poitrine le corps de sa chère Antoinette : ô toi, que j'aime comme ma fille… tu vas donc rouvrir les yeux ?… tu vas donc revenir à la vie ?… car le maître l'a dit… et le maître ne ment jamais !…

Et Milon courait, emportant son fardeau comme un avare son trésor, et il arriva à la brèche du cimetière bien avant Rocambole et les autres. La porte de la maison était restée ouverte, et un filet de lumière, qui partait du logement de Rigolo et de Marceline, guidait maintenant Milon. Il entra comme une bombe, comme le tonnerre, riant et pleurant de plus belle. Et il déposa sur le lit de Marceline la jeune fille, toujours immobile et froide, aux yeux de Vanda et de Marton.

– Vous voyez bien qu'elle est morte, dit alors la belle Marton, qui pleurait toujours.

– Non, répondit Vanda ; et comme elle est déjà sortie de sa tombe, elle va sortir de ce sommeil de mort qui l'oppresse.

Rocambole entra, suivi d'Agénor et de Rigolo.

Le *maître* s'approcha du lit, contempla silencieusement une minute la pauvre fille qui, en effet, paraissait dormir, et tressaillit profondément :

– Qu'elle est belle ! dit-il.

C'était la première fois que Rocambole voyait Antoinette, et cependant, on savait quels efforts il avait fait pour la sauver. Agénor s'était agenouillé devant le lit, et il tenait dans ses mains la main glacée d'Antoinette.

– Écoutez-moi, dit alors Rocambole. Il m'eût été possible de faire sortir Antoinette vivante de Saint-Lazare, mais je ne l'ai pas voulu ; il ne faut pas que celle qui doit être un jour votre femme puisse être jamais soupçonnée d'avoir été en contact avec des femmes perdues ; il ne faut pas non plus que ce misérable que vous reniez désormais pour votre oncle, cet infâme vicomte Karle, à qui sans déshonorer le nom qu'il porte, car ce nom c'est le vôtre, je réserve un châtiment terrible, sorte un moment de la sécurité où l'a plongé le décès de la femme enfermée à Saint-Lazare. Comprenez-vous ?

– Oui, dit Agénor, mais elle est toujours là !… froide, inanimée… morte, peut-être.

– Je vais lui rendre la vie, dit Rocambole.

Alors, un silence se fit, pendant lequel on eût entendu les pulsations de tous les cœurs.

La belle Marton avait cessé de pleurer, et ses yeux, maintenant, rayonnaient d'espoir. Rocambole regarda encore Agénor.

– Écoutez-moi bien, dit-il, je ne suis ni médecin, ni savant, ni charlatan, ni sorcier. L'état où se trouve cette jeune fille est un état de catalepsie complète. J'ai eu autrefois des relations avec un médecin nègre qui avait fait une étude approfondie des poisons, et je tiens de lui une substance qui amène cette catalepsie dont je vous parle et dont vous voyez un exemple. Cette substance se nomme le *curare*. C'est le poison dans lequel les Indiens trempent leurs flèches. Ses effets sont foudroyants ; il fait passer l'homme le plus robuste à un état de paralysie qui ressemble tellement à la mort, que nul ne peut affirmer que la personne foudroyée ne soit pas véritablement trépassée.

– Après ? après ? fit Agénor avec angoisse.

– Antoinette, poursuivit Rocambole avec calme, a pris une pilule de curare, de la grosseur d'une tête d'épingle, et soudain le cœur a cessé de battre, le sang de circuler et son corps est devenu froid comme il l'est encore…

– Maître, maître, murmura Milon, rendez-lui donc bien vite la vie, car, ne le voyez-vous pas ? M. Agénor et moi nous nous sentons mourir…

– Attends encore…

Et Rocambole continua :

– Il faut un temps assez long pour que le curare qui, en dix secondes, a amené la mort apparente, produise la mort réelle ; et, dans l'intervalle, il suffit de l'emploi d'un autre poison pour le paralyser complètement.

En même temps, Rocambole tira de sa poche un petit flacon d’un demi-pouce de longueur, soigneusement fermé, et avec le flacon une lancette. Le flacon contenait une petite liqueur blanchâtre. Puis il dit encore :

– Je vais tremper ma lancette dans ce flacon, puis je piquerai le bras de cette jeune fille et, sur-le-champ, ce corps inanimé tressaillira, le cœur battra, le sang reprendra son éternel voyage du cœur aux extrémités et des extrémités au cœur. Puis, avant une heure, Antoinette ouvrira les yeux…

– Faites vite, maître !… s’écria Milon avec anxiété.

Et comme le lit ne touchait point au mur, Vanda et la belle Marton, qui suspendait son haleine, passèrent dans la ruelle pour mieux voir le miracle de la résurrection. Rocambole se pencha sur la jeune fille, retroussa la large manche de la robe prisonnière et mit à nu un bras blanc comme l’albâtre avec de belles veines bleues. Puis, débouchant lestement le flacon, il y trempa sa lancette, et approcha le petit instrument de l’une de ces belles veines où le sang paraissait figé. En ce moment, Milon, le colosse, fut pris d’une telle faiblesse qu’à son tour il fut obligé de s’appuyer sur Agénor. Agénor vivait un siècle en une seconde. L’acier mordit la chair, la lancette piqua la veine. Puis Rocambole recula et attendit.

Mais la morte ne bougea pas, et Rocambole, au bout d’une minute qui fut une éternité, pâlit tout à coup et devint livide. Rocambole eut ce terrible frémissement de narines qui d’ordinaire trahissait ses plus violentes émotions.

– Ah ! elle est morte ! s’écria Agénor avec une explosion de douleur.

– Mon Dieu ! murmura Rocambole frémissant, aurais-je trop attendu ?

Et il recula encore, ses cheveux hérissés, son œil désespéré fixé sur Antoinette endormie du sommeil suprême…

L

L’éternité passa dans les trois minutes qui suivirent.

Rigolo soutenait Agénor dans ses bras. Milon s’était laissé tomber à genoux ; un flot de larmes un moment contenues jaillissait maintenant des deux yeux de Marton, qui répétait d’une voix déchirante :

– Morte ! morte !…

Vanda regardait le maître et, pour la première fois, elle doutait de lui. Rocambole avait un frémissement par tout le corps, et ses narines dilatées aspiraient l’air bruyamment.

– Morte ! bien morte ! répétait Milon, le visage baigné de grosses larmes, qui coulaient lentement et une à une.

– Ah ! ma bien-aimée !… s’écria Agénor, qui, pris d’un accès de douleur folle, se dégagea des mains de Rigolo et voulut se précipiter sur le corps d’Antoinette.

Mais Rocambole le repoussa. Puis, trempant de nouveau sa lancette dans le flacon, il retroussa la manche du bras droit, comme il avait mis à nu le bras gauche, et il piqua une autre veine. Il y eut encore un moment d’espoir…

Milon se dressa lentement ; Agénor joignit les mains ; Marton suspendit ses cris et ses larmes… Quant à Vanda, elle regarda le maître. C’était sur son visage désormais qu’il fallait chercher si Antoinette était bien réellement morte.

Une minute s’écoula encore… Antoinette conservait la raideur et l’impassibilité de la mort. Rocambole se tourna vers Agénor, prit les pistolets qu’il avait à sa ceinture et les lui tendit :

– Monsieur, dit-il, je vous demande deux minutes encore. Si dans deux minutes il ne s’est produit aucun tressaillement dans le corps de votre fiancée, c’est qu’elle sera véritablement morte. Alors, monsieur, je vous le demande en grâce, avant de vous tuer vous-même, tuez-moi !…

Agénor prit les pistolets et ne répondit pas, et Milon, l’esclave fanatique du maître, Milon ne les lui arracha point. Rocambole tira sa montre – un chronomètre qui marquait les secondes. Puis il découvrit la poitrine de la morte, et, l’œil fixé sur cette aiguille, qui en ce moment mesurait sa destinée, il posa la main sur le cœur. L’aiguille marchait, et l’on entendait le tic-tac du chronomètre, tant les personnes qui se trouvaient là faisaient silence.

Vanda regardait toujours le maître ; le maître, agité d’un frémissement convulsif ; le maître, dont la vie tout entière semblait s’être réfugiée dans le regard. Et l’aiguille marchait toujours, et Antoinette conservait l’immobilité de la mort. Mais comme la cent vingtième seconde allait suivre les autres, Rocambole retira brusquement sa main et il

appuya sa tête sur la poitrine de la jeune fille, l'oreille reposant sur le cœur. Puis, soudain, cette tête se releva et le visage livide subit une transformation complète :

– … Elle vit ! dit-il.

Et son œil brilla d'une telle joie qu'un cri de délivrance se dégagea de toutes ces poitrines oppressées.

– Elle vit, répéta Rocambole avec l'accent de la conviction : j'entends les battements de son cœur.

Ce fut alors une scène impossible à rendre. Rocambole attira Agénor et lui fit placer son oreille sur la poitrine d'Antoinette. Et Agénor s'écria :

– … Et moi aussi, j'entends battre le cœur ! Puis ce fut le tour de Vanda, puis celui de Milon… Et la belle Marton se mit à genoux et murmura :

– Mon Dieu ! nous avons pourtant douté de votre bonté.

Le cœur d'Antoinette battait distinctement, en même temps qu'une sorte de chaleur montait des profondeurs du corps à la surface et remplaçait ce froid glacial qui avait fait croire à la mort.

– Ô ma bien-aimée ! s'écria Agénor, qui, se précipitant de nouveau sur Antoinette endormie, voulut la prendre dans ses bras.

Mais Rocambole l'arrêta encore.

– Arrière tous ! dit-il.

Et comme on s'éloignait du lit, repris par l'angoisse, il rassura tout le monde d'un mot :

– Elle vit, dit-il, et je réponds d'elle… Mais ne croyez pas que la catalepsie cesse tout de suite. Le curare avait agi si promptement sur cette organisation délicate, qu'une heure de plus, il était trop tard, et les effets du contrepoison seront longs à se produire.

– Mais quand rouvrira-t-elle les yeux ? demanda Agénor d'une voix étranglée.

– Dans une heure.

Les lèvres d'Antoinette s'entrouvrirent légèrement alors. Rocambole se pencha et recueillit un souffle si faible qu'on eût dit un dernier soupir.

– De la chaleur ! de la chaleur ! dit-il.

Et il jeta sur elle sa pelisse doublée de fourrure, qu'il avait un instant déposée sur une chaise. La jeune fille fut confiée aux soins des trois femmes et Rocambole fit un signe à ses compagnons, qui le suivirent dans la rue.

– On va la déshabiller, dit-il. La chaleur du lit lui est nécessaire.

Comme ils se groupaient sur le seuil extérieur de la porte, Rocambole murmura :

– Il a été un moment où j'ai cru que j'allais mourir !

– Maître, maître, murmura Milon, qui pleurait à chaudes larmes, vous êtes grand comme le monde.

– Mais qui êtes-vous donc, vous qui jouez avec le tombeau ? s'écria Agénor en lui prenant les mains.

– Un homme qui se repent du mal qu'il a fait autrefois, répondit Simplement Rocambole.

Des pas, en cet instant, se firent entendre à l'extrémité de la rue, et une forme humaine se détacha en silhouette noire sur la nuit pluvieuse.

Cet homme marchait à pas précipités et quand il fut tout près de la maison, voyant un homme à la porte, il s'arrêta.

– Timoléon ? fit Rocambole.

L'homme se remit en marche et accourut.

– Timoléon ! exclama Agénor, l'instrument de mon misérable oncle !…

– Un instrument que j'ai brisé, répondit Rocambole.

– Maître, reprit Timoléon d'une voix anxieuse, j'ai tenu mes promesses ; allez-vous tenir les vôtres ?

– Oui, répondit Rocambole.

– Ma fille ! où est ma fille ?… demanda Timoléon avec angoisse.

– Trouve-toi à six heures du matin au chemin de fer du Nord. Tu rencontreras dans la gare Jean le Boucher.

– Et il me dira où elle est ?

– Il l'aura à son bras et te remettra ton billet pour Londres. Car tu pars…

– Vous me chassez de Paris ?

– Non, dit Rocambole, mais je te donne le conseil de filer… La police te cherche.

– La police !… elle me cherche, moi !…

– Et si tu restes, tu seras arrêté avant demain soir.

– Mais de quoi m'accuse-t-on ? balbutia Timoléon.

– D'un vol de cent mille francs commis chez M. le vicomte Karle de Morlux, vol que tu as vainement essayé d'imputer aux anciens *Valets de cœur* !

Là, Rocambole qui venait de subir des tortures sans nom, Rocambole dont le cœur battait encore à rompre sa poitrine, eut un accès d'hilarité subite :

– Nous étions plus forts que cela, mon bon, lui dit-il ; mais crois-moi, ne perds pas de temps, car la police a une preuve irrécusable de ta culpabilité.

– Une preuve ?

– Oui, dit Rocambole, le portefeuille volé chez M. de Morlux et qu'on a retrouvé chez toi… Il fallait bien que tu fusses puni…

Timoléon jeta un cri de rage et prit la fuite. En ce moment, la belle Marton s'élança au-dehors et s'écria :

– Venez… venez vite !… elle revient…

Agénor entra le premier et se précipita vers le lit. Antoinette s’agitait convulsivement et remuait les bras et les lèvres. Sur un signe de Rocambole, Vanda la mit sur son séant. Et de nouveau le lit fut entouré avec une fiévreuse anxiété.

Tout à coup les lèvres d’Antoinette laissèrent passer quelques sons confus et inarticulés ; puis les sons furent plus distincts et devinrent des paroles.

– Suis-je donc dans le paradis ? murmura-t-elle.

– Ah ! s’écria Milon, c’est la voix de sa mère !

Agénor s’était agenouillé au pied du lit et couvrait de baisers une des mains d’Antoinette.

– Où suis-je ? répéta-t-elle.

Mais ses yeux étaient fermés encore, et vainement elle passait dessus la main qu’Agénor laissait libre. Elle dit encore :

– Oui, je suis bien morte, je crois… mais, comme j’étais innocente, il est impossible que je ne sois pas dans le paradis.

– Antoinette !… chère Antoinette… murmura Agénor.

Soudain, les paupières de la jeune fille s’ouvrirent, et elle attacha sur Agénor son œil clair et limpide.

– Vous ! murmura-t-elle avec extase.

– Le paradis est descendu sur la terre, dit Agénor.

– Le paradis, c’est l’amour… murmura Rocambole.

Et l’on vit alors s’éloigner d’Antoinette la ressuscitée, qui ne voyait et n’entendait que son cher Agénor, et se réfugier dans le coin le plus obscur de la chambre, pâles et sombres comme les anges déchus précipités du ciel ! dans l’abîme : La belle Marton. Rocambole le forçat. Ces deux maudits à qui Dieu fermait le temple de l’amour avec une porte d’airain.

L’AUBERGE MAUDITE

I

Il y avait trois jours que M. le baron Philippe de Morlux n’avait pas vu son frère Karle. Il y en avait cinq qu’il n’avait eu de nouvelles de son fils Agénor. Le baron était en proie à une vive inquiétude. Cependant, comme toutes les natures faibles qui redoutent le danger et n’osent aller à sa rencontre, il hésitait à envoyer chez le vicomte. Il hésitait plus encore à répondre à sa belle-mère qui n’avait pas vu Agénor, bien que celui-ci fût parti pour Rennes.

Enfin, le matin du quatrième jour, comme M. de Morlux, qui ne pouvait encore quitter son lit, demandait ses journaux, le valet de chambre les lui apporta en disant :

– Si Monsieur le baron veut lire le journal du soir, il y trouvera une chose intéressante, et dont tout le monde parle depuis hier soir dans Paris.

– Qu’est-ce que c’est ? demanda le baron avec indifférence.

– C’est une révolte à Saint-Lazare, Monsieur.

M. de Morlux tressaillit à ce nom, puis il congédia le valet et, quand ce dernier fut parti, il s’empara du journal et le parcourut avidement. Son frère Karle l’avait trop bien tenu au courant, pour qu’il ne reconnût pas aussitôt dans la fille A…, cette malheureuse enfant de sa race, arrêtée avec des voleuses et jetée en prison. Et le journal disait que la fille A… était morte ! Morte, Antoinette ! c’est-à-dire morte assassinée… et assassinée par les empoisonneurs de sa mère. M. de Morlux avait été toute sa vie, par faiblesse et par égoïsme, l’instrument de cet homme implacable qu’on appelait le vicomte Karle. Toute sa vie il avait subi la volonté et le joug de fer de son frère. Quelquefois, cependant, il avait essayé de se révolter ; quelquefois un sentiment honnête était descendu dans son cœur torturé. Mais un éclat de rire de Karle avait étouffé ce sentiment.

En cet instant, cependant, une figure que vainement, depuis quelques jours, il essayait d’oublier, et qui était présente à sa pensée sans cesse et jusque dans ses rêves, une figure désespérée, bouleversée par un long remords, sembla se dresser devant lui et lui crier encore :

– Repentez-vous ! repentez-vous !

Cette figure, c’était celle du docteur Vincent, l’instrument de son premier crime. Et M. de Morlux songea à cette pauvre enfant que son fils aimait, et dont il lui avait dit la jeunesse laborieuse et pauvre, la beauté, la vertu… Et il la vit couchée pâle et froide dans sa bière, victime des sanglantes appréhensions de son frère Karle. Et soudain encore, le baron, songeant à son fils, se dit avec effroi :

– Agénor est capable d’en mourir !…

Mais comme il s’abandonnait à ces vagues terreurs que donne le remords, la porte s’ouvrit et livra passage au vicomte Karle. L’aîné des Morlux était calme, souriant, et sa

démarche était celle d'un jeune homme.

– Bonjour ; comment vas-tu ? dit-il d'un ton dégagé. Puis, le voyant pâle et défait :

– Mais, qu'as-tu donc ? fit-il.

Le baron lui tendit le journal et son doigt lui montra l'entrefilet qui portait pour titre : *Un drame à Saint-Lazare.*

– Ma parole d'honneur ! dit le vicomte, souriant de plus belle, il n'y a jamais moyen de donner la primeur d'une nouvelle. De quoi diable se mêlent les journaux ?

– Tu le savais donc déjà ?

M. Karle de Morlux regarda son frère d'un air qui semblait dire :

– Mais ce garçon-là est idiot !

Puis il se plongea dans un fauteuil, auprès du lit du baron, tira son étui à cigares et se mit à fumer tranquillement.

– Tu es calme, toi, fit le baron.

– Je ne l'étais pas hier, répondit Karle.

– Ah !

– J'ai même passé une journée que j'appellerai volontiers terrible.

– Tu savais donc ce qui était arrivé ?

– C'est-à-dire que je l'attendais… mais les combinaisons les plus savantes avortent quelquefois, et il n'est instrument si bien trempé qui ne puisse vous casser dans la main.

– Je ne comprends pas, balbutia le baron.

– Tu sais pourtant que j'employais un certain Timoléon.

– Oui.

– Il a failli nous trahir.

– Pour de l'argent ?

– Non, par peur. Figure-toi que cet imbécile s'est imaginé que nous avions des adversaires sérieux, des gens qui avaient juré de sauver Antoinette, un certain Rocambole, forçat évadé… As-tu jamais entendu parle du club des Valets de cœur, toi ?

– Jamais ! dit le baron.

– L'imagination de ce bonhomme est allée grand train. Il voyait Rocambole partout ; il est vrai qu'il y a un point de départ à tout cela.

– Ah !

– N'es-tu pas soigné par un mulâtre que j'ai vu ici ?

– Oui.

– Eh bien ! avant-hier soir, ce mulâtre a passé pour Rocambole.

Et M. Karle de Morlux raconta complaisamment à son frère, avec beaucoup de tranquillité de cœur, les événements de l'avant-veille et la tentative d'arrestation qui avait eu lieu au Chemin-des-Dames. Le baron écoutait son frère avec un redoublement d'inquiétude.

– Et qui te dit, fit-il enfin, que tout cela n'est point vrai ?

– La logique des faits.

– Explique-toi…

– Ou Rocambole existe, ou il n'existe pas. Et tu vas voir la conclusion que je tire de cette vérité, à la façon de M. de la Palisse.

– Voyons ? fit le baron, que le calme de son frère Karle rassurait peu à peu.

Karle continua :

– Si Rocambole existe, il est moins fort que le disait Timoléon ; ou bien il ne s'est jamais mêlé de nos affaires. Que voulions-nous ? faire disparaître Antoinette, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Eh bien ! elle est morte… le but est atteint et Rocambole est battu.

– Mais es-tu bien sûr qu'elle soit morte ?

Karle de Morlux se mit à rire.

– Tu crois donc, dit-il, que l'administration d'une prison s'amuse à publier des nouvelles fausses ?

– C'est juste. Et qui donc l'a empoisonnée ?

– C'est Timoléon qui s'en est chargé, moyennant cinquante mille francs que tu lui compteras, à lui ou à celui qui viendra de sa part, car moi je quitte Paris dans une heure.

– Tu pars ? exclama le baron. Et où vas-tu ?

– En Russie.

M. de Morlux s'aperçut alors que son frère était en costume de voyage.

– J'ai ma voiture en bas, dit le vicomte, et je vais prendre le train de Cologne qui part à midi précis.

– Mais que vas-tu donc faire en Russie ?

En vérité ! mon cher, répondit Karle avec flegme, tu n'as pas une once de mémoire. Antoinette a une sœur.

– Ah ! c'est vrai…

– Qui est institutrice en Russie.

– Agénor me l'a dit.

– À propos d'Agénor, dit le vicomte, je vais te donner de ses nouvelles.

– Tu sais où il est ?

– Parbleu ! il est à Angers, dans un hôtel, au lit, d'un coup d'épée que lui a donné un officier. Oh ! ajouta le vicomte en voyant pâlir son frère, rassure-toi, il n'en mourra pas. Mais il nous laissera tranquilles au moins trois semaines, et il oubliera sa chère Antoinette.

– Mais mon frère, murmura le baron de Morlux, n'est-ce pas assez d'un nouveau crime !… et n'as-tu donc jamais redouté le châtiment ?

– Le châtiment est pour les imbéciles qui se laissent prendre, dit le vicomte.

– Frère… frère… j'ai peur…

– Peur de quoi ?

– De Dieu ! fit le baron en levant la main.

Karle haussa les épaules et répondit :

– Et moi, j'ai peur de la guillotine, entends-tu ? Et je prends mes précautions.

– Mais est-ce cette malheureuse enfant morte empoisonnée qui t'eût envoyé à l'échafaud ?

– Peut-être… ne savait-elle pas déjà le nom de sa mère ? est-ce qu'une révélation n'en amène pas une autre ?

M. le baron de Morlux courba la tête. Karle poursuivit :

– Celle qui est en Russie ne sait rien encore…

– Ah !

Du moins, c'est ce que paraît indiquer une lettre que j'ai fait voler chez Antoinette.

– Et la vieille institutrice ; où est-elle ?

– Toujours à Auteuil. Elle est un peu folle… elle mourra au premier jour.

– Mais puisque l'autre ne sait rien, dit encore le baron.

– Elle saura peut-être un jour.

– Qui sait ? elle ne reviendra sans doute jamais en France.

– C'est ce qui te trompe.

– Ah !

– Je te dirai même qu'elle est en route.

– Alors pourquoi pars-tu ?

– Je vais à sa rencontre, dit Karle de Morlux, avec un sinistre sourire.

– Ah ! dit le baron, nous entasserons donc crimes sur crimes pour conserver cette fortune que nous avons volée ?

– Tu es un niais ! dit le vicomte.

Et il se leva en ajoutant :

– D’ailleurs, de quoi te mêles-tu ? ne me suis-je pas chargé tout seul de toute la besogne ?

Et il fit ses adieux à son frère.

Une heure après, M. Karle de Morlux montait en wagon, et murmurait :

– À Madeleine, maintenant !

II

Maintenant rétrogradons d'une quinzaine de jours, et franchissons un espace considérable. Quittons la France pour la Russie – Paris pour Moscou.

La plaine est neigeuse ; les traîneaux sillonnent les vastes champs de l'Empire russe ; la bise est glacée. Une téléga de poste, attelée de trois chevaux garnis de clochettes, glisse et bondit sur le sol couvert de neige, et se dirige vers Moscou, passant au travers des forêts de sapins à demi ensevelis, changeant de chevaux à chaque relais solitaire et continuant sa course avec une rapidité vertigineuse. Le ciel est sombre, couvert de lourds nuages gris aux flancs chargés de neige. De la neige au ciel, de la neige sur la terre, sur les toits des maisons, sur la coupole dorée des églises, partout !

Dans sa téléga, un homme enveloppé de fourrures fume silencieusement, tandis que son moujik excite son attelage de la voix et du fouet. Un homme qui touche à la soixantaine, dont les cheveux sont blancs, tandis que sa moustache et ses épais sourcils sont encore noirs, paraît vivement préoccupé. C'est le comte Potenieff, boyard de la Russie méridionale. Le comte était encore dans ses terres, bien que depuis plus d'un mois la comtesse sa femme, M^lle^ Olga, sa fille, accompagnées de M^lle^ Madeleine, jeune Française, eussent regagné Moscou, où d'ordinaire, la famille Potenieff passe l'hiver, lorsqu'il reçut la lettre suivante :

« Mon ami,

« Notre fils Yvan sort de chez moi ; il avait une prolongation de congé, et, tandis que vous le supposiez rentré à Saint-Pétersbourg, il était encore à Moscou. Nous avons eu tort de ne pas surveiller cette tête folle plus attentivement. Yvan vient de me déclarer qu'il aimait Madeleine et voulait l'épouser.

« C'est un coup de foudre… Je ne sais que faire… Venez. »

Cette courte missive a bouleversé le comte de Potenieff. Le comte est ambitieux ; de plus, il n'est plus très riche. Il comptait marier son fils à une riche héritière de Saint-Pétersbourg, la comtesse Vasilika. Cet amour insensé d'Yvan ruine ses espérances.

Et c'est pour cela que le comte accourt à Moscou, semant de l'or pour aller plus vite, et ne s'arrêtant de loin en loin que pour prendre quelque nourriture. La téléga court depuis huit jours sans s'arrêter.

Enfin, vers le soir, comme un pâle rayon du soleil d'hiver glisse entre deux nuages, les coupoles orientales du Kremlin apparaissent dans la brume du couchant. Mais Moscou est loin encore et les chevaux sont épuisés. Heureusement, un dernier relais de poste s'offre à la vue du voyageur. C'est une baraque isolée au milieu de la plaine neigeuse, du toit de laquelle s'échappe un mince filet de fumée. Le moujik s'est mis à siffler d'une façon particulière, puis il a fait claquer son fouet, puis encore il a fait entendre un cri guttural qui

est un véritable signal. Et à tous ces bruits, on s’est ému dans le relais de poste, la porte s’est ouverte vivement, et le maître est sorti pour recevoir le voyageur.

– Des chevaux ! des chevaux ! demande le comte.

Le maître de poste s’incline, donne des ordres, et moins d’un quart d’heure après, un moujik sort de l’écurie avec des chevaux tout harnachés.

– Je paie bien, dit le comte, mais je veux aller vite. Le moujik s’incline et dit en français :

– J’irai aussi vite que Votre Excellence le voudra.

Mais à cette réponse très simple, le comte tressaille et regarde le moujik. C’est un jeune homme de petite taille, au visage allongé, aux yeux enfoncés sous l’orbite ; à la physionomie cauteleuse et fausse dans son jeu et dans son ensemble.

– Qui es-tu ? demanda le comte.

– Je me nomme Pierre, dit le moujik.

– Tu es russe ?

– Oui, Excellence.

– Comment se fait-il que tu parles français ?

– J’ai été cocher chez le prince Dolgorowki, répond le moujik et il m’a emmené en France.

– Étrange ! étrange ! murmure le comte. Il m’a semblé entendre la voix d’Yvan lui-même, la voix de mon fils.

– Pourquoi t’es-tu fait moujik ? demanda-t-il encore.

– Il faut vivre, répond Pierre.

– Es-tu content de ton sort ?

– Non, Excellence. Je voudrais redevenir cocher de quelque seigneur… mais c’est difficile, sinon impossible.

– Pourquoi ?

– Parce que j’ai commis un crime dans ma jeunesse, et que j’ai été envoyé aux mines de Sibérie.

– Un crime politique ?

– Non, un assassinat.

Le comte tressaille de nouveau, examine attentivement cet homme, et est contraint de s’avouer qu’il a la figure d’un bandit. Tout en répondant aux questions du boyard, le moujik a attelé ses chevaux.

– En route ! en route ! dit le prince, tandis que les chevaux fatigués et le moujik de la poste précédente regagnent l’écurie.

La téléga reprend sa course avec son attelage frais ; le comte est toujours pensif. De temps en temps il interroge le moujik. Et le moujik répond de sa voix pleine et sonore qui a attiré l'attention du comte, tant elle ressemble à la voix de son fils Yvan.

– Que gagnes-tu à ton métier ? lui demanda-t-il.

– Quelques kopecks à peine par jour, Excellence ; je meurs de faim.

– Veux-tu entrer à mon service ?

Les yeux du moujik s'allumèrent, et à son tour, il regarda le comte avec une scrupuleuse attention. Pourquoi le comte lui a-t-il fait une semblable question ? La téléga court toujours vers Moscou. La nuit vient, la plaine est déserte, mais à l'horizon les lumières de la grande ville s'allument une à une.

Voici les fortifications, voilà le *slobour,* c'est-à-dire le faubourg. Le moujik excite les chevaux, le fouet claque, les clochettes sonnent. Le slobour est traversé comme un rêve ; la téléga entre dans l'enceinte de la ville et gagne l'aristocratique quartier de Beloïgorod.

C'est là qu'est le vieil hôtel du comte Potenieff. Le comte met pied à terre à la poste, glisse trois pièces d'or dans les mains du moujik ébloui, et lui dit :

– Si tu veux entrer à mon service, retiens bien ce que je vais te dire, mon garçon.

– Parlez, Excellence.

– À partir de ce moment, tu es muet. Le moujik fait un geste d'étonnement.

– Si tu acceptes ce rôle, ta fortune est faite, continua le comte Potenieff sans vouloir s'expliquer davantage.

Et il se rend en toute hâte auprès de la comtesse qui accourt à sa rencontre. Les deux époux se sont enfermés dans la chambre de la comtesse, et cette dernière raconte à son mari les phases de cette passion ardente que Madeleine, la pauvre orpheline française, la pauvre fille sans nom et sans fortune, a inspirée à leur fils Yvan.

– Ainsi, il veut l'épouser ? dit enfin le comte.

– Il en a la volonté formelle, répondit la comtesse ; et rien, je vous le jure, ne le fera changer de résolution.

– Et Madeleine, l'aime-t-elle ?

– À en mourir.

– C'est sans doute cette intrigante qui a déployé tout l'arsenal de sa coquetterie pour tourner la tête d'Yvan ?

– Oh ! non, dit la comtesse ; Madeleine s'est longtemps défendue.

– Il faut la congédier, reprit brusquement le comte Potenieff.

– Yvan est capable de courir après elle… et elle d'en mourir, fit tristement la comtesse.

Le comte ouvrit la croisée qui donnait sur la cour et se pencha au-dehors. Le moujik Pierre dételait ses chevaux et venait de remiser la téléga sous un hangar. Le comte lui fit un signe et lui cria ensuite :

– Monte !

– Quel est cet homme et que faites-vous ? demanda la comtesse.

– Vous allez voir…

Le moujik monta. Le comte lui dit :

– Tu peux parler devant madame.

– Qu'ordonne Votre Excellence ? répondit le moujik.

La comtesse jeta un cri.

– Ah ! dit-elle, cette voix…

– Vous la reconnaissez ?

– Oui, c'est celle d'Yvan.

Le comte fit un signe affirmatif, puis il congédia de nouveau le moujik, en lui disant :

– Maintenant, souviens-toi que tu redeviens muet.

– Mais que voulez-vous donc faire de cet homme ? demanda la comtesse.

– Je vous le dirai tout à l'heure. À présent, écoutez-moi… Vous savez l'état de notre fortune.

– Hélas ! dit la comtesse.

– L'émancipation des serfs nous a aux trois quarts ruiné, et il faut relever notre maison. Pour cela, il est absolument nécessaire que notre fils Yvan épouse la comtesse Vasilika.

– Oui, mais il ne le voudra pas…

– Il le voudra, si on lui enlève Madeleine.

– Est-ce possible ?

– Tout est possible, répondit froidement le comte. Seulement, il faut que vous entriez dans mes vues.

– J'ai coutume de vous obéir, répondit la comtesse.

– Un mot encore… Si Madeleine croyait qu'Yvan ne l'aime pas, consentirait-elle à retourner en France ?

– Oui, répondit la comtesse… si toutefois elle ne mourait pas de chagrin.

– Ceci est son affaire et non la nôtre, répliqua sèchement le comte.

« Et maintenant, ajouta-t-il avec un sourire qui donna le frisson à la comtesse : *À l'œuvre !*

III

Or, la scène que nous venons d'esquisser à grands traits avait eu lieu, on le devine, la veille même du jour où Madeleine devait écrire à sa sœur Antoinette et lui raconter ce grand déchirement de son âme.

Lorsque le comte Potenieff était revenu à Moscou, Madeleine était encore en proie à mille rêves de bonheur et d'avenir. Yvan l'aimait. Il le lui avait dit à genoux ; il lui avait juré qu'il n'épouserait pas la comtesse Vasilika, et qu'il n'aurait d'autre femme qu'elle. Et Yvan lui avait dit vrai : Yvan l'aimait ardemment, et, quand il paraissait certain du consentement de sa famille, il ne croyait pas mentir, car jusque-là, sa famille avait fait de lui son idole. Or, en apprenant l'arrivée de son père, Yvan qui passait une grande partie de ses journées hors de l'hôtel, en compagnie de quelques officiers, ses camarades du corps des cadets, s'empressa d'accourir.

Le comte le reçut affectueusement. Yvan fit à son père une déclaration identique à celle qu'il avait faite à sa mère. Le comte Potenieff l'écouta sans colère, et se contenta de lui dire avec tristesse :

– Tu nous ruines, en refusant la main de la comtesse Vasilika.

Mais Yvan aimait ; il fut passionné, insinuant, persuasif, et son père parut s'adoucir.

– Eh bien ! lui dit-il enfin, si tu veux que je ne m'oppose pas à ce mariage, il faut que tu me fasses un sacrifice.

– Lequel ? mon père, demanda Yvan avec empressement.

– Il faut que tu me donnes le temps de la réflexion jusqu'à demain.

– Et demain ?… fit Yvan, anxieux.

– D'ici là, j'aurai causé avec Madeleine, et je verrai si elle t'aime réellement.

– Oh ! mon père… pouvez-vous en douter ?

– La condition que je t'impose n'est pas trop dure, ce me semble ?

– Je l'accepte, mon père.

– Et d'ici à demain tu ne diras rien à Madeleine.

– Je tâcherai, mon père, reprit naïvement Yvan.

– S'il en est ainsi, si tu te défies de toi-même à ce point, j'ai un excellent moyen de te venir en aide.

– Que voulez-vous dire ?

– Où est Madeleine ?

– Elle est dans l'appartement de ma sœur.

– C'est bien. Tu vas monter en droski. Oh ! rassure-toi… je ne te renvoie pas à Pétersbourg, mais à deux lieues de Moscou, à la résidence du prince K…, mon vieil ami. Tu pars sur-le-champ, et tu lui vas annoncer mon retour.

– Mais… mon père…

– Le prince te gardera à dîner. Tu ne reviendras certainement que bien avant dans la nuit ; Madeleine aura quitté le salon depuis longtemps. De cette façon, tu ne la verras que demain matin, et il t'aura été impossible de manquer à la parole que je te demande.

– Soit, répondit Yvan, qui tenait à ménager son père.

Or, le comte Potenieff ayant toujours eu la réputation d'un caractère fantasque, ce caprice n'étonna pas beaucoup son fils, et ce dernier partit sans mot dire un quart d'heure après.

Une heure plus tard, Yvan arrivait chez le prince K…, qui habitait une magnifique résidence aux environs de l'ancienne capitale de toutes les Russies – Moscou la sainte et la vénérée –, Moscou, la ville du vieux parti russe. Le prince K… était un vieux général dont le gouvernement du nouveau czar avait laissé reposer l'épée. Partisan fanatique des vieilles idées et des vieilles mœurs moscovites, le prince K… était un des chefs de ce parti rétrograde qui, dans ces dernières années, avait adopté le grand-duc Constantin pour drapeau, avait combattu de tout son pouvoir les réformes civilisatrices de l'empereur Alexandre II et était entaché d'opposition systématique.

Le palais du prince K… était un véritable rendez-vous de tous les mécontents. On s'y réunissait chaque soir ; on y parlait politique, on louait le grand-duc, on blâmait l'empereur et on censurait avec amertume, enfin, tous les actes du gouvernement.

Yvan ne songea pas une minute à tout cela en se rendant chez le prince K… Yvan était amoureux et ne songeait qu'à Madeleine, et s'il allait chez le prince, c'était uniquement pour plaire à son père et obtenir son consentement au mariage qu'il projetait. Cependant Yvan était au service et, qui plus est, était officier dans la garde. Aussi lui fit-on bon accueil chez le prince K…, où il y avait une nombreuse réunion.

Le dîner se prolongea. On y tint des propos violents et Yvan, surexcité par la boisson, se laissa aller lui-même à se plaindre du peu d'avancement qu'on avait dans l'armée et d'une foule d'autres choses. Puis, à deux heures du matin, il remonta dans son droski, et reprit la route de Moscou, oubliant le czar pour ne plus penser qu'à Madeleine. Mais, aux portes de la ville sainte, comme il se nommait à l'officier de garde, un autre personnage d'uniforme différent sortit du poste et vint à lui :

– Vous êtes bien le fils du comte Potenieff ? lui demanda-t-il.

– Oui, répondit Yvan.

– Lieutenant dans la garde du czar ?

– Précisément, dit le jeune homme étonné.

– Vous revenez de chez le prince K… ?

– Oui. Eh bien ?

– Je suis officier de la haute police et j’ai ordre de vous arrêter.

Yvan se débattit, jura que l’ordre ne pouvait le concerner, mais l’officier de police le lui mit sous les yeux. L’ordre était signé du chef de la police à Moscou. Yvan, qui était un peu gai, se dégrisa tout à fait et prétendit que, si on voulait le conduire chez son père, ce dernier avait assez de crédit pour le tirer de ce mauvais pas. Mais l’officier fut inexorable ; il se réfugia derrière les ordres qu’il avait reçus, et fit descendre Yvan de son droski, ne voulant point lui permettre d’écrire à son père, et le força à monter dans une voiture qui sert au transport des prisonniers. Puis il y prit place auprès de lui, et la voiture sortit de Moscou et prit le chemin de Pétersbourg. Yvan n’avait pu écrire ni à son père ni à sa chère Madeleine.

L’ordre d’arrestation, on le devine, n’avait été délivré qu’à la prière du comte Potenieff lui-même. Le comte se résignait à une séparation momentanée de son fils, plutôt que de le voir épouser une femme qu’il considérait comme une aventurière.

Maintenant, on devine ce qui se passa le lendemain. La comtesse, après avoir annoncé à Madeleine que son fils Yvan était un égoïste corrompu et qui s’était joué d’elle, la conduisit à la porte de l’appartement que le jeune officier occupait ordinairement à l’hôtel. La porte n’avait ni fente, ni trou de serrure par où l’on pût voir à l’intérieur ; mais elle était assez mince pour qu’on entendît distinctement au travers. Et Madeleine entendit… Elle entendit un cliquetis d’éperons sonnant sur le plancher, de fourreaux de sabres se heurtant. La compagnie habituelle d’Yvan semblait être réunie chez lui.

C’étaient, Madeleine le crut du moins, les officiers qu’il fréquentait d’ordinaire. On parlait, on riait bruyamment. Alors, Madeleine, plus morte que vive et prêtant l’oreille, entendit une voix qui disait :

– Oui, mes amis, mon père et ma mère sont bien durs avec moi, je vous jure.

Madeleine crut reconnaître la voix d’Yvan, et écouta plus attentivement encore. La voix continua :

– Ils viennent interrompre un joli roman d’amour que je menais à bonne fin.

– Ah ! oui, dit une autre voix, la jolie Française.

– Hélas !

– Ne voulais-tu pas l’épouser ?

– Heu ! heu ! j’y ai pensé un instant, mais me voici raisonnable… Je pars demain matin, et je suis tout à la blonde comtesse Vasilika.

Ce fut à ces derniers mots que Madeleine, éperdue, tomba dans les bras de la comtesse Potenieff, qui l’emporta évanouie dans sa chambre, ainsi qu’elle l’écrivait le lendemain à sa sœur Antoinette. Or, la voix que Madeleine avait prise pour celle d’Yvan était celle du moujik Pierre, les prétendus officiers étaient les gens du comte, et la malheureuse jeune fille avait été la victime d’une de ces comédies infâmes qui déshonorent une famille quand elle a l’audace de les imaginer.

Mais le comte était intraitable, il fallait que Madeleine partît, dût-elle en mourir. Il fallait que son fils Yvan épousât la comtesse Vasilika, dût-il l'avoir en horreur. Enfin, il ne lui suffisait pas que Madeleine quittât Moscou et la Russie ; il fallait encore que Yvan ne pût jamais retrouver ses traces.

Le surlendemain, encore brisée par la fièvre, presque mourante, Madeleine fut jetée dans une téléga de poste, à côté d'une vieille dame qui ne paraissait occupée que d'un affreux petit chien qu'elle avait sur ses genoux. À côté du cocher, sur le siège, se trouvait le moujik Pierre, transformé en valet de pied. Le moujik avait levé sur l'adorable visage de Madeleine un de ces regards d'odieuse convoitise qui disait toute la bassesse de son âme et toute la férocité de ses instincts. Le comte Potenieff avait deviné cet homme. Il le prit à part et lui dit :

– Tu la trouves donc belle ?

Le moujik eut un rire atroce. Le comte partagea cet horrible rire et lui dit :

– Je ne suis ni son père ni son tuteur, mais je lui ai fait une dot. Elle emporte vingt mille francs…

Il y eut entre ces deux hommes un regard échangé qui fut un poème d'infamie, et la téléga partit au galop.

IV

La téléga de poste roule depuis huit jours. En Russie, la voiture fermée est inconnue. Tout véhicule est découvert. Et malgré le froid, malgré le vent qui fouette le visage, souvent chargé de cette poussière humide qu'il arrache à la neige, le voyageur continue sa route, les pieds et le corps enveloppés de chaudes fourrures. Madeleine et la vieille dame qui l'accompagne ne se sont arrêtées que pour prendre un peu de repos et de nourriture. Elles ont continué, changeant de moujik et de chevaux à chaque poste, ce voyage à travers les neiges et une nature si triste, que l'homme qui la contemple songe involontairement à la mort. La vieille dame est occupée de son chien ; elle ne pense qu'à lui et ne s'occupe que de lui. Ce chien – un roquet affreux –, engourdi par le froid, repose sur ses genoux, couvert d'un triple édredon de fourrures. Madeleine voyage comme un corps sans âme ; mais la vieille dame n'y prend garde : elle est tout à son chien que le froid pourrait tuer.

Quelquefois Madeleine ne peut retenir ses larmes, qui descendent lentement et silencieusement le long de ses joues pâlies. Mais la vieille dame ne les voit pas. Quelquefois aussi, le chien pousse un cri plaintif ; et la vieille dame répond par un cri d'angoisse. « Il a froid ! » murmure-t-elle éperdue. Madeleine ne répond pas. Madeleine songe à son cher Yvan qu'elle ne reverra jamais !

Et la téléga glisse toujours sur la neige, emportée par ses trois chevaux garnis de clochettes. Aux plaines désertes succèdent les forêts de pins rabougris ; aux forêts de pins, les solitudes marécageuses. Nulle part un accident de terrain, une colline, une butte. Aussi loin que l'œil peut s'étendre, la plaine infinie, la plaine blanche, mouchetée çà et là par un noir bouquet de sapins. La téléga court toujours.

Madeleine est loin de Moscou ; voici venir bientôt les frontières de Pologne ; mais après la Pologne, l'Allemagne ; puis après l'Allemagne, la France ! la France où Madeleine a vécu sa première enfance et sa jeunesse, la France où sont Antoinette et maman Raynaud !… ces deux êtres qui ont tous les droits au cœur et à l'affection de Madeleine. Mais Madeleine songe à peine à elles… Madeleine tourne parfois les yeux en arrière, à mesure que fuit à l'horizon cette terre froide et brumeuse de Moscovie où elle laisse son cher Yvan…

Les moujiks ont succédé aux moujiks, comme les chevaux aux chevaux, et les vastes plaines aux plaines infinies. La vieille dame n'a cessé de trembler pour son petit chien ; Madeleine a à peine prononcé quelques mots, et toujours un même personnage est penché sur le siège de la téléga depuis qu'on a quitté Moscou. C'est Pierre, l'ancien moujik, Pierre, dont la voix ressemble si parfaitement à la voix d'Yvan, que le comte Potenieff, en le donnant à Madeleine comme valet de chambre, lui a affirmé qu'il était muet. En effet, depuis huit jours, Pierre le moujik ne parle que par signes à chaque relais de poste. Mais il regarde Madeleine… Il la regarde avec une froide convoitise et comme un démon qui sait

contempler un ange ! Car Madeleine est belle comme sa sœur Antoinette, quoique d'une beauté différente.

Antoinette est de taille moyenne, un peu rondelette, un peu forte, rieuse à ses heures. Madeleine est grande, un peu pâle, elle a des cheveux d'un blond cuivré et les yeux bleus, un sourire mélancolique. On dirait une vierge pressentant les douleurs de la maternité.

Le moujik Pierre, homme inculte, homme féroce, a fait son profit des atroces paroles échappées au comte Potenieff. Pierre aime l'argent, Pierre a des passions brutales. Madeleine, lui a-t-on dit, emporte vingt mille roubles. Et Madeleine est belle. Pierre veut la femme… Pierre veut l'argent ! Et qui donc l'empêcherait de s'emparer de tout cela ? Est-ce cette vieille femme qui ne pense qu'à son chien ? Non. Mais c'est le moujik qui conduit l'attelage. Le moujik qui peut être un honnête garçon, et qui ne voudra pas s'affilier aux infâmes projets de Pierre. Aussi, depuis huit jours, Pierre cherche-t-il un complice et ne le trouve-t-il pas.

La téléga glisse toujours sur la neige durcie. Enfin, comme le soleil décline à l'horizon, le traîneau s'arrête pour la centième fois peut-être depuis Moscou, devant une maison isolée, au milieu d'une forêt de bouleaux et de pins. C'est un relais de poste. Pendant qu'on change les chevaux, Madeleine, engourdie par le froid, entre un moment dans la maison. La vieille dame la suit. Le chien est exposé devant le poêle rougi. Il grogne de satisfaction. La vieille dame est satisfaite et ne demande pas autre chose. Durant ce temps, Pierre le valet de chambre et le nouveau moujik échangent quelques mots. Ce dernier est une espèce de bête brute, aux cheveux jaunes, aux lèvres épaisses, au rire idiot.

– Veux-tu nous conduire vite ?… demanda Pierre.

– *Trinkgeld ?* répondit le moujik en allemand.

Trinkgeld veut dire « pourboire ».

Et ce mot dans la bouche du moujik signifie : « J'irai aussi vite qu'on voudra, si on me paie bien. »

– Tu es donc allemand ? demanda Pierre.

– Oui, répond le moujik.

Pierre parle l'allemand aussi couramment que le russe ; il sait même quelques mots de français. Mais Madeleine ressort de la maison de poste, et Pierre se tait. Pierre est muet, comme a dit le comte Potenieff. Les chevaux sont attelés, les deux femmes montent en voiture. La vieille dame emmitoufle le roquet, Madeleine songe à reposer, et le moujik siffle bruyamment en faisant claquer son fouet.

La téléga repart. Le soleil est couché, la nuit approche. Madeleine écrasée de douleur, engourdie par le froid, a fini par fermer les yeux. Pierre se retourne et la voit dormant. Alors il pousse le coude du moujik, et lui dit tout bas :

– Trouverons-nous un village avant la nuit ?

– Non, dit le moujik.

– Une auberge ?

– Oui.

– Est-elle isolée ?

– Il faut faire deux lieues en avant ou en arrière pour trouver une autre habitation.

– Et comment est-elle, cette habitation ?

L’Allemand a un large et béat sourire ; puis il répond :

– Si on a soif, il ne faut pas y descendre.

– Pourquoi ?

– Parce que la bière y est mauvaise. Si on a faim, non plus.

– Pourquoi ?

– Parce qu’on y trouve rarement à manger.

– Alors, il y a peu de voyageurs ?

– Il n’y en a jamais.

– Et par qui l’auberge est-elle tenue ?

– Par une vieille femme appelée Yvanowitchka.

– Elle est seule ?

– Non, elle a une jeune fille avec elle. Mais elles ne font pas de bonnes affaires. L’auberge a une mauvaise réputation.

– À propos de quoi ?

– Il paraît qu’il s’y est commis un crime jadis.

– Ah ! dit Pierre en tressaillant…

– Un homme a tué une femme… Et Yvanowitchka a laissé faire. Aussi, ajoute l’Allemand, personne ne s’y arrête.

– Et comment s’appelle cette auberge ? demande encore Pierre, le nouveau valet de chambre.

– La maison du *Sava.*

À ce nom, l’ancien moujik retient à peine un nouveau tressaillement. C’est que *Sava*, en russe, est le nom d’un oiseau nocturne qu’on appelle grand duc en France, et dont le cri sinistre est réputé de mauvais augure. Le Russe qui voyage de nuit, traverse une forêt, entend le cri glapissant du sava, rebrousse chemin aussitôt, ni plus ni moins que si un hibou avait traversé la route. Une maison qui ose prendre un sava pour enseigne est une maison maudite. L’Allemand poursuit :

– Voyagez-vous la nuit ?

– Non, dit Pierre, nous nous arrêtons chaque soir.

– Eh bien ! vous ferez bien de pousser jusqu’à Peterhoff, c’est le relais, du reste ; et il y a un village et une bonne auberge où l’on est si bien que l’on se croirait à Moscou.

– Non, dit Pierre, je n’irai pas jusqu’à Peterhoff.

– Pourquoi ?

– Parce que ma maîtresse est fatiguée, dit le valet d’un ton ironique. Je veux m’arrêter à l’auberge du Sava.

L’Allemand regarde Pierre avec une sorte de stupeur.

– Je te paierai ta course entière, dit Pierre.

– Comme si j’étais allé jusqu’à Peterhoff ?

– Oui.

L’Allemand continue à éclairer sa face rubiconde avec son vrai sourire et murmure :

– Tu es un prince pour la générosité, mon petit père. La téléga court toujours.

– Allons, dit le moujik après un moment de réflexion, je ne suis pas superstitieux, moi, et je n’ai pas peur qu’il m’arrive du malheur à l’auberge de Sava.

– Ni moi non plus.

– Par conséquent, j’y souperai et j’y coucherai.

– Non, dit Pierre, ni l’un ni l’autre.

– Et pourquoi donc ? Je m’en retournerai tranquillement demain matin au point du jour avec mes chevaux.

– Si tu veux gagner dix roubles, dit Pierre, tu partiras sur-le-champ.

– Dix roubles !

– Oui.

L’Allemand accepte. La téléga continue à dévorer l’espace, et les clochettes tintent bruyamment. Elle traverse une plaine encore, puis une forêt de pins, puis une plaine encore, puis une forêt, et s’arrête… Alors Madeleine sort de son engourdissement, et, ouvrant les yeux, elle voit devant elle une maison d’apparence sinistre, au milieu d’un paysage plus sinistre encore. C’est l’auberge du Sava, la maison qui porte malheur !

V

L’auberge du Sava était située au milieu d’une allée neigeuse fermée de tous côtés par des forêts impénétrables de sapins. C’était une maison à deux étages, construite en bois, peinte en rouge, avec son enseigne se détachant en noir sur un fond blanc. Cette enseigne, comme on le devine, représentait un *grand duc,* c’est-à-dire cet oiseau sinistre dont chaque cri annonce un malheur, auquel les Russes ont donné le nom de Sava. C’était l’heure crépusculaire qui, dans les régions australes, n’a que la durée d’un éclair. Les étoiles ne brillaient point encore au ciel, et cependant il ne faisait plus jour. Mais la clarté indécise que le ciel laissait arriver à la terre, comme une lueur suprême, permit à Madeleine de sortir de sa torpeur, de voir et d’examiner ce site sauvage et cette maison, qui ressemblait à un sépulcre. Pourtant, à travers le papier huilé qui tenait lieu de vitres, on voyait le rouge éclat d’un feu de sapins, et les strophes avinées d’une chanson cosaque arrivèrent aux oreilles de la jeune fille.

Elle eut un geste d’effroi et un signe à Pierre, le faux muet, qui remplissait auprès d’elle, depuis le départ, les fonctions de valet de chambre. Pierre s’approcha. Le comte Potenieff l’avait donné pour muet à la jeune fille, mais il ne lui avait pas dit qu’il fût sourd.

– Pourquoi restons-nous ici ? demanda-t-elle.

Car Pierre aidait le moujik à dételer les chevaux, et l’exiguïté de la construction attestait que l’auberge n’était pas un relais de poste. Pierre fit un signe qu’il fallait rester.

– Non, non ! dit Madeleine, dont l’effroi augmentait, je veux continuer notre route.

Alors Pierre appela le moujik. Le moujik ôta son bonnet de fourrure, prit un air idiot et respectueux, et dit :

– Pour aller au prochain relais, il faut traverser le grand bois.

– Eh bien, qu’importe ? fit Madeleine.

– Des bois remplis de loups.

Madeleine eut un geste d’impatience.

– Et les chevaux ont peur des loups la nuit, continua le moujik ; et les chevaux ont raison, car les loups leur sautent à la gorge et ils les étranglent, et, lorsqu’ils les ont étranglés, ils étranglent et mangent les gens, hommes ou femmes, qui sont dans le traîneau.

– Vous ne voulez donc pas continuer ?

Et Madeleine regarda le moujik avec anxiété.

– Non, dit-il.

Elle regarda ensuite Pierre. Mais Pierre secoua pareillement la tête. Alors Madeleine se tourna avec un redoublement d'angoisse vers la vieille dame. Mais la vieille dame répondit, en caressant l'horrible roquet :

– Ce pauvre toutou a si froid, que nous ferons tout aussi bien de rester ici.

Alors Madeleine retomba dans son atonie et sa torpeur, et se réfugia tout entière dans le souvenir de son bien-aimé Yvan. Au bruit de la téléga, la porte de l'auberge s'était ouverte en livrant passage à une vieille femme. Madeleine la regarda, et elle eut plus peur encore. C'était quelque chose de hideux et d'étrange que cette vieille qui ressemblait à une des sorcières de *Macbeth.* Elle avait une chevelure blanche, taillée en brosse et veuve de toute coiffure, les traits anguleux et décharnés, un nez d'oiseau de proie, de petits yeux gris et ronds comme ceux du volatile nocturne qui servait d'enseigne à son auberge, des lèvres minces et plissées qui en s'ouvrant laissaient voir une bouche veuve de ses dents à l'exception de deux incisives jaunes comme de l'ambre et qui ressemblaient aux dents d'un Carnivore. Cette femme regarda la téléga, Madeleine, la vieille dame, le chien, puis le valet Pierre et le moujik d'origine allemande, tout cela avec une curiosité inquiète.

– Que voulez-vous ? dit-elle enfin en langue russe corrompue telle qu'on la parle aux frontières méridionales de l'empire moscovite.

– Les voyageurs, répondit le moujik avec son rire idiot, trouvent qu'il fait froid en route.

– Ah ! ricana la vieille, la bise est glacée en effet.

– Et puis ils ont faim, dit encore le moujik.

– Il n'y a rien à manger chez moi, répliqua la vieille, aussi vrai que je m'appelle Yvanowitchka la sorcière.

Le moujik élargit son rire idiot ; puis il continua :

– Tu trouveras bien du lard rance et des pommes de terre quelque part, et de la bière aigre au besoin.

La vieille se mit à ricaner de plus en plus.

– Il faut avoir bien froid pour ne pas pousser jusque Peterhoff, dit-elle.

Le moujik ne répondit pas.

– Bien froid et bien faim pour s'arrêter à la porte du Sava : l'auberge qui porte malheur, continua-t-elle avec un redoublement d'ironie.

– Cela ne me regarde pas, dit le moujik.

En même temps, il avait dégarni l'un des ses trois chevaux et jeté son harnais sur l'un des deux autres, de façon à pouvoir facilement enfourcher le premier. La vieille dit encore :

– Je n'ai pas d'écurie pour loger les chevaux.

– Peu importe, dit le moujik, je m'en retourne au relais de poste.

– Et ces voyageurs coucheront ici ?

– Oui.

– Comment s’en iront-ils donc demain ; si tu emmènes les chevaux ? Cette fois, le moujik montra Pierre, jusque-là immobile et silencieux.

– Celui-là est le véritable maître. « C’est lui qui veut ; obéis !

La vieille regarda Pierre. Pierre lui jeta alors un de ces regards étranges qui dominent certaines créatures viciées. La vieille comprit que cet homme méditait quelque infâme action, et qu’il avait choisi sa maison à elle pour l’accomplir. Elle se mit donc à rire de plus belle, montrant ses deux dents jaunes et déchaussées.

– En ce cas, dit-elle, que les voyageurs soient les bienvenus sous le toit du Sava.

Madeleine, toujours inquiète et agitée de vagues pressentiments, avait assisté à cette conversation du moujik et de l’hôtesse sans la comprendre. Si on songe qu’en Russie, la noblesse ne parle la langue nationale que très rarement, et lorsqu’elle a affaire à des gens de qualité inférieure, on ne s’étonnera pas que Madeleine, bien qu’elle fût institutrice de M^lle^ Olga Potenieff depuis plus de deux ans, n’eût jamais eu l’occasion d’apprendre le russe.

– Pierre, dit-elle encore, et cette fois d’une voix suppliante, n’y a-t-il donc pas moyen de continuer notre chemin ?

Le faux muet se contenta de hocher la tête. Déjà la vieille dame avait pris son roquet dans ses bras et entrait dans l’auberge. Déjà le moujik, à qui Pierre mit de l’argent dans la main, avait sauté sur son troisième cheval, fait entendre le cri guttural familier aux postillons russes et, tournant le dos à l’auberge du Sava, s’éloignait au grand trot.

Et Madeleine était toujours là, à la porte, les pieds dans la neige, le visage fouetté par la bise, et elle n’osait pas entrer dans cette maison d’où sortait une chanson avinée dont elle ne comprenait pas, il est vrai, les paroles, mais qui devait être quelque horrible refrain de caserne… Pierre la prit alors par le bras et la poussa doucement. Elle ne résista plus et entra. Mais, sur le seuil, elle s’arrêta encore. L’aspect de l’unique salle qui composait ou plutôt simplifiait toute l’auberge, avait quelque chose de sinistre et de repoussant comme le visage de l’horrible vieille qui venait de se montrer. Le foyer était établi sur trois pierres, avec un trou de la toiture pour laisser passer la fumée. Une table unique entourée de grossiers escabeaux, était chargée de pots et de cruches vides. Autour de cette table on voyait trois hommes abrutis par l’ivresse, trois cosaques du régiment irrégulier qui tenait garnison à Peterhoff. Ces hommes buvaient et chantaient : ils tournèrent vers les nouveaux venus le regard sans rayonnement et sans chaleur de ceux que l’eau-de-vie de grain et la bière fermentée deux fois – boisson chérie du peuple russe – ont jetés dans une espèce de monde imaginaire. Sur le feu, une marmite chantait, pleine d’un brouet noir indescriptible. Dans un coin on voyait un lit – grabat misérable que Yvanowitchka, l’affreuse hôtesse, cédait au voyageur que le hasard lui envoyait. Madeleine, tout émue, courut à la vieille dame et lui dit :

– Madame… madame… nous n’allons pas rester ici au moins ?…

Mais la vieille dame, peu soucieuse des cosaques, qui buvaient et chantaient toujours, s’était accroupie devant le feu et exposait à la flamme le chien qui, en effet, paraissait à demi mort de froid. Elle regarda Madeleine.

– Pourquoi pas ? dit-elle. Ne voyez-vous pas que le froid tue ce pauvre chéri ?

Madeleine tourna son œil suppliant vers Pierre, le valet de chambre. Mais Pierre feignit de ne pas comprendre. Pierre avait échangé par signes une conversation avec la vieille Yvanowitchka. Et Yvanowitchka avait compris sans doute ce que voulait Pierre, car elle s'était adressée aux cosaques :

– Hé, vous autres, dit-elle, avez-vous assez bu, enfin ?

– À boire, répéta l'un d'eux, à boire encore ! L'autre chantait à tue-tête.

– Non, reprit la vieille, il faut payer et vous en aller, j'ai besoin de mon auberge.

– Pour quoi faire ? dit le troisième.

– Pour loger les voyageurs qui viennent d'arriver.

– À boire !

– À boire ! à boire ! répétèrent-ils tous trois.

– Payez-moi d'abord. Il me faut six kopecks.

Les cosaques se mirent à rire, et celui qui chantait répondit :

– Aussi vrai que nous aurons le knout demain, il ne nous reste pas un kopeck.

– Alors, fit la vieille, allez-vous-en !

Et elle eut un tel accent d'autorité, elle regarda ces trois hommes avec des yeux si flamboyants, qu'ils se levèrent et deux d'entre eux gagnèrent la porte. Mais le troisième, après avoir fait trois pas, tomba sur les genoux, puis s'allongea sur le sol et balbutia :

– Je n'irai pas plus loin !

– Il est ivre mort, murmura la vieille Yvanowitchka en regardant Pierre. Il ne te gênera pas, mon petit père…

Pierre eut un sourire que Madeleine surprit, et soudain les dents de la jeune fille s'entrechoquèrent d'effroi.

VI

Pour la première fois depuis huit jours peut-être, Madeleine semblait revenir tout à fait au sentiment de la vie réelle et à l'instinct du danger. Depuis huit jours, corps privé de son âme, elle avait voyagé machinalement, endormie en un léthargique sommeil de toute son intelligence. La vieille dame, le chien, le moujik, et Pierre le valet de chambre à la livrée du comte Potenieff, tout cela lui avait paru comme autant d'ombres projetées sur le mur désolé de sa vie. Yvan seul était vivant dans son cœur, dans sa pensée, devant ses yeux même, car il lui semblait qu'il était là, auprès d'elle agenouillé et lui disant :

– Tu as fait un horrible rêve, ô ma Madeleine adorée ! Je t'aime toujours et n'aimerai jamais que toi.

Mais voici que tout à coup Madeleine se sentait arrachée à sa torture morale. La téléga s'arrêtait dans un lieu sinistre ; une volonté dominait tout à coup la volonté de Madeleine, et cette volonté c'était celle d'un valet. Quel était cet homme ? Depuis deux années qu'elle vivait dans Potenieff, Madeleine ne l'avait jamais vu ; elle n'avait jamais entendu dire que le comte eût un serviteur muet ; et voici qu'on lui donnait un homme pour l'accompagner, et voici que cet homme, tout à coup, devenait le maître de la situation, et c'était à lui qu'on obéissait. Alors Madeleine se souvint que durant le trajet, cet homme qui ne parlait pas, mais dont le regard avait une singulière éloquence, s'était pris à fixer les yeux sur elle, et que chaque fois elle avait éprouvé un singulier malaise. Que voulait cet homme ? Un moment, Madeleine avait compté sur l'appui de cette vieille idiote, dont le cœur, l'esprit et l'intelligence étaient tout entiers absorbés par un horrible carlin. Mais elle avait bien vite compris que cette femme ne lui serait d'aucun secours. Elle était seule, par le fait ! seule dans cette maison hideuse, rendez-vous des cosaques échappés à leur régiment, en face d'une hôtesse dont le sinistre visage ne lui présageait rien de bon… exposée aux brutalités d'un laquais qui semblait maintenant vouloir être le maître. Et Madeleine, à huit cents lieues de son pays, se retrouva soudain française. C'est-à-dire que la jeune fille se souvint que les filles du pays de France ont parfois l'énergie d'un homme, et qu'elles font face au danger avec la bravoure du soldat.

La vieille hôtesse, Yvanowitchka la sorcière, comme elle s'intitulait elle-même, lui adressa la parole en russe et lui dit :

– Que veux-tu manger, belle fille ?

Madeleine fit signe qu'elle ne comprenait pas. Petrowna eut alors recours à un geste expressif et porta la main à sa bouche. Madeleine comprit et répondit négativement.

– As-tu soif ? continua Yvanowitchka en accompagnant ses paroles d'une nouvelle pantomime.

– Non, dit encore Madeleine d'un signe de tête.

Pierre avait pris le cosaque par les pieds et l'avait traîné dans un coin. Le cosaque n'avait pas fait un mouvement, et les ronflements sonores, qui s'échappaient maintenant de sa poitrine, disaient éloquemment qu'il était ivre mort. Quant aux deux autres, ils s'étaient éloignés, décrivant de nombreux zigzags sur la neige, et leur chanson s'était éteinte dans la direction de Peterhoff.

– Ils ne reviendront pas, avait murmuré la vieille en regardant Pierre. « Quand à celui-là…

Et elle montrait le cosaque endormi.

– Quant à celui-là, reprit-elle, tu peux ne pas t'occuper de lui, il ne s'éveillera pas.

Ayant essuyé deux refus de la part de Madeleine, Yvanowitchka ne se découragea pas. Elle lui montra son grabat et sembla lui dire :

– Veux-tu dormir ?

Mais Madeleine prit l'unique escabeau qui eût un dossier et s'assit dessus, auprès du foyer, laissant ainsi comprendre à la vieille hôtesse qu'elle attendrait le jour devant le feu, enveloppée dans sa pelisse.

– Comme tu voudras, fit la vieille.

Et, dès lors, elle ne parut plus s'occuper de Madeleine. La vieille institutrice, toujours affairée auprès de son chien, le caressait, lui parlait, faisant les demandes et les réponses. Ce fut à elle que Yvanowitchka s'adressa. La dame savait quelques mots de russe ; mais jusque-là, elle n'avait pas prêté un seul instant l'oreille à ce qui se disait autour d'elle.

– Petite mère, lui dit Petrowna, veux-tu souper ?

– Je le veux bien, répondit la dame.

– J'ai du lard et des pommes de terre à t'offrir. En veux-tu ?

– Oui, dit encore la vieille dame.

Yvanowitchka débarrassa la table des pots et des cruches vidés par les cosaques. Puis elle étendit une serviette de grosse toile dessus, et sur la serviette elle étala des assiettes, une fourchette et un couteau. Après quoi elle descendit la marmite, qui continuait à bouillir, et elle en retira un morceau de lard. La vieille dame caressait toujours son chien, et Madeleine, stupéfiée par cette indifférence, la regardait faire. Après avoir servi le lard, Yvanowitchka souleva une espèce de trappe qui recouvrait un trou noir. C'était le cellier de la misérable auberge du Sava. On y descendait par une échelle. Yvanowitchka disparut dans ce trou béant, mais reparut bientôt tenant à la main une cruche de grès qu'elle posa sur la table.

– Voilà de la bonne bière, dit-elle.

En même temps, elle eut encore un regard étrange à l'adresse de Pierre. Et Madeleine surprit ce regard, comme elle avait déjà surpris le premier. Mais la vieille dame, maintenant rassurée sur son chien, s'était mise à table et mangeait avec avidité, ne s'interrompant que pour donner au roquet un morceau de lard, que celui-ci dévorait. Pierre, assis dans un coin, mangeait sur ses genoux. La vieille dame prit la cruche et se

versa à boire. Mais, comme elle portait le gobelet à ses lèvres, Madeleine s'approcha vivement, lui arrêta le bras et lui dit :

– Au nom du ciel, madame, ne buvez pas !…

– Et pourquoi donc ? fit-elle étonnée.

– Je ne sais pas… mais… ne buvez pas…

– Je vous crois un peu folle, dit la vieille dame avec un sourire indifférent.

– Non, dit Madeleine, je ne suis pas folle… mais j'ai peur…

– Peur de quoi ?

– Je ne sais.

– C'est votre amour pour le bel Yvan qui vous trouble l'esprit, dit sèchement la dame au chien.

À ce sarcasme, Madeleine pâlit et ne dit plus un mot. Elle alla se rasseoir au coin du feu. La vieille dame but, trouva sa bière excellente et continua fort tranquillement son repas. Madeleine, les yeux à demi fermés, adressait au ciel une fervente prière et suppliait Dieu de la protéger contre le danger mystérieux dont elle avait le pressentiment. Quand Yvanowitchka vit que la vieille dame avait achevé son repas, elle lui dit encore :

– Maintenant, voulez-vous dormir ?

– Je ne demande pas mieux, répondit-elle, mais où ?

– Sur ce lit.

Et Yvanowitchka désignait l'unique grabat qui fût dans l'auberge.

– Quant à toi, mon père, ajouta-t-elle, en s'adressant à Pierre, qui paraissait être rentré dans son rôle servile, si tu veux dormir, suis le conseil que je te donne. En sortant par cette porte et en contournant la maison tu trouveras une étable dans laquelle est une vache avec son veau. L'étable est chaude et pleine de bonne litière.

– C'est bien, dit Pierre d'un signe de tête.

Et il sortit aussitôt. Alors Yvanowitchka fit mine de fermer la porte au verrou et Madeleine se rassura un peu. La vieille dame s'était jetée toute vêtue sur le grabat, et après avoir placé son chien auprès d'elle, elle se couvrit avec sa pelisse et dit à Madeleine :

– Bonne nuit, mon enfant.

L'auberge du Sava avait un étage au-dessus de son rez-de-chaussée, ou plutôt une sorte de grenier dans lequel on montait par une échelle. C'était là que se réfugiait Petrowna quand, d'aventure, elle cédait son lit. La vieille dame ne tarda pas à s'endormir. Yvanowitchka marcha bien quelque temps au-dessus de sa tête, mais Madeleine finit par ne plus l'entendre. Alors la jeune fille, entendant la respiration égale de la vieille dame, persuadée que Yvanowitchka dormait tranquillement, alla voir si la porte était réellement fermée. Le verrou était poussé. Madeleine, un peu rassurée, vint se rasseoir devant le feu, dans lequel elle poussa une brassée de bois mort. Alors elle retomba dans sa prostration et sa pensée, son cœur, tout son être, retournèrent à Yvan.

À Yvan, qu’elle avait cependant entendu disant à ses amis les officiers :

– Tant pis pour Madeleine, j’épouserai la belle comtesse Vasilika.

Mais Madeleine, tout en fuyant Yvan pour jamais, cherchait à le défendre contre elle-même. Yvan était-il bien maître de sa raison, quand il avait prononcé ces horribles paroles ? Yvan n’était-il pas ivre ?… Car les Russes du meilleur monde, à de certaines heures, oublient les lois de la tempérance, et Madeleine s’en souvenait. Yvan était souvent rentré dans la maison, à des heures avancées de la nuit, un peu ému.

– Non, se disait Madeleine, attachant ses yeux pleins de larmes sur les flammes bleues qui couraient le long des bûches de sapins entassées dans l’âtre, non, je n’aurais pas dû partir sans le voir… Non, il est impossible qu’Yvan ait cessé de m’aimer… Oh ! j’ai été faible… j’ai été lâche…

Et comme elle murmurait ces paroles, un bruit se fit au-dehors. Un bruit de pas sur la neige durcie qui craquait sous les pieds, et les pas s’arrêtèrent à la porte. Madeleine eut un battement de cœur. On frappa. Madeleine sentit tout son sang abandonner ses veines.

Alors, tremblante, éperdue, elle se leva et demanda d’une voix mal assurée :

– Qui est là ?

– Madeleine, c’est moi, répondit-on.

Madeleine jeta un cri – un cri de joie suprême, d’ivresse infinie.

– Yvan ! dit-elle, c’est Yvan !

Et à demi folle, elle alla ouvrir la porte.

VII

La porte ouverte, Madeleine se trouva face à face avec Pierre le moujik. D'abord, elle s'imagina que celui dont elle avait cru entendre la voix, c'est-à-dire son époux bien-aimé, était derrière cet homme, muet pour elle jusque-là. Et comme elle demeurait sur le seuil, Pierre la poussa à l'intérieur de l'auberge.

– Yvan, où es-tu ? fit-elle.

Mais alors Pierre se mit à rire.

– Je ne suis pourtant point la victime d'une hallucination, murmura-t-elle avec angoisse en plongeant vainement son regard au-dehors. J'ai bien entendu la voix d'Yvan.

– Pardonnez, mademoiselle, répondit Pierre, qui, pour la première fois à ses yeux, ouvrait la bouche, M. Yvan est à Pétersbourg ; c'est un peu loin d'ici…

Madeleine jeta un cri :

– Oh ! cette voix ! dit-elle.

Puis, épouvantée, elle se réfugia dans le fond de la salle, attachant sur cet homme un œil perdu, et semblant se demander si elle n'était pas en proie à quelque horrible rêve.

Mais Pierre ferma la porte et continua d'un ton railleur :

– Vous m'avez donc cru muet ?

Elle jeta un nouveau cri et promena autour d'elle cet œil égaré d'une gazelle tombée dans une fosse creusée par le chasseur, cherchant une issue pour fuir. Mais la salle n'avait qu'une porte et Pierre, après l'avoir fermée, s'était placé devant. L'épouvante de Madeleine fit place soudain à cette énergie désespérée que développent chez les femmes les situations critiques et terribles. Elle se redressa et, à son tour, elle tint un moment ce misérable cloué sous son regard.

– Mais qui donc êtes-vous, fit-elle, vous qui avez la voix d'Yvan ?

– Je suis, balbutia-t-il, un serviteur du comte Potenieff, comme vous avez pu le voir.

– Son fils ! peut-être…, dit-elle, ne pouvant s'expliquer cette ressemblance de voix que par une filiation mystérieuse.

– Je le voudrais, répondit Pierre, mais ce n'est pas… Je suis né en Allemagne, et quand le comte m'a pris à son service, j'étais moujik.

Cet aveu rendit à Madeleine son anxiété, un moment ébranlée par ce doute étrange.

– Que voulez-vous ? dit-elle.

Et son accent glacé et dédaigneux acheva de déconcerter l'ancien moujik.

– Je venais voir… si… vous n’aviez besoin de rien, répondit-il en hésitant.

– Et vous vous êtes permis de m’appeler Madeleine ? Madeleine, tout court ?

Il courba la tête :

– Vous ne vouliez pas ouvrir, dit-il.

Alors elle fut superbe de froide colère et de mépris et, lui indiquant la porte du doigt :

– Sortez ! dit-elle.

Pierre avait été dominé un instant par les airs hautains et la dignité révoltée de la jeune fille. Un instant, cet homme que tourmentaient de féroces instincts, avait courbé la tête sous le regard étincelant de Madeleine ; et lorsqu’elle lui montra la porte, il fit quelques pas en arrière. Mais, s’arrêtant tout à coup et retrouvant son audace, il dit :

– J’aurais pourtant une curieuse révélation à faire à mademoiselle. Il avait repris le ton humble et servile des serfs russes. Madeleine s’y trompa.

– Que voulez-vous me dire ? fit-elle.

– Je voulais parler à mademoiselle de M. Yvan. Ce nom fit tout oublier à Madeleine :

– Yvan ! dit-elle, vous avez quelque chose à me dire de la part d’Yvan.

– Relativement à lui, du moins.

– Parlez…, dit-elle.

Et sa voix était redevenue tremblante, et elle levait à son tour sur cet homme un œil inquiet et suppliant. Pierre comprit qu’il avait reconquis du terrain par ce seul nom d’Yvan, et il retrouva soudain toute son audace :

– Oui, mademoiselle, dit-il, c’est à une ressemblance de voix avec M. Yvan que je dois d’être entré au service du comte Potenieff.

Elle se méprit encore, et crut que ce misérable avait eu une pensée sublime.

– Et c’est pour cela, dit-elle, que vous n’osiez parler devant moi ?

– Non, c’est parce que M. le comte me l’avait défendu.

– Ah !

– Il avait trop peur que mademoiselle devinât.

À ces derniers mots un voile se déchira dans le souvenir troublé de Madeleine.

– Deviner ! dit-elle, deviner quoi ? Parlez !… je le veux !…

– Mais dame ! mademoiselle, la chose est bien simple, c’est ma voix et non celle de M. Yvan que vous avez entendue à travers la porte.

Madeleine jeta un cri.

– Vous ! dit-elle… C’est vous !… Il fit un signe affirmatif.

– Ainsi donc, c’est vous qui parliez de la comtesse Vasilika ?

– Oui.

– Mais Yvan… où était-il ? demanda Madeleine dont la voix tremblait d'émotion.

– Monsieur le comte l'avait fait arrêter par la police.

– Parlez… achevez… mais parlez vite.

Et son émotion était si grande que Pierre le moujik la crut en son pouvoir.

– Oui, reprit-il, M. le comte a obtenu, la veille au soir, un ordre d'arrestation ; il ne voulait pas que M. Yvan pût s'opposer à notre départ.

Et le moujik osa rire. Madeleine s'écria :

– Mais alors, Yvan m'aime toujours !

Et elle eut un accès de joie délirante, et l'horrible lieu où elle se trouvait lui parut soudain un palais, et dans cet être ignoble qui avait compté la foudroyer par cette odieuse révélation, elle crut voir tout à coup un auxiliaire. Et retrouvant cet accent d'autorité qu'elle avait tout à l'heure :

– Pierre, dit-elle, il faut trouver des chevaux, il faut atteler la téléga.

– Pour quoi faire, mademoiselle ?

– Mais pour partir, dit-elle. Tu ne comprends donc pas, esclave, continua-t-elle, écrasant de nouveau le moujik d'un regard, que ce n'est plus en France que je vais ? que c'est à Pétersbourg ?… qu'il faut que je revoie Yvan… que…

– Mais, mademoiselle, interrompit le moujik qui luttait évidemment en lui-même contre le respect que lui inspirait la jeune fille, les chevaux sont retournés au relais…

– Mais ils doivent revenir !… Eh bien ! Je n'ai pas le temps de les attendre… tu vas aller au relais à pied.

– Mademoiselle plaisante ?

Et Pierre, redevenu audacieux, eut un rire insolent. Elle se trompa encore ; elle crut que cet homme voulait abuser de sa situation et faire payer cher ses indispensables services.

– Est-ce de l'argent que tu veux ? dit-elle. Tiens !…

Madeleine s'était mise en route avec un costume demi-oriental que les dames russes adoptent volontiers en voyage. Elle avait un pantalon flottant, sur lequel retombait une tunique polonaise à brandebourgs. Lorsqu'elle remontait en téléga, elle s'enveloppait d'une ample pelisse de martre zibeline. Mais cette pelisse, elle l'avait jetée sur une chaise, en s'installant au coin du feu, et Pierre pouvait voir un petit sac de cuir qu'elle portait en bandoulière sur l'épaule gauche ; elle ouvrit le sac, et prit le portefeuille que lui avait, au départ, remis le comte Potenieff, en tira un billet de banque qu'elle jeta au moujik.

– Prends et obéis ! dit-elle.

Mais Pierre ne ramassa point le billet et, continuant à rire, il dit :

– Mademoiselle est trop bonne, en vérité, mais ce n'est pas son argent que je veux.

Il y avait si loin de ce serf à la belle et fière jeune fille qui se savait aimée par Yvan Potenieff, qu'elle ne comprit pas encore.

– Que veux-tu donc ? dit-elle.

Mais Pierre était maintenant tout à fait maître de lui et il dit avec flegme :

– Savez-vous comment se nomme cette auberge ?

– Que m’importe !

– C’est l’auberge du *Sava*, l’oiseau qui porte malheur. Elle haussa les épaules.

– Après ? dit-elle.

– Nous sommes loin de toute habitation, reprit-il. Aucun voyageur ne passera avant le jour, et nous ne sommes pas encore au milieu de la nuit.

– Que m’importe ! dit-elle, ne comprenant toujours pas.

– La vieille dame dort profondément. Elle a bu de la bière deux fois fermentée, comme cette brute que vous voyez là. (Et il poussa du pied le cosaque, dont les lèvres s’entrouvrirent pour laisser passer un grognement, mais qui ne s’éveilla pas.) Quand on a bu de la bière fermentée deux fois, on dort bien, allez ! et le canon du Kremlin aurait de la peine à vous éveiller.

– Nous partirons sans elle, dit Madeleine, qui s’obstinait à ne pas comprendre.

– Mais, je ne veux pas partir, moi.

Pierre fit un pas vers Madeleine. Son œil était étincelant de cette fièvre ignoble et brutale qui s’empare des gens sans éducation à de certaines heures. Madeleine, à son tour, recula jusqu’à la table encore chargée des débris du repas de la vieille dame.

– Ah ! dit-elle, tu ne veux pas partir ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Ne le devinez-vous donc pas ? Et il fit un pas encore.

– Non, dit Madeleine, je ne devine pas…

– Eh bien ! fit-il, je vais vous le dire… je ne veux pas partir, parce que depuis huit jours, mon sang brûle mes veines, parce que mon cœur brise ma poitrine… parce que ma raison s’égare…

Il fit un dernier pas :

– Parce que nous sommes seuls ici… que vous êtes en mon pouvoir… et que… je vous aime…

Madeleine jeta un cri terrible, et d’un bond, se réfugia derrière la table.

VIII

Cette table, rempart d'une minute, fut comme la ligne de démarcation tracée entre deux armées ennemies avant la bataille. Madeleine et le moujik s'observèrent alors pendant dix secondes, comme doivent se regarder le bourreau et la victime au moment suprême… Le bourreau résolu à tuer… La victime songeant à se défendre… Pierre avait les yeux injectés, la face violette, les lèvres agitées par un tremblement convulsif. Il était horrible à voir. Madeleine, la frêle et blonde jeune fille, était devenue d'une pâleur mortelle. Mais ses yeux presque noirs, tant ils étaient d'un bleu foncé, étincelaient d'indignation, et sa fierté révoltée lui donna, en ce moment, le courage d'un homme.

– Ah ! misérable esclave ! dit-elle.

– Je vous aime !… répéta le moujik, qui voulut s'élancer par-dessus la table.

Mais Madeleine fit un bond en arrière. Elle avait aperçu accroché au mur le sabre du cosaque, espèce de poignard de deux pieds de long sans fourreau, et que les soldats russes portent suspendu à l'arçon de la selle tandis qu'ils manient leur longue lance. Ce fut pour Madeleine l'histoire d'un éclair. Elle s'empara de ce sabre.

– Si tu fais encore un pas, dit-elle, je te tue !

Pierre était sans armes, il était lâche… il eut peur ! Madeleine était effrayante de calme et de résolution. En même temps que Pierre s'arrêtait indécis et n'osait enjamber la table, Madeleine cria :

– À moi ! À moi !

Mais la vieille dame ne sortit pas de son sommeil ; le cosaque se contenta de grogner, étendu qu'il était sur le sol ; et Pierre, dominant un premier mouvement de terreur, s'élança tout à coup sur la jeune fille. Elle leva le bras et frappa. Pierre rugit de douleur, son sang coula ; mais il avança encore. Madeleine frappa une seconde fois. Pierre évita le coup, se jeta à plat ventre, bondit comme un tigre, saisit la jeune fille par le milieu du corps et la couvrit de son sang. Désormais, il lui était impossible de se servir de la pointe du sabre, mais elle frappa encore du plat et du tranchant sur la tête et les épaules du moujik.

– Je t'aime ! répétait le misérable que son sang aveuglait.

Et il essayait de la renverser. Mais Madeleine luttait et continua à crier :

– À moi ! à moi !…

Ce fut un véritable combat corps à corps qui dura deux minutes. Enfin, Madeleine sentit ses forces la trahir, ses tempes battre, son sang se figer, ses muscles et ses nerfs se détendre, et une dernière fois, d'une voix mourante, elle répéta :

– À moi ! à moi !

Puis elle cessa de frapper et le sabre échappa à sa main. Mais en ce moment, Pierre jeta un cri… Un cri de douleur suprême… un cri d'agonie… Et ses bras, qui enlaçaient la taille de la jeune fille, se distendirent, et il tomba comme une masse sur le sol baigné de son sang. Alors Madeleine, à demi morte déjà et prête à s'évanouir, vit un autre homme debout devant elle. Cet homme, c'était le cosaque ivre. Le cosaque, qui s'était éveillé, s'était dressé sur ses pieds, et, ramassant son sabre, l'avait enfoncé entre les deux épaules du moujik. En agissant ainsi, le cosaque avait obéi, moins peut-être à une idée généreuse et au désir de sauver la jeune fille, qu'à cet instinct sauvage des gens de sa race que la vue du sang développe subitement. Il avait tué pour tuer. Cependant il était ivre encore et ne tenait pas sur ses jambes. Il regardait tour à tour le moujik qui se roulait sur le sol dans une mare de sang, et Madeleine immobile et semblant se demander si l'horrible rêve qu'elle croyait faire n'allait pas finir… Enfin il eut un rire bruyant, idiot, et murmura quelques paroles inintelligibles. Puis, comme ses jambes refusaient de le soutenir, il se laissa tomber sur la chaise qui était demeurée au coin du feu.

Madeleine paraissait anéantie. Elle aussi regardait tour à tour le moujik moribond qui blasphémait en se roulant dans la mare de sang, et le cosaque, son libérateur, qui attachait sur elle un regard aviné. Mais le regard de cet homme fut bientôt distrait par un objet qui lui parut plus digne de son attention. Cet objet, c'était la cruche de bière qu'Yvanowitchka avait apportée pour le souper de la vieille dame. La cruche était encore à demi pleine. Le cosaque se leva en titubant, s'en empara, la porta à ses lèvres et but à longs traits. Madeleine était tombée à genoux, remerciait Dieu en murmurant le nom d'Yvan. Mais elle n'avait échappé à un danger que pour en courir un second non moins terrible. L'ivresse développe chez le cosaque deux instincts : la débauche et le vol. Quand celui-ci eut bu, il regarda de nouveau Madeleine. Et Madeleine eut peur de nouveau et elle se réfugia contre le lit sur lequel la vieille dame dormait toujours couchée sur son petit chien qu'elle avait étouffé pendant son sommeil ; le cosaque fit un pas vers elle en murmurant des paroles que Madeleine ne comprenait pas, mais qui certainement traduisaient chez cet homme, à demi sauvage, une féroce admiration.

Madeleine, une fois encore, appela au secours. Yvanowitchka, couchée dans son grenier, n'avait garde de bouger. Le cosaque, chancelant de plus belle, marcha vers la jeune fille et voulut la prendre par la taille. Alors Madeleine jeta un cri, se dégagea et le repoussa si brusquement qu'il tomba sur les genoux. Le danger avait rendu à Madeleine toute sa présence d'esprit. Elle profita du temps que le cosaque mit à se relever pour s'élancer vers la porte, l'ouvrir et se précipiter au-dehors. Le ciel était noir, la plaine blanche, l'horizon désert. Madeleine se prit à fuir avec l'énergie du désespoir. Le cosaque s'était relevé et courait après elle en poussant des cris de fureur. Mais l'instinct du péril donnait à Madeleine une légèreté de biche traquée par les chiens. Elle courait, courait toujours tout droit devant elle, ses pieds enfonçant dans la neige, et toujours entendant les cris et les pas du cosaque qui essayait de la rejoindre. Deux fois elle se laissa tomber, deux fois elle se releva. Le froid de la nuit avait un moment rendu ses forces au cosaque. Il ne chancelait plus, il courait même assez vite. Mais Madeleine conservait son avance. Si le cosaque la rejoignait, c'était la mort. Et Madeleine courait toujours, à travers cette plaine blanche, et n'apercevait déjà plus le filet de fumée qui s'échappait du toit de l'auberge du Sava. Le cosaque blasphémait et continuait sa poursuite. Une troisième fois, rencontrant un tronc d'arbre coupé à fleur de terre, elle fit un faux pas et roula sur la neige. Le cosaque

gagna du terrain. Madeleine se releva épuisée, mais elle fit un effort suprême et courut encore. Le cosaque gagnait toujours un peu de distance, et enfin il vint un moment où il atteignit la jeune fille et la saisit par les basques de sa polonaise. Alors une lutte corps à corps recommença, lutte dans laquelle Madeleine eût inévitablement succombé, si la bière fermentée deux fois ne fût venue à son secours. Le cosaque se laissa tomber, et Madeleine put se dégager encore. Cette fois l'ivresse, un moment dominée, reprit sa toute-puissance, et le cosaque, étreint par elle, ne se releva plus. Mais Madeleine fuyait toujours. Elle n'entendait plus retentir derrière elle les pas inégaux du cosaque, mais elle marchait, folle de terreur, le corps grelottant, la tête en feu… Elle marchait, marchait toujours, ne sachant où elle allait, mais s'éloignant de cette maison maudite qu'on appelait l'auberge du Sava. Une fois elle s'arrêta épuisée… Mais s'arrêter, c'était la mort, car le froid des nuits russes tue ceux qu'il a engourdis. Le sentiment de la conservation l'emporta. Elle avait entendu dire au moujik qu'au-delà de la plaine, au-delà des grands bois, il y avait un village nommé Peterhoff. Ce souvenir lui revint ; et Madeleine continua sa route.

Elle marcha ainsi, à travers la nuit, tombant à chaque minute, se relevant et invoquant Dieu. La plaine paraissait s'allonger et l'horizon s'éloigner. Les grands bois avaient l'air de fuir devant elle. Tout à coup elle s'arrêta. Était-ce une vision du délire, était-ce une de ces illusions que donne la fièvre ? Il lui semblait que là-bas, tout là-bas dans le lointain, au bord de la forêt, une lumière se mouvait. Il lui avait semblé qu'un léger bruit traversant l'espace était venu mourir à ses oreilles. Cette lumière, n'était-ce pas le fanal d'une téléga ? Ce bruit, le carillon des clochettes que les chevaux russes secouent en dévorant l'espace ? Madeleine fit quelques pas encore, le cou tendu, l'oreille interrogeant le souffle du vent, l'œil désespérément fixé sur l'horizon… puis encore quelques pas… Puis ses forces la trahirent, elle tomba sans connaissance, et ferma les yeux en murmurant le nom de sa chère Antoinette et le nom de son Yvan bien-aimé.

IX

Madeleine semble maintenant dormir du sommeil de la mort. Étendue sur la neige, raidie par le froid, elle a la fièvre brûlante qui précède la dernière heure. Ses yeux se sont fermés ; ses lèvres crispées ne laissent plus échapper ni un cri ni une plainte… Et cependant elle est en proie à un délire intérieur, et elle rêve… Comme ces malheureux qui manquent de pain et à qui le sommeil apporte des rêves remplis d'opulence, la malheureuse enfant, dont le cœur est brisé, fait un rêve de bonheur. Le drame d'il y a huit jours, cet horrible drame qui a son départ de Moscou pour dénouement, n'existe pas pour elle. Non, à l'heure où elle songe, Madeleine est heureuse. Elle est heureuse et fière de l'amour d'Yvan. Le rêve a déployé pour elle ses féeries et son décor le plus gracieux. Madeleine est dans ce château de la Russie méridionale où elle a connu Yvan. Le ciel est bleu, la steppe est en fleurs, l'alouette chante au-dessus des blés mûrs, qui tombent sous la faucille du moissonneur. La varanda, ou salon d'été du château, est ouverte sur les jardins aux bosquets de lauriers-roses. Au-delà des jardins, perdue dans la brume, une chaîne de collines bleue ; au bout des collines, la mer, unie et calme comme un lac. Madeleine est assise sous les touffes de chèvrefeuilles qui grimpent autour des colonnes de marbre et sur les murs de la varanda. M^lle^ Olga Potenieff est près d'elle et lui donne le nom de sœur. Toutes deux, l'œil fixé sur la steppe, suivent du regard un droski attelé à la russe et dont les trois chevaux sont rapides comme le vent du sud. Un homme conduit le droski avec une légèreté de main, une audace et une adresse merveilleuses. C'est Yvan. Et M^lle^ Olga dit à Madeleine :

– Chère belle, comme vous paraissez impatiente de revoir votre cher mari…

Son mari ! Yvan a donc épousé Madeleine ?

Et les deux femmes continuent à suivre du regard le droski qui vole à travers la steppe. Mais à mesure qu'il approche, le ciel se couvre, et de bleu qu'il était devient noir ; le soleil a disparu, la nuit vient… Elle vient opaque et mystérieuse et Madeleine regarde Olga en frissonnant. La steppe en fleurs se change tout à coup en une plaine de neige, et sur cette plaine le droski continue sa course furieuse. Madeleine pousse un cri, car il lui semble que son cher Yvan n'est plus maître de ses chevaux et qu'il court à une mort certaine. Maintenant, il est tout à fait nuit. Le droski est éclairé par un fanal rouge qui projette au loin sa lumière sur la neige. Mais les chevaux dévorent en vain l'espace ; le droski est loin encore. Soudain, Madeleine jette un nouveau cri. Olga a disparu, et avec elle les murs de la varanda et le palais. Madeleine se retrouve au milieu de cette plaine de neige, à l'horizon de laquelle glisse toujours le droski avec son bruyant attelage et son rouge fanal. Mais le droski est loin encore, et un homme s'est dressé tout auprès de Madeleine. Cet homme, c'est Pierre le moujik. Madeleine se débat dans son affreux sommeil contre le misérable qui ose lui parler d'amour. Alors l'horrible scène de l'auberge du Sava se reproduit fidèlement dans son rêve. Le cosaque a étendu sanglant sur le sol Pierre le moujik. Mais le danger est toujours le même ; et c'est à présent que la jeune fille

épouvantée secoue enfin son léthargique sommeil, rouvre les yeux et revient au sentiment de la réalité.

Le château, la varanda, Olga qui l'appelait ma « sœur » tout cela n'était qu'un rêve. Le réveil, c'est la plaine déserte, la plaine neigeuse au milieu de laquelle elle est tombée épuisée. Madeleine se dresse sur ses genoux et regarde… Au loin, elle aperçoit toujours cette clarté mobile, ce point lumineux qu'elle a pris pour le fanal d'un traîneau. Elle entend même vaguement des clochettes que les chevaux sonnent en courant. Et Madeleine, pleine de courage, se relève pour aller au-devant de cette téléga de poste qui, peut-être, est le salut pour elle. Mais tout à coup, elle s'arrête interdite, anxieuse… Le point lumineux qui s'agitait à l'horizon semble s'être doublé. Plus près, beaucoup plus près, Madeleine aperçoit quelque chose qui brille et ressemble à un charbon ardent tombé sur le sol. Puis une autre clarté s'allume à sa gauche et encore une autre à sa droite. La lumière qui brille au lointain est claire, celles-là sont mornes et sombres ; mais mobiles comme la première, elles se rapprochent peu à peu. On dirait des étoiles détachées de la voûte du ciel et se jouant sur la neige. Madeleine s'est arrêtée, prise à la gorge par l'angoisse d'une singulière épouvante. Les charbons ardents se multiplient et se rapprochent, formant autour de la jeune fille comme un cercle de feu. Il y en a dix, vingt, trente et de tous les points de l'horizon il en accourt de nouveaux. Est-ce encore une hallucination ? Madeleine, en proie à la fièvre, a-t-elle été replongée dans le monde fantastique des songes ? Non, car là-bas, à l'horizon, le fanal de la téléga grandit, et maintenant le son des clochettes de l'attelage arrive distinct à son oreille. Et Madeleine a bien les yeux ouverts !… Et les tempes baignées d'une sueur glacée, les cheveux hérissés, la jeune fille essaie en vain de compter ces rouges étoiles qui, deux par deux, viennent sur elle et l'entourent. Non, ce n'est pas une hallucination… ce n'est pas un rêve… Et Madeleine qui, tout à l'heure, se remettait en marche et allait à la rencontre de la diligence, Madeleine recule à présent, pas à pas, lentement, et faisant appel à tout son courage… à tous ses souvenirs… à tous les récits qu'elle a souvent entendus depuis qu'elle est en Russie. Car ce cercle de feu, qui va toujours se rétrécissant autour d'elle, Madeleine l'a reconnu, elle ne peut s'y tromper. C'est une de ces terribles bandes de loups qui désolent les campagnes russes et que la neige fait sortir affamés du fond des bois. Les terribles carnassiers ont flairé une proie, et ils sont accourus de tous les points de l'horizon. Madeleine les voit maintenant par corps, comme disent les chasseurs ; le point lumineux part d'une masse noirâtre qui s'agite sur la neige. Et la téléga est loin encore, malgré le son des clochettes qui devient de plus en plus distinct. Et les loups rétrécissent toujours le cercle… Et cependant aucun d'eux n'ose encore bondir sur la jeune fille. Madeleine a entendu dire que certains paysans russes ont été dévorés pour avoir pris la fuite ; que d'autres ayant fait un faux pas ont été mis en pièces ; mais que celui qui recule lentement, opposant à l'œil sanglant des redoutables carnassiers le rayonnement fascinateur de l'œil humain a pu leur échapper. Et Madeleine qui, sous sa frêle enveloppe, cache un cœur d'acier, Madeleine se met à reculer lentement, peu à peu… regardant toujours les loups qui la suivent dans l'ombre. Madeleine sait que si elle fait un faux pas, elle est perdue… Aussi marche-t-elle avec précaution, n'osant cependant détourner la tête pour choisir son chemin, car si elle cesse de fasciner les loups, les loups se jetteront sur elle. Tout à coup elle heurte quelque chose de flasque et d'inerte qui gît sur le sol, et elle ne peut réprimer un cri. À ce cri les loups s'arrêtent, un grognement se fait entendre… Et l'objet qu'elle a heurté s'agite sur le sol. Madeleine se détourne et continue à marcher. Elle a compris, elle

a deviné, plutôt qu'elle n'a vu. Ce qu'elle a heurté, c'est le cosaque. Le cosaque qui la poursuivait tout à l'heure, et que l'ivresse cloue maintenant sur le sol. Tiré par ce choc de son sommeil, le malheureux veut se lever… Il se dresse sur ses genoux, pousse un horrible blasphème et retombe. Mais aussitôt un hurlement épouvantable se fait entendre et la bande de loups tout entière se jette sur le cosaque, oubliant un moment Madeleine. Madeleine, saisie d'horreur, s'est arrêtée à dix pas, et entend les cris d'agonie du malheureux dont les os craquent un à un sous la dent des loups. Et Madeleine se dit qu'après le cosaque, son tour viendra. Et, cette fois, l'épouvante a paralysé ses mouvements, et elle n'a plus la force de reculer !

X

Peterhoff est un bourg de deux cents maisons, le plus près de la frontière polonaise. Il n'a qu'une seule rue. La dernière maison du côté de la Pologne est le poste de police. La première, en entrant par la route de Moscou, est un relais de poste. Cette nuit-là, à peu près à l'heure où Madeleine était en butte aux obsessions de Pierre le moujik, une téléga relayait à Peterhoff. Tandis qu'on changeait les chevaux, deux voyageurs étaient restés dans la maison du relais et se chauffaient auprès du poêle. L'un était un homme de cinquante ans, aux cheveux blancs, mais à la tournure encore jeune et dont le regard accusait un reste de virilité énergique. Les membres du club des Asperges, à Paris, eussent reconnu en lui M. le vicomte Karle de Morlux. L'autre était un petit homme sec, maigre, aux traits anguleux, au regard indécis et fuyant. Son costume était celui que portent les bourgeois polonais, c'est-à-dire la redingote à brandebourgs, le bonnet fourré d'astrakan et les demi-bottes, également garnies de fourrures. Cet homme, ancien valet de chambre de M. de Morlux, était établi depuis quinze ans à Varsovie comme marchand de pelleteries. C'était lui qui, jadis, avait eu pour mission de suivre en Allemagne la malheureuse baronne Miller, et d'organiser contre elle ces tentatives de mort auxquelles elle n'avait échappé que par miracle. Bien qu'il n'eût pas réussi, le vicomte tenait son homme pour habile, intelligent et capable de tout. Aussi l'avait-il largement payé. Hermann s'était retiré d'abord en Allemagne, puis à Varsovie, et là, grâce aux libéralités de son maître et complice, il avait entrepris un commerce qui prospérait, lorsque, un matin, M. de Morlux, descendant d'une chaise de poste, était entré chez lui. Hermann avait eu peine à reconnaître son ancien maître, tant il était vieilli.

– J'ai besoin de toi, lui avait dit le vicomte.

Hermann était marié, il avait des enfants, il était, dit-on, un bon bourgeois ; il avait enfin une foule de raisons pour ne se plus mêler des affaires de M. Morlux. Mais le vicomte était un de ces hommes qui ne marchandent pas et paient largement.

– J'ai besoin de toi pour huit jours, avait-il dit, et il y a cinquante mille francs au bout.

– Où allons-nous ?

– À Moscou.

– Que faudra-t-il faire pendant ce voyage ?

– Tout, peut-être…

Hermann avait compris, mais l'appât des cinquante mille francs l'avait décidé, et il était parti. Et au moment où nous le trouvons assis auprès du poêle rouge du relais de poste de Peterhoff, il y avait quarante-huit heures qu'il avait quitté Varsovie. Aux questions que lui avait faites M. de Morlux sur la famille Potenieff, Hermann avait répondu :

– Le comte Potenieff a un château, tout près de Peterhoff, dans lequel il ne met jamais les pieds, préférant passer l'été dans ses terres de la Russie méridionale.

La lettre de Madeleine à Antoinette, lettre dans laquelle elle annonçait à sa sœur son retour en France et l'itinéraire qu'elle allait suivre, lettre qui, comme on le sait, était tombée entre les mains de M. de Morlux, indiquait ce château comme une de ses stations, et cet intendant comme la personne qui devait la conduire de Pologne en Allemagne. M. de Morlux avait donc calculé que Madeleine était arrivée au château ou devait y arriver bientôt. Donc, tandis qu'on relayait, Hermann complétait ses renseignements.

– Deux routes, disait-il, mènent au château qui est situé au milieu des bois. L'une est impraticable en hiver ; l'autre est une vaste plaine couverte de neige que nous trouverons en sortant de la forêt qui s'étend jusqu'aux portes de Peterhoff.

Le maître de poste, qui parlait assez bien l'allemand, langue dans laquelle causaient M. de Morlux et son ancien valet de chambre, s'approcha alors et leur dit :

– Excellences, ce n'est pas mon intérêt de vous refuser des chevaux, et cependant je dois vous donner un bon conseil.

– Quel est-il ? dit M. de Morlux.

– Vous feriez bien d'attendre le jour ici.

– Non, non, dit M. de Morlux, nous sommes pressés, mon brave homme.

– L'hiver est encore plus rude cette année que de coutume, poursuivit le maître de poste, et les loups sont d'une hardiesse excessive.

– Nous avons une demi-douzaine de fusils à deux coups, dit le vicomte.

– Oui ; mais si un des chevaux de votre attelage venait à s'abattre, vous seriez perdus, reprit le maître de poste.

– En avant, répondit le vicomte, nous sommes pressés, très pressés.

Le maître de poste n'insista pas pour retenir les deux voyageurs. Cinq minutes après, le traîneau était attelé de nouveau, et M. de Morlux et Hermann prenaient place à l'intérieur, tandis qu'un moujik, sur un siège plus élevé, faisait entendre ce cri guttural auquel obéissent si bien les chevaux russes. La téléga partit.

– Ce maître de poste est un imbécile, car, à moins que les loups de Russie ne soient d'une race particulière, on sait bien que la lumière leur fait grand-peur.

Hermann secoua la tête et ne répondit pas. Bientôt les dernières maisons de Peterhoff eurent disparu dans l'éloignement et l'obscurité, et le traîneau entra dans le bois. La rouge lueur du fanal faisait envoler des centaines d'oiseaux de nuit, qui poussaient des cris sinistres. Le moujik excitait ses chevaux, et à un moment, s'étant retourné sur son siège, il dit aux voyageurs :

– Les loups ont faim !

M. de Morlux était brave. Il se contenta de répondre au moujik en visitant les batteries des fusils. Mais le moujik lui dit :

– Il ne faut pas tirer, ça vaux mieux.

– Mais où diable voit-il des loups ? murmura le vicomte s’adressant à Hermann.

En effet, M. de Morlux avait beau promener son regard tout autour du cercle de lumière projeté par son fanal, il n’apercevait rien.

– Attendez ! attendez ! murmura Hermann.

La téléga volait toujours rapide sur la neige durcie. Bientôt elle eut franchi la forêt et entra dans une plaine de neige, à l’autre extrémité de laquelle était l’auberge du Sava.

– Nous voilà hors du bois, dit M. de Morlux, et pas de loups, ce me semble.

– Attendez, répéta Hermann soucieux.

La téléga continua sa route. Tout à coup le véhicule éprouva une forte secousse et comme un mouvement de recul. Un des chevaux s’était cabré violemment, et les deux autres, se jetant de côté, témoignaient une vive frayeur.

– Les loups ! les loups ! cria le moujik.

M. de Morlux regarda et vit alors des ombres noires qui galopaient aux deux côtés du traîneau. Il saisit vivement un des fusils. Mais Hermann l’arrêta.

– Ne tirez pas, dit-il, ne tirez pas.

Le moujik enleva ses chevaux d’un vigoureux coup de fouet et la téléga repartit. Pendant une heure, les chevaux frémissants, secouant leur crinière emmêlée, jetant par les naseaux une vapeur que la lueur du fanal faisait ressembler à des flammes qui galopaient aux deux côtés du traîneau.

– Ne tirez pas ! disait toujours Hermann.

– Ne tirez pas ! répétait le moujik.

Les loups se tenaient à distance, hors de la portée du cercle de lumière qu’ils paraissaient redouter beaucoup. Et M. de Morlux, malgré l’envie qu’il en avait, ne touchait pas aux fusils. Mais il vint un moment où les loups devinrent plus hardis et se rapprochèrent. L’un deux osa entrer dans le cercle, et se trouva en pleine lumière. C’était un magnifique animal au poil long et soyeux, et dont la queue en panache balayait fièrement la neige. M. de Morlux se prit à le considérer avec une sorte d’admiration. Puis les instincts du chasseur l’emportèrent, et il s’écria :

– Tant pis pour lui !

En même temps et avant qu’Hermann eût pu l’en empêcher, il épaula et fit feu. Le loup tomba en hurlant, et se roula dans la neige. Les chevaux hennirent et précipitèrent leur course. Le moujik blasphéma et Hermann dit à M. de Morlux :

– Maintenant il va falloir continuer jusqu’à ce que nous trouvions une maison ou un village.

Et il montrait les loups qui s’étaient jetés sur le loup blessé et le déchiraient tout vivant encore.

XI

Tandis que la téléga du vicomte de Morlux dévorait l'espace, escortée par la bande de loups qui, de temps en temps, s'arrêtait pour dévorer celui qui tombait frappé d'une balle, car Hermann et son ancien maître, une fois la partie commencée, s'étaient mis à faire feu presque sans relâche, Madeleine saisie d'épouvante assistait à la mort du cosaque. La lutte n'avait pas été longue en réalité, mais en apparence elle avait duré un siècle. Le cosaque s'était débattu : il avait essayé de repousser les horribles carnassiers ; il en avait même saisi un à la gorge, et, dans un effort désespéré, il l'avait étranglé. Mais ce n'était qu'un ennemi de moins ; et il y en avait plus de trente. Madeleine l'entendit hurler comme une bête fauve ; mais ses hurlements confus s'éteignirent par degrés ; puis elle ne vit plus qu'une masse informe et sanglante qui pantelait sous la dent des loups. Les os craquèrent et l'horrible festin commença. Madeleine regardait toujours, clouée au sol par l'épouvante.

Tout à coup, le silence de la nuit, qui n'avait été troublé jusqu'ici que par les cris d'agonie du cosaque et par le bruit lointain des clochettes, qui déjà avait frappé l'oreille de Madeleine, fut brusquement interrompu par un bruit formidable. C'était une série de détonations qui se succédaient avec rapidité, une véritable fusillade. Le fanal rouge de la téléga était maintenant tout proche de Madeleine et, de minute en minute, il disparaissait un moment dans un nuage de fumée. Les loups continuaient paisiblement à dévorer le cosaque et ne s'inquiétaient pas des coups de fusil. Mais qu'était-ce qu'une semblable proie pour tant de gueules affamées ? Madeleine se retrouva bientôt entourée par ceux qui ne trouvaient pas de place au festin. Cependant elle était debout, et la fièvre, l'épouvante donnaient à ses regards une telle animation que les plus hardis, ceux qui s'étaient le plus approchés, n'osaient se jeter sur elle. La téléga arrivait rapidement avec son escorte terrible, qui semait, en courant, la plaine de cadavres. Madeleine jeta un cri. Un cri si perçant, si aigu qu'il fut entendu de la téléga. Cependant elle passa auprès d'elle comme la foudre, tandis qu'une triple décharge répandait la mort au milieu des loups. Une fois encore Madeleine fut oubliée.

– À moi ! au secours ! cria Madeleine…

Soudain la téléga s'arrêta, fit volte-face, et la jeune fille vit revenir sur elle les trois chevaux épouvantés qui semblaient vomir des flammes par leurs naseaux. Puis un homme se baissa sans quitter le traîneau, étendit les bras, et, semblable à ces écuyers qui, sans abandonner la selle, ramassent un drapeau dans le cirque, il enlaça Madeleine en passant, et la jeta à demi morte dans la téléga, qui reprit sa course fantastique… Madeleine était sauvée ! Mais c'étaient trop d'émotions pour cette frêle organisation et la nature était vaincue enfin. Madeleine poussa un long soupir, ferma les yeux et s'évanouit dans les bras de M. de Morlux. Les loups s'étaient remis en route aux deux côtés du traîneau. Hermann et son maître continuaient à faire feu, sans avoir le temps de donner des soins à la jeune fille évanouie. Il faut dire, à la louange du vicomte, qu'il avait obéi à un sentiment d'humanité en forçant le moujik terrorisé à revenir sur ses pas pour sauver cette femme

inconnue. Et comme les loups devenaient de plus en plus hardis et féroces, et que plusieurs même avaient essayé de mordre les jambes des chevaux, le vicomte et son ancien domestique avaient fort à faire et ni l'un ni l'autre n'avaient même songé à regarder Madeleine. D'ailleurs le fanal projetait sa lueur en avant et laissait la téléga dans l'ombre. M. de Morlux aurait été bien embarrassé de dire si la femme qu'il venait de sauver était jeune ou vieille. Hermann connaissait bien le pays ; il savait que sur la route, au bout de la plaine, on trouverait l'auberge du Sava.

– Encore un quart d'heure, dit-il au vicomte, et nous sommes sauvés.

Les loups tombaient un à un et étaient dévorés par les survivants ; puis l'escorte reprenait sa route et les féroces animaux semblaient se multiplier. Enfin Hermann s'écria :

– Voilà l'auberge ! voilà !

En effet, le toit du Sava apparaissait dans l'éloignement. Mais les loups suivaient toujours.

– Comment nous débarrasser de ces démons à quatre pattes ? murmurait M. de Morlux, qui voyait diminuer ses cartouches et ses provisions de poudre.

Mais Hermann eut une inspiration. Il prit le fanal de la téléga et le jeta au milieu des loups. Les loups ont toujours eu peur du feu. Ils prirent la fuite un moment ; la téléga redoubla de vitesse, et, quelques minutes après, les trois chevaux épuisés s'arrêtaient à la porte du Sava.

L'auberge était remplie de cris déchirants et de lamentations, et il nous faut, pour en expliquer la cause, dire ce qui s'était passé après la fuite de Madeleine, que le cosaque poursuivait. Yvanowitchka, la vieille sorcière, s'était tenue tranquille dans son grenier, tandis que Pierre le moujik s'occupait de mettre en œuvre ses infâmes projets. En dehors de l'intérêt qu'elle trouvait à servir le misérable, la vieille sorcière avait un penchant si prononcé pour le mal, que ce fut avec une sorte de volupté qu'elle se coucha à plat ventre pour rapprocher son œil d'une fente du plancher et voir ce qui allait se passer. Ce fut avec une joie sauvage qu'elle assista à la lutte que le moujik engagea avec Madeleine. Un moment, quand la jeune fille eut saisi le sabre du cosaque pour se défendre, Yvanowitchka fut tentée de descendre et de venir au secours du moujik. La beauté de Madeleine lui avait fait prendre en haine la jeune fille. Mais elle était lâche et elle n'osa intervenir. Puis, quand le cosaque se fut levé, précisément au moment où Madeleine allait succomber, et que, ramassant le sabre échappé à la main de la jeune fille, il l'avait enfoncé entre les deux épaules du moujik, Yvanowitchka, voyant tomber ce dernier, eut un moment de frayeur qui fut bientôt dominé par la réflexion. Le cosaque n'allait-il pas faire la besogne de Pierre ? L'affreuse vieille l'espéra un moment, et ce fut avec une sorte de désappointement qu'elle vit Madeleine s'élancer au-dehors, pour échapper au cosaque. Alors, Yvanowitchka descendit. Pierre le moujik n'était pas mort, mais il paraissait à l'agonie. La vieille le souleva, l'examina, scruta son œil vitré, et se dit :

– Il n'en a pas pour une heure.

En même temps, elle aperçut auprès du moujik, sur le sol, le sac de cuir que Madeleine portait en bandoulière et qui s'était détaché pendant la lutte… ce sac qui renfermait de l'or, et la vieille se dit encore :

– Si la jeune fille ne revient pas, si les loups la mangent, je serai riche.

Elle ne pensait déjà plus à la vieille dame. Celle-ci, cependant, s'était éveillée au milieu de tout ce vacarme, mais elle s'était prudemment tenue blottie sous les couvertures, passant sa vieille main ridée sur le dos de son chien immobile comme elle, et qu'elle supposait partager son effroi. Enfin, quand Madeleine et le cosaque furent dehors, quand la vieille dame n'entendit plus de bruit, elle se hasarda à ouvrir les yeux, puis à faire un mouvement. Yvanowitchka, qui déjà fouillait dans le sac, le laissa tomber. Alors la vieille dame s'écria de sa voix chevrotante :

– Oh ! mais tout cela est affreux…

Elle voulut prendre son chien et le sortir de là ; mais le chien était immobile.

– Tom ! appela-t-elle ; Tom !

Tom ne répondit pas. Elle bondit hors du lit, avec la légèreté d'un enfant, prit le chien inerte, le regarda, vit ses yeux fermés, sa langue qui pendait, baveuse, et poussa un cri d'épouvante et d'angoisse. Le chien était mort. Alors elle ne songea plus à personne, ni à Madeleine exposée aux brutalités du cosaque, ni à Pierre qui râlait, ni à la vieille qui s'était hâtée de cacher le sac de cuir. Elle se prit à gémir, à sangloter, à appeler l'affreux roquet des plus doux noms, et ce fut pendant qu'elle remplissait l'auberge de ses cris de douleur, que la téléga s'arrêta à la porte et que M. de Morlux se précipita dans l'auberge, portant Madeleine évanouie.

Décidément, l'auberge du Sava était bien nommée. C'était bien la maison qui porte malheur, car Madeleine n'avait échappé au moujik, au cosaque et à la dent des loups que pour tomber aux mains de M. de Morlux, son plus cruel ennemi.

XII

Laissons un moment Madeleine aux mains de M. de Morlux, l'homme qui a juré sa perte, et transportons-nous à quelques lieues de l'auberge du Sava le lendemain de cette nuit terrible dont nous avons raconté les émouvantes péripéties. Studianka est un village fameux dans l'histoire. C'est là que Napoléon a bivouaqué pendant la nuit qui a précédé le passage de la Bérésina. C'est à Studianka que le général Éblé et ses héroïques pontonniers jetèrent ce pont de bateaux gigantesque sur lequel s'engagea l'armée française. Aujourd'hui que de longues années de paix ont passé, Studianka est une petite ville, une bourgade si l'on veut, qui possède un gouverneur militaire et une garnison, car les maisons baignent leurs pieds dans le fleuve, et en font une véritable position stratégique. Studianka n'a qu'une rue. Au milieu de cette rue est une place, et sur la place un monument carré d'un aspect imposant : c'est à la fois la forteresse, le logis du gouverneur, la caserne et la prison. Le jour du marché, les paysans des environs se réunissent sur cette place et y traitent de leurs affaires. C'est là aussi que s'arrêtent les voyageurs ; sur une face de la forteresse, il y a une auberge, et cette auberge est en même temps le relais de la poste aux chevaux.

Or ce jour-là était un jeudi, et le jeudi est jour de marché. Il était dix heures du matin. Le ciel était pur, et le soleil arrachait des myriades d'étincelles à la neige cristallisée qui couvrait les toits des maisons et le sol des rues. La place était encombrée d'une foule compacte qui se pressait devant la forteresse. Il y avait du monde aux fenêtres, du monde sur le seuil de l'auberge et notamment en cet endroit, deux personnages qui paraissaient étrangers et qui questionnaient les personnes dont ils étaient entourés, car ce mouvement populaire leur paraissait inusité. C'étaient un homme et une femme. La femme parlait correctement le russe, mais l'homme n'en balbutiait que quelques mots, et cela avec un accent allemand des plus prononcés. Ils étaient arrivés la veille au soir et s'étaient arrêtés à Studianka. C'étaient, on n'en pouvait douter, le mari et la femme, et l'hôtelier de Studianka, curieux comme tous les gens de son métier, avait bientôt su que c'étaient de riches commerçants de la Pologne prussienne qui se rendaient à la grande foire de Moscou. Le mari était un homme de trente-six à trente-huit ans, la femme paraissait avoir la trentaine. Elle était blonde et fort belle, sous son pittoresque costume national. Et comme l'hôtelier s'étonnait de la pureté avec laquelle elle parlait la langue russe, elle s'était mise à rire, en disant :

– Mais je suis russe, moi ; je suis née aux environs de Vilna, et je me suis mariée en Allemagne.

Donc, les deux étrangers s'étonnaient de ce mouvement inaccoutumé qui avait lieu dans l'unique rue et sur la place de Studianka. Les paysans parlaient haut, les bourgeois, à califourchon sur l'entablement de leurs fenêtres, semblaient explorer l'horizon avec une visible impatience ; et, à un certain moment, la porte de la prison s'étant ouverte, il y eut un hourra de satisfaction parmi la foule. Mais cette satisfaction fut de courte durée, car la

porte livra passage seulement à une demi-douzaine de soldats, qui repoussèrent le peuple jusqu'au milieu de la place et rentrèrent ensuite fort tranquillement.

– Mais que va-t-il donc se passer ? demanda la jeune femme à l'hôtelier.

Celui-ci était un petit homme entre deux âges, fort amateur du beau sexe et qui ne laissait jamais échapper une occasion de se montrer aimable.

– Belle dame, répondit-il, c'est qu'on s'attend à une exécution ce matin.

La jeune femme eut un geste d'horreur.

– Eh ! rassurez-vous, reprit le galant chevalier, ce n'est pas d'une exécution capitale qu'il s'agit ; on va simplement appliquer soixante coups de knout à un paysan.

– Et qu'a-t-il donc fait, ce malheureux, pour mériter un tel châtiment ?

– Je ne sais pas, dit l'hôtelier avec indifférence, et peut-être bien ne le sait-il pas lui-même.

Et comme cette réponse paraissait étonner singulièrement la jeune femme, l'hôtelier reprit complaisamment :

– Je vois que, bien que vous soyez russe, vous n'êtes pas très au courant de nos coutumes.

– J'ai quitté mon pays très jeune, dit-elle.

– Vous savez pourtant que le paysan est serf(8) ?

– Sans doute.

– Le seigneur russe peut, à son gré, vendre ses serfs, les punir de peines corporelles, c'est-à-dire d'un certain nombre de coups de fouet ; mais, passé quarante coups, il est obligé de livrer le coupable à la police, qui se charge de la besogne.

Le négociant allemand s'était approché de sa femme et écoutait ce que disait l'hôtelier avec une grande attention.

– Mais les seigneurs russes sont donc bien barbares ? demanda naïvement la jeune femme.

– Eux ! non, au contraire. Quand les paysans sont assez heureux pour que leur propriétaire vive sur ses terres, ils sont bien traités et n'ont besoin de rien. Le grand seigneur russe est humain ; mais, malheureusement, il vit rarement chez lui, préfère voyager ou habiter Moscou, Pétersbourg, Paris, et il laisse la gestion de ses biens à un intendant.

« L'intendant, qui souvent a été serf lui-même, est un homme cruel, âpre à l'argent, et qui accable les paysans de corvées où de redevances. Or, celui qui a requis la police, pour faire donner à un de ses paysans soixante coups de knout, est un des plus méchants du district.

– Ah ! fit la jeune femme. Et de qui est-il l'intendant ?

– Du comte Potenieff, un seigneur qui habite Moscou et n'est pas venu dans ses terres depuis dix ou quinze ans.

– Et l’intendant, comment l’appelle-t-on ?

– C’est un Tatar, qui a été jadis valet de chambre et qu’on appelle Nicolas Arsoff.

Tandis que l’hôtelier parlait, le tumulte grandissait sur la place et des gens placés aux fenêtres voisines s’écrièrent :

– Les voilà ! les voilà !

– C’est le malheureux condamné, sans doute, dit l’hôtelier.

On entendit les clochettes d’un traîneau dans le lointain, et mêlés au bruit des clochettes, les claquements du fouet du moujik.

– Si vous voulez monter à l’étage supérieur, continua l’officieux hôtelier, et vous mettre sur le balcon, vous verrez mieux.

La jeune femme regarda son mari. Celui-ci fit un signe d’assentiment, et l’hôtelier les conduisit au premier étage, où il y avait, en effet, un petit balcon donnant sur la place. La jeune femme et le négociant se penchèrent alors et aperçurent dans le lointain un traîneau qui arrivait à toute vitesse. Le traîneau renfermait à la fois le juge et le condamné. Le juge, c’était l’intendant qui avait, sans plus donner d’explications, requis l’office du bourreau en envoyant, la veille au soir, un homme à cheval prévenir les officiers de police. Il était nonchalamment étendu dans le fond du traîneau, couvert de fourrures et de pelisses, et il fumait avec la tranquillité d’un grand seigneur. Le paysan qui allait être fouetté était placé devant lui, les mains liées et les pieds entravés. Quand le traîneau passa sous le balcon, la jeune femme se pencha plus encore pour mieux voir. L’intendant était un homme de quarante-cinq ans, au front déprimé, aux lèvres minces, au visage respirant la bassesse et la cruauté. Le paysan, au contraire, était un beau jeune homme de haute taille, aux cheveux blonds et aux yeux bleus. Il était un peu pâle, mais un fin sourire, le sourire des martyrs, glissait sur ses lèvres. Le traîneau vint s’arrêter devant la prison. Alors deux officiers de police s’approchèrent et intimèrent au malheureux serf l’ordre de descendre, ce que celui-ci fit sur-le-champ mais non sans difficulté, car il était gêné par ses entraves. Devant la porte de la prison était un poteau. Les gens de police dépouillèrent le paysan de ses habits, malgré le froid, et le lièrent à ce poteau. Quelques soldats avaient formé la haie à l’entour et maintenaient les curieux à distance.

– Mais, où est le bourreau ? demanda la jeune femme à l’hôtelier…

– Il est encore dans la prison.

– Comment cela ?

L’hôtelier sourit.

– Madame, dit-il, dans notre pays, le bourreau n’est point un fonctionnaire payé par le gouvernement, comme partout ailleurs.

– Ah !

– C’est un criminel, un homme condamné aux travaux des mines, et qui préfère le rôle de bourreau dans son pays, à celui de travailleur en Sibérie. Le jour où il a une exécution à faire, deux hommes de police le font sortir, et, pendant une heure, il respire à pleins poumons l’air de la liberté.

– Et il rentre ensuite en prison ?

– Oui.

– Mais qui le paie ?

– Généralement, c’est l’intendant qui a requis son office. Quelquefois, si le condamné a des parents riches, ils corrompent le bourreau pour qu’il ne renouvelle pas tous les trois coups la mèche de cuir bouilli de son rouet.

L’hôtelier fut interrompu dans son intéressante narration par un nouveau tumulte. La jeune femme regardait avidement la porte de la prison qui venait de s’ouvrir. Et sur le seuil de cette porte, entre deux soldats, apparaissait le bourreau, son terrible fouet à la main.

XIII

Ce criminel à qui était dévolu l'office de bourreau avait un type étrange. C'était un homme de quarante ans, sec, maigre, aux traits anguleux, mais dont la charpente osseuse annonçait la constitution vigoureuse et presque herculéenne. Non point que la force soit nécessaire pour appliquer le knout. Il est des bourreaux qui frappent à tour de bras ; ils sont moins à craindre que d'autres. Donner le knout est une véritable affaire d'adresse. Le knout est un fouet : semblable à celui des postillons qui conduisent à l'allemande. Le manche est très court ; la lanière est très longue et se termine par une mèche de cuir bouilli qui, séché ensuite dans le four, devient dur et tranchant comme la lame d'un rasoir. Cette mèche se ramollit bien vite, et le bourreau la change tous les trois ou quatre coups. Le bourreau habile trace du premier coup une croix sur le dos du patient. Il a la permission de frapper sur les reins, sur le côté droit, sur les épaules, mais non sur le côté gauche. Un coup frappé à la hauteur du cœur pourrait amener la mort.

Celui que la femme blonde contemplait en ce moment était donc un homme d'environ quarante ans. À le voir sur le seuil de la prison, immobile, les narines dilatées, aspirant l'air à pleins poumons, promenant comme émerveillé un regard d'envie sur la foule, on devinait bien vite que le supplice lui était indifférent, que ce qui excitait en lui cette joie sauvage qui brillait dans ses yeux, c'était cette heure de soleil et de liberté dont il allait jouir. Il n'avait pas même regardé le patient. Ce dernier promenait sur la foule un regard investigateur. On eût dit qu'il cherchait un visage ami au milieu de toutes ces figures avides d'émotions qui venaient se repaître de son supplice. Tout à coup son visage pâle se colora légèrement, ses yeux brûlèrent. Une femme fendait la foule, et, comme elle murmurait à chacun une parole caressante et pleine de prière, on s'écartait pour la laisser passer. Elle arriva ainsi jusqu'aux soldats qui faisaient la haie autour du poteau. Les soldats la repoussèrent d'abord ; mais elle les supplia tant et tant qu'ils la laissèrent parvenir jusqu'au condamné. C'était une belle jeune fille de vingt ans tout au plus, aux yeux noirs, à la chevelure épaisse et bouclée, d'un châtain clair. Elle se dressa sur la pointe des pieds, et de ses lèvres effleura le front du condamné.

– Je t'aime, dit-elle, et n'aurai d'autre époux que toi.

Le visage du malheureux parut alors transfiguré et il regarda d'un air de défi non le bourreau, mais Nicolas Arsoff, l'intendant cruel qui était entré dans le cercle formé par les soldats.

– Pourquoi laissez-vous approcher cette femme ? dit l'intendant d'un ton brutal.

Puis il alla au bourreau et lui mit une pièce de deux roubles dans la main. Le bourreau salua, et son fouet à la main, fit deux pas vers le condamné. Mais en route il rencontra la jeune fille qui, elle aussi, et sans que l'intendant eût le temps de s'en apercevoir, lui glissa quelque chose dans la main. Puis elle s'éloigna adressant un dernier regard au condamné, regard de consolation et d'amour s'il en fut ! – et elle se perdit dans la foule. L'intendant

dit quelques mots à l'un des officiers de police et s'éloigna. L'officier fit un signe. Alors le bourreau s'approcha tout à fait du condamné et lui dit tout bas :

– Crie bien haut ! mais je ne frapperai pas très fort.

La terrible lanière fendit l'air…

En ce moment la foule fit silence et on eût entendu le vol d'un ramier passant au-dessus d'elle. La lanière siffla, se tordit en l'air, décrivit un cercle et retomba sur les épaules du condamné où elle décrivit un sillon bleuâtre. Le jeune homme poussa un cri. Puis la lanière se leva de nouveau pour retomber et un second cri, puis un troisième se firent entendre. Le supplice commençait.

Au sixième coup, le sang jaillit des épaules déchiquetées du malheureux ; mais il ne cria plus, et le bourreau ne s'arrêta point pour renouveler la mèche de son fouet. Cependant, il avait encore cinquante-quatre coups à donner. L'intendant avait gagné l'auberge, marchant la tête haute, en homme qui sent son importance et se sait redouté. Il était monté au balcon et s'y était accoudé pour mieux voir le supplice de sa victime. Et ce spectacle avait pour lui un tel attrait, qu'il ne fit pas même attention à la jeune femme et à son mari, qui s'étaient comme lui accoudés au balcon.

Dans la foire, on racontait tout bas l'histoire du condamné. C'était un des paysans du comte Potenieff. Il s'appelait Alexis. La jeune fille que nous avons vue fendre la foule pour arriver jusqu'à lui était sa fiancée. Tous deux devaient se marier, lorsque la barbarie de l'intendant était survenue. Quel était son crime ? L'intendant qui avait droit de haute et basse justice sur les serfs du comte, son maître, l'intendant s'était épris d'amour pour la jeune fille qui avait nom Catherine, et il avait osé le lui dire. Catherine l'avait repoussé avec indignation. Alors l'intendant avait fait le serment de se venger. Et sous le prétexte le plus futile, il avait battu, de sa propre main, Alexis, le fiancé de Catherine. Alexis avait osé menacer l'intendant de se plaindre au comte Potenieff. L'intendant l'avait condamné à soixante coups de knout pour rébellion. Donc, Nicolas Arsoff assistait à l'exécution en véritable amateur, continuant à fumer avec calme.

Tout à coup, il se retourna et vit la femme du négociant allemand. Celle-ci attachait sur lui un regard étrange, et l'intendant tressaillit sous le poids de ce regard, et un trouble subit se répandit dans tout son être. Cependant l'exécution continuait. Le bourreau avait tenu parole à Catherine ; il n'avait pas renouvelé la mèche de son fouet. Il frappait même avec une certaine modération. Mais le knout n'en poursuivait pas moins son œuvre meurtrière, et les épaules du malheureux Alexis étaient devenues une véritable plaie béante, au moment où le soixantième coup les atteignit. Le pauvre paysan avait étouffé ses cris le plus possible, mais souvent la douleur venait triompher de la force morale. Quand le bourreau cessa de frapper, Alexis s'évanouit. On s'empressa de le délier et de le débarrasser de ses entraves, et il tomba mourant dans les bras de Catherine. La foule les entourait, muette. Aucun murmure ne s'élevait contre le véritable bourreau, c'est-à-dire contre cet intendant, cause de la peine, qui avait ordonné le supplice. Mais l'intendant ne songeait déjà plus à sa victime et se souciait peu de l'opinion de la foule. L'intendant regardait la jeune femme, et son trouble augmentait. Enfin il s'approcha de l'hôtelier, et lui dit tout bas :

– Qu'est-ce que ces étrangers ?

– Des Allemands.

– Où vont-ils ?

– À la foire de Moscou.

Nicolas Arsoff, depuis vingt ans qu'il vivait au milieu d'une population courbée sous sa volonté sans appel, abrutie par le knout, était tellement habitué à ce que rien ne lui résistât, qu'il dit fort simplement à l'hôtelier les paroles suivantes :

– Fais-moi préparer à déjeuner, et dis à ces étrangers que je leur fais l'honneur de les inviter à ma table.

L'hôtelier s'inclina, mais il était quelque peu embarrassé en s'approchant de la jeune femme, et il tourna et retourna plusieurs fois son bonnet dans ses mains avant d'oser lui transmettre les paroles de l'intendant. Enfin, l'audacieuse invitation de Nicolas Arsoff sortit de ses lèvres. Mais il était fort peu rassuré et s'attendait à un refus ; car, après tout, ces étrangers n'étaient ni les sujets du czar ni les vassaux du comte Potenieff, et par conséquent, ils n'avaient rien à craindre de Nicolas Arsoff. Aussi fut-il véritablement stupéfait lorsqu'elle lui répondit :

– C'est un grand honneur que nous fait Nicolas Arsoff. Dites-lui que nous sommes heureux et fiers d'accepter.

L'hôtelier rapporta la réponse à Nicolas Arsoff. L'intendant était radieux. Alors la jeune femme s'approcha de lui à son tour et lui dit en langue russe :

– Excellence, nous acceptons mon mari et moi d'autant plus volontiers votre invitation que votre protection ne nous sera pas inutile.

– Ah ! fit Nicolas se rengorgeant.

– Nous nous rendons à Moscou pour des achats importants et nous sommes porteurs d'une somme considérable.

– Vraiment ? fit Nicolas, dont l'instinct de rapine s'éveilla.

– On nous a dit que les routes n'étaient pas sûres.

– C'est vrai.

– Et peut-être que vous pourrez nous faire accompagner. Il est bien entendu, ajouta la jeune femme, que mon mari reconnaîtrait largement un pareil service.

– Pauvres gens ! murmura l'hôtelier qui avait entendu ces dernières paroles ; les grandes routes sont plus sûres pour vous que la maison de ce bandit !

XIV

Plus de six heures après, l’intendant Nicolas Arsoff et ses convives étaient encore à table. La jeune femme riait, coquetait et se prêtait d’assez bonne grâce aux galanteries du Tatar. L’Allemand fumait, enveloppé dans un nuage de fumée, et ne paraissait pas se soucier beaucoup de sa femme. Quant à Nicolas Arsoff, il était ivre et son ivresse était communicative.

– Belle dame, disait-il à la jolie Allemande, la foire de Moscou n’ouvre pas encore, et vous avez bien le temps d’arriver dans la grande ville. Vous ne me refuserez pas de venir passer une huitaine de jours dans mon château ?

Il disait « mon château », comme si le comte Potenieff n’eût pas existé. La jeune femme répondait :

– Si mon mari le veut, je ne demande pas mieux.

L’Allemand tournait la tête, regardait Arsoff d’un air abruti et répondait :

– Ya, mein herr.

Nicolas Arsoff était de plus en plus ivre. Néanmoins il frappa bruyamment du poing sur la table, et l’hôtelier s’empressa d’accourir.

– Holà, dit-il, qu’on prépare les chevaux ! qu’on porte dans la téléga les bagages de ces voyageurs ! Nous allons partir.

Puis il demanda encore à boire, et l’Allemand s’empressa de lui verser un grand verre de kirsch. Arsoff l’avala d’un trait, se leva en chancelant, voulut prendre la taille de la jeune femme, fit un faux pas et roula sous la table. Alors l’Allemand et sa compagne échangèrent un regard et un sourire. Bientôt après, en proie à l’ivresse la plus absorbante, Nicolas Arsoff ronflait comme l’orgue d’une cathédrale. L’Allemand le poussa du pied sous la table, et, cette fois, murmura en excellent français :

– Tu peux dormir tout à ton aise, triple brute !

L’intendant, quand il était arrivé à Studianka, portait en bandoulière un sac de cuir qui paraissait contenir son argent et ses papiers. En se mettant à table, il avait ouvert le sac et parcouru négligemment une lettre revêtue de plusieurs timbres et qui paraissait venir de Moscou. Quand l’Allemand l’entendit ronfler, il dit à sa compagne :

– Vite, voyons la lettre !

La jeune femme s’empara du sac qui était accroché à une chaise, l’ouvrit et en tira la lettre en question. L’Allemand la prit, courut à la signature et dit :

– C’est bien du comte Potenieff.

Et il lut. Le comte mandait ceci à son intendant :

« Nicolas Arsoff,

« Tu recevras d’ici à peu de jours une jeune fille française, l’institutrice de ma fille Olga, que je renvoie en France. M^me^ Poupatine, une vieille gouvernante, l’accompagne jusqu’au château. Tu renverras M^me^ Poupatine à Moscou, avec le traîneau qui les aura amenées toutes deux, et tu conduiras la jeune fille en Allemagne, où tu tâcheras de la confier à quelque famille qui aille en France. Que Dieu te garde !

« POTENIEFF. »

L’Allemand passa la lettre à la jeune femme, qui dit :

– C’est bien cela, nous avions calculé juste.

– Oui, mais le vicomte est pareillement en route pour le château du comte Potenieff, dit l’Allemand, et il doit être arrivé. Fouille dans le sac.

Parmi d’autres papiers, la jeune femme démêla une lettre revêtue de timbres polonais. Elle la prit, et, comme cette lettre était écrite en russe, elle en fit la traduction :

« Cher seigneur Nicolas Arsoff,

« Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, mais vous ne pouvez m’avoir complètement oublié.

« C’est votre vieil ami Hermann, de Varsovie, qui vous écrit pour vous annoncer qu’à quarante-huit heures de distance il suit la présente lettre, et qu’il arrivera chez vous en compagnie d’un gentilhomme français, le vicomte de Morlux.

« Le vicomte se rend en Russie pour des affaires de famille et d’intérêt. Il sait votre hospitalité magnifique, et désire faire votre connaissance.

« Je dois vous dire que le vicomte est un gentilhomme vraiment fort riche et des plus généreux. Vous n’aurez pas à vous repentir de l’avoir reçu.

« HERMANN. »

– Quelle date porte la lettre Hermann ? demanda l’Allemand.

– La date du 24.

– C’est aujourd’hui le 30, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Et le timbre du dernier bureau de poste, quel est-il ?

– Celui de Studianka.

– À quelle date ?

– À la date du 29.

L’Allemand respira.

– Le vicomte n’est donc pas arrivé encore ? dit-il.

Et en ce moment l’hôtelier rentra dans la salle, et voyant Nicolas Arsoff étendu sous la table il se mit à rire.

– Ne vous étonnez pas de cela, dit-il. Jamais le seigneur Arsoff n’est venu à Studianka sans s’y mettre en pareil état. Nous y sommes habitués, ses gens et moi.

– Ah ! fit l’Allemand.

– Quand les chevaux sont prêts, poursuivit l’hôtelier, on le porte dans la téléga, et, bien qu’il soit ivre mort, on se met en route.

– Eh bien ! demanda la jeune femme, les chevaux sont-ils prêts ?

– Oui, madame.

– Appelez les gens, alors, et faites-le placer dans le traîneau. Nous l’envelopperons de sa pelisse. Est-ce loin, le château où nous allons ?

Malgré la terreur que Nicolas Arsoff inspirait, l’hôtelier eut le courage de son opinion.

– Comment ! dit-il, vous l’accompagnez ?

– Sans doute, puisqu’il nous a invités à l’aller visiter.

– Mais, madame…, balbutia l’hôtelier, ne lui avez-vous pas dit… que… vous aviez… des valeurs considérables sur vous ?

– Oui.

L’hôtelier se gratta l’oreille, tourna et retourna son bonnet dans ses mains, et dit après un moment d’hésitation :

– À votre place, je n’irais pas chez cet homme.

Mais alors l’Allemand, toujours enveloppé dans les nuages de sa pipe eut un de ces sourires qui dénotent la sécurité la plus complète.

– Nous ne craignons absolument rien, dit-il.

L’hôtelier n’hésita plus. Nicolas Arsoff, ivre mort, fut transporté dans la téléga et couché en travers sur la banquette du fond. Le moujik qui conduisait l’attelage ne parut nullement étonné de voir son maître en cet état. En outre, comme le bruit s’était répandu dans l’auberge que le farouche intendant trouvait la jeune étrangère de son goût et lui avait proposé de l’emmener dans les terres du comte Potenieff, le moujik ne témoigna aucune surprise de voir cette dernière, et celui qu’on supposait être son mari, monter dans le traîneau. Cependant l’hôtelier crut devoir donner à l’Allemand un dernier conseil :

– Prenez garde… et Dieu vous garde ! dit-il.

Pour toute réponse, l’Allemand entrouvrit un moment sa pelisse, et l’hôtelier put voir les crosses luisantes de deux pistolets et le manche d’un poignard. Le moujik siffla, et la téléga partit avec la rapidité de l’éclair, son cheval de brancards trottant, les deux autres chevaux de palonnier galopant, selon la mode russe. L’Allemand s’était assis sur le siège à côté du moujik.

– Où est le prochain relais de poste ? lui demanda-t-il après une heure de marche.

– À Peterhoff, répondit le moujik, qui indiqua le village allongé sur la rive droite de la Bérésina. Quand nous serons à Peterhoff, nous prendrons à droite, traverserons un marais gelé et entrerons dans les bois. C’est là que commencent les terres du comte Potenieff.

Comme l’avait dit le moujik, on changea de chevaux à Peterhoff. Là, l’attention de l’Allemand et de sa compagne fut attirée par les traces toutes fraîches d’un traîneau. Il entra dans la maison du relais et questionna le maître de poste. Celui-ci lui répondit :

– C’est un Français qui a passé ici hier soir. Le froid était vif, et je l’ai engagé à coucher à Peterhoff ; mais il a voulu continuer sa route.

– Mais, dit l’Allemand, le sillon du traîneau ne date pas d’hier soir, mais bien de ce matin.

– Attendez… je vais vous expliquer… Ce gentilhomme est donc parti ; en route, de l’autre côté du bois, il a été attaqué par les loups.

– Ah ! fit l’Allemand, qui paraissait s’intéresser beaucoup au récit du maître de poste.

– Il est allé, poursuivit ce dernier, jusqu’à l’auberge du Sava, et il y a passé la nuit.

« Ce matin, il est repassé par ici, parce que, a-t-il dit, il ne voulait pas s’exposer de nouveau, en se rendant chez le comte Potenieff par la voie la plus courte, à être attaqué de nouveau par les loups.

– Ils sont donc bien féroces ? demanda l’Allemand avec flegme.

– Ils ont mangé un cosaque la nuit dernière, et ils allaient dévorer la jeune fille, une Française…

L’Allemand tressaillit à ces mots.

– Quand le gentilhomme est arrivé à son secours, ajouta l’hôtelier ; et, il l’a sauvée… mais elle est comme folle !… elle a passé par ici avec le Français…

– Ah ! dit l’Allemand, qui ne put réprimer une légère émotion. L’hôtelier, trouvant un auditeur complaisant, raconta alors dans tous ses détails, l’histoire de Madeleine, qu’il tenait de M. de Morlux, lequel avait repassé par Peterhoff il y avait une heure et se rendait, emmenant la jeune fille, au château du comte Potenieff. L’Allemand remonta alors dans la téléga. Nicolas Arsoff ronflait de plus belle sous un monceau de pelisses et de couvertures. L’Allemand échangea quelques mots en français avec sa compagne ; puis, reprenant sa place à côté du moujik, il se mit à caresser nonchalamment le pommeau d’un de ses pistolets, et lui dit :

– Le traîneau qui nous précède a une heure d’avance, mais il faut absolument le rejoindre.

– C’est difficile, répondit le moujik.

– Dix roubles pour toi si tu le rejoins.

– Et si je ne le puis…

– Alors, dit l’Allemand sans se départir de son flegme, je te casserai la tête.

Et il arma son pistolet… et le moujik épouvanté cingla ses trois chevaux d’un vigoureux coup de fouet.

XV

– En vérité, maître, vous avez eu la main aussi malheureuse que le cœur bien placé, disait, le matin de ce jour-là, l'ancien valet de chambre Hermann à M. le vicomte Karle de Morlux…

Ils étaient en traîneau et retournaient sur Peterhoff. Mais ils emmenaient Madeleine. Madeleine, l'œil brillant de folie, s'était assise à l'arrière de la téléga, promenant autour d'elle un regard égaré, on devinait qu'elle n'avait plus conscience de ce qui s'était passé. Le vicomte et son ancien serviteur parlèrent allemand.

– Ah ! tu trouves que j'ai eu la main malheureuse ? fit M. de Morlux en ricanant.

– Dame ! vous alliez en Russie, pourquoi ?…

– Pour me défaire de la petite, pardine !

– Eh bien ! les loups se fussent chargés de la besogne sans vous.

– C'est assez vrai, ce que tu dis là ; mais aurais-je jamais eu la preuve de sa mort ?

– C'est juste.

– Tandis que maintenant que je l'ai sous la main, je verrai.

Ces quelques mots échangés entre le maître et le serviteur prouvent surabondamment ce qui s'était passé à l'auberge du Sava. Madeleine revenue à elle avait remercié son sauveur avec d'autant plus d'effusion que M. de Morlux lui avait adressé la parole en français. Ensuite le gentilhomme avait les cheveux blancs et savait imprimer à sa physionomie un air vénérable. Madeleine avait vu en lui un protecteur. Le moujik Pierre n'était point mort encore. La vieille hôtesse du Sava le soignait avec une sollicitude maternelle, tant les mauvais instincts sont sympathiques aux mauvais instincts. Elle avait versé dans sa blessure un baume mystérieux dont elle disait merveille, et, penchée sur le grabat du grenier dans lequel on avait transporté le blessé, elle lui disait :

– Vas, tu guériras ! et quand tu seras guéri, nous verrons…

La dame au chien continuait à se lamenter sur le corps du roquet et ne s'inquiétait pas plus de Madeleine que si la jeune fille n'eût pas existé. Cette dernière avait raconté son histoire à M. de Morlux impassible. M. de Morlux lui avait répondu :

– Je me rends précisément au château du comte Potenieff, et je vous y conduirai, si vous le voulez.

Madeleine avait accepté. Elle était donc montée dans la téléga du vicomte, sans que la vieille dame songeât à la retenir. Elle avait hâte de fuir cette horrible auberge du Sava. Où allait-elle ? peu lui importait ! Les cheveux blancs de M. de Morlux lui inspiraient une confiance aveugle. Mais la raison de Madeleine avait été si fortement ébranlée depuis

quelques heures, que le calme qu'elle venait de retrouver devait être de courte durée. Une fois en route, elle fut frappée d'une sorte de prostration morale et physique, qui amena dans son esprit un trouble et un dérangement graduels. Elle parla d'Yvan, puis du moujik, puis des loups… La téléga repassa à l'endroit même où les féroces carnassiers avaient dévoré le cosaque. Le bonnet du malheureux était tout ce qui restait de lui. Madeleine aperçut cette dépouille, et la folie la reprit.

Ce fut alors que M. de Morlux et Hermann se mirent à causer en langue allemande. Mais ils auraient pu s'exprimer en français devant Madeleine ; elle ne les eût ni entendus ni compris.

– Enfin, disait Hermann, l'essentiel est que nous la tenions : Nicolas Arsoff nous aidera bien à la faire disparaître.

M. de Morlux regardait Madeleine :

– Elle est belle ! bien belle…, murmura-t-il enfin.

– Ma foi ! monsieur le vicomte, dit Hermann avec un mauvais sourire, je n'ai pas de conseil à vous donner, mais…

– Parle donc, fit le vicomte.

– Qu'est-ce que vous voulez ? conserver la fortune de la baronne Miller ?

– Naturellement.

– Deux personnes seules pouvaient vous la disputer : les filles de la baronne.

– Elles seules, dit M. de Morlux.

– L'une est morte…

– Oh ! bien morte, répondit M. de Morlux.

– Reste celle-ci…

Et Hermann regardait Madeleine qui avait toujours les yeux fixés sur cette plaine de neige que le traîneau traversait.

– Eh bien ? fit M. de Morlux.

– Pourquoi ne l'épousez-vous pas ? ajouta Hermann.

Le vicomte tressaillit.

– Et qui te dit que je n'y avais point déjà songé ? répondit M. de Morlux tout rêveur.

À partir de ce moment, le vicomte ne desserra plus les dents jusqu'à Peterhoff où il changea de chevaux, raconta la scène des loups et le danger auquel il avait soustrait la jeune fille, puis se remit en route pour le château du comte Potenieff.

C'était donc une heure après environ que l'Allemand, sa femme et l'intendant Nicolas Arsoff, ce dernier ivre mort, étaient arrivés au relais de poste de Peterhoff. Le moujik, stimulé par la promesse de dix roubles et plus encore peut-être par la menace de se voir

brûler la cervelle, s’était mis à fouetter ses chevaux. Le traîneau ne courait plus, il volait… L’Allemand sauta du siège dans l’intérieur de la téléga et dit à la jeune femme :

– Il faut pourtant secouer cet ivrogne !

Et il prit Nicolas Arsoff par le bras et lui cria :

– Hé ! Excellence !

L’ivrogne ouvrit un œil, le referma et fit entendre une sorte de grognement.

– Aux grands maux, les grands remèdes, dit alors l’Allemand.

Il ouvrit son sac de voyage et en retira un petit flacon qu’il déboucha et passa sous les narines du dormeur. Soudain Nicolas Arsoff s’éveilla et bondit sur ses pieds ; puis, se frottant les yeux, il regarda ses deux compagnons de voyage. La jeune femme lui sourit. L’Allemand reprit sa figure honnête et niaise. Le flacon que venait de respirer Nicolas Arsoff contenait de l’ammoniaque, et son effet avait été instantané. Nicolas n’était plus ivre.

– Vous le voyez, Excellence, dit la jeune femme, nous avons tenu votre invitation pour sérieuse.

L’intendant leva sur elle un regard ardent de convoitise.

– Vous êtes adorable, dit-il.

Et il eut l’audace de lui prendre la main et de vouloir y mettre un baiser. Mais en ce moment quelque chose de froid s’appuya sur sa tempe. On eût dit un anneau fait avec de la glace. C’était le pistolet de l’Allemand. Nicolas était lâche comme tous ceux qui sont cruels. Il jeta un cri d’épouvante.

– Mon bonhomme, lui dit alors l’Allemand, aussi vrai que je suis ici, si vous vous permettez avec mademoiselle la moindre familiarité, je vous casse la tête.

Il y avait vingt ans que Nicolas Arsoff jouait le rôle de tyran dans ce pays-là ; vingt ans qu’il n’avait vu autour de lui que des esclaves tremblants. Et voici qu’un homme se dressait, et que l’œil de cet homme le forçait à courber le front. Aussi ne put-il se défendre de cette question naïve :

– Qui donc êtes-vous ?

– Je suis ton maître, dit l’Allemand.

– Mon maître ?… Vous ?

– Oui, un homme à qui tu obéiras…

Le costume que portait l’Allemand était cependant celui d’un bourgeois, et l’Allemand avait remis le pistolet à sa ceinture. Nicolas essaya de payer d’audace :

– Je n’ai pourtant pas d’ordre à recevoir de vous, dit-il.

– Mais tu en as à recevoir de moi, dit tout à coup la jeune femme. Nicolas tourna les yeux vers elle ; elle lui parut transfigurée. Ce n’était plus cette physionomie douce et mélancolique qui avait éveillé en lui une âpre convoitise. C’était un visage hautain,

dédaigneux, dominateur ; et comme un lointain souvenir passa alors dans le cerveau de l'intendant.

– Je suis donc bien changée, ou ta mémoire est bien courte, esclave, dit-elle, que tu ne me reconnais pas !

– Vous… mais… madame, balbutia Nicolas Arsoff.

– Tu n'as pourtant pas toujours été au service du comte Potenieff ? poursuivit-elle.

– C'est vrai.

– Et tu as eu un autre maître…

– Oui, dit-il encore, le baron Sherkoff.

Et comme il prononçait ce nom, il se souvint et s'écria :

– Vous, dit-il, vous, madame la baronne Sherkoff ?

– Oui, esclave !

Il se mit à genoux et balbutia des mots d'excuse. Mais elle reprit :

– Écoute-moi bien, esclave, et apprête-toi à m'obéir.

– Je vous obéirai, balbutia-t-il.

– Un homme, un Français est en route pour ton château.

– Vous savez cela ? fit-il étonné.

– C'est le vicomte de Morlux, et il est accompagné d'un homme que tu connais.

– Oui, Hermann… de Varsovie.

– Tu attends aussi, poursuivit la jeune femme, une demoiselle française ?

– Certainement ; l'institutrice de M^lle^ Olga Potenieff.

– Eh bien ! tous deux sont en route et nous précèdent. Sais-tu ce que veut le gentilhomme ?

– Non.

– Il veut la mort ou le déshonneur de la pauvre jeune fille, et il a compté sur ton infamie.

Nicolas courba la tête.

– Eh bien, moi, je ne le veux pas, dit-elle, aussi vrai que je me suis appelée la baronne Sherkoff.

– Aussi vrai, ajouta l'Allemand, que je m'appelle *Rocambole !*…

XVI

Le château du comte Potenieff était une résidence au milieu des bois et des marais qui couvrent cette partie de l'empire moscovite qu'on appelle la Russie noire. Cette résidence, car ce n'était pas un château dans l'acception occidentale du mot, était un vaste bâtiment carré à deux étages, défendu au nord et à l'est par un étang bordé d'ajoncs, au sud par une forêt impénétrable. On n'y arrivait facilement que par une chaussée construite au milieu de l'étang, très profond en de certains endroits, et glacé huit mois de l'année, mais non point d'une façon assez complète pour qu'on osât s'y aventurer en traîneau. Le comte Potenieff, nous l'avons dit, préférait ses terres de la Russie méridionale et ne venait jamais à Lifrou, c'était le nom de ce domaine. Aussi la maison se ressentait-elle de cet abandon du maître.

Nicolas Arsoff, homme paresseux, ivrogne et débauché, prisait peu le confortable intérieur ; il vivait beaucoup au-dehors, toujours en route pour quelque ville voisine ou quelqu'un des villages qui dépendaient, terres et serfs, du domaine de Lifrou. Les paysans qui lui étaient soumis étaient les plus malheureux de tous, à vingt lieues à la ronde, et Nicolas, presque toujours ivre, ne recouvrait son sang-froid et sa raison que lorsqu'il fallait faire payer les taxes et les redevances, ou fournir des soldats au gouvernement. Alors, comme le choix des hommes dépendait de lui, malheur à celui dont il convoitait la fiancée ; malheur à cet autre qui avait reçu le knout en murmurant !…

Donc, le château de Lifrou était peu en état de recevoir de nobles hôtes. M. de Morlux y était arrivé en même temps que les deux Allemands amenés par Nicolas Arsoff. C'est-à-dire que le moujik de ce dernier avait fait merveille et atteint le traîneau du vicomte au moment où il s'engageait sur la chaussée de l'étang. M. de Morlux avait à peine regardé Rocambole et Vanda. Rocambole avait si merveilleusement l'art des déguisements, il se faisait si bien une tête, comme on dit au théâtre, et changeait si aisément de costume, de manières et l'accent que rien en lui ne rappela au vicomte le major Avatar. Quant à Vanda, M. de Morlux la voyait pour la première fois. Or, quarante-huit heures après leur arrivée à Lifrou, voici quelle était la situation respective de ces divers personnages. Rocambole, qui se faisait appeler Samuel Beeckmann et se disait toujours négociant allemand, avait repris cette honnête et niaise figure qui avait séduit l'hôtelier de Studianka. Il s'était donné comme grand chasseur, et Nicolas Arsoff lui avait donné pour guide un paysan qui le conduisait dans les forêts environnantes, d'où il revenait chaque soir avec une carnassière pleine. Nicolas Arsoff paraissait faire à la prétendue Allemande une cour fort assidue.

Madeleine commençait à se remettre des terribles secousses morales qu'elle avait éprouvées. Folle un moment, elle était bientôt revenue à la raison, grâce aux soins empressés dont elle avait été l'objet de la part de Vanda. Celle-ci s'était établie sa garde-malade, car elle tenait le lit depuis son arrivée à Lifrou. Elle veillait à ce que toute boisson, tout aliment destinés à la jeune fille lui passassent par les mains. C'était l'ordre exprès de Rocambole. Cependant, comme on va le voir, cette précaution parut bien inutile à Vanda.

Le lendemain de ce jour où les deux traîneaux avaient lutté de vitesse sur la route de Peterhoff à Lifrou, l'honnête négociant sortit de sa chambre son fusil sur l'épaule, et pénétra dans celle où Vanda était auprès de Madeleine. Sur le seuil, il trouva Nicolas Arsoff. Comme il était de bonne heure, l'intendant était à jeun et avait l'esprit libre.

– Esclave, lui dit Rocambole, fais bien attention à mes ordres.

– Oui, maître, balbutia l'intendant.

– Tu vas entrer avec moi dans la chambre de la jeune fille.

– Elle va mieux, dit Nicolas, elle a dormi cette nuit, elle ne parle plus de loups.

– C'est bien. Tu entreras donc avec moi et tu resteras auprès d'elle tout le temps que M^me^ la baronne, avec qui j'ai à causer, sera absente.

L'intendant s'inclina.

– Tu veilleras, ajouta Rocambole, à ce que le Français n'entre pas.

– Oui, dit Nicolas.

Madeleine, en voyant entrer Rocambole, lui sourit et lui dit :

– Ah ! monsieur, madame est bien bonne pour moi.

– Comment vous trouvez-vous, mademoiselle ?

– Mieux, beaucoup mieux, répondit-elle tristement.

Rocambole fit un signe à Vanda, qui sortit. Tous deux quittèrent l'habitation et s'engagèrent sur la chaussée de l'étang.

– Les murs peuvent avoir des oreilles, dit Rocambole, et il faut jouer serré.

Vanda eut un sourire.

– Mon ami, dit-elle, je crois que M. de Morlux n'est pas aussi à craindre que vous le pensez.

– Plaît-il ? fit Rocambole.

– Il aime Madeleine.

Rocambole fit un pas en arrière.

– Oh ! si cela était !… fit-il.

– Eh bien !

– L'heure du châtiment de cet homme serait proche.

– Je ne comprends pas, dit Vanda. En quoi cet amour serait-il un châtiment ?

– Femme, dit Rocambole, tu as bien souffert, cependant, et tu devrais deviner que si l'amour s'empare du cœur de ce misérable, il y fera de tels ravages que nous n'aurons pas besoin de le frapper nous-mêmes.

– Vous avez peut-être raison, dit Vanda pensive.

– Mais quoi donc te fait croire ce que tu viens de me dire ? reprit Rocambole.

– Une conversation que j’ai surprise.

– Entre qui ?

– Entre Morlux et cet Hermann, qui est son âme damnée.

– Quand ?

– Hier soir, auprès du poêle – il était tard. Nicolas Arsoff ronflait ivre mort, appuyé sur la table, ses bras lui servant d’oreiller. Je m’étais retirée avec vous, et j’étais montée dans la chambre de Madeleine. La jeune fille dormait. Je descendis pour lui préparer la potion que, deux nuits de suite, je lui ai déjà fait prendre, après son premier sommeil.

« Un bruit de voix m’attira vers la grande salle du rez-de-chaussée où nous avions soupe. Le poêle était rouge, mais la salle était plongée dans une demi-obscurité. Hermann et M. de Morlux causaient. Mes pas étaient si légers qu’ils ne m’entendirent pas entrer et je me tins à une certaine distance sans éveiller leur attention.

« – Monsieur, disait Hermann, il faut pourtant vous décider à prendre un parti.

« M. de Morlux, dont le visage était éclairé par les reflets du poêle, leva sur son valet de chambre un regard presque hébété.

« – Ah ! dit-il, c’est juste.

« – Je vous ai donné un mauvais conseil, monsieur, je le vois, reprit Hermann.

« – Que veux-tu dire ?

« – Vous trouviez Madeleine belle…

« – Oh ! bien belle !… fit le vicomte avec extase.

« – Et je vous ai dit : Au lieu de la tuer, mieux vaut l’épouser. De cette façon vous ne rendrez pas la fortune.

« – Oui, dit-il, c’est juste ce que tu dis là, mais…

« Et il soupira profondément et retomba dans une sorte de rêverie que Hermann respecta un moment. Je m’étais blottie dans l’angle le plus obscur de la salle et je suspendais mon haleine. Tout à coup le vicomte quitta son siège et se mit à se promener à grands pas autour du poêle.

« – Oui, oui, dit-il avec ironie, ce serait charmant en vérité… une femme jeune et belle… on en parlerait quelque peu à Paris… et on envierait mon bonheur ; mais ce bonheur ne durerait pas… Est-ce qu’une femme de vingt ans peut aimer un homme de cinquante… surtout quand il a de la neige sur la tête ?… Allons donc.

« – Vous seriez donc jaloux ? fit Hermann.

« – Comme un tigre. Et puis…

« Il s’arrêta indécis.

« – « Et puis ? fit encore le valet.

« – Est-ce qu’elle n’aime pas ce Russe, cet Yvan dont elle prononce le nom dans ses rêves délirants ?

« – Bah ! un homme en fait oublier un autre.

« – Non, non, dit M. de Morlux, ce serait folie… Et puis, qui sait ? un jour ou l'autre, elle apprendrait que sa sœur Antoinette…

« Il eut un éclat de rire sardonique et ajouta :

« – Non, dit-il, ce n'est pas pour cela que je suis venu en Russie.

« – Alors, monsieur, reprit Hermann, il faut vous décider, Nicolas fera ce que nous voudrons…

« Mais, en ce moment, M. de Morlux se laissa retomber sur son siège avec accablement :

« – Je ne me reconnais plus, balbutia-t-il. Le cœur me manque comme à une femme.

– Est-ce là tout ce que tu as entendu ? demanda Rocambole.

– Oui, je suis sortie doucement et je suis remontée auprès de Madeleine.

Rocambole était devenu pensif et murmurait :

– Non, ce n'est pas ici que je veux châtier cet homme. C'est à Paris. Ici, il faut nous borner à protéger Madeleine.

Et Rocambole s'éloigna, enjoignant à Vanda de retourner sur-le-champ auprès de la jeune fille.

XVII

Vanda, la veille au soir, avait quitté trop tôt cet angle obscur de la grande salle, où elle avait surpris la conversation de M. de Morlux et d'Hermann. Elle avait cru tout savoir, et en remontant auprès de Madeleine, elle ne se doutait pas de ce qui allait arriver.

– Dites donc, maître, fit Hermann, que pensez-vous de ces deux Allemands qui sont ici ?

– Je pense, répondit le vicomte, que le mari est un niais et la femme une coquette que l'amour de cette brute qui dort flatte énormément.

– Je ne suis pas de votre avis, moi.

– Pourquoi donc ?

– Et je crois que ces gens-là ne sont pas venus ici par hasard.

– Nicolas dit le contraire, pourtant. Il les a rencontrés à Studianka.

– Mais le moujik qui conduisait le traîneau de Nicolas, dans lequel se trouvaient ces deux étrangers, soutient une tout autre opinion.

– Et que prétend-il ?

– D'abord qu'au relais de poste de Peterhoff l'Allemand s'est enquis avec vivacité de notre passage et a manifesté une assez grande émotion lorsqu'il a appris que nous avions une femme avec nous.

– Vraiment ! fit M. de Morlux, qui fronça imperceptiblement le sourcil.

– Il paraît, continua Hermann, que lorsque le traîneau a quitté Peterhoff, l'intendant était ivre et dormait, absolument comme en ce moment-ci.

– Eh bien ?

– L'Allemand est monté sur le siège à côté du moujik, et lui a dit : « Il faut rejoindre le traîneau dont voici les traces. » C'était du nôtre qu'il parlait.

– Bon ! après ?

– « Si tu les rejoins tu auras dix roubles », a-t-il ajouté. « Sinon je te brûle la cervelle. » Et il lui appliqua un pistolet sur le front.

– Quel intérêt cet homme pouvait-il donc avoir à nous rejoindre ? murmura M. de Morlux pensif.

– Attendez, reprit Hermann, ce n'est pas tout encore. Comme l'intendant dormait toujours, ils l'ont réveillé en lui passant un flacon sous le nez. L'autre s'est dressé sur ses pieds, tout à fait dégrisé. Le moujik n'a pas bien compris ce qui s'était passé alors. Seulement il a revu les pistolets dont l'Allemand l'avait menacé lui-même, puis il s'est

aperçu que le maître Nicolas Arsoff était devenu tout tremblant et se courbait sous le regard de ces deux étrangers.

– Et comment as-tu su tout cela ? demanda M. de Morlux.

– D'une manière bien simple, répondit Hermann. Le moujik avait acheté de l'eau-de-vie de pomme de terre, et comme il a l'ivresse communicative et que je l'ai surpris buvant, il m'a dit :

« – C'est le seigneur allemand qui paie tout cela.

« L'Allemand lui avait, en effet, donné les dix roubles promis. Je l'ai questionné, il m'a répondu.

Hermann fut interrompu par une espèce de grognement qui n'avait rien d'humain en apparence. Cependant ce grognement partait d'une poitrine d'homme, comme purent s'en apercevoir M. de Morlux et son ancien valet de chambre. C'était Nicolas Arsoff qui passait du sommeil bestial à un autre sommeil, celui du rêve.

– Chut ! fit M. de Morlux, écoutons…

Nicolas balbutiait des mots sans suite et s'agitait dans son grand fauteuil de cuir. Un nom vint à ses lèvres.

– Vanda !

Puis de ce corps abruti, de cette bouche hébétée, de cette poitrine rendue sourde par l'usage immodéré des boissons fermentées, s'échappèrent successivement des expressions de colère et de supplication. Nicolas parlait en russe, et M. de Morlux ne comprenait pas cette langue.

– Que dit-il ? demanda le vicomte en se penchant vers Hermann.

Hermann traduisit :

– C'est vrai, disait Nicolas, vous êtes la femme de mon ancien maître, et je suis son esclave…

– Oh ! oh ! interrompit M. de Morlux, serait-ce de l'Allemand qu'il voudrait parler ?

L'ivrogne continua son étrange monologue :

– Esclave !… pour elle, je suis un esclave !… mais le baron est mort, il est mort ruiné… et je suis riche, moi… riche de tout ce que j'ai volé au comte Potenieff. Et puis on m'a affranchi… et je ne suis plus un serf… et si elle voulait m'aimer…

Le poêle rouge projetait ses reflets sur le visage tourmenté de l'intendant. M. de Morlux le vit grimacer un horrible sourire. Puis il continua, rêvant toujours :

– Et si je tuais cet homme qui l'accompagne !… cet homme qui me parle en maître… sous l'œil de qui je me sens frissonner… Comment s'appelle-t-il, cet homme ?… Ah ! ah ! ah !

Nicolas se tut et entra dans son sommeil léthargique.

– Il est évident, dit M. de Morlux, que c'est de l'étrangère qu'il veut parler…

– Et, dit Hermann, il y a du vrai dans cela.

– Comment ?

– Je sais plus de choses encore que le moujik ne m’en a dit.

– Que sais-tu ?

– Quand nous sommes en présence, Nicolas fait à cette femme une cour qui n’est rien moins que respectueuse.

– Eh bien ?

– Mais quand il est seul avec elle, il lui parle avec une soumission et une servilité sans pareilles.

– Es-tu sûr de cela ?

– Je les ai surpris hier, après le déjeuner, et je vous assure que Nicolas avait bien l’attitude d’un esclave devant cette femme.

– Mais… cet homme… qui l’accompagne… et passe ses journées à courir les bois… quel est-il ?

– Monsieur le vicomte, dit Hermann, vous m’avez prouvé, en vous souvenant de moi, que vous faisiez quelque cas de ma perspicacité et de mes talents.

– Sans doute, dit le vicomte.

– J’ai voulu justifier votre opinion. J’ai observé, sans vous faire part de mes observations tout d’abord.

– Eh bien, qu’en résulte-t-il ?

– Que ces gens-là, l’homme à la figure niaise, la femme qui, vis-à-vis de nous, a les manières d’une petite bourgeoise allemande, sont ici dans un but opposé au nôtre.

– En vérité !

– Vous venez pour y perdre Madeleine.

À ce nom, M. de Morlux tressaillit.

– Ils viennent pour la protéger, acheva Hermann ; qui sait si ce ne sont pas des amis de M. Yvan Potenieff, dont elle a été si brusquement séparée ?

M. de Morlux ne répondit pas. Il se souvenait qu’on avait pareillement voulu sauver Antoinette. Hermann reprit :

– Ensuite, vous croyez peut-être que les cheveux et la barbe de l’Allemand sont d’un blond naturel ?

– Mais, sans doute.

– Vous vous trompez encore, mon maître ; les cheveux et la barbe sont postiches.

– En es-tu sûr ? s’écria M. de Morlux.

Et involontairement il songea à cet homme, dont Timoléon avait eu si grand-peur et qu’il croyait voir à la fois dans le médecin mulâtre et le major russe Avatar. L’ivrogne se

trémoussa de nouveau dans son fauteuil.

– Écoutons encore, murmura Hermann.

En effet, Nicolas Arsoff entrouvrit les lèvres et murmura :

– Je ne suis plus, après tout, l'esclave du baron Sherkoff… ou le vôtre… et vous êtes ici en mon pouvoir… car je suis puissant aujourd'hui, aussi puissant qu'un vrai boyard… Aucune femme ne me résiste… Je fais donner le fouet à quiconque discute mes volontés… Je suis Nicolas Arsoff le terrible, comme on m'appelle… Et s'il me plaisait de faire lier cet homme et de l'envoyer en Sibérie, je le pourrais… Cet homme qu'elle aime… cet homme qui m'appelle esclave… Oh ! si je n'avais pas peur !…

Le visage de Nicolas Arsoff exprimait en effet une terreur superstitieuse.

Il se tut un moment, étreint par le sommeil de plomb qui l'accablait ; mais le rêve reprit son empire.

– Il me fait trembler rien qu'en me regardant, cet homme, continua Nicolas Arsoff. Il m'appelle esclave et je souris. S'il avait un fouet, je tendrais l'épaule… C'est pour lui obéir que je trompe les deux Français.

– Voilà un renseignement précieux à recueillir, murmura M. de Morlux.

– Voyez-vous ? fit Hermann ; m'étais-je trompé ?

Le dormeur continua :

– Mais comment se nomme-t-il donc, cet homme que la baronne Sherkoff appelle maître ?

– Autre renseignement, se dit le vicomte.

Et il se pencha sur Nicolas Arsoff pour mieux saisir au passage les paroles qui s'échappaient de ses lèvres.

– Un drôle de nom pourtant, murmura le dormeur… un nom comme je n'en ai jamais entendu… Ah ! Ah !

Il fit un soubresaut dans son fauteuil et dit encore :

– Je me souviens !

Hermann regarda son ancien maître. M. de Morlux était pâle et ses cheveux blancs semblaient se hérisser.

– Oui, oui, dit Nicolas, je me souviens… C'est bien cela !… Il s'appelle Rocambole !

Soudain, M. de Morlux fit un pas en arrière, étouffant un cri d'étonnement et presque de terreur.

– Rocambole ! répéta-t-il, Rocambole ! Mais c'est donc un démon, cet homme ?…

Et, comme Timoléon, quinze jours auparavant, M. de Morlux eut peur.

XVIII

En Russie, le service de la poste aux chevaux est mieux organisé que celui de la poste aux lettres. Les neiges, qui n'interrompent que rarement le premier, sont quelquefois un sérieux obstacle au second. Le château de Lifrou n'avait pas de service postal régulier avec Studianka. Seulement, quand une lettre arrivait dans le bureau de cette petite ville ou dans celui de Peterhoff, à l'adresse de maître Nicolas Arsoff ou de quelqu'un de ses paysans, le directeur envoyait un moujik dans un traîneau, et le moujik apportait le message. Or, en quittant Paris, M. de Morlux avait recommandé à ses gens de lui expédier ses lettres à Varsovie, poste restante. Arrivé à Varsovie, il avait, sur le conseil de son valet de chambre Hermann, recommandé qu'on lui adressât tout ce qui arrivait pour lui au château de Lifrou, district de Studianka, en Russie.

Après sa conversation avec Hermann et les révélations que l'ivrogne Arsoff avaient faites dans son sommeil, on le devine, le vicomte avait passé une assez mauvaise nuit. Il était sous le même toit que Rocambole, et Rocambole n'était pas homme à être venu si loin pour faire un simple voyage d'agrément. Jusqu'au jour, M. de Morlux avait médité, la main sur ses pistolets, qu'il avait glissés sous son traversin. Mais le jour était venu avec un gai rayon de soleil, et M. de Morlux, le visage collé aux vitres de sa fenêtre, avait attendu avec impatience le moment où il apercevrait son ennemi. L'Allemand, c'est-à-dire Rocambole, était resté, comme nous l'avons déjà dit, chez Madeleine, auprès de laquelle Vanda avait passé la nuit. Puis il était sorti avec Vanda et l'avait emmenée sur la chaussée de l'étang pour causer plus librement en plein air. M. de Morlux l'avait donc vu partir, son fusil sur l'épaule, et il s'était dit :

– Je vais avoir quelques heures devant moi pour réfléchir.

Or, tandis que Rocambole et Vanda s'éloignaient, un traîneau entra bruyamment dans la cour de Lifrou. C'était la poste, c'est-à-dire un moujik, qui arrivait porteur de deux lettres. L'une était réexpédiée du bureau de Varsovie au château de Lifrou, à l'adresse de M. le vicomte Karle de Morlux. L'autre était pour Nicolas Arsoff. Un valet se chargea d'apporter la sienne à M. de Morlux. Ce dernier, avant de briser le cachet, se prit à examiner les différents timbres qui couvraient l'enveloppe. La lettre paraissait partir de Liverpool, avoir été expédiée à Paris d'abord, puis en Allemagne. Elle avait une dizaine de jours de date. M. de Morlux reconnut l'écriture de la suscription. C'était celle de Timoléon.

– Ah ! pensa-t-il, le drôle réclame sans doute ses cinquante mille francs.

Et il ouvrit la lettre sans trop de précipitation, croyant en deviner le contenu. La lettre commençait ainsi :

« Monsieur le vicomte,

« Il est probable que nous ne nous reverrons jamais, car je m’embarque dans une heure pour l’Amérique.

« Un de nos anciens agents, honnête, par extraordinaire, s’est présenté chez vous, a été renvoyé chez le baron votre frère, a touché les cinquante mille francs convenus entre nous, et me les a expédiés.

« Cette somme, et quelques économies que j’emporte, va me permettre de vivre dans le Nouveau Monde, à l’abri des persécutions de Rocambole.

« Car nous avons été battus, monsieur le vicomte, n’en doutez pas.

À ces derniers mots, M. de Morlux laissa échapper une exclamation de surprise. Puis il continua à lire :

« Je ne suis pas sûr de ce que j’avance, mais la conviction remplace la preuve, et je suis convaincu.

« J’ai assisté à l’enterrement d’Antoinette, je l’ai vue inanimée et froide dans sa bière, mais je crois cependant qu’elle n’est pas morte.

L’émotion qu’éprouva alors M. de Morlux fut si forte que la lettre lui échappa des mains. Cependant, il se remit et poursuivit sa lecture :

« Durant les deux jours qui ont suivi le drame de Saint-Lazare, j’ai été l’esclave de Rocambole. La vie de ma fille en dépendait. J’ai dû faire réclamer, par son ordre, le corps d’Antoinette et acheter un terrain pour elle. Ce n’est que dans la nuit qui a suivi les funérailles que ma fille m’a été rendue.

« Mais je ne pouvais vous prévenir avant d’avoir quitté la France, comme vous allez voir. Ce gueux de Rocambole, pour se débarrasser à tout jamais de moi, a provoqué une descente de police dans mon domicile de la rue des Prêtres, et on y a trouvé votre portefeuille vide. C’est donc moi qui suis le voleur. Je vais donc me mettre à l’abri à l’étranger. Mais, avant de partir, je me venge de Rocambole en vous mettant sur vos gardes.

« Antoinette, plongée en léthargie, a été ensevelie toute vivante. Elle a dû être déterrée quelques heures plus tard ; j’en suis certain. Quant à votre neveu Agénor, il est à Paris, en relations avec Rocambole. Enfin, le jour où nous avons fait cerner la maison du Chemin-des-Dames, nous avons été joués comme des enfants. Rocambole s’est échappé par un tunnel creusé sous la chaussée de la rue et aboutissant au cimetière Montmartre.

« Un dernier mot, monsieur le vicomte. Rocambole a pour complice et pour compagne une aventurière du nom de Vanda, autrefois baronne de Sherkoff. Cette femme, excessivement dangereuse, née à Vilna, a été longtemps l’objet des recherches de la police russe, qui la soupçonne d’avoir entretenu des relations avec l’insurrection polonaise. Peut-être pourrez-vous vous en débarrasser en vous adressant à l’ambassade moscovite. Tous les renseignements que je vous donne là, et dont vous ferez certainement votre profit, valent bien, j’ose le croire, les cinquante mille francs que j’ai touchés, et que je n’ai pas gagnés, puisque Antoinette n’est pas morte. Sur ce, monsieur le vicomte, j’ai l’honneur de me dire votre très obéissant

« TIMOLÉON. »

M. de Morlux demeura un moment comme foudroyé par cette lettre. Mais c'était un homme de haute et sauvage énergie que le vicomte Karle, et il redressa bientôt la tête.

– Eh bien, murmura-t-il, à nous deux, Rocambole.

La lettre reçue par Nicolas Arsoff était de nature bien différente. C'était le gouverneur militaire de Studianka qui écrivait au digne intendant et disait :

« Nicolas Arsoff,

« Il vous est enjoint d'envoyer, sous trois jours, le contingent d'hommes fournis annuellement par les propriétaires à l'armée. Votre contingent, à vous, est de trois hommes.

« Vous aurez soin que ces trois hommes arrivent à Studianka sous bonne escorte. Je vous salue.

« P…

« Gouverneur militaire. »

Nicolas Arsoff était parfaitement dégrisé quand il avait reçu cette lettre. On la lui avait apportée dans la chambre de Madeleine. Mais, comme un quart d'heure après, Vanda revint, l'intendant recouvra sa liberté, sortit et descendit se chauffer au poêle de la grande salle. M. de Morlux, redevenu calme, impassible, s'y trouvait et fumait un cigare.

– Vous avez l'air soucieux, mon maître, dit-il à Nicolas.

– Il y a de quoi, répondit Nicolas avec humeur.

– Que vous arrive-t-il donc ?

– C'est le gouvernement qui me demande trois soldats.

– Ah !

– Je compte bien me débarrasser en sa faveur de ce drôle nommé Alexis que j'ai fait fouetter, il y a deux jours. Ensuite, je trouverai peut-être quelque ivrogne qui, tout compte fait, est une charge pour nous et qu'il vaut mieux donner au czar. Mais il me faut un troisième soldat…

M. de Morlux tressaillit.

– Voulez-vous un bon conseil ? dit-il.

– Oui, fit Nicolas.

– Aimez-vous toujours cette jeune Allemande ?

Nicolas pâlit :

– Pourquoi me demandez-vous cela ? fit-il avec une émotion subite.

– Parce que, dit froidement M. de Morlux, ce serait une belle occasion de vous débarrasser de son mari.

– Oh ! fit Nicolas, dont la figure bestiale prit une soudaine expression de férocité.

Et tous deux se regardèrent alors comme deux démons prêts à signer un pacte infâme et terrible.

XIX

Il y eut, après ces paroles de M. de Morlux, un moment de silence entre Nicolas Arsoff et lui. L'intendant dit enfin :

– Mon cher monsieur, vous voulez me tenter ?…

Il n'était point dépourvu d'une certaine astuce, et il se défiait.

– Je ne cherche à tenter que ceux qui sont susceptibles de céder à la tentation, répondit froidement M. de Morlux. Tu rêves un peu haut, mon maître, ajouta-t-il d'un ton moqueur.

– Que voulez-vous dire ? fit Nicolas.

– Je veux dire que, lorsque tu dors, ton cœur monte facilement jusqu'à tes lèvres et qu'il t'échappe bien des révélations dans ton sommeil.

Nicolas devint inquiet.

– J'ai donc rêvé devant vous ? dit-il.

– Oui.

– Et j'ai dit ?… fit-il avec anxiété.

– Que tu aimais la femme blonde.

Nicolas eut un gros rire.

– Ce n'est pas un mystère, murmura-t-il.

– Pardon, c'en est un ; car tu l'aimes et la crains, car tu lui obéis comme un esclave…

– Vous savez cela ?

– Tu la crains, poursuivit M. de Morlux, parce que c'est la femme de ton ancien maître, qu'elle appartient à l'aristocratie russe… et que tu redoutes sa colère…

– Taisez-vous ! taisez-vous ! murmura Nicolas avec terreur.

– Tu la crains encore, parce que tu redoutes l'homme qui l'accompagne.

– C'est vrai, fit naïvement l'intendant ; il me fait peur…

– Raison de plus pour le faire enrôler dans l'armée du czar.

Mais le calme de M. de Morlux ne rassurait point l'intendant Nicolas Arsoff.

– Les commissaires envoyés par le gouvernement, dit-il, ne s'y tromperont pas…

– Tu crois ?

– Et jamais, continua l'intendant, ils ne voudront prendre pour un paysan de mon domaine cet étranger qui leur dira son nom…

– Tu te trompes.

– Pourquoi ?

– Parce que, au lieu de dire son nom, cet homme a intérêt à le cacher.

– Ah !

– Et il préférera encore être enrôlé comme soldat que laisser constater son identité.

– Est-ce bien vrai, cela ? fit Nicolas Arsoff avec une certaine défiance.

– C’est vrai.

M. de Morlux s’avançait beaucoup peut-être en parlant ainsi, car il était évident que Rocambole ne s’était pas mis en route sans papiers bien en règle, sous un nom quelconque.

Mais l’essentiel pour lui était d’entraîner Nicolas et de lui faire partager ses vues. Aussi, lui dit-il encore :

– Il te paraît étonnant que cet homme, qui accompagne une femme de la haute aristocratie russe, ait quelque chose à craindre ?

– Dame ! fit naïvement Nicolas Arsoff.

– Tiens ! lis… c’est une lettre de France que j’ai reçue ce matin.

En Russie, le noble d’une certaine éducation ne parle que le français. Par suite, son intendant doit savoir lire et écrire cette langue. Sous ce rapport, Nicolas ne laissait rien à désirer. M. de Morlux suivait, sous ses yeux, le passage de la lettre de Timoléon relatif à Vanda. Timoléon, on s’en souvient, prétendait dans cette lettre que Vanda était accusée de relations avec l’insurrection polonaise. Or, Nicolas Arsoff savait ce que pouvait peser, à un moment donné, une pareille accusation.

– S’il en est ainsi, dit-il avec un éclair de joie féroce dans ses petits yeux méchants, elle est à moi !…

– Si tu te débarrasses de l’autre, ricana M. de Morlux.

– Puisque vous dites qu’il aimera mieux se laisser massacrer que de dire qui il est.

– Sans doute, mais…

L’attitude de M. de Morlux indiquait une certaine hésitation.

– Eh bien ? dit l’intendant.

– Tu aimes Vanda, reprit le vicomte.

La physionomie bête et stupide de Nicolas exprima une convoitise ardente et bestiale.

– Oh ! fit-il.

– Eh bien ! moi, j’aime la jeune fille malade.

– À votre aise, dit Nicolas avec un rire ignoble.

– Si tu me sers je te servirai, poursuivit M. de Morlux.

– C’est dit, répliqua l’intendant.

– Ensuite, reprit M. de Morlux, il ne faut pas t’imaginer que tu t’empareras sans danger d’un gaillard comme cet homme.

La terreur que Rocambole avait su inspirer à Nicolas reprit ce dernier :

– J’ai des pistolets, dit-il.

– Et il se défendra comme un lion, ajouta M. de Morlux. Sans compter que s’il soupçonnait une seconde le projet que nous avons, il le déjouerait avec autant de facilité qu’un enfant détruit un château de cartes en soufflant dessus.

Nicolas devint pensif.

– Je sais bien un moyen, dit-il, de le paralyser complètement, au moins pendant quelques heures.

– Quel moyen ? demanda M. de Morlux avec curiosité.

– Écoutez, dit Nicolas. Quand nous voulons nous rendre maîtres d’un paysan révolté, et que nous prévoyons une vigoureuse résistance de sa part, nous mettons tout en œuvre pour glisser dans sa maison une personne qui le trahisse.

– Je ne comprends pas bien, fit M. de Morlux.

– Cette personne, poursuivit Nicolas, mêle alors aux aliments de cet homme une drogue que certainement vous connaissez, et qu’on appelle de l’opium.

M. de Morlux sourit.

– Avec un homme comme Rocambole, dit-il, j’ai peur que ce ne soit un jeu d’enfant.

– L’opium maîtrise tout le monde, répondit Nicolas ; il jette l’homme dans une sorte de stupeur et d’abrutissement qui, selon la dose absorbée, dure plusieurs jours.

– Oui, oui, dit M. de Morlux, je sais cela. Mais le difficile est de lui faire avaler de l’opium. Il n’est pas homme à boire et à manger sans se défier.

– Pour boire et manger, vous avez raison, dit Nicolas : mais fumer… M. de Morlux tressaillit.

– Vous savez que chaque soir, après dîner, il ouvre son sac de voyage et en tire une demi-douzaine de cigares.

– Oui. Et il les fume ?

– Pas tous, quelquefois… Voyez !

Il y avait sur une table, dans la grande salle du poêle, une coupe en jade blanc que Nicolas désigna. Dans cette coupe étaient encore deux de ces cigares sans pareils, quoi qu’on en dise, que la régie française vend sous le nom de londrès, et qui sont à tous les autres produits de La Havane ce qu’est le vin de Bordeaux à tous les vins d’Espagne ou de Sicile.

– Attendez-moi, dit Nicolas, vous allez voir.

L’intendant sortit de la salle et monta dans ce qu’il appelait son cabinet. Une vaste pièce encombrée de sacs de grains, de fusils, de poires à poudre, d’instruments de pêche et de jardinage, et de quelques meubles boiteux parmi lesquels figurait une sorte de bahut dans lequel l’intendant serrait ses papiers et son argent. Il ouvrit un des tiroirs de ce meuble et y prit un morceau d’opium de la grosseur d’une tête d’épingle, qu’il se mit à pétrir dans ses doigts et allonger comme une aiguille. Puis il rejoignit M. de Morlux. Celui-ci ferma la porte alors et se tint tout auprès, de façon à pouvoir prévenir l’intendant en temps utile, si Vanda venait à descendre.

– Voyez-vous, dit Nicolas, en prenant un des cigares dans la coupe de jade, si j’introduisais cela dans le bout de cigare qui doit brûler, à la troisième bouffée on s’en apercevrait incontestablement.

En même temps, il prit une épingle et souleva délicatement une des feuilles du cigare.

– C’est par le bout opposé qu’il faut introduire le narcotique, reprit-il ; de telle façon que la fumée s’en imprègne en passant, mais que cependant il ne brûle point.

« L’ivresse qui se communique ainsi est dix fois plus terrible que celle qu’on obtiendrait en fumant tranquillement un morceau d’opium dans une pipe.

– Ah ! fit M. de Morlux étonné.

– C’est l’histoire d’un verre d’absinthe, qui, étendu d’eau, grise bien davantage, ajouta Nicolas Arsoff.

Cette observation arracha un sourire à M. de Morlux.

– Voilà un ivrogne, pensa-t-il, qui est cependant d’une certaine force sur la théorie des boissons.

Nicolas Arsoff avait si bien allongé le morceau d’opium, qu’il n’avait plus que l’épaisseur d’un fil ; et il le glissa sous la première feuille du cigare avec une si merveilleuse adresse que l’œil le plus exercé, examinant ensuite le cigare, n’aurait pu constater aucune altération dans sa forme et dans sa pureté.

– S’il fume celui-là, dit alors l’intendant, nous pourrons sans danger l’envoyer au gouverneur militaire de Studianka.

XX

Nous avons laissé Rocambole causant avec Vanda sur la chaussée de l'étang et lui disant ces derniers mots :

– Non, il ne faut pas que cet homme soit puni ici. C'est à Paris que je lui réserve le juste châtiment de ses crimes.

Vanda s'en allait à petits pas vers le château, tandis que Rocambole s'éloignait. Tout à coup, celui-ci s'arrêta et se retourna. Vanda s'était arrêtée aussi. Ils n'étaient guère qu'à cent pas l'un de l'autre, et Rocambole lui fit un signe. Vanda comprit qu'il avait encore quelque chose à lui dire. Elle revint donc sur ses pas. Rocambole s'assit sur un tronc d'arbre, posa son fusil auprès de lui et dit à la jeune femme :

– Cela t'étonne, n'est-ce pas, dit-il, que lorsqu'il me serait si facile de me débarrasser de M. de Morlux d'un coup de carabine ou d'un coup de poignard, je ne le fasse point ?

– En effet.

– Si je le tuais, pourtant, qui nous rendrait la fortune de Madeleine et d'Antoinette ?

– C'est juste ; mais alors, dit Vanda, que sommes-nous venus faire ici ?

– Nous sommes venus sauver Madeleine.

La belle Russe regarda Rocambole d'un air interrogateur.

– Mon ami, dit-elle, il est une chose que je ne comprends pas très bien.

– Parle.

– Comment arracherons-nous Madeleine à cet homme sans le frapper ?

– Écoute… Penses-tu que la jeune fille puisse supporter un nouveau voyage dès demain ?

– Elle est bien faible, répondit Vanda, mais il y a en elle une telle énergie que j'ose croire qu'elle nous suivrait si elle pensait être exposée à de nouveaux dangers.

– Jusqu'à ce jour, reprit Rocambole, elle ne sait pas qui nous sommes ?

– Non, elle croit que le hasard seul nous a amenés ici.

– Eh bien ! il est temps de parler.

– Mais nous croira-t-elle ?

– Oui, en lui parlant de Milon et en lui montrant la lettre d'Antoinette, sa sœur.

– Quand ?

– Aujourd'hui même, car il faut lui annoncer que nous partons dans la nuit.

– C’est bien, dit Vanda ; mais j’ai encore une objection à faire.

– Laquelle ?

– Chaque soir, cette brute de Nicolas Arsoff est ivre.

– Je le sais.

– Et une fois ivre, c’est un être dont il ne faut rien espérer. Or, M. de Morlux ne doit dormir que d’un œil…

– Toutes mes précautions sont prises.

– Ah !

– Crois-tu donc, fit Rocambole, avec un sourire, que je m’en vais le matin, depuis deux jours, pour ne rentrer que le soir à la seule fin de tuer des martres zibelines et de me faire une pelisse de renard bleu ?

– Je ne le pense pas, murmura Vanda avec un sourire.

– Tu te souviens du paysan fouetté à Studianka ?

– Oui. Est-ce que tu l’as revu ?

– J’avais besoin d’un homme qui exécrât Nicolas Arsoff et n’eût pas de plus ardent désir que celui de fuir les domaines du comte Potenieff ; je l’ai trouvé en lui.

– Quel rôle jouera-t-il donc ?

– Avec l’or que je lui ai donné, il s’est procuré un traîneau et des chevaux. Cette nuit, un peu après que tout le monde sera couché au château, il se trouvera avec sa femme, car il a épousé Catherine hier devant le pope du village, il se trouvera, dis-je, au bout de cette clairière et nous attendra.

– Mais comment sortirons-nous du château ? Car, ajouta Vanda, tu le sais, on lâche chaque soir, dans la cour, deux grands molosses qui feraient, si l’on tentait de sortir, un bruit d’enfer.

– J’ai prévu cela. Aussi, n’est-ce point par la cour que nous sortirons.

– Par où donc ?

– Par la fenêtre de Madeleine, qui donne sur la façade opposée à la cour, et par conséquent aux croisées de M. de Morlux.

– Maître, dit Vanda avec admiration, tu prévois tout.

– Allons, ajouta Rocambole, rentre au château et fais-toi reconnaître de Madeleine et soyons prêts à partir cette nuit.

Et il quitta Vanda, son fusil sur l’épaule et sifflotant un air de chasse. Au-delà de l’étang se trouvait une bande de forêt de quelques centaines de mètres de profondeur. Au-delà de la forêt, une plaine au milieu de laquelle se dressait un des villages faisant partie du domaine du comte Potenieff. Ce fut vers cette misérable agglomération de cahutes que se dirigea Rocambole. La maison d’Alexis était la première du village. Le paysan et sa jeune femme étaient sur le seuil de leur porte. À la vue de Rocambole, leur visage,

mélancolique, exprima la joie la plus complète. On devinait que cet homme étrange avait déjà exercé sur eux ce mystérieux pouvoir de fascination dont il était doué. Il leur avait donné de l'or, à eux misérables ; il leur avait parlé de liberté, à eux qui étaient esclaves ! Enfin, il leur avait promis de les protéger contre Nicolas Arsoff, dont ils redoutaient la vengeance ; et il avait tenu parole sur ce dernier point, car depuis trois jours, le farouche intendant paraissait les avoir oubliés, et ils avaient pu se marier la veille sans rencontrer d'obstacles.

– Ah ! lui dit Catherine, la belle et hardie paysanne qui avait osé braver l'amour du tyran, nous avons passé une horrible nuit, seigneur.

– Et pourquoi, mes enfants ? demanda Rocambole en entrant dans la hutte, et après avoir posé son fusil dans un coin, en venant s'asseoir auprès du poêle.

– Moi, dit Alexis, je n'avais pas peur, car j'étais résolu à tuer le misérable, s'il s'était présenté.

– Vous avez eu tort, Catherine, dit Rocambole, de douter de moi. L'heure de la liberté approche.

– Je suis prêt à partir, dit Alexis.

– Tu as le traîneau ?

– Et les chevaux, Excellence. Quand partons-nous ?

– Cette nuit.

– Et vous nous emmènerez en France ? demanda Catherine avec joie.

– Oui, mon enfant.

Catherine et Alexis se mirent à genoux devant Rocambole et lui baisèrent les mains. Puis il leur donna ses dernières instructions. Tous deux devaient être avec le traîneau derrière le château à minuit. Contre l'usage russe, les chevaux n'auraient pas de clochettes. Enfin, Rocambole glissa dans sa carnassière une longue corde à nœuds, d'une extrême solidité, qui devait permettre aux trois fugitifs de descendre par la fenêtre de Madeleine. Puis il sortit.

– Il fera une belle nuit pour notre voyage, dit Alexis en le reconduisant vers la porte de la chaumière.

Et il montrait le ciel du doigt. Quelques nuages blancs montaient à l'horizon et obscurcissaient les rayons du soleil.

– Tenez, ajouta le paysan, la nuit sera noire ; ce soir, il n'y aura ni lune ni étoiles ; et il ne fait pas assez froid pour que les loups nous tracassent.

Rocambole s'en alla, chassa comme de coutume et rentra à Lifrou un peu avant la nuit. M. de Morlux, Hermann et Nicolas Arsoff se chauffaient auprès du poêle. Le faux Allemand avait repris sa physionomie insignifiante et candide qui avait si bien abusé le vicomte. Il échangea quelques mots avec ces trois personnes, parla de la foire de Moscou, qui approchait, et de son projet de quitter le château sous deux jours ; puis il se mit à table, comme de coutume, avec l'intendant et Vanda, qui avait un moment quitté la jeune malade. Le vicomte Karle de Morlux se montra d'une gaieté toute française. Nicolas

Arsoff but comme à l’ordinaire ; et Rocambole ne put soupçonner que sa boisson était abondamment coupée d’eau. Enfin, le souper terminé, M. de Morlux tira un cigare de son étui et l’offrit au faux Allemand. Mais celui-ci refusa :

– Excusez-moi, reprit-il, je préfère les cigares de France que j’ai apportés avec moi.

Et il s’approcha de la coupe de jade vert. En ce moment, Vanda se glissa auprès de lui.

– Eh bien ? demanda Rocambole.

– Elle sait tout.

– Elle partira ?

– Quand nous voudrons.

– C’est bien.

– Est-ce toujours pour cette nuit ?

– Oui.

– Mais comment descendrons-nous par la fenêtre ?

– Au moyen d’une corde à nœuds, qui est dans ma carnassière. Remonte de bonne heure, moi je reste ici le dernier. J’attends que Morlux soit couché et que l’intendant soit ivre.

En même temps, Rocambole mit la main dans la coupe, y prit un de ses cigares, le porta à ses lèvres et l’alluma avec le papier enflammé que lui tendit Nicolas Arsoff.

XXI

Quelques heures auparavant, Vanda, obéissant aux ordres de Rocambole, était restée dans la chambre de Madeleine. La jeune fille était plus calme ; ses crises nerveuses avaient disparu, et les folles terreurs auxquelles elle avait été en proie s'étaient peu à peu dissipées. Mais restait la douleur profonde ; cette douleur qui veillait muette sur son âme blessée. Madeleine aimait Yvan, et elle en était séparée pour toujours…

Pour elle, jusqu'à cette heure, Vanda n'était autre chose qu'une amie de hasard, une étrangère qui, émue de compassion, s'était intéressée à elle et lui avait prodigué ses soins. Jusque-là, Madeleine ne lui avait parlé ni de sa sœur, ni de sa triste situation, et Vanda s'était tenue sur la réserve. Aussi, la jeune fille fut-elle stupéfaite lorsque Vanda, revenant s'asseoir à son chevet, après avoir poussé le verrou de la porte, lui dit :

– Mademoiselle, savez-vous que j'ai fait six cents lieues tout exprès pour vous ?

– Pourquoi ? exclama la jeune fille.

– Oui, répéta Vanda, pour vous sauver…

– Me sauver ?

– D'un danger plus terrible que tous ceux que vous avez courus jusqu'à présent.

Madeleine regardait Vanda avec un étonnement qui allait grandissant.

– Mais qui donc êtes-vous ? lui dit-elle enfin.

– Je suis une amie de votre sœur Antoinette, répondit Vanda. Madeleine jeta un cri.

– Antoinette ! dit-elle, vous connaissez Antoinette ?

– C'est elle qui m'envoie.

Et Vanda entrouvrit son corsage et tira de son sein une lettre qu'elle tendit à Madeleine. Celle-ci examina le pli d'un œil avide. La suscription portait :

« Pour ma sœur.

C'était bien l'écriture d'Antoinette. Madeleine l'ouvrit précipitamment et lut :

« Ma bonne Madeleine,

« Cette lettre va à ta rencontre. Où te trouvera-t-elle ? Je ne sais. Mais écoute bien mes paroles. Ceux qui te la remettront sont nos meilleurs amis, et tu peux faire aveuglément tout ce qu'ils te demanderont.

« Écoute encore : j'ai retrouvé Milon. Tu sais ? notre bon vieux Milon.

« Je sais le nom de notre mère. Notre mère a laissé une grande fortune. Cette fortune nous a été volée, et les voleurs ont essayé de m'empoisonner, et ils veulent t'assassiner.

« Un homme, le vicomte de Morlux, a quitté Paris il y a quelques heures. Cet homme, c'est le meurtrier de notre mère ; c'est celui qui a voulu m'empoisonner ; c'est celui qui veut te tuer… »

La lettre échappa aux mains de Madeleine.

– Mon Dieu ! fais-je un rêve ?

– Non, vous ne rêvez pas, dit Vanda. C'est bien la réalité. Cet homme qui vous a sauvée des loups a juré votre mort.

– Ciel ! exclama la jeune fille, dont le regard redevint tout à coup égaré.

– Mais nous sommes arrivés à temps pour vous sauver, nous, dit Vanda.

Madeleine la regarda encore.

– Que peut une femme contre un homme ? dit-elle.

– Vous oubliez *celui* qui est avec moi.

Et elle prononça ce mot avec un certain orgueil. Mais, outre que Madeleine n'avait jamais entendu parler de Rocambole et ignorait la mystérieuse puissance de cet homme, le faux Allemand s'était fait une figure si niaise, il avait si bien, pour tromper la défiance de M. de Morlux, pris l'attitude d'un homme sans initiative et sans énergie, que Madeleine ne put s'empêcher de regarder Vanda, d'un air de doute :

– Ah ! oui, dit-elle, votre mari…

Vanda se prit à sourire.

– Vous ne le connaissez pas, dit-elle ; vous ne pouvez le connaître…

– Ah !

– Mais vous le verrez bientôt à l'œuvre. Êtes-vous assez forte pour partir cette nuit ?

– Oh ! sur-le-champ, si vous voulez, murmura Madeleine, qui songeait à sa mère empoisonnée. Mais ce monstre nous laissera-t-il partir ?

– Toutes nos précautions sont prises, dit Vanda. Il a tout prévu, *lui*. Et elle prononça ce dernier mot avec un accent qui disait toute sa foi dans le génie de Rocambole. Et comme Madeleine ne paraissait point partager cette conviction :

– Cet homme en qui vous ne croyez pas, dit-elle, a sauvé votre sœur du déshonneur et de la mort ; il a fait sortir Milon du bagne ; il a arrêté dans sa course vertigineuse le couteau de la guillotine qui allait détacher une tête.

Et Vanda fit à Madeleine un tel portrait de Rocambole, que Madeleine eut foi à son tour.

– Ainsi donc, dit-elle, nous partirons ?

– Cette nuit.

– Et où m'emmènerez-vous ?

– En France.

Madeleine soupira, et le nom d'Yvan glissa sur ses lèvres.

– Je sais votre histoire, dit Vanda. Vous aimez Yvan Potenieff ?

– Je l'aime à en mourir… et certainement j'en mourrai, répondit-elle avec son sourire navré.

– Non, dit Vanda, vous n'en mourrez pas : car vous épouserez Yvan.

Madeleine se dressa vivement sur son lit.

– Que dites-vous ? dit-elle.

– Vous épouserez Yvan, répéta Vanda avec cet accent de conviction profonde qui avait déjà frappé Madeleine, parce qu'il le veut.

– Mais le père d'Yvan m'a chassée !

– Oui, dit Vanda, mais il a chassé la pauvre fille sans nom, sans fortune. Vous avez un nom maintenant.

– C'est de l'or que veut le père d'Yvan.

– Votre sœur ne vous dit-elle pas que votre mère a laissé une grande fortune ?

– Mais cette fortune a été volée ?

– Oui, par M. de Morlux ; mais il faudra bien qu'il vous la rende. Et comme Vanda parlait ainsi, la sœur d'Antoinette l'écoutait avec une sorte d'extase, et elle lui parlait d'Yvan et lui racontait l'horrible comédie inventée par le comte Potenieff, et que Pierre le moujik lui avait révélée. Ainsi, elle était toujours aimée ; et Yvan résisterait, elle l'espérait du moins, aux obsessions de sa famille qui voulait lui faire épouser la riche héritière. Et elle aurait le temps, elle Madeleine, de dire à Yvan : « Je suis riche, moi aussi ! »

La journée s'écoula au milieu de ces confidences. Le soir vint, et lorsque la cloche du souper se fit entendre, Vanda quitta Madeleine et descendit dans la grande salle où nous l'avons vue retrouver Rocambole, M. de Morlux et l'intendant Nicolas Arsoff. On se souvient des quelques mots échangés entre elle et Rocambole, au moment où celui-ci allumait un cigare.

Vanda rejoignit Madeleine. Mais, auparavant, elle s'arrêta dans l'immense vestibule où Rocambole avait accroché sa carnassière après un bois de cerf ; et elle s'empara de l'échelle de corde. Les prédictions du paysan Alexis s'étaient réalisées. La nuit était noire. Vanda, après s'être enfermée avec Madeleine, avait fait lever celle-ci et l'avait habillée elle-même. Puis toutes deux, le visage collé aux vitres de la fenêtre, elles avaient interrogé du regard cette vaste plaine de neige au milieu de laquelle devait bientôt apparaître le traîneau libérateur. La soirée s'écoula. Une grande horloge qui était au rez-de-chaussée du château sonna minuit. C'était l'heure indiquée par Rocambole. Tout à coup, Madeleine poussa vivement le bras de Vanda :

– Voyez, dit-elle.

Et elle lui montrait un point lumineux qui venait de surgir dans le lointain. C'était le fanal du traîneau conduit sans doute par Alexis et sa jeune femme Catherine. Le point lumineux dévorait l'espace ; il approchait, et il vint bientôt s'arrêter derrière un bouquet

d’arbres, à cent mètres des murs du château. Rocambole ne remontait pas. Vanda et Madeleine attendirent anxieuses, comme attendait le traîneau. Une heure s’écoula. Le château était devenu silencieux ; et les pas des valets et des paysans qui composaient le nombreux domestique de Nicolas Arsoff s’étaient éteints. Rocambole était toujours dans la grande salle du poêle. Vanda entrouvrit la porte de la chambre. Le corridor était plongé dans l’obscurité. Elle prêta l’oreille… et n’entendit aucun bruit. Alors, inquiète, elle se décida à descendre. Le poêle ne projetait plus qu’une lueur incertaine autour de lui. Cependant, Vanda, qui s’était arrêtée sur le seuil de la grande salle, aperçut auprès du poêle un fauteuil. Et, dans ce fauteuil, Rocambole endormi !… Et l’heure de la fuite était venue, et Rocambole dormait. Vanda eut un froid au cœur et pressentit une terrible catastrophe.

XXII

Vanda s’approcha du fauteuil et appela tout bas Rocambole. Mais Rocambole n’ouvrit pas les yeux. Alors elle le secoua fortement et cette fois, il s’éveilla. Mais il ne quitta point son fauteuil et se borna à murmurer :

– Est-ce qu’on ne va pas me laisser dormir ?

– Mon ami, dit Vanda, tu rêves encore, éveille-toi…

– Va-t’en au diable, répondit-il.

Cependant il se leva, puis fit deux ou trois pas en chancelant.

– Bon, dit-il, Galilée avait raison. Ce n’est pas le soleil, c’est la terre qui tourne. Je la sens tourner sous mes pieds…

Et il se mit à rire d’un rire hébété, idiot.

– Miséricorde ! murmura Vanda, il est ivre !

Rocambole vint se rasseoir ou plutôt se laisser tomber dans le fauteuil. Puis, regardant toujours Vanda de cet œil d’où toute intelligence paraissait désormais bannie :

– Qui es-tu donc, toi ? fit-il, tu es belle, ce me semble… oh ! bien belle… mais je ne t’ai jamais vue…

Vanda jeta un cri.

– Ah ! dit-elle, le malheureux ne me reconnaît pas ! Rocambole riait d’un rire stupide.

– Idiots ! idiots, tous ces gens là ! disait-il. Ne prétendent-ils pas que je suis Rocambole… Ah ! ah ! ah ! si vous voulez voir Rocambole, allez au bagne de Toulon… Il y est… c’est le forçat Cent dix-sept.

Vanda le saisit par le bras.

– Mais malheureux ! s’écria-t-elle, tais-toi !… veux-tu nous perdre ? Rocambole continuait à rire. Elle voulu l’entraîner hors de la salle ; mais il la repoussa en disant :

– C’est toi qui as dit que j’étais Rocambole, misérable femme, va-t’en ! va-t’en !

Et, sous l’empire de cette folie momentanée, il passa subitement de la gaieté à la colère et voulut frapper Vanda.

– Mon ami, disait celle-ci d’une voix suppliante, je t’en prie… reviens à toi…

Mais Rocambole continuait :

– Je vais vous dire mon histoire, moi, messeigneurs, si vous vouiez la savoir… Je suis le major Avatar… J’ai passé à l’armée française, en Crimée, tandis que mon régiment demeurait fidèle à l’empereur et se faisait hacher sur les remparts de Sébastopol…

– Ciel ! murmura Vanda hors d'elle-même, comment faire taire ce fou ?…

Ce mot l'exaspéra. Il se leva de nouveau, trébuchant toujours, et se jeta sur elle. Puis il voulut la prendre à la gorge. Mais, soudain, ses bras tendus retombèrent et il recula en disant :

– Allons donc ! il ferait beau voir le major Avatar tuer une femme. Et il retomba dans le fauteuil, pleurant comme un enfant.

– Mon Dieu ! murmurait Vanda, et le traîneau qui nous attend… et Madeleine qui est prête !…

Les exclamations de colère de Rocambole avaient fait quelque bruit, et Vanda, consternée, entendait des pas dans l'escalier. M. de Morlux, en costume de nuit, entra le premier, un flambeau à la main.

– Qu'est-ce que tout ce vacarme ? fit-il d'un air qu'il essaya de rendre étonné, mais qui ne trompa point Vanda.

Derrière le vicomte Karle apparurent successivement plusieurs serviteurs et l'ancien valet de chambre Hermann. À la vue de tout ce monde, Rocambole essuya ses larmes et se leva pour la troisième fois. Un moment, Vanda espéra que cette ivresse mystérieuse qui l'étreignait allait se dissiper. Mais Rocambole se mit en fureur, et montrant sa compagne à M. de Morlux :

– Tenez, dit-il, vous voyez cette femme ?

– Mon ami… au nom du ciel !… murmurait Vanda.

– C'est elle qui m'a entraîné à ma perte, continua Rocambole ; aussi vrai que je me nomme le major Avatar. C'est par amour pour elle que j'ai passé à l'ennemi… aussi vrai que je suis indigne de porter désormais un uniforme et des épaulettes !

Et le malheureux dont l'hallucination prenait des proportions étranges, se dépouilla de sa polonaise et la jeta loin de lui. Puis il arracha la fausse barbe qu'il portait et qui était si merveilleusement appliquée, qu'il avait fallu l'œil investigateur d'Hermann pour voir qu'elle était postiche. M. de Morlux fronça le sourcil et Vanda pâlit. Rocambole se débarrassa de tous ses vêtements l'un après l'autre, jurant et vociférant.

Les spectateurs de cette scène étaient muets. Vanda était au supplice. Puis, à l'accès de fureur succéda brusquement une sorte d'atonie, et le malheureux se coucha sur la table, tout de son long, en disant :

– On peut me fusiller… je suis prêt… je sens que j'ai mérité la mort.

– Il est fou ! dit M. de Morlux.

– Non, dit Vanda, qui terrassa le vicomte d'un regard, il est ivre !…

En ce moment, un nouveau personnage apparut, et, à sa vue, Vanda fit un pas en arrière. C'était Nicolas Arsoff. Contre son habitude, et pour la première fois peut-être depuis vingt ans, Nicolas n'était pas ivre à pareille heure. Il avait l'œil calme et le visage tranquille. Derrière lui, se tenaient une demi-douzaine de gens portant des uniformes. C'étaient des soldats envoyés par le gouverneur militaire de Studianka pour faire payer le

contingent d’hommes. Il ne parut faire aucune attention à Vanda, pâle et frémissante ; et se tournant vers le sous-officier qui commandait les soldats :

– Tenez, dit-il, voilà l’homme dont je vous ai parlé.

Et il désignait Rocambole. La fausse barbe était à terre. Nicolas Arsoff continua, tandis que Vanda paraissait frappée de stupeur :

– Cet homme est un serf né sur nos terres. Il s’appelle Grégoire Noloff, et il s’est échappé tout jeune pour aller vivre en Allemagne et faire tort à son seigneur de sa personne et de son travail, car il n’a jamais payé l’obrok(9).

– N’écoutez pas cet homme ! s’écria Vanda. Il ment !…

Rocambole, dans un état complet de prostration, regardait les soldats, l’intendant et tous les gens qui l’entouraient, avec ce rire stupide qu’ont les fous.

– Oui, misérable, répéta Vanda, qui marcha menaçante vers l’intendant, tu mens !

Nicolas haussa les épaules ; et s’adressant toujours au sous-officier :

– N’écoutez pas cette femme, c’est la complice de ce misérable.

Rocambole semblait paralysé, et un sourire idiot glissait maintenant sur ses lèvres.

– Il espère se sauver en jouant la folie, continua l’intendant.

Rocambole s’avança et dit aux soldats :

– Je comprends… vous venez me chercher… pour me fusiller… j’ai mérité mon sort… j’ai passé à l’ennemi… marchons, je suis prêt !…

Et, à demi nu, il vint se placer au milieu d’eux.

– Mais, s’écria Vanda éperdue, ne voyez-vous pas qu’il est fou, ce malheureux ?

– Qui donc a dit que je suis fou ? répondit Rocambole. Ah ! c’est cette femme… C’est elle qui m’a perdu !… ne l’écoutez pas !…

Vanda eut un accès de fureur superbe. Elle leva la main sur Arsoff.

– Esclave ! fit-elle, si tu ne déclares à l’instant la vérité, je te foule aux pieds comme un chien.

L’intendant pâlit et recula. Vanda était effrayante, et sous sa frêle enveloppe, elle avait, comme on s’en souvient, une telle vigueur musculaire, dans son regard un tel éclair que l’intendant se sentit dominé de nouveau.

– À genoux… esclave ! à genoux ! répéta-t-elle, et confesse la vérité. As-tu déjà oublié qui je suis ?

L’accent d’autorité avec lequel elle parlait avait ému tout le monde et les soldats eux-mêmes. Rocambole seul, en proie à la terrible ivresse de l’opium, continuait à rire et ne comprenait pas. Il y eut un moment où, terrible comme une lionne déchaînée, Vanda tint tous ces hommes terrassés sous son œil de feu. Mais M. de Morlux fut le premier à rompre la fascination. Et s’adressant au sous-officier :

– Monsieur, dit-il, vous êtes soldat et vous devez faire votre devoir. Savez-vous quelle est cette femme qui parle si haut ?

– Je suis la baronne Sherkoff, dit Vanda avec hauteur.

– C’est bien cela, répondit M. de Morlux. La baronne Sherkoff est l’espionne de l’insurrection polonaise, et la police russe la recherche activement.

Vanda jeta un cri d’indignation et d’épouvante et attacha sur Rocambole un regard désespéré. Mais Rocambole riait comme un idiot : et, brisée, éperdue, Vanda s’affaissa sur elle-même en se tordant les mains.

XXIII

Le soldat russe est un esclave de la discipline. On commande et il obéit ; il est flegmatique comme un Allemand, et ne recule jamais d'une semelle. Le sous-officier, à qui M. de Morlux venait de dénoncer Vanda comme recherchée par la police russe, lui répondit avec calme :

– Il est possible que ce que vous dites soit vrai ; mais je n'ai pas été envoyé pour cela. Mes chefs m'ont dit de venir ici chercher trois hommes pour le contingent, et non point pour arrêter madame.

Mais M. de Morlux ne se tint pas pour battu.

– Prenez garde ! dit-il, vous jouez gros jeu en parlant ainsi.

Son accent était tellement froid, tellement calme dans sa menace qu'il émut le sous-officier. M. de Morlux continua, voyant son hésitation :

– Je puis vous affirmer qu'il y a une prime de mille roubles pour celui qui arrêtera la baronne Sherkoff.

Ce fut le mot magique.

– Alors, dit le sous-officier, madame va nous suivre à Studianka.

Mais cette combinaison nouvelle ne faisait pas l'affaire de l'intendant Nicolas Arsoff.

– Non pas, non pas, dit-il, cela ne peut se passer ainsi.

Et il regardait tour à tour M. de Morlux, impassible, le sous-officier qui paraissait hésitant, et Vanda qui venait de se relever. Cette dernière s'était réfugiée dans un angle de la salle comme une bête fauve s'accule dans le fond de sa tanière. Quant à Rocambole, il était toujours dans le même état de stupeur et d'imbécillité.

– Non, répéta Nicolas Arsoff, cela ne peut se passer ainsi. Si madame est signalée à la police et que la police donne une prime de mille roubles, cette prime m'appartient au moins par moitié.

– C'est juste, dit le sous-officier, nous partagerons.

– Par conséquent, reprit Nicolas, jusqu'à ce que la prime ait été payée, madame doit rester *ici.*

– C'est juste encore, répéta le militaire.

– J'en réponds, ajouta Nicolas.

Vanda regardait Rocambole et voyait la partie perdue. Celui-ci disait :

– Eh bien ! partons… j'ai hâte d'en finir… puisqu'on doit me fusiller… qu'on se dépêche !…

Et il riait et pleurait en même temps. Une dernière fois, Vanda s'approcha de lui. Elle n'avait plus rien à cacher, pas même le vrai nom de Rocambole, et ce nom, elle le lui donna, espérant ainsi le faire revenir à lui. Mais il répondit avec colère :

– Puisque je vous dis que je ne suis pas Rocambole ! Je suis le major Avatar !…

Et il se plaça de nouveau entre les soldats et dit :

– Marchons !

Vanda avait un moment perdu la tête ; mais c'était une femme d'énergie, et bientôt elle retrouva dans cette situation désespérée une lueur de présence d'esprit. Au lieu de songer à se faire arrêter, à la seule fin de suivre Rocambole, car elle sentait bien que cette étrange ivresse à laquelle il était en proie finirait par se dissiper, elle songea à Madeleine. À Madeleine, qu'il ne fallait pas laisser au pouvoir de M. de Morlux, et qu'elle devait encore chercher à protéger, elle toute seule, contre tant d'ennemis. Elle avait une si grande foi dans la force et l'intelligence du *maître,* qu'elle ne doutait pas un seul instant que, revenu à lui, il ne parvînt à s'échapper des mains des soldats.

Le visage de M. de Morlux exprimait une satisfaction féroce. Vanda échangea avec lui un regard de feu, puis elle cessa de le voir et ne s'occupa plus que de Rocambole.

– Avec tout cela, dit le sous-officier dont le peu d'intelligence était mis à la torture par toutes ces explications ; avec tout cela, je n'ai qu'un homme sur trois ; où sont les deux autres ?

– Le second est enfermé dans la chambre du four, répondit Nicolas, qui faisait allusion à un moujik qu'il avait fait venir dans la journée et retenu pour le livrer à l'autorité militaire. Quant au troisième, on est allé le chercher au village.

Mais l'intendant n'eut pas le temps d'achever et de dire le nom de cette troisième victime de sa férocité.

Deux hommes, deux valets de l'intendant, entrèrent dans la salle, traînant un troisième personnage qu'ils avaient garrotté. C'était Alexis, le mari de Catherine.

– Nous n'avons pas eu besoin d'aller jusqu'au village, dit l'un d'eux. Nous avons trouvé le drôle dans un traîneau, à cent pas du château. Et il était temps, car lui et sa femme prenaient la fuite.

Vanda regarda Alexis d'un œil suppliant en lui montrant Rocambole. Puis elle lui dit en langue russe :

– Veille au maître !

Alexis regardait Rocambole avec une profonde stupeur, car Rocambole paraissait complètement fou.

– Allons-nous-en ! dit alors le sous-officier. Seulement, prends bien garde, Nicolas Arsoff, de laisser échapper cette dame. Non seulement tu perdrais ta part des mille roubles, mais le gouvernement militaire pourrait t'incriminer.

– Sois tranquille, répondit l'intendant.

– Je réponds de cette femme, ajouta M. de Morlux.

Vanda se taisait. Elle sentait bien qu'elle avait désormais besoin de tout son calme et de tout son courage. La folie de Rocambole continuait.

– Marche ! répétait-il.

Et les soldats l'emmenèrent et Vanda le vit s'éloigner et ne jeta pas un cri. Elle était désormais seule, pour protéger Madeleine contre M. de Morlux, seule pour se défendre contre les brutalités de Nicolas Arsoff. Quelques minutes après, le traîneau, acheté par Alexis pour le compte de Rocambole, servait à transporter ce dernier et ses deux compagnons d'infortune à Studianka.

Et Vanda était toujours en présence de M. de Morlux, qui riait et lui disait :

– Je crois, ma belle dame, que cette fois vous êtes complètement battue, n'est-ce pas ?

Vanda ne répondit pas. M. de Morlux fit un pas vers elle et ajouta :

– Voulez-vous transiger ?

Elle leva sur lui un regard de mépris.

– Que voulez-vous ? dit-elle.

– Je vous offre votre liberté.

– À quelle condition ?

– À la condition que vous ne vous mêliez plus de mes affaires.

Elle l'écrasa de son regard hautain ; puis, reculant pas à pas, elle sortit de la salle lentement et comme si elle eût voulu protéger sa retraite. Puis, une fois dans le corridor, elle s'élança en courant dans l'escalier et monta rapidement à la chambre de Madeleine. En route, elle s'était emparée du fusil de chasse dont s'était servi Rocambole et qui se trouvait accroché auprès de la carnassière. Mais M. de Morlux ne s'était point donné la peine de la poursuivre. Nicolas avait accompagné le sous-officier, et n'avait voulu quitter les soldats que lorsqu'il avait vu les trois prisonniers entassés dans le traîneau et le traîneau sortir de la cour.

Vanda entra donc comme une tempête dans la chambre de Madeleine. Madeleine, à demi morte de frayeur, avait entendu tout le vacarme qui s'était fait dans le château, et elle avait deviné que quelque nouveau malheur fondait sur elle. Aussi, en voyant entrer Vanda, jeta-t-elle un cri :

– Sauvez-moi !

– Sauvons-nous plutôt, répondit Vanda, car nous sommes perdues toutes deux.

Elle tenait le fusil à la main et ajouta :

– J'ai bien la mort de deux hommes là avant qu'on arrive jusqu'à vous… mais après…

Elle ferma la porte au verrou et entassa derrière tout ce qu'elle put trouver de meubles transportables ; puis elle dit encore :

– M. de Morlux veut s'emparer de vous, morte ou vivante.

– Tuez-moi ! dit Madeleine.

– Non, je veux vous sauver. Ce misérable intendant s’est épris pour moi d’une passion féroce et bestiale.

– Mon Dieu !

– Et nous sommes en leur pouvoir… Il faut fuir…

– Mais *lui.*.. mais cet homme qui devait nous sauver…

– Perdu !… idiot !… ivre fou !… répondit Vanda.

Tout en répondant vivement à ces questions de la jeune fille, Vanda avait ouvert la fenêtre, attaché la corde à nœuds à l’entablement. Et regardant Madeleine :

– Je ne sais pas où nous irons… Peut-être ne fuyons-nous d’ici que pour devenir la proie des loups ou mourir de froid et de faim… Mais cela vaut mieux encore que de tomber au pouvoir de ces bandits !

Elle passa le fusil en bandoulière ; puis, enlaçant Madeleine dans ses bras :

– Ne craignez rien, dit-elle, je suis forte !…

Elle monta résolument sur l’entablement de la croisée, et, tandis qu’elle saisissait la corde à nœuds d’une main, elle passa son autre bras autour de la taille de Madeleine, répétant :

– Fuyons !…

XXIV

La nuit était noire. On n’entendait maintenant d’autre bruit que les gémissements du vent sous lequel les arbres se courbaient en craquant. Cependant, avant de descendre, Vanda hésita un moment. Il lui avait semble qu’au bas de la fenêtre, sur la neige, il y avait un point noir. Mais comme cet objet était immobile, elle le prit pour un de ces arbres nains dont abonde la végétation russe.

– À la garde de Dieu ! murmura-t-elle.

Et elle commença à descendre. Madeleine se tenait cramponnée à elle et avait passé ses deux bras autour de son cou. Vanda descendit lentement, ne lâchant un des nœuds que lorsque ses genoux en tenaient un autre étroitement embrassé. Mais tout à coup elle s’arrêta. Elle s’arrêta la sueur au front, l’angoisse à la gorge.

– Madame… madame…, murmura Madeleine, qu’y a-t-il ?

– Silence ! répondit Vanda.

Comme elle était déjà à moitié de la corde à nœuds, elle avait vu ce point noir, qui tout d’abord avait frappé son attention, s’agiter et prendre forme humaine. Puis à quelques pas de distance, une autre forme noire qui se rapprochait de la première. Et Vanda comprit que la retraite lui était coupée. Alors, avec son indomptable énergie, la Russe, cessant de descendre, se mit à remonter.

Le poids de Madeleine était lourd, surtout quand la descente se changeait en ascension ; mais Vanda avait des muscles d’acier. Elle eut la force de remonter. Et pendant cette périlleuse ascension, elle disait à Madeleine :

– Ne vous étonnez pas… ne criez pas… nous allions tomber en leur pouvoir.

Vanda devinait que M. de Morlux avait éventé son projet de fuite et placé des sentinelles sous sa croisée. Elles atteignirent l’entablement de la croisée ; Madeleine s’y cramponna, cessant d’étreindre Vanda, et elle remonta dans sa chambre. Quant à Vanda, elle s’était assise, à bout de forces, sur l’entablement, l’œil fixé sur les deux points noirs qui avaient repris leur immobilité. Une fois là, elle se prit à réfléchir. Elle avait toujours en bandoulière le fusil de Rocambole ; un fusil à deux coups chargé de deux balles.

– Madame, lui dit Madeleine tout bas, pourquoi sommes-nous remontées… Ne voulez-vous donc plus fuir ?

– Regardez… ne voyez-vous pas deux hommes là-bas ?

– Oui, fit Madeleine frissonnante.

– Peut-être *est-il* l’un des deux ? reprit Vanda. Et elle porta la crosse du fusil à son épaule.

– Que faites-vous ? dit vivement Madeleine.

– Je tâche de vous débarrasser de votre ennemi, répondit froidement Vanda.

Madeleine sentit les pulsations de son cœur s'arrêter. Elle entendit un bruit sec… Le bruit des chiens de fusil que Vanda armait successivement. Puis un éclair, puis une détonation, et, en même temps qu'elle, un cri de douleur. En même temps, le point noir qui avait été *atteint* se roula sur la neige… et l'autre prit la fuite. Un blasphème monta jusqu'à Vanda. Un blasphème en langue russe…

– Je me suis trompée, pensa-t-elle. Morlux aurait crié en français.

Et elle suivit, l'œil sur le point de mire, l'autre forme noire, qui s'éloignait en courant. Le coup partit. La forme noire tomba, se releva, tomba encore et se releva de plus belle.

– Trop loin ! murmura Vanda.

Puis elle sauta dans la chambre et vint à Madeleine :

– Mon enfant, lui dit-elle, ces hommes qui étaient en bas nous sont une preuve que notre projet de fuite était connu.

Il s'agit maintenant de nous défendre ici et de soutenir un siège jusqu'au jour.

Qui sait ? peut-être *son* ivresse – elle faisait allusion à Rocambole – s'est-elle dissipée, peut-être vient-il à notre secours…

Des pas retentissaient maintenant dans les corridors, en même temps que les cris d'agonie de l'homme blessé, sous la fenêtre.

– Mais comment résisterons-nous ? demanda Madeleine.

– Comme nous pourrons.

Et elle se replaça devant la porte.

– Nous n'avons plus d'armes, dit Madeleine.

En effet, Vanda ne s'était point emparée de la carnassière en prenant le fusil, et elle n'avait par conséquent pas de quoi le recharger. Mais elle ouvrit son corsage et en retira un poignard.

– Voilà ! dit-elle. On n'arrivera jusqu'à vous que lorsque ce poignard sera brisé et moi morte.

On frappait à la porte :

– Ouvrez ! criait une voix au-dehors.

Vanda reconnut la voix de M. de Morlux.

Une autre voix vociférait :

– Ah ! on me tue mes paysans ! Nous allons bien voir.

C'était la voix de Nicolas Arsoff. Comme la porte résistait, on se mit à la battre en brèche. Le verrou fut arraché de sa gâche, la porte céda ; mais derrière la porte, on s'en souvient, Vanda avait entassé des meubles. La porte était bien entrouverte, mais pas assez

pour livrer passage au corps d'un homme. La chambre était plongée dans l'obscurité. Le corridor, au contraire, était éclairé, car Nicolas Arsoff tenait une lampe à la main. Auprès de M. de Morlux étaient trois ou quatre valets, esclaves dociles de l'intendant. Nicolas Arsoff se tenait prudemment à distance ; il préférait que M. de Morlux entrât le premier. Vanda s'était placée devant Madeleine, son poignard à la main, et derrière la porte qui allait finir par s'ouvrir toute grande. Tandis que M. de Morlux et ses gens, qui se trouvaient dans le corridor, ne pouvaient voir ce qui se passait dans la chambre, Vanda, au contraire, grâce à la lanterne que tenait l'intendant, apercevait fort distinctement M. de Morlux. Et Vanda était prête à fondre sur lui. Enfin un dernier effort des deux valets fut couronné de succès.

La pyramide de meubles entassée derrière la porte se renversa et la porte s'ouvrit toute grande. M. de Morlux entra. Soudain Vanda se ramassa sur elle-même comme un tigre, bondit et tomba comme la foudre sur M. de Morlux, le frappant de son poignard. Mais, au même instant aussi, Vanda fut saisie par-derrière par deux bras robustes, qui l'enlacèrent, l'étreignirent et la renversèrent sur le sol. Ce n'était pas M. de Morlux, c'était Hermann. Hermann qui s'était servi de la corde à nœuds, que Vanda avait eu l'imprudence de ne point retirer et qui, tandis qu'on faisait le siège de la chambre par la porte, était entré par la fenêtre.

– Ce n'est pas une femme, c'est un démon ! hurlait M. de Morlux, ivre de fureur.

Le poignard de Vanda l'avait atteint coup sur coup au bras et à l'épaule, et son sang coulait. Mais Vanda était maintenant réduite à l'impuissance, et Hermann la tenait immobile sous son genou. Alors Nicolas Arsoff se risqua à entrer. Un de ses valets s'était emparé de Madeleine, ivre de terreur, et M. de Morlux aidait Hermann à garrotter Vanda avec la corde à nœuds. Ce qui se passa alors fut horrible. Vanda se débattait avec fureur, et M. de Morlux l'arrosait de son sang. Nicolas, sa lanterne à la main, éclairait l'opération. Madeleine essayait de s'arracher des bras des deux moujiks et poussait des cris affreux. Enfin les misérables l'emportèrent. Vanda fut réduite à l'impuissance et repoussée dans un coin de la chambre comme une chose inerte. M. de Morlux regarda Nicolas Arsoff.

– J'espère, dit-il, que lorsque je serai parti, tu me vengeras ?

Et il prit Madeleine dans ses bras et l'emporta sur ses épaules, laissant l'intendant s'approcher de Vanda avec une joie féroce. Madeleine avait jeté un cri suprême et fermé les yeux. Il y avait dans la cour du château une téléga toute prête. M. de Morlux y jeta Madeleine évanouie, la couvrit d'une fourrure, s'assit à côté d'elle, tandis qu'Hermann montait à côté du moujik. Celui-ci siffla, fit claquer son fouet, les chevaux prirent le galop et la téléga sortit du château. Madeleine était désormais au pouvoir de M. de Morlux. Quant à Vanda, les pieds et les mains liés, couchée sur le dos, elle avait entendu les clochettes de la téléga qui s'éloignait, emportant Madeleine, et elle voyait s'approcher d'elle, l'écume de la rage à la bouche, cette bête fauve qui répondait au nom de Nicolas Arsoff. Et pendant ce temps-là, les soldats emmenaient Rocambole frappé de folie.

Tout était perdu !…

XXV

Suivons maintenant M. de Morlux. C'était trop d'émotion et de terreur pour Madeleine. La jeune fille avait fermé les yeux et s'était évanouie. Le froid de la nuit, au lieu de la ranimer, acheva de l'engourdir. La téléga glissait sur la neige avec la rapidité d'une mouette effleurant les vagues de la mer. Les chevaux, ferrés à glace, secouaient leurs clochettes, et le moujik à qui M. de Morlux avait promis une forte récompense si on arrivait à Studianka avant le jour, ne cessait de les exciter de la voix et du fouet.

Au bout d'une heure de cette course insensée, Hermann, qui, on se le rappelle, s'était assis à côté du moujik, se retourna. M. de Morlux avait attiré sur ses genoux la tête pâle de Madeleine, qui paraissait en proie déjà au sommeil de la mort. Le fanal de la téléga était à double face, et il éclairait à la fois l'intérieur du traîneau et la route que l'on parcourait. Hermann vit M. de Morlux contempler avec un sombre enthousiasme cette femme dont il avait juré la perte et pour laquelle cependant il s'était épris d'une passion féroce. Et un sourire vint aux lèvres du valet, et il dit à son maître d'un ton moqueur :

– Vous l'aimez donc bien ?

M. de Morlux ne répondit pas.

– À présent, continua Hermann, elle est à vous, à vous tout entière… Ne vous gênez pas, mon maître.

M. de Morlux regarda Hermann à son tour :

– J'y songe encore, dit-il.

– À quoi ?

– À l'épouser.

– Vous avez tort, mon maître.

– Pourquoi ?

– Pour deux raisons.

– Ah ! fit M. de Morlux d'une voix étranglée. Quelles sont-elles, tes deux raisons ?

– La première, c'est qu'Antoinette n'est pas morte.

M. de Morlux fit un brusque mouvement qui déplaça la tête de Madeleine, et la jeune fille évanouie glissa de nouveau au fond du traîneau.

– Et la seconde ? demanda-t-il.

– Elle aime Yvan Potenieff.

– Que m'importe ! s'écria-t-il brusquement.

– Voulez-vous une troisième raison ?

– Parle.

– Eh bien ! puisque Madeleine voulait fuir avec cette endiablée femme blonde, c'est que cette dernière lui avait dit qui vous êtes, c'est-à-dire le meurtrier de sa mère, l'assassin maladroit de sa sœur !…

M. de Morlux ne put retenir un cri sourd.

– Et elle vous méprise et vous hait, continua froidement Hermann, et quand elle rouvrira les yeux, elle jettera un cri d'horreur en vous voyant.

– Oh ! l'enfer ! murmura M. de Morlux avec rage.

– Maître, reprit Hermann avec un calme glacé, voulez-vous un bon conseil ?

– J'écoute.

– Nous ne sommes pas à plus de soixante lieues de la frontière prussienne.

– Eh bien ?

– En deux jours de marche et en semant l'or, nous l'aurons atteinte et l'autorité russe n'aura plus de pouvoir sur nous.

– Après ? fit M. de Morlux.

– Évitons Studianka, dirigeons-nous sur la Prusse et gagnons Berlin. Là, nous ne sommes plus qu'à trois jours de Paris.

– Je ne comprends pas, dit M. de Morlux.

– Écoutez encore, poursuivit Hermann, et tâchez de résumer vos souvenirs.

– Voyons ?

– Qu'êtes-vous venu faire en Russie ? Vous débarrasser de cette jeune fille, comme vous aviez cru vous débarrasser de sa sœur, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Eh bien ! le moment est venu.

– Mais comment ? Par quel crime ?… demanda M. de Morlux, qui eut un subit tremblement dans la voix.

– Je vous le dirai tout à l'heure, continua Hermann. Vous vous êtes défait de cet homme, qui, paraît-il, a été assez ingénieux pour vous tenir en échec et vous battre à Paris – Rocambole !

– Oh ! dit M. de Morlux, j'espère ne jamais plus le trouver sur mon chemin.

– Peut-être…

– Le gouvernement russe ne rend pas ses soldats, dit M. de Morlux, et il ne s'inquiète pas de leur provenance.

– Soit, dit Hermann, admettons-le un moment. Rocambole, revenu de cette folie opiacée, qui ne durera après tout que quelques heures, aura beau protester et se débattre,

on lui rira au nez.

– Bien certainement.

– Il comparaîtra vainement devant l'autorité supérieure, invoquant sa qualité d'étranger. Le témoignage de l'intendant Arsoff suffira.

– D'autant plus facilement, poursuivit M. de Morlux, que Rocambole a trop d'intérêt à cacher son passé pour oser s'adresser au consulat français.

– C'est fort bien, dit Hermann ; mais un homme qui s'est évadé du bagne désertera, l'envoyât-on au Caucase, aussi facilement que vous buvez un verre d'eau, et dans trois semaines ou dans trois mois, vous le reverrez à Paris, et tant pis pour vous si vous n'avez pas fait votre besogne.

– Que veux-tu dire ?

– Si vous n'avez pas renvoyé au cimetière M^lle^ Antoinette que Rocambole en avait fait sortir.

– Et Madeleine ? demanda M. de Morlux avec émotion, que veux-tu donc en faire ?

– Tout à l'heure, je vous le dirai, répondit Hermann qui interrogeait maintenant l'horizon du regard.

Le terrible froid du Nord, un peu radouci dans la soirée, avait repris toute son intensité. Dans le lointain, la plaine blanche était bornée par une ligne sombre. C'étaient les grands bois que M. de Morlux avait traversés quatre jours auparavant.

– Mais parle donc ! répéta celui-ci s'adressant encore à Hermann.

– Attendez ! répondit Hermann.

La téléga continuait à voler sur la neige, et la ligne noire grandissait.

– Tout à l'heure, reprit Hermann, vous allez voir s'allumer les étoiles.

– Mais, dit M. de Morlux, qui leva les yeux vers le ciel maintenant dépouillé de tout nuage, il y a longtemps qu'elles brillent.

– Ce n'est pas de celles-là que je veux parler.

– Desquelles donc ?

– De ces étoiles mobiles qui nous entouraient l'autre nuit d'un cercle de feu.

– Des loups ?

– Oui.

– Eh bien ! fit M. de Morlux, qui tressaillit de nouveau et sentit une sueur froide mouiller ses tempes.

– Attendez… attendez…, railla Hermann.

Tout à coup les chevaux pointèrent les oreilles, et celui du milieu, le cheval de brancard, comme on dit, se cabra.

– Les loups ! cria le moujik.

Et il fit siffler son fouet. Les chevaux repartirent en donnant des marques d'épouvante et les naseaux ouverts. Une bouffée de vent leur avait apporté l'odeur de leurs terribles ennemis.

– Mais parle donc ! dit M. de Morlux avec une sorte d'angoisse.

– Tout à l'heure, dit Hermann.

Et il regarda Madeleine. Madeleine gisait, toujours inanimée, au fond du traîneau, et M. de Morlux n'osait plus fixer les yeux sur sa belle tête décolorée. Tout à coup encore les étoiles, comme disait Hermann, s'enflammèrent dans la nuit, et des masses noires bondirent silencieuses aux deux côtés du traîneau : c'étaient les loups !

– Maître, dit alors Hermann, quand on a fait une faute, il faut la réparer à tout prix…

– Que veux-tu dire ? fit le vicomte frissonnant.

– Vous avez, il y a quelques jours, arraché Madeleine aux loups… il faut la leur rendre.

– Tais-toi, malheureux ! tais-toi ! murmura M. de Morlux.

– Dans une heure, il n'en restera pas trace, poursuivit Hermann, qui sauta à l'intérieur du traîneau pour saisir Madeleine à bras-le-corps.

– Arrête, misérable ! fit M. de Morlux.

– Voulez-vous donc toujours l'épouser ? ricana Hermann. Elle vous hait… et vous méprise !…

– Oh !

– Allons, mon maître, dit le misérable, une lueur de raison…

Et il souleva Madeleine.

– Non, non, dit M. de Morlux d'une voix étranglée, cette mort serait horrible… je préfère la tuer avant.

Et il posa le canon de l'un de ses pistolets sur la tempe de Madeleine endormie…

XXVI

Déjà le doigt de M. de Morlux s'appuyait sur la détente. Le coup allait partir et la balle brisant la tempe eût fait un cadavre de cette belle jeune fille qui avait à peine vingt ans. Un miracle seul pouvait sauver Madeleine, et ce miracle, Dieu le fit… Madeleine rouvrit les yeux. Et M. de Morlux épouvanté laissa tomber l'arme meurtrière au fond du traîneau. Ses cheveux venaient de se hérisser et un tremblement convulsif parcourait tout son corps. Il est des gens qui reviennent à eux après un évanouissement plus ou moins long, avec le cerveau troublé, l'esprit chargé de vapeurs et qui ont peine à se souvenir… Il en est d'autres qui lient instantanément le moment où ils ont fermé les yeux à celui où ils les rouvrent et dont la mémoire revient nette et précise avec une foudroyante rapidité. Madeleine était de ceux-là. Elle vit M. de Morlux et elle le reconnut. Elle se sentit emportée par la téléga, et elle comprit qu'on l'enlevait… Et joignant les mains, elle s'écria :

– Monsieur, n'aurez-vous pas pitié de moi ?

Cette voix suppliante acheva de bouleverser M. de Morlux, qui se prit à balbutier. Hermann, sur le siège du moujik, murmurait avec colère :

– Voilà mon maître qui va faire des bêtises.

Madeleine continua avec une admirable présence d'esprit et une voix si caressante, que M. de Morlux en fut tout bouleversé.

– Je sais qui vous êtes, monsieur. Vous êtes le frère de notre mère… et vous voulez ma mort et celle de ma sœur…

M. de Morlux, sombre et farouche, ne répondit pas.

– Vous voulez notre mort, continua Madeleine, parce que vous avez peur d'être obligé de nous rendre notre fortune…

– Taisez-vous ! fit-il brusquement. Mais elle poursuivit :

– Eh bien ! je vous jure que si vous avez pitié de moi et de nous, que si vous renoncez à vos infâmes projets, nous n'invoquerons jamais, ni ma sœur, ni moi, le souvenir de notre mère et le nom qu'elle nous a laissé. Nous continuerons à être de pauvres filles vivant de leur travail, obscurément, honnêtement…

M. de Morlux interrompit brusquement Madeleine :

– Voulez-vous m'épouser ? dit-il.

Elle poussa un cri d'horreur et le regarda avec épouvante.

Mais lui, entraîné par cette passion fatale qui bouillonnait dans ses veines et, en dépit du froid glacial de la nuit, rendait sa tête brûlante, il poursuivit avec un accent sauvage :

– Vous serez ma femme !… je le veux !…

– Jamais ! dit-elle en se réfugiant sur l'autre banquette de la téléga, jamais !

– Par ainsi, continua-t-il avec égarement, je vous rendrai cette fortune qui…

Mais elle l'interrompit :

– Oh ! dit-elle, mais vous êtes tout couvert du sang de ma mère !…

Il eut un rire féroce et étouffa une exclamation de rage.

– Tuez-moi plutôt ! ajouta-t-elle.

– Allons ! mon maître, cria Hermann, une minute de courage… Ne voyez-vous pas que les loups ont faim !

En effet, les terribles animaux continuaient à bondir aux deux côtés de la téléga. M. de Morlux avait ressaisi ses pistolets. Mais le cœur lui manqua. Et il voulut enlacer Madeleine dans ses bras ; mais elle le repoussa avec indignation.

– Mais tue-moi donc, assassin ! dit-elle.

– Eh bien ! soit, dit-il.

Et se jetant sur elle, il voulut la prendre à la gorge et l'étrangler. Mais Hermann, se retournant de nouveau :

– Il est trop tard ou trop tôt maintenant, dit-il, voici le relais de poste !

En effet, une maison isolée se dressait au milieu de la plaine neigeuse, et un filet de fumée montait au-dessus du toit. Les loups, qui ont toujours une extrême prudence, cessèrent d'accompagner la téléga et se tinrent à une distance respectueuse. Madeleine avait fait le sacrifice de sa vie et gardait maintenant un morne silence. Le moujik, du plus loin qu'il avait aperçu le relais, s'était mis à siffler. Le bruit des clochettes avait fait le reste : le maître de poste était prévenu, et, quand la téléga de M. de Morlux arriva, il y avait trois chevaux frais à la porte et un autre moujik ; les postillons, en Russie, changeant comme les chevaux, à chaque poste. Hermann se pencha vers son maître et lui dit à l'oreille :

– Il faut pourtant vous décider, monsieur, que voulez-vous faire ?

– Je veux qu'elle soit ma femme ou ma maîtresse ! répondit M. de Morlux d'une voix impérative.

Hermann haussa les épaules et se tut. Les chevaux frais furent attelés ; le nouveau moujik monta sur le siège. Madeleine, agenouillée dans le traîneau, semblait recommander son âme à Dieu, et murmurait tout bas les noms de sa sœur et de son Yvan bien-aimé. Sombre et farouche, M. de Morlux tenait toujours ses pistolets à la main, se demandant s'il n'en finirait pas de suite. Mais la beauté de Madeleine, égide puissante, jetait un tel trouble dans son âme avilie qu'il hésitait toujours. La téléga avait reprit la course. Hermann regardait le nouveau moujik. Mais il était difficile de voir quel était cet homme au juste, car son corps disparaissait sous une immense pelisse, et son visage était couvert d'un bonnet d'astrakan qui lui descendait sur les yeux. Cependant Hermann voulut engager la conversation.

– N’as-tu pas vu passer des soldats conduisant en traîneau des paysans qui ont la *coloda*(10) aux pieds ?

Le moujik ne répondit pas. Hermann lui parla français, allemand, russe. Le moujik siffla ses chevaux, fit claquer son fouet et ne parut faire aucune attention à Hermann. Celui-ci se retourna de nouveau. M. de Morlux, livide de rage, contemplait Madeleine agenouillée, et tourmentait la crosse de ses pistolets. À cent mètres de la maison de poste, les loups avaient rejoint la téléga, et les chevaux frissonnants, épouvantés de ce terrible voisinage, précipitaient leur course avec une rapidité vertigineuse. Hermann dit encore à son maître :

– Voyons, monsieur, il faut en finir…

– Je l’aime ! répéta M. de Morlux avec un accent égaré.

Les loups, avec leurs yeux sanglants, décrivaient un cercle de feu autour de la téléga. Hermann et M. de Morlux parlaient allemand. Madeleine devinait qu’il était question d’elle entre le maître et le valet, mais elle ne comprenait pas ce qu’ils disaient.

– Maître, murmurait Hermann, méfions-nous du moujik. Pas de bruit, pas de coups de pistolet ; mais prenez-la à bras-le-corps et jetez-la hors du traîneau… les loups feront le reste.

– Tais-toi ! ne me tente pas ! disait M. de Morlux.

– Voulez-vous donc arriver à Peterhoff ou à Studianka ? Là, elle se réclamera du premier soldat qu’elle trouvera…

– Oh ! fit M. de Morlux avec rage, il faut qu’elle soit à moi…

– Maître, maître, les loups ont faim ! ricana Hermann.

M. de Morlux eut le vertige et ses yeux s’injectèrent. Il se précipita sur Madeleine, et la saisit par le milieu du corps… Madeleine jeta un cri et se cramponna à la banquette du traîneau.

– Les loups ont faim ! répéta Hermann.

Mais soudain, au cri de Madeleine, un autre cri répondit : un cri terrible, un cri d’agonie… C’était le moujik qui, saisissant Hermann à la gorge, l’avait précipité du siège sur la neige. Et M. de Morlux, abandonnant Madeleine qui se débattait avec l’énergie du désespoir, vit un groupe informe qui se roulait sur la neige, les loups et leur victime Hermann qui criait comme avait crié le cosaque, et dont les loups se disputaient le corps lambeau par lambeau, en poussant de féroces hurlements.

XXVII

Nous avons laissé Rocambole en proie à l’ivresse étrange que procure l’opium, et jeté, les mains liées derrière le dos, sur le traîneau qui emportait les soldats et les prisonniers. Nous nous servons de ce mot de prisonnier parce que tout paysan russe livré par son seigneur au service militaire, n’obéissant jamais de bonne grâce, est presque toujours emmené de force et garrotté. Le froid éteignit chez Rocambole cette surexcitation nerveuse qui s’était traduite, comme on l’a vu, par des paroles incohérentes.

Les soldats chantaient, Alexis pleurait, car on l’avait séparé de sa jeune femme au moment même où il touchait à la liberté, et le troisième paysan livré par Nicolas Arsoff était absorbé par cette ivresse bestiale que procure au serf russe l’eau-de-vie de grain. Les hallucinations du haschis(11) se calment presque instantanément, surtout chez les natures nerveuses. Le froid qui saisit Rocambole opéra sur lui une révolution après l’avoir un moment plongé dans une espèce de sommeil. Il s’était endormi ivre et fou ; il rouvrit les yeux comme il avait l’habitude de les rouvrir, c’est-à-dire avec le calme de son esprit et le merveilleux sang-froid qui, jusque-là, ne l’avait jamais abandonné. Il eut bien un moment d’indécision et d’étonnement ; rattachant son réveil à ses derniers souvenirs, il se rappela s’être assis dans un fauteuil de cuir, auprès du poêle, dans la grande salle du château. Maintenant la téléga de poste l’entraînait en pleine nuit, et dans cette téléga il y avait dix ou douze hommes qui parlaient, riaient, chantaient ou pleuraient. Quels étaient ces hommes ? Comment se trouvait-il parmi eux ? Malgré sa perspicacité ordinaire, il était impossible à Rocambole de le deviner. Où allaient-ils ? Pourquoi lui avait-on attaché les mains ? Mystère encore ! La téléga était un traîneau grossier, construit différemment de ceux qui sont employés par les voyageurs de distinction. Il était muni d’une caisse reposant sur l’essieu de derrière, assez semblable à nos charrettes françaises. C’était dans cette partie du véhicule que les trois prisonniers, solidement liés, avaient été entassés, tandis que le sous-officier et les soldats, assis sur le devant, entouraient le moujik conducteur. Dans cette téléga, le fanal n’était pas à deux faces ; par conséquent Rocambole et ses deux compagnons d’infortune étaient plongés dans l’obscurité et ne pouvaient se voir.

Alexis continuait à pleurer. S’il eût parlé, certainement Rocambole l’eût reconnu à sa voix. Rocambole, dans le cours de son orageuse existence, s’était trouvé dans bien d’autres situations ; et quand un homme a, comme lui, passé six années au bagne, il a acquis un merveilleux instinct de prudence qui ne se dément jamais. La première chose que fait un homme ordinaire devenu prisonnier pendant le sommeil de l’ivresse, c’est, en revenant à lui, de crier et de se débattre. Mais Rocambole n’était pas un homme ordinaire. Rien en lui ne trahit ce retour instantané à la raison. Seulement, son œil de lynx perça les ténèbres et sa haute intelligence se livra à un travail de reconstruction des faits qui avaient dû se passer.

De temps en temps, pendant la course rapide du traîneau, un soldat allumait sa pipe, se servant pour cela d'un bout de corde goudronnée qu'il mettait en contact avec le fanal. Cette opération jetait pendant dix secondes de rapides reflets sur les visages et les uniformes, et Rocambole put se convaincre sur-le-champ qu'il était au pouvoir des soldats. Mais qu'avait-il fait pour cela ? Peu à peu ses souvenirs revinrent en foule. Au moment où sa raison l'avait abandonné, il venait de préparer sa fuite et celle de Vanda et de Madeleine, et il n'attendait plus que le moment où Nicolas Arsoff et M. de Morlux remonteraient chez eux. Que s'était-il passé depuis ? Tout ce que Rocambole put se rappeler, c'est qu'il lui avait semblé que la fumée de son cigare le poussait au sommeil. Un moment il avait voulu le jeter. Avec un pareil jalon, Rocambole devait se reconnaître bien vite. Le cigare – il n'en douta plus dès lors – renfermait un narcotique, et, tandis qu'il s'apprêtait à battre M. de Morlux, c'était M. de Morlux qui l'avait battu.

Ce qui s'était passé ensuite lui importait peu désormais. Tout ce qu'il devinait, tout ce dont il avait maintenant la conviction, c'est que Madeleine et Vanda étaient sans doute au pouvoir de M. de Morlux. Et Rocambole sentit son cœur battre à outrance et ses cheveux se hérisser. Cependant la promesse de partager la prime de mille roubles pour la capture de la femme accusée d'espionnage avait mis le sous-officier en belle humeur, et cette belle humeur s'était augmentée sensiblement au départ du château, car M. de Morlux lui avait mis un billet de vingt roubles dans la main.

Il y avait une heure que la téléga courait. Le sous-officier dit au moujik :

– Tes chevaux sont bons, camarade. Ils ne regarderont pas à faire un petit détour, n'est-ce pas ?

Rocambole entendit ces paroles.

– Où voulez-vous donc aller ? demanda le moujik.

– Nous pourrions faire un crochet vers le nord-ouest. Le moujik se mit à rire :

– J'entends, dit-il, vous voulez aller boire un coup à l'auberge du Sava ?

– Justement.

– Aurai-je ma part ?

– Sans doute.

– En route donc ! dit le moujik qui venait d'atteindre un de ces poteaux indicateurs qui, dans les vastes plaines neigeuses de Russie, sont les seuls indices du chemin à suivre.

Et la téléga remonta vers le nord-ouest. Rocambole savait assez de russe pour ne pas perdre un mot de cette conversation. En outre, on avait assez parlé depuis quatre jours de l'auberge du Sava pour qu'il sût qu'elle n'était qu'à quelques verstes du château du comte Potenieff. Et Rocambole, toujours muet, immobile, l'oreille tendue, écouta encore la conversation du sous-officier et des soldats. Tout en écoutant il se disait :

– Pour peu que ces hommes s'arrêtent et boivent, je trouverai bien un moyen de leur échapper.

Alexis pleurait et se lamentait. Rocambole, qui avait les mains et les pieds liés et ne pouvait par conséquent se lever ou se traîner, exécuta alors sur lui-même un singulier

mouvement de rotation et se mit à rouler comme un bâton qu'on pousserait du pied sur une pente. Cette manœuvre lui permit de se trouver tout auprès d'Alexis, qu'il ne pouvait distinguer, mais qu'il avait fini par reconnaître, car le paysan, dans ses lamentations, avait plusieurs fois laissé échapper le nom de Catherine, Et il l'appela tout bas par son nom. Alexis tressaille et cesse de pleurer. Rocambole se hissa jusqu'à son oreille, y colla ses lèvres et dit :

– C'est moi… le maître… j'ai toute ma raison…

– Vrai ? dit le paysan.

– Oui, mais parle… que s'est-il passé ?

– Vous avez été fou.

– Ah !

– Fou et furieux. Vous ne reconnaissiez plus personne.

Alors Alexis raconta ce qu'il savait, c'est-à-dire qu'il s'était trouvé au rendez-vous donné par Rocambole, mais qu'il avait attendu vainement pendant plus d'une heure ; qu'au bout de ce temps, il avait été entouré subitement par les gens de Nicolas Arsoff et traîné par eux au château, où il avait trouvé Rocambole en ce singulier état de surexcitation et de folie. Alexis ne négligea aucun détail. Il parla de l'audace de Nicolas Arsoff livrant Rocambole comme un paysan qui s'était soustrait à l'obrock, il raconta le désespoir de Vanda et la joie de ce Français qui paraissait être l'ami de l'intendant. Enfin il répéta à Rocambole les dernières paroles de Vanda :

– Veille sur ton maître !

Et Rocambole, qui croyait en Vanda comme en lui-même, se dit :

– Si je puis échapper à ces hommes d'ici à quelques heures, peut-être rien n'est-il encore désespéré.

La téléga courait vers l'auberge du Sava avec une rapidité que le gosier altéré du moujik semblait précipiter. Enfin, la maison maudite apparut dans le lointain. Elle était silencieuse et morne, et aucun filet de fumée ne sortait du toit ; aucun jet de lumière ne passait au travers de la porte ou des volets.

– Hé ! la sorcière ! cria le moujik en arrêtant son attelage fumant devant le seuil.

Il fit claquer son fouet et appela.

Le sous-officier sauta à terre, et avec la crosse de son fusil ébranla la porte.

Après tout ce bruit, la fenêtre du grenier où couchait Yvanowitchka s'ouvrit et la vieille cria :

– Que me veut-on ?

– Nous voulons boire.

– Passez votre chemin, je n'ai plus de bière.

– Tu auras de l'eau-de-vie ?

– Je n’en ai plus.

– Même pour deux roubles ?

– Vrai ? paierez-vous ? dit la vieille hôtesse qui se méfiait des soldats.

– Oui, et d’avance.

Elle se décida à venir ouvrir.

Les soldats sautèrent en bas de la téléga, et l’un d’eux dit au sous-officier :

– Ces pauvres gens doivent être morts de froid ; il faudrait les faire mettre près du poêle, tandis que nous boirons.

– Bah ! dit le sous-officier, ils sont tranquilles : autant les laisser dans le traîneau.

Rocambole avait de nouveau collé ses lèvres à l’oreille d’Alexis.

– Avec quoi as-tu les mains liées ? dit-il.

– Avec des cordes.

– Tâche de te coucher sur le ventre et d’approcher tes poignets de mes dents, dit Rocambole.

XXVIII

Les soldats et le moujik étaient entrés dans l'auberge et avaient rallumé le poêle, dans lequel il n'y avait plus que des cendres chaudes. Puis ils avaient allumé les torches de résine qui, chez le paysan russe, remplacent ordinairement la chandelle. Alors ils avaient pu voir un homme couché sur le poêle, au-dessus duquel était un lit – le lit que la vieille hôtesse cédait ordinairement au voyageur qui s'aventurait chez elle. Pierre avait survécu à sa blessure. Yvanowska, attirée vers lui par cette mystérieuse sympathie du crime que le crime attire, l'avait soigné comme son enfant, et était parvenue à le sauver. Pierre était malade encore, mais il était probable que dans quelques jours il serait sur pied. Quand les soldats furent entrés, la vieille leur dit :

– Je ne voulais pas ouvrir d'abord, parce que je craignais que vous ne fussiez des cosaques du régiment de Peterhoff.

– Non, dit le sous-officier, qui se nommait Gogloff ; nous appartenons au corps d'infanterie de la garnison de Studianka.

– De quel pays venez-vous donc ?

– Nous sommes allés sur les domaines de Potenieff chercher trois hommes pour le contingent.

À ce nom de Potenieff, Pierre le moujik, qui sommeillait en proie à la fièvre, se redressa et ouvrit les yeux :

– Qui parle de Potenieff ? fit-il. C'est moi… N'ai-je pas la voix d'Yvan ?… Si ma voix est celle d'Yvan, Yvan et moi c'est la même chose…

– Ne faites pas attention, dit la vieille, c'est un pauvre garçon qui a la fièvre.

– Que lui est-il arrivé ? demanda Gogloff.

– Il s'est battu avec un cosaque.

– Pour un pot de bière ?

– Non, pour une femme.

– Et c'est le cosaque qui a enlevé la femme ?

– Non, ni l'un ni l'autre…

– Madeleine ! hurlait Pierre le moujik, qui écumait sous ses couvertures de peaux de loup, je t'aime… et il faudra bien…

Gogloff tourna le dos au poêle et par conséquent à Pierre le moujik, dont il n'entendit pas les dernières paroles. Puis, la vieille alla chercher de la bière et de l'eau-de-vie, et s'empara avidement d'un papier graisseux représentant un rouble, que le sous-officier jeta sur la table. Après la bière vint l'eau-de-vie, puis on retourna à la bière. À un certain

moment, un des soldats sortit pour voir si les trois prisonniers se tenaient tranquilles. Celui qui était ivre dormait réellement, les deux autres, c'est-à-dire Alexis et Rocambole, feignaient de dormir. Le soldat rejoignit ses compagnons, qui, tout en buvant, avaient entonné un refrain de caserne.

Alors Rocambole reprit sa besogne. La corde qui entourait les mains du paysan russe était épaisse et toute neuve. Mais Rocambole avait de bonnes dents, et il la scia tant et si bien, avec une patience inouïe, qu'elle finit par se briser. Alors les mains d'Alexis furent libres.

Pour avoir plus chaud, les soldats avaient fermé la porte, se souciant fort peu de leurs prisonniers. D'ailleurs l'isolement de l'auberge du Sava, le froid glacial de la nuit et le voisinage des loups étaient tout autant de garanties de sécurité pour eux. Quel homme aurait essayé de fuir, alors même qu'il n'eût pas été solidement garrotté ?

– Vite ! dit Rocambole, si tu veux revoir Catherine, nous n'avons pas un moment à perdre. Tes mains sont libres, délivre-moi à ton tour.

Alexis ne se le fit pas répéter : il se meurtrit les mains et fit saigner ses ongles ; mais il délivra la corde qui détenait captifs les bras de Rocambole. Le reste fut un jeu pour ce dernier. Il se débarrassa de la *coloda* qui lui meurtrissait les jambes avec autant de dextérité qu'en pouvait mettre à cette besogne un homme qui avait brisé sa chaîne de forçat comme un fétu de paille. Puis quand il fut tout à fait libre, il rendit le même service à Alexis. Celui-ci avait bien compris que Rocambole n'était plus fou, et de nouveau il avait en lui une foi aveugle. Il crut que Rocambole et lui allaient sauter en bas de la téléga et prendre la fuite à travers champs. Mais Rocambole lui dit :

– Ne bouge pas !

Puis il sauta sur le siège du traîneau, prit les rênes qui se trouvaient entortillées après le fouet et siffla en homme qui a l'habitude de conduire un attelage.

– Que faites-vous, maître ? demanda Alexis stupéfait.

– Tu le vois, répondit Rocambole.

Et les chevaux partirent en secouant leurs clochettes. Au bruit, les soldats, à moitié ivres déjà, s'élancèrent au-dehors. Mais ils demeurèrent pétrifiés à la vue du traîneau qui fuyait.

– Je n'aime pas à aller à pied, dit Rocambole en riant.

Et il cingla les chevaux de vigoureux coup de fouet. Cependant Rocambole ne riait que du bout des dents. Rocambole était tourmenté, et l'angoisse l'avait saisi à la gorge. Il songeait à Vanda ; il songeait plus encore peut-être à Madeleine. Pourquoi ? Il n'aurait pu le dire lui-même.

– Où allons-nous, maître ? demanda Alexis.

– Au château, pardieu !

– Mais vous voulez donc retomber au pouvoir de Nicolas ?

– Non, c'est lui qui tombera en mon pouvoir.

– Dieu vous entende, maître !

– Et les deux femmes que nous avons laissées… et Catherine ?…

– C’est juste, dit le serf.

On se souvient que Rocambole, dans son accès de folie, s’était dépouillé de ses vêtements. Mais, au moment de le faire monter dans le traîneau, un des soldats avait eu pitié de lui et lui avait replacé sa polonaise sur les épaules, se doutant peu que cet acte d’humanité allait servir le fugitif. En effet, dans l’une des poches de la polonaise était le portefeuille du faux Allemand. En Russie, le numéraire est si rare qu’on paie à peu près partout et toujours en papier. Le portefeuille de Rocambole était gonflé de petits billets de huit, dix et vingt roubles. Aussi, quand Alexis lui dit :

– Maître, les chevaux sont las, ils ne nous ramèneront jamais à Lifrou.

Rocambole, caressant de la main le cuir grenu de son portefeuille, répondit :

– Nous en trouverons de frais à la poste de Peterhoff.

Peterhoff n’était pas à plus de huit verstes de distance. C’était un trajet d’une heure. À la lisière du bois, on devait retrouver le poteau qui indiquait la bifurcation entre les deux routes : celle qui venait de Peterhoff et conduisait à l’auberge du Sava et celle qui se dirigeait vers le château du comte Potenieff. Rocambole possédait à un haut degré ce qu’on appelle la mémoire locale. D’ailleurs, en enfant du pays qu’il était, Alexis ne se fût pas trompé de chemin. Tout en stimulant l’ardeur des chevaux, de la voix et du geste, Rocambole réfléchissait. Depuis un mois qu’il se mesurait avec M. de Morlux, il avait pu juger qu’il avait dans cet homme un adversaire digne de lui. Et Rocambole, en se disant cela, ressemblait au joueur d’échecs consommé qui calcule approximativement la marche du jeu d’un adversaire habile. Or, Rocambole se disait :

– De deux choses l’une, ou M. de Morlux est aux prises avec Vanda, et je la connais, ma tigresse, elle se fera tuer pour défendre Madeleine, et alors Madeleine n’est pas encore au pouvoir de son ennemi. Ou Vanda a succombé, et M. de Morlux prendra la fuite en emmenant Madeleine. Dans le premier cas j’aurai le temps d’arriver. Dans le second, je rencontrerai M. de Morlux sur le chemin de Peterhoff.

Le raisonnement était logique, comme on va le voir.

Au bout d’une heure, les bois étaient traversés et le traîneau s’arrêtait devant la maison de poste qui précède le relais de Peterhoff. Le maître de poste accourut. Rocambole lui jeta une poignée de billets :

– Des chevaux ! dit-il, il me faut des chevaux.

– Impossible ! répondit le maître de poste.

– Pourquoi ?

– Ceux que j’ai à l’écurie sont retenus.

– Pour qui ?

– Pour un étranger qui va passer.

– Quand ?

– D’un moment à l’autre.

– D’où vient-il ?

– De chez le comte Potenieff.

Rocambole tressaillit.

– Et comment sais-tu cela ? demanda-t-il.

Le maître de poste indiqua du doigt un homme chaussé de grandes bottes fourrées, enveloppé d’une peau de loup, qui s’était endormi sur le poêle.

– C’est le courrier de Nicolas Arsoff, dit-il. Voici une heure qu’il est arrivé pour retenir les chevaux.

– Eh bien ! dit Rocambole, je vais ranger mon traîneau sous le hangar, tu mettras mes chevaux à l’écurie, et quand ils seront reposés, je repartirai.

Le maître de poste ne vit aucun inconvénient à l’exécution de ce programme. Le traîneau fut rangé sous le hangar, et on y laissa dedans le paysan ivre qui dormait toujours. Puis on mit les chevaux à l’écurie. L’écurie était un autre hangar un peu mieux clos que le premier, mais malpropre, et dans lequel les chevaux étaient en liberté.

– Voulez-vous dormir sur le poêle ? demanda le maître de poste.

– Non, dit Rocambole, nous resterons auprès de nos chevaux, mon compagnon et moi.

Et il désignait Alexis. Celui-ci, qui avait vu tout à l’heure Rocambole impatient de retourner à Lifrou, ne comprenait plus maintenant le flegme britannique qui s’était emparé de lui. Le maître de poste leur donna une lanterne et leur dit :

– Puisque vous voulez rester auprès de vos chevaux, faites un trou dans la paille, vous y dormirez bien.

Puis il leur souhaita le bonsoir, rentra dans la maison de poste et en ferma la porte. Alors Rocambole pénétra dans l’écurie.

– Maintenant, dit-il, nous sommes chez nous.

– Maître, demanda Alexis, que voulez-vous donc faire ? Rocambole lui montra le postillon qui devait partir avec les chevaux retenus et qui, couché sur une botte de foin, dormait d’un lourd sommeil :

– Tu vas le savoir, dit-il.

XXIX

Le moujik dormait, comme dorment les gens de sa profession. Vous souvient-il du bon temps des diligences qui entraient dans les villes de province, le soir, au bruit joyeux du cornet à piston ? Et ce gros conducteur au visage réjoui et rubicond qui, au troisième relais, était devenu votre meilleur ami et dont vous étanchiez la soif à chaque poste, quand vous aviez l'honneur de voyager avec lui, c'est-à-dire d'avoir une place de banquette ? Quand la nuit venait, le conducteur tirait sa casquette sur ses yeux, s'enfonçait dans un coin de la banquette et ronflait deux minutes après. Le canon du Palais-Royal ne l'eût point éveillé. Mais tout à coup la diligence arrivait au relais.

Soudain le conducteur s'arrêtait, dégringolait du haut de l'impériale, aidait à atteler les chevaux, remontait et se rendormait jusqu'au relais suivant, tout cela avec la régularité inflexible d'un chronomètre. Eh bien ! le postillon russe est comme le conducteur français, seulement, ce n'est pas l'heure qui l'éveille, c'est le cri particulier, sorte de roucoulement, que pousse le moujik en arrivant au relais de poste. Ce cri, pour le dormeur, domine tous les cris et tous les bruits, on eût tiré auprès de lui un coup de pistolet qu'il n'eût pas ouvert les yeux. Mais le cri retentit, le postillon est sur pied. Les chevaux sont garnis, il est botté : il est couvert de sa pelisse en fourrure commune.

Soudain il se dresse sur ses deux pieds, abandonne la botte de foin qui lui sert de lit, et cinq minutes après ses chevaux sont hors de l'écurie, et il est prêt à partir. Mais tant que le cri guttural n'est point venu frapper son oreille, le postillon dort. Rocambole regardait celui-là. Il s'approcha de lui et le secoua. Le moujik se contenta de grogner sans ouvrir les yeux et se retourna sur sa botte de foin. Rocambole se pencha alors sur lui et lui siffla dans l'oreille ce cri guttural dont nous parlions tout à l'heure.

Soudain le moujik se dressa sur ses pieds, ouvrit les yeux et voulut se précipiter vers la porte. Mais Rocambole le prit à la gorge, et cela avec une telle vigueur que le moujik en tira la langue d'un demi-pied.

– Si tu dis un mot, je te tue ! dit Rocambole en langue russe.

Et il le renversa sous lui. Le moujik stupéfait roulait des yeux hors de leur orbite, considérant ces deux inconnus qui paraissaient vouloir lui faire un mauvais parti. Rocambole ajouta :

– Nous ne voulons ni te faire du mal, ni te voler, au contraire, je te donnerai dix roubles, si tu veux m'obéir.

Le rouble est, pour le paysan russe, un mot magique. La physionomie épouvantée du moujik se rasséréna tout à coup.

– Que faut-il faire pour cela ? dit-il.

– Il faut m'obéir.

Le moujik, que Rocambole avait cessé de serrer à la gorge, se releva et continua à regarder les deux inconnus avec étonnement. Il crut pourtant un moment que c'étaient là les deux voyageurs qu'il attendait, et il leur dit :

– Nos chevaux sont garnis, je suis prêt.

– Non, dit Rocambole, ce n'est pas ce que nous voulons.

– Que voulez-vous donc de moi ?

– Trois choses. Tes bottes, d'abord. L'étonnement du moujik redoubla.

– Ton fouet et ta polonaise, ensuite.

– Vous voulez conduire mes chevaux ?

– Oui.

– Et… moi… que ferai-je ?

– Tu te recoucheras et tu dormiras jusqu'au jour.

– Mais… Excellence…, balbutia le moujik, qui voyait bien qu'il avait affaire dans Rocambole à un homme d'un rang plus élevé que celui de la classe des serfs, je perdrai ma place.

– Je t'indemniserai…

Et Rocambole tira son portefeuille et montra des roubles. Le moujik s'inclina.

– Qu'il soit fait ainsi que vous le désirez, Excellence, dit-il avec soumission.

Et il ôta de bonne grâce ses bottes fourrées, son *vitchoura* de fourrure commune et son bonnet d'astrakan. Rocambole chaussa les bottes, endossa la pelisse et enfonça le bonnet sur ses yeux.

– Tiens, fit naïvement Alexis, qui ne comprenait pas ce que voulait faire le maître, mais qui avait trop de respect pour oser le lui demander de nouveau, on dirait un vrai moujik.

Comme il faisait cette réflexion, le bruit lointain des clochettes, les claquements du fouet, le cri guttural du postillon annoncèrent l'approche du traîneau attendu.

Rocambole sortit les chevaux de l'écurie et dit à Alexis :

– Tu peux m'attendre ici… Je ne sais pas quand je reviendrai ; mais ce sera bientôt, sois tranquille !…

Maintenant, on sait ce qui était arrivé. Le nouveau moujik, qui avait succédé au moujik parti de Lifrou, et auprès duquel Hermann, sans défiance, s'était assis, c'était Rocambole. Rocambole n'avait cessé de veiller sur Madeleine, tout en conduisant son attelage. Et ce n'avait été qu'au moment où, sur les conseils du valet de chambre, M. de Morlux perdu, saisi de vertige, s'apprêtait à jeter la jeune fille hors du traîneau, que le faux moujik comprit que le moment était venu d'en finir.

– Certes, murmura-t-il, jamais la peine du talion n'aura été mieux appliquée.

Et il avait pris Hermann par le milieu du corps et l'avait jeté aux loups. En même temps, rapide comme l'éclair, laissant les chevaux livrés à eux-mêmes et se contentant d'accrocher les guides à un anneau fixé dans le siège, il sauta dans l'intérieur du traîneau. La panthère qui bondit du haut d'un rocher sur sa proie n'est pas plus foudroyante. M. de Morlux épouvanté sentit les mains de fer de Rocambole s'arrondir comme un étau autour de son cou. En même temps, celui-ci dit à Madeleine :

– Ne craignez rien. Vous êtes sauvée !…

Un siècle passa pour M. de Morlux dans cette minute, un siècle d'épouvante et d'agonie. Le faux moujik avait jeté son bonnet, et sa tête toute nue apparaissait au vicomte.

– Me reconnais-tu ? disait-il.

– Rocambole ! murmura M. de Morlux avec terreur.

Rocambole lui arracha ses pistolets, et le vicomte ne songea pas même à se défendre. Madeleine, folle de terreur tout à l'heure, croyait maintenant voir le ciel s'entrouvrir. Elle aussi, elle avait reconnu Rocambole, c'est-à-dire son sauveur, comme il avait été le sauveur d'Antoinette. Dans l'éloignement, on entendait toujours les cris désespérés d'Hermann. Mais ces cris allaient s'affaiblissant peu à peu et on devinait que le malheureux était à l'agonie.

– Vicomte Karle de Morlux, dit alors Rocambole, vous avez commis bien des crimes ; mais Dieu peut vous pardonner, si vous vous repentez, et je vous engage à le faire, car vous allez mourir.

Le vicomte eut peur ; il joignit les mains.

– Grâce !

Et ses yeux suppliants invoquèrent Madeleine.

– Grâce ! murmura la jeune fille en regardant Rocambole. Celui-ci avait à la main les pistolets arrachés à M. de Morlux.

– Grâce ! répéta-t-elle, croyant que Rocambole allait faire feu.

– Mademoiselle, dit Rocambole, croyez-vous donc avoir le droit de faire grâce à l'assassin de votre mère ?

Madeleine étouffa un cri et se tut. M. de Morlux était livide.

– Voulez-vous me faire grâce ? dit-il, je vous rendrai tout !

– Non, dit Rocambole, je veux que ton châtiment soit terrible, misérable !

Il regarda derrière le traîneau et vit cette gerbe d'étoiles sombres qui se rapprochait de nouveau. C'étaient les loups qui avaient dévoré Hermann qui revenaient à la charge. En même temps, il saisit M. de Morlux comme il avait saisi Hermann, par le milieu du corps, l'éleva au-dessus de sa tête et l'y tint suspendu un moment. Madeleine jeta un cri suprême et ferma les yeux, dominée qu'elle était par l'épouvante. Rocambole avait précipité M. de Morlux hors du traîneau. En même temps et comme le vicomte se relevait tout meurtri de sa chute, il lui cria :

– Je veux que tu aies le moyen de te défendre !

Et il lui jeta ses pistolets. Les chevaux, livrés à eux-mêmes, avaient continué leur course furieuse. Rocambole ne voulut pas se retourner ; il ne voulut pas voir M. de Morlux périr comme Hermann sous la dent des loups. Et, sautant de nouveau sur le siège, il reprit les guides et le fouet.

– À Lifrou ! maintenant, à Lifrou ! dit-il.

Et le traîneau, habilement dirigé, tourna sur lui-même. Madeleine, à demi morte de frayeur, entendit un nom qui sortait de la bouche de Rocambole, et elle s’écria :

– Oui ! à Lifrou ! et ne perdez pas une minute, monsieur.

– Vanda ? qu’est devenue Vanda ? demanda Rocambole avec angoisse.

– Quand ces deux misérables m’ont emportée, répondit Madeleine, ils l’avaient renversée et garrottée…

– Et Arsoff ?

– Allons à Lifrou ! répéta Madeleine. Allons vite.

Rocambole comprit.

Son fouet siffla avec furie, ses chevaux dévorèrent l’espace… Peu après, Madeleine et lui entendirent un coup de feu dans l’éloignement, puis un second…

C’était M. de Morlux qui tirait sur les loups.

– Voici la justice de Dieu qui commence ! murmura Rocambole.

Et il continua à fouetter ses chevaux.

XXX

Qu'était devenue Vanda ? Nous avons laissé la courageuse femme garrottée, réduite à l'impuissance et rejetée dans un coin de la chambre de Madeleine comme une chose inerte, au moment ou M. de Morlux et son âme damnée, Hermann, emportaient la jeune fille évanouie. Vanda était désormais au pouvoir de Nicolas Arsoff. Ce dernier, bête stupide et féroce, s'était jeté sur sa victime, l'écume à la bouche, l'œil brillant. Mais cet œil rencontra le regard de Vanda. Vanda garrottée, Vanda réduite à l'impuissance, était demeurée forte par le regard. À moitié de sa course de bête fauve, Arsoff s'arrêta. Le regard de Vanda le brûlait. Cependant il fit un effort sur lui-même et se remit en marche. Mais alors, elle joignit la voix au regard :

– Esclave, dit-elle, tu n'as pas même le courage de ton infamie. Tu veux être aimé d'une femme noble et tu as si peur que le ciel ne tombe sur la tête et ne t'écrase que tu laisses cette femme enchaînée. Tu es un homme, pourtant ! et je ne suis qu'une femme… Lâche ! Lâche ! dit-elle.

Ces paroles produisirent l'effet que Vanda en attendait. Arsoff s'arrêta, plus indécis que jamais.

– Que crains-tu ? poursuivit Vanda. Le seul homme qui pouvait me défendre n'est plus ici. Tu es le maître de ce château, et chacun s'y courbe sous ta volonté. As-tu peur que j'essaie de fuir ? ferme cette porte. Tu sais bien que si j'appelais à mon aide, ce serait peine perdue… Tous ces hommes qui te redoutent riraient de mon effroi, en bons courtisans qu'ils sont.

– Ah ! tu railles ! murmura Arsoff, dont les yeux s'injectaient comme ceux d'un taureau qu'on lâche dans l'arène.

– Non, répondit Vanda : je ne songe pas à moi. C'est à toi que je pense, à toi qui es un niais… et qui vas mettre le feu à ta maison.

Il ne comprit pas, mais il n'avança point. Vanda poursuivit de cette voix railleuse, au timbre métallique, qui avait si souvent déjà produit sur l'intendant une vive inquiétude :

– Délie-moi seulement les jambes, que je puisse me tenir debout. N'as-tu pas honte, esclave, de vouloir être aimé par une créature réduite à l'état où je suis ?

Le poignard de Vanda gisait encore sur le sol. L'intendant s'en empara.

– Après cela, dit-il, je veux bien faire ce que tu me demandes, car si tu tentes de m'échapper, je te tuerai.

Et il coupa les liens qui attachaient les jambes de la jeune femme. Vanda se redressa, et, comme ses bras étaient toujours liés derrière le dos, elle s'appuya contre le mur, tenant toujours fixés sur Nicolas Arsoff ses deux yeux étincelants qui étaient désormais sa seule

arme. Celui-ci la contemplait avec une joie sombre mêlée cependant d'une vague épouvante.

– Esclave, reprit-elle, tu m'aimes donc bien ?

Et sa voix, hautaine et dédaigneuse jusque-là, eut une inflexion caressante qui remua tout à coup la bête fauve dans tout son être.

– Oh ! si je vous aime ? fit-il d'une voix sourde.

– Et si je t'aimais une heure… me tuerais-tu ?…

Il fit un pas en arrière et la regarda avec une sorte d'égarement…

– Oui, répéta-t-elle, si, moi, la femme de race, la veuve de ton ancien maître… j'oubliais une heure que tu es un vil esclave.

– Oh ! taisez-vous ! dit-il, taisez-vous !…

– Je veux que tu m'écoutes, au contraire, dit-elle avec un accent d'autorité qui reprenait sur Arsoff tout son empire. Je veux te dire mon histoire…

– Votre… histoire ?…

Et il continuait à la regarder avec stupeur ; et lui, qui tenait un poignard, se reprenait à trembler devant cette femme qui avait les mains liées !…

Elle se tenait debout contre le mur, la tête haute, dans l'attitude du dompteur qui fascine du regard une bête féroce.

– Crois-tu donc, esclave, reprit-elle, que si j'étais encore la baronne Sherkoff, la grande dame russe, tu m'aurais vu venir ici, à la suite d'un étranger à qui j'obéissais comme tu m'obéissais jadis ?

– Qu'êtes-vous donc devenue ? demanda-t-il.

Vanda eut un de ces sourires à ébranler l'austérité d'un anachorète.

– Tu veux savoir qui je suis devenue, fit-elle ; tu veux le savoir ?

– Oui… je le veux…, balbutia-t-il, en proie à un vertige étrange.

– Avant de le dire, reprit-elle, je veux savoir ce que tu es toi-même. Ton maître, le comte Potenieff, est pauvre, n'est-ce pas ?

Il eut un rire cynique.

– Je ne sais pas, dit-il.

– À seigneur pauvre, intendant riche ! continua-t-elle. Parle, es-tu riche ?

– Peut-être…

– Si tu veux combler l'abîme qui existe entre la femme libre et l'esclave, il faut que tu jettes dessus un pont…

– Un pont d'or ? fit-il.

– Oui…

Et dans ce mot qu'accompagna un autre sourire, il y eut un poème. Nicolas, ébloui, baissa la tête et sentit ses genoux fléchir.

– Mais délie-moi donc les mains ! dit-elle.

Elle n'ordonnait plus, elle priait ; et sa prière avait de mystérieuses et caressantes promesses. Avec le poignard, la bête fauve domptée coupa la corde qui attachait les bras de Vanda. Chose horrible ! ces bras rendus à la liberté s'appuyèrent avec une mollesse perfide sur les deux épaules de Nicolas Arsoff.

– Imbécile ! dit-elle en riant, est-il besoin de cordes et de poignard pour être aimé ?…

Nicolas chancela de nouveau et tout son sang afflua vers son cœur.

– À genoux, esclave ! répéta-t-elle.

Mais ce n'était plus de sa voix impérieuse et hautaine qu'elle prononçait ces paroles ; c'était avec une raillerie charmante. Ce n'était plus une reine offensée foulant un audacieux aux pieds : c'était la fille d'Ève enchaînant à son char cet ours du Nord qui aurait pu l'étouffer d'une seule étreinte. Et Nicolas Arsoff se mit à genoux et il osa effleurer de ses lèvres la main de Vanda. La lanterne que l'intendant avait apportée éclairait seule cette scène. Vanda laissa un moment la bête fauve à ses pieds ; puis, la relevant d'un geste :

– Debout ! dit-elle et causons.

Il la regarda avec une admiration mélangée de respect.

– Tu es donc riche ? fit-elle.

– Très riche, répondit-il avec orgueil.

– Je veux te rendre pauvre, moi…

Il eut un gros rire.

– C'est difficile, dit-il.

– Alors, fit-elle en l'enveloppant des magnétiques effluves de son regard, tue-moi… cela vaut mieux…

Et elle lui souriait à anéantir le peu de raison qui lui restait.

– Où est ton or ? reprit-elle.

– Il est caché… oh ! bien caché…

– Je veux savoir où…

Mais l'avarice et la cupidité de l'intendant reprirent le dessus.

– Non… c'est impossible, dit-il… Je vous donnerai ce que vous voudrez… mais…

– Mais, dit-elle en l'interrompant d'un geste hautain, je veux que tu sois toujours esclave… et, puisque tu as un château et une armée de laquais, il faut que tu m'obéisses ici.

Le regard et le sourire de Vanda enivraient Nicolas Arsoff mieux que n'aurait pu le faire cette abominable eau-de-vie dont il usait chaque soir avec si peu de modération. La

bête fauve était dominée et écrasée, réduite à l'impuissance.

– Je veux une fête à l'heure même ! ordonna Vanda : je veux souper, cette nuit, à l'éclat des lustres ; je veux boire de ton meilleur vin, esclave, et je veux que tu forces tous les gens qui t'obéissent à se prosterner à mes pieds. Je suis la reine de cette maison désormais ! Et, de nouveau, elle appuya un de ses bras nus sur le cou du taureau de l'intendant. Cette fois la folie gagna Nicolas Arsoff. Sa voix de stentor retentit à travers les corridors du château et ses ordres se succédèrent, comme ceux d'un général au moment d'une bataille.

Il était alors deux heures du matin. À trois heures, la volonté capricieuse de Vanda, naguère garrottée et sous une menace de mort, à présent, maîtresse absolue, cette volonté, disons-nous, avait improvisé une fête nocturne ; et elle était à table, en tête à tête avec l'intendant, tandis que deux jeunes couples de paysans, nouvellement mariés, dansaient au son du théorbe, l'instrument favori du peuple russe. Et les serviteurs du farouche intendant se disaient :

– Maintenant qu'il est amoureux, peut-être sera-t-il moins méchant. Deux heures plus tard, l'intendant était ivre. Alors Vanda renvoya les paysans, le joueur de théorbe et les valets :

– Maintenant, dit-elle à l'intendant, où est ton or ? Mais il se défendit encore :

– Oh ! non, dit-il, non…

Il avait laissé sur la table ce poignard qu'avait rougi le sang de M. de Morlux. Vanda allongea la main et s'en empara.

– Où est ton or ? répéta-t-elle.

Il crut qu'elle voulait le tuer, et il se dégrisa un moment. Puis, se levant en trébuchant, il tourna la table pour aller vers elle.

Mais elle recula, le poignard levé et répétant :

– Où est ton or ?

XXXI

Un souvenir traversa l'esprit de Nicolas Arsoff comme il s'avançait vers Vanda avec l'intention de la désarmer. Il se rappela que trois heures auparavant elle s'était jetée sur M. de Morlux avec la souplesse et la foudroyante rapidité d'une tigresse, et que M. de Morlux n'avait dû son salut qu'à un hasard. Or Nicolas Arsoff avait bu et, quand il avait bu, le digne intendant n'était pas solide sur ses jambes… Il s'arrêta donc en chemin et se remit à rire de ce gros rire hébété qu'il avait dans l'ivresse.

– Je crois, balbutia-t-il, que vous vous moquez de moi.

– Non, répondit-elle, seulement, je veux savoir où est le trésor.

– Pour le prendre ?

– Peut-être…

– Non, non, répéta-t-il ; je vous donnerai ce que vous voudrez, mais…

– Mais je veux savoir où tu enfermes ton trésor…

Et elle se mit à lui sourire comme elle souriait quand elle voulait séduire. Nicolas fit un pas encore. Mais le poignard tiré le fit hésiter à aller plus loin.

– Oh ! je vous aime, balbutia-t-il, je vous aime…

– Alors, dit-elle en lui souriant toujours, pourquoi ne veux-tu pas me montrer ton or ?

– Mais je vous en donnerai…

– Je veux me faire ma part moi-même.

– Ah ! fit-il avec étonnement, vous ne prendrez donc pas tout ?

– Non.

Sa voix était nette et son expression de franchise si grande que l'ivrogne en fut frappé. Vanda poursuivit :

– Je veux savoir où tu mets ton or, pour voir si tu es un homme ingénieux.

Son gros rire reparut.

– Il est bien caché, dit-il.

– Ah !

– Et on chercherait partout, même dans la lune, avant de savoir où il est, fit-il avec un sentiment d'orgueil.

En parlant ainsi, Nicolas Arsoff ignorait une chose, c'est que, quatre jours auparavant, tandis que le faux Allemand et sa compagne le ramenaient ivre mort de Studianka, il avait

beaucoup jasé dans son sommeil, à ce point que Rocambole avait dit à Vanda :

– C’est vraiment dommage que je ne sois plus le Rocambole d’autrefois. Voilà une bien belle occasion de s’approprier le bien d’autrui.

Donc, Vanda savait parfaitement ce qu’elle demandait avec tant d’insistance. Cependant Nicolas Arsoff hésitant encore :

– Mais, lui dit-elle, s’armant de son plus beau rire tentateur, si tu as tant d’or que cela, comment veux-tu que je l’emporte ?

– J’en ai de quoi remplir une téléga ! répondit-il.

– Montre-le-moi !

Et dans ces trois mots, elle sut mettre cet indicible accent de cupidité qui n’appartient qu’aux femmes vénales. L’ivrogne avait été longtemps partagé entre deux sentiments tout à fait opposés, la vanité et la prudence. La vanité le poussait à montrer la cachette pour faire admirer à Vanda les ressources de son imagination. La prudence lui commandait de garder son secret pour lui seul. La vanité l’emporta.

– Eh bien ! fit-il, je vais vous le dire…

– Ah ! enfin…

– Mais vous m’aimerez, n’est-ce pas ?

Et il fit encore un pas vers elle.

– Oui, quand j’aurai vu ton or. Où est-il ?

– Il n’est pas dans le château.

– Vraiment ? où est-il donc ?

– Dans le jardin.

– Enterré ?

– Non… mieux que cela.

– Allons ! fit-elle en appuyant sa main gauche sur l’épaule de l’intendant, qui frissonna à ce contact.

– Mais c’est en plein air, dit-il encore.

– Qu’importe !

– Et il gèle si fort…

– Je m’envelopperai dans une bonne pelisse.

Sur ces mots, Vanda frappa le timbre d’argent qui se trouvait sur la table, et deux valets entrèrent.

– Canailles ! leur dit Nicolas Arsoff, donnez-moi mes fourrures les plus chaudes et jetez sur les épaules de madame, qui est maintenant votre reine et maîtresse, cette pelisse de renard bleu que le marchand de Peterhoff m’a engagée pour vingt mille roubles.

On s’empressa d’obéir à Nicolas Arsoff. Enveloppée dans la riche fourrure qu’on venait de lui apporter, Vanda s’appuya au bras de l’intendant avec un perfide abandon.

– Je crois que je deviens fou ! murmura celui-ci, qui se sentait transporté dans le monde des rêves.

– Allons voir ton or, répéta Vanda.

Nicolas, toujours trébuchant, s’aventura dans les corridors du château. Vanda le soutenait. Il arriva ainsi à une porte qui donnait sur le jardin et dont il avait la clé parmi le trousseau qui pendait toujours à sa ceinture. La nuit était glaciale, le ciel d’une pureté étincelante. La neige qui couvrait la terre avait acquis sous les pieds la dureté du diamant. Le froid dégrisa un peu Nicolas Arsoff. Une fois encore, il hésita à livrer son secret. Mais Vanda s’appuyait sur lui avec une telle nonchalance que son hésitation subit le dernier assaut et fut vaincue. Alors la prudence fit place à la vanité, et il tint à justifier le mot *ingénieux* tombé des lèvres de Vanda.

– Maîtresse, disait-il en marchant, crois-tu donc qu’un esclave n’a pas l’esprit d’un homme libre ? Ni le comte Potenieff, mon maître, ni le czar n’auraient eu l’idée que j’ai eue.

– En vérité ! fit Vanda d’un ton railleur.

Il étendit la main vers un monument de forme bizarre, à coupole dorée, qui se trouvait au bout du jardin.

– Qu’est-ce que cela ? demanda-t-elle.

– Ce sont les bains du château ; il y a là une étuve pour l’hiver et un bassin de marbre pour l’été.

– Et c’est là qu’est ton argent ?

– Peut-être…

Il faisait un clair de lune admirable, et la réverbération de la neige achevait de compléter l’illusion. On se serait cru en plein jour. À mesure qu’ils approchaient, Vanda feignait une curiosité plus vive. Ils arrivèrent enfin à l’endroit désigné par Nicolas Arsoff. Alors Vanda vit tout auprès du monument à coupole dorée un bassin profond de quinze pieds. On eût dit une aiguière au-dessous d’un pot à eau.

– C’est là ! dit Arsoff.

Vanda se plaça sur le bord et ne vit rien. Le bassin était complètement vide.

– Esclave, dit-elle, te moques-tu de moi ?

– Non, maîtresse, dit Arsoff. Laissez-moi vous expliquer…

– Parle.

– Ne voyez-vous pas, au milieu, un point noir ?

– Oui.

– C’est un anneau. En le soulevant, on amène une dalle.

– Bon !

– Et cette dalle recouvre une sorte de caveau de huit pieds de profondeur et de six de large.

– Et… c’est là…

– C’est là que j’ai entassé de l’or et des billets à tourner la tête au comte Potenieff !

– Et à moi, dit Vanda, qui jeta à l’intendant une œillade assassine.

Nicolas eut le vertige et voulut embrasser Vanda ; mais elle le repoussa doucement, en disant :

– Non, je veux savoir…

En même temps elle lui montrait en souriant la lame de son poignard, pour lequel Nicolas avait le plus grand respect.

– Mais, reprit-elle, je ne trouve pas cela très ingénieux, moi !

– Et pourquoi donc ?

– J’aimerais mieux un bon coffre bien solide dans un caveau aux murs épais fermés par une porte de fer.

– La nature me donne mieux que cela ! dit Nicolas Arsoff. Regardez… Ce bassin est profond…

– Oui.

– Il est en marbre et ses parois n’offrent aucune aspérité.

– C’est vrai.

– Si un homme, un voleur, par exemple, y descendait, il n’en pourrait sortir qu’à l’aide d’une échelle.

– Ce qui n’est pas difficile à se procurer, dit Vanda.

– Attendez, reprit l’intendant ; mais le bassin n’est jamais vide… si ce n’est trois jours par an, et pendant ces trois jours je fais bonne garde.

– Explique-toi.

– Hier les paysans ont payé l’obrock et leurs autres redevances. Demain, si la nuit est sombre, j’apporterai tout ce qu’ils m’ont donné, et je le réunirai à ce qu’il y a déjà là-bas.

– Et puis ?

– Et puis, voyez-vous ce robinet ?

– Oui.

– C’est celui de la chaudière de l’étuve qui est pleine d’eau tiède. J’ouvrirai ce robinet…

– Et tu rempliras le bassin ?

– Oui. Et une heure après, le froid aura fait son office, et il y aura par-dessus mon trésor vingt pieds de glace qui vaudront mieux que toutes les portes de fer du monde.

Vanda eut un sourire, que Nicolas Arsoff prit pour de l'admiration.

– Tu es un homme de génie, dit-elle, mais tu dois te souvenir de tes promesses ?

– Sans doute, balbutia-t-il.

– Tu m'as promis de l'or !…

– Oui.

– Il me le faut avant qu'il te prenne fantaisie d'inonder ton bassin.

– Tout ? demanda-t-il avec une crainte naïve, mais de plus en plus fasciné.

– Non, dit-elle, je m'en rapporte à ta générosité. Mais, comment descendras-tu ? Tu n'as pas d'échelle…

– Oh ! attendez, fit-il.

Et il déroula une corde qu'il avait autour des reins, comme la plupart des serfs russes, et il en fixa une extrémité au robinet de l'étuve. Alors les yeux de Vanda brillèrent d'une flamme étrange.

XXXII

L’intendant se dépouilla alors de sa pelisse qui aurait pu le gêner dans ses mouvements, et saisissant la corde d’une main, il se laissa glisser au fond du bassin. Mais à peine s’était-il baissé pour passer sa main dans cet anneau de fer qui devait lui permettre de soulever la dalle sous laquelle se trouvait son trésor, qu’un jet d’eau lui tomba sur la tête. Il se releva vivement et fut comme aveuglé. Vanda avait ouvert le robinet de l’étuve et l’eau coulait de l’épaisseur d’une cuisse d’homme. Cette eau était presque tiède. Arsoff ne comprit pas tout d’abord ; il crut que c’était en tirant sur la corde qui lui avait servi à descendre dans le bassin, qu’il avait lui-même ouvert le robinet. Aussi cria-t-il à Vanda, qui se trouvait debout et immobile sur le bord :

– Fermez le robinet !

Mais Vanda ne bougea point. L’eau tombait sur la tête de l’intendant, qui se réfugia à l’autre extrémité du bassin.

– Fermez ! fermez ! répéta-t-il.

– Imbécile ! répondit Vanda, qui eut alors un rire strident.

Arsoff s’élança vers le bout de la corde qui pendait et voulut s’en servir pour remonter. Vanda ne parut point s’y opposer. Il se cramponna à la corde et commença à monter, malgré la trombe d’eau qui lui tombait sur la tête et l’aveuglait, car la corde, étant fixée au robinet, le plaçait par conséquent sous le jet. Vanda, immobile et calme, riait toujours. Arsoff, complètement dégrisé, avait retrouvé sa force et son énergie, et il s’élevait peu à peu, serrant la corde avec ses mains et ses genoux. Il n’était plus qu’à quelques pieds du bord, et déjà une de ses mains, abandonnant la corde, allait s’accrocher à la tablette de marbre, lorsqu’il retomba lourdement au fond du bassin. Vanda, avec son poignard, dont elle ne s’était point séparée, avait coupé la corde. L’intendant jeta un cri de rage, auquel répondit un nouvel éclat de rire de Vanda.

– Esclave, dit-elle, tu ne feras plus fouetter personne ; tu ne voleras plus ton maître le comte Potenieff ; tu n’oseras plus parler d’amour à une femme libre comme moi !… Si tu sais une prière, dis-la ; si tu crois en Dieu, demande-lui pardon, car tu vas mourir, et le lieu où tu es est ton tombeau…

– À moi ! au secours ! hurlait Nicolas Arsoff bondissant dans sa fosse de marbre comme une bête fauve prise au piège.

– On ne t’entendra pas ! répondit Vanda ; et si tes gens t’entendaient, s’ils osaient approcher, je n’aurais qu’un signe à leur faire pour les éloigner. Ne leur as-tu pas dit que j’étais reine et maîtresse désormais ?…

L’eau montait toujours et le bassin s’emplissait.

– Ah ! misérable femme ! cria-t-il éperdu, tu veux donc me noyer ? Elle lui répondit par ce rire étincelant et moqueur qui était son arrêt de mort.

– Non, dit-elle ; l'asphyxie serait trop douce pour toi !… tu ne serais pas assez châtié ! …

Et, enveloppée dans sa pelisse pour résister de son mieux à ce froid terrible de la nuit moscovite, qui endort avant de tuer, elle attendit, les yeux fixés sur l'intendant, autour duquel l'eau montait peu à peu. La première qui avait coulé était presque tiède ; celle qui lui succéda était froide, puis elle devint glacée. Nicolas Arsoff jetait des cris terribles ; il priait et suppliait après avoir blasphémé ; puis, après avoir supplié, il blasphémait de nouveau. Le bassin s'emplissait lentement. D'abord Arsoff avait eu de l'eau jusqu'à la cheville ; puis jusqu'au ventre, puis elle couvrit la ceinture.

– Femme ! cria Arsoff, ferme le robinet, et tout ce que je possède de trésors est à toi !

– Esclave, répondit-elle, si du vivant du baron Sherkoff tu avais osé lever les yeux sur moi, je t'aurais fait mourir sous le fouet.

– Grâce ! madame ! grâce ! maîtresse !… disait-il en joignant les mains. Fermez le robinet !… au nom de Dieu, au nom des saints…

Et sa voix tremblait et ses dents s'entrechoquaient avec furie, car l'eau était de plus en plus froide… Et l'eau montait toujours. Enfin, elle arriva jusqu'aux épaules du malheureux et lui entoura le cou comme un cercle d'acier.

– Qu'il soit donc fait ainsi que tu le désires ! dit alors Vanda avec un éclat de voix railleuse.

Et elle ferma le robinet. L'eau cessa de couler, mais la tête seule du malheureux était dehors. Un moment il se crut sauvé ; un moment, il crut qu'elle avait eu pitié.

– La corde ! lui cria-t-il, jetez-moi une corde… Appelez au secours… on viendra…

Il se souvenait que la corde était retombée avec lui au fond du bassin, et il l'apercevait flottant à la surface, tout près de lui. Vanda riait et ne bougeait pas.

– Ah ! s'écriait l'intendant, cette eau me glace !… à moi !… au secours !… Faites-moi retirer de là, madame…

– Tu es fou ! répondit-elle.

Et elle se mit à faire le tour du bassin pour se réchauffer un peu par la marche.

Nicolas Arsoff commençait à comprendre le terrible genre de mort que la vindicative Vanda lui réservait.

– Il est quatre heures du matin, lui cria-t-elle encore, c'est le moment de la nuit où il gèle le plus fort.

Et, en effet, Nicolas Arsoff sentit que l'eau s'épaississait autour de lui… Et sa gorge, saisie par le froid, ne livra plus passage qu'à des sons inarticulés. Puis ces sons allèrent s'affaiblissant. Vanda continuait à se promener autour du bassin, faisant bonne garde, comme le dragon à l'entour de la caverne où gît un trésor. Elle grelottait dans sa pelisse de renard bleu, la fourrure la plus chaude que l'on trouve en Russie, cependant ; mais la haine

lui donnait la force et le courage de lutter contre le froid. Arsoff ne criait plus. Il roulait un œil stupide autour de lui, et Vanda comprit bientôt qu'une agonie terrible commençait pour lui. Et sa montre à la main, comptant les minutes qui s'écoulaient, elle continua sa promenade, hautaine et farouche comme la divinité de la vengeance !

Et tandis que Vanda infligeait à Nicolas Arsoff ce terrible supplice, une téléga courait à toute vitesse vers le château de Lifrou. La nuit s'était écoulée, le jour était venu et le soleil étincelait à la cime des arbres couverts de neige. Rocambole fouettait ses chevaux avec rage, avec furie, et répétait sans cesse ce nom :

– Vanda ! Vanda !…

Madeleine, épuisée, vaincue par les émotions et le froid de cette nuit horrible, s'était endormie de nouveau dans le fond du traîneau de poste. Alexis, le paysan russe, que Rocambole avait repris avec lui en repassant devant le relais, avait amoncelé sur elle tout ce qu'il y avait de couvertures et de fourrures dans le véhicule. Enfin la téléga s'avança sur la chaussée de l'étang et quelques minutes après, les chevaux s'arrêtèrent devant la cour du château. Rocambole s'élança de son siège en criant :

– Vanda ? où est Vanda ?

Un moujik, qui parlait français, le regarda d'un air idiot et lui répondit :

– C'est la maîtresse à présent !…

Et Rocambole vit accourir à lui les gens du château. Les uns riaient, les autres étaient ivres… Mais tous paraissaient en proie à une joie extravagante. Et, comme Rocambole continuait à demander où était Vanda, ils le conduisirent dans le jardin, d'où elle n'avait pas bougé de la nuit. Et Rocambole vit la jeune femme debout au bord du bassin, assistant aux derniers moments de son esclave, qui avait osé lui parler d'amour. Le bassin, maintenant, était complètement gelé, et, du milieu d'un bloc de glace, sortait la tête livide de M. Nicolas Arsoff. L'intendant respirait encore ; mais la glace commençait à se resserrer, lui formant autour du corps une carapace qui allait finir par l'étouffer… Et les gens du château avaient surpris Vanda assistant à l'accomplissement de sa vengeance ; et, au lieu de délivrer leur maître, ils avaient applaudi à son châtiment. Vanda n'avait rien vu, rien entendu… Elle attachait maintenant un regard fixe et béant sur cette tête violacée que les ombres de la mort commençaient à estomper, dont les yeux étaient sans rayons, et dont les lèvres remuaient sans livrer passage à aucun son. Et ce ne fut que lorsque ses yeux se fermèrent, lorsque ses lèvres devinrent immobiles et rigides, lorsque, enfin, Nicolas Arsoff fut mort, qu'elle se retourna… Alors elle vit Rocambole, grave et silencieux, auprès d'elle. Et elle jeta un cri.

– Et Madeleine ? demanda-t-elle.

– Sauvée, répondit Rocambole.

– Ah ! je le savais bien ! murmura-t-elle en se laissant tomber dans ses bras.

– En France, répondit Rocambole, en France, maintenant !…

XXXIII

Avant de suivre Rocambole et Vanda, qui ramenaient Madeleine en France, il nous faut revenir à un personnage de cette histoire que nous avons quelque peu perdu de vue. Nous voulons parler d'Yvan Potenieff, que nous avons laissé revenant de chez le prince X… et arrêté aux portes de Moscou par ordre du chef de la police. En Russie, on ne discute pas. Depuis le plus humble des serfs jusqu'au plus grand seigneur, chacun obéit. Yvan, qui ne pouvait soupçonner son père d'avoir provoqué son arrestation, après avoir vainement demandé qu'il lui fût permis de le faire prévenir, se résigna à monter dans le traîneau qui devait le conduire à Saint-Pétersbourg.

La route lui parut longue ; elle dura plusieurs jours qui lui semblèrent des siècles. Chaque verste nouvelle qu'il franchissait ne le séparait-elle pas de sa chère Madeleine ?… Au fond, Yvan n'était pas très inquiet sur son propre sort. Il avait beaucoup d'amis dans le corps des cadets, et l'on y connaissait ses opinions. Yvan était sincèrement attaché à l'empereur, qui représentait les idées nouvelles, et il n'était nullement enthousiaste du vieux parti russe. Seulement, dans un pays où la police tient le rôle principal, il était tout naturel que les autorités de Moscou se fussent effarouchées de voir un officier de la garde assister aux réunions du prince X…, qui faisait ouvertement de l'opposition. Yvan comprenait tout cela si parfaitement qu'il se disait en route :

« Je n'aurai qu'à écrire à l'empereur pour obtenir ma grâce et une prolongation de congé. Je repartirai alors sur-le-champ pour Moscou, et il faudra bien que mon honoré père, qui est cause de toute ma mésaventure, répare ses torts en me donnant tout de suite ma chère Madeleine. »

Et, à partir du moment où il eut fait cette réflexion, Yvan devint plus calme et considéra son arrestation comme un événement sans importance. L'officier de police qui l'accompagnait lui avait permis, dès le lendemain du premier jour de voyage, d'écrire à son père. Il avait usé de cette permission, dans une maison de poste, tandis qu'on relayait, et il avait glissé dans sa lettre une lettre pour Madeleine.

« Toutes affaires cessantes, mon cher père [disait-il en terminant sa lettre], venez à Pétersbourg. Si l'empereur devait être abusé par quelque rapport de police, vous seriez là pour me défendre. »

Enfin, le matin du cinquième jour, l'officier prisonnier fit son entrée dans la capitale de toutes les Russies et fut conduit dans ce qu'on appelle *l'île de Saint-Pétersbourg*, à la forteresse hexagone qui sert de prison militaire. Le gouverneur parcourut rapidement le rapport que lui remit l'officier de police qui avait opéré l'arrestation d'Yvan et l'avait accompagné. Puis il dit à Yvan :

– Vous êtes mon hôte jusqu'à nouvel ordre ; mais je me plais à croire que votre situation n'a rien de grave.

Les Potenieff, s'ils ne sont plus riches, jouissent néanmoins d'une grande considération, due à leur ancienneté de race et aux services militaires qu'ils ont toujours rendus de père en fils. Yvan fut logé dans une chambre à part et on lui donna un soldat pour le servir. Le soir, le gouverneur de la prison l'invita à dîner. Ces égards lui semblèrent de bon augure. Il demanda la permission d'écrire à l'empereur, et cette permission lui fut accordée.

Le lendemain, il attendit toute la journée sa mise en liberté ; mais aucun ordre ne fut transmis au gouverneur de la prison. Deux jours s'écoulèrent, et Yvan ne vit rien venir. Il était convaincu pourtant que l'empereur n'avait rien à refuser au comte Potenieff, et il calculait que son père avait dû faire diligence et accourir en toute hâte à Saint-Pétersbourg. Yvan se trompait. Les jours succédaient aux jours et Yvan était toujours prisonnier. Seulement, comme on lui avait permis d'écrire, il s'en servait à cœur joie et rédigeait un véritable journal à l'adresse de sa chère Madeleine. Après les jours vinrent les semaines. Le gouverneur se montrait toujours charmant pour Yvan Potenieff, mais il ne parlait pas de le remettre en liberté. C'était un vieil officier, ce gouverneur, qui avait quelque répugnance à exercer ce métier de geôlier, et qui parfois en témoignait hautement sa mauvaise humeur. Un jour que, pour la centième fois peut-être, Yvan se plaignait avec amertume de la rigueur avec laquelle on le traitait et du peu d'égards qu'on avait sans doute pour son père le comte Potenieff, le gouverneur haussa les épaules :

– Vous croyez donc, fit-il, que votre père s'occupe de vous ?

– Dame ! répondit Yvan, peut-il en être autrement ?

– Peut-être.

– Que voulez-vous dire, monsieur ? fit Yvan avec étonnement.

– Mon jeune ami, dit le gouverneur, vous plaît-il de causer dix minutes avec moi ?

– Parlez, monsieur.

– Pourquoi vous a-t-on arrêté ?

– Parce que je revenais de chez le prince K…, où l'on s'occupe de politique.

– Et pourquoi étiez-vous allé chez le prince K… ?

– C'est un vieil ami de ma famille. Mon père m'avait chargé de lui porter ses compliments.

Un sourire vint aux lèvres du gouverneur.

– Écoutez donc, reprit-il. Croyez-vous que si la police de Moscou vous avait jugé dangereux et qu'elle eût admis que vous partagiez toutes les idées émises chez le prince K… elle se serait donné la peine de vous envoyer à Pétersbourg ?

– Qu'aurait-elle donc fait de moi ?

– On vous eût mis au cachot, à Moscou même.

– Bon !

– Et la première chaîne allant en Sibérie vous eût pris au passage.

Yvan ne put se défendre d’un léger frisson.

– Au lieu de cela, poursuivit le gouverneur, on vous a amené ici, où vous êtes fort bien traité.

– J’en conviens.

– Où rien ne vous manque.

– Sauf la permission d’aller me promener sur la perspective Newski, fit Yvan en riant.

– Si vous voulez me donner votre parole que vous rentrerez tous les soirs, vous pourrez sortir tous les jours, dit le gouverneur.

– Il se pourrait ! exclama Yvan stupéfait.

– Oui, mais à trois conditions, cependant.

– Voyons !

– La première est que vous ne chercherez pas à pénétrer au palais et ne demanderez aucune audience, soit au directeur général de la police, soit à tout autre fonctionnaire.

– Je vous le promets, répondit Yvan.

– La seconde, c’est que vous n’écrirez pas à l’empereur ; car, dit le gouverneur en riant, il faut bien que je vous dise la vérité : j’avais ordre d’intercepter votre lettre, et l’empereur ne l’a point reçue par conséquent.

– Mais, monsieur, s’écria Yvan, s’il en est ainsi…

– Choisissez, fit froidement le gouverneur : ou rester dans votre chambre, ou avoir la permission d’aller vous promener chaque jour.

– Soit, murmura Yvan, je n’écrirai pas.

– Il y a une troisième condition, dit le gouverneur.

– J’écoute.

– Si vous rencontrez des gens de votre connaissance, vous ne leur direz pas que vous êtes prisonnier.

– Monsieur, s’écria Yvan, tout ceci ressemble singulièrement à une énigme.

– Dont vous devriez déjà avoir trouvé le mot, dit le gouverneur.

– Je ne comprends pas…

– Cherchez ; le mot est un nom de femme…

Et le gouverneur tourna sur ses talons et laissa Yvan en proie à un redoublement de surprise. Une heure après, le soldat qu’on lui avait donné comme valet de chambre lui apporta, de la part du gouverneur, un portefeuille auquel était joint un billet. Le portefeuille contenait une certaine somme. Le billet indiquait que cet argent provenait d’une lettre de crédit expédiée par le comte Potenieff.

– Mon père est à Pétersbourg ! s’écria Yvan.

Et il s’habilla à la hâte. Il était alors midi, le soleil brillait, le temps était superbe et la perspective devait être encombrée d’équipages. Le gouverneur ne s’était point moqué d’Yvan. À tous les guichets, on le salua et le laissa passer. Une fois hors de la prison, il se jeta dans un droski et dit au *stanwitsch,* c’est-à-dire au cocher :

– Mène-moi au pont des Chanteurs.

C’était auprès de ce pont, dans la maison Kalouginne, que le comte Potenieff avait coutume de descendre quand il venait à Pétersbourg. Yvan ne devinait pas encore, en dépit des demi-révélations du gouverneur, que c’était son père qui l’avait fait arrêter. Au pont des Chanteurs, le jeune officier apprit qu’on n’avait pas entendu parler du comte Potenieff. Alors les paroles du gouverneur lui revinrent en mémoire :

« Le mot de l’énigme est un nom de femme. »

Et ce nom jaillit tout à coup des lèvres d’Yvan :

– Vasilika !

Yvan n’accusait pas encore son père, mais il accusait cette belle comtesse Vasilika, qui s’était éprise de lui et qui le voulait épouser. C’était elle, bien certainement, qui avait provoqué son arrestation pour l’arracher à Madeleine. Et Yvan fut pris d’une colère folle contre cette femme, et il cria au stanwitsch :

– Conduis-moi à Vybourg !

Vybourg est le quartier bâti sur la rive droite de la Nève. C’était là que logeait la belle comtesse Vasilika Wasserenoff, la riche héritière que le vieux Potenieff convoitait pour son fils. Moins d’une heure après, le droski s’arrêtait devant le portique de marbre rouge de l’hôtel Wasserenoff, et Yvan en descendait pâle de colère et de rage.

– À nous deux, comtesse Vasilika, murmurait-il.

XXXIV

La comtesse Vasilika Wasserenoff était veuve. C'était une femme de vingt-six ans, fort belle, blanche comme un lis et blonde comme un épi mûr. Elle était grande, et son œil noir plein de feu, son nez hardi, sa lèvre dédaigneuse annonçaient un caractère fortement trempé, uni à une vigoureuse constitution physique. La comtesse Vasilika possédait une immense fortune ; elle était maîtresse absolue de sa main, et si elle avait songé à épouser Potenieff, c'est que celui-ci, l'hiver précédent, avant qu'il ne vît Madeleine, avait fait à la belle veuve une cour assidue. Et puis les Potenieff et les Wasserenoff étaient cousins, et, en acceptant la main d'Yvan, la comtesse savait qu'elle relevait une maison tombée. Pendant les cinq mois qu'il avait passés loin de Pétersbourg, Yvan avait écrit plusieurs lettres à la comtesse. Les premières étaient brûlantes, les dernières un peu tièdes. Mais Vasilika se croyait aimée, et elle avait répondu naguère au comte Potenieff qu'elle était prête à épouser Yvan. Ce dernier entra donc comme un fou chez la comtesse. L'intendant de cette dernière vint à sa rencontre et lui dit :

– Madame est un peu souffrante, et monsieur vient la voir de bien bonne heure.

– Je veux la voir sur-le-champ, dit Yvan en bousculant l'intendant.

Et il passa sur une demi-douzaine de laquais en grande livrée. La comtesse était nonchalamment étendue sur un sofa recouvert d'une peau de tigre, au fond d'une serre chaude remplie de lauriers-roses et de camélias. Tandis que la neige couvrait les terrasses de son palais de marbre, la comtesse semblait vivre au milieu des fleurs et de la végétation de l'Orient. À la vue d'Yvan, elle se souleva avec nonchalance et lui tendit la main.

– Ah ! c'est vous ? dit-elle.

Et elle le voulut attirer auprès d'elle sur le sofa. Mais Yvan était fort pâle, et son visage trahissait une violente irritation.

– D'où venez-vous ? de Moscou ? dit la comtesse. Quand êtes-vous arrivé ?

Cette question permit à Yvan, qui demeura debout, d'exhaler toute sa colère.

– Vous le savez aussi bien que moi, comtesse, dit-il.

Elle le regarda avec un étonnement qui aurait dû le convaincre. Mais il était si fort aveuglé par la fureur qu'il continua sur un ton d'emportement et de menace :

– Je suis prisonnier depuis dix jours, grâce à vous et sur votre ordre.

– Prisonnier ! fit-elle au comble de l'étonnement.

– J'ai été arrêté à Moscou il y a quinze jours.

– Mais pourquoi ?

Il eut un rire plein de dédain et de raillerie.

– Vous le demandez ? fit-il.

– Mais, sans doute…

Il frappa du pied avec colère.

– Les femmes, s’écria-t-il, sont perfides et fausses !

Ces mots comblèrent la mesure. La comtesse Vasilika se leva comme une reine offensée et lui montra la porte :

– Sortez ! dit-elle.

Yvan comprit qu’il était allé trop loin et il balbutia quelques excuses ; mais la comtesse répéta son geste et lui tourna le dos. Alors la colère d’Yvan reprit le dessus et il osa demeurer dans le boudoir.

– Je ne sortirai pas, dit-il, que je ne me sois expliqué avec vous, comtesse.

Elle leva sur lui un regard glacé.

– De quelle explication s’agit-il ? dit-elle.

– Je veux savoir pourquoi vous m’avez fait arrêter ?

– Moi ?

– Oui, vous ; car c’est par votre ordre…

Il était si bouleversé en parlant ainsi que la comtesse eut l’esprit traversé par un soupçon. Elle se demanda si Yvan n’était pas devenu fou.

– Voyons ! reprit-elle avec douceur, ce n’est pas à moi, mais à vous qu’il faut demander des explications. Vous avez été arrêté, dites-vous ?

– Oui.

– À Moscou, il y a quinze jours ?

– C’est bien cela.

– Sous quel prétexte ?

– Ah ! fit Yvan avec amertume, le mot *prétexte* est juste. Sous prétexte de politique.

– Mais, mon cher cousin, dit la comtesse, je n’ai rien de commun avec le ministre de la Police.

– Mais vous avez des relations avec mon père ?

– Sans doute… puisque… autrefois… il avait été question d’un mariage entre nous…

Yvan perdit toute mesure.

– Eh bien ! dit-il, ma cousine, c’est précisément parce que je ne veux plus de ce mariage…

Mais la comtesse Vasilika n’était pas femme à supporter une pareille injure. Elle courut à un cordon de sonnette et le secoua violemment. Son intendant et deux moujiks parurent.

– Reconduisez M. Potenieff, leur dit-elle.

Puis elle recula jusqu'au mur, poussa une porte et disparut, laissant Yvan pétrifié. La colère du jeune officier tomba alors comme par enchantement. Il prit son chapeau et sa pelisse des mains de l'intendant et sortit brusquement. Son droski l'attendait.

– À la citadelle ! dit-il au cocher.

En route, Yvan se demanda si réellement la comtesse n'avait pas dit vrai. Son attitude calme, puis son étonnement et enfin son indignation n'étaient-ils pas autant de preuves de son innocence ? Il rentra à la prison et fit demander une audience au gouverneur. Mais le gouverneur était sorti. Alors Yvan prit une plume et écrivit à la comtesse Vasilika :

« Madame,

« Pardonnez-moi ; vous avez raison, je crois que je suis un peu fou. Mais je vais tâcher de m'expliquer en quelques mots. J'ai recherché l'honneur de votre alliance ; j'ai cru être entraîné par mon cœur : ma tête seule était en cause.

« Je suis en proie à une passion vraie, profonde, éternelle. J'ai cru que vous aviez voulu vous venger. Encore une fois, pardonnez-moi. »

Et Yvan prenait pour confident la comtesse Vasilika et lui racontait tout son amour pour Madeleine, la suppliant d'obtenir sa mise en liberté.

Puis, cette lettre écrite, il la fit sur-le-champ porter à son adresse.

Moins d'une heure après, la comtesse avait répondu ; et sa réponse était conçue en ces termes :

« Mon cher cousin,

« J'aurais persisté à vous croire fou, si des lettres que je reçois de Moscou ne me confirmaient la vérité de vos paroles.

« Ainsi, je tiens pour très véridique l'histoire de M^lle^ Madeleine, et je crois à toutes les perfections dont vous la dotez. Hâtez-vous donc, mon cher cousin, de rejoindre un pareil trésor. Et pour cela, suivez mon conseil ; ce n'est pas à Moscou qu'il faut aller. Madeleine n'y est plus.

« Votre aimable père, qui tenait tant à restaurer ses domaines avec la dot que je vous eusse apportée, a cru indispensable de la renvoyer en France. C'est donc en France que vous devez aller.

« Vous savez, mon cher cousin, que je suis bonne parente, et que je me suis toujours empressée de me rendre utile à ma famille. Comme je suppose que mon cousin le comte Potenieff n'est pas d'humeur à vous ouvrir un crédit sur quelque banquier d'Allemagne, je me permets de joindre à ma lettre, à titre de prêt : d'abord un bon de vingt mille roubles sur la banque de Saint-Pétersbourg, ensuite une lettre de crédit sur M. de Rothschild, banquier à Paris, et je forme des vœux pour votre bonheur et celui de M^lle^ Madeleine.

« Votre affectionnée cousine,

« VASILIKA WASSERENOFF.

« *P.-S.* Ah ! j'oubliais que vous êtes prisonnier sur parole. J'écris à un de mes frères, qui est aide de camp de l'empereur.

« J’ai tout lieu de croire que votre mise en liberté aura lieu immédiatement. »

Yvan, fou de joie, aurait voulu se jeter aux genoux de la comtesse Vasilika et lui baiser les mains. Mais la lettre avait un deuxième post-scriptum :

« À propos, je quitte Pétersbourg tout à l’heure. Je vais faire un petit voyage dans mes terres. »

– Cette femme est un ange ! murmura Yvan.

Le soir, à huit heures, le gouverneur le fit appeler :

– Monsieur, lui dit-il, j’ai l’ordre de vous mettre en liberté, mais à la condition que vous quitterez Pétersbourg cette nuit même. Le ministre de la Police m’a, en outre, fait remettre un passeport pour vous. Vous pouvez voyager pendant deux ans.

– Bonne Vasilika ! murmura Yvan transporté.

Quelques minutes après, il quittait la forteresse. Un droski de voyage était devant la porte. Un homme enveloppé de fourrures, qui se tenait auprès, salua Yvan et vint à lui.

– Monsieur, lui dit-il en français, je suis le valet de chambre de la comtesse Vasilika. J’ai voyagé, je parle toutes les langues européennes, et la comtesse a pensé que je pourrais être utile à monsieur, s’il veut bien me prendre à son service et accepter le traîneau que voilà, et qui est un petit souvenir qu’elle prie monsieur d’accepter.

– Si je l’accepte ! s’écria Yvan, et toi avec !…

Le valet eut un sourire mystérieux et Yvan monta dans le droski, ne se doutant pas que la vengeance de l’implacable Vasilika Wasserenoff allait voyager avec lui.

XXXV

Yvan a voyagé nuit et jour, n'ayant d'autre compagnon de voyage que le valet de chambre de la comtesse Vasilika. Cet homme, Italien d'origine, ne s'est pas vanté. Il parle à peu près couramment toutes les langues européennes. Il a voyagé partout ; il sait par avance qu'en tel pays on trouve des moyens de transport difficiles ou des hôtelleries commodes et des hôtes empressés. Yvan veut voyager vite. Yvan est pressé. Il a accepté sans trop de façon le portefeuille et la lettre de crédit de l'opulente comtesse Vasilika et il sème les roubles sur son chemin, tant il a hâte d'arriver. D'ailleurs, le passeport dont il est muni ne le rassure qu'à moitié. Si le comte Potenieff est instruit de sa fuite, il obtiendra peut-être l'autorisation de le faire arrêter aux frontières. Yvan est du reste un assez joyeux compagnon, il boit bien, mange avec appétit et fume de très bons cigares qu'il a trouvés dans le droski. C'est une attention de la comtesse Vasilika. Le valet de chambre, qui se nomme Beruto, est un beau parleur ; il sait mille anecdotes, il raconte au jeune officier une foule d'histoires qui abrègent singulièrement les ennuis du chemin. Car les routes sont à peu près les mêmes partout, en Russie. De grandes plaines neigeuses ; des forêts de pins et de bouleaux ; un village de loin en loin ; une maison de poste isolée. Tout cela finit et recommence, puis cesse avec une désespérante monotonie.

Au bout de huit jours Yvan est arrivé précisément au milieu de cette province où son père a de vastes domaines, hélas ! grevés de nombreuses hypothèques. La route de Pétersbourg est celle de Moscou à Varsovie, et Yvan Potenieff fait un léger détour à la seule fin d'aller rançonner un peu l'intendant Nicolas Arsoff au château de Lifrou. Si le paysan russe tremble devant l'intendant, celui-ci tremble plus encore devant son seigneur. Or Yvan, sur les conseils de Beruto, qui est un homme ingénieux, s'est dit :

– Ce gueux de Nicolas Arsoff doit avoir de l'argent plein ses coffres. Je vais le rançonner en passant ; c'est l'affaire d'une heure.

Et c'est pour cela que le traîneau d'Yvan s'est arrêté au relais de poste de Peterhoff pour y prendre des chevaux frais. Là, il abandonnera un moment la grand-route de Varsovie et fera une pointe vers Lifrou. Pendant qu'on dételle, Yvan entre dans la maison de poste et s'assied auprès du poêle. Ordinairement la maison de poste est déserte. À part le maître et sa famille, et le voyageur qui reste un moment, en attendant que les chevaux soient prêts, il n'y a personne.

Et cependant, ce jour-là elle est pleine de monde.

Il y a des bourgeois de Peterhoff avec leur polonaise à brandebourgs et leur bonnet pointu fourré d'astrakan, des soldats appartenant au régiment de cosaques irréguliers, et des moujiks, et un postillon autour de qui l'on fait cercle, et qui pérore avec une grande vivacité. Cet homme parle, et son auditoire se suspend à ses lèvres. Cependant le peuple russe, comme toutes les nations asservies, a un fonds de scepticisme et d'indifférence qui l'empêche d'être curieux. Il n'a pas les ardeurs méridionales, il ne se passionne pas, il est

à peu près indifférent à l'enthousiasme. Le récit du stanwitsch, c'est-à-dire du postillon, est donc bien émouvant ? Yvan s'est approché, et il écoute comme tout le monde. Le stanwitsch n'est pas un homme de la poste impériale. Il ne porte pas la veste à retroussis jaunes sur un fond vert. C'est un postillon particulier, qui porte la livrée d'un grand seigneur terrien du voisinage, le prince Maropoulof. Le prince Maropoulof est un des plus riches propriétaires de la province. Auprès de la sienne, les fortunes environnantes ne sont plus que des pauvretés. Il a cent mille paysans ; il possède des mines d'argent au pied des monts Ourals ; il lève, au besoin, tout un régiment à ses frais.

Le prince Maropoulof est un homme d'à peine trente ans, chasseur passionné. Il accompagnait jadis l'empereur Alexandre quand celui-ci n'était que czarewitz, à la chasse à l'ours. Mais dans cette partie de la Russie qu'il habite, il n'y a pas d'ours. Seulement, comme on a pu le voir, les loups y abondent, et c'est un plaisir sans égal pour le prince de quitter, au coucher du soleil, quand la nuit s'annonce glacée, son château des bords de la Bérésina et de remonter vers le nord, c'est-à-dire dans la direction de Moscou, avec six ou huit amis venus de Pétersbourg, dans un traîneau attelé de sauvages et vaillants chevaux de l'Ukraine. Le postillon lance ses chevaux à toute vitesse en poussant des cris. Un valet du prince qui se tient à l'arrière du traîneau tire les oreilles à un chevreau qui brame… Le traîneau vole sur la neige comme une mouette sur l'Océan. Aux cris du chevreau les loups accourent. Alors le prince et ses compagnons font feu sans relâche, et l'on court ainsi jusqu'au jour, laissant derrière le traîneau de nombreux cadavres. Au jour, quand le soleil vient resplendir sur la neige, les loups survivants ont regagné les profondeurs des forêts. Alors, le bouillant attelage tourne bride, et le traîneau recueille un à un les cadavres échappés à la voracité de la bande, et dont la fourrure, dépouille opime, jonchera bientôt les vastes salles du château, où le prince Maropoulof passe une grande partie de la saison d'hiver. Or, c'est une chasse semblable que raconte le postillon du prince, debout sur le poêle, au milieu de la maison de poste.

Mais les exploits cynégétiques du prince sont tellement connus dans la contrée qu'un récit de ce genre n'intéresserait pas à un si haut degré, s'il ne s'y mêlait un fait extraordinaire. Laissons parler le stanwitsch :

– C'était avant-hier soir, dit-il, le prince ordonna d'atteler le traîneau de chasse. Il avait chez lui quatre amis de Pétersbourg, sous-officiers aux gardes. À cinq heures, un peu avant le coucher du soleil, le prince et ces messieurs étaient en voiture. On avait placé dans le traîneau deux chevreaux et une douzaine de fusils. Deux moujiks avaient pour mission, l'un de faire crier les chevreaux, l'autre de recharger les armes, qui toutes, du reste, se chargent par la culasse. On partit. Les chevaux pleins d'ardeur dévoraient l'espace. Le poids des guides me brisait les bras. À la nuit close, nous entrâmes dans une forêt de sapins. Les chevaux hennirent ; les loups accoururent. Le prince et ses compagnons firent feu. Les loups tués servirent de pâture aux autres, et le traîneau poursuivit sa course. Pendant une heure, ce fut un véritable carnage. Les loups augmentaient, comme s'ils fussent sortis de dessous terre. À la forêt succéda une vaste plaine. Mais les loups suivirent le traîneau. La nuit était claire, la lune brillait au ciel. Le prince et ses compagnons tiraient toujours, et nos chevaux, ivres de peur, précipitaient leur course avec une furie sans égale. Tout à coup dans le lointain, nous vîmes briller un éclair ; puis une détonation se fit entendre.

« – Oh ! oh ! dit le prince, qui donc se permet de chasser le même jour que moi ?

« Et par ordre, je fouettai mes chevaux qui déjà allaient plus vite que le vent. Au premier éclair, un autre succéda ; puis une seconde détonation à la première. Nous avions fait un rude chemin en quelques minutes, et nous nous trouvions maintenant tout près de l'endroit où les deux éclairs avaient brillé. Le prince jeta un cri :

« – Fouette ! fouette ! dit-il ; un homme en péril !…

« En effet, au milieu de la neige, au clair de lune, on voyait une trentaine de loups qui dévoraient les cadavres de deux de leurs compagnons, et, à dix pas de distance, un homme immobile, les pistolets déchargés à la main. Comme le traîneau arrivait sur eux, les loups achevaient leur proie. Deux d'entre eux, les plus hardis, abandonnèrent les débris du festin et se ruèrent sur l'homme. Nous n'étions plus qu'à cent mètres ! Nous entendîmes des cris, puis un hurlement de douleur et l'un des loups tomba et se roula sur la neige. L'homme lui avait sans doute fracassé le crâne d'un coup de crosse de pistolet. Mais l'autre lui sauta à la gorge. Ce fut alors que le prince Maropoulof épaula. Une balle siffla et frappa le groupe du loup et de l'homme. Tous deux tombèrent. L'homme se releva seul. La balle n'avait frappé que le loup. Mais les autres loups arrivèrent à leur tour, et l'homme fut entouré, bousculé et roulé de nouveau sur le sol. Heureusement, le prince me fit passer ventre à terre sur ce groupe informe. Vingt coups de fusil se succédèrent ; un nuage de fumée enveloppa le traîneau, les loups et l'homme. Puis le nuage se dissipa.

« L'homme était debout, une fois encore… Sanglant, mutilé, fou de rage et de douleur, il est vrai, mais il était debout !… Et le prince lui jeta une corde à laquelle il se cramponna et on le hissa dans le traîneau qui continua sa course. Seulement l'homme était fou, ajouta le postillon.

– Et quel était cet homme ? demanda alors Yvan, qui avait écouté attentivement le récit du postillon.

– Je ne sais pas, dit celui-ci : tout ce que je sais, c'est qu'il parle français.

– Eh bien ! moi, je sais qui c'est, dit le maître de poste qui s'approcha en ce moment.

XXXVI

Yvan regarda le maître de poste avec curiosité.

– Oui, reprit celui-ci, je sais quel est cet homme, c’est un Français, un noble, qui voyageait avec un Allemand. Ils ont passé ici, il y a six jours, allant au château de Lifrou.

– Lifrou ! exclama Yvan.

– Oui, le château du comte Potenieff. Le connaissez-vous, Excellence ?

– C’est moi, dit simplement Yvan ; ou plutôt, c’est mon père.

Le maître de poste entraîna le jeune homme dans un coin de la salle. Comme on écoutait toujours le stanwitsch, personne ne fit attention à cette manœuvre.

– Comment ! monsieur, dit-il, vous êtes le fils du comte Potenieff ?

– Sans doute.

– Et vous vous rendez à Lifrou ?

– Naturellement.

– Alors, vous savez sans doute la nouvelle…

– Quelle nouvelle ? demanda Yvan étonné.

– Ce qui s’est passé à Lifrou.

– Mais quoi donc ?

– Votre intendant est mort.

– Nicolas Arsoff ?

– Oui.

– Ah ! fit Yvan avec cette indifférence de l’homme libre qui fait peu de cas de l’esclave. Et de quoi est-il mort ?

– Il a été gelé dans la glace, par la femme blonde.

– Qu’est-ce que vous chantez là ? demanda Yvan à qui ce genre de mort paraissait peu compréhensible, et de quelle femme parlez-vous ?

– Oh ! je ne parle pas de la jolie demoiselle qu’avait enlevée le Français… mais de l’autre…

Yvan stupéfait regardait le maître de poste.

– Monsieur, reprit celui-ci, je vais vous dire ce que je sais, et ce qui est le bruit du pays depuis hier matin.

– Voyons ? fit Yvan, à qui la pensée que l'une de ces femmes blondes, dont on venait de lui parler, pouvait être sa chère Madeleine ne vint même pas.

– Je commence par le commencement, reprit le maître de poste. Il y a six jours, à la nuit tombante, le Français dont je vous parlais a passé ici, m'a demandé des chevaux. Malgré le froid, il a voulu partir.

« En route, il a été assailli par les loups et a tiré sur eux comme fait le prince Maropoulof, puis, de l'autre côté du bois, il a sauvé une jeune fille qui allait être dévorée, une jeune fille belle comme les anges, une Française aussi, paraît-il…

– Blonde ! Française ! exclama Yvan.

– Oui, monsieur.

– Sais-tu son nom ?

– Je crois bien que le Français l'appelait Madeleine.

Yvan jeta un cri.

– Elle venait de Moscou, continua le maître de poste, et s'était arrêtée à l'auberge du Sava. Là, il paraît que le valet de chambre qui l'accompagnait a voulu la voler d'abord, et ensuite se montra avec elle d'une brutalité révoltante.

À ces derniers mots, Yvan devint pâle comme un mort.

– Après ? après ? fit-il d'une voix brève et sifflante.

– Alors, la jeune fille s'était enfuie… et, fort heureusement pour elle, comme elle tombait épuisée, au milieu de la nuit, dans une grande plaine couverte de neige, le Français était arrivé pour la sauver.

« Ils repassèrent ici le lendemain tous les trois, c'est-à-dire le Français, l'Allemand et la jeune fille, et ils allèrent au château de Lifrou.

Ces derniers mots enlevaient à Yvan son dernier doute. La jeune fille dont il était question était bien Madeleine, que son père, le comte Potenieff, avait adressée sans doute à Nicolas Arsoff pour qu'il la fît conduire en Allemagne.

– Après, après ? fit-il, avec une anxiété croissante.

Le maître de poste continua :

– Une heure après que le Français eut passé ici et nous eut raconté comment il avait sauvé cette jeune fille, votre intendant, Nicolas Arsoff, passa à son tour.

« Il venait de Studianka où il était allé faire fouetter un paysan, et il ramenait avec lui un homme et une femme, un Allemand, qui, disait-il, allait à la foire de Moscou.

– Après ? répéta Yvan.

– La femme de l'Allemand, qui était blonde, lui plaisait beaucoup, paraît-il, car maître Nicolas Arsoff la dévorait des yeux.

« Ma foi ! ajouta le maître de poste, je ne sais pas trop ce qui s'est passé à Lifrou depuis cinq jours ; mais l'Allemand, la femme blonde et la demoiselle ont passé ici hier

matin, se dirigeant vers la frontière prussienne et une heure après leur départ, un paysan de Lifrou est entré ici et a raconté que la femme blonde avait précipité votre intendant dans un bassin où il est mort gelé. Les gens de justice sont partis à cette nouvelle, et Lifrou doit être envahi par eux.

– Mais elle, la jeune fille ? demanda Yvan, se souciant fort peu de Nicolas Arsoff et de sa fin tragique.

– Je vous l'ai dit, elle a passé hier matin, avec l'Allemand et sa femme. Elle n'avait plus peur… elle souriait même…

– Ah ! fit Yvan soulagé.

– Ma foi, monsieur, dit le maître de poste, puisque vous allez à Lifrou, et vous avez raison, car tout doit y être bouleversé, vous ferez bien de vous détourner d'une verste ou de deux.

– Pourquoi ?

– Et d'aller jusqu'à l'auberge du Sava ; là, vous saurez la vérité plus au juste, d'autant mieux que le moujik s'y trouve encore.

– Quel moujik ? demanda Yvan.

– Celui qui voulait abuser de la jeune fille.

– Le misérable ! murmura Yvan dont les yeux étincelaient. En ce moment, l'Italien Beruto entra dans la maison de poste :

– Les chevaux sont prêts, dit-il.

Mais Yvan hésitait…

Maintenant, il n'en doutait plus, la jeune fille qui avait passé la veille au matin se dirigeant vers la Prusse, et par conséquent vers la France, était bien Madeleine, Madeleine après qui il courait… Que lui importait tout le reste, c'est-à-dire la mort de Nicolas Arsoff, et ce qui avait dû s'ensuivre ? C'était l'affaire de son père, le comte Potenieff, et non la sienne. Mais il est un sentiment qui germe vigoureusement dans un cœur russe, la vengeance ! Or, Yvan se sentit frémir par tout le corps à la pensée qu'il y avait eu un homme assez hardi pour oser lever un regard coupable sur Madeleine. Quel était cet homme que l'on qualifiait tour à tour de valet de chambre et de moujik ? Un autre soupçon traversa l'esprit d'Yvan.

– Qui sait ? se dit-il, mon père est peut-être complice de toutes ces infamies ?

Et il fut pris alors d'un ardent désir de voir l'infâme qui avait violenté Madeleine et de le faire périr sous le bâton.

– Et tu dis que cet homme est à l'auberge du Sava ? dit-il au maître de poste.

– Oui, monsieur.

Yvan n'en voulait pas savoir davantage. Il se jeta dans le traîneau et commanda au postillon de marcher un train d'enfer. Deux heures après, la téléga d'Yvan s'arrêtait à la porte du Sava. Animée et pleine de bruit l'avant-veille, l'auberge maudite était redevenue morne et solitaire. Cependant il s'y trouvait trois personnes encore : la vieille dame, qui

continuait toujours à pleurer son chien, et ne savait plus comment continuer son chemin, soit pour aller à Lifrou, soit pour revenir à Moscou ; Pierre le moujik, que les soins de la vieille hôtesse avaient ramené à la vie, et qui, ce jour-là, s'était levé et assis sur le poêle, comme un véritable convalescent. Enfin Yvanowitchka, la vieille sorcière, l'hôtesse de l'auberge qui porte malheur. Yvan entra comme un ouragan. Il vit un homme aux traits pâlis, à l'air souffrant, qui le regarda avec étonnement. Alors même que cet homme eût été vêtu comme un paysan russe ordinaire, Yvan l'aurait reconnu. Mais il ne pouvait douter une minute que ce ne fût l'homme qu'il cherchait, car la veste du valet de chambre était verte et jaune, et à la livrée de Potenieff, par conséquent. Yvan lui sauta à la gorge.

– Misérable ! dit-il, qu'as-tu fait de Madeleine ?

Pierre pâlit.

– Je vais te tuer ! reprit Yvan ; mais auparavant, il faut que tu saches qui je suis. Je m'appelle Yvan Potenieff !

Pierre n'avait jamais vu l'homme dont il avait la voix. Il jeta un cri et tomba à genoux. Puis, joignant les mains :

– Ne me tuez pas, dit-il, je n'ai fait qu'obéir à votre père.

Ces mots produisirent sur Yvan une réaction violente ; sa colère tomba. Il regarda cet homme, qui se soutenait à peine tant il était faible encore.

– Parle, dit-il, je veux savoir…

Beruto était entré dans l'auberge, et s'était arrêté stupéfait à deux pas du poêle en entendant Pierre le moujik parler. Yvan seul ne s'était pas aperçu de cette étrange ressemblance de voix.

XXXVII

Il est nécessaire, avant d'aller plus loin, de donner quelques éclaircissements sur cet étrange récit fait par un stanwitsch du prince Maropoulof dans le relais de poste de Peterhoff. Il est parfaitement vrai que le grand seigneur russe, chasseur de loups passionné, fût parti, l'avant-veille au soir, de son château dans un traîneau de chasse, et en compagnie de quatre de ses amis. Il était vrai encore que, quelques heures plus tard, il eût sauvé la vie à un homme qui allait périr sous la dent des loups ; et, en ceci, la version du stanwitsch était d'une scrupuleuse exactitude. Le sauvetage du Français au moyen d'une corde qu'on lui avait jetée était vrai encore. Mais là où sans doute l'imagination du postillon avait pris part au récit, c'était lorsqu'il avait prétendu que l'homme ainsi miraculeusement sauvé était devenu fou.

Cet homme, on l'a deviné, n'était autre que M. de Morlux. En lui jetant ses pistolets, Rocambole avait voulu lui laisser un moyen, non de se sauver, mais de reculer l'heure d'une mort épouvantable. Il n'avait pas voulu que cet homme, traduit aux grandes assises de la Providence, le fût sans avoir un moyen de défense, et, en s'éloignant, Rocambole s'était dit :

– Si cet homme venait à survivre, c'est que la main vengeresse de Dieu trouverait le châtiment trop doux et le réserverait à celui que je lui ai préparé en France pour le cas où il reviendrait jamais.

M. de Morlux avait donc été hissé dans le traîneau qui avait continué sa course folle. Les dangers d'une pareille chasse sont incalculables. Tant que le traîneau marche, les loups n'osent pas attaquer les chevaux, et ils dévorent impitoyablement tous ceux de leurs compagnons qui tombent sous le feu des chasseurs. Mais l'odeur du carnage attire de nouvelles recrues ; la bande, au lieu de diminuer, s'augmente de minute en minute… Et malheur alors si un cheval venait à s'abattre : les autres seraient pris à la gorge et le traîneau envahi. Si nombreux que fussent les chasseurs, ils seraient anéantis en moins d'une heure. La vie des chasseurs dépend donc tout entière de la solidité des chevaux et de l'habileté du postillon qui devine les fondrières cachées sous la neige, et les évite adroitement. Or donc, on avait sauvé M. de Morlux ; mais on n'avait guère eu le temps de s'occuper de lui. Il fallait faire feu sans relâche. D'ailleurs, M. de Morlux justifiait un peu par son attitude et son air hébété l'opinion que devait émettre plus tard le stanwitsch, c'est-à-dire qu'il était fou. Ses vêtements déchirés, ensanglantés, car il avait été mordu au bras et à la main, et son sang coulait ; son visage, tout à tour pâle comme le marbre ou d'un rouge violacé, ses yeux égarés, tout, jusqu'à ses cheveux blancs taillés en brosse, contribuait à lui donner un aspect étrange. Un des amis du prince fit le premier sérieusement attention à lui. Cependant, l'ami du prince lui cria en russe :

– Qui es-tu ?

M. de Morlux répondit :

– Français !

Puis il s’affaissa épuisé, anéanti, brisé de fatigue et d’émotion, dans le fond du traîneau. La fusillade continuait. Mais déjà la lune avait disparu et les étoiles pâlissaient au ciel. Une bande blanchâtre avait remplacé cette ligne sombre qui formait l’horizon. C’était le jour qui venait. On avait fait beaucoup de chemin, depuis la veille au soir, et les rives de la Bérésina et le château du prince Maropoulof étaient loin. Avec le premier rayon de soleil, comme on sortait d’une forêt, les loups disparurent. En même temps, on arrivait à un relais de poste. Les chevaux étaient harassés. On les laissa au relais avec le postillon, qui eut ordre de s’en retourner tranquillement le lendemain. Puis le prince dit à ses compagnons :

– Nous ne sommes plus qu’à six verstes du château de mon ami le comte Kourof, le meilleur vivant de toute la contrée. Si vous voulez, nous irons lui demander à déjeuner.

– Bravo ! adopté ! répondit-on.

Mais celui qui avait déjà adressé la parole à M. de Morlux dit alors :

– Il me semble, messieurs, que nous devrions bien nous occuper un peu de ce pauvre diable que nous avons empêché d’être croqué.

– Il dort, répondit le prince.

En effet, couché au fond du traîneau, M. de Morlux était aussi immobile que si la mort l’eût frappé. Le soleil l’éclairait tout entier, et le prince ne put s’empêcher de dire :

– Voilà une drôle de physionomie. Qui cela peut-il être ?

– Un Français, dit celui qui lui avait adressé la parole.

– Et un homme de distinction, dit un autre. Les loups ont fait des loques de ses vêtements, mais on voit ce qu’ils étaient auparavant.

– Tiens ! dit un troisième, il a encore son sac de voyage en bandoulière. En effet, M. de Morlux avait eu l’étrange bonheur de conserver sa sacoche, et, par conséquent, son portefeuille gonflé de roubles. En outre, il avait au doigt un fort beau solitaire que le prince remarqua.

– Nous avons trouvé un gentilhomme, ou tout au moins un gentleman, dit le prince Maropoulof, ceci est incontestable.

– Mais comment se trouvait-il là ? fit un autre.

– Voilà un mystère qu’il nous expliquera à son réveil, si toutefois il n’a pas perdu la raison.

– Moi, reprit un des chasseurs, je me figure qu’il sera tombé de traîneau en dormant.

– C’est la seule chose admissible, répondit le prince.

M. de Morlux fit un léger mouvement, mais il ne rouvrit pas les yeux. On avait jeté sur lui plusieurs pelisses pour le garantir du froid le plus possible.

– Il l’a échappé belle ! ajouta l’un des chasseurs.

Puis on ne s’occupa plus de lui, et les cinq jeunes gens se prirent à causer de Pétersbourg et des plaisirs de l’hiver.

Cependant, M. de Morlux ne dormait plus ; il n’avait même jamais dormi. Son égarement, sa folie, à la suite des émotions terribles et de l’épouvante suprême qu’il avait éprouvées, avait été de courte durée. Cet homme, qui était admirablement trempé, avait une énergie sans égale et une logique inflexible. Il avait vu la mort de face, et la mort n’avait pas voulu de lui. Il était sauvé ! Dès lors sa raison revenait, son esprit retrouvait son calme et sa lucidité, et, s’il fermait les yeux et feignait de dormir, c’était pour réfléchir tout à son aise et analyser les événements avec une rigoureuse attention.

Le premier nom qui fût sorti de ses lèvres, si ses lèvres eussent remué, eût été infailliblement celui de Rocambole. Mais l’image de son terrible ennemi, de cet homme dont il avait d’abord nié l’existence, en se moquant des terreurs de Timoléon, s’était représentée à lui telle qu’il l’avait vue pour la dernière fois, M. de Morlux n’avait pas besoin de faire de grands efforts d’imagination pour deviner ce qui s’était passé et allait se passer encore. Libre, maître de Madeleine, Rocambole avait dû retourner à Lifrou, sauver Vanda s’il en était temps encore ; et il était bien certain qu’à cette heure, tandis que lui, M. de Morlux, s’en allait vers le nord, couché dans le traîneau du prince Maropoulof, son libérateur, Madeleine était en route pour la France. Madeleine lui échappait. Mais le vicomte Karle de Morlux avait bientôt pris son parti des situations extrêmes qui, pour lui, n’étaient jamais désespérées.

– Au milieu de mon désastre, pensait-il, il me reste un avantage. Rocambole me croit mort. Il ne s’agit plus, pour moi, que de retourner en France et de recommencer la lutte.

Tandis qu’il réfléchissait ainsi, le prince Maropoulof et ses compagnons causaient.

– Messieurs, disait le prince, le comte Kourof est un des hommes les plus amusants que je connaisse. Il a beaucoup voyagé ; il a longtemps habité Paris. Il s’entoure volontiers d’artistes et d’écrivains, et sa conversation est des plus attachantes ; et avec cela, une humeur charmante, un véritable caractère français…

– Pardon, mon cher prince, dit un des chasseurs, y a-t-il longtemps que vous n’avez vu le comte ?

– Un peu plus de six mois.

– Eh bien, vous le trouverez changé.

– Bah ! qu’a-t-il donc ?

– Il est triste et d’humeur maussade ; il voit maintenant la vie tout en noir.

– Pourquoi cela ?

– Parce qu’il est amoureux.

– De qui ?

– D’une femme qui ne veut pas de lui, la comtesse Vasilika.

– La belle M^{me} Wasserenoff ?

– Justement.

– Ah ! oui, dit le prince, elle doit épouser le pauvre Yvan Potenieff. N’est-ce pas son cousin ?

– Oui.

– Pauvre Yvan ! répéta le prince, il aura du mal à dompter cette cavale du désert, qu’on nomme la comtesse Vasilika.

– Il n’a pas le poignet assez solide pour cela, dit un autre.

Au nom d’Yvan, M. de Morlux avait tressailli et dressé l’oreille.

Il se prit à écouter attentivement.

XXXVIII

Le prince Maropoulof continua :

– Vraiment ! ce pauvre Kourof est en cet état ?

– Hélas ! oui.

– Mais alors nous avons eu grand tort de prendre le chemin qui mène chez lui.

– Pourquoi donc ?

– Mais parce qu'il doit être d'une misanthropie sans égale.

– Raison de plus pour qu'il nous accueille à bras ouverts. La solitude doit lui peser singulièrement.

M. de Morlux fit alors un mouvement.

– Ah ! dit le prince, voici notre homme qui s'éveille.

En effet, M. de Morlux ouvrit les yeux.

Puis il feignit de porter autour de lui un regard étonné, et il murmura :

– Où suis-je ?

– Monsieur, lui répondit le prince, vous êtes en lieu sûr, et hors de la dent des loups.

À ces mots, M. de Morlux se dressa vivement et se trouva debout. Il sut jouer la pâleur, l'effroi, l'émotion.

– Ah ! dit-il, je crois me souvenir…

– Vous l'avez échappé belle, dit le prince.

Et il salua M. de Morlux comme s'il l'eût rencontré dans un salon de Paris ou de Pétersbourg. Celui-ci rendit le salut et dit :

– Messieurs, avant de vous remercier, car je vous dois la vie, permettez-moi de vous dire qui je suis. Je m'appelle le vicomte Karle de Morlux, gentilhomme français.

Le prince et ses amis s'inclinèrent et répondirent en déclinant à leur tour leurs noms et leurs titres. La présentation avait lieu dans toutes les règles.

– Souffrez-vous beaucoup, monsieur le vicomte ? demanda le prince, faisant allusion aux morsures que M. de Morlux avaient reçues au bras et à la main.

Le vicomte secoua négativement la tête.

– Ce sont, dit-il, de véritables égratignures ; mais j'aurais été certainement étranglé et mis en pièces sans l'épaisseur de mes vêtements et de ma cravate.

– Mais, monsieur, dit alors le prince, y aurait-il la moindre indiscrétion à vous demander comment vous vous trouviez là seul et à pareille heure ?

Tandis qu'il feignait de dormir, M. de Morlux avait préparé sa réponse.

– Messieurs, dit-il, je revenais de Moscou, où j'ai réglé diverses affaires d'intérêt. J'étais en téléga avec mon valet de chambre. Je me suis endormi. Tout à coup, j'ai été réveillé par des cris et un mouvement de vitesse extrême imprimé au traîneau. J'ai cru que nous courions à quelque précipice et que les chevaux s'étaient emportés. J'ai vivement sauté hors du traîneau, sans que mon valet de chambre, assis à côté du postillon, s'en aperçût. Les cris de ce dernier et l'épouvante des chevaux provenaient d'une bande de loups au milieu de laquelle je suis tombé, pendant que le traîneau continuait sa course.

Cette explication était si vraisemblable que personne ne songea à la révoquer en doute. Au bout d'une heure, M. de Morlux avait si bien déployé toutes les ressources de son esprit et mis en lumière son éducation parfaite, que le prince Maropoulof lui disait :

– Mon cher vicomte, avant de reprendre la route de Varsovie et de retourner en France, vous me permettrez bien de vous emmener passer huit jours dans mon château, n'est-ce pas ?

M. de Morlux s'inclina.

– En attendant, dit le prince, nous allons demander à déjeuner au comte Kourof, mon ami, dont vous devez apercevoir l'habitation là-bas dans le lointain, au milieu d'un bouquet d'arbres.

Le prince étendit la main vers le nord-ouest, et M. de Morlux aperçut en effet une vaste construction aux murailles toutes blanches. Une heure après, le traîneau du prince entrait bruyamment dans la cour du château du comte Kourof. Ce dernier accourait à la rencontre de ses hôtes. Celui des amis du prince qui avait affirmé que le comte était réduit au plus violent désespoir eut un geste d'étonnement en le voyant. Le comte était un beau jeune homme, au visage souriant, au regard plein de feu, et rien en lui n'annonçait la moindre tristesse. Il s'empressa de recevoir le prince et ses amis, et peu d'instants après les chasseurs et le châtelain étaient réunis autour de la table du déjeuner.

– Comte, dit alors le prince Maropoulof, permets-moi de te faire mes compliments.

– À propos de quoi ?

– Je vois que tu es guéri et je t'en félicite.

– Guéri ? fit le comte avec étonnement.

– Oui, de ce mal d'amour qui te rongeait…

– Ah ! vous savez cela ? fit le comte en riant.

– Certainement.

– Eh bien ! si je ne suis pas complètement guéri, je suis du moins en voie de guérison.

– Tu n'aimes plus la comtesse Vasilika ?

– Au contraire, je l'adore…

– Mais… alors…

– Et il est probable que je l'épouserai dans deux mois…

– Et Yvan ?

– Ce pauvre Yvan Potenieff ? fit le comte en riant.

– Eh bien ?

M. de Morlux, à qui on avait donné des habits et que le comte Kourof avait placé à sa droite, redevint attentif. Le comte poursuivit :

– Mes bons amis, celui qui se vante de connaître la femme n'est qu'un sot.

– C'est mon avis, dit le prince en riant.

– L'été dernier, la comtesse Vasilika m'a réduit au désespoir. Elle haussait les épaules en m'entendant soupirer ; elle me riait au nez, si une larme de rage brillait dans mes yeux.

« – Si je me tuais, lui dis-je un jour, que feriez-vous ?

« – Mais rien, me répondit-elle, avec un calme féroce. N'allez-vous pas vouloir que j'en prenne une migraine ?

« J'étais parti de Pétersbourg, la mort au cœur, et j'étais venu m'enterrer ici, songeant à me tuer parfois. Il y a deux jours, une lettre m'arriva…

– Une lettre de la comtesse ?

– Oui, le soleil après la tempête.

En parlant ainsi, le comte Kourof, qui étouffait dans son bonheur comme une plante agreste dans une serre, ouvrit sa redingote et prit sur son cœur une lettre qu'il avait couverte de baisers pendant deux jours et dont les caractères étaient à demi effacés :

– Je vais vous la lire, dit-il.

Tout le monde devint attentif, et M. de Morlux plus que les autres. La lettre de la comtesse Vasilika était ainsi conçue :

« Mon cher comte.

« Vous m'avez peut-être mal jugée ; dans ce cas-là, tant pis pour vous. Si vous espérez encore, tant mieux pour vous et tant mieux pour moi, car je vous aime et vous accorderai ma main au printemps, si vous êtes de ce monde et ne vous êtes pas déjà tué de désespoir.

« Laissez-moi vous dire, mon ami, que je n'ai jamais aimé Yvan Potenieff ; mais que j'avais promis solennellement à un mourant de devenir sa femme. Dans cet aveu, vous trouverez le secret de mes rigueurs.

« Je suis aujourd'hui délivrée de ma promesse. Yvan Potenieff est fou. La folie du pauvre garçon consiste à parler d'une jeune fille française appelée Madeleine et qu'il veut absolument épouser.

« Or, mon ami, la vérité vraie, c'est que cette jeune fille n'a jamais existé que dans son imagination malade ; Yvan part pour Paris où il va chercher cet être aussi impalpable qu'invisible. Mon valet de chambre l'accompagnera et veillera sur lui.

« Je l’ai promis à ce pauvre père Potenieff, qui est au désespoir.

« Yvan n’est pas un fou. C’est un monomane. À part cette Madeleine, qui n’a jamais existé, et la persuasion où il est qu’on l’a retenu prisonnier à Pétersbourg, dans la citadelle, à la seule fin de le forcer à m’épouser, il est, pour tout le reste, fort calme et fort raisonnable.

« Si vous m’aimez toujours, cher comte, venez donc passer un mois d’hiver à Paris. Je pars ce soir, par la voie de mer. Vous me trouverez installée rue de la Pépinière, chez le comte et le comtesse Artoff.

« À vous mille fois.

« Vasilika WASSERENOFF. »

– Eh bien ! messieurs, dit le comte, qu’en pensez-vous ?

– Je pense, dit le prince Maropoulof, que si Yvan Potenieff n’était pas devenu fou, tu n’aurais jamais reçu cette lettre, mon bon ami.

– C’est fort possible, dit le comte avec un sourire mélancolique.

– Et tu vas à Paris ?

– Je pars après-demain.

– Mais comment ce pauvre Yvan a-t-il pu devenir fou ?

– Je n’en sais rien.

– Moi, je crois le savoir, dit un des amis du prince.

– Ah !

– Yvan buvait beaucoup d’absinthe.

– Vraiment !

– Ensuite, il était amoureux fou de la comtesse, et comme elle n’est pas précisément tendre, tout en lui promettant de l’épouser, elle devait le malmener très souvent.

– C’est ce qui t’arrivera, mon ami.

– Oh ! moi, dit le comte Kourof, j’aime assez le rôle d’esclave vis-à-vis d’une femme. Il est bien plus facile d’obéir que de commander.

Tandis que ces messieurs causaient, M. de Morlux se disait :

– À quelque chose malheur est bon ! Si Rocambole ne m’avait pas jeté en bas du traîneau, je ne saurais pas qu’Yvan Potenieff court après Madeleine, et que la belle comtesse Vasilika a un intérêt quelconque à le faire passer pour fou. Voilà un auxiliaire que l’enfer m’envoie !

Et l’espoir revint au cœur de M. de Morlux.

XXXIX

Nous avons laissé Yvan à l'auberge du Sava, disant à Pierre le moujik :

– Fais-moi ta confession, car tu vas mourir !

Pierre était lâche. Il lui avait suffi de regarder Yvan pour deviner le sort qui l'attendait. En effet, Yvan était pâle et tout son corps était agité de ce frémissement nerveux que les gens du Nord ont désigné sous le nom pittoresque de *colère blanche.*

– Je veux tout savoir, répéta Yvan en fixant sur le moujik un regard étincelant comme une lame d'épée au soleil.

Et il prit un pistolet à sa ceinture et le posa sur la table.

– Maître ! répéta le moujik tout tremblant, c'est votre père qui a tout fait.

– Mon père !…

– Oui.

– Esclave, dit Yvan, explique-toi, je le veux !

Malgré ces paroles impérieuses, sa voix s'était radoucie, et le moujik espéra un moment qu'il aurait la vie sauve s'il avouait tout. Le valet de chambre Beruto était entré dans la salle d'auberge, et il assistait, impassible et muet, à cette étrange scène. Alors le moujik raconta tout. Il ne passa sous silence aucun détail, même le plus insignifiant. Il narra comment, quinze jours auparavant, le comte Potenieff, se dirigeant sur Moscou en toute hâte, avait été frappé du son de sa voix. Et en effet, bien qu'il soit fort difficile à soi-même d'être juge en pareille matière, Yvan s'avoua que le moujik avait un organe identique au sien. L'arrivée à Moscou, l'ordre qu'il avait reçu, lui Pierre, de jouer le rôle de muet, tout, jusqu'à l'infâme comédie à laquelle il s'était prêté de bonne grâce, il n'oublia rien. Yvan, pâle et l'œil en feu, écoutait. Il avait croisé ses bras sur sa poitrine, et l'on eût dit un juge suprême prêt à rendre une sentence de mort. Quand il en fut à raconter le départ de Moscou et le voyage, le moujik s'exprima ainsi :

– Le comte votre père ne voulait pas que vous revissiez jamais M^lle^ Madeleine, et si, contre son attente, vous deviez la revoir, il voulait qu'elle fût tombée si bas que désormais il vous fût impossible d'en faire votre femme.

– Après ? dit froidement Yvan.

– Alors, comme je la trouvais belle…

– Misérable ! hurla Yvan.

– Votre Excellence, dit humblement le moujik, ne m'a-t-elle pas ordonné de parler ?…

– C'est juste, continue.

Et Yvan attendit.

– Votre père, continua le moujik, me dit, au moment où nous partions : « Elle a vingt mille francs dans son sac de voyage… c'est une jolie dot. »

– Après ? après ? répéta Yvan.

– Dame ! reprit le moujik, je ne vaux pas mieux qu'un autre homme, moi, et quand nous sommes arrivés ici…

– Eh bien ?

– Le postillon qui nous a conduits s'est laissé corrompre et il s'en est allé… la femme qui tient l'auberge a promis de faire ce que je voudrais…

Yvan interrompit brusquement Pierre le moujik :

– Et cette vieille sorcière ? dit-il.

Il montrait du doigt la vieille dame qui continuait à se lamenter sur la mort de son affreux chien.

– Elle, dit le moujik avec dédain, elle ne s'occupait que de son chien.

– Ah !

– J'ai fait ce que j'ai voulu, j'ai tenté du moins, poursuivit Pierre, qui essaya et parvint, pour un moment, à détourner la colère d'Yvan et à la faire tomber sur la vieille dame de compagnie.

– Mais, dit Yvan, Madeleine s'est débattue ?

– Oh ! oui.

– Elle a crié ?

– Je crois bien et elle s'est défendue vaillamment, allez ! Voyez en quel état je suis…

Et Pierre montrait les blessures que Madeleine lui avait faites avec le sabre du cosaque.

– Et cette femme ?…

– Cette femme était couchée là, et elle n'a pas bougé.

La colère d'Yvan éclata comme une tempête. Il saisit la vieille dame par le bras et la jeta rudement à genoux.

– Est-ce vrai, cela ? dit-il, est-ce vrai ce que dit cet homme ?

Elle répondit par une espèce de gémissement et leva sur Yvan un œil égaré.

– Femme, dit le jeune homme, vous êtes plus coupable que cet homme, vous ! et il est juste que vous soyez punie la première.

Il tira sa montre qui marquait quatre heures de l'après-midi. Il n'y avait plus qu'une heure de jour. Le traîneau était resté attelé à la porte de l'auberge et le postillon était sur son siège.

– Beruto ! appela Yvan.

Le valet de chambre s’approcha. Yvan prit le bras de la vieille dame, qui jeta un cri, et l’enleva comme une plume. Puis il la porta dans le traîneau où il la jeta toute pantelante.

– Beruto ! continua Yvan, écoute bien mes ordres, et, si tu veux rester à mon service, exécute-les. On avait confié Madeleine à cette femme, et cette femme a abandonné Madeleine ; il faut qu’elle soit châtiée. Tu vas monter dans le traîneau, le postillon continuera sa route vers Moscou. Lorsque vous serez dans la forêt, à la nuit, tu feras arrêter et tu déposeras cette femme à terre. Elle y mourra de froid et de faim, à moins que les loups n’en fassent leur pâture.

La vieille dame jetait des cris horribles.

– Obéis-moi, Beruto, ordonna Yvan.

Et le traîneau partit. Alors le fils du comte Potenieff rentra dans l’auberge et s’assit tranquillement auprès du poêle. Pierre le moujik, épouvanté, n’osait prononcer une parole ni faire un mouvement. Un moment il se crut sauvé, car Yvan ne paraissait plus songer à lui. Le jeune officier avait allumé sa large pipe et il fumait tranquillement. Une heure s’écoula ; le jour baissait de plus en plus, et le soleil s’était couché derrière les sapins qui formaient l’horizon. Yvan fumait toujours, et Pierre le moujik ne bougeait. Tout à coup, on entendit dans l’éloignement le bruit des clochettes de la téléga. C’était Beruto qui revenait. Yvan se mit sur le seuil de la porte et attendit. Beruto avait sans doute exécuté les ordres de son nouveau maître, car la vieille dame n’était plus dans le traîneau. Alors Yvan regarda le moujik. Et son regard fut si terrible, que le misérable comprit que son heure était venue.

– Fais ta prière, lui dit Yvan.

– Mais… seigneur…

– Fait ta prière ! répéta Yvan.

Il prit les pistolets qui étaient sur la table et les arma. Pierre se mit à genoux.

– Grâce ! maître, grâce, balbutia-t-il.

– Non ! pas de grâce pour toi ! répéta Yvan. Et, tirant sa montre de nouveau :

– Je te donne dix minutes pour faire ta prière.

Le moujik avait joint les mains et regardait avec une épouvante vertigineuse Yvan qui examinait froidement les amorces de ses pistolets. Mais, en ce moment, un nouveau bruit de clochettes se fit entendre. Pierre eut un de ces espoirs suprêmes comme en ont les condamnés qui marchent à l’échafaud. Ce bruit, c’était celui d’un traîneau. D’un traîneau qui avançait rapidement et qui, peut-être, s’arrêterait à la porte du Sava. À ce bruit, Yvan fronça le sourcil et sortit de nouveau sur le pas de la porte, mais sans abandonner ses pistolets, et répétant :

– Fais ta prière ! tu n’as plus que sept minutes.

Le moujik eut l’air de prier : mais le cou tendu, il écoutait le bruit des clochettes qui devenait de plus en plus distinct. C’était en effet un traîneau plein de monde qui arrivait à toute vitesse : le traîneau du prince Maropoulof. Le prince reconnut Yvan :

– Potenieff ! s’écria-t-il.

Et il sauta en bas du traîneau.

– Ah ! c’est vous, prince, dit Yvan. Passez votre chemin, je vous prie.

– Comme vous êtes pâle ! dit le prince ; et pourquoi ce front sinistre ? Pourquoi ces armes que vous avez à la main ?

Et il entra dans l’auberge, suivi de deux de ses amis qui étaient comme lui sortis du traîneau. Yvan montra le moujik.

– Vous voyez cet homme ? dit-il.

– Oui.

– Il va mourir.

– Pourquoi ?

– Pour expier un grand crime.

– Et ce crime, demanda le prince, quel est-il ?

Yvan répondit d’une voix de tonnerre :

– Il a outragé une jeune fille que j’aime et qu’on appelle Madeleine.

À ce nom, le prince Maropoulof et ses amis échangèrent un sourire d’incrédulité et de compassion. Un sourire qui signifiait : « Le comte Kourof disait vrai, ce pauvre Yvan est bien réellement fou ! »

XL

Le prince Maropoulof, au comte Kourof,

à Paris

Mon cher ami,

Comme je ne doute pas que tu ne te rendes à Paris par les voies rapides, et que, il y a trois jours, en te quittant avec mes amis et le gentilhomme français dont nous avons fait tort à messieurs les loups, nous t'avons laissé fermant tes malles, tu penses bien que je me dispense d'adresser ma lettre ailleurs.

Elle arrivera encore à Paris après toi, car il faut bien te l'avouer, la cavale du désert, chantée par le poète arabe, l'éclair qui brille dans la nuit, le vent qui passe dans les nuées grises sont moins légers en leur course que l'homme qui galope après la femme aimée.

J'espère que voilà un pathos qui justifie suffisamment notre amour de la langue française, à nous autres barbares.

Maintenant, sais-tu pourquoi je t'écris ? Ce n'est pas pour te remercier de ton hospitalité tout à fait écossaise, mais pour te donner des nouvelles de ton malheureux rival.

Je parle de ce pauvre Yvan. Je vois d'ici ton geste d'étonnement, à ce nom, car tu ne peux vraiment pas supposer que j'aie vu Yvan Potenieff. Cela est vrai cependant. Écoute. Nous sommes partis de chez toi, il y a trois jours, à onze heures du matin, après nous être reposés la veille de nos fatigues cynégétiques. Cinq heures après nous n'étions plus qu'à quatre lieues de Peterhoff. Comme nous filions avec cette rapidité que tu connais et qui est ma seule manière de voyager dans notre belle et froide Russie, nous apercevons un traîneau devant nous. Au bout d'un quart d'heure nous l'avons rejoint. Le traîneau est vide, mais il y a à côté du stanwitsch un homme que Koloukine, notre ami, reconnaît.

– Tiens ! dit-il, c'est le valet de chambre de la comtesse Vasilika. C'est Beruto !

En entendant prononcer son nom, Beruto se retourne et reconnaît Koloukine, qu'il salue respectueusement.

– Où vas-tu ? d'où viens-tu ?

Telles sont les questions qu'on adresse à l'Italien.

– Messieurs, nous répond-il au moment où mon traîneau et le sien sont rangés sur la même ligne, vous voyez un homme bien malheureux.

– Que t'arrive-t-il donc ? demanda Koloukine, la comtesse t'a-t-elle renvoyé ?

– Non ; mais elle m'a cédé à un maître qui fait mon désespoir.

– Bah !

– Je suis maintenant au service d’un fou.

À ces derniers mots, nous nous rappelons le passage de la lettre de la comtesse que tu nous as lue, et dans lequel elle t’apprend qu’elle a chargé son valet de chambre d’accompagner ce pauvre Yvan.

– Oui, messieurs, reprend Beruto, j’ai affaire à un fou, comme vous allez voir.

Alors il nous raconte exactement ce que t’a écrit la comtesse. Yvan Potenieff est amoureux d’une femme qui n’existe pas, qui n’a jamais existé, et qu’il a baptisée, lui, du nom de Madeleine. Depuis huit jours qu’ils sont partis de Pétersbourg, nous dit Beruto, Yvan demande des nouvelles de Madeleine. Dans chaque femme qu’il rencontre il croit voir Madeleine. Madeleine partout et toujours ! Jusque-là, le mal n’est pas grand, mais voici ce que nous raconte Beruto.

– Il y a deux heures, nous nous sommes arrêtés à trois verstes d’ici, dans une auberge isolée qui s’appelle l’auberge du Sava. Mon nouveau maître avait froid et il avait soif. Il entre. Auprès du poêle se trouvent une vieille dame et un moujik. M. Potenieff les regarde et s’écrie :

« – Voilà ceux qui ont trahi Madeleine !

« La vieille dame et le moujik se regardent avec étonnement. Mais la colère d’Yvan augmente. Il prend la vieille dame à bras-le-corps et la porte dans le traîneau en m’ordonnant de l’aller exposer au milieu des bois, afin qu’elle serve de souper aux loups.

– Et tu as obéi ?

– Dame ! à peu près, répond Beruto en riant ; c’est-à-dire que j’ai conduit la vieille dame jusqu’à un village qui est là sur la gauche, de l’autre côté de ce petit bois, et je lui ai donné dix roubles pour la dédommager.

– Mais ce n’est pas tout, messieurs, ajouta le pauvre diable.

– Qu’est-ce encore ?

– Je crains bien que, pendant que je feignais d’exécuter les ordres de ce maniaque, il n’ait tué le malheureux moujik.

Alors, mon cher ami, mes compagnons et moi nous nous sommes consultés. Quand il s’agit de la vie d’un homme, fût-ce celle d’un moujik, la chose vaut la peine de réfléchir. Il a été convenu que Beruto repartirait le premier et arriverait à l’auberge du Sava quelques minutes avant nous ; que si le moujik vivait encore, il tâcherait de faire patienter Yvan sous divers prétextes, jusqu’à ce que nous arrivassions à notre tour.

Et il a été fait ainsi. Beruto s’est remis en route, et nous l’avons suivi à quelques minutes de distance. Il était temps ! Quand nous sommes arrivés, nous avons trouvé Yvan l’œil en feu, pâle, les cheveux en désordre, un pistolet de chaque main. Devant lui, le pauvre diable de moujik, accusé d’avoir outragé Madeleine, était à genoux et finissait sa prière. Yvan allait le tuer… Tu comprends, mon cher comte, que nous avons désarmé ce fou. Il s’est emporté d’abord en nous disant qu’il avait le droit de punir un homme qui lui appartenait. Heureusement Koloukine, qui est un garçon de ressources, a eu l’idée la plus ingénieuse de la terre, comme tu vas voir. Yvan nous avait raconté – ce qui est, comme tu

le vois, le fond de sa folie – comme quoi son père s'opposait à son mariage avec Madeleine et comment il avait chargé la vieille dame et le moujik de le débarrasser de la jeune fille. Tout cela avait une apparence de vraisemblance telle que si Beruto ne nous avait pas regardés en souriant, nous eussions cru Yvan sur parole.

Or voici le dialogue qui s'est établi entre Koloukine et Yvan. Je le transcris fidèlement.

– Ainsi, mon cher Yvan, c'est ton père qui ne veut pas que tu épouses Madeleine ?

– C'est lui.

– C'est lui aussi qui a donné l'ordre à cet homme de faire ce qu'il a fait ?

– Oui.

– Tout cela est parfaitement clair.

– N'est-ce pas, reprend Yvan, que cet homme est coupable ?

– Sans doute.

– Et il a mérité la mort ?

– Deux fois plutôt qu'une.

Mais comme Yvan reprenait ses pistolets, Koloukine lui arrêta le bras.

– Seulement, dit-il, écoute-moi bien.

– Parle…

– Si tu tues cet homme, tu te prives d'un témoin.

– Ah !

– Sans doute. Tu veux retrouver Madeleine ?

– Oui.

– Tu veux l'épouser ?

– Certainement.

– Or, pour cela, il te faut le consentement de ton père.

– Ou de l'empereur, s'écria Yvan, invoquant le vieil usage russe qui veut qu'en certains cas, l'autorité du czar soit substituée à celle du père de famille.

– Raison de plus pour ne pas tuer cet homme.

– Mais pourquoi ?

– Parce que lorsque tu auras retrouvé Madeleine, tu retourneras à Pétersbourg et tu la présenteras au czar, en lui racontant l'odieuse conduite de ton père, appuyée par la déclaration du moujik.

Ce raisonnement produisit sur notre fou un revirement.

– Tu as parfaitement raison, dit-il.

C’est comme cela que Koloukine a sauvé la vie au malheureux moujik, qui était à demi mort de peur déjà, et qui, depuis lors, n’a pas encore retrouvé l’usage de la parole. Maintenant tu devines le reste : nous avons ramené Yvan chez moi. J’ai pu le garder deux jours, mais le troisième, il voulut partir. Heureusement, je lui ai donné un compagnon de route qui aidera Beruto à veiller sur lui. Ce compagnon, tu le devines, n’est autre que notre gentilhomme français, ce vieillard encore vert qui répond au nom de Morlux.

Par une de ces bizarreries que la folie seule peut expliquer, Yvan l’a pris en grande amitié, et il a en lui une confiance extrême. De plus, il a pardonné au moujik son crime imaginaire et il l’a attaché à sa personne. Or donc, ce matin, M. de Morlux, Beruto et le moujik sont partis pour Varsovie, escortant ce pauvre Yvan, qui n’est fou que lorsqu’il parle de Madeleine. M. de Morlux connaît à Paris un médecin aliéniste qui fait des cures merveilleuses. Il espère faire guérir Yvan.

J’ai pensé, mon cher comte, que tous ces détails t’amuseraient, ainsi que la blonde Vasilika, dont tu vas être l’heureux esclave – une femme comme elle n’a pas de mari – et je te les envoie en te serrant cordialement les mains.

Prince MAROPOULOF.

C’était de la meilleure foi du monde que le jeune prince russe avait écrit cette lettre. Comme on le voit, M. de Morlux triomphait une fois encore !

XLI

Ainsi que le prince Maropoulof l'a écrit à son ami le comte Kourof, M. de Morlux voyage en compagnie d'Yvan. Le jeune officier, qui ne peut se douter qu'on le veuille faire passer pour fou, continue à entretenir le vicomte de son amour pour Madeleine. Leur traîneau court sans relâche. Il a traversé la Bérésina, il a franchi la frontière de la Russie proprement dite. Maintenant, le voici en Pologne, et le matin du troisième jour, il entre à Varsovie. M. de Morlux, qui ne peut restituer Hermann à sa femme et à ses enfants, et n'a cependant nulle envie d'aller leur conter que Rocambole l'a jeté aux loups comme un quartier de porc ou de chevreau, M. de Morlux se dispenserait bien, au besoin, de s'arrêter à Varsovie. Cependant, il espère trouver des lettres de France à la poste, et il y court, laissant Yvan dans un hôtel.

En effet, deux lettres attendent M. de Morlux dans les bureaux. L'une est de son frère. L'autre lui arrache un tressaillement, car il a reconnu l'écriture de Timoléon. Or, Timoléon lui a écrit qu'il s'embarquait pour l'Amérique, et pourtant cette lettre est timbrée de Paris.

Néanmoins, M. de Morlux domine sa curiosité, et il ouvre tout d'abord la lettre de son frère. Cette lettre est ainsi conçue :

« Mon cher Karle,

« Je vous écris à Varsovie, et cependant quelque chose me dit que vous êtes à Paris. Me trompé-je ? je n'en sais rien ; mais l'épouvante s'est emparée de moi de nouveau.

« Karle, mon frère, à mesure que les jours s'écoulent, le remords pénètre plus avant dans mon cœur ; s'il en est temps encore, arrêtons-nous.

– Mais qu'a-t-il donc encore, cet imbécile ? murmura le vicomte Karle, interrompant sa lecture. Avec les années, Philippe est devenu un véritable trembleur…

Et il continua :

« Vous n'êtes pas père, Karle, et il y a des douleurs infinies que vous ne pouvez pas comprendre. Karle, je souffre mille morts, car je sais que mon fils est à Paris et qu'il me fuit. C'est justice ! N'avons-nous pas détruit son bonheur ? Il aimait Antoinette Miller, la fille de notre malheureuse sœur. Et vous avez tué Antoinette ! Du moins vous me l'avez dit…

« Et cependant un doute étrange m'étreint ; un doute qui achève de m'épouvanter. Antoinette est-elle bien morte ? Les gens qui vous ont vendu si cher un repos que je ne partage pas, moi, ne vous ont-ils pas trompés ? Écoutez. Voici un mois que vous êtes parti. Il y a donc plus d'un mois qu'Antoinette est morte. Or, après votre départ, je me suis attendu, jour et nuit, à toute heure, à voir arriver Agénor, à le voir entrer chez moi comme une tempête et à voir éclater son désespoir. Il était à Angers, me disiez-vous, blessé d'un coup d'épée qui le retiendrait forcément loin de Paris pendant quelques jours. Il n'en était

rien. Agénor est revenu à Paris le jour même de votre départ. Ce n'est point de ma part une supposition, c'est une certitude, comme vous allez voir. Je boite encore, mais je puis sortir et monter en voiture. Tous les jours, vers midi, je me fais conduire au soleil, soit aux Champs-Élysées, soit sur les boulevards. Il y a huit jours, ma calèche a été prise dans un embarras de voitures. L'écheveau était embrouillé ; il nous, a fallu un bon quart d'heure pour nous dégager.

« Tout à coup mon regard a rencontré un autre regard qui partait du fond d'un fiacre. J'ai reçu au cœur comme une décharge électrique.

« C'était Agénor. J'ai appelé, j'ai crié… Mais les voitures se sont croisées de nouveau, et il m'a été impossible, malgré les ordres donnés à mes gens, de retrouver le fiacre dans lequel était mon fils.

« Alors j'ai cru qu'il arrivait et que je le verrais le soir même. Je suis rentré en toute hâte ; mais Agénor n'est point venu, ni ce jour-là, ni les jours suivants… Et cependant il est à Paris !

« À notre dernière entrevue, il a été pourtant rempli de tendresse pour moi… Et il me sait malade… Et il ne vient pas ! Je ne l'ai entrevu que l'espace d'une minute, et cependant il m'a semblé qu'il n'avait pas le visage consterné d'un homme qui a perdu pour toujours la femme qu'il aime. Quel est ce mystère ? J'ai vainement essayé de l'approfondir et n'ai rien pu apprendre, si ce n'est qu'Agénor est à Paris depuis un mois. Son valet de chambre demeure rue de Surène et le voit presque tous les jours. Agénor vient en fiacre chercher ses lettres, puis il s'en retourne ; personne ne sait où il va. Pourquoi n'est-il point venu ? Ce silence, ce soin qu'il met à se cacher achèvent de jeter le trouble et l'épouvante dans mon cœur.

« Frère, ma lettre vous rejoint en Russie. Si vous n'avez pas encore mis à exécution vos infâmes projets, arrêtez-vous… repentons-nous… peut-être en est-il temps encore ? Mais il me semble que la main de Dieu pèse déjà sur nous, et que quelque épouvantable châtiment nous est réservé. Mes nuits sont peuplées de fantômes. Je crois revoir notre sœur. Je crois toujours entendre les paroles du Dr Vincent et voir son front dévasté. Écoutez, mon frère, peut-être pourrons-nous réparer encore une partie du mal que nous avons fait. Si vous épousiez cette jeune fille dont vous avez juré la perte ?… »

À ces dernières lignes de la lettre de M. Philippe de Morlux, Karle tressaillit et pâlit. Puis il froissa la lettre avec colère.

– J'y ai pensé avant toi, murmura-t-il. Malheureusement ce prince Yvan…

Et M. de Morlux songe avec rage à ce naïf Yvan Potenieff, qui l'a pris en grande amitié et le fait confident de son amour pour Madeleine.

– Ce Philippe est idiot, murmura enfin M. de Morlux, et je vois bien qu'on ne peut plus compter sur lui. Voilà ce que l'amour paternel fait d'un homme qui jadis ne reculait devant rien.

Et, tout en haussant les épaules, le vicomte ouvrit la seconde lettre :

TIMOLÉON

À Monsieur le vicomte Karle de Morlux.

Poste restante.

Varsovie. Pologne.

« Monsieur,

« Tandis que vous partiez pour la Pologne, qui est la grand-route de Russie ; tandis que vous alliez à la recherche de M^lle^ Madeleine Miller, votre serviteur allait s'embarquer pour l'Amérique.

« J'emportais mes économies et vos cinquante mille francs. J'emmenais avec moi ma fille, mon seul, mon unique, mon véritable trésor. Si je n'avais pas eu une fille, ce gredin de Rocambole ne nous aurait pas joués par-dessous la jambe. Heureusement, j'avais laissé à Paris des agents qui avaient pour mission de le surveiller. Si je vous disais que vos intérêts seuls me guidaient vous ne me croiriez pas. Aussi me bornerai-je à vous dire que l'instinct de la vengeance m'a poussé.

« Le matin du jour où j'allais m'embarquer, j'ai reçu de Paris le télégramme suivant : « Rocambole a quitté Paris et la France ; il court, sur les traces de M. de Morlux. »

« J'ai cédé à la tentation. Au lieu de m'embarquer, j'ai mis ma fille en lieu sûr et je suis parti. C'est-à-dire que j'ai passé le détroit et que vingt-quatre heures après j'étais à Paris. Rocambole n'est pas un mince adversaire. Il est fort possible que vous ne lisiez jamais ma lettre et que notre terrible ennemi se défasse de vous à l'étranger. Mais il est possible aussi que vous parveniez à lui échapper. Et alors, écoutez : votre neveu, M. Agénor de Morlux, et M^lle^ Antoinette Miller vivaient fort heureux et attendaient le retour de Rocambole et l'arrivée de M^lle^ Madeleine pour s'épouser. J'ai jeté quelque amertume dans la coupe de miel où ils trempaient leurs lèvres, et Antoinette est à nous une fois encore. Je ne veux pas vous en dire davantage ni vous laisser la joie de la surprise. Quoi qu'il en soit, si vous revenez à Paris, veuillez vous faire conduire sans retard rue de Londres, n° 2, où on vous en dira plus long. Vous demanderez à voir M. Guépin, homme d'affaires.

« Je suis avec respect, monsieur le vicomte,

« Votre tout dévoué,

« Timoléon. »

Après la lecture de cette lettre, M. de Morlux demeura un moment comme abasourdi.

– J'ai peur de rêver, murmura-t-il enfin. Puis il la relut une seconde fois :

– Non, non, dit-il, c'est bien vrai… Timoléon n'est pas homme à être revenu à Paris pour rien, et s'il me l'écrit, c'est qu'Antoinette est de nouveau en notre pouvoir !

« À Paris, donc ! à Paris sur-le-champ !

Une heure après, M. de Morlux avait quitté Varsovie. Yvan l'accompagnait toujours.

LA MAISON DE FOUS

I

Il est nécessaire, pour comprendre les événements qui vont suivre, de savoir dans quelles conditions Rocambole et Vanda, allant au secours de Madeleine, avaient quitté Paris. M. de Morlux était parti ; son frère, déjà bourrelé par le remords – Rocambole le savait –, n'agissait qu'avec répugnance et sous l'influence fatale qu'il exerçait sur lui. Timoléon, sous le coup d'un mandat d'amener, avait dû quitter Paris et la France.

Antoinette ne courait donc aucun danger sérieux. Cependant Rocambole n'avait pas cru pouvoir quitter Paris sans prendre les précautions les plus minutieuses. Quand la jeune fille fut revenue à elle et sortie de son long et léthargique sommeil, Rocambole envoya chercher une voiture par Milon. Cette voiture, du reste, arrêtée d'avance, attendait depuis longtemps dans l'avenue de Saint-Ouen. On y transporta Antoinette, trop faible encore pour pouvoir marcher. C'était un fiacre à quatre places. En se serrant, on y pouvait tenir six. Vanda et la belle Marton s'assirent auprès de la jeune fille. Milon monta à côté du cocher. Rocambole et Agénor se placèrent sur la banquette du devant, au rebours, comme on dit. Et le fiacre partit. Où allait-il ? C'était Milon qui guidait le cocher par ses indications. Le fiacre prit le boulevard extérieur, gagna la barrière de l'Étoile et descendit à Auteuil par l'avenue de Saint-Cloud. Agénor et Antoinette se tenaient les mains et ne se préoccupaient pas de la route qu'on leur faisait suivre. N'étaient-ils pas réunis ? Enfin, le fiacre s'arrêta. Agénor mit alors sa tête à la portière et vit une petite maison isolée au milieu d'un grand jardin, dans une rue déserte ou à peu près. Les premières lueurs de l'aube glissaient dans le ciel, et Rocambole, tirant sa montre, dit en souriant :

– Nous avons l'air de gens qui reviennent de soirée.

– Est-ce ici que nous demeurons ? demanda Agénor.

– Oui.

Le jeune homme prit Antoinette dans ses bras, sauta lestement à terre et traversa le jardin, précédé par Rocambole. La maison n'était, à vrai dire, qu'un petit pavillon d'un seul étage, élevé au-dessus d'un rez-de-chaussée. Rocambole en avait les clés. Cependant un petit filet de fumée montait au-dessus du toit, et la tiède atmosphère du vestibule apprit à Agénor que la maison était habitée. En effet, une porte s'ouvrit aussitôt après la porte d'entrée, et, dans un rayon de lumière, Antoinette aperçut la bonne mère Philippe qui jeta un cri en la voyant. Antoinette glissa des bras d'Agénor et eut la force de se tenir debout et de marcher. Au bout du vestibule, il y avait un petit salon, et, dans ce salon, M^{me} Raynaud.

– Maman ! s'écria Antoinette, qui s'arracha aux naïfs embrassements de la mère Philippe, pour sauter au cou de la vieille institutrice.

La bonne dame serra Antoinette sur son cœur et éclata en sanglots.

– Ah ! murmura-t-elle, je croyais que je mourrais sans te revoir. Si tu savais ce que j'ai souffert…

– Madame, reprit Rocambole qui s’était arrêté respectueusement sur le seuil, hier encore vous étiez prisonnière et séparée de votre fille adoptive, aujourd’hui vous voilà réunies, et, je l’espère bien, rien ne vous séparera désormais.

Comment M^me^ Raynaud était-elle là ? C’est ce qu’elle expliqua en quelques mots à Antoinette. Elle était demeurée pendant huit jours prisonnière, sous la garde du jardinier de M. de Morlux.

À toutes ses questions, cet homme opposait un silence absolu.

Où était-elle ? chez qui ? Pourquoi ne la réunissait-on pas à sa chère Antoinette ?

Elle n’avait rien pu savoir. Les croisées de la chambre où on l’avait conduite étaient cadenassées, la porte fermée au verrou. Mais cette nuit-là même, à neuf heures du soir environ, tandis qu’elle se lamentait, en proie à la plus vive inquiétude sur le sort d’Antoinette, et cherchant vainement la cause de sa propre captivité, la fenêtre avait été brisée ; deux hommes étaient entrés dans la chambre et lui avaient dit, en la prenant dans leurs bras :

– Ne criez pas, nous venons vous sauver !

À demi morte de frayeur, M^me^ Raynaud avait été enlevée par ces deux inconnus, jetée dans un fiacre et emmenée dans cette maison où l’attendait la mère Philippe, qui l’avait rassurée sur-le-champ. Or, tandis qu’Antoinette s’abandonnait à de tendres embrassements avec M^me^ Raynaud, Rocambole avait pris à part Agénor de Morlux.

– Monsieur, lui dit-il alors, vous savez nos conventions ?

– Oui, monsieur, répondit Agénor en baissant la tête.

– Je ne vous ai rendu Antoinette qu’à la condition que vous m’obéiriez.

– Je suis prêt, dit simplement Agénor.

– Écoutez-moi bien, continua Rocambole, vous savez que mademoiselle a une sœur ?

Agénor fit un signe de tête affirmatif.

– Madeleine, continua Rocambole, court les mêmes dangers qu’a courus Antoinette.

Agénor tressaillit.

– Vous pensez bien, reprit le *maître* avec ironie, que votre oncle qui croit Antoinette morte ne s’en tiendra pas là. C’est à Madeleine, à présent.

– Mais je la défendrai, moi ! s’écria le jeune homme.

– Ce n’est pas vous, c’est moi.

– Pourquoi ?

– Vous devez m’obéir, répéta Rocambole.

– C’est vrai.

– Je vous ai promis de respecter votre nom ; je vous ai promis de pardonner à votre père, ou plutôt de faire que les deux pauvres jeunes filles lui pardonnent par amour pour vous. Mais vous m’avez, en échange, abandonné le vicomte Karle de Morlux.

Agénor courba la tête et se tut.

– Or, continua Rocambole, savez-vous où il est, votre oncle ?

– Non.

– Il est sur la grande route de Russie.

– Dites-vous vrai ?

– Il quitte Paris, persuadé qu'Antoinette est morte ; il va au-devant de Madeleine… Vous comprenez pourquoi ?

Et Rocambole eut un sourire sinistre. Puis il poursuivit en posant sa main sur le bras d'Agénor :

– Vous aimez Antoinette et Antoinette vous aime. Mais vous êtes réunis en vain : tant que votre oncle sera de ce monde ou n'aura pas été mis dans l'impossibilité absolue de nuire, votre bonheur ressemblera à un de ces châteaux de cartes que renverse le souffle d'un enfant.

Agénor regardait Rocambole et la parole grave et pour ainsi dire prophétique de celui-ci pénétrait lentement dans son cœur.

– Votre oncle, reprit Rocambole, est donc parti. Mais il a des agents dévoués, des misérables comme lui qui vont s'attacher à vos pas et chercheront à pénétrer le mystère de votre existence. Malheur à vous, malheur à nous tous, si Antoinette n'est pas morte pour le monde entier. Je vous ai amenés ici l'un et l'autre, parce que votre oncle s'étant servi de la maison d'Auteuil pour tendre un piège à M^me^ Raynaud, Auteuil est le dernier endroit du monde où il songerait à vous chercher. Cependant, il ne faut pas, tant que je serai absent…

– Comment interrompit Agénor, vous aussi vous partez ?

– Oui. Je vais en Russie. Comprenez-vous ?

– Défendre Madeleine, murmura Agénor.

– Tant que je serai absent, poursuivit Rocambole, Antoinette ne doit pas sortir.

– Je vous le promets.

– Vous ne devez pas voir votre père.

– Je ne le verrai pas, dit Agénor, que le nom seul de son père épouvantait maintenant.

« Et… Madeleine ?… ajouta-t-il en tremblant.

– J'espère bien la sauver, répondit Rocambole avec cet accent de conviction profonde qu'il savait faire passer de son cœur et de son esprit dans l'esprit et le cœur des autres.

Deux heures plus tard, Rocambole et Vanda montaient en chemin de fer. Ils allaient suivre M. Karle de Morlux à vingt-quatre heures de distance. Milon les avait accompagnés jusqu'à la gare.

– Souviens-toi de mes ordres, lui dit le maître.

– Je n'oublie rien, répondit Milon.

– Veille jour et nuit, comme un chien fidèle, comme un dragon.

– Je veillerai.

Et Rocambole était parti, emportant cette promesse.

Maintenant, on sait ce qui s’était passé en Russie, et comment Rocambole et Vanda avaient sauvé Madeleine. Or, un mois, jour pour jour après leur départ, Rocambole et Vanda revenaient à Paris où ils ramenaient la sœur d’Antoinette. À Cologne, où le train s’arrête quelques minutes, Rocambole expédia une dépêche à Milon :

« Nous arrivons à quatre heures du matin, demain. Sois à la gare du Nord. »

Or, à quatre heures du matin, les gens qui viennent attendre les voyageurs sont rares. En descendant de wagon, Rocambole chercha Milon des yeux, sous la gare d’abord, puis dans les salles d’attente, puis au-dehors… Milon n’y était pas. Et de vagues et sinistres pressentiments assaillirent alors Rocambole.

II

Donc, Rocambole et Vanda arrivaient à Paris, ramenant Madeleine, et croyant trouver Milon à la gare. Mais Milon n'y était pas. L'inquiétude de Rocambole, quelque soin qu'il prît pour la dissimuler, n'échappa point à Vanda. Cependant, Milon pouvait être en retard, et pour tromper son angoisse, Rocambole mit une certaine lenteur à réclamer ses bagages, espérant ainsi donner à son vieux compagnon le temps d'arriver. Mais Milon ne vint pas, et le train était cependant arrivé depuis trois quarts d'heure. Alors Rocambole, qui ne voulait pas effrayer Madeleine, dit tout bas à Vanda :

– Il est arrivé un malheur.

Vanda tressaillit.

– Milon est mort ou il est prisonnier. C'est impossible autrement. Madeleine songeait à sa chère Antoinette qu'elle allait revoir, et ne devina point entre ses deux compagnons de voyage un échange de paroles sinistres.

– Écoute, dit Rocambole, il ne faut pas s'exposer à aller à Auteuil avec cette jeune fille.

– Mais… où la conduire ?

– Villa Saïd, chez nous, c'est-à-dire chez le major Avatar. C'est un lieu d'asile impénétrable, et la police ne viendra pas nous y chercher.

– Mais, dit Vanda, nous lui avons promis de la conduire, aussitôt arrivée, auprès d'Antoinette ; et elle y compte…

– Je n'avais pas prévu cette absence incompréhensible de Milon. Au reste, il n'y a pas trois quarts d'heure de voiture, aller et retour, de la villa Saïd à Auteuil.

Et Rocambole, s'adressant à Madeleine, lui dit :

– Mademoiselle, je dois vous avouer maintenant que lorsque nous avons quitté Paris, madame et moi, pour aller à votre recherche, nous avons laissé votre sœur dans une anxiété mortelle. Elle avait été très malade ; elle doit être souffrante encore, et, par conséquent, je crains pour elle l'émotion violente qu'elle éprouverait en vous revoyant, si elle n'y était préparée.

– Eh bien ? dit Madeleine inquiète.

– Je vais vous conduire chez moi et vous laisserai en compagnie de madame, poursuivit-il en montrant Vanda… Puis, je me hâterai de courir à Auteuil, et je préviendrai votre sœur de votre retour.

– Comme tout cela sera long ! murmura Madeleine.

– Moins que vous le croyez, dit Rocambole. Je vous la ramènerai au besoin.

Les bagages des trois voyageurs avaient été chargés sur un de ces petits omnibus attelés de deux poneys bas-bretons qui font un service d'enfer dans les rues de Paris. Rocambole qui, en quittant la Pologne et en entrant en Prusse où il avait pris les chemins de fer, était redevenu le major Avatar, personnage russe d'importance, y fit monter les deux femmes et prit place auprès d'elles… Trois quarts d'heure après, l'omnibus rentrait dans la villa Saïd. C'était là, comme on s'en souvient, qu'à son arrivée à Paris le major Avatar et celle qui passait pour sa femme étaient descendus dans un petit hôtel confortablement meublé. En leur absence, ils avaient laissé une femme de chambre et un domestique. Ce dernier n'était autre que Noël, dit Cocorico. Noël accourut ouvrir. Rocambole le regarda et s'aperçut qu'il était fort pâle.

– Qu'as-tu donc ? lui dit-il.

– Je ne sais pas ce que Milon est devenu, répondit Noël.

Rocambole s'attendait sans doute à cette nouvelle, car il poussa brusquement Noël dans un petit salon, à droite du vestibule, s'y enferma avec lui et dit :

– Parle ! que sais-tu ?

– Rien… Il y a huit jours que Milon n'est venu…

Or, il est nécessaire d'expliquer que Rocambole, qui avait installé à la maison d'Auteuil pour garder Antoinette, le fidèle Milon, avait jugé inutile d'indiquer à Noël, au Bonnet vert et à Jean le Boucher l'endroit où se trouvait cette maison. Seulement, Milon avait ordre de venir tous les jours à la villa Saïd voir si le maître ne lui avait pas écrit. Pour Noël, comme pour Milon, comme pour les autres, les volontés de Rocambole étaient indiscutables.

Le maître n'avait pas voulu qu'un autre que Milon connût la retraite de M^lle^ Antoinette Miller. Cela suffisait. Milon n'aurait pas dit, la tête sur le billot, où était la maison. Noël aurait coupé sa langue avec ses dents et l'aurait avalée plutôt que de le demander. Or, Rocambole, pendant son voyage, avait écrit trois fois à Milon, une première fois de Berlin, une seconde fois de Vilna, une troisième de Varsovie. La dernière de ses lettres était antérieure à sa première rencontre avec Madeleine. Depuis, les événements qui s'étaient succédé avec une rapidité fiévreuse ne lui avaient pas permis d'écrire. La dernière fois que Milon était venu, il avait dit à Noël :

– Je suis bien inquiet, j'ai grand-peur que le maître n'ait pas retrouvé ma chère Madeleine. Je reviendrai demain, et tous les jours, jusqu'à ce que nous ayons une lettre.

Mais le lendemain il n'était pas revenu, et, depuis huit jours, Noël l'attendait vainement. Il avait cependant été partout où Milon pouvait aller, chez le Boucher, chez Rigolo, et à la gargote où le Bonnet vert prenait ses repas. Nulle part on n'avait vu Milon. Noël, qui avait jadis fait partie du club des Valets de cœur, était cependant homme à trouver, comme on dit, une aiguille dans une botte de foin. C'est-à-dire que s'il avait voulu chercher dans Paris et aux environs la maison où Rocambole avait caché Antoinette, et que, par conséquent, Milon habitait, il l'aurait trouvée en moins de trois jours. Mais Rocambole ne l'avait pas autorisé à cette recherche, et Noël n'avait pas bougé. Le maître avait écouté sans mot dire tous les renseignements que lui avait donnés Noël, lequel lui avait représenté le télégramme envoyé de Cologne et que, par conséquent, Milon n'avait

point reçu. Tandis que Noël parlait, on déchargeait les malles, et Vanda, qui partageait l'inquiétude de Rocambole et voulait à tout prix la dissimuler à Madeleine, conduisait celle-ci au premier étage de la maison et l'installait dans sa propre chambre. Rocambole disait à Noël :

– Peut-être Milon est-il malade…

– Peut-être est-il mort, répondit Noël.

– Mais de quoi ?

– Vous savez, il avait un cou de taureau et le visage très rouge. Un coup de sang est si vite venu…

Rocambole fronça le sourcil.

– Je crains un malheur plus grand encore, dit-il.

– Quoi donc ? fit Noël en tressaillant.

Mais Rocambole ne s'expliqua pas. Il était alors six heures du matin et le jour commençait à poindre. Rocambole quitta Noël, monta auprès de Madeleine et lui dit :

– Je vais voir votre sœur.

– Et vous la ramènerez ? s'écria la jeune fille avec joie.

– À moins qu'elle ne soit trop souffrante encore, et dans ce cas je viendrai vous chercher.

Rocambole monta dans le petit omnibus qui était demeuré à la porte, et dit au cocher :

– Conduisez-moi à Auteuil et marchez rondement, je suis pressé. En même temps, pour stimuler son zèle, il lui mit vingt francs dans la main. L'omnibus passa devant la grille du bois de Boulogne en traversant l'avenue de l'Impératrice, et s'engagea dans le chemin de ronde des fortifications. Vingt minutes après, il arrivait à Auteuil, rue de la Fontaine, et s'arrêtait à la grille de ce pavillon où Rocambole avait laissé Antoinette et Agénor. Rocambole descendit de voiture et sonna. Le jardinier, qui n'était autre que le père Philippe, accourut. Rocambole respira en voyant le père Philippe.

– Milon, où est Milon ? demanda-t-il.

Au bruit de la sonnette, une fenêtre s'était ouverte au premier étage du pavillon, encadrant une tête d'homme. C'était Agénor.

– J'ai eu une fausse alerte, se dit Rocambole. Tout va bien. Et il répéta la question.

– Où est Milon ?

– Mais, monsieur, répondit le père Philippe avec émotion, vous le savez mieux que nous.

Rocambole pâlit.

– Voici huit jours qu'il est parti… pour vous rejoindre…

– Moi !…

– Avec M^{lle} Antoinette.

Rocambole fit un pas en arrière. En ce moment, Agénor accourut.

– Ah ! dit-il avec émotion, vous me la ramenez.

– Mais qui donc ?…

– Mais… elle… Antoinette !…

– Vous êtes fou !

Et Rocambole devint livide. Puis il saisit vivement le bras du jeune homme et lui dit :

– Mais parlez, parlez donc !… Que s’est-il passé ?

Agénor, frappé de stupeur, le regardait et ne comprenait pas.

– Parlez ! répéta Rocambole d’une voix rauque, où est Milon ?

– Parti.

– Antoinette ?

– Partie avec lui.

– Mais quand ? mais pour où ?

– Pour Cologne, où vous leur donniez rendez-vous, et où, disiez-vous dans votre dépêche, vous étiez retenu par l’indisposition de Madeleine, dit le père Philippe.

Agénor avait ouvert son paletot et tiré de sa poche un télégramme portant ces mots :

« Cologne, midi et demi.

« Milon partira avec Antoinette, ce soir, train de dix heures.

« Retenus à Cologne, Madeleine malade.

« Autrement, tout sauvé.

« Major AVATAR. »

La dépêche était vieille de huit jours. Rocambole poussa un cri et tournoya sur lui-même comme un arbre déraciné par le feu céleste.

– Je n’ai pas écrit ce télégramme ! dit-il.

III

Il y eut entre ces trois hommes un moment de stupeur, de folie et de vertige. Rocambole lui-même, l'homme fort par excellence, et qui opposait d'ordinaire un front calme à l'orage, Rocambole se fit mentalement les deux raisonnements suivants : évidemment, d'abord, Antoinette était tombée une seconde fois au pouvoir de ses ennemis. Mais ces ennemis, quels étaient-ils ? Était-ce le père d'Agénor ou M. Karle de Morlux ? Était-ce Timoléon ? M. Karle de Morlux était mort, c'était chose à peu près certaine pour Rocambole. Le baron Philippe de Morlux, homme sans initiative, et qui n'avait jamais agi que sous l'influence diabolique de son frère, était-il bien homme à faire disparaître Antoinette ? Restait Timoléon… Mais Timoléon n'avait pu revenir en France sans courir le risque d'être arrêté. Et puis, Timoléon était-il homme à se mesurer de nouveau avec Rocambole ? Ce dernier, en se posant ces diverses questions en présence du père Philippe consterné et d'Agénor qui se demandait s'il n'était pas le jouet d'un rêve – ce dernier, disons-nous, examinait le télégramme. Les timbres étaient authentiques. La dépêche avait bien été expédiée de Cologne. Agénor et le père Philippe regardaient Rocambole, muet et sombre, comme l'accusé regarde le juge qui va prononcer une sentence. Mais Rocambole se taisait. Enfin Agénor eut une explosion de douleur !

– Ah ! dit-il, Antoinette est morte !

– Je ne sais pas…, dit Rocambole.

Et comme un frisson parcourait tout le corps d'Agénor et que ses genoux pliaient, Rocambole se redressa tout à coup :

– La bataille est engagée de nouveau, dit-il ; et il faut vaincre ! c'est-à-dire qu'il faut retrouver Antoinette et Milon.

Agénor eut alors en lui une foi profonde et vivace.

– Oh ! s'écria-t-il, vous les retrouverez, j'en suis sûr !

Rocambole avait reçu le coup de foudre, et il n'était pas tombé. Dès lors, il retrouvait sa froide énergie, son intelligence merveilleuse et le calme qui ne l'abandonnait jamais complètement.

– Monsieur, dit-il à Agénor, je veux savoir exactement, minutieusement, tout ce qui s'est passé.

En présence de ce sang-froid, Agénor retrouva le sien.

– Il y a aujourd'hui huit jours, dit-il, nous étions à table, et sept heures venaient de sonner. Nous entendons la cloche de la grille, le père Philippe court ouvrir, et, un peu étonnés, nous voyons entrer et traverser le jardin, un employé du télégraphe. La dépêche était pour M. Bordoni, comme on appelle Milon maintenant. Il la lut et la passa à Antoinette. Antoinette se leva tout émue et dit :

« – Partons !

« Je voulais partir aussi, je ne voulais pas abandonner ma chère Antoinette, mais Milon me dit :

« – Vous avez promis d'obéir au maître. Si le maître voulait que vous fussiez du voyage, il l'aurait écrit.

« J'ai insisté ; mais Milon n'a pas voulu.

« Alors Antoinette, toute bouleversée de savoir sa sœur malade, m'a promis de m'écrire de Cologne, dans trois jours.

– Et elle ne vous a pas écrit ?

– Mais si, répondit Agénor.

Et il tendit une lettre à Rocambole.

L'adresse, le corps de la lettre, tout cela paraissait être l'écriture d'Antoinette. Agénor s'y était trompé. Mais Rocambole ne s'y trompa point, lui.

– Tonnerre ! exclama-t-il, je sais d'où part le coup maintenant.

– Mais cette lettre n'est donc pas d'Antoinette ? s'écria Agénor de Morlux.

– Non.

Et Agénor relisait ce message, qui n'avait que quelques lignes et était ainsi conçu :

« Mon bien-aimé,

« Nous sommes arrivés à Cologne ce matin, Milon et moi. Quelques minutes après, j'étais dans les bras de ma chère Madeleine. La pauvre enfant a tant souffert que sa santé est sensiblement altérée. Le *maître* a dû s'arrêter à Cologne pour lui laisser prendre quelques jours de repos. Cependant ma vue lui a fait un bien infini, et j'espère que dans trois ou quatre jours nous pourrons nous mettre en route pour Paris. »

Suivait une demi-page de tendresse et d'effusion à l'adresse d'Agénor. Rocambole reprit cette lettre et l'examina de nouveau attentivement.

– Monsieur, dit-il enfin, je vous répète que cette lettre n'est pas d'Antoinette Miller ; c'est l'œuvre d'un habile faussaire, et ce faussaire, je le connais.

Un nom étrangla Agénor en traversant sa gorge et vint mourir sur ses lèvres :

– Mon oncle…

– Non, dit Rocambole.

– Qui donc ?

– Un misérable que j'ai épargné et qui se venge. Timoléon ! Mais rien n'est perdu… pas même Antoinette…

Et serrant le bras du jeune homme :

– Écoutez-moi bien, dit-il.

– Parlez…

– Vous allez monter en voiture.

– Bien.

– Vous allez courir chez votre père.

– Après ? fit Agénor en pâlissant.

– Et vous lui direz simplement ces mots : Mon père, si d'ici à demain, je n'ai pas retrouvé Antoinette, je me brûlerai la cervelle.

– J'y vais, dit Agénor.

– Attendez encore, reprit Rocambole, et écoutez-moi. Antoinette n'a dû être l'objet d'aucune violence, j'en suis sûr.

– Ah ! fit Agénor, dont la voix tremblait, qui vous le prouve, mon Dieu ?

– Elle est prisonnière quelque part… Voilà tout… Et je vais vous dire ce qui me le fait supposer.

– J'écoute, murmura Agénor anxieux.

– Timoléon, que je croyais avoir chassé de Paris à tout jamais, y est revenu en mon absence, et il a mis cette absence à profit. Il vous a tendu un piège grossier, à vous et à Milon, et vous y êtes tombés. Milon est en son pouvoir, Antoinette aussi.

– Mais, interrompit Agénor, qui vous a dit que Milon n'a pas été arrêté ?

– Par qui ?

– Par la police, comme forçat évadé.

– Pour cela, dit Rocambole, il faudrait que Timoléon l'eût dénoncé, et Timoléon est lui-même l'objet des recherches de la justice. Mais, ajouta Rocambole, voici ce qui a dû arriver. Mais, d'abord, une explication encore.

– Que voulez-vous savoir ? demanda Agénor.

– Avez-vous accompagné Antoinette en chemin de fer ?

– Non, dit Agénor, Milon ne l'a pas voulu.

– C'est bien. Voici donc, reprit Rocambole, ce qui a dû arriver. Milon et Antoinette sont prisonniers de Timoléon et de sa bande.

– Mais où ?

– Dans un coin quelconque de Paris. Seulement, rassurez-vous ; je retourne Paris comme un gant, et il n'a pas de secrets ni de mystères pour moi quand je le veux bien.

– Mais quel intérêt a-t-il, cet homme, à les garder prisonniers ?

– Il attend le retour de votre oncle.

– Ah !

– Et alors il lui vendra Antoinette, morte ou vive, selon son désir, au poids de l'or.

– Je comprends, fit Agénor frissonnant.

– Seulement, dit Rocambole, rassurez-vous ; votre oncle n’est pas encore de retour. Quant à votre père, il est possible que Timoléon l’ait averti de la capture et alors…

– Alors…, s’écria Agénor, il faudra bien que mon père me le rende !

– Allez ! dit Rocambole.

Il donna une poignée de main au jeune homme et remonta dans son petit omnibus.

– Villa Saïd ! cria-t-il au cocher.

L’omnibus partit au grand trot de ses deux poneys et traversa le bois de Boulogne avec la rapidité du *mailcoach.* Pendant le trajet, Rocambole murmurait avec un accent de sombre ironie qui dénotait chez lui une violente colère :

– Tu as mal fait de revenir à Paris, maître Timoléon, et de te mêler de nouveau de mes affaires. Cette fois, je ne te ferai pas grâce !

Le véhicule qui portait Rocambole entra, au bout de vingt minutes dans la villa Saïd. Rocambole était si préoccupé qu’il ne fit aucune attention à un fiacre qui franchit la grille avant lui. Mais au moment où l’omnibus s’arrêtait devant la porte du petit hôtel, le fiacre s’arrêta aussi. Trois hommes en descendirent. Rocambole les vit et se sentit pâlir. On n’a pas vécu vingt ans de l’étrange vie qu’il avait menée pour ne pas reconnaître sous leurs habits bourgeois un officier de paix et deux agents de police. L’officier de paix s’approcha de lui :

– Monsieur le major Avatar ? dit-il.

– C’est moi, répondit Rocambole un peu ému.

L’officier fit un signe et les deux agents se placèrent auprès de Rocambole.

– Monsieur, reprit l’officier de paix, je suis porteur d’un mandat d’arrestation décerné contre vous.

Rocambole sourit et répondit avec calme :

– Je sais ce que c’est. Le mandat a été décerné à la requête de l’ambassadeur russe. Je suis accusé de me mêler un peu trop de politique et comme j’arrive de Varsovie ce matin…

– Vous vous trompez, monsieur, dit l’officier de paix.

– De quoi peut-on m’accuser alors ? demanda Rocambole que son calme n’abandonna pas.

– D’être un forçat évadé du bagne de Toulon, où il était inscrit sous le numéro *Cent dix-sept,* répondit l’officier de paix, et de vous appeler, non pas le major Avatar, mais *Rocambole.*

IV

Rocambole ne sourcilla pas.

– Monsieur, dit-il à l'officier de paix, on ne discute pas avec un homme porteur d'un mandat de dépôt. Je vous prouverais, clair comme le jour, que vous vous trompez que vous n'en seriez pas moins obligé de me conduire à la Conciergerie. Par conséquent, je ne perdrai pas un temps utile à des inutilités. Seulement, j'ai une grâce à vous demander, et vous ne me la refuserez pas.

– C'est selon, dit l'officier de paix, un peu déconcerté par le calme de Rocambole.

– Soyez tranquille, lui répondit celui-ci, ce que je vais vous demander est fort simple. Je ne veux ni rentrer chez moi, ni prendre mes papiers, ni tenter aucune espèce d'évasion. Je veux vous prier seulement de me laisser embrasser ma femme, là, sur le seuil de ma porte.

Et avant que l'un des deux agents, qui s'étaient placés à ses côtés, eût pu l'en empêcher, Rocambole tira deux fois la sonnette de la porte du petit hôtel. Les deux coups de sonnette avaient sans doute une signification, car ce ne fut pas la porte, mais une fenêtre du premier étage qui s'ouvrit. À cette fenêtre se montra Vanda. Vanda devina tout d'un coup d'œil.

– Viens m'embrasser, lui cria Rocambole.

Et en même temps il ajouta en russe :

– Nous sommes joués. Je vais aller en prison. Antoinette disparue. Toi seule peux tout sauver. Rapporte-moi pilule brune.

En France, un agent de police qui saurait le russe serait considéré comme un être merveilleux. Ni l'officier de paix, ni ses deux hommes ne comprirent donc un mot de cette phrase rapide que venait de débiter Rocambole. D'un autre côté, le major Avatar était si calme, si tranquille, et son attitude respirait une dignité si parfaite, que l'officier de paix hésita à l'emmener avant que Vanda fût descendue. Celle-ci accourut et se jeta dans ses bras.

– Mon enfant, dit alors le major Avatar, la persécution s'acharne après moi. On m'accuse à présent d'être un forçat évadé.

– Il faut s'attendre à tout, dit Vanda en souriant.

Et elle l'embrassa de nouveau.

– Monsieur, dit alors l'officier de paix, hâtons-nous.

Vanda le salua, donna une poignée de main au major et s'éloigna, mais non sans avoir échangé un éloquent coup d'œil avec lui. Les agents firent monter Rocambole dans le

fiacre. Il n’opposa aucune résistance.

– À la Conciergerie ! dit l’officier de paix.

À cette heure matinale, la villa Saïd est à peu près déserte. Il n’y eut guère qu’un cocher qui lavait sa voiture dans une cour voisine et le portier de la villa qui eurent connaissance de l’arrestation. En passant devant la loge de ce dernier, Rocambole dit tout haut :

– L’empereur de Russie est bien bon de me faire un pareil honneur.

Le portier entendit et dut faire cette réflexion qu’on arrêtait le major pour affaire de politique. C’était tout ce que voulait Rocambole. Mais l’officier de paix, après que le fiacre eut franchi la grille, crut devoir protester.

– Vous êtes tout à fait dans l’erreur, dit-il.

– Mais non pas, monsieur, répondit Rocambole.

Le fiacre montait au petit trot l’avenue de l’Impératrice.

– Je vous assure, reprit l’officier de paix, que vous êtes désigné comme un forçat évadé.

– Oui, vous m’avez déjà dit cela. Le forçat qu’à vos yeux je représente a même un singulier nom. Comment avez-vous dit ?

– Rocambole.

– Le nom est joli, fit-il avec indifférence, mais, monsieur, continua le major Avatar avec calme, il faut bien vous dire que la police française ne peut pas ouvertement prêter main-forte à la police russe, et que, pour arrêter un sujet du czar, il faut un prétexte.

– Monsieur, dit l’officier de paix avec indignation, je dois vous imposer silence. Ce que vous dites là est une absurde calomnie, la police française ne se mêle point des affaires du czar.

– Alors, pourquoi m’arrête-t-on ?

– C’est que vous expliquera le juge d’instruction devant lequel je vais vous conduire.

– Vous verrez si je me trompe, ajouta Rocambole, toujours parfaitement calme.

Et, à partir de ce moment, il ne souffla plus un mot et se laissa même mettre la *ficelle* de bonne grâce. On appelle ainsi un fil de laiton qui prend la main droite et dont le gendarme ou l’agent de police qui conduit le prisonnier tient un des bouts. Si celui-ci essayait de se dégager, il aurait littéralement la main coupée. La *ficelle* est une *menotte* polie, et on l’applique généralement aux accusés qui ont une mise à peu près décente et que le cynisme du crime n’a point encore raidis contre la honte. Mais si les lèvres de Rocambole ne remuaient plus, son esprit dévorant d’activité allait son train. Rocambole envisageait sa situation nouvelle sous toutes ses faces. Être arrêté n’était rien. Un homme qui était sorti du bagne de Toulon, avec quatre forçats pour escorte, pouvait bien ne pas se préoccuper outre mesure des murs et des cachots de la Conciergerie. Rocambole ne pensait donc pas à lui… Mais à Milon. À Milon et à ces deux pauvres jeunes filles qui, une fois encore, allaient se trouver sans protection. Vanda était une femme intelligente,

audacieuse, pleine d'énergie, Rocambole le savait. Mais Vanda pourrait-elle soutenir la lutte toute seule ? Noël lui obéissait, et l'ancien forgeron, libre du bagne, était-ce assez de Noël ? Oui, si M. de Morlux avait péri en Russie et si l'on n'avait plus à lutter contre Timoléon. Non, si par miracle M. de Morlux avait échappé à une mort presque certaine et s'il revenait en France. Et Rocambole se disait encore :

– On s'évade du bagne, on s'évade d'une maison centrale, mais on ne s'évade pas de la Conciergerie, où l'on ne fait que passer et où l'on n'a pas le temps de préparer une fuite. Or c'est aujourd'hui samedi, peut-être ne m'interrogera-t-on pas ce matin ? Peut-être le juge d'instruction ne me fera-t-il comparaître devant lui qu'après-demain lundi. C'est bien du temps de perdu. Et pendant ce temps-là, les autres ont besoin de moi.

Et sous son air calme, Rocambole était au supplice. Le fiacre mit une heure à faire le trajet de la villa Saïd à la Conciergerie. Au moment où il s'engouffrait sous la voûte sombre de l'ancien palais de Saint Louis, un homme était tranquillement assis sur le parapet du quai, comme un badaud parisien qui regarde des imbéciles péchant à la ligne ; mais cet homme détourna vivement la tête et plongea dans le fiacre un regard ardent. Un regard que croisa le regard de Rocambole. Et Rocambole tressaillit. Il venait de reconnaître Timoléon. Alors Rocambole comprit ce qui avait dû se passer. Il n'est pas rare qu'un homme que la police recherche demande un sauf-conduit en promettant de faire des révélations importantes. Timoléon avait dû écrire ceci au chef de la Sûreté :

« Si on veut me laisser en liberté, je livrerai Rocambole. »

– Le drôle est plus fort que je ne pensais, murmura Rocambole.

Et il enveloppa Timoléon d'un de ces regards de haine qui promettent une vengeance terrible. Arrivé au greffe, Rocambole dit :

– Je me nomme le major Avatar, et n'ai rien de commun avec l'homme dont il est question dans le mandat de dépôt ; j'espère que je vais être interrogé sur-le-champ, et qu'il me sera permis de me faire réclamer par mes amis.

– Je ne le crois pas, répondit le greffier.

– Par exemple !

– Et voici pourquoi, reprit le fonctionnaire. Vous ne serez pas interrogé aujourd'hui.

– Ah !

– On doit vous confronter avec un homme qui vous a connu au bagne de Toulon.

Rocambole se prit à sourire avec dédain.

– Après ? fit-il.

– Un homme qui a même été votre compagnon de chaîne.

Cette fois, Rocambole eut besoin de toute sa froide énergie pour ne pas laisser échapper un geste d'étonnement et pour ne point pâlir. Ce compagnon de chaîne, n'était-ce pas Milon ?

– Mais, dit-il, pourquoi ne me confronte-t-on pas tout de suite avec lui ?

– C'est impossible.

– Pourquoi ?

– Parce que cet homme a été arrêté à la gare de Valenciennes au moment où il s’apprêtait à passer la frontière, et qu’on le dirige sur Paris de brigade en brigade.

– Et il n’est pas encore arrivé ?

– Non.

– Et, fit Rocambole avec calme, quand arrivera-t-il ?

– Dans deux ou trois jours.

– C’est bien, répondit-il.

Et il se laissa conduire dans le cachot des prisonniers qu’on met au secret. Alors, quand il fut seul, son calme tomba, et il prit sa tête à deux mains et murmura avec désespoir :

– Milon est un imbécile… s’il est arrêté, tout est perdu !

V

Rocambole avait deviné juste en se disant que Timoléon avait dû racheter sa liberté, provisoirement du moins, en offrant de le livrer, lui Rocambole. Voici ce qui s'était passé. Timoléon était un bandit sans foi ni loi. Semblable au chien qui mord la main qui le flatte, il n'avait su aucun gré à Rocambole de lui avoir rendu sa fille. Sa haine pour l'ancien chef des Valets de cœur s'était décuplée, au contraire, au souvenir des angoisses qu'il avait endurées pendant trois jours. La peur, qui l'avait maîtrisé d'abord, avait puissamment réagi sur lui, et s'était changée en fureur. Il avait été joué par Rocambole, joué et roulé comme un enfant. Les gens qui, après avoir été voleurs, se sont faits agents de la police, ont un orgueil semblable à celui d'un grand général. Ils ne pardonnent pas un échec. Et Timoléon, au moment de s'embarquer et de quitter l'Europe, avait eu comme un regret poignant de partir sans être vengé. Tandis qu'il faisait à Liverpool ses derniers préparatifs, un homme à lui présentait à Paris la traite de cinquante mille francs souscrite par M. de Morlux, apprenait que le vicomte Karle avait pris la route d'Allemagne, que Rocambole courait après lui. Deux heures plus tard, Timoléon recevait un télégramme ainsi conçu :

« Morlux parti. Argent touché. Rocambole quitté Paris. »

Cette dernière nouvelle opéra une révolution complète dans les idées et les résolutions de Timoléon. Pendant son séjour à Liverpool, il avait fait connaissance avec une famille irlandaise aux mœurs patriarcales, pauvre comme tous ceux qui sont nés dans la verte Érin, et ne dédaignant pas, au besoin, de faire un petit bénéfice. Timoléon confia sa fille à ces braves gens en leur payant d'avance une pension assez large ; mais, au lieu de s'embarquer, il prit le chemin de fer et revint à Douvres. Là, il engagea, par le télégraphe, une correspondance avec le chef de la Sûreté, à Paris. Le résultat de cette correspondance fut que Timoléon reçut l'autorisation de venir à Paris sans y être arrêté, à la condition qu'il livrerait Rocambole dans le délai d'un mois. Quarante-huit heures plus tard, l'ancien agent de police descendait rue de Londres, chez M. et M^lle^ Guépin. Qu'étaient-ce que ces gens-là ? M. Guépin était un homme d'environ soixante ans, aux moustaches taillées en brosse à dents, aux cheveux droits et courts, toujours boutonné jusqu'au menton et portant à sa boutonnière un ruban de fantaisie que l'homme le plus versé dans les chancelleries de l'Europe aurait eu toutes les peines du monde à classifier. M. Guépin jouait le rôle de colonel dans les tables d'hôte de Montmartre et des Batignolles, où il conduisait chaque soir M^lle^ Guépin, sa fille. Celle-ci était une belle brune piquante, aux allures masculines, au ton hardi et délibéré. De quoi vivaient-ils ? C'était un mystère, bien que le colonel, c'était ainsi qu'on le nommait, prétendît avoir une retraite de deux mille francs. Seulement, on ne l'avait jamais rencontré allant émarger un trimestre. M^lle^ Guépin donnait des leçons de piano, recevait chez elle beaucoup de messieurs, et dans la rue de Londres on prétendait qu'il se faisait chez elle des baccaras monstrueux. Ce fut donc chez ce couple bizarre que Timoléon descendit. En voyage il s'était un peu métamorphosé, s'était

fait des favoris roux, des cheveux roux, un teint d'Anglais et un accent tout à fait britannique. M. et M^lle^ Guépin ne le reconnurent pas facilement. Cependant ils le reconnurent.

– Vous allez me garder chez vous, leur dit Timoléon ; il y a une jolie petite affaire à manigancer.

Le colonel et sa fille n'avaient jamais refusé une jolie affaire. Dès le soir, Timoléon se mit en campagne. Il avait tout un plan dans la tête. Pour retrouver la trace de Rocambole, il fallait retrouver celle des gens qu'il avait servis, c'est-à-dire celle d'Agénor de Morlux et de sa chère Antoinette. Car, bien qu'il n'en eût pas la preuve matérielle, Timoléon était certain qu'Antoinette avait été sauvée. Il l'écrivit à M. Karle de Morlux. Le lendemain, vêtu en facteur des Messageries, il se présenta rue de Surène, au domicile de M. Agénor. Il avait sous le bras un gros sac d'argent et un registre. Cette ruse grossière, inventée par les gardes du commerce, n'a jamais manqué son effet. Le concierge, à qui Agénor avait donné une consigne sévère et qui répondait invariablement à tout visiteur que M. le baron était à Rennes, chez sa grand-mère, s'empressa de dire au prétendu facteur :

– M. le baron sort d'ici ; il est à la campagne ; et peut-être que pour prendre ses lettres il reviendra demain matin entre huit et neuf heures.

Timoléon attendit au lendemain, vit arriver Agénor en fiacre et demeura assis sur un crochet de commissionnaire, au coin de la rue, tant qu'Agénor fut dans la maison. Puis quand le jeune homme remonta en voiture, leste comme un chat, Timoléon se cramponna derrière le fiacre, ainsi qu'eût pu le faire un gamin et se laissa traîner. Une heure plus tard, il savait *de visu* qu'Antoinette n'était pas morte et qu'elle habitait Auteuil sous la protection et la vigilance de Milon. Alors il imagina ce télégramme auquel Antoinette et son vieux serviteur devaient se laisser prendre. Un de ses agents partit pour Cologne, et télégraphia sa dépêche qui parvint au pavillon d'Auteuil à huit heures du soir. Timoléon, vêtu en cocher, était, peu après, à la grille du pavillon avec un fiacre à quatre places, garni d'une galerie pour les bagages. Milon n'était pas perspicace, et il était facile, pour peu qu'on *fit sa figure,* de ne pas être reconnu de lui. Il ne soupçonna point, en montant dans le fiacre, qu'il avait affaire à l'ennemi mortel de celui qu'il appelait le *maître,* à Timoléon que, cependant, il avait vu plusieurs fois. Le fiacre partit et prit la route du chemin de fer du Nord. Antoinette avait fait à la hâte une charmante toilette de voyage. Milon était vêtu comme un bon bourgeois, ou plutôt d'une manière d'intendant. Il appelait Antoinette mademoiselle, et lui témoignait un respect empressé qui désignait suffisamment le vieux serviteur. Timoléon entra dans la cour de la gare, et tandis que les facteurs déchargeaient la caisse d'Antoinette et la valise de Milon, il échangea un rapide coup d'œil avec un homme et une femme qui descendaient d'une voiture de place. C'étaient le *colonel* Guépin et sa fille. Le colonel fumait un cigare, mais il l'avait laissé éteindre. Il alla droit à Milon, qui fumait pareillement, et il lui demanda du feu.

– Partez-vous pour Cologne ? lui dit-il.

– Oui, répondit Milon.

– Avec cette demoiselle ?

Et il montrait Antoinette.

– Oui, dit encore Milon, qui se laissa prendre à l'*air militaire* du colonel.

Celui-ci donnait toujours le bras à sa fille.

Il alla prendre les billets, en même temps que Milon et dit encore :

– Tâchons d'avoir un compartiment réservé ; si nous prenions un coupé ?

– Comme vous voudrez, répondit Milon, qui pensait que le voyage paraîtrait plus agréable à sa chère petite Antoinette.

Le colonel retint un coupé. Il avait le bras long, ce diable d'homme. Il avait fait la connaissance d'un sous-chef de gare à la table d'hôte de M^me^ Paquita, sur le boulevard des Batignolles. Aussi fit-il demander ce fonctionnaire, qui s'empressa d'accourir, salua avec un tendre sourire accompagné d'un tendre soupir la belle M^lle^ Guépin, et se fit un véritable plaisir de conduire les deux hommes, le colonel et Milon, sur la gare, avant l'ouverture des portes de la salle d'attente. Quelques minutes après le train partait, emportant dans le même coupé Milon et le colonel, M^lle^ Guépin, qui répondait au nom romain de Cornélie, et Antoinette, qui pensait à la fois à Agénor qu'elle quittait, à Madeleine qu'elle allait revoir.

Pendant ce temps, Timoléon courait à la préfecture de police.

– Ah ! vous voilà, lui dit le chef de la Sûreté. Eh bien ?

– Je ne tiens pas encore Rocambole, mais je tiens un de ses complices.

– Lequel ?

– Son compagnon de chaîne au bagne de Toulon.

– Milon ?

– Justement.

– Où est-il ?

– Dans le train express qui vient de partir pour Cologne.

Et sur les indications minutieuses de Timoléon le télégramme suivant fut expédié au commissaire de police de la gare de Valenciennes :

« Arrêtez un homme – suivait le signalement exact –, voyageant en coupé, en compagnie d'une jeune fille, d'un ancien colonel et d'une autre jeune personne. Cet homme a un passeport au nom de Baldoni. C'est un forçat évadé appelé Milon. Écrouez-le à Valenciennes et attendez de nouveaux ordres. »

VI

Antoinette était peu communicative, comme la plupart des gens qui ont souffert, et elle se liait difficilement. Néanmoins la perspective de douze heures de wagon adoucit les humeurs les moins sociables, et l'on cause volontiers pour peu qu'on en ait le prétexte et l'occasion. C'est ce qui arriva à Antoinette. *Mademoiselle* Guépin était peut-être un peu masculine, un peu hardie pour une personne de son sexe ; mais elle causait bien et avec aisance. Elle savait un peu de tout, et elle avait ce vernis que donne la fréquentation des hommes riches. Ces soirées de jeu qu'elle donnait chez elle n'avaient pas été inutiles à son éducation. À Creil, première station de l'express allemand, on échangea quelques mots pendant les cinq minutes d'arrêt. Milon causait familièrement déjà avec le colonel. Celui-ci avait deux vêtements, un pardessus orné de ce ruban énigmatique qui eût fait le désespoir des chancelleries, et une redingote dont la boutonnière était ornée d'une rosette multicolore, mais dans laquelle le rouge dominait. Au reste, un domestique en livrée, fourni sans doute par Timoléon pour la circonstance, avait, à la gare de Paris, en lui remettant son châle de voyage et son sac de nuit, appelé l'habitué de la table d'hôte de M^lle^ Paquita, *monsieur le colonel*. Il n'en fallait pas tant pour éblouir Milon. Antoinette elle-même se laissa prendre à la rosette.

Et puis à eux quatre ils occupaient le coupé. À minuit on était à Valenciennes. Le train s'arrêta dix minutes.

– Demain matin nous serons à Cologne, dit le colonel.

Antoinette eut un battement de cœur ; elle songea à Madeleine. La portière s'ouvrit, un employé se présenta :

– Y a-t-il parmi ces messieurs, dit-il, un voyageur du nom de Baldoni ?

– C'est moi, dit naïvement Milon.

– Veuillez descendre…

– Pourquoi donc ? demanda Milon étonné.

– Veuillez entrer chez le chef de gare, dit l'employé qui montrait sur le quai une porte ouverte.

Milon descendit sans défiance et dit :

– C'est peut-être à cause des bagages.

Mais Antoinette eut un pressentiment funeste.

– Je vais avec toi, dit-elle.

Et elle descendit à son tour. Le colonel et sa fille échangèrent un coup d'œil. Puis, le premier dit à Antoinette qui s'élançait, légère, hors du wagon :

– Nous vous accompagnons, mademoiselle.

Milon avait une si grande foi dans Rocambole, il se croyait si bien libéré du bagne depuis que le maître avait voulu qu'il en sortît, qu'il n'eut pas même un soupçon. Il s'imagina même un moment qu'on allait lui communiquer une dépêche de Rocambole, lui écrivant à Valenciennes de ne pas aller plus loin et de rebrousser chemin sur Paris. Dans le bureau du chef de gare, il vit deux gendarmes et un homme vêtu de noir qui était ceint d'une écharpe tricolore. Alors seulement il eut peur et se retourna vers Antoinette. Mais Antoinette le suivait, et le sourire de la jeune fille était pour lui comme un rayonnement protecteur. L'employé qui l'avait fait descendre du wagon le poussa dans le bureau du chef de gare. En même temps, un des gendarmes fit un pas vers la porte, comme s'il eût voulu fermer la retraite à Milon dans le cas où celui-ci aurait voulu fuir. Le commissaire de police se leva et regarda Milon. Cette fois, Milon pâlit.

– Comment vous appelez-vous ? demanda le magistrat.

– Joseph Baldoni, répondit Milon avec hésitation.

– Votre profession ?

– Valet de chambre au service de mademoiselle, dit-il humblement.

Antoinette, toute pâle, était entrée dans le bureau du chef de gare. M. et M^lle^ Guépin l'avaient suivie. Les gendarmes les avaient laissés passer tous trois ; mais après qu'ils eurent franchi le seuil du bureau, ils fermèrent la porte. Antoinette était trop bouleversée pour prendre garde à cette manœuvre inquiétante. Elle ne regardait, elle ne voyait que Milon qui était devenu tout pâle, en écoutant les questions du commissaire de police. Celui-ci reprit :

– Êtes-vous bien sûr de vous nommer Joseph Baldoni ?

– Sans doute, balbutia Milon.

– Ne seriez-vous pas, au contraire, un certain François Milon ?

Milon tressaillit et devina pourquoi on l'interrogeait.

– Je n'ai jamais porté ce nom-là, balbutia-t-il.

– Je le souhaite pour vous, dit le commissaire.

Antoinette, blanche comme une statue, et dont le cœur avait cessé de battre, eut alors un moment d'espoir. Mais cet espoir s'évanouit lorsque le magistrat eut ajouté :

– Je désire, monsieur, que l'autorité se soit trompée et que vous n'ayez rien de commun avec un nommé François Milon, condamné à dix ans de travaux forcés, évadé depuis huit mois du bagne de Toulon.

– Ce n'est pas moi, balbutia Milon.

– C'est ce que vous prouverez à Paris.

Antoinette frissonna.

– En attendant, je vous arrête, acheva le commissaire de police.

Antoinette jeta un cri et chancela. M^lle^ Guépin s'empressa de la soutenir dans ses bras.

– Mon enfant !… ma fille !… ma maîtresse adorée !… murmura Milon anéanti, en voyant la jeune fille près de s'évanouir.

Le commissaire de police, s'adressant alors à Antoinette, lui dit :

– Quant à vous, mademoiselle, je n'ai aucun ordre vous concernant, et vous êtes libre de continuer votre voyage.

Puis il fit signe aux gendarmes qui s'emparèrent de Milon. Milon ressemblait à un chêne déraciné par la foudre. Il y eut un moment déchirant entre Antoinette et lui. La jeune fille se jeta à son cou au moment où les gendarmes l'emmenaient. Elle le tint longtemps embrassé, l'appelant son ami et son père. Milon pleurait à chaudes larmes. Mais ni Antoinette ni lui ne protestaient plus. Antoinette ne savait pas mentir ; et si on lui avait dit : « Jurez-nous que cet homme n'est pas François Milon », elle eût baissé la tête et n'eût pas répondu. Pendant cette scène déchirante des adieux, car le commissaire de police avait annoncé que Milon allait être conduit à la prison de Valenciennes, on entendit un coup de sifflet. C'était le train qui partait, laissant Antoinette et M. et M^lle^ Guépin qui s'empressaient autour de la jeune fille et lui témoignaient toute leur sympathie.

– Mille tonnerres ! exclama le colonel d'un ton bourru en s'adressant au commissaire, tandis qu'on emmenait Milon, êtes-vous bien sûr, monsieur, de ne vous être pas trompé ?

– Je n'ai fait qu'exécuter les ordres qui m'ont été transmis par le télégraphe, répondit le magistrat.

M. Guépin se tourna vers Antoinette :

– Mademoiselle, dit-il, je ne suis pas autrement pressé de continuer mon voyage, et ni ma fille ni moi ne vous abandonnerons ainsi toute seule. Je suis le colonel Guépin, j'ai le bras long, très long même, ajouta-t-il avec emphase. Retournons à Paris, je vous promets de faire rechercher le brave homme en quelques heures.

Antoinette regarda cet homme qui lui parlait avec tant d'assurance, et elle le crut sur parole.

– Vous feriez cela ! exclama-t-elle.

– Sans doute.

– Oh ! vous êtes ma Providence, dit-elle.

Le colonel et sa fille avaient entraîné Antoinette hors du bureau, sous la gare. Antoinette pleurait et s'appuyait, brisée de douleur, sur le bras de M^lle^ Guépin.

– Le train de Cologne à Paris va passer, dit le colonel. Nous serons à Paris à quatre heures du matin, et je vous assure qu'avant midi j'aurai obtenu la mise en liberté de ce pauvre homme.

Comme le prétendu colonel parlait ainsi, on entendit dans le lointain le sifflet du train de Cologne.

– Je vais prendre les billets, dit-il.

Antoinette songeait à sa sœur, malade à Cologne, à Milon, qui allait coucher en prison ; à Agénor qui était loin de se douter des angoisses qu'elle éprouvait. Agénor ! Si

Agénor n’eût été à Paris, peut-être eût-elle hésité à revenir sur ses pas, en dépit des belles promesses du colonel Guépin. Mais Agénor ne se joindrait-il pas à ce dernier pour sauver Milon ? Et Antoinette n’hésita pas. Et elle monta dans le train qui partait pour Paris en compagnie de cette fille d’aventures et de ce colonel de table d’hôte qui étaient les véritables provocateurs de l’arrestation du malheureux Milon.

VII

– Ah ! mademoiselle, que vous êtes bonne pour moi, murmurait Antoinette, quatre heures après, en serrant avec effusion les mains de M^lle^ Guépin.

Elle avait les yeux pleins de larmes ; mais son cœur débordait d'espoir. Le colonel parlait avec un rare aplomb de ses hautes influences. Les ministères s'ouvraient devant lui ; les ministres l'appelaient « cher ami ». M^lle^ Guépin avait émis sur-le-champ cette opinion :

– Papa, tu feras bien, en arrivant, de courir chez le garde des Sceaux. Comment Antoinette se serait-elle refusée de croire au pouvoir de gens si connus ? Et puis, il y avait pour elle un fait matériel qui lui enlevait toute défiance et tout soupçon. Cet excellent colonel, parti de Paris pour Cologne, ne revenait-il pas à Paris tout exprès pour elle ? Antoinette avait été expansive. Elle avait raconté l'histoire de Milon, avoué qu'il était bien réellement forçat évadé, mais forçat innocent, condamné pour un crime qu'il n'avait pas commis. Et elle avait parlé de son enfance à elle, Antoinette, et de l'affection qu'elle avait gardée à son vieux serviteur. Cet excellent colonel, qui ne doutait de rien, avait dit alors :

– Raison de plus, s'il en est ainsi, pour obtenir sa liberté immédiate. Seulement, jusqu'à ce que son jugement ait été révisé, ce qui ne peut manquer, je vous le promets, mademoiselle, peut-être lui sera-t-il interdit de quitter Paris…

Comment, avec de telles paroles, ne pas gagner la confiance absolue de la naïve Antoinette ? Le colonel avait fait plus encore. À la gare de Creil, il s'était chargé d'une dépêche à expédier à Cologne. Antoinette écrivait à sa sœur :

« Retard de vingt-quatre heures. Bien portante. J'arriverai demain. »

La dépêche était adressée à M. le major Avatar, à Cologne, hôtel de Dresde. Aussi on comprend maintenant l'effusion d'Antoinette, comme le train entrait dans la gare de Paris. Le colonel lui dit alors :

– Nous habitons tout près d'ici, ma fille et moi. Voulez-vous nous permettre de vous conduire chez nous ?

Antoinette songea bien un moment à refuser et à courir à Auteuil où Agénor était resté sans doute ; mais le colonel insista, en disant qu'il n'allait que prendre le temps de changer d'habits et qu'il s'en irait toute de suite au ministère. Elle monta dans la voiture de place que le colonel fit avancer. Elle entendit le colonel, qui était monté à côté du cocher, lui dire :

– Rue de Bellefond, numéro 21.

De quoi aurait-elle eu peur ? D'ailleurs, elle songeait au pauvre Milon, qui, à cette heure, était en prison, et versait sans doute de grosses larmes. Dix minutes après, la voiture de place s'arrêtait devant le numéro 21. La rue de Bellefond est une rue solitaire entre

deux rues bruyantes et passantes : la rue de Rochechouart et celle du Faubourg-Poissonnière. Derrière ses maisons d'apparence chétive et vieillotte s'étendent de vastes jardins, dans lesquels on trouve encore de grands arbres. Le numéro 21 était une de ces maisons-là. On entrait par une porte bâtarde ouvrant sur un vestibule au bout duquel était une petite cour pavée. Au-delà de la cour, une claire-voie ; au-delà de la claire-voie, un jardin. Au fond du jardin, à demi caché par une touffe d'arbres, un pavillon. Antoinette put voir tout cela vaguement, car il n'était pas jour encore. Le colonel avait sonné, la porte s'était ouverte et le concierge n'avait rien demandé. M^lle^ Guépin avait poussé la claire-voie, puis elle avait pris Antoinette par la main.

– Nous habitons le pavillon qui est au fond du jardin.

Elle avait une clé et la mit dans la serrure, tandis que le colonel demeurait en arrière pour payer le cocher. Antoinette se trouva alors au seuil d'un vestibule d'où s'échappait une odeur de moisi. Le pavillon n'avait pas l'air d'être habité ordinairement. Cependant, au bruit que la porte avait fait en s'ouvrant, un autre bruit avait répondu. Un bruit de pas à l'étage supérieur.

– C'est ma femme de chambre qui se lève, dit M^lle^ Guépin. En effet, Antoinette entendit une voix qui disait :

– Qui donc est là ?

– Moi, répondit la belle brune.

Les pas s'arrêtèrent et ne descendirent point l'escalier. M^lle^ Guépin poussa une porte au fond du vestibule et dit à Antoinette :

– Tenez, mademoiselle, entrez là, c'est la chambre de feu ma mère. Je vais vous faire allumer du feu.

En même temps elle s'était procuré de la lumière en allumant un bougeoir qui se trouvait sur une table dans le vestibule. Elle posa ce bougeoir sur la cheminée et Antoinette sans défiance entra derrière elle. La pièce où elle pénétrait était une petite chambre dont les murs étaient recouverts d'étoffe perse à ramages sombres, le mobilier assez chétif et le sol carrelé de ce gros carreau rouge destiné à recevoir l'encaustique. Antoinette éprouva un sentiment de malaise indéfinissable et subit en entrant dans cette chambre. Mais M^lle^ Guépin se hâta de lui dire :

– Depuis la mort de ma mère, on entre rarement ici.

Il y avait du feu tout prêt dans la cheminée. M^lle^ Guépin mit une allumette dessous, et comme il commençait à flamber, elle dit à Antoinette :

– Vous devriez prendre quelques minutes de repos. Mon père va se mettre en campagne tout de suite.

« Il est cinq heures ; avant huit heures, il aura déjà du nouveau à nous apprendre. Vous devez être brisée, essayez de dormir une heure ou deux, ajouta-t-elle.

Et avant qu'Antoinette eût répondu, elle se retira.

Alors, le sentiment pénible qui s'était emparé d'Antoinette en entrant dans cette chambre, la reprit. Pourquoi ? Il lui eût été impossible de le dire. La chambre n'avait

qu’une croisée dont les grands rideaux étaient rigoureusement tirés. Antoinette étouffait : elle avait besoin d’air. Elle tira les rideaux pour ouvrir la fenêtre et laisser arriver l’air du jardin jusqu’à elle. Mais, ô surprise ! la fenêtre n’existait plus ; on l’avait murée. Les rideaux ne recouvraient plus que l’embrasure. Antoinette recula stupéfaite ; puis, éprouvant un redoublement d’anxiété, elle courut à la porte et voulut l’ouvrir. La porte était fermée.

– Mademoiselle ! mademoiselle ! appela-t-elle.

M^lle^ Guépin ne répondit pas. Alors la peur s’empara d’Antoinette d’autant plus facilement qu’elle s’aperçut que la perse des murs recouvrait un épais capiton de laine destiné à étouffer tous les bruits et à ne rien laisser parvenir au-dehors.

Et la peur d’Antoinette était si grande qu’elle se mit à crier :

– À moi ! au secours !

D’abord, on ne répondit pas. Sa voix ne rencontrait pas d’écho dans une chambre sans croisée, et dont les murs et le plafond étaient couverts d’un épais matelas. Cependant elle répéta :

– À moi ! au secours !

Et elle eut un moment de honte, car une clé tourna dans la serrure. Elle crut que c’était M^lle^ Guépin qui allait entrer et se montrer tout étonnée de son épouvante. Mais soudain elle recula, l’œil hagard, saisie à la gorge par une indescriptible horreur. Une femme était sur le seuil, un flambeau de cuivre à la main, qui la regardait et disait en ricanant :

– Puisque tu es sainte, voilà une belle occasion de faire un miracle, hein ?

Dans cette femme, Antoinette, éperdue, avait reconnu Madeleine la Chivotte, sa persécutrice à Saint-Lazare, celle qui avait tenté de l’empoisonner… Madeleine riait de son mauvais rire et disait :

– Tu peux crier, ma bichette, les murs sont ici comme dans *La Tour de Nesle* qu’on jouait à la Porte-Saint-Martin(12).

Et elle déclama :

– Ces murs étouffent les cris, éteignent les sanglots…

– Absorbent l’agôonie !… dit une autre voix derrière l’affreuse Chivotte.

Et Antoinette tomba à genoux et murmura :

– Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi !

La voix qui venait de terminer la phrase de la Chivotte était une voix d’homme. Et cet homme, qui apparut à son tour sur le seuil, c’était Polyte ! Polyte le voleur, Polyte, l’être ignoble et dégradé qui avait osé parler d’amour à Antoinette et la faire passer pour sa maîtresse…

– Cette fois, murmura la Chivotte, si tu nous échappes, ma petite, tu auras de la chance.

Le faux colonel et sa fille avaient disparu.

VIII

Laissons Antoinette au fond du jardin de la rue de Bellefond, dans le pavillon où elle est gardée par ces êtres indignes, la Chivotte et Polyte, et revenons à Vanda. Vanda était bien la femme que Rocambole avait devinée. Énergique, patiente, intelligente. Un corps de séraphin, une âme d'acier. Quand elle s'était mise à la croisée et avait vu Rocambole avec l'officier de paix et les deux agents, elle avait tout deviné, tout compris avant qu'il parlât. Alors elle était descendue, disant à Madeleine :

– Attendez-moi, je reviens !

Dans la pièce voisine, qui était le cabinet de Rocambole, était une boîte qui renfermait une demi-douzaine de pilules, brunes, grosses comme la tête d'une épingle et dures comme le diamant. Quel était leur pouvoir ? Vanda ne le savait pas au juste ; mais un jour Rocambole lui avait dit :

– Si jamais je suis arrêté, tâche, par tous les moyens possibles, de me faire parvenir une de ces pilules. Le reste me regarde !

– Est-ce du poison ? avait-elle demandé.

– Oui et non. Mais on pourrait l'avaler sans danger. Il faut près de six heures pour qu'il se dissolve.

C'est pourquoi Vanda avait pris une de ces petites boules et l'avait placée dans le coin de sa bouche. Puis tandis qu'elle embrassait Rocambole, la pilule avait fait son chemin. Vanda n'avait témoigné ni faiblesse, ni désespoir.

Elle avait embrassé Rocambole presque en riant, en femme qui croit que la politique est le seul mobile de cette arrestation sans gravité. Puis, tandis que les agents emmenaient Rocambole, Vanda, rentrant dans le petit hôtel, s'était dit :

– Rocambole arrêté, Antoinette disparue avec Milon, moi seule pour tout sauver !

Telles étaient les paroles du maître !

Avant d'ouvrir la porte de cette chambre dans laquelle l'attendait Madeleine, Vanda avait déjà organisé tout un plan de conduite.

– Mon enfant, dit-elle à la jeune fille en fermant la porte et venant s'asseoir auprès d'elle, écoutez-moi…

– Comme vous êtes pâle ! murmura Madeleine émue.

Vanda poursuivit :

– Vous avez échappé à la brutalité de Pierre le moujik, à la dent meurtrière des loups, aux infâmes desseins de M. de Morlux…

– Eh bien ? fit Madeleine anxieuse.

– Tout cela n’est rien encore.

Madeleine se leva. Elle était devenue pâle comme Vanda ; mais elle se tint droite, néanmoins, et son œil bleu eut des flammes.

– Voilà comme je vous aime ! dit Vanda. Vous êtes une vraie femme forte.

– Qu’est-ce encore ? demanda Madeleine dont la voix se raffermit.

– C’est un coup de foudre, répondit froidement Vanda.

– Antoinette ?

– Je ne sais pas.

– Milon ?…

– Je ne sais pas non plus.

– *Lui*…

Et Madeleine prononça ce mot avec un accent qui disait toute la foi qu’elle avait dans cet homme étrange qu’on appelait Rocambole.

– Arrêté ! prisonnier ! répondit Vanda.

Madeleine jeta un cri. Mais Vanda lui prit la main.

– Je suis là, moi, dit-elle.

– Ma sœur ! où est-elle ? répéta Madeleine.

– Je la sauverai ! répondit la Russe.

En ce moment, Noël entra. L’ancien valet de cœur était tout bouleversé.

– Ils ont arrêté le maître, ils l’ont emmené, dit-il.

Vanda l’écrasa d’un regard hautain.

– Et tu as peur ? dit-elle, peur pour toi ?

Mais Noël était un chien fidèle.

– Ah ! maîtresse, dit-il, pouvez-vous parler ainsi ?

– C’est moi qui commande maintenant, dit-elle.

– J’obéirai.

Et Noël s’inclina. Vanda lui montra Madeleine.

– Emmène-la.

– Rue Serpente ?

– Oui.

– Pourquoi ne resterais-je pas auprès de vous, madame ? demanda Madeleine.

– Pourquoi ? je vais vous le dire, mon enfant. Au moment où la bataille semblait gagnée, nous l’avons perdue.

– Ah !

– Le monsieur de Morlux, de Russie, celui qui voulait votre mort et qui, je l'espère, est mort lui-même, n'était pas le seul à avoir juré votre perte et celle de votre sœur. Il a laissé à Paris des auxiliaires ; et ces auxiliaires ont profité de notre absence.

– Que dites-vous ?

– Antoinette et Milon ont disparu. Rocambole est arrêté. Comprenez-vous ?

– Mon Dieu !

– Ce n'est pas *lui* qui m'inquiète, reprit Vanda. Les murs des prisons tombent sous son souffle, comme s'évanouit une bulle de savon sous les lèvres enflées d'un enfant ; mais c'est Milon, c'est *elle*…

– Oh ! vous la sauverez, n'est-ce pas ? fit Madeleine.

– Je la retrouverai, voulez-vous dire. Mais pour cela, il faut que vous vous laissiez guider…

– Je suis prête à vous obéir, dit Madeleine avec soumission.

– Écoutez-moi bien, poursuivit Vanda. Si l'on est venu arrêter le *maître* à la porte de cette maison, c'est que nos ennemis connaissaient cette retraite. Vous n'y êtes donc plus en sûreté. Suivez Noël, ayez foi en lui comme en moi, comme au maître.

– Mais vous, madame ?

– Moi, dit Vanda avec un fier sourire, je vais lui prouver que je suis digne de *lui*.

Et elle ajouta, s'adressant à Noël :

– Tu me réponds de Madeleine sur ta vie.

– Oui, maîtresse.

– Il faut que je te revoie avant ce soir ; où te retrouverai-je ?

– Rue Serpente, si vous voulez…

– Non, je pourrais être suivie.

– Où donc, alors ?

Vanda parut réfléchir :

– À huit heures, ce soir, dit-elle enfin, derrière le théâtre Ventadour, rue Monsigny.

– J'y serai, répondit Noël.

Sur l'ordre de Vanda, Madeleine jeta un manteau sur ses épaules, laissa ses bagages villa Saïd et prit le bras de la femme russe. Noël les suivit et tous trois sortirent du petit hôtel… L'arrestation de Rocambole avait fait quelque bruit. Le concierge de l'avenue, qui avait une grande considération pour les Russes en général et en particulier, salua Vanda avec respect.

– Allez me chercher une voiture, lui dit-elle. Je vais à l'ambassade russe.

– Oh ! dit le concierge avec un sourire intelligent, je pense bien que ça ne peut pas être grave : on ne va pas à la guillotine pour politique.

Vanda monta en voiture avec Noël et Madeleine. Mais près de l'Arc de triomphe elle les quitta. Et tandis que Noël ramenait la jeune fille dans Paris, Vanda monta dans l'omnibus qui traverse les Champs-Élysées et s'en va à Auteuil par l'avenue de Saint-Cloud. Vanda savait aussi bien que Rocambole – ce que n'avait jamais su Noël – où l'on avait laissé Antoinette et Agénor. Rocambole n'avait pu lui donner aucun détail ; tout ce qu'elle savait, c'est qu'Antoinette avait disparu. Néanmoins, Vanda courait à Auteuil. Elle y courait, parce qu'elle pensait bien qu'elle trouverait soit Agénor, soit M^me^ Raynaud, soit la belle Marton. Quand elle arriva, la grille était grande ouverte, et le père Philippe accourut.

– Ah ! madame ! dit-il, vous savez… le malheur…

– Je sais tout.

– Ah !

– Où est M. Agénor de Morlux ?

– Il est parti.

– Quand ?

– Il y a une heure. Il est monté dans une voiture et il est allé à Paris.

Vanda n'en entendit pas davantage ; elle passa outre et se dirigea vers le pavillon. Sur le seuil, la mère Philippe pleurait silencieusement et la belle Marton se tordait les mains. Vanda posa la main sur l'épaule de cette dernière :

– Pourquoi te désoles-tu ? fit-elle.

Marton leva la tête.

– Ah ! dit-elle, vous venez trop tard.

– Non, dit Vanda. N'as-tu donc plus confiance en moi ?

Ces mots mirent du baume au cœur de Marton.

– Je sais bien que vous pouvez beaucoup, vous, dit-elle.

– Oui, répondit Vanda, quand on m'aide…

Marton, se releva l'œil en feu…

– Parlez, ordonnez, je suis prête ! dit-elle.

– Il faut, dit froidement Vanda, qu'à nous deux nous retrouvions Antoinette et que nous la sauvions. Viens !…

Et sans entrer dans le pavillon, Vanda emmena la belle Marton avec elle.

IX

Transportons-nous maintenant rue de la Pépinière, à l'hôtel de Morlux, deux jours après les événements que nous venons de raconter. Il est sept heures du matin. Une voiture vient d'entrer dans la cour, suivie d'un fourgon de chemin de fer portant des bagages. Dans le fourgon, deux domestiques en livrée. Dans la voiture, deux hommes en costume de voyage. Les domestiques ne sont autres que Pierre le moujik et l'Italien Beruto, le valet de chambre de la comtesse Vasilika. Les deux voyageurs qui descendent de voiture sont, on le devine, M. le vicomte Karle de Morlux et son compagnon inséparable, Yvan Potenieff. Pendant la route – une route de huit jours –, le gentilhomme français et l'officier russe se sont liés intimement. Yvan a une confiance illimitée en M. de Morlux.

En revanche, M. de Morlux a promis à Yvan qu'on retrouverait Madeleine.

– Mon cher Yvan, dit le vicomte en prenant le jeune Russe par la main, venez avec moi. Cette maison est à vous.

Et il conduisit Yvan au premier étage de l'hôtel et l'installa dans un somptueux appartement. Beruto était plein de soins touchants pour son nouveau maître. Tandis qu'on déchargeait les bagages il disait aux gens de l'hôtel :

– Mon pauvre maître est bien malade… mon pauvre maître est fou… il est amoureux d'une femme qui n'existe pas !…

Et les gens de l'hôtel regardaient Yvan avec compassion. Pierre le moujik ne peut plus jouer son rôle de muet, car Yvan sait fort bien qu'il a une langue ; mais il s'est fait un accent guttural qui ne ressemble plus du tout à la voix d'Yvan. D'ailleurs, Pierre ne parle que le russe(13) ! Or, tandis qu'Yvan s'installe dans son appartement, M. de Morlux, enfermé dans sa chambre, brise d'une main fiévreuse le cachet de plusieurs lettres.

L'une est de Timoléon :

« Monsieur le vicomte,

« J'ai passé hier à votre hôtel. Le suisse m'a dit avoir reçu de vous une dépêche datée de Berlin. Donc, vous revenez. Ne perdez pas de temps, à votre retour. M^lle^ Guépin vous attend rue de Londres.

« Votre serviteur.

« TIMOLÉON.

« *P.-S.* Je tiens Antoinette. Je m'en déferai au plus juste prix. »

– C'est Madeleine qu'il faudrait tenir, murmure M. de Morlux en passant une main fiévreuse sur son front. Et il ouvre une seconde lettre. Celle-là est ainsi conçue :

« Monsieur le vicomte,

« Je réponds à Paris, où vous devez arriver demain matin, à votre lettre datée de Berlin. Vous me demandez si la folie se guérit. La folie, oui ; la monomanie, non. Si le jeune officier russe dont vous me parlez déraisonnait complètement, s'il avait complètement perdu l'esprit, avec des douches nombreuses, vieux système, et un traitement dont je suis l'inventeur, nous en viendrions certainement à bout. Mais, s'il est simplement monomane, et si sa monomanie consiste à parler sans cesse d'une femme qui n'a jamais existé que dans son imagination, je ne puis vous répondre de rien, quelque intérêt que vous portiez à votre cher malade et à sa famille qui vous l'a confié à votre départ de Russie. Néanmoins, je ne puis rien affirmer, rien préciser, avant d'avoir vu le sujet. Je serai donc chez vous dès demain matin à huit heures, et, si besoin est, j'emmènerai ce jeune homme, sous un prétexte quelconque, dans ma maison de santé où tous les soins possibles lui seront donnés.

« O. LAMBERT,

« Médecin-aliéniste,

« à Passy, Grande-Rue, 39. »

M. de Morlux, après avoir lu cette lettre, consulte sa montre. Il est près de huit heures.

– J'aurais pourtant bien voulu, murmure M. de Morlux, courir, auparavant chez M^lle^ Guépin. N'importe ! attendons le docteur.

La cloche de la porte d'entrée se fait entendre… Puis, après elle, le coup de sonnette du suisse qui avertit le valet de chambre de l'arrivée d'un visiteur. M. de Morlux se met à la fenêtre de son cabinet qui donne sur la cour. C'est le médecin aliéniste qui arrive. Le docteur est un homme entre deux âges, abritant de petits yeux gris derrière des lunettes bleues, et portant avec emphase la cravate blanche et l'habit noir des gens de sa profession. M. de Morlux va à sa rencontre.

– Mon cher docteur, lui dit-il en lui serrant la main, je ne vois qu'un moyen de vous permettre d'étudier à l'aise votre futur pensionnaire.

– Lequel ? lui demanda M. Lambert.

– Nous arrivons de voyage, lui et moi ; nous avons passé la nuit en chemin de fer. Nous mourons de faim. Malgré l'heure matinale, nous allons déjeuner. Vous l'entendrez causer.

– Parfait, dit le docteur.

– Ah ! je dois vous dire, ajouta M. de Morlux, que la famille Potenieff est immensément riche et qu'elle ne reculera devant aucun sacrifice pour obtenir la guérison de son cher Yvan.

– On fera tout ce qu'il est humainement possible de faire, répondit le docteur, alléché par la perspective d'une pension royalement payée et d'honoraires fabuleux.

Deux heures plus tard, M. de Morlux, Yvan son hôte, et le docteur, qui a été présenté au jeune Russe comme le notaire de la maison, sont à la fin d'un plantureux déjeuner. Les liqueurs de M^me^ Amphoux ont aidé le café à précipiter la digestion. Les cigares de La

Havane les plus purs remplissent la salle à manger d'une fumée bleue. C'est l'heure des confidences. Yvan parle de Madeleine. De quoi parlerait-il, en vérité ? Yvan, qui compte sur les largesses de sa chère cousine la comtesse Vasilika, ne parle de rien moins que d'acheter un palais pour y loger Madeleine. Ici le docteur prend au sérieux son rôle de notaire improvisé :

– Je possède une maison charmante à Passy, dit-il. Je voudrais la vendre. Vous plairait-il de la voir ?

Et il fait de sa maison un récit tel que Yvan, enthousiasmé, s'écrie :

– Si elle est telle que vous le dites, je l'achète.

– Allons la voir, répond le docteur.

M. de Morlux avait déjà donné ses ordres. Sa Victoria à deux chevaux est attelée dans la cour.

– Allez, dit-il à Yvan et revenez pour dîner.

Yvan et le faux notaire montent en voiture. Beruto, le serviteur fidèle, monte auprès du cocher, les deux battants de la porte cochère s'ouvrent et les deux trotteurs, à qui on a rendu la main, s'élancent dans la rue. La Victoria gagne le boulevard Malesherbes, elle descend vers la Madeleine, longe la rue Royale, traverse la place de la Concorde et gagne les Champs-Élysées. C'est l'heure du Bois. Paris est ensoleillé comme Naples ou Portici. Les cavaliers se croisent, les voitures découvertes se suivent à la file. C'est le vendredi saint, c'est Longchamp ! La mode vient aux Champs-Élysées et descendra jusqu'au lac pour montrer ses toilettes de printemps. Le gandinisme et la bicherie se sont donné rendez-vous. Au faubourg Saint-Honoré, qui a ouvert ses portes à ses calèches élégantes, se mêle l'austère faubourg Saint-Germain avec ses carrosses surannés et ses vieux trotteurs mecklembourgeois. Le tout-Paris des romans est là. Yvan étourdi, grisé de lumière et de grand air, regarde et s'étonne… Qu'est-ce que la perspective Newski, auprès de tout cela ? Pétersbourg, la ville aux coupoles d'or, est une vassale auprès de Paris. Mais tout à coup Yvan jette un cri… Un cri de joie, un cri de folle ivresse…

– Madeleine ! dit-il, c'est Madeleine !…

Et il se dresse dans la Victoria, et tout son corps se penche en avant, tandis que ses bras se tendent… Une Victoria à caisse bleue, à train jonquille, vient de passer, rapide comme l'éclair, auprès de celle où Yvan et le docteur étaient assis. Dans cette Victoria, qu'emportent deux admirables trotteurs irlandais, une femme, au sourire rêveur, aux cheveux blonds, vêtue d'une robe bleue, rendait, à droite et à gauche, les saluts qu'on lui adressait. Et Yvan, saisi de vertige, répéta :

– Madeleine ! c'est Madeleine !

Beruto, le valet fidèle, fronce alors le sourcil. L'échafaudage habile de la vengeance de Vasilika va-t-il donc s'écrouler tout à coup ?

X

L’Italien Beruto, le fidèle valet de chambre de la comtesse Vasilika, eut une nouvelle et véritable angoisse. Beruto n’avait jamais vu Madeleine, mais aussi bien que M. de Morlux, Beruto savait qu’elle existait. Or, tout à coup Yvan s’écria :

– Voilà Madeleine !

Ce fut l’affaire d’une minute, mais dans cette minute il y eut tout un drame. Voici comment. La Victoria dans laquelle était la jeune blonde était menée en demi-daumont par un jockey à veste rayée noir et blanc. Le jockey, voyant que le Russe étendait les bras et paraissait connaître sa maîtresse, arrêta brusquement son porteur et son cheval de main.

– Que faites-vous donc ? s’écria le docteur, sortant de son flegme de faux notaire.

Mais déjà Yvan avait sauté à terre et s’élançait vers la Victoria :

– Madeleine ! chère Madeleine !

La femme blonde, étonnée, fit un haut-le-corps et se recula. Yvan monta hardiment dans la Victoria. Mais le docteur avait suivi Yvan et le prenait par le bras.

– Vous êtes fou ! dit-il.

La jeune femme, effrayée, s’était pelotonnée au fond de sa voiture.

– Comment ! s’écria Yvan, vous ne me reconnaissez donc pas, chère Madeleine ?

Elle répondit :

– Je crois que cet homme est fou !

À cette voix, Yvan pâlit et se laissa entraîner par le docteur hors de la Victoria. Cette femme, ce n’était pas Madeleine !… Mais elle lui ressemblait… Elle lui ressemblait comme une sœur jumelle à une sœur jumelle, comme la goutte d’eau à une autre goutte d’eau. C’était étrange ! c’était surprenant ! L’étonnante légende des Ménechmes, cette légende dont la tradition, le théâtre et le roman ont abusé, n’était donc pas une fable ? Et Yvan demeurait là, pâle, l’œil hagard, la bouche béante au milieu des voitures qui manquaient de l’écraser. La jeune femme salua le docteur qu’elle reconnut, lui sourit et fit un signe à son jockey. Un médecin aussi célèbre que l’aliéniste Lambert ne pouvait être inconnu à personne. Une demi-douzaine de jeunes gens, qui s’étaient arrêtés, les uns à cheval, les autres en tilbury ou en panier-chaise autour de la Victoria, sourirent comme avait souri la jeune femme, son premier mouvement d’effroi passé. Celle-ci cria au docteur, en dépassant la voiture dans laquelle il venait de faire remonter Yvan :

– Elle est mauvaise, mon bon ! On ne se promène pas avec ses clients, un jour de Longchamp, en pleins Champs-Élysées.

Ce fut un éclat de rire général. Yvan n'y comprit rien. Pour lui, étranger à l'argot parisien, le mot *clients* s'appliquait bien davantage à un notaire qu'à un médecin. Deux jeunes gens à cheval murmurèrent en passant :

– Ce docteur n'en fait jamais d'autres ! au lieu de tenir ses fous enfermés, il les promène.

Yvan aurait pu les entendre ; mais il ne les entendit pas, absorbé qu'il était dans une stupéfiante rêverie :

– Étrange ressemblance ! disait-il.

Le cocher, sur un signe du docteur, avait rendu la main à ses chevaux, et la voiture continuait à monter les Champs-Élysées. Beruto se remettait peu à peu de son émotion. Quant au docteur, il se pencha vers l'ancien valet de chambre de la comtesse Vasilika et lui dit :

– Est-ce que cela lui arrive souvent ?

Beruto cligna de l'œil d'une façon qui voulait dire : « Il prend toutes les femmes pour Madeleine. »

– Ah ! bon, fit le docteur.

Puis il prit le bras d'Yvan et le serra un peu :

– Comment ! dit-il, cette demoiselle Madeleine que vous cherchez, ressemble à Clorinde ?

– Clorinde ? murmura Yvan d'un air hébété, qu'est-ce que Clorinde ?

– Eh bien, c'est la femme que vous venez de prendre pour Madeleine.

– Ah !… et qu'est-ce que Clorinde ?

– Une déesse du demi-monde.

– Ah ! fit-il encore.

Puis il baissa la tête et ajouta :

– Excepté sa voix, qui n'est pas la même, c'est Madeleine trait pour trait.

Le docteur reprit :

– Du reste, vous pourrez lui rendre une visite quand bon vous semblera.

– Vraiment ? fit-il d'un air distrait.

Et il retomba dans son mutisme. La foule des voitures allait en s'épaississant à mesure qu'on approchait de la barrière de l'Étoile. Elles étaient rangées sur sept files, trois qui montaient, quatre qui descendaient. La file dans laquelle la voiture du Dr d'Yvan se trouvait était maintenant au pas. La file descendante continuait à trotter. Tout à coup Yvan jeta un autre cri :

– Madeleine ! c'est elle, cette fois !

Un fiacre de la file descendante venait de passer auprès de la Victoria de M. de Morlux. Dans ce fiacre était une jeune fille. Et cette jeune fille, cette fois Yvan ne se trompait pas, c'était Madeleine. Madeleine, arrivée le matin à Paris, Madeleine que Vanda venait de confier à Noël et que celui-ci conduisait rue Serpente. Et Madeleine avait vu Yvan, comme Yvan avait aperçu Madeleine. Seulement elle n'avait pas crié tant son émotion avait été forte. Mais elle avait serré le bras de Noël et elle était devenue si pâle que celui-ci avait cru qu'elle allait mourir. Le fiacre, entraîné par le mouvement de la file, avait continué à descendre l'avenue. La Victoria montait toujours au pas. Ni le docteur, ni Beruto n'avaient rien vu. Yvan seul avait aperçu la jeune fille et répétait :

– C'est elle ! c'est bien elle !

Et, de nouveau, il voulut s'élancer hors de la Victoria. Mais le docteur avait un poignet de fer et il le retint.

– C'est inutile, dit-il, vous ne la rattraperiez pas. Nous sommes obligés de suivre la file.

– Mais je veux la retrouver, cependant ! dit Yvan hors de lui.

– Rien ne sera plus facile tout à l'heure.

– Comment ? demanda-t-il vivement.

Le docteur avait échangé avec Beruto un nouveau regard. Cette fois, si le médecin aliéniste avait encore eu le moindre doute, ce doute se serait évanoui. Yvan, en deux minutes, avait cru deux fois voir Madeleine. Pour le docteur, Yvan était fou à lier.

– Oui, disait Yvan, comment la retrouver ?

– Rien n'est plus facile.

– Mais…

– J'ai pris le numéro du fiacre.

Et le docteur dit au hasard :

– C'est le numéro *deux mille neuf cent dix-sept*.

– Eh bien ?

– En revenant de visiter ma maison, nous irons à l'administration des voitures.

– Oh ! parfait, dit Yvan qui crut comprendre.

Et il devint tout joyeux. Le cocher de M. de Morlux coupa habilement la file, laissa l'avenue et entra dans la rue de Chaillot. Vingt minutes après, le docteur et Yvan s'arrêtaient à la petite porte de la maison de santé, laquelle porte ouvrait sur une ruelle et se trouvait au bout du passage. En entrant par là, le docteur évitait de montrer tout d'abord à Yvan l'enseigne de sa maison. Yvan, tout absorbé qu'il était, suivit le docteur, qui lui fit traverser le jardin, poussa une porte au rez-de-chaussée et l'introduisit dans un petit salon, où il le pria d'attendre un moment.

– Je suis à vous dans deux minutes, lui dit-il.

– Faites, répondit Yvan, qui songeait toujours à sa chère Madeleine. Beruto était demeuré dans le vestibule. Le docteur appela deux infirmiers. Ceux-ci accoururent :

– Vous allez me prendre ce gaillard que je viens de faire entrer là, dit-il en désignant la porte du petit salon, et vous allez lui donner une douche.

Les infirmiers entrèrent et le docteur s’éloigna. Yvan, fort étonné de leur costume, leur dit :

– Que me voulez-vous ?

Ils se regardèrent en souriant. Puis l’un d’eux lui dit :

– Venez prendre une douche, monsieur.

Yvan jeta un cri et comprit enfin le costume qu’il avait sous les yeux. Il était dans une maison de fous… Les infirmiers se jetèrent sur lui et le terrassèrent.

Beruto, dans le vestibule, riait d’un rire de démon.

XI

M. de Morlux avait hâte que le Dr Lambert fût parti, emmenant avec lui son futur pensionnaire Yvan. Le vicomte avait bien autre chose à faire, vraiment ! À peine la Victoria emportant le docteur et le jeune Russe eut-elle franchi le seuil de la cour, que M. de Morlux prit son chapeau, traversa le jardin et sortit de son hôtel par la petite porte qui donnait sur le boulevard Haussmann. Là, il se jeta dans une voiture de place et dit au cocher :

– Rue de Londres, et très vite !

M. de Morlux était pressé de revoir Timoléon, ou plutôt d'avoir de ses nouvelles ; car celui-ci, dans sa lettre disait :

« Vous demanderez à voir M^lle^ Guépin. »

M. de Morlux mit dix minutes à faire le trajet du boulevard Haussmann à la rue de Londres. Le vicomte était attendu, car lorsqu'il eut demandé au concierge M^lle^ Guépin, on lui répondit qu'elle était chez elle et venait de rentrer. Ce fut elle-même qui vint ouvrir. M. de Morlux se trouva en présence d'une belle femme, à l'air effronté, et sur-le-champ il comprit qu'il avait affaire à des gens résolus.

– Mademoiselle, lui dit-il, je m'appelle le vicomte Karle de Morlux. Elle s'inclina et répondit :

– Je sais pourquoi vous venez.

Et elle ouvrit la porte d'un petit salon meublé comme une chambre d'hôtel garni, dans lequel elle fit entrer le vicomte. Celui-ci s'assit sur l'éternel canapé de velours jaune d'Utrecht, et attendit que M^lle^ Guépin parlât.

Mais celle-ci se borna à consulter du regard la pendule à colonnes qui se trouvait sur le marbre de la cheminée, et à dire :

– Timoléon sera ici dans cinq minutes, monsieur. Mon père est allé le relever de sa faction.

– Vous pensez bien, monsieur, reprit-elle, que si l'oiseau est en cage, la cage n'est pas ici.

Elle eut un sourire cynique en prononçant ces mots, puis elle se mit à fredonner, allant et venant par la chambre, comme si M. de Morlux n'eût pas été là. Cinq minutes après, en effet, retentit un coup de sonnette. M. de Morlux entendit, aussitôt que la porte fut ouverte, résonner la voix bien connue de Timoléon. Néanmoins, il eut un geste d'étonnement en voyant entrer un homme qu'il crut voir pour la première fois, un gros bonhomme rougeaud, aux favoris d'un blond ardent, chauve, les yeux abrités par des lunettes bleues, le corps emprisonné dans ce fourreau gris que les Anglais appellent un *twine*(14), et portant

à la main un de ces chapeaux fabuleux de fabrique insulaire, qui justifient si bien le nom de tuyaux de poêle.

– Aoh ! fit ce bizarre personnage, vous ne me reconnaissez pas, *my dear !*

– Il faut bien que je vous reconnaisse, puisque vous avez conservé votre voix, répondit M. de Morlux.

– Je n'ai conservé que cela, en effet, dit Timoléon.

En même temps, il prit le menton de M^lle^ Guépin, qui ne se montra nullement offensée.

– Petite, lui dit-il, tu n'as pas quelque leçon de piano à donner dans le quartier ?

– Compris, répondit-elle.

Elle se leva prit son châle et son chapeau, et se retira, laissant Timoléon et M. de Morlux maîtres du logis. Alors Timoléon dit au vicomte :

– J'ai Antoinette sous la main.

– Vous me l'avez écrit…

– Et, cette fois, elle ne m'échappera pas.

– Rocambole est bien fort, murmura M. de Morlux.

– Ah ! vous y croyez enfin ?

– Si j'y crois ! dit le vicomte, qui songea en frissonnant aux événements de Russie.

– Je gage que vous vous êtes rencontrés là-bas ?

– Oui, fit M. de Morlux d'un signe.

Un sourire vint aux lèvres de Timoléon.

– Je viens de vous faire cette question-là pour la forme, dit-il, car je sais à peu près tout. Vous êtes allé vous débarrasser de Madeleine, et Madeleine a été sauvée.

– Oh ! je la trouverai ! fit M. de Morlux avec un accent de rage.

– Moi aussi, dit Timoléon.

– Cependant Rocambole doit veiller sur elle comme un dragon.

Timoléon se prit à rire :

– Écoutez, monsieur le vicomte, dit-il, vous me raconterez vos aventures ensuite. Voici les miennes : j'ai laissé ma fille en Angleterre, ma fille était mon point vulnérable et nous n'eussions pas été battus une première fois, si elle n'eût été au pouvoir de Rocambole. Je suis donc revenu à Paris et je suis allé, devinez où ?

– Je ne sais…, dit M. de Morlux.

– Je suis allé me livrer à la police. J'étais accusé de vol commis chez vous, il y avait eu escalade, effraction, du moins ils le croient là-bas. C'était un cas de galère. Cependant on m'a laissé libre. Savez-vous pourquoi ?

– Vous avez démontré votre innocence ?

– Je n’ai pas même pris la peine de me disculper. Non, j’ai demandé ma liberté en échange de la liberté de Rocambole, que j’ai promis de livrer.

M. de Morlux hocha la tête :

– On ne livre pas Rocambole, dit-il.

– Vous croyez ?

– On ne prend pas Rocambole, fit encore M. de Morlux avec l’accent de la conviction.

– C’est ce qui vous trompe.

Et comme le vicomte faisait un dernier geste d’incrédulité, Timoléon ajouta avec calme :

– Cependant Rocambole est depuis une heure au secret, à la Conciergerie.

Ce fut un coup de tonnerre. M. de Morlux se leva comme s’il eût été remis sur ses jambes par une décharge électrique, et il regarda Timoléon d’un air qui voulait dire : « Ne vous moquez-vous pas de moi ? »

– Mais non, dit Timoléon, répondant au regard. Je dis la vérité vraie. Rocambole est arrêté.

– Il s’évadera.

– Non, dit Timoléon. Les précautions sont trop bien prises.

– On le renverra au bagne et il s’évadera du bagne.

– Vous vous trompez encore, monsieur le vicomte.

– En quoi ?

– Au bagne, la complicité de Rocambole dans le meurtre du garde-chiourme qui avait tué le chien sera démontrée.

– Eh bien ?

– Et Rocambole sera guillotiné.

Un frisson parcourut tout le corps de M. de Morlux.

– Mais, reprit Timoléon, maintenant que nous savons que Rocambole n’est plus à craindre, causons…

– Soit, dit M. de Morlux, qui avait peine à se remettre de l’émotion que lui avait fait éprouver la nouvelle de l’arrestation de Rocambole.

– Il a ramené Madeleine, reprit Timoléon.

– Où est-elle ? s’écria le vicomte au fond duquel se ralluma comme un volcan cet amour bestial que lui avait inspiré la jeune fille.

– Nous l’aurons sous la main quand je voudrai.

– Tout de suite, alors !

– Oh ! non pas, dit Timoléon ; il faut causer d’abord.

– Causer de quoi ?

– Il faut nous entendre, je veux dire.

– Je comprends, vous voulez fixer un nouveau prix à vos services ?

– Naturellement.

– Parlez, j’attends…

– Voyez-vous, reprit Timoléon, il n’est rien de tel que de voyager pour s’agrandir les idées et l’appétit. Quand on a vu l’Angleterre, on s’aperçoit que la vie française est mesquine au possible.

– Après ?

– Ici, quinze à vingt mille livres sont une fortune ; là-bas, c’est la misère, et je veux vivre là-bas ; ce pays me plaît.

M. de Morlux fronça le sourcil.

– Quelles sont donc vos prétentions ? dit-il.

– Je voudrais vous vendre ces trois personnes qui ont depuis quelque temps troublé quelque peu votre sommeil.

– Ah !

– Rocambole d’abord. À combien estimez-vous Rocambole ?

– Je ne sais pas.

– Antoinette ensuite, et puis Madeleine. Rocambole, nous n’avons plus à nous en occuper. Les deux autres, c’est différent. On en fera ce que vous désirerez.

Et Timoléon eut un de ces sourires énigmatiques qui donnent la chair de poule.

– Après ? fit M. de Morlux.

– Que penseriez-vous d’un joli million ? dit froidement Timoléon.

M. de Morlux fit un haut-le-corps.

– Monsieur, dit Timoléon en se levant, je m’attendais à vous voir stupéfait, mais il faut vous attendre aussi à ce que je ne rabattrai rien de mes prétentions.

– Vous êtes fou !

– C’est à prendre ou à laisser.

– Vous êtes fou ! répéta M. de Morlux en frappant du pied.

– Je ne dis pas non. Seulement, je sais quelqu’un qui me donnera le million que je veux.

– Qui donc ?

– M. Agénor de Morlux, votre neveu, à qui je reconduirai Antoinette.

Le vicomte attacha un étrange regard sur Timoléon, et il y eut entre ces deux bandits une éloquente minute de silence. C’était le sort des deux orphelines qui était en jeu.

XII

Que devenait Antoinette ? Nous avons vu la jeune fille conduite dans le pavillon isolé au fond d'un jardin de la rue Bellefond, enfermée par M^lle^ Guépin, esclave docile des volontés de Timoléon ; puis s'effrayant en reconnaissant que la fenêtre était murée, les murs capitonnés, et appelant au secours. Nous avons vu enfin l'horrible Chivotte et le hideux Polyte faire irruption dans la chambre. Antoinette se crut perdue. Cette femme qu'elle avait devant elle avait voulu l'empoisonner à Saint-Lazare. Cet homme avait osé lui parler un langage ignoble. Aussi, à leur vue, Antoinette tomba-t-elle à genoux, murmurant :

– Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi.

Les deux infâmes créatures répondirent par un ricanement.

– Hé ! hé ! ma petite, disait la Chivotte, nous allons régler nos comptes de Saint-Lazare.

– Tu ne refuseras plus d'aimer ton Polyte, cette fois ? hurla le misérable avec l'accent d'une joie sauvage.

– Tu feras ce que bon te semblera de mademoiselle, dit alors la Chivotte, mais quand je lui aurai flanqué une tripotée.

Et elle s'avança sur elle les poings fermés.

– Ah ! dit-elle encore, tu es la sainte, toi, tu fais des miracles, tu sors de prison dans une bière et tu ressuscites.

« Et pendant ce temps, mon amour, on s'ameute contre Madeleine la Chivotte, sous prétexte qu'elle ne croit pas à tes miracles, et on manque de l'assommer dans une cour de Saint-Lazare… Je te vas mettre en miettes, *cette* fois !

Et elle leva les deux mains à la fois sur Antoinette. Antoinette, toujours à genoux, ne chercha point à parer le coup. Elle attendit, victime résignée, qu'il plût à ce monstre femelle de frapper. Mais comme les deux poings de la Chivotte allaient retomber sur la tête de la jeune fille, Polyte prit l'horrible créature à bras-le-corps et la jeta à l'autre bout de la chambre.

– Touche pas à mademoiselle, dit-il, où je te casse les reins. J'aime mademoiselle, et j'en veux faire mon épouse.

La Chivotte tomba, se releva et se rua de nouveau sur Antoinette. Mais Polyte arriva encore à temps pour la défendre. Ce fut alors une lutte sauvage entre ces deux êtres abrutis et dégradés. Le même degré d'infamie rapproche les sexes ; la femme tombée dans le ruisseau, celle qui a passé la moitié de sa vie en prison, devient forte comme un homme, brutale comme lui. La Chivotte était de taille à résister à Polyte. Antoinette faisait des

vœux ardents pour la Chivotte. Elle préférait être rouée de coups, sinon assassinée par celle-ci, que tomber au pouvoir de Polyte. La lutte fut opiniâtre, sauvage. Ils poussèrent des cris de bête fauve ; ils épuisèrent le vocabulaire honteux de l'argot des bagnes. Mais la porte était fermée, la fenêtre murée, les murs capitonnés, et il était difficile que leurs hurlements fussent entendus du dehors. Cependant, tout à coup, la porte s'ouvrit avec fracas.

Les bêtes féroces qui cherchent à s'entre-dévorer dans la cage d'une ménagerie ne rentrent pas plus subitement dans l'ordre et l'obéissance en voyant apparaître le dompteur, sa terrible cravache à la main. Un homme venait de s'arrêter sur le seuil, et à la vue de cet homme, honteux et confus tous deux, la Chivotte et Polyte se séparèrent et reculèrent chacun de deux ou trois pas… Antoinette n'avait jamais vu Timoléon ; elle le prit pour un libérateur. Et, se précipitant sur lui les mains tendues et suppliantes :

– Sauvez-moi ! monsieur, au nom du ciel ! lui dit-elle.

Mais Timoléon, au lieu de lui répondre, regarda sévèrement les deux misérables et leur dit :

– Allez-vous m'expliquer, tas de canailles, ce qui vous arrive ?

La Chivotte répondit la première :

– Faut pas m'en vouloir, maître ; mais quand j'ai vu cette chipie qui m'avait fait tant de mal à Saint-Lazare, j'ai perdu la tête et j'ai voulu l'aplatir comme une galette.

Timoléon regarda Polyte.

– Et toi ? dit-il.

– Moi, répondit Polyte, j'ai pas voulu.

– Ah !

– Et puis, je suis tombé amoureux de la demoiselle… et dame !

– Je vous défends, entendez-vous bien ? de faire du mal à cette jeune fille, dit Timoléon. Vous êtes ici pour la garder, pour l'empêcher de s'évader…

Antoinette comprit alors que Timoléon, au lieu d'être un libérateur, n'était qu'un geôlier. Timoléon fit un signe impérieux.

– Sortez ! dit-il, et souvenez-vous que, si vous transgressez mes ordres, je vous renvoie en prison, d'où vous n'êtes sortis qu'à ma prière et parce que j'avais besoin de vous.

Tous deux sortirent la tête basse. Alors Timoléon ferma la porte et s'approcha d'Antoinette.

– Mademoiselle, dit-il, vous ne me connaissez pas ?

– Je vous vois pour la première fois, dit-elle toute tremblante ; mais, qui que vous soyez, monsieur, au nom du ciel ! expliquez-moi ce qui se passe et quel horrible mystère m'enveloppe.

– C'est bien simple, répondit Timoléon. Vous savez assez de votre histoire pour qu'on ne vous cache pas la vérité. C'est moi qui ai fait arrêter Milon.

– Ah ! fit-elle en regardant cet homme avec épouvante.

– Le colonel est mon esclave, sa fille une aventurière, et tout ce qu'ils ont fait était un coup monté d'avance.

– Mais que vous ai-je donc fait, monsieur ? s'écria Antoinette, dont l'indignation domina l'épouvante.

Le regard étincelant qu'elle attacha sur Timoléon mit celui-ci mal à l'aise.

– Vous ne m'avez rien fait à moi, dit-il, mais il y a des gens que vous gênez et qui paieront un bon prix pour votre pension ici.

Et il sortit, laissant Antoinette atterrée. Car Antoinette, après ces paroles, ne pouvait plus avoir de doutes ; elle était retombée au pouvoir de ceux qui l'avaient une première fois fait enfermer à Saint-Lazare. Plusieurs heures s'écoulèrent. En s'en allant, Timoléon avait fermé la porte, et Antoinette avait entendu le bruit des verrous qu'on tirait et de pênes qui couraient dans leurs serrures. Puis plus rien… Antoinette se remit à genoux et pria. La prière donne de l'espoir. Dieu envoie sa confiance à ceux qui l'invoquent. Et Antoinette espéra. Elle espéra qu'Agénor et Rocambole, qui certainement la cherchaient, finiraient par la retrouver et la sauveraient encore. La chambre où elle était n'avait aucune ouverture extérieure ; elle était toujours éclairée par le flambeau que, plusieurs heures auparavant, M^lle^ Guépin avait placé sur la cheminée. Mais la bougie était aux trois quarts consumée, et Antoinette voyait avec terreur arriver le moment où elle s'éteindrait et la laisserait ainsi plongée dans les ténèbres. Mais comme la bougie atteignait la bobèche, la porte s'ouvrit de nouveau. Antoinette sentit son effroi changer de nature. La porte venait de livrer passage à Polyte et à la Chivotte ; mais ces deux misérables n'étaient plus les mêmes ; ils n'avaient plus ni geste de menace, ni paroles insolentes, ni regards chargés de haine. Ils roulaient, en baissant les yeux, une petite table chargée d'un modeste repas.

– Voilà votre déjeuner, dit la Chivotte.

Et tous deux se retirèrent sans ajouter un mot.

Sept jours s'écoulèrent ainsi. Sept longues et mortelles journées, pendant lesquelles Antoinette passa successivement par toutes les angoisses du désespoir et tous les frissonnements de l'espérance. Timoléon n'avait pas reparu. Tantôt Polyte, tantôt la Chivotte lui apportaient à manger et renouvelaient la bougie de la cheminée. Ni l'un ni l'autre ne lui adressait la parole, et Antoinette se gardait même de lever les yeux sur eux. La Chivotte arrêtait parfois à la dérobée sur elle un œil chargé de haine. Polyte ne pouvait se défendre d'un regard d'ardente convoitise. Mais c'était tout. Antoinette pleurait quelquefois et priait toujours. Mais la douleur avait souvent raison de sa prière, et alors, songeant à son cher Agénor, à Madeleine, à Milon, à tous ceux qu'elle aimait, et que, peut-être, elle ne reverrait plus, sentant la folie la gagner dans cette tombe où elle était ensevelie toute vivante, elle se tordait les mains de désespoir et s'écriait :

– Mon Dieu ! mon Dieu ! vais-je donc mourir ?

Une nuit – elle calculait que ce devait être la nuit, car il était toujours nuit pour elle dans ce sépulcre –, il lui sembla entendre un bruit singulier, étrange… Il lui sembla que

derrière ces murs voûtés et sans échos, quelque chose grattait sans relâche, et elle prêta l’oreille, et son cœur se prit à battre violemment, et elle espéra la délivrance…

XIII

La veille du jour où, pour la première fois, Antoinette prêtait l'oreille à ce bruit singulier et plein d'espérance pour elle, comme tout ce qui est anormal et insolite dans la vie des prisonniers, une scène bizarre se passait au premier étage du pavillon. Ce pavillon, demeure isolée, avait eu des destinées diverses depuis quinze ou vingt ans. D'abord la maison, de laquelle dépendait le jardin au bout duquel il était situé, avait été un hôtel avant d'être une maison à locataires. À cette époque, le pavillon était une sorte d'habitation réservée au jardinier. Puis, l'hôtel devenu maison, un peintre s'en était épris et y avait installé ses pénates. Après le peintre, était venue une famille polonaise, réfugiée en France à la suite des événements politiques de 1832. Cette famille se composait du père, de la mère et d'une jeune fille de dix-neuf ou vingt ans, atteinte d'une maladie épouvantable, en dépit de sa rare beauté. Ce mal, inconnu à la science, consistait en des convulsions affreuses pendant lesquelles la pauvre enfant poussait de véritables hurlements de bête féroce. C'était pour étouffer les clameurs, pour empêcher ces cris déchirants de parvenir au-dehors que la chambre d'en bas avait été capitonnée et qu'on en avait condamné la fenêtre. Les gens de police savent tout, Timoléon avait connaissance depuis longtemps de ce pavillon et de cette pièce qui serviraient merveilleusement ses plans de séquestration. Aussi avait-il loué le pavillon et acheté la discrétion et la fidélité des concierges, gens de pire espèce, qui eussent vendu leur âme pour dix écus. Comme Antoinette s'y était laissé conduire, huit jours auparavant, sans défiance, nul, dans la maison voisine, ne soupçonna la vérité. Or, à cette époque-là même, la rue de Bellefond et ses jardins apparurent, un matin, suspendus à mi-côte, ainsi qu'une ville mauresque ou méridionale. On venait de percer la rue La Fayette et de démolir le commencement de la rue Montholon. La butte, presque alors couverte de vieilles maisons, avait disparu, et la rue de Bellefond semblait être exhaussée dans les airs. Le pavillon dont nous parlons apparaissait d'en bas comme une tour avancée au bord des remparts d'une forteresse, tandis que de l'autre côté, il était au niveau du jardin. Cette description topographique un peu longue était nécessaire pour expliquer les événements qui vont suivre. Or donc, la veille vers onze heures et demie du matin, Timoléon, qui n'avait point quitté son costume d'Anglais, entra dans le pavillon, son cache-nez sur le visage et le collet de son habit relevé. Il monta tout droit au premier étage, et entra dans une pièce où se trouvaient la Chivotte et Polyte. Ainsi qu'il le leur avait dit le premier jour de la captivité d'Antoinette, Timoléon avait obtenu la mise en liberté provisoire de ces deux misérables, bien qu'ils fussent sous l'inculpation de vol. Il avait donné pour raison, au chef de la Sûreté, que si on voulait qu'il livrât Rocambole, il fallait qu'on lui en fournît les moyens. La police est obligée parfois d'avoir de ces tolérances ; mais tout en remettant les individus provisoirement en liberté, elle les surveille et sait bien qu'elle pourra les reprendre quand bon lui semblera. La vérité était que Timoléon avait besoin de Polyte et de la Chivotte, non pour arrêter Rocambole, mais pour garder Antoinette. Quand il entra, tous deux étaient assis mornes et sombres comme

des chiens de garde qui rongent leur chaîne inutilement et ne peuvent se ruer sur les passants pour les déchirer.

– Hé ! hé ! mes agneaux, dit Timoléon en entrant, nous commençons à la trouver *mauvaise,* n'est-ce pas ?

– Certainement, car vous ne tenez pas ce que vous avez promis.

– Ça viendra… ça viendra…

– Est-ce pour ce soir ? demanda la Chivotte avec une joie cruelle, car moi, voyez-vous, si je ne haïssais pas la petite à la mort, je serais restée en prison. Je suis brouillée avec le beau Joseph, et Paris m'insupporte.

– Est-ce pour ce soir ? demanda le beau Polyte, dont les yeux s'enflammèrent d'une terrible convoitise.

– Non, mais pour demain au plus tard, à moins que ça ne soit jamais. Tous deux bondirent à ces derniers mots.

– Écoutez-moi donc, mes enfants, écoutez-moi, reprit Timoléon d'un ton paternel. La situation, que je vais vous expliquer, est simple comme bonjour, Antoinette vaut un million.

– Un million ! exclama Polyte.

– Un million ! répéta la Chivotte d'un air hébété.

– Oui, mes enfants.

– Je savais bien qu'elle valait cher, mais…

– Le bourgeois qui doit donner le million est arrivé ce matin.

– Vous l'avez vu ?

– Oui. Il se fait tirer l'oreille ; il trouve que c'est trop cher, et il demande jusqu'à demain pour réfléchir. Mais il y viendra… Vous verrez… et alors, dame on fera ce que vous voulez, mes agneaux.

Polyte ne dit rien, mais un frémissement de bête fauve parcourut tout son corps. La Chivotte dit :

– Je l'assommerai net en trois coups de sabot. Timoléon ne sourcilla pas. Polyte se leva et dit :

– Bonsoir, patron.

– Où vas-tu ?

– Prendre l'air. J'ai la tête en feu et le sang qui me brûle. Je tuerais pour trente sous en ce moment, moi qui n'ai jamais donné un pauvre coup de couteau !

Et l'homme aux instincts féroces s'en alla. Il traversa le jardin d'un pas inégal. Quand il fut dans la rue, il s'arrêta un moment ; tout tournait autour de lui. Puis il se mit à courir, descendit au faubourg Poissonnière, et fut au boulevard en dix minutes. Mais il ne s'arrêta pas au boulevard, il monta la rue Poissonnière, puis il descendit la rue du Petit-Carreau,

puis la rue Montorgueil et tourna brusquement dans celle qui porte aujourd'hui le nom de Marie-Stuart. Dans cette rue, avant qu'il allât en prison, Polyte habitait au sixième étage d'une maison assez mal famée, rendez-vous ordinaire de voleurs et de mauvais sujets, un cabinet garni de six francs par mois. L'habitude peut-être, l'égarement de sa raison à coup sûr le conduisirent rue Marie-Stuart. À la porte de la maison il y avait un établissement de liquoriste. Polyte y entra et se fit servir de l'absinthe. Il en but un carafon. L'ivresse distendit ses nerfs ; et il monta en chancelant ses six étages. Il n'avait pas remarqué, tant il avait la tête perdue, que deux femmes abritées sous l'auvent d'une porte ne l'avaient pas perdu de vue un seul instant. Tandis qu'il sortait de chez le liquoriste et s'engouffrait dans l'allée noire de la maison, l'une de ces femmes disait à l'autre :

– Polyte était en prison ; il devait en avoir au moins pour trois ans. S'il était évadé, il ne reviendrait pas en plein jour dans son ancien quartier.

– C'est juste.

– Donc, on l'a remis en liberté… et si on l'y a mis c'est que Timoléon l'a demandé.

– Ceci est assez vraisemblable.

– Or, c'est, à n'en pas douter, Timoléon qui a enlevé M^lle^ Antoinette.

– Sans doute.

– Alors Polyte sait où elle est.

– Tu es une fille intelligente, dit l'autre femme.

– Et si Polyte le sait, nous le saurons, ajouta la première.

– Eh bien ! montons…

Les deux femmes s'engouffrèrent à leur tour dans l'allée noire. Elles entendaient le pas lourd et inégal de Polyte, stupéfié par l'absinthe. L'ivrogne montait et grommelait entre ses dents :

– J'aime Antoinette… et je ne me paie pas des belles promesses du patron… il me la faut !

– L'infâme ! murmura l'une des deux femmes.

Et elles montèrent sans bruit. Polyte arriva enfin à la porte de la mansarde. La porte en était fermée et on lui en avait sans doute pris la clé en prison. Puis on avait oublié de la lui rendre quand il était sorti. Mais il était homme de ressource. Il tira son couteau de sa poche et essaya de faire sauter la serrure. La serrure résista, il fit une fausse pesée et le couteau se cassa. Polyte le lança avec colère dans l'escalier. Puis, d'un coup d'épaule, il jeta la porte par terre et entra. Mais en ce moment, les deux femmes arrivaient sur le palier et entrèrent avec lui. Polyte recula d'un pas en reconnaissant la belle Marton. Quant à l'autre, il la voyait pour la première fois ; mais il comprit que ce n'était pas la pareille de Marton, car celle-ci lui dit :

– Madame, il ne faut pas qu'une femme comme vous touche à ce misérable. Je m'en chargerai bien toute seule.

– Si tu n'es pas la plus forte, je te viendrai en aide, répondit Vanda, car c'était elle.

Et Vanda se plaça sur le seuil pour couper toute retraite à Polyte. Polyte avait eu tort de casser son couteau et d’en jeter les deux tronçons.

XIV

Polyte était ivre ; mais il se dégrisa un moment à la vue de ces deux femmes qui arrivaient ainsi chez lui à l'improviste et dont l'attitude n'avait rien de fort rassurant.

– Qu'est-ce que tu veux, toi ? fit-il en regardant la belle Marton.

– Je veux te parler, répondit-elle.

Vanda, silencieuse, se tenait toujours sur le seuil. La maison dans laquelle Polyte se trouvait, comme plusieurs de ce quartier, n'avait pas de concierge. On y pénétrait comme on voulait, dans le jour par la porte ouverte, le soir en poussant un petit loquet connu de tous les locataires. Comme elle était fort mal habitée, les voisins ne se préoccupaient jamais de ce qui se passait chez le voisin. On y eût assassiné en plein jour que les cris de la victime n'eussent ému personne. Marton savait tout cela. Elle regarda de nouveau Polyte et lui dit :

– Madame et moi nous voulons jaser un brin avec toi.

– Je ne connais pas madame.

– Ça ne fait rien, nous ferons connaissance.

– Ah ! ah ! fit-il avec un gros rire. Marton poursuivit :

– Tu as donc cassé ton couteau ?

– Après cette chienne de porte que je ne pouvais pas ouvrir…

Et Polyte, qui d'abord avait eu peur, se rassura quelque peu en voyant que Marton parlait avec calme.

– Tu as cassé ton couteau et tu as bu un quart de litre d'absinthe, continua Marton.

– Eh bien ! qu'est-ce que ça te fait ? Es-tu ma femme ? et te dois-je compte de mes actions ?

– C'est dans ton intérêt que je te dis ça.

– Ah ! voyez-vous ? ricana Polyte.

– Oui, reprit Marton qui fit un pas vers Polyte, c'est bon pour se défendre, un couteau.

– Quelquefois, murmura-t-il avec un rire stupide.

– Et l'absinthe vous éteint un homme si bien qu'il n'a plus la force de se tenir sur ses jambes.

– Tu crois ça ?

– J'en suis certaine.

– Ah çà ! mais dis donc, pourquoi me dis-tu tout cela, toi ? demanda Polyte.

Et comme la belle Marton avait fait un pas en avant, il fit un pas en arrière. Elle avança encore, et, comme la mansarde était étroite, il se trouva tout à coup adossé au mur.

– Mais qu'est-ce que tu veux donc, toi ? répéta-t-il d'une voix brutale.

– Je veux jaser d'abord.

– De quoi ?

– Je veux savoir pourquoi tu n'es plus en prison.

– J'ai *filé*, dit Polyte.

– Tu mens !

Il la regarda d'un air hébété.

– Comment que tu sais ça ? fit-il.

– C'est Timoléon qui t'a fait sortir.

Polyte ne nia pas.

– C'est une preuve, dit-il, qu'il est bien avec la *rousse*.

La belle Marton lui posa une main sur l'épaule :

– Comment va M^lle^ Antoinette ? dit-elle.

À ce nom, Polyte tressaillit et pâlit ; puis ses yeux s'injectèrent et son visage se contracta affreusement.

– Qu'est-ce que ça te fait ? dit-il.

– Je veux savoir.

– Elle va bien, et je l'aime ! murmura-t-il avec un accent féroce.

Mais il n'eut pas le temps d'en dire davantage. Rapide et foudroyante comme l'éclair, la belle Marton s'était jetée sur lui, l'avait renversé et foulé aux pieds… Ce fut l'histoire de dix secondes. Marton lui appuya un genou sur la poitrine et lui maintint les deux bras étendus sur le carreau.

– Oui, répéta-t-elle, tu as eu tort encore de boire, car, tu le vois, une femme vient à bout de toi.

Polyte essaya de se débattre, mais le genou de la belle Marton pesait sur lui, lourd comme une enclume. Il cria au secours.

– Tu peux crier, dit la belle Marton, on ne se dérangera pas pour si peu.

– Mais que veux-tu de moi, canaille ? hurlait Polyte.

– Je veux jaser…, répéta la belle Marton.

En même temps elle jeta un éloquent regard sur Vanda. Vanda, toujours immobile, toujours calme, comprit ce regard. Elle ouvrit le gros châle anglais qui dissimulait sa taille svelte et tira de son corsage le mignon stylet à manche de nacre avec lequel elle avait, en

Russie, frappé M. de Morlux. Puis elle fit un pas en avant, et le poignard passa de sa main dans la main de la belle Marton. Polyte vit briller la lame, et, de pâle qu'il était, il devint livide. Puis, comme il était lâche, il cessa de se débattre sous la pression victorieuse de Marton.

– Maintenant, lui dit celle-ci, tu me connais, tu sais que je tiens toujours ce que je promets. Si tu ne me dis pas où est M^lle^ Antoinette…

Ce nom fit rugir Polyte.

– Je l'aime ! répéta-t-il.

– Soit ; mais dis-moi où elle est ?…

Et le poignard levé s'abaissa.

– Non… non… je ne veux pas…, fit-il d'une voix étranglée… La pointe du stylet toucha sa gorge. Polyte jeta un cri.

– Ne flânons pas ! reprit la belle Marton. Parle vite ou j'enfonce.

Et la pointe du stylet se rougit d'une goutte de sang. L'épouvante de la mort fut plus forte chez Polyte que la sauvage passion qui l'agitait tout à l'heure.

– Grâce ! dit-il… Je veux bien…

– Parleras-tu ?

– Oui.

Le poignard s'éloigna de sa gorge.

– Où est-elle ? demanda Marton.

– Aux mains de Timoléon.

– Je le sais… mais où ?

– Rue de Bellefond.

– Quel numéro ?

– Vingt et un, répondit Polyte.

Marton et Vanda respirèrent ; cependant Vanda ne reprit point son poignard, et le genou de Marton continua à peser sur la poitrine de Polyte.

– Ça ne nous suffit pas, dit Marton.

Polyte suivait toujours le poignard d'un regard effaré.

– Est-ce Timoléon qui la garde ? demanda encore Marton.

– Oui, avec Madeleine…

– La Chivotte ? exclama Marton avec un accent de haine. Je m'en doutais…

– Laisse-moi, maintenant que tu sais la chose, dit Polyte, que le genou de Marton étouffait.

– Oh ! pas encore…, répondit-elle. Tu vas nous dire ce qui est arrivé.

– Je ne sais pas, moi, dit-il naïvement. Timoléon nous a fait venir la Chivotte et moi, et il nous a confié la petite.

– Et la Chivotte l'a maltraitée…

– Oh ! non… j'étais là…

En ce moment, Vanda intervint. Elle jeta son châle sur le grabat de Polyte, et déroula une écharpe de soie qu'elle avait autour de la taille. Cette écharpe était longue de plus de deux mètres.

– Il faut nous assurer de cet homme, dit-elle.

Et tandis que Marton, le poignard toujours levé, continuait à le tenir immobile sous son genou, Vanda, avec une dextérité de jongleur indien, lui lia les mains et les pieds avec son écharpe, dont la solidité était à toute épreuve. Puis elle le bâillonna avec son mouchoir. Polyte n'avait pas osé se débattre ; il connaissait Marton et savait bien qu'elle était femme à le tuer s'il résistait.

– À présent, dit Vanda, tu vas rester ici avec lui.

– Moi, madame ? dit Marton.

– Oui, je serai de retour dans une heure ; je vais voir si cet homme ne nous a pas trompées.

Et Vanda laissa Marton debout auprès de Polyte étendu sur le sol. Marton n'avait pas rendu le poignard.

Vingt minutes après, une femme habillée en grisette, portant un petit bonnet à rubans, et ayant au bras un grand panier de blanchisseuse plein de linge, montait la rue de Bellefond, le nez au vent, comme une fillette qui cherche aventure. Comme elle arrivait près du numéro 21, elle vit un homme en sortir. Cet homme ne fit pas attention à elle, mais elle le reconnut. C'était Timoléon. Timoléon s'en allait d'un pas raide et empesé qu'il s'était donné en se faisant une tournure d'Anglais. La fausse blanchisseuse ralentit le pas, puis entra dans la maison voisine et attendit, au milieu de l'allée, que Timoléon eût tourné le coin de la rue Rochechouart. Alors elle revint vers le numéro 21 sur la porte duquel il y avait plusieurs écriteaux de location. Un entre autres portait ces mots :

Cabinet à louer.

Son panier au bras, la fausse blanchisseuse entra chez la concierge et demanda d'un ton dégagé :

– Combien le cabinet ?

– Quatre-vingts francs, ma petite.

– C'est trop cher, bonsoir !…

Mais de la loge du concierge, la fausse blanchisseuse avait eu le temps de voir la cour, le jardin et d'entrevoir, au fond, le pavillon. Et en s'en allant, elle s'était dit :

– Ce doit être là-bas…

Vanda était sur les traces d’Antoinette désormais, et Vanda allait vite en besogne.

XV

La fausse blanchisseuse, c'est-à-dire Vanda, avait refermé la porte de la loge avec un petit air impertinent.

– Insolente, va, murmura la concierge.

Vanda était déjà au milieu de l'allée, elle revint sur ses pas.

– Hé ! dites donc, *maman comme il faut,* lui fit-elle, est-ce qu'il est *à feu,* votre cabinet ?

– Oui, il y a un fourneau.

– Voyons-le, alors ?…

Et elle posa son panier dans un coin de la loge.

– Je ne peux pas sortir, dit la concierge. Mon mari vient de partir en course chez le propriétaire. Mais si vous voulez monter, c'est au bout de l'escalier… la porte au fond du corridor. La clé est dessus.

– Alors on pourrait emménager tout de suite ?

– Pardienne, si vous avez de quoi garnir…

Vanda s'élança dans l'escalier. Un escalier en coquille, aux marches usées avec une rampe en corde, mais fort clair, et prenant jour sur la rue à chaque repos. Vanda put donc, en montant, étudier la topographie de la maison. Évidemment ce n'était pas dans le corps de logis principal que Timoléon tenait Antoinette enfermée. La maison était habitée par du petit monde, et sur chaque porte il y avait un nom. Ici c'était Bruno, tailleur ; à côté, M^lle^ Octavie, brunisseuse ; un peu plus haut, Germain Leroux, fabricant de parapluies. Au quatrième étage, Vanda se croisa avec un jeune homme, qui la regarda et murmura en passant :

– Jolie blonde, ma foi !

Elle se tourna et lui dit :

– Vous trouvez, voisin ?

– Tiens ! fit le jeune homme enhardi, vous demeurez donc dans la maison ?

– J'y demeurerai peut-être si le logis me convient.

Et elle continua à monter, fredonnant un couplet de vaudeville. Le jeune homme, qui n'était autre qu'un peintre en bâtiment, encouragé par la désinvolture assez libre de Vanda, au lieu de descendre, se mit à la suivre. En arrivant en haut de l'escalier, Vanda se retourna et le vit derrière elle.

– Tiens, vous avez de l'aplomb, vous, dit-elle.

– C’est mon métier qui le veut.

– Que faites-vous donc ?

– Je suis peintre, ma jolie demoiselle.

– Peintre d’histoire ? fit-elle en riant.

– Non, de façade.

– Je comprends que vous ayez besoin d’équilibre.

Et Vanda entra dans le corridor.

– Tiens, fit le peintre la suivant toujours, c’est le cabinet que vous allez voir ?

– Justement.

Et elle tourna la clé qui était sur la porte.

– Et vous, dit le peintre, qu’est-ce que vous faites, la belle enfant ?

– Je suis blanchisseuse.

– Comme ça tombe à pic ! dit-il ; je suis fâché avec la mienne. Je vais vous donner mon linge. En attendant, voici les arrhes du marché.

Et il prit Vanda par la taille et lui mit un baiser sur le cou. Vanda se dégagea en riant et dit :

– Voyons si la vue est belle…

En parlant ainsi, elle était entrée dans le cabinet, véritable mansarde avec une croisée en tabatière.

– Ça n’est pas grand, ricana le peintre.

– Mais la vue est bien, dit Vanda.

Et elle s’était dressée sur la pointe des pieds et regardait en dehors, par la croisée dont elle avait soulevé le châssis.

– Vous trouvez ? fit le peintre, qui se pencha câlinement sur elle pour voir à son tour.

Vanda ne se montrait pas farouche. Elle tenait même à apprivoiser complètement sa nouvelle connaissance. La mansarde donnait sur le jardin. De la fenêtre, on découvrait la moitié de Paris, et, tout auprès, la nouvelle rue La Fayette. Vanda embrassa tout d’un coup d’œil, et vit que le pavillon était comme suspendu au-dessus des terrains en construction. Le peintre avait arrondi ses mains autour de la taille de la jeune femme.

– Tiens, dit-elle tout à coup, elle est gentille, la maisonnette !

– Où ça ? fit le peintre.

– Là-bas, au bout du jardin… C’est un vrai nid d’amoureux.

– Vous trouvez ?

– Louez-moi ça, dit Vanda en riant, et je vous épouse.

– Vous avez de jolies quenottes, mam’zelle, répondit-il en riant, mais on n’a pas de biscuit à mettre dessous.

– Je parie bien, continua Vanda, qu’il y a là-bas deux amoureux mignons et gentils comme des amours.

Le peintre se prit à rire :

– Vous vous trompez, dit-il ; c’est un vieil Anglais qui loge là.

– Seul ?

– Je ne sais pas. Il y a une femme laide qui a l’air d’une bonne. Elle est grêlée comme une écumoire.

– Bah !

– Et puis il vient tous les jours un espèce de voyou qui a toujours un canon de trop dans les jambes. Tout ça, c’est des amis du portier.

– Vraiment ? dit Vanda qui ne se récria point à un troisième baiser.

– Le portier, la portière, l’Anglais… tout ça ne vaut pas cher, ajouta le jeune homme… Le portier a fait deux ans à Poissy pour vol…

– Excusez ! dit Vanda. C’est égal, la vue me plaît. Je vais louer.

– Vrai ?

– Mais sans doute…

– Quel bonheur ! dit le peintre, nous serons voisins…

– Où demeurez-vous ?

– Au-dessous la porte à gauche. Si vous voulez même, nous nous mettrons en ménage.

Et il eut soif d’un quatrième baiser. Mais, cette fois, Vanda lui glissa des doigts.

– En voilà assez pour aujourd’hui, dit-elle.

Et elle s’élança, légère et moqueuse, hors de la mansarde, et descendit l’escalier comme une flèche, sans pitié pour le jeune homme, qui essaya de la poursuivre. Elle entra dans la loge, prit son panier et se sauva en criant :

– C’est trop petit. Bonsoir, voisin.

Le peintre n’était pas encore au bout de l’escalier que Vanda était dans la rue. Au lieu de continuer son chemin vers la rue Rochechouart, elle redescendit dans le faubourg Poissonnière. Vanda savait tout ce qu’elle voulait savoir, grâce à la complaisance qu’elle avait mise à se laisser courtiser par le jeune peintre. L’Anglais habitait le pavillon. Or, l’Anglais, c’était Timoléon. Dans la femme grêlée, elle avait reconnu la Chivotte, et dans l’homme toujours ivre, Polyte. Enfin, du moment où le portier avait été prisonnier à Poissy, il était tout simple d’admettre qu’il avait favorisé la séquestration. Il est vrai que le peintre n’avait soufflé mot d’Antoinette. Mais c’était tout simple. On avait dû amener la jeune fille de nuit, et personne ne l’avait vue entrer. Or, du moment où le portier était ou devait être le complice de Timoléon, ce n’était pas du côté de la maison qu’il fallait agir

pour délivrer Antoinette, mais bien du côté du jardin. Vanda alla se promener dans la rue La Fayette, marchant sur la pointe du pied pour ne pas se crotter dans le gâchis des démolitions ; elle vint jusque sous les murs du jardin. En examinant tout avec attention, elle remarqua une espèce de grille dans la cour, juste au-dessous du pavillon. Cette grille paraissait être celle d'un soupirail. Il y avait donc probablement une cave sous le pavillon. Au-dessous du mur, à présent suspendu entre ciel et terre, était une palissade en vieilles planches. On avait écrit dessus à la craie :

Terrain à vendre.

Vanda s'approcha le plus près possible, et put se convaincre qu'il serait facile de passer au travers des planches disjointes. Le soupirail était assez grand pour laisser passer le corps d'un homme : malheureusement il était grillé. Après avoir examiné tout cela dans les plus minutieux détails, Vanda monta dans une voiture de place et retourna rue Marie-Stuart. Marton s'y trouvait toujours gardant Polyte. La besogne était aisée. Polyte, vaincu par l'ivresse, s'était endormi.

– Il est inutile de le réveiller, dit Vanda.

– Pourquoi ?

– Il n'y a rien à faire avant ce soir.

– Mais c'était bien vrai… Elle est où il a dit ? demanda la belle Marton avec anxiété.

– Oui, rassure-toi.

– Mon Dieu, s'ils allaient la tuer, fit Marton avec effroi, je crains tout de la Chivotte.

– Moi aussi, dit Vanda, mais nous ne lui laisserons pas le temps d'agir.

Et après avoir enjoint à Marton de veiller sur Polyte et de le tuer plutôt que de le laisser sortir, car si pareille chose arrivait, il irait donner l'alarme à Timoléon, Vanda s'en alla.

– Rue Serpente, dit-elle au cocher de fiacre.

Vanda allait rejoindre Noël. Elle trouva celui-ci attendant sur le seuil de la porte.

– J'ai besoin de toi, lui dit Vanda qui, avant d'entrer, regarda si elle n'avait pas été suivie.

Heureusement la rue Serpente est déserte à midi comme à minuit.

XVI

Noël avait conduit Madeleine rue Serpente, comme nous l'avons dit. La mère de Cocorico avait installé la jeune fille dans un petit logement qu'elle louait ordinairement tout meublé à des étudiants. Vanda y monta. La jeune fille lui sauta au cou en s'écriant :

– Ah ! madame, Yvan est à Paris. Je l'ai vu… j'en suis certaine…

Elle lui raconta sa rencontre aux Champs-Élysées avec la Victoria qui montait l'avenue au pas ; son émotion, qui ne lui avait pas permis de jeter un cri… Et tout cela avec des larmes et des transports que Vanda calma d'un mot :

– Il faut songer à votre sœur, dit-elle.

Madeleine pâlit :

– Oh ! pardonnez-moi, madame, murmura-t-elle, j'ai été folle et méchante… Un moment j'ai perdu la tête.

– Non, mon enfant, répondit Vanda, vous avez obéi à la voix de votre cœur. Yvan est à Paris, dites-vous ? c'est qu'il est venu vous y chercher, et quand deux personnes se cherchent, elles se trouvent bien vite. Mais auparavant, il faut retrouver Antoinette.

– Ah ! ma pauvre sœur, fit Madeleine avec angoisse.

– Je suis sur ses traces.

– Vrai ? fit-elle avec un cri de joie.

– Je ne puis vous en dire davantage, mais espérez…

– Oh ! j'ai foi en vous comme en *lui,* murmura Madeleine.

– *Lui,* dit Vanda, il saura bien se tirer d'affaire tout seul, vous verrez… Puis elle prit la main de Madeleine, et ajouta :

– Mais vous serez bien obéissante à mes volontés ? dit-elle.

– Oh ! madame, pouvez-vous en douter ?

– Vous ne sortirez pas d'ici ?

– Je vous le promets.

– Songez, ma chère enfant, dit encore Vanda, que vous courez les mêmes dangers que votre sœur et que, en mon absence, la moindre imprudence peut vous perdre.

– Je vous jure que je ne sortirai pas, dit Madeleine, mais nous retrouverons Yvan, n'est-ce pas ?

– Aussitôt après la délivrance d'Antoinette.

Et Vanda quitta Madeleine et redescendit dans la loge où Noël l'attendait.

– J'ai besoin de toi, lui répéta-t-elle.

– Quand ?

– Ce soir à onze heures et demie.

– En quel endroit ?

– À l'angle du Faubourg-Montmartre et de la rue La Fayette prolongée.

– J'y serai, répondit Noël, qui maintenant obéissait à Vanda comme il avait obéi à Rocambole.

– Tu te déguiseras en maçon.

– Fort bien.

– Et tu porteras sur ta tête une auge dans laquelle tu mettras un marteau, une pioche et une lime.

Noël fit un signe d'assentiment.

– Ensuite, ajouta Vanda, tu viendrais armé d'un bon poignard que cela n'en serait que mieux.

Noël se prit à sourire et répondit :

– J'en ai toujours un sur moi.

Vanda s'en alla. Noël ne quitta pas la rue Serpente jusqu'au soir. Puis, un peu avant onze heures, il partait, une blouse couverte de plâtre sur le dos, les pieds nus dans ses souliers et coiffé d'une mauvaise casquette. Par le temps de constructions et de démolitions qui règne, le costume de maçon est certainement celui qui attire le moins l'attention. Il traversa le Palais-Royal, passa devant les boutiques étincelantes de lumières, frotta son plâtre à quelques habits noirs, répondit brusquement aux passants qui se fâchaient, et quelques minutes après il était au rendez-vous. Vanda s'y trouvait déjà. Seulement elle avait repris un de ces costumes masculins qui, à Toulon, avaient ébahi le naïf Milon. Couverte d'une blouse, coiffée comme Noël d'une casquette déformée, elle tenait dans ses poches ses mains dont la finesse et la blancheur auraient pu la trahir. Elle prit sans affectation le bras de Noël et l'entraîna. On eût dit un vrai maçon et son manœuvre. Dans les moments pressés, on travaille, la nuit, dans le bâtiment. Les architectes trouvent que le temps a une valeur trop grande pour qu'il soit permis de sacrifier douze heures sur vingt-quatre. La rue La Fayette, où toutes les maisons étaient en construction, était donc, à onze heures du soir, animée comme en plein jour. Seulement toute la lumière était projetée sur le côté droit. Le côté gauche, où devait être plus tard le square Montholon, était dans l'obscurité la plus profonde. Seul le côté droit flamboyait comme un incendie en quatre ou cinq endroits. Le foyer le plus étincelant se trouvait dans une vaste maison dont on achevait la toiture. En bas les ouvriers avaient allumé un grand feu. Les passants s'arrêtaient, et, à la clarté de ce feu, contemplaient ébahis une machine à vapeur qui montait des pierres de plusieurs milliers de kilogrammes. Or, cette maison sur laquelle se concentrait l'attention générale était précisément située en face de ce vaste terrain à vendre qui s'étendait sous les jardins suspendus de la rue de Bellefond. La

lumière ayant toujours l'ombre épaisse pour repoussoir, il s'ensuivait que le terrain à vendre était plongé dans une obscurité qu'un ciel opaque et sans étoile rendait plus épaisse encore. Noël, son auge sur la tête, et Vanda passèrent au milieu des travailleurs, simplement et comme s'ils eussent fait partie de l'équipe de nuit. Puis ils gagnèrent le côté gauche de la rue et atteignirent la palissade, dont Noël, qui était robuste, arracha une planche. Vanda se glissa la première par cette ouverture dans le terrain. Noël déchargea son auge et la passa de travers. Puis il suivit à son tour le même chemin. Personne n'avait fait attention à eux, bien qu'ils eussent commis le délit d'effraction. Tous les regards étaient concentrés sur le treuil que faisait mouvoir la machine à vapeur et qui montait lentement dans les airs.

– Voilà une nuit faite exprès pour nous, murmura Vanda.

Noël ne savait où Vanda le conduisait ; mais il l'eût suivie jusqu'au bout du monde. Vanda se dirigea vers le mur, et vint se placer verticalement au-dessous du pavillon, c'est-à-dire de ce soupirail de cave qu'elle avait remarqué. Il était bien à une dizaine de pieds du sol. Sur l'ordre de Vanda, Noël s'appuya contre le mur et prit un solide point d'appui sur ses deux pieds. Il avait posé son auge à terre. Vanda y prit dedans la lime et le marteau ; puis, leste comme un chat, elle sauta sur les épaules de Noël, se dressa comme eût pu le faire un clown, et atteignit avec ses mains les barreaux du soupirail. Avant de les attaquer, Vanda chercha à pénétrer du regard le trou noir qu'ils défendaient. Mais l'obscurité était profonde. Elle prit son marteau, le fit passer au travers des barreaux et le lâcha. Puis elle prêta l'oreille. Elle entendit un bruit mat aussitôt après. Le marteau était tombé sur une surface humide et sourde, qui annonçait évidemment le sol d'une cave. Ce trou n'était donc pas l'orifice d'un abîme. Alors Vanda s'arma de la lime et se mit à entamer l'un des barreaux. Les barreaux étaient épais, mais la lime était bonne. Noël, immobile, supportait sur ses deux épaules les pieds de Vanda. La lime faisait sa besogne sans bruit. Au bout d'une demi-heure, un des barreaux, celui du milieu, fut scié par le bas. Vanda donna un coup sec et le fit dévier. Le mur était vieux ; le ciment qui maintenait les barreaux dans la pierre était parti. Vanda tira à elle et le barreau coupé se détacha. Alors il y eut entre les deux autres barreaux une ouverture trop petite pour laisser passer un homme de la taille de Noël ; mais Vanda, qui était mince, jugea qu'elle passerait, elle. Et se cramponnant aux deux barreaux, elle lâcha les épaules de Noël et se hissa sur l'étroit entablement du soupirail à la force de ses poignets. Puis elle pénétra la tête dans le trou noir. Elle n'entendit aucun bruit. Elle aspira l'air qui en sortait. Cet air était humide et avait une odeur de moisi.

– Si c'est la cave du pavillon, pensa Vanda, on n'y vient pas souvent, et les futailles doivent y être vides.

Puis elle se retourna et dit tout bas à Noël qui se dressa sur la pointe des pieds pour mieux entendre :

– Attends-moi ici.

– Oui, madame.

Vanda se tordit et s'allongea alors avec la souplesse d'un reptile, et passa, en se meurtrissant un peu, à travers les deux barreaux.

– Allons chercher mon marteau, murmura-t-elle, et à la grâce de Dieu ! En même temps, elle s’élança en avant, les jambes pliées, de façon à retomber sur ses pieds, ne sachant pas si elle n’allait pas faire quelque effroyable chute dans les ténèbres. Elle tomba d’une dizaine de pieds de haut. Mais elle tomba sur ses pieds, et ses pieds rencontrèrent un sol mou et pour ainsi dire élastique. Elle était sur du sable. Dans la poche de son pantalon se trouvaient une boîte d’allumettes et un rat-de-cave. Vanda, remise de la secousse qu’elle avait éprouvée en tombant, chercha la boîte d’allumettes et se procura de la lumière. Son marteau était à ses pieds. Alors, l’ayant ramassé, elle regarda autour d’elle pour se rendre compte du lieu où elle était.

XVII

Vanda reconnut alors qu'elle se trouvait dans une sorte de caveau de sept ou huit pieds de large. À première vue, on n'y voyait d'autre issue que le soupirail par lequel elle venait d'entrer. Cependant, à force de regarder, elle aperçut dans un coin une portion de mur qui paraissait plus noire. Vanda reconnut que ce n'était plus le mur, mais bien une porte, et que cette porte, qui paraissait être en chêne d'une forte épaisseur, était garnie de grands verrous et d'une grosse serrure. Vanda avait bien une lime. Mais combien de temps lui faudrait-il pour entamer les gonds et les scier ! D'un autre côté, si elle voulait appeler Noël, il fallait qu'elle fît sauter un second barreau du soupirail afin qu'il pût entrer. Elle y songea un moment ; mais deux difficultés matérielles l'arrêtèrent, dont la première lui parut tout à fait insurmontable. Le soupirail était à huit ou dix pieds au-dessus de sa tête. Il n'y avait dans le caveau ni une futaille, ni une planche, ni rien qui pût l'aider à y atteindre. La seconde difficulté, en admettant que cette première eût pu être vaincue, était presque aussi grande. Comment, du dehors, Noël atteindrait-il lui aussi le soupirail ? Quand elle eut pesé tout cela, Vanda résolut d'attaquer la porte. Elle avait un marteau, elle avait une lime. Avec le marteau, elle pouvait essayer de briser la serrure. Avec la lime, elle pouvait couper les gonds. Mais la besogne du marteau est bruyante ; celle de la lime est sourde. Les geôliers d'Antoinette entendraient les coups de marteau ; ils n'entendraient peut-être pas les grincements de la lime. Vanda se mit bravement à l'ouvrage.

Son rat-de-cave était assez long pour durer environ deux heures. Cependant, quand la lime eut tracé une rainure dans l'un des gonds, et qu'elle s'y trouva pour ainsi dire emboîtée, Vanda souffla le rat-de-cave et se mit à travailler dans les ténèbres, par prudence d'abord, par économie ensuite ; car il pouvait se faire que cette porte ne fût pas la seule dont elle eût à franchir le seuil avant d'arriver jusqu'à Antoinette. Il lui fallut plus de deux heures pour scier le premier gond. Quand celui-ci fut détaché, elle ralluma le rat-de-cave et introduisit le manche de son marteau entre la porte et la pierre, puis elle donna une secousse. La porte céda, s'inclina un peu en arrière, et par ce mouvement fit sortir de la gâche le pêne de la serrure qui n'était fermé qu'à un tour. Le pêne dégagé, plus n'était besoin de scier l'autre gond, la porte tourna et s'ouvrit. Alors Vanda se trouva au seuil d'un escalier, un véritable escalier de cave, étroit, humide, tournant et fait de marches usées et glissantes. Elle avait remis son marteau et sa lime dans la poche de son pantalon d'où elle avait tiré un revolver, objet plus utile, comme on le pense, pour cette expédition de découverte qu'elle entreprenait. Le rat-de-cave à la main gauche, le revolver au poing droit, elle monta. L'escalier avait un repos. Vanda vit une sorte d'encadrement et reconnut une porte murée, mais murée grossièrement avec une simple bâtisse de planches de sapin sur lesquelles on avait passé un lit de chaux et de plâtre. L'humidité avait fait tomber le plâtre. Les planches étaient disjointes çà et là. À un endroit on y pouvait passer le doigt. Vanda y colla son œil d'abord et ne vit rien. Elle avait espéré qu'un rayon de lumière filtrerait au travers. Elle passa ensuite son doigt. Le doigt rencontra quelque chose de mou comme une draperie clouée sur un mur. Elle ne poussa pas plus loin ses investigations de

ce côté. L'escalier montait encore. Vanda le suivit et atteignit la dernière marche. Là, non plus une porte murée, mais une trappe. La trappe était fermée. Cependant la Russe allait peut-être essayer de la soulever avec ses épaules lorsqu'elle entendit du bruit. Ce bruit était un pas d'homme, un pas qui allait et venait au-dessus de la tête de Vanda. Une seconde fois elle éteignit son rat-de-cave, et, plongée dans une obscurité profonde, elle écouta. Or, le pas que Vanda avait entendu était celui de Timoléon. Timoléon venait de rentrer. Il était deux heures du matin. La Chivotte attendait patiemment et ne s'était point couchée. Elle regarda son maître d'un œil interrogateur. Timoléon paraissait radieux.

– Maître, dit-elle, vous avez l'air content ?

– Mais oui, fit Timoléon.

– Vous donnera-t-on l'argent ?

– On me l'a donné.

Les yeux de la Chivotte étincelèrent d'une joie féroce.

– Alors, dit-elle, la petite est à moi ?

– À toi et à Polyte.

– Ah ! mais non, dit la Chivotte ; à moi seule !

– Pourquoi ?

– Polyte l'aime…

– Eh bien !

– Il ne voudra pas que je l'assomme.

– Tu as peut-être raison, murmura Timoléon.

– Polyte gâterait tout.

– C'est possible.

– Et puisque vous avez l'argent…

Timoléon frappa d'un air satisfait sur la poche de côté de son paletot.

– Là, dit-il.

C'était le prix de la vie d'Antoinette, que M. de Morlux s'était décidé à lui payer. La Chivotte s'élança vers la porte.

– Prends garde ! dit Timoléon en l'arrêtant.

– À quoi ?

– Si tu fais du bruit, on finira par t'entendre, malgré le capiton.

– Je l'étranglerai… ça ira plus vite. Puis, quand elle sera morte, ajouta le monstre, je la piétinerai pour achever de me venger.

– Et qu'en feras-tu après ?

– Dame !… ça vous regarde… et non pas moi…

– Heureusement qu’il y a une cave ici, murmura Timoléon.

Puis, le misérable donna une tape amicale sur la joue de l’horrible Chivotte, et lui dit :

– Allons ! va… mignonne… et fais ça gentiment… sans tapage.

La Chivotte s’élança dans l’escalier, ses sabots à la main. Elle arriva à la porte de cette chambre dans laquelle Antoinette était prisonnière depuis sept jours. La jeune fille avait été réveillée au milieu de la nuit par un bruit singulier. Bruit singulier… Quelque chose qui grattait une porte ou un mur. Était-ce un rat perçant le plafond ? Était-ce un compagnon de captivité qui cherchait la liberté ? Était-ce un libérateur ? Antoinette se posa successivement ces trois questions et eut de violents battements de cœur. Au bout de deux heures, le bruit cessa. Alors Antoinette sentit s’évanouir l’espoir qu’elle avait eu un moment. Pendant sa captivité à Saint-Lazare, alors que Vanda et elle couchaient dans la même pistole, la Russe lui avait souvent raconté la surprenante évasion méditée et accomplie par Rocambole au bagne de Toulon. Quand elle avait entendu ce bruit qu’elle ne pouvait définir, Antoinette s’était dit :

– Peut-être Rocambole est-il de retour à Paris ? Peut-être vient-il me délivrer ?

Mais lorsque le bruit eut cessé, la jeune fille retomba dans son morne désespoir. Tout à coup un autre bruit se fit. Cette fois, c’était celui de la porte qui s’ouvrit et livra passage à un flot de clarté. La Chivotte entrait. Elle avait son caban d’une main, un flambeau de l’autre. Elle posa le flambeau sur la cheminée, ferma la porte, puis marcha vers le lit. Antoinette fut effrayée de l’expression de férocité répandue sur tout le visage de l’horrible Chivotte. Elle se leva en jetant un cri et se réfugia demi-nue dans la ruelle.

– Ah ! ma petite, ricana la Chivotte, cette fois nous allons régler nos comptes, et le maître ni Polyte ne te défendront… C’est ta vie qu’il me faut !

Elle franchit le lit d’un bond et saisit Antoinette à la gorge.

– Le maître le veut ! dit-elle.

Et ses doigts noueux s’arrondirent comme un étau autour du cou blanc d’Antoinette. Antoinette jeta un nouveau cri.

– Tu peux crier, dit la Chivotte, tu ne crieras pas longtemps.

Et elle serra plus fort… Antoinette se débattit, s’arracha un moment à cette horrible étreinte, appela au secours… Mais les doigts de la Chivotte la reprirent et s’enfoncèrent dans la chair comme les griffes d’une bête féroce. Tout à coup, et comme Antoinette ne pouvait plus se débattre ni crier, il se fit un grand bruit… Le mur s’effondra et s’entrouvrit… C’était Vanda qui, d’un vigoureux coup d’épaule, avait jeté bas le bâti en planches qui en tombant arracha le capiton qui le couvrait. Et au seuil de cette brèche Vanda apparut comme un ange libérateur. En même temps un éclair se fit, suivi d’une détonation… Et la Chivotte, frappée d’une balle en pleine poitrine, tomba et se tordit en blasphémant sur le parquet !

XVIII

Pendant que Vanda délivrait Antoinette, que devenait Rocambole ? Rocambole était au secret. Conduit à la Conciergerie d'abord, il n'y était demeuré que deux heures. On l'avait, le jour même, transféré à Mazas(15). Cela tenait à ce que, ainsi que le lui avait annoncé le chef du greffe, il ne serait interrogé que le surlendemain, c'est-à-dire le mardi. Rocambole avait donc passé quarante-huit heures dans une cellule de Mazas. Le système cellulaire est peut-être le plus terrible de tous les systèmes pénitenciers. Toujours seul, le prisonnier a bientôt perdu sa force morale et son énergie physique. Lorsqu'il arrive à l'instruction, il est à moitié vaincu par avance. Mais Rocambole était de trempe à supporter les plus grandes épreuves. L'homme qui était demeuré dix ans au bagne sans laisser échapper son secret, sans vouloir s'évader, alors que son évasion était facile et habilement préparée par ceux qui, comme Noël, lui étaient dévoués jusqu'à la mort, un tel homme, disons-nous, pouvait-il se laisser abattre par quarante-huit heures de secret ? Pourtant, celui qui eût pénétré à l'improviste dans sa cellule, eût été frappé de sa pâleur et de son abattement. La nuit du dimanche au lundi avait été mauvaise ; Rocambole n'avait pas dormi. Un de ces orages qui annoncent le retour du printemps, et qui éclatent avec une violence inouïe, avait inondé Paris, de minuit à six heures du matin. Les éclairs multipliés, le bruit du tonnerre, étaient parvenus jusqu'au prisonnier. Il avait eu mal aux nerfs ; il avait même pleuré… Cependant Rocambole ne craignait ni le bagne ni l'échafaud. Que lui importait une dernière expiation, à lui que le repentir avait touché ? Pourquoi donc pleurait-il ? pourquoi s'était-il agenouillé pendant ce terrible orage, demandant à Dieu d'apaiser l'orage bien autrement violent qui grondait au fond de son cœur ? Et à la fin de sa prière, Rocambole avait murmuré :

– Mon Dieu ! je ne me suis soustrait au long châtiment que les hommes m'infligeaient que parce que j'entrevoyais la possibilité de réparer en partie mes crimes par un peu de bien. Faites-moi la grâce de mener mon œuvre à bout, de sauver les deux orphelines, de voir une dernière fois la femme que j'aimais comme une sœur, et je retournerai au bagne et j'y attendrai l'heure de votre justice suprême. Mais d'ici là, permettez-moi de mentir une dernière fois à la justice humaine et de lui échapper, si faire se peut, car les deux jeunes filles ont encore besoin de moi.

À huit heures du matin, Rocambole n'avait pas encore fermé l'œil, lorsqu'on lui apporta la ration des prisonniers. L'administration pénitentiaire française a cela d'admirable qu'elle sait concilier les devoirs les plus rigoureux avec une certaine tolérance et de certains égards pour quiconque n'est encore que prévenu. Le directeur de Mazas, frappé de la bonne mine et des hautes façons de Rocambole, persistant à se dire victime d'une erreur et à prétendre qu'il était bien le major russe Avatar, avait donné des ordres pour qu'il fût traité fort convenablement. Il avait fait venir sa nourriture de la pistole, on avait mis quelques livres à sa disposition. Parmi ces livres il en était un, une histoire de Louis le Grand, publiée en Hollande en 1723, et qui portait l'estampille de la bibliothèque

de l'Arsenal. Comment ce volume était-il entré à Mazas ? D'une façon bien simple et que nous allons dire.

Mazas a souvent été habité par des journalistes et des gens de lettres. La politique et les délits de presse ont souvent envoyé de tels hôtes à la prison cellulaire(16). L'un d'eux, M. X…, condamné à quatre mois d'emprisonnement, fut arrêté au moment où il travaillait à un ouvrage d'histoire important. Il demanda et obtint la permission de faire prendre aux diverses bibliothèques les ouvrages dont il avait besoin pour ses travaux. Récemment libéré, M. X…, en partant, avait renvoyé les livres au directeur. Le directeur n'avait pas encore restitué les volumes en question au bibliothécaire de l'Arsenal, et c'était ainsi que le premier volume de l'*Histoire de Louis XIV* avait été prêté à Rocambole. On lui avait également permis d'écrire. Rocambole avait passé sa journée du dimanche à écrire des lettres en langue russe et à feuilleter l'*Histoire de Louis XIV.* Ces lettres adressées à des personnages de Saint-Pétersbourg et de Moscou n'avaient d'autre but que de laisser croire que dans ces deux villes tout le monde connaissait le major Avatar ; tout en lisant il avait tracé en marge d'une page quelques mots d'une écriture menue et serrée, qu'on n'aurait pu lire couramment qu'à la loupe. Puis il avait détrempé dans de l'eau un peu de mie de pain et en avait fait de la colle. Avec cette colle, il avait réuni les deux feuillets. Qu'est-ce que Rocambole avait écrit ? Une seule personne aurait pu le lire. Cette personne c'était Vanda. Mais comment ce livre parviendrait-il jamais à Vanda ?

Voilà ce que se fût vainement demandé tout autre que Rocambole… Mais Rocambole s'était dit :

– Depuis que je suis arrêté, Vanda doit certainement avoir placé en sentinelle quelque part dans les couloirs du Palais de justice, soit Noël, soit la belle Marton.

« Entre la voiture cellulaire et le cabinet du juge d'instruction, il y a un bout de chemin à faire à pied en passant au milieu de la foule qui encombre le palais. Il y a donc gros à parier que je verrai quelqu'un des trois, le reste est facile.

En effet, le dimanche soir quand on lui avait apporté son souper, le major Avatar avait rendu les livres en disant :

– Monsieur le directeur serait vraiment bien bon de me procurer le second.

Le guichetier emporta le volume et revint peu après.

– Monsieur le directeur, répondit-il, vous prie d'attendre à demain, le second volume est à la bibliothèque. On rendra le premier volume et on fera demander le second.

Rocambole fit un signe de tête approbateur. C'était tout ce qu'il voulait. Ce qui ne l'avait pas empêché de passer une mauvaise nuit et de pleurer, lui, l'homme fort par excellence. Rocambole avait au fond du cœur une blessure inguérissable, une plaie mystérieuse que le grand air de la liberté serait impuissante à cicatriser. À huit heures, donc le lundi, le guichetier vint lui annoncer qu'on allait le conduire à l'instruction. Rocambole s'habilla. Il fit sa toilette avec un soin minutieux, une toilette du matin, la toilette d'un gentleman qui sort de bonne heure. Sur sa demande, on était allé à son petit hôtel, et on lui avait rapporté des vêtements. Par la même occasion, on avait saisi tous ses papiers. Rocambole monta dans la voiture cellulaire avec un garde municipal. Ce dernier n'était pas habitué à voir des prisonniers ayant aussi grand air que Rocambole. Il ne put se

défendre de certaines marques de respect à son endroit. D'ailleurs, Rocambole avait su se donner une tournure véritablement militaire, et il persistait à se dire le major Avatar. Le trajet de Mazas au Palais de justice est assez long. Il n'est pas défendu aux prisonniers de causer avec les municipaux. Ceux-ci ne détestent pas un bout de conversation. Rocambole parla de la Crimée. Le municipal avait fait le siège de Sébastopol. Le faux major Avatar donna sur Sébastopol des détails d'une rigoureuse exactitude. Le municipal en fut frappé. Le major lui dit :

– Le gouvernement russe me persécute parce que j'ai des opinions libérales.

Le municipal lâcha quelques phrases sympathiques à la malheureuse Pologne. Ce municipal, dont la moustache était grisonnante, prenait du tabac. À chaque instant il ouvrait une tabatière en écorce avec un cordon de peau au couvercle. Rocambole lui demanda une prise. Le municipal fut flatté et offrit sa tabatière avec empressement. Quand on arriva dans la cour de la Sainte-Chapelle, le municipal aurait juré qu'il avait vu Rocambole sous les murs de Sébastopol.

– Vous n'attendrez pas longtemps aujourd'hui, dit-il en aidant Rocambole à descendre.

– On attend donc quelquefois ? demanda ce dernier avec une naïveté parfaite.

– Il y a des jours… Tenez, avant-hier, nous sommes restés, un petit jeune homme et moi, dans l'antichambre du juge d'instruction, plus de deux heures.

– Est-ce vous qui êtes de service tous les jours ?

– Non, mon commandant, dit le municipal ; un jour non, l'autre seulement.

– Ce qui fait que si je reviens après-demain, ce sera avec vous ?

– Oui, mon commandant.

Le municipal y tenait. Plus que jamais, il prenait Rocambole pour un véritable officier russe. Ce qui ne l'empêcha pas de lui mettre la ficelle. Comme ils traversaient la cour de la Sainte-Chapelle et se dirigeaient vers l'escalier du parquet, un petit jeune homme blond, mince, vêtu d'une blouse bleue et coiffé d'une casquette à visière de cuir, descendait le même escalier. Rocambole tressaillit et reconnut Vanda. Vanda fit un faux pas et roula trois ou quatre marches, de façon à venir se heurter à Rocambole.

– Imbécile ! murmura le faux major.

– Regarde donc où tu marches, morveux, dit le municipal.

Rocambole ajouta en russe :

– *Histoire de Louis XIV,* premier volume, bibliothèque de l'Arsenal.

Puis il continua son chemin et dit en riant :

– La langue maternelle vous revient toujours quand on est en colère.

Vanda avait disparu.

XIX

Le municipal avait eu raison. Le rôle de l'instruction n'était pas chargé ce jour-là, ou plutôt, il n'y avait que Rocambole à interroger. Si Timoléon avait dit vrai, si le major n'était autre que cet audacieux bandit appelé Rocambole, qui s'était évadé de Toulon avec un sang-froid et une habileté extraordinaires, un tel inculpé méritait bien de n'être pas interrogé à la hâte. Rocambole fut donc conduit sur-le-champ dans le cabinet du juge d'instruction. Il se trouva alors en présence d'un homme jeune encore, bien qu'un peu chauve, au regard clair, au front intelligent, sévère d'aspect sans dureté, et qui lui dit avec une courtoisie parfaite :

– Je vais vous interroger, monsieur.

Rocambole s'inclina. Il avait aperçu sur le bureau du juge d'instruction une liasse de papiers. Ces papiers étaient les siens. C'étaient pour la plupart des lettres venant de Russie, à l'adresse du major Avatar. Il y avait, en outre, les états de service de l'officier russe et un brevet de major signé Nicolas.

– Monsieur, lui dit le juge d'instruction, d'après les papiers saisis chez vous, d'après les documents recueillis, d'après le témoignage d'un homme des plus honorables, le marquis de B…, qui vous a présenté dans le monde parisien, vous êtes bien réellement le major Avatar.

Rocambole ne sourcilla pas. Aucun muscle de son visage ne tressaillit, aucun geste de joie ne lui échappa. Rocambole connaissait les juges d'instruction de longue main, et il savait fort bien qu'ils commencent par tendre un piège à l'homme qu'ils interrogent.

– Monsieur le juge d'instruction, répondit-il, rien n'est moins facile à prouver que la vérité ; et si vous étiez bien convaincu de mon identité, vous eussiez rendu déjà une ordonnance de non-lieu.

– En effet, dit le juge, si tout paraît démontrer que vous êtes le major Avatar, il s'élève pourtant une charge contre vous.

– Laquelle ?

– On vous accuse d'être le nommé Joseph Fipart, dit Rocambole.

– Est-ce tout ?

Et Rocambole ne se départit point de son calme. Le juge compulsa un dossier.

– Si cela était, vous auriez été condamné aux travaux forcés à perpétuité par les tribunaux espagnols, et jeté au bagne de Cadix, d'où vous vous seriez évadé.

– Après ? dit Rocambole avec calme.

– Revenu en France, vous auriez été condamné à vingt ans de travaux forcés…

– Par quelle cour ? demanda le faux major.

– Par la cour d’assises des Bouches-du-Rhône.

– Monsieur, dit Rocambole, je m’étais promis d’abord de ne pas répondre ; mais j’ai réfléchi, et je m’expliquerai.

– Je vous écoute, dit le juge.

– Si j’ai été réellement condamné, si, comme vous paraissez le croire, je suis un forçat évadé, rien n’est plus facile que de me confronter avec les personnes qui forcément doivent m’avoir connu.

Le juge ne répondit pas, mais il sonna et un huissier entra. Le juge lui fit un signe. Rocambole baissait la tête. Une porte s’ouvrit dans le fond du cabinet ; Rocambole ne leva pas les yeux. Cependant un homme était entré. Cet homme avait les menottes. C’était Milon. Le juge regarda ce dernier. Évidemment, si les rapports de Timoléon étaient vrais, Milon, à qui on avait tenu secrète l’arrestation de Rocambole, Milon, qu’une étroite amitié unissait à celui-ci, ne pourrait se défendre d’une certaine émotion. Mais Milon ne sourcilla pas. Il regarda le major Avatar avec une curiosité naïve.

– Monsieur le major Avatar ? dit le juge.

Rocambole leva la tête et aperçut Milon. Il eut le même regard indifférent.

– Connaissez-vous cet homme ? demanda le juge.

– Non, dit Rocambole.

Le juge s’adressa à Milon.

– Et vous ? dit-il.

Milon, la brute bienfaisante, Milon l’honnête homme idiot, fut sublime alors :

– Pardonnez-moi, monsieur, dit-il, mais je n’ai pas de mémoire. J’ai tort de vous dire que je ne connais pas monsieur.

– Ah ! fit le juge qui laissa de plus belle peser son regard investigateur sur Rocambole, où l’avez-vous vu ?

– Au bagne de Toulon.

Le major Avatar n’eut pas même un tressaillement.

– C’était à la fin de la guerre de Crimée. On avait fait la paix. Un jour, des officiers russes vinrent visiter le Mourillon… j’y étais… et je me souviens très bien y avoir vu monsieur…

Rocambole, impassible, répondit :

– C’est fort possible. J’ai visité le bagne à cette époque.

– Retirez-vous, dit le juge à Milon.

Et il sonna de nouveau. L’huissier vint chercher Milon. Celui-ci sortit sans regarder Rocambole. Le juge eut beau faire, il lui fut impossible de surprendre entre ces deux hommes le moindre signe d’intelligence.

– Monsieur, dit-il à Rocambole, je vous avoue que ma conviction est ébranlée.

Rocambole eut un sourire.

– Je le regrette, monsieur, dit-il.

Ces mots arrachèrent au magistrat un geste de surprise.

– Monsieur, reprit Rocambole, on ne meurt pas au bagne ; je vois même qu'on s'en évade, témoin cet homme avec qui vous venez de me confronter. Si la justice française pouvait être convaincue que le major Avatar n'est qu'un misérable forçat du nom de Rocambole, elle rendrait un grand service au major Avatar.

– Je ne comprends pas, dit le juge.

Rocambole continua :

– Pour qu'un homme de ma qualité ait été arrêté comme un forçat évadé, il faut bien que ses ennemis soient puissants.

– Monsieur, dit sévèrement le magistrat, la justice n'est l'ennemie de personne.

– Veuillez me pardonner, reprit Rocambole. Je me suis mal exprimé. Je vais traduire plus nettement ma pensée. Je suis une victime de la politique absolutiste de la Russie. Ce que la Russie veut, ce n'est pas m'envoyer au bagne sous le nom de Rocambole : ce qu'elle veut, c'est que je me réclame de l'ambassade moscovite.

– Dans quel but ? demanda le juge.

– L'ambassade me fera alors ses conditions.

– Comment ?

– Elle me couvrira de sa protection, garantira mon identité, et, en échange, elle me donnera une mission à Pétersbourg.

– Après ? fit le juge.

– À Pétersbourg, je serai arrêté et envoyé en Sibérie. On peut revenir de Toulon et de Cayenne, on ne revient jamais de Sibérie.

Rocambole avait dit tout cela avec un calme parfait. Le juge d'instruction fronçait imperceptiblement les sourcils. Jamais il n'avait eu affaire à si forte partie.

– Monsieur, lui dit-il, j'avais compté pour reconnaître Rocambole sur son ancien compagnon de chaîne : l'épreuve a été presque décisive en faveur du major Avatar. Cependant, avant de rendre une ordonnance de non-lieu et la levée d'écrou, il faut que j'interroge votre femme. Entrez-là.

Il appela l'huissier, et celui-ci fit passer Rocambole dans une petite pièce sans autre issue que le cabinet même de l'instruction. Rocambole se dit :

– C'est un piège qu'on me tend. Vanda n'est pas arrêtée, puisque je viens de la rencontrer.

Et il se laissa enfermer de bonne grâce. Le juge sonna de nouveau et dit :

– Qu'on amène l'homme qui a été arrêté cette nuit à la Villette.

Cet homme fut introduit.

Il marchait comme un homme ivre, il était pâle comme un condamné qui va à l'échafaud. Deux grosses larmes roulaient sur ses joues. C'était Jean le Boucher. Un agent de Timoléon l'avait grisé la veille au soir, dans un cabaret de la Villette, puis il l'avait fait arrêter. Jean n'avait pas nié son identité. Le vin a ses franchises fatales.

– Vous vous nommez Jean ? dit le juge.

– Oui monsieur.

– Vous vous êtes évadé du bagne ?

– Oui monsieur.

– Vous y remplissiez les fonctions de bourreau ?

Jean se jeta à genoux.

– Monsieur, dit-il, par pitié… au nom du bon Dieu… faites-moi condamner à mort si vous voulez… mais ne me forcez pas à reprendre mes anciennes fonctions…

Jean eut un accès de désespoir et se tordit les mains en restant à genoux. Le juge fit un signe. Alors l'huissier ouvrit la porte de la petite chambre où Rocambole était comme en cellule, et l'en fit sortir. Jean aperçut Rocambole et jeta un cri.

– Le maître ! dit-il.

Puis il se traîna vers lui, ajoutant d'une voix entrecoupée de sanglots :

– N'est-ce pas maître ? vous qui pouvez tout, que vous me sauverez une fois encore ?

– Imbécile ! répondit Rocambole, tu viens de nous livrer !… Et il dit en souriant au juge :

– Monsieur, je ne nie plus, je suis bien réellement Rocambole !

XX

Les derniers mots de Rocambole avaient amené sur les lèvres du juge d'instruction un sourire de satisfaction. Jean le Boucher, ivre encore une minute auparavant, était tombé à genoux, complètement dégrisé. Il venait de trahir l'homme à qui il devait la liberté.

Aussi son désespoir fut immense. Mais le juge n'était pas d'humeur à entendre les lamentations. Il donna l'ordre qu'on l'emmenât. Puis, quand il fut seul avec Rocambole, il lui dit :

– Voulez-vous signer l'aveu que vous venez de me faire ? Un sourire vint aux lèvres de Rocambole.

– Monsieur, répondit-il, vous pensez bien, n'est-ce pas, que le témoignage de ce pauvre diable, tout en m'accablant, ne m'aurait cependant fait perdre la tête à ce point, si je n'avais de puissants motifs pour ne pas cacher plus longtemps mon identité.

– Quels sont ces motifs ? demanda froidement le juge.

– Monsieur, reprit Rocambole, je fais partie d'une vaste association. Tous ceux qui la composent m'obéissent. Je puis tenir la police en échec. Si je ne le fais pas, c'est que je veux vendre fort cher ma non-intervention.

– Je ne vous comprends pas, dit le juge d'un ton sec.

Rocambole continua, souriant toujours.

– À première vue, que suis-je à vos yeux ?

« Un criminel de la pire espèce, un forçat évadé que vous allez faire réintégrer au bagne, à moins qu'il n'ait commis de nouveaux crimes et qu'il ne soit nécessaire de le renvoyer devant une cour d'assises.

– Après ? dit le juge.

– En y regardant de plus près, poursuivit Rocambole, je suis autre chose que tout cela.

– Je vous écoute.

– Je suis un homme que le repentir a touché, qui voulait mourir au bagne et qui n'en est sorti que pour expier ses crimes.

– Singulière expiation ! fit le juge.

Rocambole leva sur lui ce regard qui possédait un don de fascination inouïe.

– Que voulez-vous, monsieur, dit-il, j'ai mis dans ma tête que vous m'écouteriez jusqu'au bout.

– Parlez, fit le juge.

– Cela se faisait autrefois, reprit Rocambole ; cela ne se fait plus aujourd'hui. M. de Sartine, lieutenant de police sous Louis XV, faisait venir un grand criminel et lui disait : Veux-tu servir la police ?

– Vous avez raison, interrompit dédaigneusement le juge d'instruction, cela ne se fait pas aujourd'hui. La police ne se compose que d'honnêtes gens.

– Attendez, monsieur, attendez…, poursuivit Rocambole. Si je venais vous dire : À l'exemple de Vidocq, immortalisé par Balzac sous le nom de Vautrin, je viens vous demander le poste de chef de la Sûreté, vous me ririez au nez, et vous auriez raison. Le chef de la Sûreté est, de nos jours, un magistrat respecté et dont une vie de probité rigoureuse a anobli les fonctions : mais ce n'est pas ce que je veux.

– Que voulez-vous donc ? demanda le juge d'instruction qui, depuis un moment, en regardant cet homme élégant et calme, se posait la question de savoir si c'était bien réellement Rocambole.

– Ce que je veux, le voici, répondit-il. Il y a à Paris deux jeunes filles persécutées dont on a assassiné la mère et volé la fortune. Je veux leur rendre la fortune volée et venger leur mère. Après, je rentrerai au bagne.

Le juge sourit.

– Monsieur, dit-il, vous pouvez me faire des révélations. La justice est assez puissante pour punir de grands coupables, rendre une fortune volée et prendre deux orphelins sous sa protection.

– Elle ne le pourrait pas dans cette circonstance, répliqua simplement Rocambole.

– Pourquoi ?

– Parce que l'une des deux jeunes filles aime le neveu de l'assassin. En faisant justice complète, elle ruinerait toutes les espérances de la jeune fille.

– Monsieur, dit le juge, personne en France n'a le droit de se substituer à l'action souveraine des pouvoirs établis.

Et il sonna. Le garde municipal entra.

– Emmenez cet homme, dit le juge.

– Un mot encore, monsieur ? demanda Rocambole.

– Voyons.

– Si je vous demandais huit jours de liberté, m'engageant à rentrer ensuite en prison et à subir mon sort de condamné, me refuseriez-vous ?

– Oui.

– Vous trouverez tout naturel alors que je refuse de signer mes déclarations ?

– Comme vous voudrez, répondit le magistrat.

Rocambole s'en alla.

– Maintenant, murmura-t-il, en regagnant, sous la conduite du garde municipal, la voiture cellulaire, j’ai mis ma conscience en repos. On a besoin de moi, je n’ai pas le temps de pourrir à Mazas, et encore moins de retourner au bagne… Tant pis ! je m’évaderai !

Le garde municipal persistait à appeler Rocambole « mon commandant ».

– Eh bien ! dit-il, est-ce fini ?

– Pas encore, répondit Rocambole.

– On ne veut donc pas vous lâcher ?

– On me lâchera mercredi, pour sûr.

– Ah ! fit le garde municipal, nous ferons encore un bout de chemin ensemble.

– Est-ce que vous serez de service ?

– Oui.

– Alors, tant mieux !

Et Rocambole prit un air dégagé et insouciant, ajoutant comme se parlant à lui-même :

– La Russie ne me pardonne pas mes idées libérales.

Le municipal opina d’un signe de tête et sortit sa tabatière.

– Donnez-moi une prise de tabac, lui dit Rocambole.

Le municipal tendit sa boîte et dit, pendant que Rocambole y plongeait les doigts :

– Ça n’a pas été long aujourd’hui ; mais mercredi ce sera une autre affaire.

– Pourquoi ?

– Le mercredi est un jour où l’instruction a un rôle très chargé.

– On attendra si besoin est, dit Rocambole.

La voiture cellulaire roulait pendant ce temps-là vers Mazas, et bientôt Rocambole fut réintégré dans sa cellule. Peu après, le guichetier arriva. Il apportait au prisonnier le second volume de l’histoire de Louis XIV.

– Ma foi ! monsieur, lui dit-il, il faut que vous ayez plu au directeur.

– Pourquoi donc ?

– Je vas vous dire. Tandis que vous alliez à l’instruction, il m’a envoyé rapporter à la bibliothèque le livre que vous aviez lu. J’ai demandé le second volume, comme il m’avait recommandé.

– Eh bien ?

– On m’a dit, il est en lecture, vous l’aurez demain. Et on m’a montré un jeune homme blond qui le lisait.

À ces mots Rocambole tressaillit. Le guichetier continua :

– Je suis venu rendre réponse au directeur. Il m’a dit :

« – Il faut y retourner et attendre que ce livre soit disponible. Le major Avatar est un homme pour lequel je veux avoir des égards.

– Et vous y êtes retourné ? demanda Rocambole.

– Certainement. Le petit blond avait fini. On lui avait même donné le premier volume.

Rocambole se prit à sourire :

– Vous remercierez pour moi le directeur, dit-il.

Et il s'empara du volume. Quand le guichetier fut parti, Rocambole s'empressa d'ouvrir le volume. Le volume avait deux pages collées. Il les humecta avec ses lèvres, souffla dessus et les pages se séparèrent. En marge, on avait écrit au crayon dans une langue inconnue de tous, excepté peut-être de Vanda et de Rocambole. C'était la réponse à ce que Rocambole avait écrit. Il avait dit, lui :

« Retrouver Antoinette à tout prix. Aller à l'Arsenal demander le premier volume des *Méditations* de Lamartine et me tenir au courant. Je ferai demander ce volume. »

Vanda avait répondu – car Vanda n'était autre que le petit blond dont avait parlé le guichetier :

« Le hasard est pour nous. Je garde le second volume pour répondre. Peut-être va-t-on venir le chercher, *Méditations* inutiles. Antoinette sauvée. La Chivotte morte. Timoléon en fuite. Agénor parti chez son père, pas encore revenu. »

Rocambole, après avoir lu, se dit en respirant à son aise :

– J'ai le temps de préparer mon évasion.

Puis, le soir, il demanda à écrire au juge d'instruction, et voici ce qu'il écrivit :

« Monsieur,

« Je renonce à me substituer à l'action de la justice, et je consens à retourner au bagne ; mais vous ne refuserez pas d'entendre les révélations importantes que j'ai à vous faire.

« ROCAMBOLE. »

En écrivant cette lettre à huit heures du soir, Rocambole avait fait cette réflexion qu'elle arriverait trop tard au parquet pour qu'on le fît revenir à l'instruction avant le surlendemain.

Or, c'était le surlendemain qu'il avait choisi pour le jour de son évasion.

XXI

Rocambole avait calculé juste. On le laissa toute la journée du lendemain dans sa cellule sans qu'il eût de nouvelles du juge d'instruction. Pendant la nuit, cette tristesse mortelle qui l'avait gagné depuis son entrée en prison augmenta et le tint les yeux ouverts. À quoi songeait-il ? À son évasion ? Non. Rocambole avait arrêté son plan. Une seule chose pouvait le faire avorter, et depuis quelque temps le hasard le servait trop fidèlement pour qu'il eût cette crainte. Rocambole avait un autre souci, une autre douleur, pour dire le mot. Il se tourna et se retourna sur son lit sans pouvoir dormir. Un nom, que les murs de sa cellule convertis en échos n'auraient pu répéter, tant il le prononça à voix basse, erra souvent sur ses lèvres. Quand le jour vint – ce jour blafard et sinistre auquel sont éternellement condamnés les prisonniers –, Rocambole avait la fièvre : un rire dédaigneux et sarcastique agitait convulsivement ses lèvres et il posait une main fiévreuse sur son front sillonné de rides imperceptibles. Cet homme revenu au bien, ce bandit converti, eut même un rire féroce, à un certain moment, et, se parlant à lui-même :

– Je ne sais pas, murmura-t-il, si je n'étais pas plus heureux quand j'étais criminel. Après la justice des hommes, est-ce donc celle de Dieu qui commence pour moi ?

Et, nous le répétons, Rocambole accablé, Rocambole, en proie à une torture mystérieuse, ne se préoccupait guère de son évasion. À huit heures, on vint le chercher. Et ce qu'il avait prévu arrivait : le juge d'instruction, friand de révélations, se hâtait de le faire venir. La voiture cellulaire était dans la cour. Le bon garde municipal, l'homme à la tabatière, salua Rocambole, l'appelant « mon commandant » de plus belle. Pour tous les employés de Mazas, car l'instruction garde scrupuleusement ses secrets, Rocambole était le major Avatar, un homme qui avait trempé dans quelque conspiration politique. Le bon municipal se serait jeté dans le feu pour lui ; il aurait tout fait – sauf une chose pourtant, le laisser évader. Le soldat est incorruptible et Rocambole le savait si bien qu'il n'avait pas même eu la pensée de le sonder adroitement. Pendant le trajet, Rocambole parla de Sébastopol et du fameux général Totdleben. Le municipal, ravi, l'écoutait. On arriva. Un homme se promenait dans la cour de la Sainte-Chapelle, regardant tout d'un air étonné et curieux, au moment où Rocambole sortit de la voiture cellulaire. Cet homme avait une belle barbe blonde, un teint mat, de grands favoris et des yeux bleus. Son col raide et haut, sa cravate longue attachée par une épingle en diamants, son habit bleu, son gilet blanc, son pantalon gris clair, une lorgnette de course qu'il portait en bandoulière, enfin un guide Joanne sortant à demi de sa poche disaient suffisamment que c'était un de ces Anglais voyageurs qui promènent leur curiosité ennuyée d'un bout du monde à l'autre. Il s'extasiait sur les rosaces et les clochetons de la Sainte-Chapelle, et marchait à reculons, de telle façon qu'il vint se heurter au municipal. Celui-ci avait pris Rocambole par le bras et se dirigeait avec lui vers l'escalier du parquet.

– Aoh ! fit l'Anglais, *exquiousez-moa.*

Puis, avisant Rocambole, il laissa échapper un geste de surprise.

– Major Avatar ! dit-il.

– Moi-même, mylord.

– *Vos* ici !… Oh ! très cher ami !… fit l'Anglais.

Et sans prendre garde au municipal il se jeta dans les bras de Rocambole. Celui-ci avait reconnu son fidèle Noël, qui lui dit en feignant de l'embrasser :

– Je suis déjà venu hier.

– Va me chercher une voiture et attends-moi dans la cour de la préfecture de police, lui dit rapidement Rocambole.

Tout cela fut si rapide, si prompt, si imprévu, que le garde municipal n'eut pas le temps de s'interposer.

– Au revoir, mylord, dit Rocambole.

En même temps, il eut pour le municipal un regard suppliant. Ce regard voulait dire : « Au nom du ciel, faites que cet homme qui est un grand personnage et à l'estime duquel je tiens ne s'aperçoive pas que je suis prisonnier. »

Le municipal comprit.

– Au revoir ! dit Rocambole.

Et il salua l'Anglais qui ne paraissait pas l'avoir vu sortir de la voiture cellulaire.

Il est une heure pour le prévenu où la justice humaine semble se départir un moment de sa rigoureuse surveillance. C'est l'heure où il va à l'instruction. Entre les murs épais de la prison et les barreaux de fer de la voiture cellulaire et le cabinet du juge d'instruction, il y a tout un petit voyage à faire dans les corridors sombres du Palais de justice, sous l'unique surveillance d'un gardien municipal. Les évasions au Palais de justice sont rares, mais elles ne sont pas sans exemple. Il y a eu des condamnés d'une force herculéenne qui ont brisé leurs menottes, il en est qui ont donné un coup de couteau au soldat qui les conduisait. Mais le prévenu qui ne connaît pas ce labyrinthe qu'on appelle le Palais de justice essaierait en vain de se sauver. Au bout de cent pas, il serait repris. Le cabinet du juge d'instruction n'a rien qui rappelle les vieilles coutumes judiciaires et les sombres décors d'autrefois. C'est une pièce meublée avec un goût sévère, ressemblant à tous les cabinets du monde. Le juge est assis à une table ; le greffier à une autre. Avant le cabinet se trouve une antichambre dans laquelle le prévenu attend son tour, sous la garde du municipal. Quelquefois il y a dix personnes dans cette pièce. Dix personnes qui, à tour de rôle, seront interrogées. Quand Rocambole arriva, il vit deux hommes en blouse et une femme gardés par deux municipaux.

– Nous en avons pour une heure, lui dit celui qui le conduisait.

Et il tira sa tabatière. Rocambole allongea la main qui lui restait libre, car l'autre était entravée par la ficelle, et le municipal lui offrit une prise avec empressement. Rocambole

l’aspira lentement et se prit à rêver. Un homme sortit du cabinet du juge d’instruction et l’un des municipaux se leva et lui remit les menottes.

– À vous autres, dit-il, en désignant les deux hommes et la femme, sans doute inculpés dans la même affaire.

Le municipal qui avait amené les deux hommes et la femme à l’instruction les fit entrer, referma la porte et vint se rasseoir auprès de celui qui était chargé de Rocambole. Mais son visage se rasséréna, lorsque le premier eut dit à l’autre :

– Ils en ont au moins pour une heure. Donne-moi une prise, camarade. Le municipal tendit sa tabatière. Puis il l’offrit à Rocambole. Mais Rocambole refusa. Rocambole rêvait. Il s’écoula une demi-heure. Le municipal tenait toujours par un bout la ficelle qui serrait la main gauche de Rocambole. L’autre municipal, qui avait aspiré une longue prise, dit tout à coup :

– C’est drôle ! mais j’ai envie de dormir.

– Es-tu de garde cette nuit ?

– Oui.

– Alors ça se comprend… mais si tu veux fermer les yeux un brin, j’ai les deux miens bien ouverts.

Et il prit une nouvelle prise. Le premier municipal ne se fit pas renouveler l’invitation, il s’adossa contre le mur, croisa ses jambes et ferma les yeux. Cinq minutes après, il dormait. Rocambole continuait à se montrer préoccupé. Cependant, de temps à autre, il regardait à la dérobée son gardien. Celui-ci luttait contre le sommeil, mais ses yeux clignotaient. Rocambole sentit que la ficelle se détendait, le municipal avait laissé retomber son bras. Enfin, il ferma les yeux à son tour. Rocambole attendit quelques minutes encore. Puis il tira doucement sur la ficelle, et la main du municipal s’ouvrit et la laissa échapper. Rocambole était libre ! Alors il se leva sans bruit, boutonna militairement sa redingote, tira de sa poche de côté une rosette multicolore qu’il mit effrontément à sa boutonnière, et se dirigea vers la porte d’un pas égal et mesuré. Les municipaux dormaient. Il ouvrit la porte et sortit. Le couloir était plein de monde : il y avait des municipaux, des prévenus, des avocats, des juges ; tout cela allant et venant. Rocambole avisa un municipal et alla vers lui.

– Pourriez-vous m’indiquer la première chambre de la cour ?

– Suivez le corridor, répondit le soldat, qui prit Rocambole pour un officier. Vous monterez un étage, puis vous descendrez…

– Ah ! bon, j’y suis, répondit Rocambole.

Et il s’éloigna sans affectation. Les uns le prirent pour un témoin, les autres pour un plaideur, d’autres pour un simple curieux. Il connaissait à fond son Palais de justice, et passant du nouveau bâtiment dans l’ancien, il gagna la salle des Pas-Perdus, monta au-dessus de la cour d’assises, trouva un petit escalier, redescendit et se trouva au bout de dix minutes au seuil d’une porte qui donnait sur la cour de la préfecture de police. Un fiacre l’attendait à cette porte. Dans ce fiacre était le faux Anglais, c’est-à-dire Noël.

– Mais comment avez-vous fait ? demanda-t-il stupéfait.

– J’ai endormi les municipaux.

– Avec quoi ?

– Avec une pilule brune, réduite en poussière, que j’ai laissé tomber dans la tabatière de l’un d’eux.

« Mais je te conterai cela plus tard. En attendant, allons déjeuner. Je meurs de faim.

Le faux Anglais cria au cocher :

– Chez Maire ! boulevard Saint-Denis, au coin de celui de Strasbourg.

XXII

Il est un restaurant, à Paris, cher aux comédiens, aux gens de lettres, aux artistes en général. Ne vous fiez pas à l'enseigne. C'est celle d'un marchand de vins. Mais si vous voulez boire des crus authentiques et de grands vins de Bourgogne et de Bordeaux, allez-y. Cela s'appelle le restaurant *Maire,* successeur *Chalais*(17). La police a l'œil sur les restaurants à la mode. Elle surveille les cafés élégants où le *grec* et le filou coudoient l'homme irréprochable de mœurs et de tenue. Elle ne songera jamais à aller chez Maire. Maire est la maison hospitalière où vient le comédien.

Ouvrez les livres de recensement pénitentiaire, ils vous répondront : On n'a jamais vu un comédien au bagne ! Il résulte de ceci que cette profession jadis excommuniée est la plus honnête de toutes. Nous avions besoin de dire tout cela, pour expliquer pourquoi Noël dit Cocorico avait crié au cocher :

– Chez Maire, boulevard Saint-Denis !

Chalais, le successeur de Maire, a une clientèle ; mais il ne refuse jamais une table au client de hasard qui vient chez lui. Le faux Anglais avait un air respectable. Rocambole paraissait un parfait gentleman. Pourquoi leur eût-on refusé à déjeuner ? Ils s'installèrent dans un petit cabinet au fond de l'établissement. La fenêtre de ce cabinet donnait sur le boulevard de Strasbourg.

– Ici, dit Rocambole, nous serons tranquilles. J'ai l'air d'un grand premier rôle de province et toi du régisseur de *Covent Garden* qui vient à Paris engager une *prima dona.* Causons…

– Maître, dit Noël, avant de vous rien dire, je veux savoir…

– Quoi donc ?

– Comment vous êtes sorti.

– Mais c'est bien simple, répondit Rocambole.

– Simple ?

– Je te l'ai dit ; j'ai endormi les deux gendarmes, je me trompe, les municipaux…

– Comment cela ?

– Je te l'ai dit encore : en glissant dans la tabatière de l'un d'eux une petite poudre qui est un narcotique des plus puissants.

– Ah !

– Et qui endort en quelques minutes. Après, la chose était toute simple. On a eu des égards pour moi ; on m'a laissé ma garde-robe à Mazas. Comme tu le vois, ma mise est irréprochable. Je suis un parfait gentleman. Les municipaux endormis, j'ai quitté

l’antichambre du juge d’instruction comme si de rien n’était, et me voilà ! À présent, dis-moi où nous en sommes.

– Antoinette est retrouvée.

– Bon !

– Mais il y a trois jours que nous n’avons vu M. Agénor.

– Ah !

Et Rocambole baissa tout à coup la voix.

– Et… Madeleine ? dit-il.

Noël n’était pas très clairvoyant. Cependant il lui sembla que Rocambole pâlissait légèrement en prononçant ce nom. Noël reprit :

– En revanche, M. Yvan Potenieff est ici.

Rocambole fronça le sourcil.

– Il est venu à Paris pour retrouver M^lle^ Madeleine, mais il n’a pas eu de chance.

– Que s’est-il passé ?

– Figurez-vous, maître, continua Noël, que le jour de votre arrestation *Madame* m’a confié la demoiselle pour la conduire chez ma mère. Pendant ce temps-là, elle courait à Auteuil pour avoir des nouvelles. La demoiselle et moi nous descendions les Champs-Élysées, lorsque tout à coup je la vois pâlir, et elle manque de se trouver mal. Notre voiture en avait croisé une autre dans laquelle se trouvait M. Yvan Potenieff.

– Après ? dit Rocambole.

– Moi, continua Noël, j’ai cru un moment que la demoiselle s’était trompée. Mais non… c’était bien M. Yvan Potenieff, paraît-il.

– Comment le sais-tu ?

– *Madame,* ayant délivré mam’zelle Antoinette, s’est occupée de M. Yvan.

– Ah ! et qu’a-t-elle fait ?

– Elle sait tout ou à peu près.

– Voyons ?

– Il faut vous dire d’abord que M. Yvan devait épouser sa cousine, M^lle^ la comtesse Vasilika Wasserenoff.

– Je sais cela.

– Mais ce que vous ne savez pas, c’est que la comtesse a donné à M. Yvan un valet de chambre.

– Bon !

– Que ce valet de chambre et M. de Morlux…

– Comment, M. de Morlux !

– Oui… Il n’est pas mort…

Rocambole fit un soubresaut sur son siège :

– En es-tu bien sûr ? dit-il.

– Il est de retour à Paris depuis le jour de votre arrestation. Je l’ai vu.

– Tout est à recommencer ! murmura Rocambole avec accablement. Puis il murmura, comme se parlant à lui-même :

– Et cependant je suis las… et je voudrais retourner au bagne. Là, c’est le repos… et l’oubli.

Noël n’entendit pas ces paroles et continua :

– Je vous disais donc que le valet de chambre de la comtesse et M. de Morlux avaient amené M. Yvan Potenieff à Paris.

– Après.

– Et qu’ils l’y avaient fait passer pour fou. Comment ? *Madame* ne le sait pas encore. Tout ce que je puis vous dire, c’est que M. Yvan Potenieff est chez le médecin aliéniste M. Lambert, à Auteuil, et qu’on lui administre une quantité prodigieuse de douches.

– Et la comtesse Vasilika ?

– La comtesse est à Paris.

– Sais-tu où ?

– Elle est descendue dans une maison que vous connaissez bien, *maître.*

Rocambole tressaillit.

– Chez qui donc ? demanda-t-il.

– Chez la comtesse Artoff, rue de la Pépinière.

– Baccarat ! murmura Rocambole.

– Oui, maître, dit Noël, qui ne put réprimer un léger frisson en prononçant le nom de l’implacable ennemie de Rocambole.

Celui-ci était tombé dans une sorte de stupeur pleine de rêverie. Il garda longtemps le silence, oubliant de manger. Enfin, il se leva.

– Va me chercher une voiture, dit-il.

Noël paya la carte et sortit.

– Baccarat ! murmurait Rocambole avec un accent étrange, vais-je donc la retrouver sur mon chemin ?

Le fiacre était à la porte. Rocambole y monta. Puis il baissa les stores rouges.

– Où allons-nous, maître ? demanda Noël.

– Nous allons à cette mansarde que tu m’as louée, et de la fenêtre de laquelle on voit jouer dans le jardin de l’hôtel d’Asmolles l’enfant de cet ange que j’ai si longtemps appelé

ma sœur, murmura Rocambole.

– Maître, dit Noël, vous êtes triste à la mort.

– C’est vrai…

– Vous avez donc peur d’être repris ?

– Non, dit Rocambole.

Puis il parut sortir de sa torpeur.

– As-tu ton *nécessaire* ? dit-il.

– Toujours, répondit Noël.

Et il tira de sa poche un petit étui de fer-blanc, ce meuble indispensable de tout forçat qui rêve une évasion. Il y avait dedans une paire de moustaches blondes et une perruque de même couleur, une lime, un rasoir et des ciseaux. Rocambole prit le rasoir et fit le sacrifice de ses moustaches brunes. Noël lui coupa les cheveux ras. La perruque blonde et les moustaches blondes remplacèrent les moustaches et les cheveux bruns.

– Maintenant, dit le maître, changeons de costume.

Noël se déshabilla en un clin d’œil. Les stores baissés permettaient de convertir ainsi le fiacre en cabinet de toilette. En un clin d’œil aussi, Rocambole eut revêtu le pantalon gris et l’habit bleu à boutons de métal. Noël s’écria :

– Maintenant, vous avez l’air plus anglais que moi.

Durant cette métamorphose, le fiacre avait fait du chemin, et il était arrivé rue de Surène. Puis il s’était arrêté à la porte d’une grande maison à locataires, dont les derrières donnaient sur les jardins d’un hôtel de la rue de la Ville-l’Évêque. Cet hôtel appartenait à M. le vicomte Fabien d’Asmolles, le mari de M^{lle} Blanche de Chamery.

Rocambole descendit de voiture et dit à Noël :

– Va-t’en !

– Maître, dit Noël, quand vous reverrai-je ?

– Je ne sais pas…

– Mais…

– Tu lui diras que je suis libre.

– Et vous… ne la verrez-vous pas ?

– Je ne sais pas, répéta Rocambole.

Et il entra dans la maison, en murmurant ce nom qui trouvait un écho sinistre dans ses souvenirs :

BACCARAT !

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Août 2009

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Yves, Jean-Marc, SergeT, PatriceC, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

1 Le premier-Paris, dit encore « filet de bœuf », est le principal article de fond d'un journal.

2 Ce revirement de Marton et son dévouement sont inspirés du personnage de la Louve dans *Les Mystères de Paris.*

3 Dans *La Vérité sur Rocambole*, Ponson raconte comment il a visité Saint-Lazare en se faisant passer pendant une journée pour le fils de Millaud (le directeur du *Petit Journal* où est publiée *Là Résurrection de Rocambole).*

4 Célèbre café-restaurant, boulevard des Italiens.

5 Le petit bleu, vin de médiocre qualité, fait penser au vin de Surène : le misti renvoie au mistigri, l'un des jeux de cartes préférés de Ponson.

6 Aujourd'hui rue du Mont-Dore.

7 Le praticien, vulgairement appelé recors, est l'homme de justice par hasard, il est là pour assurer l'exécution des jugements ; c'est, pour les affaires civiles, un bourreau d'occasion. (Balzac, Cous. Pons, 1847, p. 173) (Note du correcteur – *ELG*.)

8 On sait que, depuis l'époque où se passa l'action de ce récit, le servage a été aboli en Russie. (NdA.)

9 L'obrok est une redevance en argent que le paysan paie à son seigneur, lorsque ce dernier lui accorde la permission de quitter son village pour s'occuper d'une industrie quelconque. (NdA.)

10 La coloda est une espèce de cangue chinoise dont l'usage remonte au temps de l'invasion des Tartares-Mogols en Russie.

La coloda remplace la chaîne que l'on rive aux pieds des malfaiteurs pour leur ôter la possibilité de s'évader tout en leur laissant la faculté de marcher. Ce sont deux pièces de bois très épaisses et échancrées, qui, lorsqu'elles sont solidement réunies par de fortes chevilles, forment deux trous au milieu desquels se trouve enchâssé le bas des jambes du prisonnier.

Quand les condamnés n'inspirent aucune crainte à leurs conducteurs, on leur met une coloda à une seule jambe : cela leur allège le poids de ce lourd morceau de bois qui, bien que leurs jambes soient entourées de chiffons, finit toujours par mettre la chair à vif pendant un si long voyage. L'usage de la coloda est moins dispendieux que celui des chaînes ; avec une hache, on a vite fabriqué une coloda, tandis que le gouvernement serait entraîné dans de fortes dépenses s'il fallait fournir des chaînes à tous les condamnés à la déportation en Sibérie, d'autant plus que ces chaînes ne rentreraient jamais dans les magasins. (Lestrelin, *Les Paysans russes.)* [NdA.] A paru chez Dentu en 1861.

11 C'était de l'opium dans les pages précédentes !

12 Pièce d'Alexandre Dumas.

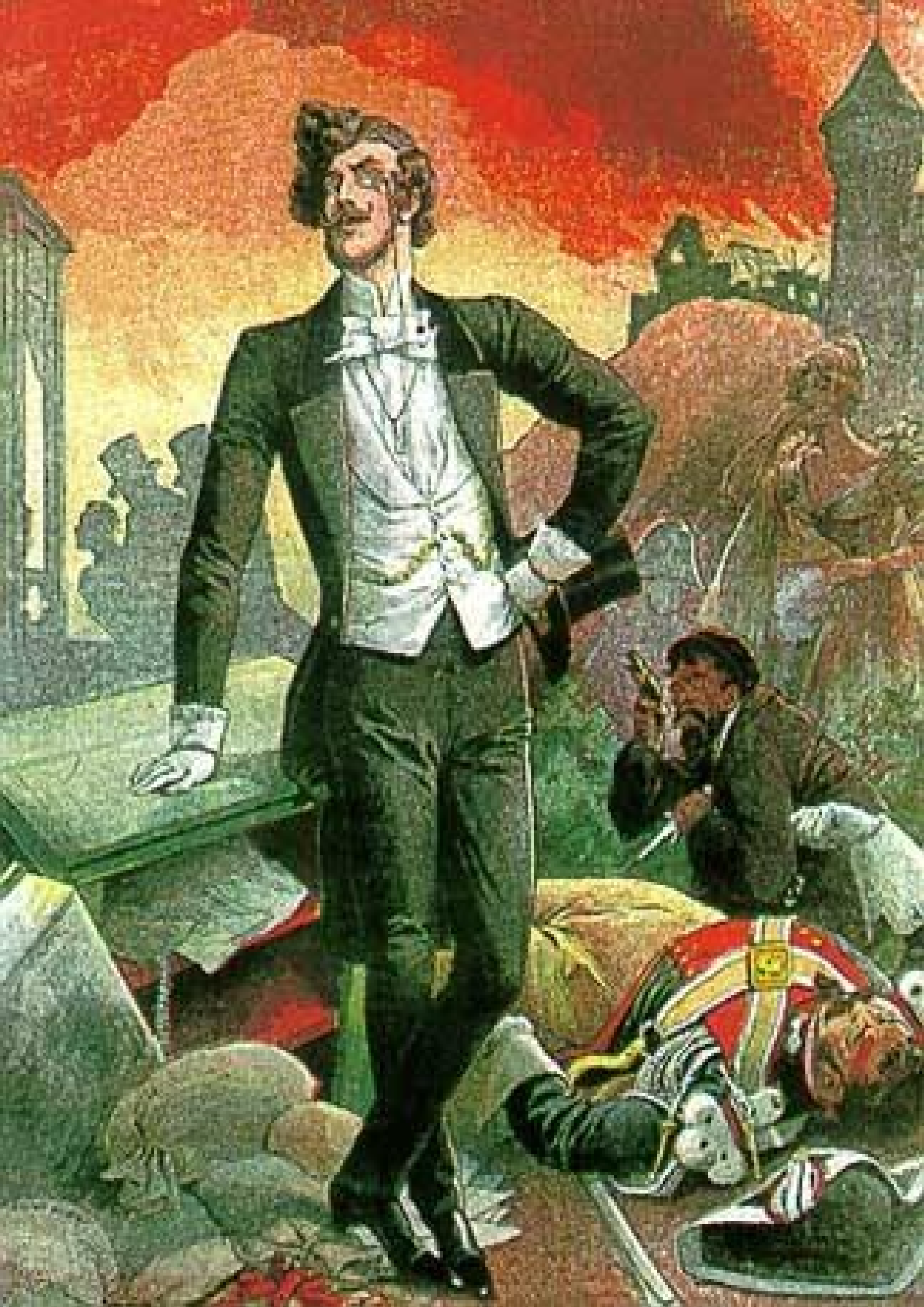
13 Mais il a parlé en français au comte Potenieff la première fois qu'il l'a rencontré.

14 *Sic.* En fait un *twin-set.*

15 Première « prison modèle » avec cellules, inaugurée en 1850.

16 Authentique : entre autres Vallès et Victor Noir.

17 14, rue Saint-Denis. Cet établissement, ouvert en 1860, était effectivement réputé pour sa cave de bourgognes.



Pierre Alexis Ponson du Terrail

LA RÉSURRECTION DE ROCAMBOLE

Tome III

RÉDEMPTION, LA VENGEANCE DE VASILIKA

Le Petit Journal – 31 octobre 1865 au 10 juin 1866
223 épisodes
E. Dentu *Les Nouveaux Drames de Paris*
La Résurrection de Rocambole (5 volumes) 1866

RÉDEMPTION(1)

I

Il était près de minuit, et l'on causait depuis neuf heures autour d'une table de thé dans le salon de la comtesse Artoff. La comtesse Artoff n'était autre que cette belle et malheureuse Baccarat que l'amour avait poussée au repentir, et qui longtemps, sous le nom de madame Charmet, avait été la providence des pauvres. Un jour, Dieu avait eu pitié de ce cœur brisé, et un dernier rayon d'amour avait réchauffé toutes ces ruines. Le comte Artoff, jeune, beau, intelligent, riche à millions, avait aimé Louise Charmet, déjà purifiée par le repentir ; et il lui avait offert sa main. Il y avait onze ans de cela. Mais le bonheur a le privilège de refaire une seconde jeunesse à ceux dont la jeunesse première s'est passée au milieu des orages de la vie. Baccarat avait quarante ans ; on lui en donnait vingt-huit à peine, tant elle était belle. En vain ouvrait-elle les portes de son salon à toutes les plus belles femmes de Paris. Elle demeurait reine par la beauté, au milieu d'elles. Ce soir-là, une blonde et blanche créature, assise auprès d'elle sur un sofa, rivalisait cependant de beauté, de charme et d'éclat avec madame la comtesse Artoff. C'était la blonde Vasilika Wasserenoff, la femme aux mystérieuses vengeances, l'implacable ennemie de son jeune cousin Yvan Potenieff. La réunion était nombreuse. Il y avait là le comte Kouroff, à qui Vasilika avait promis sa main. Puis trois ou quatre vieux amis de Baccarat, entre autres le vicomte Fabien d'Asmolles, le mari de cette Blanche de Chamery, dont Rocambole avait été un moment le frère. On avait parlé d'abord de ce pauvre Yvan Potenieff.

– Il est fou ! avait dit Vasilika.

– En êtes-vous bien sûre, madame ? avait répondu la comtesse Artoff.

– Certainement, j'en suis sûre. Il est fou à lier. La Madeleine dont il parle n'a jamais existé.

Baccarat avait regardé la comtesse d'un air de doute.

– N'êtes-vous pas abusée vous-même ? avait-elle dit.

Puis elle s'était hâtée d'ajouter :

– Votre M. de Morlux, cet homme qui s'est fait l'inséparable de votre cousin et l'a amené en France, ne me revient nullement.

– Ah ! fit Vasilika.

Et, à la dérobée, elle jeta un regard de haine soupçonneux sur Baccarat. Elle pressentait que la comtesse Artoff l'avait devinée. Mais, tout à coup, il ne fut plus question du pauvre Yvan Potenieff, à qui le docteur Lambert administrait douches sur douches de la meilleure foi du monde. Pourquoi ? C'est qu'un nouveau personnage venait d'entrer et avait prononcé un nom qui avait retenti comme un coup de tonnerre dans la mémoire de la plupart des gens qui se trouvaient là. Ce personnage était un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, avocat, commençant à plaider, et qui fréquentait assidûment le Palais, était

au courant de toutes les nouvelles judiciaires, et se faisait une occupation et un plaisir de rédiger de vive voix, dans une demi-douzaine de salons, une chronique des tribunaux. Ce jeune homme s'appelait Paul Michelin. Il avait trente mille francs de rente, était joli garçon et plaidait ses causes pour rien. Or, M. Paul Michelin était entré, ce soir-là, chez la comtesse Artoff en disant :

– Vous ne savez rien ?

– Quoi donc ? lui avait-on demandé en voyant sa mine quelque peu effarée.

– Rocambole a été arrêté.

À ce nom, Baccarat et Fabien d'Asmolles se regardèrent douloureusement.

– Qu'est-ce que Rocambole ? demanda la blonde comtesse Vasilika.

– Madame, répondit maître Paul Michelin, Rocambole est un être mystérieux dont on a beaucoup parlé il y a dix ou quinze ans. Il a été le chef d'une bande de malfaiteurs fameux connus sous le nom de *Valets de cœur.*

– Joli nom ! dit la comtesse.

– Il paraît que Rocambole, qui avait passé fort tranquillement six années au bagne de Toulon, a éprouvé, un matin, le besoin d'en sortir.

– Mais contez-nous donc cette histoire, qui paraît être des plus amusantes, dit la comtesse Vasilika.

– Volontiers, madame, répondit Paul Michelin.

Il ne se doutait pas qu'il allait parler de Rocambole devant des gens qui, pour la plupart, l'avaient beaucoup connu. Quant à la belle Russe, elle n'était pas fâchée de voir la conversation détournée, et la comtesse Artoff complètement déroutée à l'endroit d'Yvan Potenieff. M. Paul Michelin ne se fit pas prier. Il raconta, dans son meilleur style, l'histoire connue de Rocambole, c'est-à-dire la légende débitée à la cour d'assises. Mais ce qu'il ne put dire, et ce que les tribunaux n'avaient jamais su, c'est que l'ancien chef des Valets de cœur avait été connu de Paris entier sous le nom de marquis de Chamery. Baccarat et Fabien d'Asmolles, qui avaient éprouvé d'abord une vive inquiétude en voyant le jeune avocat se lancer à corps perdu dans le récit, avaient fini par se rassurer mutuellement d'un regard.

– Vraiment, dit la belle Russe, cet homme s'est évadé du bagne ?

– Oh ! d'une façon merveilleuse.

Et l'avocat débita tout d'une haleine le récit de cette évasion qu'il avait lue, sept ou huit mois auparavant, dans la *Gazette des tribunaux.* Puis il ajouta :

– À cette époque, deux versions ont couru.

– Voyons, dit la comtesse Artoff avec une indifférence affectée.

– Il paraît que Rocambole ne s'est pas évadé seul du bagne de Toulon.

– Ah !

– Il avait trois compagnons ; au lieu de s’évader à la manière ordinaire, par terre, ils s’étaient évadés par mer en s’emparant d’une chaloupe. La mer était si mauvaise cette nuit-là, que le bruit courut le lendemain que les quatre forçats évadés la veille s’étaient noyés. Cette assertion prévalut longtemps ; mais six mois après…

– On eut des nouvelles de Rocambole ? demanda vivement la comtesse Vasilika.

– Oui, madame.

– Comment cela ?

– Il y a six semaines environ, un vol de cent mille francs fut commis au préjudice d’un homme que vous connaissez certainement.

– Qui donc ?

– Le vicomte Karle de Morlux.

– Certainement, nous le connaissons, dit la blonde Vasilika, c’est lui qui a ramené de Russie mon malheureux cousin. Eh bien ! on lui a volé cent mille francs ?

– Oui, madame.

Un sourire dédaigneux glissa alors sur les lèvres de Baccarat, muette et indifférente jusque-là.

– Et on a accusé Rocambole, dit-elle.

– Naturellement.

– Alors, il ne s’était pas noyé ?

– Apparemment.

– Comment donc avait eu lieu le vol ?

M. Paul Michelin, qui puisait ses renseignements à bonne source, c’est-à-dire dans la *Gazette des Tribunaux*, raconta ce qu’on avait écrit et imprimé alors sur les portes fracturées, le secrétaire forcé, la trace des pas dans le jardin et l’échelle appliquée contre le mur. Mais alors Baccarat l’interrompit.

– Vraiment, mon cher Paul, dit-elle, pouvez-vous de sang-froid nous conter de pareilles sornettes ?

– Plaît-il ? fit l’avocat d’un ton piqué.

– C’est un vol de grand chemin que vous nous racontez là, mon ami.

– Eh bien ?

– Et vous l’attribuez à Rocambole…

– Son nom a été prononcé alors… Baccarat haussa les épaules.

– Mon pauvre ami, dit-elle, Rocambole était un plus habile homme que ça, et il ne se dérangeait pas pour voler honteusement cent mille francs dans un secrétaire.

– L’avez-vous donc connu, vous, madame ? demanda Paul Michelin.

– Peut-être… répondit Baccarat d’un air mystérieux qui pétrifia d’étonnement le jeune avocat. Et, ajouta-t-elle, je pourrais vous raconter bien des choses… Mais, continuez, mon ami, nous vous écoutons… acheva-t-elle d’un ton qui laissa comprendre qu’elle ne dirait pas un mot de plus.

II

Paul Michelin continua :

– Enfin, à tort ou à raison, à cette époque on attribua le vol des cent mille francs à Rocambole. La police se mit en campagne, fouilla Paris et la banlieue ; de Rocambole point.

– C’est tout simple, dit Baccarat. Il s’est bien réellement noyé en s’évadant.

– Mais, dit la comtesse Vasilika, ne nous avez-vous pas dit tout à l’heure qu’on l’avait arrêté ?

– Permettez, comtesse, je ménage mes effets…

– Ah ! ah !

– Au bout de six semaines, c’est-à-dire il y a trois jours environ, continua Paul Michelin, on a arrêté un certain aventurier qui s’était produit dans le monde sous le nom de major Avatar. Le marquis de B… l’avait présenté au club des Asperges ; il en répondait comme de lui-même. Néanmoins la police a mis la main dessus.

– Eh bien ? dit Baccarat, dont le calme et l’indifférence firent place à une vague inquiétude.

– Le major arrêté a avoué à l’instruction qu’il était bien Rocambole.

– Vraiment ?

– Malheureusement, poursuivit le narrateur, la joie de la police n’a pas été de longue durée.

– Comment cela ?

– Rocambole s’est évadé.

– Encore ? dit un des auditeurs.

– Comment ? demandèrent tous les autres.

Baccarat et Fabien d’Asmolles se taisaient, mais ils étaient visiblement inquiets.

– Il s’est évadé ce matin, comme on le ramenait à l’instruction.

– C’est assez difficile pourtant, objecta un monsieur.

– C’est presque impossible, répondit Paul Michelin.

– Rocambole s’est évadé néanmoins ?

– Hélas ! oui.

– Comment a-t-il fait ?

– On ne sait pas, il est entré avec un gendarme dans l'antichambre de l'instruction. Il y avait là un autre gendarme. Après avoir inutilement sonné plusieurs fois, le juge d'instruction s'est décidé à ouvrir la porte de son cabinet et à regarder dans l'antichambre…

– Où il n'y avait plus personne, interrompit vivement la comtesse Vasilika.

– Pardon, madame.

– Rocambole y était ?

– Non, mais les deux gendarmes qui ronflaient tous les deux comme des orgues de cathédrale.

– Il les avait endormis ?

– Et de la belle manière, allez, car on n'a pas pu les réveiller, et un médecin a constaté, au poste où on les avait transportés, qu'ils étaient sous l'influence d'un narcotique très violent.

– Voilà une superbe évasion ! fit la comtesse Vasilika.

Baccarat ne répondit rien ; mais elle échangea un nouveau regard inquiet avec le vicomte Fabien d'Asmolles. La pendule du salon sonna minuit. C'était l'heure où on se retirait d'ordinaire et tout le monde se leva.

– Mon cher Paul, dit la comtesse, qui fit trêve un moment à ses préoccupations, vous nous parlerez de Rocambole un autre jour.

La blonde Vasilika, à qui la comtesse Artoff donnait l'hospitalité, se retira la première. Puis chacun sortit à son tour. Mais comme M. Fabien d'Asmolles prenait son chapeau, Baccarat lui dit :

– Restez donc un moment, mon ami ; j'ai reçu des nouvelles du comte Artoff, qui est encore en Russie.

– Quand revient-il ?

– La semaine prochaine.

Tout le monde s'en alla, à l'exception de M. d'Asmolles.

– Eh bien ! lui dit Baccarat en le regardant fixement, que pensez-vous de tout ce qu'on nous a dit ce soir ?

– Je pense que cela pourrait bien être…

– Vous croyez à Rocambole ?

– J'y crois. Cette évasion porte sa marque de fabrique.

– Mon Dieu ! dit Baccarat, j'étais en Russie l'été dernier, quand les journaux ont parlé de l'évasion de quatre forçats du bagne de Toulon. Je n'ai rien su de tout cela ; mais si Rocambole n'est plus à Toulon, prenons garde.

– À quoi ? fit M. d'Asmolles.

– Mon ami, dit Baccarat, vous savez bien que votre femme n’a jamais rien su de la substitution de son vrai frère à cet imposteur qu’elle aimait si tendrement.

– Hélas ! dit M. d’Asmolles, une pareille révélation l’aurait tuée.

– Qui vous dit que cette révélation ne se produira pas !

– Comment ?

– Si Rocambole retombe aux mains de la justice… aujourd’hui tout se sait… on raconte tout… les journaux se distribuent par cent mille. Si Rocambole est jugé à Paris, qui vous dit que notre nom à tous ne sera pas prononcé…

– Vous me faites frémir, mon amie, dit tristement M. d’Asmolles.

– Cependant, reprit Baccarat, on a tant parlé du faux Rocambole autrefois – car le vrai, nous seuls l’avons connu –, on en a tant parlé, dis-je, qu’il a dû rester comme un fantôme dans le souvenir de tous les gens de police.

– Et à l’état légendaire dans les bagnes et les prisons, dit Fabien. On en parle comme d’un être surnaturel.

– Qui sait, dit Baccarat, si quelque coquin vulgaire n’a pas eu la vantardise de se faire passer pour Rocambole ?

– Je l’espère, dit Fabien ; mais…

– Mais quoi, mon ami ?

– J’ai de singuliers pressentiments.

– Bah !

– J’ai même à présent souvenir d’une chose étrange qui m’est arrivée.

– Quand ?

– Il y a un peu plus d’un mois.

– Voyons, mon ami, reprit la comtesse, je vous écoute et je suis tout aussi agitée que vous de vagues pressentiments.

Fabien reprit :

– Vous savez que depuis que ma femme a perdu sa mère, nous habitons notre hôtel de la rue de la Ville-l’Évêque.

– Oui.

– L’hôtel a un vaste jardin.

– Aussi grand que le mien, dit Baccarat. Je le connais.

– L’enfant joue toute la journée dans le jardin. Quelquefois sa mère va l’y rejoindre. De l’autre côté du mur qui nous borne s’élève une maison dont l’entrée est rue de Surène. C’est une maison à locataires. Un jour, comme j’entrais dans le jardin, j’aperçus à une fenêtre de cette maison une tête pâle, dont l’attention paraissait concentrée sur mon enfant qui courait après un cerceau. Cette tête, en me voyant, se rejeta vivement en arrière et disparut. Mais j’avais eu le temps de la voir… et…

– Et ?… fit Baccarat de plus en plus inquiète.

– Il m’avait semblé que c’était lui.

– Et il y a un mois de cela ?

– Oui.

– Et depuis lors ?…

– J’ai épié… je me suis caché… mais je n’ai jamais revu cette tête pâle, et j’ai cru que j’avais été le jouet de quelque illusion.

– Mon ami, dit la comtesse, il est tard. Votre femme est un peu souffrante, m’avez-vous dit. Bonsoir, mais revenez me voir.

– Quand ?

– Demain. Il faut savoir à quoi nous en tenir. Si je veux des renseignements, j’en aurai de bien autrement particuliers que ceux de ce pauvre Paul Michelin.

M. d’Asmolles s’en alla. La comtesse Artoff demeura seule dans son boudoir, oubliant de sonner sa femme de chambre pour se faire déshabiller. Elle demeura là plus d’une heure, auprès de son feu presque éteint, plongée tout entière dans les souvenirs du passé. Quelque chose lui disait que tout cela était vrai et que Rocambole allait reparaître dans son existence, si heureuse et si calme depuis dix ans. Tout à coup, un bruit singulier la fit tressaillir. Il lui avait semblé qu’on marchait dans le jardin. Elle s’approcha de la fenêtre et l’ouvrit. La nuit était noire. Le corps de logis en retour sur le jardin, dans lequel habitait la comtesse Vasilika, n’était plus éclairé que par la lueur douteuse d’une veilleuse. La comtesse Vasilika était au lit. Baccarat tendit l’oreille et n’entendit rien. Elle regarda et ne vit rien. Elle ferma la croisée et vint se rasseoir auprès du feu. Mais tout à coup, le même bruit se reproduisit. Et comme elle se levait, inquiète, une ombre se dessina derrière la croisée. En même temps une vitre fut coupée avec un diamant, une main tourna l’espagnolette, la fenêtre s’ouvrit et Baccarat jeta un cri étouffé. Un homme venait de sauter dans la chambre. Cet homme avait un poignard à la main, et Baccarat l’avait reconnu… Cet homme qui entrait ainsi chez elle avec effraction et escalade, c’était Rocambole ! Baccarat avait été jadis une femme d’une haute énergie. Ce n’était pas elle qui avait tremblé devant Rocambole. C’était Rocambole, au contraire, qui avait tremblé devant elle. Mais il y avait dix ans que sa vie orageuse était devenue calme, dix ans qu’elle était si complètement heureuse, que son âme n’était plus faite à ces revirements subits de la fortune, qu’elle avait éprouvés jadis. Or, un homme était devant elle. Un homme qui avait voulu la tuer, il y avait dix ans, et qui, vaincu par elle, précipité par elle des sommets où il était monté dans l’abîme de la honte et dans l’enfer du bagne, devait avoir médité lentement quelque vengeance épouvantable. Reculer vivement pour saisir un cordon de sonnette fut son premier instinct. Mais, d’un bond, Rocambole fut auprès d’elle, lui prit le bras et lui dit :

– Silence ! Je ne veux vous faire aucun mal, n’appelez pas. Baccarat s’arrêta interdite, et l’effroi qui l’avait prise à la gorge se dissipa comme par enchantement. La voix de Rocambole n’était plus la même. Elle n’avait plus cet accent d’ironie mordante qui disait ses instincts sauvages. Elle avait quelque chose de triste, de sourd, de comprimé. Son

visage avait perdu son expression d'audacieux cynisme. Entre cet homme qu'on avait ferré devant Baccarat pour le jeter dans un bagne, et celui qu'elle voyait maintenant devant elle, il y avait un monde tout entier de différence. Et cependant, ces deux hommes n'en faisaient qu'un. C'était bien Rocambole.

– Madame, dit-il, je vous jure que je ne veux vous faire aucun mal.

– Que voulez-vous donc ? lui demanda-t-elle.

– Je suis entré chez vous en franchissant le mur du jardin à l'aide d'une échelle ; ensuite j'ai cassé une vitre ; et il est une heure du matin, dit-il.

– Que signifient ces paroles ? demanda Baccarat, de plus en plus étonnée de cet accent et de cette attitude.

– Une chose bien simple, répondit-il. Je veux retourner au bagne. Tout à l'heure, quand je vous aurai dit ce que j'ai à vous dire, vous sonnerez vos gens, vous appellerez au secours ; j'engagerai avec vous une lutte innocente et on m'arrêtera, et je retournerai au bagne d'où je n'aurais jamais dû sortir.

– Pourquoi donc en êtes-vous sorti ? dit-elle.

Il eut un mélancolique sourire.

– Regardez-moi, dit-il, ne me trouvez-vous pas changé ?

– Vous avez… vieilli…

– Est-ce tout ce que vous remarquez ?

– Votre voix n'est plus la même…

– Elle couve des sanglots, dit-il tristement.

Une révélation de la vérité traversa l'esprit de la comtesse Artoff.

– Vous seriez-vous repenti ? dit-elle.

Il baissa la tête et se tut.

– Pourquoi êtes-vous revenu ? reprit-elle.

– Pour accomplir une œuvre au-dessus de mes forces, je le sens.

– Parlez…

Et Baccarat s'assit et regarda cet homme toujours armé d'un poignard, sans manifester la moindre inquiétude désormais. Rocambole fit un pas vers la cheminée et posa le poignard sur la tablette. Puis il revint auprès de Baccarat et se tint respectueusement debout devant elle.

– Croyez-vous au repentir ? demanda-t-il.

Elle hésita un moment, le regarda avec plus d'attention, et murmura enfin :

– Peut-être…

– Madame, reprit-il, il y a un quart d'heure, j'étais dans la rue, en face de votre hôtel, caché dans l'ombre d'une porte. Un homme est sorti de chez vous… Cet homme, je l'ai

reconnu, c’est Fabien.

– C’était lui en effet, dit Baccarat.

– Et… elle ?… dit-il tout bas.

Sa voix tremblait si fort, il était devenu si pâle en prononçant ce mot, que Baccarat lui prit la main.

– Maintenant, dit-elle, je comprends…

Une larme roula brûlante sur la joue de Rocambole.

– Elle n’a donc rien su, *elle ?* dit-il.

– Rien, dit Baccarat.

– Savez-vous quel est le jour où le repentir est entré dans mon cœur ? c’est celui où je l’ai revue, visitant le bagne, et ne me reconnaissant pas.

« Ah ! poursuivit-il d’une voix étouffée, j’avais fini par croire qu’elle était ma sœur !

Puis il essuya une larme qui était descendue lentement sur son visage.

– Mais, dit-il, ce n’est pas pour vous parler d’elle que je suis venu ici.

– Asseyez-vous, lui dit Baccarat.

Elle avait pitié de cet homme, dont l’attitude brisée annonçait un morne et profond désespoir.

– Non, répondit-il, pas devant vous. Et, demeurant debout, il continua :

– Pendant dix années, je n’ai jamais songé à briser ma chaîne. Mourir en paix, sur mon lit d’infamie, était mon seul vœu. Cependant, je songeais à toute heure à celle que j’avais appelée ma sœur, et qui devait me haïr et avoir horreur de moi. Un jour, j’appris que Blanche n’avait rien su, rien appris du drame de Cadix, grâce à vous et à mademoiselle de Sallandrera. Et pendant quelques heures, je rêvai la liberté et me dis : Je m’évaderai, je retournerai à Paris, j’irai me cacher dans quelque maison voisine de la sienne, et là, je la verrai entrer et sortir chaque jour… À partir de ce moment, ce fut en moi une lutte de tous les instants. Quelque chose en moi me disait que je pourrais peut-être racheter mes crimes.

– Et vous vous êtes enfin évadé ? dit Baccarat.

– Attendez, madame, reprit Rocambole.

– Parlez…

– J’avais un compagnon de chaîne, un pauvre domestique condamné au bagne injustement, et victime d’une machination abominable.

« Cet homme pleurait souvent en me parlant de ses enfants. Je croyais d’abord qu’il était marié et père de famille ; mais, un jour, il s’expliqua. C’étaient les enfants de sa maîtresse morte empoisonnée dont il parlait. Deux pauvres orphelines persécutées et pauvres ; et je me dis que j’avais peut-être un peu de bien à faire, moi qui avais fait tant de mal. C’est alors que je m’évadai.

– Votre évasion a-t-elle donc eu lieu comme on l’a raconté ? demanda la comtesse.

– Oui, madame.

– Continuez… je vous écoute.

Alors Rocambole raconta succinctement, mais avec une grande clarté, ses aventures depuis six mois. Comment Milon et lui avaient retrouvé Antoinette et l'avaient fait sortir de Saint-Lazare ; ensuite, l'histoire de Madeleine en Russie ; puis son arrestation au retour, et enfin sa dernière évasion. Il n'avait omis qu'une chose, jusqu'alors, les noms des personnages de cette vaste intrigue.

– Mais, lui dit tout à coup Baccarat, vos aventures de Russie ont une singulière ressemblance avec un récit que me faisait hier soir le comte Kouroff.

– Ah ! fit Rocambole, avec son mélancolique sourire.

– Il m'a parlé également d'une jeune fille cernée par les loups et qui n'avait dû son salut qu'à un miracle.

– Madeleine, dit Rocambole.

Ce nom fit une vive impression sur Baccarat.

– Madeleine ! exclama-t-elle.

– Oui, c'est le nom d'une des deux jeunes filles.

– Et elle était institutrice en Russie ?

– Oui.

– Chez le comte Potenieff ?

– Justement.

– Et le fils du comte, Yvan Potenieff, l'aimait ?

– À en mourir.

L'œil de Baccarat eut un éclair.

– Ah ! dit-elle, comtesse Vasilika, vous jouez un jeu terrible avec moi.

Ce fut au tour de Rocambole à se montrer étonné des paroles de Baccarat. Celle-ci reprit :

– Maintenant, dites-moi le nom de ce persécuteur qui a juré la mort et la ruine des deux jeunes filles.

– Il s'appelle Karle de Morlux.

– Je l'avais deviné, dit-elle.

Rocambole osa lui prendre la main.

– Madame, dit-il, mon œuvre n'est pas achevée, et je n'ai pas le courage de poursuivre ma tâche.

– Que dites-vous ?

– J’ai songé à vous, qui êtes riche, puissante, et qui m’avez prouvé jadis, d’une façon terrible, ce dont vous étiez capable. Je viens me mettre à vos genoux et placer ces deux enfants sous votre protection.

– Mais… vous…

– Moi, je veux retourner au bagne.

– Pourquoi ? Il baissa la tête.

– C’est mon secret, murmura-t-il.

Mais elle lui prit la main à son tour.

– Si je vous ai écouté, dit-elle, c’est que je vous ai pardonné depuis longtemps, et vous ne devez pas avoir de secret pour moi.

Il se prit à trembler comme ces feuilles jaunies que le vent de novembre roule sur la terre gelée, et il continua à garder le silence.

– Parlez, je le veux, répéta Baccarat.

Il fit un effort suprême et murmura d’une voix pleine de sanglots :

– J’aime Madeleine !

III

Il y eut entre Baccarat et Rocambole un moment de silence poignant. Il était là, cet homme dont les mains avaient été souillées de sang et que le repentir avait fini par toucher ; il était là, tremblant, éperdu, semblable à un enfant abandonné par sa mère. De grosses gouttes de sueur inondaient son front livide, et sa bouche crispée annonçait la violence de cette tempête qui bouleversait son âme. Enfin il eut un éclat de rire fiévreux, sardonique, comme celui d'un damné. Et relevant la tête :

– Comprenez-vous cela, madame ? dit-il. Moi ! le voleur, le meurtrier, l'assassin ; moi, l'imposteur et le parjure ; moi, dont les épaules ont été meurtries si souvent par le bâton des argousins… j'ai un cœur !… Un cœur qui bat, un cœur dans lequel un rayon de l'amour, cette chose divine, est tombé, comme le soleil éclaire parfois un cloaque immonde. Le jour où ce cœur, que je croyais mort, s'est éveillé, j'ai voulu le percer de ce poignard que je tenais tout à l'heure à la main. Mais j'avais une mission à remplir ! Moi mort, tout était perdu pour ces deux enfants ! Alors j'ai lutté, alors j'ai combattu, alors j'ai eu peur de la défaite. Car je ne suis pas sûr de moi, car je ne réponds pas qu'à quelque moment fatal mon regard ne se lève impur et outrageant sur cet ange…

Il s'arrêta un moment, puis il reprit d'une voix sourde :

– J'ai alors pensé à vous, madame. La femme qui, jadis, a terrassé Rocambole brisera comme un verre M. Karle de Morlux.

– Je le ferai, dit Baccarat simplement.

Il eut un cri de joie.

– Ah ! je le savais bien, murmura-t-il en s'agenouillant devant elle.

Il ouvrit sa redingote et retira de sa poche de côté un portefeuille qu'il tendit à Baccarat.

– Vous trouverez là-dedans, lui dit-il, toutes les notes, toutes les indications nécessaires.

Baccarat prit le portefeuille.

– Mais, dit-elle, il me faut des renseignements de vive voix.

– Demandez, madame, je répondrai.

– M. de Morlux a un frère ?…

– Oui, le père d'Agénor.

– Il faut donc épargner celui-là ?

– Vous pensez bien, reprit Rocambole, que c'est cette considération qui a dicté ma conduite. Je pouvais, ce matin même, dire au juge d'instruction : Voici les preuves de

l’assassinat de la baronne Miller ; saisissez-en la justice et frappez ! Mais c’eût été déshonorer Agénor, c’eût été rendre impossible son union avec Antoinette.

– C’est juste, dit Baccarat.

– Il faut donc que M. de Morlux soit frappé, mais qu’il le soit sourdement, sans bruit, sans éclat, et par une main qui se substituera un moment à la Providence et à la justice. C’est pour cela que je suis venu à vous.

Baccarat fit un signe d’assentiment. Puis elle continua :

– M. de Morlux ne sera pas frappé seul.

– Qui donc partagera son châtiment ?

– Une femme qui vit sous mon toit et qui m’a trompée indignement.

– La comtesse Vasilika ?

– Oui.

Rocambole parut réfléchir.

– C’est donc elle, dit-il enfin, qui a fait enfermer Yvan Potenieff comme fou ?

– Oui, d’accord avec M. de Morlux.

– Vous le délivrerez, n’est-ce pas ?

– Oui, répondit Baccarat.

– Maintenant, madame, reprit Rocambole, voulez-vous faire appeler vos gens et me faire arrêter ?

Il disait cela sérieusement, avec son calme habituel, et Baccarat ne put douter de sa sincérité. Aussi répondit-elle :

– Je ne ferai rien de ce que vous me demandez.

– Vous… ne… voulez pas ?

– Non, je ne veux pas que vous retourniez au bagne, dit-elle froidement.

Et, comme il faisait un pas en arrière :

– Écoutez, dit-elle. Vous, mieux que personne, vous savez ce que j’ai été et ce que je suis. Fille perdue autrefois, je me suis repentie, réhabilitée, et les portes du monde se sont ouvertes pour moi. L’expiation est là et non ailleurs.

– Que voulez-vous dire ? fit-il tout tremblant.

– Je veux dire, répondit-elle d’une voix solennelle, que ni le bagne ni les tortures que vous avez éprouvées jusqu’ici n’étaient la véritable punition de votre passé. L’expiation véritable, celle à laquelle vous êtes condamné, par laquelle vous mériterez peut-être un jour le pardon de tous ceux qui furent vos victimes…

Elle s’arrêta un moment et regarda Rocambole. Rocambole était pâle et frissonnant, et il baissait les yeux comme un condamné à l’heure du dernier supplice.

– C’est cet amour que vous ressentez, vous, créature souillée, pour un être d’une pureté absolue.

Il eut comme un gémissement et murmura :

– Aurai-je donc la force de souffrir ?

– Vous puiserez cette force dans le sentiment de votre passé, et vous l’accepterez comme le châtiment suprême.

– Ah ! dit-il, j’ai pourtant bien souffert déjà, madame ! Et il joignait les mains en suppliant.

Mais Baccarat, inflexible, répondit :

– Vous souffrirez plus encore. La douleur est comme le feu, elle purifie !

Il releva la tête, et son œil morne et plein de larmes eut tout à coup un éclair.

– Vous avez raison, dit-il ; je souffrirai et je continuerai à servir la cause du bien.

Baccarat lui tendit la main.

– Je vous veux pour allié, dit-elle.

Il prit cette main, mais il n’osa la porter à ses lèvres.

– Mais savez-vous bien, madame, que je puis être repris un jour ou l’autre ?

Baccarat eut un sourire.

– Venez avec moi, dit-elle.

Elle prit un des flambeaux de la cheminée, ajoutant :

– Et ne faites pas de bruit.

Alors elle ouvrit une porte dérobée qui donnait sur un couloir conduisant à la serre.

– Je vais vous mettre en sûreté, provisoirement du moins, dit-elle en l’entraînant.

Au bout du couloir, elle ouvrit une autre porte, et Rocambole se vit au seuil d’une petite chambre d’ami.

– Vous allez rester ici, lui dit la comtesse ; vous ne ferez pas de bruit. Demain, vers midi, je viendrai vous voir, et peut-être vous apprendrai-je bien des choses.

Les lassitudes physiques triomphent souvent des angoisses morales. Il y avait si longtemps que Rocambole ne dormait plus, qu’il se jeta tout vêtu sur le lit que lui offrait Baccarat et s’y trouva bientôt étreint par un lourd sommeil. Le jour ne l’éveilla point. Le soleil passant à travers les persiennes, vint brûler son visage pâli, et ses yeux ne se rouvrirent point. Enfin le bruit d’une clé tournant dans la serrure le tira de sa léthargie. Baccarat venait d’entrer. Elle était en toilette du matin, et on devinait qu’elle était déjà sortie.

– Écoutez-moi bien, lui dit-elle.

Il se mit debout devant elle et attendit.

– Vous pouvez sortir librement, reprendre le nom du major Avatar, aller au club où on vous a présenté.

– Que dites-vous ? exclama-t-il avec un étonnement profond.

– La vérité.

– Mais… la police ?…

– Un grand personnage que j’ai mis en jeu a obtenu ce matin même, en répondant de vous, corps pour corps, qu’on vous laissât tranquille pendant un temps donné. Puis, acheva Baccarat, peut-être serez-vous gracié quelque jour.

Il tomba à genoux et murmura :

– Je crois que je rêve.

– Ce n’est pas tout, dit-elle. Écoutez encore… J’ai passé le reste de la nuit à prendre connaissance des notes contenues dans votre portefeuille.

– Ah !

– Grâce à elles, je suis au courant de tout. Je sais que Milon est innocent.

– Et pourtant, murmura Rocambole, il retournera au bagne ; car, à présent que vous avez fait une paix provisoire avec la police, je ne puis plus rien pour lui.

– Vous vous trompez, dit Baccarat.

Alors elle ouvrit la porte toute grande, et un homme parut sur le seuil. Rocambole jeta un cri. Cet homme, c’était Milon.

– À l’œuvre donc, maintenant ! leur dit Baccarat à tous deux.

IV

Le soir de ce jour, il y avait encore une demi-douzaine de personnes réunies chez la comtesse Artoff, et parmi elles, M. Paul Michelin.

– Eh bien ! dit la comtesse Artoff en le voyant entrer, nous apportez-vous des nouvelles de Rocambole ?

– On le cherche, dit le jeune avocat.

– Espérons qu'on le trouvera, dit la comtesse Artoff en souriant.

La comtesse Vasilika s'écria :

– Mais, qu'est-ce donc que ce Rocambole ? C'est donc *le Fra Diavolo* moderne, le Cartouche du dix-neuvième siècle ?

– Peut-être, madame.

– Comtesse, dit la belle Russe s'adressant à Baccarat, vous paraissez en savoir très long là-dessus…

– En effet, dit Baccarat.

– Vous avez connu Rocambole particulièrement ?

– Oui, comtesse.

– Ainsi, vous le reconnaîtriez si vous le voyiez, dit Paul Michelin.

– À n'en pas douter.

M. d'Asmolles était impassible.

Baccarat lui fit un signe mystérieux qui signifiait sans doute :

– Ne craignez rien.

Puis elle dit à Vasilika :

– Ma chère comtesse, si vous tenez absolument à ce que je vous dise ce que c'était que Rocambole, je vais vous le dire.

– Parlez, parlez, fit-on de tous les points du salon.

– Il y a quinze ans, reprit Baccarat, Paris s'éveilla un matin en proie à une terreur vertigineuse ; une bande de malfaiteurs accomplissait les crimes les plus audacieux et les plus inouïs.

– Et leur chef était Rocambole ?

– Attendez… Ces malfaiteurs s'intitulaient le *club des Valets de cœur.* Ils volaient et assassinaient les maris ! ils se faisaient aimer des femmes.

– Voilà des malfaiteurs galants, en vérité, murmura la comtesse Vasilika.

– Le chef de ces bandits ne s'appelait pas Rocambole, comme vous l'avez cru, mais sir Williams. À la suite d'un drame qu'il est inutile de vous raconter, puisqu'il n'est question ici que de Rocambole, le club fut dissous, et sir Williams disparut. Les uns disent qu'il fut tué, les autres qu'on lui infligea un ténébreux supplice et qu'on l'expédia sur un navire qui le transporta, les yeux crevés et la langue coupée, au milieu d'une peuplade anthropophage de l'Australie.

– Mais Rocambole ?

– Rocambole était son élève, son lieutenant, son *alter ego,* poursuivit Baccarat. Il se dérobait par la suite au châtiment qui l'attendait, et il emporta dans sa retraite un portefeuille qui avait appartenu à sir Williams. Ce portefeuille contenait, dans une langue hiéroglyphique comprise de Rocambole seul, des documents précieux. Sir Williams, toute sa vie, avait été comme on dit, à la recherche d'une *affaire.* Voler cent mille francs était pour lui une chose mesquine : c'étaient des millions qu'il lui fallait. Or, poursuivit Baccarat, sir Williams avait découvert qu'un certain marquis de C…, permettez-moi de n'employer que des initiales, avait envoyé son fils aux Indes, à l'âge de huit ans. Ce fils, qu'on n'avait jamais revu, devait, s'il revenait jamais en France, retrouver une mère, une sœur et une fortune de plusieurs millions.

– Peste ! fit Paul Michelin.

– Un beau jour, cinq ans après la disparition de Rocambole, la marquise de C… et sa fille virent arriver un brillant officier de la marine anglaise qui se jeta à leur cou, les appela ma mère et ma sœur, et leur prouva clair comme le jour qu'il était leur fils et leur frère.

– Et c'était Rocambole ?

– Justement. Mais attendez…

Et Baccarat regarda M. d'Asmolles, qui ne sourcillait pas. Puis elle continua :

– Pendant plusieurs années, Paris entier prit cet aventurier pour le marquis de C… Il était élégant, spirituel, brave, beau cavalier, bon joueur. La marquise de C… était morte en l'appelant son fils, mademoiselle de C… l'adorait, et, chose bizarre, il aimait la jeune fille, non point d'amour, mais comme si elle eût été réellement sa sœur.

– Je devine la suite, dit la comtesse Vasilika.

– Je ne crois pas, comtesse.

– Le vrai marquis revint…

– Non, pas tout de suite, Rocambole croyait l'avoir tué.

– Ah ! vraiment ?

– Mais Rocambole, poursuivit Baccarat, ne se contentant pas des millions du marquis de C…, aspirait à la main et à la fortune d'une riche héritière. Ce fut ce qui le perdit.

– Comment cela ?

– Pour arriver à son but il entassa crimes sur crimes, tua ses rivaux – il en avait plusieurs –, et réveilla la haine assoupie d'une femme qui lui avait presque pardonné.

– Quelle était cette femme ?

– Une pauvre pécheresse dont il avait brisé la vie, autrefois, en brisant l'amour qu'elle avait au cœur. La pécheresse s'était repentie, elle était devenue une honnête femme : elle rachetait son passé en faisant du bien et en prenant sous sa protection des êtres faibles et victimes. La mauvaise étoile du faux marquis de C… voulut que cette femme le rencontrât de nouveau sur son chemin. Elle reconnut Rocambole. Alors ce fut entre eux une lutte sans trêve ni merci, une lutte longue, acharnée, terrible. La femme échappa souvent à la mort par miracle ; puis elle retrouva le vrai marquis de C… et Rocambole fut vaincu. Sa ténébreuse épopée finit par le bagne.

– Mais quelle était cette femme ? demanda la comtesse Vasilika.

– Vous tenez à le savoir ?

– Oui, oui.

– Elle se nommait Baccarat.

– Singulier nom !

– Elle en a un autre aujourd'hui.

– Ah !

– Elle s'appelle la comtesse Artoff… Cette femme, c'est moi !

Ce fut un coup de théâtre.

– Madame, dit Paul Michelin avec respect, vous vous êtes calomniée tout à l'heure. Vous avez toujours été un ange.

La comtesse Vasilika ne souffla mot. Elle regardait Baccarat avec une sorte de stupeur, et sentait s'augmenter en elle la vague défiance qu'elle éprouvait depuis que Baccarat avait dit qu'elle ne croyait point à la folie d'Yvan Potenieff.

– Mais vous, madame, vous, mieux que personne, vous reconnaîtriez Rocambole ?

– Oh ! certainement, moi et une personne qui est ici parmi nous et que je supplie de rester impassible.

– Une personne qui l'a connu aussi ?

– Oui, qui a vécu dans son intimité pendant plusieurs années, le croyant réellement le marquis de C…

– Et cette personne est ici ?

– Oui.

– Parole d'honneur, murmura le jeune avocat, il y a des romans moins compliqués que cela.

Baccarat répondit en souriant :

– Celui-ci a été long, en tout cas !

– Qui sait, fit M. d'Asmolles, jusque-là silencieux, s'il est fini ?

– Mais non, dit Paul Michelin, puisque Rocambole s’est évadé du bagne, et qu’il s’appelle maintenant le major Avatar.

Comme il disait cela, un domestique entra, apportant une carte de visite sur un plateau. Baccarat la prit, puis elle poussa un cri d’étonnement si naturel que tout le monde y fut pris.

– Ah ! par exemple ! dit-elle, le roman continue.

– Plaît-il ? fit la comtesse Vasilika. Baccarat continua :

– M. le major Avatar vient de me faire passer sa carte, et il insiste pour être reçu, malgré l’heure avancée.

Le nom du major Avatar produisit une commotion électrique.

– Rocambole, murmura-t-on.

– Si c’est lui, je le reconnaîtrai bien, dit Baccarat, et il est une autre personne ici, comme je vous l’ai dit, qui le reconnaîtrait pareillement.

Paul Michelin s’écria :

– Et vous allez le recevoir ?

– Mais sans doute.

Et Baccarat se tourna vers le valet qui, immobile, attendait un ordre.

– Faites entrer, dit-elle, M. le major Avatar.

Alors tous les regards se tournèrent vers la porte avec une curiosité mêlée d’effroi…

V

Le major Avatar entra. Les gens qui ont une prodigieuse réputation répondent rarement, pour ne pas dire jamais, à l'idée physique qu'on s'était faite d'eux. Il en fut ainsi pour cet homme dont le nom seul éveillait une curiosité des plus grandes. Dans les quatre ou cinq minutes qui s'écoulèrent entre la sortie du domestique et l'apparition du personnage qu'il était chargé d'introduire, chacun, dans le salon de la comtesse Artoff, se représenta Rocambole à sa manière. M. Paul Michelin formula très haut sa pensée :

– Ce doit être, dit-il à la comtesse Vasilika, un homme trapu, avec le front bas, les lèvres charnues, l'œil petit et plein de feu.

– Moi, répondit la comtesse, je me le figure de taille gigantesque, avec une grande barbe noire et des moustaches en croc.

Une autre dame murmura :

– J'ai une idée qu'il a les cheveux rouges.

– Pourvu qu'il ne soit pas armé ! murmura la comtesse Vasilika.

– Fort heureusement, répondit Paul Michelin, nous sommes en nombre respectable.

Le major parut. Ce fut un étonnement général, une véritable stupéfaction. Il ne répondait à aucun des types imaginaires que s'étaient forgés les hôtes de la comtesse Artoff. C'était un homme qui n'avait pas quarante ans, mince, élégant dans sa fantaisie, fort joli garçon, quoique son visage fût un peu fatigué, portant une petite moustache brune et des cheveux châtains devenus rares sur un front découvert et intelligent. Son regard, à demi voilé, avait un charme mystérieux. Un sourire mélancolique effleurait sa lèvre autrichienne et mettait à nu ses dents bien rangées, éblouissantes de blancheur. Il était en habit noir et en cravate blanche. Sa mise irréprochable n'avait rien d'excentrique, et il salua avec la plus parfaite aisance d'un homme du monde. Cependant la physionomie étonnée et quelque peu désappointée des hôtes de la comtesse le força à s'arrêter un moment au seuil du salon. En même temps, il parut hésiter et attendre que celle qui était la comtesse Artoff, sur trois ou quatre femmes qui se trouvaient dans le salon, se trahît d'un geste. Baccarat se leva à demi. Elle se leva, paraissant partager l'étonnement général et voir le major Avatar pour la première fois. M. d'Asmolles n'avait pas fait un mouvement. Alors le major alla droit à Baccarat.

– Madame la comtesse, dit-il, un motif impérieux peut seul expliquer ma présence chez vous, à une heure aussi avancée de la soirée, et je mets à vos pieds toutes mes excuses pour avoir insisté comme je l'ai fait.

Baccarat s'inclina et parut attendre que le major s'expliquât. M. Paul Michelin se pencha à l'oreille de la comtesse Vasilika.

– La comtesse Artoff, dit-il, est aussi étonnée que nous. On ne peut cependant pas dire que cet homme est grimé. Évidemment ce n'est pas Rocambole.

– Peut-être, murmura la belle Russe.

Le major, à qui la comtesse Artoff avait indiqué un siège, s'assit et lui tendit une lettre.

– Madame, dit-il, j'ai quitté Pétersbourg il y a six mois. Longtemps prisonnier des Circassiens au Caucase, souffrant beaucoup de blessures récentes, j'ai sollicité et obtenu du czar un congé que je suis venu passer à Paris. En partant de Russie, je me suis muni de plusieurs lettres de recommandation, dont celle-ci, signée du prince Kalschrine, est à votre adresse.

– Le prince est un de mes bons amis, dit Baccarat. Et elle prit la lettre et la lut.

Le major reprit :

– Vous pensez bien, madame, que je me serais présenté à une autre heure s'il n'avait été question pour moi que de vous remettre cette lettre.

Il fit une pause ; Baccarat, toujours impassible, attendit. On eût entendu voler une mouche dans le salon. Le major continua :

– Mais figurez-vous, madame la comtesse, que j'ai été victime tout dernièrement d'une singulière méprise.

Les hôtes de la comtesse se regardèrent. Quant à Vasilika, son œil ne quittait pas la comtesse Artoff.

– J'ai été arrêté, poursuivit le major, jeté en prison, appelé du nom d'un forçat évadé, paraît-il, du bagne de Toulon.

– Rocambole ? murmura M. Paul Michelin.

– Oui, monsieur, dit froidement le major. Il paraît que j'ai avec cet homme une ressemblance assez grande.

– Monsieur, répondit Baccarat, j'ai vu plusieurs fois l'homme dont vous parlez, et je cherche vainement la trace de cette ressemblance.

À ces paroles de la comtesse Artoff, il y eut comme un soulagement général, et toutes les poitrines respirèrent à l'aise. Le major Avatar n'était donc pas Rocambole ! La comtesse poursuivit :

– M. Paul Michelin que voici, nous racontait tout à l'heure votre histoire, monsieur ; il nous disait qu'au Palais la conviction générale était que le célèbre bandit et vous ne faisaient qu'un, et je vous avoue qu'il faut que je vous voie pour être sûre du contraire.

Rocambole salua. M. Paul Michelin s'écria :

– Ainsi donc, comtesse, monsieur n'est pas Rocambole ?

– Mais pas que je sache, répondit Baccarat en souriant.

Le major regarda le jeune avocat.

– Ai-je vraiment l'air d'un bandit, monsieur ? lui dit-il.

– Nullement… Cependant…

– Voyons ! fit le major toujours souriant.

– Vous vous êtes évadé hier matin ?

– Oui et non, répondit Rocambole.

– Singulière réponse, monsieur !

– Je vais l'expliquer. Je me suis évadé, en effet, hier matin ; mais je suis retourné à Mazas hier soir.

Il y eut un nouvel étonnement parmi les personnes qui entouraient la comtesse Artoff, et Paul Michelin dit au major :

– Alors, vous vous êtes évadé de nouveau ?

– Oui et non.

– Toujours ?

– Permettez, je vais m'expliquer. J'ai des ennemis en Russie. On m'a dénoncé à la police russe comme ayant des intelligences avec les Polonais révoltés. C'est de là que part le coup, c'est à ces haines mystérieuses que je dois mon arrestation. Ceux qui m'ont dénoncé comme étant le forçat Rocambole savaient bien qu'un homme qui a servi vingt années dans l'armée russe prouverait facilement son identité. Ce que l'on voulait, c'était me tenir éloigné de mon domicile pendant quelques jours, et s'y emparer de mes papiers.

– Vos papiers sont donc compromettants ? demanda la comtesse Vasilika.

– Madame, répondit le major, le czar n'a pas de sujet plus fidèle que moi, mais j'ai un ami, un frère d'armes gravement compromis dans la dernière insurrection. Si certains de ces noms qu'il m'a confiés parvenaient au ministre de la police russe, sa tête tomberait. Maintenant vous comprenez pourquoi, n'ayant pas le temps de prouver mon identité, j'ai profité d'une circonstance fortuite pour m'évader. Le gendarme s'était endormi, j'ai ouvert la porte sans bruit et je suis sorti.

– Mais le gendarme avait pris un narcotique ? fit Paul Michelin.

Le major haussa les épaules.

– Ceci est la légende, dit-il. Puis il ajouta :

– Mes papiers en sûreté, je suis retourné à Mazas. Ce matin, deux officiers russes de passage à Paris sont venus me réclamer et ont répondu de moi. On m'a donc mis en liberté ; mais cela ne me suffisait pas.

– Ah ! fit Baccarat. Que vous fallait-il encore ?

– Votre témoignage, madame. Il paraît qu'à la préfecture, personne ne se souvient exactement de Rocambole. On m'a confronté avec plusieurs vieux agents. Les uns ont dit oui, les autres ont dit non. Le chef de la sûreté aurait dit hier :

– Il n'y a qu'une personne à Paris qui ne s'y tromperait pas : c'est M^me^ la comtesse Artoff.

« Alors, madame, acheva le major, je me suis souvenu que j’avais une lettre pour vous et que je m’étais présenté ici à mon arrivée à Paris. Vous étiez encore dans vos terres de la Russie méridionale.

« J’ai voulu que vous puissiez me rendre, devant les personnes qui vous entourent, le témoignage que je ne suis pas Rocambole.

– Je vous le rends, monsieur, dit la comtesse Artoff.

Le major se leva ; il allait prendre congé, Baccarat le retint.

– Vous ne voulez donc pas prendre une tasse de thé ? lui dit-elle. Nous parlerons de Pétersbourg et de nos amis de Russie.

Le major se rassit et dès lors personne ne douta de son identité. Baccarat aurait-elle fait asseoir à sa table le forçat Rocambole ! Personne, excepté la comtesse Vasilika, qui prétexta un léger malaise, regagna son appartement, et, avant de se mettre au lit, écrivit le billet suivant à M. le vicomte Karle de Morlux :

« Nous sommes joués, Baccarat est devenue l’alliée de Rocambole. Prenons garde ! »

VI

La comtesse Vasilika, que nous avons à peine entrevue jusqu'ici, était bien le type absolu et complet de ces femmes de l'extrême Nord dont on a dit, avec raison, que la civilisation n'était qu'apparente. Belle, charmante, la parole dorée ; douée, en apparence, de toutes les exquises délicatesses de la femme, elle avait une nature indomptable et sauvage, et poussait l'amour de la vengeance jusqu'aux limites les plus lointaines. Quand elle avait quitté le salon de la comtesse Artoff pour remonter chez elle, lorsqu'elle avait écrit à M. de Morlux, une tempête grondait dans son cœur. Celui qui l'eût vue, ses cheveux dénoués et flottants sur ses épaules demi-nues, se promener d'un pas inégal et brusque à travers sa chambre, comme une panthère dans sa cage, aurait ajouté foi aux sinistres légendes qui couraient sur elle en Russie. Dans ses terres, la comtesse Vasilika avait fait mourir sous le fouet un intendant qui avait osé lever sur elle un regard d'amour. Un jeune officier qui, dans un salon de Pétersbourg, s'était vanté d'avoir obtenu un rendez-vous de la comtesse, avait reçu le lendemain, en sortant du théâtre français, un coup de poignard au travers du cœur. On parlait même du premier mari de la comtesse, dont la mort subite avait toujours été environnée de mystérieux ténèbres. Eh bien, on aurait cru à tout cela, on l'eût accusée de tous ces crimes, si on l'avait vue, cette femme jeune et belle, le front pâle de haine, les lèvres crispées, l'œil en feu, si on l'avait entendue murmurer, lorsqu'elle eut fermé son billet : « Ah ! comtesse Artoff, femme de rien qu'a élevée jusqu'à lui un grand seigneur ivre d'amour et de folie, vous voulez lutter contre moi, et vous faites cause commune avec ceux qui veulent m'enlever Yvan !… À nous deux, donc ! » Elle se promena longtemps, méditant sa vengeance, la caressant avec une âcre et sauvage volupté. Enfin, elle appela sa femme de chambre, une Géorgienne qui ne parlait que sa langue maternelle et le russe, et qui répondait au nom de Gula. Gula attendait dans la pièce voisine. Elle accourut à la voix de sa maîtresse. C'était une fille de vingt ans, grande comme la comtesse, blonde comme elle, et vêtue du pittoresque costume des femmes de son pays, et le portant avec une rigoureuse exactitude. C'est-à-dire que lorsqu'elle sortait, elle avait le visage couvert d'un voile qui ne laissait apercevoir que ses yeux noirs. La comtesse Vasilika n'avait pas appelé Gula pour se faire mettre au lit. La comtesse ne songeait qu'à une chose : faire parvenir son billet à M. de Morlux et le voir, lui, le plus tôt possible. Mais une difficulté matérielle se présentait. Gula ne savait pas un mot de français. À cette heure les rues étaient désertes ; elle ne trouverait personne qui lui indiquerait, en voyant l'adresse du billet, la demeure du vicomte. À qui se fier dans l'hôtel ? Tous les gens de Baccarat lui étaient dévoués, et il ne fallait à aucun prix que Baccarat sût qu'elle écrivait à M. de Morlux. Évidemment, pensa encore la comtesse Vasilika, Baccarat et Rocambole songeraient, dès le lendemain, à faire sortir Yvan de la maison de santé. La comtesse eut bientôt pris un parti. Et s'adressant à Gula, qui, suivant la coutume des esclaves, s'était mise à genoux pour recevoir les ordres de sa maîtresse :

– Déshabille-toi ! lui dit-elle en langue russe.

Gula obéit sans même témoigner le moindre étonnement. La comtesse s'empara alors des vêtements de sa femme de chambre et les revêtit. Puis elle cacha son visage sous le voile de la Géorgienne. Après quoi elle ouvrit la porte et se pencha au-dehors.

Le corps de logis qu'elle habitait était, nous l'avons déjà dit, en retour sur la façade de l'hôtel donnant sur le jardin. Vasilika put se convaincre en ne voyant plus aucune lumière que les hôtes de la comtesse Artoff étaient partis et qu'elle-même était couchée. Alors, elle ordonna à Gula de demeurer dans sa chambre ; puis elle ouvrit la porte sans bruit et se glissa dans le corridor. Elle descendit sans lumière, sur la pointe des pieds, ouvrant et refermant les portes avec précaution, prêtant l'oreille au moindre bruit et s'arrêtant parfois. Mais il était deux heures du matin, et tout le monde dormait dans l'hôtel. Tout le monde, même le suisse, au carreau duquel brillait une veilleuse. La comtesse traversa la cour. Puis elle frappa au carreau. Le suisse, éveillé en sursaut, approcha son visage du carreau et regarda. Il vit la comtesse et la prit pour la Géorgienne Gula. La comtesse prononça quelques mots en russe. Le suisse ne les comprit pas, mais il devina qu'elle voulait sortir. Et il tira le cordon. La comtesse sortit. Mais en sortant elle laissa la porte entrouverte de façon à pouvoir rentrer sans éveiller l'attention par un coup de sonnette. Le vicomte Karle de Morlux demeurait dans la rue, au coin du boulevard Malesherbes. La rue était déserte. La comtesse Vasilika, après avoir regardé devant et derrière elle pour s'assurer que personne ne la voyait et ne la suivait, se mit bravement en route. Un peu avant d'atteindre la porte de l'hôtel de Morlux, elle rencontra un chiffonnier. Le chiffonnier, assez intrigué par ce costume étrange, dirigea sur elle la clarté de sa lanterne. Mais la comtesse passa bravement, et le chiffonnier en fut pour ses frais, car il ne put voir son visage. La comtesse arriva à la porte et sonna deux fois vainement. Au troisième coup de sonnette qui était plus impérieux que les autres, la porte s'ouvrit. Le suisse accourut et demanda ce qu'on voulait.

– Je veux voir M. de Morlux, dit-elle.

– C'est impossible, répondit le suisse examinant ce costume avec autant d'étonnement que le chiffonnier.

– Pourquoi ?

– M. le vicomte est encore à son club.

– Allez le chercher, dit-elle d'un ton impérieux.

Le suisse hésitait.

– Mon ami, lui dit froidement la comtesse, si vous tenez à votre place je vous engage à exécuter l'ordre que je vous donne, car je puis vous affirmer que, si vous refusez, M. de Morlux vous chassera demain.

Le suisse n'hésita plus. Il acheva de se vêtir, prit un flambeau, fit traverser la cour à la comtesse et la conduisit dans un petit salon du rez-de-chaussée où il y avait un reste de feu. Puis il posa le flambeau sur un guéridon et sortit. La comtesse attendit près d'une demi-heure. Au bout de ce temps, elle entendit le bruit de la porte cochère qui se refermait, et enfin une voiture qui vint tourner devant le perron. Une minute plus tard, M. de Morlux entra. Il crut d'abord voir la femme de chambre de la comtesse. Mais celle-ci souleva son voile.

– Vous, madame ! exclama le vicomte stupéfait.

– Moi, dit-elle. Fermez la porte et causons vite.

– Vous paraissez émue, dit le vicomte.

– J’ai vu Rocambole, dit la comtesse.

À ce nom, le vicomte eut un tressaillement et pâlit.

– Vous l’avez vu ?

– Oui.

– Quand ?

– Ce soir.

– Il s’est donc encore évadé ?

– Depuis hier matin.

– Et où l’avez-vous vu ?

– Dans le salon de la comtesse Artoff.

À ces derniers mots, M. de Morlux, que Timoléon avait jadis mis au courant de l’histoire de Rocambole et de Baccarat, fit un pas en arrière et regarda la comtesse avec un redoublement de stupeur.

– Monsieur, dit Vasilika, hâtons-nous, Rocambole et Baccarat ont fait la paix.

– En êtes-vous sûre ?

– Et ils sont ligués contre nous.

Le vicomte fronça le sourcil. Vasilika poursuivit :

– Je ne sais quel but infâme et ténébreux vous poursuivez, dit-elle ; mais n’importe ! je viens vous proposer un véritable traité d’alliance.

Il la regarda.

– Si vous servez ma vengeance, continua-t-elle, je servirai vos projets : troc pour troc.

– Madame…

– Il n’y a pas un instant à perdre, répliqua-t-elle. Sans cela, je ne serais point ici, et j’eusse attendu à demain.

– Je vous servirai, dit le vicomte.

– Eh bien ! reprit-elle, il faut dès demain enlever Yvan à la maison de santé du docteur Lambert.

– C’est inutile, répondit M. de Morlux.

– Vous croyez ?

– Sans doute. Le docteur croit à la folie.

– Oui, mais quand on lui amènera Madeleine, qu’ils ont sous la main…

À ce nom de Madeleine, le visage pâle du vicomte de Morlux s’empourpra.

– Vous l’aimez ! exclama Vasilika avec une joie sauvage.

Et comme il ne répondait rien :

– Oh ! ajouta-t-elle, je vous servirai aveuglément. Je suis ivre de vengeance et de fureur.

VII

Qu'était devenu Yvan ? Yvan était toujours dans la maison de santé du docteur Lambert. Il avait beau protester qu'il n'était pas fou, et que Madeleine n'était point un enfant chimérique de son cerveau malade. Le docteur, qu'il faisait appeler à chaque fois, souriait et répondait à ses protestations, en donnant l'ordre qu'on lui administrât une douche. On sait l'épouvante que ce traitement barbare jette dans l'âme de ceux qui y sont soumis. Les fous reviennent momentanément à la raison. Ceux qui ne sont pas fous, saisis d'effroi, préfèrent laisser croire à une folie imaginaire. Yvan Potenieff était d'une force herculéenne. Il s'était défendu d'abord, il avait lutté, il avait terrassé les infirmiers. Mais les infirmiers étaient secourus par d'autres, et il finissait toujours par être renversé, garrotté et revêtu de la camisole de force. Alors, réduit à l'impuissance, il recevait la fameuse douche. Yvan avait fini par ne plus parler de Madeleine. En proie à un morne désespoir, il avait conçu un projet : celui de s'évader. Mais comment ? Mais par où ? La maison de santé, entourée d'un beau jardin, et ayant tous les dehors d'une maison de plaisance, n'était, en définitive, qu'une horrible prison. Le jardin était entouré de hautes murailles, comme Clichy, comme Sainte-Pélagie, comme Mazas. Et, complication ténébreuse du hasard, il se trouvait que parmi les pensionnaires du docteur Lambert, il y avait deux détenus, l'un pour dettes, l'autre pour un fait des plus graves. L'état de santé de ces deux hommes – dont le premier était un jeune Moldave, écroué d'abord à Clichy à la requête d'un tailleur ; le second, un homme du meilleur monde, accusé d'escroquerie –, avait motivé leur entrée chez le docteur Lambert. Ce dernier répondait pécuniairement du Moldave, et il avait placé auprès de lui deux infirmiers qui ne le quittaient ni jour ni nuit. Ce qui n'empêchait pas le tailleur farouche de payer deux de ces fonctionnaires aimables qu'on nomme les gardes du commerce, pour faire bonne garde sous les murs de la maison de santé. Quant à l'autre détenu, l'administration prévoyante avait placé deux sentinelles dans le jardin pour empêcher toute tentative d'évasion. Il résultait de tout cela que, de jour et de nuit la maison de santé était convertie en forteresse, et qu'il était tout à fait impossible de songer à en sortir subrepticement. Cependant, l'amour de la liberté est si puissant dans le cœur de l'homme, que jamais un prisonnier n'a renoncé à l'espoir de s'évader. Yvan y songea. Avec cette audace qui caractérise les peuples du Nord, il conçut un plan et résolut de l'exécuter à tout prix. Ce plan était formidable de simplicité. Il s'agissait simplement pour lui de garrotter, de bâillonner l'infirmier qui couchait dans sa chambre, puis de faire subir le même sort à la sentinelle qui se promenait dans le jardin, de lui prendre sa capote, son képi et son fusil, et de se laisser relever, à quatre heures du matin, par un autre factionnaire. Puis, de sortir librement. Or, précisément à l'heure où la comtesse Vasilika sortait furtivement de l'hôtel Artoff et se rendait chez le vicomte de Morlux, Yvan s'apprêtait à mettre son projet à exécution. L'infirmier qui couchait auprès de lui était un jeune homme de complexion assez délicate. Mais, comme Yvan avait paru le prendre en amitié, on ne l'avait pas changé. Vers minuit, Yvan, qui avait feint de dormir dès neuf heures du soir, entendit un ronflement sonore auprès de lui. C'était l'infirmier qui

avait fini par succomber au sommeil. Alors Yvan se leva. Il se leva sans bruit, sur la pointe des pieds, alla vers la cheminée et y prit des allumettes. Puis, il alluma un flambeau. L'infirmier ne se réveilla pas. Alors Yvan jeta un regard rapide autour de lui. Il y avait dans un coin de la chambre une table encore chargée des débris du souper d'Yvan. Sur cette table, on avait laissé un couteau. Le couteau était rond par le bout, il est vrai, mais poussé par une main vigoureuse, il aurait pénétré néanmoins dans la gorge d'un homme. Yvan s'en saisit. Puis il revint vers le lit où dormait le jeune infirmier, et, lui posant la main sur l'épaule, il l'éveilla. Le jeune homme ouvrit les yeux et vit, tout étonné, Yvan penché sur lui et armé du couteau.

– Si tu pousses un cri, si tu bouges, lui dit rapidement le Russe, tu es mort !

L'infirmier eut peur, il se tut. Alors Yvan prit son mouchoir et bâillonna. Puis il coupa en quatre bandelettes la nappe qui se trouvait sur la table, et il lui lia solidement les pieds et les mains. Il avait fait tout cela nu-pieds et en chemise.

L'infirmier préférait perdre sa place que d'être assassiné ; et il savait par expérience que les fous ne plaisantent pas. Yvan, cette besogne finie, prit sur une chaise les habits de l'infirmier et s'en revêtit. Puis il souleva l'oreiller sur lequel reposait la tête du jeune homme et prit dessous un trousseau de clés. Avec ces clés, il devait sortir facilement de la maison et gagner le jardin. Il n'avait même qu'un risque à courir, mais ce risque était grand… C'était de rencontrer un autre infirmier, qui ne le reconnaîtrait pas pour un de ses pareils. Néanmoins, ayant renouvelé ses menaces de mort au jeune homme pétrifié de terreur, Yvan Potenieff prit le trousseau de clés, ouvrit sans bruit la porte de la chambre et sortit.

Yvan jouait de bonheur. La sentinelle qui se trouvait dans le jardin auprès de la petite porte par où nous avons vu le docteur Lambert introduire, trois jours auparavant, son nouveau pensionnaire, était ce qu'on appelle une *recrue*. C'est-à-dire un paysan depuis six mois à peine sous les drapeaux, honnête et niais comme un véritable enfant de la loyale Bretagne. Faire faction dans un jardin est une véritable sinécure. Le soldat s'était appuyé contre un arbre et s'était endormi. Yvan était sorti de la maison sans faire aucune mauvaise rencontre. Le trousseau de clés lui avait permis d'ouvrir toutes les portes l'une après l'autre. La nuit était froide ; mais il faisait un clair de lune superbe. Yvan s'approcha de la sentinelle. Elle dormait du sommeil du juste. Alors une idée traversa son esprit :

– Qui sait, pensa-t-il, si une de ces clés n'ouvre pas la porte de sortie ? Et il voulut passer outre. Mais la sentinelle s'éveilla et cria : Qui vive ?

Yvan revint vivement sur elle.

– Employé de la maison, répondit-il.

La sentinelle avait crié son *qui vive ?* d'une voix encore ensommeillée et peu vibrante. Elle n'éveilla personne. Yvan lui dit encore :

– Mon ami, vous êtes fou. Ne reconnaissez-vous donc pas mon habit ?

– Excusez-moi, dit la sentinelle.

– Je cours chercher des remèdes, dit le faux infirmier.

En même temps, il se disait que peut-être une des clés du trousseau dont il s'était emparé, ouvrait la petite porte, et qu'alors il était inutile de faire aucune violence à la sentinelle. En effet, la première clé qu'il prit entra dans la serrure. Le soldat, honnête et niais, le regardait faire. La clé tourna… Yvan eut un battement de cœur. Le pêne sortit de sa gâche, la porte s'ouvrit. Alors Yvan se sentit défaillir de joie, et le nom de sa chère Madeleine expira sur ses lèvres. Mais comme il s'élançait dans la rue, une fenêtre s'ouvrit au premier étage de la maison et une voix cria :

– Arrêtez-le ! arrêtez-le ! c'est un fou !

C'était le jeune infirmier qui était parvenu à se délier et s'était débarrassé de son bâillon. Yvan se mit à courir. Mais un homme qui faisait faction devant le mur extérieur s'élança à sa rencontre et le prit à la gorge.

C'était un des gardes du commerce appointés par le tailleur opulent et magnifique. Cet homme regarda Yvan.

– Tu n'es pas celui que nous gardons, dit-il. Et il eut un moment envie de le lâcher. Mais il se ravisa.

– Bah ! dit-il, il y aura toujours une prime.

Yvan se débattait en vain.

VIII

Yvan Potenieff se débattit longtemps. Mais le garde du commerce était un vigoureux gaillard qui avait autrefois rempli le rôle d'hercule dans les foires, et il parvint à terrasser le jeune Russe. En même temps, la maison avait été mise en émoi.

Les infirmiers accoururent. On s'empara d'Yvan, on le terrassa, on le garrotta. Ce furent des cris, des hurlements… Toute la maison de fous fut sur pied en six minutes. Le docteur Lambert, éveillé en sursaut, se hâta d'arriver.

– Ah ! ah ! dit-il avec la parfaite assurance d'un homme qui ne voit plus que des fous sur la terre, voilà un pauvre malade qu'on a négligé hier. Il n'a eu que cinq douches au lieu de huit, et il est en proie à un accès…

Yvan interrompit le docteur brusquement, avec fureur.

– Vous êtes un âne ! dit-il ; vous vous connaissez en folie comme moi en hébreu !…

– Une douche ! une douche ! s'écria le docteur.

On emmena Yvan, on le plaça de force sous le cruel robinet, et ses hurlements s'éteignirent avec sa douleur. On le transporta dans sa chambre, à demi évanoui. Puis une lassitude physique et morale s'empara de lui, et il s'endormit. L'énergie de cet homme était brisée. Le nom de Madeleine ne venait même plus à ses lèvres. Yvan s'était endormi en appelant la mort. Mais la mort vient rarement quand on l'appelle. Yvan dormit huit heures consécutives d'un sommeil de plomb, et s'éveilla. Le soleil entrait à flots dans sa chambre. Au lieu de l'infirmier chétif dont il était si facilement venu à bout la nuit précédente, on lui avait donné un solide garçon, de taille presque gigantesque, et qui l'eût, au besoin, assommé d'un coup de poing. Celui-ci avait jugé inutile de faire souffrir Yvan. Il avait, durant son sommeil, coupé les cordes qui meurtrissaient ses poignets. À quoi bon attacher un homme dont il pouvait venir si aisément à bout ? Yvan le regarda d'un œil stupide.

– Comment vous trouvez-vous, monsieur ? lui dit l'infirmier avec douceur.

– J'étouffe, j'ai besoin d'air, répondit-il.

L'infirmier ouvrit la croisée. Yvan quitta son lit et s'en approcha. Tout à coup il tressaillit, se prit à trembler d'émotion et finit par jeter un cri. L'infirmier s'approcha, inquiet. Yvan regardait avec avidité deux hommes et une femme qui se promenaient dans le jardin et causaient. L'un de ces deux hommes était le docteur Lambert. L'autre, M. le vicomte Karle de Morlux. La femme, Yvan l'avait reconnue sur-le-champ. C'était sa cousine, la belle comtesse Vasilika. Et son émotion fut si forte qu'il demeura immobile et sans voix, les mains tendues vers ces deux êtres qui pouvaient le sauver, s'ils le voulaient.

La comtesse Vasilika et M. de Morlux s’étaient, en effet, présentés le matin à la maison de santé. Le docteur, en recevant la carte de M. de Morlux, s’était empressé d’accourir.

– Mon cher docteur, lui avait dit le vicomte, je vous présente madame la comtesse Vasilika Wasserenoff.

Le docteur s’était incliné.

– La cousine de ce pauvre Yvan Potenieff.

– Ah ! fit le docteur, il est plus fou que jamais.

– Vraiment ?

– Il a voulu s’évader cette nuit.

– Mais il n’a pas réussi, au moins ?

– Grâce à un concours de circonstances heureuses, dit le docteur. Or, il faut vous dire, madame, que, chez les fous, le désir de s’échapper est presque toujours un indice d’incurabilité.

– Monsieur, répondit la comtesse, M. de Morlux vient de vous le dire, je suis la cousine de M. Potenieff, et sa famille m’a donné pleins pouvoirs. Je viens le chercher.

Le docteur recula d’un pas. On ne propose pas ainsi à un docteur aliéniste de lui reprendre ses malades sans l’émouvoir très fort.

– Madame part ce soir pour Pétersbourg. Le comte Potenieff, père de son malheureux cousin, l’a chargée de le reconduire en Russie.

Comme, après tout, c’était M. de Morlux qui avait confié Yvan au docteur, le docteur ne pouvait pas s’opposer à ce que M. de Morlux lui retirât son pensionnaire.

Il ne put que s’incliner froidement.

– Peut-on le voir sur-le-champ ? demanda la comtesse.

– Je vais vous faire conduire à sa chambre, madame.

Mais, en se retournant, la comtesse leva la tête et aperçut Yvan à une croisée. Le prétendu fou jeta un cri :

– Vasilika !

– Je viens à votre aide, mon cousin, répondit la comtesse.

Le docteur fit un signe. L’infirmier ne s’opposa plus à ce qu’Yvan quittât sa chambre. Deux minutes après, il était dans les bras de la comtesse Vasilika Wasserenoff, qui lui disait :

– Mon cher cousin, je vous cherche dans Paris depuis huit jours.

– Ah ! ma chère, répondit Yvan en accablant le docteur et M. de Morlux d’un double regard de haine, croiriez-vous que ces deux misérables ont prétendu… que j’étais fou !…

– Ils l’ont cru, mon cousin.

– Ai-je bien l’air d’un fou, en vérité ? continua Yvan avec animation.

– Pas le moins du monde.

– Alors, le docteur est un âne !…

Et il attacha sur M. Lambert un œil étincelant de colère.

– Calmez-vous, mon cousin, lui dit Vasilika.

– Me calmer !

– Oui.

– Oh ! ces deux hommes me rendront raison des infâmes traitements qu'ils m'ont fait subir !

– Je vais vous expliquer ce qui est arrivé, reprit Vasilika, et vous leur pardonnerez à tous deux.

– Par exemple !

– Mais écoutez-moi donc, fit-elle avec un accent d'autorité affectueuse dont, malgré lui, Yvan subit l'ascendant.

– Parlez…

– Où avez-vous rencontré M. de Morlux ?

– Dans une auberge de Russie.

– Bon ! au moment où vous vouliez tuer un moujik.

– C'est vrai… Il avait insulté Madeleine.

– C'est ce malheureux nom qui a tout perdu.

– Comment cela ?

– M. de Morlux n'était-il pas en compagnie du jeune prince Maropouloff ?

– Oui.

– Qui vous a conduit dans son château ?

– Précisément.

– Eh bien ! le prince est un mauvais plaisant.

– Comment cela ?

– Il a persuadé à M. de Morlux que Madeleine n'existait pas, et que vous étiez fou.

– Le misérable !

– M. de Morlux vous a amené ici, persuadé que Madeleine n'avait jamais existé…

– Et que, dans toutes les femmes que vous rencontriez, dit à son tour le docteur, vous reconnaissiez Madeleine.

Le docteur savait que, pour flatter la manie des fous, il faut avoir l'air de les croire raisonnables. Yvan, du reste, n'avait pas surpris, entre la comtesse et lui, un rapide regard d'intelligence.

– Mais, reprit le jeune Russe, que M. de Morlux se trompe, je le veux bien… mais l'autre, un docteur !…

– Monsieur, répondit humblement le docteur, excusez-moi. La science n'a jamais pu constater la folie d'une manière certaine. On en est là-dessus réduit aux conjectures.

La comtesse ajouta :

– Donnez donc la main au docteur, mon cousin, et allons-nous-en, car je viens vous chercher.

– Ah ! fit Yvan, qui respira bruyamment.

– J'ai ma calèche à la porte. Venez… et pardonnez à M. de Morlux.

Yvan tendit la main successivement au docteur Lambert et au vicomte. Puis il remonta dans sa chambre, y prit son paletot et son chapeau, et, comme un novice à qui on ouvre les portes de son lycée, il rejoignit la comtesse, et, tout joyeux, il lui offrit le bras. Vasilika avait dit vrai, sa voiture était à la porte : elle y monta. Yvan s'assit à côté d'elle. M. de Morlux leur fit vis-à-vis. Le cocher rendit la main à deux magnifiques trotteurs et Yvan se crut sauvé…

– Je n'ai pas de chance avec la Russie ! murmura le docteur Lambert avec mélancolie tandis que la voiture disparaissait dans un nuage de poussière… Voilà un pensionnaire de cent louis par mois qui me glisse des mains !…

Et, tout triste, il commença sa visite du matin.

Une heure après, on apporta au docteur les cartes de deux visiteurs. L'une portait ce nom : *Comtesse Artoff.* L'autre celui-ci : *Major Avatar.*

– Tiens ! murmura le docteur tout joyeux, on dirait que la Russie se ravise !

IX

La comtesse Artoff s’était levée de bonne heure ce jour-là. Néanmoins, elle fut assez étonnée de voir, en ouvrant sa fenêtre, la comtesse Vasilika tout habillée et se promenant dans le jardin. Au bruit que fit la fenêtre en s’ouvrant, Vasilika se retourna et salua Baccarat de son plus suave sourire. Puis elle s’approcha tout près, de façon à pouvoir causer.

– Et votre malaise d’hier, comtesse ? lui dit Baccarat.

– Dissipé complètement, chère belle. La migraine s’en va comme elle vient, vous savez.

– C’est assez vrai, cela !

– Aussi me suis-je levée de bonne heure ce matin, et vais-je me dédommager un peu en montant à cheval.

– Ah ! fort bien.

Baccarat remarqua seulement alors que Vasilika tenait rassemblée dans sa main gauche la longue jupe d’une amazone. Elle descendit au jardin et tendit sa main à Vasilika. Qui eût vu ces deux femmes se promenant au bras l’une de l’autre, parlant de ces mille riens qui sont constamment le fond de la causerie des femmes, eût été loin de penser qu’elles étaient ennemies. Jamais Baccarat n’avait été plus simplement expansive ; jamais la belle Russe n’avait eu plus de charmes félins dans sa démarche, plus de caresses dans la voix et de sourires sur les lèvres.

– Eh bien ! dit-elle à Baccarat, qu’avez-vous fait du fameux major Avatar hier soir ?

– Mais il a pris une tasse de thé et s’est retiré.

– Ainsi vous ne croyez pas à Rocambole ?

Baccarat eut un rire si franc, si net, que la comtesse Vasilika fut légèrement ébranlée dans sa conviction.

– Mais, ma chère belle, reprit Baccarat, comment voulez-vous que je ne reconnaisse pas un homme que j’ai fait marquer ?

– Mais il y a dix ans de cela.

– Si Rocambole se trouvait sur mon chemin dans dix autres années, je le reconnaîtrais.

– Vraiment ? fit la comtesse pensive. Baccarat ajouta :

– Ce pauvre officier russe doit être la victime de quelqu’une de ces machinations infernales que sait si bien ourdir la police de Moscou et de Pétersbourg. Mais je l’ai pris sous ma protection.

– Que pourrez-vous donc faire pour lui ?

– Mais, ma chère, je suis russe par mon mariage et vous savez bien que le comte Artoff, mon mari, a une grande influence à l'ambassade.

– Je le sais.

– Je suis française aussi. Mon salon est très fréquenté, et beaucoup de gens de notre monde savent que j'ai autrefois vu, comme je vous vois, ce bandit célèbre qu'on appelait Rocambole.

– Eh bien ?

– Quand j'aurai invité le major Avatar à dîner, personne à Paris ne songera plus à faire confusion.

– Tant mieux pour lui, dit la comtesse Vasilika qui ne put dissimuler un geste de dépit.

Tout en causant elles avaient quitté le jardin et passé sous la voûte de l'hôtel qui conduisait à la cour d'honneur. Un domestique russe, de la suite de Vasilika, tenait en main deux chevaux – un robuste poney pour lui, une admirable bête de pur sang pour sa maîtresse.

– Au revoir, comtesse, dit Vasilika.

Elle tendit la main à Baccarat et se mit lestement en selle, effleurant à peine de son petit pied le genou plié de son domestique. Baccarat la suivit des yeux jusqu'à ce que la porte cochère de l'hôtel se fût refermée. Puis elle rentra chez elle, s'assit devant une table et se mit à compulser le volumineux dossier que lui avait remis, la veille, Rocambole. Elle se livrait avec une sorte d'ardeur fiévreuse à cette besogne, lorsque son valet de chambre entrouvrit la porte du boudoir.

– Madame la comtesse, dit-il, peut-elle recevoir le major Avatar ?

– Oui, dit Baccarat.

Peu après Rocambole entra.

– Madame, dit-il, savez-vous ce qui s'est passé cette nuit ? Elle le regarda étonnée.

– Madame la comtesse Wasserenoff est sortie, à deux heures du matin.

– De l'hôtel ?

– Oui, sous les habits de sa femme de chambre.

– Dans quel but ?

– Un de mes hommes, un nommé Noël, déguisé en chiffonnier, et que j'avais chargé de veiller sur l'hôtel de Morlux, l'a rencontrée.

– Où allait-elle ?

– Chez M. de Morlux. Elle y est restée plus d'une heure.

– C'est étrange, murmura Baccarat.

Puis elle sonna et dit au valet qui se présenta :

– Qu’on fasse monter le suisse.

Le suisse arriva ; interrogé il répondit que, en effet, au milieu de la nuit, on lui avait demandé le cordon. Il avait passé sa tête à son carreau et cru reconnaître la Géorgienne de la comtesse Wasserenoff. Baccarat le congédia. Puis elle regarda Rocambole.

– Est-ce tout ? dit-elle.

– Non, répondit-il.

– Qu’est-ce encore ?

– La comtesse est sortie d’ici il y a une heure.

– Oui, à cheval, suivie par un domestique.

– Elle est allée jusqu’aux Champs-Élysées. Là, à la hauteur de la rue de Chaillot, attendait une voiture.

– Celle de M. de Morlux, sans doute ?

– Précisément. M. de Morlux y était. La comtesse a mis pied à terre, confié son cheval à un moujik et elle est montée en voiture. M. de Morlux a crié au cocher : « À Auteuil ! »

– Eh bien ? demanda Baccarat inquiète.

– Savez-vous où ils vont ?

– Voir Yvan Potenieff, sans doute.

– Non pas, mais l’enlever !

Baccarat secoua un gland de sonnette.

Or, comme nous l’avons dit, M. le docteur Lambert achevait sa visite du matin quand on était venu lui annoncer la visite de la comtesse Artoff et du major Avatar. Plein d’espoir et s’imaginant qu’on lui ramenait quelque Russe de distinction, il s’était empressé de se rendre au petit salon-parloir, où on avait coutume d’introduire les visiteurs. Le visage hautain et glacé de Baccarat le déconcerta quelque peu. Son obséquiosité bienveillante, qui se traduisait par un sourire doctoral, lui rentra même un peu dans la gorge.

– Monsieur, lui dit Rocambole, vous avez pour pensionnaire un jeune Russe appelé Yvan Potenieff, dont la folie consiste à revoir partout une femme du nom de Madeleine.

– C’est bien cela, dit le docteur. Il y a trois jours, quand je l’ai amené ici, nous avons rencontré dans les Champs-Élysées Clorinde, une femme bien connue dans le demi-monde. Et il s’est élancé hors de sa voiture en criant : « C’est Madeleine ! »

– Je sais cela, dit Rocambole ; seulement j’ignorais le nom de la femme dont vous parlez.

– Elle est pourtant assez connue.

– Je ne dis pas non ; seulement, dit Rocambole, j’arrive d’un long voyage, et cette dame n’était pas célèbre quand je suis parti.

Le docteur s’inclina. Rocambole reprit :

– Sauriez-vous, par hasard, où demeure mademoiselle Clorinde ?

– Non, mais tout Paris vous le dira.

– Mais, dit vivement Baccarat, il s’agit d’Yvan Potenieff.

– C’est juste.

– Monsieur, nous désirerions le voir.

– Voilà, madame, qui est tout à fait impossible.

– Pourquoi ?

– Parce que Yvan n’est plus ici.

La comtesse Artoff pâlit :

– Depuis quand ? dit-elle.

– Depuis ce matin. Sa cousine… elle m’a dit son nom, mais je l’ai oublié, je suis brouillé avec ces diables de noms russes…

– Eh bien ? sa cousine…

– Est venue le chercher et l’a emmené.

Baccarat et Rocambole échangèrent un regard et jugèrent inutile d’apprendre au docteur qu’il avait été l’innocent complice d’un misérable guet-apens. Ils saluèrent le docteur qui les accompagna un peu confus jusqu’à leur voiture. Rocambole fronçait les sourcils, lui qui, d’ordinaire, était impassible chaque fois qu’une de ses combinaisons était détruite par le hasard.

– Que faire ? murmura Baccarat. Où l’a-t-elle conduit ?

– Assurément, ce n’est pas chez vous.

Et Rocambole, d’une voix légèrement émue, ajouta :

– Je ne crains ni M. de Morlux, ni Timoléon, ni tous les autres.

– Mais vous craignez quelqu’un ?

– Oui, cette femme, dit-il en faisant allusion à la comtesse Vasilika Wasserenoff.

– Eh bien ! je ne la crains pas, moi, répondit Baccarat, l’œil plein d’éclairs. À l’œuvre !

– À l’œuvre ! répéta Rocambole.

X

Qu'était devenu Yvan ? La comtesse Vasilika et M. de Morlux l'emmenaient dans leur voiture. La première sensation d'Yvan avait été toute d'égoïsme et de bien-être. Il avait respiré à pleins poumons. Le temps était magnifique. On était sur la fin de mars et le printemps commençait. La voiture suivit un moment le bord de la Seine, côtoyant les rails du chemin de fer américain. Le coup d'œil était magnifique. À gauche, les hauteurs du Trocadéro dont les vieux arbres se couvraient de bourgeons. À droite, la Seine avec ses ponts grandioses. Au-delà, le Champ-de-Mars, l'École militaire, le dôme des Invalides et les clochetons gothiques de Sainte-Clotilde. Au-delà encore, noyés dans la brume du matin, les coteaux lointains de Bellevue et de Meudon. Yvan fut ébloui. Aux Champs-Élysées, il n'avait rien vu de Paris, si ce n'est une énorme affluence de voitures et de cavaliers, de toilettes printanières et d'équipages luxueux. Maintenant il voyait le Paris grandiose et historique dont on parlait le soir, dans son enfance, auprès du poêle paternel, dans sa froide Russie. Mais l'éblouissement fut court. La calèche passa le pont Royal, s'engagea dans le faubourg Saint-Germain et le panorama disparut. Alors un nom vint aux lèvres d'Yvan :

– Madeleine !

La comtesse Vasilika se prit à sourire.

– Vous l'aimez donc bien ? dit-elle.

– Oh ! fit Yvan, à en mourir.

– Vous n'en mourrez pas, répondit Vasilika souriant toujours, car elle est à Paris, et vous la reverrez…

– Vous savez où elle est ?

– Nous la retrouverons.

– Chère cousine, murmura Yvan, baisant avec transport les mains de la comtesse ; mais où me conduisez-vous ?

– Chez moi, dit-elle.

– Vous habitez donc Paris ?

– Oui, depuis huit jours. Ne vous ai-je pas écrit, quand vous avez quitté Pétersbourg, que je partais pour un long voyage ?

– C'est juste.

– Eh bien, c'était pour vous devancer à Paris.

– Vraiment ?

– Pour vous protéger… pour vous aider à retrouver Madeleine. Heureusement je suis arrivée un peu plus tard que je ne pensais.

– Ah !

– J'ai été souffrante en route, et obligée de m'arrêter. Ce qui fait que lorsque je suis arrivée, j'ai su que vous étiez la victime d'une odieuse plaisanterie du prince Maropoulof.

Yvan ne put s'empêcher de regarder M. de Morlux de travers. M. de Morlux n'avait pas dit un mot jusque-là. La comtesse reprit :

– J'ai un bel hôtel dans ce quartier. Je vous le donnerai, à Madeleine et à vous, quand vous serez mariés. Je veux vous voir heureux.

Le naïf Yvan crut Vasilika sur parole. Il lui baisa de nouveau les mains. La calèche, après avoir traversé la place du Palais-Bourbon et suivi la rue de l'Université, venait de s'engager dans un dédale de petites rues avoisinant la place Saint-Sulpice. Elle s'arrêta rue Cassette.

– C'est ici, dit Vasilika.

La porte cochère s'ouvrit et la calèche roula sous une *voûte* sonore… La rue Cassette est un couvent non muré dans Paris.

Chaque maison ressemble à une cellule. On y sent une odeur d'eau bénite dans chaque escalier. Les hommes y portent de longues redingotes à la séminariste. Les femmes sont embéguinées comme des nonnettes. Le soir, par les chaudes haleines de juin, on croit y respirer des parfums d'encens. Quelques libraires catholiques, quelques marchands d'objets de sainteté constituent, à eux seuls, tout le commerce de ce cloître converti en rue. Il y a de grands hôtels tristes, avec de grands jardins mal tenus, dont les arbres séculaires affectent des formes bizarres. Jamais, si vous y passez, vous n'y entendrez un éclat de rire frais et mutin, jamais un refrain joyeux. À un bout de la rue, il y a un menuisier qui chante des cantiques. À l'autre bout, un marbrier pour tombes ! Vous avez tourné l'angle de la rue du Vieux-Colombier, la joie au cœur ; le sourire aux lèvres. Vous entrez dans la rue Cassette et le sourire disparaît et le cœur se serre. Vous quittez le monde vivant. Vous vous croyez dans un cimetière. Cette impression, Yvan la subit. Quand la calèche fut entrée dans la cour d'un vieil hôtel et que les portes vermoulues se furent refermées sur elle, Yvan éprouva un vague effroi. Mais Vasilika le prit par la main et lui dit :

– Venez !

M. de Morlux était resté dans la calèche. L'hôtel paraissait désert. Les fenêtres qui donnaient sur la cour étaient closes. Il n'y avait pas de concierge. On aurait dit que le fantôme de quelque moine avait ouvert la porte. Cependant Vasilika, en faisant pénétrer Yvan dans un humide et sombre vestibule à l'extrémité duquel on voyait la rampe en fer ouvragé d'un large escalier, Vasilika appela :

– Beruto ?

Beruto accourut.

Il salua humblement Yvan ; mais Yvan lui dit avec colère :

– Malheureux ! c'est toi qui as causé toutes mes mésaventures.

– Pardonnez-lui, mon cher cousin, répondit Vasilika. Beruto est moins coupable que vous ne le pensez.

– Le misérable ! dit Yvan, il pouvait bien certifier que je n'étais pas fou !

– Oui, mais Beruto est une âme vénale, dit Vasilika, et le prince Maropoulof a payé fort cher son silence.

Yvan montra le poing au domestique italien.

– Je te ferai périr sous le bâton ! dit-il.

– Non, répondit Vasilika, nous avons besoin de lui.

Beruto, peu sensible aux reproches d'Yvan, avait ouvert une porte à deux battants devant la comtesse. Yvan respira alors. Il se trouvait au seuil d'un grand salon dont les croisées ouvertes donnaient sur un jardin. Un jardin planté de grands arbres déjà verts et inondé de lumière. Vasilika fit asseoir Yvan auprès d'une des fenêtres ouvertes. Et Yvan se reprit à respirer à pleins poumons.

– Mon ami, lui dit-elle, avant demain j'aurai retrouvé Madeleine.

– Demain !… un siècle ! murmura Yvan.

– Un siècle qu'il faut abréger le plus possible.

– Comment ? fit-il avec la naïveté d'un enfant.

– Mais d'abord nous allons déjeuner.

Elle fit un signe. Beruto disparut, puis une minute après, il revint poussant devant lui une table toute servie. Yvan avait faim. Depuis longtemps les amoureux, même les amoureux de roman, ont recouvré l'appétit. Yvan se mit donc à table. Vasilika lui parlait de Madeleine et lui versait à boire. Yvan ne tarissait pas sur la beauté, les grâces et les perfections de Madeleine… Et il buvait comme un vrai Russe. Vasilika lui versait le vin favori des Moscovites, celui qu'ils font venir à grands frais sur leurs tables aristocratiques, le champagne. Et tout en mangeant de fort bon appétit, tout en parlant de Madeleine, tout en buvant, Yvan sentait peu à peu sa tête s'alourdir.

– Vous paraissez brisé de fatigue, lui dit Vasilika, quand elle vit qu'il commençait à lutter contre le sommeil.

– C'est la lutte que j'ai soutenue la nuit dernière contre les infirmiers, répondit-il. Si vous saviez comme on m'a maltraité chez cet imbécile de docteur !

– Pauvre ami ! dit Vasilika.

Et elle lui versait à boire. Quant à elle, elle déjeunait à l'anglaise. Elle mangeait des côtelettes et buvait du thé.

– Je suis moulu, murmura Yvan qui fermait parfois les yeux et les rouvrait ensuite avec effort.

Il posa sa serviette sur la table et dit encore :

– Je crois que si je fumais, cela me ferait du bien.

– Beruto, des cigares… dit Vasilika.

Beruto apporta des havanes sur un plateau de vermeil. Yvan en prit un et l’alluma. Mais à la troisième bouffée, ses yeux se fermèrent et ne se rouvrirent plus. Il s’allongea dans son fauteuil par un mouvement machinal et le cigare échappa à ses lèvres.

– Il dort, murmura Vasilika.

Alors elle se leva et appela Beruto. Ses yeux brillaient d’un feu sombre.

– Voilà ton prisonnier ! dit-elle. Tu m’en réponds sur ta tête.

– Oui, maîtresse, répondit l’Italien.

La comtesse s’approcha du mur, pressa un ressort invisible, et, tout aussitôt, la partie du plancher sur laquelle reposaient la table et le fauteuil du dormeur, s’abaissa comme une trappe de théâtre, et le malheureux Yvan Potenieff, endormi, descendit lentement dans des profondeurs inconnues.

XI

Lorsque Baccarat rentra chez elle, elle fut alors étonnée d'apprendre que la belle Russe était entrée accompagnée par un homme jeune et de bonne mine. Vasilika avait conduit cet homme à son appartement et s'y était enfermée avec lui. Le major Avatar accompagnait Baccarat. Tous deux se regardèrent.

– Voilà qui est étrange ! murmura Baccarat. Cette femme a un aplomb infernal. Que veut-elle faire d'Yvan ?

– Voilà ce que j'ignore, répondit Rocambole, et voilà pourtant ce qu'il faut savoir à tout prix.

L'homme jeune et de bonne mine ne pouvait être qu'Yvan. Cela ne fit pas l'ombre d'un doute pour Baccarat et pour Rocambole. Mais en eussent-ils douté un moment que le valet de chambre de la comtesse les eût raffermis dans cette croyance. En effet, le valet de chambre qui était, du reste, un insignifiant comparse, et que la comtesse Vasilika n'avait certainement pas mis dans ses confidences, se présenta chez Baccarat et lui dit :

– Madame la comtesse fait demander à madame si elle voudrait être assez bonne pour monter chez elle.

Baccarat fit un signe affirmatif et le valet sortit. Alors elle se tourna vers Rocambole, qui l'avait suivie jusque dans son boudoir :

– Vous n'avez jamais vu Yvan Potenieff ? dit-elle.

– Jamais.

– Ni moi, dit Baccarat ; et bien que j'aie passé plusieurs hivers à Saint-Pétersbourg, je ne l'ai jamais rencontré.

La comtesse Artoff poussa alors dans le fond du boudoir une porte qui ouvrait sur un escalier dérobé.

– Écoutez, lui dit-elle, tout le monde croit au major Avatar, excepté Vasilika. Elle ne s'y est pas trompée une minute, et pour elle, vous êtes bien Rocambole. Il ne faut donc pas qu'elle vous revoie ici. Cependant, je tiens absolument à ce que vous assistiez à l'entretien qu'elle me fait demander.

– Comment faire alors ?

– Vous voyez cet escalier ?

– Oui.

– Vous allez le gravir jusqu'au premier étage. Là, vous trouverez un corridor au bout duquel est une porte. Cette porte donne sur un cabinet de toilette qui dépendait de l'appartement du comte Artoff. Cet appartement est occupé par la comtesse. La porte de

communication entre l'appartement et le cabinet de toilette a été condamnée et masquée par une tenture semblable à celle qui recouvre les murs de la chambre à coucher. Montez sans bruit, installez-vous dans le cabinet de toilette et collez votre oreille à la porte. Vous ne verrez pas, mais vous entendrez… Rocambole obéit et disparut par le petit escalier, tandis que Baccarat montait par le grand, chez la comtesse Vasilika. Elle trouva la belle Russe au coin de la cheminée de la chambre, assise vis-à-vis d'un homme jeune, élégamment vêtu et qui paraissait radieux.

– Chère comtesse, dit Vasilika en lui tendant la main, voulez-vous me permettre de vous présenter mon cousin, M. Yvan Potenieff ?

Baccarat salua le jeune homme, qui lui fit une révérence assez gauche. Il était habillé comme un gentleman, mais il avait quelque chose de raide et de composé dans sa tournure qui choqua les instincts aristocratiques de la comtesse Artoff.

– Ma belle amie, reprit Vasilika, je viens de faire ma paix avec mon cousin. Je l'ai arraché à cette maison de fous dans laquelle il avait été conduit par suite d'une mystification de mauvais goût qui est l'œuvre du prince Maropoulof et d'un de ses amis, le comte Kouroff, qui me poursuit de son amour.

– Ah ! vraiment ? fit Baccarat avec une parfaite indifférence.

Vasilika reprit :

– Il paraît que Madeleine existe réellement.

– En vérité !

– Par conséquent, si elle existe, mon cousin n'est pas fou.

– C'est logique.

– Je vous demande donc l'hospitalité pour lui jusqu'à ce que nous ayons retrouvé Madeleine.

Le faux Yvan Potenieff salua de nouveau.

– Comtesse, poursuivit Vasilika, convenez que je suis une femme d'abnégation.

– Comment cela ?

– J'aimais mon cousin… nous étions fiancés… et je consens à renoncer à lui.

– Chère Vasilika, murmura le faux Yvan. Ah ! si vous saviez…

– Oui, dit-elle en souriant, je sais que vous aimez Madeleine. Vous me l'avez répété deux mille fois depuis ce matin.

Et Vasilika poussa un soupir et murmura :

– Allons ! j'épouserai le comte Kouroff.

Baccarat, silencieuse, se disait :

– Cet homme est plutôt laid que beau : de plus, il a l'air commun… Si c'est Yvan Potenieff, comment a-t-il pu inspirer une semblable passion ?

Puis elle regarda Vasilika en souriant, et lui dit :

– M. Yvan Potenieff est ici chez lui, chère belle, comme vous y êtes chez vous. À propos, vous savez que mon mari arrive demain ?

– Le comte Artoff ?

– Peut-être même ce soir.

– Ah ! fort bien, dit Vasilika, qui, malgré elle, laissa percer sur sa physionomie une vague inquiétude.

Cette inquiétude n'échappa point à Baccarat, qui pensa que peut-être le comte Artoff connaissait Yvan Potenieff. Elle échangea quelques mots encore avec le faux Yvan et Vasilika, puis elle se retira en leur disant :

– Je vous laisse à vos épanchements de famille. Comtesse, vous descendrez dîner, n'est-ce pas ?

– Mais sans doute.

– Et M. Potenieff aussi ?

Le faux Yvan salua avec la même gaucherie. Baccarat descendit au rez-de-chaussée de l'hôtel où se trouvait son appartement ; mais ce fut pour gagner le petit escalier qu'avait suivi Rocambole et rejoindre celui-ci. Rocambole se retourna au frou-frou de la robe de Baccarat, posa un doigt sur ses lèvres et lui dit tout bas.

– Écoutez !

En même temps il l'attira vers la porte condamnée, à travers laquelle on entendait distinctement la voix de Vasilika et celle de son prétendu cousin. Tous deux parlaient russe. Mais Baccarat comprenait le russe aussi bien que Rocambole. N'y avait-il pas douze ans qu'elle s'appelait la comtesse Artoff ?

– Madame, lui dit Rocambole à l'oreille, avez-vous lu une lettre de Madeleine à sa sœur, qui se trouvait dans le dossier que je vous ai remis ?

« Dans cette lettre, Madeleine disait qu'elle avait entendu son cher Yvan dire qu'il ne l'aimait plus et se résignait à épouser sa cousine.

– C'est vrai.

– Or, savez-vous qui elle avait entendu ? Un homme qui avait exactement la même voix que M. Yvan Potenieff, un domestique gagné par le père d'Yvan, pour jouer cette abominable comédie.

– C'est l'homme qui l'a outragée à l'auberge du Sava ? demanda Baccarat qui savait maintenant par cœur l'histoire de Madeleine.

– C'est l'homme que vous avez vu tout à l'heure, répondit Rocambole, et qui s'apprête à jouer une seconde fois le rôle d'Yvan.

– Il ne le jouera pas longtemps, dit Baccarat avec un sourire qui donna le frisson à Rocambole.

Le faux Yvan Potenieff se tira assez bien de son emploi de gentilhomme russe pendant le dîner. Vasilika était calme et souriante. La comtesse Artoff paraissait prendre le faux Yvan très au sérieux.

– Monsieur Potenieff, lui dit-elle, quand on eut servi le café, votre cousine est une belle paresseuse qui aime à fumer ses cigarettes dans son fauteuil. Moi, au contraire, j'aime à marcher. Voulez-vous me donner le bras, nous allons faire un tour au jardin.

– Allez, comtesse, dit Vasilika en allumant sa cigarette.

La comtesse Artoff jeta un burnous de cachemire sur ses épaules et prit le bras du faux Yvan. La nuit était tiède, et la lune brillait au ciel. Baccarat emmena son cavalier sous les grands arbres du jardin ; puis elle l'entraîna dans une petite allée bien touffue et bien sombre, au bout de laquelle se trouvait un pavillon dont, l'été, elle faisait un cabinet de travail.

– Voulez-vous voir mes livres ? dit-elle.

– Volontiers, répondit-il.

On voyait de la lumière dans le pavillon.

– Qui donc est là ? demanda le faux Yvan.

– Sans doute ma femme de chambre, répondit la comtesse Artoff.

En même temps, elle poussa la porte et fit entrer son cavalier. Le faux Yvan fit trois pas en avant, puis il s'arrêta brusquement. Il se trouvait face à face avec deux grands laquais, armés chacun de ce terrible fouet que les Russes appellent le knout.

XII

Les deux hommes que le faux Yvan avait devant lui étaient de solides gaillards taillés comme des lutteurs antiques. En outre, ils avaient ce visage impassible de gens qui obéiront quand même aux ordres qu'ils ont reçus, et qui ne se laisseront pas attendrir. Le faux Yvan était entré devant la comtesse. Celle-ci ferma la porte. Alors elle regarda le prétendu cousin de Vasilika et lui dit :

– Esclave, puisque tu es russe, tu dois savoir le châtiment qu'on réserve à ceux qui ont usurpé un nom et un titre auxquels ils n'avaient aucun droit.

– Madame… balbutia le faux Yvan… je ne vous comprends pas…

– Comment te nomme-t-on ?

– Yvan Potenieff.

– Tu mens.

– Madame…

– Tu es un moujik appelé Pierre.

Pierre le moujik, car c'était lui, se prit à pâlir et à trembler.

– Esclave, reprit Baccarat, tu vas être châtié.

En même temps elle fit un signe. Les deux hommes se précipitèrent sur lui et le terrassèrent.

– Au secours ! hurla Pierre.

– Si cet homme crie trop fort, dit la comtesse Artoff, tuez-le.

Pierre le moujik tomba à genoux.

– Madame… madame… dit-il, ayez pitié…

Baccarat ne répondit pas.

– Je vous dirai tout…

– Quoi, tout ? fit-elle.

– Oui, pourquoi j'ai dit que je m'appelais Yvan Potenieff.

Baccarat ne lui ordonna point de parler, et les deux valets lui arrachèrent son habit d'abord. Pierre dit encore :

– C'est la comtesse Vasilika qui l'a voulu.

– Ah ! fit Baccarat avec indifférence.

– Depuis huit jours que je suis à Paris, continua le moujik, on m’a enfermé ; on me donne des leçons de maintien, on m’apprend à devenir un parfait gentleman, tout cela pour jouer le rôle de M. Yvan.

– Pourquoi ?

– Parce que j’ai la même voix que lui.

Après l’habit, les valets lui avaient ôté sa chemise. Cependant ils ne frappaient pas encore et attendaient que Baccarat fît un signe. Mais Baccarat ne se pressait point.

– Sais-tu où est Yvan ? dit-elle.

– Yvan ?

– Oui, M. Potenieff ?

– Je ne sais pas, répondit le moujik.

– Prends garde ! Si tu le sais, tu feras bien de me le dire.

– Je ne sais pas, répéta-t-il. La comtesse Vasilika ne me confie pas ses secrets.

– Tant pis pour toi, répondit Baccarat, car une pareille révélation pourrait seule te sauver du châtiment que je t’ai réservé.

Et Baccarat rouvrit la porte et dit à ses gens :

– Cinquante coups de knout ; allez !

Elle s’en alla et reprit sa route à travers le jardin d’un pas égal et calme. Un homme l’attendait caché dans un massif, à mi-chemin du pavillon et de l’hôtel. Cet homme c’était Rocambole.

– Eh bien ? lui dit-elle.

– Rien encore.

– Vous n’avez rien appris ?

– Une seule chose, c’est qu’on a vu la voiture de M. de Morlux sortir de la rue Cassette.

– C’est beaucoup déjà.

– L’homme de qui je tiens ces renseignements et qui n’est autre que le prétendu chiffonnier de la nuit dernière, a suivi la voiture jusqu’au carrefour de la Croix-Rouge. Malheureusement, il était en voiture lui-même. Un encombrement comme il y en a souvent dans ce quartier, ne lui a pas permis de suivre plus longtemps la calèche de M. Morlux.

– Qui donc s’y trouvait ?

– M. de Morlux et la comtesse étaient assis l’un vis-à-vis de l’autre.

– Et Yvan ?

– Il était auprès de Vasilika. Quand l’encombrement a cessé, la calèche avait disparu depuis longtemps. Noël n’en a pas moins – à pied cette fois – battu tout le quartier, fureté

partout, demandé à droite et à gauche. Il est resté dans le faubourg Saint-Germain près de deux heures. Comme il s'en allait, et prenait la rue du Vieux-Colombier, la calèche a reparu. Elle sortait de la rue Cassette et s'est éloignée au grand trot.

– Ah !

– Mais Yvan n'y était plus ; Noël a eu le temps de le constater.

– Il faudra fouiller la rue Cassette demain, dit Baccarat. Rocambole tressaillit et entendit des cris sourds qui partaient du pavillon.

– Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il.

– C'est le knout qui fait son office, répondit-elle.

– N'avez-vous plus rien à m'ordonner ?

– Non, pour ce soir, du moins… Ah ! s'interrompit Baccarat, avez-vous vu la petite dame en question ?

– Elle m'attend à six heures, répondit Rocambole.

Et il s'en alla. Non point en regagnant l'hôtel, mais en se dirigeant au contraire, vers l'extrémité du jardin. Il y avait en cet endroit une petite porte qui donnait sur une ruelle dont Baccarat lui avait remis la clé. Cette dernière rentra dans la salle à manger. La belle Russe s'y trouvait toujours. Nonchalamment couchée sur une chaise longue auprès de sa table, entourée d'un brouillard produit par la fumée de sa cigarette, rêveuse, les lèvres entrouvertes, Vasilika résumait en apparence, dans cette attitude, le type d'une femme d'Orient qui n'a aucune préoccupation dans l'esprit, aucun orage dans le cœur. Elle leva à peine la tête en voyant entrer Baccarat. Celle-ci jeta son burnous sur un meuble et dit :

– L'air du soir est trop frais pour moi.

– Où est Yvan ? demanda Vasilika.

– Il fume dans le jardin.

Cette réponse satisfait la belle Russe, qui roulait en ce moment une nouvelle cigarette. Baccarat vint s'asseoir auprès d'elle.

– Comtesse, lui dit-elle, vraiment, vous aimez votre cousin ?

– À en mourir.

– Et vous renoncerez à lui ?

– Il le faut bien, puisqu'il ne m'aime pas.

Et Vasilika soupira.

– Pauvre Yvan, ajouta-t-elle, il aime éperdument cette petite institutrice.

Baccarat eut un sourire :

– Vraiment, fit-elle, M. Yvan Potenieff inspire de semblables passions ?

– Vous ne le trouvez donc pas beau ?

– Peuh ! fit Baccarat.

– Et puis, il est brave… dit Vasilika fronçant le sourcil.

Les fenêtres de la salle à manger donnaient sur le jardin. L'une d'elles était ouverte. Tout à coup Vasilika, qui était retombée dans son silence, dit vivement :

– Qu'est-ce que ce bruit ?

– Entendez-vous quelque chose ? dit Baccarat avec calme.

– Oui… il me semble qu'on crie…

– Où donc ?

– Là-bas… dans le jardin…

– Bah !

– On crie… on hurle… on appelle au secours…

– C'est possible, chère belle.

– Comment, dit Vasilika émue, cela ne vous trouble pas davantage ?

– Non, car je sais ce que c'est…

Vasilika se leva. Une sorte de pressentiment l'assaillit.

– Qu'est-ce donc ? dit-elle.

– Deux de mes valets qui bâtonnent un homme qui m'a manqué de respect.

– Un homme qui…

– Un homme, continua Baccarat, qui a osé se moquer de moi.

– De vous ?

– En empruntant le nom d'un gentilhomme russe, alors qu'il n'est qu'un vil esclave.

Vasilika recula et jeta un cri.

– Cet homme, dit froidement la comtesse Artoff, se nomme Pierre le moujik et il a eu l'audace de s'asseoir à ma table, en se disant votre cousin, chère belle.

Vasilika jeta un cri et fit un bond en arrière. Le tigre épiant sa proie, le jaguar prêt à bondir, le reptile monstrueux fascinant sa victime, le basilic, n'ont pas un regard plus terrible que celui dont Vasilika enveloppa la comtesse Artoff.

– Ah ! s'écria-t-elle ivre de fureur, vous vous placez sur mon chemin et vous voulez vous mêler de mes affaires… À nous deux donc !

Elle avait un poignard dans son corsage. Ce poignard se trouva subitement dans sa main, et le brandissant, Vasilika, la femme élégante redevenue sauvage, bondit sur la comtesse Artoff pour le lui enfoncer dans le cœur.

XIII

Vasilika était la vraie femme du Nord, l'héritière directe de ces Cosaques farouches qui, venus des bords du Don, prirent au Moyen Âge possession des rives de la Neva et se substituèrent peu à peu aux anciens Moscovites. Comme tous les Russes, elle avait le sourire aimable, le ton caressant et courtois qui annoncent l'extrême civilisation. Mais si on grattait cette surface policée, on retrouvait la nature indomptable et sauvage. La passion venait de transformer Vasilika d'une façon si complète qu'un ouragan défigure et désole en quelques heures une plaine fertile et bien cultivée. La femme aux manières exquises, au doux langage, la grande dame qui faisait l'admiration et l'orgueil des salons de Pétersbourg, venait de disparaître. La comtesse Artoff ne vit plus devant elle qu'une femme aux yeux sauvages, à la voix rauque, bondissant comme une bête fauve prise au piège. Si le coup de poignard qu'elle lui porta avait été dirigé par une main moins agitée, Baccarat était morte. Mais la comtesse Artoff avait eu le temps de se jeter de côté et elle eut simplement l'épaule effleurée. En même temps, Vasilika, entraînée par son élan, ne s'arrêta qu'à l'autre bout de la salle. Mais Baccarat avait eu le temps de mettre la table entre elles deux. Et Baccarat attendit.

– Ah ! tu te mêles de mes affaires, dit Vasilika dont la voix avait des trépidations sourdes, ah ! tu veux savoir ce que j'ai fait d'Yvan… tiens !

Et de nouveau elle se rua sur elle, le poignard à la main. Mais Baccarat avait eu le temps de se remettre de l'émotion que lui avait causée cette brusque agression. Baccarat se souvenait de sa jeunesse, et le poignard de Vasilika ne l'effrayait point. Comme la Russe bondissait une seconde fois sur elle, elle se baissa, la saisit par la taille, l'étreignit de ses bras robustes et serra si fort que Vasilika, à demi étouffée, n'eut pas le temps de frapper et laissa échapper son poignard. Alors ce fut l'affaire d'une seconde. Vasilika fut terrassée. La comtesse Artoff lui mit un genou victorieux sur la poitrine en lui disant :

– Mais vous ne savez donc pas, chère belle, que je me suis appelée la Baccarat ?

En même temps elle ramassa le poignard et ajouta :

– Maintenant c'est moi qui vais vous dicter mes conditions.

Et Vasilika, ivre de fureur, mais réduite à l'impuissance, vit briller la lame meurtrière au-dessus de sa tête.

– Madame, dit froidement Baccarat, aussi vrai que vous êtes là, tout à fait en mon pouvoir, je vous jure que je vais vous tuer si vous ne m'obéissez pas.

Vasilika fit un geste et balbutia quelques mots, qui voulurent dire :

– Je suis vaincue, je subirai les lois de la guerre.

Alors Baccarat se releva. Elle avait le poignard et ne craignait plus rien maintenant, car elle avait une vigueur physique bien supérieure à celle de Vasilika. Cette dernière se releva

à son tour. Pâle, muette, terrassée moralement, comme elle venait de l'être physiquement, elle n'en avait pas moins un éclair de rage froide dans les yeux.

– Madame, lui dit la comtesse, c'est un vrai miracle que, dans cette lutte indigne de deux femmes comme nous, la table n'ait pas été renversée. Le fracas de la vaisselle brisée aurait amené mes gens, et c'eût été un vrai scandale.

Vasilika la regardait avec une fureur concentrée et ne répondit pas.

– Madame, continua la comtesse Artoff, ce qui vient de se passer entre nous, nul ne l'a vu, nul ne le saura. Je suis même prête à l'oublier, si nous pouvons nous entendre.

Vasilika s'était assise ; elle avait repris sa pose calme et nonchalante, et la femme sauvage avait disparu pour laisser revenir la grande dame aux manières et aux habitudes aristocratiques. Son visage avait retrouvé son expression dédaigneuse et froide.

– Nous entendre ? fit-elle.

Et sa voix eut un timbre railleur.

– Oui, dit Baccarat.

– Mais sur quoi donc, madame ?

Les hurlements de douleur du moujik Pierre continuaient à venir mourir à l'oreille de Vasilika.

– Sur quoi ? fit Baccarat ; vous me le demandez ?

– Oui, certes.

– Au fait, dit la comtesse Artoff, je vous demande pardon, c'est moi qui dois parler la première.

– Voyons ! je vous écoute…

Baccarat s'assit à son tour et se mit à jouer avec le poignard de Vasilika, comme elle eût fait avec le manche de nacre d'un éventail. Celui qui les eût vues ainsi, tête à tête, n'aurait jamais soupçonné que tout à l'heure ces deux femmes avaient engagé une lutte sauvage.

– Madame, reprit Baccarat, vous êtes venue à Paris sous l'empire d'un sentiment cruel et terrible, la vengeance.

– C'est vrai.

– Vous avez aimé Yvan Potenieff.

– Peut-être…

– Vous le haïssez mortellement aujourd'hui.

– C'est possible.

– Et vous l'avez fait disparaître.

– Que vous importe ?

– Madame, reprit Baccarat, vous êtes en mon pouvoir et je dois vous dire que je tiens tous mes serments. Or je vous ai juré que je vous tuerai si vous ne me disiez où est Yvan Potenieff.

Le sourire n’abandonna point les lèvres de Vasilika.

– Chère comtesse, répondit-elle, puisque vous m’interrogez, me donnerez-vous le même droit ?

– Parlez, madame.

– Je hais Yvan parce que je l’ai aimé ; je me venge parce qu’il a froissé mon orgueil.

– Bien.

– Mais vous, madame, qui vous intéressez à lui, l’avez-vous jamais vu ?

– Non.

– Le connaissiez-vous même de nom, il y a huit jours ?

– Non, j’en conviens.

– J’ai donc bien le droit, ce me semble, reprit Vasilika, avant de répondre à votre question, de vous en adresser une moi-même.

– Je la devine, dit Baccarat. Vous voulez savoir pourquoi Yvan m’intéresse.

– Certainement.

– Parce qu’il aime Madeleine et qu’il en est aimé.

– Connaissez-vous donc Madeleine ?

– Je ne l’ai jamais vue.

Vasilika ne laissa pas échapper un geste ni un mot d’étonnement ; seulement elle regarda fixement la comtesse Artoff.

– Me jureriez-vous, dit-elle, sur la vie du comte votre époux, que le major Avatar n’est pas Rocambole ?

– Je n’ai rien à vous répondre, dit Baccarat.

Vasilika eut un sourire de triomphe :

– Vous voyez bien, dit-elle, que si vous avez mes secrets, je possède le vôtre. Rocambole, votre ancien ennemi, est venu faire sa soumission et vous lui avez promis votre appui. Rocambole est le protecteur de Madeleine et d’Yvan.

– Et je les protégerai pareillement. C’est pour cela, madame, ajouta-t-elle, que j’ai l’honneur de vous demander ce qu’est devenu Yvan.

– Et si je ne veux pas vous le dire ?

– Je vous tuerai, dit tranquillement Baccarat.

– Peut-être.

Et Vasilika eut un sourire railleur.

– Je vous l’ai dit, reprit Baccarat, je tiens mes serments.

– Je vous crois, mais il peut se faire, répliqua Vasilika, que je vous mette d’un mot dans l’impossibilité d’exécuter votre menace.

– Ah ! vraiment ?

– Écoutez : je réserve à Yvan une vengeance plus cruelle que la mort, et sa vie ne sera pas en péril tant que la mienne sera sauvegardée. J’ai mis auprès de lui un homme qui est mon esclave. Cet homme a ordre de tuer Yvan d’un coup de poignard s’il passe trente-six heures sans m’avoir vue.

Baccarat eut un geste de douloureux dépit.

– Mais tuez-moi donc, maintenant, tuez-moi ! dit Vasilika avec un accent de triomphe.

Et elle se leva, ajoutant :

– Vous pensez bien, madame, que je n’ai pas l’intention, après ce qui s’est passé entre nous, de prolonger mon séjour sous votre toit. Je quitterai votre maison demain. C’est la guerre entre nous, soit !

– Nous ferons la guerre, dit Baccarat.

– Et à armes égales, dit Vasilika d’un ton railleur, car pas plus que moi, j’imagine, ayant Rocambole pour complice, vous ne songerez à vous adresser à la justice.

Tandis qu’elle disait cela, la porte de la salle à manger s’ouvrit, et un homme couvert de sang, les yeux rouges, les cheveux et les vêtements en désordre, entra et vint se jeter aux pieds de Vasilika, disant :

– Vengez-moi, maîtresse ! vengez-moi !

– Va-t’en, lui dit Vasilika, et si tu te plains jamais, je te ferai mourir sous le fouet.

En même temps, elle tendit la main à Baccarat :

– Bonsoir, mon ennemie, lui dit-elle.

Et elle se retira.

– Tenez-vous bien ! répondit la comtesse Artoff, au moment où elle franchissait le seuil de la porte.

– Soyez tranquille, répondit Vasilika en se retournant.

Et ces deux femmes échangèrent un regard pareil à l’éclair qui se dégage de deux lames d’épée qu’on croise au soleil.

XIV

Clorinde rentrait chez elle, après avoir dîné au café Anglais en joyeuse compagnie. Qu'était-ce que Clorinde ? Un de ces brillants et éphémères papillons que Paris voit briller tout à coup, un soir, aux feux de la rampe ou dans les avant-scènes des théâtres de genre, les soirs de premières représentations. Femmes de théâtre, elles n'ont d'autre talent que leur étincelante beauté. Hétaïres modernes, une pluie d'or les avait fait éclore ; le vent de la misère les emporte avec leur première ride et leur premier cheveu blanc. Clorinde était cette femme que le docteur Lambert avait rencontrée aux Champs-Élysées, le jour où il emmenait Yvan et que celui-ci avait prise pour Madeleine. Car l'histoire des Ménechmes n'est point une fable, et elle est vraie de toute antiquité. Chaque homme et chaque femme a un sosie. Généralement, le sosie est aux antipodes, mais quelquefois cependant il se trouve près de nous ; nous le rencontrons un beau matin, et alors ce sont des étonnements sans fin et des aventures à défrayer l'imagination des romanciers. Clorinde ressemblait donc à Madeleine. C'était même visage d'un ovale pur et charmant, même luxuriante chevelure blonde, même taille et même sourire. Car elle avait un sourire ingénu, cette fille d'enfer, et, dans le monde des gandins, on l'appelait la Madone. Dieu avait voulu que l'ange et le démon se ressemblassent, sauf sur un point. La voix de la femme légère s'était éraillée au contact des froides nuits d'hiver arrosées de champagne. Donc, Clorinde rentrait chez elle. Une amie l'accompagnait. Toutes deux quittèrent le café Anglais un peu avant dix heures, et montèrent dans la Victoria de Clorinde, qui prit au grand trot de ses deux alezans la route de la rue de Ponthieu. C'était là que demeurait Clorinde, dans un petit hôtel situé entre cour et jardin. La réputation de Clorinde était d'hier. Elle s'était montrée pour la première fois aux courses du printemps de l'année précédente et avait fait sensation par la bonne tenue de ses voitures, la supériorité de ses chevaux, et un je-ne-sais-quoi d'excentrique dans sa toilette qui était plein d'imprévu et de charme. Les brunes font leur chemin lentement ; les blondes arrivent tout d'un coup, sans transition, et les portes de la célébrité ne résistent pas devant elles. Clorinde était blonde. Cette mosaïque humaine, qui a pour nom le Paris élégant masculin, qui se compose de gens bien et mal titrés, de boursiers millionnaires et de fils de pair qui se ruinent, s'était attelée tout entière au char de Clorinde. Mais Clorinde depuis trois mois refusait tous les hommages. Elle avait congédié ses plus chers amis, et le duc de *** lui-même, un bienfaiteur s'il en fut, avait été consigné. Cependant Clorinde se montrait toujours, comme à l'ordinaire, au bois vers deux heures, le soir au spectacle, le dimanche aux courses. Seulement le soir, quand venaient dix heures, Clorinde s'éclipsait. Où allait-elle ? elle rentrait. Pour recevoir qui ? Mystère ! L'amour était descendu un matin des voûtes éthérées dans ce cloaque impur qui se nommait le cœur de Clorinde. Du moins, telle était la confidence qui paraissait résulter, ce soir-là, de la conversation de la courtisane avec son amie, une belle brune aux yeux bleus qu'on appelait Fanny.

– Ma chère, disait Fanny, où cela te mènera-t-il ?

– Je ne sais pas.

– Tu aimes ce garçon ?…

– À en mourir ! Il est jeune, il est beau, distingué, il a de l'esprit comme un démon. Sais-tu qu'il a beaucoup de talent ?

– Qu'est-ce que lui rapporte sa peinture ?

– Je ne sais pas… des misères… dix ou vingt mille francs peut-être…

– Et il te bat ?

– Mais non… Nous avons eu une scène… Il était jaloux, je l'ai adoré ce soir-là et je me suis mise à genoux devant lui.

– Folle !

– Ah ! si tu savais comme c'est bon d'aimer !

– Soit, mais il faut vivre.

Clorinde soupira…

– Combien as-tu de chevaux ? reprit Fanny.

– Huit, je vais les vendre.

– Bon ! et ton hôtel ?

– Il est saisi… Je me chercherai un joli appartement. Qu'est-ce que cela me fait ? Nous vivrons ensemble. Il peindra, je ferai de la musique.

– Et tu sortiras à pied.

– J'adore marcher.

– Ce qui fait que personne ne te saluera plus.

– Que m'importe !

– Mais il te quittera… lui…

Ce fut comme un coup de poignard que Clorinde reçut en pleine poitrine.

– Ah ! ne dis pas cela, ma chère ! fit-elle. Au nom du ciel, tais-toi !

Mais Fanny continua, inflexible :

– Les hommes sont tous les mêmes, vois-tu. Ils aiment les femmes comme nous pour leur luxe et leur abominable célébrité. Devenons honnêtes et pauvres, ils songent à notre passé et nous disent : À vivre de pot-au-feu, j'aime autant épouser ma cousine qui a deux cent mille francs de dot, une famille… et sa vertu.

– Ô misère ! murmura Clorinde ; est-ce vrai, cela ?

– Quel âge as-tu ?

– Vingt ans.

– J'en ai trente-deux, dit Fanny. Je reviens de loin. Comment s'appelle-t-il ?

– Charles.

– Eh bien ! écoute bien ce que je vais te dire.

– Parle.

– Le jour où tes chevaux et ton hôtel seront vendus, quand tu n'auras plus une émeraude ni un saphir, et que tu porteras des châles français, Charles t'annoncera son mariage avec quelque bourgeoise rougissante et rougeaude.

– Tais-toi ! tais-toi ! dit Clorinde.

– Mais non… Je suis ton amie…

– Ah ! si tu savais…

– Quoi donc !

– Je me suis dit tout cela ce matin.

– Tu as eu raison.

– Et j'ai consenti à recevoir ce soir, à dix heures, un homme qu'on dit fabuleusement riche… un Russe.

– À la bonne heure !

– Et puis le remords m'a prise… et je rentrais pour le consigner.

– Eh bien ! tu le recevras…

– Mais Charles est capable de me tuer.

– Bah ?

– Tu ne le connais pas, va !

– Il vaut mieux que Charles te tue que si tu mourais de misère.

– Démon ! murmura Clorinde vaincue, tu me tentes ! La Victoria venait de franchir la porte cochère de l'hôtel.

– Je reste avec toi, dit Fanny, je ne veux pas que tu fasses une sottise.

Et elle suivit Clorinde dans le jardin d'hiver, converti en boudoir, où la jeune femme se tenait d'ordinaire. Clorinde était pâle d'émotion. Fanny dit à la femme de chambre :

– À quelle heure vient M. Charles ?

– À onze heures.

– C'est bon.

Et elle ajouta en riant :

– Tu as deux heures à vivre.

Peu après un valet apporta une carte sur un plateau. Fanny la prit et lut :

Le major Avatar.

Clorinde eut un dernier geste de résistance, mais Fanny dit aussitôt :

– Faites entrer au salon M. le major Avatar. Voilà un nom qui sent le rouble d’une lieue…

XV

M. le major Avatar parut. Certes, jamais Rocambole n’avait su se donner plus séduisante tournure. Il n’avait guère que trente-six ans, et si, le jour, son visage était quelque peu fatigué, il retrouvait à l’éclat des bougies toute sa jeunesse. On lui donnait alors trente ans à peine. Mis avec une simplicité aristocratique, il avait à la fois le charme de l’homme du meilleur monde et ce cachet de distinction particulière aux étrangers de haute naissance. Fanny, en le voyant, fit cette réflexion :

– Si Clorinde ne laisse pas cet homme tomber à ses pieds, je la tiens pour une véritable grue.

Rocambole salua les deux femmes et dit à Clorinde :

– Excusez-moi, madame, de venir aussi tard et de vous avoir demandé un rendez-vous d’une façon un peu cavalière.

Clorinde s’inclina, non sans raideur. Une vague inquiétude lui emplissait l’âme déjà. Le major prit le siège qu’elle lui désignait et continua :

– Peut-être suis-je à la veille de partir pour un assez long voyage.

– Ah ! monsieur, dit Fanny qui s’était levée discrètement, ce départ serait une trahison.

– Il ne tient qu’à madame de l’ajourner, dit galamment Rocambole.

La glace paraissait rompue.

– Adieu, chère belle, dit Fanny en tendant sa main à Clorinde.

– Tu pars ? dit celle-ci avec hésitation.

– Oui, dit Fanny. Major Avatar, votre servante…

Et elle fit une belle révérence à Rocambole qui se leva pour la saluer. Clorinde n’avait pas encore eu le temps de se récrier que Fanny n’était plus là. Alors Rocambole changea soudain d’attitude. Il perdit cet air toujours un peu benoît et niais de l’homme qui soupire après l’amour d’une femme. Son front devint hautain, un fluide magnétique et dominateur jaillit de ses yeux, tout son être parut se transfigurer, et Clorinde, émue, inquiète, sentit qu’elle avait devant elle un maître.

– Madame, lui dit Rocambole, je n’en ai pas pour longtemps, mais je désire que nous ne soyons pas dérangés. Veuillez sonner vos gens et défendez rigoureusement votre porte.

– Je n’attends personne à cette heure, répondit-elle d’une voix tremblante.

Rocambole se rassit.

– Je vais bien vous étonner, poursuivit le major Avatar.

– Monsieur…

– Je connais votre situation de point en point. Vous devez cent mille francs. Vous avez engagé pour cinquante mille écus de diamants ; votre mobilier est saisi. Saisi votre hôtel. Avant un mois tout sera vendu…

– Ah ! monsieur…

– Pardonnez-moi, reprit-il d'un ton plus doux ; j'ai l'air d'un rustre financier qui, pour vous acheter à meilleur compte, énumère vos misères. Mais il n'en est rien…

Elle le regarda avec étonnement.

– En outre, poursuivit-il, vous aimez un homme de talent, égoïste et vaniteux, comme beaucoup d'artistes, et qui vous abandonnera le jour où votre luxe disparaîtra.

C'était la seconde fois, depuis une heure, que cette terrible prophétie retentissait à l'oreille éperdue de Clorinde.

– Eh bien ! reprit Rocambole, je vous apporte le moyen de payer vos dettes, de garder vos chevaux et votre hôtel, de dégager vos diamants et…

Il baissa la voix, un sourire lui vint aux lèvres…

– Et, acheva-t-il, de conserver l'amour de M. Charles B… Clorinde étouffa un cri. Puis elle regarda cet homme avec stupeur. Un moment elle crut avoir devant elle un de ces hommes blasés et tolérants que rien n'effraie dans les mystères insondables de l'amour parisien. Mais il la rassura d'un mot :

– Je ne vous aime pas, dit-il, et je n'ai pas même envie de baiser le bout de vos ongles roses.

Clorinde se leva stupéfiée :

– Que me voulez-vous donc ? dit-elle.

Il alla fermer la porte, puis revenant vers elle, il ajouta :

– Je veux faire de vous, pendant un mois, un instrument docile ; je veux me servir de votre beauté et d'une ressemblance étrange que vous avez avec une autre femme, pour atteindre un but mystérieux que je poursuis depuis longtemps.

Et comme elle comprenait de moins en moins :

– Je vous laisse la nuit pour réfléchir, dit-il. C'est une fortune que je vous offre. C'est mieux qu'une fortune, c'est l'amour de M. Charles B… que vous continuerez à aimer à votre aise, et qui n'aura nul motif de se montrer jaloux… Adieu, madame…

Et Rocambole prit la main de Clorinde, ajoutant :

– Demain, à neuf heures du matin, je me représenterai ici. Si vous ne devez pas accepter aveuglément mes propositions, il est inutile que vous me receviez…

Et Rocambole s'en alla… De la rue de Ponthieu à la rue de la Ville-l'Évêque, il n'y a qu'un pas. Rocambole s'enveloppa dans son paletot, qu'il avait laissé dans l'antichambre, et il sortit à pied de chez Clorinde, encore hébétée de ce qu'elle avait entendu. Il descendit la rue de Ponthieu, passa devant le Cirque, prit la rue de ce nom, traversa la place Beauvau, et ne s'arrêta que devant une maison haute de six étages et divisée en une foule

de petits appartements, circonstance assez rare dans ce quartier opulent et aristocratique. Il avait boutonné son paletot et en avait relevé le collet, pour dissimuler de son mieux sa toilette élégante. La porte s'était ouverte, il pénétra dans une allée assez étroite, au bout de laquelle brillait un maigre bec de gaz auprès de la loge du concierge.

– C'est vous, monsieur Gaston ? lui dit une vieille femme.

– Oui, madame Durand, répondit-il.

Elle lui tendit un bougeoir en cuivre et une clé, disant :

– Comme vous êtes sage ! voici deux jours que vous couchez chez vous…

– C'est vrai.

– Et encore, vous rentrez avant onze heures.

– Je me range, dit-il en souriant.

Et il enfila l'escalier. Arrivé au cinquième étage, il entra dans un corridor qui se trouvait à sa gauche, ouvrit une porte et pénétra dans une petite chambre si modestement meublée et si étroite, qu'un étudiant pauvre eût eu de la peine à s'en accommoder. Puis, il se déshabilla et s'enveloppa dans une mauvaise robe de chambre. Après quoi il souffla sa bougie, alla ouvrir la fenêtre et exposa son front brûlant au vent de la nuit. La fenêtre donnait sur un vaste jardin planté de grands vieux arbres. À travers ces arbres brillait une lumière. Rocambole alla prendre sur l'unique table qui garnissait la chambrette une de ces longues-vues marines dont on se sert fréquemment dans les ports de mer. Puis il la braqua sur cette lumière. Alors son front soucieux se dérida ; un sourire effaça les crispations de ses lèvres ; son œil sec devint humide. Et il demeura longtemps absorbé dans une muette contemplation. Tellement absorbé même, qu'il n'entendit point un léger bruit. La porte sur laquelle il avait laissé la clé, venait de s'ouvrir. Une femme était entrée. Elle s'avança sur la pointe du pied et lui posa la main sur l'épaule. Rocambole tressaillit et se retourna.

– Vanda ! dit-il.

– Oui, répondit la Russe, c'est moi. Pardon de vous avoir troublé, maître.

Rocambole laissa échapper un soupir.

– Tiens, dit-il, vois comme elle est belle… et quel visage d'ange !

Et il lui passa sa longue-vue. Or, voici ce que vit Vanda : La lumière entrevue à travers les arbres partait d'une fenêtre grande ouverte. Cette fenêtre était celle d'un boudoir de femme. Au coin du feu, pelotonnée dans sa chauffeuse, vêtue d'un peignoir bleu et blanc, les cheveux dénoués, dans une attitude calme et sereine, une femme rêvait. Cette femme, c'était Blanche de Chamery, vicomtesse d'Asmolles, celle que Rocambole avait aimée comme une sœur et pour l'amour de qui il s'était repenti de ses crimes.

– Tu pleures, maître, dit Vanda qui tressaillit en sentant tomber une larme brûlante sur sa main.

– Oui, dit Rocambole. Mais les larmes font tant de bien !…

Et il lui ôta la longue-vue, referma brusquement la fenêtre et murmura :

– Maintenant, damné, rentre dans l'enfer ! Causons… Pourquoi viens-tu ?

XVI

Rocambole ralluma le flambeau qu'il avait éteint tout à l'heure. Puis il regarda Vanda.

– Pourquoi viens-tu ? lui dit-il.

– Mais, répondit-elle, parce que je ne sais plus que faire. Antoinette et sa sœur sont rue Serpente ; M^me^ Raynaud est restée à Passy avec la mère Philippe. Tandis que je retrouvais Antoinette, M. Agénor de Morlux disparaissait. Où est-il ? Antoinette se désole et le demande à tous les échos. Madeleine me supplie de retrouver Yvan… Et j'attends tes ordres, maître !

– Réponds-moi d'abord. Qu'est devenu Timoléon ?

– Quand j'ai eu tiré sur la Chivotte, Timoléon est accouru. J'avais un second pistolet et je l'ai ajusté.

« Il m'a reconnue et m'a dit :

« – Ne tirez pas ! je sais que vous êtes la femme de Rocambole. Je ne me mêlerai plus de vos affaires.

« Il était si effrayé, si bouleversé en parlant ainsi, que j'ai compris qu'on pouvait lui accorder un quart d'heure de confiance. C'était tout autant de temps qu'il m'en fallait pour sortir de cette maison avec Antoinette. Je lui dis alors :

« – Tu vas marcher devant moi, tu m'ouvriras toutes les portes et tu me conduiras jusqu'à une voiture. Si je surprends un geste équivoque, si tu fais mine de me trahir, je te tue !

« Il tremblait de tous ses membres, et je compris que nous pouvions sortir sans danger. Antoinette était remise de sa terrible émotion. Seulement, elle détournait la tête pour ne point voir la Chivotte, qui vomissait des flots de sang et se tordait dans les dernières convulsions de l'agonie. Elle s'appuya sur mon bras et Timoléon passa devant nous. J'eusse tenu ma parole et je l'aurais tué s'il eût appelé les portiers qui, je le savais, étaient ses âmes damnées. Mais il traversa le jardin sans mot dire et se contenta de frapper aux carreaux de la loge. La portière, réveillée en sursaut, tira le cordon. Il était alors trois heures du matin. La rue de Bellefond était déserte. Timoléon marchait à vingt pas devant moi. Du reste, une fois en plein air, nous n'avions plus peur de lui. Une voiture de remise rentrait à Montmartre par le faubourg Poissonnière. Timoléon fit un signe au cocher qui s'arrêta. Puis il revint sur moi et me dit :

« – Je ne suis pas de force avec vous. Ne craignez plus rien, je m'en vais. »

« Je le regardai d'un air de doute, mais il ajouta :

« – Je me soucie peu de donner des explications demain, sur la mort de la Chivotte. Je file !

« – Où allez-vous ? lui dis-je.

« – À la gare du Nord, prendre un train qui part à quatre heures pour Calais. M. de Morlux a donné un acompte. Je m'en contente. Bonsoir. »

« Et il se sauva à toutes jambes. Antoinette et moi, nous montâmes en voiture, et, une heure après, nous étions rue Serpente. Maintenant, devons-nous y rester ?

– Non, dit Rocambole.

– Où irons-nous ?

– Tu rentreras au petit jour rue Serpente, et tu attendras que la comtesse Artoff envoie chercher ces deux jeunes filles. Elle va les prendre chez elle et elles y seront en sûreté. À présent, voyons où peut être Agénor.

– Mais, dit Vanda, ne lui as-tu pas dit, maître, une heure avant ton arrestation, d'aller chez son père ?

– Oui.

– Et de le menacer de se plaindre à la police si on ne retrouvait pas Antoinette ?

– Certainement.

– Eh bien ! depuis ce moment-là on n'a plus vu le jeune homme.

– Voici qui m'étonne.

– Pourquoi ? Son père l'aura enfermé quelque part.

– Non, dit Rocambole ; le baron Philippe de Morlux aime son fils. De plus, il est bourrelé de remords. Il n'aurait pas osé.

– Cependant, observa Vanda, Karle n'était pas arrivé encore.

– C'est juste.

– Et… à moins que Timoléon…

Ce nom fut un trait de lumière pour Rocambole.

– Bon ! fit-il, Timoléon aura fait enlever Agénor dans le trajet qu'a parcouru celui-ci de Passy à la rue de l'Université ; mais comment ne te l'a-t-il pas dit ?

– Il n'y aura pas pensé. Il avait la tête perdue, tant sa fureur était grande.

– Tout cela ne m'inquiète pas beaucoup, reprit Rocambole. Je ne crains plus Timoléon, je crains encore moins M. de Morlux.

– Qui crains-tu donc ?

– Une femme.

Et Rocambole ne put se défendre d'un léger frisson. Puis il ajouta :

– Mais n'importe ! jusqu'au bout… et M. de Morlux sera puni.

– Mais… cette femme ?… dit Vanda.

– C'est une Russe comme toi.

– Ah !

– La femme qu’a dédaignée Yvan.

– Nous lui tiendrons tête, maître, dit la Russe avec calme.

– Et maintenant, ajouta Rocambole, va-t’en. J’ai besoin d’être seul…

Mais Vanda ne bougea pas.

– Maître, dit-elle, n’as-tu plus rien à me dire ?

– Rien, fit-il brusquement.

– J’ai pourtant deviné ton secret…

Et la voix de Vanda se voila d’émotion tout à coup.

– Tais-toi, dit Rocambole.

– Non, je ne me tairai pas, dit-elle ; j’ai deviné : tu aimes !…

– Te tairas-tu ? fit-il avec colère.

– Tu aimes Madeleine… acheva-t-elle.

– Malheureuse ! exclama Rocambole, tu veux donc me faire perdre la tête ? tu veux donc que je te prenne à la gorge et que je t’étrangle !…

– Je me tairai, dit-elle avec soumission… Ô malheur ! malheur ! Comme tu dois souffrir !…

– C’est le châtiment, murmura Rocambole.

Elle se mit à ses genoux et lui dit avec une sorte d’enthousiasme fiévreux :

– Mais tout châtiment a un terme… Dieu finira par te pardonner.

– Va-t’en ! répéta Rocambole.

Cette fois Vanda obéit. Alors Rocambole ferma la porte et se jeta tout vêtu sur son lit. Sa lassitude physique égalait sa lassitude morale. Il s’endormit et ne se réveilla plus que le lendemain, caressé par les rayons du soleil levant. De nouveau il courut à la fenêtre et l’ouvrit. Puis il exposa son front pâle à la fraîcheur du matin, et promena un regard avide sur le vaste jardin qu’il avait devant lui. La fenêtre du boudoir de Blanche de Chamery était fermée. La jeune femme dormait sans doute encore. Mais une porte s’ouvrit presque aussitôt dans le vieil hôtel, et un enfant s’élança dans le jardin, poussant un cerceau devant lui. C’était un chérubin de six ans, blanc et rose, avec des cheveux bouclés dont les tresses blondes descendaient emmêlées sur ses épaules. Et Rocambole, tirant sa persienne de façon à n’être point vu, se prit à contempler l’enfant qui courait joyeux après son cerceau. Peu à peu, son visage pâli et tourmenté se rasséréna, ses lèvres crispées se distendirent et ébauchèrent un sourire de satisfaction.

– Pourquoi parlé-je de châtiment ? murmura-t-il. N’ai-je pas là le rayon de soleil qui vient éclairer le cachot du condamné ?

Et il demeura longtemps absorbé dans la contemplation de l’enfant qui jouait, comme il l’était la veille dans celle de la mère. Mais tout à coup une horloge voisine sonna neuf

heures.

– Allons se dit Rocambole en tressaillant, il faut songer à Clorinde et savoir si elle accepte mes conditions.

Et il procéda à une toilette aussi minutieuse que la veille. Puis il boutonna son paletot et sortit. Un homme l'attendait dans la rue, c'était Milon. Le colosse vint à lui.

– Maître, dit-il, la voiture vient de partir.

– La voiture de la comtesse Artoff ?

– Oui. Elle va chercher les petites, et je l'attends… au retour…

Rocambole tressaillit.

– Venez avec moi, maître, reprit Milon.

– Pourquoi veux-tu que j'aille avec toi ?

– Pour les voir passer…

– As-tu donc besoin de moi pour cela, vieux fou ?

– Vous ne songez pas que je n'ai pas encore vu Madeleine…

– Eh bien ?

– Et je sens mes jambes fléchir d'émotion.

– Je n'ai pas le temps de t'accompagner, répondit brusquement Rocambole.

Et il s'éloigna. Milon le suivit des yeux et murmura :

– Le maître a l'air de devenir fou…

XVII

M. de Morlux et la comtesse Vasilika étaient en tête à tête.

– Monsieur, disait la belle Russe, avant d'aller plus loin, il faut savoir au juste où nous allons, vous et moi.

M. de Morlux s'inclina.

– Quel est notre but premier ? Vous ne voulez pas restituer la fortune de la baronne Miller à ses enfants, n'est-ce pas ?

– Naturellement, dit avec cynisme M. de Morlux.

La comtesse eut un sourire.

– Je comprends cela, dit-elle. Et pour arriver à ce résultat, vous n'avez reculé devant rien. Vous avez fait enfermer d'abord l'une des deux jeunes filles à Saint-Lazare. Puis quand cet homme, qui est véritablement une puissance et qu'on appelle Rocambole, l'en a tirée, vous avez voulu le faire assassiner.

M. de Morlux demeura impassible.

– Après ? dit-il.

– En même temps, reprit Vasilika, vous couriez en Russie à la recherche de Madeleine.

Le vicomte pâlit et poussa un soupir.

– Deux fois vous avez eu sa vie entre vos mains. Vous pouviez la jeter en pâture à la bande de loups qui vous suivait ; vous pouviez, durant son sommeil, lui casser la tête d'un coup de pistolet. Vous n'avez rien fait du tout. Pourquoi ? C'est que Madeleine vous a tout à coup inspiré une passion insensée, à vous, vieux criminel à cheveux blancs.

M. de Morlux eut un nouveau soupir qui ressemblait à un gémissement.

– Vous êtes revenu en France, continua Vasilika. Là, Antoinette vous a échappé une seconde fois et ce n'est plus un seul protecteur qu'elle a, c'est deux. La comtesse Artoff a pris les deux jeunes filles chez elle. Elles sont plus en sûreté auprès d'elle que dans la plus épaisse des forteresses.

– Hélas ! soupira le vicomte.

– Donc, où en êtes-vous ? Vous n'êtes pas plus avancé que le premier jour, au contraire, vous avez beau tenir votre neveu en chartre privée depuis huit jours. Rocambole le délivrera comme il a délivré Antoinette. Et votre neveu, au risque de compromettre le nom qu'il porte, vous demandera compte du sang de la baronne Miller.

M. de Morlux regardait Vasilika et l'écoutait avec une sorte d'effroi. Elle continua :

– Vous vous êtes adressé, pour vous servir, à un intrigant de bas étage, ancien espion, ancien homme d'affaires ; cet homme a été battu, cet homme vous a volé !

– C'est vrai ! soupira Karle de Morlux.

– Si j'avais été dans votre jeu plus tôt, poursuivit Vasilika, vous seriez vainqueur sur toute la ligne.

– Qu'auriez-vous donc fait, madame ? dit le vicomte.

– Une chose bien simple.

– Voyons ?

– J'aurais pris mon neveu Agénor à part et je lui aurais dit : tu aimes mademoiselle Antoinette ; choisis : ou me trouver sans cesse sur ton chemin et te voir dans la nécessité de me traîner en cour d'assises comme voleur et comme assassin, ou renoncer à la fortune que j'ai à elle. Tu es assez riche pour deux. Si tu veux, je ne m'oppose plus à ton mariage.

– Et vous croyez…

– Je crois que la jeunesse est essentiellement généreuse et désintéressée.

– Après ? fit M. de Morlux.

– Quand un homme de votre âge aime, il est mortellement atteint. L'amour, à trente ans, se guérit ; à soixante, il est incurable.

– Hélas ! gémit M. de Morlux.

– Vous avez voulu tuer Madeleine… Pourquoi ? pour vous tromper vous-même… Mais le bras vous a failli aussi bien que le cœur.

– C'est vrai…

– Vous, qui n'avez vécu jusqu'ici que pour conserver le fruit de votre crime, vous n'avez plus qu'une pensée, qu'un but, qu'un rêve, Madeleine !

– C'est vrai… c'est vrai !… murmura Karle de Morlux d'une voix sourde.

Vasilika reprit :

– Tranquille du côté d'Agénor, si vous épousiez Madeleine…

Le vicomte pâlit.

– Taisez-vous, madame ! dit-il, au nom du ciel !

– Pourquoi ?

– Vous savez bien qu'elle aime Yvan Potenieff !

– Si je ne le savais pas, serais-je ici ? répondit Vasilika avec un dédaigneux sourire.

– C'est juste.

– Madeleine aime Yvan ; mais vous savez bien aussi, que si je suis venue à vous, l'homme aux mains couvertes de sang, moi la femme vindicative, cruelle, sauvage, je le veux bien, mais irréprochable, après tout, c'est que j'ai fait le serment de séparer Madeleine d'Yvan par tous les moyens et à tout jamais.

– Tout cela ne sera pas, murmura le vicomte Karle. Que Madeleine m’aime, jamais.

– Que vous importe, si elle vous épouse ?

– Jamais elle n’y consentira, fit M. de Morlux avec une rage sourde.

– Qui sait ?

– Vous obtiendrez ce résultat, vous ? fit-il en regardant Vasilika d’un œil hagard.

– Écoutez-moi, dit-elle encore, vous êtes criminel, je suis pure. Je n’ai pas encore une seule tache de sang sur mes mains, et si elles en sont jaspées quelque jour, ce sera de celui d’Yvan.

– Eh bien ? demanda-t-il, acceptant le ton de suprême dédain de Vasilika.

– Je ne veux pas vous servir de complice ; mais, si vous me servez, je puis vous conseiller.

– Ah !

– Agénor épouserait Antoinette et vous abandonnerait sa dot ; Madeleine consentirait un jour ou l’autre à devenir votre femme, si un homme et une femme ne se trouvaient sur votre chemin : une femme, la comtesse Artoff ; un homme, Rocambole.

Ce nom donnait toujours le frisson à M. de Morlux.

– Je me charge de la comtesse, poursuivit Vasilika.

« La lutte sera longue, acharnée, savante et terrible, mais j’ai un moyen suprême que j’emploierai.

– Quel est-il ?

– Je la ferai rappeler en Russie. Elle est femme d’un sujet du czar. Quand le czar ordonne, il faut obéir.

– Vous êtes donc bien puissante à Pétersbourg ?

– Peut-être.

– Mais… Rocambole…

– C’est votre affaire !

– J’ai lutté, j’ai été battu.

– Parce que vous n’aviez pas trouvé le défaut de la cuirasse.

– Ah !

– Savez-vous le secret de cet homme ?

– Non.

– Cet homme a un amour au cœur. Est-ce l’amour paternel ? est-ce un autre amour ? Je ne sais pas.

– Pour qui ?

– Pour une femme qu'il appelait sa sœur autrefois, quand il s'était incarné dans la personnalité du marquis de Chamery absent.

– Eh bien ?

– C'est là qu'il faut frapper pour lui faire perdre la tête. Il s'intéresse à Antoinette et à Madeleine, sans doute, mais l'intérêt qu'il leur porte est le résultat de son repentir. C'est une mission qu'il s'est imposée, voilà tout. Que la vicomtesse d'Asmolles soit en péril, et vous verrez…

– Mais quel danger…

– Qu'elle soit frappée d'un grand malheur…

– Que peut-il donc lui arriver ?

– Ceci est votre affaire et non la mienne, dit Vasilika, toujours hautaine et dédaigneuse.

– Mais…

– Vous n'en êtes pas à un crime près, n'est-ce pas ?

Et elle eut un rire diabolique. M. de Morlux fut repris de ce frisson qui s'emparait de tout son être chaque fois qu'on parlait de Rocambole.

– Madame d'Asmolles a un mari, poursuivit Vasilika ; elle a un enfant…

– Eh bien ?

– Cherchez !… Le mari peut avoir un duel… l'enfant peut… disparaître…

– Madame !…

– Cherchez ! c'est votre affaire et non la mienne, dit Vasilika.

Les cheveux blancs du vicomte se hérissaient :

– Ah ! dit-il, vous avez un génie infernal !

– J'aimais Yvan, et je le hais avec furie ! dit-elle. Il n'est rien de tel que les passions violentes pour développer l'imagination. Au revoir, vicomte.

Et elle fit un pas vers la porte.

– Quand vous reverrai-je, madame ? dit M. de Morlux en la reconduisant.

– Demain.

– À la même heure ?

– Peut-être.

Et elle sortit. M. de Morlux se laissa tomber sur un siège, prit sa tête à deux mains et se remémora les sinistres paroles de Vasilika. Pour paralyser Rocambole, il faudrait que Blanche de Chamery fût frappée d'un grand malheur… Son mari tué en duel… Son enfant disparu… Le vicomte Karle de Morlux avait à choisir et continua à rêver.

XVIII

La comtesse Vasilika était partie depuis plus d'une heure et M. de Morlux était toujours absorbé dans la rêverie où l'avaient plongé ses dernières paroles. Un coup de sonnette le fit tressaillir. Il était six heures du matin à peine, et M. de Morlux ne recevait jamais de visites avant midi. La venue de la comtesse était une exception. Peu après le coup de sonnette, un valet de chambre entra.

– Monsieur le vicomte, dit-il, une jeune fille qui paraît fort émue, demande instamment à voir M. le vicomte.

M. de Morlux se leva effaré.

– Où est-elle ?

– En bas, dans le petit salon du rez-de-chaussée…

– T'a-t-elle dit son nom ?

– Elle m'a dit que je pouvais annoncer à M. le vicomte qu'elle arrivait de Russie.

M. de Morlux se sentit pâlir et trembler.

– J'y vais, dit-il.

Et il se précipita hors de son cabinet, d'un pas mal assuré, et dominé par une indescriptible angoisse. Puis il renvoya le valet.

– Va-t'en ! dit-il. Laisse-moi seul avec cette demoiselle.

Cependant, lorsqu'il eut la main sur le bouton de la porte du petit salon, cette main se reprit à trembler. En même temps son cœur battit violemment. Et il hésita… Qui donc était là derrière cette porte ? Quelle était donc cette femme qui revenait de Russie ? M. de Morlux fit un violent effort sur lui-même, tourna le bouton et poussa la porte. Puis il demeura stupéfait, bouche béante, ses cheveux hérissés.

Une jeune fille qui paraissait bouleversée, dont les yeux étaient rouges et qui semblait en proie à une surexcitation nerveuse, était devant lui.

– Madeleine ! exclama M. de Morlux…

– Oui, Madeleine, répondit-elle tout bas, et comme si elle eût craint que les éclats de sa voix ne fissent surgir autour d'elle une troupe d'ennemis.

Ainsi émue, ainsi terrorisée, c'était bien la même personne que M. de Morlux avait sauvée des loups ; la même qu'il avait emmenée évanouie au château de l'intendant Nicolas Arsoff. La même encore qu'il avait voulu tuer dans ce dernier voyage à travers la neige et la nuit pendant laquelle ce démon appelé Rocambole s'était tout à coup dressé devant lui. Elle tendit ses deux mains vers lui. Des mains suppliantes, éperdues…

– Pardonnez-moi, dit-elle, sauvez-moi…

Ces mots achevèrent de plonger M. de Morlux dans une surprise qui tenait de l'hébétement. Comment cette femme qui devait savoir qu'il était le meurtrier de sa mère et son plus cruel ennemi à elle, pouvait-elle venir à lui comme à un libérateur ? Elle alla fermer la porte qui était demeurée ouverte ; puis elle revint vers lui et lui dit :

– Écoutez-moi.

Comme elle lui tendait les deux mains, il les prit et l'entraîna vers un canapé sur lequel il la fit asseoir. Puis il lui dit bravement :

– Voyons… calmez-vous… parlez.

– Monsieur le vicomte, lui dit Madeleine, vous m'avez arrachée à la mort, n'est-ce pas ?

– C'est vrai.

– Vous m'avez protégée, vous m'avez promis de retrouver Yvan ?

– C'est vrai encore.

– Une nuit, vous m'avez enlevée de ce château où nous nous étions arrêtés, et je vous ai pris, vous, mon sauveur, pour un meurtrier et un misérable.

– Cela est toujours vrai, dit-il.

– Vous m'avez jetée dans un traîneau et je me suis évanouie. Que s'est-il passé ensuite ? Je ne l'ai jamais su. Seulement, lorsque j'ai repris mes sens, lorsque je suis revenue à moi, lorsque j'ai rouvert les yeux, vous n'étiez plus auprès de moi.

– Oh !

– À votre place, j'ai vu ce prétendu marchand allemand et sa femme. « Ces gens-là, depuis deux jours m'avaient tourné la tête. Ils m'avaient raconté une terrible histoire.

– Vraiment, fit M. de Morlux, d'une voix sourde.

– À les entendre, vous aviez empoisonné ma mère, horreur ! vous l'aviez dépouillée d'une grande fortune…

– Et puis ? demanda le vicomte, la gorge crispée toujours par une indicible angoisse.

– Vous vouliez m'assassiner enfin, comme vous aviez voulu assassiner ma sœur.

À ce nom, Madeleine fondit en larmes.

– Ma pauvre sœur ! dit-elle. Ils l'ont si bien abusée, trompée, fascinée, qu'elle les croit.

– Vraiment ? fit M. de Morlux.

– Comme je les ai crus, comme les croit sur parole un vieux serviteur de ma mère, appelé Milon.

– Et pourquoi ne les croyez-vous plus, vous ? dit M. de Morlux.

– Parce que j'ai appris qui ils étaient.

– Ah ?

– La femme est une fille perdue, une aventurière qui portait autrefois le nom de guerre de Nichette.

– Et lui ?

– Lui est un forçat évadé du bagne de Toulon, un meurtrier, un voleur, un misérable appelé Rocambole.

M. de Morlux tombait d'étonnement en étonnement ; mais il commençait à se remettre de son émotion et à ressaisir toute sa présence d'esprit. Madeleine reprit :

– Savez-vous où ils nous ont conduites, ma sœur et moi ?

– Non.

– Chez une ancienne courtisane qu'on appelait jadis la Baccarat, et qu'un jeune fou a faite comtesse. On l'appelle aujourd'hui la comtesse Artoff.

– Mais c'est ma voisine, dit M. de Morlux.

– Oui, et lorsque j'ai su dans quelles mains j'étais, mes yeux se sont ouverts à la lumière, et je me suis sauvée, et je viens à vous, en vous disant : Sauvez-moi !

Il y avait dans la voix de la jeune fille un tel accent de franchise et d'épouvante à la fois, que M. de Morlux ne douta pas un seul instant. C'était bien Madeleine qui était devant lui. Madeleine encore vêtue de cette même polonaise de voyage qu'elle avait à l'auberge du Sava. M. de Morlux ne vit et ne comprit qu'une chose, c'est que Madeleine avait été frappée d'incrédulité, par ce fait-là, seul, que Baccarat et Vanda avaient été des femmes de mœurs légères et Rocambole un assassin condamné au bagne. Et, comme elle paraissait s'abandonner à lui et lui donner toute sa confiance, il lui dit :

– Vous avez eu raison de venir à moi.

– Oh ! dit-elle, vous me protégerez ?

– Je vous servirai de père.

Elle le regarda ingénument.

– Comment ai-je pu croire un moment, dit-elle qu'avec ces cheveux blancs et cet air respectable…

Il se prit à sourire.

– Mon enfant, dit-il, je puis tout vous expliquer d'un mot.

– Oh ! parlez…

– Vous êtes ma nièce.

Elle jeta un cri :

– C'est donc vrai !

– Seulement, je n'ai pas empoisonné votre mère, croyez-le bien. Votre mère est morte d'une fluxion de poitrine. Abusée par Milon, un misérable qui est allé au bagne depuis, la pauvre femme se défiait de mon frère et de moi, et c'était pour cela qu'elle vous avait fait disparaître toutes deux. Il y a quinze ans que nous vous cherchons…

– Mon Dieu ! fit-elle, mais… cette fortune…

– Cette fortune existe, et je suis prêt à vous la rendre.

– À moi ?

– À vous et à votre sœur.

– Ce n’est donc pas vous qui l’aviez fait enfermer ?… dit la jeune fille d’une voix tremblante.

– C’est une abominable machination de Milon et de son complice Rocambole.

– Ah ! je m’en doutais, dit naïvement Madeleine. Seulement ma pauvre sœur est aveugle.

– Je lui dessillerai les yeux.

– Quand ?

– Le jour de son mariage avec Agénor, le jour du vôtre avec Yvan Potenieff.

Madeleine jeta ses bras au cou de M. de Morlux, qui se sentait frissonner de joie et de volupté.

– Ah ! mon bon oncle !… dit-elle.

M. de Morlux se disait tout bas :

– Allons ! voici que le hasard se met dans mon jeu. Le loup a repris l’agneau, et il ne le lâchera plus.

XIX

Qu’était devenu M. Agénor de Morlux ? Depuis quatre jours qu’il était libre, Rocambole le cherchait vainement. On se souvient que ce dernier lui avait dit en le quittant :

– Allez chez votre père et dites-lui que si on ne retrouve pas Antoinette, vous vous brûlez la cervelle.

On avait retrouvé Antoinette, mais à son tour Agénor avait disparu. Rocambole avait mis en campagne tous les gens dont il pouvait disposer. Aucun n’avait pu lui rapporter des nouvelles d’Agénor. Depuis longtemps, pour tous ses amis du club des Asperges, même pour M. de Mauléon, l’existence d’Agénor était un mystère.

Mais depuis huit jours, le mystère avait pris les proportions d’une énigme, car on ne l’avait revu nulle part. Nous allons vous dire ce qui lui était arrivé. Vanda avait touché juste lorsqu’elle avait dit à Rocambole que bien certainement Timoléon avait dû s’occuper d’Agénor. En effet, tandis que la police, mise en éveil, surprenait le major Avatar au moment où, de retour à Passy, il rejoignait Vanda et Madeleine à la villa Saïd, Timoléon surveillait et faisait surveiller la petite maison de Passy. Agénor n’avait pas perdu de temps. Il était monté dans une voiture de place, disant au cocher :

– Rue de l’Université !

La voiture était descendue vers le Trocadéro. Comme elle arrivait à la hauteur du pont de l’Alma, une autre voiture l’avait croisée. De cette voiture partaient des cris déchirants. En même temps, le cocher faisait des signes de détresse et un homme à cheveux blancs passait la tête à la portière et criait au secours. Agénor s’était arrêté. Il avait sauté en bas de son fiacre et couru vers le vieillard. Celui-ci avait dit :

– Monsieur, au nom du ciel ! qui que vous soyez… venez à mon aide !

Agénor avait pu voir alors dans la voiture une jeune femme se tordant dans des spasmes nerveux.

– C’est ma fille, disait le vieillard.

La jeune femme, qui parut fort belle à Agénor, poussait des cris affreux, se tordait, grinçait des dents et semblait en proie à ce terrible mal qu’on nomme l’épilepsie. Quelque hâte qu’il eût d’arriver chez son père, quelque angoisse que la disparition d’Antoinette lui eût mise au cœur, Agénor ne pouvait abandonner ce vieillard et cette femme dans une pareille circonstance.

– Monsieur, lui dit le vieillard, je me nomme le colonel Guépin. Cette malheureuse est ma fille ; voici trois ans qu’elle est atteinte de cette horrible maladie. Nous sortions de chez nous, car je demeure là, tout près d’ici, dans la rue de Chaillot. Son accès l’a prise

subitement, et quand elle est dans de pareils états, elle ne parle de rien moins que de se tuer. En effet, M^lle^ Guépin, notre ancienne connaissance, car c'était bien elle, vociférait :

– Je veux me tuer ! je veux mourir !

– Monsieur, dit Agénor, je ne puis pas vous abandonner en cette situation. Je vais vous aider à reconduire votre fille chez vous.

Et il était monté sans défiance dans la voiture du vieillard, enjoignant à son propre cocher de l'attendre sur le quai. À peine était-il monté que M^lle^ Guépin avait paru se calmer peu à peu. La belle brune qui faisait le charme des tables d'hôte aux Batignolles, avait cessé d'écumer. Puis son œil avait perdu peu à peu son expression d'égarement. Puis encore, paraissant revenir à elle, elle avait regardé Agénor avec étonnement.

– Monsieur, avait dit alors le colonel Guépin, comment pourrais-je vous témoigner toute ma reconnaissance ?

Agénor n'avait pas répondu. Agénor était pressé d'arriver rue de Chaillot, au domicile dudit colonel, et de l'y laisser avec sa fille. Agénor songeait à Antoinette, et des tempêtes bouillonnaient dans son cœur. La voiture s'arrêta. Agénor descendit le premier et se vit à la porte d'une petite maison qui n'avait qu'un rez-de-chaussée et un premier étage.

– C'est là, dit le colonel.

Mais comme Agénor saluait et s'apprêtait à s'éloigner, M^lle^ Guépin tourna de nouveau les yeux et jeta un nouveau cri.

– Ah ! mon Dieu ! s'écria le colonel éperdu, ça va la reprendre… et les domestiques sont sortis… et nous sommes seuls…

Agénor ne pouvait plus s'en aller. Il prit M^lle^ Guépin dans ses bras, tandis que le colonel payait le cocher, et le renvoyait. Le colonel tira un passe-partout de sa poche et l'introduisit dans la serrure. La porte s'ouvrit. Le colonel passa le premier. Agénor, portant toujours M^lle^ Guépin qui se débattait, entra après lui. Il se trouvait dans un petit vestibule humide et froid et dont les murs étaient çà et là couverts de poussière et de toiles d'araignées. Si Agénor eût été plus maître de lui, moins préoccupé et moins ému, cela l'eût frappé. Ce vestibule était celui d'une maison qui n'avait pas été habitée depuis longtemps. Le colonel ouvrit une seconde porte. Celle-là donnait sur un corridor. À peine cette porte fut-elle ouverte, que M^lle^ Guépin, qui était une vigoureuse fille, se dégagea des bras d'Agénor et s'élança dans le corridor, en criant :

– Je souffre trop, je vais me jeter dans le puits.

– Ah ! mon Dieu ! exclama le colonel.

Mais déjà Agénor s'était élancé après M^lle^ Guépin. Le corridor aboutissait, non pas à un puits, mais à une chambre toute noire dans laquelle M^lle^ Guépin entra en courant. Agénor y pénétra après elle et se trouva plongé dans l'obscurité. Mais il avait eu le temps de saisir M^lle^ Guépin par la taille. Et au moment où il croyait l'arracher à un grand danger et l'empêcher de se jeter dans quelque abîme, la vigoureuse fille du colonel se retourna, lui jeta ses bras autour du cou et l'étreignit fortement. Le colonel arrivait par-derrière. Ce fut l'affaire d'une seconde. Agénor, surpris, plongé dans l'obscurité, fut renversé, terrassé,

maintenu à terre par le père et la fille, qui, en un tour de main, le bâillonnèrent et le garrottèrent.

– Tâche de retrouver Antoinette, maintenant, ricana M^{lle} Guépin.

XX

Un matin, dans cette même maison de la rue de Chaillot où il avait conduit Agénor, M. le colonel Guépin disait à sa fille :

– Voici quatre jours que nous n’avons pas vu Timoléon.

– Depuis le soir où le vicomte de Morlux lui a compté l’argent convenu.

– Nous aurait-il floués ? dit le colonel.

– Non, dit M^lle^ Guépin ; mais il a peut-être échoué.

– *L’autre* s’est évadé peut-être.

L’autre, c’était Rocambole.

– Ma foi ! dit le colonel, voici trois jours que nous attendons les trente mille francs en question. Si ce soir il n’est pas venu.

– Eh bien ?

– Je lâche l’oiseau prisonnier.

– Agénor ?

– Mais, oui.

– Chut ! fit M^lle^ Guépin, on a sonné.

En effet, la cloche de la rue s’était fait entendre.

– C’est lui sans doute, dit le colonel.

Et il ouvrit la croisée et s’y pencha, tandis que M^lle^ Guépin allait ouvrir la porte. Ce n’était pas Timoléon, mais le facteur. Ce qui était bien plus étonnant, car ni le colonel ni sa fille n’avaient jamais reçu de lettre à ce domicile improvisé. Le facteur apportait une lettre timbrée de Londres. M^lle^ Guépin s’écria :

– C’est l’écriture de Timoléon !

– Parti ! murmura le colonel.

Quand le facteur fut sorti, le père et la fille se regardèrent avec une sorte de stupeur.

– Je n’ose pas ouvrir cette lettre, dit M^lle^ Guépin.

– Parbleu ! répondit le colonel avec une arrière ironie, elle est assez mince pour qu’on voie qu’elle ne renferme pas des valeurs.

– Floués ! murmura la belle brune.

– Archifloués ! dit le colonel.

M^lle^ Guépin décacheta la lettre brusquement et lut :

« Mes enfants, tirez ce que vous pourrez d'Agénor, c'est votre affaire.

« Moi, je suis retiré et ne me mêle plus de rien.

« TIMOLÉON.

La lettre échappa aux mains de M^lle^ Guépin.

– Eh bien ! dit froidement le colonel, il a raison, c'est Agénor qui paiera tout.

M^lle^ Guépin frissonna.

Il y eut entre le colonel Guépin et sa fille un moment de silence.

– Voyons, mon père, dit celle-ci, que comptez-vous faire ?

– Une chose bien simple.

– Voyons…

– Vendre à Agénor sa liberté cent mille francs.

– Mais il n'a pas cent mille francs sur lui.

– Qu'est-ce que cela fait s'il paie dans la journée ?

– Vous êtes naïf, mon père.

– En quoi ?

– En ce que, une fois hors d'ici, Agénor, au lieu d'aller à la banque, s'en ira chez le commissaire de police.

– Si je savais cela, je le tuerais !

– Meurtre inutile…

– Que faire alors ?

– Je le sais, moi.

– Ah ! fit le colonel, regardant avidement sa fille parler.

– Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais je le devine. Sans cela, Timoléon ne serait pas parti pour Londres.

– Eh bien ! que s'est-il passé ?

– Rocambole aura enfoncé le *curieux,* comme dit Timoléon. Il lui aura prouvé clair comme le jour qu'il s'appelle le major Avatar.

– Bon ! après ?

– Après, il aura retrouvé Antoinette, l'aura délivrée…

– Fort bien.

– Et Timoléon, pris de peur, aura filé.

– Tout cela n'a aucun rapport avec Agénor.

– Pardon, vous allez voir. Il y a huit jours que nous tenons ce malheureux garçon pieds et poings liés dans la cave de cette maison. Il a d'abord voulu se laisser mourir de faim ; puis il a consenti à manger.

– Que te dit-il quand tu lui portes sa nourriture ?

– Rien, répondit M^lle^ Guépin. Il tourne à l'hébétement et à la folie ; et il répète le nom d'Antoinette mille fois par heure.

– Où veux-tu en venir ?

– À ceci. Il faut savoir où est Antoinette.

– Et puis ?

– Quand nous le saurons, je me charge du reste.

– Mais comment le savoir ?

– Je vais aller faire un tour à Paris. Je serai de retour dans une heure. Et M^lle^ Guépin s'apprêtait à sortir, lorsque la cloche de la rue se fit entendre une seconde fois. Le colonel se mit de nouveau à la fenêtre. Il reconnut le visiteur. C'était Polyte. Polyte, le voleur qui avait fait arrêter Antoinette une première fois, qui, ensuite, s'était constitué son gardien dans la maison de la rue de Bellefond, et qui, comme nous l'avons vu, était tombé au pouvoir de Vanda et de Marton. Polyte avait l'air tout bouleversé.

– Qu'y a-t-il encore ? demanda le colonel qui, à son tour, alla ouvrir.

– Il y a, dit-il, qu'il faut filer. Rocambole est lâché.

– Oui… mais la petite…

– Ils l'ont reprise. J'ai été leur prisonnier pendant deux jours, moi, le prisonnier de deux femmes qui m'ont roulé comme un gamin ! murmura Polyte avec colère.

Le colonel et sa fille se consultèrent du regard.

– Es-tu toujours crâne ? dit M^lle^ Guépin en regardant Polyte.

– Je ne sais plus… Ces deux femmes m'ont démoralisé…

– Mais enfin, on peut bien compter sur toi pour donner un coup de couteau ? Il y a mille francs à gagner.

– Ça va, dit Polyte.

– Alors, dit la belle brune, laissez-moi faire.

Elle alluma une bougie.

– Où vas-tu ? demanda le colonel.

– Négocier un emprunt de cent mille francs, répondit-elle en riant.

Et elle sortit.

Depuis sept jours, Agénor de Morlux avait passé par toutes les angoisses du désespoir, par toutes les tortures morales de l'homme qui aime et ne sait pas si la femme aimée est

morte ou vivante. Surpris dans l'obscurité, renversé, garrotté avant qu'il eût même songé à opposer la moindre résistance, Agénor avait cru être le jouet d'un cauchemar. Mais le sentiment de la réalité lui était aussitôt revenu, lorsqu'il avait entendu M^lle^ Guépin lui dire d'une voix railleuse :

– Maintenant, cherche Antoinette !

Dès lors, Agénor avait compris. Les gens qui avaient fait disparaître la jeune fille le tenaient en leur pouvoir. Que voulaient-ils faire de lui ? Qu'avaient-ils fait d'elle ? Enfin, à cette heure, Agénor sentait sa raison lui échapper. C'était là un double problème qui lui paraissait insoluble après sept jours et sept nuits de réflexions et d'insomnie. Ses ennemis à lui étaient les ennemis d'Antoinette ; et Agénor les connaissait… C'étaient les agents secrets de son oncle, de ce misérable Karle de Morlux, qui était le frère de son père.

– L'homme qui avait empoisonné la baronne Miller reculerait-il devant un nouveau meurtre ?

Agénor ne le pensait pas. D'abord il avait hurlé comme une bête fauve prise au piège ; puis il avait essayé de briser ses liens. Efforts inutiles ! Puis il était tombé en une sorte de prostration morale et physique qui était allée augmentant chaque jour. Lorsque la porte de son cachot improvisé s'ouvrit ; car ce cachot était une cave vulgaire, une simple cave dans laquelle il y avait encore quelques futailles vides, quand cette porte s'ouvrit et qu'il vit paraître M^lle^ Guépin une lampe à la main, ne daigna-t-il pas lui adresser la parole. Mais elle posa sa bougie sur une futaille renversée et lui dit :

– Monsieur, je viens vous rendre la liberté.

Ces mots furent magiques. L'œil morne d'Agénor eut un éclair et il se dressa péniblement sur son séant, la regardant avec une avidité fiévreuse. Elle demeura debout et continua avec calme :

– Non seulement, dit-elle, c'est la liberté que je vous apporte, mais je viens vous dire où vous trouverez saine et sauve M^lle^ Antoinette Miller, votre fiancée.

Agénor eut un cri de joie. M^lle^ Guépin poursuivit :

– Seulement, monsieur, vous me permettrez de m'expliquer sur votre captivité d'une semaine et sur les motifs qui ont animé ma conduite et celle de mon père vis-à-vis de vous.

Et comme il la regardait avec défiance :

– Nous ne sommes les agents de personne, dit-elle.

Ce mot était de nature à plonger Agénor dans une nouvelle stupéfaction. La belle brune continua avec un calme cynique :

– Mon père et moi nous avons fondé une industrie qu'on pourrait appeler le *chantage à l'amour.* Nous avons de nombreux agents et nous faisons d'assez beaux bénéfices. On vous avait enlevé M^lle^ Antoinette ; nous avons mis en chartre privée nous disant que le jour où nous saurions ce qu'était devenue votre fiancée, vous seriez trop heureux de nous donner cent mille francs.

Tandis qu'elle parlait, Agénor avait recouvré sa présence d'esprit.

– Vous êtes des misérables ! dit-il.

Elle se mit à sourire.

– Je ne vous chicanerai pas sur les mots. Nous n'en avons pas le temps.

– Et si je vous donne cent mille francs ! fit-il avec dédain.

– Je vous délierai les pieds et les mains.

– Et vous me laisserez sortir ?

– Sans doute.

– Et vous me direz où est Antoinette ?

– À coup sûr.

– Vous pensez bien que je n'ai pas cent mille francs dans ma poche.

– Naturellement.

– Il faudra que j'aille chez moi…

– Tout est prévu, dit M^lle^ Guépin.

Il regarda une fois encore.

– Vous pensez bien, reprit-elle, que, si nous vous disons : Allez-vous-en, vous trouverez M^lle^ Antoinette à tel endroit, et vous nous enverrez cent mille francs, nous n'y comptons pas une minute.

– Je n'ai qu'une parole, dit Agénor.

– C'est possible, mais il vaut mieux tenir que courir. Quand nous aurons les cent mille francs, vous saurez où est Antoinette.

– Soit, dit le jeune homme.

– Mon père a un ami qui est un vigoureux gaillard. Lui et moi nous monterons avec vous dans un fiacre, et nous irons chez vous rue de Surène, vous devez avoir là soit vos titres, soit des récépissés de la banque.

– J'ai un coupon de six mille francs de rente dans un tiroir de mon secrétaire.

– Vous nous le donnerez ? Ah ! je dois vous prévenir d'une chose.

– Laquelle ?

– C'est que l'ami de mon père vous planterait un couteau dans la poitrine, si durant le trajet vous faisiez mine d'avertir un sergent de ville.

– Déliez-moi, dit Agénor.

M^lle^ Guépin prit un couteau qu'elle avait apporté pour couper les cordes qui liaient Agénor, lorsque soudain une détonation se fit entendre. Elle bondit, pâle et frémissante, vers la porte de la cave. Comme elle en franchissait le seuil, elle entendit un second coup de pistolet.

XXI

Pour donner l’explication de ces deux coups de pistolet que venait d’entendre M^lle^ Guépin et qui l’avaient fait bondir tout effarée hors de la cave, il est nécessaire de nous reporter à l’époque de la délivrance d’Antoinette. On se souvient que Vanda avait laissé Marton auprès de Polyte, endormi et pris de vin. Quand, le lendemain matin, après avoir mis Antoinette en sûreté et l’avoir réunie à Madeleine, Vanda revint rue Marie-Stuart, Polyte dormait toujours. La belle Marton n’avait pas quitté son poste. Les deux femmes se consultèrent. Vanda disait :

– Timoléon est parti. Ce Polyte n’est plus à craindre, car il n’était qu’un agent subalterne de Timoléon.

Mais la belle Marton répondit :

– À votre place, madame, je ne voudrais pas le perdre de vue.

– Nous ne pouvons pas cependant rester ici.

– Non, mais si j’avais le chien…

– Quel chien ? fit Vanda étonnée.

– Ah ! c’est juste, reprit Marton, je ne vous ai jamais parlé du chien.

– Qu’est-ce que c’est ?

– Mon père est cordonnier, dit humblement la pécheresse. C’est un pauvre savetier en échoppe, dans le faubourg Saint-Antoine, qui nous a tous élevés, et nous étions six enfants. En outre, il a nourri un caniche, qui est bien vieux maintenant, mais qui n’a pas son pareil pour l’intelligence.

– Eh bien ?

– Il faut croire – car c’était un chien perdu que nous trouvâmes un soir, ma sœur et moi, à moitié crevé de misère et râlant sur un tas d’ordures –, il faut croire que c’était un chien de douanier, et qu’il avait déjà des dispositions à faire la police.

– Comment cela ?

– On vola un matin – il y avait un mois que nous avions le chien – une paire de souliers dans l’échoppe, tandis que mon père était allé chercher un sou de tabac.

« Quand il revint, il s’aperçut du vol ; mais le voleur était parti. Le chien flaira partout, suivit une piste, la perdit, revint, repartit encore, passa la nuit dehors, et nous le crûmes perdu. Le lendemain, en ouvrant son échoppe, mon père le vit et jeta un cri d’étonnement. Le chien avait rapporté les souliers volés… Par exemple, nous n’avons jamais su où il les avait retrouvés.

– Probablement à l’étalage de quelque confrère qui les avait achetés au voleur, dit Vanda.

– Nous l’avons toujours pensé ; mais ce n’est pas tout ; vous allez voir.

– J’écoute, dit Vanda.

– On croit généralement à Paris, poursuivit Marton, que la prison de Clichy n’est bâtie que pour les Hongrois et les fils de famille. C’est une erreur, il y a de tout à Clichy, des porteurs d’eau et des maçons, des chaudronniers et des savetiers en vieux. Mon père devait trois cents francs à un marchand de cuir. Le marchand le mit à Clichy. Ma sœur et moi, nous avions mal tourné déjà. Un de mes frères était allé trois fois en correctionnelle ; les deux autres avaient tiré chacun de son côté ; ma mère était morte. Il ne restait que notre petite sœur Rosine, qui avait neuf ans, et le chien. Quand les recors emmenèrent mon pauvre père, il y en eut un qui prit pitié de l’enfant, et il la prit avec lui. L’autre se chargea du chien.

Celui-là fit une bonne affaire. Le chien s’attacha d’autant plus facilement à lui que tous les jours le recors allait à Clichy, et qu’il permettait au pauvre animal de voir son maître. Un mois après, il n’était bruit dans tout Paris que d’un chien merveilleux qui procurait des arrestations aux gardes du commerce. Le soleil couché n’était plus qu’un vain mot pour les débiteurs. Le recors se promenait le soir ou s’embusquait dans le voisinage du domicile du malheureux débiteur. Celui-ci venait, le soleil couché, embrassait sa femme et ses enfants, attendait la nuit et se sauvait, rusant comme un lièvre, tournant et retournant dans le même quartier, afin de dépister ses ennemis. Le recors s’en allait. Le débiteur était sûr de lui avoir fait perdre sa trace. Mais il n’avait pas vu, en sortant de chez lui, un chien au poil fangeux qui fouillait dans un amas de trognons de choux, de paperasses et de verre cassé. Le chien ne bougeait pas de là. Il se gardait bien de suivre l’homme. L’homme se croyait sauvé. Cependant, le matin, une heure avant le lever du soleil, le chien prenait la piste laissée par lui la veille, et la suivait. Le recors était derrière, et le débiteur ne tardait pas à être arrêté.

– Et ce chien vit encore ?

– Oui, madame, on a fait grâce à mon père d’une partie de sa dette. Ma sœur et moi nous avons payé le reste.

« Le chien est retourné avec mon père.

– Eh bien ! dit encore Vanda, que veux-tu faire de ce chien ?

– J’ai envie d’aller le chercher.

– Bon !

– Et de lui donner Polyte à garder.

– Je ne comprends pas très bien.

– Oh ! vous verrez. Polyte ne fera plus un pas, n’ira plus nulle part que nous ne le sachions.

Vanda se rendit à l’inspiration de Marton. Elle demeura auprès de l’ivrogne qui continuait à ronfler, tandis que la pécheresse repentante descendait en toute hâte, se jetait

dans un fiacre, et courait au faubourg Saint-Antoine. Une heure après, elle était de retour avec le chien. Le chien, sur un signe de Marton, flaira Polyte en tous sens. Puis Marton dit :

– Allons-nous-en !

Toutes deux descendirent, le chien les suivit. Une fois dans la rue, Marton dit au chien :

– Reste là.

Puis se servant de la phrase usitée sans doute jadis par le recors, elle ajouta :

– Je te recommande monsieur.

À partir de ce jour, le chien ne bougea plus du quartier, ne perdant jamais de vue la maison où était Polyte. Ce dernier fut ivre quarante-huit heures ; puis, dégrisé, il songea à Antoinette et s'en alla rue de Bellefond. Les portiers lui dirent que Timoléon n'y était pas. Il frappa à la porte du pavillon, on ne lui répondit pas. Il s'en alla et se regrisa de plus belle. Marton passa dans la rue du Petit-Carreau et siffla le chien qui vivait de charité depuis deux jours, c'est-à-dire de ce qu'il trouvait sur la voie publique et de quelques croûtes de pain que lui donnaient les enfants du voisinage.

– Où est le monsieur ? lui demanda-t-elle.

Le chien la conduisit chez le marchand de vin.

Marton aperçut Polyte qui buvait dans un coin de la salle.

– C'est bien, dit-elle, surveille toujours le monsieur.

Et elle s'en alla. Or, lorsque Rocambole eut vainement cherché Agénor et se fut convaincu qu'il n'avait point paru rue de l'Université, chez son père, Vanda se souvint du chien. Marton lui dit :

– Polyte doit savoir ce qu'est devenu M. Agénor.

En effet, Polyte, dégrisé pour la seconde fois, était retourné rue de Bellefond. Là, les portiers inquiets de ne pas voir revenir Timoléon, s'étaient décidés à enfoncer la porte du pavillon et avaient trouvé le cadavre de la Chivotte. Alors Polyte effaré avait rebroussé chemin et pris la fuite. Puis il avait songé à avertir le prétendu colonel et sa fille. On devine le reste : deux hommes étaient arrivés rue de Chaillot guidés par le chien. C'était juste au moment où M^lle^ Guépin proposait à Agénor la liberté en échange de cent mille francs. Les deux hommes sonnèrent ; le colonel ouvrit. L'un d'eux lui dit :

– Je m'appelle Rocambole, et il faut me rendre M. Agénor de Morlux.

Le colonel remonta précipitamment, saisit deux pistolets et fit feu. Rocambole esquiva le premier coup. Le second atteignit Milon à l'épaule et ne lui fit qu'une blessure légère. Milon bondit sur le colonel et le terrassa. Quant à Polyte, le seul nom de Rocambole l'avait terrifié. M^lle^ Guépin, montant tout effarée, fut saisie par Rocambole, qui la prit dans ses mains nerveuses, et la réduisit à l'impuissance, en lui disant :

– Il faudra, vous aussi, ma belle, faire connaissance avec Saint-Lazare.

Quelques minutes après, Agénor était délivré.

XXII

M. Karle de Morlux n’avait pas entendu parler de Vasilika depuis trois jours. Du reste, pendant ces trois jours, M. de Morlux n’avait guère eu le temps de respirer. Cette folie amoureuse qui s’était emparée de lui en Russie l’avait reprise. Depuis trois jours, Madeleine était chez lui. Madeleine tremblante, émue, demandant Yvan Potenieff à tous les échos et frissonnant au seul nom de Rocambole. M. de Morlux donnait à ses gens le triste spectacle d’un vieillard amoureux. Il paraissait traiter Madeleine comme sa nièce ; mais ses regards démentaient ses paroles et la violence de la passion perçait à chaque instant.

Madeleine, cependant, ne paraissait point s’en apercevoir. Madeleine parlait toujours d’Yvan, et son bon oncle, comme elle appelait le vicomte, lui promettait de le retrouver. Il l’avait logée dans le plus joli appartement de l’hôtel.

Depuis trois jours les couturières et les modistes assiégeaient sa demeure. Mais Madeleine ne voulait pas sortir.

– Non, disait-elle, je ne me montrerai qu’au bras d’Yvan.

M. de Morlux avait été souvent assailli par de coupables pensées ; mais Madeleine s’enfermait si bien chez elle, qu’il n’eût pu y pénétrer sans scandale. Et puis, cet homme voulait être aimé… Et il fallait, pour cela, qu’il perdît Yvan aux yeux de Madeleine. Au bout de trois jours de cette lutte insensée avec lui-même, il songea à son alliée la blonde Vasilika. Et il lui écrivit un mot. Une heure après, Vasilika arriva.

– Eh bien ! lui dit-elle avec son froid sourire, avez-vous songé à choisir ?

– Je n’ai songé à rien, dit M. de Morlux.

– Comment cela ?

– Je n’ai songé qu’à Madeleine.

– Vous l’avez donc revue ?

– Elle est ici.

– Ici ? dit Vasilika étonnée.

M. de Morlux lui raconta alors ce qui s’était passé. Mais Vasilika l’écouta d’un air de doute et lui dit :

– Êtes-vous bien sûr de n’être pas fou ?

– Fou !

– Ou de ne pas rêver ?

– Vous voyez bien que je suis éveillé.

– Alors, vous avez peut-être été mystifié…

– Hein ? fit M. de Morlux qui recula d'un pas.

– Est-ce bien Madeleine qui est chez vous ?

– Mais… sans doute…

– N'avez-vous point entendu parler d'une femme appelée Clorinde, celle-là même qu'Yvan, conduit à la maison de fous, a pris pour Madeleine ?

M. de Morlux pâlit.

– Oh ! dit-il, c'est impossible !… deux femmes ne se ressemblent pas si parfaitement.

– C'est que, dit la comtesse, une chose m'étonne…

– Laquelle ?

– Madeleine est chez vous depuis trois jours, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Elle vous a dit s'être sauvée de chez la comtesse Artoff.

– Oui.

– Et depuis trois jours ni Baccarat, ni Rocambole ne vous ont donné de leurs nouvelles ?

– Non.

– Je voudrais bien la voir.

– Madeleine ?

– Oui.

Le vicomte sonna. Un valet parut.

– Voulez-vous, dit le vicomte, prier mademoiselle de descendre ?

Le valet sortit, mais, au même instant, la cloche de l'hôtel se fit entendre. M. de Morlux s'approcha de la fenêtre et étouffa un cri.

– Qu'est-ce ? demanda Vasilika.

Un jeune homme traversait la cour et marchait droit au perron.

– Mon neveu ! exclama le vicomte avec un sentiment de terreur.

Et il courut au gland de sonnette et le secoua fortement.

– Priez mademoiselle de rester chez elle, dit-il au valet, qui revint en toute hâte. Je monterai tout à l'heure.

En même temps, il dit à Vasilika :

– Entrez là. Vous pourrez nous entendre ; mais il ne faut pas que mon neveu vous voie.

Et il souleva une portière et fit entrer la comtesse dans un fumoir attenant à son cabinet. Une minute après, Agénor entra comme une bombe. Il était pâle et paraissait

bouleversé. M. de Morlux fit quelques pas en arrière. Agénor ferma la porte et dit à M. de Morlux en prenant une chaise :

– À vous, mon oncle.

M. de Morlux essaya de dominer son émotion et de retrouver ce sang-froid superbe qui jadis ne lui faisait jamais défaut.

– Mais à qui en as-tu donc ? fit-il.

– À vous, mon oncle.

– Je le vois bien. Mais d'où viens-tu ?

– Je viens de passer huit jours pieds et poings liés dans une cave.

– Toi ?

– Vous le savez bien, puisque vous m'y avez fait mettre par des gens de votre complice, l'infâme Timoléon.

M. de Morlux demeura impassible.

– Je crois que tu es fou, dit-il, je n'ai jamais entendu parler de ce nom-là.

– Mon oncle ! dit froidement Agénor, ne perdons pas, je vous prie, notre temps en divagations inutiles. Je sais tout.

– Quoi tout ?

– Vos crimes, dit-il simplement. C'est vous qui avez fait mettre Antoinette à Saint-Lazare.

– Eh bien ! répondit M. de Morlux, quand cela serait ? Je voulais t'empêcher de faire un mauvais mariage.

– Ce n'est pas ça, mon oncle, vous vouliez empêcher la fille de votre sœur, de votre victime…

Cette fois M. de Morlux pâlit légèrement.

– Vous vouliez l'empêcher, reprit Agénor, de venir réclamer la fortune que vous avez volée à sa mère, à sa mère que vous avez empoisonnée.

– Tais-toi, malheureux !

– Ah ! vous avouez donc ?

– Tais-toi !

– Mon oncle, reprit Agénor, je vous donne à choisir de ces trois choses-là : ou vous vous brûlerez la cervelle tout à l'heure, et, comme je suis votre héritier, je restituerai pour vous ; ou vous restituerez de bonne grâce, et signerez à mon contrat de mariage, car j'épouse Antoinette dans huit jours ; ou j'irai, ce soir même, porter au parquet les preuves de votre crime, et vous monterez sur l'échafaud.

Agénor parlait avec un calme terrible. M. de Morlux épouvanté répétait :

– Tais-toi ! tais-toi !

– Ce n’est pas tout encore, dit Agénor ; la sœur d’Antoinette, l’autre fille de votre victime, est chez vous ?

M. de Morlux étouffa un cri, en même temps que, derrière la draperie du fumoir, Vasilika tressaillait.

– Elle s’est sauvée comme une folle de la maison où on lui avait donné asile, poursuivit Agénor. Elle est venue se mettre sous votre protection, la malheureuse ! sous la protection d’un assassin !… acheva-t-il avec une ironie douloureuse.

– Tais-toi !

– Il faut me rendre Madeleine…

M. de Morlux eut un élan de passion furieuse :

– Jamais ! dit-il.

– Pourquoi ?

– Je l’aime, dit le vieillard.

– Vous êtes fou, mon oncle.

– Je l’aime et je veux l’épouser.

– Vous blasphémez ! vous, l’empoisonneur de sa mère !… M. de Morlux tomba à genoux :

– Et si je me repentais ?… dit-il.

Agénor haussa les épaules.

– Si je passais ce qui me reste de vie à racheter le sang de la mère par l’amour dont j’entourerais la fille…

Et il était peut-être sincère, en ce moment, car Agénor détourna la tête.

– N’y a-t-il donc pas de pardon pour moi ? dit le vieillard avec des larmes dans la voix.

Alors Agénor le regarda.

– Êtes-vous donc sincère ? fit-il.

M. de Morlux jeta un cri et crut que Madeleine était à lui et que tout était sauvé.

XXIII

M. de Morlux, un moment courbé et frissonnant sous le regard de ce jeune homme sans tache qui portait son nom, se crut réhabilité alors. Ou plutôt sa nature perverse reprit le dessus, et il se dit :

– Allons ! j'en aurai facilement raison.

Agénor lui dit :

– Mon oncle, je ne sais pas si Madeleine vous aimera jamais. Tout ce que je sais, c'est qu'elle aime Yvan Potenieff. Encore un homme que vous avez fait disparaître.

– Moi ? continua M. de Morlux.

Et il sut donner à sa voix un tel accent de franchise que son neveu parut ébranlé dans sa conviction.

– Cette fois, dit M. de Morlux, je crois que tu perds la tête. Tout le reste est vrai. Cela est faux.

– Êtes-vous bien certain de ce que vous avancez, mon oncle ?

– Je suis certain d'une chose.

– Laquelle ?

– C'est que M. Yvan Potenieff aimait assez Madeleine pour en faire sa maîtresse.

– Mais… sa femme ?

– Non, dit le vicomte. Yvan est ambitieux et sa femme est ruinée. Yvan veut épouser sa cousine.

– La comtesse Vasilika.

– Oui, dit M. de Morlux qui prit un air naïf. Et si tu veux retrouver Yvan adresse-toi à elle.

Agénor se leva.

– Mon oncle, dit-il, je vous laisse vingt-quatre heures de réflexion et je ne démords pas de mes conditions. Je reviendrai demain à pareille heure.

Et fit un pas vers la porte. M. de Morlux le retint d'un geste. La cupidité se réveillait au fond de son cœur.

– Crois-tu donc que la fortune de ces deux jeunes filles soit si considérable ?

– Trois ou quatre millions, qu'il vous faudra rendre, mon oncle, répondit sèchement Agénor.

Et il s’en alla. Quand il fut parti, Vasilika souleva la draperie et reparut aux yeux du vicomte.

– Eh bien ! fit-il, croirez-vous ?

– Quoi ?

– Que c’est Madeleine qui est ici ?

– Oui, je n’en peux douter. Mais…

Et elle sut donner à ce mot, qui était une restriction, une inflexion particulière.

– Mais quoi ? demanda M. de Morlux.

– Je vous engage à vous méfier.

– De qui ?

– De Rocambole et de la comtesse Artoff.

– Si mon neveu est avec moi, je ne les crains plus, dit le vicomte.

– Oui, mais votre neveu ne forcera point Madeleine à vous épouser.

M. de Morlux soupira.

– Et tant que Madeleine aimera Yvan…

M. de Morlux interrompit brusquement la comtesse.

– Trouveriez-vous donc le moyen que Madeleine ne l’aimât plus ?

– Peut-être.

M. de Morlux regarda vivement Vasilika. Celle-ci eut un sourire railleur.

– J’ai cru un moment, à votre attitude conquérante, que vous n’aviez plus besoin de moi, dit-elle.

– Ah ! madame…

– Les hommes sont ainsi faits, reprit-elle, avec dédain… mais je vous pardonne. Notre alliance tient donc toujours.

– Mais sans doute.

– Eh bien ! dit Vasilika, écoutez-moi.

Et elle se plongea nonchalamment dans une chauffeuse et s’y arrondit comme une jolie chatte.

– Parlez, dit le vicomte.

– Supposons, reprit la comtesse, qu’Yvan voie Madeleine dans vos bras.

– Bon !

– Et que Madeleine paraisse vous aimer.

– Mais… c’est impossible !

– Tout est possible. Supposons-le donc.

– Bon ! après ?

– Yvan devient jaloux.

– Très bien.

– Yvan écrit à Madeleine une lettre irritée.

– Et puis ?…

– Il quitte la France en même temps, où il feint de la quitter, ce qui est exactement la même chose. Madeleine a un accès de dépit, Yvan est perdu pour elle ; Madeleine a besoin de consolation ; il lui faut un protecteur. Elle vous aimait déjà comme un père ; elle consent à vous aimer comme un mari.

– Je ne sais pas, murmura le vicomte, mais il me semble que tout cela, si vraisemblable que ce puisse être, n’arrivera jamais.

– C’est que vous êtes amoureux, dit-elle en riant, et que les amoureux sont comme les enfants, ils deviennent sceptiques à force de désir.

– Mais que comptez-vous faire ? demanda M. de Morlux en regardant la comtesse.

– Vous le verrez.

La voix du vieillard, ferme et sonore d’ordinaire, se prit à trembler.

– Comment voulez-vous lui faire croire que je suis aimé de Madeleine ?

– C’est bien simple.

– Comment ? fit-il, secouant toujours la tête.

– Supposons que vous vous promeniez dans le jardin de cet hôtel, un soir, au clair de lune.

– Avec Madeleine ?

– Naturellement. Vous êtes son oncle, elle vous donne le bras.

– Après ?

– À un moment donné vous lui dites :

« – Madeleine, je t’annonce une visite.

« Elle tressaille et regarde. Vous ajoutez :

« – M. Yvan Potenieff va venir ce soir même me demander votre main.

« Madeleine jette un cri de joie et vous saute au cou.

– Eh bien ? fit M. de Morlux, qui ne comprenait pas encore.

– Maintenant, reprit la comtesse, supposez encore que, à une distance assez grande, Yvan ait tout vu sans rien entendre…

– Oh ! fit M. de Morlux.

– Voilà ma combinaison. Quand il vous plaira de l'essayer, vous me le direz. Adieu, vicomte.

– Vous partez ?

– Oui, je vais prendre des nouvelles d'Yvan, dit-elle avec ce sourire cruel qui reparaissait sur ses lèvres chaque fois qu'elle prononçait le nom de l'homme qui l'avait dédaignée.

Madame la comtesse Vasilika Wasserenoff n'entrait point chez M. de Morlux par la grand-porte de l'hôtel, mais bien par cette porte dérobée qui donnait sur le boulevard Haussmann : c'était là qu'elle laissait sa voiture. Une Victoria de grande remise, ce qu'on appelle une voiture au mois. Une femme qui a de mystérieuses affaires comme en avait la comtesse ne tient pas à être remarquée en courant les rues de Paris. Les chevaux et les voitures de Vasilika n'étaient pas sortis depuis huit jours. Elle se fit conduire rue Cassette et dit à son cocher de l'aller attendre sur la place Saint-Sulpice. Ce fut Beruto, l'Italien fidèle, qui vint ouvrir à la comtesse la porte de ce vieil hôtel dans lequel Yvan avait été enseveli tout vivant.

– As-tu quelque chose à m'apprendre ? demanda-t-elle.

En même temps elle entra dans cette salle où Yvan avait séjourné et dans laquelle il s'était endormi.

– Non, madame.

– Comment est-il ?

– Toujours furieux… Il parle de vous tuer.

– C'est ce que nous allons bien voir.

Beruto regarda la comtesse avec stupeur :

– Est-ce que vous oserez descendre auprès de lui ? fit-il avec un accent d'effroi.

– Oui.

– Mais il en est arrivé aux colères de la bête fauve.

– Cela doit être.

– Il est d'une force herculéenne.

– Je le sais.

– Il se jettera sur vous, madame, et vous étouffera.

– T'a-t-il jamais fait de mal, à toi ?

– Non, mais je n'entre pas, moi. Je lui fais passer à manger à travers le guichet de la porte.

– Eh bien ! nous verrons, dit Vasilika. Peut-être serai-je prudente. Prends un flambeau.

Beruto obéit. Il alluma un candélabre à trois branches et passa devant la comtesse. Ils traversèrent le vestibule, au bout duquel on voyait les premières marches d'un escalier

souterrain. Beruto s’y engagea. La comtesse le suivit. Quand ils eurent descendu environ trente marches, Beruto s’arrêta :

– Écoutez donc, madame, fit-il.

Vasilika prêta l’oreille.

Des hurlements sourds, pareils à ceux d’une bête fauve prise au piège, montaient des profondeurs de cet escalier.

– L’entendez-vous ? dit Beruto avec une sorte d’effroi.

– Oui, dit la comtesse.

Et elle continua à descendre, sans que le sourire abandonnât ses lèvres roses. Les hurlements continuaient.

XXIV

Il suffit qu'un homme soit accusé de folie pour que sa raison éprouve un véritable choc. Yvan, depuis le jour où il s'était vu prisonnier du docteur Lambert, au milieu d'une maison de fous, avait été en proie à une véritable surexcitation. Sa cousine, la comtesse Vasilika, était venue le chercher ; elle lui était apparue un moment comme une libératrice – mais pour le précipiter tout vivant, ensuite, en une manière de sépulcre. En effet, comme on se le rappelle, Yvan, déjeunant tête à tête avec elle, s'était endormi. Alors une trappe avait joué, et le dormeur était descendu lentement dans un abîme. Qu'était-ce que cet abîme ? C'est ce que nous allons voir en assistant au réveil d'Yvan. Quand notre héros rouvrit les yeux, il se trouva dans une espèce de caveau de dix pieds de long, voûté, et sans issue apparente. Une lanterne était suspendue à la voûte et projetait une lueur triste et douteuse autour d'elle. Yvan crut tout d'abord être le jouet d'un rêve ; et le mot de cauchemar vint à ses lèvres. Mais, s'étant levé, il s'aperçut bientôt que ses membres avaient conservé toute leur souplesse et que ses yeux étaient ouverts. Où était-il ? La transition était trop brusque pour qu'il pût s'en rendre compte tout de suite. Cependant il se souvint. Il se souvint de la maison de fous, de sa tentative d'évasion avortée, puis de Vasilika et de M. de Morlux qui l'étaient venus chercher. Enfin, il se rappela fort bien que tandis qu'il déjeunait avec sa cousine, il avait été pris d'un invincible besoin de sommeil. C'en était assez pour que dans sa pensée s'ouvrit une large route dans le champ des suppositions. À force de fixer ses regards sur la lanterne, il vit tout à coup à la voûte une espèce de trappe dont il distingua les charnières : c'était par là qu'il était descendu. Puis il fit le tour de sa prison et rencontra une porte. Une porte toute doublée de fer, garnie de gonds solides, d'une triple serrure et d'un guichet grillé au milieu. Yvan appliqua son œil à ce guichet et essaya de voir à l'extérieur. Son regard ne rencontra que d'épaisses ténèbres. Continuant à tourner comme la bête fauve prise au piège qui fait le tour de la fosse dans laquelle elle est tombée, Yvan recula tout à coup et jeta un cri d'épouvante. Dans un coin du caveau, debout contre le mur, une chaîne au cou, il venait d'apercevoir un squelette, après lequel adhéraient encore quelques lambeaux de vêtements. Ce squelette, cet homme avait dû mourir là, enchaîné à ce mur. Yvan, tout brave qu'il était, fut pris d'un si terrible effroi qu'il jeta de grands cris. Mais le cachot dans lequel il était n'avait pas d'échos, et nulle voix ne répondit à la voix du jeune Russe.

– Oh ! murmura-t-il, après avoir crié longtemps, après avoir frappé des pieds et des mains à cette porte, après avoir ensanglanté et brisé ses ongles aux barreaux du guichet, ces gens-là ont peut-être raison : je suis fou !…

Et le nom de Madeleine revint à ses lèvres. Puis, au nom de Madeleine, un autre succéda… celui de sa cousine, la comtesse Vasilika. Et alors il se fit une grande lueur dans son esprit. Pourquoi Vasilika était-elle en France ? Pourquoi était-elle venue le chercher chez le docteur Mardochée Lambert ? Pourquoi lui avait-elle donné pour valet de chambre ce misérable Beruto qui s'était prêté à son incarcération dans la maison de fous ? Et Yvan

comprit. Il comprit avec cette sagacité que possèdent les Russes, ces petits-neveux des anciens Grecs, que tout ce qui lui arrivait devait être l'œuvre de Vasilika. Vasilika se vengeait ! Elle se vengeait de ses dédains, à lui Yvan qui avait l'audace d'aimer une autre femme. Et la nature sauvage du Russe reprit le dessus à cette pensée, et il se reprit à battre en brèche des pieds et des mains cette porte ferrée qui ne remua point et ne rendit aucun son. Tout à coup Yvan s'arrêta. Un bruit s'était fait au dehors. Un bruit de pas descendant un escalier ; puis tout à coup un rayon lumineux passa au travers du guichet. Alors Yvan se tut et suspendit son haleine. Il vit un homme qui descendait un escalier tournant, à l'extrémité d'un corridor sur lequel donnait le guichet. Cet homme portait un panier d'une main et une lampe de l'autre. Yvan le reconnut. Cet homme, c'était l'Italien Beruto. Si Yvan avait pu douter encore, ses doutes devaient maintenant s'évanouir. Tout ce qui lui arrivait était l'œuvre de Vasilika. De Vasilika dont Beruto était l'âme damnée. Yvan fit alors un calcul rapide. Le panier que portait Beruto renfermait sans doute ses aliments. On lui apportait à manger. Yvan se plaça donc derrière la porte, résolu, au moment où elle tournerait sur ses gonds et où Beruto entrerait, à se jeter sur lui et à l'étouffer dans ses bras. Beruto s'approcha. Yvan, qui retenait son haleine, l'entendit murmurer :

– Le voilà bien tranquille maintenant ; est-ce qu'il aurait une apoplexie ?…

Yvan ne bougea pas.

– Hé ! monsieur Yvan ? fit Beruto.

Même silence. Beruto tira de sa poche une clé que le jeune Russe entendit tourner dans une serrure. Son cœur battait violemment. Si Beruto entrait dans le cachot, Beruto était un homme mort. Yvan, doué d'une force herculéenne, le mettrait en pièces. Mais Beruto était prudent. Ce ne fut pas la porte qu'il ouvrit. Ce fut le guichet. Le guichet était un panneau de fer grillé qui pouvait avoir un pied de large en tous sens. Le panier y pouvait passer. Beruto le poussa, et le panier tomba dans le cachot. En même temps le guichet se referma. Yvan poussa un cri de rage.

– Tiens ! dit Beruto qui appliqua son visage moqueur aux barreaux du guichet, Votre Seigneurerie n'est donc pas morte ?

Yvan bondit vers le guichet.

– Bonjour, seigneur, reprit Beruto.

– Misérable ! hurla Yvan.

– Si vous me dites des sottises, je m'en vais.

Yvan se sentit alors en proie à un sentiment de curiosité ardente qui triompha un moment de sa colère.

– Beruto ? fit-il.

– Que désire Votre Excellence ? demanda l'Italien d'un ton respectueux.

– Savoir où je suis.

– Rien de plus facile. Vous êtes, monseigneur, dans une cave de l'hôtel dans lequel vous avez déjeuné hier matin.

– Comment, hier matin ?

– Oui. Le narcotique absorbé par vous vous a fait dormir trente-six heures.

– Et pourquoi suis-je ici ?

– Par ordre de la comtesse Vasilika. Yvan eut un cri de rage :

– Que veut-elle donc, cette femme ?

– Elle veut que vous restiez ici.

– Longtemps ?

– Mais, dit froidement Beruto, probablement jusqu'à votre mort…

Et il s'en alla.

Et quatre jours s'écoulèrent. Quatre jours de fureur, de désespoir et d'abattement tour à tour. D'abord Yvan ne voulut pas manger. Il craignait que ce qu'on lui apportait ne fût empoisonné. Puis la faim triompha. Il mangea et ne mourut point. Mais une pensée affreuse vint ajouter à ses terreurs et à ses empoisonnements. Puisque Vasilika le poursuivait ainsi, lui, qui sait si elle ne persécuterait pas Madeleine ? Et à partir du moment où cette idée lui vint, Yvan se métamorphosa en bête fauve qui fait d'impuissants efforts pour recouvrer la liberté et ne se lasse jamais. Il essaya d'enfoncer la porte, de battre les murs en brèche ; il cria et hurla sans relâche, jusqu'à ce que, meurtri, sanglant, épuisé, il tombât sur le sol. Quelques heures de sommeil le remettaient et il recommençait. Enfin, le quatrième jour de sa captivité, cette lueur qui pénétrait tout à coup au travers du guichet et annonçait la venue de Beruto, brilla dans le corridor. Yvan colla son visage au guichet et cessa de vociférer. Tout à coup, il vit apparaître non point seulement Beruto, mais une femme derrière lui. C'était la comtesse Vasilika. Et Yvan sentit, à cette vue, un ouragan de colère lui traverser la gorge et monter de son cœur à sa tête.

– Ah ! si elle pouvait entrer ! se dit-il.

XXV

– Madame, répéta Beruto, n’entrez pas.

– Bah ! dit la comtesse avec calme, nous allons voir.

Et elle s’approcha du guichet.

– Hé ! cousin ? fit-elle.

Yvan répondit :

– Que voulez-vous ? venez-vous contempler votre œuvre, madame ?

– Non, je viens vous voir et causer avec vous.

La voix de Vasilika était fort calme ; elle avait même une légère inflexion railleuse. En même temps elle dit à Beruto :

– Ouvre-moi donc. On cause mal à travers un guichet.

Yvan fut pris d’un accès de rage folle :

– Oh ! prenez garde ! dit-il. Si vous supprimez cette porte qu’il y a entre vous et moi…

– Eh bien ? fit-elle.

– Eh bien ! je me jetterai sur vous… et…

– Et, dit-elle froidement, vous trouverez les six canons de ce revolver. En même temps elle prit à sa ceinture un mignon pistolet à crosse d’ivoire, un chef-d’œuvre du colonel Kolt(2), l’habile arquebusier américain. Puis elle ajouta, se tournant vers Beruto :

– Mais ouvre donc !

L’Italien obéit.

– Reculez un peu, mon cousin, dit Vasilika.

Et elle allongea le poignet. Yvan n’avait pas peur de la mort ; mais mourir ainsi, sans explication, par ce seul fait qu’il essaierait de se jeter sur cette femme au pouvoir de laquelle il était tombé, lui parut bête. Il recula donc jusqu’au mur qui faisait face à la porte, et alla se heurter au squelette.

– Voilà, dit Vasilika d’un ton moqueur, une chose de sinistre augure. Et elle demeura sur le seuil du cachot. Elle était séparée d’Yvan par une distance de huit ou dix pieds. Distance qui pouvait être comblée par les six coups de revolver. Cette arme mignonne tenait Yvan en respect.

– Madame, dit-il, est-ce une explication que vous m’apportez ?

– Peut-être, dit-elle.

– Alors, parlez… Pourquoi suis-je ici ?

– Mais, dit Vasilika, parce que vous m’avez humiliée et blessée au cœur. Je me venge !

Yvan tressaillit.

– Vous m’aimiez donc ? fit-il.

– Autant que je vous hais maintenant.

– Et vous vous vengez ?

– Regardez ce squelette, dit-elle.

– Me réservez-vous donc le même sort ? demanda Yvan avec ironie.

– Non, ce bonhomme est mort de faim, paraît-il ; et jusqu’à présent on vous a apporté à manger.

– Vous êtes trop bonne, ricana Yvan.

– Et puis, dit Vasilika, rassurez-vous, votre captivité ne sera pas éternelle.

– Ah ! vraiment ?

– Seulement, reprit Vasilika, si vous étiez libre en ce moment, vous me gêneriez peut-être beaucoup.

– En vérité !

Et Yvan avait remplacé sa colère par une froide ironie.

– Vous savez que je me marie ? reprit Vasilika.

– Bah ! avec qui ?

– Avec le comte Kouroff.

Yvan eut un rire dédaigneux et s’appuya au mur avec une attitude insolente :

– Ne croyez-vous pas, dit-il, que je pourrais m’y opposer ? Ah ! chère comtesse, dit-il, vous pouvez me laisser sortir tout de suite. Soyez tranquille…

Et il riait à se tordre. Mais Vasilika, d’un mot, souffla sur sa gaieté :

– Je sais bien, dit-elle, que vous n’empêcheriez pas mon mariage.

– Oh ! non, certes.

– Mais vous feriez tous vos efforts pour en empêcher un autre.

– Lequel ? demanda-t-il en tressaillant.

– Celui de Madeleine.

Yvan jeta un cri et fit un pas vers la comtesse.

– Gare au revolver ! dit-elle.

Yvan s’arrêta.

– Madeleine ! dit-il, Madeleine se marie ?

– Sans doute.

– Vous mentez !

– Mais non… et vous êtes un homme sans éducation de me parler ainsi, fit-elle avec hauteur. Madeleine se marie dans huit jours, et c’est pour vous annoncer son mariage que je suis ici.

Yvan était devenu très pâle ; sa colère était tombée ainsi que son ironie. Il leva sur la comtesse un œil hagard et semblait se demander si cette femme ne mentait pas. Vasilika reprit :

– Mon cher cousin, Madeleine ne se marie peut-être pas de gaieté de cœur…

Ces mots lui arrachèrent un cri de joie :

– Ah ! dit-il, vous l’avez fait tomber dans quelque guet-apens infâme !

– Mais non, je vous jure !

– Madeleine m’aime…

– Elle vous aimait un peu, du moins.

Yvan demanda d’une voix sourde :

– Oseriez-vous donc prétendre qu’elle ne m’aime plus ?

– Elle cherche à vous oublier, du moins.

– Pourquoi ? quel est mon crime ?

– Votre crime est bien simple, dit Vasilika avec calme. Vous êtes russe, et tous les Russes, aux yeux des Français et des Françaises, sont fabuleusement riches.

– Eh bien ?

– Une petite maîtresse de français comme Madeleine bercée de vous épouser, rêvant d’une grande situation de fortune et d’aristocratie, pouvait-elle ne pas vous aimer ?

– Après ? après ? fit Yvan avec anxiété.

– En arrivant à Paris, Madeleine a appris la vérité ; c’est-à-dire que votre famille est aux trois quarts ruinée… Et elle a réfléchi.

– Oh ! s’écria Yvan indigné, Madeleine est incapable de faire de tels calculs !

– Vous croyez ?

– J’en suis sûr.

– Eh bien ! je vous annonce pourtant son mariage.

– Avec qui ?

– Avec le vicomte Karle de Morlux.

– Le misérable ! s’écria Yvan qui comprit tout, ou du moins, crut tout comprendre.

Vasilika eut un sourire railleur :

– Cousin, dit-elle, voulez-vous voir Madeleine une dernière fois, avant qu'elle s'appelle la vicomtesse de Morlux ?

Yvan eut un cri de joie :

– Ah ! si je la revois, dit-il, je saurai bien empêcher ce mariage.

– Ceci est votre affaire et non la mienne.

Et Vasilika continua à rire.

– Comtesse, dit Yvan, vous êtes une vraie femme du Nord. Vous dégustez la vengeance comme on déguste du vieux vin.

– Peut-être…

– Mais si vous étiez généreuse…

– Eh bien ?

– Vous me tueriez tout de suite, dit Yvan.

– Non, dit Vasilika, je veux que vous revoyiez Madeleine.

– Dites-vous vrai ?

– Mais sans doute.

– Où est-elle donc ?

– À l'hôtel de Morlux.

– Chez lui !

– Mais sans doute.

– Et vous me laisserez sortir d'ici ?

– Foi de Vasilika Wasserenoff.

– Quand ?

– Ah ! dit la comtesse, il faut que vous sortiez d'ici comme vous y êtes entré.

– Je ne comprends pas.

– Vous y êtes entré endormi.

– Eh bien ?

– Vous sortirez de même plongé dans un sommeil léthargique.

En même temps, elle fit un signe à Beruto, témoin muet de cet entretien. Beruto s'en alla.

– Comtesse, dit Yvan, ne voulez-vous pas plutôt m'empoisonner ?

– Au nom de ma famille qui est la vôtre, je vous jure le contraire, dit-elle.

Beruto revint. Il portait un plateau sur lequel était un gobelet de bohème rempli d'un vin jaune comme de l'ambre.

– Offrez cela à M. Potenieff, Beruto, dit la comtesse.

Yvan hésitait encore.

– Mon cousin, dit Vasilika, si vous ne faites cela, vous ne reverrez jamais Madeleine.

Yvan tendit une main fiévreuse vers le plateau, prit le verre et le vida d’un trait. Mais il n’eut pas le temps de le rendre à Beruto. Le verre lui échappa des mains et se brisa. En même temps, Yvan tomba foudroyé.

– Maintenant, dit froidement la comtesse, il s’agit de trouver un maçon.

Et elle sortit du caveau, dans lequel gisait Yvan, froid et inanimé.

XXVI

Après avoir retrouvé Agénor, Rocambole s'était mis à la recherche d'Yvan. Les traces d'Yvan avaient été suivies depuis la maison de fous jusqu'à la Croix-Rouge. Là, on s'en souvient, Noël dit Cocorico avait perdu de vue la Victoria de M. de Morlux. Puis, une heure après, il l'avait retrouvée dans la rue du Vieux-Colombier. Seulement, Yvan n'y était plus. On avait donc laissé le jeune homme dans une maison des environs de la place Saint-Sulpice. C'était là qu'il fallait se livrer aux investigations les plus minutieuses. Rocambole eut une inspiration. Le chien de Marton avait aidé à suivre Polyte et avait fait découvrir la retraite du colonel Guépin ; ce même chien pouvait être employé à retrouver Yvan. La comtesse Wasserenoff s'était installée aux Champs-Élysées, avenue Marbeuf, dans un petit hôtel entre cour et jardin, le lendemain même de sa rupture avec la comtesse Artoff : mais Vasilika sortait peu. Depuis trois jours, les gens apostés par Rocambole dans les environs de l'hôtel ne l'avaient aperçue autrement que remontant ou descendant l'avenue des Champs-Élysées à pied, une ombrelle à la main et ne tardant pas à rentrer. Vasilika était sur ses gardes. Évidemment, elle craignait d'être suivie. Cependant, au bout de trois jours, M. de Morlux lui ayant écrit, Vasilika se décida à sortir. Au rond-point des Champs-Élysées elle regarda de tous côtés pour s'assurer qu'elle n'était pas suivie. Le rond-point et l'avenue, en montant et en descendant, étaient veufs de cavaliers et de voitures. Le temps était gris et il tombait un léger brouillard qui se résolvait en pluie fine et serrée. Aucun fiacre ne stationnait à droite ni à gauche. Vasilika ne vit rien de suspect. Elle monta à pied, comme une petite bourgeoise, vers la barrière de l'Étoile, et ne fit aucune attention à deux ouvriers maçons qui s'étaient abrités sous une porte et déjeunaient d'un morceau de pain et d'un peu de charcuterie, tandis qu'un chien caniche, gravement assis devant eux, semblait attendre sa part à cette maigre pitance. Vasilika était montée jusqu'à la station des voitures de place. Là, une Victoria de grande remise l'attendait chaque jour et l'avait conduite au boulevard Haussmann sur lequel ouvrait la petite porte de l'hôtel de Morlux. Plus d'une heure après, les deux ouvriers maçons avaient dit au chien :

– Cherche donc cette dame !

Le chien s'était mis à flairer le sol, puis il avait retrouvé la piste de Vasilika et l'avait suivie au petit galop. Les deux maçons venaient par derrière. En haut des Champs-Élysées, le chien avait hésité. Il y avait solution de continuité – ce qu'en terme de chasse on nomme un défaut. Heureusement le sol était détrempé et gardait l'empreinte des quatre roues d'une voiture et des huit pas de ses deux chevaux. L'un des maçons dit :

– La voiture attendait là depuis longtemps.

Et il dit au chien :

– Il faut suivre cette voiture.

Le chien docile descendit le boulevard Haussmann et s'arrêta à la porte de l'hôtel de Morlux. Là, il flaira de nouveau le sol et témoigna par deux ou trois grognements que la personne était descendue de voiture et avait dû franchir le seuil de cette porte.

– Bon ! dit l'un des deux maçons qui n'était autre que Rocambole, elle est chez M. de Morlux. Pourvu qu'elle ne s'y rencontre pas avec Agénor ?

Puis il dit à Noël, car c'était l'autre maçon :

– Tu vas t'en aller boire un coup au café de la rue de la Pépinière qui est en face de la caserne. Tu reviendras ici dans une heure.

– Et vous, maître ?

– Moi, je m'en vais. Je ne veux pas m'exposer à me trouver nez à nez avec la comtesse Vasilika. J'ai beau être barbouillé de plâtre, elle pourrait me reconnaître.

Et Rocambole s'en alla. Noël emmena le chien et se rendit au café où se réunissaient les domestiques et les ouvriers du quartier, et où Timoléon, quelques semaines auparavant, avait rencontré Auguste, le messager de Saint-Lazare. Au bout d'une heure, fidèle à la consigne qu'il avait reçue, le faux maçon revint, toujours suivi du chien, à la petite porte de l'hôtel de Morlux. Mais le chien, en deux coups de nez, fut fixé. Vasilika n'était plus à l'hôtel de Morlux. Noël suivit le chien. Le chien descendit le boulevard Haussmann et prit le boulevard Malesherbes. Là, Noël remarqua des traces identiques à celles qu'il avait vues en haut de la barrière de l'Étoile. La voiture de Vasilika avait dû stationner là et l'attendre. Le chien leva sur Noël son œil intelligent. Noël lui dit :

– Allons ! il faut suivre cette voiture.

Le chien partit comme un trait. Noël venait derrière lui allongeant le pas. La voiture avait gagné la Madeleine, longé la rue Royale, traversé la place de la Concorde et passé sur le pont du même nom. Puis, côtoyant le palais Bourbon, elle avait pris la rue de l'Université, la rue Bonaparte, traversé la rue Taranne et s'était dirigée vers le carrefour de la Croix-Rouge.

– Cette fois, s'était dit Noël, je crois bien que nous sommes sur les traces de M. Yvan Potenieff.

En effet, le chien entra dans la rue du Vieux-Colombier. Mais là il hésita et se remit à flairer le sol. Vasilika avait dû descendre de voiture.

– Voyons ! dit Noël encourageant le chien, où est cette dame ?

Le chien, après quelques recherches, entra dans la rue Cassette. Noël le suivit. Dix secondes après, le chien s'arrêtait à la porte de ce vieil hôtel, dans les caves duquel Yvan était prisonnier.

– Elle est là, n'est-ce pas ? fit Noël.

Le chien grogna d'une façon affirmative.

– Alors, dit Noël, étendant la main, il faut aller chercher le maître.

Le maître, c'était Rocambole. Le chien comprit et partit au galop. Noël demeura dans la rue Cassette, se promenant de long en large et ne perdant pas de vue l'hôtel dans lequel

devait être Vasilika. Il avait un marteau sur l'épaule et avait l'air d'un ouvrier qui regagne son chantier. Comme il passait pour la dixième fois au moins devant l'hôtel, la porte s'ouvrit. Un homme sortit et eut un geste de satisfaction et de surprise. Cet homme était Beruto. Noël allongea le pas dans la direction du Luxembourg. Mais Beruto l'appela :

– Hé ! compagnon ! lui dit-il.

Noël se retourna et prit l'air hébété d'un bon Limousin. Beruto était en petite livrée de domestique de grande maison.

– C'est-y à moi que vous parlez ? demanda Noël.

– Oui, compagnon.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

– Te donner de l'ouvrage, si tu en manques.

– Mais non, dit Noël. Je vais au chantier.

– Eh bien ! tu manqueras ta journée, voilà tout. C'est aujourd'hui lundi.

– Je ne fais pas le lundi, moi.

– Si on te paye bien, pourtant.

– Hein ! fit Noël, qui prit un air plus naïf encore.

– Veux-tu gagner vingt francs ?

– Fouchtra ! dit le Limousin, vous vous moquez de moi, mon bourgeois.

Et Beruto mit vingt francs dans la main de Noël qui parut ébloui, ajoutant :

– Il y a deux fois autant si on est content de ta besogne.

– Mais qu'est-ce qu'il faut donc faire ?

– Tu le verras.

Et il le poussa dans la cour et referma la porte. Alors Noël se trouva seul avec Beruto. Celui-ci cligna de l'œil.

– Tu penses bien, mon garçon, dit-il, qu'on ne paye pas un simple ravalement trois louis. On a besoin de toi pour une autre besogne.

En même temps l'Italien tira un foulard de sa poche.

– Que faites-vous donc ? lui demanda le faux Limousin.

– Tu le vois, je vais te bander les yeux.

– Mais…

– Si ça ne te convient pas, rends-moi mes vingt francs et va-t'en.

– Faites ce que vous voudrez, répondit Noël. Et il se laissa bander les yeux.

Quand ce fut fait, Beruto le prit par la main.

– Viens ! dit-il.

XXVII

Pourquoi Vasilika avait-elle besoin d'un maçon ? C'est ce que nous allons voir par les quelques mots qu'elle échangea avec l'Italien Beruto.

– Madame, demanda le valet de chambre, est-ce que vous voulez faire murer la porte de ce caveau ?

– Non, dit la comtesse.

– Excusez-moi, je l'avais cru…

– Au contraire, reprit Vasilika, j'y veux faire percer une fenêtre.

Beruto regarda la belle Russe avec un étonnement croissant, et il sembla même se demander si elle n'avait pas perdu l'esprit. Vasilika poursuivit :

– Tu vois cette voûte ?

– Oui, madame.

– En quelques coups de marteau, un maçon en détachera deux pierres.

– Mais, madame, nous sommes à plus de trente pieds sous terre, reprit Beruto.

– Eh bien ?

– Sur quoi donc prendra jour la fenêtre que vous voulez percer ?

Vasilika ne répondit pas. Seulement elle eut un geste impérieux et dit :

– Va me chercher un maçon.

Beruto reprit la lampe qui se trouvait placée dans un coin du caveau.

– Non, dit Vasilika, laisse-la ici.

– Est-ce que madame va rester ?

– Oui, j'attends le maçon. Donne-lui ce qu'il voudra. Seulement, il est inutile qu'il connaisse le chemin exact de ce caveau.

– Je lui banderai les yeux.

– J'allais te l'enjoindre. Va !

Et Vasilika s'assit sur une espèce de banc, sur lequel se trouvait placée la lampe. Beruto remonta à tâtons l'escalier du souterrain. L'Italien avait coutume de ne pas discuter les volontés souvent étranges de sa maîtresse. Cependant, cette fois, il était si fort intrigué, que Vasilika l'entendit qui murmurait en s'en allant :

– Je crois que madame a un grain de folie.

Un sourire vint aux lèvres de Vasilika. Puis elle se prit à contempler Yvan, couché dans un coin du caveau et gardant l'immobilité de la mort.

– Ah ! murmura-t-elle après un long silence, c'est une passion bien voluptueuse, la vengeance, puisqu'elle donne tant d'imagination…

Un quart d'heure s'écoula. Beruto revint. Il avait été servi à souhait. Il avait rencontré Noël, bayant aux corneilles dans la rue Cassette et nous savons comment il l'avait embauché. Noël avait un bandeau sur les yeux. Mais dans l'escalier souterrain, peut-être l'avait-il un peu dérangé. Vasilika dégrafa un long manteau qui lui couvrait les épaules. En même temps, elle fit un signe à Beruto. Celui-ci prit le corps d'Yvan, le traîna dans cet angle obscur où se trouvait le squelette, et la comtesse le couvrit du manteau. En même temps, sur un autre signe d'elle, l'Italien se plaça devant le squelette. Alors Vasilika détacha elle-même le bandeau qui couvrait le visage du faux maçon. Celui-ci sut se faire une mine hébétée et craintive, et regarda la belle Russe avec une sorte de stupeur et d'effroi.

– Mon ami, lui dit Vasilika, rassurez-vous.

Sa voix avait retrouvé son timbre enchanteur et plein d'harmonie. Noël répondit :

– Qu'est-ce que vous voulez donc que je fasse, madame ?

– Rien que de fort simple : montez sur ce banc et prenez votre marteau. En même temps, elle poussa le banc vers le mur, ajoutant :

– Faites-moi un trou là-dedans.

– Mais, dit Noël, c'est de la pierre de taille, ça.

– Non, pas partout.

Et Vasilika monta sur le banc auprès de lui.

– Tenez, là, dit-elle, c'est du plâtre. On a figuré des joints de pierre, mais c'est une simple cloison.

Noël prit un marteau et frappa. Le mur rendit un son creux. Il frappa plus fort ; quelques fragments de plâtre se détachèrent. Cependant il lui fallut travailler une grande heure pour percer un trou. Ce trou percé, Beruto, qui suivait la besogne avec une curiosité croissante, vit quelque chose de noir derrière. La cloison qu'on venait de percer séparait le caveau d'un autre. Voilà tout. L'autre caveau était pareillement plongé dans les ténèbres. Le trou percé était assez grand pour laisser passer le corps d'un homme. Noël se tourna vers la comtesse et parut attendre de nouveaux ordres. Mais Vasilika lui dit :

– C'est bien, mon garçon, nous n'avons plus besoin de toi.

Et comme un nouvel étonnement se peignait sur le visage du faux maçon :

– Qu'as-tu promis à ce brave homme ? dit-elle à Beruto.

– Deux louis.

– En voilà cinq, dit la comtesse qui mit un billet de banque dans la main de Noël.

Celui-ci joua un ébahissement si profond, il eut une joie si complète, que la belle Russe ne put s’empêcher de sourire.

– À présent, dit-elle, tu peux t’en aller.

Noël se laissa rajuster le bandeau de bonne grâce et Beruto le prit de nouveau par la main, lui disant :

– Viens, mon garçon.

Cependant Rocambole, en quittant Noël une heure auparavant, ne s’était pas éloigné. Il était simplement allé s’établir dans cette chambre d’hôtel garni où nous l’avons déjà vu, lorsqu’il s’occupait de tirer Antoinette de Saint-Lazare, au coin du faubourg Saint-Honoré et de la rue de la Pépinière. Il avait été convenu avec Noël que si ce dernier avait besoin de lui, il l’enverrait chercher par le caniche, ce singulier messager. En effet, le caniche, une heure après, grimpa lestement l’escalier et gratta à la porte. Rocambole sortit et regarda l’intelligent animal. Le chien remuait la queue et faisait mine de redescendre l’escalier.

– C’est bien, dit Rocambole ; je te suis.

Une fois dans la rue, le chien piqua tout droit vers le faubourg Saint-Germain. Rocambole comprit que Noël était sur la trace d’Yvan.

Trois quarts d’heure après, toujours guidé par le chien, il arrivait rue Cassette. Mais Noël n’y était pas. Noël était encore occupé à la mystérieuse besogne que lui avait donnée Vasilika. Seulement, sur un signe de Rocambole, le chien prit sa piste et s’arrêta à la porte du vieil hôtel. Rocambole regarda cette maison vermoulue, puis un souvenir rapide traversa son cerveau.

– Hé ! hé ! dit-il, je connais cela.

Il alla faire le guet à l’autre extrémité de la rue, dans le renfoncement d’une porte. Un quart d’heure après Noël reparut. Beruto s’était contenté de lui ôter son bandeau et de lui entrebâiller la porte de l’hôtel. Mais il n’était pas sorti dans la rue. Rocambole siffla, Noël se dirigea sur lui.

– Eh bien ! fit le maître.

– Je viens de voir des choses auxquelles je ne comprends rien.

– Voyons ?

– Un homme est sorti de cette maison, est venu à moi et m’a dit qu’il avait besoin d’un maçon.

Et Noël raconta que dans l’escalier, il s’était heurté volontairement au mur, ce qui avait un peu déplacé son bandeau et lui avait permis de voir, d’abord Vasilika qu’il avait fort bien reconnue, puis un homme endormi et comme frappé de léthargie, qu’on avait poussé dans un coin sur lequel la comtesse avait jeté son manteau. Enfin le squelette devant lequel Beruto s’était placé.

– Et, lui dit Rocambole, tu ne sais pas pourquoi tu as percé ce mur ?

– Non.

– Qu’y a-t-il derrière ?

– Je ne sais pas.

– Tu n’as pas reconnu cette maison dans laquelle tu es entré ?

– Non, dit encore Noël.

Rocambole fit appel à ses souvenirs.

– Après ça, dit-il, je crois que tu n’étais pas encore dans la bande des Valets de cœur.

– Quand ?

– Lorsque le baronnet sir Williams et moi, nous fîmes une descente dans ce vieil hôtel.

Et Rocambole prenant Noël par le bras :

– Viens, dit-il, entrons dans ce bouchon qui est là, rue du Vieux-Colombier. Nous verrons entrer et sortir les gens de cette maison, et je te conterai une bien étrange histoire.

Noël le suivit.

XXVIII

Comme Rocambole et Noël étaient tous deux vêtus en maçons, personne ne fit attention à eux dans le cabaret où ils entraient. Rocambole demanda du vin et alla s’asseoir dans le coin le plus obscur de la salle.

– Tu dis donc, fit-il, qu’il y avait un squelette contre le mur ?

– Oui, répondit Noël.

– Et un homme qui paraissait dormir, couché par terre ?

– Oui, maître.

– Es-tu bien sûr qu’il ne fût pas mort ?

– Je l’ai cru un moment ; un moment j’ai cru qu’on ne me faisait creuser ce trou que pour l’enterrer. Mais…

– Mais quoi ?

– Puisqu’on ne me l’a pas fait reboucher, c’est que cet homme n’est qu’endormi.

– Je le pense comme toi, dit Rocambole, cet homme doit être le jeune Russe que nous cherchons.

– Je le pense aussi.

– Vasilika n’est pas femme à l’avoir tué. Ces femmes du Nord ont la vengeance plus raffinée.

– Alors, maître, dites-moi cette histoire dont vous me parlez.

– Voici, dit Rocambole.

Et il se mit à parler provençal, langue que Noël et lui avaient apprise durant leur long séjour à Toulon.

– La maison dans laquelle tu es entré, dit-il, a été pendant fort longtemps inhabitée. Elle a même joui pendant très longtemps d’une réputation mystérieuse, et je vois qu’elle n’a pas changé de réputation.

– À qui appartenait-elle ?

– À une vieille dame qui habitait la province et n’était pas revenue à Paris depuis la révolution de Juillet en 1830.

– Mais elle a été louée depuis ?

– Pas avant 1840. Elle est demeurée dix ans inhabitée.

« La vieille dame est morte sans doute et ses héritiers ont dû en tirer parti, la vendre ou la louer. La vieille dame avait été jeune, elle avait été belle, elle avait eu un mari. Un mari jaloux, acariâtre, insupportable. Ceci se passait au commencement de l'Empire vers 1805. Le mari était officier. À cette époque, comme bien tu penses, un militaire avait rarement le temps d'être auprès de sa femme. Celui-ci était en Allemagne, à la suite de je ne sais quelle armée victorieuse, lorsqu'il reçut une lettre anonyme qui l'avertissait charitablement de son malheur. Le colonel – il avait ce grade – revint à Paris comme la foudre. Puis au lieu de rentrer chez lui, il se logea dans les environs et épia sa femme. La belle avait un galant qui se glissait chaque soir dans l'hôtel. Un soir, madame la baronne X… l'attendit en vain. Le lendemain, même attente. Les jours suivants, il en fut de même. L'amant mystérieux avait disparu. Les années passèrent, l'Empire fit place à la Restauration. Le colonel, devenu général, obtint un commandement à Paris. Jamais il ne fit un reproche à sa femme ; jamais un mot ne lui échappa qui pût lui faire supposer qu'il savait sa faute. La baronne, frappée au cœur, était devenue une pauvre femme amaigrie, brisée et demandant la mort tout bas. Vainement elle avait cherché à savoir ce qu'était devenu l'homme qu'elle avait aimé. Était-il mort ou vivant ? Ce fut pour elle un long mystère. En 1830, le général fut tué dans les rues de Paris. Alors la baronne, devenue vieille, quitta son hôtel de la rue Cassette et se réfugia dans un château qu'elle possédait en Touraine. Elle y est morte sans doute.

– Sans rien savoir, demanda Noël.

– Probablement.

– Mais, que s'était-il passé ?

– Une chose effroyablement simple. Le colonel avait un domestique qui lui était dévoué. À eux deux, ils s'étaient emparés de l'amant comme il se glissait dans l'hôtel, avaient étouffé ses cris, l'avaient bâillonné et garrotté. Puis, ils l'avaient descendu dans le caveau d'où tu reviens, et ils l'avaient enchaîné par le cou et les pieds.

– C'est donc le squelette de cet homme que j'ai vu ?

– Oui.

– Et il est mort là ?

– Sans doute ; mais ce n'est pas tout encore.

– Ah !

– Tu vas voir. Et, dit Rocambole, voici où se placent mes souvenirs du club des Valets de cœur. Sir Williams, mon patron, avait toujours été frappé par l'aspect solitaire et mystérieux de cette maison. Il me dit un jour :

« – Il n'y a là qu'un vieux domestique qui ne sort jamais. Si tu veux, nous tenterons un bon coup. Cette maison doit renfermer des trésors.

« – Cela me va, répondis-je.

« Une nuit, nous pénétrâmes dans l'hôtel, à l'aide de fausses clés, et nous trouvâmes le vieillard dans une chambre du rez-de-chaussée. Un filet de lumière passait sous sa porte. Nous étions entrés sans bruit. Sir Williams s'approcha doucement et colla son œil au trou

de la serrure. Le vieillard n'était pas couché ; il s'était mis à genoux devant un crucifix et priait à haute voix.

« – Mon colonel, disait-il, on dit que les morts reviennent parfois ; si cela est vrai, revenez et déliez-moi du serment que je vous ai fait. Déliez-moi pour que les ossements de ce malheureux reçoivent enfin la sépulture.

« Ces mots nous intriguèrent. D'un coup d'épaule, sir Williams fit sauter la porte. Le vieillard jeta un cri perçant ; mais sir Williams bondit sur lui, un poignard à la main, et lui dit :

« – Si tu cries, je le tue !

« Alors, sous cette menace de mort, le vieux domestique nous raconta cette lugubre histoire. Il nous conduisit dans le caveau et nous montra le squelette encore attaché au mur. Puis il frappa de son poing sur le mur et nous dit :

« – Il y a là un autre caveau.

« Mon maître avait fait faire un trou, et dans ce deuxième caveau il y avait un jeu de glaces habilement combiné qui reflétait, au fond du cachot où cet homme a vécu dix ans, tout ce qui se passait dans le jardin de l'hôtel. Quand il est mort – car il a vécu près de dix ans –, j'ai fait murer le trou.

– Mais, interrompit Noël, je ne comprends pas, maître.

– Écoute bien, reprit Rocambole.

– Voyons ?

– Ce second caveau, celui que tu viens de découvrir en perçant le mur que le vieux domestique avait fait reboucher, avait un soupirail qui donnait à fleur de terre sur le jardin. Ce soupirail avait été fermé par une glace sans tain d'une très forte épaisseur. En face, dans l'intérieur du caveau, on avait placé une autre glace étamée, un peu inclinée, dans laquelle le jardin tout entier se reflétait. De l'endroit où il se trouvait enchaîné, le malheureux pouvait voir cette glace, et, par conséquent, presque chaque jour celle qu'il aimait, et qui le pleurait comme mort, se promener triste et silencieuse. Pendant dix années il avait eu ce spectacle, vengeance raffinée s'il en fut. On lui apportait à manger chaque nuit, diminuant graduellement sa ration, de telle façon qu'il avait mis dix années à mourir de faim. C'était le vieux domestique qui s'était chargé de cette besogne.

– Mais, c'est épouvantable cela, dit Noël.

– Oui, répondit Rocambole. Et Vasilika a dû surprendre ce secret. Que compte-t-elle faire ? Comment se servira-t-elle de cette découverte ? C'est ce que je ne sais pas, c'est ce que je veux savoir.

– Mais le vieux domestique ? demanda encore Noël.

– Sir Williams l'envoya rejoindre son colonel d'un coup de poignard, après lui avoir promis toutefois de faire enterrer le squelette ; mais nous avions, ma foi ! bien autre chose à faire. Nous dévalisâmes sa maison : il n'y avait pas grand-chose, du reste.

Comme Rocambole achevait son récit, la porte du vieil hôtel de la rue Cassette s'ouvrit, et Vasilika en sortit.

– Bon, dit Rocambole, nous allons savoir ce qu’elle compte faire de sa découverte…

Vasilika sortit à pied, tourna l’angle de la rue et se dirigea vers la place Saint-Sulpice. Noël la suivit, tandis que Rocambole demeurait dans le cabaret. Noël, qui cheminait à distance, vit la comtesse Vasilika remonter en voiture. Il l’entendit indiquer au cocher les Champs-Élysées et il se dit :

– Elle rentre chez elle.

Puis il vint rapporter tout cela à Rocambole.

– Eh bien ! dit celui-ci, si tu veux, nous allons faire une petite visite domiciliaire dans cette maison mystérieuse.

XXIX

Noël et Rocambole avaient calculé – ce qui était fort simple, du reste – que la comtesse Vasilika mettrait bien une heure pour aller aux Champs-Élysées et en revenir, en admettant qu'elle revînt. Une heure, c'était plus qu'il ne leur en fallait. Ils allèrent donc sonner à la porte de l'hôtel. Mais au premier coup de sonnette, la porte ne s'ouvrit point. Noël sonna une seconde fois ; même silence. Puis une troisième. Cette fois, ce fut un guichet qui s'ouvrit dans le panneau de la porte. Beruto montra son visage de fouine :

– Qu'est-ce que c'est ? dit-il.

Il ne vit d'abord que la face brute et niaise du faux Limousin.

– Ah ! c'est toi, mon garçon ? dit-il. « Que veux-tu ?

Rocambole s'était effacé derrière Noël.

– Monsieur, dit celui-ci, excusez-moi si je reviens. Mais c'est qu'il m'est arrivé un grand malheur.

– Plaît-il ?

– Votre dame m'a donné un billet de banque, n'est-ce pas ?

– Oui, mon garçon.

– Eh bien ! figurez-vous que je l'ai perdu.

– Où donc cela ?

– Je crois bien que c'est dans l'escalier ou dans votre cour.

– Repasse dans une heure. Je vais le chercher, si je le trouve, je te le rendrai.

Et Beruto referma le guichet. Mais cela ne faisait pas l'affaire de Noël. Il regarda Rocambole. Rocambole fronçait le sourcil et paraissait évoquer un souvenir lointain. Il entraîna Noël à quelques pas.

– Est-ce là, dit-il, l'homme qui t'a bandé les yeux ?

– Oui, maître.

– Par conséquent, c'est le serviteur de Vasilika ?

– Naturellement.

– Un homme petit, aux épaules larges, avec des cheveux noirs et une barbe noire ?

– C'est bien ça.

– Je l'ai reconnu à la voix.

– Vous le connaissez ?

– Oui, dit Rocambole.

Et il prit Noël par le bras.

– Allons-nous-en ! dit-il.

– Comment ! vous renoncez à pénétrer dans la maison ?

– Tu vois bien qu'il ne veut pas ouvrir.

– Si je sonnais encore ?

– Non, il t'a dit de revenir dans une heure.

– Je reviendrai ?

– Oui, avec moi.

Tandis que Noël et Rocambole s'éloignaient, Beruto se trouvait derrière le guichet. L'Italien était tout pâle et le retour subit du maçon l'avait fortement ému. Beruto était certain d'avoir vu Noël serrer le billet de banque dans un coin de son mouchoir, auquel il avait fait un nœud et qu'il avait remis dans sa poche. Pourquoi donc était-il revenu ? Beruto était hardi avec les faibles, mais il était lâche aussitôt qu'il flairait un ennemi. Et Beruto avait entendu parler d'un homme qui, dit-on, était terrible et qui recherchait Yvan Potenieff. Cet homme, c'était Rocambole. La peur s'était donc emparée de Beruto. Il s'était réfugié dans le fond de l'hôtel après quelques minutes d'hésitation et s'y était barricadé. Mais sa précipitation avait été si grande, et il avait repoussé le guichet si vivement, que le pêne n'avait pas mordu dans la gâche et que le guichet, mal refermé, se rouvrit quand il fut parti. Beruto se dit :

– Madame a un passe-partout. Je n'attends personne qu'elle. Si le maçon dont je commence à me méfier revient, il pourra bien sonner jusqu'à demain.

En effet, le maçon revint, c'est-à-dire Noël, et avec Noël Rocambole. Noël allait tirer de nouveau la chaînette qui correspondait à la sonnette. Rocambole le retint. Il venait d'apercevoir le guichet entrouvert. Or, à quelque heure du jour que ce soit, nous l'avons dit déjà, la rue Cassette est déserte comme une de ces allées dans lesquelles on ne rencontre par-ci par-là qu'un fossoyeur ou quelque parent qui vient prier sur une tombe fraîche. Si MM. les voleurs ne se donnent pas le plaisir d'y crocheter les portes en plein jour, c'est par pure délicatesse. Personne ne s'y opposerait. Rocambole poussa donc le guichet. Puis il passa son bras au travers et saisit l'espagnolette, qui servait à manœuvrer la barre de fer maîtresse qui maintenait les deux battants de la porte cochère. La barre tourna, les deux battants se disjoignirent, et la porte s'ouvrit sans bruit.

– Voilà qui est beaucoup plus commode, dit Rocambole.

Et il poussa Noël, et tous deux entrèrent. La rue Cassette continuait à jouir du calme le plus complet. Une fois entrés, ils refermèrent la porte et le guichet. Beruto, qui s'était barricadé dans la salle basse où Vasilika avait déjeuné avec Yvan, n'entendit rien. Mais il avait laissé ouverte la porte du vestibule.

– C'est incroyable ! dit Rocambole, comme je me reconnais. Attends !…

Et il entra. Beruto entendit seulement alors le bruit de leurs pas. Il crut que c'était Vasilika qui revenait, courut à la porte de la salle basse, l'ouvrit et se trouva face à face

avec Noël. Noël était armé de son marteau de maçon. Beruto jeta un cri.

– Au secours ! au voleur ! dit-il.

Mais Rocambole écartant Noël le saisit à la gorge et lui dit :

– Tais-toi !

En même temps, il le traîna vers la partie du vestibule qui se trouvait en pleine lumière :

– Regarde-moi bien, lui dit-il ; me reconnais-tu ?

Beruto jeta un nouveau cri.

– Cent dix-sept ! dit-il.

– Parbleu ! oui, c'est moi, dit Rocambole en le lâchant. Tu ne pouvais faire moins pour ton ancien compagnon de chaîne, au bagne de Toulon, que le reconnaître.

Et se retournant vers Noël :

– Tu ne le reconnaissais donc pas, toi ?

– Ma foi ! non, répondit Noël. Je suis même sûr de ne l'avoir jamais vu.

– Oh ! c'est juste, dit Rocambole. Tu n'es venu à Toulon qu'un an après que j'y suis rentré. Ce gaillard-là finissait son temps et il était parti quand tu es arrivé.

« Nous avons été accouplés six mois. Beruto était tout tremblant.

– Mon bonhomme, lui dit le *maître,* c'est moi qu'on nomme Rocambole.

– Vous !

– Et je te donne à choisir : ou devenir mon esclave, ou servir de fourreau à ce joli outil.

En même temps, il fit briller un poignard aux yeux de Beruto.

– Je vous obéirai, murmura l'ancien forçat.

Un coup de sonnette se fit entendre.

– Ciel ! dit l'Italien, c'est madame !

– La comtesse Vasilika ?

– Oui.

– Il faut que tu nous caches, dit vivement Rocambole.

Un trait de lumière éclaira l'esprit de Beruto.

– Tenez, dit-il, mettez-vous là.

Et il fit entrer Rocambole et Noël dans la salle basse et les plaça l'un à côté de l'autre, sur cette portion du plancher qui était mobile. Puis il courut au mur et pressa un ressort. Le plancher bascula et Rocambole et Noël disparurent subitement.

XXX

Quarante-huit heures s’étaient écoulées. M. de Morlux avait eu de fréquents entretiens avec Vasilika, tantôt chez lui, tantôt chez elle. Le vieillard paraissait transformé. Il n’avait plus le visage inquiet et sombre ni ces mouvements nerveux qui trahissaient le bouleversement de son âme. Depuis deux jours, M. de Morlux était calme. Agénor avait fait la paix avec lui et ne s’opposait plus à ce qu’il épousât Madeleine, si Madeleine y consentait. Madeleine, tout en l’appelant toujours « mon bon oncle », parlait beaucoup moins d’Yvan. M. de Morlux en concluait que l’abandon où le jeune Russe semblait la laisser, la blessait profondément, et il comptait sur le dépit comme sur un puissant auxiliaire. Enfin, Vasilika lui avait dit :

– Je vous jure que vous épouserez Madeleine. Et M. de Morlux croyait à Vasilika.

Tout pour lui tournait donc à merveille, et le vicomte n’était pas homme à avoir des remords du passé. Cependant, la comtesse vint jeter quelques gouttes d’absinthe dans son miel. Elle arriva un matin et lui dit :

– Tout est prêt là-bas.

– Ah ! fit-il avec joie.

– Le vieil hôtel est devenu un vrai nid d’amoureux. Si nous parvenons à y conduire Madeleine…

– Oh, elle m’y suivra, j’en suis sûr.

– Tout ira bien, dit Vasilika. Cependant…

Elle fronça légèrement le sourcil.

– Eh bien ? fit de Morlux.

– Je crains Rocambole.

– Toujours ?

– Et la comtesse Artoff. Antoinette est toujours chez elle.

– Bah ! fit le vicomte. Agénor me répond de tout.

– C’est égal, dit Vasilika, si vous m’en croyez, vous songerez à ce que je vous ai dit…

– Quoi donc ? fit M. de Morlux, qui perdait la tête depuis qu’il était amoureux.

– Pour paralyser Rocambole, lequel fait le mort depuis quelques jours…

– Que faut-il faire ?

– Il faut le frapper dans son unique émotion.

M. de Morlux tressaillit.

– Oui, vous m’avez dit cela déjà, fit-il, mais… je vous avouerai que je crois inutile…

– Mon cher, dit froidement la comtesse, songez à ceci : il y a des navires qui font naufrage au port.

– Vous avez raison, madame. Voyons, qui faut-il frapper, du père ou de l’enfant ?

– J’aimerais assez enlever l’enfant, dit Vasilika. Pendant que Rocambole le chercherait, j’aurais tout le temps de me venger d’Yvan.

– Ah !

– Et vous épouseriez, vous, fort tranquillement Madeleine, ajouta Vasilika, qui eut un sourire dédaigneux et cruel.

M. de Morlux fit un signe d’assentiment.

– Je vous obéirai, dit-il.

– Oh ! fit Vasilika qui eut un sourire moqueur, nous ne nous entendons pas, mon cher vicomte.

– Plaît-il ?

– Je vous donne un conseil et non des ordres. Ma vengeance à moi est assurée. Ce que je vous dis est donc pure charité de ma part.

Le vicomte se mordit les lèvres. Vasilika reprit :

– Qu’est-ce que je veux, moi ? torturer moralement le misérable idiot qui a refusé mon amour, le torturer avant de le tuer, car je lui réserve un genre de mort épouvantable. Or, l’heure de ma vengeance va sonner.

– Tandis que moi ?…

Et le vicomte fit cette question d’une voix timide.

– Vous, dit Vasilika, vous êtes peu en marche vers le but que vous vous êtes assigné…

– Et je puis être arrêté en chemin ?

– Oui, par Rocambole.

Ce nom causait toujours à M. de Morlux un léger frisson.

– Écoutez, reprit Vasilika, j’ai entendu votre neveu ici, il y a deux jours, vous dire que Madeleine s’était sauvée de chez la comtesse Artoff et s’était réfugiée chez vous.

– Eh bien ?

– Eh bien ! je n’ose y croire. L’histoire de cette femme qui ressemble à Madeleine me trotte par la tête… Je n’ai vu ni l’une ni l’autre, mais il me semble que je saurais bien à première vue…

– Cette fois, interrompit M. de Morlux avec un sourire, vous me permettrez d’éclaircir vos soupçons.

Et il sonna.

– Priez mademoiselle de descendre, dit-il au valet qui se présenta.

Deux minutes après, Madeleine entra. Elle était vêtue fort simplement, comme une jeune fille habituée à une vie modeste et à un rang subalterne.

La comtesse en fut frappée.

– Mon enfant, dit M. de Morlux qui reprit son rôle d'oncle et son ton paternel, j'ai voulu vous présenter à la comtesse Wasserenoff, qui a beaucoup connu la famille Potenieff.

Madeleine jeta un cri de joie qui impressionna Vasilika.

– Je vous dirai même mieux que cela, mademoiselle, dit la comtesse.

Madeleine la regarda. Et elle regarda Vasilika avec un effroi si naturel, que M. de Morlux partagea cette terreur momentanée. Évidemment Vasilika, puisqu'elle aimait encore Yvan, devait haïr Madeleine.

– Rassurez-vous, dit la comtesse toujours impassible, j'ai renoncé à Yvan.

– Madame, dit alors Madeleine, puisque vous vous montrez généreuse, soyez-le jusqu'au bout.

Et sa voix eut un accent de prière.

– Vous devez savoir où est Yvan ?

Un sourire vint aux lèvres de Vasilika. Madeleine joignit les mains :

– Oh ! dites-le moi, fit-elle.

– Vous l'aimez donc bien ?

– Oh ! de toute mon âme…

Vasilika continuait à sourire :

– Eh bien ! dit-elle, je vais vous faire une promesse.

– Ah ! parlez…

– Venez me voir demain dans mon hôtel de la rue Cassette.

– Avec mon oncle ?

– Sans doute. Et je vous donnerai des nouvelles d'Yvan. Madeleine eut un nouveau cri de joie.

La comtesse lui tendit la main :

– Je serai une bonne cousine, dit-elle.

Puis elle se leva et fit un signe imperceptible à M. de Morlux. Celui-ci lui offrit son bras. Les deux femmes se saluèrent et la comtesse prit le chemin du jardin, car c'était toujours par là qu'elle s'en allait.

– Eh bien ? fit M. de Morlux quand ils furent seuls, douterez-vous encore ?

– Oui, dit-elle.

Le vicomte recula.

– Écoutez, dit Vasilika : si cette femme n’est pas Madeleine, la ressemblance est si parfaite, et elle joue si bien son rôle, que c’est à n’y rien comprendre.

– Vous ne l’avez donc pas vue rougir et trembler ; vous n’avez donc pas entendu ce cri de l’âme qu’elle a jeté au seul nom d’Yvan ? fit l’amoureux vicomte.

– Oui, mais…

– Mais quoi ?

– Mon cœur n’a pas bondi, répliqua Vasilika, et je n’ai pas éprouvé cet irrésistible élan de haine que donne la vue d’une rivale.

– Oh !

– Du reste, ajouta la comtesse, à demain…

– Et demain ?…

– Demain, je vous dirai bien si c’est la vraie Madeleine.

– Comment le saurez-vous ?

– C’est mon secret. Adieu…

Et Vasilika laissa M. de Morlux tout pensif. Celui-ci se disait en rentrant dans son cabinet :

– Oui, c’est bien Madeleine… Et cependant, il me semble que là-bas… en Russie… elle n’avait pas la même voix… Mystère.

XXXI

Les Russes sont familiers avec les poisons et les narcotiques. Cela tient à ce que la plupart des grandes familles moscovites ont des esclaves géorgiens et circassiens, peuples essentiellement initiés à la vie et aux habitudes de l'Orient. Vasilika avait eu pour nourrice une Géorgienne. Cette femme, longtemps esclave en Turquie, savait préparer des poisons subtils, des narcotiques foudroyants et leurs antidotes. Quand elle mourut, Vasilika avait hérité de ses secrets. Le verre qu'Yvan Potenieff avait pris des mains de l'Italien Beruto et qu'il avait vidé d'un trait, contenait un breuvage dont nous avons vu l'effet instantané. Yvan était tombé comme foudroyé. Cependant la vie ne l'avait point abandonné. Yvan n'était point mort. Yvan avait été frappé d'une catalepsie identique à celle qui avait permis à Antoinette de quitter Saint-Lazare. Rocambole et Vasilika possédaient le même narcotique. Le premier l'avait employé en pilules. L'autre s'en était servi à l'état liquide. Pendant trois jours consécutifs, Yvan avait été comme mort ; pendant ces trois jours bien des choses s'étaient passées sans doute dans le caveau où il était gisant. Enfin, les effets de la catalepsie se dissipèrent peu à peu ; les sens s'éveillèrent ; l'ouïe d'abord, puis l'odorat, puis enfin la vue. Yvan ouvrit les yeux. La lanterne suspendue à la voûte du caveau brûlait toujours, projetant sa lueur sinistre autour d'elle. Le squelette était toujours là debout contre le mur, son carcan de fer au cou. Mais Yvan, qui ne pouvait encore remuer ses membres raidis, aperçut quelque chose de nouveau. Il vit un trou noir au-dessus de sa tête. Qui donc avait creusé ce trou ? Était-ce une issue ? La porte du caveau était refermée, mais ce trou lui permettrait peut-être de se sauver. Et, songeant à sa liberté, Yvan se souvint. Il se souvint que Vasilika lui avait promis qu'il sortirait, ajoutant :

– Mais il faut que vous sortiez d'ici comme vous y êtes entré, en dormant.

Et Yvan s'éveillait, et il était encore dans le caveau.

Vasilika avait donc menti ! Le jeune homme fut pris d'un accès de rage ; et il fit de tels efforts qu'en moins de deux heures il fut sur pieds et libre de ses mouvements. La catalepsie s'était tout à fait dissipée. Alors il approcha le banc qui se trouvait dans le caveau, de ce trou, dont il ignorait la destination et la profondeur. Mais comme il montait sur le banc, la porte du caveau s'ouvrit et Vasilika entra. Elle était seule, un flambeau à la main. Yvan ne la vit point armée de ce revolver avec lequel elle l'avait tenu à distance. De plus, elle était souriante et calme.

– Bonjour, mon cousin, dit-elle.

Il la regarda avec colère.

– Est-ce ainsi que vous tenez vos promesses ? dit-il.

– Je viens les tenir.

– Ah ! je vais donc sortir d'ici ?

– Non.

Et elle ferma tranquillement la porte du caveau.

– Alors, dit Yvan avec emportement, que signifient ce breuvage que vous m'avez fait prendre… et ce trou que voilà ?

– Ce breuvage, dit Vasilika, était nécessaire.

– Pourquoi ?

– Pour qu'on pût percer ce trou durant le sommeil qu'il vous a procuré.

– Et ce trou ?

– Et ce trou va vous permettre de voir Madeleine. Regardez !

Et comme si une main invisible eût obéi à la parole de Vasilika, le trou noir devint tout à coup lumineux : on avait tiré un rideau. Ce rideau, qui couvrait sans doute l'épaisse glace sans tain qui séparait, à fleur de terre, le deuxième caveau du jardin, ce rideau tiré, la glace inclinée fit son office. Et Yvan, stupéfié, vit le jardin tout entier se refléter dans cette glace. Et dans le jardin, qu'inondait un joyeux rayon de soleil, Yvan vit un homme et une femme qui se promenaient au bras l'un de l'autre. Cet homme, il le reconnut à un battement précipité de son cœur. C'était M. de Morlux. La femme, il la reconnut aussi. C'était Madeleine. Et Yvan, livide de rage, sans voix, sans haleine, continua à les regarder. Madeleine souriait ; elle paraissait heureuse. M. de Morlux lui pressait doucement la main, et ils paraissaient s'abandonner à une causerie charmante. Puis il vint un moment où M. de Morlux annonça sans doute une bonne nouvelle à Madeleine… Car Madeleine sauta au cou de M. de Morlux et l'embrassa. Yvan jeta un cri de rage. Mais tout aussitôt, la main invisible qui avait soulevé le rideau le laissa retomber. Le jardin disparut, la glace éteignit ses reflets, le trou redevint tout noir. Le spectacle fantasmagorique disparut.

– Eh bien ! dit Vasilika avec un sourire de triomphe, vous avais-je menti, mon cousin ?

– Je veux la tuer, dit Yvan.

– Non, répondit Vasilika. On ne se venge pas des gens qui ne vous aiment plus.

– Vous vous vengez bien de moi, vous ?

Vasilika se mit à rire.

– Vous vous trompez, dit-elle ; j'ai voulu vous donner une leçon, voilà tout.

– Comment ?…

– Et vous prouver que lorsqu'un homme de votre rang s'amourache d'une petite maîtresse de français, il peut lui arriver les aventures les plus désagréables. Donnez-moi la main, mon cher Yvan, et pardonnez-moi comme je vous pardonne.

– Mais… ma cousine…

– Vous êtes libre, Yvan, dit-elle encore. Mais à une condition.

– Laquelle ?

– C’est que vous ne chercherez pas à revoir cette petite fille qui vous a oublié, et qui va devenir comtesse de Morlux.

– Je veux au moins lui écrire.

– Pour quoi faire ?

– Pour lui dire le mépris qu’elle m’inspire.

– À votre aise, répondit Vasilika avec indifférence.

Puis elle le prit par la main et lui dit :

– Venez !

Elle rouvrit la porte du caveau, et tenant toujours Yvan d’une main et son flambeau de l’autre, elle le conduisit à l’escalier qui menait des caves de l’hôtel au vestibule. Yvan était en proie à une telle surexcitation, à un tel désespoir, qu’il la suivait avec la docilité d’un enfant. Une fois dans le vestibule, Vasilika ouvrit une porte et Yvan se trouva de nouveau au seuil de cette salle basse dans laquelle il avait déjeuné quelques jours auparavant. La table était toujours au milieu. Seulement, au lieu d’être couverte d’une nappe et d’un déjeuner, elle supportait des plumes et de l’encre.

– Écrivez, dit Vasilika.

Yvan s’assit, prit une plume d’une main fiévreuse, et traça ces mots :

« Madeleine,

« Je vous hais et je vous méprise ! Ne cherchez jamais à me revoir. Je quitte Paris à l’instant.

« YVAN. »

Puis il tendit la lettre ouverte à Vasilika. Celle-ci la prit, toujours souriante. En même temps elle courut au mur et pressa le ressort. Le plancher joua, et Yvan, éveillé et les yeux ouverts cette fois, fut précipité de nouveau dans cet abîme mystérieux qui l’avait englouti.

– Cette fois, murmura Vasilika superbe de haine et blanche de colère, tu n’en sortiras pas, et je viens de te plonger vivant dans ta tombe.

XXXII

Cette fois, Yvan comprit qu'il était pris, et il n'eut que le temps de pousser un cri. Le plancher s'était abaissé et il était tombé d'une hauteur de quelques pieds, lentement, sur une surface molle qui s'affaissa sous lui. Comme il avait été subitement plongé dans une obscurité profonde, il ne put définir sur-le-champ où il était et ce qui venait de se passer. Il n'avait vu qu'une chose, c'est que le plancher s'effondrait sous lui. Et dans cette rapide transition de la lumière à l'obscurité, une pensée plus rapide encore s'était emparée de lui. Yvan croyait tomber dans quelque abîme, où il se broierait sur des rochers aigus ou sur des pointes de fer. Rien de tout cela n'était arrivé. Le plancher, en basculant, l'avait laisser choir sur une couche presque moelleuse. En même temps il étendit les mains et rencontra les parois d'une sorte de corbeille. On eût dit une benne de mineur descendant de la surface du sol au fond d'un puits. En même temps, il éprouva ce balancement et cette légère oppression qu'occasionne une descente rapide. Puis un bruit se fit, puis un jet de lumière et la benne s'arrêta. Alors Yvan étourdi leva la tête et regarda : Il était dans le caveau où il avait passé tant d'heures d'angoisses. Au-dessus de sa tête brillait la lanterne. Devant lui, à une certaine élévation, était le trou noir qui s'était éclairé tout à l'heure et par lequel il avait aperçu Madeleine, se promenant au bras de M. de Morlux, dans le jardin. Que signifiait tout cela ? Yvan n'eut pas besoin de se mettre l'esprit à la torture. Il courut à la porte du caveau. La porte était fermée. Mais le guichet était ouvert. Il eut un moment d'illusion : Puisqu'il était tombé si doucement, c'est que Vasilika ne voulait point sa mort. Et alors, était-ce une dernière mystification ? Ou bien sa captivité continuait-elle ? Et il se mit à crier :

– Comtesse ! ma cousine ! Vasilika !

Comme si elle eût attendu cet appel, Vasilika parut au bas de l'escalier, à l'extrémité de ce corridor sur lequel donnait le guichet.

La comtesse n'était plus seule, cette fois. Beruto, riant d'un mauvais rire, l'accompagnait. Vasilika vint jusqu'au guichet.

– Cousin, dit-elle, je vous vais dire une histoire, avant de vous dire un éternel adieu.

Elle avait un rire cruel et bruyant aux lèvres et son regard était farouche. Cette fois, Yvan comprit et ne douta plus. Vasilika avait résolu sa mort. Mais quelle mort ? Elle allait le lui dire, sans doute ; et, si brave qu'il fût, il sentit ses cheveux se hérisser.

– Cousin, répéta-t-elle, vous voyez un squelette là, n'est-ce pas ?

– Que m'importe ! fit-il avec dédain. Je ne crains pas la mort. D'ailleurs, n'ai-je pas le cœur brisé, grâce à vous ?

– Grâce à moi est la vérité, cousin.

– Ah ! vous en convenez ? dit-il avec une ironie pleine de fureur.

– C’est moi qui ai décidé Madeleine à épouser le vicomte Karle de Morlux.

– Misérable !

– Attendez encore, mon beau cousin, reprit Vasilika, dont la voix sifflait comme une vipère.

– Que voulez-vous ?

– Je veux vous dire l’histoire du squelette.

– Je ne veux pas la savoir, moi.

– Bah ! elle vous intéresse.

Yvan s’était éloigné de la porte ; il se rapprocha. Vasilika poursuivit :

– Ce vieil hôtel était habité, il y a quarante ans, par une femme qui trompait son mari.

– Vraiment ? ricana Yvan ivre de rage.

– Le mari s’empara de l’amant, et il en fit le squelette que voilà. C’est à lui qu’on doit cet ingénieux appareil des glaces que vous voyez.

En même temps Vasilika frappa trois fois dans sa main. Le trou noir s’éclaira aussitôt, les glaces reprirent leurs fonctions. Et Yvan dont le front était inondé de sueur, put voir Madeleine assise sur un banc de verdure, auprès de M. de Morlux, qui lui tenait la main et fixait sur elle un regard de convoitise.

– L’amant, poursuivit Vasilika, put voir la femme qu’il aimait et qui le pleurait comme mort, car elle ne savait ce qu’il était devenu, jusqu’à sa dernière heure.

– Horreur ! murmura Yvan.

– Mon cher cousin, reprit Vasilika toujours implacable et railleuse, une femme comme moi ne se venge pas à demi. L’hôtel est passé en d’autres mains. Il appartient à présent à M. de Morlux. C’est la demeure de Madeleine. Vous la verrez tous les jours, c’est-à-dire, acheva la comtesse, tant que vous vivrez.

Elle eut un rire diabolique et ajouta :

– Mais, rassurez-vous, je suis moins cruelle que le mari trompé. Je ne prolongerai pas votre supplice : vous mourrez de faim… Adieu…

Et Vasilika fit un pas de retraite. Yvan l’entendit qui disait à Beruto :

– Quelque somme que t’offre cet homme pour un morceau de pain, prends bien garde ! il y va de ta vie. Du reste, je viendrai tous les jours… et je m’assurerai que tu m’obéis fidèlement.

– Madame la comtesse peut compter sur moi, dit Beruto.

Et tous deux s’en allèrent. Yvan fut en proie alors à une sorte de fièvre délirante. Madeleine était perdue pour lui. Et Yvan allait mourir. Il eut un accès de rage, puis une protestation profonde, et il se laissa tomber sur le sol humide. Un Français espère jusqu’à la dernière minute. Un Russe n’espère pas. Yvan savait maintenant que Vasilika serait sans merci. Il avait vu ses lèvres frangées de cette écume verdâtre qui trahit chez les peuples du

Nord ce qu'on appelle la colère blanche. Yvan était prisonnier… Il le serait jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort il pourrait apercevoir Madeleine… Madeleine qui ne l'aimait plus, Madeleine qui l'avait trahi… Madeleine, à qui il avait écrit qu'il la méprisait… Madeleine, qu'il aimait encore ! Une heure s'écoula. Yvan se heurta la tête et voulut se la briser aux murs du caveau. Mais, dès la première tentative, un phénomène inattendu se passa. La lanterne qui éclairait le caveau s'éteignit. On ne se tue pas dans l'obscurité. Une horreur nouvelle s'empara d'Yvan, et il demeura immobile et tout tremblant. Le trou était redevenu tout noir ; les glaces étaient masquées de nouveau. Vasilika voulait sans doute lui ménager tous les raffinements du supplice. Mais soudain un bruit se fit au-dessus de la tête du prisonnier. Et il leva les yeux. La voûte s'était entrouverte à la place même où était suspendue la lanterne. En même temps une lumière y brillait. Cette lumière éclairait cette même benne, dans laquelle il était descendu, et qui était remontée aussitôt qu'il avait touché le sol. Deux hommes étaient dedans, se tenant debout. L'un d'eux avait à la main une lampe. C'était la clarté qui avait fixé les regards d'Yvan stupéfait. La benne descendit lentement et toucha le sol. Les deux hommes sautèrent à terre. Yvan ne les reconnaissait ni l'un ni l'autre.

– Je viens vous sauver, dit celui qui tenait la lampe.

– Qui donc êtes-vous ? s'écria Yvan avec un accent intraduisible.

– Un homme que vous ne connaissez pas et dont vous ignorez peut-être le nom. Je m'appelle Rocambole.

XXXIII

Yvan, en effet, n’avait jamais entendu prononcer ce nom. Rocambole lui dit :

– Je suis l’ami de la femme que vous aimez.

– Madeleine ! exclama Yvan.

– Oui.

Yvan secoua la tête.

– Je n’aime plus Madeleine, dit-il, ou du moins…

– C’est elle qui ne vous aime plus, n’est-ce pas ?

Yvan prit son front à deux mains avec un geste de désespoir :

– Vous venez me sauver, dit-il, à quoi bon ? vivre sans Madeleine est pour moi impossible.

Un sourire vint aux lèvres de Rocambole.

– Monsieur, dit-il, essayez de vous calmer, de devenir raisonnable et de m’écouter attentivement.

Rocambole employait avec Yvan cet accent sympathique et caressant et le regard fascinateur qui faisaient une moitié de sa singulière puissance.

– Que pouvez-vous donc me dire pour me consoler ? demanda le jeune Russe avec angoisse.

– M. de Morlux vous a fait passer pour fou, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Il vous a confié à un prétendu notaire qui n’était autre qu’un médecin aliéniste ?

– Oui.

– Et le notaire vous a emmené dans sa voiture à travers les Champs-Élysées ?

– C’est parfaitement vrai.

– Eh bien ! pendant le trajet, n’avez-vous pas rencontré une femme qui ressemblait si merveilleusement à Madeleine, que vous avez couru à elle…

Yvan jeta un cri. Un voile se déchira dans son esprit.

– Oh ! dit-il, comme suffoqué.

– Cette femme, répondit Rocambole, c’est celle-là…

– Mon Dieu ! que dites-vous ?

Pour toute réponse, Rocambole approcha le banc du trou percé dans le mur. Puis il cria :

– Hé ! Beruto ! le rideau !

Le trou s'éclaira, Madeleine reparut dans la glace.

– Examinez-la bien… attentivement… froidement… encore !… Voyons, ne voyez-vous entre la vraie et la fausse Madeleine aucune différence ?

– Il n'y a que la voix, dit Yvan d'une voix tremblante, et cette voix, je ne puis l'entendre.

– Vous l'entendrez tout à l'heure…

– Ah !

– Pour le moment, dit Rocambole, il faut sortir d'ici, et au plus vite.

– Mais où allez-vous me conduire ?

– Auprès de la vraie Madeleine.

Cette fois Yvan joignit les mains, et deux grosses larmes coulèrent de ses yeux.

– Oh ! dit-il, vous êtes donc le bon Dieu ?

– Hélas ! non, répliqua Rocambole, mais je sers bien les gens que j'aime.

– Comment pouvez-vous m'aimer ? demanda naïvement Yvan Potenieff. Je ne vous ai jamais vu.

– Moi non plus.

– Vous connaissez donc Madeleine ?

– Je la connais depuis huit jours. Mais je suis l'ami d'un homme dont elle a dû vous parler.

– Milon ! s'écria Yvan.

– C'est moi, dit l'homme qui était descendu dans la benne avec Rocambole.

Yvan regarda alors le vieux colosse. Celui-ci lui prit vivement les mains.

– Vous la rendrez heureuse, n'est-ce pas ? dit-il d'une voix émue.

– Je l'aime tant ! répondit naïvement Yvan.

– Allons ! mon vieux Milon, dit Rocambole, habit bas. Comme Rocambole, Milon était couvert d'une blouse de maçon.

– Que faites-vous ? demanda Yvan.

– Il va changer d'habits avec vous.

– Pourquoi ?

– Mais parce qu'il a besoin de rester ici provisoirement à votre place.

– À ma place ?

– Sans doute. Vous pensez bien que Vasilika n’est pas femme à se priver du spectacle de votre agonie.

– Mais je ne veux pas d’un pareil sacrifice, s’écria Yvan. Rocambole eut un sourire.

– Oh ! soyez tranquille, dit-il. Milon sait son rôle à merveille : il est de votre taille, il se tiendra courbé, le visage contre le mur, et il aura l’air de lutter contre les tortures et la faim. Mais rassurez-vous, on lui apportera à manger.

– Qui donc ?

– Beruto.

– Ce misérable ?

– Oui ; le serviteur fidèle de Vasilika jusqu’à l’heure où il s’est trouvé en face de moi.

Et Rocambole ajouta avec fierté :

– On ne me trahit pas, moi, car on sait ce que je peux.

– Ça n’empêche pas, dit le bon Milon, que Noël a eu bien peur, hier, quand vous avez fait la bascule.

– Je n’ai pas eu peur, moi, dit Rocambole. Allons ! hâtons-nous.

Ce fut l’affaire de quelques minutes. Yvan changea de vêtements avec Milon, et celui-ci se coucha dans un coin du caveau.

– Tu ne te retourneras pas, au moins ? dit Rocambole.

– Jamais.

– Et tu pousseras des gémissements et des cris inarticulés quand un bruit de pas dans le corridor t’avertira de la présence de Vasilika.

– Oui, maître.

– Mais, dit Yvan, il peut se faire que Vasilika entre dans le caveau.

– Alors, tant pis pour elle.

Yvan regarda Rocambole :

– Écoutez, dit celui-ci, j’ai fait le serment de ne verser de sang qu’à la dernière extrémité. Tant mieux pour la comtesse si elle se trompe pendant les cinq ou six jours qui me sont nécessaires pour mettre Madeleine et vous à l’abri de sa haine.

« Tant pis si elle reconnaît l’erreur.

– Que voulez-vous dire ?

– Beruto a ordre de la poignarder.

Yvan frissonna.

– À moins que je ne l’étrangle, moi, dit Milon.

– Filons ! dit Rocambole.

Il fit monter Yvan dans la benne et tendit la main à Milon.

– Adieu, mon vieux, dit-il, on te délivrera dans six jours.

– Le jour du mariage ?

– Oui.

Yvan tressaillit d’espérance, Rocambole frappa trois coups dans la main, et la benne remonta.

Deux secondes après, Rocambole et Yvan se trouvaient dans une salle basse d’où l’on voyait dans le jardin. Les fenêtres étaient ouvertes, mais les persiennes tirées.

– Ne faites pas de bruit, dit Rocambole.

Et il l’entraîna vers l’une des croisées. Dans le jardin, on entendait la voix de M. de Morlux toujours assis sous un berceau de verdure avec celle qu’il croyait être Madeleine.

– Oh ! dit-il, ce n’est pas sa voix.

– Non, dit Rocambole, c’est celle de Clorinde, la fille perdue. Venez. Il jeta un manteau sur les épaules du jeûne Russe et l’entraîna hors de la salle basse, lui fit traverser la cour, ouvrit la porte de la rue, et tous deux s’éloignèrent rapidement. Au coin de la rue de Vaugirard et de la rue Cassette, un fiacre attendait stores baissés.

– Ne vous évanouissez pas de bonheur, dit Rocambole.

Et il ouvrit la portière.

Deux bras l’enlacèrent, une bouche vermeille s’appuya sur son front, et une voix enchanteresse murmura :

– Ah ! je te revois enfin !…

Yvan retrouvait la vraie Madeleine, et Rocambole, montant à côté du cocher, lui dit :

– Rue de la Pépinière, chez la comtesse Artoff !

XXXIV

M. de Morlux avait donc conduit la fausse Madeleine à l'hôtel de la rue Cassette. Sous quel prétexte ? Cet hôtel, disait-il, il devait le lui donner, le jour où elle épouserait Yvan. Comme elle savait d'avance ce qui devait arriver, Clorinde avait joué son rôle à ravir. Elle avait embrassé M. de Morlux avec enthousiasme, en l'appelant « mon oncle » ; elle s'était montrée très impatiente de l'arrivée de la comtesse Vasilika. Celle-ci, on s'en souvient, lui avait promis des nouvelles d'Yvan. Mais une partie de la journée s'écoula et la comtesse ne vint pas. Vers le soir, M. de Morlux, qui attendait toujours rue Cassette, reçut un billet que lui apporta Beruto.

La comtesse écrivait :

« Mon cher vicomte,

« Vous ne me verrez pas aujourd'hui. Je n'ai rien de bon à annoncer à votre chère Madeleine. Néanmoins, j'espère encore ramener Yvan à de meilleurs sentiments.

« Votre amie,

« VASILIKA. »

M. de Morlux eut un frémissement de joie par tout le corps. Vasilika tenait ses promesses. La fausse Madeleine dit vivement :

– Mon oncle, qu'est-ce que c'est ?

– Rien, dit M. de Morlux, affectant un vif embarras.

– Vous pâlissez…

Et d'un geste plein de mutinerie, elle arracha la lettre des mains de M. de Morlux, qui ne se défendit que faiblement. Puis elle lut et pâlit à son tour.

– Ah ! dit-elle d'une voix étouffée, j'en avais le pressentiment.

– Je ne comprends rien à cette lettre, dit M. de Morlux.

– Et moi, je comprends tout !

– Que veux-tu dire ?

La fausse Madeleine se leva.

– Mon oncle, dit-elle, rentrons chez vous, quittons cette maison maudite.

– Mais, mon enfant…

– Allons-nous-en !… vous dis-je.

Elle avait trouvé un accent impérieux qui domina M. de Morlux. Beruto alla chercher la voiture du vicomte qui attendait place Saint-Sulpice. La fausse Madeleine y monta, et,

jusqu'à la rue de la Pépinière, elle ne prononça pas une seule parole. Là, seulement, lorsqu'elle fut remontée dans sa chambre, elle dit à M. de Morlux :

– Vous ne comprenez rien, mon oncle, et moi je comprends tout.

– Explique-toi…

– La comtesse aime toujours Yvan.

– Oh ! par exemple !…

– Elle m'aura calomniée… vous verrez…

Et la fausse Madeleine se mit à pleurer, et supplia M. de Morlux de la laisser seule. Celui-ci n'insista pas. Dans l'aveuglement de sa passion, tout semblait devoir le servir. Il descendit dans son cabinet en se frottant les mains et se disant :

– Cette chère comtesse est habile !

Son valet de chambre entra avec une lettre.

– Monsieur, dit-il, tandis que vous étiez absent, un homme est venu, apportant cette lettre pour mademoiselle. Il m'a mis vingt francs dans la main, en me recommandant bien instamment de la remettre quand mademoiselle serait seule. J'ai pensé que je ne devais pas le faire.

M. de Morlux s'empara de la lettre et la décacheta sans façon. La lettre n'était pas signée et ne contenait que deux lignes :

« Si vous voulez revoir Yvan, qui n'a cessé de vous aimer, fuyez au plus vite de la maison où vous êtes. »

– Ah ! ah ! murmura le vicomte, c'est Rocambole qui fait des siennes… Vasilika a raison : il faut le paralyser.

Madeleine, ou plutôt celle qui en jouait si bien le rôle, ne voulut pas sortir de sa chambre de toute la soirée, et elle ne revit pas M. de Morlux. Le lendemain matin, ce dernier reçut un mot de Vasilika. Vasilika lui annonçait que la lettre écrite par Yvan avait été mise à la poste. Elle engageait M. de Morlux à préparer le coup de théâtre qui suivrait l'arrivée de cette lettre, et elle lui annonçait sa visite pour le soir. La fausse Madeleine était toujours enfermée dans sa chambre et en avait refusé la porte à son oncle. M. de Morlux attendait la lettre avec impatience. Enfin, vers dix heures, le facteur arriva. M. de Morlux était dans la cour de l'hôtel ; il leva la tête et vit Madeleine à sa fenêtre.

– Pour M^lle^ Madeleine Miller, dit le facteur.

M. de Morlux entendit la fausse Madeleine jeter un cri de joie. Quelques secondes après elle arrivait dans la cour et s'emparait vivement de la lettre.

– C'est d'Yvan ! s'écria-t-elle, je reconnais l'écriture.

– Comme elle l'aime ! murmura M. de Morlux pâlissant.

Elle ouvrit la lettre, la parcourut des yeux, jeta un nouveau cri et dit d'une voix étouffée :

– Oh ! j’en mourrai.

Puis, la lettre lui échappa des mains, tandis que M. de Morlux la prenait dans ses bras et la soutenait. Clorinde était une habile comédienne. Elle sut avoir tour à tour les cris de douleur les plus violents, puis le regard morne et désolé de ceux qui ont perdu tout espoir. Elle eut des alternatives de crises nerveuses terribles et d’effrayantes prostrations. Elle parla de se tuer – et M. de Morlux, qui se retrouvait un cœur de vingt ans sous la neige de ses cheveux, se prit à frissonner de tous ses membres, tandis que son amour grandissait et marchait à pas de géant. L’état de la fausse Madeleine lui parut même si alarmant, qu’il envoya chercher un médecin. Clorinde, qu’on avait mise au lit, prononçait le nom d’Yvan à toute minute. Puis elle parlait aussi de Vasilika. Et, par moment, elle prenait la main de M. de Morlux, le regardait fixement et lui disait :

– Mon oncle ! c’est une femme qui a tout fait.

Comme elle renouvelait cette accusation pour la vingtième fois, Vasilika parut à son chevet. La fausse Madeleine jeta sur elle un œil irrité.

– Mon enfant, dit la comtesse, vous m’accusez et vous avez tort. Yvan est aussi bien perdu pour moi que pour vous.

Clorinde la regarda et attendit.

– Aussi bien, pourquoi un forçat du nom de Rocambole s’est-il fait votre protecteur ?

Clorinde jeta un cri :

– Ah ! dit-elle, je comprends tout.

Et elle tendit la main à Vasilika.

– Pardonnez-moi !

Vasilika fronça légèrement le sourcil.

Clorinde, qui lui tenait toujours la main, dit encore :

– Je serai forte… dites-moi la vérité… où est-il ?

– Parti, répondit Vasilika.

– Pour Pétersbourg ?

– Oui.

À partir de ce moment, la fausse Madeleine garda un silence farouche, et témoigna par un geste le désir de rester seule. M. de Morlux et Vasilika sortirent. M. de Morlux était tout tremblant.

– Savez-vous, dit-il d’une voix émue, que j’ai peur ?

– De quoi donc ? fit Vasilika.

– Mais, dit-il, j’ai peur que la douleur ne la tue.

Vasilika attacha sur lui un regard de pitié.

– Mon pauvre ami, dit-elle, vous n’êtes pas amoureux… Vous êtes cristallisé !…

Il essaya de sourire.

– Alors vous l’épouserez ?…

– Oh ! si elle le veut, fit-il avec un accent plein d’angoisse.

– Elle le voudra, soyez tranquille, répondit Vasilika avec une pointe d’ironie dans la voix et le sourire. Adieu… à demain…

Elle quitta le vicomte et regagna sa voiture dans laquelle l’attendait Beruto.

– Sais-tu, dit-elle, en riant, que ce pauvre Morlux est roulé comme un enfant. Ce n’est pas la vraie Madeleine, c’est la fausse…

– Que dites-vous, madame ?

– C’est Clorinde. Ah ! ce Rocambole joue un joli jeu. Aussi, écoute-moi donc.

Beruto regarda sa maîtresse.

– J’abrège l’agonie d’Yvan. Tu ne lui donneras plus rien à manger. Rocambole finirait par le trouver.

– Alors, dit froidement Beruto, c’est l’affaire de trois jours.

– Et dans cinq, nous aurons quitté Paris, dit Vasilika. Tant pis pour Morlux.

Elle ne vit pas un sourire qui passa sur les lèvres de Beruto, et qui aurait pu se traduire ainsi :

– M. de Morlux n’est pas le seul à être joué.

XXXV

Deux jours s'étaient écoulés. Un matin, M. le vicomte Karle de Morlux sortit à pied de chez lui et se dirigea vers le faubourg Saint-Germain. Le vicomte paraissait avoir cent ans, tant il avait vieilli depuis quelques jours. Le hardi coquin, le meurtrier, l'empoisonneur, l'homme aux combinaisons machiavéliques, aux entreprises audacieuses, avait fait place à une sorte de vieillard hébété dont la lèvre s'arquait perpétuellement sous l'effort d'un rire idiot. C'est que, depuis deux jours, M. de Morlux avait souffert comme il est impossible de souffrir plus. La fausse Madeleine avait joué de l'amour de ce vieillard en comédienne consommée. Tantôt résignée, tantôt désespérée, elle avait torturé M. de Morlux en le faisant passer tour à tour de l'espérance à la crainte, et de l'angoisse à l'apaisement momentané de cette tempête qui grondait dans son cœur. L'âpre voleur d'héritage ne tenait plus à l'argent. L'empoisonneur n'avait plus qu'un but ; posséder Madeleine. Ce matin-là, la fausse Madeleine, qui avait passé deux jours au lit, s'était levée et était entrée brusquement dans la chambre du vicomte. M. de Morlux avait jeté un cri de joie. La fausse Madeleine était pâle, triste, mais calme.

– Mon oncle, avait-elle dit, je veux avoir avec vous un entretien solennel.

M. de Morlux s'était senti trembler.

– Écoutez, mon oncle, avait poursuivi la fausse Madeleine, ce que m'ont dit ces gens-là est vrai. Vous avez empoisonné ma mère, et vous nous avez volé notre fortune à ma sœur Antoinette et à moi.

Et comme M. de Morlux reculait les cheveux hérissés, tremblant non de l'accusation, mais de son amour compromis, la fausse Madeleine avait ajouté :

– Je vous pardonne, mon oncle, au nom de ma mère morte, au nom de ma sœur et au mien. Mais il faut que vous rendiez cette fortune…

Ces derniers mots avaient jeté quelque lueur dans l'esprit troublé de M. de Morlux. L'amour de l'argent était un moment revenu. La fausse Madeleine avait poursuivi :

– Mon oncle, j'ai le cœur brisé, et je sens que je mourrai bientôt. L'abandon et le mépris d'Yvan m'ont tuée. Mais je voudrais avant de mourir, assurer le bonheur de ma sœur et celui de l'homme qu'elle aime, c'est-à-dire votre neveu, mon cousin Agénor.

– Mais… mon enfant… balbutia M. de Morlux éperdu.

– Je vous le répète, mon oncle, je suis frappée au cœur. Je n'ai pas trois mois de vie. Je puis donc me résigner à un dernier sacrifice. Ce sacrifice, le voici : il y a des hommes qui possèdent les terribles secrets de notre famille. Vous savez de qui je veux parler, et je veux vous mettre à l'abri de leurs accusations, mon oncle.

Il la regarda éperdu et ne comprenant point encore. La fausse Madeleine lui dit résolument :

– Mon oncle, voulez-vous m’épouser ?

M. de Morlux avait jeté un cri. Puis il était tombé à genoux. La fausse Madeleine avait ajouté :

– Comment voulez-vous, mon oncle, quand je serai votre femme, qu’on puisse vous accuser d’être le meurtrier de ma mère ?

De grosses larmes coulaient sur le visage ridé de M. de Morlux.

– Oh ! tu es un ange, balbutia-t-il.

La fausse Madeleine reprit :

– Mais, mon oncle, il faut que vous méritiez ce pardon que ma sœur et moi nous vous accordons.

– Oh ! parle ! dit-il, parle ! qu’exiges-tu de moi ?

– Une restitution complète.

– À toi ?

– À moi et à ma sœur. Allez voir mon oncle Philippe. Dressez avec lui nos deux contrats de mariage, celui d’Antoinette et le mien.

– Je te donne tout ce que j’ai… dit-il…

Et il ajouta d’une voix sourde, au fond de laquelle, peut-être, perçait le remords.

– Tout ce que je t’ai volé !

– Non, ce n’est point cela, dit Madeleine. Moi, je vais mourir, et je n’ai pas besoin d’argent.

– Mourir ! s’écria-t-il en la prenant dans ses bras : mourir à vingt ans !… Tu es folle !

– Si je vis, je veux être pauvre – et je veux que vous le soyez aussi, mon oncle…

– Mais à qui veux-tu donc que je rende cette fortune, alors ?

– À ma sœur.

Et la fausse Madeleine tendit la main à M. de Morlux et ajouta :

– À ce prix, je vous épouserai. Allez…

Et le vieillard amoureux avait obéi et il se dirigeait maintenant vers la rue de l’Université où demeurait, on s’en souvient, le baron Philippe de Morlux. Si le vicomte Karle avait vieilli prodigieusement depuis quelques jours il n’était pas le seul. Depuis un mois, le baron Philippe était devenu une pénible et vivante énigme pour ses gens. Il ne sortait plus et ne voulait voir personne.

– Ah ! monsieur le vicomte, dit un vieux valet de chambre qui accourut à lui en le voyant entrer, venez vite.

– Qu’y a-t-il ? demanda M. de Morlux.

– Vous ne reconnaîtrez pas monsieur le baron, tant il est changé !

– Il est donc malade ?

– Je crois qu'il devient fou, murmura le domestique. Il ne dort plus, il ne mange plus… Il fait des rêves horribles… il ne veut plus recevoir personne… il a défendu sa porte à tout le monde, excepté à monsieur Agénor… mais monsieur Agénor ne vient pas… il n'est jamais venu depuis un mois.

M. Karle de Morlux, suivit du valet de chambre, s'arrêta stupéfait sur le seuil de la chambre où se trouvait son frère Philippe. Le baron avait les cheveux tout blancs. En voyant entrer son frère, il se retourna et lui dit tristement :

– Ah ! c'est vous, Karle.

– Oui, c'est moi, dit le vicomte en lui tendant la main.

– Vous êtes-vous repenti ? demanda le baron.

À cette question, Karle tressaillit.

– Mon ami, reprit le baron, la main de Dieu est sur nous.

– Que voulez-vous dire, mon frère ?

– Mon fils me fuit et me méprise…

Karle s'assit auprès de son frère et lui dit :

– Dieu allait vous châtier. Les anges ont arrêté son bras.

Et comme le baron levait sur lui un regard étonné :

– Moi aussi, dit-il, je me suis repenti.

– Ah !

– Et je viens vous demander votre appui.

– Pourquoi ?

– Pour réparer nos torts et effacer nos crimes.

– Dites-vous vrai ?

– Il faut restituer à ces deux enfants la fortune que nous leur avons volée.

– Enfin ! s'écria le baron joyeux, vous y consentez !

– L'une, poursuivit le vicomte, aime votre fils et elle sera sa femme.

– Mon fils ! murmura le baron d'une voix sourde.

– L'autre…

Ici la voix de Karle de Morlux se prit à trembler.

– L'autre ?… Achevez !… fit le baron.

– L'autre consent…

Il hésitait encore.

– Eh bien ? demanda Philippe.

– L’autre consent à m’épouser…

– Oh ! fit le baron.

Et il regarda son frère d’un air effaré. M. de Morlux baissa la tête :

– Ah ! dit-il, si vous saviez quel amour insensé elle m’a inspiré… si vous saviez…

– Mais, malheureux…

– Envoyez chercher votre notaire, mon frère, dit Karle. Avant tout, il faut restituer.

– Mon Dieu ! murmura le baron Philippe de Morlux, passant la main sur son front, il me semble que je rêve…

– Non, dit une voix au seuil de la chambre, non, vous ne rêvez pas, mon père…

M. de Morlux jeta un cri.

– Mon fils !

– Votre fils qui vous apporte le pardon des deux orphelines, répondit Agénor.

Et le jeune homme prit son père dans ses bras.

XXXVI

Quand le tigre est repu, il lèche ses babines, se retire en la roche creuse qui lui sert de repaire et achève en paix sa digestion. Ainsi avait fait Vasilika, cette tigresse aux ongles roses. Yvan était à sa merci, Yvan allait mourir… Vasilika jouissait de son triomphe à la façon de ces tyrans orientaux qui, nonchalamment étendus sur de moelleux tapis, se faisaient apporter tous les matins les têtes coupées de leurs ennemis, ouvrant à peine les yeux pour les voir, et n'interrompant par aucun mouvement brusque, aucun geste malencontreux la béatitude et la quiétude de leur repos. Pendant trois jours, Vasilika était demeurée chez elle. Paris lui importait peu. M. de Morlux moins encore !

– L'imbécile ! s'était-elle dit. Rocambole le joue. Que m'importe ! l'essentiel est qu'il ne me joue pas, moi !

Et Vasilika, étendue sur une peau d'ours, en un délicieux boudoir arrangé à la circassienne, le tuyau d'un houka aux lèvres, les yeux mi-clos, les membres allongés et repliés tour à tour comme ceux d'une véritable tigresse, Vasilika savourait sa vengeance. Beruto venait deux fois par jour lui apporter le bulletin des souffrances d'Yvan. Il avait de l'imagination, cet Italien. Il savait mettre un art infini à décrire d'une façon tout à fait palpitante les tortures morales et physiques de son prisonnier. Les gradations de la fureur à la prostration étaient habilement ménagées dans son récit. Il arrivait à l'effet, comme on dit au théâtre. Il contait avec un art sans pareil les premières tortures de la faim, étouffées par les angoisses et les terribles colères de la jalousie. Vasilika l'écoutait. Elle l'écoutait, public blasé, comme un vieux viveur éreinté assiste à un mélodrame de cet homme de talent qu'on appelle d'Ennery(3). Mais elle ne pleurait pas – et c'était là que la comparaison cessait d'être juste ; car le vieux viveur eût pleuré. Froide, calme, un sourire de dédain sur les lèvres, elle dit un soir à Beruto :

– Depuis combien d'heures est-il là ?

– Soixante-douze, madame.

– Depuis combien de temps n'a-t-il pas mangé ?

– Il y en a près de quatre-vingts.

– Alors il est mort…

Beruto se mordit les lèvres pour ne pas répondre :

– Oui, madame, il est mort.

Mais Beruto était un homme prudent, et comme on va le voir, la prudence a ses mécomptes. Beruto eut peur.

Il eut peur qu'en apprenant la mort de cet homme qu'elle avait tant haï après l'avoir aimé, Vasilika ne fût tentée de savoir, par cela même, s'il est vrai que la vue d'un ennemi

mort fait toujours plaisir. Et Beruto répondit :

– Non, madame, il n'est point mort encore, mais il est à l'agonie.

À peine avait-il prononcé ces derniers mots que les paupières abaissées de Vasilika s'ouvrirent toutes grandes, que son œil, atone tout à l'heure, s'emplit d'éclairs, que sa lèvre se crispa, frangée subitement d'une légère écume.

– Ah ! dit-elle, il râle sa dernière heure… Eh ! mais ce doit être un beau spectacle, Beruto ?

– Madame… balbutia le valet.

– Je veux voir cela, dit-elle encore.

Et la femme redevint tigresse, et elle bondit et se trouva debout, l'œil enflammé et disant :

– Allons voir cela !

Beruto s'était mis à trembler. Mais il la connaissait cette femme qu'il avait trahie ; il savait que tout pliait devant elle et que ce qu'elle voulait devait s'accomplir. Aussi n'osa-t-il rien répliquer. Vasilika sonna. Ses femmes accoururent. Elle se fit jeter une ample pelisse sur les épaules et demanda sa voiture.

– Viens, Beruto ! dit-elle.

Et elle partit. Vingt minutes après elle entrait dans ce vieil hôtel de la rue Cassette, où elle avait creusé le tombeau d'Yvan. Beruto semblait comme une feuille aux premières bises d'automne, et il était fort pâle. Mais Vasilika, toute à sa vengeance, n'y prit garde.

Quand elle fut dans le vestibule, elle lui dit :

– Allume un flambeau, ouvre l'escalier des caves et guide-moi.

Beruto obéit. Seulement alors, Vasilika s'aperçut que sa main tremblait en frottant une allumette contre le mur. Cependant, le flambeau allumé, il se dirigea vers l'escalier, dont il ouvrit la porte. Mais sa démarche avait quelque chose de chancelant qui frappa la comtesse.

– Serais-je trahie ? se dit-elle.

Vasilika était comme Rocambole et comme tous ceux qui veulent se faire justice eux-mêmes ; elle était toujours armée. En robe de bal ou en costume de voyage ; dans les salons de Paris ou sur les routes neigeuses de Russie, Vasilika avait toujours un mignon stylet dissimulé dans les plis de son corsage. Sa petite main blanche, tandis qu'elle descendait l'escalier, se glissa sous les plis de sa parure et caressa le manche d'ivoire du stylet.

– Allons ! se dit-elle, nous verrons bien.

Et elle continua à suivre Beruto. Aucun bruit ne montait des profondeurs du souterrain. Ceci parut singulier à Vasilika. Yvan était-il déjà mort ? Mais comme elle atteignait la dernière marche et que la clarté du flambeau pénétrait dans le corridor qui menait au caveau d'Yvan, un gémissement, un rugissement plutôt se fit entendre. Vasilika prêta l'oreille ; et Vasilika était femme, et les femmes ont une finesse d'ouïe merveilleuse. Ce

gémissement, ce rugissement si l'on veut, n'accusait pas l'agonie. Beruto continuait à avancer. Vasilika caressait toujours le manche de son stylet. À mesure que Beruto s'approchait de la porte du caveau, sa démarche s'écartait de la ligne droite et dégénérait en zigzags. Arrivé à la porte, il s'arrêta. On n'entendait plus rien dans le caveau. Le rugissement avait cessé. Beruto se retourna ; il était livide.

– Je crois bien qu'il vient de rendre l'âme, dit-il.

– Tu crois ? fit Vasilika.

– Dame ! on n'entend plus rien.

– Ouvre le guichet.

– Mais, madame…

– Ouvre !

Le ton de Vasilika n'admettait pas de réplique. Beruto ouvrit. Alors, Vasilika, de sa main gauche – car la droite était toujours cachée sous sa pelisse – lui prit le flambeau, passa le bras au travers du guichet, de façon à éclairer le caveau, et regarda. Le faux Yvan, c'est-à-dire Milon, était couché le long du mur, la tête dans ses mains, et il ne bougeait pas plus qu'un cadavre. En ce moment, Beruto trembla plus fort, et se dit :

– Je devrais bien obéir au *maître,* sauter à la gorge de cette femme et l'étrangler.

Mais en ce moment aussi, Vasilika se retourna en jetant une exclamation :

– Trahie !

Et tandis que le flambeau lui échappait et s'éteignait, elle enfonça son poignard jusqu'au manche dans la gorge de Beruto.

XXXVII

Beruto tomba en poussant un cri.

– À moi, Milon !

Milon était déjà debout. Seulement il était dans l'obscurité ; mais il se précipita du côté où la voix s'était fait entendre. Comme on le pense bien, il y avait eu depuis trois jours, entre Beruto et son prisonnier, une entente parfaite, et Milon avait joui d'une foule de privilèges. Le soir, quand Beruto était bien certain que Vasilika ne viendrait pas, il allait ouvrir à Milon, et Milon montait se coucher dans un bon lit. La porte du caveau n'était plus fermée à double tour : un simple verrou suffisait à la maintenir.

Ce qui fait que Milon s'était rué sur la porte, la fit sauter d'un vigoureux coup d'épaule et tomba sur Vasilika, dont les yeux étincelaient à travers les ténèbres. Milon était vigoureux autant qu'il était grand, et il étreignit Vasilika si fort qu'elle jeta un cri de douleur. Mais elle se dégagea lestement et frappa au hasard, car elle avait toujours son stylet au poing. Milon répondit par un cri. Vasilika se sauva. Milon blessé la poursuivit. Elle monta l'escalier des caves en courant ; Milon le gravit derrière elle. Comme elle en atteignait la dernière marche, le colosse la saisit :

– Ah ! misérable ! dit-il.

Elle se retourna et frappa encore. Et comme une couleuvre, elle lui glissa des mains une seconde fois et s'élança dans le vestibule. Là, il faisait jour. Là, s'appuyant au mur et brandissant son poignard, elle put voir Milon tout sanglant – car par deux fois elle l'avait frappé, à l'épaule d'abord, au bras ensuite –, Milon, qui s'était arrêté et allait de nouveau se ruer sur elle avec une brutale impétuosité.

– Si je ne le frappe au cœur, se dit Vasilika, si je ne le tue pas d'un seul coup, je suis perdue : il m'étranglera.

En effet, Milon, aveuglé par la fureur, en proie à une douleur violente, s'élança de nouveau sur elle en disant :

– Le maître m'a commandé de te tuer.

Vasilika bondit avec la souplesse d'une panthère ; son stylet brilla. Milon jeta un cri encore. Mais il demeura debout et ses bras de fer s'arrondirent comme un étau autour de la taille mince et nerveuse de la belle Russe. Le stylet, dirigé vers le cœur, avait glissé entre les côtes, déchirant les chairs, mais ne pénétrant pas. Et, cette fois, Vasilika, serrée contre la poitrine de Milon, à demi étouffée, laissa échapper son arme meurtrière. En même temps, le géant la saisit et la renversa sous lui. Puis, lui posant son lourd genou sur la poitrine, il étendit la main, ramassa le stylet, et Vasilika le vit briller au-dessus de sa tête. Le sang de Milon l'inondait.

– Tu vas mourir, lui dit le géant.

Si Vasilika eût perdu la tête en ce moment terrible, elle était morte. Mais Vasilika demeura maîtresse d'elle-même.

– Tue-moi, dit-elle, mais tu ne sauras rien.

Le bras levé de Milon retomba sans frapper. Puis le colosse la regarda d'un œil hébété. Vasilika lui dit :

– Il n'y a personne dans cet hôtel ; j'ai tué Beruto. Je suis en ton pouvoir ; et la seule chance de salut que j'avais m'échappe, puisque ce poignard est passé de mes mains dans les tiennes.

– Ma petite dame, dit Milon, si vous voulez faire une prière je ne m'y oppose pas ; mais je vous jure qu'après je vais vous tuer. Le *maître* l'a dit.

– Celui que tu appelles le maître, c'est Rocambole, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Eh bien ! dit Vasilika, tu peux me tuer, ma mort sera vengée.

Le naïf Milon éprouva une si vive émotion de ces paroles que son genou cessa de peser sur la poitrine de Vasilika et qu'il se leva tout effaré. Vasilika se leva pareillement. Mais Milon avait le stylet à la main et il était toujours le maître de la vie de Vasilika. La Russe lui dit :

– C'est toi qu'on appelle Milon ?

– Oui.

– Tu es dévoué à Rocambole ?

– Jusqu'à la mort.

– Eh bien ! tue-moi, et Rocambole mourra du même coup de poignard.

Milon secoua la tête.

– Oh ! vous voulez m'enjôler, dit-il, mais je ne vous crois pas.

– Peu importe ! Frappe…

Et elle offrit sa poitrine, avec une telle résolution que Milon hésita.

– Écoute-moi bien, poursuivit-elle, et puis tu feras ce que tu voudras.

Milon saignait par ses trois blessures comme un bœuf échappé de l'abattoir ; mais ses forces ne le trahissaient point encore.

– Parlez, dit-il.

– Je ne hais pas Rocambole, moi, reprit Vasilika ; mais je hais Yvan.

– Nous l'avons sauvé, répondit Milon.

– Je le sais. Mais en le sauvant, Rocambole s'est perdu.

– Mais non, dit Milon, qui était logique. Non, parce que je vais le sauver.

Vasilika avait une imagination d’enfer ; elle combinait et exécutait en quelques secondes tout un plan de bataille.

– Tu vas voir, dit-elle, que tu te trompes complètement.

Le sang-froid de cette femme, sa beauté, sa voix qui savait devenir harmonieuse et caressante, tout cela troublait Milon et lui amollissait le cœur en dépit de la douleur physique qu’il éprouvait. Vasilika poursuivit :

– Je te vends la vie de Rocambole en échange de la mienne qui t’appartient en ce moment.

Milon de plus en plus naïf s’écria :

– Mais la vie du maître est donc en danger ?

– Si je meurs, il mourra…

– Oh !

– Écoute, reprit-elle : je me doutais de la trahison. Je suis venue ici pour la constater. Un homme qui m’aime est auprès de Rocambole. Si cet homme ne m’a pas revue dans une heure, il le poignardera.

Milon eut peur.

– Qui sait si vous ne mentez pas ? dit-il.

– Veux-tu la preuve que je te dis la vérité ?

– Oui.

– Cherche une corde, bâillonne-moi et garrotte-moi. Puis sors, va chercher un fiacre. Tu y monteras avec moi, je te conduirai là où Rocambole est en péril.

Milon donna dans le piège.

– Je n’ai pas besoin de vous attacher, dit-il. Venez avec moi. J’ai été au bagne, je ne crains pas d’y retourner. Vous marcherez devant moi. Si vous faites mine de vous échapper, je vous plante le poignard entre les deux épaules.

– Soit, dit Vasilika.

Elle entra dans cette salle du rez-de-chaussée où était la fameuse trappe, se regarda dans une glace, et en un tour de main rajusta sa coiffure et fit disparaître le désordre de sa toilette, occasionné par la lutte qu’elle venait de soutenir. Puis, regardant Milon :

– Tu as l’air d’un boucher, dit-elle.

Et du doigt elle lui montra un grand manteau qui avait appartenu à Beruto et que celui-ci avait laissé sur un meuble. Milon le prit et s’en enveloppa pour cacher le sang qui le couvrait. Puis il se dirigea d’un pas chancelant vers la porte de la cour. Vasilika le suivait. En route, Milon se dit :

– Je pourrais bien être blessé à mort. Il me semble que tout mon sang s’en va. Mais je suis fort, et j’aurai bien le temps d’arriver.

Il ouvrit la porte et dit à Vasilika :

– Donnez-moi le bras. Je ne veux pas que vous m’échappiez. Vasilika obéit et sentit qu’il chancelait en marchant. Alors elle pressa le pas. Comme ils franchissaient le seuil du vieil hôtel, un fiacre – chose rare ! – passait à vide dans la rue Cassette. Milon fit un signe au cocher qui s’arrêta. Tous deux y montèrent.

– Aux Champs-Élysées ! dit Vasilika.

Le fiacre partit. Milon éprouva un étourdissement et sentit que son sang coulait à flots. Vasilika le regardait pâlir. Mais Milon, de sa main crispée, serrait toujours le poignard.

XXXVIII

– Où me conduisez-vous ? demanda Milon.

– Aux Champs-Élysées.

– Mais le *maître* n'y est pas ?

– Des Champs-Élysées, continua Vasilika, nous irons au faubourg Saint-Honoré.

Vasilika disait tout cela pour gagner du temps. Mais Milon s'y trompa. Il crut que Vasilika connaissait l'une des deux retraites mystérieuses qu'avait Rocambole, l'une à l'angle du faubourg Saint-Honoré et de la rue de la Pépinière, l'autre rue de Surène.

– Allons ! dit-il.

Vasilika ne le quittait pas des yeux. À mesure que la voiture roulait sur le pavé – et celui de la rue du Vieux-Colombier et de la rue Bonaparte sillonné à toute heure par de lourds omnibus est inégal et occasionne de nombreux cahots –, le sang du vieux Milon coulait plus fort. La secousse favorisait l'hémorragie. Milon continuait à pâlir ; il éprouvait un léger bourdonnement dans les oreilles. Quelques gouttes de sueur mouillaient ses tempes. Vasilika prit son air le plus caressant et lui dit :

– Vous êtes donc bien dévoué à ce Rocambole ?

– Certainement, dit Milon.

– Pourquoi ?

– Mais parce qu'il est mon ami, mon dieu, mon père, répondit Milon avec enthousiasme.

– Et vous haïssez tout ce qu'il hait ?

– Oh !

– Et ceux qui le haïssent ?

– Je les exterminerais tous.

Elle eut un sourire charmant.

– Mais je ne le hais pas, moi, dit-elle ; j'ai même une extrême admiration pour lui.

– Vous ? fit Milon.

– Sans doute.

– Alors, pourquoi ?…

– Oui, je sais ce que vous allez me dire, fit-elle. Puisque je ne hais pas Rocambole, pourquoi me suis-je liguée avec ses ennemis ?

– Oui, dit Milon.

– Pourquoi protège-t-il Yvan, que je hais ?

– Et pourquoi haïssez-vous Yvan ? demanda Milon.

– Mais, dit Vasilika qui sut mettre subitement des larmes dans sa voix, parce qu'Yvan était mon fiancé et qu'il m'a trahie… Ah ! si vous saviez comme je l'aimais !

Le bon Milon soupira. Il ne savait que répondre à ce véritable argument *ad hominem.* Vasilika poursuivit :

– Je sais bien que Rocambole et vous protégez cette femme qu'il aime.

– Oh ! dit Milon, si vous la connaissiez… Elle est si belle ! Vasilika crut devoir verser une larme. La tigresse était devenue chatte et la chatte devenait femme. Milon fut attendri. Vasilika poussa un profond soupir.

– J'ai lutté, dit-elle, je suis vaincue ; je pardonne à Yvan.

– Vous lui pardonnez ?

– Oui.

Et elle versa deux autres larmes. Le bon Milon ne songeait plus à lui, à son sang qui coulait et à ses membres qui s'engourdissaient peu à peu. Milon voyait pleurer Vasilika, et Vasilika était fort belle dans les larmes. Elle poursuivit :

– Je quitterai Paris ce soir même, je m'en retournerai en Russie. Si je pardonne à Yvan, du moins je ne veux pas être spectatrice de son bonheur.

Milon porta la main à son front.

– Qu'avez-vous ? lui dit vivement Vasilika.

– Ma tête tourne… mes yeux se ferment… il me semble que je vais mourir… murmura Milon.

Et, en effet, il ferma les yeux et s'évanouit dans les bras de Vasilika. Alors le sourire reparut sur les lèvres de la tigresse.

– J'avais prévu l'événement, se dit-elle, et me voilà libre.

En même temps elle baissa une des glaces et appela le cocher qui se tourna.

– Arrêtez ! lui dit Vasilika.

Et elle sauta lestement à terre. Le fiacre était sur le quai d'Orsay, un peu avant le palais Bourbon. Cet endroit est désert le matin et le soir, surtout les jours de mauvais temps… Et ce jour-là le ciel était gris et le vent froid. Vasilika avait vivement baissé tous les stores avant de descendre. La portière refermée, elle dit au cocher :

– Mon ami, voilà vingt francs ; vous allez reconduire cet homme, qui est mon domestique, à l'hôtel. Je m'appelle la comtesse Artoff et je demeure rue de la Pépinière.

Le cocher était trop haut perché sur son siège, pour s'apercevoir que Milon était évanoui.

– Ah ! un moment, dit Vasilika.

Elle ouvrit vivement la portière et ramassa son poignard, qui était tombé de la main de Milon sur le tapis du fiacre. Puis elle fit mine de sonner à la porte cochère de l'ambassade d'Espagne. Un cocher de fiacre à qui on donne vingt francs croit tout ce qu'on lui raconte et fait tout ce qu'on lui dit. Celui-là enveloppa donc ses deux chevaux d'un coup de fouet, et continua son chemin sans s'inquiéter davantage de la prétendue comtesse Artoff. Vasilika le regarda s'éloigner et ne se remit en marche que lorsqu'elle le vit s'engager sur la place de la Concorde.

– Si cet imbécile ne meurt pas pendant le trajet, murmura-t-elle, songeant à Milon, les belles mains de la comtesse Artoff lui feront la charpie.

Un éclair passa dans ses yeux :

– À nous deux maintenant, mon Rocambole ! dit-elle avec un accent de rage sourde, à nous deux ! ce n'est plus la vie d'Yvan qu'il me faut, c'est la tienne !… Tu viens d'hériter de toute la haine que je lui portais.

Vingt minutes après, les rares cavaliers qui descendaient ou montaient l'avenue des Champs-Élysées, voyant cette femme élégante qui suivait à petits pas la contre-allée qui borde le Cirque et le théâtre des Folies-Marigny, se seraient fort peu doutés qu'elle venait tout à l'heure de donner trois coups de poignard à une sorte de géant. Vasilika était calme. La tigresse avait rentré ses griffes. Comme elle allait traverser l'avenue, elle fut obligée de s'arrêter pour laisser passer un phaéton attelé de deux grands trotteurs. Elle leva la tête et tressaillit. Un homme, jeune encore, d'une rare élégance, conduisait, ayant à côté de lui un ravissant bébé de quatre à cinq ans ; Vasilika le reconnut. C'était Fabien d'Asmolles, le mari de Blanche de Chamery, cette femme qui avait cru si longtemps que Rocambole était son frère. Le bébé, c'était cet enfant que Vasilika avait désigné au génie infernal de M. de Morlux. Et Vasilika, tandis que le phaéton s'éloignait dans un nuage de poussière, abaissa vivement son voile, tandis qu'un mauvais sourire passait sur ses lèvres.

– C'est là qu'est ma vengeance ! pensa-t-elle.

Elle pressa le pas, et regagna son petit hôtel de l'avenue Montaigne. Là, il n'y avait plus qu'un homme sur qui elle pût compter. Cet homme, c'était Pierre le moujik. Pierre le faux Yvan que la comtesse Artoff avait fait bâtonner et à qui Vasilika avait refusé justice. Mais la Russe lui avait dit ensuite :

– Patience ! tu seras vengé !

Et Pierre le moujik avait des tempêtes dans le cœur. Vasilika, rentrée chez elle, le fit appeler :

– Veux-tu toujours te venger ? dit-elle.

– Oh ! oui, fit-il.

– Que faut-il faire ?

– Selle un cheval, monte l'avenue au galop, descends au Bois, cours d'une allée à l'autre, jusqu'à ce que tu aies rattrapé un grand phaéton à trois, brun, attelé de deux

chevaux noirs, et dans lequel tu verras un homme et un petit garçon.

– Bien, maîtresse. Après ?

– Après, tu suivras le phaéton, tu observeras et tu viendras me dire ce que tu auras vu et observé.

Pierre sortit pour obéir.

XXXIX

Trois personnes étaient réunies dans le boudoir de la comtesse Artoff : Yvan, Rocambole et Baccarat. On avait raconté au jeune Russe tout ce qui s'était passé depuis un mois, et quels liens unissaient le fiancé d'Antoinette, sa future belle-sœur, au persécuteur de la véritable Madeleine. Cet entretien avait lieu à peu près à la même heure où Vasilika, ivre de rage en constatant la substitution de Milon à Yvan, poignardait Beruto. Yvan disait :

– Mais enfin quel châtiment réservez-vous à M. de Morlux ? Un sourire vint aux lèvres de Rocambole.

– Son châtiment, dit-il, commencera le jour où il verra la vraie Madeleine revenir de l'autel à votre bras.

– Mais quel sera-t-il ?

– Il mourra de rage.

Et comme Yvan secouait la tête d'un air incrédule, Baccarat prit la parole :

– L'amour qu'il a pour Madeleine, dit-elle, est quelque chose d'insensé et de sauvage qui a étouffé chez lui tout autre sentiment.

« Cet homme couvert de sang, cet empoisonneur, ce meurtrier, qu'une seule passion dominait, la cupidité, a fait, sur un signe de celle qu'il croit Madeleine, l'abandon de sa fortune tout entière. Il ne se réserve que vingt mille livres de rente. Si nous l'eussions voulu, il eût tout donné.

– Mais comment a-t-il fait cette donation ?

– Par acte authentique devant notaire. Il donne à son neveu deux millions, à M^lle^ Madeleine quinze cent mille francs.

– Mais, lorsqu'il saura la vérité…

– Oh ! dit Rocambole en souriant, il l'apprendra de telle manière qu'il ne songera pas à appeler son notaire… Vous verrez…

Comme Rocambole disait cela, la porte s'ouvrit et on annonça M. Agénor de Morlux. Agénor était un peu pâle, mais le bonheur brillait dans ses yeux.

– *C'est* fait, dit-il.

– Quoi donc ? demanda Yvan.

Agénor tira de sa poche un volumineux portefeuille et en vida le contenu sur une table.

– Ah ! dit-il, regardez… l'amour lui tient au cœur, à mon oncle. Il a tout restitué. Voyez plutôt. Voici un coupon de cent vingt mille livres de rente, puis une donation au

nom de Madeleine Miller, puis les titres de propriété de ses terres de Bohême et de Hongrie, c'est-à-dire des terres volées à la mère de deux pauvres orphelines.

Yvan fixait sur tout cela un œil ébloui. Baccarat dit à Agénor :

– Tout est-il prêt pour votre mariage ?

– Oui. J'ai obtenu que mon oncle ne se marierait que huit jours après moi. C'est mon père qui a insisté.

– Mon Dieu ! murmura-t-il, il me semble que je rêve. Antoinette est donc à moi, enfin !

Baccarat dit à Yvan :

– Je suis allée à l'ambassade russe, j'ai obtenu pour vous les dispenses de publication. Vous serez marié avant que personne en ait rien su.

– Et quand ?… demanda Yvan tout frémissant.

– Demain à l'ambassade. Après-demain à l'église russe du faubourg Saint-Honoré.

– Et nous partirons sur-le-champ ?

– Sans doute.

Puis la comtesse ajouta avec un sourire :

– Où irez-vous ?

– Mais je ne sais pas… où Madeleine voudra…

– Pourquoi ne resteriez-vous pas à Paris ?

Rocambole fronça le sourcil :

– Non, dit-il, je ne le lui conseille pas.

– Pourquoi ?

– Vasilika… murmura Rocambole, qui ne prononçait jamais ce nom sans une certaine émotion.

Yvan eut un sourire de dédain.

– Je ne la crains plus, dit-il.

– Non, dit Baccarat ; je suis là, moi aussi : et puis, qui sait ?…

Et elle devint pensive ; puis, après un moment de silence, elle reprit :

– D'ailleurs, qui nous dit que cette femme ne touche pas à sa dernière heure ?

Yvan tressaillit et regarda la comtesse Artoff.

– Un homme a pris votre place dans le caveau, poursuivit Baccarat. Si Vasilika ose y descendre, cet homme a ordre de l'étrangler.

Yvan frissonna.

– Que voulez-vous ? fit Baccarat avec calme, il faut bien une justice mystérieuse et terrible pour ceux qui se sont joués perpétuellement de la vraie justice. Mais comme elle disait cela, un domestique entra tout effaré en disant :

– Madame… madame… un grand malheur…

– Qu'est-ce donc ? demanda vivement la comtesse.

– Un fiacre est là-bas dans la cour, et dans ce fiacre il y a un vieil homme à cheveux blancs évanoui et couvert de sang.

Le cocher de fiacre se désole et se tort les mains, en disant qu'il a été poignardé par une femme, il a peur d'être accusé de complicité. Baccarat s'élança hors de son boudoir. Les trois hommes la suivirent. Rocambole arriva au fiacre le premier et reconnut Milon. Milon paraissait mort. Rocambole le prit dans ses bras et le sortit du fiacre ; en même temps, et tandis qu'il le chargeait sur ses épaules, il dit à Baccarat :

– Il est inutile, n'est-ce pas, de chercher quelle est la personne qui l'a poignardé ? Décidément, madame, Vasilika est plus forte que nous…

Cependant aucune des blessures de Milon n'était mortelle. Le cocher, mis en belle humeur par la pièce de vingt francs, avait mené ses chevaux si rondement, que l'hémorragie n'avait pas eu le temps de se développer. Rocambole était aux trois quarts chirurgien. Il porta Milon sur un lit, déchira ses vêtements et sa chemise, mit les blessures à découvert et constata qu'aucune n'était mortelle. Pendant ce temps-là, Baccarat donnait une poignée de louis au cocher et le renvoyait en lui recommandant le silence. Un cordial ranima Milon.

– Où suis-je ? murmura-t-il.

– Au milieu de tes enfants, lui répondit une voix caressante.

Le pauvre vieux ouvrit les yeux et vit penchées sur lui, ses deux chères petites, Antoinette et Madeleine. Puis derrière elles, leurs fiancés, et ensuite la comtesse Artoff… Et enfin Rocambole !

– Maître, s'écria-t-il, je puis mourir puisque vous êtes sauvé !

– Sauvé ! exclama Rocambole avec étonnement.

– Oui, d'une mort presque inévitable, murmura Milon.

– Tu as eu le délire, mon pauvre vieux.

– Mais non… maître… Vasilika me l'a bien dit.

– Que t'a-t-elle dit ?

– Si je la tuais, je vous tuais du même coup.

– Et comment t'a-t-elle expliqué cela ? ricana Rocambole qui ne pouvait se défendre d'une légère émotion.

– Mais elle m'a dit que vous étiez au pouvoir de ses gens.

– Moi !

– Et que si on ne la revoyait pas…

– Je serais assassiné, n’est-ce pas ?

– Oui, maître.

– Mais enfin, dis-nous, reprit Rocambole, ce qui t’est arrivé avec elle.

– Oh ! c’est bien simple, allez ; elle s’est bien aperçue que je n’étais pas monsieur.

Et Milon désignait Yvan.

– Et elle s’est ruée sur toi comme une tigresse ?

– Non, pas tout de suite. Elle a poignardé l’Italien d’abord.

« Puis ç’a été mon tour. Mais je l’ai prise à bras-le-corps, je l’ai renversée et je me suis emparé du poignard.

– Et tu ne le lui as pas planté dans la gorge ?

– J’allais le faire lorsque…

– Lorsqu’elle t’a dit que j’étais en péril de mort ?

– Oui, dit Milon ; ce n’était donc pas vrai ?

– Il n’y a de vrai qu’une chose, dit Rocambole, c’est que tu seras toujours un imbécile.

Milon eut un gémissement.

– Maître, dit-il, pardonnez-moi…

Rocambole haussa les épaules ; et se tourna vers Baccarat :

– Tout est peut-être à recommencer, dit-il.

La comtesse Artoff était devenue grave et pensive et ne répondit pas tout d’abord. Mais Rocambole eut un éclair dans le regard.

– Eh bien ! dit-il, à nous deux !…

Et il sortit précipitamment.

XL

Il était nuit. Pierre le moujik rendait ainsi compte de sa mission :

– Madame, je suis descendu jusqu'au lac du bois de Boulogne. Là, j'ai retrouvé le phaéton et j'ai bien reconnu les chevaux, le monsieur et l'enfant, tels que vous me les aviez décrits.

– Après ? fit Vasilika.

– Le phaéton a fait le tour du lac, puis il est venu par la grande allée de Longchamp, s'arrêter un moment à Armenonville. Là le père et le fils ont mis pied à terre. Le père a bu un verre de madère, l'enfant a mangé un gâteau et tous deux sont remontés en voiture, regagnant l'avenue de l'Impératrice. Mais le phaéton a tourné à droite avant le rond-point de l'Étoile ; il a pris la rue de Presbourg, qui conduit à l'ancienne avenue de Neuilly, aujourd'hui l'avenue de la Grande-Armée, et il s'est arrêté devant Lelorieux, le carrossier en renom. Là seulement j'ai mis pied à terre à mon tour, et prié un commissionnaire de tenir mon cheval. Puis, comme j'étais en petite tenue de livrée, je suis entré dans les magasins du carrossier, me tenant à distance, ma casquette à la main.

« – Monsieur le vicomte, disait le carrossier, qui, comme bien vous pensez, n'a pas fait grande attention à moi, la calèche de madame la vicomtesse est à peu près terminée, mais il me serait impossible de vous la montrer ; elle est dans mes ateliers de Courcelles.

« – Quand rentrera-t-elle ? a demandé le monsieur.

« – Demain.

« – Nous viendrons avec madame, en ce cas.

« Et, le vicomte ayant fait un pas de retraite, M. Lelorieux m'aperçut.

« – Que voulez-vous, mon garçon ? me dit-il.

« Le vicomte leva pareillement les yeux sur moi.

« – Je suis russe, ai-je répondu, et cocher de mon état. En attendant une meilleure condition, je monte des chevaux pour le compte de plusieurs marchands ; si c'était un effet de votre bonté de penser à moi. Je suis persuadé, ai-je ajouté avec humilité, que, dans votre nombreuse clientèle, vous me trouveriez facilement une place.

« – Revenez me voir demain, m'a dit M. Lelorieux.

« Puis, comme je faisais mine de m'éloigner, le monsieur m'a rappelé et m'a dit :

« – Êtes-vous bon cocher ?

« – J'ai conduit un troïka à Pétersbourg.

« – Sauriez-vous dresser des chevaux ?

« J’ai eu un sourire suffisant qui lui a donné confiance.

« – Présentez-vous à mon hôtel, m’a-t-il dit, demain dans la matinée. Je suis le vicomte Fabien d’Asmolles et je demeure rue de la Ville-l’Évêque. Je vous prendrai peut-être.

« M. Lelorieux m’a dit aussi :

« – Si vous entrez chez le vicomte, mon garçon, vous n’aurez pas à vous plaindre d’être venu ici. Mais je vous préviens, madame la vicomtesse veut de bons cochers.

« À quoi j’ai répondu :

« – Je n’ai jamais fait que deux métiers en ma vie.

« – Deux métiers, fit le vicomte, c’est beaucoup.

« – Pas pour un Russe, monsieur. Presque tous les gens de ma condition en ont quatre ou cinq.

« – Alors vous avez été cocher ?

« – Et forgeron. J’étais même assez habile dans ce métier-là, et j’ai été longtemps contremaître chez Yvanoff.

« À ce nom d’Yvanoff, M. Lelorieux eut un geste de mépris.

« Madame la comtesse sait bien qu’Yvanoff est notre inimitable carrossier de Moscou ?

« – Oui, fit Vasilika d’un signe.

« – M. Lelorieux regarda alors M. d’Asmolles et lui dit :

« – Il y a des hasards assez étranges, comme vous allez voir. La princesse Molochine m’a envoyé au printemps dernier son traîneau. Vous avez pu le voir l’hiver dernier, qui a été rigoureux, faire l’admiration des patineurs.

« Cette voiture est un chef-d’œuvre – un chef-d’œuvre avarié dans la dernière course et que je suis chargé de réparer. On l’a envoyé tour à tour chez dix de mes confrères, tous y ont renoncé, et j’y eusse renoncé moi-même, si je n’avais pas eu la pensée de faire venir un ouvrier Russe. Les boulons, les autres ferrures et les ressorts de ce traîneau sont inimitables. On a essayé de faire pareil, on n’a pas réussi. Sur ces derniers mots je me suis écrié :

« – Le traîneau de la princesse Molochine, je connais ça. C’est Yvanoff qui l’a construit.

« – Eh bien ! viens le voir, mon garçon, m’a dit M. Lelorieux.

« Le vicomte paraissait s’intéresser au traîneau. Nous sommes montés dans les vastes magasins du premier étage, dans lequel on hisse les voitures au moyen d’un treuil. Le traîneau a été versé et jeté, par son attelage emporté, contre un mur. Un des brancards est brisé, deux feuilles du ressort ont été tordues. On refera bien les pièces semblables, mais ce que les ouvriers français ne sauront pas fabriquer, ce sont nos vis de rappel telles qu’on les forge et les trempe à Moscou. Je me suis chargé de la besogne. Ce qui fait, madame,

acheva Pierre le moujik souriant, que je puis, à la fois, entrer chez M. Lelorieux le carrossier, comme forgeron, et chez le vicomte d'Asmolles comme cocher.

– C'est bien, dit Vasilika.

– Qu'ordonne madame la comtesse ?

– C'est demain que madame d'Asmolles va voir une nouvelle calèche ?

– Oui.

– Eh bien ! tu entreras chez le carrossier, dès le matin. Du reste, je te donnerai demain matin de nouvelles instructions.

Pierre s'inclina. Puis, comme il se retirait, Vasilika le rappela.

– Tu es un garçon trop intelligent, dit-elle, pour qu'on te fasse de longs mystères. Écoute.

Pierre attendit.

– Tu hais la comtesse Artoff ?

– Avec fureur.

– Ce n'est pas elle seulement qu'il faut haïr, c'est le major Avatar. Il a été le provocateur de ton supplice.

– Faut-il le tuer ?

– Non, pas encore.

Pierre attendait toujours.

– Mais il faut voler l'enfant que tu as vu aujourd'hui.

– Ah ! bien ! l'enfant de M. d'Asmolles ?

– Précisément. Cet enfant disparu, nous ferons de la comtesse Artoff et du major Avatar ce que nous voudrons.

– J'ai compris, dit le moujik.

Et il sortit. Vasilika se recoucha sur la peau d'ours qui couvrait le coussin à la turque de son divan, puis, d'une main nonchalante, elle attira le tuyau d'un narguileh et l'approcha de ses lèvres. Perdue en une sorte de contemplation, entourée de ce brouillard parfumé qui passait du narguileh dans sa bouche rose et se répandait ensuite autour d'elle, Vasilika demeura longtemps ainsi, rêvant à sa vengeance. Elle ne s'était montrée qu'à demi. Si elle haïssait toujours Yvan, elle le haïssait moins, depuis qu'elle avait reporté sur Rocambole une partie de sa haine. Cette haine se nuançait même d'une sorte de jalousie. Le génie infernal de cet homme lui portait ombrage. Longtemps assoupie, la tigresse tressaillit et bondit tout à coup. Un bruit s'était fait derrière elle. Le bruit d'une porte qu'on ouvre et qui se referme. Et Vasilika, se retournant, se trouva face à face avec un homme qui tenait un poignard à la main. Cet homme, c'était Rocambole. Par où était-il venu ? comment l'avait-on laissé monter ? Mystère ! Rocambole posa un doigt sur ses lèvres.

– Madame, dit-il, vous devez assez me connaître pour savoir que je ne recule devant rien. Je suis venu parce que je voulais vous parler. Si vous m'écoutez, je vous jure de me retirer sans que vous couriez le moindre danger. Mais si vous appelez à votre aide, si vous sonnez vos gens, ils arriveront trop tard : je vous tue !

L'imprudente Vasilika avait déposé, en rentrant le fameux stylet, encore rouge du sang de Milon, sur la tablette de la cheminée, et Rocambole, faisant un pas, s'en empara et le mit tranquillement dans sa poche. Vasilika lui jeta un regard de vipère ; elle s'apprêta à soutenir la lutte, si inégale qu'elle parût devoir être.

– Que voulez-vous ? dit-elle.

– Deux choses, répondit-il.

Et il s'assit familièrement auprès d'elle. Elle eut un geste hautain et voulut s'éloigner.

– Bah ! dit-il en lui prenant la main, la haine rapproche.

– La haine ! fit-elle, qui donc haïssez-vous ?

– Ce n'est pas vous, dit Rocambole.

– Qui donc, alors ?

Il eut un rire étrange, le rire dont l'ancien Rocambole avait hérité de l'infernal sir Williams, son premier maître.

– Vous me le demandez ? fit-il.

– Mais… sans doute…

– Voyons, madame, fit-il riant toujours, comment avez-vous pu songer un moment que la réconciliation de Rocambole avec la Baccarat pouvait être sincère ?

Vasilika jeta un cri et regarda cet homme avec stupeur.

XLI

Rocambole était fort élégamment vêtu et il réalisait assez bien le type d'un brigand d'opéra-comique chéri des dames.

– Madame, dit-il à Vasilika, vous plaît-il de m'écouter un moment.

Sa voix avait retrouvé ce timbre caressant qui charmait et n'était pas pour peu de chose dans ce pouvoir de fascination que tant de gens avaient subi autour de lui.

– Parlez, lui dit Vasilika.

Et comme si elle se fût trouvée en présence d'un homme du vrai monde, elle lui indiqua un siège. Mais Rocambole refusa en souriant et demeura debout.

– Un soir, madame, reprit-il, chez la comtesse Artoff on vous a dit mon histoire ; je n'ai donc rien à vous apprendre.

– Absolument rien, dit Vasilika.

– Les circonstances m'ont jeté sur votre route et nous ont fait ennemis. Mais je puis me justifier d'un mot. Au bagne, où j'ai longtemps souffert, j'ai trouvé un ami…

Vasilika l'interrompit d'un geste.

– Je sais le reste, dit-elle. Cet ami se nomme Milon… il aime Madeleine comme son enfant. Vous aimez Milon, et vous avez assuré le bonheur de Madeleine.

– J'ai fait mon possible, du moins.

Puis Rocambole ajouta :

– Je viens vous proposer la paix.

– À moi ?

Et Vasilika eut un rire moqueur.

– À vous, madame.

– À quelles conditions, mon Dieu !

Il parut hésiter un moment, puis faire un violent effort sur lui-même.

– Croyez-vous, dit-il, que dix années de bagne puissent jamais s'oublier ? Eh bien ! c'est la comtesse Artoff, c'est la Baccarat qui m'a envoyé au bagne !

– Et vous la haïssez ?

– De toute mon âme.

– Et vous pensez que je pourrais bien la haïr aussi ?

– Peut-être…

Vasilika regardait attentivement Rocambole, et son regard semblait vouloir plonger jusqu'au fond de son âme au travers de ce masque impassible.

– Eh bien ! troc pour troc, dit-elle. Si vous voulez de mon alliance, livrez-moi Yvan.

Rocambole secoua la tête.

– Impossible ! dit-il.

– Pourquoi ?

Et elle le regarda plus fixement encore, ajoutant :

– Votre affection pour Milon est donc plus grande que votre haine ?

– Non.

– Vous craignez donc de briser le cœur de cette chère Madeleine ?

Rocambole ne sourcilla pas :

– Non, dit-il, sans que sa voix s'altérât.

– Alors, reprit Vasilika, expliquez-vous.

Et elle continua à lui sourire. Cette fois Rocambole s'assit. Non plus dans le fauteuil que Vasilika lui avait indiqué d'un geste, mais sur le bord du divan à la turque sur lequel Vasilika était à demi couchée. La belle Russe ne se fâcha point ; elle ne protesta ni par un geste ni par un mouvement de ses sourcils olympiens contre l'audace de cet homme qui avait porté la livrée du bagne. Elle demeura même souriante et calme, semblable à la panthère qui se chauffe au soleil, étend voluptueusement ses membres flexibles et les yeux à demi fermés contemple la proie sur laquelle elle va bondir.

– Vous me demandez pourquoi je ne veux pas vous livrer Yvan ? reprit-il.

– Oui, puisque le bonheur ou le malheur de Madeleine vous est indifférent.

– Parce que vous l'aimez peut-être encore…

– Bah ? que vous importe ?

– Savez-vous, dit-il, que la perversité attire la perversité, qu'une nature effroyablement et splendidement mauvaise comme la vôtre attire une nature comme la mienne.

– Vraiment ? dit-elle.

Et le sourire n'abandonna point ses lèvres.

– Oui, continua Rocambole, on ne peut pas lutter impunément avec une femme comme vous.

Il osa lui prendre la main. Elle ne la retira pas.

– Vous êtes assez grande dame, poursuivit-il, pour tout comprendre. En vous haïssant, je vous eu aimée… Ce matin, j'ai ordonné à Milon de vous tuer, et quand on me l'a rapporté à demi mort et que j'ai su que vous étiez vivante, j'ai failli m'évanouir…

Vasilika ne répondit pas.

– Je vous aime, poursuivit Rocambole, en vertu de cette loi fatale qui veut que le mal attire le mal. Je vous aime parce que vous avez un cœur de démon dans le corps d'un ange ; parce que vous êtes perverse, parce que vous êtes belle… parce que nous sommes faits pour nous comprendre…

Et Rocambole, alors, se mit à parler le langage vertigineux de la passion. Et il se mit aux genoux de la comtesse et lui baisa les mains avec transport. Et elle continua à sourire et se laissa ganter de baisers. Cet homme qui avait joué tant de rôles en sa vie, n'avait peut-être jamais été meilleur comédien. Il eut des cris du cœur, des élans de passion, des tendresses infinies, des sourires à damner une sainte. Il fut splendide d'audace et de grâce ingénue tour à tour. Et Vasilika l'écoutait toujours, et elle lui dit :

– Savez-vous que vous êtes vraiment beau ?

– Je vous aime… répondit-il.

Puis, se levant tout à coup et la prenant dans ses bras :

– Sais-tu, dit-il, que j'ai tout préparé pour notre fuite ?… Nous partons ce soir, tout à l'heure… Je t'enlève, ô ma reine !… Une chaise de poste nous attend…

– Pourquoi partir ? dit-elle d'un ton de reproche. Ne pouvons-nous donc nous aimer ici ?

– Ici ?… oh ! non… Plus tard, nous reviendrons… Mais je veux être seul avec toi… je veux t'arracher au monde entier… je veux…

– Ce que tu veux, je le veux, dit-elle.

Rocambole jeta un cri de joie.

– Prends un châle, un manteau de voyage, dit-il, et partons…

Mais un éclat de rire lui répondit, et il recula d'un pas. Vasilika s'était échappée de ses bras.

– Mon doux seigneur, lui dit-elle, vous parlez d'amour comme don Juan lui-même, mais je ne vous crois pas.

– Pourquoi donc ne me crois-tu pas ? dit-il.

– Parce que ce n'est pas moi que tu aimes, mon beau séducteur.

Et sa voix devint railleuse et sifflante. On eût dit la lame flexible d'une épée battant l'air.

– Oh ! fit-il encore.

– La femme que tu aimes, je vais te dire son nom, continua Vasilika.

Il crut qu'elle faisait allusion à Vanda.

– Celle-là, dit-il, je ne l'aime plus.

– Je ne parle pas de Vanda, dit-elle.

Rocambole tressaillit.

– Et de qui donc ? dit-il.

– De Madeleine, répondit-elle ; et cet amour c’est ton châtiment ; c’est la moitié de ma vengeance.

Une pâleur livide se répandit sur le visage de Rocambole. Vasilika lui dit encore :

– Seulement, tu avais besoin de me tromper encore, et tu es venu me parler d’amour, à moi que tu redoutes… à moi qui te hais !…

Rocambole répliqua froidement :

– Vous êtes plus forte que je ne croyais, madame, mais votre force devient votre faiblesse.

– Tu crois ?

– Oui, parce que je vais être obligé de vous tuer.

Et il se rua sur elle, et Vasilika vit briller la lame d’un poignard qu’il tenait à la main.

– Grâce ! dit-elle.

Cette fois, sa voix trahissait son épouvante. Elle avait lu son arrêt de mort dans les yeux de Rocambole.

– Grâce ! fit-il en ricanant. Vous ne le pensez pas… Je ne suis pas Milon, moi…

Mais les dents de Vasilika claquaient. Elle était tombée à genoux ; elle joignait les mains, elle demandait la vie, balbutiant :

– Je renonce à me venger… je partirai… ce soir… tout de suite… mais grâce !…

– Non, dit Rocambole.

Elle se traîna à ses genoux.

– Je ne veux pas que vous mourriez sans vous repentir, dit-il. Je vous donne cinq minutes pour prier… Mais ne criez pas, ou je frappe tout de suite.

Tout à coup une pensée rapide éclaira son cerveau.

– Le sang me répugne, dit-il ; voulez-vous vivre ?

Elle était à genoux ; elle se releva d’un bond.

– Vivre ! dit-elle ; vivre !… Que faut-il faire ?

– Il faut être morte pour cinq jours.

Et comme elle le regardait avec égarement.

– Dans cinq jours, poursuivit-il, Yvan et Madeleine seront mariés, heureux, et ils auront quitté Paris. Ils ne vous craindront plus. Il faut donc que pendant cinq jours vous soyez supprimée de ce monde.

– Je ne comprends pas, balbutia-t-elle.

Il avait une bague au doigt. Il en dévissa le chaton :

– Puisque vous savez mon histoire, dit-il, vous devez savoir comment j’ai sauvé Antoinette de Saint-Lazare.

– Oui.

– Eh bien ! avalez ce grain noirâtre… là… sur-le-champ… ou je fais de votre sein le fourreau de ce poignard.

– Démon ! murmura Vasilika, tu le ferais comme tu le dis.

Et elle avala le grain noirâtre que lui tendit Rocambole ; et soudain elle tomba à la renverse. Elle paraissait foudroyée… Rocambole respira alors et murmura :

– Elle ne me gênera plus.

Puis il ouvrit la croisée de son boudoir, sauta dans le jardin et disparut.

XLII

Le café Marignan est un coquet petit établissement situé aux Champs-Élysées, à l'angle de la rue Marbeuf, un peu au-dessus du rond-point. Sa clientèle se renouvelle d'heure en heure. Le matin, entre sept et neuf en été, entre dix heures et midi en hiver, la jeunesse élégante qui va au bois en poney-chaise ou à cheval, y prend un verre de madère sans descendre de voiture ou sans quitter la selle. À quatre heures, le maquignonnage l'envahit à son tour ; on y vend pas mal de chevaux, avec ou sans garantie. Mais le soir, le Parisien attardé dans les Champs-Élysées y trouve de la bière fraîche, d'excellentes glaces, et autour des tables de domino, une honorable population de négociants, de rentiers et quelques artistes qui n'ont pas craint d'abandonner les hauteurs du quartier Saint-Georges pour venir chercher un atelier rue de Chaillot ou rue de Ponthieu. Un des habitués du soir du café Marignan était un jeune peintre dont on racontait tout bas la romanesque histoire. Il avait du talent, il était joli garçon, il montait bien à cheval. Pendant longtemps, il avait été l'homme le plus heureux du monde. Insouciant et gai, amoureux de toutes les femmes et ne s'attachant à aucune, rêvant la gloire et travaillant beaucoup. Un jour, le bel inconstant s'était laissé prendre dans un filet doré dont il avait en vain essayé de briser les mailles. Il était devenu l'amant de Clorinde. Clorinde avait tout abandonné pour lui ; Clorinde était devenue folle d'amour. Le peintre disparut. On ne le vit plus le soir au café Marignan émerveiller la galerie par son jeu de billard savant et prestigieux. À peine, le matin, monté sur un alezan superbe, s'y arrêtait-il cinq minutes pour boire un verre de madère.

Il passait – mais il avait le bonheur dans les yeux –, et les habitués disaient :

– C'est l'homme pour qui Clorinde a quitté lord Galwy.

Un soir, le peintre revint. Il était morne, il était pâle ; il avait de grosses larmes dans les yeux. On s'empressa autour de lui ; on le questionna. Il ne voulut répondre autre chose que ces mots :

– Je veux me tuer.

– Pourquoi ?

Il ne le dit point. Mais on ne se tue pas à vingt-huit ans. C'est l'âge où le désespoir se reprend à espérer. Le peintre ne se tua pas. Seulement, il ne quitta plus le café, ne parlant à personne, lisant les journaux, fumant, buvant et manifestant tous les symptômes d'un malade aux prises avec une terrible maladie morale. Que lui était-il arrivé ? Clorinde l'avait-elle quitté ? Ce n'était pas vraisemblable, car Clorinde n'avait pas reparu dans le monde élégant. On ne l'avait vue ni à La Marche, ni au bord du lac, ni aux premières du Vaudeville et du Palais-Royal. À sept heures du matin, le peintre arrivait, s'installait devant une table, à la porte, demandait les journaux et un verre de fine champagne, et ceux qui avaient affaire à lui étaient sûrs de le trouver jusqu'au soir. Mais notre héros n'avait

plus affaire à personne. Cependant, un matin, vers neuf heures, un dogcart à deux roues s'arrêta devant le café Marignan. Un homme de trente-six ans environ, mis avec une simplicité qui sentait son gentilhomme, descendit et jeta les rênes à un groom de trois pieds de haut. Puis il s'approcha du café. Le peintre leva la tête, regarda le nouveau venu avec indifférence, et reprit la lecture de son journal. Mais le gentleman s'approcha le salua et lui dit :

– Excusez-moi, monsieur, je voudrais vous entretenir un moment.

– Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, répondit le peintre.

– Je viens de la part de Clorinde et je me nomme le major Avatar.

Au nom de Clorinde, le peintre étouffa un cri.

– Monsieur, reprit le major, vous avez cru Clorinde infidèle.

– C'est une misérable ! dit le peintre.

– Vous vous trompez… Clorinde vous aime toujours…

– Monsieur !

– Savez-vous où elle est ?

– Hélas ! répondit l'artiste, je vais chaque matin et chaque soir heurter à sa porte, et on me répond qu'elle est en voyage on ne sait où.

– On vous trompe.

– Où est-elle donc ?

– À Paris.

– Oh ! fit le peintre en serrant les poings.

– Voulez-vous la voir aujourd'hui ?

– Monsieur… balbutia le jeune homme, ne raillez point… j'ai failli mourir…

– Je ne raille point, dit le major ; non seulement vous verrez Clorinde aujourd'hui, mais elle vous sera rendue pour toujours.

Le peintre s'était levé, mais il chancelait sur ses jambes comme un homme ivre. Le major lui prit le bras :

– Venez avec moi, dit-il.

– Mais où me conduisez-vous ? demanda l'artiste, qui était pâle d'émotion.

– Venez toujours, dit le major.

Et il le fit monter à côté de lui dans le dogcart. Puis il rendit la main à son trotteur et le fringant attelage monta rapidement les Champs-Élysées.

Le dogcart était encore en vue dans les Champs-Élysées que deux cavaliers, dont l'un allait au Bois et l'autre en revenait, se croisèrent devant le café Marignan et échangèrent une poignée de main. Le premier était un homme encore jeune, bien que son visage

sillonné de rides profondes et sa calvitie prématurée annonçassent les ravages du plaisir mené à outrance. L'autre était un homme déjà mûr, à la lèvre austère, au front pensif.

– Bonjour, docteur, dit le premier.

– Bonjour, cher baron, répondit l'homme mûr. D'où venez-vous ?

– Je sors de chez moi et vais faire un temps de galop au Bois.

– J'en viens et je vais chez un malade.

Le baron se prit à sourire :

– Pauvre homme, dit-il d'un ton de commisération.

– Ce n'est pas un homme, c'est une femme.

– Pauvre femme !

– Railleur, dit le médecin. Si vous saviez le singulier cas que je traite, vous m'accableriez de questions.

– Bah !

– Je traite une fort jolie femme, qui est tombée en catalepsie. C'est une Russe, la comtesse Wasserenoff. Elle est comme pétrifiée. Ses membres ont la raideur de la pierre, ses yeux sont fermés.

– Mais, docteur, elle est morte. Vous l'aurez tuée… railla le baron.

– Nullement. Elle parle. Elle a les yeux clos, son cœur bat à peine, il lui est impossible de faire un mouvement ; mais, à travers ses lèvres serrées, elle parle, faiblement il est vrai, mais en approchant l'oreille de sa bouche, on entend.

– Des mots incohérents, sans doute ?

– Non, des paroles raisonnables.

– Et depuis quand est-elle dans cet état ?

– Depuis quatre jours.

– Espérez-vous lui rendre le mouvement et la vie ?

– Oui… mais ce sera long peut-être…

– Mais enfin, comment est-elle tombée en cet état ?

– Voilà ce que je ne puis dire. J'ai appelé deux de mes illustres confrères en consultation, ils sont aussi embarrassés que moi.

– Mais… puisqu'elle parle…

– Elle ne sait pas… du moins elle prétend s'être endormie ainsi tout à coup.

– Bizarre ! murmura le plus jeune des deux cavaliers.

Et ils se séparèrent en échangeant une cordiale poignée de main.

XLIII

C’était le jour du mariage d’Agénor et d’Antoinette. M. Karle de Morlux et Madeleine, sa femme future, y devaient assister. Le vicomte Karle de Morlux était devenu, en quelques jours, un petit vieillard aux trois quarts hébété qui n’avait plus qu’un but, une idée fixe, une marotte, épouser Madeleine. Madeleine !

C’est-à-dire Clorinde, qu’il prenait pour elle…

La vraie Madeleine, la belle et chaste sœur d’Antoinette, n’eût pas su jouer ce rôle étrange que Clorinde, soufflée par Rocambole, avait si bien tenu. Elle n’eût pas eu des pudeurs exagérées et des réticences pleines de désirs, et de ces poses chastes où mord la volupté la plus cynique. Madeleine, la vraie, celle qui aimait Yvan, aurait eu horreur de ce vieillard, et elle l’eût repoussé avec indignation. Clorinde, courtisane rusée, s’était fait un jeu de l’amour qui venait d’éclater sous ces cheveux blancs, comme le cratère d’un volcan s’entrouvre tout à coup sous la neige. Elle s’était fait un jeu cruel de le voir à ses pieds, essayant de lui faire oublier cet Yvan qu’elle ne connaissait pas. Peu à peu, elle avait feint de se consoler de l’abandon du jeune Russe, elle avait laissé ses deux mains dans les mains ridées du vieillard… elle lui avait quelquefois sauté au cou avec élan, lui disant :

– Ah ! vous êtes bon, mon oncle… et je sens que je finirai par vous aimer.

Et cet amour insensé continuait son œuvre de lente destruction et prenait le vieillard dans tout son être et par tous les pores. Il aurait fallu les voir courir Paris tous deux, en voiture fermée, car il était jaloux avant de la posséder, pour acheter une corbeille de mariage qu’eût enviée une princesse. Et comme il avait signé tout ce qu’elle avait voulu ! comme il s’était dépouillé, lui l’avare, l’âpre voleur de successions, au profit de la vraie Madeleine Miller ! Il ne s’était rien réservé. Et puis, comme il faisait maintenant tout ce qu’elle voulait, Clorinde lui avait dit qu’elle ne voulait se marier qu’après Agénor et Antoinette, et il y avait consenti. Donc, ce jour-là, c’était le jour du premier mariage.

– Mon bon oncle, dit la fausse Madeleine, en entrant dans la chambre de son oncle, es-tu prêt ?

Elle le tutoyait maintenant. Karle de Morlux était vêtu de noir des pieds à la tête. La fausse Madeleine s’était fait une toilette délicieuse de simplicité.

– Oui, mon enfant, répondit-il.

– Eh bien ! partons… Tu sais qu’il y a loin de la rue de la Pépinière à Saint-Thomas-d’Aquin.

C’était à Saint-Thomas-d’Aquin que se mariait Agénor. Tous deux montèrent en voiture découverte et traversèrent Paris comme un éclair. Le printemps était venu, les Champs-Élysées étaient verts. Les marronniers des Tuileries en fleurs, un gai soleil brillait dans l’azur. M. de Morlux, durant cette course rapide, soupirait comme un jouvenceau.

– Qu’as-tu donc, mon oncle ? demanda la fausse Madeleine.

– Je voudrais être plus vieux de huit jours.

Elle lui jeta un sourire à damner un saint.

– Tu es donc bien pressé, dit-elle, de me voir ta petite femme ?

Ils entrèrent dans l’église. Agénor avait voulu se marier sans bruit et sans pompe. Une vingtaine de personnes, tout au plus, assistaient au mariage. Agénor de Morlux aperçut son père, agenouillé et pleurant, dans le chœur. Deux femmes du peuple, la mère Philippe et la belle Marton, s’étaient placées dans l’ombre d’un pilier. Toutes deux pleuraient aussi, mais c’était de bonheur.

Agénor avait pour témoins le marquis de B… et son ami M. de Marigny. Deux hommes que M. de Morlux ne connaissait pas, étaient les témoins de la mariée. Karle et Clorinde entrèrent dans l’église, mais, chose étrange ! nul ne fit attention à eux. La cérémonie fut courte. Moins d’une heure après, Agénor et Antoinette passèrent au bras l’un de l’autre et sortirent de l’église. À la porte était un briska de voyage attelé en poste. C’était la voiture des jeunes époux. Où allaient-ils ? C’était le secret de leur bonheur. Agénor se jeta dans les bras de son père qui fondait en larmes. Mais il fit un pas en arrière lorsque Karle de Morlux s’approcha.

– Adieu, mon oncle, dit-il froidement.

Le vicomte ne remarqua pas qu’Antoinette et la fausse Madeleine n’échangeaient qu’un salut glacé. Le vicomte était pétrifié.

– Viens, mon oncle, lui dit Clorinde.

Et elle l’entraîna vers sa calèche qui l’attendait au coin de la rue du Bac. Le vicomte monta en voiture, regardant toujours la fausse Madeleine avec cette admiration hébétée qu’elle avait si bien développée en lui.

– Où allons-nous ? balbutia-t-il.

– À l’église russe, répondit-elle.

– Hein ! pourquoi ?… fit-il étonné.

– Nous allons assister à un autre mariage…

– Lequel ?

– Tu verras… viens…

– Mais qui donc se marie ?…

– Yvan Potenieff, dit Clorinde.

M. de Morlux était aux trois quarts idiot déjà ; sans cela, il eût peut-être deviné toute la vérité.

– Ventre à terre ! dit Clorinde au valet de pied qui ferma la portière.

La calèche passa les ponts, traversa la place de la Concorde, monta les Champs-Élysées, et quelques minutes après elle arrivait à ce bijou d’architecture orientale, de ce

temple à la coupole dorée qu'on appelle l'église russe. Là il y avait foule de fringants équipages et de carrosses armoriés. L'église était pleine.

– Viens, mon oncle, viens ! dit Clorinde.

Le vicomte avait reconnu dans les voitures qui étaient à la porte, les équipages de toute la haute société russe, entre autres la Victoria de la comtesse Artoff. Il entra dans l'église, et soudain il tressaillit des pieds à la tête. Clorinde le tenait toujours par la main.

– Viens ! répétait-elle, viens donc, mon oncle !

Le chœur de l'église était vide encore pourtant, le prêtre n'était pas à l'autel ; les futurs époux n'étaient point agenouillés encore sur le coussin de velours où ils allaient échanger leurs anneaux. Mais ce qui avait fait tressaillir M. Karle de Morlux, c'étaient trois personnes qui se trouvaient à la porte de l'église, tout près du bénitier, deux hommes et une femme. Le premier de ces deux hommes était Milon, le vieux serviteur qu'il avait fait envoyer au bagne. L'autre était le major Avatar. C'est-à-dire Rocambole. Et quant à la femme, M. de Morlux, les cheveux hérissés, l'avait reconnue aussi. C'était Vanda, la compagne fidèle de Rocambole, la femme intrépide qui lui avait arraché Madeleine une première fois. Qui donc mariait-on dans cette église, que ces trois personnages s'y trouvaient ? Mais tout à coup la porte de la sacristie s'ouvrit et les futurs époux entrèrent dans le sanctuaire. M. de Morlux jeta un cri terrible, un cri qui fit retentir les voûtes de la chapelle et causa une immense rumeur parmi la foule. Yvan Potenieff et la vraie Madeleine venaient de s'agenouiller devant le prêtre. Et M. de Morlux, se retournant, vit Clorinde qui riait, comme rit une fille perdue qui jette le masque. Et de sa voix éraillée, avec un regard cynique elle lui dit :

– *Tu la trouves mauvaise,* n'est-ce pas, mon oncle ?…

M. de Morlux, foudroyé, tomba sur les genoux et ferma les yeux.

– Il est frappé à mort, murmura Rocambole à l'oreille de Vanda.

On emporta M. de Morlux évanoui hors de l'église. Clorinde suivait.

En ce moment, un homme s'approcha d'elle, c'était le peintre.

– Viens-tu ? lui dit-il.

Elle regarda Rocambole qui était sorti de l'église russe. Rocambole dit au jeune homme :

– Je vous demande quarante-huit heures encore, monsieur.

Le peintre savait tout sans doute, car il s'inclina d'un air résigné. Et Clorinde reconduisit à son hôtel M. de Morlux évanoui.

Quand, une heure après, les jeunes époux sortirent de l'église, Vanda, qui tenait dans ses mains la main de Rocambole, sentit cette main trembler, puis devenir froide comme si elle eût été glacée par la mort.

– Maître, dit-elle, ce n'est pas l'homme que tu viens de frapper, ce n'est pas M. de Morlux qui souffre comme un damné, c'est toi.

– Tais-toi ! dit Rocambole d’une voix brisée.

Puis il osa lever un dernier regard sur Madeleine qui partait au bras de son cher Yvan, une larme jaillit de ses yeux et il murmura :

– Mon Dieu ! votre justice est inexorable et le châtiment est sans bornes…

– Viens, maître, viens, mon ami, mon époux, mon Dieu ! s’écria Vanda avec enthousiasme. Je serai ton esclave, je te servirai à genoux… viens !

Et tous deux se perdirent dans la foule. Mais Milon, le visage inondé de larmes, courut après eux.

– Maître, dit-il, mes enfants sont heureux et n’ont plus besoin de moi.

« À présent, je vous appartiens !

Et comme les deux forçats et la femme perdue cherchaient à se dérober à tous les regards, une autre femme à qui Dieu avait pardonné depuis longtemps, fendit la foule, s’approcha de Rocambole, lui prit la main et prononça un mot unique :

– *Rédemption.*

LA VENGEANCE DE VASILIKA

I

Elle était toujours en léthargie, la fille sauvage des steppes, dont Saint-Pétersbourg et la civilisation européenne n'avaient pu adoucir l'indomptable énergie et les cruels instincts. Comme l'avait dit le médecin que nous avons entrevu aux Champs-Élysées, un matin, la catalepsie de la comtesse Vasilika Wasserenoff offrait un caractère étrange. Elle était purement physique. Le corps était plongé dans un sommeil, un sommeil qui ressemblait à la mort – l'esprit veillait et avait toute sa lucidité. Pendant deux jours ont eût juré qu'elle était réellement trépassée. Aucun indice, aucun signe extérieur n'accusait chez elle l'existence de la vie. Pierre le moujik, épouvanté, était allé chercher un médecin. Le médecin, celui que nous avons vu, après une longue et minutieuse consultation, avait découvert un battement de cœur, mais si faible, qu'il ne pouvait préciser si c'était la vie qui revenait ou les derniers tressaillements qui précèdent la mort. Enfin, le troisième jour, un phénomène s'était produit. La comtesse avait entrouvert les lèvres, et un souffle de voix s'était fait entendre :

– Je vis ! disait-elle.

Pierre le moujik jeta un cri de joie.

– J'entends tout ce qui se dit et se fait autour de moi, ajouta Vasilika.

Le médecin qui entendit ces paroles put alors préciser la nature de cette léthargie bizarre.

– Madame, dit-il, vous avez dû prendre quelque poison indien.

Vasilika ne répondit pas.

– Madame, dit encore le docteur, si je savais quelle drogue vous avez absorbée, je vous guérirais sur-le-champ.

Vasilika répondit :

– Je ne sais pas.

Quand le médecin fut parti, la comtesse dit :

– Pierre, sommes-nous seuls ?

– Oui, madame.

– Alors, écoute mes instructions. Je serai dans l'état où tu me vois pendant cinq ou six jours. Mais tu agiras pour moi.

Et elle donna ses ordres à Pierre, nature intelligente et perverse, qui était bien digne de comprendre une femme comme Vasilika. Or, trois jours après – c'était le cinquième de sa léthargie –, Pierre rendait compte à sa maîtresse de ce qui s'était passé.

– Madame, disait-il, Yvan et Madeleine se sont mariés hier.

– Après ? dit Vasilika, toujours immobile et raide sur son lit, et ne pouvant, quelque effort qu'elle fît, parvenir à ouvrir les yeux.

– Ils sont partis aussitôt. M. Agénor de Morlux et sa femme, mariés à la même heure, sont partis également. Où vont-ils, je ne sais pas ; mais je sais que les deux couples doivent se rejoindre et faire de compagnie leur voyage de lune de miel.

– Et le vicomte Karle ?

– Il est tombé foudroyé en sortant de l'église.

– Mais il n'est pas mort ?

– Clorinde l'a fait transporter chez lui et s'y est installée de nouveau. Quand il a repris connaissance, il a eu un accès de rage, puis un accès d'amour furieux. Maintenant, c'est Clorinde qu'il aime, Clorinde qu'il veut épouser, Clorinde qui ne veut pas de lui.

– Il en mourra, dit Vasilika.

– Cela se pourrait bien, répondit le moujik d'un air indifférent.

– Et Rocambole ?

– Il fait ses préparatifs de départ. Vanda la Russe l'accompagne, ainsi que Milon.

– Voilà ce qu'il faut empêcher à tout prix.

– En volant l'enfant.

– Oui.

– Je l'eusse déjà fait, mais j'attendais les ordres de madame.

– Es-tu toujours chez le carrossier Lelorieux ?

– Oui. Je travaille au traîneau, lentement, de façon à gagner du temps.

– Madame d'Asmolles est-elle venue voir sa calèche ?

– Deux fois.

– Avec son fils ?

– Oui, madame. Une fantaisie singulière s'est, du reste, emparée de l'esprit de M. d'Asmolles.

– Laquelle ?

– Il veut faire construire une troïka de poste et l'atteler ensuite à la russe. La troïka, avec mes conseils et son habileté, Lelorieux la construira certainement. Mais ce sont les chevaux qui ne sont pas faciles à trouver.

– Il faut prendre les miens. Ils sont tout dressés.

– Madame la comtesse oublie que M. d'Asmolles connaît la comtesse Artoff.

– Non, mais je t'indiquerai le moyen de faire acheter les chevaux à M. d'Asmolles sans qu'il sache qu'ils viennent de moi.

– Je serai le cocher, alors, et rien ne sera plus facile que de voler l'enfant.

Vasilika dit encore :

– J’entends bien sonner la pendule et je compte les heures ; mais je me suis embrouillée dans mes calculs, et comme je ne puis ouvrir les yeux, je ne sais pas quand il fait jour et quand il fait nuit, de telle sorte que je ne sais au juste depuis combien de temps je suis dans cet état.

– Depuis six jours, madame.

– Rocambole m’avait dit que je recouvrerais l’usage complet de mes sens et de mes mouvements au bout de cinq jours.

– Il s’est trompé, dit le moujik ; mais j’ai entendu ce matin une conversation du docteur avec son collègue qui m’a frappé.

– Que disaient-ils ?

– C’était le docteur qui parlait.

« – Ces cas de catalepsie sont si rares en Europe, disait-il, que la science est obligée d’hésiter. Le *curare*, poison indien, amène quelquefois des résultats semblables à celui que nous avons sous les yeux. Si la comtesse Vasilika avait absorbé du curare, je la guérirais à l’instant même ; mais si cette catalepsie a une tout autre cause, le remède que j’emploierais contre les effets du curare la tuerait.

– Ah ! il a dit cela ? dit Vasilika.

– Oui.

– Et a-t-il parlé de ce remède ?

– Un coup de lancette dont la pointe aurait été trempée dans de la strychnine.

Vasilika garda un moment le silence. Puis elle dit enfin :

– On peut bien risquer sa vie quand il s’agit de se venger. Pierre, tu seras mon médecin.

– Moi, madame ?

– Il faut que tu te procures de la strychnine et une lancette.

– Mais… madame…

– Et à l’instant même, ajouta Vasilika. Quand doit venir le médecin ?

– Ce soir.

– Quelle heure est-il ?

– Midi.

– Va ! ordonna Vasilika.

Pierre le moujik sortit. Une heure s’écoula. Pendant cette heure, Vasilika acheva de ruminer ses projets de vengeance. Elle parlait et elle entendait. Tout le reste de son corps était endormi comme dans la mort. Elle entendit donc au bout d’une heure la porte du boudoir se rouvrir.

– Est-ce toi ? demanda-t-elle.

– C’est moi, répondit Pierre.

– As-tu la lancette ?

– Oui, maîtresse, ainsi qu’un flacon de strychnine.

– Alors, à l’œuvre !

– Mais, madame, je puis vous tuer…

– Obéis, esclave !

– J’obéirai, murmura Pierre.

– Retrousse les manches de ma robe, mets mon bras à nu, ordonna encore Vasilika. Est-ce fait ?

– Oui, madame.

– Pique une de mes veines.

Pierre hésita une seconde encore. Puis il trempa la lancette dans le flacon de strychnine et piqua la veine indiquée par Vasilika. Le même phénomène qui s’était produit lors de la résurrection d’Antoinette se reproduisit alors mais rapide, instantané, foudroyant !… Vasilika rouvrit brusquement les yeux. Puis son corps fut en proie à un brusque tressaillement ; ses membres raidis retrouvèrent leur souplesse, le cœur battit précipitamment, le visage pâle se colora, et un quart d’heure après Vasilika se dressait sur son lit, et de son lit, sautait sur le parquet pleine de vie et de force, l’œil étincelant et son indomptable énergie au cœur. Vasilika avait retrouvé son corps. Vasilika sortait de ce long sommeil avec une vigueur nouvelle, et Vasilika venait de condamner Rocambole.

II

La forge est ardente comme une fournaise ; les marteaux se succèdent sur l'enclume, l'acier coule dans les bassins, le soufflet fait entendre sa respiration gigantesque. Une douzaine d'hommes aux visages noircis et aux mains noires vont et viennent, travaillent sans relâche. Les uns cerclent les roues, les autres forgent des boulons, d'autres aplatissent et façonnent sous le marteau des feuilles de ressorts. Tout le monde travaille ; les ordres se croisent, les limes grincent, le fer bat le fer. Nous sommes dans les ateliers de construction de Lelorieux, le grand carrossier. On fabrique là vingt voitures à la fois, de modèles et de noms divers. Voici le grand coupé à huit ressorts, et le phaéton de maître, et le poney-chaise à un cheval, et le coupé *Clarence* du banquier, le duc à vaste garde-crotte, le *breack*, et le dogcar, le tilbury à télégraphe, et le grand *mail* qui figurera aux courses prochaines de La Marche et de Chantilly avec ses quatre trotteurs irlandais, conduits à grandes guides par un parfait gentleman. Mais au milieu même de l'atelier est l'œuvre capitale, un chef-d'œuvre, si on peut parler ainsi. C'est la troïka construite pour M. d'Asmolles sur le modèle du traîneau de la princesse russe. En trois semaines, la voiture a été construite sous la direction du moujik Pierre, devenu chef d'atelier de Lelorieux. Elle a été exposée huit jours aux Champs-Élysées, mais elle va être attelée pour la première fois. Pierre est redevenu cocher pour un jour. C'est lui qui a fait acheter à M. Fabien d'Asmolles les trois chevaux russes tout dressés, qui doivent faire leur apparition pour la première fois autour du lac. Il est une heure et demie. M. d'Asmolles est arrivé depuis dix minutes avec son fils. L'enfant a déjà le goût des chevaux. On a pu le voir le matin, montant à côté de son père un poney d'Irlande, gros comme un chien de Terre-Neuve. Depuis huit jours, il rêve de la troïka et des trois chevaux russes ; et il en parle sans cesse. Sa mère frémit, son père se prend à sourire. Blanche a peur, son mari la rassure, et il a emmené l'enfant avec lui. On a sorti la troïka et on attend l'attelage. Pierre paraît, conduisant à pied et à longueur de guides les trois chevaux garnis de clochettes. Celui du milieu, attelé aux brancards, est un vigoureux carrossier. Il doit trotter la tête au vent. Les deux autres galoperont, l'un à gauche, l'autre à droite, la tête tournée en dehors et maintenue dans cette situation par une courroie appelée italienne. Les guides du carrossier passeront au-dessus d'un large cerceau. C'est le collier russe. Pierre a bientôt attelé ses trois chevaux, aidé dans cette besogne par les deux grooms de M. d'Asmolles. Puis il monte sur le siège, rassemble ses quatre rênes et la main gauche et prend le fouet. L'enfant a voulu s'asseoir auprès de lui. M. d'Asmolles est dans la troïka. Les forgerons ont déserté l'atelier pour la voir partir. Le soufflet s'est tu, muettes sont les enclumes, la cendre recouvre la braise ardente de la forge. Il y eut un moment de silence solennel. Alors Pierre le moujik fait entendre un coup de sifflet. Les trois chevaux partent comme l'éclair. Pierre est un merveilleux cocher ; il guide le fringant attelage à travers les rues du petit village de Courcelles, tourne et retourne, rendant la main et précipitant la vitesse de l'attelage ou ralentissant son allure ; tout cela sans peine et sans effort. L'enfant émerveillé bat des mains. La troïka a pris l'ancien boulevard extérieur, elle longe le parc Monceau,

monte l’avenue de Wagram, arrive au rond-point de l’Étoile, et descend l’avenue de l’Impératrice, au milieu des voitures qui l’encombrent. Les chevaux russes sont merveilleusement dressés ; rien ne les effraye, et ils font l’admiration générale. À la grille du bois, une calèche découverte attend. C’est madame d’Asmolles qui veut voir passer la troïka. Sur un signe de M. d’Asmolles, Pierre s’arrête. Le père est rassuré, maintenant ; il peut laisser son fils à côté de Pierre. Et il quitte la troïka pour monter dans la calèche de sa femme. Pierre reprend sa course et la calèche le suit. De temps en temps, l’enfant se retourne et envoie des baisers à sa mère. Mais madame d’Asmolles est triste.

– Qu’avez-vous donc, mon amie ? demanda Fabien.

– J’ai peur, répond la mère.

– Peur de quoi ?

– De vagues pressentiments ne cessent de m’assaillir depuis hier.

– Folle ! dit M. d’Asmolles regardant sa femme avec amour.

– Oh ! si tu savais, murmura Blanche de Chamery, les yeux toujours fixés sur son fils.

– Mais, quoi donc, mon Dieu ?

– J’ai vu une tête pâle, une tête étrange… qui fixait sur moi ses yeux pleins de larmes…

M. d’Asmolles tressaille à ces mots, et il oublie un moment son fils et la troïka qui continue à passer rapidement à travers les voitures, et que la calèche a peine à suivre. Blanche serre la main de son mari avec une émotion subite.

– Écoute, Fabien, dit-elle, j’ai longtemps pleuré, j’ai longtemps souffert sans que ni toi, ni tous nos amis devinassent la douleur qui me torturait.

– Que veux-tu dire ?

– Je savais tout.

Fabien a pâli à son tour et fixe sur sa femme un regard éperdu.

– L’homme qui m’écrit des Indes, où il est depuis dix ans, avec sa femme, l’homme qui est mon frère, ce n’est pas *lui*, ce n’est pas celui que j’ai aimé, celui qui m’appelait sa sœur et que ma mère a béni en mourant.

– Mon Dieu ! tais-toi…

– Non, je sais tout, continua Blanche de Chamery. Celui-là, c’était un imposteur, un misérable, un assassin ; tout ce que vous voudrez. La comtesse Artoff et toi, et tous les autres, vous m’avez fait un pieux mensonge ; mais ce mensonge était inutile… je sais qui il est. Il se nomme Rocambole.

– Tais-toi !

– Et je l’ai vu, il y a une heure, à une fenêtre qui donne sur le jardin de notre hôtel ; il s’était oublié à me contempler et il pleurait…

– Blanche… Blanche… tais-toi !…

Mais madame d’Asmolles n’a pas le temps de répondre. Elle a jeté un cri terrible, un cri que répètent mille voix. La troïka fuit, emportée au triple galop de ses trois chevaux épouvantés. Qu’ont-ils vu, qu’ont-ils entendu ? Nul ne le sait. Mais Pierre n’est plus le maître de l’attelage qui passe à travers les voitures, qui se rangent précipitamment, avec une rapidité vertigineuse. L’enfant pousse des cris de détresse. Pierre semble vouloir calmer ses chevaux et ne le peut. Vont-ils se jeter dans le lac ? On l’a craint un moment ; mais les chevaux ont continué leur course ; ils longent le petit lac, ils montent la côte qui sépare le chalet de la grille de Boulogne.

– Ventre à terre ! crie M. d’Asmolles au cocher de la calèche.

Mais les efforts de ce dernier sont vains ; il a bientôt perdu de vue la troïka. Madame d’Asmolles jette des cris, M. d’Asmolles lui-même est effrayé. Les chevaux de la troïka n’iront-ils pas se heurter à la grille de Boulogne et y briser le véhicule ? La calèche monte la côte au grand trot ; M. d’Asmolles espère revoir la troïka de l’autre côté. Vain espoir ! La troïka a disparu. A-t-elle pris à gauche ou à droite ? Les allées du bois se croisent et s’entrecroisent. En cet endroit, il est presque désert. Où est la troïka ? Mystère !

III

Qu’est devenue la troïka ? Comme on a pu le deviner, les chevaux russes ont été dressés de longue main à cet emportement subit. Pierre le moujik a donné un coup de sifflet et les chevaux ont précipité leur course avec une telle furie qu’on eût dit qu’ils étaient réellement *emballés.* Le Russe jette des cris, il a su devenir pâle et se montrer effrayé. L’enfant se cramponne à lui. Les chevaux ont monté la côte avec la vitesse de l’éclair. Mais là ils ont obéi à leur conducteur. Au lieu de descendre vers la grille de Boulogne, ils se sont jetés brusquement à gauche, ont pris une allée couverte qui se dirige vers Auteuil, et qui n’est d’ordinaire fréquentée que par de rares piétons. L’enfant s’est retourné plusieurs fois pour voir si son père et sa mère le suivaient. Pierre lui dit :

– Tenez-vous bien, mon jeune monsieur, je finirai par les arrêter.

La troïka descend vers la grille d’Auteuil, passe sous le pont du chemin de fer, vole comme une flèche le long de la grande rue, tourne la fontaine, descend la rue Boileau, arrive au quai et coupe audacieusement l’omnibus américain. Un pont est devant eux, les chevaux russes le franchissent. Ils étaient à Auteuil, les voilà sur le territoire de Grenelle. Pierre est d’une habileté sans exemple. Il s’est jeté dans une rue qui se termine en cul-de-sac que bordent quelques masures et de grandes usines. Ce n’est point dans ce quartier qu’on viendra les chercher. Au bout de la rue est un monceau de gravats et de boue séchée au soleil. La troïka heurte cet obstacle et verse, un des chevaux s’abat. L’enfant est précipité du haut du siège. C’était ce que Pierre voulait. Au même instant, on entend des cris perçants. Un coupé de maître qui croisait la troïka s’est arrêté, une dame en est sortie précipitamment. En même temps, quelques femmes du peuple, assises au seuil de leurs masures, se sont élancées pour relever le pauvre petit qui est tombé sur la tête et s’est fait une blessure au front. Le sang coule ; l’enfant a fermé les yeux en murmurant le nom de sa mère. La dame du coupé est élégante et jeune. Elle parle avec l’autorité que donne la fortune et la grâce émue qui sied à la beauté. Tandis que Pierre se lève et rajuste ses chevaux qu’il a fini par maîtriser, la dame, qui paraît ne point le connaître, fait transporter l’enfant dans sa voiture. Puis elle demande au moujik quel est son nom, celui du père et sa demeure ; et, devant l’attroupement qui s’est fait autour de la troïka brisée, elle dit bien haut :

– Je vais ramener cet enfant à sa mère !

Et la foule bat des mains en voyant la jeune femme essuyer avec son mouchoir le sang qui inonde le front de l’enfant. Puis le coupé part. Vasilika est arrivée à son but, et le fils de M. d’Asmolles est en son pouvoir. Mais ce n’est pas aux Champs-Élysées, comme on pourrait le croire, qu’elle a fait transporter l’enfant évanoui. Entre le Champ-de-Mars et l’esplanade des Invalides, un nouveau quartier s’élève sur les ruines d’une certaine quantité de constructions misérables. Là où il y avait autrefois des marchands de vin et des logis de chiffonniers commencent à surgir de coquets hôtels ou de belles maisons à

locataires. L'avenue de Latour-Maubourg a été prolongée jusqu'à la Seine. Mais ce quartier est désert encore. C'est là que Vasilika a cherché une retraite. La belle Russe est partie, aux yeux du monde entier ; elle a quitté Paris en plein jour, il y a trois semaines environ. Tout le monde a pu voir l'hôtel qu'elle occupait aux Champs-Élysées mis en vente. Tout le monde, ceux qui étaient intéressés surtout à ce départ, Rocambole, la comtesse Artoff, par exemple, savent que Vasilika Wasserenoff a quitté Paris un matin, par le train express de Cologne, et qu'elle se rend à Pétersbourg. Mais Vasilika est revenue. Elle est rentrée dans Paris, le lendemain même, par un train de nuit, et c'est dans une petite maison de l'avenue de Latour-Maubourg, à l'angle du quai, qu'elle est venue guetter sa proie. Maintenant l'enfant est en son pouvoir. Maintenant elle murmure :

– Rocambole, je te tiens !

L'enfant évanoui a été placé sur un lit. Vasilika lui donne des soins. D'ailleurs la blessure est légère et ne saurait avoir de suites fâcheuses. Enfin l'enfant revient à lui s'écrie :

– Où suis-je ? Où est maman ?

Et il regarde Vasilika avec de grands yeux étonnés.

– Mon petit ami, répondit Vasilika, remerciez le bon Dieu, car vous avez failli mourir.

L'enfant se souvient et murmure :

– Les chevaux qui galopent… la troïka… Pierre… j'ai eu bien peur.

– Et votre mère aussi, sans doute, mon petit ami.

Et Vasilika l'embrasse avec une feinte effusion.

– Où est-elle donc, maman ? demande encore l'enfant.

– Elle viendra vous chercher ce soir.

Il regarda encore Vasilika et lui dit :

– Mais qui es-tu donc, toi, madame ?

– Une amie de ta mère, mon enfant.

– Mais, je ne t'ai jamais vue…

– C'est que tu ne me reconnais pas.

Il porte la main à son front :

– Oh ! j'ai bien mal, dit-il.

Vasilika lui a entouré la tête d'une bandelette imbibée d'arnica ; elle l'a pansé avec l'adresse d'un chirurgien et la sollicitude d'une mère.

– Ce ne sera rien, lui dit-elle, demain, tu seras guéri.

– Mais je suis donc chez toi, madame ?

– Oui, mon ami.

– Pourquoi maman n'est-elle pas là ?

– Parce qu'il ne faut pas qu'elle te voie ainsi meurtri, il faut qu'elle te retrouve avec ton joli visage, mon petit ami.

Ce raisonnement paraît fort sage à l'enfant :

– Tu as raison, madame, dit-il. Mais quand serai-je guéri ?

– Demain.

– Bien vrai ?

– Je te le promets.

Et l'enfant, que la fatigue, l'émotion et la douleur ont brisé, finit par s'endormir.

La nuit est venue. Un homme se présente à la maison de l'avenue de Latour-Maubourg. C'est Pierre.

– Eh bien ? lui demanda Vasilika.

– Tout s'est passé comme nous l'avions précisé, dit Pierre ; je suis resté plus d'une heure à l'endroit où j'avais versé la troïka : ce qui a permis à M. d'Asmolles de retrouver nos traces.

« Il avait perdu beaucoup de temps, mais à force de se renseigner à tout le monde, il avait fini par me rejoindre. Madame d'Asmolles était à demi morte de terreur.

« – Où est mon enfant ? disait-elle.

« Les bonnes femmes du quartier l'ont rassurée en lui disant qu'une élégante dame l'avait pris dans sa voiture pour le ramener chez ses parents. M. d'Asmolles et sa femme sont repartis à toute vitesse avec l'espoir de retrouver le petit garçon à l'hôtel. Comme bien vous pensez, j'ai ramené les chevaux où je les avais pris, la troïka chez Lelorieux, et je me suis sauvé. Lelorieux perd son contremaître et M. d'Asmolles son cocher.

Vasilika, tout en écoutant le récit du moujik, avait passé dans un cabinet de toilette attenant à son boudoir. Quelques minutes après, elle en ressortit habillée en homme. Sa haute taille, ses formes délicates et nerveuses se prêtaient à merveille à son déguisement. On eût dit un adolescent qui prend sa première inscription de droit.

– Va me chercher un fiacre ! dit-elle au moujik, et souviens-toi qu'en mon absence, tu me réponds de cet enfant sur ta tête.

Mais Pierre ne bougeait pas et semblait se demander pourquoi sa maîtresse s'habillait en homme.

– Sais-tu où je vais ? dit-elle en souriant.

– Non, maîtresse.

– Je vais rue des Martyrs, au gymnase Paz, prendre une leçon d'armes.

– Une leçon ?

– Eh ! sans doute. Crois-tu que je veux poignarder lâchement Rocambole ? Non, non ! il vaut mieux que cela. Je veux le tuer d'un coup d'épée… loyalement… après qu'il se

sera défendu… Je veux que son châtiment suprême consiste à mourir de la main d’une femme !

Pierre sortit pour obéir.

IV

Il est un personnage de cette histoire que nous avons depuis longtemps perdu de vue, le docteur Vincent. L'homme qui jadis s'était fait l'instrument du crime de M. de Morlux continuait sa vie de travail, de remords et de repentir. Il n'avait point quitté la maison de la rue Serpente, dont la mère de Noël était concierge. Il couchait toujours en haut sur ce lit de sangle confident de ses insomnies et de ses cauchemars, dans cette mansarde désolée où le major Avatar et Milon s'étaient vus pour la première fois. Un matin, bien avant le jour, le docteur venait de se mettre à la fenêtre, exposant au vent froid sa tête brûlante, lorsque la porte de son cabinet s'ouvrit. Le major Avatar entra.

– Vous ! fit le docteur Vincent en tressaillant.

– Monsieur, répondit Rocambole, je viens vous chercher pour donner des soins à un homme qui va mourir.

– Et… cet homme ?

– C'est *lui*, dit Rocambole… Venez !…

Quelques minutes après, le docteur et son guide couraient Paris dans un coupé qui allait comme le vent et se rendait rue de la Pépinière.

– De quoi se meurt-il donc ? demanda le docteur, comme ils approchaient.

– D'un mal étrange que vous qualifierez scientifiquement, vous, mais que j'appellerai, moi, la folie furieuse de l'amour.

– À son âge ! exclama le docteur.

– Oui. Vous verrez.

– Mais quel âge a-t-il donc ?

– Il avait cinquante-cinq ans, il y a trois mois ; aujourd'hui, il a cent ans.

Le cocher demanda la porte et le coupé traversant la cour vint s'arrêter au bas du perron. Il y avait sous la marquise un domestique que le docteur reconnut. C'était Noël. Noël dit à Rocambole :

– J'ai cru tout à l'heure qu'il allait mourir de rage.

Rocambole traversa le vestibule, entraînant le docteur.

Noël le précédait, un flambeau à la main. Mais il ne prit point le grand escalier comme on aurait pu le croire. Il ouvrit une porte au fond du vestibule. Cette porte masquait un escalier en coquille que Rocambole et le docteur gravirent sur les pas de Noël. Ce dernier, arrivé au premier étage, leur fit prendre un corridor assez étroit à l'extrémité duquel un

filet de lumière passait sous une porte. Le docteur Vincent s'arrêta tout à coup, frissonnant.

– Quel est ce bruit ? dit-il.

En effet, des cris sourds qui n'avaient rien d'humain et ressemblaient aux hurlements d'une bête fauve prise au piège arrivaient à son oreille. Noël poussa la porte qui se trouvait au fond du corridor. Alors les hurlements et les cris devinrent plus distincts. Le docteur sentait ses cheveux se hérisser. Il était sur le seuil d'une sorte de cabinet de toilette assez vaste, tendu d'une étoffe de couleur sombre. Cette pièce était déserte. Rocambole fit un signe à Noël qui s'en alla, et le docteur et lui demeurèrent dans l'obscurité. Alors Rocambole s'approcha du mur et souleva la draperie qui le couvrait. Soudain, le docteur fut frappé en plein visage par un jet de lumière, et il vit un vasistas habilement dissimulé dans la cloison qui séparait le cabinet de toilette de la chambre de M. de Morlux. Le vicomte Karle, à demi nu, était accroupi sur le parquet au milieu de la pièce. Rocambole n'avait point menti ; on eût dit qu'il avait cent ans. Ses cheveux étaient tombés ; il avait laissé pousser sa barbe, ses traits étaient devenus anguleux et son visage avait cette couleur jaune et luisante qui est particulière au vieux parchemin. Ses yeux, brillants de folie et de fièvre, ressemblaient à deux charbons ardents. Le vieillard se tordait les mains de désespoir ; il hurlait plutôt qu'il ne criait.

– Écoutez-le ! dit tout bas Rocambole au docteur.

Karle de Morlux disait :

– Clorinde… Madeleine… qui que tu sois… je t'aime… Pourquoi es-tu partie ?… pourquoi m'avoir fui ?… Je te donnerai tout ce qui me reste… Je te couvrirai d'or… Mais il faut que tu sois ma femme… il le faut !… Ne me trouves-tu pas assez criminel pour mériter ton amour ?… Ô fille perdue… ô démon qui jouait si bien le rôle de l'ange !… Eh bien ! quel crime veux-tu que je commette encore ?… Qui faut-il empoisonner ?… Qui faut-il tuer ?… Clorinde… reviens !… Ce n'est pas Madeleine que j'ai vue… c'est toi !… Clorinde !… Clorinde !…

Et comme il se tordait les mains, comme il s'était mis à genoux, comme une bave sanglante bordait ses lèvres, tandis que ses yeux pleins de fureur semblaient vouloir jaillir hors de leur orbite, une porte s'ouvrit, et Clorinde entra…

– Ah ! te voilà, te voilà !… dit-il. Je savais bien que tu reviendrais. Elle le repoussa avec un éclat de rire.

– Pauvre vieux ! dit-elle.

Il se jeta à genoux, il voulut lui prendre les mains ; elle le repoussa encore.

– ! Vieux ! dit-elle de sa voix éraillée, à bas les pattes, mon petit !… Qu'est-ce que tu veux ?

– Je t'aime !… hurla le vieillard.

– Merci ! tu n'es pas dégoûté, mon oncle.

Et elle continuait à rire de ce rire révoltant et cynique qu'on entend parfois la nuit s'échapper des cabinets de restaurant.

– Que veux-tu que je fasse ? je le ferai… reprit le vieillard. Veux-tu ma fortune ?

– Imbécile ! tu es ruiné. Tu as tout rendu à ces deux jeunes filles et à ton neveu.

– Je leur reprendrai tout… Je les assassinerai si tu veux.

– Allons donc !

– Mais tu m'aimeras, n'est-ce pas ? répéta-t-il se traînant autour d'elle sur les pieds et sur les mains, comme un chien tourne autour d'un maître irrité et demande son pardon.

Elle riait à se tordre.

– Moi t'aimer !… disait-elle… moi t'aimer !… Tu es fou, tu es idiot !… tu deviens gâteux, mon bonhomme…

Il se redressa furibond, l'œil en feu, les lèvres écumantes.

– Il faut que tu m'aimes ! dit-il.

Et il voulut se jeter sur elle, mais elle le repoussa encore.

– Et Philippe, dit-elle, mon Philippe adoré…

Karle de Morlux hurlait de rage.

– Et si je te tuais ? dit-il encore.

– Avec ma permission, papa, dit une voix railleuse sur le seuil de cette porte que Clorinde avait laissée ouverte.

M. de Morlux vit entrer le peintre. Ce dernier s'approcha de Clorinde et lui dit :

– Allons, viens donc, ma petite, et laisse ce vieux-là tranquille !

– Tu as raison, dit-elle. Adieu, papa.

M. de Morlux se précipita vers elle, mais le peintre le saisit par le bras et l'envoya rouler à l'autre bout de la chambre.

– Adieu, mon oncle, ricana Clorinde.

Et elle sortit. M. de Morlux qui s'était relevé, pirouetta un moment sur lui-même comme un tronc d'arbre déraciné par la foudre. M. de Morlux s'affaissa en poussant un dernier cri. C'était le coup de grâce !… Cependant, son agonie fut longue. Pendant près de deux heures, immobiles, muets, derrière la draperie du lit, Rocambole et le docteur Vincent virent un homme se débattre contre la mort, hurler, frissonner, essayer de se relever, tomber, se relever de nouveau pour retomber encore… Puis il eut un dernier cri, une dernière convulsion, il vomit un dernier blasphème, ses yeux devinrent fixes, son corps, plié en deux, s'allongea et demeura immobile, au milieu de cette bave sanglante qui n'avait cessé de couler de ses lèvres. M. de Morlux était mort !… Mort de rage, mort sans repentir !…

– Mon Dieu ! murmura le docteur Vincent épouvanté, vous êtes donc inexorable !…

– Pas pour tous, lui dit Rocambole en l'entraînant.

– Que dites-vous ? s'écria-t-il frémissant.

– Que Dieu pardonne quelquefois, répondit Rocambole d’une voix grave.

– Il ne me pardonnera pas, à moi !

Et le docteur eut un accent de désespoir sans limites.

– Vous vous trompez, il vous a pardonné.

– À moi !

– Il a cédé aux supplications de deux de ses anges, acheva Rocambole.

Et comme Noël revenait avec un flambeau, Rocambole mit une lettre sous les yeux du docteur. Une lettre qui ne contenait qu’une ligne, mais une ligne sublime.

« Au nom de notre mère qui est au ciel, nous vous pardonnons !

« ANTOINETTE, MADELEINE. »

Le docteur Vincent tomba à genoux et leva sur Rocambole des yeux pleins de larmes.

– Allez, monsieur, lui dit celui-ci, allez en paix. Les orphelines ont prié pour vous.

V

Il était huit heures du soir. Rocambole était seul. Il était seul dans cette mansarde qu'il occupait rue de Surène, et de la fenêtre de laquelle son regard plongeait dans le vaste jardin de M. d'Asmolles. C'était dans cette chambrette qu'il avait passé de longues heures, le soir et le matin, abrité derrière les persiennes et contemplant d'un œil humide tantôt l'enfant qui jouait sous les grands arbres, tantôt la jeune mère qui prenait l'enfant dans ses bras. Une lampe était sur la table, et Rocambole écrivait la lettre qu'on va lire :

À madame la comtesse Artoff.

« Madame,

« Mon œuvre est accomplie, ma mission terminée. Les orphelines ont retrouvé le bonheur et la fortune ; M. de Morlux a subi son châtiment. Il est mort ce matin.

« Rocambole n'a plus rien à faire en ce monde.

« Pardonnez-moi de le quitter.

« J'avais fait jadis le serment de mourir au bagne.

« Ce serment, je ne l'ai pas tenu.

« Savez-vous pourquoi ?

« C'est que je me suis dit un jour, que peut-être je pouvais racheter une partie de mes fautes.

« Un homme est venu qui m'a dit la touchante histoire de ces deux enfants persécutées ; et moi le maudit, l'homme des heures néfastes, Rocambole l'assassin, j'ai senti que le repentir et le remords n'habitaient point seuls en mon cœur. Semblable à cette étoile qui tombe au fond d'un puits par les splendides soirées d'été, ma raison était tombée dans mon cœur impur.

« Je voulais redevenir honnête, je voulais mettre au service du bien cette intelligence et ce courage que j'avais si mal employés jadis.

« Oui, madame, j'eus en ce moment comme un instinct chevaleresque qui s'éveillait en moi.

« Vous savez si j'ai accompli mon devoir.

« C'est fini, le damné à qui le remords avait fait trêve un moment, courbe de nouveau la tête sous le châtiment suprême.

« La Providence n'a pas voulu que Rocambole pût avoir une heure de paix et de repos, son œuvre accomplie.

« Elle lui a mis au cœur une passion terrible et fatale, l'amour d'un démon pour un ange.

« Ah ! ce que j'ai souffert depuis qu'elle est partie, heureuse et triomphante, au bras de son Yvan, cet époux que je lui ai donné !…

« J'ai soutenu une lutte effroyable avec moi-même.

« Le Rocambole d'autrefois s'est réveillé souvent rugissant, féroce, ivre de jalousie et prêt au meurtre.

« Souvent, la nuit, un cauchemar terrible m'étreignait. Je rêvais que j'étais toujours l'élève de sir Williams, le chef des Valets de cœur, le meurtrier impie, l'ambitieux éhonté, affublé du titre et du nom du marquis de Chamery.

« Sir Williams n'était pas mort.

« Il était assis sur le pied de mon lit et me disait :

« – Tu aimes Madeleine ? Mais rien n'est plus simple. Elle est riche, elle a deux millions… tu es encore jeune, tu es beau… elle t'aimera. Yvan te gêne ? Bah ! avec un coup de poignard on tourne si facilement une difficulté !

« Je m'éveillais en jetant un cri.

« J'étais seul, assis sur mon lit, demi nu, frissonnant… et alors je m'agenouillais et je demandais pardon à Dieu et le mauvais songe s'en allait !

« Tant que ma tâche n'a pas été accomplie, madame, j'ai lutté, j'ai résisté, j'ai vaillamment combattu avec cet ennemi mortel que j'appellerai la lassitude de moi-même.

« Maintenant, personne n'a plus besoin de moi.

« Le bagne lui-même, grâce à vous, ne me réclamera pas.

« Laissez-moi m'endormir dans la mort, le repos suprême peut-être, à coup sûr la justice absolue.

« Dieu mesurera mes crimes à mes souffrances, mes fautes à mon repentir. J'ai foi en lui.

« Adieu donc, madame !

« Quand cette lettre vous parviendra, il ne restera de Rocambole qu'un cadavre déjà froid, peut-être même en décomposition, car je veux me tuer sans bruit, et n'ai mis personne dans ma confidence.

« L'arme que j'ai choisie est un poignard.

« Je me frapperai au cœur. Hélas ! vous le savez, j'ai la main sûre.

« Milon et Vanda, ces deux êtres qui s'étaient dévoués à moi, sont partis ce soir. Ils vont m'attendre à Lyon, où je dois les rejoindre.

« Dieu me pardonnera ce dernier mensonge.

« Mademoiselle Miller, c'est-à-dire madame de Morlux, et madame Potenieff ont assuré le sort de Milon et celui de Noël, qui m'a fidèlement servi.

« Je vous recommande Vanda.

« Je vous recommande aussi ce malheureux qu'on a renvoyé au bagne, et que nous appelions le *Bonnet vert.*

« Vous êtes assez puissante pour lui faire obtenir un jour une commutation de peine, et je suis certain que vous l'obtiendrez.

« Adieu, madame. Adieu, Baccarat !

« Vous, la femme réhabilitée, vous, la Madeleine repentie et sanctifiée, priez pour moi.

« ROCAMBOLE. »

Quand il eut écrit cette lettre, Rocambole la plia et la cacheta. Puis il ouvrit son paletot et en tira de la poche de côté un long stylet à deux tranchants. C'était son instrument de mort. Il se leva et s'approcha de la fenêtre.

– Mon Dieu ! murmura-t-il, je voudrais bien la voir une fois encore… pauvre et bien-aimée Blanche… toi que j'ai appelée ma sœur…

Chose étrange ! Le jardin était silencieux… le jardin paraissait désert. Aucune lumière ne brillait derrière les persiennes. Où donc étaient la vicomtesse d'Asmolles, et son mari, et son enfant ?

– Ils dînent en ville, sans doute, murmura Rocambole avec un soupir. Dieu ne veut pas que ma main faiblisse. Allons ! adieu, adieu pour toujours… je ne les verrai plus.

Et il retourna vers la table et prit le poignard. Mais soudain la porte s'ouvrit. Rocambole jeta un cri et recula. Une femme était sur le seuil – Vanda !

– Toi ! toi ! toi ! exclama Rocambole.

– Moi ! dit-elle.

Elle se jeta sur lui et lui arracha son poignard. En même temps, derrière Vanda apparut Milon. Milon qui pleurait et disait :

– Vanda avait bien raison d'avoir de sinistres pressentiments et de ne pas vouloir partir. Maître, maître, vous n'avez pas le droit de vous tuer.

Rocambole eut un éclair de colère dans les yeux.

– Sortez ! dit-il, sortez tous deux, je vous chasse, car vous avez osé me désobéir.

– Et nous te désobéirons encore, dit Vanda avec fermeté. Tu n'as pas le droit de te tuer.

– Sortez !

– Dieu défend d'abandonner la vie, reprit Milon.

– Sortez ! répéta Rocambole.

Vanda se mit à genoux.

– Maître, dit-elle, je sais pourquoi tu veux mourir… Je sais quelle passion terrible te mord le cœur… Eh bien ! accepte ce châtiment suprême comme la dernière épreuve… Ton pardon est au bout… Après les hommes qui t'ont fait grâce, Dieu te fera grâce aussi…

Milon et moi nous resterons auprès de toi… Nous serons tes esclaves… nous te servirons à genoux… nous te parlerons d’*elle*…

– Tais-toi ! s’écria Rocambole, ne blasphème pas.

Milon, lui aussi, s’était mis à genoux :

– Maître, dit-il, mes enfants sont heureuses à cette heure, mais qui peut répondre de l’avenir ?

– Leurs maris les protégeront.

– Maître, vous ne pouvez vous tuer…

– Et si je le veux, moi !

Et Rocambole, en ce moment, fut superbe de domination. Vanda et Milon se courbèrent sous son regard étincelant.

– Qui donc a besoin de moi, maintenant ? fit-il. Qui donc peut me dire : Vous n’avez pas le droit de chercher le repos dans la mort ?

– Moi, dit une voix de femme au seuil de la chambre.

Rocambole recula, pâlit, chancela et d’une voix étouffée :

– Ah ! je me sens mourir…

La femme qui venait d’entrer, la femme qui fit un pas vers Rocambole frissonnant, était une pauvre mère en pleurs. C’était Blanche de Chamery, c’était madame la vicomtesse Fabien d’Asmolles.

– Vous ! vous ! fit-il en tombant à genoux.

Elle posa sa main sur son épaule et lui dit d’une voix brisée :

– Je sais tout, et je sais que vous n’êtes pas mon frère… Mais je sais aussi que vous m’aimiez comme si j’étais votre sœur… et je viens vous dire : Non, vous n’avez pas le droit de vous tuer, car on m’a volé mon enfant !

Rocambole jeta un cri terrible et se redressa rugissant et l’œil en feu. Le lion se réveillait !

VI

Il y avait trois jours que Rocambole s’était remis à l’œuvre et fouillait Paris pour retrouver le fils de Blanche de Chamery. Un homme comme lui ne pouvait prendre le change. Dès le jour même, il fut fixé sur ceux qui avaient enlevé l’enfant. Le coup partait de la main de Vasilika. Et ce coup n’était pas destiné à un autre qu’à lui. Avec cette logique merveilleuse qu’il possédait au plus haut degré, Rocambole se dit : « Vasilika a quitté Paris ; mais elle y est revenue presque aussitôt. Vasilika a reporté sur moi toute la haine qu’elle avait vouée à Yvan, et Vasilika ne fait pas l’abandon de ses haines. Or, M. d’Asmolles et sa femme lui sont parfaitement indifférents, et elle n’a à tirer d’eux aucune vengeance. C’est donc moi qu’elle veut frapper dans ma seule affection, dans ce sentiment presque saint qui a éclairé d’un reflet céleste ma vie souillée. C’est donc entre Vasilika et moi une superbe et dernière lutte. » Rocambole avait été en quelques heures sur la trace des événements et des faits qui avaient précédé et suivi l’enlèvement du fils de Blanche. Le Russe, cherchant une condition en entrant chez Lelorieux juste au moment où M. d’Asmolles s’y trouvait ; cet homme se faisant admettre comme chef d’atelier dans les ateliers du carrossier à la mode, puis travaillant laborieusement à la construction de la troïka ; ensuite, procurant à M. d’Asmolles l’acquisition des trois chevaux russes, tout cela s’enchaînait merveilleusement. Rocambole voulut parcourir le chemin fait par l’attelage emporté. Il le suivit comme à la trace, bien qu’à vingt-quatre heures de distance, depuis les bords du lac, à travers Passy et Auteuil, jusqu’à ce quartier désert et tortueux qui sépare le Gros-Caillou de Grenelle. Pour lui, il était une chose qui ne pouvait faire un doute, c’est que des chevaux réellement emportés n’auraient pu parcourir ce méandre de petites rues sans briser vingt fois la troïka et se tuer eux-mêmes. Rien de tout cela n’était arrivé. Enfin, au portrait qu’on lui en avait fait, Rocambole avait reconnu Vasilika dans cette dame blonde qui passait là tout exprès quand la voiture versait, et que l’enfant tombait du siège sur le pavé. Quant au cocher russe, il avait ramené ses chevaux à l’écurie, était sorti sous un prétexte et n’avait plus reparu. Où était allé le coupé ? Qu’était devenue la dame blonde ? Où était l’enfant ? Ces trois questions paraissaient insolubles. Rocambole, Milon, Vanda, Noël, avaient remué Paris, et Paris interrogé demeurait muet. L’enfant ne se retrouvait pas. Cependant Rocambole avait une idée fixe. Il était persuadé que l’enfant n’était pas loin de l’endroit où Vasilika l’avait enlevé. Tandis que Milon et les autres battaient Paris, Rocambole revenait sans cesse à ce quartier du Gros-Caillou où la troïka avait versé. Il y venait sous tous les costumes et à toutes les heures. Tantôt habillé en maçon ou en serrurier, il entrait dans les cabarets borgnes et les bouchons alimentés par les chantiers de constructions voisins. Tantôt, fringant cavalier, il y passait à cheval, le lorgnon dans l’œil et le stick à la main. Il avait fini, au bout de trois jours, par connaître chaque maison, chaque coin de rue et presque chaque pierre. Le soir du troisième jour, il dit à Milon :

– Viens avec moi.

– Où donc ? demanda le vieux colosse.

– Toujours là-bas…

– Mais, maître, dit Milon, vous devez pourtant bien penser que ce n’est pas là que la dame russe s’est cachée.

– Viens toujours.

Vanda, qui assistait à cet entretien, dit à son tour :

– J’y vais aussi.

– Ah ! tu crois, toi ? fit Rocambole.

– Oui, maître.

Ils partirent. Milon avait l’air d’un gros intendant de grande maison, avec sa redingote de drap marron, boutonnée jusqu’en haut. Rocambole était redevenu le major Avatar. Vanda, pour être plus libre, avait adopté le costume masculin. Sa blonde chevelure disparaissait dans les profondeurs d’une casquette ronde. Une redingote ajustée emprisonnait sa taille élégante. On eût dit un adolescent. Tous trois étaient armés. Ils descendaient au Gros-Caillou comme dix heures du soir venaient de sonner. Il avait plu toute la journée ; il tombait même encore un brouillard humide qui pénétrait jusqu’à la moelle des os. Les jours de pluie, le quartier du Gros-Caillou et du Petit-Grenelle est désert. Cela tient à une chose fort simple. Les chantiers ont été désertés dans la journée. Le soir, les cabarets font relâche.

– On ne m’ôtera jamais de l’idée, dit Rocambole, en entrant dans cette même rue où la troïka avait versé, que le cocher russe est dans les environs.

– Pourquoi donc ça ? demanda Milon.

– Et que ce cocher russe n’est autre que le moujik à qui la comtesse Artoff a fait appliquer le knout par ses gens.

– Ceci est assez vraisemblable, murmura Vanda. Mais pourquoi serait-il par ici ?

– Je ne sais pas… C’est un pressentiment.

Et Rocambole continua à marcher en avant. Comme il tournait l’angle de la rue, un homme se heurta à lui et laissa échapper un juron dans une langue inconnue. Rocambole tressaillit. Mais l’homme était déjà loin. La nuit était noire. Néanmoins Rocambole suivit des yeux cette silhouette qui se perdait dans le brouillard. Puis il se mit à courir. La silhouette arriva tout à coup dans un cercle de lumière. Elle venait de passer sous un bec de gaz. Rocambole allongea le pas. Milon et Vanda le suivirent. Cent pas plus loin, on apercevait une boutique faiblement éclairée. Comme la lumière était trouble, il était facile de voir qu’elle passait à travers les vitres sales et les rideaux rouges d’un marchand de vin. La silhouette, qui avait pris des formes accusées sous le bec de gaz, était redevenue indécise au-delà, s’affirma nettement de nouveau en cet endroit. Puis elle disparut. L’homme était entré dans le cabaret. Rocambole se tourna vers ses deux compagnons.

– Silence ! dit-il.

– Mais où allons-nous ? demanda Milon qui ne comprenait jamais.

– Tu le verras.

Et Rocambole avançait toujours.

Quand il fut à dix pas du cabaret, il s’arrêta :

– Je crois que c’est lui, dit-il à Vanda.

– Qui, lui ?

– Le moujik.

Vanda caressa, sous sa redingote, le manche de ce poignard qui, en Russie, avait fait connaissance avec les épaules et la poitrine de M. de Morlux.

– Si c’est lui, je l’étrangle ! murmura Milon.

– Imbécile ! dit Rocambole.

Et le maître haussa les épaules. Puis il alla jusqu’au cabaret et colla son visage à la devanture. C’était bien là qu’était entré l’homme qui avait heurté Rocambole et proféré un juron dans une langue qui n’était pas la langue française. Cet homme s’était assis à une table. Le marchand de vin lui avait apporté de l’eau-de-vie. Rocambole le vit boire coup sur coup, et le reconnut aussitôt. C’était Pierre le moujik. Pierre vida le carafon d’eau-de-vie, fuma un cigare, jeta vingt sous sur la table et sortit, flageolant sur ses jambes comme un homme ivre. Mais à peine avait-il fait trois pas hors du cabaret qu’une main vigoureuse le prit à la gorge. En même temps un stylet s’appuya sur sa poitrine et Rocambole lui dit :

– Enfin, je te tiens donc, misérable !

– Grâce ! murmura le moujik, je vous dirai où est l’enfant.

VII

Il n’y avait personne dans le cabaret d’où sortait Pierre le moujik.

La nuit était sombre, aucun passant dans la rue, personne aux fenêtres.

Rocambole dit à Pierre :

– Ne t’avise pas de crier. Avant qu’on ne soit venu à ton aide, tu es un homme mort.

Pierre répondit :

– Je ne crierai pas, et si vous me payez aussi bien que la comtesse Vasilika, ma maîtresse, je vous servirai comme je l’ai servie.

En même temps, un rire hideux et bruyant passa à travers ses lèvres. Ce rire disait toute la bassesse de cette âme vénale. Du moins Rocambole s’y trompa. Vasilika avait payé cher ; elle avait été bien servie. Si Rocambole payait plus cher, il serait servi mieux encore. Aussi répondit-il au moujik :

– Les parents de l’enfant que nous cherchons sont plus riches que la comtesse Vasilika. Parle, combien te faut-il ?

– Je veux cent mille francs, dit le moujik.

– Tu les auras.

– Quand ?

– Demain.

– Je ne crois aux paroles données que lorsqu’elles se réalisent tout de suite, répliqua le moujik avec cynisme.

– Mais si tu ne veux pas parler, je vais te tuer !

– Je le sais bien.

Et Pierre croisa ses bras sur sa poitrine avec l’indifférence d’un homme qui ne craint pas la mort.

– Je suis un pauvre serf, dit-il, la misère a présidé à mon berceau ; j’ai été battu comme une bête de somme pendant toute ma vie ; je ne tiens à l’existence qu’à la condition d’être riche. J’allais l’être quand une mauvaise étoile m’a jeté sur votre chemin. Vasilika n’a plus besoin de moi ; elle allait me payer et je partais demain. Je vous rencontre et je sais bien que vous allez me tuer, si je ne parle pas. Mais, dans tous les cas, maintenant, Vasilika ne me donnera pas l’argent qu’elle m’a promis. Par conséquent, frappez !…

– Et si je te donne les cent mille francs que tu me demandes ? fit Rocambole que cet entêtement surprenait étrangement et qui, pour la première fois peut-être, rencontrait une volonté aussi énergique que la sienne.

– Si vous me les donnez, je vous conduirai là où est l’enfant.

– Il est vivant, au moins ?

Et en faisant cette question, Rocambole ne put se défendre d’une vive émotion.

– Il l’est encore, dit le moujik ; mais le sera-t-il demain ?

Rocambole frissonna.

– Ah ! reprit le moujik, si vous saviez quelle femme est cette Vasilika !

– Marchons ! dit Rocambole.

Milon et Vanda avaient assisté muets à ce colloque. Rocambole prit le moujik par le bras et le fit marcher rapidement vers la Seine. Au bout d’un quart d’heure, ils arrivèrent à cet endroit où le quai de la rive gauche finit et n’est plus qu’un chemin de halage. Là, Rocambole dit à Pierre :

– Pour te donner les cent mille francs, il faut passer l’eau et aller chez la comtesse Artoff. Dans quel quartier est Vasilika ?

– Dans celui-ci.

– Et l’enfant ?

– Avec elle. Elle ne le quitte ni jour ni nuit.

– Alors, nous allons attendre ici. En même temps, il dit à Vanda :

– Passe le pont ; tu trouveras bien une voiture de l’autre côté de l’eau. Cours rue de la Pépinière, chez la comtesse Artoff et demande lui les cent mille francs. Elle est assez riche pour avoir cette somme chez elle.

– J’y vais, dit simplement Vanda.

– Et hâte-toi, murmura Rocambole, car quelque chose me dit que nous n’avons pas de temps à perdre.

Vanda était déjà loin, et le moujik restait aux mains de Rocambole et de Milon. Le moujik reprit :

– Savez-vous ce que Vasilika veut faire de l’enfant ?

– Non.

– Elle veut le faire mourir de faim.

Les cheveux de Rocambole se hérissèrent.

– C’est sa vengeance, reprit le moujik, car elle sait bien que l’enfant mort, sa mère en deviendra folle et en mourra peut-être…

– Oh ! murmura Rocambole en frissonnant.

– Et ce double coup vous tuera…

– Oui, c’est bien cela… elle a tout deviné.

– Mais elle n’accomplira pas son dessein, s’écria Milon. Nous sommes là, nous.

Le moujik parut se raviser tout à coup.

– Mais, dit-il, qui m'assure que lorsque je vous aurai dit où est l'enfant…

– Eh bien ?

– Et que vous m'aurez donné les cent mille francs, que vous ne me les reprendrez pas ? …

– Comment ?

– Vous êtes deux et je suis seul, vous avez des armes, je n'en ai pas…

– Regarde-moi bien en face, dit Rocambole ; quand je promets, je tiens.

Le moujik vit briller dans l'ombre les yeux de celui que Milon appelait le *maître.*

– C'est bien, dit-il, je vous crois.

Une heure s'écoula. Puis on entendit un bruit de voiture sur le pont. C'était Vanda qui revenait.

– J'ai les cent mille francs, dit-elle en sautant lestement à terre.

– C'est bien. Renvoie la voiture.

En même temps, il prit un portefeuille que Vanda lui tendit, et il le remit au moujik.

– Voilà le prix de ta trahison, dit-il. À présent, parle.

– Venez, répondit Pierre. Nous sommes tout près.

Et il leur fit suivre le quai jusqu'à l'avenue de Latour-Maubourg. Puis, étendant la main et leur montrant une maison isolée :

– C'est là.

– Là ? fit Rocambole.

– Voyez-vous ce jardin ?

– Oui.

– Et cette lumière qui brille à travers les arbres ?

– C'est là ?

– C'est le cabinet de Vasilika. Elle est seule avec l'enfant. Elle m'attend. Mais prenez garde… il faut entrer sans bruit… et seul…

– Pourquoi seul ?

– Parce que, si elle vous entend marcher, elle croira que c'est moi.

En même temps, il leur fit tourner la maison, dont la porte était dans la rue, tandis que le jardin donnait sur le quai. Puis il donna une clé à Rocambole et lui dit :

– Entrez ! moi, je me sauve…

– Oh ! non pas ! dit Rocambole, je veux être sûr de ne pas être trompé.

En même temps, il s'adressa à Milon et à Vanda :

– Je vous confie cet homme, dit-il, ne le lâchez pas jusqu’à ce que je reparaisse.

– J’en réponds, dit Milon.

– Maître, murmura Vanda, veux-tu que j’aille avec toi ?

– C’est inutile.

– Maître… j’ai peur… peur pour toi.

Rocambole haussa les épaules. La maison était un petit hôtel à deux étages, bâti à l’anglaise, comme on dit. Rocambole mit la clé dans la serrure, prit son poignard et entra. Milon et Vanda demeurèrent en dehors, Milon tenant le moujik au collet. Vanda frissonnante et assaillie par de sinistres pressentiments. La porte s’était refermée. Alors l’œil du moujik brilla d’un feu sombre. L’heure de la vengeance allait-elle donc sonner pour lui ? On n’entendait plus aucun bruit, et Rocambole pénétrait seul dans la maison de son ennemie.

VIII

Vasilika était seule. Seule dans une pièce assez sombre qui donnait sur le jardin. Dans un coin on avait dressé un lit, et sur ce lit était l'enfant. L'enfant, le front toujours enveloppé de bandelettes, avait la fièvre et délirait. Il y avait trois jours qu'il était en cet état – trois jours qu'il n'avait pris aucune nourriture. D'abord, Vasilika, tigresse adoucie et rentrant ses ongles, l'avait accablé de caresses en lui disant :

– Ta mère va venir !…

Et l'enfant avait attendu. Puis les heures avaient succédé aux heures, et la mère n'était point venue. L'enfant s'était mis à pleurer… Vasilika l'avait enfermé et laissé seul. La peur avait changé les pleurs de l'enfant en cris aigus. Vasilika l'avait laissé crier. Puis, comme les cris continuaient et commençaient à lui agacer les nerfs, Vasilika était revenue, armée d'un fouet, la femme sauvage qu'elle était, habituée à faire périr sous la lanière aiguë du knout les serfs attachés à sa terre. L'enfant avait eu peur. Vasilika avait frappé, frappé plusieurs fois, frappé encore. Et l'enfant, fou de douleur et d'épouvante, s'était tu subitement. Vasilika s'en était allée en disant :

– Maintenant, si tu cries, je recommencerai.

L'enfant se l'était tenu pour dit.

Il avait pleuré silencieusement, se tordant contre les tortures de la faim, murmurant tout bas le nom de sa mère, mais n'osant le répéter tout haut, tant il redoutait le terrible fouet. Le sommeil vint en aide au pauvre enfant. Le lendemain, il s'éveilla avec le délire. De temps en temps, Vasilika apparaissait avec son fouet, et l'enfant, pris de vertige, se taisait. La faim commença alors, dès la fin du second jour, cette œuvre de destruction enfiévrée et lente qu'aucune plume ne saurait traduire. Il cria et n'eut plus peur du fouet ; puis, les cris s'apaisèrent, ses yeux devinrent secs, un rire nerveux passa sur ses lèvres et les hallucinations commencèrent. Tantôt il croyait voir sa mère et il lui tendait les bras en souriant. Tantôt il joignait les mains avec épouvante et disait :

– Grâce ! madame, grâce ! je serai bien sage… ne me fouettez pas !…

Tantôt, enfin, il se revoyait dans sa troïka, avec les chevaux emportés, et il disait au moujik :

– Laisse-moi descendre… laisse-moi, je t'en prie !…

Et Vasilika, la froide et cruelle tigresse, suivait de l'œil les progrès de cette agonie et murmurait :

– Ah ! pourvu que Rocambole arrive avant que l'enfant ne soit mort !…

« Je veux qu'il assiste à son agonie, je veux les coucher tous deux sur le même lit funèbre…

Vasilika avait quitté ses vêtements féminins. Elle s'était habillée en homme. Ce soir-là, assise auprès de l'enfant qui allait s'affaiblissant de plus en plus – il ne prononçait plus que des mots incohérents –, Vasilika souriante murmurait :

– Pierre le moujik a pourtant dû exécuter *mes* ordres, et *il* est impossible qu'il ne se soit pas trouvé sur le chemin de Rocambole. Jusqu'à présent, les gens qui m'ont servie ne m'ont servie que pour de l'argent… et ils me servaient mal… l'argent ne donne pas de zèle… Mais celui-là, il me sert pour se venger, et la vengeance donne des forces, du courage, de l'intelligence, du génie. Je crois en cet homme ! Oh ! fit-elle encore avec un rire de damné, Rocambole tombera dans le piège… il y tombera… j'en suis certaine. Il aura pris Pierre à la gorge ; il lui aura intimé l'ordre, le poignard à la main, de le conduire où était l'enfant… Pierre aura demandé de l'argent… On croit toujours un homme qui demande de l'argent… On le paye… et on s'imagine qu'il est acheté… Ah ! ah ! ah ! Et comme elle riait ainsi, elle entendit du bruit. La pièce où elle était donnait à la fois sur le jardin et sur la cour. Vasilika vit un homme qui la traversait. La nuit était noire pourtant, mais ce que la nuit personne n'eût vu, ce que, pendant le jour personne peut-être n'aurait remarqué, Vasilika le vit. Elle vit que l'homme qui traversait la cour traînait légèrement la jambe. Celui qui, pendant dix ans, a eu une chaîne au pied, peut faire un effort suprême, en plein jour et en pleine rue, quand il sent peser sur lui le regard de ses semblables. Mais quand il est seul, quand une violente préoccupation le domine, cet homme s'oublie, et la jambe qui a été cerclée et qui a traîné les maillons, reprend son allure fatiguée. L'homme qui marchait ainsi – c'était Rocambole !

– Allons ! murmura Vasilika, Pierre est intelligent jusqu'au bout… et ma victime est dans le piège…

En même temps, elle se jeta derrière une draperie.

Rocambole était entré. Il avait refermé la porte ; il marchait avec précaution. Rocambole était toujours, théoriquement du moins, de l'école des vrais bandits. Sir Williams, son premier maître, celui qui, vingt années auparavant, lui avait dit un jour :

– Rappelle-toi bien, mon garçon, que le malfaiteur qui se sert d'un pistolet est un imbécile ! Le pistolet fait du bruit, il tremble dans la main, *il* arrive rarement à son but. Quand il l'atteint, c'est aux dépens de celui qui s'en est servi. Le poignard est l'arme de ceux qui veulent frapper sûrement.

Rocambole, on le sait, n'était plus un bandit. Rocambole s'était repenti, il était devenu honnête ; mais à cette heure suprême, il s'était souvenu de la recommandation de sir Williams. Il pénétrait donc dans cette maison, qui lui était inconnue, un poignard à la main. Après la cour était un vestibule, dont la porte était ouverte. Rocambole y entra. Le vestibule était dans l'obscurité ; mais à l'extrémité, une bande de lumière léchait le sol. C'était la clarté d'une lampe passant sous une porte. Rocambole alla droit à cette porte, et, comme elle résistait, il la jeta bas d'un coup d'épaule. Alors il se trouva au seuil de cette vaste pièce, au fond de laquelle était l'enfant qu'il désirait. Vasilika avait disparu. Au bruit, l'enfant se dressa et cria : Maman ! Rocambole jeta un autre cri et ne fit qu'un bond. Il prit l'enfant dans ses bras. On eût dit une lionne retrouvant son lionceau volé par des chasseurs. Mais, comme il se retournait et s'apprêtait à l'emporter, il s'arrêtait muet et

presque terrifié. Vasilika venait d’apparaître sur le seuil de cette porte enfoncée par Rocambole. D’une main elle tenait une paire d’épées, de l’autre elle avait un pistolet. Un pistolet qu’elle braqua sur l’enfant, disant :

– Si tu fais un pas, je le tue dans tes bras !

IX

– Place ! cria Rocambole.

Et brandissant son poignard, il fit un pas en avant.

– Si tu bouges, je fais feu, répondit Vasilika.

Rocambole rejeta l'enfant sur le lit. Puis il se rua sur Vasilika, couvrant ainsi l'enfant de son corps. Mais Vasilika avait laissé tomber une des épées et relevé l'autre. Rocambole en rencontra la pointe et fut obligé de s'arrêter.

– Ah ! ricana Vasilika, tu sais bien qu'un poignard n'a jamais eu la longueur d'une épée…

Et elle posa le pistolet derrière elle, sur un guéridon. En même temps, du pied, elle poussa l'épée qui gisait sur le sol, jusque dans les jambes de Rocambole.

– Forçat ! lui dit-elle, j'ai rêvé pour toi une belle mort… tu seras tué en duel, noblement, loyalement, mais de la main d'une femme !…

– Place ! répéta Rocambole avec rage.

– Forçat ! reprit Vasilika, écoute-moi bien. Je n'ai qu'à étendre la main, à ressaisir ce pistolet et à te brûler la cervelle ! Puis, avec le poignard que tu tiens, ou avec une de ces épées, j'achèverai l'enfant de ta bien-aimée sœur, et tout sera dit… je serai vengée… Eh bien ! non, ce n'est pas ce que je veux… Je veux te la prendre malgré toi… tu es un criminel, le crime me plaît… j'ai pour lui des égards… je t'eusse aimé peut-être, si tu ne t'étais mis en travers de ma route… je te hais maintenant… et il me faut ton sang… mais je veux le verser goutte à goutte… et non brutalement… je ne veux pas t'assassiner… je veux te tuer, comprends-tu ?… Je veux que Rocambole le terrible, l'homme devant qui tout tremblait, meure de la main d'une femme. C'est ma vengeance ! Allons ! ramasse cette épée, et en garde !

Rocambole rugissait comme une bête fauve prise au piège. Et cependant il ne ramassait pas l'épée que Vasilika avait poussée de son pied.

– Je te donne deux minutes de réflexion, reprit-elle. Au bout de ces deux minutes, je reprendrai ce pistolet et je casserai la tête de l'enfant… Tu venais le sauver, tu seras la cause de sa mort.

Ces derniers mots coupèrent court aux hésitations de Rocambole.

– Le sang d'une femme me répugne, dit-il ; mais tu n'es pas une femme, toi ; tu es une hyène échappée aux forêts de ton pays ; il faut t'écraser, monstre, si on ne veut être dévoré par toi…

Rocambole se baissa et ramassa l'épée. Vasilika était tombée en garde avec la netteté et la souplesse d'un tireur consommé. Rocambole, on s'en souvient, avait été un spadassin habile. Vingt fois, au temps des Valets de cœur, il avait couché son adversaire sur le carreau. L'escrime n'avait pas de secrets pour lui et il avait jadis étudié la fameuse botte du portier de la rue Rochechouart. En se retournant le fer à la main, il reconquit son merveilleux sang-froid et sa prodigieuse audace. Il crut même qu'il aurait bon marché de cette femme, qu'il arracherait facilement son épée à cette main trop frêle et qu'il la désarmerait. Rocambole se trompait, et l'ombre du chevalier de Saint-Georges en dut tressaillir. Vasilika jouait avec l'épée, qui tenait à peine en sa main, comme une Andalouse avec son éventail. La lame triangulaire fendait l'air, sifflait et se tordait, arrachant aux bougies qui éclairaient la salle des myriades d'étincelles. Rocambole était ébloui, fasciné, épouvanté par ce jeu solide, extravagant et terrible. Et elle riait avec cela, et elle parlait de son ton railleur, et sa langue sifflait comme sifflait son épée :

– Tu as donc donné dans le piège ? disait-elle. Tu as cru que Pierre était vénal. Si tu l'as rencontré, c'est moi qui l'ai voulu… Rocambole, tu n'es qu'un sot.

Et comme elle disait cela, elle se fendit à fond, profitant d'un moment où Rocambole s'était à moitié découvert ; elle se fendit et se baissa comme l'Arabe qui va poignarder le cheval de son ennemi sous le ventre, et son épée disparut tout entière dans la poitrine de Rocambole. Rocambole jeta un cri, l'épée échappa à sa main droite et tomba sur le parquet. Mais Rocambole ne tomba point. De cette main désarmée, il saisit l'épée dont Vasilika tenait encore la poignée ; puis, il étendit instinctivement la main gauche, qui n'avait pas lâché son poignard. Et Vasilika, atteinte à la gorge, tomba en vomissant un flot de sang. Alors Rocambole jeta un cri de triomphe, arracha l'épée qu'il avait à travers du corps, se précipita vers le lit où l'enfant était évanoui, le reprit dans ses bras, et, ouvrant la fenêtre, il sauta dans le jardin, laissant derrière lui une longue traînée de sang.

Cependant Milon et Vanda attendaient toujours à la porte de la rue. Il s'était écoulé près d'une heure et Rocambole ne reparaissait pas. Vanda s'écria :

– Que se passe-t-il donc ?

Pierre le moujik eut un éclat de rire.

– Vous êtes des niais, dit-il. Voulez-vous maintenant savoir ce qui s'est passé, car ce doit être fini maintenant ? Rocambole est mort, et nous sommes vengés !…

Milon se rua sur la porte. Rien ne résistait au vieux colosse. La porte tomba comme une planche pourrie par les pluies d'automne. Milon et Vanda se précipitèrent dans la maison. Pierre les suivait en riant. Il voulait se repaître de la vue de son ennemi mort… Milon et Vanda arrivèrent au seuil de cette salle où avait eu lieu le combat. Vasilika se tordait dans les convulsions de l'agonie. Cependant, en voyant Vanda, elle se dressa à demi et lui dit :

– Il n'ira pas loin. Il a mon épée dans la poitrine.

Vanda aperçut le pistolet tout armé sur le guéridon et s'en empara.

– Il ira plus loin que toi ! rugit-elle.

Et, se baissant, elle appuya le canon du pistolet sur la tempe de Vasilika, et lui fit sauter la cervelle. Les traces de sang, la fenêtre ouverte, disaient assez éloquemment la route qu'avait suivie Rocambole.

– Ah ! il est mort ! s'écria Milon d'une voix entrecoupée de sanglots. La lune brillait au ciel et éclairait la terre comme les rayons de l'aube.

Vanda et Milon sautèrent dans le jardin. Les traces de sang continuaient. Au bout du jardin il y avait une porte. Là, le sang était plus abondant. Rocambole s'était arrêté pour ouvrir la porte, et la porte était demeurée entrebâillée. Le quai était désert… Les traces de sang continuaient. Au bout de vingt pas, Milon jeta un cri. Il venait de se heurter à l'enfant étendu évanoui sur le sol. Et tandis qu'il le relevait, Vanda continuait à suivre Rocambole, grâce à cette trace sanglante qu'il avait laissée derrière lui. Milon, l'enfant dans ses bras, la suivait. Les traces de sang se continuaient jusqu'à l'escalier qui descendait du quai au bord de l'eau. Puis elles en jaspaient les marches. Vanda les suivit et descendit l'escalier. Elles continuaient sur la berge… Vanda et Milon marchaient toujours. Puis, tout à coup, elles cessèrent… Elles cessèrent au bord du fleuve… Et le fleuve coulait muet et sinistre, paraissant vouloir garder un secret.

– Ah ! s'écria Milon, une fois encore, il est mort ! Mais Vanda se redressa, écumante, terrible, l'œil en feu :

– Non, dit-elle, non, cela n'est pas possible, non, Dieu ne l'a pas voulu…

« Non, ROCAMBOLE N'EST PAS MORT ! »

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Août 2009

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Yves, Jean-Marc, SergeT, PatriceC, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

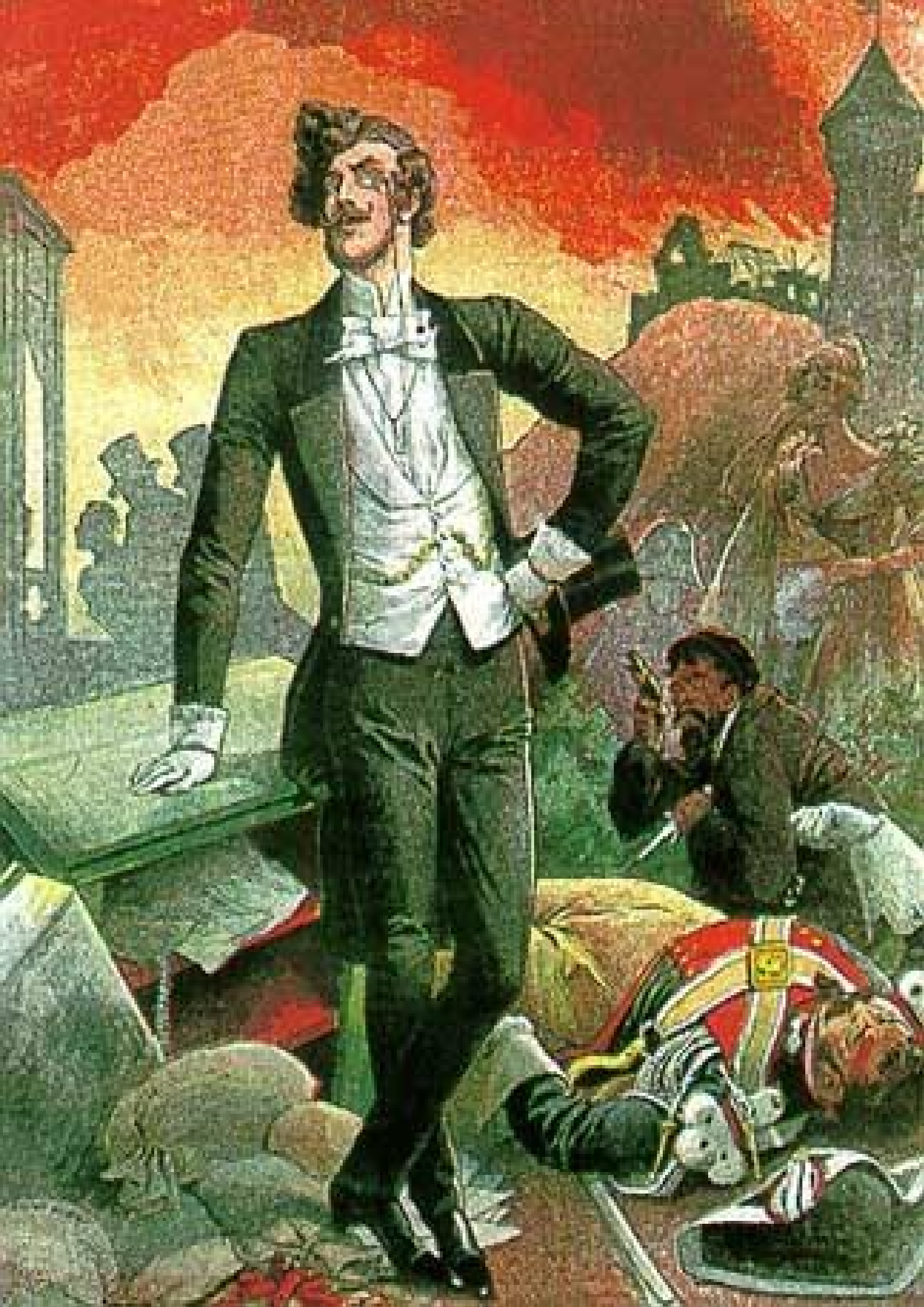
Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

1 Dans l’édition Dentu, *Le Souterrain.*

2 *Sic*.

3 Adolphe Philippe, dit Dennery ou d’Ennery. Célèbre vaudevilliste de l’Empire, brillant adaptateur (Scarron, Restif, Gœthe, Verne…). Futur auteur des *Deux Orphelines.*



Pierre Alexis Ponson du Terrail

LE DERNIER MOT DE ROCAMBOLE

Tome I

LES ÉTRANGLEURS

La Petite Presse – 21 août 1866 au 8 août 1867 – 350 épisodes
E. Dentu *Le Dernier Mot de Rocambole* (5 volumes) 1866 – 1867

PREMIÈRE PARTIE

LES RAVAGEURS

I

Paris a des nuits effrayantes de silence et d'obscurité. Le brouillard estompe les toits, une pluie fine rend le pavé glissant, le vent courbe la flamme des réverbères, et la Seine coule silencieuse entre ses deux rives de pierres.

Nul passant sur les quais, nulle voiture sur les ponts.

La grande ville se tait, les honnêtes gens ont fermé leurs portes, le monde des voleurs respire et s'apprête à ses expéditions ténébreuses.

Qu'importe que le boulevard vive encore à une heure du matin, tout resplendissant des lumières de sa guirlande de cafés bruyants ?

De ce côté-ci, au bord de l'eau, le silence est si grand qu'on dirait une nécropole.

Il est un endroit sinistre où un des bras de la Seine étranglé entre deux hautes murailles, passe avec des tentations vertigineuses pour ceux qui songent au suicide.

Canal plutôt que fleuve, eau dormante qui bouillonnait en amont et reprendra son cours rapide en aval, la Seine semble s'arrêter noire, profonde, mystérieuse, avec des secrets de mort étranges, entre les deux bâtiments de l'Hôtel-Dieu.

Accoudez-vous un peu sur le parapet du pont de la Cité ou du pont de l'Archevêché ; regardez-la couler entre ces deux asiles de souffrance, cette eau qui redeviendra limpide et bleue, là-bas, au delà des coteaux de Sèvres et de Saint-Cloud, et sa tranquillité sombre vous donnera le frisson.

Vous qui cherchez l'oubli dans la mort, venez là : vous qui hésitez à quitter la vie, venez encore. La folie du suicide vous montera au cerveau, après dix minutes de contemplation.

Or, par une de ces nuits dont nous parlions tout à l'heure, un immense radeau, un train de bois, comme on dit, passait au fil de l'eau entre ces deux arches funestes, du pont de la Cité et du pont de l'Archevêché.

Trois hommes assis à l'avant causaient tout bas.

Un quatrième, à l'arrière du train, manœuvrait un gouvernail primitif fait avec une longue poutre.

– Quel temps de chien ! disait un des flotteurs, en se frottant vigoureusement les bras et les mains pour se réchauffer.

– Ma peau de bique est traversée, dit le second.

– Et dire, murmura le troisième, que nous ne serons pas au cabaret de la mère Camarde, à l'enseigne de l'*Arlequin*, avant deux heures du matin ! J'ai une soif

d'enfer.

– Qui t'empêche de boire un coup ? dit le premier en riant. La grande tasse est pleine… et c'est de l'eau douce, encore.

– Merci ! je n'en use pas. Je n'ai bu de l'eau qu'une fois, et ce n'était pas de bonne volonté, camarade.

– Et quand donc ça, le *Notaire* ? demanda le premier flotteur.

– Quand j'étais *là-bas*…

Et il souligna le mot.

– Ah ! oui, au pré de Toulon ?

– Justement, nous avions tenté de nous sauver à la nage, un soir, mon camarade et moi : il s'est noyé et moi on m'a repris.

– Ce qui ne t'a pas empêché de *filer* un peu plus tard.

– Naturellement.

Celui des flotteurs qui s'était plaint que sa peau de bique était toute mouillée, et qui, à l'accent frais et sonore de sa voix, paraissait être un jeune homme, dit avec un certain enthousiasme :

– C'est égal, je ne craindrais pas le bagne, moi !

– Ça vaut mieux que la *Centrale* toujours ; j'y ai fait deux ans, je sais ce que c'est, dit le second.

Celui qui venait de Toulon reprit :

– Tu es jeune toi, *Marmouset* : quêque t'as ?

– Dix-neuf ans.

– Tu as le temps de voir ça et de comparer.

Et l'ex-forçat se mit à rire.

Mais le premier des trois flotteurs, celui qui disait avoir fait deux ans de Centrale, ne partagea pas cette hilarité.

Il avait les yeux en l'air et regardait le pont de la Cité dont le radeau approchait lentement.

L'arche gigantesque se détachait aussi noire que de l'encre de Chine sur le ciel déjà noir.

Au-dessus et au milieu, comme un clocheton sur la toiture d'une église, on voyait une silhouette d'une parfaite immobilité.

Était-ce un homme ? était-ce un poteau ?

Voilà ce qu'il était impossible de dire.

– Qu'est-ce que tu regardes donc, la *Mort-des-braves* ? demanda le flotteur qui avait connu la vie du bagne.

Celui qui répondait à ce singulier nom étendit la main vers l'arche du pont.

– Je crois bien, dit-il, que voilà un homme.

– Je parierais pour un réverbère qui s'est éteint, dit Marmouset, car on avait ainsi surnommé le gamin.

– Imbécile ! dit le forçat, tu ne connais donc pas mieux ton Paris que ça ?

– Plaît-il ? fit le gamin piqué.

– Où sommes-nous ?

– En Seine donc !

– Oui, mais à quel endroit ?

– Auprès de Notre-Dame et de l'Hôtel-Dieu.

– Eh bien ! tu devrais savoir qu'il n'y a pas de réverbère au milieu du pont de la Cité.

De plus en plus piqué, Marmouset répondit :

– Comme vous le dites, j'ai le temps d'apprendre.

La Mort-des-braves regardait toujours cette silhouette immobile.

– J'ai idée, dit-il, que c'est un homme qui veut casser *sa pipe* et *dévisser son billard*.

Dans ce langage pittoresque du peuple de Paris, ces deux images équivalent au verbe *mourir*.

– Si le cœur lui en dit, fit Marmouset froidement. Peut-être que c'est pour un chagrin d'amour.

– À moins, ricana le forçat, que ce ne soit quelque banquier qui a mangé la grenouille de ses actionnaires.

– Ohé ! monsieur ! cria Marmouset, faut pas vous gêner… l'eau est bonne…

Mais comme le gamin parlait, et avant sans doute que sa voix ne fût parvenue en haut du pont, la silhouette avait fait un mouvement assez semblable à celui de la cheminée d'un bateau à vapeur passant sous un pont.

Puis quelque chose de noir avait tourbillonné dans l'air.

Puis encore l'eau tranquille avait été frappée par quelque chose qui tombait, et s'était entr'ouverte, gouffre perfide, pour engloutir sa victime.

– Ça y est, Marmouset, monsieur est servi.

Et il se mit à rire.

Mais le quatrième flotteur, celui qui était à l'arrière et qui ne s'était point mêlé à la conversation, jeta un cri, abandonna la barre et tomba à l'eau.

– Bon ! dit la Mort-des-braves, qu'est-ce qu'il va donc faire celui-là ?

– Il va le repêcher donc !

– L'imbécile ! dit l'ex-forçat.

Marmouset fit un porte-voix de ses deux mains et cria :

– Hé ! l'Étourneau, si tu le repêches vivant, tu n'auras que quinze francs ; noie-le, c'est dix francs de plus.

Le flotteur à qui on venait de donner l'épithète de l'*Étourneau* était un vigoureux jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, nageur intrépide, pour qui la Marne n'avait ni trahisons, ni mystères.

Il fendit l'eau, et se dirigea avec le calme et la précision d'un chien de Terre-Neuve vers l'endroit qu'il ne voyait pas, tant la nuit était sombre, mais où il entendait un sourd clapotement.

L'homme qui s'était volontairement jeté à l'eau avait été au fond tout d'abord.

Mais la nature avait repris ses droits.

Instinctivement, cet homme, qui savait nager, était remonté à la surface.

Et alors une lutte s'était engagée.

Une lutte terrible, acharnée, féroce entre l'âme qui voulait quitter la vie, et le corps qui ne voulait pas mourir.

Pendant ce temps, le flotteur l'Étourneau arrivait et saisissait le noyé par les cheveux.

Le noyé commençait à disparaître : – l'âme avait vaincu le corps.

Et Marmouset criait toujours.

– Mais noie-le donc, imbécile ! c'est dix francs de plus.

Le radeau qui suivait le fil de l'eau, fort calme en cet endroit, était encore à vingt brasses du pont.

Le flotteur, qui s'était bravement dévoué pour sauver la vie à un de ses semblables, l'avait donc dépassé de toute la vitesse que peut déployer un vigoureux nageur.

Ceux qui étaient restés sur le radeau, c'est-à-dire Marmouset, la Mort-des-braves et le forçat ne voyaient rien ; mais ils entendaient le bruit d'une lutte.

C'était maintenant contre son sauveur que se débattait le noyé.

– Ma foi ! dit la Mort-des-braves, ça vaut la peine d'être vu, ça. On peut bien rallumer le fanal ; pour deux liards de chandelle, on n'en mourra pas.

Il y avait à l'avant du train de bois une lanterne que les flotteurs n'allumaient que sur les canaux et lorsqu'ils arrivaient aux écluses ; hors de là, ils aimaient mieux suivre le courant dans les ténèbres.

Les ténèbres convenaient mieux à leurs mœurs et à leurs habitudes.

La Mort-des-braves battit le briquet, alluma la lanterne, et la lanterne projeta sa lueur en avant du train de bois.

Alors les trois flotteurs aperçurent leur compagnon qui essayait de se débarrasser des terribles étreintes de l'homme qui se noyait, et de le repêcher sans se noyer lui-même.

Et soudain, l'homme qui avait été au bagne poussa un cri :

– C'est LUI !

Puis il se jeta à l'eau, comme avait fait l'Étourneau pour aller au secours de l'homme qui se noyait…

II

Marmouset et la Mort-des-braves avaient été un moment frappés de stupeur en voyant leur camarade le Notaire se jeter à l'eau à son tour pour aider le flotteur l'Étourneau à repêcher le noyé.

– C'est donc quelque prince russe ? murmura Marmouset avec son accent railleur et cynique.

– C'est toujours une connaissance, pour que le Notaire s'en soit mêlé. Il n'est pas comme cet imbécile de l'Étourneau qui est honnête comme un caniche et pleure quand un chat a mal à la patte.

Et la Mort-des-braves haussa les épaules avec un certain dédain.

Pendant ce temps le radeau continuait sa marche lente et s'approchait peu à peu de l'endroit où ces trois hommes formaient un groupe étrange se débattant à la surface de l'eau.

Celui qui s'était jeté du haut du pont et voulait mourir était un homme d'une force herculéenne, et l'Étourneau, si habile nageur qu'il fût, ne parvenait point à se dégager de son étreinte.

De temps en temps, le noyé reparaissait à la surface et disait :

– Laissez-moi mourir, vous !

L'Étourneau tenait bon et cherchait à le saisir par les cheveux.

Enfin le Notaire était arrivé.

Celui-là aussi était un solide gaillard et entre ces deux hommes, le noyé ne put faire aucune résistance.

Et comme le radeau arrivait, ils le prirent tous deux sous les aisselles et le jetèrent dessus.

Le noyé avait épuisé ses forces, mais il n'avait point perdu connaissance.

Et il promenait autour de lui un regard hébété, grâce au fanal dont la lueur se projetait sur le visage des flotteurs.

– Je te connais, toi, murmura-t-il, en regardant le Notaire.

– Moi aussi, répondit ce dernier, je te connais… sans cela est-ce que j'aurais pris un bain ? Les affaires des autres ne me regardent pas, je ne me mêle que des camarades.

Le noyé était un homme de haute taille, de large stature, à la figure bestiale, aux cheveux presque blancs.

Il était plus près de soixante ans que de cinquante.

Marmouset et la Mort-des-braves le regardaient avec curiosité.

Quant au Notaire et à l'Étourneau, ils le tenaient toujours par le bras, de peur que la fantaisie ne lui prît de se précipiter à l'eau de nouveau.

Mais la lutte qu'il avait soutenue en épuisant ses forces avait éteint sa volonté.

En proie à une véritable prostration, il regardait attentivement ces hommes qui lui étaient inconnus, et le forçat qu'il reconnaissait :

– Tu étais *là-bas*, toi ? dit-il enfin.

– Pardieu ! répondit le forçat.

– On t'appelait le Notaire…

– C'est toujours mon nom. Et toi tu étais Jean-le-boucher.

– Jean-le-bourreau, fit le noyé d'une voix sourde.

– C'est bien çà. Seulement tu as joliment fait la paix avec les camarades le jour du *Bonnet-vert*.

Jean-le-boucher ou Jean-le-bourreau, comme on le nommait au bagne, – car c'était bien lui, – eut un sourire de désespoir :

– J'ai trahi mon maître, murmura-t-il.

Les quelques mots échangés entre lui et l'ex-forçat le Notaire avaient éveillé au plus haut degré la curiosité de Marmouset et de la Mort-des-braves.

L'Étourneau, le brave homme qui n'était allé ni à Toulon, ni à Poissy et pleurait quand on écrasait la patte d'un chat, ne comprenant rien à l'argot de ses compagnons, s'en était retourné à l'arrière du train de bois, reprendre son gouvernail, avec la satisfaction calme que procure le sentiment du devoir accompli.

– Qu'est-ce que vous dégoisez là, vous autres ? demanda la Mort-des-braves.

– Ça m'intrigue tout de même, fit Marmouset à son tour.

Jean-le-bourreau les regardait avec défiance.

– Tu peux parler devant eux, dit le Notaire, ce sont des amis.

En argot, le mot *ami* signifie voleur.

Et pour lui donner l'exemple, le Notaire continua :

– Ce gaillard-là, tel que vous le voyez, c'est l'ancien bourreau du bagne de Toulon.

La Mort-des-braves fit la grimace.

Marmouset, qui n'avait pas d'expérience encore, comme disait le Notaire, ne put se défendre d'un léger frisson.

– Mais, reprit l'ex-forçat, il s'est joliment réhabilité, allez !

Et s'il retournait au pré, on le recevrait comme Rocambole lui-même.

– Rocambole ? fit Marmouset, un drôle de nom ! C'est-y un fameux ?

– J'en ai souvent entendu parler à la *Centrale*, dit la Mort-des-braves.

– Le maître !... murmura Jean-le-bourreau, qui prit sa tête à deux mains et parut s'abîmer dans un sombre désespoir.

Le radeau, en ce moment, après avoir passé le pont de la Cité, filait entre le quai des Orfèvres et celui de la Vallée et prenait une allure plus rapide, car la Seine retrouvait, en cet endroit, son courant rapide.

Et comme Jean-le-bourreau paraissait étreint par quelque terrible souvenir et ne prêtait plus aucune attention à ce que disaient les trois flotteurs, le Notaire continua :

– Rocambole ! c'est le Dieu du bagne, l'homme qui a toujours enfoncé tous les *curieux* et tous les marchands de *lacets*. Un jour, il lui a pris fantaisie de s'en aller, et les portes se sont ouvertes. On allait guillotiner un camarade, il a arrêté en chemin le couteau de la guillotine.

– C'est fameux, ça ! dit la Mort-des-braves.

– J'irai au *pré* rien que pour le voir, dit Marmouset avec enthousiasme.

Alors le Notaire raconta dans tous ses détails à ses deux compagnons l'histoire étonnante de Rocambole et son évasion au bagne, sept ou huit mois auparavant.

– Ah ! dit la Mort-des-braves, si nous avions un pareil chef au lieu du Pâtissier, qui est un feignant, nous ferions de rudes affaires.

– Peut-être...

En ce moment, Jean-le-boucher releva la tête.

– Vous ne le retrouverez pas, murmura-t-il.

– Pourquoi ?

– On l'a repris.

– Bah ! il se sauvera de nouveau.

– Et comment l'a-t-on repris ? demanda Marmouset, qui tenait à s'instruire.

– C'est moi qui l'ai *vendu*, dit Jean-le-bourreau avec désespoir.

– Toi ? fit le Notaire en fronçant le sourcil.

– Oh ! je ne l'ai pas fait à dessein, va ! Mais je suis une brute... le *curieux* m'a fait jaser et m'a enfoncé.

Aussi, continua Jean, sur le visage bestial duquel coulèrent deux grosses larmes, c'est pour cela que je voulais me périr tout à l'heure. On m'avait repris, moi aussi. On m'avait ferré. J'étais en route pour Toulon. J'ai fait un trou au

wagon cellulaire, et je me suis laissé tomber sur la voie. Je croyais que le train m'écraserait. Quand il a été passé tout entier sur moi sans m'atteindre, je me suis relevé sain et sauf. Alors, je suis revenu à Paris… et…

Le Notaire interrompit Jean-le-bourreau, en jetant un nouveau cri et disant :

– Bon ! encore un homme à l'eau !

Le train de bois, pendant le récit du Notaire, avait fait du chemin ; il était maintenant au-dessous du pont de Grenelle.

Les trois flotteurs n'avaient pas songé à éteindre leur fanal et sa lueur se projetait à vingt ou trente mètres en avant.

Or, à cette distance, le Notaire venait d'apercevoir un cadavre qui flottait sur l'eau, les bras crispés autour d'une planche.

– Faut le repêcher ! dit Marmouset. C'est vingt-cinq francs de trouvés !

III

Faisons maintenant connaissance avec la mère Camarde et son cabaret à l'enseigne de l'*Arlequin*.

Dans le langage imagé du peuple de Paris, on appelle un *arlequin* l'assemblage de toutes sortes de viandes et de restes que les restaurants vendent aux cabarets de bas étage.

Quand vous traversez le pont de Suresnes, vous avez devant vous les coteaux de Puteaux et de Courbevoie, derrière vous le bois de Boulogne.

Sur la rive gauche de la Seine, un peu après Puteaux, à un quart de lieue avant Courbevoie, il y a une maisonnette bâtie de torchis, dont les fenêtres et les portes sont peintes en rouge.

C'est le cabaret de l'*Arlequin*.

Ni à gauche, ni à droite aucune maison.

Le cabaret est isolé.

Le canotier joyeux que le dimanche arrache à son magasin ou à son atelier et rend à sa *youle* ou à son *youyou*, ne songe jamais à se rafraîchir au Cabaret de l'*Arlequin*.

Les bourgeois qui viennent en promenade sur la berge n'y entrent pas davantage.

La maison est d'aspect sinistre.

L'hôtesse qu'on voit constamment assise sur sa porte, attendant de rares chalands, est une grande femme, sèche, nerveuse au nez busqué, aux yeux noirs, qui a dû être d'une beauté hardie et fatale dans sa jeunesse et dont le regard a quelque chose de sinistre.

Au surnom qu'elle porte, on dirait une femme tout autre.

Quelque *ogresse* petite et trapue, avec des épaules larges et un nez épaté, il n'en est rien.

Ce nom de *Camarde* a une origine plus terrible.

Elle est la veuve d'un supplicié.

C'est pour cela que les bourgeois craintifs et les canotiers joyeux passent sans s'arrêter devant cette maison peinte en rouge, comme le sinistre instrument de mort sur lequel est monté, voilà dix ans, son propriétaire.

Pourtant la veuve ne se plaint pas.

Elle ne dit pas d'injures aux passants qui détournent la tête.

Elle ne salue pas avec des imprécations les canots qui filent à toute voile, emportant un rieur équipage de calicots et de grisettes.

Que lui importe de ne rien vendre le jour !

Ce n'est pas à la lumière du soleil que la Camarde fait ses affaires.

Mais vienne la nuit !

Alors une lumière blafarde tremblote derrière les carreaux de papier huilé qui garnissent les fenêtres, un filet de fumée monte au-dessus du toit.

Les pratiques arrivent, isolées ou deux par deux, échangeant de mystérieux coups de sifflets, en chantant des couplets étranges des bagnes et des maisons centrales qu'on appelle l'argot.

Un train de bois s'est arrêté, juste en face du cabaret.

Une barque s'est détachée de cette île toute verdoyante qui vient finir au pont de Courbevoie.

D'amont et d'aval arrivent un à un des hommes à mine suspecte ; les uns en bourgerons bleus, les autres couverts de ce vêtement des rouliers et des flotteurs qu'on appelle une peau de bique.

Et avec eux des femmes étranges, les unes vieilles et hideuses, les autres jeunes et d'une beauté hardie.

Et le cabaret de la Camarde s'emplit peu à peu, et l'eau-de-vie à un sou le poison distille son venin et brûle ces gosiers blasés.

Et ce sont des rires et des chants obscènes, ou de mystérieux conciliabules.

Le cabaret de la Camarde est le rendez-vous de cette piraterie de la Seine qu'on appelle le Ravage.

Jadis, elle se réunissait à Asnières, dans l'île à laquelle elle avait donné son nom.

Mais Asnières est devenu depuis six ans un pays de villégiature et de *high-life*.

Les marchands de nouveautés y ont ouvert des magasins splendides, les restaurants y sont nombreux, les cafés plus nombreux encore, et le parc, trois fois par semaine, projette ses illuminations sur la petite île que Eugène Sue a chantée dans les *Mystères de Paris*.

Les Ravageurs ont besoin de plus de silence et d'obscurité, il leur faut un endroit désert, un cabaret éloigné de tout autre demeure.

Quand la Camarde est devenue veuve, le vide s'est fait autour d'elle.

Alors les Ravageurs sont venus.

Le forçat en rupture de ban qui n'ose rentrer dans Paris vient puiser du courage à l'enseigne de l'*Arlequin*.

C’est là que trône le *Pâtissier*.

Le Pâtissier est un chef de bande. Les Ravageurs l’ont proclamé roi.

C’est un petit homme sec et maigre qui est d’une force peu commune.

Ancien couvreur, il est d’une agilité remarquable et perche comme un chat sur les gouttières de la maison où il a résolu de commettre un vol.

Il a été condamné à dix ans de réclusion ; il a fait son temps. La loi n’a plus rien à réclamer.

Le jour, le Pâtissier est un brave homme qui pêche honnêtement du barbillon et du goujon.

La Camarde l’a pris en pension.

Au temps du frai, quand la pêche est interdite, le Pâtissier raccommode ses filets et radoube ses canots.

Pas plus que la Camarde, il ne se plaint de la dureté des temps.

Quelquefois cependant il disparaît pendant plusieurs jours, et même plusieurs semaines.

– Il est à la campagne, dit la Camarde.

Les initiés savent ce que cela veut dire.

La bande du Pâtissier a des ramifications avec les quatre ou cinq départements qui sont en relation avec Paris par la Seine, la Marne et les canaux.

Le *monde de rivière*, comme on dit, se courbe tout entier sous sa loi.

Les flotteurs qui descendent de Clamecy apportent souvent des renseignements précieux.

Alors le Pâtissier part avec eux.

Quelques jours plus tard on apprend qu’une maison de campagne isolée, au bord de l’Yonne ou de la Seine, a été dévalisée.

Quelquefois même les habitants ont été assassinés.

Mais quand la justice est saisie, le Pâtissier est fort tranquillement assis au seuil de maman Camarde, comme l’appellent les flotteurs, ou dans l’île Verte, sa ligne à la main.

Or, cette nuit-là même où la Mort-des-braves, le Notaire et leurs deux compagnons avaient repêché Jean-le-bourreau, et une heure après avoir découvert un cadavre dont les bras s’étaient crispés à l’entour d’une planche, les habitués ordinaires du cabaret étaient réunis.

Le Pâtissier disait :

– J’attends nos amis de Clamecy.

– Y a-t-il un bon coup à faire ? demanda une belle fille au regard effronté et couverte de haillons, qu'on appelait la *Pie-borgne*.

– C'est possible, dit le Pâtissier. Le dernier train de bois m'a fait savoir que la Mort-des-braves nous apporterait du nouveau.

– Silence ! exclama la Camarde, qui était assise au comptoir.

On entendit des pas au dehors.

Les Ravageurs se turent un moment.

– Bah ! dit le Pâtissier, ce ne peut être que des *amis*.

En ce moment, la porte s'ouvrit et deux hommes entrèrent portant sur les épaules un homme inanimé.

Cet homme était celui que les flotteurs avaient aperçu à l'avant du train de bois et qu'ils avaient pris pour un cadavre.

Cet homme, Jean-le-bourreau l'avait reconnu et s'était écrié :

– C'est le maître !

Cet homme, c'était ROCAMBOLE !

IV

C'était le Notaire et Jean-le-bourreau qui portaient le corps inanimé de Rocambole.

La Mort-des-braves et Marmouset suivaient et l'enfant disait, faisant allusion à Jean-le-bourreau :

– Je crois bien que le pauvre vieux se trompe : il est bien mort.

– Sans compter, disait la Mort-des-braves, qu'il a une jolie boutonnière au beau milieu de la poitrine et qu'il a dû perdre joliment du sang.

La chose n'était pas rare de voir arriver des noyés au cabaret de la Camarde.

Entre Sèvres et Saint-Cloud surtout, les flotteurs en trouvaient souvent dans les herbes.

On les chargeait alors sur le train et on les conduisait au cabaret de l'*Arlequin*.

Là on avertissait le commissaire, et toutes les formalités d'usage étaient remplies, en vue de la prime bien entendu.

On déposa donc Rocambole au milieu du cabaret.

– Mon pauvre vieux, reprenait le Notaire, je crois qu'il est mort.

– Non, ce n'est pas possible, s'écriait Jean-le-bourreau, qui s'arrachait les cheveux.

Le corps était crispé ; la face livide, toutes les apparences de la mort existaient.

– Je vais vous dire ça, fit la Camarde.

Les habitués de l'*Arlequin* avaient fait un cercle autour de ce corps qui était peut-être bien un cadavre.

– Un beau garçon ! murmura la Pie-borgne.

– Il aura joué du couteau, dit un autre.

– Vous vous trompez, fit un vieux ravageur, cette boutonnière-là n'a pas été faite avec un couteau.

– Avec quoi donc ? demanda la Pie-borgne.

– C'est un coup d'épée.

– Quel chic ! s'écria Marmouset. Un coup d'épée, c'est un luxe qui est fait pour les bourgeois et les gens de la *haute pègre*.

Jean-le-bourreau lui montra le poing avec colère.

Pendant ce temps, la Camarde s'était penchée sur Rocambole.

Elle avait appuyé son oreille sur le cœur.

Le cœur ne battait plus.

Elle avait pris les deux bras l'un après l'autre et les avait secoués.

Les bras avaient cette élasticité molle qui suit la mort.

Elle eut recours à une épreuve suprême.

Elle alla prendre un petit miroir devant lequel le Pâtissier se faisait la barbe et qui était suspendu au mur.

Quand on la vit revenir vers le cadavre, ce miroir à la main, il y eut un moment de silence presque solennel.

Jean-le-bourreau avait de grosses larmes sur les joues.

Le Notaire lui-même, dont l'impassibilité était bien connue, témoignait une si vive anxiété, que le Pâtissier s'écria :

– Mais quel est donc cet homme, que vous avez si grand'peur qu'il soit mort ?

Le Notaire et Jean ne répondirent pas.

La Camarde s'était agenouillée auprès du corps : ensuite elle avait avec ses mains desserré la mâchoire ; puis elle en avait approché le miroir.

Deux minutes s'écoulèrent.

La Camarde retira la glace et Jean-le-bourreau jeta un grand cri.

La glace était ternie…

Donc un souffle était sorti de la poitrine, – donc le noyé n'était pas mort.

– Mes enfants, dit alors l'Ogresse, il n'est pas mort, mais nous aurons du mal à le réchapper. Il faut allumer un grand feu et l'envelopper dans des couvertures. En même temps, nous allons le frictionner.

– Un homme de plus ou de moins, voilà-t-y pas une belle affaire ? grommela le Pâtissier.

– Parle pour toi, Pâtissier, dit la Pie-borgne, tu es assez vieux et assez laid… tandis que lui…

Le chef des Ravageurs ne répondit pas à cette insolence. La Pie-borgne avait avec lui son franc-parler.

Jean-le-bourreau s'était levé en disant :

– Il faut le sauver !

– Je crois bien, avait répondu le Notaire, avec un enthousiasme fort rare chez lui.

– Mais qui est-ce donc ? demanda le Pâtissier, animé d'une fureur croissante.

– Un homme, auprès de qui tu n'es qu'un *feignant*, dit le Notaire.

– Tu m'insultes ! hurla le Pâtissier.

Les autres Ravageurs murmuraient sourdement.

– Il paraît, dit Marmouset, que ce monsieur-là c'est Rocambole.

À ce nom, la colère du Pâtissier s'éteignit comme une torche qu'on tremperait dans l'eau.

– Lui, lui ! balbutia-t-il.

Pendant ce temps, les deux femmes s'étaient mises à la besogne, elles avaient pris ce corps inanimé et l'avaient porté auprès du feu, dans lequel Marmouset avait jeté une falourde tout entière.

Puis la Camarde avait arraché les couvertures du lit qui se trouvait dans un coin du cabaret, en même temps que la Pie-borgne, qui avait le poignet solide, commençait des frictions sur la poitrine du noyé.

Et le Pâtissier lui-même s'était mis à l'œuvre.

Il avait pris une burette dans laquelle il y avait du vinaigre, et il frottait les tempes, les lèvres et les narines de Rocambole.

De temps en temps, la Camarde appuyait son oreille sur la poitrine.

Tout à coup, un éclair brilla dans ses yeux :

– Le cœur bat, dit-elle.

– Oh ! s'écria Jean, je savais bien qu'il n'était pas mort.

– Est-ce que Rocambole peut mourir ? dit le Notaire avec un accent de triomphe.

Le cœur en effet s'était remis à battre, et un souffle imperceptible passait au travers des lèvres.

Tant qu'on avait douté de la vie, toutes les poitrines avaient été anxieuses, les haleines suspendues.

Mais quand la Camarde, qui était une femme d'expérience, eut annoncé qu'elle répondait du retour à la vie, ce fut une véritable explosion de joie, un flux de paroles, un tumulte indescriptible.

– C'est qu'il paraît que c'est un fameux, celui-là, disait Marmouset.

– Je le crois bien, dit un Ravageur, silencieux jusque-là. Il nous a donné du fil à retordre, il y a trois mois.

– À toi ? dit le Notaire étonné.

– Oui, j'étais de la bande de Timoléon.

– Alors tu le connais, toi aussi, fit le Pâtissier.

– Je le connais sans le connaître, répondit le Ravageur, attendu que Rocambole change de visage comme nous changeons de blouse, nous autres.

– On appelle ça *se faire une tête*, dit encore Marmouset.

– Tais-toi, môme, fit la Camarde.

Le cœur battait maintenant avec violence, et quelques soupirs s'échappaient de la poitrine du noyé.

– Je crois bien qu'il va ouvrir un œil, dit la Camarde.

La Pie-borgne continuait ses frictions.

– S'il en réchappe, reprit le Notaire, nous en ferons notre chef.

Le Pâtissier haussa les épaules avec un geste d'humeur.

– Faudra te résigner, mon bonhomme. Là où est Rocambole, il commande.

Le Pâtissier n'eut pas le temps de répondre, car Jean-le-boucher poussa un nouveau cri…

Un cri de joie suprême, un cri de délire enthousiaste…

Rocambole venait de rouvrir les yeux…

V

Vingt-quatre heures se sont écoulées.

Rocambole est au lit, mais il a retrouvé la vie et avec elle la présence d'esprit.

La mort n'a pu trouver place dans ce corps d'acier ; la folie ne saurait entamer cette haute intelligence si mal employée jadis et que, depuis longtemps, le repentir a touchée.

Le cabaret de la Camarde a un rez-de-chaussée et un étage unique.

En bas, c'est le rendez-vous des Ravageurs ; en haut, c'est une vaste pièce dans laquelle on a transporté Rocambole.

Un seul homme est auprès de lui, – Jean-le-boucher, – le bourreau, comme on l'appelait au bagne.

Cet homme veille le Maître avec la sollicitude d'une mère ; – il lui sert à la fois de garde-malade et de médecin.

La nuit précédente, les flotteurs et les Ravageurs se sont séparés avec les premiers rayons de l'aube.

Pendant tout le jour, le cabaret de l'*Arlequin* est rentré dans son morne silence accoutumé.

Les canotiers ont passé sans s'arrêter ; le bourgeois a détourné la tête en voyant la terrible hôtesse assise sur son seuil.

Le Pâtissier est retourné à ses lignes de fond et à ses filets.

Quand la nuit est revenue, Jean-le-boucher est descendu dans le cabaret, et il a dit à la Camarde :

– Le Maître est bien faible encore, là-haut. Si on fait du train cette nuit, comme on en fait habituellement, je descends et je casse bras et jambes aux tapageurs.

– Sois tranquille, mon camarade, a répondu la Camarde, on ne fait de train chez moi que lorsque je le permets, et je ne le permettrai pas. Quand on a l'honneur d'avoir chez soi un homme comme mossieu Rocambole, on veille au grain.

La Camarde a tenu parole.

D'ailleurs le Notaire et la Mort-des-braves sont là pour lui prêter main-forte.

Les Ravageurs sont venus comme à l'ordinaire, mais on aurait dit des ombres, et l'on a bu sans choquer les verres, on a causé tout bas.

De temps en temps, le Notaire et la Mort-des-braves montent sur la pointe du

pied et viennent savoir comment va le blessé.

Puis ils redescendent, et les Ravageurs se disent :

– Nous aurons bientôt un fameux chef !

Le Pâtissier qui, naguère, faisait trembler tous ces hommes, a perdu en quelques heures son autorité.

Il est détrôné par avance. Le prestige de Rocambole a suffi.

La mère Camarde elle-même paraît ne plus subir l'ascendant du Pâtissier.

Elle serait fière si Rocambole daignait lever les yeux sur elle.

Celui-ci, faible encore, car il a perdu beaucoup de sang, cause avec Jean-le-boucher.

– Où m'avez-vous repêché ? demande-t-il.

– Au delà du pont de Grenelle, maître.

Un souvenir traverse l'esprit de Rocambole.

– Oui, dit-il, c'est par là que j'ai dû perdre connaissance. Tout mon sang s'en allait, à mesure que je nageais. J'ai voulu traverser la Seine, ce qui, sans ma blessure, eût été un jeu pour moi ; mais le courant m'a entraîné. J'ai lutté vainement, mes forces me trahissaient. J'ai saisi une planche qui flottait devant moi, et mes yeux se sont fermés.

– C'est cette planche qui vous a sauvé, maître.

– Je le crois.

– Mais… cette blessure, où l'avez-vous reçue ?

À cette question, Rocambole tressaille. Puis il regarde attentivement Jean-le-boucher.

Celui-ci murmure en tremblant :

– Maître, je ne veux pas pénétrer vos secrets s'il ne vous convient pas de parler.

– Réponds-moi d'abord, dit Rocambole, où sommes-nous !

– Chez la Camarde.

– Qu'est-ce que cela ?

– L'hôtesse d'un cabaret fréquenté par des Ravageurs, des repris de prison et un tas de mauvais monde.

– C'est cette femme qui m'a apporté du bouillon tout à l'heure ?

– Oui ; maître.

– Comment es-tu avec ces gens-là ?

– Ils m'ont repêché, moi aussi.

– Tu te noyais donc ?

– Je voulais me périr de désespoir de vous avoir trahi.

Rocambole regarde cet homme, et il lit dans ses yeux un tel dévouement, une telle fidélité, qu'il lui tend la main.

– Mais tu étais en prison, comme moi, la dernière fois que je t'ai vu ?

– Oui, maître.

– Tu t'es évadé ?

– Oh ! j'avais si grand'peur de retourner au bagne et d'être forcé d'y reprendre mon ancien métier !

Et Jean raconte à Rocambole les incidents de son évasion.

– Écoute-moi à ton tour, dit le maître, je suis mort pour tous ceux qui m'ont connu.

– Vous !

– Excepté pour toi…

Et comme l'étonnement de Jean-le-boucher redouble :

– Non par crainte de la police, dit Rocambole. Elle a promis de me laisser tranquille. Et puisque tu t'es évadé, elle ne te reprendra pas, je te le promets.

Un sourire homérique éclaire alors le visage bestial de l'ancien bourreau.

– Vrai ? dit-il.

– Veux-tu être mon unique compagnon ?

– Oh ! maître, si je le veux !

– J'avais une tâche à remplir. Elle est accomplie. Si j'avais été lâche, je me serais tué. Mais on n'a pas le droit de se détruire. Je ne veux pas revoir les gens que j'ai connus et que j'ai aimés. Ils me croiront mort et vivront heureux. Mais, peut-être ai-je encore une œuvre à mener à bien en ce monde. Je sens que Dieu ne m'a pas encore pardonné !

Il dit cela d'une voix grave, émue, presque solennelle, cet homme dont les Ravageurs souhaitaient la guérison pour en faire leur chef.

Et Jean porta avec respect la main de Rocambole à ses lèvres et lui dit :

– Maître, parlez, ordonnez ! vous savez bien que tout mon sang vous appartient…

– Écoute, reprit Rocambole. L'autre nuit, je me suis battu, battu à outrance…

– Avec Timoléon ?

– Non, avec une femme qui tire l'épée comme un maître d'armes. La vie de cet enfant que tu m'as surpris, un soir, contemplant à travers les arbres de ce grand

jardin sur lequel donnait la fenêtre de ma mansarde…

– Rue de la Ville-l'Évêque ?

– Oui. La vie de cet enfant était l'enjeu du combat. Cette femme m'a frappé ; mais, en me frappant, elle s'est enferrée sur mon épée.

– Oh ! je sais qui c'est… c'est la Russe.

– Oui.

– Et elle est morte, n'est-ce pas ?

– Je n'en sais rien, mais j'ai pris l'enfant dans mes bras, et je me suis sauvé par le jardin. Quand j'ai été sur le quai, j'ai déposé l'enfant évanoui sur le sol, pensant bien que mes compagnons le retrouveraient.

Puis je suis descendu sur la berge et je me suis jeté à l'eau.

D'abord j'ai songé à me noyer ; puis je me suis dit que je n'avais pas le droit de quitter la vie ; et alors j'ai voulu traverser la Seine tout en faisant croire à ma mort, car je laissais derrière moi une large trace de sang. Tu sais le reste.

– Eh bien ? dit Jean.

– Eh bien ! je voudrais savoir si l'enfant a été retrouvé par Milon et par Vanda, et s'ils l'ont rendu à sa mère. Va à Paris, et sois prudent.

– Mais si je les vois, que leur dirai-je ?

– Rien.

– Et s'ils vous pleurent… comme mort ?

– Tu les laisseras pleurer. Je veux savoir où est l'enfant, voilà tout.

– Mais, maître, dit Jean-le-boucher, quand vous serez guéri…

– Eh bien ?

– Vous n'allez pas rester parmi ces bandits ?

– Peut-être… dit Rocambole. Qui sait ? là peut-être est la nouvelle tâche qui m'est réservée…

Comme il murmurait ces mots, le Notaire entra suivi de la Mort-des-braves.

VI

La Mort-des-braves tournait et retournait son bonnet de marinier dans ses doigts, avec une gaucherie respectueuse.

Le Notaire avait un peu plus d'aplomb.

Néanmoins, on sentait que Rocambole lui en imposait, et qu'il reconnaissait en lui un homme supérieur.

– Que voulez-vous, mes amis ? demanda Rocambole de cette voix sympathique et mystérieusement caressante qui lui gagnait tous les cœurs.

– Voici la chose, dit le Notaire, c'est les camarades qui nous envoient… en députation.

– En députation, répéta la Mort-des-braves comme un écho.

– Voyons ? dit Rocambole.

– D'abord, nous venons savoir comment vous allez…

– Je vais mieux, mes amis, mais je suis au lit pour une quinzaine de jours au moins.

– C'est bien ce que je leur disais…

– Moi aussi, dit la Mort-des-braves.

Le Notaire se grattait l'oreille :

– Ça ne vous empêchera toujours pas, dit-il, de nous donner un bon conseil.

– De quoi s'agit-il ?

– Je vais vous le dire en deux mots, reprit le Notaire. Quand on ne peut pas travailler dans le grand comme vous, on travaille dans le petit. Quand je me suis évadé de *là-bas*, je suis venu à Pantin comme tous les camarades et j'ai cherché de la besogne.

Mais je n'avais pas un radis, la rousse est doublée, l'ouvrage ne va pas. J'ai été bien heureux de rencontrer le Pâtissier.

– Qu'est-ce que le Pâtissier ?

– C'est le chef des Ravageurs.

– Ah !

– Il m'a embauché. Nous avons fait quelques jolis coups, mais il n'y a pas gras. Je remonte les rivières et les canaux, je vais à la découverte.

Puis je redescends avec les trains de bois. Quand j'ai trouvé quelque chose, j'avertis les camarades, dont le rendez-vous est ici, et nous partons.

– Bien, fit Rocambole d'un signe de tête.

– Ça allait comme ça depuis quelque temps, lorsque nous avons eu l'honneur de vous repêcher. Mais voilà que depuis hier nous sommes tout en désordre.

– Pourquoi ?

– Le Pâtissier, qui n'est qu'un feignant, voudrait rester notre chef.

– Eh bien !

– Vous pensez, maître, dit respectueusement le Notaire, que le Pâtissier n'est pas de force auprès de vous.

– Ah !

Et un sourire glissa sur le pâle visage de Rocambole.

– Sur quinze que nous sommes dans la bande, il y en a dix qui crient déjà : Vive Rocambole !

– Vraiment ?

– Il y en a quatre qui veulent rester avec le Pâtissier. Mais c'est par peur qu'ils disent cela ! Ça ne sera pas difficile de les décider.

Rocambole eut un sourire dédaigneux.

– Quels sont les états de service du Pâtissier ?

– Il est allé à Brest.

– Est-ce un grinche ?

– Il a chouriné aussi, mais… pas souvent.

– Eh bien ! dit Rocambole, quand je serai sur pied, nous verrons ; et, d'un geste, il voulut congédier le Notaire et la Mort-des-braves, qui ne soufflait mot.

Mais le Notaire ne bougea pas.

– C'est que, dit-il, j'apportais un joli renseignement aux camarades.

– Ah ! Ah !

– Un beau coup à faire.

Rocambole prit un air attentif.

– Le Pâtissier dit, poursuivit l'ex-forçat, que puisque vous êtes malade, on doit faire le coup sans vous.

– C'est bon, dit Rocambole en tressaillant. Si l'affaire me plaît, j'entends la garder.

Et il eut un accent d'autorité qui remplit d'enthousiasme la Mort-des-braves et le Notaire.

– Seulement, reprit Rocambole, vous pensez bien, mes enfants, qu'avant de

manquer me noyer, j'avais d'autres affaires en train.

– Oh ! ça va sans dire, dit la Mort-des-braves, qui triompha de sa timidité. Un homme comme vous n'a jamais les bras croisés.

– J'ai laissé quelques affaires en suspens à Pantin, poursuivit Rocambole, et je vais envoyer Jean aux renseignements. Quelle heure est-il ?

– Quatre heures du matin.

– Va, dit Rocambole à Jean-le-boucher. Tu passeras la barrière au petit jour. Tu sais ce que je t'ai dit ?

– Oui, maître.

– Eh bien ! en route et ne flâne pas.

Jean se dirigea vers la porte et sortit.

– Maintenant, dit Rocambole au Notaire, assieds-toi là, compagnon, et jase un brin.

– Touchant la chose en question ?

– Naturellement.

Et Rocambole se mit sur son séant et parut être tout oreilles.

Le Notaire dit alors :

– Un peu au-dessus de Charenton, la Seine fait un coude et laisse des collines à droite.

– Ce sont les coteaux de Villeneuve-Saint-Georges.

– C'est ça même.

– Il y a là à mi-côte, une maison isolée, entourée d'un grand jardin. Les gens qui l'habitent sont huppés, à ce qu'il paraît, c'est un vieux monsieur et une jeune dame.

– Le père et la fille sans doute ?

– On ne sait pas. Les uns disent oui, les autres prétendent que c'est la femme et le mari ; ils ne sortent jamais. On ne les a pas vus trois fois en deux ans, sur les routes des environs. La femme est toujours en deuil.

Ils n'ont que deux domestiques, une vieille servante et un vieux jardinier. Il n'y a même pas un chien de garde dans la cour.

– C'est bien cela, observa Rocambole.

– Plusieurs fois, en remontant la Seine, j'avais remarqué cette maison. J'ai pris des renseignements, c'est Marmouset qui a flâné par là.

– Qu'a-t-il appris ?

– Il s'est caché une partie de la nuit, il y a trois jours, dans le jardin.

Les deux domestiques couchent dans un pavillon.

Le vieux monsieur et la jeune dame s'enferment en face d'une fenêtre éclairée.

Quoiqu'ils soient à la campagne toute l'année, le vieux monsieur et la jeune dame se couchent tard et ils n'ont pas l'air de faire bon ménage.

– Ah ?

– Marmouset les a entendus se disputer, le monsieur parlait haut, il criait comme un roulier, la dame pleurait et se tordait les mains de désespoir ; mais comme les vitres étaient fermées, Marmouset n'a pu entendre ce qu'ils disaient.

– Tout cela est fort bien, dit Rocambole, mais ont-ils de l'argent ?

– Le vieux monsieur est sorti de la chambre de la dame en colère et fermant la porte très fort.

Puis peu après, une autre fenêtre s'est éclairée, alors Marmouset s'est laissé glisser à terre ; puis il a grimpé sur un autre arbre qui était en face de cette autre fenêtre.

– Et qu'y a-t-il vu ?

– Le monsieur qui ouvrait un coffre-fort et qui comptait des masses de billets de banque et des sébilles pleines d'or.

– Oh ! Oh !

– Vous pensez si toute la bande est allumée, et si le Pâtissier est pressé…

– Oui, dit Rocambole, mais ils m'attendront…

Et regardant le Notaire froidement :

– Tu vas descendre et tu leur diras que je défends qu'on fasse rien sans moi.

– Enfoncé le Pâtissier ! murmura la Mort-des-braves.

Et tous deux sortirent en courant de la chambre de Rocambole.

Maintenant transportons-nous à Villeneuve-Saint-Georges et faisons connaissance avec les hôtes mystérieux de la maison isolée.

VII

La description de la maison isolée faite à Rocambole par le Notaire était assez exacte.

Il y avait un grand parc touffu qui descendait jusqu'à la rivière.

La maison était petite, mais élégante d'aspect, de construction récente, et avait dû s'élever sur les ruines de quelque habitation seigneuriale.

Elle avait été longtemps à vendre, et il n'y avait pas plus de six mois que les hôtes mystérieux dont parlait le Notaire s'en étaient rendus acquéreurs.

Un soir, une voiture fermée s'était arrêtée à Villeneuve, chez M^e^ ***, notaire.

Un homme enveloppé d'une pelisse fourrée, – on était en hiver alors – coiffé d'un bonnet d'astrakan, et ayant toute l'apparence et la physionomie d'un étranger, en était descendu.

Cependant il avait demandé à voir le notaire en fort bon français et sans le moindre accent.

L'inconnu avait dit au notaire :

– Vous êtes chargé de vendre une maison qui se trouve sur la droite, à mi-côte, en retournant à Paris ?

– Oui, monsieur, avait répondu le notaire.

– À qui cette maison appartient-elle ?

– À des gens de province qui ont hérité récemment. Une vieille dame y est morte l'année dernière.

L'inconnu n'avait pas sourcillé.

Il n'avait même pas demandé le nom de la vieille dame. Il avait accédé sans débats au prix d'acquisition.

La maison était toute meublée.

Comme elle n'était grevée d'aucune hypothèque, l'inconnu tira de sa poche un portefeuille gonflé de billets de banque et paya sur-le-champ, disant qu'il désirait entrer en jouissance immédiate.

Le lendemain, en effet, les gens de Villeneuve virent arriver un vieux domestique et une servante entre deux âges qui prirent possession de la maison, ouvrirent portes et fenêtres, lavèrent, nettoyèrent les appartements, ratissèrent les allées du jardin et s'installèrent ensuite dans le petit pavillon qui se trouvait au fond du parc.

Quelques jours s'écoulèrent.

On est curieux à Villeneuve, presque autant que dans une ville de la vraie province.

Les domestiques avaient une tournure étrangère.

Ils s'exprimaient parfaitement en français, mais entre eux ils parlaient une autre langue que personne ne comprenait à Villeneuve.

On les avait questionnés vainement chez le boucher et l'épicier.

Personne n'avait pu savoir le nom de leur maître, ni de quel pays ils venaient.

Le notaire *** lui-même avait gardé un silence prudent sur le nom, les titres et les qualités de son nouveau client.

Au bout de huit jours l'étranger arriva.

Mais il n'était pas seul, une jeune dame l'accompagnait.

Ils traversèrent Villeneuve au grand trot de deux mecklembourgeois qui traînaient une voiture de voyage.

On n'eut pas le temps de les voir.

À peine put-on soupçonner que l'homme était vieux et la femme jeune.

Cette dernière était toute vêtue de noir.

Des semaines entières, puis de longs mois s'écoulèrent avant qu'on ne les revît.

Cependant ils habitaient la maison.

Bien souvent les bourgeois de Villeneuve s'en étaient allés rôder autour du parc, mais inutilement.

Cette maison avait l'air d'un tombeau.

Seuls, les domestiques sortaient, venaient faire leurs provisions au village et ne parlaient à personne.

Marmouset, le petit bandit que les Ravageurs avaient envoyé en éclaireur, était donc plus heureux que les gens de Villeneuve, puisque, grimpé sur un arbre, il avait vu du même coup le vieux monsieur et la jeune dame, ensemble d'abord, et paraissant se quereller.

Et c'est à cette scène, que Marmouset devinait plutôt qu'il ne l'entendait, que nous allons assister.

La jeune dame était assise dans une bergère, au coin du feu.

Une seule lampe, placée sur la cheminée, éclairait la pièce qui était une chambre à coucher.

Mais ses rayons tombaient verticalement sur la jeune femme et permettaient de remarquer sa beauté pâle, fiévreuse, maladive.

Grande, amaigrie par quelque mystérieuse souffrance, elle avait des mains

blanches et transparentes comme de la cire, de grands yeux noirs bordés d'un cercle de bistre et des lèvres pâles au coin desquelles la douleur avait creusé son pli.

Peut-être n'avait-elle que vingt ans, peut-être en avait-elle trente.

Le type de sa physionomie rappelait les races orientales du Nord, telles que la race caucasienne ou la race slave.

– Voici bien longtemps déjà que nous sommes ici, mon père, poursuivit-elle, bien longtemps que vous m'avez arrachée, une nuit, à l'aide d'un narcotique, à mon enfant qui venait de naître, comme vous m'aviez arrachée déjà à l'homme qui était mon époux devant Dieu. Mon père, ne mettrez-vous point un terme à mon martyre ?…

Le vieillard se taisait toujours.

– Ne me rendrez-vous pas mon enfant ? supplia la jeune femme.

– C'est l'enfant du crime.

– Oh ! fit-elle.

Et soudain ses joues s'empourprèrent après avoir pâli, un éclair s'alluma dans ses yeux.

Et, se dressant tout d'une pièce, elle eut un geste de colère, elle prit l'attitude qu'ont tout à coup ceux qui, longtemps courbés sous une volonté de fer, se révoltent enfin.

Et elle vint se placer devant le vieillard, stupéfait d'une pareille audace.

– Je veux savoir, dit-elle…

– Savoir quoi ? fit-il d'une voix glacée.

– Savoir ce qu'est devenu Constantin.

– Il est en Russie et n'a pas quitté son régiment.

Mais la jeune femme ne crut point à cette réponse.

– Oh ! dit-elle, vous mentez !

Tout en elle annonçait une douleur morne et profonde, un affaissement physique et moral qui semblait tenir du désespoir.

L'homme, au contraire, le vieux, comme disait Marmouset, formait avec cette femme un contraste étrange.

C'était un homme assez robuste, en dépit d'une forêt de cheveux blancs et d'un collier de barbe grise, mais qui pouvait bien avoir dépassé la soixantaine.

Coiffé de ce bonnet d'astrakan qui avait révolutionné les gens de Villeneuve, la polonaise à brandebourgs militairement boutonnée, il allait et venait par la chambre, les mains croisées derrière le dos, le regard farouche, le pas inégal et

brusque.

La jeune femme disait :

– Mon père, ne mettrez-vous pas un terme à mes longues souffrances ?… ne me rendrez-vous pas mon enfant ?

Le vieillard haussait les épaules et ne répondait pas.

– Mon père, reprit-elle en joignant les mains, serez-vous donc sans pitié ? et les haines de famille, ces vieilles haines ridicules en notre siècle, vous aveugleront-elles à ce point ?

Le vieillard continua sa promenade.

– Ma fille !

– Je ne suis plus votre fille. Je suis votre victime et vous êtes mon bourreau.

– Prenez garde !

Mais elle, toujours révoltée, s'écria :

– Où est Constantin ?

– Vous ne le saurez pas.

– Qu'avez-vous fait de mon enfant ?

– Il est mort.

– Oh ! vous mentez encore, dit-elle.

Le vieillard haussa de nouveau les épaules.

– Vous avez mal aux nerfs, dit-il. Vous ferez bien de prendre une infusion de thé et de vous mettre au lit.

Et il s'en alla, tirant violemment la porte après lui.

Quelques minutes s'écoulèrent.

La jeune femme s'était laissé retomber sur la bergère, et elle fondait en larmes, se tordant les mains de désespoir.

La porte se rouvrit. Mais ce ne fut pas le vieillard qui entra.

Ce fut un homme d'environ quarante ans, de mine louche et presque sinistre.

C'était un des mystérieux domestiques amenés par les hôtes mystérieux de la villa.

Il apportait du thé sur un plateau.

La jeune femme le regarda, et soudain un éclair illumina son cerveau, et elle murmura :

– Oh ! il faudra bien qu'il parle, celui-là !

VIII

Le valet posa le plateau sur un guéridon devant la jeune femme.

Mais comme il allait se retirer, elle lui ordonna de rester, d'un geste mystérieux.

Par les quelques mots que nous avons vu échanger entre la jeune femme et le vieillard, il a été facile de comprendre qu'ils étaient étrangers et appartenaient soit à l'aristocratie russe, soit à l'aristocratie polonaise.

Le valet s'était arrêté au milieu de la chambre, avec cette docilité servile des paysans du Nord qui n'ont jamais songé à discuter un ordre reçu, tant ils sont pliés sous le knout, de génération en génération.

Il était là, muet, attentif et comme tremblant.

– Nicheld, lui dit la jeune femme, ouvre ce bahut.

Et elle lui désignait un meuble qui se trouvait entre les deux croisées.

Nicheld obéit.

– Ne vois-tu pas une boîte oblique en cuir rouge sur la première tablette ? continua-t-elle.

– Oui, maîtresse.

– Donne-la moi.

Tout en parlant, elle s'était levée et était allée se placer devant la porte.

Le valet lui apporta là boîte.

– Attends, dit-elle, en la prenant et en la posant sur un guéridon.

Cette boîte, qui pouvait avoir un demi-pied de longueur, était en maroquin rouge.

Un nom était écrit dessus :

Nadéïa.

La jeune femme l'ouvrit, et le valet vit avec quelque étonnement apparaître la crosse en ivoire de deux mignons pistolets, comme presque toutes les grandes dames du Nord en ont en voyage, lorsqu'elles traversent en traîneau et presque sans escorte les immenses solitudes des steppes.

Accoutumé à l'obéissance passive, celui qu'elle avait appelé Nicheld demeurait debout devant Nadéïa et semblait demander ce qu'elle allait faire.

Nadéïa prit un des pistolets et l'arma.

Puis dirigeant le canon sur Nicheld, elle lui dit :

– Si tu pousses un cri, si tu appelles au secours, tu es mort.

Nicheld frissonna, mais il se tut.

Le paysan russe, le moujik comme on dit, sait bien que sa vie est peu de chose et que son seigneur peut toujours en disposer.

Or, Nicheld était né sur les terres du père de Nadéïa, et il savait que Nadéïa était la maîtresse.

Seulement il se mit en garde et prit une attitude suppliante.

Nadéïa lui dit :

– Mon père est monté dans sa chambre ; avant que tes cris soient arrivés jusqu'à lui, avant que ses pas aient retenti dans le corridor, avant qu'il ait même eu la pensée de te porter secours, ma balle t'aura frappé au cœur.

– Que voulez-vous donc de moi, maîtresse ? demanda le moujik d'une voix affolée de terreur.

– Je veux savoir.

Il se prit à trembler plus fort.

– Maîtresse, dit-il, si je parle, le général me tuera.

– Et si tu ne parles pas, je te tue à l'instant.

– Grâce ! maîtresse, grâce ! balbutia le moujik.

Nadéïa continua :

– Tu étais au service de mon père, à Varsovie. Tu sais ce qui s'est passé…

– Je vous jure, maîtresse…

– Ne jure pas, tu ferais un faux serment.

En même temps, Nadéïa regarda la pendule qui se trouvait sur la cheminée.

– Écoute-moi bien, dit-elle.

Et dans son geste, dans son regard, dans toute son attitude, il y avait quelque chose de si fatalement désespéré, que le moujik Nichdel comprit qu'il n'avait aucune miséricorde à attendre d'elle, s'il essayait de la tromper.

– Maîtresse, dit-il, si je parle, vous ne me tuerez pas ?…

– Non.

– Mais il me tuera, *lui*.

– Je te protégerai.

– Vous, maîtresse ?

– Oui, dit la jeune femme, car, à moins que mon père ne me tue sur l'heure, j'aurai bien le temps de me placer sous la protection française.

Nous sommes en France, vois-tu, poursuivit-elle, et en France, le bon plaisir d'un grand seigneur russe ou polonais ne peut plus rien.

Le moujik écoutait, comme si une langue inconnue eût résonné pour la première fois à son oreille.

Nadéïa continua.

– Tu étais au service de mon père, tu sais ce qui est arrivé… parle… je te donne deux minutes pour réfléchir : si tu te tais, je fais feu.

Le moujik hésita une seconde encore.

Puis il dit d'une voix sourde :

– Mourir pour mourir, j'aime autant dire ce qui est juste… et ce qui est la vérité… et confondre les traîtres.

– De qui donc parles-tu ? demanda Nadéïa avec un léger frissonnement dans la voix.

– De… votre… père… balbutia-t-il.

– Parle ! fit-elle.

Et pâle, les narines dilatées, l'œil en feu, Nadéïa attendit :

– Maîtresse, dit le moujik, votre père le général Komistroï a trahi la Pologne.

À ces mots, Nadéïa fit un pas en arrière et jeta un cri.

Un cri d'étonnement, de stupeur.

On eût dit que la foudre du ciel tombait sur elle.

– Oh !… dit-elle… ce n'est pas… possible… ce n'est pas vrai… tu mens !

– Tuez-moi alors, dit le moujik avec calme.

– Mais parle donc, misérable ! dit-elle.

Et elle fit un pas vers lui, son pistolet braqué, et prête à faire feu.

Le moujik avait retrouvé son calme :

– Maîtresse, dit-il, j'ai avoué la vérité, le général Komistroï, votre père, a trahi la Pologne.

Nadéïa sentait ses cheveux se hérisser, tant cette accusation inattendue lui paraissait foudroyante.

– Mais, s'écria-t-elle, cela ne peut être, cela est impossible !

– Cela est, dit Nicheld.

– Ah ! fit-elle, qu'a-t-il donc au fond de l'âme, cet homme que j'appelle mon père, puisqu'il m'a séparée de Constantin, le soldat du czar, ne voulant pas, disait-il, que la fille d'un Polonais fidèle, épousât un serviteur de l'oppresseur ?

Un sourire passa sur les lèvres de Nicheld.

Ce sourire était si plein de mépris à l'adresse de celui que Nicheld appelait le général Komistroï, que Nadéïa comprit bien que cet homme disait la vérité.

– Oh ! maîtresse, reprit-il, il faudrait bien des heures pour vous tout dire.

– Sur qui ?

– Sur votre père.

– J'ai de la patience, dit Nadéïa, je t'écouterai ; mais d'abord où est Constantin ? Mon père dit qu'il n'a pas quitté son régiment.

– Votre père ment.

– Ah !

Et Nadéïa regardait cet homme, aussi tremblante que le coupable qui regarde le juge prêt à prononcer son arrêt de mort.

– Le lieutenant Constantin, dit Nicheld, a été arrêté un soir à Varsovie, sous l'accusation de complicité avec les insurgés.

– Est-ce possible, grand Dieu ?

– Des lettres compromettantes placées dans un portefeuille ont été trouvées chez lui.

– Ciel ! dit Nadéïa, il a été condamné !…

– Et déporté en Sibérie.

Nadéïa couvrit son front de ses deux mains, laissant retomber le pistolet sur la table.

Mais Nicheld était disposé à parler.

– Quant à votre enfant, reprit-il, si votre père dit qu'il est mort, il ment !

Nadéïa jeta un cri…

Un cri si puissant, si inattendu, qu'un bruit se fit au dehors…

C'était le vieillard qui accourait.

Nadéïa se précipita sur la lampe et l'éteignit.

En même temps, elle poussa le verrou de la porte.

– Ne bougeons pas, maîtresse, murmura Nicheld, ou nous sommes perdus !

IX

Le pas du vieillard retentissait dans le corridor comme une menace.

Il s'arrêta à la porte de la chambre.

En même temps, Nadéïa et Nicheld entendirent la clé qui était restée dans la serrure et qu'on tournait violemment.

Le cœur de Nicheld battait à outrance. Nadéïa se taisait.

– Nadéïa ! cria la voix du général Komistroï, qui ronflait comme un tonnerre.

La jeune femme eut du sang-froid.

Elle parut s'éveiller en sursaut et répondit :

– Mon père ! que voulez-vous ?

– Qu'avez-vous ? que vous arrive-t-il ? demanda le général à travers la porte qu'il essayait toujours d'ouvrir.

– Rien, mon père, je dormais et j'avais le cauchemar.

– Ah ! dit-il, d'un air de doute.

Puis il ajouta :

– Je croyais que vous n'étiez pas seule…

– Avec qui donc voulez-vous que je sois ? demanda Nadéïa, qui eut le courage d'accompagner ces paroles d'un petit rire sec et moqueur qui parvint jusqu'au général.

– C'est bien, dit celui-ci.

Et il s'en alla.

Nicheld, de plus en plus tremblant, entendit les pas s'éloigner dans le corridor, puis la porte de la chambre se refermer.

Nadéïa s'était approchée de la fenêtre et elle regardait maintenant la lumière qui partait de la chambre de son père et se projetait sur le feuillage des arbres du parc.

Une silhouette allait et venait au milieu de cette lumière tremblante.

Nadéïa comprit que le général faisait ses préparatifs pour se coucher.

Puis la silhouette disparut et, peu après, la lumière s'éteignit.

– Mon père est au lit, dit Nadéïa, maintenant tu peux parler.

Mais Nicheld continuait à trembler.

– J’ai peur, dit-il…

– Parle ! dit-elle tout bas, mais avec un accent impérieux.

Qu’est devenu mon enfant ?

– Je ne sais pas.

– Tu m’as pourtant dit tout à l’heure qu’il n’était pas mort.

– Je vous le répète.

– Eh bien ! qu’est-il devenu ? qu’en a-t-on fait ?

– Madame, dit Nicheld, vous ne pouvez pas comprendre ce qui s’est passé : depuis combien de temps croyez-vous avoir été séparée de monsieur Constantin ?

– Mais depuis un an environ, dit Nadéïa.

– Vous vous trompez, madame, il y a cinq années passées.

– Oh !

Et Nadéïa, en laissant échapper cette exclamation, porta les deux mains à son front et murmura :

– Suis-je donc folle ?

– Vous l’avez été, madame.

– Que dis-tu ?

– La vérité. À la suite de vos couches et des événements dramatiques qui les ont entourées, vous avez été prise de folie. Pendant quatre années, vous avez été confiée à un médecin français.

– Je n’ai nul souvenir de cela.

– C’est possible, dit Nicheld, mais je vous dis la vérité : il n’y a pas un an que vous avez quitté Varsovie ; il y en a cinq.

– En quelle année sommes-nous donc ?

– En 186…

Nadéïa étouffa un nouveau cri.

Puis, revenant à son idée fixe :

– Et tu dis que mon enfant n’est pas mort ?

– Je puis vous l’affirmer, car c’est moi qui…

– Toi !…

Et dans ce mot, Nadéïa fit passer un ouragan de colère.

– Madame, dit humblement Nicheld, vous me croirez après, si bon vous semble ; mais laissez-moi tout vous dire.

– Parle.

– Êtes-vous certaine d'être la fille du général ?

Cette question si brusquement faite, fut pour Nadéïa comme un coup de foudre.

– Mais… pourquoi me demandes-tu cela ?… dis… balbutia-t-elle.

– Avez-vous souvenir de votre enfance ? reprit Nicheld.

– Sans doute ; j'avais trois ans que déjà le général m'appelait sa fille.

– Oui… c'est vrai… mais, votre mère ?

– Ma mère est morte en me donnant le jour, tu le sais bien, dit Nadéïa.

Nicheld parut vaincre en lui un dernier scrupule.

– Madame, dit-il, si je vous fais une pareille question, c'est que je suis résolu à ne pas servir plus longtemps de complice au général.

– Mais explique-toi donc, malheureux.

– Tout ce que je pourrais vous dire, je l'ai écrit.

– Où ? quand ? demanda Nadéïa dont la voix tremblait d'une étrange émotion.

– Il y a des choses que je n'oserais jamais vous dire de vive voix, moi humble esclave, reprit Nicheld, mais, je vous répète, je les ai écrites.

– Quand ?

– Il y a quelques mois, ici, pendant que j'étais seul encore, j'ai tout consigné sur un journal : il est écrit en langue russe, ma langue maternelle.

– Et ce journal, où est-il ?

– Dans le parc, je l'ai enfermé dans un pot de grès, puis j'ai enterré le pot au pied du cinquième arbre de la grande allée, à gauche, en partant de la grille.

S'il m'arrive malheur, et j'ai le pressentiment que le général me tuera, vous déterrerez le pot, vous lirez mon manuscrit et vous saurez tout.

– Mais tu peux bien me dire, au moins, fit Nadéïa d'une voix suppliante, ce qu'est devenu mon enfant.

– Le général me l'a confié.

– Ah !

– Un soir… à Varsovie, trois jours après la naissance, poursuivit Nicheld, je suis parti avec la nourrice qui l'allaitait, et nous sommes venus en France.

– Après ?

– Là, par l'ordre de votre père, je l'ai mis aux Enfants-Trouvés.

– Mon Dieu ! murmura Nadéïa d'une voix sourde. Avez-vous un signe de

reconnaissance, au moins ?

– Le général me l'avait défendu, mais j'ai transgressé ses ordres… Vous trouverez dans ce que j'ai écrit le moyen de le réclamer… Adieu, madame… adieu.

Et Nicheld se dirigea vers la porte et essaya de l'ouvrir sans bruit.

Mais le général, en tournant et retournant la clé dans la serrure, l'avait fermée en dehors.

L'avait-il fait exprès ?

Nicheld le pensa et murmura :

– Je suis perdu !

Puis il alla vers la fenêtre et l'ouvrit.

– Adieu, madame, répéta-t-il.

Il monta sur l'entablement et, bien que la fenêtre fût à vingt pieds du sol, il sauta dans le parc.

La nuit était sombre. Nadéïa ne le vit point tomber, mais elle entendit le bruit de ses pas qui s'éloignaient.

Nicheld ne s'était donc fait aucun mal ?

Alors la jeune femme se mit à genoux :

– Mon Dieu, mon Dieu ! murmura-t-elle, protégez-moi ! Mon Dieu ! rendez-moi mon enfant !

* *

*

Le lendemain, Nadéïa vit entrer chez elle le général, qui lui dit froidement :

– Nicheld est parti ce matin. Je l'ai envoyé à Varsovie. Cet homme était un fort mauvais serviteur.

Nadéïa regarda son père avec épouvante, et une pensée traversa son esprit :

– Il l'a tué peut-être ! se dit-elle.

X

Revenons maintenant au cabaret de l'*Arlequin* et par conséquent à Rocambole.

Il y avait émeute ce soir-là, parmi les habitués de la mère Camarde.

Pourquoi ?

Le monde des voleurs est un petit peuple qui a ses révolutions tout comme les nations ordinaires.

Armée de la nuit, soldats de l'ombre, garde prétorienne du crime, ces hommes qui, bannis de la société, ont organisé contre elle une résistance acharnée, ont, tout d'abord, compris une chose, c'est que la discipline est d'une absolue nécessité et que les armées, celles du pillage et du meurtre, aussi bien que celles qui défendent le sol sacré de la patrie, ont besoin d'être commandées.

De là l'absolue nécessité de reconnaître un chef et de lui obéir aveuglément, de là ces luttes intestines où la ruse et la force brutale jouent alternativement leur rôle entre deux hommes qui se disputent le commandement.

Dès le moment où Rocambole évanoui avait été apporté au cabaret de la mère Camarde, la vieille réputation de l'ancien bandit l'avait désigné comme le successeur du Pâtissier.

Qu'était-ce que le Pâtissier, voleur obscur, meurtrier sans éclat, auprès de Rocambole, l'homme devenu légende ?

À peine l'ancien chef des Valets-de-cœur eut-il rouvert les yeux que les Ravageurs s'écrièrent :

– Voilà celui à qui nous obéirons désormais !

Le Pâtissier, en quelques minutes, se vit précipiter des hauteurs du pouvoir.

L'éloquence du Notaire racontant en son langage pittoresque la merveilleuse évasion de Rocambole et de ses compagnons, après qu'il avait arrêté, dans sa chute fatale, le couteau de la guillotine, avait électrisé tout le monde.

Jean-le-bourreau avait ajouté :

– J'y étais. C'était moi le bourreau.

On l'avait applaudi.

Puis la Mort-des-braves, dont les maisons centrales gardaient souvenir, avait fait valoir l'inertie et le peu d'imagination du Pâtissier.

Ce dernier avait dû courber la tête devant ce revirement de l'opinion, et il n'avait pas protesté lorsque l'on était allé offrir le commandement à Rocambole.

On sait comment Rocambole avait accueilli la députation composée du Notaire

et de la Mort-des-braves, et comment il avait ajourné l'expédition projetée contre la maison mystérieuse de Villeneuve-Saint-Georges.

Le lendemain, le Pâtissier avait disparu.

– Vous êtes des ingrats, avait-il dit en s'en allant. Nous verrons si, avec votre Rocambole, vous ferez vos affaires comme vous faisiez avec moi.

Mais cette prétendue abdication cachait une haine féroce, l'arrière-pensée de ressaisir ce pouvoir qui lui échappait.

La mère Camarde elle-même lui avait dit adieu froidement.

Il y avait bien dix années pourtant, depuis que son mari avait, selon la terrible et pittoresque expression du peuple, *épousé la veuve*, c'est-à-dire porté sa tête sur l'échafaud, il y avait bien dix années que le Pâtissier avait été l'objet de toutes ses préférences.

Mais la Camarde avait changé comme les autres. L'ambition lui avait tourné la tête.

La femme qui vit dans le monde du crime a des enthousiasmes pour le plus criminel.

Aussi, quand le Pâtissier, faisant son petit paquet qu'il plaça au bout d'un bâton, voulut lui tendre la main, elle n'avança point la sienne, et se borna à lui dire :

– Tu as raison de t'en aller, mon garçon ; tu n'es pas de force avec Rocambole.

– Tonnerre ! murmurait le Pâtissier en suivant la route de Paris, je me ferais *rousse* volontiers.

Rousse est la dénomination que les voleurs donnent aux agents de police.

On dit la *rousse* pour la police en général, les *rousses* pour désigner les agents.

Et cette idée le travailla tellement en chemin que, lorsqu'il fut dans le faubourg Saint-Honoré, un nom vint à ses lèvres : *Timoléon*.

Timoléon avait été voleur, puis agent de police ; il devait l'être encore, pensait le Pâtissier.

Or, Timoléon passait à bon droit pour avoir recruté sa brigade parmi les voleurs les plus émérites que le métier dégoûtait et qui voulaient vivre tranquilles.

Timoléon, du reste, avait dans le monde auquel appartenait le Pâtissier, la réputation de n'avoir jamais trahi ni fait arrêter le malfaiteur qui venait à lui et lui offrait ses services.

Il acceptait les gens ou les refusait.

Dans ce dernier cas, le voleur se retirait librement et comme s'il avait eu un sauf-conduit.

Le Pâtissier continua son chemin, partagé entre l'amour-propre du malfaiteur qui se révolte à la pensée de devenir un agent de police et la soif de vengeance qui le brûlait.

Il haïssait tous ces hommes qui l'abandonnaient, il haïssait plus encore cet homme qu'on appelait Rocambole et qui n'avait qu'à paraître pour être acclamé comme un chef.

La lutte ne fut pas longue, le désir de se venger l'emporta sur l'amour-propre.

– Je vais chez Timoléon, se dit-il. Demain la rousse jettera un joli coup de filet au cabaret de l'*Arlequin*.

Et il traversa la rue Royale, et par la rue Saint-Honoré, il se dirigea vers la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.

C'était là que naguère encore Timoléon, qui depuis longtemps faisait de la police pour son propre compte, avait un *Cabinet d'affaires*, là que M. le vicomte Karle de Morlux l'avait vu pour la première fois et lui avait offert de se mettre dans son jeu contre Rocambole.

À l'entrée de la rue, le Pâtissier s'arrêta.

Une chose l'avait frappé.

Les croisées du troisième étage de la maison habitée par Timoléon et qui étaient celles de son logis, se trouvaient dépourvues de rideaux.

Timoléon était-il donc déménagé ?

Après un moment d'hésitation, il entra dans l'allée et monta à l'entresol où se trouvait le concierge.

Celui-ci lui apprit que Timoléon avait quitté Paris.

Où était-il ? personne, hormis peut-être un seul homme, ne le savait.

Cet homme était un nommé Lolo que le Pâtissier connaissait parfaitement.

– Bon ! se dit-il, je sais où je trouverai celui-là.

Et il s'en alla aux halles, chez *Baratte*.

La nuit était proche et on allumait les réverbères.

Le Pâtissier entra dans la salle basse du traiteur et aperçut quelques rares buveurs disséminés autour des tables graisseuses.

Une vieille femme buvait toute seule, à même le carafon d'absinthe.

– Tiens, se dit le Pâtissier, Lolo n'est pas ici, mais *Philippette* y est.

Philippette était cette vieille femme qui, longtemps pensionnaire de Saint-Lazare, était demeurée dans cette maison d'arrêt à titre de femme de ménage.

C'était elle qui, trois mois auparavant, avait porté le poison destiné à

Antoinette Miller.

Quand le Pâtissier entra, elle leva la tête.

– Ah ! dit-elle, c'est toi, compagnon ?

– Oui, la vieille.

– Tu cherches quelqu'un ? as-tu besoin de moi ?

– Je voudrais voir Lolo.

– Il viendra pour sûr. Mais si tu ne l'as pas vu depuis longtemps, tu te fais des illusions sur lui, va. C'est un garçon perdu, un feignant, un propre à rien qui est toujours dans la boisson.

– Je voudrais qu'il me dise où je pourrais trouver Timoléon ?

– Timoléon ?

Et à ce nom Philippette tressaillit.

– Oui.

– C'est fini, dit-elle.

– Comment, fini ?

– Roulé par Rocambole, dit la vieille.

À ces mots, le Pâtissier étouffa une exclamation de surprise et de haine.

– Bon ! fit Philippette, on dirait que ça te fait de l'effet.

Comme elle parlait ainsi, Lolo entra.

XI

Lolo était par extraordinaire, s'il fallait en croire Philippette, dans un état insolite de sobriété.

Il avait l'œil calme, le visage clair et marchait fort droit.

– Faut croire qu'il t'est arrivé un malheur, mon garçon, lui dit Philippette, car tu n'es pas à jeun à huit heures du soir, ordinairement.

– *Pas de braise*, répondit Lolo avec un laconisme qui valait un poème.

Et il avança la main vers le carafon d'absinthe qui contenait encore quelques doigts du poison autorisé.

Mais, comme il le portait à ses lèvres, le Pâtissier lui arrêta le bras.

– Un moment, dit-il.

– Tiens ! c'est toi ? fit Lolo en le reconnaissant.

– C'est moi. Et comme je veux te faire jaser un brin…

– As-tu de *l'os* pour payer ma *jacasse* ? demanda effrontément Lolo.

– Deux *roues de derrière*.

Et le Pâtissier plaça deux pièces de cent sous sur la table.

Lolo allait s'en emparer ; mais le Pâtissier posa sa main dessus :

– Quand tu auras jasé ! dit-il.

– Dis, fit Lolo, que veux-tu savoir ?

– Où est Timoléon ?…

– À la mer… perdu… abîmé… quoi ?… roulé par Rocambole, geignit Lolo. C'est pour cela que je suis dans une dèche complète.

– C'est donc vrai ? fit le Pâtissier. Je ne voulais pas croire Philippette.

– C'est vrai.

– Il est donc bien fort, ce Rocambole ?

– Il est de la rousse, à présent.

Ces mots firent faire au Pâtissier un bond sur son siège.

– Est-ce que tu *planches* ? dit-il.

Plancher est encore un mot d'argot qui signifie *plaisanter*.

– Mais non, répondit Lolo, c'est la pure vérité.

Et, à l'appui de son dire, il raconta tout ce qu'il savait de cette lutte insensée

que Timoléon avait voulu soutenir, aux frais de M. de Morlux, contre Rocambole, – lequel était sorti de prison et vivait en paix, salué par les agents de police comme un personnage de qualité.

Le Pâtissier l'écouta attentivement, sans l'interrompre, et se gardant bien de manifester le moindre sentiment d'hostilité contre Rocambole.

– C'est fâcheux, dit-il enfin avec calme. J'aurais cru Timoléon plus habile.

– Il a trouvé son maître, voilà ! fit Lolo.

Puis, avec un soupir :

– Ah ! si Rocambole avait besoin de moi…

– Tu te ferais rousse ?

– Dame !

Et Lolo, regardant le Pâtissier :

– Mais qu'est-ce que tu lui voulais donc, toi ?

– À Timoléon ?

– Oui.

– Je voulais lui demander un service.

– Faut pas te gêner, compagnon, si je puis le remplacer, moi.

– Non, bonsoir… et merci !…

Sur ces mots, le Pâtissier lâcha les deux pièces de cent sous, qui disparurent dans la poche de Lolo.

Puis il se leva, serra la main du jeune homme et de la vieille Philippette et sortit.

– Mort de ma vie ! murmura-t-il, quand il fut au grand air, je crois que je tiens ma vengeance !

Il savait un garni dans la rue des Orties-Saint-Honoré où on logeait à la nuit.

Il y alla.

La nuitée coûtait quatre sous.

Comme le siècle avait marché et que le progrès avait pénétré même dans le monde d'en bas, la corde, cette corde bien heureuse contre laquelle on s'appuyait jadis, avait disparu.

Maintenant on se couchait tout de bon et tout du long sur de la paille, un peu fétide, il est vrai, mais en quantité suffisante pour qu'on se relevât le lendemain sans être trop contusionné.

Le Pâtissier avait cependant assez d'argent pour pouvoir aborder un logis plus convenable, mais l'habitude est une seconde nature… et puis dame ! il avait du

monde à voir, comme on dit.

Quand il arriva, la maison était comble.

Les salles d'en haut étaient pleines, lui dit-on.

Mais il y avait encore de la place au rez-de-chaussée.

Il donna ses quatre sous et entra.

Une douzaine d'hommes et de femmes en haillons étaient couchés côte à côte.

Une lanterne garnie d'une chandelle de deux sous, était suspendue au plafond et projetait sur ce hideux spectacle sa triste lueur.

– Bonsoir, *Camaros*, dit le Pâtissier en entrant.

– Tiens ! c'est le Pâtissier ! murmurèrent plusieurs voix avec une nuance de respect.

– Il paraît que je suis encore quelque chose ici !... murmura-t-il, avec un accent de fierté.

Et il répéta :

– Bonsoir ! bonsoir !

Puis comme il allait se coucher, un homme se leva et vint à lui.

– Bonsoir, Pâtissier, dit-il.

– Ah ! c'est toi le *Radoubeur*.

– Oui, c'est moi, répondit cet homme, grand et solide gaillard, autrefois charpentier du port d'Asnières : ça lui avait valu son surnom de Radoubeur.

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

– J'attends de l'*ouvrage*, voulez-vous m'embaucher ?

– Je ne suis plus capitaine, dit le Pâtissier.

– Pas possible ! fit le Radoubeur.

– C'est comme ça, pourtant ; ils m'ont *dégommé*.

– Qui donc ça ?

– Tes camarades.

– Et pourquoi donc ?

– Ils ont pris un malin, dit le Pâtissier avec un accent d'ironie, un malin entre tous les malins... Rocambole !

Comme il prononçait ce nom, une femme se souleva dans un coin de la salle.

– Rocambole ! s'écria-t-elle, ah ! le gueux ! ah le misérable !

– Tu le connais donc ?

– Pardine ! répondit la femme, qui se redressa l'œil en feu, hideuse de colère.

– Tiens ! dit le Pâtissier, c'est toi, la Chivotte ?

– C'est moi, dit-elle.

– Tu as la figure en compote…

– Je vous crois. C'est la *largue* de Rocambole, une Russe qu'on appelle *Madame*, et cette canaille de belle Marton qui m'ont mise dans cet état. J'ai manqué en mourir.

En effet, la Chivotte, car c'était bien elle, n'avait plus visage humain. On l'avait retrouvée dans la maison de la rue de Bellefond, mourante et ne donnant plus signe de vie, frappée en pleine poitrine d'une balle.

Par un de ces miracles dont la Providence garde le secret, elle avait survécu.

– Et tu dis que c'est Rocambole ?… fit le Pâtissier avec une joie mal dissimulée.

– Oui, c'est par son ordre, du moins. Mais, dit la Chivotte, avec l'accent d'une haine sauvage, si ta bande l'a pris pour capitaine…

– Eh bien ?

– Elle est flambée !

– Pourquoi ?

– Parce qu'il a fait comme Vidocq, il est de la rousse, maintenant !

– Allons donc ?

– C'est la vérité.

– On me l'avait déjà dit, mais je ne voulais pas le croire.

– À preuve, reprit la Chivotte, qu'il n'y a plus moyen de gagner sa vie : ne sachant plus que faire, et ayant mon physique détérioré, je me suis mise *voleuse d'enfants*.

Comme elle disait ces mots, une petite fille qui dormait sur la paille leva la tête, et sa figure angélique se trouva éclairée par les rayons de la lanterne.

Et tous ces hommes qui entouraient le Pâtissier et la Chivotte, tous ces êtres abjects, se prirent à contempler la petite fille avec une naïve admiration, tant elle était belle.

On eût dit un ange du ciel descendu parmi les démons…

XII

L'enfant regardait tous ces hommes avec un étonnement mêlé de terreur.

Tous ces hommes, au contraire, la regardaient avec une sorte de satisfaction.

On eût dit que la vue de ce visage de chérubin, ombragé par une chevelure d'or descendant en boucles superbes sur un cou blanc comme un lis, reposait leur âme agitée par les tempêtes du crime. La Chivotte seule regarda l'enfant avec colère et lui dit d'un ton dur :

– Veux-tu bien aller te coucher, méchante drôlesse.

L'enfant joignit les mains et se mit à genoux :

– Ne me battez pas ! madame, murmura-t-elle.

– Veux-tu te recoucher ou je te gifle ! s'écria l'odieuse créature.

L'enfant recula toute tremblante.

– Qu'est-ce que cette petite ? demanda le Pâtissier.

– C'est une enfant que j'ai volée.

– À qui ?

Et le Pâtissier regarda la Chivotte avec une certaine autorité.

La Chivotte s'inclinait toujours devant la force brutale et le Pâtissier passait pour avoir le poignet rude.

Cependant elle essaya de se soustraire à l'espèce d'inquisition à laquelle elle était soumise.

– Qu'est-ce que cela vous fait ? dit-elle.

– Je veux le savoir.

Sentant bien que, si elle résistait, elle se ferait une mauvaise affaire, que d'ailleurs le Pâtissier pouvait lui être utile, la Chivotte prit un ton mielleux et répondit :

– Si vous n'avez pas envie de dormir, je veux bien vous dire l'histoire, car elle est longue.

À ces mots, les autres hôtes du garni manifestèrent un sentiment de curiosité.

– Voyons ? fit le Pâtissier.

– Faut vous dire, reprit la Chivotte, qu'on m'a relevée comme morte, dans un pavillon de la rue de Bellefond. J'avais une balle dans la poitrine, je vomissais le sang, même que le médecin a dit que je n'en avais pas pour deux heures.

– Après ?

– On m'a transportée à l'hôpital d'abord ; là, je me suis sauvée encore une fois de la mort.

Au bout de trois semaines, j'étais sur pied.

Alors on m'a renvoyée en me donnant six francs et des bons de pain.

J'étais dans un si triste état que je ne savais que devenir.

J'entre dans un bureau de placement. On m'indique une vieille dame qui avait besoin d'une femme de ménage. J'y vais. Elle me prend.

La vieille dame élevait cette petite.

– C'était sa fille ? demanda le Pâtissier.

– Ah ! bien oui… elle a soixante ans passés, et pas riche avec ça ! un logement au cinquième sur la cour, dans la rue du Delta, et un mobilier de noyer.

Cependant la vieille dame avait joliment soin de la petite. Quand j'entrai chez elle, elle me dit :

« Ma bonne, cette enfant que vous voyez là n'est ni ma fille, ni ma nièce, ni ma parente ; mais rappelez-vous que, s'il lui arrivait malheur, je perdrais ma position : je n'ai pour vivre qu'une rente qu'on lui fait. »

Moi, reprit la Chivotte, ça m'était égal, je me mis à soigner l'enfant.

Mais une chose m'intriguait, – c'était un petit corset qui lui couvrait la poitrine, montait très haut aux épaules, et tenait par des brassières.

Ce corset n'était pas d'une étoffe ordinaire, c'était serré et fin, mais d'une solidité à toute épreuve.

Le lacet qui fermait le corset était pareillement d'une solidité insolite, bien qu'on eût dit un cordon de soie.

La vieille dame, qui habillait et déshabillait l'enfant ne lui ôtait jamais ce corset.

Ça me mit la tête à l'envers.

« Faut que je sache pourquoi ! » me dis-je.

Un jour qu'elle était sortie et qu'elle m'avait confié l'enfant, je voulus ôter le corset.

Mais je m'ébréchais les dents après le lacet, et vainement essayai-je d'entamer l'étoffe avec les ongles.

Pour un peu, j'aurais pris des ciseaux, mais je n'osai pas ce jour-là.

Il y avait quinze jours que j'étais chez la vieille dame quand, un soir, un inconnu se présenta.

C'était un homme âgé, avec des moustaches blanches et habillé comme un Russe, c'est-à-dire qu'il avait un paletot de fourrures.

La vieille dame me congédia vivement en me disant :

– Vous pouvez monter vous coucher, ma bonne, je n'ai plus besoin de vous.

En même temps elle faisait beaucoup de politesses obséquieuses au vieux monsieur.

Ma foi ! ça ne pouvait pas aller comme ça plus longtemps, et comme le vieux monsieur embrassait la petite fille, je me dis qu'il pouvait bien en savoir plus long que moi sur le corset.

Je fis donc semblant de gagner ma chambre qui était à l'étage au-dessus, et je tirai la porte avec bruit, tout en prenant soin de la laisser tout contre.

Puis je redescendis, mes souliers à la main et sans lumière, et je me pris à regarder par le trou de la serrure.

Le vieux monsieur et la vieille dame ôtaient le corset à la petite fille, et je vis alors une chose bien extraordinaire.

Elle avait tout le dos bleu, et sur le dos des signes bizarres.

Il paraît que l'enfant grandissait et que le corset était trop petit.

Le vieux monsieur en apportait un autre plus grand, mais, à cela près, exactement pareil.

Comme la Chivotte en était là de son récit, ses auditeurs se mirent à rire et l'un d'eux s'écria :

– La Chivotte nous conte des blagues.

– Continue donc, dit le Pâtissier, évidemment intéressé.

– Alors, reprit la Chivotte, je me fis ce raisonnement : on a marqué cette enfant comme ça pour la reconnaître, et pour sûr on la cache avec grand soin ! Le vieux monsieur est peut-être son père. Je vas la voler… et j'aurai une récompense honnête, car on ne manquera pas de la réclamer.

Le lendemain, comme la vieille dame était sortie, je pris l'enfant dans mes bras et je me sauvai.

Depuis ce jour-là, je me crève les yeux sur les journaux, et il me semble toujours lire :

Vingt mille francs à qui donnera des renseignements sur une petite fille, etc.

Mais je ne vois rien, soupira la Chivotte.

– Et tu lui as laissé son corset ? demanda le Pâtissier.

– Oui, mais j'ai trouvé le truc pour le délacer.

– Eh bien ! voyons ça ? fit le Pâtissier.

La Chivotte dégrafa la robe de l'enfant toute tremblante, et qui avait si grand'peur d'être battue, qu'elle n'osait pas pleurer.

Puis elle dénoua le lacet du corset qui s'ouvrit en deux.

Lacet et corset paraissaient être d'une étoffe végétale, souple comme de la soie, résistante comme de l'acier.

Un des hôtes du garni décrocha la lanterne qui pendait au plafond.

Puis, tous ces hommes se prirent à examiner curieusement les épaules de la petite fille.

Ces épaules, d'une teinte livide qui contrastait singulièrement avec la blancheur éclatante du cou et des bras, étaient couvertes de signes mystérieux et qui paraissaient être des lettres empruntées à l'alphabet du sanscrit.

Au milieu, une figure bizarre représentait une sorte de monstre, un serpent à tête de femme.

– C'est drôle tout de même ! fit le Pâtissier.

En ce moment, un des hommes qui se trouvaient là et qui jusqu'alors s'était tenu indifféremment à l'écart, s'approcha et regarda à son tour :

– Bah ! dit-il, je connais ça, moi…

Et il ajouta :

– Je ne suis pas allé dans l'Inde pour rien. On a été matelot, dans sa jeunesse.

Alors tous les yeux abandonnèrent un instant les épaules de la petite fille et se reportèrent avec curiosité sur le nouvel interlocuteur.

XIII

C'était un homme déjà vieux, au visage bronzé, à la lèvre hébétée par la débauche, et peut-être par quelque mystérieuse appétence.

L'œil était féroce, la stature herculéenne.

Il avait pris, de son ancienne profession, le surnom sous lequel on le désignait dans le monde des voleurs.

On l'appelait le *Matelot*.

– J'ai fait un peu de tous les métiers, dit-il. J'ai été marin, j'ai été soldat, je suis voleur.

J'ai fumé de l'opium à Calcutta, et j'ai mangé des gourganes à Toulon.

Par conséquent, mes petits agneaux, je sais bien des choses, et je puis bien vous dire ce que c'est que ça.

– Voyons ? fit le Pâtissier.

– C'est un signe mystérieux que les Indiens rebelles à l'Angleterre impriment avec une encre indélébile sur le corps de ceux dont ils ont à se venger.

– Ah ! dit-on avec un redoublement de curiosité.

Le Matelot frappa doucement sur l'épaule de l'enfant.

– Chez la petite, dit-il, c'est de naissance… Mais son père ou sa mère ont été marqués.

– Ce n'est pas beau, dit le Pâtissier, mais ça ne doit pas faire souffrir.

Le Matelot se prit à sourire :

– Vous n'y êtes pas, dit-il. Cette marque, dans l'idée de ceux qui la font, n'a pas pour but de flétrir ceux qui la portent.

– Ah ! dit le Pâtissier en riant, je croyais que c'était comme chez nous.

Depuis que le Matelot avait promis de donner des explications sur cette marque singulière qu'on voyait sur les épaules de l'enfant, et qu'il parlait de l'Inde, un pays mystérieux qui a toujours eu le privilège d'exciter la curiosité en Europe, même parmi le peuple, voleurs et voleuses, tout le monde du garni, en un mot, s'était pressé en cercle autour de lui.

– Voyons, dit le Pâtissier, avec une nuance d'impatience dans le geste et dans l'accent, dégoise-nous vite ton affaire ; car j'ai à causer un brin avec la Chivotte.

Le Matelot reprit :

– Il faut vous dire que dans l'Inde, il y a des gens qui sont pour les Anglais et

d’autres qui ne le sont pas.

Les premiers se sont soumis, payent les tributs, obéissent au gouverneur de la Compagnie des Indes, et trouvent que tout est pour le mieux.

Les autres, qui ont soif de liberté et d’indépendance, se réfugient dans le fin fond des forêts, refusent toute soumission et ont formé une association terrible, moitié politique, moitié religieuse, qui a des ramifications dans le monde entier, en Chine et au Japon, en Afrique et en Europe, et qu’on appelle les *Étrangleurs*.

Ceux-là ont déclaré une guerre sans merci à tout ce qui est Européen et surtout Anglais.

Gare au planteur qui s’aventure dans les bois pour chasser l’éléphant ou le tigre.

Un Thug, c’est ainsi qu’on appelle les Étrangleurs, lui sautera à la gorge tout à coup.

– Mais, dit le Pâtissier, qui s’intéressait fort peu à l’histoire des Étrangleurs et continuait à méditer sa vengeance contre Rocambole, s’ils les étranglent tout de suite, pourquoi les marquent-ils ?

– Ah ! reprit le Matelot, voilà où il faut avoir une bonne *sorbonne* pour comprendre.

– Vas-y ! dit le Pâtissier.

– Les Étrangleurs ont une religion mystérieuse ; ils adorent à la fois la déesse Kâli, le dieu Sivah, un petit poisson bleu qu’on ne trouve que dans le Gange, et un crocodile vert qui sort quelquefois d’un lac dont j’ignore le nom, mais qui est situé au milieu des montagnes.

Toutes ces divinités exigent des sacrifices humains.

Le Thug étrangle une jeune fille pour la déesse Kâli, un homme fait pour le dieu Sivah ; mais le crocodile est plus exigeant : il ne veut que des enfants.

Alors, il arrive ceci, c’est que lorsque dans leur idée, aux Étrangleurs, un Anglais est plus coupable que les autres, on s’en empare, on le traîne au fond des forêts ; puis, au lieu de le tuer, on le marque avec une substance qui a un terrible privilège.

– Lequel ?

– Le stigmate qu’elle inflige passe dans le sang et se transmet de génération en génération.

On rend alors l’Anglais à la liberté ; il se marie, il a des enfants. Tous ses enfants naissent marqués. C’est un point de repère pour les Étrangleurs.

– C’est-à-dire, fit la Chivotte, que s’ils trouvaient cette petite…

– Ils l’étrangleraient en l’honneur du crocodile vert.

Ce récit était si bizarre que quelques murmures se firent entendre.

– Le Matelot nous fait un conte du gaillard d'avant, dirent plusieurs voix.

– Il *planche*, fit le Pâtissier.

– Je vas toujours remettre son corset à la petite, ajouta la Chivotte. Je ne suis pas précisément bonne fille, on le sait, mais j'aime autant qu'on ne me l'étrangle pas. J'ai idée qu'elle me rapportera de l'argent.

Le Matelot dit d'un ton d'humeur :

– On vous en fichera des histoires et des légendes, pour que vous n'y croyiez pas, tas d'escarpes et de gourgandines !

Et il regagna le coin où il était couché tout à l'heure, s'enterra dans la paille et grommela un rauque *bonsoir la compagnie*.

Alors le Pâtissier cligna de l'œil en regardant la Chivotte.

Celle-ci s'approcha.

Le Pâtissier colla ses lèvres à l'oreille de la fille de mauvaise vie :

– Vrai, dit-il, tu en es bien sûre, Rocambole est de la rousse ?

– Tout ce qu'il y a de plus mouchard.

– Ta parole ?

– Foi de voleuse, dit-elle.

– Et tu le hais ?

– Je mangerais sa cervelle au beurre noir et ses rognons sautés, dit l'horrible créature.

– Veux-tu que nous nous vengions ?

– Je ne demande pas mieux, mais comment ?

– Te connaît-il ?

– Je le connais, moi, parce qu'on me l'a montré ; mais je ne crois pas qu'il me connaisse de figure.

– C'est bon.

– Mais c'est un homme de force à enfoncer le grand dab de la Cigogne, murmura la Chivotte avec un sentiment d'effroi.

– Bah ! je l'enfoncerai, moi.

– Comment ça ?

– Je te conterai la chose.

Et le Pâtissier se coucha auprès de la Chivotte.

La petite fille s'était endormie.

L'ange sommeillait sous la garde des démons.

* *

*

Au petit jour, le garni qui avait fait silence quelques heures, se reprit à bourdonner comme une ruche au soleil levant.

Chacun partit au *travail*, c'est-à-dire chacun reprit sa profession de voleur ou de filou.

La Chivotte et le Pâtissier sortirent des derniers.

– Tu as bien compris, n'est-ce pas ? disait celui-ci.

– Parfaitement.

– À ce soir ?

– À ce soir.

– Je crois que Rocambole va en voir de dures, murmura le Pâtissier.

– Je le crois aussi.

– Et, reprit le chef de bande en disponibilité d'emploi, je vais m'arranger pour avoir du renfort à l'*Arlequin*, ce soir.

– Bonne chance ! dit la Chivotte qui portait toujours la jolie petite fille sur ses épaules.

Ils cheminèrent ainsi jusqu'à l'angle de la rue des Moineaux.

Là, ils se séparèrent en répétant tous deux :

– À ce soir !

XIV

Tout en revenant au cabaret de l'*Arlequin* tenu par la mère Camarde, nous avons été obligés de suivre le Pâtissier qui s'en allait la rage au cœur et altéré de vengeance.

Quarante-huit heures s'étaient écoulées depuis son départ.

Le bruit de la présence du fameux Rocambole à l'*Arlequin* s'était répandu dans ce monde ténébreux des Ravageurs, comme une traînée de poudre.

Rocambole était malade, blessé, forcé de garder le lit, – mais ce ne serait pas long ; bientôt l'homme-légende serait sur pied, et la piraterie de la Seine se réjouissait d'avoir bientôt un pareil chef.

Jamais roi de l'ancienne Perse, jamais monarque indou, jamais vieux de la montagne, n'eut une pareille garde d'honneur.

Du haut de ce grenier où il était couché, Rocambole régnait déjà en maître.

Jean-le-bourreau et la Mort-des-braves étaient ses lieutenants, et on leur obéissait en attendant d'obéir à Rocambole.

Marmouset, l'enfant plein de zèle qui méprisait déjà la Centrale et parlait avec admiration de Toulon et de Cayenne, avait hâte de faire ses premières armes sous un pareil chef.

La Pie-borgne, cette belle fille à l'œil sans pudeur, disait hautement :

– Il n'a qu'à dire un mot, jamais il n'aura eu une *largue* comme moi.

Cependant Rocambole agissait avec son nouveau peuple comme ces rois de Perse dont nous parlions tout à l'heure.

Il demeurait invisible.

La Mort-des-braves, Jean-le-bourreau et la Camarde avaient seuls le privilège de monter au premier étage du cabaret et d'approcher le Maître.

Et c'était en bas une anxiété étrange, toutes les fois que l'un d'eux redescendait.

Comment allait-il ?

Telle était la question qui volait de bouche en bouche.

Ces hommes grossiers, en révolte avec la société, et qui, d'ordinaire, remplissaient du bruit de leur brutale orgie le cabaret de l'*Arlequin*, faisaient silence à présent, marchaient sur la pointe du pied, causaient à voix basse, et ne souhaitaient qu'une chose, – le prompt rétablissement de Rocambole.

Beaucoup d'entre eux, qui ne se trouvaient pas à l'*Arlequin*, la nuit où on l'avait rapporté évanoui, ne le connaissaient pas.

Et c'étaient des questions sans fin.

Comment était-il ? jeune, vieux, joli garçon ?

La Pie-borgne disait qu'il était beau comme le jour.

– C'est pour ça qu'il ne sera pas pour ton bec, lui répondait aigrement la Camarde, qui, elle aussi, avait son idée.

La Mort-des-braves apaisait la querelle et leur affirmait que Rocambole avait le cœur vaste, et que deux femmes y pouvaient tenir à l'aise.

Le surlendemain du départ du Pâtissier, deux Ravageurs qu'on n'avait pas vus depuis longtemps arrivèrent.

On les mit au courant de la situation ; mais ils ne parurent point partager l'enthousiasme général.

Ils froncèrent même le sourcil.

– Vous êtes libres de faire ce que vous voudrez, dit l'un d'eux, qui s'appelait le *Chanoine*.

Ce nom lui venait de ce qu'il avait été condamné à mort, puis commué et qu'enfin il s'était évadé du bagne.

C'était une sorte d'hercule qui brisait une pièce de cent sous entre ses doigts.

– Vous pouvez faire ce que vous voudrez, reprit-il, mais j'ai idée que vous regretterez le Pâtissier.

– Un feignant ! dit la Camarde.

– Un propre à rien, ajouta la Pie-borgne.

Le Chanoine et son compagnon échangèrent un regard. Ce regard était si plein d'ironie, que la Mort-des-braves en fut choqué et s'écria :

– Si tu as quelque chose contre Rocambole, il faut le dire.

– Moi ? rien… ricana le Chanoine.

– Alors, tais-toi et rentre ton chiffon rouge.

– Et même que si c'est comme ça, poursuivit le Chanoine toujours ironique, nous nous en allons, le camarade et moi.

– Pourquoi donc ça ? fit la Camarde.

– Mais parce que je ne suis pas en train, ni lui non plus, de régler mes vieux comptes avec la rousse.

– La rousse ne vient pas ici, dit la Camarde avec dignité.

– Elle y viendra, la petite mère, soyez tranquille ! dit le Chanoine avec un air mystérieux.

À ces mots tous tressaillirent.

Mais la Mort-des-braves qui, lui aussi, était d'une force herculéenne, s'avança menaçant vers le Chanoine :

– Est-ce que tu voudrais nous faire croire, dit-il, que Rocambole est de la police ?

– Je ne dis rien, ricana le bandit.

– Moi non plus, fit son compagnon avec le même accent d'ironie.

– Tonnerre ! s'écria la Mort-des-braves, je n'aime pas qu'on parle à demi-mots.

– Il vous faut des explications, paraît-il, dit une voix railleuse au seuil du cabaret.

Tous les regards se portèrent vers la porte que venait d'entr'ouvrir une femme qui portait une petite fille sur ses épaules.

– Tiens, dit la Camarde, c'est la Chivotte !

La Chivotte entra et posa l'enfant à terre.

– Tu es donc mère de famille à présent ? lui dit la Mort-des-braves.

– C'est possible. Est-ce que ça ne donne pas envie de se marier, fit-elle avec son rire cynique.

– Veux-tu m'épouser ? dit la Mort-des-braves.

– Non, ta fiancée t'attend, dit la Chivotte.

– Je n'ai pas de fiancée.

– Bah ! répliqua effrontément la Chivotte, Rocambole te ménage un joli mariage, mon garçon ; il te mariera avec la *veuve* avant trois mois.

Ces mots firent courir un frisson dans le cabaret.

Épouser la veuve, c'est être guillotiné.

– Tonnerre ! exclama la Mort-des-braves.

– Tu es folle ! murmura la Camarde.

– Je ne suis pas folle et je viens vous sauver tous, répondit la Chivotte avec un accent si convaincu et si ferme, que tous tressaillirent. Rocambole a fait sa soumission au *dab de la Cigogne*, Rocambole est de la *rousse*.

– Tu mens ! s'écria la Mort-des-braves.

– Foi de voleuse, c'est la vérité.

Ce fut alors un tumulte épouvantable succédant aux chuchotements et aux demi-paroles.

La Chivotte éleva la voix de façon que tout le monde l'entendit.

Elle accusa hautement Rocambole de trahison.

Elle raconta ce qui s'était passé à Saint-Lazare ; elle parla de Timoléon ; elle appuya chaque assertion d'une preuve ; elle fut d'une éloquence sauvage qui finit par entraîner l'auditoire.

La Mort-des-braves lui-même se sentit ébranlé dans ses convictions.

Un seul homme aurait pu protester et défendre énergiquement Rocambole : Jean-le-bourreau.

Mais Jean était absent, – le Maître l'avait envoyé à Paris.

Et tandis que le tumulte arrivait à son comble, un homme entra.

C'était le Pâtissier.

Et l'on cria : vive le Pâtissier !… mort à Rocambole !…

– Il faut le jeter à l'eau ! disait le Chanoine.

– Non, répondait la Chivotte, je préfère l'étrangler et lui enfoncer mes ongles dans le cou.

– Si nous lui coupions le cou ? observa l'un des Ravageurs.

La Mort-des-braves se taisait. Il était près de la désertion.

– Mort à Rocambole ! répétait la foule.

Le Pâtissier triomphait.

Déjà on se ruait vers la porte du grenier, déjà on s'apprêtait à suivre le Pâtissier et à monter pour mettre en pièces celui qui servait la police, lorsque cette porte s'ouvrit.

Un homme, pâle encore, chancelant, mais les yeux pleins d'éclairs, apparut alors sur la dernière marche de l'escalier.

Et à sa vue, ces forcenés reculèrent…

C'était Rocambole !…

XV

Si jamais Rocambole avait eu besoin de cet étrange pouvoir de fascination que lui avait donné la nature, c'était à coup sûr, en ce moment.

Il y avait bien une trentaine d'hommes dans le cabaret, et quels hommes !

Les uns sortaient des maisons centrales de Poissy et de Melun, les autres étaient allés au bagne.

D'autres, les plus dangereux peut-être, non moins féroces, non moins habiles, avaient pu se soustraire jusque-là à l'action vengeresse de la police.

Le Pâtissier avait eu sur tous un grand ascendant.

S'il l'avait, un moment, perdu, il le reconquérait tout à coup et d'une façon si victorieuse, si éclatante, que bien certainement l'obéissance qu'on avait eue pour lui allait se changer en fanatisme.

Rocambole comprit ou plutôt devina tout cela.

Il était à demi-vêtu, sans armes, sa chemise ouverte, sa tête aristocratique rejetée en arrière, par un mouvement suprême de fierté et de nonchalance.

Un moment muet, calme, les bras croisés sur la poitrine, affrontant l'orage avec son impassibilité, il regarda ces hommes en masse, d'un seul regard d'où jaillissaient par milliers ces étincelles électriques qui lui gagnaient les cœurs les plus rebelles et les plus endurcis.

Et les vociférations dégénérèrent subitement en murmures, et les murmures s'apaisèrent.

Ce regard pesait sur les bandits, comme une menace inconnue et terrible.

Le Pâtissier lui-même avait pâli.

Rocambole descendit alors la dernière marche de l'escalier puis il alla droit au Pâtissier.

Le Pâtissier recula.

– Est-ce toi, dit-il, qui as prétendu que j'étais un mouchard ?

L'accent de mépris avec lequel il prononça ce dernier mot fut tellement accusé qu'il fit tressaillir tous les bandits.

Évidemment, un homme qui appartient à la police secrète n'en parle pas avec un tel dédain.

La Mort-des-braves en fut frappé et il s'arrêta dans sa défection.

– Oui, je le dis, balbutia le Pâtissier d'une voix mal assurée.

– Tu en as menti ! dit Rocambole.

Le Pâtissier serra les poings.

Mais la Mort-des-braves se jeta au-devant de lui en s'écriant :

– Si tu touches à Rocambole, je t'éventre.

Et l'on vit luire un couteau dans sa main.

L'un des deux bandits qui avait précédé la Chivotte et le Pâtissier dans le cabaret, ce colosse aux formes herculéennes qui se nommait le Chanoine voyant cela, vint se placer devant l'ancien chef de bande, comme la Mort-des-braves s'était placé devant Rocambole.

– Approche un peu, dit-il.

Il s'écoula alors une minute qui eut la durée d'un siècle, pendant laquelle un silence de mort régna.

Soudain les Ravageurs se trouvèrent divisés en deux camps, l'un qui croyait à Rocambole, l'autre qui se rangeait sous le drapeau du Pâtissier.

Et les deux camps se mesurèrent du regard et une collision était imminente, quand Rocambole les arrêta d'un geste tellement dominateur, tellement impérieux, qu'une seconde fois il se trouva maître de la situation.

– Mes amis, dit-il, je ne veux pas être le sujet d'une querelle : les gens comme vous doivent rester unis, la *pègre* ne doit pas être divisée.

Un murmure flatteur accueillit ces paroles.

Seule, la Chivotte protesta par un murmure et par un geste !

Rocambole fit un pas vers elle et lui posa la main sur l'épaule :

– Mais dis-leur donc, fit-il en la regardant dans le blanc des yeux, dis-leur donc que si quelqu'un a été dans la police, c'est toi, attendu que tu étais dans la bande à Timoléon.

La Chivotte eut peur ; le regard de Rocambole la brûlait.

– Grâce ! balbutia-t-elle.

Rocambole poursuivit avec l'accent du triomphe :

– Écoute-moi encore, écoutez-moi tous. Je ne veux pas être condamné sans qu'on m'entende. Je veux être jugé ! écoutez-moi !

– Vive Rocambole ! crièrent ses partisans.

Ceux qui tenaient pour le Pâtissier ne firent plus entendre que de sourds murmures.

– Je ne sais pas ce que cette femme vous a dit, reprit Rocambole, mais si vous voulez savoir mon histoire, la voici :

J'étais au bagne. J'avais un compagnon de chaîne appelé Milon ; c'était un pauvre domestique qui s'était dévoué à deux orphelines.

On avait volé aux enfants leur nom, leur fortune ; et ceux qui avaient fait le coup n'étaient pas de pauvres diables d'escarpes comme nous, – c'étaient des gens de la *haute*, comme on dit.

Ils avaient tout à leur service, l'argent, la considération, la force.

J'ai *filé* du bagne avec Milon et je lui ai dit :

« Nous allons rétablir un peu l'ordre de ce côté-là. »

Les partisans de Rocambole applaudirent de nouveau.

Ceux du Pâtissier se turent.

Alors Rocambole redevint ce conteur brillant et rapide qui jadis avait tourné la tête à mademoiselle de Sallandrera, et sous le nom de marquis de Chamery avait fait l'admiration des salons les plus aristocratiques.

Entremêlant à peine son récit de quelques mots d'argot, il esquissa à grands traits à ces hommes, muets et interdits, en moins d'une heure et l'histoire d'Antoinette et celle de Madeleine.

Il promena son auditoire ébahi et fasciné de la prison de Saint-Lazare aux steppes de la Russie, il fit aimer les orphelins, il fit haïr M. de Morlux, il intéressa au chevaleresque Agénor, il passionna ces bandits grossiers pour Vanda et la belle Marton.

Ce fut un enthousiasme tenant du délire. Quand il eut fini, la cause du Pâtissier était perdue et le Chanoine lui-même vint lui tendre la main en lui disant :

– Maître, pardonnez-nous.

– Je vous pardonne, dit Rocambole, mais je ne veux plus être votre chef.

Ils poussèrent un cri de douloureux étonnement.

– Je ne veux être le chef que de gens qui aient en moi une confiance aveugle, illimitée, sans bornes, dit-il encore.

– Nous l'aurons ! s'écrièrent-ils tous d'une voix.

– Voulez-vous que nous jetions le Pâtissier à l'eau ? dit le Chanoine.

– Non, dit Rocambole, mais si je deviens votre chef, je ne veux pas de lui.

– À la porte, le Pâtissier ! à la porte ! cria-t-on.

Mais déjà le Pâtissier n'était plus là. Il avait fendu la foule et s'était dirigé vers le seuil.

Les huées des Ravageurs le suivirent.

Alors la Chivotte s'approcha de Rocambole :

– Et moi, dit-elle, est-ce que vous me chassez aussi ?

– Toi, dit Rocambole, tu vas nous dire d'où vient cette enfant.

Et il prit la petite fille dans ses bras, et la petite fille, un moment épouvantée, se reprit à sourire et passa ses mains blanches sur le visage de Rocambole.

Les Ravageurs battaient des mains.

Essayer de mentir à Rocambole eût été folie. La Chivotte avoua tout.

– C'est bien, dit-il, reste avec nous ; car il faut que quelqu'un prenne soin de cet enfant. Je l'adopte !... et malheur à qui y touchera !...

– Vive Rocambole ! répétèrent les Ravageurs.

Il leur dit encore :

– Mes enfants, on a parlé, ces jours-ci, d'une expédition.

– Oui, dit la Mort-des-braves.

– Eh bien ! ce sera pour dans trois jours. Maintenant, tenez-vous tranquilles d'ici là.

Et comme le jour n'était pas loin, il leur ordonna de quitter le cabaret, pour ne point donner l'éveil à la police.

– C'est égal, dit cette belle fille qu'on appelait la Pie-borgne, en lui sautant au cou, vous êtes un fier homme, maître !

La Camarde entendit ces mots et le bruit d'un baiser.

– Nous réglerons notre compte plus tard, murmura-t-elle.

Rocambole se disait :

– Voici un premier danger conjuré ; maintenant comment sauver les gens de Villeneuve-St-Georges.

Et il regagna son lit, tout pensif.

XVI

Huit jours après la scène que nous venons de raconter, et à l'issue de laquelle Rocambole avait reconquis toute sa popularité et tout son prestige, une barque remontait la Seine entre Maisons-Alfort et Villeneuve-St-Georges.

Quatre hommes la montaient.

L'un, qui tenait la barre, n'était autre que notre nouvelle connaissance, la Mort-des-braves.

L'autre était cet hercule qu'on appelait le Chanoine.

Le troisième, qui serrait l'écoute avec la hardiesse d'un canotier consommé, était cet enfant terrible que les Ravageurs appelaient Marmouset.

Le quatrième enfin, est-il besoin de le dire ! était Rocambole.

La nuit approchait, cependant les dernières lueurs du crépuscule permettaient encore de voir assez distinctement les deux rives.

Le vent était assez fort, et, malgré la rapidité du courant, la barque marchait un bon train.

Tout à coup, la Mort-des-braves poussa doucement l'épaule de Rocambole, en même temps qu'il étendait la main vers la gauche.

– C'est là, dit-il.

Rocambole vit alors une maison isolée, au milieu d'un petit parc planté de vieux arbres, avec une pelouse verte tout à l'entour.

La maison était à mi-côte.

Elle avait un air honnête et bourgeois, à première vue.

En l'examinant avec plus d'attention, on devinait que ses habitants devaient avoir une certaine originalité de mœurs et de goûts, et vivre tout à fait en dehors de la vie commune.

Tout ce que Marmouset avait raconté se trouvait justifié par un je ne sais quoi difficile peut-être à expliquer, mais qu'on devinait aussitôt.

Rocambole regarda attentivement cette maison et ne répondit pas.

– C'est là, répéta la Mort-des-braves.

– J'entends bien, dit le maître, mais il est trop tôt pour faire le coup.

La Mort-des-braves fit un signe d'assentiment.

– Aussi, reprit-il, j'ai pensé à une chose.

– Laquelle ?

– Nous allons redescendre jusqu'à Charenton.

– Bon ! et puis ?

– Il y a un cabaret sur la berge qui est tenu par un ancien flotteur, le père Heurtebise. Le vin y est bon. On y trouve de la matelotte. Nous souperons, et nous attendrons les environs de minuit.

– C'est cela, dit Rocambole.

– Mais, pas de bêtises devant le vieux, continua la Mort-des-braves.

– Ah ! il n'est pas des nôtres ?

– Non… c'est ce qu'ils appellent un honnête homme. Il n'a seulement jamais passé à la correctionnelle.

Marmouset eut une moue dédaigneuse à l'adresse du père Heurtebise :

– Un feignant, quoi ! fit-il.

– *Stoppe*, un peu, dit Rocambole, que je prenne mes dimensions.

Et il examina avec une scrupuleuse attention le chemin qui conduisait de la berge à la grille du parc, les murs qui l'entouraient et la disposition de la maison.

On eût dit un général en chef combinant un plan d'attaque ou méditant le siège d'une ville.

– Maintenant, dit-il, vous pouvez virer de bord.

– Nous descendons chez le père Heurtebise ?

– Oui.

La Mort-des-braves donna un coup de barre, Marmouset changea lestement sa voile, et le canot, tourna sur lui-même, redescendit rapidement.

En route, le Chanoine qui avait été silencieux jusque-là prit sous un banc un objet qu'il montra à Rocambole.

– Qu'est-ce que cela ? demanda le maître.

– C'est un marteau.

– Pour quoi faire ?

– Mais, dit naïvement le Chanoine, je ne me suis jamais servi de couteau, ni de pistolet, ni d'autre chose ; avec ce merlin-là, je suis bien plus sûr de mon affaire : un coup à la tempe, et c'est fait.

Rocambole regarda cet homme naïf en sa férocité : puis il lui dit froidement :

– Cette fois, tu n'auras pas besoin de merlin.

– Pourquoi ?

– Mais parce que la besogne n'est pas pour toi.

– Hein ? fit le Chanoine avec un accent de dépit et de regret.

– […][1] L'ouvrage me plaît, je le prends pour moi.

L'hercule avait juré obéissance au maître, il courba la tête et se résigna.

Le canot, moins d'une demi-heure après, arrivait au cabaret du père Heurtebise.

Marmouset sautait lestement à terre pour l'amarrer et la Mort-des-braves disait :

– Je vas commander la matelotte.

En effet il entra dans le cabaret qui était veuf de pratiques, à cette heure, et il dit au bonhomme :

– Allons, papa, il faut vous distinguer aujourd'hui. Nous avons la poche garnie, l'estomac vide et le gosier sec.

Le bonhomme appela sa servante, et dit à la Mort-des-braves :

– Combien êtes-vous ?

– Quatre.

– Que voulez-vous manger ? une friture ou une matelotte ?

– L'une et l'autre, si c'est possible, et des côtelettes avec, le tout arrosé de vin cacheté. C'est le bourgeois qui paye.

Et du doigt, il désignait Rocambole qui s'était arrêté sur la berge avec le Chanoine.

– Ah ! fit le cabaretier, c'est votre patron, ça ?

– Oui, répondit la Mort-des-braves qui ne s'expliqua pas davantage.

Une heure après, Rocambole et les trois bandits étaient à table.

Marmouset racontait à mi-voix son expédition à la maison isolée de Villeneuve, et il affirmait de nouveau que le vieillard était cousu d'or.

– *Estourbirons*-nous la femme ? demanda le Chanoine.

– Cela dépendra, répondit Rocambole.

– Elle est bien jolie, dit Marmouset.

– Ah ! ah ! fit Rocambole.

Et il eut un sourire qui remplit d'admiration les bandits.

Tous quatre étaient vêtus comme le sont les mariniers de la Seine.

Ils portaient une vareuse de laine, un chapeau de paille et un pantalon de toile grise.

En outre ils étaient chaussés de sabots.

Comme on était en *semaine*, le cabaret n'avait pas d'autres hôtes en ce moment.

Cependant, vers neuf heures du soir, deux hommes entrèrent et vinrent s'asseoir à une table en demandant du vin.

Ils s'exprimaient en français, mais avec une forte nuance d'accent anglais.

Et Rocambole, frappé de la circonstance, les examina à la dérobée.

Rien, cependant, n'annonçait en eux quelque chose d'insolite.

Vêtus comme des ouvriers du faubourg Saint-Antoine, ils s'étaient attablés devant une bouteille de vin, cachet vert, et le père Heurtebise ne s'était pas préoccupé d'eux davantage.

Le Chanoine, Marmouset et la Mort-des-braves ne leur avaient accordé qu'une attention distraite.

Seul, Rocambole les regardait avec attention.

Pour lui, ces deux hommes qui buvaient sans dire un mot, n'étaient point ce qu'ils voulaient paraître.

Sous leur redingote râpée, Rocambole avait remarqué du linge d'une grande finesse.

Leur teint olivâtre et leurs cheveux noirs indiquaient une origine étrangère et peut-être orientale.

Rocambole qui avait vu tant de choses, crut reconnaître mieux le type de cette race nouvelle due au croisement de la race indoue et de la race anglaise, et dont les produits sont désignés sous le nom d'anglo-indiens.

Enfin, ces deux hommes s'étant mis à causer à voix basse dans une langue inintelligible pour la Mort-des-braves, le Chanoine et Marmouset, ce dernier dit :

– Mais qu'est-ce donc que ce baragouin !

– C'est sans doute des Auvergnats, dit le Chanoine.

– Je croirais plutôt que c'est des Basques, dit la Mort-des-braves.

– Ou bien des Anglais, reprit Marmouset.

Rocambole avait reconnu la langue indienne.

Et tandis que ses trois compagnons ne se préoccupaient plus d'autre chose que de vider une sixième bouteille, il se prit, lui, à écouter attentivement.

Rocambole jouissait d'une finesse d'ouïe excessive ; de plus, il parlait à peu près tous les idiomes, et jadis à Londres, il avait fréquenté des indiens.

Rocambole comprenait donc et parlait parfaitement la langue des Brahmines.

Les deux inconnus continuaient à causer avec la sécurité de gens persuadés que

nul n’entendra ce qu’ils disent.

Mais Rocambole écoutait…

XVII

Ces deux hommes, qui, dans un cabaret des environs de Paris, s'exprimaient en langue indoue, offraient, en outre de cette bizarrerie, un contraste non moins bizarre.

À première vue, c'étaient simplement des hommes du Midi, au teint hâlé, dont l'un était déjà vieux, l'autre encore jeune, le premier robuste, grand, énergique d'attitude et de regard – le second svelte et presque fluet, avec des mains et des pieds de femme et un visage complètement imberbe.

La voix de ce dernier avait même quelque chose de grêle et de sifflant qui ne paraissait pas appartenir à l'espèce masculine.

On eût dit une femme habillée en homme.

Ils causaient et c'était le plus jeune qui parlait lorsqu'ils avaient attiré l'attention de Rocambole.

– Paris est moins grand que Londres, mais il est beaucoup plus difficile d'y suivre la trace d'un homme qui a un intérêt quelconque à se cacher.

J'ai suivi le père et la fille pendant six mois, presque jour par jour. Vingt fois, j'ai été auprès d'eux, et, si l'heure prescrite eût sonné, j'étais prêt ; mais tu le sais, Osmanca, les temps n'étaient point accomplis.

Le plus vieux fit un signe de tête affirmatif.

– Continue, Gurhi, dit-il.

– Je les ai donc suivis, depuis Varsovie jusqu'à Paris ; mais là, j'ai perdu leurs traces, et ce n'est qu'il y a huit jours, lorsque m'est arrivée la lettre du comité de Londres, que j'ai pu ressaisir leur piste.

– Enfin, tu les as retrouvés ?

– Oui, puisque je vais vous conduire à la porte de la maison qu'ils habitent.

Celui que son compagnon désignait sous le nom d'Osmanca et qui avait un aspect farouche, répondit :

– Les temps sont accomplis, et la dernière heure du *Maudit* est proche.

– La déesse Kâli sera contente, fit le plus jeune, c'est-à-dire Gurhi, j'ai tout préparé.

– Voyons ?

– Le *Maudit*, poursuivit Gurhi, a congédié, il y a huit jours, un vieux serviteur. Puis il est venu à Paris et s'est procuré un autre domestique. C'est un des nôtres.

– Un Indien ?

– Non, un Anglais affilié, mais qui parle si parfaitement le français et qui a un air si naïf que le *Maudit* l'a pris sans défiance.

Un sourire féroce glissa sur les lèvres d'Osmanca.

Gurhi poursuivit :

– Cet homme viendra nous ouvrir la porte à minuit, et nous entrerons. Tu sais, Osmanca, que les fils de notre pays marchent sur la terre sans courber un brin d'herbe et que leur respiration n'a jamais troublé le silence de la nuit ?

– Certainement, je le sais.

Tandis qu'ils parlaient ainsi le Chanoine et Marmouset causaient bruyamment et la Mort-des-braves éprouvait une sorte de somnolence due sans doute au vin cacheté du père Heurtebise.

Rocambole, lui-même, feignait de dormir, mais il ne perdait pas un mot de la conversation des deux individus.

Osmanca dit encore :

– Mais l'enfant, où est-il ?

– J'ai retrouvé sa trace, puis je l'ai reperdue.

– Comment ?

– Le Maudit l'avait cachée chez une vieille dame qui habitait la rue du Delta. J'avais tout préparé pour enlever l'enfant, mais j'ai été devancé.

– Par le général ?

– Je ne sais pas ; je ne crois pas, même.

– Par qui donc ?

– Je l'ignore, ce qu'il y a de certain, c'est que l'enfant a disparu, le jour même où nous devions nous en emparer.

– Il faudra la retrouver, dit Osmanca : tout ce qui est marqué appartient à la déesse Kâli.

– On la retrouvera, dit Gurhi.

– Voilà qui est bizarre, pensait Rocambole. L'enfant dont ils parlent me paraît cette petite fille enlevée par la Chivotte et que j'ai prise sous ma protection.

Osmanca reprit :

– À une lieue sur la rive droite de la Seine, la maison est isolée ; tu pourras étrangler le père, et j'étranglerai la fille sans que personne vienne nous déranger.

Osmanca dit avec cette gravité fatidique inspirée par le fanatisme :

– Qu'importe que nous soyons découverts après, et que la justice française nous punisse ? Notre vie n'est pas à nous. Elle est à notre association et nos dieux

peuvent en disposer comme bon leur semble.

Gurhi s'inclina.

– Sais-tu bien le chemin, au moins ? dit encore Osmanca.

– Sans doute : d'ailleurs, en te donnant rendez-vous céans, j'avais mon idée.

– Ah !

– Il y a un chemin de fer qui passe ici à onze heures.

– Bon !

– Nous le prendrons jusqu'à Villeneuve-Saint-Georges.

Rocambole tressaillit à ce nom et se dit encore :

– Si je crois reconnaître la petite fille, je crois également ne pas me tromper en devinant, dans les gens dont ils parlent, ce vieillard et cette jeune femme que je veux protéger contre les Ravageurs.

Et il continua à ne pas perdre de vue les deux individus.

Mais ceux-ci s'étaient fait sans doute toutes leurs confidences, car, s'étant mis à fumer, ils étaient tombés dans cette contemplation silencieuse particulière aux hommes de l'Extrême-Orient.

La Mort-des-braves, qui s'était assoupi un moment, rouvrit les yeux et poussa le coude à Rocambole.

– Que veux-tu ? fit celui-ci.

– Je crois bien qu'il est temps de partir, dit le bandit ; onze heures doivent s'approcher ?

– Tu as raison, partons !

En même temps, Rocambole fit un signe aux deux autres, c'est-à-dire à Marmouset et au Chanoine.

Ces deux-là se levèrent et répétèrent :

– Allons ! nous sommes prêts.

Rocambole jeta vingt francs sur la table. C'était un peu plus que la valeur du souper ; mais il n'attendit pas sa monnaie et s'en alla, jetant un dernier et rapide coup d'œil sur les deux Indiens.

La Mort-des-braves sauta le premier dans la barque, et se mit en train de délier l'amarre.

Rocambole l'arrêta.

– S'il nous faut plus d'une demi-heure pour retourner à Villeneuve, dit-il, c'est inutile.

Et, d'un geste, il empêcha les deux autres de s'embarquer.

– Mais… patron… balbutia la Mort-des-braves, une demi-heure… ou une heure qu'est-ce que ça fait ?

Rocambole avait une montre sous sa blouse. Il la consulta et s'aperçut qu'il n'était que dix heures et demie.

– Nous allons prendre l'aviron, dit Marmouset, et je vous réponds qu'on marchera rondement.

– C'est qu'il n'y a pas de temps à perdre.

– Oh ! fit le Chanoine.

– Nous ne sommes pas les seuls à flairer l'affaire.

À ces mots, les trois bandits tressaillirent.

Rocambole reprit :

– Avez-vous vu ces deux hommes qui buvaient dans le cabaret ?

– Oui. J'ai idée que c'est des Basques, fit Marmouset.

– Je n'ai rien compris à leur baragouin, dit la Mort-des-braves.

– Ni moi, continua le Chanoine avec indifférence.

– Eh bien ! moi, répondit Rocambole, j'ai tout entendu et j'ai tout compris.

Et c'est ici qu'il faut m'obéir à vous trois comme un seul homme, ajouta-t-il avec l'accent de l'autorité.

– On s'exterminera sur un signe de vous, patron, murmura le Chanoine.

– Voulez-vous que je me jette à l'eau ? dit la Mort-des-braves.

– Non ; embarquez, et nageons ferme ! ordonna le Maître.

– Vive Rocambole ! s'écria Marmouset, qui, d'une violente secousse, poussa la barque au large.

XVIII

La nuit était étoilée comme une nuit de juin, mais la lune était absente.

Les hauteurs de Charenton étaient étincelantes de lumière, et Rocambole, debout dans la barque, sa montre à la main, avait les yeux fixés sur la ligne du chemin de fer de Paris à Lyon.

Rocambole faisait le calcul suivant :

– Les Indiens se sont trompés, ce n'est pas à onze heures que le train qu'ils veulent prendre passera à Charenton, c'est à onze heures et demie. Avec un arrêt à Maisons-Alfort il n'arrivera à Villeneuve qu'à minuit.

Mais de la station de Villeneuve à la maison isolée, il y a un bon quart d'heure de marche en revenant sur ses pas.

Nous, au contraire, nous débarquerons juste en face, par conséquent nous arriverons avant eux.

La Mort-des-braves avait pris un aviron, Marmouset un autre ; quant au Chanoine, il s'était placé à l'arrière avec un troisième qu'il manœuvrait comme une godille.

Jamais canot d'Asnières, luttant aux régates pour avoir le prix, n'avait filé plus rapidement.

Et comme Rocambole était devenu silencieux, les bandits respectaient ce silence et n'osaient l'interroger.

Marmouset tint parole, la barque marcha si vite et si droit que le train du chemin de fer était encore dans la gare de Paris que déjà Rocambole et ses compagnons se trouvaient en face de la maison isolée.

Alors le Maître dit :

– Abordez, quand nous serons vers la berge, je vous dirai de quoi il s'agit.

À onze heures du soir, en hiver, la campagne est déserte.

Villeneuve-Saint-Georges, si bruyant et si peuplé en été, en est réduit à sa population de petits rentiers, de paysans et de mariniers, gens qui se couchent de bonne heure et redoutent les bises de novembre.

Marmouset, d'un coup d'aviron, avait poussé la barque dans une touffe de saules.

La Mort-des-braves jeta l'amarre autour d'une branche, et sauta lestement à terre.

Le Chanoine allait en faire autant, lorsque Rocambole lui dit :

– Eh ! bien ! tu ne prends donc pas ton merlin ?

– Mais, dit le Chanoine, vous m'avez dit que c'était inutile.

– J'ai changé d'avis, prends-le.

En même temps Rocambole fouilla sous le banc et en retira un paquet de cordes de l'épaisseur du doigt, comme tous les pêcheurs ont coutume d'en avoir et qui leur servent à différents usages.

Puis, à son tour, il sauta sur la berge.

– Maintenant mes enfants, dit-il, écoutez-moi bien.

– Parlez, Maître.

– Savez-vous ce que sont ces deux hommes qui buvaient dans un coin chez le père Heurtebise ?

– Non.

– Ce sont les affiliés d'une autre bande de voleurs et d'assassins.

– Des camarades, quoi ! fit naïvement le Chanoine.

– Ils parlaient de faire le même coup que nous.

– Pas dégoûtés du tout ! ricana Marmouset.

– Je n'ai pas envie de partager, moi, dit la Mort-des-braves.

– Ni moi dit froidement Rocambole.

– Qu'ordonnez-vous donc, Maître ? fit le Chanoine.

– Venez, vous le saurez.

Et Rocambole, quittant la berge, se dirigea vers le chemin creux qui montait vers la grille du parc.

Tandis qu'il marchait d'un pas alerte, un coup de sifflet bruyant se fit entendre dans le lointain.

C'était le train qui sortait de la gare de Paris.

Pour venir de la station du chemin de fer à la grille, il n'y avait pas d'autre route que ce sentier encaissé entre deux murs, dans lequel Rocambole et ses compagnons venaient de s'engager.

À cent mètres de la grille du parc, l'un des deux murs avait subi un éboulement, et une large brèche permettait de pénétrer dans la propriété voisine.

C'était un vaste enclos de maraîcher sans aucune habitation.

En face de la brèche, c'est-à-dire contre le mur opposé se dressait un arbre chétif.

– Voilà notre affaire, dit Rocambole.

Et il se mit à développer le paquet de cordes et en noua un bout au tronc de l'arbre, à un pied de terre.

Puis il se dirigea vers la brèche et entra dans l'enclos.

Ses compagnons le regardaient faire avec un certain étonnement.

Il leur fit signe de le suivre.

Une fois dans l'enclos, le Maître attacha l'autre bout de la corde à un autre arbre, de telle façon que le chemin creux se trouvait intercepté par cette barrière que l'obscurité rendait invisible.

– Voilà qui est compris, dit Marmouset, les camarades vont s'embarrasser dans la corde et se casseront la margoulette par terre.

– Chut ! fit Rocambole.

Un nouveau coup de sifflet plus rapproché annonçait que le train venait de s'arrêter à la station de Maisons-Alfort.

Alors le Maître fit un nouveau signe et ses compagnons se couchèrent à plat ventre derrière le monceau de pierres produit par l'éboulement.

– À présent, mes enfants, dit Rocambole, écoutez-moi bien :

À tout prix, même au péril de notre vie, il faut nous emparer de ces deux hommes ; je voudrais les prendre vivants autant que possible, mais s'ils résistent, le merlin du Chanoine fera son affaire.

– Un coup sec à la tempe, et tout est dit, murmura le bandit avec un accent d'orgueil.

– Je préférerais que tu le prisses à la gorge, tu es robuste, tu dois pouvoir venir à bout du plus vieux.

– Moi, dit Marmouset, je me charge du petit.

– Eh bien ! fit la Mort-des-braves, et moi ? il ne me restera donc rien à faire ?

– Oh ! dit Rocambole en souriant, rassure-toi, il y aura de la besogne pour tout le monde.

Le sifflet de la locomotive retentissait et le train passait bruyamment à la hauteur du chemin creux.

– Dans dix minutes ils seront ici, dit Rocambole. Silence ! et attention.

En effet, quelques minutes après, on entendit marcher à l'extrémité du chemin creux.

Rocambole avait posé son oreille à terre, et il écoutait :

– Il n'y a que des Indiens capables de marcher ainsi, murmura-t-il enfin ; seulement, ils sont plus de deux.

En effet, au bout de dix secondes, trois silhouettes se dessinèrent dans l'éloignement.

Les silhouettes de trois hommes qui marchaient de front et causaient tout bas en marchant.

– Tu vois bien qu'il y a de la besogne pour toi, dit Rocambole, en poussant le coude à la Mort-des-braves.

Puis il ajouta tout bas :

– Que personne ne bouge avant mon signal.

Les compagnons de Rocambole demeurèrent immobiles et muets.

Les trois hommes continuaient d'avancer, mais lentement, et paraissaient tenir conciliabule.

Rocambole, toujours son oreille collée contre terre, ne perdait pas une de leurs paroles.

Naturellement, c'était en langue indoue qu'ils s'exprimaient, et notre héros comprit que ce troisième personnage qui était avec eux n'était autre que ce prétendu domestique, récemment entré au service de la jeune femme et du vieillard, et qui devait prêter la main à l'assassinat.

En effet, comme ils approchaient toujours, Rocambole put distinguer parfaitement une troisième voix qu'il n'avait point encore entendue.

Cette voix disait :

– Il est trop tôt… il faut attendre.

En même temps, l'homme qui parlait montrait la villa au travers des arbres, dont les fenêtres étaient encore éclairées.

– Nous attendrons ! dit une seconde voix que Rocambole reconnut pour être celle du plus vieux, c'est-à-dire de celui que son compagnon avait désigné sous le nom d'Osmanca.

– Attendre, soit, mais où ? demanda Gurhi à son tour.

Le premier étendit la main vers l'endroit même où se trouvaient cachés Rocambole et ses compagnons, c'est-à-dire vers la brèche de l'enclos :

– Vous attendrez là, dit-il, et quand la chouette chantera trois fois, vous continuerez votre chemin.

En ce moment, une vague inquiétude s'empara de Rocambole, et il se mit à caresser le manche d'ivoire d'un poignard qu'il portait sous sa vareuse.

XIX

L'inquiétude de Rocambole était facile à comprendre.

En pénétrant dans l'enclos par la brèche, les Indiens pouvaient éviter cette corde destinée à les faire trébucher.

En outre, avec cette finesse d'ouïe et d'odorat qui les caractérise, ils pouvaient éviter Rocambole et sa bande, et battre prudemment en retraite.

Or, ce n'était pas ce que voulait Rocambole.

Protéger simplement les hôtes de la villa contre le fanatisme des Étrangleurs n'était point son unique but.

Rocambole voulait surtout pénétrer cet étrange mystère de gens qui, à trois mille lieues de leur pays, poursuivaient des ennemis de la déesse Kâli et du dieu Sivah.

Ce coin de l'Inde, transporté à Villeneuve-Saint-Georges, ces étrangers déguisés en ouvriers parisiens, tout cela lui paraissait si bizarre, si extraordinaire, qu'il voulait avoir le mot de l'énigme.

Le premier des trois Indiens, c'est-à-dire le domestique, dit encore à ses compagnons :

– Je vais rebrousser chemin.

– Pourquoi ?

– Parce que je n'ai pas la clé de la grille.

– Par où donc es-tu sorti ? demanda Osmanca.

– Par une petite porte qui se trouve en haut du parc. Pour y arriver, il faut redescendre et prendre un autre chemin.

– Et nous, demanda Gurhi, nous allons rester ici ?

– Oui, jusqu'à ce que vous ayez entendu les trois cris de la chouette.

– C'est bon, fit Osmanca.

Rocambole respira.

Les trois compagnons, immobiles derrière les pierres de l'éboulement, retenaient leur haleine.

Le domestique revint donc sur ses pas, et Rocambole le vit redescendre le chemin creux.

Quant à Osmanca, il s'assit tellement près de Rocambole, que celui-ci en étendant la main aurait pu le toucher.

Gurhi entra dans l'enclos et se coucha à plat ventre sur l'herbe.

La Mort-des-braves et le Chanoine attendaient avec impatience.

Mais Rocambole ne paraissait nullement pressé.

Osmanca avait les yeux sur la villa qu'on apercevait à travers les arbres du parc.

Une seule fenêtre était encore éclairée.

Marmouset, qui s'était glissé tout auprès de Rocambole, approcha ses lèvres de l'oreille du Maître et lui dit :

– C'est la fenêtre du vieux !

Mais si bas qu'il eût parlé, Osmanca l'entendit.

Et soudain l'Indien se dressa effaré, inquiet, et cria :

– À moi, Gurhi !

En même temps, il voulut faire un pas en avant, flairant quelque mystérieux danger.

Mais alors il heurta la corde et trébucha.

Et comme il poussait un nouveau cri, le Chanoine et la Mort-des-braves tombèrent sur lui comme la foudre.

Ce fut l'affaire d'une seconde.

L'Étrangleur fut pris à la gorge et serré si fort qu'il lui fut impossible de crier.

En même temps, il fut renversé, et le Chanoine lui mit un genou sur la poitrine.

Puis, il leva son terrible merlin pour l'en frapper.

La Mort-des-braves lui arrêta le bras.

– Il faut attendre l'ordre du Maître, dit-il.

Le Maître, de son côté, avait fait sa besogne.

Au cri jeté par Osmanca, Gurhi avait fait un bond vers lui.

Mais Rocambole, se dressant tout à coup, l'avait saisi de sa main de fer.

En même temps il lui avait appuyé son poignard sur la gorge.

Puis il avait prononcé un mot indien qui signifiait :

– Tais-toi !

L'Étrangleur avait été plus effrayé d'entendre résonner sa langue maternelle à son oreille, que de sentir la pointe d'un stylet sur sa gorge.

Et soudain, il avait cessé de se débattre et s'était renfermé dans cette impassibilité résignée et dédaigneuse de ces hommes qui croient à la fatalité et n'essayent jamais de lutter contre elle.

Rocambole le renversa sous lui.

Puis il dit à Marmouset :

– Tiens-le !

Marmouset obéit.

L'Indien n'était pas très robuste ; d'ailleurs, il ne songeait pas à se défendre.

Marmouset lui prit donc les deux mains, tandis que Rocambole, ouvrant ses vêtements, le fouillait.

Gurhi avait une corde enroulée autour du corps.

C'était son lacet d'Étrangleur.

En outre, il était nanti d'un revolver de fabrique anglaise et d'un poignard sur la lame duquel étaient gravés des signes bizarres.

Rocambole s'empara du revolver, du poignard et du lacet.

Puis il prit son mouchoir et le passa dans la bouche de Gurhi en guise de bâillon.

– Tiens-le bien toujours, dit-il à Marmouset.

Et il courut à Osmanca, qui continuait à se débattre aux mains du Chanoine et de la Mort-des-braves.

– Faut-il frapper, Maître ? demanda le Chanoine.

– Non.

Et Rocambole s'approcha d'Osmanca et lui dit en indien :

– Tais-toi, Sivah le veut !

L'effet de cette langue maternelle résonnant tout à coup à ses oreilles fut pour Osmanca le même que celui produit un instant auparavant sur Gurhi.

Il cessa de lutter, de se débattre, et regarda Rocambole, dont l'œil brillait dans la nuit comme un éclair fauve, avec une sorte de terreur superstitieuse.

Rocambole le fouilla, comme il avait fouillé Gurhi.

Osmanca avait pareillement sur lui une corde à nœud coulant à l'une de ses extrémités, un poignard et un revolver.

Puis Rocambole détacha cette autre corde qu'il avait prise dans la barque et qu'il avait tendue dans le chemin creux.

Et la coupant en deux avec son poignard, il en prit la moitié et se mit en devoir d'attacher les pieds et les mains d'Osmanca.

Osmanca ne faisait plus aucune résistance.

Ce qui mit le comble à son étonnement et à la terreur superstitieuse qui

s'empara alors de lui, ce fut l'adresse merveilleuse avec laquelle Rocambole le lia.

Jamais jongleur indien n'avait fait des nœuds plus inextricables.

Rocambole le bâillonna comme il avait bâillonné Gurhi.

Puis il dit à ses compagnons :

– À présent, mes enfants, notre plan est changé.

– Comment cela ? demanda la Mort-des-braves.

– Vous allez, le Chanoine, toi et Marmouset, prendre ces deux gaillards sur vos épaules.

– Bon ! fit la Mort-des-braves. Et puis ?

– Et vous les porterez dans la barque.

– Mais, dit Marmouset, avec un accent de regret, est-ce que nous ne faisons pas le coup de là-haut ?

Et de la main il indiquait la villa.

– Je le ferai tout seul.

– Mais… balbutia la Mort-des-braves, est-ce que vous n'aurez pas besoin d'un coup de main, Maître ?

Rocambole haussa les épaules :

– C'est un travail d'enfant, dit-il.

Puis, pour achever de leur donner le change, il dit au Chanoine :

– Donne-moi ton merlin.

– Le voilà.

– Maintenant, ajouta-t-il, allez dans la barque en attendant, et rappelez-vous que vous me répondez de ces deux hommes sur votre propre vie.

– Soyez tranquille, Maître, répondit la Mort-des-braves.

Le Chanoine, qui était le plus vigoureux des trois, chargea Osmanca sur ses épaules.

La Mort-des-braves et Marmouset s'emparèrent de Gurhi.

Puis tous trois descendirent le long du chemin creux vers la berge.

Alors Rocambole, son merlin à la main, se dirigea vers la grille de la villa.

Mais, quand il eut fait dix pas, il jeta le merlin et tira de sa poche l'un des deux lacets de soie.

En ce moment, la lumière qui brillait encore à l'une des fenêtres, l'intriguait.

Et alors aussi, un houhoulement d'oiseau de nuit traversa l'espace.

Rocambole reconnut le signal annoncé par le domestique aux deux Indiens.

Arrivé à la grille du parc, il se colla contre un arbre et attendit.

Peu après la grille s'ouvrit, et le domestique fit quelques pas en dehors, disant en indien :

– Où êtes-vous ?

Soudain le lacet siffla dans l'air comme une vipère, s'abattit sur le domestique, s'enroula autour de son cou et Rocambole murmura :

– Je crois que je suis de force avec messieurs les Étrangleurs !

* *

*

XX

Pénétrons maintenant à l'intérieur de la villa.

Pendant huit ou dix jours, c'est-à-dire depuis la disparition de Nicheld, il y avait eu un silence farouche de la part du vieillard, une morne résignation chez la jeune femme.

Ils évitaient de se rencontrer ailleurs que dans la salle commune des repas ; à peine, le soir, obéissant maintenant bien plus à l'habitude qu'à l'affection, Nadéïa tendait-elle son front au général Komistroï.

Sa résignation n'était qu'apparente.

Nadéïa s'était souvenue des dernières paroles de Nicheld :

– Vous trouverez, enterré au pied d'un arbre, dans le parc, un pot de terre dans lequel est un manuscrit qui vous apprendra tout ce que je n'ose vous dire.

Le lendemain, on s'en souvient, Nicheld n'était plus à la villa.

Le général l'avait renvoyé, disait-il.

En effet, le soir même, un autre domestique était entré à la place de Nicheld, et le général avait dit à sa fille :

– Ma chère amie, faites-moi la grâce de ne jamais parler de nos affaires devant cet homme que je ne connais que par les certificats qu'il m'apporte.

Nadéïa n'avait point répondu.

Elle attendait une nuit obscure, pendant laquelle le général se coucherait de bonne heure.

Nadéïa voulait déterrer le manuscrit de Nicheld, Nadéïa voulait savoir ce qu'étaient devenus son époux et son enfant.

Enfin le moment qu'elle croyait propice était arrivé.

Nadéïa s'était aperçue que le nouveau domestique, l'Anglais John, sortait tous les soirs, après le dîner, et ne rentrait que fort avant dans la nuit.

Chose bizarre ! le général, qui ne voulait pas que Nicheld sortît, n'avait nullement l'air de se préoccuper des fréquentes absences de John.

Or donc, ce soir-là, tandis que John s'en allait à la gare de Villeneuve recevoir les deux Étrangleurs, tandis que Rocambole et les siens tendaient à ces derniers le piège dans lequel nous les avons vus tomber, – Nadéïa, à sa fenêtre, sans lumière, immobile, attendait que le flambeau qui brûlait dans la chambre de son père s'éteignît.

Le général avait coutume de lire dans son lit pendant quelques minutes avant

de s'endormir.

Quand il soufflait sa bougie, c'est que le sommeil le prenait.

Or, le premier sommeil est assez pesant et Nadéïa comptait sur ce premier sommeil.

Enfin, un peu après minuit, les arbres du parc sur lesquels se reflétait la lumière, restèrent dans l'obscurité.

Alors Nadéïa s'enveloppa d'un manteau, ouvrit la porte sans bruit et sortit de sa chambre sur la pointe du pied, sans lumière, et avec des précautions infinies.

Son cœur battait à outrance.

Elle arriva jusqu'à la dernière marche de l'escalier.

Elle fit des prodiges pour ouvrir sans bruit la porte qui donnait sur le parc.

Cette porte franchie, et comme l'air froid de la nuit lui fouettait le visage, elle s'arrêta un moment.

Elle tenait sous son manteau une petite bêche qu'elle avait dérobée durant le jour dans la serre.

Nadéïa s'arrêta, car il lui avait semblé entendre un chuchotement lointain, un bruit de pas, au fond du parc.

Mais, après un moment d'hésitation, elle continua son chemin, comptant les arbres de la grande allée.

Nadéïa était si émue qu'elle n'eut pas de peine à se convaincre qu'elle avait été le jouet d'une illusion, et que le vent seul avait passé dans le feuillage.

Cependant, tout en continuant à descendre la grande allée, elle s'était retournée plusieurs fois vers la maison.

Mais la fenêtre du général, qui, seule attirait son attention, était fermée.

Enfin, elle arriva au pied de l'arbre indiqué par Nicheld.

La nuit était assez obscure, nous l'avons dit : cependant Nadéïa se mit à la besogne.

Munie de sa bêche, elle creusa tout à l'entour de l'arbre et au bout de quelques minutes, la bêche rencontra un corps dur qui rendit un son mat.

Le cœur de Nadéïa battait violemment.

Elle jeta sa bêche et continua à creuser avec ses mains, qui bientôt rencontrèrent le pot de terre et l'arrachèrent du sol.

Alors Nadéïa se sauva vers la maison.

On eût dit un voleur emportant le fruit de son larcin.

Elle referma la porte avec les mêmes précautions et rentra dans sa chambre

sans lumière.

Puis elle ferma sa porte à double tour et au verrou.

Ensuite elle alla vers la croisée et tira les épais rideaux.

Elle ne voulait pas qu'un seul rayon de clarté pût filtrer par la fenêtre, se refléter sur les arbres et éveiller le général.

Quand elle eut fait tout cela, Nadéïa se procura de la lumière, elle fit jaillir une étincelle d'un briquet phosphorique et approcha ce briquet d'une bougie placée sur sa table de nuit.

Mais à peine cette bougie s'allumait-elle que la jeune femme poussa un cri terrible.

Elle n'était pas seule dans cette chambre où elle venait de s'enfermer.

Un homme était assis dans un fauteuil au pied du lit.

Et cet homme c'était le général Komistroï, le père de Nadéïa.

Il était enveloppé dans sa robe de chambre, un foulard enserrait sa chevelure blanche.

Pâle, frissonnante, Nadéïa, après avoir jeté un cri, recula.

Mais soudain elle fut frappée de l'expression étrange qu'avait le visage de son père.

Ordinairement, le vieillard avait un aspect dur et farouche, le geste sec et impérieux.

Sa fille ne le regardait qu'en tremblant et ne lui adressait la parole qu'avec terreur.

Chose étrange !

Le général n'était plus le même à cette heure.

Son visage était triste ; il portait l'empreinte d'une grande douleur, et Nadéïa tressaillit en voyant deux grosses larmes qui roulaient sur ses joues pâlies.

En même temps, il lui dit d'une voix étouffée, en désignant le vase de terre qui renfermait le manuscrit qu'elle tenait encore à la main.

– Vous voulez donc tout savoir, Nadéïa, ma fille ?

Ces mots prononcés avec un tel accent remuèrent Nadéïa jusqu'au fond de l'âme.

– Mon père !... balbutia-t-elle.

Il reprit avec amertume :

– Vous voulez savoir ce que j'ai fait de votre enfant ?

Elle baissa les yeux ; mais elle dit avec fermeté :

– Oui, je le veux !

– Ce que j'ai fait de Constantin ?

Elle fit un signe de tête non moins énergique.

– Nicheld vous l'a dit, reprit-il toujours triste, toujours ému.

J'ai fait disparaître votre enfant…

Nadéïa jeta un cri :

– Mais elle vit, au moins ?

– Si elle vit ! répondit le général, vous me demandez si elle vit !

Et il y eut dans sa voix un accent de tendresse subite qui bouleversa Nadéïa.

– Mon Dieu ! murmura-t-elle, quel homme êtes-vous donc ?

– Je suis votre père, répondit-il, votre père sur qui pèse une fatalité terrible, implacable, et qui depuis bien des années joue un rôle de bourreau, quand son cœur est plein d'amour pour vous.

– Mon père !

– Oui, reprit-il, j'ai fait disparaître votre enfant, mais je sais où elle est, mais je veille sur elle… oui, j'ai fait envoyer Constantin en Sibérie…

À ce nom, elle frissonna.

– Mais savez-vous pourquoi ? continua le général.

Et comme elle le regardait avec stupeur.

– Pour l'arracher à une mort épouvantable… pour le sauver !…

Nadéïa regardait son père et se demandait s'il n'avait pas été frappé subitement de folie.

Le général lui prit la main et lui dit :

– Le griffonnage de Nicheld ne vous apprendrait rien. Nicheld ne savait que ce qu'il avait vu. Je vais tout vous dire, moi, et vous me jugerez… et nous verrons si vous oserez encore accuser votre père.

En parlant ainsi, le vieux général attira sa fille sur ses genoux.

XXI

Nadéïa regardait avec stupeur ces deux larmes qui coulaient sur les joues de son père.

Jusque-là, et en se reportant au plus lointain de ses souvenirs, elle avait vu le général dur, presque féroce et paraissant dégagé de tous les sentiments humains.

Et cet homme pleurait !

Et tout à l'heure, en parlant de sa petite-fille, il avait eu un de ces cris du cœur que rien ne saurait traduire !

– Ma Nadéïa bien-aimée, lui dit-il, je ne sais pas au juste ce que ce niais de Nicheld a pu te dire, mais je le devine. Il t'a raconté mon histoire à sa manière, car mon histoire vraie, il ne la sait pas.

Nadéïa regardait toujours son père et semblait se demander si elle n'était pas le jouet d'un rêve.

Le général poursuivit, en la baisant au front :

– Mon histoire, d'après Nicheld, je vais te la dire en deux mots :

Sujet russe, Polonais de cœur et de naissance, j'ai été un des premiers nobles de Varsovie qui ont levé l'étendard de la révolte.

La capitale de la vieille Pologne, tranquille la veille, sous la domination moscovite, est devenue le lendemain un foyer d'insurrection.

La garnison russe a été obligée de se retirer, il y a eu des combats sanglants.

Parmi les officiers du czar, il en était un du nom de Constantin qui aimait ma fille, et ma fille l'aimait.

Est-ce bien cela, Nadéïa ?

– Oui, mon père, dit la jeune femme en baissant la tête.

– Ma fille, poursuivit le général Komistroï, n'osait pas m'avouer son amour pour un soldat du czar, car elle savait mon attachement pour la cause de la Pologne.

Cependant elle l'aimait…

Elle l'avait aimé au point de devenir coupable ; et lorsque vaincue, l'insurrection fut contrainte d'abandonner Varsovie ; lorsque, prenant la fuite, j'emmenai ma fille avec moi, elle allait devenir mère.

Nous nous réfugiâmes dans un vieux château que je possédais au milieu des bois, parmi des solitudes où les Russes n'avaient jamais pénétré.

Est-ce toujours cela, Nadéïa ?

– Toujours mon père.

Et Nadéïa continuait à baisser les yeux.

Le général reprit :

– Une nuit, les douleurs de l'enfantement s'emparèrent de ma fille.

Cette nuit-là même, un homme arriva à cheval, se jeta à mes genoux et me dit :

– Je viens recevoir mon pardon ou la mort ; je m'appelle Constantin, je suis capitaine dans l'armée russe ; j'ai déserté…

Et comme je le regardais, confondu, il ajouta :

– Je suis le père de l'enfant qui va naître.

J'eus un moment de fureur subite ; je voulus tuer cet homme qui, non content de verser le sang de la Pologne, avait déshonoré une fille de la Pologne.

Le premier vagissement d'un enfant arrêta mon bras.

C'est bien encore cela, Nadéïa ?

– Oui, mon père.

Le général essuya les deux larmes qui semblaient s'être cristallisées sur ses joues ; puis il reprit :

– Je pardonnai à Constantin, je lui promis la main de ma fille.

Et lorsque j'eus pardonné, la mère me tendit son enfant.

Puis elle fut en proie à une faiblesse qui était le résultat de cet enfantement laborieux.

Quand elle revint à elle, son enfant n'était plus là ; Constantin n'était plus là.

Elle était seule.

Seule, face à face avec son père au front sévère, qui lui disait :

– Constantin vous a abandonnée et votre enfant est mort.

C'est toujours cela, n'est-ce pas, Nadéïa ?

– Toujours, mon père, murmura la jeune femme d'une voix tremblante.

– En même temps, poursuivit le vieillard, des domestiques faisaient les malles, fermaient les cartons, une chaise de poste était attelée dans la cour et nous partîmes.

Où allions-nous ?

Vous ne le saviez pas, et je ne voulais pas vous le dire.

Chose étrange ! à deux lieues du château, nous rencontrâmes un avant-poste russe, et les Russes nous laissèrent passer.

Cependant, j'avais été jugé par contumace, un mois auparavant, et un conseil de guerre m'avait condamné à mort.

Jusques aux frontières prussiennes, je dis constamment mon nom, et pourtant on me laissa passer.

Deux serviteurs seulement nous accompagnaient, Nicheld et sa femme.

En Prusse, vous fûtes prise d'une nouvelle faiblesse et votre raison s'en alla.

Quand elle revint, nous étions en France.

Vous me demandiez votre enfant et je vous répétais qu'il était mort.

Vous appeliez Constantin, et je vous répondais que Constantin vous avait abandonnée.

C'est alors, sans doute, reprit le général avec un accent d'amère ironie, que la fantaisie prit à maître Nicheld d'écrire ses mémoires, c'est-à-dire l'histoire qui est là…

Et le général étendit la main vers le pot de terre et en retira un manuscrit assez volumineux.

– Je ne l'ai pas lu, mais je puis vous dire par avance ce qu'il contient.

Nicheld avoue que pendant cette première syncope qui suivit votre délivrance, je vous fis prendre un breuvage qui troubla votre raison durant plusieurs semaines.

Que, pendant que vous étiez folle, les Russes entrèrent au château, et que je leur fis ma soumission, tandis qu'ils s'emparaient de Constantin, qu'enfin je le fis partir, lui Nicheld, avec votre fille, qu'il avait ordre de confier à un inconnu.

Il a dû vous dire encore, poursuivit le général, qu'en Prusse, je vous privai de nouveau de votre raison, grâce à ce breuvage mystérieux, et que vous demeurâtes folle, non point quelques semaines, mais plusieurs années.

– Il m'a dit tout cela, mon père, dit Nadéïa avec fermeté.

– Eh bien ! dit le général, puisque vous voulez tout savoir, écoutez maintenant, non plus la version de Nicheld, mais la mienne…

Et le général Komistroï se redressa calme, fier, l'œil étincelant, ajoutant :

– L'heure est venue où j'ai besoin de reconquérir votre estime et votre amour filial.

XXII

Nadéïa regardait son père avec une stupeur croissante.

Jamais elle ne l'avait vu sous cet aspect.

Le général reprit :

– Je vais vous dire mon histoire, mon enfant, mon histoire vraie.

Je suis Polonais, mais je ne porte pas mon nom. J'ai même essayé de l'oublier moi-même ; et cependant je ne suis ni un proscrit, ni un grand criminel.

À vingt-huit ans, ayant horreur du joug moscovite qui pesait sur notre malheureux pays, je m'embarquai pour les Indes.

Un an après, j'obtenais un commandement dans les armées de la *Compagnie*, alors plus florissante que jamais.

J'avais un ami, un compagnon d'enfance, bien qu'il fût Russe.

Il servait avec moi et nous étions frères d'armes.

Au bout de quelques années, j'étais colonel d'un régiment de cipayes, et je m'éprenais de miss Anna Harris, fille du général de ce nom.

C'était votre mère.

Je la demandai en mariage.

À ma demande, le général fronça le sourcil et répondit par un refus.

J'insistai, je parlai hautement de mon amour, j'affirmai que miss Anna m'aimait, que je l'aimais, que refuser de nous unir, c'était faire notre malheur.

Sir Harris se renferma longtemps avec moi dans un silence farouche.

Enfin il me dit :

– Ne croyez point que je repousse votre demande parce que vous êtes un officier de fortune. La preuve en est que j'ai une seconde fille, miss Ellen, et que, si vous voulez l'épouser, elle est à vous.

À quoi je répondis :

– Mais ce n'est pas miss Ellen, c'est miss Anna que j'aime et veux épouser.

– Mais, malheureux ! s'écria enfin le général Harris, vous voulez donc être poignardé le jour de votre mariage ?

– Poignardé ? fis-je avec étonnement.

– Vous voulez donc que votre femme soit étranglée dans vos bras ?

Et comme je ne comprenais pas, il ajouta d'une voix tremblante, lui qui s'était

acquis une si haute réputation de bravoure :

– Miss Anna est consacrée à la déesse Kâli.

Je le regardai avec stupeur, il poursuivit :

– Vous ne savez donc pas dans quel pays nous sommes ?

– Je sais, répondis-je, que nous sommes dans les Indes britanniques et que nous adorons le Dieu tout-puissant, et non une divinité indoue.

Il eut un sourire plein d'amertume :

– Nous sommes les maîtres en apparence. Il est vrai, dit-il, c'est nous qui occupons les villes, les forteresses, qui levons des tributs, qui frappons des imans et des rois.

– Eh bien ! alors ? lui dis-je.

– Eh bien ! nous ne sommes pas les maîtres. Au-dessus de notre puissance, qui s'affirme au grand soleil, par de brillants régiments, par un drapeau qui protège de riches cités, par des flottes superbes qui sillonnent l'océan Indien, il y a une puissance occulte, mystérieuse, un gouvernement des ténèbres qui tient ses assemblées au fond des forêts vierges, dans ses jungles impénétrables, dans ses temples ruinés, aux souterrains inconnus, consacrés autrefois à leurs sombres divinités. Cette puissance, cette association formidable qui a des ramifications dans le monde entier et une agence principale à Londres, est celle des Étrangleurs.

Fanatiques étrangers, ils marchent sous la bannière d'une divinité des ténèbres, la déesse Kâli, ce monstre au visage de femme, qui, selon eux, se repaît de sang humain.

– Mais en quoi, m'écriai-je, interrompant sir Harris, redoutez-vous les Étrangleurs pour votre fille ?

– Je vous ai dit qu'ils l'ont consacrée à la déesse Kâli.

– Et bien ?

– Écoutez, reprit-il, car je vois que je ne me suis pas expliqué assez clairement. Les Étrangleurs se reconnaissent entre eux à des signes mystérieux ; mais nous les Anglais, les Européens ou les Indiens non affiliés, nous ne saurions les reconnaître.

Les sectaires de cette religion étrange appartiennent à toutes les classes.

Il en est qui sont de parfaits gentlemen et vivent à Londres ; on les voit au théâtre de Covent-Garden, aux environs de Buckingham-Palace, et dans le parc de Saint-James.

Il s'en trouve parmi nos serviteurs et nos soldats. C'est un réseau qui nous enveloppe.

Les fantaisies de la déesse Kâli, – laquelle, comme bien vous pensez, ne se

manifeste aux humains que par l'entremise de ses prêtres, – ses fantaisies, dis-je, sont innombrables.

Elle a témoigné, il y a quinze ans, un désir des plus singuliers, – c'est que soixante jeunes filles de dix à vingt ans lui fussent consacrées, – et par conséquent, fussent vouées à un célibat éternel.

À ce prix seul, les malheureuses vierges seraient à l'abri du lacet des Étrangleurs.

– Mais, général, m'écriai-je encore, ces gens-là ordonnent donc, et vous obéissez ?

– Attendez, vous allez voir comment la chose eut lieu.

Les Étrangleurs manifestent les volontés de leur terrible déesse par des placards qu'on trouve au matin cloués sur les arbres des promenades publiques ou à la porte des monuments. Ceux qui annonçaient la dernière fantaisie de la déesse, étaient ainsi conçus :

« Les enfants et les jeunes filles choisies par la déesse Kâli seront marqués de son sceau. »

Et, dès ce jour, quiconque avait une fille, la garda comme un trésor et l'environna de mille précautions. Soins inutiles !

Ce que la déesse voulait devait arriver !

J'avais cependant épuré mes serviteurs et renvoyé tous ceux qui étaient d'origine indoue. Je n'avais conservé autour de moi que des Européens, et comme j'avais demandé à retourner en Angleterre, j'espérais que mon ordre de rappel arriverait à temps.

J'avais entouré l'appartement de mes deux filles, d'abord d'une forte palissade de branches, ensuite de nombreuses sentinelles.

Leurs nourrices passaient la nuit dans leurs chambres.

Un seul homme y pénétrait, et cet homme était un lieutenant de cipayes, blanc comme vous et moi, qui portait un nom anglais et qui me servait d'aide de camp.

Enfin mon ordre de rappel arriva.

Je devais m'embarquer le lendemain ; et, multipliant les précautions, à mesure que l'heure de mon départ approchait, je doublai les sentinelles et je voulus passer moi-même cette dernière nuit, couché sur une natte, dans la chambre de mes enfants !

Longtemps je luttai contre le sommeil ; mais enfin, ma tête s'alourdit et je fermai les yeux.

Quand je me réveillai, le jour pénétrait dans la chambre, et tout dormait autour de moi.

La nourrice avait succombé au sommeil.

Un grand lévrier était couché au travers de la porte et n'avait point aboyé.

Cependant, une de mes filles, miss Anna, était couchée, demi-nue, et je vis sur son épaule des tatouages sacrilèges.

Elle était marquée du sceau mystérieux de la déesse Kâli.

Et elle n'avait rien éprouvé, rien ressenti, et personne ne s'était éveillé, et le chien lui-même s'était tu.

Cependant les Étrangleurs étaient entrés…

À ce souvenir, sir Harris cacha son visage dans ses mains et murmura avec un accablement profond :

– Miss Anna était consacrée désormais à la déesse Kâli, et si je la mariais, je l'enverrais à la mort, car quiconque a désobéi à la terrible divinité doit mourir.

– Mais, observai-je, il y a quinze ans de cela ! Les Étrangleurs ont oublié votre fille.

– Oh ! non, me dit le général. Chaque année, à la même époque, ma fille reçoit d'une main invisible, c'est-à-dire qu'elle trouve sur sa table de toilette ou dans son boudoir, tantôt une parure de perles fines, tantôt un bracelet de jade ou d'or massif, merveilleusement ciselé. C'est le cadeau de la déesse Kâli.

Tant que miss Anna ne se mariera pas, elle sera la bien-aimée de la terrible déesse et elle nous protégera tous.

Les Étrangleurs nous considèrent comme sacrés, et quiconque est mon ami ou mon serviteur est compris dans cette protection.

– Et si elle se mariait, pourtant ?…

Je vis le général frissonner et détourner la tête, mais en ce moment miss Anna entra et dit avec fermeté :

– Mon père, je ne crains pas la mort, et je veux épouser le colonel car je l'aime.

Sir Harris jeta un cri et recula épouvanté.

À cet endroit de son récit, le général Komistroï s'arrêta pour essuyer la sueur qui coulait de son front.

Nadéïa écoutait, palpitante, cette étrange confession.

XXIII

Le général Komistroï reprit :

– L'épouvante de sir Harris fut si grande en entendant sa fille formuler aussi nettement sa volonté, qu'il ne trouva pas un mot à répondre.

Miss Anna était une femme de caractère ; ce qu'elle avait résolu devait s'accomplir.

Ni les larmes de sa sœur, ni les supplications de son père, ni même ma propre résistance, car j'étais prêt à sacrifier mon amour, ne purent la toucher.

– Je vous aime, me dit-elle, et je veux être votre femme.

– Et moi je vous défendrai ! lui dis-je avec enthousiasme.

Sir Harris consentit enfin au mariage.

Il fut célébré à Calcutta, et il fut convenu que nous quitterions les Indes dès le lendemain.

Le général était vieux, il avait besoin de repos ; il obtint sa retraite.

C'est ici que se place un des événements de ma vie, qui se rattache à mon ami le jeune officier russe, au service de la compagnie des Indes.

Nous étions frères d'armes, je vous l'ai dit, Nadéïa. Pierre, c'était son nom, s'était marié deux années avant moi.

Il avait deux enfants, une fille et un fils, de son union avec une jeune Anglo-indienne.

Pierre voulut être le témoin de notre mariage : sa femme servit de demoiselle d'honneur à miss Anna.

Le gouverneur général qui savait quel danger pesait sur nous avait doublé la garnison de Calcutta.

Un régiment indigène dans lequel on soupçonnait la présence de quelques affidés avait été renvoyé dans l'intérieur des terres.

Le mariage célébré, ma femme et moi nous nous rendîmes à bord du navire qui devait, le lendemain, faire voile pour l'Europe.

Sir Harris et Pierre nous y accompagnèrent.

Il y eut une fête à bord.

Le commodore donna un bal en notre honneur.

Sir Harris et les gens de sa maison témoignaient cependant une vive inquiétude, – mais miss Anna souriante et calme disait :

– Je ne crains pas les Étrangleurs.

Le bal se prolongea bien avant dans la nuit ; les étoiles commençaient à pâlir dans le ciel indigo qui pèse brûlant sur les grèves, lorsque les canots qui devaient reconduire les invités à Calcutta prirent le large.

J'avais mis des sentinelles à la porte de la cabine de ma jeune femme, et j'étais agité de si cruels pressentiments, que je voulais passer ma première nuit de noces dans un fauteuil, assis devant une table, et deux pistolets à la portée de ma main.

J'avais soif, mon domestique m'apporta un grog glacé. Je le bus d'un trait.

Quelques minutes après, je dormais d'un profond sommeil.

Que se passa-t-il alors ? Je l'ignore.

Mais, le matin quand je m'éveillai, je m'aperçus avec une sorte d'effroi que j'étais nu jusqu'à la ceinture.

En même temps, je me regardai dans une glace, et je jetai un cri.

Ma poitrine était couverte de ces tatouages mystérieux dont m'avait parlé sir Harris.

Je fis un bond vers le lit de miss Anna.

Elle dormait paisiblement. Je l'éveillai, elle regarda et pâlit :

– Ah ! me dit-elle, vous êtes marqué comme moi… pardonnez-moi !

Les Étrangleurs avaient pénétré dans notre cabine, et ils m'avaient infligé le stigmate indélébile qui devait leur permettre de me reconnaître tôt ou tard.

Sur cette table où se trouvaient encore mes pistolets, je vis une feuille de papyrus sur laquelle étaient tracées quelques lignes en langue indoue.

Je la tendis à miss Anna, car je ne comprenais pas cette langue, et toute frissonnante, elle me traduisit les étranges paroles que voici :

« Étranger, tu as inspiré un fol amour à miss Anna Harris, qui était consacrée à la déesse Kâli, et elle a osé désobéir. La déesse te condamne, toi et ta race.

« La vierge deviendra mère et elle mourra. Les enfants de la femme infidèle à la loi de Kâli mourront les uns après les autres, où qu'ils soient, et si mystérieuse que puisse être la retraite qu'ils auront choisie.

« Toi-même, étranger, tu périras, dans bien des années, et quand tu auras vu tomber tous ceux qui t'étaient chers.

« Avant de t'envoyer dans le monde des rêves, la déesse Kâli veut que tu sois abreuvé de douleurs et en proie à d'épouvantables tortures.

« Enfin, celui qui est ton ami, et que tu appelles ton frère, Pierre le Moscovite, partagera ta destinée. Il est marqué comme toi et, comme la tienne, sa race est condamnée. »

Au bas de la feuille de papyrus, la main qui avait tracé ces lignes, pendant mon sommeil, avait dessiné en guise de signature un poignard et une corde.

Je m'élançai hors de la cabine, j'appelai au secours.

Le commodore, les officiers accoururent, je leur montrai ma poitrine tatouée… et l'effroi se répandit sur le vaisseau.

– Vous êtes un homme mort, me dit le commodore.

En ce moment, Pierre accourut, jetant des cris d'épouvante.

Lui, sa jeune femme et son fils avaient été tatoués, durant leur sommeil.

– Mon père ! s'écriait miss Anna, courant affolée sur le pont, où est mon père ?

En effet, sir Harris ne paraissait pas, et malgré le tumulte qui remplissait le navire, la porte de sa cabine demeurait close.

On frappa. Point de réponse.

Alors, d'un coup d'épaule, j'enfonçai la porte.

Nous jetâmes un nouveau cri, miss Anna et moi.

Sir Harris gisait sur le sol, inanimé et déjà raidi par la mort.

Il avait encore, autour du cou, le lacet de soie, avec lequel il avait été étranglé…

La veille, on avait vu le général se retirer dans sa cabine avec le lieutenant Smith, son aide de camp, lequel couchait toujours dans sa chambre.

Un sabord était ouvert, – le lieutenant avait disparu.

Il avait dû se jeter à la nage et gagner la terre.

Smith était affilié aux étrangleurs, et c'était lui, sans doute, qui, autrefois, avait marqué miss Anna.

* *

*

Le général Komistroï s'arrêta une fois encore.

– Après, mon père, après ? fit Nadéïa avec angoisse.

– Nous revînmes en Europe, reprit-il.

Je voulais cacher ma femme à tous les regards et dérouter à jamais les Étrangleurs.

Pierre s'était séparé de moi, en débarquant à Liverpool, et nous ne nous sommes jamais revus.

J'eus un moment l'espoir que quelque chimiste habile ou quelque grand médecin parviendrait à nous débarrasser, miss Anna et moi, de ces horribles tatouages.

Nous vînmes en France.

Là, je m'adressai à une des lumières de la science moderne.

Mais le savant secoua la tête et me dit :

– Non seulement les tatouages sont indélébiles, mais il peut arriver que vos enfants les portent en naissant.

Alors le désespoir s'empara de nous et nous quittâmes la France.

Pendant deux années, mon enfant, nous vécûmes, votre mère et moi, ayant changé de nom et cachés dans ce château entouré de vastes forêts où vous avez été prise des douleurs de l'enfantement.

Miss Anna allait devenir mère.

Les heures de l'enfantement furent terribles, non seulement pour elle, mais pour moi.

Les paroles du docteur français sonnaient à nos oreilles comme une sinistre prophétie.

Enfin vous vîntes au monde et nous poussâmes un cri de joie…

Votre petit corps était blanc comme un lys et vous ne portiez sur votre personne aucune trace du stigmate imprimé sur nous.

– Mais, mon père, interrompit Nadéïa, ne m'avez-vous pas toujours dit que ma mère était morte en me donnant le jour ?

– Je mentais, dit le général avec l'accent du désespoir… Je mentais comme vous allez voir…

Et il poursuivit d'une voix sourde ce récit que Nadéïa écoutait la sueur au front et l'angoisse au cœur.

XXIV

Les Étrangleurs nous ont oubliés, me disait miss Anna, le lendemain de votre naissance, mon enfant. Et puis, s'il en était autrement, comment parviendraient-ils jusqu'ici ? Nous sommes au fond de l'Europe du Nord, entourés de serviteurs fidèles et tous bons chrétiens.

– Vous avez raison, répondais-je.

– Enfin, reprenait votre mère, nous n'avons plus à craindre que pour nous ; et si vous m'en croyez, nous ferons élever notre fille loin d'ici et sous un autre nom que celui que nous portons.

– Je ferai ce que vous voudrez, lui dis-je.

Il fut alors convenu entre nous que nous ferions un sacrifice douloureux mais nécessaire ; que nous nous séparerions de vous, et que vous seriez élevée dans la province la plus reculée du royaume de Pologne, par des paysans qui vous feraient passer pour leur enfant.

Un intendant qui m'était dévoué fut chargé de vous emmener, vous et votre nourrice, dès le lendemain matin, et votre mère et moi nous nous endormîmes pleins d'espoir. Hélas ! je devais me réveiller seul…

Depuis longtemps le soleil avait paru à l'horizon et miroitait sur les vastes plaines neigeuses qui entouraient le château, lorsque je rouvris les yeux.

Votre mère était à côté de moi, mais froide, inanimée, et je reconnue avec épouvante qu'elle avait cessé de vivre.

Elle avait autour du cou une petite marque bleuâtre…

Horreur !

Votre mère avait été étranglée durant son sommeil et le mien.

Une cordelette mince, semblable à celle que nous avions trouvée passée au cou de sir Harris, gisait sur le sol.

Auprès était un poignard.

Ce poignard avait sur la lame des signes mystérieux, en tout semblables à ceux que je portais sur la poitrine, et votre malheureuse mère sur l'épaule.

Le général Komistroï s'arrêta encore, et sa fille éperdue le vit fondre en larmes.

– Que voulez-vous, mon enfant, reprit-il en parvenant à comprimer ses sanglots, vous étiez tout ce qui me restait de votre mère et je ne voulus pas me séparer de vous.

« – Si elle doit mourir, me disais-je, ils viendront la prendre dans mes bras… »

Et je vous gardai, comme un avare son trésor, veillant sur vous à toute heure, et les années passèrent et vous devîntes une belle jeune fille.

– Mais, mon père, dit Nadéïa frissonnante, il y avait donc des Étrangleurs parmi les gens qui vous servaient ?

– Aucun.

– Alors, qui donc avait tué ma mère ?

– L'intendant m'avoua à genoux et en pleurant, que, la veille, il avait donné à manger à un mendiant qui passait, et qu'il avait eu la faiblesse de lui permettre de coucher dans une grange pleine de fourrage.

– Ô mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Nadéïa.

– Les années s'écoulèrent donc, reprit le général Komistroï, l'enfant devint jeune fille, et la jeune fille devint femme.

J'avais fait ce calcul bizarre que la moyenne de la vie, dans les Indes, est à peine de trente ans ; qu'il y en avait vingt-cinq que je les avais quittées, et quarante que votre pauvre mère avait été marquée, par les fanatiques, pour le service de la déesse Kâli.

Cette génération-là, me disais-je, doit être morte, elle a emporté ses colères dans la tombe.

Nous étions retournés à Varsovie.

Là, vous savez aussi bien que moi ce qui arriva. – Les préoccupations politiques détournèrent pendant plusieurs années mon esprit de ces terreurs.

Les Étrangleurs furent presque oubliés.

L'insurrection éclata, – je me mis à sa tête…

Le château où vous étiez née, après avoir soutenu un siège, devint notre retraite.

J'ignorais encore votre amour pour Constantin. Hélas ! que ne l'ai-je connu !

– Après, mon père, après ? fit Nadéïa avec une fébrile impatience.

Le général continua :

– J'avais été un brave soldat, autrefois, sur les champs de bataille de la Russie ; l'Empereur me fit offrir ma grâce, car l'insurrection était vaincue, juste au moment où vous étiez prise des douleurs de l'enfantement.

Constantin, qui ignorait tout cela, arriva.

Il se jeta à mes genoux et je l'appelai mon fils, et je lui promis que vous seriez sa femme.

Ce fut en ce moment-là que votre enfant naquit.

La femme qui la reçut dans ses bras me la tendit, à moi, son aïeul.

Soudain, je pâlis et poussai un cri étouffé.

Ce stigmate terrible auquel vous aviez échappé se reproduisait nettement sur ce petit corps qui s'agitait entre mes bras.

Votre enfant était marquée…

– Ah ! fit Nadéïa, et c'est pour cela…

– Attendez, attendez encore ! poursuivit le général. Le lieutenant Constantin s'approcha vivement de moi, regarda son enfant et poussa un cri semblable au mien. En même temps, il arracha son uniforme, déchira sa chemise, mit sa poitrine à nu et je reculai saisi d'épouvante !

Lui aussi portait l'infâme sceau de la déesse Kâli.

Lui aussi avait été marqué par les Étrangleurs.

– Mais qui donc es-tu ? m'écriai-je, en lui saisissant la main. Quel est ton vrai nom ?

– Je m'appelle Constantin, me dit-il, mon père se nommait Pierre Kormisoff.

Constantin était le fils de mon ami l'officier russe ; c'était lui qui avait été marqué à bord du navire, lui que la fatalité avait rejeté sur votre chemin, afin que la sanglante prophétie des Étrangleurs se réalisât un jour ou l'autre.

Et tandis que nous faisions, lui et moi, le projet de prendre la fuite et de vous emmener à l'autre bout du monde, vous et votre enfant, on m'apporta un message.

Ce message était daté de Londres.

Je l'ouvris en tremblant et je lus ces lignes :

« L'heure fixée pour votre mort, celle de votre fille et du lieutenant Constantin approche. Séparez-vous les uns des autres et gardez-vous ! »

Cette lettre était signée : « *Un Étrangleur*, pris de remords et qui va mourir. »

Je la tendis à Constantin :

– Fuyez, lui dis-je, et laissez-moi emmener ma fille.

– À quoi bon fuir ? me répondit-il, je suis déserteur, la Sibérie m'attend.

– Oh ! mon père, murmura Nadéïa avec un accent de reproche, c'est donc pour obéir à cet avis mystérieux que vous nous avez séparés ?

– Oui.

– Que vous avez laissé condamner Constantin quand vous auriez pu obtenir sa grâce ?

– Oui.

– Et que vous m'avez arraché mon enfant ?

– Oui, oui, dit le vieillard. Et depuis cinq années, nous avons voyagé, changé de nom, et j'ai fini par venir vous cacher ici, vous, ma fille, vous, mon unique bien…

– Ah ! s'écria Nadéïa, qu'avez-vous fait de mon enfant ?

– Votre enfant est à Paris… cachée… bien cachée… je la vois très souvent…

– Rendez-la moi !

– Mais, malheureuse, vous voulez donc que les Étrangleurs trouvent nos traces ?

L'amour maternel fit explosion en ce moment.

– Je ne crois pas aux Étrangleurs, dit-elle.

Mais soudain, elle jeta un cri terrible et le général recula.

Il y avait dans le fond de la chambre une porte recouverte par une portière.

Cette porte qui donnait sur un cabinet sans autre issue qu'une fenêtre, s'était ouverte tout à coup.

Et sur le seuil de cette porte, le général et sa fille, muets d'épouvante, voyaient apparaître un homme qui leur était inconnu.

Cet homme tenait un lacet d'une main, un poignard de l'autre…

Il fit un pas vers Nadéïa et lui dit froidement :

– Vous avez tort, madame, de ne pas croire aux Étrangleurs !…

XXV

Cet homme qu'elle voyait pour la première fois avait de tels éclairs dans les yeux, que Nadéïa se jeta au-devant de son père et le couvrit de son corps.

– Grâce pour lui, disait-elle. Tuez-moi, mais épargnez-le !

Le général était sans armes et Nadéïa avait fermé la porte.

Et cet homme qui venait d'entrer était jeune et robuste, et il agitait un poignard et une corde.

Comment ne pas le prendre pour un Étrangleur ?

Mais l'inconnu les rassura d'un geste et d'un sourire :

– Général, dit-il, et vous, madame, vous venez d'échapper à un grand et suprême danger, grâce à moi.

– Qui donc êtes-vous ? demanda le général qui avait pris sa fille dans ses bras et l'y pressait avec la frénésie de l'épouvante et du désespoir.

– Peu vous importe qui je suis, répondit-il, laissez-moi seulement vous dire ce que j'ai fait.

Et il prit Nadéïa par la main, ajoutant :

– Rassurez-vous, madame, le danger n'existe plus, et je veille, d'ailleurs, sur vous et votre père.

– Mais qui donc êtes-vous ? répéta le vieillard qui regardait cet homme encore jeune, au visage magique et beau, et qui avait des éclairs dominateurs dans les yeux.

– Monsieur, dit-il, le hasard m'a conduit dans un cabaret à deux lieues d'ici.

Je sais l'indien.

Deux hommes causaient, en cette langue, dans ce cabaret. J'ai prêté l'oreille. Leur conversation m'a frappé. Ils venaient de Londres, tout exprès pour vous étrangler, vous et votre fille.

Nadéïa joignit les mains avec une expression de terreur.

– Un homme, poursuivit l'inconnu, devait leur ouvrir la porte et les introduire jusqu'ici. Cet homme, c'était le nouveau domestique que vous aviez à votre service.

– Le misérable !

– Il ne vous trahira plus, dit froidement l'inconnu.

Et comme le général le regardait avec stupeur, il ajouta :

– Non, car il est mort.

Et alors, Rocambole, – on a bien deviné que c'était lui, – raconta comment il s'était emparé des deux Indiens, et avait étranglé le domestique avec le lacet pris sur Osmanca.

Et le père et la fille l'écoutaient en frissonnant, et se regardaient parfois avec une étrange expression d'épouvante.

Une seule chose restait à expliquer, et Rocambole le fit rapidement.

Le terrible lacet avait si merveilleusement fait son effet, que le domestique était tombé sans même pouvoir jeter un cri, s'était débattu quelques secondes et avait été étranglé tout net.

Alors Rocambole l'avait traîné derrière un massif, puis, profitant des indications qu'il avait entendu donner aux deux Indiens sur les dispositions intérieures de la maison, il était entré dans le vestibule, avait trouvé l'escalier au bout, et, le gravissant, était parvenu au premier étage, où régnait un long corridor.

Cela se passait sans doute tandis que Nadéïa, descendue elle-même dans le parc, déterrait le pot de grès qui renfermait le long mémoire de Nicheld.

Rocambole avait donc pénétré, toujours sans lumière, dans la chambre de Nadéïa.

Puis, entendant un léger bruit, il s'était jeté dans le cabinet de toilette.

Ce bruit était celui de la porte du général qui s'ouvrait.

Le vieillard, en congédiant Nicheld, avait obtenu de lui des aveux complets.

Il avait éteint sa lumière, mais il veillait derrière les rideaux de sa fenêtre, et il avait fort bien entendu Nadéïa sortir de sa chambre.

Le général venait donc, oppressé de douleur, ne pouvant plus supporter la haine et le mépris de sa fille, lui raconter sa sinistre histoire, et il ne se doutait point, lorsque Nadéïa, étant rentrée, ferma sa porte au verrou, qu'elle enfermait avec eux un troisième personnage.

– Ainsi, fit le général, vous êtes là depuis le retour de ma fille ?

– Oui, monsieur.

– Et vous m'avez entendu ?

– Je sais toute votre histoire.

Cette puissance mystérieuse de fascination qu'exerçait Rocambole commençait à agir sur le général et sa fille.

– Mais qui donc êtes-vous, ô mon sauveur ? demanda le général pour la troisième fois.

Rocambole baissa la tête :

– Ne cherchez pas, maintenant du moins, à savoir qui je suis, dit-il avec

tristesse. Contentez-vous de voir en moi un protecteur.

– Oui, dit le général d'un ton amer, vous nous avez sauvés aujourd'hui… mais demain…

– Demain, je veillerai sur vous comme aujourd'hui, répondit Rocambole.

Le général secoua la tête :

– On ne lutte pas longtemps contre les Étrangleurs, dit-il.

Un fier sourire passa sur les lèvres de Rocambole :

– Écoutez-moi bien, dit-il. Je puis, si je le veux, être demain à la tête d'une association non moins redoutable, non moins terrible que celle des Étrangleurs, et tenir ceux-ci en échec.

Vous me demandez qui je suis ?

Je suis un homme né pour la lutte, qui a chèrement payé le droit de commander aux autres, et qui a ses fanatiques comme la déesse Kâli a les siens.

Regardez-moi, je n'ai pas quarante ans, mais j'ai déjà vécu plusieurs longues existences. J'étais fatigué, la vie me faisait horreur…

Un jour, croyant ma tâche accomplie, j'ai cherché au fond de la Seine l'oubli et le repos.

La mort m'a repoussé, et elle a bien fait, car j'avais encore quelque chose à faire en ce monde.

J'ai été sauvé par des bandits, des pirates de bas étage qui font des bords du fleuve leur côte barbaresque. Ils m'ont acclamé leur chef.

J'ai accepté, car on peut ramener au bien tous ces hommes grossiers.

Quelques-uns avaient vu votre maison, pris des renseignements, organisé un complot dont votre vie était l'enjeu.

Ce n'est point le hasard qui m'a amené ici, c'est la nécessité où j'étais d'empêcher ces hommes de commettre un crime ; et alors que je croyais n'avoir qu'à vous protéger contre des malfaiteurs vulgaires, j'ai trouvé sur ma route cet ennemi terrible qui vous avait condamnés.

Rocambole parlait avec une âpre éloquence.

Son accent, son geste, son attitude avaient quelque chose d'élevé qui remuait profondément toutes les fibres du cœur.

Le général secoua néanmoins la tête une seconde fois :

– Ne vous faites-vous pas d'illusions ? dit-il. Pensez-vous que vous puissiez défendre un vieillard, une pauvre femme et une enfant ?…

– J'ai déjà mis l'enfant en sûreté, dit Rocambole.

– L’enfant ! s’écria le général.

– Ma fille ! exclama Nadéïa.

Et se tournant vers le général :

– Vous aviez confié la petite à une vieille dame demeurant rue du Delta ?

– Oui, et je suis allé la voir, il y a huit jours à peine.

– Eh bien ! le lendemain, l’enfant a été volée.

– Par qui, mon Dieu ?

– Par une femme qui, heureusement, m’obéit et me craint, et qui me l’a rendu.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Nadéïa.

– Maintenant, poursuivit Rocambole, je vais vous quitter un moment ; mais ne craignez rien, dans moins d’une heure je vous amènerai des gardiens.

Et il fit un pas vers la porte.

Le général lui prit les deux mains :

– Étranger, lui dit-il, au nom du ciel, dites-nous qui vous êtes, vous qui nous avez sauvés.

– Dites-nous au moins votre nom, supplia Nadéïa, qui le regardait avec admiration.

– Mon nom vous est inconnu, dit-il. Je m’appelle Rocambole.

Qui je suis ? Vous voulez le savoir ?

Je suis un grand coupable repentant et qui cherche à fléchir la colère du ciel ! acheva-t-il d’une voix émue.

Et il s’en alla, et sortit si lestement de la chambre, que Nadéïa et son père se regardèrent, semblant se demander s’ils n’étaient pas le jouet d’un rêve.

XXVI

Les ordres de Rocambole avaient été exécutés de point en point.

La Mort-des-braves, Marmouset et le Chanoine avaient transporté les deux Indiens dans la barque.

Ceux-ci n'avaient fait aucune résistance.

D'ailleurs Rocambole les avait *ficelés* avec une merveilleuse adresse, et le plus habile des jongleurs indous ne serait pas parvenu sans de longs tâtonnements et de grands efforts à les débarrasser de leurs liens.

Mais ce qui causait la soumission et l'inertie de Gurhi et d'Osmanca, c'était cette terreur qu'ils avaient éprouvée en entendant retentir à leurs oreilles leur langue maternelle.

Quel était donc cet homme qui la parlait si couramment ?

Une crainte superstitieuse s'était emparée d'eux, et ils s'étaient dit tout bas tandis qu'on les emportait :

– Nous sommes tombés aux mains des fils de Sivah.

Pour expliquer ces mystérieuses paroles, il est nécessaire de dire que la religion indoue admet deux divinités, Sivah et la déesse Kâli, par conséquent, deux principes, le bien et le mal.

De même que la redoutable divinité adorée par les Étrangleurs et les fanatiques, Sivah a les siens.

Ceux-ci ont pareillement formé une secte qui s'est donné pour mission de détruire les Thugs.

Mais ces derniers ont été plus forts et, jusqu'à présent, ils ont triomphé.

Seulement, Osmanca et Gurhi ne se dissimulaient pas que les fils de Sivah avaient encore une certaine puissance, et que, en Europe et surtout en France, ils pouvaient peut-être lutter à force égale.

Cette conviction où ils étaient donc, que l'homme qui les avait fait tomber dans un piège et s'était emparé d'eux, était quelque haut personnage de la secte ennemie, devait, comme on va le voir, servir singulièrement Rocambole.

Une circonstance devait, du reste, enraciner cette conviction dans leur esprit.

Une fois dans la barque, les trois bandits recrutés par Rocambole, après avoir couché les deux Indiens dans le fond, et les avoir recouverts de la voile qu'on avait carguée après avoir démonté le mât, s'étaient mis à causer : naturellement, ils avaient parlé de Rocambole et de sa hardiesse.

Les deux Indiens ne savaient certainement pas l'argot, étant tout nouvellement arrivés à Londres ; mais ils savaient assez de français pour comprendre que les bandits parlaient de Rocambole avec une profonde admiration et un grand respect.

Marmouset disait :

– C'est un fier homme !

– C'est le maître des maîtres, répondait le Chanoine enthousiasmé.

– Et qui vous trousse un homme en deux temps, comme une cuisinière trousse une volaille, ajoutait la Mort-des-braves.

– Ça, c'est vrai, reprenait Marmouset. Et dire que c'est nous qui l'avons repêché !

– Un fameux coup de filet tout de même, dit encore la Mort-des-braves.

Et ces trois hommes se mirent à causer ainsi pendant près de deux heures.

La Mort-des-braves, de temps en temps, élevait sa tête au milieu des roseaux qui cachaient la barque et regardait dans le chemin creux.

– Il tarde à revenir, tout de même, dit le Chanoine.

– Il y a de la besogne là-haut, répondit la Mort-des-braves, qui supposait fort naïvement qu'après avoir assassiné le vieillard et sa fille, Rocambole forçait les meubles, fouillait les tiroirs et faisait main basse sur tous les objets de quelque valeur.

– S'il lui était arrivé quelque chose pourtant ? hasarda la Mort-des-braves.

– Pas de danger ! murmura Marmouset, Rocambole est plus fort que ça.

– Il y a une chose qui m'intrigue, dit la Mort-des-braves.

– Laquelle ?

– C'est cette lumière là-haut qui ne bouge pas de place.

Et il montrait la fenêtre de la chambre de Nadéïa toujours éclairée, alors que le reste de la maison demeurait plongé dans les ténèbres.

– Eh bien ! qu'est-ce que ça prouve ? dit Marmouset.

– Il me semble, dit la Mort-des-braves, que s'il avait fait le coup, la lumière changerait de place et que le maître passerait une petite revue.

– Si nous allions à son secours ? fit le Chanoine.

– Pardieu ! ajouta Marmouset.

Mais la Mort-des-braves secoua la tête.

– D'abord, dit-il, il faut garder ces deux particuliers que voilà.

– Je resterai, moi, ils sont bien attachés ; il n'y a aucun danger qu'ils fuient.

– Oui, dit la Mort-des-braves, mais vous oubliez que nous avons fait une promesse au maître.

– Laquelle ?

– Celle de lui obéir.

– Eh bien ?

– Et le maître nous a défendu de le suivre.

– Oui, fit le Chanoine, mais s'il lui arrivait malheur ?

– Bah ! bah ! fit la Mort-des-braves, on ne s'appelle pas Rocambole pour rien.

Comme il disait cela, un coup de sifflet retentit dans le lointain.

Marmouset se dressa vivement et s'écria :

– Le voilà !

En effet, un second coup de sifflet se fit entendre et une ombre noire s'agita dans le chemin creux.

C'était Rocambole qui arrivait en courant.

Il sauta dans la barque avec l'agilité d'un chevreuil qui franchit un fossé ; puis il dit à Marmouset :

– Ne détache pas l'amarre. Nous avons à causer auparavant.

– Le coup est-il fait ? demanda le Chanoine.

– Il le demande ! fit naïvement la Mort-des-braves en haussant les épaules.

Un sourire effleura les lèvres de Rocambole :

– Vous m'avez juré de m'obéir, dit-il.

– Oh ! ça, oui, dirent-ils tous trois en même temps.

– Par conséquent, je suis toujours le maître ?

– Que nous servirons fidèlement, fit le Chanoine.

– Ce n'est pas assez, dit froidement Rocambole, c'est aveuglément qu'il faut me servir.

– Aveuglément, répétèrent-ils comme un écho.

– Sans jamais discuter mes ordres, dit Rocambole.

Ils étendirent la main et dirent tous trois :

– Foi de grinches !

Quand les voleurs font un serment au nom de leur profession, il est sacré.

– C'est bien, leur dit Rocambole. Maintenant, écoutez… Je suis monté là-haut, – et du doigt il indiquait la maison, – et au lieu de trouver ce que vous croyez, j'ai

trouvé des amis.

Les bandits le regardèrent avec étonnement.

– Des amis qu'il faut défendre au péril de votre vie, poursuivit Rocambole, en respectant leur propriété, bien entendu.

– C'est drôle tout de même, ça, fit la Mort-des-braves, un peu désappointé.

– Tu vas monter là-haut, toi et le Chanoine, poursuivit Rocambole, et vous direz au vieux et à la jeune femme : « Nous venons de la part du maître, pour veiller sur vous nuit et jour. »

– C'est drôle, répéta le Chanoine, mais il suffit que vous le vouliez, maître, pour que ça soit.

Rocambole ajouta : – Vous vouliez, disiez-vous hier encore, travailler dans le grand ?

– Certes, oui.

– Eh bien ! le moment n'est pas loin…

– Ah ! ah ! fit le Chanoine.

– Pour aujourd'hui, poursuivit Rocambole, je n'ai pas autre chose à vous dire. Allez ! je reviendrai demain, et malheur à vous si vous n'avez pas exécuté fidèlement mes ordres.

– Vous avez notre parole, dit la Mort-des-braves.

– C'est bien. Allez !

Et tandis que les deux bandits sautaient sur la berge, Marmouset dit à son tour :

– Et moi, maître, qu'est-ce que j'ai à faire ?

– Tu vas rester avec moi. Coupe l'amarre et filons !

Marmouset obéit, et, d'un coup d'aviron, rejeta sa barque au large.

Le courant la prit en poupe, et Marmouset se plaça à l'arrière, de façon à manœuvrer la barre.

– Tu n'as pas besoin de te presser, lui dit Rocambole, nous avons le temps.

Alors, il se pencha sur Osmanca et Gurhi, toujours immobiles au fond de la barque.

Puis, approchant ses lèvres de l'oreille d'Osmanca, il lui dit en indien :

– La déesse Kâli t'a abandonné, comme elle abandonne ses mauvais serviteurs.

L'Indien leva vers le ciel un œil résigné.

– Et Sivah m'ordonne de te tuer, ajouta Rocambole.

Osmanca ne tressaillit pas.

– Ce qui est écrit est écrit, murmura-t-il à travers son bâillon.

Rocambole avait levé sur lui ce poignard qu'il lui avait pris.

– Kâli me récompensera dans le monde des âmes, murmura le fanatique.

Rocambole laissa son bras suspendu, et s'adressant à Gurhi :

– Si le dieu Sivah te pardonnait, m'obéirais-tu ?

Le jeune homme fit un geste de dénégation ; mais la pointe du poignard toucha sa gorge, et il poussa un cri.

– Je parlerai !... murmura-t-il.

XXVII

Le surlendemain soir, un peu avant minuit, comme le ciel était noir et que la pluie tombait à torrents, le cabaret de la Camarde, à l'enseigne de l'*Arlequin* qui, jusque-là, avait été plongé dans l'obscurité et le silence, s'illumina tout à coup, et l'on vit briller une lampe à travers les carreaux de papier huilé.

En même temps, d'amont et d'aval, sur la berge, arrivèrent un à un, muets comme des ombres et comme elles, cheminant sans bruit, les principaux habitués du repaire.

La Camarde était à son comptoir.

Toujours vêtue de noir, toujours sombre et d'aspect sévère – elle avait quelque chose de mystérieux ce soir-là, dans ses yeux, sa parole et son attitude.

La Pie-borgne était auprès d'elle.

Cette dernière avait mis sa robe la plus décolletée, une robe de soie marron clair décrochée à l'étalage de quelque marchande à la toilette et vendue peut-être à tempérament, à moins qu'elle n'eût été volée, ce qui était plus probable encore.

Elle avait fourré dans ses cheveux noirs une fleur rouge et fait en un mot une toilette des plus provocantes.

Qu'allait-il donc se passer d'extraordinaire au cabaret de l'*Arlequin* ?

Une chose qui, huit jours auparavant, eût été toute naturelle et qui, maintenant, prenait des proportions épiques.

Le *Maître*, – on ne disait même plus Rocambole, – allait venir.

Il y avait cinq jours qu'on ne l'avait vu à l'*Arlequin*.

Mais on avait eu de ses nouvelles !

Et de fameuses, encore !

Marmouset, l'enfant terrible de la bande, était arrivé, annonçant que le maître avait des projets grandioses.

Quels étaient-ils ?

Marmouset avait été d'une discrétion absolue.

Mais il avait annoncé à la Camarde que le Maître préparait une expédition superbe, qu'il aurait besoin de beaucoup de monde, et qu'il n'enrôlerait certainement pas les premiers venus.

– En serai-je ? avait demandé la Camarde.

– Je n'en sais rien.

Et sur cette réponse, Marmouset s'en était allé.

Mais la Camarde s'était dit qu'une femme de son mérite n'est jamais laissée de côté ; et elle s'était apprêtée à recevoir convenablement le nouveau chef des Ravageurs.

De son côté, la Pie-borgne, qui était présente à la communication de Marmouset, s'était dit :

– Je suis jeune et je suis jolie. La Camarde est vieille. Je n'aurai pas de peine à la *dégoter*. Si le Maître emmène une compagne, ça sera moi.

Marmouset avait chargé la Camarde de prévenir les principaux Ravageurs, ceux sur lesquels on pouvait véritablement compter, et de leur donner rendez-vous pour cette nuit-là.

Enfin, un peu avant minuit, le Notaire et Jean-le-bourreau arrivèrent les premiers.

Ils avaient sans doute les instructions du Maître ; car le premier dit à la Camarde :

– Ne te *foule* pas le *chiffon*, ma petite mère ; je crois bien qu'on n'emmènera pas de femmes.

– Ah ! ben ! merci ! fit la Pie-borgne, en se mordant les lèvres.

– Et puis, dit le Notaire, je crois que ce n'est pas précisément à deux pas d'ici que nous allons.

– Bah ! fit la Camarde.

– On s'embarquerait, que cela ne m'étonnerait pas.

– Sur la Seine ?

– Non, sur la mer.

– Je n'ai pas mal au cœur, moi, dit la Pie-borgne. On peut m'emmener… à preuve que j'ai dû partir en Californie, où, dit-on, il y a des affaires d'or à faire…

– Pour les femmes surtout, dit le Notaire.

La Camarde reprit :

– Si c'est comme ça, je ne tiens pas à en être. Je ne quitte pas mon *bouchon*. On y gagne sa vie.

Les Ravageurs continuaient à arriver un à un, et les commentaires allaient leur train.

Qu'était-ce que cette mystérieuse expédition ?

Chacun disait son mot.

Mais personne ne trouvait la solution.

Le Notaire et Jean-le-bourreau souriaient et disaient :

– Prenez donc patience, puisque le Maître va venir.

– Mais où est la Mort-des-braves ? demanda la Pie-borgne fortement intriguée.

– Et le Chanoine ? fit un des Ravageurs.

– Ils sont occupés, répondit sèchement le Notaire.

Mais un nouveau venu, qui s'était arrêté un moment sur le seuil de la porte, s'écria :

– Je vais vous le dire, moi !

– Ah ! tu sais où ils sont ? fit le Notaire en le regardant du coin de l'œil.

– Ils ont quitté le métier.

– Pas possible ! s'écria la Camarde.

– C'est comme je vous le dis, reprit le Ravageur. Ils se sont mis domestiques.

– Oh ! cette farce !

– Quelle *colle* ! murmura la Pie-borgne.

– Est-ce que tu *planches* ? dit la Camarde.

Seuls, le notaire, Jean-le-bourreau et Marmouset demeurèrent impassibles.

Le Ravageur poursuivit :

– Je ne *planche* pas ; c'est la vraie vérité. Je les ai rencontrés tous les deux. Le Chanoine s'est mis cocher. Il a une belle perruque poudrée avec quatre travers de doigt de galons d'or à son chapeau, et des gants blancs, et il vous conduit dans le dernier genre un de ces carrosses qu'on appelle des *confortables*, avec une paire de chevaux anglais qui ne sont pas piqués des vers.

Et comme les autres Ravageurs se récriaient, le narrateur continua :

– Quant à la Mort-des-braves, il se tient debout, les mains accrochées à de belles courroies brodées, derrière le carrosse.

Il a fait tailler sa barbe à l'anglaise, il a des côtelettes et le menton rasé.

Il porte une cravate blanche et une culotte courte et je vous prie de croire qu'il a des mollets.

– Mais tu te gausses de nous, mon fiston ! dit la Camarde.

– Pas du tout, la mère, je les ai vus, pas plus tard que ce matin.

– Où donc ça ?

– Dans Paris, à la porte de l'hôtel Meurice, rue de Rivoli.

– Si c'est vrai, dit un vieux Ravageur, qui avait entendu parler des aventures mondaines de Rocambole, c'est que bien sûr le Maître était dans le carrosse.

– Pas du tout.

– Alors, tu te seras trompé.

– Mais non, puisque je leur ai parlé.

– À tous les deux ?

– À tous les deux ; et que j'ai vu monter un vieux monsieur et une jeune dame dans le carrosse.

– Elle est forte, celle-là !

– Mais non, reprit froidement le Notaire, qui était demeuré silencieux jusque-là.

Tous les regards se tournèrent vers lui.

– Il doit le savoir, le Notaire, dit la Camarde.

– Je puis vous expliquer la chose, répondit celui-ci. Le vieux monsieur et la jeune dame sont ceux de Villeneuve-Saint-Georges.

– Ah ! bah !

– Nous avions cru que c'était du gibier…

– Eh bien ?

– Eh bien ! pas du tout, c'étaient des chasseurs. Il paraît que le vieux est un *ami* de Londres.

– Allons donc !

– Le Maître a toisé la chose d'un coup d'œil, et ils se sont associés.

– Fameux, ça ! dit Marmouset.

– Et voilà ! acheva le Notaire. Le Chanoine en cocher et la Mort-des-braves en valet de pied, c'est de la *frime* à papa Rocambole, quoi !

– Bravo ! bravo !

– Un fier homme ! dit la Camarde.

La Pie-borgne prit un couteau sur le comptoir.

– Gare à qui me le dispute ! dit-elle.

En ce moment on entendit sur la berge un bruit auquel les échos voisins du cabaret de l'*Arlequin* étaient loin d'être habitués.

C'était le trot de quatre chevaux menés en poste, avec traits en corde, grelottières et queues de renard, postillons à grandes bottes, dont le fouet faisait rage, et dont la queue enrubannée flottait sur leur collet rouge, le tout attelé à un mail-coach de course dont le fanal éclatant projetait au loin une lumière qui éclairait les deux rives de la Seine.

Et le mail-coach s'arrêta à la porte de l'*Arlequin*.

Et tandis que les habitués du cabaret accouraient sur le seuil, un homme en élégant costume de voyage, exquis de manières et résumant le type le plus accompli du gentleman, descendit du mail-coach et salua les Ravageurs stupéfaits.

– Le Maître ! murmura le Notaire, ôtez donc vos casquettes, vous autres !

Tandis que le Notaire parlait ainsi, Rocambole entra dans le cabaret.

XXVIII

Rocambole savait fort bien la puissance du merveilleux sur ces imaginations à la fois grossières et corrompues.

Or, cette arrivée, cette mise en scène étaient du merveilleux au plus haut degré.

Quand la Mort-des-braves avait repêché le Maître à demi noyé, il avait sur lui quelques pièces d'or qui avaient été promptement *effarouchées*, comme disent les voleurs.

À ce point que lorsqu'il était parti avec la Mort-des-braves, le Chanoine et Marmouset, cinq jours auparavant, sous prétexte d'aller préparer la petite affaire de Villeneuve-Saint-Georges, la Camarde avait tiré un vieux bas dans lequel il y avait un millier de francs et le lui avait offert respectueusement en lui disant :

– On peut vous faire des avances, à vous, c'est de l'argent sûrement placé.

– Je le crois, avait répondu Rocambole, mais je n'en ai pas besoin, il me reste deux *jaunets*, dans huit jours j'aurai des billets de mille.

Il était donc parti presque sans argent, avec une mauvaise vareuse et un pantalon de marinier.

Il revenait en voiture à quatre chevaux, avec des habits de prince et des diamants gros comme des noisettes à sa chemise.

Un homme comme cela n'était point un homme, c'était un dieu !

Aussi l'enthousiasme des Ravageurs fut-il à son comble.

Les cris de *vive Rocambole* ! couvrirent un moment la voix du Maître.

Pendant ce temps quelques curieux s'attroupaient autour du mail-coach.

Bien que la lueur du fanal se propageât tout entière à l'extérieur, il leur avait semblé apercevoir une femme au fond de la voiture.

Rocambole avait fini par rétablir le silence.

Puis, afin d'être mieux entendu, il était monté sur une chaise au milieu du cabaret.

Les Ravageurs avaient fait cercle autour de lui et tous les cœurs battaient d'une curieuse anxiété.

– Mes enfants, leur dit Rocambole, ceux de vous qui m'ont connu autrefois savent que je ne *travaille* que dans le grand.

Être chef des Ravageurs, faire un coup mesquin par-ci par-là, c'était bon pour le Pâtissier.

Et il eut un sourire de dédain.

– Je viens vous proposer mieux. Hier, vous n'étiez que des filous, voulez-vous être des soldats ?

Ces mots produisirent un vif étonnement.

Rocambole poursuivit avec calme :

– Avez-vous entendu parler des *amis* de Londres ?

– Fameux, ceux-là ! s'écria Marmouset.

– Eh bien ! je me suis mis en tête de les *enfoncer*.

– Les pickpockets ?

– Non, les Étrangleurs. Qui a foi en moi me suive ! que ceux qui ont peur restent ici !

– Comment ! dit un des Ravageurs, c'est à Londres que nous allons ?

– Oui.

Un autre dit avec cynisme :

– Je n'ai jamais aimé la *veuve*, ça fait du gâchis. À Londres on vous pend, c'est plus propre. Comptez sur moi, capitaine.

– Mais vous allez me ruiner, mon petit père ? dit la Camarde d'un ton larmoyant, vous les avez ensorcelés, ils vous suivront tous.

– J'y compte bien, répondit Rocambole ; mais rassurez-vous, ma petite mère, il nous faut des correspondants à Paris et on a pensé à vous.

– Bon !

– Et puis, nous reviendrons bientôt.

Ils étaient bien une vingtaine dans le cabaret, tous hommes résolus, énergiques, qui, dans une voie meilleure, eussent fait merveille.

Tous s'écrièrent :

– À Londres ! à Londres !

Alors Rocambole tira de sa poche une bourse dont il répandit le contenu sur une table.

À leur grand étonnement, les Ravageurs s'aperçurent que les pièces qui s'en échappaient étaient des jetons de cuivre portant un numéro d'ordre.

– Écoutez-moi bien, maintenant, leur dit Rocambole. Je pars là-bas, cette nuit même, pour tout organiser.

Mais comme bien vous pensez, je ne vous emmène pas tout de suite, et je n'ai pas besoin de vous avant sept ou huit jours.

Vous allez prendre chacun un de ces numéros.

Puis, demain, vous vous en irez un à un, en prenant soin de ne pas être remarqués, rue Lafayette, à Paris, en face la nouvelle gare du Nord.

Là vous verrez un écriteau sur lequel il y a écrit en lettres rouges :

Bureau pour l'émigration.

Vous monterez et vous trouverez un gros homme déjà vieux qui s'appelle Mison.

Vous lui présenterez votre numéro, en échange il vous remettra à chacun quinze louis, un passe-port et un billet pour l'Angleterre.

C'est aujourd'hui jeudi.

Il faut que dans huit jours, vous soyez tous à Londres.

– Où nous retrouverons-nous ? demanda le Notaire.

– Il y a à Londres, poursuivit Rocambole, un quartier populeux dans lequel on arrive après avoir passé le pont de Waterloo, c'est le *Wapping*.

Dans ce quartier, il y a une taverne bien connue, à l'enseigne du *Roi George*.

C'est là que vous vous présenterez en arrivant.

Le *tavernier* est encore un *ami*, il vous dira où vous me trouverez.

Sur ces mots, Rocambole se mit à distribuer les places aux Ravageurs.

Aucun ne refusa, pas un même n'eut un moment d'hésitation.

Tous prirent le jeton avec empressement.

La Pie-borgne se présenta la dernière.

Elle avait beaucoup *jacassé* avant l'arrivée du Maître.

Mais lorsqu'elle l'avait vu paraître si bien *ficelé* elle était devenue toute timide.

– Vous m'emmenez aussi, moi, n'est-ce pas ? dit-elle en tremblant.

– Tu es trop jolie pour qu'on te laisse, répondit galamment Rocambole.

La Pie-borgne prit cette réponse pour une déclaration.

Et elle se jeta au cou du Maître en lui disant :

– Oh ! si tu savais comme je t'aimerai !

Mais, comme elle disait cela, la portière du mail-coach s'ouvrit et une femme en descendit.

Et, à la vue de cette femme, les Ravageurs se sentirent pris d'un étrange sentiment de respect et courbèrent la tête sous son regard dominateur.

Elle s'avança, majestueuse et calme, comme une reine au milieu de son peuple.

Puis elle posa sa belle main nerveuse et souple sur l'épaule de la Pie-borgne

toute frémissante et pâle comme une morte.

– Tu n’es pas dégoûtée, ma petite, dit-elle.

Rocambole lui prit la main et la tournant vers les Ravageurs :

– Vous voyez bien madame, dit-il ; eh bien ! c’est une autre moi-même, et vous lui obéirez comme à moi.

Cette femme, est-il besoin de le dire, – c’était Vanda la Russe, celle qui s’était écriée au bord de l’eau :

– Non, Rocambole n’est pas mort !

* *

*

Quelques minutes après, Rocambole et Vanda montaient en voiture, et tandis que le mail-coach disparaissait dans un nuage de poussière, le Maître disait à Vanda :

– Enfin, je me suis donc taillé une besogne digne de nous !

À nous les Étrangleurs !

Vanda lui jeta ses deux bras autour du cou :

– Tu vois bien, dit-elle, que tu n’avais pas le droit de mourir !

XXIX

Il y avait un mois environ que Rocambole était parti de Paris, en compagnie de Vanda.

Un soir, après la table d'hôte, dans le fumoir de l'*hôtel Dubourg*, dans Haymarket, une demi-douzaine de gentlemen, jeunes pour la plupart, causaient avec une certaine animation en buvant des grogs et des verres de soda water.

L'objet de la conversation était un combat de coqs qui avait eu lieu la veille, à l'insu de la police, naturellement.

Les Anglais, on le sait, sont aussi friands du combat des coqs, que du combat des bulls-dogs ou de bulls-terriers, ou encore de bulls et de rats.

Un pugilat, seul, entre deux boxeurs distingués, pourrait les arracher aux douceurs de l'un de ces trois spectacles.

Dans le combat dont parlaient ces gentlemen, sir George Stowe avait perdu une somme considérable, engagée sur Monarque, qui était favori. Belle-Étoile, rival de Monarque, avait tué son adversaire en un coup de bec et trois coups d'éperon.

Cette circonstance, très insignifiante en apparence, était cependant, depuis la veille, l'objet des conversations de Londres entier.

On en avait parlé à Covent-Garden et au Lyceum théâtre, durant les entr'actes, à la table d'hôte de tous les hôtels, et dans les plus minces tavernes de la cité.

Et cela non point parce que Monarque était battu, après une longue carrière de triomphes ; – mais parce qu'il avait été battu par Belle-Étoile, un coq inconnu sur le turf, un coq français, disait-on.

C'était toute une histoire, et une histoire que nous allons raconter en peu de mots.

Un Français, gentleman des pieds à la tête dans tous les cas, avait parié, la veille, que son coq battrait tous les coqs du Royaume-Uni.

Le pari est trop ancré dans les mœurs anglaises pour que le défi ne fût point accepté sur-le-champ.

Monarque avait succombé.

Sir George Stowe, qui était pourtant aussi flegmatique que le plus flegmatique de ses compatriotes, avait eu un tel accès de dépit qu'il avait dit au Français :

– J'ai un terrier qui tue cent rats en huit minutes.

À quoi le Français avait répondu :

– J'ai un petit chien de la Havane qui ne fera qu'une bouchée de votre terrier.

Un nouveau rendez-vous avait été pris pour ce soir-là, et c'était précisément dans une des caves de l'*hôtel Dubourg* que le combat devait avoir lieu.

Qu'était-ce que sir George Stowe et qu'était-ce que ce Français qui possédait un coq de si belle venue ?

On savait à peu près la provenance du premier.

On ignorait jusqu'au nom du second.

Parlons de celui-ci d'abord.

Il était descendu trois jours auparavant d'un des nombreux steam-boats qui font le service de la basse Tamise, et il s'était fait conduire à l'*hôtel Dubourg*.

Comme il parlait un anglais très pur, qu'il portait un col très haut et très roide, un makintosch de coupe irréprochable, et avait un cachet d'élégance empesée, on l'avait pris tout d'abord pour un gentleman du Yorkshire ou d'un comté voisin quelconque.

Il était entré sans faire grand bruit, s'était installé modestement dans une chambre de trois shillings, avait demandé, au lieu de vin de Bordeaux, une pinte de scotch-ale, et était demeuré silencieux une partie du dîner.

Ce ne fut que vers la fin, lorsque sir George Stowe, qui était trop gentleman pour ne point parler français, vanta les mérites de son coq, – mérites fort connus, du reste, – que le prétendu gentleman du Yorkshire lui dit avec l'accent parisien le plus pur :

– J'ai un coq qui battra le vôtre.

De là, le pari et ses suites qui avaient été funestes à Monarque.

À Londres, on devient aisément *lion*.

Le Français – on ignorait son nom – fut donc aussitôt l'objet de toutes les conversations, et, à l'heure où nous pénétrons à l'*hôtel Dubourg*, on attendait avec impatience le moment où devait avoir lieu le combat entre le chien de la Havane et le terrier.

Sir George Stowe était un Anglais brun, – né aux Indes.

Grand, robuste, le teint basané, les cheveux noirs et presque crépus, il avait évidemment dans les veines quelques gouttes de sang indien.

C'était un homme de trente ans, d'une beauté hardie et un peu étrange et dont l'œil avait parfois des rayonnements sauvages.

Parfait gentleman, du reste, riche comme le sont tous les anglo-indiens, reçu dans le meilleur monde, sir George Stowe était beau joueur, sportsman distingué, boxeur incomparable, et tirait le pistolet avec une adresse à décourager les plus querelleurs.

Les gentlemen qui avaient assisté à la défaite de Monarque s'étaient dit tout

bas :

– Voilà une victoire que sir George Stowe ne pardonnera pas aisément au gentilhomme français.

L'Anglo-Indien était vindicatif. – On n'en pouvait douter.

Donc, ce soir-là, comme dix heures sonnaient à la pendule du fumoir, sir George Stowe entra tenant en laisse son fameux terrier-bull.

C'était un superbe animal de taille moyenne, au poil blanc et orangé, à la tête carrée, aux yeux sanglants, trapu, arqué sur ses membres, avec un cou de taureau et une mâchoire formidable, qui apparaissait éblouissante de blancheur à travers des lèvres disjointes.

L'enthousiasme anglais éclata dans toute sa naïveté à la vue de Tom.

C'était le nom du terrier.

Sir George Stowe dit d'un air dédaigneux :

– Il paraît que je suis le premier au rendez-vous ?

Mais le maître d'hôtel entra dans le fumoir et répondit :

– Votre Honneur m'excusera. Le gentleman français est dans la cave.

– Avec son chien ?

Le maître d'hôtel s'inclina.

– Aoh ! firent les gentlemen. Partons !

Puis ils retrouvèrent ce calme et cette impassibilité qui fait le fond du caractère national, et ils sortirent silencieusement du fumoir.

Le lieu du combat n'avait de cave que le nom.

C'était une vaste salle souterraine, parfaitement éclairée au gaz, garnie de banquettes recouvertes en velours.

Une trentaine d'Anglais de distinction occupaient déjà ces banquettes.

Au milieu de la salle, on avait placé une grande caisse de trois ou quatre mètres de largeur avec un bord haut de quatre pieds anglais.

C'était l'arène destinée aux combattants.

Auprès de cette caisse, non moins grave, non moins impassible qu'un véritable Anglais, se tenait le Français qui avait provoqué sir George Stowe.

Il avait son chien sous le bras.

La vue de ce chien avait amené sur les lèvres des assistants un sourire plus que railleur.

On connaissait Tom, et on savait sa férocité.

Le chien du Français, au contraire, était un tout petit animal, au poil frisé, au regard intelligent et doux, un chien de salon, bien plus qu'un chien de combat, et qui paraissait avoir quitté le coussin brodé par quelque belle main pour venir expirer sous la dent cruelle de Tom.

Sir George Stowe entra.

Le Français et lui se saluèrent.

Puis sir George Stowe se prit à sourire, comme les autres, en voyant le petit chien qu'on avait la prétention d'opposer à son terrier.

– Monsieur, dit-il au Français, ce gentil animal m'intéresse à ce point que, si vous voulez me déclarer forfait, j'accepterai.

Le Français sourit à son tour :

– Votre terrier est magnifique, dit-il, et je vous ferai volontiers la même proposition.

– Vous plaisantez ? fit sir George Stowe.

Et il ôta son collier à Tom qui, habitué à de semblables luttes, sauta d'un bond dans la caisse.

Alors le gentleman français prit son petit chien et le posa lui-même dans l'arène.

Le bull s'était acculé dans un coin de la caisse et roulait des yeux féroces.

– Pauvre petit chien ! murmura une sensible Irlandaise qui était au nombre des spectateurs et détourna la tête pour ne point voir le petit havanais craquer sous les mâchoires de fer du terrier…

XXX

Les gentlemen que ce spectacle féroce avait attirés n'avaient pas la sensibilité nerveuse de l'Irlandaise.

Ils s'étaient tous penchés sur la caisse qu'ils entouraient, attachant un avide regard sur les deux combattants.

Quelques-uns, cependant, se prirent à examiner le Français du coin de l'œil.

Il était parfaitement tranquille, et ne paraissait pas éprouver le moindre doute sur l'issue du combat.

Le terrier gronda deux fois.

Le petit havanais s'était couché au milieu de la caisse, son museau allongé sur ses pattes.

Après avoir grondé, le terrier fit un bond.

La sensible Irlandaise ferma de nouveau les yeux.

Mais le petit chien bondit en sens inverse et se trouva à l'autre bout de la caisse.

Le terrier revint sur lui-même.

Léger comme un singe, le havanais passa par dessus son dos.

Ce fut pendant trois minutes, non un combat, mais une course.

Le terrier poursuivait, le havanais fuyait.

Chaque fois que le premier avait acculé son adversaire dans un coin, il lançait sa patte en avant et ouvrait sa redoutable mâchoire.

La patte frappait le vide, la mâchoire ne saisissait rien.

Le sang montait au visage de sir George Stowe.

Il dit au Français d'un ton rauque :

– Il fallait me dire, monsieur, que votre chien était un coureur de *steeple-chase*.

– Monsieur, répondit le maître du petit chien, nous en terminerons quand vous voudrez.

– Vous avoueriez-vous vaincu ?

– Oh ! non, dit le Français en souriant.

Et se penchant sur la caisse :

– Kiss ! kiss ! Neptuno, dit-il.

Ce fut le signal et les rôles changèrent.

Prompt comme l'éclair, le petit chien se trouva sur le dos du terrier, à cheval comme un singe à qui on a donné des leçons d'équitation, et il le mordit au cou.

Le terrier rugit, essaya, d'un violent coup de reins, de se débarrasser de son ennemi et ne put y parvenir.

Le terrier avait le poil ras : les dents du havanais pénétraient profondément dans son corps.

Le terrier faisait des bonds prodigieux, le petit chien tenait bon.

Parfois, cependant, et comme s'il eût voulu reprendre haleine, il se laissait glisser à terre.

Alors, ivre de fureur, le terrier se retournait et le havanais se remettait à fuir.

Puis il lui sautait encore sur le dos et le mordait encore et toujours.

– Kiss ! kiss ! Neptuno, disait le Français.

Le terrier hurlait.

Les Anglais enthousiasmés criaient :

– Hurrah ! Neptuno, for ever, Neptuno !

Sir George Stowe était devenu livide.

Le havanais mordait toujours, et le terrier se roulait sur lui-même espérant se débarrasser ainsi de son agile ennemi.

– Eh bien ! monsieur, dit le Français à Sir George Stowe, qu'en pensez-vous ?

Sir George Stowe était pâle et frémissant.

– Faut-il continuer ? demanda le Français.

– Mais… sans doute…

Et le gentleman se redressa superbe de colère et de dédain.

– Je vous préviens, observa le Français, que votre chien sera mort dans trois minutes.

– J'en ai d'autres, dit sèchement sir George Stowe.

– Kiss ! Neptuno ! dit une dernière fois le Français.

La prophétie du Français devait s'accomplir, le petit havanais enfonça ses dents une dernière fois, et le terrier tomba étranglé.

Un moment encore, il se roula dans la caisse, en proie aux dernières convulsions de l'agonie.

Le petit chien ne lâchait pas.

– Assez, Neptuno ! dit enfin le Français.

Le havanais abandonna sa victime et d'un bond se trouva hors de la caisse.

Les Anglais battaient des mains, en débit de leur amour-propre national qui avait fort à souffrir.

L'Irlandaise sensible qui, ô miracle ! était riche, offrait soixante guinées du petit chien.

Le Français répondit courtoisement que son chien n'était pas à vendre.

– Monsieur, s'écria alors sir George Stowe livide de rage, vous n'êtes peut-être pas aussi heureux que votre chien.

– Cela dépend, répondit le Français sans se départir de son flegme.

– Tirez-vous bien le pistolet ? ricana sir George.

– Je coupe dix balles de suite sur une lame de couteau.

– Voilà ce que je voudrais voir…

– Je vous le montrerai quand vous voudrez.

– Monsieur !

– My-dear, dit le Français en souriant, aimez-vous la lueur du gaz ?

– Je ne vous comprends pas…

– J'adore me battre aux flambeaux, dit le Français.

Quelques gentlemen voulurent s'interposer, mais le Français leur dit :

– Laissez, messieurs ; sir George Stowe a besoin d'une leçon. Je la lui donnerai.

– Monsieur, répondit sir George Stowe, j'ai affaire cette nuit. Mais si demain vous voulez vous trouver à l'embarcadère de Birmingham avec deux de vos amis, au train de huit heures, nous irons faire une promenade dans la campagne de Londres.

– Comme il vous plaira, répondit le Français.

Il prit son petit chien sous son bras, salua l'assistance, un peu abasourdie de la tournure que venait de prendre la conversation des deux parieurs et sortit de la cave tout seul.

– Excentric ! murmurèrent les Anglais.

Sir George Stowe avait déjà disparu.

La cave aboutissait à un corridor qui rejoignait un escalier, lequel aboutissait dans le vestibule de l'*hôtel Dubourg*.

Le Français, arrivé sous le vestibule, s'approcha d'un gros et gras personnage, tout vêtu de noir, mais qui avait l'air cependant d'un domestique.

Celui-ci prit le petit chien des mains de son maître, puis il jeta sur les épaules de ce dernier un manteau doublé de fourrures.

– Allons-nous-en ! dit le Français.

Et il sortit de l'*hôtel Dubourg*.

Quand ils furent dans la rue, car le gros homme le suivait, le Français reprit :

– Où est le cab ?

– Là-bas.

Et le domestique étendit la main.

– Porte le chien à Vanda.

– Est-ce que vous ne venez pas, Maître ?

– Non.

Le gros homme parut hésiter.

– Eh bien ! qu'as-tu donc à me regarder comme un phénomène ? dit le Français en riant.

– Mais… Maître… c'est que…

– Quoi donc ?

– J'ai peur.

– Et de quoi, bon Dieu !

– Je n'aime pas à vous voir courir seul les rues de Londres, la nuit.

– Bah !

– Vous savez bien qu'un policeman vous a dit, ce matin, qu'il n'oserait pas entrer dans le Wapping.

– Eh bien ! j'y entrerai, moi.

– Maître… supplia le gros homme.

– Ce Milon sera toujours un imbécile ! murmura le Français comme se parlant à lui-même.

Puis il dit tout haut :

– J'entrerai dans le Wapping, et cela pour deux raisons : la première, c'est que j'y ai affaire, la seconde, c'est que je m'appelle Rocambole !

Et Rocambole, car c'était lui – d'un geste impérieux congédia le bon et naïf Milon – lequel avait toujours la fidélité d'un chien, sans en avoir toujours l'intelligence.

XXXI

Le vrai jour de Londres commence à huit heures du soir et se prolonge jusqu'au coucher des étoiles.

À l'heure où le soleil est présumé se lever, commence la nuit pour la capitale du Royaume-Uni.

C'est le brouillard, c'est la pluie, les maisons enfumées, les rues enduites d'une boue grasse et noire, les comptoirs obscurs où les lampes ne s'éteignent jamais.

À huit heures, la scène change : Londres ruisselle de lumières.

Ce soleil factice qu'on nomme le gaz, verse des torrents de clarté sur Londres, et le bourgeois de la cité lit tranquillement les papiers publics, en cheminant sur les larges trottoirs.

Les théâtres, les édifices publics se couvrent d'une guirlande étincelante.

On se promène à Hyde Park ou dans Saint-James, aux environs de minuit, comme on se promène à Paris dans le Jardin des Tuileries de midi à cinq heures du soir.

Les équipages roulent dans le Strand, le steam-boat fume sur la Tamise, les railways fonctionnent, et une armée de policemen erre à travers tout cela, silencieuse, attentive, discrète, fermant les yeux sur certains désordres, pourvu que la chose se passe sans bruit.

Il était bien près de minuit, lorsque Rocambole sortit de l'*hôtel Dubourg*.

À cent pas plus loin, Vanda l'attendait dans un cab.

Mais, comme on l'a vu, Rocambole avait jugé inutile de la rejoindre, et il s'était borné à lui envoyer le petit chien par Milon.

Puis il avait suivi des yeux son ancien compagnon de chaîne.

Celui-ci avait rejoint le cab et était monté dedans.

Une minute après le cab s'était éloigné.

Alors Rocambole, relevant le collet de son manteau pour se garantir du brouillard, s'était éloigné d'une dizaine de pas de la porte cochère de l'hôtel.

Ensuite, tirant de sa poche un numéro du *Times*, il s'était placé sous un réverbère et s'était mis à lire les nouvelles du jour.

Cependant si, au lieu d'avoir affaire aux passants, il était tombé, en ce moment, sous le regard d'un observateur, ce dernier se serait aperçu qu'il ne prêtait qu'une attention distraite à la belle prose du *Times*.

Rocambole ne lisait que d'un œil, comme on dit.

De l'autre, il ne quittait pas la porte de l'hôtel, et personne n'entrait ou ne sortait sans qu'il l'eût soigneusement examiné.

Enfin, un homme qui se trouvait sur le trottoir opposé, traversa la rue et se dirigea vers la porte de l'hôtel.

Alors Rocambole toussa.

L'homme s'arrêta, regarda autour de lui, aperçut le lecteur du *Times* et s'en approcha.

– Tu te fais attendre, Noël, dit Rocambole, en anglais, au nouveau venu.

Noël, dit Cocorico, l'ancien forgeron libre du bagne de Toulon, et un des fidèles de Rocambole, parlait parfaitement l'anglais.

De plus, il s'était affublé de la veste d'écurie, du gilet à carreaux, du pantalon noisette serré aux genoux et du cône enrubanné d'un palefrenier de bonne maison.

– Avec ce costume-là, dit-il à Rocambole, on va partout.

– Eh bien ! dit Rocambole, va me chercher la petite valise que j'ai laissée dans l'hôtel.

– Bon ! après ?

– Après, tu iras me chercher un cab. Il y a une remise là au coin de la rue.

Noël partit, entra dans l'hôtel, en ressortit peu après.

Rocambole, en attendant que le cab arrivât, continua à observer du coin de l'œil la porte de l'hôtel.

Noël n'était pas encore de retour, lorsque Rocambole tressaillit et abandonna la lecture de son journal.

Un homme sortait de l'hôtel, enveloppé dans un vaste makintosch, son chapeau sur les yeux et son stick dans sa poche.

Rocambole l'avait reconnu.

C'était sir George Stowe.

Notre héros s'enveloppa à moitié dans l'immense feuille du *Times*, ayant l'air de passer du recto au verso, mais, en réalité, pour que sir George Stowe, en passant près de lui, ne pût voir son visage.

En effet le gentleman passa d'un pas rapide, et le heurta même légèrement.

En ce moment, Noël revenait avec le cab.

Rocambole sauta lestement à côté de lui ; puis il dit au cocher, en lui désignant du doigt sir George Stowe qui s'éloignait :

– Il s'agit de suivre ce gentleman, et si nous ne le perdons pas de vue, il y a une

guinée de pourboire.

Le cocher anglais est un type de discrétion. Il sert indifféremment le lord, l'agent de police, et le pick-pocket.

Il ne trahit les secrets de personne, quand il les pénètre, mais d'ordinaire il ne cherche même pas à les pénétrer.

Il fait son métier, – le reste ne le regarde pas.

– Aoh ! fit celui à qui s'adressait Rocambole.

Et le cab partit.

Comme sir George Stowe était à pied, le cocher mit son cheval au pas, et laissa entre lui et le gentleman une distance respectueuse.

– Mets-toi devant moi, dit Rocambole, que je fasse un bout de toilette.

Et, en effet, il se dissimula de son mieux derrière Noël, dans le fond du cab.

Puis il ouvrit la petite valise, qui contenait un pantalon de grosse toile, une vareuse, des escarpins et un chapeau ciré.

Pour Rocambole changer de vêtements, et pour ainsi dire de visage en quelques minutes, n'était qu'un jeu.

Celui qui l'ayant vu monter en cab, l'en eût vu descendre ensuite, aurait été stupéfait de cette substitution, et ne l'aurait certainement pas reconnu.

Ses larges favoris taillés à l'anglaise avaient fait place à une barbe brune ; son col haut et raide à une chemise bleue, ouverte par devant, et dont le large col, estampillé d'une ancre à chaque coin, retombait sur sa vareuse.

Enfin, son chapeau à bords étroits, son *tuyau de poêle*, comme on dit, avait été remplacé par un large chapeau ciré sur l'arrière de la tête.

Noël, qui en avait vu bien d'autres, ne s'étonna point de cette métamorphose.

Sir George cheminait toujours d'un pas alerte, et le cab suivait au pas.

Enfin, au détour d'une rue dont Rocambole ne put lire le nom, le gentleman s'arrêta à la porte d'une petite maison qui n'avait qu'un étage sur rez-de-chaussée, tira une clé de sa poche et disparut.

– Voilà de l'argent lestement gagné, dit Rocambole, en mettant une guinée dans la main du cocher.

Celui-ci demeura un peu abasourdi, car il ne reconnaissait nullement le gentleman qui lui avait promis un pourboire magnifique.

Mais déjà Rocambole avait sauté sur la chaussée, et Noël l'avait suivi.

Le cab s'éloigna.

Alors Rocambole prit Noël par le bras et l'entraîna dans la pénombre d'une

porte cochère située à vingt pas de celle qui s'était refermée sur le gentleman.

Et comme Noël se taisait :

– Je crois, lui dit-il, que nous sommes sur la piste du gibier que nous chassons.

– Comment, dit Noël, l'homme au terrier et au coq serait celui ?…

– Celui que nous sommes venus chercher à Londres, répondit Rocambole.

Attendons !

Puis il ajouta en souriant :

– Et comme je ne suis plus un gentleman, fumons une pipe.

Il s'écoula environ trois quarts d'heure.

Au bout de ce temps, la porte de la petite maison se rouvrit.

Un homme en sortit.

Ce n'était pas, ce ne pouvait être sir George Stowe.

C'était un de ces grossiers matelots de la marine du commerce qui, la nuit, remplissent les tavernes de White-Chapel et du Wapping.

– Hé ! hé ! fit Rocambole en souriant, je crois bien que nous voilà en uniforme.

Et comme le matelot s'éloignait, Rocambole et Noël le suivirent.

XXXII

Quand un étranger guidé par un policeman arrive à l'entrée du Wapping, le policeman ôte son chapeau avec respect et lui dit :

– Votre Honneur m'excusera, mais je ne vais pas plus loin.

C'est que le Wapping est le seul quartier de Londres où le gaz soit terne et dispensé très économiquement à travers de petites ruelles noires et tortueuses qui ont conservé le caractère du moyen âge.

Là est impuissante la lumière hydrogène qui, partout ailleurs, sème ses éblouissements, – impuissante la loi, impuissante la police.

Le pick-pocket élégant, le voleur gentleman qui exploite le Strand, les cercles, les églises et Drury-Lane et Covent-Garden, ne se risque pas dans le Wapping.

Cet aristocrate du crime n'oserait pas heurter son dandisme au crime plébéien qui vit dans le Wapping.

Là, le voleur de bas étage, le matelot grossier qui joue du couteau et l'Irlandaise demi-nue qui porte un quart de chapeau sur sa tête, et le transporté de Botany-bay qui a trouvé le moyen de s'échapper.

Là aussi cette race étrange chassée de tous les coins du monde, disparue partout ailleurs depuis le moyen âge, et qui a retrouvé à Londres sa cour des miracles, ses institutions et son roi ! – Les bohémiens ! ils règnent dans le Wapping ; ils dominent le reste de la population.

Dans le Wapping encore, ces pauvres fous qui rêvent l'indépendance de l'Irlande et qui boivent du gin dans les tavernes, à la liberté de la verte Érin.

Pendant le jour, si vous n'avez que quelques shillings dans votre bourse, si vous avez boutonné votre habit pour dissimuler votre chaîne de montre, vous pouvez entrer dans le Wapping.

Vous verrez des maisons noires et basses, des boutiques où l'on vend des loques, une population en haillons, et des cabarets sans lumière et sans air.

Peut-être même en sortirez-vous sans accident.

Le soir la scène change.

Une lueur douteuse brille tout à coup sur le Wapping.

Au travers des vitres graisseuses, recouvertes de rideaux rouges, des public-houses et des tavernes, on voit s'agiter des silhouettes étranges. Quand les portes s'ouvrent, des refrains obscènes ou des lambeaux de querelles s'en échappent par bouffées.

Dans les rues circule une boue humaine échangeant de mystérieuses paroles ou

des rires silencieux et des signes bizarres.

Londres aussi a son argot ; mais un argot taciturne, sans gaîté et qui vit encore plus de mimique que de vocables.

C'était dans ce quartier infect qu'après une heure de marche et avoir traversé le pont de Londres, le prétendu matelot qui était sorti de la maison à un seul étage dont la porte s'était refermée, trois quarts d'heure auparavant, sur sir George Stowe, était arrivé et marchait dans les ruelles sombres avec toute l'aisance d'un habitué.

Deux hommes étaient entrés dans le Wapping, derrière lui, – Rocambole et Noël.

Eux aussi s'étaient mis à circuler au milieu de ce flot de haillons, avec la nonchalance de gens qui passent presque toutes leurs soirées dans le Wapping.

Le prétendu matelot que personne peut-être n'aurait reconnu, mais en qui Rocambole avait deviné sur-le-champ sir George Stowe, s'en alla droit à la taverne du *Roi George*.

La taverne du *Roi George* est le plus terrible repaire du Wapping.

Le maître de l'établissement porte un nom redoutable : il s'appelle Calcraff, comme le bourreau de Londres.

Peut-être est-il son parent.

C'est un homme de stature colossale, dont les favoris roux commencent à grisonner, qui, d'un coup de poing brise un escabeau, et qui, honnête, vit depuis vingt années au milieu de ce peuple de brigands qui l'aime ou tout au moins le craint et le respecte.

Calcraff n'est ni voleur, ni repris de justice. Il a sa patente en règle, il n'a jamais fait tort à personne d'un penny, mais il est tolérant.

Si on se bat chez lui, il laisse faire.

Parfois, deux filous, assis à une table voisine de son comptoir, causent assez haut pour que leurs propos arrivent à l'oreille de Calcraff.

Mais Calcraff n'est pas curieux ; et puis, il ne se mêle que de ses affaires.

Si deux matelots en viennent aux coups de couteau et que l'un d'eux soit tué, Calcraff prend le mort sur ses épaules et le porte dans la rue en disant :

– Je ne veux pas d'affaires avec la police.

Ce qui excite toujours l'hilarité générale, car on sait bien que la police n'entre jamais dans le Wapping.

Il n'y a qu'un point sur lequel maître Calcraff n'entend pas la raillerie : c'est le respect qu'on doit à ses deux servantes, Jane et Betty.

On ne prend pas la taille à Jane, on ne dit jamais un mot leste à Betty.

Un matelot qui s'en revenait des mers de Chine et entrait pour la première fois au *Roi George*, s'étant avisé de mettre un baiser sur le cou bruni de Jane, Calcraff le prit par les épaules et le jeta dans la rue à travers la devanture, dont toutes les vitres furent brisées.

Jane et Betty sont deux solides Irlandaises, les nièces de Calcraff, qui gardent le cabaret en son absence ; car le tavernier ne couche pas au Wapping.

Dans la journée, on ne le voit jamais à son comptoir et l'on prétend tout bas dans le quartier qu'il vit dans une des belles rues de Londres, habite une confortable maison et qu'on l'a rencontré le dimanche, vêtu en gentleman, sous les ombrages de Hyde-Park, en été, c'est-à-dire pendant la saison, donnant le bras à une ravissante et mignonne créature qui paraît avoir vingt ans, ressemble à une tête de keapseake et l'appelle « mon père ».

Le faux matelot était donc entré dans la taverne du *Roi George*, ce soir-là ; il s'était même effacé sur le seuil, pour laisser passer Noël et Rocambole, qui étaient allés se placer à une table voisine du comptoir.

Les buveurs étaient nombreux, mais quelque peu taciturnes.

On s'entretenait à voix basse d'un événement qui avait mis, deux heures auparavant, tout le Wapping en émoi.

Rocambole prêta l'oreille.

Un matelot disait :

– Nous ne sommes pourtant plus dans l'Inde, ici. Cependant voici des choses qui ne se passent que sous le ciel de Calcutta et de Madras.

– Pauvre Gipsy ! disait une Irlandaise qui faisait peu de cas de la vertu et qui en était à sa troisième pinte de gin, elle ne mérite pourtant pas ce qui lui arrive.

– Moi, dit un autre matelot, la première fois que je l'ai vue danser, j'ai senti quelque chose me monter au cerveau ; mon sang s'est mis à chauffer, et il m'a semblé que j'avais un charbon dans la poitrine. J'avais touché ma prime d'embarquement, quinze livres et vingt-deux shillings, s'il vous plaît. Je me dis :

– Si Gipsy veut m'aimer, je l'épouse !

Mais quand je lui fis mes offres, elle me rit au nez de si bon cœur que je m'en allai.

– Eh bien ! dit l'Irlandaise, tu as eu de la chance.

– Je le crois.

Sir George Stowe, car c'était bien lui, s'approcha du groupe où la conversation était la plus animée.

– De quoi s'agit-il ? demanda-t-il.

– Tu n'es pas sans connaître Gipsy, la bohémienne ? lui dit un des habitués du

Roi George.

– Certainement non. C'est elle qui danse tous les soirs ici.

– Justement.

– Eh bien ! il lui est arrivé un nouveau malheur.

– Ah ! dit le faux matelot. Quoi donc ?

– Gipsy ne peut pas avoir un amoureux.

– Comment cela ?

– Voici le sixième prétendant depuis un an.

– Eh bien ?

– Un beau garçon, ma foi ! dit l'Irlandaise, et qui était fort comme Calcraff lui-même.

En parlant ainsi, l'Irlandaise salua le tavernier qui, sensible à l'éloge, lui rendit son salut.

– Eh bien ! que lui est-il arrivé ? demanda encore sir George Stowe.

– Ce qui est arrivé aux autres.

– Ah !

– Mort comme eux. Gipsy doit se tordre les mains de désespoir. Pauvre Gipsy !

– Elle ne dansera pas ce soir, soupira un habitué, très amateur des pirouettes et des pointes de la bohémienne.

– Où l'a-t-on trouvé ? demanda l'Irlandaise.

– Qui donc ? Radsy ?

– Oui.

– Comme les autres, à la porte de Gipsy, dans White-Chapel.

Rocambole avait échangé un rapide signe d'intelligence avec Calcraff.

L'Irlandaise avala un grand verre de gin et reprit :

– Je vais vous dire l'histoire de Gipsy et de ses six amoureux. Je la sais mieux que personne.

Rocambole ne quittait pas des yeux sir George Stowe, qui demeurait impassible.

XXXIII

L'Irlandaise monta sur la table et commença ainsi sa narration :

– Gipsy, comme vous le savez, est une petite fille de Bohême.

Cependant elle n'a ni le teint cuivré, ni les cheveux noirs, ni les lèvres rouges des femmes de cette race, et il y a des vieux bohémiens de sa tribu qui prétendent que c'est une enfant volée.

– Pardi ! fit un des hôtes du *Roi George*, c'est peut-être une fille de pair !

– Dame ! reprit l'Irlandaise, elle vous a des pieds pas plus longs que ça, et des mains à les dévorer de baisers, et jolie, avec ça !

– Voyons l'histoire des amoureux ? demanda sir George Stowe.

– Voilà huit ans que Gipsy est dans le Wapping et qu'elle loge à White-Chapel, poursuivit l'Irlandaise.

Elle en a seize aujourd'hui.

Le bohémien qui disait être son père faisait bonne garde autour d'elle.

Les amoureux se tenaient loin, dans ces dernières années, car les bohémiens jouent du couteau mieux que nous.

Un beau gentleman qui avait vu danser Gipsy lui fit offrir un palais et des chevaux.

Le vieux bohémien alla trouver le gentleman et lui dit :

– Si Votre Honneur tient à vieillir et à voir blanchir ses cheveux, il fera bien de ne plus s'occuper de Gipsy.

Le gentleman, qui craignait un coup de couteau, se le tint pour dit.

Mais voilà que le vieux bohémien est mort, il y a un an.

Un matin, Gipsy annonça qu'elle voulait se marier.

Ceux de sa tribu lui dirent :

– Choisis parmi nous celui qui te plaira.

Gipsy choisit un grand garçon, danseur de corde et hercule, qui faisait les beaux jours des jardins publics.

Vous savez comment se marient les bohémiens ?

L'alderman et le chapelain n'ont rien à y voir.

La tribu se réunit, on apporte une cruche pleine et deux verres. Les futurs époux vident la cruche, puis, quand elle est vide, ils la cassent, et les voilà mariés.

Gipsy fut mariée le jour même, puis on la conduisit en pompe à sa demeure, et on emmena, selon l'usage, son époux dans toutes les tavernes du Wapping.

À trois heures du matin seulement on lui rendit la liberté ; et il prit le chemin de la maison de sa femme.

Mais comme il allait en franchir le seuil, deux hommes cachés dans une embrasure de porte lui jetèrent un lacet au cou et l'étranglèrent.

– Et d'un ! fit le matelot.

– Trois mois après, continua l'Irlandaise, Gipsy annonça de nouveau qu'elle voulait se marier.

Un autre bohémien dit :

– Moi je n'ai pas peur, je l'épouserai !

Mais il n'eut pas le temps de célébrer sa noce.

La veille du jour fixé, on le trouva mort dans son lit.

Il avait été étranglé comme le premier.

– Et de deux ! compta le matelot.

L'Irlandaise reprit :

– Personne n'osait plus épouser Gipsy. C'était une véritable terreur dans sa tribu.

Un jour, Gipsy s'écria :

– Je veux me marier, mais je n'aime personne. Mon premier mari et mon fiancé sont morts étranglés, sans doute par l'ordre d'un homme qui m'aime et qui ne veut pas se faire connaître. Eh bien ! qu'il se nomme, et quel qu'il soit, je l'épouserai !

Or, il y avait dans White-Chapel un vieux juif qui avait beaucoup d'argent et qui venait ici tous les soirs pour voir danser Gipsy, tant il en était amoureux.

Le vieux juif fit un mensonge. Il osa dire à Gipsy :

– C'est moi qui ai fait étrangler les deux autres !

– Tu es vieux et laid, lui répondit la bohémienne, mais je n'ai qu'une parole.

Et elle mit sa main dans la main du juif.

Le soir même, le juif reçut un coup de couteau et tomba mort.

– Et de trois ! fit encore le matelot.

Un murmure courut parmi les buveurs du *Roi George* ; mais l'Irlandaise poursuivit :

– Vous savez, quand il y a danger de mort, il y a toujours des fous qui le bravent.

Quinze jours après, un matelot qui revenait d'Amérique et qui avait entendu raconter l'histoire de Gipsy frappa de son poing sur cette table et dit :

– Je n'ai pas peur, moi ! Si Gipsy veut être ma femme, je ne reculerai pas !

Gipsy accepta. On fixa le mariage au samedi suivant.

Le samedi est un jour de fête pour les bohémiens, à cause du sabbat.

Le matelot était un garçon vaillant. De plus, il avait beaucoup d'amis parmi les matelots de son équipage ; ils se mirent en tête de le garder à tour de rôle et de veiller sur lui, nuit et jour.

Ce qui n'empêcha pas le pauvre diable, en traversant un canal, de faire un faux pas, de tomber à l'eau et de se noyer.

– Et de quatre ! murmura le matelot comme un écho inexorable.

– L'histoire du cinquième est plus courte, dit l'Irlandaise.

C'était maître Trotty, le tavernier du pont de Londres, une manière de bœuf irlandais qui assommait un homme d'un coup de poing.

Quand il apprit que tous les fiancés de Gipsy finissaient mal, il s'écria :

– Par saint George, patron de l'Angleterre, je vais aller trouver cette bohémienne, je l'épouserai devant le chapelain et l'alderman, et je l'installerai à mon comptoir. Nous verrons bien.

– Et quand irez-vous demander la main de Gipsy ? fit un des buveurs de la taverne.

– Demain matin.

Trotty congédia ses hôtes, ferma sa boutique et se coucha, rêvant de la mignonne Gipsy.

Le lendemain, les voisins étonnés remarquèrent que la taverne demeurait fermée.

Ils frappèrent, Trotty ne répondit pas.

Les policemen avertis arrivèrent et firent enfoncer les portes.

On trouva Trotty étendu sans vie au milieu de la taverne, un lacet de soie au cou.

– Cinq ! murmura encore le matelot.

– Quant au sixième, reprit l'Irlandaise, au malheureux Radsy qui vient d'être étranglé à son tour, il ne s'était pas vanté comme les autres d'échapper au danger.

Mais il avait dit :

– J'aime Gipsy, et si elle n'est pas ma femme, j'en mourrai !

Radsy a été étranglé cette nuit à la porte de Gipsy, qu'il devait épouser demain.

– C’est fort bizarre ce que vous racontez là, dit sir George Stowe.

– Et la morale de cette histoire, dit un matelot en riant, c’est que Gipsy mourra vierge.

Mais comme le matelot disait cela, un des deux buveurs qui étaient demeurés tranquillement assis à la table voisine du comptoir se leva et dit :

– Eh bien ! moi, camarades, je n’ai jamais vu Gipsy, et je ne sais pas si elle est aussi jolie qu’on le dit, mais pour peu qu’elle me plaise, si elle veut de moi, c’est marché conclu !

À ces paroles, tous les regards se tournèrent vers le nouvel interlocuteur que personne ne connaissait.

Calcraff eut un geste de terreur derrière son comptoir.

Noël regarda son maître avec épouvante.

Car c’était Rocambole qui venait de prononcer ces étranges paroles.

Et comme on contemplait avec une curiosité mêlée de terreur cet homme qu’on voyait pour la première fois à la taverne du *Roi George*, la porte s’ouvrit et une femme entra, disant :

– J’accepte !

Cette femme, c’était la bohémienne Gipsy !

Elle marcha droit à Rocambole et lui tendit la main, et Rocambole recula, ébloui par la beauté de la jeune fille.

XXXIV

Ce fut comme un coup de théâtre.

Les habitants de la taverne du *Roi George* s'étaient levés avec étonnement en entendant les paroles de Rocambole et ils s'étaient mis à examiner curieusement cet homme qui leur était inconnu, – car il n'était encore venu qu'une fois et personne n'avait fait attention à lui.

D'un autre côté, Rocambole avait fait un pas en arrière, ébloui qu'il était de la beauté de la Bohémienne.

L'Irlandaise s'écria :

– Encore un fou qui veut mourir.

Mais Rocambole prit la main que lui tendit Gipsy et répondit :

– Je n'ai qu'une parole.

– Je vous crois, dit-elle en levant sur lui son grand œil bleu mélancolique.

Elle était belle, cette enfant, comme il est impossible à une créature humaine de l'être davantage.

Blanche et mignonne, svelte et souple, elle passait au milieu de cette fange, le front pur, comme un ange traverserait l'enfer sans même ternir ses ailes.

Et Rocambole la regardait et se disait :

– Il est impossible que cette jeune fille ressemble moralement au portrait qu'en a fait l'Irlandaise.

Elle était couverte d'oripaux, comme le sont ceux de sa profession.

Une jupe courte à paillettes serrait sa taille élégante ; un maillot emprisonnait sa jambe, qui eût enthousiasmé un sculpteur, et de sa toque bleue posée sur le sommet de la tête, s'échappait une luxuriante chevelure blonde et bouclée dont elle aurait pu se faire un manteau.

Elle avait à la main un tambour de basque dont les grelots résonnèrent un à un, comme elle passait au travers des buveurs.

– Est-ce que tu vas danser tout de même, ce soir, lui dit l'Irlandaise ?

Elle eut un sourire triste.

– Aujourd'hui, comme hier, comme demain, dit-elle. Ne faut-il pas que je gagne ma vie ?

Puis elle regarda Rocambole, et lui dit avec soumission :

– À moins que vous ne vouliez pas, vous, dit-elle, puisque vous consentez à être

mon mari et que je vous dois obéissance.

– Dansez, lui dit Rocambole. Mais quand vous aurez dansé, je vous emmènerai, car il faut que nous ayons ce soir même nos accords d'épousailles.

– Je le veux bien, dit-elle.

Et elle se mit à danser, et sous ses doigts aussi agiles que ses pieds, le tambour de basque ronfla, les grelots tintèrent, et, en quelques minutes, ce fut un délire, un enthousiasme, un frémissement qui gagna l'assistance.

Les chopes demeurèrent pleines, les pipes s'éteignirent ; tous les regards s'étaient concentrés sur la danseuse, qui avait, ce soir-là, quelque chose d'inspiré.

– Maître, dit Noël en se penchant à l'oreille de Rocambole, vous savez si j'ai foi en vous…

– Après ? dit froidement le Maître.

– Eh bien ! ce soir, j'ai peur…

Rocambole haussa les épaules.

– Peur de quoi ? fit-il.

– C'est pour rire, n'est-ce pas ? reprit Noël en tremblant.

– Quoi donc ?

– Ce que vous avez dit.

– Que j'épouserai la bohémienne ?

– Oui.

– C'est très sérieux, dit froidement Rocambole.

– Vous avez pourtant entendu ce qu'on disait ?…

Rocambole fit un nouveau haussement d'épaules et répondit :

– Laisse-moi tranquille, j'ai bien autre chose à faire en ce moment qu'écouter tes niaiseries.

En effet, Rocambole suivait des yeux les mouvements de la danseuse, et, à chaque instant, son regard rencontrait le regard de sir George Stowe.

Ce dernier ne le perdait pas de vue, il avait des éclairs dans les yeux.

On aurait pu croire qu'il aimait Gipsy et qu'il était jaloux.

Au bout d'une demi-heure, la danseuse s'arrêta épuisée et haletante.

La salle croulait sous les applaudissements.

Seul, sir George Stowe n'applaudissait pas, mais ses yeux étaient comme des charbons enflammés.

Noël ne le perdait pas plus de vue que Rocambole.

– Maître, dit-il encore, cet homme vous a reconnu.

– Bah !

– Il vous regarde comme on regarde l'homme qu'on hait.

– C'est tout naturel, dit Rocambole, puisque je dois être le mari de Gipsy.

– Il l'aime donc ?

– Je ne sais pas…

– C'est peut-être lui qui…

– Mais tais-toi donc ! fit Rocambole impatienté.

La bohémienne avait pris une petite sébile de cuivre et elle faisait maintenant le tour des tables.

Les penny et les pence pleuvaient dans la sébile.

Quand elle eut fini sa tournée, elle s'approcha de Rocambole :

– Mon maître, lui dit-elle, je suis à vos ordres.

– Allons-nous-en ! fit-il.

En même temps, il se pencha à l'oreille de Noël :

– Tu me retrouveras demain chez Vanda, dit-il.

– Est-ce que vous ne m'emmenez pas avec vous ? demanda Noël avec effroi.

– Non.

– Mais… cet homme ?…

– Tu le suivras… puisqu'il te faut de la besogne, en voilà.

Noël savait qu'on n'insistait pas avec Rocambole et qu'il ne revenait jamais sur une décision prise.

Il baissa donc la tête en signe d'obéissance.

Rocambole ajouta :

– S'il entre chez lui, tu retourneras chez Vanda. S'il va partout ailleurs, tu l'attendras dans la rue et tu ne le quitteras qu'au jour.

– Oui, maître.

Rocambole prit la danseuse par le bras :

– Allons, ma fiancée, dit-il en souriant, saluez les camarades et partons.

Il y eut un murmure moitié d'étonnement et moitié d'admiration parmi les buveurs.

– Il est hardi ! murmura un matelot, celui qui avait compté sur ses doigts les fiancés morts de Gipsy.

– Il finira comme les autres, prophétisa l'Irlandaise.

– C'est ce que tu verras bien, répondit Rocambole.

Et il sortit fièrement, ayant la danseuse à son bras.

Quand ils furent dans la rue, elle lui dit d'une voix tremblante :

– Où allons-nous ?

– Où demeurez-vous ? lui demanda Rocambole.

– Dans White-Chapel.

– Demeurez-vous seule ?

– Toute seule.

– Eh bien ! allons chez vous… nous causerons.

– C'est que, dit-elle avec hésitation, il faut que je parle à ceux de ma tribu…

– Pour le mariage ?

– Oui.

Il la rassura d'un regard :

– Quand nous aurons causé, dit-il, je me coucherai comme un chien en dehors de votre porte.

– Vrai ? fit-elle.

– Je vous le jure.

Elle le regarda avec émotion :

– Oh ! non, dit-elle, je ne veux pas !

– Quoi donc ?

– Que vous soyez mon mari.

– Et pourquoi ?

– Parce qu'il vous arriverait malheur… comme aux autres…

Il eut un sourire superbe et répondit un mot bien simple cependant :

– Croyez-vous ?

Elle lui serra doucement le bras :

– Et puis vous avez l'air si bon !…

– Ah ! fit-il.

– Si honnête… si brave…

– Eh bien ?

– Je ne voudrais pas vous tromper, vous… comme les autres.

Et comme il la regardait, sa voix trembla plus fort.

– Oh ! non… dit-elle, je ne puis rien vous dire. C'est un secret de mort…

– Allons chez vous ! fit Rocambole qui eut en ce moment un accent tellement impérieux, tellement dominateur que Gipsy courba la tête et frissonna.

Cependant elle eut la force de répondre :

– Non… pas chez moi… plutôt la mort… mais où vous voudrez…

– Soit, dit Rocambole qui l'entraîna vers le pont de Londres.

XXXV

C'était un tableau digne du pinceau des maîtres flamands.

White-Chapel est un quartier plus affreux peut-être, plus puant et plus sale que le Wapping.

La maison qu'habitait Gipsy était la plus étroite, la plus sombre, la plus délabrée de la plus infâme des rues de White-Chapel.

Mais quand elle passait, l'ange aux cheveux d'or, la fille aux regards d'azur, il semblait que les murailles enfumées devenaient blanches, que la boue noire du sol se changeait en un gazon vert, et que le ciel brumeux de la sombre Angleterre devenait aussi bleu que le firmament oriental.

C'était au dernier étage, dans une chambrette où le vent et la pluie faisaient rage la nuit, dont la porte n'avait pas de serrure, et la croisée point de châssis.

Et cependant ils étaient là tous deux, les fiancés d'une heure, les époux du lendemain, Rocambole et Gipsy, et on eût dit un palais.

Elle s'était assise sur un escabeau, ses jambes croisées à l'orientale, et il était debout devant elle, respectueux et ferme, souriant et grave tout à la fois.

Un bout de chandelle, placé sur une table, les éclairait.

Gipsy tournait le dos à son grabat, sur lequel Rocambole avait jeté un regard de compassion.

Le Maître avait arraché sa fausse barbe et mis à découvert ce visage encore beau sur lequel les orages de la vie avaient creusé leurs rides profondes et imprimé un cachet de mélancolie éternelle.

Gipsy le regardait et subissait ce charme étrange que Rocambole exerçait sur tout ce qui l'entourait.

– Comme vous êtes beau ! finit-elle par lui dire avec une naïve admiration, et comment se fait-il qu'ayant l'air d'un gentleman, avec des mains et des pieds comme vous en avez, et cette chemise de fine toile que j'aperçois sous votre vareuse, vous alliez ainsi à la taverne du *Roi George* ?

Et, causant ainsi, elle s'était assise, et on eût dit une jeune miss, fille de lord, en tête à tête au retour de la promenade avec son fiancé.

Il l'écoutait et cherchait à démêler ce qu'il y avait en elle de pur au travers de ces apparences fangeuses, et comment il se pouvait faire qu'avec ce front rougissant et cet air ingénu, la bohémienne eût déjà causé la mort de six hommes.

Peut-être devina-t-elle sa pensée, car elle baissa les yeux avec un embarras subit, et elle dit d'une voix plus tremblante encore :

– Mon Dieu ! si vous saviez comme je suis malheureuse !

– Vous, Gipsy ! fit Rocambole.

Des larmes brillaient dans ses yeux bleus ; et l'une d'elles tomba brûlante sur la main de Rocambole.

– Mon enfant, lui dit ce dernier, vous vous étonniez tout à l'heure de mes mains blanches et de mon linge et de certains détails de ma toilette.

– Oh ! oui, dit-elle, vous n'êtes pas, vous ne pouvez pas être un de ces hommes qui passent leur vie dans le Wapping.

– Non, certes, dit-il.

Elle eut un accès de naïveté :

– Alors, pourquoi y venez-vous ?

– Je vais partout où je crois qu'il y a des gens qui souffrent et ont besoin d'un appui.

Elle jeta un cri :

– Vous me défendriez ? fit-elle.

Et son visage et toute son attitude témoignèrent d'un violent et subit effroi, dû sans doute à quelque affreux souvenir qui venait de traverser son esprit.

Il voulut lui reprendre la main, mais elle le repoussa.

– Non, dit-elle, comme si elle fût revenue sur sa résolution première, je ne veux pas que vous m'aimiez…

Il eut un mystérieux sourire :

– Pourquoi ? fit-il.

– Parce que vous êtes beau… parce que vous paraissez bon… parce que…

Elle s'arrêta et baissa de nouveau les yeux.

– Parce que l'amour appelle l'amour, et que…

Elle s'arrêta encore.

– Et que vous craindriez de m'aimer ?

– Non, dit-elle avec force, car je ne le pourrais pas !

Rocambole attendait sans doute cet aveu.

– Vous aimez donc déjà ? fit-il.

Elle leva sur lui un regard qu'aucune parole humaine ne saurait traduire.

Puis, glissant de son siège aux genoux de Rocambole :

– Je ne sais pas qui vous êtes, dit-elle, j'ignore votre nom. Êtes-vous un homme

du peuple, êtes-vous un lord ? C'est un mystère pour moi ; mais votre voix descend au fond de mon âme et la ranime ; mais votre regard, sous lequel je suis palpitante et courbée, est rayonnant comme le soleil, et j'ai foi en vous !

– Vous avez raison, dit-il simplement.

Il voulut la relever, mais elle demeura à genoux.

– Savez-vous, dit-elle, que si une autre oreille que la vôtre entendait ce que je vais vous dire, je serais morte demain ?

– Nul ne nous entend et je serai muet. Parlez…

– J'aime, dit-elle, avec un accent sublime. J'aime un homme qui m'aime !

– Et il ne court pas un danger de mort, celui-là ?

– Oh ! non, dit-elle…

Puis elle leva ses mains suppliantes vers Rocambole :

– Ah ! Dieu me punira peut-être, dit-elle, car je suis bien coupable ; il y a deux années que je demande un mari, sachant bien que jamais un homme ne m'épousera… Car à l'aide de ce stratagème infâme j'ai détourné leur colère et leur haine.

– Mais de qui parlez-vous donc ? demanda Rocambole, qui ne manifesta cependant que peu d'étonnement.

– Je parle de gens qui me persécutent et qui ont cru me condamner à un célibat éternel.

– Et ces hommes quels sont-ils ? Savez-vous leurs noms ?

– Ce sont les Étrangleurs, répondit-elle.

Rocambole tressaillit et murmura à part lui :

– Je ne m'étais donc pas trompé !

Gipsy se débarrassa du châle qui couvrait ses épaules et, se redressant, elle apparut à son protecteur inconnu avec sa taille de guêpe emprisonnée à moitié dans un léger corsage de velours bleu.

Alors prenant son corsage à deux mains, elle le baissa assez pour que la moitié de sa poitrine apparût aux regards de Rocambole.

Et Rocambole aperçut sur cette poitrine ces tatouages mystérieux qu'il avait déjà remarqués sur l'épaule de la petite fille enlevée par Madeleine la Chivotte.

Gipsy avait été consacrée, dans son enfance, à cette divinité terrible qu'adorent les Étrangleurs.

La déesse Kâli désirait que Gipsy demeurât vierge.

– Je sais ce que c'est, lui dit Rocambole. Maintenant, répondez-moi ; car si je

vous défends, si je réduis vos persécuteurs à l'impuissance…

– Vous le pourriez ! s'écria-t-elle.

– Je puis bien des choses… Mais il faut que je sache tout.

Elle fit un signe d'obéissance.

– Où êtes-vous née ? demanda-t-il.

– Je ne sais pas. Dans l'Inde probablement.

– Êtes-vous bohémienne ?

– Non. Cependant je l'ai cru longtemps. Ma famille que j'ignore m'avait confiée à des bohémiens, sans doute pour me soustraire au sort fatal qui m'attend.

– Qui vous a révélé cela ?

– Le vieux bohémien qui m'a élevée.

Gipsy passa la main sur son front.

– Ah ! dit-elle, j'ai de terribles choses à vous raconter.

– Voyons ? fit Rocambole.

Et, lui prenant les mains, il s'assit auprès d'elle.

XXXVI

Gipsy continua :

– Aussi loin que peuvent se reporter mes souvenirs d'enfance, je me vois bohémienne et, pendant bien longtemps, j'ai cru appartenir réellement à ma tribu.

Faro, tel était le nom du vieux bohémien qui me servait de père et à qui je donnais ce nom.

Faro, dis-je, avait toujours prétendu devant moi que ma mère était morte en me donnant le jour.

Cependant, comme j'étais blonde et blanche, tandis que les gens de la race à laquelle je paraissais appartenir sont bruns et presque cuivrés, je trouvais cela étrange.

Les gens comme nous, vous le savez, ont bien de la peine à gagner leur vie.

Les uns dansent sur la corde, les autres disent la bonne aventure, les autres volent, quelques-uns font tous ces métiers à la fois.

Faro était, lui, le plus riche de tous.

Quand les autres cherchaient aventure pour dîner, Faro disait :

– Attendez-moi, je serai de retour dans une heure, et vous verrez…

Et Faro gagnait les beaux quartiers de Londres et revenait au bout d'une heure avec une poignée de souverains.

Quand j'eus l'âge de raison, cet argent mystérieux me fit réfléchir.

– Mon père, lui dis-je un jour, puisque nous sommes de pauvres gens, tantôt couchant en plein air, et tantôt habitant les plus hideux quartiers de Londres, comment se fait-il que vous ayez de l'argent chaque fois que cela vous plaît ?

Faro haussa les épaules et répondit :

– Cela ne te regarde pas.

J'interrogeai ceux de la tribu qui paraissaient avoir le plus d'amitié pour moi.

Les uns ignoraient les sources des bonnes fortunes de Faro, les autres gardaient le silence.

Cependant une grosse fille qu'on appelait Vénus, et qui m'avait en amitié, me dit d'un air mystérieux :

– Si tu veux savoir d'où vient l'argent que ton père rapporte, suis-le donc.

J'avais alors treize ou quatorze ans, j'étais courageuse.

– Tu as raison, dis-je à Vénus, et je ferai ce que tu me conseilles.

Nous habitions depuis quelques semaines ce taudis où vous me voyez, reprit Gipsy après avoir fait une pause.

Au lieu d'un grabat il y en avait deux.

Mon père couchait sur l'un et moi sur l'autre.

Faro ne me quittait d'ordinaire pas plus que son ombre.

Quand je dansais sur une place publique, il était là…

Quand nous allions à une de ces assemblées nocturnes que tiennent les bohémiens, il était là encore.

Cependant, le soir, quand nous rentrions, il m'enfermait à double tour et s'en allait.

Ces nuits-là, il restait dehors jusqu'au point du jour. J'avais remarqué plusieurs fois que c'était toujours aux approches des grandes fêtes chrétiennes que Faro faisait ces singulières absences.

La veille de Noël, la veille de Pâques, je passais la nuit toute seule dans ce logis.

Mais comme Faro m'enfermait et avait la clé dans sa poche, il s'en allait tranquille.

Gipsy, en cet endroit de son récit, prit Rocambole par la main et le conduisit vers l'unique croisée de la mansarde.

Cette croisée donnait sur le toit.

Il y avait entre elle et le bord du toit un espace d'un demi-pied de large à peine.

– Voyez-vous ce chemin, dit-elle. Eh bien ! je résolus un jour de passer par là. Au bout de cette corniche est une étroite fenêtre.

Cette fenêtre donne sur l'escalier et elle n'est presque jamais fermée.

– Vous avez passé par là ? dit Rocambole qui ne put se défendre d'un léger frisson.

– Oui, répondit-elle, je voulais savoir…

Nous étions à la veille de Noël.

C'est un grand jour pour Londres.

Les parents s'en vont les uns chez les autres, se souhaitant une bonne année, car c'est véritablement à cette époque que l'année commence pour les Anglais, – une bonne année et un joyeux Noël.

Les enfants trouvent à leur réveil des jouets dans un sabot qu'ils ont mis sous la cheminée en se couchant.

Les commis ont vacances, – aussi les patrons et toute la bonne ville de Londres sont en liesse.

Quand, après avoir soupé dans une taverne du quartier et avoir bu du vin, ce qui était un grand luxe pour nous, nous revînmes ici, à près de minuit, Faro me dit :

– Petite, voici Noël, couche-toi et laisse un de tes brodequins entre les deux pierres qui forment les chenets de la cheminée.

Puis, dors tranquillement.

J'ai idée que demain tu trouveras dedans un collier ou un bracelet.

Je me jetai sur mon grabat et je fermai bientôt les yeux, feignant de dormir.

Mais, au bout d'une heure, Faro, qui s'était couché, se leva sans bruit, et, persuadé que je dormais, il sortit sur la pointe du pied et ferma la porte avec précaution.

Alors, je sautai hors de mon lit et je m'affublai d'une vareuse de matelot, d'un pantalon de toile et d'un bonnet de laine que j'enfonçai jusqu'aux yeux.

Ces vêtements, que je m'étais procurés en grand mystère quelques jours auparavant, je les avais cachés sous le lit.

Et lorsque j'en fus revêtue, on aurait pu me prendre pour le petit mousse d'un navire de commerce.

Alors j'ouvris la fenêtre.

Puis, j'enjambai l'entablement et je me risquai bravement sur la corniche.

C'est si haut ici que Londres semblait tourbillonner sous mes pieds avec sa chevelure de feu.

Un moment la tête me tourna et j'eus envie de revenir sur mes pas.

Mais je voulais savoir, à tout prix, où allait celui que je croyais mon père, et je repris courage et continuai mon chemin.

J'arrivai sans accident à la croisée de l'escalier, et là, à cheval sur la rampe, je me laissai couler jusques en bas.

Faro était déjà descendu.

Mais je connaissais ses habitudes.

Faro n'entrait jamais à la maison, et n'en sortait jamais sans s'arrêter un moment chez le marchand de gin qui se trouve à la porte.

En effet, quand je fus dans la rue, je le vis accoudé sur le comptoir, un verre de wisky à la main.

Vous savez si nos rues sont noires…

Je me blottis sous le porche d'une porte et j'y demeurai jusqu'à ce que Faro sortît.

Il était pressé sans doute, car il jeta son penny sur le comptoir et ne prit pas un nouveau verre.

Puis il sortit et se mit à marcher d'un pas rapide.

Mais j'avais de bonnes jambes et je le suivis, tantôt le devançant pour ne pas éveiller les soupçons, tantôt demeurant en arrière, lorsque nous atteignions une rue large et bien éclairée.

Cela dura longtemps.

Enfin nous arrivâmes dans Haymarket et Faro s'arrêta devant une jolie maison qui était précédée d'un jardin et dont la grille était ouverte.

Faro entra sans hésitation et ne referma point la grille.

J'étais demeurée dans la rue, mais je ne le perdais pas du regard.

Il frappa à la porte qui se trouvait au fond du jardin.

Cette porte s'ouvrit, et je vis une femme fort belle encore, bien qu'elle fût très pâle et parût fatiguée, qui vint à la rencontre de Faro.

Le flambeau qu'elle avait à la main éclairait son visage, et ce visage était si doux que je ressentis soudain pour cette femme, qui m'était inconnue, une sympathie mystérieuse.

Et comme Faro entrait dans la maison et que la porte se refermait sur lui, obéissant à un redoublement de curiosité et en même temps à un sentiment dont je ne me rendais pas compte, je me glissai dans le jardin.

Gipsy s'arrêta encore, et, regardant Rocambole :

– Il faut bien que je vous dise tout cela, fit-elle, pour que vous compreniez ma terrible histoire.

– Continuez, mon enfant, lui dit Rocambole avec bonté.

Gipsy reprit :

XXXVII

– D'ordinaire, le froid est piquant et le brouillard épais, à Londres, un soir de Noël.

C'était pourtant le contraire, ce soir-là.

Le ciel était clair et les étoiles brillaient. L'air était doux et presque tiède.

On eût dit une nuit d'été.

Quand la porte s'était refermée, j'avais vu la lumière courir derrière les croisées du rez-de-chaussée, et s'arrêter à une dernière qui était entr'ouverte.

Je m'approchai sans bruit de cette croisée.

Et alors, je vis Faro debout, son bonnet à la main, devant la femme qui était assise auprès de la cheminée.

Ils étaient dans un petit boudoir qui me parut être un palais, tant il était richement meublé et décoré.

La dame – car à sa mise on voyait bien que c'était une lady – regardait tristement Faro et lui disait :

– Tu dis donc qu'elle est grande et belle ?

– Elle vous ressemble, répondit Faro.

Des larmes lui vinrent aux yeux.

– Oh ! je voudrais la voir… dit-elle.

– Mais, madame, répondit Faro, prenez garde !… vous savez le danger que vous courez…

Elle eut un geste de douloureuse impatience :

– Je suis mère ! murmura-t-elle.

– Mais, madame, reprit Faro, ne savez-vous pas que White-Chapel est un quartier infâme où une grande dame comme vous ne saurait entrer sans être suivie ?…

Elle prit Faro par la main et reprit :

– Vois-tu, si je pouvais voir ma fille une heure… après, peu m'importerait la mort ! ils pourraient me tuer… Voyons, Faro, mon ami, ne saurais-tu trouver un moyen pour que je la voie une heure… moins que cela même ?…

Faro paraissait réfléchir :

– J'en sais bien un, dit-il, mais je n'ose vous l'indiquer, milady.

– Pourquoi ?

– Parce que vous vous trahirez… Votre émotion vous arracherait un cri… et ce cri vous perdrait…

Mais elle lui dit d'un ton impérieux :

– Parle, je veux savoir…

Faro hésita un moment encore ; mais elle avait une attitude si suppliante qu'il finit par lui dire :

– C'est demain Noël.

Ce jour-là, les bohémiens sont les bienvenus dans le Londres des riches et des seigneurs. Ils s'en vont par troupes de porte en porte, disant la bonne aventure ou dansant au son des castagnettes, et encaissant partout des pence et des penny.

Si vous le voulez, demain je conduirai Gipsy à White-Hall, et elle dansera dans le jardin ; vers deux heures, passez en voiture par là, mais ne vous arrêtez pas.

Elle pressa les mains de Faro avec reconnaissance et murmura :

– Ma fille ! ma fille ! je vais donc la voir !…

Puis elle prit une bourse et la tendit à Faro.

En même temps, elle détacha de son bras un gros bracelet d'or massif et le lui donna.

– Voilà pour elle, dit-il.

Comme Faro faisait mine de se retirer, je m'élançai hors du jardin.

J'avais les yeux pleins de larmes.

Cette femme, c'était ma mère !

Je courus depuis Haymarket jusqu'à White-Chapel sans m'arrêter.

J'avais peur que Faro n'arrivât avant moi.

Je repris le même chemin périlleux et, au risque de me tuer vingt fois, j'arrivai dans cette mansarde avant le retour de celui que j'avais toujours cru mon père.

Quand il rentra j'étais blottie sous mes couvertures et je faisais semblant de dormir.

Mais mon cœur battait violemment.

Faro se baissa vers les deux pierres du foyer et glissa le bracelet dans mon brodequin.

Je ne dormis pas de la nuit, comme bien vous pensez. J'aurais voulu être au lendemain tout de suite.

Enfin le jour arriva.

– Petite, me dit Faro, va donc voir dans ton brodequin ? peut-être y a-t-il quelque chose ?

Et lorsque j'eus trouvé le bracelet et feint une grande joie et une grande surprise, Faro ajouta :

– C'est probablement la reine qui t'envoie cela, mon enfant !

– Pourquoi donc la reine ? demandai-je.

– Afin que tu ailles aujourd'hui danser à White-Hall.

– J'irai, répondis-je.

Et, toute joyeuse, je passai le bracelet à mon bras.

Ce jour-là, en effet, vers les deux heures, Faro, qui avait recruté quelques autres Bohémiens, nous amena à White-Hall.

Bientôt la foule s'amassa autour de nous.

Les cavaliers passèrent au pas pour me voir danser, les équipages s'arrêtèrent.

Et je tourbillonnais en les regardant, et mon œil plongeant au travers des voitures, cherchait à voir la femme de la nuit précédente, c'est-à-dire ma mère. Tout à coup un cri perçant domina les applaudissements de la foule et excita une certaine rumeur parmi elle.

Ce cri, qui parvint à mon oreille, fut si perçant, si déchirant, que je cessai de danser.

En même temps un grand mouvement s'opéra dans les voitures et plusieurs s'éloignèrent.

Puis la foule se dispersa, anxieuse, et comme s'il fût arrivé un grand malheur.

Les bohémiens, mes compagnons, étaient étonnés comme moi et demandaient ce qui s'était passé.

Seul, Faro, silencieux et sombre, ne paraissait point étonné.

Mais la nouvelle, après avoir couru de bouche en bouche, nous parvint.

Une dame s'était évanouie en me voyant danser.

C'était elle qui avait poussé un cri déchirant.

Cette dame c'était lady Blesingfort, une des plus belles et des plus riches ladies des trois royaumes et fille d'un ancien gouverneur général des Indes.

Comme la cause de cet évanouissement demeurait mystérieuse, la curiosité publique se trouvait surexcitée au plus haut point.

Mais Faro qui voulait à tout prix m'éloigner de White-Hall, me prit par le bras et dit à nos compagnons :

– Allons boire du wisky…

Nous nous dirigeâmes vers le Wapping.

Seulement notre bande s'était accrue d'un nouveau camarade.

Un homme aussi bronzé que Faro, couvert, comme les hommes de notre tribu, de haillons et d'oripeaux, parlant la langue des bohémiens et connaissant tous nos signes mystérieux, s'était approché de nous, se disant bohémien d'Écosse.

On l'avait bien accueilli, d'autant mieux qu'il paraissait être seul et sans ressources.

Cet homme nous suivit à la taverne du *Roi George*.

Il me regardait avec une grande attention, et, plusieurs fois, il m'avait demandé mon nom.

– Vous le savez aussi bien que moi, lui répondis-je.

J'éprouvais pour lui une aversion instantanée et profonde.

Faro, au contraire, qui paraissait vouloir s'étourdir, lui fit raison, le verre en main, toute la soirée.

Quand nous rentrâmes, Faro était ivre, – ce qui lui arrivait rarement, – et le bohémien nous accompagnait toujours.

Il ne nous quitta qu'à la porte.

Faro monta l'escalier en trébuchant à chaque marche.

Puis, arrivé dans notre mansarde, il se jeta lourdement sur son lit et s'endormit d'un profond sommeil.

Alors, ma résolution fut prise.

Je quittai mes vêtements pour endosser les habits de mousse que j'avais la nuit précédente.

Puis, certaine que l'ivresse serait assez puissante sur Faro pour qu'il ne s'éveillât point avant quelques heures, je repris le chemin aventureux que j'avais déjà suivi la veille.

Je voulais revoir cette femme qui était ma mère.

Et quand je fus dans la rue, je me mis à courir si fort, que je ne remarquai pas le bohémien qui me suivait.

XXXVIII

J'arrivai dans Haymarket et j'eus bientôt trouvé la petite maison que précédait un grand jardin.

Comme la veille, la fenêtre était éclairée et entr'ouverte.

Je m'approchai sans bruit.

Lady Blesingfort était là, comme la veille, assise au près de la cheminée.

Elle baissait la tête et tenait son front à deux mains.

Je me pris à la contempler avec une muette adoration.

C'était ma mère.

Tout à coup elle releva la tête et je vis son visage baigné de larmes.

En même temps, elle murmura d'une voix étouffée :

– Ma fille ! ma pauvre fille… confondue avec des bohémiens… oh ! c'est affreux !

En entendant ces paroles, je n'y tins plus, et poussant brusquement la croisée… je sautai dans la chambre et vins m'agenouiller devant elle en m'écriant :

– Ma mère ! c'est moi.

Mon bonnet de laine était tombé, mes grands cheveux blonds dénoués flottaient sur mes épaules.

Elle me reconnut, en dépit de mes habits d'homme, jeta un cri, me prit dans ses bras et m'emporta :

– Malheureuse ! tu veux donc nous perdre ?

Elle me tenait serrée sur son cœur, riant et pleurant à la fois, et elle poussa une porte qui donnait sur une autre salle dont les fenêtres n'ouvraient point sur le jardin.

Puis elle ferma cette porte au verrou, éteignit les bougies et nous demeurâmes dans l'obscurité.

Et, me couvrant de baisers, elle me disait :

– Oui, tu es ma fille bien-aimée… et cependant nul ne le sait, excepté Faro ; et si on te trouvait ici, je serais une femme morte par avance.

– Mais pourquoi ? lui demandai-je avec étonnement.

– C'est un secret que je ne puis te dire.

Puis, après un silence :

– Mais, comment es-tu venue ?… par où es-tu entrée ?…

Comment sais-tu que je suis ta mère ?

Je lui avouai tout.

– Oh ! malheureuse ! malheureuse ! murmura-t-elle. Mais ne sais-tu donc pas que je suis gardée à vue ? Si on t'a vue entrer, je suis perdue !

Et elle continuait à m'accabler de caresses et à m'inonder de ses larmes.

Tout à coup un bruit se fit autour de nous, un bruit léger, inexplicable.

Ma mère jeta un cri.

– Nous ne sommes pas seuls ! me dit-elle.

En même temps, une ombre plus noire que les ténèbres qui nous enveloppaient s'approcha de nous ; je sentis sur mon visage une haleine fétide.

Ma mère jeta un second cri, un cri étouffé, – un cri d'agonie !…

Puis je n'entendis plus rien ; je ne sentis plus cette haleine répugnante qui m'avait brûlée ; l'ombre noire s'éloigna et, en même temps, il me sembla que les bras crispés de ma mère se distendaient, et que tout son corps éprouvait des convulsions.

Je me mis à pousser des cris ; j'appelai au secours !…

Au bruit, des valets accoururent.

L'un d'eux portait un flambeau ; et à la lueur de ce flambeau je vis lady Blesingfort, c'est-à-dire ma mère, qui gisait inanimée sur le parquet.

Elle avait au cou un lacet de soie, au moyen duquel une main invisible l'avait étranglée.

Cependant, elle respirait encore ; ses yeux s'ouvrirent une dernière fois, me fixèrent avec une tendresse indéfinissable, puis se refermèrent à jamais.

Derrière les valets épouvantés, une jeune fille apparut.

Elle se précipita sur le corps de lady Blesingfort et murmura :

– Ma mère !

C'était donc ma sœur.

Pourtant, mon cœur ne battit pas plus vite, et je ne me sentis point attirée vers elle…

Elle me regarda avec un étonnement indescriptible.

Mes habits d'homme, mon visage bouleversé, mes larmes, tout cela était si extraordinaire en présence de ce cadavre, qu'on m'accusa.

Oui, dit Gipsy avec un redoublement d'émotion, on m'accusa d'être la meurtrière de ma mère !

Et comme on allait chercher la police, la peur me prit, succédant à la douleur, et je m'enfuis.

Quelques minutes après, j'étais dans les rues de Londres, courant, à demi folle.

J'errai longtemps, sans savoir où j'allais ; – enfin, comme le lièvre qui revient à son lancer, je me retrouvai dans White-Chapel.

Le jour était venu, et, se réveillant et ne me trouvant plus, Faro me demandait à tous les échos du quartier.

Je me jetai à son cou, je l'inondai de mes pleurs, je lui racontai tout ce qui s'était passé.

Alors il me regarda avec une indéfinissable tristesse et me dit :

– Malheureuse, tu as tué ta mère !...

Je fis alors un rapprochement terrible dans mon esprit.

Le prétendu bohémien qui nous avait suivis du Wapping à White-Chapel et avait bu avec nous était peut-être l'étrangleur qui avait passé le lacet au cou de ma mère.

Gipsy s'arrêta et essuya une larme.

Rocambole lui prit la main et lui dit :

– Je ne sais pas le reste de votre histoire, mais je le devine. Vous êtes née dans l'Inde, où lord Blesingfort, votre père, avait un commandement.

Et, comme Gipsy, stupéfaite, le regardait, il continua :

– Les Étrangleurs vous ont marquée. Le stigmate que vous avez sur la poitrine est une consécration à la déesse Kâli. Vous devez demeurer vierge toute votre vie, sous peine de mort.

Votre mère aura voulu vous soustraire à ce sort infâme. Elle aura adopté une enfant qu'elle aura mise à votre place et qui l'appelait « sa mère ».

– Oh ! s'écria Gipsy, je vous jure que la jeune fille que j'ai vue n'était point ma sœur.

Rocambole poursuivit :

– Les Étrangleurs se seront aperçus de la substitution, et c'est ainsi que vous aurez causé la mort de votre mère.

– Ce que vous dites là, répondit Gipsy, doit être la vérité, car, lorsque Faro fut sur le point de mourir, il me prit la main et me dit :

– Rappelle-toi que si jamais tu te maries, ou si tu manques à la chasteté, tu mourras !

– Et vous avez cru à cette prophétie ?

– Vous voyez bien qu'elle s'est trouvée justifiée.

– Oui, mais…

Et Rocambole regarda Gipsy.

Elle baissa les yeux et ne répondit pas.

Rocambole lui prit la main :

– Gipsy, dit-il, il faut tout me dire.

La main de Gipsy trembla dans la sienne.

– Que voulez-vous savoir ? dit-elle.

– Vous aimez…

– Oh ! taisez-vous !

Et son visage exprima une terreur profonde.

– Vous avez un… un…

– Taisez-vous !

– Il mourra et vous mourrez si je ne vous protège…

– Vous ! fit-elle.

– Moi.

– Mais… vous ne voulez donc plus… être mon mari ?

– Au contraire.

Et comme elle le regardait avec un étonnement croissant :

– Gipsy, dit-il, vous devez être chrétienne de naissance, puisque vous êtes la fille de lady Blesingfort. Je suis chrétien, moi, et je ne crois au mariage que lorsqu'un prêtre du Christ l'a consacré.

– Eh bien ? fit-elle.

– Le mariage des bohémiens, poursuivit-il, est une superstition, une mômerie. Il s'agit de boire à la même cruche et de la casser ensuite.

– C'est vrai.

– Gipsy, voulez-vous être ma femme selon le rite bohémien ?

– Mais…

– De cette façon je vous protégerai, et couché comme un chien fidèle à votre porte, j'empêcherai les Étrangleurs d'arriver jusqu'à vous.

Gipsy se jeta au cou de Rocambole et s'écria :

– Oh ! vous êtes bon !

– C’est dit, fit-il, vous serez ma femme !

XXXIX

Laissons Rocambole avec Gipsy la bohémienne, et retrouvons Noël, dit Cocorico.

Rocambole, on s'en souvient, avait donné à celui-ci pour mission de suivre sir George Stowe.

Ce dernier, après le départ de Gipsy et de Rocambole, n'avait pas tardé à quitter la taverne du *Roi George*.

Mais Noël était un vieux renard parisien qui savait mieux *filer* un homme que le suivre. C'est-à-dire que, prévoyant le prochain départ de sir George Stowe, il était sorti avant lui, se promettant de l'attendre dans la rue.

Noël parlait et comprenait fort bien l'anglais. Il avait même su se donner une tournure des plus britanniques, et on eût juré, en le voyant, que c'était un vrai palefrenier au service d'un habitué des courses d'Ascott et d'Epsom.

Comme il sortait de la taverne, un homme s'apprêtait à y entrer.

La mise de cet homme contrastait jusqu'à un certain point avec celle des gens qui fréquentent d'ordinaire le Wapping.

Il était fort proprement vêtu, comme un bourgeois aisé de Londres.

Mais sa figure bronzée, ses lèvres rouges, ses yeux noirs, ses oreilles garnies de larges anneaux et sa chemisette de couleur à mille raies, annonçaient un de ces Anglo-Indiens qui pullulent à Londres depuis que la marine de la Compagnie les incorpore en grand nombre.

Un vague souvenir assaillit l'esprit de Noël.

– J'ai déjà vu cette binette-là quelque part, se dit-il.

Et comme cet homme entrait dans la taverne, Noël y entra derrière lui.

L'Anglo-Indien hésita un moment sur le seuil, puis il alla s'asseoir à la table où se trouvait sir George Stowe.

Noël revint se placer auprès du comptoir et se pencha à l'oreille du tavernier.

Celui-ci qui, si on en croit les rapides regards échangés avec Rocambole, lui était tout dévoué, cligna de l'œil en signe d'intelligence.

Noël lui dit :

– Savez-vous l'indien ?

– Je parle toutes les langues, répondit Calcraff.

– Vous avez vu entrer cet homme ?

Et Noël désignait l'Anglo-Indien.

– Oui.

– Examinez-le attentivement.

Calcraff eut un nouveau clignement d'yeux :

– Je sais qui il vient chercher, dit-il.

– Et moi, dit Noël, voyant que Calcraff le comprenait à demi-mot, je voudrais bien savoir ce qu'ils vont se dire.

Comme pour justifier les prévisions de Noël, sir George Stowe avait quitté, en voyant l'Anglo-Indien, la table où il se trouvait, pour se placer à une autre qui se trouvait à la gauche du comptoir, tandis que celle qu'avait quittée Rocambole et où était encore Noël, se trouvait à droite.

L'Anglo-Indien vint s'asseoir vis-à-vis de sir George Stowe.

Puis il demanda une pinte de pale-ale.

L'Anglo-Indien but tout seul.

Sir George Stowe se contenta de fumer.

Alors tous deux se mirent à causer et toujours selon les prévisions de Noël, ce fut dans la langue indienne qu'ils entamèrent la conversation.

Calcraff le tavernier avait développé un numéro du *Standard* et paraissait lire avec une grande attention.

Jane et Betty allaient et venaient par la taverne, servant tout le monde, l'Irlandaise s'était remise à parler de Gipsy la bohémienne.

Les voleurs et le matelot vivaient en bonne intelligence, et la taverne, un moment troublée par le départ de Rocambole et de Gipsy, les nouveaux fiancés, avait repris sa physionomie habituelle.

Calcraff avait posé son journal de telle façon que sir George Stowe et l'Anglo-Indien ne pouvaient voir son visage et, par conséquent, le mouvement de ses lèvres.

Car, au fur et à mesure que ces derniers parlaient, Calcraff traduisait tout bas en français leurs paroles à Noël, qui avait mis ses pieds sur la table, appuyé sa tête contre le comptoir et fumait dans une longue pipe à tuyau de jonc, avec tout le recueillement d'un Chinois humant de l'opium.

Sir George Stowe, en s'asseyant, avait dit à l'Anglo-Indien :

– Eh bien ! Osmanca, te voilà de retour ?

– Oui, maître.

– Quand es-tu revenu ?

– Ce soir même par le dernier steam-boat qui remonte la Tamise à dix heures du soir.

– Eh bien ! est-ce fait ?

– Non, maître.

Les yeux de sir George Stowe étincelèrent comme des charbons ardents.

– Que dis-tu, malheureux ? fit-il.

– La vérité.

Et la figure d'Osmanca, car c'était lui, exprima une profonde douleur.

– Railles-tu, Osmanca ? reprit sir George Stowe d'un ton sévère.

– *Lumière de l'Orient*, répondit l'Anglo-Indien, je te jure que c'est la vérité pure.

– Tu ne les as donc pas découverts ?

– Au contraire.

– Eh bien !... alors ?...

Et le ton de sir George devint menaçant.

– *Lumière*, reprit Osmanca, le dieu de Sivah lutte contre Kâli.

À ces mots, sir George Stowe fit un mouvement sur son escabeau et pâlit légèrement.

Osmanca poursuivit :

– Les fils de Sivah sont en France.

– C'est impossible ! s'écria sir George Stowe, les fils de Sivah n'ont pas quitté l'Inde.

– Vous vous trompez, *Lumière*.

Lumière était le titre que Osmanca donnait à sir George Stowe.

– Mais enfin, dit ce dernier, que s'est-il passé ? où est Begsour'h ?

– Begsour'h, répondit Osmanca, était rentré chez le père de Nadéïa, comme domestique, sous le nom de John.

– Oui, je sais que c'est lui qui devait vous introduire dans la maison toi et Gurhi.

– Oui, *Lumière*.

– Eh bien ?

– Begsour'h fut exact au rendez-vous. Tout était prêt, nous nous acheminâmes, par une nuit sombre vers la maison qu'habitaient le général et sa fille.

Begsour'h était venu nous chercher à la station du railway.

Il nous conduisit par un chemin creux jusqu'à un certain endroit d'où l'on apercevait la maison.

Là il nous dit : Vous voyez cette lumière ? Quand elle s'éteindra, vous vous remettrez en route et vous entendrez un cri de chouette.

– Eh bien ! fit encore sir George Stowe qui trouvait un peu long le récit d'Osmanca.

– Nous nous étions couchés à plat ventre, Gurhi et moi, poursuivit Osmanca. Quand la lumière s'éteignit, lorsque le cri de chouette se fit entendre, nous nous remîmes en route.

Mais à peine avions-nous fait quelques pas, que je trébuchai. En même temps Gurhi jeta un cri.

En même temps aussi, plusieurs bras vigoureux me saisirent et m'enlacèrent, je fus terrassé, et une voix murmura à mon oreille, en indien :

« Si tu bouges, tu es mort ! »

– Mais Begsour'h ? demanda encore sir George Stowe.

– Étranglé.

– Et Gurhi ?

– Il nous a trahis.

– Et le général… et sa fille ?

– Sauvés par les fils de Sivah.

– Et toi ?

– Comme je refusais de parler et demandais à mourir, le chef des fils de Sivah m'a jeté dans un fleuve presque aussi grand que la Tamise et qu'on appelle la Seine, et me voilà ; car vous le savez, je suis bon nageur.

Sir George Stowe frappa son poing sur la table :

– Je condamne Gurhi comme traître, dit-il d'une voix solennelle, et j'appelle sur sa tête toutes les vengeances de Kâli.

Osmanca frissonnait sous le regard dominateur de cet homme auquel il donnait le titre pompeux de *lumière de l'Orient*.

Sir George Stowe ajouta :

– Quant à toi, si tu ne réussis pas à exécuter les ordres que je vais te donner, tu mourras.

Osmanca s'inclina et dit :

– Que faut-il faire ?

– Étrangler avant demain un homme assez hardi pour vouloir épouser Gipsy la bohémienne.

– Ce sera fait.

– Oui, si nous le voulons bien… murmura Noël à qui Calcraff achevait de traduire toute la conversation de sir George Stowe et de Osmanca.

Sir George Stowe jeta une couronne sur la table. Noël comprit qu'il allait sortir.

Et de nouveau, il gagna la porte sans bruit.

Puis il s'embusqua dans l'endroit le plus obscur de la rue.

Peu après, en effet, sir George Stowe sortit.

Noël se mit à le précéder, puis à le suivre, puis à le précéder encore, à travers cette fange humaine qui inonde la nuit-les rues du Wapping.

Sir George Stowe marchait rapidement.

Il arriva au pont de Londres et appela un cab.

Le cocher hésita, sur sa mise, à se mettre à ses ordres.

Mais sir George Stowe, qu'il prenait pour un matelot, lui cria :

– J'ai touché ma prime de rengagement. Je paye bien.

Le cocher s'arrêta et sir George Stowe monta dans le cab.

Noël s'était glissé sous la voiture, et cramponné à l'essieu, il se faisait traîner.

XL

La chose n'était pas douteuse pour Noël.

Sir George Stowe, qui ne s'était ainsi travesti que pour retrouver Osmanca dans le Wapping, retournait dans Haymarket changer de costume.

En effet, à vingt pas de la maison à un seul étage où, deux heures auparavant, sir George Stowe était entré, le cab s'arrêta.

Noël demeura en dessous.

Sir George Stowe paya le cocher, descendit et se dirigea vers la maison.

Noël le vit tirer une clé de sa poche et entrer.

Alors, il lâcha l'essieu du cab qui se remettait en route et il se retrouva sur ses pieds juste au moment où la porte se refermait.

– Le maître, se dit alors Noël, m'a commandé de suivre cet homme jusqu'au jour.

La maison dans laquelle il vient d'entrer est peut-être la sienne, car, à Londres, tout le monde a sa maison.

Or, de deux choses l'une, ou il va ressortir, ou il rentrera tranquillement se coucher.

Dans le premier cas, je le suivrai.

Dans le second, je resterai ici jusqu'au jour. Puis je rejoindrai le maître chez Vanda.

Et Noël s'étant tenu ce raisonnement s'assit sur une borne en face de la maison.

Deux heures du matin sonnaient aux églises voisines et Noël attendait depuis un quart d'heure environ lorsqu'un coupé clarence à deux chevaux, dont les lanternes jetaient une vive clarté, vint s'arrêter devant la maison où était entré sir George Stowe.

En même temps, Noël entendit un vigoureux *goddam* prononcé de fort mauvaise humeur et suivi d'une phrase dont voici la traduction exacte :

– Quel chien de métier !

Un homme de mauvaise humeur est toujours abordable pour qui compatit à sa peine.

Noël s'approcha.

Les volets fermés du coupé annonçaient qu'il était vide, et c'était décidément le cocher qui avait ainsi manifesté son mécontentement.

– Vous paraissez dégoûté du métier, camarade ? lui dit Noël.

Le cocher, qui tenait en main deux superbes trotteurs, répondit :

– On serait dégoûté à moins.

– Le temps est dur, hasarda Noël.

– Et le brouillard froid, répondit le cocher.

Les gens de même profession se lient volontiers. La veste d'écurie de Noël donna à penser au cocher qu'il avait à faire à un véritable confrère.

Noël poursuivit :

– Est-ce que vous attendez vos maîtres ?

– J'attends un gentleman qui se rend chaque nuit à son club, joue des sommes énormes, et me fait attendre quelquefois douze heures de suite.

Cela peut plaire beaucoup à John Bounbarry, le loueur du Strand, au service de qui je suis, car le gentleman paye bien, mais moi j'aimerais mieux me mettre au lit avec un bon verre de grog et une tasse de thé bien chaud.

Noël reprit :

– Je suis sans ouvrage. Ne pourriez-vous pas m'en procurer ?

Le cocher le toisa et lui trouva bonne mine.

– Connais-tu le métier ? dit-il.

– Comme père et mère, répondit Noël.

– Où as-tu servi ?

Noël cita au hasard une demi-douzaine de noms de loueurs.

– Combien veux-tu pour prendre ma place cette nuit ?

– Serait-ce trop de trois shillings ? demanda timidement Noël.

– Va pour trois shillings.

Et le cocher ajouta d'un ton de satisfaction :

– Au moins je pourrai dormir tranquillement cinq ou six heures, car il est plus de huit heures quand le gentleman quitte son club. Donne-moi ta veste d'écurie et je te donnerai mon paletot.

– Mais, dit Noël, où vous retrouverai-je pour vous rendre la voiture et les chevaux ?

– Demain, un peu avant huit heures je te rejoindrai dans la cour du club.

Noël et le cocher changèrent alors de costume.

Puis Noël monta sur le siège et, à la manière dont il prit les rênes, le cocher comprit qu'il avait affaire à un homme qui connaissait les chevaux.

– Je demeure à trois pas d'ici, dit-il. Je vais me coucher. À demain matin…

– À demain, dit Noël.

Le cocher s'éloigna.

Un quart d'heure après, la porte de la petite maison s'ouvrit et sir George Stowe reparut.

Le gentleman avait fait peau neuve ; il était mis comme un dandy, portait de beaux gants beurre frais, un habit noir et une cravate blanche.

Le tout disparaissait à demi sous une ample pelisse garnie de fourrures d'un très grand prix.

Il monta dans le coupé sans même faire attention à Noël qu'il prit pour son cocher ordinaire :

– *East-India* ! dit-il.

Le club *East-India*, situé dans Saint-James square, est un des plus riches et des plus beaux de la capitale des trois royaumes.

Noël, qui savait Londres par cœur, prit le chemin le plus direct et entra dans la cour au grand trot, tournant devant le perron avec une précision merveilleuse.

Sir George Stowe mit pied à terre, gravit lestement les degrés du perron, entra dans le vestibule, jeta son manteau à un grand laquais galonné sur toutes les coutures ; puis il gagna un des salons de jeu où la partie paraissait fort animée.

Un gentleman qui tenait la banque s'écriait en ce moment :

– Je tiens mille guinées de plus : qui les veut ?

– Moi, dit sir George Stowe.

Et il tira son portefeuille et jeta une poignée de banknotes sur la table.

Un jeune homme s'approcha et lui dit :

– Vous avez tort, sir George.

Le nabab le regarda et reconnut en lui un des gentlemen qui avait assisté au combat du terrier et du petit chien de La Havane.

– Pourquoi ? demanda-t-il froidement.

– Parce que vous n'êtes pas en veine, depuis quelques jours.

– Vous croyez ?

– Témoin, ce soir…

– Bah ! dit sir George, vous allez voir que la veine va revenir.

– Ou la déveine continuer.

Le banquier battait les cartes.

Un des joueurs dit :

– Puisque sir George Stowe tient, je me retire.

– Pourquoi ? demanda encore l'Indien avec flegme.

– Parce que vous n'êtes pas en veine.

– Je tiens votre jeu, répondit sir George Stowe.

– Soit.

Le gentleman retira son enjeu et sir George Stowe jeta sur la table une nouvelle poignée de banknotes.

Le banquier tourna les cartes.

Sir George Stowe gagna.

Alors il se retourna vers le premier gentleman qui lui avait affirmé qu'il n'était pas en veine.

– Vous voyez bien que la fortune tourne.

Et il s'assit et continua à jouer.

Pendant toute la nuit, sir George Stowe joua et gagna.

Au point du jour, il avait devant lui un monceau de billets de banque.

Mais comme sept heures sonnaient, il se leva.

Les joueurs qui perdaient murmurèrent.

– Je suis désolé de vous quitter, dit sir George Stowe, mais j'ai un petit rendez-vous à Old Woodstock, ce matin. Il s'agit pour moi de tuer un Français.

– Le Français au petit chien ? demanda-t-on.

– Justement.

Et sir George Stowe empocha son argent.

Puis il quitta froidement la salle de jeu et gagna la cour du club, où son coupé attendait toujours.

– Diable ! pensa Noël en le voyant reparaître, et le cocher qui n'est pas revenu !

– Chez moi, dit sir George en montant en voiture.

Noël rendit la main à ses trotteurs et le coupé partit.

Noël pensait :

– Il a tout perdu… il va chercher de l'argent !

Mais quand, au bout de quelques minutes, le gentleman sir George Stowe, qui était rentré chez lui, ressortit, une petite boîte carrée d'une main, un paquet long enveloppé d'un fourreau de serge de l'autre, il fronça le sourcil.

– Oh ! oh ! pensa-t-il, s'agirait-il donc d'un duel ?

Noël ne se doutait pas que l'adversaire de sir George Stowe n'était autre que Rocambole.

XLI

Le duel est chose si rare parmi les Anglais, qui se contentent de vider leurs querelles à coups de poing, qu'il faut, pour en arriver à cette extrémité, le cas extraordinaire d'un Français et d'un Anglo-Indien se rencontrant et se prenant à partie.

Mais sir George Stowe n'était pas précisément Anglais.

Bien que parfait gentleman, il était demeuré Indien par plusieurs points.

Et ceux qui savaient son histoire et l'avaient connu officier dans un régiment de cipayes savaient qu'il s'était battu fort souvent, soit à l'épée, soit au pistolet.

Mais à Londres, il ne suffit pas d'avoir envie de se battre pour en trouver facilement les moyens.

Les jardins publics, les squares, les rues sont encombrés de policemen qui ne manqueraient pas de jeter leur petit bâton au milieu des combattants.

Londres est fort grand, et on ne gagne pas la campagne sans prendre un chemin de fer.

Cependant le petit village d'Old Woodstock qui se trouve sur la route d'Oxford, est entouré d'une campagne solitaire qui permet à deux hommes qui se veulent couper la gorge de trouver un endroit convenable, entre deux collines, à l'ombre d'un arbre, sur le gazon toujours vert de la campagne de Londres.

On se rend à Woodstock, cette chère résidence du farouche Olivier Cromwell, soit par le chemin de fer de Birmingham, soit en voiture.

En chemin de fer, il faut dix ou quinze minutes.

C'est la première station du train express.

En voiture, il faut une heure, pour peu que les chevaux soient des trotteurs de haute allure.

Sir George Stowe méprisait souverainement les chemins de fer.

Il dit au cocher, c'est-à-dire à Noël :

– Je vais à Woodstock. Je veux aller très vite. Une livre de pourboire si nous franchissons la distance en trois quarts d'heure.

– Ma foi ! pensa Noël, tant pis pour le vrai cocher ; il finira bien par me retrouver.

Et comme Rocambole avait intimé à Noël l'ordre de ne pas quitter sir George Stowe, que d'un autre côté, il ne pouvait pas abandonner le siège ni les rênes, Noël obéit aux ordres qu'il recevait.

Il avait, comme disent les gens de chevaux, un coup de langue fort supérieur.

À peine les chevaux l'eurent-ils entendu, qu'ils se précipitèrent comme s'ils eussent été engagés dans une course au trot.

Noël les menait d'autant plus rondement qu'il était aussi pressé peut-être que sir George Stowe.

Noël était curieux, et se demandait avec qui donc pouvait se battre l'Anglo-Indien.

Car, on s'en souvient, Rocambole ne lui avait fait à ce sujet aucune confidence.

Il traversa les rues de Londres comme un éclair ; de temps en temps il se retournait sur son siège et jetait un regard furtif à l'intérieur du coupé.

À demi couché, les yeux presque clos, un cigare aux lèvres, sir George Stowe paraissait en proie à une rêverie profonde.

Une fois dans la campagne, cependant, le gentleman parut se réveiller, et quand il fut près de Woodstock, son regard se promena rapidement à gauche et à droite de la route.

Il cherchait un endroit convenable.

Un petit bouquet d'arbres, au milieu d'une prairie, assez loin de toute habitation, parut lui plaire.

Et il dit à Noël :

– Arrêtez !

Quand il fut descendu de la voiture, sir George Stowe étendit la main vers le bouquet d'arbres.

– Mon ami, dit-il en tirant sa montre, le chemin de fer de Birmingham va passer dans cinq minutes. Tenez, là-bas, cette maison en briques rouges, c'est la station.

Noël s'inclina.

– Cinq personnes descendront évidemment du chemin de fer, trois d'une part, deux de l'autre.

Les trois sont mon adversaire et ses témoins.

Les deux sont mes témoins à moi.

Vous les reconnaîtrez aisément, puisqu'ils ne seront que deux, et les invitant à monter dans la voiture, vous les amènerez ici.

Naturellement, les autres suivront.

Noël avait parfaitement compris ; il se dirigea vers la station d'autant plus aisément que la route et la voie ferrée se côtoyaient, et il entra dans la cour de la station au moment où le train de Londres s'arrêtait.

Il y avait en effet cinq personnes qui paraissaient être venues dans le même wagon.

Mais, comme elles s'approchaient, Noël fit un soubresaut sur son siège et se demanda si, par hasard, il ne rêvait pas tout éveillé.

Il avait reconnu Rocambole parmi les trois gentlemen qui suivaient les témoins de sir George Stowe.

Rocambole avait reconnu Noël.

Il eut un regard approbateur pour son fidèle acolyte ; en même temps, il passa rapidement un doigt sur ses lèvres.

Noël comprit.

Les gentlemen qui avaient servi de témoins à sir George Stowe connaissaient sans doute sa voiture, car ils s'en approchèrent et l'un d'eux demanda à Noël :

– Où est votre maître ?

– Il m'envoie vous prendre, répondit Noël. Il a trouvé un endroit écarté dans la campagne.

– Aoh ! dit un des gentlemen.

Et il fit un signe à Rocambole et à ses témoins.

Il y a toujours une on deux voitures de place à la station de Woodstock.

Il y en avait trois ce jour-là.

Rocambole et les deux gentlemen qui avaient consenti la veille, après la défaite du terrier, à lui prêter leur assistance, n'eurent donc que l'embarras du choix.

Ces derniers s'étaient munis, comme sir George Stowe, d'une épée de combat et d'une boîte de pistolets.

Dix minutes après, la voiture de place et le coupé conduit par Noël arrivaient dans cette prairie ombragée choisie par sir George Stowe.

L'Anglo-Indien s'était assis au pied d'un arbre et continuait à fumer, les yeux mi-clos.

Il fallut le bruit des voitures pour l'arracher à sa contemplation.

Il se leva et vint au devant de ses témoins, qui mettaient pied à terre.

Ceux-ci, habitués du club *East-India*, mais parfaitement indifférents, du reste, avaient consenti à servir de témoins à sir George Stowe par pure courtoisie.

Mais il leur eût été fort égal sans doute que sir George Stowe fût tué.

Ce dernier salua son adversaire qui lui rendit son salut avec une urbanité parfaite.

Mais leurs regards se croisèrent et sir George Stowe tressaillit.

Il lui sembla qu'il avait déjà rencontré ce regard autre part que dans la cave de l'*hôtel Dubourg* où son coq et son terrier avaient succombé.

Et il eut comme un vague souvenir, une certaine pâleur nerveuse couvrit son visage.

Rocambole avait fait cependant une toilette de matin fort soignée, obéissant à ce principe de galanterie française, que l'homme qui va jouer sa vie ne saurait être trop bien vêtu.

Et néanmoins, sir George Stowe en le regardant ne put se défendre de songer au matelot de la taverne du *Roi George*, qui avait offert sa main à Gipsy la Bohémienne.

– Il me reconnaît, pensa Rocambole.

Les conditions du combat furent bientôt réglées.

On tira au sort le choix des armes.

Le sort favorisa Rocambole :

– Je prends l'épée, dit-il.

Sir George Stowe s'inclina et mit habit bas ; mais contre toutes les règles, il garda sa cravate, de façon à ce que sa chemise ne pût s'ouvrir.

Les Anglais qui sont peu au courant de ces sortes de rencontres n'en firent pas l'observation.

Quant à Rocambole, il devinait pourquoi sir George Stowe ne voulait pas montrer sa poitrine.

Tout au contraire, après avoir ôté son habit, il déboutonna sa chemise qui devint flottante, et en s'ouvrant, laissa voir une partie de ses épaules.

Noël, immobile sur son siège, à vingt pas de distance, murmurait :

– Je ne suis pas inquiet. Je sais de quelle force est le Maître à ce jeu-là.

– Allez ! messieurs, dit un des témoins.

Les deux adversaires croisèrent le fer, – Rocambole calme et presque souriant, – sir George Stowe, si plein de sang-froid naguère, visiblement ému maintenant.

XLII

Mais, avant d'aller plus loin, il est nécessaire de rapporter une circonstance qui devait avoir une influence considérable sur la rencontre à l'épée de Rocambole et de sir George Stowe.

On se souvient qu'après avoir, quelques semaines auparavant, placé le vieux général polonais et sa fille Nadéïa sous la garde du Chanoine et de la Mort-des-braves, Rocambole avait repris le large en compagnie de Marmouset, tandis que les deux Indiens garottés gisaient au fond de la barque.

On se souvient encore que le Maître avait voulu, le poignard à la main, forcer Osmanca à lui faire des révélations, et que celui-ci avait répondu qu'il préférait mourir.

Son compagnon Gurhi, qui avait peur de la mort, avait, au contraire, annoncé qu'il parlerait.

Alors Rocambole, ainsi qu'Osmanca devait le raconter plus tard à sir George Stowe, Rocambole avait pris l'Indien dans ses bras et l'avait jeté à l'eau.

Puis, se penchant de nouveau sur Gurhi, il l'avait menacé de le tuer, s'il ne lui faisait des révélations complètes.

L'Indien, persuadé qu'il était tombé aux mains de la secte ennemie des Étrangleurs, connue sous le nom de fils de Sivah, avoua qu'il faisait partie des Étrangleurs de Londres, qu'ils obéissaient à un chef appelé sir George Stowe, et que lui-même était un de ces pauvres mutilés que les prêtres de la déesse Kâli condamnent à un éternel célibat.

L'eunuque fut très précis dans son récit ; il donna à Rocambole une foule de détails qui devaient lui servir à Londres.

Enfin, des révélations de Gurhi, il résulta pour Rocambole cette conviction : c'est que sir George Stowe, le chef des Étrangleurs, était un adorateur fanatique de la déesse Kâli, et que tout en vivant à Londres des revenus d'une immense fortune et comme un parfait gentleman, il avait sous ses ordres une armée mystérieuse d'Étrangleurs qui semaient la désolation et l'effroi dans la capitale du Royaume-Uni ; qu'enfin, sir George Stowe, qui se riait du banc de la reine, des cours prévôtales et de tous les tribunaux possibles, avait cependant grand'peur des fils de Sivah, lesquels, jusqu'à présent, n'avaient pas quitté l'Inde.

Ce fut un trait de lumière pour Rocambole.

Aussi avait-il amené Gurhi à Londres.

Gurhi, déguisé, habillé en femme, vivait caché dans la maison louée par Vanda.

Rocambole, pendant cette nuit féconde en aventures que nous venons de

décrire, après avoir quitté Gipsy la Bohémienne, était rentré chez Vanda à trois heures du matin.

Gurhi dormait.

Rocambole l'avait éveillé.

L'Indien avait frissonné en voyant Rocambole armé d'un poignard.

– Écoute, lui dit le Maître, jusqu'à présent, tu m'as pris pour un fils de Sivah ?

– Oui, répondit Gurhi.

– Tu t'es trompé…

L'Indien demeura stupéfait.

Rocambole poursuivit :

– Je ne connais pas les fils de Sivah et j'ai des motifs particuliers et que tu n'as pas besoin de savoir, pour poursuivre les Étrangleurs. Mais, aussi vrai que tu es couché là, sans défense, et que j'ai un poignard à la main, je te jure que si tu ne me dis pas ce que j'ai intérêt à savoir, je t'envoie sur-le-champ dans le monde des âmes.

– Que voulez-vous donc savoir ? demanda Gurhi.

– Les fils de Sivah ont-ils une marque sur le corps ?

– Oui, quand on les affilie, on leur dessine sur la poitrine un serpent et un oiseau, avec une encre bleue qui est ineffaçable.

– Ce tatouage est-il bien présent à ton esprit ?

– Parfaitement.

– Saurais-tu l'exécuter ?

– Oui.

– Alors, dit Rocambole, mets-toi à l'œuvre.

Et il fit lever Gurhi, prit une petite fiole qui contenait de l'encre bleue ordinaire, un pinceau, et tendit le tout à l'Indien.

Puis il mit sa poitrine à nu et lui dit :

– Dépêche-toi, je suis pressé.

Le poignard de Rocambole était un stimulant.

L'Indien, du reste, savait tatouer, comme tous les gens de sa race.

Cependant, lorsqu'il eut nettement dessiné le serpent et l'oiseau, il dit :

– À présent, il faudrait, pour que cette marque ne s'effaçât jamais, piquer la poitrine avec une épingle et brûler dessus une pincée de poudre.

– C'est inutile, répondit Rocambole.

* *

*

Or donc, à quelques heures de là, Rocambole et sir George Stowe mettaient l'épée à la main.

Dès le premier engagement, sir George Stowe qui tenait merveilleusement l'épée, sentit qu'il avait affaire à un adversaire digne de lui.

Mais sa pâleur eut bientôt disparu, son émotion se calma, et le sentiment de la conservation domina chez lui toute autre préoccupation.

Rocambole, au contraire, paraissait vouloir se souvenir des galantes traditions françaises.

– Monsieur, dit-il à sir George Stowe, en parant un fameux coup droit que celui-ci lui avait porté, vous tirez fort bien, mais je connais votre jeu.

Et il le regardait si fixement, que sir George Stowe songea de nouveau à Gipsy et au matelot de la taverne du *Roi George*.

– Vous avez un peu d'agitation dans le bras, continua Rocambole, qui n'avait point encore attaqué, mais qui parait tous les coups avec une adresse merveilleuse. Peut-être avez-vous passé la nuit au jeu… Il n'en faut pas davantage pour enlever au poignet cette souplesse et cette précision dont on a si grand besoin.

Sir George Stowe se fendit à fond : mais son épée fila dans le vide.

– Prenez garde ! dit Rocambole, vous avez fait un faux pas. Si j'avais voulu, vous étiez un homme mort.

Et comme il disait cela, sa chemise s'ouvrit et sir George Stowe jeta un cri.

Il venait d'apercevoir sur la poitrine de Rocambole le serpent bleu et l'oiseau dessiné par Gurhi.

Et sir George Stowe, épouvanté, se découvrit et Rocambole lui administra un tout petit coup d'épée.

Deux gouttes de sang jaspèrent la chemise du gentleman.

Il poussa un cri de rage.

Mais alors Rocambole acheva son œuvre de stupéfaction.

Il adressa à sir George Stowe la parole en indien :

– Maintenant, dit-il, que tu vois qui je suis, tu sais bien que ce n'est pas ici que nous devons lutter.

Sir George Stowe était profondément ému.

Les témoins, voyant le sang couler, s'étaient interposés.

– L’honneur est satisfait, dirent-ils.

– Comme vous voudrez, répondit sir George Stowe, qui considérait toujours Rocambole avec épouvante.

XLIII

Pénétrons maintenant dans l'intérieur de Vanda, à Londres.

À leur arrivée, Rocambole et Vanda étaient descendus à l'*hôtel Dubourg*.

Puis, le lendemain, ils s'étaient installés dans une petite maison qu'ils avaient louée tout entière, auprès de Saint-Paul.

C'était là que Vanda était chargée de veiller nuit et jour sur Gurhi.

L'Indien, saisi de terreur et croyant avoir affaire au chef de la secte ennemie, c'est-à-dire à un fils de Sivah, avait fait toutes les révélations que lui avait demandées Rocambole.

Il avait désigné sir George Stowe comme le chef des Étrangleurs, et donné sur la vie de ce prétendu gentleman des renseignements précieux.

Rocambole avait dit à Vanda :

– Je lui ai promis la vie s'il me servait, et ce dont il a le plus peur au monde, maintenant, c'est de tomber aux mains des Étrangleurs.

Néanmoins, veille sur lui, et, sous aucun prétexte, ne le laisse sortir.

Rocambole savait qu'il pouvait compter sur Vanda.

Il était donc parti fort tranquillement après s'être fait tatouer sur la poitrine l'oiseau bleu et le serpent bleu, ne se doutant point de la réaction qui allait s'opérer dans l'esprit de Gurhi.

Cet homme, mutilé au nom d'une religion mystérieuse, croyait à cette religion tout entière.

Le dogme indou a donc deux principes, le bien et le mal, partant deux divinités : le dieu Sivah et la déesse Kâli.

Aux yeux des Indiens, les hommes sont des jouets aux mains de ces deux pouvoirs surnaturels qui, perpétuellement en lutte, remportent tour à tour la victoire.

Cet homme qui venait du fond de l'Inde avec une mission sanglante, et trouvait, à deux pas de Paris, des gens qui parlaient sa langue et le réduisaient tout à coup à l'impuissance, devait naturellement admettre que ces hommes étaient des serviteurs du dieu ennemi de la déesse qu'il servait.

Par conséquent Sivah était plus fort que Kâli.

Par conséquent encore, Gurhi, qui était logique, devait s'incliner.

Depuis trois semaines qu'il était au pouvoir de Rocambole, Gurhi cherchait à faire la paix avec le dieu Sivah et trahissait effrontément et sans remords la déesse

Kâli.

Mais voilà que tout à coup Rocambole venait lui dire :

– Je ne connais ni le dieu Sivah, ni ses prêtres, ni ses disciples. Si je combats les Étrangleurs, c'est que j'ai des raisons particulières. Néanmoins, comme cela peut servir mes projets de passer pour un fils de Sivah, tu vas, si tu ne veux pas faire connaissance avec mon poignard et lui servir de gaine, dessiner sur ma poitrine le signe mystérieux que portent tes ennemis.

En présence de cette menace de mort, Gurhi s'était exécuté, mais le prestige de Rocambole s'était évanoui sur-le-champ.

Gurhi ne croyait plus à Rocambole.

Gurhi ne tremblait plus.

Et dès lors, le fanatisme de l'Indien pour sa terrible déesse revint, ardent, implacable, et il n'eut plus qu'un désir, – s'échapper ; un but – aller trouver sir George Stowe et lui tout dire.

Mais rien n'était moins facile que l'exécution de ce programme.

Gurhi était gardé à vue.

Et gardé à vue par une femme.

Or, Gurhi savait qu'une femme est bien plus difficile à tromper qu'un homme.

L'eunuque était non seulement étrangleur, – il était encore psylle, c'est-à-dire charmeur de serpents.

C'était même sa profession avouée à Madras, lorsque le comité des étrangleurs de l'Inde l'avait envoyé à Londres, en l'adressant à son correspondant, sir George Stowe.

Gurhi avait continué son métier à Londres.

Il avait emporté de Madras une caisse, remplie de vipères et de couleuvres, de toutes dimensions et de toutes couleurs.

C'était peut-être là tout ce qu'il aimait, après la déesse Kâli, bien entendu.

Quand sir George Stowe l'avait envoyé de Londres à Paris, avec Osmanca, pour étrangler le général et sa fille, Gurhi avait emporté ses couleuvres.

On l'avait même vu, tout un jour, sur la place du Châtelet, jongler avec elles, les enrouler autour de son bras et de son cou, au grand ébahissement de ce bon peuple de Paris, pour qui toute nouveauté est un prétexte à rassemblement.

Lorsque Rocambole s'était emparé de lui, il avait voulu savoir où Gurhi logeait.

L'eunuque avait indiqué un misérable hôtel dans la rue Saint-Antoine.

Rocambole l'y avait conduit.

L'Indien n'avait ni papiers, ni rien qui pût servir à Rocambole.

Ce dernier n'avait trouvé que la caisse à couleuvres, et il avait voulu jeter les reptiles à l'eau.

Mais Gurhi s'était mis à pleurer et Rocambole lui avait laissé sa caisse.

Depuis qu'il était de retour à Londres, et sous la surveillance de Vanda, Gurhi n'avait plus qu'un passe-temps : jouer avec ses vipères et ses couleuvres.

Du reste, comme on le pense bien, Rocambole avait eu soin de s'assurer qu'aucun de ces hideux reptiles n'appartenait aux espèces dites *foudroyantes*.

Les couleuvres et les vipères se promenaient donc en paix dans la chambre assignée à Gurhi pour prison ; les unes se réfugiaient dans sa poitrine, les autres déroulaient leurs anneaux tigrés sur la courtine de son lit.

Une seule avait une propriété stupéfiante, quoique non mortelle.

C'était une petite vipère jaune, tachetée de noir, dont la morsure, si légère qu'on la sentait à peine, avait le singulier privilège d'endormir profondément.

Gurhi s'en souvint.

Et dès lors, il plaça dans la vipère jaune tout l'espoir de sa liberté.

Chaque fois, lorsque Rocambole sortait pour aller à un mystérieux rendez-vous dans la cité de Londres ou dans le Wapping, Vanda se faisait dresser un lit dans la pièce qui précédait la chambre de Gurhi.

Or, comme cette chambre n'avait qu'une porte, il aurait fallu que Gurhi passât au pied du lit de Vanda pour sortir.

Vanda, cette nuit-là, ne s'était pas couchée, elle avait attendu Rocambole.

Lorsque ce dernier rentra, elle assista à l'expérience du tatouage.

Et quand Rocambole sortit, pour aller se battre avec sir George Stowe, le jour commençait à poindre.

Vanda se plaça dans un fauteuil, dans la chambre même de Gurhi, auprès de la porte, et dans une position telle que l'Indien, pour sortir, eût été forcé de passer sur son corps.

Mais Gurhi s'était glissé sous ses couvertures, avec la caisse à couleuvres, et il feignait de dormir.

Seulement, de temps à autre, il ouvrait un œil et cherchait à voir si Vanda dormait.

Vanda lutta un moment contre le sommeil ; puis la fatigue triompha.

Ses yeux se fermèrent ; mais sa main n'abandonna point le revolver avec lequel elle tenait Gurhi en respect nuit et jour.

Alors, passant la main sous les couvertures, le psylle frappa doucement

plusieurs coups bizarrement espacés, sur la caisse à couleuvres.

Puis il en souleva un peu le couvercle.

La vipère jaune sortit et vint s'enrouler autour du bras de Gurhi.

Alors Gurhi étendit le bras dans la direction de Vanda endormie.

Puis il secoua la vipère qui déroula ses anneaux et alla tomber sur les genoux de Vanda.

Vanda dormait toujours, et la vipère se glissa dans les plis de sa robe.

XLIV

Suivons maintenant sir George Stowe regagnant, avec ses témoins, Londres et sa maison.

Rocambole était déjà parti avec les siens.

Noël n'avait point abandonné son siège, et il ramena sir George Stowe aussi rondement qu'il était allé.

L'Anglo-Indien reconduisit ses témoins chez eux, l'un après l'autre, puis dit à Noël :

– Chez moi !

Il était fort pâle et fort agité depuis qu'il avait vu sur la poitrine de Rocambole l'oiseau bleu et le serpent bleu, et un sentiment à peu près analogue à celui qu'avait éprouvé Gurhi s'était emparé de lui.

– Sivah triomphe ! murmurait-il, tandis que le coupé roulait vers Haymarket avec une rapidité vertigineuse. Kâli nous abandonne !...

Quand il descendit de voiture, il était blanc comme une statue de marbre.

Noël vit sa main trembler, tandis qu'il introduisait le passe-partout dans la serrure.

Au moment où la porte se refermait sur lui, Noël entendit un gros soupir.

En effet, l'Anglo-Indien, en proie à une sorte de terreur, traversa le petit jardin qui précédait la maison, d'un pas inégal et brusque.

Dans le vestibule, il s'arrêta un moment.

Un grand laquais, un peu trop chamarré d'or, ronflait sur une banquette.

Sir George Stowe ne l'éveilla point.

Mais ses yeux se portèrent sur un plateau d'argent posé sur un guéridon et dans lequel un valet de chambre avait coutume de placer les lettres arrivées dans la soirée, habitué qu'il était à ne jamais voir son maître rentrer avant le jour.

Une seule lettre était dans le plateau.

Une lettre mignonne, de l'enveloppe de laquelle s'échappait un parfum discret, et dont la suscription était d'une écriture fine, allongée et trahissant une main de femme.

La pâleur de sir George Stowe fit place un moment à une légère rougeur.

Il prit vivement cette lettre et l'ouvrit.

La lettre était ainsi conçue :

« Mon très cher monsieur,

« On ne vous a pas vu depuis deux jours à Hyde-Park. Que devenez-vous ?

« Avez-vous oublié déjà que ma mère vous a invité à venir prendre une tasse de thé dimanche prochain ? ou bien êtes-vous malade ?

« Lord Charing, mon oncle, est à Londres depuis hier.

« Je lui ai tout avoué. Il est pour nous.

« Venez donc à Hyde-Park ce tantôt, je m'y promènerai vers deux heures.

« Celle qui se dit toujours

« Votre Cécilia. »

L'Anglo-Indien respira plus librement après la lecture de cette lettre.

Un moment même ses yeux brillèrent, ses mains se dilatèrent, tout son visage exprima une satisfaction conquérante.

Mais ce fut l'histoire d'un éclair.

Le souvenir de Rocambole vint se placer entre lui et la séduisante image de Cécilia.

Ce sauvage, en apparence civilisé, dont la beauté brune avait séduit une Anglaise blanche et rose, se prit à songer à la déesse Kâli, sa croyance unique, laquelle paraissait l'abandonner, ou, tout au moins être dominée, en ce moment, par le dieu Sivah.

Sir George Stowe vivait en garçon dans sa maison. Il avait une voiture au mois, dînait au club et ne gardait chez lui qu'un valet de chambre, lequel, comme nous l'avons vu, dormait profondément lorsque son maître était rentré.

L'Anglo-Indien gagna l'escalier et monta au premier étage qui se composait d'un fumoir, d'une chambre à coucher et d'une autre pièce dans laquelle personne ne pénétrait.

Cette troisième pièce, dont la porte donnait sur le fumoir, était interdite au valet de chambre.

Seul, sir George Stowe, qui en portait toujours la clé suspendue à son cou, y pénétrait, et encore fort rarement.

La chambre à coucher et le fumoir étaient entièrement décorés à l'anglaise.

Cette pièce, comme on va le voir, eût formé un étrange contraste aux yeux des visiteurs, si les visiteurs eussent pu y être admis.

C'était une petite salle qui prenait jour par en haut, selon l'usage des temples

indiens.

Les quatre murs étaient couverts d'une étoffe chargée de peintures bizarres, représentant une des soixante incarnations de Wichnou.

Aux quatre angles, des bronzes indiens figurant des divinités monstrueuses étaient posés sur des socles de marbre noir.

Le sol était couvert d'une natte également chargée de peintures étranges, au milieu desquelles se trouvait un éléphant blanc.

Ce réduit était, en fin de compte, une pagode en miniature.

Mais l'objet le plus curieux peut-être était un bassin de marbre blanc placé au milieu, rempli d'eau jusqu'au bord et dans lequel un joli poisson rouge allait et venait, tantôt descendant au fond, tantôt venant respirer un moment à la surface.

Une inscription indienne, en lettres d'or, se trouvait sur les quatre faces du bassin.

En voici la traduction littérale :

« Osmani, fils de Raj'hou, lequel descendait par ses aïeux de Beg-Amir'h, fils de Wichnou, s'étant consacré de bonne heure au service de Kâli, notre aimée déesse, a trouvé la mort dans les eaux du Gange, qu'il traversait à la nage pour aller étrangler deux jeunes filles dont la déesse désirait avoir les âmes auprès d'elle.

« Son fils Runjeb, que les Anglais nomment sir George Stowe, ayant passé la nuit en prières et redemandé à la déesse l'âme du pieux Osmani, la déesse a fait droit à sa demande.

« Elle a permis que l'âme d'Osmani habitât le corps d'un poisson rouge qui est contenu dans ce bassin et qui a été repêché dans les eaux saintes du Gange. »

Un Parisien se fut tordu dans un accès d'hilarité, en lisant cette étrange inscription.

Mais, comme on va le voir, Runjeb le Nabab, dit sir George Stowe, la trouvait toute naturelle.

Avant de pénétrer dans cette pagode en réduction où l'âme de son père Osmani habitait le corps d'un poisson rouge, sir George Stowe entra dans sa chambre à coucher et se déshabilla.

L'habit bleu, la cravate blanche, le chapeau à haute forme, les gants jaunes, le pantalon gris du matin, tout ce qui constituait le parfait gentleman tomba comme par enchantement.

On eût dit le malheureux pâtissier que, dans *Peau-d'Âne*, une fée déshabille d'un coup de baguette.

Quand il fut tout nu, sir George Stowe ouvrit une armoire et en retira un caleçon de soie rayée et une paire de babouches.

Il chaussa les babouches et passa le caleçon.

Puis il prit encore une pièce de soie blanche qu'il posa sur sa tête comme un voile.

Et, ainsi vêtu, ainsi travesti, il entra dans la pagode, ayant soin de laisser ses babouches sur le seuil.

Alors il s'agenouilla sur le sol, – c'est-à-dire sur la natte, – courba le front et se mit à marmotter des prières.

Après quoi il s'approcha du bassin de marbre et se mit à regarder le poisson rouge.

Le poisson rouge paraissait engourdi et demeurait au fond du bassin.

Sir George Stowe se pencha et dit :

– Mon père, j'ai besoin de vous.

Le poisson ne bougea pas.

– Mon père, reprit sir George Stowe, votre âme glorieuse aurait-elle un moment abandonné son enveloppe pour voler auprès de la déesse et lui demander les ordres qu'elle veut transmettre à votre fils ?

Le poisson garda son immobilité.

– Mon père, dit encore l'Anglo-Indien, les fils de Sivah sont ici ; ils veulent persécuter les serviteurs de la déesse. Que dois je faire ?

Et, en disant ces mots, sir George Stowe trempa deux de ses doigts dans l'eau du bassin qu'il agita légèrement. Le petit poisson remonta à la surface.

– Ah ! dit sir George Stowe, je savais bien que vous viendriez à mon aide, ô mon père. Que faut-il faire ? dois-je fuir et retourner aux Indes ? dois-je engager la lutte ?

Le petit poisson nageait avec peine. Il paraissait souffrant.

– Je le vois, murmura sir George en prenant son front à deux mains et avec un accent de désespoir, Sivah triomphe !...

Le poisson descendit de nouveau au fond du bassin et, cette fois, y demeura immobile.

Sir George Stowe prit cette attitude pour une réponse et il se frappa la poitrine avec une sorte de rugissement.

– Sivah triomphe ! répéta-t-il, Sivah triomphe.

Et pâle comme un spectre, il sortit de la pagode en déchirant sa poitrine avec ses ongles.

Puis il se laissa tomber sur le sol, les lèvres bordées d'écume, en proie à un sombre désespoir.

Mais alors, un bruit parvint à son oreille.

Le bruit d'une cloche.

La cloche qui annonçait un visiteur.

Et sir Georges Stowe se précipita vers la fenêtre qui prenait jour sur le jardin.

XLV

Au coup de cloche, le valet étendu sur une banquette dans l'antichambre et qui ne s'était pas éveillé lorsque son maître était rentré, bien qu'il fût alors dix heures du matin, le valet, disons-nous, se leva tout d'une pièce et se précipita dans le jardin.

Attentif derrière les rideaux de la croisée, sir George Stowe, qui était vivement surexcité, fixait son regard sur la porte que le valet venait d'ouvrir.

Un homme entra.

Sir George Stowe étouffa un cri.

Il avait reconnu Gurhi.

C'est-à-dire le traître qui, au dire de Osmanca, avait livré aux fils de Sivah les secrets des Étrangleurs.

Alors une colère terrible domina le désespoir et la prostration de sir George Stowe.

Il prit sur la cheminée de sa chambre un revolver et il fut sur le point de casser la tête à Gurhi en tirant sur lui par la fenêtre.

Mais déjà Gurhi marchait d'un pas rapide vers la maison.

Et sir George vit briller une telle joie sur le visage du psylle qu'il remit le revolver à sa place et attendit.

Gurhi avait parlementé un moment avec le valet, qui ne l'avait jamais vu et ne voulait pas le laisser entrer, bien que l'absence de la lettre de miss Cécilia dans le plateau lui fût une preuve que sir George Stowe était de retour.

Mais Gurhi avait repoussé le valet avec l'autorité d'un homme qui n'a pas le temps de faire antichambre.

Si le valet n'avait jamais vu Gurhi, celui-ci cependant connaissait parfaitement la maison que sir George Stowe habitait et dans laquelle il était venu souvent la nuit.

Ainsi, repoussant le domestique, s'élança-t-il dans l'escalier qu'il monta quatre à quatre.

Puis il fit irruption comme une bombe dans la chambre de sir George Stowe.

L'Anglo-Indien était encore dans son costume mystique.

Gurhi se précipita à genoux et dit :

– *Lumière*, ma vie est à toi, mais avant d'en disposer, au nom de la déesse Kâli, que je n'ai point cessé de servir, écoute-moi.

– Poussière, répondit sir George Stowe, d'où viens-tu ?

– J'étais aux mains de tes ennemis.

– Les fils de Sivah ?

Gurhi se mit à rire tout à coup :

– Il n'y a pas de fils de Sivah à Londres, dit-il.

Cette réponse fit faire un pas en arrière à sir George Stowe.

– Écoute-moi, *Lumière*, écoute-moi jusqu'au bout, reprit Gurhi, et tu verras qu'Osmanca et moi nous avons été trompés.

– Tu m'as trahi, dit sir George Stowe.

– Ma vie payera ma trahison, répondit l'eunuque, dont les yeux brillaient de fanatique. Mais il faut que tu saches tout.

– Parle !

Et Gurhi, demeurant à genoux, raconta à sir George Stowe ce que ce dernier savait déjà par le récit d'Osmanca, c'est-à-dire comment l'expédition de Paris avait échoué, et comment, étant tous deux aux mains d'un homme qui paraissait exercer sur tout ce qui l'entourait une autorité suprême et parlait la langue indienne très purement, ils avaient cru avoir affaire au chef des fils de Sivah.

– Mais, dit sir George Stowe, cet homme dont tu parles, et que je reconnais maintenant, car c'est avec lui que je me suis battu…

– Ce n'est pas un fils de Sivah.

– Je te prouve le contraire.

Le sourire de Gurhi s'épanouit de nouveau.

Et comme sir George Stowe l'écoutait anxieux, Gurhi lui raconta ce qui s'était passé, le matin même, une heure avant la rencontre.

C'était lui, Gurhi, qui avait tatoué la poitrine de Rocambole et avait peint l'oiseau bleu et le serpent bleu.

Sir George Stowe écoutait avec une sorte de joie sauvage.

– Mais quel est donc cet homme ? s'écria-t-il.

– Je ne sais.

– Que nous veut-il ?

– Je l'ignore.

Un ricanement de bête fauve passa dans la gorge de l'Anglo-Indien.

– Ah ! dit-il, c'est un Français, un vrai Français ; et ce n'est pas du dieu Sivah qu'il tient sa mission ? Eh bien ! à nous deux, alors !

Puis il prit le revolver et l'appuya sur le front de Gurhi, toujours à genoux :

– Poussière, dit-il, à présent que tu as parlé, tu vas expier ta trahison. Prie les divinités secondaires qui obéissent à la grande déesse d'intercéder pour toi auprès d'elle, afin que ton âme n'erre pas éternellement dans les espaces infinis.

Mais Gurhi, impassible, répondit :

– *Lumière*, ma vie est à toi et tu peux me tuer, mais réfléchis avant de le faire.

– À quoi ?

– Je puis t'être utile dans la lutte que tu vas soutenir contre cet homme.

Sir George Stowe fut frappé sans doute de ce raisonnement, car il reposa le revolver sur la tablette de la cheminée.

Puis il dit brusquement :

– Ce que tu dis peut être vrai. Que sais-tu de cet homme ?

– Rien, si ce n'est son nom.

– Quel est-il ?

– Rocambole.

– Où est-il logé ?

– Dans une maison où je te conduirai.

– Comment as-tu pu lui échapper ?

– C'est une vipère jaune qui m'a servi.

– Cet homme vit-il seul ?

– Non, avec une femme blonde qui paraît lui obéir comme une esclave.

– C'est bien. Viens avec moi.

Et sir George Stowe poussa de nouveau la porte de la pagode en miniature, ajoutant :

– Je vais consulter mon père.

Le valet de chambre de sir George Stowe, étant Anglais et chrétien, ne pouvait pas pénétrer dans la pagode.

Sir George Stowe, si pareille chose fût arrivée, eût considéré ce lieu saint comme à jamais souillé.

Mais Gurhi, en sa qualité d'affilié aux mystères des Étrangleurs, pouvait en franchir le seuil.

Sir George Stowe entra.

Gurhi le suivit.

L'Anglo-Indien s'approcha du bassin et jeta un cri de joie…

Le petit poisson rouge nageait majestueusement et frétillait de la queue.

Ce fut pour sir George Stowe un pronostic favorable.

Évidemment, l'âme d'Osmani le saint était ravie de la tournure que prenaient les choses.

Gurhi s'était dévotement agenouillé et priait.

Sir George Stowe jugea opportun d'adresser quelques questions à l'âme de son père, c'est-à-dire au petit poisson rouge.

– Mon père, dit-il, pensez-vous que je triompherai aisément de ce Français qui veut entraver le service de la déesse ?

Le poisson rouge nagea d'une façon plus folâtre.

C'était sa manière de répondre favorablement.

– Mon père, dit encore sir George Stowe, faut-il toujours veiller sur la chasteté de la bohémienne Gipsy ?

Le poisson rouge précipita ses évolutions.

C'était encore une affirmation.

– Alors, dit froidement sir George Stowe rayonnant, malheur à celui qui a osé lui proposer de l'épouser !

Et il sortit de la pagode.

Gurhi sortit comme lui.

– Maintenant, dit l'Anglo-Indien, va-t'en.

– Où et quand recevrai-je vos ordres, *Lumière* ?

– Ce soir, à la taverne du *Roi George*.

Gurhi s'inclina.

Sir George Stowe se dépouilla de son caleçon mystique, endossa une belle robe de chambre, s'assit devant un petit bureau de bois des îles, et tandis que Gurhi s'en allait, il écrivit le billet suivant :

« Admirable miss Cécilia,

« Je n'ai rien oublié, et je vous aime toujours plus que la vie.

« Aujourd'hui, à deux heures, j'aurai l'honneur de vous rencontrer au parc de Saint-James, et, en attendant, je vais envoyer au respectable et très honorable lord Charring, votre oncle, la carte de celui qui se dit

« Votre fidèle pour la vie,

« GEORGE STOWE, esq. »

Puis sir George Stowe ferma la lettre, la scella avec un cachet emblématique et procéda de nouveau à une minutieuse toilette de gentleman.

DEUXIÈME PARTIE

LES ÉTRANGLEURS

I

Qu'était-ce que miss Cécilia ?

Une de ces jeunes filles anglaises aux idées un peu excentriques, à l'énergie masculine, qui sortent seules à cheval le matin, donnent des poignées de main aux jeunes gens et possèdent une de ces fortunes princières.

Miss Cécilia avait dix-neuf ans.

Elle était belle, avait des cheveux noirs comme une Irlandaise, les pieds et les mains d'une créole.

Son père servait dans la marine.

Il était commodore d'une frégate de Sa Majesté Britannique, laquelle frégate arrivait des Indes occidentales en ce moment.

Par conséquent, le père de Cécilia était à Londres.

Idolâtrée par sa mère, habituée à s'entendre dire que les terres de sa famille réunies constitueraient un des plus grands comtés de l'Angleterre, miss Cécilia avait dit très hautement, dès l'âge de seize ans, qu'elle se marierait à son gré et comme elle l'entendrait.

Depuis trois ans elle avait éconduit toute la jeunesse dorée britannique, à commencer par un monsieur qui était membre de la Chambre haute, pour finir par un autre qui était simple commis dans les bureaux de l'amirauté.

En refusant ce dernier, miss Cécilia avait étonné toute l'aristocratie anglaise.

Épouser un valet sans fortune était chose assez excentrique pour qu'une fille excentrique comme miss Cécilia n'hésitât pas un seul instant.

Cependant elle n'avait pas même hésité, elle avait refusé net.

Miss Cécilia avait beaucoup voyagé ; elle connaissait l'Orient et l'Italie. Elle avait passé un hiver à Pau.

Elle montait à cheval, tirait le pistolet, suivait les chasses à courre dans ses terres, peignait à ravir et était excellente musicienne, ce qui est rare chez une Anglaise.

Miss Cécilia habitait, avec sa mère, un petit hôtel entre cour et jardin, dans Piccadilly.

Mais elle avait une entrée séparée, et son atelier était le rendez-vous de beaucoup de monde.

Un peintre français qui lui donnait des leçons avait même été autorisé à fumer la cigarette, ce qui était une chose inouïe.

Or, miss Cécilia avait rencontré, aux courses d'Ascott, sir George Stowe.

Le brun attire le brun.

La belle Anglaise aux cheveux noirs avait tressailli à la vue de ce visage bronzé, de cette chevelure crépue, de cet homme, en un mot, qui réalisait le type superbe de cette race nouvelle que les Anglais ont créée dans l'Inde.

Elle s'était fait présenter sir George Stowe.

Trois jours après, elle avait dit nettement à sa mère :

– J'ai trouvé le mari qui me convient.

La mère avait jeté les hauts cris.

– Un homme qui a du sang indien dans les veines épouser une fille de haute race comme miss Cécilia !

– Mon père y consentira, avait froidement répondu la jeune fille.

Le commodore était arrivé.

Il avait partagé l'opinion de sa femme et répondu que ce mariage était impossible.

Mais miss Cécilia ne s'était point tenue pour battue.

Elle avait un oncle, lord Charring.

Lord Charring était colossalement riche, et il n'avait d'autre héritière que miss Cécilia.

Il adorait sa nièce, lui passait toutes ses fantaisies, et raffolait de ses excentricités.

Or, la veille, le jour où nous avons vu sir George Stowe ouvrir le billet de miss Cécilia, lord Charring était revenu de son château de Lincolnshire.

Cécilia lui avait dit :

– Mon oncle, je viens vous prier d'annoncer à mes parents que vous me déshéritez…

Lord Charring avait failli tomber à la renverse.

Cécilia avait continué :

– Que vous me déshéritiez, si on ne me donne pas le mari que je veux.

Alors seulement, lord Charring s'était pris à respirer, et il avait répondu à sa nièce :

– Je ferai tout ce que tu voudras.

C'était pour cela que miss Cécilia avait écrit à sir George Stowe.

Or donc, ce jour-là, vers deux heures, miss Cécilia caracolait dans Hyde-Park,

lorsque Sir George Stowe, monté sur un cheval magnifique, vint à sa rencontre.

Elle lui tendit la main et lui dit :

– Mon père est aux trois quarts gagné ; ma mère résiste encore un peu, mais mon oncle est pour nous. Venez ce soir.

Sir George Stowe porta la main de miss Cécilia à ses lèvres et la regarda avec amour.

– Nous serons en tout petit comité, dit-elle. Vous verrez mon cousin Arthur Newil, celui que j'ai refusé autrefois. Il ne m'aime plus que comme une sœur. Aussi en ai-je fait mon confident.

– Ah ! fit sir George Stowe, qui parut s'intéresser fort peu au cousin de miss Cécilia.

Les deux amoureux se promenèrent pendant une heure, côte à côte, au pas de leurs chevaux, dans les allées de Hyde-Park.

Miss Cécilia attirait tous les regards.

Tous les dandys qui la croisaient se disaient :

– C'est pourtant pour cette manière de nègre qu'elle a refusé les plus beaux noms du Royaume-Uni.

Et en dépit de la jalousie qui les mordait au cœur, ils admiraient l'excentricité de la jeune fille.

Miss Cécilia quitta sir George Stowe en lui répétant : « À ce soir ! »

Puis elle rentra chez elle, toujours suivie à distance par deux laquais à cheval.

Comme elle mettait pied à terre devant le perron de l'hôtel, un jeune homme entrait dans la cour.

Il était à pied, vêtu fort simplement :

– Ah ! c'est vous, Arthur ? lui dit Cécilia qui, relevant d'une main la jupe de son amazone, tendit l'autre au jeune homme.

– Bonjour, Cécilia, dit-il, je craignais que vous ne fussiez pas encore rentrée.

– Vous m'eussiez toujours vue à l'heure du dîner, Arthur.

– Mais, répondit-il, je tenais à vous voir avant.

– Bah ! dit miss Cécilia étonnée, et d'un accent qui semblait dire :

– Que peut-il y avoir de confidentiel entre nous, mon cousin ?

Arthur reprit :

– Je voudrais causer avec vous de choses graves.

– En vérité !

– Montons dans votre atelier, poursuivit-il.

– Pourquoi n'entrerions-nous pas chez ma mère ? demanda miss Cécilia.

– Non, dit Arthur, c'est à vous seule que je veux parler.

La jeune fille était stupéfaite.

Mais le visage d'Arthur Newil avait une telle apparence de gravité, qu'elle fronça le sourcil et lui dit :

– Eh bien ! venez !

On montait à l'atelier de miss Cécilia par un petit escalier indépendant du grand escalier de l'hôtel et qu'on trouvait sous le péristyle.

Miss Cécilia en gravit lestement les degrés, arriva à la porte de son atelier, entra et se jeta dans un fauteuil placé à peu de distance du chevalet.

– Voyons, mon beau cousin, dit-elle, je vous écoute.

Arthur Newil ferma la porte, puis s'approchant de miss Cécilia, il lui dit :

– On parle beaucoup de vous dans Londres, ma cousine.

– Oh ! vraiment ? fit-elle en jouant avec sa cravache.

– Vous êtes la lionne du jour.

– Et pourquoi cela ?

– On parle de votre prochain mariage…

– En vérité !

– Avec sir George Stowe, continua Arthur Newil.

Miss Cécilia ne le démentit point. Elle sut même se faire, en ce moment, un petit visage ennuyé qui paraissait exprimer clairement cette pensée :

– De quoi donc vous mêlez-vous ?

Arthur Newil le comprit sans doute ainsi.

– Cécilia, dit-il, avant d'aller plus loin, il est nécessaire que je vous fasse un aveu.

– À moi ?

– J'ai renoncé depuis longtemps à l'espoir d'obtenir votre main.

– Mais nous sommes bons amis ? dit-elle en souriant.

– Je vous aime comme une sœur et c'est pour cela que je viens vous mettre en garde…

– Contre quoi ?

– Contre un danger qui vous menace.

– Un danger !

– Oui. Vous ne pouvez pas épouser sir George Stowe.

À ces paroles, miss Cécilia se dressa frémissante.

– Que dites-vous ? fit-elle.

– La vérité.

– Oh !

– Ce mariage est impossible ! répéta froidement sir Arthur Newil.

Et miss Cécilia, la hautaine jeune fille, se sentit frissonner sous le regard calme et fier de son cousin, tant ce regard exprimait une conviction profonde.

II

Miss Cécilia demeura un moment haletante et sans voix.

Que signifiaient de semblables paroles ?

Et comment Sir Arthur Newil, cadet sans fortune, prétendant éconduit, osait-il les prononcer ?

Enfin, miss Cécilia lui prit doucement les bras et lui dit :

– Mon cousin, il faut vous expliquer.

– Je tâcherai, dit sir Arthur.

– Comment… vous tâcherez ?…

Et l'œil de miss Cécilia était plein d'éclairs.

– C'est fort difficile, continua sir Arthur, qui ne s'était pas départi de son calme.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il me faut entrer dans des détails singuliers…

– Parlez ! je le veux.

Sir Arthur reprit :

– Sir George Stowe n'est pas chrétien.

– Bah ! dit miss Cécilia avec un accent d'incrédulité. Qu'est-il donc ?

– Il adore le dieu Wichnou, la déesse Kâli, et tout l'Olympe des Indous.

Miss Cécilia haussa les épaules.

– Ce que vous dites-là n'a pas le sens commun, dit-elle.

– C'est pourtant l'exacte vérité.

– Par exemple !

Et miss Cécilia eut un sourire des plus sceptiques et ajouta :

– Cette fable a dû être inventée par quelqu'un de ces jeunes beaux qui m'ont offert leurs hommages.

– Il y a du vrai dans ce que vous dites, miss Cécilia. Seulement, on n'a point inventé la fable, on s'est contenté de la découvrir.

– Je ne vous comprends pas…

– Écoutez-moi, poursuivit sir Arthur, vous avez refusé la main de sir Ralph Ounderby ?

– Je le crois bien ; il est niais au possible.

– Dites méchant. Quoi qu'il en soit, la méchanceté rend parfois ingénieux.

– Ah ! fit miss Cécilia. Qu'a-t-il donc imaginé, sir Ralph Ounderby ?

– Il a su que vous aimiez sir George Stowe.

– Bon !

– Et il l'a fait suivre.

– Fort bien. Où va sir George ?

– Il rentre chez lui chaque nuit, se déguise en matelot et s'en va courir dans le Wapping.

Le Wapping est un quartier tellement infâme, que miss Cécilia indignée s'écria :

– C'est faux !

– Attendez, je n'ai pas fini, dit encore sir Arthur.

– Voyons ?

– Sir Ralph a non seulement fait suivre l'Anglo-Indien, mais il a gagné à prix d'or son unique domestique.

– Après ? fit miss Cécilia avec un dédain suprême.

– Pour deux cents guinées, continua sir Arthur, le valet a consenti à introduire sir Ralph Ounderby dans la maison de sir George Stowe, tandis que celui-ci était absent.

Sir George Stowe a dans sa maison une pièce soigneusement fermée et dans laquelle personne n'est jamais entré, si ce n'est lui.

Miss Cécilia continuait à sourire d'un air de doute.

Néanmoins, elle écoutait avec plus d'attention et fronçait parfois le sourcil, tant sir Arthur parlait avec conviction.

Celui-ci continua :

– La pièce en question est une pagode. C'est là que sir George fait sa prière ; il y a même, au milieu, un petit poisson rouge qui se prélasse dans un bassin et qui est, paraît-il, l'âme du père de sir George Stowe.

Miss Cécilia était pâle, mais son sourire sceptique n'avait point abandonné ses lèvres.

– Puisque personne n'entre dans cette pièce que vous dites être une pagode, dit-elle, comment peut-on savoir qu'il s'y trouve un poisson rouge ?

– Ah ! voilà, dit sir Arthur. Cette pièce prend jour par en haut. Elle est percée d'un vasistas au milieu du plafond, lequel vasistas est au niveau du toit.

– Bien !

– Le valet de sir George Stowe, pour deux cents autres guinées, a laissé monter sir Ralph sur le toit, dans la nuit d'avant-hier.

Vers deux heures du matin, sir George Stowe est arrivé et il est entré dans la pagode. Couché à plat ventre sur le vasistas, sir Ralph a vu l'Indien à demi nu, la tête couverte d'une pièce de laine blanche, s'agenouiller dévotement auprès du bassin et contempler avec amour le poisson rouge.

– Mon cousin, dit miss Cécilia, est-ce sir Ralph qui vous a raconté lui-même cette charmante histoire ?

– Oui, ma cousine.

– À vous seul !

– Oh ! non, à moi et au baronnet Nively.

Nous nous sommes rencontrés hier soir au club dans Pall-Mall.

– Eh bien ! dit froidement miss Cécilia, sir George Stowe tuera demain sir Ralph, et je vous conseille, mon cher cousin, de ne pas ébruiter ce sot récit.

Et miss Cécilia se leva, et d'un geste superbe fit comprendre à sir Arthur qu'elle ne voulait pas entendre autre chose.

Sir Arthur se leva à son tour :

– Adieu, ma cousine, dit-il. J'ai fait mon devoir. Vous vous en souviendrez, s'il vous arrive malheur…

Miss Cécilia répondit par une petite moue dédaigneuse et ne desserra point les dents.

Sir Arthur fit quelques pas vers la porte ; mais au moment de franchir le seuil, il se retourna :

– Cécilia, dit-il, encore un mot.

– À quoi bon ? fit-elle.

– Un seul…

Elle ne répondit pas.

Mais sir Arthur prit sans doute ce silence pour un acquiescement car il ajouta :

– Savez-vous qu'il se passe de sinistres choses, à Londres, depuis quelques semaines ?

– Et quoi donc ? fit-elle.

– Plusieurs personnes ont été étranglées dans la rue… notamment des jeunes filles.

Cette fois, l'indignation de miss Cécilia éclata comme un tonnerre :

– Il ne vous manque plus, dit-elle, que d'accuser sir George Stowe d'être un

chef de bandits. Sortez, sortez !

Sir Arthur s'inclina sans mot dire et gagna l'escalier. Mais sur une troisième marche, il se trouva face à face avec un nouveau personnage.

C'était un vieillard encore vert, au teint coloré, à la mine ordinairement joyeuse.

Nous disons *ordinairement*, car ce jour-là, il avait le visage bouleversé.

Sir Arthur s'écria :

– C'est vous, lord Charring !

– C'est moi, dit le vieux lord, qui épongeait son front chauve avec son mouchoir.

Et il prit sir Arthur par le bras.

– Mais qu'avez-vous donc ? demanda sir Arthur.

– Je viens d'apprendre une nouvelle épouvantable.

Et le vieux lord parlait d'une voix entrecoupée par une vive émotion.

– Où est ma nièce ?

– Là, dans son atelier.

– Vous l'avez vue ?

– Je la quitte.

Lord Charring força sir Arthur à remonter avec lui.

– Mon oncle ! dit miss Cécilia en voyant entrer le vieillard et courant à lui.

Mais, comme sir Arthur, elle fut frappée de la pâleur et de l'air bouleversé de lord Charring.

– Mais qu'avez-vous donc mon oncle ? lui dit-elle.

– Je viens d'apprendre une chose affreuse.

– Parlez !

– Vous connaissiez tous deux sir Ralph Ounderby ?

– Certainement, dit miss Cécilia, je le connais, je n'en ai pas voulu pour mari.

– Et bien t'en a pris, dit le vieux lord.

– Vraiment ?

– Tu serais veuve, aujourd'hui.

Miss Cécilia jeta un cri, – un cri de triomphe ! elle regarda sir Arthur…

Et son regard semblait dire :

– Vous le voyez, sir George Stowe s'est fait justice.

Mais lord Charring ajouta :

– Cette nuit, comme il rentrait de son club, il a été étranglé.

Miss Cécilia poussa un nouveau cri.

En même temps, une pâleur mortelle se répandit sur son visage.

– On l'a volé, sans doute ? fit sir Arthur.

– Non, dit lord Charring ; on a retrouvé sur lui sa bourse, son portefeuille et sa montre.

Cette fois, miss Cécilia se laissa tomber défaillante sur le siège où elle était tout à l'heure, et ses yeux se fermèrent.

Sir Arthur Newil avait donc dit vrai !

III

En quittant Hyde-Park, sir George Stowe avait reconduit son cheval au manège.

Puis il était allé dans Pall-Mall, à son club ordinaire.

Le club était plein de monde.

Une forte partie de whist était engagée entre lord C..., le vicomte J... et le baronnet sir Charles A...

Une somme considérable se trouvait sur la table.

Les parieurs étaient nombreux.

Personne ne fit attention à sir George Stowe.

Personne, hormis un jeune homme qui quitta tout aussitôt sa place et vint à lui.

Ce jeune homme, quoique blond, avait le visage bronzé par le soleil des latitudes torrides.

C'était un capitaine de cipayes qui avait passé à Londres un congé de quelques mois et avait annoncé son prochain départ pour les Indes, la veille.

On l'appelait le baronnet Nively.

Sir James Nively était le fils d'un Anglais et d'une Indienne.

Son père était mort alors qu'à peine il sortait du berceau.

Sir James avait été élevé par sa mère.

Lui et sir George Stowe échangèrent un regard rapide.

Sir George comprit que le baronnet Nively avait quelque chose de fort important à lui dire.

– Sir James, lui dit-il, voulez-vous faire une partie ?

– Volontiers, répondit le baronnet.

Un valet apporta des cartes et ils s'installèrent dans un salon voisin qui se trouvait désert, car la grosse partie de whist réunissait tous les curieux et tous les parieurs.

Sir George battit les cartes, le valet s'éloigna.

Alors sir George adressa à sir James Nively la parole en indien.

Sir James répondit :

– Maître, il y a du nouveau.

– Ah ! dit sir George.

– *Lumière*, reprit sir James témoignant tout de suite à son partenaire un profond respect, tu as un traître dans ta maison.

– Tu veux parler de Gurhi ? dit vivement sir George Stowe.

– Non, je parle de ton valet John.

– Qu'a-t-il donc fait ? demanda sir George Stowe dont le visage se colora légèrement.

– Il t'a trahi.

– Comment ?

– Écoute…

Et sir James, d'un coup d'œil rapide s'assura que nul ne pouvait les entendre, puis il continua :

– Tu aimes miss Cécilia ?

– Non, mais je veux l'épouser.

– C'est ce que je voulais dire. Miss Cécilia a des millions. Il nous faut beaucoup d'argent pour la cause que nous servons, n'est-ce pas ?

– Après ? dit sir George avec un signe de tête affirmatif.

– Miss Cécilia a été demandée en mariage par tous les fils d'Angleterre.

– Je le sais.

– Mais elle t'aime, et c'est ce qu'on ne te pardonne pas. Un homme a gagné ton valet, il a pénétré dans ta maison, il est monté sur le toit, il a pu te voir dans ta pagode, parlant à l'âme sainte de ton père.

Sir George Stowe pâlit.

– Quel est cet homme, que je le tue ! dit-il.

– Attends, *Lumière*, reprit sir James Nively. Cet homme est venu ici hier, et il nous a raconté, à sir Arthur Newil et à moi, ce qu'il avait vu.

– Sir Arthur Newil ?

– Oui.

– Le cousin de miss Cécilia ?

– Précisément.

Une écume blanche frangea les lèvres de sir George Stowe.

– Quel est cet homme ? dit-il.

– On le nomme sir Ralph Ounderby.

– Bien, je le tuerai.

– C'est inutile.

– Pourquoi ?

– Mais, dit sir James Nively, simplement parce que je suis sorti avec lui, que je l'ai conduit jusqu'à sa porte… je l'ai étranglé. Il ne parlera plus…

Le visage assombri de sir George Stowe se dérida.

– J'ai donné des ordres…

Un sourire glissa sur les lèvres de sir George.

– Tu crois donc que je ne le rencontrerai pas ce soir chez miss Cécilia ?

– Cela m'étonnerait, dit sir James Nively, souriant à son tour.

– C'est bien, dit George Stowe.

Et il se leva.

– Où vas-tu, *Lumière* ? demanda le capitaine de cipayes.

– Châtier l'homme qui m'a trahi.

– J'ai pensé à son châtiment.

– Ah ! voyons ?

– Je vais rentrer chez moi. Tu sais que j'habite une maison isolée dans Saint-James-Square ?

– Oui.

– Dans la cour de la maison il y a un puits très profond.

– Je comprends.

– Tu vas m'envoyer le traître, sous un prétexte quelconque, dit sir James Nively. Je m'en charge, il ne montrera plus à personne le chemin du toit.

Sir George Stowe tira sa montre, il était sept heures.

– Allons dîner, dit-il.

Et il se leva et sir James Nively le suivit.

Ils dînèrent au club ; puis ils sortirent à pied.

– *Lumière*, dit sir James, je rentre chez moi, tu peux m'envoyer John.

– Avant de nous séparer, dit sir George, apprends-moi quels ordres tu as donnés concernant cet imbécile d'Arthur Newil.

– J'ai pris des renseignements sur lui ce matin. Sir Arthur a une maîtresse.

– Où cela ?

– Dans White-Chapel. Quand je dis qu'il a une maîtresse, je le suppose. Tout ce que je sais, c'est que chaque soir, en quittant les bureaux de l'amirauté il se rend dans cet affreux quartier.

On le suivra ce soir, si la chose n'est faite déjà, et il sera étranglé à l'angle d'une rue.

– C'est bien, dit froidement sir George Stowe.

Il serra la main de son mystérieux lieutenant, et ils se séparèrent.

Et George Stowe rentra chez lui.

John, son unique valet, prévenu que son maître rentrerait s'habiller de bonne heure, attendait sur sa banquette, dans l'antichambre.

L'Anglo-Indien ne fronça pas le sourcil, ne laissa percer sur son visage aucune irritation et se borna à dire au valet qui l'avait trahi :

– John, je viens de perdre cent guinées contre le baronnet sir James Nively. Le connais-tu ?

– Oui, Votre Honneur.

– Le baronnet demeure dans Saint-James-Square. Tu vas aller lui porter les cent guinées. Les dettes de jeu se payent sur-le-champ.

En même temps l'Anglo-Indien entra dans un petit salon qui se trouvait au rez-de-chaussée, ouvrit un secrétaire, y prit un portefeuille et en tira une banknote de cent guinées.

Puis il l'enferma dans une enveloppe et la tendit à John.

John la prit et s'en alla ne se doutant pas, le malheureux ! que c'était son arrêt de mort qu'il portait…

John parti, sir Georges Stowe monta dans sa chambre et se mit en devoir de procéder à sa toilette du soir.

Mais à peine commençait-il, qu'un violent coup de sonnette se fit entendre.

Une main fiévreuse, agitée, féminine sans doute, avait tiré le cordon.

Sir George Stowe qui s'était déjà enveloppé dans une ample robe de chambre à ramages, descendit ouvrir.

Puis, la porte ouverte, il recula étonné et le flambeau qu'il tenait échappa à sa main.

Une jeune femme drapée dans un grand manteau était sur le seuil.

C'était miss Cécilia.

– Vous, miss, vous ! dit sir George Stowe.

– Moi, dit-elle.

Et elle entra dans le jardin rempli d'ombre et de mystère depuis que le flambeau s'était éteint.

Sir George voulut la prendre par la main.

Elle le repoussa et lui dit d'une voix émue, mais dans laquelle perçait, néanmoins, un accent d'une énergie indomptable :

– Je viens rendre visite au petit poisson rouge qu'habite l'âme de votre père.

Et elle marcha résolument vers la maison, tandis que sir George Stowe demeurait cloué au sol et comme pétrifié…

IV

Pendant un moment, sir George Stowe fut tellement bouleversé, qu'il se demanda s'il n'était pas le jouet d'une illusion.

Mais miss Cécilia s'était dirigée vers le vestibule dans lequel brûlait une petite lampe suspendue au plafond.

Là, elle s'arrêta, et se débarrassa de son manteau.

Puis, elle attendit que sir George Stowe voulût bien la rejoindre.

Enfin, celui-ci fit un violent effort, assez semblable à celui d'un homme qui s'arrache à un cauchemar, et il fit quelques pas vers Cécilia.

La jeune fille s'était assise sur cette banquette qui, chaque nuit, servait de lit à John.

Pendant les quelques secondes qui venaient de s'écouler, sir George Stowe avait eu le temps de reprendre son sang-froid.

Il eut même la force de ramener un sourire sur ses lèvres.

Le sourire de l'homme heureux.

– Chère et excentrique Cécilia, dit-il en venant à elle et en voulant de nouveau lui prendre les mains, vous voyez un homme qui croit rêver.

– Monsieur, lui dit Cécilia, je viens pour avoir avec vous une explication.

Sir George Stowe avait rallumé son flambeau à la lampe du vestibule.

Il ouvrit la porte du petit salon qui se trouvait au rez-de-chaussée.

Puis, il s'effaça pour laisser passer miss Cécilia.

La jeune fille entra et s'assit.

Sir George Stowe demeura debout devant elle.

Elle attachait sur lui un regard froid :

– Je vous aimais, il y a deux heures encore, dit-elle.

Une pâleur nerveuse se répandit sur le visage du gentleman.

Et chose bizarre ! cette pâleur toucha miss Cécilia. Sa voix fut moins brève, son accent plus doux.

– Sir George, dit-elle, où êtes-vous ici ?

– À Londres, miss.

– Quelle est votre religion ?

Cette question directe le trouva impassible :

– Miss, répondit-il, mon père était Indien, ma mère était Anglaise. À vous dire vrai, je n'ai jamais occupé mon esprit de choses religieuses.

– Alors vous ne croyez pas au dieu Wichnou ?

– Peuh ! fit l'Anglo-Indien.

– Croyez-vous au Christ ?

– Je ne sais pas, dit-il avec une naïveté qui lui ramena Cécilia un moment.

– C'est-à-dire que vous n'avez pas de religion ?…

Sir George Stowe, en répondant avec lenteur et se laissant adresser une question après l'autre, avait eu le temps de se remettre complètement sur la défensive et de préparer un petit thème.

– Miss Cécilia, dit-il, je vous aime, et l'amour que vous m'inspirez est assez grand pour que j'ose vous dire toute la vérité et vous raconter mon histoire.

Miss Cécilia ne demandait pas mieux que de voir sir George Stowe se disculper :

– Je vous écoute, dit-elle.

– Je vous l'ai dit, reprit-il, mon père était Indien, ma mère était Anglaise.

Dans ma jeunesse, on m'a initié au culte indou. J'ai adoré tous les dieux possibles, sans trop de ferveur du reste.

Tandis que mon père me racontait les incarnations de Wichnou, ma mère me conduisait au temple. Il résulte de tout cela que je ne suis ni chrétien, ni sectateur de Wichnou.

Je ne crois pas, parce qu'on ne m'a rien appris. Qu'un ministre du Dieu que vous adorez me prêche la parole divine, et je me ferai chrétien.

– Vrai ? dit miss Cécilia.

– Vous savez bien que je vous aime, dit-il, évitant ainsi de faire un serment.

– Mais enfin, vous avez chez vous une pagode ?

– Oui, dit-il franchement.

– Et dans cette pagode un poisson.

Il eut la force de sourire affirmativement.

– Ce poisson, croyez-vous, renferme l'âme de votre père ?

– Mais non, dit sir George Stowe.

Miss Cécilia respira.

Et continuant à sourire, sir George Stowe lui dit :

– J'obéis, je l'avoue, à une superstition indienne. Dans chaque maison, sous chaque toit, se trouve un poisson pêché dans le Gange, c'est notre grillon du foyer, à nous.

– Mais vous ne l'adorez pas ?

– Ah ! miss, fit le gentleman avec un accent de reproche.

Miss Cécilia se leva, puis le regardant fixement :

– Ainsi vous changeriez de religion ?

– Certainement.

– Si je vous accordais ma main, vous m'épouseriez à l'église cathédrale de Londres ?

– Mais sans doute…

Et sir George Stowe avait su donner à sa physionomie une expression de franchise et de naïveté qui opérait un changement complet dans le sentiment de miss Cécilia.

– Mais enfin, dit-il en souriant, comment avez-vous su tout cela ?

À cette question, miss Cécilia tressaillit.

Elle avait oublié, – elle se souvint.

– Sir George, dit-elle, connaissez-vous sir Ralph Ounderby ?

– Non, dit-il.

Et son visage, tant cet homme était maître de lui, n'exprima qu'un étonnement naïf.

– Sir Ralph, poursuivit miss Cécilia, a demandé ma main, il y a deux ans.

Le gentleman fronça un peu le sourcil.

– Eh bien ? fit-il en regardant miss Cécilia.

– Sir Ralph savait que vous m'aimiez… sa jalousie l'a rendu curieux…

– Et c'est lui qui vous a raconté…

– Non pas à moi, mais à un ami qui me l'a rapporté…

– Eh bien ! je l'inviterai à ma conversion, dit en riant sir George Stowe.

Miss Cécilia le regardait et se disait :

– Il est impossible que cet homme me mente ainsi. C'est la première fois qu'il entend parler de sir Ralph Ounderby.

Cependant, elle reprit.

– Sir Ralph n'assistera plus à rien.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il est mort la nuit dernière.

– Ah !

Et, dans cette exclamation, sir George Stowe mit un tel accent de surprise, que miss Cécilia ne douta plus.

Elle tendit vivement la main à celui qu'elle aimait, et lui dit d'une voix émue :

– Oh ! j'ai été folle… pardonnez-moi…

– Que voulez-vous dire ?

– Rien…

– Cécilia !…

Et il joignit les mains et la regarda d'un air suppliant.

– Eh bien ! dit-elle, pendant quelques heures, je vous ai haï, méprisé.

– Moi ?

– Je vous ai accusé de la mort de sir Ralph !

Sir George leva la main et dit gravement :

– Je vous jure, miss Cécilia, que je suis innocent de cette mort.

– C'est bien, dit-elle, je vous crois… et je serai votre femme !

Et elle s'enfuit à travers le jardin, dont sir George Stowe avait laissé la porte ouverte.

Elle était déjà loin, que l'Anglo-indien passait encore la main sur son front et se remettait lentement de l'émotion qu'il avait éprouvée.

– Ouf ! dit-il enfin, je reviens de loin… mais Arthur Newil me payera cher son intempérance de langue !

Et comme il faisait ce serment de mort, un homme se précipita dans le petit salon en s'écriant :

– *Lumière*, la déesse Kâli est trahie ! Gipsy la bohémienne a un amant !

*

* *

V

Sir Arthur Newil avec lequel nous allons faire plus ample connaissance était un jeune homme de vingt-cinq ou vingt-six ans, résumant en sa personne le type le plus pur, comme distinction et comme beauté, de l'aristocratie anglaise.

Ses cheveux châtains, ses yeux bleus, son teint d'une blancheur désespérante, son pied cambré, sa taille élégante devaient faire l'admiration de toutes les miss sentimentales de Londres.

Mais sir Arthur Newil ne voulait pas se marier.

Les uns attribuaient cette résolution au violent chagrin qu'il avait éprouvé d'être refusé par sa cousine miss Cécilia.

Les autres prétendaient que sir Arthur, n'ayant qu'une fortune médiocre, attendait qu'une héritière fabuleuse lui tombât du ciel ou des Indes avec des millions.

D'autres encore, et c'était le plus petit nombre du reste, ajoutaient que sir Arthur Newil avait un amour mystérieux.

En effet, depuis deux années environ, les habitudes du jeune gentleman s'étaient singulièrement modifiées aux yeux de ses amis.

On le voyait rarement au club, plus rarement encore au théâtre.

Il ne prenait plus le thé chez personne.

À partir de six heures du soir, moment où sir Arthur Newil quittait son bureau de l'amirauté, jusqu'au lendemain midi, on n'entendait plus parler de lui, et on eût dit que, possesseur d'un nouvel anneau de Gygès, il devenait invisible.

Où allait-il ?

On savait que sir Arthur Newil logeait dans Piccadilly et qu'il y occupait un appartement convenable au deuxième étage.

Mais ceux que la vie cachée du gentleman avait longtemps intrigués, s'étaient vainement promenés sous ses fenêtres, toujours closes, toujours sans lumière.

Donc, à partir de six heures du soir, que devenait sir Arthur ?

C'était un mystère que nous allons essayer de pénétrer.

Sir Arthur Newil gagnait le bord de la Tamise, entrait dans un quartier populeux, tournait et retournait plusieurs fois sur lui-même, comme s'il eût craint d'être suivi, puis finissait par s'arrêter devant une petite maison d'apparence honnête et bourgeoise, qui n'avait qu'un premier étage et dont les volets étaient clos dès l'entrée de la nuit.

Sir Arthur tirait alors une clé de sa poche, ce qui prouvait qu'il était chez lui, et s'introduisait dans la maison. Presque toujours, au bruit que faisait la porte en la refermant, une femme d'un âge mûr, et d'un certain embonpoint, paraissait avec empressement, au fond du petit vestibule, sur la première marche de l'escalier qui conduisait au sous-sol, c'est-à-dire à la cuisine.

Cette femme, qui avait l'air d'une gouvernante, et qu'on nommait mistress Barclay, saluait sir Arthur Newil du nom de *monsieur William*.

C'était donc une preuve que sir Arthur ne voulait pas être connu sous son véritable nom et sa qualité de gentleman, car, sans cela, on l'eût appelé « sir William ».

Cependant, à sa façon d'entrer, de dire bonjour à la bonne femme, et d'accrocher son coachman et son chapeau dans le vestibule, on devinait qu'il était le maître de céans.

En effet, sir Arthur ouvrait une porte à gauche, et pénétrait dans une petite salle à manger où la table était dressée et ne supportait qu'un seul couvert.

Sir Arthur se mettait à table et dînait, comme tout bon Anglais de la classe moyenne, d'un morceau de rosbeef accompagné de pommes de terre bouillies, d'une tranche de pudding, et d'une brise de fromage de Chester.

Le tout arrosé d'une pinte de pale-ale ou de vieux porter.

Quelquefois même, il ajoutait à sa pinte de bière un verre de porter.

Cela fait, il quittait son habit, endossait une robe de chambre, se mettait à fumer, et passait dans un petit cabinet attenant à la salle à manger.

Quelques livres surchargeaient une table de travail, mêlés à des compas, une boussole et différents instruments de marine.

Sir Arthur Newil se mettait à travailler.

Était-ce un savant à la recherche de quelque grand problème ?

Et quand la jeunesse dorée dont il faisait partie le croyait abandonné à des voluptés infinies, soutenait-il avec cet inconnu qu'on appelle le champ des découvertes la lutte patiente de l'homme de science ?

À dix heures du soir environ, madame Barclay apportait à M. William une tasse de thé.

Puis, elle lui souhaitait le bonsoir et gagnait sa chambre.

À partir de ce moment, sir Arthur Newil ne travaillait plus, ou, s'il le faisait, c'était d'une façon distraite, irrégulière.

Il tressaillait au moindre bruit, se levait souvent et s'approchait de la fenêtre, puis il prêtait l'oreille…

La rue était calme, solitaire, habitée par de bons bourgeois qui se couchaient

tôt et se levaient matin.

Puis, enfin, quelquefois un peu avant minuit, quelquefois après, car l'heure était toujours indécise, on frappait un léger coup aux volets.

Alors sir Arthur éteignait sa lampe, sortait précipitamment, et une clé tournait dans la serrure avant qu'il fût au bout du vestibule.

Puis la porte se refermait et deux bras parfumés s'arrondissaient autour de son col, deux lèvres humides et fraîches rencontraient ses lèvres, et une voix si douce que l'on eût dit une musique céleste, lui murmurait à l'oreille :

– Ah ! mon cher bien-aimé… j'ai cru que le temps s'était arrêté et que les heures ne marchaient plus.

Et William, c'est-à-dire sir Arthur, prenait dans ses bras cette visiteuse nocturne et l'emportait dans le cabinet maintenant plongé dans les ténèbres, et c'était des caresses sans nombre, des mots et des serments d'amour et une ivresse de bonheur plus facile à imaginer qu'à décrire.

Puis enfin, un peu avant le jour, à cette heure silencieuse où les balayeurs se rendent à leur travail, la visiteuse s'arrachait des bras de sir Arthur Newil, et se sauvait en lui disant :

« À demain. »

* *

*

Or, il y avait deux années que cela durait et que chaque soir sir Arthur Newil devenait monsieur William, un pauvre commis qui avait une bonne place et vivait modestement, grâce à l'économie de mistress Barclay, sa gouvernante.

Cette dernière n'avait jamais vu la mystérieuse visiteuse.

Elle ne se doutait même pas de son existence.

Quelquefois, cependant, sir Arthur Newil était obligé de dormir en ville, ou d'aller à un bal, ou encore de remonter au théâtre.

Alors, il annonçait à mistress Barclay que son patron, un riche banquier, lui faisait l'honneur de le retenir à sa table.

Et mistress Barclay, satisfaite de cette explication, disait dans tout le quartier que monsieur William était un jeune homme bien rangé et bien studieux.

Or, la veille du jour où nous l'avons vu venir chez miss Cécilia et lui dire qu'elle ne pouvait pas épouser sir George Stowe, le gentleman sir Arthur Newil avait, chose rare, dîné au club, et c'était là que, dans la soirée, il avait rencontré sir Ralph Ounderby et le capitaine de cipayes Nively.

Cette même nuit, du reste, avait été féconde en événements.

À la suite du combat de chiens, Rocambole et Noël avaient suivi sir George

Stowe dans le Wapping.

Cette nuit-là aussi, l'Irlandaise avait raconté aux buveurs de la taverne du *Roi George* l'histoire des six favoris de Gipsy la bohémienne.

Enfin, Rocambole avait offert sa main à Gipsy, et Gipsy comme nous l'avons vu, l'avait emmené chez elle.

Cette nuit-là, enfin, sir Arthur Newil, redevenu monsieur William, attendait depuis longtemps…

Et la visiteuse ne venait pas !

Deux heures du matin, puis trois avaient sonné à Saint-Paul, mais aucun coup n'avait été frappé aux volets.

Sir Arthur était en proie à la plus vive agitation.

Enfin une clé tourna dans la serrure.

Sir Arthur se précipita avec un tel empressement qu'il ne songea point à éteindre la lampe.

En même temps il se trouva en présence d'un petit jeune homme vêtu d'une vareuse, coiffé d'un chapeau ciré.

À première vue, on aurait dit un mousse de douze à treize ans.

Mais le chapeau ciré tomba et la luxuriante chevelure blonde de Gipsy la bohémienne se répandit sur ses épaules pareille à un fleuve d'or.

VI

Avant d'aller plus loin, disons comment s'était formée la liaison de Gipsy la bohémienne avec sir Arthur Newil.

Cette histoire remontait a deux ans.

Depuis que miss Cécilia avait refusé la main de son cousin, ce dernier était en proie à une mélancolie profonde.

Il aimait miss Cécilia, et le refus dont il était l'objet, en brisant son cœur, faisait cruellement souffrir son amour-propre.

Il craignait d'être accusé d'avoir voulu spéculer sur la grande fortune de sa cousine, – alors que son amour seul était en jeu.

Sir Arthur Newil avait demandé un congé et fait un voyage en France.

Mais ce voyage, loin de le guérir, avait, au contraire, irrité sa douleur.

Pour éteindre cet amour malheureux, il fallait un autre amour.

Le gentleman était donc revenu à Londres plus désespéré que jamais, lorsque le hasard vint jeter une pâture nouvelle à son cœur endolori.

Un soir, un peu avant la nuit, sir Arthur, qui errait souvent, ainsi qu'une âme en peine, dans les quartiers les plus solitaires de Londres, sir Arthur, disons-nous, se trouva dans White-Chapel, à l'entrée d'un cimetière dont les portes étaient ouvertes.

C'était un humble cimetière où ne reposaient point les puissants de la terre.

Nulle tombe fastueuse, nulle colonne de marbre portant une inscription emphatique en lettres d'or. À peine çà et là une croix de bois, avec une légende à la craie, à demi effacée par les pluies.

La plupart du temps, un tertre de gazon, monticule banal qui disait qu'un être vulgaire reposait au-dessous.

Sir Arthur Newil entra dans le cimetière, au hasard, en désœuvré, allant droit devant lui, comme un homme dont l'esprit mène le corps.

Le cimetière paraissait désert.

Néanmoins, dans un coin, il aperçut une forme noire.

C'était une femme agenouillée sur une tombe.

Sir Arthur s'approcha.

La femme qui était vêtue de noir, se leva, effarée.

Le gentleman demeura ébloui.

Cependant cette femme, cette jeune fille plutôt, car elle avait à peine dix-sept ans, avait le visage inondé de larmes.

Mais avez-vous vu une vallée verte, au printemps, après une heure de pluie, quand le soleil reparaît ?

Comme elle est souriante et belle, au travers de ces larmes du ciel qui la couvrent et se sont aussitôt changées en perles !

Ainsi était la jeune fille.

Miss Cécilia, qui remplissait le souvenir et le cœur de sir Arthur Newil, était laide auprès d'elle.

Sir Arthur demeurait immobile et la contemplait avec une sorte d'extase.

La jeune fille étouffa un cri.

D'abord elle voulut fuir ; puis, se ravisant, elle dit à sir Arthur, d'une voix si agitée, si émue, qu'on aurait pu la croire folle :

– Monsieur… monsieur… est-ce que vous me connaissez ?

– C'est la première fois que j'ai l'honneur de vous voir, mademoiselle, répondit sir Arthur.

Sans doute que l'accent de franchise et la belle et noble figure de sir Arthur Newil avaient inspiré à la jeune fille une confiance subite, car elle lui prit vivement la main et lui dit :

– Monsieur, si je vous fais une prière, me refuserez-vous ?

– Parlez, dit-il ému.

– Si jamais vous me rencontrez… ailleurs… si on vous dit mon nom… promettez-moi de ne dire à personne que vous m'avez rencontrée ici ?

– Je vous le jure.

– Merci, monsieur, dit-elle.

Et elle s'enfuit.

Elle était loin déjà que sir Arthur était encore au bord de cette tombe inconnue, sans inscription et sans croix, muet, oppressé, et comme si cet événement si simple eût dû avoir une influence extraordinaire sur le reste de sa vie.

Quand il sortit du cimetière, il erra vainement le reste de la soirée dans les rues voisines.

La jeune fille avait disparu.

Le lendemain et les jours suivants sir Arthur Newil fut aussi sombre, aussi préoccupé qu'à l'ordinaire.

Seulement peut-être songea-t-il moins à miss Cécilia.

C'était maintenant cette jeune fille du peuple, – car sa robe de deuil était une robe de laine, – qui occupait son esprit et remplissait peut-être déjà son cœur.

Au bout de trois jours, à la même heure, sir Arthur retourna à ce cimetière dans lequel il avait rencontré cette jeune fille.

Elle n'y était pas.

Il y retourna le lendemain et les jours suivants.

Peine inutile !

Enfin, un soir, il tressaillit et poussa un cri de joie.

L'empreinte toute fraîche d'un petit pied se trouvait au bord de la tombe.

C'était une preuve qu'*elle* était venue.

Alors sir Arthur alla trouver le fossoyeur qui logeait à l'entrée du cimetière.

À Londres, tout se paye, et on obtient tout avec de l'argent.

Sir Arthur mit une guinée dans la main du fossoyeur et lui demanda quelle était cette tombe sur laquelle il avait vu prier la jeune fille.

Le fossoyeur lui raconta une étrange histoire.

Un soir, il y avait six mois, une jeune fille tout en larmes s'était présentée chez le presbytérien et avait demandé à l'entretenir en secret.

Au bout d'une demi-heure, le presbytérien, qui était un bon et digne vieillard, était sorti avec elle et l'avait emmené, lui, le fossoyeur.

Ils étaient montés tous les trois dans une voiture.

Puis la voiture avait roulé longtemps, était sortie de Londres, s'était arrêtée dans la campagne, à l'entrée d'un vallon désert.

Dans ce vallon, il y avait un enclos aux murs délabrés et envahis par le lierre.

Dans l'enclos, la terre était amoncelée et renflée par places.

C'était un cimetière, le cimetière des bohémiens.

La jeune fille avait conduit le presbytérien sur une tombe, et lui avait dit :

– C'est là !

Alors le fossoyeur avait aidé le prêtre, et le prêtre avait assisté le fossoyeur.

La terre encore fraîche avait été remuée et le cercueil retiré de la fosse.

Puis, sur la prière de la jeune fille, on avait comblé la fosse, de façon à dissimuler le rapt du cercueil.

Après quoi le fossoyeur et le vieillard avaient chargé la bière sur leurs épaules, l'avaient portée dans la voiture et transportée ainsi dans ce cimetière où sir Arthur Newil se trouvait.

Le fossoyeur ajouta que la jeune fille était si pauvre sans doute, qu'elle n'avait pu faire mettre une croix sur la tombe.

Mais le prêtre avait béni le cercueil, et l'inconnu, homme ou femme, – le fossoyeur n'en savait rien, – reposait en terre sainte.

Enfin, comme dernier renseignement, sir Arthur recueillit celui-ci.

La jeune fille venait, en moyenne une fois par semaine, prier sur cette tombe et toujours elle pleurait abondamment.

Mais elle ne venait jamais à la même heure ni le même jour, comme si elle eût craint d'être suivie.

Sir Arthur donna deux autres guinées au fossoyeur et lui fit placer une belle croix de fer sur le tertre gazonné.

Puis il revint le lendemain et accrocha une couronne d'immortelles à la croix.

Il revint le surlendemain et les jours suivants.

Enfin, un soir, il poussa un nouveau cri de joie.

À côté de sa couronne, il y en avait une autre.

La jeune fille était donc revenue.

Et comme il sortait du cimetière, sir Arthur Newil se trouva face à face avec elle.

Et, elle aussi, elle jeta un cri et lui prit vivement la main :

– Oh ! c'est vous, n'est-ce pas ? c'est vous, dit-elle.

Sir Arthur rougit et balbutia quelques mots inintelligibles.

Elle reprit avec une émotion croissante :

– Merci, monsieur, Dieu vous bénira !

Puis elle s'agenouilla sur la tombe et sir Arthur l'imita.

Quand elle eut prié dans une langue inconnue à sir Arthur, la jeune fille se leva et dit au jeune homme :

– Mon Dieu ! sommes-nous bien seuls ?

– Voyez, dit-il.

Le cimetière était court.

– Ah ! si l'on vous voyait ici… Si on me reconnaissait, dit-elle avec un accent d'effroi.

– Eh bien ? reprit-il, n'est-on pas libre de pleurer ceux qu'on aime ?

– Pas toujours, fit-elle avec un accent étrange.

Et elle ajouta :

– Adieu, monsieur, merci !…

Puis elle s’éloigna brusquement.

Mais cette fois, sir Arthur la suivit.

VII

La jeune fille marchait d'un pas rapide, sans détourner la tête.

La nuit était venue.

Mais c'était l'heure douteuse où le peuple de Londres n'a pas encore quitté ses ateliers, où le gaz n'est pas allumé, où les rues conservent un reste de clarté qui permet de voir à se conduire sans distinguer nettement les objets.

Sur sa robe de laine noire, la jeune fille avait une sorte de manteau à capuchon.

Ce capuchon, elle l'avait ramené sur ses yeux.

On voyait bien qu'elle ne voulait pas être reconnue.

Sir Arthur Newil fut obligé de hâter le pas pour ne pas la perdre de vue, car elle semblait vouloir lui faire perdre ses traces, dans ce dédale de petites rues sales et tortueuses de White-Chapel.

Enfin il la rejoignait et, d'une voix tremblante :

– Mademoiselle… dit-il.

Elle se retourna et lui dit vivement :

– Ah ! monsieur, vous m'avez suivie… c'est mal… c'est bien mal…

Mais ce reproche était tempéré par l'émotion de la voix et la douceur de son regard humide de larmes.

– Mademoiselle, balbutia sir Arthur, est-ce donc un crime de se sentir entraîné vers ceux qui souffrent ?… car vous avez certainement un grand chagrin… et le fossoyeur m'a dit…

À ces paroles de sir Arthur, elle s'arrêta tout net.

Puis, jetant encore autour d'elle ce regard de grisette effarouchée que sir Arthur Newil avait déjà surpris :

– Oh ! j'ai peur, dit-elle.

– Prenez mon bras, dit sir Arthur, c'est celui d'un loyal gentleman ; tant que votre main sera dans la mienne, il ne vous arrivera rien.

– Oh ! je vous crois, dit-elle.

Et elle regardait ce beau visage, où brillaient d'un pur éclat la franchise et le dévouement.

Et peut-être, elle aussi, éprouva-t-elle une de ces sensations rapides, étincelles électriques qui se dégagent tout à coup au contact de deux âmes étrangères l'une à l'autre jusque-là, et qui se reconnaissent pour sœurs.

– Vous avez parlé au fossoyeur, dit-elle tremblant toujours, mais lui abandonnant sa main qu'il plaça sur son bras.

– Je vous l'avoue… pardonnez-le-moi…

– Il vous a tout dit ?

– Ce qu'il savait du moins.

– Monsieur, dit-elle toujours émue, marchons, descendons vers la Tamise… là nous ne rencontrerons personne qui puisse me reconnaître, car je cours un grand danger… mais vous avez été si bon… vous me paraissez si loyal… que je veux tout vous dire… Je suis seule au monde et vous venez de me voir agenouillée sur la tombe du dernier être qui m'ait aimée.

Sa voix se raffermissait par degrés.

Ils arrivèrent ainsi du côté de la rivière.

Là, personne ne fit attention à eux, car l'obscurité était plus grande encore que dans White-Chapel.

Alors la jeune fille reprit :

– Celui que je pleure est l'homme qui m'a élevée. Comme moi, il appartenait ostensiblement à une autre religion.

Elle évita de prononcer le mot de *bohémiens*.

Mais comme moi, poursuivit-elle, il était chrétien en secret.

C'est pour cela que de nuit, confié à la discrétion d'un ministre du Christ, j'ai fait transporter en terre sainte mon pauvre Faro.

Or, monsieur, acheva-t-elle, tandis que sa voix se reprenait à trembler, si ceux de ma secte le savaient, ce serait un grand scandale, et je serais perdue peut-être…

– Je vous comprends, dit sir Arthur, mais vous avez ma parole, je serai muet comme cette tombe sur laquelle je vous ai vue pour la première fois.

– Merci, je vous crois, dit-elle. Et maintenant, monsieur, oubliez la pauvre fille… nous ne sommes pas faits pour nous revoir…

Elle prononçait ces paroles comme ils passaient devant une boutique ouverte.

Un rayon de lumière frappa alors le visage de sir Arthur Newil.

La jeune fille jeta un cri.

Sir Arthur avait pâli subitement et la vie semblait se retirer de son visage et abandonner son corps.

Elle sentit qu'il chancelait.

En même temps ses lèvres balbutièrent ces mots comme un adieu suprême.

– Oh ! si vous saviez combien je vous aime ?…

Elle s'était appuyée sur son bras et c'était à elle maintenant à le soutenir, car il chancelait.

– Ô mon Dieu ! murmura-t-elle.

Et sans doute que son cœur battit tout à coup à l'unisson de celui de sir Arthur Newil, car elle lui dit :

– Eh bien ! dans trois jours… ici… à la même heure.

Et elle quitta brusquement son bras et prit la fuite.

Sir Arthur Newil entra chez lui avec le paradis dans le cœur.

Miss Cécilia avait disparu de son souvenir.

Il aimait avec passion, avec délire, cette inconnue qu'il avait vu pleurer sur la tombe.

Les trois jours qui suivirent eurent pour lui la longueur d'un siècle.

Enfin l'heure bénie arriva.

La jeune fille était au rendez-vous.

Il pleuvait, le bord de la Tamise était désert.

Mais qu'est-ce que la pluie et les intempéries des saisons pour les amoureux ?

Elle lui abandonna sa main, et comme il la couvrait de baisers, elle ne la retira point.

Puis le regardant, comme s'il eût voulu que son regard pénétrât jusqu'au fond de son âme.

– Écoutez-moi, dit-elle. Je ne sais pas votre nom… Et cependant j'ai foi en vous comme en Dieu… Seule au monde, personne ne m'aime… et jusqu'à présent, je n'aimais plus personne… Eh bien ! depuis trois jours je compte les heures, les minutes… et cependant je ne sais pas même votre nom…

Sir Arthur fut héroïque.

– Voulez-vous m'épouser ? dit-il.

Mais ces paroles eurent un tout autre effet que celui qu'il en attendait sans doute.

– Jamais ! dit-elle avec un accent d'épouvante indicible.

Et il la vit pâlir et trembler, et elle voulut de nouveau prendre la fuite.

Mais il la retint et lui dit :

– Quelle femme étrange êtes-vous donc ?

– Vous épouser ? répéta-t-elle d'une voix égarée… mais c'est la mort pour vous… la mort pour moi, peut-être…

– Que voulez-vous dire ?

Elle fit un violent effort sur elle-même et retrouva un calme momentané :

– Écoutez-moi, dit-elle. Vous m'aimez… et je vous aime… À partir de cette heure, une mort épouvantable plane invisible sur nous. Il en est temps encore, fuyez-moi… ne nous revoyons jamais…

– Et si je brave cette mort qui nous menace, dit sir Arthur, la braverez-vous aussi ?

Elle se jeta à son cou :

– Oui, dit-elle.

Puis elle le quitta encore en lui disant :

– À demain !

Le lendemain, la jeune fille était calme, froide, énergique :

– Mon bien-aimé, dit-elle à sir Arthur, si je consens à vous aimer, ce sera à une condition.

– Laquelle ?

– C'est que vous ne chercherez jamais à savoir pourquoi notre amour est une menace permanente de mort pour nous.

– Je vous le jure.

– Que je m'appellerai pour vous Anna, et que vous n'essayerez ni de savoir mon vrai nom, ni de pénétrer le mystère de ma vie.

– Soit, dit-il. Je vous le promets encore.

– Enfin, que vous ne retournerez ni au cimetière, ni dans White-Chapel, ni dans le Wapping.

– Où vous verrai-je donc ?

– Où demeurez-vous ?

– Dans Piccadilly.

– C'est un quartier trop brillant. Cherchez dans quelque rue honnête et solitaire une petite maison. Louez-la sous un autre nom que le vôtre. J'irai vous y voir…

– Souvent ? dit-il avec un accent de prière.

– Le plus souvent que je le pourrai…

* *

*

Et c'était ainsi que Gipsy la bohémienne était depuis deux années, sous le nom

d’Anna, aimée avec passion de sir Arthur Newil.

Sir Arthur était un parfait gentleman. Il avait tenu toutes ses promesses ; il n’avait pas cherché à pénétrer le mystère dont s’entourait Gipsy.

Mais il avait foi en elle, – une foi absolue, aveugle, sans limites.

Si elle lui avait dit : « Je suis un ange du ciel qui descend chaque fois sur la terre par amour pour toi, » il l’aurait cru.

Tel était le secret de l’existence cachée, impénétrable de sir Arthur, au moment où commence notre récit et où nous voyons Gipsy la bohémienne, sous les habits d’un mousse, pénétrer dans cette maison dont elle avait une clé et dont les murs avaient tant de fois servi de théâtre à leurs amours.

VIII

Sir Arthur Newil contemplait donc la jeune fille habillée en homme, avec ravissement.

– Enfin, murmurait-il, enfin te voilà !

– Oui, dit-elle.

Et lui sautant au cou, elle lui dit d'une voix joyeuse :

– Oh ! si tu savais !…

– Quoi donc ?

– Mon bien-aimé, reprit-elle, je crois que le danger qui nous menace tire à sa fin.

– Que veux-tu dire ?

– Je te dirai tout quand nous n'aurons plus rien à craindre, qu'il te suffise de savoir qu'il y a dans Londres des hommes qui ont juré ma mort si je venais à aimer, et la mort de l'homme que j'aimerais…

– Eh bien ?

– Eh bien ! j'ai trouvé un protecteur… un homme qui me défendra… qui nous protégera toi et moi !

Sir Arthur fut froissé dans son orgueil :

– Ne pouvais-je donc pas te protéger, moi ?

– Non, dit-elle.

Elle prononça ce mot avec une telle conviction que sir Arthur baissa la tête.

– Je te crois, dit-il.

– Tu ne me verras demain encore que fort tard, dit-elle.

Il avait l'habitude de ne jamais la questionner ; cependant, une pensée vertigineuse traversa son cerveau :

– Anna, dit-il, sais-tu qu'il est des heures où la folie me gagne ?

– Pourquoi ? fit-elle ingénument.

– Je suis jaloux.

Mais elle eut un éclat de rire si haut, si net, si joyeux qu'il se sentit rougir.

Et elle entoura de nouveau son cou de ses deux bras, et, collant ses lèvres sur les siennes :

– Ô fou, dit-elle, si je te jure sur cette tombe où tu m'as vue pour la première fois, que jamais les lèvres d'un homme n'ont effleuré mes lèvres ; me croiras-tu ?

– Je n'ai pas besoin de ce serment pour te croire, dit-il.

– Eh bien je te le fais néanmoins.

Il la prit dans ses bras et la porta sur une ottomane qui se trouvait auprès de sa table de travail.

Puis s'agenouillant devant elle :

– Mon ange du ciel, lui dit-il, si ce danger mystérieux qui nous menace cesse d'exister, consentiras-tu à devenir ma femme ?

Elle ne jeta point un cri de joie ; ses yeux ne brillèrent point de plaisir.

Tout au contraire, une profonde tristesse se répandit sur son visage :

– Je ne suis pas digne de toi, dit-elle.

– Oh ! fit-il, protestant d'un geste énergique.

– Tu ne sais pas qui je suis, reprit-elle.

– Que m'importe ! je t'aime…

– Écoute, reprit-elle, j'ai vécu papillon au milieu de hideux insectes ; aussi pure que l'azur du ciel, j'ai passé mon enfance parmi des êtres abjects ; rayon de soleil, j'ai brillé sur la boue.

Si je m'appelais un jour lady Newil, un homme quelconque me montrerait du doigt et prononcerait mon vrai nom.

– Mais qui donc es-tu ?

– Une femme qui n'a jamais aimé que toi, dit-elle. Ne sommes-nous pas heureux ainsi ?

– Tu as raison, répondit-il.

Et il baissa la tête, et une larme roula sur son visage.

Gipsy l'essuya d'un baiser.

– Peut-être, dit-elle, sauras-tu tout un jour.

Il la regarda et ne dit mot.

Il se souvenait de son serment.

Une lutte parut s'engager dans l'âme de la jeune fille.

– Je ne suis pourtant pas une fille du peuple, dit-elle. Vois mes mains… regarde-moi…

– Tu es une fille de reine, dit-il avec enthousiasme.

– Non dit-elle, mais ma mère était une grande dame.

– Ta mère !

– Oui, murmura Gipsy, et elle est morte… et j'ai causé sa mort…

Puis, comme si elle eût regretté ce commencement d'aveu, elle se leva :

– Adieu, dit-elle, à demain…

Ils échangèrent un long baiser, et elle partit, sans qu'il cherchât à la retenir.

* *

*

Le lendemain, M. William revint comme à l'ordinaire à la petite maison, entra seul et se mit à travailler.

À dix heures, mistress Barclay lui apporta son thé, le plaça sur la table ; mais au lieu de se retirer, elle demeura dans une attitude embarrassée.

Évidemment, elle avait quelque chose à dire à M. William et ne l'osait.

– Qu'est-ce donc, chère madame Barclay ? demanda sir Arthur Newil un peu étonné.

– C'est que, monsieur William, je ne sais si je dois… je n'ose… balbutia la bonne femme embarrassée.

– Dites toujours, madame Barclay.

– Votre Honneur m'excusera… mais…

C'était la première fois que mistress Barclay l'appelait *Votre Honneur*, ce qui était une preuve qu'elle le tenait, non plus pour un humble commis, mais pour un gentleman.

Mistress Barclay continua :

– On est venu vous demander aujourd'hui.

– Moi ! exclama sir Arthur.

– Vous, monsieur William, et sous un autre nom que le vôtre.

– Que voulez-vous dire ? murmura sir Arthur tout troublé.

La gouvernante poursuivit :

– Deux gentlemen se sont présentés un peu avant quatre heures et l'un d'eux m'a dit :

– Sir Arthur Newil est-il rentré ?

À quoi j'ai répondu que sir Arthur Newil m'était inconnu, que le locataire de cette maison, mon maître, s'appelait monsieur William, et qu'il était commis dans une maison de banque de la Cité.

Mais ils se sont mis à rire tous les deux.

– Bonne femme, m'a dit le premier, ce n'est pas nous qui nous trompons, c'est vous qu'on trompe…

Et alors ils m'ont fait de sir Arthur Newil, mon cher maître, un portrait qui est absolument le vôtre.

Sir Arthur pâlit.

– Continuez, dit-il, d'une voix sourde.

– Quand je leur ai affirmé que sir Newil ou M. William, car je ne savais plus au juste, n'était pas dans la maison, ils se sont retirés.

– Sans rien dire ?

– Pardonnez-moi. Ils ont dit qu'ils reviendraient demain.

– Mistress Barclay, dit sir Arthur, il se fait tard… il est temps d'aller vous coucher.

Son ton était dur et n'admettait pas de réplique.

La gouvernante salua et sortit.

Alors sir Arthur fut en proie à une angoisse inexprimable.

La pensée que ces hommes qui l'étaient venus demander sous son vrai nom pouvaient être de ceux qui avaient intérêt à ce que Gipsy n'eût pas d'amour, ne lui vint pas cependant.

Mais il se dit que sans doute ses anciens amis du club, que son existence mystérieuse avait tant intrigués, avaient fini par découvrir sa demeure et le nom sous lequel il se cachait.

Et cette idée le tourmentait, car il fallait leur échapper de nouveau, chercher un autre refuge et un autre nom, sous peine de voir son amour et son bonheur compromis.

Une partie de la nuit s'écoula.

À mesure que les heures passaient, sir Arthur Newil sentait son cœur se serrer de plus en plus.

Cependant Gipsy l'avait averti la veille qu'elle viendrait fort tard.

Au moment où trois heures sonnaient, un bruit arriva distinctement à l'oreille inquiète de sir Arthur.

Ce bruit, il le reconnut, car il l'entendait chaque nuit.

C'était celui d'une clé tournant dans la serrure.

Sir Arthur souffla la lampe et se précipita dans le vestibule.

– Enfin te voilà ! murmura-t-il.

Et il étendit les bras pour saisir Gipsy et la serrer sur son cœur.

Mais à peine avait-il fait un pas en avant, que deux mains de fer le saisirent à la gorge.

En même temps, il fut terrassé, garrotté et bâillonné en quelques secondes, sans qu'il lui eût été possible de jeter un cri.

Et une voix railleuse lui dit à l'oreille :

– Ah ! tu as osé aimer la bohémienne Gipsy ?... Eh bien ! tu vas voir où ton fol amour l'a conduite !

IX

Revenons à Rocambole que nous avons laissé glaçant d'épouvante sir George Stowe, lorsque ce dernier avait aperçu au travers de la chemise flottante la terrible marque des fils de Sivah sur sa poitrine.

L'honneur avait été déclaré satisfait par les témoins.

On s'était séparé, et tandis que sir George Stowe revenait à Londres en voiture, Rocambole prenait le chemin de fer.

Il avait laissé Vanda sous la garde de Milon et Gurhi sous la garde de Vanda.

La petite maison occupée par Vanda avait son aspect ordinaire lorsque Rocambole arriva.

Les volets étaient clos, – il était à peine neuf heures et demie, une heure fabuleusement matinale à Londres, où l'on fait du jour la nuit.

Rocambole avait une clé.

Il entra, traversa le vestibule et entendit les deux bonnes anglaises qui se querellaient à la cuisine, située dans le sous-sol.

Puis il monta au premier étage.

À son étonnement il trouva la porte de la chambre de Vanda ouverte.

Il l'appela.

Vanda ne répondit point.

Il appela Milon.

Le vieux compagnon de Rocambole dormait fort paisiblement.

La voix de son maître l'ayant éveillé en sursaut, il accourut en chemise.

Mais déjà Rocambole était dans la chambre de Vanda et jetait un cri terrible.

La jeune femme était renversée dans le fauteuil où elle s'était endormie.

Rocambole l'avait appelée par trois fois, et Vanda ne sortait pas de son sommeil.

Alors, il s'était arrêté, l'angoisse au cœur, la sueur au front, n'osant faire un pas vers elle et la toucher.

Il lui semblait qu'elle était morte.

Il se retourna au bruit des pas de Milon qui disait de sa grosse voix :

– Qu'y a-t-il donc ?

Mais il vit Rocambole si pâle qu'il se tut et comme lui, n'osa faire un pas.

Cependant Vanda était toujours immobile, et il s'écoula dix secondes qui furent pour Rocambole une éternité.

Enfin, il jeta un nouveau cri.

Il lui avait semblé que le sein de la jeune femme était soulevé par une respiration égale et calme.

Et, s'approchant, il lui mit la main sur le cœur.

Le cœur battait.

– Vanda, cria-t-il de nouveau, Vanda ?

Et il la secoua sans pouvoir l'éveiller.

Mais alors il entendit un sifflement et la vipère jaune s'échappa du corsage de Vanda et alla s'arrondir sur le parquet.

Rocambole mit le pied dessus et l'écrasa.

– Je comprends tout maintenant, dit-il.

En même temps, il poussa le fauteuil et entra dans la chambre de Gurhi.

La chambre était vide.

– Bon ! dit Rocambole, faisant appel à ce sang-froid de lion qu'il avait dans les moments terribles, il est inutile de demander l'explication du mystère.

En voulant effrayer sir George Stowe, j'ai rassuré Gurhi. La faute est à moi et non aux autres.

Milon, les cheveux hérissés, n'osait regarder Vanda.

– Imbécile ! lui dit Rocambole, va donc me chercher là-bas, dans la salle à manger, cette petite caisse de voyage qui contient différents flacons.

Milon obéit.

Rocambole se mit en devoir de déshabiller Vanda et de mettre sa poitrine à nu.

Vanda avait au-dessous du sein gauche la piqûre de la vipère.

Rocambole ramassa les chairs entre ses deux doigts et les pressa très fort.

Une goutte de sang noir sortit de la piqûre, qui n'était pas plus grosse que celle d'une épingle.

– Heureusement, murmura-t-il, qu'on ne meurt pas de la morsure de la vipère jaune. Mais Gurhi me le paiera cher.

Milon revint avec la caisse de voyage.

C'était une petite boîte en cuir de Russie, séparée en deux compartiments.

Rocambole l'ouvrit et prit dans un coin un petit flacon qu'il déboucha.

Puis aidé de Milon, il desserra les dents de Vanda toujours en léthargie et lui

introduisit dans la bouche quelques gouttes du contenu du flacon.

L'effet fut instantané.

Vanda s'agita, eut quelques convulsions et finit par ouvrir les yeux.

– Qu'est-ce donc ? fit-elle en levant sur Rocambole un regard surpris.

– Rien, répondit-il, si ce n'est que tu t'es laissé rouler, ni plus ni moins que ce niais de Milon qui me regarde encore sans comprendre.

Gurhi est parti.

– Gurhi ! exclama Vanda.

– Regarde plutôt !

Et ouvrant toute grande la porte de la chambre, il lui montra le lit de l'Indien qui était vide.

– Je suis une misérable, Maître, s'écria la jeune femme avec un accent de désespoir.

– Ce n'est pas ta faute, dit Rocambole, c'est la mienne.

Puis, regardant Milon :

– À présent, dit-il, au lieu de nous désoler et de nous faire de mutuels reproches, il s'agit de réparer le mal.

– Que faut-il faire ? demanda Milon.

– Il faut réunir tous les hommes.

– Quand ?

– Aujourd'hui même. J'en aurai besoin ce soir.

– Ce sera fait. Où est le rendez-vous ?

– À la taverne du *Roi George*.

– À quelle heure ?

– À huit heures du soir. Mais tu n'as pas trop de la journée pour les réunir. Va !

Milon avait craint la colère du Maître. Il respira bruyamment.

Il était heureux d'en être quitte à si bon marché.

Alors Rocambole dit à Vanda :

– C'est ce soir que je joue ma première partie contre les Étrangleurs.

Avant le départ de Gurhi, elle était gagnée d'avance.

Mais à présent, tout est remis en cause.

– Maître, dit Vanda, n'auras-tu pas besoin de moi, ce soir ?

– Non. Mais demain. Probablement je te confierai ma femme.

– Ta femme !

Et Vanda se dressa stupéfaite et pâlissante.

Un sourire glissa sur les lèvres de Rocambole.

– Rassure-toi, dit-il, c'est une femme *in partibus*. Je me marie selon le rite bohémien… en cassant une cruche vide.

Et comme Vanda continuait à ne pas comprendre et le regardait :

– Tu penses bien, dit-il, que Nadéïa n'est pas la seule femme consacrée à la déesse Kâli.

– Eh bien ?

– J'en ai trouvé une autre, une fille de bonne maison, cachée par des bohémiens.

Et Rocambole raconta à Vanda ce qu'il savait de l'histoire de Gipsy.

– Mais, dit Vanda, lorsqu'il eut terminé son récit, ne t'exposes-tu pas, Maître, au plus terrible des dangers ?

– Peut-être…

– Et cette bohémienne t'inspire-t-elle donc tant d'intérêt que tu veuilles la sauver absolument ?

– Il faut engager la lutte, dit Rocambole.

Puis, après un moment de silence, pendant lequel Vanda le regardait avec une naïve admiration :

– Crois-tu donc, dit-il, que j'aie consenti à rentrer dans la vie, moi qui ne demandais plus que le repos éternel, pour mener l'existence d'un bon bourgeois ?

– C'est juste, murmura Vanda avec un soupir.

Rocambole avait baissé la tête, et une larme s'échappant de ses yeux tomba brûlante sur la main de Vanda.

Elle tressaillit et lui dit d'une voix émue :

– Tu souffres donc bien ?

Mais, à ces paroles, il se redressa, son œil eut un éclair, sa tête se porta fièrement en arrière :

– La douleur purifie ! dit-il.

Vanda ne répondit pas ; mais elle se disait tout bas :

– Ah ! pourquoi donc a-t-il rencontré Madeleine ? Cet amour sans espoir, c'est l'expiation !

X

Ce soir-là, vers huit heures, la taverne du *Roi George* était plus encombrée de monde qu'à l'ordinaire.

Les habitués de chaque jour s'étaient accrus des habitués des jours de fête.

Tel ouvrier brasseur ou boulanger, tel tanneur ou cordonnier qui travaillait toute la semaine, avait quitté la besogne une heure plus tôt pour venir boire une pinte d'ale et entendre parler de la grande nouvelle.

La grande nouvelle !

Car il y en avait une qui avait couru, étincelle électrique, aux quatre coins de Londres depuis le matin : Gipsy la bohémienne se mariait pour la septième fois.

Et tout le monde savait, maintenant, le sort des six premiers maris.

Le récit de l'Irlandaise avait précédé la nouvelle du mariage, et lui avait donné cet attrait de haute curiosité que le peuple anglais désigne sous le nom de *great attraction* !

Comment cette nouvelle union tournerait-elle ?

Le septième mari aurait-il le sort des six autres ?

Quel était-il ? D'où venait-il ? Car on ne l'avait jamais vu au Wapping avant la soirée précédente.

Enfin où se ferait le mariage ?

Toutes ces questions étaient à l'ordre du jour dans la taverne du *Roi George*.

L'Irlandaise disait :

– Vous savez bien que les bohémiens ne se marient pas comme nous : ils se réunissent dans un endroit écarté, allument un grand feu et sautent à l'entour, tandis que les deux fiancés demeurent debout devant le feu et par conséquent au centre de la ronde.

Quand ces danses sont finies, on apporte un gâteau de froment assaisonné avec du beurre et du miel, et une cruche de vin.

Les fiancés rompent le gâteau et le mangent.

Puis ils boivent l'un après l'autre, à même la cruche jusqu'à ce que le vin soit épuisé.

Alors le plus vieux de la tribu s'approche et leur dit :

– Êtes-vous toujours décidés à vous marier ?

– Toujours.

– Alors, brisez la cruche.

Les deux fiancés prennent la cruche chacun d'une main, l'élèvent à la hauteur de leur tête et la laissent retomber sur le sol, où elle se brise en mille morceaux.

– Et ils sont mariés ? dit un des buveurs.

– Ils sont mariés, répéta l'Irlandaise.

– Et tu crois, dit un autre, que c'est cette nuit ?

– J'en suis sûre.

– Comment le sais-tu ?

– J'ai rencontré Gipsy dans la journée. Elle me l'a dit.

– Mais, où a lieu le mariage ?

– Voilà ce que les bohémiens cachent toujours avec soin.

– Je donnerais la moitié de ma prime de rengagement, dit un matelot, pour le savoir.

– À quoi cela te servirait-il, matelot ? demanda l'Irlandaise.

– Mais… pour y aller…

– Et en revenir avec un bon coup de couteau. Les bohémiens ne plaisantent pas, quand il s'agit de leurs cérémonies religieuses.

– Bah ! fit un gros homme à cheveux blancs qui venait d'entrer, et dont l'accent trahissait une origine étrangère.

– C'est comme pour leurs enterrements, poursuivit l'Irlandaise. Ils ont un cimetière, mais on ne sait pas où il est.

Quand un des leurs vient à mourir, on l'emporte la nuit.

Où ? personne n'a pu le dire.

– Mais, dit le gros homme qui avait l'accent étranger, quel est donc le nouveau fiancé ?

– Un matelot.

– De quel pays ?

– C'est un Anglais.

– Non, dit un autre, c'est un Écossais.

– Je parie pour un Irlandais, dit Betty, l'une des servantes de Calcraff.

Calcraff, le digne hôtelier, coupa court aux commentaires d'un seul mot :

– C'est un Français, dit-il.

Il y eut un léger murmure parmi les buveurs.

Le futur de Gipsy était courageux jusqu'à la témérité, on l'avait proclamé bien haut ; et tout le monde était du même avis.

Or, Calcraff venait dire :

– C'est un Français.

L'amour-propre national se révoltait, la vieille haine se réveillait.

Mais personne ne mettait en doute la parole de Calcraff.

Lorsque Calcraff avait parlé, c'était la vérité qui était sortie de sa bouche.

– Alors, dit un des buveurs, quand le murmure se fut apaisé, s'il lui arrive malheur, tant pis pour lui.

– Ah ! cela m'est bien égal, dit un autre.

– Et à moi ! dit un troisième.

Ce fut un cri général.

Tout à l'heure on s'intéressait au futur époux de Gipsy ; on souhaitait ardemment qu'il échappât à la mort mystérieuse de ses devanciers.

Maintenant on désirait qu'il subît leur sort.

La vieille haine anglaise avait parlé.

Tandis que tous ces commentaires avaient lieu, deux hommes étaient entrés et s'étaient approchés du comptoir.

Chacun d'eux avait remis à Calcraff une pièce de cuivre.

Calcraff leur avait fait un signe d'intelligence.

Puis il leur avait dit tout bas, en français :

– À dix heures, derrière l'église Saint-Paul.

– Bon ! fit l'un d'eux, qui n'était autre que notre vieille connaissance la Mort-des-braves.

– On y sera, dit l'autre qui était un tout jeune homme – c'était Marmouset, le jeune Ravageur qui donnait de si belles espérances.

Puis après eux, vinrent successivement le Chanoine et les autres Ravageurs embauchés par Rocambole, au cabaret de la Camarde.

Tous présentèrent successivement leur pièce de cuivre et reçurent le même mot d'ordre.

Puis ils burent un verre de porter, et sortirent un à un, non sans avoir échangé un furtif regard d'intelligence avec le gros homme à l'accent étranger et aux cheveux blancs.

Celui-là, on l'a deviné, c'était Milon.

Si on eût été moins occupé du mariage de Gipsy, à la taverne du *Roi George*, on eût sans doute remarqué que tous ces hommes qui étaient entrés deux par deux, avaient échangé deux mots à voix basse avec le tavernier, puis s'en étaient allés silencieusement, venaient pour la première fois dans le cabaret.

Mais on ne fit pas même attention à eux, tant il y avait de monde, et tant la conversation était animée autour de l'Irlandaise qui, selon sa coutume, était montée sur une table.

– Je vous dis, moi, répétait-elle, qu'il y a des bohémiens en France.

– Alors, dit un matelot, le futur mari de Gipsy serait un bohémien français ?

– Certainement.

– Mais les bohémiens sont de tous les pays ?

– Sans doute.

– Ils ne sont pas plus Français qu'Anglais ?

– Non, certainement.

Il s'éleva un nouveau murmure.

Mais celui-là était approbateur.

Du moment que l'homme qui épousait Gipsy était bohémien, il n'était plus Français, et s'il n'était plus Français, il n'était plus un objet de haine.

C'était logique.

Par conséquent, l'assemblée se remit à faire des vœux pour lui.

– C'est comme moi, dit le gros homme à cheveux blancs.

– Toi ? fit l'Irlandaise.

On le regarda avec défiance.

– Mais je suis bohémien, acheva Milon.

– Hurrah ! dirent les Anglais.

– Viens que je t'embrasse ! dit l'Irlandaise.

Et elle passa les deux bras autour du cou de Milon.

Mais soudain elle jeta un cri et retira sa main toute jaspée de sang.

Milon avait un cache-nez. Au contact des bras de l'Irlandaise, le cache-nez s'était défait, et laissait voir autour du cou du vieux colosse, un collier semblable à celui d'un chien de boucher, tout garni de petites pointes d'acier.

L'Irlandaise s'y était déchiré la main.

Ce fut un cri d'étonnement subit auquel Milon répondit par ces mots.

– Si le bohémien qui va épouser Gipsy est pourvu de cette jolie cravate, on aura

du mal à l'étrangler cette nuit. Adieu, mes enfants…

Et il sortit au milieu de la stupéfaction générale, et personne ne songea à le retenir.

Calcraff souriait dans sa barbe grise et regardait l'Irlandaise, qui suçait le sang de ses piqûres.

XI

Cette nuit-là, le camp des bohémiens à Londres, était en liesse. La police tolère les bohémiens et, au besoin, les protège.

Ordinairement, la tribu vit sous des tentes, aux portes de la grande ville.

Cependant, il est quelques-uns de ses membres qui obtiennent ce qu'on appellerait volontiers des tolérances.

S'ils ont adopté la profession de musiciens ambulants ou de danseurs des rues, – la reine des bohémiens, – c'est presque toujours une femme qui gouverne cet étrange peuple, la reine des bohémiens, disons-nous, les autorise à vivre dans Londres.

Mais c'est à la condition, toutefois, qu'ils feront une apparition sous la tente de temps en temps, et que, s'ils se marient, le mariage aura lieu selon la tradition bohémienne.

Or, depuis vingt-quatre heures, les bohémiens, – nomades bizarres au milieu de ce foyer de civilisation qu'on appelle Londres, – avaient levé leur camp des environs de Saint-Paul, où ils se trouvaient depuis plusieurs mois.

Ils étaient partis la nuit, avec leurs femmes, leurs enfants, leurs chariots et leurs tentes pliées, leurs chevaux étiques et leurs chiens maigres.

Ce départ s'était effectué sans tambour ni trompette, et les habitants du quartier qu'ils occupaient la veille avaient à peine entendu un léger bruit.

Où étaient-ils allés ?

Mystère !

Cependant ce vieux prêtre presbytérien qui était allé, une nuit, sur les instances de Gipsy en larmes, chercher aux portes de Londres, dans un enclos désert, la bière qui renfermait le corps du pauvre Faro, aurait été fort étonné s'il fut retourné en cet endroit qui paraissait naguère abandonné.

Là-bas, à un quart de mille, la grande ville grondait sourdement sous son immense chevelure de gaz hydrogène.

Ici le silence, l'obscurité, la nuit profonde…

Une de ces nuits anglaises si brumeuses que le ciel semble être descendu sur la terre pour l'étouffer.

Au-delà, dans un vallon, après la ville étincelante de lumières, après la plaine solitaire et morne, une lueur rougeâtre, qui semblait, à travers le brouillard, un phare perdu sur la mer lointaine. Et dans la campagne morne et déserte, emplie de ténèbres et d'horreur, les pieds glissants sur un sol détrempé et gluant, deux êtres

cheminaient se donnant le bras.

Ils cheminaient, tournant le dos à la grande ville et les yeux fixés sur la lueur rouge.

De temps en temps, ils s'arrêtaient pour reprendre haleine et prêter l'oreille.

Alors un chant monotone, accompagné d'un bruit de tambour et de grelots parvenait jusqu'à eux et semblait partir de ce point lumineux vers lequel ils marchaient.

Devant eux, un troisième personnage cheminait en avant, à une trentaine de pas, comme pour leur indiquer la route.

Nos deux voyageurs étaient un homme et une femme.

La femme s'arrêtait souvent toute tremblante et disait :

– Il me semble qu'on nous suit… Oh ! j'ai peur…

– Ne suis-je pas avec vous, Gipsy ? répondait Rocambole, car c'était bien *lui* et *elle* qui allaient se marier selon le rite bohémien.

– Oui, vous avez raison, répondit-elle ; j'ai foi en vous… et cependant de funestes pressentiments m'ont assaillie durant tout le jour.

– Ne craignez rien, Gipsy, je veille sur vous.

L'homme qui les précédait était un bohémien.

Il était venu chercher Gipsy à sa maison de White-Chapel, en disant :

– La tribu a changé de campement. Elle n'est plus auprès de l'Église Saint-Paul.

Cette circonstance avait quelque peu dérangé les plans de Rocambole.

La petite armée sur laquelle il comptait et qui devait faire bonne garde aux environs du campement, sous les ordres du vieux Milon, attendrait donc auprès de Saint-Paul, tandis qu'il irait, lui tout seul, s'exposer en un lieu inconnu, à la colère des Étrangleurs ?

Mais Rocambole avait à peine froncé le sourcil.

Rocambole ne tremblait jamais.

Et Gipsy ne soupçonnait même pas qu'il eût éprouvé un seul moment d'inquiétude.

À mesure qu'ils approchaient, la musique traînante devenait plus distincte et l'on entendait résonner avec un son plus clair les grelots du tambour de basque.

Et bientôt Rocambole aperçut un large cercle de clarté à l'entour.

C'était le brasier des épousailles dont la colonne de fumée montait toute bleue dans le ciel gris.

Tout à l'entour se dressaient les tentes des bohémiens et leurs chariots.

Les femmes, les enfants se donnaient la main et dansaient en chantant autour du brasier.

Une bohémienne faisait résonner sous ses doigts nerveux et tapait alternativement sur ses genoux et ses coudes, le tambour dont les grelots rendaient alors un tintement précipité.

Une autre dansait au bruit cadencé des castagnettes.

Un vieillard faisait vibrer un instrument de cuivre assez semblable à un cor de chasse.

Lorsque Rocambole et Gipsy apparurent, la musique et les danses cessèrent.

Un grand silence s'établit et une femme d'un âge mûr, mais qui avait encore cette beauté énergique et sombre des femmes de Bohême, se leva d'une sorte de trône couvert d'oripeaux et vint à la rencontre des futurs époux.

C'était la reine des bohémiens.

Rocambole était, comme la veille, vêtu de sa vareuse de marin et coiffé de son chapeau ciré.

La reine lui dit :

– Étranger, tu sais quel danger te menace ?

– Oui, répondit Rocambole.

– Tous ceux qui ont voulu épouser Gipsy sont morts.

– Je le sais.

– Il en est temps encore, et si tu veux renoncer à ton dessein, tu le peux.

– Je ne recule jamais.

– Songe encore, dit la reine, que lorsque Gipsy sera ta femme, comme tu n'appartiens ni à notre tribu, ni même à notre race, nous ne pourrons plus rien pour la protéger.

– Je la protégerai seul.

– Et toi, Gipsy, dit la reine, veux-tu toujours être la femme de l'étranger ?

– Je le veux, répondit Gipsy d'une voix ferme.

– Alors, dit la reine, qu'il soit fait ainsi que vous le désirez.

Et sur un signe d'elle, les danses recommencèrent, et les bohémiens se tenant par la main, exécutèrent, en chantant dans une langue mystérieuse, une chanson bizarre, autour de Rocambole et de Gipsy.

Puis, quand la danse fut terminée, on apporta le gâteau de miel et de froment.

Rocambole et Gipsy le brisèrent et en prirent chacun un morceau.

Puis on leur apporta la cruche et ils burent à tour de rôle. Après quoi ils l'élevèrent chacun d'une main au-dessus de leur tête et la laissèrent retomber.

La cruche se brisa en mille morceaux.

Alors les bohémiens poussèrent un hurrah qu'ils accompagnèrent de ces paroles :

– Longue vie à l'époux de Gipsy.

– Merci, dit Rocambole, et que votre souhait me porte bonheur !…

Les danses recommencèrent.

Alors, se conformant à la coutume, Rocambole prit la jeune fille dans ses bras et l'emporta en disant :

– Elle est ma femme !

Et il s'élança, avec son fardeau, hors du campement des bohémiens.

XII

Tout en emportant Gipsy sur ses épaules, Rocambole se disait :

– Évidemment les bohémiens n'ont levé leur camp, la nuit dernière, que par excès de prudence et pour que les mystérieux persécuteurs de Gipsy ne puissent pas assister au mariage.

Mais ont-ils réussi ?

S'ils étaient restés autour de Saint-Paul, Milon et sa bande eussent tenu tête à une armée.

Tandis que maintenant me voilà…

Depuis le jour où, – et bien des années s'étaient écoulées – Rocambole, le maudit, avait jeté sir Williams son premier maître, dans un précipice, – Rocambole n'avait plus tremblé.

Cette âme de fer, régénérée par la douleur et le repentir, était inaccessible à la crainte.

Demeuré dans la vie, lui qui eût voulu se reposer enfin dans la mort, il ne tremblait plus que pour ceux dont il avait pris la cause en mains.

Donc, Rocambole, à mesure qu'il s'éloignait du campement des bohémiens, s'enfonçait dans la campagne déserte et sombre, les yeux fixés sur le brouillard rougeâtre et lumineux qui lui indiquait Londres. – Rocambole, disons-nous, était de plus en plus inquiet.

Gipsy lui dit :

– Laissez-moi marcher, maintenant.

Et elle voulut glisser à terre.

Mais Rocambole la retint dans ses bras.

– Non, dit-il, pas à présent. Vous ne marcheriez pas assez vite.

– Oh ! j'ai peur !… murmura Gipsy.

Rocambole ne répondit pas ; mais il hâta le pas un peu plus.

La terre était détrempée. L'étroit chemin bordé d'une haie dans lequel ils marchaient était glissant, et plus d'une fois, Rocambole trébucha.

Souvent il se retournait pour mesurer la distance parcourue.

Le feu des bohémiens n'était plus qu'un point rougeâtre perdu dans le brouillard.

Devant lui, au contraire, le ciel s'éclairait de cette lueur gigantesque

d'hydrogène qui est le véritable jour de Londres.

Gipsy redemandait à marcher ; mais Rocambole répondait :

– Non, tout à l'heure, dans dix minutes, quand nous serons aux portes de Londres…

Et malgré la pesanteur de son fardeau, il accélérait de plus en plus sa marche.

Mais, tout à coup, il fit un faux pas, jeta un cri et tomba la face contre terre, tandis que Gipsy lui échappait et tombait elle-même.

Un obstacle invisible venait d'arrêter Rocambole dans sa marche précipitée et l'avait fait rouler sur le sol.

En même temps, deux hommes s'élancèrent de derrière la haie.

Rocambole avait jeté un cri de rage et Gipsy un cri de terreur.

Mais Rocambole se releva.

Et comme il se relevait, un sifflement se fit dans l'air et une corde s'abattit sur son cou, le serra et le renversa de nouveau.

Rocambole venait de trébucher dans une ficelle tendue d'un bout à l'autre du chemin.

C'était ainsi qu'il avait fait tomber à Villeneuve-Saint-Georges, Osmanca et Gurhi.

Rocambole avait un lacet au cou et on essayait de l'étrangler, comme il avait étranglé John, le valet du général Komistroï.

C'était la peine du talion.

Rocambole n'eut que le temps de murmurer d'une voix étouffée :

– Gipsy ! Gipsy !… ne vous inquiétez pas de moi…

Puis il tomba de nouveau, tant le lacet avait de puissance.

Un des deux hommes s'élança sur Gipsy, demi-morte de frayeur, la prit dans ses bras et l'emporta malgré ses cris.

L'autre s'approcha de Rocambole, étendu sur le sol et qui paraissait privé de sentiment.

On eût dit que le lacet avait accompli son œuvre de mort.

Cet homme se pencha et dit en indien :

– Jamais Osmanca n'a manqué sa victime. Quand le lacet d'Osmanca siffle dans l'air, la mort le suit. Ah ! tu nous as appris, ô Français maudit, comment on tendait une corde pour arrêter les fils de Kâli dans leur marche… et tu as voulu nous faire croire que tu étais l'élu du dieu Sivah !…

Et Osmanca riait d'un rire féroce.

Et il tournait et retournait Rocambole qui paraissait endormi déjà du sommeil de la mort.

L'Indien, qui paraissait savourer son triomphe, continua :

– Appelle donc Sivah à ton aide, maintenant Sivah ne protège que ceux qui le servent, et tu n'es qu'un vil chrétien… ou plutôt, tu n'es plus rien, car je crois que déjà ton âme a quitté ton corps et flotte dans les espaces !

En parlant ainsi, Osmanca se penchait plus encore et cherchait à voir si Rocambole était mort.

Mais la nuit était noire.

L'Indien ouvrit alors la vareuse de Rocambole, et lui mit la main sur le cœur pour voir si ce cœur battait encore.

Mais soudain, il se sentit pris par le cou comme dans un étau.

Les deux bras de Rocambole, inertes tout à l'heure, l'avaient saisi comme deux mâchoires de fer.

Et Rocambole, sain et sauf, se redressa en disant :

– Ah ! canaille ! sans le collier en peau de requin que j'avais autour du cou, tu m'étranglais !…

Et une de ses mains lâcha un moment Osmanca à demi-étouffé.

Cette main s'arma d'un poignard, et la lame de ce poignard disparut dans la poitrine de l'Indien, qui tomba sans pousser un cri.

Rocambole avait, en effet, au cou un collier en tout semblable à celui que portait Milon, et sur lequel l'Irlandaise s'était piquée les doigts.

Ce collier avait détruit l'effet meurtrier du lasso et Rocambole n'avait fait le mort un moment que pour tromper Osmanca et pouvoir se débarrasser de lui !

– Maintenant, s'écria-t-il en repoussant du pied le corps de l'Indien, il faut sauver Gipsy.

Tout cela avait eu lieu en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter.

C'est dire que le complice d'Osmanca ne pouvait être loin encore.

Un homme chargé d'un fardeau si léger qu'il soit, ne saurait courir aussi vite qu'un homme qui n'a rien à porter.

Rocambole s'élança donc à la poursuite du ravisseur.

Au bout de quelques minutes, la robe blanche de Gipsy, évanouie sans doute, apparut dans le lointain, aux yeux de Rocambole.

Notre héros précipita sa course.

Et, à mesure qu'il avançait, la robe blanche devenait plus visible, et Rocambole comprit qu'il gagnait du terrain.

Mais tout à coup, un éclair brilla dans l'obscurité.

Puis une détonation succéda à l'éclair.

Puis un cri arriva aux oreilles de Rocambole.

Et la robe blanche fit un brusque mouvement puis resta immobile sur le sol.

Et Rocambole arrivant vit un homme se dresser auprès de la robe blanche.

Et cet homme avait le pied sur un autre qui se tordait dans les convulsions de l'agonie.

Londres était si près, maintenant, que sa lueur dissipait les ténèbres.

Rocambole put donc voir distinctement et comprendre ce qui s'était passé.

Gipsy évanouie gisait à terre.

L'homme qui se tordait frappé d'une balle, – c'était le ravisseur.

Celui qui lui appuyait un pied sur la poitrine et brandissait encore son revolver, c'était *Marmouset*.

L'enfant terrible avait tué l'Indien sans toucher Gipsy.

Et il s'écria en reconnaissant Rocambole :

– Convenez, maître, que je suis arrivé à temps !

XIII

En ce moment-là, Marmouset était grand comme le monde.

Rocambole le regardait, et sous le regard du maître Marmouset tressaillit d'orgueil.

Il avait dix-huit ans, ce gamin-là ; mais il était si petit, si chétif, si malingre, qu'on lui en eût à peine donné treize ou quatorze.

Le regard seul était viril.

C'était un enfant de Paris, – dans la mauvaise et pernicieuse acception du mot.

Il était né quelque part, entre le *faubourg* et le port de Bercy.

Son père était Ravageur, sa mère vivait mal et de tous les métiers.

Que voulez-vous que devienne le fils d'un voleur et d'une femme sans mœurs ?

Marmouset admirait Cartouche dont il avait vu, enfant, la sombre histoire coloriée par les imagiers d'Épinal.

Son adolescence avait été bercée de la renommée sinistre de Rocambole.

Il avait assisté à la démolition du *Lapin blanc* ; il avait fréquenté, aux barrières du sud de Paris, des gens qui couchaient sur les fours à plâtre, et se lamentaient de la suppression des bagnes, – tant Cayenne épouvante tous ceux qu'on appelle les *chevaux de retour*.

De bonne heure, il s'était blasé sur les émotions de la police correctionnelle.

Il allait voir juger comme on va au spectacle.

Sans les huissiers, ses pieds, comme ceux des titis logés dans le cintre de la Porte-Saint-Martin, eussent pendu dans la salle.

Et brave, en dépit de tous les mauvais instincts ; et généreux à son heure, volant d'une main, faisant l'aumône de l'autre.

Un jour, il avait sauvé la vie à un sergent de ville qui se noyait, victime de son dévouement.

Quand on lui parlait de cela, il disait :

– Le sergent de ville avait quitté son habit… sans ça je l'aurais laissé pêcher une friture.

Né de parents honnêtes, élevé avec de bons exemples sous les yeux, Marmouset eût fait un homme.

Au moment où Rocambole le rencontra, en compagnie du Notaire, de la Mort-des-Braves et du Chanoine, Marmouset prenait tranquillement la route de

l'échafaud.

Rocambole était arrivé à temps.

Le cœur et le caractère de Marmouset avaient encore assez de malléabilité pour subir une nouvelle empreinte.

Tel était donc l'enfant qui venait de tuer l'Indien d'un coup de revolver et que Rocambole trouvait tout à coup venant à son aide.

En voyant Marmouset, ce dernier avait cru que Milon et sa bande volaient à son secours.

Il n'en était rien, Marmouset était seul, et voici ce qui s'était passé.

Lorsque Rocambole avait donné des ordres à Milon, il ignorait le déménagement des bohémiens, et croyait, par conséquent, que ce singulier mariage, qui allait lui permettre de protéger Gipsy, aurait lieu auprès de Saint-Paul.

Ce n'était qu'en arrivant chez Gipsy, dans White-Chapel, que Rocambole avait trouvé la bohémienne qui venait les chercher.

Il n'avait donc pas eu le temps de prévenir Milon et de lui indiquer un autre rendez-vous.

Notre vieil ami Milon, on s'en souvient, ne brillait pas précisément par une grande pénétration d'esprit.

Esclave de la consigne qu'il avait reçue, Milon s'en était allé à Saint-Paul.

Les Ravageurs, transportés à Londres, étaient arrivés un à un.

Tous étaient munis d'un revolver, d'un petit casse-tête recouvert en caoutchouc, et avaient au cou un collier en peau de requin du nord.

Ce collier armé de pointes, était de l'invention de Rocambole.

Dix ouvriers anglais les avaient fabriqués en grand mystère.

Grâce à cette armature d'un nouveau genre, les Étrangleurs allaient devenir impuissants.

Or donc, Milon et sa bande furent bientôt réunis.

On obéissait à Milon aveuglément, parce que le maître le voulait.

On exécutait ses ordres sans réflexions et sans commentaires.

Cependant Marmouset, lui, en sa qualité d'enfant terrible, se permettait de raisonner.

La bande réunie, Milon dit à ses compagnons :

– Camarades, vous savez pourquoi nous sommes ici ?

– Je m'en doute, fit la Mort-des-braves.

– C’est rapport au mariage, dit le Chanoine.

– Mais où se fait-il donc ce mariage ? demanda Marmouset.

– Dans le camp des bohémiens.

– Alors, ce n’est pas ici ?

– C’est ici que le maître nous a dit de venir.

– Bon ! mais les bohémiens n’y sont pas.

– Cela ne me regarde point, dit Milon.

Marmouset voulut discuter.

– Tais-toi, mioche, dit la Mort-des-Braves. Le maître a parlé, faut obéir.

Marmouset était indépendant de langage autant que d’allures.

– Je vous parie que j’ai raison, dit-il.

– Tais-toi.

Mais Marmouset ne tint pas compte de l’injonction. Il répéta de plus belle que, si les bohémiens étaient partis, c’est que le mariage se célébrait ailleurs, et que, par conséquent, on ne devait pas rester là.

À quoi Milon, impatienté, lui dit :

– Si tu ne veux pas rester, va-t-en !

Marmouset ne demandait pas autre chose.

Il s’en était donc allé en disant :

– Vous verrez que le maître dira que c’est moi qui avais raison.

Le gamin de Paris ne savait pas un mot d’anglais.

En outre, il avait remarqué que le peuple anglais se montrait peu courtois pour les Français.

Mais il avait de l’imagination, et il s’était dit :

– Si je parle, comme je ne pourrai parler qu’en français, on se moquera de moi, si même on ne me joue mauvais tours sur mauvais tours.

Je vais me faire muet.

Les muets sont de tous les pays.

Et quand il se trouvait seul dans les rues de Londres, Marmouset, dont le nouveau costume semblait indiquer un matelot du commerce, – Marmouset, disons-nous, s’exprimait par signes.

Il avait beaucoup fréquenté les Funambules en leur bon temps.

Il avait connu un grand mime appelé Paul Legrand, et il lui avait emprunté les

plus riches expressions de son répertoire.

Si Marmouset ne savait pas l'alphabet des disciples de l'abbé de l'Épée, en revanche, il pratiquait une mimique si remarquable, que l'Anglais le plus abruti, fût-ce un ânier de Hampstead, ne pouvait hésiter à le comprendre.

Donc, Marmouset s'en alla.

Et avec le flair d'un chien de chasse qui revient au lancer quand il a perdu la voie, il s'en alla tout droit chez Gipsy.

Évidemment Rocambole avait dû partir de là.

Il entra dans le public-house qui se trouvait au rez-de-chaussée de la maison et se fit, toujours par signes, servir un verre de sherry.

Le public-house était plein de monde.

Un nom voltigeait sur toutes les lèvres : – Gipsy.

– Bon ! pensa Marmouset, on parle d'elle. Écoutons.

Il ne comprenait pas l'anglais, nous l'avons dit, mais il devinait à moitié le sens d'une phrase, pourvu qu'elle fût accompagnée d'un geste.

Or, deux hommes qu'à leur teint bronzé il reconnut pour des Indiens, avaient prononcé plusieurs fois le nom de Gipsy.

Marmouset se mit à les observer.

Au bout d'un quart d'heure l'un de ces deux hommes se leva et sortit.

Marmouset jeta trois pence sur la table et quitta le cabaret, suivant l'Indien à distance.

Au coin de la rue, l'Indien fut abordé par un autre.

Soudain, Marmouset, qui s'était effacé dans l'ombre d'une porte, tressaillit.

Il avait reconnu Osmanca.

– Bon ! dit-il, je crois que je suis sur la piste. Voilà deux gaillards que je ne lâche plus.

Et il se mit à les suivre obstinément.

XIV

On devine le reste.

Marmouset avait suivi Osmanca et son complice jusqu'aux portes de Londres.

Là, il les avait vu s'engager dans la plaine et prendre un chemin qui se dirigeait vers cette lueur rougeâtre qui indiquait le camp des bohémiens.

Et, bien qu'il ne comprît pas ce qu'ils disaient, car ils continuaient à s'exprimer en anglais, il entendit le mot générique *gipsy*, qui signifie bohémien, sortir de leur bouche, en même temps qu'ils étendaient la main vers la lueur rougeâtre.

Dès lors Marmouset fut fixé.

Quand Osmanca et son complice se cachèrent dans les buissons, Marmouset demeura à une certaine distance et en fit autant.

De là le coup de revolver qui avait jeté par terre l'Indien et sauvé Gipsy.

Rocambole s'était penché sur la jeune fille avec une vive anxiété.

Il craignait que le coup de revolver ne l'eût atteinte.

Il n'en était rien.

Gipsy s'était évanouie, au moment même où Rocambole tombait et où l'Indien la pressait dans ses bras.

Rocambole ne perdit pas un temps précieux à demander des explications à Marmouset.

Il se contenta de lui dire :

– Te voilà, c'est bien. Il n'y a que toi d'intelligent.

Avec un pareil éloge, on eût mené Marmouset au bout du monde.

Rocambole avait toujours, depuis qu'il était à Londres, un petit flacon de sels suspendu à son cou.

Il se mit en devoir de le faire respirer à Gipsy.

La jeune fille poussa un soupir, rouvrit les yeux, et, revenant à elle, reconnut Rocambole.

– Mon Dieu ! dit-elle, que s'est-il donc passé ?

– Il s'est passé, répondit Rocambole, qu'on a essayé de m'étrangler et qu'on n'y a pas réussi.

En même temps il souriait, et Gipsy vit bien qu'il était sain et sauf.

– Mais un homme m'a pris dans ses bras, dit-elle en se relevant. Oh ! son

souffle était sur moi comme celui d'une bête fauve.

– Il ne vous portera plus, dit Rocambole.

Et il poussa du pied l'Indien qui continuait à se tordre sur le sol.

Gipsy fit un geste d'effroi.

Puis elle considéra Rocambole avec une sorte d'admiration naïve.

– Quel homme êtes-vous donc ? fit-elle.

– Un homme qui vous protège et ne s'est point vanté, dit Rocambole. Allons, venez ! il est tard… et il faut rentrer à Londres…

Gipsy, à qui le sentiment de la réalité était revenu tout à fait, songea à sir Arthur Newil qui l'attendait.

– Vous avez raison, dit-elle, marchons.

Elle reprit le bras de Rocambole et s'y appuya avec une confiance ingénue.

– Marche en avant, petit ! dit Rocambole à Marmouset.

Marmouset, son revolver à la main, ouvrit la marche avec la dignité d'un suisse de paroisse précédant une noce.

Rocambole et Gipsy se remirent en marche, – la jeune fille, toute tremblante encore, mais ayant foi alors plus que jamais, depuis ce qui venait de se passer, en la puissance de son protecteur.

– Gipsy, disait Rocambole tout bas, tandis qu'ils approchaient de Londres, vous pensez bien que vous, chrétienne, et moi, chrétien, nous ne pouvons considérer comme un mariage cette stupide cérémonie qui vient d'avoir lieu.

– Oh ! non, certes ! fit Gipsy.

– Par conséquent, poursuivit Rocambole, je suis votre ami et rien de plus. Je coucherai cette nuit sur le seuil extérieur de votre porte, mon poignard et mes pistolets à ma ceinture.

Puis, demain, je verrai à vous mettre tout à fait en sûreté contre les Étrangleurs.

– Mais vous ne craignez donc rien pour vous-même ? dit-elle, avec un accent d'admiration naïve.

– Absolument rien, dit Rocambole avec indifférence. Vous voyez, ils ont voulu m'étrangler !

– Mais ils vous ont manqué !

– Non, certes. Le lasso s'est abattu sur moi et enroulé autour de mon cou.

Gipsy, tout en étant chrétienne, avait trop vécu avec les bohémiens pour n'être pas un peu superstitieuse :

– Êtes-vous donc à l'abri de la mort ? fit-elle.

– Non, mais jusqu'à présent, comme vous voyez, elle ne veut pas de moi.

Gipsy cessait peu à peu de trembler, tant elle avait foi en Rocambole.

Et comme son effroi s'en allait, son amour pour sir Arthur Newil reprenait tout son empire dans son cœur, et elle se disait :

– Je vais le revoir !

Quand ils furent aux portes de Londres, en pleine lumière sous le gaz, Rocambole appela Marmouset qui avait continué de marcher en avant.

– Maintenant, lui dit-il, explique-moi comment toi, tout seul, tu es venu à ma rencontre et, par suite, à mon aide.

– Ce n'est pas sans peine, répondit Marmouset.

– Vraiment ?

– M. Milon ne voulait pas me laisser partir.

Et Marmouset raconta de point en point ce qui s'était passé :

– Voilà un garçon vraiment intelligent, se disait Rocambole, tandis que Marmouset achevait son récit.

Le récit de Marmouset, qui ne s'exprimait qu'en français, était inintelligible pour Gipsy qui ne parlait point cette langue.

Mais peu importait à la jeune fille.

Le souvenir de sir Arthur Newil avait absorbé de nouveau toutes ses facultés.

Comme ils entraient dans White-Chapel, Rocambole disait à Marmouset :

– Je te nomme mon lieutenant !

– Fameux cela ! dit l'enfant.

– Va-t'en auprès de Saint-Paul et ramène Milon et les autres.

– En quel endroit ?

– Vous vous disséminerez dans les rues qui entourent la maison de Gipsy, et vous vous tiendrez prêts à tout.

– Mais vous… maître ?

– Si tu as besoin de moi, tu me trouveras couché à sa porte, dans l'escalier.

Marmouset fila comme une flèche, et se perdit dans les petites rues de White-Chapel.

Gipsy et Rocambole gagnèrent la maison où était mort Faro, et dans laquelle la jeune fille avait passé son enfance.

– Maintenant, lui dit Rocambole, ne vous inquiétez plus de moi, Gipsy.

Bonsoir, et à demain…

En parlant ainsi, il déplia son manteau et l'étendit sur le seuil extérieur de la porte.

Gipsy rentra chez elle, feignit de se mettre au lit, souffla sa lampe et murmura :

– Il faut pourtant que j'aille voir sir Arthur.

Et elle changea de vêtements dans l'obscurité, et revêtit les habits de matelot qu'elle portait toutes les nuits.

Elle n'avait pas osé se confier à Rocambole.

Cette métamorphose accomplie, elle se dirigea vers la fenêtre, l'ouvrit sans bruit, et se risqua de nouveau dans ce chemin périlleux où le moindre faux pas eut été puni de mort.

XV

Gipsy avait hésité un moment à se confier à Rocambole et à le prier de l'accompagner jusque chez sir Arthur Newil.

Mais elle n'avait pas osé.

Il y a des instants dans la vie, d'ailleurs, où un manque de franchise devient fatal.

Quand elle fut sur le toit, la jeune fille fut assaillie d'un pressentiment sinistre.

Elle avait pourtant l'habitude de passer sur cette étroite bande de plomb qui avançait sur la rue.

Depuis bien des mois, chaque nuit, elle suivait le même chemin, et voyait Londres tourbillonner sous ses pieds, dans le brouillard.

Mais Gipsy n'avait jamais eu le vertige.

Gipsy, quand son cœur battait, quand il était question de rejoindre sir Arthur Newil, eût passé au milieu des flammes.

Pourtant, elle n'était pas encore au milieu de sa route périlleuse qu'elle éprouva une sorte de défaillance, ses jambes fléchissaient.

Elle avait des bourdonnements confus dans les oreilles.

Un moment elle ferma les yeux et s'arrêta.

Elle fut même sur le point de revenir sur ses pas et de rentrer dans sa chambre.

Mais sir Arthur l'attendait…

Que penserait-il s'il ne la voyait pas ?

Gipsy rouvrit les yeux et continua sa route.

Enfin elle atteignit la croisée qui donnait sur l'escalier.

La maison de Gipsy, nous croyons l'avoir déjà dit, avait deux escaliers.

C'était une de ces vastes casernes populaires où grouille toute une armée de ces mendiants qu'on ne rencontre qu'à Londres. Marchands ambulants, cokneys, domestiques sans places, matelots en rupture de *presse*, Irlandais et Irlandaises, saltimbanques et bohémiens, tout cela y vit en république, sans bruit, sans scandale, au milieu d'une ivresse calme et silencieuse, car l'orgie anglaise, sous quelque forme qu'elle se présente, est lugubre et n'a jamais ri.

L'escalier par lequel montait Gipsy pour rentrer chez elle, était éclairé toute la nuit.

L'autre au contraire n'avait plus de gaz à minuit.

Pourquoi ?

C'était là un mystère que personne n'avait jamais songé à approfondir.

Gipsy gagna donc un second escalier, auquel elle était arrivée saine et sauve, en dépit de ses hésitations et de ses faiblesses.

Arrivée là, elle enfonça son chapeau sur ses yeux.

Puis, au lieu de se donner la peine de descendre les marches, elle se mit à califourchon sur la rampe et se laissa glisser en bas, avec une hardiesse à donner le vertige.

Au bas de l'escalier, Gipsy hésita encore.

Cependant elle faisait le même trajet chaque nuit, et depuis deux années, elle était toujours rentrée chez elle au petit jour, sans qu'il lui arrivât rien.

Il y a mieux, Gipsy aurait dû être plus rassurée que jamais cette nuit-là.

N'y avait-il pas, maintenant, un homme qui veillait sur elle, et commandait à d'autres hommes prêts à sacrifier leur vie pour lui ?

Néanmoins le cœur de Gipsy battait à rompre sa poitrine.

Néanmoins encore, elle eut un tel moment d'hésitation quand elle se trouva sur le seuil de la porte, qu'elle faillit remonter l'escalier et rentrer dans sa mansarde.

Le remords d'avoir manqué de confiance envers Rocambole pénétrait dans son cœur.

Mais le nom de sir Arthur Newil monta de son cœur à ses lèvres, et alors elle n'hésita plus.

Elle s'élança bravement dans la rue et enfonça de plus belle son chapeau sur ses yeux en passant devant le public-house.

L'établissement était ouvert, mais les buveurs y étaient rares.

Cependant Gipsy tressaillit, après avoir jeté un furtif regard à l'intérieur.

Il lui sembla reconnaître, assis à une table, le jeune garçon qui l'avait sauvée, une heure auparavant, en tuant l'Indien d'un coup de revolver.

Ce jeune garçon, c'était Marmouset qui, paraît-il, mettait une certaine lenteur à exécuter les ordres que lui avait donnés Rocambole.

Gipsy passa donc comme un éclair.

Pour rien au monde, elle n'eût voulu être reconnue par Marmouset.

Puis, quand elle fut au bout de la rue, elle prit son chemin habituel, descendit vers la Tamise, passa sur le pont de Waterloo, entra dans un dédale de petites rues où elle retourna plusieurs fois dans le même sens.

On eût dit un lièvre qui croise et recroise ses fuites pour mettre les chiens en

défaut.

De temps en temps, elle se retournait pour voir si on ne la suivait point.

Mais elle n'avait pas remarqué une femme en haillons, une Irlandaise sans doute, qui depuis le pont marchait à cinquante pas devant elle.

Cette femme qui ne s'était pas retournée une seule fois, prenait, chose bizarre, le chemin que devait prendre Gipsy, en allant chez Arthur Newil.

Mais si on se défie de ceux qui vous suivent, comment se défier de ceux qu'on suit ?

Il n'y a qu'un voleur parisien, qui connaisse le métier de *fileur*.

On nomme ainsi la personne qui voulant savoir où vous allez, vous précède, au lieu de vous suivre.

Gipsy ne fit donc nulle attention à la prétendue Irlandaise.

Quand elle eut fait ses mille tours, la jeune fille arriva à l'entrée du quartier que sir Arthur Newil sous le nom de master William habitait.

Ce quartier, on le sait, était tranquille.

Bien que magnifiquement éclairé pendant la nuit, il était peuplé de bourgeois et de gens paisibles qui se couchaient vers minuit.

On y rencontrait peu de mendiants et point de belles de nuit.

L'Irlande, dont le courage ne va pas jusqu'à secouer sa vermine, y mettait rarement les pieds.

Cependant, l'Irlandaise qui marchait devant Gipsy s'arrêta tout à coup, et parut vouloir lire le nom de la rue dans laquelle elle entrait.

Ce temps d'arrêt permit à Gipsy d'arriver sur elle.

Alors l'Irlandaise fit un pas en avant et lui tendit la main, en disant :

– Pour l'Irlande, s'il vous plaît, mon jeune monsieur.

Gipsy fouilla dans sa poche pour y trouver quelques pence.

Si pauvre qu'elle fût, la danseuse des rues n'avait jamais refusé l'aumône.

Et tout en cherchant, elle regarda celle qui implorait sa charité.

C'était une femme d'une stature gigantesque, au visage accentué et presque farouche.

Gipsy eut peur…

Et sa terreur fut justifiée sur-le-champ ; car, tandis que ses deux mains étaient dans ses poches, l'Irlandaise, par un mouvement rapide, lui jeta son tablier sur la tête comme un capuchon, la prit à la gorge, et la serra si fort que Gipsy ne put même pas crier.

En même temps, la prétendue Irlandaise posa deux doigts sur sa bouche et siffla.

Au coup de sifflet, une porte s'ouvrit et deux hommes s'élancèrent vers Gipsy qui se débattait.

Et l'un d'eux murmura :

– Enfin ! nous la tenons !…

XVI

Maintenant, pour avoir l'explication de cet enlèvement, – car Gipsy fut prise par ces deux hommes, bâillonnée, garrottée et réduite à l'impuissance la plus absolue, puis emportée sur les épaules de l'un d'eux, dans la direction du pont de Londres – il est nécessaire de rétrograder de quelques heures et de nous reporter à ce moment où sir George Stowe, après le départ de miss Cécilia, plus éprise de lui que jamais, avait vu arriver le baronnet Nively, le capitaine de cipayes, lequel lui avait dit avec un accent bouleversé :

– Kâli est trompée… Gipsy a un amant !

Sir George Stowe, on n'en peut douter, maintenant, était bien le chef des Étrangleurs de Londres, armée mystérieuse que l'Inde opprimée avait répandue sur la capitale de ses oppresseurs.

Le fanatisme politique venait en aide au fanatisme religieux.

La déesse Kâli avait une raison d'être.

Cette divinité sanguinaire et terrible faisait surtout la guerre aux Anglais.

Rarement un Indien était l'objet de ses fureurs.

Or donc, sir George Stowe était l'homme qui, à Londres, tenait dans ses mains le pouvoir suprême.

C'était lui qui relevait directement des chefs mystérieux qui régnaient au fond des forêts indiennes.

Lui à qui tout obéissait, depuis son coolie à la peau rouge qui se cachait sous la vareuse de matelot dans la cale d'un brick de commerce, jusqu'au brillant officier de cipayes, le baronnet Nively.

Sir James Nively était un officier blond, d'une blancheur toute féminine, de mœurs fort douces, on l'eût juré, et qui eût fait pouffer de rire les membres d'un club quelconque, Pall-Mall ou West-India, s'il fût venu dire à brûle-pourpoint :

– Je m'appelle de mon vrai nom Kourali ; j'adore la déesse Kâli et ne crois pas à un autre dieu ; j'ai étranglé de ma main plus de trente hommes et une douzaine de femmes. Comme sir George Stowe, je crois que l'âme de mes aïeux repose dans le corps d'un poisson et habite de préférence les eaux du Gange !

Enfin, il suffit que sir George Stowe, mon maître suprême, donne un ordre pour que je l'exécute.

Il me commanderait d'aller mettre le feu au palais de Saint-James ou à White-hall, que je lui obéirais sur l'heure.

On eût traité le baronnet Nively de fou, et cependant rien n'était plus vrai.

Comme sir George Stowe, il était métis.

C'est-à-dire qu'il était né d'un père indien et d'une mère anglaise.

La mère avait obtenu, quand il était enfant, l'autorisation de lui faire porter le nom de ses aïeux maternels.

Le père, souriant et mielleux à la surface, farouche et vindicatif au fond du cœur, avait initié son fils aux mystères politiques et religieux de l'Inde.

Le baronnet Nively – Kourali, car nous l'appellerons souvent ainsi, – était donc, à Londres, le bras droit de sir George Stowe.

Certes, en le voyant ainsi, le visage couvert d'une pâleur nerveuse et l'œil en feu, ses amis du club *West-India* eussent eu peine à le reconnaître.

L'homme policé venait de faire place au sauvage et au fanatique.

Sir George Stowe éprouva le contre-coup de cette émotion.

Le gentleman épris de miss Cécilia disparut ; le serviteur féroce de la déesse Kâli se montra de nouveau.

Cet homme, à de certaines heures, avait un sang-froid terrible.

Il ferma la porte de la petite pièce où ils se trouvaient tous deux.

Puis, revenant à sir James Nively :

– Parle ! dit-il.

Le baronnet s'exprima ainsi :

– Comme je vous l'ai dit, il y a quelques heures, *Lumière*, j'ai fait suivre sir Arthur Newil.

J'ai eu bientôt la conviction qu'il demeurait, sous le nom de William, dans une rue solitaire de Soutwarth.

– Pourquoi ? fit sir George Stowe.

– Pour y recevoir une femme qui depuis deux années vient le voir chaque nuit.

– Et… cette femme ?

– C'est Gipsy.

– Impossible ! dit sir George Stowe. J'ai fait surveiller Gipsy à toute heure du jour et de nuit. On a étranglé tous ceux qui avaient voulu l'épouser.

On étranglera ce soir ce Français audacieux qui ose tenter l'aventure, après avoir eu la hardiesse de s'attaquer à moi-même.

Mais sir James Nively arrivait avec des preuves convaincantes.

Il expliqua comment, chaque nuit, Gipsy sortait de chez elle, non point par la porte, mais par la fenêtre, passait au bord d'un toit et, sous des habits d'homme, gagnait un autre escalier.

Enfin, comment deux hommes cachés aux environs de la maison de sir Arthur Newil avaient vu entrer Gipsy et l'avaient parfaitement reconnue.

En écoutant tout cela sir George Stowe écumait de rage.

– Kourali ! dit-il enfin, prends garde si tu m'as menti !

– Je ne mens jamais, *Lumière* !

– Ainsi Gipsy a un amant ?

– Ce même Arthur Newil qui possède votre secret.

– Et il la voit chaque soir ?

– Toutes les nuits.

– Ils ne se verront plus.

Et sir George Stowe eut un sourire à faire frémir.

– Qu'ordonnez-vous, *Lumière* ? demanda encore sir James Nively.

– La mort des coupables, répondit froidement sir George Stowe.

Sir James Nively s'inclina.

Après un moment de silence, George Stowe reprit :

– Toute femme consacrée à la déesse Kâli est condamnée à une chasteté éternelle.

– Je sais cela, *Lumière*.

– Si elle trompe la surveillance exercée sur elle, si les lèvres d'un homme effleurent ses lèvres, cette femme doit mourir.

– Étranglée ? demanda sir James Nively.

– Étranglée ou brûlée.

– Quel genre de mort ordonnez-vous pour Gipsy, *Lumière* ?

– Le bûcher.

– Quel jour fixez-vous pour l'exécution ?

– Demain. Mais il est nécessaire de s'assurer de sa personne cette nuit même.

– Ce sera fait, répondit le baronnet Nively.

George Stowe continua :

– L'amant de Gipsy est donc sir Arthur ?

– Oui.

– Sir Arthur mourra.

– Je l'ai pensé, dit Kourali, mais je n'ai pas voulu le faire étrangler sans prendre

vos ordres.

– Il ne sera pas étranglé dit George Stowe.

– Ah !

– Il sera brûlé sur le même bûcher que Gipsy.

– C'est bien dit le capitaine de cipayes. Quand vous reverrai-je, *Lumière* ?

– Aussitôt que Gipsy et sir Arthur seront en notre pouvoir.

– Et le Français, que faut-il en faire ?

Sir George Stowe fronça le sourcil.

– Osmanca s'est chargé de l'étrangler, dit-il. Mais si Osmanca manque son coup, il ne faut pas s'en préoccuper davantage.

– Pourquoi ?

– Parce que je m'en charge, dit sir George Stowe.

Et il congédia sir James Nively, et lui dit en lui tendant la main :

– Tu as bien compris, n'est-ce pas ?

– Oui, *Lumière*.

– Demain, sir Arthur Newil et Gipsy seront brûlés sur le même bûcher !

Kourali s'inclina et quitta son chef.

Ce dernier, alors, remonta dans sa chambre, ouvrit la porte de la petite pagode et alla se prosterner devant le bassin, dans l'eau duquel nageait sans relâche le poisson rouge, c'est-à-dire l'âme de son père.

XVII

Qu'était devenue Gipsy ?

L'un des deux hommes accourus au coup de sifflet de la prétendue Irlandaise l'avait chargée sur son épaule.

L'autre, ramenant les deux coins du tablier qui enveloppait la tête de la jeune fille, les avait noués.

Si, en dépit du bâillon qu'on lui avait passé dans la bouche, Gipsy eût crié, ses cris n'eussent pas dépassé le tablier, qui était en laine épaisse.

Les deux hommes, suivis de la femme en haillons, se dirigèrent donc vers le pont de Londres, qu'ils traversèrent.

De l'autre côté du pont un cab attendait.

Le cocher avait sans doute le mot d'ordre, car il ne parut nullement surpris de voir l'un de ces trois personnages jeter dans la voiture une masse informe qui se débattait. C'était Gipsy.

L'Irlandaise et le second des deux hommes échangèrent alors quelques mots dans une langue inconnue.

Puis, ils se séparèrent.

L'homme qui avait porté Gipsy sur ses épaules, monta seul dans le cab, disant en anglais au cocher :

– À Hampstead.

Le cab se mit en mouvement et l'homme relevant Gipsy à demi-étouffée, l'assit auprès de lui.

Il dénoua un peu le tablier, de façon qu'elle pût respirer ; puis, lui appuyant sur la gorge la pointe d'un stylet :

– Bohémienne, dit-il, si tu pousses un cri, si tu cherches à m'échapper, tu es morte !

Mais Gipsy, folle de terreur, ne cherchait point à fuir.

Gipsy se sentait perdue.

Hampstead est, comme on le sait, un village aux portes de Londres, sur le penchant d'une colline.

Du haut de cette colline, par une belle journée d'été, l'œil embrasse le vaste horizon de la capitale du Royaume-Uni.

C'était vers Hampstead que le cab se dirigeait au grand trot.

En moins de vingt minutes, il eut atteint les hauteurs du village et s'arrêta à la grille d'un petit cottage situé sur le point culminant de la colline.

Ce cottage était, depuis quelques mois, le sujet de bien des commentaires.

C'était un vaste bâtiment carré, au toit en terrasse, entouré d'une haute muraille qui le protégeait contre les regards indiscrets.

Le jardin était planté de grands arbres.

Une architecture bizarre avait présidé à la construction de ce monument.

Selon les uns, la *Maison rouge*, ainsi la nommait-on, à cause de ses murs en briques, avait été bâtie par un nabab fatigué du soleil indien, ébloui par la civilisation européenne, et qui était venu se fixer à Hampstead, pour être à portée de Londres et de ses plaisirs.

Selon d'autres, c'était la résidence d'un ancien commodore, jadis au service de la Compagnie des Indes, et qui vivait là dans la retraite la plus absolue.

Toujours est-il que personne n'avait jamais vu à visage découvert le mystérieux habitant du cottage.

Rarement, la nuit, on apercevait sur les arbres, qui dépassaient en hauteur le mur d'enceinte, la réverbération des lumières des croisées.

Plus rarement encore, un bourgeois d'Hampstead attardé voyait-il la grille s'ouvrir et une voiture fermée sortir du parc et se diriger rapidement vers Londres.

Jour et nuit le silence.

Cependant, le fossoyeur du cimetière presbytérien qui avait toujours, le soir, quelque lugubre histoire de morts ou de revenants à raconter au public-house *de la Victoire* dont il était un habitué fidèle, – le fossoyeur prétendait qu'en passant une nuit d'hiver, sous les murs du cottage, il avait entendu des bruits étranges.

D'abord une musique monotone, bizarre, arrachée à des instruments évidemment inconnus.

Puis des chants non moins bizarres, dans une langue qu'il n'avait point comprise.

Enfin des cris de désespoir qui évidemment provenaient d'une femme.

Puis il ajoutait encore, que lorsqu'il avait été à une certaine distance, il avait vu tout à coup une immense colonne de fumée mélangée de flammes et d'étincelles se projeter au-dessus du cottage.

Mais c'étaient là propos de fossoyeur, et Jean Paldy, – tel était son nom, – passait pour avoir beaucoup d'imagination quand il avait bu deux ou trois verres de wisky.

Cependant les Anglais en remontreraient aux Américains en matière de superstitions.

Les tables tournantes, avant de faire chez nous le bonheur de cent mille imbéciles, ont passé plusieurs saisons à Londres et y ont reçu une hospitalité des plus courtoises.

Petit à petit le récit du fossoyeur avait fait le tour de Hampstead, ville célèbre par ses ânes et ses âniers, et les gros bonnets de l'endroit n'avaient pas hésité un seul instant à décider que le cottage était, la nuit, hanté par des esprits.

Insensiblement le nom de *Maison rouge* s'était modifié.

On avait appelé le cottage la *Maison maudite*.

Or, c'était à la porte de cette singulière demeure que venait de s'arrêter le cab dans lequel était Gipsy et son ravisseur.

Le ravisseur reprit Gipsy dans ses bras et descendit.

Puis le cab tourna bride et s'en alla, sans que le cocher eût été payé.

Ce qui était une preuve que le cab n'était pas de régie et que le cocher était de connivence avec l'Irlandaise – et les deux hommes.

Le ravisseur sonna à la grille qui était à l'intérieur garnie d'épais volets.

Quelques secondes après, un étroit guichet s'ouvrit dans le milieu de la porte, et une voix demanda, en anglais :

– Qui est là ?

– La *Lumière* a parlé, dit le ravisseur de Gipsy.

La jeune fille, à demi morte d'effroi, avait peine à se soutenir.

Son bâillon l'empêchait de parler, et la pointe du stylet qu'elle avait sentie sur sa gorge, était une menace permanente qui l'empêchait de songer à fuir.

La grille s'ouvrit.

Gipsy se sentit poussée en avant.

Puis la grille se referma.

Alors on la débarrassa de ce tablier qui lui couvrait la tête et la plongeait dans les ténèbres.

Et Gipsy promenant un regard atterré autour d'elle vit un grand jardin, de hautes murailles, une maison qui lui était inconnue.

Et devant elle une femme vêtue d'une façon bizarre.

C'était cette femme qui avait ouvert le guichet et demandé d'abord ce qu'on voulait.

L'étonnement domina momentanément la terreur de Gipsy.

Une sorte d'attraction bizarre la força à regarder cette femme, qui cependant n'était plus jeune, mais qui conservait les traces d'une beauté farouche.

Drapée dans une couverture rouge, les cheveux noirs enveloppés d'un madras, les seins nus, elle portait aux chevilles et aux poignets de gros bracelets d'or massif qui se détachaient sur sa peau cuivrée, car c'était évidemment une femme de race indienne.

Elle regarda Gipsy et dit en anglais.

– Qu'est-ce que cet enfant ?

– Cet enfant est une femme, répondit le ravisseur.

Et en un tour de main il dénoua l'abondante chevelure blonde de Gipsy qui tomba à flots sur ses épaules.

– Son nom ? dit-elle.

– Gipsy.

– Qu'a décidé la *Lumière* ?

– Qu'elle irait se prosterner au pied du trône de la déesse, répondit le ravisseur, et implorer son pardon.

Gipsy ne comprit pas.

Cependant elle frissonna des pieds à la tête en voyant le sourire cruel qui passa sur les lèvres charnues de la femme aux bracelets d'or.

XVIII

La femme aux bracelets d'or prit Gipsy par la main.

– Viens ! dit-elle.

Gipsy était frappée d'atonie.

Elle comprenait vaguement que quelque chose se préparait pour elle.

Cependant, se voyant en face d'une femme elle reprit courage.

Elle aimait encore mieux avoir affaire à une personne de son sexe qu'à cet homme qui lui avait mis un couteau sur la gorge.

D'ailleurs on ne vit pas impunément toute son enfance avec des bohémiens et des diseuses de bonne aventure sans devenir superstitieux et croire à la fatalité.

Or, depuis trois quarts d'heure qu'elle était aux mains de ces inconnus, Gipsy se disait :

– J'ai mérité mon sort. Si je n'avais pas trompé mon protecteur, si je n'avais pas quitté ma chambre sans le prévenir, je serais encore en liberté.

En courbant sa tête sous ce châtiment du destin, Gipsy, sans force et sans volonté, se laissa conduire par la femme aux bracelets d'or.

Celle-ci lui fit traverser le jardin et ne s'arrêta qu'aux marches d'un petit perron qui précédait le vestibule de la maison.

L'homme qui avait enlevé Gipsy avait déjà disparu.

L'Indienne ouvrit la porte du vestibule et poussa Gipsy devant elle.

La jeune fille se trouvait alors au seuil d'une vaste salle qui ressemblait à toutes les salles possibles d'une maison anglaise quelconque.

Des bahuts et des chaises en noyer, des murs vernis à l'huile, un parquet soigneusement frotté.

Cette vue rassura un peu Gipsy.

La femme aux bracelets d'or posa la lampe sur un guéridon et dit à la jeune fille, en anglais.

– Comment te nommes-tu ?

– Gipsy.

– Quand t'a-t-on arrêtée ?

– Il y a une heure.

– As-tu faim ? As-tu soif ?

Ces étranges questions achevèrent de rendre à Gipsy un peu de calme.

Il lui semblait même que la physionomie un peu dure de l'Indienne s'était adoucie.

– Je n'ai ni faim ni soif, répondit-elle.

– C'est que, reprit la femme aux bracelets d'or, une fois que tu seras entrée dans le temple, tu ne pourras plus ni boire, ni manger.

Gipsy ne comprit pas et reprit :

– Je n'ai pas faim !

– Comme tu voudras, dit l'Indienne.

Et sa physionomie, un moment radoucie, reprit une expression cruelle et sauvage.

Au bout de cette première salle formant vestibule, il y avait une porte vers laquelle, tenant toujours Gipsy par la main, la femme aux bracelets d'or se dirigea.

Au seuil de cette porte se trouvait une sorte de tamtam qu'elle ramassa, et sur lequel elle frappa trois coups inégalement espacés.

Au troisième la porte s'ouvrit.

– Entre ! dit l'Indienne.

Et elle poussa Gipsy devant elle.

Puis la porte se referma.

Gipsy se trouva alors dans une obscurité profonde.

Elle se retourna ; sa conductrice l'avait abandonnée.

Gipsy était seule.

L'effroi la reprit. Elle appela au secours…

Sa voix, cette voix fraîche, harmonieuse entre toutes, fut répercutée par mille échos, et finit par rouler comme un tonnerre lointain.

– Ô mon Dieu ! murmura Gipsy, où suis-je donc ?

Et elle n'osa faire un pas en avant, craignant de rouler dans quelque abîme inconnu.

Puis elle tomba à genoux, et un nom expira sur ses lèvres.

Ce n'était pas le nom de sir Arthur Newil.

C'était celui de l'homme qui l'avait sauvée une fois déjà, – le nom de Rocambole.

Mais Rocambole ne vint pas à son aide, et nul ne lui répondit.

Tout à coup les ténèbres qui l'environnaient furent traversées par un rayon de

clarté.

Puis un point rougeâtre s'alluma devant elle.

Puis ce point grandit peu à peu et devint semblable à un soleil sans rayons traversant une couche de brumes.

En même temps les ténèbres se dissipèrent peu à peu autour de Gipsy, et il lui parut qu'elle était dans une sorte de rotonde qui s'éclairait par le cintre.

En effet, une lampe venait de briller suspendue à la voûte.

Gipsy, une fois encore, sentit une curiosité invincible dominer son effroi.

Elle regarda autour d'elle.

À mesure que la lampe, qui était renfermée dans un globe d'albâtre, brillait d'un éclat plus net et plus vif, les murs de la rotonde apparaissaient à Gipsy couverts de peintures bizarres et de signes mystérieux.

Enfin, dans le fond, et juste devant elle quelque chose de noir, de gigantesque et de monstrueux se détacha tout à coup avec vigueur sur le fond de la salle, encore plongée dans l'obscurité.

Gipsy crut voir une de ces statues de bronze ornant l'entrée des squares, des places publiques ou la tête des ponts, et représentant un personnage célèbre quelconque.

Mais après la grande lampe, d'autres plus petites s'éclairèrent une à une.

Et alors la rotonde fut illuminée comme pour un bal.

Et les peintures des murs étincelèrent de toute la richesse de leur coloris, représentant des sujets barbares.

L'Inde tout entière, avec sa religion mystérieuse, ses divinités monstrueuses, ses mœurs étranges, apparut sur ces murailles peintes à fresque.

Gipsy se trouvait dans une pagode.

Une véritable pagode indienne, comme on en trouve dans les profondeurs caverneuses d'Élephanta !

Une pagode à Hampstead, c'est-à-dire à un mille de la Cité et de Piccadilly !

Mais ce n'étaient pas les peintures des murs qui attiraient les regards de Gipsy.

Ses yeux étaient attirés par cette statue gigantesque qui se dressait devant elle, et ne pouvaient s'en détacher.

On eût dit que le monstre de pierre et de bronze fascinait la jeune fille.

Cette statue était celle de Kâli, la terrible divinité adorée par les Étrangleurs.

Jamais peintre et sculpteur au délire rêvant un monstre sous les traits d'une femme, n'eussent trouvé mieux.

C’était une image hideuse, grossière et terrifiante de cette déesse à qui l’odeur du sang humain était agréable et qui s’entourait, dans son paradis, des âmes des jeunes filles étranglées par son ordre.

Et Gipsy frissonnante ne pouvait détacher son regard du monstre, et pour la seconde fois elle tomba à genoux.

Alors une porte s’ouvrit dans le fond de la pagode.

Gipsy fit un violent effort sur elle-même, détourna ses yeux du monstre et tourna la tête vers l’endroit où elle avait entendu du bruit.

Par la porte qui venait de s’ouvrir, quatre femmes noires, vêtues de blanc, les bras et les chevilles cerclés pareillement de bracelets d’or, entrèrent dans la pagode et s’avancèrent lentement vers Gipsy.

Celle qui marchait en tête lui posa la main sur l’épaule et lui dit :

– Tu es bien heureuse, toi, car ton âme ira bientôt se reposer au pied du trône de la déesse.

Gipsy sentit sa raison l’abandonner…

Elle sentait bien qu’elle allait mourir !

XIX

Gipsy devinait le sort qui l'attendait.

La femme qui lui avait mis la main sur l'épaule et lui avait dit : Tu es bien heureuse ! Cette femme ajouta :

– Tu vas bientôt monter au pied du trône de Kâli, et tu la verras dans toute sa gloire et dans toute sa puissance. Aussi faut-il te préparer…

En parlant ainsi, elle fit un signe.

À ce signe, les trois femmes se mirent en devoir de déshabiller Gipsy.

La jeune fille les laissa faire.

Elle était déjà comme morte et ne songeait plus à opposer la moindre résistance.

On lui ôta ses vêtements ; on la mit toute nue.

Gipsy ne soufflait mot ; seulement elle répétait tout bas le nom de celui qui s'était fait son protecteur et qu'elle avait trompé.

La femme qui lui avait adressé la parole, quand elle fut toute nue, se dirigea vers la statue monstrueuse de la déesse Kâli.

Il y avait là, aux pieds de la hideuse divinité, une lampe placée sur une colonnette de marbre noir.

Avec la torche qu'elle avait à la main, elle alluma cette lampe.

Puis les autres femmes prirent Gipsy par la main, la conduisirent auprès et la forcèrent à s'agenouiller.

Gipsy ne résistait plus.

Alors les quatre femmes se donnèrent la main, entonnèrent un chant bizarre et se mirent à danser en rond, autour de Gipsy, frappée de prostration.

Leur danse dura plus d'une heure.

Quand ce fut fini, lorsqu'elles eurent cessé de chanter, l'une d'elles ouvrit une armoire qui se trouvait dans la muraille, et elle en retira un paquet d'étoffe.

C'était une robe longue, sans taille, flottante comme une tunique et sans manches.

Cette robe, d'une étoffe jaune et soyeuse, était couverte de dessins et de peintures bizarres.

Ces dessins et ces peintures représentaient une des mille incarnations de Wichnou.

Le fameux éléphant blanc adoré par les Indiens était reproduit sur la poitrine.

Le bas de la robe, la portion destinée à entourer le cou et à reposer sur la gorge, étaient enduis d'une espèce de gomme qu'à son odeur, si Gipsy eût eu sa présence d'esprit, elle eût reconnu pour de la résine.

Mais Gipsy n'avait pas plus conscience du rôle qu'elle jouait que de ce qui se passait autour d'elle.

On la força à endosser cette robe.

Quand ce fut fait, l'une des quatre femmes lui dit :

– C'est demain soir, quand les étoiles reparaîtront dans le firmament, que ton âme quittera ton corps et commencera le grand voyage.

Prépare-toi donc par le jeûne et la prière à paraître devant Kâli.

– Prépare-toi ! prépare-toi ! répétèrent en chœur les autres femmes.

Puis, sur un signe de la première, elles s'éloignèrent.

Gipsy éperdue et folle, demeurait prosternée au pied du monstre de pierre, tout bariolé de hideuses peintures.

Elle suivit d'un œil atone ces femmes qui se dirigeaient vers la porte dont tout à l'heure elles avaient franchi le seuil.

Puis la porte s'ouvrit et se referma.

La pagode était toujours éclairée par ces diverses lampes suspendues à la voûte et celle qui brûlait devant la monstrueuse statue.

Mais, peu à peu, la lumière éclatante d'abord, devint plus mate et plus faible.

Puis les lampes du plafond s'éteignirent une à une.

Il ne resta plus que celle qui se trouvait auprès de la dalle de pierre.

Celle-là brûlait toujours et projetait sa clarté sur les peintures qui couvraient les bras, les jambes et la poitrine du monstre.

Gipsy, toujours affolée, regardait la déesse qui semblait avec ses yeux d'émail et sa bouche difforme garnie de dents coloriées en rouge, exercer sur elle une mystérieuse fascination.

À mesure que les lampes s'éteignaient et que la pagode rentrait peu à peu dans les ténèbres, la fascination augmentait.

Elle arriva enfin à un tel degré que Gipsy se leva et qu'une force invincible l'attira vers le monstre.

Ses yeux étaient comme brûlés par les peintures qui se détachaient vigoureusement aux clartés de la dernière lampe, sur le fond noir des membres de la déesse.

Gipsy regarda.

Chaque bras, chaque jambe représentait une scène différente, mais qui, comme on va le voir, se rattachait aux autres.

C'était comme les différentes pages d'une épouvantable histoire.

Sur la jambe gauche, on voyait une jeune fille qui dansait, entourée de sa famille, sous le feuillage d'un grand arbre.

Des musiciens noirs faisaient résonner un tambour, garni de clochettes.

D'autres jouaient de la flûte.

Une matrone répandait des fleurs sur le sol que la jeune fille foulait de ses pieds légers.

Les parents souriaient.

C'était comme la jeunesse de l'Almée.

Ce fut une illusion sans doute, mais il sembla à Gipsy que cette jeune fille lui ressemblait.

En passant de la jambe gauche à la jambe droite, Gipsy retrouva la jeune fille.

Mais la scène avait changé.

Elle était pieds et poings liés, couchée en travers d'un cheval, aux mains d'un cavalier farouche, fuyant aux travers des jungles.

On voyait qu'elle était saisie d'effroi et qu'elle avait été arrachée à sa famille.

Un rire féroce glissait sur les lèvres du ravisseur.

Autour de celui-ci galopaient d'autres cavaliers armés de flèches et tenant à la main le terrible lasso des Étrangleurs de l'Inde.

Le peintre avait rendu avec une effrayante vérité la terreur de la jeune fille et la joie horrible de ceux qui venaient de l'enlever à sa tribu, à sa tente, à sa famille et à son fiancé.

Et Gipsy regardait toujours.

Et la fascination augmentant, elle monta sur le piédestal qui supportait la statue et se mit à regarder les peintures des bras.

Le bras gauche continuait la mystérieuse histoire de la jeune fille.

Chose étrange !

On eût dit que Gipsy voyait se dérouler sa propre histoire.

La jeune fille était aux mains des matrones.

On l'avait dépouillée de ses vêtements, et on lui faisait endosser une robe que Gipsy reconnut être toute semblable à celle qu'elle portait depuis un quart d'heure.

Et Gipsy, la sueur au front, les cheveux hérissés, regardait toujours.

Sur le bras droit la scène changeait.

Tandis que la jeune fille était prosternée devant une statue qui n'était autre que la reproduction en miniature de la déesse Kâli, des hommes entraient portant sur leurs épaules des fascines et des rondins de bois, tandis que d'autres disposaient ces rondins et ces fascines les uns au-dessus des autres.

Et Gipsy, serrée à la gorge par une inexprimable angoisse, voulut détourner les yeux.

Mais la fascination exercée sur ses sens triompha de sa volonté.

Elle regarda malgré elle et son regard se fixa sur la poitrine du monstre.

La poitrine représentait la dernière scène du drame.

La jeune fille était montée sur le bûcher.

Autour du bûcher les matrones dansaient avec des contorsions bizarres.

La flamme montait et commençait à brûler le bas de la robe de la jeune fille.

Au delà du cercle décrit par les matrones qui dansaient en rond, le peuple assistait au supplice avec une avide curiosité.

Cette fois Gipsy détourna la tête et descendit en chancelant du piédestal.

C'était sa propre histoire qu'elle venait de lire.

Et, comme obéissant à l'instinct suprême de la conservation, elle cherchait à s'éloigner du monstre et à fuir, un bruit se fit derrière elle.

Puis une porte s'ouvrit au fond de la pagode.

Gipsy se retourna.

Et, en se retournant, elle jeta un cri.

Deux hommes au teint bronzé, aux vêtements bizarres, en poussaient un troisième devant eux.

Celui-ci se débattait et paraissait ne point vouloir entrer dans la pagode.

Et ce troisième personnage était la cause du cri que Gipsy venait de pousser, car elle l'avait reconnu.

C'était sir Arthur Newil !

XX

C'était bien sir Arthur Newil que Gipsy voyait entrer.

Pour comprendre ce qui allait se passer, il faut nous reporter à une heure plus tôt, c'est-à-dire au moment où, entendant tourner une clé dans la serrure, sir Arthur, croyant que c'était Gipsy, s'était élancé dans le corridor.

À ce moment, on s'en souvient, deux mains robustes l'avaient pris à la gorge ; on l'avait renversé et bâillonné.

La lutte avait même été si courte que M^me^ Barclay, la vieille gouvernante, n'avait rien entendu.

On jeta sur la tête de sir Arthur un de ces gros capuchons de laine semblables à ceux dont on recouvre les pendus avant de les lancer dans l'espace.

Puis on le prit, comme on eût fait d'un colis de chemin de fer, et on l'emporta.

Le bâillon d'une part, le capuchon de l'autre l'empêchaient de crier, et les liens dont ses bras et ses jambes étaient entourés le mettaient dans l'impossibilité de se débattre.

Cependant, il comprit qu'on l'emportait hors de sa maison ; puis il sentit qu'on le plaçait dans une voiture et qu'on s'asseyait auprès de lui.

Quel était son sort ?

De qui donc était-il la victime ?

Voilà ce que sir Arthur, à demi étouffé, mais conservant un reste de présence d'esprit, se demanda.

La voiture, il la sentait rouler d'un train d'enfer.

Elle courut pendant une heure environ ; puis elle parut ralentir son allure, et sir Arthur comprit qu'elle gravissait une côte.

Enfin elle s'arrêta.

Deux bras robustes le saisirent et l'enlevèrent.

En même, temps, ses pieds touchèrent le sol.

Puis une voix qui lui était inconnue traversa l'épaisseur du capuchon, arriva jusqu'à son oreille et lui dit :

– Sous peine de mort, marchez !

En même temps, on le poussa.

Toute résistance était inutile ; sir Arthur marcha.

Au bout de quelques pas, on le prit sous les aisselles, et la voix dit encore :

– Voici un escalier, montez !

Sir Arthur gravit une demi-douzaine de marches ; puis il trouva une surface plane.

Seulement, le sol qu'il foulait avait changé de nature.

Au sable qu'il avait tout à l'heure sous les pieds avait succédé une large dalle.

Sir Arthur continua à marcher.

Puis il entendit le bruit d'une porte qui s'ouvrait devant lui, et, de nouveau, on le poussa.

Une vague clarté traversa alors l'épaisseur du capuchon de laine.

En même temps, le capuchon tomba.

Sir Arthur regarda autour de lui.

Il était dans une petite salle carrée, éclairée par une lampe qui se trouvait placée sur le marbre de la cheminée.

La salle ressemblait à ce que les Anglais appellent un parloir, et son ameublement n'avait rien d'excentrique.

En faisant descendre sir Arthur de voiture, on avait relâché les liens de ses jambes, ce qui lui avait donné à peu près la même liberté que celle qu'on laisse au condamné à mort pour gravir les degrés de l'échafaud.

Mais ses mains étaient demeurées attachées derrière son dos.

Chose bizarre ! Le capuchon tombé, sir Arthur se trouva seul.

La porte par laquelle il était entré s'était refermée sans bruit, et les gens qui l'avaient amené s'étaient retirés sans doute.

Où était-il ?

Que lui voulait-on ?

Il se posa ces deux questions et ne put les résoudre.

Il se retourna, s'approcha de la porte et examina la serrure. La porte était fermée à clé.

Une fenêtre placée vis-à-vis attira ses regards.

Sir Arthur se traîna vers cette fenêtre, et d'un mouvement d'épaule écarta les rideaux.

Les rideaux écartés, il vit la fenêtre fermée et derrière les vitres, des contrevents.

Il lui était plus que jamais impossible de savoir où il était.

Mais il était seul depuis quelques minutes à peine que la porte se rouvrit.

Deux personnages entrèrent l'un après l'autre.

L'un était vêtu comme un gentleman. L'autre portait la braye blanche et la veste de soie rouge d'un cipaye.

Son visage était d'un teint cuivré tirant sur le noir, ses dents étaient d'une blancheur éblouissante.

Il avait les bras, les jambes et les pieds nus, et sa tête était couverte d'un turban blanc roulé à la mode indienne.

Cet homme était d'une stature colossale et ses larges épaules attestaient une vigueur peu commune.

L'autre, au contraire, vêtu en gentleman, portant habit bleu à boutons de métal, gilet de piqué blanc et pantalon gris, avait sur le visage un loup de velours noir qui ne permettait point de distinguer ses traits.

Quand ces deux hommes furent entrés, le gentleman fit un signe à l'Indien.

L'Indien enleva prestement le bâillon passé dans la bouche de sir Arthur.

Mais il ne lui détacha pas les bras.

Puis, sur un autre signe du gentleman, l'Indien sortit, en saluant à l'orientale et en témoignant un grand respect à l'homme qui lui avait donné des ordres.

Alors, le gentleman indiqua un siège au prisonnier et lui dit :

– Asseyez-vous, sir Arthur.

Ce dernier, s'entendant appeler par son nom, songea une fois encore à ses amis du club qui avaient remué Londres de fond en comble à la seule fin de pénétrer le mystère de sa nouvelle existence.

Une fois encore, il se crut la victime d'une mystification, imaginée par ces messieurs, et il dit à l'homme masqué :

– Ne trouvez-vous pas, monsieur, que cette plaisanterie de mauvais goût se prolonge un peu trop ?

– Monsieur, répondit le gentleman, ni ceux à qui j'obéis, ni moi-même, n'avons jamais songé à plaisanter.

Son accent était froid, net, et sir Arthur renonça sur-le-champ à sa première hypothèse.

– Enfin, monsieur, dit-il, m'apprendrez-vous de quel droit, vous ou les vôtres avez pénétré chez moi… pourquoi je suis ici… et ce que vous comptez faire ?

– Oui, dit le gentleman masqué d'un signe de tête.

– Alors, j'écoute, dit sir Arthur.

Et il regarda fixement son interlocuteur.

– Monsieur, reprit celui-ci, vous vous nommez sir Arthur Newil ?

– Oui.

– Vous êtes le cousin de miss Cécilia ?

– Après ?

– La maison où nous vous avons enlevé, vous l'avez louée sous le nom de M. William ?

– Parfaitement.

– À la seule fin d'y recevoir une femme ?

– Ceci ne regarde personne, dit sèchement sir Arthur.

– Voilà justement ce qui fait votre erreur, reprit le gentleman masqué.

– Plaît-il ?

– Cette femme, qui vient chez vous chaque nuit, ne vous a-t-elle pas dit qu'elle courait, en vous aimant, les plus grands dangers ?

– En effet, dit sir Arthur, qui se souvint alors de toutes les folles terreurs de Gipsy, qu'il ne connaissait que sous le nom d'Anna.

– Savez-vous quelle est cette femme ?

– Non.

– Mais… vous l'aimez !…

– De toute mon âme.

– Jusqu'à lui sacrifier votre vie.

– Oh ! fit sir Arthur, dont le cœur tout entier passa dans cette exclamation.

– Alors vous ne craindrez pas la mort ?

Sir Arthur tressaillit.

– Car, poursuivit le gentleman, cette femme, en venant chez-vous, non seulement risquait sa vie, mais elle compromettait la vôtre.

Sir Arthur fit un brusque mouvement sur le siège où il s'était laissé tomber, plutôt qu'il ne s'était assis.

– Enfin, dit le gentleman, savez-vous son vrai nom ?

– Je l'ignore.

– Sa profession ?

– En a-t-elle donc une ?

Un rire cruel passa au travers du masque du gentleman.

– Sir Arthur, dit-il, vous patricien, vous le cousin de miss Cécilia, vous aimez

depuis deux années une danseuse des rues, une fille du Wapping, et qui s'appelle Gipsy la bohémienne !

Sir Arthur jeta un cri terrible et sentit tout son orgueil se révolter, tandis que son sang d'aristocrate lui montait au visage !...

XXI

Pour comprendre l'espèce d'horreur qui venait de se manifester sur les traits de sir Arthur Newil, il faut dire combien le préjugé qui frappe d'ostracisme les bohémiens est grand en Angleterre.

Les Anglais ne sont pourtant pas des délicats en matière d'alliance.

Un noble ruiné épouse une fille de brasseur millionnaire pour redorer son blason ou acquérir assez d'influence pour se faire élire à la Chambre des Communes.

Un autre s'allie à la race indienne et épouse une fille de nabab.

On a vu, ce qui est plus rare du reste, un pair d'Angleterre offrir sa main à une fille perdue.

Mais un Anglais de qualité aimer une bohémienne, ne fût-elle que sa maîtresse, jamais !

L'abîme qui sépare ces parias du monde est d'autant plus large, d'autant plus profond, que le gouvernement se montre plus tolérant avec eux, en respectant leurs mœurs étranges et en ne les astreignant à aucun des devoirs du citoyen anglais.

Le bohémien vit à Londres comme au désert.

Il est libre, il fait ce qu'il veut, il pratique sa religion bizarre, il se marie selon sa coutume, il exerce ses différents métiers sous la protection efficace des policemen.

Mais si on lui donne à boire dans un verre, on casse le verre quand il a bu.

Si un gentleman-farmer, par une nuit d'orage, consent à abriter des bohémiens sous le toit de ses bestiaux, le lendemain, après leur départ, il fait exorciser la grange et brûler du sucre pour chasser les mauvaises odeurs.

On comprend donc le cri d'horreur échappé à sir Arthur Newil.

Anna s'appelait Gipsy.

Et Gipsy, son nom ne l'indiquait que trop, Gipsy était une bohémienne.

Et cette femme, il l'avait aimée, il l'aimait encore… peut-être…

S'il avait eu les mains libres, il se fût voilé la face pour cacher sa honte.

L'homme masqué continua :

– Sir Arthur, Gipsy porte sur la poitrine un tatouage bizarre que vous avez dû remarquer.

– Non, dit sir Arthur, qui eut un regard hébété.

– Ce tatouage est d'origine indienne, poursuivit le gentleman.

– Eh bien ! demanda sir Arthur, qu'est-ce que cela me fait ?

– Mais puisque vous voulez savoir ce que l'on veut faire de vous et pourquoi vous êtes ici, il faut bien que vous m'écoutiez, dit le gentleman.

– Soit. Parlez.

– Gipsy est née aux Indes.

– Bon !

– Elle a été consacrée à la déesse Kâli.

– Que m'importe ! dit sir Arthur.

– Attendez… Toute fille consacrée à la déesse Kâli doit mourir chaste.

– Alors, dit sir Arthur, qui ne put réprimer un sourire, pour cette fois la déesse Kâli aura eu un léger mécompte.

– Un mécompte puni de mort, dit froidement le gentleman.

– Que voulez-vous dire ?

– Que Gipsy est condamnée.

– Par qui ?

– Par nous.

Sir Arthur regarda cet homme qui, au premier aspect, avait l'air d'un Anglais paisible.

– Qui donc êtes-vous ? fit-il.

– Je suis à Londres un gentleman, aux Indes je suis un chef d'Étrangleurs. Comprenez-vous ?

Sir Arthur ne put se défendre d'un léger frisson.

Le gentleman continua d'une voix qui s'imprégna tout à coup d'un accent sauvage.

– Ce que Kâli a ordonné, ceux qui la servent l'exécuteront fidèlement.

C'est pour cela que Gipsy sera brûlée vive.

– Horreur ! fit sir Arthur.

– C'est pour cela que son complice partagera son sort.

Sir Arthur jeta un nouveau cri ; et la terreur lui donnant une force subite et peu commune, il fit un effort violent et brisa les liens de ses bras.

Mais soudain le gentleman approcha un sifflet de ses lèvres et en tira un son aigu.

Deux portes s'ouvrirent à la fois et par ces deux portes se précipitèrent une demi-douzaine d'Indiens en tout semblables à celui que sir Arthur avait déjà vu.

Ces hommes se jetèrent sur lui.

Il essaya de résister et de se défendre.

On le réduisit à l'impuissance.

– Misérables ! s'écria-t-il, que vous songiez à brûler une bohémienne, peu importe au gouvernement de la reine ! Mais je suis un gentleman, moi, un noble… le rejeton d'une des plus grandes familles du royaume.

– Le cousin de miss Cécilia, ricana le gentleman.

En même temps son masque tomba.

– Sir George Stowe ! murmura sir Arthur foudroyé.

– Sir George Stowe qui veut épouser miss Cécilia et qui, pour cela, a besoin de faire disparaître à jamais sir Arthur, acheva l'Indien…

Sir Arthur comprit qu'il était perdu !

On l'avait garrotté de nouveau et réduit à l'impuissance la plus complète.

– Conduisez-le auprès de Gipsy la bohémienne, dit sir George Stowe.

Ils ont vingt-quatre heures pour se préparer à la mort !

* *

*

Voilà donc comment Gipsy, éperdue, avait vu entrer sir Arthur Newil.

Et, jetant un cri de joie, elle avait couru au-devant de lui, les bras tendus.

Sir Arthur !…

N'était-ce pas le paradis qui s'entr'ouvrait tout à coup pour la pauvre fille ?

Mais alors il se passa une chose inouïe, étrange et que peut seule expliquer la faiblesse de la nature humaine.

Sir Arthur Newil eut peur de la mort.

Cet homme calme et froid, qui jadis songeait à se tuer et avait même fait des préparatifs de suicide avec un calme parfait, – fut saisi tout à coup d'une épouvante folle.

Être brûlé vif !

Et brûlé avec une bohémienne, sa maîtresse !

Les tortures du supplice et l'infamie tout à la fois !

Sir Arthur avait lu son arrêt de mort dans les yeux de sir George Stowe.

Il savait qu'il ne devait attendre d'un tel homme aucune merci.

Et sir Arthur ne voulait pas mourir !...

Sir Arthur perdait la tête ; sir Arthur s'abandonnait à un désespoir sans limites, et lorsque Gipsy s'élança vers lui, les mains tendues, il s'écria :

– Arrière ! fille de Bohême !... Arrière, misérable ! tu me fais horreur !

Gipsy poussa un grand cri et tomba sur les genoux.

On eût dit qu'elle était frappée au cœur.

Mais lui, en proie à une fureur croissante comme son effroi, poursuivit :

– Malheureuse ! c'est donc pour toi que je suis ici ? c'est donc toi qui as causé ma perte ?

Et il se mit, tout à fait affolé, à l'accabler de reproches sanglants et à lui reprocher son amour.

Les Indiens qui l'avaient poussé dans la pagode s'étaient retirés.

Sir Arthur était seul avec Gipsy.

Et Gipsy, blanche comme un marbre, et glacée comme si son sang se fût figé dans ses veines, Gipsy regardait avec stupeur cet homme qu'elle avait tant aimé et murmurait :

– Oh ! c'est un lâche !

Puis elle eut une explosion de douleur et s'écria :

– La mort peut venir, maintenant ! je ne la crains plus...

XXII

Gipsy était libre de ses mouvements.

Sir Arthur Newil, au contraire, avait les jambes attachées et les mains liées derrière le dos.

Tout homme a une heure d'héroïsme et une heure de lâcheté dans sa vie.

L'heure de lâcheté était venue pour sir Arthur Newil.

Il avait peur de la mort !

Peut-être n'eût-il point tremblé à la bouche d'un canon ou devant la hache du bourreau…

Mais cette mort épouvantable par le feu qui lui était promise jetait l'épouvante en son âme, à ce point que son amour pour Gipsy s'était évanoui tout à coup.

D'abord, couché sur le sol de la pagode, se roulant avec rage, il continua à accabler d'injures cette femme qu'il avait tant aimée…

Puis, à cette animation succéda un désespoir morne et silencieux.

La lampe unique placée devant la monstrueuse statue continuait à projeter une lueur douteuse et presque sépulcrale autour d'elle. Quand il se fut calmé, sir Arthur Newil regarda autour de lui.

Les peintures mal éclairées avaient un aspect fantastique.

Comme il était couché sur le dos, sir Arthur Newil avait les yeux en l'air et il regardait la voûte de la pagode.

Il lui sembla alors que la statue colossale de la déesse Kâli se rapprochait de cette voûte, assez pour qu'un homme qui se fût tenu debout sur sa tête eût pu l'atteindre.

Et verticalement au-dessus de la statue, sir Arthur remarqua une ouverture, destinée sans doute à éclairer la pagode durant le jour.

Le condamné dont les heures sont comptées conserve jusqu'à la dernière minute un vague espoir de délivrance.

Sir Arthur, chez lequel une réaction s'était faite, eut soudain l'espoir de fuir par cette ouverture.

Escalader le monstre, se glisser sur sa tête qui avait plus de trois pieds carrés de largeur, briser cette coupole de nacre et monter sur le toit de la pagode, tout cela parut possible à sir Arthur.

Mais pour qu'un pareil plan pût être mis à exécution, il fallait que sir Arthur ne fût point garrotté comme il l'était.

Et cet homme que la peur de la mort avait rendu lâche, cet homme qui avait outragé Gipsy, la femme qui, par amour pour lui, avait joué sa vie et l'avait perdue, cet homme fut plus lâche encore…

Il eut recours à elle.

Gipsy, à demi morte, brisée de douleur, était affaissée au pied de la statue.

Gipsy trouvait que les bourreaux étaient lents à venir et à dresser le bûcher.

Gipsy avait dans le cœur une douleur sans bornes et une honte immense.

Elle rougissait d'avoir aimé sir Arthur Newil, comme il avait rougi naguère en apprenant qu'elle était bohémienne.

Il tourna les yeux vers elle, et il n'eut point pitié de cette attitude brisée.

Cet homme voulait vivre, – vivre à tout prix.

– Gipsy ! dit-il tout bas.

Elle ne lui répondit pas.

– Gipsy, répéta-t-il en élevant la voix.

Cette fois, elle tressaillit, leva la tête et tourna vers lui un regard atone et sans rayons.

– Gipsy, dit-il encore, es-tu donc résignée à mourir, toi ?

Elle fit un signe de tête et reprit son attitude désespérée.

– Cependant, si tu le voulais, nous pourrions nous sauver.

Le regard de Gipsy ne s'éclaira point ; elle se contenta de fixer sir Arthur avec indifférence.

– Oui, reprit celui-ci qui s'anima, si tu le voulais… nous pourrions fuir…

– Comment ? dit-elle, comme si elle eût fait une question insignifiante.

– Regarde au-dessus de toi, reprit-il. Ne vois-tu pas une coupole vitrée ?

– Je la vois, dit-elle.

– En montant sur ce monstre de pierre, on pourrait y atteindre.

– Ah ! fit-elle.

– Et si tu voulais me délier ?…

Sa voix était devenue suppliante comme le regard qu'il attachait sur cette femme que tout à l'heure il insultait.

Gipsy se leva et s'approcha de lui.

– Tournez-vous ! dit-elle.

Sir Arthur se coucha sur le ventre, et Gipsy put toucher ses mains liées derrière

le dos.

Alors, la jeune fille, avec cette adresse qui est particulière aux femmes, se mit à dénouer un à un les liens de sir Arthur.

Et celui-ci la laissait faire, et l'espoir de la vie le reprenait peu à peu.

Enfin, ses mains et ses bras furent libres.

Alors il se débarrassa lui-même des entraves qu'il avait aux jambes.

Puis il se trouva sur ses pieds et maître de tous ses mouvements.

Et un cri de joie lui échappa.

Gipsy s'était de nouveau couchée sur les dalles et avait repris sa morne attitude.

Mais sir Arthur n'y prit pas garde.

Il était libre.

Et s'élançant vers la statue, il se mit à l'escalader avec l'énergie et l'adresse d'un clown.

Gipsy toujours affaissée le suivait du regard.

Il s'accrocha aux draperies de pierre qui figuraient la robe de la déesse ; il se hissa d'abord sur ses genoux, puis sur un de ses bras, puis il entoura le cou de ses mains crispées, et finit par atteindre la tête, en plaçant un de ses pieds dans la bouche du monstre.

Enfin, par un dernier effort, il se trouva debout sur la tête de la déesse.

Et, se dressant, il atteignit de ses deux mains la coupole vitrée.

Chaque vitre était enchâssée dans un cadre de fer, et assez grande pour que, une fois brisée, un homme pût passer au travers.

L'instinct de la conservation donne aux hommes les plus ordinaires une énergie et une intelligence peu communes.

Une fois là, sir Arthur comprit que le moindre bruit pourrait le perdre.

Et le bris d'une glace ferait sans doute un tapage que répercuteraient en le multipliant tous les échos de la pagode.

Il avait au doigt une bague.

Cette bague était ornée d'un magnifique solitaire taillé à facettes.

Sir Arthur ôta sa bague et se servit de son diamant pour couper une des vitres.

Gipsy entendit un tout petit bruit sec.

La vitre était détachée.

Alors, sir Arthur lui cria :

– Viens ! suis-moi…

Et il se cramponna à l'un des barreaux de fer et se hissa jusqu'à l'ouverture qu'il venait de pratiquer.

Mais Gipsy ne bougea point.

– Tu ne veux donc pas fuir ? répéta-t-il.

Elle secoua la tête sans répondre.

Sir Arthur devait être lâche jusqu'au bout. Il n'hésita point, se hissa jusqu'à la coupole et, comme un gymnaste qui monte au trapèze, il disparut par le trou laissé par la vitre absente.

Alors, Gipsy détourna la tête et murmura :

– Quand donc les bourreaux viendront-ils ?

* *

*

Cependant, sir Arthur Newil était monté sur le toit de la pagode.

Le jour venait. À sa lueur naissante, sir Arthur put reconnaître le lieu où il se trouvait.

Il était à Hampstead.

Londres s'étalait au loin sous ses pieds.

Autour de la pagode s'étendait le jardin planté de grands arbres que Gipsy avait traversé, conduite par la femme aux bracelets d'or.

Un de ces arbres montait contre le bâtiment et touchait aux toits.

Le jardin était désert.

Cet arbre était la voie du salut, et sir Arthur se laissa glisser le long des branches et toucha le sol.

Escalader ensuite la grille et sauter dans la rue n'était plus qu'un jeu pour un homme qui ne voulait pas être brûlé vif.

Une fois dans les rues de Hampstead, sir Arthur n'avait qu'à courir chez le coroner et lui dénoncer sir George Stowe.

Mais, en faisant cela, il sauvait Gipsy…

Et alors seulement sir Arthur Newil s'aperçut qu'il avait été lâche !…

Et il eut peur de se retrouver face à face avec la bohémienne et de rougir devant elle…

Et sir Arthur, abandonnant Gipsy, prit la fuite dans la direction de Londres.

XXIII

Revenons maintenant à Rocambole, ou plutôt à Marmouset, qu'il avait envoyé prévenir Milon et sa bande.

Marmouset, comme on va le voir, était un garçon plein de sagesse et d'intelligence.

Si Marmouset eût été un soldat, il aurait voulu devenir maréchal de France.

Marmouset était un vaurien et sa seule ambition était de se montrer digne de la confiance de Rocambole.

Le Maître était devenu pour lui une sorte de divinité dont il voulait à tout prix mériter les faveurs et l'estime.

Or donc, Marmouset s'était empressé d'aller exécuter les ordres de Rocambole.

Mais comme il sortait de la maison et passait devant le public-house où, deux heures auparavant, il avait trouvé les deux Indiens qui l'avaient mis sur les traces de Rocambole, son regard fut attiré de nouveau par un personnage qui lui parut n'être pas tout à fait un habitué de la maison.

Ce personnage était une femme.

Cette femme, vêtue de haillons, comme le sont presque toutes les Irlandaises qui viennent essayer de vivre à Londres, était d'une taille presque gigantesque.

Elle eût été grande, habillée en homme.

Or, Marmouset était un garçon qui tirait une conclusion de toute chose.

Une voix secrète l'avertit qu'il y avait peut-être quelque rapport secret entre cette femme et les persécuteurs mystérieux de Gipsy.

– Après tout, pensa-t-il, j'ai de bonnes jambes, je les prendrai à mon cou pour aller plus vite chercher Milon.

Et il entra dans le public-house.

On avait déjà vu Marmouset dans la soirée.

Il n'était plus un inconnu pour le tavernier qui avait remarqué que l'enfant ne parlait que par signes.

Il était sourd-muet aux yeux du bonhomme et de quelques habitués qui l'avaient déjà vu.

Marmouset entra et, fermant sa main gauche, il mit son pouce étendu dans sa bouche.

Ceci voulait dire :

– J’ai soif.

Le tavernier lui montra tour à tour le cruchon au gin et le pot à la bière.

Marmouset secoua la tête.

Si Marmouset ne voulait ni bière, ni gin, c’est qu’il voulait du wisky.

On lui servit donc du wisky et il jeta trois pence sur le comptoir d’étain.

Puis, tout en buvant, il se mit à suivre du coin de l’œil l’Irlandaise gigantesque.

Cette dernière, assise tout près du comptoir, causait avec un petit homme qui lui allait à peine à la hanche, et la regardait néanmoins fort tendrement.

– Jenny, disait-il, par saint Patrick, le patron de la vieille Irlande, tu as tort de ne pas consentir à m’épouser.

L’Irlandaise répondait par un gros rire.

Marmouset, qui passait pour sourd-muet, s’était accoudé, son verre de wisky à la main, sur le comptoir.

Marmouset, on le sait, ne comprenait pas l’anglais, ce qui lui avait donné l’idée de jouer le rôle de sourd-muet.

Cependant, il y a une foule de mots anglais qui se rapprochent du français, et Marmouset était tout oreilles à la conversation de la grande Irlandaise et du petit homme.

Tout à coup, un nom le fit tressaillir :

« Gipsy ! »

– Bon ! se dit-il, je donnerais ma tête à couper qu’elle est de la bande, celle-là.

Puis il entendit encore un autre nom :

« Arthur Newil. »

Ce nom lui était inconnu, mais prononcé avec celui de Gipsy, il paraissait avoir pour lui une signification mystérieuse.

Et au lieu de quitter le public-house, Marmouset demanda par signes un second verre de wisky.

D’un œil, il surveillait l’Irlandaise, de l’autre, il regardait dans la rue.

Mais, tout à coup, Marmouset éprouva une émotion tellement violente qu’il en demeura immobile et comme pétrifié.

Gipsy, avec ses habits d’homme, venait de passer dans le cercle de lumière projeté par le gaz du public-house.

Marmouset ne se trompait jamais.

Quand il avait vu les gens une fois, il les reconnaissait sous n’importe quel costume. Il avait donc reconnu Gipsy.

Mais, en même temps, il avait vu faire un mouvement à l'Irlandaise qui avait posé un doigt sur ses lèvres et prononcé tout bas le nom de Waterloo bridge.

Or, Marmouset savait déjà que *bridge* signifie pont comme *church* veut dire église.

En même temps, l'Irlandaise sortit avec le petit homme.

Marmouset paya son second verre de wisky et sortit à son tour.

Dans la rue, il eut un moment d'hésitation, et il faut avouer que la question était complexe.

S'en irait-il simplement chercher Milon, ainsi que le lui avait commandé Rocambole ?

Se mettrait-il à la poursuite de Gipsy pour savoir où elle allait ?

Ou bien suivrait-il l'Irlandaise ?

C'était à jeter un penny en l'air et à jouer la chose à pile ou face.

Ce qui fit que Marmouset, obéissant à une inspiration subite, se décida pour un quatrième parti.

L'Irlandaise et le petit homme s'étaient séparés en échangeant un signe d'intelligence et un mot :

« Waterloo bridge. »

À la porte du public-house était un cab, et Marmouset s'aperçut alors que le petit homme n'était autre que le cocher du cab.

Marmouset n'essaya point de se prouver à lui-même la sagesse de la détermination subite qu'il prenait.

Non, Marmouset obéissait à un instinct, à une inspiration, et il eût été bien embarrassé de donner la raison de sa conduite.

Mais, se souvenant de son origine faubourienne, le gamin s'élança sous le cab, dont les roues étaient très hautes, se cramponna à l'essieu et se fit traîner.

Quelque chose lui disait qu'il prenait là le bon parti.

Tout le monde a vu un cab et sait que ce cabriolet tout anglais porte le cocher par derrière, dans une espèce de tuyau de cheminée, les guides passant dans une fourche, au-dessus de la capote.

Ainsi placé, le cocher ne pouvait regarder sous sa voiture.

Un policeman seul aurait pu apercevoir Marmouset et l'arracher à sa prétendue félicité.

Mais les policemen sont rares dans White-Chapel, et puis ils ne s'occupent guère d'un gamin qui se fait traîner par une voiture.

Le cab partit et descendit tout droit au pont de Waterloo.

Puis il s'arrêta à l'entrée.

Marmouset ne bougea pas.

Marmouset, toujours cramponné à son essieu, se disait :

– Je donnerais ma tête à couper qu'on va enlever Gipsy, et qu'on l'emportera dans cette voiture.

Et Marmouset attendit.

Une demi-heure s'écoula.

Le cocher n'avait pas quitté son siège. La clarté d'un réverbère projetait sa silhouette sur le sol du pont.

Marmouset put se convaincre qu'il fumait.

Quand un cocher anglais fume, c'est qu'il a du temps à perdre.

Marmouset laissa porter ses jambes sur le sol pour se délasser un peu.

Une autre demi-heure s'écoula.

Tout d'un coup, Marmouset vit la silhouette du cocher jeter son cigare.

En même temps, il entendit des pas précipités.

Puis, il vit accourir une femme et deux hommes.

La femme, il la reconnut sur le champ à sa taille gigantesque.

C'était l'Irlandaise.

L'un des deux hommes portait dans ses bras quelque chose qui se débattait.

Marmouset devina que c'était Gipsy.

Et il caressa la crosse de son revolver.

Mais Marmouset était prudent, et il pensa qu'il valait mieux savoir en quel endroit on conduisait Gipsy, que chercher à la délivrer.

Il se cramponna donc de nouveau à son essieu et le cab repartit, tandis que l'Irlandaise et un des deux hommes s'éloignaient.

XXIV

Marmouset s'était fait le raisonnement que voici :

– On enlève Gipsy pour que le Maître la cherche, et pour le faire tomber dans un piège. Ce n'est donc pas Gipsy qui court peut-être le plus grand danger, mais c'est le Maître.

Voyons où on la conduit ?

Marmouset se trompait, mais son erreur, comme on va le voir, devait avoir un bon résultat.

Toujours cramponné à l'essieu du cab, il se laissa donc emmener sur les hauteurs de Hampstead.

Lorsque le cab s'arrêta à la grille de la *maison rouge*, Marmouset écarquilla ses yeux tout grands et put remarquer la bizarrerie de l'édifice qu'il aperçut un moment, tandis que la grille s'ouvrait pour laisser passer Gipsy et son conducteur.

Certes, si on avait dit en ce moment à Marmouset : « On va brûler vive la pauvre Gipsy », Marmouset n'aurait pas hésité.

Il serait entré dans le jardin, le revolver au poing, et il se fût battu comme un lion pour essayer de la délivrer.

Mais Marmouset savait l'histoire de Gipsy.

L'Irlandaise de la taverne du *Roi George* l'avait racontée.

Gipsy ne pouvait pas se marier.

Si Gipsy se mariait, ses époux étaient étranglés, mais il ne lui arrivait aucun mal.

Marmouset ne savait que cela, et ce fut cette notion incomplète qui détermina sa conduite.

Il laissa donc la grille de la maison s'ouvrir et se refermer sur Gipsy, le ravisseur sortir seul et remonter dans le cab en prononçant un nom.

– Sir Arthur Newil.

Ce nom, Marmouset l'avait entendu une fois déjà dans la bouche de la géante qui avait aidé à enlever Gipsy, lorsqu'elle causait dans le public-house avec le petit homme, – c'est-à-dire avec le cocher du cab.

Et Marmouset, de plus en plus intrigué, demeura suspendu à son essieu, tandis que le cab rentrait dans Londres à toute vitesse.

Marmouset, arrivé à la Tamise, songea bien un moment à lâcher l'essieu et à retourner auprès de Rocambole, après, toutefois, avoir averti Milon et ses

hommes.

Mais, toute réflexion faite, il resta.

Ce nom d'Arthur Newil lui trottait par la tête.

Au delà du pont, le cab s'arrêta un moment et un autre homme y monta.

Le nom d'Arthur Newil fut encore prononcé.

Marmouset se jura d'aller jusqu'au bout.

Le cab gagna ce quartier tranquille où, sous le nom de William, sir Arthur cachait son amour et son bonheur.

Marmouset assista alors, de sa cachette, aux événements que nous avons déjà racontés.

Il vit les deux hommes descendre du cab et entrer dans la maison à l'aide d'une fausse clé.

Puis le bruit d'une lutte à l'intérieur.

Puis enfin les deux hommes ressortir, emportant sir Arthur Newil dans leurs bras.

Le cab se remit en route et descendit de nouveau vers le pont de Waterloo.

Mais là, Marmouset lâcha l'essieu pour tout de bon.

– Je sais ce que je veux savoir, dit-il, ils prennent le même chemin que tout à l'heure, donc ils vont au même endroit.

Cette fois, allons prévenir le patron.

Et, tandis que le cab montait vers Hampstead, pour la seconde fois, Marmouset rentra au cœur de Londres et se mit à courir dans la direction de White-Chapel.

* *

*

Rocambole, enveloppé dans son manteau, veillait toujours à la porte de Gipsy.

Il croyait que la jeune fille dormait, car il n'entendait aucun bruit dans sa chambre.

Marmouset n'était point revenu. Rocambole se disait encore :

– Milon et les autres sont en bas, disséminés dans les public-houses du quartier.

Et Rocambole était fort tranquille et, sans doute, sa pensée était bien loin de Londres, à cette heure, lorsque Marmouset remonta précipitamment l'escalier.

Il y avait deux heures qu'il était parti.

– Que t'est-il donc arrivé ? demanda Rocambole en le voyant essoufflé.

N’aurais-tu pas trouvé Milon ?

– Je ne suis même pas allé à Saint-Paul, dit tout bas Marmouset.

– Et pourquoi cela ?

– Parce que vous allez voir que j’avais bien autre chose à faire. Je sais où ils ont conduit Gipsy.

– Gipsy ?

– Oui, dit Marmouset, tandis que vous gardez le nid, l’oiseau n’y est plus.

– Gipsy n’est plus dans sa chambre ?

– Non.

Rocambole jeta la porte bas d’un coup d’épaule et s’arrêta, muet d’étonnement, sur le seuil.

La lune qui brillait au ciel éclairait le pauvre réduit de la bohémienne par la fenêtre grande ouverte.

Le réduit était vide.

Rocambole eut alors ce léger frémissement des narines qui seul trahissait en lui une émotion violente.

Puis il murmura :

– Elle a manqué de confiance en moi. Je ne réponds plus de rien… Dieu veuille qu’il ne lui arrive pas malheur !

Il questionna Marmouset.

Marmouset lui raconta de point en point ce qu’il avait vu et ce qu’il avait fait.

– Ainsi tu sais où elle est ? dit-il enfin.

– Mais sans doute. Et sir Arthur Newil aussi.

À ce nom de sir Arthur Newil, Rocambole tressaillit.

Il savait que sir Arthur était le cousin de miss Cécilia, la fiancée de sir George Stowe.

Mais il savait aussi que Gipsy avait un amant, et cet amant, ce pouvait bien être sir Arthur Newil.

Et la perspicacité de Rocambole se trouvait mise en défaut par cette double supposition.

Pourquoi avait-on enlevé Gipsy et sir Arthur, presque en même temps, et les avait-on conduits dans le même lieu ?

En s’adressant cette question, Rocambole sentait ses cheveux se hérisser.

Il tira sa montre.

Elle marquait trois heures du matin.

– Ou il est trop tard, ou il est beaucoup trop tôt.

Marmouset le regarda, un peu surpris de cet aphorisme à la Prudhomme.

Mais Rocambole compléta sa pensée :

– Si Gipsy et sir Arthur ont été enlevés, c'est qu'ils sont condamnés à mort par les Étrangleurs.

– Est-ce possible ? s'écria Marmouset, qui se repentit amèrement de n'avoir pas cherché à délivrer Gipsy.

– Or, reprit Rocambole, je crois me souvenir que des fanatiques ont l'habitude de laisser jeûner leurs victimes vingt-quatre heures avant de les sacrifier à leur horrible déesse. Du moins, Gurhi me l'a affirmé.

– Eh bien ? fit Marmouset.

– Eh bien ! s'il en est ainsi, nous avons jusqu'à ce soir pour prendre nos mesures et les délivrer.

– Et si vos souvenirs vous trompent, Maître ?…

– Alors, il est trop tard… ils sont morts !…

Marmouset tordait ses mains avec une sorte de désespoir fiévreux.

– Je suis un imbécile ! murmura-t-il.

Rocambole lui fit quitter l'escalier, et tous deux descendirent dans la rue.

Le public-house était toujours ouvert et sa clientèle nocturne réunie.

Tout à coup Marmouset pressa vivement le bras de Rocambole.

– Voyez ! dit-il.

– Quoi ?

– L'Irlandaise.

En effet, Rocambole aperçut la géante, avec le petit homme, c'est-à-dire le cocher du cab.

– Entrons, dit Rocambole, je sais l'anglais, moi, peut-être apprendrons-nous quelque chose.

Sur ces mots, le maître et le disciple firent leur apparition dans le cabaret, se parlant par signes et jouant à merveille leur rôle de sourds-muets.

Puis ils s'installèrent à une table voisine de l'Irlandaise et du cocher.

XXV

Le cocher et l'Irlandaise, c'est-à-dire le petit homme et la géante, avaient repris leur conversation amoureuse.

Le petit homme disait :

– Pourquoi ne veux-tu pas m'épouser, Jenny ?

– Je ne dis pas que je ne veux point t'épouser, répondait la géante, je dis que l'heure n'est point venue.

– Pourquoi ?

– Parce que, pour se mettre en ménage, il faut avoir un peu d'argent.

– Ne sommes-nous pas en train de faire fortune ?

– Oh ! dit l'Irlandaise, on nous a fait de belles promesses. Il faut voir si elles se réaliseront.

– On t'a déjà donné dix shillings, ce soir, pour la petite.

– Et à toi vingt pour tes deux courses.

– Trente shillings, c'est déjà une jolie somme.

– Oui, mais le gentleman qui nous a embauchés tous deux doit nous donner dix livres demain.

– Les donnera-t-on ? fit l'Irlandaise d'un air de doute.

– Douter de la parole d'un gentleman, c'est mal, Jenny, dit le petit homme.

– Je doute toujours de la parole d'un homme qui fait un marché dans la rue et qu'on ne sait où trouver ensuite.

– Où t'a-t-il donné rendez-vous pour demain ?

– À l'entrée de Saint-James square, à dix heures du matin. Mais j'ai comme une idée qu'il n'y sera pas.

Rocambole, qui feignait toujours de causer par signes avec Marmouset, ne perdait pas un mot de cette conversation.

– Eh bien ! si tu as les dix livres, m'épouseras-tu, Jenny ?

– Nous verrons… En attendant, bonsoir ! je vais dormir…

Et l'Irlandaise se leva.

En même temps, le petit homme jeta dix pence sur la table.

– Écoute bien ce que je vais te dire, fit Rocambole par signes à Marmouset.

Marmouset répondit par un signe de tête.

La pantomime de Rocambole signifiait :

– Tu vas aller à Hampstead, tu t'embusqueras aux environs de cette maison où Gipsy est enfermée, et tu m'y attendras… Tu auras, du reste, bien soin de tout observer… et si quelqu'un sort… tu ne le perdras de vue que lorsque tu te seras assuré de la route qu'il prend.

Marmouset fit signe qu'il avait parfaitement compris, et il sortit.

L'irlandaise s'était bien levée de table, mais elle s'était approchée du comptoir d'étain derrière lequel trônait le tavernier, et elle causait familièrement avec lui.

Quant au petit homme, il était parti, et Rocambole l'avait suivi.

À cent pas du public-house, comme le cocher du cab tournait l'angle d'une ruelle, une main s'abattit sur son épaule.

Il se retourna.

– Tiens, le muet ? dit-il.

Il avait parfaitement reconnu l'un des deux hommes qui parlaient par signes dans le public-house.

Mais il recula de surprise, lorsque Rocambole lui dit :

– Un mot, camarade !

Entendre parler soudainement un homme qu'on croit muet est toujours un coup de théâtre, et l'émotion qu'on en éprouve est intraduisible.

Rocambole parlait un anglais très pur, sans accent étranger.

– Cela t'étonne que je parle ? dit-il.

– Oh ! fit le petit homme.

– Je ne suis pas muet, moi, reprit Rocambole, mais mon camarade l'est, comprends-tu ?

L'explication était si nette que l'émotion du petit homme se calma.

Rocambole reprit :

– Tu aimes donc Jenny l'Irlandaise ?

– C'est une belle femme, dit le cocher avec l'enthousiasme des petits hommes pour les grandes femmes, *great-attraction* !

– Et elle ne veut pas de toi ?

– Elle dit que nous sommes trop pauvres.

– Si tu avais cent livres, elle t'épouserait tout de suite.

– Cent livres ?

Et le cocher demeura bouche béante.

– Et il ne tient qu'à toi de les avoir.

Le petit homme fut encore plus surpris qu'il ne l'avait été tout à l'heure en entendant parler celui qu'il croyait muet.

Rocambole était de taille à ne point craindre une lutte avec cet avorton énamouré d'une grande femme.

Il entraîna le cocher sous un bec de gaz, tira de sa poche un portefeuille et le lui montra gonflé de banknotes.

Le cocher fut ébloui.

– Tu peux gagner cent livres, répéta-t-il.

– À quoi faire ?

– En me racontant d'abord ce que tu as fait cette nuit.

– Bon ! après ?

– Et en me conduisant ensuite à l'endroit où tu as conduit successivement Gipsy et sir Arthur Newil.

Un petit homme qui aime une grande femme est capable de toutes les trahisons.

Le cocher répondit :

– Je le veux bien !

Et Rocambole le prit par le bras, et ils se mirent à causer.

* *

*

Pendant ce temps, Marmouset courait à Hampstead par le chemin qu'il avait déjà suivi.

Chose assez rare à Londres, la nuit avait été lumineuse et sans brouillard, à partir de trois heures du matin.

La lune venait de disparaître de l'horizon, mais dans le ciel d'un bleu pâle couraient les premières clartés de l'aube, au moment où Marmouset arriva sous les murs de la maison rouge.

Cette demeure mystérieuse, qui successivement s'était ouverte devant Gipsy et sir Arthur Newil, paraissait abandonnée.

Aucun bruit n'en sortait ; aucune apparence de vie ne se manifestait à l'intérieur.

Mais comme Marmouset cherchait un coin obscur pour s'y établir en sentinelle, selon les ordres du Maître, il lui sembla que quelque chose s'agitait sur

le toit.

Marmouset avait l'œil perçant.

Il se fut convaincu bientôt qu'il voyait se dresser une forme humaine.

La forme humaine demeura un moment immobile, puis elle se baissa, se releva ensuite et se mit à marcher sur le toit.

Immobile, sous le porche d'une maison dont toutes les fenêtres étaient encore closes, Marmouset vit cet homme s'approcher de l'un des arbres qui montaient au bord du toit.

Puis il le vit disparaître, coulant le long de l'arbre, derrière les hautes murailles du jardin.

– Voilà déjà du nouveau, pensa le gamin.

Dix minutes après l'homme reparut, non plus sur le toit, mais au-dessus de la grille et sauta tout effaré dans la rue.

Puis il prit la fuite.

Alors Marmouset se dit :

– Évidemment, ce monsieur n'est pas un locataire de l'immeuble.

Et il courut après lui, le rejoignit et lui dit :

– Pardon, monsieur, ne seriez-vous pas sir Arthur Newil ?

Sir Arthur jeta un cri et voulut se dégager.

– Non, dit-il, non… je ne suis pas sir Arthur Newil.

Mais Marmouset s'était cramponné à lui, et, comme sir Arthur s'apprêtait à le renverser d'un coup de poing, un autre homme surgit du milieu de la rue et le prit par le bras.

– Pardon, sir Arthur, dit-il, mais il faut bien que vous nous donniez des nouvelles de Gipsy la bohémienne.

Ce nouveau personnage, on le devine, n'était autre que Rocambole, que le petit homme amoureux de la géante avait, sans perdre de temps, conduit à Hampstead.

XXVI

Après la fuite de sir Arthur Newil, Gipsy avait repris cette attitude brisée de ceux qui n'espèrent plus rien en ce monde et attendent la mort comme une délivrance.

L'homme qu'elle avait aimé, l'homme pour qui elle allait mourir était donc un lâche ?

Il l'avait outragée grossièrement lorsqu'il avait désespéré de pouvoir échapper à la mort…

Il l'avait abandonnée lâchement, quand il avait trouvé pour lui-même la voie du salut.

Gipsy attendait donc la mort, non plus avec calme, mais avec impatience.

Ses yeux étaient secs, elle ne versait plus une larme, elle ne poussait même plus un soupir.

Cependant, de temps à autre, un nom venait à sa bouche.

– Ma mère !

Elle songeait à cette femme, encore jeune et belle, qui l'avait appelée sa fille une heure, et que les Étrangleurs avaient assassinée dans ses bras.

Et une sorte de joie farouche passait alors sur ses lèvres.

Elle allait mourir, elle irait dans le monde des âmes, elle reverrait sa mère.

Cette pensée préparait Gipsy à la mort.

Plusieurs heures s'écoulèrent.

Les lampes s'étaient éteintes et la lumière du jour pénétrait par cette coupole qui avait servi d'issue à sir Arthur Newil.

La pagode perdait peu à peu cet aspect fantastique et lugubre qu'elle avait eu pendant la nuit.

Un rayon de soleil arriva et se joua sur le parquet couvert, comme les murs, de peintures bizarres.

Gipsy tournait quelquefois les yeux vers la porte par où étaient entrés successivement les femmes qui l'avaient dépouillée de ses vêtements et revêtue de cette robe qui l'emprisonnait comme un suaire, et ensuite sir Arthur Newil.

La mort lui paraissait lente à venir !

Enfin, elle éprouva un malaise subit, qui alla en grandissant.

C'étaient les premiers tiraillements de la faim.

Le corps trahissait l'âme qui voulait s'envoler ; la nature parlait plus haut que l'esprit.

Une torture physique s'ajoutait aux souffrances morales.

Gipsy fut obligée de se lever et de marcher.

Elle se promena autour de la monstrueuse statue, tantôt d'un pas saccadé, tantôt lentement, appuyant parfois ses mains sur sa poitrine, comme si elle eût voulu réprimer les angoisses de la faim qui allaient croissant.

Vers midi, la porte s'ouvrit et les quatre femmes entrèrent.

– Enfin ! pensa Gipsy dont l'œil brilla d'une sombre joie.

Les femmes s'avançaient vers elle en chantant un hymne bizarre en langue indienne.

Mais, tout à coup, elles s'arrêtèrent, leur chant cessa et elles manifestèrent une vive émotion.

Gipsy, immobile, les regardait.

Elles venaient de s'apercevoir de la disparition de sir Arthur Newil.

Et elles ne songèrent point à questionner Gipsy.

Mais elles poussèrent des cris aigus, accompagnés de paroles indiennes que Gipsy devina être un appel.

Cet appel fut entendu sans doute, car la porte qu'elles avaient refermée se rouvrit, livrant passage aux deux hommes qui avaient amené sir Arthur dans la pagode.

Les deux hommes s'arrêtèrent muets, consternés, sur le seuil.

L'un d'eux, après un moment d'hésitation, s'approcha de Gipsy, et lui dit :

– Où est l'homme qui devait mourir avec toi ?

Gipsy leva la main vers le cintre de la pagode et n'ajouta pas un mot.

Or, hommes et femmes crurent que Gipsy leur montrait le ciel.

Sir Arthur avait détaché la vitre si carrément et la coupole éclairée du soleil était si haute, que ni les uns ni les autres ne s'aperçurent que cette vitre manquait.

Gipsy comprit leur étonnement et, se souvenant qu'elle avait aimé sir Arthur, quelque mépris qu'il lui inspirât maintenant, elle en eut pitié et ne voulut point le trahir.

– Où est-il ? répéta l'un des hommes qui s'avança menaçant vers Gipsy.

Gipsy demeura calme et répondit :

– La déesse, sur mes prières, lui a fait grâce ! Deux génies sont descendus du ciel et l'ont emporté.

Un policeman anglais se fût mis à rire à cette réponse. Mais les fanatiques jetèrent un grand cri et tombèrent à genoux.

Ils se prosternèrent, non point devant la déesse Kâli, mais devant Gipsy elle-même.

Les femmes les imitèrent et baisèrent même le bas de la robe de la jeune fille stupéfaite.

L'une des femmes lui dit :

– Il faut bien nous rendre à l'évidence. Si la déesse a fait un pareil miracle en ta faveur, c'est que tu as mérité le pardon de ta faute et que tu es suffisamment purifiée. Gloire à toi et à la déesse !

Les hommes dirent à leur tour :

– Le grand-prêtre ordonnera sans doute que tu paraisses tout de suite devant Kâli, gloire à toi !

Et hommes et femmes se prirent par la main et se mirent à danser autour de Gipsy, entonnant de nouveau leur hymne bizarre.

Gipsy songeait à sa mère et priait tout bas le Dieu des chrétiens.

Et tandis que les quatre femmes et les deux hommes dansaient et chantaient, la porte de la pagode se rouvrit sans bruit.

Deux nouveaux personnages que Gipsy voyait pour la première fois, mais en qui Rocambole aurait reconnu sir George Stowe et le baronnet Nively venaient d'apparaître sur le seuil.

D'un coup d'œil, ils purent constater la disparition de sir Arthur Newil.

Sir Arthur s'était évadé…

Par où ?

L'œil perçant de sir George Stowe remarqua tout de suite l'endroit.

Ce que les Indiens n'avaient pas vu, il le vit tout de suite.

Sir Arthur avait dû monter sur la statue et atteindre la coupole, dont il avait détaché une vitre.

Les Indiens chantaient toujours et disaient :

– Gloire à Gipsy, qui a obtenu de la déesse la grâce de son amant ; honneur à Gipsy la sainte, qui va bientôt s'asseoir dans les jardins embaumés de Kâli.

Le baronnet Nively était stupéfait.

Sir George Stowe se pencha à son oreille et lui dit :

– Sir Arthur s'est évadé ; il ira trouver les constables, le coroner ; il fera grand bruit… Nous sommes perdus si nous ne nous hâtons.

– Que voulez-vous dire, *Lumière* ?

– Que ce soir on délivrera Gipsy.

– Oh !

– Et qu'il faut la brûler tout de suite.

Sur ces mots, il s'avança au milieu de la pagode.

À sa vue, les chants et les danses cessèrent.

Sir George Stowe s'approcha de Gipsy, à qui ce tourbillon humain avait donné le vertige :

– Gloire à toi, la favorite de Kâli ! dit-il.

Aussi ton âme purifiée ne saurait demeurer plus longtemps en contact avec les fanges de la terre.

Réjouis-toi, Gipsy, ton esprit épuré va quitter son enveloppe grossière. Réjouis-toi !

Et le fanatique fit un signe.

À ce signe, les hommes sortirent ; puis, au bout de quelques minutes, ils revinrent suivis de plusieurs autres.

Tous portaient des fascines résineuses sur leurs épaules et les déposèrent au pied de la statue.

Les femmes avaient repris leurs chants et leurs danses.

Les hommes dressaient le bûcher.

Sir George Stowe et le baronnet Nively assistaient impassibles à ces préparatifs.

Gipsy était tombée à genoux et priait, invoquant tout bas le souvenir de sa mère morte.

Et le bûcher s'élevait peu à peu ; et quand il fut prêt, les quatre femmes prirent la pauvre bohémienne et la forcèrent à y monter.

Gipsy n'opposa aucune résistance.

Alors sir George Stowe prit une torche de la main d'un Indien et l'approcha des fascines enduites de résine.

XXVII

Le bûcher était assez élevé pour que le feu mis tout au bas ne se communiquât pas tout de suite aux fascines supérieures.

Le bois commença à pétiller et la fumée se dégagea de la partie inférieure du bûcher.

Mais au lieu de monter verticalement, auquel cas Gipsy eût été presque subitement étouffée, elle se dirigea horizontalement à droite et à gauche, léchant pour ainsi dire le sol de la pagode.

On eût dit un de ces brouillards qui rampent le matin sur la terre humide.

Ce phénomène, en dehors des lois et des signes ordinaires, avait pour cause première l'évasion de sir Arthur Newil.

Le gentleman avait détaché une vitre de la coupole, et cette vitre détachée établissait un courant d'air qui contrariait l'appareil très ingénieux de l'invention de sir George Stowe, après les rumeurs qui avaient été colportées dans Hampstead par le fossoyeur loquace – appareil que le gentleman avait fait placer dans le cintre de la pagode, juste au-dessus de l'endroit où on avait coutume de brûler.

Cet appareil était un *fumivore*, comme on dit dans les usines.

Il avait suffi d'un courant d'air pour le paralyser.

Cependant le bois brûlait et pétillait, la flamme se dégageait des fascines.

Mais elle suivait la même direction inclinée de la fumée…

Si bien que Gipsy, qui avait les yeux au ciel et attendait la mort avec calme, recevait à peine au bout de dix minutes quelques vagues bouffées de chaleur.

Les Indiens, hommes et femmes s'étaient remis à danser et à chanter autour du bûcher, beaucoup plus suffoqués, du reste, par la fumée, que la malheureuse bohémienne condamnée à être brûlée vive.

Les femmes chantaient :

« Gloire à celle qui va, purifiée par le feu, voir la grande déesse dans toute sa majesté.

« Gloire à Gipsy, l'élue de la déesse, la fiancée mystique d'un étrangleur du paradis. »

Un des hommes reprenait :

« L'azur étincelant du ciel indien, la mer bleue et les étoiles d'or ne sont rien auprès des splendeurs du paradis où Kâli trône en souveraine !

« Elle a des almées divines qui dansent nuit et jour sans fatigue et des

musiciens qui ne se reposent jamais.

« L'or et la nacre, le marbre et le porphyre ont été employés pour la construction du palais qu'habite la déesse Kâli.

« C'est là que les trois cents dieux dont elle a fait ses époux vivent au milieu des délices.

« C'est là que les jeunes filles qui sont mortes vierges et que le feu a purifiées, trouveront un bonheur éternel.

« Gloire à toi, Gipsy ! »

L'une des matrones dit à son tour :

« Bientôt ton âme dégagée de ton corps ira se prosterner aux pieds de la déesse qui lui donnera un corps mille fois plus beau.

« Ah ! pourquoi ne nous est-il pas donné de te suivre ?

« Pourquoi, misérables que nous sommes, allons-nous demeurer enchaînées à la terre ! »

« Gloire à toi Gipsy, reprenait un des Indiens, car la déesse te donnera pour époux le plus brave de ses fils… »

Et tandis que ces fanatiques continuaient à danser et à chanter autour du brasier, Gipsy commençait à ressentir les premières atteintes de la chaleur.

Mais la fumée ne montait point encore, et les fascines supérieures du bûcher sur lesquelles reposaient les pieds de la victime n'étaient pas encore atteintes par les flammes.

Et pendant ce temps aussi, calmes, presque souriants, ces deux autres fanatiques qu'on prenait à Londres pour des gentlemen et qui n'étaient que des sauvages, sir George Stowe et le baronnet Nively, se tenaient à distance, suivant d'un œil attentif les progrès du feu.

– C'est long, dit enfin sir George Stowe qui manifesta quelque impatience.

– Beaucoup plus long que le jour où nous avons brûlé la petite négresse, dit Nively.

– Pourquoi donc la fumée ne monte-elle pas ?

– C'est bizarre…

Ni l'un ni l'autre ne songeaient au courant d'air établi par la vitre cassée.

Et Gipsy continuait à murmurer le nom de sa mère, et à prier le Dieu des chrétiens de se réunir à elle.

Gipsy avait fait le sacrifice de sa vie d'autant plus facilement qu'il lui fallait, maintenant, mépriser le seul homme qu'elle eût aimé.

Mais l'action du courant d'air devait être paralysée peu à peu.

La fumée commença à monter, la flamme atteignit la partie supérieure du bûcher.

Gipsy jeta un cri.

– Enfin ! murmura sir George Stowe.

– Ce sera fini dans dix minutes, répondit le baronnet Nively.

Les Indiens continuaient leur danse et leurs chants frénétiques.

Gipsy poussa un second cri, plus aigu que le premier.

Le feu venait d'atteindre ses jambes.

Mais, à ce deuxième cri, appel suprême, dernière protestation du corps qui ne voulait pas mourir tandis que l'âme ne demandait qu'à s'envoler, un autre cri répondit.

Un cri de délivrance, un cri de triomphe !

En même temps une détonation se fit entendre, une balle siffla…

Cette balle était sans doute destinée à sir George Stowe ; mais, soit que celui-ci eût fait un mouvement, en entendant ce cri qui semblait venir du ciel, soit que la main qui tenait l'arme n'eût pas été secondée par le coup d'œil du tireur, ce ne fut pas sir George Stowe qui tomba…

Ce fut le baronnet sir Nively.

En même temps aussi, toutes les vitres de la coupole se brisèrent et un fleuve humain se précipita d'abord sur la tête de la statue, puis dégringola comme une grappe mouvante autour des bras et des jambes du monstre de pierre.

Tous ces hommes demi-nus, le visage noirci, portaient sur la poitrine un stigmate.

Le stigmate des fils de Sivah, la secte religieuse ennemie des adorateurs de Kâli.

L'un d'eux, celui qui paraissait être le chef, s'élança vers le bûcher et prit Gipsy dans ses bras… Il était temps… le feu montait et la flamme commençait à briller au milieu des spirales de fumée.

Les Indiens et les Indiennes, trompés par le stigmate étaient tombés à genoux, en poussant des cris plaintifs et en demandant grâce.

Ils croyaient fermement à l'intervention du dieu Sivah.

L'homme qui s'était emparé de Gipsy, escaladait de nouveau la statue et, suivi de sa bande, disparaissait par la coupole. – Sir George Stowe l'avait reconnu.

C'était ce mystérieux adversaire que, depuis quelques jours, il rencontrait toujours sur sa route.

Et un autre homme aurait pu affirmer que le prétendu chef des fils de Sivah

était un imposteur, et il eût ranimé ainsi le courage des Indiens. Mais cet homme se tordait dans les dernières convulsions de l'agonie et ne pouvait parler.

Cet homme c'était le baronnet sir Nively !

Et Gipsy était sauvée !

*

* *

XXVIII

Trois jours se sont écoulés depuis le sauvetage de Gipsy.

Deux hommes sont demeurés chez eux, obstinément, pendant ces trois jours.

L'un est le gentleman sir George Stowe.

L'autre est sir Arthur Newil.

Sir George Stowe n'a qu'une crainte, c'est que sir Arthur ne soit allé trouver miss Cécilia et ne lui ait tout révélé.

Il a pu s'échapper de la pagode, tourner et retourner dans les rues de Hampstead, afin de faire perdre sa trace, regagner Londres et attendre les événements.

Sir George Stowe sait bien que tous ces hommes qu'un ordre mystérieux réunissait naguère dans la pagode de Hampstead, ont à Londres des professions au grand jour, que s'ils sont Étrangleurs et adorateurs de la déesse Kâli, dans l'ombre, ils revendiquent bien haut, à la lumière du soleil, leur qualité de citoyens britanniques. Or, l'enlèvement de Gipsy par les prétendus fils de Sivah est non seulement un échec moral, un coup presque mortel porté à la puissance de la déesse Kâli, mais à sa propre autorité, à lui sir George Stowe, le chef suprême des Étrangleurs à Londres.

Depuis que Gurhi avait fait des révélations à sir George Stowe, ce dernier l'avait tenu enfermé chez lui.

Quand il y rentra, en revenant de Hampstead, il put constater que Gurhi avait disparu.

S'était-il enfui ?

L'aurait-on enlevé ?

La dernière hypothèse était la plus admissible.

Gurhi seul aurait pu dire aux autres que les prétendus fils de Sivah n'étaient que des imposteurs.

D'un autre côté, ni le lendemain, ni les jours suivants sir George Stowe ne reçut un mot de Cécilia qui, cependant, à leur dernière entrevue, lui avait annoncé que son oncle, le pair d'Angleterre, devait le prier très prochainement à dîner.

Sir George Stowe se disait donc :

– Sir Arthur Newil a parlé, et sa cousine l'a cru.

De son côté, sir Arthur avait passé ces trois jours à trembler.

Partout il voyait des Étrangleurs…

Partout il croyait entendre siffler le terrible nœud coulant.

Échappé aux mains de Rocambole, qui l'avait laissé aller après qu'il lui eût donné les renseignements dont celui-ci avait besoin pour sauver Gipsy – sir Arthur s'était bien gardé de retourner dans la maison louée sous le nom de monsieur William.

On ne l'avait pas revu davantage dans le coquet logis de garçon qu'il possédait dans Piccadilly.

Or, sir Arthur s'en était allé loger dans le *Borough*, un quartier populaire, à l'auberge de la *Chèvre-Noire*, où ne descendaient que les gentlemen de province, des marchands et des fermiers.

Là, il s'était vêtu comme un bon villageois aisé qui vient se repaître des merveilles de la capitale pendant quelques jours, afin d'avoir de longs récits à faire, plus tard, au coin du feu de son vieux manoir, au fond de son comté reculé.

On ne l'avait point revu dans les bureaux de la marine, ni dans Picadilly, ni dans Haymarket, ni ailleurs.

Le soir, il allait prendre l'air un moment, au bord de la Tamise, son chapeau sur les yeux et son nez dans son manteau.

Lorsque la peur prend un homme en croupe, elle le conduirait au bout du monde.

Ce n'était point assez pour sir Arthur Newil de s'être déguisé, de s'être réfugié dans le Borough, d'avoir changé de nom, car il se faisait appeler, à son auberge de la *Chèvre-Noire*, M. Johnson-Wardle.

Non, sir Arthur avait une si grande épouvante des Étrangleurs qu'il songeait à fuir l'Angleterre et à s'embarquer pour quelque colonie lointaine, l'Australie ou la Cochinchine.

À cet effet, il se présenta un soir dans les bureaux de la *West-India Company* et demanda s'il n'y avait pas quelque navire en partance.

Il lui fut répondu que le brick le *Goldering* mettrait à la voile dans quatre jours, dans le port de Liverpool, en destination de la Nouvelle-Calédonie.

Sir Arthur paya son passage d'avance, un passage de deuxième classe, ce qui était encore une mesure de prudence, sous le nom de Johnson-Wardle, et rentra à son auberge fort perplexe.

Prendrait-il le soir même le railway de Liverpool ou demeurerait-il à Londres ?

Après avoir longtemps hésité, longtemps réfléchi, il se décida à rester à Londres, s'y trouvant encore mieux caché qu'à Liverpool.

Puis il supprima sa promenade quotidienne au bord de la Tamise et résolut de feindre une indisposition et de ne pas sortir de sa chambre d'auberge, jusqu'au lendemain minuit, heure où il prendrait l'express-train de Liverpool, – lequel

arriverait une heure à peine avant le départ du *Goldering*.

Sir Arthur Newil avait donc passé deux jours enfermé, au lit, buvant du thé et toujours sous le nom de Johnson-Wardle, se plaignant d'horribles coliques.

Le soir du troisième jour, un peu avant la nuit, il prétendit se trouver mieux, se leva et consentit à souper, sur les instances réitérées du garçon d'hôtel.

Deux heures plus tard, il fit sa malle, car il avait acheté différents objets nécessaires à un voyage aussi long que celui de la Nouvelle-Calédonie.

Puis, il demanda sa note.

Et quand il eut donné sa demi-guinée, cinq shillings pour sa dépense de trois jours, il se mit à regarder la pendule avec anxiété.

La pendule n'allait pas assez vite !

Il avait encore plus d'une heure à attendre avant d'envoyer chercher le cab qui le conduirait au railway de Liverpool.

Tout à coup on frappa à la porte.

Sir Arthur Newil pâlit, sa langue se glaça.

Il ne connaissait personne dans l'auberge, il n'avait jamais reçu de visite.

On frappa une seconde fois.

Et comme il hésitait à répondre, la porte s'ouvrit et un homme entra.

Cet homme, sir Arthur Newil le reconnut sur-le-champ.

C'était celui qui l'avait pris au collet, lorsque la peur le poussait dans les rues de Hampstead.

Cet homme, c'était Rocambole.

Non plus Rocambole affublé d'une vareuse de matelot.

Mais Rocambole vêtu en gentleman, ganté de frais, ayant le ton et les manières d'un homme de haute vie.

Et Rocambole, saluant sir Arthur Newil, ferma la porte.

– Pardon, monsieur, dit-il, je sais que vous partez ce soir, et que vous vous embarquez demain matin.

À Dieu ne plaise ! que je veuille contrarier vos projets.

Seulement j'ai un petit service à vous demander.

En même temps, Rocambole ouvrit son pardessus et tira de sa poche un revolver, ajoutant :

– Gipsy m'a tout dit. Je sais que la peur aidant, on obtient de vous bien des choses. Or, écoutez-moi bien : si vous refusez d'écrire la lettre que je vais vous dicter, je vous brûle la cervelle.

Sir Arthur était ivre mort d'épouvante.

Rocambole ajouta :

– Libre à vous de fuir devant les Étrangleurs, et le mépris que vous m'inspirez ne me donne pas l'envie de vous venir en aide. Mais, si vous ne voulez pas manquer le train, asseyez-vous là, devant cette table, et écrivez !

Sir Arthur eut un soupir étouffé, mais il obéit et se dirigea vers la table.

XXIX

Miss Cécilia était seule dans ce bel atelier de peinture où nous l'avons vue, quelques jours auparavant, recevoir son cousin sir Arthur Newil.

La nuit était proche, et les dernières clartés du jour projetaient à peine une lueur indécise sur les toiles, les esquisses et les chevalets, et imprimaient à cet artistique désordre d'un atelier un charme de plus, celui des lignes confuses.

Depuis longtemps, miss Cécilia avait cessé de travailler.

Elle rêvait.

À quoi peut rêver une jeune fille, si ce n'est à l'homme qu'elle aime ?

Miss Cécilia songeait à sir George Stowe, qu'elle n'avait pas vu depuis quatre jours.

Pourquoi ?

Une circonstance imprévue avait ajourné le dîner de lord Charring.

Lord Charring, on le sait, était un oncle magnifique et plein de tendresse pour sa jolie nièce, qui faisait tout ce qu'elle voulait, lui donnait tout ce qu'elle désirait, et avait triomphé des répugnances que sir George Stowe inspirait au reste de la famille.

Lord Charring et l'Anglo-Indien s'étaient vus à un thé donné par la mère de Cécilia.

Sir George Stowe avait plu à lord Charring.

Ce soir-là, sir Arthur Newil n'était point venu.

– Il boude, avait dit miss Cécilia d'un ton de dédain.

Et on n'avait pas parlé davantage du commis à la marine.

Plus que jamais miss Cécilia avait foi dans sir George Stowe et l'explication qu'elle avait eue avec lui, dans sa maison, relativement au petit poisson, l'avait pleinement satisfaite.

Or donc, à ce thé, lord Charring avait pris à part l'Anglo-Indien et lui avait dit :

– Vous aimez ma nièce, et ma nièce vous aime, mais son père a des préjugés que nous ne détruirons pas en un jour : fiez-vous à moi et attendez…

Or le dîner annoncé par lord Charring avait été ajourné parce que le noble lord possédait une magnifique habitation dans le Yorkshire et qu'elle venait d'être la proie des flammes.

Lord Charring était parti en toute hâte, prévenu par un télégramme.

Et miss Cécilia avait voulu attendre que son oncle fût de retour pour écrire à sir George Stowe ; mais chaque jour, elle espérait voir arriver une lettre, un bouquet de lui.

Rien ne venait !

Sir George Stowe, persuadé que sir Arthur Newil avait vu sa cousine, n'osait plus songer à miss Cécilia.

Miss Cécilia se perdait en conjectures sur le silence de sir George Stowe.

Et elle rêvait, la jeune fille, à la chute du jour, oubliant que sa toilette du souper n'était pas faite et que cependant l'heure du repas du soir approchait.

Et tandis que sa pensée tout entière était concentrée sur sir George Stowe, un domestique entra lui apportant une carte sur un plateau.

Miss Cécilia prit la carte et lut un nom qui lui était tout à fait inconnu :

Rocambole

Puis, au-dessous, on avait écrit au crayon les mots : *Relativement à sir George Stowe.*

Ces mots, comme on le pense bien, étaient un *sésame* pour la jeune fille.

Elle crut que sir George Stowe lui envoyait un messager et elle dit vivement au domestique :

– Faites entrer cette personne.

Rocambole fut introduit.

L'homme qui s'était incarné successivement dans le brillant marquis de Chamery autrefois, et tout dernièrement dans le Major, ce type d'élégance parfaite et de grandes manières, venait de reparaître tout entier.

Miss Cécilia en voyant entrer cet homme encore jeune, au regard magnétique, se sentit dominée subitement et elle oublia qu'il ne lui avait pas été présenté.

– Miss Cécilia, dit Rocambole, je vous demande un quart d'heure d'entretien, est-ce trop ?

Son geste, sa voix, son regard avaient quelque chose de si profondément dominateur, que miss Cécilia sentit qu'elle était sous le charme d'une fascination inattendue.

Elle ne songea pas même à prononcer le nom de sir George Stowe.

Et, indiquant un siège à Rocambole, elle attendit.

Alors Rocambole lui dit :

– Je vous apporte d'abord, miss Cécilia, les adieux de votre cousin, sir Arthur Newil, qui s'est embarqué ce matin à Liverpool, à bord du *Goldering*, pour la Nouvelle-Calédonie.

Cette nouvelle était si imprévue que miss Cécilia ne put réprimer un geste d'étonnement.

– Comment ! fit-elle, il est parti !

– La sûreté de sa vie l'exigeait.

Miss Cécilia tressaillit, mais elle attendit encore.

Rocambole compléta sa pensée :

– Il y a quatre jours, dit-il, sir Arthur Newil a été condamné à être brûlé vif, en compagnie d'une bohémienne, sa maîtresse, et la sentence allait recevoir son exécution, lorsqu'il est parvenu à s'échapper.

Miss Cécilia regarda Rocambole avec une sorte de stupeur, et se demanda sans doute si elle n'avait pas un fou devant elle.

– Mais, monsieur, dit-elle, faites-moi donc la grâce de me dire si je dors ou si je suis éveillée !

Le regard de Rocambole avait cette limpidité froide qui exclut toute idée de raillerie.

– Miss Cécilia, dit-il, vous ne rêvez pas. Vous êtes parfaitement éveillée. Et ce que j'ai l'honneur de vous dire est l'exacte vérité.

Il s'est trouvé dans la capitale de l'Angleterre, une nation civilisée entre toutes, il s'est trouvé un tribunal mystérieux qui a condamné sir Arthur Newil à être brûlé vif.

Et ce tribunal, miss Cécilia, avait pour président un homme dont j'ai écrit le nom sur ma carte, sir George Stowe !

Miss Cécilia jeta un cri ; mais le regard de Rocambole pesait sur elle, et elle n'osa point protester, comme elle l'eût fait peut-être, en se souvenant de la conversation qu'elle avait eue déjà avec sir Arthur Newil.

Rocambole continua :

– Vous pourriez douter de ma parole car je vous suis inconnu, mais vous ne douterez certainement pas des affirmations de sir Arthur Newil.

Et il mit sous les yeux de miss Cécilia cette lettre que sir Arthur avait écrite sous le canon de son revolver.

Le gentleman n'avait omis aucun détail, il avait tout avoué à miss Cécilia, son étrange amour pour Gipsy la bohémienne et leur rendez-vous mystérieux et son enlèvement et sa dernière entrevue avec sir George Stowe.

Tout cela était empreint d'un tel cachet de vérité que miss Cécilia demeura comme foudroyée.

Cependant son amour parlait encore plus haut que sa raison.

– Monsieur, dit-elle tout à coup, savez-vous bien que sir Arthur Newil m'a aimée ?

– Je le sais, mademoiselle.

– Qui me dit que cette lettre… n'est pas… une calomnie ?…

– Miss Cécilia, dit gravement Rocambole, si vous voulez me donner trois jours, je vous montrerai sir George Stowe présidant une assemblée d'Étrangleurs !

Ces mots produisirent sur miss Cécilia une révolution violente.

– Si vous faites cela, dit-elle, si vous m'avez dit vrai, l'amour que j'avais pour cet homme se changera en haine, et je n'aurai ni repos, ni trêve qu'il n'ait payé ses crimes de sa vie.

– J'ai compté sur vous, dit froidement Rocambole.

Et il se leva et prit congé de la jeune fille.

XXX

Le cinquième jour de cette retraite forcée à laquelle sir George Stowe s'était condamné depuis les événements de Hampstead s'était écoulé tout entier et le gentleman ne savait absolument rien de nouveau.

Aucune nouvelle de miss Cécilia.

Il avait écrit à la jeune fille, elle ne lui avait pas répondu.

Tous les matins son nouveau domestique, car on sait ce qu'était devenu le malheureux John, lui apportait les gazettes et les papiers publics.

Sir George Stowe les parcourait d'un œil fiévreux.

Il lui semblait toujours lire quelque terrible fait-divers relatant le miraculeux sauvetage de Gipsy la bohémienne, la mort du baronnet sir Nively, et quelque lettre fulminante adressée à la police anglaise par sir Arthur Newil.

Rien de tout cela n'arrivait.

Enfin, le soir du cinquième jour, sir George se décida à sortir.

Il commença par aller dîner au club de *West-India*. On l'accueillit comme à l'ordinaire.

Seulement, un membre fit l'observation qu'on ne l'avait pas vu depuis longtemps.

Sir George Stowe, un peu rassuré, répondit qu'il était allé chasser dans le comté de Kent.

Un autre lui demanda où en était son mariage avec miss Cécilia.

Le gentleman prit un air mystérieux et on n'insista pas, – la discrétion étant une vertu essentiellement anglaise.

Un autre lui raconta que l'on n'avait pas vu non plus sir Nively depuis longtemps.

Sir George Stowe répondit qu'il pensait que le baronnet avait rejoint son régiment à la hâte et s'était embarqué pour les Indes.

Enfin, un quatrième membre du club lui raconta en détail la mort de ce prétendant de miss Cécilia, qu'on avait trouvé étranglé dans la rue.

On mit même la conversation sur les Étrangleurs.

Sir George Stowe demeura calme.

Au reste l'opinion générale du club était que les Étrangleurs de Londres n'étaient autres que des voleurs.

Personne ne souffla mot de sir Arthur.

Il y avait si longtemps qu'on ne l'avait vu à *West-India* qu'il était oublié.

À dix heures du soir, sir George Stowe sortit du club un peu rassuré.

Mais que s'était-il passé à Hampstead ?

Les gens audacieux qui avaient enlevé Gipsy du bûcher en flammes n'étaient pas hommes à s'arrêter en si beau chemin.

Sir George Stowe avait dans sa poche une bonne paire de revolvers à six coups chacun et un poignard.

Il monta dans un cab et se fit conduire à Hampstead.

Mais, arrivé dans le village, il renvoya son cocher et fit à pied le trajet qu'il avait encore à parcourir pour arriver à la pagode.

Hampstead est désert, le soir ; on rencontre à peine çà et là un passant attardé dans les rues.

Sir George Stowe arriva donc sous les murs du grand jardin qui entourait la pagode sans avoir coudoyé personne.

À sa grande satisfaction, il lui parut que la grille était dans le même état et que tout paraissait calme et tranquille à l'intérieur.

Néanmoins, sir George Stowe, qui avait pourtant une clé, n'osa pas entrer tout de suite.

Il revint sur ses pas et pénétra dans un cabaret, où il demanda un verre d'ale commune.

Ce cabaret était celui que fréquentait le fossoyeur bel esprit et diseur d'histoires.

Placé à une table voisine, sir George Stowe écouta la conversation du fossoyeur et de quelques autres personnes.

On s'entretenait des prochaines élections.

Personne ne souffla mot de la pagode.

Enhardi, sir George Stowe quitta le cabaret et se dirigea vers la grille.

La clé tournait dans la serrure, la grille s'ouvrit.

Au bruit qu'elle fit en se refermant, une autre porte s'ouvrit à l'extérieur de l'étrange édifice.

La femme aux bracelets d'or, celle-là même qui avait reçu Gipsy, vint à la rencontre de sir George Stowe.

Selon sa coutume, elle se prosterna et l'appela *Lumière*, ce qui parut d'un bon augure à l'Anglo-Indien, qui craignait fort d'avoir perdu son autorité.

Ensuite, elle lui dit :

– Sir James Nively vous attendait avec impatience, *Lumière*.

– Nively ? s'exclama sir George.

– Il est vivant, notre bon maître, dit la femme aux bracelets d'or.

Sir George Stowe respira.

– La balle a glissé le long des côtes, poursuivit l'Indienne, et la blessure est légère.

Sir George Stowe suivit la femme aux bracelets d'or à l'intérieur, dans le même vestibule qui ressemblait à celui d'une maison anglaise ordinaire, et où elle avait offert à manger à Gipsy.

C'était là qu'était sir James Nively.

Le baronnet n'était même pas au lit, bien qu'un peu pâle.

Il se leva du siège où il était assis et se prosterna à son tour devant sir George Stowe.

– Ah ! *Lumière*, dit-il, j'attendais plus tôt votre retour.

– Mon retour ? fit George Stowe.

– Mais, continua sir James Nively, vous avez voulu exterminer auparavant tous les prétendus fils de Sivah. Car, rassurez-vous, *Lumière*, poursuivit le baronnet avec volubilité, j'ai eu bientôt relevé le moral abattu de nos hommes, et ils sont aujourd'hui pleins d'ardeur.

Sir George Stowe écoutait le baronnet et croyait rêver.

– Ainsi, dit-il enfin, il n'est rien arrivé ici ?

– Rien que ce que vous savez…

– Les prétendus fils de Sivah, c'est-à-dire le Français et sa bande…

– Vous les avez exterminés dans Londres, n'est-ce pas ?

– Non, dit sir George Stowe.

– Mais vous avez repris Gipsy ?

– Non.

– Tout au moins sir Arthur.

– Pas davantage.

– Enfin, dit sir James Nively avec un étonnement croissant, vous avez revu miss Cécilia et votre mariage va bon train.

– Je n'ai pas revu miss Cécilia.

Cette fois, le baronnet Nively jeta un cri d'étonnement.

– Mais qu'avez-vous donc fait depuis cinq jours ? dit-il en regardant sir George Stowe.

– Ce que j'ai fait ?

– Oui.

– Mais… rien…

Sir James Nively, qui avait repris sa place dans son fauteuil, se leva tout à coup et regarda sir George Stowe comme il ne l'avait jamais regardé…

À ce point que sir George Stowe tressaillit et fronça ensuite le sourcil.

Sir George Stowe était à Londres chef suprême ; il ne relevait ou ne croyait relever que de sa conscience ; il n'avait par conséquent autour de lui que des esclaves qui ne devaient point se permettre de l'interroger.

Cependant le regard de sir James Nively était calme, hautain, dépourvu de tout respect.

– Ainsi donc, dit-il, vous n'avez rien fait ? vous avez eu peur ?…

L'Anglo-Indien pâlit de colère.

– Esclave, dit-il, oublies-tu donc qui je suis, pour me parler ainsi ?

Mais sir James Nively continua :

– Il y a ici un esclave et un homme qui lui doit obéissance, dit-il. Sir George Stowe, tu as perdu ta puissance, et en vertu des pouvoirs secrets qui m'ont été confiés, je te dépose !

En même temps, le capitaine de cipayes tira un papier de son sein et le plaça sous les yeux de sir George Stowe.

Ce papier était couvert de signes mystérieux.

Sir George Stowe y jeta les yeux, poussa un nouveau cri, puis tomba à deux genoux devant le baronnet sir James Nively en disant :

– Pardonnez-moi… c'est vous désormais à qui revient le titre de *Lumière*. J'obéirai.

XXXI

Pour expliquer la scène aussi rapide qu'inattendue qui venait d'avoir lieu, il est nécessaire de dire quelques mots sur cette étrange et mystérieuse association des Étrangleurs qui, non contente d'ensanglanter l'Inde, se répandait maintenant en Angleterre.

On a beaucoup écrit sur les Thugs ou Étrangleurs ; mais peut-être n'a-t-on jamais dit la vérité sur le but réel de leur affiliation.

De même qu'au temps des premiers chrétiens les proconsuls romains livraient les néophytes aux bêtes de l'arène, sous le prétexte religieux, de même le but apparent des Étrangleurs était le désir de plaire à la déesse Kâli et à toutes ces divinités sinistres qui peuplent l'Olympe indien.

Et les proconsuls, qui persécutaient les chrétiens, ne croyaient plus depuis longtemps à Jupiter, à Junon et aux autres dieux qu'adorait le peuple de Rome.

Mais peut-être bien qu'au-dessus de ces fanatiques, qu'on exaltait en les menaçant de la colère ou en leur promettant les récompenses de la déesse Kâli, il y avait d'autres hommes qui, comme les proconsuls, ne croyaient plus aux divinités au nom de qui ils agissaient.

Dans les profondeurs caverneuses d'Élephanta, dans les jungles impénétrables des forêts indiennes, peut-être quelques hommes plus intelligents et moins crédules que le peuple qu'ils gouvernaient dans l'ombre, s'étaient-ils réunis en se disant :

– C'est le joug anglais que nous voulons secouer à tout prix, et par tous les moyens !

En haut, l'association des Étrangleurs était politique ; en bas, elle n'était plus qu'un assemblage de fanatiques religieux.

Ce mystérieux gouvernement, dont le chef était toujours invisible, employait de préférence les Indiens aveuglés par le fanatisme religieux.

Mais très certainement, à côté de ceux qui croyaient fermement à la déesse Kâli, obéissant à ses commandements, il avait coutume de placer, souvent dans l'ombre, souvent avec un titre d'apparence subalterne, d'autres hommes qui, à un moment donné, devaient exercer le pouvoir suprême.

C'est ainsi que ceux qui avaient envoyé sir George Stowe à Londres, lui avaient donné pour lieutenant, pour second le baronnet sir James Nively.

Sir George Stowe était un fanatique ; il était convaincu qu'après sa mort les délices du paradis de la déesse Kâli l'attendaient.

Il croyait fermement que l'âme de son père habitait le corps du petit poisson

rouge.

Sir James Nively partageait-il les mêmes convictions ?

C'est ce que nous allons voir tout à l'heure.

Jusqu'alors c'était sir George Stowe qui avait tutoyé le baronnet sir James Nively.

Celui-ci au contraire traitait sir George Stowe avec le plus grand respect.

Les rôles changèrent subitement.

Ce fut sir George Stowe qui parla avec une déférence complète et sir James le tutoya.

– Quand nous sommes partis tous deux, lui dit-il, je savais bien que tu ne saurais pas conserver le pouvoir dont on t'avait investi.

Mais j'ai voulu te laisser aller jusqu'au bout, certain que tu ne méconnaîtrais pas mon autorité, le jour où je te la ferais sentir.

Sir George Stowe baissait humblement sa tête. Sir James Nively continua :

– Depuis que nous sommes à Londres et que tu as reçu l'autorité, qu'as-tu fait ?

Tu as envoyé Osmanca et Gurhi pour étrangler la fille du général russe.

Osmanca et Gurhi ont été joués comme des enfants par ce Français qui te poursuit.

C'est moi qui l'ai découvert.

Le hasard, – un hasard que les chrétiens appelleraient une providence, tant il était heureux pour nous – fait que l'amant de Gipsy est précisément ce sir Arthur Newil qui est le cousin de miss Cécilia, et peut empêcher ton mariage avec elle.

Ce sir Arthur Newil nous échappe, et Gipsy nous est enlevée…

Et tu rentres fort tranquillement dans la maison que tu occupes dans Londres et tu t'y enfermes pour attendre les événements…

C'est prodigieux.

Sir George Stowe continuait à baisser la tête sous cet accent de pitié railleuse.

Après un silence, le baronnet Nively continua :

– Lis cet ordre que je tiens de ceux à qui nous obéissons tous deux, tu verras que j'ai droit de vie et de mort sur vous tous : si je faisais un signe, tous les Indiens qui sont ici et qui, jusqu'à présent, t'ont appelé *Lumière* se jetteraient sur toi, t'étrangleraient ou te poignarderaient.

– Je suis prêt à mourir… murmura sir George Stowe avec résignation.

– Oui, reprit sir James Nively, mais il est nécessaire que tu vives. Si tu es incapable de commander, peut-être sauras-tu obéir.

Sir George Stowe releva la tête. Le baronnet poursuivit :

– Tu as inspiré une passion ardente à miss Cécilia.

Miss Cécilia est une des plus riches héritières de l'Angleterre et tu sais bien qu'il faut que l'or de l'Angleterre, cette spoliatrice des nations, retourne à l'Inde qu'elle a spoliée.

Il faut que tu épouses miss Cécilia.

Sir George Stowe fit un signe d'assentiment.

– Attends encore, dit sir James. Crois-tu donc que c'est dans l'unique but de satisfaire les passions et les rancunes de Kâli que tant de jeunes filles anglaises ont été marquées sur le sein ou l'épaule et condamnées à un célibat éternel ?

Sir George tressaillit et regarda sir James.

Le baronnet poursuivit avec un accent de froid dédain :

– Les religions comme la nôtre, œuvre des hommes, aident à gouverner le peuple. Tu es un fanatique, et, jusqu'à cette heure, tu as réellement cru à l'existence de la déesse Kâli.

Ces mots furent comme un coup de tonnerre retentissant tout à coup aux oreilles épouvantées de sir George Stowe.

Il regarda le baronnet avec stupeur, avec effroi, presque avec horreur…

L'homme qu'il avait devant lui, l'homme à qui désormais il devait obéir, – cet homme était un impie et reniait sa foi, – cet homme venait de nier l'existence de cette divinité à qui, lui, sir George Stowe, avait de bonne foi sacrifié sa vie et pour qui il avait ensanglanté ses mains si souvent…

Et la déesse ne foudroyait point l'incrédule !…

Et le baronnet sir James Nively conserva aux lèvres un calme sourire…

Ce dernier comprit tout ce qui se passait dans l'âme bouleversée de sir George Stowe.

Et, replaçant sous ses yeux cet ordre mystérieux qui le rendait esclave désormais, lui George Stowe, sir James lui dit avec un accent de hautaine autorité :

– Tu m'écouteras jusqu'au bout !

Sir James Nively venait d'entreprendre la lourde tâche de faire luire un rayon de lumière dans les ténèbres qui enveloppaient la mystérieuse association des Étrangleurs.

XXXII

Sir George Stowe n'était pas encore remis de l'émotion que lui avaient fait éprouver les étranges paroles du baronnet sir James Nively.

Celui-ci reprit :

– Il y a près de soixante ans que notre association existe.

Elle a deux mots de ralliement, – un pour le vulgaire, dont tu faisais partie tout à l'heure :

« Obéissance à la déesse Kâli. »

Un pour ceux qui nous gouvernent, c'est-à-dire pour la fraction éclairée de notre secte :

« Haine et destruction de l'Angleterre. »

Commences-tu à comprendre ?

– J'écoute, dit froidement sir George Stowe.

– Quand les Anglais ont envahi l'Inde, poursuivit sir James, les princes, les chefs de tribus, les lettrés, comme disent nos voisins les Chinois, ont compris que cette grande corruptrice des nations subjuguerait la race indienne et l'abrutirait peu à peu, si on n'avait à lui opposer d'autre arme défensive que l'amour de la patrie et de la liberté.

Pour lutter avec l'Angleterre à force égale, il fallait opposer une barbarie apparente à la civilisation empoisonnée.

C'est pour cela que tous ceux qui ne croyaient plus depuis longtemps ni à Wichnou et ses incarnations sans nombre, ni à la déesse Kâli, principe du mal, ni au dieu Sivah, principe du bien, mais qui voulaient l'Inde libre, de la mer Rouge aux sources du Gange, s'appuyèrent sur le fanatisme religieux.

Les Étrangleurs naquirent.

Et de même que certaines sociétés secrètes d'Europe qui, voulant renverser les rois, commencèrent par les affilier, nos chefs s'affilièrent des Anglais et se les inféodèrent, pour ainsi dire.

Le baronnet s'arrêta un moment pour reprendre haleine, tandis que sir George Stowe, le regardant toujours avec stupeur, semblait se demander s'il n'était pas le jouet d'un rêve.

Puis le baronnet reprit :

– Il y a à Londres et à Calcutta tel officier supérieur dans l'armée de terre ou de mer, tel cadet pauvre et dévoré d'ambition qui font partie de notre secte.

Ceux-là ne croient pas plus que moi à la déesse Kâli, ceux-là n'étranglent pas comme nous, mais ils laissent étrangler…

Les uns tiennent à l'Inde par des liens occultes, les autres nous servent par intérêt et par calcul.

En veux-tu une preuve ?

Et le baronnet s'arrêta encore.

Cette fois ce fut pour prendre dans sa poche un petit étui en maroquin, duquel il tira un cigare.

Puis il appela la femme aux bracelets d'or, qui accourut avec une lampe qu'elle lui présenta.

Sir James Nively alluma le cigare et reprit :

– Tu sais l'histoire de cette Nadéïa Komistroï, dont la mère, miss Anna Harris, consacrée à la déesse Kâli, fut étranglée en mettant sa fille au monde.

Tu sais aussi que Nadéïa a une fille et que toutes deux doivent mourir.

Sir George Stowe s'inclina.

– Oui, reprit sir James Nively, tu sais cela ; mais ce que tu ne sais pas, c'est pourquoi elles ont été marquées et condamnées ?

– Parce que la déesse l'avait voulu ainsi.

– Innocent ! fit sir James en haussant les épaules, la déesse ne veut que ce que nous voulons.

Ce que tu ne sais pas, je vais te le dire, moi.

Miss Anna, la jeune fille qui voulut absolument épouser le général russe Komistroï, était la fille de lord Harris, gouverneur de Calcutta.

– Je sais cela.

– Lord Harris avait été cruel pour les Indiens, et la vengeance des Étrangleurs le poursuivait.

Mais on se fut contenté d'étrangler lord Harris, sans toucher à sa fille, si elle n'avait eu une sœur.

Or, écoute bien. Lord Harris avait un frère plus jeune que lui de vingt ans.

Ce frère cadet convoitait l'immense fortune de lord Harris, et il avait songé à se l'approprier en épousant une des filles de son frère et en faisant mourir l'autre.

– Eh bien ? fit George Stowe.

– Sir John Harris était affilié à cette secte des Étrangleurs que son frère persécutait.

L'Anglo-indien fit un geste de surprise.

– Lord Harris étranglé, sir John Harris est devenu le protecteur de sa nièce, miss Ellen qu'il a épousée. Miss Anna est morte, mais elle a une fille, Nadéïa, qui pourrait un jour ou l'autre réclamer devant les tribunaux anglais la moitié de la fortune de lord Harris.

– Ah ! dit sir George Stowe, dans l'esprit duquel s'opérait peu à peu une réaction, je commence à comprendre.

– C'est pour cela qu'il faut que le vieux Komistroï meure, que Nadéïa meure et que sa fille meure avec eux ; car sir John Harris, devenu lord Harris, a toujours été fidèle à notre mystérieuse association.

– Mais, s'écria sir George Stowe, s'il en est ainsi, pourquoi donc avons-nous tant tenu à ce que Gipsy ne se mariât point et avons-nous voulu brûler cette malheureuse bohémienne ?

– C'est une autre histoire que tu me demandes, dit sir James Nively.

– J'écoute, dit sir George Stowe.

– Non, dit sir James, je te la dirai plus tard, car elle est un peu longue d'abord, et ensuite nous avons des choses plus sérieuses à faire.

Sir George Stowe s'inclina en signe de soumission.

– Je suis donc, reprit le baronnet, ton maître désormais…, ton maître absolu.

– J'obéirai.

– Mais il est inutile que les gens qui exécutent nos ordres soient informés de ta déchéance. Pour eux tu seras toujours la *Lumière*, pour moi tu seras l'esclave.

Tu leur transmettras les ordres que je te donnerai.

Sir George Stowe s'inclina.

– Maintenant, quel est cet homme, ce Français qui ose s'attaquer à nous ? D'où vient-il ? Quel est son nom ?

– Je l'ignore. Tout ce que je puis vous dire, *Lumière*, c'est qu'il habite dans Haymarket une petite maison.

– Seul ?

– Non, en compagnie d'une femme qui passe pour la sienne.

– Est-elle belle ?

– Très belle.

– Je la verrai, dit sir James. Pour le moment, écoute bien mes instructions.

– Parlez…

– Il ne faut pas s'occuper du Français… il ne faut chercher que Gipsy…

– Ah !

– C’est une besogne qui me concerne.

– J’ai pourtant juré une haine à mort à cet homme, dit sir George Stowe.

– Esclave, dit froidement sir James Nively, la haine est un sentiment qui ne doit germer que dans le cœur de ceux qui commandent. Tu n’es plus qu’un instrument. Obéis.

Sir George Stowe s’inclina encore.

Mais, chose bizarre ! la haine qui bouillonnait dans son âme changeait subitement de courant et de but.

Ce n’était plus Rocambole que sir George Stowe haïssait de toutes les puissances de son cœur sanguinaire et sauvage.

C’était sir James Nively, le hautain baronnet qui venait de le fouler aux pieds.

XXXIII

Il était quatre heures du matin lorsque sir George Stowe rentra chez lui.

Haymarket est le quartier de Londres par excellence où l'on fait de la nuit le jour.

L'orgie anglaise est silencieuse ; mais elle n'en est pas moins brutale et sinistre.

Une population des deux sexes, en haillons, soupe de minuit à quatre heures du matin, au coin des rues, dans les carrefours, sur les places et sous le portique des palais.

La civilisation dans sa corruption la plus hideuse, le vice dans son horreur policée, tout cela réglementé par le constable, représentant de la loi et de l'autorité, se donnent rendez-vous dans Haymarket.

Sir George Stowe, avant d'atteindre la porte, fut abordé plus de vingt fois par des Irlandaises qui lui demandaient un shilling et par des gentlemen sans souliers, mais en habit noir, dépourvus de linge, mais classiquement coiffés d'un reste de chapeau, qui lui tendaient la main.

Pour la première fois peut-être, le féroce Indien, l'étrangleur, eut un moment de pitié.

Il eut pitié du peuple anglais, l'ennemi de sa race.

Il jeta dix shillings à droite et à gauche.

Les Irlandaises se battirent silencieusement, car il est interdit de faire du bruit, – et s'arrachèrent mutuellement la monnaie du gentleman.

L'Anglo-indien entra chez lui et se promena un moment, la tête en feu, le cœur plein de tempêtes, dans l'étroit petit jardin qui précédait sa maison.

Sir George Stowe avait, en une heure, vécu plusieurs siècles.

Les croyances de toute sa vie avaient été battues en brèche tout à coup.

Ainsi donc un homme affilié, comme lui, à la secte des Étrangleurs, disait hautement que les dieux indiens n'existaient pas.

Et les dieux indiens n'avaient point écrasé l'impie !

Et sir George Stowe, lui-même, le croyant et le fidèle, sentait le doute s'introduire dans son cœur.

Il pénétra dans sa maison et fit une chose inouïe.

Arrivé dans sa chambre, il négligea de se dépouiller de ses vêtements profanes et de couvrir sa tête d'une pièce de laine, pour entrer dans cette pagode en miniature où l'âme de son père habitait le corps d'un poisson rouge.

Il en ouvrit la porte et y entra tout vêtu, le chapeau sur la tête, négligeant d'allumer la lampe mystique suspendue à la voûte, et se bornant à placer sur un meuble le flambeau qu'il avait pris dans l'antichambre.

Puis, restant sur le seuil, il promena son regard inquiet autour de lui.

Pour la première fois, les peintures qui décoraient les murs et représentaient les différentes incarnations de Wichnou, lui parurent bizarres et mêmes ridicules.

Quelle idée singulière !

Il s'avança jusqu'au bassin dans lequel le petit poisson rouge nageait tranquillement.

Il se sentit moins ému qu'à l'ordinaire et ne songea point à s'agenouiller.

Cependant, une lutte suprême s'éleva dans le cœur et l'esprit de ce sauvage.

Une dernière fois, il crut aux traditions de son enfance et murmura :

– Mon père !...

Le poisson continua ses évolutions.

– Mon père, murmura sir George Stowe, si réellement votre âme s'est réfugiée ici, qu'elle se manifeste à moi.

Dois-je croire encore ? Dois-je douter ?

Naguère, quand je vous interrogeais vous descendiez au fond de l'eau, et vous demeuriez immobile...

Eh bien ! mon père, je vous adjure de le faire encore, et je tiendrai James Nively pour un imposteur, et je le frapperai au nom de la déesse que vous avez servie et que je sers !

Le petit poisson rouge ne tint aucun compte de cette prière.

Il continua à nager fort tranquillement.

Sir George Stowe, désespéré, se tourna vers une statue en bronze qui représentait la déesse Kâli et qui était une réduction de cette statue colossale qui s'élevait dans la pagode de Hampstead.

– Et toi, dit-il, toi pour qui j'ai ensanglanté si souvent mes mains, sombre divinité que l'Inde adore et dont un impie a nié l'existence, si tu es bien la déesse qui préside à la mort, si tu as le pouvoir de te manifester à ceux qui te servent, je t'adjure de le faire !

Le bronze garda l'immobilité qui est le propre du bronze.

L'Anglo-indien poussa un cri sourd et cacha sa tête dans ses deux mains.

– Oh ! dit-il enfin, j'avais donc adoré une idole vaine ; j'ai donc consacré ma jeunesse à des superstitions honteuses, indignes d'un vrai gentleman, et ce que sir James Nively disait tout à l'heure est donc vrai !

Fanatique idiot, j'ai mis mon fanatisme au service de haine et d'ambitions qui ne me touchaient pas.

Et ces mêmes hommes qui faisaient de moi un instrument en feignant de m'obéir, me foulent aux pieds maintenant, et veulent me briser !

Ah ! ah ! ah !

Il eut un rire féroce et continua :

– Eh bien ! si tu existes, foudroie-moi, ô déesse, car je te nie !

Et il renversa la statuette qui roula avec fracas sur le parquet.

La déesse ne se releva point ; elle ne remonta point sur son piédestal.

D'un coup de pied, sir George Stowe brisa le bassin dans lequel nageait le petit poisson rouge.

L'eau se répandit, le poisson se trouva à sec sur le parquet.

– Nous verrons bien si tu renfermes l'âme de mon père ! dit-il.

Et il écrasa le poisson avec le talon de sa botte.

Rien de surnaturel n'eut lieu !

Alors sir George Stowe eut un bruyant éclat de rire et sortit de la pagode.

Le prêtre avait renversé l'autel, le croyant était devenu athée…

Mais restait l'homme.

Un homme altéré de vengeance, un homme humilié et bafoué, un homme qu'on avait appelé esclave !

Et sir George Stowe passa plusieurs heures à se promener dans sa chambre, comme une bête fauve dans sa cage.

Il lui fallait tout le sang de sir James Nively ! Il lui fallait exterminer tous ces hommes qui lui obéissaient naguère…

Sir George Stowe était subitement devenu le plus terrible ennemi des Étrangleurs.

Et comme le jour commençait à poindre à travers le brouillard, sir George Stowe répara le désordre de sa toilette et murmura :

– Il y a un homme qui m'a fait une rude guerre et qui m'a vaincu.

Cet homme, c'est le Français.

Pourquoi n'en ferais-je pas mon allié ?

Dès lors, la résolution de sir George Stowe était prise.

Il irait se livrer à Rocambole et lui dévoiler tous les secrets des Étrangleurs.

Et il sortit, monta dans un cab et se fit conduire à la petite maison que le

Français et sa femme, c'est-à-dire Rocambole et Vanda, habitaient depuis quelques jours.

XXXIV

Huit jours s'étaient écoulés.

Sir James Nively, qui habitait depuis peu un très bel appartement meublé dans Piccadilly, à l'*hôtel du Prince-Régent*, avait passé ces huit jours dans une certaine anxiété.

Il n'avait pas revu sir George Stowe.

L'Anglo-Indien n'avait reparu ni à la pagode de Hampstead ni à son propre domicile depuis cette nuit féconde en événements où il avait brisé le bassin dans lequel l'âme de son père nageait sous la forme d'un petit poisson rouge.

Mais ce n'avait été qu'au bout de trois jours que sir James Nively, le nouveau chef des Étrangleurs, s'était mis à sa recherche.

Une réflexion assez naturelle avait empêché le baronnet de le faire au plus tôt.

– Sir George Stowe, s'était-il dit, ne veut paraître devant moi que réhabilité. Il a sans doute à cœur de me prouver qu'il ne mérite point toutes mes sévérités et va venir m'annoncer son prochain mariage avec miss Cécilia.

Cette supposition était assez sage, du reste, pour que le baronnet se tînt tranquille trois jours, soignât sa blessure et attendit le retour de sir George Stowe.

Cependant, comme celui-ci ne reparaissait pas, vers le soir du troisième jour, sir James Nively commença à froncer le sourcil.

Que signifiait cette absence prolongée ?

Sir James quitta la pagode de Hampstead, un soir, en grand mystère, et se fit conduire dans Haymarket.

Il sonna plusieurs fois à la porte de sir George Stowe et n'obtint pas de réponse.

Le mur du jardin n'était pas très élevé.

Sir James donna dix guinées au cocher du cab qui l'avait conduit et lui dit :

– Cette maison est celle d'une femme que j'aime, pour qui je me ruine, et que je soupçonne de me tromper.

– J'ai compris, murmura le cocher.

Sir James fit ranger le cab tout contre le mur, grimpa à côté du cocher, passa du siège sur la capote du cab et sauta lestement à califourchon sur le mur.

Puis il se laissa glisser dans le jardin.

Le jardin était désert, la porte de la maison fermée.

Sir James enfonça la porte d'un coup d'épaule et se trouva dans le vestibule.

Un assez grand désordre y régnait, comme il put le constater en allumant une de ces bougies de poche anglaises qui brûlent jusqu'à trois minutes de suite.

À l'aide de cette bougie, sir James monta au premier étage, où il se procura un flambeau, grâce à une seconde bougie.

Un spectacle assez étrange s'offrit alors aux regards du baronnet.

La porte de la pagode, cette porte toujours fermée ordinairement, était grande ouverte.

Sir James y entra.

La statuette en bronze représentant la déesse Kâli et les débris du bassin en miniature gisaient sur le sol, pêle-mêle avec le poisson que sir George Stowe avait écrasé sous son pied.

La chose était évidente : l'Anglo-Indien avait brisé ses idoles.

Mais était-ce une preuve de trahison ?

Assurément, non.

Sir James ne s'était-il pas évertué à démontrer à Sir George Stowe que le but des Étrangleurs était purement politique ?

Sir James ouvrit tous les meubles, fouilla dans tous les tiroirs, retrouva des lettres et des papiers, des banknotes et de l'or.

C'était encore une preuve que sir George Stowe n'était qu'absent et qu'il comptait revenir chez lui.

Mais où était-il ?

Là était le mystère.

Sir James regagna la rue par le même chemin, c'est-à-dire en escaladant de nouveau le mur, en sautant du mur sur le cab et de l'extérieur du cab à l'intérieur.

Puis il se fit conduire au club de *West-India*, dans Pall-Mall.

Les salons du club étaient pleins de monde, encombrés d'une foule inaccoutumée.

On y parlait haut et les exclamations de surprise se croisaient dans l'air.

La conversation, qui paraissait générale, était même si animée que sir James Nively entra et se faufila au milieu d'un groupe de gentlemen sans qu'on fît attention à lui.

– C'est incroyable ! disaient les uns.

– Tellement incroyable, répondit un gentleman déjà vieux, que j'attends d'avoir vu lord Harris pour y ajouter foi.

– Gentleman, représentait un jeune homme d'un ton railleur, en vérité, croyez-

moi, miss Cécilia nous a rendu à tous un signalé service, en refusant notre main.

Le nom de miss Cécilia avait fait tressaillir sir James Nively.

Tout à coup un membre du club l'aperçut :

– Tiens, dit-il, voici le baronnet, je gage qu'il sait l'affaire dans tous ses détails.

– Quelle affaire ? demanda sir James.

– N'êtes-vous pas l'ami de sir George Stowe ?

– Sans doute.

Et sir James tressaillit de nouveau.

– Alors vous savez tout ?

– Mais quoi donc ?

– Sir George Stowe a enlevé miss Cécilia.

L'étonnement qui se peignit sur le visage de sir James prouva aux honorables membres du club du *West-India* qu'il ne savait absolument rien et que sir George Stowe ne l'avait point mis dans la confidence de ses projets :

– Voyons, messieurs, dit-il, de quoi est-il question ?

– On vous le dit : sir George Stowe a enlevé la nuit dernière miss Cécilia.

– De son plein gré ?

– Naturellement.

– Je croyais, dit froidement sir James, qu'on lui avait accordé la main de la belle miss.

– Non, au dernier moment la mère et le père ont refusé leur consentement.

– Et l'oncle ?

– Pareillement.

– Alors il l'a enlevée ?

– C'est-à-dire qu'hier soir, dit le jeune homme qui paraissait tout à fait renseigné, miss Cécilia a prétexté une indisposition et s'est retirée dans ses appartements.

– Et puis ?

– Une heure après, elle quittait l'hôtel par une porte dérobée, en compagnie d'une femme de chambre, se rendait au railway de Douvres où sir George Stowe l'attendait, et ils étaient à Calais ce matin, au moment où ses parents, inquiets de ne point la voir paraître, pénétraient dans sa chambre et trouvaient une lettre dans laquelle elle leur faisait part de sa résolution.

Sir James Nively était un peu stupéfait.

Cependant son visage demeura impassible.

– Voilà qui est bien joué, pensa-t-il, et sir George Stowe se réhabilite complètement à mes yeux.

Puis il fit la réflexion que l'Anglo-Indien n'avait pu quitter Londres sans lui écrire un mot, et qu'il trouverait une lettre en arrivant à son appartement de Piccadilly.

Il s'esquiva donc du club et se fit conduire dans Piccadilly.

Il y avait bien une lettre, mais elle n'était pas de sir George Stowe.

L'écriture, qui était évidemment celle d'une femme, était inconnue du baronnet.

Sir James ouvrit la lettre, courut à la signature et trouva un nom aussi inconnu pour lui que la signature :

Vanda.

Alors, de plus en plus étonné, il lut…

XXXV

La lettre était ainsi conçue :

« Si, comme on l'affirme, sir James Nively, l'ami de sir George Stowe, est un parfait gentleman, il viendra en aide à une femme folle de douleur et de désespoir, et qui se dit

« Sa servante désolée,

« VANDA. »

L'adresse qui suivait le nom était précisément celle de la maison habitée, suivant sir George Stowe, par le Français et sa compagne.

Sir James Nively se mit à étudier l'écriture, qui paraissait tremblée.

Évidemment la main qui avait tracé cette lettre était agitée par une vive émotion.

Sir James fit cette remarque avec plaisir. Elle éloignait de son esprit la supposition d'un piège.

Néanmoins, et bien que la soirée ne fût pas très avancée, il remit sa visite au lendemain, pensant que le jour il ne serait pas, en cas de surprise, sous la protection seulement du revolver et du poignard qu'il avait toujours sur lui, – mais sous celle non moins efficace des policemen.

Le baronnet joignit à la sagacité de l'Indien le flegme de l'Anglais.

Il se mit au lit, après avoir renouvelé l'appareil de sa blessure, et dormit avec beaucoup de calme jusqu'au lendemain dix heures.

Quand il s'éveilla, un beau rayon de soleil jouait sur la courtine de son lit, et les oiseaux chantaient joyeusement dans le vaste jardin qui s'étendait sous ses fenêtres.

Sir James fit une courte toilette du matin et prit, à pied, la route de Haymarket.

Il trouva sans peine la maison indiquée et sonna.

Une femme vint lui ouvrir.

Certes, à Londres, la beauté court véritablement les rues, et les belles femmes sont aussi nombreuses, surtout les blondes, que les galets que la vague roule au bord de la mer.

Ce qui n'empêcha point le baronnet sir James Nively de demeurer ébloui à la vue de cette femme vêtue de noir, aux yeux rougis par les larmes, et qui avait dans

toute sa personne brisée de douleur un charme et une fascination indicibles.

– Ah ! dit-elle, vous êtes sir James Nively, n'est-ce pas ?

Il fit un signe affirmatif.

Elle lui tendit la main et l'entraîna à l'intérieur de la maison :

– J'ai failli douter de vous, dit-elle, et un moment j'ai désespéré… Pardonnez-moi, le malheur ne croit plus à rien.

Sa voix était brisée, – elle paraissait courbée tout entière sous un désespoir sans limites.

Sir James Nively la suivit dans cette maison qui paraissait déserte.

Elle le fit entrer dans un petit salon au rez-de-chaussée.

Puis, comme si ses forces l'eussent trahie, comme si ses jambes eussent refusé de la soutenir plus longtemps, elle se laissa tomber sur un siège en disant :

– Pardonnez-moi, mais je ne sais plus comment je vis… je vais mourir…

Sir James Nively l'Étrangleur, sir James le mystérieux agent des Thugs de l'Inde, cet homme dont le cœur n'avait jamais battu, dont la froide raison analysait toute sensation, cet homme éprouvait, en ce moment, un sentiment bizarre et dont il lui eût été impossible de se rendre compte.

Lui qui avait vu sans pâlir cet ange de la beauté qu'on appelait Gipsy monter sur le funeste bûcher, il éprouvait un trouble extraordinaire à contempler cette beauté fatale et satanique de Vanda.

Tel, jadis, le farouche intendant russe, Nicolas Arsoff, avait perdu la tête en revoyant son ancienne maîtresse, celle qui, autrefois, l'avait fait flageller.

Vanda lui dit avec un accent d'amertume étrange :

– Vous me trouvez belle, n'est-ce pas ?

Sir James tressaillit et ne répondit pas ; mais l'expression de son visage parla pour lui.

– Je croyais l'être hier, dit-elle. Aujourd'hui il paraît que je ne le suis plus. Je suis la femme qui vivait ici avec le Français qui s'est battu avec votre ami sir George Stowe.

– Ah ! fit le baronnet.

– J'ai été lâchement abandonnée, il y a trois jours, poursuivit Vanda dans le regard flamboyant que sir James crut lire une haine mortelle, et savez-vous pour qui ?

– Je vous écoute, dit sir James, dont l'émotion grandissait.

– Pour une bohémienne, une danseuse des rues qui est partie avec lui pour la France.

– Cet homme est fou, dit froidement sir James Nively.

Vanda reprit :

– Il m'a abandonnée, moi qui aurais donné ma vie pour lui, lâchement, honteusement, comme une fille perdue, en emportant nos dernières ressources, en me laissant sans un shilling et sans un seul de mes diamants, qu'il a eu l'audace de me voler.

– Mais quel est donc cet homme ? demanda sir James, qui avait fini par s'asseoir auprès de Vanda et lui prendre la main.

– Ne me le demandez pas ! dit-elle, j'ignore son vrai nom, je l'ai cru noble, je l'ai cru riche… j'ai eu foi en lui… je le hais.

Elle parlait avec une énergie sauvage et chaque mot qu'elle prononçait entrait, acéré, au cœur de sir James comme une pointe d'acier.

– Je le hais, poursuivit-elle, autant que je l'aimais. D'abord j'ai voulu mourir.

Elle écarta le fichu qui couvrait sa poitrine et sir James recula.

La poitrine de Vanda portait les traces encore sanglantes d'un coup de poignard.

– Puis, j'ai voulu vivre, dit-elle, vivre pour me venger : j'ai retiré de mon sein le poignard que je destine à ma rivale et à son séducteur.

Elle avait, en parlant ainsi, la beauté surhumaine d'un ange du mal, et la sauvage admiration de cet autre génie malfaisant qu'on appelait sir James Nively croissait à mesure.

– Mais, ô misère, dit-elle encore, comment quitter Londres ? je suis sans ressources. Comment le rejoindre ?

Alors j'ai songé à sir George Stowe, son ennemi. Sir George Stowe est absent…

On m'a dit que vous étiez l'ami de George Stowe et j'ai pensé à vous…

Donnez-moi cent guinées pour quitter Londres : foi de femme implacable, je vous les rendrai tôt au tard.

Et sir James l'écoutait et la regardait…

Et son oreille s'enivrait du son de cette voix de furie qui ne cessait pourtant pas d'être harmonieuse.

Et ses yeux étaient sous le charme de cette beauté que la colère rendait magique.

Sir James Nively, tout fasciné qu'il était, eut cependant la force de réfléchir et de raisonner.

– Voilà un auxiliaire qui me tombe du ciel ou plutôt qui me vient de l'enfer, pensa-t-il.

Et, tendant la main à Vanda :

– Madame, dit-il, je suis un de ces Anglais excentriques et romanesques qui regrettent l'âge de la table ronde et des chevaliers errants.

Je m'associe à votre vengeance et je suis prêt à vous accompagner en France.

– Vous feriez cela ? dit-elle.

– Quand voulez-vous partir ? répondit-il.

– Oh ! dit-elle avec un accent de haine jalouse, si vous me vengez, il me semble que je vous aimerai !

Le baronnet sir James Nively tomba à ses pieds, prit sa main et osa la porter à ses lèvres.

Alors un sourire glissa sur les lèvres de Vanda, – un sourire semblable à celui qu'elle avait, par cette nuit terrible durant laquelle elle se promenait, altérée de vengeance, autour de ce bassin dans lequel l'intendant Nicolas Arsoff mourait, lentement étouffé par l'eau qui se transformait peu à peu en glaçons.

XXXVI

La nuit est noire, – le vent souffle par rafales rauques ; chassant devant lui un brouillard glacé.

La mer gronde au loin sous les falaises, et la brume a noyé la lueur tremblante des phares qui se dressent sur la côte.

Cependant, l'auberge du *Saumon-Doré* flamboie, et la fumée de son foyer monte épaisse et joyeuse au-dessus du toit.

Qu'est-ce que le *Saumon-Doré* ?

Une auberge isolée et vieille, une maison perchée sur la falaise, entre Douvres et Folkestone, loin de tout village, de toute ville et de toute autre habitation.

D'ordinaire, un douanier transi qui sort de faction, un pêcheur qui n'ose reprendre la mer trop mauvaise, un commis-voyageur pour l'épicerie ou la bimbeloterie sont les seuls hôtes du *Saumon-Doré*.

Depuis que mistress Bardett, une respectable hôtesse sexagénaire, trône majestueusement dans le comptoir, entre un reste de volaille froide et un morceau de jambon fumé, elle n'a jamais vu plus de trois voyageurs à la fois, se chauffer au feu de houille du parloir, et sa bouilloire à thé chôme souvent pendant des semaines entières.

Eh bien ! ce soir-là, mistress Bardett a failli s'évanouir de joie, car il lui est arrivé, en dépit du mauvais temps et de l'hiver, nombreuse compagnie.

Une douzaine d'hommes, assez proprement vêtus, bien qu'on sente qu'ils ne sont pas gentlemen, sont arrivés au *Saumon-Doré* juste au moment où mistress Bardett s'apprêtait à laisser éteindre son feu, à poser les volets de la porte et à monter se coucher en compagnie de Kate, son unique servante.

Avec eux se trouvait une jeune fille d'une beauté merveilleuse, mais qui paraissait bien lasse et dont l'œil égaré était plein de folie.

Tous ces hommes d'aspect grossier, témoignaient à la jeune fille un grand respect.

On eût dit un ange parmi des démons.

Mistress Bardett a eu peur un moment, en voyant tout ce monde, peur surtout, lorsqu'elle a entendu les voyageurs parler français.

En Angleterre on se défie des Français et le peuple a d'eux une assez mauvaise opinion.

Mais le plus vieux de la bande, un grand et gros homme à cheveux blancs, a jeté sur le comptoir une bourse bien ronde et dit en mauvais anglais :

– N'ayez pas peur, ma petite dame, nous ne sommes ni des voleurs, ni des assassins, mais simplement des contrebandiers qui comptent s'embarquer cette nuit à bord d'un lougre qui s'approche de la côte.

Faites-nous du thé, donnez-nous quelques pintes d'ale ou de porter, servez-nous du jambon et des œufs frits, et cédez-nous votre meilleur lit pour cette enfant qui, comme vous le voyez, est très souffrante et meurt de sommeil.

Le joyeux cliquetis qui s'est échappé de la bourse de cuir tombant sur le comptoir aurait déjà rassuré l'hôtesse, si le mot de *contrebandiers* ne s'en était chargé.

Le contrebandier est aimé partout, en Angleterre comme en France et en Belgique.

Frauder l'État, dans l'esprit du peuple, n'empêche pas d'être honnête.

Aussi, il faut voir maintenant comme l'auberge du *Saumon-Doré* est joyeuse, comme le feu pétille, et comme la grosse Kate, la servante réjouie, va et vient, apprêtant la table, récurant les gobelets d'étain et versant l'ale mousseuse à tous ces gosiers altérés.

La jeune fille a été conduite au premier étage.

Un tout jeune homme, presque enfant, est monté avec elle.

Les prétendus contrebandiers, parmi lesquels notre ancienne connaissance, la mère Camarde, la cabaretière de l'*Arlequin*, reconnaîtrait successivement ses bons amis les Ravageurs, c'est-à-dire le Chanoine et la Mort-des-braves, et Milon, et tant d'autres bien connus de Chatou à Bougival et de Port-Marly à Charenton, les prétendus contrebandiers, disons-nous, devisent un peu haut.

Mais ni mistress Bardett, l'hôtesse, ni Kate, la servante, ne savent un mot de français.

– Avez-vous vu ça tout de même ? dit la Mort-des-braves, ce môme de Marmouset est passé capitaine tout d'un coup !

– Il est certain, murmura Milon avec humilité, que sans lui tout était perdu.

– Véritablement, reprend le Chanoine, s'adressant à Milon, faut convenir, notre ancien, que c'était bien simple cependant, du moment que les bohémiens n'étaient plus auprès de Saint-Paul, que ce n'était pas là qu'il fallait rester.

– Oui, mais quand on a une consigne… soupira Milon avec dépit.

– Soit, mais si Marmouset n'avait pas eu le nez creux, ces bandits d'Étrangleurs nous tuaient le Maître.

Milon soupira de nouveau, mais ne dit mot.

La Mort-des-braves reprit :

– Et la petite, sans Marmouset on la brûlait.

– Oh ! ça, c'est vrai…

– C'est encore lui qui l'a sauvée, murmura Milon avec une admiration naïve, car le bon colosse était exempt de jalousie.

– Aussi, le Maître a une fière idée de lui, maintenant.

– Et il a raison, dit le Chanoine.

– Faudra voir si ça continue, dit un Ravageur qui était un peu vexé de l'autorité qu'on accordait à Marmouset.

– En attendant, c'est lui qui sait les projets du Maître, reprit la Mort-des-braves. C'est lui qui commande.

– Et c'est nous qui obéissons, dit Milon.

– Nous n'avons pas fait long feu en Angleterre, dit le Chanoine.

– Quand nous sommes partis, dit un autre, je croyais que c'était pour le reste de la vie.

– Oui, dit Milon, mais le vent a tourné, il est survenu des affaires sur lesquelles on ne comptait pas.

– Ah !

– Moi, dit un quatrième voyageur, je ne suis pas fâché de revoir Pantin.

On sait que c'est le nom que les gens qui parlent argot donnent à Paris.

– Toujours du bœuf et des pommes de terre, dit le Chanoine.

– Et de la bière, fit la Mort-des-braves, j'aime mieux le vin.

– Et des gens qui vous regardent de travers.

La conversation fut interrompue par une voix qui s'écria au seuil du parloir :

– Mais voulez-vous bien ne pas crier si fort, tas de bavards ! la demoiselle dort.

C'était Marmouset, qui faisait allusion à Gipsy.

En effet, il avait conduit la jeune fille au premier étage.

Elle s'était jetée toute vêtue sur un lit.

La raison de Gipsy avait été fortement ébranlée par tous les événements terribles que nous avons racontés.

Gipsy ne reconnaissait plus personne, – personne, excepté Rocambole, à qui elle obéissait comme un enfant, et Marmouset qui avait pour elle les soins d'un frère pour une sœur.

La recommandation de Marmouset fut suivie.

Les Ravageurs ne parlèrent plus qu'à voix basse.

– Ah çà ! dit le Chanoine, c'est pour sûr cette nuit que nous nous embarquons ?

– Oui, dit Milon.

– Le Maître nous rejoindra-t-il ?

– Peut-être.

Et Marmouset, qui paraissait garder le dernier mot de l'expédition, au lieu de se mettre à table, sortit.

La pluie tombait à torrents, le vent faisait rage.

Néanmoins, l'intrépide enfant s'avança jusqu'au bord de la falaise et promena son regard perçant sur la mer qu'il entendait gronder sous ses pieds plutôt qu'il ne la voyait.

Une lueur rougeâtre perça tout à coup la brume.

Petite d'abord comme une étincelle, elle grandit peu à peu.

Et Marmouset eut bientôt reconnu le fanal de poupe d'une embarcation qui serrait la côte au plus près.

En même temps, une détonation se fit entendre en mer, et tout contre le fanal.

C'est un signal, sans doute, car Marmouset revint tout courant à l'auberge du *Saumon-Doré*, entra dans le parloir et dit :

– Allons ! camarades, buvez coup sur coup et mettez les morceaux en double, le *lougre* est en vue.

Et le gamin de Paris reparut dans le jeune lieutenant de Rocambole, et il entonna en sourdine, pour ne pas réveiller la *demoiselle*, cette chanson si connue :

Vers les rives de France,

Voguons en chantant…

XXXVII

Tandis que les Ravageurs soupent au *Saumon-Doré*, en attendant le lougre qui doit les transporter en France, – car Rocambole ne se soucie pas de faire prendre le bateau à vapeur à tous ces hommes dont quelques-uns au moins ont eu maille à partir avec la justice française, – un tilbury court sur la route de Douvres.

Le vent est violent, la pluie froide.

Cependant, la grande jument alezane attelée au tilbury dévore l'espace.

Deux hommes sont assis dans le tilbury et causent tout bas.

– Ainsi, dit l'un, qui n'est autre que Rocambole, tu as vu Vanda, ce matin ?

– Oui, Maître, répond Noël.

– Elle avait vu sir James Nively ?

– Oui, Maître.

– Et elle doit m'écrire ?

– Nous trouverons un télégramme à Douvres.

Rocambole rend un peu plus la main à la trotteuse, qui file comme le vent, et retombe dans son mutisme.

Enfin, à travers le brouillard, brillent tout à coup des lueurs rougeâtres.

C'est Douvres qu'on aperçoit dans le lointain, avec sa guirlande de gaz, accompagnement obligé de toute respectable cité anglaise.

Un *hipp !* vigoureusement accompagné d'un coup de langue, précipite la course de la jument alezane.

Les lumières grandissent, le brouillard se dissipe peu à peu et le tilbury, roulant avec fracas sur le pavé de Douvres, se rend à la station télégraphique.

Rocambole entre dans le bureau en consultant sa montre.

Il est dix heures un quart.

– Je me nomme William Burtrick, dit-il. Avez-vous un télégramme pour moi ?

Rocambole qui, en France, était souvent pris pour un Anglais, parle et accentue si purement la langue britannique, que jamais on ne soupçonnerait en lui un Français.

L'employé du télégraphe répond qu'il n'a rien reçu.

Mais au même instant, on entend la sonnette d'appel.

C’est un télégramme qui arrive.

Penché sur l’épaule de l’employé, Rocambole lui voit traduire le nom de William Burtrick.

Le télégramme est pour lui, bien que simplement signé de V…

Il est ainsi conçu :

« James à nous – tête tournée – partons ce soir, onze heures, Paris. – Rendez-vous mardi – savez où ?

« V… »

Rocambole n’en veut pas savoir davantage. Il quitte la station télégraphique et regagne le tilbury dans lequel se tient Noël qui tient les guides.

– Eh bien ? demande Noël.

– Je m’embarque avec vous.

– Ah !

– Je ne veux pas risquer de me trouver face à face avec sir James Nively.

– Mais il ne vous a jamais vu.

– Soit, mais Vanda peut me trahir par un geste ou un regard, partons !

Et Rocambole, ressaisissant les rênes, lance de nouveau le léger attelage à travers les rues de Douvres, sort de la ville et gagne la route qui longe les falaises du côté de Folkestone.

Il faut une heure et demie à un trotteur ordinaire pour franchir la distance qui sépare Douvres de l’auberge du *Saumon-Doré*.

Mais la jument que Rocambole conduit est une de ces vaillantes bêtes que rien n’arrête.

En moins d’une heure, le tilbury s’est arrêté à la porte du *Saumon-Doré*.

En bas, à quelques encablures du rivage, on aperçoit le fanal du lougre à qui son faible tirant d’eau a permis de s’approcher le plus possible de la côte.

Rocambole entre et trouve les Ravageurs prêts à partir.

– Le *Maître !* murmurait-on avec respect.

– Allons, mes enfants, dit Rocambole, il faut partir.

– Je savais bien, dit Milon avec joie, que le Maître venait avec nous.

– Ah ! fait Rocambole en souriant, tu le savais ?…

– Marmouset ne voulait pas le dire pourtant, observa le Chanoine.

– Et il avait une bonne raison pour cela, répond Rocambole, il ne le savait pas

lui-même.

– Comment va Gipsy ?

– Toujours folle, toujours frappée de prostration, dit Milon.

– Elle ne peut souffrir auprès d'elle que Marmouset.

– Où est-elle ?

– Là-haut… elle a un peu dormi…

– Va la chercher, il faut partir.

Et Rocambole s'assied devant la table et avale quelques bouchées de pain et de jambon, arrosées d'une pinte d'ale, tandis que les Ravageurs demeurent respectueusement debout derrière lui.

Milon n'a pas le temps de sortir de la salle.

La porte qui ferme l'escalier vient de s'ouvrir et Gipsy paraît.

La jeune fille abattue et pâle s'appuie sur Marmouset avec un affectueux abandon.

Et Marmouset semble la contempler avec un respect plein d'amour.

Rocambole a vu tout cela d'un coup d'œil et il soupire en murmurant :

– Ô la jeunesse !

Mais Gipsy aperçoit Rocambole et pousse un cri de joie.

Elle vient à lui, les bras tendus, et lui offre son front en disant :

– Mon Dieu ! je n'espérais plus vous revoir !…

Rocambole prend la jeune fille dans ses bras et répète en regardant les Ravageurs :

– En route !

* *

*

Les côtes anglaises ont disparu depuis longtemps dans la brume, et le jour commence à paraître.

Le lougre, dont la marche est pesante, résiste bien au gros temps.

Les Ravageurs se sont endormis pêle-mêle sur le pont.

À l'arrière, dans l'unique cabine, Gipsy, couchée sur un peu de paille, dort d'un sommeil si paisible, et elle est si pâle, qu'on la dirait morte.

Marmouset, agenouillé auprès d'elle, la regarde et retient son haleine.

Et Marmouset murmure naïvement :

– Comme elle est belle !

Tout à coup une main s'appuie sur son épaule.

Marmouset se retourne effaré et étouffe un cri d'étonnement et de confusion :

– Le Maître !

En effet, Rocambole a surpris ces deux enfants, l'enfant endormi et l'enfant qui veille.

Mais le front du Maître n'est point assombri.

Grave, mélancolique, ému, il regarde Marmouset et lui dit :

– L'aimerais-tu ?

Marmouset devint écarlate, puis il couvre son visage de ses deux mains, et deux grosses larmes jaillissent au travers de ses doigts.

– Enfant, lorsque le hasard t'a jeté sur mon chemin, tu étais au fond de l'abîme, la prison t'ouvrait ses portes, et l'échafaud t'attendait tôt ou tard.

Mais tu as encore du cœur, et les gens de cœur peuvent être sauvés !

Marmouset s'est précipité aux genoux de Rocambole et lui baise les mains.

– Aime-la, dit le Maître, l'amour réhabilite, – l'amour purifie !

Et Marmouset se redresse transformé, le visage baigné de larmes, mais le regard fier et brillant.

– Maître ! Maître ! dit-il d'une voix émue, je ferai ce que vous voudrez, j'irai où vous voudrez, je serai honnête et bon, puisque vous le voulez, car vous êtes le premier homme qui m'ait dit que j'avais du cœur !

Et Rocambole, non moins ému, s'éloigna en murmurant le mot de la comtesse Artoff, de Baccarat la pécheresse repentie :

– *Rédemption !...*

XXXVIII

Le vent faisait rage, la pluie fouettait les vitres du vieux manoir et le feu qui flambait dans la cuisine avait réuni en cercle toute la domesticité.

C'était au château de Rochebrune en Picardie, à quelques lieues de Noyon, non loin de la route d'Amiens.

Rochebrune était une vieille demeure contemporaine des croisades, un reste de château-fort dont les fossés avaient été comblés et le pont-levis remplacé, dans un âge plus doux, par un pont ordinaire. Adossé aux derniers escarpements d'une colline, dominant une vallée sombre et presque sauvage, les murs noircis, envahis par le lierre, ses tourelles grises habitées par les orfraies et les corbeaux, le manoir de Rochebrune, hiver et été, que le printemps fût vert ou que l'automne étalât ses jours les plus chauds, avait un aspect sinistre qui saisissait le voyageur.

Car, là-bas, tout au fond de la vallée, passait une route, maintenant presque déserte en tout temps, autrefois, avant le chemin de fer, bruyante à toute heure.

Rochebrune était un château légendaire. Les sombres histoires qui avaient trait à son beffroi ou à l'étang morne et verdâtre qui s'étendait sous ses murs, au midi, se comptaient par centaines.

Pendant près de cent années, il avait été inhabité et avait eu la réputation d'un lieu maudit.

Un baron de Rochebrune, dernier du nom, y avait assassiné sa femme.

Les héritiers, gentilshommes poitevins, avaient loué les fermes et muré la porte du château.

La mauvaise réputation de ce manoir où, disait-on, le fantôme de la châtelaine assassinée revenait chaque nuit, l'avait sauvé de la destruction de 1793.

Plus de trois quarts de siècle s'étaient écoulés sans qu'on y pénétrât et sans qu'il se présentât un acquéreur.

Enfin, un jour, il y avait de cela cinq à six ans, deux Anglais qui passaient par là, en chaise de poste, entendirent raconter les légendes, eurent la curiosité de visiter le lieu de terreur et finirent par l'acheter.

Il est vrai que ces deux Anglais, ou plutôt cet Anglais et cette Anglaise, car il y avait un homme et une femme, étaient eux-mêmes des personnages quelque peu légendaires.

La femme était de qualité, l'homme au contraire était une manière d'intendant.

Il appelait sa maîtresse milady ; elle le nommait Bob, tout court.

Milady, quand elle arriva, était une femme d'environ trente-six ans, brune

comme certaines Irlandaises, avec des yeux noirs brillant d'une flamme sombre, pâle à ce point qu'on eût dit un fantôme et cependant d'une beauté étrange et presque fatale.

Bob était un homme déjà vieux.

Il était grand, sec, avec des cheveux blancs, le visage jaune, le regard non moins sombre et non moins étincelant que sa maîtresse.

Comme ils ne trouvèrent dans le pays aucun domestique qui voulût coucher à Rochebrune, ils firent venir des gens de Paris ou d'ailleurs.

Pendant une année, une légion d'ouvriers fut occupée à restaurer le château.

Puis on congédia les ouvriers, et l'existence bizarre à laquelle nous allons être initiés commença pour ces deux personnages.

Milady sortait à cheval le matin, mais elle ne se montrait ni dans les bourgs voisins, ni dans les villes des environs.

Elle évitait les fermes et les maisons, ne parlait jamais à personne, pas même aux gens du château.

Jamais elle ne recevait de visiteurs.

Les mendiants eux-mêmes se détournaient de Rochebrune.

Bob, l'intendant, n'était pas plus communicatif que sa maîtresse.

Les domestiques eux-mêmes, tous étrangers du reste, ne parlaient à personne.

Cependant, comme on va le voir, ils se rattrapaient entre eux, car ce soir-là, à la cuisine du manoir, la conversation était des plus animées.

– Voilà un vilain temps, disait Saturnin, le valet de chambre.

Madame passera encore une mauvaise nuit.

– Nous l'entendrons crier et demander grâce, dit la cuisinière.

– Quel malheur de ne pas savoir l'anglais, murmura un petit jeune homme qui remplissait à Rochebrune les fonctions de palefrenier. Il répondait au nom de Jacquot.

– À quoi ça te servirait-il, de savoir l'anglais ? disait la cuisinière.

– Au moins, quand madame crie, la nuit, nous comprendrions ce qu'elle dit.

– Pour sûr, dit Saturnin, les esprits reviendront cette nuit.

– Mais ils viennent souvent depuis quelque temps, observa Jacquot.

– Et sait-on dans quelle chambre couchera milady cette nuit ? continua la cuisinière.

– Tu sais bien, répondit Saturnin, qu'elle change tous les soirs.

– Elle espère, de cette façon, éviter les esprits.

– Comme si les esprits ne savaient pas tout d'avance.

– Moi, dit encore la cuisinière, j'ai dans la tête que milady voit des esprits là où il n'y en a pas.

– C'te bêtise !

– Et que c'est le remords qui la met dans ces états-là…

– Le remords ?

– Oui.

Puis, prenant un air mystérieux, la cuisinière ajouta :

– Je crois qu'elle a commis quelque grand crime autrefois… à preuve…

Mais la cuisinière n'eut pas le temps de compléter sa pensée.

Un bruit se fit, un bruit inusité, qu'on n'avait peut-être jamais entendu…

Celui de la cloche qui surmontait la porte d'entrée de ce manoir, où on ne recevait jamais personne et dont jamais un étranger n'avait franchi le seuil.

Et les trois domestiques se levèrent effrayés et se regardèrent.

La cloche tintait toujours.

Mais aucun des trois serviteurs ne bougeait.

Tout à coup, un quatrième personnage se montra sur le seuil de la cuisine, sévère et le front chargé de nuages.

C'était Bob l'intendant.

– Eh bien ! dit-il avec un accent anglais fortement prononcé.

Eh ! n'entendez-vous donc pas ?

– Mais c'est que… balbutia Saturnin.

– Comme jamais… dit la cuisinière, nous n'avons entendu…

– Allez ouvrir ! dit sévèrement Bob.

Jacquot se dévoua.

Mais il revint, une minute après, plus effaré que lorsqu'il était sorti.

– Monsieur Bob, dit-il, si vous saviez…

– Quoi donc ?

– Ce sont deux étrangers…

– Eh bien ?

– Un jeune homme et une jeune dame… ruisselants de pluie…

– Que veulent-ils ?

– Ils disent que leur chaise de poste s'est cassée là-bas… sur la route… et qu'ils ne savent où aller… Je leur ai répondu qu'on ne recevait personne.

– Et ils sont partis ?

– Non, ils insistaient pour entrer… mais…

Bob fronça démesurément ses sourcils demeurés noirs, tandis que ses cheveux avaient blanchi.

Mais il ne souffla mot et quitta la cuisine.

Les domestiques se regardaient toujours avec une sorte de stupeur.

On entendit retentir le pas lourd de l'intendant dans la cage de fer du vaste escalier.

Quelques minutes s'écoulèrent. Puis, Bob revint et dit à Jacquot :

– Va dire à ces étrangers que milady consent à les recevoir, à la condition qu'ils quitteront le château demain matin au point du jour.

Jacquot sortit pour exécuter cet ordre, tandis que Saturnin et la cuisinière continuaient à échanger des regards effarés.

XXXIX

Une heure après les deux voyageurs étaient installés dans la grande salle du château, où l'on avait dressé une table auprès d'un bon feu et servi à souper.

Mais ni Bob l'intendant, ni milady ne s'étaient montrés.

Ils n'avaient vu que Jacquot.

Saturnin et la cuisinière avaient reçu du farouche Bob l'ordre formel de ne pas quitter la cuisine.

Or, ces deux voyageurs, il est temps de le dire, n'étaient autres que le baronnet sir Nively et Vanda.

À Amiens, le train express avait éprouvé un déraillement.

Échappés sains et saufs à ce désastre, car plusieurs voyageurs avaient péri, le baronnet et sa nouvelle compagne avaient demandé une berline et des chevaux de poste.

Puis ils avaient continué leur chemin par la voie de terre, comme on dit aujourd'hui.

Mais le temps était mauvais depuis plusieurs jours, les routes étaient défoncées et la chaise de poste avait commencé par éprouver de nombreux cahots.

Un éclair avait épouvanté les chevaux, qui s'étaient emportés.

La chaise, en versant, s'était brisée.

Et cela, juste à l'extrémité de cette vallée que dominait le sombre manoir de Rochebrune.

Le postillon, qui était du pays, voulait dissuader nos deux voyageurs d'aller frapper à cette porte inhospitalière.

Mais Vanda dit à sir James :

– Puisque ce sont des Anglais, ils nous recevront.

Ils étaient donc une heure après confortablement installés dans la grande salle du château, auprès d'un large feu, en face des débris d'un excellent souper.

Sir James, amoureux et regardant Vanda avec un muet enivrement.

Vanda sombre et silencieuse, et jouant à merveille son rôle de femme délaissée.

Cependant sir James, qui tenait à tout prix à dérider le front nuageux de sa désolée compagne, rompit enfin le silence.

– Chère âme, dit-il, ne croirait-on pas à quelqu'un de ces châteaux enchantés, décrits par les vieux conteurs ?

– En effet, murmura Vanda.

– Nous sommes chez une fée, assurément, poursuivit sir James avec un sourire, est-ce la fée Grognon ou la fée Gracieuse ? je l'ignore, toujours est-il qu'elle demeure invisible.

– Peut-être daignera-t-elle se manifester à nous un peu plus tard, dit Vanda.

Mais sir James secoua la tête :

– Si elle avait eu cette intention, dit-il, nous l'eussions déjà vue.

Le petit palefrenier Jacquot, le seul être que les deux voyageurs eussent vu depuis leur arrivée au château, entra sur ce mot.

Jacquot était un garçon à la mine futée et intelligente.

Observateur par nature, il avait remarqué, en servant sir James et Vanda, qu'ils ne se tutoyaient pas.

Et, en garçon judicieux, il s'était dit :

– Je crois bien que ce n'est pas le mari et la femme.

Il entra donc, tortillant sa casquette dans ses mains et se grattant l'oreille.

– Pardon, excuse, dit-il, ce n'est pas pour vous offenser… mais… je suis bien embarrassé… et je ne sais pas si je dois…

Vanda et sir James le regardèrent avec étonnement.

– C'est que, dit Jacquot, M. Bob est couché.

– Qu'est-ce que M. Bob ?

– L'intendant du château.

– Eh bien ? fit Vanda.

– Ce n'est pas moi qui me hasarderai jamais à le réveiller, continua Jacquot avec un accent d'effroi.

– Tu as donc besoin de lui ?

– Pas précisément ; mais voilà la chose, M. Bob a pensé que vous étiez le mari et la femme.

– Ah ! fit Vanda, il s'est trompé. Monsieur n'est que mon ami.

– Voilà justement ce qui m'embrouille, continua Jacquot.

– Pourquoi cela ?

– Monsieur Bob m'a dit de vous donner la chambre rouge ; mais il n'y a qu'un lit.

– Comment, dit Vanda, il n'y a qu'une chambre libre au château ?

– Ah ! bien oui, dit Jacquot, Milady en a douze pour elle toute seule. Mais on

ne sait jamais dans laquelle elle couche.

– Bon !

– En sorte que, dit Jacquot, je suis bien embarrassé, maintenant. Je conduirais bien monsieur dans la chambre rouge, mais où couchera madame ?

– Ici, dans un fauteuil.

– Ah ! ça ne serait pas à faire, dit Jacquot. Vous seriez joliment moulue demain, ma petite dame.

– Ma foi ! tant pis, ajouta le petit bonhomme, nous n'aurions guère de chance si justement milady venait coucher dans la chambre où je vais vous conduire. Ma foi ! tant pis ! et au petit bonheur…

Demain matin, quand vous serez partie, je referai le lit et mettrai tout en ordre.

M. Bob ne s'apercevra de rien.

Et Jacquot prit un des flambeaux qui se trouvaient sur la table.

Puis il dit à Vanda :

– Madame veut-elle me suivre ?

La curiosité de Vanda avait été vivement surexcitée par les étranges paroles de Jacquot.

Elle se leva et tendit la main à sir James.

– Adieu, mon ami, dit-elle, bonsoir et bonne nuit.

– Monsieur, dit Jacquot, attendez-moi ici ; dans dix minutes je reviens vous prendre pour vous conduire à la chambre rouge qui est au rez-de-chaussée.

Et il précéda Vanda dans un immense corridor sur lequel donnaient plusieurs portes.

– Au petit bonheur ! répéta-t-il, en poussant l'une d'elles.

Vanda se trouva alors au seuil d'une vaste pièce meublée avec tout le confort anglais et tendue d'une étoffe de couleur sombre.

Jacquot fit du feu dans la cheminée, posa le flambeau sur un guéridon et se retira discrètement.

Vanda se déshabilla lestement et se mit au lit.

Puis elle éteignit son flambeau ; mais elle essaya vainement de dormir.

D'ailleurs, le feu de la cheminée projetait un peu de clarté dans la chambre.

L'orage éclatait toujours en dehors et la pluie continuait à frapper les vitres.

Vanda se disait :

– Quelle est donc cette femme bizarre qui change de chambre à coucher chaque

nuit ?

Et comme, au bout d'une heure, elle se posait cette question pour la centième fois, elle crut entendre un bruit lointain qui ressemblait à un sanglot.

Puis ce bruit devint plus distinct…

Vanda se dressa sur son séant et écouta.

Un reste de flamme restait dans la cheminée.

Et avec ces pas un bruit de ferraille…

On eût dit un prisonnier traînant ses chaînes.

Vanda entendit les sanglots se succéder.

Puis des pas pesants retentirent dans les corridors.

Vanda n'était point superstitieuse, de plus elle était énergique et courageuse.

Cependant elle ne put se défendre d'une légère émotion, et quelques gouttes de sueur coulèrent sur son front lorsqu'elle entendit les pas s'arrêter à sa porte.

Cette porte, Vanda l'avait fermée au verrou.

Cependant elle s'ouvrit.

Et aux clartés mourantes du feu, Vanda vit entrer dans la chambre une sorte de spectre qui traînait après lui, en sanglotant, une lourde chaîne, dont les anneaux retentissaient sur le parquet avec un bruit lugubre.

Et le spectre marcha lentement vers le lit.

En ce moment la dernière flamme du foyer s'éteignit…

Vanda ne vit plus le spectre, mais elle continua à entendre le bruit des chaînes…

XL

Vanda se trouvait dans les ténèbres et le spectre avançait vers le lit.

La jeune femme était brave, nous l'avons dit, elle n'était pas superstitieuse et cependant son cœur se serra et une sorte d'angoisse la prit à la gorge.

Les chaînes faisaient sur le parquet un bruit terrible.

Le spectre arriva tout près du lit.

Vanda fut sur le point de crier.

Rocambole n'était-il pas le sang-froid fait homme ?

Vanda se raidit donc contre la peur et attendit.

Le spectre toucha le lit.

Sa main, qui paraissait traîner péniblement une chaîne se promena sur la courtine et rencontra le corps de Vanda.

Vanda eut le courage de ne pas crier.

Alors le spectre éclata en sanglots et s'écria :

– Miss Ellen, c'est moi… moi, ta victime… me reconnais-tu ?

Vanda comprit que le spectre croyait avoir affaire à l'Anglaise qui habitait la chambre.

Dès lors elle n'eut plus peur.

Le spectre, continuant à sangloter, dit encore :

– Tu ne te repentiras donc pas, miss Ellen ?

Vanda ne répondit point, comme on le pense, mais le spectre reprit :

– C'est une permission de Dieu qui, tôt ou tard, punit les méchants et leur inflige un châtiment terrible.

Dieu me permet de sortir de ma tombe chaque nuit pour venir te parler de ton crime et te reprocher ma mort.

Miss Ellen, qu'as-tu fait de ta sœur ?

Elle est morte étranglée, n'est-ce pas ?

Étranglée par ton ordre ?

Qu'as-tu fait de ton père ?

Ton père, tu le sais, c'est moi et j'ai passé dix années au fond d'un cachot, chargé de chaînes comme un criminel, et j'y suis mort de misère et presque de

faim.

Ma mort est ton œuvre !

Et l'enfant de ta sœur, qu'en as-tu fait aussi ?

Tu ne me le diras donc pas ?

Miss Ellen ! miss Ellen ! continua le spectre d'une voix terrible, il en est temps encore, repens-toi !

Cherche l'enfant disparu et rends-lui la fortune que tu lui as volée.

Repens-toi !

Vanda écoutait avidement.

Le spectre était si près du lit que son souffle effleurait les mains de la jeune femme.

Vanda fut fixée.

Les spectres n'ont pas d'haleine, pas plus qu'ils n'ont d'yeux.

Les spectres, en admettant que Dieu leur permette de quitter leur tombe, ne doivent pas se tromper.

Comment celui-ci prenait-il donc Vanda pour miss Ellen ?

Vanda pensait qu'elle venait de parler à un vivant et que ce vivant jouait quelque terrible comédie depuis bien des années.

Le spectre poursuivit :

– J'ai froid, miss Ellen… Les morts ont toujours froid… j'ai traversé les espaces pour venir… et la route est longue de ma tombe jusqu'ici…

Repens-toi, miss Ellen, et je ne la quitterai plus… et je demanderai ta grâce à Dieu…

En parlant ainsi, le spectre se traîna vers la cheminée.

Vanda, en le voyant s'éloigner, respira plus librement.

Le spectre s'accroupit devant le foyer, remuant toujours ses chaînes et cherchant à rapprocher des tisons enfouis sous la cendre, sur lesquels il se prit à souffler.

Quelques étincelles jaillirent, une petite flamme blanche brilla un moment puis s'éteignit de nouveau.

Mais Vanda avait eu le temps de voir le spectre et de l'examiner.

C'était un grand vieillard vêtu de rouge, avec un suaire blanc sur les épaules.

L'habit écarlate qu'il portait était celui d'un commandant de la marine anglaise.

Il avait une lourde chaîne aux pieds, et ses mains en supportaient une autre

plus petite.

Le visage, d'ailleurs, était si parfaitement grimé et ridé, qu'il était impossible de dire si cette vieillesse qu'il accusait était réelle ou simplement apparente.

La flamme s'éteignit, tout rentra dans les ténèbres.

– La dernière fois que je suis venu, reprit le spectre, tu paraissais vouloir te repentir. Tu as pleuré, tu as jeté des cris, tu m'as supplié de rentrer dans ma tombe, en me disant que tu m'obéirais.

Qu'as-tu fait ? Rien.

Aujourd'hui tu ne me réponds même pas. Prends garde, miss Ellen, prends garde ! ton châtiment sera terrible !

Et le spectre secoua ses chaînes avec fureur.

Vanda se taisait et n'avait nulle envie de répondre pour miss Ellen.

Le spectre dit encore :

– La nuit tu as peur, le remords te prend à la gorge et tu promets de restituer… Mais le jour vient… et, avec le soleil, les visions de la nuit s'effacent. Ton cœur se rendurcit… ô misère ! tu es une abominable créature, miss Ellen !… parricide et fratricide… ton châtiment sera terrible !…

Le spectre se redressa.

Puis Vanda l'entendit se diriger vers la porte.

Puis la porte se referma derrière lui, et les pas continuèrent à retentir dans le corridor avec un accompagnement de chaînes.

Puis encore ils s'éloignèrent et finirent par s'éteindre tout à fait.

Alors Vanda respira bruyamment.

Mais elle ne put fermer l'œil de la nuit.

Aussitôt que le jour parut, elle se leva, courut à la fenêtre et l'ouvrit.

Le jardin du château s'étendait sous cette fenêtre.

Vanda aperçut sir James qui se promenait en fumant son cigare, et un peu plus loin, cumulant sans doute les fonctions de palefrenier avec celles de jardinier, le petit Jacquot qui ratissait une allée.

Vanda descendit.

Le grand escalier, le corridor, l'immense vestibule étaient déserts.

Tout dormait sans doute dans le château.

La porte du jardin était ouverte.

Vanda en franchit le seuil.

En la voyant paraître, Jacquot accourut.

– Eh bien ! madame, dit-il vivement, milady n'est pas venue se coucher dans votre chambre au moins ?

– Non, répondit Vanda.

– Vous n'avez rien entendu ?

– Absolument rien.

– Vous n'avez pas entendu le spectre ?

– Quel spectre ? dit Vanda impassible.

Jacquot ne voulut pas s'expliquer davantage.

Seulement, il ajouta d'un ton de prière :

– Madame, vous feriez bien de partir avant que Bob ne soit levé.

Vanda regarda sir James et lui dit :

– Partons !

– Vous savez que je suis votre esclave, répondit l'amoureux baronnet.

* *

*

Quelques heures après, le baronnet et Vanda prenaient à Noyon le train express de Paris.

XLI

Faisons connaissance avec milady.

Il y avait deux heures environ que sir James Nively et Vanda étaient partis.

L'intendant Bob n'était point encore levé.

Un violent coup de sonnette fit tressaillir Jacquot qui, après le départ des deux étrangers, s'était rendu à la cuisine où Saturnin, le valet de chambre, et Marianne, la cuisinière, s'entretenaient, avec mille commentaires, de la facilité avec laquelle les deux voyageurs avaient été reçus.

– Voilà milady qui sonne ! dit Jacquot.

Il leva les yeux vers le mur contre lequel la sonnette vibrait encore.

Cette sonnette était placée à la suite d'une douzaine d'autres qui toutes portaient un numéro.

Jacquot remarqua que celle qui tintait correspondait au numéro 9.

Et ses dernières appréhensions disparurent.

La chambre qu'il avait donnée à Vanda portait le n° 3.

Chacune des chambres à coucher de milady portait donc un numéro.

Du n° 1 au n° 6, elles étaient disséminées au premier étage.

Du n° 7 au n° 12, elles se trouvaient au deuxième.

Chaque soir, à minuit, milady fermait la grille du corridor qu'elle avait choisi.

Mais, en dépit de ses précautions, le spectre la visitait une nuit sur trois.

Jacquot et les autres domestiques s'en apercevaient bien.

Si milady avait passé une bonne nuit, si le spectre n'était point venu troubler son sommeil, elle avait le visage expansif, l'œil brillant, la parole brève.

Si, au contraire, elle avait eu la visite du spectre, elle était pâle, affaiblie et parlait à peine.

Jacquot monta donc au deuxième étage, à la chambre qui portait le n° 9.

Il frappa doucement.

– Entre ! dit milady d'une voix sonore.

– Madame a bien dormi cette nuit, pensa Jacquot.

Et il entra.

Milady était assise au coin du feu, enveloppée dans une ample robe de chambre

de couleur écarlate à revers et retroussis noirs.

Elle avait ouvert la fenêtre, par laquelle le soleil entrait à flots et l'air froid du matin par bouffées.

Elle regarda Jacquot qui se tenait humblement sur le seuil, la casquette à la main, et lui dit d'un ton bienveillant :

– Où est Bob ?

– Je ne l'ai point vu ce matin encore, répondit Jacquot.

– C'est bien, ferme la porte et approche-toi, dit encore milady.

Jacquot obéit.

– Tu as vu les deux étrangers ? reprit-elle.

– Oui, milady.

– Comment étaient-ils ?

– Jeunes tous deux. Le mari paraissait contrarié de ne pas voir milady.

Jacquot s'était servi du mot *mari* pour n'avoir pas à avouer qu'il avait conduit Vanda au n° 3.

– La femme est-elle belle ? demanda milady, obéissant peut-être à un simple sentiment de curiosité féminine.

– Oh ! très belle… murmura Jacquot avec admiration.

– Sais-tu leur nom ?

– Je l'ignore, madame.

– Sont-ils partis ?

– Oui, dès le point du jour.

Milady s'approcha de la fenêtre et exposa son front pâle à l'air du matin, sans adresser davantage la parole à Jacquot.

Celui-ci demeurait planté au milieu de la chambre, attendait.

Milady se retourna enfin :

– Tu me selleras mon cheval, dit-elle, je veux sortir, le temps est beau…

Jacquot ne se fit point répéter cet ordre. Il quitta la chambre et descendit l'escalier quatre à quatre.

Sur la dernière marche, il se trouva nez à nez avec maître Bob.

– Où vas-tu ? lui dit le sombre intendant.

– Seller le cheval de milady.

– Milady sort ce matin ?

– Oui, monsieur Bob.

– Ah ! murmura l'intendant.

– A-t-elle demandé après moi ?

– Tout à l'heure.

– J'y vais, dit Bob.

Jacquot continua sa route, traversa le vestibule et gagna la cour.

Bob monta au premier étage et alla frapper tout droit à la porte du n° 3, au 1er étage.

On ne lui répondit pas.

Il frappa plus fort, et, comme il n'obtenait toujours pas de réponse, il mit la main sur la clé et ouvrit la porte.

La chambre était déserte.

Mais il y avait un reste de cendre dans la cheminée et le lit en désordre attestait que cette chambre avait eu un hôte pendant la dernière nuit.

– Milady aura couché dans deux lits cette nuit, pensa Bob.

Et il quitta le n° 3 et alla successivement frapper à toutes les chambres du corridor.

Nulle part il n'entendit la voix de milady.

Alors, il se décida à monter au 2e étage, où il recommença la même manœuvre.

Ce fut au n° 9 seulement qu'il obtint une réponse.

Il entra et s'arrêta un peu étonné sur le seuil.

Milady achevait sa toilette.

Elle avait revêtu une amazone de couleur sombre et s'était coiffée d'un petit chapeau gris à plume.

Son visage était calme, sa lèvre presque souriante.

Bien qu'elle eût dépassé la quarantaine, milady était fort belle encore, et, ce matin-là, Bob fut frappé du calme qui régnait dans toute sa personne.

– Bonjour, mon vieux Bob, lui dit-elle en lui tendant la main.

Bob baisa cette main et lui dit :

– Je vois que milady a bien dormi cette nuit.

– Oh ! parfaitement.

– Rien n'a troublé son sommeil ?

– Absolument rien.

Bob demeura impassible.

– Milady paraît de bonne humeur, ce matin, continua-t-il.

– Sans doute. Ne sommes-nous pas au 17 du mois ?

– C'est juste.

– Et tu sais bien que c'est le 17 que l'homme de Paris arrive.

Bob s'inclina.

Milady donna la dernière main à sa toilette et sortit de sa chambre avec Bob.

Ce dernier était un peu pâle sous ses cheveux blancs.

Il accompagna sa maîtresse jusque dans la cour où Jacquot tenait en main le cheval, tout sellé.

Puis il plia le genou devant elle pour qu'elle pût se mettre en selle.

Milady rassembla les rênes, rendit la main à son souple poney et sortit de la cour en caracolant.

Le regard sombre de Bob l'accompagna jusqu'au détour du chemin.

Puis, lorsqu'elle eut disparu derrière une haie de noisetiers, Bob rentra dans le château.

Il remonta à la chambre qui portait le n° 3, s'approcha du lit et se mit à le bouleverser en tout sens.

Un cheveu de femme, un long cheveu blond était encore sous l'oreiller.

Bob tressaillit.

Milady était brune.

Ce n'était donc pas elle qui avait couché dans ce lit !

Qui donc le spectre avait-il visité durant la nuit dernière ?

Et Bob, la sueur au front, se prit à songer à l'étrangère.

L'étrangère était partie, emportant le secret du spectre.

XLII

Milady chevauchait, pendant ce temps-là, au milieu de cette vallée déserte et sur laquelle semblait peser cette tristesse légendaire qui enveloppait le château.

Les rares laboureurs qui se trouvaient dans les champs détournaient la tête en la voyant passer.

Elle haussait les épaules et continuait son chemin.

Milady, ce jour-là, se souciait moins encore que les autres jours du sentiment d'effroi bizarre qu'elle inspirait.

Les narines dilatées, la poitrine gonflée, elle aspirait, avec une sorte de volupté âcre, l'air vif du matin, encore rafraîchi par l'orage de la nuit.

Au bout du vallon, après avoir suivi un petit chemin creux, bordé de haies, elle trouva la route impériale d'Amiens à Noyon et la traversa pour reprendre un autre sentier qui s'enfonçait dans un site plus sauvage encore que celui qui environnait le manoir de Rochebrune.

Le souple poney d'Islande trottait d'un bon train, sautant les flaques d'eau du sentier, passant quelquefois par-dessus les haies et les ruisseaux.

Milady était une écuyère intrépide.

Au bout d'une heure, elle eut atteint un petit bois de hêtres et de bouleaux qui s'allongeait sur les derniers escarpements d'une colline.

À droite et à gauche, aucune trace d'habitation.

La campagne était déserte.

Cependant, avant de s'engager dans un de ces sentiers forestiers que dans le centre de la France on nomme des faux chemins et dans le nord une coulée, milady mit pied à terre.

Le sol était humide et boueux par place.

L'Anglaise l'examina et eut bientôt remarqué des empreintes de pas.

Les gros souliers d'un paysan étaient largement marqués sur la boue du sentier.

Puis, à côté de cette trace, il y en avait une autre, celle d'une chaussure plus fine, à talons et sans clous.

Cette dernière empreinte fit pousser à milady un soupir de soulagement.

Elle remonta à cheval d'un seul bond et lança le poney sous la futaie.

La futaie n'était pas de longue durée ; elle faisait bientôt place à un taillis épais, et rempli d'épines.

Mais le poney avait sans doute l'habitude d'un pareil voyage, car il s'engagea bravement dans les broussailles, évitant avec une adresse infinie les branches d'arbres qui auraient pu blesser celle qui le montait.

Après le taillis, la clairière.

Et au milieu de la clairière une hutte de *bûcheux*, c'est-à-dire de bûcherons et de charbonniers.

Un filet de fumée s'en échappait.

Le poney, à la vue de la hutte, se prit à hennir.

À ce bruit, deux hommes sortirent et vinrent à la rencontre de milady.

L'un d'eux était un bûcheron hâlé et noirci par le grand air.

L'autre portait le pantalon de cotonnade bleue et la veste brune du marchand forain.

Une balle de colporteur, placée d'ailleurs à l'entrée de la hutte, achevait de compléter l'illusion.

Nous disons l'illusion, car en examinant cet homme attentivement, on se demandait s'il exerçait réellement cette profession et si ce n'était pas plutôt un déguisement. En effet, c'était un homme d'environ cinquante ans, aux cheveux grisonnants comme ses favoris taillés à l'anglaise.

Mais le souvenir de Rocambole traversa son esprit.

Son pied étroit, sa main petite et bien faite, une certaine fierté dans le port de la tête et la démarche, attestaient que cet homme avait dû, dans tous les cas faire jadis un tout autre métier.

Milady se laissa glisser de sa selle et confia son cheval au bûcheux.

Celui-ci le prit par la bride et se mit à le promener au pas dans la clairière.

Pendant ce temps, milady et le prétendu colporteur entraient dans la hutte.

– Eh bien ! Franz ? dit-elle avec une émotion subite dans la voix.

– Bonne nouvelle, madame, répondit celui à qui elle donnait ce nom allemand.

– Mon fils…

– Plus beau que jamais…

– Heureux ?

– Amoureux fou…

Une vague inquiétude se peignit un instant sur les traits de milady.

– Il va se marier, dit Franz.

– Mon Dieu !

– Et il sera heureux, car la jeune fille qu'il aime est charmante… et pauvre… elle lui devra tout…

La physionomie assombrie de milady se dérida un peu à ces paroles ; la flamme de ses yeux s'adoucit : elle perdit cet air farouche qui lui était habituel et prenant la main du faux colporteur qui se tenait debout devant elle, elle lui dit d'une voix émue :

– Sais-tu qu'il a vingt-quatre ans, Franz, et que je ne l'ai pas revu depuis qu'il en avait cinq à peine ?

– Madame, dit Franz, je n'ai jamais osé vous faire une observation, j'ai toujours exécuté vos ordres servilement sans les discuter, comme une machine et non comme un homme.

Jamais je n'ai osé lever les yeux sur vous, quand vous ordonniez. Eh bien…

Il hésita et sa voix trembla dans sa gorge.

– Eh bien ! dit milady qui fronça le sourcil.

– Oh ! je n'ose parler…

– Parle ! je le veux.

Le faux colporteur parut faire un violent effort sur lui-même.

– Madame, dit-il, ne pensez-vous pas que l'amour maternel rachète bien des crimes ?

– Tais-toi !…

Mais Franz poursuivit avec une véhémence subite :

– Vous avez voulu que je parle, madame, je parlerai.

Milady, sans force et comme brisée par l'émotion, s'était assise sur un monceau de fougère amoncelé dans la hutte.

– Madame, reprit cet homme à qui on avait donné le nom de Franz, voici vingt ans que votre père est mort…

Milady couvrit son front de ses deux mains.

– Il y en a six que votre sœur…

– Franz ; par pitié !…

– Qui donc pourrait maintenant venir réclamer cette fortune que vous possédez depuis si longtemps ?

– Franz… au nom du ciel !…

– Votre fils est parfaitement heureux, poursuivit Franz, mais parfois un nuage de mélancolie plane sur son front… Il songe qu'il n'a pas de nom… il se dit qu'il n'a plus de mère…

Milady tremblait maintenant comme une feuille d'automne prête à tomber.

– Pourquoi ne rendriez-vous pas une mère à son fils ? pourquoi ne viendriez-vous pas habiter Paris ? acheva Franz.

Mais soudain, milady se redressa, et ses larmes, qui commençaient à couler, se séchèrent à la flamme sombre de son regard.

– Mais tu ne sais donc pas, malheureux, dit-elle, à quelles tortures je suis vouée depuis six années.

– Que voulez-vous dire ? demanda Franz avec étonnement.

– Tu dis que mon père est mort…

– Oh ! j'en suis sûr, dit Franz.

Et un sourire fatal glissa sur ses lèvres.

– Eh bien ! il sort de sa tombe…

– Les morts ne reviennent pas, madame.

– Celui-là revient, poursuivit milady avec un accent de terreur.

Il revient… chaque nuit… traînant les chaînes dont nous l'avons couvert…

– Folle !

– Chaque nuit, continua milady, dont les dents claquaient, il vient s'asseoir à mon chevet et murmure :

« Restitue ! restitue ! »

Franz haussa les épaules :

– Mais à qui restituer ? dit-il.

– À l'enfant de ma sœur.

– Allons donc ! murmura Franz, vous savez bien qu'alors même que vous le voudriez, les autres ne le voudraient pas.

– Tais-toi !… ne me parle pas d'eux…

– Madame, dit Franz d'un ton sévère, vous m'en avez trop dit maintenant pour ne point me tout confier. Au nom du forfait qui nous lie, je vous somme de parler…

Milady frissonnait.

– Tu le veux ? dit-elle.

– Oui.

– Eh bien ! écoute…

Et elle prit la main de Franz et la serra convulsivement.

– Parlez, dit l’Allemand avec calme.

XLIII

Quelle sombre histoire de revenants et de spectres milady raconta-t-elle à cet homme qui se disait lié à elle par un forfait commun ?

Mystère !

Mais sans doute que les paroles de Franz rendirent à la châtelaine de Rochebrune quelque calme, car lorsqu'elle revint au manoir, vers midi, elle avait retrouvé cette nonchalance et ce sang-froid qui, le matin, avaient étonné et peut-être même inquiété le vieux Bob.

Par contre, celui-ci était plus taciturne et plus morose encore que de coutume.

Cependant, il n'avait pas questionné Jacquot. Il n'avait pas cherché à savoir par suite de quelles circonstances l'étrangère, au lieu de coucher dans la chambre rouge avait occupé un des douze lits de milady.

Cette dernière demanda à déjeuner.

Bob avait conservé auprès de sa maîtresse la vieille coutume des intendants anglais.

Il la servait à table.

Seulement, il y avait sans doute entre elle et lui des secrets non moins terribles que ceux qui la liaient à Franz, car elle se départait de l'orgueil britannique pour causer familièrement avec lui.

Cependant, ce jour-là, elle avait presque achevé son repas sans dire un mot.

Bob se hasarda à lui adresser la parole.

– Milady paraît contente, aujourd'hui, dit-il. Les nouvelles de Paris sont bonnes sans doute ?

– Très bonnes, dit milady.

– Ah ! fit Bob.

– Mon fils va se marier…

Bob murmura :

– Honneur et longue vie au fils de milady.

Mais celle-ci l'interrompit brusquement.

– Dis donc, Bob, fit-elle, est-ce que tu crois à la Providence, toi ?

– Je ne sais pas, répondit l'intendant d'un air niais.

– Cependant, comme moi, tu crois aux morts qui reviennent ?

– C'est-à-dire, répondit Bob, qu'il faut bien que je croie à ce que milady me raconte.

– Tu n'as donc jamais vu le spectre ?

– Jamais…

– Tu n'as jamais entendu le bruit de ses chaînes ?

– Jamais. Et même…

Milady appuya son coude sur la table et son menton dans sa main :

– Voyons, parle… dit-elle.

– Eh bien ! milady, reprit Bob, j'ai toujours eu une idée.

– Laquelle ?

– C'est que le spectre et ses chaînes n'étaient qu'une vision de votre esprit troublé.

– Alors, c'est le remords…

– Je ne sais pas, dit Bob. Mais tout ce que je puis vous affirmer, c'est que ni moi, qui couche tout en haut du château, ni les domestiques qui chaque soir se relèguent dans un pavillon du rez-de-chaussée, nous n'avons jamais rien vu, ni entendu…

– Oh ! fit milady.

– Pardon, dit Bob, j'oubliais…

– Ah ! tu vois bien !

– Une nuit, je vous ai entendue crier. J'ai prêté l'oreille… Vous sembliez vous défendre… mais aucune autre voix ne se mêlait à la vôtre… Je crois que ce sont toutes les légendes qui courent sur le château qui ont achevé de répandre le trouble dans votre esprit.

– Mais tu sais bien, dit milady, qu'à Glasgow le spectre m'apparaissait, et à Londres aussi.

– Vous le disiez, du moins…

– Chaque nuit, mon père sort de sa tombe…

Bob ne répondit rien.

– Sais-tu ce qu'il me demande ?

Et la lèvre de milady se retroussa dédaigneusement.

– Il me demande, poursuivit-elle, de rendre à la bohémienne cette fortune que j'ai acquise pour mon fils au prix de tant de sang.

Bob tressaillit.

– À ce prix, continua milady, il me pardonnera la faute de ma jeunesse, il me pardonnera mes amours avec l'Indien Napo-Yseb, il me pardonnera sa mort, il me pardonnera la mort de ma sœur.

– Ah ! il vous demande cela ? fit Bob.

– Oui, dit milady. Il veut que je dépouille mon fils qui a été élevé dans l'opulence, qui n'a jamais eu besoin de compter, qui puise à pleines mains dans des coffres remplis sans cesse… Il veut que je le fasse pauvre… Ah ! ah ! ah !… vois-tu mon fils pauvre et grattant du papier pour vivre, dans quelque officine ou dans quelque comptoir, Bob ?

Et elle riait d'un rire sauvage.

On eût dit une tigresse mère défiant les chasseurs qui en veulent à ses petits.

Bob se taisait.

– Et il me menace des flammes éternelles, reprit-elle. Eh bien ! que m'importe ! Je brûlerai… mon fils sera heureux… mon fils ne saura jamais qu'il est le fils d'une parricide… que son or est taché de sang… Que m'importe !

Et milady se leva, arpenta d'un pas inégal et brusque la salle où elle venait de déjeuner et finit par dire à Bob :

– Ce château m'est odieux… je veux m'en aller d'ici…

– Et où irez-vous donc ? demanda Bob.

– À Paris.

Il ne put dissimuler un geste d'effroi.

– Je veux voir mon fils, dit milady avec un sombre enthousiasme ; je veux jouir de son bonheur… je veux m'enivrer de ses triomphes.

Bob ne répondit point. Seulement, sous le prétexte de donner des ordres aux domestiques, il quitta la salle à manger, et milady demeura seule.

* *

*

Le soir était venu.

Milady avait fermé à double tour cette porte de communication qui se trouvait entre les corridors dans lesquels ouvraient ses différentes chambres.

Les domestiques étaient rentrés dans leur pavillon.

Bob était couché.

Milady, après avoir hésité un moment, ouvrit la porte du numéro 11 et choisit cette chambre pour y passer la nuit.

Cette chambre donnait sur le jardin du château.

Le calme de milady avait fait place peu à peu, et à mesure que le soir approchait, à une inquiétude nerveuse.

Elle ne voyait jamais arriver la nuit sans terreur ; cependant elle fit, comme à l'ordinaire, sa toilette de nuit et revêtit sa robe de chambre.

Mais au lieu de se mettre au lit, elle s'assit dans un fauteuil au coin de la cheminée et, les yeux fixés sur la pendule qui marquait onze heures et demie, elle attendit. Au bout de quelques minutes, un bruit lointain qui ressemblait à s'y méprendre au cri nocturne d'une chouette se fit entendre.

Milady se leva, ouvrit sa robe de chambre et déroula une longue corde de soie qu'elle avait autour de la taille et que l'ampleur de son vêtement avait dissimulée.

Puis elle s'approcha de la fenêtre et l'ouvrit.

Le houhoulement de l'oiseau de nuit lui arriva alors plus distinct.

Milady fixa un des bouts de la corde au pied du lit qui était de chêne massif et l'y noua solidement.

Puis elle laissa pendre l'autre bout en dehors de la fenêtre.

Et, appuyée sur l'entablement, elle attendit encore.

Bientôt une ombre noire s'agita dans l'obscurité du jardin et se rapprocha lentement des murs du château.

Ensuite cette ombre arriva sous la fenêtre.

Milady s'était penchée et regardait.

La corde de soie qui était à nœuds se tendit subitement.

La forme noire s'y était cramponnée.

Elle montait lentement, mais elle montait, et finit par atteindre l'entablement de la croisée.

Alors milady se rejeta en arrière et un homme sauta lestement dans la chambre, tandis que milady soufflait le flambeau qui se trouvait sur la cheminée et plongeait subitement la chambre dans les ténèbres.

XLIV

La lumière éteinte, le feu projeta cependant une certaine clarté dans la chambre.

À cette clarté, il eût été facile de reconnaître l'homme déguisé en colporteur que milady avait vu le matin et à qui elle avait donné le nom de Franz.

L'Allemand dit :

– Ne viens-je pas trop tard ?

– Non, répondit milady. Il n'est pas minuit. Jamais le spectre n'arrive avant cette heure.

À la faible lueur qui s'échappait du foyer, Franz jeta un regard autour de lui.

– Où me cacher ? fit-il.

– Là, derrière les rideaux du lit, dit milady dont la voix redevenait tremblante.

– Madame, reprit Franz, qui, tout aussitôt, se dissimula derrière les draperies indiquées, il est possible que vous ayez réellement affaire à un spectre, ce que je ne crois guère, du reste, mais il est possible aussi que ce spectre soit en chair et en os…

– Oh ! fit milady, dont l'œil étincela de colère.

– Si cela était, poursuivit Franz, il serait possible aussi que j'engageasse une lutte avec lui.

– Es-tu armé ?

– J'ai un poignard. De plus, je suis robuste. Mais il faut prévoir le cas improbable où j'aurais besoin de votre secours. Par conséquent, glissez-vous sous vos couvertures sans vous déshabiller.

Milady suivit le conseil de Franz.

– Maintenant, attendons… dit ce dernier.

Le silence régna dès lors dans la chambre.

Cependant, au bout de quelques minutes, Franz, qui n'était séparé du chevet de milady que par un rideau, se baissa et lui dit :

– Depuis combien de temps êtes-vous la victime du spectre ?

– Depuis six ans environ, répondit milady.

– Où vous est-il apparu pour la première fois ?

– À Glasgow, dans cette vieille maison… tu sais ?…

– Oui, murmura Franz d'une voix sourde. Et puis ?

– Et puis à Londres.

– Et vous dites que c'est bien votre père ?

– Oh ! sans nul doute… c'est bien lui… avec ses cheveux blancs…, son habit rouge… sa grande taille un peu voûtée…

– Milady, reprit Franz, savez-vous qu'il y a vingt ans que votre père est mort ?… C'est le 21 novembre 184…

– Tais-toi ! murmura la châtelaine.

– Il y en a vingt-quatre que vous ne l'avez vu, continua Franz. Pensez-vous donc que votre mémoire, si fidèle qu'elle soit, puisse se rappeler ses traits aussi exactement ?…

– Je te dis que le spectre a bien le visage de mon père…

– Ah !

– C'est de plus sa voix, son geste.

– Bien, dit Franz. Nous verrons…

Et comme il prononçait tout bas ces paroles, un bruit, auquel sans doute milady était depuis longtemps accoutumée, se fit dans l'éloignement.

– Silence ! dit-elle, voilà le spectre !…

Et elle se prit à trembler sous ses couvertures, en dépit des paroles sceptiques de Franz.

Ce bruit que milady venait d'entendre était un soupir.

Franz prêta l'oreille.

Le soupir devint un sanglot.

Puis ce sanglot fut accompagné d'un cliquetis.

C'était les chaînes du spectre qui se heurtaient.

Cliquetis et sanglots devinrent plus distincts, à mesure que le spectre approchait.

Milady cacha sa tête sous ses draps et murmura d'une voix étouffée :

– Entends-tu ?

– Parfaitement, mais silence ! répondit Franz.

Le spectre était maintenant dans le corridor et sanglotait bruyamment, tandis que ses chaînes faisaient un tapage d'enfer.

Il s'arrêta à la porte de la chambre, mais il n'entra point sur-le-champ.

Les sanglots firent place à des paroles distinctes.

– Mon Dieu ! disait-il, ne m'accorderez-vous donc point le repos ? et faudra-t-il que chaque nuit je sorte de ma tombe pour venir essayer d'attendrir le cœur de roche de la parricide. Ni les prières, ni les menaces ne l'ont touchée jusqu'ici. Elle ne craint rien, elle vous nie, ô mon Dieu ! Grâce ! grâce !

Et sur ces mots, il ouvrit brusquement la porte et entra.

Franz avait eu le temps de glisser ces mots à milady :

– Vous vous trompez, madame, cette voix ressemble à celle de votre père, mais ce n'est pas la sienne.

Le spectre vit un peu de feu dans la cheminée et il s'en approcha :

– J'ai froid ! dit-il.

Franz, immobile derrière les rideaux, le vit s'accroupir devant le foyer d'où s'échappait un reste de flamme.

C'était bien le fantôme décrit par milady.

Visage pâle, cheveux blancs, habit rouge de commodore, des chaînes aux pieds et aux mains.

Mais l'Allemand ne trembla point et ses dents ne se prirent pas à claquer d'épouvante comme celles de milady.

Le spectre demeura un moment accroupi devant le feu.

Puis il se releva et ses chaînes se heurtèrent.

– Miss Ellen ? dit-il.

Milady murmura d'une voix mourante :

– Que me voulez-vous encore ?

– Je veux que tu restitues le bien volé, parricide ! s'écria le spectre d'une voix tonnante.

Et il marcha vers le lit.

Milady ne répondit pas.

Le spectre dit encore :

– Te souviens-tu de Glasgow ?

– Grâce ! grâce ! dit milady.

– Te souviens-tu de ta sœur ?

– Grâce !… par pitié…

– Rendras-tu le bien volé ? continua le spectre, en s'avançant menaçant vers le lit et en secouant ses chaînes avec fureur.

– Mais à qui donc voulez-vous que je le rende ? demanda milady.

– À l'enfant de ta sœur.

– Et si cette enfant est morte ?

– Elle vit, répondit le spectre, et je te dirai où elle est.

– Mais faudra-t-il donc que je dépouille mon fils ? reprit milady d'une voix suppliante.

– Oui, car ton fils est l'enfant du crime !

Milady ne s'était point dressée haletante, comme à l'ordinaire, sur son séant.

Le spectre appuya sa main osseuse sur la courtine du lit.

– Miss Ellen, dit-il encore, si tu ne restitues le bien volé, il ne profitera point à ton fils.

– Que dites-vous ? s'écria-t-elle avec un redoublement d'angoisse et d'épouvante.

– Non, poursuivit le spectre, car il mourra.

Milady jeta un cri.

Le spectre dit encore :

– Il mourra… la nuit de ses noces… auprès de sa jeune femme endormie…

– Grâce ! grâce ! exclama milady en se tordant les mains.

Mais soudain, une voix se fit entendre, – une voix stridente, railleuse, inexorable comme une sentence sans appel :

– Tu mourras avant lui, misérable imposteur ! disait-elle.

Et Franz écarta brusquement les rideaux du lit, fit un bond et sauta à la gorge du spectre.

L'attaque fut si rapide, si inattendue, que le spectre n'eut pas le temps de reculer.

Les doigts crispés de Franz s'étaient, pour ainsi dire, incrustés dans sa gorge.

Il poussa un cri et demanda grâce.

En même temps, quelque chose se détacha et tomba sur le parquet.

En même temps aussi, une dernière flamme plus vive couronna les derniers tisons du feu et éclaira toute la chambre.

L'objet qui venait de tomber était un masque.

Un masque en cire merveilleusement modelé et représentant à s'y méprendre les traits d'un vieillard.

Et la flamme, en projetant sa clarté sur le masque, permit de voir, du même coup, le vrai visage du prétendu spectre.

Et milady, qui s'était élancée hors du lit, murmura avec stupeur :

– Bob !

Elle venait de reconnaître dans ce fantôme qui la poursuivait depuis si longtemps, et jetait l'épouvante dans sa vie, son intendant fidèle, maître Bob, son complice d'autrefois, l'homme qui se vantait de ne croire ni à la Providence, ni à ses terribles châtiments.

Franz avait terrassé le spectre.

Il lui avait mis un genou sur la poitrine et, son bras armé d'un poignard, il allait frapper lorsque milady l'arrêta.

Milady ne tremblait plus que de colère.

Elle alla vers la cheminée et ralluma les flambeaux.

Puis, se tournant vers Franz qui continuait à tenir Bob immobile sous lui :

– Avant que cet homme ne meure, dit-elle, il faut qu'il nous fasse sa confession tout entière !

XLV

En parlant ainsi, milady se dirigea vers un petit meuble qui se trouvait entre les deux croisées et dont elle ouvrit un tiroir.

Dans ce tiroir, il y avait une petite boîte en cuir de Russie qui renfermait deux mignons pistolets à crosse d'ivoire.

Milady s'en empara, les arma froidement et regardant Franz :

– Un homme par terre ne saurait parler, dit-elle. Laisse donc ce misérable se relever. S'il tente de fuir, je lui casse la tête.

Et elle dirigea vers Bob le canon de ses pistolets.

Celui-ci, délivré du genou de Franz, se redressa.

Mais une transformation s'était opérée en lui.

D'un tour de main, il s'était débarrassé de ses chaînes.

En même temps, il avait cessé de trembler et de demander grâce.

– Ah ! dit-il, vous voulez savoir ?

– Oui, dit milady. Tes minutes sont comptées, mais avant que tu meures…

– Je parlerai d'autant plus volontiers, répondit Bob, que j'ai fait le sacrifice de ma vie. Ah ! vous voulez savoir, milady, pourquoi depuis six années, je joue le rôle de spectre, pourquoi j'ai posé sur mon visage un masque en cire qui vous rappelait les traits de votre père, pourquoi je vous parle de remords, de restitution et de repentir ? Ah ! ah ! ah !

Et Bob riait d'un rire convulsif et dédaigneux, et, un moment, cet homme sans armes qui voyait un poignard et deux pistolets, menacer sa poitrine, eut sur les deux complices une sorte d'autorité morale.

Un moment, il les domina de sa voix, il les terrassa de son regard.

– Certes, dit-il, vous ne vous seriez point doutée, n'est-ce pas, milady, ou plutôt miss Ellen, car c'est votre vrai nom, que l'ancien valet de chambre du commodore Perkins, l'homme qui reprochait à son maître de l'avoir déshonoré dans sa femme, le haineux et vindicatif Bob qui, ivre de fureur, s'associa un jour à la fille parricide et à Franz le meurtrier pour assassiner le malheureux commodore, viendrait à vingt années de distance jouer le rôle de spectre, emprunter les traits de sa victime et parler en son nom ?

Vous ne l'eussiez jamais supposé, n'est-ce pas ?

Et Bob riait toujours… et milady ne pouvait se défendre d'un léger frisson.

– Mais qui donc t'a payé, misérable ? s'écria-t-elle.

– Personne.

Et Bob fixa un ardent regard sur milady.

– Que me dîtes-vous, il y a vingt-quatre ans, poursuivit-il, vous, la fille de seize ans à peine, déjà criminelle et flétrie, pour m'associer à votre nouveau crime, pour faire de moi l'un des deux instruments de mort qui devaient frapper votre père, – que me dîtes-vous ? Répondez, miss Ellen ?

– Après ? après ? fit milady avec colère.

– J'avais une femme jeune et belle, je l'aimais éperdument ; vous me prîtes un jour par la main et vous me dîtes en me forçant à regarder par une fenêtre, dans le parc du château de Glasgow :

– Tiens, vois !

Et, en effet, je vis ma femme à côté du vieux commodore. Ils étaient assis sur un banc de verdure, sous un berceau de feuillage… Le commodore tenait dans ses mains les mains de ma femme…

Dès lors, je vous appartins. Je devins votre âme damnée…

– Après ? après ? dit encore milady.

– Je me séparai de ma femme, que j'aimais trop encore pour avoir la force de la tuer ; pendant quatre années, je fus le geôlier de votre père.

Au bout de ce temps, j'aidai Franz à l'étrangler.

Et pendant dix autres années, je fus l'instrument docile de toutes vos volontés et de tous vos caprices ; pourquoi donc ai-je si subitement changé de rôle ?

Ah ! vous voulez le savoir ? Eh bien ! écoutez…

Un soir, on vint me dire qu'une femme qui se mourait dans un *work-house* demandait à me voir avant de rendre le dernier soupir.

Je me rendis au work-house.

La femme qui allait mourir, c'était la mienne.

– Bob, me dit-elle, vous m'avez chassée comme une épouse parjure, et j'étais innocente. Je ne veux pas mourir sans vous confier un grand secret. Le commodore Perkins n'était pas mon amant… c'était mon père !

Et elle me tendit un paquet de lettres jaunies qu'elle avait sous son oreiller et qui renfermaient les preuves authentiques de ses paroles.

J'avais aidé à assassiner le père de ma femme. Ma femme était le fruit d'un péché de jeunesse du Commodore ; c'était votre sœur naturelle.

Comprenez-vous, maintenant, miss Ellen ?

– Pas encore, dit froidement milady.

– Ah ! vous ne comprenez pas encore ? vous ne comprenez pas, reprit Bob d'une voix tonnante, que le remords a pénétré dans mon cœur ; que j'ai eu horreur de vous, parricide et fratricide ; que je me suis pris à songer à l'enfant de votre sœur étranglée, misérable bohémienne qui, sous le nom de Gipsy, danse dans les rues de Londres et qui, si on lui rendait le bien volé, serait une des plus riches héritières de l'Angleterre ?…

– Mais on ne le lui rendra pas ! s'écria milady qui eut un rugissement de bête fauve.

Et son bras s'allongea dans la direction de Bob, son doigt pressa la détente du pistolet.

Le coup partit.

Bob tomba.

Il tomba, frappé en pleine poitrine et vomissant un flot de sang.

Milady regarda Franz et lui dit :

– Tu avais raison, les morts ne reviennent pas.

Bob se tordait sur le parquet.

Son œil, un moment fermé, se rouvrit et se fixa sur milady, farouche et prophétique ; puis Bob retrouva un souffle de voix :

– Miss Ellen, dit-il, c'est un crime de plus ajouté à tous tes crimes. Mais le châtiment viendra, sois-en sûre.

Milady répondit par un éclat de rire.

– Sortiras-tu de ta tombe ? dit-elle en ricanant.

– Non, répondit le mourant, mais il y a des vivants qui ont mon secret.

Milady étouffa un cri et pâlit.

– Ah ! tu as peur ! dit Bob dont la voix s'affaiblissait, mais dont les yeux continuaient à se fixer flamboyants sur milady. Eh bien ! puisque tu as voulu savoir, apprends encore ceci : La nuit dernière, deux étrangers sont venus ici. Tu as ordonné qu'on les reçût. L'homme seul a couché dans la chambre rouge… La femme a passé la nuit dans une de tes chambres et, jouant mon rôle de spectre, je me suis trompé et c'est à cette femme que j'ai reproché tes crimes.

Milady jeta un nouveau cri.

– Le châtiment viendra tôt ou tard, murmura Bob d'une voix éteinte.

Puis son œil devint vitreux et, faisant un violent effort, il se retourna, le visage contre le mur, pour mourir en paix.

* *

*

– Madame, dit alors Franz à milady, n'allez pas vous mettre l'esprit à la torture pour si peu de chose.

Si vous m'en croyez, nous quitterons ce château avant le jour.

– Et où irons-nous ? demanda-t-elle.

– À Paris.

– À Paris, exclama milady, à Paris, où est mon fils !

Oh ! tu as raison, ajouta-t-elle avec un accent d'amour maternel indicible, c'est à Paris qu'il faut aller.

Et cette femme au cœur de tigre, cette femme qui avait fait assassiner son père et sa sœur, et qui venait de tuer Bob, laissa voir une larme dans ses yeux tout à l'heure animés d'une cruauté sauvage.

XLVI

Quelques heures après celle où Vanda et le baronnet sir James Nively couraient en train express sur la route de Paris, c'est-à-dire vers midi, le héros de cette histoire, Rocambole, longeait le boulevard des Capucines, les mains dans les poches d'un vaste paletot de couleur blanchâtre, un foulard en guise de cache-nez autour du cou, et marchait d'un pas assez rapide.

Où allait-il ?

Sans doute à quelque rendez-vous lointain, car il fit signe au premier cocher de remise qu'il rencontra, monta en voiture et indiqua la rue Serpente comme lieu de destination.

Ceux de nos lecteurs qui se souviennent encore de la première partie de ce récit, n'ont pas oublié que c'était rue Serpente que la mère de Noël, dit Cocorico, était portière, et que c'était dans cette maison que l'ancien forgeron du bagne de Toulon avait trouvé un asile, après cette audacieuse évasion préparée et menée à bonne fin par Rocambole.

Vingt minutes après, Rocambole arrivait donc rue Serpente.

Noël l'attendait.

La première question de Rocambole fut celle-ci :

– Vanda est-elle arrivée ?

– Maître, répondit Noël, rien de nouveau. J'attendais madame hier soir ; ce matin, avant le jour, je suis allé au chemin de fer du Nord. L'express de Londres arrive à cinq heures trois quarts. Tous les voyageurs ont passé devant moi.

– Elle n'y était pas ?

– Non.

– C'est bizarre ! murmura Rocambole.

– Mais, reprit Noël, j'ai appris que le train avait déraillé à Amiens. Aucun voyageur n'a péri. Seulement une partie de ceux qui se trouvaient dans le convoi s'est arrêtée à Amiens. Je suis donc à peu près convaincu…

Noël n'acheva pas, car un coup de sonnette retentit dans la loge et sa mère tira le cordon aussitôt.

Rocambole tressaillit.

Une femme venait de franchir le seuil de la porte, et bien qu'elle fût enveloppée d'un grand manteau et que son visage fût couvert d'un voile épais, Rocambole la reconnut.

C'était Vanda.

Elle se jeta dans ses bras et lui dit :

– Ah ! enfin, je te retrouve !

Noël avait meublé dans la maison une petite chambre, dans laquelle Rocambole conduisit Vanda.

Celle-ci, à peine la porte fermée, lui dit :

– Je suis arrivée, il y a une heure, et j'ai eu toutes les peines du monde à m'échapper, car le baronnet se conduit déjà avec moi comme un amant jaloux, bien qu'il n'ait pas même effleuré mes doigts de ses lèvres.

Rocambole eut un sourire.

– As-tu ses secrets au moins ? dit-il.

– Non, pas encore.

– Je voudrais cependant savoir l'histoire de Gipsy ; cette histoire que sir George Stowe n'a pu nous dire.

– Et si j'en savais une partie ? dit Vanda.

– Que veux-tu dire ?

– Si le hasard m'avait mise sur la trace d'un premier filon ? continua Vanda.

– Explique-toi, dit Rocambole.

– Gipsy est riche… riche à millions.

Rocambole regardait Vanda avec un étonnement croissant.

Alors Vanda lui raconta les événements de la veille, c'est-à-dire l'accident arrivé à Amiens, le voyage en chaise de poste et l'hospitalité que le baronnet sir James Nively et elle avaient reçue au manoir de Rochebrune.

Enfin l'apparition du spectre et ses étranges discours.

– Ou je me trompe fort, acheva-t-elle, ou la bohémienne dont parlait le prétendu revenant n'était autre que Gipsy.

Rocambole avait écouté le récit de Vanda avec une grande attention.

Quand elle eut fini, il lui dit :

– J'ai mis Gipsy en lieu sûr, Marmouset s'est constitué son gardien.

– Et sir George Stowe ?

– Il est caché dans un hôtel du quartier Saint-Germain. Je lui ai intimé l'ordre de n'en point sortir le jour.

Mais ce que tu viens de m'apprendre me forcera à lui défendre de sortir même le soir jusqu'à mon retour : il ne faut pas que sir Nively le rencontre.

– Ton retour ? fit Vanda, tu pars donc ?

– Parbleu ! répondit Rocambole, je vais aller faire un tour au château de Rochebrune, et causer un brin avec le spectre.

* *

*

Vingt-quatre heures après, en effet, Rocambole descendit du train-poste, à la station la plus proche du château habité par milady et son intendant.

Les indications que lui avait données Vanda étaient si précises qu'il trouva le chemin de la vallée et vit bientôt poindre dans le lointain les tourelles du vieux manoir.

La vallée était déserte, la matinée pluvieuse.

Rocambole avait fait le voyage seul, sans autre bagage qu'une petite valise qu'il portait à la main.

Or, en rapprochant les dates, il est facile de se convaincre qu'il arrivait quelques heures après les derniers événements dont le manoir des Rochebrune avait été le théâtre.

Il s'attendait à voir le château morne, silencieux, plein de mystère.

Il fut donc très étonné d'apercevoir un groupe de paysans accourus des fermes voisines et qui se pressaient à la porte.

Une sorte d'effarement se peignit sur leurs visages.

Au milieu d'eux un jeune homme pérorait.

Rocambole, au portrait que lui en avait fait Vanda, reconnut Jacquot.

Il s'approcha sans que personne fît attention à lui.

Tous les regards étaient concentrés sur Jacquot, toutes les oreilles tendues pour recueillir ses paroles.

Jacquot racontait les événements de la nuit.

D'abord, les gens du château qui couchaient dans un pavillon isolé, avaient entendu, un peu après minuit, la détonation d'une arme à feu.

Mais ils n'avaient osé bouger.

Seulement, une heure après, Jacquot avait entendu la voix de milady.

Milady l'appelait.

Il était sorti du pavillon et la châtelaine, qu'à son grand étonnement il avait vue en compagnie d'un inconnu, lui avait commandé de lui seller ses chevaux.

Jacquot avait obéi.

Milady et son compagnon s'étaient mis en selle et étaient partis au galop.

Le jour venu, Jacquot s'était hasardé à entrer dans le château.

Dès le vestibule, il avait entendu des gémissements.

Il était monté au premier étage, et, guidé par les gémissements, il était arrivé et avait trouvé Bob baigné dans son sang, mais respirant encore.

À ce moment du récit de Jacquot, Rocambole joua des coudes, fendit la foule et dit au petit domestique :

– Vit-il encore ?

– Oui, répondit Jacquot ; mais je crois bien qu'il n'en a pas pour longtemps.

– Je suis médecin, dit Rocambole.

Et il se fit jour à travers les paysans et entra d'autorité dans le château.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2011

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Christian, Jean-Marc, MarcD, YvetteT, PatriceC, Coolmicro.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

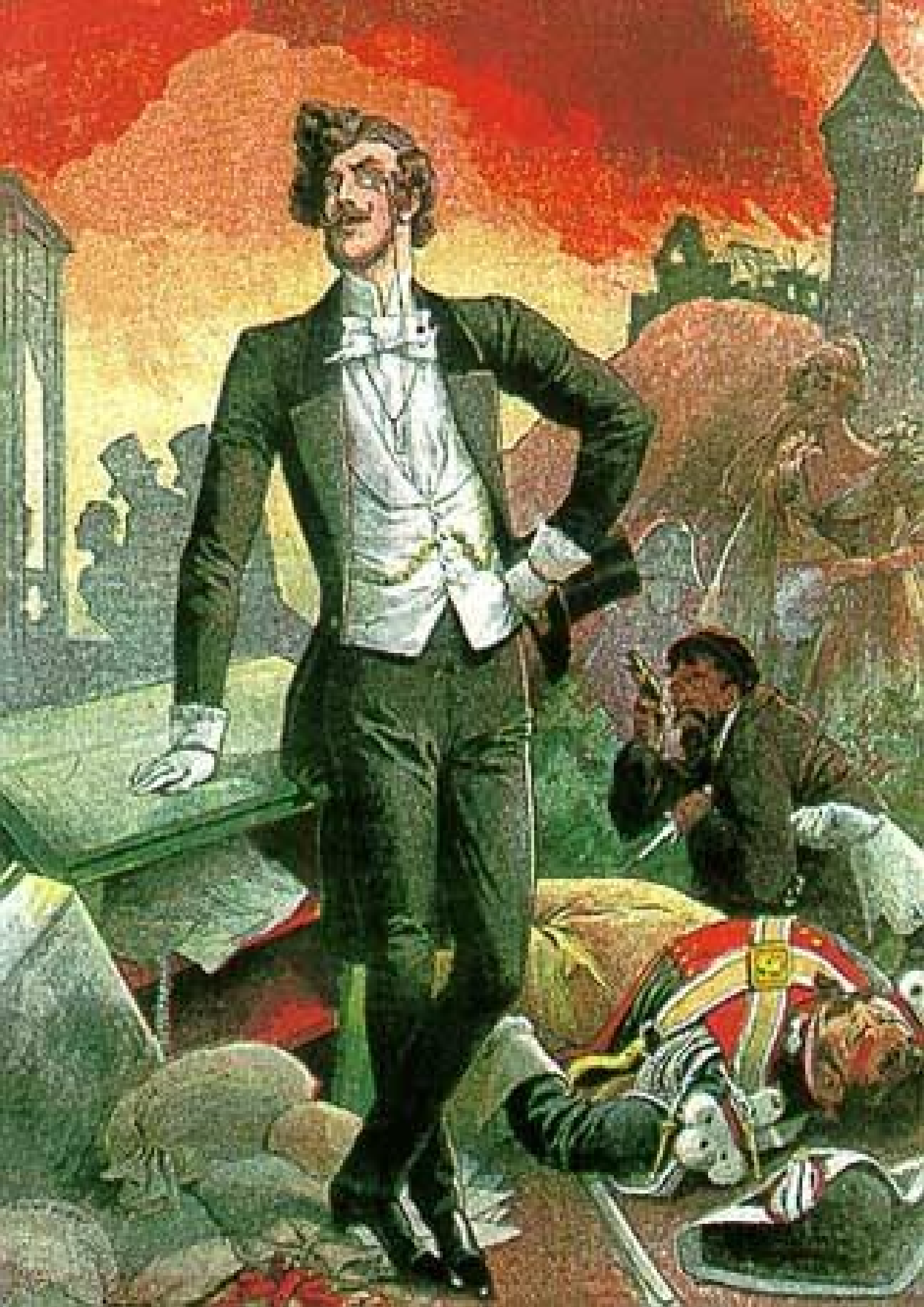
– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

[{1}] Ligne manquante. *(Note du correcteur – ELG.)*



Pierre Alexis Ponson du Terrail

LE DERNIER MOT DE ROCAMBOLE

Tome II

LES MILLIONS DE LA BOHÉMIENNE

La Petite Presse – 21 août 1866 au 8 août 1867 – 350 épisodes
E. Dentu *Le Dernier Mot de Rocambole* (5 volumes) 1866 – 1867

LE FILS DE MILADY

I

Par une de ces splendides journées de février dont Paris a le secret, la foule des équipages et des cavaliers était grande vers deux heures de l'après-midi, au bois de Boulogne.

C'est l'endroit où ce monde de sportsmen et de gens à chevaux se reconnaît et s'observe, se salue ou échange un simple regard.

Le gandin ralentit son trotteur pour jeter une œillade à mademoiselle Cerisette qui sort pour la première fois en demi-daumont, le banquier surveille Coralie à qui il donne cinq mille francs par mois et qu'il soupçonne de ne venir aussi assidûment au Bois, chaque jour, que pour y rencontrer le petit vicomte R… qui croque son dernier oncle et monte son dernier cheval.

Enfin mademoiselle de Saint-Euverte qui s'appelait autrefois Joséphine, à qui la fuite de monsieur D… a fait des loisirs, cherche à les utiliser et couche en joue un Américain du Sud.

C'est, en un mot, le monde le plus élégant, le plus mêlé qu'on puisse voir.

Et ce monde-là, le jour dont nous parlons, paraissait fort ému, fort agité et semblait s'entretenir par groupes, et d'une voiture à l'autre, d'un événement considérable.

L'Europe entière était en paix, cependant, aucune révolution n'avait eu lieu et on ne parlait même pas de quelque désastre financier important.

Non, c'était plus et moins que tout cela.

On venait de voir Aspasie.

Aspasie s'était montrée dans son coupé bien attelé de ses deux admirables trotteurs irlandais dont le prince russe K… avait offert cent mille francs, et qu'elle avait refusé de vendre.

Qu'est-ce que Aspasie ?

Pour dire la vraie vérité, Aspasie s'appelait peut-être Caroline.

Mais Caroline est un nom de bourgeois et Aspasie avait pour métier de ruiner des fils de croisés et des barons autrichiens.

Aspasie était une femme de trente-deux ans, blonde et presque rousse, possédant un esprit d'enfer, renommée jadis pour son insensibilité, et que la mort du petit duc napolitain Galipieri, qui s'était battu pour elle, avait mise à la mode sept ou huit ans auparavant.

Aspasie avait eu un salon, un vrai salon. Elle avait possédé les plus beaux diamants, les plus beaux chevaux, le plus coquet petit hôtel des Champs-Élysées.

Elle avait reçu des artistes, des gens de lettres, des sénateurs et des princes.

Pendant sept ou huit ans on avait vanté son esprit mordant, sa beauté originale, son manque de cœur absolu et compté les désespoirs qu'elle avait semés sur son chemin.

Puis, un matin ou un soir on ne savait pas au juste, Aspasie avait disparu.

Elle avait tout vendu, chevaux, hôtel, mobilier, dentelles et diamants.

Le petit X…, qui avait fait à la Bourse une fortune scandaleuse et la croquait à ses pieds, avait failli se brûler la cervelle de désespoir.

Personne n'avait su ce qu'était devenue Aspasie.

Le bruit avait couru cependant, que ce bloc de glace avait fondu au soleil, que ce cœur de bronze s'était ému, que cette femme qui faisait litière de l'honneur des familles et s'était constituée le minotaure de l'adolescence dorée, s'était prise à aimer…

Qu'elle aimait follement, avec passion, avec furie, comme une tigresse et non comme une femme.

Il y avait un an de cela, et pendant un an on n'avait vu Aspasie nulle part, ni aux premières représentations, ni aux courses, ni au Bois.

Cependant quelques jeunes gens affirmaient qu'elle n'avait pas quitté Paris.

Qu'elle vivait enfermée dans une petite maison de la place Vintimille, quartier tranquille et retiré entre tous ; ne sortait que le soir, dans une voiture sans luxe, avec un de ces voiles masques récemment inventés et qui dépistent si bien les curieux.

Si on ne la voyait pas autour du lac, du moins on prétendait l'avoir rencontrée en compagnie d'un jeune homme irréprochable de manières et de tenue, dans les allées désertes du bois de Vincennes.

Les dames du monde dans lequel vivait autrefois Aspasie étaient divisées d'opinion.

Les unes, les plus damnées, celles qui avaient si bien accroché leur cœur un peu partout qu'il n'était plus qu'une loque, disaient avec un sentiment d'envie :

– Elle est bien heureuse !

Les autres, les jeunes, les effrontées et les naïves murmuraient avec dédain :

– On n'aurait jamais cru cela !… c'est une femme à la mer !

Puis tout le monde ayant dit son mot, le silence s'était fait.

Au bout d'un an, on se souvenait à peine d'Aspasie, lorsque tout à coup, Aspasie avait reparu.

On l'avait vue, on la voyait…

Car elle était là, à deux heures de l'après-midi, par ce temps printanier, dans ce même coupé brun sur les panneaux duquel on avait fait peindre, en guise d'armoiries, une salamandre en camaïeu.

Elle était là, promenant sur la foule son regard calme et fier.

Deux jeunes gens qui trottaient côte à côte dans l'allée des cavaliers s'arrêtèrent stupéfaits.

– Ce n’est pas possible, dit l’un d’eux.

– Je crois rêver, murmura l’autre.

– C’est pourtant bien Aspasie.

– Parbleu !

– D’où sort-elle ?

– Je l’ai crue morte !

– Moi aussi.

Et comme ils échangeaient toutes ces exclamations, échangées déjà par mille autres personnes, Aspasie les aperçut et leur fit un salut amical du bout de ses doigts mignons merveilleusement gantés.

Le salut était une invitation que tous deux comprirent parfaitement.

Ils s’approchèrent.

– Bonjour, dit Aspasie en se penchant à la portière du coupé.

– Voyons, chère, dit l’un d’eux, est-ce vous ? est-ce votre ombre ?

– C’est moi.

– Vivante !

– Mais sans doute…

Et elle leur montra ses dents éblouissantes en un sourire.

– D’où venez-vous ?

– Dieu seul le sait !

Elle eut dans l’œil un éclair.

– Aspasie, dit le premier des jeunes gens, savez-vous tout ce qu’on a dit de vous, en votre absence ?

– Non, mais peu m’importe.

– On a prétendu que votre cœur avait parlé.

– C’est vrai, dit-elle simplement.

– Vous avez aimé ?

– Avec frénésie.

– Et… vous aimez… toujours ?

– Je hais !

Elle prononça ces mots d’une voix sourde.

Les deux jeunes gens se regardèrent.

Aspasie avait une flamme sombre dans ses grands yeux bleus.

– Baron, dit-elle, s’adressant au premier, m’aimez-vous toujours ?

– Sans doute, répondit-il d’un ton léger.

– Et vous, marquis ?

Elle s’adressait au second, qui était un tout jeune homme.

– Ordonnez, répliqua ce dernier, j’obéirai.

– Venez me voir tous les deux, ce soir.

– Hein ! tous les deux, fit le baron un peu ébahi.

– Vrai.

– C’est bizarre !…

– Non. Vous verrez… je suis rentrée chez moi, avenue de Marignan… On dîne à sept heures… venez.

Et elle leur donna la main.

– Mais pourquoi tous deux ? fit à son tour le marquis d’un ton boudeur.

– Je cherche un vengeur ! répondit Aspasie, d’un ton qui les fit frissonner.

II

Dix heures venaient de sonner à la pendule rocaille du boudoir d’Aspasie.

Et ils étaient là, tous les deux, le cigare aux lèvres, digérant un dîner délicat, et prêts à entendre la confession de la pécheresse, ce marquis de vingt ans et ce baron de trente.

Deux fils de famille qui menaient la haute vie par tous les bouts et abusaient de tout, en attendant de ne plus pouvoir jouir de rien.

Le premier s’appelait Albert de Rouquerolles ; il était marquis authentique, avait hérité de quatre-vingt mille livres de rente en terre et vendait une ou deux fermes chaque mois.

Le second portait un nom célèbre dans la finance, il s’appelait le baron de Walleinstein.

Il était riche encore et devenait économe sur le tard.

Comme ils se rendaient, quelques heures auparavant, chez Aspasie, il avait dit à son ami Albert de Rouquerolles avec un abandon charmant :

– Il appert pour moi de ce qu’elle nous a dit, que cette chère Aspasie est libre. Nous tirera-t-elle au sort ? je ne sais. Mais comme tu es mon ami, je souhaite que tu ne sois point l’élu de son caprice.

– Pourquoi donc ? demanda le marquis.

– Parce qu’elle te ruinera en deux ans.

– Et toi ?

– Oh ! moi, j’ai passé l’âge… Elle aura beau croquer, elle n’entamera rien…

– Bah ! fit le marquis d’un air de doute.

Et ils étaient rentrés chez Aspasie qui avait racheté son hôtel et l’avait meublé de nouveau.

Ils avaient dîné tête à tête avec elle, et maintenant ils attendaient qu’elle se prononçât.

– Chère, disait le marquis, en amour toutes les armes sont loyales, même la trahison.

– Voilà un joli paradoxe, mon bon, répliqua Aspasie qui s’était pelotonnée comme une jolie chatte dans sa bergère et faisait danser au bout de son pied d’enfant une mule de soie cramoisie.

– Je m’explique, reprit le marquis. Mon ami Walleinstein est devenu mon rival, par le seul fait de votre invitation.

– Bon !

– Or, comme il m’a fait ses confidences, je vais le trahir.

– C’est admirable, dit Aspasie.

– À ton aise ! dit le baron avec flegme.

– Voyons la trahison ? reprit la pécheresse.

– Marquis, m’a-t-il dit tout à l’heure, laisse-moi Aspasie. Elle te ruinerait… tandis que moi… je suis un vieux renard… j’ai de l’expérience…

Aspasie haussa les épaules et interrompit le marquis d’un geste.

– Mes chers bons, dit-elle, j’ai cent vingt mille livres de rente.

– Qu’est-ce que cela prouve ? dit froidement le baron.

– Tout et rien, répondit Aspasie. Rien, si nous partons de ce principe que l’eau doit aller toujours à la rivière.

Tout, si je ne suis plus l’Aspasie d’autrefois et si je mets mon amour à un autre prix.

– J’avoue que je ne comprends plus, dit le baron.

– Je jette ma langue au chat, murmura le marquis.

– Ne vous ai-je pas dit tantôt que je cherchais un vengeur ?

– Ah ! c’est juste !

Aspasie cessa de sourire, fronça ses sourcils olympiens, et sa voix harmonieuse eut tout à coup un accent rude et sauvage.

– Écoutez-moi, dit-elle. J’ai aimé une fois en ma vie, moi qu’on accusait de n’avoir pas de cœur. J’ai aimé avec passion, avec fureur. J’ai fui le monde, je me suis cloîtrée, jalouse de mon bonheur, ivre de ma félicité.

Si l’homme que j’aimais l’avait voulu, je me serais tuée en souriant.

Lui, rien que *lui*, toujours *lui* !

Eh bien ! cet homme m’a trahie, cet homme a cessé de m’aimer… cet homme en aime une autre…

– Il est fou ! dit le baron. Il n’y a qu’une vraie femme à Paris, et cette femme, c’est toi.

– Je l’ai cru longtemps, dit modestement Aspasie. Il paraît que je me trompais, puisqu’il y a une femme outre moi dont il est éperdument épris et qu’il va épouser.

– Il se marie !

– Oui.

– Alors, dit le baron avec un sourire, pardonnez-lui. Il est fou.

– Lui pardonner ! dit Aspasie, jamais.

– Eh bien !… alors…

– Mais vous ne comprenez donc point encore ?

– Ma foi non.

– Comment ! reprit Aspasie avec un accent de haine si profonde que les deux jeunes gens se regardèrent enfin avec gravité, comment ! vous ne devinez pas que celui de vous deux qui viendra ici demain soir en me disant : je l'ai tué ! deviendra chez moi le seigneur et maître ?

– Ah çà ! ma chère, dit le baron, qui était un homme de grand sang-froid, dans quel roman as-tu lu que de notre temps, en l'an de grâce 186., on avait de ces mœurs espagnoles ?

– Mille pardons, dit Aspasie, avec dédain, je vois que je me suis trompée.

– Mais non, dit le marquis.

L'adolescent levait sur Aspasie le regard enthousiaste de ses vingt ans.

Et puis il avait quelques gouttes de sang batailleur dans les veines.

Un Rouquerolles s'était battu treize fois en duel sous Louis XIII, le même jour, et le lendemain de l'exécution de Montmorency-Boutteville.

Un autre, sous la Restauration, – son oncle, croyons-nous, – avait fait des hécatombes de colonels de la garde mis en demi-solde.

Ce Rouquerolles-là, donc, cet adolescent qui se ruinait grand train, sentit un flot de sang monter de son cœur à son cerveau, et il dit à Aspasie :

– Walleinstein est un gros Allemand panaché de juif. Il est noble de par les écus de ses aïeux les banquiers. C'est un garçon positif qui ne comprend rien aux sentiments chevaleresques.

– Mon bon, répondit Walleinstein, j'ai trente et un ans, je suis à mon aise, j'aime le bon vin, les belles filles et les bons cigares ; mais j'estime que pour satisfaire de semblables appétits il est de première nécessité d'avoir un bon estomac et une santé parfaite.

Ensuite, je tiens à mon physique. Ce n'est pas précisément celui d'un Adonis, mais tel qu'il est, il a son petit succès.

Or, une balle qui me crèverait un œil, ou un coup d'épée qui me percerait un poumon, dérangerait tous mes plans et détruirait l'harmonie de mon existence.

En ce moment, Aspasie, que j'ai connue une fille de sens et d'esprit, aurait bien plus besoin d'une consultation du docteur Blanche que d'un amoureux ; si le goût te prend de te faire tuer pour elle, ne te gêne pas.

Si tu as le bonheur de tuer ce monsieur en question, gêne-toi moins encore. Je suis un homme calme comme tu dis et je sais attendre.

Aspasie redeviendra raisonnable un jour ou l'autre, et elle sait bien que je ne laisse pas protester ma parole plus que mes lettres de change.

Sur ces mots, le baron Walleinstein se leva, mit son paletot, enroula un foulard autour de son cou, alluma un nouveau cigare et tendit la main à Aspasie :

– Adieu, chère, dit-il.

– Au revoir, juif immonde ! dit-elle en riant.

Et elle demeura tête à tête avec le marquis.

– Mon cher, dit-elle alors, savez-vous que la besogne est rude ?…

– Tant mieux !

– Cet homme que j’ai aimé, cet homme que je hais et dont j’ai juré la mort…

– Eh bien ?

– Il est le meilleur élève de Gâtechair.

– Que m’importe !

– Il tire le pistolet merveilleusement.

– Je vous aime… murmura le marquis en se mettant aux genoux d’Aspasie.

Son nom ?

– Je vous l’enverrai.

– Pourquoi ne point me le dire tout de suite ?

– C’est une idée à moi… Où irez-vous en me quittant ?

– Je ne sais pas.

– Êtes-vous toujours du *Club des Asperges* ?

– Toujours.

– Allez-y et attendez…

Et Aspasie congédia le marquis.

Celui-ci s’en alla en soupirant.

Quelques heures avaient suffi pour le rendre amoureux fou !

III

– Mon ami, disait Lucien à son ami Paul de Vergis, aussi loin que peuvent remonter mes souvenirs, je me vois, à l'âge de quatre ou cinq ans, dans un grand château fort triste et dans un pays que j'ai vainement cherché, devenu homme, durant les quatre années que j'ai passées à voyager.

Cependant, il me semble que ce devait être en Angleterre ou en Écosse.

Je me souviens de ma mère.

Elle était si jeune et si belle qu'on eût dit ma sœur aînée.

Comment en ai-je été séparé ? Est-ce de son plein gré ?

Voilà ce que je ne sais pas, ce que je ne saurai probablement jamais.

Je crois me souvenir encore que ma mère pleurait quelquefois en me prenant dans ses bras.

Pourquoi ?

Encore un mystère dont je n'aurai jamais la clé.

– Mais enfin, mon bon Lucien, dit Paul de Vergis, tu dois te souvenir de ce qui s'est passé lorsque tu as été séparé de ta mère ?

– Non, car après m'être endormi dans ses bras, je me suis réveillé sur les genoux d'une vieille femme, dans une chaise de poste qui courait un train d'enfer.

À partir de ce moment, ma vie a été un roman véritable, mon cher Paul.

– Comment cela ?

– Les enfants ont bientôt séché leurs larmes. Après avoir redemandé ma mère pendant quelques heures, quelques jours même, je cessai de pleurer.

La vieille dame m'accablait de caresses et me comblait de friandises.

Ici il se fait une lacune dans mes souvenirs.

Je me revois, quelques années après, dans un pensionnat de jeunes gens, confié à un vieux brave homme de professeur qui m'aimait comme son fils.

Je suis resté chez lui jusqu'à l'âge de seize ans.

Mes questions réitérées sur ma mère, sur ma famille, demeurèrent longtemps sans réponse.

Enfin, un jour, M. Berthoud, c'était le nom du brave homme, me dit :

– Mon cher enfant, je ne sais absolument rien de ce que vous me demandez.

Vous m’avez été confié par un homme encore jeune qui avait un accent allemand assez prononcé. Il m’a payé une année de pension d’avance, en me disant que je ne devais rien épargner pour votre éducation.

L’année suivante, j’ai reçu par la poste cinq mille francs et un billet sans signature.

Ces cinq mille francs, disait le billet, étaient destinés à payer votre seconde année.

À mesure que vous grandissiez, la pension, régulièrement payée par la même voie, devenait plus forte.

C’est ainsi que vous avez appris l’escrime, l’équitation, les langues vivantes, la musique et le dessin.

Maintenant, il y a trois mois, j’ai reçu une lettre de la même écriture que celle qui accompagnait chaque année l’envoi de votre pension.

Dans cette lettre, on m’annonce que vos protecteurs mystérieux vont prendre une autre détermination à votre égard.

Quelle est-elle ?

Je l’ignore.

Il disait vrai, le pauvre vieux brave homme, ainsi que j’ai pu m’en convaincre par la stupéfaction qui se peignit sur son visage quelques jours après, lorsqu’il eut ouvert devant moi la lettre attendue.

Cette lettre était conçue en ces termes :

« Lucien a terminé ses études. D’après les renseignements recueillis, son éducation est accomplie, et c’est un jeune homme raisonnable.

« M. Berthoud est prié de lui rendre la liberté.

« Ci-joint le premier trimestre de la pension qui lui sera servie. »

À la lettre était jointe une traite de mille livres sterling sur la maison de banque Davis-Humphry et C°.

J’avais cent mille livres de rente et ma dix-septième année n’était pas encore accomplie.

– Et tu n’es pas devenu fou ? demanda M. Paul de Vergis.

– Mon Dieu ! non. Or, écoute encore. Mon pauvre vieux professeur avait une fille de quatorze ans, qu’il idolâtrait et dont je commençais à être amoureux.

Marie Berthoud était déjà jolie comme un cœur et bonne et charmante !

Je sautai au cou du vieux brave homme et je lui dis :

– J’aime Marie, je l’épouserai et vous vivrez avec nous, et vous partagerez ma fortune.

Mais l’honnête homme me répondit en souriant :

– On ne se marie pas à seize ans, mon fils ; d’ailleurs Marie est encore une enfant. Entre dans la vie, achève de t’instruire, apprends à connaître les hommes… peut-être nous

oublieras-tu bientôt, au milieu du tourbillon où ta fortune va te jeter, peut-être te souviendras-tu de nous quelquefois.

– Oh ! murmurai-je en l'embrassant encore.

Je priai, je suppliai, je pleurai, l'intègre professeur se montra inflexible.

Cependant, comme je paraissais en proie à un véritable désespoir, il consentit à me faire une promesse.

– Attendons six ans, me dit-il ; dans six ans, tu auras vingt-trois ans, et Marie en aura vingt. Si tu l'aimes toujours, nous verrons.

– Tu devines le reste, n'est-ce pas, mon cher Paul ? poursuivit Lucien.

Je voyageai deux années, en compagnie d'un jeune professeur.

Au retour je montai ma maison, je me fis recevoir au *Club des Viveurs* sous le nom de Lucien de Haas, un nom hollandais qui me dispensait d'avouer que j'ignorais mon vrai nom, et que j'étais sans doute un pauvre bâtard.

Le correspondant mystérieux du vieux Berthoud s'adressait maintenant directement à moi, et il avait triplé ma pension.

Ce n'était plus mille livres sterling que je recevais chaque trimestre, mais trois mille.

Mon bonheur eût été complet si, à mon retour d'Égypte, le dernier pays que j'avais visité, j'eusse retrouvé mon vieux professeur et sa jolie fille.

Mais le pensionnat avait été vendu, puis démoli pour laisser passer la rue Lafayette.

Toutes mes recherches furent infructueuses.

Un ancien camarade de pension que je rencontrai m'affirma que le vieux Berthoud était mort et que sa fille était mariée à un professeur dans un lycée de province.

Le voyage et le temps effacent bien des choses et atténuent la violence de bien des sentiments.

J'aimais encore un peu Marie, mais la pensée qu'elle n'était plus libre m'aida à me consoler.

Je me lançai dans le tourbillon.

J'ai fait des folies, j'ai eu des chevaux de sang, des maîtresses de prix, j'ai joué des sommes considérables.

Enfin, il y a un an, je me suis embarqué dans une liaison à demi romanesque que j'ai prise un moment pour de l'amour.

– Il y a un an ? dit Paul de Vergis.

– À peu près.

– C'est donc pour cela que tu as disparu un beau matin ?

– Oui, mon ami.

– Que ton existence est devenue mystérieuse et qu'on ne t'a plus vu nulle part ?

– C’est pour cela.

– Eh bien ! tu es heureux ?…

– Oh ! oui, mais pas de cette liaison.

– Je ne te comprends plus.

– D’abord, j’ai rompu…

– Ah !

– Mais j’ai fait convenablement les choses, en gentilhomme que je dois être, en gentleman que je suis à coup sûr.

– Tu as fait des rentes ?

– J’ai envoyé cent mille francs sous enveloppe, avec une lettre d’adieu.

– C’est parfait, mais pourquoi cette rupture ?

– Tu ne devines pas ?

– Non.

– Mais parce que j’ai retrouvé Marie Berthoud.

Mon premier, mon seul amour.

– Veuve ?

– Pas du tout, elle n’a jamais été mariée, son père n’est pas mort, Marie a vingt et un ans, elle est belle comme les anges, elle m’aime, et nous nous marions dans huit jours à l’église Saint-Eugène, sa paroisse. Comprends-tu ?

– Mais comment l’as-tu retrouvée ?

– Oh ! c’est toute une histoire, et si tu veux la savoir, prends un cigare sur la cheminée et écoute : l’histoire est longue.

– Voyons ? dit M. Paul de Vergis en se renversant dans son fauteuil.

IV

Avant de transcrire le récit de Lucien, dit Lucien de Haas, qu'il nous soit permis d'esquisser son portrait en quelques lignes et de dire deux mots de sa vie.

Lucien avait vingt-quatre ans.

C'était un grand jeune homme au teint mat et blanc, aux cheveux noirs et aux yeux bleus.

Un sourire mélancolique aux lèvres, une taille svelte et bien prise, un pied mignon, une main aristocratique faisaient de lui un véritable héros de roman.

Lucien avait bien dit à M. Paul de Vergis, un jeune officier avec lequel il s'était lié depuis quelques années, son enfance, son éducation, ses folies de jeunesse et son amour pour la fille du pauvre professeur.

Mais il ne lui avait point dit qu'il était généreux et serviable au possible, qu'il faisait beaucoup de bien, et avait sauvé l'honneur à un de ses amis en lui ouvrant sa bourse et l'y laissant puiser à pleines mains.

Ce qu'il n'avait point dit encore, c'est que, dans le monde, il avait eu des succès fous et qu'il aurait pu épouser une des plus riches héritières de Paris, s'il l'avait voulu.

Ce qu'il taisait enfin, c'est qu'il était d'une bravoure chevaleresque, et qu'en Allemagne, un jour où deux officiers autrichiens s'étaient permis des propos inconvenants à l'endroit de la France, il avait provoqué tout le régiment et s'était battu avec six le même jour.

Mais Lucien était un homme doux et modeste, et il parlait généralement peu de lui.

– Mon cher ami, dit-il alors, quand M. de Vergis eut allumé son cigare et pris l'attitude d'un auditeur attentif, pour arriver à la rencontre que j'ai faite de Marie Berthoud, il faut bien que je te parle quelque peu d'abord de cette liaison que je viens de rompre.

– Voyons ? dit M. de Vergis.

– Tu as entendu parler d'Aspasie ?…

– Aspasie !

– Oui.

– Comment, c'est elle ?

– Oui, dit Lucien en souriant.

– Le *Minotaure*, comme on l'appelait ?

– Justement.

– Alors c’est toi qui ?…

– C’est moi qui l’ai enlevée, un soir, à ce monde bruyant dont elle était tour à tour l’admiration et l’effroi. Ou plutôt, non, c’est elle qui m’a enlevé…

– Ah ! ah ! fit l’officier en riant.

– Cette femme qui se vantait de n’avoir jamais aimé et qui comptait avec complaisance ceux de ses adorateurs qui s’étaient brûlé la cervelle de désespoir, se prit tout à coup pour moi d’une belle passion…

– J’ignorais que ce fût pour toi, observa M. de Vergis ; mais tout Paris a su comme moi qu’Aspasie était devenue folle d’amour.

– Nous avons vécu un an, reprit Lucien, sans nous quitter une heure ; puis la lassitude est venue. Ces amours fiévreux, impossibles, que le souvenir d’un passé multiple assombrit à toute heure, finissent par être un accouplement monstrueux et infernal.

Un matin, je me suis éveillé non seulement n’aimant plus Aspasie, mais l’ayant en horreur.

Je crois qu’elle aussi, dans cette retraite volontaire à laquelle elle s’était condamnée, regrettait le passé et cette vie bruyante et vide qu’elle avait menée si longtemps.

Un matin donc, je m’échappai de cette maison de la place de Vintimille, où nous vivions cachés tous deux.

J’avais besoin d’air, je voulais être seul.

Le temps était beau, les pavés secs. Je marchais tout droit devant moi.

Je descendis ainsi toute la rue de Clichy, puis celle de la Chaussée-d’Antin.

Je traversai les boulevards et suivis la rue de la Paix jusqu’aux Tuileries.

Quelques enfants jouaient déjà sous les arbres veufs de leurs feuilles.

Ça et là l’éternel troupier marivaudait avec la bonne d’enfants.

Auprès de la terrasse des Feuillants quelques vieillards se chauffaient au soleil.

Tout à coup, j’eus un éblouissement, mes jambes fléchirent, je m’arrêtai, tant mon émotion était grande.

Un vieillard marchait péniblement en s’aidant d’une canne et s’appuyant sur le bras d’une jeune femme.

Le vieillard était mis avec décence, mais son habit noir montrait la corde et son chapeau rougissait légèrement sur les bords.

Une robe de laine, un pauvre petit châle bien simple, un chapeau de velours épinglé noir sans aucune fleur était tout l’accoutrement de la jeune femme.

Mais je les avais reconnus.

C’était le vieux Berthoud !

C’était Marie !

Et je m’élançai vers eux, et j’étreignis le vieillard dans mes bras en lui disant :

– Mais vous ne savez donc pas que je vous ai pleuré comme mort !

Il avait été aussi ému que moi, et il fut contraint de s’asseoir.

– Je ne suis pas mort, me dit-il, mais j’ai été bien malade à la suite de tous mes malheurs.

Je regardai Marie.

Marie baissait les yeux.

Alors, ils me racontèrent simplement toute leur vie depuis cinq années.

M. Berthoud avait perdu dans la faillite d’une maison de banque tout son petit avoir. Il avait vu ses élèves s’en aller un à un, et il s’était trouvé contraint de vendre.

Pendant un an ou deux encore, il avait donné des leçons comme répétiteur.

Puis, atteint d’une ophthalmie, il avait été condamné à un repos forcé.

Ils habitaient à deux pas, rue de la Sourdière, une ruelle sans air et sans soleil, dans une vieille maison, deux pauvres mansardes.

De quoi vivaient-ils ?

Les yeux rougis et le doigt piqué de Marie se chargèrent de me répondre.

La pauvre enfant tirait l’aiguille quinze heures par jour pour gagner vingt-cinq sous.

– Mais votre mari, vous a donc abandonnée, m’écriai-je.

– Mon mari ! dit-elle en jetant un cri, mais je n’en ai pas ! je n’ai jamais quitté mon père.

Je la pris dans mes bras, je lui mis un baiser au front et répondis :

– Tu te trompes, tu en as un, et ce mari c’est moi.

Puis, m’agenouillant devant mon vieux maître :

– Mon père, lui dis-je, avez-vous donc oublié votre promesse ?

– Je devine le reste, interrompit Paul de Vergis. Tu te maries…

– Dans huit jours.

– Veux-tu que je sois ton témoin ?

– C’était pour te le demander, que j’ai pris le prétexte de te retenir pour déjeuner ce matin.

– Avec qui le serai-je ?

– Ah ! voilà, dit Paul, je ne sais pas ou plutôt, je n’ose pas… croire…

– Encore un mystère !

– Hélas ! dit Lucien avec un sourire mélancolique toujours.

– Qu’est-ce encore, voyons ?

– Figure-toi que j’imagine avoir découvert un de mes protecteurs inconnus.

– Ah ! ah !

– C’est un Allemand, – et je te l’ai dit, ce fut un Allemand qui me conduisit dans la pension Berthoud. On l’appelle le major Hoff.

Depuis quand est-il à Paris ? Je ne sais pas !

Mais il y a bien trois ou quatre ans que je le rencontre sur mon chemin.

Quelquefois, il me regarde avec des yeux attendris, et une voix secrète me dit que je ne lui suis point étranger.

– Ne lui as-tu donc jamais parlé ?

– Si, mais il m’a répondu sèchement ; durement même et avec une brusquerie qui m’a paru forcée.

– D’où tu as conclu que le major Hoff et l’Allemand pourraient bien n’être qu’une seule et même personne ?

– Justement.

– Et tu voudrais qu’il te servît de témoin.

– Oui.

– Où le rencontre-t-on ?

– Il est du *Club des Asperges* . Mais il y a si longtemps que je n’y suis allé.

– Eh bien ! nous irons ce soir, si tu veux. Je tiens à le voir, ce major allemand.

– Soit, répondit Lucien. À ce soir.

Comme le jeune officier, M. Paul de Vergis, se levait, prenait son chapeau et s’apprêtait à quitter son ami, un violent coup de sonnette se fit entendre dans l’antichambre.

Lucien regarda la pendule qui marquait midi moins un quart.

– Je ne reçois pourtant jamais de visite aussi matin, murmura-t-il.

Et comme il faisait cette réflexion, la porte du fumoir s’ouvrit.

V

Le nouveau venu auquel la porte, en s’ouvrant, livra passage, était un homme d’environ soixante ans.

Sa mise décente et modeste annonçait un employé. Il portait sous le bras un portefeuille et un petit coffre.

– M. Lucien de Haas ? dit-il, en regardant les deux jeunes gens.

– C’est moi, répondit Lucien.

– Monsieur, reprit le vieillard, je suis l’un des caissiers de la maison Davis-Humphry et C°.

– Oh ! fit Lucien un peu étonné, car il avait touché, il n’y avait pas huit jours, le trimestre de sa pension.

– Je suis chargé de vous remettre cent mille francs et ce coffret, dit le caissier.

Et il posa le coffre et le portefeuille sur un guéridon.

Le coffre était recouvert d’une gaine de chagrin.

Dans le portefeuille se trouvait une lettre cachetée, que Lucien s’empressa d’ouvrir.

La lettre renfermait la clé du coffre.

En outre, il s’y trouvait une demi-feuille de ce papier de fabrique anglaise qui exhale un parfum pénétrant. Elle était couverte de trois lignes d’une écriture fine, allongée, trahissant une main de femme.

« Mon fils,

« Offrez de ma part, avec mes souhaits ardents pour votre bonheur, cette parure à votre fiancée.

« Votre mère. »

C’était tout.

Lucien passa la main sur son front.

– Et pas de nom ! murmura-t-il.

Puis en soupirant, il ouvrit le coffret, et son ami, M. Paul de Vergis, et lui, reculèrent éblouis, en apercevant une rivière de diamants d’une valeur telle qu’une princesse seule en pouvait rêver une semblable.

Cela valait un million au moins.

Mais Lucien continua à soupirer et une larme brilla dans ses yeux.

– Ma mère vit donc encore, dit-il… elle existe !… et elle se dérobe à ma tendresse !… ô mon Dieu ! qu'ai-je donc fait pour mériter un pareil sort ?

Puis, il eut un moment d'exaltation et saisit la main du caissier qui faisait mine de se retirer discrètement.

– Monsieur, lui dit-il, un mot, je vous prie.

Le caissier s'arrêta étonné.

– Vous pouvez parler devant monsieur, continua Lucien. C'est mon ami, et je n'ai pas de secrets pour lui.

– Mais, monsieur, balbutia le caissier, que voulez-vous que je vous dise ?

– Depuis combien de temps êtes-vous dans la maison de banque Davis ?

– Depuis quarante ans, monsieur.

– Ah ! murmura Lucien avec un soupir de soulagement, alors vous savez tout.

– Mais quoi donc, monsieur ?

– Vous me direz tout ! continua Lucien avec exaltation.

– Encore une fois, monsieur, dit le caissier, je ne vous comprends pas.

– Écoutez. Vous allez me comprendre. Tous les trois mois, vous avez à mon crédit une somme importante.

– Oui, monsieur.

– D'où vient cette somme ?

– Elle est versée à notre succursale de Londres.

– Par qui ?

– Je ne sais pas.

– Mais à Londres, on doit le savoir.

– J'en doute, dit le caissier.

– Vos patrons le savent à coup sûr…

– Monsieur, répondit le caissier, il est une seule chose que je puis vous dire, car elle me revient aujourd'hui en mémoire.

– Parlez, dit avidement Lucien.

– J'étais, il y a vingt ans, employé dans la maison de Londres.

Un homme que je reconnaîtrais, j'en suis sûr, si jamais je le retrouvais, se présenta et versa une somme considérable dont il fit deux parts.

L'une était destinée à un enfant du nom de Lucien qu'on élevait en France, l'autre devait être touchée à Londres même par un homme qui portait un nom indien, Ali-Remjeh.

En effet, celui-ci se présenta le lendemain.

L’année suivante le même personnage apporta une somme identique ; le même Indien se présenta le lendemain.

– Et l’année d’après, demanda Lucien dont la voix tremblait d’émotion.

– L’année d’après, je n’étais plus à Londres. Mes chefs m’avaient donné l’emploi que j’occupe dans la maison de Paris.

– Et c’est là tout ce que vous savez ?

– Tout absolument. Je vous le jure.

Lucien demeura pensif et triste un moment.

– Monsieur, dit-il enfin, si je vous montrais un jour l’homme que je soupçonne être celui qui venait verser les fonds qui m’étaient destinés et que vous le reconnaissiez, hésiteriez-vous à me dire : « C’est lui ? »

– Je n’ai fait aucun serment qui me lie à ce sujet, monsieur, répliqua le caissier.

– Ainsi je pourrais compter sur vous ?

– Sans doute.

– Ah ! murmura Lucien, si c’était le major Hoff, il faudrait bien qu’il me dise où est ma mère !

Le caissier partit, non sans avoir laissé son nom et l’adresse de son domicile particulier à Lucien.

Puis les deux jeunes gens causèrent quelques minutes encore et se séparèrent en se donnant rendez-vous pour le soir, au *Club des Asperges* .

* *

*

Le rendez-vous était pour dix heures et demie.

Mais Lucien n’arriva qu’à minuit.

La cause de ce retard était bien naturelle, du reste.

Il avait dîné et passé la soirée avec le vieux Berthoud et sa fille, et les deux amoureux s’étaient oubliés à faire des rêves de bonheur.

Lucien entra dans le fumoir.

Il était membre du *Club des Asperges* depuis trois années.

On le savait riche, il était jeune et charmant.

C’était plus qu’il n’en fallait pour qu’il eût beaucoup d’amis.

Cependant lorsqu’il entra, s’il eût été moins préoccupé de son bonheur et en même temps du major Hoff, qu’il chercha des yeux, il eût remarqué que son arrivée était accueillie d’une façon singulière.

Son ami M. Paul de Vergis lui tendit la main avec une certaine expression de tristesse.

Personne ne se dérangea pour lui.

Toute l’attention paraissait concentrée sur un membre du club, le jeune marquis de Rouquerolles, qui pérorait bruyamment et tenait des discours étranges.

Un peu étonné, Lucien prêta l’oreille aux paroles de M. de Rouquerolles.

Celui-ci disait :

– Vraiment, messieurs, ces choses-là n’arrivent qu’à Paris. Un beau jour, un homme se produit dans le monde. Ses mains ruissellent d’un or mystérieux, il s’est fabriqué un nom, n’en ayant jamais eu, il a l’aplomb des aventuriers et les manières aisées que donnent certaines fréquentations.

Il monte ses écuries, il fait courir, on le reçoit, on l’accueille et l’on devient son ami sans plus de façons.

Lucien avait tressailli à ces dernières paroles.

– Maintenant, mes bons amis, poursuivit le marquis de Rouquerolles, si un beau matin on vient vous dire : ce monsieur est un filou, ou un escroc… ou le fils d’une courtisane célèbre… l’or qu’il dépense est l’or de sa honte… que répondrez-vous ?

– Tu vas bien loin, Rouquerolles, dit un jeune homme.

– Tant pis ! répondit le marquis épris des charmes d’Aspasie, le rôle d’exécuteur est quelquefois très honorable.

Lucien était un peu pâle.

Cependant il demeura calme et dit avec douceur en regardant le marquis :

– Qui donc voulez-vous exécuter, Rouquerolles ?

– Un homme qui porte un nom d’emprunt.

– Il y en a beaucoup comme cela dans le monde.

– Un homme qui ne saurait indiquer la source de sa fortune.

Lucien eut un léger frémissement. Mais il se contint encore.

– Un homme enfin, acheva le marquis, que je suppose être le fils d’une courtisane, et s’il ne me prouve pas le contraire…

Lucien se leva à ces derniers mots. Mais il ne prononça pas un mot et attendit.

Seulement, son attitude était effrayante, et tous ceux qui l’entouraient et avaient entendu les dernières paroles de Rouquerolles, comprirent qu’un drame terrible allait se jouer.

VI

Pendant quelques secondes, on eût entendu voler une mouche dans le salon.

Un silence de mort s’était fait.

M. de Rouquerolles le rompit le premier.

– Je n’accuse pas, dit-il, sans donner à ceux que j’accuse le droit de se défendre.

– Qui donc accusez-vous ? demanda Lucien.

– Vous, dit froidement le marquis.

Ce fut l’étincelle qui met le feu à la mine et amène aussitôt l’explosion.

– Marquis, dit Lucien, il me faut tout votre sang, et je vous tuerai demain.

– C’est votre droit, répondit le marquis.

– Mais, reprit Lucien, auparavant, je veux que vous posiez nettement votre accusation.

– Vous y tenez ? fit M. de Rouquerolles avec une raillerie écrasante.

– Oui.

– Vous vous appelez non Lucien de Haas, mais Lucien tout court.

– Après ?

– Vous n’avez pas d’autre nom.

– Après ?

– Vous êtes bâtard…

– Vous n’en savez rien, ni moi non plus.

– Vous êtes le fils de quelque femme perdue…

– Assez ! s’écria Lucien.

Et il bondit vers le marquis et le frappa au visage.

Puis se tournant vers les assistants douloureusement émus :

– Messieurs, dit-il, cet homme qui, hier encore, se disait mon ami, à qui je n’ai fait aucun mal, vient de commenter lâchement le secret de ma naissance.

Un pareil outrage ne se lave qu’avec du sang. C’est affaire à moi et non à d’autres.

Mais j’ai vécu parmi vous, et depuis que vous me connaissez, quelqu’un peut-il me reprocher une action quelconque qui ne soit pas celle d’un galant homme ? Non, n’est-ce pas ?

– Assurément non, murmurèrent plusieurs voix.

– Je te tiens pour le plus loyal et le meilleur des hommes, dit Paul de Vergis. On t'a insulté, je serai ton témoin. Quel est mon second, messieurs ?

Mais alors, il se passa une chose inouïe.

Personne ne répondit : *Moi* ! Personne ne s'offrit pour assister Lucien sur le terrain.

Et le malheureux jeune homme jeta un cri et appuya ses deux mains convulsives sur sa poitrine, comme s'il eût été frappé à mort.

– Ma mère ! murmura-t-il, ma mère ! vous que je ne connais pas, mais que je revois belle, souriante et majestueuse comme une fille de roi, dans mes souvenirs d'enfant, ma mère ! il ne se présentera donc personne pour voir votre fils vous venger ?

Et comme il disait cela, un nouveau personnage entra dans le fumoir.

C'était un homme de trente-huit à quarante ans, d'une beauté pâle et triste, portant des moustaches, et ayant une redingote à brandebourgs boutonnée militairement.

– Bon ! murmura quelqu'un, en voici bien d'une autre. Les morts reviennent.

– Et les vivants arrivent de voyage, répondit l'homme aux brandebourgs.

Ce personnage, sur qui venait de se concentrer l'attention générale, avait été, sept ou huit mois auparavant, le héros et la victime momentanée d'une singulière méprise.

On le nommait le major Avatar.

Officier russe, longtemps prisonnier de Schamyl au Caucase, le major avait été présenté au *Club des Asperges* par le marquis de B…

Pendant plusieurs semaines, l'hôte forcé de l'émir de Circassie avait été le lion de Paris.

On avait écouté et redit avec enthousiasme les récits de sa captivité, on s'était raconté ses aventures romanesques.

Puis, un matin, le major Avatar avait été arrêté et le bruit s'était répandu que l'officier russe n'était autre qu'un forçat célèbre du nom de Rocambole, évadé quelques mois auparavant du bagne de Toulon.

Paris avait été en grand émoi pendant plusieurs jours. Puis la lumière s'était faite.

Une grande dame, une femme célèbre jadis sous le nom de Baccarat, avait déclaré que le major Avatar ne ressemblait nullement à Rocambole.

La parole de la comtesse Artoff n'était mise en doute par personne.

Le major Avatar s'était trouvé réhabilité, et plus que jamais le *Club des Asperges* s'était montré fier de le posséder dans son sein.

C'était donc le major Avatar qui arrivait.

– Messieurs, dit-il froidement, que se passe-t-il donc parmi vous ? Il me semble que l'on est un peu agité ici.

– Major, dit M. Paul de Vergis, je vais vous mettre au courant d’un seul mot. Mon ami M. Lucien de Haas a donné un soufflet au marquis de Rouquerolles.

– Bien.

– Je suis l’un des témoins de Lucien.

– Et vous en cherchez un second ?

– Justement.

– Ne cherchez plus, dit le major Avatar. J’accepte la mission.

Lucien s’avança vers lui les mains tendues.

– Monsieur, cria M. de Rouquerolles, dans ma famille on n’a jamais dormi sur un soufflet en guise d’oreiller. Il fait un beau clair de lune au Bois. Qu’en pensez-vous ?

– Je suis à vos ordres, dit Lucien.

– À l’épée, jusqu’à ce que mort s’en suive, poursuivit M. de Rouquerolles.

– Je l’entends bien ainsi, répondit Lucien.

* *

*

Dix minutes après M. de Rouquerolles et deux de ses amis montaient en voiture.

Lucien, M. de Vergis et le major Avatar les imitaient et les deux adversaires roulaient vers le Bois avec leurs témoins respectifs.

– Mais quel a donc été le point de départ de la querelle ? demanda le major Avatar, c’est-à-dire Rocambole, car c’était bien lui.

– Le marquis a insulté ma mère, répondit Lucien.

Rocambole avait ce tact exquis que donne l’habitude de la haute vie.

En demander plus long eût été une insulte.

– C’est bien, dit-il, je vous comprends.

M. de Vergis demeurait rue du Colysée.

On passa chez lui pour y prendre des épées.

À deux heures du matin on arrivait au Bois, par la grande grille de l’avenue de l’Impératrice, la seule qui ne ferme pas la nuit.

À pareille heure, le Bois est désert, les gardiens sont couchés, et pour peu qu’il fasse un beau clair de lune, l’esplanade qui s’étend au nord du premier lac est l’endroit le plus commode pour un duel.

Ce fut là que les fiacres s’arrêtèrent.

L’irritation des deux adversaires était telle qu’il ne fallait pas songer à prolonger les préliminaires.

On tira les épées au sort.

Le sort fut favorable à M. de Rouquerolles.

C’est-à-dire qu’il devait se battre avec ses épées.

Le froid était si piquant qu’il fut convenu qu’on se battrait en redingote.

– Allez, messieurs, dit le major Avatar.

Lucien et M. de Rouquerolles s’attaquèrent avec fureur.

Tous deux étaient braves, tous deux tiraient merveilleusement bien.

Pendant deux minutes, on n’entendit que le cliquetis du fer froissant le fer ; puis, tout à coup, Lucien adressa la parole au marquis :

– Monsieur, lui dit-il, dans quelques secondes l’un de nous sera mort ; me refuserez-vous, à ce moment suprême, de me dire quel mobile a pu vous déterminer ainsi ?

– Aspasie m’a promis de m’aimer, si je vous tuais, répondit le marquis.

Et il se fendit, et son épée disparut dans la poitrine de Lucien.

Mais Lucien ne tomba point ; Lucien ne laissa point échapper son épée, et comme M. de Rouquerolles se mettait vivement en garde, Lucien murmura :

– Aspasie n’aura pas à tenir sa promesse, à moins qu’elle ne vous pleure.

Il se fendit à son tour, et le marquis jeta un cri et tomba roide mort.

Alors Lucien s’affaissa lentement sur lui-même en vomissant une gorgée de sang.

VII

Avant d’aller plus loin et pour la plus complète intelligence de notre récit, disons tout de suite comment le major Avatar s’était trouvé, à point nommé, au *Club des Asperges* pour servir de témoin à M. Lucien de Haas.

Pour cela il faut nous reporter au moment où, se disant médecin, Rocambole était entré dans le château de Rochebrune, sur les pas de Jacquot.

Jacquot s’était empressé de conduire Rocambole auprès du vieux Bob mourant.

On avait couché l’intendant tout vêtu sur le même lit qu’avait occupé milady pendant la nuit.

Son habit rouge, le masque de cire et les chaînes qui gisaient à terre, objet de l’étonnement de Jacquot, de Marianne la cuisinière et du valet de chambre Saturnin, lesquels ne pouvaient comprendre pourquoi Bob s’était habillé ainsi, donnèrent au contraire à Rocambole, qui avait le récit de Vanda présent à l’esprit, le mot de l’énigme.

Bob était le spectre qui était apparu à Vanda croyant avoir affaire à milady.

La blessure de Bob s’expliquait tout aussi naturellement.

Milady avait découvert qu’elle était mystifiée, et la balle qui avait frappé le prétendu spectre avait été dirigée par elle ou par le mystérieux compagnon que Jacquot avait vu partir avec elle le matin.

Dès lors Rocambole se dit :

– Cet homme qui jouait un pareil rôle et ordonnait, au nom de la tombe, de restituer la fortune volée, est demeuré fidèle aux héritiers spoliés, c’est-à-dire à Gipsy.

Cet homme me dira tout et je pourrai continuer son œuvre.

Rocambole avait observé tout cela en un clin d’œil, et avant même que Bob eût tourné vers lui son œil mourant.

Il ne mentait d’ailleurs qu’à moitié en se disant médecin, car il avait hérité d’une partie des connaissances chirurgicales de sir Williams, son premier maître, et il savait, au besoin, débrider une plaie et pratiquer une amputation.

Il examina le blessé, sonda le trou de la balle et demeura impassible.

– Est-ce qu’il mourra, monsieur ? demanda Jacquot.

– Je ne sais pas, répondit brusquement Rocambole, mais il faut me donner les objets nécessaires à un premier pansement.

Après nous verrons…

Bob avait repris connaissance, les dernières paroles de Rocambole allumèrent un éclair d'espérance dans ses yeux vitreux.

Était-ce l'amour instinctif de la vie qui se réveillait en ce moment ?

Était-ce un désir de vengeance ?

Peut-être l'un et l'autre, car il se prit à regarder Rocambole avec cette avidité anxieuse de l'homme qui attend sa destinée d'un mot.

Rocambole se fit apporter une aiguière d'eau froide, lava la plaie, ouvrit une petite trousse de voyage qu'il avait toujours sur lui et pratiqua l'extraction de la balle.

Puis, il appliqua un premier pansement et dit alors à Jacquot et aux autres domestiques :

– J'ai besoin d'être seul avec le malade.

Tous trois sortirent.

Alors Rocambole alla fermer la porte au verrou et revint s'asseoir au chevet de Bob.

Bob balbutia quelques mots à peine articulés.

– Je crois que je vais mourir, disait-il.

– Votre blessure est grave, dit Rocambole, je n'affirmerais pas qu'elle ne fût pas mortelle, mais vous avez encore une heure ou deux à vivre, bien certainement.

L'œil de Bob continuait à rayonner.

Rocambole comprit qu'il fallait aller vite en besogne et ne pas se laisser distancer par la mort.

Ce qu'il voulait, c'étaient des révélations, et, pour les obtenir, il fallait au plus vite gagner la confiance de Bob.

Aussi lui dit-il en anglais :

– Je vous apporte des nouvelles de Gipsy la bohémienne, monsieur Bob.

À ces mots résonnant dans sa langue maternelle, à ce nom, retentissant tout à coup à son oreille, Bob se dressa, par un effort suprême, sur son séant et regarda Rocambole d'un air effaré.

– Gipsy… balbutia-t-il, Gipsy !

– Oui, la nièce de miss Ellen.

– Miss Ellen ! continua Bob frissonnant, qui parle de miss Ellen ?

– Moi.

– Qui donc êtes-vous ? murmura le vieil intendant.

– Un homme qui veut, comme vous, forcer les voleurs à restituer.

– Ah ! vous connaissez donc Gipsy ?

– Je l'ai sauvée, il y a quinze jours, des mains des Étrangleurs.

À ce mot d’Étrangleurs, Bob devint affreusement pâle :

– Taisez-vous !… ne me parlez pas d’eux ! fit-il avec fureur.

Puis, il eut un accès de défiance subite :

– Oh ! je ne vous crois pas, dit-il.

– Vous ne… me croyez pas ?…

– Non.

– Pourquoi ? demanda Rocambole avec douceur.

– Parce que c’est milady qui vous envoie. Vous voulez savoir… vous ne saurez rien…

Rocambole prit la main du vieillard :

– Vous ne voulez donc pas que je continue votre œuvre ? lui dit-il.

Bob secoua la tête :

– Milady et ses complices tiennent le monde, dit-il. Franz est avec elle… Franz l’assassin !…

Il eut un éclat de rire sardonique et ajouta :

– Le major Hoff, comme on l’appelle !

Ce nom tomba dans l’oreille de Rocambole pour n’en plus sortir.

– Monsieur Bob, dit encore Rocambole avec douceur, vous me croyez donc un complice de milady ?

– Oui.

– Et si je vous prouvais le contraire ?…

Bob le regarda avec un reste de défiance. Cependant une lueur d’espoir brilla dans son œil.

– Un homme et une femme ont passé la nuit ici, avant-hier.

Bob tressaillit.

– Vous savez cela ? dit-il.

– C’est la femme qui m’a tout dit… et c’est pour cela que je suis venu…

Le regard de Bob cessa d’être défiant.

Mais il se fixa sur le visage hardi et résolu de Rocambole, comme s’il eût voulu contrôler l’énergie et la force d’âme qu’il annonçait.

– Pourquoi vous intéressez-vous à Gipsy ? demanda-t-il.

Rocambole comprit qu’il fallait faire un mensonge.

– Parce que je l’aime, murmura-t-il.

Ce mot détourna les dernières défiances de Bob.

– Je vous crois, dit-il, mais aurez-vous la force de lutter contre milady ?

– Oui.

L’accent de Rocambole était résolu. Son œil brillait d’une énergie sombre et continue.

Bob avait foi en lui.

– Je vais mourir, murmura-t-il, et je n’aurais pas le temps de parler… mais j’ai écrit… toute l’histoire de miss Ellen…

– Où est-elle ?

– Dans une chambre… là-haut… sous la dalle du foyer…

La voix du mourant s’éteignait ; son regard s’obscurcissait. Le délire était proche…

Rocambole courut à un cordon de sonnette qu’il secoua violemment.

Jacquot parut.

– Tu vas me conduire dans la chambre où couchait M. Bob, dit Rocambole au petit groom.

Bob rouvrit les yeux et son regard se fixant sur Jacquot confirma l’ordre que Rocambole donnait.

– Venez, monsieur le médecin, répondit Jacquot.

Rocambole le suivit.

VIII

Rocambole suivit donc Jacquot et arriva au deuxième étage du château.

La chambre que l'intendant Bob avait occupée durant six ans était une sorte de capharnaüm dans lequel personne ne pénétrait d'ordinaire et où régnait un désordre indescriptible.

Mais les indications qu'il avait données à Rocambole étaient trop précises pour que celui-ci s'amusât à fouiller les meubles et les placards.

Il alla droit à la cheminée et se baissa pour examiner la plaque de marbre.

À première vue, elle était parfaitement scellée et encastrée dans le parquet.

Néanmoins, après un minutieux examen, Rocambole trouva une fente dans l'un des angles, assez large pour laisser passer une lame de couteau.

Jacquot se tenait derrière Rocambole, immobile et se demandant ce que celui-ci allait faire.

Mais Rocambole commença par se tourner vers lui et le fixer avec ce regard d'autorité sous le poids duquel tout le monde se courbait.

– Comment te nomme-t-on ? dit-il.

– Jacquot, pour vous servir, monsieur.

– Es-tu de ce pays-ci ?

– Oh ! non, monsieur, je suis de Compiègne.

– Depuis combien de temps sers-tu dans cette maison ?

– Environ deux ans, monsieur.

– Tu vas te trouver sans place…

– Oh ! monsieur, fit Jacquot d'un ton pleureur, c'est-y Dieu possible, ce que vous dites-là ?…

– C'est la vérité, dit froidement Rocambole. Bob va mourir, et milady ne reviendra jamais au château.

– Vous croyez, monsieur ?

– J'en suis sûr.

– Qu'est-ce que vous me dites donc là, monsieur ? Je serais donc sans place ?

– Non, dit Rocambole, car j'ai besoin d'un domestique et je te prends à mon service.

Jacquot fit un bond de joie.

– Je t’emmènerai à Paris, poursuivit Rocambole.

– Ah ! monsieur…

– Mais à une condition.

– Oh ! tout ce que vous voudrez… D’ailleurs, je sais bien mon service.

– Ce n’est pas pour cela que je te prends.

– Pourquoi donc ? demanda Jacquot.

– Pour que, si nous rencontrons milady, tu me la désignes du doigt et me dises : c’est elle.

– C’est bien facile, dit naïvement Jacquot.

– Maintenant, as-tu un couteau ?

Le petit groom tira de sa poche un fort bel eustache à manche de corne et le tendit à Rocambole.

Celui-ci le prit et ajouta :

– A-t-on prévenu la justice ?

– Pour dire la vérité vraie, monsieur, personne n’y a encore songé.

– Eh bien ! descends aux cuisines et dis que le médecin craindrait que son malade ne mourût, si on allait chercher les gendarmes et le juge de paix trop vite.

– Oh ! monsieur, répondit Jacquot, il n’y a pas de danger qu’ils arrivent sitôt que ça : le chef-lieu de canton est à trois lieues d’ici et la commune la plus proche à deux lieues.

– N’importe, va toujours…

Jacquot s’en alla, laissant Rocambole seul dans la chambre de Bob.

Alors Rocambole s’agenouilla devant la plaque de marbre, ouvrit le couteau et en introduisit la pointe dans la fente qu’il avait remarquée.

Puis il exerça une pesée, mais inutilement.

Il pensa alors que la fente devait cacher un ressort, et il se mit à promener la pointe du couteau dans toute sa longueur.

En effet, il rencontra peu à peu un obstacle, quelque chose comme une vis creuse, et il appuya fortement.

Soudain la plaque de marbre bascula et s’ouvrit absolument comme le couvercle d’une boîte à surprise.

Alors Rocambole vit une petite cachette d’un pied de profondeur et dans cette cachette une boîte en fer dont il s’empara.

À son peu de pesanteur, il comprit qu’elle ne renfermait guère que le manuscrit dont lui avait parlé Bob.

Elle était fermée, et il paraissait difficile d’en forcer la serrure.

Rocambole ne perdit point de temps.

Il mit la boîte en fer dans la poche de son vaste paletot d'hiver, referma la plaque de marbre dont le ressort joua de nouveau, et redescendit au premier étage.

Bob agonisait.

Cependant, en voyant rentrer Rocambole, il eut un éclair de raison et le délire l'abandonna un moment.

Rocambole lui montra la boîte.

Un rayon de joie brilla dans l'œil du mourant.

Puis, il eut la force de porter la main à son cou. Après quoi il retomba sur son oreiller, poussa un profond soupir et mourut.

Mais Rocambole avait compris.

Bob portait au cou un petit cordon de soie auquel était suspendue une clé.

C'était la clé de la boîte de fer, et Rocambole la détacha. Puis il abaissa la paupière du mort et sonna.

Les domestiques arrivèrent et un regard jeté sur le lit leur fit comprendre que l'éternité venait de s'ouvrir pour le vieil intendant.

* *

*

Rocambole avait un passe-port parfaitement en règle, au nom du major Avatar.

Au lieu de quitter le château, immédiatement après la mort de Bob, il attendit, au contraire, l'arrivée de la justice, qui, vers le soir, se transporta au château.

Sa déposition fut d'une netteté parfaite.

Il était descendu à la station voisine pour satisfaire sa curiosité d'archéologue, car on lui avait signalé le manoir de Rochebrune comme un spécimen assez pur de l'architecture féodale.

Il s'était donc dirigé vers Rochebrune, et il avait trouvé à la porte un rassemblement de passants et de domestiques en grand émoi.

Comme il était un peu médecin, il avait cru devoir donner des soins au malade.

Malheureusement, la blessure était mortelle et la science impuissante.

Le major Avatar fut complimenté par le juge de paix qui se livra à une enquête.

Procès-verbal fut dressé de la fuite de milady, sur laquelle planaient les suppositions les plus graves, car Bob n'avait fait aucune révélation avant de mourir.

Enfin, on apposa les scellés sur toutes les chambres du château, et on déclara au major Avatar qu'il était libre de se retirer.

Rocambole quitta donc le château, vers huit heures du soir, en compagnie de Jacquot.

Le train de Paris passait à dix heures.

Jacquot fut installé dans un wagon ordinaire.

Rocambole prit un coupé pour lui seul.

Alors seulement, quand la locomotive eut repris sa course bruyante, Rocambole ouvrit la boîte de fer.

La boîte renfermait un petit cahier jauni, couvert d’une écriture serrée, mais très lisible.

Il était écrit en anglais.

Sous le cahier, il y avait un médaillon.

Ce médaillon renfermait un portrait de femme, ou plutôt de jeune fille, d’une incomparable beauté.

Dans un angle, on avait écrit en caractères microscopiques :

Miss Ellen Perkins, à seize ans.

Rocambole examina longtemps cette miniature, puis il déplia le cahier et lut :

HISTOIRE D’UNE PARRICIDE

IX

Le manuscrit de Bob était ainsi conçu :

Le Christmas de l’année 183… fut remarquable, même à Londres, par le brouillard intense et rougeâtre qui régna pendant deux jours, enveloppant les édifices, noyant les maisons, interceptant la circulation des voitures et forçant les policemen à échanger leur bâton contre une torche, qui fut, du reste, insuffisante à guider les passants attardés.

Dès cinq heures, la veille, tous les comptoirs, tous les magasins avaient été fermés dans la cité.

Les commis s’étaient retirés en souhaitant joyeux Noël à leurs patrons, et les patrons s’étaient dirigés vers leur demeure où le pudding et les gâteaux étaient prêts.

La Noël est, de toutes les fêtes, celle que les Anglais accueillent avec le plus d’empressement. C’est la fête de famille par excellence.

On ne va pas, durant le Christmas, chercher des plaisirs et des jouissances au dehors. Les théâtres font relâche, les rues sont désertes. Chacun reste chez soi.

Personne donc ne s’aperçut tout d’abord de ce brouillard, sans précédent peut-être, qui s’appesantissait sur Londres avec une instantanéité prodigieuse.

Vers neuf heures du soir, les cabs cessèrent de rouler : les passants, désespérant de pouvoir continuer leur chemin, se réfugièrent dans les public-houses encore ouverts et attendirent que le brouillard se dissipât un peu.

Mais le brouillard, au lieu de diminuer, allait s’épaississant toujours.

Seule, une jeune fille, bravant cet océan de brume, allait toujours droit devant elle, marchant d’un pas rapide, les mains en avant pour se garantir de quelque choc inattendu.

Un moment, cependant, elle s’arrêta devant la porte entr’ouverte d’un public-house et entra.

Les établissements de ce genre ne sont fréquentés que par le bas peuple.

Rarement un homme comme il faut ose s’y risquer.

Une lady, ou simplement la femme d’un bourgeois, n’en franchirait pas le seuil pour une couronne, fût-ce celle d’un empire.

Pourtant la jeune fille entra.

– Monsieur, dit-elle au tavernier, pourriez-vous me dire où je suis ?

– Vous êtes dans Charing-Cross, lui répondit cet homme, qui se prit à l’examiner avec une attention un peu étonnée.

En effet, la jeune fille, dont la beauté fière et hardie révélait du reste une patricienne, était vêtue comme le sont les jeunes miss qu'on rencontre dans le parc de Saint-James, à Covent-Garden ou à Drury-Lane.

– Merci, dit-elle. Je trouverai bien mon chemin.

Et elle fit un pas pour sortir.

Mais, en ce moment, un homme qui était assis dans le fond de la salle se leva, vint à elle et lui dit :

– Miss, le brouillard n'a point de secrets pour moi. Où que soit votre demeure, je me fais fort de vous y conduire.

La jeune fille regarda cet homme.

Il y a des sympathies instantanées, des attractions dont il est impossible de se rendre compte.

Quand elle eut regardé cet homme, la jeune Anglaise tressaillit.

Peut-être cet homme qui lui était inconnu avait-il obéi à un sentiment de même nature en quittant la table et venant faire ses offres de service.

C'était un homme d'environ trente ans, au visage bruni, aux yeux noirs et fascinateurs, aux dents aiguës et blanches comme celles des carnassiers.

Sa taille était à peine au-dessus de la moyenne.

Son costume, des plus simples, était celui d'un patron de barque ou d'un chef de timonerie, et se composait d'une vareuse et d'un petit chapeau ciré.

La patricienne, cependant, baissa les yeux sous son regard et elle balbutia quelques mots de refus.

Mais cet homme lui prit le bras et lui dit avec un ton d'autorité subite.

– Allons ! venez… je vais vous conduire…

Et il l'entraîna hors du public-house.

Chose bizarre ! la jeune fille s'était prise à trembler et pourtant elle ne chercha point à se dégager de l'étreinte de cet homme.

Elle était déjà au milieu du brouillard ; déjà la lueur du public-house s'effaçait, que la jeune fille n'avait pas encore songé à jeter un cri.

– Où demeurez-vous ? reprit-il.

– Dans Piccadilly.

– Venez…

– Mais, monsieur…

– Miss, dit cet homme étrange, vous pouvez vous fier à moi. Je suis un ami…

Sa voix était devenue harmonieuse et douce comme un chant, et la jeune fille tressaillit de plus belle.

– Un ami sûr et fidèle, acheva cet homme.

– Comment seriez-vous mon ami, monsieur, dit-elle en tremblant de plus en plus. Vous ne me connaissez pas !

– C’est possible, mais quand je vous ai vue entrer dans le public-house, il s’est passé en moi quelque chose d’indéfinissable et j’ai compris que sur un mot de vous je serai votre esclave à toujours.

– Monsieur…

L’homme à la vareuse osa lui serrer la main sous son bras.

– Je vous répète, dit-il, que je suis votre ami.

La jeune fille poussa un soupir et murmura :

– Aussi vrai que je m’appelle miss Ellen, je n’ai pas d’amis. Je suis une pauvre déshéritée.

– Une déshéritée, vous ?

– Oui, dit-elle, touchée de l’accent de douloureuse surprise avec lequel il avait fait cette question.

– Vous, reprit-il, si jeune, la fille d’un pair peut-être… vous… déshéritée ?

– Moi, dit-elle.

Cet homme bizarre s’arrêta tout à coup :

– Vous vous nommez miss Ellen ? dit-il.

– Oui.

– Dites-moi franchement pour qui vous me prenez, moi.

– Je ne sais pas, balbutia-t-elle.

– Me croiriez-vous un obscur matelot ?

Et sa main fine et petite caressa la main de miss Ellen, comme pour lui prouver qu’il n’avait jamais eu de profession ouvrière.

Elle tressaillait plus fort.

– Je vous dirai plus tard qui je suis, fit-il, mais je peux beaucoup…

– Je vous crois, dit-elle avec conviction.

– Vous êtes déshéritée, dites-vous ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Parce que je suis la cadette, que ma mère a été légère, que mon père ne m’aime pas et qu’il a en vertu des lois qui régissent la noblesse anglaise, assuré son immense fortune à mon cousin qui est fiancé à ma sœur.

– Ah ! vraiment ? fit l’inconnu, qui eut dans la voix comme un rugissement étouffé.

– C’est la vérité, murmura miss Ellen.

– Et vous subissez cette position humiliante ?

– Il faut bien accepter ce qu’on ne peut empêcher.

– Et s’il vous arrivait un ami du ciel ?…

– Du ciel ou de l’enfer, murmura miss Ellen, qui sentait s’éveiller en elle une haine subite et dont les instincts se révoltèrent.

L’inconnu lui prit la main :

– Regardez-moi bien, dit-il.

Ils étaient alors sous un bec de gaz, qui perçait assez vigoureusement le brouillard pour éclairer le visage du conducteur de miss Ellen.

– Miss Ellen, dit encore cet homme étrange, je vous aime…

– Oh ! fit-elle d’une voix étouffée…

– Je vous aime… et je vous veux riche… et je veux abaisser ceux qui vous ont foulée aux pieds… Quel est le nom de votre père, miss Ellen ?

– Le commodore Perkins.

– C’est bien, dit l’inconnu, vous entendrez parler de moi…

Nous voici dans Piccadilly : appelez ce policeman dont vous apercevez la torche dans le brouillard, il vous remettra dans votre chemin.

Au revoir, miss Ellen… au revoir… je vous aime.

Et il osa la prendre par la taille et lui mettre aux lèvres un baiser brûlant.

Miss Ellen jeta un cri…

Mais déjà l’homme avait disparu dans la brume épaisse que la lumière du gaz était impuissante à dissiper.

X

Quelles furent les suites de cette rencontre ? continuait le manuscrit de Bob.

Ce fut et ce sera toujours sans doute un mystère.

Mais à quelques mois de là, on eût retrouvé miss Ellen dans un vieil hôtel de Glasgow, en Écosse, auprès de son père, le commodore Perkins.

Le commodore était presque un vieillard.

Il s'était marié aux environs de la cinquantaine, avec une jeune femme qui était morte presque subitement en donnant le jour à sa seconde fille, c'est-à-dire à miss Ellen.

L'aînée se nommait miss Anna.

Le vieil officier l'adorait. Il aimait peu miss Ellen. Il éprouvait même pour elle une sorte d'aversion.

Quelques personnes, mal intentionnées sans doute, avaient prétendu que miss Ellen était un enfant de l'amour et que le commodore était étranger à sa naissance.

Donc, quelques mois après cette étrange rencontre qu'elle avait faite dans les rues de Londres, la veille du Christmas, nous eussions retrouvé miss Ellen à Glasgow.

Le commodore était Écossais d'origine.

Tant qu'il avait été en activité de service, il avait habité, durant ses congés, un hôtel dans Piccadilly, à Londres.

Mais, depuis cinq mois qu'il était à la retraite, il était venu à Glasgow habiter la vieille maison paternelle.

L'époque du mariage de miss Anna approchait.

Son cousin, lord Evandah, en était fort épris, et il avait tant tourmenté le vieux commodore que celui-ci, bien que miss Anna n'eût que dix-sept ans, avait consenti à abréger le temps fixé d'une année.

Miss Anna était partie pour Londres avec son fiancé et sa dame de compagnie pour faire les emplettes de sa corbeille de mariage.

Miss Ellen était demeurée seule auprès de son père.

Miss Ellen était bien changée.

Ses fraîches couleurs avaient fait place à une pâleur morbide, ses yeux étaient cernés ; elle marchait avec peine, se plaignait de vives souffrances, et en avait pris prétexte pour ne plus s'habiller.

Sans cesse enveloppée dans une ample robe de chambre, elle passait ses journées couchée sur une bergère, dans la grande salle de cette vaste et triste demeure où le commodore s'était confiné.

Du reste, le commodore Perkins s'occupait fort peu de miss Ellen, lui demandait à peine de ses nouvelles une fois chaque jour, et ne songeait qu'à l'arrivée du courrier de Londres qui lui apportait chaque jour une lettre de sa chère miss Anna.

Le domestique du commodore était peu nombreux.

Il se composait d'un intendant nommé Bob et de sa femme, d'un valet de chambre appelé Franz, qui était d'origine allemande, et de quelques serviteurs subalternes qui ne quittaient point les cuisines et n'arrivaient jamais jusqu'aux maîtres.

Franz paraissait fort dévoué à miss Ellen.

Cependant il n'était au service du commodore que depuis quelques mois.

Son arrivée avait même suivi de peu de jours la rencontre que miss Ellen avait faite de l'inconnu dans le public-house.

Franz partait chaque jour, à la même heure, et se rendait à la poste-restante d'où il rapportait souvent une lettre qu'il remettait en cachette à miss Ellen.

Quelquefois, en lisant ces lettres, miss Ellen pleurait abondamment.

Un soir, le commodore s'était assoupi dans un grand fauteuil au coin de la cheminée.

Miss Ellen souffrait plus que de coutume.

Elle voulut quitter sa bergère, mais ses forces la trahirent et elle ne put que jeter un cri.

À ce cri, le commodore s'éveilla.

– Qu'avez-vous donc, ma chère ? dit-il d'un ton de mauvaise humeur.

– Rien… balbutia-t-elle. Une douleur au cœur… peut-être… et un nouveau cri lui échappa.

Le commodore tira un cordon de sonnette.

Franz entra.

Il échangea avec sa jeune maîtresse un coup d'œil rapide, et sans doute qu'elle comprit l'éloquence de son regard, car elle eut l'héroïsme d'étouffer un cri et de ramener sur son visage un calme menteur.

– Votre sœur se marie dans un mois, dit brusquement le commodore. Tâchez de ne pas être malade, à cette époque.

– Je tâcherai, murmura miss Ellen.

Mais elle jeta, à la dérobée, un regard de haine à son père.

Celui-ci se leva, prit sa canne et son chapeau et dit encore d'un ton dur :

– Il est tard… je vous engage à rentrer dans votre chambre et à passer une bonne nuit.

Miss Ellen ne répondit pas.

Le commodore sortit du salon et regagna son appartement.

Mais à peine eut-il laissé sa fille seule que celle-ci se mit à pousser des cris.

Franz revint.

– Mettez votre mouchoir dans votre bouche, lui dit-il, et mordez-le… ou nous sommes perdus…

Ces paroles firent éprouver à miss Ellen une telle épouvante qu'elle cessa de crier, regarda Franz d'un œil hébété et lui dit :

– Crois-tu donc que l'heure approche ?

Franz fit un signe affirmatif.

– Mon Dieu ! murmura-t-elle affolée… et lui… qui ne vient pas !…

– Il sera ici avant trois jours.

Et Franz prit miss Ellen dans ses bras.

Elle poussa un nouveau cri. Mais ce fut le dernier. Elle avait mis son mouchoir dans sa bouche et le mordait avec fureur.

Franz l'emporta comme il eût fait d'un enfant.

– Votre chambre est trop près de celle de votre père, dit-il. Je vais vous transporter au second étage.

* *

*

Le commodore Perkins avait, comme on a pu le voir, une haine instinctive pour miss Ellen.

Cependant à de certaines heures, quand l'expression de cette haine était allée trop loin, il se calmait et avait honte de sa conduite.

Ce soir-là, quand il se fut mis au lit, il se souvint d'avoir rudoyé la jeune fille et il en eut des remords.

Au bout d'une heure qu'il eut éteint la bougie, il n'avait point encore fermé l'œil.

Tout à coup il lui sembla que des plaintes étouffées arrivaient jusqu'à lui.

Le commodore se dressa sur son séant.

Les plaintes étaient plus distinctes.

Il se leva, passa sa robe de chambre, alluma un flambeau et se dirigea vers la chambre de miss Ellen.

La chambre était vide.

Les plaintes paraissaient venir de l'étage supérieur.

Le commodore, la sueur au front, gagna l'escalier, arriva dans un corridor et toujours guidé par ces cris étouffés qui venaient mourir à son oreille, il s'approcha d'une porte qui

était entr’ouverte et par laquelle s’échappait un filet de lumière.

Puis il poussa cette porte…

Alors il eut sous les yeux un étrange spectacle.

Miss Ellen se tordait sur un lit sans autre assistance que Franz, dans les suprêmes douleurs de la maternité.

Et le commodore jeta un cri terrible et tomba à la renverse en murmurant :

– Misérable !

* *

*

Comme Rocambole arrivait à cet endroit du récit de Bob, le train entrait dans la gare de Paris. Il était minuit.

Rocambole remit à plus tard la suite de sa lecture et fourra le manuscrit dans sa poche.

Puis, en sortant de la gare, il monta dans une voiture de place et se fit conduire rue Saint-Lazare.

C’était là qu’il avait loué, au nom du major Avatar, un petit appartement.

Jacquot avait grimpé à côté du cocher.

Rocambole arriva chez lui.

Mais il ne se mit point au lit, il ne continua point la lecture du manuscrit qu’il serra précieusement dans le tiroir d’un secrétaire.

Tout au contraire, il se débarrassa de ses habits de voyage et fit une toilette de ville en se disant :

– Je crois bien que Bob, en mourant, a désigné Franz sous le nom du major Hoff.

Or, le major Hoff est du *Club des Asperges* dont je fais partie.

Allons-y !

XI

On sait ce qui s’était passé.

Rocambole, redevenu le major Avatar, était entré au *Club des Asperges* , cherchant des yeux ce mystérieux personnage qu’on appelait le major Hoff et qu’il se souvenait avoir vu.

Mais le major n’y était pas.

En revanche, Rocambole avait assisté aux dernières phases de la querelle de Lucien avec le marquis de Rouquerolles, consenti à servir de témoin au premier, et il était parti pour le bois de Boulogne.

Le marquis, nous l’avons dit, était tombé raide mort, l’épée de Lucien avait rencontré le cœur.

Mais Lucien s’était affaissé sur lui-même, en vomissant une gorgée de sang.

Lucien paraissait dans un état désespéré.

Tandis que les témoins du marquis cherchaient en vain à rappeler ce dernier à la vie, Rocambole et M. de Vergis avaient pris Lucien dans leurs bras et l’avaient transporté dans le fiacre qui les avait amenés.

– Au pas ! dit Rocambole au cocher.

Puis se tournant vers M. de Vergis.

– Nous allons chez lui, n’est-ce pas ?

– Non, dit le jeune officier, chez moi, rue du Colysée…, c’est plus près.

Lucien respirait encore, et il n’avait point perdu connaissance.

– Je crois que je suis frappé à mort, dit-il.

– Monsieur, lui répondit Rocambole avec émotion, on meurt tout de suite d’un coup d’épée… ou on n’en meurt pas… ne parlez point… et espérez…

M. de Vergis pleurait et tenait les mains de son malheureux ami.

Le trajet fut long, car il était nécessaire, ainsi que l’avait recommandé Rocambole, d’aller au pas.

Il parut plus long encore à ce dernier.

Rocambole était sous le poids d’une émotion subite, inattendue et presque inexplicable.

Ce jeune homme à qui il avait servi de témoin, par pure complaisance, qui lui était inconnu deux heures auparavant, ce jeune homme qui peut-être allait mourir avant le lever du soleil, lui inspirait une vive sympathie.

Pourquoi ?

Le cœur humain est plein de ces mystères.

On arriva rue du Colysée.

M. de Vergis habitait un charmant petit entresol dans un vieil hôtel, entre cour et jardin.

Son valet de chambre qui, sur son ordre, avait attendu descendit en toute hâte apportant un fauteuil.

On y plaça le blessé.

Puis Rocambole et M. de Vergis le portèrent, montant lentement l'escalier, et s'arrêtant chaque fois que le sang s'échappait de la bouche de Lucien.

Enfin on arriva dans l'appartement et Lucien fut placé sur le lit de son ami.

M. de Vergis dit au valet :

– Prends le fiacre qui est resté à la porte et cours chercher le docteur P… qui demeure au coin de la rue d'Angoulême.

Rocambole déshabilla le blessé.

Il était un peu chirurgien, comme on sait, et il avait vu et reçu tant de coups d'épée en sa vie, qu'il s'y connaissait.

Avant l'arrivée du médecin qui se fit un peu attendre, du reste, Rocambole avait examiné la blessure et reconnu qu'elle n'était pas mortelle.

L'épée avait glissé sur une côte, opérant une large déchirure et provoquant une hémorragie violente, mais aucun organe essentiel ne se trouvait lésé.

M. de Vergis attendait avec une anxiété mortelle que Rocambole se prononçât.

Par contre, le blessé était calme.

– Monsieur, lui dit Rocambole, ou je me trompe fort, ou je puis vous prédire que vous serez sur pied avant un mois.

– Merci, dit Lucien, sur les lèvres de qui glissa un sourire de gratitude.

Le médecin arriva et confirma de tous points le diagnostic de Rocambole.

Ce dernier ne voulut point se retirer.

Nous l'avons dit, Lucien lui inspirait une sympathie mystérieuse.

Il s'arrangea dans un fauteuil pour passer le reste de la nuit au chevet du blessé.

Le médecin avait pareillement interdit au blessé de prononcer un mot.

Quant à M. de Vergis, il était trop l'ami de Lucien pour donner au major Avatar le moindre renseignement sur les causes du duel.

Les bruits qui avaient couru sur la naissance de Lucien ne s'étaient déjà que trop propagés.

Le jeune officier se borna donc à dire à Rocambole que son malheureux ami était sur le point de se marier, et qu'il ne savait comment annoncer cette fatale nouvelle à sa fiancée.

Le blessé s'était assoupi, après avoir eu quelques minutes de fièvre.

– Savez-vous où demeure la jeune fille qu'il doit épouser ? demanda Rocambole.

– Oui.

– Eh bien ! vous me le direz, je me charge de tout.

Le reste de la nuit s'écoula, le jour vint, et avec les premiers rayons de soleil, le blessé s'éveilla.

Rocambole était toujours à son chevet, le regardant et paraissant abîmé en une sorte de contemplation.

Lucien avait la pâleur morte d'une femme.

– À qui donc ressemble-t-il ? murmurait à part lui Rocambole. Je suis pourtant bien certain de l'avoir vu hier pour la première fois… mais il a, avec quelqu'un que j'ai connu… homme ou femme… une ressemblance singulière.

Lucien, d'un sourire, le remercia de sa sollicitude.

– Monsieur, lui dit Rocambole, vous avez passé une bonne nuit, et je vous le répète, votre état n'inspire aucune inquiétude grave ; je puis donc me retirer, je viendrai prendre de vos nouvelles ce soir.

Et Rocambole s'en alla.

M. de Vergis l'accompagna jusque dans l'antichambre et lui donna l'adresse de Marie Berthoud.

La jeune fille et son père demeuraient toujours rue de la Sourdière.

Seulement, lorsque Lucien les avait retrouvés, il avait voulu qu'ils descendissent au premier étage, où il leur avait meublé un appartement convenable.

– Puisque je me suis embarqué dans cette aventure, murmura Rocambole, allons jusqu'au bout. Après, nous nous occuperons des affaires de Gipsy et de miss Cécilia.

Et, au lieu de rentrer chez lui, il s'en alla à pied par les boulevards et la rue de Rivoli, fumant un cigare, et respirant le grand air du matin.

Et, tout en marchant, Rocambole se répétait cette question singulière :

– Mais à qui donc ressemble ce jeune homme ?

Il arriva rue d'Alger, prit la rue Saint-Honoré qui n'était encore envahie que par les balayeurs, les hôtes ordinaires du matin, et il s'apprêtait à entrer rue de la Sourdière, lorsque tout à coup il s'arrêta et éprouva même une subite émotion.

Un homme entrait, comme lui, dans la rue de la Sourdière, marchant avec lenteur et paraissant chercher un numéro.

Cet homme, Rocambole le reconnut sur-le-champ.

C’était bien le personnage qu’au *Club des Asperges* on désignait sous le nom du major Hoff.

Rocambole l’avait vu autrefois, avant la fin tragique du vicomte Karl de Morlux.

Que venait faire cet homme dans la rue de la Sourdière à cette heure matinale ?

Il passa sans voir Rocambole, tant il paraissait préoccupé.

Du reste, il portait à la main un petit paquet, assez semblable à une boîte enveloppée dans du papier.

Rocambole le vit s’arrêter à la porte de la maison du numéro 17.

C’était précisément la maison habitée par la fiancée de Lucien de Haas.

Il hésita un moment, puis s’engouffra dans l’allée humide et sombre de la maison.

Alors Rocambole traversa la rue et passa rapidement devant la porte.

Le major Hoff causait avec la concierge et lui disait :

– N’est-ce pas ici que demeure M^{lle} Marie Berthoud ?

– Oui, monsieur.

– Avec son père ?

– Précisément.

– Voilà pour elle, dit le major.

Et il posa le paquet sur la table de sa loge, tandis que Rocambole passait rapidement devant la porte.

XII

– Que peut avoir de commun le major Hoff avec M^lle^ Marie Berthoud, la fiancée de Lucien de Haas ?

Telle était la question que se posait Rocambole, qui s'était effacé dans l'ombre d'une allée voisine.

Le major Hoff, qui, si on en croyait le manuscrit de Bob, n'était autre que Franz qui avait jadis aidé à la délivrance de miss Ellen, à Glasgow, – le major Hoff, disons-nous, ne s'arrêta que quelques minutes dans la loge de la concierge.

Cependant il eut le temps de lui adresser cette question que Rocambole entendit parfaitement.

– À quelle heure sort mademoiselle Berthoud ?

– Monsieur, répondit la concierge, depuis que Mademoiselle a une bonne et qu'elle est pour se marier, elle ne sort plus le matin, comme elle faisait autrefois pour chercher de l'ouvrage ou en rapporter à son magasin.

– Ah ! fit le major. Mais ne va-t-elle pas tous les jours se promener aux Tuileries avec son père ?

– Quand il fait beau, oui, monsieur.

– C'est bien, voilà pour vous…

Et le major jeta un louis sur la table.

La concierge salua jusqu'à terre.

– Il est inutile, n'est-ce pas, ajouta le major, de vous prier de ne point parler de tout cela à M^lle^ Berthoud ?

La concierge fit un signe d'intelligence et le major sortit.

Il passa près de Rocambole sans le voir.

Rocambole avait entendu les quelques mots échangés entre la concierge et le major.

– Je trouverai M^lle^ Berthoud dans une heure aussi bien qu'à présent, se dit-il, le plus important est de suivre le major.

Et il le suivit en effet.

Le major prit la rue Saint-Hyacinthe, celle du Marché-Saint-Honoré où se trouve une station de voitures et monta dans un fiacre en disant au cocher :

– Au Grand-Hôtel !

C'était tout ce que voulait savoir Rocambole.

Si le major, ce qui était probable, n'habitait pas au Grand-Hôtel, du moins il allait y voir quelqu'un.

Or, ce quelqu'un pourrait bien être milady.

En effet puisque, selon toute apparence la châtelaine de Rochebrune avait eu Franz pour complice dans le meurtre de l'intendant Bob, – selon toute apparence aussi, puisque Franz était à Paris, milady s'y trouvait.

Rocambole se faisait toutes ces réflexions et les résolvait une à une, tout en prenant, à pied, la rue Neuve-des-Capucines qui, on le sait, aboutit au boulevard non loin du Grand-Hôtel.

Seulement, il en revenait toujours à celle-là dont il ne trouvait pas la solution immédiate :

– Que pouvait avoir de commun le major Hoff avec M^lle^ Marie Berthoud ?

Et, tout à coup, Rocambole tressaillit et une grande lumière se fit dans son esprit.

Si l'on en croyait le manuscrit de Bob, miss Ellen, c'est-à-dire milady avait eu un enfant.

Cet enfant n'était-il pas M. Lucien de Haas ?

Rocambole sentit quelques gouttes de sueur perler à son front.

Il songeait à Lucien si brave, si bon, si sympathique et qui était peut-être le fils de ce monstre qui avait assassiné son père et sa sœur et dépouillé la malheureuse Gipsy.

Et, malgré lui, un rapprochement se fit dans son esprit :

Il compara milady à l'infâme vicomte Karl de Morlux, Lucien à ce brave et loyal Agénor qui était devenu l'heureux époux d'Antoinette.

Et Rocambole qui avait songé un moment à pénétrer dans le Grand-Hôtel, à suivre si obstinément le major Hoff et à chercher milady, Rocambole rebroussa chemin, ou plutôt il traversa le boulevard et prit la rue Caumartin pour se rendre chez lui, rue Saint-Lazare.

Il voulait éclaircir un dernier doute ; il voulait avoir le cœur net de cette vague ressemblance que Lucien lui paraissait avoir avec quelqu'un qu'il avait déjà vu.

Le major Avatar s'était, nous l'avons dit, installé à son retour de Londres, dans un petit appartement de la rue Saint-Lazare.

Il avait pris un valet de chambre.

Ce valet de chambre, un vieillard, n'était autre que Milon.

Milon avait revêtu une belle livrée en drap bleu, toute chamarrée d'or, et il avait une mine superbe dans son antichambre.

Le petit Jacquot l'admirait naïvement et s'étonnait cependant que son nouveau maître l'eût pris à son service puisqu'il n'avait pas de chevaux.

– Il faut prendre patience, mon garçon, M. le major est en train de monter ses écuries.

Rocambole, en entrant chez lui, trouva donc Milon qui l'attendait.

Milon lui dit :

– Vanda est venue.

– Ah ! fit Rocambole. Quand donc ?

– Il y a dix minutes. Elle ne reviendra pas aujourd'hui, mais elle pense pouvoir s'échapper vers minuit, heure où sir James Nively doit être présenté dans un club. Elle m'a remis ce billet pour vous.

Rocambole ouvrit le billet et lut :

« Mon maître adoré,

« La passion de sir James prend des proportions qui commencent à m'inquiéter, cependant il ne sort pas encore des bornes du respect. Il est toujours mystérieux et persiste à ne pas savoir ce que c'est que Gipsy, mais il faudra bien qu'il parle.

« Hier soir, il a reçu une lettre portant des timbres bizarres, et qu'on lui renvoyait de Londres.

« C'est, sans doute, un ordre venu de l'Inde.

« Il s'est empressé d'enfermer cette lettre dans son portefeuille qu'il a toujours sur lui.

« Et toi, maître, que sais-tu ?

« À ce soir, minuit.

« Ton esclave,

« VANDA. »

Rocambole brûla ce billet en entrant dans son cabinet.

Puis il ouvrit le tiroir de son secrétaire dans lequel il avait mis, en arrivant, la boîte de fer qui renfermait le manuscrit et le portrait.

Il s'empara du portrait, le regarda et étouffa un cri.

Miss Ellen à quatorze ans avait une ressemblance frappante avec Lucien.

Lucien, pour qui Rocambole avait éprouvé une de ces sympathies irrésistibles qui sont un des grands secrets de la nature.

Lucien, qui certainement était le fils de milady.

Et Rocambole comprit pourquoi le major Hoff s'était informé des habitudes de M^lle^ Marie Berthoud et avait voulu savoir si elle allait toujours se promener aux Tuileries avec son vieux père.

Milady, qui, sans doute, avait fait élever son fils loin d'elle, voulait voir sa fiancée…

Rocambole sonna Milon…

– Tu vas me faire habiller ce jeune garçon que j'ai ramené. Tu le conduiras dans une maison de confection, et tu le déguiseras autant que possible en étudiant ou en collégien.

– Bien, fit Milon qui avait pris l'habitude de ne jamais discuter les ordres de Rocambole, quelque étranges qu'ils fussent. Et puis ?

– Et puis, tu le ramèneras ici, où il attendra que j’aie besoin de lui.

Milon sortit.

Rocambole replaça le médaillon dans la boîte de fer, tira de celle-ci le manuscrit de Bob et reprit la sombre histoire de miss Ellen à l’endroit où il l’avait laissée.

XIII

Bob continuait ainsi son récit :

« Huit jours plus tard, le commodore Perkins entra dans la chambre de sa fille.

Le vieillard avait le front sévère et chargé de nuages ; cependant, à son geste et à sa démarche, il était facile de voir qu'il s'était juré d'être calme et de ne point sortir des bornes d'une froide modération.

C'était la première fois qu'il mettait le pied dans la chambre de sa fille depuis sa délivrance.

Miss Ellen se dressa avec peine sur son séant en le voyant entrer.

– Miss Ellen, dit le vieillard, je ne viens vous faire aucun reproche. Votre conduite ne me touche qu'en ceci : que vous portez mon nom et que je ne veux pas que ce nom soit déshonoré.

Miss Ellen ne répondit pas.

– Vous avez commis une faute. Quel est votre complice, je ne veux pas le savoir. Encore moins, je songe à une réparation. Il n'est jamais entré dans mes idées que vous vous marierez.

Par conséquent, je viens vous donner à choisir :

Ou entrer dans un couvent,

Ou partir sous la conduite de Bob, mon intendant, qui vous conduira en France.

Dans le premier cas, je me chargerai de votre enfant et le ferai élever modestement, comme il convient à l'enfant qui n'aura jamais de nom.

Dans le second cas, vous changerez de nom. Je me suis procuré des actes authentiques, vous désignant sous le nom d'Ellen Percy, orpheline.

Bob vous conduira en France, dans le pays que vous aurez choisi pour votre résidence, et vous y remettra cent mille francs.

Avec cette somme vous élèverez votre enfant à votre guise.

Miss Ellen tendit vers son père ses mains suppliantes.

Mais son père la repoussa.

Puis il dit encore :

– Le médecin qui vous soigne, et qui m'a juré le secret sur la tête de sa femme et de ses enfants, m'affirme que dans quatre ou cinq jours vous pourrez vous mettre en route.

Je vous en donne huit, mais pas une heure de plus, car votre sœur arrivera avec son fiancé, et je ne veux pas que ma maison soit souillée plus longtemps par votre présence.

– Mon père ! dit encore miss Ellen, qui essaya de fléchir le vieillard.

– Je ne suis pas votre père ! dit le commodore.

Ces mots produisirent sur miss Ellen une révolution complète.

Elle se dressa haletante, l'œil en feu ; elle enveloppa le vieillard d'un regard de haine :

– Ah ! dit-elle, n'insultez pas ma mère ! je vous le défends !

Et elle retomba sans force, les lèvres frangées d'écume, sur son oreiller.

Le vieillard sortit en ricanant.

Alors miss Ellen se prit à fondre en larmes.

Franz entra.

L'enfant vagissait dans un berceau auprès du lit de sa jeune mère.

Franz prit l'enfant et le lui tendit.

Miss Ellen prit son fils dans ses bras et l'y serra avec fureur.

– Oh ! murmura-t-elle, je hais cet homme qui me renie pour sa fille, de toutes les forces de mon âme. Je hais cette sœur à qui on me sacrifie… Je hais…

– Ne haïssez plus personne, miss Ellen ! dit alors une voix grave et douce sur le seuil.

Miss Ellen tourna la tête et jeta un cri.

Un cri de joie, un cri de lionne qui retrouve au désert le lion dont elle a reçu les caresses et qu'elle croyait tombé sous la balle des chasseurs.

Un homme venait d'entrer, et Franz s'était empressé de fermer la porte au verrou.

Cet homme qui apparaissait tout à coup à miss Ellen comme un sauveur, comme une providence, c'était celui qu'elle avait rencontré par une soirée de brouillard la veille du Christmas.

Miss Ellen lui tendit les bras et l'enlaça avec transport.

Puis cet homme se dégagea, prit l'enfant et le couvrit de caresses en l'appelant :

« Mon fils ! »

Et miss Ellen ne pleurait plus. Miss Ellen souriait… et elle contemplait avec orgueil cet homme à qui elle devait les joies et les tourments de la maternité.

– Ah ! disait-elle, tu viens me chercher, n'est-ce pas ? tu viens m'arracher aux brutalités de cet homme qui me renie pour sa fille ?

– Je viens te venger, répondit-il.

Elle se redressa écumante, l'œil plein de haine :

– Oui… dit-elle, oui… venge-moi !

Cet homme fit un signe à Franz et Franz sortit.

Comme l'Allemand franchissait le seuil de la chambre, il lui dit :

– Prends bien garde que le commodore ne revienne… et s'il revenait…

– Oh ! dit Franz avec un sourire, et dans les mains duquel on vit briller un poignard, ne craignez rien… il n'arriverait pas vivant !

Franz sorti, l'inconnu ferma la porte.

– Ah ! dit-il en s'asseyant sur le bord du lit de miss Ellen et lui prenant la main, tu veux que je te venge ?

– Oui.

– Tu hais le commodore ?

– Comme on hait l'homme qui a insulté votre mère.

– Et ta sœur miss Anna ?

– Comme on abhorre ceux qui vous dépouillent.

Cet homme fronça le sourcil.

Il était beau, en ce moment, d'une beauté sauvage et cruelle.

– Mais tu ne sais donc pas qui je suis ? dit-il.

– Je sais que tu es beau, je sais que tu es fort, je sais que je frissonne sous ton regard et que je palpite au son de ta voix, je sais que je t'aime comme une esclave et que je vivrais heureuse, enchaînée à tes pieds, répondit-elle avec enthousiasme.

– Miss Ellen, dit-il encore, je ne suis pas Anglais.

– Que m'importe ! je hais ce pays où les lois permettent à un père de dépouiller sa fille.

– Je ne suis pas chrétien.

– Que m'importe encore ! blasphéma miss Ellen.

– As-tu entendu parler de cette secte mystérieuse qui règne dans l'ombre aux Indes, sous le nom d'Étrangleurs ? poursuivit l'inconnu.

– Oui, dit miss Ellen.

– Cette secte, véritable gouvernement des ténèbres, dicte les lois à la compagnie des Indes, condamne sans appel et sème l'épouvante, la désolation et la mort autour d'elle.

– Je le sais, dit miss Ellen.

– Elle redresse quand elle veut, des torts et des injustices, poursuivit-il.

Elle fait riche l'enfant spolié, elle tue le spoliateur.

– Mais, en fais-tu donc partie ? demanda miss Ellen le regardant.

– Je suis son chef suprême, répondit-il.

– Oh ! s’écria la jeune mère avec une sombre admiration, il n’en pouvait être autrement. Un homme comme toi ne saurait obéir, il est fait pour commander.

Et lui jetant ses deux bras autour du cou :

– Parle, dit-elle, ordonne, maître, je t’obéirai.

– Prends garde, fit-il encore, prends garde, miss Ellen ; si tu m’acceptes pour vengeur, il faudra m’obéir… m’obéir jusqu’au bout.

– Va, dit-elle en le regardant avec fierté, va… je n’ai pas peur… tu es mon seigneur et maître… et je suis prête à obéir.

– Qu’il soit fait comme tu le veux, dit-il, je me nomme Ali-Remjeh.

* *

*

Que se passa-t-il alors entre Ali-Remjeh, le chef des Étrangleurs, et miss Ellen, la fille maudite ?

Sans doute, Bob ne le sut jamais au juste, car il avait espacé son manuscrit de plusieurs lignes de points.

Rocambole demeura un moment pensif.

Puis il tourna le feuillet et continua.

XIV

Vingt-quatre heures après, disait encore le manuscrit, le commodore Perkins lisait avec ravissement une lettre dans laquelle sa bien-aimée fille Anna lui annonçait son prochain retour, et il exprimait à Bob le désir que miss Ellen partît au plus vite, ne s'apercevant pas du regard de haine dont l'enveloppait son fidèle serviteur.

– Bob, dit encore le vieillard, je n'ai pas vu ta femme aujourd'hui.

Bob tressaillit et son regard lança des flammes.

– Mylord, dit-il, ma femme est partie ce matin pour un petit voyage. Elle est allée recueillir la succession d'un vieil oncle qu'elle avait à Édimbourg et qui vient de mourir.

– Mais elle reviendra bientôt, n'est-ce pas ? demanda le commodore d'une voix affectueuse.

Cette question fut dans l'esprit de Bob la condamnation du commodore Perkins.

La nuit était venue depuis longtemps et le salon était plongé dans une demi-obscurité.

Le feu seul flambait dans la cheminée, et on n'avait point allumé les lampes placées sur la cheminée.

– Mylord, dit Bob, un étranger s'est présenté tout à l'heure et demande à être introduit près de Votre Seigneurie.

– Un étranger ? fit le commodore surpris.

– Il arrive de Londres et se dit porteur de nouvelles de miss Anna.

– Qu'il entre ! qu'il entre ! dit le vieillard avec empressement.

Bob alla ouvrir la porte et l'étranger entra.

Le commodore vit alors un homme de trente-deux à trente-six ans, dont le regard clair et brillant le fit tressaillir.

Le commodore avait longtemps servi dans les mers indiennes et il reconnaissait, à première vue, en dépit de la couleur blanche, un homme de sang anglo-indien.

Or, le commodore avait conservé tous les préjugés des vieux Anglais, et il ne faisait pas plus de cas d'un Anglo-Indien que d'un mulâtre.

L'étranger introduit, Bob était sorti discrètement.

– Mylord, dit l'étranger en regardant fixement le commodore, j'ai à entretenir Votre Seigneurie un peu longuement.

– Vous venez de la part de ma fille ! dit le commodore.

– Oui et non… dit l'étranger.

– Ah ! fit le commodore dont l’œil exprima une certaine inquiétude.

– Mylord, reprit l’inconnu, Votre Seigneurie a longtemps commandé aux Indes ?

– Sans doute.

– Alors elle doit avoir quelque respect pour les serviteurs de la déesse Kâli ?

À ces mots, le commodore se leva vivement de son siège et fit un pas en arrière.

– Autrement dit les Étrangleurs, ajouta Ali-Remjeh, car c’était lui.

Le commodore fixa sur lui un regard de mépris.

– Je sais, dit-il, que ces hommes sont des misérables.

– Soit, dit Ali-Remjeh, mais lorsqu’ils ont reçu un ordre, ils l’exécutent.

– Ah ! dit le vieillard toujours dédaigneux.

– Vous savez encore, poursuivit Ali-Remjeh, que la déesse Kâli a des caprices, entre autres celui de vouloir qu’on lui consacre chaque année un certain nombre de jeunes filles anglaises ?

Le commodore frissonna.

– Ces jeunes filles, continua Ali-Remjeh, une fois marquées d’un signe indélébile, doivent demeurer vierges, et le mariage leur est à tout jamais interdit.

– Mais pourquoi donc venez-vous me dire tout cela, vous ? fit le commodore, qui fut pris d’un subit effroi en songeant à sa fille miss Anna.

– Parce que, dit Ali-Remjeh, la déesse Kâli a songé à vous.

– À moi ?

Et les cheveux du commodore se hérissèrent.

– Vous avez deux filles, miss Anna et miss Ellen ?

Le commodore eut un moment d’espoir.

– Et… dit-il, vous avez songé… à… miss Ellen ?

– Non, à miss Anna.

Le commodore jeta un cri.

Un cri de fureur, d’indignation et d’épouvante tout à la fois.

– Sortez, misérable, sortez ! dit-il.

Ali-Remjeh ne bougea pas.

– Je vous apprends, dit-il, la volonté de la déesse, à qui il plaît que miss Anna demeure vierge et que miss Ellen se marie et apporte en dot à son époux son immense fortune.

– Jamais ! jamais ! s’écria le vieillard.

Et son vieux courage se réveilla, il eut un moment d’énergie et de jeunesse, et courut à un cordon de sonnette qu’il secoua violemment en appelant :

– Bob ! Bob ! à moi ! Bob !

Et tandis que la sonnette retentissait, il regardait Ali-Remjeh d’un œil de défi en lui disant :

– Un homme comme moi, le commodore Perkins, n’a jamais tremblé devant une horde d’assassins. Arrière, hors d’ici, misérable !

La porte s’ouvrit.

Mais ce ne fut point Bob qui entra. Ce fut Franz.

Franz tenait à la main une espèce de lasso qu’il développa subitement sur un signe d’Ali-Remjeh.

Le lasso siffla, fendit l’air, vint s’enrouler autour du cou du commodore, le secoua violemment et l’abattit sur le parquet.

Alors, Ali-Remjeh se jeta sur lui et lui mit un genou sur la poitrine et un poignard sur la gorge.

– Si tu cries, dit-il, je te tue !

Le commodore était vieux, et comme tous les vieillards, il tenait à la vie.

Il eut peur et n’appela plus au secours.

– Un verre d’eau ! demanda Ali-Remjeh à Franz.

L’Allemand s’approcha d’une console et y prit une carafe et un gobelet qu’il emplit et apporta à l’Anglo-Indien.

Celui-ci tout en maintenant le commodore immobile sous lui, tira de sa poche un petit flacon qu’il déboucha et versa quelques gouttes de son contenu, une liqueur bleuâtre, dans le verre d’eau.

Alors, jetant son poignard, il prit le vieillard à la gorge et le serra si fort que le malheureux ouvrit un moment la bouche, et Franz, qui s’était emparé du gobelet, y versa le breuvage tout entier.

Ce fut instantané, foudroyant.

Le vieillard fit un soubresaut si violent qu’il renversa Ali-Remjeh.

Puis il retomba immobile et comme mort…

Il venait d’être frappé d’une paralysie absolue, grâce à quelqu’un de ces poisons végétaux si terribles que connaissent seuls les Indiens.

Alors, Franz le prit à bras le corps et le porta dans son fauteuil où il l’étendit dans l’attitude d’un homme frappé d’une attaque d’apoplexie foudroyante. Pendant ce temps, Ali-Remjeh, s’emparant d’une clé que le vieillard portait à son cou, ouvrait un coffre-fort dans lequel il avait renfermé ses papiers les plus précieux ; et, après quelques minutes de recherches, il trouvait un large pli cacheté et scellé aux armes du commodore.

C’était le testament par lequel le vieillard spoliait miss Ellen et laissait toute sa fortune à miss Anna.

Ali-Remjeh l’ouvrit, le lut et dit en riant :

– En l’absence du testament, il faudra partager. Mais nous verrons à ce que la part de miss Anna nous revienne un jour.

Et il approcha le testament de la bougie qu’il avait allumée et le brûla.

* *

*

Le lendemain matin, miss Ellen expédiait à sa sœur, miss Anna, la dépêche télégraphique suivante :

« Folle de douleur – notre père trouvé mort dans son fauteuil – arrive au plus vite pour les funérailles.

« Ta sœur,

« ELLEN. »

– Je commence à comprendre, murmura Rocambole, et il poursuivit sa lecture :

XV

Miss Anna et son fiancé arrivèrent au bout de trois jours.

Miss Ellen vêtue de noir les reçut au seuil de la chambre mortuaire.

Elle manifestait une grande douleur.

Miss Anna et son fiancé trouvèrent le commodore étendu sans vie sur un lit de parade.

Tous les médecins de Glasgow avaient été d'un avis conforme.

Le commodore avait succombé à une attaque d'apoplexie foudroyante.

Miss Anna voulait faire embaumer son père ; mais miss Ellen s'y opposa en disant que le commodore avait souvent manifesté le désir que son corps fût laissé en repos après sa mort.

Les funérailles furent commandées avec grande pompe.

Ce fut le fiancé de miss Anna qui y présida.

Par ses soins les dépouilles du défunt furent placées dans un triple cercueil de chêne, de plomb et d'argent massif.

Puis le cercueil fut recouvert d'un drap noir semé de larmes d'argent et sur lequel on plaça l'écusson, les insignes et les décorations du commodore.

Puis encore on plaça le cercueil dans une chambre convertie en chapelle ardente.

Alors seulement le fiancé de miss Anna crut pouvoir prendre quelque repos.

Miss Anna pleurait son père et miss Ellen sanglotait.

On eût dit que la douleur de la déshéritée était plus grande que celle de la fille qui s'attendait à recueillir la succession tout entière.

La nuit qui devait précéder les funérailles était venue.

Un ministre presbytérien priait auprès du cercueil dans la chapelle ardente et le dernier coup de minuit venait de sonner à la plus proche église.

Le ministre était pourtant un homme sobre et pieux ; il avait passé bien des nuits auprès des morts, et jamais ses paupières ne s'étaient alourdies.

Cependant, tout à coup, le livre qu'il avait à la main lui échappa, ses yeux se fermèrent et il s'endormit.

Alors deux hommes entrèrent, apportant sur leurs épaules un objet assez lourd qu'il était facile de reconnaître pour une figure de cire.

Cette figure dont les traits imitaient à s'y méprendre les traits du défunt, était revêtue d'un habit rouge comme celui du commodore.

Placée à côté du vrai corps, sur le même lit de parade, elle eût fait illusion.

Les deux hommes qui l'avaient apportée la placèrent dans un coin, puis poussèrent du pied le ministre qui ne s'éveilla point.

Et s'étant enfermés dans la chapelle ardente, ils se mirent en devoir de débarrasser le cercueil du drap mortuaire et de le dévisser.

Quand les trois couvercles eurent été successivement enlevés, ils prirent à bras le corps le vrai commodore, le retirèrent du cercueil et mirent à sa place la figure de cire.

Ces deux hommes étaient Bob et Franz.

Al-Remjeh avait disparu.

Franz, qui avait un moment tenu le commodore dans ses bras, dit à Bob :

– Il n'est que temps. Le cœur commence à battre, il va revenir à lui et il eût fait un joli vacarme dans le cercueil.

– Il pourra faire du bruit tout à son aise là où nous le transporterons, répondit Bob en ricanant.

La maison de Glasgow habitée par le commodore et ses filles était de construction féodale.

Les Perkins d'un autre âge l'avaient fait construire à une époque où toute habitation noble devait avoir sa prison et ses oubliettes.

Miss Ellen et Franz, ou plutôt Ali-Remjeh, avaient découvert au fond des caves un souterrain dans lequel on descendait par cent marches de pierre.

Au fond de ce souterrain était un cachot de six pieds carrés.

Ce fut là que Franz et Bob transportèrent le commodore encore en léthargie, mais prêt à revenir à lui.

Et quand ses yeux se rouvrirent, quand il eut recouvré l'usage de ses sens, le malheureux vieillard se vit dans cet affreux réduit.

Il avait des chaînes aux pieds et aux mains et il était attaché par la ceinture à un énorme anneau fixé dans le mur.

D'abord le vieillard se crut le jouet de quelque horrible rêve.

Mais le poids de ses chaînes l'eut bien vite rappelé au sentiment de la réalité.

Alors il se mit à crier.

Ses cris demeurèrent sans écho. Les murs de son cachot étaient trop épais pour les laisser passer au dehors.

Il hurla. Ses hurlements s'éteignirent.

Enfin, au bout de quelques heures, un homme entra, apportant une cruche d'eau et du pain.

Cet homme c’était Franz.

Franz posa ces tristes aliments auprès du prisonnier et lui dit :

– De la part de ta fille bien-aimée, miss Ellen.

Et pendant six années le vieillard vécut là, dans ce cachot, sans autre geôlier que Franz qui lui apprenait successivement, avec une joie féroce, les bonheurs de miss Ellen et les infortunes de miss Anna.

Enfin, un soir, Franz eut pitié de lui et l’étrangla.

* *

*

Maintenant qu’étaient devenues miss Ellen et miss Anna ?

Cette dernière savait que son père avait fait un testament en sa faveur.

Mais on eut beau chercher le testament, on ne le trouva point.

Et miss Ellen hérita de la moitié de l’héritage de son père qui laissait une fortune immense.

Six mois après les funérailles de la figure de cire, qu’on avait mise à découvert, au cimetière, l’espace de quelques secondes, pour obéir à l’usage et que tous les assistants avaient prise pour le vrai corps du commodore, – six mois après ces funérailles, miss Anna épousa son fiancé.

Mais, chose étrange, le lendemain même de ses noces, en s’éveillant, le jeune époux jeta un cri de surprise et d’effroi.

La poitrine nue de miss Anna endormie était tatouée de signes mystérieux et bizarres.

Les Étrangleurs l’avaient marquée pendant son sommeil.

Le soir, le mari de miss Anna étant sorti pendant quelques heures dans les rues de Glasgow, fut étranglé dans un carrefour, et si lestement qu’il n’eut même pas le temps de crier.

Miss Anna était veuve après vingt-quatre heures de mariage.

Les terribles stigmates qu’elle avait sur la poitrine n’étaient plus un mystère pour elle.

Les Étrangleurs qui avaient tué son mari, la condamnaient à ne jamais devenir mère.

Et cependant, au bout de quelques mois, elle sentit ses entrailles s’agiter.

Miss Anna était grosse d’un enfant qu’elle mit au monde dans l’ombre et que, pour le soustraire au sort qui l’attendait, elle fit élever par un bohémien du nom de Faro.

Longtemps, elle parvint à défier la vigilance des Étrangleurs.

Puis un jour, dans une fête publique, elle se trahit en s’évanouissant dans sa voiture, tandis qu’une petite bohémienne dansait.

Quelques jours après, miss Anna fut étranglée, pendant qu’elle pressait sa fille dans ses bras.

Son immense fortune revint alors à miss Ellen qui, du reste, n’habitait plus l’Angleterre depuis le jour où Franz avait étranglé le vieux commodore.

* *

*

Là finissait le manuscrit de Bob, laissant comme on voit quelques points obscurs, tels que le motif qui avait déterminé milady à faire élever son fils loin d’elle.

Mais Rocambole comptait sur sa sagacité ordinaire pour les éclaircir.

Midi sonnait comme il achevait sa lecture.

Un rayon de soleil s’ébattait sur le parquet et sur les murs de son cabinet.

– Par un temps pareil, murmura Rocambole, Marie Berthoud accompagnera bien certainement son vieux père aux Tuileries…

Et milady pourrait bien avoir envie de voir à la dérobée sa future belle-fille.

Sur ces mots, Rocambole sonna Milon.

XVI

La rue de la Sourdière est rarement visitée par le soleil.

Cependant vers midi, par les belles journées, quand tout Paris est inondé de lumière, un rayon du roi des astres se glisse parfois jusqu'à elle en ricochant sur les toits voisins.

De toutes les rues de Paris c'est peut-être la plus triste car la tristesse gît surtout dans le contraste.

Au milieu d'un quartier animé, bruyant, la rue de la Sourdière a l'air d'une voie de nécropole.

Il n'y passe pas dix voitures par jour.

Les piétons y sont tout aussi rares.

Un côté de la rue a des fenêtres grillées au rez-de-chaussée.

Le trottoir est absent presque partout.

Quelques misérables boutiques s'espacent çà et là.

On y voit une ou deux maisons d'aspect honnête et mélancolique comme des maisons d'une ville de province.

Or, c'était dans une de ces maisons qu'habitait M^lle^ Marie Berthoud, la fiancée de Lucien.

Elle vivait là, depuis plusieurs années, avec son vieux père, heureuse peut-être de ce silence et de cet isolement qui régnaient autour d'elle, lorsqu'elle avait retrouvé l'ami de son enfance.

Les déshérités de ce monde aiment à vivre dans le recueillement.

Moins il leur vient du bruit du dehors, et moins ils s'aperçoivent de leur infortune.

Lorsque Lucien les avait retrouvés, quand il était monté à ce cinquième étage où le père et la fille occupaient deux pièces mansardées avec un carreau rouge pour parquet, son cœur s'était serré et des larmes lui étaient venues aux yeux.

– Vous ne resterez pas ici plus longtemps, s'était-il écrié. Je vais vous chercher un joli appartement où vous demeurerez jusqu'à ce que nous soyons mariés.

Mais Marie résista.

Elle tenait à son quartier, à cette chère rue où elle avait passé de longues veilles et où, depuis plusieurs années, été comme hiver, on avait pu voir la lueur de la lampe laborieuse, bien après minuit, à travers les rideaux blancs de sa fenêtre.

Pour tout concilier, Lucien avait loué l'appartement du premier étage qui venait d'être remis à neuf et était assez grand.

Puis il l'avait meublé convenablement et le jour où le vieux professeur, tout ému, y fut installé, Lucien lui dit : « Mon père, dans un mois je serai l'époux de Marie, et nous aurons un charmant petit hôtel à Neuilly ou à Auteuil, vous demeurerez avec nous, et nous laisserons cette affreuse rue, n'est-ce pas ? »

C'est donc dans cet appartement du premier étage que nous allons pénétrer.

Il était midi.

Marie et son père avaient achevé leur déjeuner.

Le vieillard s'était assis auprès de la fenêtre qui était ouverte, et il humait ce rayon de soleil unique dont nous avons parlé et qui faisait, par les beaux jours, son apparition vers midi.

Marie, dans la chambre voisine, achevait sa toilette, une toilette bien simple et qui n'était certes pas celle d'une jeune fille qui allait devenir la femme d'un homme aussi riche que Lucien.

Lucien était parti la veille au soir en disant à Marie :

– Demain, j'irai me promener aux Tuileries à l'heure où vous y allez habituellement.

Si, par impossible, le temps était mauvais, s'il pleuvait, j'irais directement chez vous vers deux heures.

Mais comme le temps était beau, comme la jeune fille ignorait l'affreux événement de la nuit et que Rocambole qui s'était chargé de le lui apprendre, avait ajourné ce pénible message, Marie faisait sa toilette avec empressement et songeait qu'elle verrait Lucien deux heures plus tôt.

Marie était une grande et belle jeune fille, aux cheveux châtain clair, aux yeux bleus, au sourire mélancolique sans tristesse.

Elle avait une main charmante, un petit pied, une taille bien prise.

Les privations et le travail de la jeunesse n'avaient point altéré son caractère enjoué, mais elle avait perdu la fraîcheur de son teint, devenu de cette pâleur mate et distinguée dont s'enorgueillissent les Parisiennes de race.

Tandis qu'elle achevait sa toilette, la sonnette se fit entendre.

La femme de ménage alla ouvrir et la concierge entra.

Elle tenait à la main cette petite caisse que le major Hoff avait placée le matin sur la table de la loge.

Marie accourut.

– Qui donc vous a remis cela ? demanda-t-elle.

– Un commissionnaire, qui s'en est allé en disant que sa course était payée.

Et la concierge, qui voulait honnêtement gagner les quarante francs du major Hoff, s'en alla sans donner plus ample explication.

La veille, Lucien n'avait point apporté les diamants envoyés par cette mère mystérieuse qui veillait sur lui de loin et paraissait vouloir demeurer inconnue.

Il n'avait même pas parlé à sa fiancée de ce royal cadeau et sa raison en était qu'il avait l'espoir de retrouver le major Hoff, de lui arracher son secret, de parvenir jusqu'à sa mère et de dire ensuite à Marie :

– Viens, allons nous jeter dans ses bras !

Marie ignorait donc que Lucien fût ou se crût sur les traces de sa mère et, par conséquent, elle n'avait point encore reçu les diamants qui lui étaient destinés.

Aussi fut-elle fort surprise de recevoir cette boîte enveloppée dans du papier de soie.

Elle crut, cependant, que c'était un envoi de Lucien.

Le coffret était en bois de sandal.

La clé du fermoir se trouvait attachée à une faveur rose qui faisait le tour de la boîte.

Marie, toute tremblante d'émotion, prit cette clé, la mit dans la serrure et ouvrit.

La boîte était pleine de dentelles d'un grand prix, mais dont la couleur un peu jaunie annonçait l'ancienneté.

C'était, évidemment, ce qu'on appelle des dentelles de famille.

Une lettre qui portait pour inscription « *À mademoiselle Marie Berthoud* » était placée en évidence dans un coin de la boîte.

L'écriture de cette adresse n'était pas celle de Lucien. Marie se prit à trembler plus fort :

– Père ! père ! appela-t-elle, viens donc voir !

Et tandis que le vieux professeur accourait, elle brisa d'une main fiévreuse le cachet de cire parfumée de la lettre. Elle était ainsi conçue :

« Ma fille,

« Permettez-moi de donner ce nom à celle qui va devenir l'ange tutélaire de mon fils bien-aimé.

« Je suis à Paris depuis quelques heures seulement. Il y a trois jours encore, je n'espérais pas y venir.

« Un homme dont je suis sûr s'était chargé pour mon fils d'une parure en diamants qui vous était destinée.

« Mon fils vous l'a-t-il déjà offerte ou la réserve-t-il pour sa corbeille de mariage ?

« Je l'ignore.

« Laissez-moi aujourd’hui, mon enfant, vous envoyer mes dentelles de jeune fille que je voudrais voir à votre robe de mariée.

« Hélas ! je ne sais encore s’il me sera permis de lui ouvrir les bras, et cependant j’en ai le doux espoir.

« Mais, en attendant que cette espérance se réalise, je voudrais voir celle que mon fils a choisie.

« Mes informations m’apprennent que vous allez chaque jour vous promener aux Tuileries avec votre excellent père.

« N’y manquez pas une seule fois, ma chère enfant ; peut-être aujourd’hui, peut-être demain, assise sur une chaise, un masque d’indifférence cruelle sur le visage, comprimant les battements de son cœur, la mère de votre Lucien vous verra passer. »

La lettre était signée :

ELLEN.

Marie, chancelante, tendit la lettre à son père et murmura :

– Ô mon Dieu ! pourvu que Lucien ne meure pas de joie !…

Puis elle sauta au cou du vieillard :

– Viens, père, dit-elle, viens, je suis prête !

Et le vieillard et la jeune fille sortirent, appuyés au bras l’un de l’autre.

Quand ils tournèrent l’angle de la rue de la Sourdière, ils passèrent auprès d’un fiacre qui stationnait devant l’église Saint-Roch et n’y prirent garde.

Les stores en étaient baissés.

Mais, au moment où ils entraient dans la rue du Dauphin pour gagner la grille des Tuileries, un des stores se souleva un peu.

XVII

Quelques minutes après que Marie Berthoud et son père eurent tourné l'angle de la rue du Dauphin, la portière de ce fiacre mystérieux qui stationnait stores baissés devant l'église Saint-Roch s'ouvrit, et deux hommes ou plutôt un homme et un tout jeune homme en descendirent.

Ce dernier était revêtu d'un uniforme de collégien, portait un petit képi galonné et par-dessus l'uniforme un caban à capuchon.

Il eût été bien difficile de reconnaître en lui Jacquot, le petit groom du château de Rochebrune.

D'autant plus difficile, même, que le col du caban boutonné sous le menton ne laissait voir que le haut du visage.

Le personnage qui l'accompagnait, on l'a deviné déjà, n'était autre que Rocambole.

Mais Rocambole si bien métamorphosé que ses disciples eux-mêmes ne l'eussent point reconnu.

Il s'était affublé d'une ample redingote noisette, à collet comme les carricks d'autrefois, d'une perruque et d'une barbe blonde assez épaisses et assez touffues pour cacher entièrement sa chevelure noire et les fines moustaches du major Avatar.

Une paire de lunettes vertes, une lorgnette de courses portée en bandoulière, et un de ces parapluies énormes rouge et bleu qu'on ne trouve plus que de l'autre côté de la Manche, complétaient ce déguisement.

On eût juré que Rocambole était un brave Anglais de la Cité, ambitionnant à peine le titre de gentleman, et qui venait à Paris pour la première fois.

Ils descendirent donc tous deux du fiacre aux stores baissés.

Mais Rocambole, au lieu de payer le cocher, lui dit avec cet accent britannique qu'il possédait si naturel quand il le voulait :

– Vôs attendre moâ et bon pourboire !

Puis il prit Jacquot par le bras et ils se dirigèrent vers cette grille des Tuileries que Marie Berthoud et son père venaient de franchir.

Rocambole regardait par-dessus ses lunettes et son œil perçant eut bientôt découvert Marie Berthoud et son père qui se promenaient dans la grande allée des Tuileries.

– Restons ici, dit-il à Jacquot.

Et ils s'accoudèrent à la balustrade de la terrasse des Feuillants.

Rocambole surveillait attentivement les deux grilles, celle de la rue de Castiglione et celle qui s’ouvre presque en face de la rue du 29 Juillet.

Le temps était superbe et l’air presque printanier.

Le beau monde affluait aux Tuileries.

Rocambole se disait :

– Si milady vient avec le major Hoff, je n’aurai pas besoin de Jacquot. Mais il est possible qu’elle vienne seule ; et alors comment la reconnaître ?

Rocambole ne se trompait pas.

Tout à coup Jacquot lui poussa le bras en disant :

– La voilà !

En effet, une femme vêtue de noir, mais d’une élégance exquise, et dont la démarche trahissait une origine toute patricienne, entra par la grille de la rue du 29 Juillet.

Toute son attention était si bien concentrée sur le jardin qu’elle passa auprès de Rocambole et de Jacquot sans même s’apercevoir qu’elle était le but de leurs regards.

Rocambole ne put réprimer un geste d’admiration.

Milady avait bien quarante ans, mais elle était si belle, en sa pâleur nerveuse, elle avait l’œil si brillant, les lèvres si rouges, la taille si svelte et si souple qu’on eût hésité à affirmer qu’elle avait dépassé la trentaine.

Plus que jamais elle ressemblait à Lucien.

– Oui, pensa Rocambole, c’est bien elle.

Milady était seule, elle était venue sans le major Hoff.

Un moment, elle s’arrêta sur la terrasse des Feuillants et parut hésiter.

Mais bientôt son regard se fixa sur deux promeneurs.

C’étaient Marie et son père.

Puisque milady venait aux Tuileries pour voir Marie Berthoud, c’est que la jeune fille lui était inconnue.

Mais il est facile de comprendre qu’une jeune fille sur le bras de laquelle s’appuie un vieillard est aisée à reconnaître.

Aussi, milady n’eût-elle pas hésité à se dire « c’est elle ! » alors même qu’elle n’eût pas éprouvé un battement de cœur.

Rocambole devina son agitation, d’autant mieux qu’avant de descendre de la terrasse dans le jardin, milady rabattit son voile sur son visage.

Ce voile était assez épais pour dissimuler ses traits et cacher au besoin cette émotion qu’elle venait d’éprouver.

Marie Berthoud, après une promenade de quelques minutes, ramena son père vers le premier rang de chaises exposées au soleil, auprès de la grande allée.

Puis elle jeta un regard timide autour d’elle.

Milady, elle aussi, était allée s’asseoir à peu de distance ; seulement elle s’était placée auprès d’un arbre qui la masquait presque tout entière.

Elle pouvait écouter la conversation de Marie Berthoud et la voir tout à son aise.

Marie, au contraire, ne la voyait pas.

Quand elles furent ainsi placées, Rocambole reprit le bras de Jacquot et lui dit :

– Allons-nous-en !

Ils regagnèrent la rue du Dauphin et retrouvèrent le fiacre devant Saint-Roch.

– Où faut-il conduire mylord ? demanda le cocher.

– Moâ le dire à vô tout de suite ! répondit Rocambole.

Et il remonta dans le fiacre.

Alors une nouvelle métamorphose s’opéra, à l’abri des stores parfaitement baissés.

La perruque et la barbe blonde tombèrent, et l’ample redingote noisette, en s’ouvrant, laissa voir la redingote magyare du major Avatar.

Rocambole baissa la glace de devant du store, passa le bras et tendit un louis au cocher en lui disant :

– Rue Saint-Lazare.

Puis s’adressant à Jacquot :

– Tu vas rentrer et m’attendre.

En même temps, il ouvrit la portière et sauta si lestement sur le pavé que le cocher n’eut pas le temps de le voir.

En quelques enjambées, le major Avatar fut dans le jardin des Tuileries et s’approcha de Marie Berthoud.

La jeune fille avait concentré ses regards sur la grille par laquelle Lucien entrait ordinairement.

Lucien était en retard. Marie était inquiète.

Elle se leva étonnée en voyant le major s’approcher d’elle, son chapeau à la main.

– N’est-ce pas à Mademoiselle Berthoud que j’ai l’honneur de parler ? demanda-t-il.

– Oui, monsieur, répondit la jeune fille en tremblant.

– Je suis un ami de Lucien…

Marie tressaillit.

– Il va venir, dit-elle… et… si vous avez à le voir ?…

– Il ne viendra pas, mademoiselle, répondit Rocambole. C’est lui qui m’envoie.

– Il ne viendra pas ! dit Marie effrayée. Mon Dieu !

– Un petit accident… une égratignure… à la suite d’une querelle cette nuit… au club…

Marie jeta un cri.

– Blessé, dit-elle, mort peut-être !

– Non, mais blessé…

Marie jeta un nouveau cri.

Et, à ce cri, un autre cri répondit.

La femme vêtue de noir et cachée derrière l’arbre, milady, venait de s’évanouir !

XVIII

Revenons à Vanda, que nous avons à peine entrevue depuis son retour à Paris.

Comme on le sait, le baronnet sir James Nively, ce chef mystérieux des Étrangleurs qui un jour avait repris le pouvoir des mains inhabiles de sir George Stowe, – sir James Nively, disons-nous, s'était violemment épris d'elle en la voyant.

Vanda avait joué à merveille son rôle de femme trahie et ne vivait plus que pour la vengeance.

Sir Nively, qui avait d'excellentes raisons pour venir à Paris, car, à tout prix, il voulait retrouver Gipsy, enlevée par Rocambole, avait donc accueilli avec empressement ce départ de Londres.

On sait comment, arrêtés dans leur route, ils avaient passé une nuit au château de Rochebrune.

Mais Vanda seule avait soulevé un coin du voile mystérieux qui pesait sur le vieux manoir.

Sir Nively avait passé toute une nuit à Rochebrune sans se douter qu'il était sous le toit de la femme que les Étrangleurs servaient avec un zèle fanatique.

Arrivé à Paris, sir James était d'abord descendu à l'hôtel du Louvre.

Mais si splendide que soit cet établissement, il lui paraissait indigne de la femme qu'il aimait déjà avec ce sombre enthousiasme particulier aux hommes de l'Extrême-Orient.

Dès le lendemain, sir James Nively, qui possédait des ressources mystérieuses incalculables sans doute, avait acheté un petit hôtel entre cour et jardin, tout meublé.

Il y avait conduit Vanda.

Puis, se mettant à ses genoux :

– Voilà votre palais, ô ma fée !

Et Vanda, armant ses lèvres de son sourire le plus fascinateur, lui avait répondu :

– Vous m'aimez donc bien ?

– Mon rêve est d'être votre esclave, répondit-il.

– Soit, répondit-elle. Mais écoutez mes conditions.

Il demeura à genoux :

– Parlez, dit-il.

– Je ne vous aimerai que le jour où je serai vengée.

Elle lui tendit la main.

– Ce jour-là, dit-elle, c'est moi qui serai votre esclave. Mais, d'ici-là, considérez-moi comme une sœur, et rien de plus.

– Je vous le jure, répondit l'amoureux baronnet.

Vanda était donc à Paris depuis trois jours.

Si le baronnet restait dans les limites les plus strictes du programme indiqué par elle, il se montrait néanmoins jaloux déjà comme un amant heureux.

Elle n'avait pu s'échapper qu'une fois, et c'était le jour de son arrivée où nous l'avons vue venir rue Serpente, dans cette vieille maison dont la mère de Noël était concierge.

Pendant les deux jours qui suivirent, sir James Nively ne la quitta pas.

Vanda lui dit le matin du deuxième jour :

– Mais, mon ami, vous m'avez promis de me venger et vous savez que c'est à ce prix que je mets mon amour. Si vous passez votre temps à mes genoux comment retrouverons-nous ce misérable qui a enlevé Gipsy ?

Sir James eut un sourire mystérieux :

– Mon amie, dit-il, je dispose de forces occultes qui travaillent sans relâche, tandis que moi j'ai l'air de sommeiller.

Il y a des hommes qui m'obéissent et mourraient sur un signe de moi, qui se feront les instruments dociles de ma volonté et de votre vengeance.

– Mais quand ? demanda Vanda, qui parut accueillir cette révélation avec un profond étonnement.

– Dans deux ou trois jours, je les attends.

– C'est bien long ! soupira Vanda.

Tandis qu'elle paraissait tout entière absorbée par ses projets de vengeance, un valet entra apportant une lettre sur un plateau.

Sir James tressaillit à la vue des timbres bizarres qui couvraient l'enveloppe.

Il lui échappa même un geste de surprise, mais ce fut tout.

Il ouvrit la lettre, la lut et la mit dans sa poche sans faire part à Vanda de ce qu'elle contenait.

Seulement, au bout de quelques minutes, il dit négligemment :

– Il faut que je sorte. Je vais chez mes banquiers MM. Davis-Humphry et C°.

Vanda n'avait vu qu'une chose, c'est que la lettre était écrite en langue indoue.

Or, cette lettre que sir James Nively, venait de recevoir et qui était datée de Calcutta était ainsi conçue :

« Ali-Remjeh permet à miss Ellen de se faire connaître à son fils. Sir James Nively, l'exécuteur en Europe des volontés suprêmes du grand chef, est chargé de le lui

annoncer. »

À peine sir James était-il parti que Vanda se jetait dans une voiture de place et se faisait conduire rue Saint-Lazare, où elle espérait trouver Rocambole.

Mais Rocambole, comme on le sait, n'y était pas, et Vanda avait écrit ce billet que Milon lui remit et dans lequel elle lui annonçait sa visite probable pour minuit.

Elle était de retour dans le petit hôtel acheté par sir James avant que celui-ci ne fût rentré.

Sir James n'avait jamais correspondu avec milady que par la maison de banque anglo-française Davis-Humphry et C°.

La succursale française de cette maison avait, nous l'avons déjà dit, ses bureaux rue de la Victoire.

Sir James s'y rendit et laissa un mot ainsi conçu :

« Le mandataire d'Ali-Remjeh désire voir le major Hoff.

« Réponse et indication de rendez-vous avenue Gabriel, aux Champs-Élysées.

« Sir JAMES NIVELY, esquire. »

Moins d'une heure après, sir James reçut cette réponse :

« Le major Hoff attendra entre onze heures et minuit sir James Nively, boulevard des Capucines, au *Club des Asperges* . »

Or, cette lettre arriva dix minutes avant le retour de sir James.

Un domestique non initié encore aux habitudes mystérieuses de sir James apporta cette lettre à Vanda, qui rentrait à l'instant même.

Vanda jeta la lettre sur un guéridon en disant :

– C'est pour monsieur.

Mais à peine le domestique fut-il parti, qu'elle reprit la lettre, s'empara d'un couteau à fruits qui se trouvait sur le guéridon et en exposa la lame à la flamme de la cheminée.

Puis quand cette lame fut chaude, elle la passa entre le cachet de cire rouge et l'enveloppe et le cachet se détacha sans se briser.

Alors Vanda ouvrit la lettre qui était écrite en anglais, la lut, la replaça dans son enveloppe, et par le même procédé recacheta cette dernière.

Quelques minutes après, sir James entra et trouva la réponse du major Hoff.

Le soir, à onze heures moins un quart, sir James sortit de nouveau, annonçant à Vanda qu'il ne rentrerait que fort tard dans la nuit.

Vanda courut chez Rocambole qui l'attendait.

Elle avait si bien retenu le contenu de la lettre du major Hoff qu'elle put le répéter mot à mot.

– C’est bien, dit Rocambole. Maintenant, je crois que nous les avons tous sous la main et nous allons dresser un plan de campagne.

Vanda s’assit auprès de lui et attendit que Rocambole s’expliquât.

XIX

Tandis que Rocambole exposait des plans à Vanda, une scène toute différente avait lieu dans un endroit de Paris bien éloigné de la rue Saint-Lazare, situé à l'extrémité nord-est de l'ancien faubourg de la Villette et qui porte le nom de *Carrières d'Amérique*.

Quand la grande ville commence à s'apaiser, que les voitures suspendues roulent seules sur le boulevard, que les magasins se ferment et que le Paris des travailleurs songe au repos, les *Carrières d'Amérique*, vrais repaires de sauvages à la porte de la civilisation, se peuplent peu à peu de leurs hôtes accoutumés.

Là le voleur qui fuit la police, le repris de justice en rupture de ban, le vagabond sans feu ni lieu, la courtisane des rues qui n'a pas de *chez elle*, trouvent un refuge pour la nuit.

L'été, le fond des puits est frais.

L'hiver, le dessus des fours à plâtre répand une douce chaleur.

On trouve l'un et l'autre aux *Carrières d'Amérique*.

Ce soir-là, – minuit approchait, – la réunion était nombreuse et choisie sur le four du milieu, celui qui avait reçu la dénomination pompeuse d'Eldorado.

Il y a trois fours célèbres aux *Carrières d'Amérique*.

Le premier s'appelle l'*Hôtel des Petits-Oignons*.

Le second a été baptisé l'*Auberge des Innocents*.

Le troisième est l'*Eldorado*.

L'*Hôtel des Petits-Oignons* est fréquenté par les vagabonds qui n'ont pas encore leurs diplômes de malfaiteurs.

Quelques filles douteuses qui abordent la carrière du vice d'un pas mal affermi encore s'y risquent quelquefois.

Les voleurs y sont rares.

L'*Auberge des Innocents* est une atroce antithèse.

On n'y reçoit que les gens qui ont subi au moins trois condamnations.

Un homme qui n'a fait que six mois de prison en est exclu.

Le vice a ses aristocraties, tout aussi bien que la vertu.

L'*Eldorado* justifie son nom badin, c'est le rendez-vous des loustics, des libres penseurs, des chanteurs ambulants et des danseuses de carrefours.

On y parle des nouveautés de toutes sortes qui se révèlent chaque jour dans Paris.

Les chiffonniers y sont très bien vus. On y applaudit les saltimbanques. Le titi y raconte la dernière féerie de Bobinot.

Le monsieur qui a mis sa jolie figure en loterie daigne s'y montrer quelquefois.

À l'*Hôtel des Petits-Oignons*, le voleur dort un œil ouvert, l'oreille tendue aux bruits lointains, prêt à détaler si une ronde de police vient à passer.

À l'*Auberge des Innocents*, on cause à voix basse et on se raconte de sinistres histoires, quand on ne médite pas quelque crime.

À l'*Eldorado*, on fait salon.

C'est l'hôtel Rambouillet de la guenille, *l'Académie* de la hotte et du crochet, la *cour du Bel air* de la fange.

On y passe les nuits comme à la maison d'Or.

On y boit du vin bleu et de l'eau-de-vie de grain avec autant d'entrain que du vin de Champagne ; on y tourne le madrigal entre deux chiques à l'adresse d'une Chloris de carrefour échappée de Saint-Lazare.

Or, donc, cette nuit-là, l'*Eldorado* était en grande liesse.

Un chiffonnier, qui avait autrefois rédigé le *Moniteur des loques*, journal satirique et littéraire, se livrait à une critique acerbe du dernier drame de l'Ambigu.

Mademoiselle Nora Pitanchel, ex-figurante du théâtre de Montrouge, faisait un cours de vertu à l'usage de tout le monde, et racontait l'histoire d'une demi-douzaine de princes russes qui étaient morts d'amour pour elle.

Un sceptique, le vieux marchand de coco que le percement du boulevard du Prince-Eugène avait ruiné et réduit au vagabondage, interrompit une des histoires de Nora Pitanchel par cette question à brûle-pourpoint :

– Tu crois donc à l'amour, toi ?

– Mais pas à la gloire, répondit Nora.

Une jeune fille, une nouvelle venue, encore jolie, encore un peu timide, leva la tête à ces mots et dit :

– Je sais bien des gens qui aiment pour le plaisir d'aimer.

– Oh ! c'te farce ! fit le marchand de coco. Où as-tu pêché ça, Zélie ?

– Si je vous racontais mon histoire avec Gustave, répondit Zélie, vous ne la croiriez pas ; pourtant nous nous aimions bien, allez ! mais Gustave est *bloqué* et vous ne pourriez pas y aller voir.

– Alors, qu'est-ce que tu nous chantes ?

– Mais vous pouvez aller dans la maison dont on m'a mise à la porte ce matin, parce que je devais un mois de loyer de mon cabinet, à preuve qu'on m'a gardé mes nippes.

– Eh bien ! qu'est-ce qu'on y voit dans cette maison ? demanda Nora Pitanchel.

– On y voit un garçon de dix-huit ans qui est amoureux d'une belle fille comme les amours et qui est folle. Oh ! mais, folle !…

Elle ne veut souffrir personne auprès d'elle, si ce n'est lui… Et puis elle pleure, et elle rit… et tout ça presque à la fois…

– Et c'est pour ça que l'autre l'aime ?

– Je ne sais pas ; mais ce que je puis vous dire, voyez-vous, c'est qu'il n'y a pas de mère qui prenne soin de son marmot comme lui de la jeune fille.

Il couche au pied de son lit, il se lève dix fois dans une nuit pour voir si elle dort.

L'autre jour, elle était plus malade qu'à l'ordinaire, il pleurait que ça nous fendait l'âme.

– Si j'ai jamais un amoureux comme ça, dit Nora, je le ferai empailler de peur qu'on ne me le vole.

– Et comment s'appelle-t-il, cet amoureux chef d'emploi ? demanda le marchand de coco qui avait fréquenté jadis les petits théâtres.

– Oh ! il a un drôle de nom, et je crois bien qu'il a été une jolie pratique dans son temps. Je crois même en avoir entendu parler autrefois par Gustave qui connaissait tout le monde. Il s'appelle *Marmouset*.

Le four de l'*Eldorado* n'est pas à plus de vingt pas de l'*Auberge des Innocents*.

Quand le vent y est, les dormeurs sinistres de ce repaire entendent distinctement toutes les joyeuses folies débitées à l'*Eldorado.*

À ce nom de Marmouset, un homme se dressa, à l'*Auberge des Innocents*, et s'approcha de l'*Eldorado* :

– Faites-moi donc un peu de place, les enfants.

– Tiens ! dit Nora, c'est vous, Pâtissier ?

– Oui, répondit l'ancien chef des ravageurs, et comme on parle de mon enfant chéri, Marmouset, je voudrais avoir de ses nouvelles.

XX

La jeune fille qui répondait au nom de Zélie et qui sans doute voyait pour la première fois ce bandit sinistre qui portait le nom de Pâtissier, éprouva un mouvement de crainte.

Le Pâtissier laissa peser sur elle ce regard qui avait jadis un pouvoir de fascination sur les ravageurs, avant que ceux-ci ne se donnassent à Rocambole.

Zélie se sentit frissonner.

– Voyons, ma petite, dit le Pâtissier, tu connais donc Marmouset ?

– Oui.

– Il y a bien longtemps que je ne l'ai vu, tu devrais bien me donner son adresse.

– Non, répondit Zélie.

– Et pourquoi ça ? fit le Pâtissier d'un ton de menace.

– Parce que vous n'êtes pas franc.

– Hein ?

– Vous n'aimez pas tant ce jeune homme que vous le dites, répondit Zélie.

– Quelle bêtise !

– Vos yeux pleins de haine démentent vos paroles, poursuivit la jeune fille.

Le marchand de coco se pencha à l'oreille de Zélie :

– Tu as tort, ma petite, dit-il tout bas ; il ne faut pas se brouiller avec un homme comme le Pâtissier.

Mais Zélie était courageuse, une fois le premier moment de crainte passé.

– Vous ne le saurez pas, répéta-t-elle.

– Ah ! je ne le saurai pas !

Et le Pâtissier ferma les poings avec colère.

– Battez-moi si vous voulez, reprit Zélie, vous n'en aurez pas l'étrenne ; on m'en a *flanqué* bien d'autres, mais je ne ferai pas *arriver du poivre* à un garçon qui est si dévoué que ça à une femme.

Le Pâtissier fit un pas et leva la main pour frapper Zélie.

Le vieux marchand de coco s'interposa :

– Voyons, mes enfants, dit-il, je connais peut-être un moyen de tout arranger. Un homme ne bat pas une femme quand il peut faire autrement.

– Je bats qui je veux, dit le Pâtissier.

Et il fit un pas encore vers Zélie, qui avait mis ses deux poings sur les hanches et l'attendait de pied ferme.

– Mais écoutez donc mon idée, fit le vieillard.

– Eh bien ! dit le Pâtissier s'arrêtant, dégoise-la vite, alors.

– Voici la chose. Zélie ne veut pas parler, reprit le marchand.

– Non, je ne parlerai pas ! dit Zélie.

– Mais elle en a déjà trop dit.

– Comment cela ? demanda le Pâtissier.

– N'a-t-elle pas dit que ce garçon que vous appelez Marmouset demeurait dans la maison d'où on l'a renvoyée, elle, Zélie ?

– Oui.

– Mais personne ne sait où je demeurais, dit Zélie d'un air de triomphe.

– Tu te trompes, répondit une voix de femme. Je te connais, moi.

Et une créature ignoble de laideur, couverte de haillons infects et la tête couronnée de rares cheveux grisonnants, qui jusque là était demeurée couchée sur le four, se dressa sur un coude et ajouta :

– Aussi vrai qu'on m'appelle la *Mère au petit bonheur* et que je vendais des plaisirs à deux liards dans le faubourg du Temple et le carré Saint-Martin, je te connais. Tu t'appelles Zélie ; *Suivez-moi, jeune homme*, c'est un nom que les commis du *Pauvre Diable* t'ont donné.

– Qu'est-ce que ça prouve ? fit Zélie.

– Tu demeurais rue du Vert-Bois, dans la maison d'un marchand de vins, vers le milieu, à gauche. La porte après le bureau de tabac.

– Ce n'est pas vrai, dit Zélie, d'un ton mal assuré.

– Bon ! fit le Pâtissier, je suis fixé maintenant. Petite, tu l'as échappée belle. Bonsoir, la compagnie.

Et le Pâtissier remonta se coucher sur le four de l'*Auberge des Innocents*.

* *

*

– Qu'est-ce que tu as donc été faire à l'*Eldorado* ? demanda un homme couché auprès du Pâtissier.

– Prendre l'adresse de Marmouset.

– Qu'est-ce que c'est que ça, Marmouset ?

– Ah ! c’est juste, dit le Pâtissier avec amertume, tu ne me connais que depuis ma débine, toi, et tu ne peux pas savoir ce que c’est que Marmouset.

– Il est vrai, dit l’interlocuteur du Pâtissier, que je ne te connais pas depuis longtemps, mais à la façon dont les camarades te saluent on voit que tu as dû être un *crâne*.

– Oui, soupira le Pâtissier, mais c’est fini… vingt fois j’ai voulu reconstruire une bande, depuis six mois, pas mèche !

Les uns me disent : « Il n’y a plus rien à faire dans le ravage. »

Les autres haussent les épaules et ajoutent :

« Quelle confiance veux-tu que nous ayons dans un homme qui s’est fait enfoncer par Rocambole ? »

Le nom que venait de prononcer le Pâtissier n’était sans doute pas un mystère pour celui qui lui parlait à voix basse, car il murmura :

– Rocambole en enfoncerait bien d’autres.

– Il m’a tout pris, continua le Pâtissier avec un accent de haine violente, mes hommes, mon industrie, et jusqu’à la Camarde qui était folle de moi, et qui m’a refusé cent sous, il y a huit jours.

Si on ne faisait pas un coup de temps en temps, on mourrait de faim.

– Tu ne m’as toujours pas dit ce que c’est que Marmouset.

– Un garçon que j’avais formé et qui était plein d’intelligence. Rocambole me l’a pris.

– Et tu voudrais le ravoir ?

– Non, mais en retrouvant Marmouset, je retrouverai peut-être Rocambole.

– Est-ce que tu voudrais qu’il te prenne dans sa bande ?

– Lui ! fit le Pâtissier avec un accent de haine sauvage.

– Alors ?…

– Mais je veux le retrouver pour me venger.

– Camarade, dit l’interlocuteur de l’ancien chef de bande, je ne connais pas Rocambole autrement que par ce que j’en ai entendu dire ; mais je vais te donner un bon conseil.

– Parle.

– Ne te frotte pas à lui. Tu seras roulé.

– Moi tout seul, peut-être, dit le Pâtissier, mais j’ai des amis… on verra…

Et il ne voulut pas s’expliquer davantage.

Quelques minutes après, il dormait, ou plutôt il feignait de dormir.

Mais de temps à autre, il ouvrait les yeux et surveillait du regard l’*Eldorado*.

Le four à plâtre des fantaisistes commençait à se ralentir de sa bruyante gaîté.

On n’entendait plus la voix cassante et dominatrice de Nora Pitanchel. Le marchand de coco s’était endormi, et Zélie ne bougeait pas plus qu’une morte.

Alors le Pâtissier se leva, mit ses nippes au bout d’un bâton, et bien qu’il fût à peine deux heures du matin, il s’apprêta à quitter l’*Auberge des Innocents*.

– Où vas-tu ? lui demanda celui à qui il avait déjà fait quelques confidences.

– Je vais tâcher de tailler une bonne croupière à ce gueux de Rocambole, répondit le Pâtissier.

– T’as tort, faut pas t’y frotter.

– Qui vivra verra, répondit le Pâtissier.

Et il s’en alla.

XXI

Le Pâtissier descendit dans Paris.

Lorsqu'il fut à l'ancienne barrière de la Villette, au lieu de suivre le faubourg Saint-Martin, il prit la rue Lafayette.

Cette voie nouvelle, une des plus larges de Paris, ne conduisant à aucune halle, est forcément la plus tranquille à deux heures du matin.

Le Pâtissier ne rencontra pas dix passants attardés de l'extrémité nord-est de la rue à la place Saint-Vincent-de-Paul qu'elle traverse.

Cependant un homme assez bien couvert qui rentrait chez lui eut la complaisance de lui tendre son cigare pour allumer sa pipe.

Le Pâtissier, qui était en loques et portait un chapeau sans bords, eut une tentation :

Sauter à la gorge du monsieur et le dévaliser.

Mais il songea à Rocambole, c'est-à-dire à sa vengeance et la tentation s'évanouit.

Arrivé au faubourg Poissonnière, il quitta la rue Lafayette pour prendre la rue Bellefond.

La maison où Antoinette Miller avait été la prisonnière de Timoléon et dans laquelle, sans l'intervention de Vanda, elle eût certainement péri, existait toujours.

En passant rue Lafayette, on pouvait voir encore le pavillon situé à l'extrémité du jardin et qui paraissait suspendu dans les airs.

Le Pâtissier s'arrêta à la porte de la maison, mit deux doigts sur sa bouche et siffla d'une façon particulière.

La porte ne s'ouvrit point, mais un volet de mansarde s'entrebâilla peu après.

Le Pâtissier siffla une seconde fois.

Le volet s'ouvrit tout grand.

Puis une voix dit :

– Je descends.

En effet, quelques minutes plus tard, la porte s'ouvrit et un homme sortit.

Cet homme, qui s'en était revenu rue Bellefond, comme le gibier chassé finit par revenir à son lancer, n'était autre que Timoléon.

Mais Timoléon méconnaissable, courbé, vieilli de vingt années en quelques mois ; Timoléon, l'implacable ennemi de Rocambole et que Rocambole n'aurait peut-être pas reconnu en dépit de son œil de lynx.

Timoléon avait vieilli de trente ans.

Il était revenu à Paris malgré la défense formelle de Rocambole.

Naturellement il était allé demander asile à ces portiers, ses complices d'autrefois, qui faisaient la sourde oreille quand il y avait du bruit dans le pavillon mystérieux.

Timoléon revenait pour se venger.

Cet homme, qui n'avait aimé que sa fille, qui n'avait eu qu'une passion, l'argent, cet homme n'avait plus de fille, cet homme n'avait plus ni argent, ni pain.

Mais il avait au cœur une haine infernale qu'il voulait assouvir à tout prix.

Et l'objet de cette haine c'était Rocambole.

Le jour de son arrivée, comme il se promenait sur un boulevard extérieur, cherchant un marchand de vins chez lequel il pût dîner pour quelques sous, il rencontra le Pâtissier.

Autrefois, on s'en souvient, Timoléon avait servi la police.

Tous les voleurs un peu âgés lui étaient connus.

Il avait employé souvent le Pâtissier.

Celui-ci ne le reconnaissait pas.

– Je suis Timoléon, lui dit-il.

– Pas possible ! s'écria l'ancien chef de bande.

Timoléon eut un sourire triste :

– Je suis un peu dégommé, dit-il ; que veux-tu ? on a des hauts et des bas. Et toi, comment va le ravage ?

– Je suis ruiné, enfoncé, geignit le Pâtissier. J'ai eu des malheurs comme personne. Voulez-vous boire un coup, patron ? Entrons-là, chez le mannezingue, je vous conterai ça.

Timoléon avait suivi le Pâtissier, et le Pâtissier lui avait raconté la désertion complète de la bande, qui s'était rangée sous la bannière de Rocambole.

Quand le Pâtissier eut achevé son récit, Timoléon lui dit :

– Tu hais donc bien Rocambole ?

– Oh ! si je le hais !

– Si jamais je pouvais t'aider à te venger…

– Vous feriez cela, vous !

– Peut-être… Dis-moi où on pourrait te trouver.

– Je couche aux *Carrières d'Amérique*.

– C'est bien, j'irai t'y voir un jour ou l'autre.

Et ils se quittèrent.

Deux jours après, Timoléon avait retrouvé les traces de Rocambole et il savait qu'il était à Londres.

Timoléon partit pour Londres, le soir même, employant à ce voyage ses dernières ressources.

Huit jours plus tard, il était de retour et se mettait en quête du Pâtissier.

Quand il eut retrouvé celui-ci, il lui dit :

– Veux-tu toujours te venger de Rocambole ?

– Si je le veux !

– Eh bien ! il n'est plus à Londres…

– Ah !

– Il est à Paris.

– Où donc ça ?

– Je ne sais pas, mais il te sera facile de le savoir. Quand tu le sauras, à quelque heure de jour ou de nuit que ce soit, viens me trouver rue Bellefond.

Donc, cette nuit-là, en voyant arriver le Pâtissier, Timoléon éprouva un mouvement de joie sauvage. Si le Pâtissier revenait, c'est qu'il avait trouvé Rocambole.

– Eh bien ! dit-il, où est-il ?

– Lui, je ne sais pas encore, mais je sais où est Marmouset.

Et le Pâtissier rapporta fidèlement, mot pour mot, ce qui s'était passé aux *Carrières d'Amérique*.

– Ah ! fit Timoléon, il est avec une femme ?

– Oui, une jeune fille.

– Qui est folle ?

– Zélie le disait.

– Et qui ne parle qu'anglais ?

– Ça, dit le Pâtissier, je ne sais pas : je ne crois pas que Zélie en ait parlé.

L'œil de Timoléon brillait d'une joie féroce.

– Pâtissier, mon ami, dit-il en posant la main sur l'épaule du bandit, tu as peut-être fait une belle découverte.

– Vrai ?

– Et il y a à Paris ou à Londres, je ne sais pas au juste, quelqu'un qui remue des billets de mille francs comme nous avons remué des sous, qui nous fera notre fortune en échange de la femme à Marmouset.

Allons-y !

– Où donc ? demanda le Pâtissier.

– Rue du Vert-Bois, pardieu !

Et Timoléon redressa sa taille voûtée et pour un moment les ardeurs de la jeunesse lui revinrent.

Il prit le Pâtissier par le bras et l’entraîna vers le faubourg Poissonnière.

– Mais, dit le Pâtissier, faut se méfier, il est fin comme une fouine, ce petit Marmouset.

– Eh bien ?

– Il me connaît et sait que je n’aime pas son patron.

– Il ne te verra pas : montre-moi seulement la maison, c’est tout ce qu’il me faut.

Et Timoléon murmura :

– Ah ! Rocambole, maintenant que ma pauvre enfant dort sous la terre glacée, je n’ai plus peur de toi, et j’ai fait d’avance à ma vengeance le sacrifice de ma vie !

XXII

Comment et pourquoi Marmouset et Gipsy étaient-ils cachés rue du Vert-Bois ?

C’est ce que nous allons expliquer en peu de mots.

En revenant à Paris, Rocambole avait fait un raisonnement fort simple et d’une rigoureuse logique, en apparence du moins.

– Je ramène, s’était-il dit, deux êtres que je dois cacher à tout prix : sir George Stowe, dont j’aurai besoin pour lutter avec avantage contre sir James Nively et les Étrangleurs ; Gipsy, que je dois soustraire aux poursuites de ce dernier.

S’il est un quartier où jamais on n’ira chercher un Anglais, c’est à coup sûr cette nécropole où tout est vieux, triste et en dehors de tout mouvement, qu’on appelle le faubourg Saint-Germain.

C’est donc là que je cacherai sir George Stowe.

Si Vanda a bien joué son rôle, elle m’a certainement bien posé dans l’esprit de sir James Nively.

Je suis un de ces élégants fripons qui vivent dans les beaux quartiers, fréquentent les clubs, arpentent le boulevard et se logent confortablement dans les quartiers neufs.

Pour sir James Nively, j’ai enlevé Gipsy ; j’ai dû la meubler confortablement et la loger dans un de ces jolis quartiers neufs qui avoisinent les Champs-Élysées ou le boulevard Malesherbes.

Par conséquent, si je veux bien cacher Gipsy, il faut que je la confine dans un quartier populaire, assez obscur pour qu’un homme du monde n’ose s’y risquer, assez honnête pour qu’elle ne coure aucun danger.

Or, en conséquence de ce raisonnement, Rocambole avait envoyé Noël à la découverte.

Noël avait une foule de ramifications dans Paris.

Une ancienne connaissance de maison centrale s’était établi fruitier dans la rue du Vert-Bois.

Devenu honnête, cet homme avait prospéré : son commerce allait bien. Il avait loué toute la maison qu’il habitait et la sous-louait ensuite à différents locataires.

Ce fut chez lui que Noël trouva un petit logis de deux pièces pour Gipsy et Marmouset.

Marmouset avait ordre de ne quitter Gipsy ni jour ni nuit.

En outre, la Mort-des-braves et le Chanoine s’étaient installés en bas, chez le marchand de vin, y passaient la journée à jouer aux cartes et faisaient bonne garde.

Mais point n’était besoin de donner une consigne à Marmouset.

Marmouset aimait Gipsy.

Il aimait la jeune fille avec tout l'entraînement de la jeunesse, avec l'ardent enthousiasme de l'être qui se sent fort et s'éprend de l'être faible qui a besoin de protection.

Gipsy était folle.

Mais cette folie n'inquiétait point Rocambole.

Le mal dont on connaît la cause a toujours un remède.

Or, le mal de Gipsy – sa folie – ne provenait point, comme on pourrait le croire, des terreurs et des angoisses qu'elle avait éprouvées durant cette nuit terrible où, au pouvoir des Étrangleurs, elle avait failli être brûlée vive au pied de la monstrueuse statue de Kâli, la farouche idole indienne.

Gipsy était folle parce qu'elle avait ardemment aimé sir Arthur Newil et que cet amour s'était brusquement brisé dans son cœur, tué par le mépris.

Et Rocambole, ce grand médecin du cœur humain, avait accueilli avec joie cet amour que la folie inspirait à Marmouset, et cette tendresse subite que la jeune fille éprouvait pour lui, – car nul autre ne pouvait l'approcher.

Marmouset seul obtenait d'elle qu'elle prît quelque nourriture, qu'elle se couchât le soir venu, et qu'elle ne sortît point.

Et il obtenait tout cela par le geste et le regard. Il ne savait pas l'anglais, la seule langue que Gipsy parlât.

Et Rocambole se disait :

– Gipsy est devenue folle par amour ; c'est l'amour qui la guérira.

Il y avait huit jours que Marmouset et Gipsy demeuraient rue du Vert-Bois.

La femme du fruitier montait faire leur ménage et préparait leur repas.

Marmouset veillait sur Gipsy comme une mère sur son enfant.

Il ne sortait jamais et il étudiait.

Ce garçon qui savait à peine lire était merveilleusement doué.

Rocambole lui avait donné des livres en lui disant :

– Gipsy ne sera peut-être pas toujours folle : alors, tu ne seras peut-être pas fâché de pouvoir causer avec elle tout à ton aise. Pour cela, il faut apprendre l'anglais. Voilà des livres, étudie…

Et Marmouset étudiait, en se disant :

– Un jour, je pourrai donc lui dire combien je l'aime !

Quelquefois, Milon et Noël montaient dans leur logis et venaient savoir comment allait Gipsy.

La folle souriait à Milon, mais elle regardait à peine Noël.

Milon était le seul être qu'elle connut après Marmouset.

Or, le lendemain du jour où Timoléon avait appris par le Pâtissier que Marmouset habitait avec Gipsy la rue du Vert-Bois, un bonhomme vêtu d'une longue redingote noire usée, les yeux abrités derrière des lunettes bleues et coiffé d'un chapeau gras et hors d'usage, déboucha par la rue Saint-Martin et entra dans cette même rue du Vert-Bois.

Il avait sous le bras gauche une liasse de papiers, et portait de la main droite une petite plaque de tôle peinte en rouge et sur laquelle se détachaient en lettres blanches et noires ces mots :

BUREAU DE PLACEMENT

CÉLÉRITÉ, DISCRÉTION.

Il entra dans les quatre premières maisons où il vit des écriteaux de location à la porte et se fit montrer les appartements vacants.

Pendant trois quarts d'heure, les paisibles habitants de la rue du Vert-Bois virent cet homme, aller de porte en porte d'un air discret.

Le fruitier, principal locataire de la maison où se cachait Marmouset, et qui se trouvait alors au seuil de sa boutique, disait à la marchande de tabac en riant :

– Il paraît que le *négociant en domestiques* est difficile à loger. Est-ce qu'il lui faut le Palais-Bourbon ?

Le bonhomme passa devant la boutique du fruitier, puis leva la tête et vit un autre écriteau.

Alors, il se risqua dans l'allée humide et noire.

Mais le fruitier l'appela :

– Hé ! monsieur, dit-il, qu'est-ce que vous voulez ?

– Le concierge, répondit le bonhomme, en ôtant son chapeau gras et montrant un crâne pelé.

– Il n'y en a pas. C'est moi qui réponds. Après qui demandez-vous ?

– Je cherche un appartement pas trop haut et pas trop cher pour mon petit commerce, répondit humblement le bonhomme.

– Payez-vous exactement ?

– Le plus que je peux. J'ai une bonne clientèle, du reste. Mais on m'a démoli ; j'habitais rue Greneta, auparavant.

– Eh bien ! entrez, dit le fruitier. Nous verrons à nous arranger.

– Combien l'appartement à louer ?

– Quatre cent cinquante francs.

– Un peu cher, dit le bonhomme en hésitant.

Puis, avec un soupir :

– Enfin… voyons-le…

Et il entra dans la boutique du fruitier.

XXIII

Le bonhomme entra donc chez le fruitier.

Celui-ci ouvrit, dans le fond de sa boutique, une porte qui donnait sur l'allée de la maison et précédant son futur locataire, il gravit l'escalier jusqu'à deuxième étage.

Deux portes ouvraient sur le carré.

L'une était celle de l'appartement à louer.

Tandis que le fruitier se baissait pour mettre la clé dans la serrure, car l'escalier était sombre, le prétendu placeur de domestiques colla rapidement son œil au trou de l'autre serrure et regarda.

Il vit une première pièce dans laquelle un jeune homme était assis devant une table, un livre à la main.

Un peu plus loin se trouvait une femme.

Le bonhomme fut fixé.

Il visita l'appartement que lui montrait le fruitier, le trouva sombre, un peu cher, discuta le prix, insista pour qu'on mit du papier neuf et finit par l'arrêter en donnant cent sous de denier à Dieu.

Un homme si méticuleux et qui marchande si bien est un homme qui paye son terme.

Le fruitier loua.

Le bonhomme annonça qu'il reviendrait le lendemain avec ses meubles et, sur-le-champ, il accrocha son écriteau sous la porte d'entrée.

Puis il s'en alla.

Mais, une heure après il revint.

– Voulez-vous être assez aimable, dit-il au fruitier, pour me donner la clé ? Je voudrais prendre la hauteur des croisées pour les rideaux.

C'était si simple que le fruitier n'hésita pas.

Le bonhomme monta, s'enferma dans l'appartement, puis, après avoir prêté l'oreille, il put se convaincre que le mur qui séparait son appartement de celui dans lequel il avait aperçu un jeune homme et une jeune femme était fort mince.

Le bruit des voix passait au travers.

Le bonhomme enleva délicatement un morceau de papier qui recouvrait ce mur et qui, du reste, tomba en lambeaux, tira de sa poche un vilebrequin de serrurier et se mit à creuser un trou.

Quand il sentit qu’il était tout près de rencontrer le jour de l’autre côté, il s’arrêta.

– En voilà assez pour aujourd’hui, murmura-t-il.

Et il replaça le morceau de papier sur le trou et passa son pied sur le plâtre tombé sur le carreau, de façon à le noircir et à lui donner une apparence de poussière.

Comme il s’en allait après avoir remis la clé au fruitier, une femme entrait dans la rue Vert-Bois.

Coiffée d’un petit bonnet, portant sur une vieille robe de soie un caraco rouge, peignée à la diable, portant des bas crottés et se retroussant plus que de raison, cette femme, qui était jeune et jolie, avait tout d’abord l’apparence d’une de ces beautés qui émaillent le soir le carré Saint-Martin.

Mais le bonhomme ne l’eut pas plus tôt envisagée qu’il tressaillit.

Il avait reconnu Vanda, la compagne de Rocambole.

Que signifiait ce costume ?

Était-ce un déguisement, ou bien Vanda était-elle tombée subitement dans la misère et l’abjection ?

Elle ne fit nulle attention au bonhomme, mais celui-ci la suivit du coin de l’œil.

Vanda entra chez le fruitier.

Des lors, pour lui, la chose était claire.

Vanda était la messagère de Rocambole.

Au lieu de continuer son chemin, le bonhomme revint alors sur ses pas, tira de sa poche une de ces tabatières qu’on appelle des queues de rat, et la posa sur le comptoir du bureau de tabac qui se trouvait à côté de la boutique du fruitier, en disant :

– Deux sous à la fève, s’il vous plaît.

Il y avait au comptoir une vieille femme très bavarde et qui engageait la conversation avec quiconque l’y poussait quelque peu.

Le bonhomme devint loquace.

Il apprit à la marchande de tabac qu’il devenait locataire dans sa maison, qu’il tenait un bureau de placement, que le métier, très bon autrefois, ne valait plus grand’chose ; mais qu’enfin il fallait vivre, et qu’à son industrie de placeur, il joignait celle d’écrivain public.

La marchande de tabac rendit politesse pour politesse. Elle mit le bonhomme au courant de tous les tripotages du voisinage, lui apprit que le fruitier avait été au bagne, mais qu’il était devenu tout à fait brave homme, et qu’on le considérait dans le quartier ; que depuis qu’il servait à boire, le marchand de vins d’à côté perdait de sa clientèle ; que la rue, qui n’était pas très propre, était néanmoins fort bien habitée et qu’on y comptait jusqu’à huit métiers et un employé des contributions.

Ce double bavardage fit passer à la marchande de tabac une heure fort agréable et donna le temps au bonhomme d’observer une foule de choses.

Étant sorti une minute sur le pas de la porte, il avait jeté un coup d'œil rapide dans la boutique du marchand de vins.

Deux hommes, assis dans le fond de la salle, jouaient paisiblement au piquet avec leurs mains graisseuses.

Le bonhomme reconnut ces deux hommes.

L'un était le Chanoine, l'autre la Mort-des-braves.

Tandis qu'ils jouaient, un troisième entra.

Le bonhomme reconnut Milon.

– Bon, pensa-t-il, Marmouset et la jolie Anglaise ont des gardes du corps.

En même temps Vanda sortit.

Alors le bonhomme souhaita le bonjour à la marchande de tabac et se mit à suivre Vanda.

Celle-ci ne se retourna point. Mais quand elle fut au coin de la rue Saint-Martin, elle monta dans un fiacre qui stationnait là comme par hasard.

Le bonhomme passa tout auprès du cocher comme elle disait à ce dernier :

– Rue Saint-Lazare, 28.

Le fiacre partit.

Mais en même temps que lui passait l'omnibus de la place Cadet.

Le bonhomme grimpa sur l'impériale.

Le fiacre de Vanda allait plus vite que l'omnibus.

Pendant quelques minutes le faux placeur put le suivre des yeux.

Mais il le perdit de vue au coin du faubourg Saint-Denis.

Peu lui importait, il gagna la place Cadet et monta dans la correspondance qui longe la rue Lamartine, la rue Saint-Lazare, et va à Chaillot. Arrivé au numéro 28, le bonhomme allait descendre de l'impériale, lorsqu'il vit un petit coupé brun attelé d'un magnifique trotteur qui stationnait à la porte.

En même temps une femme sortit accompagnée par un homme qui ouvrit la portière et dit :

– Tout est bien convenu ainsi ; à ce soir.

Le bonhomme tressaillit.

La femme qui montait dans le coupé n'était autre que Vanda.

Mais Vanda ayant retrouvé sa mise de femme élégante et drapée dans un cachemire long.

Quant à celui qui lui disait « à ce soir, » le bonhomme le reconnut aussi.

C'était le major Avatar qui disait au cocher :

– Aux Champs-Élysées.

Ce qui fit que Timoléon – car on avait déjà deviné que c'était lui qui s'était déguisé en placeur et avait loué l'appartement contigu à celui de Marmouset, rue du Vert-Bois – Timoléon, disons-nous, demeura sur l'impériale de l'omnibus qui, pour se rendre à Chaillot, traverse les Champs-Élysées, et murmura :

– Je sais où trouver Gipsy, je sais où est Rocambole. Quand je saurai où va Vanda, je pourrai aller trouver sir James Nively.

XXIV

Tandis que Timoléon suivait les traces de Vanda, disons ce qui s'était passé la nuit précédente entre elle et Rocambole, lorsqu'après le départ de sir James, elle s'était rendue en toute hâte rue Saint-Lazare.

– Ma chère enfant, disait Rocambole, tu n'as plus besoin de chercher à pénétrer le secret de sir James.

Je sais sur le bout du doigt l'histoire de miss Ellen, c'est-à-dire de milady, et l'heure des investigations a fait place à l'heure d'agir.

La situation est bien simple et peut se résumer ainsi :

Miss Ellen a dépouillé sa sœur et l'enfant de sa sœur.

Il faut rendre à cette dernière, c'est-à-dire à Gipsy, ce que miss Ellen a volé.

Où est cette fortune ?

Ce n'est pas sir James Nively qui nous le dira, c'est milady elle-même.

D'après ce que je vois, cette fortune demeurée intacte apporte chaque année ses immenses revenus dans la maison de banque Davis, laquelle en fait deux parts.

La première est pour milady.

C'est sur cette part de revenu que le fils de milady a vécu.

Que devient l'autre ?

Sans doute elle grossit chaque année ce trésor sur lequel les Indiens comptent pour chasser un jour les Anglais.

Pourquoi Ali-Remjeh a-t-il abandonné milady ?

Pourquoi cette dernière ne voit-elle, n'a-t-elle jamais vu son fils ?

Ceci est encore un mystère pour moi.

Cependant voici ce que j'ai vu.

Et Rocambole après avoir raconté à Vanda la scène des Tuileries, ajouta :

– Milady s'est évanouie en apprenant que son fils était blessé.

Tu penses bien que le coup de théâtre devait avoir un résultat immédiat.

Milady a été reconnue par Marie Berthoud pour la mère de M. Lucien Haas.

Alors elle m'a supplié de lui venir en aide. J'ai couru chercher une voiture. Aidé de deux messieurs qui se trouvaient là, nous y avons transporté milady et nous l'avons conduite rue de la Sourdière.

Pendant le trajet, j’avais rassuré Marie Berthoud de mon mieux sur les conséquences de la blessure de Lucien.

Et Marie avait fini par partager ma conviction.

Lorsqu’après avoir respiré des sels, milady est revenue à elle, elle a manifesté un grand désespoir et versé des torrents de larmes.

Marie Berthoud la rassurait, comme je l’avais rassurée moi-même. Puis elle lui disait :

– Nous allons partir, nous irons nous installer à son chevet et la vue de sa mère hâtera la guérison.

Mais à cette proposition milady a manifesté une grande terreur.

– Non, non, disait-elle, cela est impossible… Cela ne se peut !

Et elle a fait jurer à Marie qu’elle laisserait ignorer à Lucien leur entrevue.

Comme je m’étais donné pour un ami de Lucien et que je lui avais servi de témoin, milady a eu la même confiance en moi et m’a fait prêter le même serment.

– Mais pourquoi ne veut-elle pas voir son fils ? interrompit Vanda.

– Ce n’est pas elle, c’est sans doute Ali-Remjeh qui s’y oppose. Je l’ai deviné à la terreur subite qui s’est emparée d’elle.

– Enfin, dit encore Vanda, te voilà au mieux avec milady ?

– Et avec le major Hoff, son complice. J’ai renouvelé connaissance avec lui en reconduisant milady au Grand-Hôtel.

– Eh bien ! que comptes-tu faire ?

– Milady n’a au cœur qu’une passion vraie ; son amour maternel. C’est là qu’il faut frapper.

– Comment ?

– Suppose que Marie Berthoud disparaisse.

– Bon !

– Que Lucien soit averti que c’est sa mère qui l’a fait enlever.

– Fort bien. Après ?

– On lui dit : Voyez-vous cette femme qui passe ? C’est votre mère. C’est elle seule qui peut vous dire ce qu’est devenue Marie Berthoud.

– Mais milady prouvera à son fils qu’elle est innocente au sujet de Marie.

– Je le sais.

– Eh bien ?

– Alors mon rôle commencera, dit Rocambole.

Puis, après un moment de silence :

– Crois-tu que, lorsque milady verra son fils au désespoir et qu'on viendra lui dire : Que donneriez-vous donc pour lui rendre Marie Berthoud ? elle ne répondra point : « Une fortune entière. »

– Peut-être, dit Vanda.

– Eh bien ! c'est là ce que je veux.

– Mais comment enlever Marie Berthoud ? où la conduire ?

Un sourire vint aux lèvres de Rocambole.

– Ce sont là des jeux d'enfant, dit-il. Je m'en charge. Est-ce que, avec une bande comme la mienne, on ne remue pas Paris tout entier ?

– Maître, dit Vanda, vas-tu me laisser longtemps encore auprès de sir James ?

– Jusqu'à ce que milady et les Étrangleurs aient rendu gorge.

– Cela peut être long.

– Ce sera plus court que tu ne penses.

– Mais d'abord, dit encore Vanda, as-tu songé à une chose ?

– Laquelle ?

– C'est que Lucien et Marie sont deux êtres honnêtes, naïfs, intéressants, et que tu vas les frapper.

Un nuage passa sur le front de Rocambole.

– Je me suis dit tout cela, répondit-il, mais il faut que les millions de la bohémienne soient restitués. Après, Gipsy donnera sans doute de quoi vivre au fils de milady.

– Mais Gipsy est folle !

– Elle guérira, répondit Rocambole avec l'accent d'une émotion profonde.

– Enfin, reprit Vanda, qu'ordonnes-tu, Maître ?

– Rien pour aujourd'hui, mais il faut que je te voie demain.

Vanda s'en était allée.

Mais, le lendemain, dès neuf heures du matin, elle revenait rue Saint-Lazare et disait :

– Alerte ! alerte ! j'ai des nouvelles d'Ali-Remjeh.

– Voyons ? fit Rocambole avec son flegme ordinaire.

Alors Vanda raconta à Rocambole que sir James Nively n'était rentré qu'au petit jour, la nuit précédente, non pas seul, mais en compagnie de deux hommes au teint bistré, aux cheveux noirs et frisés, aux yeux ardents et qui paraissaient être des Indiens.

Ces hommes arrivaient de Londres.

Vanda s'était traînée nu-pieds, retenant son haleine, dans un corridor sur lequel ouvrait la salle où sir James s'était enfermé avec eux.

Comme ils causaient en langue indienne, elle n’avait pu saisir ce qu’ils disaient, mais elle avait entendu prononcer à plusieurs reprises le nom de Gipsy, et elle en avait conclu que ces deux hommes étaient bien certainement sur les traces de la bohémienne.

– S’ils n’y sont pas, je les y mettrai, dit Rocambole.

Vanda le regarda avec étonnement.

– Tu penses bien, reprit le Maître, que je ne vais pas laisser sir James Nively au grand air, maintenant aussi que les principaux Étrangleurs sont arrivés pour lui prêter main-forte.

– Que comptes-tu donc faire ?

Rocambole ouvrit ce même tiroir dans lequel il avait enfermé le curieux mémoire du pauvre Bob ; il y prit un flacon qui renfermait une petite poudre blanchâtre.

– Voici un narcotique, dit-il, que tu feras prendre à sir James ce soir même.

– Après ?

– Quand il dormira, tu placeras une lampe auprès de la fenêtre de sa chambre à coucher, ce sera pour moi un signal.

– Et puis ?

– Et puis, le reste me regarde, mais avant de rentrer avenue de Marignan, tu vas aller rue du Vert-Bois, tu verras Milon, tu sauras si on est venu rôder autour de la maison.

Vanda obéit, après avoir toutefois pris le costume de femme à moitié déguenillée sous lequel Timoléon devait la reconnaître.

Une heure après, elle était de retour.

– Milon et les autres ont fait bonne garde, dit-elle, on n’a rien signalé d’alarmant.

– C’est bien, lui dit Rocambole, tout est convenu ainsi.

C’étaient ces derniers mots qu’avait entendus Timoléon du haut de l’impériale de l’omnibus.

XXV

Le major Hoff, c’est-à-dire Franz, était auprès de milady, au Grand-Hôtel, lorsqu’un commis de la maison Davis-Humphry et C^{o} apporta le billet de sir James Nively.

Milady disait à Franz :

– À la fin je me révolte contre la tyrannie d’Ali-Remjeh. Comment ! j’ai un fils, le sien ; ce fils est malade, ce fils est blessé, en danger de mort peut-être et je ne pourrais aller le voir !

– Milady, répondit Franz, vous savez que votre fortune tout entière est le gage de votre soumission aux volontés d’Ali-Remjeh, prenez garde !

– Eh bien ! dit-elle avec emportement, je serai pauvre, mais je verrai mon fils.

– Mais si vous devenez pauvre, votre fils le sera.

Ces mots calmèrent subitement l’emportement de milady.

– Ô misère, murmura-t-elle ; mais pourquoi cet homme qui m’a abandonnée depuis plus de quinze ans veut-il donc que je ne voie pas mon fils ?

– Je crois le savoir, dit Franz.

– Toi ?

– Oui.

Mais comme le major faisait cette réponse, on apporta le billet.

Franz l’ouvrit.

– Tenez, milady, dit-il.

Et il le mit sous les yeux de la mère de Lucien.

– Qu’est-ce que sir James Nively ? demanda milady avec un certain étonnement.

– C’est l’homme qui a remplacé à Londres sir George Stowe, c’est-à-dire le mandataire d’Ali-Remjeh.

– Et cet homme est à Paris ?

– Apparemment, puisqu’il me demande un rendez-vous.

Et le major Hoff écrivit la lettre que nous avons vu décacheter par Vanda.

– Tu disais donc, reprit milady, que tu savais ?…

– Ah ! madame, dit Franz avec autorité, vous me donnerez bien jusqu’à demain.

– Pourquoi ?

– Pour m’expliquer. Peut-être ma conversation avec sir James Nively rendra-t-elle, du reste, notre explication inutile.

– Que veux-tu dire ?

– Que peut-être j’obtiendrai de lui que vous puissiez voir votre fils.

Milady se résigna ; et le soir, à l’heure indiquée, le major Hoff, couvert de décorations allemandes, se rendit au *Club des Asperges* .

On s’y entretenait du duel de la veille et de la mort du marquis.

Le major Hoff ne put prêter qu’une oreille distraite et indifférente à la conversation, bien qu’il éprouvât une terrible émotion.

Plusieurs de ces messieurs, les mêmes qui, la veille, étaient demeurés muets, lorsque Lucien cherchait des témoins, s’étaient empressés d’aller le voir.

Tous s’accordaient à reconnaître que la blessure était sans gravité.

En outre, une réaction s’était faite en faveur de Lucien et M. le marquis de Rouquerolles était généralement blâmé.

Le baron de C…, un diplomate allemand, alla même jusqu’à dire :

– Après ça, messieurs, quand Lucien serait – et ceci est possible – le fils de quelque altesse sérénissime ou royale que sa grandeur force à rester dans l’ombre, serait-il moins bon gentilhomme ?

Cette opinion avait rallié tout le monde et on commençait à faire un éloge exagéré de Lucien, lorsqu’un des laquais du club apporta une carte sur un plateau en disant :

– Pour M. le major Hoff.

C’était la carte de sir James Nively.

Franz quitta le fumoir et passa dans un petit salon que d’un commun accord les membres du club avaient converti en parloir et dans lequel on avait coutume d’introduire les étrangers.

Sir James Nively s’y trouvait.

Franz et lui se saluèrent.

Puis ils échangèrent le signe mystérieux de l’affiliation indienne.

Alors sir James dit à Franz :

– Je suis porteur des volontés d’Ali-Remjeh.

– Qu’ordonne le maître ? demanda Franz avec respect.

– Il permet à milady de voir son fils !

Franz eut un mouvement de joie.

Sir James continua :

– Le chef suprême des Étrangleurs est à la veille de résigner ses pouvoirs. Il a vingt-cinq années de dictature et les lois qui nous régissent exigent que chaque quart de siècle

voie un nouveau maître.

– Eh bien ? demanda Franz.

– C’est à propos de la fortune de miss Ellen que je vous dis cela.

Franz tressaillit.

– Jusqu’à présent, poursuivit sir James Nively, la moitié des revenus de cette immense fortune a été régulièrement versée par l’intermédiaire d’Ali-Remjeh, dans les caisses du trésor indien. Mais, en quittant le pouvoir, Ali-Remjeh veut liquider.

– Comment l’entendez-vous ? demanda le major Hoff.

– Ce n’est plus les revenus, c’est le capital, dit-il, qu’il veut donner à l’association.

– Miss Ellen fera ce que veut Ali-Remjeh, répondit le major avec soumission.

– Enfin, dit sir James, je suis chargé de transmettre à miss Ellen une autre nouvelle.

– Parlez…

– Le pacte qui lie les fils de l’Inde, les Étrangleurs, comme nous appellent les Européens ignares, veut que le chef suprême demeure célibataire, quand il a le pouvoir en mains.

Franz tressaillit de nouveau.

– Ali-Remjeh n’a cessé d’aimer milady, poursuivit sir James Nively, et il aime le fils qu’il a à peine entrevu vagissant dans son berceau.

– Eh bien ?

– Ali-Remjeh revient en Europe et il compte épouser milady.

– Si milady y consent…

– Ceci est son affaire et non la mienne, dit froidement sir James… Cependant je dois vous dire une chose…

– J’écoute, dit Franz.

– Même après avoir payé cette moitié de fortune aux Étrangleurs, moitié qui était le prix de leur concours et de la mort du commodore Perkins, miss Ellen peut encore avoir besoin d’eux.

– Vous croyez ?

Et Franz eut une légère inflexion d’ironie dans la voix.

– Oui, car la bohémienne est pleine de vie.

– Gipsy ?

– Oui, Gipsy, qui pourrait bien réclamer quelque jour la fortune de sa mère.

– Milord, dit Franz, je ne sais ce que milady voudra faire et ne puis vous répondre à cet égard. Seulement, je vous ferai observer que vous et les vôtres, vous êtes chargés de Gipsy.

– Malheureusement, elle nous échappe.

– Que voulez-vous dire ?

– Elle a quitté l’Angleterre.

– Ah !

– Elle est à Paris…

– Seule ?

– Non, avec un homme qui l’aime et la protège, et qui pourrait bien devenir son vengeur.

Franz eut un éblouissement.

– Il faut la retrouver, dit-il avec vivacité, il faut qu’elle disparaisse à jamais… il faut qu’elle meure !

– C’est pour cela, dit froidement sir James Nively, que je suis venu vous trouver.

XXVI

Sir James Nively avait quitté le major Hoff vers deux heures du matin.

Mais il n'était point rentré chez lui tout d'abord, et le jour naissait, ainsi que devait l'annoncer Vanda à Rocambole, quelques heures plus tard, – lorsqu'il franchit la grille du petit hôtel de l'avenue Marignan, en compagnie de ces deux Indiens, avec lesquels, sans doute, il avait achevé sa nuit.

Sir James, en dépit du sang indien qu'il avait dans les veines, était Anglais par tempérament.

Il avait besoin d'une nourriture substantielle et huit heures de sommeil régulier.

Après le départ des Indiens, il se mit donc au lit et dormit jusqu'à midi, ce qui permit à Vanda de sortir.

Or, comme il s'éveillait, on lui apporta le billet suivant :

« Un homme qui a longtemps vécu à Londres et qui pourrait rendre à sir James les plus grands services désirerait obtenir de lui un moment d'audience. »

Sir James n'eût peut-être pas prêté une grande attention à cette lettre, et peut-être même, en toute autre circonstance, n'y eût-il pas répondu, s'il n'avait eu le matin même une longue conversation avec les deux Indiens entrevus par Vanda.

Ces hommes, qui cependant étaient d'une grande habileté et eussent trouvé à Londres la personne la mieux cachée, perdaient patience à Paris ; et, depuis huit jours qu'ils y étaient, ils n'avaient pas trouvé la moindre trace de Gipsy et de son prétendu ravisseur.

Il jeta le billet au feu et demanda qui l'avait apporté.

– Un homme qui attend dans l'antichambre, lui fut-il répondu.

Sir James quitta son cabinet et passa dans l'antichambre.

Là, il se trouva en présence d'un individu blond, au visage coloré, qui paraissait avoir cinquante ans, et qui portait un habit bleu et une ample cravate blanche dans laquelle son cou disparaissait presque tout entier.

Il s'était donné une tournure si complètement britannique, que sir James ne douta pas un seul instant qu'il n'eût affaire à un bourgeois de Londres ou de Manchester.

Cet homme disait alors à sir James :

– Milord, je puis vous dire où est Gipsy.

Si on eût tiré inopinément un coup de canon aux oreilles de sir James, on ne lui eût pas causé une émotion plus grande.

Quel était cet homme qui prononçait le nom de Gipsy ?

Et comment cet homme savait-il que sir James avait intérêt à retrouver la bohémienne ?

L’inconnu mit un doigt sur ses lèvres.

Puis, se penchant vers sir James :

– Avez-vous dans cette maison une pièce assez reculée pour que nul ne puisse y entendre ce que nous y dirons ?

Sir James répondit :

– Je n’ai ici qu’une personne sachant l’anglais, et je suis sûr d’elle.

Un sourire glissa sur les lèvres de l’inconnu.

– C’est précisément de cette personne-là qu’il faut se défier, dit-il.

Sans le regard d’autorité dont il accompagna ces paroles, cet homme eût peut-être été congédié.

Mais sir James qui se connaissait en hommes, ayant dans sa vie commandé à beaucoup, ne put s’empêcher de tressaillir et dit :

– Veuillez vous expliquer, monsieur.

L’inconnu posa son chapeau sur un meuble et se mit, comme on dit, à son aise.

Puis, regardant sir James avec assurance :

– Milord, lui dit-il, nous ne sommes pas à Londres, ici, et si vous avez des Étrangleurs à votre service, ils ne sont pas dans cette maison. Si vous aviez la fantaisie de me faire violence, nul ne vous viendrait en aide, et je m’en irais librement. Par conséquent, ne vous étonnez point de mes manières et dites-vous bien que, si vous manquiez de patience, vous perdriez la seule occasion peut-être que vous aurez jamais eue de retrouver Gipsy et de sauver sa fortune qu’elle réclamera au premier jour.

Tout cela fut articulé nettement, froidement, presque du bout des dents, et pour la première fois peut-être sir James Nively comprit qu’il n’était pas le seul, dans le monde, à jouer le rôle de dominateur.

– Si je vous dis, continua l’inconnu, que je ne me déciderai à parler que lorsque je serai certain que nul, pas même la personne dont vous croyez être sûr, ne peut nous entendre, c’est que j’ai mes raisons pour cela.

Sir James avait fait une demi-douzaine de haut-le-corps, tandis que cet homme parlait.

Comment cet homme avait-il pu lui parler d’Étrangleurs, prononcer le nom de Gipsy, parler de fortune à réclamer ?

Qui donc l’avait initié à tout cela ?

Mystère !

Sir James finit donc par incliner la tête et répondit :

– Nous sommes ici au premier étage ; la personne dont vous parlez habite le rez-de-chaussée. La maison est neuve ; il n’y a ni trappes, ni oubliettes, ni trous percés dans les

murs, et les murs sont épais.

Qui donc pourrait nous entendre ?

– C’est égal, dit l’inconnu, vous permettez, n’est-ce pas ?… afin que nous ne soyons pas dérangés.

Et il alla fermer la porte au verrou.

Sir James, stupéfait, le regardait faire.

L’inconnu se jeta alors sans façon dans un fauteuil et reprit :

– Milord, afin de vous éviter la peine de me l’apprendre, je vais vous dire qui vous êtes.

Vous vous appelez à Londres sir James Nively. D’abord chef occulte de la société indienne, dite des Étrangleurs, vous en êtes devenu le chef apparent, lorsque votre prédécesseur sir George Stowe vous a forcé, par son incapacité, à le déposer.

– Après ? dit froidement sir James.

– Vous êtes venu à Paris un peu pour les intérêts de ceux que vous représentez en Europe, et beaucoup par amour.

Une jeune fille, une bohémienne du nom de Gipsy, qui pourrait être demain une des plus riches héritières de l’Angleterre, a disparu.

Où est-elle allée ?

Une femme s’est chargée de vous l’apprendre.

Cette femme se nomme Vanda.

– Après ? dit encore sir James.

– Gipsy a quitté l’Angleterre avec un homme qu’aimait cette femme, qui répond au nom de Vanda. Certainement, ils sont venus à Paris.

– Je le crois, dit sir James. Eh bien ?

– Pour les retrouver l’un et l’autre, car l’amour de Vanda est à ce prix, n’est-ce pas ?

– Oui, continuez…

– Pour les retrouver, vous avez fait venir de Londres deux hommes qui vous obéissent, deux de ces jongleurs indiens dont l’habileté est proverbiale, dont le flair est égal à celui d’un renard et qui ont répondu du succès.

Ces hommes se trompent et vous vous trompez, sir James Nively.

De même qu’on ne chasse certaines bêtes fauves qu’avec des chiens dressés pour cela, on ne chasse le Parisien qu’avec le Parisien.

Il y a sur le pavé de Paris deux cents voleurs qui déjoueraient en un tour de main toutes vos bandes indiennes, tous vos prestidigitateurs armés de lacets.

Il y a un homme qui ne ferait qu’une bouchée de ces deux cents voleurs et qui a mis souvent sur les dents toute la police de Paris.

– Et… cet homme ? demanda sir James Nively.

– C’est celui que vous cherchez.

L’Anglo-Indien fit un mouvement de surprise.

– Mais quel est donc cet homme ? dit-il.

– Un criminel célèbre, jadis, un homme appelé Rocambole, qui s’est mis en tête de devenir vertueux. Voulez-vous son histoire en deux mots ?

– Parlez !

L’inconnu retraça en dix minutes les principaux épisodes de l’existence si extraordinaire, si agitée de Rocambole. Il décrivit sa miraculeuse évasion du bagne, et sa lutte héroïque avec Morlux, et le sauvetage merveilleux d’Antoinette et de Madeleine.

Sir James l’écoutait avec stupeur.

Quand il eut fini, l’Anglo-Indien lui dit :

– Et c’est là l’homme qui a enlevé Gipsy ?

– Oui.

– Il l’aime donc bien ?

Et sir James se souvint de cet enlèvement grandiose qui avait eu pour théâtre la pagode de Hampstead.

– Non, il ne l’aime pas, dit froidement l’inconnu.

– Qui donc aime-t-il ?

– La femme qui vit sous le toit de cette maison.

– Vanda !

– Oui.

– Mais il l’a abandonnée…

L’inconnu haussa les épaules :

– Aussi vrai, dit-il, que je me nomme Timoléon et que je change de vêtements comme de figure, vous êtes naïf, sir James. Vanda et Rocambole se moquent de vous et n’ont jamais cessé de se voir.

– C’est impossible ?

– Ce matin encore, dit Timoléon avec conviction.

Sir James eut un de ces rires nerveux qui, chez les hommes d’Orient, mettent à nu des dents blanches et pointues comme celles des carnassiers :

– Si cela est ainsi, dit-il, elle mourra.

XXVII

Timoléon, car c’était lui que nous retrouvons ainsi métamorphosé, garda un moment le silence.

Il attendait que la colère de sir James en fût arrivée à ce degré de fureur froide et concentrée que les Russes ont si bien nommée la *colère blanche*.

Pendant quelques minutes, sir James arpenta la chambre comme une bête féroce prisonnière arpente sa cage. Puis, tout à coup, il vint se rasseoir, calme, effrayant, en face de Timoléon.

– Monsieur, lui dit-il, je ne sais pas qui vous êtes, mais écoutez bien mes paroles : Si ce que vous avez dit est vrai, cette femme mourra… Si vous m’avez menti, je vous tuerai !…

– J’espère me bien porter longtemps, répondit Timoléon avec un sourire.

Puis après avoir regardé sir James fixement :

– Vous pensez bien, monsieur, dit-il, que je ne suis pas venu ici uniquement pour vous prévenir des dangers que vous couriez.

– Eh bien ! que voulez-vous ? demanda sir James.

– Vous proposer une affaire.

– Voyons ?

– Je sais où est Gipsy.

– Vrai ?

– Je puis vous la livrer. Je puis vous donner la preuve que Rocambole et Vanda n’ont pas cessé de s’aimer, de correspondre, de se voir et de vous jouer.

– Et vous venez me vendre vos secrets !

– L’argent n’est rien, la vengeance est tout ! répondit Timoléon.

Et il eut dans les yeux un tel éclair de haine que sir James ne douta plus un seul instant de sa sincérité.

– Vous haïssez donc Rocambole ? demanda sir James.

– Il a tué ma fille, répondit Timoléon.

Et il courba la tête avec un sentiment de douleur si poignant, si immense, que sir James comprit.

– Ainsi, vous voulez vous venger ?

– Milord, reprit Timoléon, je suis pauvre, presque misérable. Eh bien ! je n'aurai recours à votre bourse que pour faire face aux dépenses qu'exigeront les circonstances et la conduite à bien de nos projets.

Le jour où je vous aurai livré Gipsy, le jour où Rocambole montera sur l'échafaud, ce jour-là, j'irai vous tendre la main, et vous laisserez tomber dedans telle aumône ou telle récompense que vous jugerez convenable.

Sir James avait étudié le cœur humain ; il savait que les hommes obéissent encore plus à leurs passions qu'à leurs intérêts et que le désir de se venger est la plus tenace de toutes les passions.

– Je vous crois, dit-il simplement.

Timoléon quitta le fauteuil sur lequel il était assis et reprit son chapeau.

– Milord, lui dit-il, est-ce une affaire convenue, un pacte conclu ? Acceptez-vous mes services ?

– Oui, dit sir James, mais il me faut la preuve de la complicité de Rocambole et de Vanda.

– Je vous l'apporterai.

– Quand ?

– Ce soir.

– À quelle heure ?

– À minuit.

– C'est bien. Vanda mourra.

– Et le plus tôt sera le mieux, dit Timoléon, car c'est un rude auxiliaire de cet adversaire terrible qu'on nomme Rocambole.

Timoléon fit un pas vers la porte.

Mais avant de poser la main sur le bouton de la serrure, il se retourna.

– Encore un mot, milord, dit-il.

– J'écoute.

– Si je n'ai craint au monde qu'un homme, quand j'avais un trésor à perdre, ma fille, un homme qui a triomphé de moi, Rocambole, – aujourd'hui cet homme n'a plus qu'un autre homme à redouter, – c'est moi.

– Eh bien ?

– Si mon nom vous échappait avant que nous nous soyions revus, tout serait perdu !

– Votre nom ? dit sir James, je l'ai déjà oublié.

– J'aime mieux cela, dit Timoléon.

Et il s'en alla.

* *

*

Vanda n’avait vu entrer ni sortir Timoléon.

D’ailleurs, s’il était un homme à qui elle eût pu penser, ce n’était pas à coup sûr sur celui-là.

Sir James Nively, après le départ de cet auxiliaire que lui envoyait le hasard, sonna son valet de chambre et lui dit :

– Prévenez madame que je suis légèrement indisposé, que je ne descendrai pas pour le dîner, mais que je prendrai avec elle une tasse de thé vers neuf heures.

Et sir James, qui se défiait de lui-même, passa la journée dans sa chambre.

Il avait besoin de se calmer pour se retrouver face à face avec elle.

Vanda, de son côté, accueillit sans étonnement les paroles du valet de chambre.

Elle était trop préoccupée des ordres que lui avait donnés Rocambole.

Ce dernier lui avait dit : « Sir James Nively nous gêne. Il faut le supprimer. Quand il aura bu, tu placeras une lampe auprès de la fenêtre, le reste me regarde. »

Vanda, qui ne soupçonnait point que sir James ne fût sur ses gardes, et bien qu’elle eût une confiance aveugle dans les expédients et les ressources de Rocambole, Vanda, disons-nous, ne pouvait s’empêcher de mettre son esprit à la torture.

Comment Rocambole parviendrait-il, en plein quartier des Champs-Élysées, à enlever sir James Nively et qu’en ferait-il ?

Telle était la question qu’elle se posait depuis le matin sans pouvoir la résoudre.

Le soir vint, – elle dîna toute seule.

Puis, vers neuf heures, elle se retira dans sa chambre, fit préparer le thé et attendit la visite de sir James.

Sir James n’avait pas bougé de chez lui.

Un domestique entra et dit à Vanda :

– Monsieur fait demander à madame si elle voit quelque inconvénient à ce que la cuisinière et moi nous sortions ce soir ?

– Aucun, lui répondit Vanda.

Le cocher ne couchait pas à l’hôtel.

Vanda songea à congédier sa femme de chambre ou à lui donner quelque course lointaine.

L’absence complète de domestiques dans l’hôtel allait évidemment servir les plans de Rocambole.

Quelques minutes après, sir James entra.

Le thé était prêt, et Vanda avait jeté dans le fond de la tasse destinée à sir James une pincée de cette poudre blanche que lui avait donnée Rocambole.

Sir James s’était bien fait des serments depuis le matin.

Il s’était juré de tuer Vanda, si elle était coupable et si elle avait allumé dans son cœur cet amour féroce qu’il éprouvait pour elle, dans le but unique de servir Rocambole.

Mais il s’était juré aussi d’être calme et d’attendre la preuve que Timoléon lui avait offerte.

Il baisa donc la main de Vanda comme de coutume et s’assit auprès d’elle.

– Voulez-vous une tasse de thé ? fit-elle.

– Oui, certes.

– Vous êtes souffrant ?

– J’ai un peu de migraine, comme vous dites, vous autres Français.

Et sir James, qui avait des tempêtes dans le cœur, versa dans la tasse que Vanda venait d’emplir la moitié d’un petit flacon de rhum.

En même temps, il la regardait.

Jamais Vanda ne lui avait paru plus belle, jamais elle ne s’était montrée à lui dans une toilette d’intérieur plus provocante.

Sir James oublia ses serments.

Et avant de tremper ses lèvres dans le breuvage préparé, il dit tout à coup :

– Comment va Rocambole ?

Ce fut un coup de théâtre. Vanda, malgré son sang-froid et sa présence d’esprit ordinaires, jeta un cri et se troubla…

Sir James n’avait plus besoin de la preuve offerte par Timoléon.

Il avait lu la culpabilité de Vanda dans son regard effaré.

Et tirant un poignard de son sein, il s’élança vers elle en disant :

– Misérable, tu m’as trahi… et tu vas mourir…

XXVIII

Vanda se vit perdue.

Elle n’avait pas d’arme sous la main et elle avait pour adversaire un de ces hommes aux jarrets d’acier qui bondissent comme des tigres.

Mais la femme qui avait si longtemps vécu de la vie de Rocambole ne perdait jamais complètement la tête.

Un miracle seul pouvait la sauver.

Ce miracle, elle le fit sans l’intervention du ciel.

Déjà sir Nively levait le bras pour frapper, et elle s’était réfugiée à l’autre bout de la chambre ; déjà la lame du poignard étincelait au feu des bougies, lorsque Vanda, par un geste rapide, dégrafa le manteau qui recouvrait son peignoir.

Le manteau tomba.

Le bras levé ne retomba point, la bête fauve ivre de carnage s’arrêta, piquée au cœur par l’aiguillon de l’amour.

Sir James recula d’un pas.

Et en reculant, il embrassa d’un regard cette beauté hardie.

– Oh ! dit-il, en riant d’un rire de tigre, avant que tu ne meures, il faut que ma vengeance soit complète ; il faut… Mais il n’acheva pas !

Vanda respira, elle avait pour dix secondes détourné la foudre.

Et, à son tour, elle bondit à l’autre extrémité de la chambre et dit en ricanant :

– Que m’importe la mort ! que m’importe la honte ! pourvu que mon enfant soit sauvé.

– Ton enfant ! exclama sir James interdit.

– Hé ! oui, mon enfant ! dit-elle.

Puis avec un rire de hyène, belle de désespoir et d’une ironie farouche :

– Croyez-vous pas, dit-elle, que si je n’avais un enfant que Rocambole tient en ses mains, j’aurais obéi à ce forçat ?

En même temps, elle se mit à genoux, joignit les mains, passa du rire aux larmes, de la raillerie à l’accent suppliant de la mère et dit :

– Faites de moi ce que vous voudrez, tuez-moi ensuite, j’ai mérité mon sort, et peu m’importe ; mais sauvez mon enfant, promettez-moi de l’arracher à Rocambole.

Une réaction bizarre s’opérait chez sir James Nively et son bras avait fini par retomber, toujours armé du poignard, le long de son corps.

– Si vous refusez de m’écouter, dit encore Vanda, qui se redressa tout à coup, je vous échapperai par la mort.

En même temps, elle porta rapidement à ses lèvres une bague qu’elle avait au doigt.

Sir James se laissa prendre à ce geste, il crut que le chaton de la bague renfermait quelque poison foudroyant.

Et ce n’était plus seulement la mort de Vanda qu’il voulait.

Et comme il se défiait encore de lui-même, il alla s’asseoir à l’autre extrémité de la chambre, auprès de la table sur laquelle le thé était servi.

– Ah ! reprit-il, tu as un enfant ?

– Oui, dit Vanda.

– Et tu l’aimes ?

– Est-ce qu’une mère aime autre chose que son fils ?

– Et c’est Rocambole qui l’a en son pouvoir ?

– Lui-même.

– Alors, c’était de peur qu’il ne tuât cet enfant ?…

Les instincts brutaux de l’Anglo-Indien grandissaient et se développaient par degrés.

Son œil caressait les splendides épaules de Vanda, ses narines dilatées semblaient s’enivrer des voluptueux effluves qu’épanchait autour d’elle cette fière beauté.

Il y avait en lui, à cette heure, quelque chose de satanique et de fanatique à la fois.

Le satanisme de l’homme qui ne reculera plus devant aucun crime.

Le fanatisme du fakir qui veut caresser son idole avant de la briser.

– Parle, disait-il, parle… mais sois brève… Que veux-tu que je fasse pour ton enfant ?

Vanda sentait bien qu’elle était condamnée ; que cet homme, un moment hésitant, redeviendrait furieux et sauvage tout à l’heure ; que si elle ne gagnait pas du temps, avec l’espoir, hélas ! improbable, que Rocambole surgirait de terre pour venir à son aide, cet homme finirait par la hacher à coups de poignard.

– Oui, reprit-elle, sauvez mon enfant… promettez-moi que vous le ferez…

– Je te le promets, dit sir James. Mais d’abord, où est-il ?

– Rocambole seul le sait.

– Et où est Rocambole ?

– Rue Saint-Lazare, 28.

– Est-ce tout ce que tu as à me demander ?

– Oui, dit-elle, essayant encore de le fasciner de son regard.

Mais sir James n’était plus homme à se laisser attendrir.

– Nous sommes seuls ici, dit-il. J’ai renvoyé tous les domestiques. Il pleut au dehors, l’avenue est déserte. On n’entendra point tes cris. Il faut m’obéir… et mourir !

Et il tenait le poignard dans sa main crispée.

– Laissez-moi faire ma prière, dit-elle encore. Laissez-moi prier Dieu avant de me tuer !

Et de nouveau, elle se mit à genoux.

– Ah ! tu crois au ciel, toi… tu crois à une autre vie ? ricana le misérable.

Et comme s’il eût voulu éteindre les blasphèmes qui brûlaient sa gorge, il s’empara de la tasse de thé qu’il avait devant lui et la vida d’un trait, en répétant :

– Hâte-toi ! hâte-toi !

En même temps il se leva, tenant toujours son poignard, et vint droit à Vanda.

Vanda jeta encore un cri.

Mais ce fut le dernier.

Au paroxysme de sa passion furieuse, sir James Nively jeta son poignard sur la table.

Puis il enleva Vanda de ses bras nerveux :

– Je te hais et je t’aime ! murmura-t-il.

Mais Vanda se débattit violemment et elle parvint à se dégager et à le repousser.

En même temps, elle sauta sur le poignard qu’il avait laissé sur la table et s’en empara.

Mais sir James riait d’un rire féroce.

– Il faut m’obéir, disait-il, il le faut !

Elle s’était acculée dans un angle, le poignard à la main, pelotonnée et prête à bondir.

– Si vous faites un pas, disait-elle, c’est moi qui vous tuerai !

Sir James riait et blasphémait tout à la fois.

– Bah ! disait-il, est-ce qu’un Étrangleur craint le poignard d’une femme ?

Et, se rejetant en arrière, il tira de sa poche le terrible lasso sans lequel jamais ne marche un disciple de la déesse Kâli.

Vanda comprit que sir James allait être une fois encore vainqueur dans cette lutte désespérée qu’elle soutenait contre lui depuis dix minutes.

Que pouvait le poignard contre le terrible lasso ?

La corde de soie tournoyait dans l’air en sifflant.

Et, tout à coup, elle s’abattit sur Vanda.

– Au moins je mourrai sans souillure ! pensa-t-elle, tandis que le lasso s’enroulait comme un reptile autour de son cou.

XXIX

Une minute de plus, et c’en était fait de Vanda.

Mais le lasso, qui déjà la serrait, se distendit comme par enchantement ; la main qui en tenait l’extrémité opposée s’ouvrit et la laissa tomber.

Vanda, qui déjà fermait les yeux et s’apprêtait à mourir en murmurant tout bas le nom de Rocambole, Vanda rouvrit les yeux et regarda.

Elle vit sir James encore debout, mais oscillant déjà comme un chêne déraciné.

Son œil était fixe, sa bouche béante, son front s’était couvert d’une pâleur subite.

Il balbutiait des mots sans suite ; puis ce ne furent plus que des cris étouffés, des sons inarticulés et sauvages.

Et, chancelant de plus en plus, il essaya de se baisser pour ressaisir le lasso.

Mais il tomba lourdement sur le sol.

Le foudroyant narcotique mélangé à la tasse de thé venait de produire son effet.

En tombant, sir James poussa un dernier cri.

Puis, ses yeux se fermèrent.

Pendant un moment encore, son corps s’agita en des convulsions suprêmes. On eût dit la lutte dernière de l’agonie.

Et les convulsions cessèrent à leur tour, comme s’étaient éteints les cris…

Et sir James garda l’immobilité de la mort.

Alors un soupir de soulagement s’échappa de la poitrine de Vanda.

On eût dit qu’on venait de lui ôter un poids écrasant qui l’étouffait.

Pendant quelques minutes, elles fut trop émue, trop bouleversée pour pouvoir faire autre chose que contempler celui qui avait failli la tuer, et qui était réduit à l’impuissance.

Mais enfin le souvenir de Rocambole lui revint, et avec ce souvenir le sentiment du devoir.

Vanda prit la lampe qui se trouvait sur la table, alla vers la croisée qu’elle ouvrit, et la posa sur l’entablement.

Tout aussitôt une ombre s’agita dans le jardin.

Puis auprès de cette ombre une autre.

Et Vanda reconnut Rocambole et Milon.

La chambre de Vanda, nous l’avons dit déjà, était située au rez-de-chaussée.

Rocambole s’arrêta sous la croisée et dit :

– Est-ce fait ?

– Oui, répondit Vanda encore émue.

Rocambole, d’un bond, eut atteint l’entablement de la croisée, et de l’entablement il sauta dans la chambre.

Mais soudain il s’arrêta muet, stupéfait, la sueur au front.

Il venait d’apercevoir au cou de Vanda le terrible lasso des Étrangleurs.

– Ah ! lui dit Vanda, il était temps… J’ai failli mourir…

Et alors elle raconta d’une voix brève, haletante, saccadée, la fureur subite de sir James, ses désirs féroces, sa résolution de la tuer et comment, par un mensonge, par cette supposition d’enfant qu’elle avait accueillie comme une inspiration, elle avait pu gagner du temps…

Comment, maîtresse d’un poignard, elle s’était crue sauvée un moment.

Comment encore elle avait perdu tout espoir et fermé les yeux en sentant le lasso s’abattre sur elle.

– Une minute de plus, dit-elle, et j’étais morte !

– Eh bien ! dit Rocambole frémissant, tu ne le craindras plus désormais.

– Est-ce qu’il est mort ? demanda Vanda.

– Non, mais il est dans la situation où jadis nous avons mis Antoinette pour la faire sortir de Saint-Lazare. En d’autres temps, je l’aurais tué. Mais je me suis juré de ne verser le sang qu’à mon corps défendant.

– Qu’en vas-tu donc faire ?

– Je le tiendrai prisonnier dans la cave de la maison de la rue du Vert-Bois jusqu’à ce que notre but soit atteint, jusqu’à ce que les millions de Gipsy soient retrouvés.

– Et alors ?…

– Alors je l’endormirai de nouveau, nous le placerons dans une caisse, comme un ballot de marchandises et nous le renverrons à Londres où les Étrangleurs sont peut-être encore de mode, car à Paris ils ont fait leur temps.

Milon était demeuré dans le jardin.

Rocambole se pencha à la croisée et lui dit :

– Tu n’entends aucun bruit ?

– Aucun, répondit Milon.

– La maison est déserte, les domestiques sont tous sortis, ajouta Vanda.

– La voiture est de l’autre côté du mur ? demanda encore Rocambole.

– Oui.

– Alors, charge-toi du colis.

Et Rocambole, aidé de Vanda, prit le baronnet sir James Nively aussi inerte qu'un cadavre, et ils l'apportèrent vers la croisée.

Milon s'était établi au pied de la fenêtre, arcbouté comme un hercule forain qui attend la chute d'un fardeau.

Vanda et Rocambole soulevèrent le baronnet, le passèrent en dehors de la croisée et le laissèrent tomber dans les bras de Milon le colosse.

Puis ce dernier chargea le corps sur son épaule et prit la fuite à travers le jardin.

– Adieu, dit Rocambole à Vanda.

– Comment ! fit la jeune femme, tu me laisses ici ?…

– Sans doute, répondit Rocambole qui avait déjà enjambé la croisée pour sauter dans le jardin.

– Mais pourquoi ? demanda Vanda.

– Parce que j'ai besoin de toi ici.

– Ah !

– Je t'ai dit l'histoire de miss Ellen et d'Ali-Remjeh, n'est-ce pas ?

– Sans doute.

– Eh bien ! cet Ali-Remjeh, chef suprême des Étrangleurs, qui depuis vingt ans était retourné aux Indes, s'est repris d'un bel amour pour miss Ellen, c'est-à-dire pour milady.

– Vraiment ?

– Et il veut l'épouser. Mais milady n'en veut pas…

– Pourquoi ?

– Parce que depuis longtemps déjà elle a cédé à l'amour de Franz qui se fait appeler le major Hoff.

– Eh bien ? demanda Vanda.

– Eh bien ! demain milady doit venir ici, croyant rencontrer sir James.

– Ah !

– Elle y viendra pour essayer de faire revenir Ali-Remjeh sur sa fantaisie amoureuse.

– Bon ! je commence à comprendre.

– Il faut que tu sois ici pour la recevoir.

– Et toi, dit Vanda, y seras-tu ?

– Certainement. Avant huit heures du matin. Ainsi, bonne nuit… Tu n'as plus rien à craindre, ni du lasso ni du poignard de sir James Nively.

Rocambole mit un baiser au front de Vanda et sauta dans le jardin.

Celle-ci, appuyée sur la croisée ouverte, le vit s’éloigner et gagner une échelle appliquée contre le mur.

Cette échelle avait déjà servi à Milon qui était de l’autre côté du mur.

Vanda vit Rocambole gravir les échelons, s’établir à califourchon sur le mur, retirer l’échelle ensuite et disparaître.

Alors elle referma la fenêtre et murmura :

– Ah ! je l’ai échappé belle, cette nuit !

– Mais tu ne te sauveras pas ! dit une voix derrière elle.

Et Vanda, les cheveux hérissés, vit deux personnages qui se tenaient immobiles sur le seuil de la porte qui s’était ouverte sans bruit.

L’un était Timoléon.

L’autre Madeleine la Chivotte.

– C’est l’heure de la revanche ! ricana Madeleine, qui se souvenait du coup de pistolet de la rue de Bellefond.

– Voici ta dernière heure ! répéta Timoléon.

Vanda jeta un cri. Mais ce cri, Rocambole ne pouvait l’entendre.

Il était déjà loin.

XXX

Rocambole avait suivi Milon, et Milon, grâce à sa force herculéenne, portait le baronnet sur ses épaules comme il eût fait du plus léger des fardeaux.

Un fiacre attendait de l'autre côté du mur et le cocher de ce fiacre n'était autre que Noël.

Sir James Nively était dans une léthargie si complète qu'un coup de canon ne l'eût pas réveillé.

Le fiacre gagna le Cours-la-Reine et suivit les quais, après avoir traversé la place de la Concorde.

Rocambole était monté à côté de Noël, et Milon se tenait dans l'intérieur de la voiture à côté de sir James qu'il avait étendu tout de son long sur la banquette de devant.

Les quais de Paris, en hiver, sont presque déserts vers dix heures du soir.

Rocambole avait pris ce chemin de préférence aux boulevards qui sont très éclairés, et pour éviter la curiosité d'un agent de police quelconque, qui aurait pu jeter un regard furtif à l'intérieur du fiacre et apercevoir un homme étendu et sans mouvement.

Arrivés à l'Hôtel de Ville, les ravisseurs quittèrent les quais et prirent la rue Saint-Martin.

– Baisse les stores, dit Rocambole à Milon.

Celui-ci obéit, et Noël fouetta les chevaux.

Quelques ouvriers, quelques gamins, voyant un fiacre stores baissés, lâchèrent des lazzis et des plaisanteries de mauvais goût.

Mais le fiacre continua sa route et arriva sans encombre rue du Vert-Bois, à la porte du fruitier, principal locataire de la maison.

La rue du Vert-Bois, le soir, est obscure, à peine sillonnée par quelques rares passants, dont l'attention est ordinairement concentrée par trois ou quatre belles de nuit qui se promènent le long des maisons.

Le fruitier était prévenu sans doute.

Il se hâta d'accourir et ouvrit la portière.

Milon reprit sir James dans ses bras et, d'un bond, franchit le trottoir.

Il était dans la boutique avant que personne eût fait attention à lui.

La boutique était divisée en deux pièces : le comptoir proprement dit, c'est-à-dire l'endroit où l'on vendait des légumes, du laitage et des œufs ; et une petite salle où l'on versait à boire aux consommateurs.

Milon, suivi de Rocambole, entra tout de suite dans cette deuxième pièce.

Le fruitier poussa la porte.

En même temps, sa femme, qui depuis longtemps déjà avait posé les volets à la devanture, se hâta de poser la barre transversale qui servait de fermeture.

C'était dans la buvette, comme on nommait la seconde pièce de la boutique, que se trouvait l'entrée de la cave.

On soulevait une trappe, et un escalier de pierre apparaissait alors aux regards.

Le fruitier s'arma d'une lanterne et prit un trousseau de clés.

Puis, il passa devant et s'engagea dans l'escalier.

Milon, portant le baronnet sur ses épaules, le suivit.

Rocambole fermait la marche.

La cave de la maison était profonde, vaste, et se divisait en plusieurs caveaux.

Au bas de l'escalier commençait un corridor sur lequel s'ouvraient différents petits celliers, jadis destinés aux locataires de la maison et que le fruitier, depuis qu'il était principal locataire, avait gardés pour lui.

Il ouvrit la porte de l'un d'eux et Rocambole et Milon se trouvèrent au seuil d'un caveau assez vaste, au milieu duquel il y avait une large dalle.

– Voilà, dit le fruitier.

En même temps, il posa sa lanterne à terre et alla prendre dans un coin du caveau un pic en fer qui s'y trouvait comme par hasard.

Puis il glissa la pointe du pic entre la dalle et la pierre de taille qui lui servait d'encadrement, exerça une pesée et la dalle se souleva.

Alors Rocambole aperçut un trou béant, assez semblable à l'orifice d'un puits.

Le fruitier lui dit :

– Prenez la lanterne et regardez.

Rocambole se coucha à plat-ventre au bord du trou, laissa pendre son bras armé de la lanterne et sonda du regard la profondeur de ce singulier puisard.

Il vit alors un trou d'une vingtaine de pieds de profondeur, dont les parois étaient en maçonnerie et qui n'aboutissait à aucune ouverture.

Seulement en haut, à une dizaine de pieds du sol, à peu près, on apercevait une petite meurtrière destinée sans doute à laisser pénétrer un peu d'air dans le réduit.

– Ah çà, dit Rocambole étonné, qu'est-ce que cela ?

– La cachette dont j'ai parlé à Noël.

– Oui, mais qui l'a creusée, et à quoi servait-elle ?

– Ma foi, répondit le fruitier, c'est tout une histoire, maître.

Quand j’ai pris la maison à bail, j’ai fait visiter les caves par un architecte, il y avait ici un demi-pied de sable, nous avons déblayé pour trouver le sol et cette dalle que je viens de soulever nous est apparue alors.

Nous l’avons ôtée ; et l’architecte a eu la fantaisie de se faire descendre dans ce trou avec une corde sous les reins.

Lorsqu’il est remonté, il m’a dit :

« Cette cachette a dû être creusée pendant la première révolution et servir de refuge à des prêtres ou des émigrés.

« La preuve en est dans cette meurtrière par laquelle arrive un air humide et froid et qui doit communiquer avec les égouts voisins. »

– Bien, fit Rocambole d’un signe de tête, je comprends.

– C’est là que nous pouvons mettre ce monsieur, poursuivit le fruitier en montrant l’Anglais évanoui que Milon avait posé à terre comme un colis de marchandises.

Si vous voulez vous en débarrasser pour toujours, la chose est facile. Avec un peu de plâtre nous allons boucher la meurtrière et il périra étouffé, faute d’air.

– Non, dit Rocambole, je ne veux pas le tuer.

– Alors nous laisserons la meurtrière ouverte, il aura de l’air. Pour combien de temps est-il endormi ?

– Pour deux jours au moins.

– Faudra-t-il lui donner à manger ?

– Certainement.

– Mais, observa Milon, quand il reviendra à lui, il se mettra à crier.

– C’est probable.

– N’entendra-t-on pas ses cris ?

– J’en réponds, dit le fruitier ; à moins qu’on ne les entende des égouts… ce qui est à peu près impossible, car les égouts de ce quartier sont trop petits pour que les égoutiers s’y promènent de gaîté de cœur.

– Et puis, dit Rocambole, dans deux jours nous pourrons peut-être lui rendre la liberté.

– Ah ! fit Milon, un peu surpris.

– Va chercher une corde, dit Rocambole au fruitier.

– Une corde ?

– Sans doute. Nous n’allons pas jeter cet homme dans le trou. Il pourrait se tuer en tombant, et je ne veux pas de meurtre inutile.

Le fruitier remonta dans sa boutique, et revint peu après avec une corde qu’il lia solidement sous les reins de sir James.

Puis, aidé de Milon, et tandis que Rocambole tenait la lanterne pour les éclairer, il descendit dans le puits le baronnet, toujours aussi inerte que s’il eût été privé de vie.

– Dans deux jours, dit alors Rocambole, nous verrons s’il a de l’appétit.

On replaça la dalle sur le puits.

Ensuite, le fruitier s’arma d’une pelle et recouvrit la dalle d’une couche épaisse de sable.

– À présent, dit encore Rocambole, allons-nous-en !

Et se tournant vers Milon :

– Sir James ne nous gênera plus désormais.

Ils remontèrent dans la boutique.

Le fiacre conduit par Noël attendait toujours à la porte.

– Est-ce que je vous accompagne, maître ? demanda Milon.

– Non, pas maintenant.

– Alors, je vais rester ici ?

– Sans doute. N’as-tu pas une chambre dans la maison ?

– Juste au-dessus de Marmouset.

– Eh bien ! va te coucher et demain, à neuf heures, sois exact au rendez-vous.

– À l’avenue Marignan ?

– Oui.

Rocambole passa par l’allée de la maison, regagna le fiacre et y monta.

– Mène-moi au Grand-Hôtel, dit-il à Noël.

Un quart d’heure après, le fiacre s’arrêtait sur le boulevard des Capucines.

Mais Rocambole, au lieu d’entrer dans l’hôtel, pénétra dans le café.

Un homme et une femme assis à une table prenaient le thé et causaient avec une telle animation que ni l’un ni l’autre ne fit attention à Rocambole.

D’ailleurs Rocambole, qui changeait volontiers de costume et de physionomie, s’était affublé, ce soir-là, d’une perruque blonde et ne ressemblait plus du tout au major Avatar.

Les deux personnages qui prenaient du thé n’étaient autres que milady et le major Hoff, c’est-à-dire Franz, son vieux complice.

XXXI

Rocambole se plaça à une table voisine et demanda en allemand la *Gazette de Cologne*.

Puis, quand le garçon la lui eut apportée, il s'enveloppa dedans de telle façon qu'il devint pour ainsi dire invisible.

Milady et le major Hoff causaient tout bas.

Mais Rocambole avait l'oreille fine et il ne perdit pas un mot de leur conversation.

Milady disait :

– Comme il est beau, mon fils !

– Ah ! pensa Rocambole, il paraît qu'elle l'a vu.

– Il est beau et distingué, poursuivit milady, et le mélange du sang anglais et du sang indien lui sied à ravir. Il est blanc comme moi, mais il a les yeux ardents et les formes souples et nerveuses de son père.

Le major fit la grimace.

– Oh ! milady, dit-il, ne parlez pas ainsi.

– Pourquoi ?

– Je suis jaloux.

Milady haussa les épaules.

– Ne vous en défendez pas, poursuivit le major Hoff qui eut dans les yeux un éclair de sombre colère, vous l'aimez encore !

– Qui ?

– Ali-Remjeh.

Milady eut alors un éclat de rire si franc, si net, si railleur, que la colère de Franz tomba.

– Oh ! dit-il, c'est que je vous aime, moi, c'est que je suis jaloux.

Milady eut pour lui ce regard de la femme déchue pour son dernier amant.

– Sois tranquille, dit-elle. J'ai aimé Ali-Remjeh, tu le sais, avec frénésie, avec délire, comme la tigresse des jungles de son pays aime le tigre royal. Mais, folle d'amour, la tigresse n'abdique ni sa fierté, ni ses fureurs. Ali-Remjeh m'a abandonnée !

Pendant vingt années, tandis que je me tordais sous le remords, cet homme rentré dans son pays ne s'est souvenu de moi à de longs intervalles que parce que nous avions un fils.

Aujourd’hui que toutes ses ambitions sont satisfaites, que sa vie politique est finie, qu’il est las d’exercer ce pouvoir mystérieux dont il a tant abusé, aujourd’hui que le besoin de vivre en paix, en bon gentleman qui n’a rien à faire, s’est emparé de lui, il s’est dit : « J’ai laissé en Europe une femme et un enfant. C’est une famille. Allons la retrouver. »

– Oui, murmura Franz, il a dû se dire tout cela.

– Il a eu tort, dit froidement milady.

– Ah !

Et Franz regarda la belle Anglaise d’un air timide.

Milady reprit :

– Je te méprise, toi, et quand je fais appel à mes souvenirs de fille de race, je ne puis oublier que tu es un vil laquais.

– Madame…

– Attends donc ! je te méprise, mais le crime a établi entre nous une sorte d’égalité que je subis. Je te méprise et je t’aime…

Franz eut comme un éblouissement.

– Je te méprise et je t’aime, poursuivit milady, parce que tu es entré si complètement dans ma vie que je ne pourrais plus me passer de toi. Et puis, tu m’es dévoué comme le chien l’est à son maître, tu as fini par aimer mon fils. Je suis une parricide, le sang de mon père couvre mes mains, et ces mains tu les dévores de baisers.

– C’est vrai, dit Franz avec enthousiasme.

– Ne sois donc plus jaloux, poursuivit milady, car je n’aime plus Ali-Remjeh.

– Oui, mais peut-être vous aime-t-il encore ?

– Qu’importe !

– Et vous savez bien que si cet homme a mis dans sa tête que vous seriez sa femme…

– Je la serai, n’est-ce pas ?

– Oui.

Milady eut un sourire de démon :

– Écoute-moi bien, mon pauvre Franz, dit-elle.

– Parlez, milady.

– Ali-Remjeh, à cette heure encore, est le chef des Étrangleurs ?

– Sans doute.

– À ce titre, il dispose d’une armée ténébreuse et dominée par le fanatisme qui exécute ses volontés.

– Quelles qu’elles soient, dit Franz avec conviction.

– Mais il veut quitter le pouvoir…

– Il le dit, du moins.

– S’il ne le quitte pas, il restera dans l’Inde et nous n’avons plus rien à craindre.

– C’est juste.

– S’il le quitte, c’est pour venir en Europe, retrouver sa femme et son fils, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Alors Ali-Remjeh devient un homme comme tous les hommes, ce me semble.

– Bon !

– Il est riche, il est heureux… il n’est plus à craindre.

– Je ne vous comprends pas, milady.

– Écoute encore. Ali-Remjeh veut m’épouser.

– Vous refusez ?

– Non, j’accepte.

Franz eut un haut-le-corps.

– J’accepte, poursuivit milady. Il reconnaît son fils. Mon fils a un nom ; car, par sa mère qui était Anglaise, Ali-Remjeh appartient à l’aristocratie britannique.

– Eh bien ?

– Eh bien ! le reste te regarde, dit froidement milady. Tu es un homme de ressources et d’esprit, Franz. Ali-Remjeh n’aura plus les Étrangleurs à ses ordres.

– Bon !

– Sa poitrine ne sera plus invulnérable. Si le poignard te répugne…

– Achevez, madame, dit Franz tout frémissant.

– Il y a le poison, acheva milady.

Ces derniers mots furent suivis d’un moment de silence.

À de certaines heures, le silence est un acquiescement.

Rocambole, qui lisait toujours la *Gazette de Cologne* et ne faisait pas un mouvement, n’avait pas perdu une syllabe de cette étrange conversation.

Franz reprit enfin :

– Alors, que comptez-vous faire, madame ?

– Voir le représentant d’Ali-Remjeh.

– Sir James Nively ?

– Oui.

– Que lui direz-vous ?

– Que je suis prête à recevoir Ali-Remjeh à bras ouverts.

– Ah !

– Mais à une condition.

– Laquelle ?

– C’est que, avant la conclusion du mariage, on m’aura débarrassée à tout jamais de cette petite bohémienne qui peut, un jour ou l’autre, réclamer l’héritage de ma sœur, c’est-à-dire de sa mère.

– Et quand verrez-vous sir James ?

– Demain.

– Vous y conduirai-je ?

– Non, je veux y aller seule.

– C’est bien. À quelle heure ?

– Dès le matin.

Franz s’inclina. Puis, il jeta un regard furtif autour de lui, pensant un peu tard que, peut-être, on avait pu saisir quelques bribes de son entretien avec milady.

Mais il ne vit personne. Les tables étaient désertes tout à l’entour de la sienne, on commençait à baisser la devanture en fer du café, et une heure du matin sonnait.

L’homme à la *Gazette de Cologne* lui-même, ce Germain blond sur lequel le major Hoff avait une fois levé un regard distrait, avait disparu.

* *

*

Quelques heures après, c’est-à-dire vers huit heures du matin, Rocambole, redevenu le major Avatar, se présentait avenue de Marignan, à la grille de l’hôtel que sir James avait donné à Vanda.

Il sonna.

Un domestique vint lui ouvrir.

– Sir Nively ? demanda Rocambole.

– Son Honneur est absent, répondit le valet de chambre.

– Mais madame y est, reprit Rocambole, qui s’attendait à cette réponse.

– Non, monsieur.

– Comment ! non ?

– Madame est sortie hier soir et n’est pas rentrée.

– À quelle heure donc ?

Le valet était loquace :

– Ma foi ! dit-il, pour dire à monsieur la vérité, ni moi ni les autres personnes de l'hôtel n'en savent rien. On nous avait permis de sortir. Quand nous sommes rentrés, vers trois heures du matin, nous avons trouvé les portes ouvertes et l'hôtel vide.

Monsieur et madame avaient disparu !

– C'est bizarre ! murmura Rocambole qui s'expliquait très bien qu'on n'eût pas trouvé le baronnet, mais qui se demandait vainement ce que pouvait être devenue Vanda.

Et il entra dans l'hôtel, la sueur au front, en proie à un pressentiment funeste…

XXXII

Qu’était devenue Vanda ?

Il nous faut, pour le savoir, nous reporter au moment où la jeune femme, appuyée à la croisée, avait vu disparaître Rocambole par-dessus le mur du jardin.

Alors, elle s’était retournée et s’était trouvée face à face avec Timoléon et Madeleine la Chivotte.

La Chivotte, on s’en souvient, était cette femme perdue, voleuse et dépravée qui, après avoir abreuvé d’outrages, à Saint-Lazare, Antoinette Miller, s’était constituée sa gardienne, dans le pavillon de la rue de Bellefond, où Timoléon l’avait enfermée.

Vanda, on s’en souvient aussi, avait délivré Antoinette au moment où elle allait succomber aux brutalités d’un misérable et périr ensuite sous le sabot de la vindicative Madeleine.

La balle du revolver de Vanda l’avait étendue au milieu d’une mare de sang.

Mais Madeleine la Chivotte n’était point morte, et nous avons vu Rocambole la retrouver dans un garni, en possession d’une petite fille volée.

Comment cette femme, qui s’était amendée en apparence, et qui paraissait convertie au bien par Rocambole, se retrouvait-elle dans le camp de ses ennemis et prête à servir Timoléon ?

C’est là un mystère que nous allons essayer de pénétrer.

Avant son départ pour l’Angleterre, Rocambole avait confié la petite fille aux épaules tatouées, l’enfant de Nadeïa Komistroï, non plus seulement à la Chivotte, mais à la Camarde, la terrible hôtesse du cabaret de l’*Arlequin*.

Ces deux femmes, la Camarde et la Chivotte, avaient d’abord vécu en assez bonne intelligence ; puis elles avaient eu des querelles et la Camarde, gardant l’enfant, avait chassé Madeleine.

Celle-ci, qui n’était dévouée à Rocambole que par terreur, avait repris alors son indépendance.

Elle s’en était retournée d’abord à Paris, et avait, pendant quelques semaines, fréquenté les cabarets et les garnis où se réunissaient les voleurs.

Puis, la police ayant opéré des razzias, la Chivotte s’était réfugiée aux *Carrières d’Amérique*.

Là, elle avait retrouvé le Pâtissier.

Le Pâtissier, toujours altéré, toujours ivre de vengeance et ne rêvant qu'une chose, – l'extermination de Rocambole.

Le Pâtissier et la Chivotte se connaissaient de longue main. Le premier s'étonna de retrouver celle-ci, misérable et cherchant, comme disent les voleurs, *un coup à faire*.

– Tu es donc brouillée avec la Camarde ? lui demanda-t-il d'un air de compassion.

– À mort, répondit la Chivotte.

– Pourquoi ?

– Elle est folle de Rocambole et elle vous en casse la tête du matin au soir.

– Voyez-vous ça ? ricana le Pâtissier.

– Avec ça, reprit la Chivotte, que Rocambole se moque pas mal d'elle.

– Tu crois ?

– Il a une *largue* qu'il adore.

– Ah ! oui… cette belle blonde… je sais.

– Qui a failli me tuer il y a six mois.

– Encore une histoire que je sais, dit le Pâtissier. Et toi, bonne fille, tu ne lui en veux pas ?

La Chivotte eut un regard et un rire féroces :

– C'est-à-dire, fit-elle, que si je pouvais la manger toute vive…

– Tu le ferais ?

– Un peu, mon neveu.

– Mais, tu ne peux pas… Toi aussi tu as peur de Rocambole…

Et le Pâtissier ricana de plus belle.

– Avec ça que tu n'en as pas peur, toi ? dit la Chivotte d'un ton d'ironie. Il t'a flanqué à la porte de chez la Camarde, et tu t'es en allé sans rien dire.

– Mais c'est parce que j'étais seul !…

– Ah ! tu étais seul… et maintenant…

– Nous sommes deux à le haïr, et si tu voulais, ajouta le Pâtissier, nous serions trois…

La Chivotte secoua la tête :

– Il n'y avait qu'un homme, dit-elle, qui pouvait lutter avec Rocambole.

– Ah !

– Et encore il a été roulé deux fois.

– Comment l'appelles-tu ?

– Timoléon.

– C’est précisément de lui que je voulais te parler.

– Tu le connais ?

– Sans doute, et nous nous sommes associés.

– Pour *travailler* ?

– Non, pour exterminer Rocambole.

Mais la Chivotte hocha de nouveau la tête d’un air de doute et de découragement :

– Tu te montes peut-être bien le coup ! dit-elle.

– Tu crois ?

– Timoléon a une fille, et c’est par là que Rocambole le tient.

– Tu te trompes, répondit le Pâtissier. La fille de Timoléon est morte, et maintenant il ne craint plus rien et n’a plus qu’une idée, celle de se venger.

Ces mots produisirent une sensation profonde sur la Chivotte :

– Si c’est comme ça, dit-elle, j’en suis !

– Vrai ?

– Oh ! je crois bien, dit-elle ; moi aussi, je veux me venger.

Et le Pâtissier avait embauché la Chivotte, et, le soir même, elle était aux ordres de Timoléon.

Celui-ci s’était introduit dans l’hôtel, après avoir grisé le valet de chambre de sir James Nively, trop tard pour sauver le baronnet, mais assez tôt pour s’emparer de Vanda.

Vanda sentit ses cheveux se hérisser en se trouvant en présence de ses implacables ennemis.

De l’autre côté de la porte, à demi dans l’ombre, par-dessus l’épaule de la Chivotte, apparaissait la tête hideuse et grimaçante du Pâtissier.

– Enfin, dit Timoléon, nous te tenons !

Vanda fit un bond vers la croisée…

Mais elle avait encore au cou le terrible lasso que lui avait lancé sir James Nively, et dont l’extrémité opposée traînait à terre.

Et comme Vanda allait franchir l’entablement et sauter dans le jardin, Timoléon mit le pied sur le bout du lasso.

Vanda fut obligée de s’arrêter, car elle se fût étranglée en essayant de vaincre cette résistance.

En même temps, la Chivotte se jeta sur le poignard que Vanda, tandis qu’elle causait tout à l’heure avec Rocambole, avait replacé sur la table.

Tout cela eut la durée d’un éclair.

Timoléon tira le lasso à lui, Vanda fut obligée de suivre cette pression.

Puis, Timoléon fit un signe, et le Pâtissier ferma la fenêtre et laissa retomber les rideaux ; de façon que s'il se fût trouvé quelqu'un encore dans le jardin, ce quelqu'un n'aurait pas pu voir ce qui se passait à l'intérieur de la chambre de Vanda.

– Cette fois, nous te tenons et nous te tenons bien, dit Timoléon.

Et, d'un vigoureux coup de poignet, et avec une dextérité qui eût fait honneur à un étrangleur de profession, il étendit Vanda sur le parquet.

Vanda jeta un cri étouffé. La corde meurtrissait son cou d'albâtre et l'étranglait.

– Oh ! papa, dit la Chivotte qui avait fermé la porte, vous n'allez pas me voler ma besogne, vous ?

– Hein ! fit Timoléon.

La voleuse s'avança, menaçante :

– Ce n'est pas vous qui l'étranglerez, dit-elle, c'est moi ! Et je n'ai pas besoin de votre corde, mes mains suffisent, ajouta-t-elle avec un accent de haine sauvage.

– Arrière ! dit Timoléon.

– Par exemple ! s'écria la Chivotte, c'est mon *ouvrage* ça. J'ai eu la balle dans les côtes… c'est moi qui…

– Arrière ! répéta Timoléon avec autorité.

– Cependant, patron, observa le Pâtissier avec déférence, elle a raison, la petite.

– Certainement, elle a raison, dit Timoléon, mais le moment n'est pas venu.

– Qu'est-ce que vous chantez-là, papa ?

– Je dis que le moment n'est pas venu, répéta Timoléon. Quand il sera venu, on te fera signe, petite.

– Comment ! dit le Pâtissier, nous n'allons pas la tuer toute de suite ?

– Non.

– Pourquoi donc ?

– Parce que j'ai mon idée…

Et, avec le ton du commandement, Timoléon ajouta :

– Allons, mes enfants, ficelez-moi proprement mademoiselle et fourrez-lui un mouchoir dans la bouche. Nous avons encore une bonne trotte à faire cette nuit.

* *

*

Un quart d'heure après, garrottée et bâillonnée, Vanda était placée sous la garde de la Chivotte, dans un fiacre qui se mettait en route pour une destination inconnue.

XXXIII

Nous avons dit quelques mots des *Carrières d'Amérique* et c'est là que nous avons retrouvé le Pâtissier, un des hôtes habituels de l'*Auberge des Innocents*, le plus redoutable de ces trois asiles où les voleurs se réfugiaient pendant les nuits froides de décembre et de janvier.

Mais, à l'époque où se déroule notre histoire, les *Carrières d'Amérique*, situées au nord de la Villette, n'étaient déjà plus inviolables et inviolées.

La police y était venue plusieurs fois.

D'abord, elle s'était vue repoussée avec perte.

Puis elle avait été victorieuse.

L'*Auberge des Innocents* avait été le théâtre de rixes sanglantes entre les voleurs et les sergents de ville ou les agents de la brigade de sûreté.

Cependant, en fin de compte, comme de pareilles campagnes offraient des périls sans nombre, la police ne les renouvelait que rarement et les hôtes mal famés des *Carrières d'Amérique* y étaient revenus.

Huit nuits sur dix, même, ils voyaient arriver le jour sans avoir été inquiétés.

Les malfaiteurs ont un peu de ce génie d'exploration aventureuse qui caractérise les Anglais.

Chassés peu à peu par les peuples, d'abord asservis, les Anglais découvrent de nouvelles îles, de nouveaux continents et y plantent leurs drapeaux.

Traqués dans un endroit, les voleurs se mettent à la recherche de nouvelles retraites et ils s'y réunissent et y vivent tranquilles longtemps, avant que la police ne parvienne à les dépister de leur nouveau gîte.

Les premières carrières où se réfugièrent les vagabonds, les repris de justice et tous ceux qui avaient de bonnes raisons pour fuir la rue de Jérusalem et ses phalanges, furent celles de Vanves, de Montrouge et d'Issy.

La police les en chassa.

Émigrants nocturnes, ils traversèrent Paris et élirent domicile aux *Carrières d'Amérique*.

Aujourd'hui, les *Carrières d'Amérique* sont désertées pour celles de Pantin.

De tous les anciens villages élevés jadis aux portes de la capitale, Pantin est le plus fameux.

À telle enseigne que l'argot lui a fait un emprunt célèbre.

Dans les maisons centrales, dans les bagnes, où l’on parle l’idiome des voleurs, on ne dit jamais Paris, on dit Pantin.

Quand vous avez gravi soit l’interminable rue de Paris-Belleville et dépassé l’église, soit les buttes Chaumont, fameuses par une défense héroïque en 1814, et aujourd’hui converties en jardin populaire, un vallon aride, sans eau, sans verdure, au milieu duquel s’élèvent çà et là de hideuses constructions qui suintent la misère par toutes leurs lézardes, s’allonge sous vos pieds.

À droite, les jolis coteaux de Romainville ; à gauche, dans le lointain, la plaine Saint-Denis que traversent les chemins de fer du Nord et de l’Est.

Au-dessous de vous, cette vallée énorme et désolée qui vous apparaît comme un coin de l’Arabie Pétrée au milieu de l’Arabie Heureuse.

Cela s’est appelé Montfaucon, la voirie, la terre des suppliciés, la patrie des vidangeurs, le cimetière des chevaux morts du farcin ou de la morve.

Cela s’appelle aussi Pantin.

Dans ce vallon, qui paraît avoir été creusé par un torrent et où vous ne trouveriez pas une goutte d’eau, se dressaient jadis les potences du roi, et le vent nocturne y secoua longtemps le squelette d’Enguerrand de Marigny.

C’est là que Charles IX alla contempler les restes de l’amiral de Coligny.

C’est là encore que pendant bien longtemps on laissa pourrir sans sépulture les corps des suppliciés.

Aujourd’hui, ce n’est plus un charnier humain, c’est une voirie.

Quand le soleil darde ses rayons sur cette plaine altérée sans cesse, il miroite sur de larges flaques de sang et sur des ossements blanchis.

Des nuées de rats s’y montrent en plein jour, marchant en colonnes serrées comme ces fourmis monstrueuses du nouveau monde qui ne laissent après elles que la désolation et la mort.

S’il prenait fantaisie un jour à l’édilité de déplacer la voirie, de la transporter du nord au sud, de ce sombre val de Montfaucon aux plaines de Vanves ou de Clamart aux Lilas, Paris serait envahi, prit d’assaut, exterminé.

Pendant des mois, des années peut-être, des milliards de rats traverseraient les rues, les boulevards, inonderaient les maisons, dévorant tout sur leur passage.

Au delà de cette vallée, le petit village de Pantin aligne tristement ses maisons grises, ses jardins sans verdure, et ne paraît pas se douter des horreurs qui l’entourent.

Entre la voirie et Pantin, à la place même peut-être où se dressaient jadis les potences royales, quelques pierres crayeuses s’amoncellent çà et là.

Ce sont les carrières.

Elles ne sont pas toutes neuves, cependant ; il y a même plusieurs siècles qu’on les a partiellement abandonnées.

Les rats en ont pris possession.

Depuis peu, les voleurs ont essayé d'en chasser les rats.

C'était aux *Carrières de Pantin* que Timoléon, le Pâtissier et la Chivotte conduisaient Vanda prisonnière.

– Là, avait dit Timoléon, nous sommes encore chez nous, et la police ne nous dérangera pas.

Sur les indications du Pâtissier, qui s'était placé à côté du cocher, le fiacre avait traversé les Champs-Élysées, monté la rue Miromesnil, atteint celle du Rocher, et gagné par cette dernière artère l'ancien boulevard extérieur.

Il pleuvait ; la nuit était froide. La population de Montmartre et des Batignolles était rentrée chez elle, ou s'était réunie dans ces nombreux cabarets que l'éloignement du mur d'enceinte n'a fait que multiplier.

Le cocher était ce qu'on appelle un *marron*. Homme de sac et de corde, il eût transporté, pourvu qu'on le payât bien, un cadavre dans sa voiture, sans témoigner ni étonnement ni curiosité.

Timoléon, qui se connaissait en hommes, l'avait choisi sur sa mine et lui avait dit :

– Il y a vingt francs à gagner. Le reste ne te regarde pas !

– Je suis sourd quand on veut, avait répondu le cocher.

– Il faut être sourd et aveugle, ajouta Timoléon.

Vanda était garrottée solidement ; de plus, elle était bâillonnée.

Néanmoins, Timoléon lui avait effleuré la gorge avec la pointe du stylet de sir James, en lui disant :

– Il n'entre pas dans mes idées de te tuer, du moins pour le moment, mais si tu voulais faire la méchante, j'aurais la douleur d'en venir à cette extrémité.

Vanda était trop l'élève de Rocambole pour ne pas savoir que le sang-froid, la patience et une apparente résignation, sont les seules armes à opposer à une force supérieure.

Elle se tint donc tranquille et ne fit aucune résistance.

Le fiacre suivit les boulevards extérieurs jusqu'à la Villette, et là prit à gauche et se mit à gravir la rue Lafayette prolongée.

Cette rue, qui descend dans Paris en droite ligne, contourne la butte Chaumont et arrive jusqu'à un carrefour de ruelles solitaires et pour la plupart bordées de murailles qui enserrent des jardins.

Le Pâtissier connaissait parfaitement la route à suivre et l'indiquait au fur et à mesure au cocher.

Quand le fiacre fut arrivé au bout de la rue Lafayette, il entra dans une de ces ruelles dont nous venons de parler.

C'était la plus directe de toutes.

Elle partait du sommet de la butte et descendait vers Montfaucon.

Le fiacre la suivit dans toute sa longueur.

– Arrête ici ! dit alors le Pâtissier.

On était dans les champs et le bruit de la grande ville qui se trouvait derrière arrivait aux voyageurs comme un lointain murmure.

Timoléon coupa les cordes qui liaient les jambes de Vanda.

Mais il ne lui détacha point les bras et lui laissa son bâillon.

– Descends, dit-il.

En même temps, la Chivotte la prit par le bras, de peur qu'elle ne cherchât à fuir.

Timoléon donna les vingt francs au cocher en lui disant :

– Tu peux t'en aller.

Puis, s'adressant à ses compagnons :

– En route, maintenant, ajouta-t-il, et toi, ma mignonne, songe à ce que je t'ai dit, je te plante dix pouces d'acier quelque part si tu fais mine de vouloir te sauver.

XXXIV

Nous l’avons dit, la nuit était noire.

Si noire que, si le Pâtissier n’eût pas connu parfaitement le chemin, les ravisseurs se fussent certainement perdus dans les champs.

Le Pâtissier avait pris un étroit sentier qui descendait de la butte dans le vallon.

Ce sentier était boueux, et Vanda, que Timoléon poussait devant lui et que la Chivotte tenait toujours par le bras, glissa plus d’une fois, en marchant derrière le Pâtissier.

Mais la Chivotte la soutint.

Le silence était profond ; on n’entendait au loin que le sifflet des locomotives se dirigeant vers Paris ou s’en éloignant.

– Où peuvent-ils me conduire et où suis-je donc ? se demandait Vanda.

Et ces deux questions étaient insolubles pour elle.

Au bout d’un quart d’heure de marche, le Pâtissier s’arrêta.

– Qu’est-ce qu’il y a ? demanda Timoléon.

– Je pense à une chose, répondit le Pâtissier.

– Quoi donc ?

– Que si nous allons au *puits du commissaire*, nous y trouverons de la compagnie plus que nous n’en désirerions peut-être.

– Nous n’allons pas au *puits du commissaire*, répondit Timoléon.

– Ah ! et où allons-nous ?

– À l’*hôtel du Dab de la Cigogne*.

– Connais pas ! dit le Pâtissier.

– Il y a bien d’autres choses que tu ne connais pas, répondit Timoléon, marche toujours.

Ils arrivèrent dans le vallon.

Alors Timoléon s’arrêta à son tour.

– Est-ce que tu crois avoir découvert les carrières de Pantin ? dit-il au Pâtissier.

– Certainement non.

– Alors, il est tout simple que tu ne les connaisses pas aussi bien que moi.

– Je connais le *puits du commissaire*.

– Bon ! fit Timoléon avec dédain, c’est là que vont les petits voleurs, les vagabonds, les filles de bas étage.

– Je connais le *Grand Tivoli*…

– Peuh ! un puisard où la police ne daignerait pas descendre.

– Pourquoi ?

– Parce qu’il ne s’y trouve que des *amis dans l’enfance*.

Cette expression voulait dire : des *malfaiteurs en herbe*.

– Et la *chapelle de Saint-Crispin*, dit le Pâtissier, ainsi nommée parce qu’il y fait si chaud qu’on y est toujours beaucoup de monde, et, par conséquent, à l’étroit.

– Une *pétaudière*, fit dédaigneusement Timoléon. Et puis, j’aime à être chez moi.

– Bon !

– Et c’est pour cela que nous allons à l’*hôtel du Dab*.

– On y est donc seul ?

– Parfaitement.

– Les camarades n’y viennent pas ?

– Jamais.

– Pourquoi donc ?

– Mais parce qu’ils ne sauraient pas trouver l’entrée.

– Oh ! oh ! fit le Pâtissier, qui tombait de surprise en surprise.

– Vois-tu, poursuivit Timoléon, ce n’est pas d’hier que je suis dans le métier.

– Je le sais bien.

– J’ai été voleur, j’ai été *rousse* et quelquefois les deux ensemble.

Comme il pleut, qu’il fait mauvais marcher et qu’un bout de conversation aide à trouver le temps moins long, je te vas raconter comment j’ai découvert l’*hôtel du Dab* – c’est moi qui lui ai donne ce nom.

Vanda écoutait cet étrange dialogue et se disait :

– Si je parviens à leur échapper, il est probable que Rocambole fera son profit de tout cela.

Timoléon poursuivit :

– Pour lors, j’étais rousse, et on avait confiance en moi à la préfecture.

Un jour le chef de la Sûreté me dit : « on a arrêté un homme violemment soupçonné d’avoir volé cinquante mille francs à un garçon de recettes. Nous avons le voleur, mais nous voudrions avoir les cinquante mille francs. Allez confesser le bonhomme. »

Je me rendis en prison, le voleur ne se fit pas prier :

– Écoutez, me dit-il, si vous voulez faciliter mon évasion, je vous dirai où est le magot et nous partagerons.

J’accepte. Deux jours après, je me rends dans la prison.

Mon homme était dans un cabanon de Mazas.

Je lui donne une lime et une corde.

– Cette nuit, lui dis-je, tu scieras un barreau, tu attacheras cette corde et tu fileras.

Alors il me dit : « J’ai découvert un puisard que personne ne connaît dans les *Carrières de Pantin*. C’est là qu’est l’argent. »

Et il me donna des indications si précises qu’un enfant en nourrice aurait trouvé son chemin.

– Alors vous trouvâtes le puisard ? dit le Pâtissier.

– Sans doute.

– Et le magot ?

– Naturellement.

– Alors le voleur eut sa part ?

– Non ! dit Timoléon en riant, car il lui arriva un accident.

– Comment ça ?

– La nuit venue il scia son barreau et il attacha sa corde.

– Bon.

– Puis il se laissa couler tout du long.

– Et on l’arrêta ?

– Non, mais la nuit était aussi noire qu’aujourd’hui.

Quand il fut au bout de la corde, il lâcha tout, croyant qu’il était à terre.

– Et alors…

– Alors la corde se trouva trop courte de trente à quarante pieds et il se tua en tombant de cette hauteur dans le chemin de ronde.

– Patron, dit le Pâtissier, avec un accent de naïve admiration, vous êtes un fier homme.

– Combien y a-t-il de temps qu’on fréquente les carrières ? demanda Timoléon qui était peu sensible aux éloges.

– Une couple de mois.

– Eh bien ! j’en suis sûr, personne n’a trouvé l’entrée de mon puisard.

– Où est-il donc ?

– Marche toujours.

Ils cheminèrent environ dix minutes encore, puis tout à coup Timoléon dit :

– Est-ce qu’il n’y a pas un vieux mur couvert de broussailles sur la gauche ?

– Oui, à dix pas…

– C’est là.

Et Timoléon, recommandant à la Chivotte de ne pas lâcher Vanda, se mit à marcher auprès du Pâtissier.

Ils atteignirent ainsi le vieux mur qui était le dernier débris de l’enceinte d’un jardin abandonné.

Au milieu du jardin, il y avait un puits.

Ce puits était probablement sans eau, car on l’avait couvert de vieilles planches et sur ces planches il y avait de la terre et des pierres qui semblaient n’avoir pas été remuées depuis plusieurs années.

– À l’ouvrage ! dit Timoléon, dont les yeux s’étaient faits peu à peu à l’obscurité.

Il se mit à déblayer les planches de leur fardeau de terre et de pierre.

Puis, il les enleva une à une et mit à découvert l’orifice du puits.

– Voyons les chimiques, à présent.

Il tira de sa poche un morceau d’étoupe goudronnée et une boîte d’allumettes-bougies.

Une allumette mit le feu à l’étoupe, et l’étoupe enflammée tomba en tourbillonnant au fond du puits où elle ne s’éteignit point.

Le puits était sans eau.

Il avait à peine sept ou huit pieds de profondeur, et, se suspendant par les mains à la margelle, Timoléon s’y laissa tomber le premier, en disant :

– Veillez bien sur mademoiselle.

– Soyez tranquille, répondit la Chivotte, qui se cramponnait à Vanda.

– Patron, cria le Pâtissier, c’est pire que la chapelle de Saint-Crispin, ça ; nous ne tiendrons jamais quatre là-dedans.

– Imbécile ! répondit Timoléon, tu vas voir que ce n’est que l’antichambre de l’*hôtel du Dab*.

Nous nous logeons mieux que ça, nous autres.

Et la main de Timoléon se promena sur les parois du puits avec une lenteur mystérieuse.

XXXV

L’étoupe qui brûlait dans le fond du puits était, comme nous l’avons dit, enduite de résine.

C’était une manière de torche qui pouvait durer une heure et plus.

Le Pâtissier et la Chivotte, qui se cramponnaient toujours à Vanda, suivaient avec curiosité les mouvements de Timoléon.

Vanda elle-même, bien qu’elle sentît que quelque chose de terrible se préparait pour elle, n’avait pu s’empêcher de se pencher sur le puits.

La main de Timoléon, après avoir tâtonné un moment, rencontra sans doute ce qu’elle cherchait.

Probablement une fissure dans la maçonnerie du mur.

Car elle disparut tout entière et fut suivie de l’avant-bras.

Puis tout à coup une pierre se détacha et roula dans le fond du puits.

Puis une autre et encore une autre.

Alors Timoléon leva la tête et dit avec un accent joyeux :

– Je savais bien que personne n’avait découvert mon hôtel !

On m’a même laissé mon outillage, et il y a plus de dix ans cependant que je ne suis venu ici.

Alors, tenant l’étoupe enflammée d’une main, il retira de l’autre une bêche, une pince et une pelle en fer.

Ces trois objets lui avaient servi sans doute à rechercher le trésor du voleur – trésor que, on le pense bien, il n’avait jamais songé à restituer.

Les pierres qui venaient de tomber avaient ouvert dans la muraille du puits une brèche assez large pour que le corps d’un homme pût y passer.

– Passez-moi la demoiselle, à présent, dit le bandit en ricanant.

Le Pâtissier prit Vanda à bras le corps et la suspendant ensuite par les cordes qui lui liaient les bras, il la laissa tomber dans le puits.

Vanda tomba sur ses pieds et ne se fit aucun mal.

– À présent, descendez, vous autres, dit Timoléon.

La Chivotte et le Pâtissier se laissèrent couler l’un après l’autre et se trouvèrent alors à l’entrée d’un boyau souterrain à hauteur d’homme, mais très étroit et qui paraissait s’enfoncer peu à peu dans la terre.

– Veillez bien sur mademoiselle, répéta Timoléon.

– Faut-il l'étrangler tout de suite ? demanda la Chivotte.

– Non, pas encore.

Timoléon tira de sa poche un second morceau d'étoupe pour remplacer le premier qui était presque consumé et qu'il éteignit en mettant le pied dessus.

Puis, armé de cette nouvelle torche, il s'engagea dans ce souterrain dont il venait de déblayer l'entrée.

– File donc ! dit la Chivotte en poussant Vanda.

Vanda s'était promis de ne faire aucune résistance.

Elle se mit donc à marcher sur les pas de Timoléon.

La Chivotte venait derrière elle, continuant à l'accabler d'injures.

Le Pâtissier fermait la marche.

Ce boyau souterrain était évidemment l'œuvre des hommes.

C'était un chemin taillé dans la pierre à plâtre qui compose presque tout le gisement des *Carrières de Pantin*.

Les traces du pic qui avait servi à l'ouvrier étaient très apparentes çà et là.

Mais on n'avait jamais dû se servir de cette ouverture pour extraire de la pierre et il était probable qu'un éboulement s'étant produit dans quelque puisard du voisinage, cette voie étroite n'avait été ouverte que comme moyen de sauvetage.

Timoléon chemina pendant quatre ou cinq minutes, sa torche à la main, tantôt se baissant, tantôt se redressant, suivant que la voûte était plus ou moins haute.

Puis, tout à coup, il s'arrêta et Vanda qui marchait derrière lui le vit en face d'une porte.

Une vraie porte en bois, avec des gonds enfoncés dans le roc, une serrure et un verrou.

La clé était dans la serrure et Timoléon dit encore :

– Ils n'y ont pas touché, personne n'est venu ici depuis moi.

Il tourna la clé, poussa le verrou et la porte s'ouvrit.

Une bouffée d'air nauséabond frappa Vanda au visage. En même temps, elle se trouva au seuil d'une sorte de salle assez spacieuse, de forme ronde et qui était évidemment une carrière à moitié comblée.

En levant la tête, on pouvait voir à une hauteur considérable des planches et des madriers en échafaudage et par dessus lesquels l'éboulement avait dû se produire, il y avait sans doute bien longtemps déjà.

Çà et là, dans les coins, étaient de vieilles futailles, des morceaux de bois, des outils rouillés.

La carrière avait été abandonnée depuis un grand nombre d'années et son entrée primitive, complètement comblée, ne devait plus être connue de personne.

Au moment où Timoléon et ceux qui le suivaient pénétraient dans le puisard, une légion de rats s'enfuit sous leurs pieds et disparut par une demi-douzaine de crevasses.

– Mademoiselle aura de la société, ricana Timoléon.

– Ah ! papa, s'écria la Chivotte, vous êtes un fier homme, tout de même. Je devine à présent. La largue à Rocambole sera grignotée toute vive.

– C'est une idée qui en vaut bien une autre, murmura Timoléon avec un rire cruel.

Vanda ne put s'empêcher de frissonner.

Timoléon avait fait un signe au Pâtissier.

Celui-ci, qui se trouvait derrière Vanda, lui donna un croc-en-jambe.

Vanda tomba.

– Reficelez-moi la petite, ordonna Timoléon, tandis que le Pâtissier et la Chivotte se précipitaient sur elle et l'empêchaient de se redresser.

Ce fut l'affaire d'un tour de main ; les jambes de Vanda furent attachées de nouveau solidement et elle se trouva couchée sur le dos et dans l'impossibilité de se relever.

Mais Timoléon lui ôta son bâillon, disant :

– Il faut qu'elle puisse crier à son aise, cette chère enfant.

Vanda leva sur lui un regard écrasant de mépris :

– Va, dit-elle, je n'ai pas peur.

– Si tu as faim, dit la Chivotte, tu mangeras des rats, en attendant qu'ils te mangent.

– Vous êtes des misérables ! répondit Vanda, mais j'ai foi en Rocambole. Il me cherchera, il finira par me trouver… et malheur à vous !

– En attendant, ma petite, bonsoir !

Et Timoléon entraîna ses deux complices hors du puisard.

Vanda se trouva dans les ténèbres et entendit le verrou et la serrure de la porte grincer.

Puis les pas des trois misérables s'éloigner.

Puis plus rien !

* *

*

– Papa, disait la Chivotte à Timoléon, lorsque, remontés à la surface du premier puits, ils se mirent tous trois à replacer les planches dans le même état, papa, vous avez une crâne idée, mais, c'est égal, j'aurais autant aimé l'étrangler moi-même.

– Pourquoi ?

– C'est plus sûr.

– Mais elle n’aurait pas souffert…

– Oui… mais qui sait ! Rocambole…

Le Pâtissier eut un rire mystérieux.

– Je compte le prendre au piège, dit-il.

– Lui ?

– Et le piège, c’est Vanda.

Et tous trois s’en allèrent sans que le Pâtissier voulût s’expliquer davantage.

XXXVI

Le lendemain matin, c’est-à-dire quelques heures après la séquestration presque simultanée de Vanda et de sir James Nively, l’une tombée au pouvoir de Timoléon, l’autre supprimé par Rocambole, le fruitier de la rue du Vert-Bois venait d’ouvrir sa boutique, lorsque deux commissionnaires passant auprès avec une charrette à bras, vinrent s’arrêter devant la maison.

La charrette à bras était chargée d’un vieux bureau en acajou, d’un lit en fer, d’un matelas, de couvertures et de quelques chaises de paille. En ajoutant à tout cela un casier à cartons verts et un fauteuil à dossier circulaire, on avait tout le mobilier du bonhomme qui avait, l’avant-veille, loué l’appartement du premier pour y tenir un bureau de placement.

Derrière le mobilier cheminait le locataire.

Il avait à la main deux chapeaux non moins gras que celui qu’il portait sur la tête, une paire de vieilles bottes, une lampe à tringle et un mouchoir noué par les quatre coins qui paraissait contenir du linge. Sous les deux bras, des papiers et des portefeuilles, et suspendues à son cou et flottant sur son dos, une demi-douzaine de vestes et de redingotes attachées les unes aux autres par les manches.

Le fruitier se prit à rire en le voyant.

– Vous n’êtes plus un homme, dit-il, vous êtes un magasin.

– On fait ce qu’on peut, répondit le vieillard d’une voix cassée.

Et il demanda la clé du logement, que le fruitier s’empressa de lui donner.

Les commissionnaires détachèrent les meubles et se mirent à les monter un à un, tandis que le prétendu placeur se débarrassait de sa garde-robe improvisée.

Le fruitier lui dit :

– Je vous attendais hier.

– C’est vrai, dit le bonhomme, mais pour déménager, vous savez, il faut payer son terme. On m’a remis à hier soir pour de l’argent qu’on me devait. Quand on est pauvre diable comme moi, on fait ce qu’on peut.

– Vous avez raison, dit le fruitier, que cette humilité et cette franchise séduisirent et qui prit en amitié le vieux bonhomme. Voulez-vous boire une goutte ?

– Volontiers, dit-il.

Il laissa les commissionnaires installer son chétif mobilier, d’après les indications qu’il leur avait données sur la place de chaque meuble, et suivit le fruitier dans cette arrière-boutique que nous connaissons et qu’on appelait la buvette.

Mais tout en trinquant avec lui et en avalant un verre de *mêlé*, – on nomme ainsi un mélange de cassis et d'eau-de-vie, – il jetait un regard furtif autour de lui par-dessus ses lunettes et se rendait un compte exact de l'état des lieux.

La trappe de la cave ne lui échappa point.

En hiver, dans les cafés, chez les marchands de vin, partout où il entre beaucoup de monde, il est d'usage, par les temps boueux, de jeter un sable jaune qui ressemble par la couleur à de la sciure de bois.

Il y en avait dans la buvette du fruitier, et il était répandu non point du matin, mais de la veille, car la fruitière n'était point levée encore et la boutique n'avait pas été balayée.

Le bonhomme à qui rien n'échappait, remarqua une certaine quantité de traces de pas sur ce sable.

Cela n'avait rien d'extraordinaire, attendu que toute la soirée on entrait dans la buvette et que le quartier est assez populeux pour qu'une boutique bien achalandée ne désemplisse pas.

Mais la nature de ces empreintes méritait d'être étudiée. Il y avait d'abord la trace d'un pied chaussé de lisière.

Ce devait être celui du fruitier qui, dans la maison, quittait toujours ses sabots.

Puis il y avait une large empreinte longue à proportion, marquée de clous.

Le pied qui l'avait frappée devait être celui d'une sorte de colosse ou d'hercule, marchant lourdement et pliant peut-être sous le poids d'un fardeau.

Enfin, au milieu des autres traces, le prétendu placeur remarqua une botte mince, étroite, à talon haut bien certainement ; une botte qui devait chausser un pied élégant et qui, certes, n'appartenait pas aux visiteurs de la rue du Vert-Bois.

Les remarques faites, le bonhomme dit au fruitier :

– C'est à mon tour de régaler, doublons ça.

Et il tira, d'un vieux gilet de tricot à manches, une pièce de quatre sous qu'il posa sur le comptoir.

Puis, quand il eut choqué son second verre avec celui du fruitier, il se dirigea, le tenant à la main, jusque sur le pas de la porte.

Il était à peine sept heures du matin et les balayeurs commençaient leur office aux deux extrémités de la rue, mais n'avaient point encore atteint le milieu, c'est-à-dire le devant de la maison du fruitier.

Ceci était facile à constater par la boue qui couvrait le trottoir et les tas d'ordures qui se trouvaient à la porte.

Sur le trottoir le bonhomme remarqua l'empreinte de la botte aristocratique et celle du grand pied au soulier à clous.

Ces deux empreintes ne suivaient point le trottoir, mais elles le traversaient.

Cependant le bonhomme eut beau les chercher au milieu de la chaussée ; il ne les retrouva point.

En revanche une roue de voiture avait affaissé un tas d'immondices jetés au bord du trottoir et, en y regardant de plus près, on voyait distinctement que le véhicule avait dû séjourner devant la boutique, car les chevaux avaient piétiné à la même place.

Le soulier à clous et la fine botte étaient donc sortis de la voiture.

Le bonhomme faisait toutes ces réflexions regardant devant lui et disant au fruitier :

– Pensez-vous que le quartier soit aussi bon que la rue Greneta ?

– Ma foi ! répondit le fruitier, je ne connais pas assez votre quartier pour vous répondre à coup sûr, cependant, hier j'ai déjà vu deux bonnes du quartier s'arrêter devant votre écriteau.

– Vrai ? fit le bonhomme, qui prit un air joyeux.

Puis il posa son verre sur le comptoir, ajoutant :

– Allons voir à m'installer.

Les deux commissionnaires avaient achevé de monter le chétif mobilier et les loques du vieillard.

Il souhaita le bonjour au fruitier et gagna son nouveau domicile.

L'un des commissionnaires disait à l'autre :

– Tiens ! voilà tes trois francs. Tu peux t'en aller. Je monterai bien le lit tout seul.

Le commissionnaire empocha les trois francs et partit, laissant son compagnon tête à tête avec le prétendu placeur.

Alors ces derniers échangèrent un coup d'œil d'intelligence.

– J'attends vos ordres, patron, dit l'homme à la veste de velours vert, qui n'était autre que le Pâtissier, parfaitement déguisé et méconnaissable.

– Attends un moment, dit Timoléon, il faut voir d'abord si les oiseaux sont toujours en cage.

Et, après avoir fermé la porte, devant laquelle le Pâtissier se plaça, de peur que la fantaisie de regarder par la serrure ne prît à quelque locataire montant ou descendant d'escalier, Timoléon alla soulever le morceau de papier qui recouvrait le trou qu'il avait percé l'avant-veille avec un vilebrequin.

Puis il introduisit son petit doigt dans le trou et appuya.

La mince couche de plâtre qu'il avait laissée se détacha sans bruit et un petit jet de lumière s'échappa du trou, auquel, sur-le-champ, Timoléon colla son œil.

Ce trou était pratiqué juste auprès du lit occupé par Gipsy.

Gipsy dormait encore.

À l'autre bout de la pièce, on apercevait Marmouset, assis devant une table sur laquelle brûlait une chandelle, un livre sous les yeux et sa tête dans ses deux mains.

Il étudiait avec ardeur la langue anglaise, afin de pouvoir bientôt converser avec sa chère Gipsy, et son attention était si bien absorbée qu'il n'avait pas entendu le bruit du plâtre qui tombait derrière le lit.

– Est-ce bien là Marmouset ? demanda Timoléon, qui fit un signe au Pâtissier.

Le Pâtissier s'approcha et regarda à son tour :

– Oui, dit-il, c'est bien lui.

Timoléon tira de sa poche un morceau de pain tout frais, acheté à la livre.

Il prit un peu de mie, en fit une boulette, et, avec cette boulette, il boucha le trou.

– Maintenant, dit-il, que nous avons l'oiseau sous la main, il faut tâcher de retrouver l'acquéreur.

– Qui sait ce que Rocambole en a fait ? murmura le Pâtissier.

– Je crois le savoir, répondit Timoléon.

– Ah !

– Rocambole est venu ici la nuit dernière, avec Milon, et ils sont entrés dans la boutique du fruitier.

– Comment savez-vous cela ? demanda vivement le Pâtissier.

Timoléon se prit à rire :

– Imbécile ! dit-il, on n'a pas été rousse et voleur sans avoir bon nez.

– Plaît-il ?

– Écoute et tu vas voir.

XXXVII

Le faux commissionnaire et le prétendu placeur avaient pris chacun une chaise, s'étaient assis l'un auprès de l'autre et causaient à voix basse.

Timoléon disait :

– Tu te souviens qu'au moment où nous arrivions, hier soir, à l'hôtel de la rue Marignan, un fiacre stationnait auprès du jardin ?

– Oui.

– Ce fiacre était celui de Rocambole, et il a servi à faire le coup et à enlever l'Anglais. Nous n'étions pas de force à nous opposer à l'enlèvement, et nous avons bien fait de nous borner à mettre la main sur la belle Vanda.

– Ah ! par exemple, dit le Pâtissier, je suis un peu de l'avis de la Chivotte, moi.

– Vraiment ? dit Timoléon.

– Il valait bien mieux s'en débarrasser tout de suite.

Timoléon haussa les épaules :

– Je vous ai dit que j'avais mon idée. Par conséquent, laissez-moi tranquille.

Le Pâtissier inclina la tête en signe de soumission.

– Revenons au fiacre, dit Timoléon. C'est dans un fiacre que Rocambole a emmené l'Anglais ?

– Oui.

– Il y a en bas, à la porte, les traces d'un fiacre.

– Bon !

– Et dans la boutique deux empreintes de pas, un pied lourd, écrasé, celui de Milon sans doute, qui portait l'Anglais sur ses épaules ; une botte fine, légère, et qui ne peut qu'appartenir à Rocambole.

– Alors ils sont venus ici ?

– J'en suis sûr.

– Le fruitier serait complice ?

– C'est un *cheval de retour*.

– Bon ! compris… Mais où ont-ils caché l'Anglais ?

– Je ne sais pas ; mais je le saurai ce soir. Maintenant, écoute bien.

– Voyons ?

– Tu vas rejoindre la Chivotte.

– Elle m’attend au coin du boulevard et de la rue Saint-Martin.

– La demoiselle est trop bien ficelée pour qu’il lui soit possible de bouger, continua Timoléon, faisant allusion à Vanda ; elle aura peut-être bien quelques démêlés avec les rats ; mais c’est au petit bonheur, et on ne peut pas tout prévoir. Seulement, je ne veux pas qu’elle meure de faim. J’ai besoin qu’elle vive, au contraire.

– Mais…

– Pâtissier, dit froidement Timoléon, tu veux te venger de Rocambole, n’est-ce pas ?

– Si je le veux !

– Eh ! bien ! fais attention à ceci : Si mes ordres ne sont pas suivis de point en point, je ne réponds de rien. Il y a mieux : je te laisse et je fais la paix avec Rocambole.

Cette menace arracha un frisson au Pâtissier.

– Suffit ! dit-il, parlez…

– Ce soir, à la brune, tu iras avec la Chivotte à l’*hôtel du Dab*. Vous emporterez un panier de provisions, et vous ne vous en irez pas que la demoiselle n’ait soupé.

– Faudra-t-il lui délier les mains ?

– Sans doute. Mais avant de vous en aller, vous les lui attacherez de nouveau.

– Bon !

– Maintenant, écoute encore. Tu te muniras d’un pistolet.

– Pour quoi faire ?

– Pour casser la tête à la Chivotte, si elle se livre envers cette femme à la moindre violence.

– On vous obéira, patron.

Timoléon parut réfléchir un moment.

– Tu vois qu’il y a ici deux fenêtres, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Celle qui est la plus près de la rue Saint-Martin restera fermée toute la soirée. Aux environs de minuit tu passeras dans la rue.

– Et je regarderai la fenêtre ?

– C’est cela. Si tu la vois entre-bâillée, tu t’approcheras de la porte, je l’aurai ouverte. Tu n’auras qu’à la pousser pour entrer. Tu ôteras tes souliers et tu monteras ici sans bruit. Alors nous nous mettrons à la recherche de l’Anglais.

D’ici là, je vais étudier le plan de la maison et les habitudes des locataires.

Le faux commissionnaire s’en alla muni de toutes ces recommandations.

Timoléon acheva de ranger son petit ménage, après avoir remplacé son chapeau par une casquette à double visière en forme d'abat-jour qui achevait de le rendre méconnaissable.

Il passa une partie de la matinée abrité derrière les persiennes de cette fenêtre qu'il avait signalée au Pâtissier, espérant voir soit Rocambole, soit Milon.

Mais ni l'un ni l'autre ne parut.

Trois ou quatre bonnes sans places croyant à un bureau de placement sérieux se présentèrent successivement.

Timoléon les inscrivit gravement et leur dit à toutes :

– Vous reviendrez demain matin.

Vers midi, il descendit chez le fruitier et acheta un morceau de fromage, une demi-chopine et deux ronds de saucisson.

Puis il remonta dans *son bureau*.

– Voilà un vieux brave homme, dit le fruitier à sa femme, qui ne fait pas grand bruit.

– Pourvu qu'il paye ! dit la femme.

– On verra ça dans trois mois, répondit le fruitier.

Et il ne s'occupa plus de son nouveau locataire.

À la brune, Timoléon sortit de nouveau.

Il trouva le fruitier dans l'allée, et le bas de l'escalier encombré.

Deux garçons marchands de vin de Bercy étaient en train de descendre une futaille dans la cave, non point par cette trappe que Timoléon avait remarquée dans l'arrière-boutique, mais par l'escalier qui était à l'usage de tous les locataires.

La futaille était lourde. À un certain moment, elle entraîna celui des garçons qui se tenait en haut de l'escalier, et le fruitier, posant sa chandelle sur la première marche, dégringola dans la cave en disant :

– Attendez ! je vais vous aider…

– Puis-je vous donner un coup de main ? demanda Timoléon.

– Ce n'est pas de refus. Éclairez-nous.

Timoléon prit la chandelle et descendit :

– Il est plein de complaisance, ce vieux bonhomme, pensa le fruitier.

Timoléon éclairait les garçons et le fruitier avec une patience inépuisable.

La pièce de vin arriva sans encombre au bas de l'escalier et fut poussée dans un caveau que le fruitier ouvrit.

– Bon ! pensa-t-il, je n'aurai pas besoin de passer par la buvette.

Il jeta un coup d'œil à la serrure qui fermait la porte de communication et se dit encore :

– Cela doit s’ouvrir avec une paille.

Enfin, – et il éprouva même une légère émotion, – il remarqua dans le caveau où l’on venait de ranger la futaille, sur le sol humide et boueux une nouvelle empreinte de pas, en tout semblable à celle du matin.

La botte qu’il croyait être celle de Rocambole avait passé par là.

– Venez donc que je vous paye un vermouth ? dit le fruitier qui voulait reconnaître la complaisance de son nouveau locataire.

Timoléon, remonté dans la boutique, trinqua avec les deux garçons du port de Bercy ; puis il annonça qu’il allait dîner dans une gargotte du voisinage.

Et il sortit.

Comme il tournait l’angle de la rue du Vert-Bois, il se trouva face à face avec un homme qui marchait précipitamment et le bouscula même en passant.

– Excusez, le vieux ! dit-il d’une voix émue.

C’était Milon.

Milon n’avait pas reconnu Timoléon.

Mais Timoléon l’avait reconnu.

– Bon ! pensa-t-il, Rocambole et lui sont à la recherche de Vanda, et il vient savoir si on ne l’aurait pas aperçue rue du Vert-Bois.

Et il continua son chemin, riant sous cape, c’est-à-dire sous sa casquette à double visière.

* *

*

Le nouveau locataire du fruitier ne rentra que vers dix heures du soir, et il prit dans la boutique son chandelier de cuivre et sa clé.

Deux hommes faisaient la partie dans la buvette sur un tapis graisseux.

Timoléon, qui connaissait tous les voleurs de Paris, reconnut le Chanoine et la Mort-des-braves.

– Les gardes du corps de monsieur Marmouset, se dit-il.

Et il monta après avoir souhaité le bonsoir à son propriétaire et à son épouse.

Puis, s’abritant derrière les persiennes fermées, il éteignit sa chandelle et murmura :

– Maintenant, attendons que la boutique du fruitier soit fermée.

XXXVIII

Pendant la journée, sans en avoir l’air, Timoléon avait observé une foule de choses, tantôt par la croisée, tantôt par la porte demeurée entr’ouverte.

Il avait vu monter et descendre les locataires, et il était déjà au courant de leurs habitudes.

Il savait qu’à dix heures du soir tous étaient rentrés, à l’exception d’un ouvrier tanneur qui occupait un cabinet au sixième, travaillait durant la nuit et ne reparaissait qu’au point du jour.

La boutique du fruitier était le seul endroit où l’on veillait aussi tard.

Les habitués, les nouveaux surtout, prolongeaient leur partie quelquefois jusqu’à minuit.

Seulement alors, le fruitier fermait sa boutique.

Mais les volets étaient assez disjoints pour laisser passer un filet de clarté, et ce fut les yeux fixés sur cet indice révélateur que Timoléon attendit.

Les locataires rentrèrent un à un.

Timoléon les entendit monter, d’un pas lent ou rapide, l’escalier.

Puis la porte de la boutique qui donnait sur l’allée s’ouvrit à son tour.

Timoléon prêta l’oreille plus attentivement que jamais.

Le fruitier souhaitait le bonsoir au Chanoine et à la Mort-des-braves, qui couchaient dans la maison, à l’étage au-dessus de celui de Marmouset, sans doute pour être prêts à lui venir en aide à la première alerte.

Ils marchèrent quelque temps au-dessus de la tête du faux placeur, qui voyait leur lumière se refléter sur les murs de la maison d’en face.

Enfin, la lumière s’éteignit et les pas ne se firent plus entendre.

La Mort-des-braves et le Chanoine étaient au lit.

Il n’y avait qu’un homme de la bande de Rocambole dont Timoléon n’eût pas de nouvelles.

Mais Milon, sans doute, avait seulement touché barre à la rue du Vert-Bois et s’était empressé de rejoindre son maître.

Le silence le plus complet régnait maintenant dans la maison.

Timoléon ouvrit sans bruit les volets indiqués au Pâtissier, celui-ci ne tarda pas à paraître à l’extrémité de la rue.

Le faux placeur se déchaussa alors et descendit lestement l’escalier.

Il avait remarqué, dans la journée, que la porte de la maison ne s’ouvrait point, comme la plupart des portes de Paris, au moyen d’un cordon tiré par un concierge.

Il se trouvait au dehors une petite plaque du diamètre d’un écu de cent sous.

Avec le doigt, l’initié à ce secret de Polichinelle faisait mouvoir un loquet et la porte s’ouvrait.

Timoléon leva donc simplement le loquet, et le Pâtissier entra.

– Ôte tes souliers, lui dit Timoléon en le prenant par la main, et prends garde de te cogner en montant.

Deux minutes après, le faux placeur et son acolyte étaient enfermés au premier étage et causaient à voix basse.

– Eh bien ! demanda Timoléon, avez-vous vu notre prisonnière ?

– Pardieu !

– Elle n’est pas morte ?

– Non.

– Les rats ne l’ont donc pas mangée ?

– Oh ! dit le Pâtissier, faut que ce soit une crâne femme et qu’elle ait de rudes nerfs. On dirait de l’acier.

– Comment cela ?

– Vous savez que nous l’avions solidement attachée et couchée ensuite sur le dos ?

– Sans doute.

– Je ne sais pas comment elle a fait, mais elle est parvenue à se dresser sur ses pieds.

– Sans briser les cordes ?

– Non, elle était toujours attachée, mais les rats l’avaient embêtée probablement, et il y en avait même un qui l’avait mordue à la figure.

– Pauvre petite ! ricana Timoléon.

– Elle s’est donc dressée sur ses pieds et elle en a écrasé plusieurs.

– Et ils ne l’ont pas mordue !

– À part ce coup de dent à la figure, elle était saine comme l’œil.

– Avait-elle l’air bien désespéré ?

– Elle était calme comme vous et moi. La Chivotte a voulu l’agonir, mais je m’y suis opposé.

– A-t-elle mangé ?

– De bon appétit. Nous lui avons détaché les bras, et elle n’a pas cherché à nous bousculer.

Quand elle a eu fini de manger, nous l'avons reficelée et elle n'a opposé aucune résistance !

– Fort bien. Mais, dit Timoléon, a-t-elle l'air d'espérer une délivrance ?

– Elle n'a rien dit, elle est calme.

– C'est égal, murmura Timoléon comme se parlant à lui-même, il faudra se hâter.

Maintenant, mon bonhomme, à la besogne !

– Vous savez où est l'Anglais ?

– À peu près.

Timoléon qui jusqu'alors était demeuré dans l'obscurité se procura de la lumière et ouvrit le tiroir de son bureau qu'il avait prudemment fermé à clé.

Ce tiroir était une vraie trousse de serrurier.

Il contenait un trousseau de fausses clés, un *monseigneur*, des limes, un marteau.

En outre, dans un coin, il y avait un paquet de cordes roulées.

Timoléon s'empara de tout cela et en emplit ses poches.

Puis il souffla la chandelle.

– Bigre ! dit le Pâtissier, vous prenez quelques précautions, papa.

Timoléon se pencha vers lui et approcha ses lèvres de son oreille :

– Écoute bien ce que je vais te dire, fit-il.

– Parlez…

– Nous jouons tout simplement notre vie à l'écarté en ce moment.

– Hein ? fit le Pâtissier.

– Seulement, poursuivit Timoléon, nos adversaires ont trois points et viennent de marquer le roi. Il s'agit de piquer sur quatre.

– Excusez…

– Si tu as peur, va-t'en ! Seulement, nous ne nous vengerons pas de Rocambole. Voilà tout.

– Allons-y ! dit le Pâtissier.

Et il serra dans l'ombre la main de Timoléon en signe de résolution.

Ce dernier ouvrit la porte.

Il l'ouvrit sans bruit, avec des précautions infinies.

Puis éprouvant le besoin de prouver ce qu'il avait avancé, c'est-à-dire de faire comprendre au Pâtissier la gravité des circonstances :

– La maison, dit-il, est pleine de la bande de Rocambole.

– Ah !

– Au-dessus de nous, il y a deux hommes qui, en te reconnaissant, te sauteraient à la gorge et te refroidiraient. Veux-tu savoir leurs noms ?

– Oui.

– Le Chanoine et la Mort-des-braves.

Le Pâtissier les connaissait et il frissonna.

Timoléon poursuivit :

En bas, dort le fruitier ; encore un qui revient de Toulon et un dévoué à Rocambole.

– Ils le sont tous, murmura le Pâtissier avec dépit.

– Au moindre bruit, les uns ou les autres s'éveilleront, envahiront l'escalier et…

– Allons-y ! répéta le Pâtissier, je veux me venger !

Ils descendirent.

À chaque marche, Timoléon s'arrêtait et prêtait l'oreille.

La maison était plongée dans le silence et l'obscurité.

Arrivés au bas de l'escalier, ils s'arrêtèrent de nouveau.

Timoléon promenait ses deux mains sur le mur et cherchait l'entrée des caves.

La porte qui était commune à tous les locataires ne s'ouvrait qu'à l'aide d'un loquet.

Mais Timoléon avait constaté que ce loquet criait, tant il était rouillé.

Aussi prit-il des précautions minutieuses pour le faire mouvoir, appuyant les deux mains dessus.

Derrière lui le Pâtissier retenait son haleine.

Un ronflement sonore qu'ils entendirent leur donna du courage.

C'était le fruitier qui venait de s'endormir et dont le sommeil bruyant retentissait à travers le mur du rez-de-chaussée.

Si le fruitier dormait tout allait bien.

Enfin, la porte de la cave s'ouvrit.

Timoléon, qui connaissait les aîtres, prit le Pâtissier par la main et le poussa dans l'escalier.

– Descends tout droit, lui dit-il.

Puis il referma la porte sur lui, la tirant avec la même lenteur.

Ni la porte, ni le loquet ne firent le moindre bruit.

Alors Timoléon descendit.

– Où es-tu ? fit-il.

– Ici, répondit le Pâtissier.

Le Pâtissier était arrivé au bas de l’escalier et foulait le sol humide et glissant du corridor des caves.

Timoléon étendit la main et le toucha.

– C’est bien, dit-il. Allumons la chimique !

Et il tira de sa poche une allumette qu’il frotta sur son ongle.

L’allumette prit feu et Timoléon l’approcha d’une de ces bougies roulées en corde qu’on appelle rat-de-cave et qui sont à peine de la grosseur du petit doigt.

XXXIX

Tout en allumant son rat-de-cave, Timoléon le tenait devant sa poitrine de façon à en projeter toute la lueur devant lui et à laisser dans l'ombre le bas de l'escalier.

À défaut de sa mémoire, si elle eût eu par hasard un moment d'indécision, les pas des garçons de Bercy et du fruitier, largement imprimés sur le sol du corridor souterrain, l'eussent guidé pour trouver la porte de la cave particulière du fruitier.

Quand il fut devant cette porte, Timoléon tendit son rat-de-cave au Pâtissier :

– Tiens ça, dit-il.

Puis il fouilla dans sa poche, ajoutant :

– Si nous devions filer, après avoir fait le coup, je ferais sauter la serrure ; mais comme nous devons rester dans la maison *où j'ai affaire* pour deux ou trois jours encore, il s'agit de ne pas nous vendre.

Il prit son trousseau de clefs.

Puis, avec une patience d'ange, et tandis que le Pâtissier tenait son rat-de-cave auprès de la serrure, Timoléon essaya l'une après l'autre ses fausses clés.

Enfin l'une entra et tourna dans la serrure.

Le pêne glissa sans bruit, la porte s'ouvrit.

Timoléon retira la clé du côté extérieur et la passa à l'intérieur.

– On ne prend jamais trop de précautions, dit-il.

Et poussant le Pâtissier dans la cave du fruitier, il referma la porte sur lui.

La cave, comme on a pu le voir quand Rocambole et Milon avaient descendu sir James évanoui, était divisée en plusieurs compartiments et caveaux.

Timoléon n'avait pas de souliers.

Mais il avait mis ses chaussons qui ne devaient laisser qu'une empreinte indécise.

D'ailleurs, les garçons de Bercy avaient piétiné le sol assez pour confondre toutes les traces.

Mais Timoléon avait vu, dans la soirée, l'empreinte de la bottine auprès d'une petite porte qui était celle d'un autre caveau.

C'était là que, selon lui, devait être enfermé l'Anglais.

Il s'arrêta une fois encore et prêta l'oreille.

Comme il était arrivé trop tard, la veille, pour faire avorter l'enlèvement du baronnet, il y avait une chose que Timoléon ne savait pas, – c'est que sir James était sous la puissance d'un narcotique.

Or, il croyait qu'on s'était contenté de le garrotter et de le bâillonner pour l'empêcher de crier.

Mais si serré que soit un bâillon, il laisse cependant passer quelques gémissements étouffés.

C'était pour cela que Timoléon s'arrêtait et prêtait l'oreille.

Timoléon n'entendit rien.

– L'auraient-ils tué ? se dit-il.

Et il sentit quelques gouttes de sueur perler à son front.

Le Pâtissier tenait toujours le rat-de-cave.

Timoléon reprit son trousseau de clés, et comme il avait attaqué la première porte, il attaqua la seconde.

Celle-là encore céda.

Mais, ô surprise !

Timoléon se trouvait au seuil d'un caveau complètement vide.

Où donc était sir James ?

Un moment, croyant s'être trompé, Timoléon songea à revenir sur ses pas.

Mais l'empreinte de la fameuse botte et celle du large pied ferré le frappaient, car elles se continuaient dans ce second caveau.

Timoléon en fit le tour, frappant de son poing fermé sur le mur, avec l'espoir de découvrir quelque cachette, quelque cavité mystérieuse.

Partout le mur rendit un son mat et plein.

Alors Timoléon regarda à ses pieds.

Il lui sembla que le sol qu'il foulait s'affaissait légèrement et n'avait point été tassé aussi durement que celui du caveau précédent.

Quand il se fut baissé et qu'il l'eut labouré avec ses doigts, il s'aperçut que ce sol était friable et qu'il avait été récemment remué.

Alors Timoléon fut fixé.

Il s'accroupit et se faisant une pelle de ses deux mains, il se mit à déblayer le milieu du caveau, au grand étonnement du Pâtissier.

Bientôt les ongles glissèrent sur une surface dure et graveleuse.

Timoléon reconnut une pierre.

En même temps, levant les yeux, il aperçut dans un coin du caveau cette pince dont le fruitier s'était servi la nuit précédente.

Le reste n’était qu’un jeu.

Timoléon mit à découvert la pierre qui recouvrait l’oubliette.

Puis il s’empara du levier et l’introduisit dans la fente.

La pierre se souleva et mit le trou du puits à découvert.

– Ils sont rudement malins ! murmura Timoléon, faisant allusion à Rocambole et à ses complices.

Le Pâtissier s’était agenouillé au bord du trou et plongeait son rat-de-cave à l’intérieur du puits.

Au fond, on apercevait un corps accroupi dans une parfaite immobilité.

– Ils l’ont tué ! murmura le Pâtissier.

Les cheveux de Timoléon se hérissèrent.

Mais il ne perdit pas courage :

– Bah ! qui sait ? dit-il.

Et s’emparant du paquet de cordes qu’il avait apporté, il se mit à l’enrouler autour du corps du Pâtissier.

– Que faites-vous ? dit celui-ci.

– Tu vas voir. Arc-boutes-toi bien sur tes pieds.

En même temps, Timoléon saisit l’autre bout de la corde et se laissa glisser dans le puits.

En touchant le sol, il toucha le corps de sir James.

Le corps ne bougea pas.

Timoléon le toucha. Ce corps était froid.

– Rocambole m’aurait-il donc volé ma vengeance ? se dit-il avec un redoublement d’émotion.

Mais Timoléon ne perdait jamais la tête.

– Voyons ? se dit-il, si Rocambole avait tué sir James, il l’aurait laissé sur place et ne se serait pas donné tant de mal pour l’apporter ici.

En même temps, il leva les yeux.

Il vit à distance égale du fond du puits et de son orifice une espèce de lucarne.

C’était la meurtrière ouverte sur l’égout.

– Bon ! dit-il, s’il y a de l’air c’est pour qu’il vive !

Et soudain un souvenir traversa sa pensée.

Il se rappela comment autrefois, Rocambole avait fait sortir Antoinette de Saint-Lazare, et il songea que sir James avait sans doute, par les soins de Vanda, pris une goutte

de ce narcotique si puissant qu'il arrivait à la paralysie complète et à la suspension de tous les organes vitaux.

Dès lors, il ne s'agissait plus pour Timoléon que de s'assurer que sa supposition était fondée.

Il se procura du feu en frottant une autre allumette, puis, la tenant d'une main, il se mit à entr'ouvrir les lèvres de sir James.

Le prétendu mort avait les gencives rouges. C'était bon signe.

– Nous examinerons cela plus en détail, là-haut ! se dit-il.

Il jeta l'allumette. Puis, prenant la corde qui lui avait servi à descendre dans le puits, il la passa sous les aisselles du baronnet et la noua solidement.

Ensuite il dit à mi-voix au Pâtissier penché sur le puits :

– Tiens-toi bien ! je vais remonter !

En même temps, il saisit la corde à un mètre au-dessus du corps de sir James et se hissa hors du puits.

– Il est mort, n'est-ce pas ? dit le Pâtissier.

– Je ne sais pas.

– C'est facile à voir.

– Je ne sais pas, répéta Timoléon.

Puis il prit la corde à deux mains et dit encore :

– Aide-moi, nous allons le remonter.

Un homme inanimé, disent des gens du peuple, est plus lourd qu'un autre.

Cela est-il vrai ? nous n'oserions l'affirmer.

Toujours est-il que le Pâtissier et Timoléon eurent de la peine à retirer sir James hors du puits.

Timoléon le coucha de tout son long dans le caveau.

– Il est mort, répétait le Pâtissier.

Et se penchant sur lui, il posa sa main sur le cœur du baronnet.

Le cœur ne battait pas, la poitrine était aussi froide que le visage.

Timoléon se prit à soulever les quatre membres l'un après l'autre.

Ils pliaient aux jointures et n'avaient point cette rigidité qui s'empare du corps quelques heures après le trépas.

Cependant il y avait vingt-quatre heures que sir James était dans ce cul de basse fosse.

– Non, il n'est pas mort, dit Timoléon.

– Oh ! fit le Pâtissier, il est froid.

– Ça ne fait rien…

– Pourtant…

Timoléon le regarda d’un air de pitié…

– On voit bien, dit-il, que tu ne connais pas Rocambole !

Et le Pâtissier ne put se défendre, à ces mots, d’un léger frisson.

Rocambole jouait donc avec la mort ?

XL

Timoléon s’aperçut de la stupéfaction et même de l’effroi que ses dernières paroles avaient produit sur le Pâtissier.

– Ah ! dit-il, ne crois pas qu’en t’associant avec moi pour exterminer Rocambole, tu t’es embarqué dans une simple partie de bézigue.

– Mais…

– Si tu as peur, il en est temps encore… Va-t-en ! ajouta Timoléon avec calme.

– Jamais ! dit le Pâtissier.

Timoléon s’était agenouillé devant sir James et le considérait attentivement.

– Oui, dit-il enfin, Antoinette Miller était comme ça, quand elle est sortie de Saint-Lazare dans une bière.

– Antoinette ! fit le Pâtissier étonné.

– Oui, c’est une histoire qu’il serait trop long de te raconter. Nous n’avons pas le temps aujourd’hui et il serait dangereux de moisir ici.

– Alors vous croyez qu’il n’est pas mort ?

– Non, dit Timoléon.

– Eh bien ! qu’allons-nous en faire ?

– Voilà ce que je me demande, murmura Timoléon comme se parlant à lui-même.

Mais il eut bientôt pris son parti.

– Je sais bien, dit-il, que le plus sage, en apparence, serait de le prendre sur nos épaules et de le porter hors de cette maison. Mais que dira le cocher de la voiture dans laquelle nous le mettrons ? et ne rencontrerons-nous pas quelque sergent de ville trop curieux…

D’un autre côté nous ne pouvons pas le laisser ici…, et qui sait quand il reviendra à lui ?…

Bah ! quand on ne joue pas le tout pour le tout, on est perdu !…

Et après ces mots qui ne formulaient pas toute sa pensée, Timoléon prit de la même main le pic en fer et le rat-de-cave.

– Tiens-moi bien, dit-il, je retourne faire un tour dans le puits.

Il ne se soutenait à la corde que de sa main droite.

Quand il fut en face de la meurtrière percée dans l’égout, il s’arrêta.

– Voyons, pensa-t-il, quand on joue avec Rocambole, il faut écarter jusqu’à ce qu’on ait tous les atouts.

Il est bien certain qu’on n’aurait pas laissé l’Anglais dans ce puits-là sans prendre de temps en temps de ses nouvelles.

Donc on viendra, si ce n’est aujourd’hui, au moins demain.

Donc, si on vient et qu’on ne le trouve plus, il faut qu’on sache ou que l’on croie savoir où il est passé.

Et avec le pic, il se mit à attaquer à bas bruit une grosse pierre au-dessus de la meurtrière sur laquelle il avait posé son rat-de-cave.

Comme il exerçait des pesées plutôt qu’il ne frappait, l’opération ne faisait pas de bruit.

Au bout de quelques minutes, la pierre oscilla.

Le pic, adroitement glissé entre elle et la pierre, pesa plus fort.

La pierre se détacha et tomba dans l’égout.

Timoléon entendit le clapotement de l’eau qui s’ouvrait et se refermait sur elle.

Désormais la meurtrière était assez grande pour laisser passer le corps d’un homme.

Et Timoléon remonta en se disant :

– Quand Rocambole ou les siens viendront, ils penseront que l’Anglais s’est sauvé par l’égout.

Ce n’était pas le tout d’avoir crocheté les portes, découvert le caveau, mis à nu la pierre de l’oubliette, retiré sir James du puits.

Il fallait encore mettre les choses dans le même état, de façon à ce qu’on ne pût pas supposer que sir James avait été sauvé par une autre issue que par la meurtrière donnant sur l’égout.

Timoléon se mit bravement à l’œuvre.

Il replaça la pierre sur le puits, et le pic dans un coin du caveau.

Puis il repoussa le sable sur la pierre et le piétina en tous sens, ayant bien soin de ne pas effacer deux empreintes de botte qui se trouvaient auprès de la porte.

Quand tout cela fut fait, le Pâtissier et lui prirent sir James, l’un par les pieds, l’autre par les épaules, et ils le transportèrent dans le premier caveau.

Alors, Timoléon referma la porte et retira sa fausse clé de la serrure.

Sir James fut ensuite transporté dans le couloir souterrain, et la deuxième porte fut refermée comme la première.

Le rat-de-cave était près de sa fin.

– Voici le plus dangereux, dit Timoléon.

– Quoi donc ? demanda le Pâtissier.

– Si nous essayons de monter sans lumière, nous allons nous cogner et nous ferons du bruit. On accourra et nous sommes perdus…

D’un autre côté, on peut voir notre lumière.

– Écoutez, dit le Pâtissier, je vais prendre le mort, car il est mort, j’en suis bien sûr, et je le porterai sur mes épaules. Il est lourd, mais ça ne fait rien.

– Soit.

Et Timoléon monta l’escalier de la cave à reculons, tandis que le Pâtissier chargeait sir James sur son dos, comme il eût fait d’un colis.

Timoléon ne poussa la porte de la cave, qui donnait sur l’allée de la maison, qu’au dernier moment.

Puis il abrita le rat-de-cave dans ses mains pour en diminuer la clarté.

On entendait toujours, du reste, les ronflements sonores du fruitier.

Néanmoins, les trois minutes qui s’écoulèrent, tandis qu’il montait à reculons l’escalier, et que le Pâtissier, chargé de sir James, le suivait, parurent trois siècles à Timoléon.

Enfin, il toucha le seuil de son logis, et le Pâtissier put entrer avec son fardeau.

– Jette-le sur mon lit, dit Timoléon.

Le logis du prétendu placeur se composait de trois pièces, une grande qui était la première et dans laquelle il avait établi son bureau, le *bureau de placement* proprement dit.

Une petite cuisine ; et, au bout de la cuisine, une chambre à coucher qui était plutôt un grand cabinet et dont l’unique fenêtre donnait sur la cour.

C’était là que Timoléon avait dressé son lit.

Ce fut sur ce lit que le Pâtissier déposa sir James.

Timoléon se livra alors à un nouvel examen du corps.

– Non, répéta-t-il avec conviction, il n’est pas mort.

– Alors, dit le Pâtissier, il faut le faire revenir à lui.

– C’est inutile.

– Pourquoi ?

– Parce qu’il reviendra tout seul.

– Quand ?

– Dans vingt-quatre ou trente-six heures, dit Timoléon, qui cherchait à se rappeler combien d’heures avait dormi Antoinette.

– Et d’ici là ?… fit le Pâtissier.

– D’ici là nous avons autre chose à faire.

– Ah !

– Il faut nous occuper de Rocambole.

L’œil du Pâtissier s’éclaira d’une lueur féroce.

Timoléon ouvrit alors l’habit de sir James qui était boutonné, fouilla dans la poche et en retira un petit portefeuille.

Ce portefeuille contenait un millier d’écus en billets de banque.

– Il est juste, dit-il, que l’Anglais paye les frais de la guerre.

En même temps il tendit trois cents francs au Pâtissier en lui disant :

– Tu vas t’en aller comme tu es venu. J’irai fermer la porte quand tu seras parti.

– Bon !

– Demain matin tu iras rue de Bellefond.

– Après ?

– Tu t’adresseras au portier. En te voyant, il saura que tu viens de ma part. Tu lui donneras cet argent et tu lui diras qu’il me faut un baril de poudre.

– Pourquoi faire ?

– Tu le sauras plus tard.

– Est-ce tout ?

– Non, tu iras chez une vieille femme que tu connais ou dois connaître, et qui demeure rue des Filles-Dieu.

– Comment l’appelez-vous ?

– Philippette.

– Je la connais.

– Tu me l’enverras… j’ai besoin d’elle…

– Et quand reviendrai-je ?

– La nuit prochaine, à la même heure.

Et Timoléon jugea inutile de mettre le Pâtissier plus avant dans ses confidences.

Le Pâtissier s’en alla et Timoléon demeura seul auprès de sir James en léthargie.

XLI

Tandis que Timoléon, tout entier à cette vengeance à laquelle désormais il avait consacré sa vie, épaississait les fils de la trame ténébreuse, Vanda était toujours dans cette carrière inexplorée qui se trouvait au milieu de la plaine de Montfaucon.

On sait comme elle y était entrée.

On se souvient que Timoléon l'avait garrottée avant de l'abandonner.

On se rappelle, en outre, qu'il avait donné l'ordre au Pâtissier, le lendemain, de lui porter à manger.

Cet ordre avait paru inexplicable à la Chivotte et au Pâtissier.

À la Chivotte surtout qui disait :

– Puisque nous devons la tuer, pourquoi donc pas tout de suite ? Est-ce que le patron veut attendre que Rocambole la délivre ?

Le Pâtissier n'avait jamais donné une solution à la Chivotte, puisqu'il n'était pas initié aux projets de Timoléon.

Mais il avait observé la consigne que lui avait donné ce dernier, à savoir de protéger Vanda contre toute violence de la Chivotte.

Vanda, ainsi que le Pâtissier l'avait raconté le lendemain soir à Timoléon, était parvenue, en dépit de ses liens, à se tenir debout et à préserver ainsi au moins ses épaules, son cou et son visage de la morsure des rats.

Elle avait passé vingt-quatre heures épouvantables.

Tout autre qu'elle eût succombé ; tout autre eût poussé des cris de désespoir et appelé la mort au fond de ce sépulcre où elle était ensevelie toute vivante.

Vanda ne se désespéra point.

Elle se défendit des rats comme elle put ; puis elle attendit.

Rocambole n'avait-il pas délivré Antoinette ?

N'avait-il pas sauvé Madeleine ?

N'avait-il pas arraché Gipsy au bûcher ?

Vanda se disait :

– Ils ne m'ont pas tuée, ils ne me tueront pas. Sans doute ils veulent me laisser mourir de faim… mais j'endurerai la faim au moins trois ou quatre jours, peut-être plus. Et d'ici là… Ah ! d'ici là, Rocambole peut trouver ma trace, car, à cette heure, il me cherche bien certainement.

Et Vanda calculait, en effet, que Rocambole avait dû aller à l'hôtel Marignan le matin même, et que là, ne la trouvant plus, il aurait deviné tout ou une partie de la vérité.

Avoir seulement un fil conducteur, n'était-ce point assez pour Rocambole ?

Vanda résistait donc à l'horreur des ténèbres qui l'enveloppaient ; elle avait fini par s'habituer au contact de ces êtres immondes et gluants qui passaient sous ses pieds.

Depuis combien d'heures la malheureuse était-elle dans cette situation ?

Il lui eût été impossible de le dire, – lorsque tout à coup, elle entendit du bruit.

Un bruit lointain qui se rapprocha peu à peu et devint plus distinct.

Vanda reconnut des pas et des voix.

Puis un filet de clarté brilla à travers les ais mal joints de la porte de son étrange cachot.

Un moment elle espéra qu'on venait la délivrer.

Un moment elle espéra voir paraître Rocambole.

Hélas ! son illusion fut bientôt détruite.

La porte s'ouvrit, le Pâtissier parut.

Derrière lui marchait la Chivotte.

Cette fois, pensa Vanda, ils viennent me tuer !

Elle avait les pieds et les mains liés, mais Timoléon lui avait ôté son bâillon, elle avait donc l'usage de ses dents et elle songeait à s'en faire une arme terrible et à vendre sa vie le plus chèrement possible, lorsqu'elle entendit le Pâtissier qui disait :

– Nous apportons le souper de madame la duchesse.

En même temps elle vit un panier aux mains de la Chivotte.

– Ah ! canaille, disait celle-ci, il faut que je sois malheureuse pour qu'on me force à t'apporter à manger au lieu de me laisser t'étrangler !

Vanda répondit par un regard de dédain à cette menace.

Le Pâtissier tira un revolver de sa poche et dit à la Chivotte :

– Tu sais l'ordre du patron, si tu manques de respect à madame, je te brûle.

– C'est bon ! on attendra… grommela la Chivotte avec un accent de fureur.

Ceci prouvait une chose à Vanda, c'est que Timoléon n'avait point encore résolu sa mort et qu'elle pouvait manger, sans crainte d'être empoisonnée, ce qu'on lui apportait.

Tandis que le Pâtissier lui déliait les mains, la Chivotte avait ouvert le panier et posé auprès la lanterne dont elle était munie.

La lumière avait mis les rats en fuite.

Faisant appel de nouveau à son énergie et à la force qu'elle possédait sur elle-même, Vanda supporta les injures de la Chivotte, et mangea, tout comme si elle se fût trouvée

encore dans le petit hôtel de l’avenue Marignan.

La nourriture qu’on lui avait apportée était cependant des plus frugales.

Elle consistait en deux paquets de couennes de lard, un morceau de fromage, du pain et un demi-litre de vin.

Tandis qu’elle mangeait, le Pâtissier et la Chivotte l’accablaient d’injures.

Elle mangea sans leur répondre ; elle ne daigna pas même les regarder.

Seulement elle trouva le moyen de faire disparaître, tandis qu’elle avait les mains libres, un des paquets de couennes et s’assit dessus.

Son repas terminé, les deux misérables lui lièrent de nouveau les mains et s’en allèrent.

Pour la seconde fois, Vanda se trouva plongée dans les ténèbres, les mains garrottées derrière le dos, les jambes étroitement attachées.

Mais, tout en paraissant manger avec une avidité bestiale et tandis que le Pâtissier et la Chivotte l’insultaient avec trop de passion pour la pouvoir observer, Vanda avait porté autour d’elle un regard investigateur.

Elle avait remarqué plusieurs anfractuosités dans les parois de la carrière.

Elle avait aperçu tout en haut une sorte de trou assez semblable au nid d’un cormoran dans une falaise.

L’espoir d’une évasion lui était venu.

Les deux misérables l’avaient laissée adossée à une des parois de la carrière.

Mais Vanda se coucha d’elle-même.

Elle se coucha sur le dos, de façon à ce que ses mains fussent, quoique liées, en contact avec le sol.

Et, à force de tâtonner, ses mains se trouvèrent à portée du paquet de couennes de lard.

Alors elle se vautra dessus, de façon à enduire de graisse la corde qui lui attachait les poignets.

Puis, avec cette souplesse féline qui lui était particulière, elle se redressa.

La lumière disparue, les rats étaient revenus.

Vanda les sentait grouiller autour d’elle et se disputer les miettes de pain tombées sur le sol.

Bientôt elle sentit que quelques-uns grimpaient après elle.

Mais elle ne fit point comme auparavant, elle ne se secoua point, en criant, de façon à les mettre en fuite.

Les rats grimpèrent, attirés par l’odeur du lard qu’exhalait la corde.

Cette corde serrait les poignets de Vanda, mais lui laissait l’usage de ses doigts.

Elle fut obligée de s’en servir pour étrangler deux rats qui la mordirent.

Mais deux autres s’étaient mis à ronger la corde et Vanda attendait avec anxiété, en supportant ce hideux contact, qu’elle pût profiter de leur œuvre de destruction.

Enfin, elle donna une secousse vigoureuse.

Les rats dégringolèrent.

Mais la corde à demi rongée se rompit.

Les mains de Vanda étaient libres.

Dénouer les cordes qui lui attachaient les jambes fut pour elle l’affaire d’un moment.

Elle avait désormais l’usage de ses membres, elle pouvait se défendre contre les rats et les écraser sous ses pieds. Mais c’était tout…

Vanda n’en était pas moins prisonnière et plongée dans les ténèbres.

Tout à coup, elle entendit des cris aigus.

C’étaient les rats qui s’enfuyaient comme s’ils eussent été surpris par un ennemi inattendu.

En même temps Vanda leva la tête et vit dans un coin de la carrière deux points lumineux comme des charbons.

C’étaient les yeux d’un tigre ou ceux d’un simple chat de gouttière.

Vanda ne le sut pas au juste, tout d’abord.

Mais elle comprit que le ciel lui envoyait peut-être un auxiliaire.

XLII

Les deux points lumineux ne demeurèrent pas longtemps immobiles.

Tout à coup ils s’agitèrent et bondirent.

On eût dit une étoile détachée de son centre de gravité et exécutant une course folle à travers l’espace.

En même temps Vanda entendit un autre cri aigu.

C’était un rat retardataire qui s’était laissé prendre.

En ce moment aussi, Vanda fit un mouvement et ce mouvement fut suivi d’un léger bruit.

Le chat, car c’en était un, prit la fuite.

Vanda le vit bondir, et, suivant la direction de ce regard qui brillait comme une luciole, elle comprit qu’il grimpait le long des parois de la carrière.

À une certaine hauteur, il s’arrêta encore.

Vanda fit un pas en avant.

Il grimpa plus haut.

Elle en fit un autre encore et, tout à coup, les yeux enflammés disparurent.

Vanda avait fini par se familiariser avec ces ténèbres opaques qui l’entouraient.

Bien après que le chat eut disparu, elle croyait voir encore le chemin qu’il avait suivi.

Et, les mains étendues en avant, elle se dirigea vers l’endroit où il avait commencé à grimper.

La paroi de la roche était raboteuse.

À n’en plus douter, c’était l’endroit où, tandis que la lanterne du Pâtissier éclairait la carrière, elle avait remarqué des anfractuosités assez profondes pour qu’on pût y introduire les pieds et les mains.

L’endroit encore où, tout en haut, elle avait remarqué un trou qui pouvait laisser passer un corps humain.

Sans nul doute c’était par là que le chat avait pris la fuite.

Alors commença pour Vanda un singulier travail de patience, – le travail d’un être humain escaladant un rocher au milieu d’une obscurité profonde.

Ses mains rencontrèrent une crevasse et s’y cramponnèrent, tandis que ses pieds en cherchaient une autre. À un mètre du sol à peu près, son pied droit trouva un trou.

Vanda y posa les deux pieds et ses mains cherchèrent une autre anfractuosité.

Peu à peu, avec une patience inouïe, tâtonnant longtemps, risquant à chaque seconde de retomber, Vanda s'éleva à une certaine hauteur.

Le chemin suivi par le chat était toujours présent à son esprit et elle croyait encore voir cette trace lumineuse qu'elle avait suivie des yeux.

À mesure qu'elle montait, les anfractuosités se multipliaient et l'ascension devenait plus facile.

Tout à coup, Vanda sentit un souffle au-dessus de ses cheveux, une haleine chaude et qui paraissait s'échapper d'une poitrine vivante.

Elle leva la tête et revit les deux yeux brillants.

C'était le chat qui s'était familiarisé et était revenu.

– Ah ! te voilà ? dit Vanda.

Sa voix effraya le chat, qui disparut de nouveau.

Vanda comprit qu'elle atteignait ce trou qu'elle avait déjà remarqué.

En effet, ayant gravi à peu près un pied de plus, elle sentit un vent frais lui caresser le visage.

En même temps, elle aperçut les deux yeux à une assez grande distance, dans une direction horizontale.

Et, montant encore, elle se trouva dans une espèce de boyau latéral à la carrière.

Alors elle frappa dans ses mains.

Le chat prit la fuite, et, quand il eut disparu, Vanda vit une clarté pâle à l'extrémité de ce boyau qui lui avait servi de chemin.

D'où provenait cette clarté ?

Vanda eut une espérance. C'était peut-être une issue ignorée de Timoléon.

Peut-être allait-elle recouvrer sa liberté.

Et, se glissant à plat ventre dans le boyau, elle se mit à avancer, les mains toujours étendues en avant, les yeux fixés sur une clarté blafarde qui brillait dans le lointain.

Vanda ne se trompait qu'à moitié.

La lueur blafarde était celle du jour. Seulement, comme le boyau faisait un coude, la lumière le faisait aussi et Vanda n'en voyait que le reflet.

Quand la prisonnière fut parvenue à ce coude, une clarté plus vive frappa son visage.

Elle vit alors assez distinctement, à une dizaine de pas devant elle, un trou par lequel venait cette lumière, et qui avait dû servir d'issue au chat.

En même temps, le boyau s'élargissait peu à peu, et Vanda n'était plus obligée de ramper.

Elle arriva jusqu'à ce trou et reconnut qu'il donnait dans une autre carrière, à ciel ouvert sans doute, car la lumière y tombait verticalement.

Seulement, le trou était trop petit pour qu'un corps humain, si frêle et si mince qu'il fût, pût y passer.

Vanda reconnut avec désespoir qu'il était l'œuvre de la nature et non celle des hommes, et qu'il était pratiqué non point dans cette pierre molle et crayeuse des carrières, mais dans une roche dure.

Or, Vanda n'avait ni outil, ni couteau, ni aucun instrument qui lui permît d'attaquer cette roche avec succès.

Tout ce qu'elle put faire, ce fut de regarder par ce trou dans la carrière dont le sol était presque de niveau avec le trou.

Elle vit alors un amas de cendres, quelques débris de tisons, une cruche cassée, et deux ou trois vieilles planches dans un coin.

C'était une preuve que la carrière avait été habitée quelquefois.

Par qui ?

Sans doute des voleurs ou des vagabonds qui venaient la nuit y chercher un refuge.

Et Vanda se dit :

– D'un moment à l'autre, ils peuvent venir…

Alors, je m'adresserai à eux… Je leur promettrai de l'argent, au besoin…

Et Vanda espéra…

* *

*

Plusieurs heures s'écoulèrent.

Vanda attendait toujours, aspirant avec une âpre volupté cet air plus pur qui lui venait par l'orifice.

D'ailleurs elle était débarrassée des rats et c'était beaucoup.

La lumière s'affaiblissait cependant.

Vanda comprit que le jour tirait sur son déclin.

Puis elle disparut tout à fait. Il était nuit.

Un moment, Vanda pensa à rebrousser chemin et à descendre de nouveau dans la carrière où on l'avait enfermée, de peur que les gens de Timoléon ou Timoléon lui-même, ne revinssent.

Mais soudain elle entendit du bruit de l'autre côté du trou et demeura immobile.

C'était un bruit de pas qu'elle avait perçu.

Bientôt elle vit s'agiter une forme noire et une voix rauque et avinée murmura :

– Pourvu qu’il y ait encore du feu.

Vanda devina que cet hôte inconnu, mais qu’elle attendait avec tant d’impatience, fouillait dans les cendres pour y retrouver un charbon encore allumé.

En effet, peu après, un soupir de soulagement se fit entendre, puis un souffle puissant arracha quelques étincelles à un tison et à la lueur de ces étincelles, Vanda aperçut un visage rouge et hideux.

XLIII

Quel était ce visage rougeaud et d’aspect hideux qui venait d’apparaître à Vanda ?

Avant de le dire, revenons à Timoléon, que nous avons laissé seul en face de sir James Nively, toujours en léthargie.

Timoléon avait donné deux ordres au Pâtissier.

Le premier consistait à découvrir une femme du nom de Philippette, et à la lui envoyer.

Le second, à revenir la nuit suivante, à la même heure.

La deuxième pièce dans laquelle sir James était couché se trouvait assez loin de la porte de l’appartement et, par conséquent, de l’escalier, pour que, si l’Anglais rouvrait ses yeux, Timoléon eût le temps de l’empêcher de manifester trop bruyamment sa surprise, en lui expliquant où il était, avant que personne n’eût rien entendu dans la maison.

Mais cette situation plaçait Timoléon dans l’obligation absolue de ne plus sortir.

Car, en son absence, le baronnet revenant subitement à lui, se trouvant seul, dans un lieu inconnu, n’aurait pas manqué de faire un tapage d’enfer, et tout se serait découvert.

Timoléon, assez vivement préoccupé de cette idée, avait négligé de dire au Pâtissier qu’il fallait, ce soir-là, à la même heure que la veille, porter à manger à Vanda.

Le faux placeur avait bien fermé sa porte au verrou, de peur de surprise, puis il s’était installé non point dans son bureau, mais dans sa chambre, auprès du lit, l’œil fixé sur le baronnet endormi, et il avait attendu Philippette.

Si l’on s’en souvient, Philippette était cette vieille mendiante qui avait, autrefois, servi de commissionnaire à M. de Morlux en se faisant arrêter et portant à Saint-Lazare le poison destiné à Antoinette.

Philippette n’avait pas de domicile ; elle couchait un peu partout, souvent au violon, mais on était sûr de la rencontrer à six heures du matin, en hiver, à quatre heures en été, dans quelqu’un des cabarets qui avoisinent les Halles.

Le Pâtissier savait fort bien cela, et il ne l’avait pas cherchée longtemps.

À dix heures du matin, Philippette arrivait rue du Vert-Bois, avec des renseignements positifs.

Elle savait que Timoléon tenait un bureau de placement.

Elle ne s’amusa point à demander des renseignements en bas et monta tout droit.

Timoléon vint lui ouvrir et s’enferma avec elle.

– Que fais-tu maintenant ? lui dit-il.

– Toujours la même chose, répondit-elle. Mais les temps sont durs. Il pleut des rousses ; on en trouve partout, et à chaque minute on a peur d'être emballé. Il faut avoir bien faim et bien soif pour se risquer à grinchir.

– Où perches-tu, pour le moment ?

– La semaine dernière encore, j'allais coucher au Petit Tivoli, aux *Carrières d'Amérique*.

– Et… maintenant ?

– Maintenant, depuis qu'on a fait une razzia l'autre semaine, je me méfie et je vais à Pantin.

– Ah ! ah ! fit Timoléon, et dans quelle carrière ?

– Dans une où personne ne va encore. Voici trois nuits que j'y fais du feu et que personne ne me vient tenir compagnie.

– Où est-elle donc, celle-là ?

Comme on le pense bien, Timoléon était revenu dans la première pièce de son logement, pour recevoir Philippette et la vieille femme n'avait point vu sir James Nively.

Timoléon prit un morceau de craie et se mit à tracer sur le carreau une espèce de carte géographique.

C'était le plan du vallon de Montfaucon et de Pantin.

– Tiens, dit-il, regarde bien.

– Allez, dit Philippette, je m'y connais.

Timoléon marqua un point qui, selon lui, devait indiquer la place exacte de l'une des carrières.

– Est-ce là ? dit-il.

– Non.

Il traça un autre point.

– Et là ?

– Non plus. Mais c'est tout à côté.

– Alors, dit Timoléon dont le visage s'épanouit tout à coup, ce doit être là…

Et il fit une nouvelle marque.

– Justement, répondit Philippette.

– Est-ce que tu n'as pas vu un trou dans la roche, tout au fond ?

– Je n'ai pas regardé.

– Mais tu y as couché trois nuits de suite pourtant ?

– Oui.

– Et tu n'as entendu aucun bruit ?

– Aucun.

– C’est drôle, dit Timoléon. J’aurais parié que tu avais entendu des cris de femme appelant au secours.

– D’où venaient ces cris ?

– De dessous terre.

– Je n’ai rien entendu, répéta Philippette. Après ça, la nuit, je suis un peu lasse.

– Et un peu saoûle aussi…

– Je ne dis pas non, patron.

– Ça fait que tu dors bien.

– Comme vous dites.

– Mais, dit Timoléon, si tu veux que nous fassions affaire, il ne faut pas boire.

– De longtemps ?

– Non, de deux jours.

– C’est long, soupira Philippette.

– Mais il y a une dizaine de jaunets au bout.

– C’est bon, on boira de l’eau. Qu’est-ce qu’il faut faire ?

Timoléon tenait toujours son morceau de craie à la main.

– Tiens, dit-il, regarde bien.

– Bon !

– Là, il doit y avoir un mur et un jardin abandonné.

– Oui, c’est, ma foi, vrai…

– Et dans ce jardin un puits couvert de planches.

– Je le vois d’ici.

– Entre ce puits et la carrière où tu as couché, il y a une autre carrière qu’on a comblée par en haut, mais elle est toujours creuse en dessous.

On y arrive par le puits. Seulement, entre le puits et la carrière il y a une porte qui ferme à clé.

Philippette écoutait avec une grande attention ; la promesse des dix jaunets l’avait mise en belle humeur et stimulait sa perspicacité.

– Dans cette carrière il y a une crevasse ; cette crevasse se continue par un boyau souterrain jusqu’à la carrière où tu as couché.

En cherchant bien, tu trouveras un trou large comme la main.

– Bon !

– Ni une femme ni un homme n’y pourraient passer, et le rocher est assez dur pour que deux journées de carrier, avec de bons pics, ne suffisent pas à l’élargir.

Philippette écoutait toujours.

– Dans la carrière qui ferme par une porte j’ai enfermé une femme.

– Ah !

– Cette femme doit crier, certainement, tu l’entendras.

– Et je ne dirai rien ?

– Au contraire, tu quitteras ta carrière, tu t’en iras au puits et tu descendras dedans. La porte est fermée et ce n’est pas toi qui aurais la force de l’enfoncer.

– Alors, à quoi ça sert ce que vous me commandez ? observa judicieusement Philippette.

– Mais tu essayeras de l’ébranler.

– Bon !

– Et la femme enfermée, qui a les bras et les jambes attachées, se réclamera de toi, elle te donnera peut-être une commission… celle d’aller chercher quelqu’un qui s’intéresse à elle et qui demeure rue Saint-Lazare.

– Et j’irai ? dit Philippette.

– Certainement.

– Mais je viendrai vous le dire ?

– Pas ici, mais demain, au coin de la rue, vers sept heures du matin.

– Et puis ?

– Et puis tu iras faire ta commission.

– Voilà tout ?

– Sans doute.

– Pourtant c’est vous qui avez enfermé cette femme ?

– Oui.

– Et vous voulez qu’un autre la délivre ?

– Naturellement.

– C’est drôle fit la vieille bohémienne, je ne comprends pas.

– Tu n’as pas besoin de comprendre, répondit Timoléon.

Et il congédia Philippette.

Puis après le départ de la vieille femme, il murmura :

– Je pourrais bien tenir Rocambole d’ici à trente-six heures.

XLIV

C’était donc, on l’a deviné, le visage de Philippette sur lequel le brasier qu’elle attisait au fond de la carrière, reflétait sa lueur rougeâtre.

Philippette avait tenu parole à Timoléon, elle n’avait bu que de l’eau toute la journée, par conséquent, en se rendant aux *Carrières de Pantin*, elle était maîtresse de toutes ses facultés.

Philippette avait été une fille de plaisir dans sa jeunesse ; une femme de confiance dans son âge mûr ; elle était voleuse, faute de mieux, sur ses derniers jours.

Au temps où il était une des puissances mystérieuses de Paris, c’est-à-dire à l’époque où employé par la police, il avait la haute main sur les voleurs, Timoléon n’avait jamais eu de serviteur plus dévoué que cette femme.

À la guerre acharnée que la police fait aux voleurs, on pourrait croire qu’elle n’a pas de plus ardents ennemis.

C’est une erreur.

Les voleurs, les impures, tous ces gens sans aveu qui vivent de honte et de brigandage n’ont qu’une ambition : servir tôt ou tard la police.

Il y avait longtemps que Timoléon n’avait employé Philippette.

C’était une raison pour qu’elle le servît avec d’autant plus de dévouement.

Elle ne savait rien de ses malheurs ; elle ignorait que Rocambole l’eût réduit au désespoir et que l’autorité l’eût repoussé.

Avoir trouvé Timoléon dans un logement de la rue du Vert-Bois transformé en bureau de placement, c’était pour elle la preuve qu’il était toujours à la recherche des voleurs qui s’amendaient.

Philippette était saturée de prison ; elle y passait huit mois sur douze, car on ne se donnait plus la peine de la juger, on la condamnait administrativement, ce qui était plus simple, tantôt à deux mois, tantôt à trois mois, quelquefois seulement à quinze jours ou six semaines.

Or, Timoléon avait besoin d’elle et la faisait travailler.

C’était du pain d’abord, et l’implicite assurance qu’elle n’irait pas en prison de longtemps.

Cela ainsi posé, Philippette aurait trahi le diable plutôt que de désobéir à Timoléon.

C’était pour cela qu’elle n’avait pas bu, de façon à être maîtresse de toutes ses facultés.

Cette femme avait été fort intelligente ; elle l'était même encore quand la boisson ne l'abrutissait pas. Aussi elle avait parfaitement compris le plan topographique exécuté sur le carreau avec un morceau de craie par Timoléon.

Elle se rendait un compte exact de la situation du trou percé dans le rocher, du boyau souterrain creusé, entre les deux carrières, soit par la nature, soit par la main des hommes, et de la possibilité, pour elle d'entendre les cris de désespoir de la femme plongée dans ce sépulcre vivant.

En venant prendre possession de cet asile abandonné où, depuis trois jours, elle avait passé la nuit, Philippette avait passé auprès du mur en ruines, du puits couvert de planches, et du jardin abandonné.

En arrivant dans la carrière, elle s'attendait donc à entendre des hurlements et des cris.

Elle n'entendit rien.

D'ailleurs, la nuit était venue, l'obscurité la plus profonde régnait dans la carrière avant qu'elle n'eût songé à déterrer quelques tisons éteints.

Vanda, immobile, de l'autre côté du trou, retenait son haleine, tandis que Philippette attisait le feu.

Cette femme ne lui était pas inconnue.

Où l'avait-elle vue ? voilà ce dont il lui était difficile de se souvenir.

Les haillons qui couvraient Philippette faisaient, du reste, mal à voir.

Après avoir un moment hésité, Vanda résolut de se confier à elle.

Elle se mit d'abord à tousser.

Au bruit, Philippette tressaillit et leva la tête.

– Il y a donc quelqu'un là ? dit-elle avec un étonnement qui n'était pas exempt d'effroi.

– Oui, répondit Vanda, il y a une pauvre femme qui meurt de faim.

Philippette prit un des tisons enflammés pour s'en faire une torche et s'approcha du trou.

La torche improvisée éclaira le visage de Vanda.

– Qui êtes-vous donc ? répéta Philippette.

– Je vous l'ai dit, une femme qui est prisonnière et qui meurt de faim.

En même temps, Vanda regardait Philippette de ce grand air mélancolique et dominateur qui avait, comme celui de Rocambole, une certaine puissance magnétique.

Philippette était de sang-froid.

Dans ces moments-là, elle comprenait vite et bien.

Il y eut une chose qui ne fit pas l'ombre d'un doute pour elle : la femme qu'elle apercevait de l'autre côté de la fissure du roc était celle que Timoléon avait garrottée dans la carrière et qui était parvenue à briser ses liens.

Cela était même d’autant plus admissible que Vanda avait passé la main hors du trou et qu’une marque bleuâtre qui cerclait ses poignets, indiquait la trace des cordes.

Et Philippette prit un air de plus en plus étonné et naïf, et dit à Vanda :

– Mais comment donc êtes-vous là-dedans ? Vous n’avez jamais pu passer par là ?

– Non, dit Vanda. On m’a enfermée dans une autre carrière pleine de rats. Les rats ont rongé les cordes qui m’attachaient et m’ont rendu la liberté de mes mouvements.

Alors, à force de chercher, j’ai trouvé une ouverture qui arrivait jusqu’ici. J’espérais pouvoir sortir. Mais, comme vous le dites, le trou est trop petit.

– Mais qui donc vous a enfermée, ma petite ?

– Des gens qui m’en veulent.

– Mais quel était leur plan ?

– De me laisser mourir de faim.

– Pauvre petite !

Philippette avait une croûte de pain dans sa poche ; elle la prit et la tendit à Vanda.

– Vous ne mourrez toujours pas cette nuit, dit-elle. Mais est-ce qu’il n’y a pas moyen de vous délivrer ?

– Vous êtes vieille, dit Vanda, et vous n’en auriez jamais la force, à vous toute seule, car la carrière où l’on m’a enfermée a une porte massive et garnie d’une grosse serrure. Mais si vous vouliez aller chercher mon homme ?

– Ah ! vous avez un homme ?

– Oui, qui est riche, et qui vous donnera assez d’or pour vous mettre à l’abri du besoin le reste de vos jours.

Philippette tressaillit.

En même temps, un souvenir traversa l’esprit de Vanda.

Elle était encore couverte des vêtements qu’elle avait lorsque Timoléon l’avait enlevée.

On ne l’avait pas fouillée et elle devait avoir dans sa poche un petit portefeuille renfermant quelques pièces d’or.

Philippette murmurait avec un instinct cupide :

– Ah ! on me donnera beaucoup d’or ?

– Oui, répondit Vanda, qui venait de retrouver le portefeuille.

XLV

Philippette ouvrait des yeux avides.

Vanda ouvrit le portefeuille et fit luire tout à coup trois pièces d'or aux regards de la vieille femme.

Philippette étendit vivement la main.

Mais Vanda se rejeta lestement en arrière, hors de toute atteinte, en disant :

– Oh ! tout à l'heure !

Vanda était redevenue Vanda, c'est-à-dire la femme pleine de patience, de sang-froid et de lucidité qui avait coutume de ne rien donner au hasard.

Elle avait lu dans les yeux de Philippette une telle avidité qu'elle comprit qu'il serait dangereux de payer cette femme d'avance.

– Écoutez-moi bien, dit-elle.

– Parlez, dit Philippette qui oubliait, en ce moment, les recommandations de Timoléon.

– Vous voyez que je ne suis pas une mendiante, mais que j'ai de l'or.

– Certainement, dit Philippette.

– Mon homme est riche à millions.

– Vrai de vrai ?

– Il vous donnera cinquante louis, aussitôt qu'il m'aura délivrée.

– Cinquante louis, dit Philippette suffoquée.

– Deux cents même, ajouta Vanda.

Philippette ne songeait plus à Timoléon, un cuistre qui avait promis dix louis.

– Voyons, ma petite, dit-elle, où est votre homme ? Car vous voulez sans doute que j'aille le chercher ?

– Oui.

– Où est-il ?

– Dans Paris, rue Saint-Lazare, n° 52.

– Comment s'appelle-t-il ?

– C'est un Russe, le major Avatar.

– Un drôle de nom ; si j'allais ne pas me le rappeler ?

Vanda arracha un feuillet du carnet et dit à Philippette :

– Reprenez votre tison et éclairez-moi.

Elle traça au crayon le nom d'Avatar et les mots de rue Saint-Lazare, 52, sur la feuille déchirée.

Puis, au-dessous, elle écrivit en russe :

« Suis cette femme. »

– Tenez ! dit-elle à Philippette en lui tendant le morceau de papier, allez vite !

– Mais…, observa Philippette, s'il n'y est pas ?

– Il y aura sans doute un domestique, un grand et gros homme un peu vieux…

– Ah !

– Qui saura où il est et qui vous conduira.

– C'est bon, dit Philippette, j'y vais.

Puis, rejetant le tison et tendant de nouveau la main :

– Vous ne me donnez pas un de ces jaunets-là ?

– Non, dit Vanda.

– Pourquoi ?

– Parce que vous le dépenseriez en route chez tous les marchands de vin et que vous seriez ivre quand vous arriveriez chez mon homme.

– Ça, c'est possible ! dit naïvement Philippette.

– Quand vous reviendrez, répondit Vanda, je vous donnerai tout ce que j'ai sur moi, en dehors de ce que vous donnera mon homme.

– Ça va, dit Philippette qui prit son parti.

Elle avait même, en parlant ainsi, un accent de franchise qui ne laissa pas le moindre doute à Vanda.

Puis elle s'empara du papier et dit encore :

– Je ne fais que les deux chemins.

– Quelle heure est-il, maintenant ? demanda Vanda.

– Approchant onze heures du soir.

Vanda respira.

On ne lui avait pas apporté à manger.

On ne viendrait sans doute pas maintenant.

Car si Timoléon, la Chivotte et le Pâtissier venaient comme la veille, il était présumable que s'apercevant de sa disparition, ils la chercheraient et finiraient par trouver le boyau souterrain dans lequel elle s'était réfugiée.

Et Philippette partie, Vanda se reprit à espérer et elle attendit.

* *

*

Cependant, Philippette était hors de la carrière.

Un moment grisée par la vue des pièces d'or et les mirifiques promesses de Vanda, elle ne se fut pas plutôt exposée au froid humide et vif de la nuit, que le sang-froid lui revint, en même temps que le souvenir de Timoléon.

Qu'allait-elle faire ?

Timoléon lui avait dit :

– Je t'attends demain matin, au point du jour, au coin des rues Saint-Martin et du Vert-Bois et tu auras dix louis.

Vanda, de son côté, venait de lui dire :

– Courez chez mon homme, rue Saint-Lazare, il y a deux cents louis pour vous.

C'était à ne pas hésiter, en présence d'une semblable disproportion.

Cependant, Philippette hésita.

Timoléon représentait toujours à ses yeux la police.

La police toute puissante qui pouvait la renvoyer à Saint-Lazare et même confisquer les deux cents louis avant qu'elle eût le temps de les mettre à l'ombre, comme disent les voleurs.

Et Philippette, au bout d'une centaine de pas, s'arrêta tout net et prit sa tête à deux mains, murmurant :

– C'est joliment embarrassant, tout de même.

Mais, comme elle disait cela à mi-voix, une ombre noire s'agita auprès d'elle.

Philippette fit un pas en arrière.

L'ombre fit un pas en avant.

Puis une voix fit tressaillir la vieille :

– Hé ! Philippette ?

C'était la voix de Timoléon.

L'ombre noire s'approcha, éclairée par un point lumineux.

C'était bien Timoléon, et Timoléon qui fumait.

Philippette eut peur.

– Ah ! dit-elle, vous avez donc craint que je *mange le morceau* ?

En argot, *manger le morceau* signifie trahir.

– Non, dit Timoléon, mais il m'est arrivé une chose sur laquelle je ne comptais pas et qui m'a permis de sortir. Alors, je suis venu flâner par ici. Eh bien ! as-tu entendu crier ?

– J’ai entendu mieux que ça.

– Quoi donc ?

– La petite m’a parlé.

– Ah !

– Et je l’ai vue.

– C’est impossible. Tu n’as pas pu passer par le trou.

– Non, mais elle est venue jusqu’au trou.

– Elle !

– Oui, il paraît que les rats ont rongé ses cordes.

– Eh bien ? dit Timoléon qui fronça un moment le sourcil.

– Elle m’a promis beaucoup d’argent si je la délivrais.

– Ah !

– Deux cents louis.

Timoléon changea subitement d’attitude.

– Ça va, dit-il, nous partagerons.

– Plaît-il ? réclama Philippette étonnée.

– Je n’en avais que trente pour la faire enfermer. C’est vingt louis de bénéfice.

Philippette crut comprendre.

– Alors, dit-elle, il faut y aller ?

– Où ça ?

– Prévenir son homme, donc, rue Saint-Lazare, 52. J’ai un billet pour lui.

Et elle montrait le papier sur lequel Vanda avait tracé trois mots au crayon.

– Voyons ça ? dit Timoléon.

Il prit le papier et se fit une lanterne de son cigare qu’il aspira fortement, à un pouce au-dessus, après en avoir secoué la cendre.

XLVI

Comment Timoléon, qui ne devait pas quitter sir James évanoui, se trouvait-il à cette heure auprès des *Carrières de Pantin* ?

S’était-il défié de Philippette, ou bien un événement inattendu était-il survenu ?

Cette dernière supposition était la plus admissible, car Timoléon ne s’était pas aventuré à se confier à Philippette sans connaître la vieille femme de longue date.

L’événement inattendu, c’était sir James revenant brusquement à la vie et rouvrant les yeux.

Cela s’était passé il y avait environ deux heures.

Pendant toute la journée, Timoléon s’était enfermé rue du Vert-Bois, ouvrant à chaque instant les rideaux du lit pour jeter un regard furtif sur l’Anglais, qui avait toujours l’aspect d’un cadavre.

Cependant, en faisant appel à ses souvenirs, Timoléon se disait qu’Antoinette Miller, laquelle avait certainement été endormie par le même procédé, ne s’était réveillée qu’au bout de trois jours.

Or, en bien calculant, Timoléon ne trouvait encore que trente-six heures.

Mais il pouvait se faire aussi que l’organisation d’un homme étant toujours plus robuste que celle d’une femme, la catalepsie durât moins longtemps chez lui.

Timoléon se disait tout cela, lorsque, tout à coup, il entendit un léger soupir.

La chambre n’était éclairée que faiblement par une chandelle posée sur la table de nuit.

Timoléon tressaillit et se pencha sur sir James.

Les lèvres serrées jusqu’alors de l’Anglais s’étaient brusquement ouvertes.

Il posa la main sur le cœur.

Le cœur commençait à fournir quelques pulsations.

La vie revenait.

Timoléon n’hésita plus.

Il versa quelques gouttes de vinaigre dans la soucoupe d’une tasse, y trempa le coin de son mouchoir et se mit en devoir de frotter les tempes de sir James, et après les tempes, les lèvres, et ensuite les paupières.

En même temps, il se débarrassait en un tour de main de sa perruque blanche, de son crâne ridé et se refaisait la tête qu’il avait l’avant-veille, lorsqu’il s’était présenté à l’hôtel des Champs-Élysées.

Sir James rouvrit les yeux et le regarda.

Timoléon s’attendait à une scène d’étonnement, précédant la scène obligée de reconnaissance.

Il n’en fut rien.

En même temps qu’il ouvrait les yeux, sir James souriait.

– Je sais qui vous êtes, dit-il, je vous ai reconnu à la voix.

Timoléon, stupéfait, fit un pas en arrière.

Sir James poursuivit :

– À partir du moment où je suis tombé en catalepsie, un sens unique m’est resté, l’ouïe.

J’ai tout entendu.

– En vérité ! exclama Timoléon.

– Par conséquent, poursuivit sir James, je sais tout ce qui s’est passé, j’ai entendu causer Vanda et Rocambole.

Puis, j’ai compris que ce dernier m’emportait, et la conversation avec Milon, dans le fiacre, est restée gravée dans ma mémoire.

Je sais encore que la rue où nous sommes est la rue du Vert-Bois ; que dans cette maison se trouvent Gipsy et un jeune homme appelé Marmouset.

Je sais, de plus, qu’on m’avait déposé dans un puits et que c’est vous qui m’en avez tiré.

Tandis que mon corps était complètement privé de sentiment, mon âme vivait et réfléchissait.

L’étonnement de Timoléon allait croissant.

Sir James, encore engourdi, parvint cependant à se mettre sur son séant.

– Maintenant, dit-il, causons, j’ai entendu une conversation avec une femme que vous appelez Philippette, n’est-ce pas ?

– Oui.

– De cette conversation, il résulte pour moi, continua sir James avec un sang-froid imperturbable, que Vanda est en votre pouvoir.

– C’est la vérité, dit Timoléon.

– Que comptez-vous en faire ?

– M’en servir pour attirer Rocambole dans un piège.

– Ah !

– Et, par conséquent, les faire périr tous les deux.

– Quand ?

– J’attendrai que vous soyez revenu à vous pour cela.

– Fort bien, dit sir James avec un calme féroce. Alors, c’est que vous avez besoin de moi.

– Pas précisément.

– Ou bien désirez-vous me faire vos conditions ?

Et sir James eut un sourire.

– Mylord, répondit Timoléon, je vous ai dit, il y a deux jours, que je m’estimerais assez récompensé, le jour où Rocambole serait mort. Cependant, je suis vieux et misérable, et si vous voulez assurer du pain à ma vieillesse…

– Quelle somme voulez-vous ?

– Une centaine de mille francs.

– Vous les aurez, dit sir James. Est-ce tout ?

– Vous donnerez ce que vous voudrez ensuite à ceux qui m’ont servi.

– Ils fixeront eux-mêmes la somme dont ils ont besoin. Est-ce tout ?

– Attendez, dit Timoléon. Puisque vous avez, me paraissant privé de vie, entendu tout ce qui se passait autour de vous, vous devez comprendre que la maison dans laquelle nous sommes est pleine de nos ennemis.

– Oui.

– Aussi est-il nécessaire de nous tenir tranquilles, et de ne pas bouger jusqu’à ce que nous soyons débarrassés de Rocambole.

– Naturellement, dit sir James.

– La crainte que le contraire n’arrivât m’a fait rester auprès de vous. Mais, à présent, il est temps d’agir.

– Je le pense aussi, dit sir James.

Un coup de sifflet se fit entendre de l’autre côté de la rue.

– Ah ! ah ! fit Timoléon, voici le Pâtissier.

– L’homme à qui vous avez donné rendez-vous pour ce soir ?

– Oui.

– Expliquez-moi donc une chose ? demanda sir James.

– Laquelle ?

– Pourquoi lui avez-vous demandé un baril de poudre ?

– Mais, dit froidement Timoléon, pour envoyer Rocambole et Vanda dans les airs.

Et il remit sa perruque blanche et son crâne dénudé, ajoutant :

– Je crois que je ferais tout aussi bien d’aller à la rencontre du Pâtissier.

– Comme il vous plaira, dit sir James. Vous êtes un trop habile homme pour qu’on ne vous laisse pas obéir à vos inspirations.

LES MILLIONS DE LA BOHÉMIENNE

I

Revenons à Rocambole, qui fut fort surpris, en arrivant à l'hôtel des Champs-Élysées, de n'y plus retrouver Vanda.

Que pouvait-elle être devenue ?

Les domestiques, qu'il interrogea, lui firent tous la même réponse : on leur avait donné congé, ils étaient sortis et à leur retour, ils n'avaient plus trouvé ni leur maître, ni Vanda.

Rocambole leur dit ensuite :

– Je suis l'ami intime de sir James Nively, votre maître, et je suis tout aussi inquiet que vous de sa disparition.

Par conséquent, comme il faut le retrouver, lui et la dame qui se trouvait ici, vous allez m'obéir.

Les domestiques ne virent aucun inconvénient à cela.

Rocambole poursuivit :

– J'ai de graves soupçons, et pour mener à bien le résultat que je me propose, il est de toute utilité que dans le quartier on ne sache rien de ce qui s'est passé ici.

Les domestiques promirent tout ce que demandait Rocambole.

Celui-ci s'installa dans l'hôtel et attendit.

Un quart d'heure après, Milon arriva.

Rocambole avait retrouvé son impassibilité ordinaire et il se borna à dire à Milon :

– Je crois que, au moment où nous nous croyions les plus forts, nous avons été battus.

Milon ouvrit de grands yeux.

– Où est Vanda ? reprit Rocambole.

– Mais… elle doit être ici…

– Non. On ne l'a pas vue depuis cette nuit.

Milon eut un geste d'inquiétude.

– Inutile de te dire, reprit Rocambole, qu'elle a été enlevée.

– Enlevée !

– Oui. Par qui ? C'est ce que nous chercherons tout à l'heure. En attendant, suis-moi.

Et il entraîna Milon dans le boudoir de Vanda, – cette même pièce où sir James était tombé évanoui durant la nuit.

– Regarde, dit Rocambole. Ne vois-tu pas les traces d’une lutte ? Le parquet garde l’empreinte de pieds boueux.

– C’est vrai, dit Milon.

– On a enlevé Vanda, reprit Rocambole, ceci est certain.

À la porte extérieure se trouvent les mêmes empreintes.

Dans la rue, j’ai remarqué le train d’une voiture à quatre roues qui devait être attelée de deux petits chevaux ; j’en conclus que cette voiture était un fiacre.

On a dû garrotter et bâillonner Vanda pour l’emporter.

Le fiacre a ensuite servi à l’enlèvement.

– Ce n’est toujours pas l’Anglais qui a fait le coup ? observa Milon.

– Ça ne peut être lui, dit Rocambole, mais, il a des gens à ses ordres, et ces gens ont peut-être exécuté un plan formé à l’avance.

– Alors, dit Milon, comment se faisait-il que l’Anglais, après avoir donné des ordres, ait voulu ne pas en attendre l’exécution en tuant Vanda ?

Cette observation était d’une logique rigoureuse et frappa Rocambole.

– Cependant, dit-il, les gens qui ont pénétré ici pour s’emparer de Vanda devaient être de connivence avec sir James. Car, sans cela, comment seraient-ils entrés ?

– Mais, répondit Milon, si cela était, maître, il faudrait supposer que c’est sir James qui leur a ouvert.

– Oui.

– Alors pourquoi ne sont-ils pas venus au secours de sir James quand nous l’avons enlevé ?

– C’est juste, murmura Rocambole, qui donc soupçonner alors ?

– Cet Allemand.

– Le major Hoff ?

– Oui.

Rocambole parut réfléchir un moment.

– Si ce que tu dis là est vrai, fit-il, cet homme n’a point agi tout seul.

– C’est probable.

– Il y a une femme dans son jeu, et cette femme, c’est justement milady.

– Naturellement, dit Milon.

– Or, milady va venir ici.

– Naturellement, répéta Milon, puisque sir James lui a donné rendez-vous.

Comme Milon parlait ainsi, la cloche de la grille se fit entendre.

Rocambole s’approcha d’une croisée et aperçut un petit coupé brun qui stationnait devant l’hôtel.

Une femme en descendit et entra dans la cour d’un pas rapide.

Bien qu’elle eût un voile épais sur le visage, Rocambole la reconnut sur-le-champ.

C’était milady.

Et il courut au vestibule et dit au valet de chambre :

– Introduis cette dame au salon et prie-la d’attendre.

Le laquais suivit les instructions à la lettre.

Milady, qui s’attendait à être reçue par sir James Nively, le représentant du terrible Ali-Remjeh, pénétra dans le salon sans défiance.

À peine était-elle assise que Rocambole entra.

Milady étouffa un cri de surprise en le voyant, car elle avait, sur-le-champ, reconnu en lui le personnage qui s’était dit l’ami de Lucien et avait annoncé la veille à Marie Berthoud le duel du jeune homme avec le marquis de Rouquerolles.

– Comment ! dit-elle, vous ici, monsieur ?

– Oui, milady.

– Vous connaissez donc sir James Nively ?

– C’est-à-dire qu’il m’a chargé de vous recevoir.

– Moi ?

Et milady eut comme un geste d’effroi.

Mais elle eut bientôt repris son calme et son impassibilité ordinaires.

– Sans doute, monsieur, dit-elle, sir James, forcé de sortir, vous a chargé de me prier d’attendre ?

– Pas précisément, milady.

Elle prit un air étonné.

– Je ne vous comprends pas, dit-elle.

– Milady, reprit Rocambole en la regardant fixement, sir James Nively n’est plus ici, il a dû partir ce matin pour Londres.

– Alors, dit-elle, je n’ai plus qu’à me retirer.

– Pardon ! fit Rocambole, j’ai les pouvoirs de sir James et qui mieux est, ceux d’Ali-Remjeh.

À ce dernier nom, milady tressaillit et se leva vivement.

– Qu’avez-vous dit ? fit-elle avec une émotion subite.

– J’ai dit que j’avais les pouvoirs d’Ali-Remjeh.

Milady le regardait avec une sorte d’étonnement.

– Cela ne doit pourtant pas vous étonner, reprit Rocambole, que le chef des Étrangleurs de l’Inde ait des représentants partout.

– Comment vous nommez-vous donc ? demanda-t-elle.

– Je suis le major Avatar…

Ce nom résonnait pour la première fois aux oreilles de milady et ne lui apprit rien.

Rocambole poursuivit :

– Milady, je vais en deux mots vous faire comprendre que je suis initié à tous vos secrets.

Elle continuait à le regarder avec inquiétude.

– Ali-Remjeh est le père de votre fils, continua Rocambole.

– Après ? fit-elle.

– Vous avez trempé vos mains dans le sang de votre père.

Elle devint livide.

– Après ? dit-elle encore.

– Maintenant, poursuivit Rocambole, il y a entre Ali-Remjeh et vous une communauté de secrets telle que vous devez lui obéir.

– Qu’ordonne-t-il ? demanda-t-elle avec soumission.

– Je vous le dirai dans trois jours.

– Ah !

– Hier on vous a permis de voir votre fils.

– Oui.

– Et vous l’avez vu ?…

– Si je l’ai vu ! s’écria-t-elle avec un subit enthousiasme.

– Dans trois jours, à pareille heure, vous me trouverez chez lui, et là, vous saurez ce que veut Ali-Remjeh.

En même temps, Rocambole eut un geste qui voulait dire :

– Pour aujourd’hui, notre entrevue est terminée.

Milady se leva et fit un pas de retraite.

II

Le major Avatar reconduisit la mère de Lucien avec les marques du plus profond respect.

Seulement, comme ils traversaient la cour, il lui dit :

– Un mot encore, milady ?

– Je vous écoute, monsieur.

– Pour Paris entier, je ne suis que le major Avatar, et pour votre fils, je suis l'homme qui lui a servi de témoin.

– Eh bien ?

– Si vous ne voulez pas qu'il arrive malheur à votre fils, milady, vous vous tairez sur notre entrevue.

– Oh ! dit milady, la recommandation est inutile. Mon fils ne doit pas savoir…

– Ce n'est pas seulement pour votre fils que je parle, dit Rocambole.

– Pour qui donc encore ?

– Pour Franz.

Ce nom fit monter le rouge au visage de milady.

– Vous savez encore cela ? fit-elle.

– Je sais tout, dit-il avec calme, ainsi prenez garde !

Et il lui offrit la main pour remonter en voiture.

Milady partie, Rocambole rejoignit Milon qu'il avait laissé dans le boudoir de Vanda.

– Eh bien ? fit celui-ci avec anxiété.

– Cette femme croyait trouver ici sir James.

– Bon !

– Et elle ne sait même pas que Vanda existe.

– Alors ce n'est ni elle ni ses complices qui ont fait le coup ?

– J'en suis convaincu.

Et Rocambole, rêveur, prit sa tête à deux mains.

– Maître, dit Milon, Wasilika est morte, sir James est en notre pouvoir… Si quelqu'un a pu enlever Vanda…

– Eh bien ?

– Ce ne peut être que Timoléon.

Ce mot fit tressaillir Rocambole des pieds à la tête.

– Oh ! fit-il, quel nom as-tu donc prononcé là ?

– Lui seul peut vous en vouloir…

– Soit. Mais il n’est pas en France.

– Qui sait ?

– Et alors même qu’il y serait, comment aurait-il pu retrouver la trace de Vanda ?

– Vanda ne vous a-t-elle pas dit, la nuit dernière, que sir James avait voulu la tuer ?

– Sans doute.

– Qui donc aurait pu avertir sir James de la trahison de Vanda dont, ce matin encore, il était éperdûment amoureux ?

Un éclair terrible passa dans les yeux de Rocambole.

– Ah ! dit-il, malheur à lui s’il a osé de nouveau se mêler de mes affaires !

Milon secoua la tête.

– Maître, dit-il, je crois que Timoléon ne vous craint plus.

– Pourquoi ?

– Parce qu’il n’a plus rien à perdre dans la dernière partie qu’il jouera avec vous.

– Que veux-tu dire ?

– Sa fille est morte.

Rocambole fit un pas en arrière.

– Es-tu sûr de cela ? dit-il, et si tu en es sûr comment le sais-tu ?

– Je l’ai appris durant notre séjour à Londres.

Rocambole retomba un moment dans sa rêverie.

Milon l’en arracha par ces mots :

– Si c’est lui, dit-il, nous n’avons pas un moment à perdre.

– Tu crois ?

– Peut-être a-t-il assassiné Vanda.

Quelques gouttes de sueur perlèrent au front de Rocambole.

– Il faut la retrouver… il faut retrouver Timoléon, dit encore Milon.

– Il faut attendre ici d’abord, dit froidement Rocambole.

– Ici !

– Sans doute il avait une clé pour s’introduire dans l’hôtel, et il ignore la disparition de sir James.

– Vous croyez ?

– Alors il reviendra, dans l’espérance de le trouver.

– Vous avez raison, dit Milon, mais si, pendant ce temps…

Et la voix de Milon tremblait.

– Tu vas rester ici, dit Rocambole.

– Et vous, maître ?

– Moi je vais tâcher de retrouver la piste de Vanda.

* *

*

La police, si clairvoyante qu’elle soit, échoue quelquefois dans ses investigations, lorsqu’elle manque de point de départ.

Rocambole était certainement aussi habile que la plus habile police du monde ; et nous l’avons vu à l’œuvre bien souvent.

Mais, cette fois, le point de départ lui manquait.

Milon avait bien parlé de Timoléon, mais ce n’était qu’une prévention et non une certitude.

Évidemment si on avait enlevé Vanda, rien ne prouvait que Timoléon fût l’auteur de cet enlèvement.

Il fallait donc prendre garde de s’égarer dans des investigations aussi longues qu’infructueuses, or, l’unique route à suivre, c’était la recherche de ce fil conducteur qui répondait au nom de Vanda.

Les roues du fiacre avaient tourné sur elles-mêmes devant l’hôtel.

La voiture avait dû regagner le rond-point des Champs-Élysées.

Rocambole s’adressa à un commissionnaire qui stationnait au coin de l’avenue Gabrielle.

Le commissionnaire prétendit que la nuit précédente, en effet, vers minuit et demi, comme il sortait de chez un marchand de vin, il avait vu un fiacre arrêté au milieu de l’avenue Marignan ; que, peu après, ce fiacre avait passé auprès de lui et qu’il avait entendu un homme assis à côté du cocher lui dire :

– Nous allons à Romainville. Tu prendras par les boulevards extérieurs.

Mais le commissionnaire n’avait pas songé à regarder dans l’intérieur du fiacre.

Ce renseignement était trop vague pour que Rocambole pût en tirer parti.

Comme il s’éloignait, le commissionnaire le rappela et lui dit :

– Je crois bien que les lanternes étaient rouges, et que les deux chevaux étaient dépareillés. Il y en avait un noir et un alezan.

Ces deux couleurs sont assez communes parmi les chevaux de fiacre.

Néanmoins Rocambole dit :

– On a dû prendre la voiture à l'une des stations voisines ; cherchons…

Il y a une place de voitures en haut des Champs-Élysées.

Rocambole se dirigea vers ce point.

La voiture qui se trouvait en tête était justement attelée de deux chevaux en tout semblables à ceux que le commissionnaire avait dépeints.

Rocambole remarqua qu'on avait lavé la voiture le matin, mais tellement à la hâte que le dessous de la caisse était encore maculé par places d'une boue jaune et blanche qui n'était pas la boue des rues de Paris.

Cette voiture avait dû faire une excursion nocturne dans les champs et passer, auparavant, dans un de ces ruisseaux où vont se déverser les eaux noirâtres des fabriques dont la Villette, Belleville et Ménilmontant sont couverts.

Rocambole ouvrit la portière et le cocher qui sommeillait sur son siège s'éveilla.

– À l'heure, dit Rocambole.

– Où allons-nous, mon bourgeois ? demanda le cocher d'un air de mauvaise humeur.

Rocambole le regarda sévèrement de cet œil investigateur que possèdent seuls les agents de police.

– Nous allons à la préfecture, répondit-il.

Le cocher fit un mouvement de surprise désagréable.

– Eh bien ! dit Rocambole, est-ce que les chevaux dorment aussi ?

Le cocher prit les rênes et fit claquer son fouet.

Le fiacre partit.

Comme il descendait les Champs-Élysées encore déserts, Rocambole baissa la glace de devant et tira le cocher par le pan de son pardessus.

Celui-ci se retourna :

– Nous allons à la préfecture, dit Rocambole, et la course pourrait bien être plus longue que tu ne penses.

– Pourquoi donc ça ? fit le cocher.

– Tu ferais peut-être mieux de me conduire tout de suite à Romainville.

À ce mot, le cocher ne put pas être maître d'un mouvement de surprise et même d'effroi.

– Bon ! dit Rocambole, je vois que tu m'as compris. Arrête un moment !

Et comme le fiacre s'arrêtait, Rocambole ouvrit la portière, descendit et monta à côté du cocher en lui disant :

– Nous allons causer un brin, mon camarade !

Le cocher était si ému que son attitude embarrassée avait sur-le-champ confirmé tous les soupçons de Rocambole.

Celui-ci ajouta, en tirant un cigare de sa poche :

– J’aime à fumer au grand air, marche !

III

De tous les hommes soumis directement à l’autorité de la préfecture de police, le cocher de fiacre ou de remise est le plus tremblant, peut-être parce qu’il est le plus souvent en défaut.

Les faits-divers des grands journaux rapportent à chaque instant l’histoire d’un honnête cocher qui rapporte trente mille francs trouvés dans sa voiture ; mais ils ne disent pas assez combien ce serviteur du public est grossier à ses heures, insolent, narquois, brutal, quand il se croit assuré de l’impunité.

Le cocher qui renverse un piéton fouette son cheval à tour de bras et se sauve.

Le cocher mécontent d’un mince pourboire épuise le vocabulaire des injures.

Aussi cette gent mal famée a-t-elle grand’peur de la police.

Celui à côté duquel venait de monter Rocambole crut voir en lui un haut représentant de l’autorité.

Aussi ne chercha-t-il point à s’insurger contre la prétention de notre héros de monter à côté de lui.

Rocambole lui dit :

– Tu n’as pas besoin d’aller trop vite. Si je ne te conduis qu’à la préfecture, nous avons le temps.

Dans le cas contraire, nous rattraperons le temps perdu.

Cependant le cocher essaya de payer d’audace.

– Vous êtes un drôle de bourgeois tout de même, dit-il.

– Tu crois ?

– Dame ! Vous ne savez pas bien où vous voulez aller.

– Cela dépend de moi.

– Faut croire, dit encore le cocher, que vous voulez prendre l’air, ce matin, et fumer votre cigare.

– D’abord.

– Et que ça vous est égal, l’endroit où l’on va.

Mais Rocambole arrêta sur lui un regard calme et froid :

– Mon bonhomme, dit-il, ce n’est pas la peine de jouer au fin avec moi et tu perds ton temps. En deux mots, je vais te mettre au courant.

– Voyons ? dit le cocher de fiacre.

– Si je te mène à la préfecture, tu y resteras, jusqu’à ce que ton affaire soit éclaircie.

– Mais, dit le cocher avec un mouvement d’effroi, on n’arrête pas les honnêtes gens.

– Quand ils prouvent qu’ils sont honnêtes, non.

– Ça ne m’est pas difficile.

– C’est ce que nous allons voir, et je vais te prouver que tu pourrais te tromper. Tu as roulé cette nuit, n’est-ce pas ?

– Pardieu ! Faut-il pas que je gagne ma vie ?

– Cela dépend au service de qui !

Et Rocambole, que l’attitude embarrassée du cocher confirmait de plus en plus dans ses soupçons, ajouta :

– Puisque tu ne veux pas me dire ce que tu as fait cette nuit, je te le dirai, moi.

– Ah ! fit le cocher en tressaillant.

– Tu es parti de la rue Marignan…

– C’est mon quartier.

– Et tu es allé à Romainville.

La mine stupéfaite du cocher ne laissa plus un doute à Rocambole.

– Tu avais dans ta voiture, poursuivit Rocambole, une femme qu’on avait attachée et qui avait un bâillon dans la bouche.

Le cocher pâlit.

– Maintenant, continua Rocambole, je vois qu’au lieu de commencer par la préfecture, nous allons faire un tour à Romainville.

– Mais… monsieur…

Rocambole tira sa montre :

– Je n’ai que deux heures à dépenser, dit-il, ainsi ne perdons pas de temps. Allons à Romainville, et prends bien garde de suivre un autre chemin que celui que tu as pris cette nuit.

– Monsieur, dit le cocher, je vois bien que vous êtes un *rousse* et qu’on ne vous monte pas le coup.

– On essaye, fit Rocambole avec un sourire, mais on ne réussit pas toujours.

– Mais je vous jure que je ne connais pas les deux hommes et la femme qui ont emmené l’autre, dit le cocher.

– Ah ! il y avait deux hommes ?

– Oui.

– Et une femme ?

– Vous le savez aussi bien que moi.

– Peut-être… dit Rocambole, mais je veux voir si tu essayes de m’enfoncer.

Le cocher tremblait et avait de la peine à tenir ses guides.

Rocambole poursuivit :

– Comment étaient les deux hommes ?

– Il y en avait un grand et gros, avec des cheveux presque blancs.

– Qui s’appelait Timoléon, dit Rocambole à tout hasard.

– C’est cela, dit le cocher, l’autre lui a donné ce nom.

– Et l’autre, comment s’appelait-il ?

– Un drôle de nom, et la femme aussi, allez !

L’homme s’appelait le Pâtissier.

Rocambole tressaillit, mais son visage ne laissa rien percer de l’émotion qu’il éprouvait.

– Et la femme ?

– La femme s’appelait la Chivotte, dit le cocher, qui avait bonne mémoire.

Quelques gouttes de sueur perlèrent au front de Rocambole.

Qu’était donc devenue Vanda aux mains de ces trois bandits ?

– Écoute-moi bien, reprit-il, après un silence, et dis-toi que ton sort dépend de ta sincérité : tu peux aller au *pré*, rien que ça.

Le cocher étouffa un cri d’épouvante.

– Car, poursuivit Rocambole, tu t’es rendu complice cette nuit d’un enlèvement et peut-être d’un assassinat.

– Monsieur, je vous jure… que je croyais… qu’il s’agissait d’une affaire d’amour…

Rocambole regardait le cocher, et la terreur peinte sur le visage de ce dernier lui disait qu’il était sincère.

– Allons à Romainville, dit-il, là… nous verrons…

Les mots d’assassinat et de complicité avaient tellement bouleversé le cocher qu’il n’eût pas même essayé de fuir, s’il en eût eu l’occasion.

Il se mit à suivre exactement le même chemin et contourna les buttes Chaumont, après avoir longé jusque-là l’ancien boulevard extérieur.

Puis il prit le chemin creux qui aboutissait aux champs.

Mais, arrivé au bout, il dit :

– Je me suis arrêté là.

Rocambole descendit ; il put se convaincre de la véracité du cocher.

On voyait distinctement sur la terre fangeuse le train de la voiture qui avait tourné sur elle-même.

Puis quelques empreintes de pas qui descendaient dans le sentier.

Rocambole reconnut le pied mignon et finement chaussé de Vanda.

Il était sur ses traces.

Mais où conduisait ce sentier ?

Rocambole savait heureusement son Paris par cœur : il se dit aussitôt :

– S’ils ne l’ont pas assassinée, ils l’ont séquestrée dans les *Carrières de Pantin*.

J’arrive trop tard, ou trop tôt.

Trop tôt, si Timoléon a déjà assouvi sur elle la haine qu’il me porte.

Trop tard s’il faut la délivrer.

En effet, ce n’était pas dans le costume qu’il portait que Rocambole pouvait se risquer à pénétrer dans ces nouveaux repaires de vagabonds et de voleurs.

– Il faut attendre à ce soir, dit-il.

Et le cœur plein d’angoisses, mais toujours impassible, il remonta dans le fiacre en disant au cocher :

– Ramène-moi à Paris, là je verrai ce que je dois faire de toi.

IV

Rocambole revint donc à Paris.

– Où faut-il vous conduire ? demanda le cocher tout tremblant.

– À la préfecture, répondit Rocambole.

La terreur du cocher augmentait.

– Mon garçon, lui dit Rocambole, je ne dois pas te cacher que tu as été, sans le vouloir, je veux bien le croire, le complice d’un attentat.

– A-t-on assassiné la personne enlevée ?

– C’est ce que je ne sais pas encore ; et c’est ce que je saurai bientôt.

– Mais, mon bon monsieur, dit le cocher, je vous jure que je suis innocent…

– C’est possible. Mais ton affaire n’est pas bonne. Où demeures-tu ?

– À la Chapelle, rue de la Goutte-d’Or, n° 2.

– Ton nom ?

– Ambroise Giraud.

Rocambole tira son carnet de sa poche et inscrivit ce nom et cette adresse.

Le cocher tremblait de tous ses membres.

– Conduis-moi toujours, dit Rocambole. Nous verrons…

Le cocher gagna la rue Lafayette et la suivit jusqu’au faubourg Saint-Martin ; mais lorsqu’il allait s’engager dans cette nouvelle artère qui, descendant vers les boulevards, était la voie la plus courte pour arriver à la préfecture de police, Rocambole lui dit :

– Ramène-moi donc avenue Marignan.

Le cocher poussa un soupir de soulagement et continua à suivre la rue Lafayette, descendit vers la rue Laffitte, gagna le boulevard des Capucines et, de là, les Champs-Élysées.

Rocambole réfléchissait durant le trajet.

Le cocher vint s’arrêter devant la grille du petit hôtel où il avait stationné déjà pendant la nuit précédente, tandis que Timoléon, la Chivotte et le Pâtissier enlevaient Vanda.

Rocambole lui dit :

– Attends-moi !

Et il s’élança dans l’hôtel.

Milon n’avait pas bougé. Quand Rocambole lui avait donné une consigne, l’honnête colosse n’y eût pas manqué en présence de l’échafaud.

– Eh bien ? fit-il anxieux.

– Je suis sur ses traces, répondit Rocambole.

– Ah !

Et le maître raconta comment son instinct merveilleux lui avait fait retrouver le cocher et comment il était allé jusqu’à l’endroit où Timoléon et ses complices avaient forcé Vanda à descendre de voiture.

– Eh bien ! dit Milon, il faut aller à Pantin.

– Sans doute.

– Et le plus tôt sera le meilleur.

– Non, dit Rocambole. Ou les misérables ont déjà assassiné Vanda, ou ils la gardent prisonnière. Dans ce dernier cas, si nous voulons la délivrer, c’est en allant, la nuit prochaine, nous mêler aux voleurs et aux vagabonds, qui se réfugient dans les carrières.

– Vous avez raison, murmura Milon. Mais que c’est long d’attendre à ce soir ?

– Il le faut.

– Et que ferons-nous d’ici là ?

– Qui sait ? Timoléon viendra peut-être se jeter sur notre passage. Il n’a pas enlevé Vanda d’ici sans avoir quelque projet sur l’hôtel où nous sommes.

– C’est juste, dit Milon.

Rocambole rejoignit le cocher.

– Tu peux t’en aller, lui dit-il. Mais je te conseille de reconduire ta voiture à la compagnie, de dire que tu es malade et de rentrer chez toi.

– Pourquoi donc ? demanda naïvement le cocher.

– Parce que, d’un moment à l’autre, on peut avoir besoin de toi, à titre de témoin, et il faut qu’on t’ait sous la main. Je pourrais te mettre en état d’arrestation, mais tu as l’air d’un honnête homme, plus bête que coupable, et j’ai pitié de toi.

Le cocher crut Rocambole sur parole et se mit à verser des larmes de reconnaissance.

Rocambole ajouta :

– Maintenant un dernier conseil, et je t’engage à en profiter.

– Oh ! monsieur, murmura le pauvre diable, de plus en plus convaincu qu’il avait affaire à un haut agent de police, parlez ! Je ferai tout ce que vous voudrez.

– Le hasard pourrait te remettre en présence de l’un de ces trois bandits.

Le cocher frissonna.

– La police a l’œil sur toi, souviens-t’en. Si tu venais à *manger le morceau*, tu deviendrais tout à fait complice.

– Ils sont *gerbés* d’avance, répondit le cocher, s’il n’y a que moi pour les prévenir.

Et il s’en alla, pénétré de reconnaissance.

* *

*

Or, ce que nous venons de raconter se passait précisément le soir de ce jour où Timoléon prenait ses dispositions pour délivrer sir James Nively.

Nous l’avons vu sortir à la nuit, sous prétexte d’aller manger dans une gargote du carré Saint-Martin, et se heurter, à l’angle de la rue de ce nom, avec un homme qui marchait d’un pas rapide.

Cet homme, on s’en souvient encore, qui ne le reconnut pas, et qu’il reconnut, lui, c’était Milon.

– Bon ! s’était dit Timoléon avec un sourire, il va savoir rue du Vert-Bois si on n’a pas des nouvelles de Vanda.

Timoléon se trompait.

Milon allait rue du Vert-Bois, par ordre de Rocambole, savoir si personne n’avait rôdé autour de la maison et si rien de nouveau n’était survenu depuis la nuit précédente.

Comme Timoléon avait merveilleusement joué son rôle de placeur, et que, de plus, il avait agi en grand mystère, le fruitier répondit à Milon que tout était dans l’ordre accoutumé, et Milon s’en alla.

Rocambole lui avait donné rendez-vous à la barrière de Belleville, dans un cabaret situé en face de l’ancienne et fameuse Courtille.

Milon n’était plus vêtu de ce confortable paletot qui lui donnait l’air d’un domestique de confiance.

Il avait revêtu l’uniforme obligé des gens qui vont la nuit chercher un refuge sur les fours à plâtre.

Pantalon sale et frangé, souliers éculés, blouse déchirée recouvrant un lambeau de paletot, linge devenu noir, cravate en corde, chapeau défoncé, rien n’y manquait.

Jamais mendiant doublé de voleur n’avait eu une mise plus réussie.

Rocambole, qu’il eut rejoint en moins de vingt minutes, avait également dépouillé jusqu’à la ressemblance du major Avatar.

Il avait une redingote graisseuse, une casquette de velours posée sur l’oreille, un gilet à carreaux rouges, et il avait mis son pantalon dans de vieilles bottes plusieurs fois remontées.

Une large chaîne en chrysocale, veuve de toute montre, et une pipe en fausse écume complétaient cette tenue qui était celle d’un de ces hommes qu’on voit errer à onze heures du soir chez les marchands de vin, ayant au bras des créatures fardées qui n’ont conservé de la femme que le nom.

On aurait pu, à le voir ainsi, l’appeler le beau Polydore ou le joli Dodolphe.

Le cabaret dans lequel Milon le rejoignit était rempli d’un monde auquel ils semblaient maintenant appartenir.

Il y avait un peu de tout : quelques ouvriers honnêtes, et beaucoup de créatures perdues, de vagabonds, de voleurs à la *flan* et à la *tire*.

Tout cela riant, buvant, criant, se disputant et faisant un tapage d’enfer.

– Restons ici un moment, dit Rocambole tout bas après avoir demandé une chopine, nous aurons peut-être des nouvelles de Pantin.

En effet, comme Milon s’asseyait, la porte du cabaret s’ouvrit et une femme entra en disant :

– Merci ! j’en ai assez des carrières ! Tous ces brigands-là n’ont-ils pas manqué m’assommer ?

– Tiens ! dit une des femmes qui buvaient dans le fond de la salle, c’est toi, Nora ?

– Oui, c’est moi.

– Tu as un œil au beurre noir, ma petite.

– C’est les gens de Pantin que me l’ont mis sur le plat répondit-elle.

– Écoutons, dit Rocambole qui se prit à regarder cette fille avec attention.

V

La femme qui venait d’entrer n’était autre que mademoiselle Nora Pitanchel, ex-figurante du théâtre de Montrouge, présentement sans engagement, mais non sans inquiétude, car la police recherchait depuis longtemps cette aimable artiste dramatique pour différents méfaits étrangers à sa profession.

Nous l’avons vue, il y a quelques jours, aux *Carrières d’Amérique*, sur le four à plâtre nommé pompeusement l’*Eldorado*, tenir le *dé* de la conversation, le *crachoir*, comme on dit dans un certain monde qui n’a rien de commun avec le faubourg Saint-Germain, et énumérer les divers princes russes, moldaves et autrichiens qui s’étaient disputé son cœur.

Mais le temps dont elle parlait était fort loin déjà si on s’en rapportait à son visage couperosé, à ses tempes estampillées par la fatale patte d’oie, et à sa bouche démeublée.

Son costume était aussi ravagé que sa figure.

Nora Pitanchel portait, sur une crinoline effondrée et dont les cerceaux affectaient des formes injurieuses pour la circonférence, une vieille jupe de soie qui n’avait plus de couleur, mais qui pouvait bien avoir été bleue.

Un caraco rouge couvrait mal ses épaules amaigries.

Enfin elle avait enfermé à la diable, dans un filet rouge, graisseux, ses cheveux noirs qui grisonnaient à la naissance du front.

La femme qui l’avait interpellée à son entrée dans le cabaret, n’avait rien exagéré en lui disant qu’elle avait un œil au beurre noir.

En effet, la partie gauche de son visage était comme tuméfiée, et à peine l’œil apparaissait-il au milieu d’un cercle tricolore, rouge, noir et jaune.

– Tu as reçu là un fameux atout ! lui dit encore son interlocutrice.

– C’est cette canaille de Léon, répondit Nora Pitanchel.

– Ton ancien ?

– Justement.

– Vous avez eu des mots ?

– C’est-à-dire qu’il m’a *lâchée* pour une méchante chipie qu’on appelle Zélie.

– La petite Zélie de la rue du Vert-Bois ?

– Elle-même.

Au mot de rue de Vert-Bois, Milon et Rocambole écoutèrent plus attentivement encore.

– Une jolie connaissance qu’il a faite là, je m’en vante ! dit la femme.

– C’est pourtant aux *Carrières d’Amérique* que la chose m’est arrivée, dit Nora.

– Comment donc ça ?

– Un soir, il y a huit jours de ça, on jasait à l’*Eldorado*. Léon n’y était pas. Zélie, que son logeur, le fruitier de la rue du Vert-Bois, avait mise à la porte faute de *braise*, était venue *en garni* chez nous.

Personne ne la connaissait, mais à l’*Eldorado* tout le monde est chez soi.

Voilà que cette petite gale se mit à raconter une histoire et à parler d’un petit garçon qu’on appelle Marmouset.

Milon étouffa un cri… mais Rocambole le masquait et personne ne prit garde à lui.

Nora continua :

– Il y avait là un *ami* qu’on appelle le Pâtissier.

– Un fameux ! dirent quelques-uns des buveurs.

– Le Pâtissier voulait savoir l’adresse de Marmouset, Zélie ne veut pas la lui donner. Le Pâtissier menace de la battre. Ça fait une bagarre ! Voilà-t-y pas que je me prends d’amitié pour cette petite.

– C’est toujours comme ça que ça commence, dit la femme.

Nora reprit :

– Le lendemain, Léon arrive et nous dit : mes petits agneaux, la rousse va venir ici cette nuit. Que ceux qui ne veulent pas jaser avec les *curieux* demain matin ramassent leur clique et leur claque et se donnent du vent !

Nous filons, j’emmène Zélie.

Trois jours après, ils étaient ensemble et j’étais laissée comme un vieux bas.

Mais je me suis donné du mal pendant ces trois jours ; j’en ai fait des pas et des marches pour les trouver.

– Et tu les as pincés ?

– Oui, aux *Carrières de Pantin*, à l’*hôtel du Dab*.

– Et puis ?

– Et puis, dame ! je n’ai pas été la plus forte ! Léon m’a battue, et tous ces gredins qui étaient là se sont mis contre moi. Ah ! les brigands ! Dire qu’il n’y en a pas eu un seul pour me défendre…

Rocambole, à ces derniers mots, s’approcha.

– Hé ! dit-il, c’est que ce sont tous des feignants et des lâches !

Et il se posa devant Nora Pitanchel, de façon à faire valoir tous les avantages de sa taille et de son costume.

Nora le regarda.

– Tu as l’air d’un bon garçon, toi ? dit-elle.

– Et je suis solide, fit Rocambole.

– Tu me plais, dit encore Nora Pitanchel.

– Toi aussi.

– Veux-tu de mon cœur ?

– Je ne demande pas mieux ; mais il faut que j’extermine Léon auparavant.

Nora fut charmée de l’air belliqueux que prit alors Rocambole.

En même temps, il se fit un cercle autour de lui et il devint le centre de tous les regards.

– D’où donc que tu viens, toi ? demanda un des buveurs.

– J’ai fait le voyage de l’Amérique pour de bon, répondit modestement Rocambole.

Ce qui voulait dire :

« Je reviens de Cayenne. »

– Et vous êtes quitte avec la *Cigogne* ? fit Nora.

– Pour le moment, mais ça ne durera pas longtemps : pas vrai, camarade ?

Et Rocambole regarda Milon.

Le vieux colosse se leva à son tour et montra complaisamment ses épaules herculéennes.

On battit des mains.

– Monsieur que vous voyez là, dit Rocambole, vous tue un bœuf d’un coup de poing.

– Ça se pourrait bien, murmura-t-on à la ronde.

– Si tu veux venir avec nous, ma mignonne, reprit Rocambole en s’adressant à Nora Pitanchel, on te recevra bien aux *Carrières de Pantin*.

– Et tu rosseras Léon ?

– Léon et tous ceux qui voudront le défendre.

– Ça me va, dit Nora, tu es mon homme.

– Eh bien ! il faut battre le fer quand il est chaud.

– Tu as raison.

– Allons-y !

Et Rocambole jeta vingt sous sur la table pour payer les deux chopines.

Nora s’était déjà pendue à son bras.

– Bonsoir la compagnie ! dit Milon.

Et tous trois sortirent aux applaudissements de l’assemblée.

Quand ils furent dehors, Rocambole dit à Nora :

– Tu es donc à sec ?

– Oui.

– Tiens ! voilà deux roues de derrière.

– Et il lui mit deux pièces de cent sous dans la main.

Nora lui sauta au cou.

– Écoute, poursuivit Rocambole, j'exterminerai tout pour te faire plaisir, mais il y a encore quelqu'un à qui j'en veux.

– Et qui donc ?

– Le Pâtissier.

– Ah ! fit Nora Pitanchel, je doute que tu le rencontres aux *Carrières de Pantin*.

– Pourquoi ?

– Il n'y est pas encore venu.

– Qui sait ? fit Rocambole.

Et ils se mirent en route.

Milon se disait :

– Pour que le maître emmène cette créature et se soit fait son chevalier galant, il faut qu'il ait son idée.

VI

Rocambole tressaillit en voyant Nora Pitanchel, après avoir gravi le faubourg de Belleville tourner à gauche dans la rue des Moulins.

La rue des Moulins aboutit à la butte Chaumont, et il y avait gros à parier que Nora allait prendre ce chemin creux, suivi la nuit précédente par la voiture, et au bout duquel Timoléon avait fait mettre pied à terre à Vanda.

Rocambole ne se trompait pas.

Nora lui fit prendre cette route, et tous trois descendirent dans la plaine par ce sentier boueux et glissant dans lequel Vanda avait fait plusieurs faux pas.

La nuit était noire et pluvieuse, le vent violent.

Mais Nora connaissait son vallon de Pantin comme sa poche.

Elle n'hésita pas une seconde en chemin, et conduisit Rocambole et Milon à l'*hôtel du Dab*.

C'était là que la rixe avait eu lieu, que Nora avait été rossée par Léon ; c'était là qu'elle espérait le retrouver et lui faire faire connaissance avec les poings vigoureux de Rocambole et les épaules herculéennes de Milon.

Mais en entrant dans la carrière, Nora poussa un cri de désappointement.

Léon et Zélie avaient disparu.

Quand les voleurs et les vagabonds couchés sur le four, virent paraître Nora flanquée de ses deux acolytes, ils se mirent à rire.

– Tu as été racoler du monde, lui dirent-ils, mais ça ne te servira pas à grand'chose. Léon est parti.

– Où est-il ? demanda Nora Pitanchel avec colère.

– Cherche-le, mais pas ici, il n'y est pas.

Et l'on se mit à rire de plus belle.

Rocambole se pencha à l'oreille de l'ancienne figurante et lui dit :

– Pour peu que tu y tiennes, mon ami et moi nous allons *tremper une soupe* à ces messieurs ; mais je crois qu'il vaut mieux commencer par Léon.

– Tu as raison, mon homme, dit Nora. Tous ces gens-là sont des lâches, qui ne valent pas le coup de poing : allons-nous-en !

– Bon voyage ! lui cria-t-on comme elle sortait de la carrière avec ses deux chevaliers.

Ils allèrent ainsi de l'*hôtel du Dab* à *Mexico*, et de *Mexico* à *Sébastopol*, c'est-à-dire à deux autres carrières qui avaient reçu ces noms pompeux.

Nulle part ils ne rencontrèrent Léon.

Rocambole observait tout, examinait tout, parlait quelquefois du Pâtissier, et comme il s'exprimait dans le plus pur argot des bagnes et des maisons centrales, personne ne doutait qu'il ne fût un *ami*, c'est-à-dire un voleur.

Aussi ne se cachait-on pas de lui ; et si on ne pouvait lui donner des nouvelles du Pâtissier, c'est que personne n'avait vu ce dernier.

La carrière où Timoléon avait conduit Vanda était inconnue.

Milon et Rocambole passèrent tout près du fameux puits, ne se doutant point que celle qu'ils cherchaient était à quelques centaines de pas sous terre.

La nuit s'écoula en recherches infructueuses.

Nora croyait poursuivre son amant infidèle et sa rivale préférée.

Rocambole, au contraire, ne pensait qu'à Vanda.

Les premières lueurs de l'aube les surprirent dans la plaine de Pantin.

Cependant, cette nuit-là même, la Chivotte et le Pâtissier avaient apporté à manger à Vanda.

Mais la fatalité n'avait pas voulu qu'ils rencontrassent Rocambole.

Ce dernier, voyant le jour, se pencha à l'oreille de Milon et lui dit :

– Il faut pourtant nous débarrasser de cette femme.

– Comment ? demanda Milon.

– Nous allons voir…

Nora était harassée de fatigue.

Rocambole lui dit :

– Puisque Léon n'est pas à Pantin, c'est qu'il est resté dans Paris avec sa *largue*. Retournons à la barrière.

– Ça va, dit Nora Pitanchel.

– Nous le retrouverons bien sûr dans quelque bouchon de Belleville ou de la Villette.

– Allons, dit Nora qui ne tenait plus sur ses jambes.

On se remit en route et l'on descendit par les Buttes-Chaumont sur l'ancien boulevard extérieur.

– Si nous buvions un coup ? dit Rocambole.

Et il fit entrer Nora et Milon chez un marchand de vin qui venait d'ouvrir sa boutique.

Nora avait soif, elle avait faim.

Rocambole fit apporter du vin et du fromage, dans le cabinet unique de l’établissement.

Nora dévora et but à longs traits.

Après le vin, on passa à l’eau-de-vie.

Nora, au bout d’une heure, avait la tête si lourde qu’elle s’appuya sur la table.

La fatigue acheva l’œuvre. Elle s’endormit.

– Filons ! dit alors Rocambole.

Et tous deux sortirent sur la pointe du pied, laissèrent cent sous au comptoir et dirent qu’ils allaient revenir.

* *

*

Le reste de la journée fut employé par Rocambole et Milon en recherches non moins infructueuses.

Après avoir repris leurs habits ordinaires, ils se rendirent aux Champs-Élysées.

Les domestiques du petit hôtel de l’avenue Marignan étaient dans la consternation.

Ils n’avaient vu revenir ni sir James Nively, ni Vanda.

Milon alla rue du Vert-Bois.

Le fruitier le prit à part et lui dit d’un air mystérieux :

– Il est venu, hier soir, une femme qui s’appelle Zélie.

– Est-ce qu’elle a demandé après moi ?

– Non, dit le fruitier, mais elle voulait voir le petit.

– Qui ça, Marmouset ?

– Oui.

– Eh bien ?

– Je l’ai flanquée à la porte. C’est une de mes anciennes locataires. Je m’en méfie !

Milon rapporta ces paroles à Rocambole qui l’attendait sur le boulevard Saint-Martin.

Rocambole lui dit :

– Tu vas t’installer rue du Vert-Bois. Cette femme reviendra sans doute. Tu lui parleras et si elle a quelque nouvelle du Pâtissier à nous donner, tu me l’amèneras rue Saint-Lazare en lui promettant tout l’argent qu’elle te demandera.

Milon, fidèle à la consigne qu’il avait reçue, s’installa dans l’arrière-boutique du fruitier et attendit Zélie.

Rocambole était retourné rue Saint-Lazare.

Il comptait beaucoup sur l’intelligence et l’audace de Vanda.

Vanda était morte ou prisonnière.

Dans le second cas, si épaisses que fussent les portes de la prison, si bien surveillée qu'elle fût, elle trouverait un moyen de faire parvenir à Rocambole un mot, un billet, un renseignement quelconque.

Rocambole en était si convaincu qu'il s'enferma rue Saint-Lazare et attendit.

La journée s'écoula.

Milon ne revint pas. C'était une preuve que Zélie n'avait pas reparu rue du Vert-Bois.

Puis la nuit vint, et une partie de la soirée s'écoula.

Rocambole commençait à désespérer, lorsqu'il entendit du bruit dans l'antichambre.

Le petit groom, l'ancien serviteur de milady à Rochebrune barrait le passage à une sorte de mendiante avinée qui insistait pour entrer.

Rocambole parut.

Cette mendiante, c'était Philippette.

Elle tenait à la main le papier sur lequel Vanda avait tracé en russe ces quelques mots :

« Prisonnière… au pouvoir de Timoléon… suis la femme qui te porte ce billet… promis deux cents louis. »

– Enfin ! murmura Rocambole, qui ne put contenir plus longtemps cette émotion terrible qui l'étreignait depuis trente-six heures.

Et il s'apprêta à suivre Philippette.

VII

Revenons à Timoléon que nous avons laissé se faisant une lanterne de son cigare pour déchiffrer le billet de Vanda.

Nous l'avons vu aller au-devant du Pâtissier, après avoir recommandé à sir James Nively de ne point bouger et de ne faire aucun bruit.

Le Pâtissier l'attendait au coin de la rue Saint-Martin.

– Eh bien ? est-ce prêt ? demanda Timoléon.

– C'est prêt, fit le Pâtissier.

– Où est le baril ?

– Le baril, la mèche, tout est dans le puits.

Timoléon tira de sa poche une grosse montre d'argent.

– Il n'est que neuf heures, dit-il, nous arriverons avant que Philippette soit partie.

Et ils prirent un fiacre qui les conduisit aux buttes Chaumont.

Des buttes, ils descendirent à pied dans la plaine.

Là, le Pâtissier demeura auprès du puits, tandis que Timoléon s'approchait sans bruit de la carrière où devait se trouver Philippette.

Nous avons vu comment il aborda cette dernière lorsqu'elle sortit.

Philippette ne savait pas plus ce que voulait faire Timoléon qu'elle ne savait ce qu'était le major Avatar.

Timoléon savait quelques mots de russe et il lui fut aisé de traduire le billet de Vanda.

Vanda disait : « Suis la femme qui te porte ce billet… »

– Ça marche comme sur des roulettes, murmura Timoléon en rendant le billet à Philippette.

– Eh bien ? dit celle-ci, que faut-il faire ?

– Pardieu ! Il faut porter le billet à son adresse.

– Et vous croyez que j'aurai les deux cents louis ?

– Certainement, puisqu'il est convenu que nous partagerons.

– Oh ! dit Philippette, si cela arrive et que j'aie ma part, je veux me griser sans désemparer, pendant six mois de suite.

Timoléon se mit à rire.

– Mais pour que tout aille comme tu veux, dit-il, il faut que tu fasses ce que je voudrai.

– Comment donc çà ?

– Que tu écoutes bien mes recommandations.

– Voyons ?

– Tu vas d'abord venir avec moi.

– Où çà ?

– Par ici.

Et Timoléon prit la vieille femme par le bras et l'entraîna vers un petit monticule qui se trouvait à peu près à égale distance du puits et de la carrière à ciel ouvert dans laquelle Philippette avait fait du feu.

Sur ce monticule, il y avait une broussaille et cette broussaille cachait une petite excavation.

– Écoute bien ce que je vais te dire, dit alors Timoléon. La personne que tu vas amener pour délivrer cette dame aura soin de se munir d'une corde et d'un pic.

– Pour quoi faire ?

– Tu vois ce trou ?

– Oui.

– C'était la première entrée de la carrière abandonnée dans laquelle j'ai enfermé la petite dame.

– Bon !

– Avec trois coups de pic, il aura creusé un trou, avec la corde qu'il fixera à une pierre il pourra descendre.

– Et c'est par là qu'il remontera ?

– Naturellement, dit Timoléon, dont Philippette ne vit pas le mauvais sourire. C'est égal, je vais te donner un conseil.

– Lequel ?

– Tu feras bien de te faire payer d'avance.

– Pourquoi ?

– On ne sait pas ce qui peut arriver. Il peut se casser le cou en descendant.

Philippette regarda Timoléon. La nuit n'était pas claire, mais elle vit briller les yeux du misérable d'une joie infernale.

– Ah ! je crois que je comprends, papa, dit-elle.

– À bon entendeur, salut ! dit Timoléon. Seulement, fais bien attention à lui ; c'est que si tu ne joues pas serré, nous sommes flambés et tu n'auras rien.

– C'est pourtant un *messière*, dit Philippette faisant allusion au major Avatar.

Messière est un mot d’argot qui veut dire bourgeois.

– Oui, mais c’est un malin ; ainsi, prends garde !

– Bon, murmura Philippette, je n’ai pas passé la moitié de ma vie à Saint-Lazare pour être née d’hier… et je ne suis pas saoûle, ce soir… Je l’enfoncerai joliment, le bourgeois.

Et Philippette s’en alla pour remplir son message.

Timoléon redescendit vers le puits.

Le Pâtissier l’avait découvert et il était couché auprès.

– Embarque ! dit Timoléon.

Et il descendit le premier.

Puis, quand le Pâtissier l’eut rejoint, il alluma sa mèche soufrée, disant :

– Vérifions les objets.

– Mais, dit le Pâtissier, vous allez donner l’éveil à la jolie dame.

– Non, dit Timoléon.

– Cependant elle va voir la lumière passer sous la porte.

– Elle n’est plus dans la carrière.

– Hein ?

– Elle est dans le boyau qui conduit à l’autre, mais ce n’est pas par là qu’elle pourra sortir.

En même temps, Timoléon passait l’inspection des objets apportés par le Pâtissier au fond du puits.

Il y avait d’abord une scie à main, semblable à celles dont se servent les menuisiers pour faire un trou rond dans une planche.

– Je ne sais pas trop ce que vous voulez faire de ça, dit le Pâtissier.

– Tu le verras plus tard.

Il y avait ensuite une longue mèche soufrée pareille à celle dont se servait Timoléon, en ce moment, pour y voir clair.

Ensuite une petite futaille qui aurait pu contenir quinze ou vingt litres de vin : c’était de poudre à canon qu’elle était pleine.

– Voilà de quoi faire sauter la moitié de Pantin, dit Timoléon.

– Et c’est pour… Rocambole ?…

– Naturellement.

Les yeux du Pâtissier brillaient d’une joie féroce.

– Maintenant, mon bonhomme, poursuivit Timoléon, nous n’avons plus qu’une chose à faire.

– Laquelle ?

– Nous croiser les bras et attendre.

– Attendre quoi ?

– Que le gibier vienne donner tête baissée dans le panneau que nous lui avons tendu.

– Mais, dit le Pâtissier, je devine bien à peu près ce que vous voulez faire ; seulement…

– Seulement tu ne t’expliques pas les moyens ?

– Non.

– Eh bien ! patience et tu verras qu’à moins d’être le diable ou le bon Dieu, il n’y a pas moyen que l’ami Rocambole en réchappe.

En même temps, Timoléon éteignit la mèche soufrée et tous deux demeurèrent immobiles et silencieux au fond du puits.

VIII

Philippette s’était donc présentée chez le major Avatar, et Rocambole s’était montré dans l’antichambre au moment où le petit groom parlementait avec la vieille femme qui insistait pour entrer.

D’un coup d’œil rapide, Rocambole eut toisé Philippette.

C’était une de ces femmes qui sont descendues au plus bas de l’échelle sociale.

Mais le papier qu’elle apportait était bien de l’écriture de Vanda, et peu importait à Rocambole la messagère qu’elle avait choisie.

D’ailleurs, il y avait une chose qui ne faisait pas doute pour Rocambole.

Vanda était au pouvoir de Timoléon.

Par conséquent, si elle était parvenue à corrompre quelqu’un et à l’intéresser à son sort, ce quelqu’un ne pouvait être qu’une de ces créatures abjectes que Timoléon employait si volontiers.

Ainsi qu’elle l’avait dit à ce dernier, Philippette ne manquait ni d’intelligence ni d’astuce, lorsqu’elle n’était pas prise de boisson.

Si Rocambole avait pu soupçonner un piège, l’attitude que prit tout d’abord Philippette l’eût rassuré.

– Mon bon monsieur, dit-elle, en venant ici je joue gros jeu, parce que les gens qui vous ont pris votre petite dame me tueraient s’ils savaient que je *mange le morceau*.

Mais votre petite dame m’a dit que vous étiez généreux.

– C’est-à-dire, interrompit Rocambole, qu’elle vous a promis deux cents louis.

– Vous l’avez dit.

– Rassurez-vous, la mère, vous les aurez.

Mais Philippette se rappelait la recommandation de Timoléon.

– J’aimerais autant les avoir tout de suite, dit-elle.

– Pardon, quand nous aurons retrouvé celle que je cherche, dit Rocambole.

Philippette ne bougea pas.

Rocambole comprit qu’elle ne marcherait que si elle voyait l’argent.

– Venez par ici, dit-il.

Et il la fit entrer dans son cabinet et ouvrit un tiroir de son secrétaire.

Dans ce tiroir, il y avait une poignée de billets de banque.

– Connaissez-vous ça ? dit-il en lui en montrant un.

– Pardi ! j’en ai assez remué dans mon jeune temps, quand je roulais voiture, dit Philippette. Ce sont des billets de mille francs.

Rocambole en prit quatre et les mit dans sa poche. Puis il referma le tiroir en disant à Philippette :

– Quand vous m’aurez conduit, vous les aurez.

Il parlait avec un tel accent de franchise et de fermeté à la fois, que la complice de Timoléon comprit qu’il ne la trompait pas et qu’il ne donnerait l’argent qu’après avoir retrouvé Vanda, mais que rien ne le lui ferait lâcher auparavant.

– C’est bien, dit-elle, partons !

– Où allons-nous ? demanda Rocambole.

– À Pantin.

Il tressaillit au souvenir de ses recherches infructueuses.

– Ah ! dit Philippette, ils sont malins, allez !

– Qui donc ?

– Ceux qui ont enfermé la petite dame. Ils l’ont mise dans une carrière qui est bouchée et que personne ne connaît plus.

Ceci confirmait tous les soupçons de Rocambole.

Tandis que Philippette parlait, il avait revêtu rapidement une mauvaise redingote et s’était coiffé d’une casquette, ce qui lui donnait l’air d’un ouvrier.

Puis il avait, sans que Philippette le vît, glissé deux pistolets et un poignard dans ses poches.

– À présent, dit encore Philippette, ce n’est pas tout.

– Que faut-il encore ?

– Vous pensez bien que si j’avais été moins vieille et plus robuste, en place de venir vous chercher, j’aurais délivré la petite dame, mais il y a de l’ouvrage, allez ! il faudrait avoir un bon pic et une longue corde.

– Nous prendrons tout cela en route, dit Rocambole, filons !

Et il la prit par le bras et sortit avec elle, au grand étonnement du petit groom qui ne pouvait comprendre comment un homme de la valeur et de l’éducation du major Avatar pouvait se donner une semblable compagnie.

Dans la rue, Rocambole arrêta un fiacre, y fit monter Philippette et dit au cocher :

– Mène-nous aux buttes Chaumont, mais en passant tu t’arrêteras rue du Vert-Bois, au numéro 19.

Philippette tressaillit.

Comment le major Avatar pouvait-il avoir affaire précisément dans la maison où Timoléon demeurait ?

– Nous allons nous procurer un pic et des cordes, dit Rocambole.

Le fiacre partit.

Un quart d'heure après, il arrivait rue du Vert-Bois.

La rue était déserte, la boutique du fruitier fermée.

Mais un filet de lumière passait sous la porte.

Rocambole frappa.

Ce fut le fruitier qui vint ouvrir.

Il y avait trois personnes dans l'arrière-boutique : Milon, la Mort-des-braves et une femme.

Milon se précipita à la rencontre de Rocambole.

– Eh bien ? dit-il.

La femme se retourna et murmura :

– Le maître !

Rocambole laissa échapper un geste d'étonnement ; il avait reconnu l'ancienne prisonnière de Saint-Lazare, la belle Marton, la femme au chien.

En effet, le chien, ce chien merveilleux d'instinct, qui avait aidé à sauver M^lle^ Antoinette Miller, était couché sous la table.

Il grogna un moment : mais il finit par reconnaître Rocambole et se mit à le caresser.

– Que fais-tu ici ? demanda Rocambole.

Philippette était restée dans la voiture et ne pouvait entendre ce qui se passait dans la boutique.

– Maître, répondit Marton, je suis venue de la part d'une femme appelée Zélie.

– Bon ! fit Rocambole.

– Prévenir ce jeune homme qui se cache ici que le Pâtissier veut lui jouer un mauvais tour.

– Je le sais, dit froidement Rocambole.

– Zélie est venue déjà, mais le patron l'avait mise à la porte, alors elle m'a envoyée et bien heureux que j'ai trouvé Milon.

– Maître, dit Milon tout bas, avez-vous des nouvelles de Vanda ?

– Oui.

Et Rocambole, qui paraissait fort calme, dit au fruitier :

– Il faut me trouver une de ces longues cordes qui te servent à descendre ton vin dans la cave.

– Bon, dit le fruitier, c’est facile.

– Puis un pic ou une bêche.

– Vous savez que j’ai un pic, je vais le chercher.

– Mais où allez-vous donc, maître ? demanda Milon.

– Délivrer Vanda.

– Alors vous venez me chercher ?

– Non, tu resteras ici.

– Pourquoi ?

– Parce que le Pâtissier et Timoléon rôdent sans doute autour de la maison et qu’il faut veiller sur Gipsy.

Le fruitier revint quelques minutes après.

Il portait le pic et la corde dont il avait fait un écheveau.

– Maître, murmura Milon, n’est-ce point assez de la Mort-des-braves et de notre ami le fruitier pour garder Gipsy ?

– Non.

– Comment, vous allez tout seul ?

– Oui.

– Maître… j’ai peur…

– Imbécile ! dit Rocambole.

Et il lui montra la crosse de ses pistolets, ajoutant tout haut :

– Vous allez tous m’attendre ici.

Et il regagna la voiture dans laquelle se trouvait Philippette.

– Aux buttes Chaumont, maintenant ! dit-il au cocher.

IX

Ainsi que nous l’avons dit déjà, Philippette n’avait pas vu, sans quelque inquiétude, le major Avatar se faire conduire rue du Vert-Bois.

Il est même probable que si elle avait eu les deux cents louis en sa possession, elle aurait pris la fuite tandis que Rocambole entrait dans la boutique du fruitier.

Mais Rocambole ne s’était point dessaisi, et elle resta.

Ensuite une réflexion était venue à son aide, pour calmer son anxiété qui n’était point dépourvue de logique :

– Je ne sais pas pourquoi Timoléon a enfermé cette dame dans les carrières, se dit-elle ; je ne sais pas davantage pourquoi il veut qu’on la délivre ; pourquoi saurais-je les raisons du *messière* à venir rue du Vert-Bois ? Tout ce que je sais, et ça me suffit, c’est qu’il y a deux cents louis à partager ; et voilà !

Rocambole, qui ne pouvait deviner les réflexions de la vieille fille, se mit alors à l’interroger, tandis que la voiture montait le faubourg Saint-Germain.

Philippette lui raconta fort naïvement que, se trouvant sans asile, elle était allée coucher aux *Carrières de Pantin* ; mais que là, on l’avait chassée en disant qu’elle était trop vieille ; puis qu’à force de chercher, elle avait trouvé une carrière à ciel ouvert avec un reste de feu, tout au fond, qu’elle y était entrée, et que, tandis qu’elle essayait de ranimer le feu, elle avait entendu Vanda.

Philippette décrivit de son mieux la carrière et l’excavation trop étroite à travers laquelle Vanda avait essayé vainement de passer.

Elle raconta que Vanda lui avait détaillé la place topographique de la carrière dans laquelle on l’avait enfermée.

Rocambole écoutait tous ces détails avec attention.

Philippette lui dit ensuite :

– À la façon dont elle m’a parlé, la petite dame, j’ai bien compris qu’il n’y avait qu’un homme capable de faire tout ça et que cet homme était Timoléon.

– Tu le connais donc ? fit Rocambole.

– J’ai travaillé pour lui dans le temps, mais c’est un pingre. On n’a pas de l’eau à boire, avec lui, et puis je n’aime pas les *rousses*. Alors, la petite dame m’a dit que vous me donneriez beaucoup d’argent. Dame ! j’ai fait mes conditions, comme vous voyez… avec deux cents louis, j’ai de quoi boire et manger le restant de mes jours.

Rocambole ne répondit pas.

La voiture arriva en haut des buttes Chaumont.

Rocambole donna dix francs au cocher et le renvoya.

Puis il dit à Philippette :

– Viens ! je sais le chemin.

– Encore une drôle de chose ! pensa l'ivrognesse.

Ils descendirent dans la plaine par ce sentier que Rocambole avait déjà suivi une fois.

Puis ils arrivèrent à cette planche jetée comme un pont sur le torrent sans eau.

Bien qu'il ne fît pas clair du tout, la nuit était moins obscure que deux heures auparavant.

Cela tenait sans doute à un vent du Nord qui avait nettoyé le ciel et remis à découvert les étoiles.

Rocambole suivait Philippette qui lui disait :

– Allons vite ! la pauvre petite dame doit se désespérer.

Rocambole, regardant, n'avançait qu'avec précaution, portant autour de lui un regard clair et froid, auquel rien n'échappait.

La plaine était déserte et rien ne bougeait.

Ils passèrent auprès du puits, dans lequel Timoléon et le Pâtissier s'étaient blottis.

Un moment, ce puits fixa l'attention de Rocambole, mais Philippette marchait en avant.

Et puis la nature a refusé à l'homme cette puissance d'odorat qu'elle a accordée aux animaux.

Rocambole passa.

Quelques minutes après, il était dans la carrière à ciel ouvert et Vanda jetait un cri de joie.

Philippette s'accroupit de nouveau sur le foyer pour rallumer quelques tisons, sur lesquels elle jeta une poignée de broussailles sèches.

Bientôt les broussailles flambèrent et projetèrent autour d'elle une certaine clarté.

Il suffit d'un coup d'œil à Rocambole pour se convaincre qu'il lui serait impossible d'élargir ce trou formé dans le rocher, et à travers lequel il apercevait Vanda.

Celle-ci lui dit :

– Ce n'est pas par là que je suis entrée, comme tu le penses bien.

Et elle raconta l'histoire du puits, et décrivit minutieusement ce couloir souterrain que fermait une porte massive et solidement fermée.

– C'est bien, dit Rocambole, j'enfoncerai la porte à coups de pic.

Mais Philippette lui dit :

– Je sais un moyen plus simple de délivrer madame.

– Lequel ?

– Avez-vous vu, reprit la vieille en s'adressant à Vanda, une sorte d'échafaudage au-dessus de la carrière, et qui forme comme un plafond ?

– Oui, répondit Vanda.

– Eh bien ! en deux coups de bêche on aura raison de la première entrée de la caverne, et avec la corde que monsieur a apportée…

– Cette femme a raison, dit Rocambole.

Philippette prit un tison enflammé et dit :

– Venez, je vais vous éclairer.

Rocambole la suivit et, pendant ce temps, Vanda se mit à ramper dans son boyau souterrain, de manière à redescendre dans la carrière.

L'entrée primitive de la carrière était à égale distance, nous l'avons dit, du puits et de l'autre carrière à ciel ouvert, dans laquelle Rocambole avait pénétré tout à l'heure.

Celui-ci se mit à écarter les broussailles et eut bientôt trouvé une excavation de peu de profondeur dans laquelle il descendit.

Puis, ayant frappé du pied, il sentit le sol résonner sous lui, ce qui annonçait une cavité.

Soudain il se servit de son pic et en quelques coups il eut déplacé une grosse pierre, puis une autre et encore une autre.

Alors un trou apparut et les pierres tombèrent avec un bruit lourd.

– Vanda ! cria Rocambole.

Une voix monta des profondeurs ténébreuses de cet abîme :

– Me voilà ! disait-elle.

Rocambole décrocha sa corde et en fixa une extrémité à un bloc de rocher qui se trouvait auprès de l'excavation.

Puis, quand il fut certain qu'elle était solidement attachée, il dit à Philippette :

– Fais le guet, je descends ; la pauvre femme doit être trop exténuée de fatigue et de faim pour avoir la force de monter toute seule.

Philippette eut bien envie, en ce moment, de réclamer son argent.

Mais la crainte que Rocambole ne se défiât du piège qu'on lui avait si habilement tendu jusque-là, l'en empêcha.

Rocambole saisit la corde et descendit avec l'adresse et la légèreté d'un somnambule.

Philippette voyait la corde se tendre sous le poids de son corps.

Tout à coup la broussaille voisine s'agita, un être humain s'avança en rampant jusqu'à Philippette qui recula.

C’était Timoléon.

– Vous ! dit la vieille.

– Moi, tais-toi !

Et Timoléon qui tenait une hache à la main, coupa la corde d’un seul coup.

On entendit en même temps la chute d’un corps, puis un cri de douleur remonta des profondeurs de l’abîme.

* *

*

X

La corde à laquelle il s’était suspendu, se détachant tout à coup, et avant qu’il n’eût touché le sol, Rocambole était tombé d’une hauteur de quinze ou vingt pieds.

Mais le sol de la carrière était humide et offrait une espèce d’élasticité qui amortit sa chute.

Le cri qui lui échappa, et qui monta vibrer aux oreilles de Timoléon, était moins un cri de douleur qu’un cri d’effroi.

Si brave que soit un homme, et en fait de bravoure, Rocambole avait fait ses preuves, il ne se laisse pas choir dans un abîme inconnu et au milieu d’une obscurité profonde sans un premier mouvement d’épouvante.

Au cri qu’il avait poussé, un autre cri avait répondu, celui de Vanda.

Mais Rocambole laissa tout aussitôt échapper un juron formidable et ajouta :

– La vieille sorcière, il faut qu’elle ait détaché la corde.

– Mon Dieu ! dit Vanda, n’es-tu pas blessé, au moins ?

– Je ne crois pas, mais je suis étourdi et moulu.

Et au milieu de ces ténèbres opaques, Rocambole se prit à se tâter et à se palper par tout le corps, puis fit jouer ses membres l’un après l’autre afin de s’assurer qu’il n’avait rien de fracturé.

Il tenait debout sur ses pieds et se mit à faire quelques pas.

Déjà Vanda lui avait jeté ses deux bras autour du cou.

– Enfin ! disait-elle, enfin ! te voilà !…

– Me voilà prisonnier comme toi, dit Rocambole, on m’a tendu un piège et j’y suis tombé comme un niais.

Et, acheva-t-il avec un éclat de rire, il y a des gens qui croient en moi !

Un homme aussi intelligent que Rocambole ne pouvait pas se tromper une minute sur l’accident dont il venait d’être victime.

Cet accident était préparé ; et c’était une trahison.

– Nous avons été roulés, murmura-t-il, maintenant, il faut voir à nous tirer d’affaire.

Et il fouilla dans ses poches et en retira une boîte d’allumettes bougies.

Un danger qu’on peut voir est à moitié conjuré.

Quand l’allumette eut brillé, Rocambole examina à sa lueur le lieu où il était.

Il vit au-dessus de lui, à trente pieds de haut, un trou rond.

C’était le trou qu’il avait fait lui-même, comme s’il eût voulu creuser son tombeau.

La carrière affectait assez correctement la forme d’une cloche et le trou par lequel Rocambole était tombé se trouvait juste au milieu de cette espèce de coupole.

Quant à la corde, elle s’était arrondie à ses pieds.

Remonter vers ce trou était impossible : un chat, mais non un homme, y serait peut-être parvenu.

Les yeux de Rocambole tombèrent sur la porte qui fermait le couloir du puits.

Mais Rocambole, ce jour-là, avait fait toutes les imprudences.

Son pic était demeuré au haut de la crevasse.

Il n’avait d’autre engin pour enfoncer cette porte que deux ou trois pierres qui s’étaient détachées de la voûte qu’il avait effondrée.

Mais il avait sur-le-champ retrouvé son merveilleux sang-froid, et il dit à Vanda :

– Nous sommes ensemble, c’est beaucoup. Sortir d’ici n’est plus rien.

– Ce misérable Timoléon, murmura Vanda, il ne t’a pas attiré ici sans avoir pris toutes ses précautions.

– Je suis armé, répondit Rocambole, nous verrons bien.

Mais, auparavant, ajouta-t-il en laissant échapper l’allumette qui commençait à lui brûler les doigts, auparavant, il faut y voir clair.

Il reprit sa boîte d’allumettes et la donna à Vanda.

– Tu m’éclaireras, dit-il.

Les allumettes qu’on appelle des bougies brûlent environ deux ou trois minutes.

Vanda avait parfaitement compris Rocambole.

Une seconde allumette prit feu, et Rocambole, à sa lueur, étudia de nouveau la configuration de la carrière.

Dès lors, il fut fixé.

Tous ses efforts devaient se concentrer sur la porte.

Il la tâta, comme on dit, en se ruant sur elle et en lui donnant un vigoureux coup d’épaule.

La porte ne bougea pas.

Il recommença et ne parvint qu’à se meurtrir.

Alors, à la clarté d’une troisième allumette, il s’empara de la plus grosse pierre et en fit une sorte de merlin.

Puis il se rua de nouveau sur la porte, espérant toujours l’enfoncer.

Malheureusement c’était une pierre tendre que celle dont il se servait, une pierre à plâtre, comme on dit.

Au lieu d’entamer la porte, elle s’entama elle-même et se fendit en trois morceaux.

Le bloc de roche était devenu poussière, et la porte résistait toujours.

Rocambole prit une seconde pierre qui, bientôt, eut le même sort.

Mais soudain Vanda lui mit la main sur l’épaule :

– Tais-toi, dit-elle.

– Qu’est-ce ? fit Rocambole frémissant.

– N’entends-tu pas ?

– Un bruit… là… derrière…

Et elle laissa tomber l’allumette d’une main, après avoir montré la porte de l’autre.

Le silence et l’obscurité se firent de nouveau dans la carrière.

Rocambole, prêtant l’oreille, entendit, en effet, derrière la porte, un bruit sourd qui allait grandissant.

C’était le bruit d’une scie.

Et il mit la main sur l’un de ses pistolets, disant à Vanda :

– Place-toi derrière moi et ne bougeons pas.

La scie allait son train.

Tout à coup, derrière la porte, une lueur se fit. On avait allumé soit une lampe, soit une torche.

En même temps, la scie à main traversa la porte et se mit à travailler régulièrement, perçant un trou d’une circonférence parfaite.

Rocambole colla ses lèvres à l’oreille de Vanda.

– Qui sait ? dit-il, c’est peut-être Milon qui m’aura suivi malgré ma défense et qui travaille à nous délivrer.

Vanda ne répondit rien.

À mesure que la scie marchait, la lumière qui brillait de l’autre côté de la porte grandissait.

Tout à coup le panneau scié se détacha…

C’est-à-dire qu’il se fit dans la porte une brèche de la largeur d’une assiette, et en même temps, un flot de lumière frappa Rocambole et Vanda au visage.

En même temps aussi, une voix railleuse s’écria :

– Allons, Rocambole, je crois que nous allons faire notre dernière partie, et que tu as perdu d’avance.

Et le trou pratiqué dans la porte encadra une seconde le visage lumineux et grimaçant de Timoléon.

– Pas encore ! répondit Rocambole, qui allongea vivement sa main armée de l’un de ses pistolets, et fit feu !…

XI

La carrière répercuta le coup de pistolet avec un bruit tel que l'on eût dit qu'elle s'écroulait.

En même temps, la tête de Timoléon avait disparu de ce judas que le misérable venait d'improviser.

La détonation roula d'échos en échos pendant dix secondes, puis s'apaisa peu à peu et le silence se fit.

La lumière qui brillait de l'autre côté de la porte s'était éteinte.

Timoléon était-il mort ?

Rocambole l'espéra un moment, toutefois il ne bougea pas.

Mais son espoir fut de courte durée.

Un éclat de rire moqueur retentit de l'autre côté de la porte et exaspéra Rocambole, qui s'arma de son second pistolet.

Timoléon, au moment où Rocambole faisait feu, s'était baissé rapidement et la balle avait passé au-dessus de sa tête.

– Tu tirais mieux que cela autrefois, disait le misérable. La main te tremble, à ta dernière heure, Rocambole !

– Ma dernière heure est loin encore ! répondit Rocambole.

Et il fit feu de nouveau.

Cette fois il entendit un cri de douleur, suivi de ce mot :

– Touché !

Rocambole se rua une fois encore contre la porte, et passant ses mains à travers le judas, il se mit à la secouer avec fureur.

Mais la porte ne bougea pas, elle était d'une solidité à toute épreuve.

– Touché ! touché ! répétait Timoléon, mais je serai vengé ! Rocambole… ta dernière heure est venue.

– Nous serons vengés tous deux ! disait une autre voix derrière Timoléon avec l'accent d'une haine sauvage.

– Pas encore ! répondait Rocambole, secouant toujours la porte sans résultat.

Vanda, immobile derrière lui, ne comprenait pas encore comment Timoléon exécuterait sa vengeance, mais elle prévoyait quelque chose de sinistre et d'épouvantable.

– Rocambole, hurlait Timoléon, tu ne comptais plus sur moi, n’est-ce pas ? tu ne croyais pas que je reviendrais jamais ?… Ah ! ah ! ah ! tu te trompais !

Ma fille est morte ! pouvais-je te craindre, désormais ?

Je t’ai suivi pas à pas, dans l’ombre, t’épiant jour par jour, détruisant patiemment ton œuvre.

Tu t’intéressais à Gipsy, tu voulais te débarrasser de sir James ?

Eh bien ! j’ai délivré sir James et sir James tuera Gipsy.

Je veux que tu saches tout cela, avant de mourir… car tu vas mourir. Ah ! ah ! ah ! tu vas mourir !

Et Timoléon se tordait en blasphémant sur le sol du couloir souterrain : mais à la vigueur de sa voix, on devinait que s’il était grièvement blessé, du moins sa blessure le laisserait vivre quelque temps encore.

Rocambole s’empara de la boîte d’allumettes que tenait Vanda.

Et s’étant procuré de la lumière, il passa son bras en dehors de la porte, de façon à éclairer le couloir.

Alors un spectacle étrange s’offrit à ses yeux.

Le couloir qui avait à peine trois pieds de large renfermait deux hommes et un objet dont Rocambole n’entrevit d’abord la forme qu’imparfaitement, car il était à demi-masqué par les deux hommes.

L’un de ceux-ci cherchait à soulever l’autre.

C’était le Pâtissier.

L’autre, Timoléon, faisait de vains efforts pour se remettre sur ses pieds et retombait sur le sol en poussant des cris de rage.

La balle de Rocambole lui avait fracassé la cuisse.

– Ah ! disait Timoléon, écumant de rage, tu n’en as pas moins perdu la partie, Rocambole !

En même temps, il se traîna pour démasquer l’objet que Rocambole n’avait fait qu’entrevoir.

C’était le baril.

Rocambole, à son tour, poussa un cri de fureur.

Timoléon dit encore, s’adressant cette fois au Pâtissier :

– Mets le feu à la mèche, charge-moi sur tes épaules et allons-nous-en !

Rocambole devina alors ce que contenait le baril.

Le Pâtissier exécuta l’ordre qu’il avait reçu.

Il se procura du feu au moyen d’un briquet et ralluma la mèche soufrée que tout à l’heure Timoléon avait éteinte.

Rocambole, au contraire, avait laissé tomber son allumette, et maintenant si la lumière était dans le couloir souterrain, l'obscurité régnait dans la carrière.

– Dépêchons-nous, ricanait Timoléon, s'adressant au Pâtissier. Dépêchons-nous ! Il ne faut pas faire attendre Rocambole.

Et il grinçait des dents comme un damné que retournerait sur son brasier la fourche de Satan.

Le Pâtissier enleva alors la bonde du baril et introduisit par cette ouverture l'autre extrémité de la mèche.

Cette mèche avait environ cinq pieds de longueur.

Elle pouvait brûler une demi-heure environ.

Puis la mèche ainsi fixée, le Pâtissier en dressa l'autre extrémité contre la paroi du souterrain.

– Maintenant, filons ! dit Timoléon, nous n'avons plus rien à faire ici.

Adieu, Rocambole !

Le Pâtissier reprit Timoléon dans ses bras et le chargea sur son épaule, répétant :

– Bonsoir, Rocambole ! Je te promets que ton protégé Marmouset passera un mauvais quart d'heure.

Rocambole, sinistre et calme, serrait Vanda dans ses bras.

Il vit le groupe s'éloigner, et il ne poussa pas un cri.

La mèche brûlait lentement.

Au bout de quelques secondes, on entendit un nouveau cri de Timoléon, suivi d'un blasphème épouvantable.

Et Rocambole et Vanda écoutèrent.

– Lâche ! lâche ! criait Timoléon qui était arrivé dans le puits.

– Je n'ai pas de corde et je ne peux pas vous monter, répondait le Pâtissier ; ce n'est pas de ma faute si vous êtes trop lourd et si vous avez la cuisse cassée.

– Vas-tu donc me laisser ici ? criait Timoléon.

– Il le faut bien, répondait le Pâtissier dont la voix plus lointaine annonçait à Rocambole qu'il était hors du puits. Il le faut bien, dans un quart d'heure la carrière sautera… bonsoir.

– Lâche ! hurlait Timoléon.

Alors Rocambole, qui collait toujours son visage au trou pratiqué dans la porte, vit reparaître Timoléon qui se traînait sur le sol du couloir comme un reptile.

Il eut un moment d'espoir et crut que l'instinct de sa propre conservation dominerait la haine sauvage qui remplissait le cœur du misérable et qu'il arracherait la mèche du baril.

Mais cet espoir fut de courte durée.

Timoléon se coucha auprès du baril et dit avec un accent de rage suprême :

– Eh bien ! nous mourrons ensemble !

La mèche brûlait toujours et Rocambole, serrant Vanda sur sa poitrine, proféra ces mots :

– Il faut mourir !…

XII

Tandis que la mèche brûlait, tandis que Rocambole, Vanda et Timoléon attendaient le moment fatal où le baril de poudre ferait explosion, d'autres événements se passaient rue du Vert-Bois.

Comme nous l'avons vu, Rocambole n'avait pas voulu emmener Milon, en dépit des sinistres pressentiments de celui-ci.

Milon avait ordre de veiller sur Gipsy et Marmouset.

Et cependant, si jamais Milon avait eu envie de désobéir à Rocambole, c'était assurément ce jour-là.

– Je ne sais pas, murmura-t-il tandis que le fruitier refermait sa boutique, mais j'ai idée qu'il va arriver malheur au maître.

– Oh ! dit la belle Marton, quelle idée !

– Nous avons affaire de nouveau à Timoléon, dit Milon, et j'aimerais mieux tous les Étrangleurs de la terre contre nous.

– Bah ! fit le fruitier, les Étrangleurs ne sont pas dangereux. Du moins celui que nous avons mis dans la cave, là-bas, n'a pas encore donné signe de vie.

Je suis descendu tout à l'heure pour chercher le pic, rien n'a bougé.

– Il dort sans doute encore, fit Milon.

Comme Milon disait cela, on frappa doucement à la porte de communication qui, de l'allée, ouvrait dans la boutique.

C'était, comme on dit, la porte des locataires.

Le fruitier alla ouvrir et fit un geste de surprise en voyant entrer Marmouset.

Marmouset était pieds nus et en chemise.

Sans doute quelque événement inattendu l'avait arraché de son lit.

De plus, il posait mystérieusement un doigt sur ses lèvres.

– Qu'est-ce qu'il y a ? dit le fruitier de plus en plus étonné.

– Il y a, dit Marmouset en entrant, que nous sommes refaits et le maître aussi.

Milon sentit quelques gouttes de sueur perler à ses tempes.

Marmouset reprit :

– C'est dans la cave que vous avez mis l'Anglais ?

– Oui.

– Et vous croyez qu’il y est encore ?

– Dame !

– Eh bien ! il n’y est plus, dit Marmouset.

– Oh ! fit le fruitier, c’est impossible.

– Il s’est échappé…

– Mais par où ?

– Je ne sais pas.

– Échappé ! murmura Milon dont les cheveux blancs se hérissèrent.

– Heureusement, dit Marmouset, que nous allons le reprendre.

– Où est-il donc ?

– Dans la maison.

Marmouset parlait toujours à voix basse.

– Ah ! mais par exemple ! dit-il, faut pas faire du bruit, et il faut ôter vos souliers.

– Pourquoi ? demanda le fruitier.

– Écoutez donc, reprit Marmouset.

Et s’adressant au fruitier :

– Vous avez un nouveau locataire depuis deux jours ?

– Oui.

– Un vieux qui tient un bureau de placement ?

– C’est cela.

– Eh bien ! l’Anglais est chez lui.

Cela paraissait si extraordinaire que le fruitier regarda Marmouset, comme s’il eût douté que l’enfant jouît en ce moment de sa raison.

– Écoutez, vous allez voir, reprit Marmouset.

– Parle.

– Vous savez que Gipsy couche dans la pièce du fond, celle qui n’est séparée que par une cloison de l’appartement du vieux ?

– Oui. Eh bien ?

– J’étais couché depuis une heure et je commençais à m’endormir. Il m’a semblé que Gipsy se plaignait et je suis entré dans sa chambre sur la pointe du pied.

Depuis qu’elle est folle, elle pleure souvent en dormant et elle a des cauchemars.

Je me suis donc approché de son lit ; mais elle dormait et ne rêvait plus.

J’allais me retirer, lorsque tout à coup j’ai vu comme un point lumineux dans le fond de l’alcôve :

C’était un petit trou dans le mur ; un trou rond et percé avec une vrille.

Le lit de Gipsy ne touche pas au mur ; un sentiment de curiosité m’a poussé à entrer dans l’alcôve.

J’ai collé mon œil à ce trou et j’ai regardé, me disant :

– Qu’est-ce que peut bien faire mon voisin, à cette heure ?

Un homme était assis devant une table, de l’autre côté du trou, c’est-à-dire dans l’appartement du vieux.

Cet homme avait le visage tourné de mon côté.

– Eh bien ?

– Ce n’était pas le vieux ; c’est l’Anglais ! Si vous en doutez, venez avec moi.

Milon et le fruitier ôtèrent leurs souliers et tous deux sans lumière, ils se glissèrent dans l’allée de la maison et montèrent l’escalier en retenant leur souffle.

Marmouset, en sortant, avait ouvert la porte sans bruit et l’avait laissée entre-bâillée.

Gipsy dormait toujours.

Marmouset pénétra de nouveau dans l’alcôve et de nouveau colla son œil au trou.

Puis il prit Milon par la main et, l’attirant doucement, il le força à prendre sa place.

Milon regarda à son tour et recula ensuite d’un pas.

– C’est lui ! dit-il.

Marmouset saisit de nouveau le bras de Milon :

– Oui, dit Milon.

Mais comme s’il eût été saisi de vertige, ou du moins comme s’il avait eu peur d’être abusé par ses propres yeux, il se tourna vers le fruitier et le poussa à son tour vers le trou pratiqué dans la cloison.

Le fruitier n’avait vu sir James qu’endormi, et par conséquent, comme mort.

Maintenant sir James avait les yeux ouverts et il était dans l’attitude calme d’un homme qui se croit seul.

Néanmoins le fruitier le reconnut.

– Oui, dit-il, c’est bien lui.

– Que faut-il faire ? demanda Milon.

– C’est bien simple, répondit Marmouset.

– Ah !

– Qu’a voulu le maître en le jetant dans un cul de basse fosse ? le supprimer provisoirement, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Eh bien ! dit Marmouset, allons !

Et il se dirigea vers la porte.

– Un moment, dit le fruitier.

– Qu’est-ce qu’il y a ? demanda Milon.

– Je me méfie des Anglais, dit le fruitier. Ils ont toujours des revolvers dans leurs poches.

– C’est bien possible, fit Marmouset.

– Et je vas prendre mon merlin, ajouta le fruitier.

Or, le merlin est une sorte de marteau avec lequel on tue un homme d’un seul coup.

XIII

Tandis que le fruitier descendait chercher son merlin, Milon et Marmouset s’étaient glissés sur le carré et s’étaient placés en sentinelle à la porte du logement de Timoléon, de façon à couper toute retraite à sir James Nively qui pouvait avoir entendu quelque bruit et être pris du désir de fuir.

Le fruitier remonta.

– Un instant, dit Marmouset, si vous m’en croyez, vous me laisserez jaser le premier avec l’Anglais.

– Comme tu voudras, dit Milon.

Marmouset frappa à la porte.

Un bruit de chaise vivement remuée apprit à l’enfant et à ses compagnons que sir James s’était levé brusquement.

Mais on ne répondit pas, et la porte ne s’ouvrit point.

– Voilà un coup d’épaule à donner, souffla Marmouset à l’oreille de Milon.

Le géant ne se le fit pas répéter.

Il s’arc-bouta contre la porte, donna une secousse et la porte s’ouvrit avec fracas.

Sir James jeta un cri de stupeur et peut-être même d’épouvante en voyant ces trois hommes faire irruption dans la chambre.

Il avait reconnu Marmouset et Milon.

Le fruitier, sur un signe de Marmouset, se rua sur sir James, le saisit à la gorge et leva son terrible merlin, disant :

– Si tu pousses un cri, tu es mort !

Sir James était un homme de prodigieux sang-froid, et si désespérée que lui parût la situation, il résolut de lui tenir tête.

Il fit un signe de la main qu’il ne voulait opposer aucune résistance.

– Lâche-le, dit Marmouset, nous allons causer.

Milon, sur un geste de Marmouset, allait fermer la porte, lorsque la belle Marton et son chien entrèrent.

– Je veux en être, moi aussi, dit Marton.

Sir James avait croisé ses bras sur sa poitrine et regardait tous ces gens-là avec calme.

– Que me voulez-vous ? dit-il.

– Ferme la porte, Milon, dit Marmouset.

Puis s’adressant à sir James :

– Milord, dit-il, nous n’avons pas besoin de vous demander votre nom. Vous êtes sir James Nively, le chef des Étrangleurs de Londres, mais nous désirons savoir comment, vous ayant enterré vivant, il y a quarante-huit heures, dans une cave, nous vous retrouvons ici.

– C’est fort simple, répondit sir James, mes amis m’ont délivré.

– Je le pense bien, répliqua Marmouset, seulement ils ont eu tort de vous déposer ici puisque vous voilà retombé en notre pouvoir.

– Aussi, dit froidement l’Anglais, suis-je prêt à céder à la force.

– En vérité !

– Et à retourner dans la cave.

– Oh ! non pas, fit Marmouset.

– Ou à vous suivre où il vous plaira de m’emmener, dit encore sir James.

– Ceci est une erreur, fit Marmouset.

– Je ne comprends pas.

– Un homme qui, comme vous, sort d’une cave, en état de léthargie, est trop difficile à garder. Le maître ne nous a pas donné d’ordres précis vous concernant, puisqu’il ignore encore votre évasion, mais certainement il nous approuvera.

En même temps, Marmouset fit un nouveau signe au fruitier :

– Tu as une bonne poigne, dit-il, passe ton merlin à Milon et étrangle-moi un peu milord.

Sir James pâlit ; mais il ne prononça pas un mot.

Milon s’était emparé du merlin, et le fruitier commençait à serrer la gorge de sir James.

– Un moment, dit Marmouset.

Le fruitier s’arrêta dans sa pression et le merlin prêt à retomber sur la tête de sir James, demeura suspendu.

– Milord, dit Marmouset, si vous voulez gagner une heure ou deux, et attendre, par conséquent, le retour du maître, qui décidera de votre sort, vous ferez bien de nous faire des révélations.

– Hein ? fit sir James toujours calme et qui avait paru attendre la mort avec l’impassibilité des Orientaux.

– Quels sont les amis qui vous ont tiré de la cave ?

– Je ne sais pas.

– Allons donc ! comment êtes-vous ici ?

– Je ne sais pas…

– Prenez garde ! dit Marmouset, nous n’avons pas le temps de flâner.

– Mais enfin, s’écria Milon dont un soupçon traversa l’esprit, si Monsieur est ici, c’est que le locataire de l’appartement l’a bien voulu.

Un sourire passa sur les lèvres de sir James.

– C’est probable, dit-il.

– Comment ! exclama le fruitier, ce vieux ?…

– Ce vieux, dit Milon, est évidemment un complice de l’Anglais, et il nous a tous roulés…

– Alors, dit Marmouset, Monsieur va nous dire son nom.

Sir James haussa les épaules.

– Je l’ignore, dit-il.

– Prenez garde ! répéta Marmouset, si vous vous obstinez je vous fais assommer à coups de marteau.

– Non, dit Milon, le maître ne l’a pas dit.

– Mais, s’écria Marmouset, le maître court peut-être un danger à cette heure.

Sir James ne répondit pas ; mais un éclair de joie sauvage brilla dans ses yeux ; et Marmouset surprit cet éclair.

En même temps, le chien qui, depuis deux minutes furetait dans la chambre, se mit à hurler.

Il avait trouvé sur un fauteuil la vieille houppelande du prétendu placeur et il la mordait avec fureur :

– C’est la pelure d’un ennemi, bien sûr, bien sûr ! dit la belle Marton.

Milon eut de nouveau un éclair d’intelligence.

– Comment est-il ce vieux-là ? demanda-t-il au fruitier.

Le fruitier lui dépeignit de son mieux le bonhomme.

Un nom jaillit des lèvres de Milon :

– Timoléon ! dit-il.

En même temps un mouvement échappa à sir James.

– Nous sommes fixés, murmura Marmouset, qui avait surpris ce mouvement.

Le chien hurlait de plus belle.

– Mes amis, dit Marmouset, je partage l’opinion de Milon. Le maître court un grand danger, et il faut sauver le maître. Le bonhomme qui a loué cette chambre n’est autre que Timoléon. Où est-il ? Il faut que monsieur nous le dise !

Sinon, monsieur va mourir.

Milon avait repris son merlin, et le fruitier, sautant à la gorge de sir James, l'avait terrassé.

– Tuez-moi ! ricana sir James ; mais vous ne saurez rien… et je mourrai vengé !

– Frappe, Milon, frappe ! dit Marmouset.

Mais la belle Marton arrêta le bras de Milon.

– C'est pas la peine, dit-elle ; nous n'avons pas besoin de monsieur pour savoir où est Timoléon.

Le chien, qui entendait retentir ce nom pour la seconde fois, aboyait avec rage.

– Et comment le retrouverons-nous ? demanda Milon ?

– Mon chien est là, dit Marton.

Et s'adressant à l'animal :

– Cherche Timoléon, dit-elle, cherche ! cherche !

Le chien s'était élancé vers la porte.

Marmouset se retourna vers Milon :

– Cette femme a raison, dit-il. Le fruitier et la Mort-des-braves vont garder l'Anglais à vue, jusqu'à ce que nous revenions, toi et moi. Ils feront même bien de le ficeler un peu ; et, ma foi ! s'il fait du tapage…

– Faudra-t-il jouer du merlin ? dit le fruitier.

– Oui.

– Mais nous… fit Milon ?…

– Nous, dit Marmouset, nous allons suivre Marton, c'est-à-dire son chien, et si nous retrouvons Timoléon, il faudra bien qu'il nous dise ce qu'il a fait du maître.

La belle Marton s'était emparée de la houppelande et la faisait sentir au chien qui hurlait toujours avec fureur, ses yeux sanglants tournés vers la porte.

XIV

Marmouset avait reconquis cette autorité dont il jouissait au départ de Londres, de par la volonté de Rocambole.

Milon, le fruitier, la Mort-des-braves et la belle Marton, qui le voyait pour la première fois, s'étaient franchement mis sous ses ordres.

En un tour de main, sir James Nively réduit à l'impuissance fut garrotté et reporté dans la cave ; mais, au lieu de le rejeter dans le puits et de l'y laisser seul, on le coucha sur une planche à bouteilles, et la Mort-des-braves, armé du merlin, demeura auprès de lui.

Quand ce fut fait, Marmouset dit au fruitier.

– Rappelle-toi que tu nous réponds de Gipsy.

– Sois tranquille, dit le fruitier.

– En route ! dit Marmouset qui fit signe à la belle Marton et à Milon.

La belle Marton avait passé, en guise de laisse, un mouchoir au cou de son chien, car l'animal voulait absolument s'élancer dehors et elle avait toutes les peines du monde à le retenir.

– Mais tu vas emporter tes pistolets, j'imagine, dit Milon à Marmouset.

– Ça fait du bruit, répondit le gamin, mais enfin, on ne sait pas…

Et il glissa un revolver dans la poche de son pantalon.

Mais avec le revolver il prit un poignard, ajoutant :

– Voilà qui vaut mieux.

– J'ai envie d'aller changer le mien pour le merlin qu'a la Mort-des-braves, dit Milon.

– Non, c'est inutile, il ne faut pas perdre de temps. Partons…

– Mais où allons-nous ?

– À la recherche de Timoléon, fit Marmouset.

– Ne vaudrait-il pas mieux se mettre à la recherche du maître ? dit Milon.

– Non.

– Pourquoi ?

– De deux choses l'une, dit Marmouset. Ou le maître ne court aucun danger, et il vaut mieux mettre la main sur Timoléon que de le gêner, lui, dans ses plans : – ou le maître est menacé réellement de ce péril que tu redoutes, et alors Timoléon est l'auteur de ce péril.

– C'est juste, fit Milon.

– Par conséquent, en nous emparant de Timoléon nous sauvons Rocambole.

– Tu parles d’or, mon enfant. En route !

La belle Marton était déjà sur le seuil de la porte extérieure de la maison.

– Faut-il lâcher le chien ? demanda-t-elle.

– Sans doute, répondit Marmouset, mais pourrons-nous le suivre ?

– Quand il ira trop vite, je le rappellerai, répondit-elle.

Alors commença au cœur de Paris, une de ces chasses étranges, merveilleuses, qu’on eût dite empruntée à quelque récit de trappeur ou de pionnier du Nouveau-Monde.

On sait comment les gardes-chasse et les piqueurs pratiquent, en forêt, la nuit, cette opération qu’on appelle faire le bois.

Quelquefois le piqueur est seul, quelquefois aussi un valet de chiens l’accompagne.

La nuit est silencieuse, ni lumineuse, ni très obscure ; le vent est tombé. La grande forêt dort avec ses hôtes divers, l’oiseau sur la branche, la tête sous l’aile, le chevreuil dans sa reposée.

À dix pas des deux chasseurs nocturnes, un chien, un limier, marche non moins silencieux, traînant un cordeau dont un des gardes tient l’extrémité.

Le limier quête sagement, s’arrête parfois, étouffe un coup de voix et continue.

S’il s’est arrêté longtemps, s’il a le nez bien collé à l’empreinte découverte, piquet de chevreuil ou piquet de sanglier, les piqueurs s’approchent, rompent une branche d’arbre et marquent la brisée.

Puis le limier continue sa recherche.

La chasse que Milon, Marmouset et la belle Marton venaient d’entreprendre ressemblait à celle-là.

Le caniche marchait en avant, tantôt au pas, le nez à terre, tantôt la tête au vent et au petit galop.

Un coup de voix qui lui échappait de temps à autre apprenait aux trois chasseurs qu’il était toujours sur la voie.

Timoléon s’en était allé à pied jusqu’au boulevard ; mais dans le faubourg Saint-Martin, il avait pris une voiture.

Là il y eut, comme on dit, un défaut.

Le caniche arrivé sur le trottoir de gauche, bondit en avant, s’arrêta, revint en arrière, s’arrêta encore, jappa avec inquiétude.

– Cherche, Phanor ! cherche ! disait la belle Marton.

Et elle faisait sentir au chien la houppelande de Timoléon, dont elle avait fait un paquet.

Il était minuit passé et les passants commençaient à être rares dans le faubourg.

Néanmoins quelques-uns s’attroupèrent et l’un d’eux demanda de quoi il était question.

– Nous faisons la chasse aux rats, répondit Milon.

Les passants continuèrent leur chemin.

Phanor était descendu dans le ruisseau et flairait les pavés comme il avait flairé le trottoir.

Évidemment, c’était là que Timoléon avait cessé de toucher le sol, et par conséquent d’y laisser un fumet identique à celui qui s’exhalait de la houppelande.

Milon et Marmouset le regardaient aller, venir et revenir au même point, avec une inquiétude croissante.

Avaient-ils donc trop présumé de l’intelligence du chien ?

Marton seule ne donnait aucune marque d’anxiété et disait :

– Il a été chien de recors, il finira bien par trouver.

En effet, le caniche fit entendre tout à coup un long aboiement, s’éloigna du trottoir, et se mit à suivre une trace mystérieuse.

Un réverbère projetait sa clarté jusque sur le milieu de la chaussée.

Marmouset suivit le chien et dit tout à coup :

– Bon ! il a compris, et moi aussi.

– Timoléon est monté en voiture. Venez voir…

Et il revint vers cet endroit du trottoir où le chien avait hésité si longtemps, et il montra à Milon les roues imprimées dans le ruisseau, en même temps que les pieds du cheval.

– Eh bien ? fit encore Milon.

– Eh bien ! le chien va suivre la voiture, comme il aurait suivi l’homme.

– Mais c’est impossible !

– Pourquoi ?

– Parce qu’il a passé deux cents voitures peut-être l’une après l’autre, dans la rue.

– Bah ! fit Marmouset, qui paraissait sûr de son fait, un bon chien ne fait jamais change. L’animal chassé peut bien passer au milieu d’un troupeau d’animaux semblables, les chiens ne s’y trompent pas.

En route !

Le chien, par ses allures, semblait donner raison à l’opinion de Marmouset.

Il s’en allait droit son chemin, le nez au vent, la démarche égale, remontant le faubourg Saint-Martin en droite ligne.

– Oui, oui, dit Marton, nous pouvons le suivre ; il est sur les traces de Timoléon.

– Suivons-le donc, s’écria Milon ; car il faut sauver Rocambole !

XV

À mesure qu’on remontait le faubourg Saint-Martin, les passants devenaient plus rares et les boutiques étaient fermées.

Seules, quelques devantures de marchands de vins entr’ouvraient parfois furtivement leurs portes basses et laissaient échapper quelques buveurs attardés.

De temps en temps, Milon secouait la tête en disant :

– Je ne crois pas que ce chien puisse réellement suivre une voiture.

– Oh ! disait la belle Marton avec confiance, il en a fait bien d’autres !

Mais Milon changea tout à coup de langage.

Le chien venait d’arriver à la rue Lafayette, qui coupe le faubourg Saint-Martin tout en haut.

L’animal n’hésita pas.

Au lieu de continuer à suivre le faubourg, il prit la rue Lafayette à droite.

C’était la route des buttes Saint-Chaumont.

Et Milon se souvenait que c’était déjà le chemin que le cocher de fiacre leur avait fait prendre la veille.

Le chien suivit exactement la même route, arriva dans le chemin creux et s’arrêta.

Évidemment, Timoléon avait renvoyé la voiture à cet endroit.

– Cherche ! cherche ! disait Marton.

Et elle lui donna à flairer la hoppelande de Timoléon.

Le chien remit son nez par terre et, tout à coup, poussa un hurlement.

– Marchons ! dit Marmouset.

– Nous sommes déjà venus ici, dit Milon qui se baissa pour examiner le sol.

– Quand ?

– La nuit dernière.

En même temps, Milon frotta une allumette sur son pantalon et s’abaissa vers les empreintes qu’avaient laissées les roues de la voiture.

Mais Marmouset s’écria :

– Ce n’est pas une voiture qui est venue ici, mais deux.

– La nôtre d’hier, dit Milon.

– Non, deux ce soir.

– Eh bien ?

– Celle de Timoléon et celle du maître.

Et Marmouset siffla le chien qui revint sur ses pas, en lui disant :

– Cherche ! cherche !

L'intelligent caniche se mit à flairer l'une des empreintes et ne dit mot ; mais il donna de la voix sur la seconde.

– C'est celle de la voiture de Timoléon, dit Marmouset.

– Bon ! fit Milon qui ne comprenait pas encore.

– Et elle a passé avant l'autre, à preuve que la seconde a tourné dessus et a effacé à demi le train.

– Qu'est-ce que cela prouve ? demanda Milon.

– Cela prouve, répondit Marmouset, de deux choses l'une : ou Rocambole poursuit Timoléon, ou Timoléon a tendu un piège à Rocambole.

De toute façon il faut nous hâter.

Le chien, laissé libre, s'était remis à suivre Timoléon à la piste.

Milon, Marmouset et Marton se remirent en route derrière lui.

Ils se rendirent tous trois dans cette vaste plaine de Pantin que Milon et Rocambole avaient inutilement explorée la veille.

Le caniche filait tout droit.

Quand il eut franchi le torrent desséché en passant sur la planche qui servait de pont, il hésita un moment encore ; puis il prit à travers champs, et se dirigea vers le puits.

– Où diable nous mène-t-il ? dit Marmouset.

Mais le chien tourna sur lui-même, s'éloigna du puits presque aussitôt, monta vers une broussaille qui se trouvait à cent mètres, la fouilla et en sortit un peu indécis encore.

Marmouset avait armé son revolver et Milon saisi son poignard.

Le chien redescendit vers le puits.

Tout à coup, des cris confus arrivèrent aux oreilles de Marmouset.

Ces cris semblaient partir de dessous lui.

– Couchons-nous ! dit Marmouset.

Et tous trois se jetèrent à plat ventre sur le trou.

Le chien s'était rapproché du puits.

Soudain un homme en sortit et se mit à fuir.

Le chien aboya ; mais il ne se lança pas à la poursuite de cet homme.

Tout au contraire, il se précipita de nouveau vers le puits, hurlant de plus belle.

L'homme fuyait.

Mais à cent mètres du puits, Milon se dressa devant lui et le saisit à la gorge.

– Le Pâtissier ! exclama Marmouset, qui reconnut son ancien chef.

– Laissez-moi ! laissez-moi ! dit le Pâtissier, cherchant à se dégager.

Mais le vieux géant l'avait renversé sous lui en disant :

– Si tu ne me dis pas où est Rocambole, tu es mort !

– Rocambole ! hurla le Pâtissier à demi étranglé… Rocambole !… ah ! ah ! ah !

– Parle, ou je te tue ! dit Milon qui lui effleura la gorge avec son poignard.

– Je ne sais pas ! dit le Pâtissier.

– Tu mens !

Le Pâtissier jeta un cri, car la pointe du stylet avait entamé sa gorge.

– Parle ! répéta Milon, où est Rocambole ?

– Perdu, répondit le Pâtissier.

– Perdu !

– Et vous aussi, ricana le misérable, si vous ne me laissez pas fuir… et si vous ne fuyez pas avec moi…

Milon le regarda d'un œil hagard.

– T'expliqueras-tu ? dit-il.

– Dans cinq minutes, la poudre aura pris feu et nous sauterons !

Ces mots produisirent sur Milon une émotion telle qu'il cessa d'appuyer son genou sur la poitrine du Pâtissier.

Celui-ci se releva, voulant se dégager et fuir de nouveau.

Mais la main de fer de Milon l'étreignit.

– Laissez-moi…, ou nous sommes tous perdus ! répétait le Pâtissier, dont les dents claquaient de terreur.

Et comme Milon ne le lâchait pas :

– Rocambole et Timoléon sont dans une carrière, dit-il, là… sous nos pieds… Il y a un baril de poudre, la mèche brûle !…

Tout va sauter !…

Marmouset jeta un cri et s'élança vers le puits dans lequel le chien venait de disparaître.

– Eh bien ! dit Milon ivre de douleur, tu ne verras pas l'explosion !

Et il enfonça jusqu'au manche son poignard dans la poitrine du Pâtissier.

Le Pâtissier tomba en jetant un cri.

Un cri et un ricanement de joie féroce.

Et, se tordant sur la terre humide, il répéta :

– Rocambole va mourir !… je suis vengé !

XVI

Cependant la terrible mèche brûlait toujours.

Timoléon s’était couché à côté du baril et attendait tranquillement la mort.

Rocambole, après s’être épuisé en efforts impuissants pour ébranler et enfoncer la porte, avait senti son âme de bronze se fendre.

Il voulait bien mourir, lui, mais il voulait sauver Vanda.

– Timoléon ? s’écria-t-il.

– Que veux-tu ? demanda le blessé en tournant la tête.

– Tu veux ma mort et je te comprends, et je ne te demande pas grâce pour moi ! dit Rocambole d’une voix suppliante ; mais laisseras-tu mourir une femme ?

Timoléon ne répondit pas.

– Écoute, poursuivit Rocambole, qui suivait d’un œil anxieux les progrès du feu sur la mèche et la voyait se consumer lentement, si tu veux arracher cette mèche, je te jure que je vais m’enfoncer mon poignard dans la gorge jusqu’au manche.

Timoléon se mit à rire.

– Tu as trop de chance, répondit-il, tu te manquerais.

– Tu attendras que j’aie rendu le dernier soupir pour ouvrir la porte, supplia encore Rocambole.

Mais Vanda se jeta à son cou :

– Non, dit-elle, je veux mourir avec toi.

Rocambole poursuivit :

– Que tu me haïsses, moi, je le comprends : mais souilleras-tu tes mains du sang d’une femme ?

– As-tu eu pitié de ma fille, toi ? ricana Timoléon.

Rocambole courba la tête.

La mèche brûlait avec une effrayante rapidité.

Rocambole prit son poignard.

– Je vais me tuer, dit-il. Quand je serai mort, peut-être auras-tu pitié d’*elle*.

Mais Vanda lui arracha le poignard et le jeta par la lucarne de l’autre côté de la porte, répétant avec enthousiasme :

– Puisque je veux que nous mourrions ensemble !

Rocambole poussa un cri étouffé et Timoléon continua à attendre la mort avec sa froide impassibilité.

Mais soudain Vanda se serra contre Rocambole :

– Entends-tu ? dit-elle, entends-tu ?

– Quoi donc ? dit Rocambole.

Un aboiement avait retenti au-dessus de la tête de Vanda.

C’était le chien de Marton qui venait de fouiller la broussaille qui se trouvait auprès de la crevasse supérieure de la carrière.

– Peut-être vient-on à notre aide, murmura Vanda.

– Qui donc viendrait ? fit Rocambole.

– Je ne sais pas… mais j’espère encore…

Un second aboiement se fit entendre !… mais plus affaibli, plus lointain.

– Fol espoir ! dit Rocambole dont les regards semblaient rivés à la terrible mèche.

Mais soudain une ombre se fit dans le couloir que la mèche éclairait.

Une masse noire tomba comme la foudre et fut d’un bond sur Timoléon.

– Le chien ! le chien ! cria Vanda.

Le chien avait saisi Timoléon à la gorge, et il hurlait de rage.

– Le chien de Marton ! s’écria Vanda, qui le reconnut.

– Il n’éteindra pas la mèche, murmura Rocambole.

Le chien avait enfoncé ses redoutables crocs dans les chairs de Timoléon.

La douleur rendit à cet homme résigné à mourir un peu de l’instinct de la conservation.

Il essaya de se dégager, de lutter, et ses mains crispées rencontrèrent le poignard que Vanda avait jeté à travers la porte pour empêcher Rocambole de se tuer.

Alors commença une lutte étrange et sauvage entre le chien et l’homme.

Timoléon frappait d’une main mal assurée ; le chien exaspéré par la douleur le mordait avec fureur.

L’homme poussait des cris étouffés.

Le chien hurlait.

Rocambole et Vanda assistaient haletants à ce duel bizarre et avaient presque oublié la mèche qui brûlait.

Un moment, pourtant, ils eurent un étrange espoir.

Dans ses bonds convulsifs, le chien avait touché la mèche et avait failli l’entraîner hors du baril.

Mais le Pâtissier l’avait si profondément enfoncée qu’elle résista.

Timoléon ne criait plus, il hurlait, et sa main avait laissé échapper le poignard.

Mais bientôt ses mouvements s’affaiblirent, puis s’éteignirent tout à coup.

Un moment encore son corps convulsé s’agita sous le chien.

Puis il garda l’immobilité de la mort.

L’animal avait triomphé de l’homme.

Le chien de la belle Marton avait étranglé Timoléon.

Et il se coucha, tout sanglant, sur le cadavre de son ennemi.

– Au moins ! murmura Rocambole, nous allons mourir vengés !

* *

*

La mèche n’était plus qu’à deux pouces du baril.

– Plus d’espoir ? murmura Rocambole.

– J’espère encore, moi, répondit Vanda avec une énergie désespérée.

Rocambole s’était mis à genoux et demandait pardon à Dieu de ses crimes.

La mèche avançait avec une rapidité vertigineuse.

– À genoux ! cria Rocambole à Vanda, à genoux ! et prie !

– Oh ! je t’aime… et Dieu te pardonnera ! répondit-elle en l’imitant.

La mèche commençait à lécher les parois inférieures du baril, et, dans une minute, tout serait fini !

Mais alors, une ombre nouvelle tomba comme la foudre des bords du puits dans le souterrain, arriva en bondissant et jeta un cri :

– Sauvés !

C’était Marmouset qui venait d’arracher la mèche, juste au moment où elle allait atteindre la bonde du baril.

Le chien se leva en hurlant, et Rocambole sentit Vanda glisser évanouie dans ses bras.

– Dieu ne veut donc pas que je meure ! murmura Rocambole.

* *

*

XVII

Il y avait deux jours que s’étaient accomplis les derniers événements que nous venons de raconter ; il y en avait quatre que les domestiques du petit hôtel de l’avenue Marignan n’avaient plus entendu parler ni de sir James Nively, ni de la femme qui passait pour être sa femme ou sa fiancée et qu’ils appelaient madame ; ni enfin de ce personnage mystérieux qui, s’étant présenté le lendemain de cette double disparition, avait parlé avec le ton de l’autorité se disant un ami de sir James, et enjoignant à tous la plus profonde discrétion.

Pendant les deux premiers jours, les domestiques s’étaient scrupuleusement conformés à la recommandation de Rocambole.

Le premier surtout, ils avaient été tenus en respect par Milon qui avait passé toute la journée dans l’hôtel.

Si on songe que sir James n’était à Paris que depuis quelques jours, que les gens qu’il avait pris à son service ne le connaissaient pas, que par conséquent ils ne lui étaient nullement attachés, on comprendra leur parfaite indifférence.

Cependant, le troisième jour, comme personne ne revenait, pas même ce personnage dont ils avaient un moment subi la mystérieuse influence, la discorde commença à se mettre parmi eux.

Le cuisinier et la femme de chambre parlèrent d’aller faire une déclaration chez le commissaire de police.

Le cocher, au contraire, rappela les sévères recommandations de Rocambole.

Le valet de chambre dit à son tour :

– Si ce soir il n’y a rien de nouveau, je file, et je me paye moi-même mes gages.

L’hôtel ne renfermait que des meubles.

Si Vanda avait laissé des bijoux et sir James de l’or tout cela était si bien serré, que la femme de chambre qui s’était permis une petite exploration domiciliaire n’avait rien trouvé.

Mais le valet de chambre avait sans doute des renseignements plus sérieux qu’il gardait pour lui-même.

Le quatrième jour parut et on ne vit rien venir.

Le cuisinier reparla d’aller chez le commissaire de police.

– Et pour quoi faire ? demanda le cocher.

– Mais, dame ! fit le cuisinier, pour déclarer que nos maîtres ont disparu.

– Qu’est-ce que ça te fait ?

– Rien, mais on me doit quinze jours de gages, à dix francs par jour. Je veux être payé.

– Paye-toi toi-même, dit la femme de chambre.

– Sur quoi ?

– Fais venir un brocanteur et vends-lui la batterie de cuisine.

– Et puis, un matin, sir James reviendra.

– C’est possible.

– Et il me dénoncera comme voleur.

– Moi, dit la femme de chambre, j’attends huit jours encore. Après, si je n’ai revu personne, je m’arrangerai de la garde-robe de la petite dame.

Le valet de chambre haussa les épaules.

– Vous êtes tous des niais, dit-il.

– Plaît-il, monsieur Antoine ? minauda la camérière.

– Certainement.

– Comment cela, s’il vous plaît ?

– Ne sommes-nous pas bien, ici ?

– Sans doute ; mais nous n’avons pas d’argent.

– Je sais où il y en a.

– Toi ! fit le cocher.

– Sans doute, moi.

– Et tu ne nous l’as pas dit ?

– J’avais songé d’abord à garder tout pour moi. Mais si vous êtes bien gentils, si vous voulez m’écouter, nous partagerons.

– Est-ce que la somme est ronde ?

– Trois rouleaux de mille francs.

– Où sont-ils ? dit la femme de chambre, j’ai fouillé partout et je n’ai rien trouvé.

– Même dans le secrétaire qui est dans la chambre de l’Anglais ?

– La clé est restée après. J’ai fouillé tous les tiroirs : je n’ai rien trouvé.

– Je suis pourtant certain qu’il y a trois mille francs.

– Mais où ?

– Dans un double fond que tu n’as pas vu. Seulement, mes amis, à chacun selon ses œuvres : comme j’ai découvert le magot, je veux la plus grosse part.

– Ça, c’est juste, dit le cuisinier.

– Je garde un rouleau de mille pour moi tout seul.

– Excusez ! dit la camérière.

– C’est un peu cher, observa le cocher.

– Non, si vous réfléchissez que j’aurais pu tout prendre.

– Bien ! fit le cuisinier ; mais quand nous aurons cet argent, que ferons-nous ?

– Nous filerons.

– Et si on nous pince ?

– Il n’y a pas à nous pincer, puisque nos maîtres nous abandonnent, et ne nous donnent pas de leurs nouvelles.

– Mais le vol des trois mille francs ?

– Ce n’est pas un vol.

– Par exemple !

– C’est le prix de nos services ; nous n’avons pas forcé le secrétaire, la clé était dessus.

– Nos services seront bien payés ! ricana le cocher.

– Eh bien ! quand mettons-nous la main sur le magot ?

– Ce soir.

– Mais, dit la femme de chambre, si ce monsieur qui est un ami de l’Anglais allait revenir ?

– Et, ajouta le cuisinier, cet autre grand escogriffe qui a l’air d’un hercule et qui est resté une journée avec nous.

– Eh bien ! ils ne nous trouveront plus, voilà tout.

Le valet de chambre comme on voit avait réponse à tout ; mais un bruit qui se fit à l’extérieur de l’hôtel vint le troubler dans ses calculs et dans sa béatitude anticipée que lui faisait éprouver le rouleau de mille francs.

Une voiture s’était arrêtée devant la grille de l’hôtel.

Non point un fiacre, mais un élégant coupé attelé de deux chevaux bais.

Un cocher poudré était sur le siège ; un grand laquais en bas de soie se prélassait à côté de lui.

Depuis que l’hôtel était veuf de ses maîtres, les domestiques avaient déserté l’office.

Ils passaient leur vie au salon.

La femme de chambre cessa de se regarder complaisamment dans une glace et courut à une des fenêtres qui donnait sur l’avenue.

– Ah ! mon Dieu ! s’écria-t-elle en revenant effarée.

– Quoi donc ?

– C’est Madame.

En effet, les domestiques consternés virent descendre du coupé une femme élégamment vêtue qui posa sa main sur le bouton de la sonnette avec la tranquillité et l’autorité d’une personne qui rentre chez elle.

C’était Vanda.

Les domestiques s’étaient réfugiés, qui à l’office et qui dans l’antichambre.

Ce fut la femme de chambre qui vint ouvrir la grille.

Vanda entra, aussi calme, aussi indifférente que si elle fût sortie le matin et ne demanda même pas s’il était venu quelqu’un en son absence.

XVIII

Que Vanda fût ou non la femme de sir James Nively, pour les domestiques c'était *madame*.

Aussi, à sa vue, tous les beaux projets de fuite et de vol s'évanouirent et tout rentra dans l'ordre.

Vanda, avant d'entrer, avait renvoyé cette voiture de maître qui l'avait amenée.

Elle alla droit à sa chambre à coucher, et dit à sa femme de chambre :

– Déshabillez-moi.

Une demi-heure après, Vanda en peignoir d'intérieur, dans une chauffeuse, au coin du feu, prenait l'attitude oisive et nonchalante d'une femme qui n'a autre chose à faire qu'à attendre l'homme qu'elle aime.

Les gens de l'office, pendant ce temps, se regardaient d'un air consterné, et le cocher reprochait au valet de chambre de n'avoir pas pris les trois mille francs aussitôt qu'il les avait découverts.

Une heure après l'arrivée de Vanda, un nouveau bruit de voiture se fit entendre à la porte.

C'était le grand coupé de maître à deux chevaux qui revenait.

Cette fois, ce fut un homme qui en descendit.

Les domestiques reconnurent cet homme qui s'était dit l'ami de sir James et les avait si fort dominés de son regard : c'est-à-dire Rocambole.

Le major Avatar était en toilette de ville, et d'une élégance parfaite.

Aussi calme que Vanda, il ne paraissait même pas se souvenir du danger qu'ils avaient couru tous les deux, quarante-huit heures auparavant.

Rocambole entra dans l'hôtel, comme un maître, et, cette fois, il ne demanda pas ce qu'était devenu sir James.

Il se borna à cette question :

– Madame est-elle dans sa chambre ou au salon ?

– Dans sa chambre, répondit la camérière.

Rocambole y alla tout droit, baisa la main de Vanda et s'assit auprès d'elle.

Quelques minutes après, la camérière descendit aux cuisines et dit :

– Est-ce que vous comprenez quelque chose à tout cela, vous autres ?

– Rien du tout, dit-on d’un commun accord.

– Cependant, moi, fit le cocher, j’ai une idée.

– Voyons !

– Madame n’était pas mariée avec sir James.

– Bon ! c’est comme ça.

– Elle l’a flanqué à la porte.

– Bon !

– Et c’est l’autre qui prend sa place.

– C’est mon idée aussi, dit la camérière : tout à l’heure je me suis glissée dans le cabinet de toilette et je me suis mise à écouter ce qu’ils disaient.

– Eh bien ?

– Mais je n’ai pas compris un mot.

– Ils parlaient anglais ?

– Non, allemand ou russe, je ne sais pas trop.

– Ça fait, dit le valet de chambre, que maintenant nous ne sommes plus au service de madame ?

– Non.

– Mais au service de cet autre qui vous brûle les yeux quand il vous regarde ?

– Oui.

– C’est drôle, tout de même.

– Non, dit le cocher, puisque madame est chez elle, à preuve que lorsque nous sommes entrés nous avons eu tous affaire à elle.

– C’est juste. Après tout, pourvu qu’on nous paye.

Le valet de chambre soupira, en parlant ainsi, après les trois rouleaux de mille francs.

* *

*

Or, voici quelle était la conversation de Rocambole et de Vanda qui causaient en langue russe, ce qui n’avait pas permis à la camérière de comprendre ce qu’ils disaient :

– Maître, disait Vanda, il s’est passé tant de choses étranges depuis quatre jours, que je me demande encore si je ne rêve pas.

– Il est certain que nous l’avons échappé belle, dit Rocambole : sans Marmouset, nous étions perdus.

– Enfin, dit Vanda, nous n’avons plus rien à craindre, ni du Pâtissier, ni de Timoléon.

– Timoléon est mort, et le Pâtissier ne vaut guère mieux.

– Je crois qu’il est blessé mortellement, dit Vanda.

– C’est du moins l’avis du médecin de l’hospice dans lequel il a été transporté. Dans tous les cas, s’il survit, il demeurera idiot, et nous n’avons rien à craindre de ses révélations.

Mais, acheva Rocambole, qui ne put réprimer un léger frisson, il était temps que Marmouset arrachât la mèche. Dix secondes et nous étions morts.

– Maître, reprit Vanda, me diras-tu maintenant pourquoi tu as voulu que je revinsse ici ?

– C’est fort simple. Cette maison est à toi. Le contrat de vente n’a-t-il pas été passé en ton nom ?

– C’est juste… mais… sir James ?

– Eh bien ! sir James habitera l’hôtel aussi.

Vanda regarda Rocambole avec étonnement.

– Comment ! dit-elle, est-ce que tu ne vas pas le laisser dans les caves de la rue du Vert-Bois ?

– Non.

– Tu veux donc lui rendre la liberté ?

– Pas davantage.

– Alors, je ne comprends pas.

– C’est fort simple, pourtant : sir James demeurera ici et il sera ton prisonnier.

– Sur parole ? fit Vanda d’un air de doute.

– Non, sous la garde de Milon.

– Mais les domestiques ?…

– Ah ! les domestiques, répondit Rocambole, tu vas les congédier ce soir même en leur donnant un mois de gratification.

– Tous ?

– Sans doute.

– Mais sous quel prétexte ?

– Le prétexte le plus naturel du monde : tu n’aimes plus sir James et tu l’as congédié.

– Bon !

– Tu m’aimes et je prends la place de sir James.

– Alors, je fais maison nette pour t’être agréable ?

– Justement, et nous prenons pour domestiques tous nos gens à nous, Noël, la Mort-des-braves, Milon et le Chanoine.

La belle Marton devient ta femme de chambre ; Gipsy passe pour ta jeune sœur ; Marmouset est mon neveu. La maisonnée est complète, et les Champs-Élysées deviennent notre quartier général.

– Après ? fit Vanda.

– Comment ! après ? mais tu sais bien que notre œuvre n’est point terminée.

– C’est juste.

– Et qu’il nous faut enfin les millions de la bohémienne.

– Oui, mais comment les aurons-nous ?

– Pour le moment, c’est encore mon secret, répondit Rocambole.

XIX

Qu’était devenu sir James Nively ?

Marmouset et Milon, partant sur les pas du chien, à la recherche de Timoléon et par conséquent de Rocambole, l’avaient laissé sous la garde de la Mort-des-braves et du fruitier.

Sir James était un homme de prodigieux sang-froid.

Il eut la sagesse de ne faire aucune résistance, et de se laisser aller avec un flegme tout britannique au courant des événements.

D’ailleurs, il n’avait pas d’armes, et ses deux gardiens étaient de force à l’assommer d’un coup de poing s’il avait essayé de leur échapper.

Il ne chercha point à briser ses liens et demeura couché sur le parquet, avec la résignation d’un fakir indien.

La nuit s’écoula. Personne ne revint.

La Mort-des-braves et le fruitier se regardaient avec inquiétude.

Qu’était devenu le maître ?

Toute la question était là pour eux.

Enfin, vers huit heures du matin, Milon arriva, suivi de Marmouset.

À leurs visages émus mais triomphants, le fruitier et la Mort-des-braves comprirent que Rocambole était sauvé.

Milon voulut parler ; mais il ne le put.

Ce fut Marmouset qui se fit l’historien de cette nuit d’émotions qui avait failli être la dernière nuit de Rocambole.

Sir James ne perdit pas un mot de ce récit.

Timoléon était mort, le fait était certain ; Rocambole était vainqueur, et, par conséquent, lui, sir James, il n’avait plus à compter que sur lui-même pour continuer une lutte désormais inégale.

Mais cet homme était bien trempé ; il ne se décourageait jamais, et il avait une foi aveugle dans l’avenir.

Marmouset dit au fruitier :

– Le maître ne viendra pas, mais j’ai ses instructions.

– Qu’ordonne-t-il ? demanda la Mort-des-braves.

– Vous allez descendre l’Anglais dans la cave.

– Bon !

– Et vous l’y garderez à vue, jusqu’à ce que le maître ait pris un parti le concernant.

Les volontés de Rocambole furent exécutées de point en point.

Sir James, toujours garrotté, fut transporté dans le caveau du fruitier et la Mort-des-braves s’installa auprès de lui.

On lui déliait les mains pour le faire manger ; puis quand il avait pris son repas, on l’attachait de nouveau.

À la fin de la première journée, la Mort-des-braves fut remplacé par le fruitier qui passa la nuit auprès du prisonnier.

Le lendemain matin, la Mort-des-braves reprit sa faction.

Trois jours s’écoulèrent.

Sir James n’était pas plus abattu que le premier jour ; il comptait sur le hasard, en vrai fataliste qu’il était.

Enfin, le soir du troisième jour, au lieu du fruitier, ce fut Milon qui parut.

Le colosse portait sur sa tête une grande caisse carrée qui ressemblait à ces emballages grossiers dans lesquels on enferme des meubles destinés à voyager.

Il posa la caisse à terre et dit à la Mort-des-braves :

– Voici le nouveau domicile de notre prisonnier.

Sir James regarda la caisse avec un étonnement qui tenait de la stupeur.

– Nous allons vous faire voyager, lui dit Milon.

– Où me conduisez-vous ?

– Le maître désire causer avec vous. Or, reprit Milon, vous conduire en fiacre est dangereux ; vous pourriez jeter des cris et attirer l’attention d’un sergent de ville.

Nous allons vous faire passer à l’état de colis.

La caisse était percée sur le côté de trois ou quatre petits trous destinés à donner de l’air à l’intérieur.

Sir James s’était fait le serment de n’opposer aucune résistance.

Il se laissa bâillonner de bonne grâce et placer dans la caisse.

On posa le couvercle dessus.

Ensuite, sir James fut secoué assez violemment et comprit que Milon et la Mort-des-braves emportaient la caisse qui, des profondeurs de la cave, remonta à la surface du sol.

Les bruits extérieurs parvenaient assez facilement aux oreilles de sir James, grâce aux trois trous percés dans la caisse.

Il entendit le fruitier qui disait :

– Vous ne rencontrerez pas grand monde. Il est deux heures du matin et il pleut à verse.

À la porte de la maison était un camion, comme il y en a dans les grandes entreprises de roulage, et sur lequel se trouvaient déjà différentes caisses.

On plaça parmi elles celle qui renfermait sir James et Milon monta à côté du cocher, qui n'était autre que Noël.

– En route ! dit-il alors.

Sir James fut secoué pendant le trajet à perdre la respiration.

Mais il était bâillonné et ne pouvait crier.

Ensuite, Noël faisait claquer son fouet avec un bruit assourdissant, qui eût couvert les plaintes de sir James s'il eût essayé d'en pousser.

Mais sir James était résigné.

Comme le tigre des jungles indiennes fait prisonnier durant son sommeil et qui s'est éveillé dans une cage, il attendait que l'occasion de reprendre sa liberté arrivât.

Le camion roula une heure environ.

Au bout d'une heure, il s'arrêta un moment ; mais, se remettant en route, il réveilla les échos sonores d'une voûte.

Sir James comprit qu'il entrait dans la cour d'une maison et venait de passer sous une porte cochère.

Puis le camion s'arrêta de nouveau.

Alors on reprit la caisse à bras et on la porta dans l'intérieur de la maison.

Enfin sir James entendit une voix qui disait :

– Déclouez la caisse. Il doit étouffer là-dedans.

Le couvercle sauta au troisième coup de marteau.

Sir James, couché sur le dos, ouvrit alors les yeux et vit un plafond doré qu'il reconnut.

C'était le plafond de sa chambre à coucher du petit hôtel de la rue Marignan.

En même temps, Milon le prit à bras-le-corps et le tira de la caisse.

Sir James se trouva alors en présence de Rocambole qui lui dit :

– Je vous demande mille pardons, milord, de la façon excentrique employée pour vous faire voyager.

Et il fit un signe à Milon, qui délia les mains et les jambes du baronnet.

Rocambole tenait à la main le même poignard dont sir James avait essayé de frapper Vanda, cinq jours auparavant.

– Vous le voyez, dit-il, vous êtes revenu chez vous.

Sir James s'inclina silencieusement.

– Et si vous le voulez bien, ajouta Rocambole, nous allons causer. Peut-être finirons-nous par nous entendre.

– Je le souhaite, dit froidement sir James.

Et il attendit.

XX

Sir James et Rocambole avaient échangé entre eux ce regard de deux adversaires qui vont croiser le fer et engager une lutte suprême.

– Milord, dit Rocambole, vous avez dû souffrir beaucoup ces jours-ci et je vous en fais toutes mes excuses, mais les gens que j'ai à mon service sont grossiers et manquent d'éducation.

Ils ne savent pas garrotter un homme sans lui meurtrir les poignets ; ils savent moins encore engager une lutte avec lui et le terrasser sans déchirer ses vêtements.

Sir James écoutait avec un sang-froid tout britannique.

Rocambole poursuivit :

– Comme notre conversation peut être longue et que certainement vous devez avoir faim, permettez-moi de vous faire servir à souper.

Il secoua un gland de sonnette et peu après la porte s'ouvrit.

Milon et Noël reparurent.

Seulement, ils avaient revêtu une belle livrée rouge et or, une vraie livrée de gentleman anglais qui vient en France avec toute sa maison.

Ils roulaient devant eux une table toute servie.

Un pâté du Périgord, une volaille froide, du vieux vin de Médoc, une gerbe de flacons de M^me^ Amphoux, composaient ce souper improvisé.

– Milord, dit encore Rocambole, vous devez avoir besoin de changer de linge et de vêtements, votre cabinet de toilette est là et on n'a point touché à votre garde-robe, ne vous gênez pas…

En même temps, il s'assit au coin du feu qui pétillait et flambait sous l'influence d'un temps sec et froid.

Sir James remercia d'un geste et accepta avec empressement.

Le cabinet de toilette attenant à la chambre à coucher était une petite pièce carrée prenant jour sur le jardin par une fenêtre.

Il se trouvait un bahut dans lequel sir James se souvenait d'avoir serré, en prenant possession de l'hôtel, une paire de ces jolis revolvers à six coups du colonel Hoff que jamais les arquebusiers français ne parviendront à imiter. Ce souvenir avait traversé l'esprit de sir James avec la rapidité de l'éclair.

Mais son visage ne manifesta aucune émotion et il répondit avec son flegme habituel :

– Je vous remercie mille fois, de votre courtoisie, monsieur, et j'accepte votre offre… car je suis vraiment mal à l'aise dans mes vêtements déchirés et mon linge qui n'a pas été renouvelé depuis plusieurs jours.

– Faites, dit Rocambole d'un signe.

Sir James poussa la porte du cabinet de toilette avec une indifférence parfaite et la referma sur lui avec la même lenteur.

Il avait pris un flambeau sur la cheminée de la chambre et l'avait posé sur la large tablette de marbre qui faisait vis-à-vis au bahut.

Celui qui eût vu sir James en ce moment n'eût pas soupçonné que l'espérance d'une évasion l'envahissait tout entier.

En effet, il revint vers la porte qu'il avait fermée, et tenant d'une main un pot à eau dont il vida bruyamment le contenu dans la cuvette il poussa de l'autre le verrou de sûreté de la porte, qu'il fallait désormais enfoncer pour pénétrer dans le cabinet de toilette.

Cette pièce était dans l'état où sir James l'avait laissée, et rien n'indiquait qu'on y eût pénétré.

Le bahut qui renfermait les revolvers était fermé.

Sir James avait l'habitude d'en mettre la clé sous le socle d'un petit vase de Chine posé sur une étagère.

Il souleva le socle et trouva la clé.

Dès lors il pouvait compter sur ses revolvers.

En outre, la fenêtre dont les rideaux étaient tirés donnait, nous l'avons dit, sur le jardin.

Sir James eut bientôt arrêté son plan d'évasion.

Essayer de passer sur le corps de Rocambole était folie. Il pouvait bien le tuer d'un coup de revolver, mais Milon accourrait, et Noël ensuite ; et bien qu'il eût la vie de douze hommes dans ses mains, une telle mousqueterie ne mettrait-elle pas tout le quartier en émoi ?

L'évasion par la fenêtre était une chose plus simple et ses revolvers ne devaient servir qu'à protéger sa fuite.

Sir James ouvrit donc le bahut, y plongea les mains, et rencontra ses revolvers qui étaient cachés sous une pile de mouchoirs.

Il les mit dans sa poche et courut à la fenêtre.

Mais là, une surprise désagréable l'attendait.

Quand il eut tiré les rideaux, il s'aperçut qu'on avait posé à la fenêtre des volets intérieurs assez semblables à ces rideaux de tôle qui descendent le soir, devant les cafés, à l'aide d'une roue d'engrenage, et qui forment la plus solide et la plus inattaquable des fermetures.

Sir James eût en vain usé ses ongles sur cette surface polie.

Il fallait donc, s’il voulait sortir, sortir par la porte et s’ouvrir un passage les armes à la main.

Sir James n’hésita pas.

Il tira sa toilette, changea de linge et s’habilla avec ce rigorisme qui caractérise les Anglais de haute vie.

Les deux revolvers étaient dans ses poches.

Quand il eut fini, il fit courir le verrou dans sa gâche et ouvrit la porte.

Rocambole, assis au coin du feu, fumait tranquillement une cigarette espagnole, un papelitos, comme on dit.

Milon, une serviette sous le bras, se tenait debout devant la table.

– Tu peux aller te coucher, lui dit Rocambole. Milord et moi nous avons à causer assez longuement.

Milon fit un pas vers la porte.

– Dis à Noël d’en faire autant, ajouta Rocambole.

Sir James tressaillit d’aise.

– À table, milord, dit encore celui que Milon appelait le maître.

– Il paraît, pensa sir James en s’asseyant, que la fenêtre murée n’est pas la seule précaution qu’on ait prise.

Et il faisait cette réflexion en jouant avec un des couteaux de table.

Ils étaient ronds par le bout, à lame d’argent, tout au plus bons à couper de la croûte de pâté, et il ne fallait pas que sir James songeât à s’en servir pour perforer la poitrine de Rocambole.

– Mais, se dit-il encore, il a compté sans mes revolvers.

Et il se plaça vis-à-vis de Rocambole, mettant toute la largeur de la table entre son adversaire et lui.

Puis, avec une urbanité parfaite :

– Je suis maintenant, monsieur, tout disposé à vous entendre.

XXI

Rocambole avait servi à James une tranche de foie gras et il lui versa deux doigts de vin de Porto.

C’est le vin par excellence des Anglais, et c’était acte de courtoisie que d’en avoir fait venir sur la table.

– Pour bien vous faire comprendre ce que je veux, milord, dit-il alors, tandis que le baronnet mangeait avec un certain appétit, vous me permettrez, n’est-ce pas, de résumer un peu la situation ?

– Faites, dit sir James.

– Vous étiez, à Londres, le chef des Étrangleurs…

– Je le suis encore.

– Très certainement, mais ils ne paraissent pas se soucier beaucoup de la disparition de leur chef.

Sir James se mordit les lèvres.

– J’avais arraché Gipsy à sir George Stowe ; vous avez, en vertu de vos pouvoirs, destitué sir George et pris sa place.

– C’est vrai.

– Sir George Stowe a quitté Londres et vous n’en avez rien su, ou plutôt vous avez été moins intelligent que lui, puisque vous avez donné tête baissée dans un piège grossier.

Sir James ne répondit pas.

– Vous avez cru à la haine de Vanda pour moi ; et vous vous êtes follement épris d’elle. Vous l’avez suivie à Paris, et ici commencent vos mésaventures.

– Faites-m’en grâce, dit sèchement le baronnet.

– Pardon, il est absolument nécessaire que je continue pour vous faire comprendre où j’en veux venir. À Paris, le hasard vous donne un auxiliaire, vous savez ce qu’il est devenu. Vous voilà donc seul, comme devant, attendant vos Étrangleurs que ne viennent pas et, par conséquent, courant le risque de demeurer mon prisonnier jusqu’à la fin de vos jours, à moins qu’il ne me prenne fantaisie de vous faire disparaître.

– Après ? fit sir James.

– Maintenant que je vous ai bien démontré votre impuissance…

Sir James ne sourcilla pas.

– Laissez-moi, poursuivit Rocambole vous dicter mes petites conditions. Sir George Stowe était un fanatique qui croyait que l'âme de son père était enfermée dans le corps d'un poisson rouge ; il servait votre prétendue déesse Kâli pour le plaisir de la servir ; vous, au contraire, sir James, vous êtes un esprit fort, un sceptique et les vues politiques dominent en vous l'instinct religieux, vous n'avez pas voulu étrangler et brûler Gipsy la bohémienne parce qu'elle avait manqué à son vœu de chasteté, mais bien parce qu'elle avait droit à une fortune immense.

– Ah ! vous savez cela encore ? fit sir James.

– Cette fortune, volée par miss Ellen et son amant Ali-Remjeh, le chef suprême des thugs de l'Inde, devait être partagée entre eux.

– Continuez, dit sir James impassible.

– J'ai retrouvé miss Ellen, et elle sera en mon pouvoir quand je voudrai.

– Vraiment ?

– Vous souvenez-vous de ce château de Picardie où vous avez passé une nuit avec Vanda ?

– Oui, dit sir James.

– C'était la demeure de miss Ellen. Vanda a couché dans la chambre où revenait le spectre. Le spectre n'était autre que Bob, l'ancien valet de chambre du commodore. Il a cru parler à miss Ellen, et il lui a reproché son crime.

Maintenant, vous comprenez comment l'histoire de miss Ellen et d'Ali-Remjeh nous est devenue familière.

– Mais, où voulez-vous en venir ? demanda sir James, qui leva son œil d'un blanc pâle sur Rocambole.

– À ceci : Je tiens miss Ellen par son fils.

– Ah !

– Miss Ellen rendra tout.

– Vraiment ?

– Et je désire que vous n'y fassiez aucune opposition.

Un sourire effleura les lèvres de sir James.

– J'ai pris Gipsy sous ma protection, ainsi que Nadéïa, la fille du général Komistroï. Je veux faire un pacte avec vous.

– Voyons ?

– Les Étrangleurs renonceront à tous droits sur ces deux femmes.

– Bon !

– En échange, vous serez libre de retourner en Angleterre et je vous jure que je ne me mêlerai plus de vos affaires.

Sir James jouait avec son couteau et traçait sur la nappe des figures bizarres.

– Milord, dit encore Rocambole, je vous demande pardon d’insister, mais je suis pressé.

– Ah !

– J’ai besoin de savoir avant le point du jour votre résolution.

– Vous allez la savoir tout de suite, répondit sir James. Je refuse.

– Vraiment ?

– D’abord parce que je n’ai pas le droit de désobéir à Ali-Remjeh.

– Et puis ?

– Et puis, parce que je compte bien sortir d’ici.

– Dans tous les cas, ricana Rocambole, ce ne sera pas par les fenêtres.

Et il alla soulever les rideaux des croisées et sir James put voir le même système de fermeture que celui qu’il avait remarqué dans le cabinet de toilette.

– C’est fort bien, dit sir James, mais au lieu de m’en aller par la fenêtre, je trouve bien plus simple de prendre la porte.

Et, prompt comme la foudre, il tira les deux revolvers de sa poche.

Rocambole bondit et se trouva devant la porte.

– Place ! cria sir James, place ! ou je fais feu !

– À moi, Milon ! cria Rocambole qui parut visiblement inquiet.

– Il viendra trop tard, dit sir James.

Et il pressa la détente.

L’amorce seule prit feu.

Mais le cylindre tourna et le chien s’abattit de nouveau.

Une nouvelle capsule s’enflamma, mais le coup ne partit point.

Sir James eut un cri de rage, tandis que le cylindre tournait pour la troisième fois.

Alors Rocambole partit d’un grand éclat de rire, et sir James stupéfait laissa retomber son bras armé du revolver.

– Ne vous donnez donc pas une peine inutile, dit Rocambole, vos deux revolvers ne sont qu’amorcés. On a eu soin d’enlever les balles.

En même temps, il répéta :

– Milon ! Milon !

Et Milon entra.

– Je vois, dit Rocambole froidement, qu’il faut se débarrasser de monsieur.

Cette fois, sir James comprit qu’il était perdu !

XXII

Revenons maintenant à ce pâle et beau jeune homme à peine entrevu, qui ne savait rien de son origine mystérieuse, un mois avant les événements que nous venons de raconter et qui s’appelait Lucien de Haas.

Lucien entrait en convalescence.

Son futur beau-père et sa fiancée, cette belle et touchante Marie Berthoud, également à peine entrevue, s’étaient installés à son chevet.

Enfin, un jour, le surlendemain de celui où il avait tué le marquis de Rouquerolles et reçu lui-même un coup d’épée qui avait mis ses jours en danger, une femme s’était présentée chez lui.

C’était milady.

On se rappelle que milady s’était évanouie aux Tuileries, en entendant le major Avatar apprendre à la jeune fille que son fiancé s’était battu le matin.

Cet évanouissement avait trahi la mère.

Dès lors une vive affection avait uni milady à Marie Berthoud.

L’Anglaise, après avoir reçu l’autorisation de sir James, au nom de Ali-Remjeh, de voir son fils, s’était jetée dans les bras de la jeune fille en lui disant :

– Mon fils est trop faible encore pour supporter une pareille reconnaissance. Il faut donc que vous m’emmeniez chez lui comme une parente.

Marie Berthoud avait consenti à cette innocente supercherie.

Mais la voix de la nature est si puissante qu’elle déjoue souvent les combinaisons des hommes.

À peine milady était-elle entrée dans la chambre de Lucien que celui-ci, se dressant sur son lit, s’écria :

– Vous êtes ma mère !

La joie aurait pu tuer Lucien, elle le sauva !

Trois semaines après, Lucien était sur pied, et son mariage était fixé à quinze jours de là.

Mais un nuage obscurcissait le bonheur du jeune homme et quelque peine qu’il prît pour dissimuler la tristesse, elle devenait tous les jours plus apparente.

Lucien était triste, parce qu’il sentait que quelque mystère terrible pesait sur sa naissance et par conséquent sur son nom.

Milady lui avait dit :

– Lucien, je suis votre mère ; mais il m’est impossible de vous dire mon nom et par conséquent celui de votre père.

Lucien avait courbé la tête. Cependant, un jour, il fit cette question :

– Mon père est-il mort ?

– Non, dit milady.

– Il vit ? s’écria-t-il avec un mouvement de joie.

– Oui, répondit milady, mais je crains bien que vous ne le connaissiez jamais.

Lucien avait pâli ; mais ni un murmure, ni une plainte ne lui étaient échappés.

Franz accompagnait souvent milady.

Le passé criminel de ces deux êtres les avait liés l’un à l’autre.

Franz aimait milady avec une fureur jalouse, et milady avait fini par aimer le misérable.

Lucien surprit un jour un regard de Franz qui n’était ni le regard d’un serviteur, ni celui d’un amant.

Quand il fut seul avec sa mère il lui dit :

– Le major Hoff est mon père.

– Vous vous trompez, dit milady.

– Oh !

– Je vous le jure.

Lucien courba la tête ; et à partir de ce jour, il ne questionna plus milady.

Il avait compris que Franz était dans les bonnes grâces de sa mère et n’était point son père.

Sa mélancolie s’en augmenta.

Milady avait des heures de joie et des heures de sombre tristesse.

Quelquefois on devinait qu’elle avait peur d’un avenir peut-être très prochain et qu’elle redoutait quelque événement terrible.

Lucien et Marie Berthoud, qui s’abandonnaient l’un à l’autre avec la candeur et la franchise de deux amis à jamais liés, s’étaient avoué tout cela.

Un jour surtout, milady avait paru plus inquiète et plus sombre que de coutume.

Quand elle s’en alla, elle annonça à son fils que peut-être elle ne pourrait revenir le lendemain.

Le lendemain, en effet, on ne la vit pas.

C’était le jour où sir James lui avait assigné rendez-vous.

On sait qu’à la place de sir James, elle avait trouvé Rocambole, qui lui avait dit :

– Revenez demain matin. Ordre d’Ali-Remjeh.

Persuadée, en effet, que le major Avatar était le plénipotentiaire de son terrible amant, milady s’était représentée le lendemain à l’hôtel de la rue de Marignan.

On lui avait répondu que le major Avatar était sorti.

Elle était revenue le soir.

Ni le major, ni sir James n’avaient reparu.

Dès lors, milady avait attendu qu’on lui assignât un autre rendez-vous.

Mais ni le lendemain, ni les jours suivants, le major Avatar ne lui avait donné signe de vie.

Ce silence, au lieu de la rassurer avait, au contraire, décuplé son inquiétude.

Cependant elle n’osait s’ouvrir à Franz.

Le major Avatar lui avait dit, on s’en souvient :

– Toute confidence au major Hoff faite par vous, pourrait devenir fatale à votre fils.

Elle n’osait pas davantage parler du major Avatar à Lucien.

Et les jours s’écoulaient, et milady devenait plus anxieuse à mesure que la santé de son fils se rétablissait et que le jour du mariage approchait.

Elle redoutait que Ali-Remjeh n’arrivât au dernier moment.

Enfin, un soir, comme le vieux professeur, sa fille et milady étaient réunis dans la chambre de Lucien, on annonça le major Avatar.

Le major entra souriant, tendit la main à Lucien et lui dit :

– Vous ayez dû me croire bien oublieux, mon cher ami. Mais, depuis que je vous ai vu, j’ai fait un voyage à Londres et j’en arrive.

– Vous êtes tout excusé, dit Lucien.

Le major et milady s’étaient salués avec une froide réserve qui ne pouvait laisser supposer à Lucien qu’aucune relation antérieure eût pu exister entre eux.

Rocambole passa deux heures chez Lucien.

Mais avant de se retirer, il trouve l’occasion de se pencher à l’oreille de milady et de lui dire :

– Je vous attends à la porte. Il faut que je vous parle ce soir même.

Milady fit un signe d’obéissance.

Le major Avatar se retira ; et ni Marie Berthoud, ni Lucien ne soupçonnèrent un moment que ce fût pour attendre milady dans la rue.

XXIII

Le front de milady s’était chargé de nuages après le départ du major Avatar.

Cependant elle eut la force de dissimuler son anxiété et de rester jusqu’à onze heures et demie.

C’était l’heure où elle se retirait ordinairement.

– À demain, ma bonne mère, lui dit Lucien.

– À demain, répéta-t-elle d’une voix étouffée.

Elle était assaillie des plus funestes pressentiments.

Quand elle fut hors de la chambre de son fils, elle se retourna, comme si elle en eût franchi le seuil pour la dernière fois ; et ses yeux se mouillèrent de larmes.

Le major Avatar l’attendait, en effet, à la porte de la maison et, quand milady arriva, il avait la main posée sur le bouton de la portière.

Milady monta et Rocambole s’installa auprès d’elle après avoir indiqué au cocher la rue de Marignan.

Milady était si émue que, d’abord, elle ne put prononcer un mot.

Rocambole lui dit :

– Ne croyez point, madame, que j’aie menti tout à l’heure. J’arrive de Londres, en effet.

– Ah ! fit milady.

Mais elle n’osa pas demander si le major avait vu Ali-Remjeh.

La voiture, qui était un carrosse de grande remise, arriva en quelques minutes à la rue de Marignan.

– Madame, dit alors Rocambole, notre entretien sera long peut-être. Renvoyez votre cocher. Je vous reconduirai dans une voiture de place.

Cet homme exerçait sur milady une domination au moins égale à celle qu’elle avait subie autrefois de la part d’Ali-Remjeh.

Elle n’osa résister et donna l’ordre indiqué.

Le petit hôtel était silencieux, et aucune lumière ne brillait aux croisées.

Rocambole entra à l’aide d’un passe-partout, et donnant la main à milady :

– Suivez-moi, dit-il.

Puis il referma la grille sans bruit.

Il ouvrit de même la porte de la maison et introduisit milady dans le vestibule qui était plongé dans l'obscurité.

Mais milady n'avait plus peur des fantômes et elle le suivit bravement.

Au fond du vestibule, Rocambole se procura de la lumière, et faisant passer milady devant lui, il la conduisit au premier étage, dans cette même chambre aux fenêtres condamnées où nous l'avons vu se rendre maître de sir James Nively, en dépit de ses revolvers.

Cette pièce, coquettement meublée, n'avait rien d'effrayant.

Rocambole avait, lui aussi, l'air calme et froidement poli d'un homme qui va traiter une affaire d'intérêt.

L'angoisse de milady se dissipa peu à peu.

Rocambole la fit asseoir dans une bergère et demeura debout devant elle :

– Madame, reprit-il ; j'arrive en effet de Londres.

– L'avez-vous vu ? demanda vivement milady.

– Qui ?

– *Lui* ?

Et elle souligna ce mot avec une sorte de terreur.

Rocambole ne répondit point directement à cette question :

– Ali-Remjeh, dit-il, sera à Paris avant huit jours.

Milady devint pâle comme une morte.

– Madame, reprit Rocambole, laissez-moi vous dire ce qui se passe à Londres ; c'est le seul moyen de vous apprendre ce que j'attends de vous.

– Parlez, dit la mère de Lucien.

Rocambole reprit :

– Il vient de s'opérer à Londres un changement de ministère.

Le nouveau secrétaire d'État au département de la marine et des colonies, est un homme actif, courageux et résolu. De concert avec le nouveau vice-roi des Indes, également énergique, il a juré de détruire de fond en comble cette vaste et ténébreuse association des Étrangleurs, qui a des ramifications et des adeptes jusqu'au sein de l'aristocratie anglaise.

Milady ne sourcilla pas :

– Ah ! ils ont juré cela ? dit-elle d'un ton railleur.

– Oui, milady. Le lord secrétaire ne se dissimule pourtant pas une chose.

– Laquelle ?

– C'est qu'il sera obligé de traduire devant une haute-cour de justice, en même temps que de vulgaires criminels, des gens qui portent de grands noms et possèdent d'immenses

fortunes.

– Après ? dit froidement milady.

– Les secrets de l'association ténébreuse dont Ali-Remjeh est le chef ont été trahis.

– Par qui ?

– Par un homme qui sait l'histoire d'Ali-Remjeh, celle de miss Ellen Perkins…

Milady fit un mouvement de surprise inquiète.

– Il sait, poursuivit Rocambole toujours calme, et comme s'il eût parlé d'un tiers, dans quel but plusieurs jeunes filles de l'aristocratie anglaise ont été marquées mystérieusement sur la poitrine ou sur les épaules de signes non moins mystérieux, et consacrées à la déesse Kâli.

– Vraiment ! dit Milady, cet homme sait tout cela ?

– Oui, et il l'a dit au lord secrétaire ; et le lord secrétaire a promis que justice serait faite.

– C'est difficile dit milady.

– Vous croyez ?

– Sans doute, et cela pour plusieurs raisons.

– Je vous écoute, à mon tour, dit Rocambole.

– D'abord, reprit milady, l'association dont vous parlez est immense.

– Oui, mais elle n'a qu'une tête, Ali-Remjeh.

– Ensuite, Ali-Remjeh n'est pas à Londres.

– Non, mais il doit venir à Paris.

– À Paris, la police anglaise est impuissante.

– Sans doute, mais l'homme dont je vous parle s'est engagé à livrer Ali-Remjeh à l'Angleterre.

– Sans l'autorisation de la France ?

– Sans même que la police française sache qu'Ali-Remjeh est venu à Paris.

– Cet homme a promis plus qu'il ne pourra tenir, dit froidement milady.

– Il s'est engagé, en outre, poursuivit Rocambole, à livrer miss Ellen Perkins.

– Oh ! par exemple !

– Ainsi qu'une pièce importante qui démontrerait qu'elle a assassiné son père, le commodore, de complicité avec Ali-Remjeh et un certain valet allemand du nom de Franz.

– Voilà, par exemple, dit milady, une chose que je le mets au défi de prouver.

– Vous vous trompez, milady.

– Il n'y a pas de preuve !

– Si ! il y en a une.

– Laquelle ?

– Un long mémoire écrit par Bob, votre ancien intendant, et que l’homme dont je parle a en sa possession.

Milady se méprit encore :

– Eh bien ! dit-elle, je suppose que vous avez les pleins pouvoirs d’Ali-Remjeh.

– Pour quoi faire ?

– Mais pour parer le coup qui nous menace.

– Vous vous trompez, milady, car cet homme qui doit livrer Ali-Remjeh, miss Ellen, Franz et les principaux chefs des Étrangleurs…

– Eh bien ?

– Cet homme, c’est moi, dit froidement Rocambole.

Milady jeta un cri, et regarda Rocambole avec un sentiment d’épouvante si grand, qu’on eût dit qu’un abîme s’ouvrait subitement sous ses pas.

XXIV

Milady regardait Rocambole avec une sorte de stupeur.

Cet homme voulait-il l'éprouver, et n'était-il, comme elle l'avait cru d'abord, que l'émissaire de Ali-Remjeh ?

Elle l'espéra, elle le pensa un moment.

Mais Rocambole ne lui laissa pas longtemps cette dernière illusion.

– Madame, dit-il, vous aviez une sœur, miss Anna.

– Ah ! fit milady, vous savez aussi cela ?

– Je sais que vous l'avez fait étrangler.

– Ce n'est pas moi, c'est Ali.

– Ali-Remjeh ou vous, n'est-ce pas la même chose ?

Milady courba la tête et ne répondit pas.

Rocambole reprit :

– Miss Anna a laissé une fille, Gipsy.

– Après ? dit milady d'une voix sifflante.

– C'est à cette fille que revient l'immense fortune volée à sa mère.

Mais milady se redressa, l'œil en feu, terrible, prête à tout :

– Cette fortune est à mon fils ! dit-elle.

Rocambole se mit à rire.

– En êtes-vous bien sûre ? dit-il.

– Elle est à lui, répéta milady avec emportement, car je l'ai achetée au prix d'une vie de crimes et de désespoir.

– Je vous attendais à cet aveu, madame…

Milady regarda son étrange interlocuteur.

– Monsieur, dit-elle froidement, je ne sais pas deviner les énigmes.

– Je vais m'expliquer, continua Rocambole.

– Parlez…

– Votre fils est un galant homme. Il est honnête, il est beau, il est brave… il mérite d'être heureux…

– Ô mon fils ! murmura milady avec un sentiment de tendresse orgueilleuse.

– Par cela même, continua Rocambole, il est incapable de toucher à une fortune souillée.

– Monsieur !

– Si on venait dire à votre fils : la brillante éducation que vous avez reçue, le luxe qui vous entoure, la corbeille de mariage de votre fiancée même, tout cela vous a été donné avec l'argent du crime, que pensez-vous qu'il répondrait ?

Milady poussa un cri sourd, se cacha la tête dans ses mains.

– Madame, poursuivit Rocambole, écoutez-moi sérieusement, car l'heure est solennelle… C'est un marché que je viens vous offrir, et il faudra opter sur l'heure.

De nouveau, elle leva les yeux sur lui et éprouva un sentiment d'angoisse suprême.

– Je sais toute votre histoire et j'ai des preuves de vos crimes. Rien ne me serait plus facile que de vous livrer demain à la justice anglaise. Cependant je ne le veux faire qu'à la dernière extrémité.

Milady retrouva un peu de cette énergie sauvage dont jadis miss Ellen Perkins avait donné tant de preuves.

– En vérité ! dit-elle froidement. Alors pourrai-je savoir qui me vaut cette extrême bienveillance de votre part ?

– Votre fils.

Ce mot frappa juste ; et il ébranla milady qui commençait à se cuirasser contre le danger.

– Je serais sans pitié pour vous, continua Rocambole, si vous n'étiez la mère de Lucien.

– Alors vous ne me livrerez pas ?…

Et elle jeta autour d'elle un regard rapide comme si elle eût songé à prendre la fuite.

Rocambole ne put réprimer un sourire :

– Oh ! rassurez-vous, madame, je n'ai nullement l'intention de vous retenir prisonnière. Seulement, vous auriez tort, peut-être, de sortir d'ici avant que nous nous soyons entendus.

Milady avait reconquis son sang-froid.

– Que voulez-vous donc ? fit-elle.

– Une femme comme vous, madame, douée de cette énergie indomptable, habituée à dominer les situations les plus difficiles, à renverser tous les obstacles, serait capable de tenir tête à des juges, à tout nier, en dépit des preuves les plus accablantes et de se faire l'attitude et le front d'un martyr.

La justice des hommes pourrait vous condamner ; mais votre fils vous absoudrait. C'est là ce que je ne veux pas.

– Continuez, dit milady avec calme.

– Je veux vous donner un juge unique, votre fils.

Milady frissonna :

– Oh ! dit-elle, vous ne ferez pas cela !

– Je le ferai, si vous ne restituez cette fortune volée.

– Dépouiller mon fils !

– Il le faut.

– Jamais ! dit-elle avec force.

– Écoutez-moi avec calme, madame. Votre père, le commodore Perkins, a laissé une fortune immense. Cette fortune destinée à votre sœur, la malheureuse miss Anna, est tout entière en vos mains.

Milady haussa les épaules :

– Ce que vous dites là est possible, dit-elle, mais il est une circonstance que vous ignorez peut-être.

– Voyons ?

– J'ai aliéné cette fortune.

– Je le sais.

– Et je l'ai si bien cachée que ni la justice anglaise ni vous, ni même Ali-Remjeh, qui n'a jamais touché que sa part de revenu, ne saurait la découvrir.

– C'est précisément parce que je sais cela, dit Rocambole, que j'ai songé à employer le moyen unique qui vous puisse forcer à parler.

– Mon fils ! allez-vous dire encore ? fit-elle avec un geste d'impatience.

– Votre fils qui vous méprisera et s'arrachera de vos bras à jamais, quand il saura vos crimes ; votre fils, acheva Rocambole, qui ne voudra peut-être pas survivre à sa honte et cherchera un refuge dans la mort.

Milady jeta un cri.

Mais sa faiblesse et son épouvante n'eurent que la durée d'un éclair.

– Et qui donc vous dit, fit-elle, que mon fils vous croira ?

Un sourire passa sur les lèvres de Rocambole.

– Je m'en charge, dit-il.

Puis, comme milady demeurait impassible.

– Madame, dit-il, la nuit s'avance, et je ne veux pas avoir l'air de vous avoir tendu un piège. Des gens comme nous doivent lutter face à face, corps à corps, et se servir de toutes leurs armes.

– Vous m’avez parlé des vôtres, mais je ne les crains pas, dit milady, vous pouvez tout dire à mon fils, il ne vous croira pas !

– Je vous donne jusqu’à demain, dit Rocambole.

– Et si demain… je refuse ?…

– Demain votre fils vous méprisera, vous maudira…

– Soit : à demain, dit milady.

Et elle se leva.

Rocambole tira le gland d’une sonnette et Milon parut.

– Va chercher une voiture pour milady, dit le Maître.

* *

*

Un quart d’heure après milady s’éloignait, la rage au cœur, mais prête à la lutte et ne voulant point restituer une fortune qu’elle destinait à son fils.

Et quand elle fut partie, Vanda entra dans la chambre où se trouvait Rocambole :

– Maître, dit-elle, je ne comprends pas ce que tu veux faire.

– L’heure de la violence n’est point venue, dit Rocambole.

– Pourquoi ?

– Parce que milady est femme à se laisser traîner à l’échafaud avant de nous dire ce qu’elle a fait des millions de la Bohémienne ; et ce sont les millions qu’il nous faut, acheva froidement Rocambole.

XXV

À peu près à l’heure où Rocambole conduisait milady au petit hôtel de la rue de Marignan, le train express de Bâle arrivait à Paris.

Un homme au teint bronzé, aux cheveux noirs semés ça et là d’un filigrane d’argent, mais aux dents éblouissantes de blancheur, au regard ardent, à la tournure juvénile, descendit d’un coupé en compagnie de deux autres hommes, bronzés comme lui et qui, quoique mis avec une certaine recherche, paraissaient néanmoins n’être que ses domestiques.

Ce personnage, qui venait de Constantinople par la voie de terre et qui, par conséquent, après avoir remonté le Danube jusqu’à Vienne, avait pris les chemins de fer allemands, voyageait avec un passeport turc qui le qualifiait d’effendi, c’est-à-dire de colonel, lui attribuait le nom de Rostuck pacha et disait qu’il était accompagné de deux secrétaires ou officiers d’ordonnance.

L’un de ces derniers, qui remplissait auprès de ce haut personnage les fonctions additionnelles d’interprète, demanda une voiture de place, y fit charger les bagages de son maître et indiqua au cocher, en assez bon français, le Grand-Hôtel comme lieu de destination.

Vingt minutes après, Rostuck pacha arrivait au Grand-Hôtel et demandait un somptueux appartement, toujours par voie d’interprète, car il ne paraissait pas savoir un mot de français.

Tandis qu’on transportait ses bagages, et que ses deux secrétaires faisaient préparer le logis demandé, le Turc, ou plutôt celui qui se donnait comme tel, alluma un cigare et se mit à se promener de long en large sur le boulevard des Capucines.

Comme il était vêtu à l’européenne et avec une distinction parfaite, comme il se dispensait de porter cet odieux bonnet rouge à gland de soie des Turcs vulgaires et l’avait remplacé par un chapeau ordinaire, il n’attira l’attention de personne, en dépit de son visage olivâtre, et les passants déjà rares le prirent pour un honnête voyageur qui jouissait de la tiédeur d’une nuit presque point animée.

Un des secrétaires le rejoignit et vint lui dire que son appartement était prêt.

Rostuck pacha se borna à répondre par un signe qui voulait dire :

– Je prends l’air très volontiers.

Et il continua à se promener de long en large, jetant un regard distrait sur les voitures qui entraient dans la cour de l’hôtel ou en sortaient.

Mais tout à coup il tressaillit, et une sorte de cri guttural lui échappa.

Une voiture venait d’entrer dans la cour.

Dans cette voiture, l’étranger avait aperçu une femme pâle et qui paraissait en proie à une sorte de surexcitation.

– Miss Ellen ! murmura-t-il en anglais.

Puis, au lieu de s’avancer, il s’effaça au contraire dans l’ombre d’une porte cochère et attendit.

Le fiacre s’arrêta devant le péristyle et milady, car c’était elle, descendit.

Un valet de pied s’avança avec un flambeau.

– Le major Hoff est-il rentré ? demanda milady.

– Pas encore, lui fut-il répondu.

* *

*

Milady était si agitée qu’elle ne vit personne autour d’elle, pas même cet étranger aux yeux de feu, qui s’était arrêté sous la porte cochère et qui avait tressailli si violemment en entendant prononcer le nom du major Hoff, que son visage brun était devenu aussi blanc que celui d’un Européen du Nord.

Milady, conduite par le valet, monta chez elle.

En présence de Rocambole elle avait fait bonne contenance.

Mais une fois seule, elle s’était répété les questions que celui-ci lui avait posées, et elle les trouvait insolubles.

Il était évident, en effet, que si son fils savait la vérité, il la renierait pour sa mère.

Peut-être même, – Rocambole le lui avait dit, – se tuerait-il.

Mais rendre cette fortune immense, acquise au prix de tant de crimes et qu’elle avait si bien cachée que nul ne saurait la découvrir, n’était-ce pas, pour elle, un sacrifice au-dessus de ses forces ?

Et puis, comment annoncer à ce fils, qui la connaissait maintenant et à qui elle avait dit « tu seras le plus riche héritier de France ! » : « Tu es ruiné » ?

Elle avait deviné dans le major Avatar un de ces adversaires avec lesquels on ne joue qu’une partie, qu’on perd presque toujours.

Il fallait donc parer au plus vite le coup terrible qui la menaçait, ou bien tout était perdu.

Un seul homme pouvait la servir, et cet homme c’était Franz.

Franz n’était pas rentré encore.

Le prétendu major Hoff passait très souvent une partie de la nuit au *Club des Asperges* et ne revenait que fort tard.

Milady, bien que depuis longtemps elle fût sa maîtresse, avait su entourer leur liaison de certaines apparences.

Le major avait dans l’hôtel un appartement séparé.

Milady ordonna au domestique qui l’avait accompagnée de ne se coucher que lorsque le major rentrerait et de lui dire qu’elle l’attendait.

Le domestique parti, milady, qui avait la tête en feu, ouvrit la fenêtre et exposa son front brûlant à l’air vif de la nuit.

– Mon fils ! mon fils ! répétait-elle avec une sorte de délire.

Une heure s’écoula.

Milady cherchait un moyen de fuir Rocambole, de lui arracher Lucien, d’échapper à sa poursuite, et ne le trouvait pas.

À la fin un pas d’homme se fit entendre dans le corridor, un peu assourdi par le tapis qui en couvrait le sol.

– Enfin ! murmura milady, voici Franz…

On frappa à la porte.

– Entrez, dit-elle.

Mais soudain milady recula, comme elle avait reculé, naguère, lorsque Rocambole s’était démasqué.

Ce n’était pourtant pas le major Avatar qui entrait.

Ce n’était pas Franz non plus.

C’était le personnage mystérieux arrivé sous le nom de Rostuck pacha et qui s’avança lentement vers milady, les bras croisés et faisant peser sur elle un regard de reproche.

– Me reconnais-tu, miss Ellen ? dit-il.

– Ali-Remjeh ! murmura-t-elle.

Et ses jambes fléchirent, et elle tomba presque sans connaissance, dans un fauteuil qui se trouvait auprès de la cheminée.

– Oui, répondit l’Indien en tirant un poignard, c’est moi qui viens châtier les coupables !

Et il continua à marcher lentement vers elle.

XXVI

Ali-Remjeh, car c'était lui, s'arrêta à deux pas de milady frémissante et qui levait sur lui un regard éperdu.

– Miss Ellen, dit-il, brandissant toujours son poignard, que sont devenus tes serments ? Avec qui as-tu trahi la foi que tu m'avais jurée ?

Elle ne répondit pas.

– Miss Ellen, continua Ali-Remjeh, je sais tout. Un autre possède maintenant votre cœur et vous avez cessé de m'aimer.

– Grâce ! balbutia-t-elle, grâce !

– Non, dit Ali-Remjeh, pas de grâce ! Franz et toi vous êtes condamnés à mourir, mais auparavant je veux savoir où est mon fils.

Et, comme il prononçait ce nom, sa voix irritée devint plus douce et sa fureur se calma comme par enchantement.

Milady le regardait avec épouvante ; et pourtant au travers de cette épouvante on aurait vu poindre une certaine admiration.

Ali-Remjeh était toujours le bel Indien d'autrefois, et le soleil torride, qui avait pesé vingt années sur sa tête, s'était montré impuissant à le vieillir et à creuser son front de rides profondes.

– Mon fils ! où est mon fils ? répéta-t-il.

Et il y avait dans sa voix un certain accent de prière, bien qu'il eût toujours le poignard levé.

Milady entrevit une chance de salut.

– Mon fils, dit-elle, je le vois tous les jours, et il adore sa mère !

Ali-Remjeh jeta son poignard, comme s'il eût craint de ne pouvoir résister à sa soif de vengeance.

Milady se mit à genoux :

– Oui, dit-elle, vous avez raison… je suis coupable… j'ai trahi mes serments… mais ce crime doit-il m'être imputé tout entier ?

Pendant vingt années, Ali, ne m'avez-vous pas délaissée, abandonnée, m'intimant, par la bouche de vos esclaves, les ordres les plus cruels ?

Pendant vingt années ne m'avez-vous pas interdit de voir mon fils ?

– Je ne m'appartenais pas, dit Ali-Remjeh.

– Moi, continua milady, j’étais seule… en proie à mes remords… sans un ami, sans une affection vraie autour de moi… Un homme dont vous aviez fait mon complice, un misérable, si vous le voulez, s’est pris pour moi d’un amour violent et insensé, il m’a poursuivie, il m’a obsédée… il est devenu mon maître en me rappelant sans cesse mon crime…

Et milady se traînait aux genoux de cet homme qui avait repris tout à coup sur elle son empire sauvage et fatal, et que, huit jours auparavant, elle croyait ne plus aimer, au point de redouter son retour.

– Oui, disait-elle en proie à une sorte de délire, je t’ai trahi… je suis infâme !… je mérite la mort… tue-moi !… mais auparavant, laisse-moi revoir *notre* fils.

Cette corde avait déjà vibré ; milady, en la touchant une dernière fois, apaisa tout à fait Ali-Remjeh.

Il la releva, la regarda longtemps et lui dit enfin :

– Tu es toujours belle !

Milady était sauvée.

– Mais, reprit-il après un silence, je veux tuer cet homme ! je veux le tuer, entends-tu ?

Milady courba la tête.

Elle venait d’abandonner le major Hoff.

Ali-Remjeh continua :

– Je suis libre à présent, j’ai résigné en d’autres mains le pouvoir terrible que j’ai exercé si longtemps et qui m’a tenu vingt années éloigné de l’Europe.

Je ne suis pas Ali-Remjeh, le chef des Étrangleurs ; je suis Rostuck pacha, un homme que le vice-roi des Indes et tout le gouvernement britannique ne sauraient reconnaître. Tu es riche, je le suis aussi… je viens te chercher…

– Mais où veux-tu me conduire ? demanda milady.

– En Amérique. Un navire qui m’appartient nous attend au Havre…

– Et notre fils ?

– Nous l’emmènerons.

– Mais c’est un grand beau jeune homme qui va se marier.

– Nous emmènerons sa fiancée.

Et tandis qu’Ali-Remjeh parlait, milady se souvint…

Elle se rappela le major Avatar, et ses menaces terribles, et les conditions qu’il lui avait faites une heure auparavant.

Se redressant alors et prenant la main de l’Indien, elle lui dit d’une voix brève que l’anxiété rendait sifflante :

– Ali, tu te crois libre ?

– Je le suis.

– Tu te trompes. Dans deux jours peut-être nous serons prisonniers tous deux.

– Prisonniers !

– Oui.

– Et de qui ?

– Du gouvernement britannique. On nous traînera devant une cour de justice, on nous condamnera, toi comme le chef des Étrangleurs, moi comme parricide…

Ali-Remjeh poussa un éclat de rire.

– Bah ! dit-il, tu sais que l'Angleterre a mis ma tête à prix, et ma tête pouvait n'être pas solide sur cette terre anglaise…

– Elle ne l'est pas davantage ici, dit milady.

– J'ai un passeport turc, répondit Ali-Remjeh, et l'extradition ne saurait m'atteindre.

– Tu te trompes…

Et milady qui était encore sous l'impression de terreur que lui avait fait éprouver sa conversation avec le major Avatar, milady raconta à Ali-Remjeh tout ce que cet homme lui avait dit, tout ce qu'elle savait.

L'Étrangleur reparut dans cet homme qui ne voulait plus vivre que pour sa femme et pour son enfant :

– Ah ! dit-il, montrant, en un rire féroce, ses dents éblouissantes, il y a donc un homme qui ose lutter contre moi ?

– Oui.

– Je le briserai.

– Ou il vous brisera, dit milady avec un accent de terreur suprême.

Mais Ali-Remjeh avait retrouvé son sang-froid.

– Et cet homme, dit-il, t'a donné vingt-quatre heures de réflexion ?

– Oui.

– Eh bien ! dans vingt-quatre heures nous serons loin de Paris.

– Mais notre fils ?…

– Nous l'emmènerons avec nous, te dis-je.

Et comme Ali-Remjeh parlait ainsi, des pas se firent entendre dans le corridor et on frappa à la porte.

Milady pâlit et se prit à trembler.

La porte s'ouvrit, le major Hoff entra.

Ali-Remjeh recula d'un pas, et milady épouvantée cacha sa tête dans ses mains.

XXVII

Franz s’arrêta interdit à la vue de Ali-Remjeh.

Lui aussi avait reconnu le terrible Indien.

Celui-ci fit un bond vers la porte et la ferma.

Puis il se plaça devant, de façon à barrer le passage au prétendu major allemand.

Franz jeta un regard sur milady.

Milady baissa les yeux.

Franz comprit que l’étrange pouvoir de fascination exercé jadis sur elle par Ali-Remjeh avait repris tout empire.

– Esclave, dit Ali-Remjeh, tu as osé lever les yeux sur la femme que j’ai aimée, tu vas mourir.

Il ramassa le poignard qu’il avait jeté dans un coin de la chambre, tout à l’heure, attendri qu’il était par les prières de milady.

Mais Franz était un homme hardi et il retrouva toute son audace.

Lui aussi, il était de haute taille ; il avait les épaules larges, le cou musculeux et une force herculéenne.

Et, s’acculant dans un coin de la chambre et tirant un poignard à son tour :

– Ali-Remjeh, dit-il, tu te trompes, je ne suis plus un esclave.

– Ah ! fit Ali-Remjeh avec dédain, qu’es-tu donc ?

– Je suis un homme que milady a élevé jusqu’à elle.

– En vérité ! ricana l’Indien.

– Et que son amour a fait son égal.

L’Indien haussa les épaules ; mais il ne bougea pas.

Et, s’adressant à milady :

– Vous l’entendez, madame ? dit-il.

Milady tremblait et continuait à baisser les yeux.

– Cet homme se vante d’être aimé de vous, miss Ellen ! poursuivit Ali-Remjeh avec un accent de dédaigneuse ironie, dites-lui donc qu’il est un vil esclave, un assassin salarié.

– Milady, disait Franz de son côté, dites donc à Ali-Remjeh que, depuis plus de dix années, mes lèvres se sont unies à vos lèvres, que votre cœur a battu sur mon cœur, que

nous avons eu la même vie, partagé les mêmes douleurs et les mêmes joies.

Milady gardait un silence farouche.

Franz brandissait son poignard et, s’exaltant par degrés :

– Oui, dit-il, je le vois, cet homme te fait peur, Ellen. Il t’a menacée, au nom de son pouvoir mystérieux et terrible. Mais je ne le crains pas, moi !

Ali-Remjeh haussait les épaules et regardait Franz avec un dédain suprême.

– Mais dis-lui donc que tu m’aimes ! s’écria Franz avec un accent de haine jalouse, et je vais lui enfoncer mon poignard dans le cœur.

Ces derniers mots rompirent le charme pénible qui semblait peser sur milady et la paralyser.

Elle redressa tout à coup la tête ; son œil étincela, sa lèvre devint hautaine ; la fille des pairs d’Écosse reparut tout entière en elle…

Et, foudroyant le major Hoff d’un regard :

– Esclave, dit-elle, tu mens comme un vil laquais. Je ne t’ai jamais aimé… Je ne t’aime pas ; je te méprise !

Franz jeta un cri.

Un moment il tournoya sur lui-même comme un homme frappé de la foudre.

Puis il jeta un cri sauvage et ses yeux s’injectèrent de sang.

Et tandis qu’Ali-Remjeh, calme et sombre, différant sa vengeance, paraissait jouir de ce triomphe inattendu, le dédain de milady pour Franz, ce dernier ivre de rage s’élança vers elle le poignard levé :

– Tu vas mourir la première ! dit-il.

Mais avant que son bras ne fût retombé, dirigeant l’arme meurtrière vers la poitrine de milady, un bruit se fit dans l’air, pareil au sifflement d’une vipère qui aurait des ailes, et le terrible lasso des Étrangleurs lancé par la main exercée et rapide d’Ali-Remjeh s’abattit autour de son cou, s’y enroula deux fois et le renversa inanimé sur le parquet.

Franz tomba comme une masse, en poussant un cri étouffé, s’agita convulsivement pendant quelques secondes ; puis garda l’immobilité de la mort.

Alors Ali-Remjeh prit dans ses bras milady, folle de terreur, et lui dit :

– Viens ! allons chercher notre fils et fuyons !

* *

*

Cependant l’âme du major Hoff pensait dans son corps immobile.

Était-il mort, vivait-il encore ?

Lui-même n’aurait pu le dire, quoique sa pensée ne fût pas éteinte.

Le lasso avait peut-être amené la mort du corps, mais l’âme qui est immortelle, n’avait point abdiqué sa haine jalouse.

Il se passa alors un phénomène impossible à expliquer, mais qui n’est point sans exemple.

L’âme du major Hoff, comme si elle eût été le jouet d’un rêve, traversa les espaces et suivit pas à pas Ali-Remjeh et milady.

Combien de temps dura ce voyage ?

Mystère !

La nuit s’écoula, le jour vint ; on pénétra dans la chambre abandonnée de milady et on trouva le major Hoff sans connaissance.

Un médecin appelé en toute hâte, déclara qu’il avait cessé de vivre.

Mais un étranger, un Russe, qui se trouvait par hasard dans le Grand-Hôtel où il était venu faire une visite, prévenu, par la rumeur qui se fit, de ce mystérieux événement, entra dans la chambre qui était pleine de monde, s’approcha du prétendu mort et l’examina attentivement.

Puis, se tournant vers le médecin :

– Je crois, docteur, dit-il, que vous vous trompez. Cet homme n’est pas mort.

Le docteur fit la grimace, comme tout médecin consciencieux qui voit son opinion combattue.

– Je vous le répète, dit le Russe, cet homme n’est pas mort.

– Vous êtes donc médecin ? fit dédaigneusement le docteur.

– Je m’appelle le major Avatar, et je suis médecin à l’occasion.

Et Rocambole, car c’était lui, s’installa au chevet du major Hoff en disant :

– Je vais le ressusciter !

XXVIII

Ce soir-là, après le départ de sa mère, Lucien s'était senti plus triste encore que de coutume. Ce mystère qui pesait sur sa naissance, les angoisses inexplicables auxquelles sa mère paraissait souvent en proie, le torturaient.

Un mois auparavant, tout entier à son amour pour Marie Berthoud, Lucien envisageait l'avenir avec joie.

Maintenant qu'il connaissait sa mère, l'avenir l'épouvantait.

Bien longtemps après que la jeune fille et le vieux professeur se furent retirés, Lucien cherchait en vain le sommeil.

Il avait la fièvre comme aux premiers jours de sa blessure, et s'agitait vainement sur son lit.

Deux heures du matin, puis trois heures sonnèrent successivement.

Les noirs pressentiments de Lucien augmentaient. Il lui semblait que quelque chose de terrible allait s'accomplir pour lui.

À de certains moments de la vie, l'esprit semble être doué tout à coup d'une lucidité surnaturelle et, pour ainsi dire, d'une seconde vue.

Et tandis qu'il était en proie aux hallucinations les plus étranges, oubliant presque sa fiancée pour ne plus songer qu'à cette mère si jeune et si belle encore, mais qui semblait porter sur son front le sceau de la fatalité et avait déjà souffert les tortures d'une longue vie tourmentée, un bruit se fit à son oreille.

La nuit, ceux que la fièvre agite ont une finesse d'ouïe qui tient du prodige.

Le bruit qu'avait entendu Lucien était pourtant fort naturel.

C'était celui de la porte cochère de la maison qui s'ouvrait et se refermait.

Cela n'avait donc rien que de naturel, et cependant Lucien sentit battre son cœur avec une précipitation soudaine.

Une voix secrète lui cria :

– C'est pour toi qu'on ouvre cette porte.

Son oreille, obéissant pour ainsi dire à sa pensée, se transporta dans l'escalier.

Un pas léger vint jusqu'à lui.

Le pas d'une femme qui montait l'escalier en toute hâte.

Puis la sonnette de l'appartement tinta, comme agitée par une main fiévreuse.

Lucien bondit hors de son lit.

Depuis qu'il était entré en convalescence, depuis qu'il était devenu inutile de le veiller, Lucien couchait seul dans son appartement, et son valet de chambre avait repris possession de la mansarde qu'il occupait dans le haut de la maison.

Lucien s'enveloppa tout à la hâte dans une robe de chambre, ne prit point la peine d'allumer une bougie et s'élança vers l'antichambre. Il ouvrit la porte, et, en dépit de l'obscurité et bien qu'il ne pût voir son visiteur ou sa visiteuse, il dit :

– Ma mère !

– Oui, c'est moi, mon enfant, répondit la voix émue de milady.

Et elle entra.

Lucien la prit dans ses bras et lui dit :

– Oh ! venez, je vous attendais…

– Tu m'attendais ? fit milady surprise.

– Oui, quand la porte d'en bas s'est ouverte, quelque chose m'a dit : voilà ta mère !

Et il emporta plutôt qu'il n'entraîna milady dans sa chambre.

Un reste de feu brûlait dans la cheminée, projetant une certaine clarté dans la chambre, si bien que Lucien ne songea même pas à allumer un flambeau.

Milady se laissa tomber sur un siège et dit :

– Lucien, mon enfant, je viens te faire mes adieux.

– Ma mère !

– Mes adieux ! répéta-t-elle.

Lucien éperdu s'agenouilla devant elle :

– Mais où allez-vous ma mère ?

– Je pars.

– Oh ! c'est impossible !

– Et nous ne nous reverrons jamais…

Il jeta un cri, lui prit les mains et les étreignit convulsivement dans les siennes.

– Vous voulez donc que je meure ? fit-il.

– Non, je veux que tu sois heureux.

– Heureux ! heureux sans vous ? Ah ! ma mère ! fit-il avec une explosion de douleur.

– Tu seras heureux avec ta jeune femme, poursuivit milady.

– Mère ! mère ! s'écria Lucien hors de lui, tu veux donc me tuer ?

Mais milady dont les reflets rouges du foyer éclairaient le pâle visage, regarda son fils et lui dit d'une voix émue, mais empreinte d'une résolution et d'une sérénité subites :

– Lucien, je suis venue au milieu de la nuit parce que je voulais avoir avec toi un entretien solennel et suprême.

Tu sais que je suis ta mère, mais tu ignores mon nom, et je t'ai dit que tu ne connaîtrais jamais ton père.

Lucien courba la tête et ne répondit pas.

– Lucien, poursuivit milady, à l'heure suprême de la séparation…

– Oh ! ma mère, pourquoi parler ainsi ?

– À cette heure suprême, continua-t-elle, je ne veux pas que mon fils puisse me mépriser.

– Te mépriser !

– Lucien, mon enfant bien-aimé, votre père vit et vous aime…

– Mon père vit, mon père m'aime ! s'écria Lucien avec un accent plein de délire.

– Votre père est à Paris.

Lucien jeta un cri.

– Mais, avant le point du jour, il aura quitté cette grande ville, acheva milady, et vous ne le reverrez jamais.

– Oh ! dit Lucien avec une voix affolée, tout ce que vous dites-là est impossible, ma mère ! Quoi mon père est à Paris… et je ne le verrais pas ?

Milady secoua la tête :

– Je vous le répète, dit-elle, votre père et moi nous aurons quitté Paris avant le point du jour.

– Oh !

Et ne pensez-vous pas qu'il faut un motif bien impérieux pour qu'un père passe à côté de son enfant sans lui ouvrir ses bras, pour qu'une mère se sépare de lui à jamais ?

Et milady fondit en larmes.

– Ma mère ! ma mère ! disait Lucien agenouillé devant elle, ma mère, dites-moi que je fais un rêve horrible !

– Moins horrible que la réalité, dit-elle en essuyant ses larmes.

Et comme il la regardait avec épouvante, elle ajouta :

– Lucien, votre père est condamné à mort !

Lucien se redressa, puis il chancela et faillit tomber à la renverse.

Mais Dieu lui donna sans doute en ce moment une force surhumaine, car il dit avec un accent de volonté et de résolutions subites :

– Ma mère, si épouvantable que puisse être la vérité, je veux la savoir.

– Je parlerai… murmura milady.

XXIX

Milady avait le visage bouleversé et baigné de larmes.

Son fils ne pouvait pas ne point se laisser prendre à cette douleur qui paraissait immense.

– Oui, mon enfant, dit-elle, tu as raison d'exiger la vérité et tu sauras…

En même temps elle essuya ses larmes, parut faire un violent effort sur elle-même et commença ainsi le récit du petit roman qu'elle avait préparé :

– Mon enfant, je suis Anglaise. Ton père est Indien. Par mes aïeux tu descends d'une des plus grandes familles d'Écosse ; par ton père, tu es l'héritier d'un rajah égorgé par les Anglais.

À ces mots, Lucien respira.

– Ah ! dit-il, mon père n'est donc pas un criminel ?

– Ton père est le plus noble des hommes, continua milady. Rebelle à l'Angleterre qui voulait l'asservir, il se battit en désespéré pour défendre le trône de ses ancêtres. À vingt ans, il était général et tenait un moment en échec toute l'armée de la Compagnie des Indes.

Tombé percé de coups sur son dernier champ de bataille, il fut relevé respirant encore ; on lui refusa la mort qu'il demandait à grands cris, et on l'emmena prisonnier à Londres.

Milady s'arrêta un moment et regarda son fils dont le visage s'était, pour ainsi dire, transfiguré.

Lucien se sentait renaître.

– Après, ma mère, après ? fit-il avec une noble impatience.

– C'est à Londres que je l'ai connu, que je l'ai aimé, que j'ai été adorée par lui.

Et la voix de milady redevint émue.

– Mon père, poursuivit-elle, avait longtemps guerroyé dans l'Inde ; il méprisait cette grande race des Indiens et des Maharattes, ou plutôt, il la haïssait.

Il m'eût tuée, s'il avait su que j'avais cédé à l'amour de votre père.

– Je commence à comprendre, murmura Lucien en baissant la tête.

– Non, vous ne me comprenez pas, reprit milady. Un prêtre catholique nous unit secrètement.

Lucien eut une explosion de joie :

– Je ne suis donc pas bâtard ? s'écria-t-il.

– Non, dit milady, mais tu es le fils d’un proscrit. Ton père avait pu s’échapper. Caché à bord d’un navire marchand, il quitta furtivement l’Angleterre, retourna dans l’Inde et, réunissant les débris de ses partisans, il recommença la lutte.

Cette lutte a duré vingt ans.

Pendant vingt ans, tantôt victorieux, tantôt vaincu, tantôt refoulant les Anglais vers le bord de la mer, tantôt obligé de se réfugier dans les montagnes, il a exaspéré la Compagnie des Indes.

– Et il a succombé ? fit tristement Lucien.

– Oui. Il a dû quitter cette terre de l’Inde où il n’avait plus de soldats. Sa tête est mise à prix. L’Angleterre le traque. Partout où elle le trouvera, elle parviendra à s’assurer de sa personne.

– Même en France ?

– À cette heure, dit milady, il y a des gens à Paris qui attendent son arrivée pour s’emparer de lui.

– On sait donc qu’il devait venir ?

– Oui, pour revoir sa femme et pour voir son fils.

– Mais alors… fit Lucien frissonnant de joie, je le verrai !

– Non, car il est obligé de fuir cette nuit même. Au Havre seulement, à bord d’un navire qui le transportera en Amérique, il sera en sûreté.

– Ô mon père !… murmura Lucien.

– C’est pour cela, mon enfant, reprit milady, que je viens te faire mes adieux.

– Ma mère !… vous partez !…

– Je suis mon époux.

Lucien jeta un cri, puis entourant milady de ses deux bras :

– Et si je partais avec vous ?…

– Toi ?

– Oui.

– Pour l’Amérique ?

– Sans doute.

– Mais ta fiancée ?…

– Nous l’emmènerons.

– Consentira-t-elle à nous suivre ?

– Marie fera ce que je voudrai.

Milady secoua la tête :

– Non, dit-elle, c’est impossible !

– Ma mère, répéta Lucien, je vais avec vous.

– Mais songe, mon enfant, qu'il faut que nous ayons quitté Paris avant le jour.

– Qu'importe !

– Comment veux-tu que ta fiancée puisse nous suivre ?… et toi-même, encore souffrant…

Milady s'arrêta brusquement.

Un bruit de voiture s'était fait entendre dans la rue et venait mourir sous les fenêtres de la maison.

– On vient, adieu ! fit milady.

– Qu'est-ce donc, ma mère ? demanda Lucien.

– C'est ton père qui vient me chercher sans doute, répondit-elle.

Et elle s'élança vers une croisée, qu'elle ouvrit.

Lucien demeurait à l'entresol.

La fenêtre que milady venait d'ouvrir donnait juste au-dessus de la porte cochère.

Une voiture, en effet, venait de s'arrêter devant cette porte.

Et, de cette voiture, Lucien, frémissant, vit descendre un homme de haute taille, enveloppé dans un manteau.

– C'est lui, murmura milady.

Et, se penchant, elle prononça quelques mots en langue indienne.

Le cœur de Lucien battait à rompre sa poitrine.

L'homme de haute taille leva la tête et parut lui-même en proie à une vive émotion.

Puis il s'approcha de la porte et sonna.

Alors milady se tourna vers Lucien.

– Tu vas voir ton père, dit-elle.

* *

*

Cinq minutes plus tard, cet homme étrange qu'on appelait Ali-Remjeh serrait dans ses bras Lucien palpitant, et il exerçait sur lui son bizarre pouvoir de fascination.

Lucien voyait, dans le bandit et l'assassin, un héros, un martyr de la liberté.

Sa mère était devenue un ange de résignation et de dévouement.

Le jeune homme enthousiaste s'écria :

– Oh ! je pars avec vous et je vous suivrai jusqu'au bout du monde.

– Toi et ta fiancée, dit milady.

– Elle me suivra.

– Eh bien ! dit-elle encore en redevenant tout à coup effrayée… partons, alors, partons, au plus vite !

Elle songeait au major Avatar qui lui avait accordé un jour de réflexion et qui, dans quelques heures, non seulement s’opposerait à son départ précipité, mais dirait à Lucien :

– Vous vous croyez le fils d’un héros ; vous êtes l’enfant d’une parricide et d’un bandit !

XXX

Revenons maintenant au major Hoff que nous avons laissé sur un lit du Grand Hôtel, privé de tout sentiment, entre un médecin qui prétendait qu'il avait cessé de vivre et le major Avatar qui affirmait le contraire.

Le major Avatar s'étant installé au chevet du major Hoff, demanda qu'on le laissât seul avec lui.

Tout le monde sortit.

Alors Rocambole prit un flacon de sels magiques qu'il avait sur lui et le fit passer sous les narines du major.

Le réactif fut si violent que le prétendu mort fut agité d'une imperceptible convulsion.

Rocambole versa dans le creux de sa main quelques grains de sel et se mit ensuite à les écraser avec le pouce sur le marbre de la cheminée ; puis quand il les eut réduits en poudre, il jeta cette poudre dans un verre, la délaya avec quelques gouttes d'eau et, entr'ouvrant de force la mâchoire serrée de Franz, il versa le tout dans sa bouche.

Ensuite il le prit à bras-le-corps et le souleva à demi pour que cet étrange breuvage pût traverser le gosier et arriver dans l'estomac.

Le major Hoff commença alors à s'agiter sur son lit, par soubresauts imperceptibles d'abord ; puis les soubresauts devinrent plus violents, et plusieurs soupirs s'échappèrent de sa poitrine.

Rocambole alla fermer la porte au verrou.

Cependant le major Hoff ne s'éveilla point et ne rouvrit point les yeux.

Mais les lèvres s'agitèrent et formèrent un son.

Ce son était un nom à peine articulé :

– Milady.

Rocambole se prit à écouter.

Sans doute que l'âme du major Hoff était éveillée tout entière, si la léthargie étreignait encore son corps, et qu'elle jouissait même de cette lucidité étrange qu'on appelle le somnambulisme, car au nom de milady succédèrent d'autres paroles que Rocambole recueillit attentivement.

– Milady, disait le major d'une voix entrecoupée et sans ouvrir les yeux, tu as beau me fuir… je te rejoindrai ! Tu as quitté Paris… je le sais… je le sais… Mais la terre n'est pas si grande qu'on n'en puisse faire le tour.

Rocambole ne s'y trompa point. Franz était en proie à un accès de somnambulisme.

Alors Rocambole se souvint des résultats étonnants obtenus jadis par Baccarat, devenue madame Charmet, sur la petite juive, dont elle avait fait un sujet de lucidité extrême.

Et, prenant l'attitude d'un magnétiseur, il se mit à charger de fluide le front du major endormi.

Franz s'agita sous les effluves mystérieux, comme un cheval rétif cherchant à résister à son cavalier.

Mais le fluide dominateur triompha et le réduisit à l'impuissance.

Rocambole lui posa une main sur le front et lui dit :

– Voyez !

Le magnétisé fit quelques mouvements brusques et désordonnés, comme s'il eût eu de la peine à obéir ; mais il murmura :

– Je les vois !… je les vois tous deux !

– Qui donc ? demanda Rocambole.

– Milady.

– Bon. Et puis ?

– Et Ali-Remjeh.

Rocambole tressaillit. Le magnétisé continua :

– Ils ont quitté Paris.

– Quand ?

– Cette nuit.

– Où vont-ils ?

– Vers la mer.

– Voyez-vous un navire ? demanda Rocambole.

– Oui.

– Comment est-il ?

– C'est un brick.

– Avec des voiles sang de bœuf ?

– Précisément… Ah !… Attendez !

Et le magnétisé sembla faire un effort suprême pour voir à travers les espaces.

– Que voyez-vous encore ? demanda Rocambole.

– Milady à bord du brick.

– Seule ?

– Non, avec Ali-Remjeh… et puis…

– Ah ! quelqu’un est avec eux ?

– Oui… un homme et une femme.

– Les reconnaissez-vous ?

Le magnétisé garda un moment le silence ; puis tout à coup :

– C’est Lucien… et sa fiancée… Je les vois…

– Le navire est-il en mouvement ?

– Non, il est à l’ancre.

– Pourquoi ne part-il pas ?

– Parce que le mauvais temps règne en mer et qu’aucun pilote ne veut sortir de la rade.

– C’est tout ce que je voulais savoir, murmura Rocambole.

Puis il passa de nouveau ses deux mains sur le front du major :

– Éveillez-vous, dit-il.

Et soudain, le magnétisé poussa un nouveau soupir, puis il ouvrit les yeux et promena autour de lui le regard étonné de l’homme qui ne se souvient de rien.

Le major Avatar s’était assis de nouveau.

– Comment ! dit Franz qui le reconnut, c’est vous, major ?

– C’est moi.

– Comment êtes-vous ici, et pourquoi y suis-je moi-même ?

– Mon cher, répondit Rocambole d’un ton dégagé, tâchez de vous souvenir de ce qui s’est passé hier soir, et je compléterai vos souvenirs.

– Oh ! s’écria tout à coup le major Hoff, oui, j’y suis… un homme…

– Un homme vous a passé un lacet au cou et vous a étranglé… soulevez-vous, regardez-vous dans la glace… bon ! voyez-vous cette marque bleuâtre à votre cou ?

– Le misérable, murmura Franz qui pâlit.

– Cet homme, dit froidement Rocambole, c’est Ali-Remjeh, le chef des Étrangleurs, le père de Lucien et par conséquent le premier amant de milady.

Franz se dressa sur son lit tout effaré.

– Comment savez-vous cela ? s’écria-t-il.

– Attendez… Milady et Ali-Remjeh ont quitté Paris.

– Quand donc ? fit Franz rugissant.

Oh ! je les rejoindrai.

– Ce sera facile, puisque je sais où ils sont.

– Vous le savez ?… Mais comment ?

– Vous venez de me le dire dans votre sommeil. Excusez-moi de vous avoir magnétisé.

Et comme le major Hoff regardait Rocambole avec un muet effroi :

– Mon cher, lui dit ce dernier, sans moi, on vous enterrait bel et bien, et un médecin qui sort d'ici avait constaté votre décès.

Franz ne put réprimer un léger frisson.

Rocambole ajouta :

– Je vous ai donc rendu un léger service. Mais ce n'est rien encore et il ne tient qu'à vous de me prendre dans votre jeu contre le ravisseur de votre maîtresse, et votre maîtresse elle-même qui ne vous aime plus. Écoutez-moi…

Et Rocambole, qui s'était levé un moment, reprit place dans le fauteuil, au chevet du major Hoff.

XXXI

Vanda habitait toujours le petit hôtel de la rue de Marignan.

Depuis quinze jours, cette maison d'apparence aristocratique et paisible avait cependant vu bien des événements mystérieux.

Plus d'une fois, la nuit, à l'heure où les Champs-Élysées deviennent déserts, une voiture de place s'était arrêtée devant la grille du petit hôtel.

Tantôt un homme en était descendu.

Tantôt une femme.

Quelquefois l'un et l'autre en même temps.

Pendant le jour, les habitants du quartier apercevaient parfois une jeune femme se promenant dans le jardin.

C'était Vanda.

Souvent aussi, on voyait entrer et sortir un vieux domestique à cheveux blancs et à stature colossale.

C'était Milon.

Mais c'était tout ; et personne ne soupçonnait que le petit hôtel renfermât d'autres hôtes.

Cependant, la Mort-des-Braves, Noël, Marmouset et Gipsy y étaient venus successivement, et n'en avaient plus bougé.

Peut-être même que Milon aurait pu dire que sir James Nively, le chef des Étrangleurs, était enfermé dans les caves et attendait vainement l'heure de sa délivrance.

Cette heure ne sonnait pas.

Enfin, le lendemain soir du jour où le major Avatar avait rendu visite à Lucien, Vanda entendit une clé tourner dans la serrure de la grille.

C'était Rocambole qui revenait.

Rocambole alla droit à la chambre de Vanda et lui dit :

– Je t'apporte mes instructions.

– Comment, maître, dit-elle, tu pars encore ?

– Oui.

– Où vas-tu ?

– Je n'en sais rien.

Elle le regarda avec étonnement.

– Je ne le sais pas aujourd'hui, dit-il, mais je le saurai dans deux jours. Je pars, et j'emmène Milon, la Mort-des-braves et Noël.

– Et moi ?…

– Toi, je te confie la garde de Marmouset et de Gipsy.

Vanda s'inclina en signe d'obéissance.

– Et l'Anglais, que comptes-tu en faire ?

– Je l'emmène avec moi.

Et Rocambole tira à lui un gland de sonnette ; Milon accourut.

– Tu vas te tenir prêt à partir dans une heure, dit-il.

– Avec vous, maître ?

– Oui, fit Rocambole.

Puis s'adressant de nouveau à Vanda :

– Comment va Gipsy ?

– Je crois qu'avant huit jours, elle aura recouvré la raison. Du reste, elle ne peut plus me quitter, depuis qu'elle est ici. Elle passe des heures entières à me tenir les mains et à me regarder.

– Marmouset a-t-il donc perdu de son influence ?

– Oh ! non, on sent qu'elle l'aime !…

– Si Marmouset est aimé de Gipsy, qu'elle revienne à la raison et qu'elle l'épouse, il aura fait un beau rêve, dit Rocambole en souriant.

– Mais nous n'avons toujours pas les millions.

– Je vais les chercher.

Et Rocambole ouvrit son pardessus et tira de sa poche un gros pli cacheté qu'il tendit à Vanda.

– Qu'est-ce que cela ? demanda-t-elle.

– Écoute bien. Si dans huit jours je ne suis pas revenu, tu ouvriras cette lettre.

– Bien.

– Et tu suivras de point en point les instructions qu'elle renferme.

– Je t'obéirai, maître, dit Vanda avec inquiétude. Mais pourquoi ne serais-tu pas ici dans huit jours ?

– Parce que je vais m'embarquer au Havre.

– Pour l'Angleterre.

– Je ne sais pas… Je ne le saurai qu'en montant à bord.

Vanda courba la tête et ne fit plus d’objections.

* *

*

Cependant, sir James Nively, terrassé par Milon, quelques jours auparavant, avait été garrotté et bâillonné, puis enfermé dans la cave de l’hôtel.

Deux fois par jour, on lui apportait à manger ; alors, on lui ôtait son bâillon.

Après avoir passé par toutes les phases de la terreur et du désespoir, sir James avait fini par tomber dans cette prostration résignée qui est commune aux races fatalistes de l’Orient.

Sa captivité durait depuis quinze jours lorsque, un soir, la porte de son cachot s’ouvrit et livra passage à Milon, son geôlier ordinaire.

Mais Milon n’était pas seul.

Un homme l’accompagnait ; et à la vue de cet homme, sir James tressaillit.

Il avait reconnu Franz, c’est-à-dire le major Hoff, le serviteur dévoué de milady.

Franz tira de sa poche une bourse pleine d’or qu’il tendit à Milon.

– Voilà le prix de tes services, dit-il.

Milon prit la bourse avec un tel empressement que sir James le crut réellement acheté par Franz.

Puis il s’en alla laissant ce dernier avec sir James.

Le baronnet regardait le major Hoff avec un étonnement joyeux.

– Vous ici ! fit-il enfin.

– Oui, dit le major Hoff, je viens vous délivrer.

– Me délivrer !

– J’ai corrompu votre gardien et vous allez pouvoir partir d’ici.

– Mais Rocambole ?

– Il est absent.

– Cette maison est pourtant pleine de ses créatures.

– Vous vous trompez. Tout le monde est sorti.

– Ah !

– Milon les a tous éloignés.

En même temps Franz détachait les liens de sir James, ajoutant :

– Nous n’avons pas une minute à perdre.

– Pour sortir d’ici ?

– D’abord, et quitter Paris ensuite. Si vous voulez être libre, il faut me faire un serment.

– Lequel ?

– Celui de m’obéir pendant quarante-huit heures, si étranges que puissent vous paraître mes volontés.

– Je vous obéirai, répondit sir James, qui avait soif de liberté.

– Alors, suivez-moi.

Et Franz entraîna sir James et prit le flambeau que lui avait laissé Milon.

Ils remontèrent dans le vestibule.

L’hôtel était silencieux et paraissait désert.

À la grille, stationnait une voiture.

Franz en ouvrit la portière et dit à sir James :

– Montez !

– Mais, où allons-nous ? demanda le baronnet.

– Au chemin de fer de l’Ouest, prendre le train de minuit qui arrive au Havre à six heures.

– Nous allons au Havre ?

– Nous embarquer pour l’Angleterre.

– Mais, dit sir James avec un éclair de haine dans les yeux, j’aurais pourtant voulu me venger…

– De qui ?

– De Rocambole.

– La vengeance est là-bas, répondit Franz.

Et il remonta dans la voiture, auprès du baronnet.

Ce dernier ne pouvait supposer que le major Hoff avait pour jamais déserté la cause de milady, et il s’abandonnait à lui avec une aveugle confiance.

XXXII

Le port du Havre présente un aspect singulier.

Depuis huit jours, pas un navire n’est sorti du bassin ; aucune voile ne s’est rencontrée en rade.

Il vente tempête en mer, et les pilotes côtiers refusent tout service.

Aussi les cabarets, les auberges, les moindres bouchons regorgent-ils d’une foule de matelots qui n’ont pu prendre la mer.

Les navires dansent dans le bassin et font crier leurs amarres ; souvent même, en dépit de l’abri du port, embarquent-ils à bord des paquets d’eau et des lames énormes, comme s’ils étaient en pleine mer.

Les curieux sont rares sur les quais et la jetée, car le vent qui souffle du large se fait sentir à terre avec une violence énorme.

Pourtant, dans le cabaret de la *Fille-Sauvage*, sur le port, une trentaine de personnes examinent curieusement à travers les vitres un petit brick aux voiles d’un rouge sombre, à la coque noire, qui se balance sur la lame sans craquement et sans fatigues.

– C’est le brick indien, dit un maître d’équipage qui a pris ses quartiers d’hiver à la *Fille-Sauvage* et y est écouté comme un oracle par tous les habitués, marins de l’État ou du commerce, baleiniers ou simples caboteurs.

Le père Mahorec est un vieux loup de mer, qui a navigué dans tous les parages, et à qui on n’a rien à apprendre.

– Mes enfants, dit-il, la mer est tellement mauvaise que d’ici à huit jours, on ne pourra mettre à la voile ; et cela paraît joliment contrarier le brick indien.

– Pourquoi donc ça, père Mahorec ? demanda un jeune homme.

– Hé ! le sais-je, blanc-bec ? ou plutôt je m’en doute… mais suffit !… ça ne regarde personne.

– Papa Mahorec, demande un autre matelot, as-tu vu le capitaine du brick ?

– Oui, sur le pont.

– Il ne descend jamais à terre ?

– Jamais.

– Et le second non plus ?

– Si, le second est venu, ce matin encore, à la *Fille-Sauvage*, chercher des provisions : mais jamais il ne va en ville, c’est ici qu’on lui fait toutes les commissions.

– Sait-on combien d’hommes il y a à bord ?

– Douze matelots, un mousse, un cuisinier, un charpentier et un chirurgien, le second et le capitaine, deux passagers, deux femmes, en tout vingt-deux personnes.

– Hé ! hé ! père Mahorec, dit un homme jeune encore qui est entré tout à l’heure dans le cabaret et s’est fait servir un grog à l’américaine, vous paraissez bien renseigné.

Le maître d’équipage regarde son nouvel interlocuteur, qu’il voit pour la première fois.

Mais ce dernier, avec son chapeau ciré, sa chemise bleue, son teint hâlé et ses grosses boucles d’oreilles qui brillent sous ses cheveux rouges, ne saurait être qu’un marin, et entre marins la confiance est bientôt née.

– Vous me connaissez ? demande Mahorec.

L’inconnu reprend en souriant :

– De Rochefort à Brest et de Lorient à Toulon, qui donc peut se vanter d’avoir navigué s’il n’a rencontré le père Mahorec ?

– Bien parlé, mon garçon, dit le maître d’équipage évidemment flatté du compliment.

Et, prenant sa chope de bière, il va s’asseoir à la table de l’inconnu.

Puis, d’un air confidentiel et baissant la voix :

– Tous ces gens-là, dit-il, sont des brutes qui ne comprennent rien. Aussi ce n’est pas la peine de leur expliquer pourquoi le mauvais temps contrarie le capitaine et l’équipage du brick indien.

– Vous avez peut-être raison, dit l’homme aux boucles d’oreilles.

– Hé ! hé ! continua Mahorec en clignant de l’œil, il y aurait à bord un joli chargement de contrebande à l’adresse de l’Angleterre que ça ne m’étonnerait pas.

– Moi non plus, père Mahorec.

– Il faut vous dire que voilà plus d’un mois que le brick est au Havre.

– Vraiment ?

– C’est le second qui commandait. Il parle anglais comme vous et moi.

L’inconnu sourit.

– C’est un grand diable de mulâtre, très bon enfant. Tous les jours lui et les matelots venaient à terre, et j’ai idée qu’ils faisaient leur chargement à la sourdine. Peut-être même que le gouvernement leur a donné un coup de main en conseillant aux douaniers du port de ne pas y regarder de trop près.

– Vous croyez ?

Le père Mahorec prit un air rusé et continua :

– J’ai toujours idée que nous allons avoir une bonne guerre avec l’Angleterre.

– Alors, à votre idée, ce brick serait un corsaire ?

– Peut-être bien. À preuve que le capitaine que personne ne connaissait et n'avait jamais vu à bord, est arrivé de Paris.

– Quand donc ?

– Il y a trois jours ; et il paraît s'impatienter beaucoup du mauvais état de la mer.

– Alors, personne n'a vu ce capitaine en ville ?

– Non, mais le second m'a dit que c'était un Indien qui en veut à mort aux Anglais et que le gouvernement français protège.

L'homme aux boucles d'oreilles fit encore quelques questions au père Mahorec.

Mais ce fut en pure perte. Le père Mahorec avait, comme on dit, vidé son sac.

Il avait dit tout ce qu'il savait.

D'autres matelots entrèrent dans le cabaret de la *Fille-Sauvage* et l'homme aux boucles d'oreilles serra la main au père Mahorec sans lui avoir dit son nom.

La journée s'écoula.

Vers le soir, le cabaret se vida.

Les uns s'en allèrent coucher à bord de leurs navires, les autres courir les petites rues tortueuses qui avoisinent le port.

Alors l'homme aux boucles d'oreilles revint et demanda à souper.

La fille du cabaretier lui dit :

– Vous plairait-il de souper en compagnie ?

– Certainement, répondit-il, sans que cette question parût lui causer la moindre surprise.

– Voulez-vous souper avec le second du brick indien ?

– Je ne demande pas mieux. Où est-il ?

– Là-haut. Dans le cabinet.

L'homme aux boucles d'oreilles monta lestement l'escalier tournant qui mettait le cabinet en communication avec le premier étage et pénétra dans une petite salle où, en effet, un homme était déjà à table.

À la vue du nouveau venu, cet homme se leva et salua avec toute la déférence d'un inférieur.

– Eh bien ? dit l'homme aux boucles d'oreilles, en fermant la porte.

– Tout est prêt.

– Nos hommes sont à bord ?

– Oui.

– On ne les a pas reconnus ?

– Aucun. Milady a passé trois fois à côté de Franz, qui fumait sur la dunette, et ne l’a pas même regardé.

– Et Milon ?

– Il s’est fait une tête bronzée admirable et il a teint ses cheveux en noir.

– Tu réponds du reste de l’équipage ?

– Comme de moi-même.

– Noël, dit l’homme aux boucles d’oreilles, tu es un garçon intelligent.

– Maître, répondit le second du brick indien, je n’ai pas passé dix années à Toulon sans devenir un peu marin.

– Partons-nous demain ?

– La mer est bien mauvaise. Mais c’est égal, c’est mon avis !

– Et puis, ça me connaît la tempête, dit l’homme aux boucles d’oreilles, qui n’était autre que Rocambole.

Noël, car c’était lui, le second du brick indien, se prit à sourire et dit :

– Quand on pense que Ali-Remjeh n’attend qu’une chose pour filer.

– Un pilote ?

– Oui.

– Eh bien ! il l’aura demain…

Et Rocambole se mit à table.

XXXIII

Il fait nuit, le vent continue à souffler du large, les navires du bassin s’entrechoquent avec les petites embarcations, et les quais du port sont déserts.

Cependant, à bord du navire qu’on appelle le brick indien, deux hommes causent tout bas, couchés l’un à côté de l’autre, auprès du gouvernail.

Ces deux hommes sont Noël et Milon.

Tous deux pourraient entrer impunément dans la boutique du fruitier, rue du Vert-Bois.

On ne les reconnaîtrait pas.

Milon est devenu un mulâtre de la plus belle venue.

Le teint olivâtre sied à merveille à ses grosses lèvres, à ses cheveux crêpés, à ses larges épaules d’hercule forain.

Noël est devenu un véritable Anglo-Indien, de la race rouge.

Ali-Remjeh s’y était trompé.

Comment tous ces miracles se sont-ils accomplis, comment Noël est-il devenu le second du navire indien ?

C’est ce que Milon lui demande, et ce qu’il est en train de lui expliquer.

– Écoute bien, vieux, dit Noël.

– J’écoute, répond Milon. Le maître et toi, vous êtes partis pour l’Angleterre, voici trois semaines.

– Le surlendemain du jour où le maître l’a échappé belle dans les *Carrières de Pantin*…

– Et où il a été sauvé par Marmouset ?

– Justement.

– Mais qu’est-il allé faire à Londres ?

– Il est allé voir le lord-chef de l’amirauté, quelque chose comme qui dirait le ministre de la marine.

– Bon ! fit Milon. Eh bien ?

– Alors il a dit au lord : Vous avez offert une prime à celui qui vous livrera Ali-Remjeh, le chef suprême des Étrangleurs de Londres ? – Oui, lui a répondu le lord. – Donnez-la-moi, a dit le maître.

– Mais… fit Milon stupéfait.

– Attends… Le maître a dit encore au lord une foule de choses relatives aux Étrangleurs et il paraît qu'on a eu une grande confiance en lui, puisqu'on lui a donné pleins pouvoirs, qu'on a mis à sa disposition des hommes et de l'argent, et que nous sommes venus tout droit de Brighton ici.

– Tout cela ne me dit pas…

– Mais écoute donc. Jusqu'à présent, tu ne peux pas comprendre… on a donné au maître, pendant qu'il était à Londres, une foule de renseignements. Ainsi, par exemple, qu'un navire sous pavillon anglais, mais avec un équipage indien, viendrait relâcher au Havre, sous le commandement d'un capitaine en second, avec mission de prendre à son bord, à destination de New-York, un capitaine en premier.

– Et ce capitaine, c'est le moricaud qui est arrivé avant-hier matin ? demanda Milon.

– Justement. Seulement, comme tu vois, il a de la compagnie et il voyage en famille.

– Mais, reprit Milon, ça ne me dit pas comment tu as pris la place du second, et nous autres, les gens de Rocambole, celle de l'équipage.

– C'est encore bien simple, dit Noël.

– Comment cela ?

– Tu te souviens de Gurhi ?

– Oui.

– Et de sir George Stowe ?

– Parfaitement.

– Gurhi avait initié le maître à une grande partie des secrets des Étrangleurs.

– Bon !

– Sir George Stowe, avait complété l'œuvre. Or, sir George Stowe dépossédé de son pouvoir à Londres, a juré une haine mortelle à Ali-Remjeh et à sir James Nively.

– Je sais cela.

– Il s'est fait l'esclave de Rocambole et le servira jusqu'à la mort. Or, il faut te dire que sir Georges Stowe, dépouillé par sir James de son autorité est néanmoins demeuré le chef apparent des Étrangleurs de Londres. Il a les signes et les amulettes qui indiquent le commandement.

Quand nous sommes arrivés à Londres, le Maître a envoyé une dépêche à sir George Stowe.

Sir George Stowe est arrivé le soir même.

Alors il s'est rendu à bord du brick indien et s'est fait reconnaître.

Le second l'a reçu avec de grandes marques de respect.

– Ah ! s'interrompît Noël, j'oubliais de te dire une chose.

– Laquelle ?

– C’est que Ali-Remjeh qui a quitté l’Inde depuis plusieurs mois, avait écrit à sir George Stowe pour lui donner des ordres. Sir George Stowe remplacé par sir James, c’est à ce dernier que les ordres arrivés à Londres ont été expédiés.

Or, comme sir James était dans nos mains, c’est par conséquent à Rocambole que les ordres sont parvenus.

– Bon ! fit Milon, je commence à comprendre.

– Sir George Stowe, poursuivit Noël, après avoir causé avec le second, a été convaincu qu’il n’avait jamais vu Ali-Remjeh, et qu’il ne connaissait à Calcutta, d’où venait le navire, que des Étrangleurs subalternes.

Alors il lui a été donné l’ordre de sortir à la nuit tombante, dans la chaloupe du brick, et il a pris le commandement de l’embarcation.

La mer était déjà mauvaise, mais on pouvait encore naviguer.

La chaloupe avait à bord le second et huit hommes d’équipage. Les quatre autres étaient demeurés à bord du brick dans le bassin.

Sir George Stowe étant muni des pleins pouvoirs de Ali-Remjeh le chef suprême, le second n’avait plus qu’à obéir.

La destination était inconnue.

La chaloupe a doublé la pointe de Sainte-Adresse et pris la route de Fécamp.

Le vent fraîchissait, la mer était houleuse, mais la chaloupe avançait toujours. Sur l’ordre de sir George Stowe, le second avait fait mettre la barre au vent et le cap sur un gros brick marchand qui avait cargué toutes ses voiles.

Ce navire qui portait pavillon anglais a mis, en voyant la chaloupe, une embarcation à la mer.

Les chaloupes ont accosté.

Celle du brick était pleine de matelots anglais qui se sont jetés sur les Indiens, les ont garrottés, ainsi que le second et les ont hissés à bord ensuite.

Sir George Stowe est resté dans la chaloupe avec deux matelots du navire anglais, l’un d’eux était la Mort-des-braves, qui est devenu bon rameur, à Toulon, l’autre…

– C’était toi ? fit Milon.

– Justement. Nous sommes rentrés au Havre, tandis que le brick anglais qui avait été envoyé, sur la demande de Rocambole par l’amirauté anglaise, emmenait le second et les huit hommes d’équipage du navire indien.

Au Havre, j’ai recruté mon équipage. Nous sommes rentrés de nuit à bord du brick ; les quatre hommes qui restaient de l’ancien équipage ont été mis aux fers et jetés à fond de cale.

Et voici comment, acheva Noël, Ali-Remjeh, qui croit être chez lui, se trouve chez nous.

– Enfin, quand partons-nous ?

– Demain.

– Et Rocambole vient avec nous ?

– C’est le pilote qui est venu ce matin à bord ?

– Il n’y a que le maître pour se métamorphoser ainsi, murmura Milon. Je ne l’ai pas reconnu.

– Chut ! fit Noël.

Et il poussa du doigt Milon qui tourna la tête.

Une forme noire venait d’apparaître à l’ouverture du grand panneau.

XXXIV

Noël et Milon demeurèrent immobiles.

La nuit était sombre et le vent soufflait avec violence.

La forme noire qui s'était arrêtée à l'orifice du grand panneau fut bientôt rejointe par une autre.

Noël qui avait le regard perçant et avait contracté l'habitude de voir distinctement dans l'obscurité, reconnut Ali-Remjeh dans la première et milady dans la seconde.

Cette dernière prit le bras d'Ali-Remjeh et tous deux se dirigèrent vers l'arrière et s'assirent auprès de la barre.

Ils étaient, en cet endroit, à une assez grande distance de Milon et de Noël pour que ceux-ci, par un temps calme, ne pussent entendre ce qu'ils disaient.

Mais comme le vent soufflait de l'arrière à l'avant du navire, leur conversation arriva par lambeaux à l'oreille des deux faux Indiens qui n'avaient garde de bouger.

Milady disait :

– Tu crois donc, mon bien-aimé, que nous allons pouvoir partir ?

– Oui.

– La mer est cependant bien mauvaise.

– Le pilote qui est monté à bord ce soir prétend qu'on peut sortir du port, franchir la rade et que, une fois au large, nous rencontrerons un temps meilleur.

– Ah ! murmura milady, j'ai hâte de fuir.

– Tu crains donc bien cet homme ?

– Mes cheveux se hérissent, en pensant à lui.

Ali-Remjeh passa un de ses bras autour du cou de milady.

– Chère amie, dit-il, encore quelques heures et tout danger aura disparu. N'avons-nous pas avec nous notre cher fils et sa fiancée !

– Ô les enfants bénis ! murmura milady avec une émotion subite, ils sont prêts à nous suivre au bout du monde !

– Et le pauvre vieillard qui, par amour pour sa fille, s'expatrie à son âge ! fit Ali-Remjeh.

Milady garda un moment le silence.

– Es-tu bien sûr des deux hommes que tu as laissés à Paris ? dit-elle enfin.

– Comme de moi-même.

– Ils pourront, avec nos deux signatures, retirer les sommes énormes déposées dans la maison Davis Humphrey ?

– Sans nul doute.

– Et ils nous les apporteront à New-York.

– Je te le jure, ces hommes sont nos esclaves.

Milady regardait le ciel dans lequel commençaient à courir les premiers rayons de l'aube.

– Dans deux heures, dit Ali-Remjeh, nous aurons quitté le Havre.

– Dans deux heures, pensa milady avec une joie anxieuse, nous n'aurons plus rien à craindre de Rocambole.

Puis, tout haut :

– Ah ! dit-elle, si tu savais ce que j'ai souffert depuis trois jours. Il me semblait que cet homme qui a sauvé Gipsy avait retrouvé nos traces.

Chaque barque se détachant du quai me semblait le porter.

À chaque homme qui paraissait sur le quai, j'étais prête à m'écrier :

– C'est lui !

– Folle, dit l'Indien, as-tu donc perdu à ce point la confiance que tu avais en moi ?

Ne suis-je plus Ali-Remjeh ?

Milady ne répondit pas.

Les pressentiments les plus terribles l'agitaient.

Ali-Remjeh reprit :

– J'ai annoncé à Lucien que le brick lèverait l'ancre au point du jour. Il veut être sur le pont quand nous partirons, pour dire un dernier adieu à la France.

– Eh bien ! dit milady, je vais le rejoindre. J'ai vu de la lumière sous la porte de sa cabine. Certainement il ne dort pas.

Et milady regagna l'escalier du grand panneau.

En effet, Lucien veillait.

Seul, rêveur et mélancolique, le jeune homme à demi-couché dans son cadre, la tête appuyée sur une de ses mains, et le coude replié sur lui-même, il murmurait :

– Singulière destinée que la mienne ! J'ai passé vingt ans à retrouver une famille et le jour où je la retrouve elle est proscrite, et si mon père veut conserver sa tête sur ses épaules, il faut qu'il mette entre l'Europe et lui la largeur de l'Océan ; et si je ne me veux séparer à jamais de lui et de ma mère, il faut que moi aussi je m'expatrie et quitte cette chère terre de France où mon enfance s'est écoulée.

Milady entra.

Lucien lui passa les deux bras autour du cou.

– Eh bien ! ma mère, dit-il, partons-nous ?

– Dans une heure, mon enfant, répondit-elle avec émotion.

– Une heure ! dit Lucien.

Et sa voix s’altéra légèrement.

– Cher enfant, reprit-elle, si tu hésites à faire ce grand voyage, il en est temps encore… Séparons-nous… Retourne à Paris avec ta fiancée…

– Ma mère, dit Lucien avec fermeté, mon devoir est de vous suivre et ce devoir m’est dicté par mon cœur. Marie m’a dit, hier encore, que partout où je serais elle vivra heureuse… Que me faut-il de plus ? J’aime assez Paris pour ne point l’oublier, mais je ne le regretterai pas.

– Qu’il en soit donc ainsi, murmura milady avec une joie qu’elle ne put dissimuler plus longtemps.

En ce moment le brick immobile oscilla légèrement et un certain bruit se fit sur le pont.

Les apprêts de l’appareillage commencent.

– Montons, dit Lucien, je veux voir une dernière fois la terre de France.

* *

*

Une heure après, le jour commençait à poindre, le brick indien se chargeait de toile et hissait ses ancres.

Un homme était monté sur le banc de quart et commandait la manœuvre.

Cet homme, c’était le marin aux boucles d’oreilles qui avait fait connaissance de maître Mahorec, à l’auberge de la *Fille-Sauvage*.

Il commandait d’une voix pleine et sonore, en anglais, et cette voix arriva jusqu’au quai, qui commençait à se garnir d’un flot de curieux, impatients de voir un navire se risquer à la mer par un temps pareil, car la tempête ne s’était pas apaisée.

Le père Mahorec, le vieux maître d’équipage, était parmi eux, une lunette à la main.

– Ah ! tonnerre ! s’écria-t-il tout à coup, elle est forte, celle-là !

– Quoi donc ?

– C’est mon homme d’hier qui sert de pilote. Il m’a joliment fait poser.

Le brick s’ouvrait un passage à travers les navires, et bientôt il fut hors du bassin.

On le vit entrer dans la rade, prendre le vent et s’élancer vers la haute mer, à demi-couché, sous l’effort du vent, sur la lame couronnée d’écume.

Calme, impassible, dominant la tempête, le pilote commandait : et ce pilote, Noël l’avait dit à Milon, c’était Rocambole.

XXXV

Quand la tempête règne dans la Manche, il n’y a pas de mer plus mauvaise.

Le navire fatigue et n’avance pas, et un pilote côtier seul peut gouverner avec sûreté.

Il y a quinze heures que le brick indien est sorti du bassin du Havre.

Les voiles larguées, couché sur le flanc, il est le jouet des lames énormes.

À chaque instant, il embarque de monstrueux paquets d’eau.

Il a fallu fermer les panneaux et les écoutilles.

De temps en temps, les mâts craquent sous l’effort du vent.

Cependant le pilote n’a point quitté son banc de quart, et sa voix domine toujours l’ouragan.

L’obscurité est opaque, il pleut à torrents.

Milady est dans la cabine de la jeune fille qui doit être bientôt la femme de Lucien.

Marie Berthoud et son père sont en proie aux tortures du mal de mer.

Milady et Lucien leur donnent des soins. – Lucien anxieux, milady toujours agitée des plus noirs pressentiments.

Le navire ne se brisera-t-il pas sur quelque récif à fleur d’eau, et pour sauver cette fortune qu’elle voulait conserver à son fils, n’a-t-elle pas mis en péril la vie de ce même fils ?

Et puis, une vague épouvante qu’elle n’a pas même confiée à Ali-Remjeh s’est emparée d’elle depuis le départ : il lui semble que les Indiens au teint cuivré, qu’Ali-Remjeh croit ses esclaves, ne lui obéiront pas ; elle a cru surprendre entre eux des signes d’intelligence de mauvais augure.

Ce pilote surtout dont la voix domine la tempête lui inspire un superstitieux effroi.

Ali-Remjeh n’a pas quitté le pont ; mais le pilote commande toujours.

Cependant, vers minuit, le chef des Étrangleurs, dominé par une soif ardente, descend dans sa cabine pour y prendre un verre de rhum.

Milady le rejoint.

Elle est pâle, oppressée et, se jetant au cou d’Ali-Remjeh, elle lui dit avec effroi :

– Mon Dieu ! n’allons-nous pas faire naufrage ?

– Non, répond Ali-Remjeh, la mer se calme peu à peu. Dans une heure nous serons hors de tout danger.

Il faut vous coucher, Ellen, il faut prendre un peu de repos. Demain, en vous éveillant, vous verrez le soleil resplendissant sur les vagues apaisées.

Ali-Remjeh a pris la place de milady auprès des deux malades, et milady s’est enfermée à son tour dans la cabine.

Elle s’est mise au lit, elle a essayé de dormir.

Vains efforts ! Ses angoisses augmentent ; elle qui ne craignait rien, redoute à présent le naufrage, et il lui semble que son fils bien-aimé touche à sa dernière heure.

Tout à coup un bruit étrange a frappé ses oreilles.

Un bruit qui n’est ni un craquement de mât ni le choc d’une lame balayant le pont, ni un mugissement du vent, mais les gémissements de voix humaines qui paraissent sortir des entrailles même du navire.

Et milady se relève et appelle Ali-Remjeh.

L’Indien revient dans la cabine ; milady lui montre l’endroit d’où paraissent sortir les voix.

Ali se penche et écoute.

Puis, tout à coup :

– Il y a des hommes enfermés dans la cale, dit-il, des hommes qui sont Indiens, car c’est dans cette langue qu’ils se plaignent, bien qu’il me soit impossible de comprendre ce qu’ils disent, à travers les planches et à cause de l’éloignement.

Ali-Remjeh, en parlant ainsi, s’est élancé hors de la cabine de milady.

Il monte sur le pont.

Là, tout le monde est à son poste ; les douze matelots sont à la manœuvre, le second au gouvernail.

– Qui donc a-t-on enfermé dans la cave ?

Pour la première fois, depuis quatre jours, Ali-Remjeh soupçonne une trahison.

Les hommes qui montaient le brick en arrivant au Havre étaient partis de Calcutta.

Tous appartenaient à cette secte dont il était le chef.

Tous doivent être tatoués sur la poitrine d’un signe mystérieux, et le second aussi bien que les autres.

Noël est à la barre.

Il a su bronzer son visage et se donner l’air d’un Indien.

Mais sa vareuse s’est ouverte sous l’effort du vent et sa chemise flottante laisse en ce moment voir sa poitrine nue qu’éclairent les reflets du fanal de poupe.

Ali-Remjeh s’est approché sans bruit.

Son œil ardent examine Noël.

Celui-ci, tout entier à sa besogne, n’a pas vu l’Indien qui se tient, du reste, à une certaine distance.

Son visage et ses mains sont enduits d’une couleur brune ; mais sa poitrine est demeurée blanche.

Ali-Remjeh tressaille et reconnaît, dans ce prétendu capitaine indien, un homme de race européenne.

– Je suis trahi ! murmure-t-il.

Un moment, il a saisi un revolver et s’apprête à faire feu sur Noël.

Mais Ali-Remjeh est un homme de sang-froid et d’intelligence.

– Comment cet homme a-t-il pris la place du second venu de Calcutta ?

Et, s’il en est ainsi, l’équipage n’est-il pas tout entier à ses ordres ?

Ali-Remjeh remet le revolver dans sa poche et s’éloigne, sans que Noël l’ait aperçu.

Un seul homme a vu Ali-Remjeh et peut-être a deviné ce qui se passait en lui.

C’est le pilote, qui n’a pas bougé de son banc de quart.

L’Indien quitte de nouveau le pont et redescend dans l’intérieur du navire.

Les hommes enfermés dans la cale ne sont-ils pas ceux de l’ancien équipage ?

Quand il les aura délivrés, Ali-Remjeh agira.

Il descend donc dans la cale.

Là, les gémissements et les imprécations sont devenus plus distincts.

Ali-Remjeh se dirige vers la porte du cachot, une lanterne à la main.

Mais la porte est fermée…

Et comme le chef des Étrangleurs cherche autour de lui un levier, un outil quelconque, pour l’enfoncer, un homme se dresse tout à coup devant lui.

Et Ali-Remjeh recule en jetant un cri, comme s’il venait de voir un mort sortir de sa tombe…

XXXVI

L’homme qui venait de se dresser du milieu des barriques et autres objets encombrant la cale et qui se montrait tout à coup à Ali-Remjeh, frappé de stupeur, c’était le major Hoff.

C’est-à-dire Franz, que le terrible lasso de l’Indien avait renversé mort sur le parquet de l’appartement de milady, au Grand-Hôtel.

Avant de devenir chef suprême de la mystérieuse association des Thugs, Ali-Remjeh avait été simple Étrangleur.

Or, jamais il n’avait manqué son coup ; jamais un homme abattu par son lacet de soie ne s’était relevé.

Ensuite, en admettant le contraire, en supposant que Franz ne fût pas mort, comment pouvait-il se trouver sur ce navire ?

Le merveilleux et le surnaturel viennent en aide volontiers aux imaginations colorées de l’Extrême-Orient.

Ali-Remjeh eut un moment d’effroi superstitieux et recula vivement, persuadé qu’il n’avait devant lui que le fantôme de sa victime.

La faculté qu’ont les morts de sortir de leur tombe est au nombre des premières croyances indiennes.

– Arrière ! fantôme ! cria Ali-Remjeh reculant jusqu’à la muraille de la cale.

Ce que voyant, Franz fit un pas vers lui.

Ali-Remjeh avait un revolver dans sa poche, un poignard à sa ceinture.

Mais il était tellement convaincu qu’il n’avait devant lui que l’ombre de Franz, qu’il ne songea point à faire usage de ses armes.

Ce que voyant, Franz fit un bond vers lui, en même temps qu’il fit entendre un coup de sifflet.

Et tandis qu’il prenait l’Indien à la gorge, deux hommes se dressèrent auprès de Franz et lui vinrent en aide.

Ces deux hommes étaient Milon et la Mort-des-Braves. Ce fut si rapide, si instantané, que Ali-Remjeh, revenu de son erreur superstitieuse, n’eut pas le temps de se défendre.

Il fut renversé sur le sol, Milon lui mit un genou sur la poitrine et Franz, lui enlevant son revolver, le braqua sur lui en disant :

– Au moindre cri que tu pousseras, beau ravisseur de femmes, j’ai l’ordre de te tuer.

Franz était le plus fort, au moins pour le moment ; Ali-Remjeh se résigna avec le flegme des gens de sa race.

– Milon, disait Franz, maintenez l'ex-capitaine sous votre genou ; mais ne lui fermez pas la bouche avec vos mains.

Je lui ai défendu de crier ; mais s'il veut causer avec moi et me questionner sur une foule de choses qui peuvent l'intéresser, je n'y vois pas d'inconvénient.

Ali-Remjeh leva sur le major un œil terne et froid.

– Ah ! dit-il, tu n'es donc pas mort ?

– Non, je ne suis pas mort, répondit Franz.

– Et tu reçois des ordres me concernant ?

– Peut-être…

– D'un homme qui commande ici. Mon second ?

– Non, dit Franz en riant, le pilote.

Ali-Remjeh tressaillit.

Et comme les gémissements se faisaient toujours entendre derrière la porte du cachot, malgré lui Ali-Remjeh tourna la tête.

– Ah ! dit Franz, cela t'étonne, n'est-ce pas ?

– Traître, dit Ali-Remjeh, je devine. Toi et les tiens vous vous êtes emparés de mon navire.

– C'est la vérité.

– Et mes compagnons, mes matelots, ceux qui me sont dévoués, sont enfermés là…

– Tu l'as dit.

– Mais l'Indien est patient, poursuivit Ali-Remjeh. Ils finiront par briser cette porte.

– Tu crois ? ricana le major.

– Ils viendront à mon aide, ils me délivreront…

– Et tu nous feras tous pendre aux vergues, dit Franz d'un ton moqueur.

Ali-Remjeh ne répondit pas, mais ses yeux brillèrent d'une flamme sombre.

Franz reprit :

– Malheureusement, le nombre de tes compagnons est moins grand que tu ne supposes. Combien avais-tu de matelots ?

– Douze, dit Ali-Remjeh.

– Il n'en reste plus que quatre.

– Misérables ! hurla Ali-Remjeh, auriez-vous donc jeté les autres à la mer ?

– Non, on les a conduits à bord d'un navire anglais.

L’Indien frissonna.

– Ils sont en Angleterre, à présent, continua Franz, en Angleterre, où nous allons nous-mêmes, et où l’on m’a promis ma grâce en échange de mes révélations.

Un rugissement de fureur s’échappa de la poitrine d’Ali-Remjeh.

– Prends garde, dit Franz, j’ai des ordres.

– Mais comment se nomme donc le misérable à qui tu obéis ? s’écria l’Indien.

– Il te le dira lui-même.

Et, comme Franz disait cela, un nouveau personnage apparut à l’entrée de la cale, et Ali-Remjeh reconnut le pilote.

Celui-ci avait remis le commandement aux mains de Noël.

– Tu veux savoir qui je suis, Ali-Remjeh, dit-il. Je me nomme pour milady le major Avatar, je me nomme pour toi Rocambole.

En même temps, il fit un signe à Milon qui cessa d’appuyer son genou sur la poitrine de l’Indien.

– Relève-toi, Ali-Remjeh, dit-il.

L’Indien n’avait plus son revolver, mais il avait encore son poignard.

Et, le saisissant, il songea un moment à opposer à tous ces hommes une résistance désespérée.

Rocambole haussa les épaules, et lui dit en souriant :

– Prends garde ! tu vas jouer la vie de ton fils.

Et il y avait dans son accent une telle résolution que Ali-Remjeh frissonna, et que le poignard dont il s’était armé échappa à sa main.

– Ali-Remjeh, poursuivit Rocambole, milady et toi, vous avez volé une fortune qui appartient à une femme que je protège.

Ni elle, ni toi ne voulez rendre cette fortune, n’est-ce pas ?

– Jamais, dit l’Indien avec énergie.

– Alors, j’ai dû prendre une résolution qui me mettra en possession d’une somme presque équivalente.

Malgré son effroi et sa fureur, Ali-Remjeh ne put s’empêcher de regarder Rocambole avec curiosité.

– J’ai résolu de gagner la prime de deux cent mille livres sterling offerte par l’amirauté anglaise à celui qui livrera Ali-Remjeh et les siens.

Ali-Remjeh pâlit affreusement.

– Allons ! ordonna Rocambole, qu’on mette cet homme aux fers et qu’il aille rejoindre sir James Nively au cachot.

Et, tandis qu’on exécutait ses ordres, en dépit de la résistance désespérée d’Ali-Remjeh, Rocambole remonta sur le pont.

XXXVII

Ali-Remjeh, en s’élançant d’abord de sa cabine sur le pont, avait laissé milady bouleversée par les gémissements confus qui semblaient partir des entrailles du navire.

Jadis, il y avait vingt ans, l’enthousiaste miss Ellen eût haussé les épaules, si on lui avait dit que quelqu’un pouvait dominer et vaincre celui en qui elle avait une foi ardente, son vaillant Ali-Remjeh.

Maintenant, elle avait perdu la foi.

L’Indien avait vieilli.

Il avait bien conservé son naturel farouche, ses colères tempétueuses ; mais, au travers de tout cela, milady avait surpris mille hésitations.

Et milady avait peur.

Cependant, elle ne quitta point la cabine tout de suite.

Elle attendit même près d’une heure, croyant toujours que Ali-Remjeh allait revenir.

Mais l’Indien ne revenait pas.

Milady se décida à monter sur le pont.

La tempête se calmait peu à peu et, à l’horizon, les nuages tourmentés commençaient à se franger d’une vague clarté.

Le jour n’était pas loin.

L’équipage était toujours à la manœuvre.

Seul, le pilote avait abandonné son banc de quart.

Où était-il ?

Milady le chercha vainement des yeux, comme elle chercha Ali-Remjeh.

Ni l’un ni l’autre n’étaient sur le pont.

Milady pensa que Ali-Remjeh était redescendu dans l’intérieur du navire par un autre panneau ; et elle prit le parti de le rejoindre dans sa cabine à lui.

Sa porte en était entr’ouverte. Un homme s’y trouvait, tournant le dos. Il était assis devant une petite table qui supportait le compas et les autres instruments du capitaine.

Une lampe à abat-jour, placée sur cette table, ne projetait autour d’elle qu’une très faible clarté.

Milady crut que c’était Ali-Remjeh.

Elle entra et ferma la porte.

Alors, l’homme qui paraissait chercher le point et donner la route à suivre, tourna lentement la tête.

Milady recula tout effarée.

Cet homme, c’était le pilote.

Mais le pilote débarrassé de son chapeau ciré, de sa longue chevelure, de la couleur bistrée qui couvrait son visage.

Et, dans le pilote, milady reconnut son terrible adversaire, le major Avatar.

– Je vous attendais, madame, lui dit froidement Rocambole.

Et il lui avança un siège.

– Vous ! vous ! murmurait milady avec une épouvante croissante.

– Madame, dit Rocambole, veuillez vous calmer et reprendre toute votre présence d’esprit, car je vous jure que vous en avez le plus grand besoin.

Et, comme elle continuait à attacher sur lui un œil hagard :

– Milady, poursuivit-il, je vous avais avertie pourtant, à Paris, et vous n’avez tenu aucun compte de mes avertissements.

Ou plutôt, vous avez cru pouvoir m’échapper, vous et votre complice, l’Indien Ali-Remjeh, vous avez quitté précipitamment Paris, en pleine nuit, emmenant votre fils, emmenant sa fiancée et le vieux père de sa fiancée.

Milady courbait la tête sous le regard dominateur de cet homme, mais elle n’avait point pris le siège qu’il lui avait avancé.

– Afin que vous compreniez, madame, la gravité de la situation, reprit Rocambole, laissez-moi vous dire en peu de mots ce qui s’est passé.

Elle le regardait et, comme si elle eût suivi son conseil, elle retrouvait peu à peu son sang-froid.

– Vous êtes ici, continua Rocambole, à bord d’un navire venu tout exprès des Indes, pour prendre Ali-Remjeh et le conduire en Amérique.

Ce navire est entré dans le port du Havre avec un équipage dévoué.

Un homme est venu à bord, vous précédant de vingt-quatre heures ; cet homme, c’était sir George Stowe, hier le fanatique serviteur d’Ali-Remjeh, son ennemi mortel aujourd’hui.

Mais les matelots indiens de qui il s’est fait reconnaître lui ont obéi.

Sur douze hommes d’équipage, huit sont descendus dans la chaloupe, armée par les ordres de sir George Stowe.

La chaloupe est sortie du bassin, elle a pris la mer et abordé un navire anglais qui courait des bordées devant Sainte-Adresse.

Les huit hommes d’équipage, reconnus comme Étrangleurs, sont aujourd’hui aux mains de l’amirauté.

Les quatre autres, ceux qu'on avait laissés à la garde du navire, ont été mis aux fers et jetés à fond de cale.

Ne les entendiez-vous pas crier tout à l'heure durant le gros temps ?

Maintenant, il est inutile de vous apprendre qu'il n'y a ici qu'un capitaine, moi, et un équipage qui m'obéit.

Inutile encore de vous dire que le brick a pris la route d'Angleterre.

– Ah ! fit milady frémissante.

– Et que je vais tenir ma promesse à l'amirauté en lui livrant Ali-Remjeh, le chef des Étrangleurs de l'Inde, sir James Nively, son lieutenant, miss Ellen sa complice dans l'assassinat du commodore Perkins et de miss Anna, sa fille.

Milady était d'une pâleur de statue.

– Oh ! s'écria-t-elle tout à coup, vous vous vantez peut-être, monsieur, et vous ne savez pas quel homme est Ali-Remjeh.

Un sourire glissa sur les lèvres de Rocambole.

– Seul contre vous tous, poursuivit milady s'exaltant par degrés, Ali-Remjeh vous tiendra tête, et je vous défie en son nom.

– Madame, dit Rocambole avec calme, vous vous trompez…

– Moi !

– À cette heure, Ali-Remjeh, mis aux fers, est couché à fond de cale avec ses compagnons.

Milady jeta un grand cri. Puis, tout à coup, regardant fixement Rocambole :

– Oh ! dit-elle, c'est impossible ! Vous mentez !

Rocambole se leva, ouvrit la porte et dit :

– Major, venez donc affirmer à milady que je viens de lui dire la vérité !

Et, à ces mots, un homme entra.

Et Milady, éperdue, essaya de fuir.

Cet homme c'était Franz, qu'elle aussi elle avait cru mort.

XXXVIII

Franz, en entrant, avait refermé la porte derrière lui. Milady, bouleversée, était tombée à genoux.

Cet homme qui savait ses crimes, cet homme qu'elle avait aimé, qu'elle avait trahi, ne venait-il pas pour la tuer.

Elle joignit les mains et balbutia les mots de grâce et de pardon.

Franz se mit à rire.

– Madame, dit-il, je n'ai pas de grâce à vous faire, ni de pardon à vous octroyer. Je ne suis pas le maître ici, et votre sort n'est pas dans mes mains ; vous m'avez abandonné pour Ali-Remjeh, qui n'a pas su vous défendre. Moi, je me suis borné à devenir l'esclave de vos ennemis, et ce qu'ils me commanderont, je le ferai.

Milady, au comble de l'épouvante, regardait tour à tour Rocambole et le major Hoff, semblant se demander ce qu'elle allait devenir entre leurs mains.

Rocambole reprit, après un moment de silence :

– Je vous avais offert le moyen de vous sauver, madame, d'avoir une vie calme et heureuse, – si toutefois vos remords vous le permettaient, – auprès de votre fils et de sa jeune femme, et vous avez été sourde à mes conseils.

Milady retrouva tout à coup sa fougueuse énergie :

– Vous vouliez me faire dépouiller mon fils ! s'écria-t-elle.

– D'une fortune qui ne lui appartient pas, dit froidement Rocambole.

– Jamais ! dit-elle avec force. Nul ne sait où est cette fortune, nul ne le saura…

– Vous vous trompez, milady, dit Franz, car je sais où elle est, moi.

– Vous ! vous ! exclama-t-elle avec une sorte d'épouvante irritée.

– Je n'ai pas vécu vingt années avec vous, répondit le major Hoff, sans avoir pénétré tous vos secrets.

– Et tu sais, misérable !…

– Je sais qu'il suffira de présenter à un magistrat du nom de sir John Mac-Ferson, qui habite Édimbourg, un médaillon que vous avez toujours au cou, pour qu'il remette à celui qui en sera porteur les titres de propriété de cette fortune entièrement monnayée, qui se trouve aux mains de la maison de banque Davis-Humphry et C°.

Milady regardait tour à tour ces deux hommes au pouvoir de qui elle était tout entière.

On eût dit une tigresse prise au piège.

– Mon fils ! murmurait-elle, mon fils !

– Parlez bas, madame, lui dit Rocambole, car votre fils est près d'ici et il pourrait nous entendre, et alors…

– Alors ? fit-elle d'un ton de menace.

– Alors, nous serions bien forcés de lui dire la vérité.

– Il ne vous croirait pas !

– C'est possible, dit Rocambole ; mais, dans huit mois, lorsque vous aurez été jugée par une cour militaire en même temps que vos complices les Étrangleurs, et que vous serez pendue devant la prison de Newgate, il faudra bien que votre fils s'aperçoive qu'on lui avait dit la vérité.

Ces derniers mots terrassèrent milady.

– Oh ! dit-elle, tombant à genoux devant Rocambole, vous êtes sans pitié, monsieur.

– Non, milady, répondit Rocambole d'une voix grave, j'ai une mission à accomplir…

– La mission de dépouiller mon fils, n'est-ce pas ?

– Milady, reprit Rocambole, les instants sont précieux ; dans quelques heures nous serons en vue des côtes d'Angleterre et il sera trop tard. Voulez-vous transiger ?

Elle le regarda avec une sorte de stupeur.

– Qu'entendez-vous par là ? fit-elle.

– Si je me tais, si je vous laisse l'amour et la vénération de votre fils ; si, sur cette fortune immense que je dois vous reprendre, je vous abandonne quelques centaines de mille francs…

– Vous feriez cela ! dit-elle avec égarement.

– C'est un droit que je n'ai pas ; mais j'ai la conviction que ceux à qui je dois rendre le bien détourné de sa source m'approuveront.

– Après ? dit-elle, après ?

– Voici mes conditions, reprit Rocambole. Vous allez me rendre ce médaillon.

– Après ? fit-elle encore.

– Au jour, quand nous serons en vue des côtes, on arrimera la chaloupe. Vous y descendrez, vous, votre fils, sa fiancée, le père de sa fiancée et mon fidèle Milon, qui sera porteur du médaillon.

Milon aura ordre de vous conduire en Angleterre, et de ne pas vous quitter d'un pas, jusqu'à l'heure où vous vous embarquerez de nouveau pour la France, où vous retournerez avec votre fils.

Votre fils qui continuera à aimer et à vénérer sa mère et ne saura jamais rien du passé.

– Mais, s'écria milady encore hésitante, si je vous rends ce médaillon ?…

– Milon s’en servira pour réclamer la fortune de Gipsy la bohémienne ; et sur cette fortune, quand il sera de retour à Paris, il vous abandonnera un million.

Milady courba la tête.

Un moment encore elle lutta, elle résista, elle serra dans sa main crispée le médaillon qu’elle avait au cou.

Mais Rocambole mit fin à ses hésitations par ces mots cruels :

– Vous préférez donc être pendue, et mourir exécrée et maudite par votre fils ?

Elle poussa un dernier cri et arracha de son cou le médaillon qui y était suspendu par un fil de soie.

Puis elle le jeta sur la table en détournant la tête et étouffant un sanglot.

Rocambole prit le médaillon et murmura avec un soupir de soulagement, un mot unique :

– Enfin !

Mais soudain milady semblant sortir de quelque rêve épouvantable, le regarda et lui dit :

– Et Ali-Remjeh ?

– Vous ne le reverrez jamais.

– Jamais ?

– J’ai promis de le livrer.

– À l’Angleterre ?

– Oh ! fit en souriant Rocambole, maintenant que vous êtes devenue raisonnable, milady, ce n’est plus en Angleterre que je le conduirai.

– Où le conduirez-vous donc ? demanda milady anxieuse.

– À Calcutta. Le vice-roi, gouverneur de la compagnie des Indes, sera enchanté de le revoir.

Milady tremblait de tous ses membres.

Rocambole se tourna vers Franz.

– Major, dit-il, nous sommes à deux milles de la côte qui doit être en vue depuis longtemps, si mes instruments ne me trompent.

Montez donc sur le pont et dites à mon second qu’il fasse préparer la chaloupe.

Franz obéit et sortit de la cabine.

– Mais comment, dit encore milady, palpitante sous le regard dominateur de Rocambole, séparerez-vous mon fils de son père ?

Il se prit à sourire et répliqua :

– Vous verrez, tout est prévu…

Milady courba la tête et deux larmes brûlantes jaillirent enfin de ses yeux.

XXXIX

On avait mis la chaloupe à la mer.

Rocambole avait dit vrai. Les côtes anglaises apparaissaient nettement dans la brume transparente du matin, car, la tempête apaisée, le ciel s'était éclairci peu à peu.

Sur l'ordre de Rocambole, on avait transporté dans la chaloupe tout ce qui appartenait à milady et à ses enfants.

Ceux-ci dormaient.

Pour combattre efficacement le mal de mer, le cuisinier lui avait apporté du thé brûlant auquel Rocambole avait fait mêler un narcotique puissant.

La jeune fille, le vieillard, et enfin Lucien, s'étaient successivement endormis.

Maintenant les canons du brick illuminant tous ses sabords à la fois, ne les eussent point réveillés.

Quand tous les préparatifs ordonnés par Rocambole eurent été faits, Milon descendit dans la cabine du capitaine.

– Maître, dit-il, tout est prêt.

– Ah ! fit Rocambole, voici donc l'heure de la séparation.

– Maître, maître, murmura Milon tout ému, cette séparation sera-t-elle donc bien longue ?

– Je ne sais pas, répondit-il.

– Mais nous reverrons-nous, au moins ?

– Je ne sais pas, dit encore Rocambole. Maintenant, écoute bien mes instructions.

– Parlez, maître.

– Voici deux lettres pour Londres, l'une à l'adresse de miss Cécilia, que je remercie de m'avoir prêté son concours contre les Étrangleurs.

– Il est certain, murmura Milon, qu'elle nous a donné un rude coup de main.

– L'autre est pour le célèbre docteur chimiste Kerschoff, un Allemand, établi à Londres.

– Et quand j'aurai porté ces deux lettres ? demanda Milon.

– Tu accompagneras milady au packett, et ne la quitteras, elle et ses enfants, que lorsqu'ils seront embarqués.

– Après ?

– Après, tu iras en Écosse, ainsi qu'il est convenu entre nous, et tu retireras les titres de propriété de cette fortune qui appartient à Gipsy, des mains du docteur Mac-Ferson.

– Et je retournerai en France ?

– Naturellement.

– Mais, dit Milon ému, de quelle utilité sera une pareille fortune à cette pauvre fille qui est folle ?

– D'abord, dit Rocambole, elle guérira.

– Vous croyez, maître ?

– J'en suis sûr. Quand elle sera guérie, elle épousera Marmouset.

– Ah ! fit Milon.

– Et j'ai la conviction, ajouta Rocambole, que Marmouset saura faire un bon usage de cette fortune que lui apportera Gipsy.

– Maître, maître, murmura Milon dont l'émotion grandissait, j'ai d'affreux pressentiments.

– Lesquels, mon bon Milon ?

– Quelque chose me dit que vous quittez l'Europe.

– Oui.

– Pour toujours…

– Non, dit Rocambole. Moi aussi, je suis fataliste et une voix secrète me dit que c'est à Paris que je reviendrai mourir.

Puis le major Avatar rejeta en arrière sa tête intelligente et pâle que son regard dominateur éclairait en ce moment d'un reflet pour ainsi dire prophétique.

– Écoute-moi, Milon, dit-il, écoute-moi, toi l'innocent longtemps jeté au bagne.

– Parlez, maître.

– J'ai été le pire des scélérats. Dieu a permis que je fusse touché par le repentir ; mais il ne m'a accordé cette grâce qu'à la condition que le reste de ma vie serait consacré heure par heure et minute par minute à faire le bien.

Une fois déjà j'ai cru ma mission accomplie et j'ai voulu chercher le repos dans la mort.

La façon miraculeuse dont j'ai été sauvé m'a prouvé que Dieu ne voulait pas que je meure. Cette lutte commencée à Londres, continuée à Paris avec les Étrangleurs, je dois la terminer dans l'Inde.

Milon cacha sa tête dans ses deux mains et quelques larmes coulèrent le long de ses doigts.

– Et vous ne m'emmènerez pas ? dit-il.

– Non, dit Rocambole, il faut que tu restes en Europe pour exécuter mes ordres.

Milon s’inclina en signe d’obéissance.

Rocambole tendit en même temps que les deux lettres, un gros pli cacheté à Milon.

Il avait écrit dessus :

Pour Marmouset.

– C’est bien, dit le vieux colosse.

– Et maintenant, mon vieil ami, acheva Rocambole en lui tendant la main, l’heure est venue de nous dire adieu.

– Au revoir ! voulez-vous dire, maître ? s’écria Milon, qui porta à ses lèvres la main de Rocambole et la couvrit de ses larmes.

– Je l’espère ! dit le maître avec un mélancolique sourire.

* *

*

Quelques minutes après, on avait descendu dans la chaloupe Lucien, Marie Berthoud et son vieux père, tous trois endormis.

Rocambole présidait à l’embarquement.

Il se tourna vers milady.

Milady, appuyée au bastingage, en haut de l’échelle de tribord, promenait autour d’elle le regard hautain d’un lutteur vaincu par la fatalité.

– Madame, lui dit Rocambole, Milon vous remettra un million dans un mois.

Elle s’inclina sans mot dire.

– Madame, ajouta-t-il, remerciez Dieu de vous avoir donné un fils brave, honnête et loyal : son caractère et sa vertu ont plaidé votre cause là-haut.

Dieu ne châtiera pas la mère coupable, parce qu’il ne veut pas briser le cœur du fils.

Milady ne répondit point.

Altière et l’œil sec, elle descendit dans la chaloupe.

Rocambole vit l’embarcation s’éloigner du navire.

Longtemps il la suivit des yeux ; puis, lorsqu’elle ne lui apparut plus que comme un point noir à l’horizon, il se tourna vers Noël et lui dit :

– Route de l’Inde, maintenant !

Et il monta sur son banc de quart, son porte-voix à la main.

XL

Le printemps est venu, les arbres sont en fleurs et les coteaux qui bordent la Seine ont revêtu leur parure de verdure.

Non loin de Sèvres, tout près de Bellevue, au bas Meudon, comme on dit, une villa blanche et coquette se cache à demi dans une touffe de grands marronniers.

Le jardin est ombreux, les oiseaux seuls font tapage dans cette solitude.

Pourtant cette maison n'est point inhabitée.

Sous un berceau de lilas et de chèvrefeuilles, vous pouvez apercevoir une jeune fille assise, les yeux demi-clos, s'abandonnant à une rêverie pleine de douceur.

Cette jeune fille, les habitués de la *Taverne du* « *Roi George* » auraient peine à la reconnaître.

C'est Gipsy !

Gipsy la bohémienne, Gipsy la danseuse du Wapping, la mystérieuse maîtresse de sir Arthur Newil, la malheureuse victime des Étrangleurs miraculeusement arrachée au bûcher.

Gipsy folle si longtemps, et qu'on désespérait de rappeler jamais à la raison.

À quelques pas du berceau, assis sur un banc de verdure, deux autres personnes, un homme et une femme, causent à mi-voix.

La femme, on le devine, c'est Vanda, la fidèle gardienne de Gipsy, depuis le départ de Rocambole.

L'homme n'est autre que ce médecin aliéniste allemand à qui Rocambole a écrit et qui s'est décidé à quitter Londres pour venir à Paris soigner la riche héritière.

– Ainsi, docteur, murmure Vanda, vous la croyez guérie ?

– Oh ! bien guérie, madame.

– Et vous pensez qu'on peut sans danger faire revenir le jeune homme qu'elle aime ?

– C'est le seul moyen, selon moi, de dissiper ce brouillard qui obscurcit encore légèrement sa mémoire, car la raison est revenue tout entière.

Vanda se leva, se dirigea vers la maison et appela :

– Milon ? Milon ?

Le colosse accourut.

– Il faut aller chercher Marmouset, lui dit Vanda.

Milon tressaillit.

– Ah ! madame, dit-il, vous ne craignez donc pas que Gipsy ne redevienne folle ?

– Le docteur prétend qu'il n'y a aucun danger.

– Vous vous souvenez pourtant de l'émotion qu'elle a éprouvée, il y a huit jours, quand nous lui avons appris qu'elle était riche à douze millions…

– Eh bien ! dit Vanda, puisque cette émotion ne l'a point tuée, l'autre achèvera de la guérir. Oublies-tu donc qu'elle demande sans cesse *son ami* ?

– Alors, il faut aller le chercher ?

– Oui.

– C'est bien, dit Milon, dans deux heures, je serai de retour ici avec lui.

Et il traversa le jardin, franchit la grille et gagna à pied la route de Sèvres à Versailles sur laquelle passent de nombreux omnibus de dix minutes en dix minutes.

Une heure après, Milon arrivait à Paris et se rendait au petit hôtel de la rue Marignan.

C'était là que, par ordre du docteur allemand, Vanda avait confiné Marmouset depuis environ trois mois.

Mais Marmouset était bien changé et pas un des bandits qui se réunissaient jadis sous les ordres du *Pâtissier*, au cabinet de l'*Arlequin*, tenu par la Camarde, ne l'aurait reconnu.

Le gamin de Paris, le ravageur à la blouse déchirée, aux cheveux en broussaille, à la mine flétrie et souffreteuse à la fois, était devenu un jeune homme de dix-neuf ou vingt ans, mis avec une correcte élégance.

Vanda, à qui Rocambole avait laissé ses instructions, avait voulu que Marmouset mît à profit les loisirs que lui laissait le traitement auquel le docteur allemand avait soumis Gipsy.

Marmouset continuait à s'instruire, il fréquentait le manège et la salle d'armes.

Il avait fait en toutes choses, depuis trois mois, des progrès si rapides qu'il était devenu méconnaissable.

Marmouset, lorsque Milon arriva, descendait de cheval. Il revenait du Bois.

– Eh bien ! comment va-t-elle ? dit-il avec un empressement fiévreux, en voyant entrer Milon.

– Elle est guérie.

– Guérie !

Et Marmouset devint tout pâle d'émotion.

– Et je viens vous chercher, ajouta Milon.

– Je puis donc la voir sans danger ?

– Oui. C'est l'avis du docteur.

Marmouset n’en entendit pas davantage. Il remonta lestement à cheval, oublia Milon et se lança au triple galop dans l’avenue Marignan.

Les Champs-Élysées, le Bois, il traversa tout avec une rapidité vertigineuse ; on le vit passer sur le pont de Saint-Cloud, courbé sur sa selle comme un écuyer maure.

Il traversa le parc, monta la côte de Sèvres au galop, et moins de trois quarts d’heure après avoir quitté l’avenue Marignan, il arrêtait court son cheval à la grille de la villa.

Vanda l’attendait.

Elle le prit par la main et lui dit :

– Venez, mon enfant ; venez vite…

Et elle le conduisit vers le berceau sous lequel Gipsy était assise.

Le docteur se tenait à quelques pas de distance.

En entendant marcher, Gipsy leva la tête.

Elle vit Marmouset, et tout son corps tressaillit.

Puis une vive rougeur couvrit son front ; elle voulut se lever et ne le put, tant son émotion était grande. Mais elle tendit la main à Marmouset et lui dit :

– Viens, mon ami, viens ; je ne suis plus folle, et je me souviens de tout ce qui s’est passé.

Et comme Marmouset, palpitant, s’agenouillait devant elle, Gipsy continua :

– C’est toi qui as sauvé la pauvre bohémienne ; c’est toi qui m’as ramenée en France et qui as veillé sur moi tandis que la folie m’étreignait, comme un frère sur une sœur.

Et elle l’attira vers elle, imprima ses lèvres sur son front et lui dit avec émotion :

– Oh ! je t’aime !…

* *

*

– Madame, disait tout bas le médecin allemand à Vanda, le danger a disparu, mais il peut revenir.

– Que voulez-vous dire, docteur ? fit Vanda avec une inquiétude subite.

– Ces enfants s’aiment…

– Je le sais.

– Il faut qu’ils s’épousent… et le plus tôt sera le mieux.

– Ah ! fit Vanda.

– Quand Gipsy sera mère, ajouta le docteur, elle aura recouvré la raison pour toujours.

Vanda posa un doigt sur ses lèvres :

– Chut ! dit-elle, nous allons hâter les préparatifs, en ce cas.

D’ailleurs, c’est la volonté du maître.

Et Vanda soupira, en songeant à Rocambole, qui, depuis cinq mois, avait quitté Paris et dont elle n’avait plus de nouvelles.

XLI

Plus d’un mois s’est écoulé depuis que Marmouset est revenu à la villa.

Cependant, les deux enfants ne sont point mariés encore.

Le docteur allemand est reparti pour Londres.

Gipsy n’est plus folle, et elle aime Marmouset de toute son âme.

Néanmoins, une tristesse mortelle s’est emparée d’elle.

Pourquoi ?

Gipsy est jeune, elle est belle, elle est fabuleusement riche. Marmouset l’aime et elle l’aime…

Ni Vanda, ni le jeune homme ne comprennent rien à cette mélancolie sombre qui n’abandonne jamais son front.

Plusieurs fois déjà, Vanda a essayé de questionner la jeune fille.

Mais Gipsy s’est contentée de fondre en larmes et elle n’a point livré son secret.

Quand la fidèle compagne de Rocambole parle à Gipsy de sa prochaine union avec Marmouset, Gipsy soupire et ne répond pas.

Cette tristesse a fini par gagner Marmouset, et la tristesse est voisine du désespoir.

Mais, un jour, le jeune homme se frappe le front, comme si un souvenir lointain traversait tout à coup son esprit.

– Oh ! dit-il, je comprends, à présent.

C’est le soir, la nuit est venue. Gipsy est rentrée dans sa villa et l’on voit briller derrière les vitres la veilleuse de sa chambre.

Marmouset et Vanda sont seuls dans le jardin.

– Oui, murmure Marmouset d’une voix timide, je comprends, à présent, je comprends tout.

– Mais quoi ? demande Vanda avec inquiétude.

– Gipsy aime toujours sir Arthur Newil.

– Folie !

– Elle l’aime, vous dis-je.

– On ne saurait aimer ce qu’on méprise, mon enfant.

– Qui sait ?

– Et ne vous a-t-elle pas sauté au cou quand vous êtes revenu ? Ne vous a-t-elle pas dit : je t’aime !

– Elle le croyait.

Vanda, stupéfaite, regarde Marmouset.

L’enfant est affreusement pâle : un tremblement nerveux parcourt tout son corps.

– Oui, répète-t-il, elle le croyait alors. Peut-être m’aime-t-elle comme un frère, mais à coup sûr elle frissonne encore au souvenir des caresses de sir Arthur.

– Ce lâche qui l’abandonnait ?

– Qu’importe ! murmure Marmouset avec un tel accent de conviction, que Vanda se demande s’il n’a pas deviné la vérité.

Et elle voit Marmouset dans un tel état d’exaltation, qu’elle lui dit :

– Mon enfant, mieux vaut encore la certitude que l’incertitude d’un malheur. Partez pour Paris ce soir, et revenez demain. Je vous jure que, d’ici là, Gipsy se sera ouverte à moi tout entière.

Vanda a conservé sur Marmouset un peu de cette autorité qu’exerçait Rocambole.

Marmouset monte à cheval et quitte la villa au galop.

Pendant toute la soirée et une partie de la nuit, il erre comme une âme en peine sur les boulevards, dans les Champs-Élysées, un peu partout, pour tuer le temps. Il a hâte d’être au lendemain.

Marmouset sait bien que Vanda tiendra parole, et que le lendemain elle lui dira la vérité.

* *

*

À peine Marmouset était-il parti que Vanda monta résolument à la chambre de Gipsy.

Elle frappa.

– Entrez ! dit la jeune fille d’une voix émue.

Gipsy n’était point couchée.

Assise devant une table, elle écrivait.

Vanda s’assit auprès d’elle.

– Mon enfant, dit-elle en lui prenant la main, aimez-vous Marmouset ?

– De toute mon âme, répondit Gipsy.

– Comme un frère ou comme un amant ?

Gipsy rougit et cacha sa tête dans ses mains.

– Ah ! fit-elle d’une voix étouffée.

– Vous l’aimez, murmura Vanda, et cependant, à mesure qu’approche l’heure fixée pour votre union, vos joues pâlissent, votre regard s’éteint ; et l’on dirait que c’est à un sacrifice douloureux que vous êtes condamnée.

Gipsy se leva et regarda Vanda.

Elle ne pleurait pas, et sa voix, émue un moment, avait retrouvé toute sa fermeté.

– Madame, dit-elle à Vanda, vous avez eu pour moi la bonté affectueuse d’une mère, et je vous supplie de me témoigner cette bonté quelques heures encore.

– Que voulez-vous dire ?

– Demain, reprit Gipsy, vous reviendrez ici, dans cette chambre, et vous aurez l’explication de ma conduite.

Comme dans ces dernières paroles de la jeune fille il y avait une certaine exaltation, comme une flamme sombre s’était subitement allumée dans son œil, Vanda eut peur.

Elle eut peur que la folie ne revînt, et elle jugea prudent de ne pas insister et de battre en retraite.

– À demain, donc, dit-elle.

Et elle prit Gipsy dans ses bras.

– Adieu, madame, répondit Gipsy avec un élan passionné.

En même temps, Vanda sentit couler une larme brûlante des yeux de la jeune fille sur son cou.

Et elle sortit, persuadée que la folie soutenait une dernière lutte dans ce pauvre cerveau troublé.

Vanda passa une nuit très agitée.

Plusieurs fois, elle se leva sur la pointe du pied et vint coller son oreille à la porte de la chambre de Gipsy.

Mais Gipsy avait fini d’écrire et s’était mise au lit.

Il n’y avait plus de lumière dans la pièce. Le matin arriva, puis le soleil.

Vanda qui remontait à la chambre rencontra Milon.

– Oh ! madame, dit-il, pour sûr, il nous est arrivé un malheur.

Vanda tressaillit.

– J’ai rêvé de ma mère, dit Milon, et quand je rêve de ma mère, c’est signe de mort.

Vanda monta toute tremblante et frappa à la porte. Gipsy ne répondit pas.

Elle frappa une seconde fois, sans plus de succès, et, comme la clé était dans la serrure en dehors, Vanda ouvrit la porte et entra.

Gipsy était couchée toute vêtue sur son lit, les mains croisées sur sa poitrine.

On eût dit qu’elle dormait.

Mais Milon, qui était entré derrière Vanda, s’écria :

– Morte ! morte ! elle est morte !

XLII

Milon ne se trompait pas.

Gipsy était morte.

Vanda lui prit la main.

Cette main était froide.

Mais le visage était si calme, si calme était l'attitude, que la mort avait dû être instantanée.

Auprès du lit était la table sur laquelle la jeune fille avait écrit la veille au soir.

Sur cette table, étaient une lettre à l'adresse de Vanda, une autre à l'adresse de Marmouset.

Auprès d'elle, une bague que Gipsy portait toujours au doigt et qu'elle disait lui venir de ses parents d'adoption, les bohémiens.

Cette bague avait un chaton, et ce chaton était divisé.

Ce fut un trait de lumière pour Vanda.

La bague renfermait quelque poison foudroyant que Gipsy avait avalé.

Milon poussait de grands cris.

Vanda, pâle, muette, frissonnante, prit la lettre qui était à son adresse et l'ouvrit.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Pardonnez-moi, madame, de ne pas m'être ouverte à vous. Le courage m'a manqué.

« Je meurs de désespoir et d'amour.

« J'aime avec passion, avec délire, ce jeune homme qu'hier encore vous appeliez mon fiancé.

« Et c'est parce que je l'aime que je ne me sens point le courage de devenir sa femme.

« Gipsy la bohémienne pouvait accepter le premier venu.

« La fille de miss Anna, l'héritière d'un nom appartenant à l'aristocratie anglaise, doit se donner pure à l'homme qui l'épousera.

« En me révélant mon véritable nom, on m'a révélé mon infamie.

« J'ai dansé dans les carrefours, j'ai été la maîtresse de sir Arthur Newil.

« Ce double souvenir m'obsède et m'accable, et pour lui échapper, je me réfugie dans la mort.

« Je laisse toute ma fortune à celui à qui j’ai depuis longtemps donné mon cœur.

« Je compte sur vous, madame, pour adoucir sa douleur, pour calmer son désespoir.

« Il est jeune, son cœur meurtri se cicatrisera.

« Il est riche, il sera aimé.

« C’est le vœu de la pauvre morte, et quelque chose, au seuil de la tombe, me dit que ce vœu se réalisera un jour.

« Adieu ! madame, une fois encore, pardonnez-moi… et priez Dieu qu’il me pardonne…

« GIPSY. »

Cette lettre échappa aux mains de Vanda.

Debout, sans voix, sans haleine, la compagne de Rocambole contemplait cette jeune fille endormie dans la mort, comme un enfant dans son berceau.

– Pauvre enfant ! murmura-t-elle enfin.

– Je savais bien qu’elle n’était pas guérie, moi, s’écria Milon avec une explosion de douleur.

– Peut-être… murmura Vanda.

Et tandis qu’ils étaient là tous deux, en présence de ce cadavre, le galop d’un cheval se fit entendre.

Milon se précipita au dehors.

C’était Marmouset qui revenait.

Et comme Marmouset gravissait l’escalier, il lui barra le passage en lui disant :

– N’entrez pas !

À de certaines heures, l’esprit humain est doué d’une espèce de divination.

Marmouset s’écria :

– Ah ! Gipsy est morte !

Et il poussa Milon, passa outre et entra dans la chambre de Gipsy.

Vanda était agenouillée auprès de la jeune morte.

Marmouset ne versa pas une larme et ne jeta pas un cri.

Il est de ces désespoirs sans limites pour lesquels l’œil n’a pas une larme, la poitrine un gémissement.

Il prit cette lettre qui lui était destinée, et dont Vanda avait respecté le cachet.

Il l’ouvrit et la lut.

Gipsy lui faisait de tendres et déchirants adieux ; Gipsy le suppliait d’accepter ses millions et de faire du bien en son nom ; Gipsy au seuil de l’éternité, lui parlait d’avenir et de bonheur…

Et quand il eut lu cette lettre, Marmouset s’agenouilla lui aussi devant la morte.

Il prit sa main glacée et la porta à ses lèvres.

Puis, se relevant, il sortit de la chambre et alla droit à la sienne.

Dans cette chambre, il y avait une paire de pistolets accrochés au mur.

Marmouset en prit un et appuya froidement le canon sur son front.

Mais comme il pressait la détente, une main nerveuse lui poussa le bras et détourna le canon du pistolet.

Le coup partit, mais la balle, au lieu de briser le front de Marmouset, alla se loger dans le mur.

C’était Vanda, qui avait deviné son sinistre projet et s’était élancée sur lui.

– Laissez-moi mourir ! s’écria Marmouset, qui voulut s’emparer du second pistolet.

Mais Vanda le lui arracha des mains.

– Non, dit-elle, tu ne mourras pas, tu n’as pas le droit de mourir, le Maître ne le veut pas !

À ces mots, le visage empourpré de Marmouset devint d’une pâleur livide.

– Le Maître ! balbutia-il, le Maître !…

– Le Maître a laissé ceci pour toi, répondit Vanda.

En même temps, elle tendit à Marmouset un pli cacheté sur lequel on avait écrit ces lignes :

Cette lettre renferme mes instructions pour Marmouset, pour le cas où je ne serais pas de retour à Paris dans un an.

XLIII

On lit dans le *Journal du Havre* :

« Le trois-mâts *Marthe-et-Marie*, capitaine Bondurand, venant de l'île de la Réunion et se rendant au Havre, avec un chargement de denrées coloniales, a recueilli par le travers de l'île de Sainte-Hélène une bouteille cachetée qui contenait les lignes suivantes :

« À bord du brick indien *le Sivah*, naviguant sous pavillon britannique, capitaine Avatar.

Extrait de mon journal de bord, aujourd'hui 14 juillet 186…, sept heures du soir.

Depuis quarante-huit heures les pompes fonctionnent sans relâche.

Le feu est à bord.

Il s'est déclaré dans la soute aux vivres et couve lentement.

Le temps est calme, la mer ressemble à un lac. En vain toutes nos voiles dehors attendent une brisée folle.

Le vent est mort.

D'après mes calculs, nous sommes à quarante-cinq lieues de toute terre, par le travers du Sénégal.

Depuis hier matin, l'accalmie est complète. Le navire ne marche plus.

Hier, à midi, nous avons eu un moment d'espérance.

Un navire passait au large, mais à une distance telle qu'on ne pouvait apercevoir que ses perroquets.

J'ai fait tirer le canon de détresse.

Un instant, les perroquets ont grandi, le navire a paru se rapprocher.

Puis il a filé sous le vent, et nous ne l'avons pas revu.

Le feu, en dépit des pompes, continue son œuvre de lente destruction.

Dans vingt-quatre heures au plus tard, il aura atteint la *sainte-barbe*.

Alors nous sauterons, et tout sera fini…

15 *juillet, six heures du matin*.

Le découragement règne à bord.

Les pompes ne fonctionnent plus. L'équipage, brisé de fatigue, refuse tout travail.

Il attend la mort avec résignation.

Un peu de vent se joue dans nos hautes voiles ; mais il arrive trop tard : le navire ne fait pas deux lieues à l'heure, et nous sommes à quarante lieues de la côte.

Une fumée noire sort de la cale ; le feu est tout près de la soute aux poudres.

D'un moment à l'autre, nous nous attendons à sauter !

Si ces lignes parviennent en Europe, ceux qui les liront sont priés de les publier dans les journaux.

Le nom du capitaine Avatar est peu connu ; mais il éveillera peut-être quelques souvenirs à Paris.

Même jour, midi.

Encore un espoir déçu.

Une voile a été signalée à l'horizon.

Nous avons hissé de nouveau le pavillon de détresse.

La voile vient de disparaître, on ne nous a pas vus.

J'ai fait mettre à la mer notre unique embarcation, le canot.

Nous avons perdu, il y a un mois, notre chaloupe dans un gros temps.

Le canot ne peut contenir que six personnes, et nous sommes dix-neuf à bord.

On a tiré les noms au sort, excepté le mien bien entendu.

Un capitaine doit rester le dernier à son bord.

Les six hommes désignés viennent de descendre dans l'embarcation.

Ils s'éloignent de nous en pleurant.

Arriveront-ils à terre ?

Dieu seul le sait !

Même jour, midi.

Le canot s'est éloigné, nous l'avons suivi longtemps des yeux.

Maintenant on ne le voit plus.

Le charpentier, qui est resté à bord, a voulu descendre une dernière fois dans la cale.

Il est remonté suffoqué.

À son estime le feu ronge les cloisons de la *sainte-barbe*.

Dans une heure tout sera fini.

Que la volonté de Dieu s'accomplisse !

AVATAR, capitaine,

NOËL, second. »

* *

*

Le *Journal du Havre* ajoute :

On disait hier, au café de l'*Amirauté* que le 15 juillet, le brick *la Mouette*, se trouvant à dix heures du soir, par le travers du Sénégal, a entendu une forte détonation.

Pendant quelques minutes le ciel a paru tout en feu.

Le capitaine de *la Mouette* dormait.

Mais le second, qui était de quart, en ce moment-là, a pensé que cette détonation pouvait bien être causée par l'explosion d'un navire qui sautait.

Seulement, il lui a été impossible de préciser à quelle distance le sinistre avait dû avoir lieu.

XLIV

Il était deux heures du matin. Il y avait un an, heure pour heure, que M. de Maurevers avait disparu, et l'on parla de lui.

– Messieurs, dit un tout jeune homme, reçu de la veille, au *Club des Crevés*, car c'était dans le salon de jeu de cet intéressant local de *high life* que cette conversation s'engageait, je vous demande mille pardon, mais je sais si imparfaitement l'histoire du marquis Gaston de Maurevers, que je serais bien reconnaissant à celui qui voudrait me la raconter.

Le vicomte de Montgeron répondit :

– Je suis ton parrain, Casimir, et à ce titre je te dois des révélations. Sache donc que Gaston de Maurevers était un homme de trente-six ans, beau, élégant, d'éducation accomplie, et riche de cent vingt mille livres de rente.

On ne lui connaissait ni chagrin, ni amour, ni aucun motif raisonnable de quitter la vie.

– Cependant il s'est suicidé ?

– Mais non, voilà ce qu'on ne sait pas. Un soir, il est sorti d'ici, avec Charles Hounot, le fils du banquier.

Ils sont remontés à pied jusqu'à la Madeleine. Le marquis habitait un grand entresol, à l'entrée de la rue de Surène.

Charles l'a mis à sa porte et ils se sont séparés en se disant : « à demain. »

Le concierge de la maison a dit depuis, qu'il avait remis une lettre à Maurevers. Cette lettre était arrivée dans la soirée.

Maurevers l'a lue avec une certaine émotion, à la clarté du bec de gaz qui brûlait sous le vestibule.

Puis au lieu de monter chez lui, il a redemandé le cordon, disant :

– Je ne rentrerai que demain.

Le lendemain et les jours suivants, Maurevers n'a pas reparu. La police s'en est mêlée, les journaux ont transmis au monde entier le signalement du jeune marquis de Maurevers ; peines perdues !

La famille de Maurevers a expédié à ses frais des agents en Angleterre, en Russie, aux États-Unis, partout !

On ne l'a retrouvé ni mort, ni vivant !

– Cependant, dit un des membres du club, tu oublies une chose, Montgeron.

– Laquelle ?

– C’est que la police a retrouvé un cocher de fiacre qui prétend avoir conduit Maurevers cette nuit-là.

– C’est vrai, Maurevers l’a pris derrière la Madeleine, il s’est fait conduire à Auteuil, s’est arrêté une heure environ dans une maison de la Grande-Rue, puis il est remonté en voiture et est revenu place de la Madeleine.

Du moins, c’est ce qu’a dit le cocher. Conduit à Auteuil, il a déclaré ne pas reconnaître la maison devant laquelle il s’était arrêté.

Et il y a de cela un an, mes bons amis, acheva Montgeron, et je crois que nous ne reverrons jamais notre pauvre Maurevers.

– Mais cette lettre, sur la lecture de laquelle il est ressorti ?

– Une lettre ordinaire, venue de Paris : on a retrouvé l’enveloppe dans le vestibule ; écriture de femme, comme il y en a dix mille.

– Maurevers était-il amoureux ?

– Il avait la petite Mélanie du théâtre de X…, qui lui coûtait beaucoup d’argent et lui était parfaitement indifférente, histoire d’avoir une maison montée.

– Et pas d’intrigue dans le monde ?

– C’est ce qu’on ne sait pas.

– Moi, dit un des joueurs, je ne crois pas à un suicide.

– Ni moi, ajouta Montgeron, et si vous voulez savoir toute ma pensée…

– Eh bien ?

– Je crois à un crime, à un enlèvement mystérieux, à un de ces événements enveloppés de ténèbres qui, de dix ans en dix ans, viennent jeter la stupeur dans Paris, dérouter tous les calculs, toutes les conjectures, – énigmes terribles dont le hasard seul révèle le dernier mot aux générations suivantes.

Un jour des ouvriers démolissent une maison, un mur s’écroule, on trouve une cachette ; dans cette cachette un squelette ; et des vieillards de Paris se souviennent alors qu’il y a quarante ou cinquante ans, un certain marquis de Maurevers avait disparu.

– Messieurs, dit un jeune homme qui était entré sur la pointe du pied, tandis que Montgeron parlait, cette histoire est vraiment lugubre. Voici une année que chaque soir nous pleurons Maurevers et nous préparons des cauchemars pour la nuit.

Si nous passions à un sujet plus gai ; si nous parlions des amours de notre ami Marion avec la Belle Jardinière ?

– Ah ! oui, à propos, fit Montgeron, où cela en est-il ?

– Excusez-moi, dit encore le jeune homme présenté de la veille, et à qui M. de Montgeron avait familièrement donné la qualification de filleul et le prénom de Casimir, – excusez-moi, mais je ne suis pas au courant…

– On va t’y mettre, répondit M. de Montgeron. Gustave Marion est un de nos amis de la plus belle eau, un *crevé extra*, pour tout dire. Il a un commencement d’asthme, toussote

gentiment, se casse de temps en temps quelque chose sur la banquette irlandaise des courses de Vincennes ou de la Marche, envoie des bouquets à toutes les grues qui débutent quelque part et n'a pas d'autre profession que d'être aimé, pour lui ou pour son argent, peu lui importe !

– Mais qu'est-ce que la Belle Jardinière ?

– Il nous l'a appris, il y a huit jours ; c'est une femme qui habite Bellevue, où elle est marchande de fleurs et occupe une vingtaine de jardiniers.

Il paraît qu'il faudrait aller à Nice, chez Alphonse Karr, pour trouver des fleurs aussi rares et aussi belles que les siennes.

– Et elle est jolie ?

– Marion prétend que si elle entrait à l'Opéra, un jour de grand spectacle, quand les plus belles femmes de Paris s'y trouvent réunies, leur beauté pâlirait auprès de la sienne.

– Et il est aimé ?

– Oh ! non… pas jusqu'à présent… la Belle Jardinière, toujours vêtue de noir, n'aime personne ; on ne lui connaît ni amant, ni mari. Ses employés lui parlent avec le respect de simples chambellans s'adressant à une reine.

– D'où vient-elle ? quel est son nom ? Mystère !

– Marion a déjà dépensé une vingtaine de mille francs en pure perte, pour obtenir des renseignements que personne n'a pu lui donner.

– Vous êtes en retard de vingt-quatre heures, Montgeron, fit le nouveau venu.

– Comment cela ?

– Marion a des intelligences dans la place.

– Bah !

– Il a corrompu l'unique domestique couchant dans la maison, car chaque soir tous les jardiniers s'en vont.

– Et ce domestique ?…

– Lui a vendu pour quelques centaines de louis une clé du jardin et une autre clé qui ouvre le vestibule.

Le reste sera son affaire ; car le domestique prétend que la Belle Jardinière, qui couche au premier étage dans une chambre aux fenêtres de laquelle on voit briller une lumière toute la nuit, n'a jamais laissé pénétrer personne dans cette chambre.

– Eh bien ! que compte faire Marion ?

– Il nous a retenus quatre, moi, le baron Kopp, Alfred Milleroy, et Charles Hounot.

– Pourquoi faire ?

– Mais dame ! pour l'accompagner cette nuit à Bellevue, faire le guet autour de la maison et assister au besoin à son triomphe.

– Mais, cher ami, dit M. de Montgeron, il y a des commissaires de police partout,

même à Bellevue.

– C’est son affaire, non la nôtre. Nous n’entrerons pas, et nous l’attendrons. Si la Belle Jardinière se laisse enlever, tant mieux pour lui, si elle appelle au secours… nous filons.

– Parole d’honneur ! dit Montgeron, j’en serais volontiers.

– Bravo, Montgeron, dit une voix sur le seuil, je vous emmène !

Chacun tourna la tête.

Le *crevé extra*, comme l’avait appelé M. de Montgeron, Gustave Marion, entrait dans le salon de jeu.

– Ce n’est donc pas une plaisanterie ? demanda le jeune homme appelé Casimir.

– Rien n’est plus sérieux, répondit Marion. Mon break est en bas, sur le boulevard. J’ai cinq places à donner. Qui m’aime me suive !

– Marion, dit M. de Montgeron, en riant, faut-il emporter des armes ?

– Comme vous voudrez. Moi, j’ai un revolver dans ma poche.

– Ce Marion, dit un des membres du club, ne se trouvera un héros de roman accompli que lorsqu’il aura fait connaissance avec la police correctionnelle.

Et les cinq personnes désignées prirent leurs chapeaux et leurs paletots, quittèrent le club et trouvèrent en effet, sur le boulevard, le break de courses de M. Gustave Marion, attelé de deux magnifiques trotteurs irlandais.

– Une heure et demie ! dit Montgeron.

– Dans trente minutes nous serons à Bellevue, dit Gustave Marion, et je veux perdre mon nom si nous ne ramenons pas la Belle Jardinière souper avec nous au *Café Anglais* !

Sur ces mots il rendit la main à ses deux trotteurs et le break fila rapidement le long des boulevards déserts.

XLV

Gustave Marion avait à côté de lui M. de Montgeron ; les quatre amis étaient dans l'intérieur du break ; un petit groom, juché sur le marche-pied, devait tenir les chevaux.

La nuit était froide et sombre, bien qu'on touchât à la fin de mars.

Il avait plu dans la soirée, le vent roulait de gros nuages, et le décor était parfait pour un enlèvement.

Le break gagna les Champs-Élysées, descendit vers le Bois, arriva au pont de Saint-Cloud, longea le parc, roula bruyamment sur le pavé de Sèvres et atteignit Bellevue.

Gustave Marion s'arrêta, jeta les rênes au groom et mit pied à terre.

– Sommes-nous arrivés ? demanda Montgeron.

– Pas encore. Mais le bruit d'une voiture serait compromettant. Nous allons suivre à pied ce chemin bordé d'une haie ; tenez, d'ici on voit la maison au bas du coteau.

– Je ne vois pas grand'chose, dit Montgeron, la nuit est noire.

– Moi, fit Charles Hounot, j'aperçois très bien un bâtiment carré avec une lumière au milieu, comme un cyclope qui ouvre son œil.

– C'est la maison. Le jardin est à l'entour.

– Et pas de voisinage ?…

– Aucun. La maison la plus rapprochée est à plus de cinq cents mètres.

Les cinq jeunes gens laissèrent le break et les chevaux sur la route, aux mains du groom, et entrèrent résolument dans le chemin creux que bordait une haie vive.

Le sol était boueux, et bien qu'ils marchassent rapidement, nos aventuriers ne faisaient aucun bruit.

Un quart d'heure après, ils étaient sous les murs du jardin.

La maison ressemblait à toutes les villas des environs de Paris.

Rien d'étrange, rien de sinistre ; Montgeron en fut frappé et dit en riant :

– On dirait que tu vas voir ton notaire, mon pauvre Marion ; jusqu'ici, tout cela est fort bourgeois ; il n'y a pas même un chien de garde !

Tout était silence autour de la maison ; cependant, la lumière aperçue au premier étage brûlait toujours.

Gustave Marion tira de sa poche la clé qui lui coûtait si cher et l'introduisit dans la serrure de la grille.

La grille tourna sur ses gonds sans le moindre bruit.

– Jusqu’à présent, murmura Montgeron, resté en dehors avec ses compagnons, rien des *Mystères d’Udolphe*.

Le *joli crevé,* qui songeait à enlever une femme, traversa le jardin sur la pointe du pied, tira sa seconde clé et s’en servit avec le même succès.

La porte du vestibule s’ouvrit.

Une allumette-bougie permit à Gustave Marion de s’orienter.

Il trouva un escalier et prit la rampe ; puis il monta, étouffant le bruit de ses pas, sur une bande de tapis qui couvrait le milieu des marches.

Arrivé au premier étage, il fut guidé par un rayon de lumière et éteignit sa bougie.

La lumière partait de l’extrémité d’un corridor au bout duquel se trouvait une porte vitrée.

– Bon ! se dit Marion, c’est la chambre à coucher de la dame.

Et il s’avança avec les mêmes précautions.

Il y avait, en effet, une porte vitrée au bout du corridor et le jeune homme, se dressant sur la pointe du pied, colla son visage à l’un des carreaux.

Mais soudain ses cheveux se hérissèrent, son front s’inonda de sueur, une épouvante indicible le prit à la gorge, et il tomba lourdement en arrière en jetant un cri étouffé.

De l’autre côté de la porte vitrée, Gustave Marion avait aperçu une chambre tendue de noir, comme une chapelle mortuaire.

Sur un lit de parade, un cadavre ; au pied du lit, une femme qui pleurait.

La femme, c’était la Belle Jardinière.

Le cadavre, qu’on aurait pu prendre pour un homme endormi, tant le visage était calme, – Gustave Marion l’avait reconnu sur-le-champ…

C’était celui du marquis Gustave de Maurevers, disparu il y avait un an, et qu’on avait cherché vainement aux quatre coins du monde !

XLVI

Gustave Marion ne s’était pourtant pas évanoui en tombant, mais il avait été frappé d’une sorte de paralysie partielle, à moitié morale, à moitié physique.

L’épouvante l’avait si fort dominé que ses cheveux se hérissaient en même temps que ses jambes refusaient de supporter le poids de son corps.

Peut-être même fût-il demeuré longtemps dans cet état, si la porte vitrée ne se fût ouverte brusquement, livrant passage à cette femme qui, tout à l’heure, pleurait agenouillée au pied du lit mortuaire.

Les larmes ne coulaient plus, ses yeux séchés brillaient d’un éclat orageux ; elle était pâle et ses narines frémissantes attestaient sa colère.

L’épouvante de Marion, dont la paralysie stupéfiante continuait, s’en accrut.

Cette femme qu’il avait si bien reconnue tout à l’heure, ne se ressemblait plus à elle-même.

Ce n’était plus ce visage mélancolique et doux, ce n’étaient plus ces yeux remplis d’une indéfinissable tristesse et tout ce corps élégant et souple qui avait des langueurs voluptueuses.

La Belle Jardinière avait fait place, tout à coup, à une femme au regard ardent et fatal qui saisit brusquement le jeune homme à terre et lui dit d’une voix brève, impérieuse :

– Levez-vous !

Et la paralysie cessa, comme par enchantement ; et, sous le feu de ce regard, Gustave Marion se leva, comme si un courant galvanique eût parcouru tout son corps.

Elle le prit par la main, et le poussa plutôt qu’elle ne l’entraîna, dans cette chambre tendue de noir, sur les murs de laquelle les cierges projetaient une lueur sinistre.

– Puisque vous voulez voir, dit-elle, approchez… approchez donc !

Et son accent avait une ironie sauvage.

M. Gustave Marion, qui était, selon l’expression de M. de Montgeron, un *joli crevé*, avait cependant fait preuve de sa bravoure.

Il s’était fait administrer, en différentes circonstances, une demi-douzaine de coups d’épée dont il avait fait grand bruit dans le monde.

Mais, avouons-le à sa honte, il était en proie à une terreur sans nom.

Il se tenait debout parce que cette femme le regardait ; mais il n’aurait pas eu la force de rester sur ses jambes si elle eût un moment tourné la tête.

Elle l’avait attiré tout près de ce lit de parade aux quatre coins duquel brûlaient des cierges mortuaires, et elle lui disait :

– Mais regardez donc !

Il obéissait à cette volonté dominatrice sous laquelle il pliait comme un roseau sous l’effort du vent, il regardait avec épouvante ce cadavre qu’il reconnaissait parfaitement.

C’était bien le marquis Gaston de Maurevers.

Il était encore couvert d’un pantalon de velours épinglé, serré au genou, un pantalon de cheval, comme on dit.

Ses pieds étaient chaussés de fines bottes vernies.

Mais l’habit, le gilet, la cravate, avaient disparu.

La chemise était ouverte et laissait voir sa poitrine ensanglantée.

Une blessure triangulaire s’ouvrait béante au-dessous du sein gauche, ses lèvres bordées de quelques gouttes de sang coagulé.

Était-ce un coup de poignard ?

Était-ce un coup d’épée ?

Le marquis était-il mort, tué loyalement en duel ?

Ou bien avait-il succombé sous le fer d’un assassin ?

Gustave Marion, frissonnant, se posait cette question.

Il s’en posait même encore une autre :

Le visage à peine contracté, le sang à peine figé sur les bords de la blessure, la pose même du cadavre, tout semblait annoncer que la mort remontait à quelques heures seulement, une journée au plus.

Or, il y avait déjà un an que Gaston de Maurevers avait disparu.

Pendant un an, toutes les polices du monde s’étaient mises à sa recherche, sa famille consternée avait publié son nom dans tous les journaux.

Et tout cela avait été en pure perte.

Qu’était donc devenu le marquis pendant toute cette année, puisqu’il n’était mort que de la veille ?

Cette question, que l’esprit troublé de Gustave Marion s’adressait, était la complication suprême de cette énigme épouvantable.

Et pendant ce temps, debout, hautaine, l’œil en feu, la lèvre ironique, la Belle Jardinière disait avec un accent sauvage :

– Mais regardez donc, monsieur, regardez donc !

Les dents de M. Gustave Marion s’entrechoquaient de frayeur.

Peut-être même avait-il plus peur encore de cette femme vivante que de cet homme mort.

Tout à coup, elle lui reprit la main.

– Maintenant, dit-elle, écoutez-moi !

Et sa voix avait un sifflement métallique ; et son regard brûlait les yeux du jeune homme.

Il essaya de balbutier quelques mots, mais ses lèvres ne s'entr'ouvrirent point.

La Belle Jardinière continua :

– Depuis un mois, monsieur, vous venez ici chaque jour, sous le prétexte de m'acheter des fleurs. Puis, découragé par ma froideur, vous avez corrompu un de mes domestiques et, grâce à lui, vous avez pu pénétrer jusque dans cette chambre.

Vous aviez cru aller à une aventure d'amour, et vous vous trouvez en face d'un cadavre. Êtes-vous guéri ?

Et il y avait dans sa voix une ironie farouche.

Et comme il ne répondait pas et palpitait sous le regard qui le ravageait par tout le corps, elle poursuivit :

– Si vous voulez vivre vieux, monsieur, vous me ferez un serment.

Il leva sur elle son œil épouvanté, comme s'il eût voulu lui demander la formule de ce serment.

– Vous me jurerez, reprit-elle, la main étendue sur ce cadavre, que jamais vos lèvres n'articuleront un mot de ce que vous avez vu…

Il continuait à trembler ; mais ses lèvres ne s'ouvraient point.

– Mais jurez, monsieur, mais jurez donc ! s'écria-t-elle.

Et la voix était si impérieuse qu'il sembla, en ce moment, à Gustave Marion, que cette femme tenait sa vie dans ses mains et qu'elle n'avait qu'à vouloir pour qu'il devînt un cadavre comme celui qui était devant lui.

– Jurez donc ! répéta-t-elle pour la troisième fois.

Il fit un effort suprême, étendit la main et murmura d'une voix éteinte :

– Je le jure !

Alors, comme dans une féerie de théâtre, les cierges s'éteignirent brusquement et la chambre se trouva plongée dans l'obscurité.

En même temps, la Belle Jardinière lui prit la main et lui dit :

– Venez !

Et il se sentit entraîné par elle hors de la chambre funèbre, à travers le corridor, puis dans l'escalier ; puis, tout à coup, elle le poussa hors du vestibule dont la porte se referma.

Et M. Gustave Marion, à bout de forces, tomba évanoui dans le jardin, au bas des marches du perron.

* *

*

XLVII

Quarante-huit heures après la scène que nous venons de décrire, le *Club des Crevés* était en émoi de plus belle.

On n’avait vu ni Montgeron, ni Gustave Marion, ni les quatre autres joueurs qui avaient accompagné le hardi ravisseur.

Cependant, on avait passé au club la nuit tout entière, deux fois de suite.

Le tout jeune homme qui avait nom Casimir, et à qui M. de Montgeron servait de tuteur dans le monde viveur, était allé chez lui et ne l’avait pas trouvé.

M. de Montgeron, pas plus que les autres, n’était rentré depuis deux jours.

Les *Crevés* délibéraient.

– Messieurs, disait l’un d’eux, je vais vous donner mon avis.

– Voyons ?

– Nos aventuriers ont fait buisson creux.

– Comment cela ?

– Je n’ai jamais cru beaucoup à l’audace de Marion et voici, selon moi, ce qui a dû se passer. La Belle Jardinière a un mari…

– Ou un amant.

– Soit ; mari ou amant, il s’est trouvé quelqu’un qui a jeté Marion par la fenêtre.

– C’est bien possible, dit-on à la ronde.

– Un amoureux qu’on jette par la fenêtre ne se tue pas, poursuivit le narrateur ; il y a un Dieu pour les amoureux comme pour les ivrognes ; mais il se contusionne, se poche un œil ou se casse quelque chose.

C’est ce qui a dû arriver à Marion et on l’aura porté dans quelque auberge du voisinage.

– Mais les autres ?…

– Attendez ! Bellevue est un pays de maraîchers, de jardiniers et de blanchisseurs ; braves gens qui ont le Parisien en horreur. On aura maltraité nos amis, et, tout honteux de leur mésaventure, ils n’osent se montrer.

– Tu n’y es pas, mon bon ami, dit une voix sur le seuil de la salle de jeu.

Tout le monde se retourna.

– Montgeron ! s’écria-t-on.

– Messieurs, dit le vicomte, je n’ai absolument rien de cassé, et nos amis non plus. Les gens de Bellevue ne sont pas aussi farouches que vous le pensez.

– Et Marion ?

– Marion est fou.

– Fou d’amour ?

– Non, fou… tout à fait fou…

M. de Montgeron prononça ces mots avec une gravité triste qui eut un effet prodigieux.

– Messieurs, poursuivit-il, vous pouvez vous dispenser de rire, car ce n’est pas une plaisante aventure que je vais vous conter.

Et Montgeron s’assit et s’essuya le front en homme qui a passé par des émotions qui ne sont pas précisément à l’eau de rose.

– Mais enfin, qu’est-il donc arrivé ?

– La Belle Jardinière existe-t-elle, ou bien Marion était-il déjà fou ?

– Je ne sais pas, dit Montgeron, mais voici ce qui s’est passé.

Et le vicomte raconta ce que nous savons déjà, le voyage de Paris à Bellevue, par la route impériale, puis à travers le chemin creux, et la façon toute bourgeoise dont Gustave Marion avait pénétré dans le jardin d’abord et ensuite dans la maison.

– Les yeux fixés sur cette fenêtre où brillait une lumière, nous attendions, dit-il, en fumant, et assis à quelque distance de la grille sur le revers d’un fossé, lorsque, au bout d’une demi-heure, la lumière s’éteignit brusquement.

– Bon ! murmura l’un de nous, il est heureux !

Nous attendîmes une demi-heure encore, puis une heure.

La lumière ne reparaissait pas et nous n’entendions pas le moindre bruit.

– Ma foi ! m’écriai-je, je crois que Marion se moque de nous. Si la dame est si facile, qu’elle ne se défend même pas et ne pousse pas le moindre cri, c’est que Marion est plus heureux qu’il ne le pensait d’abord.

Dès lors, nous pouvons lui souhaiter le bonjour et nous en aller…

Et me levant, je me dirigeai vers la grille demeurée entr’ouverte, bien décidé à sonner à la porte de la maison et à faire savoir à la dame que notre ami était un indiscret.

La nuit était assez claire et comme j’approchais de la maison, par la grande allée sablée du jardin, j’aperçus quelque chose d’immobile qui gisait à terre. Je fis un pas encore et m’arrêtai tout ému.

Ce quelque chose, c’était Marion.

Un moment, je le crus mort, et mon émotion fut si grande que je jetai un cri.

À ce cri nos amis accoururent.

Marion était évanoui.

Son corps ne portait les traces d’aucune blessure, d’aucune contusion.

À quelle cause attribuer son évanouissement ?

Un moment, nous songeâmes à frapper à cette porte close, à l’enfoncer au besoin.

La prudence vint à notre aide fort heureusement.

Avant de songer à venger Marion, il fallait savoir de lui-même ce qui lui était advenu.

D’ailleurs, il était dans son tort, et nous-mêmes, en pénétrant la nuit dans une maison habitée, nous pouvions nous faire une situation dangereuse.

Nous chargeâmes donc Marion sur nos épaules et nous l’emportâmes hors du jardin.

Là, nous essayâmes par tous les moyens possibles de le faire revenir à lui.

Efforts inutiles ; sans les faibles battements de son cœur, on eût juré qu’il était mort.

Nous étions dans un lieu désert ; le jour approchait, et, il pouvait se faire que nous fussions surpris par les jardiniers qui se lèvent de grand matin.

Il nous eût été difficile alors d’expliquer notre présence en cet endroit.

Nous emportâmes Marion jusqu’au break.

Il n’avait pas repris connaissance et de Bellevue à Saint-Cloud il fut aussi immobile qu’un cadavre.

À Saint-Cloud, nous nous arrêtâmes à l’*hôtel de la Tête-Noire*.

On le déshabilla, on le mit au lit et on envoya chercher un médecin.

Au bout d’une heure de frictions, et après qu’on lui eut ingurgité des cordiaux et fait respirer des sels, Marion ouvrit les yeux.

Mais alors nous fûmes tous saisis d’une véritable épouvante.

Marion avait le regard égaré, il ne nous reconnaissait pas.

Ses dents claquaient de terreur et un délire ardent s’empara de lui.

Ce délire ne l’a pas quitté ; il pleure, il rit tour à tour. Puis, de minute en minute, il s’écrie :

– N’y allez pas ! n’y allez pas !

Hier soir, il a eu une heure de calme ; nous étions tous autour de son lit.

Il nous a reconnus.

Je lui ai pris les mains, j’ai essayé de l’interroger.

– N’y allez pas ! n’y allez pas ! nous a-t-il dit, avec un accent de terreur folle.

– Mais que t’est-il donc arrivé ? lui ai-je dit.

– J’ai juré ! a-t-il répondu.

Et le délire l’a repris.

Le médecin consulté nous a dit qu’il craignait pour sa raison.

– Ah çà ! dit un des crevés, interrompant M. de Montgeron, je suppose que vous êtes allés les uns ou les autres chez le commissaire de police.

– Pour quoi faire ?

– Mais pour lui raconter cette histoire.

Montgeron haussa les épaules.

– Mon ami, dit-il, quand on s'est aventuré dans une expédition comme celle-là, on ne s'en vante pas.

– Cependant… Marion a dû éprouver quelque mystification terrible.

– Je le crois.

– Et il serait convenable de savoir.

– Oh ! dit Montgeron, j'ai mon idée.

– Ah !

– Écoutez, ajouta le vicomte, je suis tellement convaincu que Marion a été la victime d'un guet-apens, que j'ai fait un serment.

– Lequel ?

– Celui de pénétrer dans la maison de la Belle Jardinière de gré ou de force et coûte que coûte.

– Seul ?

– Non, avec l'un de vous, si toutefois quelqu'un de vous veut me suivre.

– Pardieu ! nous irons tous…

– Non, dit M. de Montgeron, un seul.

– Moi ! moi ! dirent tous les *crevés*.

– Alors, tirez au sort ; je n'en emmène qu'un.

On jeta vingt noms dans un chapeau, et le plus jeune du club, celui qui s'appelait Casimir, y mit la main.

Le premier nom qu'il amena fut le sien.

– Es-tu brave ? dit Montgeron.

– Ah ! fit-il en rougissant.

– Alors, dit froidement M. de Montgeron, en route. Nous partons ce soir.

– À quelle heure ?

– À l'instant même : Ma voiture est en bas.

Et se tournant vers les autres jeunes gens :

– Messieurs, dit-il, j'exige de vous tous un serment.

– Parle, Montgeron.

– C’est que rien de cette ténébreuse affaire ne transpirera au dehors que vous ne m’ayez revu.

Chacun donna sa parole.

– Viens, Casimir, ajouta M. de Montgeron.

Et tous deux quittèrent le club.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2011

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Christian, Jean-Marc, MarcD, YvetteT, PatriceC, Coolmicro.

– Dispositions :

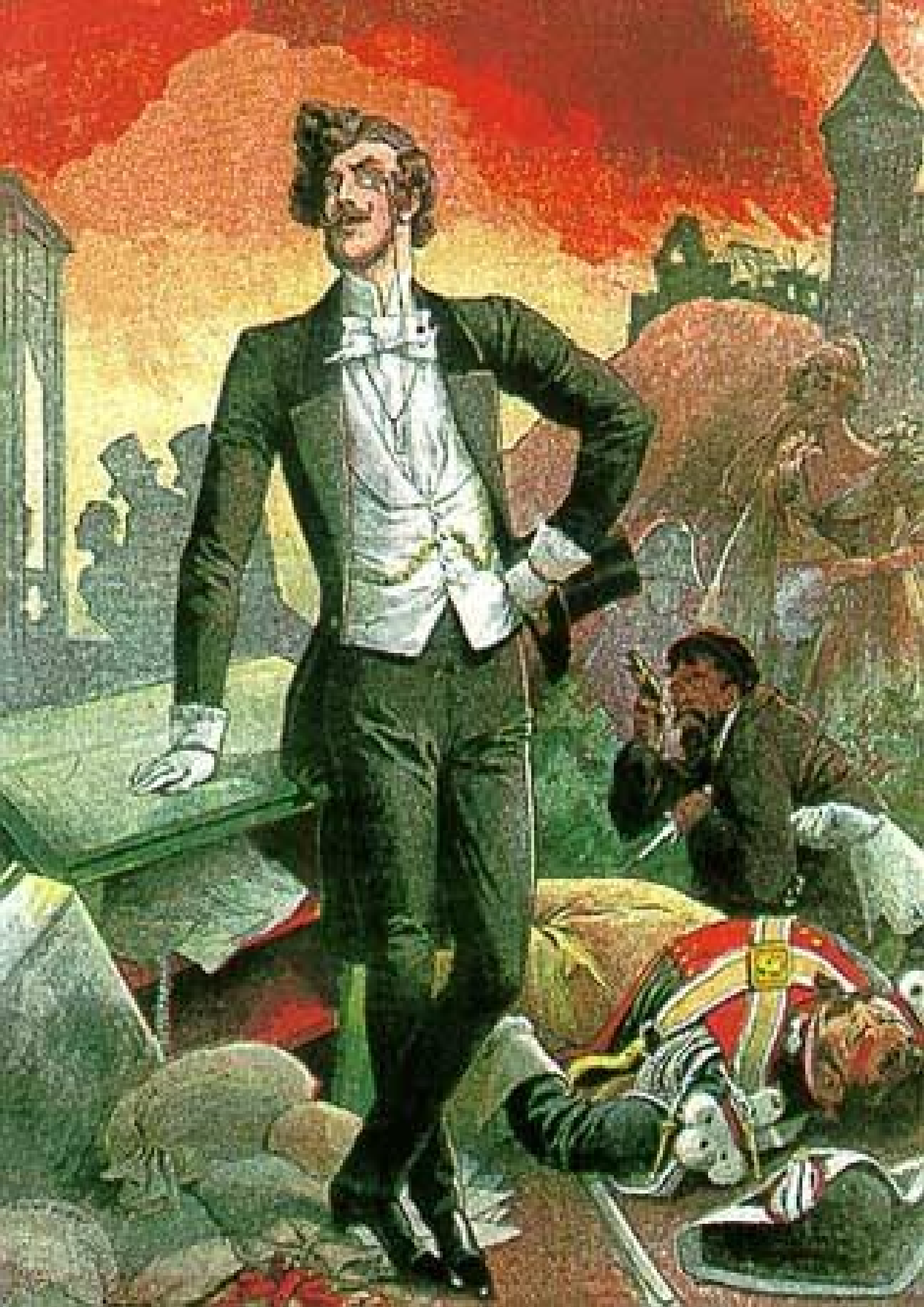
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.



Pierre Alexis Ponson du Terrail

LE DERNIER MOT DE ROCAMBOLE

Tome III

UN DRAME DANS L'INDE

La Petite Presse – 21 août 1866 au 8 août 1867 – 350 épisodes
E. Dentu *Le Dernier Mot de Rocambole* (5 volumes) 1866 – 1867

PREMIÈRE PARTIE

LA BELLE JARDINIÈRE

I

M. de Montgeron n’avait vu dans l’expédition de l’avant-veille, quand on était parti du club, qu’une de ces aventures vulgaires d’amour parisien aussi ridicules pour celui qui les entreprend que pour ceux qui en sont les témoins.

Depuis longtemps Paris n’est plus le pays des échelles de corde, des romanceros et des sérénades ; le guerrier ôte son uniforme pour entrer chez ces petites dames, et les poètes ont recours, non à leur guitare, mais à de jolis chiffons de papier signés *Garat* et *Soleil.*

M. de Montgeron avait donc accompagné Gustave Marion par curiosité pure, quand il s’était agi d’enlever la Belle Jardinière, persuadé que l’expédition se terminerait par un souper au *Café Anglais*, dont la belle, peu farouche, ferait les honneurs sans bégueulerie.

Mais les choses avaient tourné autrement.

Alors, M. de Montgeron avait senti s’éveiller en lui une sorte de curiosité âpre, un besoin de savoir ardent.

Quelle était cette femme ?

Et qu’est-ce que Gustave Marion avait donc vu chez elle pour qu’il en perdît ainsi subitement la raison ?

M. de Montgeron s’était juré de pénétrer ce mystère.

Il avait remarqué, durant les quelques heures passées à Saint-Cloud au restaurant de la *Tête-Noire*, que les quatre jeunes gens qui avaient accompagné avec lui M. Gustave Marion étaient si vivement impressionnés de l’aventure qu’il ne devait pas compter sur eux.

Aussi ne leur avait-il pas dit un mot de son projet, en les quittant, sous le prétexte qu’il avait une affaire pressante d’intérêt à régler, le soir même, à Paris.

Le sort, en désignant au club comme son compagnon M. Casimir de Noireterre, lui avait paru intelligent.

Casimir de Noireterre était un garçon de vingt ans, non moins brave que son cousin par alliance, M. de Montgeron.

Il était aspirant de marine et embarqué depuis deux ans, lorsqu’un héritage considérable l’était venu chercher à Rio-de-Janeiro, où son navire était en station.

Casimir avait fait comme Montgeron.

Il avait donné sa démission et était venu mener à Paris la haute vie.

Montgeron, le cousin de sa belle-sœur, – il avait un frère aîné, bon gentilhomme et vivant dans ses terres du Périgord, – Montgeron s’était fait son tuteur et l’avait présenté

partout.

Tels étaient donc les deux hommes qui allaient essayer de pénétrer le mystère qui paraissait envelopper la Belle Jardinière.

Les nuits se suivent à Paris, comme partout ailleurs, mais elles ne se ressemblent pas.

La veille et l'avant-veille, la nuit était claire et lumineuse.

Ce soir-là, un brouillard épais et jaune couvrait Paris, dégageant une pluie imperceptible qui pénétrait jusqu'aux os.

M. de Montgeron avait son coupé à la porte du club, sur le boulevard.

Il y fit monter Casimir et lui dit :

– Je suis homme de précaution. Tiens, prends…

Et il lui mit dans la main un joli stylet corse à gaine de velours bleu, garnie d'argent ciselé, ajoutant :

– Les pistolets, les revolvers sont des armes de comédie, et tout au plus bonnes à vous faire arrêter ; ceci vaut mieux.

Le cocher avait ses ordres d'avance, sans doute, car il rendit la main à son trotteur, qui démarra lestement.

Au lieu de monter les Champs-Élysées et de traverser le Bois, le coupé suivit le bord de l'eau et les rails du chemin de fer américain jusqu'au pont de Sèvres.

Moins de trois quarts d'heure après, il s'arrêtait à l'endroit même où l'avant-veille Gustave Marion avait laissé son break.

Pendant le trajet, Montgeron et Casimir de Noireterre avaient à peine échangé quelques mots.

Mais lorsque, laissant le coupé, ils s'engagèrent à pied dans le chemin creux, Casimir dit à Montgeron :

– Comment entrerons-nous ?

– J'ai conservé la clé de la grille.

– Et celle de la maison ?

– Aussi. Marion les a payées assez cher pour qu'on s'en serve…

Le bruit lointain d'une cloche leur arriva, tandis qu'ils marchaient.

C'était l'horloge de la manufacture de Sèvres qui sonnait minuit.

Au bout d'un quart d'heure et bien que la nuit fut sombre, M. de Montgeron étendit la main et dit :

– Voilà la maison.

La lumière brillait toujours au premier étage. Comme l'avant-veille, la campagne environnante était silencieuse.

On n'entendait même pas les aboiements d'un chien de garde.

M. de Montgeron tira les deux clés de sa poche il ouvrit la grille.

– Maintenant, suis-moi, dit-il à Casimir de Noireterre et à la grâce de Dieu.

De la grille à la maison, qui n'était, à vrai dire, qu'un pavillon carré, il y avait une centaine de pas.

Une allée d'arbres y conduisait.

Montgeron et Casimir se mirent à marcher avec précaution pour ne pas faire crier le sable sous leurs pieds.

Durant le trajet, Montgeron s'arrêta deux fois pour prêter l'oreille.

Il lui avait semblé entendre un léger bruit.

Mais, comme pour la seconde fois, et pensant qu'il s'était trompé, il se remettait en marche, une forme noire se dressa tout à coup devant lui.

– Attention ! dit Montgeron.

Et il porta la main à son poignard.

Casimir de Noireterre l'imita. La forme noire s'avança, et bientôt Montgeron, qui l'attendait de pied ferme, vit se dessiner nettement la silhouette d'un homme :

– Qui est là ? dit une voix.

Montgeron ne répondit pas.

L'homme s'avança encore, et lorsqu'à fut tout près, il répéta :

– Qui êtes-vous ? et que voulez-vous ?

Mais soudain la main de Montgeron s'allongea vers lui et le saisit à la gorge :

– Qui êtes-vous ? et que voulez-vous ?

– Si tu cries, dit le vicomte, tu es mort.

Et il appuya la pointe de son stylet sur la poitrine de l'inconnu.

Celui-ci parut alors en proie à une grande épouvante :

– Ne me tuez pas, balbutia-t-il. Si vous êtes des voleurs, vous vous adressez mal…

– Qui es-tu ?

– Un pauvre domestique.

Montgeron trouva plaisant de jouer le rôle de voleur au sérieux.

– Il y a des domestiques qui ont des épargnes, fit-il.

– Je n'en ai pas… je vous jure…

Mais la voix émue de cet homme était une preuve qu'il mentait.

Un souvenir traversa l'esprit de M. de Montgeron.

– Quand tu n'aurais, dit-il, que les cent louis que t'a donnés M. Gustave Marion.

– Vous savez cela ? balbutia le domestique.

– Et la preuve en est que je viens, pour entrer ici, de me servir de la clé que tu lui as vendue.

Soudain l'homme changea d'attitude, et sa frayeur parut se calmer :

– Excusez-moi, dit-il, j'avais pris monsieur pour un voleur.

– Ah ! fit Montgeron en riant.

– Mais je vois bien que monsieur…

Et le domestique salua.

– Ah ! tu devines pourquoi nous venons ?

– À peu près…

– Eh bien ! dit Montgeron, fais tes réflexions et fais-les vite.

– Que désire monsieur ?

– Je te donne a choisir : un coup de poignard ou cent autres louis.

– Monsieur plaisante, car monsieur sait bien qu'il n'y a pas à hésiter.

– Alors tu choisis les cent louis.

– Oh ! bien certainement.

– Parle, en ce cas.

– Que désire savoir monsieur ?

Montgeron étendit la main vers la fenêtre éclairée.

– Qu'y a-t-il là haut ?

– Monsieur, répondit le domestique, je suis père de famille, j'ai trois enfants, je tiens à ma peau. J'ai vendu une clé à M. Marion qui est un jeune fou ; mais je vois bien que monsieur est un autre homme… et…

– Après ? dit froidement Montgeron.

– Monsieur me paraît être raisonnable.

– Eh bien !

– Et si je donne un bon conseil à monsieur.

– Je l'attends, parle…

– Monsieur fera bien de s'en retourner chez lui : la nuit est froide et le brouillard qui tombe est mauvais pour les rhumes de cerveau.

– Drôle ! fit Montgeron, je n'ai pas te temps de plaisanter avec toi sur la pluie et le beau temps.

Si tu ne me donnes pas les renseignements dont j'ai besoin, je te tue !

Et il appuya de nouveau te stylet sur la gorge.

II

La menace était sérieuse.

Le domestique comprit ou parut comprendre que M. de Montgeron était homme à le tuer, s'il ne répondait pas brièvement et clairement à ses questions.

– Que monsieur m'interroge, dit-il, et je dirai à monsieur ce qu'il désire savoir.

– À qui est cette maison ?

– À madame.

– Qu'est-ce que madame ?

– Personne ici ne sait son nom. On ne l'appelle à Bellevue que la Belle Jardinière.

– Depuis quand est-elle ici ?

– Depuis deux ans.

– D'où venait-elle ?

– Je ne sais pas.

La voix de cet homme avait un accent de sincérité que Montgeron ne mit pas en doute. Et, montrant de nouveau la lumière :

– Est-ce là sa chambre ?

– Je le crois.

– Comment ! tu le crois ?

– Monsieur, dit le domestique, je ne suis jamais monté au premier étage, ni moi, ni personne des nombreux ouvriers que madame occupe pendant le jour.

Tout ce que je puis dire, c'est que M. Charles Mercier est devenu fou.

– Qu'est-ce que M. Charles Mercier ?

– C'était un jeune homme de Paris qui était tombé amoureux de madame.

– Bon !

– Une nuit, il escalada les murs du jardin, et il avait posé son échelle contre la maison. Il monta ainsi jusqu'à cette fenêtre que vous voyez éclairée…

– Et il tomba à la renverse ?

– Non, mais il redescendit les cheveux hérissés, pâle, les yeux hors de leur orbite.

Depuis ce jour-là, il est fou.

– Mais que se passa-t-il là-haut ?

– Je ne sais pas, mais monsieur fera bien de s’en aller.

– Certes non, dit Montgeron.

– Monsieur compte entrer dans la maison ?

– Oui. Et tu vas rester ici, ou si tu as le malheur de me suivre…

– Oh ! il n’y a pas de danger.

– Si je te retrouve à cette place, tu auras tes cent louis…

– J’y serai, dit le domestique.

Et il s’assit sur un banc qui était adossé à un arbre.

Casimir de Noireterre était demeuré silencieux durant tout ce colloque.

Un moment, Montgeron pensa à lui laisser le domestique sous sa garde et à pénétrer seul dans la maison.

Mais Casimir répondit :

– Non, non, je ne vous quitterai pas.

– Viens, alors, dit Montgeron.

Et, muni de la seconde clé, il se dirigea vers le perron.

La porte s’ouvrit sous sa main aussi facilement qu’elle s’était ouverte devant Gustave Marion l’avant veille.

Montgeron et Casimir de Noireterre pénétrèrent dans le vestibule qui était plongé dans les ténèbres.

Mais une fois entrés, le premier tira de sa poche un rat de cave et une boîte de bougies.

Le rat de cave allumé, il ferma la porte.

La porte était munie d’un verrou à l’intérieur, Montgeron le poussa en disant :

– Voilà pour prévenir toute trahison de la part du domestique.

Casimir avait également son poignard à la main. L’escalier était, comme on sait, au fond du vestibule.

– En route ! dit Montgeron.

Et il passa devant.

Au premier étage, il trouva ce corridor dans lequel Gustave Marion s’était engagé.

Comme l’avant-veille, une lumière brillait tout au fond.

Montgeron s’approcha et reconnut une porte vitrée.

Cependant, les deux aventuriers nocturnes n’avaient pris aucun soin de dissimuler le bruit de leurs pas.

Arrivé à la porte vitrée, Montgeron se dressa sur la pointe du pied.

Et, comme Marion, il ne put se défendre d’un mouvement d’épouvante.

Un cri même lui échappa.

Mais il ne tomba point à la renverse.

La chambre mortuaire était dans le même état.

Le cadavre du marquis Gaston de Maurevers était étendu sur le lit de parade, la face tournée vers la porte.

Seulement, la Belle Jardinière n'était pas dans la chambre.

Et, comme Gustave Marion, M. de Montgeron reconnut ce cadavre pour être celui du marquis disparu.

Casimir de Noireterre, lui aussi s'était approché.

Et bien qu'il n'eût jamais connu M. de Maurevers, il ne put réprimer un cri d'horreur à la vue de ce cadavre.

M. de Montgeron lui serra le bras et lui dit :

– Tais-toi !

Il lui fallut quelques minutes pour se remettre de la violente émotion qu'il venait d'éprouver.

Mais M. de Montgeron était brave, et il eut bientôt reconquis tout son sang-froid.

La Belle Jardinière ne paraissait pas, et personne n'était auprès du cadavre.

Montgeron se pencha alors à l'oreille de Casimir de Noireterre et lui dit :

– Je comprends maintenant que Marion soit devenu fou. Il a reconnu le cadavre.

Casimir tressaillit.

– C'est celui de Maurevers, ajouta Montgeron.

Le jeune homme frissonna.

Montgeron, qui lui tenait toujours le bras, continua :

– Ce n'est plus sur la piste d'un mystère que nous sommes, mais bien sur la trace d'un crime et il faut aller jusqu'au bout.

La porte vitrée était fermée.

Montgeron essaya de l'ouvrir et ne le put.

– Arrive que pourra ! dit-il.

Et, regardant son compagnon :

– Es-tu toujours disposé à me suivre ?

– Jusqu'à l'enfer ! répondit-il.

Montgeron s'arc-bouta contre la porte et d'un vigoureux coup d'épaule la renversa.

Mais soudain, et comme il faisait un pas en avant, M. de Montgeron se trouva plongé dans l'obscurité la plus complète.

Un souffle mystérieux avait subitement éteint les quatre cierges qui brûlaient au coin du lit mortuaire.

– Suis-moi ! répéta M. de Montgeron.

Et, d’une main, il prit M. de Noireterre par le bras, et porta l’autre en avant, armée du poignard. Casimir le suivait.

Ils firent deux pas dans la direction du cadavre ; mais tout à coup, M. de Montgeron jeta un cri.

Le sol avait manqué sous ses pieds et il était tombé, entraînant son compagnon dans sa chute, au fond d’un abîme inconnu.

III

– Mille tonnerres ! sommes-nous devenus des personnages de féeries qu'on précipite dans un troisième dessous, à la Porte-Saint Martin ? s'écria M. de Montgeron d'une voix irritée, mais pleine et sonore, ce qui était une preuve qu'il n'était pas tombé de bien haut, et que, dans tous les cas, il ne s'était fait aucun mal.

– On te croirait, répondit une voix auprès de lui.

C'était M. Casimir de Noireterre, qui avait fait la même chute et, comme lui, était sain et sauf.

– Tu n'as aucun mal ? demanda Montgeron.

– Aucun. Et vous ?

– Moi non plus.

– Mais où sommes-nous ?

En tombant, Montgeron n'avait pas lâché son poignard.

– Je ne sais pas où nous sommes, répondit-il, mais je le saurai bientôt.

En même temps, il fouilla dans ses poches et en retira sa boîte de bougies. Le rat de cave était resté dans le corridor.

– Tu feras bien de ne pas bouger, dit-il à Casimir de Noireterre, jusqu'à ce que nous y voyions clair.

Et il enflamma une bougie.

Alors, Montgeron et son compagnon s'aperçurent qu'ils étaient dans une espèce de serre, ou plutôt de jardin d'hiver encombré de vases et de caisses de fleurs.

L'allumette s'éteignit, mais M. de Montgeron avait eu le temps de s'orienter.

Il avait aperçu dans un coin de la serre une cheminée et sur cette cheminée un flambeau.

Une deuxième allumette prit feu, et Montgeron, marchant vers la cheminée, s'emparât du flambeau.

Le flambeau contenait un reste de bougie qui pouvait durer environ trois quarts d'heure.

C'était plus qu'il n'en fallait pour se rendre un compte exact de la situation du lieu où se trouvaient les deux jeunes gens et chercher le moyen d'en sortir.

Montgeron regarda son compagnon :

– Tu n'es pas blessé, au moins ? lui dit-il.

– Non, et vous ?

– Moi, pas davantage. Maintenant, voyons où nous sommes ?

Et il replaça le flambeau allumé sur la cheminée.

C’était bien une espèce de jardin d’hiver dans lequel ils se trouvaient.

Les fleurs les plus rares, les plantes les plus exotiques remplissaient de vastes jardinières rangées le long des murs.

En levant les yeux, Montgeron comprit comment ils avaient été précipités de l’étage supérieur.

Le plafond était garni de solives, et une de ces solives devait être à charnière et faire bascule, entraînant avec elle, dans son mouvement, une partie du plancher.

La serre avait une croisée, unique, garnie à l’intérieur de volets épais et solidement fermés.

Montgeron donna le flambeau à Casimir en lui disant :

– Éclaire-moi.

Puis il s’approcha de la croisée et essaya d’ouvrir l’un des volets.

Le volet était fermé par un ressort invisible.

Montgeron le chercha et ne put le trouver.

Il introduisit son poignard dans une fente et essaya de soulever le volet.

Mais le poignard se tordit et le volet résista.

– Une lime ferait mieux notre affaire, dit M. de Noireterre.

– Je me suis trompé à la couleur, reprit Montgeron. Ce volet peint en gris n’est pas en bois, mais en fer.

Et il frappa dessus avec le manche du poignard. Un bruit sonore et métallique lui répondit. Montgeron hésita, un moment.

– Bah ! dit-il, il sera toujours temps de revenir au volet.

Essayons de sortir par où nous sommes venus.

Il y avait une table dans un coin.

Montgeron la porta au milieu de la serre, juste au-dessous de cette solive qui lui paraissait être à charnière.

Puis il monta dessus, et ses mains purent atteindre le plafond.

La solive, en effet, était brisée et garnie aux deux brisures d’une serrure de cuivre.

Mais un rapide examen prouva bien vite à M. de Montgeron que, si la trappe qui avait manqué sous ses pieds, tournait de haut en bas, le ressort qui la faisait mouvoir se trouvait à l’étage supérieur, et que, malgré tous ses efforts, il ne pouvait le faire jouer.

– Il faut revenir au volet, murmura-t-il, et tacher de desceller un de ses gonds.

– Mais, dit Casimir, qui tenait toujours le flambeau, le volet ouvert, que ferons-nous ?

– Nous briserons les vitres.

– Bon !

– Et nous sauterons ensuite par la fenêtre.

– Mais nous ne fuirons pas, j'imagine.

– Oh ! fit Montgeron avec un sourire, avant de nous en aller, je te prie de croire que nous aurons raison de cette maison machinée comme un théâtre et de ses habitants mystérieux.

Et, reprenant son poignard, M. de Montgeron s'escrima de nouveau contre le volet. Le poignard s'ébrécha et le volet résista.

– Suis-je bête ! dit Montgeron tout à coup.

– Plaît-il ? fit M. de Noireterre.

– Ne parlais-tu pas d'une lime, tout à l'heure ?

– Oui. Cela vaudrait bien mieux. Nous couperions un des gonds. Mais hélas ! nous n'avons pas de lime.

– Tu te trompes.

– Vous en avez une.

– J'ai le grand ressort de ma montre.

Et Montgeron tira de son gousset un superbe chronomètre qu'il ouvrit et disloqua impitoyablement, pour en avoir le ressort.

– À l'œuvre maintenant, dit-il.

Et il se mit à entamer le gond du volet.

– Montgeron ? fit Casimir d'un ton interrogateur. Nous n'avons plus de bougie que pour une demi-heure.

– Eh bien ! Éteins-la. Je n'ai pas besoin d'y voir pour limer le gond. Quand il sera détaché, nous rallumerons le flambeau.

Casimir souffla la bougie et M. de Montgeron se mit à limer avec ardeur.

Mais, au bout de quelques instants, Casimir dit encore :

– Monseigneur, est-ce que vous n'avez pas la tête lourde ?

– Moi non.

– C'est bizarre ; il me semble que j'ai une montagne sur la tête.

– Peut-être est-ce l'odeur des fleurs qui te monte au cerveau.

– C'est possible.

Et Casimir s'assit sur une jardinière dont il massacra le contenu. Montgeron limait avec fureur.

Tout à coup il éprouva, lui aussi, une certaine lourdeur.

– Tu as raison, Casimir, dit-il, les exhalaisons de ces fleurs nous montent à la tête.

– Il me semble que tout tourne autour de moi, bien que nous soyons dans l'obscurité, répondit M. de Noireterre d'une voix étouffée.

M. de Montgeron continuait à scier le gond du volet ; mais ses mouvements devenaient plus lents et le malaise augmentait.

– Casimir, dit-il, allume donc le flambeau. Tiens, voici des allumettes.

Casimir ne répondit pas.

Alors M. de Montgeron eut peur.

Il enflamma une des bougies, et à cette lueur il vit M. de Noireterre renversé sans connaissance sur la jardinière.

Rallumer le flambeau fut l'affaire d'un instant.

Puis, secouant autant qu'il lui était possible la torpeur qui s'était emparée de lui, il prit le jeune homme dans ses bras et essaya de le ranimer.

Efforts inutiles !

Casimir de Noireterre était à demi asphyxié et ne donnait plus signe de vie.

Montgeron eut un accès de rage.

– Oh ! de l'air ! de l'air ! dit-il.

Et laissant le flambeau allumé et reprenant le ressort de montre, il se mit à attaquer de nouveau le gond du volet.

La besogne avançait.

Déjà le gond ne tenait plus que par une mince épaisseur.

Encore quelques coups de lime et il se séparerait en deux et le volet serait arraché et brisant une vitre d'un coup de poing, M. de Montgeron ouvrirait un passage à l'air du dehors.

Mais il n'en eut pas le temps.

La lime s'échappa de sa main, et il tomba lourdement sur le parquet en poussant un cri étouffé.

Quelques secondes après ses yeux étaient fermés, et il était aussi immobile que Casimir de Noireterre.

* *

*

Alors une porte masquée dans le mur, et que Montgeron n'avait pas aperçue, s'ouvrit.

Un homme et une femme entrèrent.

La femme avait un masque sur le visage.

Mais M. Gustave Marion, s’il eût été là, aurait sans doute reconnu, au travers de ce masque, l’ardent regard de la Belle Jardinière.

L’homme n’était autre que ce domestique rencontré une heure auparavant dans le jardin par Montgeron et son compagnon.

– Madame, dit ce dernier, si nous les laissions là… ils ne se réveilleraient jamais.

– Non, dit-elle, j’ai fait serment de ne verser le sang qu’à la dernière extrémité. La voiture est-elle prête ?

– Elle attend à la grille depuis un quart d’heure.

– Eh bien ! appelle tes deux aides et enlevez-moi ces jeunes fous.

Vous les laisserez dans quelque rue déserte de Paris et le grand air fera le reste.

– Mais, madame, tout cela finira mal, si vous n’y prenez garde !

Elle haussa les épaules :

– Obéis, dit-elle d’un ton impérieux.

Et le domestique, courbant la tête, chargea Montgeron sur ses épaules et l’emporta.

IV

Deux jours après, à la préfecture de police, le chef d'un service récemment créé et qui s'appelait le service des *Affaires mystérieuses*, était dans son cabinet à huit heures du matin, dépouillant une volumineuse correspondance, dont chaque pièce était écrite en chiffres, véritable langue de convention dont les deux personnes qui correspondent entre elles ont seules la clé.

Ce personnage était un homme encore jeune, quoique déjà chauve.

Son œil perçant, son nez pointu, ses lèvres minces et ironiques annonçaient une grande perspicacité et une grande finesse.

On l'appelait monsieur Lépervier.

Peut-être n'était-ce qu'un nom de guerre sous lequel il avait été longtemps connu dans la brigade de sûreté.

L'habileté extraordinaire dont M. Lépervier avait fait preuve dans deux ou trois circonstances, avait attiré sur lui l'attention de l'autorité supérieure.

Le service des *affaires mystérieuses* ayant été créé, M. Lépervier en fut nommé chef.

Mais, il n'y a qu'heur et malheur dans la vie, la première affaire dont M. Lépervier avait eu à s'occuper en entrant en fonction, était la disparition du marquis Gaston de Maurevers.

M. Lépervier avait bouleversé Paris, envoyé des agents à Londres, à New-York, partout.

Comme on le disait un soir, au *Club des Crevés*, tout cela avait été en pure perte.

Il est vrai que, depuis ce temps, M. Lépervier avait eu quelques affaires heureuses et rondement menées à bien ; mais néanmoins il conservait de ce premier insuccès une mélancolie profonde, et n'avait point abandonné la partie.

Or donc, ce matin-là, M. Lépervier dépouillait sa correspondance lorsque son garçon de bureau lui apporta une carte.

M. Lépervier jeta les yeux dessus et lut :

Le vicomte de Montgeron

– Monsieur, dit le garçon de bureau, ce monsieur insiste beaucoup pour être reçu.

– Tout à l'heure.

– Il prétend avoir une communication de la plus haute importance à vous faire.

– Tout à l'heure !

Cette fois ce fut avec une brusquerie inaccoutumée que M. Lépervier, qui était un homme doux et poli, fit cette réponse.

Parmi les lettres amoncelées sur son bureau, il venait d'apercevoir un pli qui portait le timbre de Londres, et sur l'enveloppe, dans un coin, un signe mystérieux qui l'avait fait tressaillir.

Il s'était emparé de cette lettre, l'avait ouverte précipitamment, et comme le garçon de bureau sortait, il lui avait répété pour la troisième fois :

– Priez ce monsieur d'attendre.

Une photographie s'était échappée de l'enveloppe ouverte.

Le chef du bureau des *affaires mystérieuses* n'eut pas plus tôt examiné cette photographie, qu'il jeta un cri :

– C'est lui !

La photographie représentait un homme de vingt-huit à trente ans, ou plutôt un cadavre, assis dans un fauteuil, la tête renversée sur l'épaule gauche.

Ce cadavre portait au-dessous du sein gauche uns blessure qui paraissait avoir *été* faite soit avec un poignard, soit avec une épée de combat.

M. Lépervier ouvrit un tiroir qu'il avait sous la main et en retira aussitôt une autre photographie.

Celle-là représentait, un homme, debout, en habit de ville, le chapeau et la canne à la main et paraissant en fort bonne santé.

Cette dernière photographie ressemblait néanmoins parfaitement à celle de ce cadavre assis dans un fauteuil et il était impossible de ne pas reconnaître le vivant dans l'épreuve du mort.

Or, celle que M. Lépervier avait prise dans un tiroir était le portrait authentique du marquis Gaston de Maurevers.

Le chef de bureau des *affaires mystérieuses* déplia d'une main fiévreuse la lettre qui accompagnait la photographie.

Cette lettre émanait d'un agent qu'il avait envoyé en Angleterre.

Elle était datée de Londres et ainsi conçue :

« Le cadavre dont je vous envoie la photographie que j'ai fait exécuter ce matin même a été trouvé hier dans la *Taverne du Roi George*, dans le Wapping.

« La *Taverne du Roi George* est un des repaires les plus redoutables de Londres.

« Le land-lord, ou tavernier, s'appelle Calcraff, comme le bourreau de Londres dont il est, dit-on, le parent.

« La police anglaise a renoncé à s'introduire, passé une certaine heure, dans la taverne.

« De minuit à quatre heures du matin, un policeman assez hardi pour y pénétrer, n’en sortirait pas vivant.

« Il a donc fallu pour la découverte de ce cadavre dont la mort paraissait remonter à quelques heures seulement, s’en rapporter à la déclaration du land-lord.

« Voici cette déclaration :

« – Depuis environ six mois, un Français dont on ignore le nom venait chaque soir, en compagnie d’une femme irlandaise, fort belle du reste, mais couverte de haillons, boire du gin à la taverne et il passait une partie de la nuit.

« Il ne parlait à personne, ne faisait aucun bruit, n’était jamais en état d’ivresse et paraissait follement épris de l’Irlandaise.

« Chose bizarre ! tandis que cette dernière portait des vêtements sordides, le Français était mis avec une certaine élégance, et il payait souvent sa dépense avec une pièce d’or.

« Dans la nuit d’avant hier – c’est toujours le land-lord qui parle, – le Français et l’Irlandaise se sont pris de querelle subitement, et l’Irlandaise a poignardé le Français.

« Le land-lord a voulu la faire arrêter, mais les matelots qui se trouvaient dans la taverne ont protégé sa fuite.

« Telle a été la déclaration du maître de la *Taverne du roi George*.

« Prévenu par le policeman-chief du Wapping, je me suis transporté à la taverne hier soir, et je n’ai pas hésité à reconnaître dans ce cadavre celui du marquis Gaston de Maurevers que nous cherchons depuis si longtemps.

« Néanmoins j’ai cru devoir en faire faire une photographie et vous l’envoyer.

« Agréez, etc.

« MANUEL. »

Le garçon de bureau avait entr’ouvert la porte du cabinet une seconde fois.

– Monsieur, dit-il à M. Lépervier, M. le vicomte de Montgeron dit qu’il a une révélation des plus importantes à vous faire, touchant le marquis de Maurevers.

M. Lépervier bondit sur son siège à ce nom :

– Qu’il entre ! dit-il, qu’il entre sur-le-champ.

Puis, en homme de police qui sait son métier et ne livre son secret qu’à bon escient, il repoussa vivement les deux photographies et la lettre de Manuel dans le tiroir qu’il referma.

M. de Montgeron entra.

– Monsieur, dit-il en s’asseyant dans le fauteuil que M. Lépervier lui avança, j’étais un ami de M. de Maurevers que nous cherchons depuis un an.

M. Lépervier s’inclina.

– Un hasard étrange m’a révélé le sort de mon pauvre ami. Le marquis de Maurevers a été assassiné.

– Ah ! fit M. Lépervier impassible.

– Je me suis trouvé, il y a quarante-huit heures, poursuivit M. de Montgeron, en présence de son cadavre.

– Vous arrivez, de Londres, monsieur ? demanda M. Lépervier.

– Non, monsieur, je n’ai pas quitté Paris.

– Et vous avez vu le cadavre de M. de Maurevers ?

– Oui.

– Quand ?

– Il y a quarante huit heures.

– Où cela ?

– À deux lieues de Paris, dans une maison de campagne.

M. Lépervier fit un nouveau soubresaut dans son fauteuil.

Puis il ouvrit vivement le tiroir et en retira la photographie expédiée de Londres. Et la mettant sous les yeux de M. de Montgeron :

– Reconnaissez-vous cela ?

– C’est lui ! s’écria Montgeron, c’est lui !… et je l’ai vu tel qu’il est là !

M. Lépervier se leva subitement :

– Excusez-moi, monsieur, dit-il, mais on deviendrait fou pour moins que cela !

V

M. Lépervier et le vicomte de Montgeron se regardèrent alors avec une stupéfaction mutuelle.

Que signifiait la déclaration du vicomte ?

Que voulait dire la dernière phrase du chef de bureau.

M. de Montgeron rompit le silence le premier :

– Monsieur, dit-il, je vois que la police m'a prévenu, et cette photographie m'est une preuve que tandis que je revenais peu à peu de l'espèce d'asphyxie qui a été la suite de mon aventure, elle faisait une perquisition à Bellevue, dans la maison de la Belle Jardinière, perquisition qui amenait la découverte du cadavre de mon ami Maurevers.

– Monsieur le vicomte, interrompit brusquement M. Lépervier, je commence par vous dire que je ne sais pas le premier mot de ce que vous venez de me raconter.

Montgeron se leva à son tour et recula d'un pas.

– Enfin, monsieur, dit-il, si vous n'avez pas retrouvé le cadavre de M. de Maurevers, comment se fait-il que cette photographie soit entre vos mains ?

– Vous n'êtes pourtant pas fou ! dit M. Lépervier qui arrêta sur M. de Montgeron son regard scrutateur.

– Non, certes.

– Je ne le suis pas non plus, moi.

– Je l'espère pour vous…

– Eh bien ! monsieur, dit le chef des *affaires mystérieuses*, c'est à croire que nous le sommes tous les deux.

– Comment cela ?

– Vous avez vu le cadavre de Maurevers ?

– Oui.

– À Bellevue… près Paris… ?

– Oui.

– Dans une maison appartenant…

– À la Belle Jardinière, monsieur. Je ne connais pas d'autre nom à cette femme.

– Et ce cadavre ?…

– Est bien le même que celui que représente cette photographie, dit M. de Montgeron avec un accent de conviction et de sincérité qui impressionna vivement l'homme de police.

J'ai même vu très nettement cette blessure au-dessous du sein gauche.

Et il posait le doigt sur la photographie.

M. Lépervier fit alors appel à toute sa raison et à tout son calme d'agent de police.

– Voyons, monsieur, dit-il, mettons que je n'aie rien dit, et ne vous préoccupez ni de mes paroles, ni de mon étonnement. Faites-moi votre déclaration.

Montgeron était pareillement, comme on a pu le voir, du reste, un homme de sang-froid :

– Soit, dit-il. Je vois bien que, si je ne m'expliquais entièrement, nous courrions le risque d'être longtemps plongés dans les ténèbres.

Et M. de Montgeron raconta succinctement, mais sans oublier aucun détail, l'amour de M. Gustave Marion pour la Belle Jardinière, l'expédition nocturne à laquelle il avait assisté, lui, Montgeron, et la folie qui s'était emparée subitement du jeune homme qu'on avait retrouvé à demi mort dans le jardin.

Puis, Montgeron raconta encore son expédition à lui, expédition dans laquelle il avait été assisté par son jeune ami, M. de Noireterre.

Évidemment, Marion avait vu le cadavre, tout comme il l'avait vu, lui, Montgeron, ainsi que Casimir.

Puis il ajouta :

– À partir du moment où je suis tombé asphyxié par l'odeur des fleurs, je ne sais plus ce qui s'est passé.

Quand je suis revenu, à moi, j'étais chez moi, avenue de Marignan, couché dans mon lit et assisté de mon valet de chambre et d'un médecin qu'on était allé chercher en toute hâte.

Il paraît qu'une patrouille d'agents de police m'a retrouvé sur un trottoir de la grande avenue des Champs-Élysées.

J'avais mon portefeuille et des papiers sur moi qui avaient permis de me transporter à mon domicile.

Le médecin, après trois heures d'efforts, avait fini par me rappeler à la vie.

J'ai passé la journée d'avant-hier et celle d'hier dans un tel état d'abrutissement que je n'ai eu la force ni de sortir ni de vous adresser ma déposition, ni même de m'enquérir du sort de mon ami, M. Casimir de Noireterre.

Enfin, hier soir, j'ai eu la visite de ce dernier.

Son histoire était la mienne, à ceci près qu'on l'a trouvé non point, comme moi, dans les Champs-Élysées mais, sur le boulevard des Italiens.

Alors, après m’être concerté avec lui et avoir pris la résolution de ne pas ébruiter cette mystérieuse aventure, je suis venu vous trouver.

M. Lépervier avait écouté Montgeron avec une religieuse attention, sans l’interrompre.

Quand ce dernier eut fini, l’homme de police rouvrit son tiroir, y prît la lettre de l’agent Manuel et la tendit à Montgeron :

– Lisez, dit-il.

La stupeur de Montgeron fut à son comble, lorsqu’il eut pris connaissance de cette lettre.

– Monsieur, reprit M. Lépervier, aucun homme n’a le don d’ubiquité, à plus forte raison un cadavre ; celui de M. de Maurevers ne pouvait se trouver, à la même heure, à Paris et à Londres.

– Monsieur, sur mon honneur, dit Montgeron, je vous jure que j’ai reconnu Maurevers.

– Bien. Mais vous le reconnaissez aussi sur cette photographie ?

– Parfaitement, c’est toujours Maurevers.

– D’après votre déposition, poursuivit M. Lépervier, vous avez vu M. de Maurevers mort, sur un lit, dans la nuit de mercredi à jeudi.

– Précisément.

– Quelle heure pouvait-il être ?

– Minuit.

– Attendez…

L’homme de police prit la lettre de l’agent Manuel et en souligna avec le doigt ce passage *dans la nuit d’avant-hier.*

– Je vous ferai remarquer, dit Montgeron, que la lettre est datée d’hier vendredi.

– Précisément. C’est donc bien, la nuit de mercredi à jeudi.

– Du reste, ajouta Montgeron, à moins que la théorie des Ménechmes ne soit devenue une vérité mathématique, et qu’il y ait deux hommes se ressemblant trait pour trait, morts de la même manière, à deux cents lieues de distance, et portant le même costume, vous avez raison, monsieur, vous ou moi nous devons être fous !

– S’il y avait vingt-quatre heures d’intervalle entre votre découverte et celle de mon agent, poursuivit M. Lépervier, on pourrait supposer, à la rigueur, que le cadavre a été transporté de Paris à Londres ou réciproquement. Mais c’est à la même heure que ce cadavre est retrouvé à Paris et à Londres, en même temps. Il y a donc deux cadavres !

– Évidemment.

– Et cependant, continua M. Lépervier, c’est bien M. de Maurevers que vous avez vu ?

– Oui, certes.

– Et cette photographie vous représente également M. de Maurevers ?

– La ressemblance est frappante.

M. Lépervier et Montgeron se regardaient avec une sorte de terreur superstitieuse, lorsqu'un tintement métallique se fit entendre dans un coin du cabinet.

C'était la sonnette d'un appareil télégraphique.

Le chef des *affaires mystérieuses* avait un télégraphe dans son bureau même.

Il se leva et s'en approcha.

À la première inspection jetée sur l'appareil, il reconnut que la dépêche annoncée venait de Londres.

Et, s'asseyant avec empressement, il se mit à la traduire :

« Londres, samedi, 8 h. du matin

M. Lépervier, Paris

« Cadavre Maurevers transporté à la Morgue de Londres hier soir. Gardé par deux policemen. Policemen endormis avec une prise de tabac mélangé d'un narcotique. Cadavre disparu.

« Lettre, demain avec détails.

« Manuel. »

Tenez ! s'écria. M. Lépervier, lisez !

Et il transmit la dépêche à M. de Montgeron.

Puis, tandis que celui-ci en prenait connaissance :

– Il y a vingt ans, monsieur, que je m'occupe de police et jamais je n'ai vu rien d'aussi extraordinaire.

– Monsieur, répondit Montgeron, en attendant la lettre de votre agent à Londres, ne comptez-vous pas opérer une perquisition à Bellevue ?

– Oui, répondit M. Lépervier, et à l'instant même. Puisqu'il y a deux cadavres, nous allons toujours essayer d'en retrouver un.

VI

Deux heures après, un fiacre à quatre places arrivait à Bellevue, et s’arrêtait devant la grille de l’habitation qu’on appelait dans le pays la maison de la Belle Jardinière.

M. Lépervier en descendit avec deux hommes qu’à leur mine il était facile de reconnaître pour des sergents de ville déguisés en bourgeois, et un quatrième personnage, vêtu de noir des pieds à la tête, et qui paraissait être un magistrat.

Un petit coupé brun, attelé d’un cheval de sang, suivait le fiacre, et deux autres personnages en sortirent.

C’étaient M. de Montgeron et son jeune ami, M. Casimir de Noireterre.

M. Lépervier, avant de sonner, jeta à travers la grille un regard dans le jardin.

Il y avait bien une dizaine d’ouvriers travaillant avec ardeur, les uns à bêcher des plates-bandes, les autres à poser des cloches en verre, d’autres, enfin, à tailler des arbres.

Au milieu d’eux, un gros homme à mine épanouie allait et venait, donnant des ordres.

M. Lépervier fit la réflexion qu’avait faite, quatre jours auparavant, M. de Montgeron lui-même.

Ce pavillon carré avait un aspect honnête et bourgeois, et ce jardin n’offrait rien de mystérieux à première vue.

M. Lépervier sonna.

Au bruit de la cloche, le gros homme quitta les ouvriers et marcha vers la grille d’un air empressé.

Puis ayant ouvert lui-même, il ôta le large chapeau de paille dont il était couvert, et salua avec toute l’aménité d’un commerçant qui voit entrer des clients chez lui.

– Monsieur, lui dit M. Lépervier, nous désirons parler à la maîtresse de maison.

– Ces messieurs, répondit le gros homme qui pouvait bien avoir cinquante ans, sont sans doute des clients de madame Lévêque ?

– Oui monsieur, répondit M. Lépervier qui se dit :

« Bon ! il paraît que la dame s’appelle madame Lévêque. »

– Mille excuses, messieurs, reprit le gros homme en saluant une seconde fois ; mais vous aurez été oubliés, sans doute, dans la distribution des prospectus.

– Hein ? fit M. Lépervier.

Le gros homme tira de sa poche un carré de papier qu’il mit, pour toute réponse, sous les yeux de l’homme de police.

C’était une circulaire imprimée, conçue en ces termes :

« M.

« J’ai l’honneur de vous informer que, me retirant définitivement des affaires, je viens de céder mon fonds à monsieur Polydore Grosjean, jardinier pépiniériste, à qui je vous prie de continuer les bontés et la confiance dont vous vouliez bien m’honorez.

« VEUVE LÉVÊQUE. »

M. Lépervier fronça légèrement le sourcil en prenant connaissance de ce factum.

– Pardon, monsieur, dit-il en regardant attentivement le gros homme, c’est vous qui êtes M. Polydore Grosjean ?

– Pour vous servir, répondit-il.

Et il salua une troisième fois.

– Ainsi vous êtes le successeur de madame Lévêque.

– Oui, monsieur.

– Depuis longtemps ?

– J’ai acheté le fonds et la propriété depuis quinze jours ; mais je ne suis entré en jouissance que d’hier.

– Ah ! et madame Lévêque est encore ici probablement ?

– Non, monsieur, répondit le gros homme, madame Lévêque est partie pour Paris avant-hier soir, mais si vous avez personnellement affaire à elle, je puis vous donner son adresse.

– Fort bien, dit M. Lépervier.

– Madame Lévêque habite la rue du Temple, n° 69 bis.

Et le gros homme ajouta avec un soupir :

– Je croyais que ces messieurs étaient des clients.

M. Lépervier le prit par le bras et l’entraîna un peu à l’écart :

– Monsieur Polydore Grosjean, dit-il, je vois qu’il faut que je vous fasse connaître ma qualité.

Le gros homme le regarda d’un air ébahi.

– Je m’appelle Lépervier, et je suis chef de section dans la brigade de sûreté.

Le gros homme tressaillit ; mais l’ébahissement de sa large figure rougeaude fut si naïf que M. Lépervier en fut quelque peu dérouté.

M. Polydore Grosjean le regardait toujours, et semblait se poser cette question :

– Qu’est-ce que je puis donc bien avoir de commun avec la police ?

M. Lépervier poursuivit :

– Si, comme j’ai tout lieu de le croire, vous êtes un honnête commerçant, complètement étranger aux faits qui motivent ma présence ici, je serais désolé de vous causer le moindre tort.

– Mais… monsieur…

Et l’étonnement du jeune homme se changea en stupeur.

– Cependant, poursuivit. M. Lépervier, il faut que je fasse mon devoir ?

– Votre devoir ?

– Oui monsieur.

– Comment cela.

– J’ai un mandat de perquisition chez vous.

– Chez moi !

– Ou plutôt chez madame Lévêque que je croyais trouver ici. Par conséquent, acheva M. Lépervier d’un ton franc, ne faisons pas de bruit, recevez-moi ainsi que ces messieurs comme des amis et laissez-nous visiter la maison.

M. Polydore Grosjean n’en revenait pas. Il était fort rouge et quelques gouttes de sueur perlaient à son front.

– Monsieur, murmura-t-il enfin d’une voix émue, j’ai été pendant trente années établi pépiniériste à Saint-Mandé. Je suis bien connu… et jamais je n’ai inspiré le moindre soupçon… je suis un honnête homme… et croyez…

– Je crois, interrompit poliment M. Lépervier, que vous ne me comprenez pas très bien… ou plutôt, peut-être me suis-je mal expliqué. Le mandat de perquisition concernait la maison de madame Lévêque. Vous l’avez achetée ; mais cela ne doit pas m’empêcher d’obéir aux ordres que j’ai reçus.

– Mais enfin, monsieur… pourquoi cette perquisition ?

– Nous sommes sur les traces d’un crime.

Cette fois l’émotion de M. Polydore Grosjean fit place à un gros accès d’hilarité.

– Oh ! par exemple ! dit-il, dans tous les cas si on a commis un crime, ce n’est pas madame Lévêque qui est la coupable, c’est bien la plus honnête des femmes.

– Ah !

– Voilà dix ans que je la connais.

– Vous la connaissez depuis dix ans ?

– Et son mari aussi, le pauvre cher homme ! il est mort dans mes bras, il y aura trois ans bientôt.

L’air candide du gros jardinier et son accent de sincérité produisaient sur M. Lépervier une impression de surprise qui était partagée par M. de Montgeron lui même.

M. Polydore Grosjean ajouta :

– Mais enfin, monsieur, si vous voulez visiter la maison, je suis à votre disposition. Seulement vous m'excuserez…, elle est à peu près vide… mes meubles ne sont pas encore arrivés…

Et il se dirigea vers la maison.

M. Lépervier, l'homme vêtu de noir qui n'était autre qu'un commissaire de police, les deux agents, Montgeron et Casimir de Noireterre le suivirent.

Les jardiniers n'avaient pas interrompu leur besogne, et ils avaient cru sans doute que les visiteurs étaient des clients.

Le gros homme poussa la porte d'entrée qui était entrebâillée et s'effaça pour laisser passer M. Lépervier. Celui-ci dit à Montgeron :

– Maintenant monsieur, rassemblez vos souvenirs et guidez-nous.

– Oh ! dit Montgeron, ce sera facile. Je me reconnais parfaitement ici.

Et le premier, il gravit l'escalier.

Au premier étage il trouva le couloir au bout duquel il trouvait la porte vitrée.

Cette porte était grand ouverte.

Mais la chambre mortuaire était vide ; les tentures funèbres, le lit de parade et le cadavre avait disparu.

Un papier à ramages couvrait les murs et un rayon de soleil s'ébattait joyeusement sur le parquet.

VII

Montgeron et Casimir de Noireterre éprouvèrent bien un premier mouvement de déception ; mais il fut de courte durée.

Le premier se tourna vers M. Lépervier, qui paraissait partager leur désappointement et lui dit :

– Du moment où la Belle Jardinière n'est plus ici et, où monsieur que voilà s'est rendu acquéreur de la maison, il est évident que ce que nous cherchons ne pouvait demeurer à la place où je l'ai vu.

– Sans doute, mais…

– Mais, dit M. Montgeron, on n'emporte pas un cadavre facilement et…

– Un cadavre ! s'exclama M. Polydore Grosjean avec effroi.

M. Lépervier attacha sur lui le regard clair et profond particulier aux agents de police et il fut de plus en plus convaincu que le gros homme était de bonne foi et qu'il ignorait absolument tout.

Montgeron reprit :

– Il y avait un cadavre ici.

– Mais où ? fit M. Grosjean.

– Là… sur un lit… recouvert d'un drap noir. Les murs étaient pareillement tendus.

– Positivement, affirma M. Casimir de Noireterre.

Un des agents subalternes qui accompagnaient M. Lépervier s'approcha du mur et posa la main sur un clou à crochet qui était enfoncé dans la corniche.

– Excusez, mon chef, dit cet homme. Je ne sais pas si la pièce était tendue de noir, mais ce qui est certain c'est qu'il y a eu une tenture quelconque sur le mur. Je vois la trace d'une tringle sur le papier, et tout le long de la corniche des clous à crochet de distance en distance.

– C'est parfaitement vrai, dit M. Lépervier, qui s'approcha et remarqua pareillement des clous sur la plinthe du bas, preuve que la tenture avait été tendue de bas en haut.

M. Lépervier alors s'approcha de la fenêtre et regarda au-dessous de lui.

La fenêtre du rez-de-chaussée, verticalement située au-dessous de celle où il se penchait, était ouverte.

Il s'adressa à Montgeron :

– Si j'ai bonne mémoire, dit-il, le sol aurait cédé sous nos pieds ?

– Oui, monsieur.

– Et vous seriez tombés tous deux à l’étage inférieur ?

– Parfaitement.

M. Lépervier se baissa et se mit à examiner le parquet avec attention, espérant trouver une fente, une solution de continuité quelconque qui pût indiquer cette trappe mystérieuse qui avait cédé sous les pieds de Montgeron et de son compagnon.

Mais le parquet n’offrait aucun indice de ce genre.

Il était uni et d’une parfaite homogénéité.

– Descendons, dit M. Lépervier ; avant de chercher le cadavre, il faut nous rendre compte de la chute que vous pensez avoir faite.

La chambre où M. Montgeron avait vu le corps était vaste et prenait le jour par quatre croisées, dont deux donnaient sur la façade principale du pavillon et les deux autres sur la façade opposée.

Avant de la quitter, M. Lépervier la parcourut en comptant ses pas.

Puis il descendit à l’étage inférieur et tout le monde le suivit.

La pièce du dessous n’avait que deux croisées et ne prenait jour que sur la façade principale.

M. Polydore Grosjean qui paraissait prendre un certain intérêt à ces recherches ne quittait pas M. Lépervier. Celui-ci retourna dans le vestibule et acquit la conviction que la pièce du bas avait été séparée en deux, lorsqu’il eut ouvert une porte.

Mais ni dans la première pièce, ni dans la seconde M. de Montgeron ne se reconnut.

Nulle part le plafond ne portait les traces de cette bascule qui avait joué sous ses pieds.

M. Lépervier se mit à compter les pas de la poutre au mur, dans chacune de ces deux pièces.

Puis, quand ce fut fait, il se prit à sourire et sa figure s’illumina.

– Voilà, dit-il en frappant du poing sur le mur de séparation, une maîtresse muraille. Elle a quatre mètres de profondeur… et elle sonne creux… remontons !

Puis s’adressant à Polydore Grosjean :

– Je vous serais bien reconnaissant, monsieur, de me procurer une hache, une bêche, un instrument quelconque pour effondrer le parquet.

– Effondrer le parquet ? exclama le gros homme que domina l’intérêt de la propriété.

– Ah ! soyez tranquille, dit M. Lépervier en riant, les réparations sont à notre charge.

Revenu dans la chambre du premier étage où, selon M. de Montgeron et Casimir de Noireterre, avait été exposé le cadavre, M. Lépervier ordonna à ses deux agents de desceller une planche du parquet.

M. Polydore Grosjean avait complaisamment mis à sa disposition un marteau et un ciseau froid.

Les agents obéirent.

Ce fut une besogne plus facile qu'on ne pensait tout d'abord.

Au deuxième coup de marteau poussant le ciseau entre deux planches de parquet, l'une de ces planches s'en détacha.

Alors M. de Montgeron poussa un cri de joie.

La planche enlevée, on vit un second parquet plus bas de deux pouces.

Après la première planche, on en enleva une seconde, puis une troisième.

Alors, les yeux de lynx de M. Lépervier découvrirent deux boutons de cuivre placés à une certaine distance l'un de l'autre.

– Donnez-moi un coup de marteau là-dessus, dit-il.

Les agents obéirent encore.

Soudain, le parquet s'effondra.

Cette trappe qui avait cédé sous les pieds de Montgeron s'ouvrit de nouveau et l'un des deux agents fut précipité dans la serre où les deux jeunes gens avaient failli périr asphyxiés.

Mais la trappe ne se referma point, le coup de marteau ayant sans doute brisé le ressort.

En même temps, un jet de lumière vint frapper le visage de M. Lépervier qui s'était penché sur la trappe ; en même temps aussi, l'agent qui était tombé dans la serre jetait un cri d'épouvante.

M. Lépervier, M. de Montgeron et les autres purent voir alors le lit de parade qu'on avait descendu dans la serre et, sur le lit, le cadavre.

Les cierges brûlaient aux quatre coins.

Mais ils étaient à demi consumés.

M. Lépervier et Montgeron sautèrent dans la serre et tombèrent sur leurs pieds.

– C'est bien Maurevers, disait M. de Montgeron.

– En effet, répondit M. Lépervier.

Et tous deux s'approchèrent.

Mais, soudain, M. Lépervier jeta un cri d'étonnement en posant sa main sur le cadavre.

– Qu'est-ce donc ? fit Montgeron.

– Mais voyez donc !

– Eh bien, quoi ?

– Ce n'est pas un cadavre, dit froidement M. Lépervier.

– Plaît-il ?

Et Montgeron recula stupéfait.

– C’est une figure de cire, acheva M. Lépervier… et nous sommes mystifiés, monsieur.

Et M. Lépervier avait raison : il avait sous les yeux non point un vrai cadavre, non point M. de Maurevers assassiné, mais bien une de ces figures de cire qui font l’orgueil de certains musées britanniques !

VIII

L’agent de police Manuel à M. Lépervier, chef du bureau des affaires mystérieuses.

« Mon chef,

« Je vais compléter par cette lettre la dépêche télégraphique expédiée il y a une heure.

Les lois anglaises exigent des formalités sans nombre, et il est plus difficile de se faire rendre un cadavre que d’obtenir l’extradition d’un assassin.

Le corps de M. de Maurevers retrouvé, j’ai pu en faire faire une photographie que je vous ai transmise dans ma lettre d’hier.

Mais la loi veut que tout homme assassiné soit transporté dans une salle dite « des morts » et qu’il y reste jusqu’à ce que son inhumation ait été permise par un jugement du shériff.

Naturellement, et me conformant à vos instructions, j’ai demandé que le cadavre me fût rendu, et je me suis soumis à toutes les formalités voulues.

Ma journée d’hier a été employée à cela.

Dans le courant de cette journée, le corps de M. de Maurevers a été l’objet de la curiosité universelle.

La chambre des morts est ouverte au public, de neuf heures du matin à cinq heures du soir.

Le policeman Watson que j’avais prié de rester auprès du corps et de me faire un rapport, a constaté que plusieurs personnes l’avaient reconnu.

C’est d’abord un membre de l’aristocratie, lord G… qui passe les hivers à Paris et n’a point hésité à s’écrier :

– Mais c’est un Français, le marquis Gaston de Maurevers !…

Ensuite, une femme qui tient une maison garnie à Hampstead a affirmé qu’elle l’avait eu pour locataire.

Le policeman a pris l’adresse de cette femme et, hier soir, je me suis présenté chez elle.

Elle m’a montré la chambre qu’avait occupée M. de Maurevers et qui, depuis, n’a été habitée par personne.

On avait brûlé différents papiers dans la cheminée… J’ai pu ressaisir quelques morceaux épargnés par le feu.

L’un d’eux, que je vous envoie est, comme vous pourrez le voir, couvert d’une écriture de femme. On lit distinctement ces mots :

Reviens, mon bien-aimé, je te pardonne.

Hier soir, j’ai obtenu l’autorisation de faire enlever ce matin à neuf heures le corps de M. de Maurevers et de l’embarquer pour la France.

Comme je craignais la décomposition, je me suis entendu avec un chirurgien très habile qui devait faire une incision à la carotide et injecter le cadavre d’une solution de tanin.

Ce matin donc, je terminais ma mission et mes préparatifs de départ, lorsque le policeman Watson est entré précipitamment chez moi et m’a annoncé la disparition du cadavre.

Comment cet enlèvement a-t-il eu lieu ?

C’est ce que nous avons cru deviner à certains indices.

Comme la Morgue de Paris, la chambre des morts est située au bord de la rivière.

C’est un bâtiment carré n’ayant qu’un rez-de-chaussée divisé en trois pièces :

La salle des morts, proprement dite, qui est séparée par un grillage et une balustrade à hauteur d’appui, du vestibule dans lequel le public est admis.

Derrière la salle des morts, une chambre de dissection où couchent les gardiens.

Le soir, on ferme les portes ouvertes au public durant le jour et les gardiens, au nombre de deux, se retirent dans la salle de dissection.

Néanmoins, j’avais obtenu que deux policemen, dont l’agent Watson, passassent la nuit auprès du corps de M. de Maurevers.

La salle de dissection ouvre sur la Tamise par deux fenêtres à terrasse de bois qui surplombent la rivière.

Ces fenêtres ne sont point grillées.

Quand la rivière est grosse, un homme qui passe debout dans une barque, peut atteindre avec les mains la base de ces terrasses.

C’est par l’une d’elles que les ravisseurs ont dû pénétrer dans le monument funèbre.

On laisse quelquefois les fenêtres ouvertes surtout quand il y a des corps dans la chambre de dissection.

Les gardiens allument alors un grand feu pour se préserver du froid.

C’est ce qui est arrivé la nuit dernière.

L’agent de police Watson m’affirme que jusqu’à dix heures du soir, les deux gardiens ont joué aux cartes.

Lui et son collègue sont demeurés dans la salle des morts.

Ce dernier a éprouvé le besoin de dormir et Watson lui ayant promis de veiller, il s’est allongé sur une table de marbre qui était vide.

Mais bientôt il a été pris lui-même d’un impérieux besoin de dormir, auquel, malgré ses efforts, il n’a pu résister.

Quand il s’est éveillé, le soleil pénétrait dans la salle des morts.

Watson avait la tête si lourde que d’abord il ne s’est pas rendu compte du lieu où il se trouvait.

Puis ses souvenirs revenant, il s’est aperçu que le corps de M. de Maurevers avait disparu.

L’autre policeman dormait toujours.

Watson a essayé de l’éveiller et ne pouvant y parvenir, il s’est précipité dans la salle de dissection.

Les deux gardiens dormaient pareillement, l’un couché sur la table, l’autre dessous.

Les cartes jonchaient le sol.

La fenêtre de droite était ouverte.

Watson a trouvé une corde solidement attachée à l’un des barreaux de la balustrade qui entoure la terrasse.

À force de secouer les gardiens et le policeman, il est parvenu à les éveiller.

Ni ce dernier, ni les deux autres, pas plus que Watson n’ont rien entendu, durant la nuit.

Mais il est évident que les voleurs sont entrés par la fenêtre et ont emporté le cadavre, qu’ils auront descendu dans une barque en s’aidant de cette corde retrouvée par Watson.

Comment les gardiens se sont-ils endormis ? C’est là une énigme dont le chirurgien qui s’était rendu directement à la Morgue m’a donné le mot.

Dans la soirée l’un des gardiens est allé acheter du tabac à priser.

Ce tabac a été pris dans un magasin de cigares du quartier.

Les deux policemen et l’autre gardien eu ont pris plusieurs prises, en commençant à jouer.

Le chirurgien ayant trouvé la tabatière ouverte sur la table, a soumis à une analyse le reste du tabac qu’elle contenait.

Le tabac était mélangé d’un narcotique presque foudroyant, ce qui explique la promptitude avec laquelle gardiens et policemen se sont endormis.

Sur ma demande, on a mis le marchand de tabac en état d’arrestation.

Mais cet homme que j’ai vu protester énergiquement de son innocence, soutient qu’il a vendu du tabac ordinaire.

D’un autre côté, le gardien croit se souvenir qu’un homme du peuple, au moment où il sortait du magasin de cigares lui a demandé une prise.

On recherche cet homme qui aurait fort bien pu en introduisant ses deux doigts dans la tabatière, y laisser tomber le narcotique en question sous forme de poudre noirâtre.

Toute la police de Londres est sur pied et j’espère encore retrouver le corps de M. de Maurevers.

Demain vous aurez une seconde lettre.

Agréez, etc.…

MANUEL. »

IX

La figure de cire qui représentait si parfaitement le cadavre de M. de Maurevers que tout le monde s'y était trompé à première vue, avait été mise sous la garde de deux des agents de police conduits par le chef des affaires mystérieuses à Bellevue.

En même temps ils avaient ordre de surveiller M. Polydore Grosjean et de ne pas le laisser sortir de sa propriété.

M. Lépervier était revenu à Paris avec le commissaire de police, Montgeron et M. de Noireterre.

– Je vais arrêter cette femme qui habite, dit-on, maintenant, la rue Vieille-du-Temple. Ou M. Polydore Grosjean est son complice, ou bien il m'a donné une adresse réelle.

Tel avait été le raisonnement de M. Lépervier.

Cependant, au lieu de se transporter directement rue Vieille-du-Temple, il avait fait un léger détour et passé à son bureau pour y prendre deux autres agents.

Montgeron et Casimir de Noireterre l'accompagnaient toujours.

Moins d'une heure après, M. Lépervier, laissant tout son monde dans la rue, se présentait seul au concierge du n° 69 bis.

Il avait cru devoir prendre un déguisement et s'habiller en commissionnaire porteur d'une lettre.

– Madame Lévêque ? demanda-t-il au concierge.

Ce dernier, qui était au fond de sa loge, accourut et répondit :

– Elle n'y est pas.

– Savez-vous si elle rentrera bientôt ?

– Elle ne rentrera pas.

– À quel étage demeure-t-elle ?

– Au troisième, au fond de la cour. Mais il n'y a personne ; elle est partie ce matin en me disant qu'elle allait en voyage pour huit jours !

M. Lépervier comprit qu'il fallait décliner sa qualité.

Il annonça donc au concierge qu'il était agent de police et muni d'un mandat de perquisition.

Le concierge donna sans difficulté les clés de l'appartement.

Alors, M. Lépervier appela ses compagnons, et tous montèrent à l'appartement indiqué, à la grande émotion du concierge, qui répétait, en joignant les mains, que madame

Lévêque était la plus honnête des femmes.

L’appartement était tout petit, meublé sans luxe, et indiquait une femme de moyen état.

Mais à peine M. de Montgeron était-il entré qu’il aperçut un portrait dans la chambre à coucher.

Ce portrait était celui d’un ouvrier, si on en jugeait par les vêtements.

Mais c’était aussi celui de M. de Maurevers, si on regardait le visage.

– Lui ! toujours lui ! murmura-t-il.

En même temps, M. Lépervier trouvait sur un guéridon une lettre cachetée qui portait cette suscription :

À monsieur le vicomte de Montgeron.

– Voyez ! dit-il, en la lui tendant aussitôt.

Montgeron prit la lettre et l’ouvrit.

Elle était signée : *la Belle Jardinière,* et l’écriture en était élégante et fine :

« Monsieur,

« Cette lettre vous parviendra, j’en suis sûre, et peut-être la trouverez-vous vous-même à la place où je la laisse.

« Vous avez voulu pénétrer un mystère, et, pour cela, vous vous êtes adressé à la police.

« Ni la police, ni vous, ne saurez jamais la vérité.

« Vous me chercherez vainement. Pas plus vous, que M. Lépervier ne me trouvera.

« D’ailleurs, vous ne me connaissez ni l’un ni l’autre.

« Un seul homme m’a vue, et cet homme, M. Gustave Marion, est fou.

« Monsieur le vicomte, laissez-moi vous donner un conseil.

« Vous êtes jeune, vous êtes riche, vous pouvez vivre heureux et atteindre une vieillesse respectable.

« Ne compromettez rien de cela par une curiosité imprudente qui pourrait amener pour vous une catastrophe.

« La police, que je défie, finira par se lasser de chercher inutilement M. de Maurevers mort ou vivant.

« Faites comme la police.

« C’est au nom de l’amitié qu’avait pour vous le marquis de Maurevers que je vous parle.

« Je quitte Paris.

« Peut-être n’y reviendrai-je jamais.

« Peut-être aussi nous rencontrerons-nous vingt fois tête à tête, et ne saurez-vous pas qui j’ai été.

« Adieu, monsieur de Montgeron, suivez mon conseil. C’est une femme qui a ardemment aimé votre ami qui vous le donne.

« Votre servante,

« LA BELLE JARDINIÈRE. »

Les perquisitions minutieuses opérées par M. Lépervier dans l’appartement n’amenèrent aucune découverte. Il ne trouva ni lettres, ni papiers, ni rien qui pût mettre sur les traces de la Belle Jardinière.

L’agent Manuel revint de Londres huit jours après.

Il n’avait pu, en dépit des efforts de la police anglaise, retrouver le cadavre qu’on disait être celui du marquis Gaston de Maurevers.

Tout Paris connut cette aventure et s’en émut.

La police française rechercha la Belle Jardinière inutilement.

M. Polydore Grosjean, mis en état d’arrestation, fut relâché au bout de huit jours.

La figure de cire représentée à tous ceux qui avaient connu M. de Maurevers, fut reconnue par les uns et niée par les autres.

Il s’éleva même des doutes sur cette ressemblance qui avait frappé si fort M. de Montgeron.

L’agent Manuel prétendit qu’elle n’avait aucun rapport avec le cadavre volé à Londres.

Plusieurs mois s’écoulèrent.

Les recherches de la police se ralentirent, puis cessèrent tout à coup.

Cependant, au bout d’un an, une nouvelle rumeur se fit dans le monde où avait vécu M. de Maurevers.

Un jeune officier de la marine anglaise prétendit avoir rencontré aux Indes le marquis parfaitement vivant.

Enfin, à la même époque, l’agent de police Manuel, atteint par un camion dans une rue encombrée de voitures, fût écrasé et transporté à l’Hôtel-Dieu, mourant.

Mais, avant de rendre le dernier soupir, il demanda avec insistance à voir le préfet de police. Ce haut magistrat se rendit à l’Hôtel-Dieu et reçut sa confession.

Cette confession avait-elle trait à la disparition du marquis Gaston de Maurevers ?

Mystère !

X

Rocambole, on s’en souvient, avait laissé des instructions pour Marmouset, au cas où il ne serait pas de retour à Paris, *dans un an.*

Et il y avait près de deux ans qu’il était parti, sans qu’il eût, depuis, donné aucun signe de vie.

Le navire qui le transportait aux Indes avec sa cargaison de prisonniers, avait-il réellement péri par le feu ?

Rocambole était-il mort ?

Nul ne le savait en Europe, pas même Vanda, qui, depuis deux années, attendait vainement que le maître revint ou donnât de ses nouvelles.

Vanda et Marmouset ne s’étaient plus quittés depuis la mort tragique de Gipsy.

Milon vivait avec eux.

Tous trois attendaient le retour du maître ; et le maître était l’objet de toutes leurs conversations.

Quelquefois Milon hochait tristement la tête et disait :

– Oh ! Bien certainement, il est mort.

Mais Vanda répondait :

– C’est impossible ! je suis certaine qu’il n’est pas mort.

Et, comme elle disait cela pour la centième fois peut-être depuis le départ de Rocambole, elle ajouta, ce soir-là :

– Voulez-vous savoir sur quoi se fonde ma conviction ?

– Oui, dit Milon, qui ne demandait pas mieux que de la partager.

– Eh bien ! reprit Vanda, je suis très nerveuse, par conséquent très impressionnable, et je possède ce que les magnétiseurs appellent une organisation de *voyant.*

Les gens que j’aime m’apparaissent souvent en rêve, fussent-ils à une distance de mille lieues.

– Et vous avez vu Rocambole ?

– Dix fois depuis son départ.

Et, comme Milon continuait à hocher la tête :

– Tenez, dit Vanda, je gage que, s’il y avait ici un magnétiseur qui m’endormit, je pourrais vous dire où est Rocambole, ce qu’il fait, comment il est et s’il reviendra bientôt.

Milon se montrait incrédule.

Mais Marmouset, dont l'imagination était plus vive, s'écria :

– S'il ne faut qu'un magnétiseur, je sais où le trouver.

– Eh bien ! va le chercher, mon enfant, dit Vanda.

Marmouset se leva, secoua le gland d'une sonnette qui pendait auprès de la glace, et dit au valet qui entra :

– Faites atteler Tempête au coupé.

Marmouset, qui était bien changé déjà à l'époque de la mort de Gipsy, était maintenant un grand jeune homme mélancolique, d'une blancheur mate et distinguée, et d'une parfaite élégance.

On ne meurt pas d'un désespoir d'amour.

Vanda l'avait empêché de se tuer en lui disant que Rocambole comptait sur lui.

Marmouset avait d'abord vécu par ordre, indifférent à tout, songeant seulement à Gipsy morte.

Mais Gipsy lui avait laissé des millions, et l'homme riche se console toujours à la longue.

Le souvenir de Gipsy n'était plus maintenant qu'une douce mélancolie.

Il se complaisait dans les tristesses du passé, mais les ardeurs de l'avenir commençaient à l'assiéger.

Pendant, ces deux années qui venaient de s'écouler, Marmouset avait complété son éducation et il était, grâce à cette merveilleuse intelligence de l'enfant de Paris, un homme en tous points bien élevé.

D'ailleurs, il était si riche !

On l'avait remarqué au Bois pour son habileté d'écuyer et la beauté de ses chevaux.

C'était le garçon qui avait les voitures et les équipages les mieux tenus de Paris.

Le *Club des Crevés* avait sollicité l'honneur de le posséder dans son sein.

Les plus belles femmes du monde galant l'avaient fusillé de tendres regards et de sourires.

Mais Marmouset n'aimait personne ; son cœur était vide.

Peut-être eût-il voulu pouvoir s'abandonner à quelqu'une de ces passions dévorantes qui absorbent si bien la vie d'un homme de vingt ans.

Mais le sentiment d'un devoir à remplir l'avait plus retenu peut-être que le triste et doux souvenir de sa chère Gipsy.

Ce devoir à remplir, c'était une mission mystérieuse laissée par Rocambole, à son départ, sous forme de pli cacheté que Marmouset ne devait ouvrir que dans deux ans.

Marmouset savait bien que cette fortune que lui avait laissé Gipsy était destinée à quelque grande œuvre de réparation et qu'il devait l'employer à racheter son passé.

D'un autre côté, l'époque fixée par Rocambole approchait.

Et Marmouset attendait avec une fiévreuse impatience cette heure où il pourrait déployer sa dévorante activité.

Il avait donc demandé sa voiture.

Neuf heures sonnaient à la pendule du boudoir de Vanda, qui habitait toujours le petit hôtel de l'avenue de Marignan, jadis acheté par sir James Nively.

– Je serai de retour dans une heure, dit Marmouset en s'en allant.

Et il se fit conduire rue du Faubourg-Poissonnière, 89 *ter.*

C'était là qu'habitait un homme dont tout Paris était alors engoué.

C'était un Américain du nom de Hunt, qui avait opéré des cures merveilleuses par le magnétisme.

Petit, grêle, nerveux, il avait dans le regard une puissance extraordinaire et passait pour avoir endormi les gens les plus incrédules et les plus rebelles au somnambulisme.

Comme on le pense bien, Marmouset avait changé de nom.

Sur les registres de l'Hôtel-Dieu, où il était né, il avait été inscrit sous les prénoms de Victor-Albert et le nom de Prytavin qui était celui de sa mère.

Il avait repris ce nom.

Paris est léger, il s'occupe peu de savoir d'où viennent les gens qui se présentent à lui avec une grande fortune et un grand train.

M. Albert Prytavin était reçu partout avec le respect qu'inspire cette puissance moderne qu'on appelle l'argent, et nul ne s'était inquiété de savoir qu'il était né dans un hospice, d'un repris de justice et d'une femme perdue.

Marmouset fit donc passer sa carte au magnétiseur, qui était logé comme un nabab ou un fastueux dentiste et laissait volontiers faire antichambre à ceux qui le venaient consulter.

Sa carte eut un effet magique.

Le spirite sortit de son cabinet et vint avec empressement à la rencontre de Marmouset. Celui-ci lui dit :

– Monsieur, veuillez prendre la peine de m'accompagner. Une de mes amies a la singulière fantaisie de se faire magnétiser.

En même temps, Marmouset jeta un chiffon de papier, qui n'était autre qu'un billet de mille francs, sur la cheminée de M. Hunt.

Celui-ci ne prit que le temps de remplacer sa robe de chambre à ramages par un paletot et sa calotte de velours noir à gland d'or par un chapeau.

Puis il suivit Marmouset.

Moins d’une heure après, comme il l’avait promis, Marmouset était de retour dans le boudoir de Vanda, amenant le magnétiseur.

– Monsieur, dit Vanda à ce dernier, regardez-moi bien. Suis-je lucide ?

– Je le crois, dit le magnétiseur. Je crois même que vous avez une merveilleuse organisation de somnambule.

– Alors, endormez-moi.

Et elle se renversa dans le fauteuil où elle était assise, tandis que l’Américain attachait sur elle son œil plein de fluide, et appuyait ses deux mains sur ses bras.

Milon et Marmouset attendaient avec une certaine anxiété le résultat de cette bizarre épreuve.

Tout à coup, les yeux de Vanda se fermèrent ; sa tête s’inclina un peu sur son épaule.

Elle poussa un soupir.

Alors, le magnétiseur lui dit :

– Voyez ! je le veux !

Un frisson parcourut tout le corps de Vanda et elle commença à s’agiter comme jadis la pythonisse de Delphes sur son trépied.

Puis, soudain, ses lèvres s’entrouvrirent.

– Je vois, dit-elle, je vois…

Milon et Marmouset avaient la sueur au front. Ils allaient enfin savoir ce qu’était devenu Rocambole.

XI

Vanda prononça d’abord quelques mots confus et à peine articulés.

Elle se débattait sans doute avec ces ténèbres mystérieuses qui enveloppent l’âme du somnambule, au moment où cette âme va s’élancer dans les espaces, franchir d’innombrables distances et cependant demeurer en contact avec son corps qui aura pour mission de transmettre ses sensations et ses aventures.

Puis, peu à peu, tandis que les yeux demeuraient fermés, le front s’éclaira et parut entouré d’un rayon lumineux, le visage eut une expression calme, les lèvres s’entrouvrirent et laissèrent passer une parole nette et parfaitement articulée.

– Je le vois, dit-elle.

– Qui voyez-vous ?

– *Lui !*

Marmouset fit un signe au magnétiseur qui voulait dire :

– Nous savons parfaitement, Milon et moi, de qui elle veut parler.

Puis, se penchant à l’oreille de M. Hunt :

– Demandez-lui où il est.

– Où le voyez-vous ? fit le magnétiseur.

Vanda répondit :

– Le ciel est étincelant d’étoiles, et cependant il est comme noir ; la chaleur est brûlante. Le vent qui soulève la mer est un vent de feu. Il souffle de l’ouest. Le tropique n’est pas loin.

Les voiles du navire sont tendues sous l’effort du vent. Les vagues s’entr’ouvrent devant lui et le sillage qu’il creuse est rempli d’étincelles phosphorescentes.

Lui, il est sur le banc de quart, calme, hautain, commandant à la mer comme il sait commander aux hommes.

Bon vent, bonne route, tout va bien à bord !

Et Vanda se tut.

– Que voyez-vous encore ? répéta le magnétiseur.

– Rien, le brouillard, répondit-elle.

Et elle retomba dans une sorte d’atonie silencieuse.

– La scène va changer sans doute, souffla M. Hunt à l'oreille de Marmouset. Attendons !

Au bout de quelques minutes, Vanda s'agita de nouveau ; mais son visage exprimait une épouvante indicible :

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait-elle.

– Que voyez-vous ?

– Le feu est à bord, il a envahi la cale, il menace la soute aux poudres. Mon Dieu !…

Et, d'une voix saccadée, tandis que son visage et tout son corps révélaient une terreur profonde :

– Le feu est à bord… on a mis le canot à la mer… les hommes s'éloignent…

– Et lui ?

– Lui, il reste, il est là, debout… suivant des yeux le canot… Le feu gagne… gagne ! mon Dieu !…

Vanda fit un bond sur son siège et poussa un grand cri :

– L'explosion ! dit-elle.

Marmouset, Milon et le magnétiseur lui-même se regardaient avec effroi.

Mais soudain, le visage crispé de Vanda se rasséréna, elle cessa de s'agiter convulsivement, un soupir de soulagement s'échappa de sa poitrine :

– Ah ! dit-elle.

– Eh bien ! qu'avez-vous vu ? demanda le magnétiseur.

– Je n'ai pas vu, je vois.

– Que voyez-vous ?

– Lui, il nage, appuyé sur une planche provenant, des débris du navire.

Le jour est venu… il nage toujours… temps calme… une voile paraît à l'horizon… il nage avec ardeur… la voile grandit… c'est un navire, le canot est mis à la mer… sauvé ! …

Milon et Marmouset jetèrent un cri.

Vanda se tut et retomba dans, cette prostration qui paraissait devoir suivre chacun de ses accès de clairvoyance.

– Il faut la réveiller, dit Milon.

– Non, dit Marmouset, pas encore.

– Pourquoi donc ? fit naïvement le colosse.

– Parce qu'il ne nous suffit pas de savoir que le Maître est sauvé.

– Vous voulez savoir où il est ?

– Oui.

Et Marmouset fit un nouveau signe au magnétiseur. M. Hunt posa sa main sur le front de Vanda, reprit son accent d'autorité et dit :

– Voyez ! je le veux ! il le faut !

Vanda s'agita encore ; mais son visage s'éclaira de nouveau de ce rayonnement mystérieux qui semblait présager un spectacle agréable à sa vue intérieure.

– Il est à cheval, dit-elle. Le cheval est blanc, caparaçonné comme une monture de roi.

Il marche à côté d'un homme vêtu de rouge avec épaulettes d'or.

Devant eux, des hommes également rouges, avec des coiffures blanches, s'avancent en battant le tambour… J'entends des instruments de cuivre.

C'est la musique d'un régiment de cipayes.

Derrière viennent les soldats, les uns blancs, les autres cuivrés…

C'est le lendemain d'une bataille…

Une bataille où il était et où il s'est conduit comme un lion.

Ils marchent sous un ciel brûlant au milieu de plaines, vertes, hérissées de monuments étranges…

– L'Inde, sans doute, murmura Marmouset.

– Où va-t-il ? demanda le magnétiseur.

– Je ne sais pas… La nuit est venue… Le soleil s'est abîmé dans la mer… mais j'entends toujours les tambours et les instruments de cuivre…

M. Hunt se tourna vers Marmouset :

– Monsieur, dit-il, cette dame est fatiguée… il faut en rester là pour aujourd'hui.

– Comme vous voudrez, répondit Marmouset.

M. Hunt passa alors ses deux mains sur la tête, les épaules et les bras de Vanda, chassant le fluide magnétique en sens inverse ; et bientôt cette dernière rouvrit les yeux et promena autour d'elle un regard étonné.

Puis elle se souvint :

– Eh bien ? dit-elle.

– Le Maître n'est pas mort.

– Ah ! je le savais, bien.

– Où est-il ?

– Dans l'Inde.

– Ai-je dit s'il reviendrait ?

– Non, dit le magnétiseur. Je vous ai trouvée fatiguée et j'ai pensé qu'il serait toujours temps de vous rendormir de nouveau.

Vanda regarda Marmouset d'un air qui voulait dire :

– Nous ne pouvons pas causer librement en présence de cet homme ; il faut le laisser partir.

L’Américain prit son chapeau, et Marmouset lui dit :

– Je vais vous reconduire chez vous, monsieur.

– Mon ami, dit Vanda au jeune homme, n’oubliez pas une chose !

– Laquelle, madame ? demanda Marmouset.

– C’est demain le jour fixé.

– Pour l’ouverture des instructions du Maître ?

– Oui.

– Demain, à huit heures précises, je serai ici.

Et Marmouset sortit avec le magnétiseur.

– Eh bien ! dit alors Vanda, se tournant vers Milon, encore tout ému de ce qu’il venait de voir et d’entendre ; eh bien ! crois-tu maintenant que Rocambole n’est pas mort ?…

XII

Marmouset reconduisit le magnétiseur chez lui ; puis, éprouvant le besoin de marcher, il renvoya sa voiture, alluma un cigare et s'en revint à pied par les boulevards.

Il était alors environ onze heures du soir, les boutiques et les magasins étaient fermés. Les cafés et les bureaux de tabac restaient seuls ouverts.

Comme on était à la fin de mars, que le temps était doux, l'air tiède et le macadam sec, le boulevard était encombré comme en plein jour.

Marmouset marchait à petits pas, rêveur, et se demandait si, dans vingt-quatre heures, il ne serait pas l'homme le plus agité du monde, comme il en était en ce moment le plus oisif ; car il était probable que les instructions, laissées par Rocambole n'étaient pas de nature à le laisser les bras croisés.

Et, cheminant ainsi, il arrivait à la hauteur du passage de l'Opéra, lorsqu'on lui frappa sur l'épaule.

Il se retourna et se vit en présence d'un homme d'environ trente-six ans qui n'était autre que notre ancienne connaissance, M. le vicomte de Montgeron, actuellement président du *Club des Crevés* :

– Bonjour, Victor, dit le vicomte.

– Bonsoir, Montgeron, répondit Marmouset.

Le vicomte passa son bras sous le sien :

– Il fait bon flâner, n'est-ce pas ?

– Certainement, répondit Marmouset, il fait un temps de printemps.

– Et, pourvu, reprit Montgeron, qu'on ait l'esprit calme et le cœur libre…

– Comme vous me dites cela, Montgeron.

Et Marmouset regarda le vicomte, qui ne put s'empêcher de tressaillir.

– Mon cher, répondit-il, je suis un singulier homme en vérité.

– Comment cela ?

– Je finis par où les autres commencent.

– Expliquez-vous, Montgeron…

Le vicomte tira sa montre.

– L'Opéra ne finit qu'à minuit moins dix, il est onze heures et quart… nous avons le temps de causer. Voulez-vous un grog au *Café Riche* ? Je vais vous faire mes confidences.

– Allons ! dit Marmouset.

Et ils traversèrent la rue Lepeletier et s’assirent devant le café, tout au coin, de façon que l’œil du vicomte pouvait surveiller la sortie de l’Opéra.

– Mon cher, dit alors celui-ci, de vingt à trente ans j’ai été le garçon le plus insouciant et le plus positif du monde, en même temps.

Je dépensais mes revenus avec méthode, ménageant mon cœur et mes émotions, prenant une somme de plaisir assez raisonnable pour ne jamais troubler l’équilibre de mes facultés, quittant ma maîtresse aussitôt que je croyais ressentir pour elle un vague attachement, et fuyant avec sagesse toute aventure un peu romanesque, toute émotion un peu pimentée.

– Et après trente ans ? demanda Marmouset.

– Les choses ont changé.

– Ah !

– Je me suis lancé à corps perdu dans les aventures de toutes sortes. Vous avez connu l’histoire de Maurevers ?

– Sa disparition, vous voulez dire ?

– Justement ; j’ai passé deux années de ma vie avec une idée fixe, pénétrer ce mystère impénétrable.

– Et vous n’y êtes point parvenu ?

– Mon Dieu, non ! d’ailleurs, j’ai été prié par la famille elle-même de cesser toute investigation.

– Pourquoi ?

– Maurevers avait un cousin germain devenu son héritier. Un matin, il est venu chez moi et m’a dit : « J’ai eu une entrevue avec le préfet de police, et nous sommes tombés d’accord qu’il ne fallait plus rechercher mon malheureux cousin, je vous serais donc obligé de ne plus vous en occuper. »

– Alors, dit Marmouset, vous vous êtes abstenu ?

– D’autant plus facilement que je commençais à me lasser. Mais il fallait une nouvelle pâture à cette dévorante activité qui s’était emparée de moi.

– Et vous l’avez trouvée ?

– Naturellement ; je suis devenu amoureux.

– De qui ?

– Avant de vous le dire, mon cher, laissez-moi vous raconter ma vie depuis un mois que dure cette passion à tous crins.

– Voyons ?

– Trois fois par semaine je viens attendre à la porte de l’Opéra, *elle* y est : je la vois monter en voiture et j’ai des battements de cœur à jeter par terre un mur d’église.

– Bon ! après ?

– Tous les matins je monte à cheval et je passe deux fois sous les fenêtres de l'hôtel qu'elle habite aux Champs-Élysées.

Naturellement, à cette heure-là, elle dort et je ne la vois point. Mais, mon regard caresse les persiennes qui l'abritent.

Chaque soir, excepté les jours d'Opéra, je vais dans un salon quelconque, où je suis certain de la rencontrer.

Pourtant, je ne lui ai jamais adressé la parole.

– Bah ! fit Marmouset, étourdi de cette dernière confidence.

– Je ne sais même pas si elle a deviné mon amour.

– Mais, ajouta Montgeron, tenez, si cette femme consentait à m'aimer une heure à la condition que cette heure expirée, je me ferais sauter la cervelle, j'accepterais.

– Montgeron, dit Marmouset avec mélancolie, vous êtes sérieusement malade, je le vois.

– Je suis fou.

– Cette femme est donc bien belle ?

– Je n'en sais rien. On ne voit pas la femme qu'on aime telle qu'elle est. Mais elle a le regard fatal, la voix enivrante et quelque chose de dominateur qui courbe tous les fronts sur son passage.

Voulez-vous la voir ?

– Je le veux bien, dit Marmouset que stimula soudain une vague curiosité.

– Eh bien ! entrez à l'orchestre de l'Opéra, du côté gauche et regardez dans l'avant-scène de droite.

Vous la verrez assise auprès d'un homme de quarante-cinq ans environ, brun comme un mulâtre. C'est son mari.

– Un étranger, sans doute ?

– Un Espagnol.

– Ah ! elle est Espagnole ?

– Pas elle. Je la crois Russe, plutôt. Elle a d'adorables cheveux blonds, tirant sur le roux, et des yeux noirs d'où jaillissent de fauves étincelles. Il n'y a que deux mois qu'ils sont à Paris ; d'où viennent-ils ? Personne ne le sait au juste. Cependant ils sont merveilleusement accueillis et fêtés dans le monde des ambassades.

Marmouset se leva :

– Mais vous allez m'accompagner, n'est-ce pas ?

– Non, dit Montgeron, je préfère rester ici. Ce soir, je suis plus amoureux que de coutume, et je serais si pâle sous le lustre que tout Paris s'en apercevrait. Tout à l'heure,

quand on sortira, j’irai me cacher derrière une colonne du péristyle et je la verrai monter en voiture.

– Vous retrouverai-je ?

– Sans doute.

– En quel endroit ?

– Ici.

Marmouset se dirigea vers l’Opéra. Il avait une loge à l’année. Il entra et gagna l’orchestre.

Le rideau se levait sur le quatrième acte du *Prophète ;* mais Marmouset ne vit ni la scène ni la salle.

Ses yeux furent subitement attirés vers cette avant-scène qui contenait les amours de M. de Montgeron.

Et Marmouset demeura alors comme ébloui, tant cette femme était belle.

On causait d’elle à l’orchestre !

Marmouset écouta, sans cesser de la regarder.

XIII

Cette femme dont M. de Montgeron était amoureux fou et que Marmouset regardait en ce moment avec une curiosité pleine d'une naïve admiration, avait, en effet, une de ces beautés étranges, qui séduisent et épouvantent tout à ta fois.

Avec son teint d'une blancheur marmoréenne, ses cheveux roux, ses yeux noirs, elle formait un contraste frappant avec l'homme assis auprès d'elle et qui, dit-on, était son mari.

Ce dernier était un Espagnol de la plus belle eau, tout au moins, si ce n'était un Mexicain ou un planteur de Rio-de-Janeiro.

Il promenait autour de lui un regard étincelant de jalousie qui semblait faire défense, sous peine de mort, à toute la salle, de regarder sa compagne. Mais ce regard féroce s'éteignait subitement et devenait tout tremblant, tout indécis, s'il rencontrait le cher regard de la femme aux cheveux roux.

Celle-ci avait-elle vingt ou trente ans ?

Il était impossible de trancher la question.

Marmouset s'était assis au deuxième rang de l'orchestre.

Le premier rang était occupé par deux hommes qui causaient à voix basse en anglais.

Marmouset prêta l'oreille et comprit qu'ils parlaient de la belle étrangère.

Ces deux hommes, d'une irréprochable élégance, n'étaient pourtant pas des insulaires. Ils avaient au contraire le cachet parisien le plus pur ; et s'ils s'exprimaient en langue anglaise, c'était sans doute pour que leur conversation ne fût pas surprise par le premier venu.

Peu de gens à Paris savent l'anglais assez bien pour saisir au vol une conversation à mi-voix.

Mais Marmouset avait si bien étudié cette langue, par amour pour sa chère Gipsy !

Il ne perdit pas un mot de ce que disaient les deux jeunes gens.

– Ainsi, mon ami, tu ne crois pas au mariage de don Ramon ?

– Pas le moins du monde.

– Pourtant, il a dansé avant-hier à l'ambassade d'Espagne.

– Qu'est-ce que cela prouve ?

– Mais qu'il faudrait bien de l'audace pour présenter à l'ambassadeur de son pays, comme sa femme, une femme qui ne serait que sa maîtresse.

– Mon cher ami, reprit le premier des deux causeurs, si don Ramon a épousé cette femme, c’est qu’elle est veuve de ses trois maris.

– Plaît-il ?

– Je les ai connus tous les trois.

– Allons donc !

– Tous les trois vivants, à la même heure.

– Baron, tu te moques…

– Sur l’honneur, je dis vrai. Veux-tu l’histoire de cette rousse éblouissante ?

– Voyons ?

– Elle n’est ni Russe, ni Anglaise, comme on le croit. Je suis sûr qu’elle est née à Paris.

– Bah !

– Cependant, c’est à Londres que je l’ai vue pour la première fois.

– Quand cela ?

– Il y a cinq ans. Elle était alors la femme de lord Harring, lequel prétendait l’avoir épousée en Irlande.

Elle faisait à Londres, au théâtre du Lyceum ou à Covent-Garden, exactement le même effet que celui qu’elle produit ici.

– Et elle s’appelait lady Harring ?

– Comme elle s’appelle ici doña Figuerra y Mendez, comme elle s’appelait à Constantinople…

– Ah ! elle a été à Constantinople ?

– Elle y était la femme du prince russe Kolotine.

– Quelle plaisanterie !

– Enfin, un an plus tard, je la retrouvai à Marseille, s’appelant madame Catelan, et la femme d’un opulent armateur.

– Tout ce que tu racontes là est fort bizarre, baron.

– C’est la vérité, mon cher.

– Après bout, qu’est-ce que cela prouverait ! C’est que, veuve de lord Harring, elle a épousé le prince Kolotine, et, veuve de ce dernier, le Marseillais Catelan.

– Lequel serait mort à son tour pour faire place à don Ramon, n’est-ce pas ?

– Justement.

– Mon cher, dit celui à qui son ami donnait le titre de baron, je n’habite plus Paris, tu le sais, et je me suis retiré, grand chasseur que je suis, dans mon château de Lorraine où je passe les quatre saisons.

Je ne viens pas à Paris deux fois par an et je repars demain.

Il est donc probable que je ne rencontrerai pas doña Figuerra y Mendez, comme il est certain que nous l'avons examinée toute la soirée et que, habituée à faire sensation, elle ne s'est préoccupée de personne et ne nous a pas vus.

– Où veux-tu en venir ?

– À ceci : je pars demain. Je ne la rencontrerai donc pas.

– Mais si tu la rencontrais ?…

– En pleine lumière ou en plein jour, face à face…

– Eh bien ?

– Tu la verrais pâlir et se trouver mal à l'aise.

– Je comprends cela, pour peu que tu aies été lié avec tous ses maris.

– Oh ! ce n'est pas pour cela.

– Hein ?

– Je te l'ai dit, mon cher, continua le baron avec insouciance, je suis retiré du monde et je ne me mêle plus de rien.

– Mais tu as donc connu particulièrement cette femme ?

– Très particulièrement.

– Et tu possèdes quelque secret la concernant ?

– Peut-être.

– Baron, tu excites ma curiosité.

– Bah ! je me suis juré de ne rien dire.

– Je suis curieux, pourtant.

– Je le vois bien.

– Et je suis ton ami.

– C'est précisément pour cela que je ne veux pas t'embarquer dans une série d'aventures désagréables.

Tiens, mon bon ami, tout ce que je puis faire pour toi, je vais le faire.

– Ah !

– Es-tu réellement amoureux de cette femme ?

– J'en meurs…

– La toile va baisser sur le dernier acte.

– Bon !

– Nous allons sortir ensemble, tu prendras mon bras et nous nous promènerons sous le péristyle jusqu'à ce qu'elle sorte.

– Ce qui fait qu'elle te verra ?

– Oui.

– Eh bien ?

– Eh bien ! mon cher, ce sera ensuite à toi à la rencontrer, au Bois, au spectacle, dans un salon, et à lui dire :

« Madame, je vous aime, et je suis l’ami du baron Henri de C… »

– Et tu penses que je serai bien accueilli ?

– Peut-être bien.

Et le baron eut un sourire moqueur que ne surprit pas son interlocuteur, mais qui n’échappa point à Marmouset.

Marmouset avait entendu toute cette conversation que nous venons de rapporter ; conversation qui n’avait fait qu’aiguillonner sa curiosité. Il quitta l’orchestre avant les deux jeunes gens et se trouva avant eux sous le péristyle.

Puis il attendit.

Quelques secondes après, le baron Henri de C… et son ami se tenaient au bas du grand escalier.

Trois minutes plus tard, don Ramon Figuerra y Mendez descendait, donnant le bras à la femme aux cheveux roux.

Marmouset, à trois pas de distance, observait tout.

La femme aux cheveux roux se trouva tout à coup face à face avec le baron Henri de C…

Et soudain, elle pâlit étouffa un cri et passa, jetant au baron un regard de haine profonde.

Marmouset la suivit.

XIV

Marmouset, en même temps qu'il suivait la belle étrangère dont il avait surpris le premier mouvement d'effroi et ensuite le regard de haine qu'elle avait laissé tomber sur le baron Henri de C…, Marmouset, disons-nous, aperçut M. de Montgeron au dehors.

Le vicomte était pâle et tout son sang venait d'affluer à son cou, au moment où la femme aux cheveux roux passait près de lui.

Elle était en voiture et la voiture s'éloignait rapidement que M. de Montgeron était encore là, planté sur ses deux pieds, et semblable à une statue.

Seulement sa pâleur fit place tout à coup à une vive rougeur quand Marmouset s'approcha de lui.

– Eh bien ! dit ce dernier, vous l'avez vue…

Montgeron le prit par le bras et l'entraîna brusquement hors de la foule.

– Mon ami, lui dit-il, quand ils furent sur le boulevard, je crois que je deviens fou.

– Bah ! fit Marmouset.

– Il me semble qu'elle m'a souri en passant.

– À vous ?

– À moi, mon ami : j'ai un volcan dans la tête et dans le cœur. Elle m'a regardé, elle m'a souri…

– Eh bien ! dit Marmouset, il n'y a pas là de quoi devenir fou, vous êtes un homme heureux, Montgeron, voilà tout !

– Oui, mais le bonheur tue.

– Quelle folie !

– Victor, dit le vicomte en s'appuyant familièrement sur le bras de Marmouset, êtes-vous un peu mon ami ?

– Mais certainement.

– Alors, ne me quittez pas ; je sens que la folie me gagne ; venez avec moi, nous monterons dans un cabinet du *Café Anglais*… nous souperons… vous resterez avec moi jusqu'au jour… dites, le voulez-vous ?

– Allons, répondit Marmouset.

M. de Montgeron était dans un tel état de surexcitation qu'il faisait peine à voir.

Marmouset l'accompagna.

Ils s’enfermèrent dans un cabinet du *Café Anglais*, laissèrent la fenêtre ouverte et continuèrent à causer tandis qu’on les servait.

– Mon ami, disait le vicomte, j’ai trente-six ans, l’âge par excellence où l’on meurt d’amour aussi facilement que je bois ce verre de madère.

– Mais dit Marmouset, que cette exaltation inquiétait quelque peu, puisqu’elle vous a souri.

– C’est précisément là ce qui m’épouvante.

– Pourquoi ?

– Mais parce que cette femme peut me demander à présent ma vie, ma fortune et mon honneur.

– C’est beaucoup, dit Marmouset en souriant.

Le garçon entra sur ces mots, apportant une lettre sur un plateau.

– Un domestique s’est présenté au comptoir tout à l’heure, dit-il, et il a demandé si M. le vicomte de Montgeron soupait ici : sur la réponse affirmative qui lui a été faite, il a laissé cette lettre en insistant pour qu’elle fût remise à M. le vicomte à l’instant même.

Montgeron était redevenu pâle.

Marmouset fit un signe et le garçon sortit.

M. de Montgeron regardait cette lettre qui était toujours sur le plateau et qu’il n’avait pas osé toucher.

Un tremblement nerveux s’était emparé de lui.

– Je n’ose pas, dit-il.

– Comment ! exclama Marmouset, vous en êtes arrivé à cet état de faiblesse et de fièvre !

– Oui.

– Mais vous ne savez pas d’où vient cette lettre ?

– D’*elle*.

– Ah ! par exemple !

– J’en suis sûr. Tenez… ouvrez-la pour moi…

Et M. de Montgeron tremblait de plus en plus.

Marmouset prit la lettre et l’ouvrit.

Elle contenait deux lignes d’une écriture fine et allongée.

– Pas de signature, dit-il.

– Lisez, dit fiévreusement Montgeron.

Marmouset lut à mi-voix :

« Si M. le vicomte de Montgeron est toujours l'homme aventureux et brave que tout Paris a connu, il se trouvera à deux heures du matin derrière la Madeleine et s'approchera d'un petit coupé attelé de deux chevaux bai brun. »

– C'est elle ! répéta M. de Montgeron.

– En êtes-vous bien certain ?

– Je le sens aux battements précipités de mon cœur.

– Et, vous irez ?

– Oh ! pouvez-vous me le demander !

Marmouset fronça légèrement le sourcil. Il lui semblait que ce rendez-vous cachait un piège.

Mais il ne fit part d'aucune de ses impressions à M. de Montgeron, pas même de ce qu'il avait entendu dire au spectacle, et de ce qu'il avait vu sous le péristyle de l'Opéra.

M. de Montgeron consulta sa montre.

Il n'était pas une heure du matin.

– Un siècle de tortures à attendre ! dit-il.

– Montgeron, reprit Marmouset, savez-vous que vous me mettez dans l'embarras ?

– Comment cela ?

– Ne m'avez-vous pas demandé de passer le reste de la nuit avec vous ?

– Certainement.

– Mais si vous allez à ce rendez-vous…

– Eh bien ! vous m'attendrez ici.

– Et si vous ne revenez pas ?

– À six heures du matin, vous reprendrez votre liberté.

– Mon cher Montgeron, continua Marmouset, vous êtes, comme on dit, un homme de *haute vie,* par conséquent, il est tout naturel que beaucoup de femmes songent à vous. Nous sommes en carnaval. Qui vous prouve que c'est précisément la femme qui vous tourne la tête ?…

– C'est elle, vous dis-je.

– Soit, je n'insiste pas !…

Et, Marmouset, comprenant que M. de Montgeron était arrivé à ce paroxysme de la folie amoureuse qui n'admet plus aucun raisonnement, se borna à lui faire prendre patience jusqu'à deux heures moins un quart.

Comme le vicomte se levait pour courir à son rendez-vous, Marmouset plongea la main dans une des poches de son paletot.

– Tenez, dit-il prenez toujours cela.

– Pourquoi faire ? demanda M. de Montgeron stupéfait.

L'objet que lui tendait Marmouset n'était autre qu'un revolver.

– Mon cher, dit froidement Marmouset, quand on à un rendez-vous d'amour, il faut prendre ses précautions. Cette femme a un mari… et un mari jaloux.

– Vous avez raison, dit Montgeron.

Et il mit le revolver dans sa poche.

* *

*

Quatre heures après, Marmouset achevait son sixième cigare et son flacon de kummel, dans le cabinet du *Café Anglais*.

La pendule allait sonner six heures.

– Ce pauvre Montgeron ! murmura le jeune homme en souriant, il a été sans doute bien heureux… Pourvu qu'il songe à me renvoyer mon inutile revolver.

Et il endossa son paletot, au moment où tintait le premier coup de six heures.

Mais soudain, la porte s'ouvrit, et M. de Montgeron entra.

Le vicomte, toujours un peu pâle, avait l'œil en feu, la démarche brusque, le geste saccadé.

– Mon ami, dit-il à Marmouset, je me bats.

– Plaît-il ? fit Marmouset.

– Je me bats dans une heure, au Bois, derrière Madrid. Vous êtes mon témoin. Nous allons passer chez Noireterre, qui viendra avec nous.

– Mais avec qui vous battez-vous ?

– Je vous le dirai en route. Partons. La voiture est en bas… avec les épées.

– Et moi qui croyais que vous alliez à un rendez-vous d'amour ?

– Oh ! fit M. de Montgeron avec une sorte d'extase, si vous saviez comme elle est belle !

– Il est fou ! pensa Marmouset.

Et il le suivit.

Que s'était-il donc passé ?

XV

M. de Montgeron était donc allé au rendez-vous.

L'état de surexcitation dans lequel il se trouvait était si visible et il le sentait si bien lui-même qu'il évita, en suivant le boulevard, de passer devant le *Club des Crevés*, de peur de rencontrer quelque ami qui n'aurait pas manqué de lui demander où il allait et de s'étonner de son aspect fiévreux.

À l'heure dite, il était derrière la Madeleine.

Le coupé désigné dans la lettre attendait à la place indiquée.

Montgeron chancelait en marchant, à mesure qu'il s'en approchait.

Alors, la portière encadra une tête de femme, mais tellement encapuchonnée, tellement voilée que M. de Montgeron ne la reconnut qu'aux battements de son cœur.

En même temps, une petite main finement gantée saisit la sienne et une voix douce et ferme tout à la fois dit :

– Montez !

M. de Montgeron, plus mort que vif, entra dans le coupé.

Le cocher avait des ordres sans doute, car il rendit la main à ses chevaux, qui tournèrent l'église, descendirent la rue Royale, et gagnèrent les Champs-Élysées.

– Monsieur de Montgeron, dit alors la femme voilée, je sais que vous êtes brave.

– Madame…

– Je sais que vous m'aimez…

– Faut-il mourir pour vous ? demanda-t-il avec un accent chevaleresque.

– Non, mais il faut risquer votre vie pour moi.

– Je suis prêt.

Elle eut un regard ardent à travers son voile qui brûla le cœur de Montgeron.

Le cocher avait alors ralenti l'allure de ses chevaux, et le coupé montait au pas la grande ailée des Champs-Élysées.

– Monsieur de Montgeron, reprit-elle, il dépend de vous que demain j'aie quitté Paris pour n'y jamais revenir.

– Madame…

– Il dépend de vous que j'y reste… Il dépend de vous que… je vous aime…

Elle prononça ces derniers mots avec la franchise d'une Espagnole offrant son amour à qui saura la venger d'un affront.

– Écoutez-moi, reprit-elle, tandis que Montgeron palpitait d'une joie sauvage.

– Parlez, dit-il, et ce que vous ordonnerez, je le ferai.

Elle reprit :

– Il est de par le monde un homme qui m'a outragée, un homme qui, las de mes refus, a vu son amour se changer en haine ; un homme qui me poursuit partout avec un tissu de calomnies. Partout j'ai fui devant lui… Partout il m'a rejointe…

– Je le tuerai, dit simplement Montgeron.

– Mon mari, poursuivit-elle, est un homme jaloux et féroce, mais je n'aime pas mon mari, et ce n'est pas à lui, par conséquent, de me venger.

– Donnez-moi le nom de cet homme, répondit Montgeron. Le reste me regarde.

– Pardon… encore un mot, dit-elle.

– Parlez.

– L'homme que je vais vous désigner est brave, querelleur et il se bat facilement. Mais s'il savait que j'ai armé votre bras, il deviendrait lâche.

– Oh ! par exemple !

– Il tient à sa vengeance, il se déroberait par la fuite.

– Le misérable !

– Jurez-moi que vous trouverez, un prétexte, que mon nom ne sera pas prononcé…

– Je vous le jure.

Elle lui pressa doucement la main.

– Si vous tuez cet homme, dit-elle, vous ordonnerez ensuite, je serai votre esclave et j'abandonnerai tout pour vous suivre, fût-ce au bout du monde !

Elle lui disait cela avec une émotion délicieuse et une voix enchanteresse qui achevèrent de faire perdre la tête à M. de Montgeron.

– Son nom. répéta-t-il, son nom ?

Mais elle hésitait encore.

– Et si cet homme, dit-elle, était connu de vous ?…

– Qu'importe !

– S'il était votre ami ?

– Il est devenu mon ennemi mortel du jour où il vous a outragée.

– Monsieur de Montgeron, acheva-t-elle, l'homme qui me hait et que-je hais se nomme le baron Henri de C…

Montgeron tressaillit.

Le baron Henri de C… était membre d'un club fameux et dont se souviennent les lecteurs de ce récit, – le *Club des Asperges*.

Montgeron en faisait également partie, bien qu'il passât plutôt ses soirées et ses nuits au *Club des Crevés*.

Le baron de C…, qu'on appelait plus communément le baron Henri, dans le cercle des viveurs, était un original qu'on voyait rarement à Paris.

Il avait beaucoup voyagé, il était grand chasseur ; depuis plusieurs années, il vivait presque constamment dans ses terres.

Mais il ne passait jamais vingt-quatre heures à Paris sans faire une apparition au *Club des Asperges*.

M. de Montgeron n'était pas plus lié avec lui qu'il ne l'était avec cinquante viveurs du même genre.

Quand la femme voilée eut prononcé ce nom. il respira.

– C'est bien, madame, dit-il ; je le tuerai, ou il me tuera !

Elle pesa sur le gland de soie qui correspondait au petit doigt du cocher.

Le coupé s'arrêta.

– Au revoir, dit-elle. Ou plutôt non… à demain.

– Où vous verrai-je ? demanda-t-il avec un accent qui tenait du délire.

– Au même endroit et à la même heure.

Elle lui donna sa main à baiser.

– Allez, mon chevalier, dit-elle ; mon âme vous protège.

Montgeron s'élança sur la chaussée, ivre d'amour, fou, délirant.

Il demeura quelques minutes debout, immobile, suivant des yeux le coupé qui s'en allait au grand trot, emportant cette mystérieuse créature pour laquelle il allait verser son sang dans quelques heures, avec une âcre volupté.

Puis, lorsqu'il eut disparu dans l'éloignement et l'obscurité, il redescendit à pied vers la place de la Concorde.

Montgeron avait besoin de marcher, de rafraîchir à l'air de la nuit sa tête en feu, et d'adopter un plan de conduite.

S'il eût eu un éclair de raison, peut-être se fût-il demandé si une femme qui mettait pour prix de son amour la vie d'un homme n'était pas la dernière des créatures, indigne de toute affection.

Mais Montgeron était fou, et cette question, il ne se l'adressa point.

Les fous ont d'ailleurs des heures de sang-froid superbes.

M. de Montgeron n'était pas encore à la Madeleine qu'il était devenu maître de lui et avait repris tout son calme.

Dix minutes plus tard, il arrivait au *Club des Asperges*, sûr d'y rencontrer le baron Henri qu'il avait aperçu le soir, à huit heures, entrant à l'Opéra.

Il gravit l'escalier, de marbre du club d'un pas leste et pénétra dans le salon de jeu, un sourire aux lèvres.

La partie était très animée.

Un homme tenait la banque du baccara à deux tableaux.

C'était précisément le baron Henri.

M. de Montgeron s'approcha.

XVI

La partie était si animée que personne ne tourna la tête.

M. de Montgeron s'était presque avancé sur la pointe du pied et l'épaisseur du tapis avait assourdi ses pas.

Le baron Henri de C… était fort riche.

Mais il n'aimait pas à perdre et il était de fort méchante humeur ce soir-là.

– Je n'ai jamais vu, disait-il, une banque aussi maquignonnée que celle-là.

– Tu perds tes deux cents louis ! belle misère ! dit un joueur.

– Et je vais user de mon droit, messieurs, reprit le banquier.

– Plaît-il ? fit-on de tous côtés.

– Je vais brûler quelques cartes, peut-être que la veine changera.

– Fi ! baron, dit un de ces messieurs, c'est un jeu de cuistre que tu joues.

– Messieurs, répondit une voix, le baron est maintenant un homme rangé.

On tourna la tête, et on reconnut Montgeron.

Le vicomte avait un rire moqueur qui fit froncer le sourcil au baron.

– Ah ! je suis un homme rangé, M. de Montgeron ? dit-il.

– On le dit, du moins, répondit le vicomte toujours ironique.

– Est-ce un crime ?

– Non pas. Surtout quand on est dans votre situation.

– Qu'est-ce à dire ? fit le baron, regardant froidement M. de Montgeron.

– Oh ! rien, dit ce dernier, retroussant dédaigneusement sa lèvre supérieure. Ce ne sont pas mes affaires.

– Me croiriez-vous ruiné ?

– Non, certes.

– Alors ?

– Alors, mon cher baron, j'ai ouï dire que vous aviez besoin de conserver votre fortune… pour… vos héritiers…

Et Montgeron prononça ces derniers mots avec un *crescendo* d'ironie.

– En fait d'héritiers, dit le baron, je n'ai qu'un neveu plus riche que moi et que je compte du reste, faire attendre quelque trente ou quarante années.

– Vraiment ! ricana Montgeron. Ce n’est pourtant pas ce qu’on dit.

– Plaît-il ?

– Vous vivez longtemps dans vos terres, mon gentilhomme.

– J’aime la campagne.

– C’est en Lorraine, je crois ?

– Mais oui.

– Les Lorraines sont des filles superbes, baron.

– Montgeron, dit le baron de C… impatienté, que veut donc dire ce persiflage ?

– Mettez que je n’ai rien dit.

Et l’attitude de Montgeron devint de plus en plus moqueuse.

– Non pas, dit M. de C… en se levant, vous vous êtes trop avancé pour me refuser une explication.

– À quoi bon ?

– De quels héritiers parlez-vous ?

– Vous le savez aussi bien que moi.

Et Montgeron eut un sourire de plus en plus impertinent.

Tous ceux qui assistaient à cette scène singulière se regardaient avec un étonnement qui tenait de la stupeur.

Il était évident que M. de Montgeron avait envie de chercher querelle au baron Henri.

Pourquoi ?

Montgeron n’était pourtant pas gris.

– Mon cher baron, reprit ce dernier, avez-vous vu Lafont, cet inimitable comédien, dans une de ses plus jolies créations, le commandant Mauduit, du *Lion empaillé ?*

– Après ? fit le baron.

– Page était charmante dans Suzon la cuisinière, n’est-ce pas ?

– Où voulez-vous en venir ? demanda le baron Henri, pâle de colère.

– À ceci, mon cher baron, continua Montgeron : il paraît que vous jouez la comédie chez vous, dans votre château.

– Je joue la comédie ?

– Vous tenez l’emploi de Lafont… et, quant à celui de Page, il paraît que c’est une vraie cuisinière qui… que… enfin… vous comprenez…

– Mon cher Montgeron, dit froidement le baron, je comprends à tout cela une seule chose.

– Ah ! vraiment ?

– C’est que vous me faites une plaisanterie du plus mauvais goût.

– Je ne plaisante jamais, baron.

– Oseriez-vous donc soutenir une pareille calomnie ?

Et M. de C…, tout frémissant, fit un pas en arrière.

M. de Montgeron ôta froidement un de ses gants et le jeta au visage du baron.

– Le mot de calomnie est trop gros, baron, dit-il, et je vous le ferai rentrer dans la gorge au point du jour.

Le baron Henri ramassa le gant et le plaça sur la table.

– M. de Montgeron, dit-il, vous me trouverez à sept heures du matin, au Bois, à la grille de Madrid.

Vous pouvez apporter vos épées et vos pistolets ; car je vous préviens que l’un de nous ne doit pas revenir.

– J’y compte bien, répondit Montgeron avec un accent de férocité qui acheva de plonger les témoins de cette scène dans la stupeur.

Et il salua et sortit.

Le baron Hounot, un de ses meilleurs amis, courut après lui.

– Ah çà ! Montgeron, dit-il, comme celui-ci descendait l’escalier du club, es-tu fou ?

– Pas le moins du monde.

– Mais quel mystère y a-t-il donc entre le baron et toi ?

– C’est mon affaire.

– Une histoire de femme, peut-être ?

Montgeron se mit à rire :

– Oui, dit-il, je suis amoureux de sa cuisinière.

Et il planta là le baron Hounot qui comprit que Montgeron voulait garder son secret.

* *

*

Tandis que le vicomte regagnait le *Café Anglais*, où il avait laissé Marmouset, on accablait des mêmes questions, au *Club des Asperges*, le baron Henri.

Ce dernier répondait avec un grand accent de sincérité :

– Je vous jure, messieurs, que je n’ai jamais eu avec M. de Montgeron la moindre querelle ; nous n’étions pas liés, mais nous avions l’un pour l’autre une affectueuse estime.

Je ne comprends absolument rien, je vous le répète, à sa singulière agression.

Et tout en disant cela, le baron s’était remis au jeu.

Il joua jusqu’au jour.

Au jour, il se leva, demanda sa voiture, et sortit.

Il avait jugé inutile de prendre des témoins au club.

Le baron Henri descendait au Grand-Hôtel, depuis qu'il n'habitait plus Paris.

Il s'y trouvait, en ce moment-là, voisin de logis avec deux officiers de son ancien régiment, le 4e hussards.

La veille, ils avaient renouvelé connaissance à la table d'hôte.

Le baron frappa à leur porte et réclama leurs bons offices.

Une demi-heure après, tous trois étaient en voiture, et le baron, pensif, se disait :

– J'ai eu tort de ne pas m'informer si, par hasard, Montgeron ne serait pas amoureux ? Il y a de *cette femme* là-dessous.

À sept heures précises, M. le baron Henri de C… et les témoins, munis d'une paire d'épées de combat et de ses pistolets de tir, arrivèrent à Madrid.

M. de Montgeron, Marmouset et M. de Noireterre s'y trouvaient déjà.

XVII

Marmouset avait essayé, de son côté, de questionner M. de Montgeron.

Avec qui et pourquoi se battait-il ?

Montgeron lui avait dit :

– Mon cher ami, mettez que je me bats avec le mari d'une femme que j'aime et restons-en là.

Cette réponse avait dérouté Marmouset, tout en paraissant au contraire, le mettre sur la voie.

Il s'était figuré que M. de Montgeron était allé au rendez-vous donné par la femme aux cheveux roux, et qu'il avait été surpris et provoqué par le mari.

Était-ce une trahison du hasard ?

Était-ce un piège tendu par cette femme sur le compte de laquelle le baron Henri s'était si cavalièrement exprimé à l'Opéra ?

Marmouset se posa la question sans pouvoir la résoudre, tandis que M. de Montgeron le conduisait chez M. de Noireterre, à qui il allait demander de lui servir de second témoin.

Pendant tout le trajet il se répéta la même demande.

Il essaya même encore, par quelques allusions, d'arracher le secret de cette rencontre à M. de Montgeron.

Mais le vicomte ne souffla mot, et M. de Noireterre, pas plus que Marmouset, ne sut le nom de l'adversaire.

Ce ne fut que lorsqu'ils eurent franchi la grille du pavillon de Madrid où était le rendez-vous, que Montgeron leur dit à tous deux :

– Messieurs, j'exige de vous un serment.

– Parlez, dit Noireterre.

– Quelle que soit l'issue de cette rencontre, vous allez me jurer de ne jamais chercher à savoir pourquoi je me suis battu.

– Mais, c'est donc un duel à mort ? demanda Noireterre.

– À mort, répondit froidement Montgeron.

Marmouset et M. de Noireterre prêtèrent le serment qu'il exigeait.

En ce moment le fiacre qui renfermait le baron Henri et ses témoins arriva.

Mais il n’entra point à Madrid ; il demeura au contraire, dans le bois, à la grille de l’octroi, et seul, un des officiers mit pied à terre et vint à la rencontre des deux témoins de M. de Montgeron.

– Messieurs, leur dit-il, je connais à cent pas d’ici un fourré où nous serons fort bien.

Marmouset et Noireterre s’inclinèrent.

Puis ils regagnèrent leur voiture, sans même que le nom de l’adversaire de Montgeron eût été prononcé, et sans qu’ils eussent aperçu le baron Henri demeuré dans le fiacre avec son second témoin.

Ce ne fut que lorsque les deux voitures s’arrêtèrent à l’entrée d’une allée des piétons qui conduisait au fourré indiqué, que Marmouset tressaillit et s’arrêta court, en voyant le baron mettre pied à terre.

Il avait reconnu le personnage de l’orchestre qui s’exprimait sur la femme aux cheveux roux avec un si grand dédain.

Et soudain il serra le bras à Montgeron et lui dit vivement :

– C’est donc là votre adversaire ?

– Oui.

– Montgeron…

– Eh bien ?

– Avant de vous battre, ne voulez-vous pas m’écouter une minute ?

– À quoi bon !

– Montgeron… il le faut !

– Et si je ne le veux pas, moi ?

– Mon ami… je vous en supplie…

Mais Montgeron se dégagea de l’étreinte fiévreuse de Marmouset.

– Allons, messieurs, dit-il, dépêchons-nous, je vous prie.

Marmouset ne se tenait cependant pas pour battu.

– Montgeron, disait-il à voix basse, je devine maintenant pourquoi cette femme vous a donné un rendez-vous.

– Ah !

– C’était pour vous prier de provoquer le baron de C…

– Après ?

– Montgeron, vous ne pouvez vous battre…

Le vicomte eut un éclat de rire.

– Bon ! dit-il, allez-vous pas me proposer un arrangement sur le terrain ?

Marmouset pâlit. D’un mot, M. de Montgeron lui avait fermé la bouche.

Ce dernier s’approcha de M. de Noireterre et lui dit tout bas :

– Casimir écoute bien mes volontés. C’est un duel à mort que je veux.

– Soit, dit le jeune homme en baissant la tête.

Et il rejoignit les témoins du baron Henri.

Les conditions furent réglées en quelques secondes. Elles étaient terribles.

Les adversaires devaient d’abord se battre au pistolet.

Placés à trente pas, avec la faculté de faire cinq pas, ils échangeraient deux balles chacun.

Si cette première rencontre n’amenait pas de résultat décisif, on continuerait le combat à l’épée.

Marmouset suivait du regard le jeu de physionomie de M. de Montgeron, dont le visage s’éclaira lorsque M. de Noireterre lui rapporta ces conditions.

Aucune explication n’était possible désormais. Il fallait attendre.

Les officiers, selon leur droit de témoins de l’offensé chargèrent les armes.

Il avait été convenu que ces messieurs se serviraient de leurs pistolets.

Puis on compta les pas et chacun d’eux prit sa place.

Marmouset était pâle et avait le pressentiment d’une catastrophe.

Ce fut un des officiers qui donna le signal.

Le baron Henri fit deux pas, ajusta et fit feu.

M. de Montgeron ne bougea pas. La balle de son adversaire avait passé un pouce au-dessus de sa tête.

Cependant le vicomte n’ajusta point, il attendit le second coup de feu de son adversaire.

Le baron tira de nouveau.

Cette fois le bras levé de Montgeron retomba brusquement.

La seconde balle du baron Henri lui avait fracassé l’épaule droite et rendait l’usage de son bras impossible.

Mais, de la main gauche, Montgeron ramassa son pistolet, marcha ensuite ses cinq pas et fit feu.

Le baron ne fut pas atteint.

Montgeron poussa un cri de rage et tira son second coup.

Cette fois le baron chancela ; mais il ne tomba point.

Les témoins accoururent.

Montgeron avait le bras droit cassé ; M. de C… avait une balle dans la cuisse.

– Assez, messieurs, dit un des officiers.

– Non pas, dit Montgeron ; à l’épée, maintenant.

– Mais, Montgeron, observa Marmouset, vous ne pouvez vous servir de votre bras droit.

– Je suis gaucher. Et à moins que M. de C… ne se trouve hors de combat ?

– Je ne souffre pas, et je suis encore solide sur mes jambes, répondit le baron avec calme.

Devant l’exaltation furieuse de Montgeron, les témoins ne pouvaient que céder.

On apporta les épées, et le combat recommença.

La lutte fut longue et acharnée.

Montgeron était de première force et il avait un avantage, celui de tenir son épée de la main gauche.

Le baron perdait beaucoup de sang et commençait à chanceler.

Mais la fureur de Montgeron allait croissant. Il ne se battait plus comme on se bat sur le terrain ; il tirait avec l’impétuosité imprudente qu’on déploie dans les salles d’armes.

Tout à coup on entendit un double cri.

Montgeron s’était fendu et, en se fendant, il s’était enferré sur l’épée du baron.

Mais la sienne avait disparu jusqu’à la garde dans la poitrine de son adversaire, et tous deux s’affaissèrent sur l’herbe en même temps.

XVIII

Le même jour, à neuf heures du soir, M. Victor Prytavin, c’est-à-dire notre ami Marmouset, entra au *Club des Asperges*.

Il ne trouva que des visages consternés.

Le duel du matin, dégénéré en véritable boucherie, avait eu une issue funeste pour les deux combattants.

M. de Montgeron était mort dans la journée.

On avait, emporté le baron Henri mourant et les médecins appelés en hâte avaient déclaré la blessure mortelle.

Cependant le baron vivait encore à neuf heures du soir.

Marmouset n’avait pas quitté M. de Montgeron jusqu’à son dernier soupir.

Le vicomte était mort en tenant le serment qu’il avait fait à cette femme mystérieuse qui lui avait mis l’épée à la main.

En vain, les larmes aux yeux, Marmouset avait-il essayé de lui arracher son secret.

Montgeron était mort en murmurant :

– Je l’aime !

Le vicomte ayant rendu le dernier soupir, une sorte de curiosité ardente s’était emparée de Marmouset.

Il devinait bien que la femme aux cheveux roux était la cause du duel. Mais quelle était cette femme ?

C’était là ce qu’il voulait savoir.

Aussi Marmouset venait-il au club avec le vague espoir d’obtenir quelque renseignement qui fît jaillir la lumière sur cette ténébreuse affaire.

On causait, il écouta.

– Messieurs, disait le marquis de C…, le même qui, jadis, avait présenté le major Avatar au club, il est un fait certain pour moi, c’est que ce pauvre Montgeron et le baron Henri n’avaient avant-hier matin aucun motif de haine l’un pour l’autre.

– Moi, dit un autre membre du club, je puis vous affirmer qu’avant-hier, vers deux heures, je me promenais avec le baron devant Tortoni lorsque nous avons rencontré Montgeron.

Ils se sont donné une poignée de main.

– Je ne vois qu’une histoire de femme qui ait pu amener la singulière provocation de Montgeron, ajouta un troisième.

– Voilà qui est impossible, dit le marquis.

– Pourquoi ?

– Mais parce que le baron n’habite presque jamais Paris.

– Qu’importe !

– Qu’il a rompu voici deux ans avec Georgette, sa dernière maîtresse.

– Peut-être une femme du monde.

– Il ne va pas dans le monde, mes amis.

– Messieurs, dit alors Marmouset, je crois pouvoir vous certifier, moi, qu’il y a une femme dans cette affaire.

– Allons donc !

– Montgeron était amoureux.

– Ah !

– Amoureux fou.

– De qui ?

– D’une femme que j’ai vue… et qui lui a donné rendez-vous la nuit dernière.

J’avais passé la soirée avec lui, il m’a quitté pour aller à son rendez-vous.

Et il est revenu avec un duel sur les bras ?

– Le baron n’était pas homme pourtant à troubler un rendez-vous d’amour, observa le marquis de C…

– À quelle heure le rendez-vous de Montgeron ?

– Deux heures du matin.

– Bon ! dit un des membres du club, Henri est venu ici à minuit et ne nous a quittés qu’après la provocation de Montgeron.

– Mais avant de venir ici il était allé à l’Opéra, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Eh bien ! J’y étais aussi, moi, dit Marmouset, à deux pas de lui.

– Eh bien !

– Le baron causait de la femme dont Montgeron était amoureux…

– Mais quelle est donc cette femme ?

– Messieurs, répondit Marmouset, vous me permettrez de mettre dans tout ceci une certaine réserve. La femme qui a occasionné cette boucherie était fort maltraitée par le baron Henri, et je dois vous dire que j’ai ajouté foi à ses paroles.

– Ah !

– Je suis même convaincu que la mort de Montgeron doit être vengée, que cette femme doit être punie, et c’est pour cela que je suis ici.

On regarda Marmouset avec curiosité. Celui-ci reprit :

– Le baron n’est pas mort…

– Il est blessé mortellement.

– Soit, mais il peut vivre quelques heures encore.

– Peut-être…

– Qui de vous veut me conduira à son chevet ?

– Les médecins s’opposent à ce qu’il voie personne.

– Mais il n’a pas le délire ?

– Il jouit de toute sa présence d’esprit, m’a affirmé Charles Hounot, le seul ami qui ait pu le voir, il y a une heure.

– Eh bien, messieurs, dit Marmouset avec conviction, si l’un de vous veut se charger de ma carte, sur laquelle j’écrirai deux mots au crayon, je suis persuadé que le baron demandera à me voir.

– Venez, dit le marquis de C…, le baron est au Grand-Hôtel, nous n’avons que le boulevard à traverser.

Marmouset et le marquis quittèrent le cercle.

Dix minutes après ils pénétraient dans le petit salon qui précédait la chambre du blessé.

M. Charles Hounot vint à la rencontre du marquis et de Marmouset.

– Vous venez trop tard, dit-il d’une voix émue.

– Il est mort…

– Non, mais il va mourir… dans un quart d’heure tout sera fini. Laissez-le mourir en paix.

– Et sans vengeance, n’est-ce pas ? fit Marmouset.

M. Charles Hounot tressaillit et regarda Marmouset avec étonnement.

– Monsieur, dit Marmouset, les minutes valent des siècles. M. le baron Henri meurt la victime d’une femme.

– Que dites-vous ?

– Un mot de ses lèvres expirantes peut nous aider à le venger. Ce mot refuserez-vous donc qu’il le prononce ?

L’accent de Marmouset était si ému, si convaincu, si impérieux, que M. Charles Hounot le prit par la main et l’entraîna dans la chambre en disant :

– Venez !

Le baron était à l’agonie, mais son agonie était sans délire.

Il regarda Marmouset et le reconnut pour un des témoins de son adversaire.

Ses lèvres ébauchèrent un sourire et murmurèrent un mot.

– Merci.

Marmouset se pencha sur lui :

– Monsieur le baron, dit-il, j’étais à l’Opéra, hier.

– Ah ! fit le moribond.

– Je vous ai entendu prononcer le nom de la femme de don Ramon.

L’œil du mourant brilla.

– Montgeron aimait cette femme.

Le baron eut un éclair dans la prunelle et regarda Marmouset plus attentivement.

– C’est elle qui a armé son bras. Au nom du ciel, monsieur, avant de mourir dites-moi son vrai nom.

Le baron se souleva à demi, ses yeux étincelèrent comme deux brasiers. Puis il retomba mort.

Mais avec son dernier soupir un nom s’était échappé de ses lèvres.

– LA BELLE JARDINIÈRE !

XIX

Ainsi donc la femme pour qui M. de Montgeron était mort d'amour, c'était la Belle Jardinière !

Marmouset avait connu cette histoire.

Quand il fut reçu au *Club des Crevés*, il n'y avait guère qu'un an que les plus ardents amis de M. de Maurevers avaient fini par renoncer à éclaircir le mystère qui enveloppait sa disparition.

L'élève de Rocambole savait donc cette histoire tout au long, et il eut un tressaillement galvanique en recevant du mourant cette suprême confidence.

Mais le baron Henri était mort en prononçant ce nom, et Marmouset seul l'avait entendu.

Le marquis de C…, Charles Hounot et les deux médecins ne comprirent alors qu'une chose, c'est que le baron venait d'expirer.

Marmouset était jeune.

Son visage bouleversé était la conséquence du spectacle qu'il avait sous les yeux.

Du moins, telle fut leur conviction…

D'ailleurs Marmouset murmura :

– Trop tard !

Et quelques minutes après, il quitta la chambre mortuaire, disant au marquis de C…

– Je suis convaincu que si on avait dit ce matin au baron Henri que Montgeron ne le provoquait que par amour pour cette femme, il eût, d'un mot, forcé son adversaire à renoncer au combat et à lui tendre la main.

– Mais enfin, quelle est-elle cette femme ? demanda le marquis.

Au moment où il faisait cette question, Marmouset et lui se trouvaient sur le trottoir, devant le Grand-Hôtel, et sous les rayons d'un bec de gaz.

– Marquis, dit Marmouset, regardez-moi bien, je vous prie.

M. C… attacha sur le jeune homme un œil surpris.

Marmouset était pâle, et sa physionomie respirait une énergie et une résolution qui étonnèrent le vieux viveur.

M. de C… était un homme d'au moins quarante-cinq ans.

– Eh bien ? demanda-t-il.

– Je me suis fait un serment, il y a cinq minutes, marquis, poursuivit Marmouset.

– Et ce serment ?…

– Consiste à venger la mort de Montgeron qui était mon ami et le vôtre ; et celle du baron qui meurt en galant homme.

– Mais comment les vengerez-vous ?

– Me donnez-vous votre parole de gentilhomme que ce que je vais vous dire restera entre nous ?

– Je vous la donne.

– En expirant le baron a prononcé un mot, un nom.

– Ah !

– Ce nom me met sur la trace d'une vaste intrigue. Et Dieu aidant, je débrouillerai cette intrigue, marquis.

– Avez-vous besoin de moi ?

– Non, pas pour le moment, du moins. Mais si jamais votre concours m'est nécessaire, j'irai vous trouver.

– Je serai prêt, dit M. de C…

Marmouset fit un signe à son cocher qui l'attendait à la porte du club, et qui, traversant la chaussée, vint se ranger devant le Grand-Hôtel.

– Adieu, marquis, dit-il.

– Vous ne remontez pas avec moi ?

– Non.

– Et si on me demande ce que vous aura dit le pauvre Henri ?

– Vous répondrez qu'il expirait au moment où nous entrions. Au revoir.

Et Marmouset serra la main du marquis, monta dans son coupé et s'éloigna.

Il tira sa montre en passant devant la Madeleine.

– Dix heures, pensa-t-il. Ce n'est qu'à minuit que je dois ouvrir le pli cacheté du maître. J'ai le temps.

Et secouant le gland de soie, il baissa une des glaces du coupé et dit au cocher :

– Tu monteras les Champs-Élysées jusqu'au numéro 96 *ter.*

– Montgeron expirant, pensait encore Marmouset durant le trajet, Montgeron m'a prié de couper une mèche de ses cheveux et de la porter à cette femme. Voilà qui me fait une entrée toute naturelle ; et je n'aurai nul besoin de briser une porte ou de m'introduire par une fenêtre.

Il faut toujours respecter la loi, même avec les assassins.

Dix minutes plus tard, le coupé s'arrêtait à l'adresse indiquée.

Marmouset mit pied à terre et renvoya le cocher en lui disant :

– Tu peux rentrer, je m’en irai à pied.

Et tandis que le coupé s’éloignait, il se mit à examiner la maison qu’il avait devant lui.

C’était un petit hôtel, élevé d’un seul étage, bâti au fond d’un jardin, dans lequel se trouvaient encore quelques vieux arbres.

Cette demeure avait, en plein Paris, quelque chose de mélancolique et de solitaire.

Une seule lumière brillait au rez-de-chaussée, derrière les persiennes de la dernière croisée.

Marmouset sonna à la grille.

La lumière changea de place et se promena sur toute la façade.

Puis, peu après, des pas se firent entendre dans le jardin, et un domestique en petite livrée vint ouvrir.

À la vue de Marmouset cet homme parut étonné et dit :

– Monsieur se trompe, sans doute ?

– Non pas, répondit Marmouset. Don Ramon y Figuerra ?

– C’est ici, monsieur.

– Don Ramon y est-il ?

– Non, monsieur, il est au club.

– Et madame ?

– Madame y est. Mais madame ne reçoit jamais personne en l’absence de monsieur.

– Faites-lui passer ma carte et elle me recevra.

En parlant ainsi, Marmouset écarta le valet avec l’autorité d’un homme qui n’a pas pour habitude d’être éconduit, et il entra dans le jardin.

Puis, au lieu de donner sa carte à lui, il remit une carte de feu M. de Montgeron.

Le valet entra dans l’hôtel et Marmouset se promena dans le jardin pendant quelques secondes.

Puis le valet revint :

– Madame attend monsieur le vicomte, dit-il.

Ces mots causèrent à Marmouset une sorte de stupeur.

Comment cette femme qui avait si bien préparé la catastrophe du matin en ignorait-elle le résultat ?

Elle ne savait donc pas, que Montgeron était mort ?

Néanmoins Marmouset suivit le valet.

Celui-ci lui fit traverser un petit vestibule, puis un salon, et poussa enfin la porte d’un boudoir, dans lequel se tenait la femme aux cheveux roux.

Marmouset s’arrêta sur le seuil.

La femme mystérieuse était à demi-couchée sur une chaise longue auprès du feu, et tournant la tête vers la porte et regardant Marmouset avec une parfaite indifférence, elle lui dit :

– Monsieur le vicomte de Montgeron, mon mari, don Ramon, m’a beaucoup parlé de vous ; et je suis heureuse de vous recevoir…

En même temps, elle lui indiquait de sa petite main gantée un siège auprès d’elle.

– Cette femme a l’aplomb d’une comédienne consommée, pensa Marmouset.

Et il entra.

XX

Marmouset se prit à considérer cette femme avec une grande attention.

Elle était calme, souriante et rien dans son attitude ne trahissait la plus légère émotion.

– M. de Montgeron, continua-t-elle, je sais ce qui vous amène.

– Ah ! fit Marmouset, vous le savez, madame ?

– Il paraît que l'autre nuit, mon mari vous a gagné une somme considérable.

L'étonnement de Marmouset commençait à ressembler à de la stupeur.

– Et vous venez vous libérer, ajouta-t-elle, esclave que vous êtes de ce préjugé que les dettes de jeu se payent dans les vingt-quatre heures ?

Cette fois Marmouset n'y était plus.

– Madame, dit-il, je crois qu'il y a un malentendu entre nous.

– Ah ! fit-elle, comment cela ?

– Je ne suis pas M. de Montgeron.

Elle se leva et parut fort étonnée à son tour.

– Vous n'êtes pas M. de Montgeron ? dit-elle.

– Non, madame.

– Qui donc êtes-vous, monsieur ?

– Un ami de M. de Montgeron.

– Alors, vous venez de sa part ?

– Sans doute.

En même temps, Marmouset tira de sa poche un petit portefeuille en cuir de Russie, l'ouvrit et tendit à la belle femme une mèche de cheveux bruns.

– Qu'est-ce que cette plaisanterie, monsieur ? dit-elle jouant toujours l'étonnement.

Elle était debout devant Marmouset, qui s'était levé pareillement.

Son visage était impassible et un vague sourire n'avait point abandonné ses lèvres.

– Ce n'est point une plaisanterie, madame, répliqua froidement Marmouset, M. de Montgeron s'est battu ce matin.

– Ah ! mon Dieu !

– Il s'est battu avec le baron Henri de C…

Et, en prononçant ce nom, Marmouset attachait un œil ardent sur la femme aux cheveux roux, mais elle ne sourcilla point.

– Qu'est-ce que le baron Henri de C… ? demanda-t-elle.

– Hier encore, c'était un ami de M. de Montgeron.

– Et ils se sont battus ?

– Pour une femme.

– Vraiment ?

– Une femme que M. de C… disait être une misérable, et que M. de Montgeron aimait comme un fou.

– Mais enfin, dit-elle toujours calme, toujours impassible, quel a été le résultat du duel ?

– Une boucherie, madame.

– En vérité !

– Ces messieurs ont fait coup fourré. M. de Montgeron est mort dans l'après-midi.

– Et M. de C… ?

– Il est mort il y a une heure.

– Mais c'est épouvantable, monsieur, ce que vous me racontez-là.

– Attendez, madame, attendez, continua Marmouset. Montgeron, en mourant, m'a chargé d'aller trouver cette femme, et de lui dire qu'il mourait heureux puisqu'il mourait pour elle… et il m'a prié de lui couper une mèche de ses cheveux et de la lui offrir.

Et Marmouset tendait toujours la mèche à la femme aux cheveux roux.

Elle fit un pas en arrière, l'écrasa d'un regard et lui dit :

– Assurément, vous vous trompez, monsieur, je ne suis pas la femme pour qui est mort M. de Montgeron.

– Cependant, il a bien prononcé votre nom. madame.

– C'est impossible.

– Vous êtes pourtant bien la femme de don Ramon ?

– Sans doute.

– Alors, c'est vous.

– Monsieur, dit-elle avec un moment d'irritation dans la voix, il est tard, mon mari peut revenir du club d'un moment à l'autre et, bien que nous soyons en temps de carnaval, il pourrait ne pas trouver de son goût la plaisanterie que vous osez me faire.

– Madame, reprit Marmouset, je ne plaisante jamais, et je vais vous en donner une preuve sur-le-champ.

– Ah ! voyons ?

Et elle retrouva tout son calme.

– M. de Montgeron a eu jadis un ami intime : il s'appelait le marquis de Maurevers.

Elle eut un léger frémissement des narines, à ce nom, mais ce fut tout.

– Veuillez m'excuser, dit-elle, mais je suis étrangère et un peu au courant des noms de la noblesse française…

– Attendez, madame, poursuivit Marmouset, ce monsieur de Maurevers disparut. On croit qu'il fut assassiné.

– Mais en quoi tout cela peut-il m'intéresser, monsieur ? fit-elle avec un geste d'impatience.

Marmouset, imperturbable, continua :

– N'était-ce pas l'ami de M. de Montgeron ?

– Soit. Après ?

Et elle se replongea dans sa chaise longue, comme si elle se fût résignée par avance à subir une conversation qui l'importunait au plus haut degré.

– M. de Maurevers avait un autre ami, c'était le baron Henri de C…

Cette fois, la femme aux cheveux roux fut trahie par une légère pâleur.

– Une femme, poursuivit Marmouset, a été mêlée à sa disparition et probablement à l'assassinat de M. de Maurevers.

– Monsieur, dit la femme de don Ramon, je commence à croire que j'ai affaire à un fou.

– Ah ! madame…

– Vos histoires se compliquent si singulièrement que je vais vous prier de faire comme les conteurs en vogue et de me dire : la suite à demain.

– Un mot encore, madame, et j'ai fini.

Cette fois, Marmouset s'approcha de la porte, comme s'il eût voulu barrer le passage aux domestiques, si un coup de sonnette les eût appelés.

– Madame, dit-il, la femme pour qui M. de Montgeron est mort, c'est celle-là même qui a causé la mort de M. de Maurevers, et, avant d'expirer, M. le baron Henri de C… m'a dit son vrai nom.

Cette fois, elle se dressa de nouveau.

Elle était pâle et son œil était en feu.

– Cette femme se nomme la Belle Jardinière, acheva froidement Marmouset.

Elle jeta un cri et recula, comme si elle eût vu se dresser devant elle un reptile.

– Mais qui donc êtes-vous ? fit-elle.

– Un homme qui va vous tuer ! répondit Marmouset.

Et la Belle Jardinière, épouvantée, vit briller un poignard dans la main de Marmouset.

XXI

La femme aux cheveux roux parut alors en proie à une sorte de terreur vertigineuse.

– Grâce ! dit-elle, grâce ! ne me tuez pas !

Et elle joignait les mains et regardait Marmouset d'un œil suppliant.

Marmouset lui dit :

– Madame, ce n'est pas une simple curiosité qui m'a amené ici. J'ai fait un vœu, et je dois l'accomplir.

– Mais que voulez-vous donc de moi ? fit-elle avec un redoublement d'effroi.

– Je veux savoir.

– Mais quoi ?

– Vous étiez bien réellement la Belle Jardinière ?

– C'est vrai, dit-elle.

– Alors vous savez ce qu'est devenu M. de Maurevers.

Elle tomba à genoux devant Marmouset :

– Oh ! ne me le demandez pas ! fit-elle. Au nom du ciel, ne me le demandez pas !

– Si je ne sais toute la vérité sur cette histoire, répondit froidement Marmouset, vous êtes une femme morte.

Elle paraissait en proie à une si grande épouvante que Marmouset la crut en son pouvoir.

– Nous sommes seuls ici, madame, dit-il, cette fenêtre donne sur le jardin et j'ai fermé la porte. Si vous tentiez d'appeler vos gens, si vous aviez le malheur de secouer le gland de cette sonnette, je vous aurais poignardée avant qu'on n'arrivât, et je prendrais la fuite par le jardin.

– Mais, monsieur, disait-elle en se tordant les mains de désespoir, les secrets de M. de Maurevers ne sont pas les miens.

– M. de Maurevers est mort, et je me suis juré de savoir où… et comment…

L'accent de Marmouset était résolu, et il était facile de comprendre qu'il exécuterait la menace si cette femme l'y forçait.

De son côté, elle parut se résigner.

– Monsieur, dit-elle, l'histoire de M. de Maurevers est longue, je l'ai écrite tout entière.

– Ah !

– Elle est là, dans ce meuble…

Et elle montrait un petit bahut en bois de rose qui se trouvait entre les deux croisées. En même temps, elle prit une clé à son cou.

– Si vous vous défiez de moi, dit-elle, ouvrez-le vous-même.

Et elle lui tendit la clé.

Marmouset, avant de prendre la clé, alla vers la porte du boudoir, la ferma à double tour et mit la clé dans sa poche.

Puis il revint vers le meuble qu'il ouvrit.

– Voyez-vous un tiroir à gauche ? dit la Belle Jardinière.

– Oui.

– C'est celui-là.

Marmouset mit sans défiance la main sur le bouton du tiroir. Puis il tira à lui.

Mais soudain une détonation se fit entendre, deux tiges de fer sortirent, des profondeurs du mur, comme deux bras qui se dégagent tout à coup d'un manteau, saisirent Marmouset tombé à genoux, et le clouèrent pour ainsi dire contre le meuble.

Quant à la détonation, elle était le résultat d'une capsule fulminante placée dans l'intérieur du tiroir.

Le meuble était une souricière à voleur.

Son ingénieuse construction avait habilement dissimulé les deux crampons de fer dans le mur.

Ces crampons étaient mis en mouvement par un ressort que l'explosion de la capsule faisait partir.

Ce mécanisme, au moins aussi ingénieux que celui de ces coffres-forts munis d'un pistolet qui tue le voleur, avait sur eux cet avantage qu'il prenait le voleur vivant, en même temps qu'il prévenait de la capture les gens de la maison.

Marmouset jeta un cri de rage, auquel la femme aux cheveux roux répondit par un éclat de rire moqueur.

En même temps, et tandis que Marmouset se débattait vainement et secouait avec fureur les griffes de fer qui l'étreignaient, elle s'approcha de lui :

– Monsieur, lui dit-elle, vous êtes en mon pouvoir, et je n'ai qu'un signe à faire pour que vous soyez un homme mort. Cependant, j'ai pitié de vous, et je vais vous donner le même conseil qu'à M. de Montgeron : ne vous mêlez jamais plus de mes affaires.

Marmouset secouait toujours inutilement ses deux crampons.

À demi écrasé sur le meuble, il avait pu, néanmoins se retourner un peu et apercevoir la Belle Jardinière.

Celle-ci avait, en ce moment, le visage moqueur et satanique, en même temps que ses yeux lançaient de véritables éclairs.

Le valet qui sans doute avait introduit Marmouset, prévenu par la détonation, était venu frapper à la porte.

– Va-t’en, répondît sa maîtresse. Je n’ai nul besoin de toi.

Alors elle s’approcha des croisées, qu’elle ferma l’une après l’autre hermétiquement, en ayant bien soin de tirer les rideaux.

Puis elle s’approcha du mur opposé, poussa un ressort et une porte masquée dans la tenture s’ouvrit.

La Belle Jardinière avait disparu.

Marmouset se trouvait seul, se consumant en efforts impuissants et ne pouvant briser cette armature de fer qui l’enveloppait.

Les flambeaux brûlaient sur la cheminée éclairant le boudoir dans ses moindres recoins.

Les yeux de Marmouset furent attirés tout à coup par une sorte de vapeur blanchâtre qui s’élevait du sol dans un coin.

On eût dit d’abord une bouffée de fumée se dégageant d’un cigare.

Puis la bouffée grandit et prit les proportions d’un nuage, ressemblant à ces lambeaux de brouillard qui, après la pluie lèchent le fond des vallées. Le nuage grandit peu à peu.

Marmouset étonné le voyait s’avancer vers lui, en même temps qu’il montait vers le plafond.

Bientôt il eût dépassé la cheminée, et les flambeaux brillèrent au travers comme deux soleils sans rayons.

En même temps aussi une odeur pénétrante parvint à Marmouset.

Le brouillard étrange était parfumé ; et il avançait toujours.

Et bientôt, il enveloppa Marmouset tout entier.

Le brouillard était tiède, le parfum était doux.

Marmouset éprouva une singulière volupté, et quelque chose comme un apaisement subit de sa colère.

Ainsi le buveur d’absinthe qui porte, morose et découragé, le verre à ses lèvres, voit tout a coup la vie sous des couleurs moins sombres.

Le brouillard s’épaississait toujours.

Bientôt les flambeaux ne furent plus au travers que deux points rougeâtres, diminuant, toujours et qui finirent par s’éteindre.

Bientôt aussi, la respiration de Marmouset éprouva une légère oppression.

Le brouillard le pénétrait par tous les pores comme un bain russe.

Puis enfin ses yeux se fermèrent…

En même temps, les crampons de fer se distendirent et lui rendirent la liberté.

Mais Marmouset ne songea point à profiter de cette liberté pour fuir.

Et il se coucha voluptueusement sur le tapis, s’allongeant sous les caresses mystérieuses de ce brouillard embaumé.

XXII

Marmouset fut alors en proie à une sorte d'ivresse ressemblant à celle que procure le hachisch. Ses yeux s'étaient fermés ; cependant il ne dormait pas, et il avait conscience de ce qui se passait autour de lui.

Le brouillard parfumé continuait à le pénétrer par tous les pores, lui montait au cerveau et lui faisait éprouver une jouissance mystérieuse.

Deux fois il essaya de se lever et ne le put.

Enfin, la troisième fois, il réussit, marcha en chancelant jusqu'à la chaise longue tout à l'heure occupée par la femme aux cheveux roux, et s'y laissa retomber sans force, mais toujours livré à cette ivresse singulière.

Alors, un nouveau phénomène se produisit.

Le brouillard perdit de son intensité, tout en conservant son parfum pénétrant, et une clarté mate vint frapper de nouveau le visage de Marmouset qui rouvrit les yeux.

L'homme qui tout à l'heure brandissait un poignard, avait fait place peu à peu à un homme heureux et n'ayant pas la conscience de son étrange bonheur.

Marmouset songeait à la Belle Jardinière.

Non plus à la femme poursuivie et ensuite adorée par Montgeron ; mais à la femme qu'il avait vue tout à l'heure et qui lui paraissait si belle.

Et Marmouset murmura avec un accent de volupté inouïe :

– Oh ! comme on doit aimer cette femme !

Alors, il se fit un léger bruit, un pas furtif glissa sur le tapis du boudoir, le brouillard devint de plus en plus transparent, et Marmouset vit la femme aux cheveux roux qui s'avançait vers lui.

Elle avait aux lèvres un sourire à donner le vertige.

Son œil, chargé de magnétiques effluves, se fixa sur Marmouset et acheva de lui faire perdre la raison.

Puis d'une voix douce, harmonieuse, fascinatrice :

– Ah ! dit-elle, tu crois qu'on doit m'aimer ?

– Oui, murmura-t-il avec extase.

Elle vint s'asseoir auprès de lui et prit une de ses mains dans les siennes.

À ce contact, Marmouset se sentit mourir de volupté.

– Et toi, dit-elle, m'aimerais-tu ?

– Oh ! oui.

Et Marmouset, complètement fou, essaya de passer un de ses bras autour de sa taille flexible et mince comme celle d'une guêpe.

– Mais ne voulais-tu pas me tuer tout à l'heure ? dit-elle.

– Non… Je ne sais pas… Je t'aime…

– Ah !

– Parle, ordonne, continua Marmouset, je serai ton esclave.

Elle lui jeta ses deux bras autour du cou :

– Pourquoi, reprit-elle, voulais-tu donc venger Montgeron ?

À ce nom. Marmouset eut un faible éclair de raison ; il essaya même, un moment, de secouer cette torpeur voluptueuse qui l'étreignait, d'appeler à lui toute sa présence d'esprit pour rompre le charme fatal.

Mais la force lui manqua.

– Montgeron, balbutia-t-il, Montgeron ?… Connais pas… Qu'est-ce que Montgeron ?

– Et tu m'aimes ?

– Oh !

Il se laissa glisser à genoux devant elle et la regarda avec extase.

Le brouillard n'était plus qu'une gaze légère au travers de laquelle les flambeaux qui brûlaient sur la cheminée avaient repris tout leur éclat.

– Je t'aime !… je t'aime !… répétait Marmouset.

Elle se pencha sur lui et, ses lèvres effleurèrent les lèvres du jeune homme.

Alors Marmouset ferma de nouveau les yeux, et son esprit s'envola dans le monde des rêves.

* *

*

Et quand Marmouset revint à lui, un froid vif et piquant le pénétrait par tout le corps.

En même temps, il sentit qu'il était couché sur la terre humide.

Ses yeux, ouverts tout à coup, rencontrèrent un ciel gris, nuageux, dans lequel couraient les premières clartés du matin.

Le boudoir de la femme aux cheveux roux avait disparu.

Marmouset était couché en plein air, sur le dos au milieu du chantier d'une maison en construction.

Il était tout meurtri, tout contusionné, et son cerveau, encore alourdi par les fumées de cette bizarre ivresse à laquelle il était en proie, essayait vainement de coordonner ses idées et ses souvenirs.

Il se leva, fit jouer ses membres pour leur rendre leur élasticité ordinaire.

Puis il se mit à marcher.

Le chantier était clos par une palissade en planches.

Cependant au milieu de la palissade il y avait une brèche.

Ce fut vers ce point que Marmouset se dirigea.

La brèche était assez grande pour que le corps d'un homme y pût passer.

Marmouset se glissa au travers.

Il se trouva alors sur un de ces boulevards encore déserts, au long desquels s'élèvent quelques rares maisons, et qui, percés nouvellement, descendent des environs de la barrière de l'Étoile vers la Seine en passant sur les ruines du Trocadéro.

Marmouset finit par rassembler ses souvenirs un à un.

Il se rappela les événements de la veille, la mort de Montgeron et du baron Henri ; puis, son expédition nocturne chez la Belle Jardinière, et les crampons de fer qui l'avaient réduit à l'impuissance, et le brouillard parfumé et les regards enivrants de cette femme, aux pieds de laquelle il s'était endormi.

Alors secouant les dernières torpeurs de l'ivresse opiacée qui l'avait étreint, il fut saisi d'un sentiment de colère.

Cette femme s'était jouée de lui, comme elle s'était jouée de Montgeron, du baron Henri et peut-être de l'infortuné Maurevers.

– Mais je suis l'élève de Rocambole, moi ! se dit-il avec un accent de fierté. Et nous verrons bien. À nous deux donc, la Belle Jardinière !

Comme on le voit, ce violent amour d'une heure qu'il avait éprouvé faisait place, chez Marmouset, à un sentiment de haine et de ressentiment.

Il eût bientôt retrouvé son chemin et traversant tous ces terrains boueux qui s'étendent à droite du Trocadéro, il se dirigea vers l'avenue Marignan.

Vanda avait passé toute la nuit à attendre vainement Marmouset.

Quand elle le vit paraître, elle s'écria :

– Que t'est-il donc arrivé, pour que tu oublies les volontés du maître ?

– C'est juste, répondit Marmouset. C'était cette nuit, à minuit, que je devais ouvrir le pli cacheté.

– Et il est sept heures du matin.

– Pardonnez-moi, mais il n'y a pas de ma faute.

Et sans vouloir s'expliquer davantage, Marmouset s'enferma dans le boudoir de Vanda et rompit le cachet de cette volumineuse enveloppe qui renfermait les volontés de Rocambole.

XXIII

L’enveloppe que Marmouset venait d’ouvrir en renfermait deux autres. Mais celles-là étaient ouvertes.

L’une, assez volumineuse, contenait un manuscrit.

L’autre, plus petite, renfermait une simple lettre signée Rocambole, et que le maître adressait non seulement à Marmouset, mais encore à Vanda et à Milon.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Paris, ce 21 novembre 186… une heure avant mon départ.

Mes amis,

Dans quelques minutes j’aurai quitté Paris. Je vais dans l’Inde.

Si mes prévisions se réalisent, je serai de retour dans deux ans.

Alors vous n’ouvrirez pas l’enveloppe qui contient cette lettre.

Si dans deux ans je ne suis pas revenu, c’est que vous aurez à exécuter mes volontés. Écoutez-moi.

Toi, Vanda, après avoir été une grande dame, tu es tombée bien bas, jadis.

Toi, Marmouset, tu as été voleur ; tu as failli devenir assassin.

Toi seul, mon vieux Milon, tu n’as à ta charge que des actes de dévouement et de vertu ; mais tu es devenu comme les deux autres, un complice de Rocambole revenu au bien, et tu dois marcher avec eux.

Le jour où j’ai quitté le bagne, mes amis, j’ai compris que Dieu ne me rendait ma liberté qu’à la condition que j’emploierais chaque heure et chaque minute de ma vie à réparer mes fautes, et toi, Vanda, et toi Marmouset, vous ne vous êtes associés à cette vie que pour suivre mon exemple.

Nous ne nous appartenons pas.

Nous nous devons à tout être qui souffre et qui a besoin d’un appui.

Or, hier soir, comme je faisais mes préparatifs de départ, on m’a apporté une lettre d’une écriture inconnue, sans signature et que je transcris ici textuellement :

« Si l’homme qui s’est appelé tour à tour Rocambole et le major Avatar continue à marcher dans la voie de la réhabilitation ; s’il est toujours le protecteur des opprimés et l’ennemi des persécuteurs, il est supplié de se rendre rue de Ménilmontant, n° 16, où il trouvera la plus grande infortune qu’il ait jamais rencontrée peut-être. »

Dix minutes après, j’étais en voiture ; trois quarts d’heure plus tard j’arrivais rue de Ménilmontant.

Le numéro 16 est une porte cochère ouvrant sur une longue cour étroite et bordée, à droite et à gauche, de vieilles maisonnettes en torchis.

C’est une de ces misérables cités habitées par une population ouvrière que le chômage atteint fort souvent et qui alors en est réduite aux tortures de la faim et du froid.

Il y avait dix maisons dans cette cité.

Laquelle était celle où on m’attendait ?

Le billet que j’avais reçu ne portait pas de signature.

Je m’arrêtai donc au seuil de la porte et je cherchai à m’orienter.

Devant la troisième maison de gauche, j’aperçus un enfant de sept ou huit ans qui me regardait avec une certaine attention.

Enfin il se décida à venir à moi.

C’était bien ce que l’on appelle l’enfant de Paris.

Sa blouse grise était propre, son linge blanc. Il portait une petite casquette noire sur une broussaille de cheveux châtains.

Maigre, chétif, mais intelligent et l’œil vif, il me regarda et me dit :

– Est-ce que tu n’es pas Rocambole, monsieur ?

– Oui, mon ami, lui répondis-je.

– Alors, viens avec moi, reprit-il maman était bien sûre que tu viendrais.

Et il se mit à marcher devant moi.

La porte devant laquelle je l’avais aperçu tout d’abord, ouvrait sur une allée étroite et sombre, au bout de laquelle était un escalier raide et tournant.

L’enfant, arrivé au bas de cet escalier, me regarda de nouveau ; puis avec un sourire mélancolique :

– C’est haut, me dit-il, c’est au sixième.

– Montre-moi le chemin, répondis-je.

Le sixième voyait la fin de l’escalier.

Là, il y avait un corridor sur lequel donnaient plusieurs portes numérotées.

L’enfant me conduisit tout au fond, ouvrit celle qui portait le numéro 9, et dit en la poussant :

– Maman, voilà Rocambole !

J’entrai.

J’étais dans une de ces pauvres mansardes de huit pieds carrés qui prennent leur jour sur les toits par une croisée à tabatière.

Le mobilier était chétif, mais d'une extrême propreté.

Dans un coin, il y avait un lit, et, couchée dans ce lit, une femme pâle, maigre, au regard fiévreux, mais dont le visage conservait encore les traces de la jeunesse et d'une grande beauté.

Elle me regarda en souriant et me tendit une main longue, fluette et presque diaphane, tant elle était amaigrie.

– Ah ! dit-elle, je savais bien que vous viendriez…

Je la regardais, et il me semblait qu'un lointain souvenir traversait mon esprit.

– Vous ne me reconnaissez pas, vous, me dit-elle, mais je vous reconnais bien, moi…

Je la regardais toujours cherchant à me rappeler.

– Vous ne me reconnaissez pas, vous, me dit-elle enfin.

– Turquoise !

– Oui, j'avais vingt ans alors, j'en ai trente aujourd'hui.

– Mon Dieu ! m'écriai-je, comment avez-vous pu être réduite à cet état de misère et de dénuement ?

– Mon histoire est trop longue, me dit-elle ; et je sens la mort approcher, je n'aurais pas le temps de la raconter ; mais je l'ai écrite.

Elle passa sa main sous l'oreiller qui supportait sa tête pâle inondée d'une gloire de cheveux blonds, et elle en retira le manuscrit que je joins à cette lettre.

– Savez-vous, me dit-elle, que j'ai été la dernière maîtresse du marquis de Maurevers ?

À ce nom. je ne pus me défendre d'un tressaillement de surprise.

Elle reprit en souriant :

– Comme vous j'ai été coupable ; comme vous j'ai commis des fautes et des crimes ; comme vous je me suis repentie… Dieu me rappelle à lui, et je crois bien qu'il m'a pardonné… mais cet enfant que vous voyez là…

– C'est votre fils ?

– Il me croit sa mère, dit-elle en baissant la voix. Mais c'est le fils de Maurevers.

– Mais enfin m'écriai-je, le marquis de Maurevers a disparu.

– Oui.

– Il a été assassiné ?

– Non, me dit-elle.

– Il est mort du moins ?

– Pas davantage.

– Qu'est-il donc devenu alors ?

– Ce manuscrit vous l'apprendra.

Elle était devenue de plus en plus pâle en parlant et sa voix s’affaiblissait.

– Je crois bien, me dit-elle, que c’est cette nuit que je vais mourir…

– Oh ! lui dis-je, vous vous exagérez votre état.

– Non, répondit-elle, j’ai la mort dans les yeux, ne voyez-vous pas ?

Mais enfin, vous voilà, vous prendrez soin de l’enfant… vous lirez ce que j’ai écrit… vous vengerez les victimes… vous poursuivrez les bourreaux, n’est-ce pas ?

– Je vous le jure, lui dis-je.

Elle me tendit la main.

– Ah ! fit-elle, j’ai eu raison d’avoir foi en vous !

* *

*

XXIV

La lettre de Rocambole continuait ainsi :

« Je vis bien que Turquoise n’avait plus que quelques heures à vivre.

Néanmoins j’allai chercher un médecin et j’installai une garde auprès d’elle.

Puis je m’en allai en lui disant : Je reviendrai demain matin.

Et j’emportai le manuscrit.

Ce matin, tous mes préparatifs de départ pour le Havre étant prêts, je suis retourné rue de Ménilmontant.

Turquoise venait d’expirer.

J’ai pris dans mes bras l’enfant qui pleurait à chaudes larmes, je l’ai fait monter dans une voiture et je l’ai conduit rue des Postes, dans une maison d’éducation religieuse.

J’ai payé d’avance trois années de sa pension.

Il est inscrit sur le registre du pensionnat sous le nom de Maxime-Laurent.

Ce sont ses deux prénoms.

Maintenant, si vous ouvrez ma lettre dans deux années, c’est-à-dire si je ne suis pas de retour, si, par conséquent, c’est à vous à entreprendre l’œuvre qui m’était destinée, vous verrez que tout ce que l’on aurait pu faire avant cette époque eût été inutile.

Le manuscrit que je joins à ma lettre est tout entier de la main de Turquoise ; mais on voit que toute la première partie de son récit lui a été dictée.

Si donc, mes amis, vous ouvrez cette lettre, c’est que je serai retenu dans l’Inde ou mort et alors je vous laisse, comme un héritage, l’exécution du serment que j’ai fait à Turquoise quelques heures avant qu’elle n’expirât.

« ROCAMBOLE. »

Quand Marmouset eut lu cette lettre, au lieu de toucher au manuscrit, il appela Vanda.

– Tenez, lisez, dit-il.

Milon était entré derrière Vanda.

Vanda lut à haute voix la lettre de Rocambole.

– Eh bien ! dit le naïf Milon, ce que le maître veut, nous le ferons !

– Nous le ferons d’autant mieux, dit alors Marmouset, que j’ai déjà, sans le savoir, opéré dans le même sens.

– Que veux-tu dire ? fit Vanda avec étonnement.

– Je vais m’expliquer, répondit Marmouset.

– Voyons ? fit Milon.

– Par cette lettre que nous venons de lire, continua l’élève de Rocambole, vous voyez que dans ce manuscrit qui nous est inconnu encore, il est certainement question du marquis Gaston de Maurevers.

– Oui.

– Est-ce que je ne vous ai pas raconté l’année dernière l’émotion qu’avait produite la disparition du marquis ?

– Parfaitement, dit Vanda.

– Un de ses amis, poursuivit Marmouset, M. de Montgeron, a fait l’impossible pour le retrouver.

– Nous savons cela.

– M. de Montgeron a été tué hier matin en duel.

– Par qui donc ? demanda Milon.

– Par un ancien ami à lui, le baron Henri de C…

– Mais… la cause de ce duel ?

– Montgeron aimait une femme qui haïssait le baron Henri.

– Et cette femme ?…

– N’est autre que cette Belle Jardinière chez laquelle on avait retrouvé, il y a environ trois ans, une figure de cire représentant, à s’y méprendre, le cadavre de M. de Maurevers.

– Alors cette femme est à Paris ?

– J’ai passé une partie de la nuit près d’elle.

Et comme l’étonnement de Vanda et de Milon redoublait, Marmouset leur raconta dans tous ses détails sa singulière aventure avec la prétendue femme de don Ramon.

– Maintenant, dit-il, donnez-moi un conseil.

Et il regarda Vanda.

– Parle, dit-elle.

– Devons-nous lire ce manuscrit tout de suite, ou bien faut-il que je m’assure que la Belle Jardinière n’a pas quitté Paris ?

– Je penche pour ce dernier parti, dit Vanda.

– Moi aussi, fit Milon.

– Eh bien ! reprit Marmouset, tu vas venir avec moi, toi ?

– Je suis prêt, répondit le colosse.

Bien que Marmouset eût un appartement de garçon au dehors, il avait conservé une chambre dans le petit hôtel de l'avenue de Marignan.

Il quitta le boudoir de Vanda et y monta. Dix minutes après, il en redescendit complètement métamorphosé.

Marmouset avait hérité du merveilleux privilège que Rocambole avait de changer de costume, de visage et de tournure. Vanda ne put s'empêcher de sourire en le voyant reparaître.

Il avait des cheveux roux, des favoris roux, une mine rougeaude et un nez enluminé par la boisson.

Son costume consistait en un pantalon noir serré aux genoux, une veste d'écurie à grands carreaux rouges, verts et gris.

Un cône de même couleur posé sur le haut de sa tête, laissait pendre sur ses épaules un ruban de soie bleu de ciel.

– Te voilà en groom anglais de la plus belle eau, lui dit Vanda.

– Si elle reconnaît son adorateur de cette nuit, dit-il en riant, en faisant allusion à la Belle Jardinière, c'est que les trucs de Rocambole ne valent plus rien.

Milon était, lui, vêtu comme à l'ordinaire, – en bon bourgeois de la petite classe.

Et quoi qu'il eût pu faire, il y avait toujours un peu de l'ancien domestique dans sa tournure, ce qui faisait qu'on pouvait à la rigueur le prendre pour un vieux serviteur retiré.

– Viens avec moi, répéta Marmouset.

– Où allons-nous ?

– Chez la dame, donc ; tu es mon oncle.

– Fort bien.

– Tu es l'ancien piqueur du duc de Château-Mailly qui était très lié avec le duc espagnol de Sallandrera.

– Après ?

– Tu as entendu dire que don Ramon y Figuerra montait des écuries, et tu viens me présenter.

– Et moi, dit Vanda, que vais-je faire durant ce temps-là ?

– Oh ! répondit Marmouset, je ne serai pas longtemps à revenir. Ce que je veux, c'est m'assurer que l'oiseau ne va pas s'envoler une fois encore.

Et il s'en alla avec Milon.

Le petit hôtel dans lequel Marmouset avait pénétré la nuit précédente, avait absolument le même aspect que la veille.

Il était alors dix heures du matin.

On avait ouvert les fenêtres ; un valet de chambre secouait un tapis à l'une d'elles.

Marmouset sonna.

Le même domestique qui était venu lui ouvrir la porte la nuit précédente, se présenta à la grille, ne le reconnut pas et lui dit :

– Qu’est-ce que vous voulez, camarade ?

Milon prit la parole :

– Don Ramon cherche un cocher, n’est-ce pas ? dit-il.

– Je ne sais pas, répondit le valet.

– Je voulais présenter mon neveu.

– Monsieur est sorti à cheval tout à l’heure.

– Quand reviendra-t-il ?

– À onze heures pour déjeuner.

Et le valet avait simplement entrouvert la grille.

En ce moment une femme apparut à une croisée du rez-de-chaussée.

Marmouset la reconnut, c’était elle.

Et il tira Milon par la manche en lui disant en argot :

– *Reluque la largue !*

Milon obéit ; puis il dit au valet :

– C’est bien nous reviendrons.

Et la grille se referma.

Alors Marmouset dit à Milon :

– Mon oncle, tu vas rester ici, dans le voisinage.

– Et je surveillerai l’hôtel ?

– Naturellement.

– Et la dame ?

– Surtout, et si elle sort, tu la suivras.

Milon s’assit sur un banc de l’avenue et Marmouset s’éloigna.

XXV

Milon s’était donc installé sur un banc de l’avenue, à vingt pas de la grille du petit hôtel.

De ce poste d’observation, rien ne pouvait lui échapper.

La grille n’était garnie de volets que jusqu’à hauteur d’appui.

En s’éloignant un peu on voyait parfaitement ce qui se passait dans le jardin.

D’ailleurs Milon avait pu se rendre compte d’une chose, c’est que l’hôtel n’avait pas d’autre issue que celle de la grande avenue.

Il lui suffisait donc de ne pas perdre de vue la porte de la grille.

Il avait aperçu la femme aux cheveux roux, tandis que la grille s’entr’ouvrait, et Marmouset lui avait dit :

– C’est elle !

Milon s’était gravé cette tête dans la mémoire et elle pouvait à présent sortir.

Milon la suivrait.

Une heure, puis deux s’écoulèrent.

Plusieurs fois, le domestique à qui il avait parlé était sorti, puis rentré, pour faire diverses courses dans le voisinage.

Mais il n’avait pas paru faire attention à lui.

Milon avait tiré un cigare de sa poche et fumait tranquillement.

Un cavalier qui descendait au pas l’avenue, s’arrêta devant la grille qui s’ouvrit aussitôt.

Le colosse eut le temps de l’examiner.

C’était un homme de trente-huit à quarante ans au teint bronzé, aux cheveux noirs, portant toute sa barbe et accusant le type espagnol dans toute sa pureté.

La grille se referma sur lui.

Mais, peu après, le domestique sortit de nouveau.

Cette fois, il vint droit à Milon.

– Vous avez désiré parler à don Ramon ? lui dit-il.

– Oui, pour lui présenter mon neveu.

– Où est-il ?

– Je l’ai envoyé faire une course.

– Où donc ça ?

– Dans l’intérieur de Paris, mais il va revenir, dit Milon, et alors je vous prierai de me faire parler à votre maître.

– Vous pouvez même lui parler tout de suite.

– Oh ! j’attendrai…

C’est que monsieur et madame vont sortir.

– Vraiment ? fit Milon, qui tressaillit.

– Est-ce que vous n’avez pas été cocher ?

– Je le suis encore ; ne vous disais-je pas tout à l’heure que j’étais l’ancien piqueur de M. le duc de Château-Mailly ?

– Tiens ! c’est vrai. Eh bien ! si vous manquez de besogne, on peut vous en donner.

– Comment cela ?

– Le cocher est au lit, c’est le groom de madame qui conduit depuis deux jours, mais c’est un enfant qui n’est pas très prudent et nous avons des chevaux violents.

Milon, qui se souvenait des ordres que lui avait donnés Marmouset n’hésita pas à répondre :

– Je me suis retiré et je mange mes petites rentes, mais je ne demande pas mieux que de rendre service à l’occasion ; je prendrai bien le fouet du cocher trois ou quatre jours, ne fût-ce que pour intéresser votre maître à mon neveu.

– Alors, venez, dit le valet de chambre, le pardessus de John vous ira comme un gant.

– Me voilà dans la place, pensa Milon en entrant dans le petit hôtel.

En effet, don Ramon, qui revenait du bois, s’apprêtait à sortir en voiture avec celle qui passait pour sa femme.

Milon avait fait un raisonnement bien simple en acceptant la proposition du valet de chambre.

– Que m’a ordonné Marmouset ? s’était-il dit ; de ne pas perdre de vue cette femme et de la suivre si elle sortait.

Je ne puis donc mieux exécuter les ordres que j’ai reçus qu’en lui servant de cocher.

Une heure après il était sur le siège du coupé et tenait en main deux beaux trotteurs pleins de feu.

Don Ramon et sa prétendue femme montaient en voiture.

Le valet de chambre prit les ordres et grimpa à côté de Milon.

– Où allons-nous ? demanda ce dernier en sortant.

– À Saint-Mandé, répondit le valet, de chambre ; monsieur et madame ont loué à l’entrée du bois une maison de campagne pour l’été, les ouvriers y sont, nous allons visiter

les travaux.

Milon ne fit aucune observation.

Il descendit l'avenue, traversa la place de la Concorde, arriva à la Bastille par les rues de Rivoli et Saint-Antoine, laissa le chemin de fer de Vincennes à gauche et prit le nouveau boulevard.

Don Ramon avait baissé les glaces du coupé et sa conversation arrivait par lambeaux à l'oreille de Milon.

L'Espagnol et la femme aux cheveux roux s'exprimaient en français et parlaient de choses tout à fait indifférentes.

– Voilà des gens, pensait Milon, qui ne songent guère, je crois, à quitter Paris, et qui sont tout occupés de leur maison de campagne. Marmouset s'est effrayé à tort.

Les deux chevaux étaient très vifs ; en trente-cinq minutes, ils furent à Saint-Mandé.

– C'est là, dit le valet de chambre.

Et il montrait une jolie villa isolée, à gauche de la route, toute neuve, et dans laquelle on voyait, par les croisées ouvertes, une demi-douzaine d'ouvriers.

La grille était ouverte.

Le coupé vint tourner et s'arrêta devant le perron.

L'Espagnol et la femme aux cheveux roux entrèrent dans la maison, et Milon demeura sur son siège.

Le valet de chambre lui dit :

– Couvrez vos chevaux et allons boire un coup.

– Où ça ? demanda Milon.

– Là, chez la mère Binette.

Et il lui montrait du doigt, de l'autre côté de la route, une sorte de bouchon dans lequel les ouvriers prenaient leurs repas.

Milon jeta sur les chevaux la couverture d'attente, entortilla les rênes après son fouet, mit pied à terre et suivit le valet de chambre sans défiance.

Le bouchon était désert, car c'était l'heure du travail.

La cabaretière, une grosse mère réjouie, lisait un journal, assise à son comptoir.

– Donnez-nous une fine bouteille, mère Binette, dit le valet de chambre.

Milon se plaça à une table et la cabaretière apporta du vin et des verres.

Ils se mirent à boire.

Un moment après deux ouvriers entraient, puis deux autres et encore deux autres. Ils s'assirent tous autour de la table où était Milon. Alors la cabaretière ferma la porte.

– Qu'est-ce que vous faites donc, la mère ? demanda Milon étonné.

– On va te le dire, répliqua le valet de chambre.

Et il fit un geste aux ouvriers en même temps qu’il jetait le contenu de son verre au visage de Milon.

Les prétendus ouvriers se ruèrent sur Milon à demi aveuglé, et, malgré sa force prodigieuse, le colosse fui terrassé.

XXVI

Tandis que Milon se laissait prendre au piège, Marmouset avait rejoint Vanda et tous deux prenaient connaissance du manuscrit de Turquoise.

C'était un volumineux cahier, couvert d'une écriture fine et serrée.

Le titre en était bizarre :

LE MORT VIVANT

En outre, il était divisé par chapitres.

On eût dit le manuscrit d'un roman prêt à être livré à l'imprimerie.

Marmouset lut à haute voix :

Chapitre premier.

« Par une froide nuit d'hiver de l'année 1823, un fiacre s'arrêta sur la place Louvois.

Un homme en descendit.

Il était enveloppé dans un grand manteau à double collet, et sa botte, en touchant le sol, fit résonner un éperon sur le pavé.

Ce manteau et cette botte éperonnée auraient suffi à indiquer la profession de ce personnage, alors même qu'il n'eût pas été coiffé d'un bonnet de police crânement posé sur son oreille gauche.

Il paya le cocher et le renvoya.

Puis, tournant le dos à la bibliothèque, il traversa la place, se retourna deux ou trois fois pour s'assurer qu'elle était déserte et qu'aucun regard indiscret ne le suivait, et il s'enfonça d'un pas rapide dans la petite rue Chabanais.

Il s'arrêta à la porte du numéro 14 et sonna.

La porte s'ouvrit, laissant voir une allée étroite et plongée dans les ténèbres.

Le concierge passa la tête au carreau de sa loge et demanda qui entrait.

Mais déjà l'inconnu avait atteint l'escalier et montait, sans répondre, du pas d'un homme qui est habitué de la maison.

Le concierge pensa que c'était un locataire qui revenait du spectacle, referma son carreau et se recoucha sans mot dire.

L'inconnu monta au deuxième étage, enfila un corridor, en marchant sur la pointe du pied et s'arrêta tout en haut, devant une porte sous laquelle passait un léger filet de clarté.

Une clé était dans la serrure ; il la tourna, la porte s’ouvrit, et il se trouva au seuil d’une petite antichambre dans laquelle brûlait une veilleuse. Deux autres portes donnaient dans cette antichambre.

L’inconnu poussa l’une d’elle et pénétra dans une chambre à coucher d’où partaient des gémissements étouffés.

Au bruit, les gémissements cessèrent ; puis une voix de femme tremblante et affolée par la douleur demanda :

– Est-ce toi, Armand ?

L’inconnu ne répondit pas ; mais il s’approcha brusquement du lit et en écarta les rideaux.

La chambre n’était éclairée que par les reflets d’un peu de feu qui achevait de se consumer dans la cheminée.

Mais cette clarté était suffisante pour permettre à l’inconnu de voir se tordant sur le lit, une femme jeune et belle, mais dont le visage exprimait une épouvantable souffrance.

– Armand ! mon bien-aimé… il me semble que je vais mourir !… répéta la femme, qui mordait ses draps de lit pour ne pas crier.

Soudain l’inconnu laissa tomber son manteau dont un pan lui avait jusque-là caché le visage. La femme jeta un cri. Mais l’inconnu la saisit à la gorge :

– Silence ! ou je vous tue ! dit-il.

L’émotion éprouvée par cette femme fut si grande alors qu’elle étouffa momentanément ses douleurs.

L’homme qu’elle avait devant elle, ce n’était pas celui qu’elle attendait, et il ne répondait pas au nom d’Armand.

Les cheveux hérissés, muette, aussi pâle qu’une statue, elle le regardait avec une suprême épouvante.

– Vous ! vous ! balbutia-t-elle enfin.

Il avait fermé la porte en entrant.

– Madame, dit-il d’un ton railleur, je suis un peu chirurgien et remplacerai certainement celui que votre Armand était allé chercher.

– Tuez-moi, dit-elle, tuez-moi tout de suite, c’est votre droit de mari offensé. Mais ne me raillez pas !

– Je ne raille pas, reprit-il ; je n’ai même aucune envie de plaisanter. Je vous répète, je suis un peu chirurgien, et je saurai, suppléer à l’absence du médecin que vous attendez. Vous verrez…

Elle le regardait toujours avec cette expression d’effroi terrible qui avait eu l’énergique privilège un moment de faire taire la douleur.

– Oh ! dit-elle, je lis mon arrêt de mort dans vos yeux.

– Vous vous trompez, dit-il froidement.

– Armand ! où est Armand ? répéta-t-elle.

– Il ne viendra pas, je l’ai tué.

– Ah ! misérable ! s’écria-t-elle.

Et elle eut la force de repousser cet homme qui était son mari, dont elle avait déserté le toit pour aller, dans une misérable maison garnie, cacher le résultat de son crime ; elle le poussait avec rage, avec furie, balbutiant le mot d’assassin.

Il s’assit dans un fauteuil, à deux pas du lit, et reprit avec calme :

– Madame, je suis revenu d’Espagne aujourd’hui même. Nul ne me sait à Paris, et Paris tout entier vous croit dans notre terre de Normandie.

Personne n’a su votre position, et il ne faut pas que jamais on puisse dire que la duchesse de Fenestrange a trompé son mari et donné le jour au fruit de l’adultère.

Trois personnes possédaient ce secret : Armand, mon ami intime, devenu votre complice, vous et moi.

Armand avait passé la soirée ici. Quand la crise s’est déclarée il a couru chez un chirurgien qui demeure quai de l’École.

Au moment où il passait devant le Pont-Neuf, je me suis présenté à lui :

– Je sais tout ! lui ai-je dit.

Il a compris et il m’a suivi.

Nous sommes descendus sur la berge et nous avons mis l’épée à la main.

À la troisième passe, il est tombé mortellement frappé, mais il a eu le temps de me dire où je vous trouverais et dans quel état vous étiez.

Le domestique à l’indiscrétion duquel je dois la révélation de votre infamie, repart avec moi demain matin. Je l’emmène en Espagne et je saurai bien m’arranger de façon qu’il ne revienne pas.

Vous et moi, seuls, savons maintenant la vérité ; et comme je veux être pair et général de division ; comme je me soucie peu du ridicule qui s’attache au mari trompé, croyez bien que je ne vous tuerai pas.

Vous êtes, dans cette maison, connue sous le nom de madame Philibert.

À vous de prendre vos précautions pour rentrer demain sans bruit dans notre hôtel de la rue Saint-Dominique.

Le duc s’exprimait avec un calme absolu.

La malheureuse femme, reprise par les dernières douleurs, n’avait plus conscience d’elle-même et ne l’entendait pas.

Comme il l’avait dit, cet homme était un peu chirurgien.

À deux heures du matin tout était fini.

L’enfant vagissait et la mère venait de s’évanouir.

Alors le duc enveloppa le petit être nouveau-né dans un des draps de lit, cacha le paquet sous son manteau et s’en alla.

La duchesse n’avait pas repris connaissance que son mari était déjà loin, emportant son enfant.

XXVII

Le manuscrit de Turquoise continuait ainsi :

Chapitre deuxième.

Un mois après la scène étrange que nous venons de raconter, un détachement français occupait, un petit village des montagnes de la Catalogne, appelé Ojaca.

C'était au plus fort de cette courte campagne qu'on a appelée la deuxième guerre d'Espagne et qui eut lieu en 1823.

Le détachement dont nous parlons se composait de deux escadrons de hussards sous les ordres du lieutenant-colonel duc de Fenestrange.

Le duc était un homme d'environ trente ans, aux allures hautaines, au ton railleur, au caractère vindicatif.

Il avait servi en Russie pendant toute la durée du premier Empire et avait même porté les armes contre la France.

Peu aimé dans l'armée française, il s'était cependant acquis une grande réputation de bravoure.

Inflexible sur la discipline, sans pitié pour les vaincus, le duc avait occupé Ojaca le matin et prononcé une sentence de mort, exécutoire dans les vingt-quatre heures, contre une douzaine d'habitants convaincus d'avoir fait partie d'une bande de guérillas.

Les prisonniers avaient été entassés pêle-mêle dans une sorte de grange située à l'entrée du pays.

Gardés à vue, les mains liées derrière le dos, ils attendaient l'heure du supplice avec la résignation, un peu fataliste, des peuples du Midi.

On devait les pendre, au point du jour, sur la place du village.

Il y avait parmi eux de tous jeunes hommes et des vieillards.

Il s'y trouvait même un enfant de quinze ans. La mère, éperdue, était allée se jeter aux pieds du colonel.

Le colonel s'était montré inflexible.

Parmi les condamnés, il y avait encore un homme d'environ quarante ans, petit, nerveux, olivâtre, et bien certainement d'origine arabe, à en juger par son type oriental.

Cet homme s'appelait José Minos.

L'œil farouche, silencieux, il s'était couché dans un coin de la grange, fuyant la société de ses compagnons d'infortune, lesquels, du reste, paraissaient éprouver pour lui une insurmontable aversion.

C’est que José Minos n’était pas un patriote espagnol, un guérillero faisant aux Français une guerre d’extermination, un brave citoyen ayant combattu pour son pays :

Le pays de José c’était la montagne où il était roi.

L’ennemi qu’il combattait, c’était la société tout entière.

José Minos était un des chefs les plus célèbres d’alors.

Il commandait à trente hommes dans la montagne, et ces trente hommes profitaient des désordres de la guerre, des troubles du moment et s’abattaient sur les villages, en pleine nuit, pillaient, massacraient, incendiaient, et disparaissaient aux premières clartés de l’aube.

Comment José Minos avait-il été pris ?

C’était toute une histoire.

Le bandit avait un amour au cœur, il s’était épris d’une jeune fille d’Ojaca qu’on appelait Dolorès.

Cette femme était fière d’un tel amant, et n’avait mis à ses bonnes grâces qu’une condition, c’est que le bandit, respecterait son village.

Depuis plus d’un mois, José Minos venait presque chaque nuit à Ojaca et restait avec Dolorès jusqu’au petit jour.

Ces amours n’étaient un mystère pour personne ; on méprisait Dolorès, mais on ne la trahissait pas, tant on redoutait la colère de José Minos.

Mais Dolorès était jalouse et le bandit aussi galant qu’un voleur d’opéra-comique.

Un soir José Minos enleva une fille d’Ojaca et l’emmena dans la montagne.

Dolorès l’apprit et résolut de punir l’infidèle.

Comme son nouvel amour n’avait pu le guérir de l’ancien, José Minos revenait chaque nuit à Ojaca.

Dolorès, un soir, lui offrit un verre de vin.

Ce vin contenait une substance soporifique.

Et José Minos s’endormit d’un profond sommeil.

Le lendemain il dormait encore quand les Français occupèrent le village.

Dolorès livra le bandit.

Et José Minos s’attendait à être pendu le lendemain et il était si solidement garrotté qu’il ne pouvait plus compter que sur un miracle pour échapper au sort qui l’attendait.

La nuit était venue.

Les condamnés sommeillaient de ce sommeil inquiet qui est le dernier.

Seul, José Minos ne dormait pas ; il rêvait aux gorges sauvages de la montagne qu’il ne reverrait plus, à ses compagnons de rapine, à sa vie aventureuse, à tout ce qui était désormais fini pour lui.

Mais tandis qu'il rêvait ainsi, la porte de la grange s'ouvrit et deux hommes portant l'uniforme français, entrèrent, éclairés par la lueur rougeâtre d'une lanterne.

Cette clarté éveilla tous les prisonniers qui levèrent curieusement la tête.

L'un des deux soldats dit alors :

– Lequel de vous est José Minos ?

– C'est moi, répondit le bandit.

Les soldats s'approchèrent de lui et l'un d'eux lui délia les jambes, disant :

– Lève-toi et marche.

– Où me conduisez-vous ? demanda le bandit Est-ce que vous allez me pendre avant le jour ?

– Nous te conduisons chez le colonel français qui veut te voir.

On lui laissa les mains liées derrière le dos et José Minos se mit à marcher entre les deux soldats.

Le colonel duc de Fenestrange s'était installé dans la maison de l'alcade.

Ce dernier, fait prisonnier, était au nombre de ceux qui devaient être pendus le lendemain.

José Minos entra la tête haute.

Le colonel était debout dans une vaste pièce au milieu de laquelle se trouvait un berceau d'enfant. Auprès du berceau, un domestique muni d'un biberon allaitait le petit être.

José Minos soutint le regard froid et clair du colonel.

Celui-ci lui dit :

– Veux-tu ta grâce ?

– Pourquoi me feriez-vous grâce ? demande le bandit étonné.

– Parce que j'ai besoin de toi.

– C'est différent.

Et José Minos attendit.

– Tu vois cet enfant ? poursuivit le colonel.

– Oui.

– Je le hais. Je désire sa mort, et cependant je ne veux pas le tuer.

– Et vous avez compté sur moi ?

– Oui, mais voici comment je te rends la liberté.

– Bon !

– Tu vas emporter cet enfant avec toi, tu l'élèveras.

– Fort bien.

– Chaque année, le jour de Noël, tu peux te présenter à la poste de Bayonne et tu trouveras une lettre renfermant une valeur de deux cents louis : c’est la pension de l’enfant.

– Alors je ne le tuerai pas ?

– Non, mais tu en feras, un bandit comme toi, et peut-être bien qu’il sera pendu un jour ou l’autre.

– Et s’il échappe à la potence ?

– Tu te présenteras tous les ans à la poste de Bayonne, mais dans vingt ans, ce sera lui.

– Ah !

– Et avec les deux cents louis, il trouvera une lettre qui renfermera pour lui un bon avis.

– C’est marché conclu, dit le bandit.

– Tu me le jures ?

– Sur les reliques de saint Jacques de Compostelle, patron des Espagnes.

– C’est bien, dit le colonel, je vais te faire escorter jusqu’à la montagne.

Une heure après, le bandit José Minos quittait Ojaca, et il était désormais le tuteur de cet enfant du crime ; né à Paris de la duchesse de Fenestrange et de feu le marquis Armand de Maurevers, père de ce Gaston de Maurevers qui devait disparaître trente ans après, d’une si mystérieuse façon.

XXVIII

Marmouset et Vanda se regardèrent après la lecture du second chapitre.

– Il me semble, murmure Vanda, que les ténèbres commencent à se dissiper.

Chapitre troisième.

Quatorze années s’étaient écoulées depuis cette nuit. Où le bandit José Minos, mis en liberté par le colonel duc de Fenestrange, avait regagné la montagne, emportant dans son manteau l’enfant de l’adultère.

On était donc en l’année 1837, et vers la fin du mois de février.

Une chaise de poste, partie de Bayonne la veille au matin, arriva vers cinq heures du soir dans ce même village d’Ojaca où nous avons entrevu le bandit.

Les temps étaient bien changés, et cependant la guerre désolait de nouveau la péninsule, mais ce n’était plus la guerre étrangère.

Aucun peuple voisin n’avait franchi les Pyrénées, aucune nation ennemie n’avait envahi le sol espagnol.

L’Espagne était livrée aux horreurs de la guerre civile.

Carlistes et christinos se disputaient le royaume, pied à pied, se livrant de sanglantes escarmouches et de meurtrières batailles.

Le général carliste Cabrera occupait l’Aragon, la province de Valence s’apprêtait à envahir l’Andalousie.

Mina défendait Madrid.

Quel serait le résultat de la lutte ?

Nul ne le savait, nul ne pouvait le prévoir.

L’Espagne aurait-elle pour roi don Carlos ou pour reine Isabelle ?

L’Europe attendait.

Il fallait donc une certaine hardiesse pour voyager en Espagne par ce temps de trouble.

La chaise de poste qui venait de s’arrêter devant l’unique *posada* d’Ojaca, – c’est ainsi qu’on nomme une auberge, – était d’origine française, à en juger par la forme et la couleur, bien qu’elle fût traînée par des mules et conduite par un postillon espagnol.

Sur le siège, un maigre domestique, en livrée noire.

Dans l’intérieur, une femme pâle, souffrante, en proie à la phtisie, et un jeune garçon de quinze à seize ans.

La berline de voyage était à peine arrêtée que des soldats carlistes l'entourèrent.

Un officier ouvrit même la portière et, tout en s'excusant avec courtoisie d'avoir à remplir un devoir, il demanda aux deux voyageurs s'ils avaient un sauf-conduit.

À cette époque, la France, comme on le sait, d'accord avec, le gouvernement de la reine régente Marie-Christine, internait les prisonniers carlistes.

Plusieurs de ceux-ci étaient en résidence à Bayonne.

Libres sur parole, ils pouvaient se promener dans la ville, et ils étaient d'autant mieux accueillis par les habitants que les populations du Midi, légitimistes et ardentes, ne dissimulaient nullement leur sympathie pour la cause de don Carlos.

Parmi ces prisonniers se trouvait le général don Ramon M…, l'ami de Cabrera.

Le général donnait à tout Français qui voulait passer en Espagne un sauf-conduit.

C'était cette pièce que réclamait l'officier carliste, lequel s'exprimait d'ailleurs en très, bon français.

– Monsieur, lui dit la dame pâle et souffrante, je suis la marquise de Maurevers, veuve d'un officier français tué en duel ; voilà mon fils.

Nous nous rendons à Cadix dont les médecins m'ont conseillé le climat pour ma santé qui dépérit de jour en jour.

Voici le sauf-conduit que vous me demandez.

Et elle tendit une lettre signée don Ramon M… et datée de Bayonne.

– Madame la marquise, répandit l'officier, qui, après avoir pris connaissance du sauf-conduit, le rendit, voilà qui est bon pour vous et vous ouvrira un passage à travers les troupes du général Cabrera ; mais quand vous entrerez en Andalousie, non seulement cette pièce sera impuissante à vous protéger, mais encore elle vous compromettra bien certainement.

La marquise eut un pâle sourire sur ses lèvres décolorées.

– Heureusement, dit-elle, j'ai pris mes précautions, monsieur.

– Ah ! fit l'officier.

– L'ambassadeur de la régente à Paris a visé mon passeport.

– Fort bien, dit le carliste, et vous voici recommandée aux christinos. Mais cela ne suffit pas.

– Que faut-il donc encore ?

– À moins que vous ne vous décidiez à faire un immense détour et à perdre environ deux semaines, vous serez forcée de traverser la montagne.

– Eh bien !

– Et dans la montagne, ni Cabrera, notre chef, ni Mina, le généralissime des christinos, n'ont plus aucun pouvoir.

– Que voulez-vous dire ?

– Là, continua l’officier, règne en despote le bandit José Minos.

Christinos et carlistes, Français ou Espagnols, nul ne passe sans payer rançon.

La marquise regarda son fils avec inquiétude.

L’enfant eut un éclair dans les yeux, un fier sourire sur les lèvres :

– Est-ce que je ne suis pas là pour te défendre, maman ? dit-il.

– Oui, mon enfant, répondit-elle. Mais que pourrais-tu, seul contre des bandits ?

Pendant qu’elle échangeait ces quelques mots avec l’officier carliste, la marquise avait mis pied à terre et entrait dans la posada.

L’officier reprit :

– José Minos a un traité tacite avec nous, il s’est engagé à ne jamais gêner nos opérations militaires, à ne point prendre parti pour les soldats de Mina.

En revanche, nous le laissons tranquille ; il vient dans les villages acheter de la poudre, du vin et de la farine, et nous sommes tenus de ne jamais faire escorter un voyageur, quel qu’il soit.

– Et si je tombe aux mains de cet homme, demanda la marquise, il exigera une rançon ?

– Énorme, madame.

– Et si je ne puis payer la somme qu’il me demandera ?

L’officier baissa la tête et ne répondit pas. Un soldat qui était entré dans la posada et qui comprenait quelques mots de français répondit pour lui :

– Quand on ne paye pas, murmura-t-il, on meurt.

La marquise frissonna.

La femme qui tenait la posada et qui était jeune et jolie, regardait la voyageuse avec un sentiment de compassion pour ses souffrances :

– Señora, dit-elle en se penchant à son oreille, passez la nuit ici, et je vous donnerai peut-être un bon conseil.

La marquise tressaillit et la regarda. Mais la cabaretière posa mystérieusement un doigt sur ses lèvres et retourna à son comptoir d’étain.

XXIX

Le manuscrit de Turquoise.

(Suite.)

Le soir était venu, puis une de ces sombres nuits étoilées qu'ignorent les climats du nord, et qui font du ciel un manteau noir semé de poudre d'or.

L'officier carliste, les soldats, les curieux du village qui, toute la journée, avaient envahi la posada, s'étaient retirés.

Il ne restait plus dans l'auberge que la cabaretière, une petite servante, la marquise de Maurevers et son fils, le muletier et le valet de chambre.

La pauvre femme, souffrante, avait refusé de se mettre au lit.

Elle s'était enveloppée dans sa pelisse de voyage et s'était assise auprès du feu qu'on avait allumé tout exprès pour elle.

Le muletier était allé se coucher dans l'écurie ; le valet de chambre avait trouvé un gîte dans la berline de voyage.

Quant au jeune marquis de Maurevers, il ne voulait pas quitter sa mère, et il s'était allongé sur deux escabeaux.

Alors, la cabaretière fit un signe à sa petite servante qui gagna l'échelle du grenier, et elle se trouva seule avec les deux voyageurs.

C'était une femme d'environ vingt huit ans, cette cabaretière.

Elle était brune, petite, grasse, quoique d'une extrême agilité.

Deux grands yeux noirs éclairaient son visage qui était joli, bien qu'irrégulier, et ses lèvres un peu charnues respiraient le sensualisme, la passion et le dévouement tout à la fois.

Elle avait été servante à Bayonne et parlait quelque peu le français.

– Madame, dit-elle à la marquise, lorsqu'elle se trouva seule avec elle et son fils, si je vous ai conseillé de passer la nuit ici, c'est que, croyez-le bien, je savais le moyen de vous faire traverser la montagne sans qu'il vous arrivât malheur.

– Vraiment ! fit la marquise en regardant cette femme.

– Madame, reprit-elle, à Ojaca, on aime assez les bandits, José Minos ne nous fait aucun mal.

– Je sais cela, dit M^{me} de Maurevers en souriant.

– Les bandits ne viennent pas en plein jour, continua la cabaretière, mais ils descendent presque toutes les nuits.

– Ah !

– Souvent Pedro vient ici.

– Qu’est-ce que Pedro ?

– Un ancien muletier qui, dans un moment de colère et de jalousie, a tué un alcade, l’alcade de *San Iago,* qui était le préféré de sa femme.

On l’a condamné à mort et il allait être garrotté quand il est parvenu à se sauver.

Alors, ne sachant plus que devenir, il s’est fait bandit. José Minos l’aimait beaucoup, presque autant que le petit Juan.

– Qu’est-ce que le petit Juan ? demanda le jeune marquis de Maurevers.

– C’est le fils adoptif de José Minos.

– Ces gens-là ont donc des enfants ? fit le marquis avec dédain.

Sa mère le regarda d’un air de doux reproche et la cabaretière continua :

– Pedro le muletier est devenu le lieutenant de José Minos. Ce que Pedro veut, José Minos le fait.

Pedro viendra certainement ici cette nuit et je l’intéresserai à vous ; si je lui demande de vous protéger, il le fera.

– Et nous pourrons traverser la montagne sans danger ?

– Oh ! si vous avez la parole de Pedro, vous serez aussi en sûreté que dans la rue la plus fréquentée de Bayonne.

Et la cabaretière se mit à faire l’éloge du muletier devenu bandit, avec une chaleur et un enthousiasme qui donnèrent à penser à la marquise de Maurevers qu’elle pouvait bien lui avoir donné son cœur tout entier.

Vers onze heures du soir, la cabaretière ouvrit la porte, s’avança sur le seuil et interrogea les étoiles, ce qui était sa manière de calculer le temps.

– Pedro ne peut tarder, dit-elle.

Et, en effet, quelques minutes après, un coup de sifflet lointain se fit entendre.

– C’est lui ! dit-elle.

Elle alluma une lampe et la posa sur le bord de la fenêtre. C’était un signal qui voulait dire à Pedro :

– Tu peux venir.

Quelques minutes plus tard, la porte s’ouvrit et le bandit entra.

C’était un grand garçon de trente à trente-cinq ans, bien taillé et beau comme un des personnages des toiles de Zurbaran ; son œil était doux ; on devinait, en le voyant, que

sans le malheur qui l’avait jeté dans la vie aventureuse qu’il menait, il serait resté un honnête muletier.

À la vue de la marquise et de son fils, Pedro fronça le sourcil.

Mais, en dépit de son état maladif, la marquise était encore fort belle et elle avait un grand air de dignité et de résignation qui toucha Pedro comme il avait ému la cabaretière.

Celle-ci dit quelques mots à l’oreille du bandit.

Le bandit se prit à examiner la marquise et son fils avec plus d’attention.

La cabaretière parlait toujours et le visage rembruni de Pedro se déridait peu à peu.

Enfin, il prononça quelques mots à son tour et mit la main sur son cœur.

– Madame, dit alors la cabaretière à la marquise, Pedro consent à vous prendre sous sa protection, et il vient de me le jurer. Le serment de Pedro est sacré ; il a juré par saint Jacques, le patron des Espagnes. Mais il dit qu’il faut que vous quittiez sur-le-champ Ojaca, et que vous partiez en pleine nuit, parce que demain, au point du jour, José Minos doit tenter une expédition.

– Eh bien ? dit la marquise.

– Pour que vous puissiez traverser la montagne, sans danger, il faut un sauf-conduit de José Minos, et pour avoir ce sauf-conduit, il faut arriver avant que José soit parti.

La marquise, d’un signe de tête, fit comprendre au bandit qu’elle consentait à se placer sous sa sauvegarde.

La petite servante que la cabaretière appela alla réveiller le muletier.

Les mules furent harnachées, attelées à la berline, et Pedro monta sur le siège, à côté du valet de chambre.

Quelques minutes après, la marquise, après avoir posé quelques pièces d’or dans un coin de la posada, se mettait en route, pleine de confiance dans le serment du bandit.

XXX

Le manuscrit de Turquoise.

(Suite.)

Le centre et le midi de l’Espagne sont des pays calcinés par le soleil, dépourvus d’eau et parcourus par de longues chaînes de montagnes dépouillées de toute végétation.

Mais le nord, c’est-à-dire les provinces qui touchent aux derniers escarpements des Pyrénées, possède des bois touffus, des torrents et des sources, et on trouve encore un peu de fraîcheur au fond de ces vallées sauvages.

L’Espagne a des nuits africaines.

Après les heures brûlantes du jour, la terre se refroidit tout à coup, un vent froid s’élève et une humidité glaciale tombe du ciel étoilé. C’est ce qui explique le manteau dont l’Espagnol ne se sépare en aucune saison.

Les grelots des mules, le bruit qui se fit pendant qu’on attelait la berline, le va et vient d’une lanterne allant de l’écurie à la salle d’auberge, tout cela, dans un village de France, eût mis une population tout entière sur pied.

À Ojaca, personne ne se dérangea.

L’Espagnol n’est pas curieux.

À peine quelques soldats carlistes qui étaient de garde dans la dernière maison du village sortirent-ils sur le pas de la porte pour voir de quoi il s’agissait.

L’officier qui avait parlé à la marquise de Maurevers, dit en haussant les épaules :

– Ces Français ne doutent de rien. Dans quelques heures, ils tomberont dans les mains de José Minos.

Et il rentra et ferma la porte.

La berline roulait au grand trot sur la route de la montagne, ou plutôt du terrible défilé que José Minos et sa bande occupaient.

Assis à côté du valet de chambre, sur le siège, Pedro fumait sa cigarette.

Dans l’intérieur de la berline, madame de Maurevers et son fils causaient à mi-voix.

– Mère, disait le jeune marquis, maintenant je suis un homme, n’est-ce pas ? j’entre dans ma seizième année.

– Oui, mon enfant, répondit la marquise en soupirant.

– Et l’on peut tout me dire, n’est-ce pas, mère ?

– Que signifient ces paroles, mon fils ? demanda la marquise avec inquiétude.

– Mère, je veux savoir…

– Mais quoi, mon enfant ?

– Je veux savoir comment est mort mon père. La marquise tressaillit.

– Quand j'étais tout petit, poursuivit le jeune homme et que je demandais où était mon père, on me répondait qu'il était à l'armée.

– Votre père a été officier, en effet, mon enfant.

– Plus tard, continua le jeune marquis, on me dit qu'il était mort.

– C'est vrai, mon enfant.

– Mais comment est-il mort ?

La marquise soupira et se tut.

– Mère, reprit Gaston de Maurevers, d'une voix respectueuse mais ferme, je sais que mon père a été assassiné.

– Mon fils !

– Je dis assassiné, poursuivit le jeune homme, car bien que les médecins aient déclaré qu'il était mort d'un coup d'épée, on n'a retrouvé ni les témoins, ni l'adversaire.

La marquise gardait le silence : mais son visage, sur lequel tombait un rayon du fanal de la berline, était bouleversé.

Évidemment un combat se livrait dans son âme.

– Mère, j'attends ! dit froidement le jeune marquis.

Madame de Maurevers poussa un dernier soupir et dit enfin :

– Mon enfant, je suis bien malade et je sais que mes jours sont comptés. Je voulais attendre que vous eussiez vingt ans pour vous révéler un secret, mais quand cet âge viendra pour vous, hélas ! vous ne m'aurez plus…

– Ma mère !

– Et il vaut mieux que vous sachiez tout aujourd'hui.

– Parlez, ma mère, dit Gaston de Maurevers, je n'ai que quinze ans, mais je suis un homme.

La marquise reprit :

– Gaston, je pleure depuis quatorze ans votre père que j'adorais et qui, cependant, avait eu bien des torts envers moi ?

– Que voulez-vous dire, ma mère ?

– Écoutez. Vous veniez de naître, au bout de deux années d'une union sans nuages. J'aimais votre père et il m'aimait notre lune de miel s'était prolongée au fond de notre petit château du Morvan devenu pour nous un paradis.

Mais le congé de votre père expirait ; on venait de le nommer à un emploi dans les gardes du corps du roi. Il fallait donc revenir à Paris.

Trois mois après j’étais la plus malheureuse des femmes.

Votre père ne m’aimait plus.

Une femme lui avait tourné la tête, s’était emparée de son âme, de son cœur, de sa raison.

Cela dura près d’un an.

J’étais seule sans cesse auprès de votre berceau, votre père ne rentrait que rarement à l’hôtel. Souvent, il s’écoulait des semaines entières sans que je le revisse.

Un matin, après une nuit sans sommeil, pendant laquelle les plus funestes pressentiments m’avaient assaillie, j’entendis résonner le marteau de la porte cochère.

Il était à peine jour et il pleuvait.

Qui pouvait donc venir à cette heure ?

Je quittai mon lit, je me traînai vers la fenêtre et je regardai dans la cour.

Des sergents de ville et un commissaire de police venaient d’y pénétrer.

Quatre hommes portaient un brancard sur leurs épaules.

Sur le brancard, il y avait un cadavre.

Ce cadavre était celui de votre père qu’on avait trouvé mort, frappé d’un coup d’épée, sur la berge de la Seine, au-dessous du Pont-Neuf.

Je renonce à vous peindre ma douleur, mon désespoir, et plus tard l’ardent désir de vengeance qui s’empara de moi.

Je m’adressai à la police, je voulais absolument connaître l’assassin ou le meurtrier de votre père.

Le roi, aux pieds duquel j’allai me jeter, donna des ordres.

Pendant trois mois on fit recherches sur recherches, et on ne découvrit personne.

Enfin, un soir, je fus invitée à me rendre chez le préfet de police.

– Madame la marquise, me dit-il, M. de Maurevers a été loyalement tué en duel.

– Par qui ? m’écriai-je.

– Par le mari d’une femme dont il était l’amant.

Je courbai la tête, car j’avais déjà deviné la vérité.

– Mais, ma mère, dit vivement M. Gaston de Maurevers, le préfet vous a dit le nom de cet homme ?

– Non. Malgré mes larmes, mes supplications, il resta muet…

Cependant, ce nom, je l’ai su.

– Vous le savez, ma mère ?

– Oui.

Comme la marquise faisait cette réponse, la berline s’arrêta brusquement et les deux voyageurs, aperçurent à droite et à gauche de la route, des hommes armés de fusils.

XXXI

Le manuscrit de Turquoise.

(Suite.)

Les hommes armés qui venaient de surgir, aux deux côtés de la berline de voyage faisaient partie d'une avant-garde de bandits.

C'était le premier poste établi par José Minos à l'entrée de ce défilé sauvage qu'on appelait la montagne.

Mais Pedro sauta à bas, du siège et se fit reconnaître.

Pedro était le lieutenant de José Minos, et tout le monde lui obéissait.

Les bandits laissèrent donc passer la berline, qui continua son chemin.

Alors la marquise reprit son récit :

– Il y a cinq ans, mon enfant, dit-elle, que, rentrant à notre hôtel vers dix heures du soir, après avoir passé la soirée chez votre tante, M^me^ de M…, je trouvai un vieux domestique à cheveux blancs qui m'attendait.

– Madame la marquise, me dit-il, une personne se meurt qui a eu de grands torts envers vous et qui ne veut point rendre le dernier soupir sans emporter votre pardon dans la tombe.

Je regardai cet homme :

– Quelle est la personne dont vous parlez ? lui dis-je.

– Je ne puis prononcer son nom.

– Où est-elle ?

– Dans une maison où je supplie madame la marquise de me suivre.

Il avait des larmes dans la voix, et sa figure honnête et franche me donna confiance en lui.

Et puis, qui donc avait eu des torts envers moi, si ce n'est celui ou ceux qui avaient causé la mort de votre père.

Je consentis donc à suivre cet homme, à pied, enveloppée dans mon manteau.

Il ne me conduisit pas loin.

Nous habitons, vous le savez, à Paris, la rue du Bac ; cet homme me fit traverser la petite place qui entoure l'église. Saint-Thomas-d'Aquin.

Nous entrâmes dans la rue de Grenelle et vers le bout à gauche, un peu avant d'arriver au carrefour vieil Croix-Rouge, il s'arrêta devant la porte d'un hôtel.

Au lieu de frapper, il tira une clé de sa poche et l'introduisit dans la serrure de la petite porte qui s'ouvrait dans la grande.

Une seconde après je traversais une cour plantée de grands arbres et j'étais introduite d'abord dans un vestibule assez vaste, puis dans un grand salon et enfin dans une chambre à coucher où je trouvais une femme encore jeune, encore belle, mais qui paraissait lutter contre les approches de la mort.

Quand elle me vit, son œil brilla et ses forces parurent lui revenir.

– Madame la marquise, me dit-elle, je suis la malheureuse femme que votre mari aimait. Je suis la duchesse de Fenestrange.

Je la regardai avec une sorte d'épouvante, cette femme qui avait causé la mort de votre père.

– Je vois bien que je vous fais horreur, me dit-elle ; mais je vais mourir… et vous ne sauriez haïr au delà du tombeau.

J'eus honte de ce premier mouvement de répulsion dont je n'avais pas été la maîtresse ; et je lui pris la main, disant :

– Mourez en paix, madame.

– Oh ! non, répondit-elle, je ne mourrai pas ainsi, madame. Je ne mourrai pas sans vous avoir confié un terrible secret.

– Parlez, lui dis-je.

Et je me penchai vers elle.

Sa voix s'affaiblissait de plus en plus et toute sa vie paraissait concentrée dans son regard.

Alors elle m'avoua qu'au moment même où votre malheureux père tombait, frappé mortellement par le duc de Fenestrange, elle se tordait, elle, dans les douleurs de l'enfantement, et que, deux heures plus tard, assistée de son terrible mari, elle mettait au monde un enfant qui était le fils de M. de Maurevers, selon la nature, votre frère par conséquent, mon fils.

Le jeune marquis tressaillit.

– J'ai donc un frère ? dit-il.

– Je ne sais pas, reprit madame de Maurevers. Vit-il encore ? Est-il mort ? C'est ce que la duchesse de Fenestrange, à son lit d'agonie, n'a pu me dire.

Il paraît que, lorsqu'elle fut délivrée, elle s'évanouit.

Quand elle revint à elle, son mari avait disparu, emportant l'enfant.

Depuis lors, elle a eu beau supplier le duc de lui dire ce qu'était devenu cet enfant, le duc a été muet.

– Mais le duc vit encore ! dit le jeune marquis, dont l’œil eut un éclair de colère.

– Sans doute, et vous savez la grande fortune militaire qu’il a faite. Il est général.

– C’est le meurtrier de mon père.

– Oui, dit la marquise, et votre père n’est pas vengé.

– Il le sera, répondit froidement le jeune homme. Ma mère, je vous en fais le serment.

Comme il disait cela, la berline s’arrêta de nouveau.

Pedro parlementait avec de nouvelles sentinelles.

Le jeune marquis mit la tête à la portière.

La lune avait disparu ; mais les premières clartés confuses encore, du matin, couraient dans le ciel à l’horizon.

Le paysage était grandiose et sauvage.

La berline qui, depuis longtemps, allait au pas, s’était arrêtée au milieu d’une allée muraillée par de hautes montagnes.

On voyait à l’horizon une lueur rougeâtre. C’était le feu du bivouac des bandits.

Les nouvelles sentinelles ayant reconnu Pedro firent signe et la berline se remit en mouvement.

Un quart d’heure après, elle s’arrêta encore.

Cette fois une main ouvrit la portière et une tête se montra, disant en espagnol :

– Qui êtes-vous ?

La lueur du fanal se projetait à l’intérieur de la berline.

Un rayon tomba sur le visage de celui qui venait d’ouvrir la portière.

Soudain la marquise jeta un cri.

– Un cri de surprise, un cri d’épouvante !

Cette tête que le fanal éclairait, était celle d’un jeune homme de quatorze ou quinze ans, brune, hâlée, avec des cheveux noirs… Mais cette tête ressemblait trait pour trait, à s’y méprendre, à celle du jeune marquis de Maurevers.

Et ce jeune homme ayant regardé le marquis jeta pareillement un cri, car il lui sembla qu’il se reconnaissait en lui.

La marquise de Maurevers venait de s’évanouir.

XXXII

Le manuscrit de Turquoise.

(Suite.)

José Minos avait vieilli, c’est-à-dire que sa barbe était blanche.

Mais son œil conservait tout l’éclat de la jeunesse, sa voix était toujours impérieuse et sonore, et il était depuis vingt ans le chef respecté de la montagne.

Mina lui avait écrit pour lui demander, à titre de service, de laisser passer un parlementaire qu’il envoyait à Cabrera.

Cabrera lui avait demandé un service à peu près semblable.

José Minos, au commencement de la lutte, s’était demandé s’il deviendrait carliste ou christino.

Les fumées de la guerre civile lui étaient montées à la tête.

Mais cette effervescence dura peu.

C’était un homme de bon sens que José Minos.

– Les rois, s’était-il dit, ne valent pas la peine qu’on se batte pour eux. Détrousser les voyageurs est encore le plus honnête des métiers.

Et, tout en se montrant très fier d’avoir eu des relations avec Cabrera et Mina, il était resté bandit.

Du reste, il vivait entouré d’une espèce de cour.

Autrefois, quand il était plus jeune, José Minos s’en allait, la nuit, rôder autour des villages, la guitare sous le bras et faire l’amour à l’espagnole.

Maintenant, il était toujours galant, mais il avait simplifié l’amour.

Une troupe de Bohémiens nomades passait un jour sous le canon de ses bandits.

José Minos les fit arrêter.

Il y avait six hommes et quatre femmes dont deux jeunes filles, l’une de quatorze ans, l’autre de dix ans.

Le bandit fit fusiller les six hommes et garder les quatre femmes.

Il se maria avec l’une, à la façon de Bohême, c’est-à-dire en cassant une cruche, laissa ses soldats tirer l’autre au sort, offrit la jeune fille de quatorze ans à son lieutenant Pedro, qui la refusa, sous le prétexte que son cœur n’était pas libre.

– C’est bien, dit-il alors, je la garde pour moi.

Et il introduisit ainsi la polygamie dans la montagne. Quant à la petite fille de dix ans, il la fiança à Perdito.

Qu'était-ce que Perdito ?

Si nous nous reportons à cette nuit pendant laquelle José Minos, qui s'attendait à être pendu le lendemain avait été conduit en présence du colonel duc de Fenestrange, nous le devinerons, peut-être.

Perdito était l'enfant adopté par José Minos. La pension était régulièrement déposée chaque année à la poste de Bayonne, sous forme de lettre chargée.

Le colonel avait tenu ses promesses.

José Minos tenait les siennes.

Il avait élevé Perdito en conscience.

– Fais-en un bandit comme toi avait dit le colonel.

Et José Minos n'avait eu garde d'y manquer.

Il avait fini par aimer Perdito comme son fils, et il lui avait inculqué ses meilleurs principes.

À quatorze ans, Perdito était déjà cruel et féroce.

Quand José Minos ordonnait qu'on mît à mort quelque prisonnier qui se refusait de payer rançon, Perdito demandait comme une faveur de lui brûler la cervelle lui-même.

La Bohémienne de dix ans, – elle en avait bientôt douze – était pareillement une enfant pleine de promesses.

Elle aimait Perdito, elle était fière des exploits du jeune bandit.

Elle brûlait de lui montrer un jour ou l'autre qu'elle était digne d'être sa fiancée.

José Minos adorait ces deux enfants ; il les considérait comme son œuvre.

Pendant les heures chaudes du jour, le bandit se couchait sous l'ombre d'un arbre et tandis qu'il fumait sa cigarette, l'enfant lui chantait un de ces airs bizarres, avec lesquels les Bohémiens sont bercés.

La nuit, au bivouac, Roumia, c'était son nom, – et ce nom voulait dire fille de Bohémienne, – Roumia couchait, aux pieds de José Minos comme on chien fidèle.

Roumia et Perdito étaient les seuls êtres de la bande qui puissent, jusqu'à un certain point, balancer l'influence du lieutenant Pedro.

Or, cette nuit-là, José Minos n'avait pu dormir.

Il méditait une expédition sur un village voisin, et voulait s'emparer de l'alcade, qui était riche et pourrait payer une forte rançon.

Dès la veille, il avait choisi les bandits qui devaient l'accompagner et recommandé à Pedro qui, chaque nuit, descendait à Ojaca, de rentrer avant le point du jour.

José Minos était donc sur pied bien avant l'aurore, et la vallée était encore plongée dans l'obscurité, lorsqu'un des bandits placés en patrouille à l'extrémité, se replia vers le bivouac et annonça qu'on voyait dans le lointain une voiture de voyage et qu'on entendait les grelots des mules.

Perdito, qui était encore allongé sur le sol, auprès du brasier, se leva d'un bond et mit la main sur son espingole.

– Ah ! ah ! fit José Minos, tu veux te mêler de cette affaire ?

– Oui, père, répondit Perdito.

– Je vais avec toi, dit Roumia.

– Non pas, dit José Minos, les gens de la voiture sont armés certainement, et il y aura des coups de pistolet.

– Tant mieux ! dit-elle, les yeux pleins d'éclairs.

– Père, dit Perdito, les jeunes lionnes suivent leurs mères au combat.

– Allez donc, mes enfants, dit José Minos avec indulgence.

Et il se mit à fumer sa cigarette.

* *

*

Un quart d'heure après, Roumia revenait seule.

Elle avait l'œil en feu ; les cheveux au vent, la lèvre irritée :

– Padre, dit-elle, tu ne sais pas ?

– Quoi, donc ?

– Perdito et Pedro se querellent.

– Pourquoi ?

– Pedro a pris sous sa sauvegarde les voyageurs de la berline.

José Minos fronça le sourcil.

– Perdito veut en tuer un.

– Est-ce qu'il refuse de payer rançon ?

– Ce n'est pas cela.

– Qu'est-ce donc ?

– Ce voyageur est un jeune homme qui ressemble trait pour trait à Perdito.

José Minos tressaillit.

– Et, dit Roumia avec orgueil, Perdito a raison de ne pas vouloir qu'un homme lui ressemble.

– Oh ! oh ! fit José Minos, voilà qui est curieux. Voyons donc !

Et il prit son espingole et s’avança d’un pas lent et mesuré vers la berline de la marquise de Maurevers qu’entouraient une vingtaine de bandits.

XXXIII

José Minos étant entré dans le cercle de lumière décrit par le fanal de la berline, fût alors frappé, comme la marquise de Maurevers, de l'étrange ressemblance existant entre Perdito et le jeune marquis.

Ce dernier était vêtu de noir et fort pâle.

L'autre portait le pittoresque costume mélangé de velours et de laine rouge que n'a point inventé l'Opéra-Comique et qui est bien celui des bandits espagnols.

Le marquis était tête nue.

Perdito avait un béret basque sur la tête.

Mais la ressemblance, malgré tout, était si grande entre eux que José Minos, qui savait l'origine mystérieuse de Perdito, ne douta pas un moment que ce ne fussent là les deux frères.

Des frères ennemis, en tout cas.

Car ils se regardaient face à face, d'un air de défi, sous les yeux de la marquise toute tremblante et ne prévoyant pas ce qui allait arriver.

Perdito disait :

– De quel droit, chien de Français, te permets-tu de me ressembler ?

Le marquis répondit :

– Je ne sais pas pourquoi je vous ressemble, et c'est un étrange mauvais tour du hasard, mais je vous défends de porter la main sur moi.

Il n'avait cependant d'autre arme que son regard ; mais ce regard plein de colère et de mépris exaspérait Perdito.

– Mon fils !… au nom du ciel ! murmurait, éperdue, la marquise qui avait, comme le jeune homme, mis pied à terre.

– Ne craignez rien, madame, disait Pedro en mauvais français. Pedro donné parole, parole de Pedro sacrée.

– Voyons, de quoi s'agit-il ? demanda José Minos en fendant le cercle formé par les bandits.

Les bandits s'écartèrent avec obéissance et Perdito lui-même cessa de menacer le jeune marquis de Maurevers.

Ce fut le lieutenant Pedro qui répondit :

– Capitaine, dit-il, j’ai trouvé à Ojaca cette dame et son fils. Comme vous pouvez le voir, elle est très malade et les médecins l’envoient à Cadix.

Elle a un sauf-conduit des carlistes. Un autre des christinos. Mais il fallait traverser la montagne où vous seul êtes maître.

– Et tu l’as prise sous ta protection ?

– Oui, capitaine.

José Minos fronça le sourcil :

– As-tu donné ta parole ?

– Oui.

– Alors ta parole sera respectée.

Et José Minos regarda sévèrement Perdito.

Celui-ci s’éloigna en murmurant.

Mais, à dix pas de distance, il se retourna et jeta un dernier regard de haine au jeune marquis de Maurevers.

Celui-ci répondit par un coup d’œil plein de mépris.

Alors José Minos, qui parlait le français, s’adressa à la marquise de Maurevers :

– Madame, dit-il, la parole de mon lieutenant vous suffit, vous sortirez de la montagne comme vous y êtes entrée, saine et sauve.

La marquise s’inclina, mais elle regardait José Minos avec une curiosité ardente et celui-ci comprit qu’elle avait quelque chose à lui dire.

Le bandit était galant à ses heures.

Il offrit sa main à la voyageuse, la conduisit auprès du brasier, et d’un geste éloigna tout le monde.

– Monsieur, lui dit alors la marquise, vous êtes, je le vois, étonné comme moi de la ressemblance bizarre qui existe entre mon fils et ce jeune homme ?

– Oui, madame.

– Est-ce votre fils ?

– Non, dit le bandit.

– D’où vient-il ? Comment est-il parmi vous ?

– C’est un secret que je ne puis violer, dit José Minos.

– Ah !

– L’homme qui me l’a confié a ma parole, ajouta le bandit.

– Mais au moins, monsieur, pourrez-vous me dire, continua la marquise d’une voix suppliante, depuis quelle époque vous avez ce jeune homme avec vous ?

– C’était un enfant de six mois quand on me l’a confié. Il y a donc environ quatorze ans.

– C’est bien, cela, murmura madame de Maurevers qui se souvenait de la confession *in extremis* de la duchesse de Fenestrange.

Et si je devinais la vérité ?

José Minos la regarda.

– Si je vous disais le nom de l’homme qui vous a confié cet enfant ?… Si je vous disais que ce doit être un Français, un Officier… le colonel de Fenestrange.

– Je ne puis rien dire, répliqua José Minos, impassible.

– Monsieur, acheva la marquise d’une voix suppliante, un dernier mot, une dernière prière.

– Parlez, madame, dit le bandit ému de cet accent, je ferai ce que je pourrai.

– Cet enfant ressemble à mon fils…

– C’est le vôtre, peut-être, dit José Minos.

– Non, mais c’est le fils de mon mari.

– Eh bien ? fit le bandit.

– Sa mère a laissé pour lui une grande fortune, en France. S’il consentait à me suivre, vous y opposeriez-vous ?

Le bandit tressaillit, changea de couleur et fut tout à coup en proie à une violente émotion. Il aimait Perdito comme son fils.

Mais José Minos avait conservé quelques instincts généreux.

– Oui, dit-il enfin.

* *

*

Une heure après, le soleil, dorait la cime des montagnes et descendait dans la vallée.

On avait de nouveau attelé les mules à la berline de la marquise, et José Minos ordonnait à Pedro de l’escorter avec dix hommes, jusqu’à la sortie de la montagne.

Ce fut alors que la marquise, se servant de José comme interprète, adressa la parole à Perdito.

Le jeune bandit continuait à regarder le marquis de Maurevers avec colère.

– Monsieur, dit la marquise, je connais vos parents. Voulez-vous me suivre en France ? Vous serez noble, vous serez riche…

Il la regarda avec dédain.

– Et pourquoi vous suivrais-je ? dit-il.

– Mais parce que, répondit-elle, j’étais l’amie de… votre père…

– Je n’ai d’autre père que José Minos.

– J’ai connu votre mère, reprit-elle avec douceur.

Perdito haussa les épaules.

– Dans tous les cas, dit-il, la mère dont vous parlez, ce n’est pas vous.

Le marquis tressaillit.

– Ce n’est pas vous, ajouta le bandit, car on ne hait pas sa mère… et je vous hais, vous et votre fils…

Et il leva un œil plein de fureur sur le jeune marquis de Maurevers.

Les deux frères ennemis avaient, dans ce regard suprême, échangé une provocation.

Chacun d’eux semblait dire à l’autre, au moment où la berline de voyage se mettait en route :

– Nous nous reverrons !

XXXIV

Le *manuscrit de Turquoise.*

(Suite.)

Cinq années après les événements que nous venons de raconter, par une brûlante matinée de juin, deux personnages, un homme et une femme qu'à leur costume on reconnaissait pour des Espagnols, entrèrent dans Bayonne et s'arrêtèrent bientôt à la porte d'un cabaret de peu d'apparence, situé dans une rue étroite, et qui avait pour enseigne :

À la descente des Pyrénées.

L'homme pouvait avoir vingt-cinq ans ; la femme quinze ou seize.

Ils étaient beaux tous deux, mais d'une beauté tellement différente que le contraste n'avait échappé à personne de ceux qui les avaient vus passer.

Le jeune homme, qui était d'une taille plus élevée que celle de ses compatriotes, avait le teint mat et blanc, en dépit des ardeurs du soleil, la chevelure noire et de grands yeux bleus qui brillaient d'un feu sombre.

Il y avait une étrange expression de férocité dans ce regard ardent, sous ces lèvres rouges qui s'entr'ouvrant mettaient à nu des dents blanches pointues et telles qu'en ont les populations méridionales.

Malgré la pauvreté de ses vêtements, malgré son mince bagage qu'il portait, tout entier dans un mouchoir noué au bout de son bâton, cet homme marchait la tête haute et fière, et on eût dit que le monde lui appartenait.

La jeune fille qui s'appuyait sur son bras avait une chevelure d'un blond ardent et tirant sur le roux.

Son teint rappelait ces fameux vers des *Orientales :*

Tu n'es ni blanche ni cuivrée,

Mais il semble qu'on t'a dorée,

Avec les rayons du soleil.

Ses grands yeux noirs, sa taille souple et nerveuse, son pied cambré, ses épaules d'un galbe admirable et ses petites mains mignonnes et blanches, achevaient de lui composer un ensemble de beauté étrange et provocante.

Elle avait un tambour de basque auquel étaient suspendues des castagnettes.

– Voilà une belle gitana, dit un des habitués du cabaret dans lequel elle entra avec son compagnon.

Le jeune homme leva sur lui un regard farouche.

Puis il alla s’asseoir à une table qui se trouvait tout au fond de la salle.

– Que faut-il vous servir ? demanda la cabaretière en s’approchant.

– Du pain, du vin et du fromage, répondit-il du ton d’un homme qui aurait commandé un somptueux repas.

La gitana se débarrassa de son tambour de basque et de ses castagnettes.

Puis elle vint s’asseoir auprès de son compagnon qui roulait silencieusement une cigarette entre ses doigts.

– Roumia, dit le jeune homme, ces gens-là, – et il montrait les habitués du cabaret, – ces gens-là sont curieux et m’importunent. Si tu le veux, nous allons parler l’idiome de ton enfance que tu m’as appris et qu’ils ne comprendront pas, eux.

– Comme tu voudras, Perdito, répondit la bohémienne. Maintenant que José Minos est mort, je n’aime plus que toi, en ce monde, et tu es mon seigneur et maître.

– Pauvre José Minos ! murmura Perdito, car c’est bien-lui que nous retrouvons à Bayonne, la fortune a fini par le trahir.

– Ce n’est pas la fortune qui nous a trahis, dit vivement la jeune fille. C’est ce misérable Juan Vallega, en qui le capitaine avait toute confiance et qui a livré le secret de notre retraite aux troupes royales.

– Soit, dit Perdito, c’est même un miracle que nous ayons pu nous échapper tous deux.

– Oui, car tous les autres ont été pris ou se sont fait tuer.

– Et tu crois qu’on aura pendu José Minos ! demanda la gitana.

– Certainement. Il a essayé de se faire tuer, mais on voulait le prendre vivant, et on y est parvenu.

– Pedro, au contraire, est tombé sur le champ de bataille.

– Ne me parle pas de Pedro ! interrompit brusquement Perdito.

– Tu le hais donc toujours ?

– Toujours. Car sans lui, José Minos, qui ne m’avait jamais rien refusé, m’aurait permis de brûler la cervelle au petit Français.

– Ton frère ?

– Je ne sais pas si c’était mon frère. Mais ce que je sais bien, fit Perdito avec un accent de haine féroce, c’est que si jamais je le retrouve, je le tuerai !

– T’es-tu jamais expliqué cette haine ?

– Jamais. Mais je la ressens. Il me semble que je me baignerais dans son sang avec une volupté sans égale.

– Et moi aussi je le hais, murmura Roumia, et pas plus que toi je ne m’explique la violence de ce sentiment.

– Moi, reprit Perdito, je crois fermement que lui où moi nous sommes de trop en ce monde.

– Raison de plus pour croire que vous êtes frères !

– C’est ce que je saurai dans une heure.

– Ah ! fit Roumia.

Et elle regarda son compagnon avec curiosité.

– Écoute, reprit Perdito. Depuis vingt ans, c’est-à-dire à peu près depuis ma naissance, chaque année, José Minos se présentait à la poste de Rayonne et on lui remettait une lettre.

Dans cette lettre, il y avait une somme de cent louis de France, destinée à payer ma pension.

– Eh bien ?

– Je vais retirer cette lettre, et c’est pour cela que nous sommes venus à pied, presque sans ressources, depuis la frontière.

– Mais cette lettre, te la donnera-t-on ?

– Oui, car elle m’est adressée.

– Comment le sais-tu ?

– L’homme qui me confia à José Minos lui dit :

« – Quand il aura vingt ans, envoyez-le à Bayonne : il y trouvera mes instructions. »

Il y a eu hier vingt ans de cela, et la lettre doit m’attendre.

– Renfermera-t-elle de l’argent ?

– C’est probable. Mais cet espoir n’est pas celui qui m’emplit le cœur.

– Qu’espères-tu donc ? demanda Roumia.

– J’espère avoir le secret de ma naissance.

– Ah !

– J’espère que dans cette lettre on m’ordonnera de rechercher le Français qui me ressemble et de le tuer.

Tandis que les deux jeunes gens causaient, on leur avait apporté du vin, du pain et du fromage, et ils avaient mangé ce frugal repas avec un robuste appétit.

Perdito jeta sur la table une petite pièce de monnaie d’argent.

– C’est ma dernière, dit-il.

Puis il se leva.

– Allons à la poste, dit-il.

La bohémienne prit son tambour de basque, Perdito son bâton et le mouchoir plein de hardes qu’il soutenait.

Et tous deux sortirent du cabaret, accompagnés par les regards curieux des gens qui étaient dans le cabaret.

XXXV

Le *manuscrit de Turquoise.*

(Suite.)

L’employé des postes préposé au bureau restant lisait tranquillement son journal lorsqu’on frappa à son carreau.

Il ouvrit d’un air de mauvaise humeur et sa figure se renfrogna plus encore lorsqu’il aperçut le visage pâle et les haillons de Perdito.

– Qu’est-ce que vous voulez ? lui demanda-t-il.

– Je ne nomme Perdito, répondit le fils adoptif de José Minos. Vous devez avoir une lettre pour moi. Je viens la chercher.

– Avez-vous des papiers ?

– Non dit Perdito.

– Alors, allez en chercher.

Et l’employé s’apprêtait à refermer son guichet, lorsque Roumia montra sa jolie tête par-dessus l’épaule de Perdito.

Le sourire de la bohémienne le désarma à demi.

Il le fut tout à fait lorsque la jeune fille lui dit en mauvais français, mais avec un accent plein de douceur et d’harmonie :

– Nous ne connaissons personne ici, monsieur ; et cependant nous avons fait une longue route et nous sommes bien las.

L’employé se mit à chercher dans le casier de la poste restante.

– Répétez votre nom. dit-il.

– Perdito.

Il y avait en effet une volumineuse enveloppe de papier-toile qui portait ce nom.

L’employé la lui tendit.

– Merci, monsieur, dit Roumia.

Et ils s’en allèrent.

À midi, en plein été, les rues de Bayonne sont à peu près désertes.

Quoique française, Bayonne a les mœurs espagnoles.

Elle faisait la sieste.

Au bout de la rue où était située la poste il y avait une place, et au milieu de cette place une fontaine.

Perdito et sa compagne allèrent s'asseoir sur la margelle du bassin.

La place était déserte ; les jalousies des maisons voisines hermétiquement fermées.

Perdito brisa les cinq cachets rouges de l'enveloppe et tout aussitôt une dizaine de billets de banque s'en échappèrent.

Roumia jeta un cri et les ramassa. C'étaient des billets de mille francs.

Aux billets étaient jointes une deuxième enveloppe et une feuille de papier tout ouverte et écrite en espagnol.

Perdito lut :

« Le fils adoptif du bandit José Minos, si cette lettre lui parvient, dans le courant du mois de mai 18… quittera les vêtements espagnols qu'il porte et s'habillera comme un Français.

« Puis il se présentera à l'hôtel de Toulouse et y demandera un logis.

« Si, au bout de huit jours, personne ne s'est présenté à lui, il ouvrira la seconde lettre qui est enfermée dans cette première. »

Ce billet était sans signature.

La gitana ne savait pas lire ; mais Perdito lui traduisit.

Elle serrait dans ses mains ces chiffons de papier dont elle connaissait la valeur.

– Eh bien ! que ferais-tu à ma place ? demanda Perdito.

– Je ferais ce qu'on te dit de faire dans cette lettre répondit-elle.

* *

*

Les bohémiens sont comédiens de naissance.

À cette race le don des métamorphoses subites, des brusques changements de positions, des transformations féeriques.

Il n'y avait pas huit jours que les habitués du cabaret qui s'intitulait pompeusement *À la descente des Pyrénées*, avaient vu arriver les deux jeunes gens en haillons et les avaient entendus demander du fromage pour toute pitance, qu'ils furent appelés un soir sur le pas de la porte par un bruit retentissant de grelots et de coups de fouet.

Une chaise de poste, – elles étaient alors plus communes qu'aujourd'hui, – entrait dans Bayonne avec grand fracas.

Un jeune homme et une jeune femme étaient dedans, mis tous les deux avec une distinction parfaite.

Deux grands laquais galonnés sur toutes les coutures étaient sur le siège.

Les postillons faisaient claquer leur fouet en gens à qui on ne marchande pas les guides.

La chaise de poste passa comme un éclair.

Cependant les habitués de *La Descente des Pyrénées* eurent le temps de voir le jeune homme et la femme.

Tous s'écrièrent : « Voilà un beau couple ! »

Mais aucun ne reconnut en eux la bohémienne et l'Espagnol déguenillé.

La chaise de poste roula jusqu'à cette place où il y avait une fontaine, sur la margelle de laquelle Perdito s'était assis pour ouvrir la lettre mystérieuse.

Elle vint s'arrêter devant le perron de l'*Hôtel de Toulouse* et soudain une légion de garçons, de marmitons et d'hommes de peine l'entoura.

Le maître, d'hôtel vint respectueusement, son bonnet blanc à la main, recevoir les deux voyageurs.

Le jeune homme commandait en maître.

Il demanda le plus bel appartement et annonça qu'il ne dînerait jamais à la table d'hôte.

La gitana était si à l'aise dans ses nouveaux atours, qu'on eût dit une fille de grand d'Espagne.

Quand on apporta aux voyageurs le livre des étrangers, le jeune homme écrivit dessus :

DON PERDITO Y MINOS Y OJACA.

On ne lui en demanda pas davantage.

Pendant huit jours, les deux Espagnols se promenèrent en voiture dans Bayonne et les environs.

On les vit au théâtre ; on les rencontra dans les églises.

Le musée de la ville eut leur visite.

Ils menaient grand train, remuaient l'or, et paraissaient avoir vécu toujours dans l'opulence.

Cependant ils n'avaient point ouvert la seconde lettre et attendirent.

Un soir, Perdito dit à Roumia :

– Je crois qu'il est temps de savoir ce que cette lettre contient.

– Pas encore, dit la gitana.

– Il n'y a donc pas huit jours que nous sommes ici ?

– Demain seulement.

– Soit, attendons à demain.

Mais comme Perdito se résignait à suivre le conseil de Roumia, on frappa doucement à la porte.

L’ex-bandit alla ouvrir et se trouva en présence d’un homme de haute taille, boutonné jusqu’au menton, portant une rosette d’officier de la Légion d’honneur, et la tête couronnée d’une forêt de cheveux blancs coupés en brosse.

Cet homme entra et dit à Perdito :

– Je suis celui que vous attendez !

XXXVI

Le manuscrit de Turquoise.

(Suite.)

Avant d’assister à l’entretien qui allait avoir lieu entre Perdito, la bohémienne Roumia et l’homme aux cheveux blancs taillés en brosse, dans l’hôtel de Toulouse, à Bayonne, il nous faut revenir à Paris.

La marquise de Maurevers était morte.

Le jeune marquis venait d’accomplir sa vingt et unième année.

Il était riche, indépendant, il entrait dans la vie par la bonne porte, et tout autre à sa place eût été heureux.

Mais le jeune homme avait le front chargé de nuages, et une mélancolie profonde emplissait son âme.

M. de Maurevers avait fait un vœu et ce vœu n’était pas accompli.

Il avait juré de venger son père ; et les années passaient, et le meurtrier vivait entouré de respect et d’honneurs.

Pourquoi ?

M. de Maurevers n’était pourtant pas un lâche.

Il avait même donné des preuves incontestables de bravoure, par deux fois de suite, à l’âge de dix-neuf ans, en se battant à l’épée successivement avec le baron de C… qui était une des fines lames de Paris et le major autrichien K… un adversaire non moins redoutable.

Si M. de Maurevers ne croisait pas le fer avec le général de Fenestrange, c’est que, comme on dit, il s’y était pris trop tôt.

Nous l’avons vu, sur la route de Cadix, accompagnant sa mère mourante.

Pendant quelques mois, la pauvre phtisique s’était débattue contre la mort, avec énergie, avec désespoir ; puis le mal avait triomphé.

Le marquis désolé avait ramené le corps de sa mère à Paris.

Puis, le lendemain des funérailles, tout vêtu de noir, il s’était présenté chez le général duc de Fenestrange.

Le général était en disponibilité depuis quelque tempe déjà.

Il habitait un petit hôtel aux Champs-Élysées, dans le quartier François I^{er} et y vivait dans une retraite absolue.

Le domestique qui était venu ouvrir à Gaston de Maurevers avait commencé par lui dire que le général était sorti.

Mais Gaston avait insisté.

Les fenêtres de l'hôtel étaient ouvertes.

Le nom de Maurevers prononcé tout haut par le jeune homme était parvenu jusqu'au général, et le général avait donné l'ordre d'introduire le jeune marquis.

Une fois en sa présence, Gaston lui avait dit simplement :

– Monsieur, j'ai enterré hier ma mère, morte de chagrin et pleurant, jusqu'à sa dernière heure, mon père que vous avez tué. Comprenez-vous pourquoi je viens ici ?

– Parfaitement, répondit le général, vous voulez venger votre père et vous venez me demander raison de sa mort.

Gaston s'inclina.

Le général reprit :

– Vôtre désir est légitime. Seulement, monsieur, permettez-moi une simple observation : vous avez seize ans à peine…

– Qu'importe !

– J'en ai cinquante. Si je vous tue, je serai un mangeur d'enfant. Revenez dans cinq ans, c'est-à-dire le jour où sonnera votre vingt et unième année et vous me trouverez à vos ordres.

Le raisonnement du généraI était juste.

M. Gaston de Maurevers s'y rendit.

Or, cinq années après et à la même époque environ où Perdito venait à Bayonne en compagnie de la bohémienne Roumia, M. Gaston de Maurevers venait d'accomplir sa vingt et unième année.

Son tuteur, un vieux parent, lui avait rendu ses comptes ; et il devait ouvrir ce jour-là seulement le testament de sa mère.

M. de Maurevers était donc chez lui, dans le vieil hôtel de sa famille, situé faubourg Saint-Germain, et il venait d'ouvrir ce testament ou plutôt cette lettre qui renfermait les instructions dernières de la marquise.

« Mon enfant, disait-elle, quand vous lirez ces lignes, que je date de Cadix, je serai morte depuis longtemps sans doute.

Je ne vous ai pas tout dit, il y a trois mois, lorsque, durant notre voyage à travers la montagne, je vous racontai mon unique entrevue avec la duchesse de Fenestrange mourante.

La duchesse me dit, en me remettant des papiers qui sont déposés chez M^{e} B…, mon notaire et le vôtre :

« L’enfant que M. de Fenestrange m’a pris est le fils du marquis de Maurevers, votre époux. Au nom de cet homme que, toutes deux, nous avons aimé et que, toutes deux, nous pleurons, jurez-moi, madame, de faire ce que je vais vous demander. »

Je le lui jurai. Elle poursuivi :

« Ma fortune personnelle s’élève à deux millions cinq cent mille francs. Je l’ai réalisée. La voilà en titres de rentes et en bons du Trésor. Cette fortune est pour mon fils, je vous la confie. Recherchez-le. Si jamais vous acquérez la preuve que mon fils est mort, cette fortune est à vous, ou plutôt à votre enfant. ».

Or, mon fils, achevait la marquise, vous avez comme moi reconnu dans le bandit confié à José Minos, l’enfant de votre père et de la duchesse de Fenestrange.

Cet enfant est destiné à mal finir, le gibet l’attend.

Quand vous ouvrirez cette lettre, informez-vous, tâchez de savoir ce qu’il est devenu, et rendez-lui cette fortune dont M^{e} B… a les titres de propriété.

Si vous acquérez la preuve de sa mort, cette fortune est à vous et vous pouvez en disposer sans scrupule. »

Telle était la lettre que M^{me} la marquise de Maurevers avait écrite à Cadix, quelques jours avant sa mort.

Le marquis la baisa avec respect et murmura :

– Ma mère, votre volonté sera religieusement, accomplie. Mais, auparavant, il faut que je venge mon père !

Et, à midi précis, le jeune marquis de Maurevers se présenta chez le général duc de Fenestrange.

Les fenêtres de l’hôtel étaient hermétiquement closes.

Le concierge répondit aux marquis :

– Monsieur le duc est en voyage.

– En quel endroit ?

– Je ne sais pas.

– Quand reviendra-t-il ?

– Dans un mois.

– J’attendrai, dit le marquis.

Et il s’en alla.

Le soir, au club, une gazette espagnole lui tomba sous la main.

L’entrefilet que voici attira son attention :

« Ce matin, sur la place publique de Valence, José Minos et ses compagnons au nombre de dix-huit ont été exécutés.

« Le reste de la bande avait péri les armes à la main, et il ne reste personne de cette armée de malfaiteurs qui, pendant vingt années, a fait trembler la Catalogne et le nord de l’Espagne. »

– J’hérite donc de cent vingt-cinq mille livres de rentes ! pensa M. de Maurevers.

XXXVII

Le manuscrit de Turquoise.

(Suite.)

Revenons maintenant à Bayonne et à Perdito.

L'homme aux cheveux blancs et à la tournure militaire regarda alors la gitana.

Roumia se leva et voulut se retirer, par discrétion, dans la pièce voisine.

Mais le vieillard fit un signe :

– Restez donc, mon enfant, dit-il, vous êtes trop bien la femme que j'ai rêvée pour compagne à ce cher ami pour que vous soyez de trop dans notre conversation.

Il avait un sourire diabolique, cet homme, une voix moqueuse et sifflante, et malgré son audace habituelle Perdito avait de la peine à supporter son regard.

Il s'assit auprès de Roumia, lui prit la main et lui dit :

– Vous êtes belle, mon enfant, et vous êtes destinée à tourner bien des têtes.

– Ne parlez, pas ainsi, exclama Perdito d'une voix rauque et levant sur le vieillard un œil farouche.

– Pourquoi donc, mon fils ? demanda l'inconnu de sa voix moqueuse.

– Parce que si elle me trompait, je la tuerais.

– Bien parlé, mon louveteau ! Mais il n'est pas question de cela aujourd'hui.

– Que voulez-vous donc ?

– Je vous l'ai dit, je suis celui que vous attendez, reprit le vieillard.

– Cela ne me dit pas qui vous êtes.

– Je suis l'homme qui, il y a vingt ans, vous a confié à José Minos.

– Alors vous êtes le marquis de Maurevers ?…

Le vieillard ne sourcilla pas.

– Non, dit-il.

– Tiens, fit Perdito avec cynisme, j'aurais cru que vous étiez mon père.

– Je n'ai pas cet honneur, répondit le vieillard avec un accent dédaigneux.

– Alors pourquoi m'avez-vous confié à José Minos ?

– C'est mon secret.

Mais Perdito était logique :

– Si vous avez des secrets pour moi, dit-il, pourquoi êtes-vous ici ?

Le vieillard tressaillit, regarda attentivement Perdito et dit enfin :

– Il y a des heures où je doute encore.

– De quoi ?

– De votre perversité.

– Vous êtes bien bon ! murmura le bandit avec un sourire cynique.

– Je vous ai pourtant suivi pas à pas, quoique invisible, reprit le vieillard, et j'ai un joli dossier vous concernant. Vous avez vingt ans, et déjà vous avez été voleur et assassin.

– On fait ce qu'on peut, murmura Perdito.

– Vous avez failli être fratricide…

– Ah ! vous convenez donc que je suis le fils du marquis de Maurevers ?

– Sans doute.

– Et par conséquent le frère de ce jeune homme qui me ressemble trait pour trait ?

– C'est la vérité pure.

– Ma foi ! monsieur mon protecteur inconnu, reprit Perdito avec un accent de férocité qui fit tressaillir d'aise le vieillard, si je ne l'ai pas tué, il n'y a pas de ma faute, allez.

– Vraiment ?

– Et sans José Minos, je lui cassais la tête d'un coup de pistolet.

– Vous le haïssez donc bien ?

– Je voudrais le dévorer vivant.

– Mais c'est votre frère…

– Expliquez ça comme vous voudrez ; jamais je n'ai haï personne comme lui.

– Aujourd'hui encore ?

– Aujourd'hui plus que jamais.

– Il ne vous a pourtant fait aucun mal ?

– Je l'ai vu l'espace d'une heure ; mais il a suffi de la première minute pour développer en moi une haine mortelle.

– Et s'il vous avait volé votre héritage ?

À ces mots du vieillard, Perdito bondit.

– Vous dites qu'il m'a volé ?

– Oui.

– Une fortune ?

– Immense : plus de cent mille livres de rente.

Perdito ouvrit son paletot et montra le manche d'un poignard qu'il portait à sa ceinture :

– Je le lui enfoncerai dans le cœur, dit-il.

– Je ne vous en empêcherai pas, moi, répondit le vieillard en souriant ; mais le moment n'est pas venu.

– Que voulez-vous dire ?

– Que vous avez besoin de compléter votre éducation.

– Comment cela ?

– Écoutez. Un coup de poignard est chose vulgaire. Celui qu'il atteint meurt en dix secondes : ce n'est vraiment pas une vengeance.

– Soit, mais alors ?…

– Et je veux que vous frappiez mortellement le marquis de Maurevers, tout en prolongeant sa vie le plus possible, afin que son agonie soit lente et cruelle.

– Ah çà ! dit Perdito, vous le haïssez donc bien aussi, vous ?

– Autant que vous, si ce n'est plus.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il est le fils de l'homme qui m'a déshonoré !

– Bon ! fit Perdito, alors je sais qui vous êtes.

– Vous ?

– Vous êtes le mari de ma mère.

– Justement.

– Et, dit Perdito plongeant son regard ardent dans l'œil cruel du vieillard, je vois que nous étions faits pour nous entendre.

– Je n'ai rien épargné pour votre éducation, mon cher enfant.

Et le rire satanique du vieillard le reprit.

– Mais enfin, continua Perdito, que voulez-vous faire de moi ?

– Après avoir perverti votre âme, je veux faire l'éducation de votre esprit. Aujourd'hui vous êtes un bandit ignorant, je veux faire de vous un homme distingué de tous points.

– Et puis ?

– Et puis alors je vous dirai quelle est la vengeance que je compte exercer sur M. de Maurevers.

Puis le vieillard prit la main de Roumia :

– Quant à vous, ma toute belle, dit-il, je veux que vous passiez à travers le monde comme un météore sinistre ; je veux que vous semiez des sourires et que nous récoltions

des cadavres. Vous êtes la plus belle pomme de discorde que j’aie jamais vue.

– Vous êtes galant, répondit Roumia, flattée du compliment.

Le vieillard reprit :

– Nous partons demain.

– Ah ! Et où allons-nous ?

– Voyager.

– En quel pays ? demanda Perdito.

– Nous allons parcourir l’Europe : Car dès aujourd’hui je vous adopte tous deux et vous êtes mes enfants.

* *

*

Le lendemain, en effet, le vindicatif duc de Fenestrange quittait Bayonne en compagnie de Perdito et de Roumia et prenait la route d’Italie.

XXXVIII

Arrivés à cet endroit du manuscrit de Turquoise, Vanda et Marmouset s’arrêtèrent un moment. Ce dernier regarda la pendule du salon.

– Il est midi, dit-il, et Milon n’est pas revenu, j’en conclus que la Belle Jardinière, en Espagnole qu’elle est, fait la sieste, et que Milon reste à son poste d’observation.

Vanda feuilletait le manuscrit dont ils n’avaient lu encore qu’une faible partie.

– Jusqu’à présent, dit-elle, cela ne nous apprend pas grand’chose.

– Pardon, répondit Marmouset, j’ai deviné déjà que la Belle Jardinière et la bohémienne Roumia pourraient bien être une seule et même femme.

– Je le crois aussi, dit Vanda.

– Eh bien, continuons.

– Cependant, reprit Vanda, peut-être vaudrait-il mieux savoir ce que Milon fait dans la grande avenue des Champs-Élysées.

– Il est à son poste, j’en suis sûr, répondit Marmouset avec conviction.

– Alors, poursuis la lecture.

Marmouset reprit :

Le manuscrit de Turquoise.

(Suite.)

Chapitre quatrième

Tandis que le duc de Fenestrange et ses enfants d’adoption, comme il disait, quittaient Bayonne et parcouraient l’Italie, le jeune marquis de Maurevers attendait patiemment le retour du meurtrier de son père.

Mais l’époque fixée pour ce retour arriva et le général ne revint pas.

Un autre mois, puis un autre, et une année enfin s’écoulèrent.

Quelque recherche que pût faire M. de Maurevers, il lui fut impossible de savoir ce qu’était devenu son ennemi.

Le bruit de la mort du général avait couru à Paris, vers la fin de décembre ; mais ce bruit n’était pas confirmé.

Enfin, dans les premiers jours de l’année suivante, le *Levant*, journal de Constantinople, arriva à Paris avec cet entrefilet :

« Le navire candiote *Mercure*, naviguant sous pavillon turc, a été assailli par un gros temps, à son départ de la Canée, et jeté sur un récif à dix milles de ce port.

« Le *Mercure* s'est perdu corps et biens.

« Cet épouvantable sinistre a eu lieu la nuit, par un brouillard très épais.

« Un navire qui passait à quelque distance a mis ses embarcations à la mer ; mais inutilement, et personne n'a pu être sauvé.

« En outre de son équipage, le *Mercure* avait à bord plusieurs passagers de distinction, parmi lesquels le général français duc de Fenestrange, qui se rendait à Smyrne pour des raisons de santé.

« La perte du général sera vivement ressentie en France, nous dit-on, où le duc de Fenestrange s'était acquis une haute réputation militaire. »

Ce journal parvint à la connaissance du jeune marquis de Maurevers.

– La Providence s'est chargée de mon œuvre, pensa-t-il.

Dès lors, l'existence du marquis devint calme et sereine, il était riche de son propre patrimoine, et très convaincu que le fils de son père, le bandit Perdito, avait été pendu en compagnie de José Minos, il ne s'était fait aucun scrupule de disposer de cette fortune laissée par la duchesse de Fenestrange.

Il voyagea pendant trois ou quatre ans, revint à Paris et y mena la vie facile et luxueuse des fils de famille.

Cependant il avait le caractère mûri avant l'âge et un goût prononcé pour l'étude.

Le marquis fit peu de folies, eût peu de liaisons retentissantes jusqu'à l'âge de vingt-huit ans.

À cette époque, un de ces amours qu'on appelle *foudroyants* vint s'abattre sur lui.

Le marquis rentrait un soir assez tard, à pied, et montait l'avenue Gabriel aux Champs-Élysées pour se rendre au petit hôtel qu'il habitait à l'extrémité de la rue du Cirque, lorsqu'il entendit des cris déchirants qui partaient du fond d'une voiture de place, arrêtée au milieu de l'avenue.

Ces cris étaient ceux d'une femme.

Deux hommes avaient ouvert les portières de la voiture et cherchaient à la faire descendre.

La femme se cramponnait, se roidissait, appelait au secours.

Le cocher, menacé d'un coup de poignard, avait pris la fuite.

M. de Maurevers s'approcha vivement.

Il avait une canne à épée, et il s'en servit.

Les deux hommes résistèrent d'abord et l'un d'eux frappa je marquis d'un coup de poignard qui ne fit que lui effleurer le bras.

Puis ils prirent la fuite, sans que M. de Maurevers eût pu savoir qui ils étaient, car tous deux, bien que vêtus comme des gens du monde, avaient la figure noircie.

Alors, le marquis put voir la femme affolée et baignée de larmes, encore accroupie au fond de la voiture.

Elle était jeune, elle était belle ; elle tremblait de tous ses membres.

– Ah ! monsieur, dit-elle enfin, quand il fut parvenu à la rassurer, sans vous, ces hommes m'assassinaient.

– Pour vous voler, sans doute ? fit-il.

Elle secoua la tête.

– Non, dit-elle ; l'un d'eux est mon mari, l'autre est mon frère.

Le rôle de M. de Maurevers était tracé d'avance.

Il devait aide et protection à cette femme qu'on voulait assassiner.

Il lui offrit son bras, laissa la voiture qui n'avait plus de cocher, et tous deux s'éloignèrent à pied.

L'histoire de cette femme était fort simple.

C'était la fille d'un négociant d'Anvers, mariée à un bijoutier hollandais.

Le mari, après une série, de mauvais traitements, l'avait abandonnée ; mais il avait gardé sa dot.

Elle avait un frère, à qui elle avait demandé aide et protection.

Ce frère l'avait emmenée à Paris, où, disait-il, le mari s'était réfugié.

Comme la malheureuse l'aimait encore, elle s'était laissé persuader facilement que son frère arrangerait un rapprochement entre elle et lui.

Mais le frère était un esprit pervers et il avait fait avec son beau-frère un pacte infâme : il lui avait promis de l'aider à s'en débarrasser.

Il avait tenté d'abord d'empoisonner la pauvre femme et n'avait pas réussi.

Alors, ils lui avaient tendu un piège, lui donnant rendez-vous dans les Champs-Élysées, par une nuit d'hiver froide et sombre.

Là seulement le frère c'était démasqué. Il avait aidé le mari, et, sans l'intervention de M. de Maurevers, ils l'eussent assassinée.

Ce fut, du moins, ce qu'elle raconta à son sauveur.

Où aller ? Que devenir ? Comment échapper à ses bourreaux ?

Elle n'avait qu'un parti à prendre, accepter l'hospitalité que le marquis lui offrait respectueusement.

Cette nuit-là, M. de Maurevers dormit tout vêtu dans un fauteuil, au coin du feu de son cabinet de travail.

XXXIX

Le manuscrit de Turquoise.

(Suite.)

Un an plus tard, on eut retrouvé M. de Maurevers galopant à minuit passé dans les allées désertes du bois de Boulogne, et se dirigeant vers Saint-Cloud. Ce n’est guère l’heure pourtant de se promener à cheval ; et le moment était d’autant moins opportun qu’il faisait très froid et qu’on était en plein hiver.

M. de Maurevers sortait du *Club des Asperges* ; mais il n’était pas monté à cheval à la porte même.

Il avait longé le boulevard jusqu’à la Madeleine et était entré dans la rue Duphot.

Son domestique lui tenait son cheval en mains au coin de cette rue et de la rue Richepanse.

Le marquis avait sauté lestement en selle et piqué des deux vers le Bois, à travers les Champs-Élysées non moins déserts à cette heure avancée.

Et, certes, ce n’était pas la première fois que M. de Maurevers accomplissait cette mystérieuse équipée.

Trois ou quatre fois par semaine, il quittait le club de bonne heure, annonçait qu’il s’allait coucher et trouvait son cheval au même endroit.

Cependant, M. de Maurevers ne jouissait pas, dans le monde où il vivait, d’une réputation romanesque.

Son existence était la plus simple en apparence.

On lui connaissait une liaison avec la petite Marguerite Saint-Clair, la jolie actrice des Variétés, et il se montrait avec elle un peu partout.

Personne moins que lui n’était soupçonné d’avoir une de ces intrigues secrètes, un de ces grands attachements mystérieux qui absorbent la vie d’un homme riche et en apparence oisif.

À la grille de Boulogne, le douanier lui ouvrit sans faire aucune observation.

Il continua à galoper vers Saint-Cloud, traversa le pont, passa devant la *Tête-Noire* et gagna la rampe de Montretout.

Au deuxième tournant, un peu au-dessus du chemin de fer, il prit un sentier qui grimpait aux flancs du coteau jusqu’à une maisonnette blanche entourée d’arbres et que, à Saint-Cloud, on appelait depuis un an la maison de l’Anglaise.

En effet, un an auparavant, à peu près à la même époque, une femme vêtue de noir, se disant veuve, ne parlant que l'anglais et ayant deux domestiques, également anglais, avait acheté cette maison et s'y était installée.

Elle ne sortait jamais que le soir, se promenait parfois une demi-heure sur la route de la Marche et rentrait aussitôt qu'elle était l'objet de l'attention d'un passant quelconque.

Cependant, les gens du voisinage savaient qu'elle était accouchée depuis quelques semaines, et on avait conclu qu'elle venait de perdre son mari au moment où elle était venue habiter Saint-Cloud.

Si les populations provinciales sont curieuses, en revanche les habitants des villages qui environnent Paris sont d'une indifférence parfaite pour les affaires du voisin.

Cela tient à ce que Saint-Cloud, Ville-d'Avray, Bellevue et tous les endroits analogues, envahis chaque année par les gens de la ville, ont fini, par se blaser sur les étrangers.

Personne ne se connaît, chacun vit à sa guise et nul ne s'occupe de son voisin.

L'Anglaise, comme on l'appelait vivait donc fort tranquille dans sa retraite et personne ne s'en inquiétait.

À minuit trois quarts, en hiver, tout le monde dort à Saint-Cloud.

M. de Maurevers ne rencontra personne sur la route de Montretout.

Le petit sentier dans lequel il entra était sablonneux.

Le cheval se mit au pas, et le sable empêcha ses sabots de résonner.

Arrivé à la grille de la villa, M. de Maurevers mit pied à terre et passa la bride à son bras.

Puis, au lieu de sonner, il tira une clef de sa poche et la mit dans la serrure.

La grille s'ouvrit.

Le cheval, habitué sans doute à cette station nocturne, entra dans le jardin derrière son maître et gagna de lui-même un petit chalet en briques qui lui servait d'écurie.

Quant à M. de Maurevers, il se servit de la même clé qui avait ouvert la grille et pénétra dans la maison.

Une lumière discrète brillait aux fenêtres du rez-de-chaussée.

Le marquis entra dans le vestibule en homme qui connaît les êtres d'une maison et s'inquiète peu de l'obscurité.

Mais, au bruit de ses pas, une autre porte s'ouvrit, un flot de lumière le frappa au visage, et deux bras blancs l'enlacèrent avec amour.

En même temps, une voix harmonieuse et douce murmurait :

– Ah ! mon Gaston bien-aimé, je ne vous ai jamais attendu avec autant d'impatience que ce soir.

Celle qui parlait ainsi, et en fort bon français, était pourtant cette Anglaise vêtue de noir que les gens de Saint-Cloud disaient ne pas connaître notre langue.

Elle entraîna M. de Maurevers dans un joli petit boudoir dans lequel flambait un feu clair.

Auprès de la cheminée était une bercelonnette bleue garnie de rideaux blancs.

Le marquis s'en approcha, souleva ces rideaux et se mit à contempler avec une douce émotion un bébé blanc et rose qui dormait, rêvant sans doute du paradis.

Puis il prit la jeune femme dans ses bras et lui mit un baiser au front.

– Chère Julienne, dit-il, et pourquoi donc, mon ange, aviez-vous plus d'impatience aujourd'hui que les autres jours ?

Elle eut un sourire mélancolique et chassa de ses doigts blancs et roses une mèche folle de sa chevelure qui errait sur son front.

– D'abord, dit-elle, parce que je vous aime aujourd'hui, plus qu'hier, comme hier je vous aimais plus que la veille ; comme chaque jour je vous aime davantage.

– Bon ! fit le marquis en souriant.

– Ensuite, parce que voilà deux grands jours que je ne vous ai vu.

– Et puis ?

Elle pâlît légèrement, et le sourire qui effleurait ses lèvres disparut.

– Enfin, dit-elle, j'ai eu bien peur.

– Quand ?

– Ce soir.

– Mais pourquoi ?

– J'ai vu deux hommes à mine sinistre errer autour de la maison.

M. de Maurevers fronça le sourcil ; puis, après un silence :

– C'est impossible, dit-il, vous êtes si bien cachée ici.

– Ô Gaston, Gaston ! murmura la jeune femme avec un redoublement d'effroi.

– Ne suis-je pas là pour te défendre ?

Elle frissonna plus encore.

– Ah ! dit-elle, s'ils me trouvaient, ils me tueraient.

– Qu'ils y viennent donc ! s'écria le jeune marquis de Maurevers, dont les yeux laissèrent jaillir un éclair.

XL

Cette femme qu'on appelait à Saint-Cloud la belle Anglaise et que M. de Maurevers venait voir de nuit, en prenant mille précautions, c'était, on l'a deviné, celle qu'il avait sauvée, un soir, dans les Champs-Élysées et à qui il avait offert l'hospitalité dans son hôtel.

Elle paraissait en proie, le lendemain de ce jour, à une telle épouvante, que le jeune marquis n'avait pas cru devoir la laisser sortir de chez lui.

Huit jours, puis quinze, puis un mois s'étaient écoulés.

L'amour était venu, au milieu de ces alarmes incessantes, de ces frayeurs sans nombre que cette femme témoignait.

Et puis elle était belle.

Belle de cette beauté fraîche et rose des femmes du Nord qui ont les cheveux châtains et les yeux bleu foncé.

Ni grande, ni petite, svelte en sa taille un peu rondelette, avec des pieds et des mains d'une adorable petitesse, des dents éblouissantes de blancheur et un sourire où il y avait plus de jeunesse et de gaieté que de mélancolie, Julienne, qui avait un peu plus de vingt-huit ans, devait tourner la tête du marquis.

Julienne !

Il ne lui connaissait pas d'autre nom ; le jour où il s'était mis à ses genoux et lui avait dit : « Je vous aime » elle lui avait dit :

– Moi aussi, je vous aime, mais je préfère vous fuir.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il y a dans ma vie un mystère que vous voudrez pénétrer et qui doit rester impénétrable.

– Foi de gentilhomme, dit le marquis, je ne vous le demanderai jamais.

– Et vous vous contenterez de mon nom de Julienne ?

– Oui.

Le marquis était un galant homme ; ce qu'il avait promis, il le tenait.

Il aimait Julienne ; on fût venu lui dire :

« C'est la dernière créature, » qu'il eût répondu :

– C'est possible, mais elle m'a dit que son passé renfermait un mystère et le passé ne me regarde pas.

Julienne sortait rarement.

Cachée au second étage de l'hôtel du marquis, si elle se hasardait à mettre le pied dehors, c'était le soir, à la brune, enveloppée dans un grand châle et le visage couvert d'un voile épais.

Elle choisissait ordinairement les jours où M. de Maurevers dînait en ville et ne devait rentrer que tard.

Où allait-elle ?

Personne ne l'avait jamais suivie, nul ne le savait.

Cependant, à mesure que le temps s'écoulait, elle devenait plus mélancolique, témoignait de vagues appréhensions et tombait parfois dans d'inexplicables tristesses.

Un jour, ses entrailles tressaillirent ; elle s'aperçut qu'elle serait bientôt mère.

Alors, épouvantée tout à coup, elle se jeta aux pieds du marquis :

– Sauve-moi ! dit-elle.

– Te sauver ! fit-il étonné.

– Oui, sauve-moi… je ne suis plus en sûreté ici.

– Mais… tu es folle !… ton mari ?

– Je n'ai pas de mari.

Il tressaillit et dit tout bas :

– Celui qui était… ton amant ?…

– Je n'avais pas d'amant. Mais, continua-t-elle avec exaltation, tu m'as juré de ne pas chercher à pénétrer ce mystère.

– Et je te renouvelle mon serment.

– Alors si tu m'aimes, sauve-moi.

– Mais de qui ?

– Je ne puis te le dire.

Et ses dents claquaient de terreur.

– Veux-tu que je reste ici jour et nuit ?

– Non, il faut que je parte d'ici, il faut que tu me caches, hors de Paris, dans quelque coin bien ignoré… il le faut !

Gaston de Maurevers aimait Julienne ; il fit ce qu'elle voulait.

Elle imagina une comédie : cette comédie fut exécutée de point en point.

Le marquis la conduisit en plein jour au chemin de fer du Nord, dans sa propre voiture, et, en présence de son cocher et de son valet de pied, il lui remit un portefeuille comme s'il l'eût quittée pour toujours.

Julienne jeta dans la boîte qui se trouvait à la gare une lettre dont le marquis ne lut pas la suscription.

Julienne était partie pour Bruxelles.

Mais, le lendemain, elle arrivait à Saint-Cloud, vêtue de noir, parlant anglais et suivie de deux domestiques dont l'origine britannique était hors de doute.

À partir de ce moment-là, M. de Maurevers, se conformant aux volontés de sa mystérieuse maîtresse, avait noué des relations avec la petite Saint-Clair et repris sa vie bruyante d'autrefois.

Ce que Julienne avait prévu, ce qu'elle avait provoqué sans doute par cette lettre mise à la poste, à la gare du chemin de fer du Nord, arriva.

Le cocher et les autres domestiques du marquis furent questionnés tour à tour par des inconnus qui leur donnèrent de l'argent.

Ils dirent ce qu'ils savaient, ou plutôt ce qu'ils croyaient savoir :

M. de Maurevers avait rompu avec sa maîtresse et l'avait quittée en lui donnant cent mille francs le jour où elle était retournée dans son pays.

Julienne était donc à Saint-Cloud depuis près d'un an, et elle y était devenue mère.

Le marquis ne venait la voir que la nuit.

Fidèle à sa parole, il ne la questionnait jamais.

Tout ce qu'il savait, c'est que les deux hommes qui avaient voulu l'assassiner n'étaient ni son frère, ni son mari.

Cependant Julienne paraissait redouter ces deux hommes et répétait souvent :

– S'ils me trouvaient, ils me tueraient.

Or, ce soir là, M. de Maurevers fut pris d'un accès d'indignation et s'écria, comme nous l'avons vu :

– Qu'ils y viennent donc !

– Non, dit Julienne, il faut que je parte d'ici, il faut que tu me caches ailleurs.

Le marquis la prit dans ses bras et répondit :

– Demain, je t'aurai trouvé une autre retraite.

Il passa deux heures encore avec elle ; puis, avant que le jour ne vînt, il remonta à cheval et partit.

Penchée à sa fenêtre, Julienne écoutait le galop du cheval de son bien-aimé qui allait s'affaiblissant dans le lointain, lorsque tout à coup elle entendit un coup de sifflet.

En même temps une ombre noire s'agita dans le jardin. Et Julienne se rejeta éperdue au fond de la chambre.

XLI

Le Manuscrit de Turquoise.

(Suite.)

La forme noire que Julienne avait aperçue s’avança jusqu’à la croisée et se dressa tout à coup.

C’était un homme de taille moyenne, leste comme un acrobate, car bien que la croisée fût à une certaine hauteur, il l’atteignit d’un bond, se cramponna à la barre, s’en servit comme d’un trapèze et sauta dans la chambre au fond de laquelle la jeune femme s’était réfugiée plus morte que vive.

Ce fut l’histoire d’une seconde.

Julienne n’eut le temps ni d’appeler au secours, ni de tirer à elle le gland d’une sonnette.

Les deux domestiques qui la servaient fussent venus à son secours, sans doute.

Mais Julienne n’y songea même pas.

Elle était tombée à genoux, joignait les mains et murmurait, d’une voix qui avait peine à se faire jour à travers ses dents qui s’entrechoquaient, ces mots :

– Grâce ! ne me tuez pas !

L’homme qui venait d’entrer ainsi par la fenêtre était armé d’un poignard.

– Voici près d’un an que je te cherche, dit-il, en dardant sur elle un regard flamboyant.

– Grâce ! grâce ! répéta-t-elle.

– Tu t’es jouée de moi et de nous, misérable ! poursuivit cet homme à voix basse : tu as manqué à tes serments.

– Je n’ai pas osé…

– Pourquoi ?

Elle se redressa, elle eut un moment d’audace et de courage.

– Eh bien ! dit-elle, tuez-moi ! J’aime mieux mourir que vous servir d’instrument.

– Mais pourquoi n’as-tu pas osé ?

– Parce que je l’aimais.

Cet homme eut un ricanement de bête fauve :

– Ah ! tu l’aimais ? dit-il.

– Et je l’aime encore.

Le poignard étincela aux clartés des bougies placées sur la cheminée, et le bras qui le brandissait allait frapper quand, tout à coup, cet homme fit un pas en arrière et laissa échapper un cri, en même temps que sa main lâchait le poignard qui tomba sur le parquet.

Il venait d’apercevoir la bercelonnette.

Au même instant, l’enfant, éveillé par le bruit, se mit à pleurer.

– Ah ! foi de Perdito ! s’écria l’homme au poignard avec un ricanement de bête fauve, je comprends tout maintenant.

Julienne instinctivement s’était placée devant le berceau.

La lionne ne couvre-t-elle pas ses lionceaux de son corps ?

Le sentiment maternel avait relevé cette femme tout à l’heure agenouillée et demandant grâce.

– Ton enfant va nous répondre de toi, dit Perdito, car c’était bien lui, le fils adoptif de José Minos, le frère et l’ennemi acharné de M. de Maurevers.

– Vous ne toucherez pas à mon enfant ! répondit-elle.

Et, souple comme une panthère, elle fit un bond en avant, rasa le sol et ramassa le poignard échappé aux mains de Perdito.

Puis, le brandissant à son tour et se plaçant devant le berceau :

– Approchez donc maintenant, si vous l’osez ! dit-elle.

Perdito se mit à rire.

– J’aurai raison de toi quand je voudrai, dit-il ; mais avant de me porter à des actes de violence j’aime mieux causer un moment. Ainsi tu es mère ?

– Vous le voyez.

– Et tu aimes Maurevers ?

– Je l’aime.

– C’est donc ainsi que tu nous obéis ?

– Je vous avais promis d’exécuter vos ordres, j’étais votre instrument passif et docile ; mais mon cœur a battu tout à coup.

– C’était sans doute pour la première fois ? ricana Perdito.

Julienne courba un moment la tête ; mais elle la releva aussitôt :

– Oh ! dit-elle, je sais bien qui j’étais quand la fatalité et l’enfer m’ont jetée sur votre route ; je sais bien que j’étais une indigne créature, que vous n’avez pas hésité à me confier un rôle abominable.

Pendant huit jours, j’ai été de bonne foi ; pendant huit jours, j’ai voulu vous obéir… mais… après…

– Après, tu l’as aimé ?

– Oui, et je l’aime encore ! Je l’aimerai jusqu’à mon dernier soupir…

– Tu l’aimeras, soit, mais tu m’obéiras.

– Jamais !

– Oh ! j’aurai bien le moyen de t’y contraindre. Ton enfant n’est-il pas là ?

– Approchez donc, si vous l’osez !

Perdito haussa les épaules.

– Tu peux bien brandir ton poignard, dit-il. Si ce n’est pas aujourd’hui, ce sera demain… mais j’aurai ton enfant en mon pouvoir… et il me répondra de ton obéissance.

En même temps il fit un pas vers elle.

Julienne se tint sur la défensive.

– Voyons, m’obéiras-tu ? dit-il.

– Non.

– Prends garde !

Et la voix de Perdito tremblait de colère.

– Jamais !

Un nuage de sang passa dans les yeux du bandit et obscurcit son regard.

– À nous deux donc ! dit-il d’une voix sourde.

Et il se précipita vers Julienne.

Celle-ci se mit à crier :

– À moi ! au secours !

Les cris achevèrent d’exaspérer Perdito, qui se jeta sur elle et chercha à l’enlacer.

Julienne frappa.

Elle frappa d’une main mal assurée ; mais elle atteignit néanmoins au bras et à l’épaule Perdito dont le sang coula.

La douleur arracha un hurlement au bandit.

Julienne frappait toujours ; mais Perdito parvint à la saisir par le milieu du corps et la renversa sous lui.

En même temps, un bruit se faisait dans la maison.

C’étaient les domestiques qui éveillés en sursaut, accouraient au secours de leur maîtresse.

Perdito était parvenu à arracher le poignard des mains de Julienne.

Au moment où le valet de chambre arrivait à la porte et l’enfonçait, car elle était fermée en dedans, Perdito plongeait le poignard jusqu’au manche dans la poitrine de Julienne.

– Au moins tu ne parleras pas, disait-il.

Puis il s’élançait vers la croisée, sautait dans le jardin, et disparaissait à la faveur des dernières ténèbres de la nuit.

Les domestiques arrivaient trop tard.

Trop tard pour arrêter l’assassin.

Trop tard pour sauver la victime, qui se tordait dans une mare de sang, froissant dans ses mains crispées les rideaux de là bercelonnette.

XLII

Tandis que la femme de chambre essayait de relever Julienne, le domestique sautait dans le jardin par la fenêtre et appelait au secours.

Mais la maison était isolée et personne au loin ne l'entendit.

L'assassin avait disparu.

Julienne respirait encore.

Entendant crier, elle dit à la femme de chambre :

– Rappelle-le, c'est inutile. Je suis frappée à mort.

Le sang coulait avec abondance de la blessure. Cependant Julienne vivait.

Aidée de sa camériste, elle put se lever et gagner un fauteuil.

– Un médecin ! John, cours chercher un médecin ! dit la femme de chambre au valet qui rentrait, hors de lui et le visage bouleversé.

Julienne fit encore un signe négatif.

Puis, d'une voix qui s'affaiblissait de plus en plus :

– Fermez la fenêtre, fermez les portes… et… écoutez-moi…

L'enfant s'était endormi dans son berceau, au milieu de ce tumulte.

Julienne dit encore :

– J'ai peut-être une heure à vivre, et tous les médecins de la terre ne me sauveraient pas. Contentez-vous d'arrêter l'hémorragie si vous pouvez.

La camériste mit en pièces un mouchoir, et fit à la hâte de la charpie grossière et étancha comme elle put, avec l'assistance du valet, le sang qui coulait toujours.

Julienne les regarda avec attendrissement, leur prit la main et leur dit :

– Veillez bien sur mon enfant, jusqu'à ce soir, car M. le marquis reviendra ce soir.

N'ébruitez pas ma mort ; restez ici. Attendez que monsieur soit venu.

À mesure qu'elle parlait, sa respiration devenait plus oppressée, sa voix s'affaiblissait et son regard limpide s'obscurcissait peu à peu.

Elle voulut qu'on lui apportât son enfant ; elle voulut imprimer sur sa jeune tête ses lèvres décolorées.

– Jenny, dit-elle encore, s'adressant à la femme de chambre, j'ai au cou une clé que vous donnerez à M. de Maurevers.

Elle ouvre le coffre qui se trouve dans ma chambre, sur ma toilette.

Dites à M. le marquis qu'il trouvera dans ce coffre l'explication du secret.

Ce furent ses dernières paroles.

Elle ne parla plus et tout ce qui lui restait de vie sa concentra dans son regard qu'elle attachait avec obstination sur son enfant.

Puis ce regard s'éteignit, ses yeux se fermèrent un léger soupir s'échappa de sa poitrine et sa tête retomba sur son épaule.

Julienne était morte.

Alors les deux domestiques se regardèrent avec épouvante.

Il n'y avait pas assez longtemps qu'ils étaient au service de Julienne pour qu'ils eussent pour elle un de ces attachements profonds comme savent en inspirer certains maîtres.

Mais ils eurent conscience de leur responsabilité et se demandèrent avec anxiété ce qu'ils allaient faire.

Julienne leur avait recommandé de veiller sur son enfant.

L'enfant courait donc, lui aussi, un danger de mort.

Et ceux qui essayeraient de le protéger n'allaient-ils pas exposer leur vie ?

Tel fut du moins le raisonnement que fit John, le valet.

Mais la camériste Jenny était une courageuse fille d'Irlande, esclave de sa parole.

– Nous avons promis à notre pauvre maîtresse de ne pas bouger d'ici, dit-elle, jusqu'à ce que M. de Maurevers arrive ; je resterai.

John eut honte de son premier moment de crainte et d'hésitation.

Et il aida Jenny à porter la morte sur son lit.

Puis, tous deux, ils se barricadèrent à l'intérieur de la maison, résolus à attendre jusqu'au soir.

En hiver, les environs de Montretout, si bruyants en été, sont déserts.

Il ne passe pas dix personnes sous les murs de la ville ; et ceux qui y passèrent ne se doutèrent point que cette maison avait été naguère le théâtre d'un drame épouvantable et qu'il s'y trouvait un cadavre.

John et Jenny se livrèrent durant cette journée à mille commentaires.

Quel était l'assassin ?

Dans quel but avait-il commis le crime ?

Mystère !

Enfin le soir arriva.

De huit heures à minuit, les deux serviteurs comptèrent les minutes.

– Si monsieur n’allait pas venir ! dit John avec effroi.

– Madame l’attendait…

– Il ne vient pas tous les jours.

– C’est vrai.

– Et s’il ne venait pas, que ferions-nous ?

– Nous attendrions, dit l’Irlandaise.

Mais le trot d’un cheval qui montait la côte se fit bientôt entendre.

– Le voici dit Jenny.

Alors tous deux se regardèrent en frissonnant.

Lequel des deux se chargerait d’apprendre la vérité à M. de Maurevers ?

Quelques minutes après Gaston entrait dans le jardin.

Les deux domestiques s’étaient réfugiés dans la chambre mortuaire.

Julienne était couchée toute vêtue sur son lit.

Le sang ne coulait plus ; mais la courtine, le parquet, les meubles en étaient couverts.

M. de Maurevers entra.

Il croyait trouver Julienne au rez-de-chaussée et il poussa la porte du petit salon.

Cette pièce était plongée dans l’obscurité.

Le marquis fit deux pas dans les ténèbres et ses pieds glissèrent dans le sang.

Alors une sueur froide inonda ses tempes ; il s’arrêta frissonnant :

– Julienne ! où êtes-vous ? dit-il.

Nul ne lui répondit.

Il avait une boîte de bougies dans sa poche et en alluma une.

Soudain il jeta un cri :

– Du sang !

Et s’élançant au dehors, il répéta :

– Julienne ! Julienne !

Puis il monta l’escalier quatre à quatre et poussa la porte de la chambre mortuaire.

Pâles, tremblants, immobiles, les deux domestiques étaient là auprès du cadavre.

Ils avaient allumé deux bougies sur un guéridon.

Julienne avait conservé toute sa beauté, en dépit de la mort.

Elle paraissait dormir.

M. de Maurevers jeta un nouveau cri et se précipita sur ce corps inanimé.

Ce fut une scène déchirante.

Julienne était morte ! – morte assassinée…

Sans doute par l’un de ces hommes qui la poursuivaient partout.

– Oh ! je te vengerai ! s’écria le jeune homme en s’arrachant les cheveux de désespoir.

Julienne avait laissé sans doute une lettre au fond de ce coffre dont elle portait la clé à son cou, et cette lettre allait apprendre enfin au marquis de Maurevers la terrible énigme qui semblait avoir enveloppé la vie tourmentée de la pauvre morte !

XLIII

Le désespoir de M. de Maurevers fut immense, et pendant une partie de la nuit, il ne voulut pas s'arracher du corps sanglant de sa maîtresse qu'il continuait à couvrir de baisers et de larmes.

Mais un désir de vengeance s'était en même temps emparé de lui : il lui fallait le sang des meurtriers, à moins qu'il ne les livrât au bourreau.

Aussi finit-il par écouter Jenny qui s'acquittait de la mission donnée par Julienne mourante, et qui lui présentait la clé de ce coffret dans lequel sans doute il allait trouver la solution de cette énigme épouvantable.

Il se fit apporter le coffret et l'ouvrit.

Il contenait une lettre, et cette lettre assez volumineuse avait pour suscription :

Cette lettre est adressée à mon bien-aimé Gaston de Maurevers, pour le cas où je serais morte. Il ne doit pas la lire de mon vivant.

M. de Maurevers congédia les deux domestiques, s'enferma dans cette chambre où Julienne n'était plus qu'un cadavre et brisa le cachet de cette lettre.

Ce fut alors une chose solennelle et sinistre entre toutes, que cette lecture après d'un lit mortuaire, au milieu de la nuit, les fenêtres ouvertes, et dans la cheminée un feu qui pétillait lugubrement.

Le marquis lut :

« Mon bien-aimé Gaston,

Chaque nuit, quand vous me quittez, je me demande si vous me reverrez vivante le soir, et l'épouvante s'empare de moi.

Je suis condamnée à mort, mon ami, condamnée pour n'avoir point obéi.

Avez-vous entendu parler de ces associations ténébreuses du moyen âge qu'on appelait les *Francs-Juges ?*

Oui, n'est-ce pas ?

Celui qui refusait d'exécuter la sentence dont il était chargé subissait lui-même cette sentence.

On m'a ordonné de tuer, non point d'une mort violente, mais d'une mort lente et mystérieuse, et j'ai désobéi. J'avais fait un serment, je l'ai trahi.

La victime qu'on m'avait désignée, mon bien-aimé Gaston, c'était vous.

Au lieu de vous frapper, je vous ai aimé, adoré, et c'est pour vous que je mourrai quelque jour, j'en ai le terrible pressentiment.

Gaston, pendant un mois, je vous ai trompé, je vous ai menti.

Je n'étais point une pauvre femme persécutée par son mari et son frère.

La scène des Champs-Élysées était une odieuse comédie préparée à votre intention.

Ah ! pourquoi n'avez-vous point passé votre chemin, ce jour-là ?

Mais peut-on vivre auprès de vous sans vous aimer, vous si noble et si bon ?

Créature souillée par le vice et le crime, je me suis sentie revivre d'une vie nouvelle auprès de vous, et mon passé sinistre s'évanouissait peu à peu dans mon souvenir, comme le cauchemar qui nous a tourmenté toute une nuit et que dissipe le premier rayon du jour.

Car vous ne savez pas qui je suis, ou plutôt ce que j'ai été, mon Gaston, car vous ne savez pas par quelle série d'épouvantes, de tortures et de malheurs sans nom. je suis tombée aux mains de ceux qui ont voulu faire de moi leur instrument.

Écoutez-moi.

Ceci est ma confession et peut-être vous, qui m'avez tant aimée, pardonnerez-vous à ma mémoire.

Dans toute la fable que je vous ai racontée, une seule chose est vraie – mon origine.

Je suis Belge et née à Bruxelles.

J'ai été enlevée à seize ans par un jeune Allemand qui m'aimait éperdument, le prince K…

Il a fait des folies pour moi, et sa famille m'a fait enfermer dans une prison durant deux années.

Revenue dans mon pays, misérable, sans ressources, n'ayant plus ni parents ni amis, j'ai cherché, dans le vice un moyen d'existence.

Alors a commencé pour moi une vie aventureuse et sombre.

De Bruxelles, je suis venue à Paris ; puis j'ai quitté Paris pour la Hollande, à la suite d'un chevalier d'industrie qui menait grand train.

Cet homme, qui se faisait appeler le comte Pepe d'O… et se disait Sicilien, n'était qu'un juif de Venise qui avait acquis une habileté merveilleuse pour dévaliser les orfèvres et les bijoutiers.

Il avait une bande organisée sous ses ordres.

Ses complices le rejoignaient dans les différentes capitales et grandes villes d'Europe qui, tout aussitôt, retentissaient du bruit de nombreux méfaits.

J'étais devenue la maîtresse de cet homme, mais j'ignorais ses crimes et je le croyais réellement comte Pepe d'O… Moi, je passais pour sa femme.

Nous étions à La Haye depuis un mois, lorsque Van S…, le plus riche marchand de diamants, fut dévalisé complètement.

Le comte Pepe était reçu partout, et certes il eût été le dernier à être soupçonné, sans la trahison d’un de ses complices qui, mécontent sans doute de la part de butin qui lui était attribuée, quitta furtivement la Hollande en laissant derrière lui une dénonciation au chef de la police.

Le comte fut arrêté, convaincu d’être l’auteur du vol, et je fus déclarée sa complice.

J’eus beau protester de mon innocence, on ne me crut pas.

Notre véritable identité nous fut restituée à tous deux.

Il était un juif de Venise, moi une fille perdue.

Le comte fut condamné aux galères et à la marque.

Je fus condamnée également à être marquée et transportée ensuite dans une colonie pénitentiaire où je serais mariée à un autre condamné.

Ce sort était épouvantable.

Et cependant, aujourd’hui, mon ami, aujourd’hui que je vous aime et que vous croyez en moi, alors que tous deux nous nous penchons sur notre enfant endormi, je me demande si je ne dois pas regretter amèrement de lui avoir échappé.

En Hollande, le départ des condamnés pour la Guyane a lieu tous les trois mois.

La veille du départ, ils sont exposés sur une place publique et le fer rouge du bourreau les scelle pour jamais aux armes de la maison d’Orange.

Il y avait onze semaines que j’attendais, avec une centaine de mes pareilles, le sort qui nous était réservé.

Nous étions entassées dans une prison flottante, manquant d’air et presque de nourriture.

Mes compagnes, néanmoins, riaient et chantaient et se faisaient un doux rêve de ce voleur ou de cet assassin inconnu qu’on leur destinait pour époux.

Moi je frissonnais, éperdue à la pensée que le fer rouge meurtrirait à jamais mes épaules et qu’une vie d’infamie m’attendait.

Ce fut alors, mon ami, que l’enfer vint à mon aide et qu’un démon m’offrit le salut et la liberté en échange de la vie d’un homme que je ne connaissais pas et que, cependant, je promis de tuer… »

À cet endroit de sa lecture, M. de Maurevers dont les cheveux se hérissaient, crut entendre un bruit de pas dans le jardin et courut à la fenêtre.

Mais il ne vit rien, bien que la nuit fût assez claire.

Il avait sans doute des bourdonnements dans les oreilles.

Et, venant se rasseoir au chevet du lit mortuaire, il continua sa lecture.

XLIV

La lettre de la pauvre morte continuait ainsi :

« Ce démon qui venait me parler de salut et de liberté, c'était une femme.

Une bohémienne, sans doute, car on l'appelait l'Égyptienne.

Elle était merveilleusement belle et pouvait avoir vingt-deux ou vingt-trois ans.

Elle était en prison comme nous, condamnée comme nous, mais personne ne savait au juste quel crime elle avait commis.

Quand on vint nous annoncer que c'était le lendemain que le fer rouge du bourreau s'imprimerait sur notre épaule j'eus un accès de désespoir épouvantable, je pleurai toutes les larmes de mon corps, je me tordis les mains.

L'Égyptienne s'approcha de moi et me dit :

– Tu as donc bien peur ?

– Oh ! fis-je en la regardant.

Elle me contempla silencieusement pendant quelques minutes.

– Tu es belle, me dit-elle, et tu as une de ces beautés singulières auxquelles les hommes ne résistent pas. Ta as dû être beaucoup aimée.

– Je ne sais pas… je crois que oui… répondis-je affolée.

– Que donnerais-tu bien pour n'être pas marquée ?

– Mon corps, mon âme, répondis-je. Je donnerais la dernière goutte de mon sang pour n'être point embarquée pour la Guyane où je serai mariée à quelque assassin.

Elle me regardait toujours.

– As-tu un souvenir sacré ? me dit-elle enfin, quelque chose sur quoi tu puisses faire un serment que jamais tu n'oserais violer ?

– J'ai la mémoire de ma sainte mère, répondis-je, de ma mère qui est morte de douleur.

– Veux-tu être sauvée ?

Et elle me fit cette proposition d'une voix claire et pleine de conviction.

– Sauvée ! m'écriai-je.

– Oui.

– Sauvée du bourreau ?

– Et libre, ajouta-t-elle.

– Mais qui me sauvera ?

– Moi.

Je la regardai avec un étonnement mêlé d'incrédulité, et cependant mes larmes avaient subitement cessé de couler.

– Mais vous êtes condamnée, vous aussi ?

– Sans doute.

– Et vous pourriez me sauver ?

– Je te sauverais en me sauvant moi-même. Cela dépend de moi.

– Eh bien ! dites ce que je dois faire, m'écriai-je, et quelque chose que ce soit, je la ferai.

– Me le jurerais-tu ?

Et comme je levais la main, elle m'arrêta.

– Non, auparavant, me dit-elle, il faut que tu saches ce que je veux de toi.

– Parlez.

– J'ai un amant qui m'aime à la folie, qui me tuerait si je regardais un autre homme ; cet amant que j'adore, moi, a un ennemi, un ennemi mortel dont il a juré la perte.

– Eh bien ?

– La mort qu'il lui destine ne peut lui être donnée que par une femme ; une femme qu'il aimera.

C'est une mort lente, affreuse, épouvantable. Je me suis offerte, mais il m'a repoussée avec indignation. « Si mon ennemi, m'a-t-il dit, effleurait seulement de ses lèvres le bout de tes doigts, c'est toi que je tuerais. » Eh bien ! veux-tu être la femme dont nous avons besoin ?

– Mais c'est horrible, ce que vous me proposez là ! m'écriai-je.

– Dame ! fit-elle ingénument, si tu ne veux pas, une autre voudra.

Je me débattis longtemps, je luttai. Ma conscience se révoltait, la peur du fer rouge me rendait folle. La nuit était venue, les heures passaient.

L'Égyptienne me dit :

– Dans deux heures, il sera jour, et les bourreaux viendront te chercher, réfléchis encore. Dans dix minutes, il sera trop tard.

L'épouvante triompha. Je consentis à tout, je fis le serment qu'elle me demandait.

Sur les cendres de ma mère, je jurai à cette femme de lui obéir pendant deux années, à elle, à son amant et à un vieillard qui était l'ami de son amant.

Alors elle me dit :

– Dans une heure, nous serons sauvées toutes deux.

– Mais comment ? lui dis-je.

– Tu verras.

Nous étions, je vous l’ai dit, dans une sorte de bagne flottant. C’était un petit navire dont on avait rasé la mature et fermé les sabords.

Il était amarré à un mille de la terre et gardé par une trentaine de soldats de marine.

Les femmes sont moins à craindre que les hommes, et on prend contre elles moins de précautions.

La force qui nous gardait avait paru suffisante à l’autorité.

La pensée que parmi ces soldats il pouvait y avoir un homme corruptible n’était sans doute venue à personne.

Il y en avait un cependant que l’amant de l’Égyptienne avait gagné à prix d’or.

Ses compagnons dormaient sur le pont ; la plupart des condamnées dormaient aussi.

Cet homme descendit furtivement dans l’entrepont et aussitôt l’Égyptienne qui était couchée auprès de moi se leva.

– Viens, me dit-elle.

Et elle me prit par la main.

L’entrepont était séparé en deux par une cloison.

Nous nous glissâmes vers la porte que le soldat venait d’entr’ouvrir, et nous passâmes dans le second compartiment.

Là, il y avait un sabord ouvert, au bas du sabord un canot ; dans ce canot deux hommes.

Le soldat nous attacha une corde autour des reins et nous descendit l’une après l’autre dans le canot.

L’Égyptienne sauta au cou d’un des deux hommes, c’était l’amant dont elle m’avait parlé.

Le canot se dirigea sans bruit, quoique à force de rames, vers un brick qui était en rade et qui nous reçut à son bord.

Huit jours après nous étions en France.

Un mois plus tard, je consentais à jouer le premier acte de cette comédie dont votre mort, mon Gaston bien-aimé, devait être le dénouement.

Et maintenant, mon ami, voulez-vous savoir de quelle mort épouvantable, vous eussiez péri, si j’avais tenu mon serment ?

Écoutez…

* *

*

Le marquis de Maurevers allait tout frissonnant, tourner le deuxième feuillet de cette lettre qui était la confession pleine et entière de la malheureuse Julienne, lorsqu'il fut subitement renversé à terre.

Les flambeaux s'étaient éteints, une détonation d'arme à feu s'était fait entendre, quelque chose comme une trombe d'eau glacée avait souffleté M. de Maurevers au visage et l'avait jeté tout étourdi et trempé jusqu'aux os sur le parquet, tandis que la lettre de Julienne lui échappait.

En même temps, la fenêtre ouverte encadra une ombre noire.

Cette ombre bondit, tomba auprès de M. de Maurevers, s'empara de la lettre et disparut avant que le marquis eût eu le temps de revenir de sa stupeur et de se relever.

XLV

Le Manuscrit de Turquoise.

(Suite.)

La sensation qu'avait éprouvée le marquis en tombant au moment où les flambeaux s'éteignaient fut à la fois bizarre et douloureuse.

Bizarre car il avait été renversé par un obstacle invisible.

Douloureuse, car il lui sembla que son corps tout entier était brûlé par de l'eau bouillante, en même temps qu'un liquide corrosif pénétrait dans ses yeux.

Cette douleur fut même si grande qu'elle lui fit perdre, durant quelques minutes, la conscience de son existence.

Ce ne fut qu'au bout d'environ un quart d'heure qu'il revint complètement à lui, éprouvant comme une suffocation, tant l'atmosphère qui l'entourait paraissait chargée d'une odeur nauséabonde.

La croisée était toujours ouverte.

Il se releva et y courut.

L'air frais de la nuit le frappa au visage et lui permit alors seulement de rassembler ses idées et de comprendre que ce qui venait de se passer était le résultat de quelque infernale machination.

Il voulut s'approcher de la cheminée pour secouer un gland de sonnette, mais il n'en eut pas la force.

Cette odeur nauséabonde qui le serrait à la gorge, semblait augmenter, et le rejeta à demi étouffé vers la fenêtre.

Il appela, espérant que sa voix serait entendue. Elle le fut en effet.

John, le domestique anglais, qui était au rez-de-chaussée, sortit dans le jardin.

– Monte, lui cria M. de Maurevers. Je suis sans lumière.

Le valet monta, un flambeau à la main.

Mais à peine eut-il ouvert la porte et fait un pas en avant qu'un phénomène encore plus extraordinaire se produisit.

Au contact du flambeau qu'il avait à la main, la chambre entière où était la morte s'embrasa.

Ainsi, tout à coup, une mine de houille dans laquelle pénètre un ouvrier imprudent voit s'allumer le gaz qui l'emplit et le grisou éclater.

Il n’y eut cependant pas d’explosion ; mais le domestique, dont les cheveux et la barbe furent complètement brûlés, se rejeta vivement en arrière en poussant des cris aigus.

M. de Maurevers, atteint lui-même par le feu, se précipita de la fenêtre dans le jardin.

Il était temps !

La chambre entière était pleine de flammes et ressemblait à une fournaise ardente.

Au milieu de tant d’émotions, M. de Maurevers ne perdit pas complètement la tête.

S’étant relevé tout meurtri de cette seconde chute, il s’élança vers la porte du vestibule, que John avait laissée entr’ouverte, entra dans le petit salon du rez-de-chaussée où était l’enfant et la femme de chambre et prit le berceau.

Une minute de plus et l’enfant était perdu.

Le feu sortait par les fenêtres, se communiquait aux tentures et aux rideaux du lit mortuaire, et le corps de la malheureuse Julienne était entouré d’une double guirlande de flammes.

* *

*

Ce n’est que longtemps après cette nuit fatale que le marquis de Maurevers, maître de toute sa présence d’esprit, rassemblant tous ses souvenirs, a pu reconstruire l’édifice écroulé des événements et s’expliquer ce qui avait dû arriver.

Des naturalistes du siècle dernier, si l’on en croit les gazettes hollandaises, avaient trouvé un singulier moyen de prendre vivants certains oiseaux que, jusque-là, ils n’avaient pu se procurer qu’en les tuant à coup de fusil.

Pour cela, ils avaient imaginé de charger un fusil à poudre et de remplacer la bourre ordinaire par une bourre de suif qui fermait hermétiquement le canon.

Par-dessus ce corps gras qui empêchait toute communication avec la poudre, ils remplissaient d’eau le canon du fusil, puis ils le bouchaient avec une seconde bourre de suif.

Quand le fusil était ainsi chargé, les naturalistes se mettaient en chasse, visaient l’oiseau qu’ils convoitaient et faisaient feu.

L’eau chassée par la poudre arrivait sur le volatile comme une trombe, l’enveloppait tout entier, l’étourdissait, lui mouillait les ailes, et le mettait hors d’état de s’envoler, ce qui permettait de le prendre à la main.

M. de Maurevers, en y réfléchissant, fut conduit à penser qu’on avait tiré sur lui de la même manière.

Seulement ce n’était pas d’eau que le fusil était chargé, mais d’un liquide corrosif qui se volatilisa presque aussitôt et remplit la chambre d’un gaz essentiellement inflammable.

Mais cette nuit-la, le marquis était trop bouleversé pour chercher à comprendre ce qu’il voyait.

La maison, nous l’avons dit, était isolée sur la hauteur, à droite de la route de Montretout.

– Sauve mon enfant ! cria M. de Maurevers à Jenny, en lui plaçant l’enfant dans les bras.

La femme de chambre se réfugia, éperdue, à l’extrémité du jardin.

La maison était en flammes.

Désespérant de se rendre maîtres du feu, M. de Maurevers et John s’élancèrent vers la route en criant au secours.

On ne les entendit point d’abord.

La première personne qui aperçut l’incendie fut un garde-barrière du chemin de fer qui réveilla le chef de gare.

Puis, peu à peu, les maisons voisines furent mises en émoi.

Les habitants accoururent.

Les uns se portèrent sur le théâtre de l’incendie ; les autres descendirent à Saint-Cloud demander des secours.

Mais quand les pompes arrivèrent, la maison n’était plus qu’un brasier immense qu’il fallait renoncer à arracher à l’élément destructeur.

Le cadavre de Julienne avait été dévoré par les flammes, comme si la Providence, dans ses vues secrètes, n’avait pas voulu que les hommes eussent connaissance du crime qui, la nuit dernière, avait ensanglanté cette maison.

M. de Maurevers fut ramené à Paris à demi fou.

Il congédia les deux domestiques anglais, en leur donnant une somme importante pour prix du secret qu’ils gardèrent fidèlement du reste.

Quant à l’enfant il fut confié à une nourrice ; et c’est grâce à cet enfant que j’ai connu M. de Maurevers et que j’ai été, comme on va le voir, mêlée à cette terrible et ténébreuse histoire qui n’a point cessé, jusqu’à présent, d’être la plus indéchiffrable des énigmes.

XLVI

J’écris cette histoire pour vous, Rocambole.

Pour vous qui êtes désormais ma seule espérance.

Vous connaissez mon passé, ma première histoire ; comme vous, dans ma jeunesse criminelle, j’ai été l’instrument de notre maître infâme sir Williams ; et vous savez que, frappée comme vous par l’implacable Baccarat, je devins folle.

J’ai passé cinq ans dans une maison de santé.

J’en suis sortie guérie et repentante.

Turquoise la pécheresse est devenue Jenny l’ouvrière. L’ancienne maîtresse de Fernand Rocher et de Léon Rolland s’était remise à travailler.

Je voulais vivre honnêtement.

Les souffrances morales et physiques que j’avais endurées ne m’avaient point vieillie ; j’étais toujours belle.

C’était en vain que, dans le quartier populeux où je m’étais réfugiée, je m’embéguinais dans une ample coiffe qui dissimulait mes beaux cheveux blonds ; c’était en vain que je me montrais le moins possible.

Les déclarations, les billets doux pleuvaient dans ma mansarde, comme autrefois dans mon luxueux appartement.

Cependant mon cœur était mort, du moins je le croyais.

J’avais pour voisine de carré une veuve de trente cinq, quarante ans, tout nouvellement emménagée.

Elle habitait un petit appartement de trois pièces, et elle avait avec elle un jeune enfant, un garçon de trois ou quatre ans.

Je crus d’abord que c’était son fils ; mais elle m’eut bientôt désillusionnée à cet égard.

Cet enfant qu’elle élevait, elle ignorait son nom, elle ignorait son origine.

On le lui avait confié, on lui donnait deux cents francs par mois pour l’élever.

Chaque semaine, un jeune homme qui paraissait être un ouvrier aisé, venait visiter l’enfant.

– Je ne suis pas son père, disait-il, je suis son parrain ; mais je suis chargé de veiller sur lui, car ses parents sont bien loin d’ici.

Je m’étais liée avec cette voisine qu’on appelait M^me^ Janet, et j’avais fini par porter mon ouvrage chez elle, à peu près tous les jours. Je comblais l’enfant de caresses. J’eus

bientôt l’occasion de voir ce jeune homme qui venait chaque semaine le visiter.

À première vue, en effet, c’était un ouvrier ; mais M^me^ Janet était trop simple, ou du moins feignait de l’être.

Cette casquette et cette redingote un peu usée et de coupe vulgaire qu’il portait sentaient le déguisement.

Ce jeune homme, qui était un fort joli garçon, était évidemment un homme du meilleur monde.

Cela sautait aux yeux, rien qu’à prendre garde à ses manières distinguées, à son linge irréprochable, à ses mains fines et soignées.

Je ne veux pas vous raconter une histoire d’amour ; toutes les histoires d’amour sont les mêmes.

Six mois après, mes belles résolutions de travail et de vertu s’étaient évanouies.

Mon cœur, que je croyais, mort à jamais, s’éveillait ardent, orageux ; j’aimais cet homme qui, vous l’avez deviné déjà, n’était autre que le jeune marquis de Maurevers.

Pourquoi ce déguisement ?

Vous le devinez aussi, n’est-ce pas ?

Gaston de Maurevers avait pleuré Julienne, il avait eu même un véritable désespoir. Mais le temps cicatrise les blessures les plus cruelles, et la douleur sombre et cuisante de la veille se change insensiblement en mélancolie.

Tout l’amour qu’il avait eu pour Julienne, amour que n’avait pu détruire tout d’abord la révélation posthume du passé aventureux de cette femme, il l’avait reporté sur son fils qui était aussi le sien ; mais ces misérables, ces ennemis inconnus qui avaient assassiné la mère, ne chercheraient-ils pas à tuer le fils ?

Cette crainte, cette épouvante avait tellement dominé M. de Maurevers qu’il avait pris les précautions les plus minutieuses pour faire disparaître jusqu’aux traces de l’existence de cet enfant.

C’était pour cela qu’il l’avait confié à cette M^me^ Janet, qu’il avait logée dans le quartier Saint-Martin, auprès de la rue du Vert-Bois ; pour cela encore qu’il ne venait chez elle que dans des vêtements sous lesquels tous ses amis du club passant auprès de lui ne l’eussent pas reconnu.

Ce fut donc dans de semblables circonstances que je devins la maîtresse de M. de Maurevers.

Nous nous aimâmes deux années. Il me confia son existence tout entière ; il me raconta cette étrange histoire enveloppée de ténèbres que la fin de la lettre de Julienne eût dissipées sans doute.

Mais je vous ai dit comment cette lettre lui avait été enlevée.

La seconde année de notre amour, M^me^ Janet mourut.

Elle nous fut enlevée en quelques heures par une maladie de cœur, et le pauvre enfant se trouva une seconde fois orphelin.

Alors Gaston me le confia :

– Tu seras sa mère, me dit-il.

À mesure que l'enfant grandissait, le marquis devenait plus inquiet, et se préoccupait plus vivement de son avenir.

– Écoute, me dit-il un jour, les assassins de sa mère sont mes ennemis, je n'en puis douter. Mais quels sont-ils ?

Deux hommes me haïssaient dans ma jeunesse, le duc de Fenestrange et Perdito.

Tous deux sont morts.

Il faut donc que je cherche ailleurs… et peut-être autour de moi.

J'ai une grande fortune, je ne suis pas marié ; si je mourais, subitement, sans faire de testament, cette fortune irait à des parents éloignés qui portent mon nom mais que je connais à peine.

J'ai donc pris mes précautions et prévu le cas de mort subite.

– Qu'as-tu donc fait ? lui demandai-je.

J'ai réalisé la fortune de la duchesse de Fenestrange et une partie de la mienne. Je n'ai gardé que mes terres de famille. Cette fortune réalisée s'élève à trois millions environ. Cet argent est caché ; nul ne le trouverait, excepté toi, car je veux que tu saches où il est. C'est la dot de mon fils.

Il me disait cela, un soir, vers neuf ou dix heures, tandis que l'enfant dormait dans un petit lit auprès du mien.

– Tu vas venir avec moi, me dit-il.

– Où donc ?

– À mon hôtel des Champs-Élysées.

J'avais à mon service une robuste Normande, brave et courageuse fille en qui je pouvais avoir toute confiance.

– Veille bien sur l'enfant, lui dis-je. Je reviendrai dans une heure.

Et je suivis M. de Maurevers, qui me fit monter dans une voiture de place, et nous roulâmes vers les Champs-Élysées.

XLVII

Le Manuscrit de Turquoise.

(Suite.)

M. de Maurevers habitait toujours le quartier des Champs-Élysées.

Il avait un petit hôtel dont l'entrée était rue de Surène et dont le jardin, assez vaste, avait une petite porte dont lui seul, du reste, possédait une clé.

C'était par cette porte qu'il s'esquivait quand il venait chez moi.

Ce fut par là qu'il me fit entrer.

Ce n'était pas la première fois, du reste, que je pénétrais chez lui, bien que les précautions minutieuses qu'il prenait pour cacher son enfant me fissent un devoir de me montrer moi-même le moins possible.

J'avais eu la curiosité de visiter l'hôtel quelques mois auparavant.

Maurevers, dont le domestique était peu nombreux, du reste, m'avait conduite chez lui un dimanche soir, tandis que ses gens étaient sortis.

Puis j'y étais revenue, non point très souvent, mais quelquefois.

Or donc, ce soir-là, ce fut par le jardin que nous entrâmes et par la serre que nous pénétrâmes à l'intérieur de l'hôtel.

Le silence le plus profond y régnait.

– Tout le monde est sorti, me dit Gaston. J'aime autant cela : moins on te verra ici, moins je serai inquiet pour mon fils.

Nous traversâmes le vestibule sans lumière, Maurevers me donnait la main : et nous pénétrâmes dans un cabinet qui se trouvait au rez-de-chaussée.

Là, seulement, il se procura de la lumière et alluma les flambeaux qui se trouvaient sur la cheminée.

C'était une vaste pièce qui tenait autant du fumoir par son ameublement que du cabinet de travail.

D'ailleurs Maurevers était un de ces hommes de loisirs qui vivent peu chez eux.

– Regarde bien autour de toi, me dit-il.

– Eh bien ?

– Il y a un titre de rente au porteur de cent cinquante mille francs ici. Devine où il est.

– Dans ce bahut ?

– Non.

– Dans le tiroir de cette table ?

– Pas davantage. Tu chercherais toute ta vie que tu ne devinerais pas.

Alors il me montra deux magnifiques jardinières en chêne sculpté, supportées par un pied torse et qui se trouvaient dans les embrasures des croisées.

– C’est là qu’il faut chercher, me dit-il.

– Mais dans laquelle ?

– On les change tous les jours de place, et je ne le sais pas moi-même.

Je m’approchai de celle qui était le plus près de moi, et j’enlevai la caisse de zinc destinée à recevoir les fleurs. La caisse était vide, le dessous aussi.

– Cherche toujours, me dit-il en souriant.

Je crus à un double fond, je passai mes doigts sur les sculptures, espérant rencontrer quelque ressort microscopique.

Ce fut peine perdue.

Alors Maurevers s’approcha et dévissa la caisse de bois de la colonne torse qui la reliait au pied. Cette colonne était creuse comme un canon de fusil. Mais elle était vide.

– C’est dans l’autre, me dit-il.

Et, en effet, lorsqu’il eut dévissé la deuxième jardinière, je vis quelque chose de blanc dans le trou. Il y plongea ses doigts et en retira le titre de rente.

– La cachette est ingénieuse, lui dis-je. Mais enfin, admettons le cas de mort subite dont tu nous parles.

– Bon.

– On commencera par mettre les scellés chez toi.

– Sans doute.

– Tes héritiers naturels seront ensuite envoyés en possession de ton héritage.

– Naturellement.

– Et ils garderont les deux jardinières.

– Tu te trompes. Écoute-moi.

– Voyons.

Il replaça le titre de rente dans la colonne torse, remis la caisse sur son pied, et alla ouvrir son secrétaire.

– J’ai fait mon testament, me dit-il en retirant une lettre carrée de l’un des tiroirs. Par ce testament que voilà, je laisse ma fortune, c’est-à-dire mes terres et mes biens au soleil à ceux de ma famille qui portent mon nom.

– Fort bien !

– Mais je dispose de différents petits legs, et je laisse à mes amis différents souvenirs. Ainsi, ma panoplie est pour Montgeron ; ma collection de faïences pour le baron Hounot. Je te lègue à toi, Jenny Delacour, dite Turquoise, ces deux jardinières.

– Oh ! je comprends, maintenant, lui dis-je.

– Tu penses bien, ajouta-t-il, que mes héritiers, si un malheur m'arrivait, seraient trop heureux de recueillir ma succession au prix de ces modestes sacrifices, et que les jardinières te seraient fidèlement envoyées.

Il replaça le testament dans le tiroir de son secrétaire, éteignit les bougies, et nous quittâmes l'hôtel sans avoir été rencontrés par le portier, ni par les domestiques.

Plusieurs mois s'écoulèrent.

L'enfant grandissait et les inquiétudes de M. de Maurevers commençaient à se calmer lorsque, un matin, il reçut une lettre qui le bouleversa.

Cette lettre venait de Londres.

Elle était conçue en ces termes :

« Tandis que le marquis de Maurevers vit au milieu des plaisirs faciles de Paris, croyant n'avoir plus aucun devoir à remplir, l'ennemi acharné de sa race, le meurtrier de son père, sûr d'avoir déjoué toutes les recherches, est heureux et paisible dans un coin de l'Angleterre.

« M. de Maurevers a cru que le duc de Fenestrange était mort.

« C'est une erreur.

« Le duc vit et s'applaudit d'avoir échappé à l'épée vengeresse du fils de sa victime en se faisant passer pour mort.

« Si le marquis de Maurevers n'a pas oublié le serment fait à sa mère mourante, si le désir de venger son père est toujours dans son cœur, il quittera Paris sur-le-champ, se rendra à Londres, se fera indiquer la *Taverne du roi George* dans le Wapping, et, se présentant au tavernier qui se nomme Calcraff, il lui dira :

« – Je suis celui à qui l'on a écrit. »

« Calcraff donnera alors à M. de Maurevers les indications nécessaires pour retrouver le duc de Fenestrange. »

Cette lettre était sans signature.

J'eus le pressentiment que c'était un piège, lorsque le marquis me la montra.

– N'y va pas, lui dis-je.

– Pourquoi ?

– J'ai peur.

– Mais si le duc vit, il faut que je venge mon père ! me répondit-il.

Mes larmes, mes supplications furent inutiles.

Il partit le soir même.

Le lendemain je reçus de lui une dépêche télégraphique ainsi conçue :

« Mystification. Calcraff ne sait pas ce que je veux dire et n’a jamais entendu parler du général duc de Fenestrange.

« Je repars ce soir et serai à Paris demain dans la journée. »

Mais ni le lendemain, ni les jours suivants, M. de Maurevers ne revint.

Qu’était-il donc arrivé ?

Enfin, au bout de huit jours, comme j’étais livrée au plus violent désespoir, le marquis entra chez moi…

Mais je jetai un cri de douloureux étonnement, au lieu d’un cri de joie, après m’être élancée dans ses bras.

Gaston de Maurevers n’était plus que l’ombre de lui-même.

Ce n’était plus un homme, c’était un fantôme !

XLVIII

Le manuscrit de Turquoise,

(Suite.)

J’ai dit que Maurevers ressemblait à un fantôme, et je maintiens le mot.

Pâle, amaigri, chancelant, il avait le regard atone, la lèvre pendante.

– Mais que t’est-il donc arrivé ? m’écriai-je.

Il ne me répondit pas tout d’abord ; seulement, il passa dans la deuxième pièce de mon petit appartement, qui était celle que l’enfant habitait.

L’enfant était au lit, il dormait.

Gaston s’approcha, écarte les rideaux du lit et se pencha sur son fils.

Il le regarda longtemps, muet, immobile, comme s’il avait eu besoin de cette contemplation pour se reprendre à la vie et à la raison.

Puis il se retourna vers moi.

Ses yeux étaient pleins de larmes.

– Pardonne-moi, me dit-il en me tendant la main.

– Mais qu’ai-je donc à te pardonner ? lui demandai-je.

Cette question le fit tressaillir.

– Je ne sais pas… me dit-il avec un sourire hébété, je ne sais pas… Je suis fou… ne m’interroge pas… plus tard… je te dirai tout.

Et il se laissa tomber accablé, anéanti sur un siège auprès de son fils.

Maurevers demeura près d’un mois dans mon appartement, sans en sortir.

Comme on était alors en plein été et que la plupart de ses amis étaient dispersés un peu partout, on ne remarqua point son absence.

Ses gens le croyaient toujours à Londres.

Ce mois suffit pour me rendre mon Maurevers d’autrefois ; il retrouva peu à peu son regard intelligent et doux, au lieu de ce regard morne et sans rayonnement qui m’avait tant effrayée ; la raison lui revint, son sommeil, troublé tout d’abord par d’épouvantables cauchemars, retrouva sa sérénité habituelle.

Enfin, un jour que j’étais auprès de lui, tenant sa main dans les miennes, il me dit :

« – Sais-tu que j’ai été fou, ma Jenny adorée ?

Je le regardai, n’osant lui adresser de nouveau une question.

– J’ai été fou… fou d’amour… poursuivit-il, et, pendant trois ou quatre jours, je t’ai oubliée, toi, mon ange tutélaire ; j’ai oublié mon fils, j’eusse oublié jusqu’à mon nom.

Heureusement, ajouta-t-il, je crois que c’est fini, bien fini… et puis, je ne suis pas certain, du reste, d’avoir aimé une créature humaine… je suis catholique, je crois à l’enfer… et il est des heures où j’ai, la conviction, que cette femme était un démon.

Ces paroles étranges me bouleversaient.

– Rassure-toi, me dit-il, je vais tout te dire, et tu verras que je ne suis plus fou.

Or, voici le résumé de ce qu’il me raconta.

Je dis *résumé*, car il y avait encore un peu d’incohérence dans son esprit, et ce ne fut pas en un seul jour qu’il me fit cette émouvante confidence.

Maurevers était donc parti pour Londres, par le train de huit heures du soir qui va directement à Calais.

À cinq heures du matin, il était à Londres et descendait dans un hôtel français de la Cité.

Là, il prit à peine quelques heures de repos, déjeuna à la hâte et demanda un cab.

Le cocher du cab, – il était alors à peine midi, – témoigna un étonnement profond lorsque Maurevers, qui parlait fort bien anglais et avait la tournure d’un homme de la haute société, lui demanda de le conduire dans le Wapping.

Le Wapping est un quartier où ne se risque guère un gentleman.

Mais cet étonnement se changea en stupéfaction lorsque le marquis lui eut désigné la *Taverne du roi George*, véritable repaire de bandits et de femmes perdues, comme le but de sa course.

Néanmoins il obéit.

Arrivé devant la taverne, Maurevers descendit de voiture, paya et renvoya le cocher ; puis il entra.

La taverne était presque déserte.

Un gros homme était au comptoir et parut non moins étonné que le cocher du cab en voyant un homme de distinction pénétrer chez lui.

Maurevers s’approcha du comptoir et lui dit :

– Est-ce que vous vous nommez Calcraff ?

– Pour servir Votre Honneur, répondit le gros homme.

– *Je suis celui que vous attendez,* dit Maurevers, qui répétait textuellement la phrase de la lettre anonyme.

– Mais, dit naïvement Calcraff, je n’attends personne.

Maurevers tira la lettre de sa poche et la mit sous les yeux du tavernier.

Celui-ci se montra de plus en plus surpris, et M. de Maurevers lui dit :

– Mais enfin, vous connaissez le duc de Fenestrange ?

– C’est la première fois que j’entends prononcer ce nom.

L’accent de franchise du tavernier ne laissa aucun doute à Maurevers.

Cet homme ne savait rien.

Maurevers s’en alla, rentra à l’hôtel et m’expédia la dépêche que j’ai citée.

Puis il passa le reste de la journée à se demander qui avait pu le mystifier ainsi, et pourquoi on le mystifiait.

Londres est une ville mortellement ennuyeuse pour un Français.

Maurevers demeura dans sa chambre jusqu’à près de huit heures, se fit conduire au chemin de fer, arriva en retard de cinq minutes et manqua le train express.

Il lui fallait maintenant attendre au lendemain matin.

Ce fut alors qu’une étrange idée lui passa par l’esprit :

– Qui sait, se dit-il si je ne trouverai pas à la *Taverne du roi George*, ce soir, un éclaircissement à ce mystère ?

Il est fort possible que la personne qui m’a écrit ait eu sérieusement l’intention de prévenir Calcraff, et ne l’ait pu faire à temps.

Il me paraît difficile, en tous cas, qu’on m’ait donné rendez-vous à Londres pour que je n’y trouve personne.

Enfin, mon mystérieux correspondant paraît trop bien connaître mes affaires pour n’être qu’un simple mystificateur.

Et s’étant donné toutes ces belles raisons, M. de Maurevers revint à l’hôtel, y laissa ses bagages, sortit et se rendit chez un fripier.

Là, il troqua ses vêtements d’homme comme il faut contre une vareuse et un chapeau ciré de matelot, et ainsi accoutré, il se dirigea à pied vers le Wapping.

Une heure après, il franchissait de nouveau le seuil de la *Taverne du roi George*.

Cette fois, le repaire était plein. M. de Maurevers fut pris à la gorge par une odeur de bière aigre et de fumée de tabac.

Il éprouva même une légère appréhension.

Mais il était trop tard pour reculer, et il alla s’asseoir à une table qui n’était pas occupée.

XLIX

D’abord Maurevers ne vit que confusément ce qui l’entourait.

La fumée des pipes planait au-dessus des buveurs, et la clarté des chandelles disséminées sur les tables était impuissante à pénétrer ce brouillard.

Mais au bout de quelques minutes, Maurevers se fit à cette atmosphère et alors il se prit à regarder curieusement autour de lui.

Son déguisement lui avait permis de n’être point reconnu par Calcraff ; et de n’attirer l’attention de personne.

Matelots, hommes des ports, voleurs de bas étage, femmes perdues, riaient et buvaient.

Parmi les femmes, il y avait une Irlandaise aux cheveux roux dont la beauté sombre et fatale paraissait être du goût de la plupart des habitués.

Elle chantait, dans un patois de la verte Erin que M. de Maurevers ne put comprendre, une chanson qui excitait les applaudissements unanimes.

Maurevers la regardait.

Il la regardait avec une sorte d’épouvante, tant il y avait de fatals effluves dans ses yeux, de charme sinistre dans toute sa personne.

Pourtant ce devait être une mendiante, peut-être une femme de mauvaise vie, à en juger par ses haillons sordides et le milieu dans lequel elle se trouvait.

Elle chantait toujours, ne s’interrompant que pour boire un grand verre de gin ; et, parfois, son œil se fixait sur Gaston de Maurevers toujours immobile, toujours seul à sa table et buvant machinalement, à petites gorgées, la pinte d’ale qu’on lui avait apportée.

Il était venu là dans l’espérance d’avoir le mot de cette énigme que la lettre anonyme reçue à Paris lui présentait comme le sphinx antique de la charade.

Pendant quelques minutes même, il avait cherché sur tous ces visages froids ou passionnés, encore empreints du flegme britannique ou déjà surexcités par l’ivresse, un regard, un clignement d’yeux, un signe quelconque d’intelligence et de ralliement.

Mais tout à coup, il avait été comme absorbé par l’Irlandaise.

Sa voix était harmonieuse et faisait rêver des sirènes fabuleuses ; sa chanson, d’un rythme bizarre, avait quelque chose de provocant et de mélancolique tout à la fois qui produisait une bizarre impression.

Enfin, dans ses grands yeux d’un bleu sombre, on sentait le regard fascinateur du basilic.

Était-ce M. de Maurevers qui allait chercher ce regard ou ce regard qui venait chercher M. de Maurevers ?

Gaston n'aurait pu le dire.

Mais il fut pendant un moment tellement convaincu de la fatalité de ce charme, qu'il voulut se lever ; qu'il eut peur et songea à quitter précipitamment la *Taverne du roi George*.

Il se leva même à demi et repoussa son escabeau. Mais le charme fut plus fort que sa volonté.

Il se rassît.

L'irlandaise chantait toujours et les applaudissements arrivaient à la frénésie.

Toujours, en chantant, elle regardait M. de Maurevers.

Et M. de Maurevers baissait parfois la tête, comme si ce regard l'eût brûlé.

La fumée des pipes allait toujours s'épaississant, le brouillard devenait tout à fait opaque.

Maurevers, entraîné par l'exemple général, tira de sa poche son étui à cigares.

Betty, l'une des deux servantes de la taverne, lui apporta du feu dans un petit réchaud.

Tout occupé d'allumer son cigare, Maurevers ne surprit point un rapide coup d'œil échangé entre la servante et l'Irlandaise.

Cependant il lui sembla que le cigare qu'il fumait était plus fort que ceux dont il usait habituellement.

Dès les premières gorgées de fumée, M. de Maurevers ne songea plus à s'en aller.

Tout à l'heure le regard de l'Irlandaise l'importunait.

Maintenant, il cherchait ce regard avec une sorte de volupté.

En même temps aussi une torpeur générale s'emparait de lui.

Était-ce la fascination qui opérait ? Était-ce le cigare ou l'ale qui contenaient un narcotique ?

Maurevers sentit bientôt ses paupières s'alourdir et ses oreilles s'emplir de bourdonnements confus.

Quelque effort qu'il fît pour les tenir ouverts, ses yeux se fermèrent ; en même temps que la voix de l'Irlandaise qui chantait toujours paraissait se perdre dans le lointain.

Et allongeant ses bras sur la table, vaincu par un sommeil irrésistible, Maurevers s'endormit.

* *

*

Mais ce sommeil dans lequel il se trouva plongé presque subitement, n'était pas un sommeil ordinaire.

Les yeux fermés, dans l’impossibilité de faire le moindre mouvement et comme s’il fût tombé en catalepsie, le marquis avait cependant conscience de son existence, et il entendait ce qui se passait autour de lui.

Ainsi l’Irlandaise cessa de chanter.

Puis, Calcraff annonça à ses hôtes, de sa voix sonore et impérieuse, que minuit sonnait à toutes les horloges de Londres et qu’il était temps de se retirer.

Et les habitués sortirent un à un.

Et M. de Maurevers comprit qu’il était seul maintenant avec le land-lord et ses deux servantes.

Mais ses yeux refusaient de s’ouvrir et sa volonté était impuissante à mettre son corps en mouvement.

Il demeurait immobile, allongé sur cette table devant laquelle il s’était assis tout à l’heure.

Il entendit Calcraff qui disait :

– Je vais le laisser dormir.

Betty répondit :

– Non, il vaut mieux le jeter dehors.

– Pardon, dit une troisième voix, je le réclame.

M. de Maurevers tressaillit.

Cette voix qu’il venait d’entendre c’était celle de l’Irlandaise.

Il se sentit alors prendre à bras-le-corps, sans doute par le vigoureux Calcraff qui était une manière de colosse, et passait pour un boxeur émérite.

En même temps, il entendit cette même voix qu’il croyait reconnaître pour celle de l’Irlandaise, qui disait :

– Il y a cent guinées pour toi si tu me le portes jusqu’au bord de la Tamise où j’ai laissé mon carrosse.

Maurevers fit un dernier effort, aussi superflu que les autres, pour s’arracher à ce bizarre sommeil.

Et n’y pouvant parvenir, il se dit :

– Évidemment, je crois être éveillé, mais je rêve.

L’Irlandaise est une mendiante qui n’a pas dix pence dans sa poche et encore moins un carrosse… Je dors… et je suis le jouet d’un cauchemar.

Et pourtant il se sentit enlever sur les épaules du robuste Calcraff et porter hors de la taverne, au grand air.

* *

*

UN DRAME DANS L'INDE

I

Si Maurevers était en catalepsie ou le jouet d’un rêve, c’est ce qu’il n’a jamais su.

Calcraff s’arrêta, et la voix de l’Irlandaise dit :

– C’est ici.

M. de Maurevers fut déposé dans un carrosse.

Il essaya vainement d’ouvrir les yeux et d’agiter ses membres.

En revanche, son ouïe avait acquis une finesse extraordinaire.

On le posa sur les coussins du carrosse.

Il entendit un frôlement de robe auprès de lui.

C’était l’Irlandaise qui montait.

En même temps, une voix qu’il n’avait pas encore entendue demanda :

– Où va milady ?

– À l’hôtel, répondit l’Irlandaise.

Et le carrosse roula.

Dans cette paralysie absolue du corps, moins le sens de l’ouïe, où il se trouvait, M. de Maurevers avait conservé toute sa présence d’esprit.

– Comment cette femme couverte de haillons peut-elle avoir un carrosse ? se demandait-il.

Et se peut-il réellement que les gens l’appellent milady ?

Tout cela lui paraissait si étrange, si anormal, qu’il eût donné la moitié de sa fortune pour avoir la force d’ouvrir les yeux.

Mais la paralysie tenait bon.

Le carrosse roula environ dix minutes, puis il s’arrêta.

Maurevers entendit qu’on ouvrait la portière.

Puis le dialogue suivant s’établit entre l’Irlandaise et un homme qui probablement venait de monter sur le marchepied du carrosse.

– Eh bien ?

– Le voilà.

– Il s’est endormi ?

– Parfaitement.

– Et il est là ?

– Regarde plutôt.

– Oui, je le vois… c’est bien lui !

– Mais où donc ai-je entendu déjà cette voix ? se demandait M. de Maurevers.

L’homme continua :

– Oh ! si tu savais ce que je suis jaloux !

– Imbécile !

– Non, je sais qu’il t’aimera.

– C’est probable !

– Et toi ?…

L’Irlandaise répondit par un éclat de rire ; et il y eut un moment de silence.

Puis elle ajouta :

– Il faut bien que je me décide à faire une besogne dont personne ne veut.

L’homme répondit par une sorte de rugissement.

Puis il dit encore :

– Si tu manques à ta promesse, tu sais que je te tuerai !

– C’est bien. Je n’ai pas peur.

La portière se referma brusquement et le carrosse se remit en route.

Maurevers se disait :

– L’énigme se complique de plus en plus. Quel est cet homme, que veut-il ? Pourquoi cette menace de mort ?

Tout brave qu’il était, le marquis ne pouvait se défendre d’une sérieuse inquiétude, et, en ce moment peut-être, il songeait à moi et à son enfant.

Enfin le carrosse s’arrêta de nouveau et le marquis entendit demander la porte.

Puis la voiture s’engagea sous une voûte sonore et s’arrêta tout à fait.

– Il paraît, pensa Maurevers, que je suis dans l’hôtel de mon étrange mendiante.

Deux hommes qui pénétrèrent dans le carrosse, deux laquais sans doute, le prirent à bras-le-corps et l’emportèrent.

Cette finesse d’ouïe que la catalepsie développait en lui était si grande, que M. de Maurevers comprit qu’un épais tapis, posé sur les marches d’un escalier, assourdissait le bruit des pas de ceux qui le portaient.

Il entendit toujours, en même temps, le frôlement de la robe de l’Irlandaise.

À moins qu’elle n’eût changé de vêtements en plein air, dans le trajet de la taverne au bord de la Tamise, cette robe devait être la même que celle qu’elle portait au moment où

Maurevers avait malgré lui fermé les yeux, c’est-à-dire un assemblage de pièces et de morceaux de toutes étoffes et de toutes couleurs, loques sordides qui devaient singulièrement jurer avec l’intérieur somptueux d’un palais.

L’Irlandaise s’était mise à chanter.

Elle chantait cette mélodie bizarre, monotone, moitié ironique et moitié mélancolique qui avait exercé un charme mystérieux sur M. de Maurevers.

Cette mélodie résonnait à son oreille, à mesure que ceux qui le portaient, après avoir gravi les marches d’un escalier, traversaient maintenant différentes pièces.

Ils s’arrêtèrent enfin et Maurevers comprit, car tout son corps était insensible, qu’on le couchait sur un lit.

Alors l’Irlandaise interrompit sa chanson et dit :

– Laissez-moi !

Les deux hommes sortirent.

Maurevers continuait à se raidir inutilement contre la catalepsie.

L’Irlandaise avait ouvert un piano et ses doigts agiles couraient maintenant sur le clavier, accompagnant cette chanson en langue inconnue qu’elle continuait à fredonner.

Tout à coup un sens s’éveilla chez Maurevers, – le sens de l’odorat.

Son nerf olfactif fut tout à coup chatouillé par un parfum pénétrant qui avait un charme inexprimable.

* *

*

– Bon ! s’interrompit Marmouset, en cet endroit de sa lecture, je connais ça.

– Plaît-il ? fit Vanda.

– Oui, un parfum… sous forme de brouillard… Comme la nuit dernière.

Et comme Vanda le regardait avec étonnement, il ajouta :

– Je donnerais maintenant ma tête à couper que l’Irlandaise en haillons ressemble trait pour trait à l’Espagnole aux cheveux roux que j’ai chargé Milon de surveiller.

– Continue, dit Vanda.

Et Marmouset reprit la lecture du manuscrit de Turquoise.

II

Le manuscrit de Turquoise continuait ainsi :

Cette senteur pénétrante, ce parfum mystérieux qui enveloppait M. de Maurevers comme un bain de vapeur tiède, pénétra ses pores, rendit la vie à ses membres, qui se distendirent peu à peu et amenèrent la fin de la catalepsie.

Alors il ouvrit les yeux et se vit comme enveloppé d'un brouillard humide et transparent qui lui permettait de voir les objets qui l'environnaient.

Il était dans un appartement luxueux, tendu d'une étoffe orientale à couleurs vives, meublé avec recherche et confort et éclairé par deux grandes torchères posées sur la cheminée.

L'Irlandaise était toujours au piano.

Mais comme elle tournait le dos au lit sur lequel M. de Maurevers était couché tout vêtu, il ne put voir son visage.

Était-ce bien la femme de la *taverne du-roi George* ?

Oui, s'il en croyait cette voix fraîche, suave, harmonieuse qui chantait la mélodie bizarre que naguère applaudissaient les ignobles clients du land-lord Calcraff.

Non, si ses yeux se portaient sur la robe de soie aux reflets chatoyants qui emprisonnait sa taille svelte et charmante et arrondissait ses plis majestueux autour du tabouret du piano.

– Mais où suis-je donc ? s'écria Maurevers.

Au bruit de la voix, l'Irlandaise cessa de chanter, se leva et se tourna vers lui.

Maurevers jeta un cri.

C'était elle.

Non plus l'Irlandaise déguenillée et buvant du gin, et laissant errer autour d'elle un regard cynique et plein d'audace.

Mais l'Irlandaise devenue grande dame, avec de belles mains blanches, un sein éblouissant que laissait entrevoir sa robe décolletée, et sur les lèvres un sourire chaste et pudique en ses voluptueuses provocations, et un regard plein de charme et de mélancolie.

– Oh ! qu'elle est belle ! murmura Maurevers avec extase.

Le brouillard blanc l'enveloppait de plus en plus, le pénétrait, l'absorbait et lui montait à la tête comme une voluptueuse et mystérieuse ivresse.

L’Irlandaise s’approcha et lui dit :

– Bonjour, marquis.

Et elle tendit vers lui sa petite main blanche et prit la sienne.

À ce contact, Maurevers tressaillit des pieds à la tête et comme s’il eût ressenti le choc d’une décharge électrique.

Il sauta à bas du lit et tomba à genoux devant elle en répétant :

– Oh ! que vous êtes belle !

– On me l’a dit avant vous, fit-elle avec une ironie charmante.

Puis elle l’entraîna vers une ottomane et le fit asseoir auprès d’elle.

– Vous croyez rêver, dit-elle en souriant. Vous vous êtes endormi chez Calcraff et vous vous réveillez ici.

– Je ne dormais pas, répondit-il.

– Je le sais, reprit-elle. Vous avez dû entendre tout ce qui se passait autour de vous ?

– Oui.

– Et vous avez souri de pitié, au dedans de vous, quand l’Irlandaise déguenillée a parlé de son palais et de son carrosse ?

– C’est vrai. Mais… je ne puis comprendre…

Et il la regarda avidement, comme si tout ce qu’il voyait, tout ce qui se passait autour de lui était au-dessus de la raison humaine.

Elle souriait et lui abandonnait ses deux mains, qu’enivré et fou, il portait à ses lèvres.

– Avez-vous lu les contes des *Mille et une Nuits ?* dit-elle après un silence.

– Sans doute, répondit-il.

– Eh bien ! supposez que je suis la sultane Schéhérazade et qu’au lieu de vous narrer un conte, je le mets en action.

– Vous êtes belle ! répétait-il avec extase.

– Pourquoi êtes-vous ici ? reprit-elle. Comment sais-je votre nom ? Vous vous le demanderiez inutilement durant le reste de votre vie.

Ainsi, vous me trouvez belle ?

– À damner les anges du ciel.

– Peut-être suis-je un démon.

– Qu’importe !

Et le brouillard odorant s’épaississait, palissant l’éclat des bougies, moins lumineuses que les grands yeux de l’Irlandaise.

– Marquis, dit-elle encore, je vous aime… Oh ! je vous aime depuis bien longtemps !

– Vous m’aimez !

– À en mourir.

– Mais je vous vois pour la première fois.

– Vous vous trompez, nous nous sommes vus déjà.

– Où donc ?

– En Espagne.

Un voile se déchira dans le souvenir du marquis de Maurevers.

La femme redevint tout à coup enfant pour lui, et dans la belle Irlandaise, il reconnut la petite bohémienne de la bande de José Minos, la bohémienne aux cheveux roux qui demandait avec acharnement la mort des deux voyageurs.

Et un nom vint à ses lèvres.

– Oui, dit-elle, je le vois, vous me reconnaissez… Je suis Roumia… la bohémienne… la maîtresse de Perdito… mais Perdito était votre frère et vous ressembliez à Perdito… et Perdito est mort… et je vous aime… comprenez-vous ?

Et elle avait jeté ses deux bras au cou du marquis et ses lèvres effleurèrent les siennes, et il ferma les yeux sous l’angoisse d’une volupté suprême.

Elle lui dit encore :

– Oui, Perdito est mort, mais j’ai fait un vœu, j’ai fait un serment à son ombre.

– Lequel ? balbutia-t-il, de plus en plus étreint par cette étrange ivresse qui puisait sa source dans les parfums qui l’environnaient.

– J’ai juré de ne vous appartenir que lorsqu’il y aura cinq ans que Perdito sera mort.

– Ah ! dit-il, levant sur elle un regard égaré.

– Mais, reprit-elle, je puis être à vous tout entière et vous donner mon âme sans devenir coupable…

Il la regardait toujours et ne comprenait plus.

– Je suis, continua-t-elle, une fille de cet Orient mystérieux où le rêve tient une si grande place… où l’extase tient lieu de la réalité…

En même temps, elle glissa de ses bras, alla prendre dans un coin de la salle un narguilé à deux tuyaux et lui mettant aux lèvres le bout d’ambre de l’un d’eux, elle lui dit :

– Fumez ! je le veux !

Et M. de Maurevers, qui n’avait déjà plus de volonté, aspira cette fumée perfide du haschich et de l’opium.

Et bien que Roumia eût disparu depuis longtemps, il croyait, une heure après, la presser dans ses bras, la couvrir de baisers brûlants et lui répéter avec ivresse :

Je t’aime ! Oh ! je t’aime.

III

Le manuscrit de Turquoise.

(Suite.)

C’est moi qui ai appris à Maurevers combien de temps il avait été en la puissance de Roumia.

Sans moi il ne l’aurait jamais su.

Une fois au pouvoir de l’opium. le malheureux ne s’appartint plus.

Les heures passèrent sans qu’il en eût conscience. Son amour pour la bohémienne était-il une réalité ?

N’était-ce qu’un rêve ?

Il ne l’a jamais su.

Les fumeurs d’opium revenus à la raison vous affirment qu’ils sont encore brisés et meurtris des baisers imaginaires dont les ont accablé les houris de Mahomet.

M. de Maurevers, même quand il fut tout à fait revenu à lui, demeura convaincu que Roumia l’avait aimé.

Cela dura sept jours.

Absente ou non, il la voyait toujours, s’enivrait ou croyait s’enivrer de ses caresses, et quand elle ne chantait pas, il entendait encore sa chanson retentir dans son cerveau troublé. Le fumeur d’opium ne mange presque pas.

De temps en temps Roumia arrachait des lèvres de Maurevers le tuyau du narguilé, et lui faisait avaler un breuvage nutritif.

Il ne s’est pas rappelé avoir pris autre chose et avoir mangé.

Enfin, un matin, ce rêve étrange s’est brisé.

Maurevers s’était endormi la veille dans les bras de Roumia ou plutôt dans les bras de son rêve.

Il s’éveilla au petit jour, sous l’impression d’une violente sensation de froid.

Il était couché sur la terre gelée, auprès de l’église Saint-Paul, avec les habits de matelot qu’il avait changés contre les siens.

Chose peut-être inouïe à Londres, on ne l’avait pas dévalisé.

Il avait sous sa vareuse sa gibecière de voyage en bandoulière et, dans cette gibecière, une centaine de guinées en or ou en bank-notes.

On avait également respecté sa montre.

Mais un homme, si intelligent qu'il soit, ne sort pas d'un rêve opiacé de sept jours, sans être complètement hébété.

Où était-il ? Pourquoi n'était-il plus chez Roumia ? Où était Roumia ?

Telles furent les trois questions qu'il s'adressa.

Un policeman à qui il fit ces singulières questions le prit pour un fou et le conduisit devant un magistrat de police.

Ce dernier constata le même état d'hébétement, et il allait rendre une ordonnance qui permettrait de conduire le marquis dans une maison de santé, lorsqu'un médecin, qui par hasard, se trouvait à l'audience, s'approcha, examina Gaston de Maurevers et demanda à être entendu.

– Cet homme, dit-il, n'est pas fou. Il est ivre d'opium. Tout ce qu'il va vous dire, ne le croyez pas, car le rêve et la réalité se confondent dans son cerveau. Mais il serait injuste de le priver de sa liberté, ajouta le médecin, s'adressant, au magistrat ; je supplie Votre Honneur de le faire conduire chez lui où, en quelques jours il retrouvera toute sa raison.

L'affirmation du médecin pesa de tout son poids dans l'opinion du magistrat.

Ce dernier ayant fait fouiller Maurevers, on trouva sur lui un passeport à son nom.

Grâce à ce passeport on put le conduire à son hôtel.

Là, il fut reconnu, et le land-lord se chargea de lui donner un compagnon qui le reconduirait en France.

On le fit partir le soir même.

En route, il se dégrisa peu à peu.

Arrivé à Paris, il avait encore le cerveau troublé, mais il put indiquer ma demeure, et vous savez comment il m'arriva.

* *

*

Maintenant, reprenait Turquoise dans son manuscrit, je n'ai presque plus rien à vous apprendre, Rocambole.

Six mois s'écoulèrent.

Maurevers était complètement revenu à la raison.

Il avait même retrouvé sa gaieté première et tout en ne me voyant qu'en cachette, tant il était dominé par cette pensée qu'il avait des ennemis qui avaient intérêt à faire disparaître son fils, il me voyait tous les jours.

Il allait au club, suivait les courses, se montrait aux premières représentations et passait pour l'homme le plus insouciant et le plus heureux de Paris.

Cependant, je surprenais quelquefois chez lui un vague sentiment de tristesse.

Je lui dis même un jour :

– Est-ce que tu penserais encore à cette femme ?

– Peut-être, me dit-il brusquement.

Et il me quitta.

Le lendemain, il était redevenu gai et charmant, et je ne lui en parlai plus.

Il se passa quelques jours encore ; puis, un soir, il m'arriva le visage bouleversé, l'œil morne, et en proie à une agitation extraordinaire.

Je le regardai, épouvantée.

D'abord il ne voulut rien me dire et se mit à embrasser son fils avec une sorte de fureur fiévreuse.

Puis, pressé de question :

– Je l'ai vue, me dit-il.

– Qui donc ? demandai-je en tremblant.

– *Elle.*

Il y avait un poème dans ce mot.

Elle, c'était Roumia.

Et comme je frissonnais, en le voyant ainsi ému, il me dit encore :

– Elle a passé comme l'éclair auprès de moi, tout à l'heure, aux Champs-Élysées, dans une voiture découverte. C'est elle… C'est bien elle !

Je ne répondis pas. La peur m'avait prise à la gorge.

– J'ai mis mon cheval au galop, continua-t-il. J'ai essayé de la rejoindre ; mais je l'ai perdue de vue au coin de la rue Royale. Où est-elle ? Paris est grand…

– Mais, malheureux, m'écriai-je, tu veux donc la revoir ?

Cette question l'épouvanta :

– Oh ! non, me dit-il non, non… jamais.

Et il passa trois jours chez moi sans vouloir sortir.

Au bout de ces trois jours, il me dit :

– Cette fois, je crois que je suis tout à fait guéri.

Et il retrouva son caractère des heureux jours.

Le printemps était arrivé.

– Veux-tu voyager ? me dit-il un jour.

– Où irons-nous ?

– Où tu voudras, en Suisse, en Italie…

J’avais si grand’peur qu’il ne retrouvât cette femme que j’acceptai avec enthousiasme.

– Eh bien ! me dit-il, demain nous fixeront le jour de notre départ.

Il m’embrassa, il embrassa son fils comme à l’ordinaire et me quitta pour aller au club en me disant :

– À demain !

Demain ! Il ne devait pas y en avoir pour nous et je ne devais plus le revoir.

Ce fut ce soir-là qu’en rentrant chez lui il trouva une lettre, qu’il ressortit, prit une voiture boulevard Malesherbes et se fit conduire à Auteuil où l’on devait perdre à jamais ses traces.

IV

Le manuscrit de Turquoise.

(Suite et fin.)

Vous savez, Rocambole, le bruit que fit la disparition de M. de Maurevers.

On le chercha partout ; la police mit en campagne ses plus habiles agents.

Tout cela fut inutile.

Personne, excepté moi peut-être, ne pouvait deviner ce que le marquis était devenu.

Et cependant, je me tus.

Pourquoi ?

C’est que j’avais fait un serment à Maurevers, un serment solennel, – celui de ne jamais prononcer son nom, de ne jamais parler de lui, tant il avait peur que les mystérieux ennemis qui le poursuivaient n’attentassent aux jours de son fils.

Pendant un mois, je ne perdis pas tout espoir. J’en avais la conviction, il était tout entier à Roumia.

Le tuerait-elle à la peine de cette ivresse empoisonnée ?

L’aimait-elle ardemment ?

Perdito était-il bien mort ?

Je m’adressais ces trois questions tour à tour et sans relâche, sans pouvoir les résoudre.

L’enfant me demandait souvent son père, et je ne savais que lui répondre.

Enfin, une lettre m’arriva.

Cette lettre portait le timbre de Marseille et je ne pus réprimer un cri de joie en reconnaissant l’écriture de la suscription.

C’était celle du marquis.

Cependant mon émotion était telle que je n’osais briser le cachet, et je regardais machinalement les timbres de la poste.

L’administration marseillaise avait imprimé avec sa griffe, sur l’enveloppe, la date du 3 avril.

Pourtant nous étions au 20 juin.

Cette lettre avait donc mis six semaines à venir de Marseille à Paris !

Je l’ouvris :

« Ma bonne Jenny, me disait le marquis, le vent de la fatalité m’emporte. Je suis aux griffes de Roumia. Cette femme que je crains, cette femme que j’adore, ange ou démon, s’est emparée de mon âme et de mon corps.

Chercher à rompre le lien qui m’attache à elle est chose impossible.

Elle m’emmène…

Où ? Dans quel pays ?

Je ne sais.

Un bateau chauffe dans le port. Nous partons demain matin.

Je lui ai demandé quand nous reviendrions à Paris, elle m’a répondu :

– Dans deux ans.

Et je t’ai abandonnée, et j’abandonne mon fils. Voici la première lueur de raison que j’ai depuis quarante-huit heures ; car c’est avant-hier que nous avons quitté Paris.

Bénie soit-elle, cette heure, car elle me permet de songer à vous et de t’écrire en cachette.

Personne ne doit savoir où je suis, si je suis mort, ou vivant.

C’est Roumia qui le veut.

On doit déjà s’inquiéter de ma disparition à Paris, car j’ai pris mille précautions pour faire disparaître mes traces.

Néanmoins la justice ne sera émue que dans quelques jours et il faut se hâter.

Avant qu’on ne me croie mort, avant qu’on ne mette les scellés chez moi, recherche dans ton petit appartement un pardessus d’alpaga blanc que j’ai laissé l’autre soir.

Dans la poche de côté est une clé.

Cette clé est celle du jardin de mon hôtel. Il faut avoir de l’audace à certaines heures.

Tu sais où est le titre de rente qui appartient à mon fils.

Ce titre, il faut que tu ailles le chercher.

Pénètre chez moi dans le milieu de la nuit, glisse-toi dans l’ombre, comme un voleur, mais aie le titre de rente.

Je suis si près de devenir fou, que dans huit jours peut-être j’indiquerais cette cachette à Roumia. Adieu, plains-moi et aime mon fils.

GASTON. »

Cette lettre, Rocambole, est la dernière nouvelle que j’ai eue de Gaston de Maurevers.

Mais elle me suffit pour avoir la conviction inébranlable que Gaston n’est pas mort.

Maintenant, cette lettre mise à la poste le 3 avril et qui ne me parvenait que le 20 juin, arrivait trop tard, comme bien vous pensez… Les scellés étaient mis sur l’hôtel ; et j’étais presque sans ressources, car le marquis me donnait de l’argent tous les mois et n’avait pu prévoir notre brusque séparation.

J’avais devant moi deux ou trois mille francs et quelques bijoux.

J’ai vécu deux années avec, élevant cet enfant qui était tout ce qui me restait de mon bien-aimé Maurevers.

Le chagrin m’a tuée. La misère est venue en aide au chagrin.

Je me sens mourir.

Pendant deux années, j’ai espéré le retour du marquis.

Le marquis n’est pas revenu.

Est-il mort ?

Non, j’en suis certaine ! Une voix sainte me crie : Maurevers vit, mais il vit en souffrant un long et cruel supplice, et un homme seul peut le sauver.

C’est Rocambole !

Si vous pouvez parvenir à retrouver la jardinière en chêne sculpté dans laquelle est le titre de rente, l’avenir de l’enfant est assuré, et mon âme sera tranquille dans l’autre monde.

Si vous retrouvez Maurevers, vengez-le !

Adieu, je compte sur vous !

TURQUOISE.

Là s’arrêtait le manuscrit.

Mais une autre main, celle de Rocambole, avait écrit en marge de la dernière page ces lignes :

Aux termes de la loi, les scellés doivent rester sur les meubles du marquis Gaston de Maurevers, et ses biens sous le séquestre, jusqu’au jour où son absence aura été légalement et judiciairement constatée.

J’ai reçu le dernier soupir de Turquoise, l’enfant est à l’abri de tout besoin ; il n’y a donc pas urgence, avant deux années au moins, à rechercher le titre de rente dont il est question.

Dans deux ans, il y en aura près de cinq que le marquis a disparu.

Il sera temps alors de mettre tout en œuvre pour retrouver le meuble qui renferme le titre de rente. »

* *

*

Marmouset et Vanda se regardèrent, en arrivant à la fin de ce singulier manuscrit.

– Tout cela ne nous apprend pas grand’chose, dit Vanda.

– Pardon, répondit Marmouset.

– Ah !

– D’abord, il est une chose qui ne fait pas doute pour moi.

– Laquelle ?

– Ces ! que Roumia et la Belle Jardinière ne font qu’un.

– Bien. Après ?

– Et que, maintenant que nous tenons la Belle Jardinière, il faudra bien qu’elle nous dise ce qu’elle a fait du marquis de Maurevers.

Mais la porte s’ouvrit brusquement, tandis que Marmouset parlait. Et Milon, pâle, bouleversé, les habits déchirés, entra en s’arrachant les cheveux et disant :

– Vous vous trompez : nous ne tenons rien du tout.

– Que dis-tu ? s’écria Marmouset frémissant.

– Une fois encore l’oiseau s’est envolé ! murmura Milon d’une voix étouffée.

Et il se laissa tomber, anéanti et pleurant, sur le premier siège qu’il rencontra, tandis que Vanda et Marmouset se regardaient avec stupeur.

V

La lecture du manuscrit de Turquoise avait été longue ; si longue que la nuit était venue.

Mais Marmouset avait eu hâte d'arriver à la fin et de savoir…

Et puis, il avait une si grande confiance dans le dévouement de Milon et un tel respect pour la consigne qui lui était donnée, qu'il n'avait pas supposé un seul instant que ce dernier eût abandonné son poste.

Marmouset et Vanda ne trouvèrent donc pas un mot tout d'abord, et regardèrent le vieux colosse qui fondait en larmes, avec une sorte de douloureux étonnement.

– Mais que t'est-il donc arrivé ? demanda enfin Marmouset.

Enfin Vanda et Marmouset finirent par comprendre ses explications et se rendre un compte exact de ce qui lui était arrivé.

On se souvient que, tandis que la femme aux cheveux roux et l'Espagnol visitaient cette prétendue propriété qu'ils faisaient construire à Saint-Mandé, le valet de chambre, après avoir entraîné Milon sans défiance dans le bouchon voisin, avait fait un signe aux ouvriers qui, peu à peu, venaient d'envahir l'établissement.

À ce signe, tous s'étaient rués sur Milon qui, malgré sa force herculéenne, avait été renversé, garrotté, bâillonné et réduit à l'impuissance la plus complète.

Le cabaret avait une cave.

C'était dans cette cave qu'on avait descendu Milon, et on l'y avait laissé seul.

Tous ses efforts pour briser ses liens avaient été inutiles.

Cependant il était parvenu à déchiqueter avec ses dents le mouchoir qu'on lui avait mis dans la bouche, en guise de bâillon et s'en était ainsi débarrassé.

Alors il avait crié.

Mais nul n'avait entendu ses cris ; ou si ses cris étaient parvenus à des oreilles quelconques, personne n'avait jugé utile ou prudent de venir à son aide.

La journée tout entière s'était écoulée et Milon écumait de rage, lorsque la trappe de la cave s'était ouverte et une lumière avait brillé en haut de l'échelle.

C'était la cabaretière qui descendait munie d'une lanterne.

– Mon vieux, dit-elle à Milon, au lieu de crier, vous ferez mieux de m'écouter.

Milon se tut.

La cabaretière descendit, mais elle se tint à distance.

– On vous a joué un mauvais tour, dit-elle.

– Misérable ! hurla Milon.

– Cependant, si vous voulez, je puis vous être utile, continua-t-elle.

Il la regarda d'un œil effaré.

– Allez-vous enfin me détacher ? dit-t-il.

– Ça dépend de vous.

– Ah !

– Écoutez bien, mon bonhomme : je suis une pauvre femme qui gagne sa vie comme elle peut ; voyez-vous, reprit-elle, on ne fait pas des affaires d'or dans le bois de Vincennes, et quand on est venu me proposer deux cents francs… dame.

– On vous a donné deux cents francs pour me garder dans votre cave, n'est-ce pas ? hurla Milon.

– Oui. À la condition que je vous laisserais jusqu'à la nuit. À présent, si vous voulez vous en aller, je vais vous détacher. Mais dame ! vous ne me ferez pas de mal, n'est-ce pas ?

– Coquine ! exclama Milon furieux.

– Si vous devez me battre, je m'en vais et je vous laisse là jusqu'à demain.

Milon, au milieu de sa fureur, n'avait pas perdu tout bon sens.

– Eh bien ! dit-il, détachez-moi, je vous promets de ne vous faire aucun mal.

– Vous me le promettez ?

– Je vous le jure.

– Vous avez une bonne figure, dit la cabaretière, et vous me paraissez un brave homme. Cependant je ne m'y fie pas…

– Vous n'allez donc pas me détacher ?

– Je vais vous délier les jambes. Vous n'avez pas besoin de vos bras pour marcher, c'est toujours une précaution.

Et la cabaretière s'armant des ciseaux qui pendaient sur son tablier, se mit à couper les cordes qui entouraient les jambes de Milon.

Alors celui-ci put se lever et marcher.

La cabaretière gagna l'échelle en courant et se sauva, tant elle avait peur que Milon, qui continuait à avoir les mains liées derrière le dos, ne tombât sur elle à coups de pied.

Mais Milon n'avait qu'une préoccupation maintenant, c'était de rejoindre la femme rousse ou tout au moins de savoir où elle était allée.

Il remonta donc à son tour dans le cabaret, et dit à la vieille :

– Si vous ne voulez pas me délier les bras, cela m'est égal ; mais dites-moi au moins si vous connaissez les gens qui m'ont joué ce que vous appelez un mauvais tour.

– Je ne les connaissais pas hier.

– Ah !

– Ce matin, il est venu un maçon qui m’a dit : « La mère, voulez-vous gagner deux cents francs ? »

J’ai demandé ce qu’il fallait faire.

« Rien, m’a-t-il répondu. Nous laisser faire chez vous ce que nous voudrons et nous prêter votre cave ».

– Mais, dit Milon, les gens que j’ai amenés en voiture ?

– Eh bien ! n’est-ce pas vos maîtres ?

– Non.

– Je ne les connais pas plus que vous, alors.

– Mais… les ouvriers.

– Ils ont travaillé aujourd’hui pour la première fois. Avant, il y en avait d’autres.

– Mais à qui est la maison où ils travaillent ?

– À un vieux noble du faubourg Saint-Germain.

– Savez-vous son nom ?

– Le duc de Valserange.

C’était là tout ce que Milon avait pu savoir. La bonne foi de la cabaretière était évidente.

– La mère, lui dit-il, j’ai bien une trentaine de francs dans ma poche ; ils sont à vous si vous voulez me délier les bras.

Comme il s’était calmé peu à peu la cabaretière eut confiance.

Elle lui délia les mains et lui dit :

– Gardez votre argent. Je me repens d’avoir gagné ces deux cents francs à votre détriment.

Milon l’entendit à peine.

Il était déjà hors du cabaret et courait sur la route de Paris.

À la barrière, il trouva un fiacre, promit cent sous de pourboire si on le menait grand train, et arriva en moins de trois quarts d’heure aux Champs-Élysées.

Aucune lumière ne brillait aux croisées du petit hôtel.

Il sonna.

Une femme vint ouvrir.

– Que voulez-vous ? dit-elle.

– Parler à la maîtresse de la maison.

– C’est moi, dit cette femme.

– Vous !

– Ah ! pardon, dit-elle en souriant, vous voulez peut-être parler de l’Espagnol et de sa femme, à qui je louais cet hôtel tout meublé. Mais ils sont partis ce soir par le train de quatre heures qui va en Belgique.

Milon s’élança au dehors, et quelques minutes après il arrivait chez Vanda dans l’état de désespoir et d’ahurissement que nous avons dit.

– Et Rocambole qui n’est pas de retour ! murmura Vanda.

– Ah ! s’il était ici, soupira Marmouset, le Maître à qui ne rien ne résiste !…

Et comme il parlait ainsi, Marmouset fut interrompu par le bruit de la cloche qui annonçait l’arrivée d’un visiteur.

Et tous trois tressaillirent, comme agités d’un inexplicable pressentiment.

VI

L’émotion mystérieuse qui venait de s’emparer de Vanda et de Marmouset avait réagi sur Milon, nature plus grossière et moins impressionnable cependant.

L’histoire des pressentiments sera toujours inexplicable.

Un monde d’esprits invisibles se meut-t-il autour de nous ?

À de certaines heures l’âme humaine est-elle douée d’une finesse de perception plus grande ?

Mystère !

Et cependant ce coup de cloche qui venait de se faire entendre, qui pouvait être celui du premier venu, fournisseur ou visiteur, ce coup de cloche fit tressaillir Milon lui-même.

Tous trois se regardèrent.

Et sur les lèvres de tous trois un nom erra comme un souffle :

– Rocambole !

Il y avait deux ans que le navire était parti ; deux ans qu’on n’avait pas eu de ses nouvelles.

Si Vanda ne s’était endormie un soir sous la main d’un magnétiseur, et si, dans son sommeil magnétique, elle n’avait affirmé avec énergie que Rocambole vivait, on eût eu les meilleures raisons du monde pour le croire mort.

Était-ce donc lui qui revenait enfin ?

Marmouset fut le premier à dominer son émotion ; il s’élança vers la porte et se trouva bientôt face à face avec le visiteur.

Ce n’était pas Rocambole, – mais c’était un personnage bizarre qui tenait une lettre à la main.

Cet homme était évidemment un Indien, bien qu’il fût vêtu à l’européenne.

Son visage cuivré, ses cheveux d’un noir bleuâtre, ses dents blanches, son profil d’aigle, accusaient le type le plus pur de la race indoue.

Il s’inclina presque jusqu’à terre devant Marmouset, éleva ensuite ses deux mains au-dessus de sa tête et tendit la lettre dont il était porteur.

Marmouset la prit, y jeta les yeux et poussa un cri.

À ce cri Vanda et Milon accoururent.

Marmouset chancelait en tenant la lettre qu’il n’osait ouvrir.

Cette lettre portait pour inscription ces mots :

À Vanda et à Marmouset,

Avenue de Marignan, Paris.

Mais l'écriture, tous deux l'avaient reconnue ; c'était celle de Rocambole.

Et Vanda en brisa l'enveloppe et lut :

« Mes amis,

Vous devez avoir pris connaissance du manuscrit de Turquoise. Vous savez maintenant qui est cette femme qu'on appelle la Belle Jardinière. Vous savez quel intérêt il y a à retrouver M. de Maurevers. Agissez.

Marmouset et toi, Vanda, vous êtes dignes de moi.

À l'œuvre donc !

Le Maître veille sur vous.

« ROCAMBOLE »

Cette lettre n'était pas datée.

D'où venait-elle ? De Paris ou du fond de l'Inde ?

Vanda regarda l'Indien.

L'Indien avait un visage impassible.

– Mais, s'écria-t-elle, Rocambole est donc à Paris ?

L'Indien ne répondit pas.

Marmouset lui prit le bras et lui dit d'une voix émue :

– Au nom du ciel, dis-moi où est le Maître ?

L'Indien leva les yeux et eut un imperceptible mouvement d'épaules.

Cela signifiait :

– Je ne sais pas ce que vous me dites.

– Comprends-tu l'anglais ? demanda Marmouset.

L'œil de l'Indien s'éclaira d'un rayon d'intelligence. Et Marmouset lui dit en anglais :

– Où est Rocambole ?

L'Indien renouvela sa pantomime.

Cette fois, elle signifiait clairement qu'il ne le savait pas, ou que, tout au moins, s'il le savait, il ne pouvait le dire.

– Mais tu es donc muet ? s'écria Marmouset.

L'Indien ouvrit sa bouche toute grande.

Et alors Vanda, Marmouset et Milon reculèrent d'horreur.

Cet homme avait la langue coupée.

– Qui donc t'a mis en cet état ? reprit Marmouset, Anglais ?

L'Indien secoua la tête.

– Est-ce les Étrangleurs ?

– Oui, fit-il d'un signe.

Puis, par une nouvelle pantomime, il fit comprendra qu'on allait l'étrangler lorsqu'il a été sauvé presque miraculeusement.

– Qui donc t'a sauvé ? demanda Vanda en anglais.

L'Indien mit son doigt sur l'enveloppe de la lettre, ce qui voulait dire :

– C'est Rocambole.

Et il fit un pas de retraite.

– Tu ne veux donc pas me dire où est le Maître ? s'écria Marmouset.

– Non, dit-il en secouant la tête.

Et, avec son index, il fit une croix sur sa bouche.

– Respectons la volonté du Maître, murmura Milon.

– Oh ! dit Vanda avec désespoir, il est près de nous, peut-être, et nous ne le verrons pas !

L'Indien salua, gagna la porte à reculons et sortit.

– Je saurai où il va, dit Vanda.

Et elle s'élança à sa poursuite.

L'Indien avait à peine franchi le seuil de la grille, et Vanda s'imaginait qu'elle allait l'apercevoir dans l'avenue.

Vanda se trompait.

Quand elle eut franchi la grille à son tour, elle s'arrêta muette, consternée.

L'avenue était déserte et l'Indien s'était évanoui comme une fantastique apparition.

Alors, Marmouset qui avait suivi Vanda, lui dit :

– Milon a raison. Si le maître nous donne des ordres par écrit, c'est qu'il ne peut ou ne veut pas nous voir. Obéissons-lui, et à l'œuvre, car il faut dissiper enfin les ténèbres qui enveloppent la mystérieuse disparition de M. de Maurevers.

– À l'œuvre ! répétèrent Vanda et Milon.

* *

*

Maintenant, ce que Vanda et Marmouset ne savaient pas, ce que le manuscrit de Turquoise n’avait pu leur apprendre, ce que Paris entier ignorait, c’est-à-dire le sort de M. de Maurevers, nous allons le raconter en laissant en arrière un pas de deux années, et en nous reportant à cette nuit fatale où M. de Maurevers, sortant du *Club des Asperges*, rentra chez lui, trouva une lettre chez le concierge, l’ouvrit et la lut, ressortit ensuite et ne reparut plus.

VII

Le marquis de Maurevers rentrait donc chez lui.

Il était resté au cercle un peu plus tard que de coutume et, contre son habitude, il avait joué et gagné.

Son portefeuille contenait une vingtaine de mille francs et son porte-monnaie une trentaine de louis.

Le vicomte de Montgeron, le voyant sortir, lui dit en riant :

– Puisque tu nous as dévalisés, il faut au moins que l'espérance de te reprendre notre argent nous soutienne.

Or, pour que tu nous le rendes demain soir, il ne faut pas qu'on t'assassine en chemin. Je vais te conduire.

– Comme tu voudras, avait répondu le marquis.

Il était assez gai ce soir-là, et le souvenir de la gitana Roumia semblait s'effacer de son esprit.

Ils suivirent donc les boulevards jusqu'à la Madeleine, causant de mille choses, et fumant un cigare.

Puis, arrivés à la porte de l'hôtel, ils se séparèrent en se disant : À demain !

M. de Montgeron s'en alla et le marquis sonna.

Ordinairement le suisse ne se levait pas, et le marquis qui était un homme simple prenait sur la croisée de la loge un flambeau qu'on lui laissait tout allumé.

Mais, cette fois, il ouvrit la porte et dit au marquis :

– Voilà une lettre pour monsieur. Elle est arrivée par la dernière distribution.

Maurevers prit la lettre, l'approcha du flambeau et tressaillit.

Elle portait également le timbre de Londres et l'écriture était exactement la même que celle de la première qu'il avait reçue quelques mois auparavant.

Il l'ouvrit en tremblant, courut à la seconde page, et, cette fois, trouva une signature :

ROUMIA.

Alors, chancelant sur ses jambes, frémissant et pâle, il lut :

« Mon bien-aimé,

Il y aura demain soir à minuit deux ans que Perdito est mort.

Je suis libre et je puis vous aimer.

Si je vous tiens toujours au cœur, sortez de chez vous sans dire où vous allez.

Vous remonterez à la Madeleine, là vous trouverez un voiture de place attelée de deux chevaux dépareillés, l'un noir, l'autre blanc, et portant le numéro 1763.

Vous monterez dedans et direz au cocher :

– À Chaillot.

Quelques minutes après, vous serez dans mes bras. Celle qui vous aime à en mourir,

« ROUMIA ».

Tandis que le marquis lisait, le suisse s'était recouché et n'avait pu être témoin de l'émotion de son jeune maître.

Émotion muette et concentrée, du reste, qui ne s'était traduite que par une pâleur subite et un tremblement nerveux.

Cependant le marquis hésita.

Un moment même le souvenir de Turquoise et celui de son fils luttèrent avec énergie contre le souvenir de l'enchanteresse.

Mais à ce dernier demeura la victoire.

Le marquis frappa au carreau du suisse et lui dit :

– Je ressors et ne rentrerai probablement que demain matin.

Quand la porte de son hôtel se fut refermée derrière lui, le marquis éprouva une nouvelle hésitation.

Où donc allait le conduire sa destinée ?

Il eut un moment la tentation de sonner de nouveau et de rentrer brusquement chez lui.

Mais la rayonnante image de Roumia passa devant ses yeux et l'entraîna.

Il se mit à marcher d'un pas inégal et rapide en proie à une fièvre délirante et n'ayant déjà plus la raison suffisante à guider sa marche.

Un seul fiacre stationnait sur la place de la Madeleine.

Il était attelé de deux chevaux, un noir et un blanc.

Maurevers mit la main sur la poignée de la portière et demanda au cocher :

– Êtes-vous pris ?

– Cela dépend répondit ce dernier. Mes chevaux sont fatigués.

– Même pour aller à Chaillot ?

– Montez !

Maurevers se dit :

– C'est bien celui qui m'attend.

Et il s’installa dans la voiture qui partit au grand trot.

Mais alors le marquis s’aperçut d’une chose assez bizarre.

Les vitres du fiacre qui marchait un train d’enfer, comme s’il eût été entraîné par des chevaux pur sang, ces vitres étaient dépolies et il était impossible de voir au travers.

Il voulut en baisser une et ne le put.

Il essaya d’ouvrir la portière, mais la portière résista.

Maurevers était prisonnier dans le fiacre, et on pouvait le conduire n’importe où sans qu’il sût la route qu’il suivait.

– Encore un mystère de cette femme mystérieuse entre toutes ! se dit-il.

Et il se résigna, en se souvenant de cette existence de délices étranges qu’il avait menée à Londres durant une semaine.

Le fiacre roula longtemps.

Puis, tout à coup la clarté confuse qui passait à travers les glaces dépolies s’éteignit et Maurevers se trouva plongé dans les ténèbres.

En même temps le bruit de la voiture éveilla des échos sonores.

Maurevers comprit qu’elle passait sous une voûte, puis elle s’arrêta.

Alors la portière s’ouvrit et une voix dit dans l’ombre :

– Vous pouvez descendre !

Maurevers mit pied à terre.

Les ténèbres s’étaient dissipées.

Il jeta un regard autour de lui et vit un jardin planté de grands arbres et entouré de murs qui fermaient l’horizon.

À l’extrémité de ce jardin un pavillon carré était illuminé comme pour une fête.

Auprès du fiacre, une femme qui ne pouvait être Roumia, car elle était si petite qu’on eût dit une naine, le visage couvert d’un masque, se tenait immobile.

Quand le marquis eut mis pied à terre, cette femme s’approcha et lui dit :

– Voulez-vous me suivre, monsieur le marquis ?

Le marquis tressaillit.

Cette voix qu’il venait d’entendre, c’était celle de Roumia.

Et cependant Roumia était grande, et le marquis avait devant lui une créature chétive et dont le corps paraissait difforme.

VIII

M. de Maurevers se laissa entraîner vers le pavillon dont toutes les fenêtres flamboyaient comme si on y eût donné un bal.

Néanmoins le silence le plus profond régnait autour de lui.

Aucune ombre chinoise ne se projetait derrière les rideaux et quand la naine eut atteint le perron et la porte d'entrée, cette porte s'ouvrit toute seule, comme par un truc de théâtre.

Le marquis se trouva alors au seuil d'un vestibule assez vaste, rempli de fleurs rares et d'arbustes exotiques, au bout duquel se développait un bel escalier de marbre rose et noir.

– Venez, dit la naine, de cette voix harmonieuse et douce qui avait déjà fait tressaillir M. de Maurevers, tant elle ressemblait à la voix de Roumia.

Maurevers gravit l'escalier.

Quand il fut au premier étage, la naine poussa une seconde porte et dit :

– Entrez ! madame va venir.

Puis elle disparut.

Maurevers se trouva alors au seuil d'un boudoir en tout semblable à celui où la bohémienne l'avait fait transporter à Londres.

Mêmes tentures, mêmes meubles, mêmes bibelots.

On eût dit que la maison de Londres avait été transportée à Paris par la baguette d'une fée.

Cette pièce était veuve de tout habitant.

Mais ce parfum mystérieux qui avait déjà enivré Maurevers y régnait et l'imprégna aussitôt, le pénétrant par tous les pores.

Il se retrouva à Londres dans le boudoir de Roumia.

Et comme cette étrange ivresse lui montait de nouveau à la tête, Roumia parut.

Jamais la bohémienne ne lui avait semblé plus belle, ses cheveux d'un or fauve ruisselaient, dénoués sur ses épaules demi-nues.

Elle avait une robe de velours d'un vert sombre qui faisait admirablement valoir l'éclatante blancheur de son visage.

Jamais ses yeux, d'un bleu foncé, n'avaient étincelé d'un plus ardent éclat ; jamais ses lèvres rouges n'avaient brillé d'un plus vif incarnat.

Elle vint à Maurevers, lui tendit sa belle main et lui dit :

– Enfin, vous voilà !

Puis elle l'attira, ému, palpitant, hors de lui, sur une ottomane, au fond de laquelle elle s'arrondit, voluptueuse, et, le faisant asseoir auprès d'elle :

– Ah ! cher, lui dit-elle, demain, à pareille heure, je pourrai donc vous aimer !

– Demain ! fit-il en se laissant glisser à ses genoux, pourquoi demain ?

– Mais parce que, dit-elle, ce n'est que demain qu'il y aura deux années que Perdito est mort.

– Je croyais que c'était aujourd'hui, murmura le marquis, la contemplant enivré.

– Non, c'est demain. Voyez ma lettre.

– Mais cette lettre porte le timbre de Londres !

– Sans doute.

– Elle a donc été écrite au moins hier ?

– Au moment de mon départ, je l'ai jetée à la poste.

– Et dans cette lettre vous me dites « c'est demain ».

– Oui, mais j'ai calculé, non le moment où je vous écrivais, mais celui où vous recevriez ma lettre.

– Demain ! murmurait Maurevers, demain !… mais c'est dans un siècle.

Et il lui baisait les mains avec transport et murmurait :

– Pourquoi demain ?

Tout à coup Roumia se dégagea de ses bras.

– J'ai peur, dit-elle, oh ! j'ai peur…

Et sa voix était empreinte d'un subit effroi.

– Mais de quoi donc auriez-vous peur ? s'écria le marquis, ivre d'amour.

– Non… je ne puis vous le dire… non… Vous ne le saurez pas… fit-elle.

– Roumia !

– Il me semble qu'il est là… que je le sens… que son haleine me brûle… que son regard pèse sur moi…

– Mais qui donc ?

– Perdito.

À ce nom. le marquis se dressa effaré.

– Mais ne m'avez-vous pas dit qu'il était mort ?

– Oui.

– Il y a deux ans :

– Il y aura deux ans demain.

– Alors, rassurez-vous : Les morts ne reviennent pas.

– Du moins vous ne le croyez pas, vous autres chrétiens, fit la bohémienne. Mais moi je sais bien que la jalousie à le don de les faire sortir de leur tombe.

– Perdito n’a pas de tombe.

– Qu’en savez-vous ?

– N’a-t-il pas été pendu ?

– Oui.

– Eh bien ! son corps est devenu la proie des corbeaux.

– Oh ! s’écria Roumia avec un redoublement d’effroi, je le sens… il est la… Son souffle dévore mes cheveux.

– Les morts n’ont pas de souffle.

– Ses yeux sont fixés, menaçants, sur moi.

– Les morts n’ont pas d’yeux.

– J’entends les battements précipités de son cœur.

– Le cœur des morts ne bat plus ; vous êtes folle, ma bien-aimée !

Et le marquis, ivre d’amour, prit Roumia dans ses bras et la pressa passionnément sur son cœur.

Roumia jeta un cri.

Soudain les bougies des candélabres pâlirent comme une rampe de théâtre qu’on baisse.

En même temps un rire moqueur et sinistre se fit entendre.

D’où partait ce rire ?

Des arabesques de la corniche ou des profondeurs du parquet ?

De partout à la fois.

Ce rire, qui rappelait celui de Méphistophélès, avait l’air de se promener comme le rire d’un ventriloque aux quatre coins de la salle.

Et à mesure qu’il retentissait plus strident, plus menaçant et plus moqueur, les bougies pâlissaient de plus en plus.

Mais le marquis ne l’entendait pas.

Ou plutôt, il devenait furieux en l’entendant.

Ivre de rage et d’amour, il étreignit Roumia dans ses bras.

Roumia poussa un nouveau cri.

Les bougies s’éteignirent et le rire se tut.

Mais soudain aussi, du milieu de la pièce il s’éleva comme une flamme rougeâtre qui devint violette ensuite, puis blanche…

Et au milieu de cette flamme apparut, noir comme un démon vomi par l’enfer, le fantôme courroucé de Perdito criant à Roumia d’une voix terrible :

– Prends garde ! prends garde !

IX

M. de Maurevers était brave ; de plus, il n’était pas superstitieux.

Cependant il sentit ses cheveux se hérisser et il éprouva un premier moment d’effroi.

La bohémienne s’était arrachée de ses bras en jetant on cri terrible.

– Prends garde ! répéta le spectre.

Puis la flamme, de blanche qu’elle était, redevint violette, puis rouge, puis presque noire, et se changea en un tourbillon de fumée, au milieu duquel le fantôme s’effaça et disparut.

Alors la salle se trouva de nouveau plongée dans les ténèbres.

– Roumia… où êtes-vous ? cria M. de Maurevers.

Roumia ne répondit pas.

Il voulut se lever et marcher, mais une forte oppression s’empara de lui.

La flamme devenue fumée dégageait une forte odeur de soufre qui le prit à la gorge.

Cependant il fit un pas en avant, puis deux… Mais ses jambes chancelaient, et l’oppression augmentait.

– Roumia ! Roumia ! répétait-il.

Nul ne lui répondit.

Le marquis fit un pas encore et tomba suffoqué.

Il crut qu’il allait mourir, et ses yeux se fermèrent.

Combien de temps dura son évanouissement ?

Plusieurs heures sans doute, car lorsqu’il revint à lui, l’odeur de soufre avait disparu et les premières clartés du matin pénétraient dans la chambre.

Il se leva, chancelant encore et la tête lourde, mais cependant maître de sa raison.

Puis il alla ouvrir la croisée et se pencha au dehors, exposant son front brûlant à l’air vif du matin.

La croisée donnait sur ce grand jardin qu’il avait vu la veille, au clair de lune, mais dont les murs de clôture étaient si hauts qu’il ne pouvait voir au delà et ne savait où il était.

Alors il se souvint de l’apparition nocturne.

Le fantôme qu’il avait vu entouré de flammes livides, c’était bien le fantôme de Perdito, ou plutôt, sa vivante image à lui, M. de Maurevers.

Or, Perdito était mort, il n’en pouvait douter.

Perdito avait été pendu en compagnie de José Minos ; et Dieu avait, donc permis un miracle, en laissant ce trépassé sortir de la tombe pour reprocher son infidélité à Roumia la bohémienne ?

Il est des heures où la raison humaine se sent si fortement ébranlée, qu’elle ne sait si la vie réelle est devenue le rêve, au si le rêve est la vie réelle.

M. de Maurevers se demandait s’il dormait ou s’il était éveillé.

Cependant il se reconnaissait parfaitement dans cette chambre ; il se souvenait très bien que c’était là que Roumia lui était apparue de nouveau, qu’il l’avait tenue dans ses bras.

– Roumia ? répéta-t-il, Roumia, où êtes-vous ?

Cette fois une porte s’ouvrit et Roumia entra.

Maurevers jeta un cri de joie.

La bohémienne était pâle et ses yeux, battus disaient qu’elle avait pleuré.

– Ah ! mon ami, dit-elle en venant à lui et lui tendant la main, je crois que je deviens folle.

– Mais c’est donc, vrai tout cela ? fit, M. de Maurevers. Et je n’ai donc pas rêvé ?

– Nous n’avons rêvé ni l’un ni l’autre, mon ami ; c’est bien Perdito qui nous est apparu. Il faut nous séparer.

– Jamais ! dit le marquis.

Roumia ne lui avait jamais paru aussi belle.

Il se mit à genoux et lui dit :

– Mais je vous aime !

– Moi aussi, dit-elle d’une voix émue.

– Alors, que nous importe l’ombre de Perdito !

– Vous ne craignez donc pas les morts ?

– Je vous aime et ne crains rien.

– Oh ! reprit-elle avec une émotion croissante, j’ai d’affreux pressentiments.

– Que redoutez-vous donc ?

Elle demeura pensive un moment ; puis elle regarda Maurevers et lui dit :

– Je me souviens que les anciens de ma tribu prétendaient que les morts obtenaient parfois la permission de sortir de leur tombe, mais qu’ils ne pouvaient se manifester que dans un endroit déterminé.

– Eh bien ?

– Eh bien ! Perdito nous est apparu ici ; mais si nous fuyons d’ici peut-être ne pourrait-il nous poursuivre.

– Alors, fuyons…

– Mais… où irons-nous ?

– Où vous voudrez.

Elle réfléchit un moment encore.

– Écoutez, dit-elle je sais un pays doré du soleil, baigné par une mer d’azur, qui chante un hymne d’amour éternel.

– Naples ?

– Oui.

– Eh bien ! partons pour Naples.

– Quand ?

– Mais tout de suite, s’écria l’amoureux marquis.

Elle secoua la tête et lui dit avec un sourire triste :

– Non… pas tout de suite… mon ami.

– Pourquoi ?

– L’ombre de Perdito nous a menacés, dit-elle, et c’est peut-être à la mort que je vais en vous aimant et si je vous donne ma vie, il faut que vous soyez à moi tout entier.

– Ah ! pouvez-vous me le demander ?

– Je veux que vous quittiez Paris sans laisser de trace derrière vous… que nul ne sache où vous êtes… que vos amis ignorent ce que vous êtes devenu.

– Soit, répondit-il.

– Et il faut que vous quittiez Paris sans être vu.

– Je vous obéirai, dit-il.

Elle lui mit un baiser au front, ajoutant :

– Nous partirons ce soir… quand toutes mes précautions seront prises…

* *

*

Le soir, en effet, ce même fiacre aux glaces dépolies qui avait amené le marquis de Maurevers dans le pavillon mystérieux, arrivait à la gare du chemin de fer de Lyon.

Roumia était assise à côté de Maurevers.

Ce dernier s’apprêtait à descendre, comme il s’arrêtait.

– Non, lui dit Roumia, nous allons rester ici.

– Mais, dit-il en souriant, nous ne pouvons aller à Naples en voiture.

– Sans doute, mais on va dételer les chevaux.

– Et puis ?

– Et mettre la voiture sur les rails ; de cette façon nul ne nous verra.

Et, en effet, le voyage s’effectua ainsi, et les glaces du fiacre ne se baissèrent point, et seize heures après M. de Maurevers arrivait à Marseille et descendait, non point dans un hôtel, mais dans une petite villa située à la pointe du Prado, tout au bord de la mer.

Nul ne l’avait vu durant le trajet et Roumia lui dit :

– Le navire qui doit nous conduire à Naples est dans le port.

Nous nous embarquerons demain.

X

Les hommes que la fatalité entraîne vers un but inconnu et qui, saisis de vertige, s’abandonnent au tourbillon, ont parfois, cependant, un moment de lucidité et de raison et cherchent à s’arrêter.

Depuis quarante-huit heures, jouet de son amour insensé pour la bohémienne, M. de Maurevers avait tout oublié, même Turquoise, même son fils.

Pendant la journée qu’il passa dans cette villa du bord de la mer, il eut une heure de raison.

Il se souvint.

Il se souvint parce que la bohémienne le laissa seul une heure.

Elle le laissa seul, pour aller, dit-elle, visiter ce navire à bord duquel ils devaient monter le lendemain et s’assurer que tout était prêt pour le départ.

Alors M. de Maurevers prononça un mot :

– Mon fils !

S’arracher aux bras de Roumia, fuir et retourner à Paris, il n’y songea même pas.

Mais il se rappela que Turquoise veillait sur son fils, qu’il avait, lui, assuré l’avenir de cet enfant, et qu’il fallait qu’à tout prix Turquoise s’emparât du titre de rente qui lui était destiné et qui se trouvait dans la jardinière.

Ce fut donc pendant cette heure où il se trouva seul qu’il écrivit cette lettre que Turquoise ne devait recevoir qu’un mois après et qui, on le sait, arriva par conséquent trop tard.

La lettre écrite, il fallait la mettre à la poste.

Mais où ? Et comment ?

Le marquis ouvrit une des fenêtres de la villa.

Cette fenêtre donnait sur le Prado.

Une voiture de place passait en ce moment, au pas, car elle était vide.

Le cocher avait sans doute conduit quelque négociant à sa maison de campagne, et, largement payé, s’en revenait sans se presser et laissait souffler son cheval.

Quand il fut sous les fenêtres de la villa, M. de Maurevers l’appela.

Le cocher leva la tête.

Il avait une physionomie honnête et franche.

– Est-ce que vous rentrez à Marseille, mon ami ? demanda le marquis.

– Oui, monsieur.

– Seriez-vous assez complaisant pour me jeter cette lettre à la poste ?

– Avec bien du plaisir, monsieur, répondit poliment le cocher.

Maurevers prit une feuille de papier, enveloppa dedans la lettre et une pièce de vingt francs, et laissa tomber le tout dans les mains du cocher, qui s'était arrêté directement au-dessous de la fenêtre.

Un quart d'heure après, Roumia revint ; et la folie du marquis le reprit.

La journée s'écoula, le soir vint.

– Nous allons coucher à bord, dit-elle.

– Comme tu voudras, répondit-il. Ta volonté est la mienne, tes désirs sont des ordres pour moi.

Ils attendirent une heure encore.

La nuit était venue ; – une de ces nuits sombres, bien que le ciel soit tout constellé, et comme on n'en voit que dans le Midi.

Roumia, penchée à une des fenêtres qui donnaient sur la mer, dit tout à coup à Maurevers :

– Vois-tu cette lumière rouge ?

– Oui.

– C'est le fanal de poupe de notre brick. Il a quitté le port à la brune et il vient de mettre en panne à une demi-lieue du rivage.

En même temps, elle jetait son manteau sur ses épaules et encapuchonnait sa jolie tête.

En même temps aussi, par cette nuit calme, un coup de sifflet retentit au loin sur la mer.

Roumia prit à sa ceinture un petit tube d'argent et répondit par un autre coup de sifflet.

– Viens, dit-elle, le canot du brick est à la mer.

Le marquis témoigna quelque étonnement :

– Mais, demanda-t-il, allons-nous ainsi quitter cette maison ?

– Sans doute.

– À qui est-elle ?

– À moi.

– Ah !

– Et nul ne la garde ?

Roumia se prit à sourire :

– Mon cher bien-aimé, dit-elle, ne m’as-tu pas promis de respecter tous les mystères dont je m’entoure ?

– Oh ! si fait, dit-il.

– Alors, viens, et ne me questionne plus.

Le marquis prit également un manteau, puis ils sortirent de la villa, dont Roumia se contenta de tirer la porte après elle.

La villa était à cent pas du bord de la mer.

À mesure qu’ils approchaient de la plage, le bruit de quatre avirons frappant en cadence le flot calme, arrivait plus distinct à leurs oreilles.

Puis, enfin, le marquis aperçut un point noir qui vint s’échouer sur le sable.

C’était le canot.

Deux hommes le montaient.

Ces deux hommes, dont Maurevers ne put voir qu’indistinctement le visage, tant la nuit était sombre, saluèrent Roumia avec un respect servile.

Roumia leur adressa la parole et ils lui répondirent dans une langue inconnue.

Puis elle monta dans le canot, Maurevers s’assit auprès d’elle, et les deux hommes poussèrent au large.

La mer était unie comme un lac.

Le canot gouvernait droit sur le fanal rouge du brick et en moins d’un quart d’heure il vint aborder le navire par le travers de tribord.

Roumia mit la première le pied sur l’échelle ; puis elle monta lestement.

Un homme était debout en haut de l’échelle de tribord.

C’était un vieillard dont le visage disparaissait presque tout entier sous une large barbe touffue et d’une blancheur de neige.

Les rayons du fanal tombaient d’aplomb sur lui et Maurevers, qui suivait Roumia, put le voir.

– Où donc ai-je déjà vu cet homme ? se demanda-t-il.

Comme ceux du canot, il salua Roumia et lui parla dans cette langue mystérieuse qui était sans doute celle des bohémiens.

Autour de lui, une demi-douzaine de matelots s’étaient groupés et regardaient Maurevers avec curiosité.

Ils étaient tous brunis, hâlés, avec des cheveux noirs, les yeux noirs et les lèvres rouges.

C’était un équipage entièrement composé de bohémiens.

Tous s’inclinèrent devant Roumia comme devant leur chef suprême.

Roumia prit Maurevers par la main, le conduisit à l’escalier du grand panneau et le fit descendre dans l’intérieur du navire.

– Voilà notre cabine, dit-elle en poussant une porte.

Maurevers était au seuil d’un véritable sanctuaire, un nid merveilleux tendu d’étoffes orientales, étincelant de lumières, embaumé par cette odeur pénétrante et mystérieuse qu’il avait déjà respirée à Londres et qui l’avait si subitement plongé dans une voluptueuse ivresse.

Au milieu et entourée de divans, était une table servie avec un luxe asiatique, et sur laquelle des vins jaunes comme l’ambre étincelaient dans des flacons de cristal.

– Soupons, dit Roumia en fermant la porte de ce cabinet.

Une heure après, Maurevers, ivre d’amour et la tête alourdie, s’endormait aux genoux de Roumia.

Alors, Roumia frappait sur un timbre, et à ce bruit, l’homme à la barbe blanche entrait, un sourire infernal aux lèvres.

XI

L’homme à la barbe blanche vint s’asseoir sur le divan à côté de Roumia et lui dit :

– Nous pouvons causer ; il ne s’éveillera pas avant un certain temps.

– Je le sais, dit-elle en souriant. Mais n’entendra-t-il pas comme à Londres ?

– Non, car le narcotique absorbé n’est pas le même.

– Papa, dit Roumia en levant sur le vieillard un regard d’ironie affectueuse, il fait plaisir à être sous vos ordres.

– Vraiment, petite ?

– Vous n’êtes pas un homme, vous êtes un démon.

– Je me venge, dit le vieillard.

Roumia le regarda fixement.

– Ce qui ne m’empêche pas, dit-elle, de me méfier de vous à mes heures.

– Pourquoi cela ?

– Si vous m’écoutez, vous le saurez…

– Parle.

– Vous aimiez votre femme…

Un nuage passa sur le front du vieillard.

– Oh ! dit-il, si je l’aimais !

– Votre femme a fait une faute, et de cette faute est né Perdito.

– Bon !

– Il me semble donc que c’est Perdito et non le marquis de Maurevers, que vous devriez haïr.

– En apparence, oui ; en réalité, non.

– Expliquez-moi donc ça, papa, dit la bohémienne avec un accent de déférence moqueuse.

– C’est bien simple. J’ai tué Maurevers, qui était à la fois le père de Perdito et celui du marquis ; mais ce n’est pas seulement à l’homme que j’en veux, c’est à la race tout entière, c’est à ce nom maudit de Maurevers, qui a porté le déshonneur chez moi, que s’adresse ma haine et ma vengeance.

Et le duc de Fenestrange, car c'était bien lui, le duc parlait avec un accent sauvage et rauque, et ses yeux étaient pleins de sombres étincelles.

Roumia reprit :

– Bon ! je comprends… mais est-ce une raison pour ne point haïr Perdito ?

Et elle attachait sur le duc un regard clair et froid.

On eût dit une lame d'épée qui aurait une âme.

Le duc soutint ce regard.

– Peut-être, dit-t-il es-tu discrète ?

– Belle question ?

– Alors je vais te faire une confidence.

– Voyons ?

– D'abord je haïssais Perdito presque autant que Maurevers, et si je n'ai pas étouffé dans mes bras, dès le premier jour, l'enfant de l'adultère, c'est que je rêvais une vengeance plus atroce. En le confiant à José Minos je me disais : ou il aura des instincts honnêtes et alors il souffrira mille morts ; ou, entraîné par l'exemple, il deviendra bandit comme son maître et l'échafaud sera sa récompense. José Minos me tenait au courant des progrès de son élève. Un jour, j'appris cette rencontre fortuite de la marquise de Maurevers et de son fils avec les bandits, et la haine instinctive que Perdito avait éprouvée pour l'homme qu'il reconnaissait être son frère.

Alors une autre combinaison se fit dans mon esprit et je songeai à mettre ces deux hommes en présence et à les faire s'entr'égorger.

C'est bien, n'est-ce pas ?

– Admirable, dit Roumia.

– Mais tu as gâté tout cela, petite !

– Moi ?

– Hé ! sans doute, fit le duc avec bonhomie. Perdito et toi vous êtes deux natures si franchement perverses, vous vous complétez si bien l'un par l'autre que vous séparer serait dommage : j'ai renoncé à haïr Perdito.

– Vrai ?

– Sans doute. Et j'ai reporté toute ma haine sur Maurevers. Alors, tu comprends, ce n'est pas une mort vulgaire qu'il me faut, c'est une mort lente, terrible, épouvantable, c'est une agonie palpitante de douleurs sans nom, une mort qui ne finit pas, et que tu t'entendras si bien à donner, mon cher démon…

– Papa, dit Roumia en riant, vous êtes le plus adorable scélérat que j'aie jamais vu.

Le duc eut un sourire paternel.

Puis il passa sa main ridée sur les joues fraîches de la bohémienne.

– Et toi, le plus charmant diablotin que j'aie jamais rêvé, dit-il. Si j'étais jeune, je

t’aimerais.

– En vérité !

– À en perdre la raison.

– C’est l’affaire de Maurevers et non la vôtre, dit-elle.

Le duc se versa à boire et avala d’un trait le contenu du verre qu’il venait d’emplir.

– Recommençons-nous ce soir ? demanda Roumia.

– Certainement, mais pas avant que nous ne soyons en pleine mer.

– C’est vrai, fit la bohémienne nous sommes toujours en panne.

– Oui, mais j’ai donné l’ordre au second de lever l’ancre à minuit.

Et le duc tira sa montre :

– Minuit moins un quart, dit-il.

– Quand s’éveillera Maurevers ?

– Vers deux heures du matin.

– C’est bien.

On frappa deux coups discrets à la porte de la cabine.

– C’est Perdito, dit Roumia.

– Eh bien ! qu’il entre, répondit le duc.

La porte s’ouvrit et le prétendu mort entra.

L’ex-bandit ressemblait plus que jamais à Maurevers ; son teint, basané jadis, était devenu blanc, sous l’action du brouillard anglais.

C’était même taille, même visage, même expression dans le regard.

– J’ai faim. dit-il.

Et il jeta un coup d’œil plein de haine sur Maurevers endormi.

– Eh bien ! soupe, lui dit Roumia.

Il la regarda d’un air sombre :

– Toi, dit-il, je te hais, aujourd’hui.

– Pourquoi, mon bien-aimé ?

Et la tigresse devint toute tremblante.

– Parce que les lèvres de cet homme t’ont flétrie.

– Imbécile ! dit Roumia. N’est-ce pas toi que j’aime, dis ?

Perdito s’assit et se versa à boire.

Puis il prit sur la table un couteau à découper, et, regardant tour à tour le duc, Roumia et Maurevers endormi :

– J’ai une tentation terrible, dit-il.

– Laquelle ? demanda froidement le vieillard.

– C’est de vous tuer tous les trois.

Roumia tressaillit ; mais le duc demeura impassible.

– Maurevers mourant dans son sommeil, dit-il, c’est une pauvre vengeance.

– Soit, mais c’est l’apaisement de ma haine.

– Et quand tu auras tué Roumia, que tu aimes, tu seras au désespoir.

– C’est possible.

– Enfin, si tu me tues, tu n’auras point mon héritage.

Cette dernière raison parut convaincre le bandit.

– Vous avez raison, dit-il.

Et il jeta le couteau.

En ce moment la vaisselle remua sur la table, et les trois convives éprouvèrent une légère oscillation.

C’était le brick qui levait l’ancre et se dirigeait vers la haute mer.

XII

M. de Maurevers, ainsi que l’avait annoncé le vieux duc de Fenestrange, dormit environ deux heures.

Puis il s’éveilla tout naturellement et sans secousses.

Roumia était près de lui et la cabine n’était plus éclairée que par une lampe à globe dépoli qui projeta autour d’elle une clarté mate et mystérieuse.

Perdito et le duc avaient disparu.

Roumia avait retrouvé son sourire enchanteur et son regard voluptueux.

– Je me suis donc endormi ? demanda-t-il.

– Mais oui, mon ami, répondit-elle. Vous avez bu outre mesure de ces vins d’Espagne qui brisent si bien un cerveau français.

– Oh ! fit-il d’un ton de reproche qu’il s’adressait à lui-même. Et vous étiez là ?…

– J’étais là, mon bien-aimé.

Il sentait le tangage du navire.

– Nous sommes donc en route ? dit-il.

– Oui.

– Où allons-nous ?… À Naples ?

– Où tu voudras, mon bien-aimé.

Et elle lui passa un de ses bras autour du cou.

– C’est à toi d’ordonner, dit-il. Ne suis-je pas ton esclave, Roumia ?

– Eh bien ! fit-elle, si tu veux que j’indique la route, écoute-moi.

– Parle.

– Je voudrais voir l’Orient, cette patrie de mes pères ; je voudrais visiter l’Égypte, la Turquie, voir Smyrne et Constantinople, traverser la Perse, gagner les bords du Gange. Et toi, dis, le veux-tu ?

– Je veux ce que tu veux, répondit-il enivré.

Puis il l’attira doucement à lui.

Mais, au moment où ses lèvres allaient frôler le visage de la bohémienne, le globe de la lampe se brisa et la lampe s’éteignit.

En même temps, la cloison de planches qui fermait la cabine s’ouvrit comme un décor de théâtre qui file tout à coup dans la coulisse et démasque un second décor plus vaste.

Roumia jeta un cri.

Stupéfait, Maurevers regardait et apercevait maintenant tout l’intérieur du navire dont l’extrémité s’éclairait, tandis que la cabine demeurait plongée dans les ténèbres.

Au bout opposé de ce qu’on appelle le faux-pont un fanal était suspendu.

À la lueur de ce fanal, le marquis vit se renouveler le phénomène étrange dont il avait été témoin à Paris, dans le pavillon où on l’avait conduit.

C’est-à-dire qu’un jet de flamme sortit tout à coup de l’intérieur du navire, comme si la sainte-barbe avait pris feu.

Puis, au milieu de cette flamme, apparut, sinistre et menaçant, le fantôme de Perdito.

Roumia jetait des cris terribles.

Maurevers éperdu voulut la prendre dans ses bras, mais elle lui échappa.

Et comme si elle eût été attirée par une force irrésistible vers ces flammes bleuâtres qui environnaient le revenant, le marquis la vit courir comme pour s’y précipiter.

On eût dit un papillon qu’attire fatalement la flamme d’une bougie.

Mais alors il se passa un autre phénomène plus étrange encore.

À mesure que Roumia s’éloignait de lui, le marquis la voyait se rapetisser.

Sa taille élevée se raccourcissait, peu à peu, et tout à coup il jeta un cri d’horreur et d’épouvante.

Roumia était devenue une affreuse naine, difforme semblable à celle qui l’avait conduit, à Paris, dans l’intérieur du pavillon.

En même temps, la voix stridente de Perdito retentit au milieu des flammes.

Cette voix disait :

– Voilà ma vengeance, Roumia !

Puis les flammes se changèrent en fumée. Perdito disparut, le fanal du faux-pont s’éteignit et le marquis de Maurevers, qui s’était élancé vers Roumia, ne pressa plus dans les ténèbres qu’un corps difforme et couvert de gibbosités.…

Cette secousse était trop forte ; elle aida puissamment l’intolérable odeur de soufre qui prenait le marquis à la gorge, et il tomba sans connaissance dans les bras de Roumia, subitement métamorphosée en monstre hideux.

* *

*

Au matin, le navire filait vent arrière sur la mer calme et bleue comme le ciel.

M. de Maurevers, la tête lourde, en proie à la fièvre, monta sur le pont.

L’événement de la nuit le poursuivait comme le souvenir d’un cauchemar.

Il s’était réveillé dans un de ces lits de bord qu’on appelle un cadre, et il ne savait plus au juste s’il avait rêvé ou non.

Mais il fut convaincu qu’il avait rêvé lorsqu’il aperçut Roumia sur le pont.

Roumia avait retrouvé sa taille svelte et son beau visage, son doux sourire ; et son regard fascinateur.

– Oh ! le vilain dormeur ! dit-elle en venant à lui.

Il la regarda avec étonnement.

– Ce n’est donc pas vrai ? fit-il.

– Quoi donc ?

– Vous n’êtes pas naine ?…

– Naine ! mais je passe, au contraire, pour une femme de haute taille.

– Cependant… cette nuit ?…

– Eh bien ?

– Perdito vous a changée en un être difforme.

– Perdito !

Et Roumia pâlit en prononçant ce nom.

– Oui, dit le marquis, cette nuit, tandis que je vous pressais dans mes bras, Perdito ne nous est-il pas apparu, comme à Paris, au milieu d’une gerbe de flammes ?

– Je n’as rien vu, dit Roumia.

– Vous n’avez pas vu le fantôme de Perdito ?

– Non.

– C’est bizarre !

– Tout ce que j’ai vu, dit Roumia, c’est que vous vous êtes endormi après avoir soupé.

– Oui, je le sais. Mais je me suis éveillé au milieu de la nuit.

– Pas que je sache.

– Comment ! vous ne m’avez pas parlé !… Vous ne m’avez pas dit que les vins d’Espagne ?…

– Je ne-vous ai rien dit du tout, mon ami. Vous dormiez si fort que j’ai appelé deux matelots pour m’aider à vous mettre au lit.

Roumia parlait avec un tel accent de sincérité que le marquis demeura convaincu qu’il avait rêvé.

La journée s’écoula. Le soir vint.

Roumia et le marquis soupèrent de nouveau en tête à tête.

Roumia invoquait encore le souvenir de Perdito ; mais ce souvenir ne la défendait plus que faiblement contre la passion de Maurevers, du moins le marquis le pensait ainsi, lorsque, ayant bu un dernier verre de vin, il se renversa brusquement sur l'ottomane, comme foudroyé.

De nouveau le marquis était en proie à un sommeil de plomb ; mais, chose étrange, ce sommeil ne ressembla point à celui de la veille, et le narcotique, en paralysant tout son corps, laissa son esprit éveillé et son oreille ouverte.

Et il se souvint sur-le-champ, de cette espèce de catalepsie qui s'était emparée de lui à Londres, dans la taverne de Calcraff, le soir où l'Irlandaise chantait.

Dès lors, son ouïe acquit une finesse de perception extraordinaire.

Il entendit un pas retentir dans le faux-pont, puis la porte de la cabine s'ouvrir, puis un homme entrer et dire en riant :

– Dort-il bien ?

Et le marquis reconnut la voix de Perdito.

Les morts ne rient pas d'ordinaire.

Puis encore le bruit de deux baisers le fit tressaillir.

Et Roumia disait :

– Tu ne m'en veux pas… au moins… mon cher bien-aimé… Tu sais bien que je t'aime !

– Pourquoi donc ne me le laisse-t-on pas tuer tout de suite ? disait Perdito.

La porte de la cabine s'ouvrit une seconde fois, et une voix que le marquis reconnut pour être celle du vieux capitaine à barbe blanche, dit sur le seuil :

– Allons ! mes amoureux, vous avez deux bonnes heures devant vous, avant de recommencer la comédie de la nuit dernière. Montez donc, sur le pont et allez respirer l'air des côtes d'Italie qu'on aperçoit dans la brume.

Et le marquis entendit le bruit de deux autres baisers ; puis les pas de Perdito et de Roumia qui sortaient de la cabine et s'éloignaient.

En même temps le vieillard se pencha sur l'ottomane, approcha ses lèvres de l'oreille de Maurevers et lui dit :

– Marquis, on se moque de vous !

XIII

Ce que le marquis de Maurevers éprouva alors est intraduisible.

S’il avait pu triompher de la catalepsie, il se fût levé et eût regardé le vieillard avec une sorte de stupeur.

Mais son corps paraissait pétrifié et ses paupières étaient fermées comme si un voile de plomb eût pesé sur elles.

Mais il entendait et il pensait ; et le vieux duc le savait bien, car il s’assit auprès de lui et toujours penché à son oreille, il lui dit :

– Marquis, hier, en montant à bord, vous m’avez regardé avec une curiosité qui m’a un peu alarmé. J’ai cru que vous me connaissiez, en dépit de cette barbe blanche et touffue sous laquelle disparaît presque entièrement mon visage.

Mais je m’étais trompé, et il faut bien que je vous dise ce que je suis.

Marquis, je suis l’homme que votre père a déshonoré et qui a tué votre père.

Je suis ce général duc de Fenestrange à qui vous êtes allé demander raison, et qui, après vous avoir remis au jour de votre majorité, a quitté Paris et s’est fait passer pour mort ; je le suis, en effet, pour un autre que pour vous, et mon acte de décès est en règle.

Mais je suis bien vivant, aussi vivant que Perdito, le fils de votre père et de la duchesse de Fenestrange, ma femme.

Perdito et moi nous avons juré votre perte ; mais ce que Perdito ne sait pas, c’est que j’ai pareillement juré la sienne.

C’est vous qui tuerez Perdito.

Écoutez-moi bien : l’état de paralysie où vous êtes n’est que momentané.

Au lieu de mélanger au vin que vous avez bu un narcotique, j’y ai ajouté une drogue orientale que j’ai rapportée de Smyrne et qui a le don de plonger pendant une heure ou deux l’homme dans un engourdissement profond, sans toutefois l’empêcher d’entendre, de penser et de réfléchir.

Roumia et Perdito, ces deux instruments de ma vengeance, vous croient endormi comme hier.

Dans une heure, Roumia reviendra.

Quand vous ouvrirez les yeux, elle sera près de vous.

Son œil sera plein d’amour, sa lèvre aura de sensuels sourires, elle vous appellera son bien-aimé. Puis la comédie de la nuit dernière recommencera, les flammes inoffensives reparaîtront, et au milieu d’elles, le prétendu fantôme de Perdito.

Alors, toujours comme hier, Roumia épouvantée s'échappera de vos bras et à mesure qu'elle s'éloignera vous la verrez se rapetisser et devenir une naine affreuse.

C'est le résultat d'un système de glaces placées au fond du faux pont.

Puis, la nuit se fera, et alors vous aurez cru rejoindre Roumia, et vous tiendrez dans vos bras, non pas elle, mais une naine véritable qui a, par hasard, le même timbre de voix qu'elle.

Commencez-vous à comprendre, marquis ? dit le vieillard en ricanant.

Il se versa un nouveau verre de vin et continua :

– Voulez-vous un bon conseil, marquis ? Il y a dans cette cabine, sous l'ottomane sur laquelle vous êtes couché, un revolver à six coups.

Quand vous aurez retrouvé l'usage de vos membres, il vous sera facile de le trouver.

Attendez que l'apparition se montre, et puis, quand Roumia s'échappera de vos mains, eh bien ! si le cœur vous en dit…

Et le vieillard acheva sa phrase par un éclat de rire.

Puis il quitta la cabine et remonta sur le pont.

Roumia et Perdito étaient assis à l'arrière, auprès du gouvernail, murmurant des paroles d'amour.

Le temps était clair, la lune brillait au ciel et les côtes d'Italie se détachaient à l'horizon.

Perdito disait :

– Je regrette, ma bien-aimée, d'avoir accepté le pacte que m'a offert ce vieillard maudit.

– Pourquoi donc ? demanda Roumia.

– Mais parce que je souffre…

– Niais, va !

– Ah ! dit le jaloux Espagnol, tu ne sais donc pas que le contact de cet homme t'a flétrie à mes yeux…

– Mon cœur n'est-il pas à toi ?

– Mais ses lèvres ont effleuré tes joues…

– Imbécile !

– Mais enfin, disait encore Perdito, combien de temps donc durera cette comédie ?

– Je ne sais pas…

– Il ne te l'a donc pas dit, *lui*, cet homme à qui nous nous sommes vendus corps et âme ?

– Non. Mais il a ses projets…

– Tu n’en verras pas la fin, murmura le vieillard qui avait entendu ces dernières paroles.

– Hé ! mes étourneaux, dit-il, le temps passe quand on parle d’amour.

– Quelle heure est-il donc ? demanda Roumia.

– Deux heures du matin.

– C’est bien, dit-elle, je descends.

Et elle retourna dans la cabine, tandis que Perdito disparaissait.

Maurevers commençait à sortir de sa léthargie. Roumia se pencha sur lui et l’embrassa, lui disant :

– Mais, cher dormeur, c’est donc une habitude invariable… et tous les soirs, après souper, il faudra donc que vous fassiez un somme ?

– Pardonnez-moi, répondit le marquis. C’est le dernier soir où je dormirai.

– Vrai ?

– Je te le jure.

Et comme la veille, il la pressa sur son cœur.

Comme la veille aussi, la lampe se brisa, le fond de la cabine s’ouvrit, les flammes s’élevèrent et Perdito se montra au milieu d’elles.

Comme la veille encore, Roumia s’échappa, frissonnant et poussant des cris, des bras de M. de Maurevers.

XIV

Le navire file vent arrière ; la mer est toujours calme, les côtes d'Italie ont disparu dans la brume et la nuit est revenue.

Il y a douze heures que le drame que nous racontions naguère a ensanglanté le faux-pont du brick.

Perdito est mort.

La balle du marquis de Maurevers a traversé le poumon droit et la mort a été presque instantanée.

Le marquis, au contraire, respire encore.

Le vieux duc, qui est un peu chirurgien, après l'avoir arraché aux mains de Roumia furieuse et folle de douleur, a sondé la blessure et reconnu qu'elle n'était pas mortelle.

On a désarmé Roumia, puis on l'a garrottée, car tout le monde à bord obéit aveuglément au vieillard.

Durant tout le jour, Roumia a poussé des cris d'hyène blessée.

Elle voulait voir Perdito. Mort ou vivant, elle le réclamait.

Le duc, impassible, l'a fait enfermer dans sa cabine et a ordonné qu'on ne s'inquiétât nullement d'elle.

Puis il s'est occupé d'embaumer Perdito.

Le duc a surpris en Orient, dans son précédent voyage, certains secrets de la médecine turque.

C'est ainsi que s'étant fait apporter le cadavre encore chaud du bandit, il s'est contenté de verser dans le trou de la balle quelques gouttes d'un liquide mystérieux, qui s'est tout de suite répandu dans tout le corps.

Après quoi, armé d'un bistouri, il a fait du trou rond de la balle une blessure triangulaire pour laisser croire à un coup de poignard ou à un coup d'épée.

Enfin, le corps de Perdito ainsi conservé, le duc s'est fait apporter un rasoir et a jeté bas la barbe touffue qui couvrait le visage du fils adoptif de José Minos, ne lui laissant que des favoris taillés à l'anglaise et des moustaches.

C'est la façon dont le marquis de Maurevers portait la sienne quand il a quitté Paris.

Or, Perdito et Maurevers se ressemblaient trait pour trait, et ceux qui trouveront le corps de Perdito n'hésiteront pas à déclarer que c'est le cadavre du marquis Gaston de Maurevers.

Ce dernier est maintenant l'objet des soins les plus empressés.

Mais il a le délire et la fièvre et n’a plus conscience de lui-même.

Debout à son chevet, le vieux duc le contemple avec une joie sauvage.

– Je n’ai encore que la moitié de ma vengeance, murmure-t-il ; et c’est la moindre moitié, car Perdito est mort bien vite !

Il n’a vraiment pas eu le temps de souffrir.

Mais Perdito n’était pas le plus coupable, il n’était que l’enfant du crime, lui, il ne s’appelait pas Maurevers !

Ce nom. chaque fois que le duc le prononce, semble lui brûler la gorge.

– Oh ! dit-il si je ne croyais pas à l’immortalité de l’âme, est-ce que je me vengerais ?

Mais j’ai une croyance profonde, inébranlable ; je crois qu’au delà de la mort, les hommes pensent et vivent ; que, devenus êtres impalpables, ils errent sans cesse autour des êtres qu’ils aiment, se réjouissent de leurs joies et souffrent de leurs douleurs.

Tandis que son fils est là se tordant dans les convulsions, l’ombre du père flotte autour de ce lit.

Et le duc ricanait.

Tout à coup il quitta la cabine de Maurevers et passa dans celle où Roumia continuait à hurler.

– Écoute ! lui dit-il.

Elle se dressa sur son séant.

C’était le seul mouvement qu’elle pût faire, car ses pieds et ses mains étaient liés.

– Misérable ! dit-elle.

– Écoute-moi donc, fit-il.

Et il eut un regard si dominateur qu’elle cessa de vociférer.

– Je te croyais une femme plus forte et mieux trempée, dit le vieillard avec ironie.

– Perdito est mort, je veux mourir ! dit-elle.

Le duc haussa les épaules.

– Tu ne veux donc pas le venger !

– Le venger ! dit-elle, attachant sur le vieillard, un œil avide.

– Oui.

– Mais je l’ai vengé, puisque j’ai tué son assassin.

– Tu te trompes, Maurevers n’est pas mort.

– Oh ! il mourra bientôt, dit-elle avec conviction, la lame de mon poignard était empoisonnée.

Le duc se mit à rire !

– Tu te trompes encore, dit-il, au poignard que tu portais toujours et qui, en effet, était empoisonné, j’ai substitué un autre poignard, pendant ton sommeil, et Maurevers n’est pas mort, il ne mourra pas !…

Roumia poussa un cri de rage.

– Et puis, continua le duc, pour de certains hommes la mort est une délivrance ! Tuer Maurevers, à quoi bon ? Mieux vaut le faire souffrir.

– Peut-être… fit-elle avec un sombre éclair dans les yeux !

– Je te connais, ma lionne, dit encore le duc, et je suis certain que tu réfléchiras, surtout si je te donne un dernier renseignement Maurevers a un fils, un fils qui doit hériter de deux millions. Fais-en ton profit… et disons-nous adieu…

Sur ces mots, le duc quitta Roumia.

Il monta sur le pont, prit une longue-vue et ne tarda pas à découvrir la terre à l’horizon.

Cette terre, c’était l’Ile de Malte.

Alors il appela le second du navire et lui ordonna de mettre le canot à la mer.

On descendit dans le canot les bagages du duc ; ce dernier s’assit à l’arrière et dit au second :

– Dans deux heures, vous ferez délier Roumia et vous lui direz que, par mes ordres, vous êtes désormais son très obéissant capitaine et qu’elle est reine à son bord.

Puis le duc dit aux quatre hommes qui montaient le canot :

– Nagez !

Et le canot s’éloigna du navire qui continua sa route vers l’Orient, emportant à la fois le cadavre embaumé de Perdito et le marquis de Maurevers mourant, et désormais au pouvoir de la terrible bohémienne.

* *

*

Revenons maintenant à Paris et suivons Vanda et Marmouset qui s’étaient fait le serment d’obéir aux ordres de Rocambole et de retrouver le marquis de Maurevers mort ou vivant.

XV

Le lendemain du jour où Vanda et Marmouset avaient achevé la lecture du manuscrit de Turquoise, de ce même jour où Milon était arrivé tout désolé, annonçant que la Belle Jardinière avait de nouveau disparu, de ce jour enfin où on avait reçu une lettre de Rocambole, – les trois disciples du maître étaient réunis à sept heures du matin, dans le petit hôtel de la rue de Marignan et tenaient conseil.

Vanda disait :

– Nous avons trois choses à faire.

– Voyons ? fit Marmouset.

– La plus pressée est de mettre la main sur ce meuble qui renferme le titre de cent mille livres de rente.

– C'est le plus pressé et le plus difficile, dit Marmouset. Mais du moment où le maître l'ordonne, il faudra bien que ce soit fait.

– Ensuite, dit Vanda, il faut retrouver cette femme.

– Naturellement.

– Enfin, il est indispensable d'avoir des nouvelles de cet enfant que Rocambole a placé dans un pensionnat de la rue des Postes. Il y a deux ans de cela, et, dans deux ans, il se passe tant de choses !

– Eh bien ! moi, reprit Marmouset, je suis d'un avis tout opposé.

– Ah ! fit Vanda.

– La première chose à faire est de voir cet enfant.

– Bien.

– Et de nous assurer que personne ne s'est jamais inquiété de lui ; car, écoutez-moi bien, cette femme qui a confisqué M. de Maurevers, cette femme qui dispose de tant de moyens étranges, de tant de procédés ingénieux et terribles, peut bien avoir découvert l'existence de cet enfant.

À ces paroles de Marmouset, Vanda et Milon se regardèrent avec une sorte d'effroi.

– Or donc, continua Marmouset, je suis d'avis que Milon s'en aille sur-le-champ rue des Postes ; qu'il s'habille en domestique et se présente au maître de pension de la part de l'homme qui lui a confié l'enfant ; il l'avertira en outre qu'une dame blonde viendra dans la soirée, payer l'arriéré de la pension, s'il y en a, et reprendre l'enfant.

– Pourquoi Milon ne le ramènerait-il pas ? dit Vanda.

– Je préfère que ce soit vous, dit Marmouset, et en voici la raison : cet enfant doit être ombrageux, défiant, comme tous ceux qui ont souffert ; vous lui inspirerez plus de confiance qu'un homme.

– Je pars, dit Milon.

– Moi, dit Marmouset, je saurai d'ici à midi où est la maison de M. de Maurevers.

– Mais la Belle Jardinière ?

– Oh ! acheva Marmouset, je m'en charge. Paris est grand, et le monde encore plus, il faudra bien que je la retrouve !

Quelques minutes après, Milon, en livrée du matin, ce qui lui donnait l'air d'un vieil intendant du faubourg Saint-Germain, montait dans un fiacre et se faisait conduire rue des Postes.

La rue des Postes est une des plus solitaires du quartier latin ; elle s'étend derrière la place du Panthéon.

Vieilles maisons, vastes jardins, tables d'hôte à des prix minimes, institutions de jeunes enfants, telle est sa physionomie générale.

Le pensionnat indiqué par Rocambole était à droite, à l'entrée, et on lisait sur la porte :

BARBICHON, CHEF D'INSTITUTION.

Préparation au baccalauréat.

Milon sonna.

Un vieux portier vint lui ouvrir.

– Monsieur Barbichon ? demanda le colosse.

Le portier, qui ne voyait pas souvent des gens en livrée, salua dans Milon quelque opulente famille et le conduisit avec empressement, en lui faisant traverser la cour de récréation, vers un pavillon sur la porte duquel on lisait :

Économat.

Un petit homme gros et chauve, avec des bésicles sur le nez, était assis devant un bureau chargé de livres et de registres.

En voyant entrer Milon il leva ses bésicles et le regarda d'un air tout aussi bienveillant que celui du portier.

Ce dernier s'en alla.

– Monsieur, dit alors Milon qui demeura debout et refusa la chaise que lui avançait M. Barbichon, je viens pour l'enfant qui vous a été confié, il y a deux ans.

– Par qui ?

– Par mon maître, qui vous a payé deux années de pension.

– Comment se nommait votre maître ?

– Le major Avatar.

– C’est bien cela, dit le maître de pension. L’enfant est ici, il se porte bien, est très intelligent et apprend à merveille. Est-ce ce que vous voulez savoir ?

– Personne ne s’est jamais inquiété de lui ? demanda Milon.

– Personne. Pourquoi me demandez-vous cela ?

– Je ne sais pas, dit naïvement Milon.

On m’a commandé de vous faire cette question, je ne suis qu’un domestique, j’obéis.

– Fort bien, dit M. Barbichon.

Milon reprit :

– Une dame, la mère de cet enfant peut-être, se présentera aujourd’hui.

– Ah !

– C’est une dame blonde qui peut avoir de trente à trente-cinq ans. Elle réglera les comptes, si besoin est, et emmènera son fils.

M. Barbichon fit la grimace. On ne perd pas ainsi un élève de gaieté de cœur.

La cloche de la récréation sonna en ce moment et les élèves se précipitèrent dans la cour.

– Tenez, dit M. Barbichon, en attirant Milon vers la croisée de son bureau, le voilà.

Et il lui montrait un enfant de douze à treize ans, qui jouait avec un de ses camarades.

Milon ne le vit qu’une minute.

Mais il s’en alla, les traits de l’enfant gravés dans sa mémoire.

* *

*

Une heure après, une voiture armoriée, s’arrêta à la grille du modeste pensionnat, et une femme jeune et belle, avec de magnifiques cheveux blonds tirant sur le roux, en descendit et se fit conduira auprès, du chef d’institution.

– Monsieur, dit-elle à M. Barbichon, je suis la personne dont mon intendant vous a parlé ce matin et je viens chercher mon fils.

En même temps, elle posa sur la table un billet de mille francs, ajoutant :

– Voilà pour le solde de tous comptes.

M. Barbichon fit appeler l’écolier.

La jeune femme le prit dans ses bras et l’accabla de caresses.

– Tu ne me reconnais donc pas ? dit-elle.

– Non, dit l’enfant tout confus.

– Je suis ta mère, répondit-elle.

Et elle l’entraîna vers la voiture, oubliant de redemander l’humble trousseau du collégien.

Une heure plus tard encore, une autre femme blonde se présentait, réclamant, elle aussi, l’enfant confié à M. Barbichon par le major Avatar.

Cette femme qui jeta un cri en apprenant qu’on avait emmené l’enfant, c’était Vanda, Vanda qui devina la sinistre vérité sur-le-champ.

L’enfant était, désormais, au pouvoir de la Belle Jardinière.

XVI

Tandis que Milon allait rue des Postes, Marmouset courait Paris dans son poney-chaise.

Il était alors un peu plus de midi, et il s'arrêta au *Café Anglais*.

C'est la que déjeunaient habituellement le baron Hounot, Charles de S… et deux ou trois autres membres du *Club des Asperges* qui avaient autrefois été liés avec l'infortuné marquis de Maurevers.

Marmouset entra dans la petite salle du rez-de-chaussée.

On lui tendit la main, on s'étonna de ne l'avoir point vu depuis deux jours.

– Messieurs, répondit Marmouset, je vous avoue que je suis encore sous l'impression de la mort lugubre de ce pauvre Montgeron et du baron Henri.

– Moi aussi, dit le baron Hounot qui avait l'œil humide.

– Mais, reprit Marmouset en s'asseyant et demandant à déjeuner, tous les regrets de la terre ne ressusciteraient point les morts, et mieux vaut s'occuper des vivants.

– Ce Prytavin est philosophe ! dit un des convives.

– Je voudrais vous parler de Maurevers…

– Pauvre Maurevers ! dit le baron.

– Mais il est mort, lui aussi, dit Charles de S…

– En a-t-on jamais eu la preuve ? demanda Marmouset.

– Parbleu ! puisqu'on a trouvé son cadavre.

– Vous vous trompez ; on a trouvé une figure de cire qui lui ressemblait, voilà tout.

– Mais… à Londres…

– À Londres, on prétend avoir vu un cadavre qui lui ressemblait pareillement ; mais rien de tout cela n'a été prouvé.

– Eh bien ?

– Donc, pour moi, et jusqu'à démonstration du contraire, M. de Maurevers est vivant.

– Ah ! par exemple !

– Et c'est de lui que je viens vous parler…

On regarda Marmouset avec un étonnement croissant.

Marmouset poursuivit :

– Il y a cinq ans, n’est-ce pas, que M. de Maurevers a disparu ?

– Le *Moniteur,* du moins, l’annonçait hier matin en le déclarant en état d’absence.

– Par conséquent sa succession est ouverte.

– Elle le sera demain.

– Qui donc hérite ?

– Un cousin, M. de Maurevers-Beaucorps.

– Quelqu’un de vous le connaît-il ?

– Oui, moi, dit Charles de S…

– Me donneriez-vous bien un mot de recommandation pour lui ?

– Mais, cher ami, dit le baron Hounot, que diable voulez-vous donc faire ?

– C’est mon secret, répondit Marmouset en souriant.

M. Charles de S… se fit apporter une plume, de l’encre, et écrivit la lettre suivante :

« À M. le baron de Maurevers-Beaucorps,

rue de Miromesnil, *72.*

Mon cher baron,

Un de mes amis, archi-millionnaire, M. Prytavin, me demande un mot pour vous. Le voici. Faites ce qu’il vous demandera, comme si je vous le demandais moi-même.

Votre dévoué,

Charles de S… »

Marmouset prit la lettre, ne voulut pas s’expliquer davantage, déjeuna à la hâte, remonta en voiture et courut rue de Miromesnil.

M. de Maurevers-Beaucorps était chez lui.

C’était un homme de quarante-sept ou huit ans, ancien capitaine de cavalerie, habitant la province sept ou huit mois de l’année, et ayant vécu jusque-là d’un assez mince revenu.

Du reste, c’était un parfait gentilhomme d’une exquise courtoisie, et quand il eut pris connaissance de la lettre de M. de B… il dit à Marmouset.

– Monsieur, je suis entièrement à votre service.

– Monsieur le baron, répondit Marmouset, vous allez être mis en possession de la fortune du marquis de Maurevers.

– Mon cousin, que je ne connaissais pas, répondit le baron, et si j’ai compté sur quelque chose, en ma vie, ce n’est certes pas sur cet héritage ; mais comme on n’a pas la preuve de sa mort, du reste, la loi ne m’autorise qu’à user des revenus et je ne pourrai disposer du capital que dans un certain nombre d’années.

– C’est précisément à propos de cet héritage que j’ai l’honneur de me présenter chez vous, monsieur, reprit Marmouset.

– Ah ! fit le baron surpris.

– Je crois pouvoir vous affirmer que le marquis de Maurevers a fait un testament.

Le baron tressaillit.

– Dans ce testament, poursuivit Marmouset, il laisse sa fortune à ses héritiers naturels, à vous par conséquent.

Le baron respira.

– Mais il dispose de quelques legs.

– Si ce testament existe, dit le baron, il sera fidèlement respecté.

– Je crois pouvoir vous affirmer, reprit Marmouset qui se rappelait presque mot pour mot, le manuscrit de Turquoise, que vous le trouverez dans le cabinet de travail du marquis, dans le deuxième tiroir de gauche de son secrétaire.

– Monsieur, répondit le baron, je ne pourrai vérifier le fait que demain, jour de la levée des scellés. Si même vous voulez vous trouver à midi à l’hôtel Maurevers…

– J’y serai.

Et Marmouset se leva.

– Pardon, monsieur, dit encore le baron, permettez-moi une question indiscrète.

– Faites, monsieur.

– Étiez-vous des amis de mon malheureux cousin que vous savez qu’il a fait un testament ?

– Non, monsieur mais je suis le mandataire d’une femme.

– Ah !

– Qui a été la maîtresse de M. de Maurevers.

– Fort bien.

– Et à qui, dans ce testament, le marquis laisse un souvenir.

– Je me conformerai à toutes les dispositions de ce testament. À demain, monsieur.

Marmouset prit congé de M. de Maurevers-Beaucorps et se dit, en s’en allant :

– Ce que nous voulons, ce sont les jardinières. Turquoise est morte. Mais Vanda peut fort bien, jouer le rôle de Turquoise, et nul ne nous contredira, attendu que personne n’a pu connaître Turquoise, qui doit être désignée dans le testament sous le nom de Jenny.

Et Marmouset retourna à l’hôtel de la rue de Marignan.

Vanda venait d’en sortir pour se rendre rue des Postes.

XVII

Marmouset trouva Milon qui lui apprit que le matin il avait vu l'enfant, et que Vanda était allée le chercher.

Il attendit une heure, puis deux, puis trois.

Vanda ne revenait pas.

– Que fait-elle donc ? finit-il par dire, impatienté.

– Je ne sais pas, fit Milon, qu'une vague inquiétude gagnait. Voulez-vous que je retourne rue des Postes ?

– Non, attendons encore.

Deux heures s'écoulèrent encore et la nuit vint.

Vanda était partie à une heure de l'après-midi.

– Mille tonnerres ! murmura Milon, il ne faut pas six heures pour aller rue des Postes et en revenir.

C'était l'avis de Marmouset.

Tous deux montèrent en voiture et le jeune homme dit à son cocher :

– Brûle-moi le pavé, nous n'avons pas de temps à perdre.

Vingt minutes après ils arrivaient rue des Postes et Milon faisait irruption le premier dans le pensionnat, à la grande stupéfaction du concierge qui était venu lui ouvrir la grille.

Milon s'écria :

– Où est madame ?

– Comment ! encore ? dit le bonhomme, mais vous ne savez donc pas que M. Barbichon est à moitié fou de tout ce qui arrive ?

Milon ne l'entendit pas, il piqua tout droit, comme un sanglier qui traverse un fourré, vers ce pavillon situé au fond de la cour et dans lequel, le matin, il avait trouvé le digne chef d'institution.

Il ne se donna pas la peine de frapper, il entra comme dans une ville prise d'assaut.

Marmouset l'avait suivi.

M. Barbichon se leva tout alarmé et, au lieu de manifester de l'étonnement ou de la mauvaise humeur de voir Milon pénétrer chez lui d'une façon aussi irrévérencieuse, il lui dit vivement :

– Eh bien ! avez-vous retrouvé l'enfant ?

Ce fut un coup de massue sur la tête de Milon…

– L'enfant ! dit-il… vous parlez de l'enfant ?

Marmouset, plus maître de lui, repoussa Milon, regarda le chef d'institution et lui dit :

– Voyons, monsieur, il se passe évidemment, ou plutôt il s'est passé ici quelque chose d'extraordinaire. Tâchons de nous expliquer.

– Je ne demande pas mieux, répondit le pauvre homme, car je vous avouerai humblement que je ne comprends absolument rien à tout cela.

Marmouset reprit :

– Vous aviez un enfant qui vous avait été confié par le major Avatar ?

– Oui, monsieur.

– Qu'est-il devenu ?

– Monsieur, dit M. Barbichon en désignant Milon, est venu ce matin m'annoncer que sa mère viendrait le chercher.

– Bon !

– À midi, une dame blonde, entre trente et trente-cinq ans, fort jolie, s'est présentée, a réglé l'arriéré et emmené l'enfant, qu'elle couvrait de caresses.

– Qu'est devenue cette dame ? demanda Marmouset qui croyait reconnaître Vanda à ce portrait.

– Cette dame est partie et je l'ai même conduite jusqu'à sa voiture.

– Fort bien.

– Mais, reprit le chef de l'institution, une heure plus tard, une autre dame blonde aussi, jolie aussi, et de l'âge indiqué, s'est présentée en me disant :

– Je viens chercher l'enfant.

Jugez de mon étonnement ! Je lui ai dit que l'enfant était parti avec sa mère ; là-dessus, elle a jeté un cri de désespoir et elle est partie en courant.

Milon et Marmouset se regardèrent alors avec stupeur ; pendant quelques secondes même, ils demeurèrent muets.

Mais enfin, Marmouset, qui était doué d'un grand sang-froid, dit au colosse :

– Il y a une chose certaine, c'est que la femme qui est venue la première ne pouvait être Vanda, puisqu'elle est arrivée ici à midi.

– Mais quelle est donc cette femme ? s'écria Milon d'une voix étranglée.

– Tu le demandes ! fit Marmouset avec un accent de rage.

Et il entraîna Milon hors du pavillon, à la stupéfaction croissante de l'honnête M. Barbichon, qui venait d'éprouver en un jour plus d'émotions que dans toute son honnête carrière de pédagogue, et qui, voyant ces deux hommes s'avancer vers la porte

sans même songer à prendre congé, se laissa tomber dans son vieux fauteuil de cuir, posa dans ses mains sa bonne tête chauve et murmura :

– Mon Dieu ! est-ce que je serais devenu fou réellement ?

Milon et Marmouset étaient déjà dans la rue.

Là, Marmouset, disait :

– C'est maintenant qu'il faut se souvenir du maître et s'en inspirer. Il ne s'agit pas de perdre la tête, de se tourmenter et de courir à tort et à travers dans Paris ; il faut réfléchir.

– À quoi ? demanda Milon, qui était abruti d'étonnement et de douleur.

– Qu'est devenue Vanda ? Là est toute la question, murmura Marmouset.

– Ils l'ont enlevée aussi.

– Je ne sais pas, dit Marmouset, mais je croirais plutôt qu'elle est sur les traces de la femme qui a dérobé l'enfant.

La rue des Postes était déserte, et il tombait une petite pluie fine et froide.

À deux pas de la pension, il y avait un de ces établissements borgnes, moitié crémerie, moitié marchand de vins, qu'on appelle vulgairement des bouillons.

Marmouset s'approcha de la devanture, colla son œil aux vitres graisseuses et regarda à l'intérieur.

Une grosse femme à l'air réjoui trônait au comptoir : deux maçons assis à table prenaient leurs repas du soir.

D'un coup d'œil, Marmouset s'assura que c'était de vrais maçons.

Il entra et Milon le suivit.

La crémière ne témoigna qu'une faible surprise en voyant pénétrer un homme élégant dans son établissement.

– Ma bonne femme, lui dit Marmouset, qui tira un cigare de sa poche, pourriez-vous me donner un peu de feu ?

– Avec plaisir, monsieur, répondit-elle.

Les maçons, qui s'étaient retournés, continuèrent leur repas.

Alors Marmouset se pencha vers le comptoir :

– Peut-être, dit-il tout bas, pourriez-vous nous donner un renseignement.

La crémière le regarda.

– Vient-il beaucoup de monde à la pension qui est à côté ?

– Oui, monsieur, le jeudi et le dimanche.

– Et les autres jours ?

– Presque personne. Cependant aujourd'hui, poursuivit la crémière, il est venu une belle dame blonde qui est descendue d'une magnifique voiture à deux chevaux et qui a

emmené un jeune enfant.

– Ah ! fit Marmouset.

– Et puis, continua la crémière, il en est venu une autre, blonde comme la première, qui est ressortie tout agitée, presque aussitôt après.

– C’est Vanda, pensa Marmouset.

La crémière continua :

– J’avais remarqué son émotion ; une heure après, elle est revenue, car je crois qu’elle était descendue place du Panthéon.

– Ah ! elle est revenue ?

– Oui. Elle est entrée ici.

– Chez vous ?

– Oui, monsieur.

En même temps, la crémière regardait Marmouset avec attention.

– Excusez-moi, dit-elle, et ne prenez pas pour une offense ce que je vais vous demander.

– Parlez.

– Comment vous appelez-vous ?

– Marmouset.

– C’est bien ça. Alors j’ai quelque chose pour vous. La crémière ouvrit son comptoir et y prit un petit billet écrit au crayon, qu’elle lui tendit.

– C’est l’écriture de Vanda ! murmura Marmouset tout frémissant.

Et il ouvrit le billet.

XVIII

Vanda avait écrit au crayon les lignes suivantes :

« L’enfant est enlevé par la Belle Jardinière, mais elle a laissé une trace que je suis. Un commissionnaire de la place du Panthéon a vu sa voiture s’arrêter devant l’église Sainte-Geneviève.

Elle est entrée dans l’église avec l’enfant.

Puis elle est remontée en voiture, disant au cocher :

– À Saint-Mandé.

Je suppose que c’est dans la maison que Milon connaît qu’elle est allée.

Je prends une voiture et j’y cours, il nous faut l’enfant.

Peut-être serai-je de retour rue de Marignan dans la soirée.

Peut-être ne reviendrai-je pas.

Alors il est certain que Milon et toi vous irez rue des Postes ; là on vous dira ce qui s’est passé.

Je laisse ce billet à une bonne femme, la crémière qui se trouve à côté de la pension, sûre que je suis de ton intelligence.

Si, à neuf heures du soir, je ne suis pas rentrée rue de Marignan, c’est que je serai en péril : alors courez tous deux à Saint-Mandé.

VANDA.

Marmouset tendit ce billet à Milon, qui le lut en frémissant.

Puis il mit vingt francs sur le comptoir en disant à la crémière :

– Voilà pour vous, ma bonne dame, et merci.

Il sortit entraînant Milon.

La voiture de Marmouset attendait toujours à la grille du pensionnat Barbichon.

Marmouset dit à Milon :

– Il s’agit de ne pas perdre la tête ; de deux choses l’une, ou Vanda est réellement sur la trace de notre ennemie, et alors j’ai foi en son intelligence et en son audace.

Ou le commissionnaire était un faux commissionnaire, et elle est tombée elle aussi dans un piège.

Aller rue de Marignan savoir si elle est revenue, c’est perdre du temps.

– Mais, dit Milon, alors courons à Saint-Mandé.

– Non, dit Marmouset, nous allons simplement envoyer le cocher rue de Marignan.

– Savoir si Vanda est revenue ?

– Oui.

– Et que ferons-nous durant ce temps-là ?

– Nous flânerons par ici, dans les environs. J'ai comme une idée que nous découvrirons quelque chose, ne fût-ce que le commissionnaire dont parle Vanda.

Milon fit un signe de tête et tous deux s'approchèrent du coupé.

– Tu vas retourner à l'hôtel, dit Marmouset au cocher, et si madame est rentrée, tu reviendras nous le dire.

– Et si elle n'est pas revenue ?

– Tu reviendras tout de même.

– Ici ?

– Non, à côté, place du Panthéon.

Le cocher partit.

Alors Marmouset prit Milon par le bras et ils descendirent place du Panthéon.

La place était à peu près déserte.

Vainement ils cherchèrent un commissionnaire quelconque.

La nuit et la pluie avaient chassé ceux qui stationnent d'ordinaire aux abords de Sainte-Geneviève.

Mais trois voitures de la compagnie Impériale stationnaient dans un coin devant l'école de droit.

Marmouset passa auprès d'elle et, tout à coup, il tressaillit.

Puis ouvrant brusquement la portière de l'une d'elles, il dit au cocher :

– Vous n'êtes pas pris, n'est-ce pas ?

Le cocher, qui paraissait dormir, s'éveilla et rassembla ses guides.

– Que faites-vous donc ? demanda vivement Milon.

– Monte, tu le sauras ! répondit Marmouset à voix basse.

Et il le poussa dans la voiture. Puis il cria au cocher :

– Aux Champs-Élysées, rue de Marignan.

Le fiacre partit.

– Mais, balbutia Milon, le croyais que… nous restions ici…

– Tais-toi !…

Et Marmouset colla la bouche à l’oreille de Milon :

– Nous en tenons un… dit-il.

– Hein ?

– Te rappelles-tu de l’Espagnol ?

– Quel Espagnol ?

– Le prétendu mari de la Belle-Jardinière.

– Oui. Eh bien ?

– Penche-toi vers la glace de devant du coupé.

– Bon. Après ?

– Et attends que le cocher fasse un mouvement qui place sa tête dans le rayon lumineux de la lanterne ou qu’il passe sous un bec de gaz.

– Je ne comprends toujours pas, murmura Milon.

– Silence ! et attends…

Tout à coup, Milon qui s’était penché en avant, se rejeta violemment au fond du fiacre :

– C’est impossible ! dit-il.

– Non, c’est bien lui.

– L’Espagnol ?

– Sans doute.

– Devenu cocher de livrée ?

– À notre intention.

– Je comprends de moins en moins, murmura le naïf Milon.

– Parle bas, ou plutôt non, ne dis rien et écoute-moi.

Marmouset avait toujours ses lèvres collées à l’oreille de Milon :

– Tu comprends, dit-il, que la Belle-Jardinière a bien pensé que Vanda viendrait peu de temps après elle. À présent, je suis sûr que le commissionnaire était un homme à elle et que Vanda est tombée dans quelque piège.

Milon frissonna.

– Le piège n’est pas tendu pour elle seule, il l’est encore pour nous. La preuve en est dans ce prétendu fiacre et ce prétendu cocher.

– Mais, dit Milon, en montant dans ce fiacre, nous donnons tête baissée dans le piège.

– Sans doute.

– Alors…

– Alors, attends et tu verras.

Le fiacre descendait le boulevard Saint-Michel, non point de cette allure agaçante et surtout irrégulière et en zigzags des vraies voitures de place, mais rapidement, en droite ligne, traînée non par des rosses, mais par de vrais trotteurs.

Quand il fut sur l'ancienne place Maubert, il prit le quai des Augustins.

Ce quai est désert, et les rares boutiques de libraires qui s'y trouvent ferment avec la nuit.

Alors, Marmouset dit à Milon :

– Voici le moment… attention…

Et, baissant brusquement la glace du coupé, il cria :

– Hé ! cocher ?

Le cocher se retourna.

Soudain le bras de Marmouset s'allongea, et quelque chose de froid comme un anneau de fer s'appuya sur le front du cocher.

C'était le canon d'un revolver :

– Si tu pousses un cri, dit Marmouset, si tu n'arrêtes pas tes chevaux à l'instant, tu es mort !…

XIX

Le prétendu cocher, arrêta brusquement ses chevaux. En même temps, Marmouset ouvrit la portière et sauta lestement à terre, toujours son revolver à la main.

Puis, d'un bond, il se trouva sur le siège à côté de l'Espagnol.

Car c'était bien l'Espagnol, le tyran jaloux, qui se montrait à l'Opéra en compagnie de la Belle Jardinière qu'il donnait pour sa femme.

Marmouset l'avait reconnu en dépit de son déguisement et malgré une perruque qui lui couvrait une partie du front.

Milon était demeuré dans la voiture.

– Mon bon ami, lui dit Marmouset, aussi vrai que je suis là auprès de vous, je vous jure que je vais vous casser la tête si vous ne m'obéissez pas de point en point.

L'Espagnol s'était pris à trembler.

– Descendez de votre siège, dit encore Marmouset, et donnez-moi les rênes.

Puis il cria :

– Hé ! Milon !

Le colosse mit la tête à la portière.

– Tu as un poignard, n'est-ce pas ? demanda Marmouset.

– Toujours, répondit Milon.

– Alors, prends monsieur, au collet, tiens-le dans la voiture à côté de toi ; et s'il bouge tue-le comme un chien.

Milon exécuta ponctuellement les ordres de Marmouset, au moins pour la première partie.

Mais l'Espagnol qui ne s'attendait pas à cette aventure, quelques minutes auparavant, tremblait de tous ses membres et n'avait garde de bouger.

Marmouset prit les rênes, fit siffler le fouet, donna deux coups de langue et les fit repartirent au grand trot.

Au Pont-Neuf, Marmouset passa sur la rive droite et gagna la rue de Rivoli. Puis il se dirigea vers la place de la Concorde, remonta les Champs-Élysées et arriva rue de Marignan.

Le coupé que Marmouset avait renvoyé quelques instants auparavant, ressortait de l'hôtel en ce moment.

Vanda n'était pas rentrée.

Marmouset commanda au cocher de rentrer sous la voûte et de laisser la grille ouverte.

Puis il entra à son tour, et le fiacre vint s'arrêter devant le perron.

Milon, sur un signe de Marmouset, descendit de voiture, tirant l'Espagnol après lui.

Mais l'Espagnol n'opposait aucune résistance et paraissait en proie, à une grande terreur.

On le fit entrer dans la petite salle du rez-de-chaussée où la veille on avait reçu le mystérieux messager de Rocambole.

Puis Marmouset alluma deux bougies, ferma la porte et dit à l'Espagnol :

– Cher hidalgo, vous pensez bien qu'entre gens comme nous, c'est celui qui est pris qui doit s'exécuter de bonne grâce.

Le prétendu tyran de la Belle Jardinière regardait Marmouset avec une sorte d'égarement.

Celui-ci continua en tirant sa montre :

– Je vous donne trois minutes pour nous dire : d'abord où est la Belle Jardinière, ensuite où est Vanda, enfin ce que vous faisiez sur la place du Panthéon, sous le vulgaire déguisement d'un cocher de fiacre.

L'Espagnol parut retrouver quelque assurance.

– Et si je refuse de répondre ? dit-il.

– Alors, dit Marmouset, comme nous sommes dans un quartier tranquille et qu'une détonation d'arme à feu troublerait le repos des voisins, monsieur et moi, nous vous criblerons de coups de poignard jusqu'à ce que mort s'ensuive.

L'Espagnol regarda Marmouset.

– Si je ne parle pas, dit-il, vous me tuerez ; mais si je parle, on me tuera.

– Qui donc ?

– On me tuera par l'ordre d'*elle,* dit-il.

Et sa voix avait un accent de terreur profonde.

– À moins que je ne vous protège, dit Marmouset avec assurance.

Un éclair d'espérance parut s'allumer dans les yeux du pauvre diable.

– Vrai, dit-il, vous me défendriez ?

– Certainement.

Mais il eut un sourire découragé.

– On ne se défend pas contre *elle,* dit-il c'est impossible.

– Je vous prouverai bien le contraire, mon maître, murmura Marmouset, mais enfin nous ne sommes pas ici pour faire du sentiment. Voulez-vous nous répondre, oui ou non ?

Et il fit un signe à Milon qui leva son poignard.

L’Espagnol se décida à parler.

– C’est *elle* qui m’a placé sur la place du Panthéon, dit-il.

– Quand cela ?

– Après qu’elle a eu enlevé l’enfant.

– Dans quel but ?

– Elle savait qu’une autre femme devait se présenter à la pension et réclamer l’enfant.

Quand cette autre femme est venue, elle a interrogé un commissionnaire.

– Un commissionnaire comme vous êtes un cocher, sans doute ? interrompit Marmouset.

– Oui. Le commissionnaire, qui avait ses ordres, lui a donné des indications.

Ma voiture était la seule qui se trouvât sur la place, elle y est montée sans défiance.

– Et où l’avez vous conduite ?

– À Saint-Mandé, par le nouveau boulevard. Mais, quand nous avons été près du chemin de fer de ceinture, j’ai prétexté qu’il fallait laisser passer le train, sans quoi mes chevaux auraient peur.

Alors deux terrassiers qui travaillaient à la route se sont approchés du fiacre, ont vivement ouvert les deux portières et se sont trouvés assis auprès d’elle.

Vous pensez bien que les terrassiers, comme commissionnaire, avaient leurs instructions. Ils ont étouffé les cris de la dame avec un bâillon, ils lui ont lié les mains ; puis, les stores baissés, j’ai fouetté mes chevaux.

– Et vous êtes allé ?…

– À Saint-Mandé.

– Après ? dit Marmouset.…

– *Elle* m’a renvoyé à Paris, me donnant l’ordre de ne pas quitter la place du Panthéon et d’observer. Comme je vous connaissais tous les deux, c’était facile. Je ne pensais pas que vous me reconnaîtriez sous mon déguisement.

– Est-ce tout ?

– Je devais rejoindre *madame* aussitôt que j’aurais été fixé sur le parti que vous vouliez prendre.

– Ainsi elle est à Saint-Mandé ?

– Oui.

– Avec Vanda ?

– Oui, la femme blonde.

– Et l’enfant ?

– Aussi.

– Que veut-elle, faire de tous deux ?

– Je ne sais pas.

– Mon cher monsieur, dit Marmouset, je vous ferai observer de nouveau que nous n’avons pas de temps à perdre.

– Mais, monsieur, s’écria l’espagnol qui perdit tout à coup son baratin méridional et s’exprima dans le français le plus parisien ; mais, monsieur, je ne suis qu’un pauvre diable de domestique à qui on fait jouer un rôle.

– Ah ! vraiment ?

– Et je ne connais pas les secrets de *madame.*

– C’est fâcheux pour vous, répondit Marmouset. Allons, Milon, débarrasse-moi de ce drôle…

Et Milon leva de nouveau son poignard.

Le faux Espagnol pâlit et jeta un cri.

– Grâce ! dit-il, je dirai tout.

– Tout ?

– Oui, je vous le jure.

– Alors, voyons ? dit Marmouset qui s’assit, et parut attendre la confession du complice de la Belle Jardinière.

XX

L’Espagnol avait la mine effrayée et piteuse d’un homme qui veut se soustraire à la mort par tous les moyens possibles.

Aussi répéta-t-il :

– Et quand vous saurez tout, vous me protégerez ?

– Oui.

– Vous me cacherez ?

– Oui, dit encore Marmouset.

– Ah ! j’ai peur… dit-il.

Et ses dents claquaient et toute son attitude témoignait d’une angoisse profonde.

– Mais parle donc, puisque tu n’es qu’un valet ! s’écria Marmouset.

– Eh bien ! reprit-il, la Belle Jardinière s’appelle Roumia.

– Nous savons cela.

– C’est la maîtresse de Perdito que le marquis de Maurevers a tué.

– Et qu’est-il devenu le marquis ?

– Elle l’a avec elle.

– Il est donc vivant ?

– Oui. Si on appelle vivre être en l’état où il est.

– Comment est-il donc ?

– Abruti et fou. Il passe du rire aux larmes, de la joie à la tristesse et il souffre mille morts chaque jour. Son existence est un supplice sans fin.

Il parut effrayé et ajouta :

– Et le sort du marquis est réservé à son enfant, à vous et à cette dame qui est déjà au pouvoir de la Belle-Jardinière.

– Elle ne nous tient pas encore, murmura Marmouset.

– Il ne faut pas lutter avec elle, poursuivit l’Espagnol ; il ne faut pas la traiter comme une femme ; c’est une bête féroce : il faut la tuer.

– Pour la tuer, dit froidement Marmouset, il faut que je sache où elle est.

– Je vous l’ai dit : à Saint-Mandé.

– Seule.

– Oh ! non, avec deux hommes, avec deux bohémiens qui lui sont dévoués corps et âme, mais je sais le moyen de la tuer sans que les bohémiens puissent la défendre.

– Voyons ?

– Écoutez, reprit l'Espagnol ; la maison de Saint-Mandé est double.

– Comment cela ?

– En haut, c'est-à-dire à partir du sol, c'est une maison neuve dont la construction n'est pas achevée et qui n'est pas habitée.

– Bon !

– Mais il y a un vaste sous-sol disposé comme un véritable palais, et c'est dans ce sous-sol qu'est la Belle Jardinière avec ses jardins et ses victimes ; mais vous feriez bien vingt fois le tour de la maison, vous la parcourriez dans tous les sens, à l'extérieur, que vous ne devineriez pas l'intérieur, que vous ne devineriez pas l'existence du sous-sol.

– Ah ! fit Marmouset, qui continuait à regarder l'Espagnol dans le blanc des yeux.

– La grille du jardin est ouverte, poursuivit celui ci vous entrerez et vous irez jusqu'au puits qui se trouve au milieu.

– Après ? fit Marmouset.

– Quand vous serez là, vous vous pencherez sur la margelle et vous sifflerez.

Un coup de sifflet vous répondra du fond du puits. Marmouset commençait à écouter avec une certaine avidité.

– Après le coup de sifflet, vous tâcherez de contrefaire ma voix et vous crierez : *Figurrera !*

C'est le mot de passe.

Alors, vous verrez le fond du puits, qui est sans eau, s'éclairer, et la Belle Jardinière paraître. Vous avez votre revolver… le reste vous regarde…

– Mais le sous-sol ?… demanda Marmouset.

L'Espagnol répondit :

– Le sous-sol est en communication avec le puits par un boyau souterrain. C'est par là que j'entre et sors.

Marmouset garda un moment de silence.

Il délibérait en lui-même sur la question de savoir s'il était plus prudent d'emmener l'Espagnol avec lui pour vérifier l'exactitude de ses assertions et s'assurer qu'on ne lui tendait pas un nouveau piège ou de le laisser sous la garde de Milon.

Il se décida pour ce dernier parti.

– Écoute-moi bien ! dit-il à l'Espagnol ; à ton estime, que faut-il de temps pour aller à Saint-Mandé et en revenir ?

– Deux heures.

– J’en prends quatre, poursuivit Marmouset. Mais si dans quatre heures je ne suis pas revenu, tu es un homme mort.

Et Marmouset sortit, et revint au bout de quelques minutes, apportant un paquet de cordes qu’il jeta à Milon, en lui disant :

– Tu vas me ficeler monsieur, lui lier les bras et les jambes, et rester avec lui.

– Bon ! dit Milon qui se mit à garrotter l’Espagnol, lequel, du reste, n’opposa aucune résistance.

– Il est dix heures du soir à cette pendule, dit Marmouset.

– Oui.

– Si, au moment où deux heures du matin sonneront, je ne suis pas de retour, tu tueras monsieur.

– C’est bien, répondit Milon avec le calme d’un soldat prussien qui reçoit une consigne.

Alors Marmouset laissa Milon et son prisonnier dans la petite salle du rez-de-chaussée et dit à son cocher qui était demeuré sur son siège, prêt à partir :

– Prends une paire de pistolets et fais monter le palefrenier à côté de toi.

Le cocher était un robuste gaillard sur l’énergie et le dévouement duquel Marmouset pouvait compter.

* *

*

Marmouset partit, Milon ferma la porte au verrou.

Puis il plaça son fauteuil devant la porte et les yeux fixés sur la pendule, il attendit, plein d’anxiété, le retour du jeune homme et de Vanda.

L’Espagnol était couché sur le tapis, la face contre terre, et les liens qui le serraient aux bras et aux jambes lui interdisaient tout mouvement.

Onze heures sonnèrent, puis minuit, puis une heure du matin.

Marmouset ne revenait pas.

Milon commençait à froncer le sourcil, lorsque, tout à coup, la bougie unique qui brûlait sur la cheminée s’éteignit par une cause toute naturelle du reste.

Elle était arrivée à la bobèche, l’avait fait éclater et comme elle était au bout, la mèche s’était noyée dans la cire liquéfiée.

Milon chercha dans sa poche le briquet qu’il avait habituellement, pour allumer une autre bougie, et, ne le trouvant pas, il prit le parti de tirer le verrou de la porte et de passer dans la pièce voisine qui était la salle à manger et dans laquelle il trouverait certainement, des allumettes sur le poêle.

Comme l’Espagnol était solidement garrotté, Milon ne vit aucun inconvénient à le laisser seul un moment.

Mais ce moment suffit à l’Espagnol pour faire un soubresaut et se laisser retomber lourdement sur la poitrine.

Une vessie qu’il avait sous ses vêtements se creva alors, et une liqueur mystérieuse se répandit sur le parquet, laissant échapper une odeur qui saisit Milon à la gorge lorsqu’il revint.

– Mais que sent-il donc ici ? dit le colosse.

Et il trotta une allumette sur le parquet.

Soudain ce phénomène étrange rapporté dans le manuscrit de Turquoise et qui avait occasionné l’incendie de la villa de Saint-Cloud, se reproduisit.

La liqueur mystérieuse se volatilisa et prit feu ; et soudain la salle fut envahie par les flammes, et Milon en fut environné.

XXI

Milon jeta un cri ; et, horriblement brûlé, la barbe et les cheveux roussis, il recula jusqu'à la porte et s'élança dans le corridor.

Les flammes le suivirent.

Le colosse appela au secours.

Mais il n'y avait plus personne dans l'hôtel. Depuis deux jours, Vanda et Marmouset, prévoyant de graves événements, avaient congédié les domestiques, ne gardant que le cocher et le palefrenier dont ils étaient sûrs.

La petite salle était maintenant une fournaise ardente.

Milon s'était réfugié dans la cour ; les flammes passaient par les fenêtres.

Alors le pauvre colosse, complètement affolé, se précipita de la cour dans la rue, oubliant son prisonnier, ou plutôt bien persuadé que l'Espagnol qui était garrotté, allait périr dans les flammes.

La voix de stentor de Milon retentit alors comme le tocsin :

– Au feu ! cria-elle, au feu !

Et quelques fenêtres s'ouvrirent aux maisons voisines et le cri : « Au feu ! » fut répété.

Le poste de police de la rue de Ponthieu, prévenu par un sergent de ville qui était de garde aux Champs-Élysées, accourut en toute hâte.

Moins d'un quart d'heure après, les pompes arrivèrent, et tout ce paisible quartier François I^{er} fut mis en grand émoi.

La nuit était calme et il pleuvait un peu.

Ces deux circonstances empêchèrent l'incendie de se développer très vite et permirent aux pompiers de faire la part du feu.

Les gros murs, les cloisons même résistèrent, le premier étage de l'hôtel fut à peine touché, et on finit par éteindre le feu, au rez-de-chaussée, vers trois heures du matin.

Alors seulement, Milon songea à l'Espagnol.

Qu'était-il devenu ?

Était-il parvenu à briser ses liens et à sauter par la fenêtre, tandis que Milon fuyait par la porte ?

Ou bien avait-il péri ?

Milon se posa la question en frémissant.

Les meubles qui avaient brûlé laissaient çà et là des débris reconnaissables.

Vainement Milon chercha-t-il le cadavre carbonisé de l'Espagnol.

Au petit jour, l'incendie était complètement éteint et les pompiers se retirèrent, ainsi que tous ceux qui avaient porté secours.

Milon resta seul.

Il resta seul, morne, sombre, épouvanté, se rendant compte, pour la première fois, de ce qui s'était passé.

L'odeur nauséabonde avait été répandue par l'Espagnol, l'incendie était son œuvre, et s'il avait fait cela, s'était pour se sauver.

Or, l'Espagnol sauvé, Marmouset et Vanda étaient perdus.

Et tout cela était la faute de Milon qui, pour la seconde fois, était joué comme un enfant.

Et Milon prit sa tête à deux mains, s'assit à la porte de l'hôtel, sur une borne, et se mit à sangloter.

Avec ses habits brûlés, sa face noircie, il avait l'air d'un vieux démon chassé de l'enfer.

Et tandis qu'il pleurait, le pauvre vieux, déchirant sa poitrine avec ses ongles crispés, heurtant parfois au mur sa tête blanche, alors qu'il était au paroxysme de son désespoir, un homme qui s'était approché de lui sans qu'il le vît et l'entendit, lui posa brusquement la main sur l'épaule.

Milon leva la tête…

Milon se dressa comme s'il eût reçu dans la poitrine la décharge d'une pile électrique.

Milon jeta un cri suprême :

– Rocambole !

XXII

Rocambole était donc de retour.

Milon serrait ses mains, Milon pleurait et riait en le regardant.

Mais avant de les suivre tous deux, il nous faut rejoindre Marmouset, qui venait à Saint-Mandé sur les indications perfides de l'Espagnol.

Marmouset, on s'en souvient, avait emmené son cocher et le palefrenier, recommandant au premier d'aller bon train.

Depuis qu'il était un homme élégant, riche à millions, Marmouset avait des chevaux hors ligne comme vitesse.

On disait au *Club des Asperges* que si on avait connu ses chevaux dix ans plus tôt, le gouvernement ne se serait pas donné tant de mal pour construire des chemins de fer.

Le cocher, rendît la main au magnifique trotteur qui fila comme une flèche, et vingt minutes après le coupé s'arrêta devant ce cabaret dont la cave avait servi de prison à Milon.

Le cabaret était fermé.

En face, de l'autre côté de la route, s'élevait, la villa en construction.

Marmouset mit pied à terre.

Puis il dit au cocher :

– Donne les rênes au palefrenier qui gardera la voiture, et viens avec moi.

Le cocher le suivit.

Ils poussèrent la grille du jardin qui était entre-bâillée, ainsi que l'avait dit l'Espagnol, et bien que la nuit fût assez obscure, Marmouset eut bientôt distingué quelque chose de blanchâtre qui s'élevait dans, un coin au dessus du sol.

C'était la margelle du puits.

– Tu es un garçon résolu, dit encore Marmouset, et tu m'es dévoué.

– J'espère que monsieur n'en doute pas, répondit le cocher.

– Prends ces deux pistolets, en ce cas ; peut-être en aurons-nous besoin.

– Mais où allons-nous, monsieur ?

– Tu vas le savoir.

Et Marmouset s'approcha du puits.

C’était un puits tout neuf, surmonté d’un appareil en fer auquel était adaptée une poulie.

Cette poulie servait à faire mouvoir deux seaux, dont l’un remontait tandis que l’autre, descendait.

Marmouset tira de sa poche, une boîte de bougies, en alluma une, dont il abrita la flamme tremblotante dans le creux de sa main, car il pleuvait toujours un peu et le vent s’élevait.

Puis à l’aide de cette clarté, il examina d’abord l’intérieur du puits.

Les seaux lui parurent bien grands pour n’avoir d’autre destination que de puiser de l’eau.

Cette remarque semblait confirmer les allusions de l’Espagnol, qui avait prétendu que c’était par le puits qu’on pénétrait dans le sous-sol de la maison.

La bougie s’éteignit.

Marmouset en alluma une autre et la jeta dans le puits.

Si le puits était plein d’eau, elle s’éteindrait sur-le-champ.

Le puits était à sec, car la bougie toucha le sol et brûla quelques secondes encore.

Penché sur la margelle, Marmouset put se rendre compte alors de la profondeur qui était d’une quinzaine de pieds à peine.

En même temps il aperçut fort distinctement une espèce d’ouverture pratiquée dans la maçonnerie au raz du sol.

C’était sans doute l’entrée du boyau souterrain dont l’Espagnol avait parlé.

Jusque-là tous les renseignements de ce dernier étaient d’une exactitude rigoureuse.

En outre, Marmouset avait tellement été frappé de l’épouvante manifestée par l’Espagnol qu’il ne douta pas un moment que, pour sauver sa vie, celui-ci ne se fût décidé à trahir la Belle Jardinière.

Et se conformant à ses instructions, il attendit que l’allumette se fût éteinte ; puis se penchant sur la margelle, il siffla.

Une minute s’écoula.

Au bout de ce temps un coup de sifflet monta des profondeurs du puits.

Marmouset recula d’un pas et arma son revolver.

Puis il se pencha de nouveau sur la margelle et attendit.

Tout à coup une clarté se fit tout au fond.

C’était comme un rayon lumineux qui passe sous une porte.

Ensuite cette clarté grandit et occupa tout le périmètre de cette ouverture que Marmouset avait aperçue.

Alors un bras passa par cette ouverture.

Et ce bras posa un flambeau au milieu du puits.

Enfin une tête apparût à la suite du bras.

Marmouset, immobile, retenait son haleine.

Le cocher, non moins immobile, non moins muet, se tenait derrière lui.

La tête leva les yeux en l'air et fut suivie dans le puits par une partie du buste.

Marmouset vit alors distinctement cette tête que les rayons du flambeau éclairaient.

C'était une tête de femme couronnée d'une magnifique chevelure blonde.

L'Espagnol n'avait pas menti – c'était bien la Belle-Jardinière.

Et Marmouset, qui réprima un battement de cœur, s'enhardit dans cette opinion qu'il faut tuer les bêtes fauves partout où on les rencontre.

Et il allongea la main qui tenait le revolver, ajusta et fit feu.

* *

*

Soudain, la lampe s'éteignit, un cri de douleur se fit entendre et le puits demeura plongé dans les ténèbres.

Le cœur de Marmouset battait à rompre sa poitrine.

Il venait de tuer une femme.

Pendant quelques minutes, il demeura appuyé sur la margelle du puits, pâle, frémissant, la sueur au front.

Le silence, un silence de mort, avait suivi ce cri d'agonie.

La Belle Jardinière était-elle morte ?

Marmouset regarda autour de lui.

Le coup de feu semblait n'avoir éveillé aucun écho. Aucune lumière ne brilla dans la maison en construction ; personne ne parut et le fond du puits continua à demeurer plongé dans l'obscurité.

Alors Marmouset, qui avait fini par dominer son émotion, Marmouset regarda le cocher et lui dit :

– Es-tu prêt à me suivre ?

– Oui répondit-il.

– En ce cas, je vais descendre dans ce puits. Quand je serai au fond, tu descendras à ton tour.

Et, sautant sur la margelle, il se cramponna à la corde, mit les deux pieds dans le seau et se laissa couler, l'autre faisant contrepoids.

Le bruit du seau qui s'arrêtait avertit le cocher que Marmouset était arrivé.

– À ton tour ! lui cria celui-ci.

Le cocher descendit.

Alors seulement Marmouset eut de nouveau recours à ses bougies.

Quand l’une d’elles fut enflammée, il se pencha sur le sol et remarqua des traces de sang.

L’ouverture par laquelle la tête de la Belle Jardinière lui était apparue un moment, était assez grande pour laisser passer un homme en se courbant.

Marmouset vit alors une espèce de galerie souterraine en demi-cercle et construite en maçonnerie comme le puits.

Les traces de sang continuaient dans cette galerie.

Mais le corps de la Belle Jardinière avait disparu.

Sans doute qu’elle s’était traînée mourante tout au fond du boyau souterrain.

– Si tu as peur, dit Marmouset au cocher, tu peux remonter.

– Monsieur se moque de moi, répondit le fidèle serviteur, qui tenait un pistolet de chaque main.

– En route alors, et Dieu nous garde ! dit Marmouset.

Et, le revolver au poing, il s’avança résolument dans le boyau souterrain, à la recherche de l’inconnu.

XXIII

Le boyau souterrain décrivait, nous l’avons dit, une courbe ; ce qui fit que lorsqu’ils eurent fait une vingtaine de pas en avant, Marmouset et le cocher se retournèrent et ne virent plus l’entrée.

Marmouset n’avançait qu’avec précaution, allumant une allumette après l’autre, et toujours prêt à faire feu de son revolver si un ennemi quelconque venait à se dresser devant lui.

Tout à coup un bruit étrange se fit derrière lui et le força à s’arrêter.

Il se retourna et vit le cocher non moins étonné.

Qu’était-ce que ce bruit ?

C’était comme l’écrasement d’une partie de la voûte en maçonnerie qu’ils avaient au-dessus d’eux.

Marmouset revint alors sur ses pas.

Son oreille ne l’avait pas trompé.

Il avait bien entendu le bruit des pierres qui s’écroulaient, s’entassaient dans le souterrain et rendaient impossible toute retraite vers le puits.

Mais il ne fût pas difficile à Marmouset de reconnaître que Cet éboulement était le résultat non d’un accident, mais d’une combinaison.

La voûte s’était écrasée d’une façon régulière, par tranche, si on peut se servir de cette expression et sous la pression d’une force intelligente.

– On nous coupe la retraite ! murmura Marmouset.

Et il n’alluma plus de bougies et continua à avancer dans les ténèbres, s’arrêtant parfois pour prêter l’oreille.

Qu’était donc devenue la Belle Jardinière ?

Elle n’était donc blessée que légèrement qu’elle avait pu s’éloigner ainsi ?

Tout à coup il sembla à Marmouset qu’une respiration humaine se faisait entendre auprès de lui.

Il s’arrêta.

– Me suis-tu toujours ? dit-il au cocher.

– Toujours, répondit celui-ci.

– Il faut pourtant savoir où nous sommes, se dit Marmouset que l’impatience et la colère gagnaient peu à peu.

Et il eut de nouveau recours à ses bougies. C'était peut-être la vingtième qu'il allumait, et la boîte était presque vide.

Il regarda devant lui.

Le souterrain paraissait s'allonger indéfiniment. Le sol que Marmouset foulait était couvert de sable fin, et sur ce sable, çà et là, se trouvait encore, un peu de sang.

Mais, celui ou celle qui répandait ce sang avait de l'avance, car aussi loin que son regard pouvait s'étendre, tandis que la bougie brûlait, Marmouset voyait le souterrain vide.

– Je n'ai plus que trois allumettes, dit-il à son compagnon.

– Il faut les ménager, répondit ce dernier.

Et ils continuèrent leur chemin, dans les ténèbres.

Marmouset, qui était plus petit que le cocher, marchait presque debout.

Le cocher, qui était presque de la taille de Milon, était obligé de se courber en deux, ce qui retardait un peu la marche.

Tout à coup ce dernier poussa un cri.

Mais un de ses cris d'épouvante et de douleur qui sont intraduisibles.

Marmouset se retourna vivement.

– Qu'y a-t-il ? s'écria-t-il.

Le cocher ne répondit pas.

– Où es-tu ? Que t'est-il arrivé ? répéta-t-il.

Même silence.

Marmouset frotta, une allumette sur le dos de la boîte et la flamme jaillit.

Le cocher avait disparu.

Comme il avançait, une trappe que recouvrait le sable fin s'était brusquement ouverte, sous ses pas, et il avait jeté ce cri que Marmouset venait d'entendre au moment où, le sol manquant sous, ses pieds, il était précipité dans quelque abîme ténébreux.

Puis la trappe qui, faisait bascule était remontée et le sol paraissait de nouveau uni, et Marmouset ne se rendait pas compte encore de la disparition de son compagnon lorsqu'un éclat de rire strident et moqueur, vint retentir à son oreille.

– Ah ! enfin ! s'écria Marmouset ivre de rage.

Et jetant son allumette et se replongeant dans les ténèbres, il avança résolument le bras étendu.

L'éclat de rire continuait à se faire entendre, roulant sous cette voûte sonore comme un suprême défi.

Marmouset fit feu.

L'éclair rouge du revolver illumina une seconde le souterrain toujours vide et Marmouset poussa un nouveau cri de rage.

L’éclat de rire retentissait cependant auprès de lui.

Marmouset fit feu une seconde fois.

Alors l’éclat de rire se tut et Marmouset eut un battement de cœur.

Il pensa que sa balle était allée droit au but. Et il avança encore.

Mais soudain une voix railleuse se fit entendre :

– Tu as ménagé tes bougies, disait-elle, ménage donc tes balles.

– Oh ! tu n’es donc pas morte ! vipère !… s’écria Marmouset.

Cette voix qu’il venait d’entendre, il l’avait reconnue.

C’était celle de la Belle Jardinière.

Et, cette fois, il eut recours à sa dernière allumette.

Cette fois aussi, il vit son ennemie.

La Belle Jardinière était devant lui à dix pas de distance, souriante et moqueuse, et le regardant avec un dédain suprême.

L’allumette d’une main, le revolver de l’autre, Marmouset allongea le bras, ajusta froidement et pressa la détente.

L’allumette s’éteignit.

– Tu n’as plus que deux balles ! cria la voix moqueuse.

Marmouset fit feu de nouveau.

De nouveau l’éclat de rire retentit strident.

– Allons ! la dernière ? cria la voix.

– Va pour la dernière ! répondit Marmouset.

Et il tira son sixième coup de feu.

Mais alors une grande clarté se fit dans le souterrain et au milieu de cette clarté, toujours debout, toujours moqueuse, la Belle Jardinière apparut à Marmouset comme un être invulnérable !

XXIV

Marmouset fui pris d’un accès de rage folle.

Son revolver était déchargé.

Mais il avait un poignard sur lui, et, ce poignard à la main, il se rua sur la Belle Jardinière, décidé à en finir.

Elle ne bougea pas et l’attendit de pied ferme.

Et comme il approchait, le poignard levé, elle se mit à rire et croisa ses bras sur sa poitrine.

Il frappa.

Le poignard rencontra un corps dur et métallique, et se brisa en deux morceaux.

Marmouset voulut alors la prendre à bras le corps et l’étouffer.

Mais elle lui glissa des mains, et cette lueur étrange qui l’entourait s’éteignit.

Une fois de plus, Marmouset se trouva dans les ténèbres.

Alors, fou de fureur, désarmé, réduit à l’impuissance, il se mit à chercher son ennemie dans l’ombre et ne la trouva pas.

Il avançait toujours ; et, à mesure qu’il avançait, le rire strident paraissait fuir devant lui.

Puis, soudain, ce rire cessa de se faire entendre.

Soudain, aussi, une faible clarté brilla dans l’éloignement.

Marmouset prit cette clarté qui léchait le sol et paraissait passer sous une porte, pour le but de sa course, et, peu soucieux de rencontrer des pièges en route, sans même songer au sort du malheureux cocher, sous les pas duquel un abîme s’était entr’ouvert et refermé, il s’élança en avant et ne s’arrêta que lorsqu’il eut rencontré un obstacle.

Cet obstacle, c’était une porte.

Une porte au travers de laquelle filtrait ce rayon de lumière qui lui avait servi de guide.

Et cette porte céda devant lui.

Alors, une grande clarté vint frapper Marmouset au visage, et il s’arrêta sur le seuil.

Il se trouvait à l’entrée d’une salle assez vaste, une sorte de boudoir qui ressemblait par son ameublement à cette chambre que Roumia avait à Londres, et dans laquelle le marquis de Maurevers avait été transporté, et dont Marmouset avait lu la description dans le manuscrit de Turquoise.

Au milieu il y avait un lit.

Sur ce lit une femme était couchée.

Marmouset jeta un cri en l'apercevant et s'élança vivement vers elle.

Ce n'était pas la Belle Jardinière.

C'était Vanda.

Vanda ne dormait pas, elle avait même les yeux ouverts.

En entendant prononcer son nom. elle se mit sur son séant et regarda le jeune homme.

– Qu'est-ce que vous me voulez ? dit-elle.

Marmouset recula effaré.

Vanda avait l'œil brillant de la folie, et elle ne le reconnaissait pas.

– Oui, dit-elle d'une voix mélancolique et douce, je me suis appelée Vanda autrefois, mais ce n'est plus mon nom.

Je m'appelle aujourd'hui la sultane Fatma et je vais épouser le prince Ali, le frère aîné du sultan mon premier époux.

Le prince Ali succède au sultan.

Ce sera une belle fête que celle de mes noces, vous verrez.

Et, regardant Marmouset avec plus d'attention.

– Il me semble que je vous connais, vous, dit-elle ; où donc vous ai-je déjà vu ? N'êtes-vous pas le premier officier du prince Ali ?

– Vanda ! Vanda ! s'écria Marmouset avec désespoir ne me reconnaissez-vous donc pas ? Je suis Marmouset…

– Ce nom m'est inconnu, dit-elle.

Il eut une inspiration et prononça un autre nom.

Rocambole !

Vanda tressaillit et elle descendit du lit de repos.

Puis, posant sa main sur l'épaule de Marmouset :

– Comment avez-vous dit ? dit-elle.

– Rocambole ! répéta Marmouset.

Elle fronça le sourcil, son front se plissa ; elle prit même sa tête à deux mains, comme si elle eût voulu rassembler tout un monde de souvenir épars.

Mais l'effort était sans doute trop grand pour elle ; car elle partit tout à coup d'un éclat de rire et dit :

– Je ne me souviens pas !

Il y avait un piano dans cette salle mystérieuse.

Vanda se dirigea vers l’instrument et l’ouvrit.

Puis elle s’assit devant, et ses doigts coururent agiles sur le clavier.

Marmouset immobile, la sueur au front, murmurait :

– Folle ! folle ! elle est folle !

– Comme tu seras fou dans quelques heures, dit tout à coup une voix derrière lui.

Il se retourna. La Belle Jardinière était sur le seuil.

– Ah ! misérable, dit Marmouset, qui voulut de nouveau s’élancer vers elle.

Mais soudain ses jambes refusèrent de le porter, et, quelque effort qu’il fît, il lui fut impossible de faire un pas.

Il semblait qu’une barrière invisible s’élevait entre elle et lui.

– Écoute-moi, dit-elle.

– Misérable ! répéta Marmouset.

Vanda continuait à promener ses deux mains sur le clavier et ne les entendait pas.

La Belle Jardinière reprit :

– Tu as voulu te mêler d’affaires qui n’étaient pas les tiennes, pénétrer des secrets qui ne t’appartenaient pas.

Comme le baron Henri, comme M. de Montgeron, tu as voulu soulever le voile mystérieux qui pesait sur la destinée du marquis de Maurevers.

Montgeron et le baron sont morts.

Cette femme que tu vois a voulu savoir, elle aussi…

Regarde ! elle est folle !

Maintenant, je te donne à choisir ton sort.

Veux-tu savoir et mourir ? veux-tu vivre et devenir fou ?

Ce nom de folie donnait le vertige à Marmouset.

– Si tu veux savoir, tu sauras. Tu verras le marquis de Maurevers… Mais quand tu auras vu, tu mourras…

Si tu veux vivre, – qui sait ? la folie est peut-être le vrai bonheur, – je n’ai qu’à faire un signe, un mouvement, presser un ressort… vois plutôt…

Et la main de la Belle Jardinière se promena un moment sur le mur.

Tout aussitôt un jet de vapeur humide et blanche sortit de ce mur comme une douche.

Et soudain aussi, Marmouset reconnut ce parfum bizarre dont les émanations avaient déjà troublé sa raison.

La Belle Jardinière pressa un autre ressort. La vapeur blanche s’arrêta.

– Choisis, répéta-t-elle.

– Je veux savoir ! dit-il.

– Et mourir ?

– Soit.

– Eh bien ! dit-elle, tu sauras…

Elle frappa dans ses mains trois fois, et à ce signal deux hommes entrèrent.

XXV

Des deux hommes qui venaient d'entrer, à l'appel de la Belle Jardinière, l'un était parfaitement inconnu à Marmouset.

Mais l'autre lui arracha un cri d'étonnement, presque de stupeur.

C'était l'Espagnol qu'il avait laissé rue de Marignan sous la garde de Milon, et pour qu'il n'en pût douter et ne pas croire à quelque ressemblance extraordinaire, l'Espagnol avait encore les habits de cocher de fiacre sous lesquels Marmouset l'avait découvert place du Panthéon.

L'Espagnol et l'homme qui était avec lui, étaient armés d'un revolver et d'un poignard.

Marmouset avait brisé son poignard sur la cote de mailles couleur de chair qui enveloppait la Belle Jardinière, et jeté son revolver déchargé comme désormais inutile.

– Tu le vois, lui dit la Belle Jardinière, tu es en mon pouvoir. Je n'ai qu'à faire un signe et ces deux hommes se jetteront sur toi et te poignarderont.

Marmouset, en présence de ce danger réel qui remplaçait enfin tous ces périls mystérieux et incompréhensibles auxquels il venait d'échapper, avait retrouvé tout son sang-froid.

Les menaces dédaigneuses de la Belle Jardinière l'intimidaient peu du reste, et si désespérée que lui parut la solution, il ne perdait pas cependant tout espoir.

Mais il regarda Vanda avec une douloureuse ténacité.

Vanda continuait à toucher du piano, les yeux au plafond, la tête rejetée en arrière.

– Folle ! murmurait-il, folle !

– Mais viens donc puisque tu veux savoir, dit la Belle Jardinière avec une ironie farouche.

– C'est bien, dit-il, je vous suis.

Elle le prit par la main, et à ce contact il ne put se défendre d'un tressaillement !

Cette femme avait la main froide comme le corps d'une couleuvre.

Les deux hommes marchaient en avant.

Ils ouvrirent une porte au fond de la salle souterraine, et Marmouset, se trouva dans un corridor plus haut et plus large que celui qu'il avait suivi déjà en poursuivant son ennemie.

Au bout de ce corridor, l'Espagnol poussa une seconde porte.

Alors une grande clarté inonda de nouveau le visage de Marmouset.

Et en même temps aussi, il fit un pas en arrière et sentit ses cheveux se hérisser.

Il était en présence de ce qu'on appelle une chapelle ardente.

Comme jadis M. Gustave Marion qui en était devenu fou, comme M. de Montgeron qui en était mort quatre ou cinq ans après, Marmouset se trouvait face à face avec un cadavre exposé sur un lit de parade, aux quatre coins duquel brûlaient des candélabres à huit bougies.

– Regarde ! dit la Belle Jardinière.

L'accent railleur de sa voix avait fait place à un timbre plus grave.

– Regarde ! répéta-t-elle, puisque tu as voulu savoir.

– Maurevers ! exclama Marmouset.

Elle secoua la tête :

– Ce n'est pas. Maurevers, dit-elle. Toi aussi tu t'y trompes, comme s'y sont trompés Marion, Montgeron et les autres.

Approche-toi plus encore ; tiens, soulève ce bras… cette fois, ce n'est pas une figure de cire… c'est bien un vrai cadavre… le cadavre de l'homme que j'ai aimé…

Et elle se pencha et mit un baiser sur le front du mort.

Puis, se redressant, l'œil étincelant, elle dit encore :

– Cet homme que tu vois là, c'est mon seul, mon ardent amour… c'est Perdito… Perdito que Maurevers a tué… Perdito dont je venge la mort à chaque heure du jour et de la nuit…

Elle eut un ricanement de bête fauve :

– Ah ! tu as voulu savoir, dit-elle, tu sauras !

Elle le prit de nouveau par la main, le fit passer devant le lit de parade et poussa une nouvelle porte.

Cette fois, Marmouset sentit ses cheveux se hérisser.

Il était au seuil d'un espèce de cachot éclairé par une lampe de fer suspendue à la voûte.

Au fond de ce cachot, accroupi sur un peu de paille fétide, était un vieillard décharné, couvert de haillons, chargé de chaînes.

Un vieillard qui, voyant paraître Roumia, joignit les mains et lui dit d'une voix lamentable :

– Grâce ! grâce !

Celui-là n'était pas fou. Il avait toute sa raison, et la conscience des tortures sans fin qu'il endurait.

– Ah ! tu demandes grâce, dit la bohémienne en riant d'un rire sinistre. As-tu fait grâce à Perdito, toi ?

Et se tournant vers Marmouset :

Puisque tu as lu le manuscrit de Turquoise, dit-elle, tu dois savoir quel est cet homme, ce démon plutôt !…

C’est le monstre qui nous a élevés, Perdito et moi dans la haine du marquis de Maurevers ; c’est ce duc de Fenestrange qui est allé jadis en Orient, chercher d’abominables secrets ; c’est lui qui m’a enseigné l’art de tuer avec des parfums et de rendre fou avec des baisers…

C’est lui qui a mis un pistolet dans les mains du marquis de Maurevers et qui lui a fait tuer Perdito.

Et elle se prit à rire comme une fille d’enfer :

– Et il a cru m’échapper ! et il a cru que je me contenterais de torturer Maurevers et que je le laisserais jouir en paix de sa vengeance… Ah ! ah ! ah !…

Marmouset, la sueur au front, regardait tour à tour ce vieillard et cette furie.

Elle reprit :

– Mais Perdito n’eût point été vengé, si je n’avais pas frappé cet homme !… Il m’avait, donné de l’or, il avait mis à mes pieds des esclaves… Or et esclaves m’ont servi à le faire tomber dans un piège et à m’emparer de lui…

Il y avait dans un coin du cachot, hors de la portée du vieillard retenu au mur par des chaînes, un fourneau dans lequel brillaient des charbons ardents.

Roumia fit un signe.

À ce signe, l’Espagnol prit une longue tige de fer et la plongea dans le fourneau.

Le vieillard se prit à hurler.

– Grâce ! grâce ! répéta-t-il.

– Il n’y a pas de grâce pour toi, répondit Roumia.

Et sa main nerveuse se mit à tourner et retourner la tige de fer dans le brasier jusqu’à ce qu’elle fût rouge à l’extrémité.

Alors elle la retira et s’avançant vers le vieux duc, elle le piqua au bras et à l’épaule.

La chair fuma à ce contact.

Le vieillard jeta des cris déchirants.

Marmouset lui-même, oubliant sa propre situation, s’écria :

– Grâce ! grâce !

Roumia eut un éclat de rire et jeta la tige de fer loin d’elle.

Puis elle reprit Marmouset par la main et lui dit :

– Maintenant, veux-tu voir Maurevers ? viens !

Et elle le fit sortir du cachot.

XXVI

Marmouset, entraîné par cette femme dont la parole était brève, le geste impérieux, le rire ironique, commençait à se demander s'il n'était pas le jouet de quelque cauchemar ; lorsque la Belle Jardinière, poussa devant elle une nouvelle porte.

Cette fois le décor changeait.

Marmouset se crut au seuil d'une pagode indienne. Des lampes mystérieuses projetaient des clartés voluptueuses et tremblantes sur des murs tendus d'étoffes bizarres. Le sol était jonché de tapis moelleux.

Les angles garnis de piles de coussins.

Un parfum d'opium régnait dans cette pièce et montait au cerveau.

Cette clarté mate qui baignait les objets comme un rayon de lune avait quelque chose d'efféminé qui allait à l'âme et l'emplissait d'une sorte de mélancolie vague.

Marmouset sentit, en pénétrant dans cet étrange réduit, sa colère et son étonnement faire place à une sorte de langueur et d'indifférence.

D'abord il ne vit que confusément les objets qui l'entouraient.

La Belle Jardinière cessa de lui tenir la main et il ne s'en aperçut pas.

Elle fit un pas en arrière, il n'y prit garde. Il ne s'était point aperçu que les deux hommes qui les accompagnaient tout à l'heure dans le cachot du vieux duc de Fenestrange ne les avaient point suivis.

La Belle Jardinière recula jusqu'à la porte et disparut.

Marmouset, se trouva seul et ne le remarqua point.

Les peintures bizarres qui couvraient les murs de cette salle, lui rappelaient vaguement la pagode de Hampstead, dans laquelle Gipsy avait failli périr.

Tout, à coup, il lui sembla que la respiration d'un être humain se laissait entendre auprès de lui.

Puis il vit s'agiter quelque chose dans un des angles de la salle.

Enfin, un homme accroupi sur une pile de coussins lui apparut.

Cet homme avait l'attitude extatique des fumeurs d'opium.

Ses pommettes rouges, ses yeux caves et sans rayons, ses lèvres hébétées trahissaient l'abus du funeste narcotique.

Le tuyau d'un narguilé gisait auprès de lui sur le tapis.

Marmouset s'approcha.

Cet homme, ce fantôme plutôt, car ce n’était plus qu’un être décharné, blanchi, tremblotant, ressemblait cependant à ce cadavre devant lequel Marmouset s’était arrêté tout à l’heure.

Et Marmouset se dit :

– Ce doit être là le marquis de Maurevers.

Le fumeur d’opium s’agitait, mais ce n’était pas la présence de Marmouset qui causait cette agitation.

Tout entier à son rêve, insensible aux choses extérieures, vivant en lui-même, il parlait d’amour à un être invisible, devenu, palpable et réel pour lui seul.

– Oui, disait-il, je t’aime… et vivre avec toi pendant une éternité ne serait pas assez long encore… Et il étendait les bras et les ramenait sur la poitrine comme s’il eût pressé un être réel.

Marmouset le contemplait avec une sorte de stupeur.

Alors seulement il s’aperçut qu’il était seul et que la bohémienne n’était plus là.

Mais, presque aussitôt après, la porte se rouvrit, et Roumia entra.

Le marquis continua à divaguer.

– Eh bien ! dit-elle en regardant Marmouset, qu’en penses-tu ?

Marmouset tressaillit ; il retrouva sa raison et son sang-froid.

– Est-ce là Maurevers ! dit-il.

– Oui.

– Et c’est là ta vengeance !

– Oui.

Marmouset se prit à rire :

– Je te croyais plus vindicative, dit-il d’un air dédaigneux.

– Vraiment ?

– Cet homme est abruti, poursuivit Marmouset, mais, il n’est pas malheureux. Depuis longtemps la vie réelle est loin de lui, et il vit dans un rêve perpétuel ; le rêve, c’est la folie. La folie fait-elle donc souffrir ?

Roumia souriait et ne répondait pas.

Marmouset reprit :

– Tu détruis ce corps lentement, mais tu n’as plus aucun pouvoir sur l’âme.

– Tu crois ?

– Cette intelligence éteinte n’a plus conscience des tortures que tu lui as infligées ; tu peux tuer cet homme quand bon te semblera, il franchira le seuil de la mort sans s’en apercevoir.

– Tu es intelligent, ricana Roumia, et tout ce que tu dis est rigoureusement vrai, en apparence. Cependant tu te trompes.

– Comment ?

– Le marquis a des heures lucides.

Marmouset tressaillit.

– Des heures, poursuivit Roumia, où il se souvient de son nom, de son enfant, de sa vie d'autrefois, des heures où il a horreur de moi et où, cependant, il m'aime plus que jamais.

– C'est impossible !

– Oui, car l'opium détruit l'intelligence.

– Tu as raison, mais j'ai le secret d'un réactif puissant qui détruit momentanément son effet stupéfiant.

Alors Roumia tira de son sein un flacon qu'elle déboucha.

Puis elle s'accroupit devant le narguilé et versa quelques parcelles d'une poudre blanchâtre que ce flacon renfermait, dans le tuyau où brûlait un reste de narcotique.

En même temps, elle prit le tuyau, l'approcha des lèvres de Maurevers hébété et lui dit :

– Fume !

Le pauvre idiot pressa de ses lèvres le tuyau fatal.

La Belle Jardinière regarda alors Marmouset et lui dit :

– Maintenant, tu vas voir…

XXVII

Marmouset ne pouvait, détacher son regard de ce fantôme décharné qui s'était appelé le marquis de Maurevers et qui paraissait être descendu, comme intelligence, au-dessous du niveau de la brute.

Roumia, la bohémienne, la Belle Jardinière comme on l'appelait, et que Marmouset avait voulu tuer moins d'une heure auparavant, Roumia était pourtant seule avec lui en ce moment, et ses deux gardiens étaient demeurés au dehors.

Il est vrai que Marmouset n'avait plus ni revolver, ni poignard.

Mais Marmouset était un homme, un homme jeune et robuste ; et un homme a toujours raison d'une femme.

Il pouvait donc se jeter sur elle à l'improviste, lui faire un collier de fer de ses deux mains et l'étrangler avant qu'on ne fût venu à son aide.

Marmouset n'y songea même pas.

L'atmosphère alourdie dans laquelle il se trouvait, avait distendu ses nerfs, apaisé sa colère, ôté à son âme toute énergie.

Roumia s'était donc assise auprès de lui, et il ne prenait garde à elle.

Toute son attention était concentrée par le marquis de Maurevers.

Celui-ci fumait.

Il fumait avec cet acharnement fébrile des Orientaux qui cherchent dans le rêve des jouissances insensées.

Mais il avait cessé de murmurer des mots sans suite, de parler d'amour à cet être imaginaire que tout à l'heure il croyait presser dans ses bras.

Son œil s'arrêtait parfois sur Roumia et sur Marmouset.

Mais il ne voyait ni l'un ni l'autre.

– Il ne nous a pas encore aperçus, dit Roumia à l'oreille de Marmouset.

– Il nous verra donc ?

– Oui, tout à l'heure.

– Ah ! fit Marmouset qui sentait, lui aussi, sa tête s'appesantir.

Mais, bientôt, il fut le témoin d'un étrange phénomène, annoncé du reste par Roumia.

L'œil du marquis, cet œil atone et sans rayons, dont les paupières étaient à demi baissées, cet œil s'ouvrit peu à peu, puis, s'éclaira, et Marmouset comprit que l'intelligence y revenait lentement.

Tout à coup, sa main saisit le tuyau du narguilé et l'arracha de ses lèvres.

Puis, le jetant loin de lui, le marquis se leva brusquement et s'écria :

– Où suis-je ?

Alors, la voix railleuse de la Belle Jardinière se fit entendre :

– Bonjour, marquis, dit-elle.

Il serra les poings, leva sur elle un regard plein de haine et voulut faire un pas.

Mais elle le cloua à sa place de son œil fascinateur et lui dit :

– Prends garde ! tu sais bien que tes jambes ne te portent pas toujours.

– C'est vrai, murmura-t-il avec un accent de rage.

Et il retomba, épuisé par l'effort qu'il venait de faire, sur la pile de coussins où il était tout à l'heure.

La voix de Roumia avait le sifflement d'une vipère.

– Marquis, dit-elle, sais-tu qui tu es ?

– Oui, répondit-il, je sais que je suis ta victime, démon.

– Tu es le marquis de Maurevers, n'est-ce pas ?

– Je ne suis plus rien.

– Mais tu l'as été ?

– Oui.

– Tu avais une maîtresse… Turquoise ?…

– Pauvre Turquoise ! soupira-t-il avec un sanglot déchirant dans la voix.

– Elle est morte, ricana la bohémienne.

– Tu me l'as déjà dit, mais je ne te crois pas.

– Tu avais un fils ?…

Ici, cet homme qui recouvrait un peu de son intelligence, fit un effort surhumain :

– Non, dit-il, je n'ai pas de fils… je n'ai jamais eu de fils.

– C'est-à-dire que tu n'as jamais voulu me dire où il était, dit-elle avec un accent de raillerie infernale, mais je le sais…

– Tu mens !

Et, en prononçant, ces mots, il vit Marmouset qui se tenait muet et la sueur au front derrière Roumia.

– Quel est cet homme ? balbutia-t-il.

– Ah ! tu ne connais pas monsieur ?

– Un de tes complices, sans doute, un de tes bourreaux, fit-il avec un accent de mépris et de rage.

– Tu te trompes, marquis, tu te trompes…

Et elle riait de son rire infernal.

– Monsieur, poursuivit-elle, est un de tes amis.

– Ah ! fit Maurevers.

Et son œil éteint se fixait avec une sorte d'acharnement sur Marmouset, qu'il voyait pour la première fois.

– Je ne me souviens pas, murmura-t-il enfin, en prenant sa tête dans ses deux mains.

– Monsieur, poursuivit Roumia, est un ami de Montgeron.

– Montgeron ! exclama le marquis.

– Ne te l'ai-je pas dit ? Montgeron est mort.

Le marquis eut un gémissement.

– C'est un ami de Montgeron, poursuivit-elle, et, comme lui, il s'est vaillamment lancé à ta recherche, il a retrouvé ton fils…

– Je n'ai pas de fils ! répéta-t-il avec énergie.

Roumia se tourna vers Marmouset :

– Mais dites-lui donc, fit-elle, que son fils, ce matin encore, était dans un pensionnat de la rue des Postes.

– C'est vrai, dit Marmouset en courbant la tête.

Le marquis de Maurevers se dressa de nouveau.

Il avait des éclairs dans les yeux, et son corps débile semblait retrouver un peu de force.

– Eh bien ! oui, dit-il, j'ai un fils… mais tu ne sauras pas où il est.

– Tu te trompes, je le sais…

– Tu mens !

– Il est en mon pouvoir depuis ce matin, acheva Roumia.

– Tu mens !

– Je vais t'en donner la preuve !

En même temps, elle frappa de nouveau trois coups dans sa main.

Alors, le mur du fond de la salle s'entr'ouvrit comme un décor de théâtre rentre tout à coup dans sa coulisse.

En même temps, des cris déchirants se firent entendre.

Et Marmouset, épouvanté, vit au fond d’une autre salle tendue de rouge et éclairée par des torches, un enfant demi-nu lié à un poteau, et deux hommes qui le fouettaient avec des verges.

C’était bien le pauvre enfant enlevé le matin, rue des Postes, que les bourreaux de Roumia la bohémienne martyrisaient !

XXVIII

La réaction que la vue du marquis de Maurevers, réduit à l’état de fantôme, n’avait pu opérer chez Marmouset, les cris et les larmes de l’enfant l’amenèrent.

– Ah ! misérables ! ah ! brigands ! s’écria-t-il.

Et, oubliant qu’il était désarmé, il se rua sur les bourreaux.

La Belle Jardinière partit d’un éclat de rire.

– Assez ! dit-elle.

Les deux hommes qui fouettaient l’enfant s’arrêtèrent.

Mais, en même temps, sur un signe de leur terrible maîtresse, ils se tournèrent contre Marmouset.

Alors, entre cet homme seul contre deux, mais dont la colère doublait les forces, et ces deux esclaves d’une tyrannique volonté, une lutte terrible s’engagea.

Dix fois terrassé, Marmouset se releva dix fois.

Mais, enfin, la force brutale triompha.

Marmouset se vit couché sur le sol, le dos par terre, le genou de l’un de ses adversaires sur la poitrine.

Et celui-ci, levant un poignard, dit à la Belle Jardinière :

– Faut-il frapper ?

– Non, dit-elle, garrottez-le.

Alors, tandis que l’homme au poignard maintenait Marmouset épuisé sous son genou, l’autre s’empara d’une longue écharpe de soie que la Belle Jardinière portait autour de sa taille, et qu’elle dénoua pour la lui donner.

Puis, avec cette écharpe, il se mit à lier les pieds et les mains du jeune homme, avec une dextérité de jongleur indien, et jamais peut-être ligature ne fut plus solide.

Quand ce fut fait, les deux hommes, dont l’un, du reste, n’était autre que l’Espagnol, se relevèrent, le laissant gisant sur le sol, et ils attendirent de nouveaux ordres.

Marmouset était de l’école de Rocambole.

Il savait que les cris ne servent à rien, si ce n’est à perdre tout à fait une cause déjà compromise.

Il ne jeta donc pas un cri, il ne chercha même pas à se débattre ; muet, immobile, il attendit son sort avec une apparente impassibilité.

La Belle Jardinière dit à l’Espagnol :

– Détachez cet enfant !

On délia le pauvre petit, qui n’osait plus crier de peur qu’on ne le fouettât encore.

– Et emmenez-le ! ajouta la bohémienne.

Alors Marmouset vit le mur à coulisses reprendre sa place première, et le poteau, l’enfant, les bourreaux, tout disparut.

De nouveau, il était seul en présence de la Belle Jardinière. Celle-ci se pencha sur lui :

– Je n’aime pas à causer avec un homme à terre, dit-elle.

Et le prenant par les épaules, avec une vigueur dont on ne l’eût point jugée capable, elle le porta sur le divan placé contre le mur et s’y assit.

– Maintenant, dit-elle, causons !

Marmouset leva sur elle un œil chargé de mépris et ne prononça pas un mot.

Quant au marquis de Maurevers, il était toujours évanoui et gisait auprès du divan.

Elle le poussa du pied en disant :

– Nous n’avons plus à nous occuper de lui, sa raison est éteinte de nouveau, il va rentrer dans son rêve opiacé.

Alors se plaçant en face de Marmouset, les bras croisés sur la poitrine, l’œil plein d’éclairs, la lèvre ironique, elle dit à son prisonnier :

– Je sais qui tu es : tu te nommes Marmouset, ton premier maître est un bandit du nom de Rocambole. Mais Rocambole est parti, il est mort sans doute, et tu n’es pas de taille à jouer le même jeu que lui.

Tu as commencé par être voleur et mendiant ; puis tu es devenu riche, et ce n’est pas moi qui me serais jamais jetée au travers de ta prospérité et de ton bonheur.

Mais tu as été imprudent, tu as voulu savoir.

Je venge l’homme que j’ai aimé, c’est mon droit. Tu as essayé d’enrayer ma vengeance, je te frappe, c’est mon droit encore !

Une femme était ta complice, tu vois ce que j’en ai fait, elle est folle !

Moi seule pourrais détruire mon œuvre et lui rendre la raison, mais je n’ai pas de ces sottes générosités.

Dans cinq jours j’aurai quitté Paris ; dans huit, à bord d’un navire, entre le ciel et l’eau, emmenant avec moi ces deux victimes, je me serai soustraite pour jamais à la curiosité importune de ceux qui rêvent encore de pénétrer le mystère du marquis de Maurevers.

Dans cinq jours, une pauvre folle à demi morte de faim sera trouvée dans les décombres de cette maison, auprès d’un cadavre.

Les fous ne sont pas crus quand ils parlent, et les morts ne parlent pas.

La folle, c’est ta complice.

Le cadavre, tu l’as deviné, n’est-ce pas ?

C’est le tien.

Elle eut un éclat de rire strident.

– Car enfin, dit-elle, tu n’as pas espéré, j’imagine, que je te ferais grâce ?

– Tuez-moi, dit Marmouset, je vous méprise !

Elle se prit à rire de plus belle.

– Bah ! dit-elle, tu es candide et naïf en ton audace, mon maître ; et tu te dis peut-être que je vais t’envoyer dans l’éternité d’un coup de poignard ou d’un coup de pistolet. Allons donc !

Je n’ai pas l’intention davantage de te faire hacher en morceaux, ou de te faire décapiter. Le sang me répugne.

Je t’ai trouvé un supplice bien digne d’un homme d’imagination tel que toi.

Marmouset continuait à la regarder avec dédain.

– Tu es instruit, poursuivit-elle, et tu dois savoir que les Chinois sont des maîtres en raffinement de cruauté.

Le duc de Fenestrange, que tu as vu tout à l’heure, avait étudié leurs procédés et c’est de lui que je tiens celui que je vais t’appliquer.

Je te condamne à mourir par la privation de sommeil.

Marmouset était brave ; il avait fait le sacrifice de sa vie, et cependant, il ne put s’empêcher de frissonner.

– On meurt au bout de cinq jours, acheva-t-elle avec son rire cruel. Vraiment, ce n’est pas trop long !…

Et elle frappa pour la troisième fois dans ses mains, et, à ce signal, les bourreaux reparurent.

– Ô Rocambole ! murmura Marmouset, dans le fond de son cœur, Rocambole, où êtes-vous et ne viendrez-vous donc pas à mon aide ?

XXIX

Les bourreaux revenus, la Belle Jardinière leur dit d’un ton ironique :

– Tenez compagnie à monsieur.

Puis elle ajouta, regardant Marmouset :

– Je viendrai prendre de tes nouvelles de temps en temps.

Et elle sortit.

Marmouset avait lutté, Marmouset avait été brisé par mille émotions et il sentait une torpeur toute physique s’emparer de ses sens.

L’Espagnol et son complice s’étaient assis auprès de lui.

Marmouset, si las qu’il fût, les regardait et se demandait comment ils s’y prendraient pour l’empêcher de dormir.

En même temps aussi, il songeait à Rocambole et se disait :

– Ah ! si je savais que le maître fût à Paris, je ne désespérerais pas.

Deux heures s’écoulèrent.

La surexcitation morale triompha chez Marmouset de la lassitude physique.

Pendant ces deux heures, il eut les yeux ouverts et les bourreaux n’eurent rien à faire.

Maris enfin la fatigue l’emporta. Ses yeux se fermèrent.

Soudain un épouvantable coup de tam-tam se fit entendre.

Marmouset rouvrit les yeux et bondit sur lui-même autant que le lui permirent ses liens.

L’Espagnol venait de frapper sur un tambour de cuivre avec une baguette de fer.

C’était le supplice qui commençait.

Vingt fois, pendant tes quatre ou cinq heures qui suivirent, Marmouset ferma les yeux, vingt fois le terrible tam-tam se fit entendre.

Mais on s’habitue aux bruits les plus stridents.

À mesure que te temps passait, l’engourdissement physique devenait plus grand.

Alors l’Espagnol dit à son compagnon :

– Va chercher le seau.

Celui-ci sortit et revint peu après avec un seau d’eau glacée dans laquelle flottait une éponge.

Et chaque fois que Marmouset fermait les yeux, l'Espagnol lui exprimait l'éponge sur la tête.

Douze heures s'écoulèrent.

La Belle Jardinière reparut.

– Allez vous reposer, mes fidèles, dit-elle, j'ai dormi et je puis veiller à mon tour.

Marmouset commençait à éprouver d'intolérables bourdonnements dans les oreilles et sa tête était lourde comme *un* boulet de bronze.

Néanmoins la vue de son ennemie lui donna du courage.

Peut-être eût-il demandé grâce aux deux hommes ; il se roidit contre la bohémienne.

Pendant deux ou trois heures encore, il lutta de lui-même contre le sommeil.

Mais enfin ses yeux se fermèrent, de nouveau et soudain il jeta un cri de douleur.

La Belle. Jardinière venait de le piquer au bras avec une épingle d'or qu'elle avait prise dans sa chevelure.

Les bourdonnements dans les oreilles augmentaient, et Marmouset sentait sa raison s'en aller.

Chaque fois que ses paupières s'abaissaient, la terrible épingle se rougissait de son sang.

Le délire le prit.

Et dans ce délire, il lui sembla entendre un bruit sourd et lointain, comme celui d'une bêche qui travaillait sans relâche au-dessus de sa tête.

Mais n'était-ce pas le résultat de ce bourdonnement qu'il avait dans les oreilles et qui allait toujours augmentant ?

La Belle Jardinière, elle, paraissait ne rien entendre.

À demi couchée sur le divan auprès de Marmouset, elle s'était fait apporter une lampe sur un guéridon et lisait tranquillement à sa lueur.

Douze autres heures s'écoulèrent.

Le délire fit place, chez Marmouset, à une extrême faiblesse.

Le besoin de dormir était devenu si impérieux que souvent son implacable ennemie était obligée de le piquer deux ou trois fois de suite, pour qu'il rouvrît les yeux.

Les bourreaux vinrent relayer leur maîtresse.

L'Espagnol portait un petit réchaud rempli de charbons ardents, et dans le réchaud, Marmouset, frissonnant, reconnut la terrible tige de fer avec laquelle il avait vu torturer le vieux duc de Fenestrange.

Mais le besoin de sommeil devenait si impérieux, que, bien qu'il eût deviné l'usage qu'on allait faire de la tige de fer qui rougissait lentement, ses yeux se fermèrent encore.

Alors, l’un des bourreaux lui découvrit l’épaule. Marmouset se laissa faire et ne se débattit point. Il dormait.

La tige rougie toucha son épaule, il se réveilla en rugissant.

Le troisième supplice commençait, et il dura douze autres heures pendant lesquelles Marmouset ne vit point la Belle Jardinière.

Chaque fois que ses yeux se fermaient, la chair fumait en criant sous le fer rouge.

Marmouset hurlait, le sang coulait par les narines, et une fièvre ardente le brûlait ; de temps en temps, il lui semblait encore entendre le bruit mystérieux de cette bêche qui travaillait toujours.

Tout à coup, l’Espagnol et son compagnon se regardèrent inquiets, étonnés…

Eux aussi, ils avaient entendu ce bruit étrange et l’Espagnol s’élança en dehors en disant :

– Il faut réveiller madame.

Alors, Marmouset eut un vague espoir, et un peu d’énergie lui revint.

La Belle Jardinière accourut.

Marmouset vit l’Espagnol lever la main vers la voûte de la salle, il vit la Belle Jardinière pâlir…

Il entendit distinctement ce bruit qu’il avait pris longtemps pour le résultat d’une hallucination…

Et tout à coup le plâtre de la voûte se détacha par fragments.

Tout à coup encore, une pierre oscilla et tomba aux pieds de la Belle Jardinière, qui fit un pas en arrière.

Cette pierre, qui fut suivie d’une autre, laissa voir soudain une ouverture béante, et soudain aussi deux hommes s’élancèrent l’un après l’autre, comme une grappe humaine, par cette ouverture, et la Belle Jardinière jeta un cri.

À ce cri d’épouvante, Marmouset, à demi mort, répondit par un cri de triomphe, et la vie lui revint.

Rocambole et son fidèle Milon venaient de tomber comme la foudre, le poignard aux dents, le revolver, au poing, au milieu de ses bourreaux.

Marmouset était sauvé !…

XXX

L’émotion de Marmouset fut si forte qu’il faillit s’évanouir.

Mais déjà Milon était auprès de lui et avec son poignard coupa les liens.

En même temps, Rocambole posait sa main sur l’épaule de la Belle Jardinière épouvantée, et lui disait :

– Tu ne me connais pas de vue… mais je vais te dire mon nom…

– Rocambole ! exclama Marmouset.

Mais Rocambole secoua la tête et dit :

– Pour madame, non, je ne suis ni Rocambole, ni le major Avatar… je suis…

Il s’arrêta et la regarda fixement :

– Je suis celui qui doit venir de l’Inde, dit-il.

Ce fut un coup de théâtre.

Cette femme hautaine et cruelle tout à l’heure, qui avait condamné Marmouset à une mort épouvantable, ce démon qui, depuis cinq ans, torturait le marquis de Maurevers, ce monstre qui faisait fouetter les enfants et frappait les vieillards avec une tige de fer rougie, changea tout à coup d’attitude et tomba à genoux.

Elle s’agenouilla, non point en suppliante qui demande grâce, mais en esclave qui attend des ordres.

Et Rocambole la tint pendant un moment, palpitante, pleine d’effroi et d’obéissance, sous son œil dominateur.

Le marquis de Maurevers dormait toujours de son lourd sommeil opiacé.

Rocambole le regarda un instant :

– C’est bien, dit-il, il n’est pas mort… il en reviendra… si tu avais des poisons qui tuent, j’en ai rapporté qui ressuscitent.

Puis il s’adressa à Marmouset :

– Et toi, depuis quand es-tu ici ?

– Je ne sais pas au juste, répondit Marmouset, mais il y a au moins deux jours.

– Et Vanda, où est-elle ?

Marmouset étendit la main derrière lui.

– Dans ce souterrain, dit-il, elle est folle.

Rocambole regarda sévèrement la Belle Jardinière.

– Grâce, dit-elle, je lui rendrai la raison.

– Je l'espère bien, répondit-il froidement.

Alors. Marmouset fut témoin d'une scène non moins étrange qu'inattendue.

Il avait conservé quelques lueurs de raison, au milieu de ses tortures, et, par conséquent, en voyant apparaître Rocambole comme un libérateur, il s'attendait à ce que celui-ci et son fidèle Milon feraient sur-le-champ justice de la Belle Jardinière et de ses étranges complices.

Il n'en fut rien.

Rocambole remit son revolver et son poignard à la ceinture et dit à la Belle Jardinière :

– Je suis arrivé à temps pour eux et pour toi. Si je les avais trouvés morts, ta dernière heure était venue.

Elle était toujours courbée et, pour ainsi dire, prosternée devant lui.

– Lève-toi, dit-il, esclave, j'ai besoin de tes services…

Et la Belle Jardinière se leva et dit :

– Maître, ordonnez, j'obéirai.

– Je crois, murmura Marmouset, que tout ce que je vois et entends n'est qu'un rêve et que le délire m'a repris.

Rocambole entendit ces paroles :

– Toi, dit-il, tu as besoin de repos. Couche-toi… et dors…

Marmouset frissonnait, lui aussi, sous le regard du maître.

– Dors ! répéta celui-ci.

– J'ai soif !… balbutia Marmouset, dont la gorge était aride et qui continuait à rendre du sang par les narines.

Rocambole regarda la Belle Jardinière.

Celle-ci se tourna vers l'Espagnol, qui, ainsi que son compagnon, était muet d'étonnement, et prononça quelques mots dans cette langue mystérieuse que seuls les bohémiens comprennent.

L'Espagnol sortit et revint une minute après, portant un plateau sur lequel se trouvait un verre de vin qu'il présenta respectueusement à Marmouset.

Celui-ci hésitait à le prendre.

– Mais bois donc, dit Rocambole d'un ton d'autorité.

Marmouset n'hésita plus.

Il vida le verre d'un trait ; puis il retomba comme anéanti sur un amas de cailloux qui avait été son lit de supplice, et ses yeux se fermèrent, obéissant plus encore peut-être à

l’influence magnétique du regard de Rocambole, qu’à cette lassitude inouïe qu’il éprouvait.

Alors, Rocambole se tourna vers la Belle Jardinière :

– Suis-moi, fit-il.

* *

*

Combien d’heures d’un sommeil profond, léthargique, sans rêves, Marmouset dormit-il ?

Il ne le sut pas lui-même.

Lorsqu’enfin ses yeux se rouvrirent, il était toujours dans cette salle bizarre où Rocambole était arrivé à son secours.

Mais Rocambole avait disparu.

Disparue aussi la Belle Jardinière, et avec elle le marquis de Maurevers.

Marmouset était seul, plongé dans une demi-obscurité, car la salle n’était éclairée que par une lampe à globe dépoli suspendue au plafond.

La brèche faite par Rocambole avait été refermée, et toute trace en était effacée.

– Mais où suis-je donc ? s’écria-t-il en se levant.

À ces paroles, la porte s’ouvrit et Milon entra.

– Ah ! dit Marmouset, est-ce bien toi ?

– C’est moi.

– Où sommes-nous ?

– Dans le souterrain de Saint-Mandé.

– Et Vanda ?

– Le maître l’a emmenée.

– Et *elle ?*

Marmouset ne put réprimer un léger frisson en faisant ainsi allusion à la Belle Jardinière.

– Partie avec lui.

– Étrange ! murmura Marmouset.

– Je suis de votre avis, dit Milon, mais vous savez bien que le maître a toujours son idée.

– Mais il est donc bien vrai qu’il est de retour, s’écria Marmouset, dont le cerveau était confus encore. Je l’ai donc vu !

– Comme vous me voyez.

– Et il est parti ?

– En vous laissant ceci.

Et Milon mit une lettre volumineuse sous les yeux de Marmouset.

Celui-ci lut :

Histoire du major anglais sir Edwards Linton, recueillie par le major Avatar.

Et Marmouset se mit à dévorer les pages de ce manuscrit, qui était l’œuvre de Rocambole.

XXXI

Une lettre adressée à Marmouset accompagnait le manuscrit de Rocambole.

« Mon cher enfant, disait le maître, je n’ai point torturé ce monstre femelle qui s’appelle la Belle Jardinière. Elle a pourtant torturé M. de Maurevers, qu’hélas ! on ne rappellera jamais complètement à la raison et à la santé ; elle a voulu te faire périr dans d’épouvantables supplices.

Quelques heures encore, et ni toi, ni ma chère Vanda, n’eussiez plus été de ce monde.

Cependant, je ne frappe pas cette femme, et je vais lui fournir les moyens de racheter ses crimes.

Pourquoi ?

Ceci est mon secret, – un secret que tu devineras à moitié, du reste, quand tu auras pris connaissance du manuscrit que je te laisse.

Je quitte de nouveau Paris, mais pour quelques jours seulement.

À mon retour, – je vais à Londres, – j’aurai besoin de ton dévouement et de ton intelligence, et de cet or de Gipsy, notre pauvre morte, que tu n’as accepté qu’à titre de dépôt.

Tu as entendu parler souvent de cette Inde mystérieuse où vivent les Étrangleurs, nos anciens adversaires.

L’Inde est aussi la patrie d’hommes nobles et grands qui ont lutté au grand jour, comme les Thughs luttaient dans l’ombre, contre la tyrannie et le joug de l’étranger.

Parmi ces princes qui ont refusé de subir le joug de l’Angleterre, il en est un qui a préféré mille fois la mort à la servitude, et ce prince a été mon ami.

Rocambole le forçat a été pendant deux années le compagnon d’armes, le frère de l’homme le plus noble du monde. Il a vécu de sa vie, partagé les mêmes périls, et il ne l’a quitté que mort.

J’ai fait un serment à mon prince bien-aimé, au moment où son œil mourant s’arrêtait une dernière fois sur moi, un serment solennel et dont l’accomplissement sera le couronnement de l’œuvre de réhabilitation que j’ai entreprise.

Ce serment, je le tiendrai, mon ami, et tu m’y aideras.

C’est pour cela que je n’ai pas tué la Belle Jardinière.

Il me faut un instrument terrible dans la main, et cet instrument, c’est la bohémienne Roumia.

Lis donc, et au revoir…

ROCAMBOLE. »

Après avoir pris connaissance de cette lettre, Marmouset se tourna vers Milon.

– Ainsi donc, le maître est à Londres ?

– Oui, répondit le colosse.

– Quand est-il parti ?

– Hier soir.

– Et il t’a commandé de demeurer auprès de moi ?

– Sans doute.

– Ici ?

– Ah ! dame ! fit Milon, savez-vous, que vous avez dormi soixante heures, pendant lesquelles je vous ai fait constamment avaler, des cuillerées de bouillon sans parvenir à vous éveiller.

Il est vrai que vous aviez absorbé un narcotique dans le verre de vin qu’on vous avait apporté ; ce qui nous a permis de panser vos blessures et vos brûlures sans vous faire souffrir.

– Fort bien, dit Marmouset, mais ce n’est pas là ce que je te demande.

– Quoi donc ? fit Milon.

– Dois-je rester ici ?

– Le maître l’a dit : il est inutile que Marmouset rentre dans Paris avant d’avoir pris connaissance du manuscrit que je lui laisse.

– C’est bien, je resterai.

– D’ailleurs, continua Milon, il y a ici des provisions, du vin, et nous pouvons boire et manger.

– Ma foi ! dit Marmouset en souriant, quelque obéissance respectueuse que j’aie pour le maître, et quelle que soit mon impatience de prendre connaissance de son manuscrit, je t’avoue que je meurs de faim et de soif.

– Attendez-moi alors.

Et Milon sortit et revint peu après, poussant devant lui une table toute servie.

– Comment appellerons-nous mon repas ? demanda Marmouset. Je veux être pendu si je devine, au fond de ce souterrain, l’heure qu’il est.

– Il est minuit, dit Milon.

– Alors, soupons.

– Et je vais souper avec vous, car, moi aussi, j’ai grand’ faim. ajouta le vieux colosse.

Il était une chose qui excitait la curiosité de Marmouset peut-être autant que le manuscrit laissé par Rocambole.

– Mais enfin, dit-il à Milon, comment êtes-vous venus à mon secours ?

Milon raconta alors, non sans baisser les yeux et s’accuser de son peu d’intelligence, pour la millième fois peut-être, ce qui lui était advenu après le départ de Marmouset, et comment l’incendie avait en partie dévoré le petit hôtel de l’avenue de Marignan ; comment, ensuite, il avait été trouvé pleurant et à demi fou par Rocambole.

Celui-ci lui avait fait des questions, et Milon lui avait répété les indications données à Marmouset par l’Espagnol.

Alors, Rocambole n’avait pas hésité à venir à Vincennes.

Mais il avait fallu attendre la nuit.

La nuit venue, tous deux avaient constaté l’éboulement de la voûte du souterrain.

Ils avaient alors entrepris de percer une galerie.

Ce travail avait duré deux jours et une nuit.

– Et mon malheureux cocher ? demanda-t-il.

– On l’a retrouvé à demi mort de faim dans l’oubliette qui s’était ouverte sous ses pas, répondit Milon.

Marmouset acheva son repas, alluma alors un cigare et entama la lecture du manuscrit, dont le premier chapitre portait ce titre un peu mélodramatique :

Le Bûcher de la Veuve.

LE MANUSCRIT DU MAÎTRE

I

Le soir approchait.

Au vent brûlant qui tombe du haut des montagnes, succédait la brise plus fraîche qui vient de la mer.

Le soleil avait disparu de ce ciel d'airain qui pèse sur l'Inde, et quelques têtes d'hommes, commençaient à se soulever et à s'agiter au milieu des jungles qui entourent la magnifique plaine de Calcutta.

L'heure de la sieste venait de finir avec le coucher du soleil, et l'Indien s'éveillait pour respirer librement, après avoir dormi tout le jour d'un sommeil oppressé.

Aux portes de Calcutta, entre la plaine et cette partie de la ville qu'on appelle la ville noire, quatre officiers anglais, réunis dans une maison en bambous, buvaient du thé et causaient à l'entour d'une table de whist.

– Messieurs, dit tout à coup le plus jeune, qui était lieutenant au premier régiment de cipayes, avez-vous vu passer ce matin, en revenant de la manœuvre, le cortège de la veuve ?

– Quel cortège, demanda un des trois autres.

– Le cortège funèbre de la veuve du rajah Nijid-Kouran.

– Non, je n'ai rien vu.

– La veuve est donc morte, demanda le plus âgé des quatre officiers.

– Pas encore…

– Alors pourquoi ces mots *cortège funèbre ?*

Le plus jeune, qui se nommait sir Jack Blackweld, ne put réprimer un sourire.

– Comme on voit bien, mon cher Harris, dit-il, que vous êtes arrivé d'Europe il y a huit jours à peine et que vous ne savez pas le premier mot de notre Inde bien-aimée.

– Bien-aimée, soit, mais un peu chaude, dit le capitaine Harris en souriant.

Sir Jack, qui était chez lui, reprit :

– On se fait à la chaleur tout comme au brouillard : je suis pourtant né à Londres auprès de Saint-Paul, et mes parchemins me font remonter à un bâtard du roi Guillaume le Normand ; je suis donc un Anglais de la vieille roche ; mais je vous avoue en toute humilité, que je ne changerais pas avec plaisir ma garnison de Calcutta pour une des casernes de Londres.

– Donnez-moi une tasse de thé, Jack, dit le capitaine Harris. Bien. Maintenant, dites-moi quelle est cette veuve.

– C’est une Hindoue de seize ans, ce qui est fort jeune en Angleterre, et ce qui constitue déjà une vieille femme dans l’Inde.

– Fort bien. J’ai, du reste, lu ces choses-là dans les livres. Est-elle belle ?

– Elle l’est encore.

– Et elle est veuve ?

– Du rajah Nijid-Kouran, un petit prince des montagnes, qui n’a pas voulu faire sa soumission à l’Angleterre. Il y en a comme ça une demi-douzaine qui tiennent encore, depuis la soumission du roi d’Oude.

– Mais, vous savez, dit sir Jack avec un sourire, l’Angleterre ne se presse pas ; elle se contente de leur livrer de temps en temps quelques combats insignifiants, et elle leur expédie de l’opium en quantité, ce qui est une arme autrement meurtrière que les canons rayés et les revolvers.

– Enfin, dit le capitaine Harris, ce rajah est mort.

– Il y a un mois. Hier soir, sa veuve, accompagnée d’une suite nombreuse, est arrivée aux portes de la ville. Ils ont campé en plein air ; et pendant toute la nuit, on a pu entendre la musique funèbre des Indiens.

Ce matin, elle est montée à cheval et a fait son entrée solennelle dans Calcutta.

– Qu’y vient-elle donc faire ?

– Elle vient y mourir.

– Ah ! c’est juste, dit le capitaine, j’oubliais que la veuve d’un Hindou monte sur le bûcher.

– Justement.

– Mais pourquoi vient-elle se brûler à Calcutta.

– Parce que le rajah Nijid-Kouran, son époux, appartient à une des grandes familles de l’Inde et que Calcutta est le berceau de cette famille.

– Pauvre femme ! dit un des deux autres officiers, elle n’a peut-être pas grande envie de mourir.

– Je l’ai vue, moi, comme elle passait sous mes fenêtres, reprit sir Jack. Elle était fort pâle et elle avait des larmes dans les yeux. Mais quelle en ait envie ou non, il faudra bien qu’elle monte sur le bûcher. On l’y placerait de force.

– Qui donc ?

– Mais les parents, les serviteurs du défunt.

– C’est horrible ! murmura le capitaine Harris ; mais enfin Calcutta est une ville anglaise ?

– Sans doute.

– Et l’autorité anglaise… pourrait bien…

– On voit de plus en plus que vous arrivez d’Europe, mon cher Harris. D’abord le vice-roi des Indes n’aime pas à se mêler des affaires religieuses des indigènes.

– Soit.

– Ensuite, nous savons bien que la veuve du rajah vient mourir à Calcutta ; mais ce que nous ne savons pas, ce que la police ne sait jamais, c’est le jour, l’heure et le lieu de cette sinistre exécution.

On va promener la victime en triomphe à travers cette ville immense que l’on nomme Calcutta.

Cela durera un jour ou deux, peut-être trois ; puis tout disparaîtra.

Que seront devenus la victime et les bourreaux ?

Nul ne le saura pendant plusieurs jours, jusqu’à l’heure où on retrouvera, dans quelque quartier indigène isolé, les restes fumants d’un bûcher.

– Oh ! dit le capitaine Harris, si j’étais le vice-roi des Indes…

– Que feriez-vous ?

– Je saurais bien empêcher de pareilles atrocités.

Sir Jack haussa imperceptiblement les épaules ; mais il n’eut pas le temps de commenter ce geste par des paroles, car l’arrivée d’un nouveau personnage vint distraire l’attention de ses hôtes.

Un cheval s’était arrêté à la porte du pavillon et un officier couvert de poussière et drapé dans les plis flottants d’un grand burnous de laine blanche, après avoir mis pied à terre, entra précipitamment dans le petit salon où ces messieurs jouaient au whist.

– Tiens ! s’écria Jack, le major.

– Moi-même, dit l’officier d’une voix émue.

– Comme vous êtes pâle, sir Edwards ! reprit sir Jack.

– J’ai fait cinquante lieues à cheval sans m’arrêter, dit le major.

Et il se laissa tomber épuiser sur un siège.

– Messieurs, dit sir Jack, je vous présente le gentleman le plus excentrique du Royaume-Uni, le major sir Edwards Linton.

Et les présentations étant faites, sir Jack reprit :

– Vous paraissez bouleversé, sir Edwards ?

– J’ai besoin de quatre hommes résolus, répondit le major.

– Alors, nous voilà, dit sir Jack. Parlez, de quoi s’agit-il ?

II

Le personnage dont l'arrivée inattendue avait produit une certaine sensation parmi les quatre officiers, le major sir Edwards Linton, en un mot, était un homme d'environ vingt-huit ans.

Il était plutôt petit que grand, avait le teint bronzé, les cheveux noirs et résumait bien plus le type oriental que le type anglais.

Sir Edwards avait dû son avancement rapide à deux ou trois brillants faits d'armes accomplis durant les dernières campagnes et peut-être bien aussi à sa parfaite connaissance de la langue hindoue qui lui avait permis d'accomplir de véritables tours de force et d'audace, comme par exemple de se déguiser en Indien et de s'en aller vivre pendant plusieurs semaines au milieu d'une peuplade insurgée contre l'autorité anglaise, laquelle peuplade le prenait pour un frère et lui confiait ses projets.

Ce dernier mérite était diversement apprécié par les officiers de l'armée anglaise.

Les uns trouvaient la conduite du major des plus courageuses, attendu qu'il jouait perpétuellement sa vie en risquant d'être reconnu par les Indiens.

Les autres n'hésitaient pas à dire que cela rassemblait singulièrement au métier d'espion ; et comme on le pense, le major avait ses détracteurs et ses fanatiques.

Mais tous s'accordaient pour reconnaître que le major était un homme d'un grand courage.

Or donc, il fallait que le major éprouvât une émotion bien vive pour ne pouvoir la maîtriser davantage, ce jour-là, lui qui, d'ordinaire, savait se faire un visage impassible.

– Que vous arrive-t-il donc, sir Edwards ? demanda sir Jack pour la seconde fois.

Le gentleman reprit peu à peu son sang-froid et dit :

– Messieurs, comme je viens de vous le dire, j'ai galopé cinquante lieues à travers les jungles, et j'ai crevé quatre chevaux.

– D'où venez-vous ?

– Des montagnes qui composent le petit royaume de Nijid-Kouran.

– Dont la veuve se vient brûler à Calcutta, observa le capitaine Harris.

– Précisément, dit sir Edwards, c'est à cause de la veuve que j'ai fait ce rapide et long voyage.

Ces mots étaient de nature à piquer la curiosité des quatre officiers.

Sir Edwards reprit :

– Vous savez comment est mort Nijid-Kouran ?

– Non, dit sir Jack.

– Nijid, à la chasse, s’est laissé tomber sur le pied un de ces javelots empoisonnés dont les montagnards se servent contre le tigre avec plus de succès qu’ils ne se servent de nos armes à feu.

La blessure était sans remède. Nijid est mort en quelques heures.

– Sans avoir fait sa soumission aux Anglais, dit sir Jack.

– Pas plus que la fera son frère et successeur Osmany.

– Ah ! le nouveau rajah se nomme Osmany ?

– Oui.

– Mais dites-nous donc, sir Edwards, fit le capitaine Harris, quel rapport il y a entre votre voyage précipité et la belle veuve de Nijid ?

– Vous allez voir. J’étais en mission auprès de Nijid.

– Bon !

– Le vice-roi m’avait chargé de lui faire certaines propositions qui, tout en garantissant son indépendance de souverain, le faisaient allié de l’Angleterre.

– Oui, dit sir Jack en riant, c’est toujours ainsi que la noble Angleterre entame les négociations. Après ?

– Naturellement, je ne me serais pas présenté à la cour de Nijid dans mes habits européens.

Vêtu à l’hindoue, parlant la langue des bords du Gange, je m’étais donné pour un Indien de Bénarès.

Seuls, Nijid et son frère Osmany connaissaient ma nationalité.

Nijid n’avait pas accepté mes propositions, mais il ne les avait pas repoussées non plus, lorsque la mort est venue le surprendre.

Alors le prince Osmany, proclamé rajah, m’a donné audience et m’a dit :

– Je repousse les offres de l’Angleterre, mais je consens à ne jamais porter les armes contre elle, si vous pouvez me rendre un service.

– Lequel ? ai-je demandé.

– Avez-vous vu la femme de mon frère ?

– Oui.

– Elle est condamnée par nos lois barbares à périr dans les flammes pour honorer la mémoire de son époux.

– Je le sais.

– Que l’Angleterre la sauve, et je deviens son ami !

– Ah ! interrompit le capitaine Harris, je commence à comprendre !

Sir Edwards poursuivit :

– Lorsque le prince Osmany m’a fait cette confidence, la veuve de Nijid, la belle Kôli-Nana, un nom indien qui veut dire : *la perle brune,* était déjà partie pour Calcutta avec une nombreuse escorte de parents et d’amis.

Je n’avais donc pas une minute à perdre. J’ai promis au prince que l’Angleterre sauverait Kôli-Nana, et je suis parti ventre à terre.

– Et c’est pour sauver la belle Indienne que vous avez besoin de quatre hommes résolus ?

– Oui.

– Pourquoi quatre ?

– Parce que j’ai tout un plan d’action, qu’un plus grand nombre d’hommes ferait certainement avorter.

– Voyons ? dit sir Jack.

– Mais d’abord, messieurs, dit sir Edwards, puis-je compter sur vous ?

– Certainement, dirent les quatre officiers.

– Alors, écoutez.

Sir Edwards se versa une nouvelle tasse de thé, et s’exprima ainsi.

III

– Messieurs, dit le major sir Edwards Linton, vous le savez, je parle la langue hindoue avec une telle pureté que les brahmines et les lettrés s’y tromperaient.

Quoique né à Liverpool et de vieille race anglaise, je suis venu dans l’Inde de si bonne heure que j’ai pu me plier aux mœurs indiennes et aux habitudes des indigènes.

Deux ans de captivité chez le roi de Lahore et mon physique ont fait le reste.

Lorsque je dépouille l’uniforme anglais, je deviens sur-le-champ un Hindou de la plus belle eau.

– Nous savons cela, sir Edwards, dit sir Jack.

Le major reprit :

– Je m’en vais donc à travers l’Inde entière, tantôt à pied, tantôt à cheval, tantôt sur un éléphant ; j’entre dans les pagodes et les mosquées, selon l’occurrence ; je me donne tantôt pour un habitant de Delhi, tantôt pour un marchand d’opium, tantôt pour un riche propriétaire de la vallée de Kachemyre.

Et jamais personne, en me voyant, n’a soupçonné que je pouvais être Anglais.

– Nous savons encore cela, sir Edwards, dit le jeune officier.

– Pardon, répondit le major, si j’entre dans ces développements, mais ils sont nécessaires, pour que vous compreniez le plan que j’ai conçu et combiné de concert avec le prince Osmany.

– Voyons ?

– La belle Kôli-Nana est donc arrivée à Calcutta hier soir.

– Pardon, observa sir Jack, hier soir, elle et son cortège ont campé dans la plaine et ne sont entrés en ville que ce matin.

– Soit. Aujourd’hui donc toute la journée, elle aura été promenée en triomphe de pagode en pagode, de la ville blanche à la ville noire.

Ce soir, elle se reposera dans une de ces auberges indiennes qu’on appelle des *schoultry.*

Demain, la promenade triomphale recommencera.

Puis, le soir venu, et quelque surveillance que puisse exercer la police anglaise, bourreaux et victime disparaîtront.

Où passeront-ils la nuit ? En quel lieu isolé, aux environs de la ville, au bord de la mer ou dans la plaine, le sinistre bûcher se dressera-t-il ? Mystère.

Mystère pour tous, excepté pour moi.

– Comment cela, sir Edwards ?

– Parce que, dès demain matin, sous mon déguisement hindou, je vais me mêler au cortège funèbre.

– Bien !

– Je serai bien accueilli, car on m’a vu à la cour du rajah défunt, qui me traitait avec distinction ; et dès lors, je ne quitterai plus la pauvre veuve.

Le soir, je ferai partie du campement mystérieux.

Dans la nuit, j’aiderai à élever le bûcher. C’est alors, messieurs, puisque vous voulez bien m’offrir vos services, que j’aurai besoin de vous.

Les quatre officiers écoutaient sir Edwards avec une attention pleine de curiosité.

Il reprit :

– Dans la nuit qui précède le supplice, car c’est généralement au point du jour que le bûcher s’allume, la malheureuse femme qui doit être brûlée est laissée seule sous une tente, au milieu de ses colliers de perles, de ses bijoux et de ses parures, qu’elle dispose en ordre pour les jeter ensuite le lendemain, pièce par pièce, dans le bûcher, avant de s’y précipiter elle-même.

Pendant cette nuit suprême, des musiciens entourent la tente et font entendre des chants bizarres qui achèvent l’œuvre d’exaltation commencée chez la victime, par cette promenade triomphale de deux jours.

Il n’est pas rare que la pauvre femme, quand sa dernière heure est venue, ait complètement perdu la raison et souvent même la parole.

C’est là-dessus que je compte.

– Comment cela ?

– J’aurai soin de vous prévenir dans la soirée. Par quel moyen ? je l’ignore encore, mais enfin je vous préviendrai. Vers minuit, vous vous approcherez du campement des Hindous.

La plupart seront ivres de danses funèbres, de boisson et d’opium.

Les musiciens eux-mêmes auront été gagnés par cette fièvre délirante que le bruit monotone de leurs instruments ne fera qu’entretenir.

Mais il y aura quatre hommes parmi la troupe qui ne seront ni ivres, ni endormis, ceux-là ce sont les frères de la victime.

En partant, ils ont juré d’observer un jeûne rigoureux jusqu’à l’heure où leur sœur monterait sur le bûcher.

C’est à ces quatre hommes que vous aurez affaire.

– Pour enlever la belle Kôli-Nana ?

– Oui… laquelle, bien certainement, opposera une vive résistance, à moins que la terreur de la mort ne se soit déjà emparée d’elle ; auquel cas nous la trouverons en proie à une sorte de stupéfaction ou de stupeur.

– Mais enfin, dit le capitaine Harris, il faudra se battre à coups de sabre et de pistolet ?

– Peut-être…

– Et si ivres que soient les autres, ils viendront certainement au secours des frères de Kôli-Nana.

Sir Edwards se prit à sourire.

– C’est pour cela, messieurs, dit-il, que je vous ai dit avoir besoin de quatre hommes résolus. D’ailleurs, quatre Anglais valent dix Indiens pour le moins.

– Je parie pour vingt, dit fièrement sir Jack.

– Mais, dit un des autres officiers, ce prince Osmany, le nouveau rajah, est donc un homme civilisé ?

– Plus que son frère.

– Et il a compris tout ce qu’avait de révoltant pour l’humanité cet usage barbare qui veut que la femme ne survive pas à son époux ?

– Il avait de bonnes raisons pour cela.

– Vraiment ?

– Oui, dit le major avec un mystérieux sourire.

– Quelles étaient donc ces raisons ?

– Il est amoureux fou de Kôli-Nana.

– La veuve de son frère ?

– Qu’importe ! si je la sauve, le rajah sera mon ami et le vôtre, messieurs.

– Bon ! dit sir Jack, mais une chose me paraît difficile, sir Edwards.

– Laquelle ?

– Sauver la belle Indienne est une entreprise que certainement nous mènerons à bonne fin.

– Je l’espère.

– Mais qu’en fera le nouveau rajah ? car enfin, les montagnards ses sujets, si elle revient auprès de lui, ils la reconnaîtront.

– Tout cela est prévu, répondit sir Edwards.

– Ah !

– Kôli-Nana a une sœur qui lui ressemble, autant que l’épi blond et mûr ressemble à l’épi vert encore.

Toutes deux sont les filles d’un riche marchand d’opium de Chandernagor.

La blonde sœur de la brune Kôli-Nana est fiancée au prince Osmany.

Le prince la doit aller chercher en grande pompe, dans le premier quartier de la nouvelle lune.

– Eh bien ?

– Eh bien ! le marchand d’opium et sa seconde fille se sont secrètement entendus avec Osmany.

Kôli-Nana enlevée, nous la conduisons à Chandernagor.

– Bon.

– Un médecin indien, qui possède entre autres secrets merveilleux celui de rendre d’un rouge ardent la plus noire des chevelures, opère chez Kôli-Nana cette métamorphose.

– Oh ! j’y suis, dit sir Jack. Kôli-Nana prend le rôle de sa sœur.

– C’est cela, messieurs, dit le major.

Et il se leva, ajoutant :

À demain !

IV

– Où allez-vous donc, sir Edwards ? demanda alors le jeune officier de cipayes.

– Je vais me mêler au cortège de Kôli-Nana.

– Ah ! c’est juste.

– Et pour cela, dit sir Edwards, je vais quitter mes habits anglais pour revêtir les brayes flottantes, la petite veste et le turban des Hindous.

– Fort bien, dit le capitaine Harris, mais où nous verrons-nous demain ?

– Tout à l’heure encore, je l’ignorais ; mais il me vient une inspiration, dit le major.

– Voyons ?

– Le cortège funèbre, après avoir fait le tour de cette partie de Calcutta que nous appelons la ville noire, ne manquera pas de terminer sa procession solennelle par la pagode qui se trouve dans la ville blanche, c’est-à-dire le quartier européen.

Cette pagode, qui existe depuis plusieurs siècles, est très vénérée des Hindous ; ils y font de préférence leurs dévotions, à la veille de quelque acte important ou solennel.

Je suis persuadé, ajouta le major, que c’est par là que la pauvre veuve finira ses stations.

– Alors vous nous y donnez rendez-vous ?

– L’un de vous se tiendra aux abords de la pagode à partir de demain et attendra l’arrivée du cortège.

– J’irai, moi, dit sir Jack.

– Fort bien, reprit le major. Je ne sais pas si vous me reconnaîtrez, car j’aurai pris mon air tout à fait indien.

Mais après que le cortège sera sorti de la pagode, entrez-y.

– Après ?

– Il y a dans un coin une statue colossale du dieu Sivah.

Vous trouverez au pied de cette statue une boulette de maïs que vous recueillerez.

Dans cette boulette sera enfermé un morceau de papier, et sur ce morceau de papier quelques lignes, au crayon.

En prononçant ces derniers mots, sir Edwards Linton serra la main de ses futurs compagnons d’armes et les quitta.

Un esclave tenait son cheval en main à la porte du pavillon.

Sir Edwards sauta en selle, mit le cheval au galop, et, quelques minutes après, il entrait dans Calcutta. Son képi, recouvert d'une large bandelette de toile, couvrait aux trois quarts son visage, selon la mode adoptée par les Européens sous le ciel brûlant des Indes.

Il traversa donc la ville noire sans attirer autrement l'attention de la population indigène qui grouille dans ce quartier ; puis il atteignit la ville blanche et s'arrêta devant une maison de belle apparence entourée d'un jardin.

À peine avait-il fait entendre sa voix que la grille s'ouvrit à deux battants.

Deux serviteurs noirs accoururent avec les marques du plus profond respect.

Le major était chez lui.

Dans l'Inde, les officiers jouissent d'une paye très élevée, et les appointements d'un major sont de près de cent mille francs.

De plus, le major passait pour riche.

Cette fortune, qui venait accroître ses émoluments et lui permettait de vivre à Calcutta dans une véritable opulence, était elle patrimoniale, ou bien avait elle une origine mystérieuse ?

Les uns disaient oui, les autres non.

Le major ne jouissait pas dans l'armée anglaise d'une réputation bien nette.

On prétendait qu'il avait livré traîtreusement à la Compagnie les secrets d'un prince indien qui était son ami et avait eu foi en lui, et que cette première trahison n'était pas étrangère à son opulence.

Mais, sous ce ciel ardent, les passions des Européens font place à une parfaite indolence et chacun cherche à vivre le plus paisiblement du monde, sans trop s'inquiéter de son voisin.

Donc le major avait ses ennemis, mais il avait aussi ses amis, lesquels puisaient dans sa bourse, comme sir Jack, par exemple, qui était un cadet sans patrimoine ; et ceux-là parlaient de lui avec admiration et respect.

Le major traversa donc en descendant de cheval, un vestibule de marbre dans lequel une fontaine, placée dans le milieu, entretenait une agréable fraîcheur ; puis après le vestibule, deux ou trois salons luxueux, meublés à l'européenne, et il pénétra enfin dans une dernière pièce, où il s'enferma.

C'était la salle de bain.

Il se lava de la poussière du voyage, fit ses ablutions comme un véritable disciple de Mahomet et appela son valet de chambre Ali.

Ce dernier était un Hindou mahométan qui lui était dévoué corps et âme depuis le jour où le major l'avait arraché à une mort certaine, dans un de ces voyages mystérieux qu'il entreprenait quelquefois dans l'intérieur du pays.

Ali, condamné à mort, allait être pendu, quand le major l'avait sauvé.

Ali parut.

– Rien de nouveau ? demanda le major.

– Rien, maître.

– As-tu vu passer la veuve du rajah et sa suite ?

– Oui, répondit Ali.

– Quand ?

– Ce matin.

– Sais-tu où ils sont maintenant ?

– Je crois, répondit l'Hindou, qu'ils ont fait la sieste dans le schoultry du *Serpent-Bleu*, et ils pourraient bien y être encore ; car les danses des almées ont commencé.

Le major, tout en causant avec son fidèle serviteur, avait opéré sa métamorphose.

Ce n'était plus un officier anglais ; ce n'était même pas un cipaye.

C'était un honnête habitant de l'Afghanistan, faisant le commerce des perles, des saphirs et de l'opium.

Il était chaussé de babouches, portait une braye blanche rayée de bleu, une veste à paillettes d'or sur une étoffe bleu-sombre, un turban blanc sur sa tête à demi rasée, et, à sa ceinture, un orick inoffensif, – car à le voir ainsi accoutré, avec son air calme et débonnaire, on eut juré que jamais cet homme n'avait eu de querelle avec ses semblables, – pas même une querelle d'amour.

Le major ouvrit au fond de la salle de bain une petite porte qui donnait sur une cour intérieure.

Il sortit par cette porte, traversa cette cour, et aucun autre serviteur ne le vit quitter la somptueuse demeure.

Une heure après, il entrait dans le schoultry du *Serpent-Bleu*, et, comme l'avait dit Ali, il y trouvait encore la veuve du rajah et sa suite.

Les danses de bayadères avaient commencé, en effet.

Sous un vaste hangar de bambous, accroupie à l'orientale, sur une natte de pur cachemire, la pauvre veuve promenait autour d'elle un regard déjà brillant d'épouvante et de folie.

Ses parents l'entouraient, faisant entendre des chants bizarres.

Quatre bayadères dansaient, en proie à une vertigineuse exaltation.

Le major pénétra sous le hangar et s'approcha de la victime.

V

La plupart des assistants reconnurent sur-le-champ sir Edwards Linton pour l’Hindou de Bénarès qu’ils avaient vu à la cour du rajah défunt.

Se joindre au cortège d’une veuve qui va monter au bûcher est un honneur qu’on lui fait à elle et à ses parents.

Sir Edwards fut donc bien reçu.

On lui tendit la main. On lui apporta une pipe et des confitures sèches, tandis que les bayadères dansaient, et, parlant le plus pur sanscrit, il s’assit auprès des parents, les jambes repliées sous lui, le tuyau de sa pipe à la bouche.

Les danses durèrent jusqu’après le coucher du soleil.

Puis les bayadères étant tombées épuisées de fatigue, on les emporta.

Alors, les instruments firent un moment silence, et les parents, les amis, toute la suite, en un mot, de Kôli-Nana, se leva.

Après la promenade en plein jour, venait la promenade aux flambeaux.

Kôli-Nana, que les brahmines n’avaient cessé de catéchiser depuis la mort de son époux, en était arrivée à ce degré d’exaltation qui ne permet plus de séparer la vie réelle du rêve.

Elle parlait tout haut de son époux défunt, du paradis de Vichnou où on l’attendait pour une grande fête ; elle pleurait, riait et chantait en même temps.

On lui amena, non plus un cheval, mais un éléphant noir qui portait sur son dos une espèce de tour dans laquelle on la fit monter.

Puis les uns à pied, les autres à cheval l’escortèrent, et, de nouveau, on parcourut la ville, à la lueur de grandes torches de pin résineux et parfumé.

Cette marche funèbre et triomphale se prolongea jusqu’au jour.

Quand les étoiles pâlirent, on revint au schoultry.

Là, on prit quelque repos et on laissa passer les heures brûlantes de la journée.

Lorsque la brise de mer commença à souffler, on se remit en marche.

C’était le dernier pèlerinage qu’on allait accomplir.

Le cortège quitta la ville noire et entra dans le quartier européen.

Puis il se dirigea vers la pagode du Serpent-Bleu.

Les Européens, les Anglo-Indiens, tous ceux que l’Angleterre rallie sous sa bannière à titre de sujets ou de vaincus, encombraient les abords de la pagode.

Le cortège eut de la peine à se frayer un passage à travers la foule.

Le major qui, sous son déguisement indien, n'avait pas quitté un seul instant les frères de Kôli-Nana, aperçut dans cette foule le jeune lieutenant de cipayes, sir Jack.

Il passa auprès de lui ; sir Jack ne le reconnut pas.

On fit entrer l'éléphant dans la pagode et les brahmines commencèrent leurs prières ; puis vinrent des derviches tourneurs, et ensuite d'autres prêtres indiens qui branlent perpétuellement la tête de gauche à droite.

Ces cérémonies bizarres se prolongèrent jusqu'au coucher du soleil.

Mais le major savait ce qu'il voulait savoir.

Les frères de Kôli-Nana qui tenaient d'autant plus à ce que leur sœur se montrât fidèle à la tradition, que le marchand d'opium leur père était fort riche et que l'héritage qu'il destinait à sa fille allait leur revenir, les frères, disons-nous, avaient, confié au prétendu marchand de Bénarès le secret qu'il avait hâte de faire connaître à sir Jack, c'est-à-dire le nom du lieu où le bûcher serait dressé.

Quand la veuve sortit de la pagode, sir Jack y entra. La boulette de maïs était au pied de la gigantesque statue de Sivah.

Il s'en empara et l'ouvrit.

Le major avait écrit en anglais :

« Le bûcher s'élèvera à deux lieues de la ville, au nord, dans une vallée sauvage qu'on appelle le Champ des Perles roses. Nous y serons campés, vers minuit. »

Tandis que sir Jack prenait connaissance de ce billet et rejoignait les trois officiers qui devaient l'assister dans cette aventureuse expédition, le cortège avait quitté la ville blanche et regagné la ville noire.

Là il s'était tout à coup dispersé. Les uns étaient entrés dans le schoultry ; les autres, échangeant des signes mystérieux, s'étaient dirigés à droite et à gauche.

Quant à la veuve, elle était entrée avec son éléphant noir sous le hangar de bambous où, la veille, le major avait trouvé les bayadères dansant.

C'était le moment où la police anglaise devait se montrer et agir, au moins pour la forme.

Le cordon des cipayes, commandé par un officier anglais, entoura le hangar dont les portes s'étaient refermées.

Puis l'officier frappa.

Un Hindou parut et dit :

– Que demandez-vous ?

– Nous voulons voir la veuve du rajah.

– La veuve du rajah n’appartient plus à la terre, lui fut-il répondu.

L’officier fit enfoncer les portes, et les cipayes entrèrent.

L’éléphant était toujours là avec la tour d’ivoire sur le dos.

Mais la veuve n’était plus dans la tour.

Les cipayes visitèrent, toujours pour la forme, les maisons voisines et ne trouvèrent point Kôli-Nana.

La veuve était condamnée et devait mourir.

L’officier anglais, convaincu qu’il avait fait son devoir jusqu’au bout, fit sonner la retraite et rentra avec sa troupe dans le quartier européen.

Pendant ce temps, un à un, les Indiens se rendaient au rendez-vous, par divers chemins.

Et le major qui n’avait pas quitté les frères de la victime, avait aidé à enlever Kôli-Nana et à protéger sa fuite à travers la ville noire.

Pendant ce temps aussi, sir Jack et ses trois compagnons montaient à cheval et partaient bien armés pour le Champ des Perles roses.

À la journée brûlante avait succédé une de ces nuits fraîches et embaumées, sombres avec leur ciel étoilé, silencieuses ; cette nuit devait être, du moins on le pensait à Calcutta, la dernière que passerait sur la terre la belle Kôli-Nana, la veuve du vaillant rajah Nijid-Kouran.

VI

Le Champ des Perles roses, en dépit de son nom gracieux, est un vallon sauvage que ferment au nord, à l’est et à l’ouest, de hautes montagnes rocheuses.

Au sud, c’est-à-dire en descendant vers Calcutta, le voyageur rencontre une de ces forêts impénétrables qui servent d’asile aux tigres et aux panthères.

C’est le rempart de cet asile mystérieux choisi par les frères de Kôli-Nana pour l’érection du bûcher.

Pour arriver jusqu’à eux, les soldats anglais seraient obligés de traverser la forêt, et l’Européen redoute les tigres bien plus que l’indigène.

Il fait nuit.

Arrivés de divers côtés et un à un, les Hindous du cortège funèbre se sont réunis de nouveau et ils ont dressé leurs tentes.

Au centre est celle de la veuve.

Selon l’usage, les brahmines et les musiciens placés en dehors mêlent au son bizarre et monotone de leurs instruments des chants non moins bizarres, qui célèbrent les félicités réservées, dans le paradis indien, à la femme courageuse qui va rejoindre son époux dans la mort.

Mais ni les musiciens ni les brahmines ne pénètrent dans cette tente.

Seuls, les frères sont entrés.

Ils ont trouvé Kôli-Nana en proie à une exaltation très grande, visitant l’un après l’autre les coffrets d’ébène et de santal qui renferment ses bijoux.

Une femme était auprès d’elle.

C’est sa fidèle compagne, sa sœur de lait, la négresse, Manoura, car Kôli-Nana a sucé le lait d’une femme noire.

Manoura pleure et se lamente.

Elle aime Kôli-Nana, elle donnerait tout son sang pour elle, et Kôli-Nana va mourir.

Les frères farouches, en pénétrant sous la tente, ont échangé un regard de satisfaction.

Kôli-Nana est prête au sacrifice : elle montera sur le bûcher en chantant.

Manoura leur a caché de son mieux sa douleur, mais quand ils sont partis, elle s’est remise à pleurer.

Les frères sont sortis en disant :

– Maintenant on peut dresser le bûcher.

Et la négresse Manoura sanglote et songe que le jour va paraître et que les flammes qui vont consumer Kôli-Nana s’allumeront avec le premier rayon de soleil.

Mais tout à coup, Kôli-Nana ferme brusquement ses écrins et ses coffrets.

Le chant de mort qu’elle avait entonné expire sur ses lèvres ; la fièvre de son regard s’éteint subitement.

Et Manoura étonnée la voit s’approcher d’elle, poser la main sur son épaule et lui dire :

– Ne pleure pas !

– Comment ne point pleurer ? dit la négresse. N’allez-vous donc point mourir ?

– Peut-être… reprit Kôli-Nana.

Et comme la négresse pousse un cri de joie, la veuve du rajah pose un doigt sur ses lèvres :

– Silence ! dit-elle.

L’exaltation de Kôli-Nana s’est évanouie, elle est calme, bien qu’un peu pâle ; et dans ses yeux, où naguère semblait rayonner la fièvre, brille maintenant une sombre résolution.

– Non, dit-elle, je ne puis mourir… je ne mourrai pas…

Manoura hoche la tête…

– Ils vous feront mourir de force sur le bûcher, dit-elle.

– Osmany veille sur moi.

Manoura, à ce nom. n’a pu s’empêcher de tressaillir.

– Osmany m’aime, ajoute Kôli-Nana, et nous nous sommes juré un éternel amour, Osmany m’a juré de me sauver, et Osmany n’a jamais manqué à son serment.

Manoura a soulevé un des coins de la tente et interroge le ciel.

– Les étoiles palissent, dit-elle.

– Qu’importe ! dit Kôli-Nana.

– Je vois tes frères, ô maîtresse, qui se dirigent vers la forêt.

– Qu’importe encore !

– Ils vont couper le bois destiné à ton bûcher.

– Osmany arrivera avant que le bûcher ne soit dressé, répond Kôli-Nana avec l’accent de la conviction.

Mais Manoura inquiète s’est accroupie dans un coin de la tente et murmure :

– Comment Osmany peut-il savoir où nous sommes ? Tu sais bien, maîtresse, qu’hier le soleil était couché et que personne encore ne savait en quel lieu tu serais conduite pour mourir.

– Écoute encore, répond Kôli-Nana. As-tu vu le marchand de Bénarès ?

– Celui que ton époux défunt avait accueilli ?

– Oui.

– Il s’est mêlé à notre cortège, dit Manoura, était-ce donc l’ordre d’Osmany ?

– Oui.

Et baissant encore la voix :

– Il s’est approché de moi, ajoute Kôli-Nana et il m’a dit ces mots : « Espérez, je suis là ! »

Kôli-Nana a dans la promesse d’Osmany une foi si profonde que Manoura se sent ébranler.

Elle espère à son tour.

Pourtant une lueur blanchâtre a glissé dans le ciel et les étoiles cessent de briller.

Les frères de Kôli-Nana ont coupé le bois destiné au bûcher, et, à l’aide de leurs esclaves, ils commencent à l’entasser dans le milieu du vallon.

– Maîtresse ! maîtresse ! dit Manoura en se tordant les mains de désespoir, dans une heure, il sera trop tard !

Mais soudain les brahmines suspendent leurs chœurs, un bruit de cavaliers arrivant au galop s’est fait entendre ; puis, deux coups de pistolet ; puis, des cris de rage et de mort.

– C’est Osmany, s’écrie Kôli-Nana.

Ce n’est pas Osmany, non. Ce sont les quatre officiers anglais qui sont tombés comme la foudre, le sabre aux dents, le pistolet au poing, au milieu du camp hindou.

Les frères de Kôli-Nana essayent de résister ; mais aux quatre Anglais, s’est joint le faux marchand de Bénarès, c’est-à-dire le major sir Edwards Linton.

Le combat s’engage acharné, le sang coule, les frères de Kôli-Nana tombent un à un ; les Hindous épouvantés prennent la fuite, et tout à coup le major sir Edwards Linton traverse le Champ des Perles roses au galop, emportant, dans ses bras Kôli-Nana à demi pâmée et murmurant avec extase le nom de son bien-aimé, le prince Osmany.

VII

Dix ans se sont écoulés depuis que la belle Kôli-Nana a été soustraite au sort barbare qui l'attendait.

Les quatre frères de la veuve avaient succombé dans la lutte, et eux seuls auraient pu s'apercevoir de la supercherie imaginée par le père et la sœur de Kôli-Nana, de concert avec Osmany.

Conduite chez son père, Kôli-Nana y a vécu cachée pendant plusieurs mois.

Durant ce temps, ses cheveux noirs devenaient blonds par les soins de l'habile médecin indien.

En même temps, on disait dans les montagnes que Kôli-Nana, la veuve du rajah, avait été soustraite au bûcher par des soldats anglais, et nul ne soupçonnait Osmany, le nouveau souverain.

Ce qui fit qu'au bout de six mois, le jeune prince s'en alla épouser en grande pompe celle qu'on croyait être la sœur de Kôli-Nana elle-même.

Ce voile de soie qui couvre une partie du visage des femmes hindoues favorisait, du reste, cette substitution.

Ces dix années avaient vu bien des événements.

Le rajah Osmany avait appelé sous sa bannière toutes les tribus éparses de la montagne, prêchant la croisade de l'indépendance.

Le petit prince montagnard était devenu un grand souverain.

Jadis le rajah Nijid-Kouran avait à peine quelques petits villages sous son sceptre ; son frère Osmany avait planté son drapeau sur une douzaine de villes florissantes, au sein de vallées fertiles.

Nijid-Kouran n'avait été qu'un chef de partisans luttant à forces inégales avec la puissante Angleterre ; Osmany était devenu un grand prince que la Compagnie des Indes désespérait de réduire jamais à l'obéissance.

Pourtant, on s'en souvient, Osmany avait dit au major sir Edwards Linton :

– Que l'Angleterre sauve Kôli-Nana et je lui obéirai.

Osmany avait-il donc éludé sa promesse, foulé aux pieds ses serments ?

Non, le major sir Edwards lui avait dit :

– Ce n'est pas l'Angleterre qui a sauvé Kôli-Nana, c'est moi.

Dès lors, le major était devenu l'ami du rajah, qui l'avait fait son premier ministre.

Avec la merveilleuse connaissance des mœurs et de la langue des Hindous, il n'avait pas été difficile au major de passer aux yeux des sujets d'Osmany pour un véritable Indien.

En même temps, le bruit de la mort du major s'était répandu à Calcutta.

On avait dit, un mois après l'enlèvement de Kôli-Nana, enlèvement qui avait produit, du reste, une certaine sensation, on avait dit que le major avait été assassiné par les Hindous.

Et jamais, depuis, on n'avait eu de ses nouvelles.

La vérité, pourtant, était que le major, devenu tout à fait Indien, disciplinait à l'européenne les troupes du rajah Osmany, courbait son peuple sous des lois moins barbares et plus civilisées, et transformait cette peuplade en un grand peuple.

Le major avait-il donc trahi l'Angleterre ?

C'était ce qui semblait ressortir de sa conduite, d'autant mieux que, partout à l'entour d'Osmany, les peuples soumis se révoltaient un à un et venaient se ranger sous la bannière du rajah.

Le major avait alors quarante ans.

Il était brave jusqu'à la témérité ; il avait battu les Anglais à plusieurs reprises en bataille rangée, et le nom de Tippo-Runo, – c'était celui qu'il avait pris, – était devenu la terreur des armées anglaises.

Deux personnes seules connaissaient sa véritable origine, – Osmany et Kôli-Nana.

Cette dernière avait donné un fils à Osmany, et ce fils, qui n'avait pas encore dix ans, promettait d'être vaillant comme son père et intelligent comme lui.

Ce fut à cette époque qu'un Européen, un Français, se présenta à la cour du rajah.

Cet Européen, ce Français, c'était moi, Rocambole.

J'étais allé dans l'Inde pour livrer à l'Angleterre les chefs des Étrangleurs.

Ma mission accomplie, j'étais libre de retourner en Europe ou de chercher des aventures sous ce ciel brûlant, dans ce pays mystérieux des bords du Gange et de l'Euphrate qui séduira toujours l'imagination des hommes de ma trempe.

Le rajah m'accueillit avec faveur ; il m'offrit même un commandement dans son armée.

J'acceptai.

Mais je m'aperçus bientôt que j'excitais la jalousie de Tippo-Runo, c'est-à-dire du major Linton.

Le rajah Osmany avait en cet homme une confiance aveugle.

Dès le premier jour où je le vis, je ressentis en moi une singulière répulsion pour lui.

– Cet homme, me disais-je, cet homme qui a trahi l'Angleterre, trahira le rajah tôt on tard.

Cependant, il était comblé de biens et d'honneurs, et il était difficile qu'il pût souhaiter davantage.

Mais cet homme avait fait un rêve, – on rêve d'ambition suprême.

Être premier ministre n'était rien ; il voulait régner !

Il y a toujours autour d'un trône quelconque des hommes qui conspirent ; et les conspirateurs sont souvent les amis ou les parents du souverain.

Osmany avait un neveu, un fils de Nijid-Kouran et d'une autre femme que Kôli-Nana.

En Europe, le fils du roi lui succède ; en Orient, le trône se transmet souvent du frère au frère.

Le fils de Nijid-Kouran avait vingt ans, il convoitait cet empire qui était bien plus l'œuvre de son oncle que celle de son père.

Mais il n'avait ni puissance, ni partisans, et autour de lui Osmany ne comptait que des sujets fidèles.

Un seul homme pouvait le comprendre, c'était Tippo-Runo, c'est-à-dire le major sir Edwards Linton.

Tippo et le prince déshérité s'entendirent.

Le premier fomenta une révolte militaire ; mais la révolte fut comprimée et Tippo-Runo agit si habilement que toute la responsabilité en retomba sur le jeune prince, qui fut mis à mort.

Osmany n'avait pas même soupçonné de trahison celui qu'il appelait son fidèle Runo.

Un seul homme avait deviné la part occulte qu'il avait prise dans le complot.

C'était moi.

Essayer d'ouvrir les yeux au rajah Osmany était impossible.

Lutter avec Tippo-Runo était chose difficile.

Néanmoins, j'acceptai la lutte, une lutte sourde, implacable, sans trêve, ni merci.

Depuis que j'avais un commandement dans l'armée, j'habitais un véritable palais aux portes de Bénarès.

Un jour, un officier de Tippo-Runo vint m'engager de sa part à l'aller visiter dans sa résidence des bords du Gange.

Je montai à cheval, et je partis.

VIII

Tippo-Runo, – continuait le manuscrit de Rocambole, – était, après le rajah Osmany, le plus grand dignitaire du pays, et résister à ses ordres ne m'était possible, à la rigueur, que si j'avais été à la tête des troupes dont j'avais le commandement.

Néanmoins, je flairais un piège.

Que pouvait me vouloir cet homme, qui m'avait donné, à plusieurs reprises, des marques de son aversion et de son antipathie ?

J'étais monté à cheval, n'emmenant avec moi qu'une faible escorte de cavaliers et de serviteurs, et je cheminai une partie du jour côte à côte, aux bords du Gange, avec le messager de Tippo-Runo.

Il s'était présenté seul, et je fus quelque peu surpris, vers le soir, en arrivant à la lisière d'une de ces forêts magnifiques qui mirent leurs arbres gigantesques dans les flots du Gange, je fus un peu surpris, dis-je, de voir une troupe nombreuse d'hommes à cheval ou montés sur des éléphants qui paraissaient m'attendre.

– Qu'est-ce que cela ? demandai-je à mon guide.

Ce sont des gens de guerre que Tippo-Runo envoie à ta rencontre, pour te faire honneur, me répondit-il.

– Ou pour me faire prisonnier, pensai-je.

Et, dès lors je me fiai à mon étoile, à cette étoile mystérieuse qui me protège depuis que j'ai changé de vie et que le repentir est dans mon âme.

L'escorte s'était refermée autour de moi et de mes cavaliers.

Le messager de Tippo-Runo n'aurait eu qu'à faire un signe pour que nous fussions écrasés et broyés sous les pieds des éléphants.

Cependant, après avoir cheminé une partie de la nuit, nous arrivâmes sains et saufs à la résidence de Tippo-Runo.

Le terrible et puissant ministre m'attendait, couché sur une natte de paille de riz, en une salle où des esclaves brûlaient des parfums et dont une fontaine jaillissante rafraîchissait sans cesse l'atmosphère.

À ma vue, il se leva, vint à moi avec empressement et me tendit la main à l'anglaise.

Puis il ordonna qu'on nous laissât seuls.

Quand ses officiers et ses esclaves furent sortis, Tippo-Runo changea subitement d'attitude, de manières et de langage.

Il s'assit à l'européenne, et m'indiquant pareillement un siège, il me parla en français.

– J’ai voulu vous voir, me dit-il, parce que je suis convaincu que nous allons nous entendre.

Je le regardai et j’attendis.

– Vous êtes Français ? me dit-il.

– Oui, répondis-je.

– À trois mille lieues de son pays, un Français est toujours un aventurier.

Et il eut un sourire quelque peu dédaigneux.

– Je n’en veux pour preuve, ajouta-t-il, que votre arrivée à la cour du rajah et votre entrée dans son armée.

– Soit, lui dis-je, je suis un aventurier.

– C’est pour cela que je vous répète, me dit-il en souriant, que nous allons certainement nous entendre.

J’attendis encore.

Sa physionomie cauteleuse et rusée avait pris tout à coup une grande expression d’énergie.

– Écoutez, reprit-il, le rajah Osmany est un prince puissant, en apparence tout au moins.

– Et un peu en réalité, sans doute, dis-je avec fermeté.

– Mais, continua-t-il la puissance d’un prince indien qui a l’Angleterre à sa porte, est sujette à bien des vicissitudes.

– Dieu merci ! répondis-je, le rajah peut résister longtemps.

– Vous croyez ?

– Et à moins qu’il ne soit trahi…

– Ah ! dit-il, vous pensez alors qu’il peut être trahi !

– Ne l’a-t-il pas été déjà ?

Et je le regardai fixement.

Il jeta loin de lui le cigare qu’il fumait et me dit avec un accent de dédain suprême :

– Tu penses bien, aventurier, que si je t’ai fait venir, c’est pour parler avec toi à cœur ouvert. Je sais ce que tu penses de moi…

– Ah !

– Tu es convaincu que j’ai trempé dans la conspiration du fils de Nijid-Kouran.

– Je pense mieux que cela, Tippo-Runo, répondis-je, mon regard dans ses yeux.

– Voyons ?

– Je pense que c’est toi qui as ourdi la conspiration.

– Tu as raison, me dit-il froidement.

– Eh bien, que veux-tu de moi ?

Et j’étais calme et froid et paraissais peu me soucier de sa puissance en parlant ainsi.

– Ce que je désire, me répond-il, c’est d’abord te raconter mon histoire.

– J’écoute.

– Je ne suis pas Indien, je ne m’appelle pas Tippo-Runo, continua-t-il.

– Je le sais, vous êtes Anglais.

– Ah ! tu sais cela ?

– Vous vous nommez le major sir Edwards Linton.

– Je vois que tu es bien informé ; alors suppose une chose.

– Laquelle ?

– C’est que je suis resté fidèle à l’Angleterre.

– Vous ?

Et je ne pus m’empêcher de prononcer ce mot avec un accent de dédain suprême.

– Oui, reprit-il, depuis dix ans, je suis demeuré Anglais.

– En livrant à l’Angleterre des batailles sans doute ?

– Qu’importent les moyens, si le but poursuivi est enfin atteint !

– Excellence, lui dis-je, je n’ai que peu d’habitude pour deviner les énigmes.

– Alors, écoute-moi.

Et il poursuivit avec un grand calme :

– Nijid-Kouran était un petit prince, et l’Angleterre l’eût facilement écrasé.

– C’est pour cela que vous avez aidé son frère Osmany à devenir tout-puissant ?

– C’est-à-dire que je me suis servi d’Osmany pour asservir tous les petits princes rebelles à l’Angleterre.

– Bon !

– Il a réuni dans ses mains tous les peuples épars qui faisaient à l’Angleterre une guerre de partisans. Maintenant, il suffit d’une bataille rangée pour que l’Angleterre extermine cette agglomération, et détruise à jamais la puissance du rajah.

Il s’arrêta un moment et me regarda :

– Eh bien ! demandai-je, où voulez-vous en venir ?

– Tu vas le savoir, me répondit-il.

IX

Mon attitude calme et résolue avait quelque peu impressionné sir Edwards Linton ; néanmoins, il joua avec moi cartes sur table.

– Sais-tu bien, me dit-il, que moi, qui ai su me faire aux mœurs indiennes à ce point que nul n'oserait affirmer, en me voyant, mon origine anglaise, j'ai horreur de l'Inde, et de ce ciel d'airain, et de cette vie orientale que je mène ici depuis plus de vingt ans ?

– C'est pour cela, sans doute, que vous voulez trahir le rajah ?

– Peut-être… fit-il. Je suis Anglais, je livre Osmany à mon pays. Si j'agissais autrement, c'est l'Angleterre que je trahirais.

– Et que vous donne-t-elle, en échange de tant de fidélité ?

– Ah ! voilà, dit-il avec un sourire ; j'ai soif de beaucoup d'or.

– Vous en avez pourtant beaucoup, ici ?

– L'Angleterre m'en donnera plus encore.

– Les coffres du rajah sont pleins et vous y puisez à volonté.

– L'Angleterre me donnera ces coffres ; et je retournerai en Europe, d'où je suis parti cadet sans fortune, et je pourrai mener une vie princière à Paris ou à Londres.

– Excellence, dis-je alors à Tippo-Runo, tout ce que vous me dites là ne m'apprend pas pourquoi vous m'avez fait venir ?

– Pour te proposer d'être avec moi.

– Contre le rajah ?

– Naturellement.

Je secouai la tête.

– Vous m'avez traité d'aventurier, lui dis-je, et vous avez eu raison, mais je ne suis pas un traître.

– Ainsi, tu refuses ?

– Assurément.

Il ne témoigna ni colère, ni surprise.

– Je m'y attendais, me dit-il, à présent tu peux te retirer, et advienne que pourra. Mais tu ne partiras pas sans avoir goûté de mon hospitalité, je t'invite à dîner.

– Il va m'empoisonner, pensais-je.

Tippo-Runo me retint trois jours consécutifs et me traita magnifiquement.

Nous prenions nos repas en tête à tête, et, comme s'il eût deviné mes craintes, il touchait le premier à tous les mets.

J'étais en partie rassuré. Seulement qu'étaient devenus les officiers que j'avais amenés ?

C'était pour moi un mystère.

Peut-être le premier ministre les avait-il fait étrangler dès la première nuit, peut-être s'était-il contenté de les emprisonner.

Toujours est-il que je ne les avais pas vus depuis mon arrivée.

Le troisième jour, Tippo-Runo me dit :

– Tes paroles honnêtes ont porté leurs fruits ; elles sont descendues au fond de ma conscience et l'ont éclairée.

Je ne trahirai pas le rajah. Tu peux prendre ma main et la serrer.

J'aurais voulu le croire, mais son œil faux démentait l'accent de franchise de sa voix.

Tippo-Runo me dit encore :

– Il est inutile, quand tu verras le rajah, de jeter le trouble dans son esprit. Tu peux compter sur ma fidélité.

– S'il en est ainsi, répondis-je, comptez sur mon silence.

Je trouvai à la porte de la résidence du premier ministre mon escorte, et je ne pus maîtriser ma joie.

J'avais cru mes compagnons morts. Leur vue achevait de me rassurer.

Cependant l'un d'eux manquait. Je le remarquai et demandai de ses nouvelles.

Un de mes officiers me répondit avec tristesse :

– Il est allé à la chasse au tigre et il a péri.

Celui dont on m'annonçait ainsi la fin tragique était un jeune Indien du nom de Moussami, qui m'avait donné en plusieurs circonstances de grandes marques de fidélité, et j'éprouvai un véritable chagrin.

Tippo-Runo, qui m'avait accompagné jusqu'au seuil de sa demeure, me dit alors :

– Il est un usage indien que tu connais sans doute. Quand un personnage de distinction fait une visite à un autre personnage, si le visité veut faire honneur au visiteur, il lui retient sa monture et, lui donne une des siennes.

Je garde donc ton cheval et je te donne le plus beau de mes éléphants.

En effet, un éléphant blanc et gris, espèce très rare, même dans l'Inde, m'était réservé.

Il était richement caparaçonné et portait sur sa croupe une tour d'ivoire incrustée de pierreries.

C'était la selle magnifique dont Tippo-Runo me faisait présent.

Nous nous mîmes en route.

Aucun soldat, aucun officier de Tippo-Runo ne nous accompagnait ; je n'étais entouré que de ceux que j'avais à mon service.

« Comment ! me disais-je au bout d'une heure de marche, cet homme serait-il assez naïf, connaissant ma fidélité au rajah, pour me laisser aller après m'avoir confié ses secrets ?

Je pars seul avec mes compagnons, mais nous tomberons certainement dans quelque embuscade où nous serons tous massacrés. »

Vers le soir de la première journée du voyage, nous atteignîmes une grande forêt.

– C'est là que nous serons attaqués, me disais-je.

Je me trompais encore.

La nuit s'écoula, les premiers rayons de l'aube arrivèrent.

Tout à coup mon éléphant, qui avait jusqu'alors cheminé paisiblement, obéissant à la baguette au moyen de laquelle je lui indiquais la direction à suivre ; mon éléphant, dis-je, leva la tête, étendit sa trompe et parut aspirer l'air violemment. Je sentis tout son corps trembler.

– C'est un tigre, pensai-je.

Mes compagnons paraissaient étonnés de ces signes étranges, et comme moi, ils croyaient à la présence d'un tigre.

Mais aucune bête fauve ne parut.

L'éléphant avançait toujours, et, à mesure qu'il avançait, il donnait des marques d'inquiétude plus grandes.

Enfin un bruit sortit des profondeurs de la forêt.

Ce n'était pas le cri rauque du tigre, ni le sifflement du boa constrictor ; c'était un miaulement bizarre, qui peut-être était l'œuvre d'une voix humaine.

Soudain mon éléphant prit sa course et, devenu subitement furieux, il renversa et foula aux pieds ceux de mes compagnons qui se trouvaient auprès de lui.

Puis, avec cette vitesse incroyable, et qu'on serait loin de supposer chez ces lourds pachydermes, mais qui laissent bien loin derrière eux la rapidité du cheval, il s'élança en pleine forêt, passant avec une adresse inouïe à travers les arbres sans se heurter ni ralentir sa course.

Je voulus sauter au risque de me rompre bras et jambes du haut de cette tour dans laquelle j'étais assis ; mais sans doute l'éléphant devina mon intention, car sa trompe se rabattit sur son cou, s'allongea jusqu'à moi, me saisit par les épaules et me maintint prisonnier dans la tour.

En même temps, il précipita sa course avec une furie croissante.

Je n'avais cependant point perdu tout mon sang-froid, et, voyant que mes compagnons ne se précipitaient point à ma poursuite afin de me porter secours, je commençai à supposer que l'or de Tippo-Runo les avait corrompus.

En effet, ils ne s’étaient même pas dérangés de la route que nous suivions tout à l’heure, et bientôt, tant la course de l’éléphant était rapide, ils eurent disparu à mes yeux.

En même temps aussi, je me souvins que les Indiens, tirant parti de la merveilleuse intelligence de l’éléphant, dressaient quelquefois un de ces animaux au rôle terrible de bourreau.

Le condamné était placé sur le dos de l’éléphant ; s’il voulait descendre, la trompe de l’éléphant le saisissait et le réduisait à l’impuissance.

Puis, à un signal donné par le maître de l’éléphant, l’animal justicier se mettait en route.

Où allait-il ? Nul ne le savait.

L’éléphant a des pudeurs étranges ; de même qu’il cache avec soin le lieu qu’il a choisi pour sa sépulture, de même celui qui doit attenter à la vie d’un homme le veut faire sans témoin.

L’éléphant marchait donc pendant plusieurs heures, souvent plusieurs journées, emportant le condamné.

Puis, arrivé à l’endroit qu’il avait choisi d’avance pour le lieu de l’exécution, il saisissait la victime avec sa trompe et la jetait violemment à terre.

Quelquefois il se contentait de lui poser son énorme pied sur la poitrine et de l’écraser sans le faire souffrir.

Quelquefois aussi, il le lançait contre un tronc d’arbre, et le malheureux se brisait le crâne.

D’autres fois même, il le perçait de ses défenses.

Je ne pouvais, plus en douter, j’étais au pouvoir d’un éléphant bourreau.

Et le miaulement bizarre que j’avais entendu n’était autre que le signal donné par le maître de l’éléphant, caché sans doute dans les branches de quelque arbre touffu.

Tippo-Runo avait merveilleusement calculé sa vengeance et ma mort.

Le terrible pachyderme accélérait de plus en plus sa course.

À la forêt avait succédé une vaste plaine couverte de hautes herbes, mais où, ça et là, on voyait des traces de culture et d’habitation.

– Ce ne peut être dans cet endroit, me disais-je, que je suis condamné à périr. J’ai du temps devant moi.

Or, il y avait une chose que Tippo-Runo n’avait pas calculée, c’est que j’avais rapporté d’Europe un revolver de Devismes, le prince des arquebusiers français, qui se chargent avec des balles explosives.

La balle ordinaire glisse sur la peau de l’éléphant, et si elle y pénètre, ce n’est jamais assez avant pour le tuer sur place.

Mais la balle conique à pointe d’acier dont on se sert pour le lion, le tigre et la baleine, produit un autre résultat.

L’éléphant m’avait assujetti avec sa trompe ; mais il m’avait laissé l’usage de ma main droite.

Cette main prit le revolver à ma ceinture.

Si je tuais l’éléphant sur le coup, j’étais sauvé.

Mais si la mort n’était pas instantanée, j’étais perdu !

Jamais en ma vie, je n’avais couru un pareil danger, moi qui ai si souvent vu la mort de près.

Néanmoins, j’armai le revolver et je visai l’éléphant juste au-dessous de moi, c’est-à-dire à la naissance du cou.

X

Il n’était pas très facile de faire feu à coup sûr, et en voici la raison :

La peau de l’éléphant est non seulement rugueuse et très dure à entamer, mais elle est encore très ridée et forme comme des anneaux mouvants ou plutôt des écailles qui se rident comme le sable du désert sous l’action du vent.

Il fallait donc choisir un moment où cette peau se trouverait tendue.

Alors la balle aurait une pénétration certaine, traverserait la couche de graisse, arriverait à la chair et ferait explosion à l’intérieur.

Je visai à gauche, de façon à pouvoir arriver dans la région du cœur.

L’éléphant foulait les hautes herbes avec l’agilité d’un tigre.

Çà et là, et de distance en distance, la plaine était coupée par des fossés.

L’éléphant les sautait un à un comme eût pu le faire un cheval de chasse.

En ces instants, la peau du cou se tendait.

Je saisis donc le moment où il franchissait le dernier fossé et je fis feu.

L’animal fit un bond terrible ; en même temps les courroies qui attachaient la tour d’ivoire se brisèrent et je lus lancé avec elle de côté, tandis que l’éléphant tombait dans le fossé comme une masse inerte.

La balle avait fait explosion dans le corps du monstrueux animal, à côté du cœur, et l’avait foudroyé.

J’étais sauvé.

Mais je portais sur mes épaules les rudes étreintes de sa trompe et cette course insensée m’avait brisé.

Je me relevai cependant, à demi étourdi, mais n’ayant rien perdu de ma présence d’esprit.

Je ramassai mon revolver, qui avait échappé à ma main, lors de ma chute ; et le remettant à ma ceinture, je regardai autour de moi et cherchai à m’orienter.

J’étais au milieu d’une immense plaine ; la forêt que nous avions traversée naguère m’apparaissait maintenant dans le lointain comme une ligne bleuâtre.

Si je voulais retrouver les bords du Gange et par conséquent mon chemin, il me fallait revenir en arrière, traverser toute cette forêt et m’exposer à mille dangers.

Néanmoins, je n’avais pas d’autre parti à prendre. Je me mis donc en route.

Mais au bout d’une heure de marche, mes forces me trahirent.

Je, fus obligé de m’asseoir dans l’herbe, auprès d’un ruisseau qui me permit d’étancher la soif ardente qui me dévorait.

Quand on a l’oreille près de terre, les sons les plus lointains vous arrivent facilement.

Tout à coup j’entendis un bruit sourd, quelque chose qui ressemblait au roulement éloigné du tonnerre.

J’eus bientôt reconnu le trot sourd et rapide à la fois d’un éléphant.

Tippo-Runo faisait-il courir après moi ?

Le cornac de l’éléphant bourreau avait-il mission de savoir si l’exécution était accomplie ?

C’était probable.

Couché dans l’herbe, mon revolver au poing, j’attendis.

Les pas du pachyderme se rapprochaient avec une effrayante rapidité et faisaient trembler la terre autour de moi.

Je levai un peu la tête. J’arrachai les hautes herbes et je regardai.

Soudain un cri de joie m’échappa.

L’éléphant dont j’avais entendu la course précipitée n’était plus qu’à trente mètres de moi, et je pouvais reconnaître l’homme qui le montait.

C’était mon fidèle Indien Moussami qu’on m’avait dit, chez Tippo-Runo, avoir succombé dans une chasse au tigre.

– Moussami ! m’écriai-je.

Et je me dressai tout debout au milieu des herbes que ma tête dominait entièrement.

Moussami jeta un cri, l’éléphant s’arrêta.

– Ah ! maître, me dit l’Indien, voici trente heures que je cours après vous, et je n’espérais plus avoir le bonheur de vous retrouver vivant.

– Tu me cherchais ? lui dis-je.

– Oui, j’ai pu me dérober et j’ai appris qu’on vous avait confié à l’éléphant bourreau. Comment donc avez-vous pu lui échapper ?

– Je l’ai tué, répondis-je.

Il me regarda avec stupeur et me dit d’un air de doute :

– On ne tue pas un éléphant.

– Je te prouverai le contraire tout à l’heure, répondis-je. Mais d’abord conte-moi tes aventures ; d’où viens-tu ?

– De chez le traître Tippo-Runo.

– Tu n’es donc pas allé à la chasse au tigre ?

– Non.

– Alors que t’est-il arrivé ?

– Dès le jour de notre arrivée chez Tippo, reprit Moussami, on a essayé de me gagner, car on savait que je vous étais dévoué.

J’ai résisté.

Alors on m’a emprisonné au lieu de me mettre à mort, ce que Tippo-Runo avait ordonné tout d’abord.

Mais il y avait auprès de lui une almée qui s’était éprise d’amour pour moi, qui avait sollicité ma grâce et l’avait obtenue.

C’est elle qui a ouvert la nuit dernière, quelques heures après votre départ, les portes de ma prison.

– Ton maître est perdu, m’a-t-elle dit.

Alors elle m’a raconté qu’on vous avait donné pour monture l’éléphant bourreau.

Comment vous prévenir ? vous étiez parti.

Et puis vos officiers étaient tous gagnés à Tippo-Runo.

Cependant quand j’appris que le bourreau était un éléphant femelle je ne perdis pas tout espoir.

L’almée était toute-puissante ; elle me donna un anneau d’or qui devait me faire reconnaître d’un chef militaire dont l’habitation est à deux lieues de celle de Tippo.

Courbé sur l’encolure d’un cheval rapide, je courus chez ce chef.

À la vue de l’anneau d’or de l’almée, il me dit :

– Ordonne, j’obéirai.

– Je veux un éléphant mâle, lui dis-je.

Quelques minutes après, monté sur l’animal que vous voyez, je me remettais en route.

L’éléphant a l’odorat aussi bon que l’ouïe.

Au bout d’une heure de marche, il dressa les oreilles, fit entendre un cri guttural, et donna tous les signes de la folie amoureuse.

Évidemment l’éléphant femelle, c’est-à-dire le bourreau, avait passé par là.

Dès lors, je me fiai à son instinct, et nous nous mîmes à courir sur vos traces.

Vous le voyez, ajouta Moussami, l’éléphant ne s’est pas trompé. Mais où est le vôtre ?

À mon tour je racontai à l’Indien comment j’avais pu me débarrasser du monstrueux pachyderme ; je lui montrai mon revolver et pour lui faire comprendre l’effet foudroyant des balles coniques Devismes, j’ajustai un tronc d’arbre et je fis feu.

La balle entra, l’arbre se fendit comme si une mine avait éclaté au milieu.

Je montai ensuite à côté de Moussami sur le dos de son éléphant, et nous nous mîmes en route, non plus du côté du Gange, mais vers les montagnes derrière lesquelles s’élevait la ville capitale du rajah Osmany.

Au bout de quelques heures nous trouvâmes une habitation.

Je mourais de faim et de lassitude.

Néanmoins, après avoir mangé, je ne pris que quelques heures de repos.

Il était urgent de sortir au plus vite du cercle militaire que commandait Tippo-Runo, afin de ne pas retomber entre ses mains.

Vers le soir, Moussami me dit :

– Tippo a trahi le rajah.

– Je le sais.

– Il a gagné tous les chefs des forteresses, et quand les Anglais viendront, on leur en ouvrira les portes.

– Heureusement, répondis-je, nous aurons le temps de prévenir Osmany.

Moussami hocha la tête :

– Trop tard, dit-il.

– Pourquoi, trop tard ?

– Parce que la moitié de l'armée est gagnée par Tippo.

– Qu'importe, répondis-je, si l'autre moitié demeure fidèle au rajah ?

– Mais le rajah croira-t-il à la trahison de Tippo ? demanda. Moussami d'un air de doute.

– Je lui en donnerai des preuves.

L'Indien eut encore un geste d'incrédulité.

– Le rajah, dit-il, aime Tippo autant que Tippo hait rajah, et je sais pourquoi…

– Ah ! tu le sais ?

– J'ai passé quelques heures auprès de l'almée qui possède tous les secrets de Tippo et elle me les a livrés.

– Eh bien ! parle…

– Le rajah aime Tippo parce que, autrefois, Tippo a sauvé Kôli-Nana des flammes.

– Bon.

– Tippo hait le rajah parce qu'il est jaloux.

– Jaloux de qui ?

– Maintenant, reprit Moussami, Kôli-Nana est une vieille femme : elle a plus de vingt-six ans. Osmany, tout en l'aimant et la respectant, lui a donné une compagne, la belle Daï-Kôma, qui n'a que quatorze ans et est belle comme le jour.

– Et Tippo l'aime ?

– À en mourir. Aussi veut-il la ruine d'Osmany, pour avoir Daï-Kôma.

– Le misérable !

– En outre, les Anglais lui ont promis beaucoup d’or s’il leur livrait Osmany et son fils qui est l’héritier du trône.

– Mais, dis-je, comment l’almée sait-elle tout cela ?

– L’almée aimait Tippo ; elle a appris sa trahison ; elle a su que Tippo convoitait la femme du rajah, et elle a voulu se venger !

« Va, m’a-t-elle dit en me quittant, tâche de sauver ton maître ; mais, si tu ne le peux, rejoins Osmany, jette-toi à ses pieds et dis-lui que Tippo est un traître !… »

Le récit de Moussami me parut devoir faire une vive impression sur le rajah.

Nous voyageâmes toute la nuit suivante et une partie du lendemain.

Au moment où le soleil monte au zénith et où la chaleur devient étouffante, une ville blanche et coquette, à demi cachée sous l’ombrage d’une forêt vierge, nous apparut au flanc des montagnes.

C’était la ville sainte, comme l’appelaient les montagnards, – la cité bénie que le rajah Osmany avait choisie pour capitale.

Mais, comme on va le voir, le rajah n’avait pas besoin de mes révélations pour être convaincu de la trahison de Tippo-Runo.

XI

La capitale du rajah se nommait *Narvor.* Une triple enceinte de fossés et de murs fortifiés l'entourait.

Bâtie au flanc d'une montagne, elle avait une ceinture de prairies qui descendaient jusqu'à la plaine fertile, et au-dessus d'elle une forêt ombreuse élevait ses grands arbres d'essences diverses pour la préserver des rayons du soleil.

Quand on avait franchi la triple enceinte et qu'on entrait dans la ville, on trouvait des maisons blanches, des fontaines qui entretenaient dans chaque rue une perpétuelle fraîcheur et des jardins pleins de fleurs et de fruits.

Au centre de la ville était le palais du maître, une autre ville dans la ville, également fortifiée, et qui pouvait, au besoin, si l'ennemi franchissait les trois premières enceintes, servir de refuge à toute la population de Narvor.

Cela s'était vu du reste.

Il y a plus d'un siècle, le roi d'Oude assiégeait Narvor.

Le siège dura plusieurs mois, car Narvor était défendue par une population vaillante et un chef intrépide.

Mais enfin la première enceinte tomba, puis la seconde, puis la troisième.

Les habitants se réfugièrent dans la forteresse.

La forteresse résista, et le roi d'Oude découragé finit par lever le siège.

La forteresse qui servait de palais au rajah Osmany était vaste, renfermait des rues, des places publiques et des jardins.

Mais pour y pénétrer, il fallait faire partie de la maison militaire du rajah.

Un Indien ordinaire en était banni.

Au milieu de la forteresse s'élevait un bâtiment carré, sans fenêtres, et qui prenait jour par en haut.

C'était le harem d'Osmany.

Deux eunuques noirs veillaient jour et nuit à la porte.

La femme légitime seule a le droit de sortir et de se montrer en public ; les odalisques du souverain ou les autres femmes vont voilées au bain et à la promenade, et nul n'a le droit de les approcher.

Le harem est situé sur une vaste place ; à l'angle de cette place est un schoultry, c'est-à-dire un cabaret dans lequel les soldats de la garde personnelle du rajah se réunissent après la sieste et boivent en devisant de leurs affaires et de leurs amours.

Or, un soir, quarante-huit heures avant mon arrivée à Narvor, deux soldats, assis sur un banc à la porte du schoultry, causaient à voix basse.

L'un était un Hindou de pure race ; l'autre avait un mélange de sang noir dans les veines.

– Crois-tu au paradis de Vichnou ? disait l'Hindou…

– Je ne sais pas, répondit naïvement le nègre.

– Il faut y croire.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il existe et que ceux qui y vont y jouissent de félicités infinies.

Le nègre épanouit ses lèvres charnues et montra ses dents blanches ; puis il parut attendre que son compagnon lui fît la nomenclature des joies de ce paradis mystérieux.

– As-tu vu la dernière femme du maître ? demanda l'Indien.

– La belle ?

– Oui.

– Comment aurais-je pu la voir ? Le rajah ne permet pas qu'elle ôte son voile, même le soir, mais l'eunuque Roumafi prétend qu'elle éclipse en beauté toutes les reines de l'Inde.

– C'est vrai.

– Comment peux-tu le savoir ?

– Je le sais parce que je l'ai vue.

– Toi ?

– Oui, moi, et à visage découvert. Eh bien ! poursuivit l'Hindou, le dieu Vichnou réserve des milliers de femmes aussi belles qu'elle à quiconque ira dans son paradis.

Un rayonnement sensuel dilata les yeux du nègre.

– Mais comment faut-il faire pour y aller ? demanda-t-il naïvement.

– Il faut risquer sa vie pour un homme qu'aime le dieu Vichnou. Si on meurt, on va tout droit dans le paradis.

– Bon !

– Si on survit, Vichnou vous protège jusqu'à l'heure de votre mort naturelle.

– Et alors ?

– Alors, quand votre âme a quitté votre corps, Vichnou ouvre les portes de son paradis et vient à la rencontre de votre âme avec ces milliers de femmes qui, toutes, je puis l'affirmer, sont plus belles que-la dernière femme du rajah.

Le nègre devint pensif ; puis, après un silence :

– Mais, dit-il, quel est l'homme qui a su conquérir l'amitié du dieu Vichnou.

– J'en connais un.

– Ah !

– C’est Tippo-Runo, le premier ministre du rajah.

– Vraiment ! fit le nègre.

– Et celui qui mourra pour Tippo-Runo s’en ira tout droit au paradis de Vichnou, où il retrouvera un corps jeune et beau, blanc comme du lait.

– Comment ! moi qui suis noir ?…

– On donnera à ton âme un corps semblable à l’ivoire.

Le nègre réfléchit encore ; puis il dit tout à coup.

– Je veux bien mourir pour Tippo-Runo. Mais tu m’assures que le paradis dont tu parles existe réellement ?

– Si je ne le croyais pas, me préparerais-je, moi aussi, à jouer ma vie pour plaire à Tippo-Runo ?

Le nègre regarda l’Hindou avec une curiosité croissante.

L’Hindou reprit :

– Tippo-Runo est plus puissant que le rajah lui-même. Quand Tippo-Runo veut une chose, il faut qu’elle soit.

– Et que veut Tippo-Runo ?

– Il est amoureux d’une femme et il veut s’en emparer.

– Ah ! il a assez de trésors pour l’acheter, quel que soit son prix.

– Elle n’est pas à vendre.

L’étonnement du nègre augmenta.

– C’est la dernière femme du rajah, dit l’Hindou qui s’appelait Mortar.

Le nègre fut si étonné de cette confidence qu’il laissa échapper la tasse de thé qu’il avait à la main.

L’Hindou continua :

– Tippo-Runo s’est juré d’avoir la femme du rajah, et il l’aura.

– Les murs du harem sont épais.

– C’est vrai.

– Les portes sont doublées de fer.

– On les ouvrira.

– Mais qui ?

– Écoute, dit l’Hindou, je te donne à choisir : ou mourir sur-le-champ.

Et il lui appuya sur la gorge la pointe de son kandjar.

– Ou me faire le serment que tu ne révéleras jamais ce que je vais te dire.

– Sur ma part de ce paradis que tu me promets, dit le nègre, je te jure que mon oreille gauche ne saura rien de ce que tu auras confié à mon oreille droite, et que la tombe ne sera pas plus muette que moi.

– C’est bien, je te crois.

– Parle donc, fit le nègre.

– Tippo-Runo est si bien avec le dieu Vichnou, reprit Mortar l’Hindou, que ses serviteurs n’hésitent pas à lui faire des sacrifices auprès desquels la mort n’est rien.

– Comment cela ?

– Tippo-Runo a un nègre appelé Kougli. C’est un nègre comme toi, mais un nègre de la côte occidentale, de ceux qui sont rouges plutôt que noirs et qui sont si beaux que les almées et les bayadères se meurent souvent d’amour pour eux.

– Bon ! fil le nègre.

– Kougli était adoré de la belle Namouna, la bayadère qui danse à Calcutta, dans la ville blanche, en s’accompagnant avec une grappe de grelots.

Namouna et lui devaient s’épouser et Tippo-Runo, dont il était le favori, avait promis de les doter richement.

Eh bien ! Tippo-Runo a dit à Kougli :

– J’aime la femme du rajah et j’ai compté sur toi. Il faut que tu pénètres dans le harem.

Kougli a répondu qu’il était prêt.

Et Kougli a abdiqué sur-le-champ son rôle d’homme pour obéir à Tippo-Runo.

– Je ne comprends pas, dit le nègre.

Mortar reprit :

– As-tu vu le nouvel eunuque noir qui vient quelquefois, en sortant du harem. se désaltérer avec nous dans le schoultry ?

– Oui, certes.

– C’est Kougli.

– Lui !

– Lui-même. Tu vois bien que Tippo-Runo a des serviteurs dévoués.

– Mais, reprit le nègre, parce qu’il est dans le harem du rajah, ce n’est pas une raison pour qu’il puisse enlever la jeune femme.

– Seul, il ne le pourrait pas, car les eunuques peuvent bien franchir la porte du harem. mais non celle de la forteresse ; et une femme ne peut en sortir qu’avec l’homme qui dit être son mari.

– Eh bien !

– Eh bien ! la nuit prochaine, Kougli sortira du harem avec la femme du rajah.

– Bon !

– Et il nous la confiera.

– À nous ?

– À nous deux. C’est à nous de la faire sortir de la forteresse ; ensuite, si nous réussissons, Tippo nous comblera de richesses.

– Et si nous sommes surpris ?

– Le rajah nous fera trancher la tête ; mais nous irons dans le paradis de Vichnou.

Toutes ces explications ne suffisaient pas au nègre.

– Mais, dit-il encore, la jeune femme consentira donc à suivre l’eunuque ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Parce que, lorsque son père l’a vendue pour dix mille bourses au rajah, elle avait un amour au cœur.

– Ah !

– Elle aimait un Indien de Bénarès, jeune et beau, et ils s’étaient juré fidélité. Tippo savait cela et il a donné les instructions à Kougli en conséquence. Kougli dira à la femme du rajah : Je suis le fidèle serviteur de l’homme qui vous aime et que vous aimez ! Et elle le croira et consentira à le suivre.

– Et nous ?

– Nous lui tiendrons le même langage.

Le nègre hésitait encore :

– Tu crois donc, dit-il, que nous pourrons sortir de la forteresse ?

– Oui.

– Comment ?

– La femme du rajah sortira du harem parfaitement voilée, et, de plus, elle aura teint sa figure en noir. N’as-tu pas une femme noire comme toi ?

– Oui.

– Tu prendras la femme du rajah par la main, tu te présenteras à la porte et tu diras, en soulevant un coin du voile : – C’est ma femme. – Passez, répondra la sentinelle.

– Tu crois ?

– J’ai de bonnes raisons pour cela ; car cette sentinelle, ce sera moi.

– Ah ! c’est différent, fit le nègre.

– Quand tu seras dans la ville, poursuivit Mortar, tu te rendras avec ta prétendue femme au schoultry de la *Perle bleue,* et tu y trouveras un palanquin et une escorte envoyés par Tippo-Runo. Seulement, tu diras à ta compagne :

– C’est ton fiancé qui nous envoie tout cela.

– Bien ! dit le nègre.

– Maintenant, acheva Mortar, es-tu décidé à me servir ?

– Oui, si tu me jures que le paradis de Vichnou existe.

– Je te le jure.

– C’est bien, dit le nègre. J’accepte.

En ce moment, la porte du harem s’ouvrit et un eunuque noir parut.

XII

Le récit que l’Indien Mortar avait fait au soldat noir était exact.

La nouvelle femme du rajah Osmany, l’enfant de quatorze ans qui répondait au nom de Daï-Kôma, se lamentait depuis son entrée au harem.

Daï-Kôma aimait un beau jeune homme de Bénarès qui la devait épouser, et quelques mois auparavant encore, les deux familles parfaitement d’accord avaient célébré les fiançailles.

Mais l’or est le levier du monde, en Orient comme en Occident, dans l’Inde comme à Paris.

Un officier du rajah passant par Bénarès avait été reçu par le père de Daï-Kôma, très honoré d’une semblable visite.

L’officier avait vu la jeune fille et, à son retour à Narvor, il en avait fait un tel récit au rajah qui commençait à trouver que toutes ses femmes, la belle Kôli-Nana elle-même, étaient bien vieilles, que celui-ci lui avait commandé de retourner à Bénarès et de l’acheter à n’importe quel prix.

Les larmes, les supplications de Daï-Kôma avaient été inutiles.

Son père l’avait vendue pour dix lacs de roupies, et l’avait livrée au gens du rajah.

Ceux-ci, en l’emmenant à Narvor, s’étaient arrêtés dans la résidence de Tippo-Runo.

Le premier ministre avait vu Daï-Kôma et s’en était épris.

Cet amour avait déterminé l’explosion de toutes les passions mauvaises qui germaient dans le cœur et le cerveau du major anglais.

Daï-Kôma avait donc été conduite au harem du rajah Osmany.

Depuis qu’elle y était, elle pleurait nuit et jour et s’obstinait à se dérober aux transports du rajah.

Osmany sentait son amour se décupler de cette résistance, mais il était patient comme tous les Orientaux et il se disait :

– Il est impossible qu’elle ne s’aperçoive point enfin que je suis digne de son amour.

Il y avait un mois que Daï-Kôma se lamentait, lorsqu’un nouvel eunuque fut admis au sérail.

C’était un nègre appelé Kougli.

Kougli fut attaché sur-le-champ au service de Daï-Kôma.

Kougli, le serviteur dévoué jusqu'au fanatisme de Tippo-Runo, avait lentement préparé l'enlèvement de Daï Kôma.

Il s'était abouché avec plusieurs soldats de la garde personnelle du rajah, et, sous divers prétextes, il avait sondé leur fidélité.

Mais jusqu'à l'heure où nous l'avons vu sortir du harem et se diriger vers le schoultry, à la porte duquel devisaient l'Indien Mortar et le nègre Hussein, il n'avait encore trouvé que le premier qui consentit à le servir.

Le premier avait embauché le second.

Mortar, en voyant Kougli s'approcher, cligna de l'œil.

– Tu as à me parler ? fit le nègre en l'abordant.

– Oui, dit Mortar.

L'eunuque examina celui avec qui Mortar s'entretenait tout à l'heure.

– Quel est cet homme ? dit-il.

– Un homme qui veut aller dans le paradis de Vichnou, répondit Mortar.

– Est-ce vrai ? fit Kougli en regardant le nègre Hussein.

– C'est vrai, dit le nègre.

Et son œil brilla d'une sensualité bestiale.

Il était évident que cet homme était sincère, et que ce qu'il avait promis de faire, il le ferait.

L'eunuque et les deux soldats restèrent dans le schoultry et burent ensemble du thé et du rhum, en prenant leurs dispositions pour la nuit suivante.

Puis l'eunuque rentra dans le harem et attendit la nuit.

Comme à l'ordinaire, le rajah Osmany, dédaignant ses autres femmes, était venu faire sa cour à la belle Daï-Kôma.

Comme toujours Daï-Kôma l'avait repoussé.

Et elle se lamentait de plus belle, lorsque l'eunuque, après le départ du rajah, se présenta devant elle.

– Perle d'Orient, lui dit-il, pourquoi pleures-tu ?

– Parce que mon père a fait d'une femme libre une esclave, répondit-elle.

– C'est vrai, dit l'eunuque, mais on délivre les esclaves.

Elle secoua la tête :

– Hélas ! dit-elle, je suis le bien du rajah et tôt ou tard il faudra bien que je me décide à lui obéir.

– Tu trahirais donc tes serments ?

Et l'eunuque la regarda fixement.

Daï-Kôma tressaillit :

– Tu sais donc, dit-elle, que j’ai fait des serments ?

– Oui, à Rhamsès.

Rhamsès était le nom du beau fiancé laissé à Bénarès.

– Tu connais Rhamsès ?

Et un rayon de joie brilla au travers des larmes de Daï-Kôma, comme le soleil à travers la pluie.

– C’est lui qui m’envoie.

Elle étouffa un cri.

Kougli continua :

– Regarde-moi. Il y a huit jours, j’étais encore un homme ; mais, pour parvenir, jusqu’à toi, j’ai consenti à me sacrifier. Je suis le serviteur de Rhamsès.

– Et il t’envoie vers moi ?

– C’est-à-dire, répondit Kougli, que si tu veux me suivre, tu seras libre dans quelques heures.

– Libre !

– Et sur la route de Bénarès, où Rhamsès t’attend.

Daï-Kôma joignit les mains.

– Oh ! dit-elle, ne te railles-tu pas de ma misère, et n’es-tu pas un serviteur du rajah qui veut m’exposer à une tentation ?

– Je te dis, répéta l’eunuque, que je suis un serviteur dévoué de Rhamsès.

Daï-Kôma fut obligée de se rendre à l’évidence, car, à l’heure où tout le harem sommeillait, l’eunuque entra dans sa chambre et lui dit :

– Le moment est venu : suis-moi.

Et il lui jeta sur la tête un voile qui la couvrait tout entière.

Puis il la conduisit dans une salle où, pendant le jour, se tenaient les femmes de service et les suivantes favorites du rajah.

Il prit un pinceau trempé dans un vase rempli d’une substance liquide noirâtre, et avec ce pinceau il fit disparaître le blanc visage de Daï-Kôma sous une couche de noir d’ébène.

Or, comme la plupart des femmes employées dans le harem étaient des négresses, l’heiduque, c’est-à-dire le chef des eunuques qui veillaient à la porte, voyant Daï-Kôma que Kougli tenait par la main, la prit pour une de ces servantes, et lui ouvrit la porte.

Tous deux sortirent.

Le nègre Hussein se promenait sur la place, et à un coup de sifflet de Kougli, il s’approcha.

Kougli lui dit :

– Voilà ta femme !

Et il plaça dans la main du nègre la main de Daï-Kôma, qui avait été noircie comme sa figure.

– Tu ne viens donc pas avec moi ? demanda-t-elle avec un accent d'effroi.

– Non, répondit Kougli, mais tu peux suivre cet homme, il est comme moi un serviteur dévoué de Rhamsès.

Daï-Kôma le crut, et elle se confia au nègre Hussein.

Celui-ci la prit par le bras et tandis que Kougli rentrait dans le harem. il la conduisit vers la porte de la forteresse.

Les choses se passèrent comme l'avait prévu Mortar.

Dans le poste de soldats il y avait un chef qui regarda le nègre et lui dit :

– Qui es-tu ?

– Un soldat du rajah, répondit Hussein.

– Quelle est cette femme ?

– La mienne.

– C'est vrai, dit Mortar qui était en sentinelle, je les connais tous les deux.

– Où vas-tu à cette heure ? demanda encore le chef.

– Nous allons à une fête de mariage aux flambeaux dans la ville, répondit le nègre.

L'officier fit un signe, Mortar ouvrit la porte, et le nègre et sa compagne en franchirent le seuil.

Daï-Kôma était libre.

Le palanquin et l'escorte envoyés, non par Rhamsès, mais par le traître Tippo-Runo, attendaient au schoultry indiqué ; et bien avant le jour, Daï-Kôma, qui croyait aller rejoindre son fiancé, était loin de la ville sainte de Narvor, la capitale du rajah Osmany.

* *

*

Ce ne fut que le lendemain, longtemps après le lever du soleil, que l'on s'aperçut au harem de la disparition de Daï-Kôma.

Prévenu en toute hâte, le rajah s'y rendit en poussant de grandis cris, et voulut faire périr l'heiduque dans les supplices.

Mais alors Kougli, qui n'avait consenti à un épouvantable sacrifice que par soif du paradis de Vichnou, – Kougli dit au rajah :

– N'accusez personne que moi.

– Qu'est devenue Daï-Kôma, lui demanda-t-on ?

Le nègre eut un sourire d’orgueil.

– À cette heure, dit-il, elle est hors de ta puissance, et dans les bras de Tippo-Runo.

À ce nom. le rajah jeta un cri.

Alors, avec une joie inouïe, le nègre lui raconta la trahison de son premier ministre, et, oubliant un moment son amour pour Daï-Kôma, pour ne songer qu’à l’ingratitude de celui qu’il avait comblé de bienfaits, le rajah versa des larmes de rage.

Kougli ne voulut pas jouir seul des joies effrénées du paradis de Vichnou.

Il dénonça ses deux complices, Mortar l’Indien et le nègre Hussein.

Tous les trois avaient péri dans des supplices le matin même du jour où Moussami et moi nous arrivâmes à Narvor.

Mais Daï-Kôma était maintenant au pouvoir de Tippo-Runo, et nous trouvâmes le rajah faisant d’horribles serments de vengeance.

XIII

Je passe sur des événements de peu d'importance.

Six mois après, l'empire du rajah était en feu.

Tippo-Runo, levant l'étendard de la révolte, avait passé aux Anglais, entraînant dans sa désertion les deux tiers de l'armée du rajah.

Nous étions assiégés dans Narvor.

Osmany n'avait plus autour de lui que cinq ou six mille hommes résolus et fidèles.

Un matin que nous avions visité les forts de la ville et passé en revue les derniers moyens de défense qui nous restaient, le rajah me conduisit dans la pièce la plus reculée de son palais et me dit :

– Tu es le dernier homme en qui j'ai mis toute ma confiance parce que tu es Français, je vais t'initier à un secret duquel dépend l'avenir de ma race, je me livre à toi comme à un frère.

– Parlez, prince, répondis-je, votre confiance ne sera point trahie.

Le rajah me dit alors :

– La première chose que l'on apprend aux gens de ma race, depuis un siècle, c'est à se défier de l'Angleterre. Il y a cent ans l'Inde était gouvernée par des rois puissants, et un peuple heureux et libre vivait des bords du Gange à ceux de l'Euphrate.

Les Anglais sont venus ; par la force quelquefois, par la trahison le plus souvent, ils sont parvenus à réduire en servage d'abord et à anéantir ensuite tous ces rois et tous ces peuples.

Je suis un des derniers représentants de l'indépendance indienne.

Mais je sais le sort qui m'attend.

Au faîte de ma puissance, bien avant la trahison de ce misérable Tippo-Runo que j'ai comblé de mes bienfaits, j'avais prévu le jour où il se pourrait faire que l'Angleterre voulût me fouler aux pieds et anéantir ma race. Et ma race ne doit point périr.

Je mourrai moi, demain peut-être, les armes à la main.

Avec moi disparaîtra la dernière terre libre du sol indien ; mais il faut que ma race me survive.

Qui sait ? dans bien des années peut-être, un homme issu de mon sang se lèvera, qui, protégé par le vieux génie de l'Inde, parviendra à chasser l'étranger et à rendre la liberté à son pays.

– Vous voulez me charger de votre fils ? lui dis-je.

– Oui. Je veux qu'après ma mort tu l'emmènes en Europe, et que tu lui apprennes à haïr les Anglais.

Et, comme il me voyait faire un mouvement qui trahissait une certaine inquiétude :

– Oh ! me dit-il, ne crains rien. Depuis dix ans j'ai accumulé des richesses mystérieuses qui lui permettront de vivre selon son rang.

– Mais, prince, interrompis-je, vous oubliez notre situation.

– Je n'oublie rien.

– Nous sommes assiégés dans votre dernière ville.

– Sans doute.

– Tôt ou tard, il faudra succomber.

– J'ai prévu le dénouement, puisque j'ai fait le sacrifice de ma vie.

– Alors, votre fils tombera au pouvoir des Anglais…

Il ne me répondit pas tout d'abord.

– Vos richesses deviendront leur proie.

Il eut un sourire mélancolique, et, hochant la tête, il me dit :

– Tu te trompes !

– Vous avez trouvé un moyen de sauver votre fils ?

– Oui.

– Et vos richesses ?

– Oui. Mon fils est en sûreté, mes trésors aussi.

Et comme je le regardais avec étonnement, il poursuivit :

– Cet enfant que mon peuple salue, que Kôli-Nana, ma première femme, serre sur son cœur avec transport, ce jeune prince en qui ceux qui m'entourent ont vu longtemps l'héritier de mon trône, n'est pas mon fils.

Mon étonnement fut si grand que le rajah continua aussitôt :

Il y avait deux ans que Kôli-Nana était mère. Une nuit, je fis enlever mon enfant dans son berceau et on lui substitua l'enfant d'une autre femme.

– Ainsi, m'écriai-je, le prince Ali ?

– Le prince Ali n'est pas mon fils.

– Mais le fils de Votre Altesse ?

– Il est loin d'ici, et il ignore son origine. Quand je serai mort, tu la lui apprendras.

Je regardais le rajah avec une sorte de stupeur.

Il continua :

– Il y a à Calcutta, dans la ville noire, la ville indienne, comme on l’appelle, un pauvre homme qui exerce l’humble profession de tailleur.

Il est vieux et voûté, il est pauvre, en apparence du moins, et son unique soutien est un jeune garçon de douze ans qui travaille jour et nuit.

Ce tailleur, qui répond au nom turc de Hassan, est un ancien serviteur de ma famille.

L’enfant qu’il élève et qui l’appelle son père, c’est mon fils.

– Ah ! m’écriai-je.

– Quand tout sera perdu, reprit le prince, lorsque j’aurai livré ma dernière bataille, frappé mon dernier coup d’épée, rendu mon dernier soupir, tu te mettras en route pour Calcutta.

– Oui, prince.

– Tu iras trouver le tailleur et tu lui montreras cet anneau.

En même temps, Osmany tira de son doigt une bague dont le chaton portait une inscription indienne qui voulait dire : *Souviens-toi.*

Puis il la mit à mon doigt, ajoutant :

– Le tailleur te montrera alors le jeune enfant, puis il te conduira au fond de la cave de son humble maison, et tu verras là plus d’or et de pierreries qu’il n’y en a dans le palais du roi de Lahore.

C’est le patrimoine de mon fils.

Tu es intelligent et fidèle, poursuivit le rajah. Tu sauras bien emporter ces richesses en Europe, sans éveiller la cupidité des Anglais ; tu sauras bien emmener mon fils avec toi, lui apprendre que son père est mort pour l’indépendance de l’Inde, et qu’il lui transmet son héritage de haine pour la Grande-Bretagne.

– Je ferai cela, répondis-je.

Il me donna sa main à baiser et me dit :

– J’ai foi en toi !

* *

*

Les Anglais poussaient le siège avec vigueur.

La garnison se défendait héroïquement ; mais chaque jour un pan de rempart s’écroulait sous le canon de Tippo-Runo.

Chaque jour aussi, les vivres devenaient plus rares, et il avait fallu expulser de la ville ce qu’on appelle les bouches inutiles.

Enfin, un soir, le rajah me dit :

– Il faut renoncer à défendre Narvor plus longtemps, tenter une sortie, essayer de passer au travers des lignes anglaises et gagner les montagnes.

Là, peut-être résisterons-nous avec plus de succès.

Le plan était hardi, mais il n'était pas impraticable.

La saison de ces pluies torrentielles dont les pays brûlants ont seuls le secret, était venue.

Le rajah rassembla son conseil de guerre et il fut décidé qu'on attendrait une nuit obscure et tourmentée et qu'on tenterait une sortie.

Deux jours plus tard, l'occasion parut favorable.

La nuit était sombre, la pluie tombait à torrents : l'armée anglaise était réfugiée sous les tentes.

En moins de deux heures tout fut prêt.

Les femmes et les enfants furent placés sur des éléphants au centre de l'armée formée en carré.

Puis les portes s'ouvrirent, et le rajah sortit silencieux à la tête de ses troupes.

Les Anglais surpris essayèrent de nous barrer le chemin ; mais ils ne tinrent pas contre l'impétuosité des soldats d'Osmany.

Ce fut un beau combat, court et meurtrier, livré à la clarté des éclairs et au bruit du tonnerre.

L'armée anglaise fut culbutée et nous pûmes nous retirer au nord de la ville, dans une vallée profonde.

Mais là une nouvelle armée se dressa devant nous.

Quand le jour parut, du sommet des montagnes voisines des milliers d'hommes descendirent et nous, enveloppèrent.

Ce n'étaient plus des Anglais ; c'étaient les soldats de Tippo-Runo le rebelle.

Le combat recommença, il se prolongea jusqu'au soir il recommença le lendemain, plus acharné et plus meurtrier.

Les compagnons du rajah tombaient un à un, et bientôt nous ne fûmes plus autour de lui qu'une poignée d'hommes.

Enfin, une balle l'atteignit au flanc et il tomba de cheval.

Je le reçus sanglant dans mes bras.

Il fixa sur moi son œil mourant et me dit :

– Souviens-toi !

Puis il ajouta d'une voix éteinte :

– Et venge-moi !

Ce fut sa dernière parole.

Quelques secondes après, le rajah Osmany était mort me confiant son fils et emportant dans la tombe la promesse que je venais de lui faire : de poursuivre sans relâche le traître

Tippo-Runo.

XIV

Tippo-Runo savait que j’avais échappé au piège qu’il m’avait tendu et que j’étais parvenu à tuer l’éléphant bourreau.

Il savait en outre que j’avais combattu à la droite du rajah.

Et quand notre défaite fut complète, il donna des ordres terribles me concernant.

Cependant je parvins à m’échapper.

Durant plusieurs semaines, le visage noirci pour me rendre méconnaissable, j’errai dans les montagnes, poursuivi, traqué comme une bête fauve.

J’évitais les villes, les villages et jusqu’aux habitations isolées.

Tout le pays était tombé au pouvoir des Anglais et par conséquent de Tippo-Runo, et je savais bien que si je tombais vivant aux mains de ses partisans, je périrais dans d’affreux supplices.

Mais mon étoile me protégeait.

Au bout d’un mois de cette vie errante et vagabonde, je pus gagner les plaines de l’Hindoustan, arriver dans la région paisible, demander l’hospitalité à un colon anglais qui n’avait jamais entendu parler de moi et ne soupçonna point la part que j’avais prise dans la dernière guerre, et passer chez lui quelques jours.

Un mois après, j’arrivais à Calcutta.

Là, j’étais sauvé.

Alors je songeai à tenir ma promesse, à retrouver Hassan, et cet enfant qui n’était autre que le fils du malheureux rajah Osmany.

Tout le monde connaissait Hassan le tailleur dans la ville noire.

Le maître du premier schoultry dans lequel j’entrai m’indiqua sa maison.

C’était une humble demeure dans laquelle certainement on n’eût jamais soupçonné l’existence d’un trésor.

Le vieillard était assis sur le pas de sa porte.

Je m’approchai de lui.

– Tu te nommes Hassan ? lui dis-je.

– Oui, me répondit-il, que veux-tu ?

– Connais-tu cela ?

Et je lui montrai l’anneau que le rajah m’avait mis au doigt.

Soudain le vieillard tressaillit et me fit entrer précipitamment dans sa maison dont il referma la porte sur nous.

– Tu viens de la part d'Osmany ? me dit-il.

– Oui.

– Comment va-t-il ?

Cette question m'arracha des larmes.

– Il est mort, répondis-je.

Et je lui racontai la trahison de l'infâme Tippo-Runo et la mort héroïque du rajah.

Le vieillard m'écouta, pâle, frémissant, les yeux secs.

Puis, quand j'eus fini, il me dit avec un accent de résignation qu'on ne retrouve que chez les hommes de l'Orient :

– Dieu l'a voulu.

Hassan était mahométan et, par conséquent, il croyait à un Dieu unique.

– Où est l'enfant ? lui demandai-je.

– Il se baigne, me répondit-il. Tu le verras dans moins d'une heure.

– Et les trésors ?

– Je vais te les montrer.

Il prit alors une lampe, souleva une trappe qui mit à découvert les marches d'un escalier, et me dit :

– Suis-moi.

Je descendis sur ses pas dans la cave de la maison. C'était un étroit caveau complètement vide. Hassan eut un sourire triste :

– Tu vas voir, me dit-il.

Et il s'approcha du mur et se mit, avec son poing fermé, à frapper sur les pierres.

L'une d'elle rendit un bruit sourd.

On eût dit qu'il avait heurté la peau d'un tambour.

Alors Hassan prit son kandjar à sa ceinture et en introduisit la pointe dans un interstice qui se trouvait entre la pierre sonore et la pierre voisine.

Soudain la première se détacha.

Alors, baissant la lampe, Hassan me montra à la place ou était la pierre tout à l'heure, une serrure d'un acier luisant et poli.

Puis il prit une clef à son cou.

– C'est moi, me dit-il, qui ai fabriqué cette serrure. Elle a un secret, et ce secret est si compliqué qu'il me faudrait plusieurs jours pour te l'apprendre.

Et il se mit à tourner la clef tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, murmurant des mots que je ne comprenais pas, comptant sur les doigts de sa main gauche, et enfin j'entendis distinctement le bruit du pêne qui courait dans sa gâche.

Soudain le mur tout entier tourna avec la porte de fer qu'il recouvrait, et je vis alors un second caveau du fond duquel jaillirent soudain des gerbes d'étincelles fauves.

Les rayons de la lampe que le vieillard tenait à la main, venaient se briser sur un monceau de pierreries, de pièces d'or et de perles d'une fabuleuse grosseur.

– Voilà les trésors du maître, me dit le vieillard.

J'évaluai approximativement toutes ces richesses. Il y avait là plusieurs millions, une fortune vraiment royale.

Je fis part alors au vieillard des dernières volontés du rajah Osmany.

Le rajah, je l'ai dit, m'avait exprimé sa volonté formelle.

Il voulait que j'emmenasse son fils en Europe et que je l'élevasse dans la haine des Anglais. Il voulait aussi que j'emportasse le trésor.

– Tu as l'anneau du maître, me dit Hassan. Par conséquent, je t'obéirai.

Puis il referma la porte de fer et le trésor disparut à mes yeux éblouis. Nous remontâmes dans la maison. L'enfant était rentré du bain.

Je n'eus qu'à l'envisager pour reconnaître en lui le vivant portrait d'Osmany.

C'était bien le vrai fils de Kôli-Nana.

Il me regarda avec étonnement.

Hassan lui dit :

– Cet homme est ton maître désormais. Suis-le.

– Non, dis-je à Hassan, l'enfant restera auprès de toi jusqu'à ce que j'aie pris les dispositions nécessaires pour notre départ.

– Comme tu voudras, me dit-il en baissant la tête.

L'enfant ne comprenait rien à cela et s'était mis à pleurer.

Je dis à Hassan :

– Tu ne me verras que le jour où tout sera prêt. Je vais m'occuper d'avoir des hommes dévoués et fidèles pour enlever le trésor et le transporter sûrement à bord d'un navire.

Je passai plusieurs jours à Calcutta, rêvant au moyen de transporter les richesses du rajah sans éveiller l'attention de l'autorité anglaise.

De tous les serviteurs dévoués que j'avais eus pendant mon séjour dans les États du rajah, il ne me restait que mon fidèle Moussami.

Celui-ci avait fini par me rejoindre.

Nous étions logés dans le même schoultry, et il était convenu qu'il m'accompagnerait en Europe.

Un soir, Moussami me dit :

– Je crois qu'on sait qui nous sommes. On nous suit quand nous sortons.

– Qui donc peut nous suivre ?

– Un nègre qui pourrait bien être un des séides de Tippo-Runo.

Nous changeâmes d'habitation.

Jusque-là nous étions restés dans la ville noire.

Nous allâmes nous réfugier dans la ville blanche.

Le quartier anglais est plein d'auberges et d'hôtels.

J'avais repris mes habits européens, et Moussami passait pour mon domestique.

Le lendemain du jour où j'étais descendu à *l'hôtel de Batavia,* je m'aperçus, en prenant mon repas du soir, que le thé qu'on m'avait servi avait une certaine âcreté ; mais je n'y attachai qu'une faible importance.

Après mon souper je fus pris du besoin de dormir et j'allai me coucher.

Je m'endormis bientôt d'un profond sommeil.

Quand je m'éveillai, la nuit était passée et le soleil pénétrait à flots dans ma chambre.

J'appelai Moussami, qui couchait dans une pièce voisine.

Une sorte de hurlement me répondit. Ce n'était pas une voix humaine. C'était quelque chose qui ressemblait à un rugissement de bête fauve.

Je me précipitai hors de mon lit et j'entrai précipitamment dans la chambre voisine.

Là, un horrible spectacle m'attendait.

Moussami, garrotté, était couché sur le dos et baignait dans une mare de sang.

En me voyant, le malheureux ouvrit la bouche, et je jetai un cri d'horreur.

Le malheureux n'avait plus de langue.

On la lui avait coupée tandis que je dormais.

Je m'empressai de le délier, et tandis que je me livrais à cette opération, un nouveau cri m'échappa.

Je venais de m'apercevoir que l'anneau du rajah avait disparu de mon doigt.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Novembre 2010

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Christian, Jean-Marc, MarcD, YvetteT, PatriceC, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :

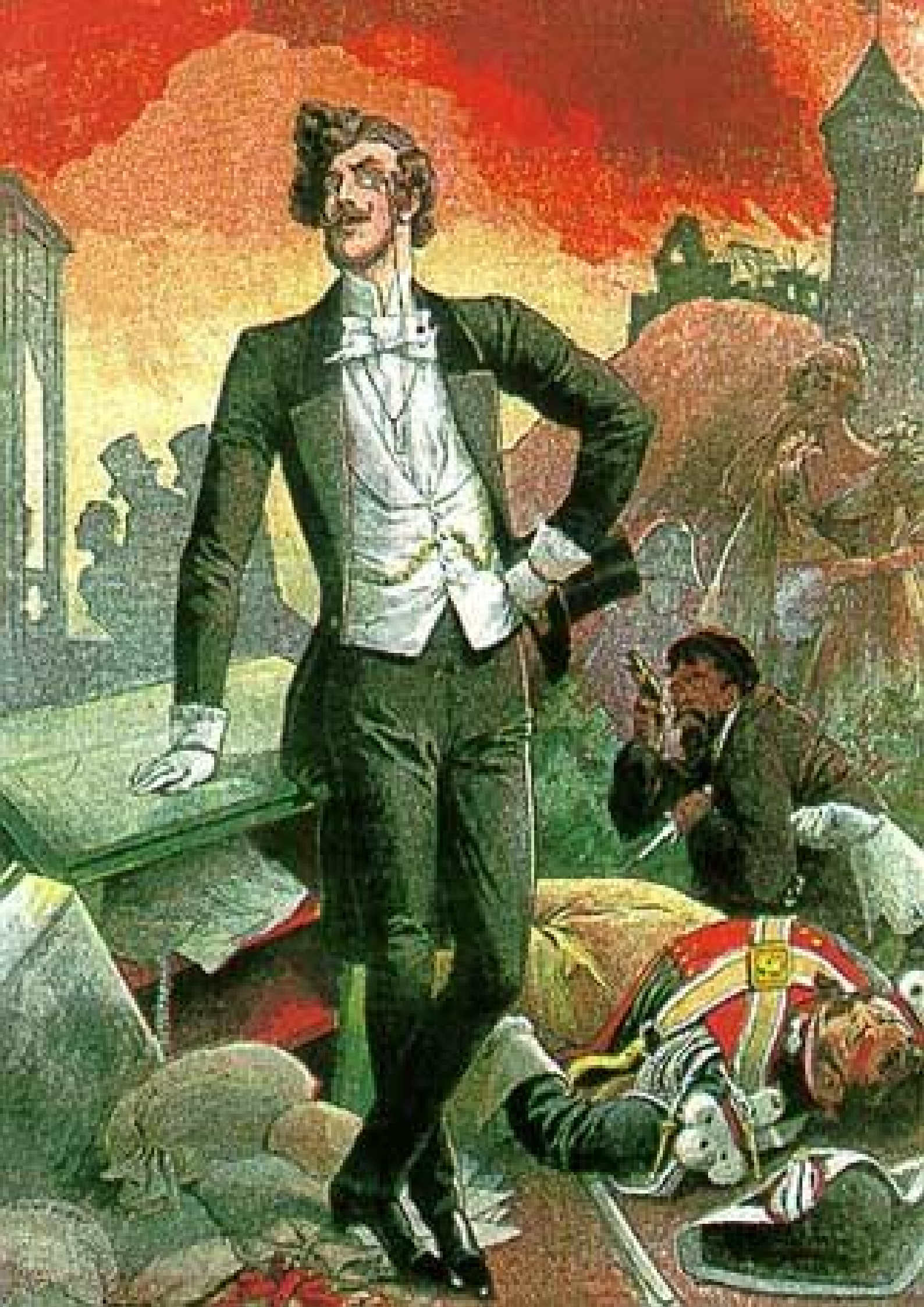
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.



Pierre Alexis Ponson du Terrail

LE DERNIER MOT DE ROCAMBOLE

Tome IV

LES TRÉSORS DU RAJAH

La Petite Presse – 21 août 1866 au 8 août 1867 – 350 épisodes
E. Dentu *Le Dernier Mot de Rocambole* (5 volumes) 1866 – 1867

I

Que s’était-il donc passé ?

Moussami, qui n’avait plus de langue, me l’expliquait par signes. Vers minuit, croyant entendre du bruit, il était venu dans ma chambre, où je dormais profondément. Il avait vainement essayé de m’éveiller, et comme le bruit continuait, il s’était dirigé vers la porte pour appeler au secours les gens de l’hôtel.

Mais en ce moment cette porte s’ouvrit et quelque chose d’opaque fut jeté sur la tête de l’Indien par deux hommes qui entrèrent dans la chambre.

C’était une couverture de laine dans laquelle on lui enveloppa la tête pour l’empêcher de crier.

Moussami lutta énergiquement ; mais il fut terrassé.

En même temps qu’elle l’aveuglait, la couverture étouffait ses cris.

Quand il fut à terre, un des deux hommes lui lia les pieds et les mains avec cette adresse et cette dextérité qui tiennent du prodige chez les Indiens.

En même temps aussi, on lui mit un bâillon dans la bouche et on retira la couverture.

Alors Moussami put voir et entendre.

Les deux hommes étaient des Indiens de la race rouge, et à leur costume on reconnaissait tout de suite des sectaires de la déesse Kâli, c’est-à-dire des Étrangleurs.

L’un était jeune et paraissait obéir, l’autre était vieux et commandait.

Ils s’approchèrent de mon lit et me secouèrent. Mais je ne m’éveillai pas.

Le jeune eut un sourire de haine.

– Est-ce donc là, dit-il, l’homme qui a vaincu Ali-Remjeh ?

– Oui, dit le vieux.

– Si nous l’étranglions ?

– Tu sais bien que celui qui nous envoie nous a dit que notre tête répondait de la sienne.

– C’est vrai, soupira le jeune homme, mais c’est dommage.

Le vieux prit ma main dans la sienne et fit glisser l’anneau que j’avais au doigt.

Puis il examina attentivement ce bijou :

– Oui, dit-il, c’est bien cela.

Alors ils me laissèrent dormir et revinrent à Moussami.

Celui-ci avait-repris tout son sang-froid, et, au lieu d'essayer de crier, ce qui ne l'eût avancé à rien, il observait attentivement ces deux hommes, de façon à pouvoir les reconnaître plus tard.

L'un d'eux tira un poignard et le lui mit sur la gorge.

Puis il lui dit en langue indoue :

– Nous désirons t'interroger et nous allons t'ôter ton bâillon.

Il est inutile que tu cries, car tous les gens de cette maison sont gagnés par celui qui nous envoie, et aucun d'eux ne viendra à ton secours. En outre, tu ferais de vains efforts pour éveiller ton maître.

On lui a servi dans son dernier repas un narcotique dont les effets ne se dissiperont pas avant quelques heures.

L'Indien est prudent, il est calme ; il sait, après avoir résisté inutilement, feindre une résignation entière et subir la volonté de ce dieu des dieux qu'il appelle la *Fatalité.*

Moussami cligna ses paupières d'une manière qui voulait dire :

– Je suis prêt à vous répondre.

Alors ils lui ôtèrent son bâillon et le dressèrent contre le mur où ils l'appuyèrent.

Il était si étroitement lié qu'il lui eût été impossible de faire un mouvement.

Le bâillon ôté, le vieil Hindou lui dit :

– Tu es au service de ce blanc ?

– Oui, répondit Moussami.

– Comment se nomme-t-il ?

– Avatar.

– Sais-tu d'où il vient ?

– Non.

– Depuis quand le sers-tu ?

– Depuis huit jours.

– Tu mens.

– Je vous affirme, répondit Moussami sans s'émouvoir, que je ne suis à Calcutta que depuis huit jours.

– C'est possible. Mais tu le connaissais auparavant.

– Non.

– Tu mens, répéta le vieil Hindou.

Moussami répondit avec flegme :

– Il est impossible de dire la vérité à qui ne veut pas l'entendre.

Le vieil Hindou reprit :

– Ton maître a été un ami du rajah Osmany ?

– Je ne sais pas.

– Le rajah lui a donné un anneau ?

– Je ne sais pas.

– Cet anneau, le voilà.

– Ah ! dit Moussami, qui feignit le plus grand étonnement.

– Parle franchement, reprit celui qui l'interrogeait, si tu tiens à vivre vieux.

Moussami répliqua :

– Je ne puis pas savoir si mon maître tient cet anneau du rajah, puisqu'il ne me l'a jamais dit. Mais vous me le dites et je vous crois.

– Cet anneau, poursuivit le vieil Hindou, ton maître doit le montrer à quelqu'un.

– À qui donc ?

Et Moussami prit un air niais.

– Voilà ce que nous ne savons pas et ce que nous voulons savoir.

– Je ne puis vous le dire.

Un éclair de colère brilla dans les yeux du vieillard :

– Si tu savais le sort qui t'attend, tu parlerais.

– Je ne demande pas mieux, mais je ne sais rien.

Le vieillard eut un geste d'impatience.

Puis il se tourna vers son compagnon :

– Puisque la langue de cet homme n'est bonne à rien, dit-il, il faut la couper.

Moussami ne sourcilla point. Le jeune Indien prit à sa ceinture un poignard à lame effilée et tranchante comme un rasoir et dit :

– Je suis prêt.

Moussami essaya de briser ses liens et par un violent effort, il se rejeta en arrière.

Mais les deux Indiens se jetèrent sur lui et le terrassèrent de nouveau.

– Parle, dit le vieillard.

– Je ne sais rien, répliqua-t-il.

– Tu ne veux pas nous dire dans quel endroit de la ville demeure l'homme à qui ton maître doit montrer cet anneau ?

– Je ne le sais pas, mais le saurais-je…

– Eh bien ?

– Je ne vous le dirais pas.

– Alors qu’il soit fait ainsi que je l’ai ordonné, dit le vieillard.

Il avait posé un genou sur la poitrine de Moussami. Il lui prit le cou dans ses mains crispées et serra.

À demi étouffé, Moussami ouvrit la bouche toute grande et, profitant de ce moment, le jeune Indien y plongea sa main toute entière et lui saisit la langue.

Puis, avec l’autre main qui tenait le poignard, il la coupa.

* *

*

À partir de ce moment, Moussami ne savait plus rien.

La douleur lui avait arraché un hurlement.

Puis l’hémorragie avait amené chez lui un évanouissement.

Ma voix seule l’avait tiré de cette espèce d’anéantissement physique et moral.

Je pansai le pauvre diable comme je pus, déchirant les draps de mon lit pour en faire de la charpie.

Puis je m’écriai :

– Il faut pourtant que je sauve l’enfant du rajah Osmany et sa fortune.

Et laissant Moussami qui, du reste, était hors d’état de me suivre, je m’élançai hors de ma chambre, bien décidé à courir chez le vieil Hassan, à lui dire ce qui était arrivé et à le mettre en garde contre quiconque lui présenterait l’anneau du rajah.

Mais comme j’allais franchir le seuil de l’hôtel, deux officiers de police anglaise s’approchèrent de moi et me prirent au collet.

II

L’un des deux officiers de police me dit :

– Vous êtes l’homme qu’on appelle le major Avatar ?

– Oui, répondis-je.

– Veuillez nous suivre.

Pendant le cours de ma vie aventureuse, j’ai remarqué que la résistance à la police de n’importe quel pays n’est jamais couronnée de succès.

Le criminel qui se laisse arrêter et n’oppose aucune résistance a dix chances contre une de se tirer d’affaire.

L’innocent à qui advient pareille aventure, compromet souvent sa cause en s’indignant et se livrant à d’inutiles protestations.

Je savais si bien cela, que je me bornai à répondre :

– Gentlemen, je suis prêt à vous suivre : seulement veuillez me lâcher, car je suis un homme d’éducation et il n’est nul besoin avec moi de me prendre au collet.

Ils firent droit à ma requête.

– Pourrais-je vous demander, repris-je, où vous me conduisez ?

– Chez le chef de police du district.

– Savez-vous de quoi on m’accuse ?

– Nous l’ignorons.

Et l’un d’eux m’exhiba un mandat d’arrestation conçu en deux lignes et non motivé.

Calcutta est divisé en plusieurs districts ou quartiers, chacun des districts a un chef de police ou commissaire.

Je crus qu’on allait me conduire chez celui du voisinage.

Je fus donc un peu étonné de voir qu’on me faisait traverser la ville blanche tout entière et que nous nous dirigions vers la ville noire.

Mais cet étonnement n’eut rien que de joyeux.

– Ma bonne étoile, me disais-je, fera sans doute que nous passerons dans la rue où habite Hassan, le vieux tailleur, que nous pourrons échanger un signe d’intelligence et que je lui ferai comprendre qu’il doit se défier de quiconque lui montrera l’anneau du rajah.

Mon espérance grandissait à mesure que nous marchions, et je reconnaissais fort bien, le chemin que j’avais suivi en me rendant de la ville noire à l’hôtel de Batavia.

En route, l’un des officiers me dit :

– Cela vous étonne peut-être que je vous conduise ailleurs que chez le chef-justice du quartier où nous vous avons arrêté ?

– En effet, répondis-je.

– Je vais vous en dire la raison.

Je le regardai et j'attendis.

– Vous avez habité quelques jours la ville noire ?

– Oui.

– Vous logiez à ce schoultry qui a pour enseigne : *Au Serpent bleu ?*

– Précisément.

– Eh bien ! on a sans doute porté plainte contre vous, car c'est le chef de police du quartier dans lequel se trouve le schoultry du *Serpent bleu* qui vous fait arrêter.

– Ah ! lui dis-je sans m'émouvoir.

– Je n'en répondrais pas, me dit l'autre agent, mais je crois bien que c'est relativement au meurtre du charmeur de serpents.

– Qu'est-ce que cela ? demandai-je.

– Il y avait dans le schoultry un charmeur de serpents qu'on a assassiné la nuit dernière.

– Vraiment ?

– Et peut-être vous accuse-t-on de ce meurtre ?

Je ne pus m'empêcher de sourire.

L'agent m'avait dit cela d'un air naïf, et cette naïveté, j'en conviens, me rendit tout à fait sa dupe. Jusque-là, je m'étais dit :

– C'est Tippo-Runo qui me fait arrêter.

À partir de ce moment, je pensai qu'il pouvait bien se faire que mon arrestation n'eût absolument rien de commun avec les événements de la nuit, et que les gens qui avaient mutilé mon pauvre Moussami ne fussent pour rien dans ma mésaventure.

S'il en était ainsi, il pouvait se faire aussi que je fusse relâché après un court interrogatoire. Alors, je m'empresserais de courir chez le vieil Hassan.

Mais, comme je savais par expérience les lenteurs et les hésitations de la justice anglaise, et que l'on pouvait aussi bien me garder plusieurs jours que me relâcher tout de suite, je fis ce raisonnement qui était fort juste en apparence :

– Il vaut mieux prévenir Hassan tout de suite.

Alors, je me plaignis d'avoir soif.

– Qu'à cela ne tienne ! me dit l'un de mes gardiens. Voulez-vous entrer dans ce schoultry boire un soda-water ?

– Volontiers, répondis-je.

Nous entrâmes dans un cabaret, et je me fis servir à boire.

Après quelques façons, les deux agents consentirent, à boire avec moi.

Ils étaient fort complaisants et ne paraissaient nullement pressés d'arriver chez le chef de police.

En même temps, la confiance que m'inspirait leur naïveté augmentait.

– Je ne suis pas coupable, leur dis-je, du crime qu'on m'impute.

– Oh ! nous le croyons sans peine, répondit l'un d'eux, car vous avez l'air d'un parfait gentleman.

Je saluai.

– Mais, reprit-il, nous avons reçu un ordre, et, à notre grand regret, il nous faut l'exécuter.

– Mais nous espérons, reprit l'autre, que tout s'arrangera à votre satisfaction, et que le chef de police vous mettra en liberté après vous avoir, fait des excuses.

– Je l'espère aussi, murmurai-je.

Puis, tout à coup, me frappant le front :

– Ah ! mon Dieu, dis-je, et mon portefeuille !

– Quel portefeuille ? demandèrent-ils tous deux.

– Le mien, celui qui renferme assez de papiers pour établir mon honorabilité.

– Eh bien ! ne l'avez-vous donc pas sur vous ?

– Non.

Et je donnai, en me palpant en tous sens, les marques d'un vif désespoir, ajoutant :

– Il renferme deux cents livres en banknotes, et j'en donnerais bien la moitié pour le retrouver.

Le policeman de Londres est peut-être incorruptible, mais celui de Calcutta me parut laisser à désirer sous ce rapport, car il me sembla que mes deux gardiens échangeaient un regard cupide.

– Vous ne sauriez l'avoir perdu en route, me dit l'un.

– Vous l'aurez laissé à votre hôtel, répondit l'autre.

– Non, dis-je. Je crois me souvenir, maintenant.

– Ah !

– Hier soir, je suis venu me promener ici, à la seule fin de courir aventure et de rencontrer quelque bayadère en quête d'un bol de thé. Hé ! mais, je ne me trompe pas, c'est dans une rue que nous avons suivie tout à l'heure, que j'ai été accosté par une Irlandaise.

Il y a des Irlandaises partout, même dans l'Inde.

– Elle vous aura volé votre portefeuille, sans doute. Et ils échangèrent un nouveau regard, celui-là tout triste et tout contrit.

– Ce n’est pas cela, repris-je.

– Ah ! vraiment ?

– L’Irlandaise m’a conduit en sa maison, et mon portefeuille sera tombé derrière quelque meuble.

– C’est bien possible.

– Il est possible aussi, ajoutai-je, qu’elle ne s’en soit pas aperçue.

– Mais où est la maison de cette Irlandaise ?

– Dans une rue dont j’ignore le nom.

– Et dans ce quartier ?

– Oh ! certainement.

– Vous reconnaîtriez la rue ?

– Oui.

Les deux agents parurent se consulter.

Enfin, le premier me dit :

– Le chef-justice attendra bien un quart d’heure de plus. D’ailleurs, c’est son métier. Cherchons donc votre portefeuille.

Je jetai une demi-couronne sur la table pour payer les soda-water et nous sortîmes.

D’abord, j’eus l’air de me reconnaître ; puis, je fis quelques pas en avant, puis en arrière.

Tantôt, je prenais une rue et je revenais ensuite sur mes pas.

Les deux agents me suivaient avec une patience évangélique.

Enfin, je m’écriai :

– Ah ! je reconnais la rue… c’est celle qui traverse… là-bas… voyez-vous ?

– Oui, me dirent-ils. Eh bien ! allons !

J’avais assez bien joué mon rôle pour mettre en défaut la vigilance de mes deux gardiens.

– Oui, oui, répétai-je, c’est bien là.

J’avais aperçu le vieil Hassan assis, les jambes croisées, sur le seuil de sa boutique.

– Où est la maison ? me demanda l’un des policemen.

– Je crois que c’est la quatrième à gauche.

Et j’indiquais celle qui se trouvait à côté de la boutique du tailleur.

– Eh bien ! allons ! me dit-il.

Et nous pressâmes tous trois le pas.

III

Le vieil Hassan était sur sa porte.

Quand il me vit, un mouvement lui échappa.

Je mis un doigt sur mes lèvres.

Cela voulait dire :

– Observe-toi, je ne suis pas seul.

Mais les deux agents, qui paraissaient fort indifférents, remarquèrent ce signe.

Je passai auprès d'Hassan.

Le vieillard me regardait avec inquiétude.

Je levai ma main en l'air.

Ma main veuve de l'anneau du rajah.

En même temps, mon visage exprimait une vive douleur.

Hassan comprit qu'on m'avait volé l'anneau.

Il eut un léger clignement d'yeux, qui voulait dire :

– Sois tranquille, je n'obéirai qu'à toi. Et je passai mon chemin.

– Est-ce bien cette maison ? me demanda l'un des officiers de police.

– Hélas ! non, m'écriai-je, je me suis encore trompé ; la maison dans laquelle je suis entré hier soir ressemble bien à celle-ci, mais ce n'est pas elle !

Alors les deux agents se mirent à rire :

– Eh bien ! me dit l'un d'eux, je vais vous donner un bon conseil.

– Lequel ?

Et je le regardai avec étonnement.

– Renoncez à chercher votre portefeuille pour aujourd'hui, vous avez fait ce que vous vouliez.

Je tressaillis.

– Nous savons ce que nous voulions savoir… tout est pour le mieux.

Et comme je demeurais stupéfait, l'agent *se* tourna et fit un signe.

À ce signe un palanquin que deux nègres portaient derrière nous et qui nous suivait depuis quelque temps sans que j'eusse soupçonné qu'il m'était destiné, ce palanquin, dis-je, s'approcha.

– Vous devez être fatigué ? me dit l'agent d'un ton railleur. Montez !…

Et il écarta les rideaux du palanquin, qui était vide.

Ces paroles : « Nous savons ce que nous voulions savoir » m'avaient plongé dans une telle stupeur, que j'obéis machinalement à l'ordre qui m'était donné.

Les deux agents s'installèrent auprès de moi et je ne pus que balbutier :

– Vous me conduisez donc bien loin encore ?

– Assez loin, répondit l'un d'eux.

En même temps il tira un revolver et l'appuya sur ma poitrine :

– Nous vous savons un homme d'énergie, me dit-il, et nous avons besoin de prendre nos précautions. Vous êtes un homme mort si vous résistez.

L'autre avait soigneusement fermé les rideaux du palanquin.

Sur un signe que lui fit mon interlocuteur, il tira de sa poche un lacet de soie, et me lia les mains si solidement qu'il m'eût été impossible de me détacher.

– Maintenant, reprit celui qui m'adressait ordinairement la parole, nous pouvons continuer notre route tête à tête.

Et son compagnon descendit du palanquin après avoir échangé avec lui quelques mots que je ne pus pas comprendre.

Le palanquin traversa toute la ville noire et arriva aux portes de Calcutta.

Là il s'arrêta et je crus que nous étions arrivés. Je me trompais.

L'agent de police écarta les rideaux du palanquin et je pus vois alors que les nègres qui nous portaient étaient remplacés par des chevaux.

Le palanquin repartit.

Alors mon compagnon me dit en souriant :

– Vous nous avez, tout à l'heure, tirés d'un grand embarras.

– Que voulez-vous dire ? lui demandai-je.

– Je vais vous l'expliquer.

Et il eut un sourire ironique.

– Vous pensez bien, me dit-il, qu'on n'a jamais songé à vous accuser du meurtre du charmeur de serpents.

– Alors de quoi m'accuse-t-on ?

– On ne vous accuse pas, on s'assure de votre personne. Voilà tout.

– Pourquoi ?

– Mais parce que l'on ne veut pas que vous exécutiez certaine mission qui vous a été confiée par le rajah Osmany.

Je jetai un cri.

– Allons ! me dit mon compagnon, vous le voyez, Tippo-Runo est bien renseigné.

– Tippo-Runo est un traître ! m'écriai-je.

– Je ne dis pas non, répondit le faux agent de police, car je n'en pouvais douter maintenant, j'avais été le jouet de Tippo-Runo, et cet homme n'avait jamais appartenu à la police anglaise.

– Je ne dis pas non, reprit-il.

– Ah ! vous en convenez ?

– Attendez donc. Tippo-Runo savait que le rajah vous avait donné une mission.

– Oui, mais il ignore en quoi elle consiste.

– Vous vous trompez…

J'avais été pris une fois ; c'était le cas ou jamais de m'en souvenir et de jouer serré.

– Ah ! dis-je, il sait ce que j'ai promis au rajah ?

– Sans doute. Le rajah vous a donné sa bague.

– Bien.

– Cette bague, présentée à un homme qui se trouve à Calcutta, doit mettre celui qui en sera porteur en possession des trésors cachés du rajah.

Je demeurerai impassible.

Cet homme poursuivit :

– Malheureusement, il y avait une chose que ni Tippo-Runo ni nous tous qui le servons, ne savions.

– Laquelle ?

– Le nom et la demeure de l'homme à qui on doit représenter l'anneau.

– Et vous ne le saurez jamais ! m'écriai-je.

– Vous vous trompez.

– Ah !

– Nous le savons maintenant, grâce à votre imprudence. Cet homme, c'est le tailleur Hassan.

– Je ne sais ce que vous voulez dire, répliquai-je en haussant les épaules.

Il continua à sourire.

Une chose me rassurait pourtant, en dépit de l'effroi que j'éprouvais en songeant qu'on allait torturer Hassan, bouleverser sa maison, et chercher le trésor du rajah.

– Hassan, me dis-je, a compris. On le tuera, mais, il ne dira pas où est le trésor… Or, puisque l'homme aux mains de qui je suis ne me parle pas de l'enfant, c'est que Tippo-Runo ignore que le fils du rajah est ce même enfant qui passe pour celui du tailleur.

– Mais où me conduisez-vous ?

– Assez loin pour que Tippo-Runo ait le temps de s’emparer du trésor.

Je compris qu’il était inutile d’adresser à cet homme de nouvelles questions.

J’étais en son pouvoir, et ce que j’avais de mieux à faire était de rêver aux moyens de recouvrer ma liberté.

Nous voyageâmes tout le jour.

Vers le soir, le palanquin s’arrêta.

Alors l’agent de Tippo-Runo écarta de nouveau les rideaux du palanquin.

Nous étions au milieu d’une vaste plaine déserte, à la lisière d’une forêt.

Les nègres qui étaient montés sur les chevaux mirent pied à terre.

Mon compagnon me fit descendre et me dit d’un ton railleur :

– Vous devez avoir besoin de manger un peu. Nous voici au bord d’une forêt à travers laquelle il nous serait impossible de passer en palanquin. Suivez-moi.

J’avais les mains liées derrière le dos, et mon guide tenait toujours son revolver à la main.

Résister, c’est m’exposer à la mort, et la mort sans profit pour ceux que je voulais servir.

Je suivis donc cet homme.

Les deux nègres, après avoir attaché leurs chevaux à un arbre, marchaient derrière nous.

Nous entrâmes dans la forêt, nous cheminâmes environ une heure.

Le jour baissait et la nuit était proche.

Enfin nous arrivâmes à l’entrée d’une clairière, au milieu de laquelle on voyait un arbre gigantesque dont les rameaux eussent pu servir de toiture à une vaste maison.

Alors, je compris le sort qui m’attendait.

Cet arbre était un mancenillier, dont l’ombre donne la mort.

Quiconque passe une nuit sous cet arbre s’endort pour ne plus s’éveiller.

Et l’homme qui servait Tippo-Runo me dit avec son rire sinistre :

– Nous voici enfin arrivés !

IV

Sur un signe de mon compagnon, les deux nègres se jetèrent sur moi et me terrassèrent.

J’avais déjà les mains liées, on m’attacha les jambes, puis on passa une corde qui reliait mes pieds et mes mains et le bout de cette corde fut fixé au tronc du mancenillier.

Dès lors j’étais réduit à la plus complète impuissance et condamné à mourir sous cette ombre empoisonnée.

Le faux agent de police me dit alors :

– Tippo-Runo t’avait confié à un éléphant-bourreau, tu as su triompher de l’éléphant. Maintenant que j’ai rempli la mission qui m’était confiée, laisse-moi te souhaiter d’échapper à ce nouveau péril.

Tu es un homme brave et aventureux, et tu étais digne d’un meilleur sort.

Et sur cette dernière raillerie, le guide de Tippo-Runo m’abandonna.

Couché sur le dos, enchaîné à cet arbre, je le vis s’éloigner ainsi que les deux nègres.

Bientôt ils eurent disparu à travers les arbres et je me trouvai seul, au milieu de cette forêt peuplée de bêtes féroces, étendu sous les rameaux de cet arbre qui sert de tombe à quiconque se repose sous son ombre funeste.

Pendant un moment, en proie à un véritable désespoir, je fis des efforts inouïs pour briser mes liens.

Mais les cordes de soie dont les Indiens se servent ont la solidité de l’acier, et les nœuds qu’ils savent faire sont aussi inextricables que le nœud gordien.

La nuit vint.

C’est une chose horrible et sublime à la fois que la nuit dans une forêt indienne.

Silencieuse tout le jour, elle se peuple, avec les ténèbres, de mille bruits, confus d’abord, stridents ensuite.

Bientôt le vent s’élève à travers les arbres et leur arrache des craquements lugubres.

Puis au bruit du vent se mêlent bientôt d’autres bruits.

Au lointain, le tigre commence à faire entendre son cri rauque.

On dirait le roulement du tonnerre.

Puis le sol tremble tout à coup.

Est-ce une armée qui passe avec ses lourds caissons d’artillerie ?

Ce n’est pas une armée, c’est une troupe d’éléphants qui, après avoir ravagé une vaste plaine de maïs et de riz, va porter ailleurs ses déprédations.

Ensuite les feuilles mortes qui jonchent le sol, s’agitent tout à coup, heurtées, froissées, comme par un ruisseau souterrain qui ferait une irruption soudaine à la surface.

En même-temps aussi, on entend comme le choc régulier et cadencé des castagnettes qu’agite dans ses doigts fiévreux une danseuse invisible.

C’est le serpent à sonnettes qui passe.

Toutes ces menaces, tous ces cris sourds, tous ces bruits sinistres plongent le cœur et l’esprit dans une inexplicable angoisse.

À la peine qui torture l’âme, vient, se joindre bientôt la douleur physique.

C’est l’influence des rameaux du mancenillier qui commence à se faire sentir.

D’abord, en ce climat brûlant, sous ce ciel dans lequel le soleil, en se retirant, laisse encore une réaction incandescente, comme le four demeure rouge après l’extinction du dernier tison, le mancenillier répand le froid.

Un frisson, imperceptible d’abord, et qui va grandissant, s’empare de votre corps.

Puis le frisson grandit toujours ; tous les membres tremblent, les dents claquent, l’estomac se serre, le cœur vient sur les lèvres.

C’est la fièvre !

Puis encore vos tempes pétillent, et bientôt un cercle de fer les enserre.

En même temps votre crâne est attaqué par des marteaux invisibles, ou troué par des vrilles plus aiguës que les plus fines aiguilles de Birmingham.

C’est la migraine qui vient.

Après la migraine, le délire.

Un mélange bizarre de douleurs atroces et de jouissances infinies, de torture et de volupté.

Le mancenillier produit tous les effets du hatchis.

Tantôt c’est un cheval emporté à travers l’espace sur la croupe duquel vous êtes vissé : tantôt c’est une femme aux bras d’albâtre dont les caresses vous brûlent les lèvres ; puis c’est le monstre qui vous fascine, le reptile ouvrant la gueule, le tigre allongeant la patte, la panthère tournant sur vous un œil langoureux et féroce à la fois.

Et pendant tout ce temps, la mort avance à pas lents.

Le malheureux qui se débat sous cette horrible étreinte la voit venir ; il veut fuir, ses membres sont liés ; il veut crier, sa voix est éteinte ; il veut prier et ne sait plus de prière.

Tout à coup, au monstre imaginaire, produit hybride de la fièvre et des émanations pestilentielles de l’arbre de mort, un véritable monstre succède.

C’est un tigre, – un vrai tigre, – le tigre royal, à la robe brune zébrée de larges bandes d’un jaune fauve.

Il a senti la chair fraîche ; il a flairé une proie.

En deux bonds, il accourt…

Et ses deux yeux qui rayonnent comme deux trous pratiqués à la voûte de l’enfer, ses deux yeux vous fascinent, vous dévorent par avance.

* *

*

Et le sombre et fulgurant éclat de ces deux yeux dissipa tout à coup le délire qui m’étreignait, et je revins complètement à moi, secouant les torpeurs morbides du mancenillier.

Un tigre venait de s’arrêter à vingt pas de moi, et un dernier bond devait lui permettre de me broyer sous ses griffes d’acier.

V

Le monstre était là, dardant sur moi ses yeux flamboyants.

Je me croyais perdu.

Cependant il ne bougeait pas.

Tout à coup, il ouvrit sa large gueule et fit entendre un cri rauque qui est au miaulement du chat domestique ce qu'est au bruit d'un pistolet de salon le fracas du canon.

Et il demeura là, en regardant, toujours et ne bondissant point.

Son cri, roulant d'échos en échos, avait fait trembler la forêt et les montagnes voisines le répercutaient.

Puis il me sembla qu'un cri semblable lui répondait dans l'éloignement.

Le tigre tourna la tête et cessa de me fasciner.

Il ouvrit de nouveau la gueule, fit entendre un second cri, auquel un autre répondit, et bientôt, aux rayons de la lune qui éclairait la clairière, je vis bondir un autre animal de son espèce, sa femelle, sans doute.

– C'est un tigre galant, me dis-je, il ne veut pas déjeuner seul.

L'autre s'approcha par petits bonds et vint se placer à côté de lui.

Il est une chose incontestable, c'est que les animaux causent entre eux, dans une langue qui échappe à l'homme et dans laquelle la pantomime a sa large part.

Les deux tigres se reprirent à me regarder, mais ils parurent tenir conseil.

Qu'attendaient-ils donc ?

Tout à coup, j'eus l'explication de cette hésitation singulière.

La lune était au zénith, par conséquent elle brillait verticalement au-dessus du mancenillier et traçait à l'entour un véritable cercle de lumière.

J'étais dans l'ombre, les tigres étaient restés dans la partie éclairée et, par conséquent, hors de l'influence morbide de l'arbre.

Ils n'osaient franchir cette ligne de démarcation et j'en conclus que la nature, dont les secrets sont infinis, avait averti ces animaux du danger qu'ils couraient.

Ce que les hommes pouvaient ignorer, un tigre le savait.

C'était pour cela qu'ils n'osaient bondir jusqu'à moi.

Cependant, ils demeuraient là.

Peut-être ne se rendant pas un compte exact de l'impossibilité où j'étais de bouger, attendaient-ils que je sortisse de ce périmètre tracé par la lune, pour se jeter, sur moi et me dévorer.

La volonté, chez moi, avait triomphé de la douleur et du délire, en passant par l'épouvante.

Mourir pour mourir, je préférais la griffe des tigres à l'empoisonnement.

Je me mis à siffler…

J'espérais, en agissant ainsi, exciter la colère de mes deux ennemis et les forcer à se ruer sur moi.

Il n'en fut rien.

À mon coup de sifflet, ils s'éloignèrent.

Étais-je donc débarrassé d'eux ?

Ils s'éloignèrent en bondissant ; et bientôt je les eus perdus de vue ; mais ils revinrent peu après.

Ils revinrent au petit trot, s'arrêtant parfois, puis se remettant en route.

L'un d'eux rugit de nouveau.

D'autres mugissements lui répondirent.

Et soudain, d'autres tigres arrivèrent en bondissant et se joignirent aux premiers.

La migraine que j'éprouvais alors était si violente, si aiguë, que j'appelais la mort comme une délivrance.

– Parmi eux, me disais-je, il y aura bien un imprudent qui s'élancera jusqu'à moi.

Je me trompais encore.

Les tigres se rangèrent en cercle autour de moi, se tenant prudemment hors de la sphère d'ombre décrite par le mancenillier.

J'avais comme une guirlande d'yeux flamboyants qui m'enserrait.

La fièvre et le vertige me reprirent.

Alors, je m'imaginai que j'étais le jouet d'un rêve et que ces monstres que j'apercevais étaient les enfants de mon cerveau en délire, mais qu'ils n'existaient pas réellement.

La migraine devenait de plus en plus aiguë et m'arrachait des cris.

À ces cris, les tigres répondaient par des hurlements.

Mais ils demeuraient toujours à distance, et pendant ce temps, l'arbre funeste continuait son œuvre de mort.

Il me semblait qu'une bataille rangée se livrait dans mon cerveau, que ma tête était à chaque instant fracassée par une grêle de balles, et qu'un tambour y résonnait sans relâche.

Les tigres hurlaient toujours ; mais aucun n'osait franchir le cercle.

Soudain, un nouveau compagnon leur arriva.

Je le vis bondir capricieusement au milieu de la clairière comme un jeune chat qui prend ses ébats.

Ce n'était pas un tigre, – c'était une panthère.

Une grande panthère – jaune sur le dos, blanche sous le ventre.

Les tigres s'écartèrent comme pour lui faire place.

Elle était jeune, elle n'avait pas sans doute, comme les tigres, l'instinct du danger.

Au lieu de s'arrêter, elle franchit d'un bond le cercle d'ombre et arriva sur moi.

Je fermai les yeux. J'étais mort…

La panthère m'enfonça ses deux griffes dans les épaules, fit un autre bond, et ce bond fut si puissant que la corde qui me liait au tronc du mancenillier se brisa.

Puis elle me rejeta sur son épaule et prit la fuite.

Les tigres la suivirent en bondissant et en hurlant.

Il était évident qu'ils voulaient maintenant leur part du festin.

Mais tout à coup, et quand déjà leurs griffes allaient m'arracher aux griffes de la panthère, un bruit étrange, inusité, un bruit qui, peut-être, retentissait pour la première fois dans ces vastes solitudes, se fit entendre.

Ce bruit était celui d'un tambour.

Un tambour qui résonnait sous les grands arbres qui entouraient la clairière et qui jeta une telle épouvante parmi les tigres qu'ils prirent la fuite et cessèrent de poursuivre la panthère.

En même temps aussi, une grande clarté s'était faite dans les profondeurs de la forêt, et la panthère, au lieu de fuir, s'arrêta surprise, me déposa à terre, se contenta d'appuyer sur moi sa large patte et, le nez au vent, frémissante de colère et de terreur à la fois, elle attendit.

Le tambour approchait et bientôt je m'expliquai la cause de cette clarté soudaine qui faisait pâlir celle de la lune.

Je vis trois Indiens qui s'avançaient.

L'un continuait à battre du tambour; les autres, qui marchaient auprès de lui, portaient des torches de résine pour éclairer leur marche.

Tous deux, en outre, étaient armés de fusils.

La panthère gronda; mais elle ne bougea pas et attendit.

Soudain l'un des deux Indiens épaula son arme…

Un éclair se fit, une balle siffla…

Mes os craquèrent sous une étreinte convulsive et la panthère, frappée à mort, s'affaissa sur moi, me labourant les reins d'un dernier coup de sa terrible griffe.

VI

Quand je revins à moi, j'étais dans un lieu inconnu.

Des hommes m'entouraient. Les tigres et la panthère avaient disparu.

J'étais dans une case d'Indiens, de ceux qui vivent au bord des forêts et cultivent le riz et le maïs.

Des trois hommes qui étaient auprès de moi, deux m'étaient inconnus.

Mais je poussai un cri de joie à la vue du troisième.

C'était mon fidèle Moussami.

Moussami baisait mes pieds et mes mains avec toutes les marques de la joie et du respect.

Il me fit comprendre par signe qu'il m'avait cru mort et que si j'étais encore de ce monde, c'était un peu grâce à lui et beaucoup grâce à l'un des deux hommes qui étaient là.

Je regardai alors celui qu'il me désignait.

C'était un homme de haute taille, au visage basané, à la barbe noire et luisante, à l'expression noble et fière.

Il m'adressa la parole en français et me dit :

– Tu veux savoir qui je suis, sans doute ?

Je fis un signe de tête affirmatif.

– Je me nomme Nadir, et je suis un chef puissant de cette secte mystérieuse qui combat à outrance la secte des Étrangleurs.

Ceux-ci s'appellent les Thugs ; nous sommes, nous, les *Fils de Sivah*. Tu ne me connais pas, mais je sais, moi, qui tu es et les services que tu nous as rendus en livrant Ali-Remjeh, notre plus mortel ennemi.

C'est pour cela que je t'ai sauvé.

Je regardai cet homme avec étonnement.

Il poursuivit :

– Les griffes de la panthère t'ont déchiré ; mais après que j'ai eu tué la bête féroce, j'ai pu me convaincre que tes blessures étaient sans gravité.

D'ailleurs, je t'ai pansé à la manière indienne, et j'ai versé dans chacune de tes plaies un baume dont les gens de ma race ont seuls le secret et qui cautérise en quelques heures les blessures les plus profondes.

Dans deux jours, tu pourras te lever et revenir à Calcutta, où ma protection s'étendra sur toi nuit et jour.

– Qui que tu sois, lui dis-je, merci !

Il reprit :

– Je suis venu à ton aide, non seulement parce que je te savais de la reconnaissance, mais parce que j'aurai peut-être besoin de toi un jour.

– Parlez, lui dis-je, cette vie que vous avez conservée vous appartient.

– Plus tard, répondit-il, Maintenant, laisse-moi te dire comment je suis parvenu à t'arrachez à une mort épouvantable.

Et il s'assit sur le bord de la couche de roseau et de bambou qu'on m'avait dressée dans la maison de l'Indien cultivateur de riz.

– Les Thugs ont leur police ; mais nous avons aussi la nôtre, reprit-il.

Malheureusement j'étais absent de Calcutta lorsque tu y es arrivé et je n'ai su qu'à la dernière heure les projets de Tippo-Runo.

Hier matin, au lever du soleil, on m'a amené un Indien qui a dit avoir des révélations à me faire.

Cet homme s'est jeté à mes pieds et m'a dit :

– Je suis un fils de Sivah comme toi, et bien que je sois entré au service de Tippo-Runo, je ne veux point qu'il arrive malheur à ceux que tu protèges.

Alors il m'a raconté qu'il avait surpris une conversation entre deux serviteurs dévoués de Tippo-Runo.

On t'avait enlevé pendant la nuit la bague du rajah Osmany, et on avait coupé la langue de Moussami.

Maintenant on devait t'enlever, te conduire dans une forêt et t'abandonner, garrotté, sous les rameaux empoisonnés d'un mancenillier.

L'homme qui me disait tout cela m'a conduit dans la ville blanche, à l'hôtel de Batavia, dont le maître est dévoué corps et âme à Tippo-Runo : tu venais de partir, emmené, me disait-on, par deux agents de la police anglaise.

Nous avons trouvé Moussami dans ta chambre. Je l'ai pansé à la hâte et je l'ai emmené avec moi.

Nous t'avons alors suivi à la trace, pour ainsi dire.

Mais tu avais de l'avance sur nous.

Renseignés par des Indiens, nous avons appris que tu étais sorti de Calcutta en litière, et que la litière était portée non plus par des hommes, mais par des chevaux.

Alors Moussami et moi nous sommes également montés à cheval et nous t'avons suivi.

De distance en distance des Indiens cultivateurs qui avaient vu passer le palanquin, nous renseignaient sur la direction qu'il avait prise.

Mais tous nous disaient qu'il avait sur nous une avance de plusieurs heures.

Enfin nous sommes arrivés à la lisière de cette forêt.

Les chevaux et le palanquin s'y trouvaient.

Mais les ravisseurs et toi vous aviez disparu.

Entrer dans la forêt sans savoir quelle route vous aviez suivie était insensé.

La forêt a plusieurs lieues carrées de superficie.

Je savais que les exhalaisons du mancenillier ne sont mortelles qu'au bout de plusieurs heures.

Mieux valait donc attendre que les hommes qui t'avaient emmené revinssent prendre possession du palanquin et des chevaux.

Cachés dans une broussaille voisine nous attendîmes environ deux heures.

Au bout de ce temps, trois hommes sortirent du bois, deux nègres et un Indien si blanc qu'on le prenait pour un Anglais.

Je le reconnus.

C'était un serviteur de Tippo-Runo si dévoué qu'il ne fallait rien attendre de lui ; il serait mort cent fois avant de nous indiquer l'arbre sous lequel on t'avait abandonné.

Donc, comme il s'apprêtait à monter dans le palanquin, j'épaulai ma carabine et je lui envoyai une balle dans le front.

Il tomba sans pousser un cri.

Alors Moussami et moi nous nous élançâmes hors de la broussaille.

Les nègres tombèrent à genoux et demandèrent grâce.

Je les menaçai de les tuer sur l'heure s'ils ne me conduisaient à l'endroit où on t'avait laissé.

L'un d'eux refusa de parler : Moussami le tua d'un coup de poignard.

L'autre consentit à nous servir de guide.

Mais la nuit était venue et les tigres devaient être sur pied.

C'est alors, acheva Nadir, que nous employâmes un moyen bizarre, mais bien connu, pour les écarter.

Nous entrâmes dans cette hutte où nous sommes et nous y trouvâmes un tambour et des torches.

Tu sais le reste…

– Oui, dis-je, en levant sur Nadir un regard plein de reconnaissance. Et maintenant, parlez, qu'attendez-vous de moi ?

– Tu le sauras dans deux jours, me dit-il, quand nous serons à Calcutta.

Et il refusa de s'expliquer.

VII

Deux jours après nous étions à Calcutta. En traitant son baume de merveilleux, Nadir n’avait point menti.

Mes blessures étaient cicatrisées et je ne souffrais presque plus.

Le sentiment du devoir à remplir avait peut-être aussi, en me rendant toute mon énergie, hâté ma guérison.

Nadir me dit, comme nous franchissions les portes de la ville :

– Je ne te quitterai pas ; et tu peux être certain que, moi à tes côtés, Tippo-Runo, si puissant qu’il soit, ne pourra rien contre toi.

– Je te crois, lui dis-je ; car j’avais en lui une confiance sans bornes.

– Où veux-tu aller ? me dit-il encore.

– Chez Hassan le tailleur.

– Bien, me dit-il, allons !

Et nous nous dirigeâmes vers la ville noire.

Bientôt nous arrivâmes dans la rue habitée par le vieux tailleur et j’eus un frisson d’espoir en le voyant assis comme à l’ordinaire, sur le seuil de la porte.

On lui aura présenté la bague d’Osmany, me dis-je, mais il avait compris mon signe, et il n’aura rien voulu révéler.

Je m’approchai.

Hassan leva la tête et me regarda d’un air indifférent.

– Ne me reconnais-tu donc pas ? lui dis-je.

Il secoua la tête et continua à me regarder avec une sorte d’hébétement.

– C’est moi qui suis déjà venu, continuai-je.

– Je ne sais pas, fit-il.

– De la part d’Osmany.

Ce nom le fit tressaillir.

Puis un large sourire épanouit ses lèvres et il leva une main vers le ciel. Ceci voulait dire :

– Osmany est mort… il est là haut !

– Cet homme est fou, me dit Nadir.

Une jeune fille qui était au seuil de la maison voisine s’approcha de nous.

– Est-ce que vous êtes les parents ou les amis de ce pauvre homme ? nous demanda-t-elle.

– Oui, répondit Nadir.

– Vous ne savez donc pas ce qui lui est arrivé ?

– Hélas ! non, dis-je à mon tour.

– Je vais vous le dire, moi, reprit la jeune fille.

Avant-hier soir, comme la nuit était venue, une troupe de soldats a cerné la maison.

Hassan étonné est sorti.

Les soldats se sont emparés de lui. En même temps celui qui les commandait lui a montré une bague qu'il avait au doigt.

Hassan a regardé la bague avec étonnement et a dit qu'il ne savait pas ce que cela signifiait.

Alors les soldats sont entrés dans la maison et s'y sont enfermés avec lui.

Hassan s'est mis à crier.

Nous tous, les voisins, accourus au seuil de nos portes, nous l'entendions qui disait :

– « Je suis un pauvre tailleur… je n'ai jamais eu de trésors… je ne sais pas ce que vous voulez dire…

Et les soldats répondaient :

– Si tu ne parles pas, tu mourras !

– Tuez-moi donc tout de suite, au lieu de me faire souffrir, disait-il d'une voix lamentable. Mahomet, quand je serai mort, m'ouvrira les portes du paradis, car je suis un fidèle croyant.

Mais au lieu de le tuer, les soldats ont allumé un si grand feu que la maison flamboyait par toutes les ouvertures.

Alors Hassan a crié plus fort, puis il s'est mis à chanter, preuve que le délire s'était emparé de lui.

Les soldats, sur l'ordre de leur chef, avaient mis ses jambes à nu et exposé ses pieds à la flamme du brasier qu'ils venaient d'allumer.

Quand il a été à demi mort, ils ont fouillé la maison de fond en comble, poursuivit la jeune fille.

Mais il paraît qu'ils n'ont pas trouvé de trésors.

À ces derniers mots de la jeune fille, je respirai bruyamment.

– Mais, lui dis-je, Hassan avait un fils.

– Oui.

– Qu'est-il devenu ?

– Les soldats l’ont emmené, et personne ne l’a revu depuis lors.

– Misérable Tippo-Runo ! murmurai-je à l’oreille de Nadir.

– À moins qu’il ne l’ait tué, me dit Nadir, nous le retrouverons.

Nous remerciâmes la jeune fille ; puis je pénétrai dans la maison en faisant signe à Nadir de me suivre.

Hassan, nous voyant entrer, témoigna une grande inquiétude.

Il se leva pour nous barrer le passage.

Mais il retomba presque aussitôt en poussant un cri de douleur.

Ses pieds brûlés n’étaient plus qu’une plaie et refusaient de supporter le poids de son corps.

Je le pris dans mes bras et je l’emportai.

Puis, sur un nouveau signe de moi, Nadir ferma la porte.

Hassan nous contemplait avec effroi.

On descendait dans la cave où se trouvait la cachette mystérieuse, en soulevant une trappe.

J’introduisis mon poignard dans la fente qui existait entre cette trappe et le plancher, et je la soulevai.

Alors Hassan se mit à rire, passant subitement de l’effroi à une hilarité bruyante.

Nadir alluma une lampe, et nous nous engageâmes dans l’escalier souterrain.

Hassan s’était traîné au bord de la trappe et continuait à rire.

Nous descendîmes dans la cave.

Là, une rapide inspection me donna la preuve que la pierre qui cachait la serrure du coffre de fer n’avait pas été déplacée.

Les soldats de Tippo n’avaient point découvert le coffre.

Alors je remontai, et comme Hassan riait toujours, je me jetai sur lui, lui arrachai son cafetan, et vis avec joie que la clef était toujours suspendue à son cou.

Il se débattit, mais je lui arrachai cette clef et je rejoignis Nadir.

Alors nous descellâmes la pierre et nous mîmes le secret à découvert.

Puis j’introduisis la clef dedans.

Mais j’eus beau la tourner et la retourner dans tous les sens.

La serrure ne s’ouvrit pas…

Hassan seul en connaissait le secret, – et Hassan était fou !

Je regardai Nadir d’un air désespéré.

– Aie confiance ! me dit-il, on m’appelle Nadir le Trouveur !

Et il eut un sourire qui ranima mon espoir ébranlé.

VIII

Nadir me dit alors :

– Nous pourrions essayer pendant des mois entiers des combinaisons de toutes sortes pour trouver le secret de cette serrure, que nous ne réussirions pas.

Vous autres, Européens, vous avez trouvé des assemblages de lettres ; nous, les Indiens, nous avons un autre système évidemment plus compliqué et plus ingénieux que le vôtre.

Et comme je le regardais, il continua :

– Vous n'avez qu'un certain nombre de lettres.

Nos chiffres à nous sont incalculables et peuvent s'étendre de l'unité jusqu'aux trillions de millions.

Évidemment, cette clef doit tourner sur elle-même, dans un sens ou dans un autre jusqu'à un chiffre quelconque que nous ne savons pas, que nous ignorerons toujours.

Par conséquent, il faut obtenir ce chiffre de la bouche d'Hassan.

– Mais Hassan est fou.

– Je le sais.

– Fou et idiot.

– Oui, dit Nadir.

– Comptez-vous donc lui rendre la raison ?

Nadir secoua la tête.

– C'est inutile, dit-il.

Je comprenais de moins en moins et je le regardais d'un air hébété.

Le sourire cependant n'avait point abandonné ses lèvres.

– Remontons, me dit-il, là-haut nous causerons plus à notre aise.

Et il retira la clef de la serrure et me la rendit.

Le fou continuait à rire au bord de la trappe.

Quand il nous vit reparaître, il battit des mains avec ironie.

À n'en pouvoir douter, un seul instinct avait survécu dans le naufrage de sa raison.

Cet instinct, c'était la conservation de son trésor et la conviction que nul ne pourrait se l'approprier, s'il ne voulait pas.

Nous avions fermé la porte extérieure de la maison et nous étions bien seuls avec lui.

Nadir reprit :

– Tippo-Runo a eu beau apprendre la langue hindoue et arriver à un perfectionnement tel que les brahmines ne savent pas autant que lui, il a vainement étudié nos mœurs, nos usages ; il est Anglais de naissance et ne sera jamais complètement Indien.

– Pourquoi ?

– Mais parce qu'il ignore quelques-uns de nos secrets.

L'Inde est le pays des poisons mystérieux et foudroyants, des narcotiques dont les effets sont aussi variés que les plumes de certains oiseaux.

Si Tippo-Runo avait possédé certain secret que j'ai, moi, il serait en possession du trésor.

– Mais, comment ?

– Hassan le lui aurait indiqué.

– Oh ! par exemple !

– Il aurait ouvert la porte lui-même.

– Devant Tippo-Runo ?

– Certainement.

Mon étonnement faisait place à une certaine stupeur.

Nadir reprit :

– L'Indien qui a soif exprime un limon dans un peu d'eau et s'en fait une boisson rafraîchissante.

– Après ? fis-je, ne sachant où il voulait en venir.

– L'Indien qui ne peut dormir prend un grain d'opium et le mange.

– Bon !

– L'Indien blessé, poursuivit Nadir, étend sur sa blessure un baume, qui n'est autre que le suc exprimé d'une plante, que nous appelons le *youma*, ce qui veut dire : langue de serpent. C'est avec ce baume que je t'ai guéri.

[…][(1)]

– Eh bien ! répondit Nadir, le mélange du limon qui rafraîchit, de l'opium qui fait dormir et du *youma* qui ferme les blessures produit une boisson qui opère de singuliers effets.

– Ah !

– Celui qui en absorbe la valeur d'un demi-verre ne tarde pas à être pris d'une sorte de gaieté fiévreuse, qui se traduit par une grande exubérance de gestes et une intempérance de paroles.

L'âme la plus repliée sur elle-même, l'esprit le plus absorbé n'y résistent pas.

Si profondément enterré que soit un secret au fond du cœur, le breuvage dont je te parle le fait, sur-le-champ, monter au bord des lèvres.

Ces dernières paroles de Nadir éveillèrent en moi un lointain et terrible souvenir.

Un souvenir de ma première vie, de ma vie criminelle, alors que j'étais l'instrument docile de l'infâme Williams.

Je me rappelai qu'alors la Baccarat, dans l'hôtel de laquelle je m'étais introduit rue Moncey, me fit prendre un breuvage qui troubla ma raison au point de m'arracher tous mes secrets et ceux de mon maître.

– Mais, dis-je à Nadir, après avoir refoulé au plus profond de mon âme l'émotion que me causait ce souvenir, comment nous procurer ce breuvage ?

– J'ai des feuilles de *youma* sur moi.

Et il tira en effet des larges poches de ses brayes blanches une poignée de petites feuilles triangulaires, qu'il posa sur la table.

– Et de l'opium ?

– Oh ! fit-il en souriant, si pauvre que soit un Indien, si cher que soit l'opium, on en trouve toujours dans chaque maison.

Et il ouvrit une sorte de bahut, dans lequel le tailleur serrait ses outils et sa pipe, et mit aussitôt la main sur un petit morceau de pâte noirâtre qu'il me montra.

C'était, en effet, un grain d'opium.

Il ne manquait plus que du limon.

Nadir ouvrit la porte.

La jeune fille était toujours assise au seuil de la sienne.

Nadir l'appela. Elle accourut.

Il lui mit une pièce de monnaie dans la main et lui commanda d'aller lui acheter des limons au plus proche bazar de comestibles.

Dix minutes après, la jeune fille revint avec les limons.

Alors Nadir les plaça dans un petit mortier à piler le riz qui se trouvait dans la maison, et il se mit à les écraser, en les mêlant aux feuilles de *youma* et au grain d'opium, en versant lentement à mesure sur le tout la valeur d'un verre d'eau.

Je vis alors apparaître une belle liqueur rosée qu'il versa dans une coupe de coco.

Hassan regardait d'un air hébété.

Nadir lui présenta la coupe et lui dit :

– Bois !

Hassan prit la coupe et la vida d'un trait, avec le double empressement de l'homme qui a soif et de l'enfant qui n'a pas de raison.

– À présent, me dit Nadir, attendons.

Après avoir bu, Hassan tomba bientôt dans une espèce de rêverie, qui tenait de l’extase.

Puis, peu à peu, son visage s’empourpra, ses yeux brillèrent et des paroles incohérentes sortirent de sa bouche.

Alors Nadir ralluma la lampe et me fit signe de le suivre. Nous redescendîmes à la cave et nous replaçâmes la clef dans la serrure.

Hassan parlait toujours, en haut, avec une extrême volubilité.

Il s’était rapproché de nouveau de la trappe, et enfin il descendit, malgré la vive souffrance qu’il éprouvait à marcher.

M’étant retourné, je le vis derrière moi, qui riait.

Nadir, au contraire, simulait une vive contrariété te tournait et retournait la clef dans la serrure.

Hassan, riant de plus belle, le poussa du coude et mit à son tour la main sur la clef.

Puis, nous regardant d’un air moqueur, et comme pour nous prouver sa supériorité, il tourna la clef un certain nombre de fois.

La ponte s’ouvrit et les trésors du rajah Osmany s’offrirent à nos regards.

IX

Le fou, après avoir ouvert la porte, voulut la refermer, mais je me mis en travers.

En même temps, Nadir s'empara de lui et le terrassa.

Il n'opposa, du reste, qu'une faible résistance.

– Et Nadir me dit alors :

– Tu penses bien que, si nous refermons cette porte, nous ne pourrons plus la rouvrir.

D'un autre côté, il est dangereux de laisser les choses dans cet état. Car Tippo-Runo, persuadé que cette maison renferme un trésor, doit avoir posté dans les environs des hommes chargés de la surveiller, et il ne se bornera certainement pas à la perquisition déjà faite.

– Sans doute, répondis-je, mais comment faire ?

Nadir réfléchit un moment et me dit :

– J'ai des hommes dévoués autour de moi, mais encore faut-il le temps de les réunir.

– Et ces hommes réunis, tu leur confieras la garde de cette maison ?

– Non, mais je leur ferai déménager tout cet or et toutes ces pierreries.

– Où les transporterons-nous ?

– Attends, pour que je te réponde, me dit-il, que nous nous soyons débarrassés de cet homme qui nous assourdit de ses cris.

En effet, Hassan, étendu sur le dos, dans un coin de la cave, ne se relevait pas ; mais il gesticulait, riait et pleurait.

Nadir remonta dans la maison et revint peu après, tenant une pipe à la main.

Il avait mis dans cette pipe un grain d'opium et il la tendait à Hassan.

L'œil du vieux tailleur brilla de convoitise, il étendit une main avide, la saisit, en porta le tuyau à ses lèvres, et s'accroupissant comme tes Orientaux, il se mit à fumer.

Dès lors, il se tut ; quelques minutes après, il était en extase.

Alors, Nadir s'assit sur un tonneau et me dit :

– Écoute-moi bien. Les trésors que nous avons sous les yeux feraient la fortune d'un roi. Il faut que tu perdes l'espoir de les faire parvenir en Europe par les moyens ordinaires. La douane anglaise visite les navires. Elle confisquerait impitoyablement ces richesses.

– Il faut pourtant, répondis-je, que je tienne la promesse que j'ai faite à Osmany mourant.

– Sans doute.

– Et pour cela, il faut que j’emporte cet or en Europe.

Nadir secoua la tête :

– Va pour les pierreries, dit-il, mais quant à l’or, c’est inutile.

– Comment ?

– Laisse-moi d’abord te dire comment il te sera facile d’emporter les pierreries.

– Je vous écoute.

– Les *Fils de Sivah,* dont je suis le chef, sont aussi puissants, aussi riches que les Étrangleurs, leurs ennemis.

Comme eux, ils ont des affiliés parmi les Anglais, des coreligionnaires mystérieux, des agents sûrs qui se conforment aveuglément aux ordres qu’ils reçoivent.

– Bon !

– Parmi les hommes sur qui les *Fils de Sivah* peuvent compter, il se trouve un capitaine de navire anglais qui a nom Jonathan.

Jonathan est mon esclave dévoué.

Il part pour Londres dans huit jours, emportant une cargaison de grains de Bizance.

Les gens de la douane viendront, la veille de son départ, sonderont les tonnes et les scelleront.

C’est dans ces tonnes que je cacherai les pierreries du rajah.

– Comment ferez-vous ?

– Je substituerai à l’une des tonnes ordinaires une autre tonne dont toutes les douves seront creuses.

– Alors pourquoi ne pas emporter l’or par le même procédé ?

– Parce que l’or tient trop de place et que d’ailleurs il est plus lourd que les pierreries.

– Fort bien. Mais alors comment envoyer cet or en Europe ?

– Nous ne l’enverrons pas.

– Cependant…

– Nous le verserons dans le trésor de Sivah qui est caché au cœur même de Calcutta, et que les Anglais ne découvriront jamais.

En échange, poursuivit Nadir, je te donnerai un chèque d’une somme équivalente à celle que j’aurai reçue.

– Et ce chèque ?…

– Tu le présenteras à Londres à une maison de banque qui nous sert de correspondant.

– En vérité !

– Et il sera religieusement payé, acheva Nadir avec un accent de franchise qui ne me laissa plus aucun doute sur sa bonne foi et sa loyauté.

– Mais enfin, lui dis-je encore, il faut toujours emporter d’ici ces richesses.

– Oui, et c’est là la difficulté.

Puis, après un moment de réflexion, Nadir me dit :

– Il est impossible que tout cet or soit entré par la porte extérieure de la maison où nous sommes, sans éveiller l’attention de ceux qui avaient intérêt à observer Hassan.

– Ce n’est pas une raison.

– Pourquoi ?

– Parce que, il y a deux jours, Tippo-Runo ignorait encore le nom et la demeure du dépositaire.

– C’est possible, répliqua Nadir, mais la police anglaise veille…

– Ensuite, ajoutai-je, ces richesses ont été amoncelées peu à peu.

– Je ne dis pas non. Cependant j’ai la conviction que cette maison a une autre issue.

Et, ce disant, Nadir entra dans la cachette qui était assez vaste et assez spacieuse pour qu’un homme y pût faire quelques pas en long et en large et s’y tenir debout.

Il se mit alors à sonder les murs avec son poing et tout à coup un bruit sonore se fit.

– Il y a là un creux, me dit-il.

Il prit son poignard et se mit à gratter la maçonnerie. Bientôt une fente nous apparut et, avec cette fente, une autre pierre semblable à celle qui masquait à l’extérieur la serrure de la porte de fer. Nadir détacha cette pierre. Elle mit alors à découvert un verrou. L’Indien le fit jouer et, soudain, le fond de la cachette tourna sur des gonds invisibles, comme avait tourné la porte de fer avec son revêtement de maçonnerie.

Et alors, Nadir et moi, nous aperçûmes une ouverture noire et béante.

C’était un passage souterrain.

Où conduisait-il ?

C’était là ce qu’il fallait savoir sur l’heure.

Je me retournai vers Hassan.

Mais il était absorbé dans la contemplation du rêve opiacé.

Sois tranquille, me dit Nadir, il ne songera pas à refermer la porte. En route !

– Mais… où allons-nous ?

– Nous allons nous engager dans ce souterrain.

Et Nadir reprit la lampe que nous avions posée à terre.

X

Partout où les Anglais sont, on retrouve les mœurs anglaises, les usages anglais et jusques aux constructions anglaises.

Calcutta a de certains quartiers qui rappellent Londres, et, jusque dans la ville noire, c'est-à-dire la ville indigène, le génie britannique a posé sa large griffe.

Ainsi, on a creusé des égouts sous les rues, et un large bassin de carénage traverse la ville du sud au nord, formant comme un port intérieur.

Ce bassin reçoit en même temps les immondices des égouts par des canaux souterrains qui viennent aboutir à fleur d'eau pendant la marée basse et dont la haute mer recouvre l'orifice.

Nadir savait cela sans doute.

Il marchait le premier dans ce souterrain qui s'ouvrait devant nous, et il m'avait pris des mains la lampe qu'il portait en avant de façon à éclairer notre route.

Le souterrain était assez haut de voûte pour que nous ne fussions pas obligés de nous baisser, mais trop étroit pour que nous puissions marcher tous les deux de front.

Nadir me dit :

– Je parie que nous allons trouver un égout.

– Comment, lui dis-je, il y en a sous la ville noire ?

– Sans doute.

– Où aboutissent-ils ?

– Au bassin de carénage.

Le souterrain suivait un plan incliné et tournait légèrement sur lui-même.

Au bout d'une vingtaine de pas, Nadir s'arrêta et posa la lampe à terre.

– Que faites-vous ? lui dis-je.

– Tu vas voir.

Nadir, comme tous les Indiens, avait toujours sur lui un lasso.

Les *Fils de Sivah* ne dédaignent pas d'étrangler, à leur heure, ni plus ni moins que les Thugs, leurs ennemis.

Le lasso de Nadir, qu'il portait roulé autour de sa poitrine, était long d'une quarantaine de mètres et composé de trois cordes superposées et tressées ensemble.

Ces cordes, dédoublées, donnaient donc une longueur d'environ cent vingt pieds.

Nadir se mit à les défaire et de son lasso, qui avait l’épaisseur du doigt, il fit une corde aussi mince qu’une mèche de fouet.

Après quoi, il en fixa une extrémité au manche de son poignard.

– Les égouts, me dit-il, ont des ramifications infinies et il se peut faire que nous rencontrions plusieurs voies.

Force nous est donc d’avoir un fil conducteur.

– Vous avez raison, répondis-je.

Nous nous remîmes en route, et bientôt nous atteignîmes un escalier qui s’enfonçait sous terre.

Nadir portait toujours sa corde enroulée au bout de son poignard.

– Tant que nous ne trouverons pas de bifurcation, me dit-il, le fil conducteur nous sera inutile.

L’escalier avait une trentaine de marches.

Lorsque nous eûmes atteint la dernière, nous nous retrouvâmes à l’entrée d’un nouveau boyau souterrain.

Alors, prêtant l’oreille, nous entendîmes un murmure sourd au-dessus de nos têtes.

– Sais-tu où nous sommes ? me dit Nadir.

– Non.

– Nous sommes sous le bassin de carénage.

Nous avançâmes encore, et bientôt, nous vîmes que le chemin se bifurquait.

Alors, Nadir planta son poignard en terre et il se mit à dérouler sa corde et nous nous engageâmes dans l’une des deux voies nouvelles qui s’ouvraient devant nous.

La corde se déroulait lentement et nous avancions toujours.

Le bruit devenait plus strident au-dessus de nos têtes et une légère humidité régnait sous nos pieds, en même temps que les parois du souterrain laissaient suinter quelques gouttes d’eau.

Je passai mon doigt dessus et je le portai ensuite à mes lèvres.

Cette eau était salée.

– Tu as raison, dis-je à Nadir.

Déjà la corde était usée aux trois quarts, lorsque nous trouvâmes un nouvel escalier.

Celui-là ne descendait pas ; il remontait.

En même temps, le bruit sourd, qui n’était autre que celui des vagues et qui, tout à l’heure, était au-dessus de nos têtes, se faisait maintenant entendre derrière nous.

Évidemment, nous étions parvenus sous la rive opposée.

Nous gravîmes l’escalier.

La corde nous accompagna jusqu’à la dernière marche.

Là, nous nous trouvâmes dans une sorte de chambre assez spacieuse, mais dont nous touchions la voûte avec la main.

Un autre bruit se fit au-dessus de nos têtes.

C’était celui d’un pas humain.

Cependant, la chambre était sans issue.

– Il est impossible que le chemin que nous avons suivi, me dit Nadir, ne mène pas plus loin.

Et il se prit à écouter.

Au bruit de pas se mêlait un bruit confus de voix qui nous arrivait à travers la voûte.

Alors Nadir me dit :

– Je vais monter sur tes épaules, prête-moi ton poignard.

Je le lui donnai et, me courbant, je le pris sur mon dos.

Nadir, avec le manche du poignard, attaqua la voûte qui était en maçonnerie et scellée au ciment.

Le ciment se détacha par fragments, et bientôt Nadir poussa un soupir de satisfaction.

Au lieu de la pierre, son poignard avait rencontré du bois et le ciment en tombant avait découvert une trappe hermétiquement fermée.

– Voilà le passage que nous cherchions, me dit-il.

XI

Nadir sauta alors de mes épaules sur le sol.

– Réfléchissons un moment, me dit-il ; voilà une issue, c’est vrai. En montant de nouveau sur tes épaules et en donnant une forte secousse, je soulèverai certainement cette trappe.

Mais où donne-t-elle ?

Nous entendons des voix au-dessus de notre tête et ces voix sont nombreuses.

Au milieu de qui allons-nous apparaître ?

– Voilà ce que je ne sais pas, répondis-je.

Cependant… Il me regarda.

– Parle, dit-il.

– Il n’y a pas un mois que le rajah Osmany est mort, lui dis-je.

– Bien.

– Jusqu’au dernier jour de sa puissance, se défiant toujours des Anglais, il a grossi ce trésor que nous avons découvert.

– Eh bien ! fit Nadir.

– Il est probable, continuai-je, en nous reportant à cette porte mystérieuse et à ce boyau souterrain que nous venons de suivre, que c’est par ici que les épargnes du rajah passaient.

– Je le crois aussi.

– Par conséquent, les gens qui parlent au-dessus de nous sont des hommes dévoués au rajah.

– Je ne dis pas non, dit Nadir, mais comment leur prouver que, nous aussi, nous étions investis de la confiance d’Osmany ?

– Hélas ! murmurai-je, on m’a volé son anneau.

– D’un autre côté, poursuivit Nadir, as-tu réfléchi à une chose ?

– Laquelle ?

– C’est que nous pouvions être certains, il y a dix minutes, que les trésors du rajah avaient suivi la route que nous parcourons.

– Ceci est hors de doute.

– Mais nous n’en sommes plus sûrs à présent.

– Pourquoi ?

– Parce que le chemin s’est bifurqué ; et que ce peut-être aussi bien l’autre route que celle-ci qu’on faisait prendre aux trésors du rajah.

– Vous avez raison, répondis-je. Eh bien ! que faire ?

Nadir réfléchit un moment encore :

– Je sais qui tu es, me dit-il, et tes preuves de bravoure sont faites, deux hommes comme nous doivent pouvoir tenir tête à des ennemis nombreux. Je suis décidé.

– À soulever la trappe ?

– Oui. Mais il me faut mon poignard, je vais le chercher.

Et Nadir regagna l’escalier, laissant à terre notre fil conducteur.

Tandis que je l’attendais, les voix et les pas continuaient à se faire entendre au-dessus de ma tête.

Quelques mots parvinrent même jusqu’à moi, à travers l’épaisseur de la voûte.

Ces mots prononcés distinctement auraient dû éveiller en moi un sentiment d’intelligence.

Je sais l’anglais et toutes les langues de l’Europe, je comprends parfaitement l’indien dans ses dialectes les plus variés.

Cependant les mots qui me parvinrent furent inintelligibles pour moi.

Quand Nadir fut de retour, je lui fis part de mon observation.

Nadir avait laissé la corde étendue sur le sol, dans toute sa longueur, se bornant à reprendre son poignard.

Nous n’avions donc, pour revenir sur nos pas, qu’à suivre cette corde.

– Oh ! me dit le chef des *Fils de Sivah,* tu ne comprends pas ce qu’on dit ?

– Non.

– Voyons, si je serai plus heureux que toi.

Et de nouveau, il monta sur mes épaules.

Puis il appuya son oreille contre la trappe et attendit.

Au bout d’un moment il me dit avec un visage rayonnant.

– Ce sont des amis qui parlent.

– Et qui donc ?

– Des *Fils de Sivah.*

– Comment le savez-vous ?

– Ils parlent notre langue mystique, celle que le vulgaire ne saurait comprendre.

– En vérité !

– Évidemment, continua Nadir, nous sommes au dessous d’un temple ou d’une pagode, et c’est l’heure de la prière.

– Alors nous pouvons soulever la trappe ?

– Non, pas encore.

– Pourquoi ?

– Parce qu’il vaut mieux attendre que les prières soient finies, et que les adorateurs de Sivah soient partis.

– Bien, répondis-je, attendons.

Et, pour la seconde fois, je le laissai glisser à terre.

Nadir visita alors la lampe que nous avions apportée avec nous.

Elle était pleine d’huile aux trois quarts et promettait de brûler plus d’une heure encore.

L’Indien, qui trouvait inutile de se fatiguer, se coucha sur le sol.

Les voix étaient de plus en plus confuses, et bientôt ; il nous sembla qu’elles étaient moins nombreuses.

– Les adorateurs de Sivah s’en vont, me dit Nadir.

– Alors la prière est finie ?

– Oui. Tout à l’heure nous allons entendre la voix du prêtre qui dit : – Allez-vous-en ! Sivah est satisfait.

En effet, peu après, une voix plus forte, plus accentuée, murmura quelques paroles qui arrivèrent distinctement à l’oreille de Nadir.

– C’est fini, me dit-il. À l’œuvre !

Et, remontant sur moi, il s’arcbouta, et d’un violent, coup d’épaule, il souleva la trappe.

XII

La trappe soulevée, les pieds de Nadir abandonnèrent mes épaules et je le vis disparaître par l'issue qui lui était ouverte.

Mais, presque aussitôt après, sa tête se montra à l'orifice, et il me dit en me tendant la main :

– Viens ! cramponne-toi à mon bras.

Il était d'une force herculéenne et il me hissa en un tour de main.

Alors, quand je fus au bord de la trappe, je regardai autour de moi.

Nadir ne s'était pas trompé.

Nous étions dans une pagode.

Les pagodes consacrées à Sivah sont plus sobres de mise en scène et de peintures bizarres que celles de la déesse Kâli.

Sivah est le dieu du bien. Il ne demande pas du sang comme la farouche déesse.

Les murs de ce temple, dans lequel nous pénétrions d'une si étrange manière, étaient peints en stuc foncé. Ça et là, on voyait une statue représentant une des nombreuses femmes du dieu.

Au milieu était une image de grandeur colossale.

À ses pieds brûlait une lampe qui projetait autour d'elle une lumière assez douce en même temps qu'elle répandait un doux parfum.

Le sol de la pagode était fait de larges dalles blanches, roses et bleues, et c'était l'une d'elles que Nadir avait soulevée d'un coup d'épaule.

D'abord, je ne vis que confusément les objets qui m'environnaient et je pris les petites statues pour des personnages humains.

Puis je reportai mes yeux sur Nadir.

– Nous sommes seuls ici, me dit-il.

– Seuls ! fis-je étonné.

– Oui, me dit-il, tout seuls, au milieu de divinités de bois et de pierre.

Je reconnus alors mon erreur, et me pris à sourire.

Nadir continua :

– Nous sommes dans la pagode consacrée à Sivah, sous l'emblème de la couleuvre bleue. Ce temple est, en effet, situé sur la rive gauche du bassin de carénage, en pleine ville noire.

– Mais les voix que nous entendions tout à l'heure ? demandai-je.

– C'étaient les croyants qui disaient la prière du soir. Ils sont partis après le coucher du soleil.

– Et le prêtre ?

– Le prêtre ferme les portes extérieures, il va revenir.

– Tu l'as vu ?

– Non, mais il sera quelque peu étonné de nous voir, nous.

– Faudra-t-il jouer du poignard ?

– Oh ! non, fit Nadir, si c'est toujours celui que je crois, il nous servira au contraire.

Comme Nadir parlait ainsi, nous entendions un pas lent et mesuré retentir dans l'éloignement. Puis une porte s'ouvrit et un homme apparut portant une lampe devant lui.

Cet homme qui avait une longue robe blanche et une ceinture bleue, était tête nue.

Ses cheveux étaient blancs : il me parut avoir cinquante ans au moins, ce qui est l'âge d'un vieillard sous le ciel brûlant de l'Inde.

Les rayons de la lampe qu'il portait devant lui l'empêchèrent donc d'abord de nous apercevoir.

Mais il se dirigeait sur nous et tout à coup un bruit sourd le fit s'arrêter brusquement.

C'était Nadir qui avait laissé retomber la dalle soulevée, de telle façon qu'il était maintenant impossible de dire par où nous étions entrés.

Le prêtre muet, les cheveux hérissés, pris d'un subit effroi, regarda autour de lui.

Il nous aperçut alors.

Mon costume européen lui fit pousser un cri d'horreur.

Un chrétien ne saurait entrer dans la maison du dieu Sivah sans profanation.

Mais Nadir fit un pas et prononça un nom :

– Koureb !

Ce nom, c'était celui du prêtre qui se rassura aussitôt.

La lumière de la lampe placée près du dieu tombait d'aplomb sur le visage de Nadir.

Le prêtre le reconnut.

Et soudain, ne songeant plus à moi, il tomba à genoux et se prosterna, la face contre terre.

Ce fut alors que je me rendis compte du pouvoir immense de Nadir.

– Relève-toi et viens à moi, ordonna Nadir.

Le prêtre se releva, ramassa sa lampe, qui ne s'était point éteinte, et s'avança tout tremblant vers Nadir.

Celui-ci dit alors :

– Tu sais qui je suis ?

– Tu es le maître et moi l’esclave, répondit le prêtre.

– Alors, si je te recommande de parler, tu parleras ?

– Oui, fit-il. Ne te l’ai-je pas dit, je suis l’esclave.

Nadir accepta l’épithète.

– Esclave, dit-il, tu viens de fermer les portes du temple.

– Oui, maître.

– Et cependant, nous sommes ici.

Le prêtre témoigna un véritable ébahissement.

La pagode n’avait pourtant qu’une entrée.

– Devine par où nous sommes venus ? poursuivit Nadir.

– Sivah est puissant, répondit-il.

– Mais Sivah ne se mêle pas de mes affaires, dit Nadir.

Et, frappant du pied la dalle qui avait repris sa place :

– Nous sommes entrés par là, dit-il.

Soudain, nous vîmes Koureb pâlir et trembler.

En même temps, il attachait sur cette dalle un regard éperdu.

– Tu as promis de parler, dit Nadir.

Et il fit briller à la clarté des lampes la lame de son poignard.

XIII

Le poignard de Nadir n’effraya point Koureb outre mesure.

– Maître, dit-il, un homme aussi sage que toi ne saurait refuser à un autre de s’expliquer.

– Parle.

– Comme prêtre de Sivah, je suis ton esclave, toi qui es notre chef à tous, dit Koureb. Comme homme, j’ai mes amitiés et j’ai fait des serments de fidélité.

Tu peux commander au prêtre, mais si tu demandes à l’homme un secret qui ne lui appartiendra pas, tu frapperas inutilement. Sa langue ne parlera point.

Nadir ne se montra point irrité de cette hardiesse de langage :

– À ton tour, écoute-moi, dit-il.

– Parlez, maître.

– Le rajah Osmany était l’ami de l’homme que tu vois là.

Et Nadir jeta une main sur mon épaule.

Koureb me regardait avec défiance.

– Osmany, poursuivit Nadir, lui a donné son anneau.

– Où est cet anneau ? demanda Koureb.

– Je ne l’ai plus, répondis-je.

Un sourire d’incrédulité vint aux lèvres de Koureb.

– Tippo-Runo le lui a volé, dit Nadir.

Ce nom fit passer un nuage sur le front de Koureb.

– C’est possible, dit-il, et je vous crois, mais si je ne vois pas l’anneau, je ne parlerai pas.

– Peut-être en verras-tu l’empreinte, me hâtai-je de dire.

Et je mis une main sous les yeux du vieux prêtre.

En effet, l’annulaire de ma main gauche conservait trois empreintes rouges qui étaient le résultat de la pression exercée par la bague, qui avait à l’intérieur trois petites pointes de diamant.

– Cela peut être la marque de la bague d’Osmany, me dit-il. Mais cela peut aussi être autre chose.

– Si tu ne veux pas nous croire, dit Nadir, je te dirai quelque chose de plus.

– J’écoute.

– Nous avons découvert les trésors d’Osmany confiés à la garde du vieil Hassan.

Koureb pâlit.

– Rassure-toi, reprit Nadir, nous sommes les amis du rajah mort, et c’est pour soustraire ces trésors à l’avidité de Tippo-Runo que nous sommes ici.

– Alors, dit Koureb, si vous savez où sont ces trésors que j’étais chargé de garder, de concert avec Hassan, je n’ai plus rien à vous apprendre.

– Tu te trompes, dit Nadir.

Koureb le regarda étonné.

– Il faut que tu nous aides à les enlever de l’endroit où ils sont.

Koureb sentit renaître ses défiances.

– Si je te demandais un serment, maître, dit-il à Nadir, me le ferais-tu ?

– Parle.

– Si je te priais d’étendre la main sur la statue de notre dieu qui est là…

– Je suis prêt, dit Nadir.

– Et de me jurer que cet homme avait bien en sa possession l’anneau d’Osmany.

– Par le dieu Sivah, je te le jure.

Koureb parut soulagé d’un poids immense.

– Alors, dit-il, ordonne, je suis prêt à obéir.

– Je veux, reprit Nadir, enlever les trésors. Hassan est fou. Tippo veille, et finira par les découvrir.

– Il est facile de leur faire reprendre le chemin qu’ils ont déjà parcouru.

– Oui, répondit Nadir, mais quand ?

– La nuit prochaine.

– Et d’ici là la porte de fer restera ouverte ?

– Mais comment avez-vous pu l’ouvrir ?

Nadir raconta à Koureb ce qui s’était passé.

– Je ne sais pas le secret d’Hassan, dit-il, et si la porte se refermait, je ne pourrais l’ouvrir. Mais je sais ouvrir la mienne.

– Comment, la tienne ?

– Sans doute. Vous avez fait jouer un verrou à l’intérieur de la cachette, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Eh bien ! je puis, de l’intérieur du corridor souterrain, faire mouvoir ce verrou et ouvrir la seconde porte.

– Viens avec nous, alors, dit Nadir.

Et il souleva la dalle en glissant entre elle et sa voisine la lame de son poignard.

Tous trois nous descendîmes l'un après l'autre dans la chambre qui se trouvait au-dessous de la pagode. Puis, suivant la corde qui était demeurée à terre, nous reprîmes le chemin que nous avions suivi, en passant, de nouveau sous le bassin de carénage et entendant mugir la mer au-dessus de nos têtes.

Nous revînmes ainsi dans le premier boyau souterrain, et nous regagnâmes cette cachette aux trésors dont nous avions laissé les deux portes ouvertes.

Koureb nous dit alors :

– Je vais rester dans le souterrain. Fermez la porte sur vous.

Nadir fit ce qu'il demandait et tira le verrou, mettant ainsi entre lui et nous l'épaisseur de cette porte.

Nous entendîmes alors un peu de bruit.

C'était la main de Koureb se promenant sur la surface extérieure de cette porte et cherchant sans doute un ressort invisible.

Tout-à coup, le verrou courut de lui-même dans la gâche et la porte se rouvrit.

– Vous voyez, dit Koureb.

– C'est bien, répliqua Nadir. Maintenant viens avec nous.

Koureb entra dans la cachette, et la porte du souterrain fut refermée pour la seconde fois.

Puis nous entrâmes dans la cave où nous avions laissé Hassan.

Hassan s'était endormi, ivre d'opium.

– Nous pouvons maintenant, dit Nadir, laisser-retomber cette porte.

Et il poussa celle qu'Hassan avait ouverte et qui se referma tout seule.

Puis il replaça la pierre qui cachait la serrure.

Et enfin il nous dit, car Koureb était resté avec nous :

– Hassan est fou, il faut se défier des fous.

– Qu'allons-nous faire de lui ? demandai-je.

– Nous allons l'emmener d'ici, me répondit-il.

– Mais il dort.

– Nous l'emporterons dans un palanquin.

Et il le prit à bras-le-corps et nous le remontâmes dans la maison.

Puis, comme Nadir ne voulait pas me quitter, il envoya Koureb chercher un palanquin, ces sortes de véhicules étant aussi communs à Calcutta que les cabs dans les rues de Londres.

XIV

Nous portâmes Hassan dans le palanquin et Koureb monta auprès de lui.

– Maintenant demandai-je à Nadir, où allons-nous ?

– D'abord, il faut fermer cette maison, ensuite je te conduirai chez moi.

– Tu as donc une maison à Calcutta ?

– Oui, là tu seras à l'abri de toutes les trahisons de Tippo.

Nadir prononça quelques mots dans cette langue mystique que je ne comprenais pas, et le palanquin se mit en marche.

– Où donc envoies-tu Hassan ? demandai-je encore.

– Je le confie à Koureb qui va l'emmener dans sa pagode.

Les pagodes sont inviolables, même pour les Anglais, et si puissant que soit Tippo, il n'osera pas aller l'y chercher.

Nous fermâmes la maison d'Hassan et Nadir appela d'un signe la jeune fille à qui nous avions eu affaire déjà.

– Mon enfant, lui dit-il, lorsque l'on viendra demander Hassan, vous répondrez que le bonhomme était désormais trop vieux pour travailler et que ses parents l'ont conduit dans leur propre maison pour avoir soin de lui.

La jeune fille s'inclina et Nadir lui confia la clef de la maison en ajoutant :

– Il est possible que les soldats qui sont déjà venus, prétendant que le vieux tailleur possède des trésors, reviennent à la charge.

– Vous leur donnerez cette clef et vous leur direz qu'ils peuvent fouiller à leur aise, il n'y a rien.

Nous nous en allâmes, Nadir et moi ; dans la ville blanche.

Mais avant de quitter la ville noire nous entrâmes dans un schoultry, où je pus avoir une nouvelle idée de l'importance et du crédit de Nadir.

Le maître du schoultry salua jusqu'à terre, en élevant ses deux mains au-dessus de sa tête, ce qui est, dans l'Inde, le témoignage du plus grand respect.

Nadir lui fit un signe et il nous conduisit dans une pièce reculée de sa maison où, à mon grand étonnement, je vis mon compagnon se débarrasser de ses vêtements indiens et revêtir un costume européen.

– Oh ! me dit-il en souriant, et voyant que je me montrais surpris de le voir si à l'aise sous ses habits de gentleman, cela t'étonne, n'est-ce pas ?

– En effet, répondis-je.

– Eh bien ! que dirais-tu si je te racontais que j'ai vécu à Londres ?

– Vraiment !

– Et à Paris.

Et comme je paraissais de plus en plus étonné, Nadir continua :

– Tel que tu me vois, j'ai logé à l'hôtel *Meurice*, dîné au *Café Anglais* et j'ai été aimé d'une drôlesse qu'on appelait Roumia.

À ce nom, je ne pus retenir un cri d'étonnement.

– Tu la connais ? me dit-il.

– Je ne sais. N'avait-elle pas un autre nom ?

– Oh ! si fait, elle se faisait encore appeler la Belle Jardinière.

Un nouveau cri m'échappa.

– Je vois que tu la connais, me dit Nadir. C'est une belle femme, mais la vipère noire qui frétille dans l'herbe de nos forêts et dont la blessure est mortelle, est moins dangereuse et moins perfide.

– Je le sais.

– Elle ne craint qu'un homme.

– Ah !

– Et cet homme, c'est moi.

– Toi ! fis-je avec un redoublement de surprise, elle te craint ?

Un sourire passa sur les lèvres de Nadir.

– Je te conterai tout cela, quand nous serons dans ma maison.

Et il compléta sa métamorphose.

Il y a des Indiens de deux races dans l'Hindoustan.

Les uns purs de toute alliance avec la race européenne, sont cuivrés.

Les autres, dont les ancêtres ont épousé des Anglaises sont blancs.

Quand Nadir, qui était de ce nombre, eut revêtu sa veste blanche, son large pantalon d'étoffe rayée et mis ses gants, on l'eût pris pour un véritable Anglais.

– Maintenant, me dit-il, allons-nous-en !

Et nous quittâmes le schoultry.

Nous entrâmes dans la ville blanche qui étincelait de lumières.

Calcutta est éclairé, comme Londres, par des torrents d'hydrogène.

Au bout de la rue du Gouvernement, qui est la plus large et la plus belle de celles du quartier européen. Nadir s'arrêta devant la grille d'un vaste jardin.

Nadir tira une clef de sa poche et l’introduisit dans la grille, qui s’ouvrit.

Au bruit qu’elle fit en se refermant, deux Indiens accoururent.

Ils portaient la livrée orientale que tout gentleman opulent donne à ses serviteurs, une veste rouge et blanche et un pantalon de même couleur.

À la façon dont ils saluèrent Nadir, je compris que pour eux ce n’était qu’un gentleman et qu’ils ignoraient non-seulement sa race, mais encore son titre de chef des *Fils de Sivah.*

Les deux Indiens portant des flambeaux éclairèrent notre marche à travers le jardin.

Nadir se dirigea vers la maison et me fit traverser un vestibule spacieux, dallé de marbre, au milieu duquel se trouvait une fontaine.

Puis il poussa une porte, à gauche, et je me trouvai au seuil d’un véritable salon anglais.

Nadir me dit alors en m’invitant à m’asseoir sur un canapé, auprès d’un guéridon.

– Nous allons prendre le thé, et je te raconterai mes amours avec la Belle Jardinière.

En même temps, il donna des ordres en anglais.

Cinq minutes après le thé était servi, et Nadir commençait ainsi son récit.

XV

L’Inde, comme tous les pays bouleversés par la conquête et dans lesquels les invasions étrangères se sont succédées presque sans relâche, à travers les siècles, l’Inde, dis-je, est peuplée de différentes sectes religieuses et politiques.

Il y a les partisans de la domination anglaise, et les Indiens qui repoussent cette domination.

Certaines régions tiennent à maintenir leur indépendance et obéissent à des chefs qu’ils nomment eux-mêmes.

D’autres se courbent sous le joug de princes indigènes, joug cent fois plus lourd que le joug anglais.

– C’est pour cela, continua Nadir, que dans la même rue de Calcutta tu rencontreras un adorateur du feu, un sectateur de la déesse Kâli et un musulman. C’est pour cela aussi que, la question religieuse masquant la question politique, tu trouveras des prêtres de Sivah qui ne croient pas à Sivah et des Étrangleurs qui ne sont pas bien convaincus de l’existence de la déesse Kâli.

Mais de toutes ces sectes religieuses, deux seulement ont une puissance réelle : – la mienne et celle des Thugs.

Tu as vu Ali-Remjeh, puisque tu l’as livré à l’Angleterre. Tu as pu t’assurer que c’était un Indien très gentleman.

Tu as connu à Londres sir George Stowe et sir James Nively, et tu as pu te convaincre que les Étrangleurs sont gens de belles manières.

J’interrompis Nadir.

– Excusez-moi, lui dis-je, mais comment savez-vous que j’ai connu sir James et sir George Stowe ?

Nadir eut un sourire mystérieux.

– Je suis arrivé à Londres trois jours après ton départ, il y a deux ans.

– Ah ! fis-je surpris.

– Là j’ai appris que de faux *Fils de Sivah* avaient épouvanté les Étrangleurs.

J’arrivais pour les combattre, et ils avaient été battus déjà.

Alors, j’ai voulu savoir par qui.

Les Anglais et les Français, si habiles qu’ils soient, sont des enfants auprès de nous en fait de police. Je n’étais pas à Londres depuis trois jours que je savais tout, grâce à deux Indiens que j’avais amenés avec moi.

– Comment ! m’écriai-je, vous saviez tout ?

– Même ton nom.

Je ne pus me défendre d’un geste de stupeur.

– Tu es Français, me dit Nadir, et tu te fais appeler d’un nom russe, le major Avatar, n’est-ce pas ?

– Oui, c’est bien cela.

– Mais ton vrai nom est Rocambole.

Cette fois je reposai brusquement sur la table ma tasse de thé que je tenais à la main.

– Tu as été un grand criminel, poursuivit Nadir.

– Ah ! vous savez aussi cela ?

– Je sais tout te dis-je. Après avoir fait le mal, tu t’es converti au bien, et tu es un homme intelligent et courageux.

Je m’inclinai devant cet éloge.

Nadir reprit :

– J’ai donc su à Londres tout ce que tu avais fait, et comment tu avais emmené à Paris sir George Stowe, l’ancien chef des Étrangleurs en Europe, tandis qu’une femme qui t’est dévouée y attirait le nouveau chef, sir James Nively.

Tu as presque détruit à Londres la puissance des Thugs, et la capture d’Ali-Remjeh, leur chef suprême, leur a porté le dernier coup en Europe.

Mais ils se reforment ici, et ils redeviendront aussi dangereux et aussi terribles qu’auparavant.

– Alors, dis-je, interrompant une seconde fois Nadir, vous m’avez suivi à Paris ?

– Pas tout de suite.

– Pourquoi ?

– Parce que j’organisais les *Fils de Sivah.*

Et Nadir ajouta en souriant :

– *Fils de Sivah* ou sectateurs de Kâli, il y aura toujours, au cœur même de l’Angleterre, des ennemis occultes qui lui feront une guerre acharnée.

– Mais enfin, vous avez passé le détroit ?

– Je suis arrivé à Paris un mois après que tu t’étais embarqué sur le navire d’Ali-Remjeh que tu emmenais prisonnier.

– Et vous y êtes resté ?…

– Six mois.

– Est-ce pendant ces six mois que vous avez connu la Belle Jardinière ?

– Oui. Et maintenant, écoute-moi.

Mais en ce moment on frappa deux coups discrets à la porte de la salle dans laquelle nous étions, et peu après un des serviteurs de Nadir entra.

– Que veux-tu ? demanda celui-ci.

– Un Indien qui a les cheveux tout blancs demande à parler à Votre Honneur.

– Qu'il revienne demain, dit Nadir.

– Il m'a dit de répéter son nom à Votre Honneur.

– Voyons ? fit Nadir.

– Il se nomme Koureb.

Nadir tressaillit.

– Qu'il entre donc alors, dit-il.

Et Koureb fut introduit.

Le vieux prêtre de Sivah avait le visage bouleversé.

Nadir congédia l'Indien qui l'avait amené, puis regardant Koureb :

– Que t'est-il advenu ? demanda-t-il.

– J'ai perdu mon amulette, répondit le vieux prêtre.

– Quelle amulette ?

– Celle que je portais au cou.

Nadir fronça le sourcil en me regardant :

– L'amulette dont il parle, dit-il, est une pièce de cuivre suspendue à son cou par un cordon de soie. C'est le signe de la profession du prêtre. Quand les fidèles viennent prier à la pagode, il est obligé de la leur montrer, sous peine de mort.

– Comment cela ?

– Si on reconnaît qu'il l'a perdue, on le massacrera, et nous avons cependant besoin de lui.

Je ne pus me défendre d'un sourire d'incrédulité.

Mais Nadir me dit en français, langue que le vieux prêtre ne comprenait pas :

– Tu sais bien qu'on n'arrive à fanatiser des hommes qu'avec des superstitions. Il faut que cette amulette se retrouve.

Et s'adressant à Koureb de nouveau :

– Mais où donc l'as-tu perdue ?

– Dans la maison du tailleur.

– Eh bien ! va la chercher. La jeune fille a la clef. Elle te la donnera.

Koureb sortit en proie à une véritable épouvante.

Et Nadir reprit son récit interrompu.

XVI

J’étais donc à Paris depuis trois jours, continua l’Indien, étudiant les mœurs et les coutumes de ce pays que je ne connaissais pas, et me montrant partout, dans les promenades publiques, dans les théâtres et les cafés.

Un soir, je me rendis à l’Opéra.

Dans une loge d’avant-scène, il y avait une femme dont la beauté eût éclipsé celle des houris que notre dieu nous réserve après notre mort dans son paradis.

Je la regardai, et comme j’étais jeune encore, ardent et enthousiaste, je me pris à songer qu’il ne payerait pas trop cher son amour celui-là qui donnerait tout son sang pour quelques heures de volupté.

Comme je la contemplais avec extase, je m’aperçus qu’elle me remarquait.

On m’a dit souvent que j’ai dans le regard une puissance mystérieuse qui courbe les âmes les plus altières.

Ce soir-là, cette puissance fut plus grande encore, car, tout à coup, il me sembla que cette femme palpitait comme une colombe fascinée par un basilic, et que si je voulais faire un signe elle traverserait la salle pour venir à moi et me dire :

– Ordonne, j’obéirai.

La représentation terminée, je sortis, la tête en feu, me disant :

– Les femmes d’Europe sont perfides. Je vais demander l’oubli aux fumées du *hachisch*.

Je rentrai donc à l’hôtel Meurice où j’étais descendu sous mon nom anglais, sir Arthur Goldery, nom que je porte ici, du reste, dans la ville blanche, où tout le monde me prend pour un parfait gentleman et ne se doute pas que je suis le terrible Nadir, le chef des *Fils de Sivah.*

Mais au lieu de me mettre au lit, je m’accoudai à une fenêtre, laissant errer mes regards sur ce vaste jardin qui s’étend sous le palais de votre souverain.

Les heures s’écoulèrent, le jour vint. Je n’étais point calmé encore, et une fièvre brûlante me dévorait.

Reverrai-je jamais cette femme merveilleuse ?

Aux premiers, rayon du soleil on m’apporta un billet.

Je ne connaissais personne à Paris. Qui donc pouvait m’écrire ?

Je rompis le cachet avec un certain étonnement et je lus ces lignes écrites en anglais :

« Si la femme qui était hier, à l’Opéra, dans une avant-scène et portait des bluets dans ses cheveux blonds, a fait quelque impression sur sir Arthur Goldery ; – si sir Arthur Goldery est un gentleman discret, et brave, il peut se trouver ce soir à dix heures précises, derrière l’église située à l’extrémité du boulevard et qu’on appelle la Madeleine.

« Là, une femme, qui n’est pas celle qu’il a vue, mais qui est envoyée par elle, s’approchera de lui. Sir Arthur Goldery la suivra ».

Le billet ne portait pas de signature.

Je crus que j’allais mourir de joie, et je passai toute la journée en proie à une impatience intraduisible.

Enfin la journée s’écoula, la nuit vint et avec elle l’heure fixée pour le mystérieux rendez-vous.

Je fus exact ; presque aussitôt une femme qui était voilée et dont je ne pus voir le visage, s’approcha de moi.

– Êtes-vous sir Arthur ? me dit-elle en anglais.

– Oui, répondis-je d’une voix émue.

– Consentirez-vous à me suivre ?

– Jusqu’au bout du monde, répliquai-je.

Elle me prit par la main et m’entraîna vers un coin de la place.

Là, stationnait une voiture dans laquelle elle me fit monter.

Alors elle s’assit à côté de moi, baissa les glaces et me dit :

– Il faut que vous vous laissiez bander les yeux. Et elle me montrait un foulard.

– Pourquoi ? lui demandai-je.

– Parce que vous ne devez pas savoir où je vous conduis.

– Bandez-moi les yeux, répondis-je je suis prêt à tout.

Elle me noua le foulard sur le visage et la voiture se mit en marche.

Elle roula plus d’une heure.

Où allais-je ? je ne le savais pas.

Enfin au bruit sec du pavé succéda un bruit plus sonore.

Nous passions sans doute sous une voûte.

– Nous sommes arrivés, me dit ma compagne.

En effet la voiture s’arrêta.

– Donnez-moi la main, me dit encore cette femme.

– N’allez-vous donc pas m’ôter mon bandeau ?

– Non, pas encore.

Je descendis. Elle me prit la main et m’entraîna.

Un sable fin criait sous mes pieds ; après le sable, je sentis les marches d’un escalier, en même temps qu’une atmosphère plus chaude m’enveloppait.

Puis je compris que je foulais un épais tapis, et, enfin, une porte s’ouvrit et, à travers le foulard qui couvrait mes yeux, je sentis une chaude lumière qui m’environnait tout à coup.

– Ôtez votre bandeau, me dit ma compagne.

En même temps sa main abandonna la mienne, et j’entendis le bruit de ses pas qui s’éloignaient.

XVII

Nadir poursuivit :

– J’étais au seuil de cette pièce réservée aux femmes et que vous appelez, vous autres Européens, un boudoir.

Il était étincelant de lumières et un parfum pénétrant s’en échappait.

J’avais sous les pieds un riche tapis, autour de moi des meubles luxueux et des tentures d’un ton chaud et voluptueux.

La porte s’était refermée derrière moi, j’étais seul.

Mais tout m’annonçait que la déesse de ce temple allait vernir ; et, en effet, quelques secondes s’étaient à peine écoulées, que la tenture se souleva, démasquant une porte et, par cette porte, une femme entra rayonnante de beauté et de jeunesse.

C’était elle.

Elle me tendit la main en souriant et me dit en anglais : « Vous êtes un parfait gentleman. »

Je la contemplais avec une sorte d’extase.

Jamais, je te l’ai dit, femme ne m’avait paru aussi belle.

Elle se plongea, nonchalante et voluptueuse, dans une immense bergère, qui était auprès de la cheminée, et me fit asseoir à ses côtés.

– Pardonnez-moi, me dit-elle, de vous avoir fait venir ici les yeux bandés. Vous êtes, j’en suis bien certaine, le plus loyal des hommes ; mais, en vous aimant, je cours un danger de mort.

– Un danger de mort ? m’écriai-je.

– Oui.

– Mais comment ?

– J’ai un mari, et un mari jaloux comme un tigre.

– Voulez-vous que je le tue ? lui dis-je.

– Cette parole me plaît, me répondit-elle. Mais non, je ne veux pas qu’il meure.

Le boudoir ressemblait à une véritable serre.

Dans les embrasures des croisées, deux grandes jardinières contenaient des fleurs exotiques, et il ne me fut pas difficile de les reconnaître à leur parfum.

C’étaient des fleurs de l’Inde.

– Elle sait qui je suis, pensai-je, et c’est une délicate attention de sa part.

Mais le parfum des fleurs était si pénétrant qu'il me montait peu à peu à la tête, et que ma raison commençât à s'alourdir.

Elle me tenait toujours les mains et me disait en souriant à m'enivrer :

– Je ne vous ai vu qu'une heure hier, et voici que mon cœur est à vous, et que je suis prête à devenir votre esclave.

Mais, reprit-elle après un silence que j'employai à lui prodiguer mille caresses, je suis capricieuse.

– En vérité ! lui dis-je.

– Qui sait si je vous aimerai longtemps ?

Et elle continuait à sourire.

– Et vous, fit-elle encore, m'aimerez-vous ?

– Je vous aime déjà comme un fou.

– M'aimerez-vous longtemps ?

– Toujours.

Elle devint rêveuse.

– On m'a déjà dit cela plusieurs fois, fit-elle, et cependant… Après cela, ajouta-t-elle avec mélancolie, on dit que les Anglais sont plus constants. Nous verrons.

Je passai deux heures à ses genoux, enivré de sa vue, enivré du parfum des fleurs.

Puis, je m'endormis auprès d'elle, étourdi sans doute par les odeurs pénétrantes qui se dégageaient des deux jardinières.

Cependant, il me sembla, au moment où mes yeux se fermaient, qu'une porte s'était ouverte et qu'un homme pâle, hâve, un fantôme plutôt, s'était arrêté sur le seuil et me regardait avec une sorte d'épouvante et de fureur.

Mais c'était une hallucination sans doute, et mon corps demeura rebelle à ma pensée qui survivait encore à cet engourdissement général.

Mes yeux se fermèrent sous le poids d'un lourd sommeil.

Quand je les rouvris, une sensation d'air vif et frais se fit sentir autour de moi et pénétra tout mon être.

J'étais en plein air, couché sur un banc de votre grande promenade de Paris que vous appelez les Champs-Élysées.

C'était le matin, le soleil était à peine levé.

Je m'éveillai, un peu engourdi et la tête lourde encore, cherchant à rassembler mes souvenirs épars de la nuit.

En mettant les mains dans mes poches, j'y trouvai une lettre.

Elle était en tout semblable à celle que j'avais reçue la veille au matin. Je l'ouvris et je lus :

« Ou nous ne nous reverrons jamais, ou vous accepterez mes conditions.

« Voyez si l’amour que je vous ai inspiré peut vous donner la force de m’obéir.

« Vous ne chercherez pas à savoir qui je suis : vous ne prononcerez jamais mon nom.

« Si étranges que soient les choses que vous veniez à entendre, vous ne chercherez point à les comprendre.

« Si cela vous va, soyez ce soir à la même heure qu’hier derrière la Madeleine.

« Vous trouverez la même femme et la même voiture.

« Au revoir ou adieu.

« ROUMIA. »

– J’irai, me dis-je.

D’abord, j’étais encore enivré de sa beauté et de ses caresses.

Ensuite, je me souvenais vaguement de ce bruit de portes que j’avais entendu, de ce fantôme que j’avais cru voir, et une curiosité ardente s’était emparée de moi.

Nadir, en prononçant ces derniers mots, avala une nouvelle tasse de thé et continua :

XVIII

Le soir, j’étais au rendez-vous.

Comme la veille, la vieille femme me banda les yeux, au moment où je montais en voiture.

Puis, comme la veille, la voiture partit au grand trot.

Tandis que nous roulions, je réfléchissais et me disais :

– Cette femme qui consent à m’aimer à la condition que je ne pénétrerai pas ses secrets, est, après tout, dans son droit. Pourquoi ne lui obéirais-je point ?

En me tenant ce langage, j’étais évidemment très sincère, et tant que la voiture fut en marche je me fis les plus beaux serments de discrétion.

Enfin elle s’arrêta.

Alors la femme voilée me prit de nouveau par la main et m’entraîna à l’intérieur de cette maison mystérieuse dans laquelle je savais comment on entrait, et d’où j’étais sorti la veille, sans en avoir conscience.

Tout se passa exactement de la même façon.

Mon bandeau devint tout à coup transparent, une atmosphère tiède et parfumée m’enveloppa, mon guide m’abandonna en me disant : « Ôtez votre bandeau, » et j’entendis le bruit d’une porte qui se refermait.

Alors j’arrachai le foulard et regardai autour de moi.

J’étais dans le boudoir où la belle femme aux cheveux d’or m’avait reçu la veille.

De nouveau, je me trouvais seul.

Les jardinières étaient à leur place, dans les embrasures de croisées.

Je m’en approchai et me mis à examiner les fleurs.

Il ne me fut pas difficile de les reconnaître l’une après l’autre.

Chacune d’elles avait une propriété somnifère incontestable.

– J’aurai beau lutter, résister, pensai-je, il me faudra, comme hier, m’endormir dans une heure ou deux. Mais demain…

Et un sourire vint à mes lèvres.

En effet Roumia, qui savait si bien se servir du parfum des fleurs, ignorait peut-être qu’il existait des moyens, pour nous autres Indiens, de paralyser leur influence.

Je me résignai donc à attendre au lendemain pour pénétrer ce mystère dont elle s’enveloppait.

J’étais seul depuis dix minutes, lorsqu’elle parut.

Elle me parut plus belle encore que la veille.

Son sourire enivrait, ses lèvres respiraient le plaisir ; elle avait un regard pudique et provocant à la fois qui acheva de me tourner la tête.

Les choses se passèrent exactement comme la veille.

Ma tête s’alourdit peu à peu, tandis que Roumia me prodiguait ses caresses ; ma raison s’envola et rêve, ou réalité, le fantôme que j’avais déjà vu reparut.

Cependant, soit que ma volonté eût lutté plus longtemps, soit que les fleurs eussent eu moins d’influence, soit enfin que le fantôme fût venu plus tôt, je le vis plus distinctement et j’entendis, quand mes yeux se fermèrent, les quelques mots qu’il échangea avec Roumia.

– Tu seras donc sans pitié pour moi ! disait-il d’une voix lamentable.

Et Roumia répondait par un éclat de rire strident et moqueur.

– Tu sais pourtant que je t’aime, poursuivait-il.

J’entendis un bruit sec, une manière de craquement ; et je compris qu’il était tombé à genoux.

De tous mes sens paralysés, il ne me restait que l’ouïe qui résistait encore à un engourdissement général.

Le fantôme continuait :

– Ne te suffit-il pas de résister à mon amour, faut-il encore que tu me donnes l’horrible spectacle du bonheur d’un autre ?

Tu n’es pas une femme, tu es un monstre ?

Et Roumia riait de plus belle.

J’essayai vainement d’ouvrir les yeux ; et mes oreilles commençaient à bourdonner et la paralysie les gagnait peu à peu.

Bientôt les deux voix du fantôme, qui avait de rauques sanglots et des cris de désespoir, et de la femme aux cheveux blonds, qui riait et raillait, ne me parvinrent plus que comme des bruits confus qui finirent par devenir inintelligibles.

Le sommeil arriva et ne cessa qu’au matin sous une impression d’air frais.

J’étais, comme le jour précédent, couché sur un banc des Champs-Élysées.

On avait glissé dans ma poche une seconde lettre.

Celle-là ne contenait que ces mots :

« À ce soir, même heure : je t’aime !

« ROUMIA. »

Je rentrai à mon hôtel.

– Ce soir, me dis-je, je saurai la vérité.

Tout Indien possède des connaissances chimiques assez étendues.

Je sais que certains poisons, certaines odeurs soporifiques se neutralisent.

Je savais, moi, que le mélange de certaines substances, habilement préparé, m’empêcherait de subir l’influence somnifère à laquelle j’avais succombé deux nuits de suite.

Je pris donc le parti de retourner une troisième fois au rendez-vous que me donnait Roumia. Seulement, après m’être procuré diverses drogues chez différents pharmaciens, je préparai mon petit breuvage, que je mis dans ma poche enfermé dans une fiole de deux pouces de longueur.

Le soir venu tout se passa exactement de la même manière.

Je montai dans la voiture, la femme voilée me conduisit, les yeux bandés, et une heure après, je me trouvai dans le boudoir de Roumia.

Cependant, il me sembla que les parfums qui m’arrivaient n’étaient plus les mêmes.

Et, ayant arraché mon bandeau, je m’approchai des jardinières.

En effet, elles contenaient des fleurs nouvelles et qui, celles-là, m’étaient inconnues.

Je savais le moyen de combattre l’influence des autres, mais celles-là…

Sans doute Roumia m’avait deviné, et une fois encore je me trouvais en son pouvoir.

Mon breuvage était inutile.

Nadir s’interrompit encore et me dit :

– Puisque tu connais cette femme, tu sais ce dont elle est capable.

Je fis un signe de tête affirmatif et Nadir continua :

XIX

Il ne fallait donc plus songer à faire usage du breuvage que j’avais préparé.

D’un autre côté je ne voulais me livrer à aucun acte de-violence.

Je me crois doué d’un grand esprit de justice et je me disais qu’après tout Roumia avait bien le droit de mettre une condition quelconque à ses faveurs.

Mais quel était cet homme hâve, pâle, décharné, cet homme qui n’avait plus rien d’humain et dont elle paraissait être le bourreau ?

C’était là ce que je voulais savoir à tout prix.

Il était évident pour moi que les fleurs nouvelles auraient, comme les autres, le pouvoir funeste de corrompre peu à peu l’atmosphère et de m’enivrer de nouveau.

– Mais comment leur résister ?

Je fis toutes ces remarques, toutes ces réflexions en quelques minutes ; et mon parti fut bientôt pris.

Les jardinières étaient placées devant les croisées.

Celles-ci se trouvaient masquées par d’épais rideaux de soie.

J’écartai une des jardinières et je me glissai sous les rideaux.

J’avais au doigt un diamant taillé à facettes.

Avec ce diamant, je coupai un des carreaux lestement et sans bruit, et l’air extérieur pénétra à flots dans le boudoir.

Je posai la vitre coupée par terre, je refermai les rideaux, replaçai la jardinière et retournai m’asseoir sur le divan qui garnissait un des panneaux du boudoir.

Roumia n’avait point paru encore.

Il me sembla même que je l’attendais plus longtemps que les deux jours précédents.

Enfin la porte s’ouvrit et elle entra.

Mais cette fois, le sourire avait abandonné ses lèvres et son œil était irrité.

Néanmoins elle vint s’asseoir auprès de moi et me dit froidement :

– Sir Arthur Goldery, vous êtes un lâche.

À ce mot je me levai tout frémissant.

– Madame… balbutiai-je.

– Vous êtes un lâche, poursuivit-elle en me contenant d’un geste impérieux, parce qu’après avoir accepté la situation que je vous faisais, vous avez manqué à la promesse

que j’avais exigée de vous.

Je la regardais avec une sorte d’étonnement.

– Oh ! dit-elle avec un ricanement féroce qui me rappela l’accent qu’elle avait eu la veille, tandis que le fantôme la suppliait et que moi je m’endormais, ah ! vous avez voulu savoir !…

– Eh bien ! oui, lui dis-je.

– Vous avez coupé un carreau. Cette nuit, poursuivit-elle, vous ne vous endormirez point. Cette nuit, vous verrez le fantôme.

Et elle riait d’un rire menaçant en parlant ainsi.

– Vous le verrez, reprit-elle, mais ce sera pour la dernière fois.

Les reproches de cette femme étaient justes. Je n’avais pas le droit de sonder les mystères que j’avais promis implicitement de respecter.

Roumia reprit :

– Ah ! vous voulez savoir, sir Arthur Goldery, quel est l’homme que je torture ? Eh bien ! soyez satisfait. Cet homme m’aime et, par amour pour moi, il a tué l’homme que j’aimais. Êtes-vous satisfait ?

J’eus honte de ma curiosité et je compris cette femme, alors.

– Pardonnez-moi, lui dis-je, je vous jure que désormais…

Elle m’interrompit avec son éclat de rire moqueur.

– En vérité ! me dit-elle, tu parles d’avenir, comme si l’avenir était fait pour toi.

Et soudain elle saisit un gland de sonnette et le tira violemment.

Que voulait-elle faire ?

Tandis que je la regardais, stupéfait, elle me dit :

– Sir Arthur Goldery, je n’aime pas que mes secrets courent le monde. Vous allez mourir…

À son coup de sonnette la porte s’était ouverte et deux hommes s’étaient jetés sur moi.

Je suis robuste, comme tu sais, mais l’agression avait été si rapide, si inattendue, que je n’avais pas eu le temps de me mettre sur la défensive.

En quelques secondes, je me trouvai terrassé, garrotté et réduit à l’impuissance.

Je n’avais pas même eu le temps de voir mes agresseurs.

Roumia leur dit :

– Vous savez que je n’aime pas le sang : étranglez-le.

L’un d’eux me passa autour du cou ce même foulard qui, tout à l’heure, me couvrait les yeux.

Mais au moment où il allait m’en faire un collier mortel, mes yeux rencontrèrent les siens.

Un double souvenir traversa son esprit et le mien, et un nom jaillit de mes lèvres :

– Nagali !

– Le maître ! répondit-il.

Et sa main lâcha le foulard.

En même temps, il se tourna vers son compagnon et répéta en langue indienne :

– Le maître !

Et Roumia stupéfaite vit ces deux hommes me débarrasser de mes liens et, tandis que je me levais, tomber à genoux devant moi en posant la main sur leur cœur en signe de soumission et de respect.

– Misérables ! s’écria-t-elle, que faites-vous ?

– C’est le maître, répondit Nagali.

Et me regardant, il me dit :

– Veux-tu que je tue cette femme ?

Mon œil étincelait.

Je n’étais plus sir Arthur Goldery. J’étais Nadir l’Indien, et Roumia, courbée sous mon regard, demandait grâce à son tour.

XX

– Les rôles étaient changés, poursuivit Nadir, elle était l’esclave et j’étais le maître.

Nagali, après m’avoir délié, après être tombé à mes genoux, tira un poignard et me dit :

– Faut-il tuer cette femme ?

– Non, lui dis-je, va-t’en ! si j’ai besoin de toi je t’appellerai.

Nagali et son compagnon sortirent.

Alors je me trouvai seul avec Roumia.

Pour la première fois de sa vie peut-être cette femme tremblait.

Palpitante sous mon regard, comme la colombe sous l’œil de l’épervier, elle se tenait immobile devant moi et semblait attendre que j’eusse prononcé sa condamnation.

Je lui mis la main sur l’épaule et lui dis :

– Pour qui donc m’as-tu pris ?

Elle leva les yeux et toute frissonnante :

– Je ne sais pas qui tu es, répondit-elle, mais jamais je n’ai éprouvé sous le regard d’un homme ce que je ressens sous le tien.

Un sourire me vint aux lèvres.

– Comment ces deux hommes sont-ils à ton service ? lui demandai-je.

– Je les ai ramenés de l’Inde.

– Tu es donc allée dans l’Inde ?

– Oui.

– Quand donc ?

– Il y a cinq ans.

– Dans quel but ?

– Dans le but d’y apprendre la science des parfums et des poisons.

– Pour torturer sans doute cet homme que j’ai entrevu la nuit dernière ?

– Oui.

– Eh bien ! parle, lui dis-je, je veux tout savoir…

Elle se tenait toujours courbée devant moi et son sein soulevé, son front pâle, témoignaient de la crainte que je lui inspirais.

Enfin, elle parut faire un violent effort sur elle-même.

– Qui donc es-tu, me dit-elle enfin, en osant me regarder, toi devant qui s’agenouillent les hommes que je croyais m’appartenir corps et âme ?

– Je ne suis pas un Anglais, répondis-je, je me nomme Nadir.

Et comme ce nom ne paraissait produire sur elle aucune impression, je lui dis :

– Demande à Nagali qui je suis, il te le dira.

En même temps, j’ouvris toute grande la croisée dont j’avais coupé une vitre ; et je penchai mon front en dehors pour respirer l’air de la nuit.

Cette fenêtre donnait sur un vaste jardin.

– Où suis-je ici ? lui demandai-je.

– Chez toi, me répondit-elle.

Il y avait dans sa voix un sombre enthousiasme.

Évidemment cette femme reconnaissait ma supériorité, et après s’en être indignée, elle éprouvait pour moi ce sentiment bizarre de soumission, d’amour et de respect que le vainqueur inspire quelquefois au vaincu.

– Je veux sortir d’ici, lui dis-je.

Elle leva sur moi des yeux ardents.

– Qui que tu sois, me dit-elle, parle, je serai ton esclave.

– Tu as voulu ma mort, je ne t’aime plus.

Elle se prosterna devant moi.

– Veux-tu que je te suive comme un chien ? me dit-elle.

– Non, je veux sortir, répétai-je d’un ton impérieux.

Elle poussa un soupir et je vis des larmes briller dans ses yeux.

Mais je la repoussai et je me dirigeai vers la porte.

En même temps je criai :

– Nagali !

Nagali revint.

– Conduis-moi hors de cette maison, lui dis-je.

Alors, au moment de franchir le seuil, je me retournai et je vis Roumia agenouillée en me contemplant.

Mais je sortis.

Nagali voulut me suivre ; je le renvoyai quand je fus dans la rue.

– Reste au service de cette femme, lui dis-je.

– Vous ne voulez donc pas que je la tue ?

– Non.

Et je m’en allai.

La maison dans laquelle on m’avait conduit les yeux bandés trois nuits de suite, était située dans les Champs-Élysées. Je pus m’en convaincre en sortant.

Je descendis l’avenue à pied et tout en regagnant l’hôtel Meurice, je me disais :

– J’ai déloyalement agi avec cette femme. La vengeance est un droit sacré.

Pourquoi deviendrais-je le protecteur du-meurtrier ? pourquoi entraverais-je les projets de Roumia ?

Et je me fis le serment de ne plus la revoir et de ne point me mêler de ses affaires.

Elle avait voulu me faire étrangler par Nagali. Cela suffisait, à ce moment-là du moins, pour me laisser croire que j’étais guéri de mon amour.

Mais je me trompais.

Le lendemain, le souvenir de Roumia m’assiégea, et je luttai pendant trois jours contre la tentation de retourner chez elle.

Enfin, le quatrième jour, ma porte s’ouvrit un matin, et Roumia entra.

Mais, dit Nadir, en cet endroit de son récit, je te dirai la suite de cette histoire et ce que j’attends de toi, le jour où tu t’embarqueras pour l’Europe.

Il est tard, tu dois avoir besoin de repos.

Ensuite, demain il faut songer à avoir le trésor du rajah Osmany.

Et Nadir appela les Indiens qui nous servaient et leur commanda de me conduire dans l’appartement qui m’était destiné.

XXI

Le lendemain soir, comme une nuit épaisse s'étendait sur Calcutta, Nadir me dit :

– Tout est prêt ; partons !

Dans la journée, en effet, il avait pris centaines dispositions.

Un gentleman que je ne connaissais pas était venu rendre visite à sir Arthur Goldery.

Mais ce gentleman avait la peau bien foncée et les cheveux bien noirs pour un Anglais. Je l'avais tout de suite reconnu pour un Indien.

C'était un des mystérieux lieutenants de Nadir.

Celui-ci avait donné des ordres relatifs à l'enlèvement du trésor.

Quand nous fûmes en route, Nadir me dit :

– Une cange attend dans le bassin de carénage, à la hauteur du boyau souterrain que nous avons parcouru l'autre nuit.

Dans cette cange se trouvent une demi-douzaine d'Indiens qui m'obéissent.

Ils transporteront le trésor par petites charges jusqu'à la cange.

Alors l'embarcation descendra le bassin et accostera silencieusement le navire dont je te parlais et qui, bientôt, fera route vers l'Europe.

Nous sortîmes de la ville blanche et nous gagnâmes le schoultry situé dans la ville noire où Nadir s'était métamorphosé tout à coup à mes yeux en parfait gentleman.

Là, il redevint Indien, dans l'espace de quelques minutes.

Cela fait, nous prîmes le chemin de la pagode, où le vieux prêtre devait nous attendre.

En chemin, Nadir approcha de ses lèvres un petit sifflet dont il tira un son aigu.

À ce bruit, un Indien étendu dans la rue tout de son long et paraissant dormir, se leva et s'approcha de nous.

C'était le prétendu gentleman que j'avais vu dans la journée et qui, le soir venu, était redevenu Indien.

– Que tes hommes se rendent directement à la pagode.

L'Indien s'inclina et se perdit dans les ténèbres.

Quelques minutes après, nous arrivions à la porte de la pagode et Nadir s'arrêtait surpris, me disant :

– La lampe est éteinte ?

– Quelle lampe ?

– Celle qui doit brûler nuit et jour et dont on aperçoit ordinairement la lueur à travers l’ouverture pratiquée au-dessus de la porte.

Et Nadir, qui ne put se défendre d’une certaine émotion, appela :

– Koureb ? Koureb ?

Koureb ne répondit pas.

Nadir avait-une clef de la pagode, il la mit dans la serrure et la porte s’ouvrit.

La pagode était en effet plongée dans les ténèbres.

– Koureb ? Koureb ? répéta Nadir d’une voix irritée.

Même silence !

Nous nous procurâmes de la lumière et Nadir jeta un cri.

La dalle qui nous avait livré passage, cette dalle qui cachait la route secrète des trésors, avait été soulevée et le trou nous apparaissait béant.

– Trahis ! murmura Nadir, dont les cheveux se hérissaient.

Je jetai un cri à mon tour.

Puis je sautai à pieds joints dans cette espèce de chambre souterraine à laquelle aboutissait l’escalier qui descendait au boyau passant sous le bassin de carénage.

Nadir me suivit, une lampe à la main.

L’angoisse nous donnait des ailes, nous ne marchions pas, nous volions.

– Koureb ? Koureb ? répétait Nadir d’une voix tonnante.

Koureb ne répondait pas.

Nous arrivâmes ainsi jusqu’à la porte de fer derrière laquelle nous avions laissé le trésor.

Cette porte était fermée.

Nadir respira.

Cependant, s’étant baissé en approchant la lampe du sol, il fronça tout à coup le sourcil et murmura de nouveau le mot trahison.

– Regarde, me dit-il.

– Quoi donc ?

– Des traces de pas.

En effet le sol était foulé par des empreintes profondes qui semblaient attester que les hommes qui avaient passé par là étaient pesamment chargés.

Cependant la porte de fer était fermée.

Nadir se souvint alors que Koureb avait ouvert cette porte en faisant jouer un ressort presque imperceptible.

Puis il se mit à promener ses doigts sur la surface de la porte, cherchant, tâtonnant, ne trouvant rien et recommençant à chercher.

Tout à coup son doigt rencontra une toute petite aspérité.

Il appuya, l’aspérité parut disparaître.

En même temps, le bruit du verrou se fit entendre et la porte s’ouvrit toute grande.

Mais alors Nadir et moi nous reculâmes, la sueur au front, la gorge crispée par une émotion indicible.

Le trésor du rajah Osmany avait disparu !

XXII

Le premier moment de stupeur passé, Nadir et moi nous nous regardâmes, cherchant à nous rendre compte de ce qui était arrivé.

La cachette était entièrement vide.

Mais qui donc avait volé le trésor ?

Nadir me disait :

– Je suis sûr de la fidélité de Koureb : or, Koureb a disparu. Comment a-t-on deviné son secret ?

Voilà ce que nous ne saurons que lorsque nous apprendrons ce qu'il est devenu.

La porte de fer était fermée.

L'ouvrir ou la briser était chose impossible.

Nous revînmes donc sur nos pas ; et au bout d'une demi-heure de marche nous remontions dans la pagode.

La lampe à la main, Nadir en fit le tour.

Il sonda les coins et les recoins et acquit la conviction que Koureb n'y était pas.

Nous sortîmes.

La pagode était située dans un endroit assez isolé. Les quelques maisons qui l'entouraient étaient des cabanes de bambous habitées par des Indiens, la plupart Mahométans et ne se souciant point par conséquent du culte de Sivah.

L'Indien dort une partie du jour : aussi la nuit veille-t-il volontiers.

Nadir frappa à la porte de la maison qui se trouvait juste vis-à-vis de celle de la pagode, et elle s'ouvrit presque aussitôt.

Un vieillard parut et demanda ce qu'on lui voulait.

– De quelle religion es-tu ? lui demanda Nadir.

– Je crois à Dieu et à son prophète, répondit-il.

– Mais tu connais Koureb ?

– Voici vingt ans que nous nous souhaitons longue vie tous les jours. Les hommes doivent s'aimer entre eux.

– Eh bien ! sais-tu où il est ?

– Je l'ai vu aujourd'hui pour la dernière fois avant le coucher du soleil.

– Ah !

– Il était entré dans la pagode avec un homme aussi vieux que moi et que j’ai parfaitement reconnu pour le tailleur Hassan.

Je l’ai vu ressortir seul…

– Hassan est donc resté dans la pagode ?

– Oui.

– Et où est allé Koureb ?

– Je ne sais pas, mais il paraissait très agité.

Nadir me regarda :

– Il est évident, me dit-il, que Koureb, en ce moment-là, accourait chez moi me dire qu’il avait perdu mon amulette.

– Je le crois, comme vous.

– Et, continua Nadir, s’adressant au vieillard, n’as-tu vu personne entrer dans la pagode ?

– Oh ! si, vers les dix heures du soir, plusieurs hommes qui m’ont paru être des sectateurs de Sivah sont venus et sont entrés.

Puis ils ont refermé la porte, et puis après, ils ont éteint la lampe.

– Et combien de temps ces hommes sont-ils restés ?

– Mais, fit le vieillard avec étonnement, ils doivent y être encore.

– Tu ne les as pas vu sortir ?

– Non.

– C’est bizarre ! me dit Nadir. Cependant, je crois deviner.

– Ah !

– Tu sais que le souterrain se bifurque de l’autre côté du canal ?

– Oui.

– Eh bien ! les ravisseurs sont entrés par la pagode et s’en sont allés par l’autre voie souterraine.

– Tout cela, observai-je, ne nous dit pas ce que sont devenus Hassan et Koureb ?

– Hassan devait être ivre encore. Ils l’auront emporté sur leurs épaules.

– Et Koureb ?

– Nous retrouverons certainement ses traces dans la maison de Hassan.

Et, quittant le vieillard après lui avoir mis une pièce de monnaie dans la main, Nadir m’entraîna loin de la pagode.

Nous repassâmes le bassin de carénage et nous nous dirigeâmes vers la maison du tailleur.

Le jour commençait à poindre et la population de la ville noire se répandait dans les rues.

Nous retrouvâmes la jeune fille à qui, l'avant-veille, nous avions confié la clef de la maison.

– Je n'ai plus cette clef, nous dit-elle.

– À qui l'avez-vous remise ?

– À un vieillard qui est venu de votre part.

– Il est entré dans la maison ?

– Oui.

– En est-il ressorti ?

– Non.

Le mystère se compliquait.

– Mais, ajouta la jeune fille, plusieurs hommes sont venus peu après ?

– Et ces hommes ?

– Il m'a semblé reconnaître parmi eux celui qui commandait aux soldats qui ont emmené le fils de Hassan.

– Bon ! fit Nadir. Tippo-Runo, sans doute.

– Ils ont frappé à la porte et le vieillard leur a ouvert.

Un peu plus d'une heure après, acheva la jeune fille, ils sont ressortis et ont pris le chemin du canal.

– Et le vieillard ?

– Il est toujours dans la maison.

Nous frappâmes, la porte demeura close, mais nous entendîmes derrière, un ronflement sonore.

Nadir, je l'ai dit, était d'une force herculéenne. D'un coup d'épaule, il jeta cette porte par terre.

Nous aperçûmes alors Koureb étendu sur le sol et dormant.

Auprès de lui était la tasse qui avait contenu le breuvage que Nadir avait composé pour arracher à Hassan son secret.

Cette tasse dont Hassan n'avait bu qu'une partie du contenu était vide maintenant.

Et nous comprîmes tout, dès lors, Nadir et moi.

Tandis qu'il cherchait son amulette, Koureb, tourmenté par la soif, avait vidé la tasse et subi tout aussitôt la pernicieuse influence du breuvage.

Les gens de Tippo-Runo et Tippo peut-être lui-même, qui surveillaient activement la maison du tailleur, s'y étaient alors introduits et Koureb, qui n'était plus maître de sa

raison, leur avait livré son secret.

Nadir me dit :

– Rien n’est désespéré encore. Et, à moins que Tippo-Runo n’ait quitté l’Inde, il rendra le trésor !

XXIII

J’étais tellement atterré que je me laissai entraîner par Nadir hors de cette maison, comme un homme qui a perdu conscience de ce qui se passe autour de lui.

Depuis le jour où il m’avait sauvé des griffes de la panthère, l’Indien ne m’avait pas quitté une minute.

– Ta vie est menacée par Tippo-Runo, m’avait-il dit, et mon devoir est de te protéger.

La surprise que j’éprouvai de le voir me tenir tout à coup un langage contraire fut assez puissante pour me ramener au sentiment de la réalité.

Quand nous fûmes hors de la maison d’Hassan où nous laissâmes le vieux prêtre dormant toujours, Nadir me dit :

– Tu connais parfaitement Calcutta ?

– Oui, répondis-je.

– Tu t’en iras tout droit à mon hôtel, dans la ville blanche ?

– Mais… vous ?… balbutiai-je.

– Moi, fit-il en souriant, j’ai autre chose à faire.

Et comme je paraissais de plus en plus étonné, il ajouta :

– Je t’avais dit que tant que tu serais en danger, je ne te quitterais pas.

– Eh bien ?

– Tu n’es plus en danger…

– Ah !

– Sans doute, reprit Nadir. Quand Tippo-Runo en voulait à ta vie, c’était d’abord à l’époque où il craignait ton influence auprès du rajah.

– Mais le rajah est mort.

– D’accord. Tippo-Runo avait ensuite intérêt à se défaire de toi, alors qu’il cherchait le trésor.

– Bon.

– Maintenant, il a le trésor, et ne se soucie plus de toi.

– Vous croyez ?

– Oh ! certainement, acheva Nadir. Il a bien autre chose à faire.

Je regardais toujours Nadir d’un air surpris.

– Tu sais bien, continua-t-il, que Tippo-Runo songe depuis longtemps à quitter son rôle d'Indien pour rentrer dans sa peau d'Anglais.

– C'est vrai.

– Et à s'en retourner en Europe, où les trésors qu'il a ramassés, joints à ceux qu'il vient de voler, lui permettraient une existence vraiment princière.

Eh bien ! acheva Nadir, en ce moment son unique préoccupation est d'embarquer l'or du rajah.

– Et il ne songe plus à moi ?

– J'en suis sûr. Je vais donc te laisser. Tu iras chez moi et tu m'attendras…

– Mais… vous ?…

– Moi je vais retrouver la trace de Tippo, ce qui me sera beaucoup plus facile quand je serai seul.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il y a une foule d'Indiens à Calcutta qui me sont dévoués, qui m'obéissent aveuglément et que ta présence intimiderait au point de leur clore la bouche.

En parlant ainsi, Nadir dénoua la ceinture qu'il avait autour des reins et qui lui servait de bourse.

Dans cette bourse il y avait, parmi des pièces de monnaie d'or, d'argent et de cuivre, un *souverain* cassé en deux morceaux.

Il prit une des deux moitiés et me la tendit.

– Qu'est-ce que cela ? lui demandai-je.

– Tu montreras ce fragment de monnaie à mes gens, me répondit-il, et ils te serviront comme si tu étais moi-même.

Et sur ces mots, Nadir me quitta.

Un moment immobile au milieu d'une rue tortueuse, je le vis s'éloigner, puis s'arrêter et frapper dans ses deux mains trois coups inégalement espacés.

À ce bruit, deux hommes qui dormaient au bord des maisons se levèrent et s'approchèrent de lui.

Nadir échangea quelques mots avec eux ; puis il se remit en route et tous trois disparurent au détour d'une rue transversale.

Alors je me dirigeai vers la ville blanche.

Et moins d'une heure après, je sonnais à la grille de la magnifique demeure où Nadir était connu sous le nom de sir Arthur Goldery.

La pièce brisée fut pour moi un véritable sésame.

Les gens, de sir Arthur s'inclinèrent en me disant :

– Parlez, Votre Honneur, vous êtes ici chez vous.

* *

*

Or, je passai quarante-huit heures dans la maison de Nadir sans entendre parler de lui et je commençais à m'inquiéter quelque peu, lorsque dans le fond de la chambre à coucher qu'on m'avait donnée, une porte masquée par une tenture s'ouvrit tout à coup.

Nadir, qui avait conservé ses habits d'Indien, m'apparut alors, un doigt sur les lèvres.

– J'ai retrouvé ce que nous cherchions, me dit-il.

– Le trésor ?

– Le trésor et l'enfant. Seulement, il faut conquérir l'un et l'autre.

Et me prenant par la main :

– Viens, me dit-il.

Puis il m'entraîna dans le passage mystérieux qu'il avait suivi pour arriver jusqu'à moi.

XXIV

Le chemin que me fit prendre Nadir était un étroit corridor pratiqué dans l'épaisseur du mur et qui aboutissait à un escalier tournant.

Tandis que nous marchions, Nadir me dit :

– Je n'ai pas eu le temps de redevenir sir Arthur Goldery, c'est pour cela que tu me vois revenir par ce passage que mes gens ne connaissent pas, et dont j'ai seul la clé.

Au bas de l'escalier nous trouvâmes le jardin et une allée de magnolias et de lotus gigantesques qui conduisait à une petite porte pratiquée dans le mur de clôture.

Nadir ouvrit cette porte et nous nous trouvâmes dans une rue de la ville blanche.

Là, Nadir s'arrêta un moment.

– Tippo s'embarque demain, me dit-il.

Je ne pus me défendre d'un tressaillement.

– Te rappelles-tu, poursuivit l'Indien, que la route souterraine qui conduit de la maison d'Hassan à la pagode se bifurque à un certain endroit ?

– Certainement, répondis-je.

– Celle que nous n'avons pas suivie aboutit au bassin de carénage, et se termine par une ouverture percée à fleur d'eau.

C'est par là que les trésors du rajah Osmany sont sortis.

– Et où sont-ils maintenant ?

– À bord d'un brick de commerce qui a longtemps fait la contrebande et dont la cale a un double fond.

– Et c'est demain qu'il part ?

– Oui, mais d'ici à demain…

Un sourire vint aux lèvres de Nadir.

– Viens toujours, me dit-il, tu verras…

Et il m'emmena vers la ville noire, dans le schoultry où, d'ordinaire, il quittait ses habits de gentleman pour redevenir Indien.

Là, il donna quelques ordres mystérieux et le maître du schoultry me fit signe de le suivre.

Il me conduisit dans la pièce la plus sombre de sa maison et étala devant moi des vêtements que je reconnus sur-le-champ pour être ceux d'un matelot malais.

Les Malais sont d’excellents marins et les bâtiments de commerce les emploient de préférence aux matelots indiens.

Seulement, et en dépit du soleil de l’Inde qui m’avait bruni, j’étais trop blanc encore pour pouvoir passer pour un Malais.

Mais l’hôte du schoultry m’apporta un petit bassin de cuivre dans lequel se trouvait un liquide noirâtre.

Et lorsque je fus tout nu, il se mit à m’éponger avec ce liquide, et soudain ma peau prit une belle teinte d’un brun acajou et devint luisante et lustrée comme une vraie peau de Malais.

Moins d’un quart d’heure après, revêtu du pantalon rayé, de la veste brune et du large chapeau de paille que le maître du schoultry m’avait donnés, je redescendais avec lui dans la grande salle, en plein air, où se réunissaient les buveurs de thé et les fumeurs d’opium.

Quand je l’avais quittée, elle était presque vide.

Maintenant, il s’y trouvait bien une trentaine d’hommes, parmi lesquels une demi-douzaine de Malais vêtus comme moi.

D’abord, je ne vis pas Nadir et je crus qu’il était parti. Mais un des Malais se mit à rire en me regardant, et je tressaillis sur-le-champ.

Ce Malais, c’était lui.

La même métamorphose s’était opérée chez Nadir.

J’allai m’asseoir auprès de lui, et-il se pencha à mon oreille :

– Tout cela t’étonne beaucoup, n’est-ce pas ? me dit-il.

– En effet, répondis-je. Et je ne sais pourquoi…

– Nous sommes vêtus tous deux en Malais ?

– Précisément.

– Je vais te le dire. L’équipage du navire de commerce sur lequel Tippo va s’embarquer, n’est pas complet.

– Ah !

– Le capitaine, qui est un vieil Anglais très dur au service et très âpre à l’argent, ne dédaigne point les Malais, parce qu’ils sont meilleurs matelots que les Indiens et qu’on les paye moins cher.

– Fort bien.

– Il va venir ici et nous embauchera tous.

– Comment, tous ?

Nadir me montra tous ceux qui étaient vêtus comme nous.

– Eh bien ? demandai-je, qu’est-ce que ces hommes ?

– Des gens qui me sont dévoués.

– Et qui se laisseront embaucher avec nous ?

– Oui.

– Je comprends…

Je n’eus pas le temps de demander à Nadir de nouvelles explications.

La porte du schoultry s’ouvrit et un homme entra.

C’était le capitaine anglais qui venait recruter sa bordée de bâbord.

XXV

Ce capitaine se nommait John Happer, petit, trapu, d'une force herculéenne, son cou de taureau disparaissait dans un collier de barbe rouge ; le front bas, l'œil dur, cet homme avait un aspect repoussant.

On sentait qu'il devait avoir une volonté de fer et que l'homme qui ne plierait pas sous cette volonté serait brisé.

Il entra d'un pas brutal, son chapeau de toile cirée sur le derrière de la tête et jeta dans la salle ce regard investigateur d'un marchand d'esclaves au bazar.

Il compta les Malais du doigt.

Nadir s'était penché vers moi et me disait :

– S'il nous prend tous, nous serons les maîtres à bord.

Mais Nadir se trompait dans ses calculs, comme on va le voir.

Le premier qui attira l'attention du capitaine fut Nadir lui-même.

Il marcha droit à lui et lui dit en baragouinant la langue de l'archipel indien :

– Es-tu libre ?

– Oui, répondit Nadir.

– Combien veux-tu pour une navigation d'une année ?

– Huit cents piastres, répliqua Nadir.

Le capitaine haussa les épaules.

– Et toi ? me dit-il en me regardant.

Nadir ne me donna pas le temps de répondre :

– C'est mon frère, dit-il, nous ne naviguons jamais l'un sans l'autre, il faut nous embaucher tous les deux.

– Pour douze cents piastres, dit le capitaine.

– Non, dit Nadir.

L'Indien savait qu'en se montrant âpre au gain, il inspirerait d'autant plus de confiance à John Happer.

– Allons, dit celui-ci, treize cent cinquante piastres et c'est marché conclu.

Nadir me regarda ; nous parûmes nous consulter.

– Quatorze cents dit-il enfin.

– Goddam ! murmura l’Anglais, ces chiens de moricauds veulent être payés comme des ambassadeurs.

Après le juron, il lâcha un soupir et finit par dire :

– C’est fait, vous êtes à moi tous les deux.

Et il ouvrit un gros sac de cuir qui pendait à sa ceinture de flanelle rouge, en tira dix guinées et nous les donna en manière d’arrhes sur le marché.

Puis il se remit à se promener dans la salle, examinant les autres matelots malais qui tous étaient des Indiens dévoués à Nadir.

Mais soit qu’il n’eût pas besoin de huit matelots, soit qu’il trouvât que quatre des six autres fussent trop chétifs pour son rude service, il n’en prit que deux.

– Hum ! me dit Nadir, quatre hommes pour lutter contre tout un équipage, c’est peu…

– Mais, lui dis-je, nous nous embarquerons donc ?

– Sans doute.

– Et puis ?

– Nous nous emparerons du navire.

– J’entends bien.

– Nous jetterons Tippo-Runo à la mer et nous ramènerons le navire, l’enfant et les trésors en Europe.

– Tu consentirais donc à y revenir ?

– Oui, me dit Nadir, car je veux revoir Roumia.

Une flamme sombre avait passé dans son regard, tandis qu’il prononçait ce nom.

Évidemment je ne connaissais encore que la moitié de son histoire avec la Belle Jardinière.

Le capitaine anglais, tandis que nous parlions, avait fait apporter sur la table deux bouteilles de rhum et des verres.

Sur un signe de lui, nous nous approchâmes ainsi que les deux faux Malais qu’il avait embauchés.

Il nous versa à boire, puis quand nous eûmes alignés nos verres, il tira de sa poche un portefeuille dans lequel se trouvaient des engagements tout préparés, selon la formule ordinaire du commerce anglais.

Et, nous tendant un crayon rouge, il nous fit signe d’apposer notre nom au bas de cet écrit.

L’autorité britannique s’occupe peu de savoir à quel prix un capitaine de navire a acquis la liberté d’un homme pour un temps quelconque.

Du moment que la signature de cet homme se trouve au bas d’un engagement, elle met toute sa force de coercition au service de l’embaucheur.

Nous appartenions donc désormais au capitaine John Happer et il nous compta, selon l’usage, trois mois d’avance de notre solde.

Puis, quand ce fut fait et que les bouteilles furent vides, il nous dit :

– En route, maintenant, nous appareillons ce soir. Il n’y avait plus à s’en dédire.

Seulement Nadir fronçait le sourcil. Au lieu de huit que nous comptions être nous n’étions plus que quatre.

Et quatre hommes pour en réduire douze ou quinze c’était peu.

Cependant Nadir ne perdit pas courage et me dit :

– Un homme résolu en vaut six. Marchons !

Nous quittâmes le schoultry et nous suivîmes John Happer, qui nous traînait après lui comme un véritable bétail.

Une heure après nous étions à bord.

XXVI

Il fait une de ces nuits sombres, en dépit de la voûte étoilée, qu’on ne retrouve que sous les latitudes tropicales.

Le navire marche silencieusement.

À peine un léger crépitement se fait-il entendre, à peine un peu d’écume se montre-t-il à l’avant.

Le *West-India*, c’est le nom du brick que commande le capitaine John Happer, a levé l’ancre à sept heures du soir, comme le soleil descendait majestueusement de la dernière crête des montagnes dans la mer.

Il y a six heures que nous marchons.

Pour la première fois, depuis six heures, Nadir et moi nous pouvons être seuls.

On nous a placés dans la seconde bordée.

La seconde bordée est de quart et nous voilà réunis, causant tout bas en français, une langue que personne ne parle à bord, si ce n’est le capitaine John et son illustre passager Tippo-Runo.

Celui-ci s’est embarqué au dernier moment.

Nous l’avons vu monter à bord comme un simple mortel, entièrement vêtu à l’européenne et portant un parapluie sous son bras.

Il avait eu le temps de blanchir, à Calcutta, et de perdre ce magnifique teint bistré qui le faisait prendre pour un Indien.

Il avait coupé ses cheveux, laissé pousser ses favoris et s’était donné la vraie tournure d’un gentleman du comté d’York ou du Lancashire qui voyage par économie.

À le voir, dans son costume tout pareil, jaquette, gilet et pantalon verdâtres, coiffé d’un chapeau gris et un parapluie sous le bras, personne ne se serait douté un instant que toute la nuit précédente avait été employée à entasser ses trésors dans la cale du *West-India*.

Le capitaine John Happer a-t-il cru transporter des tonneaux de riz et de café ou des tonneaux d’or ?

Ou bien le capitaine John Happer a-t-il une de ces probités robustes qui résistent à la tentation ?

Mystère.

Toujours est-il que Tippo-Runo, redevenu le major sir Edward Linton, paraît être le maître absolu à bord.

Brutal, insolent d’ordinaire avec tout le monde, John Happer se montre envers Tippo-Runo d’une politesse obséquieuse et servile.

Tippo est le vrai capitaine.

– J’ai craint un moment, dis-je à Nadir, qu’il ne m’ait reconnu.

– Quand ?

– Lorsque, après son embarquement, il a passé une sorte d’inspection de l’équipage.

– Ne crains rien, me répondit Nadir, tu es méconnaissable. Quant à moi, il ne me connaît pas et ne m’a jamais vu.

Le calme de Nadir m’étonne un peu.

– Nous ne sommes que quatre à bord, lui dis-je.

– Je le sais.

– L’équipage se compose de matelots anglais qui se battront résolument.

Nadir se prend à sourire.

– En outre, Tippo-Runo et ses deux domestiques sont un auxiliaire de quelque valeur.

Nadir sourit toujours.

– Enfin John Happer est un homme résolu…

– Qui sait ? fit Nadir.

Un moment j’ai eu la pensée que Nadir comptait corrompre le capitaine.

Il m’a deviné.

– Non, me dit-il, pas encore.

– Pourquoi ?

– Il faut nous réserver cela comme dernière ressource.

– Tu comptes donc sur autre chose ?

– Oui.

Alors, Nadir, s’appuyant à la muraille du bord, étend la main vers l’horizon, à l’ouest.

– Regarde bien, me dit-il, ne vois-tu pas une lumière qui rase les flots ?

– En effet.

– On dirait une étoile détachée du ciel.

– Eh bien ?

– C’est une jonque.

– Une jonque chinoise ?

– Montée par de faux Chinois, comme ici il y a de faux Malais.

– Explique-toi, Nadir.

– Quand nous sommes sortis du schoultry, j’ai eu le temps de glisser dans la main de l’un de nos compagnons dédaigné par John Happer, un morceau de feuille de palmier, sur lequel j’avais écrit quelques mots à la hâte.

– Et ces mots étaient adressés ?

– À l’homme qui commande après moi les *Fils de Sivah.*

– Que lui ordonnais-tu ?

– D’armer sans retard une jonque qui nous appartient et qui est à l’ancre dans le bassin, de carénage.

– Bon !

– Il y a dix hommes résolus à bord.

– Oseront-ils attaquer le brick ?

– Sur un signal que je leur ferai.

– Quand ?

– Oh ! nous ne sommes pas pressés… dans deux ou trois jours.

– Mais la jonque sera-t-elle assez fine voilière pour nous suivre ?

– Elle a une marche supérieure à celle de tous les bricks du monde, et ne navigue d’ordinaire que sous la moitié de sa toile.

L’espoir de ressaisir les trésors du rajah me revenait au cœur.

En ce moment le capitaine John Happer parut sur le pont.

– Silence ! me dit Nadir.

Et tous deux nous nous rendîmes à notre besogne comme de vrais matelots.

John venait droit sur nous, le cigare à la bouche, un sourire d’insolente satisfaction sur les lèvres.

XXVII

Le capitaine John Happer fumait, se frottait les mains et paraissait de fort belle humeur.

Il s’appuya à la muraille du bord et interrogea l’horizon.

– Bon temps, bonne brise, murmurait-il, si cela continue, nous irons à Liverpool en cinq mois.

Et il lâcha une colonne de fumée qui monta en spirale vers le ciel sombre.

Des pas se firent entendre derrière lui, en même temps une main s’appuya sur son épaule.

John Happer se retourna.

– À quoi songeons-nous donc, capitaine ? dit le nouveau venu.

John Happer salua et balbutia quelques mots auxquels le respect ôtait toute assurance.

Le nouveau venu n’était autre que Tippo-Runo en personne.

– Hé ! hé ! reprit-il, vous paraissez trouver le temps beau, n’est-ce pas ?

– Temps superbe, dit Happer.

– La brise est bonne.

– Excellente !

– Et vous voudriez, être à Londres déjà ?

John Happer poussa un gros soupir.

Puis il parut s’enhardir et répondit :

– Dame ! voyez-vous, Votre Honneur, voilà que j’ai cinquante-deux ans. Il y en a trente que je tiens la grande route des Indes.

– Et cela commence à vous fatiguer ?

– Un peu.

– Aussi, continua Tippo-Runo, ce voyage-là est-il votre dernier ?

– Je le crois, Votre Honneur.

– Ah ! dame ! poursuivit Tippo, avec le prix de mon passage, deux cent mille livres sterling, je crois que vous pourrez faire une jolie figure à Londres.

La face rouge de John Happer qu’éclairait en ce moment le fanal de poupe, passa par toutes les nuances de l’arc-en-ciel.

Ce chiffre fabuleux que Tippo-Runo venait d’articuler lui donnait le vertige.

Deux cent mille livres sterling, c’est-à-dire cinq millions de francs, pour prix du transport de Tippo-Runo et de ses trésors !

Si lucrative que soit la longue carrière d’un capitaine marchand, il se retire rarement avec le vingtième de cette somme.

Aussi John Happer répondit-il :

– Ce n’est pas à Londres que je compte me retirer, Votre Honneur.

– Et où cela ?

– Dans mon pays, dans le Yorkshire. J’achèterai une grande ferme, celle où je suis né, et j’épouserai Katt.

– Qu’est-ce que Katt ?

– C’est une jolie fille, l’enfant de ma pauvre sœur. Elle a vingt-six ans. Je crois qu’elle ne me trouvera pas trop vieux.

Je bâtirai une église et un hôpital. Je ferai du bien. C’est une bonne chose.

– Vous êtes un brave homme, capitaine John, dit Tippo.

Et il eut dans la voix une pointe d’ironie.

Ils étaient à deux pas de nous et le vent nous apportait leurs paroles.

Mais ils causaient en français, et un vrai Malais parle si rarement cette langue, qu’ils n’avaient pas la moindre défiance.

Je me penchai à l’oreille de Nadir :

– Il ne faut pas songer à corrompre le capitaine, lui dis-je.

– Pourquoi ?

– Parce que Tippo-Runo donne à cet homme plus qu’il n’aurait osé rêver.

– C’est juste. Mais la jonque nous suit toujours.

Et Nadir caressait du regard ce fanal lointain qui glissait sur la mer à l’horizon.

Le capitaine et Tippo causaient toujours.

Tippo disait :

– Vous êtes bien sûr de votre équipage, capitaine ?

– Comme de moi-même.

– Êtes-vous bien persuadé que nul de vos matelots ne connaisse exactement la nature de votre cargaison ?

– Ils croient que j’emporte du thé et du riz. D’ailleurs, ajouta John Happer, deux hommes seuls, et j’en suis sûr, connaissent le secret de la double cale ; et à moins que nous ne fassions naufrage…

– Oh !

– Dame, murmura John Happer, voici trente ans, comme je vous le disais, que je tiens cette route, et jamais je ne suis allé à Londres sans essuyer un gros temps. Heureusement, *le West-India* est un vaillant navire.

Tout à coup, cette lumière lointaine que nous suivions des yeux, Nadir et moi, frappa les regards de John Happer.

– Eh ! dit-il, qu'est-ce que cela ?

– Un phare, sans doute, dit Tippo.

– Il n'y a pas de phares sur la côte.

– Alors c'est un navire qui tient la même route que nous.

– Je le crains.

– Comment ! vous le craignez ?

Et Tippo eut un geste d'inquiétude.

– Je me méfie des pirates chinois, ajouta John Happer.

Et quittant brusquement son illustre passager, il disparut par le grand panneau et descendit dans sa cabine prendre sa longue vue.

Puis, étant remonté sur le pont, il braqua sa lunette sur le point lumineux.

– Tonnerre ! dit-il tout à coup.

– Qu'est-ce ? demanda Tippo.

– Une jonque.

– Une jonque chinoise ?

– Oui.

– Eh bien ?

– Eh bien ! ce sont des pirates, dit John Happer, et peut-être bien que nos deux canons feront de la musique dans quelques heures.

Tippo fronça le sourcil.

Nadir me dit tout bas :

– Si je pouvais souffler sur le fanal de la jonque, je le ferais de bien bon cœur. Ils l'ont aperçu trop tôt…

Et nous continuâmes à écouter Tippo-Runo et John Happer qui paraissaient tenir conseil.

XXVIII

John Happer tenait toujours sa longue vue braquée, sur la jonque.

Celle-ci était à plus de trois milles de distance, mais il n'était pas douteux, à observer sa marche, qu'elle naviguait de conserve avec le *West-India*.

Le capitaine fronçait le sourcil.

– Voilà un voisinage que je n'aime pas, murmurait-il.

– Mais, répondit Tippo, qu'est-ce qu'une jonque ? Une misérable barque pontée qu'un brick peut couler bas.

– Vous vous trompez, dit le capitaine.

– Pourtant…

– Une jonque est, en effet, ce que vous dites, reprit John Happer, mais je me souviens de celle qui nous donna la chasse, quand j'étais second à bord du *Liverpool*, un brick plus gros que celui-ci.

– Eh bien ! qu'arriva-t-il ?

– Ces pirates chinois sont de vrais démons, poursuivit John Happer.

– Comment cela ?

– Leur jonque porte toujours une demi-douzaine de pirogues.

Quand elle est à une portée de canon du navire qu'elle veut attaquer, elle met toutes ses embarcations à la mer, et y entasse les trois quarts de son équipage.

– Bon ! après ?

– Puis elle fuit sous le vent, hors de la portée du canon. Les pirogues entourent le vaisseau, et de tous les côtés, de bâbord ou de tribord, à l'avant, à l'arrière, les pirates montent à l'abordage.

On essaye bien de les couler, mais la vitesse de leur manœuvre, la rapidité avec laquelle elles virent de bord, rend le pointage fort difficile.

D'ailleurs, ces pirogues sont d'une légèreté extrême, et le plus souvent, après avoir chaviré, elles se redressent sous l'impulsion de deux bons nageurs.

Nous avons vingt hommes à bord, continua John Happer ; eh bien ! je parie que la jonque en porte soixante qu'elle distribuera dans six ou sept embarcations.

– Mais, mon cher capitaine, dit Tippo-Runo, je comprends que la jonque, si elle est bonne marcheuse, puisse nous donner la chasse, tandis que…

– Tandis que des pirogues manœuvrées à l'aviron ne le peuvent point, n'est-ce pas ? interrompit vivement John Happer.

– J'allais vous le dire.

Le capitaine secoua la tête.

– Le pirate est patient, dit-il.

– Que voulez-vous dire par là ?

– Et l'océan Indien a des accalmies terribles.

Tippo regarda John Happer et parut attendre qu'il lui donnât l'explication de ces étranges paroles.

Le capitaine continua :

– Un navire à vapeur peut seul braver toutes les jonques du monde.

– Et un navire à voiles ?

– La jonque le suit quelquefois huit jours, quelquefois un mois, le vent tombe, les voiles pendent au long des vergues, la mer devient unie comme une glace.

L'heure des pirates a sonné !

Ils mettent leurs pirogues à la mer et entourent le vaisseau.

Souvent, sur les six embarcations, quatre sont coulées bas.

Les hommes surnagent et finissent toujours par monter à bord.

Alors un combat meurtrier s'engage au pistolet, au sabre, à l'aviron, le pont se rougit de sang, les pirates tombent, d'autres leur succèdent ; et la victoire finit toujours par leur rester.

– Mais, dit Tippo-Runo, savez-vous, capitaine, que ce que vous me dites là est fort peu rassurant ?

– Dame ! fit naïvement John Happer.

– Et notre cargaison ?

Tippo, en prononçant ces mots, eut un léger frisson.

Le fruit de ses rapines et de ses trahisons allait-il donc tomber aux mains des pirates ?

John Happer reprit :

– Les vaisseaux de guerre de S. M. la Reine ont pourtant balayé les mers de l'Inde de ces bandits. Mais, comme vous le voyez, ils n'ont pas tout détruit.

Tandis qu'ils causaient ainsi, Nadir et moi, nous suivions toujours de l'œil le fanal de la jonque.

S'éloignait-elle de nous ? était-ce un effet d'optique, ou bien un léger brouillard s'élevait-il entre elle et nous ?

C’est ce que nous ne pûmes savoir ; mais la lueur, au lieu de grandir, s’affaiblit peu à peu et diminua de volume au point de ressembler à une étoile lointaine.

Nous entendîmes encore John Happer qui disait :

– Je commence à croire qu’ils ne nous ont point aperçus.

Ils se promenèrent sur le pont, un moment encore.

Puis Tippo descendit dans sa cabine, laissant John Happer sur son banc de quart.

Le reste de la nuit s’écoula, les premières heures du matin glissèrent sur la mer.

Durant la nuit, le vent avait fraîchi ; il y avait un peu de houle et le *West-India* courait vent arrière, toutes ses voiles dehors.

John Happer interrogea de nouveau l’horizon.

Puis il eut un soupir de satisfaction.

La jonque avait disparu.

Pendant toute la journée, le vent fut bon et la jonque ne reparut pas.

John Happer disait à Tippo :

– Encore quelques heures, et je crois bien que nous en aurons été quittes pour la peur.

– La jonque est hors de vue ?

– Je crois qu’elle a abandonné notre poursuite.

– Ou qu’elle ne nous a point vus.

– C’est encore possible. Elle chasse peut-être un autre gibier.

– Du reste, reprit Tippo, nous marchons bien.

– Oui, mais nous ne marcherons pas longtemps ainsi.

– Ah !

Le capitaine étendit la main vers le sud-ouest.

– Voyez-vous ce nuage si petit, qu’on dirait une mouette ?

– Oui.

– C’est un grain qui va nous arriver. Nous aurons une jolie bourrasque, dans quatre ou cinq heures.

– Et puis ?

– Et puis le vent tombera tout à fait et peut-être serons-nous deux ou trois jours sans faire plus d’un mille et sans mettre un pouce de toile à l’air. Alors prions Dieu et saint Georges, l’illustre patron de la noble Angleterre, que la jonque ne nous rejoigne pas.

– Il a raison, me dit Nadir à l’oreille. C’est un grain qui se prépare, et après le grain, l’accalmie.

Nadir ne se trompait pas plus que John Happer.

Deux heures après le coucher du soleil, le temps se couvrit tout à coup, les étoiles disparurent, la mer se souleva écumeuse et la pluie commença à tomber en larges gouttes.

On amena les bonnettes et les perroquets, on cargua toutes les voiles, car il ne fallait pas songer à fuir dans le vent.

À minuit, la tempête était dans toute sa force.

Mais le *West-India* était un vaillant navire qui tenait la mer comme un trois-ponts, et il en avait vu bien d'autres.

Le danger avait rendu à John Happer tout son calme.

Debout sur son banc de quart, il commandait la manœuvre d'une voix brève et retentissante.

– Nous sommes perdus ! murmura Tippo-Runo, qui tremblait pour ses trésors.

– Ce n'est pas la tempête que je crains, répondit le capitaine ; nous sommes de vieilles connaissances, elle et moi.

Et tout à coup John Happer lâcha un horrible juron.

– Qu'est-ce ? demanda Tippo.

– La jonque, répondit le capitaine d'une voix étranglée.

En effet, l'infernale lueur venait de reparaître à l'horizon.

La jonque luttait, comme le *West-India,* contre l'ouragan.

– Mes braves fils de Sivah ! murmura Nadir, tandis que l'espoir gonflait sa poitrine.

XXIX

La mer était maintenant hérissée comme les sommets des Alpes.

Tantôt suspendu à la crête d'une vague gigantesque, tantôt roulant dans les profondeurs d'un abîme, le *West-India* était ballotté comme une coquille de noix.

À chaque instant, le brick embarquait des lames qui balayaient le pont.

Les hommes s'accrochaient aux cordages.

John Happer s'était fait attacher sur son banc de quart.

Les mâts craquaient sous l'effort du vent.

Si je n'avais pas été marin, j'aurais certainement perdu la tête.

Mais je me souvenais de cette nuit terrible où j'avais fui le bagne de Toulon, et d'ailleurs j'avais foi dans le calme, la hardiesse et l'expérience de John Happer.

Cet homme paraissait transfiguré.

Sa voix roulait comme le tonnerre et dominait le bruit du vent et le sourd grondement des lames.

Tippo avait voulu monter auprès de lui, et, comme lui il s'était fait attacher.

La jonque était en vue, chaque fois que le *West-India* montait au sommet d'une vague.

Alors on pouvait la voir danser sur la lame comme un véritable feu follet.

Et John répétait :

– Je n'ai pas peur de la tempête, j'ai peur des pirates.

– Ils ont autant de mal que nous, sans doute, balbutia Tippo.

– Maintenant, oui, mais après.

– Après ? dit Tippo, ils auront comme nous des avaries à réparer.

– Si nous étions plus près et s'il était jour, répondit John Happer, vous verriez qu'ils ont démâté la jonque. Elle est rasée comme un ponton, et ils ont peu à craindre de la tempête. Leurs mâts se démontent en un clin d'œil.

Comme il disait cela, un coup de vent coucha le navire sur le flanc et le grand mât fit entendre un horrible craquement.

John Happer poussa un rugissement ; avec sa hache d'abordage qu'il avait auprès de lui il coupa la corde qui le retenait au banc de quart, tomba sur le pont comme la foudre.

Le capitaine, le charpentier du bord et deux matelots se mirent à attaquer le mât à coups de hache.

Cela dura dix minutes.

Au bout de ces dix minutes, le mât fit entendre un dernier craquement et s'abattit tout de son long sur le pont, brisant une partie de la muraille de tribord.

Alors le navire se releva.

Alors aussi John Happer poussa un cri de triomphe.

De nouveau la lueur infernale du fanal de poupe de la jonque venait de disparaître.

– Peut-être ont-ils coulé à pic, dit Tippo.

– Non, répondit John Happer, ils auront rencontré quelque courant sous-marin qui les aura entraînés.

– Nous sommes sauvés.

– Entends-tu cela ? disais-je à Nadir qui était toujours près de moi.

Nadir secoua la tête.

– Ne crains rien, me dit-il. Les hommes qui montent la jonque sont d'autres marins que les Chinois. Dans huit jours, ils seront encore dans nos eaux ; et nous n'attendrons pas huit jours… sois tranquille.

Nadir parlait avec une telle confiance que je ne pouvais mettre ses paroles en doute.

Dans les mers de l'Inde, les tempêtes sont terribles, mais elles sont courtes.

Le vent tomba peu à peu ; aux premières clartés de l'aube, la mer s'apaisa.

Alors nous pûmes constater les désastres que nous avions subis.

Nous avions perdu une partie de notre mâture et une lame, en balayant le pont, avait enlevé trois matelots.

Parmi eux se trouvait un des prétendus Malais, c'est-à-dire un des deux hommes embauchés par John Happer et sur lesquels Nadir pouvait compter.

Nous n'étions donc plus que trois à bord.

Mais la jonque nous suivait.

Pourquoi s'était-elle éloignée ?

– Le capitaine se trompe, me dit Nadir, il n'y a pas de courants sous-marins dans ces parages.

– Cependant on ne la voit plus.

– Elle nous rejoindra.

Le soleil se dégagea bientôt de la voûte plombée du ciel qui peu à peu reprit sa couleur d'azur. Mais si la mer était houleuse encore, le vent était tombé tout à fait.

– Il faut songer à réparer nos avaries, disait le capitaine à Tippo-Runo.

– Et continuer notre route, répondit le traître qui eût déjà voulu poser le pied sur la terre anglaise.

– Nous ne ferons pas grand chemin aujourd’hui.

– Mais les pirates nous ont abandonnés.

– Je l’espère.

Et John Happer, tout en donnant, des ordres pour redresser le grand mât et réparer la cuirasse, braquait avec obstination sa lunette sur tous les points de l’horizon.

La jonque était invisible.

Nadir, à son tour, commençait à froncer le sourcil.

– Il est impossible, me disait-il, que Koulmi ait perdu sa route.

– Qu’est-ce que Koulmi ?

– Celui de mes hommes qui commande la jonque.

Il sait à merveille le chemin que prennent les navires qui font voile vers l’Europe.

– Peut-être la jonque était-elle trop chargée.

– Non, ce n’est point cela.

Soudain Nadir me serra violemment le bras.

– Regarde me dit-il.

Et il étendit la main vers l’ouest.

J’ai l’œil perçant, un œil de marin. Cependant je ne vis rien.

Mais un juron de John Happer m’apprit la vérité tout entière.

Ce que Nadir avait aperçu, ce que je ne pouvais voir, ce que John Happer tenait maintenant au bout de sa longue-vue, c’était la jonque qui nous avait dépassés durant la nuit.

– La jonque ! la jonque ! hurla le capitaine. Et il passa sa lunette à Tippo-Runo.

– Je n’ai pas besoin de lunette, moi, disait Nadir tout bas. J’y vois plus loin et plus clair qu’un aigle des montagnes. C’est bien la jonque.

Elle a largué ses basses voiles et vient sur nous ; dans deux heures, nous serons presque bord à bord.

John Happer s’était tourné vers Tippo-Runo :

– Votre Honneur, disait-il, il n’y a plus à en douter, c’est à nous que la jonque donnait la chasse.

– Pensez-vous qu’elle nous attaquera ? demanda Tippo avec inquiétude.

– Avant le coucher du soleil. Allons ! il n’y a plus à s’en dédire.

Et John Happer dès lors fit ses préparatifs de combat, avec le même calme qu’il avait montré pendant la tempête.

On chargea un des canons à mitraille.

On distribua les armes à l’équipage.

Puis, on attendit.

La jonque marchait lentement, mais elle marchait toujours.

Bientôt elle nous apparut, son équipage tout entier sur le pont.

Puis, arrivée à deux portées de canon, elle mit en panne.

– C’est bien cela, murmurait John Happer en tordant d’une main fiévreuse ses gros favoris roux ; c’est la manœuvre habituelle de ces brigands.

En effet, lorsqu’elle fut en panne, la jonque mit ses embarcations à la mer.

Elle en avait quatre.

Chacune des quatre était montée par huit hommes.

– Ils sont moins nombreux que je ne pensais, dit le capitaine anglais ; il faudra voir…

À égale distance de la jonque et du brick, les embarcations se séparèrent.

L’une prit à gauche, l’autre à droite, toutes deux avec l’intention de tourner le navire.

Une troisième-demeura en place.

La quatrième vint droit à nous, avec l’intention de nous accoster par tribord.

– Tâchons toujours de couler celle-là, murmura John Happer.

Et il pointa lui-même l’un des deux canons.

XXX

La pirogue avançait toujours, ses rameurs couchés sur leurs avirons.

Tout à coup une lueur se fit, puis un nuage de fumée qui enveloppa le navire.

Nadir et moi nous fermâmes instinctivement les yeux au moment où la détonation se faisait entendre.

Quand nous les rouvrîmes, la fumée s’était dissipée et la pirogue continuait sa marche.

John Happer poussa un cri de rage.

Il pointa le second canon.

Celui-ci était chargé à mitraille.

Une grêle de balles passa au-dessus de la pirogue.

Ceux qui la montaient s’étaient couchés à plat ventre.

Aucun ne fut atteint.

– Ces démons sont donc invulnérables ! s’écria John Happer.

Les trois autres pirogues entouraient maintenant le navire et se trouvaient à portée de fusil. On rechargea les pièces.

– Feu ! commanda John Happer.

La pirogue qui était le plus près de nous fut atteinte cette fois ; elle chavira et ses huit hommes tombèrent à la mer.

Mais on les vit reparaître, nageant avec vigueur, le poignard malais aux dents.

Les trois autres pirogues avançaient toujours.

– Feu ! feu ! répétait John Happer.

Chaque matelot épaulait et tirait, mais on eût dit qu’une main invisible détournait les projectiles de leur but.

Les pirogues, intactes, abordèrent le navire, une à bâbord, les deux autres par tribord.

Les hommes qui nageaient se cramponnèrent aux échelles.

En moins de dix minutes, le pont fut envahi.

Quelques-uns de nos mystérieux amis tombèrent sanglants à la dernière décharge des armes à feu.

– Voici le moment, dis-je à Nadir.

Et j’allais me ruer, la hache d’abordage au poing, sur John Happer lui-même.

Mais Nadir me retint.

– Pas encore ! me dit-il, ou tout est perdu.

Au moment où le combat s'engageait avec acharnement entre les prétendus pirates chinois et les matelots anglais, tandis que Tippo, éperdu, se réfugiait dans sa cabine et s'y enfermait, résolu à y défendre chèrement sa vie, l'œil d'aigle de Nadir avait interrogé les profondeurs de l'horizon.

Entre le ciel bleu et la mer qui conservait encore la teinte verdâtre de la tempête, Nadir avait aperçu tout à coup un panache de fumée grise.

– Regarde ! me dit-il.

– Qu'est-ce que cela ? demandai-je.

– Tout est perdu !

– Comment ?

– Regarde, regarde !

Et Nadir pâlissait de rage sous la couche bistrée de son visage. Le panache grandissait et courait droit sur nous.

– C'est une frégate à vapeur, me dit Nadir.

Le combat était si acharné que ni les assaillants, ni les matelots du brick n'avaient aperçu la frégate.

La jonque l'avait vue et cherchait à fuir.

Le pont ruisselait de sang, les matelots anglais qui avaient jeté le fusil pour la hache d'abordage se battaient en désespérés.

La confusion était telle, du reste, que nul ne s'apercevait que nous demeurions, Nadir et moi, spectateurs de la lutte, sans y prendre part.

Soudain un coup de canon se fit entendre.

C'était la frégate qui n'était plus qu'à un mille de distance.

– Sauvés ! s'écria John Happer qui perdait son sang par dix blessures.

À la vue de la frégate, les Anglais reprirent courage ; les Indiens se regardèrent d'un air indécis.

Tout à coup on entendit une voix qui prononçait quelques paroles dans une langue inconnue.

Cette voix, c'était celle de Nadir.

Nadir, dans cette langue mystique connue seulement des fils de Sivah, ordonnait à ses hommes de se rembarquer précipitamment dans les pirogues et d'abandonner le pont du brick.

Cette voix que John Happer n'entendit pas au milieu de la confusion générale, fut écoutée par les faux pirates.

Ils obéirent.

Une douzaine d’entre eux gisaient sanglants sur le pont, pêle-mêle avec des matelots anglais.

Les vingt autres abandonnèrent précipitamment le navire, se jetèrent à la mer et regagnèrent leurs pirogues.

La frégate était loin encore, elle avait perdu quelques minutes et ralenti son allure pour couler bas la jonque chinoise.

Ce fut l’affaire d’une bordée.

Nadir, calme de visage et la rage au cœur, vit la jonque percée à fleur d’eau par dix boulets couler à pic avec son équipage.

Le temps perdu par la frégate avait été mis à profit par les fils de Sivah qui survivaient à ce désastre.

Ils s’étaient rembarqués et fuyaient-maintenant de toute la vitesse de leurs avirons vers le nord-ouest.

Depuis notre départ de Calcutta, nous avions toujours suivi la côte.

Par les temps clairs, on apercevait la terre à notre droite, perdue dans la brume.

Nadir me dit :

– Ils sont sauvés !

Je hochai la tête et lui répondis :

– La frégate va mettre son canot à la mer et leur donner la chasse.

– Non, dit. Nadir, il y a des écueils à fleur d’eau et la frégate ne voudra pas perdre une de ses embarcations.

Et Nadir avait raison, en effet, car lorsque la frégate arriva sur nous, les pirogues étaient tout près de la côte et il fallait renoncer à les poursuivre.

Le brick fut accosté.

Un officier de la frégate monta à bord et put constater les résultats sanglants du combat.

Le pont était encombré de morts et de mourants.

Les vingt matelots du *West-India* étaient réduits à dix, nous compris, Nadir et moi.

John Happer, blessé à l’épaule, au bras et à l’abdomen était hors d’état de garder le commandement du brick qu’il venait de remettre à un second.

Mais le *West-India* était sauvé.

La frégate nous procura en abondance tous les secours dont nous avions besoin, et après avoir fait prisonniers deux des assaillants qui n’étaient que blessés et n’avaient pu fuir, elle nous laissa et continua sa route vers Calcutta.

Le second avait pris le commandement.

Il se faisait fort, avec son équipage décimé, de gagner le plus prochain port de commerce et d’y réparer ses avaries.

Nadir me dit alors :

– Rien n’est désespéré encore.

– Non, répliquai-je, et si tu veux, me laisser faire, tu verras…

– Quel est ton projet ?

– Je te le dirai si tu peux m’affirmer deux choses.

– Voyons ?

– Notre unique compagnon, le faux Malais demeuré avec nous, est-il bon nageur ?

– Excellent.

– Peut-il gagner la côte à la nage ?

– Je le crois.

– Et tu me réponds que cette côte est hérissée de brisants et d’écueils ?

– Je te l’affirme.

– Eh bien ! tu verras.

Et je me mis à regarder attentivement le second qui venait de monter sur le pont.

XXXI

Le second ressemblait à John Happer le capitaine, à peu près comme le cheval pur sang ressemble au gros cheval de trait nourri dans les pâturages du Perche.

John Happer était gros, les épaules carrées, le cou court et musculeux, les mains velues et de taille médiocre.

Le second, qui se nommait Murphy, était un grand jeune homme aux cheveux châtains, mince, élégant de tournure et tel que j'étais moi-même à l'époque où je me nommais le vicomte de Camboth et où sir Williams venait de terminer mon éducation.

Il était rasé au menton et ne portait qu'une paire de petits favoris.

Habituellement il se montrait sur le pont la tête nue.

Mais lorsqu'il prenait le quart et commandait, pour peu que la nuit fût fraîche, il avait coutume de rabattre sur sa tête le capuchon d'un gros caban goudronné.

Je songeais à tout cela, pendant qu'il passait près de nous, et mon passé me revenait en mémoire.

J'ai pris tous les déguisements, je me suis fait cent fois *une tête,* comme disent les acteurs.

Le second était de ma taille, une idée me venait, celle de jouer son rôle.

La nuit approchait, le vent était faible, mais quelques nuages qui couraient à l'horizon semblaient nous prédire une brise plus forte dans quelques heures.

J'attendis que le second se fût éloigné et je dis à Nadir :

– À quelle heure le second a-t-il pris le quart ?

– À midi.

– Ainsi il va le quitter ?

– Dans une heure.

– Qui le remplacera ?

– Le maître timonier.

– Jusqu'à quelle heure ?

– Jusqu'à minuit.

– À merveille.

Nadir me regarda d'un air étonné.

– Que comptes-tu faire ? me dit-il.

– Je compte prendre le quart du second à minuit.

– Oh !

– Te mettre à la barre.

– Et puis ?

– Et diriger le navire sur les récifs de la côte. Il s’y brisera infailliblement ; mais avec le secours de tes hommes, nous sauverons les épaves, c’est-à-dire le trésor qui est dans la double cale.

– Ton plan est hardi, me dit Nadir, mais il est impraticable.

– Tu crois ?

– Sans doute. Comment veux-tu que le second te cède le commandement ?

Je me pris à sourire.

– C’est mon secret, répondis-je.

Mon assurance frappa Nadir.

– Après cela, me dit-il, l’homme qui a triomphé d’Ali-Remjeh est capable de tout. Je crois ce que tu me dis.

Je lui dis encore :

– Tout à l’heure nous allons être relevés de quart, et il nous sera loisible de nous aller coucher dans nos cadres, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Comment appelles-tu notre compagnon ?

– Singhi.

– Veux-tu lui ordonner de m’obéir aveuglément ?

– Certainement.

– C’est bien, attendons…

Nadir ne me questionna pas davantage et attendit patiemment que nous quittassions le pont.

Il murmura quelques mots à l’oreille du faux Malais, c’est-à-dire de l’unique fils de Sivah que nous eussions à bord, et celui-ci me regarda d’une façon expressive qui voulait dire :

– Je suis prêt à vous obéir.

La bordée de tribord venait de succéder à la bordée de bâbord et nous regagnâmes l’entrepont.

Je me glissai dans mon cadre et je feignis de dormir.

Singhi était à côté de moi.

L’entrepont était faiblement éclairé par un fanal unique.

Lorsque les ronflements sonores de mes compagnons m'apprirent que tous dormaient, j'appelai Singhi à voix basse :

– Viens avec moi, lui dis-je.

Il se trouva debout sur-le-champ et me suivit.

Nous nous dirigeâmes en rampant vers la cabine du second.

La porte en était entr'ouverte.

Le second dormait tout vêtu.

Une petite lampe brûlait suspendue au-dessous du sabord qui servait de fenêtre à la cabine.

Singhi et moi nous arrivâmes jusqu'à sa couchette sans qu'il fit un mouvement.

Nous avions fermé la porte sans bruit et poussé le verrou.

Les Indiens ont un merveilleux talent pour ficeler un homme avec une de ces cordes de soie minces et résistantes que le plus violent effort ne saurait briser.

Singhi s'était, sur mon ordre, débarrassé de celle qu'il portait autour des reins.

Je lui fis un signe qu'il comprit ; et tous deux nous nous précipitâmes sur M. Murphy, qui s'éveilla en sursaut.

Mais il n'eut pas le temps de crier, car je lui enfonçai dans la bouche un foulard.

En même temps aussi Singhi le garrotta en un tour de main.

Ainsi réduit à l'impuissance, le second nous regardait avec une sorte de terreur.

Mais son effroi fit place à un étonnement profond, lorsque j'eus ouvert la bouche.

Jusque-là, ni Singhi, ni Nadir, ni moi n'avions parlé d'autre langue que l'anglais, que nous baragouinions à dessein, et l'indien qui paraissait être ma langue maternelle.

Comme le capitaine John Happer, M. Murphy parlait français.

Ce fut donc avec une sorte de stupeur qu'il m'entendit lui adresser la parole dans cette langue.

– Mon cher monsieur, lui dis-je, il est des nécessités fort dures dans la vie. Je vais être obligé de vous jeter à la mer par un sabord, si vous ne me promettez pas de vous tenir tranquille.

Son étonnement redoubla, je le devinai à la façon dont il me regarda.

– Tout à l'heure, continuai-je, vous comprendrez pourquoi j'ai besoin que vous gardiez le silence.

Le foulard l'empêchait de crier, la corde qui lui liait les bras et les jambes le mettait dans l'impossibilité de faire un mouvement.

Cependant, il pouvait lui prendre la fantaisie de pousser un hurlement étouffé à travers son bâillon, et le moindre bruit pouvait nous perdre.

Je dis à Singhi, en langue indienne :

– S’il crie, tue-le !

Singhi se plaça auprès du second, un poignard à la main, prêt à exécuter mes ordres.

Alors M. Murphy me vit prendre une cuvette, de l’eau et une éponge et me laver le visage.

La couche noire qui le couvrait disparut et je redevins blanc comme lui.

Singhi, non moins étonné, me regardait.

Quand j’eus retrouvé ma peau d’Européen, je me dépouillai de mon pantalon rayé et de mes autres vêtements et je m’emparai des habits de rechange appartenant au second et qui étaient pendus au-dessus de son lit.

Après quoi, j’endossai son caban et, lorsque le capuchon en fut rabattu sur ma tête, je me regardai dans un petit miroir.

J’avais la taille, la tournure du second.

Singhi témoignait un étonnement non moins grand que M. Murphy.

Mais ce dernier fit un véritable soubresaut, en dépit de ses liens, lorsque, me retournant vers lui, je lui adressai de nouveau la parole.

Ce n’était plus ma voix, c’était la sienne qu’il croyait entendre.

XXXII

Pendant ce temps-là, Nadir était dans son cadre, en proie à une certaine inquiétude.

Les heures s'écoulaient et ni moi ni Singhi ne revenions.

Il y avait une bonne raison pour que ce dernier ne reparût pas dans l'entrepont : c'est que, depuis une heure, il avait quitté le navire.

Voici ce qui s'était passé :

Après le mouvement d'effroi que j'avais arraché à M. Murphy, en lui parlant tout à coup et en imitant son timbre de voix, Singhi s'était écrié :

– On jurerait M. Murphy lui-même.

Le second me regardait avec terreur.

– Monsieur, lui dis-je, vous commencez peut-être à comprendre, sinon qui-je suis, au moins ce que j'ai l'intention de faire. C'est moi qui vais, cette nuit, commander à bord.

Il me regardait toujours avec la même expression d'épouvante et d'étonnement.

Je continuai :

– Il me répugne de prendre votre vie. Vous êtes un brave marin, vous êtes, je le crois, un honnête homme. Cependant, si vous étiez libre, votre devoir serait d'appeler à votre aide et de nous faire jeter à fond de cale, cet homme et moi.

Il fit un signe affirmatif.

– Il faut donc que je m'assure votre impuissance et votre silence, poursuivis-je, et ce n'est pas chose facile, car, en dépit de votre bâillon, vous parviendrez certainement, quand je ne serai plus là, à pousser quelques cris inarticulés qui seront entendus.

Il me fit un nouveau signe affirmatif.

Le marin est religieux, surtout le marin anglais ; les dangers perpétuels de sa profession lui ont appris à se confier à Dieu et à avoir foi en la Providence.

Sur la petite table qu'il avait auprès de sa couchette et sur laquelle il posait, en se couchant, sa montre, son compas et sa boussole, j'aperçus une bible.

Ce fut pour moi un trait de lumière.

– Monsieur Murphy, lui dis-je, si je vous demande un serment en échange de votre vie, me le ferez-vous ?

Il me regarda de nouveau et parut attendre que je m'expliquasse.

– Je vous l'ai dit, repris-je, j'ai besoin de votre silence pendant six heures. Au bout de ce temps, vous serez libre. Si, sur cette bible, vous voulez me jurer de rester ici

tranquillement, sans faire le moindre bruit, sans appeler à votre aide, sans essayer de briser vos liens, je vous fais grâce…

Une sombra indignation brilla dans ses yeux.

– Non, non ! fit-il d'un signe de tête.

– Mais je vais être obligé de vous tuer !

– Il eut un mouvement d'épaule qui voulait dire :

– Je préfère la mort au déshonneur.

Je consultai ma montre, j'avais du temps devant moi, et rien ne nous pressait.

Singhi tenait toujours son poignard levé et au moindre cri du second, ce poignard eût disparu dans sa gorge.

Je m'assis sur le pied de la couchette et je dis à M. Murphy :

– Peut-être, quand vous saurez quel est mon but, vous me ferez le serment que je vous demande.

Et alors je lui racontai en quelques mots, – et je vis à son visage bouleversé qu'il ne savait absolument rien de tout cela, – je lui racontai, dis-je, que le *West-India* était au service d'un traître, que Tippo-Runo emportait en Europe des trésors qu'il avait volés, et que notre cause, à nous qui essayions de lui ravir ces trésors, était juste et sacrée.

Je lui disais tout cela, espérant le toucher, l'amener à me faire le serment que je lui demandais.

Mais il demeura inébranlable.

Il secouait la tête et semblait dire :

– Tuez-moi !

Je m'étais juré, moi, de ne pas verser le sang ; je ne voulais pas rougir nos mains de celui de ce jeune homme fidèle à son devoir.

Pourtant, comme je ne pouvais pas demeurer dans la cabine, il eût été imprudent de l'y laisser.

Une inspiration me vint.

Le sabord était ouvert, et une bouffée de vent vint me frapper au visage.

Je m'en approchai et, me penchant en dehors, je pus me convaincre de trois choses : d'abord que nous n'étions pas à plus de trois milles de la côte, ensuite que le vent avait fraîchi et que le navire allait assez vite pour qu'un homme, si bon nageur qu'il fût, ne le pût suivre à la nage ; enfin que la nuit était assez obscure pour qu'un homme tombant à la mer, ne fût pas aperçu de ceux de l'équipage qui se trouvaient sur le pont ou dans la mâture.

Je me tournai vers Singhi :

– Nadir, lui dis-je, prétend que tu es bon nageur.

– Oui, répondit-il.

– Gagnerais-tu la côte à la nage ?

– Certainement.

– Et si nous jetions à la mer le second tout garrotté, et que tu tombasses à l'eau en même temps que lui, pourrais-tu avec ton poignard couper les liens et lui rendre l'usage de ses membres ?

– Oui.

– Alors, dis-je en regardant M. Murphy, qu'il soit fait ainsi et que Dieu vienne à votre aide. Peut-être êtes-vous bon nageur et pouvez-vous échapper à la mort.

Il détourna les yeux de moi avec une sorte de dédain et parut attendre son sort avec calme.

Je donnai alors mes instructions à Singhi.

Il était nécessaire qu'il atteignît la côte à la nage, et parvint à rejoindre les fils de Sivah qui avaient échappé aux poursuites de la frégate.

Quand il les aurait rejoints, ils allumeraient un grand feu sur une falaise, juste en face de quelque écueil, puis ils attendraient que le navire vînt s'y briser.

Singhi comprit parfaitement.

Alors nous primes M. Murphy à bras-le-corps et nous l'attachâmes a une longue corde.

Puis nous le jetâmes à la mer par le sabord, tandis que je tenais toujours le bout de la corde au long de laquelle Singhi se laissa glisser à son tour.

Penché sur le sabord, je vis le malheureux jeune homme disparaître un moment sous les vagues ; puis Singhi, qui nageait comme un poisson, tira la corde à lui, et, avec son poignard qu'il avait tenu aux dents en sautant à la mer, il coupa la corde et les liens du second.

Il était temps, car sans cela M. Murphy se fût noyé.

Je le vis alors nager et essayer de suivre le navire, tandis que Singhi disparaissait dans la brume.

En même temps j'entendis crier sur le pont :

– Un homme à la mer !…

Le second avait été aperçu par le gabier de misaine.

Le maître timonier, qui commandait, allait faire mettre la chaloupe à la mer.

Je m'y opposai.

Le capuchon de M. Murphy rabattu sur les yeux, je parlai d'une voix claire et retentissante :

– Ce serait perdre la chaloupe sans sauver l'homme, criai-je.

Et, montant sur le banc de quart, je me mis à commander la manœuvre.

M. Murphy, qui s’était débarrassé de son bâillon, nageait vigoureusement en appelant au secours ; il s’était-mis dans le sillage du navire, ce qui lui permit de nous suivre quelques minutes.

Mais bientôt sa voix fut couverte par le bruit des vagues et il disparut dans l’obscurité.

Nous n’avions plus rien à craindre de lui et il me restait l’espoir qu’il échapperait à la mort et pourrait gagner quelque rocher près de la côte.

J’avais si bien imité sa voix et pris sa tournure, que l’équipage croyait, en m’obéissant, avoir affaire au véritable M. Murphy.

Quant à l’homme tombé à la mer, on crut que c’était moi, et Nadir qui était monté, sur le pont en fut convaincu lui-même.

Je le vis s’appuyer morne et désespéré à la muraille de tribord, cherchant à sonder du regard les ténèbres de la nuit.

Alors, rendant un moment le commandement au maître timonier, je descendis du banc de quart, et, m’approchant de Nadir, je lui frappai sur l’épaule.

Il se retourna vivement :

– Tu ne me reconnais donc pas ? lui dis-je.

Il étouffa un cri.

– Tais-toi ! ajoutai-je. Je vais te mettre à la barre tout à l’heure.

– Toi ! toi ! murmurait-il avec un accent d’étonnement intraduisible.

– Je t’avais dit que je commanderais cette nuit, répondis-je. Tu le vois, je tiens parole.

Nadir croyait rêver…

XXXIII

Une heure après, Nadir était à la barre et nous gouvernions droit sur les récifs de la côte.

J’étais le maître du navire et la nuit était si noire que pas un des matelots anglais ne s’était aperçu de la substitution.

Tous croyaient obéir à M. Murphy.

Un seul homme aurait pu avoir des doutes et deviner enfin la vérité à la marche du navire ; c’était le maître timonier.

Mais cet homme n’était plus sur le pont.

Il était allé se coucher, avec d’autant moins de remords que la mer était bonne, la brise assez forte, et qu’il n’y avait rien de nouveau à bord, si ce n’est un homme à la mer.

Mais comme cet homme était, pensait-on, un des trois Malais, on ne s’en était préoccupé que quelques secondes.

Pour des Anglais, un Malais n’est point un homme.

Quant aux autres matelots, ils exécutaient fort tranquillement les manœuvres que je commandais, persuadés que nous suivions la route ordinaire, tandis que Nadir avait mis le cap sur la côte.

Debout sur mon banc de quart, j’attendais avec une sorte d’anxiété que Singhi, le faux Malais, nous donnât signe de vie.

Il y avait trois heures qu’il s’était jeté à la nage.

Pour lui donner le temps d’arriver et de rejoindre les compagnons de Nadir, qui bien certainement ne s’étaient pas éloignés du rivage, nous avions louvoyé pendant deux heures environ, tantôt nous rapprochant et tantôt nous éloignant de la côte.

Enfin, une lueur rougeâtre m’apparut dans le lointain.

Ce n’était pas un phare ; car la lumière des phares est régulière et d’un diamètre correct ; tandis que celle-là grandissait ou diminuait selon le vent, passait du rouge vif au rouge foncé, et il était facile de comprendre que la fumée qui s’élevait autour de la flamme était cause de ce phénomène.

Ce ne pouvait être que le signal de Singhi et Nadir gouverna droit dessus.

Évidemment, selon mon ordre, Singhi avait allumé son feu au-dessus d’un écueil.

Tout allait bien, une seule chose, pourtant, me préoccupait quelque peu.

Je songeais à ce jeune enfant qui n’était autre que le fils du malheureux rajah Osmany.

Après l’avoir enlevé de chez Hassan, le tailleur, Tippo-Runo l’avait comblé de caresses, et il s’y était laissé prendre, il l’appelait mon père.

Venir dire à cet enfant que Tippo-Runo était un traître et que nous étions ses amis, nous était chose insensée et impraticable.

Il fallait nous emparer de l’enfant comme d’un prisonnier de guerre, le sauver du naufrage qui allait avoir lieu et l’emmener de vive force.

Nadir et moi nous avions concerté le plan.

L’enfant couchait dans la propre cabine de Tippo-Runo, qui ne le quittait pas plus que son ombre.

Il était convenu qu’au moment où le navire toucherait et où le craquement se ferait entendre, Nadir se précipiterait dans la cabine, s’emparerait de lui et sauterait à la mer en le tenant dans ses bras.

Ce qui devait arriver était fort simple, du reste, en dehors de la vie de l’enfant, qu’il fallait sauver à tout prix.

Sur les dix ou douze matelots qui restaient à bord, cinq ou six, comme beaucoup de marins, du reste, ne savaient pas nager et se noieraient infailliblement.

De ce nombre était le seul homme qui pouvait encore sauver le navire, c’est-à-dire le maître timonier.

Si les autres gagnaient la terre à la nage, ils ne songeraient guère qu’à eux, se soucieraient peu de sauver le navire, dont ils ignoraient la réelle cargaison et, d’ailleurs, ils étaient tellement inférieurs aux fils de Sivah que la lutte, si elle s’engageait, ne pouvait être ni longue ni douteuse.

Tippo, depuis que la frégate anglaise avait mis en fuite les prétendus pirates chinois et coulé la jonque, Tippo-Runo, disons-nous, se montrait fort tranquille.

Il allait, de temps en temps, par pur acquit de conscience, visiter John Happer, qui était hors d’état de quitter le lit ; montait sur le pont après chaque repas, et après avoir fumé une heure ou deux, redescendait et se couchait fort tranquillement.

À mesure que la nuit s’avançait, la brume s’épaississait.

Je savais que nous n’étions plus qu’à deux ou trois milles de la côte, mais je ne la voyais plus.

Seule, la lueur du feu allumé par Singhi et ses compagnons nous apparaissait à demi effacée. Comme ces réverbères qu’on entrevoit dans le brouillard de Londres.

Cependant, le gabier de misaine l’aperçut et la signala.

– C’est le fanal de poupe d’un navire, répondit Nadir.

– Mais nous gouvernons droit dessus, observa le gabier.

– Nous saurons bien l’éviter, répondit Nadir.

Néanmoins, il fallait se hâter, car le jour n’était pas loin.

J’avais fait larguer tout ce que nous avions de toile, et nous courions vers le récif avec une rapidité vertigineuse.

Tout à coup, un homme monta sur le pont.

C’était Tippo-Runo.

Tippo s’était réveillé en sursaut, et, pris d’une vague inquiétude, il était monté sur le pont.

D’abord, il n’avait pu voir que tout était dans l’ordre accoutumé.

Cependant une chose l’avait frappé.

La clarté du fanal de poupe se projetait tout entière sur le visage de Nadir qui tenait la barre.

C’était la première fois, depuis notre départ, que Nadir était à ce poste.

Tippo lui en fit la remarque.

Nadir lui répondit tranquillement :

– Je connais les parages où nous sommes, ayant longtemps exercé dans le golfe la profession de pécheur. Dans le combat qui a eu lieu, nous avons perdu notre meilleur pilote, et c’est ce qui a décidé le commandement à me mettre à la barre.

La réponse était si plausible que, d’abord, elle satisfit Tippo-Runo.

Je ne bougeais pas de mon banc de quart, et le capuchon toujours rabattu, j’avais si bien, pour Tippo-Runo, la tournure et la voix de M. Murphy qu’il ne pouvait me reconnaître, bien que, jadis, nous nous fussions trouvés fort souvent face à face.

L’air était humide. Tippo qui tenait à sa santé, depuis qu’il voulait vivre en bon gentleman, descendit dans l’entrepont et prit le chemin de sa cabine.

Pour y arriver, il lui fallait passer devant celle du malheureux capitaine.

Or, John Happer souffrait tellement de ses blessures que son stoïcisme l’abandonnait et que la douleur lui arrachait de véritables hurlements.

Tippo, attiré par ses cris, entra.

Le capitaine se tut à sa vue.

– Comment est la mer ? dit-il.

– Bonne.

– Et le temps ?

– Un peu brumeux.

– Qui est à la barre ?

– Un des Malais.

John Happer tressaillit.

– Qui donc l’y a placé ? demanda-t-il vivement.

– Votre second.

– M. Murphy ?

– Oui.

– C’est impossible.

– C’est pourtant lui qui a pris le quart.

John Happer, pris d’une subite émotion, voulut se lever et ne le put.

– Allez prier M. Murphy de venir me parler, dit-il.

Tippo remonta sur le pont.

J’avais eu la fatale inspiration de quitter mon banc de quart, et je me promenais sur le pont en fumant.

Le navire n’était plus qu’à un demi-mille de l’écueil.

Tippo m’aborda brusquement.

Je m’y attendais si peu que je fis un pas en arrière.

– Donnez-moi un peu de feu, monsieur, me dit-il en français.

Je ne lui répondis pas et me contentai de lui tendre mon cigare.

Tippo le prit et l’approcha du sien.

Ce fut l’histoire d’un quart de seconde.

La cendre tombée, Tippo aspira fortement et la lueur du cigare se projeta sur mon visage.

Tippo jeta un cri.

Il m’avait reconnu.

XXXIV

Le bruit de la mer avait couvert le cri de Tippo-Runo.

Mais il n’y avait, pas à hésiter. Je le saisis vivement à la gorge et, lui appuyant mon poignard sur le cœur :

– Si tu appelles, lui dis-je, tu es mort !

Tippo-Runo était sans armes.

Les matelots du navire n’avaient rien vu, rien entendu.

Seul, Nadir avait compris qu’il se passait quelque chose d’extraordinaire entre Tippo et moi.

Maintenant qu’il ne s’agissait plus de sauver le navire mais bien de le perdre, Nadir pouvait abandonner la barre.

Nous courions sur l’écueil, et, dans quelques minutes, toutes les puissances de la terre n’auraient pu empêcher le *West-India* de se briser.

Nadir accourut.

Il me trouva tenant Tippo-Runo au collet. Il devina tout.

Tippo était lâche. Il me savait homme à le tuer s’il poussait un cri, s’il essayait de se débattre.

Pâle, frémissant, il me regardait avec une morne épouvante.

– Misérable, disais-je tout bas, si on accourt, tu es un homme mort. Avant qu’on ne soit venu à ton aide, je t’aurai planté mon poignard dans le cœur.

Et, comme Nadir s’approchait :

– Descends, lui dis-je en indien prends l’enfant et saute avec lui à la mer.

– Mais toi ?…

– Ne t’inquiète pas de moi, je te rejoindrai.

– Mais le navire ?… dit encore Nadir.

– Maintenant il est perdu, ne vois-tu pas la côte ?

En effet, le feu allumé par Singhi flamboyait maintenant comme un phare, et il n’y avait plus de doute à avoir. Nous allions toucher dans quelques minutes.

Nadir se précipita vers le grand panneau et disparut.

Deux minutes s’écoulèrent, deux siècles.

Pendant ces deux minutes, je tenais toujours Tippo-Runo sous mon poignard.

Il n’osait même pas tourner la tête.

Un bruit m’arriva.

Ce fut d’abord un cri et comme une lutte étouffée.

Puis un autre bruit lui succéda.

Quelque chose tombait à la mer.

Et un nouveau cri se fit entendre.

À n’en plus douter, Nadir s’était emparé de l’enfant, avait lutté corps à corps, et après l’avoir terrassé s’était jeté à la mer avec lui, par un sabord.

Alors, me ruant sur Tippo-Runo, je le renversai sous moi.

Il jeta un cri, je levai mon poignard pour frapper. Mais soudain deux bras vigoureux m’enlacèrent et une voix retentissante se fit entendre sur le pont :

– La barre à tribord ! ordonnait-elle.

Cette voix était celle de John Happer.

Le capitaine blessé, ne voyant pas redescendre Tippo-Runo, avait deviné qu’il se passait quelque chose d’extraordinaire.

Tout mourant qu’il était, il s’était traîné hors de son lit, jusque dans l’entrepont.

Là, s’approchant d’un sabord, il avait eu les yeux brûlés par l’éclat de ce feu sur lequel nous nous dirigions avec une infernale vitesse.

Et soudain il avait deviné le danger, retrouvé des forces, appelé le maître timonier qui s’était éveillé sur-le-champ, et crié :

– Trahison ! trahison !

Tous deux s’étaient élancés sur le pont.

C’était le maître timonier qui s’était élancé sur moi, tandis que John Happer courait à la barre et donnait une vigoureuse impulsion en sens inverse.

Le navire vira brusquement de bord.

Il était temps.

Le feu que nous avions à tribord se trouva tout à coup à bâbord.

– Carguez les voiles ! amenez les bonnettes et les cacatois ! ordonnait John Happer qui commandait debout, auprès du gouvernail.

À cette voix retentissante et bien connue, l’équipage se prit à obéir comme un seul homme.

Tout à l’heure, le navire était perdu : maintenant, il était sauvé.

Tippo-Runo, le maître timonier et moi, nous formions un groupe informe.

Doué d’une force peu commune, je tenais Tippo sous mon genou, et je me défendais avec succès contre mon autre adversaire.

Mais le timonier, appela à son aide et deux matelots accoururent.

Je me relevai lestement, renversai le timonier d’un coup de poignard et voulus m’élancer vers la muraille et de là me jeter à la mer.

Un troisième matelot me barra le passage.

Je n’avais qu’un chemin libre devant moi.

C’était le grand panneau.

Brandissant toujours mon poignard, je sautai dans l’entrepont.

Le timonier qui s’était relevé tout sanglant, Tippo et deux matelots me poursuivaient.

Mais j’eus le temps de gagner la cabine de John Happer et de m’y enfermer.

– Enfoncez la porte ! criait Tippo-Runo. À mort le traître, à mort !

La porte de la cabine avait une ouverture à hauteur de tête.

Par cette ouverture, qui permettait au capitaine de surveiller l’entrepont, je vis dégringoler quatre ou cinq matelots à la suite de Tippo-Runo et du maître timonier.

La porte ne pouvait résister longtemps.

Heureusement, je venais de trouver un auxiliaire inattendu dans la cabine de John Happer.

Deux jours auparavant, quand il craignait d’être attaqué par les prétendus pirates chinois, le capitaine avait fait monter sur le pont plusieurs barils de poudre.

Un de ces barils avait été ensuite descendu dans sa cabine.

Auprès du lit, sur une table, étaient les pistolets du capitaine.

Je m’en emparai et, les braquant sur le baril de poudre, j’attendis.

La figure rougeaude du timonier se montra à l’ouverture.

– Ouvriras-tu, brigand ! hurlait-il avec fureur.

– Si vous enfoncez la porte, répondis-je, vous êtes tous perdus, je fais sauter le navire ! …

* *

*

Là s’arrêtait le manuscrit de Rocambole.

Marmouset avait passé six ou huit heures à le dévorer, et il arrivait au dernier feuillet sans avoir le dénouement de cette tragique histoire.

Comment Rocambole avait-il pu quitter le bord du *West-India ?*

Avait-il rejoint Nadir et l’enfant du rajah ?

Mystère !

Enfin quel était le mot de cette énigme qui paraissait rattacher Nadir à la Belle Jardinière ?

Mystère encore !

Et quand il eut terminé cette lecture, Marmouset dit à Milon :

– Mais ce n’est pas fini ?

– Le maître, répondit Milon, se réserve de vous dire la suite de vive voix.

– Mais quand ?

– Lorsqu’il vous reverra.

– Et où le retrouverai-je ?

– Voilà ce que nous saurons demain.

– Pourquoi pas aujourd’hui ?

– Je ne sais pas.

Marmouset regarda Milon :

– Mais enfin, dit-il, allons-nous sortir d’ici ?

– Oui.

– Quand ?

– Quand vous voudrez.

– Eh bien ! alors, tout de suite, s’écria Marmouset. J’ai soif de grand air et de lumière. Les murs de ce souterrain pèsent sur moi comme une montagne géante.

– Partons ! dit Milon.

XXXV

Huit jours après nous eussions retrouvé Marmouset et Milon à Londres.

Tous deux, arrivés le matin par le premier train, étaient descendus dans la Cité, à l'*hôtel de Hanovre*.

Marmouset était vêtu avec la correcte élégance d'un parfait gentleman.

Milon passait pour son intendant.

Comment et pourquoi avaient-ils quitté Paris ?

C'est ce que nous allons vous dire.

Lorsqu'ils furent hors de ce souterrain qui s'étendait sous la mystérieuse villa de Saint-Mandé, il était nuit.

Milon dit à Marmouset :

– Voici les instructions du maître : nous irons à Paris, dans le petit hôtel de la rue Marignan.

– Bon ! fit Marmouset.

– Et demain nous partirons pour Londres.

– C'est là que le maître nous attend, sans doute ?

– Je ne sais pas. Il m'a commandé de descendre dans la cité, à l'*hôtel de Hanovre*. Voilà tout ce que je puis dire.

– Nous l'y trouverons sans doute, lui ou Vanda, dit Marmouset.

– Je ne sais pas, dit encore Milon.

Marmouset avait donc couché avenue Marignan.

Le lendemain, il était allé chez lui, où ses gens commençaient à s'inquiéter fort de son absence.

Il avait décacheté quelques lettres insignifiantes, écrit un mot au président du *Club des Asperges*, mis en ordre quelques affaires, et le soir, à cinq heures, il était à la gare du Nord, où il retrouvait Milon.

Le lendemain matin, ils arrivaient à Londres et descendaient à l'*hôtel de Hanovre*.

Là, Marmouset fut quelque peu étonné, quand il écrivit son nom sur les registres de l'hôtel, de voir que ce nom était accueilli avec la plus parfaite indifférence.

– Le maître n'est donc pas venu ici ? dit-il à Milon.

– Il paraît que non, répondit le colosse.

Ils attendirent toute la journée, n’osant sortir et espérant toujours que Rocambole viendrait.

Mais Rocambole ne vint pas.

Alors Marmouset dit à Milon :

– Tu vas attendre ici, moi, je vais courir la voie. Peut-être rencontrerai-je le maître.

Il fit sa toilette du soir avec un soin minutieux ; alla dîner au *Club West-India*, où il avait été présenté l’été précédent, et résolut de passer sa soirée au théâtre de Covent-Garden.

Il y avait foule ce soir-là.

Une étoile dramatique, la diva *** chantait la *Muette de Portici*.

Toute l’aristocratie anglaise était venue l’applaudir.

– Je trouverai certainement le maître ici, pensa Marmouset.

Et il entra.

Mais il eut beau promener sa lorgnette de loge en loge, nulle part il n’aperçut le major Avatar.

En face de lui, une loge était vide.

Le premier acte avait été joué tout entier, le second commençait et cette loge inhabitée contrastait singulièrement avec le reste de la salle qui était comble.

Marmouset eut une espérance.

– Le maître, se dit-il, a sans doute loué cette loge pour lui et Vanda, et ils vont venir.

Marmouset se trompait.

La porte s’ouvrit et un homme et une femme entrèrent.

Ce n’était pas Rocambole, ce n’était pas Vanda ; et cependant Marmouset étouffa un cri de surprise.

Cette femme qui souleva, en entrant, un murmure d’admiration, – c’était Roumia la bohémienne, ou plutôt la Belle Jardinière, plus étincelante, plus rayonnante de beauté et de jeunesse que jamais.

L’homme qu’elle accompagnait et sur le bras duquel elle s’appuyait avec une confiante sérénité, était de taille moyenne et entre deux âges.

Mis avec une distinction parfaite et une exquise simplicité, doué d’un grand air de noblesse, cet homme se trouva soudain le point de mire de toutes les lorgnettes, et parut se complaire dans ce rôle de curiosité qu’on lui faisait jouer.

Marmouset, qui parlait maintenant l’anglais avec une pureté parfaite, après avoir dominé l’émotion que lui avait fait éprouver la subite apparition de la Bette Jardinière, – Marmouset, disons-nous, se pencha sur son voisin de droite et lui dit :

– Je prie Votre Honneur de m’excuser, mais j’ai eu l’avantage de dîner avec Votre Honneur aujourd’hui même, à *West-India Club*.

– C’est vrai, répondit le gentleman qui salua Marmouset.

Les présentations se trouvant faites, l’Anglais n’avait plus aucune raison de ne point causer avec Marmouset, et la conversation s’établit aussitôt sur un pied de parfaite intimité.

– Voilà, dit Marmouset, un gentleman qui fait quelque sensation.

– En effet, répondit son interlocuteur.

– Sa femme est très belle…

– Oh ! certainement. Mais ce n’est pas pour sa femme qu’est la curiosité du moment.

– Ah !

– C’est pour lui… pour lui seul…

– Quel est donc ce personnage ?

– Le major Linton.

À ce nom, Marmouset tressaillit.

Le gentleman continua :

– Le major Linton arrive des Indes.

– En vérité !

– Où il a fait une fortune colossale, même pour l’Angleterre où, cependant, il y a des fortunes royales.

– Quelle fortune a-t-il donc ?

– On ne sait pas. Mais la maison Barley, une de nos premières maisons de banque, a à lui une trentaine de millions en comptes courants.

– Peste ! fit Marmouset.

– On prétend que le major a rapporté en Europe des tonnes de diamants et de perles.

– Mais comment a-t-il fait cette fortune ?

– En trafiquant de l’opium.

– Et le voici fixé à Londres ?

– Pour la saison, oui. Mais il passera, dit-on, l’hiver dans une résidence princière qu’il vient d’acheter dans le pays de Galles.

Marmouset commençait à voir poindre le doigt de Rocambole.

– Et sa femme, dit-il, vient-elle de l’Inde aussi ?

– Voilà ce qu’on ne sait pas.

– Vraiment ?

– Le major est arrivé avec elle ; mais on croit que c’est une Française.

– Il l’aurait donc épousée à Paris ?

– C’est probable.

Marmouset éprouva tout à coup, pendant qu’il causait, cette sensation singulière qu’on ressent quand un regard pèse sur vous.

Il leva la tête et vit la lorgnette de la Belle Jardinière obstinément, braquée sur lui.

– Elle me reconnaît, pensa-t-il.

Et il se mit à la regarder à son tour.

Il lui sembla alors qu’un sourire mystérieux et discret glissait sur les lèvres de la bohémienne.

– C’est trop d’audace ! pensa-t-il.

Le major Linton paraissait tout entier au spectacle et s’occupait fort peu de sa compagne.

Celle-ci, en revanche, ne perdait pas Marmouset de vue.

Et Marmouset se posait alternativement ces deux questions sans pouvoir les résoudre.

– Est-elle avec le major Linton par ordre de Rocambole ?

– Ou bien a-t-elle pu échapper à Rocambole, et le hasard seul a-t-il tout fait ?

Il attendit la fin du spectacle, sortit un des premiers et alla se placer au bas du péristyle, pour voir sortir la Belle Jardinière.

Mais, en ce moment, une main s’appuya sur son épaule. Il se retourna :

– Le maître ! murmura-t-il.

En effet, Rocambole était devant lui.

XXXVI

Un sourire effleurait les lèvres de Rocambole.

– Tu es un peu surpris, n’est-ce pas ? dit-il à Marmouset.

Tu vas l’être bien davantage tout à l’heure.

– Ah !

– Attendons…

En prononçant ce mot, Rocambole se jeta vivement derrière une des colonnes du péristyle.

– Que faites-vous ? demanda Marmouset.

– Tu le vois, je me cache.

En ce moment le major Linton descendait le grand escalier, donnant le bras à la Belle Jardinière.

La figure-du traître était épanouie.

Il y avait sur ce visage devenu rose et frais, une insolence contenue, une satisfaction béate et provocante qui semblait dire « le mal seul est heureux en ce monde ! »

Tout cela nuancé d’un imperceptible dédain à l’adresse de l’humanité tout entière.

Évidemment cet homme méprisait les hommes, dont il s’était tant servi !

Il les méprisait à ce point de leur présenter comme sa femme une créature du hasard, rencontrée on ne savait où, et il éprouvait comme une joie vaniteuse à voir le monde s’incliner devant elle, comme il s’inclinait devant ses millions.

Rocambole, abrité derrière la colonne, caché à demi par Marmouset, se pencha vers celui-ci :

– Regarde bien cet homme, dit-il.

– Je sais qui c’est, répondit Marmouset.

– Tu le sais ?

– C’est Tippo-Runo.

– Précisément.

– Mais il est une chose que je ne comprends pas.

– L’heure de comprendre n’est point venue pour toi encore, dit Rocambole en souriant.

La Belle Jardinière passait auprès d’eux.

Tout entier à cette ovation de respectueux silence et de curiosité réservée dont il était l'objet, le major Linton regardait droit devant lui, portant un peu la tête en arrière, l'œil superbe, embrassant la foule d'un coup d'œil et n'arrêtant ce coup d'œil sur personne.

Cette distraction permit à Roumia de tourner un peu la tête et de jeter un sourire à Marmouset, stupéfait de tant d'audace.

Mais en regardant Marmouset, elle aperçut Rocambole.

Soudain, le sourire disparut de ses lèvres et son visage prit une expression craintive et pleine de soumission.

Rocambole et Marmouset suivirent le couple des yeux.

Un carrosse de gala attendait le fastueux major et sa compagne à la porte de Covent-Garden.

Quand ce carrosse se fut éloigné, Rocambole prit Marmouset par le bras :

– Maintenant, mon fils, viens avec moi.

Et il remmena dans un *public-house* du voisinage qui commençait à s'emplir de cette foule nocturne qui se lève avec les étoiles et ne se couche qu'aux premières clartés de l'aube.

Le peuple de Londres ne parle pas français.

Rocambole était bien sûr qu'en s'exprimant dans cette langue, il ne serait entendu par personne.

Néanmoins, ils se placèrent dans le coin le plus isolé et le plus obscur de la salle à boire, et le maître dit alors :

– Il y a huit jours que le major Linton est amoureux fou de la Belle Jardinière.

– Mais on la croit sa femme, à Londres ?

– Oui.

– Comment cela se peut-il faire ?

– Il l'a amenée de Paris avec lui.

– Eh bien ?

– Mon ami, reprit Rocambole, cette femme terrible qui tenaillait un vieillard, qui a rendu idiot le marquis de Maurevers, qui faisait fouetter son fils, qui allait le faire périr par le plus épouvantable des supplices, est maintenant une esclave soumise à mes moindres volontés.

– Je m'en suis aperçu, dit Marmouset ; mais quel est votre but, maître, en lui livrant le major sir Edwards Linton ?

– Mon but est de faire rendre gorge à ce dernier.

– Et l'enfant du rajah ?

– Il est sauvé.

– Où est-il ?

– À Paris.

– Maître, reprit Marmouset, me permettez-vous une autre question ?

– Parle.

– Que sont devenus et le général de Fenestrange, et M. de Maurevers, et le fils de ce dernier ?

– M. de Fenestrange est mort.

– Ah !

– Maurevers est dans une maison de santé à Paris. On espère le sauver.

– Et l'enfant ?

– Vanda s'est chargée de lui. Du reste, je ne crains plus Roumia, et quand j'aurai réglé mes comptes avec le major, nous reviendrons à Paris, où nous nous occuperons de déposséder le baron de Maurevers de la fortune de son cousin le marquis.

– Vanda est donc restée à Paris ?

– Non, elle est ici.

Rocambole demeura un moment silencieux, alluma un cigare et poursuivit :

– Je vois bien qu'une nouvelle question brûle tes lèvres.

– En effet, fit Marmouset en souriant.

– Tu voudrais savoir comment j'ai pu m'échapper du *West-India*, rejoindre Nadir et l'enfant du rajah ?

– Oui.

– C'est bien simple. La cabine de John Happer dans laquelle je m'étais enfermé avait, comme les autres, un sabord pour fenêtre.

Je portais autour des reins une ceinture pleine d'or.

Quand on a de l'or, on n'a pas besoin d'autre chose.

Je me dépouillai donc de mes vêtements, tout en menaçant les matelots de faire feu sur le baril, s'ils tentaient de forcer la porte.

Puis, quand je fus nu comme un ver, je m'élançai vers le sabord.

Jusqu'à la dernière minute, j'eus mon pistolet à la main.

Ce ne fut que lorsque tout mon corps fut hors du navire et que je ne demeurai plus que cramponné au sabord de l'autre main, que je le jetai comme une arme inutile.

Et même temps je me laissai tomber à l'eau.

Le jour commençait à poindre.

Je me mis à nager vigoureusement, mais j'étais à peine à vingt brasses du navire que vingt balles firent jaillir l'eau autour de moi.

Je plongeai, on me crut atteint.

Une minute après je revins à la surface, et de nouveau on fit feu sur moi.

Je replongeai et bientôt je fus hors de portée.

Après deux heures de lutte contre la mer j'arrivai à me cramponner à un rocher à fleur d'eau.

Une heure plus tard, une pirogue vint à mon secours. Nadir et quatre fils de Sivah la montaient ; j'étais sauvé.

– Maître, dit Marmouset, vous ne m'avez pas dit non plus la fin de l'histoire de Nadir avec Roumia.

– Plus tard, répondit Rocambole ; nous n'avons pas le temps aujourd'hui.

– Oh !

– Tu as bien autre chose à faire.

Marmouset attendit.

– Tu vas rester ici.

– Bon !

– Tout à l'heure une femme va venir.

– Roumia ?

– Non, une Irlandaise qui s'approchera de toi et te montrera un souverain.

– Et puis ?

– Tu la suivras.

– Où me conduira-t-elle ?

– Chez Roumia ; et ce que Roumia te demandera, tu le feras.

Marmouset frissonna légèrement.

– Ne crains rien, dit Rocambole en souriant, elle est à nous…

Et il sortit seul du *public-house.*

Marmouset attendit.

XXXVII

Marmouset attendit environ une heure.

Au bout de ce temps, et comme les buveurs devenaient plus rares et s’en allaient un à un, il vit entrer une espèce de mendiante de taille gigantesque qui vint s’asseoir près de lui.

Un souvenir lointain traversa l’esprit de Marmouset.

Cette femme, il l’avait déjà vue.

Mais où ?

C’était là ce qu’il ne pouvait préciser.

La mendiante frappa de son poing fermé sur la table :

– Du gin ! cria-t-elle.

À cette-voix, le souvenir de Marmouset s’éclaira.

Cette femme n’était autre que l’Irlandaise qui, quelques années auparavant, avait aidé à enlever la pauvre Gipsy.

Marmouset eut un battement de cœur violent, et une sourde colère s’empara de lui.

Heureusement, il avait acquis un sang-froid et une haute raison qui ne l’abandonnaient jamais complètement.

– Je ne suis pas ici pour mes propres affaires et mes rancunes, se dit-il, je suis là pour obéir au maître. Attendons celle qui doit venir.

Marmouset ne pouvait supposer que celle qu’il attendait ne fût autre que l’Irlandaise.

Aussi fit-il un brusque haut-le-corps, lorsque cette femme qui s’était assise à la table voisine de la sienne, se pencha vers lui, disant :

– Êtes-vous prêt ?

– Prêt à quoi ? demanda-t-il.

– À me suivre.

– Vous !

– Sans doute.

– Où donc ?

– Là où le maître m’a dit de vous conduire… auprès de Roumia.

Marmouset n’en pouvait plus douter.

La femme annoncée n’était autre que l’Irlandaise.

– Eh bien ! dit-il, bois ton gin, je te suis.

Et il jeta une demi-couronne sur la table, faisant signe à la servante du *public-house* que c'était pour payer son verre de grog et la demi-pinte de gin de l'Irlandaise.

Celle-ci sortit la première.

Quand ils furent dans la rue, elle se tourna vers Marmouset et lui dit en souriant :

– Cela vous étonne peut-être de me voir avec vous, maintenant.

– Dame, fit Marmouset, j'ai peine à croire que le Maître s'adresse à des misérables tels que toi.

– Je sers fidèlement ceux qui me payent.

– Je l'espère pour toi, dit sèchement Marmouset.

Et ils se mirent en route.

– C'est un peu loin, dit encore l'Irlandaise.

– Marchons, dit Marmouset en allumant un cigare.

L'Irlandaise était vêtue de haillons sordides, ou plutôt d'un haillon unique, c'est-à-dire d'une longue robe à capuchon qui la couvrait de la tête aux pieds et qui paraissait assez ample pour que, à la rigueur, elle eût d'autres vêtements en dessous.

Ils se dirigèrent vers le pont de Londres.

– Est-ce qu'elle me conduit encore à Hampstead ? pensait Marmouset.

Il faisait une belle nuit anglaise, c'est-à-dire un de ces jolis brouillards jaunes qui ne permettent point d'y voir à quatre pas devant soi.

Lorsque l'Irlandaise fut auprès du pont, elle s'arrêta.

– Où allons-nous donc ? demanda Marmouset.

– Venez toujours.

Et elle prit l'escalier qui descendait du quai sur la berge.

Marmouset avait un bon revolver dans sa poche et un poignard sous son gilet. Il était tranquille.

Avec ces deux compagnons, il fût allé au bout du monde.

Il descendit donc vers la berge, sur les pas de l'Irlandaise.

Là, une de ces surprises qu'adorait jadis Rocambole, lui était réservée.

L'Irlandaise, qui le tenait par la main, – car les réverbères du pont ne perçaient de leur lueur indécise que très imparfaitement le brouillard, – l'Irlandaise, disons-nous, dégrafa le haut de sa robe, qui glissa soudain la long de ses épaules et de sa taille et s'arrondit à ses pieds.

Alors Marmouset put voir que la femme était devenue homme ; ou plutôt que la géante s'était métamorphosée en un matelot vêtu d'une veste brune et d'un pantalon de toile grise.

La chemise bleue des marins rabattait son large col sur les épaules de l'Irlandaise.

– Au canot ! dit-elle.

– Ah ! nous nous embarquons ? fit Marmouset.

– Sans doute, répondit-elle.

– Nous allons donc bien loin ?

– Hors de Londres.

Marmouset savait obéir, le maître avait ordonné, et Marmouset entra dans un canot que l'Irlandaise détacha.

Puis elle prit les avirons, poussa au large et se mit à nager vigoureusement, comme le plus habile marinier de la Tamise.

Marmouset s'était assis à l'arrière.

– Le maître a des bizarreries singulières, pensait-il, et une puissance de fascination que personne n'aura possédée avant lui, bien certainement.

Il prend des esclaves, et ces esclaves obéissent avec un dévouement aveugle.

Le canot descendait au milieu de l'obscurité.

En passant devant les docks, l'Irlandaise se dressa et dit :

« Nous avons du vent, tant mieux ! nous irons plus vite. »

Elle dressa le mât qui était couché au fond du canot, hissa la voile échancrée, prit l'écoute dans sa main et, laissant les avirons, elle alla s'asseoir à la barre.

La voile s'enfla et dès lors le canot fila comme une flèche.

Marmouset voyait fuir dans le brouillard qui l'enveloppait les pâles lumières des becs de gaz, qui semblaient ensuite s'éteindre une à une.

Puis une obscurité complète se fit.

– Nous sommes hors de Londres, dit l'Irlandaise.

– Et allons-nous loin encore ?

– Dans quelques minutes nous serons arrivés.

En effet, au bout d'un quart d'heure environ, dans l'obscurité profonde, Marmouset vit luire tout à coup une nouvelle clarté sur la rive gauche.

– Qu'est-ce que cela ? dit-il.

– La maison où vous allez.

Et ce disant, l'Irlandaise lâcha l'écoute et la voile devenue folle se mit à s'enrouler autour du mât.

Puis l'Irlandaise ressaisit les avirons et nagea vigoureusement vers le bord.

Alors, à travers le brouillard, Marmouset put voir un petit pavillon carré entouré d'un jardin dont les murs arrivaient jusqu'au bord de la Tamise.

Ce pavillon était éclairé à une des fenêtres du premier étage.

– C’est là, dit l’Irlandaise, qui sauta sur la berge pour amarrer le canot.

– Ah ! fit Marmouset.

– Voyez-vous cette porte ?

– Oui, dit Marmouset, qui remarqua une petite porte pratiqués dans le mur du jardin.

– Eh bien ! prenez cette clé.

– Bon !

– La porte s’ouvrira devant vous. Ensuite vous traverserez le jardin, et quand vous serez au bas du perron de la maison, vous frapperez trois coups dans vos mains : c’est le signal.

– Tu ne viens donc pas avec moi ? demanda Marmouset à l’Irlandaise.

– Non, répondit-elle.

Et sautant de nouveau dans le canot, elle poussa au large, laissant Marmouset seul sur la berge du fleuve.

XXXVIII

Marmouset hésita cependant un moment.

Pourquoi l'Irlandaise qui l'avait conduit jusque là s'en retournait-elle précipitamment ?

Un soupçon traversa même son esprit.

Ne pouvait-il se faire que l'Irlandaise ne fût pas la femme que lui avait annoncée Rocambole mais bien un émissaire de sir Edwards Linton ?

Cette supposition, qu'il accueillit l'espace de quelques secondes, lui parut absurde.

– Allons ! se dit-il, quoi qu'il arrive, en avant !

Et il introduisit la clé qu'on venait de lui remettre dans la serrure de la petite porte.

La clé tourna, la porte s'ouvrit et Marmouset se trouva dans le jardin.

La lumière brillait toujours dans le lointain au premier étage de la maison.

Lueur discrète, mystérieuse, qui annonçait le rendez-vous.

Marmouset caressa le manche de son revolver et, refermant la porte, il se mit résolument en marche.

Une allée d'arbres conduisait directement de la porte du jardin au perron.

Quand il toucha la première marche, Marmouset, qui ne quittait pas des yeux cette lumière qui lui avait servi de guide, frappa trois coups dans sa main.

Tout aussitôt, la lumière changea de place ; et passa d'une croisée à l'autre.

Alors Marmouset monta les marches du perron, et, en même temps, la porte de la maison s'ouvrit.

Un corridor plongé dans l'obscurité se présenta alors à notre héros.

Mais une voix de femme se fit entendre disant :

– Par ici, monsieur, par ici.

Marmouset avait reconnu la voix de Roumia et il entra dans le corridor.

Tout aussitôt une main prit la sienne et la voix dit encore :

– Venez, suivez-moi.

Marmouset se laissa entraîner dans les ténèbres.

C'était bien la Belle Jardinière qui le conduisait par la main.

Au bout du corridor, ils trouvèrent un escalier dont les marches étaient couvertes d'un épais tapis.

Mais, comme si cette précaution n'eût pas suffi, Roumia dit tout bas :

– Marchez sur la pointe du pied.

– Nous ne sommes donc pas seuls ici ?

– Non, le major est là-haut.

– Dans la pièce où j'ai vu une lumière ?

– Oui.

Marmouset observa la recommandation.

Ils arrivèrent au premier repos de l'escalier et la Belle Jardinière poussa une porte sur sa gauche.

Marmouset se trouva dans une petite salle également plongée dans les ténèbres, mais au milieu de laquelle brillait un point lumineux de la largeur, d'une pièce de vingt francs.

C'était un trou pratiqué dans le mur ; et, par ce trou, passait un rayon de cette lampe que Marmouset avait-aperçue d'en bas.

– Collez votre œil à ce judas et regardez, dit Roumia.

Marmouset obéit.

Il put voir alors, de l'autre côté du mur, une sorte de large ottomane en cuir couleur noisette sur laquelle un homme était étendu de tout son long.

Cet homme dormait, les vêtements en désordre, son gilet blanc souillé de quelques taches de vin.

Auprès de l'ottomane une table supportait deux couverts, les restes d'un plantureux souper et un certain, nombre de flacons vides.

– Il dort, dit Roumia.

Marmouset se pencha vers elle :

– Grâce, sans doute, à quelqu'un de ces parfums mystérieux que vous aimez à employer ?

– Non, il est ivre.

– D'opium ?

– De vin.

S'ils n'eussent été dans les ténèbres, bien certainement-Roumia aurait vu glisser un sourire dédaigneux sur les lèvres de Marmouset.

Il semblait à celui-ci que la Belle Jardinière se relâchait sensiblement de ses excentriques habitudes pour recourir à des moyens, tout à fait vulgaires.

Mais elle devina sans doute sa pensée :

– Cela vous étonne ? dit-elle.

– Sans doute.

– C’est que le major Linton n’est pas le marquis de Maurevers.

Elle prononça ce nom d’une voix sourde qui apprit à Marmouset que, si elle était devenue l’esclave de Rocambole, elle n’avait cependant point renoncé à sa haine pour le meurtrier de Perdito.

Et comme Marmouset ne répondait pas, elle reprit :

– Le major a vécu dans l’Inde trop longtemps pour n’en pas savoir aussi long que moi sur les parfums, les narcotiques et les poisons. C’est par mes charmes seulement que je dois opérer et lui arracher son secret.

– Ah ! il a un secret ?

– Sans doute.

Puis étonnée de cette question, Roumia dit encore :

– Le maître ne vous a donc rien dit ?

– Il m’a dit qu’on me conduirait ici.

– Et puis ?

– Et puis que je vous trouverais…

– Alors écoutez, dit Roumia. Le major a apporté une fortune immense de l’Inde.

– Je sais cela.

– Cette fortune, le maître la veut.

– Je le sais encore.

– Mais où est-elle ? Voilà ce que nous ne savons pas.

– Il vous sera facile de le savoir.

– Non, poursuivit Roumia, le major est défiant. Il a enfoui ses trésors. Où ? Personne à Londres ne le sait. Il est fou de moi, et pourtant je n’ai pu obtenir la moindre confidence à ce sujet.

– Il n’a pourtant pas gardé son or en lingots, dit Marmouset.

– Au contraire. Seulement où l’a-t-il enterré ? Voilà ce que nous cherchons à savoir, le maître et moi.

– Mais puisque le major vous aime…

– Il m’aime parce que je suis belle ; mais son amour jusqu’à présent ressemble à la satisfaction de l’homme qui a payé un prix fou un cheval de race. Son cœur n’y est encore pour rien.

– Eh bien ?

– S’il était jaloux, il m’appartiendrait, continua Roumia.

– Ah ! vous croyez ? Cependant il vous montre dans Londres ?

– Oui, certes.

– On vous admire…

– Il en est flatté, mais voilà tout.

– Et vous croyez qu’il peut devenir jaloux ?

– J’en suis sûre.

– Comment ?

– Si vous jouez le rôle que le Maître vous a destiné.

– Je suis prêt, dit Marmouset.

– Alors, écoutez-moi.

Et la Belle Jardinière fit asseoir Marmouset auprès d’elle, sur un canapé, à deux pas de ce trou par lequel on apercevait le major endormi.

XXXIX

Cependant le major Linton, ou Tippo-Runo, car c'était bien le même personnage, dormait fort tranquillement.

Il est des hommes chez qui l'ivresse est passée à l'état d'habitude régulière.

Depuis plus de vingt ans, le major avait coutume de se griser en soupant.

Il dormait quelques heures par là-dessus, cuvait tranquillement son vin et s'éveillait ensuite comme si de rien n'était.

Tippo-Runo, que le manuscrit de Rocambole nous a laissé voir pour la dernière fois, à bord du *West-India*, n'était pas arrivé directement à Londres à son retour des Indes.

Il s'était arrêté en France et avait même passé plusieurs jours à Paris.

C'était là qu'un soir il avait vu, au foyer des Italiens, la Belle Jardinière.

Le hasard les mettait-il en présence ?

Dans cette rencontre fallait-il voir le doigt de Rocambole ?

Cette dernière hypothèse était la plus admissible.

Un homme qui remue des millions à la pelle ne doit jamais désirer quelque chose en vain.

Du moins, telle était l'opinion de Tippo-Runo.

Le lendemain, en effet, il obtenait un rendez-vous de Roumia et, trois jours plus tard, ils partaient pour Londres.

La Belle Jardinière s'était trompée en disant que Tippo-Runo n'était pas jaloux.

Il était possédé au contraire de la plus tenace et de la plus cruelle des jalousies, – il haïssait le passé. Aucune fortune princière, pensait-il, ne pouvait tenir contre la sienne.

Il avait jugé Roumia. Roumia était une courtisane et l'or avait sur elle tout pouvoir.

Tippo pouvait satisfaire ses plus ruineux caprices avec le vingtième de ses revenus.

Tippo ne craignait donc ni le présent, ni l'avenir.

Aussi la menait-il partout, à Covent-Garden, à Hyde-Park, aux courses d'Epsom, et le soir s'endormait-il tranquillement après avoir vidé une demi-douzaine de bouteilles de vin de Porto.

Mais le passé l'obsédait.

Assurément Roumia avait aimé, peut-être aimait-elle encore ?

Qui ? Tippo ne le savait pas, et l'habile comédienne avait su s'envelopper, à cet endroit, d'un mystère profond.

Elle avait même souvent laissé échapper quelques mots vagues qui avaient exaspéré le major.

Tippo avait, dans le passé, un rival qui régnait despotiquement encore peut-être dans le cœur de Roumia.

Mais Roumia demeurait impénétrable.

Or donc, cette nuit-là, en revenant du spectacle, Tippo-Runo avait conduit la Belle Jardinière dans cette petite maison du bord de la Tamise aux portes de Londres.

Comme à l'ordinaire, il avait soupé, s'était grisé et endormi.

Les autres fois, son ivresse était si bien réglée qu'il s'éveillait au petit jour et regagnait tranquillement son lit.

Mais cette nuit-là, comme l'heure de son réveil était loin encore, un cri aigu se fit entendre.

Tippo bondit sur l'ottomane où il était couché et ses yeux s'ouvrirent brusquement. Le cri qu'il venait d'entendre était un cri de douleur.

– Roumia ! appela-t-il.

La Belle Jardinière ne répondit pas.

Il s'élança dans la pièce voisine et se heurta à quelque chose qui gisait sur le parquet.

C'était la Belle Jardinière.

Le brouillard de la nuit s'était dissipé et un rayon de lune glissait à travers la fenêtre ouverte.

Roumia immobile, couchée sur le parquet, paraissait morte.

Le major se pencha sur elle tout frémissant.

Il la prit dans ses bras et l'appela.

Elle ne répondit point.

Tout à coup Tippo poussa un cri. Ses mains venaient de rencontrer quelque chose d'humide qui couvrait les épaules demi-nues de la Belle Jardinière.

Ce quelque chose était du sang.

Alors Tippo, jetant un nouveau cri, se pendit aux cordons des sonnettes et les secoua avec fureur.

Les deux domestiques qu'il avait amenés et qui couchaient dans les combles des pavillons accoururent avec de la lumière.

Le major transporta Roumia sur un lit et l'examina.

Elle avait une blessure à l'épaule, – blessure sans gravité, du reste, mais d'où s'échappait du sang en abondance.

Il lui fit respirer des sels.

Roumia ouvrit les yeux et le regarda avec une expression de terreur.

– Roumia, disait le major, Roumia, que s’est-il passé ?

– Rien, rien… balbutia-t-elle.

– Mais ce sang ?

– Je me suis heurtée à un meuble.

– Vous mentez ! dit Tippo.

– Non… non… ce n’est rien.

– C’est un coup de poignard que vous avez reçu.

– Je ne sais pas.

– Qui donc est entré ici ?

– Personne.

Et elle regardait autour d’elle avec une sorte d’épouvante.

La fenêtre était ouverte, elle dirigea ses yeux de ce côté et parut comprendre.

En même temps Tippo-Runo fut mordu au cœur par l’aiguillon de la jalousie.

Et comme si elle eût voulu que cet aiguillon pénétrât plus avant encore, Roumia regarda de nouveau la fenêtre et poussa un soupir de soulagement.

Tippo eut un rugissement de fureur.

Il laissa Roumia aux mains des deux domestiques occupés à panser sa blessure, et s’élança dehors.

Il arriva dans le jardin.

Là le sol humide portait une empreinte de pas.

Une botte fine, étroite, annonçant un petit pied, était çà et là profondément marquée sur le sable des allées.

Tippo se mit à suivre cette trace.

Elle descendait jusqu’à la petite porte du jardin.

Cette porte était demeurée ouverte.

Alors Tippo, ivre de rage, remonta dans le pavillon, congédia d’un geste impérieux les deux domestiques et, demeurant seul avec Roumia lui dit brusquement :

– Un homme est venu ici cette nuit et vous a donné un coup de poignard. Quel est cet homme ?

Roumia secoua la tête :

– Ne me le demandez pas, dit-elle, je ne puis le dire.

– Et si je veux le savoir, moi ! dit Tippo d’un ton menaçant.

– Impossible !

– Je le veux !

– Tuez-moi plutôt, dit-elle résolument.

Soudain Tippo jeta un nouveau cri, quelque chose de brillant gisait dans un coin.

Ce quelque chose était un poignard.

Le poignard sans doute qui avait frappé Roumia.

Et Tippo-Runo, s’en emparant, revint vers la bohémienne et lui dit :

– Parle, ou je te tue !

XL

La Belle Jardinière demeura calme sous cette menace de mort.

Cependant la jalousie de Tippo-Runo lui montait du cœur au cerveau ; et le cerveau s'affolait peu à peu.

– Parle, ou je te tue ! dit-il.

Alors, de courbée qu'elle était, elle se mit sur son séant et le regarda.

Jamais elle ne l'avait regardé ainsi.

Jamais il n'avait vu ce regard étincelant et froid comme une lame d'acier qu'on agite au soleil ; jamais il n'avait vu ce rire moqueur et cruel qui glissait maintenant sur les plus belles lèvres du monde.

– Ah ! dit-elle, vous voulez que je parle ?

– Oui.

– Vous voulez savoir ?

– Oui, dit Tippo-Runo.

Et sa main se crispait sur le manche du poignard, tandis que ses narines se gonflaient et que son sein se soulevait, avec effort, tant était terrible l'orage qui grondait en lui.

Elle ne sourcilla point, elle ne parut pas épouvantée.

– Puisque vous le voulez, dit-elle, je parlerai.

Il respira bruyamment.

– Ah ! tu as peur ? dit-il.

– Non, je n'ai pas peur de cette mort dont vous me menacez, répondit-elle ; mais je veux être franche avec vous, car j'ai horreur de ces scènes de jalousie qui paraissent vous plaire infiniment.

Il y avait dans sa voix un accent sourdement railleur qui acheva de déconcerter Tippo-Runo.

Roumia reprit :

– Je jouerai cartes sur tables avec vous. Je ne suis ni une honnête femme ni une femme sentimentale et romanesque, je suis une courtisane. Seulement, je veux un palais et non une maison, et mes petites dents que vous comparez à des perles sont assez bien trempées pour croquer vos lingots.

Ceci étant posé, mon cher major, j'ai écouté vos doléances amoureuses, parce que, me disait-on, vous étiez fabuleusement riche.

– Je comprends cela, dit froidement Tippo-Runo, et si j'étais à votre place, je ne me conduirais pas autrement.

Ce langage pervers avait rendu à ce misérable toute sa présence d'esprit ordinaire.

– Mais, dit-il encore, tout cela est fort bien sans doute, mais ne m'apprend en aucune façon…

– Quel est l'homme qui est venu ici, cette nuit ?

– Justement.

– Et qui a voulu me tuer, à telles enseignes que je porte les marques de ce poignard ?

– C'est cet homme dont je veux savoir le nom, dit Tippo avec un geste de colère.

– Attendez donc alors, et écoutez-moi bien.

– Voyons ?

– Quand vous m'avez rencontrée à Paris, poursuivit Roumia, j'avais des chevaux, des diamants, une maison montée et pas de dettes. Cependant je dépensais plus de trois cent mille francs par an.

– Eh bien ?

– Cela vous prouve qu'avant que le major sir Edwards Linton revînt de l'Inde avec ses trésors, il y avait de par le monde des gens qui m'aimaient assez pour alimenter mon luxe.

Chacune des paroles de la Belle Jardinière entrait au cœur de Tippo-Runo comme une pointe d'épée.

Elle avait trouvé le défaut de cette âme cuirassée !

Tippo n'eût pas été jaloux d'un pauvre diable d'amoureux ; il rugissait comme un lion blessé, à la pensée qu'un homme pouvait songer à mettre autant d'or que lui aux pieds de Roumia.

Celle-ci continua :

– Quand je vous ai suivi, je me suis bornée à écrire un mot de rupture ; j'ai pris soin de faire perdre ma trace.

– Et cette trace ?…

– Il m'aimait tant, qu'il l'a retrouvée.

– Et il a osé venir ici ?

– Oui.

– Et vous ne m'avez pas éveillé ?

– D'abord, vous étiez ivre.

– Qu'importe !

– Ensuite, je ne suis pas femme à jeter à la porte un homme qui s'est conduit avec moi royalement.

– Et qui s’est ruiné, sans doute ? fit Tippo avec dédain.

– Vous vous trompez, mon ami.

– En vérité !

– La fortune de l’homme dont je parle est inébranlable.

– Allons donc !

– Dix rongeurs comme moi s’acharneraient après elle, qu’ils ne l’entameraient pas.

L’orgueil et la jalousie de ce voleur de trésors étaient au supplice.

Roumia avait, comme on dit, trouvé le joint.

– Mais quel est cet homme ? s’écria-t-il.

– Son nom vous est inconnu.

– Le nom d’un homme aussi riche. Pourtant…

– Mettez que c’est un Tartare, un Turc ou un Mongol.

– Mais, dit Tippo-Runo qui, dans sa rage, conservait cependant toute sa lucidité d’esprit, puisqu’il était si riche, pourquoi l’avez-vous quitté pour moi ?

– Parce qu’on m’avait dit que vous l’étiez davantage.

– Il est certain, répondit le voleur de trésors, évidemment flatté de ce compliment, il est certain que je suis plus riche que personne en Europe.

– C’est ce que tout le monde croit ici.

– À Londres ?

– À Londres et à Paris.

– Vous voyez bien…

– C’était ce que je croyais moi-même.

Tippo tressaillit.

– Et ce que je ne crois plus, dit froidement la Belle Jardinière.

Tippo fit un pas en arrière.

– Je n’avais pas jugé utile de me renseigner, poursuivit-elle, et je vous avais cru sur parole.

– Vous aviez eu raison.

– Attendez, l’homme dont je vous parle et qui me connaît bien est venu cette nuit et m’a dit :

– Si le major était plus riche que moi, je m’inclinerais.

– Vraiment ? dit Tippo d’un ton railleur.

– Mais le major, a-t-il poursuivi, est un aventurier et un imposteur. Il a apporté de l’Inde quelques sacs de roupies et peut-être une ou deux poignées de diamants. Cela

durera deux ou trois mois, au bout desquels il s’esquivera en vous souhaitant meilleure chance.

Tippo-Runo fut pris d’un gros rire.

– Ah ! il croit cela ? dit-il.

– Et-il le prouve.

– Comment ?

– Aucun banquier de Paris, ni de Londres, ni de Francfort, ni de Vienne, n’a un million à vous.

– C’est vrai.

– Vous ne possédez pas un pouce de terre, soit en Angleterre, soit en France.

– C’est vrai encore.

– Enfin, le vice-roi des Indes, consulté par le télégraphe, a répondu que vous étiez parti après avoir réalisé une modeste aisance.

– Tout cela est exact. Mais, dit froidement Tippo-Runo, j’ai des millions accumulés les uns sur les autres.

– Où sont-ils ?

L’Anglo-Indien regarda à son tour Roumia.

Il la regarda comme le vautour sa proie, le reptile des tropiques l’être qu’il fascine et veut engloutir.

– Bah ! dit-il après un moment de silence, si je vous le disais, cela vous coûterait trop cher…

Roumia eut un éclat de rire :

– Et si je veux savoir, à mon tour, moi ? dit-elle.

XLI

Il y eut entre Tippo-Runo et la Belle Jardinière un moment de silence.

Tous deux s’observaient, et chacun d’eux, sans doute, se disait : « Serai-je le plus fort ? »

Enfin Tippo-Runo reprit :

– Ainsi, chère belle, je suis un aventurier !

– On le dit, du moins.

– Et je dévore quelques poignées d’or péniblement amassées, continua-t-il d’un ton moqueur.

Cependant, je vous l’ai dit, il n’est pas un grand seigneur de Paris ou de Londres qui ait autant d’or que moi.

– C’est possible, mais votre parole ne me suffit pas.

– Vous voulez voir mon or ?

– Oui.

– Prenez garde !

– À quoi donc, s’il vous plaît ?

– À une chose bien simple, comme vous allez voir. Je crains les voleurs.

– C’est votre droit.

– Jusqu’à présent un seul homme est dans la confidence du lieu où j’ai caché mon trésor.

– Puisque vous avez un confident, dit-elle d’un ton railleur, vous pouvez fort bien en avoir deux.

– Ce confident, poursuivit Tippo-Runo, est devenu mon esclave. J’ai sur lui droit de vie et de mort. Cette situation-là vous conviendrait-elle ?

– Si j’ai les trésors à ma disposition, oui.

– Mais, chère belle, reprit Tippo-Runo avec calme, il faut d’abord que je vous dise comment cet homme est devenu une chose que je puis briser comme un jouet.

– Je vous écoute.

Et la Belle Jardinière attendit, calme et souriante, la confidence de son terrible adorateur.

– L’homme dont je vous parle a commis un crime qui peut le conduire à l’échafaud. J’ai la preuve de son crime.

– Ah !

– Si cet homme me trahissait, sa tête tomberait. Un mot adressé à l'attorney général suffirait pour cela.

– Bon ! dit Roumia, je comprends.

– Vous, au contraire, dit Tippo-Runo, vous n'avez sans doute jamais commis de crime.

– Qu'en savez-vous ?

– En eussiez-vous commis, je n'en aurais pas la preuve.

– Et cette preuve, si je vous la donnais ?

Elle parlait résolument, et Tippo-Runo tressaillit.

– Mais non, reprit-elle, tout cela est parfaitement inutile. Vous me faites, d'ailleurs, des contes à dormir debout. Ce qu'on m'a dit de vous est la vérité… et je vais vous parler franchement.

– Voyons, dit froidement Tippo-Runo.

– L'homme qui est venu ici cette nuit a une fortune au grand soleil. Je le trouve, suffisamment riche et je tiens pour sage que le connu doit toujours être préféré à l'inconnu.

Ceci posé, Gaston, – il se nomme ainsi, – est un fort beau cavalier, un homme de cœur et un galant homme.

Je ne l'aimais pas hier, mais le coup de poignard qu'il m'a donné m'a réconciliée avec lui. La femme aime qui elle craint.

J'ai donc l'intention de vous serrer cordialement la main quand j'aurai dormi quelques heures, car je dois être affreuse ce matin, et de vous dire un *au revoir* qui ne sera qu'un adieu déguisé.

Tippo ne sourcilla pas.

– Et si je vous montrais mon trésor ?

– Voilà précisément ce dont je vous défie.

– Eh bien ! le défi est accepté.

– Sans conditions ?

– Ah ! pardon, dit Tippo-Runo ; une fois que vous saurez où est mon or, vous ne me quitterez plus.

– Puiserai-je à même ?

– Naturellement.

– J'accepte. Et, dit Roumia en souriant, comme je ne suppose pas que vos trésors soient enterrés ici, partons ?

– Ah ! pas tout de suite, fit-il.

– Encore une défaite ?

– Non, mais il faut que je prenne mes précautions.

– Contre qui ?

– Contre vous.

Sur ces mots, Tippo sonna.

Un des deux domestiques parut.

Celui-là était le même qui s’était embarqué avec lui à Calcutta.

Nature passive, obéissante, cet homme, qui était un Anglo-Indien, était dévoué corps et âme à Tippo-Runo.

Si Tippo lui avait commandé de mettre, en plein jour, le feu à la ville de Londres, il l’eût fait sans hésiter.

Il se nommait Neptuno.

– Neptuno, lui dit Tippo en lui montrant la Belle Jardinière, tu vois madame ?

– Oui, maître.

– Tu vas demeurer auprès d’elle jusqu’à ce que je revienne.

– Oui, maître.

– Non pas dans cette chambre, mais dans le couloir qui se trouve là.

L’Anglo-Indien s’inclina.

– Si elle fait mine de sortir, tu la tueras, ajouta Tippo-Runo avec calme.

Et il lui remit le poignard qu’il avait à la main.

– Maintenant, madame, ajouta Tippo-Runo en se tournant vers la Belle Jardinière, prenez patience quelques heures seulement.

– Jusqu’à quand ? demanda-t-elle.

– Jusqu’à ce soir.

– Ah !

– À la nuit, je viendrai vous prendre.

– En voiture ?

– Non, dans une barque.

– Et d’ici là ?…

– Neptuno est une brute qui ne connaît que moi et exécute mes ordres avec une aveugle obéissance. Je lui ai commandé de vous tuer, si vous tentiez de vous échapper. Il le fera, le cas échéant. Vous voilà avertie… Adieu, madame.

– Monsieur, dit Roumia, le retenant d’un geste, j’accepte tout cela, mais à une condition cependant.

– Laquelle ?

– Cet homme demeurera dehors.

– Soit.

– Vous pensez bien que je n’ai nulle envie de sauter par la fenêtre.

– Cela doit être, répondit Tippo-Runo, car elle est à quinze pieds du sol, et vous vous tueriez certainement.

Et sur ces mots, il sortit.

* *

*

Roumia demeura seule.

Neptuno était dans le couloir son poignard à la main, mais il ne pouvait voir ce qui se passait dans la chambre.

Or, Roumia, une heure après le départ de Tippo-Runo, caressait une jolie colombe blanche parfaitement apprivoisée, et qu’elle avait achetée, disait-elle, à un oiseleur de Londres.

La colombe voletait par la chambre, se posait çà et là sur les meubles, sur les dressoirs et sur le dossier du lit.

Roumia s’assit alors devant un guéridon, et écrivit le billet suivant :

« Surveillez la maison. Ce soir, Tippo m’emmène dans une barque. Suivez cette barque ; nous sommes sur la trace. »

Ce billet écrit, elle le plia menu et le glissa sous le ruban qui servait de collerette à la colombe.

Puis elle ouvrit la fenêtre, et la colombe s’envola.

– Voilà, murmura la Belle Jardinière avec un sourire, une combinaison que cet imbécile de Tippo-Runo n’avait point prévue.

XLII

Pendant toute la journée, Roumia ne revit pas le major.

Elle ne sortit pas de sa chambre, bien que Neptuno lui eût offert de la laisser descendre au jardin pour prendra l'air.

Une heure après son départ, la colombe était revenue.

Elle s'était abattue sur le rebord de la croisée demeurée ouverte.

Le billet que Roumia avait attaché au ruban qui lui servait de collier avait disparu.

En revanche, le gentil volatile avait sous l'aile un autre billet qui ne renfermait que ces deux mots :

On veille.

La journée s'écoula. À l'entrée de la nuit, Tippo-Runo revint.

Le brouillard, par extraordinaire, était moins épais que les jours précédents, et la Belle Jardinière put apercevoir fort distinctement, sur la Tamise, le canot dans lequel Tippo-Runo était venu.

Deux matelots le montaient.

Car ce n'était point une de ces barques plates qui font le service entre les deux rives du fleuve et servent à transporter les ouvriers des ports.

C'était le canot d'un navire de commerce, et sur la proue on lisait en lettres blanches, sur un fond noir, le nom de *West-India.*

– Chère belle, dit le major en entrant, êtes-vous toujours décidée ?

– Toujours.

– Vous voulez voir mes trésors ?

– C'est à cette condition seulement, répondit-elle, que je ne vous quitterai pas.

– Qu'il soit donc fait ainsi que vous le désirez.

Et le major déposa sur un meuble un petit paquet qu'il avait sous le bras.

– Qu'est-ce que cela ? demanda la Belle Jardinière.

– Vous allez voir.

Tippo-Runo développa le paquet, et Roumia vit un capuchon de grosse laine qui devait se serrer autour du cou par une gaine, et au milieu duquel était percé un trou unique.

Ce trou était placé, non vis-à-vis les yeux, mais en face de la bouche.

Il était destiné, non à voir, mais à respirer.

– Que voulez-vous donc faire de cela ? fit Roumia.

– C'est une coiffure que je vous apporte.

– À moi ?

– Sans doute.

– Mais dans quel but ?

– Ne vous ai-je pas dit que je m'entourais de quelques précautions ?

Et Tippo eut un sourire railleur.

– Je suis persuadé, reprit-il, que quand vous verrez mes trésors, vous les trouverez respectables ; mais enfin, il faut tout prévoir. Vous pouvez avoir un regain d'amour pour l'homme dont vous me parliez ce matin.

– Eh bien ?

– Et m'abandonner, si riche que je sois… Je ne veux pas que vous puissiez savoir en quel lieu je vous ai conduite.

– Voilà qui m'est parfaitement indifférent, dit-elle.

Et elle tendit complaisamment la tête à Tippo-Runo pour qu'il la couvrît du capuchon.

Mais auparavant elle avait jeté, par la croisée ouverte, un rapide regard sur la Tamise.

À vingt brasses du canot que montait tout à l'heure Tippo-Runo était amarrée une grosse barque pontée, de celles qui servent à transporter du charbon.

Cette barque était là depuis peu, car Roumia la voyait pour la première fois.

Un homme qui fumait était sur le pont et tenait la barre.

L'unique voile carrée de la grosse barque s'enflait péniblement.

– Si ce sont *eux*, pensa Roumia, ils auront de la peine à nous suivre.

Tippo lui mit le capuchon sur la tête, et elle n'opposa aucune résistance.

– Maintenant, dit-il en la prenant par la main, suivez-moi.

Roumia descendit l'escalier, soutenue par Tippo-Runo, elle foula le sable du jardin, puis le sol humide de la berge.

Alors Tippo la prit dans ses bras et l'assit au fond du canot.

Puis d'un ton de commandement :

– Nagez ! dit-il aux deux matelots.

Le canot se mit en marche, et comme il passait auprès de la grosse barque à charbon, l'homme qui se tenait à la barre et que Roumia avait aperçu de la fenêtre, cet homme, disons-nous, tourna la tête, de manière que Tippo-Runo ne pût le voir.

Non seulement Tippo-Runo ne put le voir, mais encore, cette lourde embarcation qui ressemblait à toutes celles qui transportent le charbon sur la Tamise, n'attira nullement son

attention.

Il ne vit pas même un gros chien de Terre-Neuve, noir et blanc, qui se tenait à l'avant de la barque.

Le canot filait bon train ; en quelques minutes, il eut pris sur la grosse banque une avance considérable.

Mais alors l'homme qui fumait fit un signe et le chien tomba à l'eau.

Puis, nageant sans bruit, plongeant quelquefois, l'intelligent animal se mit à suivre le canot.

* *

*

Cependant Roumia étouffait sous son capuchon, et se trouvait plongée dans les ténèbres les plus épaisses.

Mais elle était résolue à aller jusqu'au bout.

D'ailleurs n'obéissait-elle pas à celui qui était devenu son maître, en vertu d'un pouvoir mystérieux ? Rocambole ne lui avait-il pas ordonné de découvrir à tout prix le lieu où Tippo-Runo cachait ses trésors ?

La traversée fut longue.

Pendant plus d'une heure, Roumia entendit le bruit des avirons qui frappaient l'eau, avec une régularité indiquant qu'ils étaient maniés par de vrais marins.

Puis enfin, le canot s'arrêta et un léger choc apprit à Roumia qu'il venait d'accoster un navire.

En même temps, Tippo-Runo la reprit dans ses bras.

Elle se sentit enlever, et, aux oscillations qu'elle éprouva, elle comprit que son guide, tout en la portant d'une main, se cramponnait de l'autre à l'échelle de tribord.

Enfin il toucha le pont.

Un homme qui attendait Tippo-Runo en haut de l'échelle lui dit :

– Tout est prêt, monseigneur.

– Nous sommes seuls ?

– Absolument seuls. J'ai envoyé tous mes hommes à terre.

– Et la cabine ?

– Elle est disposée selon vos ordres.

– C'est bien, dit Tippo.

Roumia entendait tout cela, mais elle ne voyait rien.

Tippo l'entraîna jusqu'au grand panneau.

Ce ne fut que lorsqu'elle eut traversé le faux-pont qu'il lui dit :

– Maintenant, vous pouvez ôter votre masque…

Roumia put alors regarder autour d’elle.

Elle vit l’homme qui avait adressé la parole à Tippo-Runo en l’appelant monseigneur.

C’était John Happer, le capitaine du *West-India.*

Le navire paraissait désert.

– Chère belle, dit Tippo-Runo, vous allez voir que je ne suis pas un aventurier.

Il la fit entrer dans la cabine de John Happer.

Sous le lit, il y avait une natte indienne.

En soulevant cette natte, on mettait à découvert un panneau de boiserie.

Tippo pressa un ressort, le panneau s’ouvrit.

Alors Roumia put voir une excavation profonde ménagée entre la cale et l’entrepont.

John Happer, qui tenait une lanterne à la main, descendit dans cette cachette, et soudain, aux rayonnements de cette lanterne, elle parut s’enflammer.

C’étaient les monceaux d’or et de pierreries qui flamboyaient.

– Eh bien ! suis-je un aventurier ? répétait Tippo Runo d’un ton moqueur.

XLIII

Comme Roumia était parfaitement renseignée par avance sur la fortune du major Linton et qu'elle avait joué une véritable comédie en paraissant en douter, elle ne manifesta ni surprise, ni admiration à la vue de tant d'or accumulé.

– C'est bien, dit-elle en regardant Tippo-Runo, vous êtes vraiment riche !

– Ah ! vous trouvez ?

– La preuve en est que je reste avec vous.

Un sourire passa sur les lèvres de Tippo-Runo.

– Je l'espère bien, dit-il ; et puis, vous voudriez partir maintenant qu'il serait trop tard.

– Vraiment ?

– Sans doute. Je vous le prouverai tout à l'heure. Venez avec moi.

Il fit un signe à John Happer, qui remonta et referma le panneau.

– Conduis-nous, lui dit-il alors, dans la cabine de madame.

John Happer passa devant et traversa l'entrepont dans toute sa longueur.

Là, il poussa une autre porte, et la Belle Jardinière se trouva, non au seuil d'une cabine de marin, mais d'un boudoir de petite maîtresse.

Les boiseries étaient recouvertes d'une étoffe de Smyrne aux tons harmonieux et d'un merveilleux coloris.

Un épais tapis jonchait le sol.

Pour meubler ce réduit de six pieds carrés, on avait dévalisé les magasins les plus opulents de l'ébénisterie anglaise.

C'était un palais en miniature.

Tippo-Runo s'enferma avec Roumia et lui dit alors :

– Voilà votre demeure, chère amie.

– Comment ! ma demeure ?

– Sans doute.

– Provisoire, j'imagine ?

– Pour deux ou trois mois.

– Hein ?

– Nous allons voyager.

– Bah !

– Que vous importe, puisque je suis riche…

– C’est vrai, dit-elle ; mais je ne me trouve pas très grandement logée.

– Quand nous serons en pleine mer, vous pourrez monter sur le pont.

– Où allons-nous ?

– C’est ce que je ne puis vous dire aujourd’hui.

– Et… à quand le départ ?

– Demain soir, un peu avant le coucher du soleil, si le vent se maintient et si le temps est beau.

– Alors je puis retourner à terre aujourd’hui.

– Non, certes.

– Pourquoi donc ?

– Mais parce que vous avez maintenant mon secret et que mon secret ne doit pas courir les rues de Londres.

Elle haussa les épaules :

– Croyez donc à l’amour des hommes ! murmura-t-elle.

– L’amour n’exclut pas la défiance, répondit-il avec cynisme.

Elle ne répondit rien et parut se résigner à cette captivité momentanée.

– Cela ne doit pas nous empêcher de souper.

– Qui donc nous servira ?

– John Happer.

– Qu’est-ce que John Happer ?

– Le capitaine de ce navire, qui m’appartient, comme lui, John Happer, m’appartient également.

– Ah !

Tippo-Runo frappa du poing sur la cloison.

John Happer accourut.

– Donne-nous à souper ! dit Tippo-Runo.

Cinq minutes après, le capitaine, devenu provisoirement domestique, roulait devant lui une table toute servie.

– Maintenant, laisse-nous… ordonna Tippo.

Mais comme John Happer se retirait, Roumia l’arrêta d’un geste.

Et regardant Tippo :

– Est-ce que vous ne me rendrez pas ma tourterelle ?

Les prisonniers, depuis Pélisson, ont le droit de charmer leur solitude et leur captivité par la compagnie d'un animal quelconque, fût-ce une araignée.

– Qu'à cela ne tienne ! dit Tippo.

Et il s'adressa à John Happer.

– Prends le canot, dit-il, et va chercher la tourterelle de madame.

John Happer disparut et Tippo-Runo se mit tranquillement à souper.

Ce n'était pas une raison parce qu'il changeait d'habitation pour que Tippo-Runo changeât rien à ses habitudes.

Il soupa comme à l'ordinaire et but pareillement.

À deux heures du matin, il était ivre-mort et roulait sous la table.

Alors Roumia se leva et courut à la porte.

Mais cette porte était fermée en dehors.

Elle eût inutilement brisé ses ongles pour essayer de l'ouvrir.

Sous la soie aux couleurs chatoyantes, il y avait du chêne ferré et massif.

– Prisonnière ! murmura-t-elle avec colère. Il faut pourtant que le maître sache que Tippo part demain.

À trois heures du matin, une clef tourna dans la serrure.

C'était John Happer qui revenait, portant à la main la cage et la tourterelle endormie.

Il jeta un regard sur Tippo-Runo, secoua la tête et murmura :

– Le canon de l'amirauté ne le réveillerait pas, il faut attendre.

– Vous avez quelque chose à lui dire ?

– Oui.

– D'important.

– Très important. Mais ça ne fait rien.

Et il sortit, refermant la porte avec précaution.

Mais la cabine avait une fenêtre, c'est-à-dire un sabord.

Roumia l'ouvrit et l'air de la nuit entra frais et humide dans la cabine.

Puis elle regarda Tippo, toujours étreint par l'ivresse.

Tippo ne devait s'éveiller que dans deux ou trois heures.

La Belle Jardinière tira de son sein un carnet, en arracha une feuille et, avec un crayon, traça dessus ces mots :

« Je suis à bord d’un navire dont j’ignore le nom. Mais le capitaine se nomme John Happer. Les trésors sont dans la cale.

« Nous levons l’ancre demain soir. À bon entendeur, salut !

ROUMIA. »

Ce billet écrit, elle attendit patiemment.

Bientôt un rayon de faible clarté entra dans le sabord.

Alors la tourterelle, qui dormait la tête sous son aile, s’éveilla et se mit à roucouler.

Roumia attacha le billet sous son aile, la prit sur son doigt et l’approcha du sabord.

Et la tourterelle s’envola.

Tippo dormait toujours.

Mais la tourterelle n’alla pas loin sans doute, car moins d’une heure après, elle était de retour.

Au billet de Roumia, on répondit par un autre, et il ne contenait que ces trois mots :

Tout est prêt.

Roumia caressa l’oiseau et le remit dans sa cage.

En ce moment Tippo-Runo commença à s’agiter sur le lit de repos où il était étendu.

L’ivresse se dissipait, et un sourire vint aux lèvres de la Belle Jardinière, qui murmura :

– Il était temps !

XLIV

Rétrogradons maintenant de quelques heures et reportons-nous au moment où le canot remontait la Tamise, portant Tippo-Runo et la Belle Jardinière la tête couverte d'un capuchon de laine.

On s'en souvient, une grosse barque à charbon remontait aussi le cours de la Tamise.

Un homme qui se trouvait à la barre avait détourné la tête quand le canot avait passé bord à bord.

Enfin un chien qui se tenait à l'avant de la barque sur un signe de l'homme, était tombé à l'eau et s'était mis à nager dans le sillage du canot.

Un autre personnage était alors monté de l'intérieur de la barque sur le pont.

C'était Marmouset, – comme le premier, on l'a deviné sans doute, n'était autre que Rocambole.

– Il a passé près de nous, dit celui-ci, sans nous voir.

– Il est tout entier à ses amours, sans doute.

– Ou à ses trésors.

– Enfin Roumia est sur la trace ?

– C'est au moins ce que dit le billet apporté par la tourterelle.

– Encore un joli moyen que vous avez trouvé là, maître, fit Marmouset en souriant.

– Il n'est pas de moi, répondit Rocambole. On s'en servait au moyen âge et on s'en sert encore dans toutes les Flandres.

– Bon ! mais le chien ?…

– Le chien est un superbe animal que j'ai ramené de Terre-Neuve où je me suis arrêté en revenant de l'Inde. Sois tranquille, au lieu de remonter dans Londres, le canot descendrait-il la Tamise et traverserait-il la Manche que Love ne le quitterait pas.

– Sans doute, mais…

– Mais, reprit Rocambole, quand le canot sera arrêté il reviendra.

– Ah !

– Et il nous conduira jusqu'à l'endroit où il l'a laissé. La barque remontait toujours péniblement le courant dont tout à l'heure le canot de Tippo-Runo semblait se jouer.

Marmouset et Rocambole n'étaient plus, comme la veille, d'élégants gentlemen vêtus avec une exquise distinction.

Ils avaient le visage et les mains noircis et portaient de grosses vareuses brunes et le chapeau ciré.

– Maître, reprit Marmouset, je comprends que Tippo-Runo n'ait pas mis Roumia dans sa confidence jusqu'à ce jour.

– Mais ce que tu ne comprends pas, c'est que moi, dit Rocambole, je n'aie pu découvrir, où sont les trésors ?

– Justement.

– Voici près d'un mois que je cherche et ne trouve rien, continua le maître. Il est positif que Tippo-Runo n'a déposé ses fonds chez aucun banquier, ni à Paris, ni à Londres, ni à Édimbourg, ni à Dublin.

– Il n'est pourtant pas homme à les enfouir.

– Non, mais il attend…

– Quoi donc ?

– Que la curiosité publique se soit calmée à son endroit et qu'on ne s'occupe plus de lui.

– Qu'est-ce que cela peut lui faire ?

– Il craint en outre que les derniers événements de l'Inde, auxquels il a été mêlé, ne soient présentés sous leur vrai jour à l'amirauté.

– Ah !

– Et dans ce cas, il aime autant laisser son argent à l'abri.

– Enfin, où peut-il l'avoir caché ?

– Un moment, dit encore-Rocambole, j'ai pensé que les trésors étaient demeurés à bord du *West-India*, qui se trouve à l'ancre dans le bassin des docks.

– Eh bien !

– Mais j'ai reconnu que cette supposition n'était guère admissible.

– Pourquoi ?

– Parce que John Happer serait homme à tout déménager par une nuit sombre, ou mieux encore à lever l'ancre et à prendre la mer pour quelque destination inconnue.

Tandis que Rocambole parlait ainsi et que la barque continuait sa marche pesante, un bruit traversa l'espace.

C'était un long aboiement.

– Ah ! dit Rocambole, voici Love qui revient.

En effet, peu après, le chien apparut, nageant toujours, dans le cercle de lumière décrit par le fanal de proue de la barque.

– Il paraît que le canot n'est pas allé loin, dit Marmouset.

Le chien ayant aperçu son maître, tourna sur lui-même, et se remit à monter le courant.

Seulement il nageait lentement pour que la barque pût le suivre.

Cela dura une demi-heure environ.

– Hé ! mais, dit tout à coup Rocambole, nous voici dans le bassin des docks.

– Bon ! fit Marmouset.

– Et voilà le *West-India.*

Le brick, en effet, se balançait sur ses ancres dans le bassin ; et le chien s'était mis à nager à l'entour.

L'œil perçant de Rocambole eut bientôt aperçu le canot qu'on avait amarré au bas de l'échelle de tribord.

– Me serais-je trompé ? murmura-t-il, et les trésors seraient-ils à bord du navire ?

Sur ces mots, il largua l'unique voile de la barque.

– Quel faites-vous, maître ? demanda Marmouset.

– Je jette l'ancre.

– Est-ce que nous allons rester ici ?

– Oui.

– Jusque quand ?

– Je n'en sais rien.

Et Rocambole s'enveloppa dans son caban et se coucha sur le pont de la barque, désormais immobile, à trois encablures du *West-India.*

Le chien remonta à bord à l'aide d'une corde que Marmouset lui jeta et qu'il saisit avec les dents.

Un quart d'heure après, Rocambole, qui feignait de dormir, entendit un léger bruit et leva la tête.

Un homme descendait dans le canot du *West-India,* une lanterne à la main.

Rocambole le reconnut.

C'était John Happer le capitaine.

– Le voilà tout à fait guéri de ses blessures, murmura ; le maître à l'oreille de Marmouset. Il est leste comme un gabier.

– Quel est cet homme ?

– John Happer.

– Est-ce que nous allons le suivre ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Parce que, s'il quitte son bord, il y reviendra.

En effet, moins d’une heure après, le canot qui s’était éloigné rapidement du *West-India*, était de retour.

Rocambole vit monter sur le pont du navire John Happer, qui portait à la main la cage de la tourterelle.

– Oh ! oh ! dit-il à Marmouset, Roumia ne s’endort pas.

– Comment ?

– Elle a envoyé chercher son messager.

– Ah !

– Et au point du jour, nous aurons de ses nouvelles.

– Alors, qu’allons-nous faire ?

– Tu vas rester ici et observer tout ce qui se passera à bord.

– Et vous ?

– Moi je vais à terre attendre la colombe à l’endroit où elle vient d’ordinaire.

Et Rocambole, se débarrassant de son caban, se jeta résolument à l’eau, trouvant cela plus simple et plus commode que de manœuvrer la barque vers le quai.

XLV

Un bain froid n’était rien pour Rocambole.

Il gagna le quai, se secoua comme un caniche et, tout ruisselant encore, se mit à courir bravement dans la direction du Wapping, ce bienheureux quartier qui est la providence de quiconque a besoin d’aide sans aucune intervention de la police.

Naturellement il s’en alla chez Calcraff, le tavernier du *Roi-George.*

Calcraff le vit entrer sans étonnement et le conduisit derrière le comptoir, dans une petite chambre où se trouvait une garde-robe assez variée.

Rocambole changea de linge et de vêtements, puis il revint dans la salle commune.

Il y avait peu de monde.

Quelques matelots, quelques Irlandais, deux ou trois femmes en haillons qui buvaient du gin.

À une table, dans un coin, un homme vidait seul et silencieusement une pinte de pale ale.

Rocambole le regarda et tressaillit.

– Où diable ai-je vu cet homme ? se dit-il.

Puis il se fit une lueur dans son esprit :

– Hé ! se dit-il, c’est un ancien compagnon de bagne de Toulon. Comment diable est-il ici ?

Cet homme était vêtu d’une veste bleue, sur les manches de laquelle s’étalaient deux galons de laine mélangés d’argent.

Son chapeau ciré, sa chemise bleue joints à ses insignes, le désignaient suffisamment comme un maître timonier.

Comment le forçat était-il devenu marin, et le marin sous-officier ?

C’était là ce qui intrigua Rocambole au point qu’il tira sa montre pour voir s’il avait le temps de courir cette nouvelle aventure.

Sa montre marquait trois heures du matin.

Or, l’endroit où la colombe de Roumia avait coutume d’apporter les messages de sa maîtresse n’était autre que la fenêtre de la mansarde occupée par l’Irlandaise.

L’Irlandaise demeurait à deux pas de la *Taverne du Roi-George*, dans cette maison jadis habitée par Gipsy, et sur le toit de laquelle la danseuse passait lestement chaque nuit pour aller voir son cher sir Arthur Newil.

On était en automne, et il n’était jour qu’à cinq heures.

Au jour seulement, Roumia lâchait sa tourterelle, les pigeons ne voyageant pas la nuit.

Rocambole avait donc deux heures devant lui.

Le *temps est toujours de l’argent*, comme disent les Anglais.

Rocambole savait par expérience que le meilleur des auxiliaires est le hasard, et ce ne fut pas une vaine curiosité qui le fit aller s’asseoir en face du buveur solitaire.

Qui sait s’il n’allait pas tirer grand parti de cette rencontre fortuite ?

– Bonjour, camarade, dit-il.

Le maître timonier fronça légèrement le sourcil, et il crut d’abord avoir affaire à un matelot.

– Tu viens trop tard, camarade, dit-il.

– Pourquoi donc ?

– J’ai tout mon monde.

– Plaît-il ?

– Et l’équipage que John Happer m’a chargé de recruter est au complet.

À ce nom de John Happer, Rocambole eut besoin de tout son sang-froid pour étouffer un cri de surprise.

Il cligna de l’œil, et baissant la vois, il dit au timonier :

– Je te fais mon compliment, tu t’es joliment tiré d’affaire.

– Moi ? dit cet homme en tressaillant.

– Est-ce que tu n’es pas allé là-bas ?

– Où ça ?

Rocambole n’avait pas le temps de faire des phrases : il cessa donc sur-le-champ de parler anglais et dit en français au marin :

– Nous avons mangé des gourganes ensemble à Toulon.

Le marin devint livide.

– Vous vous trompez, balbutia-t-il.

– Tu étais le numéro 41, poursuivit froidement Rocambole.

Ce détail était si précis, que le pauvre diable se prit à trembler.

– Et de ton vrai nom, si j’ai bonne mémoire, tu t’appelles Joseph Couturier ou Roudurier : je ne sais pas au juste, il y a si longtemps !

– Camarade, murmura l’ancien forçat dont les dents s’entrechoquaient de terreur, si tu as du cœur, tu ne me vendras pas. Ce que tu dis est vrai. Je me suis évadé et j’étais bien le numéro 41. Mais personne n’en sait rien en Angleterre, et grâce à ma bonne conduite, je suis devenu ce que tu me vois.

Je n’ai pas beaucoup d’argent, mais ce que j’ai, je le partagerai avec toi.

Il était bouleversé, et parlait d’un ton suppliant.

Rocambole se prit à sourire :

– Tu ne me reconnais pas, toi ? fit-il.

– Non… cependant… il me semble… Ah !… c’est impossible !…

– Tu me reconnais ?

– Le *cent dix-sept !* balbutia l’ancien forçat.

– Lui-même, dit Rocambole.

Soudain la physionomie du timonier se rasséréna ; son cœur battit moins vite et l’effroi qui s’était d’abord emparé de lui se calma.

Cent dix-sept, c’est-à-dire Rocambole, était devenu, à la suite de son audacieuse évasion, le héros légendaire du bagne de Toulon.

Il avait arraché un homme à la guillotine, il avait arrêté le couperet dans sa chute.

Un homme comme lui ne pouvait trahir.

– Oh ! dit Joseph Couturier, je n’ai plus peur, ce n’est pas toi qui me vendras.

– Non, si tu m’obéis.

Il se prit à trembler.

– C’est que, dit-il, je suis devenu honnête…

– Moi aussi.

– Et je ne veux plus *travailler.*

– Moi non plus.

– Alors, dit l’ancien forçat avec soumission, que voulez-vous faire de moi ?

– Je veux te donner le moyen de racheter ton passé.

– Vrai ?

– *Cent dix-sept* n’a jamais menti.

– C’est vrai. Du moins on le disait au bagne de Toulon.

– Et on avait raison de le dire.

Puis Rocambole demanda une pinte d’ale, et comme Calcraff l’apportait lui-même, il lui dit :

– Ce garçon-là peut-il avoir confiance en moi ?

– Comme en moi-même, répondit simplement Calcraff.

Or Calcraff n’avait jamais trompé personne, et cette réponse seule eût suffi pour rassurer le timonier, si le nom de *Cent dix-sept* ne l’eût déjà fait.

– Veux-tu m’obéir ? répéta Rocambole.

– Oui.

– Aveuglément ?

– Oui.

– Alors, écoute.

* *

*

Que se passa-t-il entre Rocambole et l’ancien forçat ?

Calcraff lui-même ne le sut point.

Mais un peu avant le jour, Rocambole s’en alla en murmurant :

– Je crois bien maintenant que je tiens Tippo-Runo.

Il s’en alla droit au logis de l’Irlandaise.

Celle-ci dormait.

Rocambole l’éveilla en frappant à la porte.

– Qui est là ? dit-elle d’une voix enrouée par le gin.

– Moi, le maître ; ouvre.

Rocambole entra et ouvrit la fenêtre.

L’aube naissait et les étoiles disparaissaient sous le ciel gris cendré.

Tout à coup un battement d’ailes se fit entendre et la tourterelle de Roumia vint s’abattre sur l’entablement de la croisée.

Rocambole s’empara du message et le lut.

– C’est parfait, dit-il.

Et il écrivit cette réponse :

« Tout est prêt. »

Puis tandis que la colombe s’envolait :

– Si Nadir était ici, murmura-t-il, il verrait que tout finit par arriver. Nous avions rêvé six mois trop tôt la conquête du *West-India*. Mais à présent, je crois bien que le *West-India* est à nous.

XLVI

Cependant Tippo-Runo, après avoir, comme à l'ordinaire, cuvé son vin, s'éveilla avec le premier rayon du soleil.

Quand il se fut suffisamment frotté les yeux, le major regarda autour de lui.

Roumia s'était endormie sur une pile de coussins ; la tourterelle était dans sa cage.

Le sabord seul était ouvert.

Pourquoi ?

Le major s'en approcha ; puis il regarda la Belle Jardinière endormie.

– Qui sait si elle n'a pas songé à se sauver ? dit-il. Mais cette supposition, lui parut absurde tout de suite et il murmura en souriant :

– On ne quitte pas un homme aussi riche que moi. Il faisait chaud ici, elle aura eu besoin d'air.

Comme il faisait cette réflexion, deux coups discrets furent frappés à la porte de la cabine.

– Entrez ! dit le major.

La porte, qui était verrouillée en dehors, s'ouvrit et John Happer entra.

– Je suis venu cette nuit, dit-il, mais Votre Honneur était hors d'état de m'entendre.

– Avais-tu donc quelque chose d'important à me dire ? demanda Tippo-Runo.

– Sans doute.

– Voyons ?

– D'abord j'ai renouvelé mon équipage.

– Pourquoi ?

– Mais parce qu'il est inutile que nous ayons à bord des matelots ramenés de l'Inde.

– Tu as raison.

– D'autant mieux que quelques-uns me paraissent avoir des soupçons.

– Sur l'existence du trésor ?

– Oui.

– John Happer, tu es un honnête homme.

– Vous vous trompez, répondit le capitaine, je suis un coquin comme vous ; mais comme j'ai tout intérêt à vous servir, je vais droit mon chemin.

Tippo-Runo ne se fâcha point de cette opinion émise par John Happer sur leur commune moralité.

– Ainsi, dit-il, tu as de nouveaux matelots ?

– Je n’ai pas gardé un seul des anciens.

– Et les nouveaux sont-ils bons marins ?

– Excellents. J’ai chargé de les recruter un homme que je connais de longue main.

– Ah !

– C’est un ancien forçat français qui est un marin de premier ordre.

– Un forçat ?

– Oui, en rupture de ban.

– Singulier choix !

– Dame ! fit John Happer, comme nous pouvons le dénoncer, il sera à nous corps et âme.

– Je vois que mon système te paraît bon, fit Tippo-Runo en riant. Quand serons-nous prêts ?

– Mon avis, dit John Happer, est que ce soir nous sortions du bassin.

– Bon !

– Nous irons nous ancrer en pleine Tamise, à une lieue d’ici, à peu près en face de votre cottage.

– Et puis ?

– Et nous appareillerons demain au petit jour.

– C’est fort bien, dit Tippo-Runo. Maintenant veux-tu savoir où nous allons ?

– Oh ! dame ! répondit naïvement John Happer, je vous avoue que cela me serait agréable. Rien ne dégoûte un marin comme ce qu’on appelle la *destination inconnue.*

– Eh bien ! nous allons faire un voyage d’exploration sur les côtes orientales d’Écosse.

– Ah !

– J’ai fait acheter là-bas, à six lieues d’Édimbourg un vieux manoir perché sur un roc, au bord de la mer. C’est là que je veux mettre mes trésors en sûreté.

– Excellente idée ! dit John Happer. Maintenant, confidence pour confidence.

– Voyons ?

– Vous souvenez-vous de l’homme qui a voulu faire sauter le *West-India* et qui s’est jeté à la nage ?

– Pardieu ! dit Tippo-Runo, c’était le Français Avatar, l’ami du rajah. Heureusement il s’est noyé.

– Vous croyez ?

– Oh ! j’en suis sûr. Tous les journaux de l’Inde ont annoncé qu’on avait repêché son cadavre ainsi que celui de l’Indien Nadir.

– Eh bien ! dit froidement John Happer, les journaux se sont trompés.

– C’est impossible.

– Avatar est parfaitement vivant.

– Allons donc !

– Et il est à Londres.

Tippo-Runo pâlit.

– Il est à Londres, répéta John Happer ; mais il n’y a pas longtemps.

– Hein !

– Attendez donc, reprit le capitaine, vous vous souvenez pareillement qu’après son audacieuse tentative de s’emparer du navire, nous avons dressé un procès-verbal que nous avons fait signer de tout l’équipage ?

– Sans doute.

– Ce procès-verbal suffira pour le faire condamner à mort par un conseil de guerre, s’il tombe jamais aux mains de l’autorité maritime.

– Mais il faut qu’il y tombe.

– On l’arrêtera aujourd’hui même.

– Qui ?

– La police anglaise.

– Mais où ?

– À l’hôtel de Bristol, dans le Strand, où il vit en parfait gentleman.

– Es-tu bien sûr de tout ce que tu me dis là ?

– Très sûr.

– Tu l’as donc vu ?

– Oui.

– Où et quand ?

– Il y a deux jours, au théâtre, de Covent-Garden.

Je l’ai fait suivre par un de mes matelots, mais il a perdu sa trace. Alors j’ai promis à cet homme une forte récompense s’il retrouvait le gentleman et, cette nuit même, je l’ai vu.

– Et il l’avait retrouvé ?

– C’est lui qui m’a appris qu’Avatar logeait à l’hôtel de Bristol.

– Soit, dit Tippo-Runo dont le front était baigné de quelques gouttes de sueur. Mais la police te croira-t-elle ?

– Je vais m’en aller à l’amirauté déposer les pièces d’accusation.

– Et puis ?

– En même temps, mon homme ira chez un constable et lui indiquera la retraite du coupable.

– C’est parfait, dit Tippo-Runo en s’essuyant le front. Mais c’est égal, j’aurais préféré que ce diable d’homme se fût noyé.

– On le fusillera et cela reviendra au même.

Comme John Happer parlait ainsi, un soupir s’échappa des lèvres entr’ouvertes de la Belle Jardinière.

– Chut ! fit Tippo-Runo.

Roumia rouvrit les yeux et manifesta un étonnement si bien joué, en se retrouvant dans la cabine du *West-India*, que John Happer et Tippo-Runo eussent juré par tous les saints du Paradis qu’elle avait dormi réellement.

XLVII

Marmouset était demeuré en faction sur la barque à charbon, immobile à deux encablures du brick le *West-India.*

Mais rien d'extraordinaire ne s'était produit à bord de ce navire pendant le reste de la nuit et personne n'était monté sur le pont.

Au jour, et un peu avant le lever du soleil, le terre-neuve qui était couché à l'avant de la barque dressa tout à coup les oreilles.

Ce mouvement attira l'attention de Marmouset.

Le chien se leva et tourna la tête vers le quai.

Alors Marmouset aperçut un homme debout qui lui faisait des signes.

Pour tout autre que Marmouset, cet homme n'était-pas Rocambole.

Le maître avait de nouveau changé d'attitude, de costume et de visage.

Il avait voûté sa taille, couvert son visage de larges favoris roux, sa tête d'une épaisse chevelure grisonnante en broussaille, et un tatouage ornait son cou qui paraissait entrer dans les épaules.

Si Rocambole voulait ressembler à quelqu'un, en ce moment, c'était évidemment à John Happer.

La barque à charbon portait suspendu à son arrière un petit canot d'une dizaine de pieds.

Marmouset le mit à flot, sauta dedans, s'empara de la godille et gagna le quai.

– Suis-moi, dit Rocambole, au moment où il posait le pied sur le parapet.

Ce ne fut que dans une rue voisine du quai que Rocambole donna à Marmouset l'explication de sa conduite.

– Tel que tu me vois, lui dit-il, je ne suis plus Rocambole.

– Ah !

– Je suis John Happer.

– Le capitaine du *West-India.*

– Justement.

– Je ne comprends pas, dit Marmouset.

– Attends ; ce soir, à minuit, je prends le commandement du *West-India,* et tu es mon commis aux écritures.

– Mais… Tippo-Runo ?…

– Tippo-Runo, quand je monterai à bord, sera prisonnier à fond de cale.

– Qui donc s’emparera de lui ?

– Toi.

– Allez toujours, maître, dit Marmouset, car jusqu’à présent, je ne comprends pas un mot de toute cette énigme.

– C’est fort simple, reprit Rocambole ; John Happer, et Tippo-Runo doivent partir ce soir pour une destination inconnue.

– Comment le savez-vous ?

– Par un billet de Roumia que m’a apporté la colombe.

– Fort bien.

– John Happer a congédié tout son équipage. Il n’a pas gardé un mousse de l’ancien.

Il a chargé un homme dont il se croyait sûr de lui recruter dix matelots résolus.

– Et cet homme ?…

– Dont il se croit sûr, m’appartient corps et âme. Je n’ai pas le temps de te dire pourquoi ni comment. Tu verras.

– Où allons-nous ?

– Au *Roi-George*, chez Calcraff.

– Nous y trouverons cet homme ?

– Et nous y verrons venir John Happer tout à l’heure. Tout cela était encore obscur pour Marmouset, mais il jugea inutile de questionner Rocambole.

Une demi-heure après, il était installé avec lui et Joseph Couturier, le maître timonier, dans une salle enfumée au premier étage de la taverne, où Calcraff avait coutume de mettre ceux de ses clients qui avaient à parler d’affaires sérieuses.

– Tu es sûr que John Happer va venir ? disait Rocambole.

– J’ai rendez-vous avec lui à neuf heures pour lui présenter mes dix matelots. Sur votre ordre, ceux-ci ne viendront qu’à dix heures, et nous aurons le temps d’expédier John Happer.

– Et tu m’assures qu’aucun d’eux ne le connaît intimement ?

– Aucun, j’en suis certain, n’a navigué avec lui. Il y en a deux qui prétendent l’avoir rencontré il y a cinq ans, dans les mers du Sud ; mais, ajouta le timonier, vous vous êtes si bien fait sa tête, que cela n’a pas d’importance.

– À l’œuvre donc, dit Rocambole.

La salle où ils se trouvaient était en communication avec une autre plus petite.

– Je vais attendre là, dit Rocambole. Il pourrait me reconnaître en entrant, et essayer de résister. Il faut le surprendre.

En même temps, Rocambole, qui avait sous sa veste un petit paquet enveloppé dans un numéro du *Times*, passa dans la pièce voisine et se tint derrière la porte.

Marmouset demeura auprès du timonier.

Quelques minutes après, neuf heures sonnèrent à l'église Saint-Paul.

– Attention ! dit Joseph Couturier.

Et il appela Calcraff.

Le tavernier monta, apportant trois doubles pintes.

– Tu n'as personne en bas ? lui dit le timonier.

– Non. Ce n'est pas l'heure de dîner.

– Tu es sourd, n'est-ce pas ?

– Sourd et aveugle. Mais ma cave est ouverte et il y a dedans une belle futaille vide qui fera votre affaire.

Et Calcraff sortit en riant.

Quelques minutes après, un pas lourd retentit dans l'escalier.

– Le voilà ! dit Joseph Couturier.

En effet, John Happer entra.

– Je t'ai fait attendre, dit-il, mais j'ai passé à l'amirauté, où j'avais quelques petites affaires à régler. En même temps, j'ai pris mes papiers de bord. Qu'est-ce que ce jeune homme ?

– Un de mes matelots.

– Bien. Et les autres ?

– Ils vont venir.

– Alors, buvons un coup.

Mais au moment où John Happer, sans défiance, se versait à boire, la porte de la petite salle s'ouvrit, un sifflement se fit entendre, une corde s'enroula rapide autour du cou du capitaine, qui se trouva renversé sur le sol, à demi étranglé. Rocambole s'était souvenu des leçons qu'il avait prises de ses anciens ennemis les Étrangleurs.

Le petit paquet qu'il avait tout à l'heure sous la veste n'était autre chose qu'un lasso, et ce lasso venait d'abattre John Happer comme une masse.

Le timonier et Marmouset se jetèrent sur lui et le maintinrent étendu sur le sol.

En même temps, Rocambole parut et, lui appuyant son poignard sur la gorge :

– Mon bon John Happer, lui dit-il, il faut nous obéir sur le champ ou mourir, le temps est cher, et nous n'avons pas le moyen de le dépenser inutilement.

John Happer était un homme prudent, il avait vu Rocambole à l'œuvre, et savait ce dont il était capable. Aussi n'essaya-t-il ni de crier, ni de résister.

En un tour de main, Joseph Couturier, sur un signe de Rocambole, avait lié pieds et poings au capitaine.

Alors Rocambole appela Calcraff, vers lequel John Happer tourna un regard rempli de colère et de reproche, et lui demanda de quoi écrire.

Puis, s'adressant de nouveau à John Happer :

– On va vous délier la main droite, et vous allez écrire sous ma dictée.

On avait relevé John Happer et on l'avait assis devant la table sur laquelle Calcraff déposa une plume et de l'encre.

– Et si je refuse ? dit John Happer.

– Vous serez mort dans dix secondes.

John Happer se résigna.

Alors Rocambole lui dicta le billet suivant :

« À Son Excellence le major Linton.

« Je vous envoie mon maître d'équipage, qui va prendre le commandement du navire avec ses dix matelots dont je réponds comme de moi. Il fera sortir le brick du bassin et ira m'attendre à une lieue au-dessous de Londres. À minuit je serai à bord, prêt à exécuter vos ordres.

« Je reste à terre jusque-là pour régler différentes affaires.

« JOHN HAPPER. »

Quand ce billet fut écrit, plié, et que le capitaine y eut mis l'adresse, Rocambole appela de nouveau le discret Calcraff.

– Tu me réponds de cet homme pendant dix jours ? lui dit-il.

– Oui, dit Calcraff. Il sera à merveille dans la futaille vide dont je vous ai parlé, au fond de ma cave, et dans dix jours…

– Tu le laisseras libre d'aller à la recherche du *West-India,* répondit Rocambole d'un ton moqueur.

XLVIII

Nous l’avons dit, John Happer était prudent, il tenait à la vie, et, en dehors de son métier de marin, il ne s’exposait pas à la légère.

Aussi, en présence du stylet de Rocambole, se laissa-t-il garrotter de la meilleure grâce du monde.

Calcraff, qui ne se mêlait de rien, eut cependant l’obligeance de prendre un flambeau pour éclairer Rocambole, le maître timonier et Marmouset dans l’escalier de la cave.

Dix minutes après, John Happer avait pour domicile une futaille vide, en perspective un coup de poing de Calcraff s’il criait, et pour espérance la promesse de la liberté dans dix jours.

Cela fait, Rocambole et ses deux compagnons remontèrent dans la salle, firent disparaître toute trace de lutte et attendirent les dix matelots qui arrivèrent bientôt à la file.

Le timonier les présenta au faux John Happer l’un après l’autre ; et aucun d’eux ne s’avisa un seul instant de soupçonner qu’il n’avait pas devant lui le vrai capitaine du *West-India*.

– Tu as mes ordres, dit Rocambole à Joseph Couturier.

– Oui, capitaine.

– Rendez-vous à bord et attendez-moi, ce soir, à minuit, en dehors du bassin.

En même temps, et comme les matelots sortaient sur les pas de Joseph Couturier, Rocambole prit Marmouset par le bras et se mit à causer avec lui.

– Est-ce qu’il est des nôtres ? demanda un matelot au timonier en montrant Marmouset.

– C’est notre commis aux écritures, répondit ce dernier.

– Tu comprends pourquoi je ne veux pas faire mon apparition à bord, en plein jour, disait Rocambole à Marmouset.

– Parfaitement.

– Quand vient le soir, Tippo-Runo soupe et se grise. Quand il est gris, il dort.

– Bien.

– À bord tâche d’échanger un regard avec Roumia.

– Bon !

– Et fais-lui comprendre qu’il serait utile d’aider l’ivresse de Tippo-Runo par un léger narcotique.

Marmouset fit un signe de tête affirmatif.

– S’il est endormi quand je monterai à bord, tout ira bien.

– Est-ce tout ?

– Tout absolument. Va-t’en.

Le timonier, Marmouset et les dix matelots quittèrent la taverne.

Rocambole y demeura quelque temps encore, causant tranquillement avec Calcraff.

Puis il passa dans cette salle qui lui servait de vestiaire, et il en ressortit un quart d’heure après, redevenu parfait gentleman.

Alors il se dirigea vers les beaux quartiers de Londres, et quand il fut dans le Strand, il entra dans un bureau télégraphique.

Puis il expédia la dépêche suivante :

Madame Vanda Kraïleff, hôtel de Belgique, Folkstone.

« Affaire conclue. Vous partir avec enfant et Milon. Train de nuit pour France.

« AVATAR. »

– Il ne rentra pas à son hôtel tout de suite, s’en alla déjeuner dans Piccadilly, puis alla lire les journaux au club, dans Pall-Mall, et finit par y dîner.

– Il y a bien longtemps, pensait-il, en écoutant les hâbleries d’un gentleman de province, son voisin de table, grand chasseur de renards, – il y a bien longtemps que je n’ai eu une journée tout entière à me croiser les bras.

En effet, Rocambole n’avait plus rien à faire avant d’aller prendre le commandement du *West-India,* rien, si ce n’est d’entrer à l’hôtel de Bristol et d’y prendre différents papiers et son sac à argent.

Il s’y rendit vers huit heures.

Comme-il traversait la cour, une femme en haillons se dressa devant lui.

C’était l’Irlandaise gigantesque.

– Que me veux-tu ? lui demanda-t-il étonné, car il l’avait largement rétribuée le matin et ne comptait plus la revoir.

– Je vous ai cherché partout, lui répondit-elle.

– Pourquoi ?

– Chez Calcraff, dans le Waping, dans White-Chapel. Enfin, je suis ici depuis midi.

– Eh bien ! qu’y a-t-il ?

– La tourterelle est revenue.

Rocambole tressaillit et fronça le sourcil.

– Avec un message ?

– Oui.

– Où est-il ?

– Le voilà.

Et l'Irlandaise lui mit dans la main un petit billet plié en quatre.

Rocambole n'osa s'approcher du bec de gaz qui brûlait dans la cour.

Il demanda sa clef, fit signe à l'Irlandaise de le suivre et monta dans sa chambre.

Là, il ouvrit le billet et lut en pâlissant :

« John Happer sait que vous êtes à Londres.

« Il vous a dénoncé à l'amirauté.

« Ne rentrez pas à l'hôtel de Bristol. »

– Oh ! oh ! dit Rocambole, voilà un message qui a sa valeur. Il s'agit de décamper au plus vite.

Et tandis qu'il prenait à la hâte son sac de voyage, son paletot et ses papiers, il dit à l'Irlandaise :

– Qu'as-tu fait de la colombe ?

– Je l'ai gardée, pensant que vous répondriez.

– Tu as bien fait, partons.

Mais Rocambole n'eut pas le temps de se diriger vers la porte.

On frappa, et il entendit ces mots distinctement :

– Au nom de la loi, ouvrez !

– Diable ! pensa Rocambole, l'amirauté n'a pas perdu de temps.

Et avant d'ouvrir, il dit rapidement à l'Irlandaise :

– Je vais écrire un billet. Tu l'attacheras sous l'aile de la colombe et tu la lâcheras demain au petit jour.

Puis il ouvrit et se trouva face à face avec deux officiers de police.

– Le major Avatar ? dit l'un d'eux.

– C'est moi.

– Monsieur, répondit le policeman, nous avons mission de vous arrêter.

– Moi ?

– Vous, monsieur ; voilà le mandat.

– De quel crime suis-je coupable ?

– Vous êtes accusé d’avoir voulu, dans le golfe du Bengale, révolter l’équipage du brick le *West-India*.

– Bah !

– Et d’avoir essayé de le faire sauter.

– Messieurs, dit poliment Rocambole, il y a évidemment méprise, mais comme ce n’est pas vous que je dois convaincre, je suis prêt à vous suivre.

Permettez-moi seulement d’écrire deux lignes à un de mes amis qui viendra certainement me réclamer.

Et il prit son carnet, traça quelques mots en français et au crayon sur un feuillet qu’il déchira et remit à l’Irlandaise.

Puis, s’adressant aux policemen :

– Marchons, maintenant, messieurs, dit-il.

XLIX

Cependant le calme le plus grand avait régné à bord du *West-India*, durant toute la journée.

Joseph Couturier, le nouveau chef de timonerie, était arrivé vers midi avec son équipage et il avait remis à Tippo-Runo le billet que John Happer avait écrit sous le poignard de Rocambole.

Ce billet n'avait inspiré aucune défiance à Tippo-Runo.

Il s'était même dit que si John Happer restait à terre, c'était uniquement pour assurer l'arrestation de Rocambole.

Tandis qu'il était sur le pont, Roumia, demeurée seule, s'était empressée d'écrire deux lignes à Rocambole pour l'avertir du danger qu'il courait, et de les confier à l'intelligent volatile, qui avait pris sa volée par le sabord.

Une heure, puis deux, puis une partie de la journée s'étaient écoulées.

La colombe ne revenait pas.

Tippo-Runo descendit dans la cabine et dit à Roumia :

– Je vous engage à monter sur le pont : il fait un temps superbe, et vous pourrez faire vos adieux à Londres.

Roumia le suivit.

La première personne qu'elle aperçut fut Marmouset.

Elle respira.

Marmouset profita d'un moment où Tippo-Runo causait avec le chef de timonerie pour passer derrière elle et lui glisser ces mots :

– Le maître ira à bord cette nuit. Soupez de bonne heure. Narcotique.

Elle fit un léger signe de tête et rejoignit Tippo-Runo.

La colombe ne revenait pas ; mais les paroles de Marmouset avaient rassuré Roumia.

À six heures du soir, Tippo dit à Roumia :

– Nous partons.

– Ah ! fit-elle avec indifférence.

– Nous allons sortir du bassin et demain matin nous descendrons à la mer.

En effet, Joseph Couturier donnait des ordres, obéissant au faux John Happer dont Tippo-Runo approuvait les instructions ; on hissait les ancres, et bientôt le *West-India* sortit majestueusement du bassin des docks et descendit la Tamise.

Il était nuit, lorsqu'il s'arrêta à l'endroit indiqué.

Roumia avait trouvé le moyen d'échanger quelques mots avec Marmouset, qui n'inspirait, du reste, aucune défiance à Tippo-Runo.

– Le maître court un grand danger, lui avait-elle dit.

– Un danger ?

– Oui, John Happer est à terre.

– Je le sais.

– Et il l'a dénoncé…

Marmouset eut un sourire :

– John, Happer n'est pas à craindre, dit-il.

– Vous croyez ?

– J'en suis sûr, car il est en notre pouvoir.

Cette réponse rassura Roumia.

– Mais ma colombe n'est pas revenue, dit-elle.

– C'est que le maître l'aura gardée, jugeant, inutile d'éveiller les soupçons de Tippo-Runo. Il vous la rapportera.

À dix heures du soir, Tippo-Runo demanda à souper et s'enferma avec la Belle Jardinière dans la cabine dont il avait fait pour elle un véritable palais.

– Ma toute belle, dit-il à Roumia, il est fort possible que lorsque John Happer montera à bord, je sois déjà parti pour ce pays des songes dans lequel le vin de Porto me sert de guide quotidien.

– Si vous avez des instructions pour lui, laissez-les-moi, répondit Roumia.

– Je veux qu'il attende mon réveil pour lever l'ancre.

– Vous serez obéi, dit Roumia.

Tippo se mit à table, but et mangea comme à l'ordinaire.

Il ne s'aperçut pas que, dans son dernier verre de porto, Roumia laissa tomber une pincée de poudre noirâtre.

C'était le narcotique prescrit.

Et à peine eut-il vidé ce dernier verre, que Tippo-Runo se renversa brusquement sur le divan où il était assis et ferma les yeux.

Alors Roumia ouvrit la porte de la cabine et Marmouset entra.

– Il dort pour quarante-huit heures au moins, dit-elle, en souriant, et les deux canons qui sont sur le pont pourraient éclater à ses oreilles, il ne se réveillerait pas. Quelle heure est-il ?

– Minuit, dit Marmouset.

– Alors, le maître ne peut tarder…

– Je l’espère.

Roumia et Marmouset laissèrent Tippo-Runo ivre-mort dans la cabine et montèrent sur le pont.

La nuit était claire et la lune brillait au ciel.

Une barque descendait la Tamise et semblait venir droit sur le *West-India*.

– Voilà le maître, murmura Marmouset.

Tous deux attendirent pleins d’anxiété. La barque approchait.

Elle passa près du navire et ne s’arrêta point.

Ce n’était pas lui.

– Il me semble, dit le maître timonier, s’approchant à son tour de Marmouset, que le maître se fait attendre. Il est plus de minuit.

Marmouset ne répondit pas. L’inquiétude commençait à le gagner, d’autant plus qu’il se souvenait maintenant que John Happer était arrivé à la *Taverne du roi George* en disant qu’il revenait de l’amirauté.

Les heures s’écoulaient.

Plusieurs barques descendaient le fleuve, mais aucune n’accostait le *West-India*.

Et Rocambole ne paraissait pas.

– Oh ! s’écria tout à coup Marmouset, il est arrivé malheur au maître, certainement.

– Je le crains, murmura Roumia, non moins anxieuse.

– Je vais aller à terre, continua Marmouset. Il faut que je le retrouve.

Et s’approchant de Joseph Couturier :

– Fais mettre le canot à l’eau, lui dit-il.

Mais en ce moment, on entendit un battement d’ailes dans les airs, et, levant la tête, à travers les premières clartés de l’aube, Marmouset et Roumia aperçurent un oiseau qui planait au-dessus du pont.

– Ma colombe ! s’écria Roumia.

– Un message du maître, exclama Marmouset joyeux. La colombe se reposa d’abord sur le grand mât, puis elle descendit en voletant et vint s’arrêter sur l’épaule de Roumia.

Elle avait un billet sous l’aile.

Tous deux s’en emparèrent et Marmouset lut d’une-voix émue, ces lignes tracées au crayon :

« Je suis prisonnier. Mais percer un mur de prison n’est pour moi qu’un jeu ; ne vous inquiétez pas de moi.

« Jetez à fond de cale Tippo-Runo endormi.

« Levez l’ancre et faites voile pour le Havre.

« Je vous rejoindrai.

« ROCAMBOLE. »

– Que faire ? murmura Roumia.

– Obéir, répondit gravement Marmouset. Est-ce que le maître a jamais manqué à sa promesse ? Il nous rejoindra. Partons.

Et le *West-India* se couvrit de voiles et descendit majestueusement la Tamise, emportant Tippo-Runo endormi et les trésors volés par lui.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2011

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Christian, Jean-Marc, MarcD, YvetteT, PatriceC, Coolmicro.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

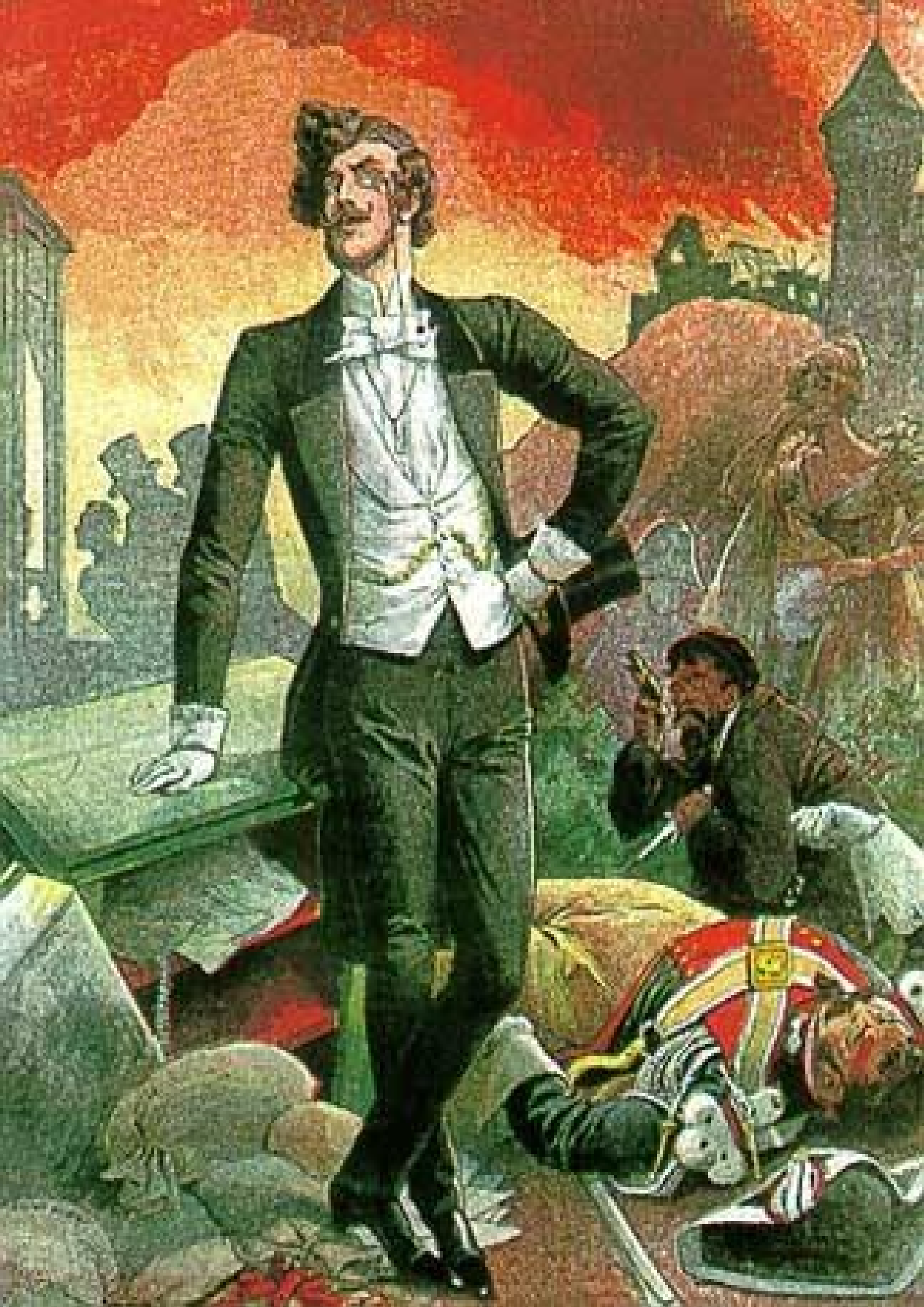
– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

1 Il manque une phrase dans l’édition scannée. *(Note du correcteur – ELG.)*



Pierre Alexis Ponson du Terrail

ROCAMBOLE

LES MISÈRES DE LONDRES

Tome I

LA NOURRISSEUSE D’ENFANTS

E. Dentu – 1868

Première publication en journal : *La Petite Presse – Les Misères de Londres* – 9 novembre 1867 au 2 juillet 1868 – 237 épisodes.

PROLOGUE

LA NOURRISSEUSE D’ENFANTS

I

Le panache noir du *Penny-Boat* s’allongeait dans le brouillard rougeâtre qui pesait sur la Tamise et qu’un pâle rayon de soleil couchant brisait.

Le *Penny-Boat* est un petit bateau à vapeur dont le prix de passage, – son nom l’indique, – est d’un penny, deux sous en monnaie française.

Cinquante navires de ce genre sillonnent en tous sens et à toute heure ce fleuve immense qu’on appelle la Tamise, et dans les flots ternes duquel Londres, la ville colossale, plonge ses pieds boueux.

Comme toujours, le *Penny-Boat* regorgeait de passagers, les gentlemen et les ladys à l’arrière, les *roughs*, c’est-à-dire le peuple, à l’avant.

Sur cette partie du navire, hommes et femmes considéraient, les uns avec curiosité, d’autres avec compassion, quelques-uns avec convoitise, une femme de vingt-quatre à vingt-cinq ans qui tenait un enfant d’une dizaine d’années par la main. Pauvre était leur accoutrement, plus pauvre encore leur bagage.

La femme portait un vieux chapeau, un vieux châle à carreaux, des bas bleus de grosse laine, et des souliers encore couverts de la poussière d’une longue route.

L’enfant avait le bas des jambes nu, point de chapeau sur sa tête couverte d’une belle chevelure châtain en broussaille ; et sa mère lui avait enroulé autour de sa veste fripée un lambeau de plaid qui avait dû être rouge et vert, mais qui n’offrait plus que des tons jaunes et gris.

Pourquoi donc ces infortunés attiraient-ils ainsi l’attention générale, sur ce pont encombré, au milieu de cette navigation en tumulte, en dépit du sifflet des locomotives passant et repassant la Tamise, de Cannon-street à London-Bridge, et de London-Bridge à Charing-Cross ?

Quelques gentlemen correctement vêtus s’étaient même joints, sur l’avant, au menu peuple qui entourait ces deux créatures, et leur étonnement, leur curiosité ne le cédaient en rien à la curiosité, à l’étonnement et même à l’admiration contenue dont la mère et l’enfant étaient l’objet.

C’est que la mère, en ses haillons, était plus belle que toutes les ladys qu’on voit le matin dans Hyde-Park ou dans les jardins de Kingsington sur un cheval de sang, c’est que jamais peintre énamouré de l’idéal n’avait rêvé une figure de chérubin plus jolie que celle de l’enfant.

La mère était blanche, avec des lèvres rouges, l’œil d’un bleu sombre et les cheveux d’ébène.

L’enfant avait un signe bizarre.

Au milieu de ses cheveux châtains et presque noirs, une touffe de cheveux rouges, mince et fine, lui descendait vers le milieu du front.

Tous deux, la mère et l’enfant, regardaient avec une stupeur inquiète cette ville immense se dressant aux deux rives du fleuve, avec ses églises sans nombre, ses gares gigantesques, ses ponts cyclopéens et ses maisons noires et enfumées.

D’où venaient-ils ? Nul ne le savait.

Ils s’étaient embarqués à Greenwich, où ils étaient arrivés à pied.

La mère avait, en soupirant, tiré de sa bourse, où se heurtaient deux ou trois schellings avec un peu de monnaie de cuivre, les quatre pence nécessaires à l’achat du ticket ou billet d’embarquement.

Puis elle s’était assise sur le pont, prenant son fils dans ses bras.

Longtemps, elle n’avait adressé la parole à personne.

Mais enfin, comme le *Penny-Boat* touchait à la station des docks de l’Inde, elle avait demandé si c’était Londres qu’elle voyait devant elle.

– Oui et non, lui avait répondu un gros homme aux cheveux rouges, un Écossais marchand de poisson, qui remontait jusqu’à London-Bridge. Cela dépend, ma petite mère. Londres est partout, et il ne finit jamais. Où allez-vous ?

La jeune femme hésita un moment.

– Je vais, dit-elle enfin, dans un quartier où se trouve une église qu’on appelle Saint-Gilles, et dans une rue qu’on appelle *Lawrence-street*.

– Bon, dit l’Écossais, je connais ça. Saint-Gilles, c’est une église catholique.

– Oui.

– Vous êtes Irlandaise ?

– Oui, dit encore la jeune femme.

Le marchand de poisson était un brave homme assez bavard ; une jolie femme ne lui déplaisait pas, et quand il entrait dans un public-house, bien qu’il eût des prétentions à être gentleman, au lieu d’aller boire sur le comptoir du box des gens bien mis, il allait fumer une pipe au parloir où il pouvait s’asseoir et causer tout à son aise.

– Vous avez un bout de chemin à faire, ma petite mère, dit-il. Vous descendrez à la station de Charing-Cross ; vous trouverez le Strand, puis vous monterez toujours droit devant vous ; c’est une vilaine rue que Lawrence-street, et une pauvre église que Saint-Gilles, mais il y a de belles rues pour vous y conduire. Et quand vous aurez traversé Piccadilly, vous n’en serez pas loin. Est-ce que vous allez chez des parents ?

– Non, je ne connais personne à Londres, mais on m’a dit que dans Lawrence-street, poursuivit la femme, il y avait un Irlandais du nom de Patrick qui me logerait, moi et mon enfant.

– Tous les Irlandais s’appellent Patrick, ma petite mère, dit le marchand de poisson, et si vous n’avez d’autres renseignements, vous courez grand risque de coucher à la belle étoile.

L’Irlandaise leva les yeux au ciel d’un air résigné.

– Dieu est bon, dit-elle, il ne nous abandonnera pas.

Le gros Écossais reprit :

– Vous venez à Londres pour travailler, n’est-ce pas ?

– Je ne sais, dit-elle.

Cette réponse était au moins étrange, si on prenait garde aux vêtements de la jeune femme.

– À Londres, reprit l’Écossais, il n’y a que les lords qui ne travaillent pas.

– J’ai une mission, dit l’Irlandaise. C’est demain le 27 octobre, n’est-ce pas ?

– Oui, certes.

– Demain, à huit heures, il faut que je sois à l’église de Saint-Gilles, auprès de l’autel, et que je présente mon fils au prêtre qui célébrera la messe.

– Pourquoi donc ça ? demanda naïvement l’Écossais.

– Son père mourant me l’a commandé.

Comme l’Irlandaise faisait cette réponse non moins mystérieuse, sans s’apercevoir qu’on avait fait cercle autour d’elle, de son enfant et du marchand de poisson, et que parmi les gens qui l’entouraient se trouvaient un gentleman et une femme qui la regardaient avec une sorte d’avidité, le *Penny-Boat* toucha la station de London-Bridge.

– Ma petite mère, dit alors l’Écossais, ma femme est une brave femme, et si vous voulez venir chez nous, nous vous donnerons une bonne tasse de thé, des sandwich et une tranche de saumon fumé à vous et à votre enfant. Puis vous coucherez chez nous, et, demain, vous aurez tout le temps de vous rendre à Saint-Gilles.

L’Écossais faisait son offre de bon cœur, et son visage rougeaud était plein de loyauté.

L’Irlandaise hésita un moment et regarda son pauvre enfant accablé de fatigue.

– Non, non, dit-elle enfin, merci mille fois, il faut que j’aille là où j’ai ordre d’aller.

– Adieu donc, dit l’Écossais, et Dieu vous garde !

Et il sauta sur le ponton qui servait au débarquement.

Le *Penny-Boat* reprit sa course ; il passa devant la station de Cannon-street, puis sous le pont des Moines-Noirs, le *Blak-friards*, comme disent les Anglais, toucha à Temple-Bar une minute, puis s’élança de nouveau vers le sud-ouest.

Alors le brouillard se déchira sous l’effort d’un rayon de soleil et la mère et l’enfant se prirent à contempler le spectacle grandiose qu’ils avaient sous les yeux.

À droite le palais de Sommerset, à gauche les noires maisons du Southwark, devant eux le pont de Waterloo, et plus loin encore celui de Westminster, et, à demi-estompés par le brouillard, la vieille abbaye et le parlement plongeant ses assises dans les flots, et tout à fait perdu dans la brume, sur la rive droite de la Tamise, Lambeth-Palace, la somptueuse demeure des archevêques de Cantorbéry.

C’était le Londres opulent, le Londres des palais, la ville des maîtres du monde, qui apparaissait tout à coup aux yeux éblouis de ces modestes voyageurs.

Et cependant l’enfant, le pauvre Irlandais en guenilles, glissa alors des bras de sa mère, se dressa à l’avant et promena sur cette ville immense un fier regard.

On eût dit un jeune aiglon au bord de son aire contemplant avec sérénité les vastes plaines de l’air dont il est désormais le roi.

Et le gentleman, qui n’avait jamais perdu de vue la mère et l’enfant, surprit ce regard et tressaillit.

– Oh ! murmura-t-il, on dirait l’œil de flamme de sir Edmund !

En même temps la femme qui, elle aussi, les avait regardés avec une curiosité étrange, se glissa comme un reptile auprès de l’Irlandaise.

II

La femme qui s’était glissée auprès de l’Irlandaise avait une de ces physionomies qui, pour nous servir d’une expression populaire, *font froid dans le dos*.

Ce n’était pas une mendiante, pourtant.

Elle avait une belle robe à ramage, un châle vert et rouge, un chapeau à rubans violets, des souliers cirés à l’œuf, avec des bas tricotés à l’aiguille, un sac de velours au poignet gauche, un parapluie vert à la main droite, et les doigts couverts de bagues ornées de pierres grossières et multicolores.

Cet ensemble de mauvais goût anglais n’était que grotesque et prêtait à rire tant qu’on n’envisageait pas attentivement cette créature.

Les yeux d’un bleu incolore avaient un froid rayonnement.

Les lèvres minces qui recouvraient de longues dents jaunes à moitié déchaussées, avaient une expression de méchanceté doucereuse ; le visage empourpré et bouffi quelque chose de bestial qui rappelait la tête de certains animaux carnassiers.

Elle s’approcha de l’Irlandaise, et celle-ci s’écarta sur le banc où elle était assise, moins pour lui faire place que pour se soustraire à son contact.

– Ma chère, lui dit cette femme, se servant d’une appellation commune au peuple de Londres, aussi vrai que je m’appelle mistress Fanoche, que je suis presque de qualité et que j’ai quelque droit au titre de dame ; aussi vrai que je tiens une maison d’éducation pour les enfants des deux sexes, dans Dudley-street, auprès d’Oxford, à deux pas de Saint-Gilles ; aussi vrai que je suis catholique comme vous, vous avez le plus bel enfant que j’aie jamais vu !

– Vous êtes catholique ? s’écria l’Irlandaise.

– Oui, ma chère.

– Irlandaise, peut-être ?…

Et la jeune femme, qui d’abord avait éprouvé un sentiment de répulsion, obéit en ce moment à ce besoin impérieux qu’ont les exilés de retrouver sur la terre étrangère quelque chose ou quelqu’un qui leur parle de leur patrie.

– Je ne suis pas Irlandaise de naissance, répondit mistress Fanoche, mais simplement d’origine. Mon grand-père était Irlandais. Nous sommes restés catholiques, j’ai même beaucoup souffert, car feu master Fanoche, mon époux, que Dieu lui pardonne ! m’a rendue bien malheureuse, à propos de ma religion.

Sur ces mots, mistress Fanoche passa ses mains couvertes de bagues sur ses yeux, essuyant une larme absente.

– Et vous allez à Saint-Gilles ? reprit-elle.

– Oui, madame.

– Chez des Irlandais ?

– Oui, madame. Chez un nommé Patrick.

– Dans Lawrence-street ?

– Précisément.

Tandis que l'Irlandaise parlait ainsi, elle n'avait point remarqué une femme grande, sèche, non moins ridiculement accoutrée que mistress Fanoche, qui s'était approchée peu à peu et avec qui la prétendue maîtresse de pension avait échangé un furtif regard.

La grande femme sèche tira de sa poche un carnet et un crayon et tandis que mistress Fanoche continuait à absorber l'attention de l'Irlandaise, elle écrivit à la hâte les mots de Saint-Gilles, de Patrick et de Lawrence-street.

– Oui, ma chère, répondit mistress Fanoche, vous avez là un enfant charmant.

La mère rougit d'orgueil.

– Est-ce que vous ne le mettrez pas en pension ?

Un sourire triste vint aux lèvres de l'Irlandaise.

– Je ne sais pas, dit-elle. Nous sommes pauvres aujourd'hui, peut-être le serons-nous longtemps encore.

– Il est si gentil, poursuivit mistress Fanoche, que je le prendrais volontiers pour rien, pour l'amour de Dieu et de notre chère Irlande, ajouta-t-elle avec un enthousiasme hypocrite.

En ce moment, l'enfant rassasié sans doute du spectacle qu'il avait contemplé pendant quelques minutes, se retourna et s'approcha de sa mère.

Comme elle, il éprouva à la vue de mistress Fanoche un sentiment de répulsion, mais plus vif encore, plus accentué.

Et il dit avec une sorte d'effroi :

– Mère, quelle est cette femme ?

– Une lady qui va te donner un gâteau, mon mignon, répliqua mistress Fanoche.

Et elle ouvrit un sac de velours vert et en retira une petite galette à l'anis qu'elle tendit à l'enfant.

Peut-être celui-ci avait-il bien faim ; mais il refusa avec une dignité qu'on n'eût point soupçonnée chez un enfant de son âge.

– Merci ! dit-il, je n'ai pas faim, madame.

Et, obéissant toujours à cette aversion instinctive, il se prit à regarder les ponts, les églises, et à suivre, dans le brouillard qui s'épaississait, la fumée noire du *Penny-Boat* qui se couchait en s'allongeant.

– Ma chère, dit encore mistress Fanoche, vous serez bien mal logée dans Lawrence-street. Je connais ce Patrick dont vous parlez. C'est un pauvre homme, cordonnier de son état et qui a bien du mal à vivre. Peut-être n'a-t-il pas de pain chez lui.

– Il en achètera, dit l'Irlandaise, car j'ai encore un peu d'argent.

– Je vous l'ai dit, poursuivit mistress Fanoche, qui ne se décourageait pas, je demeure dans Dudley-street ; c'est à deux pas de Saint-Gilles. Vous y pourrez aller demain aussi matin que vous voudrez. Venez chez moi. Je vous donnerai à souper et un bon lit pour l'amour de notre chère Irlande.

La jeune femme regarda de nouveau son enfant.

Elle l'avait regardé ainsi quand l'Écossais marchand de poisson lui avait pareillement offert l'hospitalité.

Mais, cette fois, l'enfant se chargea de la réponse.

Il revint auprès de sa mère, se serra contre elle, comme un petit oiseau se presse contre la sienne à l'approche de l'orage qui gronde au lointain, et il lui dit avec un sentiment de morgue et d'indéfinissable épouvante :

– N'y allons pas, mère, n'y allons pas !

– Comme vous voudrez, dit naïvement mistress Fanoche, qui échangea un nouveau regard furtif avec sa longue et maigre compagne, en même temps qu'elle s'éloignait sans affectation de l'Irlandaise.

L'enfant avait pris dans ses petites mains la main de sa mère et il la portait à ses lèvres avec une effusion naïve.

On eût dit qu'ils venaient tous les deux d'échapper à un grand et mystérieux danger.

À dix pas de là, pendant ce temps, le gentleman qui les avait regardés avec tant de persistance échangeait maintenant quelques mots à voix basse avec un compagnon de voyage.

Ce gentleman avait la mise correcte d'un homme de haute vie, et on ne l'avait pas vu, sans quelque surprise, passer de l'arrière à l'avant et se mêler au menu peuple qui entourait l'Irlandaise.

Cette surprise ne pouvait que s'accroître à présent, si on prenait garde à l'interlocuteur qu'il venait de choisir.

Ce dernier était un homme de quarante-cinq ans environ, résumant, dans sa personne la misère de Londres, en ce qu'elle a de plus hideux.

Il portait un pantalon déchiré aux deux genoux, et ses pieds posaient dans de vieilles bottes crevées et sans talon.

Un lambeau d'habit noir, qui n'avait plus qu'un pan, était boutonné jusqu'au menton, dissimulant l'absence de la chemise et de la cravate.

Sa tête était coiffée d’un vieux chapeau gris sans bords.

Avec cela, cet homme se tenait droit, la tête en arrière, avec une grande dignité, et il écoutait gravement le gentleman qui lui disait :

– Je me nomme lord Palmure, je demeure dans Chester-street, Belgrave square, et si tu écoutes bien ce que je vais te dire, tu peux gagner une bank-note de dix livres.

– Dix livres, votre Honneur ! fit le mendiant stupéfait. Par saint Georges, et aussi vrai que je me nomme Barclay, dit Shoking, je ne me puis figurer que vous parliez sérieusement.

– Très-sérieusement, mon garçon.

– Alors, expliquez-vous, je vous écoute.

– Tu vois cette femme et cet enfant ?

– Oui.

– Il s’agit de les suivre.

– Bon !

– Jusqu’à ce qu’ils soient descendus en une maison pour y passer la nuit.

– Fort bien.

– Alors, tu viendras me le dire, et les dix livres t’appartiendront.

– Votre Honneur, je crois que je deviens fou ! dit le mendiant joyeux. Aussi vous pouvez compter sur moi.

Mistress Fanoche, pendant ce temps, s’était rapprochée de sa mystérieuse compagne et disait :

– Tu sais bien que miss Émily va nous réclamer son fils, et tu sais aussi que son fils est mort. Est-ce que nous pouvions savoir que les choses tourneraient ainsi ? Il nous faut donc un enfant, il nous le faut.

– Mais… la mère ?…

– La mère !… on s’en débarrassera… Wilton me rendra bien ce service.

Comme mistress Fanoche parlait ainsi, le *Penny-Boat* toucha la station de Charing-Cross, les voyageurs passèrent sur le ponton, puis s’engouffrèrent dans ce chemin en planches, tout bariolé d’affiches multicolores, qui longe les bâtiments du chemin de fer, et, tout à coup, la pauvre Irlandaise et son enfant se trouvèrent perdus au milieu de la foule immense et des splendeurs commerçantes du Strand, dont les mille réverbères commençaient à s’allumer dans le brouillard qui montait lentement des bords de la Tamise.

III

La mère et l’enfant furent un moment étourdis.

Sur les larges trottoirs les passants se croisaient, se heurtaient, marchaient à la file et se croisaient encore.

On eût dit une fourmilière immense.

Sur la chaussée, les cabs et les hansons passaient rapides comme l’éclair, se rencontrant avec les omnibus.

C’était un tohu-bohu, un vacarme indescriptible.

Un sentiment de terreur s’empara de la pauvre Irlandaise. Elle se trouva seule et perdue au milieu de tout ce monde et elle se repentit de n’avoir pas accepté les offres obligeantes du marchand de poisson et de mistress Fanoche.

L’enfant se serrait toujours contre elle et paraissait, lui aussi, dominé par un même sentiment d’épouvante.

Cependant, il lui dit :

– Mère, marchons. Ne restons pas là…

L’Écossais lui avait bien enseigné son chemin, mais elle ne s’en souvenait plus.

Elle aborda un passant, et lui dit :

– Indiquez-moi, je vous prie, Lawrence-street.

Le passant, qui s’était arrêté complaisamment, parut chercher dans son souvenir :

– Je ne connais pas ça, dit-il enfin.

L’Irlandaise le salua, et continua à marcher.

Au lieu de remonter le Strand dans la direction de la Cité, elle descendit au contraire vers l’ouest, passant devant la gare de Charing-Cross.

Elle arriva ainsi sur la place Trafalgar et entra dans Pall-Mal.

Dans Pall-Mal on n’a jamais entendu parler de Lawrence-street.

Il n’y a que le peuple qui connaisse cette rue.

L’Irlandaise demanda plusieurs fois son chemin et toujours inutilement.

Elle parla de Saint-Gilles à un vieux monsieur.

Le vieux monsieur lui répondit par le mot de Soho square et s’en alla.

La pauvre mère revint sur ses pas. Elle remonta Hay-Markett, entra dans un public-house et renouvela sa question.

Mais comme on allait lui répondre, un homme se trouva derrière elle et demanda un verre de brandy.

L'Irlandaise le regarda, tressaillit, et son visage s'éclaira d'un rayon de joie.

Elle avait reconnu en lui un des hommes qui étaient sur le *Penny-Boat* ; et maintenant cet homme était pour elle presque une connaissance.

C'était Barclay, dit Shoking, l'homme à qui lord Palmure avait donné la mission de suivre l'Irlandaise et qui ne l'ayant point perdue de vue un seul instant, s'offrait tout à coup et comme par hasard à ses yeux.

– Vous demandez votre chemin, ma chère ? lui dit-il.

– Oui, dit l'Irlandaise, et personne ne peut me dire où est Lawrence-street.

– C'est que les belles gens d'Hay-Markett ne connaissent pas ça, dit Shoking.

Il n'y a que le pauvre monde comme nous qui le sache.

C'est bien vous qui étiez sur le *Penny-Boat* ?

– Oui, dit l'Irlandaise, et vous aussi ?

Shoking avala un verre de brandy d'un trait, donna un half-penny, et dit encore à l'Irlandaise :

– Il faut que les pauvres gens s'entr'aident, ma chère. Je ne vais pas vous indiquer votre chemin, moi, je vais vous conduire.

Et il lui prit familièrement le bras, et ils sortirent du public-house.

L'enfant, qui d'abord avait regardé cet homme avec défiance, se laissa prendre par la main.

Shoking, malgré ses haillons sordides, avait quelque chose d'honnête et de solennel qui prévenait en sa faveur.

On eût dit qu'il considérait sa misère comme un sacerdoce.

Lord Palmure lui avait enjoint de suivre l'Irlandaise, lui promettant, pour cette besogne, la somme fabuleuse de dix livres.

Shoking s'était dit qu'il pouvait satisfaire à la fois son bon cœur et le désir du noble lord.

Or, son bon cœur lui parlait en faveur de cette pauvre femme, perdue en l'immensité de Londres, et lui commandait de lui venir en aide.

Pourquoi lord Palmure tenait-il à savoir où l'Irlandaise s'arrêterait ?

La beauté de la pauvre femme se chargeait de répondre à cette question, que s'était naïvement adressée Shoking.

– Ça la regarde, s'était-il dit. En attendant, il n'y a pas de mal à ce que je la mette dans son chemin.

Il lui fit donc remonter Hay-Markett, tourna dans Piccadilly, traversa Leicester-square, gagna Newport-street, remonta par Dudley jusqu'à la place des Sept-Quadrants et enfin, après avoir passé devant la pauvre église de Saint-Gilles, entra dans Lawrence-street.

Certes, ils avaient raison tous ceux qui avaient prétendu que c'était une pauvre rue privée d'air et de lumière.

Elle décrivait une courbe, était bordée d'affreuses bicoques, pavée d'immondices et remplie d'une population grouillante d'enfants demi-nus et de femmes en haillons.

La plupart des maisons n'avaient pas de portes et on y pénétrait par une échelle dressée contre la croisée.

Lawrence-street est le quartier général des Irlandais marchands de verdure.

Les femmes demeurent au logis avec leurs enfants ; les hommes ne rentrent que le soir, poussant devant eux leur charrette vide.

Quand Shoking, la jeune femme et l'enfant arrivèrent, il n'y avait pas un homme dans la rue.

Shoking s'adressa à une jeune fille de quatorze ou quinze ans qui, assise sur une borne tenait un marmot sur ses genoux et jouait avec lui :

– Connais-tu Patrick ? lui dit-il.

– Quel Patrick ? demanda-t-elle. Il y en a plusieurs chez nous. Duquel voulez-vous parler ?

Un souvenir traversa le cerveau de l'Irlandaise. Elle se rappela que l'homme dont on lui avait parlé dans son pays avait deux noms : Patrick Drury.

– Drury ! fit la jeune fille, il n'est pas ici… Ah !… il ne viendra pas, ma chère… vous ne le verrez pas… si vous voulez parler à sa femme… c'est là…

Et elle montrait une sorte d'antre, de trou pratiqué au-dessous du sol, sur le côté gauche de la rue, et dans lequel on pénétrait par un escalier de quatre ou cinq marches.

L'Irlandaise frissonna ; mais Shoking s'approcha du trou qui avait été une échoppe de cordonnier, sans doute, et il cria :

– Hé ! mistress Patrick, venez donc, ma chère ! voici des gens de votre pays qui vous arrivent.

À ces paroles répondit une sorte de grognement ; puis quelque chose s'agita dans l'obscurité et une créature humaine s'avança vers le bord du trou.

C'était une femme encore jeune, mais dans un état de maigreur effrayant. Ses longs cheveux noirs pendaient, emmêlés, sur ses épaules ; un lambeau d'étoffe enroulé autour de ses reins, composait son unique vêtement, et elle tenait suspendu à ses mamelles appauvries, un enfant de sept ou huit mois.

Elle promena autour d'elle un regard égaré et dit d'une voix où perçait la folie :

– Que me voulez-vous ? qui parle de Patrick ? Il n’est pas ici… les policemen l’ont emmené… ils l’ont mis en prison… il ne reviendra pas…

Shoking se tourna vers l’Irlandaise :

– Je crois, ma chère, qu’il vous faut renoncer à passer la nuit ici, dit-il.

– Où aller ? murmura la pauvre mère en regardant son enfant.

– Je ne sais pas, dit naïvement Shoking. Avez-vous de l’argent ?

– Il me reste trois shillings et six pence, dit-elle.

– Venez dans Dudley-street d’où nous sortons, dit Shoking ; il y a là un boarding tenu par de braves gens qui, pour un shilling, vous donneront un lit pour vous et votre enfant, et du pain et du jambon.

La femme de Patrick Drury avait regagné son trou, s’était recouchée sur un amas de paille fétide.

Shoking entraîna l’Irlandaise et son fils.

– Mère, disait ce dernier, ne sommes-nous pas bientôt arrivés ? j’ai bien faim… et je suis bien las.

– Veux-tu que je te porte ? dit le mendiant.

Et il prit l’enfant dans ses bras.

Ils revinrent dans Dudley-street.

Tout à coup l’Irlandaise se sentit frapper sur l’épaule.

Elle se retourna et demeura interdite en se voyant en face de cette même mistress Fanoche qu’elle avait rencontrée sur le bateau.

– Eh bien ! ma chère, lui dit mistress Fanoche, je vous le disais bien que vous ne trouveriez pas à vous loger dans Lawrence-street. Voyons, je suis bonne femme, et ne vous en veux pas de m’avoir refusé. Venez sans crainte chez moi.

La pauvre mère regarda son fils qui avait croisé ses petites mains sur la poitrine de Shoking.

– Venez, ma chère, répétait mistress Fanoche d’une voix mielleuse.

– Voilà une dame, murmurait en même temps Shoking, voilà une dame qui a l’air très-honnête, par saint Georges !

L’enfant avait fermé les yeux et ne disait plus rien.

– Allons, venez ma chère, répéta pour la troisième fois mistress Fanoche.

IV

L’Irlandaise céda.

L’immensité de Londres l’avait tellement épouvantée que, maintenant, elle se serait confiée au premier venu.

Elle oublia la répulsion que lui avait inspirée mistress Fanoche, elle oublia que cette répulsion avait été partagée et plus vivement encore par son fils.

Elle ne vit qu’une chose, c’est que ce dernier mourait de froid et de faim.

Mistress Fanoche la prit par le bras et fit signe à Shoking de les suivre.

Le mendiant ne se le fit point répéter.

Le trajet était court.

Vers le milieu de Dudley-street, il y avait une petite maison comme on en voit dans les beaux quartiers, avec un sous-sol par devant, un jardin par derrière, une entrée à portique supporté par quatre colonnettes, et une façade de trois croisées à guillotine par étage.

Mistress Fanoche tira de sa poche une clef et entra la première.

Le vestibule était propre, garni de boiseries toutes neuves ; le sol était frotté et luisant et une corbeille de porcelaine renfermant une plante grasse pendait au plafond.

L’escalier était dans le fond.

Shoking aspira l’air bruyamment et murmura :

– Voilà qui sent meilleur que le boarding (pension) où je voulais la conduire.

L’Irlandaise, elle aussi, sentit un soulagement. Elle se souvint des blancs cottages et des jolies maisonnettes des environs de Dublin.

Mistress Fanoche poussa une seconde porte et une clarté assez vive fit place à la demi-obscurité qui régnait dans le vestibule.

L’Irlandaise se trouva au seuil d’un joli parloir où il y avait un tapis à fleurs, des meubles en noyer verni, une pendule et des vases sur la cheminée et au milieu une table autour de laquelle une vieille femme, – celle du *Penny-Boat*, et quatre petites filles de six à huit ans, prenaient leur repas.

Le bon Shoking se prit à renifler l’odeur des tartines beurrées et du rotsbeaf tout chaud qui fumait sur la table.

L’enfant, qui s’était arraché à sa somnolence, jeta sur ces aliments un regard avide et ne vit plus mistress Fanoche qui lui avait tant fait peur.

Quant à la pauvre Irlandaise, elle se mit à pleurer.

– Ma tante, dit mistress Fanoche en s'adressant à la grande femme osseuse qui avait retiré son pince-nez pour mieux voir, voici une pauvre femme et son enfant à qui j'ai offert l'hospitalité.

La grande dame osseuse adoucit sa voix, qui était rauque d'ordinaire comme celle d'un chien de garde, et répondit :

– Bienvenus les pauvres que Dieu nous envoie !

– Vous avez une fameuse chance, ma chère, dit Shoking à l'oreille de l'Irlandaise, on vous aurait offert une place dans le paradis que ce n'eût pas été mieux.

Mistress Fanoche prit les mains de la jeune femme, qui pleurait toujours :

– Approchez-vous du poêle, ma bonne, dit-elle, chauffez-vous bien !… il fait si froid… et puis mettez-vous à table avec nous.

Et toi, mon mignon, ajouta-t-elle en caressant l'enfant, qui n'osa plus se reculer, te fais-je toujours peur ?

– Non, répondit-il en regardant les petites filles avec une sympathique curiosité.

Alors mistress Fanoche se tourna vers Shoking :

– Vous êtes un brave homme, mon cher, dit-elle. Je ne puis pas vous garder à souper, car jamais un homme n'est entré ici. Mais buvez un coup de bière et prenez cette demi-couronne.

Shoking, lui aussi, se sentait venir les larmes aux yeux.

Mais comme il était plein de dignité, il contint son émotion, accepta le coup de bière, puis la demi-couronne et murmura gravement :

– Adieu, milady, et Dieu vous garde !

Bonne nuit, ma chère, ajouta-t-il en tendant la main à l'Irlandaise. Vous êtes en bonnes mains et je puis m'en aller tranquille.

Et il sortit, saluant avec la courtoisie d'un gentleman et posant sous son bras gauche son vieux chapeau sans bords.

Seulement, une fois dans la rue, il nota dans sa mémoire le nom de mistress Fanoche et le numéro de la maison.

Puis il s'en alla en se disant :

– Voilà une journée qui finit bien. J'ai bu un coup de bière, j'ai une demi-couronne dans ma poche, j'ai assisté une pauvre femme et son enfant, et si le noble lord ne s'est pas moqué de moi, j'aurai une dizaine de livres dans une heure.

Jamais tu n'as eu pareille veine, mon cher, poursuivit-il en s'adressant à lui-même, et si cela continue, au lieu d'aller coucher à la nuit dans le workhouse mil-endroad, tu seras quelque jour un pauvre *présenté*.

… … … … …

Pendant ce temps, l'Irlandaise soupait avec avidité, versant, de temps à autre, une larme de reconnaissance.

– Comment t'appelles-tu, madame ? lui disait une des petites filles, la plus jeune.

– Jenny, répondit-elle.

– Et ce jeune monsieur ? poursuivit l'enfant en montrant le petit Irlandais.

– Ralph, dit l'enfant.

Elle lui sauta au cou et lui dit :

– Je t'aime bien… voudras-tu jouer avec moi ?

– Oui, répondit Ralph.

La plus âgée des petites filles regardait avec tristesse la mère et l'enfant.

Mistress Fanoche surprit ce regard, et la petite fille baissa aussitôt les yeux et devint toute tremblante.

Quand l'Irlandaise Jenny et son fils eurent soupé, mistress Fanoche leur dit :

– Vous devez avoir besoin de repos : venez, je vais vous conduire à votre chambre.

Elle prit une des deux lampes qui se trouvaient sur la cheminée.

Ralph, car c'était bien le nom du petit Irlandais, se laissa gentiment embrasser par les petites filles.

Mais la dernière, la plus âgée, celle qui tout à l'heure l'avait regardé avec tristesse, l'embrassa avec plus d'effusion que les autres et lui dit à l'oreille :

– Il ne faut pas rester ici, vois-tu… Il ne le faut pas…

– Pourquoi ? demanda l'enfant.

– Parce que ces dames sont bien méchantes et qu'elles te battraient.

En ce moment, la vieille femme osseuse ramena son binocle sur le bout de son nez.

La petite fille rougit et se dégagea des bras de Ralph. Mais elle lui pressa encore la main, et le petit Irlandais sentit que cette main tremblait.

Cependant mistress Fanoche avait ouvert une porte au fond du parloir et introduit l'Irlandaise dans une jolie petite chambre où il y avait deux lits jumeaux dans une alcôve.

Tout cela était blanc, sentait bon, et avait, pour nous servir de l'expression essentiellement anglaise, un aspect confortable.

L'Irlandaise se souvint des paroles de Shoking, qui avait comparé cela au paradis.

– Ma chère, dit alors mistress Fanoche, ne m'avez-vous pas dit que vous vouliez aller demain à Saint-Gilles ?

– Oui, madame.

– À quelle heure ?

– Il faut que nous soyons, mon fils et moi, pour la messe de huit heures.

– On vous éveillera à sept, ma chère : bonne nuit.

Et mistress Fanoche alluma une bougie qu'elle laissa sur la table, caressa encore une fois l'enfant et sortit.

Alors, se trouvant seule avec lui, Jenny l'Irlandaise prit son fils dans ses bras.

L'enfant avait retrouvé son front soucieux.

– Mère, dit-il, est-ce que nous allons rester ici ?

– Oui, mon enfant.

– Longtemps ?

– Jusqu'à demain.

– Bien sûr, nous nous en irons demain ?

– Il le faudra bien, soupira-t-elle.

– Pourquoi ne nous en allons-nous pas tout de suite ?

– Mais, mon enfant, c'est impossible…

– Oh ! dit-il.

Et il garda un moment le silence.

Puis, tandis que sa mère le déshabillait pour le mettre au lit.

– J'ai peur, dit-il bien bas.

– Pourquoi aurais-tu peur ? demanda la pauvre mère.

– La petite fille m'a dit qu'il ne fallait pas rester…

– Pourquoi donc ?

– Parce que ces femmes sont méchantes et qu'elles me battraient.

– Ne suis-je pas là pour te défendre, moi ?

– C'est vrai. Alors nous resterons… mais nous nous en irons demain, n'est-ce pas ? Tu me le promets ?

– Oui.

– Alors, bonsoir, mère.

Et l'enfant se coucha.

Quelques minutes après, il dormait d'un profond sommeil.

L'Irlandaise se mit à genoux, au pied de son lit ; elle voulut prier et remercier Dieu qui ne l'avait pas abandonnée ; mais soudain elle sentit une chaleur extraordinaire monter de sa poitrine à son visage.

Sa tête s'alourdit ; un invincible besoin de dormir, qu'elle prit pour le résultat de la fatigue, s'empara d'elle.

Elle voulut se lever et ne le put. Elle essaya d’appeler à son aide, mais sa gorge crispée ne rendit aucun son. Tout à coup ses yeux se fermèrent sans qu’il lui fût possible de les rouvrir, et elle s’affaissa lourdement sur le tapis de laine commune qui se trouvait au pied de son lit.

Alors la porte de la chambre s’ouvrit et mistress Fanoche reparut.

Un homme à figure sinistre la suivait.

V

Quel était donc ce nouveau personnage ?

C’est ce que nous allons vous dire en peu de mots.

À peine l’Irlandaise était-elle dans sa chambre que la scène avait subitement changé au parloir.

Mistress Fanoche avait fait un signe, et à ce signe, la grande dame osseuse prenant un air méchant et ramenant avec un geste de fureur ses bésicles, sur le bout de son nez crochu, avait dit d’une voix impérieuse :

– Allons, vilaine marmaille, au lit !

Les petites filles alors, toutes tremblantes, s’étaient levées de table sans mot dire et avaient suivi leur terrible maîtresse, qui les avaient conduites dans le vestibule et leur avait fait gravir l’escalier qui montait aux étages supérieurs.

Mistress Fanoche était demeurée un moment, absorbée par la lecture d’une lettre qu’elle avait tirée de sa poche et que certainement elle ne lisait pas pour la première fois, car le papier en était sali et froissé.

L’œil de cette femme brillait d’une joie infernale, et elle murmurait tout en lisant :

– C’est une fière chance tout de même qu’au lieu de revenir de Greenwich par l’omnibus, j’aie pris le *Penny-Boat*. Maintenant sir John Waterley et miss Émily peuvent venir, j’ai un fils à leur rendre. Pourvu que mon commissionnaire ait trouvé Wilton.

Elle achevait à peine qu’on frappa à la porte.

– Entrez, dit-elle.

Un homme parut.

Un homme d’aspect repoussant et presque aussi déguenillé que le bon Shoking.

Il portait une barbe épaisse et de grands cheveux.

Cheveux et barbe dissimulaient presque en entier un visage couturé de mystérieuses cicatrices, qu’éclairaient deux petits yeux pleins de férocité.

– Ah ! vous voilà, Wilton ? dit mistress Fanoche.

– Oui, madame.

– Vous n’êtes pas gris, au moins.

Cet homme eut un sourire amer.

– Je n’ai ni bu ni mangé depuis hier, dit-il.

– Voilà un verre de bière et une tartine ; mais dépêchez-vous, dit mistress Fanoche, tandis que cet homme s’approchait avec avidité de la table encore servie, nous avons à causer sérieusement, Wilton.

– De quoi s’agit-il, milady ? fit-il d’un ton ironique ; avons-nous quelque petite fille à noyer ce soir ?

– Non, mais il faut rassembler vos souvenirs.

– J’ai bonne mémoire, allez, dit-il, avec un accent sinistre ; si bonne que la nuit quand la faim m’empêche de dormir, il me semble voir danser sur la paille qui me sert de lit toutes les petites créatures dont j’ai été le bourreau.

– C’est très-poétique ce que vous dites là, Wilton, fit mistress Fanoche en haussant les épaules ; mais nous n’avons vraiment pas le temps de parler de ces choses. Il y a deux livres à gagner tout de suite, et une livre de pension par semaine pendant un an.

– Milady, répliqua Wilton d’un air farouche, et donnant cette qualification à mistress Fanoche en manière d’ironie, on a tort de représenter le diable avec des cornes. Le diable, c’est une femme, et cette femme, c’est vous.

– Soit, dit-elle. Vous laisserez-vous tenter ?

– Il le faut bien, dit Wilton qui se versa un second verre d’hafnaf, c’est-à-dire de boisson mélangée par moitié. De quoi est-il question ?

– Il faut d’abord faire remonter vos souvenirs à neuf ans.

– Bon !

– Vous rappelez-vous qu’il y a neuf ans, un soir, un gentleman vint ici, apportant un enfant dans son manteau ?

– Il en est tant venu de gentlemen apportant des enfants ! dit Wilton.

– Soit, mais celui-là vous ne pouvez l’avoir oublié.

– Son nom ?

– Il s’appelait sir John Waterley, était officier dans l’armée des Indes et partait le lendemain pour Calcutta, d’où vraisemblablement il ne devait plus revenir, car il était atteint d’une maladie qu’on disait mortelle.

Cet enfant était le fils de ce gentleman et d’une jeune fille de trop grande naissance, – miss Émily Homboury, la fille d’un pair d’Angleterre, – pour qu’il pût jamais songer à l’épouser.

Il nous apportait l’enfant avec mission d’en prendre soin, de l’élever jusqu’à l’âge de quinze ans, et de lui donner plus tard un état d’honnête ouvrier, nous annonçant que jamais ni sa mère ni lui ne pourraient le réclamer.

– Ah ! je me souviens maintenant, dit Wilton, qui se versa un troisième verre d’hafnaf ; sir John vous remit une bourse qui contenait huit cents livres ; et comme vous ne vous

souciiez guère de dépenser cette somme à l'éducation du petit, vous la gardâtes, et lorsque sir John fut parti, j'allai jeter l'enfant dans la Tamise, au-dessous du pont de Londres.

– C'est cela même.

– Mais pourquoi donc me dites-vous cela, milady ?

– Parce que, maintenant, on me réclame l'enfant.

– Qui ?

– Sir John.

– Il n'est donc pas mort ?

– Non, et il vient d'épouser à Cannes, en France, miss Émily, qui a perdu son père, qui s'est jetée aux genoux de son frère, lui a tout avoué et que son frère a pardonnée.

– Miséricorde ! dit Wilton. Eh bien ! que ferez-vous, ma chère ? ajouta-t-il lorsqu'il eut pris connaissance de cette lettre salie et froissée que mistress Fanoche lui mit sous les yeux.

Un superbe sourire vint alors aux lèvres de la nourrisseuse d'enfants.

– Tous les enfants nouveau-nés se ressemblent, dit-elle.

– C'est un peu vrai.

– Que réclame sir John ? un enfant qui doit avoir maintenant neuf à dix ans.

– Sans doute.

– Eh bien ! je lui rendrai un enfant de cet âge.

– Mais cet enfant… où est-il ?

– Là, dit mistress Fanoche. Venez…

Elle prit une lampe et ouvrit la porte de la chambre où dormait le petit Ralph et où Jenny l'Irlandaise était affaissée lourdement sur le sol.

– Une femme ! dit Wilton en entrant.

– Oui, répondit mistress Fanoche, mais ne craignez rien… Elle ne s'éveillera pas avant trois ou quatre heures d'ici.

– Oh !

– J'ai versé dans son bol de thé deux gouttes d'opium, et toutes les cloches de Saint-Paul ne la réveilleraient pas. Il ne tient même qu'à vous, Wilton, ajouta-t-elle avec un sourire féroce, qu'elle ne s'éveille jamais.

– Ah ! c'est pour cela ?…

– C'est pour cela, dit-elle.

Wilton s'approcha du lit où dormait l'enfant.

– Qu'il est beau ! fit-il naïvement.

– N'est-ce pas ?

– On dirait un ange endormi.

– Eh bien ! il dort et ne fait pas un mauvais rêve, hein ? Il sera peut-être pair d'Angleterre quelque jour.

– Mais, ma chère, dit Wilton, vous ne songez pas à une chose…

– Laquelle ?

– Cet enfant de dix ans se souvient de son pays.

– Soit.

– De sa mère.

– D'accord.

– Vous ne tromperez pas sir John et miss Émily un quart de minute.

– Vous vous trompez, Wilton.

– Comment cela ?

– J'ai arrangé une petite fable bien simple et bien naturelle, mon cher.

– Voyons.

– J'ai confié l'enfant tout petit à une nourrice irlandaise.

Oui. Je lui faisais passer de l'argent tous les mois et elle me donnait des nouvelles de l'enfant. Quand j'ai reçu la lettre de miss Émily, je lui ai écrit, et elle est venue. Je l'ai récompensée généreusement, et elle est retournée dans son pays.

– Bien imaginé, ma chère, dit Wilton, et je persiste de plus en plus dans mon opinion que le diable c'est une femme, et que cette femme, c'est vous.

– Trêve de niaiseries, dit mistress Fanoche, il faut faire disparaître cette femme.

– Comment ?

Mistress Fanoche haussa les épaules.

– Et le pont de Londres ? dit-elle.

– C'est juste. Mais…

Et Wilton se gratta l'oreille.

– Mais ?… dit sèchement mistress Fanoche.

– Une femme, ça ne s'emporte pas dans un manteau comme un enfant.

– Bah ! dit mistress Fanoche, le cabman de White-Chapel n'est pas mort, j'imagine.

– Non, certes.

– Il y a deux livres pour lui.

Wilton hésitait encore.

Mistress Fanoche sortit une bourse de sa poche et y prit deux guinées.

– Et je paye d’avance, dit-elle.

– Ma foi ! murmura Wilton, les temps sont durs… et il faut vivre.

Et il souleva l’Irlandaise et lui dit :

– Elle est lourde… il faudra faire un joli effort pour la jeter à l’eau.

La pauvre Irlandaise ne s’éveilla pas. Le narcotique avait fait d’elle un cadavre.

– Et nous, dit mistress Fanoche, ne perdons pas de temps. Il faut chercher le cabman.

– Je me suis douté que nous aurions besoin de lui, répondit Wilton, et c’est lui qui m’a amené. Il est à la porte.

Un rayon de joie infernale passa dans les yeux de mistress Fanoche.

VI

Mistress Fanoche souleva de nouveau l'Irlandaise sans connaissance.

– Allons, dit-elle à Wilton, chargez-la moi sur vos épaules et partez.

– Un moment, dit Wilton ; vous allez trop vite, ma chère.

– Que voulez-vous dire ?

– Je n'ai pas consulté le cabman.

En anglais cabman veut dire cocher.

– On le payera.

– Je le pense bien, dit Wilton, mais…

– Mais quoi ?

– Il demandera sans doute plus cher pour une femme que pour un enfant.

Mistress Fanoche avait une certaine ampleur dans les idées.

Au besoin elle savait ne pas compter.

Elle versa le contenu de sa bourse sur la table. Il y avait bien quinze guinées.

– Prenez tout, dit-elle, et arrangez-vous avec le cabman ; mais emportez cette femme.

Wilton prit l'argent, le mit dans sa poche, et chargea l'Irlandaise sur son dos.

– Bon ! dit-il. Mais il faut veiller aux policemen.

– Je vais sortir la première, répondit mistress Fanoche.

Elle passa en effet dans le vestibule, laissa la lampe sur un dressoir, ouvrit la porte avec précaution et regarda au dehors.

Depuis environ trois heures que la malheureuse Irlandaise était entrée chez mistress Fanoche, le brouillard s'était épaissi.

On n'y voyait pas à dix pas de distance, et les becs de gaz apparaissaient sans rayonnement, comme des charbons au milieu d'un nuage de cendres.

L'Anglais se mêle peu des affaires d'autrui ; il passe et ne s'arrête pas.

Le policeman seul a le droit et le loisir de se montrer curieux.

Mistress Fanoche n'avait donc qu'à se préoccuper du policeman.

Mais le brouillard était épais, et Dudley street est une rue où on vole peu de mouchoirs ; par conséquent, le policeman y est rare.

Le cabman était à la porte.

– Oh ! oh ! dit-il en voyant apparaître mistress Fanoche qui jetait autour d'elle un coup d'œil investigateur, il paraît qu'on a besoin de moi.

– Oui, et le prix de la course est bon, dit-elle.

En même temps, elle se tourna vers Wilton, qui était déjà au seuil de la porte, l'Irlandaise sur son dos.

– Vite ! dit-elle, la rue est déserte.

Wilton, qui était d'une force herculéenne, s'élança dans le cab si rapidement, que le cabman n'eut pas le temps de voir de quelle nature était le lourd fardeau qu'il portait et qu'il mit dans le hanson.

Le hanson est cette voiture à deux roues, rapide et légère, que le cocher conduit par derrière, et qu'on désigne improprement en France sous le nom de cab, attendu que cab signifie voiture et par conséquent une voiture à quatre comme à deux roues.

Mistress Fanoche rentra dans la maison et referma la porte.

– London-Bridge ! cria Wilton au cabman.

Le cabman rendit la main à son cheval et le hanson partit au grand trot.

Alors Wilton se mit à arranger son colis comme il le disait ; c'est-à-dire qu'il dressa l'Irlandaise, toujours endormie, dans un coin du cabriolet et la soutint avec un de ses bras.

On eût dit d'un amoureux qui passe son bras sous la taille de sa femme aimée.

Le hanson descendit dans la direction du Strand en prenant Saint-Martin's-lane.

Cette rue, dont le plan incliné est assez rapide, possède deux ou trois forges de carrossiers.

L'une de ces forges, ouverte sur la rue, flamboyait et son rayonnement triompha si victorieusement du brouillard qu'au moment où le hanson entrait dans le cercle de lumière qu'elle projetait au loin, le visage de l'Irlandaise se trouva éclairé comme en plein jour.

Wilton tressaillit.

Jusque-là, il n'avait pas même regardé cette femme qu'il s'était chargé d'aller noyer pour de l'argent.

Maintenant il venait de la voir, et cette beauté, à laquelle le sommeil donnait une expression séraphique, fit sur lui une impression bizarre.

– Une belle fille ! c'est dommage de mourir si jeune.

Mais le hanson continua sa route et sortit du cercle lumineux de la forge, et le beau visage de l'Irlandaise rentra dans l'obscurité.

Wilton eut un ricanement :

– Par Saint-Georges ! murmura-t-il, je crois que j'ai eu un mouvement de pitié. Ah ! ah ! ah ! est-ce mon métier, à moi, d'avoir pitié ? je ferais mieux de garder ma sensibilité

pour le jour où on me pendra à la porte de Newgate, ce qui ne peut manquer d'arriver tôt ou tard.

On approchait du Strand. Tout à coup le hanson s'arrêta.

En même temps le cabman souleva la petite trappe qui permet au cocher de communiquer avec le voyageur qui est dans l'intérieur de la voiture, c'est-à-dire au-dessous de lui.

– Hé ! Wilton ? cria le cabman.

– Que veux-tu ? répondit celui-ci.

– Je veux causer un brin avec toi.

– Parle…

– Qu'est-ce que nous emportons au pont de Londres ?

– Une femme.

– Morte ?

– Non, endormie.

– Ça ne me va pas, Wilton.

– Et pourquoi ?

– Parce que ça ne me va pas… Je veux bien noyer des enfants, mais pas de femmes.

– N'est-ce pas la même chose ?

– Non, d'abord ça porte malheur.

– Tu veux rire !

– Ensuite, elle se réveillera… elle criera…

– Il n'y a pas de danger… elle a bu de l'opium et elle est comme morte.

– Et combien nous donne-t-on pour cela ?

– Cinq guinées.

– Pour nous deux ?

– Non, à chacun.

Le cabman hésitait encore.

– C'est une vilaine besogne, Wilton, répéta-t-il.

– On m'a payé d'avance, dit Wilton pour décider le cabman. Veux-tu ton argent ?

– Donne donc alors, fit le cabman avec un soupir ; mais tu verras que nous ferons quelque jour une jolie grimace devant Newgate et que nos pieds battront le vide.

– Au petit bonheur, dit Wilton, autant mourir comme ça qu'autrement.

Il passa cinq guinées au cabman, par la trappe ouverte dans le plafond de la voiture.

– Je gagne cinq guinées à ce jeu-là, pensa-t-il, car mistress Fanoche m’en a donné quinze.

Le hanson arriva dans le Strand.

Le brouillard était encore épais ; mais il y a de beaux magasins dans le Strand et comme il n’était guère plus de onze heures du soir, il y en avait encore quelques-uns d’ouverts qui étincelaient de lumière.

De temps en temps un flot de clarté pénétrait dans le cab et le visage angélique de l’Irlandaise apparaissait à Wilton.

Alors le bandit tressaillait et avait un battement de cœur.

Après le Strand, on entra dans Fleet-street, puis on prit la rue de Farington qui descendait vers le fleuve.

Le cheval marchait un train d’enfer.

Mais à mesure qu’on approchait de la rivière, Wilton sentait son cœur battre plus fort.

Vers le milieu de Farington, il souleva de nouveau la trappe.

– Arrête un moment, dit-il.

– Pourquoi faire ? demanda le cabman.

– Je vais boire un peu de gin.

Et il sauta à terre et entra dans un public-house.

Il but deux verres de gin coup sur coup, paya avec une des guinées de mistress Fanoche et regagna le hanson.

– En route ! ça va mieux.

L’Irlandaise était toujours affaissée et inerte dans un coin de la voiture.

On eût dit que Wilton conduisait un cadavre.

Le hanson tourna dans Thames-street, c’est-à-dire la rue de la Tamise, et en quelques minutes il arriva à London-Bridge.

Le pont de Londres que sillonnent tout le jour des milliers de voitures, de camions et de chariots, sur lequel passent, de dix heures du matin à six heures du soir, près d’un demi-million de piétons, est désert quand vient la nuit.

Le hanson s’y engagea.

– Arrête-toi au milieu, cria Wilton au cabman.

En même temps, il tira une corde de sa poche et se mit en devoir de lier les pieds et les mains de l’Irlandaise, de façon qu’elle allât au fond et ne pût se débattre, en admettant que la fraîcheur de l’eau triomphât de sa léthargie.

Le hanson s’arrêta.

Alors Wilton prit l’Irlandaise dans ses bras, descendit et s’approcha du parapet.

VII

Tout à coup une lueur rougeâtre se fit au bout du pont, du côté du Borough, c'est-à-dire sur la rive méridionale.

Cette lueur était celle de la lanterne d'un de ces grands camions à trois chevaux qui transportent les marchandises d'une gare à l'autre.

Wilton eut un nouveau battement de cœur.

Le cabman lui cria :

– Prenez garde !

Wilton abandonna le parapet et, portant toujours l'Irlandaise, il se rapprocha du cab.

Il fallait absolument laisser passer le camion, la plus vulgaire prudence l'exigeait.

À mesure que la lourde voiture s'approchait, la clarté du fanal devenait plus grande, et tout à coup elle frappa le visage de l'Irlandaise.

Une fois encore les regards de Wilton s'arrêtèrent sur son visage et les battements de son cœur se précipitèrent.

Le camion passa.

Le cocher qui le conduisait, chaudement enveloppé dans sa pelisse garnie de peau de mouton, sa casquette sur les yeux, regardait à peine devant lui, d'un œil somnolent, et tout juste ce qu'il fallait pour conduire son véhicule.

Peut-être aperçut-il le cab, mais il ne prêta aucune attention à cet homme qui avait l'air d'avoir un cadavre dans ses bras.

– Eh bien ! cria le cabman, est-ce que tu ne vas pas te dépêcher, Wilton ?

Wilton ne répondit pas.

– Il fait froid et j'ai les doigts gelés à tenir mes guides, continua le cabman. Dépêche-toi donc.

Wilton était comme saisi de vertige.

– C'est drôle !, murmura-t-il, jamais je n'ai été comme ça. Le cœur me manque et mes jambes me rentrent dans l'estomac.

– Allons ! allons ! répéta le cabman.

Mais Wilton jeta un cri.

L'Irlandaise, qui jusque-là était comme morte, avait poussé un soupir.

Et Wilton s’éloigna de nouveau du parapet, revint au cab et dit :

– Non, non, je ne veux pas.

– Tu ne veux pas la noyer ? fit le cabman stupéfait.

– Non, répéta Wilton.

– Mais malheureux… tu veux donc rendre l’argent ?

– Je ne rendrai rien, dit Wilton. Tant pis pour mistress Fanoche… je ne veux pas noyer cette femme… elle est trop belle…

Le cabman eut un éclat de rire.

– Du moment où on ne rend pas l’argent, dit-il, ça m’est égal ; j’aime autant ça même, car j’ai toujours pensé que noyer une femme portait malheur. Mais qu’allons-nous en faire ?

– Je ne sais pas, dit Wilton.

Et il replaça dans le hanson l’Irlandaise, qui avait retrouvé son immobilité cadavérique.

– La dose d’opium était bonne, murmura-t-il, nous avons le temps de réfléchir. Elle n’est pas près de se réveiller.

Le cabman tourna bride.

– Ah çà, où allons-nous ?

– Je ne sais pas, dit le bandit.

– Est-ce que tu veux en faire madame Wilton, par hasard ?

Wilton tressaillit.

– Oh ! non, dit-il tout à coup, si je venais à aimer une femme, je serais perdu. Je ferais trop de bêtises !

Puis, prenant une résolution subite, il remonta dans la voiture et dit :

– Remonte la rue du roi Guillaume jusqu’au *monument*, prends celle de la Poissonnerie, tournons les docks et allons chez le land-lord Wanstoone, dans Old-Gravel-lane. D’ici là, je réfléchirai.

– Comme tu voudras, dit le cabman.

Et le hanson se remit à rouler rapidement, laissant le pont de Londres derrière lui, remontant King-of-Williams-street, contournant la colonne commémorative de l’incendie qui dévora la moitié de la Cité, en 1666, et s’engageant dans cette longue rue de la Poissonnerie qui contourne les docks de Sainte-Catherine et de Londres et aboutit à Saint-Georges-street.

Au delà des docks de Londres, on trouve, sur la droite, une rue en pente qui descend vers la Tamise et aboutit au tunnel.

Cette rue, qui décrit un arc de cercle, se nomme Old-Gravel-lane, ce qui veut dire le vieux chemin sablé.

Elle est déserte la nuit.

Seul, au milieu de cette solitude, un public-house, bien après minuit, laisse encore voir sa devanture éclairée, au travers de vieux rideaux rouges.

Le land-lord, ou tavernier, se nomme Wanstoone.

C'est un homme discret qui ne se mêle jamais de rien, n'intervient dans aucune querelle et écoute froidement des histoires et des confidences qui lui entrent par une oreille et sortent par l'autre.

Master Wanstoone est le prototype du land-lord comme il en faut dans le Wapping, car Old-Gravel-lane est au beau milieu de ce quartier sinistre.

Ce fut donc à la porte de ce public-house que le hanson s'arrêta.

Le cheval était bien dressé. Il s'arrêtait aux portes et on pouvait l'y laisser indéfiniment.

Le cabman, qui était un habitué du public-house, ne s'occupait jamais de sa voiture que lorsqu'il craignait les policemen.

Mais il n'y a point, il n'y a jamais eu de policemen dans le Wapping, passé huit heures du soir.

Wilton coucha l'Irlandaise en travers sur la banquette et jeta dessus la vieille couverture du cabman.

Puis il entra avec ce dernier dans le public-house, qui était tout à fait désert.

Master Wanstoone lisait assis derrière son comptoir, et il se leva même avec humeur pour servir les deux verres d'hafnaf que demanda Wilton.

Puis il reprit sa lecture.

– Vois-tu, dit alors Wilton au cabman, j'ai bien réfléchi en chemin.

– Ah ! fit le cabman.

– De quoi nous sommes-nous chargés, poursuivit Wilton, de faire disparaître une femme ?

– Oui.

– Afin que mistress Fanoche puisse faire de son enfant ce qu'elle voudra.

– Tiens, elle a donc un enfant ?

– Oui, je te conterai ça une autre fois. Passons. On nous donne cinq guinées à chacun. Bon ! nous emportons la femme… et mistress Fanoche n'entend plus parler d'elle.

– Mais si elle a un enfant, elle se mettra à sa recherche.

– Non.

– Ah ! par exemple !

– Elle est arrivée à Londres ce soir, elle n'y connaît personne… elle ne sait pas le nom de mistress Fanoche… encore moins celui de la rue où elle a laissé son enfant… Comment

veux-tu qu’elle le retrouve ?

Et puis, Londres est si grand qu’il ne finit pas. Sais-tu qu’il y a près de quatre milles de Dudley-street, d’où nous venons, à Old-Gravel-lane, où nous sommes ?

– Tu comptes donc rester ici ?

– Nous allons la porter dans Welleclose-square, nous la coucherons sur un banc et tout sera dit.

– Soit, dit le cabman.

– Puisque j’ai entamé une de mes guinées, dit Wilton, autant vaut que je paye encore.

Et il jeta six pence sur le comptoir.

Ils sortirent. Le cabman remonta sur son siége et Wilton s’assit de nouveau auprès de l’Irlandaise.

– Hé ! dit-il, il faut nous dépêcher, elle est brûlante, malgré le froid : c’est signe qu’elle s’éveillera bientôt.

Le square dont avait parlé Wilton était à une très-petite distance.

Le hanson remonta dans Saint-Georges, tourna à gauche, et dix minutes après, il entrait dans Welleclose-square.

Le lieu était sinistre et désert.

Autour d’une sorte de jardin s’élevait une vieille grille en fer.

Autour de la grille il y avait çà et là un banc vermoulu. Tout à l’entour se dressaient des maisons noires et hideuses, d’où ne sortait aucun bruit, et où n’apparaissait aucune lumière.

Des ruelles sombres, étroites, aboutissaient à cette place. C’était peut-être le lieu le plus caractéristique du Wapping.

Un silence de mort régnait à l’entour.

C’est que le Wapping ne s’éveille que passé minuit.

Alors s’ouvrent des bouges sans nom, des théâtres qui ont un public de prostituées et de voleurs, des bals où les femmes viennent pieds nus, faute de souliers.

Or, il n’était pas encore minuit.

Et le Wapping ne donnait pas signe de vie.

Le hanson s’arrêta.

Wilton prit de nouveau l’Irlandaise dans ses bras et descendit.

Il s’approcha d’un banc et l’y coucha tout de son long.

– Elle sera fort bien là, dit-il. Et puis, quelque bonne âme charitable en prendra soin peut-être.

– Une jolie femme trouve toujours un asile, ricana le cabman. C’est égal, nous volons joliment l’argent de mistress Fanoche.

Et les deux bandits s’éloignèrent, laissant la malheureuse Irlandaise toujours en proie à son sommeil léthargique, en ce lointain quartier de Londres dans lequel, la nuit, un gentleman ou une femme honnête n’oserait pénétrer.

On entendait encore dans l’éloignement le bruit des roues du hanson, lorsque minuit sonna à la chapelle Saint-Georges. Alors quelques lueurs tremblantes s’allumèrent çà et là aux fenêtres voisines. Le Wapping s’éveillait et l’Irlandaise dormait toujours.

VIII

La nuit était froide, nous l’avons dit, et d’après les calculs de mistress Fanoche, les effets du narcotique absorbé par l’Irlandaise devaient se dissiper au bout de trois ou quatre heures.

Déjà Jenny avait poussé un soupir, tandis que Wilton la prenait dans ses bras.

Il n’y avait pas encore une heure que les deux misérables l’avaient déposée sur ce banc de Welleclose-square, qu’elle commença à s’agiter.

Ses membres raidis par la léthargie, retrouvèrent peu à peu leur élasticité et leur souplesse ; son sein se souleva, ses lèvres s’entrouvrirent et murmurèrent un nom :

– Ralph !

Le nom de son enfant n’est-il pas le premier mot que prononce une mère en s’éveillant ?

Car elle avait rêvé, la pauvre mère, tandis que les deux bandits agitaient la question de savoir s’ils l’enverraient s’endormir du dernier sommeil dans les flots noirs de la Tamise, ou s’ils lui feraient grâce de la vie.

Et son rêve était plein de son fils.

Elle le voyait grand et fort, marchant d’un pas assuré vers de hautes destinées, et jetant autour de lui comme une trace lumineuse.

Et quand ses lèvres se furent agitées, ses yeux s’ouvrirent.

Durant son sommeil, le Wapping s’était éveillé.

La vie nocturne est partout à Londres, dans les palais de Belgrave-square, comme dans les antres de White-Chapel, dans Regent-street comme au Wapping.

Le Wapping avait ouvert ses maisons de nuit.

Les public-houses flamboyaient ; les mendiants et les voleurs s’attroupaient à la porte, la musique sauvage du bal Windson sortait par bouffées des profondeurs d’une cave. Des ombres, plutôt que des créatures humaines, traversaient le square dans tous les sens.

Car, à Londres, l’orgie elle-même est silencieuse, et le vice marche sans bruit.

L’Irlandaise, ayant ouvert les yeux, crut que son rêve continuait et avait seulement changé d’aspect et de tableau ; mais les âpres brises du brouillard, le vent frais qui lui fouettait le visage, l’eurent bientôt convaincue qu’elle ne dormait pas.

Où était-elle ?

Elle appela son fils :

– Ralph, mon enfant, où es-tu ?

Ralph ne répondit pas.

Elle se leva, éperdue, jetant un regard égaré autour d'elle.

Le square était sinistre ; ses lumières, éparses çà et là comme des phares dispersés sur une mer orageuse, sinistres aussi.

– Mon Dieu ! mon enfant… où suis-je ? dit-elle en prenant sa tête à deux mains.

Elle fit quelques pas en avant, puis s'arrêta, comme si elle eût voulu rassembler ses souvenirs épars.

Et soudain elle se rappela.

Elle revit le parloir, les deux dames, les petites filles et la petite chambre où on les avait conduits, elle et son fils.

Elle se souvint des terreurs de l'enfant, qui voulait s'en aller.

Elle se souvint encore qu'un sommeil de plomb s'était emparé d'elle, et qu'elle n'avait pas eu le temps de se mettre au lit.

Alors elle jeta un grand cri, un cri de désespoir suprême.

On l'avait endormie pour lui voler son enfant.

Où était-elle ?

Comment s'appelait cette place où on l'avait amenée ?

Quel était le nom de la rue dans laquelle était la maison de mistress Fanoche ?

Elle ne le savait pas !

Cependant les mères ont des courages de lionne.

– Je chercherai, dit-elle, je trouverai… je leur arracherai mon fils.

Et elle se mit à courir droit devant elle d'abord.

Elle crut que Welleclose-square était Soho-square, qu'elle avait aperçu en cheminant avec Shoking.

Comment aurait-elle deviné qu'on l'avait transportée à près de quatre mille du square Saint-Gilles ?

Elle se mit donc à parcourir une à une les rues et les ruelles qui entourent Welleclose-square, tantôt jetant un cri de joie et croyant se reconnaître, tantôt s'arrêtant avec effroi, car la lueur d'espérance s'éteignait, et elle ne se retrouvait plus.

Des hommes en haillons passaient auprès d'elle et quand la lueur d'un bec de gaz leur permettait de voir son beau visage, ils lui adressaient des propositions honteuses et lui disaient des mots obscènes.

Jenny prenait la fuite et recommençait ses recherches, mais toujours elle revenait dans Welleclose-square.

Un groupe de femmes avinées se querellaient à la porte d'un public-house.

Jenny eut le courage de s'approcher d'elles et de leur dire :

– Où est donc Saint-Gilles ?

Les unes se mirent à rire, les autres l'appelèrent milady. Aucune ne lui répondit.

Mais une ignoble créature dont les loques hideuses étaient couvertes d'une vieille fange, une de ces femmes qui n'ont plus rien d'humain, s'élança vers elle comme une furie :

– Que viens-tu faire ici ? dit-elle ; est-ce que tu es du quartier ? Non, tu viens parce qu'il y a un arrivage de matelots aux Saylors'-house, et qu'ils ont de l'argent… et tu veux nous prendre notre part. Va-t-en… va-t-en !…

Et elle levait ses poings fermés sur elle.

Jenny épouvantée voulut fuir.

Mais la terrible femme la saisit par le bras et lui dit encore :

– Qui cherches-tu ici, dis, qui cherches-tu ? Ce n'est pas Williams au moins… car, vois-tu, Williams, c'est mon amant… et je ne veux pas qu'on y touche !…

– Je cherche mon enfant ! répondit d'une voix déchirante Jenny, qui essayait de se soustraire aux doigts crochus de cette femme.

Les autres riaient et dansaient :

– Elle est toujours jalouse, Betsy… ah ! ah ! ah !

– Ayez pitié de moi, suppliait Jenny, je vous jure que je ne connais pas Williams dont vous parlez…

– Tu mens ! disait la femme avinée, tu cherches Williams, je le vois bien !

– Qui parle de Williams ? s'écria tout à coup une voix rauque et masculine.

Et un homme s'avança dans le cercle de lumière douteuse au milieu duquel se passait cette scène.

Cet homme était un matelot, mais un matelot ignoble et sale, aux épaules larges, aux jambes tordues, à la face rougeaude et perdue par la boisson, aux deux cotés de laquelle pendaient de longs cheveux d'un blond ardent.

– C'est moi qui suis Williams ! dit-il.

Il aperçut Jenny et dit :

– Quelle est cette femme ? elle n'est pas du quartier… je ne la connais pas… Tiens, elle est belle !…

– Ayez pitié de moi, disait Jenny en joignant les mains… défendez-moi…

– Ah ! tu la trouves belle ! hurla l'ivrognesse… Eh bien ! je vais lui arracher les yeux.

Mais elle reçut un coup de poing du matelot en plein visage, et elle tomba dans le ruisseau en poussant un sourd grognement.

– Ce Williams, cria une autre créature, quand il y a une jolie femme… elle est pour lui…

Williams avait posé sous son bras le bras de Jenny et disait :

– Viens avec moi… tu n’as rien à craindre, ma chère… On me connaît dans le Wapping… et quand une femme est à mon bras, il n’y a pas de danger qu’on y touche…

– Au nom du ciel, disait Jenny, aidez-moi à retrouver mon fils.

– Tu as donc un fils ?

– Oui. On me l’a pris… rendez-moi mon fils… et je vous bénirai…

– Et tu m’aimeras ? fit-il avec un ricanement de bête fauve.

Elle ne comprit pas l’horrible sens de ces paroles et elle répondit :

– Oh ! oui… si vous me rendez mon fils, je vous aimerai !

– Où est-il donc ton fils ?

– Conduisez-moi auprès de Saint-Gilles, je trouverai.

– Saint-Gilles ? fit-il. Mais c’est loin d’ici… bien loin…

– Au nom du ciel, conduisez-moi…

– Viens donc boire un coup, auparavant, dit-il.

Elle voulut se dégager, mais il tenait son bras sous le sien et l’y serrait comme dans un étau.

– Viens, répéta-t-il, je suis Williams et on ne m’a jamais résisté.

Et il l’entraîna de force et malgré ses cris dans une ruelle noire au fond de laquelle brillait une lueur sinistre.

La lueur du public-house du Cheval-Noir, le plus célèbre des repaires du Wapping.

– Encore une qui aura aimé Williams, ricanèrent les horribles créatures en les regardant s’éloigner tous deux, tandis que celle qui voulait accaparer Williams, pour elle seule, se relevait toute sanglante et l’œil poché du coup de poing.

IX

À l’angle sud-est de Welleclose-square est une ruelle qui n’a pas trois mètres de large.

Vers le milieu est un théâtre.

Mais un théâtre comme on n’en vit jamais peut-être, un théâtre où les premières loges se louent douze sous, et le parterre un penny.

Le jeune premier est un nègre ; on fume et on boit pendant le spectacle.

Les prostituées qui se tiennent au balcon sont pieds nus ; le parterre est composé de voleurs.

Au bout de la ruelle est le *Cheval-Noir*.

Public-house au rez-de-chaussée, bazar de la débauche à l’entresol, bal au premier étage et taverne dans les caves, cet établissement n’offre rien à désirer comme on voit.

Le Saylors’-house, ou pension des matelots, est à deux pas.

Quand ils sortent du Saylors’-house, ils entrent au Cheval-Noir.

Quand ils ont bu, ils se querellent, et les querelles se vident dans la rue, à coups de couteau.

La danseuse en guenilles a souvent du sang sur sa robe. C’est le vainqueur qui lui a pris amoureusement la taille.

Un escalier de dix marches conduit au sous-sol.

Là est la vraie taverne.

Depuis minuit jusqu’au jour, cinquante personnes, hommes et femmes, si on peut donner ce nom à une population fangeuse, bestiale, avinée et couverte d’affreux oripeaux, cinquante personnes boivent, mangent, se querellent, rient et chantent.

On entend claquer d’ignobles baisers sur des joues sales, on voit, à la lueur de quelques chandelles fumeuses éparses sur les tables, mousser la bière brune ou blonde dans des pots d’étain.

Derrière un comptoir garni de victuailles, trône majestueusement mistress Brandy.

C’est la femme du land-lord, c’est-à-dire du maître de l’établissement.

Celui-ci est là-haut, au public-house, affublé d’un reste d’habit noir et d’une cravate qui fut blanche, il y a déjà bien des années.

Mistress Brandy a un autre nom, mais on ne le sait plus, on l’a oublié.

Brandy veut dire eau-de-vie en anglais, et c’est un surnom qu’on a donné à la femme du land-lord.

C’est une forte et robuste commère, haute en couleur, qui a cinq pieds six pouces, des mains à couvrir une assiette, des pieds à servir de base à un monument.

Elle a donné un seul soufflet dans sa vie, à un insolent qui lui manquait de respect.

Ce soufflet a produit l’effet de la masse d’un boucher.

Le malheureux est tombé sanglant et inanimé à la droite du comptoir.

Pourvu qu’on paye, du reste, pourvu qu’on boive, mistress Brandy est tolérante.

Si deux voleurs dévalisent un matelot, elle ferme les yeux : si deux matelots jouent du couteau et qu’il y ait mort d’homme, miss Brandy appelle John.

John est un Écossais gigantesque qui lui sert de garçon et aide les deux servantes à presser la bière.

John prend le mort dans ses bras, le porte tranquillement dans la rue et revient à sa besogne comme si de rien n’était.

Le Cheval-Noir est un établissement tranquille, et jamais on n’a eu besoin d’y appeler les policemen.

D’ailleurs, dans le Wapping, il n’y a pas de policemen. Les nobles lords qui siégent au Parlement, tout à côté de Westminster, ont pensé que le peuple se protège toujours suffisamment lui-même.

Ce soir-là, toutes les tables étaient occupées dans la cave du Cheval-Noir.

Mais celle qui était à la gauche du comptoir était la plus bruyante.

On y fêtait la libération de Jack, dit l’*Oiseau-bleu*, un voleur célèbre qui était sorti le matin même de la prison de Midlesex, où il avait fait six mois de moulin.

Jack disait en levant son verre :

– Je bois au colonel gouverneur, qui est un brave homme et un parfait gentleman. Il m’a remis deux couronnes, un shilling, six pence, quand je suis sorti, et il m’a fait un beau discours en me recommandant d’être honnête homme à l’avenir.

– Ce farceur de Jack, dit une femme qui avait passé sa main à l’entour de la taille du pick-pocket, il est capable d’avoir promis.

– Certainement, ricana Jack, certainement, Votre Honneur, que je serai honnête homme… Dès ce soir, je vais chercher du travail.

Et tous les voleurs et toutes les prostituées de rire à se tordre.

Un des assistants haussa les épaules :

– Voilà donc de quoi faire le fier, dit-il, parce que tu reviens du moulin. J’ai bien passé par la cage aux oiseaux, moi.

– Quand on passe par là, c’est pour y retourner, dit Jack.

Il faisait allusion au cimetière des suppliciés que le condamné traverse, à Newgate, en sortant de la cour d'assises.

– Ils m'ont acquitté, dit le voleur. Braves gens, messieurs les jurés, excellentes gens, parfaits gentlemen, leurs Seigneuries !

Et on continua à rire.

À une autre table, des matelots se racontaient leurs campagnes.

Un peu plus loin, une Irlandaise, qu'on appelait Jane la géante, faisait une scène de jalousie à son amant.

Mistress Brandy, impassible, surveillait tout cela d'un œil indifférent.

Cependant, quelquefois, elle regardait avec une certaine curiosité un homme qui était assis tout près du comptoir et buvait seul, à petites gorgées, un verre de grog.

C'était un homme de trente-sept à trente-huit ans peut-être, de taille moyenne, portant des favoris châtain clair, et dont le visage régulier contrastait avec les faces patibulaires qui l'entouraient.

Était-ce un Écossais, un Anglais, un Irlandais ou un Français ?

Nul ne le savait.

Ce n'était pourtant pas la première fois qu'il venait au Cheval-Noir. Mais il ne parlait à personne, buvait, payait et s'en allait.

Quelquefois même il tombait en une rêverie profonde. Une fois, on avait voulu le *tâter*, c'est-à-dire savoir ce qu'il était, d'où il venait… s'il était voleur ou matelot, condamné en rupture de ban ou bien étranger à toutes les professions interlopes du Wapping.

Pour cela, on lui avait cherché querelle.

Il n'avait perdu ni son flegme, ni son attitude indifférente et calme ; mais en trois coups de poing il avait mis hors de combat trois adversaires.

Depuis lors, on l'avait respecté.

Du reste, il parlait un anglais très-pur et sans le moindre accent.

Comme on ne savait pas son nom, on l'avait surnommé l'*homme gris*, à cause de son vieil habit gris, l'unique vêtement qu'on lui eût jamais vu.

Un seul habitué du Cheval-Noir avait trouvé grâce devant cette indifférence parfaite.

C'était un pauvre diable de mendiant, que tout le monde aimait pour sa philosophie, sa bonne humeur, et qui amusait fort les affreux garnements du Cheval-Noir par ses prétentions au *comme il faut*.

On a reconnu, dans cette rapide esquisse, notre connaissance d'une heure, Barclay dit Shoking.

Shoking, qu'on avait ainsi appelé parce qu'il trouvait toujours que ses compagnons d'orgie nocturne étaient *inconvenents*, Shoking, qui se vantait d'avoir des manières de

gentleman et prétendait que si la fortune lui souriait un jour, il se montrerait à cheval à Hyde-park et irait prendre des glaces à Cremorn, tout comme un fils de pair, Shoking enfin, était le seul à qui l'homme gris eût quelquefois offert une pinte d'ale ou un verre de grog.

Or, ce soir-là, les voleurs riaient, les matelots se querellaient, les filles chantaient, mistress Brandy regardait l'homme gris du coin de l'œil, et celui-ci continuait à boire son verre de grog à petites gorgées, lorsque Shoking apparut en haut de l'escalier qui descendait dans la cave.

– Voilà Shoking !

– Vive Shoking !

– Hurrah pour Shoking !

Ce fut une avalanche de cris.

L'homme gris releva la tête et salua Shoking de la main.

– Bonjour, mes amis, bonjour, dit Shoking du ton protecteur d'un homme heureux.

– Tiens ! s'écria une femme, il a des souliers neufs.

– Et un habit neuf, dit un voleur.

– Il a une chemise… fit une autre prostituée.

– Par saint Georges ! murmura mistress Brandy, il a des bords à son chapeau.

– J'ai fait fortune, dit Shoking. Mais rassurez-vous, j'ai laissé mon argent à la maison.

– C'est dommage, dit Jack en riant.

Shoking traversa la salle et vint s'asseoir à la table de l'homme gris.

– Cette fois, dit-il, c'est moi qui paye.

X

L’homme gris se prit à sourire.

– Mon ami, dit-il, je vois que vous avez de l’argent ce soir, et comme vous êtes un brave cœur, vous vous dites qu’il est convenable de payer à votre tour.

– Ça, c’est vrai, dit Shoking.

L’homme gris baissa la voix.

– Dieu me garde de vous refuser, car je n’ai jamais voulu blesser personne, et je sais que tout bon Anglais a sa fierté. Payez donc, si tel est votre bon plaisir.

Néanmoins, laissez-moi vous faire une question.

– Laquelle ? demanda Shoking en regardant l’homme gris avec étonnement.

– Vous avez de l’argent ?

Shoking baissa la voix :

– Chut ! dit-il, ne me trahissez pas, j’ai gagné dix guinées ce soir.

– Dix guinées !

– Tout autant. J’en ai presque dépensé une pour me vêtir, et vous voyez si je le suis convenablement, hein ? fit Shoking avec importance.

– Un gentleman, dit l’homme gris.

– N’est-ce pas ?

Et Shoking se mit à énumérer complaisamment le prix de ses acquisitions :

– Habit, trois schillings, dit-il ; chapeau, deux schillings ; un pantalon, un schilling six pence ; souliers, quatre schillings, mais ils sont neufs. Chemise et cravate, deux schillings.

J’ai failli acheter un waterproof. Il fait froid, et un pardessus n’est pas de luxe en cette saison. Mais j’ai réfléchi.

– Ah ! fit l’homme gris.

– Oui, dit Shoking. J’ai pensé qu’il valait mieux louer une chambre pour deux semaines dans Mil end Road, en face du workhouse, ce qui m’amusera fort, moi qui n’ai jamais pu y être admis que pour la nuit, et encore en promettant de travailler le lendemain trois ou quatre heures à faire de l’étoupe, car je ne suis pas assez fort pour casser des pierres.

Il me reste donc neuf guinées. Je puis vivre un an sans rien faire. J'irai me promener dans Regent-street, demain soir, et je louerai une stalle au théâtre d'Hay-Markett.

L'homme gris souriait toujours.

– Mais à quoi donc avez-vous gagné ces dix guinées ? dit-il.

– Oh ! c'est bien simple, dit Shoking.

– Mais encore ?

– J'ai rendu service à un lord.

– Comment cela ?

– Je me trouvais sur le *Penny-Boat*, qui remonte de Greenwich à Charing-Cross.

– Bon.

– Sur ce *Penny-Boat*, il y avait une fort jolie femme, ma foi ! une Irlandaise, avec son petit garçon, et un lord qui la regardait, ah ! mais qui la regardait…

– Après ? dit l'homme gris en fronçant légèrement le sourcil.

– Le lord s'est approché de moi, et il m'a dit : Tu vas suivre cette femme, et, si tu me rapportes son adresse, ce soir, à mon hôtel, dans Chester-street, Belgrave-square, je te donnerai dix guinées.

C'est ce que j'ai fait ; et vous voyez, ajouta Shoking, qu'il n'est pas difficile de gagner beaucoup d'argent honnêtement.

– Honnêtement ? fit l'homme gris.

– Dame !

– Ah ! vous croyez cela honnête, ami Shoking ?

Le mendiant se sentit rougir ; et pour la première fois, il songea que peut-être il avait agi à la légère.

Aussi éprouva-t-il le besoin d'excuser sur-le-champ sa conduite, et s'empressa-t-il de raconter dans tous ses détails la suite de son aventure.

Il dit à l'homme gris comment il avait servi de guide à la pauvre mère et à son enfant perdus dans les rues de Londres, comment il les avait conduits dans Lawrence-street, puis chez mistress Fanoche, portant le petit sur son dos.

Il n'oublia rien, pas même ce détail bizarre que la mère avait dit plusieurs fois qu'elle devait se trouver le lendemain à la messe de huit heures à Saint-Gilles, et présenter son fils au prêtre qui officierait.

Quand il eut fini, l'homme gris qui l'avait écouté attentivement, lui dit :

– Vous êtes une tête légère et un bon cœur, Shoking.

– Pourquoi donc ? demanda le mendiant.

– Vous avez fait une bonne action en venant en aide à cette femme ; mais vous avez fait un acte blâmable en allant indiquer à ce lord… Comment le nommez-vous ?

– Lord Palmure.

– Bon ! je vous disais donc que vous aviez eu tort d'aller lui dire où cette femme était descendue.

– Mais…

– Vous pensez bien, dit l'homme gris, qu'un lord qui tient à savoir l'adresse d'une pauvre femme du peuple, ne saurait avoir de bonnes intentions.

Shoking tressaillit.

– Vous avez raison, dit-il, j'ai eu tort…

Puis, se frappant le front :

– Si j'allais avertir l'Irlandaise, dit-il.

L'homme pris n'eut pas le temps de répondre, car un grand tumulte se fit à l'entrée de la cave.

Placés tout au bout de la salle souterraine, l'homme gris et Shoking étaient presque dans l'ombre, tandis que l'entrée de la cave était en pleine lumière.

En haut de l'escalier, on venait de voir apparaître un homme et une femme.

La femme se débattait et ne voulait pas entrer. Elle poussait des cris suppliants et disait d'une voix brisée :

– Au nom du bon Dieu, laissez-moi !

L'homme répondait d'une voix rauque :

– Je suis Williams, timonier à bord du *Victorieux*, le plus brave navire de Sa Majesté la reine. Toutes les femmes sont folles de moi, toutes les femmes du Wapping m'ont aimé… et tu feras comme les autres. Marche !

Et il la poussait rudement devant lui.

– Hurrah pour Williams ! criait la foule des buveurs.

– Cette chipie ! exclamèrent les femmes, ne pas vouloir de Williams ! tu es folle, ma chère !

– Williams, la mort des cœurs ! dit une autre.

– La terreur des jaloux ! exclama un voleur.

– Le beau Williams ! ricanèrent quelques hommes.

La femme se cramponnait à lui, embrassant ses genoux et répétant :

– Grâce ! grâce !

Et la salle de rire et d'applaudir avec frénésie.

– Ah ! tu ne veux pas être madame Williams ! hurlait le matelot ; nous verrons bien.

Et il jeta, par un suprême effort, l'Irlandaise, – car c'était elle, – au milieu de la taverne.

Soudain, Shoking jeta un cri.

Un cri que personne n'entendit, car l'attention générale était concentrée sur Williams et sa conquête.

Personne, excepté l'homme gris.

– *Elle* ! dit Shoking.

– Qui, *elle* ! fit l'homme gris.

– L'Irlandaise.

– La mère de l'enfant ?

– Oui.

– Comment peut-elle être ici ?

– Je ne sais pas. Mais c'est elle.

L'homme gris se prit alors à regarder cette femme, et il tressaillit à la vue de cette beauté sans égale à laquelle l'épouvante donnait une expression céleste.

On eût dit un ange tombé du ciel dans quelque coin de l'enfer.

Elle était maintenant à genoux et jetait autour d'elle un regard suppliant et mouillé de larmes.

– Mes bons messieurs, disait-elle, mes bonnes dames, mes amis, ayez pitié de moi… je ne suis pas ce que cet homme croit… je suis une pauvre mère qu'on a séparée de son fils… Délivrez-moi, mes amis, délivrez-moi de cet homme… il faut que je retrouve mon enfant…

Et elle se tordait les mains : à la vue de ce désespoir, tous ces bandits, toutes ces prostituées riaient à pleine gorge et répétaient :

– Hurrah pour Williams !

Williams, lui, s'était posé en matamore au milieu de la salle :

– Je suis Williams, disait-il, Williams, du *Victorieux*, et j'ai toujours été gâté par les femmes.

En même temps, il avait jeté bas sa veste de matelot et montrait son torse herculéen et ses épaules trapues avec une orgueilleuse complaisance.

– Je suis Williams, disait-il, et cette femme me plaît : qui donc osera me la disputer ?

Et il jeta un défi à toute la salle.

Personne d'abord ne bougea.

Williams avait tiré son couteau et le brandissait.

– Elle est pourtant belle, cette femme, reprit-il avec ironie.

Mais pour l'avoir, il faut jouer du couteau, mes agneaux. Et personne n'en veut.

Le même silence accueillit cette nouvelle provocation.

L’Irlandaise était toujours à genoux, suppliant tous ces misérables.

– Ah ! ah ! ah ! ricana Williams, vous voyez bien, ma chère, que personne ne veut de vous… Tu seras madame Williams, il le faut bien.

Mais soudain, un homme se leva, traversa la salle comme un éclair, et vint se placer devant Williams.

– Je te défends d’y toucher, dit-il.

– Hurrah pour l’homme gris ! hurlèrent alors les buveurs.

C’était l’homme gris, en effet, l’interlocuteur de Shoking, qui venait de surgir devant l’Irlandaise comme un protecteur.

Et l’Irlandaise tendit vers lui ses mains suppliantes.

XI

Le même effet dut se produire le jour où l'on vit sortir des rangs des Hébreux cet enfant du nom de David qui se présentait pour combattre le géant Goliath.

Williams n'était pas un géant, mais il était si large d'épaules, si trapu, si solidement campé sur son torse énorme qu'il rappelait ces hercules forains qui soulèvent des poids à bras tendus ou portent des fardeaux à faire reculer un bœuf.

Celui qui osait se dresser devant lui et accepter son défi était de taille ordinaire, mince, avec de petits pieds et de petites mains.

Sous son pantalon de laine brune, sous son habit de gros drap gris fané, auquel il devait son surnom, on eût juré quelque fils de lord, tant il avait de noblesse et d'élégance aristocratique dans l'attitude, le visage et le maintien.

Une femme lui cria :

– N'y va pas, mon mignon, il ne fera de toi qu'une bouchée.

– L'homme gris est fou ! dit un des voleurs.

Un autre, qui lui avait vu administrer ces trois coups de poing dont nous parlions tout à l'heure, répondit :

– Laissez donc ! on ne sait pas…

Les matelots qui étaient nouvellement débarqués, regardaient l'homme gris avec commisération :

– Le pauvre petit, disaient-ils, il ne connaît pas Williams, on le voit bien.

Quant à Williams, il se mit à rire, mais d'un rire si franc, si insolent, que toute la salle fit comme lui.

– Va-t'en, *mademoiselle*, dit-il à l'homme gris. Veux-tu que je te paye un verre de grog ?… Non, n'est-ce pas ? tu aimerais mieux des friandises ?…

Mais son regard rencontra celui de cet adversaire qu'il paraissait mépriser si fort, et comme de deux lames d'épée qui se heurtent jaillit soudain une étincelle, au choc de ce regard Williams tressaillit et recula d'un pas.

Il cessa de rire et se mit instinctivement sur la défensive.

L'homme gris se plaça alors entre l'Irlandaise et Williams :

– Je te défends, répéta-t-il, de toucher à cette femme.

– Hurrah pour l'homme gris ! dirent quelques buveurs.

La voix de cet homme était brève, cassante, métallique. Son œil jetait des flammes.

– Et moi je ne veux pas ! dit Williams furieux.

Et il leva son poing énorme.

Son bras siffla dans l'air comme une masse et s'abattit sur l'homme gris.

Mais d'un bond celui-ci se jeta en arrière, esquiva l'assommeur, et Williams, qui avait réuni toutes ses forces dans ce coup de poing, perdit un moment l'équilibre et chancela sur ses jambes.

Ce fut rapide et foudroyant comme l'éclair.

L'homme gris se baissa, bondit la tête en avant, et cette tête allant frapper le matelot en pleine poitrine, le renversa.

Williams tomba comme un bœuf sous la massue.

Certes, en ce moment, l'homme gris aurait pu profiter de sa victoire, et poser un pied vainqueur sur la poitrine de son adversaire ; il aurait pu même tirer son couteau et le planter dans la gorge de Williams, sans que personne y trouvât à redire, tant les hommes à l'état de nature ont le sentiment et le respect de la force brutale.

Mais l'homme ne profita point de sa victoire et attendit.

Williams se releva en rugissant.

Cette fois, il brandissait son couteau.

L'homme gris n'avait pas ouvert le sien.

Williams se rua sur lui.

L'homme gris se jeta une seconde fois de côté, le saisit à bras le corps, l'enleva de terre comme une plume et le rejeta meurtri sur le sol, avant qu'il eût pu faire usage de son arme qui lui échappa des mains dans sa chute.

Alors l'homme gris posa son pied sur le couteau et promena autour de lui un regard tranquille et fier.

Ce regard rencontra celui du bon Shoking.

Le mendiant, pâle et frémissant, s'était approché de l'Irlandaise, et l'Irlandaise le reconnaissant, avait poussé un cri de joie et s'était jetée à son cou.

– Je te confie cette femme, lui dit l'homme gris, et que tout le monde le sache ici, je la prends sous ma protection.

Alors éclatèrent de toute part, dans la salle, des applaudissements frénétiques, tandis que Williams se relevait péniblement.

Mais soudain les applaudissements cessèrent ; ceux qui hurlaient se turent, et Williams, qui allait se précipiter de nouveau sur son adversaire, s'arrêta en chemin.

Un nouveau personnage apparaissait en ce moment en haut de ces marches humides et sales qui descendaient dans la taverne.

Et, à la vue de ce personnage, il y eut comme un frémissement de respect, d'admiration

et de honte à la fois parmi ces voleurs, ces prostituées et ces hommes grossiers qui, jusque-là, ne s'étaient inclinés que devant la force.

Un jeune homme au long et pâle visage, aux cheveux blonds tombant en boucles sur ses épaules, un homme d'à peine trente ans, grand, mince, vêtu de noir, si frêle et si délicat en apparence qu'on eût dit une femme sous un vêtement masculin, un jeune homme descendit lentement l'escalier et dit d'une voix grave :

– Mes frères, Dieu l'a dit, celui qui tue sera tué. Au lieu de se haïr, les hommes doivent s'aimer et s'entr'aider.

Et Williams, le féroce matelot, tomba à genoux, et les filles perdues courbèrent la tête, les voleurs s'inclinèrent avec confusion, et la pauvre Irlandaise crut que Dieu envoyait un de ses anges pour la délivrer.

Ce jeune homme à l'œil bleu, au front inspiré, qui parlait d'amour et charité dans ce repaire, c'était un prêtre.

Un prêtre catholique, un prêtre Irlandais, bien connu des matelots, car il avait été aumônier d'un vaisseau et n'avait point pâli ni devant la mitraille qui balayait le pont, ni devant la tempête, qui souvent avait menacé d'engloutir navire, matelots et passagers.

Il était bien connu encore de toute cette misérable population du Wapping, qui l'avait vu, pendant le dernier choléra, porter partout des secours et des consolations, bien que ce ne fût pas sa paroisse et qu'il fût de celle de Saint-Gilles.

On le nommait Samuel.

Il marcha droit à Williams, qui s'était agenouillé humblement devant lui, et lui dit :

– C'est pour toi que je suis venu ici.

On m'a dit que tu maltraitais une femme, et comme tu n'es méchant que lorsque tu es pris de vin, j'ai pensé que ma présence te ramènerait à la raison.

– Pardonnez-moi, vous qui êtes bon, murmura le matelot.

Le prêtre regarda la pauvre femme que Shoking soutenait dans ses bras :

– Qui êtes-vous ? lui dit-il.

– Oh ! répondit-elle, prenez pitié de moi, sauvez-moi, monsieur… Rendez-moi mon enfant…

– Votre enfant ?

– On m'a séparé de lui, dit-elle, on me l'a pris.

– Ne craignez rien, ma chère, dit Shoking : votre enfant, je sais où il est, moi ; ne vous ai-je pas conduite dans cette maison ?… Oh ! par Saint-Georges… croyez-moi, il faudra bien qu'on nous le rende !

L'Irlandaise eut un cri de joie et répéta avec un accent qui tenait du délire :

– Mon fils ! ils me rendront mon fils !

Et elle se mit à baiser les mains du prêtre.

– Vous êtes Irlandaise, lui dit celui-ci, je le reconnais à votre accent.

– Oui, répondit-elle.

– Moi aussi, dit le prêtre. Dieu sauve l'Irlande, notre mère !

Puis il regarda l'homme gris.

– Et vous, dit-il, vous que je vois pour la première fois, vous qui avez protégé cette femme, qui donc êtes-vous ?

Alors cet homme, qui tout à l'heure avait promené autour de lui un œil dominateur, cet homme devant qui tous ces autres hommes avaient tremblé, abaissa son front et son regard devant le regard calme et limpide de ce jeune homme que Dieu avait choisi pour son ministre…

L'homme fait se courba devant l'homme si jeune et si frêle encore qu'on eût dit un enfant, et il répondit d'une voix humble et frémissante d'émotion :

– Je serai votre esclave, si vous daignez me le permettre.

Puis il fléchit un genou devant le jeune prêtre et lui baisa respectueusement la main.

XII

Que se passa-t-il alors ?

C’est ce qu’il est difficile de raconter ; mais, une heure après, la taverne était vide.

Matelots, femmes perdues, voleurs s’étaient esquivés un à un comme s’ils eussent senti que leur présence n’était plus possible dans ce lieu sanctifié par le prêtre.

Mistress Brandy elle-même faisait silence derrière son comptoir.

L’abbé Samuel était toujours debout, regardant, à la pâle lueur des chandelles qui fumaient éparses sur les tables, le pâle et beau visage de l’Irlandaise que Shoking et l’homme gris soutenaient dans leurs bras, tant elle était brisée par l’horrible scène que nous racontions naguère.

– Ainsi, disait le jeune prêtre, vous arrivez d’Irlande ?

– Oui, répondit-elle.

– Avec votre enfant ?

– Un amour de petit garçon, murmura le brave Shoking.

– Est-ce la misère qui vous a poussée, comme la plupart de nos frères d’Irlande, à quitter votre pays et à venir chercher fortune à Londres ?

– Non, dit-elle, j’obéis à un devoir sacré.

Le prêtre tressaillit.

– Je viens à Londres, reprit-elle d’une voix mourante, parce qu’il faut que je sois demain à la messe de huit heures, à Saint-Gilles.

– Est-ce un vœu ? fit le prêtre, qui tressaillit encore.

Alors elle le regarda avec une étrange expression de confiance et d’abandon.

– Oh ! dit-elle, je sens bien que vous êtes un de ces hommes que Dieu a fait saints et à qui on peut tout révéler.

– Parlez, dit le prêtre d’une voix grave.

– Je suis une pauvre paysanne, reprit-elle, la fille d’un pêcheur de Drogheda, un petit port au nord de Dublin.

Je ne sais rien sur la mission que mon époux mourant m’a confié, mais je tiendrai le serment que je lui ai fait.

– Quel est ce serment ?

– Oh ! dit-elle, pour que vous me compreniez, il faut que je vous dise mon histoire.

Shoking et l'homme gris s'assirent sur un banc, le prêtre lui prit les deux mains, et alors, en ce bouge enfumé, devenu solitaire et silencieux, elle leur fit le récit suivant :

– Notre cabane était au bord de la mer, au pied d'une falaise. Pendant les nuits d'orage, à la marée haute, le flot venait battre notre porte.

Mon père était veuf, et j'étais son unique enfant.

Il allait à la pêche, je raccommodais ses filets et nous avions bien de la peine à vivre.

Quelquefois, mon père s'engageait pendant deux ou trois mois sur un grand bateau qui allait à Terre-Neuve à la pêche de la morue.

Alors je restais seule, et chaque matin, en m'éveillant, je regardais au loin sur la mer, pour voir si la barque pontée qui l'avait emmené ne reparaissait pas à l'horizon.

Une nuit d'hiver, une nuit de tempête, j'étais à genoux, priant Dieu pour les marins en détresse, car la mer mugissait avec furie et le vent faisait rage, une nuit, on frappa à la porte de notre cabane.

J'étais seule depuis près de trois mois.

Je crus que c'était mon père qui revenait et je courus ouvrir.

Ce n'était pas mon père.

Un étranger, un inconnu, le front entouré de bandelettes sanglantes, entra vivement en me disant :

– Au nom de Dieu, au nom de l'Irlande notre mère, pour qui mon sang vient de couler, sauvez-moi, cachez-moi…

Je ne le regardai même pas ; je ne vis qu'une chose, c'est qu'il était blessé, mourant ; je n'entendis qu'une parole, le nom sacré de notre patrie, l'Irlande, et je le fis entrer.

Au lointain, à travers les mugissements de l'orage, on entendait retentir des coups de feu.

Je ne savais rien de ce qui se passait hors de notre petit port ; cependant je me souvins que des pêcheurs, la veille, avaient dit devant moi que les opprimés s'étaient levés contre les oppresseurs ; que las de souffrir, les pauvres Irlandais se révoltaient contre les Anglais leurs tyrans ; que plusieurs villages, dans le Nord, s'étaient insurgés ; enfin qu'il était arrivé des troupes royales et des vaisseaux de Sa Majesté la reine pour réduire une fois encore la pauvre Irlande à la soumission et au silence.

Je pris soin du blessé ; je le fis coucher dans le lit de mon père, après lui avoir donné à boire, car il mourait de soif.

Pendant toute la nuit, je demeurai à genoux, priant pour l'Irlande et tressaillant d'épouvante au moindre bruit ; car il me semblait toujours que les habits rouges allaient venir, qu'ils s'empareraient de cet homme à qui j'avais donné un refuge, et qu'ils le tueraient sous mes yeux.

Le jour vint.

Je sortis furtivement alors de ma cabane et j'allai jusqu'au port.

Là, j'appris les événements de la nuit.

Il y avait eu une grande bataille entre les insurgés et les habits rouges.

Après une lutte acharnée ceux-ci étaient demeurés vainqueurs.

Les insurgés dispersés, écrasés, découragés, avaient fui vers les montagnes.

Des soldats anglais avaient traversé la ville au petit jour en jurant comme des damnés et disant que, malgré la victoire, leur journée était perdue, puisqu'il n'avaient pu prendre le chef des révoltés.

Je revins en toute hâte.

Quelque chose me disait que ce chef qu'ils cherchaient, c'était lui.

Pendant plusieurs semaines, pendant plusieurs mois, il demeura caché dans notre pauvre maison.

Je partageais avec lui mon pain noir et mes pommes de terre et nous faisions ensemble des vœux pour l'Irlande.

Il était jeune, il était beau ; il avait le regard de l'homme qui a l'habitude de commander aux autres.

À ces mots, l'Irlandaise baissa la tête.

– Comment ne l'aurai-je pas aimé ? dit-elle. Un soir, il me prit les mains et me dit :

– Jenny, tu es non-seulement mon ange sauveur, mais peut-être qu'un jour tu auras été sans le savoir la libératrice de l'Irlande.

Mon père revint ; il accueillit le pauvre proscrit, comme je l'avais accueilli moi-même.

Un jour cet homme voulut nous quitter.

– Je suis pauvre, nous dit-il, et vous avez bien de la peine à vivre. Je ne veux pas vous être à charge plus longtemps.

Quand je vis qu'il allait partir, mon cœur se fendit.

Je me jetai à ses genoux et je lui fis l'aveu de mon amour.

Il me releva et me dit :

– Moi aussi, je t'aime. Je t'aime depuis longtemps et je voudrais être un simple pêcheur à la seule fin de devenir ton époux.

Mais tu ne sais pas qui je suis, mon enfant ; tu ne sais pas que l'Angleterre m'a condamné à mort, qu'elle a mis ma tête à prix et que peut-être, le lendemain de notre union, il te faudrait porter des habits de deuil.

– Eh bien ! m'écriai-je, qu'importe que vous soyez proscrit ! Tel qu'il est, j'accepte votre sort. Si vous mourez, je saurai mourir avec vous.

Il me prit dans ses bras, son cœur battit sur le mien, nos lèvres s'unirent, et ce fut par une froide nuit d'hiver, où les étoiles brillaient au ciel, que le Dieu de l'Irlande nous

fiança.

Le lendemain, un vieux prêtre nous bénit.

Alors mon époux se mit à travailler avec mon père de son rude état de pêcheur, et plusieurs mois s’écoulèrent.

Les habits rouges étaient partis, et, comme disent les lords, l’Irlande, une fois encore, était tranquille.

Je devins mère.

Quand mon fils naquit, mon époux le prit dans ses bras et me dit :

– Cet enfant sera peut-être un jour le sauveur de l’Irlande.

Ce qu’il disait, je le croyais, comme si Dieu lui-même m’eût parlé.

À cet endroit de son récit, l’Irlandaise étouffa un sanglot et essuya ses yeux plein de larmes.

– Continuez, mon enfant, lui dit Samuel d’une voix grave.

XIII

L’Irlandaise reprit :

– Les cheveux de mon enfant commençaient à pousser.

Ils étaient presque noirs, bien qu’à cet âge et dans notre pays, les enfants soient généralement blonds.

Un jour, son père et moi, nous remarquâmes qu’au milieu de ses cheveux châtains croissait une mèche de cheveux roux.

Mon époux jeta un cri de joie.

– Oh ! chère créature, me dit-il en m’embrassant, j’avais donc raison de te dire que tu serais peut-être un jour la libératrice de l’Irlande.

Et comme je ne comprenais rien à ces paroles, il poursuivit :

– Jenny, écoute bien ce que je vais te dire. Aujourd’hui je ne suis plus qu’un pauvre pêcheur, vivant obscur et heureux auprès de toi.

Demain, il peut se faire que je te quitte, que je te dise un adieu éternel.

Je joignis les mains avec effroi.

– Demain, reprit-il, l’Irlande aura peut-être encore besoin de moi. Alors je repartirai et je reprendrai cette épée que j’avais laissé tomber sur le dernier champ de bataille.

Serai-je vainqueur ?

Me sera-t-il donné de délivrer enfin notre malheureuse patrie, ou bien cette tâche glorieuse est-elle réservée à notre enfant ?

Dieu seul le sait !

Mais retiens bien mes paroles, quoi qu’il advienne, quand l’année 186… sera venue, il faut que ton enfant et toi vous quittiez l’Irlande.

– Où irons-nous donc ? demandai-je.

– À Londres, chez tes maîtres et tes oppresseurs. Là, tu te présenteras le 27 octobre, à huit heures du matin, à l’église Saint-Gilles, tu feras approcher ton fils du sanctuaire, et lorsque le prêtre descendra de l’autel, tu lui diras : « Je vous amène celui que vous attendez. »

– Je le ferai ainsi que vous me le commandez, lui répondis-je avec soumission.

Plusieurs années s’écoulèrent ; il était toujours auprès de nous, vivant comme un simple pêcheur, et bien qu’il fût mon époux, je n’avais jamais osé lui demander rien de

son passé.

Un soir, des hommes que nous ne connaissions pas, que nous n'avions jamais vus, mon père et moi, vinrent heurter à la porte de notre chaumière.

En les voyant, il eut un cri de joie :

– Ah ! dit-il, enfin je vous revois !

Quels étaient ces hommes ?

Il ne nous le dit pas, mais il partit avec eux, disant :

– L'Irlande a besoin de nous.

Ni mes larmes, ni les caresses de son enfant ne purent le retenir.

En me quittant, il me pressa dans ses bras avec effusion et me dit :

– Souviens-toi de la promesse que tu m'as faite. À Saint-Gilles, le 27 octobre 186…

– Oui, lui répondis-je en pleurant.

Quelques jours après, l'Irlande était en feu de nouveau.

Les villages se révoltaient un à un, et les troupes royales étaient battues sur plusieurs points.

Mais avec de l'or on a des soldats et l'Angleterre a de l'or ; et quand un soldat est tombé, elle le remplace ; et quand les premiers et les seconds sont morts, les troisièmes arrivent ; et quand l'Angleterre veut, m'a-t-on dit, elle couvre l'Océan de ses vaisseaux.

L'Irlande a des soldats, mais elle n'a pas d'or. Elle n'a même pas de pain.

Cependant elle résista longtemps encore ; mais le pauvre Irlandais qui tombait n'était pas remplacé, et comme dans la lutte ils étaient un contre cent, la victoire, une fois de plus, resta aux dominateurs de l'Irlande.

Qu'était-il devenu, *lui* ?

Je pris mon fils dans mes bras, je m'en allai à pied, sous le soleil et sous la pluie, jusque dans cette grande ville qu'on appelle Dublin.

Une foule immense parcourait les rues ; les tambours battaient, les cloches sonnaient, et quand je demandai pourquoi tout ce monde et tout ce bruit, on me répondit :

– C'est la sentence de mort, prononcée par la haute cour martiale, qu'on va mettre à exécution.

Je frissonnai, un nuage passa devant mes yeux.

Un homme du peuple me dit encore :

– On va pendre les chefs de l'Insurrection.

En ce moment, mon cœur se serra, mes tempes se mouillèrent, un horrible pressentiment m'assaillit.

J'étais entraînée, portée par la foule, et j'avais bien de la peine à tenir mon fils au-dessus de ma tête pour qu'il ne fût pas étouffé.

J’aurais voulu reculer que je ne l’aurais pu.

Je fus portée ainsi par ce flot humain jusque sur une grande place.

C’était là que se dressaient la potence et la hideuse plate-forme.

Je jetai un cri, je voulus fuir ; mais le courant m’entraîna presque au pied de l’échafaud.

Je voulus fermer les yeux ; une force invincible et mystérieuse me contraignit à les garder ouverts, et je les levai vers la plate-forme, sur laquelle, en ce moment, montaient les condamnés.

Soudain un nouveau cri m’échappa…

Oh ! ceux qui l’ont entendu n’ont pu l’oublier, car mon âme et ma vie s’envolaient avec ce cri.

Le premier condamné qui venait de monter sur la plate-forme, c’était *lui*.

Lui, qui me vit, et me cria :

« – Souviens-toi ! »

Que se passa-t-il alors ?

Je ne l’ai jamais su. Mes yeux se fermèrent ; et quand je les rouvris, la nuit s’était faite, la foule avait disparu ; j’étais loin de cette place où *il* était mort pour l’Irlande, et un homme que je ne connaissais pas portant mon fils endormi sur ses épaules, m’entraînait dans la campagne déserte.

J’étais comme folle et je suivais cet homme sans chercher à savoir qui il était et où il m’emmenait.

Au bout d’une heure de marche, le vent qui vient de la mer fouetta mon visage et il me sembla reconnaître le chemin de mon village.

Alors mon guide inconnu me dit :

– À présent, tu n’as plus rien à craindre, femme. Les tyrans de l’Irlande n’iront point chercher ton fils dans ta cabane pour le mettre à mort, ce qu’ils ne manqueraient pas de faire s’ils savaient qui il est.

Va-t-en et *souviens-toi*.

Et il s’éloigna.

Cet homme savait donc, lui aussi, quel serment j’avais fait à celui qui venait de mourir pour l’Irlande !

L’Irlandaise s’arrêta encore, et elle essuya les larmes qui inondaient son visage.

Alors, se jetant aux pieds du jeune prêtre :

– Maintenant que vous savez tout, dit-elle, au nom de Dieu, au nom de celui qui est mort, au nom de l’Irlande, notre mère commune, venez à mon aide !… car il faut que je retrouve mon enfant avant demain, car il faut que je sois à Saint-Gilles… car…

L’abbé Samuel arrêta l’Irlandaise d’un geste :

– Je suis le prêtre, dit-il, qui doit demain matin célébrer la messe à Saint-Gilles.

– Vous ! dit-elle en levant sur lui un regard avide.

– Moi, dit-il, et je vous attendais.

– Mon fils ! exclama la pauvre mère, mon fils ! où est mon fils ?

– Nous le retrouverons, répondit le prêtre.

Puis se tournant vers Shoking et l’homme gris, il leur dit :

– Vous, mes amis, vous allez venir avec nous, n’est-ce pas ?

Vous allez nous aider à retrouver cet enfant.

– Oh ! je crois bien, dit Shoking, et ce ne sera pas difficile.

– Je suis prêt à vous suivre, fit l’homme gris d’un signe de tête.

– Cet enfant que nous cherchons, cet enfant qu’il nous faut retrouver à tout prix, ajouta le prêtre, c’est celui que l’Irlande attend !

Mais comme ils allaient sortir de la taverne, un nouveau personnage se montra en haut des marches de l’escalier, et, à sa vue, le prêtre tressaillit et jeta un regard plein d’une mystérieuse inquiétude à ses compagnons.

XIV

Ce nouveau venu n’avait pourtant rien d’effrayant à première vue.

C’était un petit homme un peu obèse, tout à fait chauve, vêtu comme un gentleman parcimonieux, c’est-à-dire portant des habits usés, mais d’une bonne coupe et parfaitement brossés.

Il avait un gros diamant au doigt et trois gros diamants à sa chemise.

Le diamant est une valeur, et cela ne s’use pas.

Ses joues rouges, son nez légèrement épaté, ses lèvres lippues, ses petits yeux gris n’avaient rien de féroce ; on eût dit un bon bourgeois qui a fait sa fortune, ne demande plus rien aux affaires et caresse secrètement l’ambition de devenir quelque jour alderman, quelque chose comme membre du corps municipal de la cité de Londres.

Cependant, cet homme qui n’avait rien d’extraordinaire ni dans sa personne, ni dans son maintien, ni dans son costume, ne traversait pas une rue de Londres impunément. Un frisson parcourait tout le corps de ceux qui le voyaient passer, et souvent on entendait un Anglais dire à son voisin :

– Dieu vous garde d’avoir jamais affaire à M. Thomas Elgin !

Jadis l’usurier était un petit homme sale, vêtu d’une houppelande, portant des chaussons de lisière et un bonnet de nécromancien.

La tradition voulait qu’il fût juif, logeât en un taudis sordide, et laissât pousser indéfiniment ses ongles.

M. Thomas Elgin, comme on a pu le voir, n’était rien de tout cela.

D’abord, il était habillé comme tout le monde, habitait une maison à deux étages dans Oxford-street, faisait ses courses en cab, déjeunait et dînait confortablement, et était non-seulement chrétien, mais encore membre du conseil de la paroisse.

Ce qui n’empêchait pas M. Thomas Elgin d’être un usurier de la pire espèce, la terreur de la ville entière, agglomération ou cité, – ce qui justifiait ce singulier salut que s’adressaient souvent deux commerçants :

– Portez-vous bien et Dieu vous garde de Thomas Elgin !

Car il prêtait toujours, le digne homme ; et ceux qui n’eussent pas trouvé un shilling partout ailleurs, trouvaient un sac de guinées chez lui.

Il avait même coutume de dire :

– Les gens qui prétendent qu'il y a des débiteurs insolvables sont des imbéciles ! Avec moi, tout le monde finit par payer, et je n'ai jamais eu de non-valeurs.

Le petit commerçant, le boutiquier gêné qui avait le malheur de s'adresser à Thomas Elgin, était un homme perdu par avance.

Il avait beau payer, payer encore et toujours, il était à tout jamais l'homme-lige, l'esclave de Thomas Elgin.

Tel était celui qui s'aventurait ainsi dans le *Black-horse*, c'est-à-dire dans la taverne du Cheval-Noir, et dont l'apparition avait fait tressaillir l'abbé Samuel.

– Hé ! hé ! monsieur l'abbé, dit Thomas Elgin en s'avançant vers le prêtre, si l'on m'avait dit hier soir que je vous trouverais ici en semblable compagnie, je me serais mis à rire.

– Monsieur, répondit le prêtre avec dignité, les gens de mon ministère vont partout où leur devoir les appelle.

– Mille pardons, si je vous ai blessé, monsieur l'abbé, reprit Thomas Elgin d'un ton dégagé ; je n'en avais pas l'intention, croyez-le bien. Et puis, ces choses-là ne me regardent pas… J'ai tort de m'en mêler… Pardonnez-moi… pardonnez-moi.

À propos, je viens pour ma petite affaire… Je me suis présenté souvent à votre domicile, mais il paraît que les prêtres catholiques sont fort occupés, qu'on ne les trouve jamais…

– Monsieur, dit l'abbé Samuel, ce que vous dites-là est vrai pour moi depuis une quinzaine de jours. J'ai passé deux semaines au chevet d'un mourant, ne le quittant que pour aller dire ma messe.

– Ce qui fait que depuis quinze jours, vous n'êtes pas rentré chez vous.

– En effet.

– Vous avez tort, monsieur l'abbé, grand tort…

– Pourquoi ?

– Mais parce que les gens de justice ont marché pendant ce temps-là, et quand ils marchent, ils vont vite… savez-vous ?

– Mais, monsieur…

M. Thomas Elgin était sans doute fatigué, car il s'assit, tandis que le prêtre demeurait debout devant lui.

– Voyons, il faut être juste, reprit-il. Vous êtes venu m'emprunter cent livres pour les besoins de votre église, il y a près d'un an. Il y a un mois que votre lettre de change est échue…

– Monsieur, dit le jeune prêtre, je vous ai écrit pour vous demander un délai de deux mois.

– Je ne dis pas non.

– Je vous jure que dans deux mois vous serez payé. J'ai donné l'ordre de vendre en Irlande le peu de terre qui me reste, et cette vente aura lieu au premier jour.

– Ta, ta, ta ! fit M. Thomas Elgin, les terres d'Irlande, je connais ça ! on ne trouve pas d'acquéreurs ; et si on en trouve, ils n'ont pas d'argent. Je vous engage bien à vous retourner d'un autre côté, mon cher monsieur l'abbé.

– Que vous importe, pourvu que vous soyez payé ?

– Oh ! c'est vrai, dit M. Thomas Elgin, c'est votre affaire et non la mienne.

Et il se leva et fit un pas de retraite.

Un rayon de joie passa dans les yeux de l'abbé Samuel ; il crut que le tigre s'était laissé adoucir.

– Ainsi, dit-il, vous m'accordez le sursis de deux mois ?

– Qui a dit cela ? fit l'usurier d'un ton moqueur.

– Mais, monsieur, je vous jure que vous serez payé…

– Je le souhaite pour vous, monsieur l'abbé.

– Ainsi… vous me refusez ?…

– Moi ! je ne refuse rien et n'accorde pas davantage… Voyez votre solicitor. Peut-être trouvera-t-il un moyen d'allonger la procédure…

– Je n'ai pas de solicitor, dit le prêtre. Je suis trop pauvre pour aller voir les gens de justice.

– Alors, tant pis pour vous, monsieur l'abbé. C'est votre affaire et non la mienne… Bonsoir !

Et cet homme s'en alla.

L'abbé Samuel courut après lui :

– Monsieur, disait-il, au nom du ciel… je vous en prie, accordez-moi un délai…

Thomas Elgin montait tranquillement les marches de l'escalier.

Le prêtre le suivait toujours.

Shoking et l'homme gris, donnant le bras à l'Irlandaise, montaient derrière lui.

Ils arrivèrent ainsi dans le public-house.

Alors ils s'aperçurent que la nuit était passée et que le jour était venu.

Le brouillard qui estompait les toits voisins était rouge et transparent, preuve que le soleil se levait.

Le prêtre demandait toujours un délai, et M. Thomas Elgin marchait toujours devant.

Ce qui fit que l'usurier et son débiteur se trouvèrent tout à coup hors du public-house.

Alors le prêtre aperçut un cab à la porte.

En même temps deux hommes de mauvaise mine en sortirent et Thomas Elgin dit en ricanant :

– Je crains bien que vous ne disiez pas votre messe aujourd'hui, monsieur l'abbé.

Les deux hommes s'approchèrent du prêtre stupéfait et lui mirent insolemment la main sur l'épaule.

– Conduisez monsieur à White-Cross, dit Thomas Elgin, la procédure est en règle.

White-Cross est la prison pour dettes de la cité.

Alors l'abbé Samuel jeta un regard rempli de désespoir à Shoking et à l'homme gris et leur dit :

– Au nom du ciel, mes amis, retrouvez l'enfant !

– Je vous le jure, répondit l'homme gris.

– Ah ! misérable ! dit Shoking en montrant le poing à l'usurier.

Thomas Elgin haussa les épaules et s'éloigna tandis que les deux hommes forçaient l'abbé Samuel à monter dans le cab.

L'Irlandaise était tombée à genoux et priait.

… … … … …

XV

Le prêtre parti sous la conduite des deux agents chargés de le conduire à White-Cross, l'Irlandaise était demeurée avec l'homme gris et le bon Shoking.

Elle avait prié et elle pleurait, la pauvre femme à qui on promettait de lui rendre son enfant.

Shoking dit :

– Il n'y a pas de temps à perdre, il faut retourner dans Dudley-street et reprendre l'enfant.

– Sans doute, répondit l'homme gris ; mais il ne faut pas compromettre par trop de précipitation le succès de l'entreprise. Montons d'abord dans un cab.

– Ce sera d'autant plus facile, dit Shoking, que j'ai de l'argent.

Il fit sonner ses guinées avec une certaine complaisance.

Puis il prit l'Irlandaise par le bras et lui dit :

– Venez, ma chère ; dans une heure vous verrez votre fils.

– Oh ! si vous alliez me tromper ! s'écria la pauvre mère.

– Non, non, dit Shoking, vous verrez…

À Paris on ne trouve les voitures de place qu'à des stations déterminées, et pour en rencontrer sur la voie publique, il ne faut pas être dans un quartier quelque peu excentrique. À Londres, c'est tout différent.

Que vous soyez dans le Wapping ou dans Belgrave-square, sur la route de Sydenham ou dans Mild-en-Road, vous ne ferez pas un quart de mille sans rencontrer un cab.

L'homme gris et Shoking ramenèrent donc l'Irlandaise dans Welleclose-square et trouvèrent une voiture à quatre places à la porte de ce même public-house où Betsy la mendiante avait reçu un si joli coup de poing du matelot Williams.

L'homme gris fit monter l'Irlandaise et s'assit à côté d'elle, tandis que Shoking, placé au rebours, leur faisait vis-à-vis.

– Dudley-street, cria ce dernier au cabman.

Le cab partit.

Alors l'homme gris dit à Shoking :

– Il faut maintenant raisonner froidement, et voir pourquoi on a séparé cette femme de son enfant. Laissez-moi l'interroger ; peut-être parviendrai-je à comprendre.

Et il se mit à questionner l'Irlandaise.

Celle-ci ne savait rien de plus que ce que savait Shoking lui-même.

Elle avait rencontré sur le *Penny-Boat* mistress Fanoche, qui avait fait mille caresses à son fils ; puis elle l'avait retrouvée au moment où elle, Jenny, sortait de Lawrence-street, et elle avait fini par accepter l'hospitalité qu'on lui offrait.

Tout ce qu'elle savait, c'est que, à peine avait-elle mis son fils au lit, un étourdissement l'avait prise, suivi d'un impérieux besoin de dormir.

Après, elle ne se souvenait plus de rien.

– Montrez-moi votre langue, lui dit l'homme gris.

L'Irlandaise obéit.

– Bon ! dit-il, vous avez pris un narcotique, et votre sommeil a été si profond qu'on a pu vous transporter jusque dans Welleclose-square sans que vous vous soyiez éveillée.

Or, si on a agi ainsi, c'est qu'on voulait vous séparer de votre enfant.

Pourquoi ? je l'ignore à présent, mais nous le saurons.

– Je crois, dit le bon Shoking en serrant les poings, que je boxerais cette femme comme si c'était un homme, tant je suis furieux contre elle.

– Tranquillisez-vous, ma chère, reprit l'homme gris s'adressant toujours à l'Irlandaise, vous pensez bien que si on vous a volé votre enfant, ce n'est pas pour lui faire du mal. Qui sait ? dans cette immense ville de Londres, il y a des gens riches qui ont des fantaisies si bizarres. Peut-être cette femme veut-elle adopter votre fils.

– Oh ! non, dit l'Irlandaise, elle tient une pension.

– Ah !

– J'ai vu des petites filles chez elle, et qui ont grand'peur. Il y en a une qui a dit à mon fils : « Si tu restes ici, tu seras battu ! »

– Ah ! elle lui a dit cela ?

– Oui.

L'homme gris tomba en une rêverie profonde, et l'Irlandaise continua à verser des larmes silencieuses.

Le cab roulait rapidement.

Il arriva dans Fleet-street, puis dans le Strand, et en moins de trois quarts d'heure, après avoir traversé Leicester-square, il atteignait le quartier irlandais dont la plus belle rue est Dudley-street, et la plus noire, la plus étroite et la plus triste, Lawrence-street.

L'homme gris tira le cordon qui correspondait au petit doigt du cabman.

– Arrêtez-vous là, dit-il.

On était alors à l'entrée de Dudley-street.

Puis, le cab arrêté, l'homme gris dit à Shoking :

– Quel est le numéro de la maison ?

– 35, répondit Shoking, qui avait pris ce numéro en note pour lord Palmure.

– C'est bien ! Attendez-moi.

– Oh ! dit l'Irlandaise, est-ce que vous allez nous laisser ici ? Pourquoi ne m'emmenez-vous pas ? Est-ce que ce n'est pas à moi à réclamer mon fils ?

– Mon enfant, répondit l'homme gris, qui exerçait déjà une mystérieuse autorité sur l'Irlandaise, écoutez-moi bien…

– Parlez, dit-elle avec égarement.

– Ici quiconque a de l'argent est le maître, quiconque n'en a pas subit la loi du premier.

– C'est partout comme ça, dit Shoking, qui frappa sur son gilet et par conséquent sur ses guinées.

L'homme gris continua :

– Si on vous a pris votre fils, c'est qu'on veut le garder, et pour le ravoir, il faut user de ruse encore plus que de force ; la force ne vaut rien pour ceux qui n'ont pas d'argent.

– Mais j'en ai, moi, dit Shoking.

– Toi ! dit l'homme gris en souriant, tu es un brave garçon et un imbécile.

Et il sauta hors du cab et recommanda au cocher de ne pas quitter l'entrée de la rue.

Alors l'homme gris s'en alla, sans se presser, jusqu'au numéro 35, passa et repassa devant la maison, l'examinant avec un soin scrupuleux.

– Pauvre femme ! pensa-t-il en songeant à l'Irlandaise, comme son cœur doit battre d'impatience !

Et au lieu de sonner à la porte de la maison, il passa outre.

Presque en face il y avait un public-house.

L'homme gris y entra.

Il demanda un verre de brandy et dit à la fille qui le servit :

– Connaissez-vous mistress Fanoche ?

– Oui, répondit la fille de comptoir ; mistress Fanoche envoie souvent chercher un pot de bière, ici.

– Où demeure-t-elle ?

– Là… au numéro 35, cette jolie maison, vous voyez ?

– Oui.

L'homme gris prit un air naïf et bonhomme :

– Si je vous demande ça, fit-il, c'est parce que j'ai une petite fille que je voudrais mettre en pension.

La demoiselle de comptoir se tourna vers le land-lord qui était gravement assis devant le poêle.

Celui-ci se leva, vint à l'homme gris et le regarda attentivement.

– Vous avez pourtant l'air d'un brave homme, dit-il.

– Je le crois bien, fit l'homme gris.

– Eh bien ! suivez mon conseil, ne mettez pas votre fille chez mistress Fanoche.

– C'est pourtant une maîtresse de pension.

– Non, c'est une nourrisseuse d'enfants.

Ce mot fut pour l'homme gris une révélation tout entière sans doute.

– Bon ! murmura-t-il, je comprends !

Et il jeta un penny sur le comptoir et sortit du public-house.

Une fois dans la rue, il continua son chemin et ne revint pas à la porte de mistress Fanoche.

– Voyons, se dit-il, si je ne pourrais pas recueillir d'autres renseignements par hasard.

Et il se mit à examiner les passants.

Il en vit un qui longeait le trottoir de gauche, le nez au vent, de l'air d'un homme qui cherche aventure.

C'était un grand gaillard, très-brun de visage, bien qu'il eût les cheveux roux, et aussi mal vêtu que possible, quoiqu'il fût aisé de voir que c'était un ouvrier et non un mendiant.

L'homme gris le regarda.

Surpris de cet examen, cet homme s'arrêta.

Alors l'homme gris éleva sa main gauche jusqu'à son front et fit le signe de la croix avec le pouce.

C'était sans doute un signe de mystérieuse reconnaissance, car l'homme vint droit à lui, répéta le signe et lui dit :

– Frère, que veux-tu ?

Alors l'homme gris répéta avec le pouce de la main droite le signe de la croix qu'il avait fait avec celui de la gauche.

Et le passant s'inclina et dit encore :

– Maître, tu peux parler. J'obéirai.

Le premier signe de croix voulait dire : « Nous sommes égaux devant un même secret. »

Le second signe signifiait : « Dans toute association mystérieuse, il y a des hommes qui obéissent et d'autres qui commandent. Je suis de ceux-ci. »

– Que faut-il faire ? demanda le passant.

– Me suivre, répondit l’homme gris.

Et, rebroussant chemin, il se dirigea vers le cab où Shoking avait bien de la peine à retenir l’Irlandaise, qui redemandait toujours son fils avec des cris et des larmes.

Le passant le suivit sans mot dire.

XVI

L’homme gris s’approcha du cab.

– Comment ! lui dit Shoking qui l’avait vu passer sans entrer devant le numéro 35, vous n’avez donc pas trouvé ?

Au lieu de répondre à Shoking, l’homme gris s’adressa à l’Irlandaise.

– Ma bonne, lui dit-il, je ne vous demande pas si vous aimiez votre fils et si vous donneriez en ce moment tout votre sang pour l’avoir.

– Oh ! mon sang et ma vie ! dit-elle.

– Eh bien ! reprit l’homme gris avec un accent si solennel que la pauvre mère en tressaillit, écoutez-moi bien, écoutez-moi sérieusement, avec calme, si vous voulez revoir votre fils.

Ses larmes s’arrêtèrent subitement, elle attacha son regard sur le visage de l’homme gris et se suspendit pour ainsi dire à ses lèvres.

Celui-ci reprit :

– La femme chez qui vous avez été est une nourrisseuse d’enfants, ou plutôt une voleuse. Elle a voulu vous voler votre fils, non pour lui faire du mal, oh ! rassurez-vous, mais pour le vendre à quelque famille à la recherche d’un héritier.

L’Irlandaise voulut parler. L’homme gris l’arrêta d’un geste.

– Écoutez encore, dit-il. Votre fils ne court donc aucun danger, et il est certain que ceux qui l’ont en leur pouvoir sont bien tranquilles, et qu’ils ne s’attendent pas à vous revoir.

Or, si vous vous présentez avec nous, ils cacheront l’enfant, et en vertu du droit anglais qui fait le domicile inviolable, ils appelleront les policemen qui vous mettront à la porte et vous ne verrez pas votre fils.

– Mon Dieu ! fit-elle en joignant les mains avec terreur.

L’homme gris continua :

– Je sais bien que vous vous adresserez à un magistrat de police, et que celui-ci ordonnera une enquête. Mais combien de temps durera-t-elle ? À Londres, la justice ne va pas vite.

L’Irlandaise se tordait les mains.

– Il faut donc, si vous voulez revoir votre fils tout de suite…

– Si je le veux !

– Il faut que vous m'obéissiez, mais aveuglément, et que, ce que je vous demanderai, vous le fassiez.

– Oui, dit-elle, je vous obéirai, je vous le jure ; dites, que faut-il faire ?

– Il faut rester là, dans cette voiture.

– Seule ?

– Avec Shoking d'abord ; il est possible que je me mette à une fenêtre de cette maison.

– Eh bien ? fit Shoking.

– Alors, lui dit l'homme gris, tu viendras. Mais il faut que cette femme demeure là.

– C'est bien, dit Shoking, qui comprenait qu'il avait affaire à un homme aussi sage et aussi prudent qu'il était brave et fort.

Puis avisant le passant dont, avec un signe de croix, l'homme gris s'était fait un esclave :

– Prenez garde ! dit-il, on nous écoute.

L'homme gris se prit à sourire :

– Il est avec nous, fit-il. Allons, c'est convenu, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Si je t'appelle, tu viendras.

– Oui.

– Oh ! dit l'Irlandaise en lui prenant la main, rendez-moi mon fils, et je vous bénirai !

L'homme gris fit signe à son compagnon, et tous deux s'éloignèrent du cab et se dirigèrent vers la maison de mistress Fanoche.

Le premier avait boutonné son habit jusqu'au menton, posé son chapeau sur le côté gauche de la tête, et le passant l'avait imité.

À Londres, comme à Paris, comme partout, il y a deux polices.

Une police municipale, en uniforme, les policemen.

Une police secrète que les criminels et les voleurs ne reconnaissent pas toujours à première vue, car ses agents empruntent tous les déguisements.

Selon le quartier, l'agent déguisé est gentleman ou *rough*, c'est-à-dire homme de la basse classe.

En boutonnant son habit, en posant son chapeau d'un air cynique, l'homme gris se donnait aussitôt la tournure d'un homme de police.

La mauvaise mine de celui qui l'accompagnait complétait l'illusion.

L'homme gris sonna.

Pendant quelques minutes la porte demeura close ; puis enfin, des pas retentirent à l'intérieur, et la serrure grinça.

Mais la porte ne s'ouvrit pas.

Seul, un petit guichet grillé laissa voir un long nez armé de bésicles.

– Qui est là et que veut-on ? demanda une voix rogue.

– Mistress Fanoche ? dit l'homme gris.

– C'est ici, mais elle n'y est pas.

– Ça ne fait rien, ouvrez…

– Qui êtes-vous ?

– Ouvrez ! répéta l'homme gris.

Son accent était impérieux. La vieille dame osseuse, car c'était elle, hésita un moment. Mais enfin, elle ouvrit, car elle crut tout d'abord que c'était pour *affaires* que cet homme se présentait.

La porte ouverte, l'homme gris se glissa à la hâte dans la maison et son compagnon le suivit.

À la vue de ce dernier et de ses haillons, la vieille dame eut peur.

Elle jeta un cri.

Mais l'homme gris referma aussitôt la porte et lui dit :

– Prenez garde de faire du bruit, il pourrait vous arriver malheur.

– Qui êtes-vous ? que me voulez-vous ? répéta-t-elle avec effroi.

La porte du parloir était entr'ouverte, l'homme gris la poussa tout à fait.

Il aperçut les quatre petites filles assises autour d'un métier à broder et travaillant avec ardeur, ces pauvres petits anges, car le terrible fouet de la vieille dame était en évidence sur la cheminée.

À la vue de ces deux hommes, les enfants témoignèrent plus de curiosité que de frayeur, et les regardèrent attentivement.

Alors l'homme gris se tourna vers la vieille dame :

– Vous n'êtes pas mistress Fanoche ? dit-il.

– Non.

– Où est-elle ?

– En voyage.

– Ah ! et l'Irlandaise Jenny, où est-elle ?

À ce nom, la vieille dame tressaillit.

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire ! fit-elle.

– Madame, reprit l’homme gris, hier, à l’entrée de la nuit, un homme, une femme et un enfant sont venus ici.

– Vous vous trompez, dit la vieille dame.

– L’homme s’en est allé, mais la femme et l’enfant sont restés.

La dame aux bésicles demeura impassible.

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire ! fit-elle.

Et elle jeta un regard terrible aux petites filles, comme pour leur intimer la discrétion.

Mais l’homme gris surprit ce regard.

Trois des petites filles avaient baissé la tête, mais la plus âgée, celle qui la veille avait parlé au petit Irlandais tout bas, regarda l’homme gris avec assurance.

Celui-ci s’approcha d’elle et lui dit :

– N’est-ce pas, mon enfant, qu’il est venu ici un homme, et avec lui une jeune dame et un petit garçon ?

– Oui, monsieur, répondit courageusement la petite fille.

– Oh ! la vilaine menteuse ! s’écria la vieille dame, prise d’une fureur subite.

Et elle saisit son fouet et le leva sur l’enfant.

Mais le bras levé ne retomba point.

Le poignet de fer de l’homme gris l’avait saisi au passage, et l’étreinte fut si rude que la vieille dame jeta un cri de douleur et laissa échapper son instrument de supplice.

Et la tenant à distance, l’homme gris dit encore à la petite fille :

– Parlez, mon enfant. Ils sont donc venus ici ?

– Oui, monsieur.

– Ils ont soupé ?

– Oui, monsieur.

– Et puis ?

– On les a menés coucher là.

Et elle indiquait la porte qui se trouvait au fond du parloir.

L’homme gris fit un signe à son compagnon, qui alla ouvrir cette porte.

La chambre était vide.

– Où sont-ils donc maintenant ?

– Je ne sais pas, monsieur.

– Vous ne les avez pas vus ce matin ?

– Non.

– La dame, peut-être, mais le petit garçon ?

– Lui non plus.

– Et mistress Fanoche, où est-elle ?

– Je ne sais pas, monsieur.

– Petite misérable ! disait la vieille dame, en proie à une terreur furieuse, je te ferai mourir sous le fouet.

– Vous, dit l’homme gris, prenez garde que je ne vous étrangle.

Et il la jeta sur un fauteuil, ajoutant :

– Si vous avez le malheur de crier, ce sera fait !

Puis il ouvrit une des fenêtres du parloir et se pencha en dehors.

C’était le signal convenu avec Shoking.

XVII

Deux minutes après, Shoking arrivait, et, sur un signe de l'homme gris, l'homme en haillon allait lui ouvrir la porte.

La vieille dame, renversée dans le fauteuil où l'avait jetée l'homme gris, avait cru devoir fermer les yeux et entrer en syncope.

Quant aux petites filles, elles riaient.

Shoking, en entrant, chercha des yeux le petit garçon et ne le vit pas.

L'homme gris lui dit :

– J'ai peur qu'on ait déniché l'oiseau.

Et s'adressant à la plus âgée des petites filles :

– Vrai, mon enfant, dit-il, vous n'avez pas vu le petit garçon ce matin ?

– Non, monsieur.

– Ni mistress Fanoche ?

– Non, monsieur.

– Mais vous reconnaissez bien ce monsieur ? ajouta-t-il en désignant Shoking.

– Oh ! oui.

La vieille dame était prise de convulsions et se livrait à des sauts de carpe dans son fauteuil.

– Madame, lui dit l'homme gris, je vais vous laisser ici sous la garde de cet homme, et je lui ordonne de vous étrangler si vous criez ou si vous essayez de fuir.

Quant à vous, mes enfants, dit-il encore en se tournant vers les petites filles, si vous êtes bien sages, je vous promets que nous vous protégerons contre cette vilaine femme et que vous ne serez plus battues.

Puis il fit un signe à Shoking qui sortit avec lui du parloir, tandis que l'homme en guenilles s'installait auprès de la vieille dame, prêt à la saisir à la gorge si elle cherchait à s'échapper pour appeler au secours.

Shoking et l'homme gris se prirent alors à fouiller la maison dans tous les sens.

Ils descendirent dans le sous-sol, visitèrent la cave, parcoururent le rez-de-chaussée et les deux étages et ne trouvèrent rien.

La servante, mistress Fanoche et l'enfant avaient disparu.

Alors tous deux se regardèrent muets, consternés, la sueur au front.

Derrière la maison, il y avait un petit jardin, et ce jardin avait une porte qui donnait sur une ruelle.

L'homme gris cru avoir trouvé la clef du mystère.

– C'est par là sans doute qu'elle est partie, emmenant l'enfant, dit-il à Shoking.

Ils revinrent au parloir.

La vieille dame avait rouvert les yeux, mais elle se tenait tranquille sous la surveillance de son gardien.

De temps en temps elle jetait un regard furibond aux petites filles toutes tremblantes, puis elle levait les mains au plafond, semblant prendre le ciel à témoin de cette violation flagrante de son domicile.

L'homme gris dit aux petites filles :

– Mes enfants, allez-vous-en jouer dans le jardin, vous avez vacance pour ce matin.

Du moment où la vieille dame tremblait devant cet inconnu, c'est qu'il était le maître.

Les pauvres petites ne se le firent pas répéter : elles sortirent du parloir et, quelques secondes après, on entendait retentir le petit jardin de leurs ébats.

Alors l'homme gris ferma les portes et revint à la vieille dame anéantie.

– Ma chère, lui dit-il, avez-vous entendu parler de *Mil-Banck* ou de *Newgate* ? Ce sont de belles prisons où on met les criminels. Et tout me porte à croire que vous allez bientôt faire connaissance avec l'une ou l'autre.

– Faites de moi ce que vous voudrez, répondit-elle d'une voix mourante. Mais je prends le ciel à témoin…

– Nous avons un cab à la porte, poursuivit l'homme gris ; nous allons vous porter dedans et vous conduire chez le magistrat de police, si vous ne nous dites pas où est le petit Irlandais.

– Je ne sais pas, répondit-elle.

– Vous le savez !

– Tuez-moi si bon vous semble, dit-elle, mais je ne parlerai pas… je ne sais rien…

– Si nous l'étranglions ? dit Shoking.

– Soit, fit l'homme gris qui pensa que cette menace aurait plus d'action que le nom du magistrat de police.

Shoking prit sa cravate et la passa au cou de la vieille dame.

Elle jeta un cri sourd ; mais elle avait une énergie surprenante, cette vieille, et elle répéta :

– Tuez-moi, si vous voulez. Je ne dirai rien.

Shoking fit un nœud à la cravate.

– Serre, dit l’homme gris.

La vieille dame jeta un nouveau cri, plus sourd, plus étouffé que le premier.

Mais tout à coup la sonnette de la porte intérieure retentit violemment.

Et la main de Shoking, qui déjà faisait autour du cou de la vieille dame l’office d’une manivelle, s’arrêta.

L’homme gris et les deux compagnons se regardèrent.

En même temps la vieille dame fit un effort suprême et se dégagea en criant :

– À moi ! au secours !

Shoking se jeta sur elle et la saisit à la gorge.

Un nouveau coup de sonnette se fit entendre.

Alors l’homme gris courut à la fenêtre et à travers les stores qui étaient baissés, il regarda dans la rue.

Un coupé de maître était à la porte de la maison ; et un gentleman entre deux âges, qui en était descendu, tenait encore le bouton de la sonnette.

En même temps, deux policemen qui se trouvaient dans la rue, voyant qu’on tardait à ouvrir, s’étaient rapprochés.

L’homme gris comprit le danger.

– Venez, dit-il, filons !

Et il s’élança vers le jardin.

Shoking et l’homme en guenilles le suivirent.

La clef était dans la serrure de la petite porte ; l’homme gris l’ouvrit et tous trois s’échappèrent au grand étonnement des petites filles.

… … … … …

Alors, quand ils furent dans la ruelle, l’homme gris dit à Shoking :

– Nous ne retrouverons pas l’enfant aujourd’hui, mais nous le retrouverons, tu peux t’en fier à moi.

Il tira de sa poche une bank-note de dix livres et la lui donna.

– Voilà, dit-il, de quoi trouver un logement à l’Irlandaise, que tu vas rejoindre.

– Bon, dit Shoking.

Et il prit la bank-note.

– Tu la consoleras, tu lui donneras de l’espoir, car je te le répète, nous retrouverons son enfant. Mistress Fanoche l’a emmené, mais nous retrouverons mistress Fanoche.

– Est-ce que vous ne venez pas avec moi ? demanda Shoking.

– Non.

– Mais…

– Il faut que je rejoigne l’abbé Samuel.

– Ce prêtre catholique ?

– Oui.

– Mais il est en prison.

– J’irai aussi.

– Mais si vous y allez, vous n’en sortirez plus.

– Je te donne rendez-vous demain à quatre heures précises, dans la gare intérieure de Charing-Cross.

– Vrai, vous y serez ?

– Quand je promets quelque chose, je tiens toujours.

Et l’homme gris donna une poignée de main à Shoking, ajoutant :

– Suis la ruelle jusqu’au bout, tu tourneras sur la place des Sept-Cadrans, tu reviendras dans Dudley-street, où tu as laissé l’Irlandaise et le cab.

Shoking s’éloigna en murmurant :

– Pauvre femme ! que vais-je donc lui dire ?

Quant à l’homme gris, il remonta la ruelle en sens inverse.

Il arriva à Oxford.

Alors, s’adressant à l’homme aux guenilles qui le suivait toujours :

– Frère, dit-il, tu vas retourner dans Dudley-street.

– Oui, fit cet homme.

– Tu te tiendras à distance. Tu observeras la voiture demeurée à la porte de la maison d’où nous sortons.

– Après ?

– Et quand cette voiture s’en ira, tu la suivras.

– Oui, dit encore l’homme en guenilles.

– Tu sauras ainsi le nom du gentleman, et tu viendras me le dire.

– Où ?

– Demain, dans la gare de Charing-Cross.

L’homme en guenilles salua, et son maître mystérieux se perdit dans la foule des piétons et des voitures qui encombrait Oxford-street.

Qu’était donc devenu le petit Irlandais ?

C’est ce que nous allons vous dire.

XVIII

Où étaient mistress Fanoche et le petit Ralph ?

Pour le savoir, il nous faut rétrograder de quelques heures, et nous reporter à ce moment de la nuit précédente où Wilton et le cabman avaient consenti à aller noyer la pauvre Irlandaise au pont de Londres.

Mistress Fanoche était demeurée sur sa porte quelques minutes, jusqu'à ce que le hanson qui emportait l'Irlandaise évanouie se fût effacé dans le brouillard.

Alors elle était rentrée et avait refermé sa porte avec soin.

Puis, comme le voleur qui se plaît à contempler l'objet volé, elle était retournée dans la chambre où le petit Ralph dormait toujours.

L'enfant avait, comme sa mère, absorbé dans sa tasse de thé quelques gouttes de laudanum et cela expliquait pourquoi il ne s'était point éveillé lorsque Wilton était entré pour emporter l'Irlandaise sur ses épaules.

L'enfant dormait toujours.

Mistress Fanoche se prit à le regarder et murmura :

– C'est tout à fait cela ; il me semble même, tant le hasard est bizarre, qu'il a quelque ressemblance avec le major Waterley.

Voilà des parents que je vais rendre bien heureux.

– Oh ! bien heureux en effet, ricana une voix au seuil de la chambre.

Mistress Fanoche se retourna.

C'était la vieille dame osseuse qui avait couché les petites filles et revenait.

– Eh bien ! dit-elle, où est la mère ?

– Partie.

– Ah ! ah ! fit la dame aux bésicles, vous allez vite en besogne, ma chère.

– N'est-ce pas ?

– Ce Wilton est un homme bien précieux, en vérité.

– C'est ce que je me suis toujours dit, répliqua mistress Fanoche.

Regardez donc, Anna, comme il est joli, ce petit-là.

– À croquer, dit la vieille avec une voix moqueuse et cruelle.

Mistress Fanoche reprit le flambeau qu'elle avait posé sur la cheminée.

– Venez par ici, dit-elle, en se dirigeant vers le parloir, nous avons à causer, ma chère.

– Il est tard, dit la vieille, nous causerons demain… Allons nous coucher.

Un éclair de colère passa dans les yeux de mistress Fanoche.

– Vieille imbécile ! dit-elle, croyez-vous pas que je vous paye pour que vous ne fassiez que boire, manger et dormir ?

– Merci bien ! dit la femme osseuse avec aigreur, vous ne vous ruinez pas pour moi ; et cependant, si vous ne m'aviez, je ne sais ce que deviendrait votre maison. Les petites ne craignent que moi.

– Soit, dit mistress Fanoche, mais je vous le répète, nous avons à causer.

– Eh bien ! parlez, alors.

Sur ces mots, qu'elle prononça avec la résignation d'un bull-dogue qu'on met à la chaîne, la dame aux bésicles reprit sa place dans son grand fauteuil, au coin de la cheminée, et attendit qu'il plût à mistress Fanoche de lui adresser la parole de nouveau.

Celle-ci reprit :

– Il faut voir maintenant ce que nous allons faire de cet enfant, ma chère.

– Vous le savez aussi bien que moi, gronda la vieille dame.

– Permettez…

Et mistress Fanoche parut réfléchir.

– Ma chère, dit-elle enfin, miss Émily et son mari arrivent dans quinze jours.

– Bon !

– Ce n'est pas trop de temps devant nous pour dresser le petit.

– J'ai mon fouet, dit la vieille dame.

Et elle prit au coin de la cheminée un martinet à deux branches, qu'elle se mit à faire siffler avec une complaisance cruelle.

Mistress Fanoche haussa les épaules :

– Vous ne serez jamais qu'une vieille bête, dit-elle.

Ce compliment fit faire un soubresaut à la dame osseuse et ses bésicles glissèrent jusque sur l'extrémité de son nez pointu, où elles ne s'arrêtèrent que par miracle.

– Oui, oui, grogna-t-elle, insultez-moi, bafouez-moi… c'est votre droit après tout, puisque je mange votre pain.

Mistress Fanoche parut peu sensible à ce reproche et poursuivit :

– Vous n'êtes pas intelligente, ma chère. Que pour avoir la paix, nous rossions d'importance un tas d'enfants pour lesquels on nous paye pension et que jamais on ne nous réclamera, c'est bien.

– Pour faire quelque chose des enfants, il faut qu'ils soient battus, dit la vieille dame.

– Cela dépend ; mais celui-là, on nous le réclamera dans quelques jours.

– Eh bien ?

– Et au lieu de le maltraiter, il faut le soigner, le cajoler, le gâter.

– À quoi bon ?

– D'abord ce sera un moyen de lui faire oublier sa mère.

– Après ?

– Ensuite, il me paraît avoir une certaine volonté et une raison au-dessus de son âge.

– Ah ! vraiment ? ricana la vieille dame.

– Je suis donc d'avis de le traiter avec douceur.

– Alors vous vous en chargerez, vous !

– Il y a mieux ; je n'ai pas envie de le laisser ici.

– Pourquoi donc ?

– D'abord, quand il s'éveillera, il demandera sa mère et se mettra à pleurer, à crier, à faire un tel vacarme que tout le quartier en prendra l'alarme.

– Et mon fouet ? dit la longue femme osseuse, qui fit de nouveau siffler son martinet.

– Mais, triple brute, dit mistress Fanoche, puisque je veux le mener par la douceur.

– Ah ! c'est juste, ricana la vieille. Alors, comment le ferez-vous taire ?

– Je vais l'emmener d'ici.

– Quand ?

– Cette nuit même.

– Et où l'emmènerez-vous ?

– À Hampsteadt, où, vous le savez, j'ai acheté une petite maison de campagne avec mes économies.

Elle est dans un quartier à peu près désert, le jardin est grand, l'air y est pur ; l'enfant s'y portera comme un charme.

J'emmènerai Mary avec moi ; Mary lui donnera le fouet, si besoin est, les deux ou trois premiers jours ; moi je le comblerai de caresses. Avec ce régime, nous l'aurons apprivoisé en moins d'une semaine.

Quand miss Émily arrivera, ce sera un agneau ; il ne parlera plus de sa mère, et sautera au cou de la belle dame en l'appelant « maman. »

– En vérité, ricana la vieille dame, ce serait touchant, et je m'en sens tout attendrie.

– Vous, poursuivit mistress Fanoche, vous resterez ici. Vous prendrez soin de la maison comme si j'y étais.

– Vous savez que je suis honnête, dit la dame, à qui la perspective d’être seule et maîtresse ne déplaisait pas absolument.

– Maintenant que les choses sont convenues ainsi, acheva mistress Fanoche, vous pouvez aller vous coucher.

– Et vous partez, vous ?

– Oui.

– Quand ?

– Mais tout de suite.

– Fort bien, dit la vieille dame, qui prit son bougeoir et fit à mistress Fanoche une révérence.

Quand elle fut au seuil du parloir, elle se retourna et dit en soupirant :

– C’est égal, j’aurais volontiers donné le fouet à ce petit garçon, il avait des façons de me regarder qui me déplaisaient fort.

Et elle s’en alla.

Alors mistress Fanoche ouvrit la porte qui, du vestibule, donnait dans le sous-sol, et appela :

– Mary !

– Voilà, madame, répondit une voix.

En même temps des pas se firent entendre dans le petit escalier qui montait de la cuisine, et Mary parut.

– Nous allons à Hampsteadt, ma chère, lui dit mistress Fanoche.

– À cette heure-ci ?

– Oui, ma chère. Allez retenir un cab.

La servante se dirigea, sans répliquer, vers la porte de la rue, et mistress Fanoche retourna à la chambre où dormait toujours le petit Irlandais.

XIX

Les narcotiques sont d’autant plus puissants que l’organisme de ceux qui les absorbent est plus faible.

Le sommeil léthargique de l’Irlandaise avait duré quatre heures environ.

Celui de son fils devait être évidemment beaucoup plus long.

Mistress Fanoche avait calculé tout cela.

Tandis que Mary allait chercher un cab, la nourrisseuse d’enfants prit le petit Irlandais à bras le corps et le sortit du lit.

L’enfant ne s’éveilla pas.

Alors mistress Fanoche se mit à le rhabiller ; puis, quand ce fut fini, elle le recoucha sur son lit, et attendit le retour de la servante.

Elle n’attendit pas longtemps.

Quelques secondes après, une clef tourna dans la serrure et le bruit d’une voiture vint mourir à la porte.

C’était Mary qui revenait.

Mary était une robuste Écossaise de quarante-cinq ans, au regard dur et farouche, qui servait mistress Fanoche peut-être autant par goût que par intérêt.

Cruelle par nature, elle se plaisait à voir souffrir les innocentes créatures que mistress Fanoche élevait à coups de fouet.

Mary complétait dignement ce trio de bourreaux en jupons qui vivait dans Dudley-street.

Impassible et sourde, quand il le fallait, Mary n’ignorait rien des crimes qui se commettaient dans cette mystérieuse maison.

Mais on l’eût mise à la torture qu’elle n’eût rien avoué.

– Est-ce que nous allons noyer aussi celui-là ? dit-elle en entrant dans la chambre.

– Non, dit mistress Fanoche. On ne noie pas un enfant qui peut rapporter encore un millier de livres.

En même temps, mistress Fanoche crut prudent d’aller parlementer un peu avec le cocher.

Quand on prend un cabman sur la voie publique, un cabman qu’on ne connaît pas, il est toujours bon de faire prix avec lui, d’abord.

Ensuite mistress Fanoche avait besoin d'écarter tout soupçon de l'esprit de celui qui allait voir lancer dans sa voiture un enfant si parfaitement endormi, qu'on aurait pu croire qu'il était mort.

Elle s'avança donc sur le seuil de la porte et dit :

– Hé ! cabman ?

– Milady ? répondit le cocher.

– Avez-vous un bon cheval ?

– Excellent.

– Tant mieux, car la nuit est bien froide, et mon pauvre petit finirait par s'enrhumer, si nous restions longtemps en route.

– Cela dépend où nous irons, milady ?

– À Hampsteadt : combien de milles ?

– Près de quatre, milady.

– Quel est le prix de la course, mon cher ? Je suis une pauvre veuve qui n'est pas riche, et qui est obligée de faire des économies.

– Vous me donnerez une couronne, milady, et six pence en plus, si vous êtes trois.

– Soit, mais vous nous mènerez bon train.

– Il n'y a pas deux trotteurs comme le mien dans Londres, répondit le cocher avec orgueil.

Mistress Fanoche rentra dans la maison, mit son chapeau, s'enveloppa dans une bonne pelisse bien chaude, et dit à Mary :

– Partons.

L'Écossaise avait roulé l'enfant, qui dormait toujours, dans un grand plaid qui le couvrait tout entier et ne laissait voir que son visage.

– Pauvre petit ! dit le cabman en le regardant, comme il dort bien.

Mistress Fanoche ouvrit la portière du cab, puis, tandis que Mary montait et posait l'enfant sur ses genoux, elle ferma soigneusement la porte.

Après quoi, elle s'installa à son tour dans le cab, et dit au cabman :

– En route !

– Quelle rue d'Hampsteadt ? demanda le cabman.

– Dix-huit, Heath-Mount, répondit mistress Fanoche.

Le cab partit.

Le cocher ne s'était point vanté. Son cheval était excellent.

En moins d'une heure il arriva à Hampsteadt, et quelques minutes après, il s'arrêta dans Heath-Mount, ce qui veut dire la *montée des bruyères*.

C’est une large avenue, bordée de cottages et de grandes maisons de campagne.

Vivant l’été, ce quartier est inhabité en hiver.

Le cab s’arrêta devant une grille, au travers de laquelle on apercevait un jardin planté de grands arbres, et à demi cachée par eux, une petite maison en briques dans le fond.

Mistress Fanoche descendit la première, paya le cocher et, au lieu de six pence de supplément, lui donna un shilling. Puis elle tira une clé de sa poche et ouvrit la grille.

L’Écossaise tenait toujours l’enfant dans ses bras.

– Hé ! madame, dit-elle, au moment où elles traversaient le jardin après avoir soigneusement fermé la grille, je crois qu’il va s’éveiller.

– Ah ! dit mistress Fanoche.

– Il s’agite dans mes bras.

– C’est bien, répondit la nourrisseuse. Maintenant il peut s’éveiller et crier si bon lui semble, nous sommes chez nous.

– Et il n’éveillera pas les voisins, dit l’Écossaise en riant, car il n’y en a guère par ici.

Le jardin traversé, mistress Fanoche tira de sa poche une seconde clef et ouvrit la porte de la maison.

C’était un véritable petit cottage anglais.

Deux pièces en bas, deux en haut, un sous-sol et un deuxième étage mansardé.

Tout cela propre, luisant, avec un poêle de porcelaine dans le vestibule et des meubles de noyer verni au parloir.

À peine la porte était-elle refermée, à peine les deux femmes s’étaient-elles procuré de la lumière, que l’enfant, que l’Écossaise portait toujours, poussa un profond soupir, s’agita et laissa glisser sur ses lèvres entr’ouvertes ce mot :

« Maman. »

Puis il ouvrit les yeux.

L’Écossaise venait de l’étendre sur un lit de repos.

– Maman ! répéta le petit Irlandais en regardant autour de lui.

Le parloir de la maison d’Hampsteadt ressemblait à tous les parloirs du monde, et Ralph crut tout d’abord qu’il était dans cette même salle où sa mère et lui avaient soupé en compagnie des petites filles.

Il vit mistress Fanoche, et la reconnut.

– Où est maman ? répéta-t-il.

– Elle dort, dit mistress Fanoche.

Ralph se leva et avec cette impitoyable mémoire des enfants :

– Pourquoi donc suis-je habillé ? dit-il.

Mistress Fanoche ne répondit pas.

– Où est maman ? dit l'enfant pour la troisième fois.

– Je vais la chercher, dit mistress Fanoche.

Et elle sortit, échangeant un regard avec l'Écossaise, à qui, pendant le voyage, elle avait fait sa leçon.

– Pourquoi suis-je habillé ? dit encore l'enfant en regardant l'Écossaise.

– C'est votre mère qui vous a habillé, répondit Mary.

– Où est-elle ?

– Là-haut.

– Je veux la rejoindre.

Et l'enfant marcha résolument vers la porte.

Mais l'Écossaise lui barra le passage.

– Vous allez rester ici, dit-elle.

– Et si je ne veux pas, moi ? fit-il avec un accent de volonté qui fit tressaillir l'Écossaise.

– Vous resterez !

L'enfant frappa du pied.

– Je veux rejoindre ma mère ! dit-il.

Et il essaya d'écarter l'Écossaise qui s'était placée devant la porte.

Elle le repoussa durement ; l'enfant revint à la charge. Alors la brutale créature leva la main et lui donna un soufflet.

L'enfant poussa un cri de rage, se rua sur elle et mordit cette main qui l'avait frappé.

– Ah ! maudit garnement ! s'écria l'Écossaise, tu vas avoir affaire à moi, petit brigand, je vais te corriger !

Et elle tira de dessous ses jupes un martinet semblable à celui de la vieille dame osseuse, et elle le leva sur Ralph, répétant :

– Petite canaille, je vais avoir soin de toi.

Le martinet siffla, retomba sur les reins du petit Irlandais et Ralph jeta un cri de douleur.

XX

Laissons maintenant le malheureux enfant au pouvoir de ses tyrans en jupons, la pauvre Irlandaise désolée avec Shoking qui la consolait de son mieux, mais inutilement, et pénétrons dans un public-house bien connu dans la Cité et qu'on appelle *Relay-last-tavern*, ce qui veut dire, ou à peu près, le cabaret du dernier relais, ou la dernière étape, si vous préférez.

En face est un édifice carré, d'aspect assez triste, avec des fenêtres grillées, une façade en carton-pâte, imitant la pierre taillée en pointe de diamants, avec deux pavillons en retour sur la rue, et une manière de pelouse de deux mètres de large protégée par une petite grille.

Cet établissement haut de trois étages et qui ressemble à tout, couvent, hôpital, collége ou prison, dont on n'a qu'une faible idée par ce qu'on voit au dehors, c'est White-Cross, la prison pour dettes de la Cité.

L'un des pavillons sert d'entrée aux prisonniers.

L'autre est le logement très-confortable du gouverneur.

En face est le Relay-last-tavern.

C'est là que le malheureux débiteur qui va donner son corps en garantie de sa dette, boit le dernier verre de stout, ou bière brune, et trinque avec les recors qui l'ont appréhendé ; là que les parents en larmes viennent lui dire adieu, là que chaque jour, de deux à trois heures, ceux qui ont permission d'entrer dans la prison pour aller voir un ami, un père, un fils détenu, entrent pour attendre que les portes s'ouvrent.

C'est là enfin que miss Penny, son panier à la main, vient acheter du jambon, des sandwich, de l'ale ou du porter pour ses clients.

Qu'est-ce que miss Penny ?

C'est la fille de master Goldsmicht, le geôlier.

Elle a seize ans, elle est petite, fluette, noire comme un pruneau, éveillée comme une souris et leste comme un singe.

Elle fait les commissions des détenus, prélève pour sa peine un penny sur l'argent qu'ils lui donnent pour leurs acquisitions, et ce salaire modeste lui a valu le sobriquet qui a fini par remplacer son nom.

Miss Penny entre dix fois par jour dans Relay-last.

Outre les recors, outre les parents des détenus, il y a toujours là des oisifs qui ne sont pas fâchés de savoir ce qui se passe dans White-Cross.

Miss Penny babille comme un merle ; c’est une chronique vivante, une gazette qui paraît une demi-douzaine de fois par jour.

Elle a des récits touchants et qui font venir les larmes aux yeux, et des récits burlesques qui provoquent des éclats de rire.

Presque toujours rires et larmes se suivent.

Miss Penny entremêle une histoire gaie avec une histoire triste, et quand elle entre dans le public-house, on fait cercle autour d’elle et master Colson, le land-lord, pose gravement le numéro du *Times* ou du *Morning-Post* qu’il lisait attentivement.

Ce jour-là, – celui-là même où l’homme gris s’était séparé de Shoking en lui confiant l’Irlandaise, – miss Penny était en train de faire pleurer son auditoire, tandis que la femme du land-lord lui emplissait son panier des provisions demandées.

Elle racontait comment les détenus avaient vu arriver parmi eux un jeune homme si brave, si doux, au regard inspiré, et si résigné en sa tristesse, qu’on eût dit un ange à qui Dieu a confié une pénible mission.

Ce jeune homme, dont elle parlait, c’était un prêtre, et ce prêtre, on le devine, n’était autre que l’abbé Samuel.

Il n’avait parlé à personne de la cause première de son incarcération ; mais un détenu qui l’avait reconnu s’était chargé de ce soin, et il avait fait avec une éloquence simple et naïve l’apologie du jeune prêtre.

S’il devait, c’est qu’il avait emprunté pour son église et pour les pauvres, à qui il avait donné déjà la dernière obole de son patrimoine ; c’est que, par amour pour son prochain, il avait eu le courage de s’adresser à cette bête féroce qu’on appelait Thomas Elgin.

Tous les détenus avaient pleuré, – et maintenant les quinze ou vingt personnes réunies dans le public-house pleuraient pareillement en écoutant miss Penny.

Mais la petite, sans le savoir, comprenait à merveille l’art dramatique ; elle savait qu’il faut faire rire après avoir fait pleurer et que le succès est à ce prix.

Aussi de l’abbé Samuel passa-t-elle à sir Cooman, l’honorable gouverneur de la prison.

Midlesex, Newgate, Milbank, sont des prisons criminelles et sont gouvernées par un colonel.

White-Cross est une prison pour dettes ; elle n’a rien à voir avec l’État, et dépend entièrement du commerce.

Par conséquent, son gouverneur est un négociant, ancien alderman la plupart du temps.

Sir Cooman était un petit homme aux cheveux bouclés et grisonnants, propre, luisant, vêtu de noir, tiré à quatre épingles, méthodique et régulier.

Sir Cooman avait coutume de dire que le peuple anglais est le plus grand de tous les peuples, la ville de Londres la plus belle ville du monde, la Cité le plus beau quartier de Londres, White-Cross la prison la plus confortable, et l’institution de la contrainte par corps la plus belle des institutions.

Sir Cooman était le disciple fervent, l’esclave, le pontife de la tradition.

Ce qui se passait hier, devait inévitablement se passer aujourd'hui, demain et les jours suivants ; depuis deux heures, au dire de miss Penny, sir Cooman était l'homme le plus étonné, le plus abasourdi, le plus désolé des trois royaumes.

Master Goldsmicht, son geôlier fidèle, disait encore miss Penny, l'avait vu pleurer de rage et s'arracher sa belle chevelure chinchilla, qu'il faisait friser tous les matins avec un soin extrême.

D'où provenait tant de douleur ?

C'est qu'un fait inouï, sans précédents, venait de se produire à White-Cross.

De mémoire de détenu, de mémoire d'Anglais, de mémoire de geôlier et de gouverneur, il y avait toujours eu un Français dans la prison pour dettes de White-Cross, quelquefois deux, mais toujours un.

Quand il en sortait un, c'est qu'un autre y était entré la veille.

Or, disait miss Penny en riant, le Français est sorti.

– Pas possible ? exclama le land-lord.

– C'est la pure vérité, cependant.

– Mais il y en a un autre ?

– Pas d'autre. Sir Cooman se croit déshonoré. Il a parlé sérieusement d'aller se jeter dans la Tamise.

– Allons donc !

– Sa femme, le voyant en cet état, poursuivit l'espiègle jeune fille, n'a pas voulu qu'il se fît la barbe ce matin.

– Pourquoi ça ?

– Parce qu'elle craignait qu'il ne se coupât la gorge.

– Aôh ! fit la salle tout entière.

– Le Français a tout payé ? demanda alors un homme à qui personne jusque-là n'avait fait attention, et qui vidait tranquillement un flacon de stout dans un coin du box des gentlemen.

– On a payé pour lui. Mais le gouverneur était si désolé qu'il ne voulait pas le laisser partir.

– En sorte, fit l'inconnu en souriant que si on n'arrête pas un autre Français, sir Cooman est capable de s'abandonner au plus affreux désespoir.

– Oh ! très-certainement.

– Ah ! fit cet homme.

Et il but un nouveau verre de bière brune et ne se mêla plus à la conversation qui était devenue générale, et qui ne fut point interrompue par l'arrivée d'un nouveau personnage.

C'était une autre jeune fille.

Mais non plus une enfant rieuse et mutine, comme miss Penny, et proprement et coquettement vêtue même.

C’était une grande et pâle jeune personne, habillée de noir, d’aspect misérable et dont les traits, encore beaux, respiraient la souffrance, dont les grands yeux bleus avaient été rougis par les veilles et les larmes.

Elle était si triste, si digne, que l’inconnu à la bière brune tressaillit en la voyant et se prit à la regarder avec attention.

Or, cet homme qu’on voyait pour la première fois dans le public-house de Relay-last, c’était notre ami l’homme gris qui cherchait alors à pénétrer dans White-Cross pour y rejoindre l’abbé Samuel.

La jeune fille s’assit tristement sur le petit banc qui était placé dans le box des gentlemen.

Alors l’homme gris s’approcha d’elle et lui dit :

– Vous paraissez bien affligée, ma chère demoiselle ?

Elle tressaillit, leva sur lui ses grands yeux mélancoliques et une voix secrète lui dit, en ce moment, qu’elle venait de rencontrer un ami.

XXI

L’homme gris prit alors la main de la jeune fille.

– Pourquoi venez-vous ici ? lui demanda-t-il.

– Je viens attendre mon père, répondit-elle.

– Votre père ?

– Oui.

– Est-ce qu’il est là-bas,… est-ce qu’il va en sortir ?

Et il montrait à travers les vitres du public-house les noires murailles de White-Cross.

Elle secoua la tête et leva les yeux au ciel.

– Non, dit-elle, il va y entrer.

– Ah !

– Les recors l’ont arrêté ce matin, comme il sortait d’une maison de Rotherithe, où il était caché depuis son jugement. Ils l’ont mis dans une voiture et ils vont l’amener.

Elle parlait d’une voix bien émue, la pauvre enfant ; mais elle avait tant pleuré déjà que ses yeux étaient secs et n’avaient plus de larmes.

– Comment se fait-il donc, lui demanda l’homme gris, que vous soyez venue ici avant lui ?

– Parce que mon pauvre père est plein d’illusions, dit-elle. Il croit trouver de l’argent. Il doit, du reste, une somme si minime : vingt-cinq livres, monsieur. Pour de certaines gens, ça n’est rien… mais pour nous, maintenant, c’est énorme… Mon père s’imagine toujours que nous sommes encore au temps où nous avions notre boutique dans Fleet-street, et où on nous considérait comme de notables commerçants. Mais quand le malheur arrive, il va vite. En trois ans, nous avons été ruinés. On a tout vendu chez nous. Nos autres créanciers nous ont fait grâce, mais M. Thomas Elgin s’est montré impitoyable.

– Ah ! vous aussi, dit l’homme gris, vous avez eu affaire à M. Elgin ?

– Oui, monsieur.

– Et votre père a peut-être espéré le fléchir ?

– C’est-à-dire qu’il a tant prié, tant supplié les recors qu’ils ont consenti à le conduire chez M. Thomas Elgin avant de l’amener ici. Il demeure loin de Rotherithe, M. Elgin, dans Oxford-street, auprès de Kinsington-garden, il y a au moins trois milles.

Mon père espère fléchir M. Elgin ; mais moi je sais bien qu'il n'obtiendra rien. Alors, je suis venue ici, pour l'attendre et l'embrasser encore une fois.

Et, résignée en sa sombre douleur, la jeune fille appuya son front dans ses deux mains, et l'homme gris vit une grosse larme, larme unique qui montait sans doute des profondeurs de son âme désolée, jaillir au travers de ses doigts.

– Comment vous appelez-vous, miss ? demanda l'homme gris.

Sa voix grave et douce était si sympathique, elle descendit si bien dans le cœur de la jeune fille que celle-ci le regarda de nouveau :

– Je m'appelle Louise, dit-elle.

– Louise ? mais c'est un nom français ?

– Oui, monsieur.

– Et votre père ?

– Francis Galtier.

– Il est Français ?

– Oui, monsieur, mais je suis née à Londres. Il y a près de trente années que mon père est ici, où il est venu tout jeune avec ses parents que des revers de fortune avaient contraints de s'expatrier.

– Et vous êtes sûre que les recors amèneront votre père ici ?

– Oh ! oui, monsieur, ils s'arrêtent toujours dans ce cabaret.

L'homme gris pressa doucement la main de la jeune fille.

– Espérez, dit-il.

Elle tressaillit, le regarda encore, et le voyant si pauvrement vêtu :

– Oh ! dit-elle, vous paraissez bon, monsieur, et c'est bien, à vous, de me donner de l'espoir. Mais, ajouta-t-elle en secouant la tête, quand la fatalité pèse sur les pauvres gens, elle ne s'arrête point.

– Qui sait ? dit l'homme gris.

En ce moment, un cab s'arrêta à la porte du public-house, et la jeune fille étouffa un cri de douleur.

Deux hommes en descendaient et poussaient devant eux un pauvre diable encore assez proprement vêtu, mais dont les cheveux rares avaient blanchi avant l'âge, et qui marchait en chancelant, comme un vieillard.

Cet homme versait des larmes silencieuses et se laissait conduire avec la docilité d'un enfant.

La jeune fille se précipita à sa rencontre et se jeta dans ses bras.

Le pauvre homme la regarda avec joie et douleur en même temps :

– Toi ici ? dit-il. Pourquoi es-tu venue ?

– Parce que je voulais vous voir une fois encore avant jeudi, mon père, dit-elle en le couvrant de baisers.

– Cet homme n'a pas d'entrailles, murmura le malheureux débiteur, faisant allusion à Thomas Elgin. Je me suis mis à ses genoux, j'ai prié, j'ai pleuré… je lui ai parlé de toi, mon enfant…

– Oh ! moi, dit-elle, je travaillerai, mon bon père… Ne songez pas à moi… songez à vous…

Les deux recors étaient entrés dans le public-house avec la brutale familiarité de gens qui y venaient dix fois par jour.

L'un d'eux aperçut miss Penny, qui s'apprêtait à sortir, car elle avait vidé tout son petit sac de malices sur la tête grise de l'honorable gouverneur de White-Cross, sir Cooman.

– Ah ! te voilà, mignonne, dit-il. Eh bien ! si tu entres avant nous, tu peux porter une bonne nouvelle à sir Cooman.

– Plaît-il ? fit la jolie espiègle. Est-ce que vous lui amenez un Français ?

– C'est ta jolie bouche qui vient de le dire, ma chère, répondit le recors.

Et il prit le verre de porter que la servante lui apporta sur le comptoir, avant même qu'il n'eût fait un signe.

– Allons, mon brave vieux, disait l'autre recors au pauvre débiteur que sa fille tenait étroitement enlacé dans ses bras, buvez un coup, c'est nous qui payons, puisque vous n'avez pas d'argent. Une fois n'est pas coutume.

– Je n'ai pas soif, balbutia le malheureux, qui rendait à son enfant caresses pour caresses.

Mais alors, l'homme gris intervint.

– Hé ! camarades, dit-il dans le plus pur anglais qu'on eût jamais parlé au bord de la Tamise, ce n'est pas vous qui payerez cette fois, c'est moi, et vous me permettrez de vous offrir une bouteille de vin de Porto.

Les deux recors regardèrent cet homme à l'habit gris râpé avec un certain étonnement.

– Miss Katt, dit l'homme gris sans se déconcerter, en s'adressant à la servante du public-house, voulez-vous avoir la gracieuseté de nous servir au parloir ?

Miss Katt regarda, elle aussi, l'homme gris, tandis que les autres personnes qui se trouvaient dans le public-house se montraient non moins étonnées de cette générosité princière.

Le porto est boisson de pur gentleman et non de pauvres diables.

– Peste ! dit un des recors, vous faites bien les choses, vous !

– Quand je veux entrer en affaires avec les gens, répondit l'homme gris, j'offre toujours du porto.

Et pour qu'il n'y eût aucune hésitation de la part du comptoir, il posa devant lui une belle guinée toute neuve.

Le land-lord daigna quitter son journal.

Quant à miss Penny, elle se sauva en disant :

– Je vais joliment faire rire sir Cooman.

L'autre recors posa sur le comptoir son verre de porto à demi plein.

Puis, regardant l'homme gris :

– Ah ça, dit-il, vous voulez donc entrer en affaires avec nous ?

– Oui.

– Dans quel but ?

L'homme gris cligna de l'œil :

– On vous dira cela tout à l'heure, fit-il.

– Pourquoi pas tout de suite ?

– Quand nous serons seuls.

À Londres, comme à Paris, au temps, récent encore, où la contrainte existait, les recors ajoutent quelques petites industries au métier qu'ils font.

On obtient d'eux, à prix d'argent, un sursis d'un jour ou deux, quelquefois même d'une semaine, et le créancier n'a rien à y voir et n'y peut rien.

Les deux recors s'imaginèrent donc que l'homme gris s'intéressait à quelque débiteur qu'ils traquaient, et le premier lui dit :

– Eh bien ! attendez que nous coffrions ce pauvre homme et nous revenons. C'est l'affaire d'un quatre d'heure.

– Non, non, répondit l'homme gris, il boira avec nous, il n'est pas de trop… au contraire !

Et il regarda la jeune fille, qui avait toujours les bras autour du cou de son père.

Et le regard qu'il lui adressa tomba sur le cœur de la pauvre enfant comme un rayon d'espérance.

Quant au malheureux père, il ne voyait et n'entendait rien, et, corps sans âme, il se laissa entraîner dans le parloir, où miss Katt avait posé sur une table ronde la bouteille de porto et cinq verres.

En les voyant entrer dans le parloir, le land-lord reprit son journal et murmura :

– On a bien raison de dire l'habit ne fait pas le moine : je me serais mis à rire si on m'avait dit que cet homme qui a l'air d'un gueux avait une guinée dans sa poche.

XXII

Le parloir d’un public-house est généralement une petite pièce située à droite ou à gauche du comptoir, et dans laquelle on s’assoit, non plus sur des bancs, mais sur une sorte de divan qui règne à l’entour.

C’est là que s’installent d’ordinaire les fumeurs ou ceux qui ont une affaire à traiter.

Quand l’homme gris et les deux recors, poussant leur prisonnier devant eux, furent entrés dans le parloir, suivis de la jeune fille qui s’attachait à son père avec une sorte de tendresse furieuse, – sur un signe du premier, miss Katt ferma la porte.

– Nous voilà chez nous, dit alors l’homme gris. Causons un brin.

Et il déboucha la bouteille de vin de Porto et se mit à emplir les verres.

Puis s’adressant au premier recors :

– Il y a trois guinées pour chacun, fit-il.

– Trois guinées ?

– Oui.

– Que faut-il donc faire pour cela ?

– M’écouter d’abord.

– Parlez…

Et les deux recors regardèrent l’homme gris, tandis que le pauvre prisonnier continuait à embrasser son enfant.

– Vous savez, reprit l’homme gris, que le Français de White-Cross est sorti ce matin.

– Oui, et si nous n’avions mis la main sur celui-là, je crois que cet excellent et honorable sir Cooman se serait coupé la gorge avant demain.

– Aussi vrai, dit l’autre recors, que je m’appelle Edward Northman et que je fais mon métier depuis trente années tout à l’heure, cela ne s’était jamais vu qu’il n’y eût pas au moins un Français à White-Cross.

– En vérité !

– Et moi, reprit le premier, aussi vrai que j’ai nom John Clavery, dit l’*homme sensible*, je puis vous affirmer que sir Cooman nous donnera une belle gratification.

– Ah ! ah !

– Nous aurions une guinée chacun que ça ne m’étonnerait pas, poursuivit l’homme sensible.

– Peut-être deux, ajouta Edward Northman.

– Je crois bien que vous n’aurez rien du tout, dit froidement l’homme gris.

– Oh ! par exemple !

– À moins que vous ne vous arrangiez avec moi.

– Hein ?

– Oui ; car supposons une chose…

– Laquelle ?

– Qu’on paye pour ce pauvre homme, avant même qu’il ne soit entré.

– Farceur, va ! fit l’homme sensible.

– Vos plaisanteries, Votre Honneur, dit Edward Northman, sont encore meilleures que votre porto, et, par saint George, pourtant, c’est de bon porto Votre Honneur.

Ce disant, il tendit son verre vide.

L’homme gris l’emplit et continua :

– Tout est possible, même l’impossible.

– Bon !

– Que doit cet homme ?

– Au principal, vingt-cinq livres, six cent vingt-cinq francs en monnaie de France.

– Et les frais ?

– À peu près autant.

L’homme gris déboutonna froidement son vieil habit gris et, à la grande stupéfaction des deux recors qui firent un pas en arrière, du vieux débiteur, qui chancela, et de la jeune fille, qui jeta un cri, il en tira un portefeuille graisseux qu’il ouvrit et qui leur parut gonflé de bank-notes.

Puis il en tira un à un dix billets de cinq livres, les étala sur la table et dit :

– Est-ce bien là votre compte ?

– Mais… mais… balbutia l’homme sensible ; qu’est-ce que vous faites donc là ?

– Je paye, dit l’homme gris.

– Pour cet homme ?

– Sans doute.

– Vous le connaissez donc ?

– Je le vois pour la première fois.

– Alors vous êtes fou, dit Edward Northman.

Le vieux débiteur avait été pris d'un tremblement nerveux par tout le corps et il regardait les bank-notes d'un œil stupide.

Quant à la jeune fille, défaillante, elle était tombée à genoux.

L'homme gris lui prit les mains.

– Relevez-vous, mon enfant, dit-il, emmenez votre père ; il est malade, affaibli, et vous-même vous paraissez avoir souffert beaucoup. Prenez et ne me remerciez pas.

En même temps il lui mit dix autres billets de cinq livres dans la main.

Instinctivement, remis de leur première surprise et obéissant à ce sentiment de respect qu'en Angleterre surtout inspire la toute-puissance de l'or, les deux recors s'étaient levés, avaient ôté leurs chapeaux et se tenaient devant l'homme gris dans une attitude pleine de déférence.

– Excusez-nous, milord, dit l'homme sensible, qui lui fit alors une belle révérence, nous aurions dû deviner que vous n'étiez point un homme du peuple. Vous êtes très-certainement quelque lord philanthropique.

– Philanthropique est le mot, dit l'homme gris en souriant, et ce compliment vaut bien deux livres de plus, c'est donc un billet de cinq livres que vous aurez chacun, si vous faites ce que je vais vous demander.

– Ah ! milord ! s'écria l'homme sensible, vous pouvez parler… je sens que je passerais pour vous à travers les flammes.

– Ce que j'attends de vous est beaucoup plus simple, répondit l'homme gris.

Et il laissa négligemment son portefeuille ouvert sur la table.

– Voyons, reprit-il, comment s'appelle ce brave homme ?

– Francis Galtier.

– La procédure était en règle ?

– Il n'y manquait pas une virgule.

– Ce qui fait que si un autre Français avait fantaisie de visiter White-Cross et de s'y faire enfermer pour quelques jours, il vous serait facile d'utiliser ce dossier.

– Oui, dit l'homme sensible, mais il y a deux choses difficiles.

– Lesquelles ?

– D'abord, nous n'avons pas de Français sous la main.

– Bon !

– Ensuite il est peu probable qu'il s'en trouvât un qui consentît à la substitution.

– Vous vous trompez, car l'homme qui a fantaisie de se faire enfermer à White-Cross, c'est moi.

– Vous, Votre Honneur ?

– Moi, dit froidement l'homme gris.

– Mais vous n’êtes pas Français ?

– Qui sait ?

– Ah ! dit l’homme sensible, avant d’être recors, j’ai été détective, c’est-à-dire agent étranger ; j’ai vécu à Paris pendant longtemps, et à votre façon de parler anglais…

– Alors vous savez le français ?

– Sans doute.

– Eh bien ! écoutez-moi.

Et l’homme gris se mit à parler français si purement que le recors se crut un moment transporté sur le boulevard des Italiens.

– Ainsi, vous êtes Français ?

– Oui.

– Et vous voulez aller en prison ?

– C’est pour cela que je vous offre cinq livres…

– Mais alors vous n’êtes pas un lord ?

– Non.

– Qui donc êtes-vous ?

– Un Français, vous dis-je.

– Mais vous avez un nom ?

– Je désire m’appeler Francis Galtier.

– J’entends bien. Mais…

L’homme gris se prit à sourire :

– Mais vous voudriez savoir mon vrai nom ?

– Oh ! pure curiosité, Votre Honneur !

– Eh bien ! dit l’homme gris, écrouez-moi. Quand je sortirai de White-Cross, je vous dirai mon vrai nom, je vous le promets.

Les deux recors se regardèrent et murmurèrent ce mot qui peint si bien le caractère national anglais :

– Excentrique !

Puis ils allongèrent la main vers les deux bank-notes, ce qui voulait dire que le marché était conclu.

XXIII

Miss Penny n’avait rien exagéré dans le public-house de *Relay-last*, lorsqu’elle avait parlé de la douleur profonde de sir Cooman.

Le digne gouverneur, parfait gentleman du reste, était dans un état d’affliction qui faisait peine à voir.

Il avait une femme et une fille, et il était alderman.

Sa femme était une longue, sèche, triste créature qui se plaignait de la pluie quand il pleuvait, du froid si la bise soufflait, du soleil quand le brouillard voulait bien lui livrer passage.

Madame Cooman recevait quotidiennement la visite de deux médecins qui lui prescrivaient des remèdes conformes à son état de maladie imaginaire.

Miss Cooman ne ressemblait pas plus à sa mère qu’un bouleau ne ressemble à un peuplier.

Elle était toute petite, toute large, toute ronde, toute grasse, avec de petits yeux gris et de grosses lèvres charnues.

La mère se plaignait de maigrir, la fille était au désespoir d’engraisser toujours.

Du reste, elle n’avait pas meilleure humeur, et master Goldsmicht, le guichetier, avait coutume de dire :

– Sir Cooman a toujours l’air de bonne humeur, mais, au fond, entre ces deux mégères, il doit être bien malheureux.

Master Goldsmicht s’était trompé, jusque-là du moins.

Depuis vingt années qu’il était gouverneur de White-Cross, sir Cooman était l’homme le plus heureux du monde. Il riait de bon cœur et toujours, et quand il visitait un nouveau détenu, il lui donnait les plus belles consolations du monde et finissait par cette conclusion que nulle part on n’était aussi bien que dans White-Cross, et que la liberté est une mauvaise plaisanterie qu’il faut fuir comme la peste.

Une seule chose amenait parfois un pli léger sur le front de sir Cooman et dérangeait la symétrie de ses cheveux soigneusement frisés.

Pour expliquer cette chose, il nous faut faire une légère excursion dans le passé de sir Cooman.

Quand il était entré à White-Cross comme gouverneur, il avait succédé à un vieux brave homme, ancien libraire de la rue Pater-Noster, que les honneurs municipaux avaient

poussé jusqu'à la dignité de gouverneur de la maison pour dettes.

Ce brave homme, trop vieux pour exercer désormais convenablement ces fonctions, avait été mis à la retraite, mais il ne voulut pas se retirer sans avoir installé son successeur.

– Jeune homme, lui dit-il, j'ai vécu trente années ici, et pendant mon administration tout a été pour le mieux dans la plus fortunée des prisons pour dettes : il n'y a eu ni révolte, ni tentative d'évasion, ni querelles parmi les détenus, qui n'ont cessé de m'appeler leur père. Savez-vous à quoi cela a tenu ?

– Non, dit sir Cooman étonné.

– À un fétiche, à un porte-bonheur qui protège White-Cross et par conséquent son gouverneur.

– Ah ! vraiment ? fit sir Cooman.

– Il y a toujours un Français ici, poursuivit le vieillard, et tant que cela durera, vous pourrez dormir tranquille. Mais si, par la suite, jeune homme, le hasard voulait que le Français ne fût pas remplacé par un autre…

– Eh bien ? fit sir Cooman tout tremblant.

– Je ne répondrais plus de rien, acheva le vieillard ; et, quelque chose me dit que les plus épouvantables malheurs fondraient sur la prison et sur son gouverneur.

Or, ce quelque chose qui, à trente années de distance, creusait parfois une ride sur le front de sir Cooman, c'était le souvenir de sa conversation avec son successeur.

Heureusement, jusqu'alors, il y avait toujours eu deux Français plutôt qu'un, et la prison avait pour eux une maison spéciale.

Car, il faut bien le dire, White-Cross et les autres prisons pour dettes de l'Angleterre ne ressemblent pas plus à feu Chichy que madame Cooman ne ressemblait à sa fille.

L'administration municipale de Londres a loué un immense terrain et elle l'a entouré de hautes murailles, se bornant à bâtir un pavillon pour le gouverneur, un autre pour le guichetier, et un corps de logis reliant les deux, destiné à loger quelques employés subalternes.

Puis elle a appelé à son aide la spéculation privée, l'industrie libre.

Celles-ci se sont présentées sous les auspices d'un architecte et d'un entrepreneur qui se sont mis à l'œuvre et ont bâti sur cet emplacement demeuré vide des maisons à un, deux et trois étages, dans lesquels les détenus se logent à leur gré, c'est-à-dire selon leur bourse ou celle de leur créancier.

Il en est qui n'ont qu'un taudis ; d'autres occupent une maison tout entière.

White-Cross est une cité sous les verrous, avec ses ruelles, ses carrefours et un square.

Le détenu pauvre paye sa mansarde un ou deux shillings par semaine ; le riche a sa maison complète dans laquelle il amène sa famille et ses domestiques.

À la liberté près de franchir le mur d'enceinte, qui n'a qu'une porte rigoureusement gardée par le guichetier, il est chez lui, vit de sa vie ordinaire et laisse au pauvre monde les

larmes et les privations.

Tant il est vrai que sur cette libre terre d'Angleterre l'aristocratie est partout, même en prison.

Or donc, il y avait la maison du Français, et cette maison était toujours habitée.

Qu'on juge donc de l'épouvante qui s'empara de l'honorable sir Cooman quand, ce matin-là, le guichetier se présenta dans son cabinet et lui dit :

– Le Français a payé et demande à sortir, ce qui est tout à fait son droit.

Sir Cooman ne comprit pas tout d'abord.

– Eh bien ! dit-il, mettez l'autre dans sa maison.

– Quel autre ?

– L'autre Français.

– Mais il n'y en a pas d'autre.

Ce fut alors seulement que sir Cooman bondit de son fauteuil au milieu de son cabinet, jeta un cri sourd et dit qu'il ne laisserait, pour rien au monde, partir le Français, qu'un autre Français ne fût venu le remplacer.

Mais le guichetier, qui était un homme de bon sens, haussa les épaules et invoqua la loi.

Devant la loi, tout Anglais courbe la tête, et sir Cooman fut obligé de s'incliner.

Mais il fut pris d'un tel accès de fureur et de folie en même temps, que sa femme et sa fille épouvantées se hâtèrent de cacher les rasoirs avec lesquels il devait faire sa barbe, après son premier déjeuner.

On amena de nouveaux détenus.

Sir Cooman, dont la fureur avait fait place à une sorte de prostration, ne voulut pas en entendre parler, se bornant à cette question :

– Y a-t-il un Français ?

– Non, disait tristement le guichetier.

Et sir Cooman retombait dans son atonie, oubliant sa politesse ordinaire qui jusque-là lui avait fait une loi d'aller visiter les nouveaux venus aussitôt après leur installation.

Enfin le guichetier était revenu une dernière fois :

– Nous avons un prisonnier d'une telle importance, avait-il dit, que Votre Honneur ne saurait se refuser à l'aller visiter, ne fût-ce que quelques minutes.

– Quel est ce prisonnier ? avait demandé sir Cooman.

– C'est un prêtre catholique, très-populaire à Londres.

– Ah ! fit le malheureux gouverneur avec l'accent de la plus parfaite indifférence.

– L'abbé Samuel.

– Ah !

Et sir Cooman retomba en sa morne rêverie.

Sa femme et sa fille, assises dans le parloir, se regardaient avec terreur.

Le pauvre homme était capable d’en mourir.

Mais comme le guichetier allait se retirer, on entendit des pas légers et rapides dans le corridor, et une voix jeune, fraîche, sonore, une voix de jeune fille retentit, disant :

– Monsieur le gouverneur ! monsieur le gouverneur ! bonne nouvelle… réjouissez-vous… Dieu et saint Georges protégent toujours White-Cross.

En même temps miss Penny fit irruption dans le parloir, son panier de provisions au bras.

– Qu’est-ce que tout cela, petite folle, tête de linotte ? dit le guichetier d’un air sévère.

– Un Français ! s’écria miss Penny.

– Un Français !

– Oui. Les recors sont avec lui à *Relay-last*.

À ces mots, sir Cooman se leva vivement, mais il fut pris d’une si grande émotion qu’il retomba sans force dans son fauteuil.

– Mais parle donc, petite folle ! s’écria le guichetier, parle donc ! ne vois-tu pas que Sa Seigneurie est sur le point de se trouver mal ?…

Et, de fait, sir Cooman suffoquait, et il regardait miss Penny d’un air stupide.

XXIV

Miss Penny se mit alors à rire, mais d'une façon si bruyante, si scandaleuse et si moqueuse à la fois, que la longue et sèche madame Cooman et la rondelette miss Cooman se regardèrent avec indignation.

Le guichetier lui-même, bien qu'il ne vît rien au monde d'aussi parfait que sa fille, fronça légèrement le sourcil, tant il lui sembla qu'elle manquait de respect à sir Cooman.

Miss Penny reprit :

– Cela n'a pourtant rien de bien extraordinaire, ce que je vous dis là, pour que vous soyez tous ainsi bouleversés. Le Français de ce matin est parti, on en amène un autre ! tout cela est parfaitement naturel.

Sir Cooman fit un effort suprême.

Il se mit sur ses pieds, et saisissant les deux mains de la rieuse petite fille :

– Tu ne me trompes pas au moins ?

– Oh ! Votre Honneur !…

– Les recors amènent un prisonnier !

– Oui, Votre Honneur.

– Et c'est un Français ?

– Tout ce qu'il y a de plus Français.

– L'as-tu vu !

– Oui, Votre Honneur.

Sir Cooman poussa un soupir qui ébranla les solives du plafond de son cabinet et murmura :

– Ah ! on ne saura jamais ce que j'ai souffert !

Puis, à mesure que son visage se rassérénait, il regardait miss Penny, et il lui dit encore :

– Quels sont les recors qui l'amènent ?

– C'est d'abord Edward Northman.

– Ah ! fort bien.

– Et ensuite l'homme sensible.

– Oh ! c’est un habile limier, celui-là, et un serviteur dévoué, fit sir Cooman avec un soupir de satisfaction. Il a pensé comme moi que White-Cross ne pouvait être veuve de Français et il a fait tous ses efforts pour en trouver un.

Sir Cooman revenait insensiblement à la vie ; ses membres retrouvaient leur élasticité, sa tête, longtemps inclinée sur sa poitrine, revenait peu à peu en arrière, ce qui est l’indice non équivoque de la fierté et de la conscience qu’on a de sa propre valeur.

Et, le voyant transformé, mistress et miss Cooman échangèrent un regard de satisfaction.

Alors master Goldsmicht, le guichetier, osa prendre la parole à son tour.

– Maintenant, dit-il, que Votre Seigneurie est plus tranquille, elle me permettra certainement une observation et un respectueux calcul.

– Parle, répondit sir Cooman, qui était si content qu’il embrassait miss Penny sur les deux joues.

– Votre Honneur connaît les recors, reprit le guichetier, et il connaît pareillement les Français.

En Angleterre, pays de la tempérance, on a coutume de dire « ivrogne comme un Français, » et on a bien raison, Votre Honneur.

– Oh ! certainement, dit sir Cooman, ces gens-là ont toujours le verre à la main et ils se saoûlent sans pudeur en la présence des femmes.

En entendant ces paroles, madame Cooman et sa fille baissèrent pudiquement les yeux.

Le guichetier reprit :

– Un Français qui se laisse arrêter a toujours de l’argent pour lui. Ils aiment si bien vivre, ces gaillards-là, et Votre Honneur sait qu’ils ne se sont jamais rien refusé à White-Cross.

– À telle enseigne, observa miss Penny, que celui que les recors amènent, leur a offert une bouteille de vin de Porto.

– Du vin de Porto ! exclama sir Cooman.

– Par saint George, est-ce possible ! fit le guichetier.

Miss et mistress Cooman se regardèrent de nouveau d’un air pudibond.

À peine si on avait parfois un verre de sherry à la table du gouverneur.

– Par conséquent, Votre Honneur, poursuivit master Goldsmicht, il ne faut pas compter sur eux avant une petite heure ou une grande demi-heure tout au moins.

Je connais ces ivrognes de Français. Ce n’est pas une bouteille de Porto, c’est deux qu’ils boiront.

– Que le diable les emporte ! dit sir Cooman, qui frappa du pied avec impatience.

– Je crois donc, reprit le guichetier, que Votre Honneur pourrait convenablement employer cette demi-heure.

– À quoi faire !

– À rendre visite au prêtre catholique.

– Soit, dit sir Cooman.

Il était si joyeux, le bon gouverneur, qu'il aurait embrassé tous les détenus s'ils le lui avaient demandé.

– D'autant plus, ajouta le guichetier, que Votre Honneur fera évidemment quelque chose pour lui.

– Hein ! fit sir Cooman.

– Quand un créancier manque d'égards avec son débiteur, poursuivit master Goldsmicht, le gouverneur peut toujours intervenir.

– Sans doute, sans doute. Mais de quoi s'agit-il ?

Et sir Cooman prit son chapeau et son paletot et suivit le guichetier, tandis que miss Penny allait distribuer ses provisions.

– Il n'est pas convenable qu'un prêtre, dit le guichetier comme ils traversaient une des cours de White-Cross, soit aussi mal logé que l'abbé Samuel.

Son créancier est cet âpre M. Thomas Elgin, qui donne juste un shilling par jour pour la nourriture de ses débiteurs. Ce qui est tout à fait insuffisant, Votre Honneur en conviendra, par le temps de cherté des vivres qui court.

– Oh ! tout à fait insuffisant, dit sir Cooman comme un écho.

Le digne gentleman ne pensait en ce moment qu'à une chose : tuer le temps ! tant il avait hâte de voir arriver le Français.

Le guichetier continua :

– Hier, M. Thomas Elgin est venu lui-même retenir une chambre pour son prisonnier, il a demandé tout ce qu'il y avait de meilleur marché ; à telle enseigne que j'ai cru qu'il s'agissait d'un homme du peuple, d'un brocanteur de White-Chapel, de quelqu'un de ces misérables enfin à qui M. Thomas Elgin prête de l'argent à trois cent pour cent.

C'est une chambre sous les toits, sans cheminée, qui coûte un shilling par semaine.

– Quelle horreur ! dit sir Cooman.

– Je crois, reprit le guichetier, que Votre Honneur doit intervenir, prendre sur elle de faire avoir à l'abbé Samuel un logement convenable.

– Certainement, certainement, dit sir Cooman, qui songeait toujours au Français.

– D'autant plus que, lorsque les consignations d'ailleurs faites par le créancier ne paraissent pas suffisantes, l'administration peut prendre sur elle de relâcher le débiteur, ajouta le geôlier.

– Mais, dit Cooman, ce prêtre n'a donc pas d'argent ?

– Pas une obole. D'ailleurs, je puis l'affirmer à Votre Honneur, ce n'est pas lui qui s'est plaint : il se trouve bien où il est, mais les détenus ont été indignés…

– Ah ! vraiment !

– Comme Votre Honneur le verra elle-même.

Ce disant, le guichetier s’arrêta au seuil d’une bicoque à trois étages, noire, enfumée, livide d’aspect, dans laquelle on pénétrait par une porte bâtarde, une allée humide, et que desservait un affreux escalier en coquille, dont les marches étaient couvertes d’immondices.

– Pouah ! fit sir Cooman.

– C’est la maison des Irlandais, dit le guichetier.

Et il gravit l’escalier devant le gouverneur pour lui montrer le chemin.

Arrivé tout en haut, il frappa à une porte.

– Entrez ! dit une voix douce et calme.

Le guichetier poussa la porte, et sir Cooman se trouva en présence de l’abbé Samuel.

La physionomie du jeune prêtre avait une expression de douleur résignée qui fit tressaillir le gouverneur.

Sir Cooman était blasé, pourtant, sur les douleurs humaines.

Mais, en ce moment, il ne put s’empêcher de tressaillir, et il oublia même ce bienheureux Français, qui allait ramener, par sa présence, le bonheur et la chance dans White-Cross.

XXV

Quand la porte s’était ouverte, l’abbé Samuel était assis sur l’ignoble grabat qui devait lui servir de lit.

Un livre à la main, il priait.

Le réduit où il se trouvait était si repoussant d’aspect, que sir Cooman fit, malgré lui, un pas en arrière.

C’était une chambre de six pieds carrés, sans autres meubles qu’un lit et une chaise, qui prenait le jour par un trou percé dans le toit.

Il n’y avait ni poêle ni cheminée.

Pas la moindre place pour serrer du linge ou des vêtements; pas le plus petit coin pour y dresser un fourneau.

Les murs étaient sales et couverts çà et là d’inscriptions ignobles laissées par les précédents locataires.

Mais au milieu de ces immondices, la figure du prêtre rayonnait comme celle d’un ange qui apparaîtrait tout à coup dans les ténèbres.

À la vue du gouverneur, il se leva, quitta son livre, et se découvrit.

– En vérité! monsieur l’abbé, dit sir Cooman, je suis indigné, tout à fait indigné, parole d’honneur! ce monsieur Thomas Elgin est un homme sans foi ni loi, indigne d’appartenir à la grande nation anglaise.

– Pourquoi donc, monsieur? dit le jeune prêtre en souriant.

– Mais les choses ne se passeront pas ainsi plus longtemps, dit sir Cooman en s’échauffant; j’ai des pouvoirs et je m’en servirai.

Et se tournant vers le guichetier:

– Goldsmicht, dit-il, vous allez écrire sur-le-champ à M. Thomas Elgin.

– Oui, Votre Honneur.

– Vous lui direz que l’administration trouve ses consignations insuffisantes.

– Oh! très-insuffisantes, dit le guichetier.

– Que l’avis de l’administration est qu’on ne loge pas un prêtre, même un prêtre catholique, comme on logerait un marchand de poisson de Thames-street, et que si d’ici à demain il n’a pas pourvu à ce que M. l’abbé soit convenablement logé et nourri, l’administration prendra sur elle de relâcher son prisonnier.

L’abbé Samuel leva ses grands yeux bleus sur sir Cooman, et lui dit en souriant :

– Vous êtes mille fois trop bon, monsieur, de vous chagriner ainsi à mon sujet. Je vous en prie, ne vous inquiétez pas de moi. Je me trouve fort bien ici. Je suis d’ailleurs habitué à vivre de peu, et quant à ce logis…

– C’est un bouge infect ! s’écria sir Cooman.

– Qu’importe ? dit l’abbé Samuel. D’ailleurs, il y a bien des gens, à Londres, qui n’ont même pas un abri semblable, ne fût-ce que les malheureux qui vont coucher la nuit sous les voûtes d’Adelphi.

À mesure qu’il parlait, l’abbé Samuel exerçait sur sir Cooman une fascination mystérieuse.

Depuis trente ans, sir Cooman ne s’était peut-être jamais intéressé à un prisonnier comme il s’intéressait en ce moment à l’abbé Samuel.

– Monsieur ! s’écria-t-il, cela est impossible, vous ne pouvez rester ici !

– Monsieur, répondit l’abbé Samuel, encore une fois, je vous suis bien reconnaissant de votre bonté ; mais, je vous en prie, n’écrivez point à M. Thomas Elgin. C’est un méchant homme duquel vous n’obtiendrez rien.

Si vous voulez absolument m’être agréable, monsieur, eh bien ! faites-moi donner du papier et une plume pour écrire en Irlande.

J’espère qu’on pourra d’ici peu m’envoyer de là-bas assez d’argent pour me libérer.

– Oh ! je le souhaite de tout mon cœur pour vous, monsieur l’abbé, dit sir Cooman. Ainsi, vous voulez rester ici ?

– Oui.

– Mais vous mourrez de froid !

– Oh ! non, je suis habitué aux rigueurs de la température, répondit avec simplicité le jeune prêtre.

– Monsieur l’abbé, dit Goldsmicht, si vous voulez venir écrire votre lettre dans ma loge, vous y serez à votre aise auprès du poêle, et je vous donnerai du papier, une plume et de l’encre.

– C’est cela, dit sir Cooman.

– J’accepte volontiers, répondit l’abbé Samuel.

Et il descendit sur les pas de Goldsmicht et de sir Cooman, qui se sentait pris à la gorge par toutes les mauvaises odeurs qui montaient du bas de l’escalier.

Une fois dans la cour, sir Cooman se rappela le Français.

Aussi pressa-t-il le pas et consulta-t-il sa montre, qui marquait trois heures moins le quart.

– L’homme sensible ne peut tarder, pensa-t-il.

Et, au lieu de retourner dans son cabinet, il suivit le guichetier et l’abbé Samuel.

Goldsmicht conduisit l'abbé Samuel dans sa loge, où le poêle ronflait joyeusement.

Il lui approcha une petite table, roula auprès un bon fauteuil, plaça sur la table un buvard, une écritoire, des plumes, du papier et dit d'un air satisfait :

– Vous serez là comme chez vous, monsieur l'abbé.

Au même instant, et tandis que le jeune prêtre s'asseyait devant la table, un bruit se fit qui alla au cœur de sir Cooman comme la plus agréable des musiques.

C'était le bruit du marteau résonnant sur le chêne ferré de la porte extérieure.

– Voilà le Français ! murmura joyeusement sir Cooman.

Goldsmicht prit à sa ceinture la grosse clef qui ne le quittait ni nuit ni jour, se dirigea vers la porte qui était au fond de la loge et l'ouvrit.

C'était en effet l'homme sensible, son camarade Edward Northman, et son prisonnier.

Si miss Penny avait été là, elle aurait jeté un cri d'étonnement, car le prisonnier que les deux recors amenaient n'était pas celui qu'elle avait vu.

Mais miss Penny était toujours dans l'intérieur du White-Cross, occupée à distribuer ses provisions.

Le jeune prêtre s'était mis à écrire et ne leva point la tête tout de suite.

– Ah ! Votre Honneur, dit l'homme sensible en saluant respectueusement sir Cooman, nous n'avons pas perdu de temps, comme vous pouvez le voir, pour retrouver un autre Français.

– Est-ce bien un Français ? demanda le gouverneur d'une voix tremblante d'émotion.

L'homme gris, car c'était lui, salua sir Cooman et lui dit en français :

– Je suis né rue Coquenard, à Paris, Votre Honneur.

Sir Cooman, qui avait été négociant, savait le français et il ne pouvait se tromper à l'accent de l'homme gris.

– Oui, s'écria-t-il, c'est bien cela… à n'en pas douter… vous êtes Français !

Et dans sa joie, il tendit vivement la main au prisonnier, lui disant avec effusion :

– Ah ! mon ami, si vous saviez quel service vous nous rendez d'avoir bien voulu vous laisser arrêter !

– Trop heureux de vous être agréable, monsieur, répondit l'homme gris, toujours en français.

Le jeune prêtre tressaillit au bruit de cette voix et leva ses yeux sur le prisonnier.

L'homme gris, sous prétexte de caresser ses favoris, porta le bout de son index sur ses lèvres.

Cela voulait dire :

– Silence ! ne me trahissez pas !

– Votre Honneur en conviendra, dit le recors qui avait reçu le nom de l’homme sensible, nous avons bien droit à une petite gratification, mon camarade et moi.

– Certainement, certainement, répondit sir Cooman. Goldsmicht, quand vous aurez inscrit monsieur sur le livre d’écrou, vous donnerez à chacun de ces braves gens une livre, que vous porterez aux frais généraux.

– Oui, Votre Honneur, répondit le guichetier.

– Et moi, monsieur, dit l’homme gris, n’ai-je pas quelque droit à votre bienveillance ?

– Sans aucun doute, mon ami, sans aucun doute. Que puis-je faire pour vous ?

– Je voudrais pouvoir me loger auprès de M. l’abbé que voilà, dit l’homme gris. Je suis Français, catholique et très-religieux.

En même temps, il regarda l’abbé Samuel d’un œil suppliant.

– Ne me refusez pas ! semblait-il dire.

– Je ne demande pas mieux, si M. l’abbé y consent, dit sir Cooman, d’autant mieux que le logement du Français est assez grand pour deux personnes.

– Je le veux bien, dit à son tour l’abbé Samuel, qui ne pouvait s’expliquer comment l’homme gris se trouvait maintenant détenu à White-Cross.

XXVI

Une heure après, le prêtre et l'homme gris étaient seuls.

On leur avait donné pour logis ce que, dans White-Cross, on appelait la maison du Français.

Deux heures plus tôt l'abbé Samuel avait refusé de quitter sa mansarde et s'était opposé à ce qu'on reprochât à M. Thomas Elgin sa parcimonie.

Mais l'homme gris était venu ; il avait échangé avec le prêtre un signe de mystérieuse intelligence, et dès lors le prêtre avait consenti à déménager.

Pourquoi ?

Pour la première fois de sa vie, l'abbé Samuel avait vu, pendant la nuit précédente, cet homme dont il ne savait pas même le nom.

Mais cet homme avait exercé sur lui une mystérieuse fascination, et si cet homme venait à White-Cross, c'est qu'il voulait le voir, lui, l'abbé Samuel.

La dette n'était, ne pouvait être qu'un prétexte.

Tel était du moins, le raisonnement que s'était fait le jeune prêtre catholique en voyant apparaître l'homme gris, et dès lors il avait consenti à tout ce que ce dernier demandait, c'est-à-dire à loger avec lui.

Donc, deux heures après, tous deux étaient seuls.

Ils étaient seuls en un petit parloir du rez-de-chaussée qui était muni d'un poêle de porcelaine et de quelques meubles dont le confortable prenait sa source dans l'idée superstitieuse qui s'attachait à la possession d'un Français à White-Cross.

Master Goldsmicht avait reçu de l'homme gris une demi-guinée, et, pour cette somme, il s'était mis en quatre à la seule fin d'être agréable à la fois au prêtre et au Français.

Aussi le poêle était-il garni et ronflait-il joyeusement, et le jeune prêtre s'en était approché avec une naïve avidité, car il avait eu bien froid dans sa mansarde.

– Eh bien ? dit-il vivement, aussitôt que le guichetier fut parti, avez-vous retrouvé l'enfant ?

– Non, dit l'homme gris.

Le prêtre pâlit.

– Grand Dieu ! dit-il, et je suis ici… réduit à l'impuissance et à l'inaction !

– Je ne l'ai pas retrouvé, dit l'homme gris, mais je le retrouverai, je vous le jure.

– Et vous êtes ici !

– Oui, mais je sortirai quand bon me semblera.

– Ah ! fit le prêtre.

– Seulement, reprit l'homme gris en baissant la voix, je voulais vous parler, et c'est pour cela que j'ai pris la place d'un pauvre diable qu'on amenait.

– Mais qui donc êtes-vous, demanda le prêtre pour la seconde fois, vous que je trouve sur mon chemin et dans les yeux de qui je vois briller l'intérêt et le dévouement ?

L'homme gris répondit de cette voix grave et triste, d'une douceur infinie et qui allait au cœur :

– Je suis un grand criminel que le repentir a touché depuis dix ans, et qui, depuis dix ans essaye de faire un peu de bien, et se dévoue à ceux qui lui paraissent avoir un grand et noble but dans la vie.

– Ah ! fit le prêtre, qui eut néanmoins un léger mouvement de défiance.

Un sourire vint aux lèvres de l'homme gris.

Puis il porta la main à son front et y fit, avec le pouce, ce mystérieux signe de croix qui avait forcé, le matin même, l'Irlandais en guenilles à s'arrêter devant lui.

Le prêtre tressaillit.

L'homme gris porta sa main droite à son front et répéta le signe de croix.

Cette fois, le prêtre lui tendit la main et lui dit :

– Vous êtes donc un fils de l'Irlande ? Je vous croyais Français.

– Je le suis, en effet, mais tous ceux qui souffrent sont mes frères.

– Qui donc vous a affilié à notre œuvre ? demanda encore le jeune prêtre.

– Un homme qui est mort pour l'Irlande.

– Et… cet homme ?

– Pour les torys qui l'ont jugé, pour l'Angleterre qui l'a pendu, c'était un pauvre diable, un mendiant, un homme du menu peuple, un cabman du nom de Fatlen.

– Fatlen ! exclama l'abbé Samuel.

– J'ai partagé mon pain avec lui, nous avons vécu de la même vie, à Dublin, pendant six mois. Il était condamné à mort, et il avait réussi à se dérober aux poursuites de ses bourreaux.

Grâce à moi, il avait pu s'évader de prison. Grâce à moi encore, il allait pouvoir quitter le sol de l'Irlande, gagner le continent et y mettre en sûreté sa tête vouée à l'échafaud.

Mais Dieu permet souvent que les projets les plus sagement mûris, les entreprises les mieux conduites échouent…

– Parce que les nobles causes ont besoin de martyrs, dit le prêtre.

– Une nuit, reprit l’homme gris, une petite barque pontée vint jeter l’ancre sur un point désert de la côte.

C’était en hiver, le brouillard était si épais qu’on ne voyait pas les phares du voisinage.

Une belle nuit pour une évasion !

Les matelots et le capitaine étaient Français.

Le capitaine, c’était moi.

La mer était mauvaise ; mais notre petite embarcation avait fait ses preuves, et mes quatre matelots étaient de rudes marins.

Fatlen s’embarqua.

Malgré le mauvais état de la mer, je fis larguer tout ce que nous avions de toile.

Ce n’était pas la mer qu’il fallait craindre, c’était la petite flotte anglaise qui croisait perpétuellement dans le détroit.

Et c’était pour lui échapper que nous avions choisi une nuit sombre et brumeuse.

Alors, tandis que nous courions vent arrière, Fatlen me dit :

– Frère, tu parais certain du succès, mais moi je suis assailli par les plus funestes pressentiments : par moments, depuis quelques jours, il me semble déjà sentir s’enrouler autour de mon cou cette corde infâme du gibet que l’Angleterre destine à ceux qui aiment l’Irlande.

Frère, l’heure est venue où je dois te dire qui je suis et t’initier à notre grande œuvre qui, tôt ou tard, crois-en un homme sûr de mourir, finira par triompher.

Et je me courbai devant lui, et, se penchant sur moi, il me murmura à l’oreille les mots sacrés qui nous unissent tous, et m’enseigna les deux signes de reconnaissance. Celui des simples frères et celui des chefs.

– Tu iras en Angleterre, me dit-il encore, tu chercheras dans cette ville immense de Londres un jeune prêtre, l’abbé Samuel.

C’est notre chef suprême, en attendant que le chef qui doit venir, celui qu’on nous a prédit, d’enfant qu’il est soit devenu homme.

Et quand tu auras vu l’abbé Samuel, tu lui parleras de moi. Si je suis mort, tu lui raconteras mes derniers moments.

Si j’ai pu toucher la terre de France où l’Irlandais est sauf, tu le lui diras encore.

Il ne m’a jamais vu, mais il sait qui je suis.

– Et Fatlen est mort ? demanda l’abbé Samuel.

– Oui, répondit l’homme gris. Une tempête épouvantable nous rejeta vers l’Irlande que nous voulions fuir, et nous échouâmes sur un écueil à quatre lieues de la côte.

Notre barque sombra.

Quand le jour vint, nous étions tous les six, mes quatre matelots, Fatlen et moi, accrochés aux pointes de rochers qui se trouvaient à fleur d’eau.

Une frégate passait au large.

– Il faut lui faire des signaux ! me dit Fatlen.

– Non ! m'écriai-je, non ! Veux-tu donc tomber au pouvoir des Anglais ?

– Veux-tu donc que, pour sauver ma vie, j'expose cinq hommes à périr ? me répondit-il.

– Attendons encore, disais-je, peut-être dans quelques heures une barque de pêcheurs passera-t-elle près de nous.

– Non, me dit-il, je ne le veux pas !

Et il se dressa tout de bout sur l'écueil, et se fit un pavillon de sa chemise.

Les matelots de vigie de la frégate nous aperçurent ; le navire stoppa et mit un canot à la mer.

Une heure après, nous étions sauvés et Fatlen était perdu, acheva l'homme gris en baissant la tête.

– Et vous l'avez vu mourir ? demanda Samuel.

– Huit jours après, à Dublin, j'étais au pied de l'échafaud, et, au moment suprême, il me cria :

« – Souviens-toi ! ».

L'homme gris avait achevé son récit d'une voix émue.

L'abbé Samuel lui tendit la main.

– Et c'est pour cela que vous êtes ici ? dit-il.

– Oui.

– Mon Dieu ! pourquoi n'avez-vous pas retrouvé l'enfant ? dit-il avec un accent plein de mystérieux frémissements.

Et, comme l'homme gris le regardait, le prêtre ajouta :

– L'Irlandaise a raison ; cet enfant, c'est celui qu'attend l'Irlande, et moi je ne suis que son serviteur.

– Oh ! dit l'homme gris, nous le retrouverons, je vous le jure.

– Comment ? fit le prêtre avec tristesse.

Un sourire vint aux lèvres de l'homme gris.

– Écoutez-moi, dit-il, et vous verrez…

XXVII

Alors l’homme gris raconta à l’abbé Samuel ce qui s’était passé le matin, comment il avait pénétré chez mistress Fanoche et constaté la disparition de cette dernière et de l’enfant.

– Eh bien ! dit l’abbé Samuel, quand il eut terminé son récit, vous êtes bien tranquille, n’est-ce pas ?

– Oui, certes.

– Vous vous dites que, si on a volé cet enfant, c’est qu’on veut le substituer à un autre…

– Sans doute.

– À un enfant mort, ou malade, ou défiguré… et vous vous dites encore que mistress Fanoche finira bien par rentrer chez elle et que retrouver la trace de l’enfant n’est qu’un jeu pour des gens qui appartiennent à la grande famille irlandaise.

– Telle est du moins mon opinion, dit l’homme gris d’un ton soumis et respectueux.

– Eh bien ! à votre tour, écoutez-moi, dit l’abbé Samuel avec une émotion croissante.

– Parlez…

– Il y a cent ans, l’Irlande était, comme aujourd’hui, la vassale de l’Angleterre, la terre abreuvée de sang et de larmes, sur laquelle les vainqueurs posaient insolemment le pied.

Un homme, une race tout entière plutôt, se leva, arborant les couleurs de l’indépendance et parlant de liberté.

Autour de cette race vinrent se ranger des combattants et, pendant un quart de siècle, l’Irlande lutta, tantôt au soleil, tantôt dans l’ombre, mais sans relâche et sans cesse, obéissant à deux hommes.

Ces deux hommes étaient deux frères.

Ces deux frères étaient les rejetons de nos anciens rois, et il y a une vieille légende de notre Érin qui dit que le fils de cette race sera le libérateur de l’Irlande.

Des deux frères, l’un mourut en combattant.

L’autre fut un lâche, il fit sa soumission à l’Angleterre, et l’Angleterre lui donna un siége à son parlement.

Mais cet homme eut, à son tour, deux fils.

L’un est demeuré un noble lord : il est Anglais, il a renié l’Irlande.

L’autre se souvint du sang qui coulait dans ses veines.

Celui-là se nommait sir Edmund.

Il passa en Irlande, et vous savez comment il a fini.

– C’était le père de l’enfant, n’est-ce pas ? dit l’homme gris.

– Oui.

– Ah ! je comprends tout, maintenant.

– Non, vous ne comprenez rien encore, dit le prêtre. Le frère de sir Edmund, au lieu de lui tendre la main, l’a poursuivi de sa haine ; il est aussi Anglais que l’autre est resté Irlandais.

– Eh bien ?

– Eh bien ! qui vous dit que ce n’est pas lui qui a fait enlever l’enfant ?

– Lui !

– Oui. Non pour le substituer à un autre, mais pour le faire disparaître à jamais. Ceux qui ont tué l’aigle, étouffent les jeunes aiglons, et la Tamise roule des flots si noirs qu’on ne peut jamais voir le fond de son lit.

L’homme gris tressaillit.

Un souvenir traversa son cerveau. Il se rappela les confidences de Shoking, à l’endroit de ce gentleman qui avait donné dix livres au mendiant pour qu’il lui rapportât l’adresse de l’Irlandaise.

– Maître, dit-il, prenant toujours vis-à-vis du jeune prêtre cette attitude soumise qu’il s’était imposée, me permettez-vous une question ?

– Parlez !

– Quel est le nom que porte, à la chambre haute, le frère de sir Edmund ?

– On l’appelle lord Palmure.

L’homme gris jeta un cri.

– Ah ! dit-il, il faut sortir d’ici en ce cas, sortir sur-le-champ, il le faut ! il faut retrouver l’enfant…

Le prêtre secoua la tête :

– Sortir, dit-il, mais comment ?

Et comme l’homme gris ne répondait pas, il poursuivit avec un accent fiévreux :

– Si Thomas Elgin s’est montré impitoyable, c’est qu’il n’est qu’un instrument de nos persécuteurs ; c’est que ces derniers ont su que l’enfant devait arriver ; que, ce matin même, je devais célébrer la messe à Saint-Gilles, en présence de quatre hommes qui sont comme moi quatre chefs de notre association.

Ces quatre hommes viennent, l’un de l’Irlande, l’autre de l’Écosse, le troisième du comté de Galles, le quatrième d’Amérique.

J’étais le trait d’union qui les devait réunir, car nous ne nous connaissons pas entre nous.

Je devais bénir l’enfant qu’une pauvre femme m’amènerait, et ces quatre hommes perdus dans la foule auraient reconnu dans cet enfant celui qu’attend l’Irlande tout entière.

Nos ennemis ne l’ont pas voulu, murmura le jeune prêtre en laissant retomber sa tête sur sa poitrine, et peut-être qu’à cette heure l’enfant est mort.

– Non, non, dit l’homme gris, cela ne se peut point. Cela est impossible !

– Et je suis en prison, fit l’abbé Samuel avec désespoir.

– Nous sortirons quand vous voudrez…

– Est-ce possible ?

– Oui.

– Pour sortir d’ici, il faut payer, et je n’ai pas d’argent. Et vous non plus sans doute, dit le prêtre en regardant les chétifs vêtements de l’homme gris.

Celui-ci n’eut pas le temps de répondre, car on frappa doucement à la porte.

Il mit un doigt sur sa bouche pour recommander le silence au prêtre, et il alla ouvrir.

Sir Cooman, le digne gouverneur de White-Cross était sur le seuil.

Derrière lui se tenait respectueusement master Goldsmicht, le guichetier, et derrière le guichetier la rieuse miss Penny.

Miss Penny portait un large plateau sur lequel il y avait deux bouteilles et trois verres.

Trois verres à pied, en cristal de roche, des verres mousseline, comme on dit, et deux vénérables bouteilles, couvertes de poussière et de toiles d’araignées.

– Messieurs et honorables gentlemen, dit le bon gouverneur, je viens, selon l’usage, vous faire ma petite visite, attendu qu’un gouverneur qui se respecte, doit toujours en agir ainsi avec ses nouveaux pensionnaires.

Je suis d’autant plus charmé d’en agir ainsi, très-honorables messieurs, que c’est avec une joie profonde que j’ai vu un gentleman français ramener l’espérance dans mon cœur troublé.

– Ah ! oui, fit l’homme gris en riant, je suis le génie protecteur de White-Cross.

– Oui, certes, dit sir Cooman.

En même temps, il fit signe à miss Penny, qui s’approcha et posa le plateau sur la table.

– Je suis même si ravi, très-honorables messieurs, poursuivit sir Cooman, que je viens vous prier de me faire l’honneur de boire avec moi un verre de porto. Il a trente années de bouteille.

L’homme gris se prit à sourire.

– Nous acceptons de grand cœur, Votre Honneur, fit-il.

Master Goldsmicht déboucha les deux bouteilles et se mit à verser.

– Messieurs, dit sir Cooman en élevant son verre, je bois à vous, à la France et à l’Irlande.

– À la reine ! dit l’homme gris.

– À vous ! répéta l’abbé Samuel.

– Je bois à White-Cross, dit l’homme gris, et à sa prospérité. Bien que je n’aie passé ici que quelques heures, et que le moment de mon départ soit proche…

– Plaît-il ? fit sir Cooman, qui crut avoir mal entendu.

Mais l’homme gris déboutonna alors son vieil habit, et dit gravement :

– Très-honorable gouverneur, nous allons avoir, M. l’abbé et moi, la douleur de vous quitter.

M. l’abbé doit deux cents livres, et moi vingt-cinq.

En même temps, il tira un portefeuille de sa poche, et de ce portefeuille un chèque de la banque, de la valeur de quatre mille livres.

Sir Cooman jeta un cri, et, comme si ce portefeuille eût été pour lui la tête de Méduse, il recula et laissa tomber son verre, qui se brisa en mille morceaux.

Alors l’homme gris se pencha à l’oreille de l’abbé Samuel :

– Verre blanc cassé, dit-il, signe de bonheur… nous retrouverons l’enfant !…

Sir Cooman venait de s’évanouir dans les bras de master Goldsmicht, son digne guichetier.

XXVIII

À force de vivre avec son gouverneur, master Goldsmicht, le digne guichetier, avait fini par partager ses superstitions à l'endroit du Français dont la présence protégeait White-Cross.

Il jeta donc un véritable cri de douleur, tandis que sir Cooman perdait véritablement connaissance.

L'homme gris l'aida à porter sir Cooman sur son propre lit.

Miss Penny se mit à lui jeter de l'eau fraîche au visage.

Et master Goldsmicht disait d'une voix lamentable :

– Non, Votre Honneur, vous ne ferez pas cela… vous ne sortirez pas d'aujourd'hui… si ce n'est pas comme prisonnier, restez au moins comme ami…

L'homme gris souriait.

– Je le voudrais bien, dit-il, mais nous avons affaire dans Londres, M. l'abbé et moi.

– Ô mon Dieu ! geignit encore le guichetier, abandonnerez-vous donc White-Cross ?

La fraîcheur de l'eau dont miss Penny l'aspergeait ranima sir Cooman.

Il poussa un soupir d'abord, puis ouvrit ses gros yeux ronds et jeta un cri de joie en voyant toujours le Français.

L'homme gris commençait à sourire.

– Ah ! Votre Honneur est impressionnable, dit-il.

Sir Cooman sauta à bas du lit, saisit l'homme gris par le bras et lui dit :

– Vous ne vous en irez pas, au moins ?

– Mais Votre Honneur…

– Non, cela n'est pas possible… vous ne pouvez pas vous en aller… vous ne voulez ni ma ruine… ni mon déshonneur, n'est-ce pas ?

– Non, certes, dit l'homme gris.

– Si vous partez, tous les malheurs fondront sur moi.

– Permettez-moi de n'en rien croire, Votre Honneur. Mais si M. l'abbé et moi, nous n'étions véritablement pressés de sortir…

Sir Cooman frappa du pied avec une colère subite :

– Et qui me dit, fit-il, que ce chèque est valable ?

Et il toucha du doigt le mandat qui était toujours sur la table.

– Bah ! fit l'homme gris, vous n'allez pas nier la signature de la Banque, peut-être ?

Mais une lueur d'espoir s'était faite dans l'esprit de sir Cooman.

– Très-cher gentleman, dit-il, reprenant tout à coup sa voix la plus aimable, permettez, permettez ! Je ne nie pas la signature de la Banque, mais…

– Mais quoi ? fit l'homme gris.

– Je puis exiger que vous acquittiez votre dette en espèces ?

– Ah !

– Pour cela, il faudra que vous fassiez toucher votre chèque par le guichetier.

– Soit, dit l'homme gris.

Sir Cooman eut un sourire de triomphe :

– Et aujourd'hui, dit-il, la chose n'est pas possible.

– Pourquoi ?

– Mais parce que la Banque est fermée, dit le gouverneur en tirant sa montre. Vous ne pourrez sortir que demain, et peut-être que d'ici là il viendra un autre Français.

L'homme gris souriait.

Sir Cooman, qui reprenait un peu courage, continua :

– Seulement, comme à partir de cette heure je ne vous considère plus tout à fait comme des prisonniers, je vous invite, monsieur l'abbé et vous, à venir ce soir prendre le thé chez mistress Cooman, qui sera très-heureuse de faire votre connaissance.

L'homme gris souriait toujours.

– Votre Honneur, dit-il, est mille fois trop bonne, mais, je le lui répète, il faut que nous sortions sur-le-champ.

– Mais puisque c'est impossible !

– Ah ! vous croyez ?

– Je ne veux pas accepter le chèque.

– En vérité ! Mais vous accepterez des bank-notes.

À cette proposition, sir Cooman frissonna.

– Des bank-notes ? fit-il.

– Oui.

– Vous payeriez en bank-notes ?

– Sans doute.

– Oh ! vous n’avez pas cette somme sur vous… je ne le crois pas… cela n’est pas vraisemblable… non, c’est même invraisemblable, n’est-ce pas, Votre Honneur ?

Et la voix de sir Cooman tremblait de nouveau.

Pour toute réponse, l’homme gris déboutonna une seconde fois son vieil habit et exhiba de nouveau ce portefeuille qui avait fait à sir Cooman l’effet d’un canon rayé.

Ce portefeuille ouvert, il s’en échappa une pluie de bank-notes.

Sir Cooman jeta un cri :

– Je suis perdu ! dit-il.

Mais, en ce moment, un bruit se fit qui vint frapper ses oreilles, retentit dans son cerveau et son cœur à la fois, et Goldsmicht s’élança au dehors en disant :

– Qui sait ?

Ce bruit, c’était celui de la cloche, et la cloche avait tinté deux coups.

Or, cette cloche ne tintait jamais qu’une fois, quand un simple visiteur se présentait à la porte de White-Cross. Si elle se faisait entendre deux fois de suite, c’est que les recors amenaient un prisonnier.

Goldsmicht avait dit : « Qui sait ? »

Dans ces deux mots il y avait tout un monde d’espérance.

Sir Cooman ne dit rien, lui, mais se laissa tomber palpitant sur un siége.

Alors l’homme gris et le prêtre prirent en si grande pitié ce pauvre homme, qu’ils souhaitèrent, eux aussi, que le prisonnier qu’on amenait fût un Français.

Dix minutes d’angoisses sans nom pour sir Cooman et de curiosité anxieuse pour l’abbé Samuel et l’homme gris s’écoulèrent.

Puis, tout à coup, miss Penny, qui était sortie derrière son père, miss Penny reparut en criant :

– Un Français ! un Français !

L’émotion qu’éprouva sir Cooman fut si grande, en ce moment, que l’homme gris le prit dans ses bras pour l’empêcher de tomber tout de son long sur le parquet.

En même temps Goldsmicht arriva, poussant devant lui un joli petit monsieur qui avait un binocle sur le nez, un veston, un stick, un petit chapeau, de beaux favoris bruns, le type israélite, et qui disait :

– Parole d’honneur, elle est bien bonne ! Ah ! elle est bien bonne, celle-là ! on oublie de payer les différences à la Bourse de Paris, on vient directement de Paris à Londres en passant par Bade et Bruxelles ; on débarque au café de la Régence, en haut d’Hay-Markett, on se croit tranquille ! Et ta sœur ? Voilà qu’on m’arrête pour une misère de centimes, alors que j’aurais pu continuer à me promener devant le passage de l’Opéra, puisque Clichy fait relâche !

Ah ! elle est bien bonne ! bien bonne !

Et quand le jeune homme eut débité cela tout d'une haleine, sir Cooman respira bruyamment et tendit la main à l'homme gris en lui disant :

– Monsieur, donnez-moi votre chèque, si bon vous semble et si vous préférez garder vos bank-notes, vous êtes libre !

Quelques minutes après, l'homme gris et l'abbé Samuel quittaient White-Cross, accompagnés des salutations et des souhaits de sir Cooman.

Mais, au moment où ils franchissaient le seuil de la prison, un homme sortit du public-house de *Relay-last*.

C'était John Clavery, le recors, surnommé l'homme sensible.

Il vint à l'homme gris et, son chapeau à la main, il lui dit :

– Votre Honneur tiendra-t-il sa promesse ?

– Laquelle ?

– Votre Honneur m'a promis de me dire son vrai nom en quittant White-Cross.

– C'est juste, répondit l'homme gris, mais n'aimerais-tu pas autant un billet de cinq livres ?

– Oh ! très-certainement.

– Voilà cinq livres, dit l'homme gris.

Et il mit une bank-note dans la main de John Clavery.

– Après tout, murmura l'homme sensible, qu'est-ce que ça me fait de savoir ou de ne pas savoir son nom ?

Et il empocha la bank-note et salua jusqu'à terre, tandis que l'homme gris et l'abbé Samuel s'éloignaient.

XXIX

Londres allumait son million de réverbères, lorsque l'homme gris et le prêtre irlandais s'éloignèrent de White-Cross.

Le brouillard avait pris cette teinte rougeâtre qu'on ne lui voit qu'au bord de la Tamise, et le froid était assez vif.

– Où voulez-vous aller tout d'abord ? demanda l'homme gris.

– À Saint-Gilles, dit le prêtre.

Ils remontèrent vers Holborn-street qu'ils suivirent dans toute sa longueur, puis ils longèrent Oxford-street.

Tout en marchant d'un pas rapide, ils causaient.

– Ce matin, disait l'homme gris, j'ai confié l'Irlandaise à Shoking et j'ai donné à ce dernier rendez-vous pour demain seulement.

– Pourquoi ?

– Mais parce que je ne savais pas si je pourrais m'introduire aussi facilement à White-Cross.

– C'est juste. Eh bien ?

– Eh bien ! avant demain nous n'aurons de nouvelles ni de l'Irlandaise, ni de son fils.

– Son fils !

– Sans doute. J'ai chargé un de nos frères de suivre le gentleman qui avait pénétré dans la maison de mistress Fanoche, et je lui ai pareillement donné rendez-vous pour demain.

– En quel endroit ?

– Dans la gare du chemin de fer, à Charing-Cross.

– Allons toujours à Saint-Gilles, dit le prêtre ; peut-être ceux que j'attendais ce matin ont-ils laissé une trace quelconque de leur passage.

Ils arrivèrent à l'entrée de Dudley-street, qui descend directement d'Oxford au square Saint-Gilles.

– C'est là, dit-il.

– Là ?

– Oui, c'est là qu'on avait conduit la mère et l'enfant.

La maison paraissait déserte. Aucune lumière ne brillait aux croisées.

Mais tout à coup l’homme gris tressaillit.

Il venait d’apercevoir à trois pas de la maison, de l’autre côté du trottoir, un grand gaillard qui se promenait de long en large.

Et dans cet homme, il reconnut sur-le-champ le mendiant à qui il avait donné pour mission, le matin, de surveiller le gentleman.

Il marcha droit à lui et ils se rencontrèrent sous un bec de gaz.

L’homme en guenilles tressaillit à son tour, puis, étendant la main vers la maison :

– Il est là ! dit-il.

– Qui ?

– Le gentleman.

– Depuis ce matin ?

– Oh ! non. Il s’est en allé ce matin dans sa voiture, et j’ai eu bien de la peine à le suivre ; mais enfin, je l’ai suivi.

– Où demeure-t-il ?

– Chester-street, Belgrave-square.

– Son nom ?

– Lord Palmure.

Le prêtre irlandais s’approcha vivement alors.

L’homme en guenilles le reconnut et se prosterna devant lui.

– Parle, dit l’homme gris.

– Comme vous me l’aviez ordonné, reprit l’Irlandais, lorsque j’ai su le nom et l’adresse du gentleman, je suis revenu me mettre en observation ici.

Pendant tout le jour, il ne s’est rien passé d’extraordinaire.

La vieille dame n’est pas sortie.

Mais, il y a une heure environ, j’ai vu un homme enveloppé dans un mac-farlane ; son chapeau enfoncé sur les yeux, qui venait ici en rasant les murs.

Je me suis effacé pour le laisser passer, et je l’ai reconnu.

C’était lui.

– Lord Palmure ?

– Oui.

– Et il est toujours dans la maison ?

– Toujours.

– Monsieur l’abbé, dit l’homme gris, il faut absolument que je pénètre dans cette maison.

– Comment ? demanda le prêtre.

– Je ne sais pas, mais j'y entrerai… probablement par la petite porte du jardin qui ouvre sur la ruelle. Seulement, il faut que vous et cet homme restiez ici.

L'abbé Samuel commençait à avoir dans l'homme gris une confiance aveugle.

– Soit, dit-il, mais qu'y ferons-nous ?

– Si le gentleman ressort avant que je ne sois revenu, vous le suivrez.

– C'est bien.

Et l'abbé et l'homme en guenilles se dérobèrent sous le porche, plein d'ombre, de la maison voisine.

Alors l'homme gris gagna au pas de course la petite ruelle par où il était sorti le matin.

Quand il fut vers le milieu, il lui sembla qu'on marchait derrière lui.

Il se retourna.

Une forme noire s'agitait dans le brouillard, et il n'eut pas de peine à reconnaître un policeman.

Il s'arrêta, la forme noire en fit autant.

– Oh ! oh ! se dit-il, voyons donc ça !

Et il se remit en route.

Le policeman le suivit.

Comme il passait devant la petite porte du jardin, il leva les yeux et vit de la lumière qui se reflétait sur les branches touffues d'un arbre.

Cette lumière partait évidemment du sous-sol.

Comme il s'était arrêté, le policeman doubla le pas et se rapprocha de lui.

– Bon ! pensa l'homme gris, je te devine !… tu vas voir, mon bonhomme, que je suis aussi malin que toi.

Et il s'arrêta devant une autre porte, à dix pas plus loin, et se mit à la tâter, pour s'assurer qu'elle était fermée.

Puis il se remit en marche et fit la même chose à trois portes plus loin.

Après quoi, il rebroussa chemin, traversa la ruelle, et recommença son manège, sans paraître se préoccuper du policeman qui le suivait toujours.

Or, il faut dire tout de suite que le policeman de nuit, le watchman, comme on dit, s'assure de temps en temps que les portes sont bien fermées.

S'il en trouve une ouverte, il sonne, réveille le propriétaire et le force à venir la fermer.

En se mettant à tâter ainsi les portes, l'homme gris se donnait aussitôt le rôle d'un homme de police déguisé.

Le policeman se laissa prendre à cette ruse ; il traversa la rue et vint droit à lui.

– Hé ! camarade, dit-il, tu oublies que tu n’es pas en uniforme.

– C’est vrai, répondit l’homme gris, mais la force de l’habitude…

– Ah ! c’est juste. Que fais-tu par ici ?

L’homme gris cligna de l’œil :

– Et toi ? fit-il.

Le policeman se mit à rire :

– Je le vois, dit-il, tu es un des quatre que le lord a demandés ce soir à Scotland-Yard ?

– Oui, fit l’homme gris.

– Singulière fantaisie, reprit le policeman, de quitter son hôtel, et un quartier aussi sûr que Belgrave-square, pour venir à pied, la nuit, dans le plus dangereux endroit de Londres.

Il n’y a que des Irlandais par ici, et s’ils savaient qu’ils ont affaire à un membre de la chambre haute…

– Chut ! fit l’homme gris.

– Au fait, dit le policeman, cela ne nous regarde pas.

– C’est égal, reprit l’homme gris, il y a déjà plus d’une heure qu’il est dans la maison.

– C’est vrai.

– Et je commence à être inquiet.

Sur ces mots, il se rapprocha de la porte du jardin.

Or l’homme gris se souvenait : sur le matin, il était sorti par cette porte en la tirant après lui.

À moins que la vieille dame, revenue de sa surprise et de son épouvante, n’eût songé à donner un tour de clef, elle ne devait être fermée qu’au loquet.

L’homme gris ne se trompait pas.

Il mit la main sur le loquet et la porte céda.

– Que fais-tu donc là ? demanda le policeman étonné.

– Je vais voir s’il n’arrive pas malheur au patron.

Et ce disant, l’homme gris pénétra dans le jardin, referma la porte et eut la précaution, lui, de donner un tour de clef.

Puis, guidé par la lumière, il s’avança sans bruit vers la maison.

La lumière partait, en effet, du sous-sol, et l’homme gris s’étant baissé, aperçut, à travers les vitres d’un petit parloir attenant aux cuisines, la vieille dame aux bésicles et le gentleman qu’il avait vu le matin.

Tous deux étaient assis et causaient.

L’homme gris se coucha à plat ventre pour écouter ce qu’ils se disaient.

XXX

Pour expliquer la présence de lord Palmure dans la maison de mistress Fanoche à cette heure indue, il faut nous reporter au matin de ce jour, à l'heure où l'homme gris et ses compagnons avaient battu en retraite par le jardin, la petite porte et la ruelle.

Lord Palmure, à qui Shoking, la veille, avait porté le numéro de la maison et le nom de la rue, venait, tout naturellement en plein jour, pensant que rien n'était plus facile que de voir l'Irlandaise et son fils, et de leur dire : Celui que vous pleurez, votre époux et votre père, était mon ami, et je vous offre l'hospitalité.

De cette façon il supprimait, dès la première heure, ce jeune aiglon que l'Angleterre redouterait un jour.

Lord Palmure avait été fort étonné de demeurer un grand quart d'heure à la porte.

Il avait sonné au moins quatre fois, lorsque la vieille dame finit par lui ouvrir.

Elle n'avait pas cependant perdu de temps, la dame aux bésicles ; mais elle avait réparé le désordre de sa toilette, calmé son émotion, fermé la porte du parloir qui menait au jardin ; puis elle était allée ouvrir, pressentant que si les autres avaient pris la fuite, c'est que le nouveau venu ne pouvait être qu'un auxiliaire que le ciel lui envoyait.

– Pardonnez, Votre Honneur, dit-elle, en se trouvant en présence de lord Palmure, j'étais dans le jardin où les enfants jouent, et ils m'assourdissaient de leurs cris, au point que je n'entendais pas sonner.

En même temps, elle indiqua le parloir au visiteur, avec force salutations et révérences.

– Madame, lui dit lord Palmure, vous tenez un pensionnat, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur.

– Vous avez une associée ?

– Oui, monsieur, mais elle est à la campagne.

– Peu importe ! Hier, vous avez donné l'hospitalité à une jeune femme et à un enfant ?

La dame aux bésicles tressaillit. Elle crut qu'elle avait affaire au mari de miss Émily.

– Est-ce donc à sir John Waterley que j'ai l'honneur de parler ? dit-elle.

– Non ; je me nomme lord Palmure.

– Ah !

Et la dame aux bésicles se mordit les lèvres et se tint dès lors sur la réserve.

Lord Palmure continua :

– Je viens chercher cette femme et cet enfant, qui sont un peu de mes parents, reprit lord Palmure.

– Mais, mylord, dit la vieille dame, tous deux sont partis.

– Quand ?

– Ce matin.

– Où sont-ils allés ?

– Voilà ce que je ne sais pas.

Lord Palmure arrêta sur elle un œil investigateur.

– Me dites-vous bien la vérité, madame ? murmura-t-il.

– Oui, milord. Cependant…

– Eh bien ?

– Mon associée pourrait peut-être vous dire ce que j'ignore.

– Ah ! et où est-elle, votre associée ?

– À la campagne, mais elle reviendra peut-être dans la journée… et si vous-même vous vouliez revenir ce soir ?…

La maison, le parloir, la vieille dame, tout, aux yeux de lord Palmure, sentait le mystère.

Il pensa que le moment était venu de faire jouer ce ressort puissant qui est surtout le levier de l'Angleterre, l'argent.

– Madame, dit-il, je vous promets cent livres sterling, si vous me dites, ce soir, où je retrouverai l'Irlandaise et surtout l'enfant.

– Ah ! c'est l'enfant auquel Votre Honneur tient ?

– Oui, madame.

Cette vieille femme osseuse avait un sang-froid merveilleux et une présence d'esprit admirable.

– Eh bien ! milord, dit-elle, revenez ce soir, je vous promets de vous donner les renseignements que vous me demandez.

Lord Palmure, une fois parti, la vieille dame se fit le raisonnement suivant :

– Mistress Fanoche a absolument besoin de l'enfant ; ces hommes qui sont venus ici voulaient m'étrangler parce que je me refusais à leur dire où il était ; enfin, voici un noble lord, dont j'ai vu le nom dans le *Times*, et qui siége certainement au parlement, voici un noble lord qui s'intéresse pareillement à lui… il faut voir… il y a peut-être une petite fortune pour moi dans tout cela…

Et la vieille dame s'abîma si bien dans ses calculs et ses rêves de fortune, qu'elle oublia sa fureur contre les petites filles, les laissa jouer et ne mit point en branle son terrible martinet.

La journée lui parut longue.

Enfin, le soir vint.

Mistress Fanoche n'avait point paru, et la vieille dame s'était fait le raisonnement suivant :

– Si je garde le secret, si je refuse l'argent de Lord Palmure, mistress Fanoche, touchée de ma belle conduite, me donnera un châle de trente shillings et des souliers fourrés pour l'hiver. Là s'arrêtera la générosité de cette femme ingrate, qui m'a toujours traitée comme rien du tout en me reprochant le peu qu'elle faisait pour moi.

Et, résolue à trahir mistress Fanoche, elle se dit encore :

– Mais il ne faudra pas songer à rester à Londres ; je la connais, mistress Fanoche, elle est vindicative comme une Italienne ; elle me ferait étrangler par Wilton.

Si lord Palmure veut savoir où est l'enfant, il y mettra le prix et m'assurera mon avenir.

Lord Palmure revint vers huit heures du soir.

Le noble personnage avait, lui aussi, beaucoup réfléchi depuis le matin.

La ressemblance du petit Irlandais avec le frère qui était mort, après avoir porté les armes contre l'Angleterre, ne lui laissait plus aucun doute, surtout quand il songeait aux mystérieuses paroles échappées à l'Irlandaise, sur le *Penny-Boat* ; car il avait parfaitement entendu celle-ci dire à mistress Fanoche qu'elle avait rendez-vous le lendemain matin, à Saint-Gilles, à la messe de huit heures.

Or, le matin, lord Palmure était allé à Saint-Gilles, et n'ayant vu ni la mère ni l'enfant, il était venu sonner à la porte de mistress Fanoche.

Le petit Irlandais était donc le fils de sir Edmund, ce frère mort pour l'Irlande sur un gibet infâme.

Et cet enfant, les fils de l'Irlande l'attendaient peut-être comme un chef.

Par conséquent, il fallait l'avoir à tout prix.

Or, Lord Palmure s'était dit encore :

– Dudley-street est au cœur du quartier irlandais, et il serait imprudent à moi d'y aller dans ma voiture.

Il s'était donc rendu à pied, non sans avoir demandé à Scotland-Yard, qui est la préfecture de police de Londres, une escorte de quatre policemen.

La vieille dame avait fait coucher les petites filles et se trouvait seule quand lord Palmure arriva.

Elle vint lui ouvrir sans lumière et lui dit d'un ton de mystère :

– Suivez-moi dans le sous-sol, milord ; là, nous pourrons causer tout à notre aise.

Lord Palmure ne fit aucune objection.

Il était de plus en plus convaincu que la vieille dame savait quelle importance les Irlandais attachaient à cet enfant.

Une fois dans le sous-sol, la vieille dame ferma la porte.

– Milord, dit-elle, je sais où est l'enfant.

– Ah !

– Mais je ne le dirai à Votre Honneur que si Votre Honneur accepte certaines conditions.

– Parlez…

– Je risque ma vie.

– Ah ! vraiment ?

– Ma vie et mon pain quotidien.

– Quelle somme vous faut-il ? demanda froidement lord Palmure.

– De quoi vivre honnêtement le reste de mes jours.

– Cent livres sterling par an vous conviendraient-elles ?

– Soit, dit-elle, mais ce n'est pas tout…

– Quoi encore ?

– Je veux quitter Londres, et il faut que les gens que je vais trahir ne puissent retrouver ma trace.

– Voulez-vous aller sur le continent ?

– Non, mais j'irais volontiers habiter Brighton.

– Vous irez où vous voudrez.

Comme lord Palmure disait cela, la vieille dame se leva vivement.

– Qu'est-ce donc ? fit-il.

– Il me semble, dit-elle avec effroi, que j'ai entendu du bruit dans le jardin.

Et elle s'élança hors du sous-sol.

XXXI

Le bruit que la vieille dame venait d'entendre avait été causé par l'homme gris, comme on va le voir.

Nous avons vu ce dernier s'approcher de cette fenêtre éclairée qui donnait sur le jardin.

S'étant couché à plat ventre, l'homme gris voyait distinctement lord Palmure et la vieille dame, mais il ne pouvait pas entendre ce qu'ils disaient, et il voulait entendre.

Un arbre croissait auprès de la fenêtre.

Au-dessus de la fenêtre et juste en face de cet arbre, l'homme gris remarqua une de ces rosaces qui ne sont autres que des ventilateurs et que les Anglais posent dans presque toutes leurs pièces.

S'il fait trop froid, on allume un bec de gaz qui se trouve au milieu.

Le ventilateur qui se compose de petites lames de tôle attire à lui la fumée et le son.

L'homme gris en le découvrant se dit :

– Je crois que voilà mon affaire.

Et il grimpa sur l'arbre et appuya son oreille au ventilateur ; mais une branche de l'arbre craqua sous son poids et ce fut le bruit qui vint frapper l'oreille de la vieille dame.

Tout autre fût tombé lourdement sur le sol.

L'homme gris, leste comme un chat, se rattrapa aux branches supérieures et se soutint à bras tendus à quelques pieds au-dessus du sol, tandis que la vieille dame inspectait minutieusement le jardin et ne pensait pas à lever le nez en l'air.

– C'était dans la ruelle sans doute, se dit-elle.

Et elle rejoignit lord Palmure.

Alors l'homme gris chercha un point d'appui sur une autre branche et l'oreille appuyée au ventilateur, il écouta.

– Eh ! dit lord Palmure, qu'est-ce donc ?

– Ah ! que j'ai eu peur ! dit la vieille dame.

– En vérité !

– Mylord, reprit-elle croyant devoir mettre à profit ce petit événement et en tirer bon parti. Je crois que je ferais mieux de vous laisser aller.

– Mais, chère dame…

– Si je trahis mon associée, elle me tuera.

– Quelle folie !

– Je suis une pauvre femme, voyez-vous, mylord, et je n’ai ni grande aisance, ni grande joie dans la vie. Cependant j’y tiens…

Et elle tremblait et paraissait tout à fait bouleversée.

– Mais, chère dame, dit lord Palmure, si je vous prends sous ma protection, qu’avez-vous à craindre ?

– Ah ! n’importe ! dit-elle, je ne parlerai que lorsque je serai sur la route de Brighton.

– Comment, vous ne me direz pas ce soir où est l’enfant ?

– Non.

Il y avait dans cette réponse un entêtement dont lord Palmure désespéra de triompher.

– Du reste, reprit la vieille dame, rassurez-vous, l’enfant ne court aucun danger ; vous le retrouverez demain aussi bien qu’aujourd’hui.

– Vous me le jurez !

– Tenez, mylord, reprit la vieille dame, je vais vous faire une proposition.

– Parlez.

– Demain, à sept heures du soir, apportez-moi mon contrat de rente.

– Bon !

– Une trentaine de livres pour mes premiers frais d’installation.

– Ensuite ?

– Prenez-moi dans votre voiture et je vous conduirai où est l’enfant.

– Soit, dit lord Palmure.

Et il se leva.

Alors l’homme gris se laissa glisser au bas de l’arbre et se sauva en murmurant :

– Maintenant, nous voilà fixés. Ce n’est pas lord Palmure qui aura l’enfant, c’est nous…

Il profita du moment où, d’après ses calculs, la vieille dame passait sur le devant de la maison pour reconduire lord Palmure jusqu’à la porte, et il ouvrit celle de la ruelle.

Le policeman se promenait toujours de long en large.

Il vint à l’homme gris.

– Eh bien ? dit-il.

– Tout va bien, répondit celui-ci.

Et il descendit la ruelle en courant jusqu’aux Sept-Cadrans.

Quelques minutes après, il vit passer lord Palmure qui redescendait Dudley-street.

À dix pas derrière lui cheminaient l'abbé Samuel et l'homme en guenilles.

L'homme gris alla droit à eux.

– Eh bien ! fit l'abbé Samuel avec anxiété.

– Il est inutile de suivre ce personnage, dit l'homme gris.

– Ah !

– Demain à pareille heure, nous aurons l'enfant.

– Dites-vous vrai ?

– Vous allez en juger vous-même, monsieur l'abbé.

Et l'homme gris raconta au prêtre ce qu'il avait entendu.

Puis il ajouta :

– Ah ! si je savais où Shoking l'a conduite, comme j'irais rassurer cette pauvre mère. Mais, hélas ! Londres est si vaste que nous les chercherions inutilement toute la nuit. Il faut attendre à demain.

– Demain ! fit le prêtre, demain existe-t-il toujours ?

– Il faut l'espérer, dit l'homme gris. Maintenant, où voulez-vous aller ?

– À Saint-Gilles.

– Allons ! dit l'homme gris.

Et tous trois se mirent en route.

La pauvre église de Saint-Gilles est à deux pas des Sept-Cadrans.

À Londres, et dans toute l'Angleterre, du reste, le culte catholique n'est point reconnu, mais simplement toléré.

Il s'ensuit que les fidèles sont obligés de se cotiser pour subvenir à l'entretien de l'église, à la subsistance du prêtre, et que l'autel et le ministre sont très-pauvres.

L'église était fermée, mais l'abbé Samuel avait une clef de la petite porte qui s'ouvrait dans le chœur.

Au bruit que fit cette porte en s'ouvrant, un homme qui était agenouillé devant l'autel, sous la lampe du chœur, se leva vivement.

C'était un grand vieillard en surplis, dont la barbe blanche tombait jusque sur sa poitrine.

Il vit l'abbé Samuel, le reconnut, et, malgré la sainteté du lieu, il ne put maîtriser un cri.

Puis, courant vers lui les bras tendus :

– Mon Dieu ! dit-il, d'où venez-vous donc ! Avez-vous oublié le 27 octobre ! C'était ce matin. La foule était compacte.

Elle a longtemps attendu.

– Hélas ! répondit le prêtre, j'étais en prison.

– En prison !

Et le vieillard regarda l'homme gris et celui qui l'accompagnait avec défiance.

– Ce sont des frères, dit l'abbé Samuel.

– Ah ! fit le vieillard.

Et dès lors il continua :

– La foule s'est dissipée, lasse d'attendre. Oh ! sans doute, parmi elle se trouvaient ceux que nous attendions. Mais le prêtre n'est point monté à l'autel, et ils sont partis. Comment les retrouverons-nous ?

– Oui, répéta l'abbé Samuel avec désespoir, comment ?

Un sourire vint aux lèvres de l'homme gris :

– Nous les retrouverons, dit-il.

– Ah !

Et le vieillard en surplis et le jeune prêtre se suspendirent aux lèvres de cet homme que rien n'effrayait.

– Écoutez-moi, dit-il, il y a à Londres deux cents journaux qui sont lus par des millions d'hommes.

– Eh bien ?

– Que dans chacun de ces journaux on publie ces deux lignes : « Le clergé de Saint-Gilles prévient les fidèles que la cérémonie religieuse qui devait avoir lieu le 27 octobre, est ajournée au 3 novembre, à la même heure. » Ne pensez-vous pas que ces lignes tomberont sous les yeux de ceux qui venaient, l'un de l'Irlande, l'autre d'Amérique, l'autre d'Écosse, et le quatrième du comté de Galles !

– Et l'enfant ? demanda le vieillard.

– Nous savons où le trouver, répondit l'homme gris.

– Mais, fit l'abbé Samuel, je ne puis faire ce que vous dites-là, il faut beaucoup d'argent.

– J'en ai, dit l'homme gris.

Et il ajouta avec un sourire :

– J'ai des millions au service de l'Irlande !

XXXII

Que s'était-il passé depuis la veille pour la pauvre Irlandaise ?

Elle avait pleuré à chaudes larmes, lorsque le bon Shoking était revenu lui dire que son fils n'était plus dans la maison de mistress Fanoche.

Le mendiant philosophe avait même été obligé d'user de toute son éloquence d'abord, et ensuite de toute sa force physique, pour l'empêcher de s'élancer hors du cab et d'aller sonner elle-même à la porte de la petite maison.

Shoking était un homme de tête et de résolution.

Il comprit qu'il fallait éloigner l'Irlandaise sur-le-champ, et il cria au cabman :

– Mène-nous dans Greet-Newport-street !

Dans cette rue, Shoking, qui avait connu des temps plus heureux, se souvenait qu'il y avait un boarding où on logeait pour un shilling six pence, thé et beurre compris, que cet établissement, tenu par la veuve d'un négociant ruiné, était convenable et décent, et qu'on n'y recevait pas tout le monde.

En quelques minutes, le cab s'arrêta devant le boarding.

Shoking força l'Irlandaise à descendre, demanda une chambre, s'y installa avec elle, et lui dit :

– Voyons, ma chère, raisonnons un peu, et, au lieu de pleurer, écoutez-moi.

– Rendez-moi mon enfant ! disait la pauvre femme éperdue.

– Puisque nous le retrouverons.

– Oh ! vous dites cela pour me consoler ; mais il n'en est rien, je le sens bien.

– N'avez-vous donc pas confiance dans l'homme gris ?

Elle secoua la tête.

– Ni dans le prêtre ?

Ce dernier mot la fit tressaillir. En effet l'abbé Samuel n'était-il pas le prêtre qui aurait dû, ce matin-là, dire la messe à Saint-Gilles.

La pauvre Irlandaise, qui pleurait toujours, dit encore :

– Mais le prêtre est en prison ?

– Il en sortira.

– Quand donc, hélas !

– Peut-être aujourd'hui, demain pour sûr, car l'homme gris me l'a dit, et tout ce que dit l'homme gris est vrai.

À force de raisonnement et de patience, le bon Shoking était parvenu à remettre un peu d'espoir au cœur de la malheureuse mère.

Ce n'était, après tout, qu'une journée et qu'une nuit à passer, puisque le lendemain on reverrait l'homme gris et avec lui l'abbé Samuel.

L'Irlandaise parut se résigner.

Elle ne pleura plus, elle ne parla plus et parut concentrer sa douleur.

Elle finit même par obéir à Shoking, qui parvint à lui faire prendre quelque nourriture.

Pendant toute la journée, Shoking ne la quitta point.

Quand la nuit fut venue, il lui conseilla de se mettre au lit.

L'Irlandaise céda.

Il se faisait dans l'esprit de la pauvre mère un revirement singulier.

Elle avait foi en Shoking, elle n'aurait pas voulu le quitter ; mais elle nourrissait une idée fixe, retourner dans cette rue où on lui avait volé son enfant.

– Il me semble que je le retrouverai, moi ! disait-elle ; que ces femmes n'oseront pas le cacher plus longtemps ; qu'elles me le rendront.

Elle s'était donc mise au lit avec l'espoir que Shoking sortirait.

En effet, le mendiant philosophe, qui avait pris une chambre à côté de la sienne, se glissa bientôt dehors, et l'Irlandaise, qui avait l'oreille aux aguets, l'entendit qui descendait l'escalier.

Elle se mit à la fenêtre et regarda dans la rue.

Shoking sortit du boarding ; puis il se mit à cheminer d'un pas rapide, descendant la rue et se dirigeant sans doute vers Leicester-square.

Si bon, si honnête qu'il fut, Shoking n'était pas exempt de petits défauts.

Depuis le matin, il avait été tout entier au service du malheur et de la vertu.

Mais à présent la vertu dormait, – il le croyait du moins, – Shoking pouvait bien faire quelque chose pour ses vices.

Or, depuis vingt-quatre heures, Shoking avait de l'or dans ses poches, ce qui ne lui était peut-être jamais arrivé, et depuis vingt-quatre heures, Shoking n'avait peut-être jamais eu le gosier aussi sec.

Il s'en allait donc boire une bouteille de stout, bien persuadé que l'Irlandaise, brisée par l'émotion et la fatigue, ne tarderait pas à s'endormir, si elle ne dormait déjà.

Shoking se trompait.

L'Irlandaise, en chemise et nu-pieds, le suivit du regard jusqu'à ce qu'elle l'eût vu tourner le coin de la rue.

Alors elle s’habilla à la hâte et ouvrit la porte sans bruit.

La maison tout entière était louée en garni.

La maîtresse du boarding se tenait au rez-de-chaussée, dans un petit parloir où elle se calfeutrait auprès du poêle et, passé huit heures du soir, elle ne s’occupait plus de ses locataires, qui allaient et venaient, rentraient et sortaient à leur fantaisie, ceci étant convenu qu’à Londres on fait ce qu’on veut.

Il y avait bien un carreau vitré qui permettait de jeter un coup d’œil du fond du parloir dans le corridor ; mais la bonne dame, qui lisait toujours fort attentivement, ne daignait même pas tourner la tête.

L’Irlandaise passa rapide devant le carreau, ouvrit la porte qui ne fermait qu’au loquet et s’élança dans la rue.

Puis elle se mit à courir droit devant elle, en remontant Newport-street.

Le souvenir du chemin qu’elle avait fait le matin lui restait dans l’esprit.

Elle marcha bien un peu au hasard d’abord, mais à force de tourner et de retourner dans quelques ruelles, elle arriva dans Saint-Martin’s-lane.

Là elle se reconnut tout à fait.

– Oh ! dit-elle en doublant le pas, il faudra bien qu’elles me rendent mon enfant !…

Elle faisait allusion à mistress Fanoche et à la vieille dame aux bésicles.

Et comme elle marchait d’un pas rapide, elle se heurta à un homme qui allait en sens inverse.

Soudain cet homme jeta un cri et l’Irlandaise elle-même laissa échapper une exclamation de surprise et presque de joie. Elle venait de reconnaître le gentleman du *Penny-Boat*, celui-là même qui avait promis dix guinées à Shoking, s’il lui apportait l’adresse de l’Irlandaise, lord Palmure enfin, qui s’en revenait de chez mistress Fanoche, où il avait conclu son petit marché avec la vieille dame.

Depuis qu’il avait retrouvé l’Irlandaise dans le public-house du Cheval noir, Shoking avait oublié de lui parler de lord Palmure, ou plutôt il n’avait pas osé lui dire de quelle mission celui-ci l’avait chargé.

L’Irlandaise n’avait donc aucune raison de se défier du gentleman.

De plus, même il lui semblait maintenant que tous ceux qu’elle avait rencontrés sur le *Penny-Boat* ne pouvaient être indifférents.

– Vous ! s’écria lord Palmure, vous, ma chère ?

Cet homme avait un air respectable, comme on dit en Angleterre, et Shoking et l’homme gris n’étaient, après tout, que des mendiants.

L’Irlandaise éprouva un sentiment de confiance aveugle en lord Palmure, obéissant sans doute à la voix de la fatalité.

– Oh ! dit-elle, c’est le ciel qui me fait vous rencontrer !

– Mais vous pleurez ! s’écria lord Palmure.

– Mon fils, dit-elle d’une voix étouffée.

– Eh bien ?

– On me l’a volé ?…

Et joignant les mains, elle ajouta avec l’accent de la prière :

– Ô vous qui paraissez noble et bon, ô vous qui sans doute êtes puissant, rendez-moi mon enfant… je vous en prie à genoux…

Lord Palmure ignorait qu’on eût séparé la mère et l’enfant.

Que s’était-il donc passé ?

Il prit l’Irlandaise par le bras et avec un flegme tout britannique, il appela un hanson qui passait.

– Montez, dit-il à l’Irlandaise ; si on vous a pris votre enfant, je vous le rendrai, moi ; je suis pair d’Angleterre et j’ai tout pouvoir.

Et il dit au cabman :

– Chester-street, Belgrave-square.

Et le hanson partit, emportant loin de Newport-street et du misérable boarding, l’Irlandaise désormais au pouvoir de lord Palmure.

Pendant ce temps, le bon Shoking buvait tranquillement à Evan’s-tavern, dans les rues de Covent-Garden.

XXXIII

L'Irlandaise n'avait entendu qu'un mot dans tout ce que lui avait dit lord Palmure :

– Je suis pair d'Angleterre !

La malheureuse femme, depuis vingt-quatre heures qu'elle était à Londres, avait été livrée à tant de secousses, disputée par tant de gens en guenilles, qu'elle commençait à respirer en se voyant pour compagnon et pour protecteur un homme qui disait appartenir à la haute noblesse du royaume.

Les autres lui avaient promis de lui rendre son fils et ils n'avaient point tenu leur parole ; pourquoi donc aurait-elle plus de confiance en eux qu'en cet homme qui parlait de haut et dont le maintien et la mise aristocratiques attestaient le pouvoir ?

D'ailleurs, lord Palmure avait le langage doré de ceux qui veulent apprivoiser le peuple.

– Mon enfant, dit-il, tandis que le hanson roulait rapidement, voulez-vous que je vous parle à cœur ouvert ? Ce n'est pas le hasard qui m'a fait vous rencontrer, car je vous cherche depuis hier, dans l'immensité de Londres.

– Vous me cherchez, moi ? fit-elle étonnée.

– Oui.

– Mais… pourquoi ?

– Parce que votre enfant… votre cher enfant que vous pleurez… et que je vous rendrai, je vous le jure, – votre enfant me rappelle un autre enfant que j'ai connu dans ma jeunesse… que j'ai aimé… qui fut mon meilleur ami…

La voix de lord Palmure était pleine d'émotion tandis qu'il parlait ainsi.

– Cet ami disparu, cet ami mort hélas ! pour une noble cause…

L'Irlandaise tressaillit. Le lord continua :

– Ce cher Edmund…

– Edmund ! s'écria l'Irlandaise.

– Oui.

– Vous l'appelez Edmund ?

– Sans doute. Eh bien ! il aurait pu être le père de votre enfant…

Lord Palmure s'arrêta et regarda Jenny qui était devenue toute tremblante.

– Pauvre Edmund, dit-il encore, il est mort pour l'Irlande…

Cette fois l'Irlandaise jeta un cri.

– L'homme que vous avez connu, dit-elle, l'homme que vous avez aimé!…

– Oh! si je l'aimais!…

– Cet homme, poursuivit l'Irlandaise, se nommait sir Edmund… et il est mort pour l'Irlande…

– Oui… il est mort… sur un gibet!… et c'était mon frère, acheva lord Palmure avec un sanglot dans la voix.

– C'était mon époux, dit l'Irlandaise, c'était le père de mon enfant.

– Ah! je l'avais deviné hier, sur le *Penny-Boat*, s'écria lord Palmure.

Et il prit l'Irlandaise dans ses bras.

– Mon enfant, ma sœur, dit-il, ne pleurez plus… l'enfant est retrouvé!… votre enfant, le mien, le sang de mon bien-aimé frère Edmund.

Et lord Palmure avait su pleurer et il inondait l'Irlandaise de ses larmes.

– Mon fils est retrouvé, dites-vous? retrouvé, mon fils? Oh! vous ne me trompez pas? …

– Non, je vous le jure.

– Mais où est-il?… chez vous?…

– Oui, dans un de mes châteaux, à trente lieues de Londres… et je vais tout vous dire.

– Parlez, murmura-t-elle éperdue.

– Vous êtes tombée hier au milieu d'une bande de coquins, de voleurs d'enfants, poursuivit lord Palmure. On vous a séparée de votre fils, n'est-ce pas?

– Oui, on m'a endormie…

– Bien, et on vous a portée dans la rue…

– Quand je suis revenue à moi, je me suis trouvée sur une place déserte, dans un lieu inconnu…

– Continuez, mon enfant, continuez, dit lord Palmure, qui tenait à apprendre les aventures de l'Irlandaise pour consolider le petit roman qu'il construisait au fur et à mesure.

Alors la crédule Jenny lui raconta tout ce qui s'était passé dans Welleclose-square, au public-house de Black-Horse, le danger qu'elle avait couru et auquel l'avait arrachée l'homme gris, puis l'arrivée du prêtre et son arrestation ensuite, et enfin cette expédition qui avait pour but de retrouver l'enfant et qui était restée infructueuse.

Ce récit jetait un jour tout nouveau sur la disparition de l'enfant.

Évidemment ceux qui le cherchaient étaient les amis de l'Irlande et savaient qui il était.

Ceux qui l'avaient volé n'étaient plus que de vulgaires coquins, qui trafiquaient d'un enfant comme de toute autre marchandise.

Et lord Palmure regretta les promesses qu'il avait faites à la vieille dame, car il avait cru sincèrement qu'elle trahissait pour lui la grande cause de l'Irlande.

En ce moment, le hanson s'arrêta.

Il était à la porte de l'hôtel de lord Palmure.

Le lord descendit le premier et tendit la main à Jenny.

Celle-ci jeta autour d'elle un regard ébahi. Elle était dans Chester-street, au centre de Belgrave-square, dans le Londres opulent, le Londres des palais de la noblesse.

Ici plus de ruelles tortueuses, plus de boutiques mal éclairées, plus de public-houses.

Des palais et des palais encore !

– Voilà où est né sir Edmund ! dit lord Palmure en sonnant à la porte de l'un d'eux.

– Est-ce possible ? fit-elle en joignant les mains.

– Je reconnais bien là, pensa lord Palmure, le caractère sauvage, dédaigneux et fier, de sir Edmund. Il a épousé cette femme, et il ne lui a jamais parlé des persécutions de sa famille. Il n'a pas daigné nous accuser !… Elle ne sait rien.

La porte ouverte, Jenny se trouva au seuil d'une vaste cour d'honneur.

Elle passa, elle, la paysanne des côtes d'Irlande, avec ses pauvres habits, donnant la main à lord Palmure, au milieu d'une double haie de laquais chamarrés d'or.

Lord Palmure la conduisit ainsi à un perron de quelques marches, qui donnait accès dans un vestibule éclairé par des lampes à globe dépoli.

Puis il poussa une porte à gauche, et l'Irlandaise qui croyait rêver se vit dans un salon magnifique.

– Venez vous asseoir là, mon enfant, dit le lord en entraînant l'Irlandaise sur une ottomane perpendiculaire à la cheminée.

L'Irlandaise tremblait de joie et d'émotion.

Jamais, dans ses rêves, elle n'avait vu de pareilles splendeurs.

Alors lord Palmure sonna.

Un laquais parut.

– Miss Ellen est-elle chez elle ? dit-il.

– Oui, mylord.

– Priez-la de descendre, et dites-lui que la personne que nous cherchions est retrouvée.

Le laquais s'inclina et sortit.

Quelques minutes après, la porte se rouvrit et une jeune fille entra.

Mais une jeune fille si belle que l’Irlandaise recula surprise, éblouie et tremblante, et qu’elle regarda ses bas de laine et ses pauvres chaussures couvertes de boue avec un sentiment de honte.

Si belle, que la beauté merveilleuse de l’Irlandaise pâlissait auprès.

Et la jeune fille vint à elle et lui tendit la main.

– Miss Ellen, dit lord Palmure, voilà la veuve de mon bien-aimé frère sir Edmund.

Et il dit à l’Irlandaise, en prenant miss Ellen par la main :

– C’est ma fille.

XXXIV

Le bon Shoking avait donc passé sa soirée à Evan’s-tavern, dans les caves de Covent-Garden.

Il avait mangé une omelette écossaise au fromage, bu un verre de bitter mélangé de gin, et fumé deux cigares à trois pence.

Shoking ne se refusait plus rien.

Il était une heure du matin quand il songea à regagner le boarding où il avait laissé l’Irlandaise.

Il flageolait un peu sur ses jambes en sortant, et il jeta un regard incendiaire sur la gaze des tribunes qui, dans cet établissement pudibond, dérobe aux hommes la vue des quelques femmes qui viennent entendre chanter des messieurs en habit noir ou assister aux tours d’adresse d’un clown qui fait avec son nez et son chapeau les tours les plus extraordinaires.

Shoking regagna donc le boarding.

C’était un peu, nous l’avons dit, la maison du bon Dieu.

On entrait et on sortait comme on voulait.

Passé minuit, les locataires se servaient d’un petit passe-partout qu’on leur donnait lors de leur installation, trouvaient leur chandelle et leur clef dans le corridor, sur une tablette, et s’allaient coucher sans bruit.

Ce que l’Anglais respecte le plus, c’est le sommeil d’autrui.

Malgré sa légère ébriété, Shoking monta l’escalier avec précaution.

Il lui fallait passer devant la porte de l’Irlandaise pour arriver à la sienne.

La vue de cette porte lui donna un léger remords.

– Je suis bien inconvenant, se dit-il ; tandis que cette pauvre femme pleure, je suis allé me divertir. Je suis un sans-cœur.

Il s’approcha de la porte et colla son oreille à la serrure.

Mais le plus profond silence régnait dans la chambre.

– Elle dort, pensa Shoking. Pauvre femme, va !

Et il entra chez lui sur la pointe du pied et se mit au lit, prenant garde de remuer les meubles et de faire le moindre bruit.

Une fois couché, Shoking s’endormit profondément, grâce aux fumées de gin mélangé de bitter, et rêva qu’il était véritablement gentleman et qu’il caracolait sur un cheval de pur sang dans les allées de Hyde-park.

Quand le rêve est agréable, le sommeil se prolonge.

Londres, du reste, n’est pas la ville matinale, on y vit la nuit. Le matin, rien n’y bouge avant neuf ou dix heures.

Shoking dormit donc jusque vers dix heures et demie.

En s’éveillant, il s’aperçut bien qu’il n’était pas gentleman, et poussa un profond soupir.

Puis il songea à l’Irlandaise.

En un tour de main, le mendiant eut endossé son habit noir, mis sa cravate blanche, et il se trouva prêt à aller frapper à la porte de Jenny.

On ne lui répondit pas.

Il frappa une seconde fois. Même silence.

Alors il s’aperçut que la clef était en dehors.

Pris d’une vague inquiétude, il tourna cette clef et entra.

La chambre était vide, la fenêtre ouverte, le lit non foulé.

Shoking éperdu s’élança au dehors et descendit précipitamment au parloir.

La maîtresse du boarding, le voyant entrer effaré, lui demanda ce qu’il avait.

– Où est la dame que j’ai amenée ? fit Shoking.

– Je ne l’ai pas vue, dit la maîtresse du boarding.

– Elle n’a pas couché ici !

– Je ne sais pas.

Shoking parlait si haut et avec un accent si désespéré que plusieurs locataires du boarding entrèrent dans le parloir.

Une vieille dame, qui logeait au même étage que l’Irlandaise, affirma l’avoir vu sortir la veille au soir sur les huit ou neuf heures.

Il est difficile de peindre le désespoir du pauvre diable.

Il s’élança dans la rue, la parcourut dans toute sa longueur, revint, entra dans les ruelles avoisinantes, demanda à toutes les portes si on n’avait pas vu une jeune femme d’une remarquable beauté, pauvrement vêtue.

Personne ne put le renseigner.

L’Irlandaise était perdue, elle aussi, perdue comme son enfant.

– Misérable ! se disait Shoking à lui-même en continuant à arpenter les rues de Londres, misérable ! c’est ta funeste passion pour les boissons fermentées qui est cause de ce malheur…

Que dira l'abbé Samuel ? Que dira l'homme gris ?

Et Shoking, livré au plus violent désespoir, après avoir passé une partie de la journée en recherches infructueuses, eut un moment la pensée de se punir lui-même et de s'aller jeter du pont de Waterloo dans la Tamise.

Mais alors, il se souvint…

Il se souvint que l'homme gris lui avait donné rendez-vous à quatre heures du soir dans la gare du chemin de fer de Charing-Cross.

– Oh ! se dit-il, cet homme-là doit tout pouvoir. Il retrouvera l'Irlandaise. Qu'importe que je m'expose à sa colère, puisque je l'ai méritée !

Il était près de quatre heures, Shoking prit bravement le parti d'affronter l'orage.

Il se rendit à Charing-Cross.

L'homme gris s'y trouvait déjà.

Shoking l'aperçut se promenant côte à côte avec l'abbé Samuel.

Celui-ci était donc libre ! et libre sans doute grâce au mystérieux pouvoir de l'homme gris.

Shoking alla droit à eux et se mit à genoux. Il avait les yeux pleins de larmes et son geste était suppliant.

– Mais qu'as-tu donc ? lui demanda l'homme gris étonné.

– L'Irlandaise… balbutia Shoking.

– Eh bien ?

– Perdue aussi… perdue comme l'enfant…

L'homme gris força Shoking à se relever. Pas un muscle de son visage ne tressaillit. Seulement, une légère pâleur se répandit sur son front.

– Mais parle donc ! dit-il, tâche d'être calme… Parle, et dis-nous ce qui est arrivé.

Et il l'entraîna dans un coin de la cour extérieure, où personne ne prit garde à eux.

Alors Shoking, en sanglottant, leur fit à tous deux le récit de la disparition de l'Irlandaise.

L'homme gris l'écouta froidement.

Quand il eut fini, il lui dit :

– Et tu n'as pas la moindre idée du lieu où elle peut être ?

– Si je le savais, dit Shoking, n'y serais-je point allé déjà ?

L'homme gris haussa les épaules :

– Souviens-toi, dit-il. N'as-tu pas toi-même mis lord Palmure sur ses traces ?

Shoking tressaillit.

– Quel autre que lui peut avoir intérêt à la faire disparaître ? N'était-il pas, hier matin, dès huit heures, à la porte de mistress Fanoche ?

– C'est juste.

– Alors, dit l'abbé Samuel, vous croyez ?…

– Je ne crois pas, j'ai une conviction absolue.

– Ah !

– Si l'Irlandaise a disparu, c'est qu'elle est aux mains de lord Palmure.

Shoking serra les poings.

– Oh ! dit-il, c'est un noble lord et je ne suis qu'un mendiant, mais il faudra bien qu'il me la rende.

Il voulut faire un pas en avant, l'homme gris l'arrêta.

– Où vas-tu ? dit-il.

– Chez lord Palmure donc ! s'écria Shoking.

– Non, pas aujourd'hui…

– Mais pourquoi ?

– Parce que, dit froidement l'homme gris, il faut auparavant retrouver l'enfant.

– Le retrouverons-nous, demanda Shoking, en trouvant la mère ?

– Oui, ce soir.

– Ah !

– Et nous avons besoin de toi, acheva l'homme gris.

Puis, prenant l'abbé Samuel par le bras, il lui dit :

– Allons, nous n'avons pas de temps à perdre pour faire tous nos préparatifs.

Et tous trois sortirent de la gare de Charing-Cross.

XXXV

Lord Palmure causait tête à tête avec sa fille vers sept heures du soir.

Miss Ellen était une de ces femmes mûries avant l'âge aux choses positives de la vie.

À seize ans, au lieu de parler chiffons, elle s'occupait de politique.

Digne fille d'un tel père, elle possédait merveilleusement l'histoire contemporaine du Royaume-Uni, connaissait les aspirations de l'Irlande, et, comme lord Palmure, éprouvait une haine instinctive pour ce pays, qui était le berceau de sa famille.

Ceux qui ont trahi leur patrie en deviennent les plus cruels ennemis.

Lord Palmure avait donc trouvé en elle un auxiliaire docile et intelligent pour l'accomplissement de ses projets ténébreux.

Cependant miss Ellen n'obéissait pas en aveugle ; elle raisonnait très-froidement, scrutait les ordres de son père, et lui disait :

– Je ne comprends pas très-bien quel est votre but.

– Il est fort simple : accaparer l'enfant.

– Soit.

– L'enlever pour toujours à ces hommes qui comptent en faire leur chef un jour.

– Je comprends fort bien cela, mais…

– Je vous devine, Ellen, dit lord Palmure ; vous vous dites : à quoi bon prendre cet enfant avec nous, l'élever, le choyer, lui, le fils de ce misérable qui a déshonoré notre nom sur un gibet.

– C'est cela même, mon père.

Un sourire vint aux lèvres de lord Palmure.

– Écoutez-moi bien, dit-il, écoutez-moi attentivement. J'ai la conviction à présent que l'enfant a été volée non par les fenians, non par ceux qui rêvent la liberté de l'Irlande et voient en lui un chef, mais par une misérable femme, nourrisseuse d'enfants illégitimes ou adultérins…

– Comme on en a jugé une dernièrement, fit la jeune fille.

– C'est cela même, Ellen. Or donc, on a volé cet enfant pour le substituer à un autre, mort sans doute, et certes l'occasion serait belle, au lieu d'entraver cette femme dans ses projets, de la protéger, au contraire, par la raison bien simple qu'elle se charge de faire perdre à jamais la trace de mon neveu.

– C’est là précisément ce que j’allais vous dire, mon père.

– Eh bien ! écoutez mes projets, Ellen, et je vous dirai ensuite quel est mon but.

Miss Ellen regarda son père et devint attentive.

– Au lieu de laisser l’enfant suivre cette obscure destinée, je m’empare de lui et de sa mère, je les conduis en carrosse dans notre château des environs de Glascow.

– Fort bien, dit miss Ellen.

– J’accable l’enfant de caresses, je dis à la mère : « Ne craignez rien pour l’Irlande, moi et vos frères travaillons dans l’ombre, mais l’heure d’agir n’est point venue. »

– Fort bien.

– Je leur donne une armée de laquais, c’est-à-dire de geôliers. Ces pauvres gens, qui jusqu’à ce jour avaient vécu de pommes de terre, se trouvent devenus grands seigneurs.

On se fait vite à la richesse, Ellen.

– Continuez, mon père, car je ne comprends pas encore.

– Attendez, Ellen, attendez. Le fils grandit au milieu de ce luxe.

– Et sa mère l’élève dans l’amour de l’Irlande… observa miss Ellen avec ironie.

Un sourire mystérieux passa sur les lèvres de lord Palmure.

– La mère peut mourir, dit-il, on passe si facilement de vie à trépas. Un fruit qui n’est pas mûr, un verre d’eau glacée avalé précipitamment… Que sais-je ?

– Après ? dit froidement miss Ellen.

– Supposons que l’enfant soit orphelin à douze ou treize ans, il aura bien vite oublié les sottes rapsodies de sa mère à propos de l’Irlande.

– Bon !

– Nous l’élèverons en bon Anglais qui doit siéger au parlement quelque jour et me succéder…

– Que dites-vous, mon père ?

– J’en veux faire votre mari, Ellen.

– Y songez-vous ? fit la jeune fille frémissant d’orgueil et d’indignation. Moi, épouser ce vagabond… ce mendiant…

– Il est de votre sang, Ellen.

– Qu’importe !

– Ensuite je ne vous ai pas tout dit ; et c’est maintenant que vous allez me comprendre.

– Parlez, mon père, dit froidement miss Ellen.

Lord Palmure reprit :

– Mon père à moi, vous le savez, votre aïeul, Ellen, abandonna la cause de l’Irlande. L’Angleterre se montra reconnaissante. Elle nous donna de grands biens, la plupart

confisqués sur des rebelles.

Mon père devint un des plus riches seigneurs terriens du Royaume-Uni.

Il ne pouvait pas prédire que mon frère Edmund embrasserait un jour la cause de l'Irlande ; et, nous ayant réunis tous les deux, quand nous étions enfants, il nous dit :

« Je suis assez riche pour m'affranchir de la loi du droit d'aînesse. J'ai obtenu du Parlement le droit de vous partager ma fortune par égale part. »

– Ah ! vraiment ? fit miss Ellen qui devint de plus en plus attentive.

– Je suis riche, mon enfant, très-riche ; eh bien ! je ne possède cependant que la moitié de la fortune de mon père.

– Qu'est devenue l'autre moitié ?

– La part de sir Edmund ?

– Oui.

– L'Angleterre l'a confisquée.

– Ah !

– Et c'est parce que, en élevant le fils de sir Edmund dans l'amour de l'Angleterre, j'espère faire rapporter le bill de confiscation et rendre à cet enfant la fortune de son père, que j'ai songé à en faire votre mari, Ellen. Comprenez-vous, maintenant ?

– Oui, mon père.

– Vous indignez-vous encore ?

– Non, mon père ; mais quel âge a-t-il ?

– Dix ans.

– J'en ai seize.

– Il sera plus jeune que vous, qu'importe ! Dans les sphères aristocratiques où nous sommes nés et où nous vivons, dit lord Palmure, le mariage est l'union, non de deux personnes, mais de deux noms et de deux fortunes.

– Soit, mon père, dit miss Ellen, et maintenant vous partez ?

– Oui.

Et le noble lord s'enveloppa dans un grand mac-farlane dont il releva le collet jusqu'à son menton.

– Vous allez chercher l'enfant ?

– Oui.

– Mais où ?

– Je l'ignore, mais la vieille dame me conduira.

Miss Ellen souleva les rideaux d'une croisée et regarda dans la cour.

– La voiture n'est pas attelée, dit-elle.

– Je me garderais bien, dit lord Palmure, de sortir dans mon équipage ; ce serait manquer de prudence, d'autant plus que, sans doute, la vieille dame m'emmènera dans un quartier excentrique.

– C'est probable.

– J'ai donc fait retenir un cab, qui m'attend au coin de la rue.

– Mon père, dit encore miss Ellen, est-ce que vous irez seul courir cette étrange aventure ?

– Non, certes. J'ai fait demander à Scotland-Yard deux policemen déguisés.

– À la bonne heure ! je serai plus tranquille.

– Adieu, mon enfant, dit lord Palmure. Je ne sais où on me conduira ; je ne puis donc vous dire au juste l'heure de mon retour. Mais faites prendre patience à l'Irlandaise.

– Ok ! dit miss Ellen, depuis que nous lui avons fait voir un portrait de sir Edmund, replacé à la hâte dans notre galerie de famille, elle a en nous une confiance aveugle…

– Vous m'en répondez ?

– Comme de moi-même.

– C'est bien, Ellen. Au revoir.

Et lord Palmure baisa sa fille au front.

Cinq minutes après, il sortait à pied de son hôtel, et trouvait à l'extrémité nord de Chester-street un cab qui, rangé contre le mur, paraissait attendre.

Il s'approcha.

– Cabman, dit-il, êtes-vous retenu ?

– Par lord Palmure, répondit le cocher.

– C'est moi.

Et lord Palmure monta.

Le cocher avait le visage si bien entortillé dans un large cache-nez, que lord Palmure, eût-il fait jour, n'aurait certes pas reconnu le bon Shoking.

– Dudley-street, lui cria lord Palmure en fermant la portière.

Et le cab partit au grand trot d'un excellent cheval.

Shoking avait été cocher dans sa jeunesse.

XXXVI

Le cab gagna l’avenue Victoria, passa devant l’abbaye de Westminster et s’engagea dans Parliament-street, c’est-à-dire la rue du Parlement.

Lord Palmure alors baissa la glace du cab et tira le cabman par sa redingote.

Shoking se tourna à demi sur son siége.

– Tu t’arrêteras devant Scotland-Yard, dit lord Palmure.

– Oui, répondit Shoking.

Le cab passa devant l’Amirauté et, quelques minutes après, il s’arrêtait de nouveau.

Deux hommes qui se tenaient auprès de la porte de Scotland-Yard s’avancèrent rapidement.

Lord Palmure mit la tête à la portière.

L’un deux lui dit :

– C’est nous que vous attendez, mylord.

– Alors, montez, dit lord Palmure, qui daigna ouvrir la portière lui-même.

Les deux hommes montèrent et s’assirent sur la banquette de devant, car le cab était à quatre places.

Puis Shoking rendit de nouveau la main à son cheval, et moins d’un quart d’heure après, lord Palmure était à la porte de mistress Fanoche.

Il n’eut pas besoin de sonner deux fois.

La vieille dame était toute prête, l’oreille aux aguets et fort impatiente.

– Enfin, avait-elle murmuré vingt fois depuis une heure, je vais donc vivre tranquille, et sans le recours de personne…

Et elle se voyait déjà dans son cottage de Brighton, avec une bonne grosse servante, une maison bien montée, des armoires pleines de linge et un parloir auprès duquel celui de mistress Fanoche pâlissait.

Elle avait fait coucher les petites filles, s’inquiétant peu, du reste, de ce qui arriverait lorsqu’elle serait partie et de ce qu’elles deviendraient.

Puis elle avait assemblé à la hâte quelques hardes dans un petit sac de voyage, mis son chapeau, endossé son châle écossais et fourré ses doigts crochus dans de bons gants de tricot.

– Ah ! mylord, dit-elle en voyant entrer lord Palmure, je craignais que vous ne vinssiez pas… et en même temps je l'espérais…

– Pourquoi ?

– C'est que j'ai peur…

– Et pourquoi auriez-vous peur ?

– Ah ! c'est que vous ne connaissez pas les gens que je vais trahir… Ils sont capables de tout.

– Ma chère dame, dit froidement lord Palmure en entrant dans le parloir où il y avait une lampe et tirant de sa poche un portefeuille, voici un contrat de rente.

La vieille dame eut un battement de cœur.

– Voici cent livres en bank-notes, comme frais de déplacement.

Le battement de cœur redoubla.

– Enfin, acheva lord Palmure, voici un billet de première classe pour le train de Londres à Brighton.

Ce train part à minuit.

La vieille dame allongeait déjà la main pour s'emparer du contrat de rente, du billet et des bank-notes.

Lord Palmure l'arrêta.

– Non, dit-il, pas à présent. Aussitôt que j'aurai l'enfant, tout cela sera votre propriété, et je vous conduirai moi-même au Brighton-railway.

La vielle dame éprouva une certaine déception ; elle eut même un accès de défiance.

– Mais, dit-elle, ne me trompez-vous pas, au moins ?

– Je me nomme lord Palmure, et mon nom doit vous être une garantie.

– Sans doute. Mais…

– Mais quoi ?

– Que voulez-vous faire de l'enfant ?

– Le rendre à sa mère.

– À sa mère !

– Oui, à sa mère qui est chez moi, dit froidement lord Palmure, après avoir miraculeusement échappé à la mort.

Il vit pâlir la vieille dame.

– Allons, dit-il en baissant la voix, vous voyez que je sais bien des choses, n'est-ce pas ? Ne perdons pas de temps inutile. J'ai deux policemen dans le cab ; ils doivent nous accompagner. Ou, dans une heure, j'aurai l'enfant et je vous conduirai au chemin de fer de Brighton ; ou vous m'aurez trompé et je vous conduirai à Scotland-Yard.

La vieille dame joignit les mains :

– Milord, dit-elle, je vous jure que je vais vous conduire où est l'enfant.

– Eh bien ! partons…

Et il prit la vieille dame par le bras.

Elle éteignit la lampe et ferma la porte.

En montant dans le cab, elle vit en effet deux hommes, mais les voitures de Londres n'ont pas de lanternes ; en outre, la rue Dudley était peu éclairée, car il n'y avait pas de magasins ; enfin ces deux hommes avaient leurs chapeaux rabattus sur les yeux, et il était difficile de voir leur visage.

La vieille dame s'assit dans le fond du cab, à côté de lord Palmure.

– Où allons-nous ? dit celui-ci.

– À Hampsteadt.

– Bon. Quelle rue ?

– Heath-Mount.

– Fort bien. Quel numéro ?

– Dix-huit.

– Est-ce là qu'est l'enfant ?

– C'est là.

Lord Palmure baissa la glace une seconde fois et transmit les ordres au cabman.

– All reigh ! répondit Shoking.

Et il rendit la main à son cheval.

Si le hanson qui avait conduit mistress Fanoche et Mary l'Écossaise, portant dans ses bras le petit Ralph endormi, à Hampsteadt, marchait bien, le cab conduit par Shoking filait encore mieux.

Vingt minutes après avoir quitté Dudley-street, il arrivait dans Heath-Mount.

Lord Palmure et la vieille dame n'avaient pas échangé un mot durant le trajet, trouvant inutile, tous les deux, de causer devant les deux agents.

Ceux-ci, de leur côté, n'avaient pas desserré les dents.

Quand le cab s'arrêta, lord Palmure mit la tête à la portière et dit :

– Sommes-nous arrivés ?

– Voici Heath-Mount, répondit Shoking, et voilà le numéro 18.

Lord Palmure vit alors une grille, un grand jardin et, tout au fond, une maisonnette dont les fenêtres du rez-de-chaussée étaient éclairées.

– Est-ce bien là ? répéta lord Palmure en s'adressant à la vieille dame.

Elle regarda à son tour.

– Oui, fit-elle.

– Alors vous allez me montrer le chemin.

– Mais, mylord, dit-elle avec un accent d'angoisse, vous voulez donc que ces gens-là m'assassinent ?

– Soit, dit lord Palmure, puisque vous avez peur, restez ici. Comme j'ai le contrat et les bank-notes dans ma poche, je suis sûr que vous ne vous en irez pas.

Et il dit aux deux hommes, qui pour lui étaient toujours des agents déguisés :

– Venez, messieurs, et tenez-vous prêts à tout événement.

Lord Palmure descendit le premier et marcha droit à la grille, ce qui fit qu'il ne vit pas que l'un des deux hommes prenait un paquet des mains de Shoking.

Le noble lord allait mettre la main sur le bouton de la sonnette, mais celui à qui Shoking avait donné un objet mystérieux l'arrêta.

– Ne sonnez pas, mylord, dit-il.

– Il faut pourtant bien que nous entrions.

– J'ai prévu le cas.

Et il tira de dessous son manteau un trousseau de clefs.

– À Londres, dit-il, on fait tout sur le même modèle, depuis les maisons jusqu'aux serrures.

– Vous êtes un homme habile, dit lord Palmure.

L'agent de police prétendu essaya tour à tour plusieurs clefs.

L'une enfin entra, tourna dans la serrure et la porte s'ouvrit.

– Entrez, mylord, dit cet homme.

Et il s'effaça pour laisser passer lord Palmure.

Mais, en ce moment, celui-ci sentit qu'on le prenait à la gorge.

En même temps on lui appliqua un masque de poix sur le visage.

Et avant qu'il eût pu crier, se débattre et songer à faire usage du revolver qu'il avait sur lui, il fut renversé, garrotté en un tour de main et jeté en un coin du jardin, derrière un massif d'arbres.

– À présent, dit l'homme gris, car c'était lui, allons chercher l'enfant.

XXXVII

Maintenant revenons un moment sur nos pas, et voyons ce qui s’était passé dans le cottage de mistress Fanoche. Nous avons laissé le petit Ralph au moment où la brutale Écossaise Mary levait le fouet sur lui et le frappait.

La douleur lui arracha un cri ; mais ce cri fut unique. L’enfant se roidit ensuite et croisa ses deux bras sur sa poitrine, regardant son bourreau d’un air de défi.

L’Écossaise frappa encore.

Heureusement comme elle levait le fouet pour la troisième fois, la porte s’ouvrit et mistress Fanoche reparut.

Elle jeta un cri à son tour, s’élança sur l’Écossaise et lui arracha le fouet.

Puis, d’un geste impérieux, elle lui ordonna de sortir.

L’Écossaise s’en alla sans mot dire.

Alors mistress Fanoche voulut prendre l’enfant dans ses bras.

– Où est ma mère ? demanda celui-ci avec ténacité.

– Ta mère est allée faire un voyage, mon petit homme, lui répondit-elle d’un ton doucereux, et je lui ai promis d’avoir bien soin de toi.

Ralph attacha sur elle un regard profond, le regard d’un homme et non d’un enfant.

– Vous me trompez ! dit-il.

– Pourquoi veux-tu que je te trompe, mon mignon ? fit mistress Fanoche, qui se mit à l’embrasser. Ta maman est partie, c’est bien vrai, mais elle reviendra…

– Quand ?

– Demain.

– Vous me trompez, répéta l’enfant. Je veux m’en aller.

– Hein ?

– Je veux sortir d’ici, fit-il avec un accent de volonté.

– Et si tu sors d’ici, où iras-tu ? demanda la nourrisseuse d’enfants.

– J’irai rejoindre ma mère.

– Tu sais bien que c’est impossible.

– Pourquoi ?

– Parce que ta mère est partie.

L’enfant frappa du pied.

– Je veux sortir ! répéta-t-il.

Et il marcha vers la porte.

Mistress Fanoche le prit par le bras :

– Mon mignon, dit-elle, quand un enfant veut être traité avec douceur et n’être point battu, il doit être sage, sinon…

– Battez-moi, mais laissez-moi sortir.

L’obstination de Ralph, l’énergie avec laquelle il se débattait aux mains de mistress Fanoche, exaspéraient celle-ci.

Elle appela de nouveau l’Écossaise.

Mary revint, armée de son terrible fouet.

Cette fois, mistress Fanoche ne souriait plus.

– Couche-moi ce petit vaurien, dit-elle à l’Écossaise.

Elle sortit, et Ralph resta de nouveau au pouvoir de la terrible servante.

Celle-ci le prit par le bras, le poussa rudement devant elle, et comme il essayait de résister, elle le frappa de nouveau.

Puis elle ouvrit une porte au fond du parloir et Ralph vit une petite chambre dans laquelle il y avait un lit.

Cette chambre ressemblait vaguement à celle où il s’était endormi dans les bras de sa mère.

Un moment, l’enfant eut une illusion et se mit à crier :

– Maman ! maman !

Un éclat de rire de l’Écossaise lui répondit seul.

– Maman ! dit-il une fois encore.

Le fouet retomba.

Alors, vaincu par la douleur, l’enfant se prit à pleurer.

L’Écossaise, alors, se mit à le déshabiller tranquillement, et Ralph ne résista plus.

Son énergie l’avait abandonné, depuis qu’il pleurait, tant les larmes sont énervantes.

Il pleura longtemps, le pauvre enfant, interrompant ses sanglots pour appeler sa mère, qui ne lui répondait pas.

Puis, à la prostration morale succéda une prostration physique, et il finit par s’endormir.

Il était grand jour quand il s’éveilla, et le soleil inondait la chambre.

Ralph jeta un regard autour de lui.

Il était seul.

Une fois encore il appela sa mère.

Ce fut mistress Fanoche qui arriva.

Elle était redevenue souriante et voulut embrasser Ralph.

Mais il la repoussa.

– Rendez-moi ma mère, dit-il.

– Puisqu'elle doit revenir bientôt, dit-elle.

– Quand ?

– Demain.

L'enfant eut l'air d'ajouter foi à ces paroles.

À partir de ce moment, il ne cria plus, ne pleura plus, ne fit plus aucune question.

– J'en étais sûre, se dit mistress Fanoche au bout de quelques instants, il finira par se calmer.

Elle ne se rebuta point et combla l'enfant de caresses ; mais s'il ne la repoussa plus, il accueillit ses observations avec une parfaite indifférence.

Il avait refusé de manger d'abord, mais, vers le soir, la faim triompha de son obstination.

Mistress Fanoche avait eu soin de mêler un peu de jus de pavots à ses aliments, de façon qu'il s'endormît brusquement, son repas terminé, et que l'Écossaise put le déshabiller sans qu'il s'éveillât.

Le lendemain en s'éveillant, Ralph demanda sa mère.

– Demain, lui dit encore mistress Fanoche.

L'enfant n'insista pas.

Seulement, depuis vingt-quatre heures un travail s'était fait dans son esprit.

Il s'était remémoré tous les événements qui l'avaient frappé depuis son arrivée à Londres.

Les petites filles qui lui avaient prédit qu'il serait battu, ne lui avaient dit, hélas ! que la vérité.

Il voyait bien toujours mistress Fanoche, mais il ne voyait plus la vieille dame qui avait un air si méchant.

Enfin, malgré certaines ressemblances, Ralph était bien convaincu que la maison où il était n'était pas celle où il avait été conduit avec sa mère par le mendiant Shoking.

Par conséquent, il se fit ce raisonnement plein de justesse apparente, que s'il voulait rejoindre sa mère, il fallait qu'il s'enfuit de cette maison et retournât dans l'autre.

L’enfant ne se rendait pas bien compte de l’immensité de Londres. Cependant, il se demandait comment il trouverait son chemin.

Ralph ne songea donc plus qu’à fuir.

Quand les enfants se sont tracé une marche et ont un but déterminé, ils sont capables d’autant de patience et de dissimulation qu’un homme.

Il se montra si docile ce jour-là, que mistress Fanoche l’accabla de caresses.

Il ne la repoussa plus, et parut même se montrer convaincu que sa mère ne pouvait tarder à revenir.

Alors mistress Fanoche lui permit de jouer dans le jardin.

Le jardin était fermé par une haute grille, sur le devant de la rue, par un mur assez élevé, sur le derrière.

Il n’y avait donc aucun danger que l’enfant s’échappât.

Le soir, mistress Fanoche jugea inutile de mêler un soporifique à son repas.

L’enfant mangea peu.

Quand l’Écossaise vint lui annoncer que l’heure du coucher était venue, il ne fit aucune résistance.

Elle le déshabilla comme à l’ordinaire, le mit au lit et emporta la chandelle.

Alors, l’enfant se leva sans bruit et nu-pieds.

Puis il vint coller son oreille à la serrure.

Il entendit mistress Fanoche et l’Écossaise qui causaient à mi-voix.

Ralph revint vers son lit et se rhabilla dans l’obscurité.

Seulement, il ne mit pas ses souliers.

Puis il se dirigea à tâtons vers la croisée.

Cette croisée, comme toutes les croisées anglaises, était à guillotine.

Il suffisait de tirer une corde, qui se trouvait dans le coin, pour faire monter la partie inférieure du châssis.

L’enfant déploya la patience et la prudence d’un homme fait pour exécuter cette manœuvre sans bruit.

De temps en temps, il s’arrêtait et prêtait l’oreille.

Le bruit des voix de mistress Fanoche et de l’Écossaise arrivait toujours jusqu’à lui.

Le châssis ouvert, Ralph prit ses souliers à la main et monta sur l’entablement de la croisée.

La chambre était au rez-de-chaussée, par conséquent à cinq ou six pieds du sol.

Et Ralph se laissa glisser dans le jardin.

XXXVIII

Tandis que le petit Irlandais sautait dans le jardin, mistress Fanoche, en dépit de son rang, ne dédaignait pas de causer avec Mary, l'humble servante écossaise. C'est que, entre ces deux femmes, la complicité primait la hiérarchie.

Aussi bien que la vieille dame aux bésicles, Mary l'Écossaise avait été dans la confidence des crimes mystérieux commis par mistress Fanoche.

Cette dernière était bien la maîtresse pourtant, et c'était presque à son profit unique que l'établissement prospérait, car là où la vieille dame portait un châle et une robe de popeline, là où Mary avait un fichu, mistress Fanoche empochait des guinées.

Néanmoins, et si sûre qu'elle fût de ces deux femmes, elle croyait devoir les ménager, et pour cela elle avait employé un singulier moyen.

Elle avait encouragé, servi dans l'ombre la haine jalouse que la vieille dame et la servante avaient l'une pour l'autre.

Vingt fois la vieille dame avait dit que Mary était une voleuse, qu'on avait tort de laisser traîner devant elle l'argenterie et le linge.

Par contre, Mary disait souvent :

– Vous auriez tort, madame, de vous confier sans réserve à la femme aux bésicles. Elle a l'œil faux et elle ressemble à Judas. Si jamais elle trouvait l'occasion de vous vendre, elle n'y manquerait pas.

Ce soir-là, quand elle eut couché l'enfant, Mary revint au parloir, où mistress Fanoche se brodait sentimentalement des pantoufles à elle-même.

Au lieu de regagner sa cuisine, elle s'assit.

Mistress Fanoche ne se fâcha point.

Seulement, levant la tête et regardant l'Écossaise, elle lui dit :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Madame, répondit Mary, je voudrais vous faire une question.

– Parle…

– Est-ce que vous avez dit à la vieille guenon que nous venions ici ?

La vieille guenon, c'était, comme on le pense, la dame aux bésicles…

– Certainement, dit mistress Fanoche.

– Vous avez eu tort, madame.

– Pourquoi ?

– Parce qu’elle peut fort bien nous trahir.

Mistress Fanoche haussa les épaules.

– Et pourquoi veux-tu qu’elle nous trahisse ?

– Pour de l’argent.

– Soit. Mais qui lui en donnera ?

– Ceux qui pourront avoir intérêt à retrouver l’enfant.

– Tu es folle, Mary.

– Pourquoi donc, madame ?

– Mais parce qu’il n’y avait qu’une personne qui eût intérêt à le retrouver, sa mère… et que cette mère… tu sais bien…

– Oui, dit Mary avec un sourire féroce, elle a son compte, celle-là…

– Mais ne l’eût-elle pas, comme elle n’a pas d’argent…

– C’est égal, j’ai mon idée, poursuivit l’Écossaise, qui se laissait aller à sa haine.

– Tais-toi ! dit vivement mistress Fanoche.

– Qu’est-ce donc, madame ?

– Il me semble que j’ai entendu du bruit…

– C’est le petit, peut-être…

Et Mary se leva pour aller à la porte de la chambre où elle avait couché Ralph.

– Non, dit mistress Fanoche… c’est par là… dans le jardin.

Elle s’était levée et prêtait l’oreille.

– La grille est bien fermée, dit Mary.

– Je te dis que j’entends marcher… Je te…

Mistress Fanoche n’acheva pas.

Elle était devenue toute pâle d’émotion, car une clef tourna dans la serrure de la porte d’entrée.

Les deux femmes se regardèrent muettes et la sueur au front.

Cependant la robuste et gigantesque Écossaise s’élança en disant :

– Si ce sont des pick-pocketts, ils auront affaire à moi !

Mais, soudain, la porte du parloir s’ouvrit, et deux hommes se montrèrent sur le seuil.

Ces deux hommes n’étaient autres que l’homme gris et son compagnon l’Irlandais, cet homme déguenillé, dont, avec un signe, il avait fait un esclave fidèle.

L’homme gris avait un revolver à la main, et, le braquant sur l’Écossaise :

– Toi, lui dit-il, je t'engage à te tenir tranquille.

Mistress Fanoche voulut jeter un cri.

– Madame, lui dit froidement l'homme gris, je ne suis pas un voleur ; ainsi, rassurez-vous. Mais j'ai besoin de causer avec vous quelques instants ; et pour cela il faut que vous m'écoutiez.

– Qui êtes-vous ? que me voulez-vous ? dit mistress Fanoche éperdue.

En même temps, elle subissait pareillement cette mystérieuse fascination qu'exerçait le regard de l'homme gris.

L'Écossaise, tenue en respect par le revolver, regardait tour à tour l'homme gris et son compagnon.

Le premier continua :

– Connaissez-vous lord Palmure, madame ?

Mistress Fanoche se sentit un peu rassurée par ce nom, qui était celui d'un membre du Parlement.

– Non, dit-elle.

– Lord Palmure est à la recherche de son neveu.

Mistress Fanoche recula.

– Un petit Irlandais dont vous avez fait disparaître la mère et que vous cachez ici, ajouta l'homme gris.

Mistress Fanoche fit appel à toute son audace :

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire, fit-elle.

– Attendez donc, reprit l'homme gris. Vous tenez une pension dans Dudley-street, c'est-à-dire que vous êtes une nourrisseuse d'enfants. Vous avez une associée, une vieille dame qui porte des bésicles.

Mary l'Écossaise, emportée par sa haine, s'écria :

– Ah ! la vieille guenon nous a trahies ! Je vous le disais bien, madame !

– Cette fille, dit froidement l'homme gris, a dit la vérité pure, madame. La vieille dame a vendu pour une somme considérable, à lord Palmure, le secret de votre retraite et par conséquent de celle de l'enfant.

– Oh ! la misérable ! dit encore l'Écossaise.

– Mais tais-toi donc ! s'écria mistress Fanoche frémissante.

L'homme gris ajouta :

– Heureusement, lord Palmure n'a point payé encore.

Mistress Fanoche jeta un cri.

– Rendez-nous l'enfant, c'est vous qui toucherez l'argent…

La nourrisseuse eut un mouvement de joie qui la trahit, et, malgré elle, ses yeux se dirigèrent vers la porte de la chambre où on avait couché l'enfant.

L'homme gris surprit ce regard :

– Ah ! dit-il, cette fois, nous le tenons !

Et il s'élança vers cette porte et l'ouvrit, laissant les deux femmes à la garde de l'Irlandais.

Mais, arrivé sur le seuil, il s'arrêta muet, stupéfait, et ses cheveux se hérissèrent.

La chambre était vide.

Il y avait bien un lit, et ce lit était défait, et il gardait encore l'empreinte moulée d'un corps d'enfant.

L'homme gris s'en approcha et mit la main dessus.

Les draps étaient chauds.

Il courut à la croisée ouverte.

Le jardin était silencieux.

En même temps mistress Fanoche et l'Écossaise jetèrent un double cri.

Un cri à la sincérité duquel l'homme gris ne put se tromper.

L'enfant avait pris la fuite, et les deux femmes n'en savaient rien.

L'homme gris sauta par la fenêtre dans le jardin.

Il se mit à courir dans tous les sens, suivi par les deux femmes qui se lamentaient et par l'Irlandais.

Lord Palmure, garrotté et son masque de poix sur le visage, avait été si bien caché derrière un massif, que les deux femmes passèrent près de lui sans le voir.

Shoking, lui-même, entendant tout ce tapage, avait quitté son siége et accourait.

On fit le tour du jardin. On chercha partout. On ne trouva point l'enfant.

Tout à coup l'homme gris s'arrêta devant un arbre qui croissait au long de ce mur élevé qui bornait le jardin au nord.

Une branche cassée lui indiqua que le fugitif avait grimpé le long de cet arbre, sauté par dessus le mur, et qu'il s'était enfui par là.

– Heureusement, s'écria l'homme gris, qu'il n'y a pas longtemps de cela. Hampsteadt est désert, en cette saison. Nous finirons bien par le retrouver.

Et il s'élança hors du jardin suivi de Shoking et de l'Irlandais.

Tous trois avaient oublié la vieille dame, qui tremblait de tous ses membres dans le cab, et lord Palmure qui étouffait sous son masque de poix.

XXXIX

Miss Ellen avait attendu le retour de lord Palmure, son père, durant toute la nuit.

À minuit, le noble lord n'était pas rentré ; néanmoins miss Ellen n'était pas très-inquiète, et elle se disait que sans doute on avait emmené le petit Irlandais loin de Londres.

Sur le derrière de l'hôtel Palmure s'étendait un grand jardin planté de vieux arbres.

L'appartement de miss Ellen, situé au premier étage, donnait sur ce jardin.

Après avoir vainement attendu son père, miss Ellen prit le parti de se mettre au lit.

Mais, auparavant, fidèle à sa promesse, l'altière jeune fille voulut s'assurer que l'Irlandaise était toujours en son pouvoir.

Pour plus de sûreté, on avait donné à la pauvre mère une chambre qui n'avait pas d'autre issue que la chambre de miss Ellen elle-même.

Mais toutes ces précautions étaient au moins inutiles ; car Jenny, à qui l'on avait représenté le portrait de sir Edmund, âgé de vingt ans, et qui avait reconnu son époux, savait maintenant qu'elle était dans sa famille, et, loin de se défier de lord Palmure et de sa fille, avait au contraire en eux une confiance aveugle.

Miss Ellen trouva la pauvre mère debout, les yeux secs, mais en proie à une anxiété croissante.

En voyant entrer miss Ellen, elle vint à elle les bras ouverts.

– Eh bien ! dit-elle, votre père est-il de retour ?

– Pas encore.

– Mon Dieu ! s'il n'allait pas trouver mon fils ?

Un sourire plein d'assurance vint aux lèvres de miss Ellen.

– Rassurez-vous, dit-elle, mon père tient tout ce qu'il promet. Il est allé chercher votre fils et il le ramènera.

– Mais quand ?

– Peut-être cette nuit… peut-être demain matin seulement. Je vous le répète, l'enfant était hors de Londres, à la campagne ; il faut le temps matériel de faire le voyage.

– Oh ! puissiez-vous dire vrai ! murmura l'Irlandaise en joignant les mains.

– Ma chère, reprit miss Ellen, croyez-moi, toutes ces émotions que vous avez éprouvées depuis deux jours vous ont brisée. Vous avez besoin de repos, mettez-vous au

lit et attendez avec patience et courage le retour de mon père.

– Je ferai ce que vous voudrez, ma belle demoiselle, répondit l'Irlandaise avec soumission.

– Vous me le promettez ?

– Oui.

– Bonsoir donc, ma bonne, et ayez foi en nous.

Miss Ellen baisa l'Irlandaise au front.

Celle-ci se mit à genoux au pied de son lit pour prier avant son coucher.

Miss Ellen sortit.

Elle revint dans sa chambre, songea un moment à sonner ses femmes pour se faire déshabiller ; puis, cédant à on ne sait quel caprice, elle s'approcha d'une fenêtre qu'elle ouvrit.

La nuit était sombre, mais elle n'était pas très-froide.

Quand le brouillard ne pèse pas sur Londres, l'atmosphère est tiède, même en automne.

Miss Ellen se prit à rêver, la tête appuyée dans ses mains et ses coudes sur l'entablement de la croisée.

Tout à coup elle tressaillit.

Une ombre noire s'agitait dans le jardin.

Était-ce un homme ou un animal ?

Miss Ellen ne put d'abord s'en rendre compte.

L'ombre s'approcha.

Alors, la fille du pair d'Angleterre vit briller dans l'obscurité deux points lumineux.

On eût dit les yeux de quelque bête fauve au fond du bois.

Chose bizarre ! miss Ellen ne se rejeta point en arrière ; elle ne referma point la croisée ; elle ne courut pas à un cordon de sonnette pour appeler ses gens.

Obéissant à une mystérieuse fascination, elle regardait ces deux yeux qui s'avançaient toujours et vinrent s'arrêter au pied d'un arbre qui montait devant la croisée.

Alors la forme noire se dressa, et miss Ellen vit qu'elle avait affaire à un homme.

Cet homme se mit à grimper le long du tronc de l'arbre.

Miss Ellen voulut jeter un cri, mais sa gorge était aride.

Elle voulut fuir et refermer la croisée.

Mais une force inconnue la cloua au sol.

L'homme montait toujours.

Avec la légèreté d’un clown, il arriva sur une branche qui était presque de plain pied avec l’entablement de la croisée.

Peut-être que s’il eût un moment détourné la tête, que s’il eût cessé, l’espace d’une seconde seulement, de braquer ces deux yeux brillants sur la jeune fille, le charme se fût trouvé rompu et qu’elle eût eu la force d’appeler à son aide.

Mais ces yeux dominateurs demeurèrent fixés sur elle, et la fille de lord Palmure, pétrifiée, vit cet homme faire un bond prodigieux et sauter de l’arbre sur la croisée.

Il avait un poignard à la main et dit froidement :

– Si vous appelez, vous êtes morte !

Alors miss Ellen recula.

Mais elle recula lentement, les yeux fixés sur cet homme qui osait lui faire une menace de mort.

Quel était-il ?

Jamais elle ne l’avait vu.

Sa mise était celle d’un gentleman.

Son visage pâle avait la distinction parfaite d’un homme de qualité.

Son regard fascinait de près, comme il fascinait à distance.

Cependant miss Ellen fit un effort suprême et rompit à moitié le charme qui l’enveloppait.

– Qui êtes-vous ? dit-elle. Que me voulez-vous ? Pourquoi êtes-vous venu ici ?

– Miss Ellen, dit froidement cet homme, je vous demande mille pardons d’avoir pris un chemin aussi singulier pour entrer chez vous ; mais je n’avais pas le choix. Je ne voulais pas qu’on me vît.

Il avait une voix douce et grave, pleine d’une mystérieuse harmonie.

Miss Ellen se sentit dominée par le son de cette voix, bien plus que par l’épouvante que lui inspirait la vue du poignard.

– Que me voulez-vous ? répéta-t-elle.

Elle se raidissait sur ses jambes pour ne point tomber ; et ses mains tremblantes furent obligées de chercher l’appui d’un meuble.

– Je viens vous parler au nom de votre père, dit cet homme.

– De mon père ?

– Oui.

Et comme elle le regardait avec une stupeur croissante, il tira de son doigt une bague qu’il mit sous les yeux de la jeune fille, en lui disant :

– Connaissez-vous cela ?

Miss Ellen tressaillit et étouffa un cri.

Cette bague était la chevalière armoriée que portait ordinairement lord Palmure.

– Mon père vous a donné sa bague ? exclama-t-elle.

– Oui et non, dit-il en souriant. C’est-à-dire que cette bague est une preuve que votre père est en mon pouvoir, et que sa vie répond de la mienne.

Miss Ellen étouffa un nouveau cri.

Et reculant d’un pas encore :

– Mais qui donc êtes-vous ? reprit-elle.

– Mon nom, ne vous apprendra pas grand chose, dit-il. On m’appelle : L’HOMME GRIS.

XL

L’homme gris, car, en effet, c’était lui, s’approcha plus encore de la jeune fille :

– Miss Ellen, dit-il, vous avez ici une femme qu’on appelle Jenny l’Irlandaise.

– Que vous importe ?

Et la fille de lord Palmure retrouva son humeur hautaine en présence de cet étranger qui se permettait de la questionner.

L’homme gris demeura calme, et sa voix ne perdit rien de son accent de douceur.

– Vous me demandez que m’importe ? dit-il, et vous avez le droit de me faire cette question. Aussi vais-je vous répondre.

Lord Palmure, votre père, s’est trouvé, il y a deux jours, sur un *Penny-Boat* ; il a vu cette femme, il a cru, dans les traits de l’enfant qu’elle avait avec elle, reconnaître un homme. L’enfant lui a rappelé sir Edmund Palmure, son frère…

Miss Ellen étouffa un cri.

Mais l’œil fascinateur de l’homme gris se posa sur elle, et soudain elle se tut.

Il continua :

– Il importait à lord Palmure d’avoir cette femme ; aussi l’a-t-il enlevée et conduite ici. Il lui importait plus encore d’avoir l’enfant. C’est pour cela qu’il a donné de l’or, beaucoup d’or, et que lui, le noble pair, il n’a pas craint de se jeter dans une aventure d’homme de rien.

– Après ? dit froidement miss Ellen.

– Il m’importe pareillement, à moi, poursuivit l’homme gris, d’avoir cette femme ; et je vais vous dire ce que j’ai fait pour cela. Je suis entré chez vous de nuit, en escaladant un mur, en entrant par une fenêtre. Qu’un policeman m’arrête, qu’un magistrat de police me renvoie devant le jury, et le jury me condamne à aller finir mes jours à Botany-bay.

– Ah ! dit miss Ellen, qui regardait maintenant cet homme avec plus d’étonnement que d’épouvante.

Car, entre l’homme gris que nous avons vu au Black-Horse, vêtu de ce pauvre habit gris d’où il tenait son surnom, et celui que miss Ellen avait devant elle, il y avait tout un monde de distance.

Irréprochablement vêtu, rasé avec soin, s’exprimant avec une aisance parfaite, cet homme, on l’eût juré, paraissait être entré par la porte, avoir été préalablement présenté, et

il n’eût pas fallu de grands efforts à celui qui serait entré inopinément chez miss Ellen pour supposer qu’il était son fiancé.

– Eh bien ! reprit-il, ce n’est pas tout encore, j’ai fait plus que cela, miss Ellen : moi et mes complices, nous avons mis la main sur un pair d’Angleterre, nous l’avons terrassé, garrotté, après lui avoir posé sur le visage un masque de poix.

Et comme miss Ellen allait jeter un nouveau cri :

– Prenez garde, dit-il, car c’est de votre père qu’il s’agit, et si je ne sortais pas d’ici libre et sain et sauf, vous ne le reverriez jamais.

La jeune fille frissonna.

– La vie de lord Palmure, poursuivit l’homme gris, répond de la mienne. Par conséquent, ne sonnez pas, n’appelez pas. Toute imprudence de votre part pourrait coûter la vie à votre père.

Miss Ellen regardait cet homme avec une épouvante mêlée, à son insu peut-être, d’une secrète admiration.

Il continua.

– L’Irlandaise est ici, et je veux la voir.

Sa voix, sans rien perdre de son calme, avait maintenant quelque chose d’impérieux qui fit pâlir miss Ellen de colère.

Sa nature altière se révolta même un moment.

– On n’a jamais dit : *je veux* devant moi, fit-elle.

– Aussi vous en fais-je mes plus humbles excuses, miss Ellen. Mais nécessité n’a pas de loi. Or, je vous le dis, le temps presse. La vie de votre père est en danger, et votre résistance pourrait…

Elle l’interrompit d’un geste.

– Et qui donc m’assure, fit-elle, que ce que vous me dites est la vérité ?

– Cette bague que je vous présente.

En effet, si la bague de lord Palmure était aux mains de cet homme, c’est que lord Palmure lui-même était en son pouvoir.

Elle se mordit les lèvres et ne répondit rien.

L’homme gris reprit, sans rien perdre de son ton courtois :

– Veuillez, je vous prie, me conduire à la chambre de l’Irlandaise.

Son regard pesait toujours sur la jeune fille, et ce regard avait une puissance magnétique à laquelle elle essayait vainement de se soustraire.

Dominée par ce regard, plus encore que par la pensée que la vie de son père était en danger, miss Ellen alla vers la porte qui donnait dans la chambre où était Jenny.

L’homme gris posa sa main sur le bras de la jeune fille, au moment où elle allait ouvrir cette porte.

– Miss Ellen, dit-il, un mot encore.

– Parlez…

– Je vous ai dit, je vous répète que la vie de votre père répond de la mienne ; donc n’allez pas faire la folie d’appeler vos gens : si j’étais arrêté, avant le point du jour lord Palmure ne serait plus qu’un cadavre.

Elle lui jeta un regard de haine :

– Oh ! dit-elle, vous serez châtié quelque jour !

– C’est possible, répondit-il, mais ce soir je suis le plus fort et j’use de ma supériorité.

Et il mit lui-même la main sur le bouton de la porte.

Alors, en proie à une colère concentrée, miss Ellen, l’orgueilleuse fille du pair d’Angleterre, se laissa tomber dans un fauteuil, et mit la main sur ses yeux, comme si elle eût voulu éviter ce regard qui paralysait sa volonté.

L’homme gris ouvrit la porte sans bruit et entra dans la chambre de l’Irlandaise.

… … … … …

Jenny priait encore.

La scène entre miss Ellen et l’homme gris avait eu lieu à demi-voix et elle n’avait rien entendu.

Elle n’entendit pas davantage la porte s’ouvrir et se refermer.

Agenouillée au pied de son lit, sa tête dans ses mains, elle demandait à Dieu de lui rendre son enfant.

L’homme gris, dont un épais tapis assourdissait les pas, marcha jusqu’à elle et posa sa main sur son épaule.

L’Irlandaise se retourna vivement.

L’homme gris posait un doigt sur ses lèvres.

– Au nom de votre enfant, dit-il tout bas, pas un cri !

Le cri qui allait s’échapper de la poitrine de Jenny expira dans la gorge.

Elle se leva éperdue, l’œil fiévreux, regardant cet homme à qui, une fois déjà, elle avait dû son salut et semblant se demander comment il était parvenu jusqu’à elle.

– Que me voulez-vous ? dit-elle enfin.

– Je viens, dit gravement l’homme gris, vous parler au nom de votre mari mort…

Elle tressaillit.

– De votre enfant vivant… Ne criez pas…

– Mon fils, dit-elle d’une voix sourde, on va me le rendre.

– Je viens enfin au nom de l’Irlande que vous trahissez sans le savoir.

– Que dites-vous ? qu’osez-vous dire ? fit-elle.

– Je viens enfin au nom de ce prêtre qui devait dire la messe à Saint-Gilles, hier matin, et à qui vous deviez présenter votre fils.

Elle le regardait avec une sorte d’épouvante.

– Femme de sir Edmund, dit gravement l’homme gris, savez-vous où vous êtes ?

– Chez le frère de mon époux mort, répondit-elle, chez le protecteur de mon fils.

– Femme du sir Edmund, répondit gravement l’homme gris, vous êtes chez le bourreau de votre époux, chez le persécuteur de votre fils, chez l’homme qui a ruiné l’Irlande et laissé dresser l’échafaud de ses libérateurs.

Cette fois Jenny jeta un cri.

– Oh ! dit-elle, vous mentez.

Il mit la main sur son cœur :

– Au nom de votre enfant que moi seul vous rendrai, dit-il, je vous jure que j’ai dit la vérité.

– Mon enfant, dit-elle, je le verrai dans quelques heures, lord Palmure va me le ramener.

– Lord Palmure ne rentrera ici, dit froidement l’homme gris, que lorsque vous en serez partie, vous.

– Vous voulez que je parte d’ici ! s’écria l’Irlandaise.

– Au nom de votre époux mort, de votre fils vivant, au nom du prêtre qui vous attend, au nom de l’Irlande qui a compté sur vous, répéta lentement l’homme gris, Jenny, je vous somme de me suivre !

XLI

L’Irlandaise regardait l’homme gris avec une stupeur défiante.

– Vous ne me croyez pas ? dit-il enfin.

Elle ne répondit point.

– Vous ne me croyez pas, de même que vous n’avez pas cru le prêtre. Vous avez préféré croire cet homme qui, en effet, était le frère sir Edmund, mais qui l’a livré à ses bourreaux.

Cette fois l’Irlandaise retrouva la parole :

– Hé ! qui m’assure, dit-elle, que ce que vous me dites là est la vérité ?

– C’est juste, dit-il avec douceur, une première fois je vous ai promis de vous rendre votre fils, et je n’ai pu tenir ma parole. Vous avez le droit de ne pas me croire.

– Rendez-moi mon fils, dit-elle, et je vous croirai.

– Mais pour que je vous le rende, il faut que vous sortiez d’ici.

– Pourquoi ?

– Écoutez-moi bien, continua-t-il avec douceur : votre fils, enlevé par une femme qui vend des enfants, votre fils, errant et perdu dans les rues de Londres, est moins séparé de vous que s’il était là, dans cette chambre, sous ce toit maudit.

Que vous a dit l’homme qui vous a amenée ici ?

Il vous a dit : Je suis le frère de l’époux que vous pleurez. Venez, ma maison sera votre maison, votre fils sera mon fils.

– Il m’a dit cela, en effet, dit Jenny l’Irlandaise.

– Cet homme, poursuivit l’homme gris, tiendra en partie sa promesse. Vous, la fille du peuple, vous vivrez comme une lady. Votre fils retrouvé sera élevé comme un fils de lord.

– Vous voyez bien ! dit la pauvre mère.

– Attendez donc, reprit l’homme gris. Mais vous pouvez mourir, vous…

– Que m’importe ? si mon fils est heureux…

– Certainement, il le sera. Je vous le répète, on l’élèvera comme un fils de lord, dans l’amour de l’Angleterre, dans la haine de l’Irlande, dans le mépris des martyrs !

Jenny tressaillit et attacha un regard éperdu sur l’homme gris.

– Que dites-vous donc là ? s’écria-t-elle.

– Votre époux n’est-il pas mort pour l’Irlande, en maudissant l’Angleterre ?

– C’est vrai, dit-elle. Mais lord Palmure…

– Lord Palmure est pair d’Angleterre, Jenny, et il avait le pouvoir d’arracher sir Edmund au gibet.

Elle jeta un cri, et, le regardant de nouveau :

– Est-ce bien vrai ce que vous me dites-là ? fit-elle. Ne me trompez-vous pas encore ?

– Regardez-moi bien…

Et il laissa, à son tour, peser sur elle cet œil profond et magnétique qui subjuguait.

– Oui, dit-elle enfin, oui, je vous crois.

– Attendez encore, reprit-il. Avant de sortir d’ici, Jenny, il faut que vous choisissiez vous-même la destinée de votre enfant.

Et comme elle ne paraissait pas comprendre ces paroles :

– Si vous restez ici, votre fils sera lord un jour, dit-il ; il sera riche, il sera heureux, mais du fond de sa tombe de supplicié, son père, sir Edmund, le reniera.

– Oh ! ne parlez pas ainsi ! dit-elle avec un accent d’effroi.

– Si vous me suivez, votre fils sera pauvre. Il souffrira, il luttera, mais il sera le chef d’une armée mystérieuse qui se recrute et s’agite dans l’ombre, soldats, martyrs aujourd’hui, demain vainqueurs, qui chasseront le dernier Anglais du dernier coin de l’Irlande.

Souvenez-vous des paroles de sir Edmund et choisissez !

Cette fois l’Irlandaise n’hésita plus.

Elle se leva et dit :

– Partons !

– Une minute encore, dit l’homme gris. Votre fils n’est pas retrouvé…

Elle joignit les mains.

– Mais, acheva-t-il, ayez confiance… Maintenant, c’est l’Irlande tout entière qui cherche son chef, et elle le retrouvera !

Jenny eut foi dans l’accent grave et doux de cet homme.

– Je vous crois, dit-elle : mais lord Palmure me trompait donc quand il m’assurait qu’il le ramènerait ?

– Non, mais, comme nous, il a été déçu dans son attente. Écoutez-moi bien. Les femmes qui vous ont endormie avaient emmené votre fils à Hampsteadt, un village aux portes de Londres.

Lord Palmure avait découvert cette retraite, et, il y a quelques heures, il s’est mis en route.

Deux hommes l’accompagnaient, et j’étais l’un de ces deux hommes.

– Vous ?

– Moi.

– Eh bien ! fit-elle avec anxiété.

– Quand nous sommes arrivés, l'enfant avait pris la fuite.

Il avait échappé à ses geôliers, il s'était mis sans doute en chemin pour vous rejoindre.

– Ô mon Dieu !

– Jenny, continua l'homme gris, votre fils, errant dans les rues de Londres, sera rencontré par un policeman, qui le conduira au bureau de police où nous le réclamerons.

– Dites-vous vrai ?

– Vagabond perdu dans la ville immense, il est moins en danger que sous les lambris de ce palais. Ayez foi en nous, car nous sommes beaucoup, et tous nous le chercherons.

– Oui, dit-elle, oui, je vous crois. Oui, mes yeux s'ouvrent à la lumière et mon fils errant dans les rues de Londres ne saurait être perdu pour moi.

– Alors, vous consentez à me suivre ?

– Oui.

– À la porte de ce palais vous trouverez le prêtre que vous avez déjà vu… et qui m'a aidé à vous sauver.

– L'abbé Samuel ?

– Je l'ai fait sortir de prison, comme je vous l'avais promis.

L'Irlandaise se sentit entraînée vers l'homme gris par un élan irrésistible.

– Oh ! dit-elle, qui que vous soyez, j'ai foi en vous.

Alors il ouvrit la porte de la chambre et Jenny, tressaillant, aperçut miss Ellen assise dans le fauteuil où elle s'était laissée tomber suffoquée par la colère.

L'homme gris marcha droit à elle.

– Miss Ellen, dit-il, vous avez tenu une partie de votre promesse, mais ce n'est pas tout, et la vie de votre père est toujours en danger.

La jeune fille le regarda avec une expression de haine soumise :

– Que voulez-vous de moi ? fit-elle.

– Que vous nous conduisiez loin d'ici.

– Ah !

L'homme gris ajouta :

– Il est tard, vos gens sont couchés. Prenez ce flambeau et conduisez-nous jusqu'à la porte de l'orangerie qui donne sur le jardin. Au fond du jardin, il y a une autre porte dont vous devez avoir la clef.

Cette porte ouvre sur une ruelle. C'est par là que nous sortirons.

Miss Ellen regarda l’Irlandaise.

– Ainsi, dit-elle, vous allez suivre cet homme ?

Jenny baissa les yeux :

– C’est l’Irlande qui le veut ! dit-elle.

Un tremblement nerveux parcourait tout le corps de miss Ellen.

Mais le regard fascinateur de l’homme gris pesa sur elle, et elle fut contrainte d’obéir.

Elle prit donc le flambeau, ouvrit la porte de sa chambre et dit :

– Suivez-moi !

Et l’Irlandaise avait pris le bras de son libérateur.

Miss Ellen leur fit suivre un corridor, descendre un escalier, traverser plusieurs salles du rez-de-chaussée.

L’hôtel était silencieux et ils ne rencontrèrent personne.

Quand ils furent dans l’orangerie, elle prit une clef qui était pendue au mur :

– Voilà, dit-elle, la clef de la petite porte.

– Au revoir, miss Ellen ! dit l’homme gris.

En ce moment, l’altière jeune fille secoua le charme étrange qu’elle subissait depuis une heure.

– Oui, dit-elle, au revoir ! car nous nous reverrons !…

[*** Ligne illisible] devant qui elle avait tremblé et s’était sentie humiliée.

– Oui, nous nous reverrons ! murmura-t-elle, tandis que l’homme gris traversait le jardin, emmenant l’Irlandaise. Nous nous reverrons !… et ce sera entre nous un duel à mort.

FIN DU PROLOGUE

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

–

Juillet 2007

–

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Christian, Jean-Marc, Coolmicro et Fred.

– Source :

Project Gutenberg www.gutenberg.org

– Dispositions :

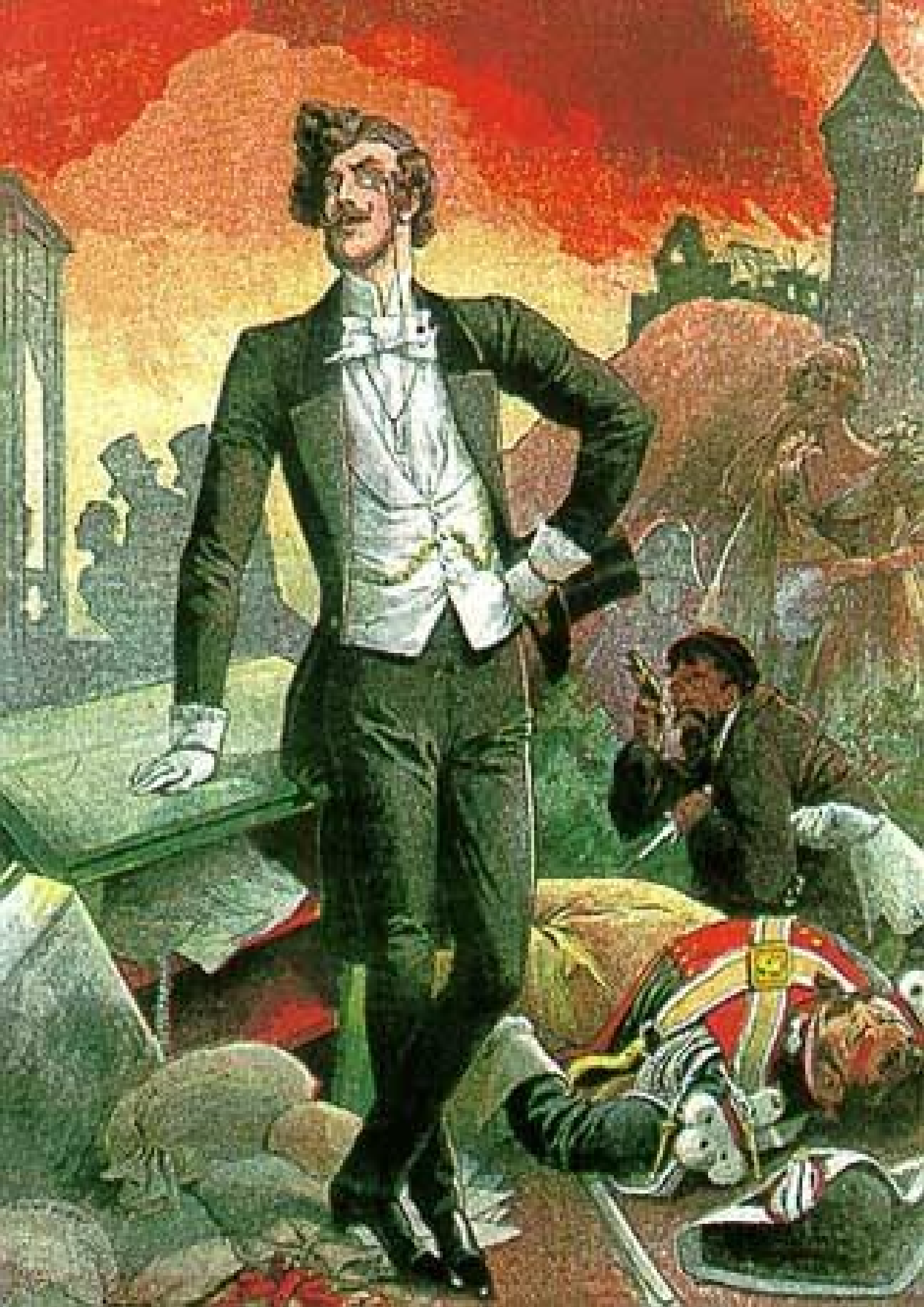
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.



Pierre Alexis Ponson du Terrail

ROCAMBOLE

LES MISÈRES DE LONDRES

Tome II

L’ENFANT PERDU

E. Dentu – 1868

Première publication en journal : *La Petite Presse – Les Misères de Londres* – 9 novembre 1867 au 2 juillet 1868 – 237 épisodes.

PREMIÈRE PARTIE

L’ENFANT PERDU

LE QUARTIER DES VOLEURS

I

L’homme gris avait dit vrai. Ni lui, ni Shoking, ni l’Irlandais en guenilles n’avaient pu retrouver Ralph.

Qu’était donc devenu le petit Irlandais ?

L’enfant, après avoir sauté dans le jardin, n’avait pas hésité une minute.

Il avait couru à cet arbre qui, durant toute la journée, avait été l’objet de sa préoccupation et qui montait au long du mur ; puis il s’était mis à grimper autour du tronc jusqu’à ce qu’il fût parvenu aux branches.

Là, il s’était arrêté un moment pour s’orienter.

Il voyait par-dessus le mur.

De l’autre côté de ce mur, il y avait un terrain vague entouré d’une palissade en planches.

À gauche et à droite, il y avait des toits de maisons.

Montant d’une branche dans l’autre, l’enfant gagna le mur et s’y établit à califourchon.

Puis il mesura le saut qu’il avait à faire pour arriver dans le terrain vague.

Le mur était élevé à une vingtaine de pieds du sol, et de l’autre côté, il n’y avait ni arbre ni rien qui put lui permettre d’amortir sa chute.

Ralph eut un moment de désespoir. Lui faudrait-il donc reprendre le chemin qu’il avait déjà pris, et rentrer dans sa prison ?

Tout à coup, il entendit du bruit. Son effroi redoubla.

De l’endroit où il était, il voyait par-dessus le toit de mistress Fanoche, et, par conséquent, le devant du jardin.

Malgré l’obscurité, Ralph aperçut trois hommes qui entraient par la grille. Il en vit deux qui renversaient le troisième à terre, et ce spectacle, on le pense bien, n’était pas de nature à calmer sa frayeur.

C’étaient l’homme gris et son complice qui appliquaient un masque de poix sur le visage de lord Palmure et se débarrassaient de lui.

Ralph eut envie de sauter dans le terrain vague ; mais l’instinct du danger l’en empêcha encore.

Le couronnement du mur était à plat. L’enfant se dressa et se mit à marcher dessus. Il arriva ainsi à l’un des deux toits.

Un saltimbanque ne se fût pas mieux tiré de ce périlleux voyage.

Parvenu au bout du mur, il monta sur le toit.

Mais ses yeux ne perdaient pas de vue la maison de mistress Fanoche dans laquelle les deux hommes étaient entrés.

À force de rôder sur le toit, il découvrit une ouverture. C'était une de ces croisées dites à tabatière qu'on perce dans les mansardes.

Il eut bonne envie de se glisser par cette fenêtre et de pénétrer dans la maison; mais la peur d'être découvert, arrêté par les habitants et reconduit à mistress Fanoche le fit hésiter encore.

Soudain un nouveau bruit se fit dans le jardin de cette dernière; en même temps une lumière apparut à la fenêtre de la chambre que Ralph venait d'abandonner et l'enfant entendit des cris auxquels se mêlait la voix aigre de mistress Fanoche.

On venait de s'apercevoir de sa fuite.

Cette fois le petit Irlandais n'hésita plus et il se laissa couler par la croisée de la mansarde.

Il se trouva alors dans une étroite chambrette, dépourvue de tous meubles et dont la porte était ouverte.

Ralph franchit le seuil de cette porte et trouva un escalier. Ses petites mains s'accrochaient à la rampe et il descendit.

Où allait-il? peu lui importait, pourvu qu'il échappât à mistress Fanoche et à la terrible Écossaise.

La maison paraissait déserte.

On n'y voyait pas de lumière, on n'entendait aucun bruit.

L'enfant descendait avec une telle précipitation qu'il fit un faux pas et se heurta à la rampe.

C'était faire assez de bruit pour amener dans l'escalier les hôtes de la maison.

Ralph s'arrêta tout tremblant et durant quelques minutes, il n'osa bouger.

Mais personne ne vint.

Hampsteadt, nous l'avons dit déjà, est peuplé de maisons de campagne qui demeurent inhabitées en hiver.

Celle-là était de ce nombre.

Rassuré, l'enfant continua à descendre dans l'obscurité.

Quand il fut au bout de l'escalier, il devina plutôt qu'il ne vit, un vestibule, et au bout de ce vestibule une porte sous laquelle passait un rayon de clarté blafarde.

Il alla vers cette porte; mais elle était fermée.

Alors l'enfant se mit à tourner dans tous les sens; ses yeux s'habituaient peu à peu aux ténèbres, et il voyait assez distinctement les objets qui l'entouraient.

Après la porte, il trouva une croisée.

La terreur qu'il éprouvait en pensant que mistress Fanoche et des hommes qu'il ne connaissait pas étaient à sa recherche, doubla sa force et son énergie.

Après bien des efforts et des tâtonnements, il parvint à ouvrir la croisée.

Elle donnait sur une petite cour.

Cette cour était fermée par une grille ; mais cette grille n'était pas élevée, et Ralph, ayant sauté dans la cour, résolut de l'escalader.

De l'autre côté de la grille, il y avait une rue.

L'enfant se mit à grimper le long des barreaux qui se terminaient en fer de lance. Il parvint au couronnement, non sans se blesser et sans ensanglanter ses petites mains.

Il prononça le nom de sa mère pour se donner du courage, et sauta dans la rue.

Il tomba sur les genoux et se meurtrit.

Mais que lui faisait maintenant la douleur ? Il était libre !

Et il se mit à courir droit devant lui.

Désert ou non, un faubourg de Londres est éclairé au gaz avec une rare munificence.

De six heures du soir au matin, c'est la fête de l'hydrogène qui tient ses assises sur un parcours de vingt-cinq lieues carrées.

On avait amené Ralph endormi à Hampsteadt. Il lui était donc impossible de savoir qu'il se trouvait à plus de trois milles de distance de cette maison dans Dudley street où Shoking l'avait conduit avec sa mère.

Au bout de la rue qu'il venait de suivre, il trouva une grande artère qu'il crut reconnaître pour une de celles qu'il avait parcourues avec elle.

À Londres, toutes les rues se ressemblent.

Il enfila donc cette grande voie où les passants et les voitures étaient plus rares que les becs de gaz.

C'était Hampsteadt road.

Il marcha longtemps, sans s'apercevoir que ses mains et ses genoux saignaient.

Au bout d'une heure, il crut voir sur sa gauche une rue qui ressemblait à Dudley street, et il y entra.

Celle-là était plus étroite que Hampsteadt road, mais elle était plus éclairée, plus animée et il y avait une longue file de boutiques.

Comme l'enfant ne savait pas le nom de la rue où on l'avait conduit avec sa mère, il ne pouvait pas demander son chemin.

À la morne solitude d'Hampsteadt road avait peu à peu succédé la vie bruyante de Londres.

Maintenant il était sur Kings street, Camdentown.

Il marcha encore, il marcha toujours, tantôt mourant sur ses pieds, tantôt ayant une lueur d'espoir et croyant reconnaître le square Saint-Gilles ou la place des Sept-Cadrans ; puis entrant dans les rues adjacentes, à droite et à gauche, et tournant souvent sur lui-même.

Cela dura quatre heures.

Au bout de ce temps, le pauvre enfant n'était pas plus avancé qu'au moment où il avait quitté le jardin de mistress Fanoche.

Alors le désespoir le prit et vint en aide à la lassitude.

Il s'assit sur la marche d'une porte à demi-perdue dans l'ombre et se mit à pleurer.

La foule est indifférente partout, mais plus encore à Londres.

Cent personnes passèrent devant ce petit malheureux qui sanglotait et ne le regardèrent même pas.

Cependant une femme passa à son tour.

Elle s'arrêta, contempla Ralph, lui mit la main sur l'épaule et lui dit :

– Qu'as-tu donc, mon cher mignon ?

L'enfant leva la tête et envisagea celle qui lui adressait la parole d'une voix douce et compatissante.

Elle était jeune ; elle était mise simplement, comme une fille du peuple. Elle était belle, et il sembla à l'enfant qu'elle ressemblait à sa mère.

Il redoubla ses sanglots.

– Tu es perdu, n'est-ce pas ? dit-elle.

– Je cherche maman, dit l'enfant.

– Comment s'appelle-t-elle, ta mère ?

– Jenny.

– Tu es Irlandais ?

– Oui, madame.

Et l'enfant pleurait toujours.

– Moi aussi, dit-elle, et je me nomme Suzannah.

– Veux-tu venir avec moi, je t'aiderai à retrouver ta mère ?

Il la regarda encore, et son œil exprimait une certaine défiance.

– Viens donc, mon mignon, reprit-elle ; il ne sera pas dit que Suzannah l'Irlandaise, la plus belle fille de Broke street, aura laissé un enfant de sa nation mourir de froid et peut-être de faim.

Et elle prit l'enfant par la main avec une douce insistance.

II

Il n’y a pas de fortifications à Londres comme à Paris, pas de portes, pas de grilles affectées à l’octroi.

L’octroi n’existe pas.

Londres ne finit pas, comme disent les gens du peuple. À part la cité proprement dite, tout le reste est ce qu’on appelle l’*agglomération*.

Cela explique comment le petit Irlandais avait quitté Hampsteadt et était revenu dans Londres sans s’en douter.

Après avoir erré dans Kings street, il avait fini par tomber dans Niegh street, et c’était sous le porche d’une maison de Gloucester place que l’Irlandaise Suzannah l’avait trouvé.

Il fit bien un peu de résistance, tout d’abord; mais la jeune femme le regardait avec des yeux si doux, elle lui parlait d’un ton si affectueux, qu’il finit par céder.

– Vrai, dit-il? vous êtes Irlandaise?

– Je suis née à Cork, mon mignon.

– Et vous m’aiderez à retrouver ma mère?

– Si elle est Irlandaise, ce sera facile…

– Ah! fit-il en la regardant encore.

Elle eut un sourire triste.

– Tous les Irlandais sont malheureux, dit-elle, et, même à Londres, tous les malheureux se connaissent.

– Bien sûr, madame, vous ne me trompez pas?

– Non, mon enfant.

Et elle l’embrassa; puis elle lui dit encore:

– Mais où demeure-t-elle, ta mère? dans quelle rue?

L’enfant n’avait retenu qu’un nom *Saint-Gilles*.

– Ce n’est pas une rue, dit-elle, c’est une église.

– C’est toujours par là, dit Ralph.

– Eh bien! nous irons à Saint-Gilles; si tu cherches ta mère, dit-elle, il est probable que ta mère te cherche aussi.

Cette pensée illumina l’esprit de l’enfant.

– Oh ! oui, dit-il.

– Et, poursuivit Suzannah, elle ira demain à Saint-Gilles.

– Demain ? fit l’enfant, pourquoi pas ce soir ?

– Mais, mon mignon, dit Suzannah, parce que les églises sont fermées à cette heure.

Les enfants raisonnent avec une logique rigoureuse, ce que lui disait cette femme lui parut juste.

Il essuya ses larmes, mais il poussa un profond soupir en murmurant :

– Demain… comme c’est long !

– Mais non, dit-elle en souriant, tu ne sais donc pas qu’il est minuit ?

Tout en parlant, ils avaient fait un bout de chemin, se dirigeant toujours vers le Sud.

Les rues devenaient plus éclairées, plus bruyantes.

Dans certains quartiers excentriques, Londres est plus animé la nuit que le jour.

Suzannah marchait doucement pour ménager les petites jambes de Ralph.

Arrivée devant un marchand de comestibles, elle lui dit :

– As-tu faim ? veux-tu manger ?

– Non, dit l’enfant.

Ils continuèrent leur route.

Ils étaient maintenant dans une large rue qu’on nomme Graysam road.

La foule nocturne devenait plus compacte.

Plusieurs hommes abordèrent Suzannah et lui tinrent des propos que l’enfant ne comprit pas.

Elle les repoussa.

Un autre lui dit :

– Tu fais bien la fière, aujourd’hui.

Suzannah répondit :

– Aujourd’hui je suis mère de famille.

Et elle continua son chemin.

Quelques pas plus loin, elle fut abordée par un autre, un homme d’assez mauvaise mine, qui l’appela par son nom.

– Quoi de nouveau, Suzannah ? lui dit-il.

– Rien.

– Comment va Bulton ?

– Je ne sais pas… voici deux jours que je ne l’ai vu, dit-elle.

Et sa voix subit une légère altération.

– Serait-il bloqué ?

– Je ne sais pas… mais j’en tremble.

– Tiens ! qu’est-ce que ce mioche ?

– Un pauvre enfant perdu qui pleurait sous une porte.

L’homme regarda Ralph, et Ralph éprouva un sentiment de répulsion instinctive.

– Il est gentil, dit cet homme, une jolie graine de pick-pocket.

– Merci, dit Suzannah ; j’espère bien que ça ne lui arrivera pas.

– Et pourquoi donc ?

– Parce que demain je le ramènerai à sa mère.

L’homme haussa les épaules.

– Tu serais joliment battue, si Bulton t’entendait parler comme ça, dit-il. Bonsoir, Suzannah.

– Bonsoir, Craven.

– Oh ! madame, dit Ralph, comme ils s’éloignaient, quel vilain homme ! et comme il a l’air méchant !

Suzannah ne lui répondit pas.

Ils marchèrent encore et arrivèrent ainsi au bout de Graysiens lane, qui est perpendiculaire à une autre grande artère appelée Holborne, qui n’est elle-même que la continuation d’Oxford street.

Là, Suzannah s’arrêta un moment.

Elle paraissait inquiète et jetait autour d’elle des regards furtifs.

On eût dit qu’elle cherchait quelqu’un.

Enfin un homme, qu’elle reconnut sans doute, vint à passer.

Suzannah, tenant toujours l’enfant par la main, s’avança vivement vers lui.

– Tiens, dit celui-ci en s’arrêtant, c’est toi, Suzannah ?

– Oui. As-tu vu Bulton ? Voici trois jours et trois nuits que je suis sans nouvelles.

– Il a nourri une bonne affaire, et je crois que c’est pour cette nuit.

– Ah ! dit la jeune femme. Alors il n’est pas pris ?

– Il ne l’était pas ce matin, toujours.

Suzannah respira.

– Merci, William, dit-elle. Bonsoir !

– Tu rentres ?

– Oui.

– Les affaires sont-elles bonnes ?

– Comme ça, dit Suzannah. Les gentlemen font coudre leurs poches maintenant.

– Tiens, tu as donc un mioche, à présent ?

– C’est un petit Irlandais qui ne sait où coucher. Je l’emmène chez moi et je le rendrai demain à sa mère.

Ces derniers mots rassurèrent Ralph.

Il ne résista pas à la douce pression de la main de Suzannah qui continua son chemin en l’entraînant.

Après avoir fait quelques pas dans Holborne, Suzannah prit tout à coup à gauche et entra dans une rue étroite, bordée de misérables maisons et qui était encombrée d’une foule de gens à mine patibulaire.

Mais l’enfant tombait de fatigue et de lassitude et il ne remarqua plus rien à partir de ce moment.

Sa conductrice s’arrêta devant une des plus chétives maisons de la rue, tira une clef de sa poche, ouvrit la porte et l’enfant se vit au seuil d’une allée noire.

– N’aie pas peur, lui dit Suzannah, et viens avec moi.

Au bout de l’allée, ils trouvèrent un escalier, montèrent au second et Suzannah ouvrit une nouvelle porte.

Puis elle se procura de la lumière.

Alors Ralph vit un réduit assez misérable dans lequel il n’y avait que deux chaises et un lit.

Sur une table, il y avait une assiette, couverte encore des débris d’un jambonneau, auprès d’un morceau de pain et d’une carafe dans laquelle se trouvait un reste de bière brune.

– Vrai ? dit Suzannah, tu n’as pas faim.

– Non, madame.

– Veux-tu dormir ?

– Je veux bien, répondit-il, si vous me promettez que demain vous me reconduirez à ma mère.

– Je te le promets.

Alors l’enfant s’étendit de lui-même sur le lit et s’endormit.

Mais si profond que fût son sommeil, il en fut tout à coup tiré par un grand bruit.

Un pas lourd, aviné, s’était fait entendre sur l’escalier, puis la porte s’était ouverte et Suzannah avait jeté un cri de joie.

Alors, à la lueur de la chandelle qui brûlait toujours sur la table, l’enfant éveillé en sursaut vit Suzannah se jeter au cou d’un homme de haute taille portant une barbe épaisse.

– Ah ! te voilà, disait-elle, te voilà, mon bien-aimé ! je t’ai cru mort…

L’homme eut un rire sinistre et embrassa Suzannah.

En même temps, le petit Irlandais se prit à frissonner, car il s’aperçut que cet homme avait les bras nus et que l’un de ses bras était couvert de sang.

III

L’homme aux bras rouges de sang n’avait pas encore aperçu Ralph.

Quant à Suzannah, elle paraissait l’avoir complétement oublié.

L’enfant tout tremblant, n’osait bouger et retenait son haleine.

– Mon Dieu ! disait Suzannah, comme j’ai eu peur pour toi, mon bien-aimé !

Bulton, car c’était bien l’homme dont la jeune femme avait parlé dans la soirée, Bulton s’essuya le front.

– Ah ! dit-il, l’affaire a été rude. Un moment nous avons failli être pincés, et je me suis dit : « Je ne reverrai plus ma petite Suzannah. »

Mais ce n’a été qu’une alerte.

– Et le coup a réussi ?

– Regarde.

En même temps, cet homme tira de sa poche un gros sac, qu’il jeta sur la table et qui s’ouvrit en tombant.

Une profusion de pièces d’or s’en échappa.

– Oh ! que de guinées ! dit Suzannah.

Puis, tout à coup, elle pâlit et étouffa un cri.

– Du sang ! dit-elle, du sang !

– J’en ai plein ma veste et ma chemise, répondit tranquillement Bulton.

– Vous avez assassiné le vieillard, malheureux ! fit Suzannah avec une expression d’horreur.

– Non, dit Bulton. Je t’avais promis de ne pas verser de sang, et quand je promets quelque chose à ma petite Suzannah, je tiens toujours ma parole, sauf le cas de force majeure, bien entendu.

Et Bulton embrassa de nouveau Suzannah.

– Mais quel est donc ce sang ? demanda-t-elle toute frissonnante.

– Voici ce qui s’est passé, répondit Bulton. La maison que nous avons dévalisée est, comme tu le sais, au milieu des champs. Nous avions garrotté le vieux qui y vit seul, après lui avoir mis le bonnet de laine, afin qu’il ne pût pas nous reconnaître. Nous avions trouvé l’or et nous le partagions tranquillement, lorsque nous entendons du bruit.

C’était une ronde de police.

Tandis qu’elle arrivait par la cour, nous avons pris la porte du côté du jardin.

J’ai escaladé le mur le dernier.

En ce moment, je me suis senti saisi par les jambes et il m’a fallu retomber dans le jardin.

Un policeman plus grand et plus fort que les autres avait devancé ses camarades, et il me serrait au cou en criant :

– À moi ! à moi ! j’en tiens un !

Il fallait être pris ou verser du sang. Les autres policemen arrivaient.

Je lui ai planté mon couteau dans la poitrine, il est tombé, et je me suis sauvé.

Ralph, frémissant d’horreur, avait entendu tout cela, mais il ne comprenait que vaguement.

Seulement, l’aspect de Bulton avait quelque chose d’effrayant pour lui.

Cet homme était jeune cependant, et d’une beauté mâle et farouche ; on comprenait qu’il eût subjugué le cœur d’une femme tombée comme l’Irlandaise Suzannah.

Mais, pour cet enfant de dix ans, avec sa barbe inculte, son œil féroce, sa voix retentissante, il était réellement effrayant.

Ralph eut si peur même, qu’il regretta le fouet de Mary l’Écossaise et la maison de mistress Fanoche.

Suzannah regardait Bulton et, tout en le regardant, elle comptait l’or répandu sur la table.

Tout à coup le bandit se retourna, vit l’enfant sur le lit et s’écria :

– Tonnerre ! qu’est-ce que c’est que ça ?

L’épouvante de Ralph était si grande qu’il ferma les yeux et fut assez maître de lui-même pour faire semblant de dormir.

– Ça, dit Suzannah, qui eut tout à coup un accent suppliant, c’est un pauvre enfant que j’ai trouvé dans la rue.

– Ah ! ah !

– Il avait froid, il pleurait…

– Et tu l’as embauché ? ricana Bulton.

– C’est un petit Irlandais, je suis Irlandaise aussi, moi, et j’ai eu pitié de lui.

– En vérité ! tu es une fille de cœur, ma chère, ricana Bulton.

Et il fit un pas vers le lit.

Suzannah le prit par le bras :

– Ne lui fais pas de mal, dit-elle. Vois comme il est gentil… Il dort…

– Il est gentil, en effet, dit le bandit ; et qu'en comptes-tu faire ?

– Je l'emmènerai demain avec moi dans le quartier irlandais, aux environs de Saint-Gilles.

– Bon !

– Et nous tâcherons de retrouver sa mère.

– Ah ! fit encore Bulton.

Suzannah respira. Elle avait craint sans doute d'être battue, car elle sauta de nouveau au cou du bandit et lui dit :

– Oh ! tu es bon ! vois-tu, et je t'aime…

– Mais nous n'allons pas dormir tous les trois dans le même lit, dit Bulton.

– Non, certes, répondit Suzannah ; et il va falloir réveiller le pauvre petit.

Elle s'approcha du lit et toucha Ralph.

Ralph ne dormait pas. Cependant il avait un peu moins peur depuis que Bulton n'avait point paru s'opposer à ce que Suzannah le reconduisit à sa mère.

Il ouvrit les yeux et fit semblant de s'éveiller.

– Ce monsieur que tu vois là, dit Suzannah, est mon mari ; il ne te fera pas de mal ; n'aie pas peur, mon enfant.

Ralph leva ses grands yeux sur Bulton.

– Il est gentil, en effet, ce môme-là, dit le bandit. Et tu veux le reconduire à sa mère ?

– Certainement.

– Nous ferions bien mieux de le garder.

L'enfant frissonna des pieds à la tête.

– Non, non, dit Suzannah avec énergie, il doit être honnête, il ne sera pas dit que ce sera moi qui l'aurai jeté dans la fange où nous sommes.

Bulton eut un éclat de rire.

– Tu es vertueuse ce soir, Suzannah, dit-il.

Elle baissa les yeux et ne répondit pas.

– Pourtant, continua Bulton, ce petit-là pourrait nous rendre de fameux services.

– Jamais ! dit Suzannah.

Une colère subite s'empara du bandit.

– Ah ! tu me résistes ! dit-il.

– Oui, répéta Suzannah.

– Tu me résistes, malheureuse ?

Et il leva la main.

– Bats-moi, dit Suzannah, si cela te plaît, mais je ne veux pas faire de cet enfant un homme comme toi.

Bulton eut un ricanement de bête fauve.

– Par saint George ! dit-il, je crois qu'elle ose me mépriser.

Il se passa alors une chose inattendue.

Comme le bandit allait frapper Suzannah, Ralph, qui se tenait immobile et tremblant au pied du lit, qu'il avait quitté sur un signe de l'Irlandaise, Ralph vint se placer résolument devant elle, et la couvrit de son corps.

Le sang du lion avait parlé ; l'enfant s'était senti subitement le courage d'un homme.

Or, le courage aura toujours une action directe, exercera toujours un prestige instantané sur les natures à demi-sauvages.

En présence de cet enfant qui osait le regarder en face, Bulton se calma tout à coup.

– Par saint George ! exclama-t-il, voilà un hardi petit compagnon ; tu es gentil, mon mignon, et je ne battrai pas Suzannah, puisque tu veux la défendre.

En même temps, il voulut embrasser l'enfant qui recula.

– Il est fier, dit Bulton en riant, c'est bien ça…

Puis il embrassa Suzannah.

La jeune femme le regarda avec cet œil soumis et passionné de la créature qui redoute son maître.

– Tu te fais toujours plus méchant que tu n'es, dit-elle.

– Mon mignon, dit Bulton qui passa ses doigts robustes dans les cheveux blonds de Ralph, nous ferons ce que tu veux et ce que veut Suzannah, nous te ramènerons demain à ta mère.

Et la voix du bandit était devenue presque caressante.

L'enfant le regarda avec défiance.

– Je te le promets, moi, dit Suzannah.

Puis elle retira un matelas de son lit et le porta dans un coin de la chambre.

– Viens te coucher là, dit-elle.

… … … … …

Quand l'enfant fut endormi, Bulton dit à Suzannah, en lui parlant à l'oreille :

– C'est le diable qui nous envoie cet enfant.

– Que veux-tu dire ? fit-elle.

– Grâce à lui, demain, à pareille heure, nous aurons dix fois plus d'or que tu n'en as eu ce soir.

– Bulton, Bulton, dit Suzannah d’un ton de reproche, je t’ai dit que je ne voulais pas perdre cet enfant…

– Ne te fâche pas, dit le bandit, et écoute-moi… tu verras…

Cette fois, Ralph dormait tout de bon, et le bandit put à loisir faire ses confidences à Suzannah l’Irlandaise.

IV

Bulton colla ses lèvres à l’oreille de Suzannah.

Ils étaient côte à côte et l’obscurité la plus profonde régnait dans la chambre.

On n’entendait que le bruit paisible et régulier de la respiration du petit Irlandais qui dormait.

– Vois-tu, dit alors Bulton, j’ai idée d’en finir d’un coup.

– Que veux-tu dire ?

– Un jour ou l’autre on me prendra et j’irai danser les pieds dans le vide devant Newgate ou devant Clarkenweid.

– Tais-toi, ne parle pas ainsi… tu me fais mourir par avance, murmura Suzannah qui l’étreignit avec passion.

– Cela arrivera tôt ou tard, te dis-je.

– Tais-toi !… au nom du ciel !

Le bandit eut un ricanement.

– C’est précisément parce que le ciel existe que cela arrivera, te dis-je. Cependant si nous avions seulement mille livres sterling…

– Eh bien ?

– Peut-être échapperais-je à mon sort, peut être pourrions-nous être heureux ?

– Heureux ! murmura Suzannah avec extase.

– Tu ne ferais plus ton honteux métier, tu ne volerais plus, et nous quitterions l’Angleterre.

– Où irions-nous ?

– En France. Nous nous marierions et je tâcherais de vivre honnêtement.

Suzannah pressa Bulton dans ses bras.

– Tu ferais cela ? dit-elle.

– Oui.

Elle soupira.

– Mais, hélas ! fit-elle, nous n’aurons jamais mille livres.

– Qui sait ?

Et, comme elle attendait qu'il s'expliquât :

– Cet enfant, poursuivit-il, pourrait nous rendre un grand service.

– Oh ! Bulton ! Bulton ! mon bien-aimé, dit Suzannah d'un ton de reproche, pourquoi veux-tu faire de ce malheureux enfant un voleur ? N'as-tu pas vu comme il était beau… comme il ressemblait à un petit ange ?… ne frissonnes-tu donc pas en pensant que nous pourrions envoyer au moulin cette innocente créature ?

Le bandit eut un rire moqueur :

– Tu es vraiment émouvante, ma chère, quand tu parles ainsi. Cependant, je ne veux pas te faire de peine, ma Suzannah, et je te promets que je ne m'opposerai pas à ce que tu le ramènes à sa mère, mais quand il nous aura rendu le service dont j'ai besoin.

– Quel est donc ce service ? demanda Suzannah.

– Écoute-moi bien.

Et Bulton baissa la voix plus encore.

– Je nourris une affaire depuis longtemps, dit-il, une affaire superbe.

– Ah !

– Je n'en ai parlé à aucun des camarades, car il faudrait partager, et ce n'est pas mille livres, c'est deux mille, peut-être trois ou quatre que nous aurions.

– Quatre mille livres ! murmura Suzannah. Et à qui donc veux-tu voler ça ?

– À un homme qui a volé tout le monde, les pauvres et les riches, dont le nom est exécré dans Londres, et qui, lorsqu'il passe dans une rue, est poursuivi par les malédictions du peuple.

– Quel est donc cet homme ?

– On l'appelle Thomas Elgin.

– L'usurier ?

– Justement.

– Et c'est cet homme que tu veux voler toi ?

– Mon plan est fait. J'ai l'empreinte de toutes les serrures, depuis celle de la grille de son petit jardin sur le square jusqu'à celle de son bureau où est sa caisse. Ayant les empreintes, j'ai fabriqué les clefs.

– Mais où demeure-t-il, ce Thomas Elgin ?

– Dans Kilburne square, tout auprès de la station de Western-Railway, il vit seul et n'a même pas de servante. Il prend ses repas dans un boarding de la Cité et ne rentre chez lui que le soir assez tard.

– Mais, dit Suzannah, il n'a probablement jamais d'argent chez lui.

– Dans la semaine, jamais. Il a tout son argent à la Banque. Mais Thomas Elgin n'est pas homme à perdre un jour par semaine, et il estime qu'on doit travailler le dimanche aussi bien que les autres jours.

– Ah ! fit Suzannah.

– Il y a des gens qui ont besoin d’argent le dimanche tout aussi bien que dans la semaine, et c’est même ce jour-là qu’il fait les meilleures affaires.

Donc, continua Bulton, le samedi, Thomas Elgin passe à la Banque et y prend quelquefois mille, quelquefois deux et même quatre mille, livres en or et en bank-notes, et il les emporte chez lui.

– Ah ! fit Suzannah.

– Il a une caisse chez lui, une caisse qui est un chef-d’œuvre et que personne que moi ne saurait forcer. Mais j’ai trouvé le secret, moi.

– Comment ?

– Avant d’être voleur, j’ai tenu une boutique, poursuivit Bulton. Nous ne nous connaissions pas alors, ma Suzannah, et j’avais une femme légitime. C’est Thomas Elgin qui m’a ruiné, et ma femme en est morte de chagrin.

– Continue, dit Suzannah avec émotion.

– Thomas Elgin m’a prêté, à trois cents pour cent, douze livres pour lesquelles il m’a envoyé à White-cross, et c’est un dimanche qu’il m’a remis cette somme.

La caisse de l’usurier est dans une petite salle qui n’a qu’une porte.

Dans le milieu de cette porte est percé un judas qui a deux pouces carrés de largeur.

Quand un homme à qui Thomas Elgin a affaire se présente, il regarde par ce guichet avant d’ouvrir.

Si j’avais pu passer la main, il y a longtemps que j’aurais dévalisé l’usurier.

– Tu n’as donc pas l’empreinte de la serrure.

– Si, mais si j’essayais d’ouvrir cette porte, je serais mort.

– Comment cela ?

– C’est un homme ingénieux que M. Thomas Elgin, poursuivit Bulton.

– Qu’a-t-il donc imaginé ?

– Il y a derrière la porte un pistolet disposé de telle manière que la porte, en s’ouvrant, le ferait partir et qu’il tuerait celui qui voudrait entrer.

– Mais enfin, dit Suzannah, quand M. Thomas Elgin entre chez lui et qu’il ouvre cette porte, comment fait-il pour empêcher le pistolet de partir.

– Voilà, dit Bulton, la seule chose que je n’aie pu trouver. Je me suis bien cassé la tête, mais je n’ai pu y parvenir.

– Alors, le vol est impossible.

– Oui et non.

– Comment cela ?

– Suppose un moment que le guichet est assez large pour que j’y puisse passer le bras.

– Bon.

– Je promène ma main le long de la porte, en dedans, jusqu’à ce que j’aie trouvé une corde.

– Qu’est-ce que cette corde ?

– Celle qui, tirée violemment par une poulie, si la porte s’ouvrait, et attachée à la détente du pistolet qui est placé sur un affût, le ferait partir.

– Après ? dit Suzannah.

– La corde est lâche, comme tu le penses bien il faut que la porte s’ouvre à moitié pour qu’elle se tende et pèse sur la détente, sans cela la balle, chassée trop vite, rencontrerait la porte et non le corps du voleur.

– Je comprends.

– Ma main rencontre donc la corde et comme elle est munie d’une paire de ciseaux, elle la coupe.

– Ah ! j’y suis.

– Mais, dit Bulton, j’ai la main trop grosse, et toi aussi ; et il n’y a qu’une main d’enfant, celle du petit, par exemple, qui puisse…

– Écoute, dit Suzannah, si tu me jures que, ce vol accompli, nous rendrons l’enfant à sa mère, je ne m’opposerai pas à ton projet.

– Je te le promets.

– Mais, dit encore Suzannah, probablement en rentrant chez lui avec de l’argent, le samedi soir, M. Thomas Elgin ne sort plus.

– Au contraire. Quand il a refermé sa caisse, disposé son pistolet et pris toutes ses précautions, il s’en retourne passer sa soirée à Londres, tantôt dans les galeries de l’Alhambra, dans Leicester square, tantôt à Argyll-Rooms, ou bien encore au théâtre du Lycéum. C’est donc entre neuf et dix heures du soir qu’il faudrait faire le coup, car c’est demain samedi.

– Mais que ferons-nous de l’enfant, d’ici-là ?

– Je me charge de le faire patienter, dit Bulton.

– Tu le battras ? demanda Suzannah d’une voix tremblante.

– Pas du tout.

– Tu me le promets ?

– Je te le jure.

– Mais comment feras-tu ?

– Tu le verras…

Et le bandit et la femme perdue s’endormirent à leur tour.

V

Un de ces pâles rayons de jour, qui se dégageait péniblement du brouillard, pénétrait dans la chambre de Suzannah l'Irlandaise, lorsqu'elle s'éveilla.

Bulton était déjà levé.

L'enfant dormait encore, brisé qu'il était par la fatigue de la veille.

Bulton était assis auprès de la fenêtre et paraissait fort occupé.

Son occupation consistait à limer et à polir un trousseau de clefs, dont chacune portait une petite ficelle de couleur différente, étiquettes mystérieuses, intelligibles pour lui seul.

Malgré le grincement de la lime, Ralph était immobile sur son lit improvisé.

– Pauvre petit ! dit Suzannah en le regardant.

Et elle avisa ses chaussures, couvertes de cette boue noire qui est particulière à Londres.

– Comme il a dû marcher ! dit-elle.

Bulton se mit à rire.

– Tu serais une bien bonne mère de famille, ma chère, dit-il.

– Et toi, répondit Suzannah, qui vint entourer de ses bras blancs le cou musculeux du bandit, tu es meilleur que tu n'en as l'air. Je parie que tu prendrais cet enfant en affection.

– La preuve en est, répondit Bulton, que je voudrais le garder.

– Oh ! non, répondit Suzannah, il ne faut pas faire cela… D'ailleurs, tu me l'a promis, n'est-ce pas ?

– Je te le promets encore, mais quand il aura coupé la corde.

– Soit, dit Suzannah. Cependant j'ai envie de faire une chose.

– Laquelle ?

– De m'en aller errer, toute seule, aux environs de Saint-Gilles.

– Pourquoi faire ?

– Et de m'enquérir adroitement si on n'a pas perdu un enfant… si on ne connaît pas quelque pauvre mère en pleurs… si…

– Il sera toujours temps de faire cela demain.

– Pourquoi pas aujourd'hui ?

– Je te le répète, parce que nous avons besoin de l'enfant ce soir. Ensuite, suppose qu'en ton absence il s'éveille…

– Bon !

– Ne te voyant plus, il se mettra à pleurer et voudra s'en aller. Tu sais que je ne suis pas patient.

– Non, certes, répondit Suzannah, et tu le battras. Oui, tu as raison, il vaut mieux que je reste, mais comment le faire patienter jusqu'à demain ?

– Quand il s'éveillera, il aura faim.

– Soit.

– Il aura soif…

– Eh bien ?

– Tu sais bien que lorsque, nous autres voleurs, nous voulons griser et endormir les gens, c'est très-facile : deux gouttes de gin mélangé de bitter dans un pot de bière brune, et le tour est fait.

– Tais-toi, dit Suzannah.

Et elle jeta un regard rapide sur Ralph, qui venait de s'agiter légèrement.

En effet peu après, l'enfant ouvrit les yeux et prononça un mot : « Maman. »

Suzannah s'approcha de lui et le prit dans ses bras.

– Ta mère, mon enfant, dit-elle, je t'ai promis que nous la chercherions.

– Tout de suite, n'est-ce pas ? dit-il.

Il se leva et, ayant aperçu Bulton, il éprouva un nouveau mouvement d'effroi.

Mais le bandit lui sourit, adoucit sa voix et son regard et lui dit :

– N'aie donc pas peur de moi, mon chérubin, je suis le mari de madame et je ne veux pas te faire du mal.

– Cela est bien vrai, fit Suzannah qui embrassa le petit Irlandais.

Celui-ci était déjà prêt à partir, mais il aperçut sur la table les restes du souper de Suzannah, et son regard trahit le vide de son estomac.

– Tu as faim, n'est-ce pas ? dit-elle.

L'enfant ne répondit rien, mais il rougit.

Il mourait de faim en effet.

– C'est loin d'ici l'église Saint-Gilles, poursuivit Suzannah et il te faudra beaucoup marcher encore. Par conséquent il faut que tu aies de la force. Allons, mange, mange, mon mignon, nous allons déjeûner.

– Je vais aller chercher du jambon et de la bière, dit Bulton, qui se leva à son tour et sortit.

Son départ fit sur Ralph un effet tout semblable à celui qui se produirait pour une personne oppressée, si une fenêtre venait à s'ouvrir et laissait pénétrer une bouffée de grand air.

Il lui sembla qu'il était plus en sûreté, et que Suzannah lui parlait avec plus de douceur.

Alors celle-ci se mit, pour tromper son impatience, à lui faire mille questions sur sa mère, sur l'endroit où il l'avait laissée et sur ce qui lui était arrivé.

Ralph se souvenait exactement des différentes circonstances de son arrivée à Londres, de son entrée chez mistress Fanoche.

Il parla des petites filles qui lui avaient prédit qu'il serait battu ; et comme il en était au milieu de son récit, Bulton revint avec des provisions et un pot de bière.

L'enfant voulut s'arrêter encore, mais Suzannah lui dit :

– Puisque monsieur est mon mari, pourquoi ne parles-tu pas devant lui ?

Ralph s'enhardit ; et il répéta devant le bandit ce qu'il avait dit déjà.

Un fait se dégagea, pour ce dernier et pour Suzannah, des paroles de l'enfant, c'est qu'il n'avait que des souvenirs très-vagues du quartier où on l'avait conduit et que par conséquent, on pourrait, sous prétexte de le mener à Saint-Gilles, l'entraîner dans un autre quartier de Londres sans qu'il s'en aperçut.

Les voleurs de Londres, tout comme ceux de Paris, ont un argot, une sorte de langue verte qui n'est compréhensible que d'eux seuls.

Bulton se mit à parler cette langue et il dit à Suzannah :

– Je renonce à griser l'enfant.

– Ah !

– Tu vas t'en aller avec lui, tous les squares se ressemblent, à Londres, et en place de le mener à Saint-Gilles, tu le mèneras à Kilburn square.

– Bon !

– Tu le promèneras dans tous les environs jusqu'à ce qu'il soit rompu de fatigue. Il n'aura pas à soupçonner la vérité et à mettre en doute ta bonne foi, et quand il sera bien las, tu entreras dans un public-house qui est dans le Kursalt Pince Lane, à l'angle d'Edward road, et tu m'y attendras, cela vaut mieux.

– Je préfère cela aussi, dit Suzannah.

– J'aurai les clefs toutes prêtes, je serai mis comme un gentleman, et j'arriverai en cab : fie-t'en à moi pour le reste.

– C'est bien, dit Suzannah.

Ralph mangea avec avidité, et on lui donna à boire de la bière sans addition de gin et de bitter. Puis Suzannah prit son châle et son chapeau et lui dit :

– Maintenant, allons chercher ta mère.

Et l'enfant partit avec elle, plein de confiance et consentit à embrasser Bulton.

Le programme de ce dernier fut suivi à la lettre.

Suzannah tenait l'enfant par la main, descendit le Brok street et tourna dans le Holborne.

Un des nombreux omnibus qui vont à Regent's parck passait en ce moment.

Suzannah fit signe au cocher qui s'arrêta.

Ralph ne fit aucune difficulté de monter avec l'Irlandaise, et une demi-heure après, ils descendaient dans Albert road.

Alors Suzannah se mit à lui faire parcourir les rues environnantes, en lui disant :

– Regarde-bien, est-ce là ?

– Non, disait l'enfant.

Et ils se remettaient en route.

Elle le traîna ainsi tout le jour, avec une patience qui acheva de lui gagner la confiance du pauvre enfant.

Et la nuit vint, et Ralph n'avait ni reconnu la rue de mistress Fanoche, ni retrouvé sa mère.

Il était si las que Suzannah le prit dans ses bras et le porta.

Elle le porta jusqu'à ce public-house dont avait parlé Bulton.

Et l'enfant, docile désormais, consentit à s'asseoir et à souper avec l'Irlandaise.

La nuit était venue.

– Nous allons nous en retourner chez nous, dit Suzannah, et demain nous chercherons encore…

L'enfant était triste, mais il avait cessé de pleurer.

L'âme d'un homme était en lui.

Tout à coup la porte du public-house s'ouvrit et Bulton entra.

– Je crois bien, dit-il, que j'ai retrouvé ta mère.

L'enfant jeta un cri de joie et tendit les bras au bandit.

VI

Suzannah regarda Bulton, au cou de qui sautait l'enfant.

Bulton lui fit un signe imperceptible qui voulait dire :

– Tais-toi donc, c'est pour qu'il fasse ce que nous voudrons.

Le bandit avait arrangé une petite histoire propre à frapper l'imagination de Ralph, et il en avait pris les premiers éléments dans le récit même du pauvre enfant.

Au cri de joie poussé par le petit Irlandais, quelques personnes qui se trouvaient dans le public-house s'étaient retournées.

– Ne fais pas de bruit, lui dit Bulton, ne crie pas, et écoute-moi bien.

Il avait su trouver une voix sympathique et se faire un visage affectueux.

L'enfant qui, le matin encore, avait peur de lui, se sentit pris d'une sorte de tendresse subite pour cet homme qui lui promettait de lui rendre sa mère.

Bulton fit un nouveau signe à Suzannah, et tous trois passèrent dans le parloir du public-house, où il n'y avait personne.

Là, Bulton dit :

– Nous avons le temps… il ne faut pas nous presser… Écoute-moi bien, mon mignon.

Ralph le regardait avec anxiété.

– Ta mère est en prison, dit Bulton.

L'enfant joignit les mains et leva un regard douloureux.

Bulton continua :

– Elle est en prison, comme tu l'étais toi-même, nous as-tu dit, dans une maison particulière. Ceux qui t'ont emmené d'un côté et te battaient, ont emmené ta mère de l'autre.

L'enfant eut un geste de colère.

– Oh ! dit-il, est-ce qu'ils ont osé la battre ?

– Non, mais ils la battront si nous ne la délivrons pas. Heureusement je suis là, moi.

Et Bulton prit un air de matamore qui acheva de convaincre le petit Irlandais.

– Et où est-elle ? demanda Suzannah à son tour.

Cette question faite avec une grande naïveté eût achevé de convaincre Ralph.

– Elle n’est pas bien loin d’ici, dans une maison où on l’a enfermée, continua Bulton.

– Allons vite la délivrer ! dit l’enfant.

Bulton sourit.

– Tu n’es plus un enfant, dit-il, tu es un homme et tu comprendras pourquoi nous ne partons pas de suite.

– Ah ! dit Ralph en le regardant. Eh bien ! pourquoi ?

– Parce qu’il faut attendre que ses gardiens soient couchés et que les rues soient désertes.

Ralph ne fit pas d’objection. Il comprenait vaguement que Bulton devait avoir raison.

Suzannah se remit à parler cette langue verte des voleurs de Londres qui ne pouvait être intelligible pour le petit Irlandais.

– As-tu donc tout préparé ? dit-elle à Bulton.

– Oui. J’ai les fausses clefs. De plus je suis venu en cab et j’ai laissé le cocher à la porte.

– Pourquoi avoir pris un cab ?

– Pour ne pas éveiller de soupçons d’abord. Quand on verra une voiture à la porte, les passants ne feront nullement attention à nous, ils croiront que nous sommes des clients de Thomas Elgin. Ensuite, une fois que nous aurons l’argent, nous filerons plus vite.

– Es-tu donc bien sur qu’il ait de l’argent aujourd’hui ?

– J’en suis certain.

– Comment ?

– Je l’ai vu entrer à la Banque à trois heures et demie.

– Et il ne t’a pas vu, lui ?

– Non. D’ailleurs, je suis bien changé depuis le temps où j’étais son client ; il ne me reconnaîtrait pas.

Bulton regarda la pendule du public-house. Elle marquait huit heures et demie.

– Nous n’avons plus qu’une demi-heure à attendre, dit-il.

– Ah ! dit Suzannah.

– Comme Thomas Elgin sortait de la banque, poursuivit Bulton, je l’ai entendu qui donnait rendez-vous à une personne pour dix heures dans Leicester square. Il ira donc prendre le train de neuf heures à la station.

Quand le sifflet de la locomotive se fera entendre, nous partirons.

– Mais, dit Suzannah, quand nous aurons fait le coup, que ferons-nous de l’enfant ?

– Nous le conduirons à Saint-Gilles, au work-house. Il est à peu près certain que ses parents viendront l’y réclamer.

– Et nous.

– Nous filerons dès demain matin par le South-Eastern-Railway…

– Tu es donc toujours décidé à aller en France ?

– Toujours.

Suzannah sauta au cou de Bulton.

Ils causèrent ainsi quelques minutes encore ; puis le bandit se leva, jeta une demi-couronne sur le comptoir pour payer la dépense et sortit le premier.

Suzannah reprit l'enfant par la main :

– Viens, dit-elle.

– Madame, demanda Ralph, bien sûr, n'est-ce pas, que nous allons revoir maman ?

– Oui, mon mignon.

Le cab dont avait parlé Bulton était, en effet, à la porte du public-house.

Suzannah y monta la première, fit asseoir Ralph auprès d'elle et Bulton monta à côté du cocher.

– Où allons-nous ? demanda le cabman.

– Kilburn square, je t'arrêterai à la porte, dit Bulton ; mais auparavant, passe devant la station du railway.

On entendait dans le lointain le sifflet du train et Bulton n'était pas fâché de voir partir Thomas Elgin.

Sur son ordre, le cocher alla lentement, et, comme il arrivait devant la station, Bulton aperçut un homme qui se dirigeait en toute hâte vers le guichet.

Cet homme, enveloppé dans un chaud *imperméable*, marchait le nez au vent, les mains dans les poches, avec un petit air de satisfaction.

C'était M. Thomas Elgin.

Bulton vit l'usurier monter les marches de la station, s'approcher du guichet et demander un ticket.

– À présent, pensa le bandit, nous sommes tranquilles, et tout ira bien. Kilburn square, et rondement.

Le cocher anglais est l'homme discret par excellence. Il voit tout et ne regarde rien, entend tout et ne cherche pas même à comprendre.

Il serait témoin d'un assassinat que l'idée d'appeler le policeman ne lui viendrait même pas.

Celui qui conduisait Bulton ne se demanda seulement pas pourquoi on l'avait fait passer par la gare du chemin de fer, ce qui était, en partant du public-house, le chemin le plus long, et fouettant son cheval, il arriva à Kilburn square.

– Vois-tu cette maison blanche, là, à droite ? dit Bulton. C'est là.

Le cab s’arrêta.

Suzannah descendit, donnant toujours la main à l’enfant.

La soirée était brumeuse, le square désert, et la lueur des réverbères ne perçait qu’imparfaitement le brouillard.

Bulton était fort proprement vêtu, et il avait l’air d’un parfait gentleman.

Il y aurait eu du monde dans le square, que nul n’aurait trouvé extraordinaire que cet homme s’arrêtât devant la grille de la maison, tirât une petite clef de sa poche et l’ouvrit.

À Londres, dans les quartiers excentriques et non commerçants, il y a devant chaque maison un petit jardin de six à huit mètres de profondeur.

Bulton, Suzannah et l’enfant traversèrent ce jardin et arrivèrent à la porte d’entrée.

Là, le bandit fit usage d’une nouvelle clef qui tourna dans la serrure aussi facilement que la première, et les deux voleurs et leur innocent complice se trouvèrent dans la maison.

Ils avaient devant eux un vestibule dallé en marbre avec des murs peints et vernis, quelques siéges d’acajou et un dressoir.

Bulton avait tiré de sa poche une de ces bougies minces et repliées sur elles-mêmes comme un écheveau, auxquelles on a donné le nom de rats de cave, puis il l’avait allumée à l’aide d’un briquet phosphorique.

– Et c’est ici qu’est maman ? dit l’enfant joyeux.

– Oui, silence ! répondit Bulton.

Au fond du vestibule, il y avait une porte complétement fermée au pêne.

Bulton, qui marchait le premier, l’ouvrit, et Ralph aperçut un parloir qui ressemblait vaguement à celui de mistress Fanoche.

Il en conclut que Bulton lui avait dit vrai et que sa mère devait se trouver dans cette maison.

En face de la porte d’entrée du parloir, il y en avait une autre qui était masquée par un rideau.

Celle-là donnait sur un corridor et, à l’extrémité de ce corridor, on en voyait une troisième.

– C’est là, dit Bulton.

Et il montra à Suzannah une petite moulure carrée percée dans le milieu.

VII

Occupons-nous maintenant un moment de M. Thomas Elgin, et pénétrons dans le bureau qu'il avait à Londres, en rétrogradant de quelques heures.

M. Thomas Elgin sortait de la banque où il avait pris une somme de deux mille livres, pour les éventualités de son petit commerce, lequel allait aussi bien le dimanche que les autres jours.

Puis, avant de prendre l'omnibus qui devait le conduire à Kilburn square, il avait donné rendez-vous à un petit bourgeois de ses amis, avec lequel il passait volontiers ses soirées, soit à Argyll-rooms, soit à l'Alhambra.

Enfin, il s'était souvenu qu'il avait oublié de répondre à deux de ses correspondants de Dublin et, au lieu de retourner à son domicile privé, il avait passé par son bureau, une sorte d'échoppe située au fond d'un passage dans Oxford street.

– Je dînerai une demi-heure plus tard, s'était-il dit; mais il faut que j'écrive ce soir, car la poste ne part pas le dimanche.

Tandis qu'après avoir mis, en homme soigneux qu'il était, ses manches de lustrine, il taillait sa plume auprès d'un petit poêle où brûlait un maigre feu de coke, il entendit frapper à la porte.

– Entrez! dit-il sans se déranger.

Mais à peine la porte se fut-elle ouverte, que M. Thomas Elgin se leva vivement, perdit son air arrogant et hautain, ôta vivement son chapeau et salua avec une politesse obséquieuse.

Le personnage qui venait de franchir le seuil de l'ignoble boutique de l'usurier, était un homme de haute mine, entièrement vêtu de noir, jeune encore, mais complètement chauve, et dont l'œil bleu accusait une énergique volonté.

– Vous ne m'attendiez peut-être pas, M. Elgin? dit-il.

– En effet, Votre Honneur, j'étais loin de supposer… Je ne croyais pas…

– M. Thomas Elgin, dit l'inconnu, je n'ai pas le temps de causer longuement avec vous. Nous irons donc vite en besogne, si vous le voulez bien.

– J'attends que Votre Honneur daigne m'expliquer…

– Vous avez fait arrêter l'abbé Samuel?

– Oui, Votre Honneur.

– C'est bien, mais ce n'est pas assez…

Thomas Elgin regarda son visiteur.

– L'abbé Samuel n'a pu célébrer la messe à Saint-Gilles le 26 octobre.

– Il a été arrêté à six heures du matin.

– Et un grand danger qui menaçait la cause que je sers et que vous servez, par cela même, a été évité, poursuivit l'homme vêtu de noir. Quatre hommes dangereux pour l'Angleterre, que cette cérémonie religieuse devait réunir, le cherchent inutilement dans Londres et ne peuvent le retrouver.

Nous, au contraire, nous avons les yeux sur eux et ils ne nous échapperont pas.

– Ah ! fit Thomas Elgin.

– L'un d'eux, reprit le visiteur, a été volé en débarquant à Liverpool. Il venait d'Amérique et était muni d'une lettre de crédit sur la maison de banque Davis-Humphrey et C°.

La lettre de crédit ayant disparu avec son portefeuille, il se trouve sans ressources. Un de nos émissaires, qui le suit nuit et jour, lui a persuadé de s'adresser à vous ; et demain, dimanche, il ira frapper à la porte de votre maison, dans Kilburn square. Il vous demandera mille livres pour un mois, vous lui en offrirez trois mille.

– Trois mille livres ! exclama M. Thomas Elgin ; mais, Votre Honneur, cette somme…

– Vous ne l'avez pas sur vous ?

– Non, mon argent est à la Banque, et la Banque est fermée jusqu'à lundi.

– Aussi, dit l'inconnu en souriant, je vous l'apporte.

Il déboutonna sa redingote noire, tira de sa poche un portefeuille et de ce portefeuille une poignée de bank-notes qu'il étala devant M. Thomas Elgin en lui disant :

– Comptez.

L'usurier prit l'argent et le mit, à son tour, dans sa poche.

– C'est là tout ce que j'avais à vous dire pour le moment, dit l'inconnu, M. Elgin.

– Je suis votre serviteur très-humble, Votre Honneur, dit l'usurier, qui reconduisit son visiteur avec une politesse servile.

– Hé ! hé ! se dit M. Thomas Elgin, jamais je n'aurai eu cinq mille livres chez moi, dans Kilburn square ; il faudra, ce soir, prendre quelques petites précautions.

Et il sauta dans un cab et se rendit chez lui, où il arriva vers dix heures.

La description que Bulton avait faite à Suzannah, de la pièce où M. Thomas Elgin avait sa caisse, était parfaitement exacte.

La porte avait un petit guichet, par lequel M. Elgin voyait, avant d'ouvrir, à qui il avait affaire.

L'usurier, qui était toujours seul dans la semaine, vivait chez lui le dimanche, et gardait tout le jour sa femme de ménage, qui introduisait les visiteurs.

Il rentra donc chez lui, s'enferma dans son bureau, ouvrit sa caisse et y mit les deux

mille livres, qu'il avait prises à la Banque, et les trois mille que lui avait apportées l'homme vêtu de noir.

– Il faut tout prévoir, se dit-il alors.

Le canon de pistolet posé sur un affût, dont avait parlé Bulton, existait réellement.

Le mécanisme était d'une simplicité formidable.

L'affût était un morceau de bois enfoncé dans une large rondelle de plomb.

Le pistolet, qui était à deux coups, était posé sur ce morceau de bois, en face de la porte, et une ficelle attachée à la détente, passait dans un anneau enfoncé dans le mur et venait se rattacher à la porte, au-dessous du guichet.

La porte, en s'ouvrant, pesait sur la ficelle, la tendait et faisait partir le pistolet, qui tuait le voleur.

Bulton avait parfaitement étudié et compris ce mécanisme, qu'il avait observé en s'introduisant un jour dans le jardin de la maison, sous l'habit d'un des jardiniers du square, et en regardant dans la pièce par la fenêtre, qui était garnie d'énormes barreaux de fer.

Le bandit avait même songé un moment à tourner la difficulté en sciant l'un des barreaux, mais il avait calculé que ce travail dans lequel il pouvait être surpris, ne durerait pas moins de sept ou huit heures, et l'idée de se servir des petites mains de Ralph pour couper la corde, lui avait paru meilleure.

Seulement, Bulton croyait tout savoir, et ne savait pas tout.

M. Thomas Elgin avait un luxe de précaution pour les grandes circonstances.

Quand il n'avait dans sa caisse que mille ou quinze cents livres, le pistolet suffisait.

Dans les grandes occasions, il employait le canon.

Ce canon était une espèce de tromblon évasé qu'il fixait sur sa caisse, chargé à mitraille, la gueule inclinée de haut en bas vers la porte et qu'une deuxième ficelle placée différemment mettait en contact avec elle.

Cinq mille livres sterling, c'est-à-dire cent vingt-cinq mille francs ne sont point une bagatelle.

Quand il eut donc refermé sa caisse, M. Thomas Elgin, l'usurier, disposa son tromblon, le pointa, fit passer la ficelle dans l'anneau du mur et la rattacha, non à la serrure, mais à un verrou qui se trouvait tout en haut de la porte, à droite du guichet.

En atteignant celui-ci, en regardant de haut en bas, on pouvait apercevoir la corde du pistolet, mais il était impossible de voir celle du tromblon.

Cela fait, M. Thomas Elgin ne songea point, comme on le pense, à sortir par la porte.

Il écarta un peu son lit, car c'était dans cette pièce qu'il couchait, pressa une feuille du parquet et cette feuille s'ouvrit et laissa voir un petit escalier qui descendait dans le sous-sol.

Cette issue secrète était si habilement ménagée que Bulton ne l’avait point devinée, et qu’il se creusait encore la tête, le matin même, pour savoir comment M. Thomas Elgin sortait de sa chambre, une fois le pistolet placé sur son affût.

M. Thomas Elgin sortit donc de chez lui par le sous-sol, ferma la grille du jardin comme à l’ordinaire, et s’en alla au chemin de fer, ne se doutant pas que le cab qui traversait la station au moment où il rentrait, renfermait des gens qui s’apprêtaient à le dévaliser.

VIII

M. Thomas Elgin s’approcha donc du guichet et demanda son billet.

En même temps, un autre train qui venait de Londres entra en gare, et comme l’usurier s’apprêtait à descendre, il aperçut un homme qui montait l’escalier et qui le salua.

Cet homme n’était autre que notre ancienne connaissance, le recors du commerce surnommé *l’homme sensible*, et appelé de son vrai nom John Clavery.

Après lui avoir rendu son salut, M. Thomas Elgin allait passer outre, mais John Clavery l’aborda et lui dit :

– J’allais précisément chez vous.

– Chez moi ?

– Oui, et vous ne serez pas fâché de ma visite.

M. Thomas Elgin remonta l’escalier et revint, suivi de l’homme sensible, dans la salle d’attente, en disant :

– De quoi s’agit-il ?

– Je vous apporte de l’argent, et, ce n’est pas pour dire, mais vous avez une fière chance.

– Vous m’apportez de l’argent ?

– Oui.

– De qui donc ?

– Du prêtre irlandais.

M. Thomas Elgin ne put se défendre de pâlir.

– Comment, dit-il, le prêtre irlandais a payé ?

– Oui.

– Quand ?

– Il y a deux jours.

– C’est impossible ! s’écria l’usurier que cette nouvelle était loin de combler de joie.

– C’est pourtant la vérité pure.

– Ainsi, il est sorti de White-cross ?

– Avant-hier matin.

– Ah ! dit M. Thomas Elgin, qui contint de son mieux l'émotion qu'il éprouva.

– Voilà vos deux cents livres, ajouta John Clavery, en tirant de la poche de sa redingote usée un portefeuille plus usé encore.

Et il en tira huit bank-notes qu'il tendit à M. Thomas Elgin.

Celui-ci était si bouleversé qu'il s'appuya au mur de la salle d'attente, et laissa partir le train.

L'homme sensible ne put s'empêcher de murmurer :

– Par exemple, voici la première fois que M. Thomas Elgin fait une semblable grimace en recevant de l'argent. C'est à n'y rien comprendre.

Mais l'usurier ne songea nullement à donner des explications à M. John Clavery et, ayant en poche l'argent, il se contenta de lui dire :

– Merci bien, monsieur Clavery, merci mille fois, et au revoir !

Et il s'éloigna brusquement.

– Drôle d'homme, murmura John Clavery, qui le vit reprendre le chemin de Kilburn square, drôle d'homme en vérité !

En effet, M. Thomas Elgin, qui avait une grande demi-heure devant lui avant de pouvoir prendre le train suivant pour s'en retourner à Londres, fit cette réflexion qu'un homme prudent qui a l'intention de passer sa soirée jovialement, dans un établissement comme Argill-rooms ou l'Alhambra, d'offrir des verres de sherry-cotler aux dames et de tenir conversation avec elles, ne saurait avoir sur lui que deux ou trois guinées et une poignée de shillings.

Mais deux cents livres !… pour être volé !… Allons donc !

M. Thomas Elgin faisait ce raisonnement plein de sagesse, et marchait d'un pas rapide en se disant :

– Que diable vont-ils dire, les autres, quand je leur apprendrai que l'abbé Samuel a payé ? C'est bien extraordinaire, en vérité, bien extraordinaire !

Et il allongeait toujours le pas, et bientôt il entra dans Kilburn square.

Mais tout à coup il s'arrêta net et comme s'il eût reçu quelque choc violent sur la tête.

À travers le brouillard, les petits yeux de M. Thomas Elgin avaient fort nettement distingué une voiture devant sa porte.

– Oh ! oh ! dit-il, qu'est-ce que cela ? Qui peut me venir voir à cette heure ?

Et après s'être arrêté, il se mit à courir.

Le cabman dormait sur son siége.

La grille du jardin était fermée, on ne voyait pas de lumière.

M. Thomas Elgin crut que le cabman s'était arrêté là par hasard, et ses terreurs s'évanouirent.

Il tira de sa poche une clef et pénétra dans le jardin.

… … … … …

Pendant ce temps, Bulton, Suzannah et l’enfant étaient dans la maison.

Nous les avons vus traverser le parloir, longer le corridor qui menait à la chambre de M. Thomas Elgin, et s’arrêter devant le guichet.

Alors Bulton dit au petit Irlandais :

– Si tu veux revoir ta mère, il faut faire ce que je vais te dire.

– Oui, dit l’enfant avec soumission.

Bulton le prit dans ses bras et l’éleva jusqu’au guichet :

– Essaye de passer ta main là, dit-il.

Non-seulement la main, mais encore le bras, passèrent.

– Retire ta main, dit alors Bulton.

L’enfant obéit encore.

Il ne savait pas ce qu’on attendait de lui, mais ne lui avait-on pas promis qu’il allait revoir sa mère ?

Bulton avait, avec sa trousse de clefs, une paire de petits ciseaux repassés avec soin et qui devaient couper comme un rasoir.

– Prends cela, dit-il encore. Bien. Maintenant repasse ta main et cherche au long de la porte si tu ne trouves pas une corde.

L’enfant exécuta cette manœuvre et dit tout à coup :

– Oui… j’ai une corde sous la main.

– Alors, dit Bulton, coupe-là.

Ralph obéit. Un petit bruit presque imperceptible, arriva aux oreilles de Bulton : c’était la corde coupée qui tombait à terre.

Alors il laissa l’enfant retirer son bras, puis il le mit à terre, et il dit à Suzannah :

– À présent nous n’avons plus peur du pistolet.

Et il chercha dans son trousseau de clefs celle qui devait ouvrir la porte.

– Et maman est là derrière ? demanda l’enfant.

– Oui, certes, répondit Bulton.

La clef tourna dans la serrure, la porte s’ouvrit et Bulton la poussa.

Mais soudain une détonation épouvantable se fit entendre. C’était le tromblon qui venait de partir.

Deux cris de douleur retentirent, l’un poussé par l’enfant, qui tomba baigné dans son sang ; l’autre par Suzannah, atteinte également à la tête et à la poitrine.

Par une sorte de miracle, Bulton n’avait pas été frappé.

En ce moment une clef tournait dans la serrure de la porte d’entrée.

C’était M. Thomas Elgin, qui accourait en jetant des cris, lui aussi.

Bulton ne s’occupait pas du petit Irlandais, qui se tordait dans une mare de sang. Il se pencha sur Suzannah et l’appela.

Suzannah ne lui répondit point.

– Au voleur ! au voleur ! criait au dehors la voix de Thomas Elgin.

Bulton prit Suzannah dans ses bras, la chargea sur son épaule et s’élança dans le corridor.

En route, il rencontra M. Thomas Elgin qui criait de plus belle et voulait lui barrer le passage.

– Place ! place ! dit-il.

– Ah ! misérable ! ah ! bandit ! exclama l’usurier qui le prit à la gorge et engagea avec lui une lutte dans l’obscurité.

– Place ! répéta Bulton.

Et M. Thomas Elgin s’affaissa en poussant un gémissement sourd.

Le bandit l’avait frappé d’un coup de couteau dans le bas-ventre et il s’enfuyait, emportant sur ses épaules Suzannah évanouie, et laissant aux mains de ceux que la détonation du tromblon allait attirer le petit Irlandais, qu’une balle avait frappé à l’épaule gauche.

IX

La détonation avait éveillé le cabman qui était à la porte de la maison de M. Thomas Elgin.

Il ne s'écoula pas cinq minutes entre cette détonation et la sortie de Bulton, qui portait Suzannah dans ses bras.

Ce qui fit que le cabman, qui, n'avait pas vu M. Thomas Elgin rentrer chez lui, n'était pas encore revenu de sa surprise, lorsque Bulton reparut.

Il ne fit qu'un bon à travers le jardin, ouvrit la portière du cab et y jeta Suzannah, criant au cocher :

– Mari jaloux, homme blessé… file, file ! il y a deux couronnes pour toi, si tu marches bien.

Le cabman ne demanda pas d'autre explication, il fit siffler son fouet et le cab partit.

Le flegme britannique n'est pas une exagération française.

L'effroyable détonation avait éveillé tout ce quartier paisible de petits rentiers et d'honnêtes commerçants de la cité, qui observaient, dès le samedi soir, le pieux isolement du dimanche.

Les fenêtres s'ouvrirent lentement, les portes plus lentement encore, deux ou trois policemen finirent par arriver ; mais le cab qui emportait Bulton et Suzannah avait disparu depuis longtemps dans le brouillard.

Alléché par la promesse des deux couronnes, le cabman marchait un train d'enfer.

Bulton, au désespoir, appelait Suzannah et la couvrait de caresses.

Suzannah était évanouie, et Bulton épouvanté la crut morte.

– Ô malheur ! malheur ! murmurait-il. J'ai causé la mort du seul être que j'aimais en ce monde.

Le cab descendit vers Kinsington garden, gagna Hyde park, entra dans Oxford, tout cela en moins d'une demi-heure.

En homme intelligent, le cabman avait fait plusieurs tours dans les rues transversales, sûr de faire perdre sa trace, si par hasard il était poursuivi.

Quand il fut dans Oxford street, il se retourna et frappa au carreau.

Bulton baissa la glace.

– Où allons-nous ? demanda le cabman.

– Dans Holborne, au coin du Brook street, répondit Bulton.

Le cab continua sa course rapide, et bientôt il arriva à l'endroit désigné.

Alors Bulton mit pied à terre, paya le cabman, reprit Suzannah dans ses bras, et l'emporta.

Le Brook street est désert entre neuf et dix heures du soir.

Les voleurs, y habitant, se sont répandus dans Londres pour aller chercher leur besogne ordinaire, et il n'y a guère, çà et là, au seuil des portes et des tavernes que des femmes et des enfants.

Cependant, comme il allait s'engouffrer dans l'allée noire de cette maison qu'il habitait avec Suzannah, Bulton, qui pleurait en portant son cher fardeau, sentit une main s'appuyer sur son épaule.

En même temps une voix d'homme lui dit :

– Qu'est-ce qui arrive donc à Suzannah ? Est-ce qu'elle a bu trop de gin ?

Le Brook street est une rue noire, la robe de Suzannah était de couleur brune et celui qui parlait n'avait pas vu le sang qui la couvrait.

Bulton reconnut cette voix, et il ne se retourna point.

– Craven, dit-il, viens avec moi, il est arrivé un grand malheur, mon Dieu !

– Quoi donc ! fit Craven, ce même homme que Suzannah avait abordé la veille, dans Holborne en lui demandant s'il avait vu Bulton.

– Je crois qu'ils me l'ont tuée !

– Qui ? Suzannah ?

– Oui…

Et la voix de Bulton était pleine de sanglots.

Il monta précipitamment l'escalier, entra dans la chambre, dont il enfonça la porte d'un coup de pied et déposa Suzannah sur le lit.

En même temps, Craven tirait des allumettes de sa poche et se procurait de la lumière.

– J'ai été domestique chez un chirurgien, disait-il, je m'y connais…

Et tandis que Bulton s'arrachait les cheveux et appelait, en versant des larmes, la jeune femme, qui ne lui répondait pas, Craven la déshabillait et examinait sa blessure.

Suzannah avait été frappée en deux endroits par les projectiles du tromblon, au-dessous du sein droit et au cou.

Cette dernière blessure, qui n'avait rien de dangereux, était celle qui saignait en abondance et avait déterminé l'évanouissement.

– Morte ! elle est morte ! disait Bulton en se tordant les mains.

– Elle est évanouie, répondit Craven qui se mit à ausculter les deux blessures avec une certaine expérience.

Elle n’est pas même blessée grièvement : vois, la balle a glissé sur une côte, ici ; là, elle n’a fait que déchirer les chairs.

Alors ces deux hommes grossiers, voleurs et assassins à leurs heures, se mirent à déchirer leur propre linge pour panser Suzannah, et arrêter son sang qui coulait toujours.

Puis Craven descendit et se procura du vinaigre dans le public-house voisin, remonta et se mit à en frotter les tempes et les narines de Suzannah.

La jeune femme poussa un soupir, puis deux, et Bulton jeta un cri de joie.

Enfin elle rouvrit les yeux, aperçut Bulton et un sourire vint sur ses lèvres.

– Suzannah ! ma bien-aimée ! s’écria Bulton en se précipitant sur elle et la couvrant de baisers.

– Ah ! tu es vivant, dit-elle.

Bulton pleurait.

– Je crois que je vais mourir, dit encore Suzannah.

– Non, non, fit Craven avec conviction. Ce n’est rien… ne t’effraye pas, ma petite Suzannah.

Tout à coup un souvenir traversa le cerveau de l’Irlandaise :

– Mon Dieu ! dit-elle, et l’enfant ?

– Mort, dit Bulton, mort ou blessé… je ne sais pas au juste, car je ne me suis occupé que de toi.

– Ah ! malheureux ! dit Suzannah, s’il est mort, son sang retombera sur ta tête.

Et elle se mit à fondre en larmes.

– J’aimerais mieux qu’il soit mort, dit Bulton d’un air sombre.

– Pourquoi ? fit Craven qui ignorait ce qui s’était passé.

– Parce qu’il nous dénoncera, dit le bandit.

– Bulton, Bulton, dit Suzannah, vous avez beau dire, toi et Craven, je crois que je vais mourir… Laisse-moi… dis-moi adieu… et fuis… car on nous recherchera.

– Fuir ! t’abandonner ! s’écria le bandit, tu es folle, ma Suzannah !

– Avant de mourir, dit-elle encore, je voudrais voir mon frère.

– Ton frère ?

– Oui, dit-elle, j’ai un frère… un pauvre diable qui est resté honnête et qui gagne péniblement sa vie. Ne me refuse pas, Bulton, je voudrais lui dire adieu.

– Mais où est-il ton frère ?

– Il demeure dans Dudley street. Il est cordonnier de son état.

– Comment s’appelle-t-il ? demanda Craven.

– John Colden.

– Et il est cordonnier ?

– Oui.

– Au numéro 37 de Dudley street ? dit Craven.

– Oui, c’est cela, dit Suzannah.

– Je le connais, dit Craven.

– Eh bien ! va le chercher, dit Bulton qui continuait à s’abandonner au plus profond désespoir.

Et tandis que Craven s’en allait, Suzannah murmurait :

– Ah ! Bulton, mon bien-aimé, pourquoi n’avons-nous pas rendu le pauvre petit à sa mère ?

– La fatalité est contre nous ! répondit Bulton d’un air sombre.

Et il s’agenouilla au chevet de Suzannah et tomba dans un silence farouche.

X

Craven s’en alla dans Dudley street.

Cette rue où se sont accomplis les premiers événements de ce récit, est la plus aristocratique, sans contredit, du misérable quartier Irlandais.

Craven s’en alla tout droit au numéro 37.

Chaque maison a un sous-sol, et la plupart du temps ce sous-sol est ouvert sur la rue.

On y descend par quatre ou cinq marches qui viennent aboutir au trottoir.

C’est dans ces sortes de caves que travaillent les cordonniers.

À dix heures du soir, leur journée n’est point finie, et Craven se croyait sûr de trouver John Colden dans l’atelier où il était ouvrier.

Il entra et jeta un coup d’œil dans la cave.

Le maître cordonnier, qui était assis tout au fond, regarda Craven de travers et lui dit :

– Que veux-tu ? cherches-tu quelqu’un ?

– Je cherche John Colden.

– Il n’est plus ici, répondit doucement cet homme qui était Anglais et qui, bien que donnant du travail aux Irlandais, avait pour eux un profond mépris.

– Où est-il donc maintenant ? demanda Craven.

– Est-ce ton ami ?

– Non, mais j’ai une commission pour lui.

Les ouvriers, en entendant prononcer le nom de John Colden, s’étaient mis à parler bas entre eux, d’un air de mystère.

Le maître ouvrier se leva, vint à Craven et lui dit :

– Je ne te connais pas, mais je vois que tu es Anglais.

– Né dans le Borough, dit Craven.

– Les Anglais se doivent aide et protection, continua le maître ouvrier ; par conséquent, je te dois donner un bon conseil.

Et il poussa Craven hors de la cave, lui fit remonter les marches et se trouva sur le trottoir avec lui.

– Mon garçon, reprit-il alors, si tu n’es pas ami avec John Colden, tu feras bien de ne pas le fréquenter.

– Pourquoi donc ça ?

– Parce qu’il a mal tourné.

– Plaît-il ?

– Il est dans les fenians maintenant, comme tous ces misérables Irlandais qui ont juré la perte et la ruine de la trop libre Angleterre.

– Ah ! il est fenian ?

– Je le crois.

– Cela m’est bien égal, dit Craven. J’ai une commission pour lui ; quand je l’aurai faite, je lui tournerai le dos, et si les policemen ont besoin de moi pour l’arrêter, je leur donnerai volontiers un coup de main.

– Voilà qui est parler en bon Anglais, aussi vrai que je m’appelle Colcrane, dit le maître cordonnier.

– Mais cela n’empêche pas que j’aurai absolument besoin de le voir.

Colcrane répondit :

– Quand j’ai vu qu’il était dans le fenianisme(1), je l’ai chassé de l’atelier. Je veux bien faire travailler les Irlandais, parce qu’ils sont bons ouvriers et qu’on les paye moins que les autres, mais à la condition qu’ils ne conspireront pas contre la libre Angleterre.

– En sorte que vous ne savez pas dans quel atelier il travaille maintenant ?

– Il ne travaille plus.

– Ni où je pourrais le rencontrer ?

– Je crois bien qu’il va dans le public-house d’en face.

– Ah !

– Tous les soirs entre dix et onze heures, et qu’il y a des rendez-vous avec un tas de misérables comme lui : que l’Angleterre les confonde !

– Merci, dit Craven.

Il donna une poignée de main au maître ouvrier, et se dirigea vers le public-house, se disant :

– Je ne suis pas si bon Anglais que maître Colcrane, moi, et je ne suis pas du tout fâché qu’il y ait des fenians, attendu que depuis qu’on s’occupe d’eux, la police s’occupe beaucoup moins des voleurs et que nous vivons tranquilles.

Il entra dans le public-house.

Il y avait peu de monde et du premier coup d’œil, Craven constata que John Colden ne s’y trouvait pas.

Cependant il demanda un verre de gin et de bitter mélangé, et il s'apprêtait à demander à Marie-Ann, la jolie fille du public-house, si elle ne connaissait pas l'Irlandais, lorsqu'un homme tout de noir vêtu, qui buvait seul dans le box des gentlemen, frappa son attention.

– Hé ! par saint Georges ! murmura-t-il, je crois que je connais ça.

Et il passa dans le box des gentlemen.

L'homme vêtu de noir, cravaté de blanc, grave et digne comme un solicitor, buvait à petites gorgées un verre de gin.

– Ma parole ! dit Craven, c'est bien lui. Il a un habit neuf… et des bottes… et une chemise… et des bords à son chapeau… Tu as donc fait fortune, camarade ?

Et il lui frappa sur l'épaule.

L'homme se retourna et fit la grimace.

– C'est pourtant bien à mossieu Shoking que j'ai l'honneur de parler ? dit Craven.

– Oui, dit Shoking, car c'était lui.

Et il parut visiblement contrarié de la reconnaissance.

– L'ami du Hak-Horse ?

– Certainement, certainement, dit Shoking embarrassé.

– Nous sommes donc riche, que nous passons maintenant dans le box des gentlemen ?

Shoking jeta sur ses beaux habits un coup d'œil orgueilleux.

– Heu ! heu ! fit-il nonchalamment, on est à son aise, pour le moins.

– Ce qui ne paraît pas te rendre plus gai, mon camarade, dit encore Craven ; car tu as les yeux rouges et la mine d'un homme qu'on va pendre.

Ces mots réveillèrent sans doute dans l'âme de Shoking des douleurs qu'il était en train de calmer, car il poussa un profond soupir.

– Nous avons donc des peines de cœur ? dit Craven.

Shoking ne répondit pas.

Seulement il jeta un regard anxieux sur la pendule qui était accrochée au mur, dans le fond du public-house.

– Tu attends quelqu'un ?

– Oui.

– Moi de même, dit Craven, j'attends un certain John Colden.

– Plaît-il ? fit Shoking.

– John Colden, répéta Craven.

– C'est lui que j'attends, moi aussi, dit Shoking.

Craven n'eut pas le temps de le questionner, car la porte du box s'ouvrit et John Colden entra.

Ce John Colden n’était autre que l’Irlandais en guenilles qui s’était attaché au service de l’homme gris, aussitôt que celui-ci eut fait le signe mystérieux.

D’abord cet homme ne fit pas attention à Craven.

Il aborda vivement Shoking.

– Eh bien ? dit celui-ci.

– Nous sommes sur la trace.

– Ah ! dit Shoking dont le visage s’éclaira.

– L’enfant, poursuivit John Colden, a été aperçu dans *Glocester place*, assis sous une porte et pleurant.

– Ah ! fit Shoking.

– Une femme l’a pris par la main et l’a emmené.

Craven intervint en ce moment :

– Vous cherchez un enfant ? dit-il.

John Colden reconnut Craven.

– Tiens, dit-il, c’est toi ?

– Oui, et je te cherche. Mais quel est l’enfant dont vous parlez ?

– Un petit Irlandais perdu.

– Quel âge ?

– Environ dix ans, dit Shoking, blond et joli comme un amour.

– Eh bien ! dit Craven, je puis vous en donner des nouvelles.

– Toi ?

– Vous dites qu’il pleurait ?

– Oui.

– Eh bien ! dit Craven, cette femme, tu la connais aussi bien que moi, John Colden, et c’est elle qui m’envoie vers toi, – c’est ta sœur Suzannah.

– Ah ! dit John Colden, Dieu protège l’Irlande !

– Et nous allons retrouver l’enfant, ajouta joyeusement Shoking, qui ne s’aperçut pas que Craven secouait tristement la tête !

XI

Craven se disait, en sortant du public-house, tandis que Shoking et John Colden le suivaient :

– Je me suis chargé de venir chercher le frère de Suzannah et non point de leur expliquer à tous deux ce qui est arrivé. J'ai même eu tort de leur parler de l'enfant.

Ils s'arrangeront entre eux, ça ne me regarde pas !

Comme ils marchaient tous trois d'un pas rapide, ils arrivèrent dans le Brook street en moins d'un quart d'heure.

En route, Shoking s'était adressé un petit monologue dont voici la substance :

– Jenny s'était sauvée parce qu'elle n'avait pas confiance en moi, et de fait elle avait bien un peu raison, puisque j'étais en partie la cause de son entrée chez mistress Fanoche.

Mais, tout à l'heure, je vais lui ramener son enfant, et elle me sautera au cou.

Sans compter que l'homme gris, qui m'a traité d'imbécile pas plus tard qu'hier, me rendra toute sa confiance.

– Qu'est-ce qu'elle me veut donc, ma sœur Suzannah ? demandait John Colden, tandis qu'ils entraient dans le Brook street.

– Ma foi ! tant pis, pensa Craven, autant le lui dire tout de suite.

Et prenant le bras de l'Irlandais :

– Est-ce que tu la vois souvent, ta sœur ? dit-il.

– Jamais. Elle a mal tourné, je ne suis qu'un pauvre cordonnier, mais le fils de mon père ne mange pas du pain mal gagné. Depuis que Suzannah porte des robes de soie, elle n'est plus ma sœur, et si j'ai consenti à te suivre, c'est que tu m'as dit qu'elle avait trouvé un enfant, et que je crois que c'est celui que nous cherchons.

– Écoute, dit Craven en baissant la voix, tu sais peut-être que ta sœur vit avec un homme nommé Bulton ?

– Un voleur ! fit l'Irlandais avec mépris.

– Soit, dit Craven.

– Eh bien ?

– Eh bien, il est arrivé un malheur.

John Colden tressaillit.

– Elle et Bulton ont voulu faire un coup, je ne sais pas lequel, et le coup a raté.

– Alors…

– Suzannah est blessée…

– Blessée ! s’écria John Colden qui oublia en ce moment les torts et la honteuse vie de Suzannah pour ne se souvenir que d’une chose, c’est qu’elle était sa sœur.

Et il se mit à gravir en courant l’escalier tortueux et sombre dans lequel Craven le précédait.

Shoking, plein d’espoir, montait derrière eux et se répétait :

– Enfin ! je vais donc avoir l’enfant !

John Colden, en entrant dans la chambre, se précipita vers le lit sur lequel Suzannah était couchée.

Elle était pâle et la courtine du lit était couverte de sang.

L’Irlandaise jeta un cri.

– Je crois bien que je vais mourir, dit Suzannah.

– Mais non, ma chère, lui dit Craven, je t’assure que tes blessures ne sont pas mortelles.

Quant à Shoking, il s’était arrêté sur le seuil, et jetait un regard éperdu autour de lui.

– Où est l’enfant ? s’écria-t-il enfin.

Bulton se retourna, jeta vers cet homme un sombre regard, et dit :

– Qu’est-ce qu’il veut, celui-là ?

– Ce que je veux ? répondit Shoking, je veux l’enfant.

– Quel enfant ? ricana Bulton.

– L’enfant que cette femme a trouvé.

– Tu ne l’auras pas, dit Bulton.

Shoking serra les poings.

– Oh ! par exemple ! dit-il.

– Il est mort ! ajouta Bulton.

L’Irlandaise et Shoking poussèrent un rugissement de douleur.

En même temps John Colden saisit le bras de sa sœur et lui dit brusquement :

– Je ne sais pas si tu vas mourir, mais, s’il en est ainsi, et si tu veux que Dieu te pardonne, dis-nous où est l’enfant.

Suzannah eut un gémissement sourd.

– Ah ! dit-elle, c’est Bulton qui l’a perdu.

– Perdu ! perdu encore ! exclama Shoking, qui se méprit au sens de ses paroles.

Suzannah prit la main de son frère et lui dit :

– Tu le connais donc ?

– Il s'appelait Ralph, n'est-ce pas, celui que tu as trouvé ?

– Oui.

– Qu'est-il devenu ?

Et l'Irlandais eut un accent menaçant.

– Peut-être est-il mort, peut-être n'est-il que blessé comme moi.

Et Suzannah eut alors le courage de faire à ces deux hommes sa confession tout entière, et Bulton, l'emporté et le farouche, n'osa l'interrompre.

Or, lorsqu'elle eût fini, elle vit une grosse larme rouler sur la joue de John Colden.

– Misérable ! dit-il, savez-vous ce que vous avez fait ? C'est l'Irlande tout entière que vous avez frappée dans cet enfant.

– L'Irlande ! s'écria Suzannah.

– Oui, malheureuse !… et il faut que tu nous dises, avant de mourir, où vous l'avez laissé… peut-être n'est-il que blessé… peut-être…

– Dans Kilburn square, et dans la maison de Thomas Elgin, dit Suzannah.

– Mais tu veux donc m'envoyer à Newgate ? dit Bulton avec un accent de fureur subite.

L'Irlandais John Colden était aussi grand et aussi fort que Bulton.

Il se dressa menaçant devant lui :

– Prends garde ! dit-il, si l'enfant est mort, tu n'auras pas la peine d'aller à Newgate, c'est moi qui te tuerai !

– John ! Bulton ! au nom du nom du ciel ! fit Suzannah mourante et croyant son frère et celui qu'elle aimait prêts à se ruer l'un sur l'autre.

Mais soudain, Craven, qui était descendu un moment, remonta tout bouleversé en disant :

– La police !

– Tonnerre et sang ! s'écria Bulton.

– Il y a une dizaine de policemen dans la rue, dit Craven. Ils viennent sans doute t'arrêter. Sauve-toi, Bulton.

– Mille tonnerres ! hurla Bulton, l'enfant n'est pas mort, et il aura parlé.

– L'enfant n'est pas mort ! s'écria Shoking avec un élan de joie. Oh ! si tu pouvais dire vrai… je crois que je te pardonnerais, bandit !

Mais Bulton ne l'entendit pas.

Il s’était élancé hors de la chambre et, au lieu de descendre l’escalier, il avait grimpé tout en haut de la maison, sachant qu’en cet endroit, il y avait une ouverture qui donnait sur les toits.

Tandis que Bulton se sauvait, la police envahissait la maison d’abord et ensuite le logement du Suzannah.

À sa tête était un constable.

Celui-ci dit en entrant :

– Nous cherchons un homme appelé Bulton.

– L’oiseau s’est envolé, dit Craven.

– Et une fille appelée Suzannah.

– C’est moi, dit l’Irlandaise d’une voix éteinte.

On connaissait Craven pour un voleur de profession ; mais la police anglaise ne prend les gens que lorsqu’ils sont arrêtés en flagrant délit.

On n’avait rien à reprocher à Craven, ce jour-là ; du reste, il n’y avait pas huit jours qu’il était sorti de la prison de *Cold Bath-fields*.

Le constable l’entendit donc à titre de simple témoin.

Craven affirma que Shoking était venu avec John Colden pour réclamer un enfant, et le constable répondit que cet enfant, en effet, n’avait été que légèrement blessé et qu’il était bien vivant.

– Ah ! monsieur, dit Suzannah en joignant les mains, Bulton et moi nous sommes coupables, mais l’enfant est innocent.

Le constable haussa les épaules.

– Innocent, fit-il, cela vous plaît à dire, mais je puis vous répondre, ma chère, qu’il ira au *moulin* attendre sa vingtième année.

Shoking et John Colden frissonnèrent à ce terrible mot :

Le moulin.

C’est-à-dire le supplice le plus épouvantable qu’ait pu enfanter l’imagination en délire des justiciers. Une torture sans nom que la libre et philantropique Angleterre applique à ceux qui ont voulu s’approprier le bien d’autrui !

Et Shoking, à qui le constable déclarait qu’il était libre de se retirer, Shoking se mit à fondre en larmes, en murmurant :

– Pauvre petit ! L’homme gris le laissera-t-il donc aller au moulin ?

XII

Que s’était-il passé chez M. Thomas Elgin après la fuite de Bulton, qui emportait Suzannah évanouie ?

C’est ce que nous allons raconter en peu de mots.

La détonation du tromblon avait mis en rumeur ce paisible quartier de Kilburn square, dans lequel il n’y avait ni un public-house ni un magasin, et dont chaque petite maison était habitée par un négociant qui avait ses bureaux dans la Cité.

À Londres, le samedi soir prélude dignement à cette journée mortellement ennuyeuse qu’on appelle le dimanche.

Les bonnes et les cuisinières ont fait toutes leurs provisions. Les maîtres s’enferment après souper et lisent la Bible. Les pianos eux-mêmes sont muets, et Dieu sait si les pianos sont nombreux chez ce peuple antimélomane qu’on appelle le peuple anglais !

Le coup de feu avait donc produit dans Kilburn square l’effet d’un tremblement de terre.

Le plus proche voisin de M. Thomas Elgin était un vieux libraire qui lisait dévotement sa Bible auprès du poêle.

La Bible lui échappa des mains et il appela ses servantes.

Les servantes, toutes tremblantes, n’osaient sortir.

– C’est une explosion de gaz ! dit l’une.

– Non, répondit l’autre, c’est un coup de canon.

Le vieux libraire ramassa sa Bible et la posa sur la cheminée, mit sa calotte de soie et sortit.

Les autres voisins en firent autant, un à un.

Au bout d’un quart d’heure, – Bulton était déjà loin, – il y avait une douzaine de personnes assemblées devant la grille de M. Thomas Elgin.

Cette grille était ouverte ; la porte de la maison l’était pareillement, et de cette maison sortaient des cris de douleur.

Cependant, personne n’osait entrer.

Enfin deux policemen, qui se trouvaient à l’autre extrémité du square, accoururent.

Et comme les policemen entrèrent, la foule pénétra sur leurs pas dans la maison.

On apporta des lumières et on trouva M. Thomas Elgin se roulant sur le sol rougi de sang du vestibule et appelant au secours.

Le coup de couteau de Bulton avait glissé sur les côtes. La blessure, quoique saignant en abondance, n'avait rien de dangereux.

Un médecin qui logeait dans le square et qui était accouru un des premiers, le constata.

– Ah ! les bandits ! ah ! les misérables ! vociférait M. Elgin, ils ont voulu me voler !

On le porta sur un lit, puis tandis que le médecin lui donnait des soins, les policemen firent une perquisition dans la maison et ne tardèrent pas à trouver le petit Irlandais évanoui dans le couloir, au milieu d'une mare de sang.

On apporta l'enfant dans la pièce où était déjà M. Thomas Elgin.

Celui-ci s'écria :

– C'est un des voleurs !

La foule accueillit d'un cri de doute cette accusation.

L'enfant, couvert de sang, avait une figure si angélique et si douce.

D'un autre côté, il était assez difficile d'expliquer sa présence dans cette maison… M. Thomas Elgin avait toujours vécu seul.

Le médecin le déshabilla et constata pareillement que la blessure n'était pas mortelle.

La bourre s'était logée à fleur de chair, sans intéresser ni un os ni un muscle.

On fit revenir l'enfant à lui.

Il promena sur les assistants un long regard étonné et se mit à pleurer.

– Petit brigand, nomme tes complices ! disait Thomas Elgin, qui s'était mis sur son séant.

L'enfant pleurait et ne répondait pas.

L'usurier eut le courage de se relever et, tout sanglant, tout affaibli qu'il était, il se traîna dans le corridor en disant : – Je vais vous prouver qu'il était avec les voleurs !

Et, en effet, il montra le guichet percé dans la porte, il démontra le système infernal de tromblon, il montra la corde coupée du pistolet qui n'était pas parti.

Et Ralph, épouvanté de tout ce monde, cherchant en vain autour de lui une figure amie, avoua que, en effet, il avait passé la main par le guichet et coupé la corde sur l'ordre de Bulton.

Bulton !

Il se souvenait du nom du bandit.

Il parla de sa mère, il prononça le nom de Suzannah.

Ces deux noms furent un trait de lumière pour les policemen.

Ils conduisirent l'enfant à demi mort de peur et souffrant horriblement de sa blessure, à la station de police voisine.

M. Thomas Elgin, affolé de colère et de vengeance, s’y traîna derrière eux et plusieurs personnes le suivirent.

La station de police était dans Oyware road, tout auprès du chemin de fer.

Le magistrat qui y siégeait était un gros homme rougeaud, ventru, emporté et brutal.

– Qu’est-ce que ce gibier de potence que vous m’amenez là ? demanda-t-il en regardant l’enfant d’un air terrible.

Ralph joignit les mains, il se mit à genoux, prouva qu’il n’était pas un voleur.

Le magistrat lui fit répéter sa déposition ; un greffier écrivit.

Ralph prononça de nouveau le nom de Suzannah et celui de Bulton.

Il parla de sa mère qu’il cherchait, de la dame qui l’avait retenu prisonnier et qui le battait ; il raconta sa lamentable histoire avec une lucidité remarquable.

Le magistrat l’écouta en haussant les épaules.

Quant à M. Thomas Elgin, il vociférait de plus belle en disant que tout cela était un conte, et que les voleurs étaient d’une précocité d’intelligence merveilleuse.

Le magistrat, qui se nommait M. Booth, tira sa montre et dit :

– Il est près de dix heures du soir. Demain dimanche, jour de repos, je n’instruirai pas. Conduisez-moi cet enfant en prison, vous me l’amènerez à mon audience de lundi matin.

Ralph eut beau prier et supplier, les policemen le prirent par le bras, le poussèrent rudement devant eux jusqu’à la petite porte qui se trouvait au fond du prétoire.

Cette porte donnait sur un escalier, au bas duquel se trouvait le cachot dans lequel on enferme les prévenus jusqu’à plus ample informé.

– Mais, monsieur, dit le médecin qui avait accompagné Ralph, cet enfant est blessé, et il a besoin de soins.

– Bah ! bah ! répondit le magistrat, il sera toujours guéri trop tôt pour aller au moulin.

Et il ne voulut rien entendre.

En même temps, il consultait une note qui lui avait été transmise de Scotland-Yard, qui est la métropole de police.

Cette note disait que la veille un policeman avait été assassiné, et qu’on soupçonnait, comme l’auteur de ce meurtre, un nommé Bulton, homme mal famé et voleur de profession, qui vivait dans Broock street.

Le magistrat ajouta en marge de cette note la déclaration de l’enfant, et chargea un des policemen de la porter à Scotland-Yard.

Ce qui explique comment, moins d’une heure après, la police se transportait dans le Broock street et envahissait la maison de Bulton.

Quant au malheureux petit Irlandais, on l’avait jeté sur la paille du cabanon infect de la station de police, sans se soucier autrement de cette blessure par laquelle il continuait à perdre son sang.

XIII

Le lendemain matin, comme huit heures sonnaient, la foule était compacte en la pauvre église Saint-Gilles.

Les fidèles étaient pauvrement vêtus, pour la plupart, et quelques-uns étaient nu-pieds.

Femmes, enfants, hommes et vieillards agenouillés sur les dalles froides, avaient les yeux tournés vers le maître autel dont l'officiant n'avait pas encore monté les degrés.

En dépit de la sainte majesté du lieu, il y avait de sourds frémissements et de vagues murmures parmi cette foule.

Anxieuse, elle semblait attendre quelque grand événement.

C'est qu'un bruit s'était répandu depuis trois jours dans le quartier irlandais, un bruit qui avait mis l'inquiétude et fait naître le doute dans tous les cœurs.

On avait dit que ce jeune prêtre au front mystérieux, et qui semblait porter en lui les destinées futures de la pauvre Irlande, avait été arrêté et jeté en prison.

Tout à coup un frémissement parcourut l'église, tous les fronts se courbèrent, tous les cœurs battirent.

La porte de la sacristie venait de s'ouvrir.

Le bedeau marchait le premier, faisant retentir les dalles de sa longue canne.

Puis venaient les enfants de chœur vêtus de rouge.

Enfin apparut le prêtre officiant revêtu de ses habits sacerdotaux.

Et le frémissement redoubla, et tous les cœurs battirent de joie.

Les fidèles avaient reconnu l'abbé Samuel.

Le jeune prêtre monta à l'autel, célébra le service divin au milieu d'un pieux recueillement ; puis, quand il eut dit l'Évangile, il se dépouilla de son étole et monta en chaire.

On eût entendu, sous les voûtes du temple, le vol d'une hirondelle.

– Mes frères, dit alors le jeune prêtre, c'était, il y a quatre jours, le 26 octobre.

À cette heure même, ce jour-là, je devais célébrer la messe, et des frères que nous attendons de pays lointains, qui ne se connaissent pas entre eux, mais qui ont au cœur le même amour de Dieu et de la patrie absente, ces frères, dis-je, devaient se trouver réunis ici.

Sont-ils venus ? Je l'ignore.

S’ils sont parmi vous, je les adjure de se présenter, à l’issue de la messe, à la sacristie.

Et l’abbé Samuel ayant fait cet appel mystérieux, commença son sermon.

Il parla du peuple de Dieu réduit en esclavage et qu’un enfant exposé sur les eaux dans un berceau d’osier avait rendu à la liberté.

Il raconta ce long voyage d’Israël à travers le désert, disant que ceux-là seuls qui avaient toujours eu confiance en Dieu et dont la foi n’avait point été ébranlée avaient vu enfin la terre promise.

Et les fidèles écoutaient cette parole inspirée, et ceux qui songeaient à l’Irlande comprenaient que l’histoire du passé était comme une révélation de l’avenir et que le Moïse de ce nouveau peuple de Dieu venait de naître.

Au pied de la chaire, courbée et sanglotante, il y avait une femme jeune et belle, vêtue de noir, qui écoutait la grave parole du prêtre et attirait tous les regards par sa douloureuse attitude.

C’était, on le devine, la pauvre Irlandaise, la mère de ce malheureux enfant dont nous racontions naguère les poignantes aventures.

Auprès d’elle, il y avait un autre homme que l’on voyait à Saint-Gilles pour la première fois.

Il était vêtu comme tous les autres ; rien, en lui, ne trahissait une condition différente, et cependant tous les regards qui rencontraient le sien se baissèrent, et ceux qui le virent devinèrent en lui, sur-le-champ, un des chefs mystérieux à qui l’Irlande obéissait.

Quand le sermon fut fini, lorsque le prêtre fut remonté à l’autel, cet homme traversa la foule, qui s’ouvrit respectueusement devant lui.

Il conduisait l’Irlandaise par la main et il la mena au seuil du sanctuaire, où elle s’agenouilla de nouveau et continua à pleurer.

Quelle était cette femme ?

Nul ne le savait.

Mais au moment de la communion, on vit l’abbé Samuel descendre du tabernacle, tenant dans ses mains l’ostensoir et s’approcher de cette femme.

Alors elle cessa de pleurer, communia, demeura un moment courbée et recueillie au bord de la sainte table ; puis, se levant, elle reprit la main de son guide inconnu et retourna s’agenouiller au bas de l’église.

Quand l’office fut fini, l’abbé Samuel se retourna et dit :

– Mes frères, avant de nous séparer, prions Dieu pour ceux qui vont mourir.

Et il récita les prières des agonisants.

Qui donc allait mourir ?

L’abbé Samuel ne le dit point.

Seulement, quand la foule commença à sortir de l’église, on vit deux hommes se diriger vers le chœur de deux points opposés.

Ces deux hommes s’inclinèrent ensemble devant l’autel, et entrèrent ensuite dans la sacristie.

Sur quatre, deux seulement avaient entendu l’appel mystérieux, et les deux autres manquaient au rendez-vous.

L’église se vida peu à peu ; puis les portes se fermèrent.

Alors, l’homme gris, car on a deviné que c’était lui, reprit la main de l’Irlandaise et la conduisit à la sacristie, laquelle, dès lors, ne renferma plus que cinq personnes : les deux hommes qui y étaient entrés ensemble, l’Irlandaise et son guide, et l’abbé Samuel, demeuré couvert de son surplis.

Celui-ci regarda l’homme gris et dit avec tristesse :

– Il n’y en a que deux.

– Nous retrouverons les deux autres.

Alors l’abbé Samuel s’adressa au premier des deux hommes et lui dit :

– D’où venez-vous ?

– Du comté de Galles, répondit-il.

– Et vous ? demanda-t-il à l’autre.

– D’Écosse.

– De combien d’hommes disposez-vous ? demanda encore le prêtre.

– De vingt mille, dit le premier.

– De trente mille, dit le second.

Le prêtre regarda l’homme gris.

Celui-ci baissa la tête et dit :

– Ce n’est point encore assez, les temps ne sont pas venus.

– Ils viendront, dit le représentant du comté de Galles, avec un accent de robuste confiance.

L’autre regarda le prêtre :

– Où est l’enfant que nous attendons ? dit-il.

L’abbé Samuel posa sa main sur l’épaule de Jenny l’Irlandaise :

– Voilà sa mère, dit-il.

Cet homme pâlit.

– Puisqu’elle pleure, dit-il, c’est donc qu’il est arrivé malheur à l’enfant ?

– Oui, dit le prêtre, il est aux mains de nos persécuteurs.

– Mais nous le leur arracherons, dit l’homme gris.

Les deux nouveaux venus tressaillirent sous ce regard.

– Qui donc êtes-vous ? fit l’un d’eux.

– Comme vous, répondit-il, je suis chef dans la grande cause que nous servons.

– Votre nom ?

– Je n’en ai pas.

Et comme, à cette étrange réponse, ils se regardaient étonnés, l’homme gris poursuivit :

– Je représente un homme qui est mort pour l’Irlande. J’ai reçu ses instructions et son dernier soupir, car j’étais au pied de son échafaud.

– Et… cet homme ?

– Il s’appelait Falten, dit l’homme gris.

Les deux hommes s’inclinèrent.

Alors l’homme gris se tourna vers l’abbé Samuel et lui dit :

– Mon frère, vous avez bien fait de recommander à nos frères de prier pour ceux qui mourront, car il y aura du sang versé…

Ils tressaillirent tous et la pauvre Irlandaise leva vers le ciel ses yeux pleins de larmes.

– Ne faut-il pas arracher à nos ennemis le Moïse que l’Irlande attend ? dit l’homme gris.

– Le sang des martyrs est fécond, répondit gravement le prêtre, et il régénérera le monde.

XIV

L’homme gris laissa l’Irlandaise à la garde du prêtre et des deux chefs mystérieux, et il sortit de l’église.

Shoking, le bon et naïf Shoking, l’attendait à la porte.

C’était par Shoking que l’homme gris avait su tout ce qui s’était passé la veille.

Shoking était Anglais et non Irlandais ; Shoking n’était pas catholique.

Plein de respect pour ce culte qui n’était pas le sien, Shoking était demeuré à la porte du temple, et il avait attendu que l’homme gris sortît.

Huit jours auparavant, la cause de l’Irlande était plus qu’indifférente au mendiant ; à présent qu’il avait connu Jenny, l’abbé Samuel, cherché l’enfant, qu’il s’était dévoué à ce personnage mystérieux qui cachait avec tant de soin son nom sous la dénomination bizarre de l’homme gris, Shoking était prêt à verser pour l’Irlande la dernière goutte de son sang.

L’homme gris alla droit à lui.

– As-tu suivi mes instructions ? dit-il.

– Oui, Seigneurie.

Shoking, reconnaissant la supériorité de l’homme gris, avait absolument voulu consacrer cette supériorité par un titre.

– Eh bien ?

– Bulton est arrêté. Je viens du Brook street.

– Comment cela ?

– La nuit dernière, comme je vous l’ai dit, il s’est sauvé par les toits au moment où la police arrivait.

– Bon !

– Mais comme la rue était pleine de policemen, il n’a pas osé descendre et il est demeuré jusqu’au jour caché derrière un tuyau de cheminée.

– Et quand le jour est venu ?…

– Il y avait toujours des policemen dans la rue. Une fenêtre s’est ouverte auprès du tuyau de cheminée.

– Ah !

– Et par cette fenêtre lui est apparue la tête d'un voleur bien connu qui sort de *Cold Bath-fields*, qu'on appelle Jak.

– Jak, dit l'*Oiseau Bleu*, n'est-ce pas ?

– C'est cela même, Seigneurie.

– Eh bien ?

– Jak a dit à Bulton : « Viens vite ! J'ai trouvé le moyen de te faire filer. »

Bulton a quitté sa cheminée, et il est entré dans la maison par la croisée à tabatière.

Mais comme il descendait l'escalier, conduit par Jak, plusieurs portes se sont ouvertes, et les policemen cachés dans la maison se sont montrés tout à coup et, se ruant sur lui, l'ont terrassé.

– Jak l'a donc trahi ?

– Oui, Seigneurie.

– Mais pourquoi ?

– D'abord, Seigneurie, reprit Shoking, le *metropolitan chief of justice* a promis une prime de cent guinées à qui le livrerait.

– Ah ! le misérable !

– Et puis, il paraît que pendant une nuit, tandis que Bulton était sur les toits, le tribunal des voleurs s'est assemblé dans une cave et l'a jugé.

– En vérité !

– Jugé et condamné.

– Quel crime avait-il donc commis ?

– Dans un vol récent accompli avec d'autres, il a détourné à son profit une somme plus forte, de telle façon qu'il a volé les camarades ; alors le tribunal a décidé qu'au lieu de le sauver, on le laisserait prendre. C'est pour cela que l'Oiseau Bleu l'a trahi.

– Et quand il s'est vu entouré, Bulton ne s'est donc pas défendu ?

– Il s'est servi de son couteau et a blessé deux policemen, ce qui fait que son compte est bon, et qu'on l'a mené tout droit à Newgate, où il sera pendu dans dix ou douze jours.

– Et Suzannah ?

– Suzannah est hors d'état d'être transportée, elle a perdu beaucoup de sang.

– Mourra-t-elle ?

– Non, le médecin des pauvres jure qu'elle sera rétablie avant un mois.

La police a décidé qu'on la laisserait dans sa chambre surveillée par une escouade de policemen, jusqu'à son rétablissement.

– Alors, on la conduira en prison ?

– Oui, si les voleurs le veulent…

– Plaît-il ?

– C’est Craven qui m’a donné tous ces détails, poursuivit Shoking. Les voleurs qui ont jugé et condamné Bulton doivent s’assembler de nouveau la nuit prochaine et statuer sur le sort de Suzannah.

– Et comme elle vivait avec Bulton, ils l’abandonneront…

– Ce n’est pas l’avis de tous. Beaucoup disent, qu’à leur point de vue, Suzannah n’est point coupable.

– Et si cette opinion prévaut ?

– On la sauvera.

– Malgré la police ?

– La police ne fait dans le Brook street que ce que les voleurs veulent bien.

Un sourire vint aux lèvres de l’homme gris ; son visage s’éclaira un moment, comme si un lointain souvenir eût traversé son cerveau :

– Singulier peuple que ce peuple anglais ! murmura-t-il.

Puis il ajouta :

– Et John Colden ?

– Je ne l’ai pas revu, mais il doit être en surveillance auprès de la station de police de Kilburn square, où est le pauvre petit.

– Écoute-moi bien, dit alors l’homme gris.

– Parlez, Seigneurie.

– Peut-être ne me reverras-tu par aujourd’hui, mais ne t’en inquiète pas.

Attends ici que l’abbé sorte avec l’Irlandaise. Elle est plus calme, maintenant qu’elle sait où est son enfant.

Nous lui avons caché qu’il était blessé, et elle a foi en nos promesses.

– Ces promesses se réaliseront-elles ? hélas ! fit Shoking d’un ton anxieux.

L’homme gris haussa les épaules.

– Tu es naïf, dit-il. Comment ! tu veux que nous laissions l’enfant tourner le moulin ?

– De quelle façon l’en empêcher ?

L’homme gris sourit et ne répondit pas.

– J’ai bien une idée, moi, dit Shoking.

– Laquelle ?

– On pourrait se réunir au nombre de quarante ou cinquante…

– Et puis ?

– Aller, cette nuit, entourer la station de police et la prendre d’assaut.

– Il n’y a qu’un malheur à cela, dit l’homme gris. À cent pas de la station, il y a une caserne d’infanterie, et nous nous ferions tuer inutilement.

Shoking baissa la tête.

– Ce sera bien autre chose quand l’enfant sera au moulin, dit-il.

– Bah ! dit l’homme gris, je m’en charge.

Et il tendit la main à Shoking, ajoutant :

– Surtout veille bien sur l’Irlandaise.

– Oui, Seigneurie, répondit Shoking, qui demeura en faction à la porte de l’église.

L’homme gris s’en alla.

Il remonta à pied vers Soho-square.

Il y avait là des cabs sur la place.

L’homme gris en prit un.

– Où allons-nous ? demanda le cabman.

– Dans Pall-Mall, répondit l’homme gris.

Et, en montant en voiture, il murmura :

– Voici pourtant quatre jours pleins qu’on ne m’a pas vu chez moi : que va dire mistress Clara, ma digne propriétaire ?

Une demi-heure après, le cab s’arrêtait dans Pall-Mall, la rue aristocratique par excellence, et cela devant une de ces jolies maisons en carton pierre qui sont le dernier mot du haut goût de l’architecture anglaise.

Et comme il était piètrement vêtu de son habit gris, le cabman à qui il mit une demi-couronne dans la main, se dit en s’en allant :

– Que peut donc aller faire ce rough dans ce palais de lord ?

L’homme gris tira une clef de sa poche et entra.

XV

L’homme gris pénétra dans la maison et la porte se referma sur lui.

Une heure s’écoula.

Les passants sont rares dans Pall-Mall.

À Londres, rien n’est désert, en hiver surtout, comme une rue aristocratique.

Cependant, au bout d’une heure, un homme qui était assis au seuil d’une maison voisine, était encore dans la même position.

Cette maison était celle d’un libraire.

Ce libraire, en bon chrétien qu’il était, avait fermé sa boutique, mais il avait laissé ouverte une petite porte dans la devanture, placée auprès d’une chaise sur laquelle il s’était assis, et il s’était mis à lire la Bible.

Le dévot libraire n’était pourtant pas détaché des choses de ce monde au point de se réfugier complétement dans sa lecture.

Il était quelque peu curieux.

Un passant lui donnait des distractions, une voiture qui roulait, une porte voisine qui s’ouvrait, lui faisaient lever le nez.

Quand le cab qui amenait l’homme gris s’était arrêté, le libraire avait posé sa Bible sur son genou et regardé ce dernier.

Comme le cabman, il avait fait cette réflexion que c’était un rough, bien certainement, c’est-à-dire un homme de la lie du peuple, que cet homme qui entrait ainsi dans cette somptueuse demeure.

Cette maison avait, du reste, deux portes, une petite et une grande : une réservée aux piétons, une autre qui s’ouvrait dans le milieu pour livrer passage aux voitures et aux chevaux.

Au bout d’une heure donc, cette dernière s’ouvrit à son tour, sous l’effort de deux valets en livrée rouge et argent, portant culotte courte, bas de soie et perruque poudrée.

Ce fut un nouveau prétexte pour le libraire de quitter la Bible et de lever les yeux.

Il vit alors un élégant cavalier, irréprochablement vêtu et montant un cheval irlandais de pur sang, sortir de la maison.

Derrière lui, un groom, de quatre pieds de haut, enfourchait un robuste double poney d’écosse, un *hunter* ou cheval de chasse, comme on dit.

Le libraire regarda le cavalier et tressaillit.

– Par saint Georges ! murmura-t-il, je crois que j'ai la berlue. Il est impossible que ce soit là le même homme que j'ai vu entrer tout à l'heure.

Cependant l'élégant cavalier avait une telle ressemblance avec le pauvre diable en habit gris que le libraire avait vu entrer par la petite porte, que la curiosité de ce dernier ne connut plus de bornes.

Il quitta tout à fait sa Bible, sortit sur le pas de la porte et regarda le cavalier, qui s'éloignait au pas, suivi à distance respectueuse par le petit groom.

– Voilà qui est bien extraordinaire ! murmura le pauvre libraire. Je n'aurais jamais cru à de pareilles choses dans un quartier comme le nôtre.

Cependant le cavalier, qui n'était autre d'ailleurs que l'homme gris complétement métamorphosé, s'éloignait. Il remonta Pall-Mall jusqu'à Saint-Jame street, prit cette dernière voie jusqu'à Piccadilly et de là se rendit à Hyde-Park. Il pouvait être alors dix heures du matin.

Bien qu'on fût en hiver, le ciel était d'un gris cendré, et à travers le brouillard glissait un pâle rayon de soleil. Les cavaliers et les amazones, si nombreux en été dans les allées de Hyde-Park, étaient plus que rares ce jour-là.

Cependant l'homme gris croisa une jeune miss à cheval. Tous deux allaient au petit trop en sens inverse ; lui, jouant avec son stik, elle, laissant fouetter au vent son voile bleu.

Ce fut comme un choc électrique.

Leurs regards se rencontrèrent et se heurtèrent comme deux lames d'épée au soleil.

– Miss Ellen ! se dit l'homme gris.

– Lui ! murmura la fille altière de lord Palmure.

Derrière miss Ellen galopait un vieux groom.

Elle se retourna vivement vers lui et lui fit un signe.

Le vieux groom pressa l'allure de son cheval ; mais lorsqu'il arriva auprès de sa maîtresse, l'homme gris était loin.

Il avait passé auprès de miss Ellen et il avait eu l'impertinence de la saluer.

– Paddy ! fit miss Ellen, pâle et frémissante de colère, tu vois ce gentleman ?

– Oui, miss.

– Tu vas le suivre…

Le groom s'inclina.

– Tu le suivras tout le jour et toute la nuit, s'il le faut, et tu ne rentreras à l'hôtel que lorsque tu sauras son nom et sa demeure.

– Oui, miss.

Et le vieux groom tourna bride et se mit à trotter derrière l'homme gris.

Celui-ci s'était retourné à demi sur la selle.

– Hé ! hé ! dit-il, je me doute de la mission qu'on vient de te donner… mais tu ne l'accompliras pas, mon ami.

Et il poussa un peu son cheval.

En même temps, il appela son groom qui vint ranger son double poney côte à côte du pur sang.

Il déboutonna son habit, prit un mignon portefeuille dans la poche de côté, en arracha un feuillet, et passant la bride à son bras, il se mit à écrire sur son genou les lignes suivantes :

« Miss Ellen, vous paraissez désirer savoir qui je suis, d'où je viens et où je vais. J'aurai l'honneur de vous le dire moi-même la nuit prochaine.

Votre serviteur très-humble,

L'INCONNU. »

Puis il plia la feuille du carnet, la remit au groom et lui dit :

– Mets ton cheval au galop, rejoins cette jeune lady que nous venons de rencontrer et remets-lui ce billet.

– Où retrouverai-je Votre Seigneurie ? demanda le petit groom.

– Nulle part. Tu feras quelques détours et tu rentreras.

Le groom de l'homme gris rendit la main à son poney et partit.

Quant à celui de miss Ellen, voyant que l'homme gris s'arrêtait, il avait continué son chemin au pas, prenant une attitude indifférente, comme il convient à un espion qui fait son métier.

L'homme gris reprit sa promenade et remit son cheval au petit galop de chasse.

Le groom Paddy en fit autant.

Alors l'homme gris s'amusa à parcourir une à une toutes les allées de Hyde-Park.

Paddy le suivait toujours.

Il arriva ainsi jusqu'à la rivière serpentine.

– Il faudra bien que tu t'arrêtes là et que tu reviennes au petit pas, pensa le groom.

L'homme gris avait choisi un endroit où la rivière était très-étroite.

Tout à coup, le groom stupéfait, le vit rassembler son cheval, rejeter ses jambes en arrière et *enlever* le noble animal.

Le saut était large de plusieurs mètres ; mais l'homme gris était un cavalier consommé et son cheval une vaillante bête.

L'animal venait de franchir la rivière, au mépris des ordonnances de police, au mépris des gardiens du parc confondus.

Alors Paddy n'hésita plus.

Il mit les éperons dans le ventre de son cheval et voulut imiter l’homme gris.

Mais le cheval refusa.

Une lutte s’engagea alors entre l’animal et le cavalier.

L’homme triompha et le cheval sauta.

Mais il ne put atteindre l’autre berge et tomba en pleine rivière, tandis que Paddy jetait un cri de rage.

Pendant ce temps, l’homme gris s’éloignait au galop, gagnait Kinsington garden, en sortait par la porte de Lancastre et se perdait dans le dédale des grandes rues qui avoisinent Exbridge road.

Paddy était encore à barbotter dans la vase de la serpentine et parlementait avec deux gardiens du parc, qui voulaient lui déclarer une contravention.

– Maintenant, se dit l’homme gris, allons à Kilburn étudier le terrain et voir s’il n’y a pas moyen d’enlever l’enfant de la cour de police avant demain.

Et il prit le chemin d’Edgware road.

XVI

À Londres, une cour de police correspond à peu près à un commissariat chez nous.

Cependant il y a cette différence que le magistrat de police au lieu d'en référer à l'autorité supérieure, est juge d'instruction en même temps.

Il a le pouvoir de mettre en liberté le prisonnier amené à sa barre et qui se fait souvent assister par un solicitor ou un avocat.

La cour de police de Kilburn avait, nous l'avons dit, pour chef un homme assez brutal, assez mal élevé, M. Booth, mais c'était un homme habile, en même temps.

Depuis dix ans, qu'il était magistrat de police, il avait purgé son district de bien des voleurs et rendu de si éminents services que le metropolitan chief of police l'avait fait complimenter maintes fois.

Bien que ne relevant pas les unes des autres, mais directement de Scotland-Yard, les cours de police des différents quartiers de Londres ont coutume de correspondre entre elles et de se transmettre des renseignements qui sont parfois assez précieux.

M. Booth était un religieux observateur du dimanche, c'est-à-dire qu'il demeurait chez lui ce jour-là, occupé à lire la Bible, et qu'on ne le voyait pas se promener comme un tas d'Anglais sans religion qui attendent avec impatience la clôture des offices et la réouverture des tavernes et des public-houses.

Mais la police est le dragon des sociétés modernes et il ne doit jamais dormir que d'un œil.

Aussi M. Booth, imbu de ce principe, s'était-il enfermé ce jour-là dans un cabinet secret et compulsait-il avec un soin infini les différentes notes qui lui avaient été transmises.

M. Booth était veuf, et on disait même qu'il n'avait guère pleuré sa femme ; en revanche, il avait une fille qu'il adorait.

Cet homme brutal, incivil, qui avait presque toujours la menace à la bouche, adoucissait sa voix et son regard quand la jolie Katt entrait dans son bureau.

Katt avait seize ans ; elle était jolie comme une figure de keepsake ; elle riait à rendre jaloux les anges du paradis, et quand les voleurs qu'on emmenait à la cour de police la rencontraient, d'aventure, dans les corridors, ils se prenaient à espérer la liberté.

Or donc, M. Booth, qui avait assisté aux offices, travaillait en toute liberté de conscience maintenant, lorsque miss Katt entra.

Au bruit de la porte qui s'ouvrait, M. Booth dit d'un ton brutal :

– Qu’est-ce qu’on me veut donc ?

Mais il se retourna, aperçut sa fille et son visage s’éclaira.

– Ah ! c’est toi, mon bijou ? dit-il.

– Oui, petit père.

– Que veux-tu, mon enfant ?

– Comment, petit père, vous travaillez, même le dimanche ?

– Il le faut bien. Ma correspondance est en retard.

– Ah !

– J’ai un rapport à faire sur les événements de cette nuit.

– Je voulais justement vous parler de cela, petit père.

– Hein ! fit M. Booth.

– Vous ne me gronderez pas, petit père ? dit la jeune fille toute tremblante.

– Est-ce que je te gronde jamais, mignonne ?

Et M. Booth attira Katt sur ses genoux et l’embrassa.

– Ce matin, reprit Katt, le médecin est venu…

– Ah ! oui, pour ce petit gibier de potence…

– Il a eu besoin de moi pour le pansement du pauvre enfant, continua miss Katt, et je l’ai aidé.

– Eh bien !

– Mais je suis sûre qu’il est innocent, le pauvre petit, poursuivit Katt.

– Innocent !

– Oh ! oui, petit père, il nous a raconté son histoire… elle est bien touchante…

M. Booth haussa les épaules ; mais, au lieu de rudoyer sa fille, comme il eût certainement rudoyé toute autre personne, il continua à compulser les différentes notes qu’il avait sous les yeux.

Tout à coup, il tressaillit et fronça légèrement le sourcil.

– Qu’est-ce que cela ? fit-il.

Katt n’osa plus parler de l’enfant à qui, on le voit, elle s’intéressait vivement.

Tout à coup M. Booth lui dit :

– Alors, ce garnement vous a raconté son histoire, Katt ?

– Oui, petit père.

– Que vous a-t-il donc dit ?

– Qu’il était arrivé à Londres depuis quatre ou cinq jours seulement.

– Bon !

– Qu’il était Irlandais et que sa mère s’appelait Jenny.

– Après ?

– Qu’on l’en avait séparé, et que deux femmes très-méchantes l’avaient enfermé dans une maison où il y avait un jardin.

– Il m’a dit tout cela hier.

– Enfin, dit encore la jolie Katt, il s’est échappé de cette maison, avec l’espoir de retrouver sa mère, et il s’est mis courir, courir, dans les rues de Londres, jusqu’au moment où il a été rencontré par cette femme du nom de Suzannah, qui l’a emmené chez elle en lui promettant de le conduire à sa mère le lendemain.

– Voilà qui est incroyable ! dit M. Booth, qui tenait toujours à la main la note qui avait attiré son attention.

– Quoi donc, petit père ? dit miss Katt.

– Tenez, reprit le magistrat, voilà une note qui émane de la cour de police de Malborough et qui m’a été transmise par mon collègue. Lisez-la, Katt, et vous verrez qu’elle me semble se rapporter parfaitement à cet enfant.

Miss Katt prit la note et lut :

« Ce matin, lord Palmure, membre de la chambre haute, s’est présenté devant nous, magistrat de police, et nous a fait la déposition suivante :

Un enfant qui l’intéresse au plus haut degré et qui répond au nom de Ralph, âgé de dix ans environ, tout récemment arrivé d’Irlande avec sa mère, a été séparé de cette dernière et volé par deux femmes qui l’ont conduit à Hampsteadt.

L’enfant est parvenu à tromper la surveillance de ces femmes et à prendre la fuite.

Il est hors de doute qu’après avoir erré dans les rues de Londres, il sera arrêté comme vagabond et conduit devant une cour de police quelconque.

Lord Palmure réclame cet enfant et déclare s’en charger. Il promet, en outre, une prime de mille livres à qui le lui ramènera. »

– Oh ! s’écria miss Katt en rendant le document à son père, c’est lui, j’en suis certaine.

– Je le crois comme vous, Katt.

– Il faut remener l’enfant à ce lord, petit père.

– Voilà qui est impossible, mon enfant.

– Pourquoi donc ?

– Mais parce que l’enfant a été associé à un vol, et qu’il faut que lord Palmure vienne le réclamer à ma barre demain.

– Soit, dit la jolie fille, mais il faudrait le prévenir.

– Vous avez raison, Katt, et je vais aller moi-même rendre visite à lord Palmure.

En même temps, M. Booth prit un *Indicateur* sur son bureau, y chercha le nom de lord Palmure, et trouva que le membre du Parlement habitait Chester street, dans Belgrave square.

Le magistrat prit son chapeau et ses gants.

– Je vais sauter dans un cab, ma mignonne, dit-il, et je serai de retour dans une heure.

– Si on venait faire quelque déclaration à mon bureau, vous appellerez Toby, mon secrétaire, qui est là-haut dans sa chambre, mais vous prendrez les notes vous-même, Katt, car ce Toby est bien le plus ignare imbécile que j'aie jamais connu.

Et M. Booth sortit en se disant :

– Une prime de mille livres ! par saint George, c'est dix années de mes appointements, et ce serait une jolie dot pour Katt.

Il n'y avait pas cinq minutes que M. Booth était parti, lorsque miss Katt, qui était retournée au parloir et avait repris sa Bible, entendit dans la rue le pas d'un cheval.

Curieuse comme toutes les jeunes filles, elle souleva un peu le rideau de la croisée auprès de laquelle elle était assise.

Un élégant cavalier, qui n'était autre que l'homme gris, mettait pied à terre à la porte de la cour de police, jetait un shilling à un petit polisson qui l'avait suivi pieds nus, et lui donnait son cheval à tenir.

XVII

Avant de pénétrer dans la cour de police avec l’homme gris, voyons d’où il venait.

L’homme gris s’en était allé tout droit à Kilburn square.

Si l’Anglais est long à s’émouvoir, l’émotion persiste, une fois venue.

L’événement qui avait mis en rumeur le square pendant la nuit précédente, était encore l’objet des conversations de toutes les maisons voisines.

Il y avait du monde dans les jardins, du monde aux fenêtres, du monde sur la promenade, tout cela au mépris de la sainteté du dimanche.

Chacun causait et expliquait la chose à sa manière.

M. Thomas Elgin, qui était bien connu pour ses habitudes infâmes d’usure, n’était certes pas l’objet d’une compassion universelle ; quelques bonnes âmes regrettaient même que les voleurs n’eussent pas eu le temps de forcer la caisse.

Plusieurs voisins avaient, non par pitié, mais par curiosité, demandé à voir l’usurier.

La vieille femme de ménage, qui avait reçu de son maître les ordres les plus sévères, avait refusé d’ouvrir sa porte.

À midi, il y avait encore un rassemblement d’une douzaine de personnes devant la porte de M. Thomas Elgin, et les deux policemen préposés à la surveillance du square les avaient vainement invités à se retirer.

Ce fut alors que l’homme gris arriva.

Sa haute mine, sa distinction parfaite et le magnifique cheval qu’il montait, désignèrent tout de suite aux yeux de la foule un membre considérable de l’aristocratie.

Il s’approcha d’un groupe au milieu duquel pérorait le vieux libraire, qui racontait pour la centième fois depuis le matin comment il avait entendu l’explosion du tromblon, et le saluant d’un air protecteur, il lui dit :

– Mon cher, je suis excentrique et curieux, et je note tous les crimes qui se commettent dans Londres.

Le mot *excentrique* est toujours parfaitement accueilli chez le peuple anglais.

Le bourgeois, le commerçant, l’ouvrier sont des gens positifs qui n’ont ni les moyens, ni le loisir de faire preuve d’excentricité ; au lord seul appartient cette bizarrerie, et on la respecte, on l’admire même, comme on admire et on respecte, en Angleterre, tout ce que fait l’aristocratie.

L’homme gris n’eut pas plutôt prononcé le mot excentrique qu’on l’entoura avec un empressement respectueux.

– Oui, reprit-il, j’ai un album sur lequel j’inscris tous les vols, tous les assassinats, et je ne recule devant aucune peine, devant aucun sacrifice, pour avoir les détails les plus minutieux et les plus exacts.

– Une fort belle occasion ! murmura le libraire en saluant de nouveau.

À Paris, on rirait au nez d’un homme qui parlerait ainsi ; à Londres, on devait trouver tout naturel qu’un lord oisif fit une collection de crimes curieux ; comme on fait une collection de faïences ou une galerie de tableaux.

– Aoh ! poursuivit l’homme gris, je désirerais savoir comment tout s’est passé.

Et il tira de sa poche son calepin, et s’apprêta à prendre des notes.

– Voilà la maison, dit le libraire.

– Et l’homme est-il mort ?

– Non, blessé.

– Qu’était-ce que cet homme ?

– Un banquier.

– Non, dit une voix dans la foule, un usurier !

– Oh ! très-bien ! fit l’homme gris, excentrique ! usurier. Je veux le voir.

– Impossible !

– Pourquoi ? fit-il, fronçant le sourcil comme un homme à qui rien n’a jamais résisté.

– La servante ne veut pas laisser entrer.

– Aoh !

Et l’homme gris descendit de cheval et dix personnes se disputèrent l’honneur de tenir sa monture.

Il sonna à la porte, la servante vint.

– Dites à votre maître, fit-il, que je donne dix guinées à la seule fin de voir sa maison.

La servante fut éblouie par le chiffre, elle rentra dans la maison.

– Thomas Elgin, pensait l’homme gris, n’est pas homme à refuser dix guinées.

Les Anglais restés en dehors de la grille avaient profité de ce temps pour engager des paris.

Les uns tenaient dix shillings que le mylord entrerait, les autres une guinée qu’il n’entrerait pas.

Enfin il y eut un murmure joyeux parmi les uns et un sourd grognement parmi les autres.

La servante rouvrit la porte et s’effaça pour laisser passer le prétendu lord excentrique.

On avait couché M. Thomas Elgin dans la première pièce à droite du vestibule.

L'homme gris entra et renouvela tout d'une haleine au blessé son petit boniment.

– Excentrique et collectionneur de crimes curieux ! dit-il en terminant.

Et en même temps, il posa une bank-note de dix livres sur la cheminée.

La colère de M. Thomas Elgin s'était calmée et la vue des dix livres le mit en belle humeur.

Il s'empressa de donner à l'homme gris les détails les plus minutieux.

– Oh ! je voudrais voir le tromblon ! dit ce dernier. Je payerais volontiers dix livres de plus.

M. Thomas Elgin n'était que légèrement blessé ; mais n'eût-il plus eu que le souffle, qu'il eût fait un effort suprême pour se lever.

Il sauta donc à bas de son lit, s'enveloppa dans une vieille robe de chambre et dit au prétendu lord :

– Votre Seigneurie peut me suivre.

Alors M. Thomas Elgin montra avec complaisance à l'homme gris le corridor encore inondé de sang, la porte percée d'un guichet, et la chambre où avait eu lieu la détonation.

– Oh ! très-curieux ! très-curieux ! disait l'homme gris, qui avait mis son pince-nez et examinait tout cela avec attention, puis prenait des notes, et puis encore faisait mille questions.

M. Thomas Elgin fut d'une complaisance sans bornes, et il parla du petit Irlandais.

– Aoh ! fit encore l'homme gris, où est-il ?

– En prison.

– Où cela ?

– À la cour de police de Kilburn.

– Je voudrais le voir, et je donnerais bien cinq livres de plus.

– M. Booth ne vous refusera pas sur ma recommandation.

– All reigth ! dit l'homme gris.

Et M. Thomas Elgin écrivit la lettre suivante à M. Booth :

« Mon cher monsieur,

Lord Cornhill – c'était le nom que s'était donné l'homme gris dans cette circonstance – me prie de lui donner un mot d'introduction auprès de vous.

C'est un gentilhomme accompli et excentrique, qui travaille à une collection des plus curieuses, et je ne doute pas que vous ne satisfassiez à sa demande.

Votre obéissant serviteur.

THOMAS ELGIN. »

L’homme gris posa trois autres billets de cinq livres sur la cheminée, remercia M. Thomas Elgin avec effusion, et sortit avec la lettre de recommandation.

Comme il arrivait à la porte extérieure, il trouva la servante qui parlementait avec un homme d’aspect misérable, lequel voulait absolument voir M. Thomas Elgin.

– Je viens pour affaires, disait-il.

– M. Thomas Elgin est malade.

– Dites-lui que je suis étranger, que j’arrive d’Amérique.

À ces mots qui le firent tressaillir, l’homme gris regarda attentivement cet homme.

– Parlez-vous français ? lui demanda-t-il.

– Oui, dit l’Américain.

Alors l’homme gris lui fit un signe mystérieux et rapide.

Un signe qui fit faire à l’Américain un pas en arrière, et auquel il répondit.

– C’est bien, dit l’homme gris, vous êtes un de ceux que nous cherchons et je suis un de ceux que vous cherchez ; n’insistez pas pour entrer dans cette maison et suivez-moi à distance.

Et l’homme gris, qui venait de détruire en quelques mots une des combinaisons machiavéliques auxquelles M. Thomas Elgin se trouvait mêlé, traversa de nouveau le petit jardin et alla reprendre son cheval, que le vieux libraire tenait respectueusement en main.

XVIII

L’homme gris soulevait le marteau de la porte d’entrée de la cour de police quelques minutes après.

L’homme d’aspect misérable, qui n’était autre qu’un des quatre qui avaient eu rendez-vous à Saint-Gilles, le 26 octobre dernier, avait obéi.

Il avait dit à la servante de M. Thomas Elgin qu’il reviendrait, et il s’en était allé.

Seulement, il avait suivi l’homme gris à distance.

La jolie miss Katt Boot avait donc un peu dérangé le rideau de la croisée et regardait dans la rue.

La tournure élégante du visiteur produisit sur la curieuse jeune fille une telle expression qu’au lieu d’appeler Toby, le secrétaire de M. Booth, elle alla ouvrir elle-même.

– Bonjour, ma belle enfant, dit l’homme gris. Je crains bien de me tromper. Une aussi jolie personne que vous ne saurait être une geôlière et on m’a mal indiqué sans doute.

– Que cherchez-vous, mylord ? demanda miss Katt.

– La cour de police de Kilburn.

– C’est bien ici.

L’homme gris entra.

– Et je désirerais parler à M. Booth, ajouta-t-il.

– C’est mon père.

– En vérité ! par saint George, ma mignonne, il doit être fier d’avoir une fille aussi jolie que vous.

Katt rougit jusqu’au blanc des yeux, elle ne put s’empêcher de songer que le visiteur était charmant.

L’homme gris poursuivit :

– J’ai pour M. Booth une lettre…

– Ah !

– De M. Thomas Elgin.

– Celui qu’on a failli assassiner la nuit dernière ?

– Précisément.

Et l'homme gris suivit Katt, qui avait poussé une porte et était entrée dans le bureau particulier de M. Booth.

Là-dessus, il recommença son petit discours.

– Je suis un lord excentrique, fit-il, je collectionne des crimes curieux, et j'ai un album que le lord chancelier de l'échiquier payerait vingt-cinq mille livres, si je voulais m'en défaire.

– Mais c'est que mon père est absent, dit miss Katt.

– Ah ! fit l'homme gris qui parut visiblement désappointé.

– Cependant, reprit la jolie fille, j'ai le pouvoir d'ouvrir ses lettres.

L'homme tendit le billet de M. Thomas Elgin.

Miss Katt en prit connaissance.

Puis comme si elle eût eu besoin de prendre conseil de quelqu'un, elle dit :

– Je vais appeler Toby ?

– Qu'est-ce que Toby.

– Le secrétaire de mon père.

Elle avança un siége au gentleman, alla se placer en bas de la rampe de l'escalier et cria :

– Toby ! laissez votre Bible, descendez au bureau, on a besoin de vous.

Puis, revenant vers l'homme :

– Ah ! mylord, dit-elle, si vous saviez comme il est intéressant et joli, ce pauvre petit malheureux !

– Vraiment ?

– Et beau comme un petit ange !

– Ah !

– M. Thomas Elgin a eu beau dire. Ce n'est pas un voleur, poursuivit miss Katt, et je crois à son histoire.

– Il a donc raconté son histoire ?

– Oui, mylord. Une histoire bien touchante, allez.

– Je vais en prendre note, dit l'homme gris, qui tira de nouveau son calepin.

Alors miss Katt ne se fit pas prier ; elle raconta tout ce que l'homme gris ne savait que trop bien ; et celui-ci ne tarit pas en exclamations de surprise et de contentement.

– Oh ! très-curieux, disait-il, très-curieux !

– Mais, continua miss Katt, je ne vous dis pas tout, mylord, et je crois bien que le pauvre petit sera sauvé demain.

– Sauvé !

Et l’homme gris tressaillit.

– Oui, dit miss Katt.

– Par qui ?

– Par un noble lord comme vous, qui se propose de le réclamer.

L’homme gris eut un battement de cœur ; mais son visage demeura impassible.

– Et quel est ce noble lord ? fit-il.

– Lord Palmure, dit miss Katt.

L’homme gris ne sourcilla pas.

Miss Katt, qui jasait volontiers, lui parla alors de la note de police émanée de la cour de Marlborough, et elle termina son récit en disant que M. Booth, son père, s’était empressé d’aller chez lord Palmure.

Elle achevait de donner ces détails à l’homme gris, lorsque Toby parut enfin.

M. Booth, en l’appelant imbécile, n’avait rien exagéré.

C’était un gros garçon aux cheveux jaunes, avec des yeux ronds à fleur de tête, un rire bête qui faisait voir de vilaines dents.

– Toby, lui dit miss Katt, c’est vous qui avez la clef du cachot.

– Oui, certainement.

Et le bélître fit sonner un trousseau de clefs qu’il avait à sa ceinture.

– Je vous présente lord Cornhill, dit miss Katt.

Toby salua.

– Un lord excentrique.

– Et riche, dit l’homme gris.

– Qui fait une collection de crimes, poursuivit la jolie Katt, qui n’avait qu’à regarder Toby pour le faire rougir.

Toby était amoureux de Katt, et Katt se moquait de lui du matin au soir.

– Eh bien ! fit le secrétaire, que désire milord ?

– Il voudrait voir le petit Irlandais.

– Ah ! c’est impossible, dit Toby.

– Pourquoi donc ?

– Parce que M. Booth…

– M. Booth est mon père…

– Je ne dis pas non.

– Et il trouve bien tout ce que je fais.

– Je ne dis pas… mais…

– Mais quoi ?

Et miss Katt prit un petit ton impérieux.

– Mais, dit Toby, qui se raidissait dans le sentiment du devoir, si mylord qui… est… excentrique…

– Eh bien ! fit l'homme gris.

– Que voulez-vous dire ? demanda miss Katt, qui plissa son joli front.

– Si mylord, qui est excentrique… voulait… délivrer le prisonnier ?…

L'homme gris se mit à rire et miss Katt fit chorus avec lui.

– Excusez-le, mylord, dit la jolie fille. Mon père a bien raison de dire que vous êtes un imbécile, Toby.

Ces mots vexèrent le secrétaire de M. Booth.

– Ma foi, mademoiselle, dit-il, vous êtes la maîtresse, après tout ; ordonnez, j'obéirai. Je suis un pauvre secrétaire, aux appointements de soixante-quinze livres, et si M. Booth me chasse pour vous avoir obéi…

– Vous êtes un insolent, dit miss Katt. Donnez-moi les clefs.

Tobby prit le trousseau à sa ceinture, poussa un gros soupir et tendit les clefs à miss Katt.

– Mylord, dit alors celle-ci, si vous voulez me suivre, je vais vous conduire.

– Au cachot ?

– Oui, mylord.

– Et je verrai le petit voleur ?

– Sans doute.

– Aoh ! fit le prétendu lord avec une satisfaction visible.

Et il tira de sa poche un billet de cinq livres, qu'il mit dans la main de Toby pour le consoler.

Miss Katt avait allumé une chandelle et elle se dirigeait vers une porte à barreaux de fer qui se trouvait au fond du bureau de M. Booth.

XIX

La porte à barreaux de fer étant ouverte, le prétendu lord Cornhill se trouva au seuil d'un escalier tournant et noir.

– Aoh ! fit-il, plein de caractère ! très-curieux !

Et il prit une nouvelle note.

Miss Katt ne put réprimer un sourire, tant le noble lord lui paraissait original.

Elle passait la première, un flambeau à la main, et au bout d'une trentaine de marches, elle s'arrêta.

L'homme gris se vit alors dans une sorte de corridor souterrain qui avait toute la vulgarité d'un corridor de cave bourgeoise, et il vit une autre porte, également à barreaux de fer, et dont la solidité défiait les plus robustes efforts.

– C'est ici, dit-elle.

– Pauvre petit ! dit l'homme gris, on a pris des précautions pour lui comme pour un condamné à mort.

Miss Katt ouvrit la porte.

On n'entendait aucun bruit derrière.

Mais quand les verroux eurent grincé dans leurs anneaux, un gémissement parvint jusqu'à l'homme gris.

Alors ce personnage mystérieux eut un tressaillement et son cœur battit violemment.

Il allait voir enfin cet enfant qu'il cherchait avec tant de persistance. Cet enfant dans les mains de qui l'Irlande devait mettre ses destinées et que lui, son précurseur, il n'avait jamais vu.

Miss Katt entra encore la première et dit :

– Mon petit Ralph, n'ayez pas peur… c'est moi…

L'homme gris avait un moment oublié son rôle de lord excentrique.

Il était pâle et une sueur abondante perlait à son front.

Ralph était couché sur un peu de paille ; sous ses vêtements délabrés, qu'on avait entr'ouverts, on apercevait des linges sanglants.

Quand la lumière pénétra dans son cachot, le petit Irlandais se souleva à demi et regarda miss Katt.

La jeune fille avait été bonne pour lui, le matin, quand le médecin était revenu, et la reconnaissance est ce qui tient le plus au cœur des enfants.

– Ah ! c'est toi, madame ? dit-il.

– Oui, mon enfant, répondit miss Katt. Souffres-tu toujours ?

– Un peu moins, répondit-il d'une voix douce et triste.

– As-tu toujours soif ?

– Oh ! oui, madame…

L'homme gris se tenait à l'écart, dans l'ombre, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

– Oh ! reprit le petit Irlandais, tu as pourtant l'air bien bonne, madame. Pourquoi ne veux-tu pas me laisser sortir, pour que j'aille retrouver ma mère ?

Alors l'homme gris fit un pas et entra dans le cercle de lumière décrit par la lampe de miss Katt.

L'enfant eut un geste d'effroi ; mais il ne pleura pas.

– Miss Katt, dit l'homme gris, voulez-vous que je lui parle la langue de son pays ?

– Mais, dit miss Katt en souriant, la langue des Irlandais est la même que celle des Anglais.

– Les gens du peuple ont un dialecte.

– Ah !

– Vous allez voir…

Et soudain cet homme, qui savait tout et qui parlait toutes les langues, se mit à parler une sorte de patois qui n'est compréhensible que pour les pêcheurs des côtes d'Irlande.

Aux premiers mots, l'enfant jeta un cri.

La langue maternelle vibrait tout à coup à son oreille, comme si la patrie absente fût venue jusqu'à lui.

– Ralph, disait l'homme gris, je suis un ami de ta mère.

L'enfant jeta un nouveau cri.

– De ta pauvre mère Jenny qui t'a cherché et pleuré si longtemps, et à qui je te rendrai.

Depuis trois jours, on s'était bien joué du malheureux enfant ; bien des gens lui avaient promis de lui rendre sa mère, et tout le monde l'avait trompé.

Et cependant sous le regard affectueux et dominateur de cet homme étrange, l'enfant frissonna d'une joie secrète et une confiance absolue emplit son âme.

– Oh ! dit-il, vous ne me tromperez pas, vous, je le sens.

Alors, toujours dans ce dialecte que miss Katt ne comprenait pas, et dans lequel l'enfant s'était mis à lui répondre, l'homme gris lui parla de sa mère, de son pays, de leur

chaumière au bord de la mer, et du bon Shoking qui l'avait porté sur ses épaules, à son arrivée à Londres.

Ralph l'écoutait, plongé en une sorte d'extase.

– Écoute, lui dit encore l'homme gris, tu dois être un homme et avoir du courage.

L'enfant le regarda.

– Demain, reprit l'homme gris, on te jugera, parce que tu as été le complice de Suzannah et de Bulton.

– Oh ! monsieur, dit Ralph en joignant les mains, je vous jure que je ne savais pas ce qu'ils allaient me faire faire.

– Je le sais bien, dit l'homme gris, mais les juges ne te croiront pas.

L'enfant eut un accès de désespoir.

– Ô mon Dieu, dit-il, est-ce que l'on me laissera en prison ?

– Pas ici, mais on te conduira dans une autre.

– Et ma pauvre mère ?

– Quand tu seras dans l'autre prison, je te délivrerai.

– Vous ?

– Oui, et regarde-moi bien…

L'enfant regarda et dit :

– Je vous crois, monsieur.

– Par conséquent, mon enfant, acheva l'homme gris, prends patience jusqu'à demain.

– Mais je ne verrai donc pas ma pauvre mère ?

– Si, dit l'homme gris.

– Quand ?

– Demain.

– Vous me le promettez, monsieur ?

– Je te le jure.

Alors l'homme gris se tourna vers miss Katt.

– Je ne veux pas abuser de vos moments, miss, dit-il.

– Oh ! mylord…

Et puis, miss Katt ajouta avec une curiosité naïve :

– Mais que lui avez-vous donc dit ? Il paraît tout content de vous voir.

– Je lui ai dit que demain un noble lord viendrait le réclamer à la justice.

– Ah !

– Et qu’on le rendrait à sa mère.

Et l’homme gris dit encore à Ralph :

– Écoute bien ce que je vais te dire, mon enfant. Si tu veux revoir ta mère, il faut te garder de répéter à personne, même à miss Katt, ce que je viens de te dire.

L’enfant eut un sourire d’homme.

– Je ne dirai rien, répondit-il.

Et il se recoucha, résigné, sur la paille fétide qui lui servait de lit.

Alors miss Katt sortit du cachot, l’homme gris la suivit, et elle referma la porte.

Arrivé en haut de l’escalier, le prétendu lord Cornhill se remit à prendre des notes.

– Ah ! vous voilà enfin, dit Toby en les voyant reparaître. Dieu soit loué !

– Nous croyais-tu donc perdus ? fit miss Katt en riant.

– Non, mais j’avais peur que M. Booth ne revînt.

– Ah ! vraiment ?

– Et tenez, mamzelle, si vous m’en croyez, mylord s’en ira et nous ne dirons rien à M. Booth.

– Soit, dit miss Katt.

… … … … …

Quelques minutes après, l’homme gris remontait à cheval et murmurait :

– Allons ! voici la bataille engagée… À nous donc ! miss Ellen et lord Palmure !

Et il rejoignit l’Américain qui l’attendait, au coin de la rue, assis sur une borne.

XX

Retournons maintenant dans le Brook street.

Il est nuit, un brouillard épais couvre Londres. Le Brook street est désert, en apparence du moins.

C’est à huit heures en été, à six heures en hiver, que le Brook street est bruyant.

C’est le moment où les voleurs se réunissent, échangent un mot d’ordre et se répandent ensuite dans la grande ville.

Dès lors, jusqu’au lendemain matin, cette petite rue, ces cours et ces passages infects où la police n’ose pénétrer qu’en force, offrirent l’aspect d’une nécropole.

À peine, çà et là, rencontrera-t-on un invalide du crime que ses enfants nourrissent et qui est trop vieux pour aller en expédition ; une femme qui allaite son marmot, un enfant dont les parents sont en prison et qui pleure sous une porte.

Ce soir-là, pourtant, le Brook street présentait une physionomie différente.

Certaines maisons étaient éclairées, et des ombres glissaient silencieuses au travers du brouillard.

Quand elles passaient devant la maison de Bulton, elles montraient du doigt une fenêtre d’où partait une vive lumière et semblaient se dire :

– C’est là !

C’était là, en effet, que Suzannah blessée et peut-être agonisante était couchée sous la garde d’une escorte de policemen.

Le bandit parisien ne recule devant aucune extrémité et les habitués des carrières d’Amérique jouent aisément du couteau.

Le voleur anglais est plus circonspect.

Mille fois plus sûr de son adresse que de son courage, il a établi avec l’homme de police une lutte d’ingéniosité, et on dirait volontiers de courtoisie.

S’il est pris, il se soumet et n’engage pas un combat inutile. Il sait qu’il ira au moulin, mais il voit Newgate, et la seule chose que craigne un Anglais, c’est la potence.

Tout cela explique comment une demi-douzaine de policemen avaient pu s’installer dans la maison de Bulton, au milieu du Brook street, sans être inquiétés.

Quand les ombres mystérieuses dont nous parlons s’étaient montrées à la fenêtre, elles continuaient leur chemin.

Au bout du Brook street, à gauche, il y a une cour noire, triste, déserte, dans laquelle s'élève une petite maison depuis plus d'un siècle.

Cette maison est un monument ; c'est la pagode du Brook street, le temple de ce singulier quartier ; c'est la demeure du Cartouche anglais, de Jack Sheppard, mort au champ d'honneur, c'est-à-dire sur l'échafaud, il y a déjà plus d'un siècle.

Les voleurs l'ont conservée intacte.

Ils se la montrent avec respect ; de génération en génération, ils se transmettent la légende historique de celui qui l'habita.

Quand un enfant est né dans le Brook street, on le porte en grande pompe sous le porche de la maison et les vieillards lui disent :

– Puisse-tu ressembler à Jack Sheppard !

C'est là le baptême du voleur en herbe.

Cette nuit-là, c'était en cette maison que, deux par deux ou une par une, se dirigeaient les ombres qui traversaient le brouillard.

Elles arrivaient à la porte, frappaient trois coups et la porte s'ouvrait et se refermait aussitôt.

Le brouillard anglais, qui est rouge, donne à toutes choses une forme fantastique.

On aurait donc pu croire que c'était, non des hommes, mais des fantômes.

Les fantômes des compagnons de Jack Sheppard se réunissant la nuit dans sa demeure pour lui faire quelque ovation d'outre-tombe.

Ce qui eût put compléter cette illusion, c'était le silence qui régnait dans la cour, l'absence de lumière aux fenêtres veuves de leurs volets et de leurs carreaux depuis nombre d'années.

Cependant c'étaient bien des hommes qui se réunissaient.

Une fois entrés dans la maison, ils soulevaient une trappe et s'engageaient dans un escalier souterrain.

Cet escalier descendait dans une cave.

Cette cave était la cour de justice des voleurs.

Les hommes qui vivent en dehors de la société ont été obligés de se faire une législation particulière.

Les voleurs ont leur code, leurs juges, leurs exécuteurs de hautes œuvres.

Celui qui est reconnu coupable de trahison, est condamné, et si la condamnation entraîne la peine de mort, il est étranglé, un soir, dans sa maison, ou jeté dans la Tamise par une nuit sombre et pluvieuse.

Or donc, les hommes qui se réunissaient ce soir-là dans la cave de Jack Sheppard, s'étaient assemblés pour juger Suzannah.

– Sommes-nous au complet ? dit l'un d'eux, un vieillard qui paraissait être le président.

– Oui, répondit une voix sur la dernière marche de l’escalier.

– Nous sommes douze ?

– Oui.

– Où est l’accusateur ?

– C’est moi, dit un homme qui n’était autre que Jack, dit l’Oiseau-Bleu.

– Et le défenseur ?

– Me voilà.

Celui-ci était Craven, l’ami de Bulton et de Suzannah.

– Alors, dit le président, commençons.

Et il se couvrit de son bonnet, ni plus ni moins qu’un vrai juge qui prononce les mots sacramentels : *la Cour va en délibérer*.

Il y avait au fond de la cave une vieille futaille et des bancs.

La futaille servait de table et de bureau, et on avait placé dessus une énorme chandelle de suif.

Les juges s’assirent sur les bancs.

Celui qui avait accepté la qualification d’accusateur fit un pas vers la futaille et se tint debout.

– Vous avez la parole, dit le président.

Alors l’Oiseau-Bleu commença une manière de réquisitoire contre Suzannah.

À ses yeux, Suzannah était coupable.

Elle avait partagé la vie du traître Bulton, s’était associée à ses bénéfices, l’avait aidé à soustraire frauduleusement une part de butin.

On avait livré Bulton à la police ; l’Oiseau-Bleu ne voyait pas pourquoi on n’abandonnait pas Suzannah.

Il termina en concluant que, puisqu’elle était dans les mains de la justice, il fallait l’y laisser.

Le président donna ensuite la parole à Craven.

Craven démontra que Suzannah n’était point coupable ; que, compagne dévouée de Bulton, elle n’avait cependant jamais été mêlée à ses secrets, et que, lorsque Bulton avait trompé ses compagnons, elle l’avait ignoré.

Les conclusions de Craven furent diamétralement opposées à celles de l’Oiseau-Bleu.

Craven demandait qu’on délivrât Suzannah.

Le président résuma les débats et mit la chose aux voix.

Les juges acquittèrent Suzannah.

Du moment où l’Irlandaise n’était pas coupable de complicité avec Bulton, on lui devait aide et assistance.

Donc, il fallait l’arracher à la justice.

Alors le président mit en délibération le choix des moyens.

Mais, en ce moment, il se fit en haut de l’escalier un bruit qui déconcerta quelque peu cet étrange tribunal.

On n’attendait plus personne, et cependant la porte de la maison s’était ouverte et refermée.

Puis on entendit un pas dans l’escalier et, enfin, un homme apparut à l’entrée de la cave.

Les voleurs jetèrent un cri.

Chacun porta la main à ses armes.

Mais l’Oiseau-Bleu cria :

– Je connais monsieur, et il a un fameux coup de poing, allez ! n’ayez pas peur, ce doit être un ami.

– Certainement, répondit le nouveau venu.

Et il s’élança, calme et souriant, au milieu des voleurs.

Ce nouveau venu, c’était l’homme gris !

XXI

L’homme gris avait repris ce costume que les habitués du Black-Horse, la taverne où trônait mistress Brandy, connaissaient si bien.

Jack, dit l’Oiseau-Bleu, était le seul parmi les voleurs qui le connût.

Mais, bien qu’il eût perdu son procès dans l’affaire Suzannah, Jack jouissait d’une grande considération parmi les voleurs, et lorsqu’il eut répondu de l’homme gris comme de lui-même, celui-ci put, à son aise, s’avancer au milieu d’eux et promener autour de lui ce regard dominateur qui le faisait maître sur-le-champ.

Les voleurs le regardaient et semblaient se demander ce qu’il venait faire parmi eux.

Comme tous les voleurs du monde, ceux de Londres ont un argot.

L’homme gris se mit à leur parler leur langue, – langue intraduisible ou à peu près en français, et dès lors, la confiance s’établit entre eux.

Il vint à Jack et lui serra la main.

Dès lors, Jack fut son ami à la vie et à la mort.

– Mes amis, dit l’homme gris, j’ai peut-être fait votre métier jadis, et si j’en ai pris un autre, c’est que cet autre est meilleur.

Il y eut parmi ces hommes un murmure d’étonnement qui ressemblait presque à de l’incrédulité.

Quel métier pouvait donc être meilleur que celui qu’ils exerçaient ?

L’homme gris continua :

– Vous venez de juger Suzannah.

– Oui, dit le président.

– Et vous songez à la sauver ?

– Sans doute.

Craven le regarda avec inquiétude.

– Voudriez-vous donc vous y opposer, vous ? dit-il.

– Pas le moins du monde, dit l’homme gris. J’aime beaucoup Suzannah, qui est une charmante fille, et c’est pour elle que je viens, au contraire.

– Ah ! fit-on avec curiosité.

Il s’adressa au président :

– Comment comptez-vous la sauver ? dit-il.

– Mais, dit celui-ci, naturellement, ce me semble.

Les policemen sont six ou huit tout au plus…

– Bon !

– À minuit, nous appellerons les compagnons.

– Fort bien.

– Nous entourerons la maison, et, de gré ou de force, nous enlèverons Suzannah.

– C’est là votre projet ?

– Oui.

– Eh bien ! dit froidement l’homme gris, vous aurez tort, mes amis.

– Pourquoi ?

– Parce que vous ne réussirez pas.

– Oh ! oh ! firent plusieurs voix.

– Non, reprit l’homme gris, et je vais vous en dire la raison.

La police s’occupe fort peu des voleurs, mais en revanche, elle s’occupe beaucoup des fenians.

Ce nom fit tressaillir les voleurs.

L’homme gris continua :

– Suzannah est Irlandaise.

– Nous le savons.

– On a dit à la police qu’elle avait des relations avec les fenians, et un magistrat de la cité s’apprête à l’interroger lui-même.

– Quand ?

– Demain matin.

– Mais, observa Jack, dit l’Oiseau-Bleu, Suzannah est hors d’état d’être transportée hors de chez elle.

– Aussi le magistrat viendra.

– Dans le Brook street ?

– Oui.

– Ce sera drôle, un magistrat dans le Brook street, fit l’Oiseau-Bleu.

Et tous les voleurs se mirent à rire.

– Or donc, reprit l’homme gris, comme on ne veut pas que Suzannah échappe à la justice, on a pris ce soir de grandes précautions.

Il y a dans les environs plus de deux cents policemen déguisés et armés de revolvers. Au moindre bruit, vous les verrez fondre sur vous et vous serez impuissants à délivrer Suzannah.

Les voleurs se regardèrent avec inquiétude.

– Ainsi, continua l'homme gris, je vous conseille d'attendre à demain.

– Mais, dit Craven, demain ce sera comme aujourd'hui.

– Vous vous trompez…

Suzannah ne sait même pas ce que font les fenians.

Quand le magistrat l'aura interrogée, il verra bien qu'elle n'est qu'une simple voleuse, et il ne jugera pas utile de déployer des forces si considérables pour la garder.

– Si c'est comme vous le dites, fit Jack, je suis de votre avis ; il faut attendre à demain.

– C'est comme je vous le dis.

– Mais, dit le président, pourquoi êtes-vous venu ici ?

– Pour vous prévenir.

– Quel intérêt pouvons-nous donc vous inspirer ?

– Je suis venu parce que Suzannah a un frère du nom de John Colden.

– Bon ! fit Craven.

– Et que ce frère est fenian.

– Je le sais encore.

– Et que tous les fenians sont frères et qu'ils se portent une mutuelle assistance.

– Alors… vous êtes ?

– Chut ! dit l'homme gris. Je vous ai prévenus. Souvenez-vous du proverbe : À bon entendeur, salut !

Et il fit un pas de retraite.

Puis, se retournant vers Jack :

– Tu me connais, toi ?

– Certes, dit l'Oiseau-bleu.

– As-tu confiance en moi ?

– J'irais avec vous jusqu'à la porte de Newgate.

– Je ne te demande pas cela, dit l'homme gris. Je veux seulement que tu me conduises jusqu'à la maison de Suzannah.

– Mais la police y est !

– Je le sais bien.

– Et elle ne vous laissera pas entrer !

Il eut un superbe sourire :

– Tu verras bien, dit-il, que j'entre partout.

– Allons donc, alors, fit Jack.

Et il suivit l'homme gris, qui salua les voleurs d'un geste amical.

Quand ils furent hors de la maison de Jack Sheppard, Jack lui frappa sur l'épaule :

– Je ne sais pas, dit-il, si cela vaut mieux d'être fenian que voleur, mais je puis vous dire que si vous vouliez venir parmi nous, nous vous élirions chef.

– J'y songerai, dit l'homme gris, qui avait pour principe de ne froisser personne.

Ils sortirent de la cour et rentrèrent dans le Brook street.

– C'est là, dit Jack, au bout de quelques pas.

Et il lui montra la maison aux fenêtres de laquelle on voyait de la lumière.

– Merci et bonsoir.

– Vous n'avez plus besoin de moi ?

– Non.

Et il se sépara de Jack en lui donnant une poignée de main.

Puis il marcha vers la maison devant laquelle un policeman était en sentinelle.

Le policeman croisa devant lui son petit bâton.

Mais l'homme gris fit un signe.

Un signe mystérieux que Jack, qui l'observait à distance, ne comprit pas.

À ce signe, le policeman s'inclina et lui livra passage.

L'homme gris monta l'escalier en murmurant :

– Cette pauvre Angleterre qui se croit la reine du monde : elle ne sait donc pas qu'il y a des fenians partout ?

XXII

L’habit gris de notre héros était, à proprement parler, une sorte de houppelande assez large, qui permettait de porter en dessous un autre vêtement.

Dans l’escalier, cette houppelande tomba, lestement détachée par l’homme gris, qui la mit sur son bras en guise de pardessus.

Il se trouva alors vêtu d’un habit noir, cravaté de blanc, et tira de sa poche un petit bâton de constable.

L’institution des constables est purement anglaise.

Dans un pays où on a le plus grand respect de la loi, les hommes considérables se font un mérite et tiennent à honneur de prêter main forte à l’autorité en péril.

Un gentilhomme, un simple gentleman se fait recevoir constable.

Vienne une rixe dans la rue, ou même une émeute ; que les policemen, trop peu nombreux, soient sur le point d’avoir le dessous, on voit sortir des rangs de la foule un homme, ou plusieurs hommes, parfaitement mis, parfaitement élevés, appartenant à la haute classe de la société, qui tirent un petit bâton de leur poche et viennent au secours des policemen.

Ce sont des constables.

L’homme gris, qui logeait dans Pall-Mall et paraissait avoir deux existences, l’une mystérieuse, l’autre en plein soleil, l’homme gris était constable.

Il arriva donc à la porte de Suzannah et se trouva en présence de deux policemen, il leur montra son bâton.

Ceux-ci s’inclinèrent et le laissèrent passer.

Alors cet homme, qui n’avait qu’à paraître pour dominer, entra dans la chambre, fit un signe aux autres policemen, et ceux-ci sortirent, le laissant seul avec Suzannah.

Très-certainement ils le prirent pour un haut employé de la police, chargé d’interroger l’Irlandaise.

Celle-ci le crut également, sans doute, car elle souleva sa tête pâle et tourna ses grands yeux noirs vers lui.

L’homme gris s’approcha du lit et lui dit :

– Suzannah, je viens de la part de votre frère.

Elle tressaillit et le regarda plus attentivement.

– Vous connaissez John ? fit-elle.

– C’est mon ami.

La police emploie souvent des ruses pour arracher des aveux aux prisonniers.

Aussi Suzannah eut-elle un premier mouvement de défiance.

L’homme gris eut un sourire.

– Je suis son ami, dit-il, et je vais vous le prouver.

Alors il se mit à lui parler dans cet idiome des côtes d’Irlande, qui est incompréhensible pour les Anglais.

Et il lui raconta de telles choses sur son enfance et sa jeunesse, à elle, Suzannah, que John Colden seul lui pouvait avoir donné ces détails.

– Oh ! je vous crois, lui dit Suzannah. Que me voulez-vous ? Parlez…

– Au milieu de votre vie aventureuse et souillée, Suzannah, reprit l’homme gris d’une voix grave, vous n’avez pu oublier votre patrie…

– J’aime l’Irlande, répondit-elle, et je donnerais ma vie pour elle.

– Votre frère pense comme vous, Suzannah !

– Oh ! Je le sais, dit-elle. Il est affilié.

– Oui.

– Et… Vous ?…

Elle regarda encore cet homme, qui commençait à exercer sur elle une mystérieuse fascination.

– Moi, dit-il, je suis un de ses chefs, et si je suis venu à vous, Suzannah, c’est que l’Irlande compte sur vous.

– Hélas ! dit-elle, que puis-je faire, moi, la voleuse et la femme perdue, moi qu’on va condamner sans doute à la déportation ?

– Vous ne serez pas condamnée, Suzannah.

– Mon Dieu ! fit-elle.

– Car les fils de l’Irlande ont résolu de vous sauver.

Elle jeta un grand cri.

– Moi ! moi ! fit-elle.

– N’êtes-vous la sœur de John Colden ?

– C’est juste. Et John ?…

– John et ses frères vous sauveront, si vous rendez à l’Irlande le service qu’elle attend de vous.

– Ah ! parlez…

– Vous avez emmené un enfant dans la maison où vous avez été blessée.

Suzannah couvrit son visage de ses deux mains.

– Le pauvre petit, murmura-t-elle, il est mort peut-être… Ah ! c'est Bulton qui l'a voulu.

– Cet enfant n'est pas mort.

– Vrai ?

– Mais il est prisonnier, et demain on vous interrogera sur lui.

– Oh ! dit Suzanne, je dirai la vérité, allez ! je la dirai… il est innocent… nous l'avons trompé… nous lui avons fait un mensonge…

– Voilà précisément ce qu'il ne faut pas dire, Suzannah.

– Comment ?

Et elle le regarda avec étonnement.

– Écoutez-moi, Suzannah, reprit l'homme gris.

Et il se pencha vers elle et lui parla longtemps à l'oreille.

Que lui dit-il ?

Mystère !

Mais quand il eut fini de parler, elle lui dit :

– Je vous comprends à présent, et je vous obéirai.

– Vous me le jurez ?

– Foi d'Irlandaise.

– Je vous crois, dit l'homme gris en se relevant. Adieu, Suzannah, au revoir plutôt, car nous nous reverrons.

– Vrai ? dit-elle, on me sauvera ?

– L'Irlande veille sur ceux qui travaillent pour elle, répondit-il gravement. Patience et courage, que ce soit votre devise, comme c'est la nôtre.

Et il s'en alla, après avoir rappelé les policemen demeurés au dehors.

Dans l'escalier, il reprit sa houppelande grise qu'il avait accrochée à la corde qui servait de rampe.

Puis quand il fut hors de la maison, il se prit à marcher d'un pas rapide, descendit le Brook street et arriva dans Holborne.

Là, un cab l'attendait.

– Où allons-nous ? demanda le cabman.

– Dans Haymarket, répondit l'homme gris.

Le cab partit avec la rapidité de l’éclair et quelques minutes après, il s’arrêta au coin de Haymarket et de Piccadilly.

Là, il y avait un homme assis auprès de la marchande de gin qui stationne en plein vent sous un large parapluie jaune.

Cet homme se leva et s’approcha du cab.

C’était Shoking.

– Où est l’abbé Samuel ? lui demanda l’homme gris.

– Chez lui.

– Et l’Irlandaise ?

– Avec le prêtre.

– Et l’Américain ?

– Avec eux.

– C’est bien. Va chez l’abbé Samuel et dis-lui que nous tiendrons conseil à deux heures du matin.

– Rapport au petit, n’est-ce pas ?

– Oui, dit l’homme gris.

– Oh ! dit Shoking, qui sans doute avait revu l’homme gris, depuis que celui-ci l’avait quitté, le matin, pour aller à Kilburn, maintenant que nous savons où il est, c’est comme si nous l’avions, n’est-ce pas ?

– Pas tout à fait, répondit l’homme gris, mais nous y arriverons.

Et il cria au cocher :

– Chester street, Belgrave square !

Puis, tandis que le cab descendait Haymarket, il regarda l’heure à sa montre.

– Minuit moins cinq, dit-il ; je suis tout à fait dans les désirs de miss Ellen ; la noble fille de lord Palmure me tiendra pour un parfait gentleman.

XXIII

Que s’était-il passé depuis deux jours dans Chester street, Belgrave square, à l’hôtel de lord Palmure ?

C’est ce que nous allons vous dire.

Pendant tout le reste de cette nuit néfaste durant laquelle l’homme gris avait eu l’audace de s’introduire dans l’hôtel et d’entrer par la fenêtre dans la chambre de miss Ellen, la jeune fille à qui il avait arraché l’Irlandaise et qui s’était trouvée sans force et sans énergie devant l’audace de cet homme dont le regard la fascinait et l’épouvantait en même temps, la jeune fille, disons-nous, était demeurée en proie à une singulière prostration.

On eût dit une colombe longtemps poursuivie par un épervier, ou bien un de ces malheureux oiseaux charmés par un reptile et que le reptile a dédaigné, au dernier moment, d’engloutir.

Miss Ellen, quand le jour parut, était encore là, pâle, frémissante, l’œil éteint, à demi-couchée dans un fauteuil auprès de la fenêtre ouverte.

Quel était cet homme qui avait osé la braver, qui l’avait tenue palpitante et courbée sous son regard ?

Et pourquoi n’avait-elle pas osé appeler ses gens ?

C’était là un mystère pour elle-même.

Il ne fallut rien moins qu’un bruit qui se fit au dehors pour l’arracher à demi à l’anéantissement dans lequel elle était plongée.

Ce bruit, c’était le pas précipité de son père, qui ouvrit brusquement la porte, signe qu’il était en proie à une violente agitation, car jamais il n’entrait chez sa fille sans frapper.

En effet, lord Palmure était fort rouge et ses vêtements en désordre et souillés de boue attestaient qu’il avait soutenu une lutte.

– Mon père ! dit miss Ellen.

Elle essaya de se lever ; mais les forces lui manquèrent : la fascination existait encore.

– Oh ! les bandits, oh ! les misérables ! disait le noble lord avec un accent de rage.

– De qui parlez-vous, mon père ? demanda miss Ellen qui leva sur lui un regard sans chaleur.

– De qui je parle ? exclama lord Palmure. Je parle de ces Irlandais, de ces fenians, comme on les nomme, et qui ont eu l’audace de s’emparer de votre père, de lui appliquer

un masque de poix sur le visage et de le garrotter.

Et lord Palmure, trop ému lui-même pour s'apercevoir de la pâleur de sa fille, raconta ce qui lui était arrivé.

On l'avait saisi, étouffé, garrotté, rendu aveugle et muet, et on l'avait jeté dans un coin du jardin, où il serait mort étouffé, si, au petit jour, mistress Fanoche et sa servante ne l'avaient trouvé et délivré.

Et quand il eut fini le récit de sa mésaventure, miss Ellen lui dit froidement :

– Je sais quel est l'homme qui vous a traité ainsi, mon père.

– Vous le savez ?

– C'est le même qui est venu ici.

– Quand ?

– Cette nuit.

– Êtes-vous folle, Ellen ?

– Et qui a emmené l'Irlandaise.

Et, à son tour, miss Ellen raconta ce qui s'était passé.

– Mais comment est-il entré ?

– Par la fenêtre.

– Et vous n'avez pas crié ?

– Non.

– Appelé vos gens ?

– Je ne l'ai pas pu. Cet homme a un regard qui terrasse !

Lord Palmure connaissait sa fille ; il la savait hautaine, impérieuse, douée de courage. En la retrouvant en cet état, il comprit que l'homme dont elle parlait avait dû exercer sur elle un prodigieux ascendant.

Lord Palmure avait deux partis à prendre.

S'en aller à Scotland-Yard, le jour même, porter plainte et mettre la police sur pied.

Ou bien garder le secret de sa mésaventure et se borner à faire rechercher par la police le petit Irlandais.

Pourquoi s'arrêta-t-il à ce dernier ?

Peut-être miss Ellen aurait pu le dire.

Toujours est-il que deux jours s'écoulèrent et que le dimanche arriva.

Miss Ellen s'était dit :

– Cet homme et moi nous nous sommes déclaré la guerre. La lutte doit être entre nous, et je serai forte, car je le hais de toutes les puissances de mon âme.

Elle était donc sortie le dimanche à cheval et nous l'avons vu croiser l'homme gris qu'elle avait reconnu sur-le-champ, et commander à son groom de le suivre jusqu'à ce qu'il eût appris où il demeurait.

Il n'y avait pas dix minutes qu'elle avait donné cet ordre, lorsqu'elle entendit retentir derrière elle le galop d'un cheval.

Elle se retourna et vit le groom de l'homme gris.

Le groom s'approcha et lui remit le billet.

Un frémissement nerveux parcourut tout le corps de l'altière jeune fille.

– Il ose m'écrire ! murmura-t-elle. Ah ! c'en est trop.

Une invincible curiosité la poussa cependant à prendre le billet et à le parcourir des yeux.

L'homme gris avait l'audace de lui annoncer sa visite pour le soir même, à minuit.

Miss Ellen eut un rugissement de lionne blessée ; elle déchira le billet en mille morceaux et les jeta au vent.

Puis comme le groom faisait mine de s'en aller, elle le retint d'un geste impérieux.

– Veux-tu faire ta fortune ? dit-elle.

Le groom la regarda.

– Quel est l'homme qui t'a remis ce billet ?

– C'est mon maître.

– Son nom ?

Le groom se prit à sourire :

– Je ne le sais pas, dit-il.

Elle prit sa bourse, qui était pleine d'or, et la lui tendit :

– Parle ! répéta-t-elle.

Le groom n'allongea pas la main.

– Si tu me dis où est ton maître et où il demeure, dit encore miss Ellen, je te donne mille livres.

Le groom secoua la tête.

– Je suis riche, très-riche, je puis te donner le double, le triple de cette somme.

– Milady, répondit froidement le groom, si riche que vous soyez, mon maître l'est plus que vous, et les gens qui le servent ne le trahissent point.

Il salua, donna un coup de cravache à son poney et s'éloigna au galop.

– Mais quel est donc cet homme ? murmura miss Ellen, qui sentit des larmes de rage rouler dans ses yeux.

Elle rentra toute frémissante et trouva lord Palmure.

Celui-ci paraissait rayonnant.

– L’enfant est retrouvé, dit-il.

– L’enfant ?

– Oui. Il est emprisonné dans une cour de police, le magistrat sort d’ici.

– Eh bien ?

– Demain j’irai directement à son audience, et il me le rendra.

Miss Ellen secoua la tête.

– Pourquoi ne le réclamez-vous pas tout de suite ?

– Parce que l’enfant est tombé dans les mains d’une bande de voleurs, et qu’il faut qu’il comparaisse devant le magistrat, en audience publique, avant que je puisse me le faire rendre.

– Demain, dit miss Ellen, il sera peut-être trop tard…

– Trop tard, dis-tu ?

– Oui.

– Mais…

– Écoutez-moi, mon père, reprit miss Ellen, je ne puis m’expliquer davantage, mais croyez que ce n’est ni à des vagabonds, ni à des mendiants que nous avons à faire. Un homme peut-être aussi noble, peut-être aussi riche que vous, nous a jeté le gant…

– Que veux-tu dire ?

– Rien, dit-elle, je m’entends.

Puis tout à coup, prenant la main de son père :

– Êtes-vous homme à me croire ?

– Sans doute.

– À m’écouter ?

– Parle…

– À… intervertir les rôles ?

– Que signifient ces paroles ?

– À m’obéir, dit froidement miss Ellen.

Et à son tour elle fascina son père du regard.

– Parle, je ferai ce que tu voudras, dit lord Palmure, qui baissa instinctivement la tête.

XXIV

Miss Ellen avait quelque chose de solennel et de fatal dans le geste, l'attitude et le regard, qui subjugua lord Palmure.

– Mon père, dit-elle, ne me questionnez pas et promettez-moi de faire ce que je vous demanderai.

– Soit, dit le membre de la Chambre haute.

Elle le prit par la main et le conduisit dans une galerie qui mettait en communication leurs deux appartements.

Cette galerie aboutissait d'une part à la chambre à coucher de miss Ellen.

De l'autre, elle ouvrait sur une vaste pièce, dont lord Palmure avait fait son cabinet de travail.

Ce fut dans cette dernière que miss Ellen s'arrêta.

– Ce soir, un peu avant minuit reprit-elle, je désire que vous vous trouviez ici.

– Bon.

– Avec deux domestiques sûrs et dévoués.

– Après ?

– Armés jusqu'aux dents.

– Pourquoi faire ? demanda lord Palmure qui tressaillit.

– Attendez, reprit miss Ellen. Vous laisserez ouverte la porte de la galerie.

– Et puis ?

– L'oreille tendue, vous attendrez…

– Mais à quoi bon tout cela ?

– Vous m'avez promis de ne pas m'interroger, mon père.

– Soit, dit lord Palmure en courbant la tête.

– Si tout à coup, poursuivit miss Ellen, vous entendez un coup de pistolet dans ma chambre.

– Un coup de pistolet ? dit lord Palmure en pâlissant.

– Oh ! rassurez-vous, répondit miss Ellen qui se prit à sourire, c'est moi qui le tirerai.

– Mais…

– J’ai votre promesse, mon père.

– Eh bien ! si j’entends un coup de pistolet ?

– Accourez avec vos deux serviteurs ; si la porte est fermée, enfoncez-la… vous verrez bien ce que vous aurez à faire.

Et miss Ellen ne voulut pas s’expliquer davantage, et, forte de la parole que son père lui avait donnée, elle se réfugia dans un mutisme absolu.

Elle trouva même son humeur habituelle pendant le souper, et se retira dans sa chambre vers onze heures.

Elle avait renvoyé ses femmes, leur défendant de revenir avant qu’elle ne les appelât.

Elle était seule.

Celui qui l’eût vue en ce moment, l’eût trouvée d’une pâleur étrange ; mais il eût saisi dans son regard et dans son attitude l’expression d’une volonté de fer.

Miss Ellen était résolue à la lutte.

Elle alla vers un petit meuble en bois de citronnier qui se trouvait entre les deux croisées.

Dans ce meuble qu’elle ouvrit, il y avait une boite en ébène qui renfermait deux de ces mignons pistolets à crosse d’ivoire que certaines femmes un peu cavalières se plaisent à étaler sur le marbre d’une cheminée.

Miss Ellen prit cette boîte et se mit à vérifier l’amorce des pistolets qui étaient chargés.

Les capsules étaient brillantes.

La baguette qu’elle coula successivement dans chaque canon rendit un bruit mat en rencontrant la balle.

– À nous deux donc ! murmura-t-elle.

Elle remit la boîte vide dans le meuble et glissa les pistolets dans la poche de sa robe.

Puis, au lieu de s’asseoir auprès du feu, elle ouvrit une des croisées, lesquelles on s’en souvient, donnaient sur le jardin.

Et, assise près de cette croisée, elle attendit.

La nuit était silencieuse, le jardin désert.

Cependant, c’était par le jardin que l’homme gris était déjà venu.

D’ailleurs comment aurait-il trouvé un autre chemin ?

Miss Ellen demeura donc les yeux fixés sur le jardin, prêtant l’oreille au moindre bruit et croyant toujours voir une ombre s’agiter dans l’éloignement.

Mais rien ne bougeait, aucun bruit ne se faisait entendre.

Une heure s’écoula.

Soudain la pendule de la cheminée sonna.

– Minuit ! dit miss Ellen. Il ose me faire attendre…

En même temps, elle tourna les yeux vers la cheminée…

Certes, en ce moment, l'apparition de la tête de Méduse, chantée par les anciens, n'eût pas produit un plus grand effet d'épouvante sur miss Ellen.

Dans cette chambre où elle se croyait seule, adossé à la cheminée, il y avait un homme calme et froid qui la regardait en souriant.

Et cet homme, c'était *lui*.

Lui, l'homme gris, le personnage mystérieux qu'elle croyait devoir entrer chez elle comme l'avant-veille, par la fenêtre.

Elle voulut crier ; mais sa gorge crispée ne rendit aucun son.

Elle se leva et voulut marcher vers lui.

Ses jambes refusèrent de la porter.

L'homme gris continuait à sourire.

Par où était-il entré ? et passait-il donc comme une ombre à travers les murs et les portes fermées…

– Vous ! vous ! dit-elle enfin d'une voix étranglée.

– Ne vous avais-je pas annoncé ma visite, miss Ellen ? dit-il d'une voix douce et empreinte d'un charme mystérieux… Je suis venu voir si vous étiez satisfaite.

Elle se roidit et eut un geste hautain :

– Et de quoi donc serais-je satisfaite ? dit-elle.

– J'ai tenu ma parole.

– En vérité !

– Et votre père est revenu sain et sauf.

– Monsieur, dit miss Ellen avec un accent de rage froide, puisque vous êtes ici, peut-être daignerez-vous me dire par où vous êtes venu.

– Je suis entré par la porte, miss Ellen.

– Ah !

– J'ai même des amis chez vous.

– Ah ! quelle audace !

– Et je viens vous faire une proposition, miss Ellen.

Quelque effort qu'elle fît, elle se sentait trembler de nouveau sous le regard de cet homme.

– Je vous écoute, dit-elle avec un accent d'amère ironie.

– Votre père a l'intention de réclamer demain le fils de l'Irlandaise, à la station de police de Kilburn.

Elle recula frémissante.

– Ah ! vous savez aussi cela ?

– Je sais tout. Eh bien ! je viens vous prier de l'en empêcher.

– Moi !

– Vous, miss Ellen.

– Et pourquoi cela ? fit-elle avec hauteur.

– Parce que cela me plaît, dit-il.

Cette fois miss Ellen parvint à rompre le charme, l'espace de quelques minutes.

Son regard affronta le regard de l'homme gris, et elle lui dit :

– À votre tour à m'écouter, monsieur.

– Parlez, mademoiselle.

– Je veux savoir qui vous êtes…

– Ah !

– Pourquoi vous avez l'audace d'entrer chez moi…

– En vérité !

– Et je vous donne dix secondes de réflexion.

– Et, au bout de ces dix secondes ?

– Je ne réponds plus de votre vie.

Et ce disant, miss Ellen tira un des pistolets, l'éleva à la hauteur du front de l'homme gris et s'écria :

– Parlez ! ou je vous tue…

Ils étaient séparés par une distance de quelques pas, et le poignard de l'homme gris était impuissant à le protéger.

– Parlez, répéta froidement miss Ellen, ou je fais feu !

XXV

Devant ce pistolet, braqué sur lui, l'homme gris ne sourcilla point ; le sourire n'abandonna point ses lèvres et il croisa tranquillement les bras sur sa poitrine.

Ce calme exaspéra miss Ellen.

Elle pressa la détente et le chien s'abattit.

Mais le coup ne partit pas, l'amorce n'avait pas brûlé.

Miss Ellen eut un cri de rage.

Elle se saisit du second pistolet, ajusta de nouveau l'homme gris qui n'avait point bougé et pressa la détente de nouveau.

Le même résultat se produisit.

Alors, d'un bond, l'homme fut près d'elle.

Cette fois, il avait un poignard à la main.

– Si vous jetez un cri, dit-il, ce n'est pas vous que je tuerai, c'est votre père qui est à deux pas d'ici et qui viendra à votre secours, s'il entend du bruit.

Miss Ellen eût peut-être bravé la mort elle-même, tant elle était exaspérée.

Mais la menace concernant son père la rendit muette et tremblante, et le charme fascinateur de cet homme reprit toute sa puissance.

– Que voulez-vous donc de moi ? dit-elle.

Et elle courba la tête et frissonna par tout le corps.

– Je veux causer avec vous, dit l'homme gris.

Et il la prit par la main.

La jeune fille avait une tempête dans le cœur, et si le regard tuait, l'homme gris fût tombé roide mort, au moment où il osa prendre sa main pour la conduire vers un fauteuil dans lequel il la fit asseoir.

Puis il demeura debout devant elle :

– Miss Ellen, lui dit-il alors, j'avais raison de vous dire tout à l'heure que j'avais des intelligences jusque dans votre maison. Vous venez d'en avoir la preuve. Vous avez tiré sur moi et vos pistolets n'ont pas pris feu. Vous devinez, n'est-ce pas, qu'une main dévouée et invisible avait préparé ce résultat ?

Maintenant, causons, si vous le voulez bien ?

Elle ne répondit pas et attendit.

– Miss Ellen, continua l'homme gris, je viens vous offrir la paix ou la guerre. À vous de choisir.

La paix, c'est l'abstention de votre père et la vôtre dans les affaires dont vous ne vous êtes que trop mêlés.

Rejetons dégénérés d'une race vénérée par l'Irlande, vous avez trahi la plus noble des causes.

Cette fois miss Ellen fit un effort suprême, elle redressa la tête et soutint le regard de l'homme gris.

– Continuez, dit-elle.

– Votre père a trahi l'Irlande et livré son frère, dit encore l'homme gris.

– Mon père n'est plus Irlandais, répondit miss Ellen ; il est Anglais.

– Soit. Eh bien ! si vous voulez la paix, poursuivit-il, nous ne demandons pas mieux. Votre père continuera à vivre riche, honoré, à siéger au parlement.

– Vraiment ! vous nous le permettrez ? fit-elle avec ironie.

– Nous vous pardonnerons la mort de sir Edmund, votre oncle ; nous vous laisserons jouir en paix de votre immense fortune.

– En vérité ?

– Mais vous ne chercherez point à vous emparer du fils de sir Edmund. C'est le chef que l'Irlande attend avec patience et courage. C'est sur cette tête de dix ans qu'elle a mis tout son espoir.

Miss Ellen affronta de nouveau le regard de l'homme gris.

– Ainsi donc, dit-elle, voilà vos conditions de paix ?

– Oui, miss.

– Ce matin encore, reprit-elle d'une voix ironique et mordante, je me demandais qui vous pouviez être. À présent, je le sais…

– Ah ! vous le savez, miss ?

– Vous êtes une manière de vice-roi d'Irlande, poursuivit-elle.

– Peut-être…

– Un des chefs de ce gouvernement occulte de cette association de bandits déguenillés qui ont déclaré la guerre à l'Angleterre.

– Cela est possible, miss.

La jeune fille s'enhardissait peu à peu en parlant.

– Maintenant, dit-elle, veuillez me dire à quel prix nous aurons la guerre.

– Si vous réclamez l'enfant.

– Ah !

– Si vous essayez de lutter contre nous.

– Fort bien.

– Si enfin vous vous mêlez d’une façon quelconque des affaires de l’Irlande.

Miss Ellen se redressa impérieuse, les yeux pleins d’éclairs :

– Eh bien ! dit-elle, nous acceptons la guerre.

Et elle soutint l’éclat du regard de l’homme gris.

– Comme vous voudrez, dit froidement celui-ci. Adieu, miss Ellen.

– Non, au revoir, fit-elle.

– Oui, répéta-t-il.

Et d’un bond, il fut auprès de la croisée ouverte et sauta dans le jardin.

… … … … …

Une heure après, l’homme gris était en conférence avec le jeune prêtre irlandais, les trois chefs qui avaient pu se réunir, – car le quatrième manquait toujours à l’appel, – et la pauvre mère qui redemandait toujours son fils.

– Écoutez-moi bien, disait-il, pour que l’enfant soit à nous, il faut qu’il soit perdu pour tout le monde.

Un homme qui est haut et puissant, un homme qui siége au parlement, lord Palmure…

– Le traître ? dirent les trois chefs.

– Oui, l’homme qui a laissé son frère sir Edmund périr sur un échafaud, cet homme se présentera demain à la cour de police de Kilburn, et il osera le réclamer comme son neveu.

– Mais je le réclamerai comme sa mère, moi, dit l’Irlandaise.

– On le rendrait à lord Palmure si vous ne le réclamiez pas, vous, dit l’homme gris.

– Et pourquoi ne me le rendra-t-on pas, à moi ? fit la pauvre mère.

– Parce que vous êtes une Irlandaise, une femme du peuple, moins que rien, aux yeux des Anglais.

– Que fera-t-on donc de lui, mon Dieu !

– On l’enverra au moulin comme voleur.

L’Irlandaise cacha son visage dans ses mains.

– Mon enfant, lui dit l’homme gris en lui prenant la main, voulez-vous donc que votre fils soit élevé par les traîtres dans la haine et le mépris de la patrie ?

Elle se redressa l’œil en feu :

– Non, non, dit-elle, qu’il meure plutôt.

– Il ne mourra pas, et je vous le rendrai.

– Mais quand ?

– Quand il sera au moulin.

Elle le regarda d’un air anxieux.

– Avez-vous donc le pouvoir, dit-elle, d’ouvrir les portes d’une prison ?

– Oui.

Et il prononça ce mot avec un tel accent de conviction que l’Irlandaise s’inclina.

Alors, l’abbé Samuel, muet jusque-là, prit à son tour la parole :

– Ma fille, dit-il, souvenez-vous des dernières paroles de sir Edmund, votre époux, et soyez forte !

– Je le serai, répondit-elle.

– À demain donc, fit l’homme gris, nous nous retrouverons à la cour de police de Kilburn.

– Mais, dit le chef américain, la fille du magistrat vous reconnaîtra ?

– Non, dit-il, quand je le veux, je ne me ressemble plus, et je sais me déguiser de telle sorte que nul ne pourrait me reconnaître.

Et l’homme gris se leva, ajoutant :

– Nous pouvons compter sur la déposition de Suzannah, et lord Palmure n’aura pas l’enfant.

XXVI

En France, le dimanche matin a un air de fête.

En Angleterre, c’est le lundi matin qui revêt cette physionomie.

Les magasins se sont rouverts et les bibles se sont fermées.

Ce long et triste jour que, par habitude plus que par croyance, par ostentation plutôt que par esprit religieux, l’Anglais passe enfermé chez lui, est passé.

L’Anglais, commerçant avant tout, salue donc le lundi matin, le retour des affaires, et il se dédommage le verre en main de l’abstinence de la veille.

Les public-houses ne désemplissent pas dès huit heures.

Le dimanche est un jour qui altère.

La vapeur siffle joyeusement sur tous les railways, les cabs et les hansons roulent à grand bruit dans les quartiers les plus paisibles, et le peuple, qui est avide de procès, d’émotions de jugements de toutes sortes, envahit, dès dix heures du matin, les tribunaux et les cours de police.

La justice, ayant chômé un jour, doit avoir une double besogne le lundi.

Or donc, ce lundi-là, dans le paisible quartier de Kilburn, bien avant dix heures, les abords de la cour de police où trônait M. Booth avaient été envahis.

La tentative de vol et de meurtre dont Kilburn-square avait été le théâtre dans la nuit du samedi au dimanche, avait mis en rumeur tous les environs.

On s’était raconté l’histoire du petit Irlandais, et l’opinion publique était divisée en deux courants contraires.

Les uns étaient pour qu’on mît l’enfant en liberté.

Les autres, pour qu’on le condamnât à la prison et qu’on l’envoyât à Cold Bath field.

M. Booth, tranquillement assis dans la salle à manger, achevait son déjeuner et beurrait sa dernière tartine, tout en causant avec sa fille, la jolie Katt, tandis que la foule se pressait au dehors.

Tout en déjeunant, il classait des notes et dégrossissait sa besogne.

– Ainsi, petit père, dit Katt, le noble lord va venir réclamer l’enfant.

– Oui, dit M. Booth, mais une nouvelle difficulté s’élève.

– Ah ! mon Dieu !

– Cette difficulté, c’est la déposition de la voleuse Suzannah, qui a été interrogée ce matin par un magistrat, et dont on vient de me transmettre l’interrogatoire.

– Eh bien ? dit Katt, que prétend-elle, cette Suzannah !

– Que le petit Irlandais est le fils d’une femme appelée Jenny, et qui est sa compatriote à elle, Suzannah.

– Bon.

– Suzannah affirme que Jenny l’Irlandaise avait mis son fils en apprentissage chez elle. Tu comprends ce que veut dire ce mot : *apprentissage*, ma petite Katt, dit M. Booth. La mère, qui est une Irlandaise, avait confié son fils à Suzannah pour qu’elle en fît un petit voleur.

– Soit, dit Katt, mais que peut la déposition d’une fille perdue comme cette Suzannah, alors qu’un noble lord viendra ?…

– Si le noble lord se présente seul, je passerai outre à la déposition de Suzannah.

– Et vous rendrez l’enfant, petit père ?

– Oui, mais si la mère se présente aussi…

– Eh bien ?

– Et que je sois obligé de l’interroger, et que ses réponses concordent avec celles de Suzannah…

– Oh ! mon Dieu ! fit Katt frissonnante.

En ce moment Toby le secrétaire entra et dit :

– Dix heures vont sonner, Votre Honneur.

– Eh bien, répondit M. Booth, nous allons ouvrir les portes.

M. Booth se leva, passa par-dessus son habit une grande robe noire, et attacha un rabat blanc autour de son cou.

Puis il se dirigea vers le prétoire dans lequel se trouvaient les policemen de service.

Quelques minutes après, les portes de la cour de justice s’ouvraient au public et on apercevait M. Booth, la toque en tête, majestueusement assis devant son bureau.

– Qu’on amène le prisonnier, dit-il.

La foule avait envahi tous les bancs du prétoire, et ceux qui n’avaient pu s’asseoir se dressaient sur la pointe des pieds pour mieux voir.

La curiosité était dans la salle ; mais elle était aussi au dehors.

On avait vu un carrosse armorié, conduit par un cocher poudré, aux étrivières duquel pendaient deux laquais en bas de soie, s’arrêter à la porte de la cour de police, et un gentleman en descendre.

Un homme du peuple avait dit :

– Sir lord Palmure, un membre de la chambre haute.

Et la foule s’était demandé ce que pouvait venir faire lord Palmure à Kilburn.

Mais l’attention, la curiosité universelle furent bientôt attirées et concentrées par le prisonnier.

Quand on vit cet enfant au bras en écharpe apparaître dans le carré de fer qui est le banc des prévenus, un murmure de compassion se fit entendre.

– Comment vous nommez-vous ? dit M. Booth.

– Ralph, répondit l’enfant, d’une voix douce.

En même temps son œil bleu errait sur cette foule semblant y chercher quelqu’un.

– Vous êtes Irlandais ? dit encore M. Booth.

– Oui, monsieur.

– Où sont vos parents ?

L’enfant allait commencer son récit ; mais M. Booth l’interrompit d’un geste.

Et, s’adressant à l’auditoire :

– Quelqu’un ici veut-il se porter caution de ce petit malheureux ? dit-il.

– Moi, répondit une voix.

Et l’on vit lord Palmure fendre la foule et s’avancer vers le bureau de M. Booth.

– Vous connaissez cet enfant, milord ? dit le magistrat.

– Oui, répondit lord Palmure.

– Et vous, Ralph, dit M. Booth, connaissez-vous Son Honneur ?

L’enfant regarda lord Palmure et répondit résolument :

– Non !

– Peu importe ! reprit le magistrat, si Son Honneur daigne s’intéresser à vous…

L’enfant ne répondit que par un cri.

Un cri, suivi d’un autre cri qui se fit entendre dans le fond de la salle.

L’enfant tendait les deux mains en disant :

– Ma mère !

Une femme s’approchait en répétant :

– C’est mon fils ! rendez-le moi !

– Qui êtes-vous ? dit le magistrat.

– Je me nomme Jenny, répondit cette femme.

– Vous êtes la mère de cet enfant ?

– Oui, Votre Honneur.

– C’est vrai, dit lord Palmure.

– Jenny, dit froidement M. Booth, la loi me force à vous interroger. Prenez bien garde à ce que vous allez dire. Des explications que vous allez me donner dépend la liberté de votre fils que Son Honneur veut bien réclamer.

Mais Jenny s'écria :

– Monsieur le juge, envoyez mon fils en prison, plutôt que de le confier à cet homme.

Ces mots furent un coup de tonnerre.

Jenny ajouta :

– Cet homme a voulu me séduire, et il espère, en ayant mon fils…

Un murmure menaçant s'éleva de toutes parts, et couvrit la voix de l'Irlandaise, en même temps que celle de lord Palmure qui disait :

– Cette femme ment !

Le peuple prendra toujours parti pour le peuple ; on crut aux paroles de l'Irlandaise, on hua le noble lord, et ce ne fut qu'à grand peine, et en invoquant le respect dû à la loi, que M. Booth put rétablir le silence.

Lord Palmure s'était prudemment éclipsé.

– Femme Jenny, dit alors le magistrat, vous reconnaissez être la mère de cet enfant.

– Oui, monsieur.

– Connaissez-vous une Irlandaise du nom de Suzannah ?

– C'est ma cousine, répondit Jenny.

– Avouez-vous lui avoir confié votre fils.

– Oui, monsieur.

Alors M. Booth lut à haute voix la déposition de Suzannah.

Puis il se couvrit et prononça un jugement qui condamnait Ralph l'Irlandais à être enfermé pendant cinq ans à Cold Bath field.

L'Irlandaise poussa un cri et tomba évanouie dans les bras de l'homme gris, qui lui dit à l'oreille :

– Courage ! dans huit jours vous aurez votre enfant. Nous avons gagné une rude partie aujourd'hui, puisque nous l'avons arraché à lord Palmure, le traître !

DEUXIÈME PARTIE

LE MOULIN SANS EAU

I

En anglais, Cold Bath field signifie la prairie des bains froids.

Ce nom n’a rien de lugubre.

Eh bien ! prononcez-le dans le Brook street, ou bien dans une de ces tavernes sans nom de White-Chapel ou du Wapping que fréquentent les gens sans aveu, et vous verrez les visages pâlir, et les plus hardis compagnons frissonner.

C’est à Cold Bath field, à Bath square, comme les Anglais appellent ce lieu sinistre, par abréviation, que tourne le moulin sans eau, le *tread mill*.

La libre Angleterre a des raffineries de supplice qu’ignore le monde.

Dans l’Inde, elle attache des hommes à la bouche d’un canon. À Londres, elle envoie les voleurs au moulin.

Qu’on se figure un gigantesque cylindre à deux étages divisé par petites cases.

Dans chacune de ces cases est un condamné.

Le condamné est suspendu par les mains à une barre transversale et immobile.

Les pieds pendent dans le vide.

Croyant trouver un point d’appui, il les pose sur une palette qui est un parallèle à la barre.

Mais la palette fuit sous le pied ; une autre lui succède, et fuit encore, et encore une autre, et mille autres ainsi : c’est le cylindre qui tourne, et les deux pieds du condamné jouent le rôle de l’eau qui tombe dans les godets d’une roue de moulin.

Si le condamné s’arrêtait avant qu’on ait arrêté la machine, il aurait les jambes broyées.

Le cylindre s’arrête tous les quarts d’heure.

Alors le condamné, en sueur, exténué, sans haleine, descend de son banc de supplice, remet son bonnet de police à galon jaune et s’assied sur un escabeau qu’un autre condamné occupait tout à l’heure.

Ce dernier a pris sa place et l’infernale machine se remet à tourner.

Cold Bath field est une vieille prison ; elle est située dans le comté de Midlessex et administrée par un gouverneur qui est un capitaine de l’armée de terre.

Mais l’Angleterre n’aime ni les vieux monuments, ni les vieilles rues ; elle transforme tout peu à peu.

Dans l’enceinte de la vieille prison, elle construit une prison toute neuve, démolissant l’ancienne au fur et à mesure.

Il y a bien des années déjà que dure ce travail, et le quartier a pris à ces travaux une physionomie des plus animées.

Il s’est ouvert des public-houses dans toutes les rues voisines, à l’usage des ouvriers libres qui travaillent dans la prison, et la vieille taverne de Queen’s justice n’a pas gagné un buveur.

Cet établissement qui s’intitule pompeusement la *Justice de la reine*, est d’un aspect aussi sinistre que la prison.

C’est la taverne des guichetiers, des parents qui sont admis à voir les condamnés, et des condamnés eux-mêmes qui, le jour de leur libération, font un repas somptueux sous les voûtes de ce bouge.

Les ouvriers n’y vont pas.

Rarement un rough qui n’a rien eu encore à démêler avec la justice en franchit le seuil.

Il y a un proverbe accrédité dans le quartier qui dit : Ne jouez pas avec la justice de la reine, ça porte malheur !

Le land-lord de Queen’s justice est un ancien guichetier congédié sans retraite ni indemnité.

Son affaire n’a jamais été claire. On a toujours prétendu qu’il avait favorisé l’évasion d’un prisonnier, mais on n’a pu le prouver.

Si on l’eut prouvé, il eut été condamné, et les portes de la prison ne se fussent point ouvertes devant lui.

Le land-lord se nomme Fang.

Vu son nom de guichetier, le mot *fang* signifiant *griffe* en anglais.

Master Fang a pris pour garçons de taverne deux prisonniers libérés, ce qui fait dire aux ouvriers, qu’on peut, à Queen’s tavern, boire un verre de gin et perdre son mouchoir.

Master Fang se moque de ces calomnies, le premier vendredi du mois, surtout, qui est le jour où les prisonniers qui se sont bien conduits peuvent se rendre au parloir et y voir leurs parents.

Ce jour-là, de midi à trois heures son établissement ne désemplit pas.

Les parents se pressent autour du poêle, et les guichetiers viennent en courant, boire un verre de sherry.

Or donc, le vendredi qui suivit l’audience de la cour de police de Kilburn, audience dans laquelle l’honorable M. Booth avait condamné le petit Ralph à être enfermé à Cold Bath field jusqu’à l’âge de quinze ans, il y avait beaucoup de monde dans Queen’s tavern justice ; de pauvres gens pour la plupart.

Des femmes déguenillées, des hommes en haillons, des enfants pieds nus.

Au milieu de tout ce monde, qui parlait haut et avec volubilité, ne ménageant les injures ni aux magistrats qui condamnent ni aux policemen qui arrêtent les voleurs, un homme passait grave et serein, comme un demi-dieu au milieu d'humbles mortels.

Master Fang avait eu pour lui un sourire ; cet homme lui avait serré la main.

Ce personnage était vêtu d'une tunique verte et d'un pantalon gris ; il portait une petite casquette à visière, ornée d'un galon jaune, et à la taille une sorte de giberne serrée par une ceinture de cuir verni.

Il avait à la main une grosse clef.

Voilà pour l'accoutrement : passons au physique.

C'était un gros homme rougeaud, aux cheveux grisonnants, aux petits yeux verts, trapu, et doué d'une force herculéenne.

Ce personnage était le portier-consigne de la prison.

Le rough établit des nuances entre les hommes avec un merveilleux discernement.

Le guichetier ordinaire est une manière de prisonnier.

Il est en contact direct et de tous les instants avec les condamnés.

Les clefs qu'il porte à la ceinture n'ouvrent que les portes intérieures de la prison.

Son pouvoir meurt à la grille du portier-consigne.

Celui-ci est un homme libre ; de sa fenêtre il voit la rue ; à chaque instant, il parle à des hommes libres.

Ce n'est plus un bourreau, c'est un homme libre.

Il est bon homme, il est serviable et concilie quelquefois l'humanité avec les règlements.

Il s'intéresse à tel ou tel prisonnier, et lui fait passer quelques douceurs apportées par les parents.

Master Pin, tel est son surnom, car son vrai nom, les gens du dehors l'ignorent, vient à Queen's tavern tous les jours, mais surtout les vendredis.

On lui a remis le matin la liste des prisonniers qui pourront aller au parloir, il a cette liste dans sa poche, et il dit aux parents : « Vous pouvez vous en aller, votre homme a été puni » ou bien « vous verrez le petit il est sur la liste. »

Donc, Master Pin se promenait à travers la foule grouillante de Queen's tavern, lorsqu'un homme qui s'était tenu immobile dans un coin jusque-là, vint à lui et le salua de ses paroles :

– Bonjour, mon cousin.

Master Pin était fier.

Il fit un pas en arrière et considéra son interlocuteur qui était une manière de géant en guenilles.

– Qui donc es-tu ? fit-il.

– Je suis votre cousin.

– Hein ? fit le portier-consigne.

– Aussi vrai que nous voyons d’ici les noires murailles de Cold Bath field, reprit cet homme, nous sommes enfants de frères.

Le portier-consigne le regardait toujours.

– Je me nomme John Colden, dit l’homme déguenillé.

– C’est ma foi vrai, que nous sommes cousins, en ce cas, dit master Pin qui ne put réprimer une légère grimace.

Et il tendit la main à John Colden.

II

Le portier-consigne de Cold Bath field avait donc reçu le surnom de Pin.

En anglais, Pin veut dire *clavette*.

Dans la fermeture d'une porte, d'une devanture de boutique, la clavette est cette cheville ouvrière qui termine l'œuvre.

Master Pin n'avait pas les clefs du dedans de la prison ; mais il avait celle du dehors.

Telle était l'origine de son sobriquet.

Or donc, master Pin, qui était Irlandais, mais qui cachait avec soin sa nationalité, éprouva un premier mouvement de dépit à la vue de ce gaillard en haillons qui revendiquait l'honneur de sa parenté.

Mais ce n'était pas un méchant homme, après tout, et il était même assez religieux à l'endroit des liens de famille.

C'est pourquoi il tendit la main à John Colden et lui dit :

– Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

– À vous dire la vraie vérité, mon cher, répondit John Colden, je suis venu dans l'espérance de vous y rencontrer.

Master Pin jeta un nouveau regard sur les guenilles de son cousin.

– Tu es malheureux, dit-il, je le vois bien. Mais, mon cher, en dépit du bel habit que je porte, je ne suis pas heureux non plus, moi ; j'ai femme et enfant, et un petit traitement, un traitement bien petit, mon cher.

John Colden baissa la voix :

– Je sais parfaitement cela, dit-il, et je ne viens pas frapper à la porte de votre bourse.

– Ah ! fit master Pin, dont le front se dérida. Penses-tu que je puisse te rendre service ?

– Certainement, dit John Colden, et sans qu'il vous faille pour cela dépenser un penny.

– Tu boiras bien toujours avec moi un verre de gin, dit le portier-consigne ravi de cette discrétion.

Et il entraîna John Colden dans le parloir où il n'y avait personne et où ils pourraient, par conséquent, causer tout à leur aise.

On apporta deux verres de grog au gin et master Pin reprit :

– Voyons, mon garçon, de quoi s’agit-il ? nous sommes enfants de frères, et bien que je n’aie pas à me louer des Irlandais, je ferai tout ce que je pourrai pour toi.

– Vous êtes pourtant Irlandais, dit John Colden.

– Oui, mais je m’en cache…

– Et vous avez raison, répondit John Colden, car depuis quelque temps, ils se sont fait à Londres une bien mauvaise réputation, les Irlandais.

– Je suis enchanté de voir que tu as mon avis, John.

– Si mauvaise, poursuivit John, que du moment où on est Irlandais, on ne trouve plus d’ouvrage nulle part. Car tel que vous me voyez, mon cousin, je ne suis ni un mauvais sujet, ni un fainéant, et vous auriez tort de me juger sur la mine. Mais voici trois mois que je ne puis trouver à travailler.

– Quel est ton état ?

– Je suis cordonnier, mais je suis aussi maçon.

– Ah !

– Je préfère même beaucoup ce dernier métier, parce qu’on est en plein air, et puis, qu’on gagne de meilleures journées.

– Ça, c’est vrai.

– Alors, si je me suis décidé à venir vous voir, c’est que j’ai pensé que vous pourriez me faire admettre parmi les ouvriers qui travaillent à la nouvelle prison.

– Cela est facile, dit master Pin, mais il faut que je te dise tout de suite les avantages et les inconvénients de la besogne.

Les avantages, c’est qu’on est bien payé ; l’inconvénient, c’est que, lorsqu’on travaille dans certaine partie de la prison, on y reste.

– Comment cela ?

– Je vais te le dire. Non-seulement on construit une nouvelle prison, mais on fait des réparations dans l’ancienne. Les règlements s’opposent à ce que les prisonniers aient la moindre relation avec les gens du dehors ; mais si des maçons travaillent dans les cours ou dans les salles, on aurait beau multiplier le nombre des travailleurs, on n’empêcherait pas un prisonnier de parler à un ouvrier et de lui donner peut-être une lettre pour quelqu’un qui s’intéresse à lui.

On n’avait jamais pensé à tout cela, continua master Pin, jusqu’à l’année dernière.

Mais il est arrivé qu’un prisonnier s’est évadé et qu’on a soupçonné les ouvriers d’avoir favorisé son évasion.

– Eh bien ! dit John Colden d’un air naïf, comment fait-on maintenant ?

– Chaque semaine, le samedi matin, on tire au sort ceux des ouvriers qui doivent travailler dans la prison.

– Bon.

– On les tire au sort, parce que personne ne voudrait y aller.

– Et puis ?

– Dès lors ils sont prisonniers.

– Pour toujours ?

– Non, pour huit jours. On leur ôte leurs habits et on leur en donne qui appartiennent à la maison. Pendant huit jours, ils sont soumis à une discipline sévère. Leur semaine finie, on les lave, on les fouille, et ils ne sortent qu'après avoir été soigneusement examinés.

– Mais, dit John Colden, si un ouvrier désigné par le sort refusait ?…

– Ses camarades le chasseraient et il ne trouverait plus d'ouvrage.

– Ma foi ! dit John Colden, ça ne m'effraye pas de vivre huit jours sous les verroux.

– Tu n'as pas d'enfants ?

– Je ne suis même pas marié.

– Et puis, dit master Pin, il est fort possible que tu aies de la chance et que tu ne tombes jamais au sort.

– Pourvu que je travaille, cela m'est égal.

– Ah ! reprit le portier-consigne, j'ai encore une recommandation à te faire.

– Parlez…

– Les Irlandais, tu en conviens toi-même, sont mal vus.

– C'est vrai.

– Je te présenterai au directeur des travaux, comme mon cousin ; il est donc inutile que tu parles de notre pays.

– Vous pouvez vous en fier à moi. Et quand me présenterez-vous, mon cousin ?

– Ce soir, si tu veux venir ici.

– À quelle heure ?

– Entre huit et neuf.

John Colden se leva et serra de nouveau la main de master Pin.

Comme il allait sortir, le portier-consigne le retint.

– Est-ce que tu n'as pas un autre vêtement ? lui dit-il.

Quand on veut être embauché, il ne faut pas avoir l'air trop misérable.

– J'ai un camarade qui me prêtera son twine, dit John Colden.

– Alors, tout ira bien. À ce soir.

Et John Colden s'en alla et sortit de Queen's tavern.

Quand il fut au coin de la rue, il se retourna, jeta un regard autour de lui pour s'assurer que personne ne faisait attention à lui, et il entra dans un autre public-house, où un homme

l’attendait.

Cet homme n’était autre que le voleur Jack, dit l’Oiseau-Bleu.

– Eh bien ? fit celui-ci.

– Je crois qu’on m’embauchera demain.

– Alors, dit l’Oiseau-Bleu, je vais te mettre au courant des habitudes de la prison et t’en faire un plan détaillé. Si avec ça tu ne vas pas partout les yeux fermés, c’est que tu ne seras pas le frère de Suzannah, qui est si fine qu’elle connaît la couleur de l’air.

– Je tâcherai de comprendre.

– À propos de Suzannah, ajouta Jack, tu sais que c’est ce soir qu’on la sauve.

– Ah !

– Un fameux homme que ton patron, murmura Jack ; quel dommage qu’il ne veuille pas venir avec nous : il serait roi dans le Brook street…

– Parlons du moulin sans eau, dit John Colden, qui parut vouloir éviter toute conversation relative à l’homme gris.

III

Le lendemain, qui était un samedi, comme deux heures sonnaient, une cloche se fit entendre dans les bâtiments en construction de Cold Bath field.

La prison ancienne est à l'ouest; celle qui s'élève lentement à côté et qui est destinée à la remplacer, de telle façon qu'à mesure qu'une partie du nouvel édifice est terminée, on démolit une partie semblable de l'ancien, celle-là, disons-nous, se trouve au nord-est.

Un vaste mur d'enceinte entoure les deux prisons, du reste, et n'a qu'une issue, cette grille dont master Pin, le cousin de John Colden, est portier-consigne.

Chaque matin, le digne fonctionnaire voit les ouvriers entrer un à un.

Il les passe à l'inspection et s'assure qu'aucun d'eux ne porte un objet quelconque frappé de prohibition.

Après la première grille s'ouvre une vaste salle qui est comme l'antichambre commune des deux prisons.

À gauche, une porte de fer munie d'un guichet.

C'est l'entrée de la prison en activité.

À droite il y a une autre porte qui donne sur un préau inachevé.

Là commence la prison nouvelle, celle dans laquelle on travaille et qui n'est pas terminée.

Les ouvriers, en se rendant à leur chantier, passent par cette salle commune, à voûte ogivale, au fond de laquelle se trouve le greffe, et il n'en est pas un dont les regards n'aient été attirés par cette inscription en grosses lettres qui couvre un des murs:

L'amour de l'argent est la source de tous les maux.

Cette maxime, qui est d'une philosophie tout à fait pratique et peint bien le peuple qui a le plus vif amour de la possession et le plus grand respect de la propriété, a toujours fait réfléchir quiconque l'a lue.

Il est fâcheux seulement, qu'au lieu de l'inscrire à l'intérieur d'une prison, où elle est un regret bien plus qu'un avertissement, on ne la grave pas au coin des rues.

Or donc, ce jour-là, samedi, à deux heures, une cloche se fit entendre dans la nouvelle prison.

C'était celle qui annonçait le repos des ouvriers et l'heure du lunch.

Tout Anglais, riche ou pauvre, a l'habitude de luncher.

Le lunch est un goûter, un repas qui se compose de sandwiches, de jambon ou de roastbeef froid et d'un verre de bière brune.

Les ouvriers qui travaillaient dans Cold Bath field se reposaient alors une heure, et il leur était loisible de sortir et d'aller luncher dans les public-houses des environs.

Cependant, ce jour-là, cette autre grille qui s'ouvrait sur la salle du greffe pour les laisser passer, demeura close même après le coup de cloche.

En même temps, habitués sans doute à ce qui allait se passer, les ouvriers se réunirent au milieu du chantier, et des conversations animées s'engagèrent.

Un d'eux cependant se tenait un peu à l'écart et ne parlait à personne.

– Qui est donc celui-là ? dit un maçon qui s'appelait Jonathan.

– C'est un nouveau.

– Depuis quand est-il embauché ?

– Depuis ce matin.

– Comment s'appelle-t-il ?

– John. C'est un protégé de master Pin.

– Ah ! ah ! il vaudrait mieux que le sort le prît que moi.

– Tu n'as pourtant pas à te plaindre, Jonathan, dit un autre ouvrier.

– Pourquoi donc ça ?

– Mais parce que depuis deux ans que tu travailles ici, tu n'es encore allé là-bas qu'une fois…

Et par ces mots *là-bas* l'ouvrier désignait les bâtiments de la vieille prison.

– C'est déjà de trop, dit Jonathan en fronçant le sourcil.

C'était un homme d'un âge mur, un peu pâle, d'aspect chétif et de mine patibulaire.

– Ça te fait donc bien de l'effet, dit un autre, d'aller en prison pour travailler ?

– À moi, rien ?

Et Jonathan haussa imperceptiblement les épaules.

– Alors pourquoi en as-tu si grand peur ?

– Dame ! parce que j'ai mes raisons…

– Et… ces raisons ?…

Jonathan fit un brusque mouvement ; puis s'adressant à l'un des ouvriers :

– Est-ce que tu es marié, toi ? dit-il.

– Non.

– Alors tu ne peux pas savoir pourquoi je ne voudrais pas m'en aller huit jours là-bas.

– Hé ! dit un autre, nous devinons, tu as une jolie femme, Jonathan.

– Et tu es jaloux, ajouta un troisième.

Jonathan ne protesta point, mais une larme lui vint aux yeux.

– Vous avez raison, dit-il, j'avais une jolie femme et j'ai été jaloux tout comme un autre. Mais, ajouta-t-il en soupirant, je ne le suis plus, hélas !

– Pourquoi donc ?

– Parce que ma femme est morte, dit l'ouvrier en baissant la tête.

En même temps cette larme qui brillait dans son œil roula brusquement sur sa joue amaigrie.

Au lieu de s'expliquer, l'énigme se compliquait au contraire, et il se fit un silence général autour du maçon.

Mais Jonathan en avait trop dit déjà pour ne pas aller jusqu'au bout.

– Je n'ai plus de femme, dit-il…, mais j'ai une fille…, une fille de seize ans, si grande et si belle déjà qu'on lui en donnerait vingt.

Elle travaille dans un magasin de Piccadilly, et tous les soirs, après ma journée, je vais la chercher… comme tous les matins je la conduis moi-même avant de venir ici. Commencez-vous à comprendre, acheva Jonathan, pourquoi je redoute d'aller là-bas ? Huit jours séparé de ma fille ! Est-ce qu'on peut savoir ce qui arriverait ? Elle est jolie, vous dis-je, et Londres n'est que trop plein de gens qui cherchent à faire le mal.

En France, on se fût peut-être moqué de Jonathan.

En Angleterre on est plus grave, et tous ceux à qui il venait de faire cette confidence, prirent part à son anxiété, et avec eux cet homme qui se tenait à l'écart et qui avait tout entendu.

Celui-là, qui n'était autre que John Colden, entré le matin même au chantier par la haute protection de master Pin, s'avança alors vers Jonathan et lui dit :

– Compagnon, je suis ici de ce matin, et si le sort vous désignait, j'accepterais bien d'aller à votre place travailler dans l'intérieur de la prison. Je n'ai ni femme ni enfant qui m'attendent au logis, et ce ne serait pas pour moi une grande privation.

La proposition de John Colden fut accueillie des autres ouvriers par un murmure sympathique.

– Tu es un brave cœur, dit Jonathan en lui tendant la main.

– Un compagnon qui paye noblement sa bienvenue, dirent plusieurs voix.

Soudain, un silence général s'établit, et tous les regards se portèrent vers la grille du préau qui venait de s'ouvrir pour livrer passage à un gros homme qui marchait d'un pas lourd et majestueux, et portait à la main une sorte de calebasse dans laquelle il agitait des petites boules qui toutes portaient un numéro.

– Voilà le hasard qui vient, murmura Jonathan en jetant à John Colden un regard anxieux et suppliant.

IV

John Colden s’était approché de Jonathan et lui disait :

– Comment cela se fait-il, le tirage au sort ?

– Vous voyez ce gros homme ? répondit Jonathan en montrant le personnage qui venait d’apparaître dans le chantier.

– Oui, c’est le contre-maître des travaux.

– Dans cette calebasse il porte des numéros, continua Jonathan.

Et il va nous en donner un à chacun.

Puis il appellera chaque numéro en commençant par un.

Je comprends, dit John Colden.

– Si le nombre des ouvriers dont on a besoin dans la prison, à l’intérieur, est de quinze, par exemple, ce seront les quinze premiers numéros qui seront désignés.

– Restez auprès de moi, dit John Colden, ce qui fait que si vous avez un mauvais numéro et moi un bon, nous pourrons changer.

– Vrai, fit Jonathan ému, si j’avais le malheur d’être désigné, vous iriez à ma place ?

– Sans doute.

– Pourtant vous ne me connaissez pas…

– Je vous ai vu aujourd’hui pour la première fois.

– Qui donc peut vous pousser alors à me rendre service ?

– Je vous l’ai dit, répondit naïvement John Colden, je suis sans femme et sans enfants. Quand je suis entré ce matin, j’étais au bout de mes dernières ressources. Cela m’est donc bien égal de passer huit jours sans sortir, puisque je ne serai payé que samedi prochain.

– Vous êtes un brave homme, dit Jonathan.

Et il lui serra affectueusement la main.

Le gros homme à la calebasse, s’était placé au milieu du chantier et les ouvriers faisaient maintenant cercle autour de lui.

– Mes enfants, dit-il, j’ai une mauvaise nouvelle à vous donner.

Tout le monde le regarda avec inquiétude.

– Il s’est écroulé un mur dans le vieux Bath square, entre le moulin et la boulangerie, et il nous faut pour le réparer plus de monde qu’on n’en prend d’ordinaire chaque semaine.

Les ouvriers se regardèrent d’un air consterné.

– Nous avons besoin de vingt-cinq hommes, c’est dix de plus que d’habitude.

– C’est le quart, murmurèrent les ouvriers qui étaient une centaine environ.

– Allons, reprit le gros homme, un peu de courage, compagnons, et la main à la calebasse ; une mauvaise semaine est bientôt passée.

Le peuple anglais est calme, méthodique, silencieux.

Les ouvriers se rangèrent d’eux-mêmes sur une file, qui vint passer homme par homme, devant le contre-maître.

Chaque ouvrier, en passant, plongeait sa main dans la calebasse et y prenait une petite boule.

Les uns, superstitieux, la mettaient dans leur poche ou la gardaient dans le creux de leur main sans vouloir la regarder.

Les autres voulaient être fixés tout de suite.

Jonathan, quand ce fut son tour regarda la sienne et pâlit.

Il avait le numéro 3.

Qui sait si John Colden n’amènerait pas lui aussi un bas numéro ?

John Colden fut un des derniers à mettre la main dans la calebasse.

Puis il s’éloigna sans affectation et rejoignit Jonathan.

Jonathan tremblait.

– Quel numéro avez-vous ? lui dit-il.

– Hélas ! le numéro 3.

– Eh bien, dit John Colden en souriant, donnez-moi votre boule et prenez la mienne.

La boule de John Colden portait le numéro 69.

L’échange fait, Jonathan était sauvé.

Quant à John Colden, un éclair de satisfaction passa dans ses yeux.

Sans doute le but poursuivi était atteint.

L’homme à la calebasse fit alors l’appel.

Quand il vit John s’avancer au numéro 3, il lui dit en riant :

– Tu n’as pas de chance, mon garçon.

– Bah ! dit John, j’en aurai une autre fois. Pour aujourd’hui, je paye ma bienvenue.

Alors les vingt-cinq hommes que le sort avait désignés pour travailler dans l'intérieur de la prison se rangèrent deux par deux.

La grille du préau s'ouvrit devant eux, et ils traversèrent la salle du greffe.

Tout au fond, à gauche, le gros homme sonna à la porte de fer.

John Colden entendit crier des verroux, grincer des pênes, et la porte s'ouvrit.

– Nous aurons joliment soif quand nous sortirons, dit à John l'ouvrier qui marchait à côté de lui.

– On ne boit donc pas, là-bas ?

– De l'eau coupée avec de la bière.

– Et mange-t-on bien ?

– On a deux rations de prisonnier.

– Et comment couche-t-on ?

– Sur un lit de camp.

– Bah ! fit John, c'est vite passé, huit jours.

La porte s'était refermée sur les vingt-cinq ouvriers qui se trouvaient maintenant dans un sombre corridor.

Un guichetier s'était mis à leur tête et les conduisait.

Au bout du corridor on trouva une première salle de correction.

C'étaient là qu'étaient les condamnés pour un temps très-court, de un à six mois, tout au plus.

Ceux-là travaillaient chacun de leur état.

Un tailleur était assis sur une table, les jambes croisées sous lui et confectionnait des vestes de condamnés.

Un typographe composait des têtes de lettres pour le directeur de la prison et les tirait ensuite avec une petite presse à bras.

Un barbier rasait ses co-détenus.

Un relieur, un bottier, un ciseleur avaient chacun leur établi.

Une nouvelle porte s'ouvrit et se referma sur John Colden et ses compagnons, et un bruit assourdissant de scies, de marteaux et d'enclumes frappa leurs oreilles.

Ils étaient dans l'atelier des menuisiers et des forgerons condamnés.

Puis vint la salle des étoupes.

Là commence le travail pénible.

On met à l'étoupe tout condamné qui n'a pas d'état. On lui donne le matin un paquet de vieux cordages goudronnés et coupés par morceaux.

Alors, sans autre outil que ses ongles, il est obligé de faire de ce paquet un tas d’étoupes, et, au dire des condamnés, c’est la tâche la plus dure.

Mais ce n’était pas encore dans cette salle que devaient s’arrêter les ouvriers.

Ils traversèrent la partie cellulaire de la prison et enfin, après avoir traversé une petite cour, ils virent s’ouvrir une dernière porte.

Alors John Colden ne put s’empêcher de frissonner.

Il était au seuil du tread mill que les condamnés appellent le *moulin sans eau*, et il allait voir enfin ce pauvre enfant que mistress Fanoche avait volé à sa mère, que Bulton et Suzannah avaient perdu et que M. Booth, l’inflexible magistrat de police, avait condamné aux travaux forcés.

… … … … …

V

Maintenant reportons-nous au moment où Ralph, le petit Irlandais, cet enfant sur la tête de qui, disait-on, reposait l'espoir de l'Irlande était entré à Cold Bath field.

À Londres, comme à Paris, le transport des prisonniers se fait en voiture cellulaire.

Chaque jour une sorte d'omnibus à fenêtres grillées et prenant le jour par en haut fait le tour des cours de police et y prend les prisonniers, pour laisser les uns à Bath square, les autres, à Mil bank, ou à Clarcken weld, et, ce qui est plus grave à Newgate.

Après sa condamnation, Ralph n'avait vu, n'avait entendu, n'avait compris que trois choses :

D'abord que sa mère tombait à demi-morte en jetant un cri.

Ensuite qu'on allait le séparer d'elle de nouveau.

Enfin que quelque chose d'épouvantable l'attendait, puisque, au mépris du respect dû à la justice en général et à M. Booth en particulier, la foule qui se trouvait dans le prétoire avait murmuré hautement.

Cependant Ralph ne poussa pas un cri, ne versa pas une larme.

L'héroïque enfant, les mains étendues vers sa mère qu'un homme emmenait et qui lui jeta un regard mourant, se laissa entraîner hors du prétoire par deux policemen qui le reconduisirent dans son cachot.

Sur son passage, il trouva Katt tout en larmes qui le prit dans ses bras avec effusion et l'y pressa longtemps.

Ce ne fut que lorsqu'il se trouva seul que Ralph sentit ses nerfs se détendre et qu'il se mit à fondre en larmes.

Puis une sorte de prostration morale et physique s'empara de lui, et il tomba épuisé sur la paille de son cachot, où il s'endormit, peu après, de ce sommeil profond qu'amène le désespoir arrivé à sa limite suprême.

Quand le bruit de la porte qui s'ouvrait l'en arracha, plusieurs heures s'étaient écoulées.

Ralph avait dormi, Ralph avait rêvé.

Son rêve l'avait transporté dans cette verte Erin, sa patrie, pour laquelle il était déjà martyr.

Il avait retrouvé sa pauvre chaumière, et sa mère qui lui souriait, et le vieil Irlandais, pêcheur de morue, son aïeul, qui lui enseignait à prier Dieu.

Tout le reste s’était évanoui comme un cauchemar.

Hélas ! Ralph fut bientôt rendu au sentiment de la réalité.

Les deux policemen qui faisaient le service de la cour de police de Kilburn se représentaient à ses yeux de nouveau et, cette fois, l’un d’eux lui disait :

– Allons, lève-toi et suis-nous.

Ralph obéit sans mot dire.

Maintenant qu’on l’avait séparé de sa mère, que lui importait d’être en prison là ou ailleurs.

On lui fit remonter les marches de cet escalier tortueux et sombre que le prétendu lord Cornhill avait rempli la veille de ses exclamations d’étonnement et d’admiration.

L’enfant eut un dernier espoir, celui de rencontrer miss Katt, une dernière fois.

Mais M. Booth s’était laissé aller, par extraordinaire, à gronder sa fille, à l’issue de l’audience, trouvant inconvenant qu’une personne décente et bien élevée comme elle s’apitoyât ainsi sur le sort d’un petit vagabond que la loi venait de frapper.

Miss Katt était allée s’enfermer dans sa chambre et y pleurer tout à son aise.

Comme Ralph traversait un des corridors, il rencontra Toby, le secrétaire de M. Booth.

Toby, pour plaire sans doute à miss Katt, ou plutôt par les ordres de cette dernière, lui jeta un plaid sur les épaules.

La nuit était venue, une bise aigre et froide se dégageait du brouillard que perçait la lueur des deux fanaux de la voiture cellulaire.

La libre Angleterre fait voyager ses prisonniers la nuit, autant qu’elle le peut.

Il est inutile de dire à un peuple qui se croit le plus libre du monde qu’il y a chez lui des prisons, des bourreaux et des geôliers.

Un policeman prit Ralph sous les bras et le monta dans la voiture.

Ralph n’avait jamais vu, ou ne croyait avoir jamais vu cet homme.

Cependant il tressaillit des pieds à la tête et s’arracha à la torpeur morale qui l’étreignait quand celui-ci lui eut murmuré à l’oreille ces paroles pleines d’espoir :

– Ne crains rien, et prend courage, ta mère et les amis de ta mère veillent sur toi.

Ces paroles avaient été prononcées dans ce patois de son pays dont s’était déjà servi lord Cornhill.

Il sembla même à l’enfant que c’était le même son de voix.

Mais il eut beau regarder le policeman, qui avait de gros favoris roux ; il lui fut impossible de reconnaître en lui le fringant gentleman qui était descendu la veille dans son cachot.

Néanmoins l’espoir monta subitement du cœur à la tête de l’enfant.

On lui avait parlé de sa mère !

Il se laissa mettre sans résistance dans la cellule qui lui était destinée et dont la porte se referma sur lui avec un grand bruit de verroux.

Puis il entendit retentir le fouet du cocher, et le lourd véhicule s'ébranla et roula bruyamment sur le macadam détrempé.

Le trajet fut long.

De quart d'heure en quart d'heure la voiture s'arrêtait.

Ralph ne pouvait rien voir; mais il entendait.

Il entendait qu'on ouvrait la porte de ce corridor roulant, puis une autre cellule et qu'un compagnon d'infortune sans doute y prenait place.

La voiture faisait le tour des différentes cours de police et prenait son chargement avec le moins de bruit et de scandale possible.

Enfin, elle s'arrêta pour tout de bon.

Cette fois on ouvrit la porte de la cellule où se trouvait Ralph.

Et le même policeman qui lui avait parlé la langue de son enfance, en prononçant le nom de sa mère, lui dit durement en anglais.

– Allons! petit gibier de potence, descends!

Ralph obéit encore.

Il se vit alors entouré d'une demi-douzaine d'hommes à la figure patibulaire ou sinistre.

C'était les voleurs recrutés en chemin.

Eux-mêmes étaient entourés d'une escorte de policemen.

Enfin la voiture n'était plus dans la rue, mais bien dans une cour entourée de hautes murailles.

C'était la première enceinte de Bath square.

Le policeman aux gros favoris roux alla sonner à une porte qui se trouvait au fond de cette cour.

Une cloche répondit de l'intérieur avec un bruit lugubre.

Le son de cette cloche avait quelque chose de rauque et de fêlé qui remplissait le cœur d'une mystérieuse épouvante.

Les pas lourds et mesurés de plusieurs hommes se firent entendre derrière la porte qui s'ouvrit.

Alors les policemen qui avaient escorté la voiture s'arrêtèrent dans la cour.

Seul, celui qui avait parlé à l'oreille de Ralph franchit le seuil de cette porte, qui donnait sur la salle du greffe.

Celui-là était ce que nous pourrions appeler le chef du convoi.

C'était lui qui remettait un à un les prisonniers aux guichetiers de la prison.

Il prit Ralph par la main et lui dit d’une voix dure :

– Marche !

Mais cette grosse voix n’épouvanta point l’enfant, et il marcha la tête haute et d’un pas résolu.

VI

Kilburn étant la station de police la plus éloignée, il était naturel qu'au greffe on commençât par les prisonniers qui en arrivaient, puisque c'était par elle qu'avait commencé la voiture cellulaire.

Le policeman aux favoris roux poussa donc le petit Irlandais dans le greffe.

Le chef prit le registre, qu'il ouvrit, et fit les questions d'usage.

Le policeman répondit en donnant le nom de Ralph, son âge, et en exhibant une copie par minute du jugement rendu par l'honorable M. Booth.

Le greffier en chef inscrivait tout cela sur le livre d'écrou avec une indifférence parfaite ; puis il releva les bésicles qu'il avait sur le nez, regarda, sans leur secours, le policeman :

– Ah ! dit-il, si je ne me trompe, c'est une nouvelle figure ?

– En effet, répondit le policeman avec calme, c'est la première fois que je prends ce service, Votre Honneur.

L'appellation de *Votre Honneur* flatta le greffier.

C'était un petit homme entre deux âges, qui avait commencé par être simple commis, et qui, depuis vingt ans, n'avait pas plus quitté Bath square qu'un colimaçon ne quitte sa carapace.

Si on l'eût transporté, les yeux bandés, au milieu de Londres, il s'y fût inévitablement perdu.

Il n'y avait pour lui que deux espèces d'hommes : des prisonniers et des gens qui veillaient sur eux.

Le policeman qui accompagne une voiture cellulaire et mène les prisonniers à l'écrou est un brigadier de policeman.

Ce service est trop délicat pour qu'on le confie au premier venu, et généralement de pareilles fonctions sont remplies par les mêmes individus pendant de longues années.

Le greffier en chef regarda de nouveau l'homme aux favoris roux et lui dit :

– En effet, c'est la première fois que j'ai l'honneur de vous voir, gentleman.

Une politesse en vaut une autre : le policeman avait appelé le greffier : *Votre Honneur* ; le greffier lui accordait le titre courtois de *gentleman*.

– Sternton est donc malade ? reprit-il.

Sternton était le policeman-chef qui faisait ordinairement le service.

– Oui, Votre Honneur.

– Et on vous a donné ses fonctions ?

En disant cela, le greffier regardait plus attentivement encore l'homme aux favoris roux.

– Je vois ce que c'est, répondit celui-ci ; vous me trouvez peut-être un peu jeune, et puis vous ne m'avez jamais vu… cela n'a rien d'étonnant, j'ai été appelé de province à Londres il y a deux jours seulement.

– Ah ! vous étiez dans la police de province ?

– Oui, Votre Honneur.

– Où cela ?

– J'étais brigadier à Manchester, où je faisais également le service des prisons.

– Fort bien, dit le greffier.

Et comme sa curiosité était satisfaite, il dit :

– Passons à un autre.

– Pardon, Votre Honneur, dit encore le policeman, mais j'ai un mot à vous dire de la part de M. Booth, le magistrat de police de Kilburn.

– Ah ! ah !

– Cet enfant, ce petit voleur que vous voyez là, est blessé.

– Où cela ?

– À l'épaule. M. Booth, tout en le condamnant, a exprimé le désir qu'il ne fût mis au moulin qu'après sa guérison, ce qui est une affaire de quelques jours.

– Cela ne me regarde pas, dit le greffier ; mais le gardien-chef, qui va venir, transmettra le désir de M. Booth au directeur.

Le policeman s'inclina.

La salle du greffe était divisée en deux par une sorte de muraille en bois qui montait à hauteur d'appui. Tant que le prisonnier n'était pas inscrit sur le registre d'écrou, il demeurait de l'autre côté de cette barrière, dans laquelle une porte s'ouvrait aussitôt l'inscription terminée.

Alors le prisonnier passait de l'autre coté et allait s'asseoir sur un banc, jusqu'à ce que les geôliers vinssent le chercher.

Le policeman aux favoris roux poussa donc Ralph de l'autre côté de la barrière, assez rudement en apparence, mais en se penchant sur lui et lui murmurant à l'oreille :

– Pense à ta mère !

L'enfant avait un calme héroïque.

Il ne comprenait pas ce qui se passait, mais il pressentait que, pour lui, l'âge d'homme commençait et qu'il devait être courageux.

Il s'assit docilement sur le banc des prisonniers, sans verser une larme, les yeux attachés sur cet homme qui, deux fois, lui avait parlé de sa mère.

Celui-ci continuait son métier en conscience.

Il faisait inscrire un à un tous les prisonniers recrutés dans les différentes cours de police.

Arrivé au dernier, le greffier étendit la main vers un cordon de laine verte qui pendait au-dessus de son pupitre et qui correspondait à une sonnette.

Au bruit de la sonnette, une porte s'ouvrit au fond du greffe, et un homme qui portait l'uniforme de la prison et sur sa manche un galon d'argent, entra, suivi de quatre autres gardiens, évidemment sous ses ordres, car leur manche était veuve de tout insigne. Alors le greffier, d'une voix monotone, comme un prêtre qui psalmodie, lui donna lecture du registre d'écrou et ne s'aperçut pas que le policeman aux cheveux roux et lui échangeaient un regard d'intelligence.

Cette lecture terminée, le greffier se souvint de la recommandation de M. Booth, et il la transmit au gardien-chef.

Celui-ci répondit :

– On ne met jamais les condamnés au moulin que le lendemain de leur entrée.

On visitera l'enfant demain matin et on fera ce qu'ordonnera le médecin.

Puis il échangea un dernier regard avec le policeman et dit aux prisonniers :

– Allons, vous autres, en avant !

Ralph, à son tour, jeta un dernier coup d'œil sur le policeman qui lui avait parlé de sa mère, puis il suivit les gardiens qui l'emmenèrent à l'intérieur de la prison.

La vie du condamné commençait pour lui.

On le conduisit dans une grande salle au milieu de laquelle il y avait une cuve pleine d'eau tiède.

Là il fut déshabillé des pieds à la tête et on le plongea dans la cuve à deux reprises différentes.

Après quoi on le revêtit du costume de la prison, qui consiste en un pantalon gris et une veste brune bordée de jaune.

Dans le dos de la veste, comme sur le bonnet de police qu'on donne aux condamnés, il y a un numéro se détachant sur un carré blanc.

La veste et le bonnet qu'on donna à Ralph portaient le chiffre 31.

Ralph, désormais, n'était plus un homme. Il s'appelait le n° 31.

Et quand, une heure après, il se vit enfermé dans une cellule, couché sur un lit de sangle, lorsqu'il se trouva seul enfin, l'enfant qui avait été homme un moment, sentit son

cœur s’emplir d’épouvante et de désespoir, et il se prit à fondre en larmes, murmurant :

– Ma mère ! ma mère !

Dans le corridor retentissait le pas égal et monotone d’un gardien de nuit.

Ce pas s’arrêta un moment derrière la porte de la cellule de Ralph.

Et soudain l’enfant cessa de pleurer et se dressa haletant sur son lit.

À travers cette porte, un murmure s’était fait entendre ; une voix s’était adoucie pour lui dire dans ce patois irlandais que, le premier, lui avait fait entendre à Londres, le prétendu lord Cornhill :

– Ne pleure pas, mon mignon, elle veille sur toi ta mère !

VII

Le lendemain matin, au petit jour la porte de la cellule de Ralph s'ouvrit et le gardien-chef entra, ou plutôt il s'effaça pour laisser entrer avant lui un petit homme en lunettes vertes qui portait un habit tout chamarré de broderies.

C'était le médecin de la prison.

Le gardien-chef dit d'une voix dure :

– Allons, petit drôle, lève-toi et salue M. le docteur.

Ralph se mit sur son séant. Il était tout tremblant et cependant une pensée bizarre venait de traverser son cerveau.

Cette voix rude qui lui ordonnait brutalement de se lever lui semblait être cette même voix qui la veille au soir, en patois irlandais, lui avait dit d'espérer, ajoutant : « Ta mère veille sur toi. »

Cet homme avait l'air dur cependant ; il roulait même de gros yeux qui donnaient le frisson.

– Ah ah ! dit le petit homme aux lunettes vertes, voilà donc le bambin qui a voulu forcer la caisse de M. Thomas Elgin ?

Et il regarda Ralph curieusement.

– Jolie figure, dit encore le docteur. C'est grand dommage que le *club philanthropique pour la moralisation des classes indigentes*, dont j'ai l'honneur d'être vice-président, n'ait pas eu ce petit drôle sous la main, peut-être l'aurait-elle sauvé.

Et il s'approcha du lit de sangle et avec la brutalité d'un chirurgien, il se mit à découvrir le bras et l'épaule de l'enfant, qui réprima un cri de douleur.

– Hé ! hé ! murmura-t-il, ce M. Thomas Elgin est un homme ingénieux en vérité ! il vous a des manières de défendre son argent… j'ai lu cela tout au long dans le *Morning-Post*, et c'est vraiment fort curieux.

Le gardien-chef, sans adoucir sa grosse voix, disait :

– Ce pauvre petit est hors d'état, Votre Honneur, de faire un travail quelconque, et je ne sais en vérité à quoi pensent les magistrats de condamner au moulin un enfant de dix ans.

À ces paroles, le docteur releva ses lunettes, qui avaient peu à peu glissé jusque sur le bout de son nez, et dit d'un ton emphatique :

– Mon cher monsieur Bardel, on ne m'accusera pas d'inhumanité, je suppose, moi qui suis vice-président d'un club philanthropique, néanmoins, mon opinion est que la société

doit se sauvegarder, que le plus grand des crimes est le vol et que, ceci posé, il faut châtier sévèrement les voleurs, entendez-vous ?

– Toujours est-il, reprit maître Bardel, tel était le nom du gardien-chef, que cet enfant a reçu une balle dans l'épaule.

– Je ne dis pas non, mais la balle a été extraite, et la blessure n'a rien de dangereux.

Ce disant, le docteur se mit à remuer le bras de l'enfant, le relevant et l'abaissant et faisant jouer les articulations du coude et de l'épaule.

– Bah ! fit-il, ça n'a pas la moindre gravité.

– Ah ! fit M. Bardel.

– Dans huit jours il n'y paraîtra plus.

– Mais encore, reprit M. Bardel, faut-il que, pendant ces huit jours, cet enfant soit envoyé à l'infirmerie.

– Inutile, mon cher maître, parfaitement inutile.

Un nuage passa sur le visage du gardien-chef.

– Mais, monsieur le docteur… fit-il.

– Je vous répète, mon cher monsieur Bardel, que ce petit drôle peut travailler.

– Dès aujourd'hui ?

– Dès aujourd'hui.

M. Bardel étouffa un soupir et s'inclina.

Le docteur ajouta :

– Croyez-moi, j'ai de l'humanité. Sans cela, je ne serais pas vice-président d'un club philanthropique. Mais la société a besoin de se sauvegarder.

Et, sur ces mots, le docteur fit un pas de retraite et M. Bardel l'accompagna et ferma la porte de la cellule.

Ralph demeura seul environ une heure.

Avec ce merveilleux instinct que possèdent les enfants, il avait compris que le gardien-chef, avec sa voix brutale et son aspect farouche, lui portait de l'intérêt et que s'il avait été décidé qu'on le ferait travailler le jour même, ce n'était nullement par sa faute.

Au bout d'une heure, la porte de la cellule se rouvrit.

Ralph espérait revoir M. Bardel ; mais il se trompait.

Deux gardiens ordinaires venaient le chercher.

L'un d'eux était muni du certificat du médecin constatant que la blessure de l'enfant était sans gravité et ne le dispensait pas du travail.

On fit habiller le pauvre petit et on le conduisit à la salle du tread mill.

… … … … …

Pendant ce temps un homme sortait de Cold Bath field.

C'était M. Bardel, le gardien-chef.

Master Pin, le portier-consigne, lui dit en lui ouvrant la dernière grille :

– C'est donc votre jour de sortir aujourd'hui ?

– Oui, répondit Bardel, et j'en profite. Ce n'est pas de trop de sortir une fois par mois et de respirer le grand air.

Et M. Bardel, une fois dans la rue, se mit à marcher d'un pas rapide et se dirigea vers Holborne street.

Là, il entra dans une maison de chétive apparence, dont le rez-de-chaussée était occupé par un public-house.

Il enfila une allée noire, monta au deuxième étage, tira une clé de sa poche et pénétra dans une petite chambre qui était sans doute son pied à terre de ville, car en un tour de main, il se fut débarrassé de son uniforme et revêtit ensuite des habits tout gris.

Cela fait, il redescendit, après avoir soigneusement fermé sa porte et entra dans le public-house.

Un homme était appuyé contre le comptoir et buvait du gin à petites gorgées.

C'était l'homme gris.

Il échangea avec M. Bardel un petit signe d'intelligence qui pouvait passer pour un salut, et tous deux se mirent à causer en patois irlandais.

– Eh bien ! fit l'homme gris, l'enfant est à l'infirmerie, n'est-ce pas ?

– Non, il est au moulin.

L'homme gris pâlit légèrement.

– Ce médecin est un âne, poursuivit Bardel, ou plutôt c'est un homme sans entrailles. Il est si riche qu'il a toujours peur d'être volé, et il infligerait volontiers la peine de mort à un homme qui aurait pris un mouchoir.

– Mais alors, dit l'homme gris, tout le plan combiné en vue de l'infirmerie se trouve renversé ?

– Naturellement.

– Et… au moulin ?

– Là, dit M. Bardel, il n'y a pas un homme sur lequel je puisse compter.

– Ah !

– Il faudrait pouvoir introduire dans le service du tread mill un homme à nous, et c'est impossible.

– Le tread mill est-il loin de l'infirmerie ?

– À l'autre extrémité de la prison.

– Et les ouvriers n'en approchent pas ?

À cette question, M. Bardel tressaillit.

– Ah ! dit-il, il me vient une idée…

– Voyons ?

– Un des quatre murs de la salle du tread mill n’est pas solide. Il peut s’écrouler…

– Quand ?

– Lorsque je le voudrai, dit M. Bardel.

– Que ce ne soit pas avant samedi prochain, alors, dit l’homme gris.

– Pourquoi ?

– Parce que parmi les ouvriers qui iront travailler dans l’intérieur de la prison, il y aura un de mes frères.

– Dieu protége l’Irlande ! murmura le gardien-chef, qui fit alors un signe de croix maçonnique, au moyen duquel l’homme gris s’était attaché sur-le-champ l’Irlandais John Colden.

Et tous deux se mirent à causer à voix basse.

VIII

Ainsi donc M. Bardel, le gardien-chef de Cold Bath field, obéissait à l'homme gris.

Pourquoi ?

C'est que M. Bardel était affilié à cette vaste et mystérieuse association qu'on appelle les fenians et qui rêvent l'émancipation de l'Irlande.

Comment cette association s'est-elle formée ?

Mystère ?

Les membres se connaissent rarement entre eux. Ce n'est qu'à un signe particulier, à un mot mystique, à un geste, qu'un frère en détresse est reconnu par d'autres frères.

Avant de laisser aller le petit Ralph à Cold Bath field, l'homme gris était redevenu pour une heure le lord Cornhill qui faisait une si jolie collection de crimes curieux.

Muni d'une carte spéciale délivrée à Scotland-yard, il s'était présenté à Bath square et avait demandé à visiter la prison.

Il avait inspecté minutieusement l'infirmerie, les salles de correction, la partie cellulaire et les cuisines, mais il n'avait pas voulu voir le moulin, disant qu'il conservait ce spectacle pour une deuxième visite.

Ce que cherchait le prétendu lord Cornhill c'était ses complices dans la prison, car il y a des fenians partout, dans les administrations publiques et même parmi les policemen, comme on a pu le voir le soir où l'homme gris avait voulu visiter Suzannah l'Irlandaise.

Il s'était promené de salle en salle, épiant un regard, hasardant un geste, et, tout à coup, il avait vu un homme tressaillir.

Cet homme était celui-là même qui lui servait de guide et lui expliquait complaisamment chaque chose.

C'était M. Bardel, le gardien-chef.

Alors l'homme gris profita d'un moment où ils se trouvaient seuls dans un couloir cellulaire et lui fit ce signe particulier qui annonçait un chef de l'association.

M. Bardel s'inclina humblement et dit :

– Parlez, maître, j'obéirai.

– Quand je serai parti, dit rapidement l'homme gris, vous trouverez un prétexte pour sortir et vous viendrez me rejoindre à Queen's justice, dans une heure.

– J'y serai, répondit M. Bardel avec soumission.

Une heure après, en effet, non plus lord Cornhill, mais l'homme gris, car le mystérieux personnage avait repris son costume ordinaire, était dans la taverne de la justice de la reine.

Aller se rafraîchir à Queen's tavern n'était pas sortir de Bath square.

Les guichetiers n'avaient besoin pour cela que du bon vouloir de master Pin qui, étant lui-même toujours altéré, comprenait que ses collègues eussent soif.

À Queen's tavern, il était résulté de la conversation de l'homme gris et de M. Bardel que celui-ci était le seul fenian de Bath square.

Néanmoins, si on parvenait à faire admettre Ralph à l'infirmerie, M. Bardel croyait une évasion possible.

On le voit, le gardien-chef avait compté sans le terrible docteur et il venait rendre compte à l'homme gris, dans cette taverne d'Holborne, et le lendemain de l'incarcération de Ralph, de l'avortement de leur commune espérance.

– Ainsi, disait l'homme gris, vous n'avez personne à Bath square.

– Personne.

– Pas même un prisonnier ?

– Non.

– Mais le portier-consigne ?…

– Il a ruiné l'Irlande. Il tient si fort à sa place qu'il nous livrerait tous, s'il le pouvait.

– Et quel moyen avez-vous d'introduire les ouvriers libres dans le tread mill ?

– Voici, dit M. Bardel : le tread mill a quatre cylindres.

– Je sais cela.

– L'essieu de chacun est enchâssé dans un gros mur, et l'un de ces gros murs est crevassé. Si on arrêtait trop brusquement la machine, il pourrait se faire que le mur cédât et s'écroulât.

– Mais comment arrêter la machine brusquement ?

– C'est facile.

– Voyons ?

– Chaque soir, en vertu de mes fonctions de gardien-chef je fais le tour des salles de travail et de correction, quelquefois accompagné de deux gardiens, quelquefois seul. Les condamnés sont couchés, les salles sont désertes.

Supposons que je mette un de ces soirs, une pince, un morceau de fer, un corps dur quelconque dans ma poche.

– Après ?

– Et que je glisse ce corps dur dans l'engrenage du cylindre.

– Bien ?

– Le lendemain, au troisième tour de roue, la machine se disloquera, et en se disloquant, elle provoquera l'écroulement du mur qu'il faudra réparer sans retard.

– À merveille, dit l'homme gris. Maintenant, continuons notre plan. Parmi les ouvriers se trouvera un de nos frères ; il se nomme John Colden. Est-ce assez d'un ?

– Oui et non.

– Expliquez-vous.

– Voici, reprit M. Bardel. Pendant les huit jours qu'ils travaillent à l'intérieur de la prison, les ouvriers sont soumis au régime des prisonniers, sauf la nourriture, qui est meilleure.

Le soir, ils couchent dans des cellules qu'on ferme jusqu'au matin.

Naturellement, ils seront, la semaine prochaine, si le mur du tread mill s'est écroulé, logés dans le voisinage des condamnés au moulin.

Chaque corridor a un surveillant de nuit.

Ces hommes sont incorruptibles et aucun d'eux ne sert l'Irlande.

Il ne faut donc pas songer à eux pour vous aider.

– Et il n'y en a qu'un seul par corridor ?

– Oui.

– Il m'a semblé que chaque corridor aboutissait au préau intérieur.

– C'est vrai.

– Eh bien ! dit l'homme gris, supposons un moment que John Colden et Ralph sont dans le même corridor : est-ce possible ?

– Cela dépend de moi.

– Bien : supposons encore que le surveillant du corridor est à nous.

– Oh !

– Supposons-le.

– Soit.

– John Colden sort de la cellule, il va chercher l'enfant et tous deux se dirigent vers le préau, dont on leur ouvre la porte. N'avez-vous pas une clef du préau, vous ?

– Sans doute.

Le préau communique par une autre porte avec les bâtiments de la nouvelle prison. Vous devez avoir la clef de cette porte.

– Très-certainement, mais je n'ai pas celle de la dernière grille qui ne quitte ni jour ni nuit la ceinture de master Pin.

– Cela m'est égal, dit l'homme gris, car une fois dans la prison neuve, ce n'est pas par la grille que John Colden et l'enfant s'en iront.

– Ah !

– Je ne vois donc qu’un seul obstacle : le surveillant.

– Et un obstacle insurmontable, dit M. Bardel.

L’homme gris se prit à sourire.

– Vous verrez bien le contraire, dit-il. Ainsi résumons-nous.

– J’écoute.

– Donc, la nuit de vendredi à samedi, le mur s’écroule.

– Oui.

– Samedi, John Colden est avec les ouvriers qui travaillent à le réparer.

– Après ?

– Samedi soir venez boire un verre de gin à Queen’s justice, et je vous prouverai que tout est possible.

– Je ne demande pas mieux, répondit M. Bardel, et s’il ne faut que ma vie pour faire triompher notre cause, elle est à vous.

– Non, répondit l’homme gris en souriant, nous avons besoin d’avoir des amis à Bath square et vous ne serez même pas compromis.

Et il quitta le gardien-chef en répétant :

– À samedi soir, à Queen’s tavern, et que l’Irlande nous protège !

IX

Revenons à Ralph maintenant.

C’était le samedi, et il y avait cinq jours que le petit martyr était au moulin.

La première heure avait été pour lui un supplice sans nom.

À peine ses petites mains pouvaient-elles atteindre la barre transversale qui devient l’unique point d’appui du condamné dont les pieds cherchent vainement à se reposer sur les palettes mouvantes du cylindre.

Deux fois il avait voulu s’arrêter, et deux fois ses jambes meurtries et son dos, sur lequel se rabattait une planche, l’avaient averti que c’était impossible.

Après le premier quart d’heure, il s’était reposé.

Il était si faible, si haletant, si baigné de sueur, que les autres condamnés dont le plus jeune, avait encore le double de son âge, avaient été pris de pitié.

Mais que pouvait cette pitié pour lui !

S’il est un lieu où la discipline est inflexible et où elle est rigoureusement observée, c’est à coup sûr dans les prisons de l’Angleterre.

L’amour de la propriété, l’avidité de la possession ont inculqué au peuple anglais une telle horreur du vol qu’il est barbare dans la répression du voleur.

Le moindre murmure est puni du cachot ; si le cachot ne suffit pas, le fouet devient son auxiliaire.

D’ailleurs M. Whip était là.

M. Whip était le surveillant de celui des quatre cylindres dans lequel on avait placé le petit Irlandais.

C’était un homme grand et maigre, à barbe claire, dont les lèvres minces, le nez long, les petits yeux verts avaient un caractère d’étrange férocité.

En anglais Whip veut dire *fouet*.

Le farouche gardien avait peut-être un autre nom ; mais les condamnés, dont il se plaisait à meurtrir les épaules, lui avaient donné celui de son instrument de torture. Le voleur qui avait fini son temps et retournait dans le Brook street, disait à ceux qui n’avaient jamais vu le terrible tread mill : Dieu et saint George vous gardent du cylindre de M. Whip !

M. Whip était aussi détesté des autres gardiens qu’il l’était des condamnés eux-mêmes.

C’était un homme taciturne, qui vivait seul, ne parlait à personne et semblait exercer ses redoutables fonctions avec une joie brutale.

Or, c’était précisément dans son cylindre qu’on avait placé le petit Ralph ; et, dès la première tournée, l’enfant fit connaissance avec son fouet.

Quand, le soir, on le réintégra meurtri et brisé dans sa cellule, l’enfant était à demi abruti.

Il n’avait plus de larmes dans les yeux : il ne se sentait plus de révoltes dans l’âme.

Toute la journée, au milieu de ses tortures, une idée avait dominé son esprit.

Cette idée fixe, c’était l’espoir d’entendre le soir cette voix qu’il avait entendue déjà la veille et qui lui avait dit à travers la porte : « Ta mère veille sur toi. »

Pour les hommes faits, pour ceux qui se sont courbés déjà aux rudes épreuves de la vie, le souvenir de la patrie est une consolation suprême.

Pour l’enfant, le souvenir de sa mère a la même puissance.

Et le soir, en effet, comme il s’endormait, vaincu par la lassitude, sur son pauvre petit matelas d’un pouce d’épaisseur, il entendit de nouveau à travers la porte cette voix consolatrice qui ajouta : « Ne te désespère pas, tu sortiras bientôt d’ici. »

Le lendemain et les jours suivants la même vie recommença pour le pauvre enfant.

Chaque soir la voix mystérieuse fit battre son cœur d’espérance.

Enfin, le samedi arriva.

À sept heures, les condamnés entrèrent deux par deux dans la grande salle des moulins.

M. Whip marchait à leur tête.

Chaque condamné alla se placer devant sa place habituelle.

Celui qui s’était reposé le dernier, la veille, monta s’accrocher à la barre transversale et posa ses deux pieds sur la palette.

L’autre s’assit au bas de la stalle attendant son quart d’heure.

Puis quand les quatre cylindres furent garnis, les surveillants, perchés sur leurs tabourets, M. Whip fit un signe et les clavettes qui retenaient chaque roue immobile furent enlevées.

Alors les roues tournèrent et le supplice commença.

Les cylindres tournèrent lentement d’abord, puis plus vite, et plus vite encore, et enfin avec une rapidité vertigineuse.

Mais tout à coup un bruit épouvantable se fit ; le cylindre auquel Ralph était suspendu s’arrêta brusquement, son arbre d’engrenage craqua et en même temps qu’une grappe humaine était violemment rejetée en arrière, le mur s’écroula.

M. Bardel avait tenu parole à l’homme gris.

Ce fut un tumulte, une épouvante, un pêle-mêle indescriptibles.

Quelques condamnés furent blessés dans leur chute.

Par un bonheur providentiel, Ralph se releva sain et sauf.

Les condamnés poussaient des cris d'épouvante.

Plusieurs avaient abandonné la barre transversale des autres cylindres.

Les ouvriers de la boulangerie étaient sortis en toute hâte, mêlant leurs cris de terreur aux cris des autres condamnés.

Un moment même, les quatre surveillants furent bousculés, et on craignit une révolte.

Mais deux hommes parurent qui rétablirent le calme : le gouverneur et le gardien-chef.

Le gouverneur était aimé presque autant que M. Whip était haï.

M. Bardel était dur, mais il était juste, et on avait pour lui du respect.

Tous deux, par mesure de prudence, firent sortir les condamnés, qu'on interna dans le préau.

Puis on fit venir les architectes de la prison qui se livrèrent à un minutieux examen.

Il fut reconnu que le mur qui venait de s'écrouler était le seul qui ne fût pas solide et que les trois autres cylindres pouvaient tourner longtemps encore sans qu'aucun accident fût à redouter.

Dès lors, on ramena les condamnés au travail et ceux du quatrième cylindre furent répartis dans les trois autres.

M. Whip sollicita comme une faveur de conserver son poste de surveillant, au grand contentement d'un autre qui se trouva, par là, avoir congé.

À deux heures, l'escouade d'ouvriers libres condamnés par le sort à une détention de huit jours, arriva dans la salle.

Il s'agissait de relever le mur et de le reconstruire.

Pendant toute la matinée, les charpentiers avaient démoli le vieux cylindre.

C'était maintenant le tour des maçons.

John Colden était un des premiers.

Il promena un regard sur les trois cylindres qui continuaient à marcher, cherchant des yeux l'enfant qu'il avait vu une fois, car il s'était mêlé à la foule qui, le lundi précédent, avait envahi la cour de police de M. Booth.

Ralph se reposait en ce moment.

Baigné de sueur, pâle, frémissant, il était assis sur l'escabeau que venait de quitter son compagnon de supplice.

John Colden trouva le moyen de s'approcher de lui et de lui dire tout bas :

– Je suis un ami de ta mère.

L'enfant jeta un cri.

Mais déjà John s’était mêlé aux autres ouvriers.

M. Whip tourna la tête, quitta son escabeau et laissa tomber son fouet sur les épaules de Ralph.

Ralph poussa un second cri.

Mais, en ce moment, il aperçut John Colden, qui posait un doigt sur ses lèvres.

L’enfant comprit et se tut.

Et comme le cylindre s’arrêtait, il remonta prendre sa place à la barre.

X

C’était pour ce même samedi que l’homme gris avait donné rendez-vous à M. Bardel, le gardien-chef, à la taverne de la reine.

À sept heures et demie précises, il était à son poste. M. Bardel n’était point venu encore.

Mais un homme arriva avant le gardien-chef, c’était le bon Shoking.

Il jeta un regard rapide autour de lui et aperçut l’homme gris qui buvait tranquillement un verre de grog.

La taverne était déserte en ce moment.

Nous l’avons dit, il n’y avait guère que les guichetiers et les parents des prisonniers qui fréquentassent *Queen’s-justice*.

Or, à sept heures du soir, en hiver surtout, les gardiens ne sortaient plus, et depuis longtemps même le vendredi, les parents des condamnés étaient partis.

Les seules personnes qui pussent encore franchir le seuil de la prison et venir boire chez l’ancien guichetier étaient master Pin, le portier-consigne, et M. Bardel, à qui la situation de gardien-chef créait des priviléges.

Shoking s’approcha donc de l’homme gris en toute sécurité.

Celui-ci le regarda d’un air interrogateur.

– Tout est prêt, dit Shoking.

– Tout ?

– Absolument tout. La corde à nœuds est en haut, le cab sera à la porte de la maison.

– Où est Jenny ?

– Dans la maison.

– Et Suzannah ?

– Suzannah est avec elle.

– À quelle heure le cab viendra-t-il ?

– C’est Craven qui l’amènera. À neuf heures précises, il tournera le coin de la rue.

– C’est bien, dit l’homme gris.

Et il tourna les yeux vers la porte, qui s’ouvrait en ce moment.

C’était M. Bardel qui entrait.

M. Bardel salua l’homme gris comme une connaissance banale.

– Hé ! monsieur Bardel, lui dit celui-ci, voulez-vous boire un verre de sherry ?

– Je préfère un grog, si ça ne vous désoblige point.

Et M. Bardel vint sans affectation s’asseoir à la table de l’homme gris.

Alors celui-ci se mit à lui parler en patois irlandais.

– Que s’est-il passé ? demanda-t-il.

– Le mur s’est écroulé, répondit Bardel dans la même langue.

– L’enfant n’a pas été blessé ?

– Non.

– Et John Colden est dans la salle du moulin ?

– C’est-à-dire qu’il y a travaillé toute l’après-midi.

– C’est là précisément ce que je voulais dire. Avez-vous suivi mes instructions ?

– À la lettre.

– Voyons ?

– L’ouvrier John Colden est logé dans le même corridor cellulaire que l’enfant.

– Très-bien.

– J’ai fermé les cellules moi-même, tout à l’heure et j’ai glissé un poignard dans la main de John Colden.

– J’espère bien qu’il n’en aura pas besoin.

– Enfin, au lieu de fermer sa cellule, j’ai fait un grand bruit de verroux, mais cette porte est ouverte.

– À merveille !

– Enfin, j’ai éloigné les deux sentinelles du préau, en disant qu’il pleuvait, et qu’il était parfaitement inutile qu’elles montassent la garde à la porte de la prison neuve, où il n’y a personne.

– Et quel est le gardien qui surveillera le corridor ?

M. Bardel fronça le sourcil.

– Oh ! dit-il, voilà où nous avons du guignon !

– Comment cela ?

– Il y a un homme féroce entre les plus féroces dans Bath square. Les condamnés l’ont surnommé monsieur Whip.

– Bon !

– C’était justement le surveillant du quatrième cylindre, et cet homme remplissait ses fonctions avec une joie cruelle.

– Eh bien, puisque le cylindre ne fonctionne plus, il n’a rien à faire.

– Vous vous trompez, reprit M. Bardel. Le misérable, qui se complaît à voir souffrir les prisonniers, s’est chargé de la besogne d’un camarade.

– Ah !

– Et c’est lui qui gardera justement cette nuit le corridor où est l’enfant. Je crois donc que John Colden aura besoin de son poignard.

L’homme gris ne répondit pas sur-le-champ.

– Cet homme prend-il du tabac ? dit-il enfin.

– Oui, dit M. Bardel, presque autant que moi. Comme il ne nous est permis de fumer que dehors, nous nous rattrapons sur la tabatière.

Et M. Bardel tira de sa poche une boîte en écorce de bouleau, de celles qu’on appelle queues de rat, à cause sans doute de la lanière de cuir qui s’échappe du couvercle et sert à les ouvrir.

L’homme gris fouilla dans sa houppelande et en retira une tabatière à peu près semblable, avec cette différence qu’elle était à deux compartiments.

– Voilà, dit-il, qui vaut mieux que le poignard que vous avez remis à John Colden.

– Comment cela ? fit M. Bardel.

– À quelle heure faites-vous votre ronde ?

– Entre neuf et dix.

– Vous la ferez à neuf heures précises, ce soir.

– Soit.

– Prenez cette tabatière et remarquez qu’elle a deux fonds et s’ouvre par conséquent des deux côtés.

– Je vois bien cela.

– Une des queues de rat a un nœud, n’est-ce pas ?

– Oui.

– C’est le compartiment que vous ouvrirez en passant auprès de M. Whip.

– Et je lui offrirai une prise ?

– Précisément.

– Je comprends, fit M. Bardel ; ce tabac contient un narcotique.

– Oui, dit l’homme gris. Maintenant, voulez-vous savoir comment John et l’enfant sortiront de la nouvelle prison ?

– J’avoue que je n’en ai aucune idée.

– Eh bien ! dit l’homme gris, sortez le premier d’ici.

– Bon.

– Attendez-moi au coin de la rue. J’y serai dans dix minutes.

M. Bardel sortit.

L’homme gris échangea encore quelques mots avec Shoking, puis tous deux quittèrent à leur tour Queen’s justice.

La nuit était noire, le brouillard épais et les réverbères étaient sans rayonnement.

On eût dit des charbons à demi couverts de cendres.

M. Bardel s’était effacé sous le porche d’une maison.

– Venez, lui dit l’homme gris, en le rejoignant.

Les rues qui entourent Cold Bath field sont étroites, tortueuses et bordées de maisons assez élevées.

C’est un des quartiers du vieux Londres, car dans le Londres nouveau les maisons sont basses.

L’homme gris, suivi de M. Bardel et de Shoking, contourna le mur d’enceinte de la prison, entra dans une de ces ruelles et s’arrêta devant une porte bâtarde qui s’ouvrait sur une allée noire.

Alors M. Bardel, levant la tête, vit une maison haute de quatre étages, dont les fenêtres devaient dominer le préau de la nouvelle prison.

– Venez, répéta l’homme gris, en l’entraînant dans l’allée noire, au bout de laquelle il y avait un escalier tournant, à marches humides et glissantes, avec une corde en guise de rampe, venez, répéta-t-il, je vais vous démontrer que nous n’avons pas besoin de la clef de master Pin.

XI

L’homme gris, M. Bardel et Shoking qui les suivait montèrent tout en haut de la maison dans laquelle on n’entendait pas le moindre bruit, du reste, et qui paraissait tout à fait inhabitée.

Arrivés en haut de l’escalier, l’homme gris poussa une porte devant lui.

Alors la lueur d’une chandelle frappa M. Bardel au visage.

Il était sur le seuil d’un pauvre logis comme en ont les ouvriers anglais, un véritable galetas à peine garni des meubles les plus indispensables.

Deux femmes s’y trouvaient.

Deux femmes dont la beauté contrastait étrangement avec l’aspect hideux du lieu, – Suzannah et Jenny l’Irlandaise.

Jenny que l’homme gris avait amenée là, en lui disant :

– C’est ce soir que vous reverrez votre fils.

Une chandelle brûlait sur la table et la fenêtre était garnie de volets à l’extérieur.

L’homme gris commença par souffler la chandelle, puis il ouvrit les volets et appela M. Bardel en lui disant :

– Regardez !

M. Bardel se pencha en dehors.

– Le brouillard est si épais, dit-il, que je ne vois qu’imparfaitement. Cependant il me semble que c’est là le préau de la nouvelle prison.

– Justement.

– Nous en sommes séparés par la largeur de la rue.

– Et l’épaisseur du mur de ronde, ajouta l’homme gris.

M. Bardel ne comprenait guère pourquoi le chef fenian l’avait amené là.

– Voyons, reprit l’homme gris, écoutez-moi bien.

– Parlez, dit M. Bardel.

– Nous sommes à soixante pieds de hauteur… n’est-ce pas ?

– Environ.

– Supposez que vous ou John Colden, tenant l’enfant par la main, vous arriviez dans le préau de la nouvelle prison.

– Bon ?

– Et que moi, d’ici, je vous lance une corde à nœuds dont je fixerai l’extrémité à cette fenêtre. Cette corde passe par-dessus le mur et l’autre bout vient tomber à vos pieds. Alors John Colden prend l’enfant sur son dos et grimpe après la corde à nœuds.

– Avez-vous donc cette corde ?

– La voilà.

Et l’homme gris poussa du pied un cordage enroulé qui gisait dans un coin du galetas et qui était de l’épaisseur d’un câble de navire, avec des nœuds qui se succédaient à la distance d’un pied et demi.

– C’est bien simple, dit M. Bardel en souriant, et pourtant cette idée ne me serait jamais venue.

– Pas plus que celle de la tabatière ?

– Non plus.

– Mais, dit M. Bardel, comme nous n’avons pas de temps à perdre, autant vaut-il tout régler tout de suite.

– C’est mon avis.

– L’effet du tabac sera-t-il long à se produire ?

– Quelques minutes à peine.

– Et M. Whip s’endormira ?

– Sur-le-champ.

– Le reste, quant à l’évasion, est facile, poursuivit M. Bardel, puisque j’ai éloigné les sentinelles du préau neuf. Il faudrait un hasard comme je n’en puis prévoir pour nous empêcher d’y arriver.

– Quel serait ce hasard ? demanda l’homme gris.

– Je ne sais pas… un gardien attardé… le directeur faisant une ronde extraordinaire…

– Après ?

– Donc, poursuivit M. Bardel, nous arriverons dans le préau.

– Eh bien ?

– Seulement, je crois que je ferai bien de suivre John Colden et l’enfant jusqu’ici.

– Pourquoi donc ?

– Mais parce que demain on s’apercevra de l’évasion.

– Naturellement.

– Que seul j’ai une clé du premier préau, la nuit.

– Soit.

– Et que ma complicité sera évidente.

– Ah ! vous croyez ? fit l'homme gris en souriant.

– D'autant plus évidente, ajouta M. Bardel, que M. Whip, mon collègue, ne manquera pas de m'accuser et de dire que je l'ai endormi avec une prise de tabac.

Or, dit encore M. Bardel, vous commandez, j'obéis ; tout pour l'Irlande et par l'Irlande, mais il est probable que je puis servir notre cause plus longtemps, et autant vaut que je prenne la fuite, au lieu de me laisser envoyer à Mil-Bank et passer ensuite en cour d'assises.

– Tout ce que vous dites-là, mon cher M. Bardel, dit froidement l'homme gris, est plein de sens, mais parfaitement inutile.

– Inutile !

Et M. Bardel fit un pas en arrière.

– Sans doute.

– L'Irlande n'aura plus besoin de moi ?

– Au contraire.

– Alors comment pourrai-je la servir quand on m'aura envoyé à Botany-Bay ?

– Vous n'irez pas.

– Ah !

– Et vous resterez à Cold Bath field, où vous nous serez bien plus utile.

– Comme prisonnier, alors ?

– Non, comme gardien-chef.

M. Bardel, stupéfait, regardait l'homme gris. Celui-ci reprit :

– Vous allez voir que c'est encore bien simple.

– De rester comme gardien-chef après avoir favorisé l'évasion d'un prisonnier ?

– Mon Dieu, oui !

– Mais, comment ?

– Vous serez la dernière personne qu'on soupçonnera.

– Moi !

– Sans doute.

– Mais la clef ?

– On vous l'aura volée.

– Et la prise de tabac ?

– Vous en aurez été victime comme M. Whip.

– Comment ?

– Oh ! de la façon la plus naturelle. M. Whip endormi, vous aiderez à la fuite de John Colden et de l'enfant.

– Bon !

– Puis vous rentrerez tranquillement dans la vieille prison, vous prendrez à votre tour une prise du même tabac et vous vous endormirez dans le même corridor que M. Whip.

– Ah ! s'écria M. Bardel, vous aviez raison, c'est aussi simple que possible, mais je n'y aurais jamais pensé.

– Ce qui fait, ajouta l'homme gris, que demain, ce n'est ni vous, ni M. Whip qu'on accusera, mais le marchand qui vous a vendu votre tabac. Où le prenez-vous d'ordinaire ?

– À Queen's tavern.

– À merveille ! le land lord est déjà mal noté.

Puis l'homme gris ajouta :

– À présent, ne perdons pas de temps, M. Bardel, retournez à Cold Bath field. Nous n'avons plus qu'une heure devant nous.

Et se retournant vers Jenny qui pleurait silencieusement de joie :

– Le moment approche, lui dit-il, où votre fils vous sera rendu. Ne pleurez plus et croyez !

XII

M. Whip, l’homme-fouet, avait passé la soirée à martyriser le petit Irlandais.

Ralph était un enfant, c’était un titre à la haine de la bête fauve.

Dans la salle du tread mill, quand Ralph avait poussé un cri, M. Whip avait deviné qu’il venait de reconnaître quelqu’un parmi les ouvriers.

Aussi lorsque le petit Irlandais, son quart d’heure fait, descendit du cylindre sur l’escabeau, M. Whip le fit-il venir près de lui.

Quand M. Whip appelait un condamné et lui enjoignait de s’approcher de son tabouret, sur lequel il trônait comme un tyran, toute la salle avait la chair de poule : on savait que l’homme-fouet allait se refaire un peu la main.

Ralph s’était donc approché.

Mais l’enfant ne tremblait pas. Il avait même la tête haute et son regard limpide et fier brava l’œil féroce de M. Whip.

Celui-ci le questionna, le menaça, leva son fouet.

À toutes ses demandes, l’enfant fit la même réponse :

– Je ne sais pas.

M. Whip, furieux, lui appliqua une demi-douzaine de coups de fouet et le renvoya au cylindre.

Cela avait duré jusqu’au soir, ou plutôt jusqu’au moment où M. Bardel, le gardien-chef, entré inopinément dans la salle du tread mill, et témoin des brutalités de M. Whip, lui en avait fait des reproches et n’avait pu s’empêcher de laisser tomber sur Ralph un regard de compassion.

Ce regard avait exaspéré M. Whip.

D’ailleurs, il y avait longtemps que l’homme-fouet en voulait à M. Bardel.

Celui-ci lui avait souvent reproché sa férocité et avait même adressé des plaintes au directeur qui, deux fois, avait puni M. Whip.

Néanmoins, M. Bardel n’avait pas osé suspendre l’homme-fouet de son service ce soir-là, et il l’avait laissé dans ce corridor où on avait logé en cellule les ouvriers libres et les condamnés les plus jeunes, parmi lesquels se trouvait Ralph.

Les gardiens se relevaient de deux en deux heures pendant le jour et de quatre heures en quatre heures pendant la nuit.

De six à huit heures, M. Whip était allé dîner à la cantine des gardiens, juste au moment où M. Bardel enfermait les condamnés, glissait un poignard à John Colden et laissait ouvertes la cellule de ce dernier et celle de Ralph.

Seulement, le gardien-chef savait que M. Whip devait reprendre le service de huit heures à minuit.

M. Whip n'était pas plus aimé des autres gardiens qu'il ne l'était des condamnés, à une exception près cependant.

Le proverbe « Qui se ressemble s'assemble » est de tous les pays.

Or, il y avait à Cold Bath field un autre gardien, habituellement employé dans la salle des cordages, qui ne le cédait guère en procédés à M. Whip.

Ce gardien se nommait Jonathan.

C'était le seul qui aimât M. Whip et le comprît.

À l'heure des repas, ils s'asseyaient à côté l'un de l'autre. Si leur sortie tombait le même jour, on les voyait visiter ensemble les public-houses du quartier.

Jonathan et M. Whip haïssaient cordialement M. Bardel, qu'ils trouvaient trop doux.

Ce soir-là donc, la même table les ayant réunis comme à l'ordinaire, Jonathan et M. Whip, tout en prenant leur repas, se mirent à dire du mal de M. Bardel.

Jonathan se pencha à l'oreille de son acolyte et lui dit :

– Vous seriez mieux à sa place que lui, mon cher Whip. Parlez-moi d'un homme comme vous pour gardien-chef.

– Heu ! fit modestement M. Whip, je saurais mieux remplir mes fonctions toujours.

– Je le crois sans peine, mon cher.

– Mais le directeur est entiché de M. Bardel.

– Il a tort, dit Jonathan.

– C'est mon avis.

– D'autant plus tort que M. Bardel néglige beaucoup son service depuis quelque temps.

– Ah ! vous croyez ?

– Il songerait même à faire évader quelque prisonnier que cela ne m'étonnerait pas.

M. Whip tressaillit à ces mots et ses yeux brillèrent.

– Qui vous fait parler ainsi ? dit-il.

– Depuis deux ou trois jours, M. Bardel sort très-souvent.

– Ah !

– Deux ou trois fois par jour quelquefois.

– Vous croyez ?

– Et il est à Queen’s-justice.

– Chez notre ancien collègue destitué ?

– Justement. Et, ajouta Jonathan, je l’y ai vu, hier, en conférence avec un homme dont la mine ne me plaît pas.

– Vraiment ?

Jonathan baissa encore la voix.

– Avez-vous entendu parler des fenians ?

– Pardieu ! fit M. Whip.

– M. Bardel aurait des relations avec eux que ça ne m’étonnerait pas. Je suis même certain qu’à cette heure-ci, il est hors de la prison.

– Oh ! pour cela non, dit M. Whip, il enferme les condamnés du moulin.

– Je vous gage que cette besogne accomplie, il sortira.

M. Whip murmura :

– Je regrette d’avoir pris le service de Burty, mon collègue.

– Pourquoi ?

– Parce que j’aurais volontiers suivi M. Bardel, au cas où il se fera ouvrir de nouveau la grille de master Pin.

– Mon cher Whip, répondit Jonathan, nous sommes de vieux amis et il n’est rien que je ne fasse pour vous.

– Que voulez-vous dire ?

– Je quitte mon service à l’instant.

– Ah !

– Et je n’ai rien à faire jusqu’à minuit ; s’il vous plaît de sortir, je prendrai volontiers votre service.

– Je ne demande pas mieux, dit M. Whip, ce que vous venez de me dire m’intrigue au plus haut point ; seulement, attendez que M. Bardel m’ait remis le service et puis vous viendrez me remplacer.

– Comme vous voudrez.

Le programme de M. Whip fut exécuté à la lettre.

L’homme-fouet alla s’installer dans le corridor et rencontra M. Bardel, qui lui dit :

– Je sors un moment, j’ai deux mots à dire à master Pin, je ferai ma ronde à neuf heures.

Et M. Bardel s’en alla au rendez-vous que lui avait donné l’homme gris dans la taverne de la reine.

Dix minutes après, Jonathan arriva et remplaça M. Whip. Alors celui-ci sortit et grâce à sa clef passe-partout qui ouvrait toutes les portes intérieures de la prison, il arriva jusqu'à la grille de master Pin.

Là, il prit une mine un peu effarée.

– Est-ce que M. Bardel n'est pas là ? dit-il.

– Non, répondit M. Pin, il doit être à Queen's tavern.

– Il faut que je lui parle pour le service, dit M. Whip.

Le portier-consigne lui ouvrit sans difficulté.

L'homme-fouet se dirigea vers la taverne, mais au lieu d'entrer, il demeura en dehors et colla son visage aux vitres que ne recouvraient qu'imparfaitement des rideaux rouges.

Il aperçut alors M. Bardel en conférence mystérieuse avec l'homme gris.

Cela lui parut louche.

Au bout de quelques minutes, M. Bardel sortit.

M. Whip s'effaça de son mieux et le gardien-chef passa sans le voir.

Au lieu de rentrer dans la prison, le gardien-chef, on le sait, contourna le mur d'enceinte et alla attendre l'homme gris.

Puis celui-ci sortit à son tour de la taverne, suivi par Shoking.

Et ni lui, ni son compagnon, ni M. Bardel ne s'aperçurent que M. Whip les suivait.

XIII

Monsieur Whip était, du reste, un homme prudent.

Il ne s’amusa point à suivre les trois personnages de trop près.

Rasant les murs, dissimulé le plus possible dans le brouillard, il dut s’arrêter à distance et les vit entrer dans la maison à trois étages qui faisait vis-à-vis à la nouvelle prison.

– Où diable vont-ils ? se demandait l’homme-fouet.

Il se garda bien de les suivre à l’intérieur de cette maison, mais il demeura au dehors, collé contre le mur d’enceinte, les yeux fixés contre les fenêtres qui paraissaient sans lumière.

Cependant, à force de regarder, il crut s’apercevoir qu’un filet de clarté passait au travers de l’une d’elles.

M. Whip en conclut que cette fenêtre avait des volets intérieurs et que ces volets étaient fermés.

Ce gardien féroce était patient à ses heures.

Il attendit.

Peu après, le filet de lumière s’éteignit.

Puis un bruit se fit dans l’air.

C’était la fenêtre qui s’ouvrait.

Il avait des yeux de lynx, ce M. Whip. En dépit de la nuit et du brouillard, il vit deux têtes apparaître à cette croisée et il en conclut sur-le-champ que l’une de ces deux têtes était celle de M. Bardel.

La voix monte, mais elle ne descend pas.

Évidemment les deux têtes causaient, mais ce qu’elles disaient ne pouvait pas parvenir aux oreilles de M. Whip.

Seulement, mis en éveil sans doute par les paroles de M. Jonathan, son collègue, M. Whip devina ce que M. Jonathan n’avait pas deviné, c’est qu’il pourrait bien être question d’une évasion.

Et il fit des efforts prodigieux pour comprendre, pour deviner ce que les deux têtes pouvaient se dire.

Le brouillard a quelquefois une sonorité merveilleuse.

Par un temps clair il eût été impossible d'entendre d'en bas ce que les deux têtes chuchotaient.

Le brouillard aidant, M. Whip entendit un sourd murmure, un bourdonnement dont il ne pouvait saisir le sens, mais qui lui paraissait cacher d'importantes confidences.

Enfin un mot, un seul, lui arriva distinct.

Mais ce mot fut une révélation.

C'était le mot de *corde*.

M. Whip eut un battement de cœur.

Du moment où on avait parlé de corde, c'est qu'il s'agissait d'une évasion.

Et s'il en était ainsi, c'est que M. Bardel allait être complice de cette évasion.

Dès lors, M. Whip n'avait plus besoin de rien savoir. Son imagination allait suppléer à tout.

Il se glissa le long du mur, se rapetissa, s'éloigna pas à pas d'abord, puis en courant, et M. Bardel n'était pas encore sorti de la maison mystérieuse que M. Whip entrait dans la prison.

M. Pin, en lui ouvrant, ne lui avait fait aucune question.

M. Pin, du reste, était l'homme le moins curieux qu'il y eût au monde.

Il ouvrait et fermait la grille et ne s'occupait jamais du service intérieur de la prison.

En chemin, M. Whip agita dans sa pensée la question de savoir ce qu'il ferait.

Irait-il trouver le gouverneur de la prison et dénoncerait-il M. Bardel ?

Il y songea d'abord, mais il renonça à ce moyen presque sur-le-champ.

La prudence lui dit aussitôt que s'il voulait perdre M. Bardel et lui succéder dans le poste de gardien-chef, il fallait pour cela qu'il le surprît en flagrant délit.

Donc M. Whip rejoignit Jonathan.

Jonathan était enveloppé dans son manteau et s'était assis dans une espèce de guérite destinée aux surveillants, à l'extrémité de ce corridor sur lequel ouvraient les cellules des condamnés.

M. Whip avait aux lèvres un sourire mystérieux.

– Eh bien ! lui dit Jonathan.

– Vous aviez raison, mon cher.

– Bardel a des intelligences au dehors ?

– Oui.

– Avec qui ?

– Je ne sais pas. Mais, très-certainement, il cherche à faire évader un prisonnier.

– Ah ! ah !

Et Jonathan prit à son tour un air mystérieux.

– Quel est ce prisonnier ? poursuivit M. Whip. Je l'ignore.

– Et moi, dit Jonathan, je pourrai bien le savoir.

M. Whip recula et regarda son collègue.

– Vous ? fit-il.

– C'est bien M. Bardel qui a fermé les cellules ? reprit le gardien Jonathan.

– Oui.

– Eh bien ! il en est une qu'il a laissée ouverte.

– Laquelle ?

– Le numéro 16. Venez voir.

Le cœur de M. Whip bondit dans sa poitrine.

– C'est celle du petit Irlandais, dit-il.

– Justement. Je vous disais bien qu'il y avait du fenianisme là-dessous.

Jonathan conduisit M. Whip à la cellule numéro 16, et lui démontra, sans le moindre bruit, que la serrure était ouverte et le verroux non poussé.

– Jonathan, dit M. Whip, en lui pressant vivement la main, écoutez-moi bien.

– Parlez.

– Vous allez rester ici.

– Bien.

– M. Bardel viendra à neuf heures.

– C'est probable.

– Il vous demandera pourquoi vous m'avez remplacé ; vous lui direz que j'étais malade.

– Très-bien.

– Il se défie certainement plus de moi que de vous, et il se trouvera enchanté de la substitution.

– Vous croyez ?

– Puis il vous éloignera sous un prétexte quelconque.

– Et alors que ferai-je ?

– Vous tâcherez de gagner le préau et de vous y cacher.

– Après ?

– Je n'ai pas le temps de vous expliquer tout cela en détail mais je suis sûr que M. Bardel conduira le petit Irlandais dans le préau.

– Ah !

– Et qu’il lui ouvrira la porte de la nouvelle prison. Alors vous le suivrez et vous mettrez à crier au secours ; j’aurai prévenu les sentinelles, nous accourrons et nous le prendrons en flagrant délit.

– Vous êtes un homme de génie, mon cher Whip, dit Jonathan.

M. Whip longea le corridor, ouvrit la porte du préau, la referma sur lui et disparut.

Il était temps, car cinq minutes après, M. Bardel parut à son tour, couvert de son manteau de nuit, un trousseau de clés à la ceinture et sa lanterne sourde à la main.

Jonathan s’était assis dans sa guérite.

M. Bardel dirigea vers lui la clarté de sa lanterne et tressaillit en reconnaissant qu’il n’avait plus à faire à M. Whip.

– Qu’est-ce que cela ? dit-il en s’approchant.

– Excusez Whip, dit Jonathan, il était malade.

– Pourquoi ne me l’a-t-il pas dit ? fit sévèrement M. Bardel.

– Il craignait d’être grondé. Pendant que nous dînions, il m’a demandé de le remplacer.

– Il a eu tort, dit sèchement M. Bardel, car vous êtes un mauvais gardien de nuit.

– Pourquoi cela ?

– Mais parce que vous vous endormez facilement. Tenez, vous avez les yeux déjà à demi fermés…

– Oh ! par exemple !

M. Bardel posa sa lanterne à terre, prit sa tabatière et prit brusquement une prise.

– Tenez, dit-il à Jonathan, faites comme moi, cela vous réveillera.

Et il lui tendit sa tabatière, qu’il avait prestement retournée et dans laquelle Jonathan introduisit ses doigts sans défiance.

XIV

L’homme gris avait donné la tabatière à M. Bardel, en vue du terrible M. Whip, et c’était le cauteleux Jonathan qui y plongeait les doigts.

Mais, aux yeux de M. Bardel, le résultat était le même, puisque c’était M. Jonathan qui remplaçait M. Whip dans la surveillance du corridor.

Jonathan aspira le tabac avec une volupté sans égale.

– Fameux, dit-il, fameux, monsieur Bardel.

– Vous le trouvez bon ?

– Excellent, où le prenez-vous ?

M. Bardel se mit à rire :

– Mais, mon cher, dit-il, comme on voit bien que vous êtes un mauvais gardien de nuit.

– Pourquoi donc ?

– Parce que le sommeil vous gagne tout de suite au point que vous prenez le premier tabac venu, du moment où il vous pique un peu le nez, pour du tabac supérieur.

– Ouais ! fit Jonathan.

– C’est du tabac ordinaire, poursuivit M. Bardel, très-ordinaire, à telle enseigne que c’est le landlord de Queen’s-justice qui nous le vend.

Et M. Bardel ouvrit de nouveau la tabatière qu’il retourna lestement dans ses doigts et prit une autre prise qu’il aspira avec une lenteur complaisante.

Puis, regardant Jonathan :

– Allons, tâchez de ne pas vous endormir, je reviendrai entre onze heures et minuit.

Et M. Bardel s’en alla, au grand étonnement de Jonathan, qui se disait :

– Les choses ne se passent nullement comme l’avait prédit M. Whip.

Au lieu de m’éloigner sous un prétexte quelconque, c’est M. Bardel, au contraire, qui s’en va.

Et Jonathan se mit à arpenter le corridor d’un pas régulier et monotone, se disant encore :

– M. Whip va revenir, je suppose, quand il n’entendra point parler de moi, et je lui rendrai sa place ; car je crois bien que notre haine pour Bardel nous a donné beaucoup d’imagination ce soir.

Là-dessus, M. Jonathan s’avoua qu’il y avait vingt ans passés que M. Bardel était gardien-chef dans Bath square, et qu’il était bien difficile d’admettre, sans une excessive bonne volonté, qu’il faisait métier de faire évader des prisonniers.

Et le gardien murmura :

– Je crois que Whip et moi, nous avions bu un verre de gin de trop, ce soir.

Tout en rendant peu à peu son estime à M. Bardel, Jonathan continuait à se promener ; mais un singulier phénomène commençait à se produire en lui.

Il avait froid, et il avait multiplié par deux fois déjà les plis de son manteau autour de son cou.

Il avait froid au point qu’il se dit :

– Je gage qu’on a laissé éteindre le calorifère !

Car, il faut bien le dire, si l’Angleterre est impitoyable pour les voleurs, si elle les punit cruellement, elle n’abandonne pas complétement ses principes de confortable.

Les corridors, les cellules sont chauffés par un calorifère, et les murs sont peints au vernis.

M. Jonathan avait donc si froid, qu’il crut qu’on avait laissé éteindre le calorifère.

– Il y a des courants ici, murmura-t-il.

Et il gagna une sorte de guérite qui se trouvait à l’un des bouts du corridor et dans laquelle le gardien de nuit avait licence de se reposer et de s’asseoir.

Le narcotique absorbé dans la prise de tabac, agissait, comme on le pense bien.

Une fois assis, Jonathan eut encore plus froid. Il voulut se relever, mais il lui sembla que ses jambes étaient engourdies.

En même temps, il éprouva un violent mal à la tête et ses yeux se fermèrent.

– Ah ça qu’est-ce que j’ai donc ? murmura-t-il.

Il essaya de secouer la torpeur, qui l’envahissait par tout le corps et ne put y parvenir.

Il voulut crier, appeler au secours, et sa voix ne put se faire jour à travers sa gorge crispée.

Enfin par un dernier et suprême effort, il parvint à ressortir de sa guérite et il voulut se traîner vers cette porte du corridor derrière laquelle, il le supposait, se tenait sans doute M. Whip.

Il fit deux ou trois pas, trébucha et tomba de son haut sur le sol.

La léthargie avait triomphé, et quelques secondes après, on n’entendit plus dans le corridor qu’un ronflement sonore.

Alors la porte du corridor se rouvrit.

Mais ce n’était point M. Whip qui entra.

Ce fut M. Bardel.

M. Bardel était armé de sa lanterne sourde.

Il vint auprès de Jonathan et l'appela.

Jonathan dormait et ne répondit pas.

Il le poussa du pied et ne rencontra qu'une masse inerte.

– Il a son compte, pensa le gardien-chef.

Alors il se dirigea d'abord vers la cellule occupée par John Colden.

L'Irlandais, comme on le pense bien, ne dormait pas.

M. Bardel poussa la porte de la cellule, qui n'était pas fermée, et il l'appela, dans cette langue des côtes d'Irlande que les Anglais ne comprennent pas.

John Colden se glissa hors de la cellule.

– As-tu ton poignard ? fit M. Bardel.

– Oui.

– Eh bien ! le moment est venu.

– Je suis prêt. Allons.

Ils passèrent auprès de Jonathan et John Colden tressaillit.

– Est-ce que vous l'avez tué ? dit-il.

– Non, il dort. Il a pris un narcotique.

– Ah !

M. Bardel poussa la porte de la cellule du petit Irlandais.

L'enfant, brisé de lassitude, dormait profondément.

Un moment le frère de Suzannah et le gardien-chef s'arrêtèrent à le contempler.

– Comme il dort bien ! dit John.

– Il dormira mieux encore dans une heure, quand il sera dans les bras de sa mère, répondit M. Bardel avec émotion.

Et il secoua doucement l'enfant.

Le gardien-chef n'avait plus un visage farouche ; il avait un sourire paternel aux lèvres, et l'enfant ouvrant les yeux lui dit :

– Ah ! c'est vous, n'est-ce pas, qui parliez par la porte chaque soir !

– Oui, dit M. Bardel.

– Et qui me parliez de ma mère…

M. Bardel posa un doigt sur ses lèvres.

– Chut ! dit-il, lève-toi et viens avec nous.

L’enfant ne se le fit pas répéter. Il s’habilla sans mot dire et sans même demander où il allait.

Alors John et M. Bardel le prirent par la main et lui recommandèrent de marcher sans bruit.

Quand ils furent au bout du corridor, M. Bardel ouvrit la porte qui donnait sur le préau, et il éteignit sa lanterne.

Un silence profond régnait dans le préau et l’obscurité était complète.

M. Bardel marchait le premier.

John Colden donnait toujours la main à l’enfant, à qui il n’osait parler de sa mère, de peur qu’un cri de joie ne lui échappât.

Le préau de la vieille prison était séparé du préau de la prison nouvelle et encore inhabitée, par une porte dont M. Bardel avait la clef.

Cette porte s’ouvrit donc comme l’autre.

– Où allons-nous ? demanda alors tout bas John Colden.

– Lève les yeux, dit M. Bardel.

– Bien.

– Vois-tu la maison de l’autre côté du mur ?

– Oui.

– Et une fenêtre ouverte ?

– Oui.

– Eh bien ! il y a une corde qui pend de cette fenêtre dans le préau. Une corde à nœuds…

John Colden et M. Bardel, conduisant l’enfant, s’approchèrent encore.

Mais soudain, M. Bardel étouffa un cri.

Un homme était assis au pied du mur et tenait un bout de la corde dans ses mains.

Et cet homme se dressa devant M. Bardel dont les cheveux se hérissèrent, en lui disant :

– Ah ! ah ! je vous prends donc en flagrant délit de trahison ?

M. Bardel, frissonnant, avait reconnu la voix de M. Whip, le féroce gardien du tread mill.

XV

M. Whip était d'autant plus calme qu'il ne doutait pas un seul instant que son ami Jonathan ne marchât derrière M. Bardel et ne fût prêt à lui porter secours.

M. Bardel, lui, avait été un moment épouvanté, non pour lui, mais pour l'enfant qu'il croyait sauvé et qui allait être certainement ramené en prison.

Mais il n'avait pas tardé à reprendre son sang-froid.

– Hé ! hé ! lui dit M. Whip, nous favorisons donc les évasions, cher ami, nous éloignons les sentinelles… nous nous faisons jeter des cordes par les maisons voisines ; heureusement que ce bon M. Whip est là… et que…

M. Whip n'eut pas le temps d'en dire davantage.

M. Bardel, qui était robuste, se jeta sur lui et le saisit à la gorge, disant :

– Tais-toi, misérable, tais-toi !

– À moi, Jonathan, à moi ! hurla M. Whip d'une voix étouffée.

John Colden s'était rué sur lui à son tour.

– Frappe, frappe ! disait M. Bardel et Dieu sauve l'Irlande !

M. Bardel était robuste, John Colden était une manière de géant.

Néanmoins M. Whip fit une résistance désespérée.

La grande préoccupation du gardien-chef et de John Colden était moins de le terrasser que de l'empêcher de crier, car au moindre bruit on pourrait accourir, et alors tout était perdu.

De telle façon que M. Bardel, qui le serrait à la gorge, ne songea point à lui prendre les bras, et oublia que M. Whip portait toujours sur lui un poignard, avec l'autorisation du gouverneur, depuis un certain jour où une révolte avait éclaté dans le tread mill et où on avait voulu l'assassiner.

À demi étranglé, M. Whip eut cependant l'énergie de tirer son poignard avec un de ses bras demeuré libre.

– Frappe ! répétait M. Bardel à John Colden.

Mais, en ce moment l'Irlandais jeta un cri étouffé.

M. Whip l'avait prévenu en frappant le premier.

– Ah ! canaille ! murmura John Colden, qui eut la force de riposter.

Cette fois M. Whip ne cria plus, ne se débattit plus.

M. Bardel, qui le serrait toujours à la gorge, le sentit s'affaisser lourdement dans ses bras.

Le poignard de John Colden l'avait frappé au cœur.

– Je crois qu'il a son compte, murmura l'Irlandais.

En effet, M. Bardel desserra les bras et M. Whip tomba sur le sol et s'y allongea comme une masse inerte. Le gardien féroce était mort.

Seul et frémissant, l'enfant était demeuré spectateur muet de cette lutte.

M. Bardel le prit dans ses bras :

– Mon enfant, dit-il, tu es sauvé ! tu vas revoir ta mère !…

– Allons, John, poursuivit-il, prends-le sur tes épaules et file.

En même temps, il pesait sur la corde pour la tendre.

Le brouillard était devenu si épais qu'on ne voyait plus ni la fenêtre, ni même la maison.

Cette corde qui était le salut de Ralph semblait pendre du ciel.

John prit l'enfant et le chargea sur ses épaules.

– Tiens-toi bien à mon cou, dit-il.

M. Bardel le lui plaça à califourchon sur les épaules, et l'intelligent petit être passa les bras autour du cou.

Alors John voulut saisir la corde et commencer son ascension.

Mais soudain les forces lui manquèrent, les mains qui serraient la corde se détendirent, un cri sourd lui échappa et il s'affaissa à son tour sur le sol :

– Moi aussi, dit-il, je crois que j'ai mon compte.

Le poignard de M. Whip avait pénétré dans la cuisse de John un peu au-dessous du bas-ventre, et John perdait beaucoup de sang.

Ce fut un moment terrible.

Un moment qui parut à M. Bardel avoir la durée d'un siècle.

Qui donc allait sauver l'enfant ?

Ralph, qui était tombé avec John Colden, venait de se relever.

M. Bardel le prit à son tour et lui dit :

– Tiens-toi bien, je vais essayer de te monter, moi.

Le gardien-chef était déjà vieux. Il était lourd et manquait de cette élasticité de membres qui est le privilége de la jeunesse.

Il essaya de grimper après la corde, tandis que John Colden, qui s'était relevé sur un genou, murmurait :

– Sauvez l’enfant, et tout ira bien !

Mais M. Bardel ne parvenait pas s’enlever de terre et la corde menaçait de casser sous son poids.

Tout à coup une voix se fit entendre dans les airs au-dessus de sa tête :

– Lâchez tout ! disait-elle.

M. Bardel, tenant toujours l’enfant, retomba sur ses pieds et leva les yeux.

Un homme se laissa glisser en ce moment le long de la corde, et vint dégringoler auprès de M. Bardel.

C’était l’homme gris.

Il vit M. Whip qui n’était plus qu’un cadavre, et il vit John Colden qui perdait tout son sang ; il devina ce qui s’était passé.

– J’ai entendu le bruit d’une lutte, dit-il, et je suis descendu. Où est l’enfant ?

– Le voilà, répondit M. Bardel.

– Où es-tu blessé ? continua l’homme gris en se penchant sur John Colden.

– Là…

– Te sens-tu bien faible ?

– Oh ! oui… je crois que je vais mourir… mais qu’importe ! sauvez l’enfant, dit le courageux Irlandais.

L’homme gris avait tout son sang-froid.

– Il ne s’agit pas de perdre la tête, dit-il, mais il faut les sauver tous les deux.

La corde était assez longue pour que l’homme gris pût l’enrouler autour des reins de John Colden.

– Écoute bien, dit-il ; je vais remonter, emportant l’enfant.

Quand j’aurai atteint la fenêtre et mis l’enfant en sûreté, Shoking et moi nous tirerons la corde après nous et nous te hisserons à ton tour.

Puis s’adressant à M. Bardel :

– Quant à vous, faites ce qui est convenu ; ce n’est pas cet homme qui vous trahira, puisqu’il est mort.

Et il poussa du pied le cadavre de M. Whip.

– Retournez dans le corridor de la prison, acheva l’homme gris, prenez une prise du tabac que je vous ai donné, et endormez-vous ; on ne songera pas à vous accuser.

M. Bardel fit un signe de tête affirmatif.

Alors l’homme gris prit l’enfant, lui recommanda de se bien tenir, et, avec une souplesse et une agilité toute féline, il se mit à grimper après la corde, et John et M. Bardel le virent monter et disparaître dans le brouillard.

L’enfant était sauvé !

– Allez-vous-en ! dit alors John d’une voix faible.

– Adieu… au revoir, plutôt, dit M. Bardel d’une voix émue.

Et il serra la main de John.

– Je crois bien que je suis blessé à mort, dit l’Irlandais, mais je meurs pour la bonne cause…

M. Bardel s’en alla et regagna la porte du préau de la vieille prison.

Pendant ce temps, l’homme gris avait atteint l’entablement de la croisée.

John Colden le comprit, car la corde se détendit tout d’un coup.

Puis elle se tendit de nouveau et l’Irlandais se sentit enlevé de terre.

Mais soudain, le malheureux jeta un cri et retomba sur le sol.

La corde s’était cassée sous le poids de son corps.

– Allons ! murmura le fils de l’Irlande, je savais bien qu’il fallait mourir.

Si je guéris de ma blessure, je ne guérirai pas de la cravate que Calcraff, le bourreau de Newgate, me passera autour du cou.

Et résigné, John Colden demeura étendu sur la terre qu’il avait arrosée de son sang.

Et comme ses forces étaient épuisées, il ferma les yeux et murmura :

– Qu’importe la mort de John Colden ? l’enfant est sauvé, Dieu protège l’Irlande !

XVI

Six heures du matin venaient de sonner.

C’est l’heure réglementaire où on éveille les prisonniers, et une cloche placée au centre de Bath square se fit aussitôt entendre.

Classés par pénalités, les prisonniers du Cold Bath field ont une administration différente, dans chaque catégorie.

Les condamnés au moulin, qui occupent le centre de la prison, sont pour ainsi dire retranchés dans une espèce de forteresse où les autres condamnés ne pénètrent pas.

Le moulin à son personnel, ses gardiens ; il est une prison dans une autre prison.

Le matin, c’est le moulin qui se fait entendre le premier.

Quand son tic-tac monotone et sinistre commence à retentir, les charpentiers et les forgerons se mettent à l’œuvre et on distribue de l’étoupe aux autres prisonniers.

Ce matin-là, chose bizarre, le moulin ne se fit pas entendre tout d’abord.

Cependant on avait entendu la cloche, et le gardien-chef avait dû ouvrir les cellules des condamnés.

Il y avait, dans le bâtiment affecté au service du moulin, quatre corridors cellulaires, autant de corridors que de cylindres, lesquels venaient aboutir perpendiculairement à une sorte de rond-point à coupole assez élevée.

Sur ce rond-point ouvraient cinq portes.

Ces cinq portes étaient celles des logis réservés aux gardiens, lesquels étaient deux par deux, sauf le gardien-chef qui occupait une cellule à lui tout seul.

Quand les condamnés étaient couchés, quand le gardien-chef, M. Bardel, avait fait son inspection accoutumée et fermé toutes les cellules, y compris celles des ouvriers détenus provisoirement à Bath square, le gardien de nuit prenait son service et son compagnon se couchait.

À six heures du matin, M. Bardel se levait, ouvrait à la fois la porte des quatre corridors et on faisait lever les condamnés.

Donc, ce matin-là, la cloche se fit entendre comme à l’ordinaire ; mais M. Bardel ne sortit point de sa cellule.

Sur les quatre gardiens qui avaient dû prendre le service à minuit, trois seulement apparurent à l’extrémité de leur corridor respectif.

Des quatre qui avaient dû se coucher à minuit, trois seulement encore sortirent enfin de leur cellule et tous les six se regardèrent avec un certain étonnement.

Pour bien faire comprendre ce qui allait se passer, il est nécessaire de donner certains détails.

Il y avait donc un corridor par cylindre, avec des numéros correspondants.

Il y avait aussi deux gardiens par corridor, lesquels étaient toujours affectés au même service.

Chacun des deux avait une clef qui ouvrait à la fois sa cellule, la porte de son corridor et celle du préau, mais qui ne pouvait ouvrir ni la porte de la cellule voisine, ni celle d'un des autres corridors :

Seul, M. Bardel, le gardien-chef, avait une clef, vrai chef-d'œuvre de serrurerie, qui ouvrait toutes les portes indistinctement, hormis cependant la grille de master Pin.

Il est vrai que le gouverneur de la prison avait, lui, une clé qui ouvrait tout, même la grille du portier-consigne.

Or donc, le gardien de nuit du corridor n° 1 sortit en entendant sonner la cloche, et vint frapper à la porte de la cellule qui portait également le n° 1, afin d'avertir son camarade.

Celui-ci sortit.

Les gardiens des n^{os} 2 et 3 un firent autant.

Seul le corridor du n° 4 demeura fermé.

– Qui donc était de nuit ? demanda l'un des gardiens.

– Jonathan.

– Comment ! dit un autre d'un ton ironique, c'est ce bon M. Whip qui va prendre le service du matin, et il ne se presse pas plus que ça. Il a pourtant entendu la cloche.

– Et Bardel qui dort aussi, fit un troisième.

– Whip, mon cher ! cria l'un des gardiens au travers de la porte n° 4.

M. Whip ne répondit pas.

– Hé ! Jonathan ? dit un autre, en frappant à la porte du n° 4 qui demeurait close.

La porte ne s'ouvrit pas.

– Hé ! monsieur Bardel ? cria un quatrième, en se dirigeant vers la cellule du gardien-chef, vous n'avez donc pas entendu la cloche ?

M. Bardel ne répondit pas davantage.

Le gardien, ayant voulu frapper du poing sur la porte, demeura stupéfait.

La porte, qui n'était point fermée en dedans, comme à l'ordinaire, s'ouvrit sous l'effort du coup de poing et M. Bardel apparut couché tout vêtu sur son lit et profondément endormi.

Armés de leurs lanternes, les gardiens entrèrent, répétant.

– Monsieur Bardel ? Mon cher monsieur Bardel ?

M. Bardel ronflait.

– Il est ivre mort, dit l'un.

Et il se mit à le secouer.

Mais si puissante que soit l'étreinte de l'ivresse, un homme finit toujours par s'éveiller.

M. Bardel ne remua pas.

Alors les gardiens effrayés se regardèrent.

– Il faut appeler le docteur, dit l'un.

– Et le gouverneur, dit un autre.

En présence de l'état de M. Bardel, on ne songeait plus au corridor et à la cellule n° 4 qui continuaient à demeurer fermés, non plus qu'à Jonathan et à M. Whip, dont on n'avait pas la moindre nouvelle.

L'un des gardiens courut donc chez le docteur.

Le docteur se leva en maugréant, car il n'était pas matinal et s'était même si bien habitué au bruit de la cloche de six heures qu'elle ne le réveillait plus.

Il arriva chez M. Bardel enveloppé dans sa robe de chambre, et à première vue, il s'écria :

– Comment, butors que vous êtes, c'est pour cela que vous m'éveillez ? Cet homme est ivre-mort, voilà tout.

Et, à son tour, il secoua M. Bardel sans plus de succès.

– Ah ! diable ! fit-il alors, je crois qu'on lui a fait prendre un narcotique.

Et il se mit à l'examiner plus attentivement.

Le gouverneur, également prévenu, était arrivé en toute hâte.

Aux premiers mots qu'on lui dit, il soupçonna quelque événement extraordinaire.

On chercha la clef que M. Bardel portait toujours à sa ceinture et on ne la trouva pas.

Alors le gouverneur, laissant le dormeur aux mains du docteur, se fit accompagner par deux des gardiens, et, à l'aide de sa propre clef, il ouvrit la cellule n° 4.

M. Whip n'y était pas.

Le lit n'avait pas même été foulé.

De la cellule, le gouverneur, qui fronçait le sourcil, passa à la porte du corridor, dans lequel on n'entendait aucun bruit.

Cette porte ouverte, il prit la lanterne d'un des gardiens et marcha le premier.

Au quatrième pas qu'il fit, il se heurta à Jonathan, étendu tout de son long sur le sol et dormant comme dormait M. Bardel.

– Oh ! oh ! pensa le gouverneur, tout cela est bien extraordinaire.

Il fit quelques pas encore et vit une cellule ouverte.

Alors le gouverneur comprit tout.

On avait endormi le gardien-chef et Jonathan pour favoriser une évasion.

Et, s’arrêtant brusquement, il ordonna qu’on allât lui chercher quatre des soldats qui occupaient chaque soir le poste de la prison.

XVII

Le gouverneur avait donné cet ordre par mesure de prudence.

Bien qu'il appartînt à l'armée, et qu'il fût très-brave, cet officier se souvenait d'une révolte récente où, sans l'intervention des soldats, M. Whip, lui et tous les gardiens de la prison eussent été massacrés.

Les soldats arrivèrent.

Alors le gouverneur se mit à leur tête et continua l'inspection du corridor.

Il trouva une deuxième cellule ouverte et vide.

M. Bardel seul aurait pu dire quels étaient les prisonniers qui les avaient occupées ; mais M. Bardel dormait, et le docteur faisait de vains efforts pour l'arracher à sa léthargie.

Le gouverneur continua son chemin jusqu'à la porte du préau.

Cette porte, contre toute habitude, était ouverte.

C'était donc par là que les deux prisonniers étaient sortis.

Le préau était sablé.

Le gouverneur abaissa sa lanterne jusqu'auprès du sol, et il distingua nettement l'empreinte de plusieurs pas.

En examinant ces empreintes avec attention, on trouva deux pieds d'homme et un pied d'enfant.

La lumière commençait à se faire. Le pied d'enfant était certainement celui du petit Irlandais.

Les gardiens de Bath square portent un uniforme, comme les employés de toutes les prisons du monde, et par conséquent, on leur donne des chaussures identiques.

Il ne fut pas difficile au gouverneur de reconnaître, dans l'une des empreintes, le soulier ferré d'un gardien.

L'autre paraissait être celle d'un homme étranger à la prison.

Quel était le gardien qui avait passé par là, sinon M. Whip, dont on continuait à n'avoir pas de nouvelles, puisque M. Bardel et Jonathan, qui, seuls avec lui, avaient pu pénétrer dans la prison par ce chemin, étaient plongés dans un profond sommeil ?

Le gouverneur, les gardiens et les soldats suivirent les empreintes des pas, et arrivèrent ainsi à la muraille qui séparait la prison des nouveaux bâtiments en construction.

Là se trouvait une porte dont M. Bardel avait seul la clé.

Mais puisqu’on n’avait pas retrouvé cette clef sur le gardien-chef, il fallait bien admettre que M. Whip la lui avait volée.

Le gouverneur ouvrit cette porte et pénétra le premier dans le préau neuf.

Alors de sourds gémissements parvinrent à son oreille.

Ces gémissements se faisaient entendre au pied du mur d’enceinte.

Il n’était pas jour encore, et le brouillard était toujours très-épais.

Le brouillard de Paris est blanc et presque toujours transparent.

Celui de Londres est rougeâtre et presque toujours opaque.

Le gouverneur fut donc obligé de guider sa marche avec l’ouïe, bien plus qu’avec la vue, et il arriva ainsi, suivi des gardiens et des soldats, jusques au pied du mur.

Les gémissements redoublèrent à son approche.

Alors, baissant sa lanterne, le gouverneur vit un homme qui se tordait sur le sol et paraissait en proie à de vives souffrances.

– C’est un des ouvriers, dit l’un des gardiens, il travaillait à reconstruire le mur du moulin, je le reconnais.

C’était en effet John Colden qui, revenu d’un long évanouissement, ranimé sans doute par le froid de la nuit, et souffrant beaucoup, appelait à son aide.

– Qui êtes-vous ? dit le gouverneur en se penchant sur lui.

Mais soudain une exclamation d’horreur échappa à l’un des gardiens.

À trois pas de John Colden se trouvait le cadavre de M. Whip.

Le gouverneur avait cru un moment être sur la trace de la vérité.

Selon lui, Whip, acheté par des gens du dehors, avait endormi successivement M. Bardel et Jonathan, afin de favoriser l’évasion d’un prisonnier.

Mais on retrouvait M. Whip frappé d’un coup de poignard et mort.

Sa face violacée, sa langue tirée, sa cravate fortement serrée autour de son cou et ses vêtements déchirés attestaient qu’il avait soutenu une lutte.

M. Whip avait dont péri victime de son devoir.

Ce n’était plus un traître, c’était un martyr.

John Colden, qui avait perdu beaucoup de sang, était hors d’état de pouvoir donner le moindre éclaircissement sur ce mystérieux événement.

Cependant on retrouva enroulée autour de son corps une partie de la corde à nœuds.

C’était une preuve que John Colden, hissé au moyen de cette corde jusqu’à une certaine hauteur, était retombé, par suite de sa rupture, et que ses complices l’avaient abandonné.

Le gouverneur essaya de le questionner ; mais il ne put rien obtenir de lui.

Soit faiblesse, soit parti pris, John Colden secoua la tête, se bornant à murmurer qu'on pouvait faire de lui tout ce qu'on voudrait.

On le transporta ainsi que le cadavre de M. Whip à l'intérieur de la prison.

Là, il fût constaté que le prisonnier évadé n'était autre que le petit Irlandais.

Le docteur avait employé des sels très-violents et triomphé de la léthargie de M. Bardel.

Celui-ci, revenant enfin à lui, vit le gouverneur à son chevet, et commença par promener autour de lui un regard hébété.

Mais il devinait ce qui s'était passé, et il n'eut garde d'oublier son rôle.

Il raconta que, la veille, il avait acheté du tabac, ce qui était parfaitement vrai, du reste, à Queen's tavern, mais que M. Whip, qui s'y trouvait en même temps que lui, lui avait dit qu'il en achetait de bien meilleur dans un bureau de Piccadilly, et qu'il lui avait offert de lui en faire goûter.

Il ajouta qu'en effet, un peu avant neuf heures, M. Whip était entré dans sa cellule et lui avait donné de son tabac; puis, qu'il était allé prendre son service.

À neuf heures, M. Bardel avait fait son inspection habituelle et avait été très-étonné de trouver dans le corridor numéro quatre, non plus M. Whip, mais Jonathan, qui sommeillait à demi dans sa guérite; qu'alors il lui avait offert une prise de tabac.

À partir de ce moment, achevait M. Bardel, ses souvenirs étaient de plus en plus confus. Il avait été pris d'un violent mal de tête, était rentré dans sa cellule et s'était assis sur son lit.

Dès lors, il ne se souvenait plus de rien.

M. Bardel était employé à Cold Bath field depuis plus de vingt ans.

Il s'était toujours montré très-zélé dans son service et on n'avait aucune raison de douter de la véracité de son récit.

Malheureusement pour lui, Jonathan venait également de s'éveiller, grâce aux soins du docteur.

Et Jonathan, apprenant la mort de M. Whip, l'évasion du petit Irlandais et l'arrestation de John Colden, Jonathan demanda à parler au gouverneur en particulier.

Celui-ci s'enferma avec le gardien qui lui dit:

– C'est M. Bardel qui a favorisé l'évasion du prisonnier.

– Prenez garde, lui dit le gouverneur, vous accusez un homme jusque-là irréprochable.

– Je l'accuse, dit Jonathan avec conviction, parce que j'ai les preuves de sa trahison.

– De qui les tenez-vous?

– De M. Whip.

– Il est mort.

– Cela ne m'étonne pas, car en m'endormant, je n'ai pu, comme c'était convenu, lui

porter secours.

Et Jonathan raconta ce qui s’était passé la veille.

Alors le gouverneur pensa qu’il ne pouvait faire autrement que d’avertir la police et demander un magistrat qui vint faire une enquête minutieuse sur les événements dont la prison avait été le théâtre pendant la nuit précédente.

XVIII

Avant d'aller plus loin, reportons-nous au moment où l'homme gris était remonté dans les airs, le petit Irlandais sur les épaules.

Nous l'avons dit, pendant cette nuit-là, le brouillard était si épais que, de cette fenêtre d'où pendait la corde, il était impossible de voir le sol du préau.

À neuf heures précises, la corde, solidement attachée à l'entablement de la croisée, avait été lancée dans le préau par-dessus le mur d'enceinte.

À neuf heures quelques minutes, la sonorité du brouillard avait permis à Shoking et à l'homme gris, penchés à cette même fenêtre, d'entendre un bruit de pas sur le sable.

– Ce sont eux, avait dit Shoking ; tout va bien.

Mais presque aussitôt un murmure confus de voix était monté jusqu'à eux, puis le bruit d'une lutte, puis un cri… puis… plus rien !

Suzannah et Jenny s'étaient mises à genoux dans un coin de la chambre et priaient avec ferveur.

Par deux fois, la corde s'était tendue.

L'homme gris et Shoking pensaient que M. Bardel et John Colden s'étaient débarrassés de quelque sentinelle importune.

Mais la corde ne demeura point tendue, et un dernier cri se fit entendre.

Alors l'homme gris n'hésita plus, et il enjamba l'entablement de la croisée.

– Qu'y a-t-il donc ? lui dit Shoking avec épouvante.

L'homme gris ne répondit pas.

Il s'était laissé glisser le long de la corde, et nous savons ce qui s'était passé dans le préau.

Il s'écoula cinq minutes.

Cinq minutes d'angoisses mortelles pour la pauvre mère, pour Suzannah et pour Shoking.

Enfin la corde se tendit et Shoking sentit son cœur battre à outrance.

Puis, au bout de quelques secondes, l'homme gris reparut.

L'enfant était sur ses épaules, et, quand tous deux eurent franchi l'entablement de la croisée, la pauvre Irlandaise murmura d'une voix mourante, en sentant autour de son cou les petits bras de son fils :

– Mon Dieu ! il me semble que je vais mourir…

– On ne meurt pas de joie, répondit l'homme gris.

Et en même temps il dit à Shoking :

– Maintenant à John Colden !

– John ! exclama Suzannah !

– Oui, il s'est battu avec un gardien…

– Mon Dieu !

– Il est blessé… mais légèrement… je lui ai enroulé la corde autour du corps, nous allons le tirer à nous.

Shoking avait compris la manœuvre.

L'homme gris et lui s'emparèrent de la corde et se mirent à tirer à eux.

Déjà la corde s'enroulait sur le plancher, lorsque tout à coup ils éprouvèrent une secousse qui fut suivie d'un bruit sourd et d'un cri de douleur.

C'était la corde qui venait de casser.

John Colden était retombé sur le sol du préau.

– Malédiction ! murmura l'homme gris.

Cependant il ne perdit ni son sang-froid ordinaire, ni sa merveilleuse présence d'esprit.

– Tire à toi tout ce qui nous reste de corde, ordonna-t-il à Shoking.

La corde avait soixante nœuds, quand elle était entière.

Shoking n'en retira que vingt-neuf.

Elle s'était donc rompue à peu près vers le milieu.

– Impossible, murmura l'homme gris, de descendre désormais.

– Pourquoi ? demanda Suzannah.

– Parce que la corde est trop courte, et que celui de nous qui descendrait se tuerait sans profit pour John.

– Mais, s'écria Suzannah, John est blessé.

– Oui.

– On le trouvera dans le préau.

– Certainement, dit l'homme gris avec flegme.

– On l'accusera d'avoir favorisé l'évasion de l'enfant.

– Sans aucun doute.

– Et on le condamnera à la prison.

– On fera mieux, dit froidement l'homme gris, on le condamnera à mort, car il a tué un des gardiens.

Suzannah jeta un grand cri et se mit aux genoux de l'homme gris.

– Oh ! dit-elle, sauvez-le, au nom du ciel, au nom de l'Irlande, sauvez-le !

– Certainement, je le sauverai, dit-il froidement, mais pas aujourd'hui, car aujourd'hui c'est impossible…

Jenny l'Irlandaise couvrait son fils de baisers et ne paraissait plus savoir en quel lieu elle se trouvait.

– Ah ! maman, disait l'enfant, j'ai bien souffert, va ! ils étaient bien méchants, tous ces hommes ! si tu savais comme ils m'ont battu !

Suzannah pleurait à chaudes larmes.

Shoking se pencha sur elle et lui dit :

– Aie confiance, ma chère. Quand l'homme gris promet quelque chose, c'est sacré comme la parole de Dieu. Il t'a dit qu'il sauverait John, il le sauvera.

Tout à coup un bruit, un son plutôt, traversa l'espace. C'était l'horloge de l'église voisine qui sonnait la demie de neuf heures.

L'homme gris tressaillit et dit :

– Nous nous attardons ici, comme si nous étions en sûreté. Partons !

Il prit Suzannah par la main :

– Mais ne pleurez donc pas, enfant, dit-il, je vous ai dit que je sauverai John. Vous ne croyez donc plus en moi ?

– Oh ! si, répondit Suzannah.

Shoking avait retiré le fragment de corde et fermé les volets de la fenêtre.

Alors l'homme gris ralluma la lampe et dit :

– Maintenant, pas de bruit ; le cab est en bas, au coin de la rue ; il faut partir.

Les deux femmes, l'enfant, Shoking et l'homme gris s'engouffrèrent alors sans bruit dans l'étroit escalier et, quelques secondes après, ils étaient dans la rue.

Un cab à quatre places attendait, appuyé contre le mur d'enceinte.

Shoking s'approcha du cocher.

– Est-ce toi ? dit-il.

– C'est moi, répondit une voix qui n'était autre que celle de Jack, dit l'Oiseau-Bleu.

Les deux femmes entrèrent dans la voiture avec l'homme gris.

Shoking monta à côté du cocher.

Alors, Jack fit clapper sa langue, siffler son fouet, et le cab partit au grand trot d'un cheval vigoureux.

L’homme gris avait pris la main de Jenny l’Irlandaise et lui disait :

– Votre fils vous est rendu, mais il a subi une condamnation, il ne vous appartient plus, et la police, désormais à sa recherche, vous le reprendra si elle le trouve.

Jenny entoura l’enfant de ses bras et répondit avec un accent de lionne :

– Oh ! je le défendrai !

– Il vaut mieux, reprit l’homme gris, se mettre à l’abri de la police.

– Comment ?

– Voilà ce dont je me charge si vous avez foi en moi.

Elle eut un frisson d’épouvante.

– Est-ce que vous voudriez encore me séparer de lui ? dit-elle.

– Non, je m’arrangerai même de telle manière que vous puissiez le voir chaque jour et presque à toute heure.

– Ah ! fit-elle, regardant avidement le libérateur de son fils.

– Avez-vous entendu parler du *Christ’s hospital* ? demanda encore l’homme.

– Non, répondit la pauvre femme.

– Eh bien ! c’est un collége, et quand l’enfant a revêtu l’uniforme de ce collége, il est inviolable.

La pauvre mère regarda encore l’homme gris et parut se suspendre à ses lèvres.

Le cab roulait rapidement ; durant ce temps, il avait gagné Piccadilly, descendu Hay-Market, traversé Pall-Mall, passé devant la statue de Charles I^er^ à Charing Cross, longé White-Hall, et il arrivait sur le pont de Westminster.

La Tamise sombre et bourbeuse roulait au-dessous son flot couvert de brouillard.

… … … … …

XIX

L’homme gris poursuivit tandis que le cab roulait sur le pont et se dirigeait vers ce quartier de Londres qu’on nomme le *Southwark*:

– Tout ce que je pourrai vous dire maintenant, ma chère, ne vous apprendrait pas grand’chose.

Votre fils est placé entre deux dangers: d’une part, la justice qui l’a frappé et cherchera à le reprendre; de l’autre un ennemi pire encore, le frère ennemi de son père, le misérable qui a envoyé sir Edmund à l’échafaud, lord Palmure.

À ce nom Jenny frissonna.

– Il faut donc qu’on trouve à votre enfant un autre nom, qu’on lui fasse une identité nouvelle, et qu’on jette sur ses épaules un manteau auquel nul ne puisse toucher.

Tout cela, je le ferai. Mais il me faut deux jours au moins, et pendant ces deux jours, je ne puis vous mettre, vous et votre enfant, à l’abri de tout danger que si vous m’obéissez aveuglément.

– Ne vous ai-je pas obéi déjà? dit l’Irlandaise avec douceur.

– Si, répondit l’homme gris.

Et, rêveur, cet homme étrange se pencha à la portière du cab et se mit à contempler la Tamise qui avait l’air, en ce moment, d’un immense champ de brouillard semé, çà et là, d’étoiles sans rayons, car les réverbères luttaient en vain contre cette obscurité toujours croissante.

Le cab arriva de l’autre côté du pont, et bientôt il roula dans Saint-George-road.

Dix minutes après, il s’arrêta.

– Nous sommes arrivés, dit l’homme gris. Descendez, ma chère.

Et il sauta lestement à terre et prit l’enfant dans ses bras.

Alors, jetant les yeux autour d’elle, Jenny vit une place déserte, des maisons chétives, de petites ruelles noires, et au milieu une église dont les arceaux et le clocher étaient estompés dans le brouillard.

Un cimetière clos d’une petite grille l’entourait.

C’était Saint-George, l’église cathédrale des catholiques de Londres.

L’homme gris dit alors à Jack et à Shoking:

– Emmenez Suzannah, vous saurez toujours bien où la cacher.

– Oh ! je m’en charge, moi, dit Jack.

– Et moi aussi, fit Shoking : faut-il donc vous quitter, maître ?

– Oui, répondit l’homme gris, seulement, demain matin, à la première heure, ajouta-t-il, s’adressant toujours à Shoking, tu te rendras à Saint-Gilles.

– Oui, maître.

– Tu iras droit à la sacristie et tu demanderas à parler à l’abbé Samuel.

– Bien.

– Et tu lui diras : Tout va bien, l’enfant est sauvé.

Jack et Shoking s’en allèrent emmenant Suzannah, et l’homme gris, prenant Jenny par la main, la fit entrer dans le cimetière, dont la grille était ouverte.

– Ici, dit-il, nous sommes en sûreté déjà, il n’y a pas un agent de police dans toute l’Angleterre qui oserait arrêter un criminel dans un cimetière.

Cheminant au travers des tombes, dont les pierres blanches tranchaient sur l’obscurité, ils contournèrent l’église et arrivèrent derrière le chœur.

Là, il y avait une petite porte à laquelle l’homme gris frappa trois coups.

Cette porte s’ouvrit presque aussitôt.

Alors un rayon de clarté vint frapper l’Irlandaise et son fils au visage.

Un homme se montrait au seuil de cette porte, une lanterne à la main.

L’homme gris lui dit :

– C’est nous que vous attendez.

– Qui vous envoie ? demanda cet homme.

– Celui à qui nous obéissons tous jusqu’au jour où le maître suprême sera devenu homme, répondit le sauveur de Ralph.

– Entrez, dit celui qui tenait une lampe.

C’était un vieillard courbé par l’âge et dont la longue barbe blanche descendait jusque sur sa poitrine.

Il portait une calotte noire sur le dessus de la tête et était vêtu d’une sorte de houppelande noire qui pouvait passer pour une soutane.

En outre ses épaules étaient couvertes d’un léger surplis blanc, ce qui était comme un indice de sa profession semi-cléricale et semi-laïque.

Cet homme, qui n’était que tonsuré, était le sacristain de Saint-George.

L’Angleterre est dure aux catholiques.

Elle les tolère, mais elle ne veut rien faire pour eux.

C’est à leurs frais qu’ils ont construit leurs églises, à leurs frais que leurs prêtres vivent.

Elle était bien froide et bien nue cette cathédrale, aussi froide, aussi nue, et plus misérable d'aspect encore que la pauvre église de St-Gilles que nous connaissons déjà.

L'homme au surplis ferma la porte quand les voyageurs nocturnes furent entrés.

Marchant le premier, il leur fit traverser le chœur, passa derrière le maître-autel et poussa une nouvelle porte devant lui.

Cette porte donnait sur un étroit corridor à l'extrémité duquel il y avait un petit escalier tournant, dans lequel le sacristain s'engagea.

Cet escalier conduisait à son logis, qui se trouvait dans la tour du clocher.

À la fois sacristain et gardien de l'église, cet homme vivait seul, la nuit, dans l'édifice et habitait une chambrette dans laquelle il y avait un pauvre lit de sangle, et deux chaises de paille.

– Voilà votre refuge et celui de votre enfant, dit l'homme gris à l'Irlandaise. Au nom de la cause que nous servons, au nom de votre fils que l'Irlande attend comme un rédempteur, je vous supplie de ne pas bouger d'ici jusqu'au jour où je viendrai vous avertir.

Nul ne soupçonnera votre présence dans cette église, nul ne viendra vous y chercher ; et la police, fût-elle avertie, n'oserait pénétrer jusqu'à vous. Mais alors elle établirait à l'entour comme une vaste souricière et vous seriez prisonnière de nouveau et pour longtemps sans doute.

– Oh ! que m'importe ? fit-elle en prenant son fils dans ses bras.

– Jenny, reprit l'homme gris d'une voix solennelle, jurez-moi que vous ne quitterez pas cette chambre.

– Je vous le promets, dit-elle, sur les cendres de mon époux martyr.

– Adieu donc, fit-il, au revoir plutôt… car avant deux jours vous entendrez parler de moi.

Il embrassa l'enfant, il serra la main de la mère, et s'en alla, reconduit par le sacristain.

Lorsqu'ils furent dans l'église, l'homme gris se tourna vers le vieillard.

– Ainsi, dit-il, cela est bien vrai, chaque matin, aux premières clartés de l'aube, une femme vêtue de noir vient pleurer et prier sur une tombe.

– Oui, répondit le sacristain, nous sonnons l'*Angelus* à six heures, et l'*Angelus* sonné, je vais ouvrir la grille du cimetière.

– Elle ne reste donc pas ouverte ?

– Non. Je l'avais laissée entre-bâillée pour vous ce soir.

– Après ?

– À peine la grille est-elle ouverte que cette femme, dont je n'ai jamais pu voir le visage, car elle le couvre d'un voile épais, se glisse dans le cimetière.

– Et vers quelle tombe va-t-elle ? L'avez-vous remarqué ?

– Oui.

– Pourriez-vous m’y conduire ?

– Sans doute.

Le sacristain ouvrit la porte, et portant toujours sa lanterne, il descendit les deux marches qui donnaient accès dans le cimetière.

L’homme gris le suivait, et ils se mirent à cheminer lentement à travers les tombes.

… … … … …

XX

L’homme gris se disait, pendant que le sacristain portait sa lanterne au ras de terre et en projetait la lueur sur les tombes :

– Si c’est la femme que je crois, il faudra bien que lord Palmure devienne, entre mes mains, un instrument docile, et je combattrai miss Ellen à armes égales.

Après quelques minutes de recherche, le sacristain s’arrêta :

– Ce doit être là, dit-il.

L’homme gris prit la lanterne des mains du sacristain et l’approcha d’une pierre étroite et haute, sur laquelle on avait gravé ces mots :

ICI REPOSE
DICK HARRISSON
MORT D’AMOUR À L’ÂGE DE VINGT ANS.

– Et c’est sur cette tombe que vient s’agenouiller cette femme ? dit l’homme gris.

– Oui, monsieur.

L’inscription tumulaire ne portait aucune date. Cependant la pierre n’était pas encore couverte de cette mousse grisâtre dont le temps tisse la livrée des tombeaux.

– Depuis quand cette tombe est-elle creusée ? demanda l’homme gris.

– Comment voulez-vous que je le sache, monsieur ? répondit le sacristain. On enterre ici tous les dimanches plusieurs personnes à la fois. Bien que ce champ de repos ne renferme que des catholiques, tous ne sont pas de notre paroisse.

Il y a des paroisses dans Londres qui n’ont pas d’église de notre culte, il y en a même beaucoup. Il advient donc que le dimanche, de très-grand matin, il nous arrive jusqu’à dix et quinze cercueils de différents points de la ville, accompagnés d’un prêtre, sous les yeux duquel on leur donne la sépulture.

Et puis, voyez-vous, je suis vieux et je n’ai pas beaucoup de mémoire.

Ensuite, l’administration du cimetière, bien qu’il touche à l’église, ne me regarde pas. Cela fait que je ne m’en occupe guère autrement que pour ouvrir la grille, chaque matin, quand j’ai sonné l’*Angelus*.

Cependant, la ténacité, la régularité de cette femme m’a frappé, et j’en ai parlé à l’abbé Samuel, lorsqu’il est venu hier.

– C’est bien, mon ami, dit l’homme gris, je sais ce que je voulais savoir.

Et il fit un pas de retraite.

Mais, au lieu de se diriger vers la grille du cimetière, il reprit le chemin de la petite porte qui donnait accès dans l'église, au grand étonnement du vieillard, qui lui dit :

– Est-ce que vous voulez revoir la personne que vous m'avez amenée ?

– Non, dit l'homme gris.

Et il entra dans l'église.

– Mon ami, dit-il alors, je désire attendre ici l'heure où cette femme vient.

Il se dirigea vers le confessionnal qui se trouvait au milieu de l'église, y entra, s'enveloppa dans son manteau, et y chercha la position la plus commode pour dormir.

Le sacristain savait qu'il avait affaire à un homme tout-puissant dans ce parti mystérieux à la tête duquel était l'abbé Samuel.

Il s'inclina donc, se bornant à dire :

– Devrai-je vous éveiller ?

– Oui, quand vous sonnerez l'*Angelus*.

L'homme gris se couvrit la tête d'un pan de son manteau.

Le sacristain s'en alla après avoir fermé soigneusement les portes de l'église.

Plusieurs heures s'écoulèrent, et la nuit tout entière.

Les gens qui passaient au dehors et regardaient l'église Saint-George, ne se fussent guère doutés qu'elle abritait quatre personnes, tant elle fut silencieuse jusqu'au matin.

L'homme gris dormait.

Enfin une lueur brilla dans le fond du chœur et vint frapper la grille de bois du confessionnal.

L'homme gris s'éveilla.

Il vit le vieillard, la lanterne à la main, sortant de la sacristie, où il avait passé la nuit sur une chaise, se diriger vers la porte du clocher.

Une seconde après, l'*Angelus* tinta.

Alors le sacristain se dirigea vers le confessionnal pour éveiller l'homme gris.

Mais celui-ci en sortit et vint à sa rencontre.

– Je vous ai entendu, lui dit-il. Allez ouvrir la grille du cimetière. Je vous suis.

Ils sortirent de nouveau par la petite porte du chœur.

Il était nuit encore, mais quelques rayons blafards glissaient à travers le brouillard toujours épais.

L'homme gris se dirigea vers cette tombe qu'il avait remarquée la veille au soir, puis, après l'avoir reconnue, il s'en éloigna de quelques pas et se dissimula derrière un monument plus élevé.

À peine le sacristain, après avoir ouvert la grille, était-il entré dans l'église, qu'un bruit léger se fit entendre.

En même temps, l'homme gris vit une forme noire qui s'avançait au milieu des tombes.

Oh ! elle ne chercha point son chemin, elle n'hésita pas une seconde.

Elle vint droit à cette pierre qui recouvrait le corps du pauvre enfant mort d'amour et s'y prosterna.

Immobile à deux pas de distance, l'homme gris entendit alors des sanglots et des paroles entrecoupées.

La femme voilée et vêtue de noire disait :

– Mon fils, mon enfant…, mon bien-aimé Dick, c'est donc vrai que les morts ne reviennent pas… et que jamais plus ils ne se manifestent à ceux qui les ont tant aimés… Dick, mon enfant, ne m'entends-tu donc pas ?

Et la malheureuse femme se frappait la poitrine et sanglotait à fendre l'âme.

Elle appela longtemps son fils qui ne lui répondait pas ; elle pria et pleura longtemps.

Puis tout à coup, elle se leva et eut comme un mouvement d'effroi.

Le jour avait grandi, et de rouge qu'il était pendant la nuit, le brouillard était devenu blanc.

Comme si elle eût craint d'être surprise sur cette tombe, la pauvre mère prit la fuite, après avoir mis un baiser sur cette pierre qui portait le nom de son fils.

Alors, étouffant le bruit de ses pas, l'homme gris se mit à la suivre.

Il franchit après elle la grille du cimetière ; après elle, il se trouva dans la rue.

Elle marchait rapidement, et il avait peine à ne pas la perdre de vue.

Autour de Saint-George, il y a un dédale de petites rues mal bâties, tortueuses et habitées par une population misérable.

La femme voilée entra dans ce labyrinthe et s'arrêta dans Adam's street.

Il y avait là une maison de chétive apparence, aux murs noircis, avec une porte bâtarde ouvrant sur une allée noire.

Comme elle allait s'y engager, l'homme gris lui mit la main sur l'épaule.

Elle se retourna en étouffant un cri d'effroi.

Mais l'homme gris lui fit un signe, ce signe mystérieux que les Irlandais affiliés au fenianisme connaissent tous.

Et le cri prêt à s'échapper de sa gorge y rentra, et elle regarda cet inconnu au travers de son voile épais, avec une indicible anxiété.

– Vous êtes la mère de Dick Harrisson ? lui dit-il.

– Oh ! répondit-elle, ne prononcez pas ce nom, monsieur, ne le prononcez pas… par pitié !…

– J'étais son ami, dit l'homme gris.

– Vous ?

Et elle le regarda avec un redoublement d'angoisse.

– Et vous êtes sa mère, ajouta-t-il.

– Monsieur… par pitié… ne le dites pas… si vous saviez combien je suis persécutée… On me croit morte, moi aussi !…

– Ah ! fit l'homme gris.

– Je n'ai plus qu'une joie en ce monde, poursuivit-elle d'une voix mouillée de larmes, celle d'aller chaque matin prier sur sa tombe… Eh bien ! si ceux qui ont causé sa mort savaient que j'existe, ils me retireraient ce dernier bonheur.

– Ils eussent pu le faire hier encore, dit l'homme gris ; ils ne le pourraient plus aujourd'hui.

– Pourquoi ? demanda la pauvre mère avec un accent hébété.

– Parce que je vous protège, répondit l'homme gris, que j'étais l'ami de votre fils, que je suis l'ennemi mortel de miss Ellen Palmure, pour laquelle le malheureux enfant s'est donné la mort.

Cette fois, la pauvre mère jeta un cri.

– Chez vous… entrons chez vous, dit encore l'homme gris ; car, pour le venger, il me faut tout savoir !

XXI

L’homme gris avait pris la main de la pauvre mère, et il la magnétisait, pour ainsi dire, de son regard pénétrant et dominateur.

– Allons chez vous, répéta-t-il.

Elle ne résista point à cette injonction; elle le conduisit au fond de l’allée noire, lui fit monter le petit escalier tournant à marches usées, arriva au second étage et tira une clef de sa poche. Puis elle ouvrit une porte, et l’homme gris se trouva au seuil d’une chambre assez propre, quoique misérablement meublée.

Dans le fond de cette chambre, il y avait une autre porte, et la pauvre mère, étendant la main vers elle, dit:

– C’est là qu’il est mort!…

Elle se laissa tomber sur une chaise et regarda de nouveau l’homme gris.

– Ainsi, dit-elle, vous avez connu mon Dick?

– Oui.

– Vous étiez son ami?

– Oui, dit encore l’homme gris.

– Où donc l’aviez-vous rencontré?

– Au public-house de White-Hall.

– Je ne sais pas quel est l’endroit dont vous parlez, répondit-elle, mais je sais que mon Dick, depuis longtemps, sortait beaucoup le soir. Où allait-il? hélas! il ne me le disait pas. Il y avait près d’un an que le pauvre enfant était comme fou…

– J’ai quitté Londres, poursuivit l’homme gris. Quand j’y suis revenu, votre fils était mort. On me l’a appris au public-house dont je vous parle, et on m’a dit qu’il était mort d’amour. Comment? je l’ignore, et il faut pourtant que je le sache.

Il parlait d’une voix grave et pleine d’autorité qui impressionnait vivement la pauvre femme.

Évidemment, en parlant ainsi, il disait vrai, il avait très-certainement rencontré Dick Harrisson au public-house de White-Hall, en face de l’amirauté et d’une des entrées de Hyde-Park. La femme vêtue de noir avait relevé son voile.

L’homme gris vit alors une personne encore jeune, bien que le chagrin eût creusé sur son visage, qui avait dû être fort beau, des rides précoces, et blanchi ses abondants cheveux, autrefois d’un blond cendré.

– Je vais tout vous dire, dit-elle, car j’ai beau me réfugier dans l’amour de Dieu qui ordonne le pardon des injures, une voix secrète s’élève sans cesse au fond de mon cœur et me crie que la mort de mon enfant ne peut rester impunie.

– Parlez, dit l’homme gris, en lui prenant la main, je vous écoute.

Alors elle lui fit le récit suivant :

– « Je suis Irlandaise, mon mari était Anglais. Soldat de marine, il s’était épris de moi, pendant un séjour que fit son navire dans la rade de Cork, et malgré la différence de religion qui existait entre nous, il m’épousa.

Je le suivis à Londres ; il espérait quitter le service de mer et obtenir un petit emploi dans les bureaux de l’amirauté.

Ses démarches et celles de ceux de ses chefs, qui s’intéressaient à lui, demeurèrent infructueuses.

Un an après notre mariage, il fut obligé de prendre la mer et me laissa à Londres, où je devins mère quelques jours après son départ.

Depuis lors je ne l’ai plus revu.

Le navire qu’il montait fit naufrage et se perdit corps et biens.

On me fit une petite pension.

D’abord, je songeai à retourner en Irlande, où j’avais encore des parents, mais l’avenir de mon enfant me fit renoncer à ce projet.

J’entrai comme dame de confiance dans une maison de commerce.

Ce que je gagnais, réuni à ma pension, me permit d’élever mon fils et de lui donner de l’éducation.

À seize ans, il avait acquis une instruction suffisante pour entrer dans une maison de banque et y toucher cent livres d’appointement.

Alors le cher enfant me dit !

« – Je ne veux plus que tu travailles, mère, c’est à mon tour. »

Nous vînmes nous établir ici, dans cette maison, parce que nous connaissions M. Colcram, le propriétaire, qui avait également servi dans la marine et était un ami de mon mari.

Ah ! cela n’a duré que deux années, mais pendant ces deux années, monsieur, j’ai été la plus heureuse des femmes.

Mon Dick était laborieux, rangé, affectueux ; il ne vivait que pour moi et l’avenir était gros d’espérances pour nous deux.

Hélas ! le vent de la fatalité devait souffler bientôt sur nous.

Un soir, M. Colcram, notre logeur, – il crut bien faire, le pauvre homme, – vint nous voir tout joyeux, et dit à mon fils :

– La maison que je tiens à bail est située sur la terre d'un des plus nobles lords d'Angleterre, et j'ai quelquefois affaire à lui, il cherche un secrétaire, et je lui ai parlé de toi : veux-tu que je te présente ? Tu auras des appointements doubles, pour le moins, de ceux que tu touches dans ta maison de banque de la cité.

Pouvions-nous résister à une offre semblable ?

Le lendemain, M. Colcram conduisit Dick chez le lord.

Celui-ci le trouva intelligent, modeste et doux, et agréa ses services.

M. Colcram avait dit la vérité, le noble lord fixa les appointements de Dick à deux cents livres, et il se trouva que mon cher enfant avait beaucoup moins de besogne que dans la maison de banque d'où il sortait.

Chaque matin, il allait chez le lord, qui habitait dans Chester street, écrivait sous sa dictée, dépouillait sa correspondance, et il était libre à quatre ou cinq heures de l'après-midi.

Le cher enfant passait toutes ses soirées avec moi et nous caressions le projet de faire des économies suffisantes pour aller au printemps suivant voir ma chère Irlande, dont le souvenir était toujours vivant au fond de mon cœur.

Deux mois s'écoulèrent. Une mère est clairvoyante, monsieur, elle a l'habitude de lire dans l'âme de son fils, et cependant je ne m'étais pas aperçue d'un changement presque subit qui s'était opéré chez mon enfant.

Depuis qu'il était chez le lord, il apportait à sa toilette, jusque-là simple et presque négligée, un soin minutieux.

Peu à peu, sa gaieté naturelle fit place à une vague mélancolie qui dégénérait parfois en tristesse ou à laquelle succédait quelquefois une sorte de joie fiévreuse.

Mon Dick avait un amour au cœur.

Amour sans espérance d'abord et presque inavoué à lui-même ; amour violent ensuite et tout à coup rempli d'illusions.

Vers la Christmas, il me dit que lord Palmure, – c'est bien le nom que vous avez prononcé tout à l'heure, – était accablé d'affaires par suite de l'ouverture du parlement, et qu'il serait obligé d'aller travailler avec lui, le soir ; je le crus.

Pendant deux mois encore, il sortit chaque soir après notre souper, pour ne rentrer que fort avant dans la nuit, et dès lors sa vie me parut mystérieuse et tourmentée.

Tantôt il avait l'espérance et le bonheur dans les yeux, tantôt il paraissait livré au plus profond désespoir.

Il demeura longtemps muet à toutes mes questions.

Enfin, un soir, il me prit dans ses bras et me dit :

– J'aime la fille de lord Palmure.

– Malheureux ! m'écriai-je.

– Et j'en suis aimé, ajouta-t-il.

Je me mis à fondre en larmes, je le suppliai de songer à notre humble condition, à la distance qui nous séparait de la noble demoiselle ; je l'engageai à remercier lord Palmure, à retourner dans la cité où il trouverait facilement un emploi.

– Miss Ellen et moi, me dit-il, nous nous aimons, et elle sera ma femme.

Le mal était déjà sans remède, et le pauvre enfant était fou.

Que s'est-il passé dès lors ? Par quelles tortures sans nom cette femme a-t-elle brisé le cœur de mon malheureux fils ? Hélas ! je l'ignore, monsieur.

Mais bientôt sa vie devint un supplice ; il était devenu insensible à mes caresses, et il parlait de mourir.

Un jour, il se sentit si faible qu'il ne put quitter le lit. Il eut la fièvre pendant une semaine, une fièvre pleine de délire et de rage, pendant laquelle le nom de miss Ellen était sans cesse sur ses lèvres.

Je ne le quittais ni jour ni nuit. Enfin, le dimanche, la fièvre se calma, le délire disparut, et il me sembla plus calme.

Ah ! monsieur, la fatalité était sur nous. J'eus la funeste pensée de m'absenter une heure, pour aller à Saint-George entendre la messe et prier Dieu pour mon enfant.

Quand je revins, il était si pâle que je jetai un cri d'épouvante.

– Mère, me dit-il, pardonne-moi… je suis un fils ingrat… car je t'ai oubliée, pour ne songer qu'à ma propre douleur… Je suis un pauvre fou qui va mourir…

Je jetai un nouveau cri, un cri d'épouvante et d'horreur ! car il avait soulevé la courtine qui le couvrait, et je vis son lit plein de sang !…

Ici la malheureuse mère s'interrompit et fondit en larmes.

L'homme gris lui prit la main et lui dit d'une voix émue et grave :

– Continuez, madame, il faut que je sache tout.

XXII

La mère de Dick Harrisson parvint à maîtriser ses sanglots.

Elle continua.

– Mon malheureux enfant, fou de désespoir, s'était frappé de trois coups de couteau.

J'appelai au secours, jetant des cris d'épouvante ; M. Colcram monta.

Mon pauvre Dick secouait la tête et un pâle sourire effleurait ses lèvres :

« – Tout est inutile, mère, me dit-il, je vais mourir… »

– Ah ! monsieur, le pauvre enfant ne se trompait pas, poursuivit-elle d'une voix brisée. M. Colcram alla chercher un chirurgien.

Le chirurgien fit comme Dick, il secoua tristement la tête, et dit que les trois blessures étaient mortelles.

Et cependant mon pauvre enfant essaya de lutter contre la mort.

Il survécut trente-six heures en dépit d'horribles souffrances, me demandant toujours pardon de m'abandonner ainsi.

Il ne s'interrompait que pour prononcer le nom de miss Ellen.

– Mère, me dit-il encore, je veux être enterré dans un cimetière catholique et je veux que tu mettes ceci dans ma bière.

En même temps il m'indiquait un gros pli cacheté qu'il avait caché sous son oreiller avant de se donner la mort.

C'étaient les lettres de miss Ellen.

Quand il eut rendu le dernier soupir, Dieu fit un miracle.

Il me donna la force d'aller me jeter aux pieds d'un prêtre catholique et de lui avouer que mon fils s'était suicidé.

Ce prêtre était jeune, il était bon, il me releva et me dit : Pauvre mère, puisque votre fils est mort par amour, Dieu lui pardonnera, car ceux qui ont souffert et pleuré trouvent toujours grâce devant sa miséricorde.

Et si Dieu doit pardonner, pourquoi nous, ses ministres, qui ne sommes que des hommes, nous montrerions-nous plus sévères ?

Il fut convenu alors que je garderais mon fils encore jusqu'au samedi soir.

Alors le jeune prêtre viendrait, avec quatre Irlandais, enlever la bière et ils la transporteraient sans bruit au cimetière de Saint-George.

Là, on inhumerait mon enfant en terre sainte, et on réciterait les prières de l'Église sur sa tombe, comme s'il fût mort de sa mort naturelle.

– Et ce prêtre, dit l'homme gris, interrompant la mère de Dick, ce prêtre se nommait l'abbé Samuel ?

– Oui. Vous le connaissez donc aussi ?

– C'est notre maître à tous, répondit-il.

La pauvre femme reprit :

– Je posai sous la tête de mon cher mort le pli cacheté qu'il voulait emporter dans la tombe.

Puis, on cloua la bière, et il disparut pour toujours à mes yeux, celui que j'aurais dû précéder dans une autre vie.

Ici, elle s'interrompit encore et fondit en larmes.

L'homme gris lui tenait toujours la main et la regardait avec bonté.

– Et cette miss Ellen, dit-il, vous ne l'avez donc jamais vue ?

Ce nom produisit une sorte de réaction subite chez la mère de Dick Harrisson.

– Oh ! oui, je l'ai vue, dit-elle. Je l'ai vue une fois, et j'ai compris que mon fils l'ait aimée, tant elle est belle, et qu'elle l'ait tué, tant elle a de méchanceté dans le regard.

– Où l'avez-vous vue ?

– Ici.

La voix de madame Harrisson se prit à trembler.

– C'était le lendemain des funérailles de mon pauvre enfant, dit-elle. J'étais seule, abîmée dans ma douleur et n'ayant plus de larmes dans ma tête affolée !

La porte s'ouvrit, elle entra.

D'abord, il me sembla que c'était un ange, mais quand elle m'eut parlé, je vis que j'avais un démon devant moi…

– Écoutez, bonne femme, me dit-elle d'un ton impérieux et sec, je suis la fille de lord Palmure. Votre fils s'était pris pour moi d'un amour insensé et que je n'ai jamais encouragé…

Elle mentait, monsieur, sans cela mon fils aurait-il eu des lettres d'elle ?

– Votre fils est mort, poursuivit-elle, et mon père et moi nous savons qu'il vous laisse sans ressources.

Je la regardais, les yeux effarés, et je ne comprenais pas ce qu'elle voulait me dire.

– Je viens, poursuivit-elle, vous offrir ce portefeuille qui contient une petite fortune, laquelle mettra vos vieux jours à l'abri du besoin, et en échange, je viens vous demander

tous les papiers de votre fils.

Alors je compris. Elle venait me racheter ses lettres.

Et je repoussais le portefeuille et la chassai, en m'écriant :

– Tout ce qui vient de mon fils est sacré. Ce sont des reliques auxquelles vos mains impures ne toucheront pas !

Elle sortit en me jetant un regard de haine.

Trois jours après, au milieu de la nuit, comme je continuais à pleurer mon fils, une vitre de cette fenêtre fut brisée et deux hommes masqués firent irruption dans ma chambre.

Ils me garrottèrent, me mirent un bâillon sur la bouche.

Puis ils se mirent à fouiller partout.

Je compris qu'ils cherchaient les lettres de miss Ellen.

Ils se retirèrent sans rien trouver.

Le lendemain, M. Colcram me dit :

– Ma chère, vous êtes ici en danger de mort.

Pendant deux mois, monsieur, je me suis cachée à l'autre bout de Londres, et M. Colcram a fait courir le bruit de ma mort.

Je crois que Miss Ellen en est convaincue.

Alors je suis revenue, car je veux vivre et mourir dans ce logement où mon fils a rendu le dernier soupir.

Je ne sors jamais pendant le jour, et ce n'est que le matin que je me risque à aller prier sur la tombe de mon enfant.

L'homme gris se leva alors, tandis que la pauvre mère étouffait un dernier sanglot.

– Ainsi, dit-il les lettres de miss Ellen sont dans le cercueil ?

– Oui.

– Et nul ne le sait ?

– Nul, excepté vous, et si je vous l'ai avoué, c'est que vous m'avez fait le signe rédempteur des fils de l'Irlande.

– Je serai aussi muet que la tombe à qui ce secret est confié, et je vous le jure, acheva l'homme gris, votre fils sera vengé.

Puis, pressant la main de madame Harrisson :

– Vous paraissez avoir épuisé vos dernières ressources, ma bonne dame, dit-il.

– C'est M. Colcram qui me fait vivre, répondit-elle, et il n'est pas riche, le digne et cher homme.

– L'Irlande prend soin de ses enfants, ajouta l'homme gris.

Il tira de sa poche un rouleau de guinées qu'il posa sur la table.

Et il sortit brusquement, comme s’il n’eût pas voulu entendre les remerciements et les bénédictions de la pauvre mère.

… … … … …

Quand il fut dans la rue, l’homme gris se dit :

– Maintenant je crois que je tiens miss Ellen et son digne père, lord Palmure.

Jenny et l’enfant sont en sûreté pour deux jours.

Il faut que Bardel ne perde point sa place, et ensuite, si John Colden n’a point succombé à sa blessure, il faudra l’arracher au bourreau.

Voilà de la besogne, murmura-t-il avec un sourire. Mais bah ! avant de m’appeler l’homme gris, j’en ai fait bien d’autres et de plus rudes encore !

Et le mystérieux personnage se dirigea vers le pont de Westminster, qu’il traversa, et, comme huit heures sonnaient, il entra dans Scotland-yard, où il avait en ce moment une affluence inusitée de policemen.

XXIII

Il est des gens qui ont le talent de se déguiser sans rien changer à leur costume.

Une certaine inclination donnée tout à coup au chapeau, un vêtement qu'on boutonne, des cheveux qu'on ramène sur le front ou qu'on en écarte, il n'en faut pas davantage pour qu'un homme habitué à se grimer se rende tout à coup méconnaissable.

C'est ce qu'avait fait l'homme gris, dans son trajet d'Adam's street à White-Hall.

Quand il rentra dans Scotland-yard, ce qui, traduit mot à mot, veut dire « cour des Écossais », mais en réalité l'office général de la police, il ne ressemblait pas plus à l'homme qui avait sauvé le petit Ralph que le bon Shoking ne ressemblait, malgré ses prétentions, à un véritable gentleman.

Les policemen qui le virent entrer d'un pas roide, le chapeau sur l'oreille, jetant à droite et à gauche un regard oblique, se dirent entre eux :

– Voilà cet agent qui vient de province et en qui les chefs ont si grande confiance.

Comment l'homme gris était-il entré dans la peau de l'agent Simouns, qui venait de Liverpool, où il avait rendu d'éminents services, voilà ce qui ne se pouvait expliquer que par les ramifications sans nombre du fenianisme.

Toujours est-il que le jour où l'homme gris avait eu besoin de pénétrer dans Cold Bath field et d'y planter les premiers jalons de l'évasion de Ralph, il s'était trouvé un homme du nom de Simouns que le chef de la police provinciale recommandait à la police métropolitaine comme très habile.

Cet homme, que personne ne connaissait à Londres, s'était présenté le matin même de ce jour où le petit Irlandais avait été transféré de la cour de police de Kilburn à la prison du moulin.

Et cet homme, c'était l'homme gris.

Deux policemen qui se trouvaient au seuil du premier bureau, et qui lui avaient vu traverser la cour, se mirent à causer à voix basse.

– Voilà Simouns, l'agent secret de Liverpool, dit l'un.

– Le directeur de la police de Londres, répondit l'autre, est un véritable Français.

– Pourquoi ?

– Parce que le nouveau est toujours beau. Depuis que Simouns est revenu de Liverpool, il n'y en a que pour lui.

Tu verras, camarade, que c'est lui qu'on va envoyer à Bath square.

– Pourquoi faire ?

– Pour faire une enquête.

– Et sur quoi donc ?

– Sur les événements de cette nuit.

– De quels événements parles-tu ?

– Comment tu ne sais pas ce qui s'est passé ?

– Non.

– Eh bien ! il s'est évadé des prisonniers, on a endormi des gardiens, que sais-je encore ? et le gouverneur qui ne sait où sont les coupables parmi les gens de la maison qui ont facilité les évasions, a envoyé demander ici un homme de police habile.

– Et tu crois que c'est Simouns qu'on va envoyer ?

– J'en suis sûr.

En effet, l'homme gris était entré dans le bureau d'un des chefs de division, sur l'invitation qui lui en avait été faite.

Le chef s'était enfermé avec lui pendant quelques minutes.

Au bout de ce temps, l'homme gris était ressorti et avait gagné le vestiaire.

À Londres comme à Paris, la police se fait de deux manières, en habit de ville ou en uniforme.

L'homme gris avait pu être chargé de missions secrètes qui exigeaient un habit de ville, mais celle qu'il acceptait en ce moment comportait l'uniforme.

En effet, il sortit bientôt du vestiaire avec l'habit d'un policeman, portant en outre sur sa manche gauche le galon qui est spécial au service de la Cité.

Scotland-yard est non-seulement la métropole de la police, c'est encore le quartier général des fiacres et des voitures de Londres.

L'homme gris, devenu l'agent de police Simouns, n'eut donc qu'à monter dans un cab qui entrait en ce moment, pour déposer un objet laissé par un voyageur sur les coussins, et il dit au cocher :

– Bath square !

Vingt minutes après, le prétendu M. Simouns arrivait à cette fameuse grille dont master Pin, le portier-consigne, avait seul la clef.

– Ah ! dit le gros homme, qui paraissait au désespoir, c'est vous qu'on envoie de Scotland-yard ?

– Oui, dit l'homme gris.

– Si vous débrouillez quelque chose à ce qui se passe, fit master Pin, vous serez un homme habile.

– Que se passe-t-il donc dans Cold Bath field ?

– Des choses dont la responsabilité peut retomber sur moi, mon cher monsieur, fit master Pin d’une voix lamentable.

– Vraiment ?

– Oui : figurez-vous que j’ai eu le malheur de m’intéresser à un cousin que je n’ai jamais vu.

– Eh bien !

– Ce cousin, je l’ai fait entrer ici comme ouvrier, et il est mêlé à tout cela.

– Mais enfin, demanda naïvement le prétendu M. Simouns, que s’est-il passé ?

– Le petit Irlandais s’est évadé.

– Ah ! vraiment ?

– On a endormi deux gardiens.

– Bon !

– Le gardien-chef M. Bardel, et un autre appelé Jonathan.

– Comment cela ?

– Avec une prise de tabac.

– Joli moyen et qui est très-connu, dit l’homme gris. Est-ce tout ?

– Non : on a tué M. Whip.

– Un autre gardien ?

– Oui, monsieur.

– Et… votre cousin ?

– Le misérable est très-certainement le meurtrier de M. Whip.

– En vérité !

– Mais M. Whip s’est défendu avant de mourir ; et je crois que mon cousin a son compte.

– Il est blessé ?

– D’un coup de couteau dans le bas ventre !

– Voyons, mon cher monsieur Pin, dit l’homme gris, voulez-vous me conduire auprès du gouverneur ?

– Certainement, répondit le désolé portier-consigne, d’autant plus qu’il vous attend avec impatience.

En effet, le gouverneur, on s’en souvient, en présence de l’accusation que Jonathan portait contre son chef, avait cru devoir s’adresser à Scotland-yard.

À Scotland-yard, il avait été décidé qu’on lui enverrait M. Simouns, cet homme qui avait fait des merveilles à Liverpool.

Et le gouverneur accueillit M. Simouns comme un envoyé de la Providence.

– Mon cher monsieur, lui dit-il, il y a ici un homme qui est attaché à la maison depuis plus de vingt ans et qui est tout à coup accusé de trahison.

– Est-ce par un inférieur ? demanda l'homme gris.

– Naturellement.

– Le chef était-il sévère ?

– Quelquefois.

– A-t-il souvent puni celui qui l'accuse ?

– Il a dû le punir.

– J'écoute Votre Honneur, dit l'homme gris qui demeura respectueusement debout devant le gouverneur.

Celui-ci lui fit alors l'historique des événements de la nuit.

Le prétendu M. Simouns l'écouta sans l'interrompre, puis quand le gouverneur eut fini :

– Votre Honneur a-t-il interrogé l'ouvrier qui se nomme ?…

– John Colden ? oui… mais il est hors d'état de répondre…

– C'est pourtant lui qui peut jeter un brin de clarté sur tout cela, dit l'homme gris, et dire si M. Bardel est coupable ou innocent.

– Mais cet homme se refuse à parler.

– Oh ! dit en souriant l'homme gris, si Votre Honneur me permet de l'interroger, je lui arracherai bien des révélations, moi.

– Venez, dit alors le gouverneur, je vais vous conduire à la cellule dans laquelle on l'a transporté.

Et l'homme gris suivit le gouverneur, murmurant à part à lui :

– Il faut pourtant que ce pauvre Bardel conserve sa place : nous avons besoin de lui ici.

XXIV

John Colden était, en effet, assez grièvement blessé.

Cependant ce même chirurgien qui se vantait d'appartenir à une société philanthropique, ce qui ne l'avait pas empêché d'envoyer Ralph au moulin, avait déclaré que la blessure n'était pas mortelle et que Calcraff, le bourreau de Londres, ne perdrait pas pour attendre.

L'Irlandais était un de ces hommes à la foi robuste qui savent mourir pour une cause et ne la compromettent jamais par des révélations.

Par l'interrogatoire qu'on avait essayé de lui faire subir, il avait compris que Bardel était accusé.

Dès lors, de peur de le compromettre encore davantage, il s'était retranché dans un mutisme absolu qu'on pouvait prendre, à la rigueur, pour le résultat de sa faiblesse extrême.

Mais la scène changea quand le prétendu agent de police de Liverpool, M. Simouns, l'homme en qui on avait grande confiance, entra dans sa cellule.

Bien que le fameux habit eût disparu pour faire place à la tunique courte du policeman, John Colden reconnut sur-le-champ l'homme gris.

Il le reconnut au regard, au geste, à la voix et il se dit :

– J'ai eu raison d'avoir confiance en cet homme, il est plus puissant que tous ceux qui sont ici.

L'homme gris était accompagné du directeur.

Sur un simple signe qu'il lui fit, ce dernier fit retirer les deux gardiens qui les suivaient.

Alors l'homme gris et le gouverneur demeurèrent seuls au chevet de John Colden.

– Comment te nommes-tu ? dit le prétendu M. Simouns.

– John Colden, répondit le blessé.

– Tu dois être Irlandais ?

– Oui.

L'homme gris se tourna vers le gouverneur :

– Je gage, dit-il, que si je l'interroge dans ce patois des côtes d'Irlande qui est cher à tous ces gens-là, il me répondra.

– Savez-vous donc cet idiome ? demanda le gouverneur.

– Un agent de police doit tout savoir.

– Alors, faites… dit le gouverneur sans défiance.

– John Colden, dit alors l'homme gris se servant du langage dont il venait de parler, il faut sauver M. Bardel. Il faut répondre au gouverneur, dire que M. Whip était coupable et que M. Bardel était innocent.

– S'il en est ainsi, répondit John, c'est facile ; car j'ai déjà deviné ce qui se passait et j'ai imaginé une bonne histoire.

– Il dit, répondit le prétendu M. Simouns que si on veut lui promettre de le traiter avec douceur et lui donner un verre de grog, car il a bien soif, il dira toute la vérité.

– Accordé, dit le gouverneur. On le traitera comme tous les malades, et ce n'est que lorsqu'il sera rétabli qu'on le livrera à la justice pour qu'il soit statué sur son sort.

John leva sur le gouverneur un regard reconnaissant.

L'homme gris lui dit encore, en patois irlandais :

– Tâche de compromettre un certain Jonathan, qui est un gredin et un ennemi personnel de M. Bardel.

– Ce sera fait, répondit John Colden.

– Que dit-il ? fit de nouveau le gouverneur.

– Il dit, répondit l'homme gris, qu'il croit sa blessure mortelle et qu'il espère qu'on le laissera mourir en paix ici, au lieu de le livrer à Calcraff.

– Voilà, répondit le gouverneur, qui n'est nullement de ma compétence.

L'homme gris reprit, mais cette fois en anglais :

– Consentez-vous, John, à dire la vérité ? Sans rien préjuger des décisions de la justice, il est probable cependant, j'ose l'affirmer, qu'elle vous tiendra compte de vos aveux.

John Colden fit un signe affirmatif.

Alors le gouverneur ouvrit la porte de la cellule, fit rentrer un des gardiens, et lui donna l'ordre de prendre une plume et d'écrire, au fur et à mesure la déposition de l'ouvrier.

John Colden s'exprima ainsi :

– Je suis le frère de Suzannah. Suzannah est la maîtresse d'un homme dangereux, voleur de profession, appelé Bulton.

Le gouverneur fit un signe de tête qui prouvait que ce nom ne lui était pas inconnu.

John poursuivit :

– Suzannah a fait connaissance de la mère du petit Ralph qui, hier encore, était prisonnier ici. Comme cette femme était très-misérable, Suzannah lui a dit qu'elle se chargeait de son enfant et lui apprendrait un état.

La pauvre mère l’a cru.

Mais Suzannah n’avait envie de l’enfant que pour commettre un vol avec Bulton chez M. Thomas Elgin. Ce vol n’ayant pas réussi, Bulton a été arrêté, Suzannah aussi et le pauvre petit envoyé au moulin.

– Mais où veut-il donc en venir ? demanda le gouverneur en regardant l’homme gris.

– Je ne sais pas, répondit celui-ci, mais n’importe ! écoutons-le… c’est le seul moyen d’arriver à un résultat.

– Quand l’Irlandaise a su que son fils était au moulin, elle est venue me trouver en pleurant, et son désespoir m’a touché. Mais je ne pouvais rien faire, absolument rien, car je suis un pauvre diable.

Suzannah, elle, qui d’abord avait été arrêtée, a pu s’échapper, et elle est venue me trouver.

Je lui ai parlé de l’Irlandaise, de l’enfant qui était au moulin, et alors elle m’a dit :

– S’il ne s’agissait que d’argent, nous le tirerions de là.

– Tu as donc de l’argent ? lui ai-je dit.

– C’est-à-dire, m’a-t-elle répondu, que Bulton a commis un vol, la semaine passée, et que nous avons enterré l’argent. Bulton a son compte. Il sera condamné à mort et je ne le reverrai jamais. Je puis donc disposer de l’argent.

– Combien y en a-t-il ?

– Mille livres.

– Alors, reprit John Colden qui, vu son état de faiblesse, s’était reposé un moment, j’ai eu l’idée d’entrer ici ; je suis allé trouver master Pin qui est mon cousin, et puis j’ai pris la place d’un autre ouvrier qui ne voulait pas aller dans l’intérieur de la prison, bien que le sort l’eût désigné.

En ce moment, on apporta le verre de grog demandé par le blessé.

Il le vida d’un trait, reprit haleine une minute, puis continua :

– Dans mon pays, où nous n’avons pas d’argent, tout le monde dit qu’en Angleterre, où il y en a beaucoup, avec de l’argent on fait tout ce qu’on veut.

Quand j’ai été dans le moulin, j’ai vu un homme qui était plus dur et plus farouche que les autres, et je lui ai dit :

– Cela vous fait donc bien plaisir de torturer ainsi les malheureux.

Il m’a répondu par ces mots :

« – Si j’avais mille livres sterling de revenu, je serais l’homme le plus doux du monde.

– Vraiment ?

– Et si on vous offrait vingt mille livres, ce qui doit constituer un revenu du vingtième… »

À cette proposition, il m’a regardé d’un air étonné et plein de convoitise.

Puis il m’a dit :

« – On pourrait peut-être s’entendre… »

– Et quel était cet homme ? demanda le gouverneur qui interrompit en ce moment les aveux de John Colden.

– C’était M. Whip, répondit celui-ci avec un accent si vrai que le gouverneur ne douta pas un seul instant de sa sincérité.

– Continuez, dit-il, en regardant le prétendu M. Simouns qui demeurait impassible.

XXV

M. Whip était mort.

Ensuite, de son vivant, il était généralement détesté, non-seulement par les prisonniers, mais encore par ses collègues.

Le gardien, qui tenait la plume, ne sourcilla pas.

Quand au gouverneur, il se borna à froncer légèrement le sourcil.

John Colden poursuivit.

– Entre un homme qui se vend et un homme qui l'achète, le marché est bientôt conclu. Quand j'ai vu M. Whip si bien disposé, je lui ai dit : allez-vous-en ce soir dans le Brook street, demandez à parler à Suzannah, et elle vous en dira plus long que moi.

Et M. Whip est parti.

Cette révélation de John Colden coïncidait étrangement avec la déposition de master Pin qui s'était souvenu d'avoir ouvert la grille, vers huit heures du soir, à M. Whip.

– Après ? fit le gouverneur.

John Colden reprit :

– Quand nous avons eu soupé, les autres ouvriers et moi, on nous a enfermés séparément, chacun dans une cellule, et je me suis endormi.

J'ai été réveillé en sursaut par le bruit des verrous qu'on tirait, de la serrure qu'on ouvrait et j'ai vu entrer M. Whip.

– Tout est prêt, m'a-t-il dit.

– Vous avez vu Suzannah ?

– Oui.

– Vous êtes d'accord ?

– Oui.

Je me suis habillé et je l'ai suivi. Un autre gardien l'attendait sur le seuil.

Tous les deux m'ont mené au bout du corridor et ont ouvert une porte.

Alors j'ai vu, dormant sur son lit, le gardien-chef, celui qui m'avait enfermé.

Et M. Whip a dit, en regardant l'autre gardien :

– Il a pris une bonne prise. J'ai du fameux tabac, va !

Puis ils ont détaché la clef que M. Bardel portait à sa ceinture, et nous sommes revenus dans le corridor.

M. Whip a dit alors à l'autre gardien :

– Tu tiens donc à ta place ?

– Certainement, et, malgré l'argent que tu me donnes, j'aime autant ne pas me compromettre.

– Alors, a dit M. Whip, prends une prise.

Et il lui a tendu sa tabatière.

Aussitôt Jonathan…

– Ah ! interrompit le gouverneur, ce gardien-là, c'était Jonathan ?

– Du moins, répondit naïvement John Colden, c'était le nom que lui donnait M. Whip.

– Eh bien ? dit le prétendu M. Simouns, qu'a fait Jonathan ?

– Il n'a pas eu plutôt aspiré une prise de tabac qu'il s'est trouvé pris d'étourdissement et s'est assis.

Je ne sais pas ce qui est arrivé, car nous avons continué notre chemin.

– Ah !

– M. Whip a ouvert la cellule du petit Irlandais et lui a dit : Suis-nous.

L'enfant, qui avait une peur horrible de M. Whip, s'est habillé sans mot dire et nous l'avons emmené.

M. Whip nous a fait longer le corridor dans le sens opposé, puis avec la clef qu'il avait prise à M. Bardel, il a ouvert le préau que nous avons traversé, et nous sommes arrivés dans le préau de la nouvelle prison.

Une corde pendait, et au pied de cette corde, il y avait un homme que j'ai reconnu pour un des amis de Bulton et de Suzannah.

Alors M. Whip lui a dit :

– Voilà l'enfant, où est l'argent ?

– L'argent, a répondu l'homme, il est là-haut ; nous vous le donnerons.

– Je l'aime autant tout de suite.

– Montez, et vous trouverez l'argent…

M. Whip a paru se méfier.

– Allez le chercher, a-t-il dit, ou vous n'aurez pas l'enfant.

Une querelle s'est engagée et M. Whip nous a menacés de rappeler les sentinelles qu'il avait éloignées et de nous faire arrêter.

L'ami de Suzannah s'est emparé de l'enfant qu'il a mis sur ses épaules.

Puis il a voulu grimper après la corde.

M. Whip a voulu l’en empêcher.

Alors, je suis intervenu. Une lutte s’est engagée entre M. Whip et moi, il m’a frappé de son poignard, j’ai riposté et je l’ai tué.

Pendant ce temps-là, l’ami de Suzannah avait grimpé avec l’enfant.

Alors je me suis enroulé cette même corde autour du corps et on a essayé de me hisser. Mais la corde a cassé et je suis retombé.

John Colden, qui paraissait avoir fait un suprême effort pour aller jusqu’au bout, retomba alors sans force sur son oreiller.

– C’est bien, ce que tu as fait là, lui dit l’homme gris en patois irlandais ; aie confiance, je te sauverai… Calcraff ne t’aura pas.

– Je suis prêt à mourir pour l’Irlande, répondit John Colden d’une voix faible.

Le gouverneur regarda le prétendu M. Simouns :

– Que pensez-vous de cela ? dit-il.

L’homme gris fronçait le sourcil :

– Je pense, dit-il, que, pour croire aveuglément à ce récit, je voudrais une preuve matérielle de la trahison de M. Whip et de l’innocence de Bardel.

– Hein ? fit le gouverneur.

– Sans doute, reprit l’homme gris, qui trouva le moyen de faire un signe mystérieux à John Colden, signe qui voulait dire : « Je n’ai l’air de douter de tes paroles que pour leur donner plus de force et de crédit. »

– Ah ! vraiment ? fit le gouverneur.

– Sans doute, répéta l’homme gris. Ce récit est vraisemblable, mais est-il vrai ? N’est-il pas l’œuvre de Bardel, dont cet homme serait le complice ?

– C’est ce que dit Jonathan.

– Jonathan ment peut-être aussi…

– Alors, comment savoir la vérité ?

– Je voudrais voir l’endroit où M. Whip est mort.

– C’est facile, dit le gouverneur.

Et il conduisit l’homme gris dans le préau de la nouvelle prison.

Alors celui-ci parut se livrer à une enquête des plus minutieuses.

Le soleil avait percé le brouillard et on voyait fort distinctement la maison qui avait joué un rôle dans le drame de la nuit.

– Je voudrais visiter cette maison, dit l’homme gris.

– Pourquoi ?

– Votre Honneur verra…

Et l’homme gris força le gouverneur à revenir sur ses pas, à sortir de la prison, qu’il fallut retraverser tout entière et à gagner la rue en passant par la grille de master Pin, de plus en plus inconsolable de sa parenté avec John Colden.

Puis ils suivirent le mur d’enceinte de la prison, au dehors, escortés par le gardien qui avait recueilli la déposition de l’Irlandais.

La maison paraissait déserte.

Cependant une jeune fille pâle, hâve, vêtue de haillons était assise au seuil de la porte.

L’homme gris alla droit à elle.

Le gouverneur de Cold Bath field qui ne savait ce qu’il voulait faire, le suivit néanmoins.

XXVI

L’homme gris, que nous appellerons monsieur Simouns, toutes les fois qu’il portera l’uniforme de policemen, se mit à questionner la jeune fille.

– Vous paraissez souffrante, mon enfant, dit-il.

Elle leva les yeux au ciel et ne répondit pas.

M. Simouns lui glissa dans la main une demi-couronne.

Alors ce visage pâle et hâve s’éclaira d’une joie suprême.

– Ah ! dit la jeune fille, nous aurons donc du pain aujourd’hui, mon père et moi.

M. Simouns se tourna vers le gouverneur de la prison :

– Je supplie Votre Honneur, dit-il, de se montrer patient et de se souvenir de ce proverbe, que les petites causes amènent les grands effets.

– Faites tout ce que vous voudrez, répondit le gouverneur.

Alors M. Simouns dit à la jeune fille :

– Est-ce que vous habitez cette maison, votre père et vous ?

– Oui, monsieur ; c’est-à-dire, ajouta-t-elle, cette maison est à fin de bail, et le lord à qui le terrain appartient, va la faire démolir, parce qu’elle est vieille et qu’on dit qu’elle peut s’écrouler au premier jour. Tout le monde s’en est allé, excepté nous. Mon père est vieux et infirme, et l’hiver est bien dur. Comme nous ne savions pas où aller, nous sommes restés.

– À quel étage ?

– Au deuxième.

M. Simouns se pencha vers le gouverneur.

– C’est d’une fenêtre de cette maison, dit-il, qu’on a dû lancer la corde dans le préau.

– Je le crois aussi, répondit le gouverneur.

Le prétendu agent de police continua à interroger la jeune fille.

– Ainsi, dit-il, il n’y a que votre père et vous dans cette maison ?

– Oui, monsieur, mais il y est venu du monde la nuit dernière.

– Ah !

– On a même fait un tapage infernal, et j’ai eu bien peur, je vous jure.

– À quel endroit de la maison a-t-on fait ce tapage ?

– Juste au-dessus de nous.

– Il y avait beaucoup de monde ?

– Deux hommes et deux femmes. Une des deux femmes s’appelait Suzannah.

Le gouverneur tressaillit.

– Mon enfant, dit M. Simouns, puisque vous êtes misérables, votre père et vous, je ne pense pas que vous refusiez de gagner honnêtement une petite somme d’argent.

Des larmes brillèrent dans les yeux de la jeune fille :

– Ah ! monsieur, dit-elle, que faut-il faire ?

– Nous dire tout ce que vous avez entendu cette nuit.

En même temps, M. Simouns tira de sa poche une belle guinée toute neuve.

De pâle qu’elle était, la jeune fille devint toute rouge.

– Entrons dans la maison, dit M. Simouns.

Et il se dirigea vers l’escalier, suivi du gouverneur et de la jeune fille.

Au deuxième étage, ils trouvèrent une porte entr’ouverte et ils aperçurent un vieillard couché sur un amas de vieille paille.

– C’est mon père, dit-elle.

M. Simouns continua à monter.

À l’étage supérieur, il y avait une autre porte ouverte.

M. Simouns entra.

La corde à nœuds avait été retirée de la fenêtre, mais elle était enroulée sur le sol.

– Vous voyez, dit M. Simouns en se tournant vers le gouverneur, que je ne m’étais pas trompé.

Puis, s’adressant encore une fois à la jeune fille :

– C’est ici, n’est-ce pas, qu’on a fait du bruit ?

– Oui, monsieur. Les femmes sont venues d’abord dans la soirée, puis un homme qui portait un uniforme, pas comme vous, mais comme les gardiens de Bath square.

– Ah ! vraiment ?

– Un grand maigre, avec de la barbe rouge. Il est entré chez nous et il m’a demandé si je m’appelais Suzannah. Sur ma réponse négative, il est monté plus haut et il s’est mis à parler tout bas avec les deux femmes.

– Vous n’avez pas entendu ce qu’ils disaient ?

– Non. Seulement, il est parti, et dans l’escalier il a dit : – Foi de Whip, vous pouvez compter sur moi.

– Oh ! oh ! fit M. Simouns en regardant le gouverneur…

– Après ? dit celui-ci.

La jeune fille reprit :

– Il s’est écoulé une heure pendant laquelle je n’ai plus rien entendu.

Après cela des pas d’hommes se sont fait entendre dans l’escalier.

Comme nous n’avions jamais vu tout ce monde-là, j’ai eu bien peur et j’ai fermé notre porte du mieux que j’ai pu.

Cependant je voulais savoir pourquoi ils venaient ainsi dans la maison et je me suis hasardée à entr’ouvrir notre fenêtre.

Alors j’ai vu une corde qui pendait.

Puis un homme qui est descendu après cette corde.

Puis je n’ai plus rien vu et plus rien entendu durant un quart d’heure.

Après quoi des plaintes sont montées jusqu’à moi. Puis un cri, et un silence après le cri.

Et enfin l’homme qui était descendu après la corde est remonté.

Seulement, il avait quelque chose sur les épaules. Il faisait si noir et le brouillard était si épais que je n’ai pas pu distinguer ce que c’était.

Mais, en haut, il m’a semblé que j’entendais des caresses, des exclamations de joie et des baisers.

La corde pendait toujours.

Bientôt il m’a semblé qu’elle se tendait et qu’on la hissait petit à petit.

Certainement il y avait quelque chose de lourd attaché au bout.

Tout à coup j’ai entendu un nouveau cri, puis un blasphème… et la corde est remontée rapidement.

Une voix disait au-dessus de ma tête :

– La corde a cassé. Pauvre John !…

– Ah ! interrompit M. Simouns, vous avez entendu ce nom-là ?

– Oui, monsieur.

– Après ?

– Une des deux femmes a dit alors : Il faut pourtant sauver mon frère.

Un des hommes a répondu : Nous n’avons pas le temps… et puis c’est impossible… on nous prendrait tous…

Comme il disait cela, un cab s’est arrêté dans la rue.

– Vite ! a dit encore un des deux hommes, il faut partir. Nous n’avons pas une minute à perdre.

– Mais l’argent de Whip ? a repris la femme.

– Nous en aurions pour une heure à le retirer de sa cachette. Nous viendrons le chercher la nuit prochaine, a-t-il répondu.

Et ils sont tous partis.

M. Simouns regarda le gouverneur.

– En vérité, dit-il, si nous retrouvions cet argent et qu’il y eut mille livres, Votre Honneur ne douterait plus, j’imagine, de la culpabilité de M. Whip.

– Certes non, dit le gouverneur.

– Et de l’innocence de Bardel !

– Oh ! fit le gouverneur, dès à présent je suis convaincu que Bardel est un honnête homme, incapable d’avoir manqué à son devoir.

– C’est égal, reprit M. Simouns, je voudrais bien retrouver l’argent.

– Mais où ? dit le gouverneur.

– C’est ce que nous allons chercher, je ne suis pas agent de police pour rien.

En même temps il mit une seconde guinée dans la main de la jeune fille en lui disant :

– Vous pouvez vous en aller, mon enfant.

Et quand elle fut partie, M. Simouns, ou plutôt l’homme gris, promena un regard investigateur autour de lui :

– Vraiment, dit-il, je suis convaincu que l’argent destiné à payer la trahison de M. Whip est ici.

Cherchons…

– Cherchons, répéta le gouverneur.

XXVII

Le *Times*, le plus grand et le plus important des journaux de Londres, contenait le lendemain le récit suivant :

« Il vient de se passer à Cold Bath field une série d'événements bizarres et mystérieux qui appelleront, nous n'en doutons pas, l'attention de l'autorité sur ses agents subalternes.

Un prisonnier s'est évadé. Un gardien a été tué. Deux autres se sont trouvés un moment compromis.

Parmi ces deux derniers, il en est un, M. Bardel, qui a vingt ans de bons et loyaux services, et qui n'a dû son salut et sa réhabilitation, comme on va voir, qu'à l'extrême habileté d'un agent de police, M. Simouns. »

Puis le *Times* racontait tout au long ce que nous savons déjà, c'est-à-dire la version de John Colden sur l'évasion de Ralph ; puis il continuait :

« Il n'y avait pas plus de raison d'ajouter foi au récit de l'ouvrier irlandais qu'à celui du gardien Jonathan qui le contredisait de point en point.

M. Simouns, ce précieux détective qui nous est venu de Liverpool, a débrouillé cette énigme.

Il a d'abord découvert la maison qui avait servi à préparer l'évasion, la corde dont on avait fait usage, et enfin, une jeune fille, locataire de ladite maison, qui a pu donner plusieurs détails fort importants, un, entre autres, sur l'agent qui a succombé et qu'elle a vu venir dans la maison, une heure auparavant, et s'entretenir à voix basse avec la fille Suzannah.

Cependant M. Simouns, que le gouverneur accompagnait dans ses investigations, ne s'est point contenté de ces preuves de l'innocence du gardien-chef, M. Bardel.

Il a voulu plus encore, l'argent qui avait dû payer la trahison du gardien Whip.

Cet argent, il l'a trouvé.

Après avoir vainement sondé tous les murs et le plancher, mais dominé par la conviction que si l'argent existait, il était dans cette maison, M. Simouns a fini par découvrir qu'une des solives du plafond sonnait le creux.

La solive a été forcée par un outil de menuisier et une liasse de bank-notes s'en est échappée.

Il y avait mille livres rondes, et l'un des billets étaient jaspé de quelques gouttes de sang qui attestaient le dernier haut-fait de Bulton, ce bandit redoutable dont nous parlions dernièrement et qui est maintenant à Newgate, d'où il ne sortira, espérons-le, que pour

monter sur la plate-forme qui chavire, pour nous servir de l’expression populaire si terriblement pittoresque.

M. Simouns tenait enfin la preuve matérielle qu’il avait cherchée avec tant de persévérance.

Le dénoûment est facile à prévoir.

M. Bardel a été réintégré dans ses fonctions, et le gouverneur lui a remis une gratification.

Jonathan a été congédié ; les charges qui s’élèvent contre lui n’étant pas assez fortes pour qu’on puisse le déférer à la justice.

John Colden, coupable d’assassinat, demeurera à Cold Bath field jusqu’à ce que sa blessure soit cicatrisée.

Alors, il sera transféré à Newgate, et passera probablement aux prochaines assises.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de son procès, qui sera, très-certainement, fort curieux. »

Or, la lecture de cet article venait d’être faite à haute voix dans la sacristie de l’église Saint-George par l’homme gris lui-même à l’abbé Samuel.

– Eh bien ! dit-il, en posant le journal sur une table, et regardant le jeune prêtre en souriant, comprenez-vous maintenant ?

– Pas encore, dit l’abbé Samuel.

– C’est pourtant facile.

– Comment ?

– M. Simouns, c’est moi.

– Bon.

– La jeune fille, c’est moi qui l’ai apostée.

– Ensuite ?

– L’argent trouvé dans la poutre, c’est moi qui l’avais caché.

– Je commence à comprendre.

– Enfin, la tache de sang est tout simplement une tache de vin additionnée d’un peu d’ocre rouge. Grâce à tout cela, ce pauvre Bardel est innocenté, et nous avons en lui un ami qui aura les plus grands égards pour John Colden.

– Oui, mais celui-ci sera transporté à Newgate.

– Certainement.

– Il sera jugé.

– Sans doute.

– Condamné à mort.

– Très-certainement.

– Eh bien.

Un sourire passa sur les lèvres de l'homme gris :

– N'ai-je pas tiré l'enfant de prison.

– Oui.

– Eh bien ! j'arracherai John Colden à l'échafaud.

– Mais, dit encore l'abbé Samuel, l'enfant est toujours en danger.

– Non, tant qu'il demeurera caché avec sa mère dans le logis du sacristain de Saint-George.

– Ils ne peuvent pas y rester toujours.

– Aussi vais-je à présent, m'occuper de les en faire sortir. J'ai trouvé un lieu d'asile inviolable pour l'enfant.

– Lequel ?

– Christ's hospital.

– Le collège fondé par Edward VI ?

– Justement. Vous n'ignorez pas, continua l'homme gris, que les enfants placés dans ce collège sont sous la protection du lord maire ?

– Je le sais.

– Qu'ils jouissent de certains priviléges d'origine moyen âge, et portent un uniforme qui les fait respecter en tous lieux.

– Oh ! sans doute.

– Supposez ceci, continua l'homme gris, que Ralph, une fois sous cet habit, soit rencontré par un des policemen de Kilburn, ou par M. Booth lui-même, ou encore par un gardien de Bath square qui le reconnaisse.

– Bien.

– Les uns ou les autres auront beau faire. Protégé par son habit, l'enfant n'aura plus rien à craindre d'eux.

– Oui, certes dit l'abbé Samuel, mais vous n'ignorez pas non plus que l'admission à Christ's hospital est des plus difficiles.

– J'ai trouvé le moyen d'y faire entrer Ralph.

– Comment cela ?

– Vous vous souvenez qu'à son arrivée à Londres l'enfant a été volé par mistress Fanoche.

– Sans doute.

– Qu'en voulait faire cette femme ?

– Je l’ignore.

– Mais je le sais, moi, elle voulait le substituer à un enfant mort qu’on lui réclamait.

– Eh bien ?

– Cet enfant, s’il vivait, aurait le droit d’entrer à Christ’s hospital. Je vais donc rendre Ralph à mistress Fanoche.

– Ah ! par exemple !

L’homme gris eut un nouveau sourire.

– Fiez-vous à moi, dit-il. Ne vous ai-je pas déjà prouvé que j’arrivais à mon but ?

– Quel homme êtes-vous donc ? fit l’abbé Samuel qui regardait l’homme gris avec une sorte d’admiration.

Il baissa la tête.

– Je suis, je vous l’ai dit, expliqua-t-il, un grand coupable que le repentir a touché.

Et il se leva.

– Où allez-vous ? demanda le prêtre.

– Chez mistress Fanoche, répondit l’homme gris.

Puis il baisa le bas de la soutane de l’abbé Samuel et sortit.

Il traversa l’église et trouva Shoking à la porte.

Shoking lui dit :

– Mistress Fanoche n’est pas revenue dans Dudley street.

– Où est-elle donc ?

– Elle est toujours dans Heath-mount, à Hampsteadt.

– Eh bien, dit l’homme gris, va chercher un cab et filons, car c’est demain qu’arrive le père de l’enfant mort.

XXVIII

Il ne régnait pas une gaieté folle dans le cottage de Heath-mount, à Hampsteadt, – lequel cottage, on s’en souvient, appartenait à mistress Fanoche.

La nourrisseuse d’enfants s’y était enfermée de plus belle avec Mary l’Écossaise, depuis la disparition de Ralph.

Nous avons su vaguement, par le récit que lord Palmure bouleversé avait fait à sa fille, ce qui s’était passé après le départ de l’homme gris courant à la recherche de l’enfant.

Mais il est un personnage important de cette histoire que nous avons perdu de vue un moment.

Nous voulons parler de la vieille dame osseuse qui portait des bésicles sur le nez, et qui, durant le trajet de Londres à Hampsteadt, s’était vue, en rêve, propriétaire d’une jolie maison à Brighton et à la tête de cent cinquante livres de revenu.

Elle était demeurée dans le fiacre, tandis que lord Palmure et les prétendus agents de police entraient dans le jardin.

Puis elle avait entendu des cris, des exclamations d’étonnement et de colère, elle avait vu courir des flambeaux à travers le jardin, et elle en avait conclu qu’il se passait quelque chose d’extraordinaire.

La peur l’avait prise, d’autant mieux que lord Palmure avait gardé le portefeuille qui contenait sa fortune à venir.

Puis, comme le bruit augmentait et que la voix perçante de mistress Fanoche se faisait entendre plus aigre encore que de coutume, elle s’était dit : je suis perdue !

Cette femme, qui battait les enfants de si bon cœur, avait une grande terreur de mistress Fanoche.

Elle la haïssait violemment, mais elle avait toujours tremblé sous son regard.

La vieille dame avait donc fini par s’évanouir.

Lorsqu’elle revint à elle, horreur ! elle était dans le cottage, couchée sur un lit, et deux femmes était auprès d’elle, mistress Fanoche et Mary l’Écossaise.

La servante prenait sa revanche, et mistress Fanoche ne doutait plus de la trahison de son associée.

Mary brandissait le martinet qui avait meurtri déjà les épaules de Ralph, et elle disait, en regardant mistress Fanoche :

– Madame, laissez-moi faire, je vais la faire périr sous le fouet.

Mistress Fanoche avait fait un signe affirmatif.

Alors la géante était tombée sur la vieille dame et l'avait rossée d'importance.

Comme le quartier était désert personne n'avait entendu les hurlements de la victime.

Enfin, mistress Fanoche avait jugé la correction suffisante.

D'un geste, elle avait arrêté Mary qui cessa de frapper en soupirant.

Mistress Fanoche dit alors à la vieille dame :

– Vous le voyez, misérable, vos abominables machinations ont tourné contre vous. Plus que jamais vous êtes en mon pouvoir, et s'il vous prenait fantaisie d'aller me dénoncer à la police pour nos peccadilles passées, vous seriez aussi punie que moi, puisque vous avez été ma complice.

Le visage lamentable et baigné de larmes de la vieille dame, qui s'était jetée à genoux pour demander grâce, attestait qu'elle partageait cette conviction.

– Dès aujourd'hui, avait poursuivi mistress Fanoche, nous n'avons plus rien de commun ensemble, et je vous chasse !

La vieille dame avait pleuré, prié, supplié.

– Et si vous me chassez, disait-elle en sanglotant, que voulez-vous donc que je devienne ?

Il entrait probablement dans les vues de mistress Fanoche de ne pas se brouiller avec son ancienne associée, car elle avait fini par se laisser toucher et consenti à la voir retourner à Londres dans la maison de Dudley street.

Le jour même, la vieille dame avait repris ses fonctions, et replacé les malheureuses petites filles sous son fouet.

Mais mistress Fanoche était demeurée à Hampsteadt.

Elle envoyait Mary à Londres chaque jour pour lui rapporter ses provisions et ses lettres.

Mais elle n'osait franchir la grille de son jardin.

Mistress Fanoche avait peur de trois choses :

La première, c'est que lord Palmure ne fît faire une enquête.

La seconde, c'est que ces hommes qui étaient venus lui réclamer Ralph ne revinssent.

La troisième, c'est que miss Émily et son époux n'arrivassent redemander leur enfant.

Dix jours s'étaient écoulés cependant, et les hommes n'étaient pas revenus, et elle n'avait pas entendu parler de lord Palmure.

Mary, la veille encore, était revenue de Londres sans la moindre lettre et affirmait que le *petit pensionnat* marchait à merveille sous le fouet de la vieille dame. Mais mistress Fanoche était toujours en proie à une anxiété terrible.

Il était, ce jour là, quatre heures de l'après-midi, et Mary, partie depuis longtemps, n'était pas revenue encore.

D'horribles pressentiments assaillaient mistress Fanoche.

Assise auprès de la fenêtre du parloir, qu'elle avait laissée entr'ouverte, elle écoutait, le cœur palpitant, le bruit des omnibus qui passaient.

Enfin, l'un d'eux s'arrêta à la grille et une femme en descendit.

C'était Mary, la servante écossaise.

Mary avait une lettre à la main.

Mistress Fanoche sentit tout son sang affluer à son cœur.

Ce fut d'une main tremblante qu'elle prit la lettre, et, lorsqu'elle eut jeté les yeux sur la suscription, elle pâlit en reconnaissant l'écriture du major Waterley.

Le major n'écrivait que deux lignes :

« Demain, ma femme et moi, disait-il, nous serons chez vous. Nous avons hâte d'embrasser notre enfant. »

Mistress Fanoche cacha sa tête dans ses mains et se prit à trembler de tous ses membres.

– Que faire ? que devenir ? mon Dieu ! murmurait-elle.

– Madame, répondit Mary, c'est bien simple. La vieille dame dira que vous êtes en voyage.

– Avec l'enfant ?

– Sans doute.

– Oh ! dit mistress Fanoche, si on lui met dix guinées dans la main, elle dira où je suis. Ne nous a-t-elle pas trahies une fois déjà.

– Ça, c'est vrai, dit la vindicative Écossaise. Eh bien ! si nous partions réellement d'ici ?

– Mais où aller ?

– Je ne sais pas, dit Mary ; dans mon pays, si vous voulez.

– Le major portera une plainte à la police, et la police arrive toujours à tout savoir.

– C'est vrai tout de même, soupira l'Écossaise.

– On découvrira Wilton ; le misérable avouera tout… et nous serons condamnées.

– À mort, dit l'Écossaise. Nous serons pendues, madame. Heureusement que la vieille dame y passera comme nous.

Et Mary parut se consoler du triste sort qui l'attendait, en songeant que ce sort serait partagé par son ennemie.

Mais comme mistress Fanoche se désolait de plus belle, un nouveau bruit se fit dans le jardin.

À Londres, en hiver, la nuit arrive de bonne heure, grâce à ce brouillard rouge qui monte éternellement de la Tamise et se répand sur la ville.

Les deux femmes se levèrent épouvantées.

Elles ne voyaient rien, mais elles entendaient des pas dans le jardin.

Pourtant Mary était bien certaine d'avoir refermé la grille.

Les pas approchaient.

Bientôt deux silhouettes apparurent dans le brouillard, puis un homme enjamba la croisée.

Alors mistress Fanoche jeta un cri.

Elle avait reconnue cet homme : c'était le mendiant Shoking.

Et derrière lui, un autre homme apparut, et mistress Fanoche le reconnut pareillement.

C'était celui qui lui avait réclamé Ralph dix jours auparavant, avec un accent d'autorité.

Cependant l'homme gris n'avait plus son costume traditionnel.

Il avait revêtu l'habit de policeman de M. Simouns et mistress Fanoche, défaillante, murmura d'une voix brisée :

– Ah ! on vient nous arrêter !

XXIX

L’homme gris était armé et Shoking aussi.

Tous deux avaient un revolver et un poignard, qu’ils montrèrent tout d’abord à mistress Fanoche.

– Ma chère dame, dit l’homme gris, vous savez aussi bien que moi que vous n’avez pas de voisins, que, s’il vous prenait fantaisie d’appeler, on ne viendrait pas à votre secours.

D’ailleurs, l’habit que je porte doit vous prouver que personne ne vous prêterait main-forte.

Mistress Fanoche, en proie à une terreur inouïe, s’était jetée à genou et joignait les mains en demandant grâce.

L’homme gris fit un signe à Shoking :

– Emmène cette fille dit-il en désignant Mary l’Écossaise, conduis-la à la cuisine et tiens-la en respect. J’ai besoin de rester seul avec madame.

Shoking obéit.

L’Écossaise, malgré sa force herculéenne, comprit, en présence du revolver et du poignard de Shoking, qu’il n’y avait pas à plaisanter, et elle le suivit.

Alors l’homme gris dit à mistress Fanoche :

– Ma chère dame, rassurez-vous un peu, je vous prie, et laissez-moi vous dire tout de suite que je ne viens pas vous arrêter.

Ces mots produisirent un effet magique.

Mistress Fanoche se releva, attacha un regard avide sur son nocturne visiteur, et se suspendit pour ainsi dire à ses lèvres.

– Je ne vous arrêterai pas, poursuivit-il, bien que j’en aie le pouvoir et que j’aie, en outre, la preuve de tous vos crimes ; si je le faisais, c’est que nous n’aurions pas pu nous entendre, et vous êtes, cependant, une femme d’esprit.

Mistress Fanoche tressaillit.

Elle se trompa même au sens véritable de ces dernières paroles et crut qu’elle avait affaire à un homme de police qui ne demandait pas mieux que de la laisser échapper, si elle payait une somme convenable.

– Hélas ! monsieur, dit-elle, je ferai tout ce que je pourrai ; mais je ne suis pas riche…

Un sourire vint aux lèvres de l'homme gris :

– Vous vous trompez, dit-il, je ne veux pas d'argent.

– Ah ! fit mistress Fanoche, stupéfaite.

– Écoutez-moi bien et asseyez-vous là, près de moi.

Mistress Fanoche obéit.

– Voyons poursuivit-il, laissez-moi jeter tout d'abord un coup d'œil sur votre situation. Vous avez commis assez de crimes pour faire pendre dix personnes.

Mistress Fanoche frissonna.

– Demain le major Waterley vous réclamera son fils, et ce fils vous ne pourrez le lui rendre.

– Hélas ! dit-elle en pleurant.

– Le major portera une plainte, et vous irez à Newgate, où l'on vous tissera un collier de chanvre.

Le tremblement nerveux de mistress Fanoche reparut.

– Cependant, il y a moyen de tout arranger.

Elle leva de nouveau sur lui un œil anxieux.

– L'enfant perdu est retrouvé, dit l'homme gris.

Mistress Fanoche jeta un cri.

– Et vous pouvez le représenter au major comme son fils.

Cette fois, mistress Fanoche jeta un grand cri et se leva tout debout.

– L'enfant est retrouvé ! s'écria-t-elle.

– Oui.

– Où est-il ?

– Je l'ai en mon pouvoir.

– Et vous me le rendriez ?

– Non, mais je le placerai dans une maison où vous pourrez conduire miss Émily et Waterley en toute sûreté. Ils l'y trouveront.

– Je ne comprends pas, dit mistress Fanoche.

– Il est inutile que vous compreniez, pour le moment du moins, dit l'homme gris.

Puis il prit mistress Fanoche par la main et la conduisit vers la croisée, qui était toujours ouverte, et lui montrant le grand mur qui fermait le jardin à l'ouest :

– Il y a là une maison ?

– Oui.

– Elle est déserte ?

– Toujours en hiver.

– Elle sera habitée demain.

– Ah ! fit mistress Fanoche, et par qui ?

– Par un vieux monsieur que vous irez voir en vous levant, et qui vous dira ce que vous aurez à faire.

– Mais… l'enfant ?

– L'enfant sera auprès de lui.

– Seul ?

– Non, avec sa mère.

Mistress Fanoche ouvrait de grands yeux, en même temps qu'une certaine défiance la reprenait.

– Mais, dit-elle, je ne connais pas la personne dont vous parlez, et je ne sais pas même son nom.

– Cette personne s'appelle monsieur Lirton.

– Ah ! Et je n'aurai qu'à me présenter ?

– Vous serez reçue sur-le-champ.

Et comme le visage de mistress Fanoche exprimait toujours la défiance, l'homme gris lui dit en souriant :

– Vous ne me croyez pas…

– Mais, dame ! répondit la nourrisseuse d'enfants, tout cela est au moins bizarre…

– Mais tout cela arrivera, reprit-il. Maintenant, laissez-moi vous donner un dernier conseil. Croyez aveuglément à ce je vous dis, et faites ce que je vous commande. S'il en était autrement, vous pourriez bien aller demain soir coucher à Newgate.

Mistress Fanoche frissonna de nouveau.

– J'obéirai, dit-elle.

– Et ne cherchez pas à fuir, ajouta-t-il, car vous ne seriez pas hors de cette maison sans être arrêtée.

Faites ce que je vous commande, et vous serez satisfaite.

– Mais, monsieur, dit encore la nourrisseuse, que le regard dominateur de l'homme gris pénétrait jusqu'au fond de l'âme, cet enfant a un caractère énergique ; il a une raison au-dessus de son âge.

– Eh bien ?

– Il protestera devant le major qu'il n'est pas son fils et il se plaindra de moi.

– Vous vous trompez encore. Je vous engage ma parole qu'il vous sautera au cou et fera et dira tout ce que vous voudrez…

Cette fois l’étonnement de mistress Fanoche devint presque de la stupeur.

L’homme gris prit son chapeau.

– Adieu, madame, dit-il, à demain.

Et il ouvrit la porte du parloir et appela Shoking qui était à la cuisine avec Mary l’Écossaise.

Cinq minutes après, le prétendu agent de police qu’on appelait à Scotland-yard M. Simouns, roulait vers Londres en compagnie de Shoking, dans un cab qu’ils avaient laissé au coin de Heath-mount.

Shoking marchait depuis quinze jours d’étonnements en étonnements, à la suite de ce maître qu’il s’était donné.

Aussi avait-il fini par ne plus lui faire de questions et par trouver tout naturel.

L’homme gris lui eût dit qu’ils allaient prendre la cathédrale de Saint Paul sur leurs épaules et la transporter à Hyde-Park, que Shoking eût dit simplement :

– Allons ! cela doit être possible.

Le cab roula rapidement et rentra au cœur de Londres en moins d’une demi-heure.

L’homme gris s’était enveloppé d’un grand manteau qui dissimulait entièrement son uniforme de policeman.

Au coin d’Holborne street, le cab s’arrêta.

Tous deux mirent pied à terre devant une maison assez chétive.

L’homme gris dit à Shoking :

– Suis-moi.

Et il s’engouffra dans une allée humide et sombre, ajoutant tout bas :

– Nous avons de la besogne cette nuit.

– Cela ne m’étonne pas, répondit Shoking.

– Sais-tu où nous allons ?

– Non.

– Nous allons déterrer un mort.

Si habitué qu’il fût aux excentricités de l’homme gris, Shoking ne put se défendre de cette question :

– Il y a donc un mort dans cette maison ?

Mais l’homme gris ne répondit pas, et il enfila l’escalier dont il monta lestement les degrés.

XXX

L’homme gris allait faire dans cette maison une chose bien simple et que le bon Shoking aurait dû comprendre du premier coup.

Il allait quitter son habit de policeman et prendre des vêtements ordinaires.

Shoking le vit s’arrêter au deuxième étage, tirer une clef de sa poche et ouvrir une porte.

Après quoi, il se procura de la lumière, et alors Shoking put voir où il était.

Il se trouvait au seuil d’une chambre en tout semblable au logement d’un ouvrier honnête, laborieux et qui est sans femme ni enfants.

Un lit de bois blanc, une table, deux chaises, un porte-manteau où étaient appendus quelques habits, dans un coin une malle en bois, et un poêle en faïence.

Tel était l’ameublement.

Cependant l’homme gris était entré comme chez lui et Shoking lui dit :

– Ce n’est pourtant pas ici que vous demeurez ?

– Ici et ailleurs, répondit l’homme gris, j’ai une demi-douzaine de logis dans Londres.

– Voilà qui est joliment commode ! murmura Shoking avec un soupir. De cette façon on est toujours sur de ne pas coucher dehors.

L’homme ne put réprimer un sourire.

Puis, regardant Shoking :

– Eh bien ! lui dit-il, quand j’aurai terminé ma tâche, accompli mon œuvre, lorsque je n’aurai plus besoin de toi, je récompenserai tes services.

– Oh ! fit Shoking, je ne vous sers pas par intérêt, croyez-le bien.

– Je le sais, mais ça ne m’empêchera pas de te donner une petite maison hors de Londres, où tu pourras vivre comme un gentleman.

Et l’homme gris quitta sa tunique courte et s’affubla d’un vieil habit tout râpé et d’un chapeau sans bord.

En même temps ses favoris roux tombèrent, et Shoking, bien qu’il eût été souvent témoin de ces métamorphoses, Shoking se mit à rire en disant :

– Le plus rusé des policemen n’est qu’un imbécile auprès de vous.

Ainsi vêtu, l'homme gris ouvrit sa malle et en retira une petite bêche courte, mais toute neuve, qui était enveloppée dans un morceau de toile cousu en forme de sac, lequel renfermait en outre, un marteau, un ciseau à froid et un tournevis.

– Prends cela, dit-il à Shoking. Ce sont les outils dont nous avons besoin.

Et il tira de sa malle un dernier objet qui attira bien autrement l'attention de Shoking.

Cet objet était une lanterne.

Mais non point une lanterne ordinaire, comme en portent les gens des bas quartiers où le gaz est rare.

Elle avait quatre verres de couleur différente : un blanc, un bleu, un rouge et un vert.

– Une drôle de lanterne ! dit Shoking.

– Et dont je vais te montrer les qualités et l'utilité, dit l'homme gris.

Il ouvrit la lanterne et pressa un ressort.

Après quoi il alluma le bout de bougie qui se trouvait au centre.

Et, cela fait, il souffla la chandelle qui brûlait sur le poêle.

Shoking vit alors qu'un seul côté de la lanterne était éclairé et projetait une flamme blanche comme les feux d'un diamant.

– Mais c'est le soleil, ça, dit-il.

L'homme gris pressa un ressort.

La clarté blanche s'éteignit. Une flamme verte, qui changeait de ton à chaque seconde lui succéda.

Celle-là était sans rayonnement, et on eût dit un de ces gaz qui planent la nuit au-dessus des étangs ou des endroits putrides, et qui s'éteignent tout à coup.

Puis, le ressort joua deux fois de suite encore, et la lumière devint rouge, puis bleue, à la naïve admiration du bon Shoking.

– Une singulière lanterne, en vérité ! répéta-t-il.

– Eh bien ! dit l'homme gris, écoute-moi maintenant. Tu sais que la loi punit de l'emprisonnement, et souvent même de la déportation, ceux qui violent une sépulture ?

– Oui, certes.

– C'est pourtant ce que nous allons faire.

– Et s'il en est ainsi, dit Shoking, c'est que vous avez des raisons.

– Naturellement. Seulement je ne veux pas que nous allions en prison et c'est pour cela que j'ai fait faire cette lanterne.

Shoking regardait toujours la lanterne qui jetait alternativement des feux verts, rouges et bleus.

– As-tu passé quelquefois auprès de Saint-Paul, la nuit, en été, après qu'il a plu ?

– Très-souvent.

– Ces flammes ne te rappellent rien ?

– Oh ! si fait, dit Shoking, on en voit quelquefois de pareilles sur les tombes du cimetière qui entoure l'église. Elles se promènent comme si on les portait à la main.

– Et elles changent de couleur ?

– Très-souvent. Il y a des gens qui disent que ce sont les âmes des morts qui redescendent sur la terre pour voir si leur corps est tranquille.

– Non, dit l'homme gris en souriant, ce sont des gaz et des phosphorescences qui se dégagent des matières en putréfaction. Mais je ne me plains pas de cette croyance, qui est consolante, après tout, et qui nous sera d'un certain secours cette nuit.

– Comment cela ?

– C'est ce que je t'expliquerai en chemin. Viens.

Et l'homme gris éteignit sa lanterne et la mit dans sa poche, ainsi qu'un briquet.

Shoking avait jeté sur son dos le sac d'outils.

Ils refermèrent la porte de la chambre et descendirent sans lumière.

Une fois dans la rue, l'homme gris regarda l'heure à la pendule d'un public-house.

Il était neuf heures.

– Nous avons un bout de chemin à faire, dit-il ; mais nous arriverons encore trop tôt. Allons à pied.

Le brouillard était très-épais : si épais même, que la circulation des voitures était presque interrompue.

Ils descendirent Holborne street, entrèrent dans Oxford, qui en est la continuation, et d'Oxford, ils gagnèrent le quartier irlandais qu'ils traversèrent, se dirigeant toujours vers la Tamise.

– Écoute bien, disait l'homme gris, et tu vas comprendre. Il n'y a guère de policemen aux alentours de l'église Saint-George.

– Les pauvres gens n'ont pas besoin d'être gardés avec autant de soin que les riches, dit Shoking.

– Mais il y a toujours des mendiants qui ne savent où coucher, des ivrognes attardés qui cherchent un public-house encore ouvert.

Voilà les gens que je crains, et en vue de qui j'ai fabriqué cette lanterne.

– Ah ! fit Shoking, comment ?

– Entrer dans le cimetière n'est rien, puisque le gardien de l'église viendra nous ouvrir.

– Bon !

– Le brouillard est assez épais pour qu'à travers les grilles on ne nous aperçoive pas, et nous ne ferons pas grand bruit, mais encore faudra-t-il y voir ?

– C’est juste, dit Shoking.

– Une lanterne ordinaire nous trahirait, tandis que ces flammes vertes, rouges et bleues mettront en fuite les rôdeurs de nuit, qui feront un signe de croix et prieront pour les pauvres âmes en peine.

– Comment ne pas suivre au bout du monde un homme qui a des idées comme vous ! s’écria Shoking enthousiasmé.

L’homme gris ne répondit pas à ce compliment.

Ils arrivèrent dans le Strand, descendirent au pont de Waterloo, et à l’entrée, tandis qu’il fouillait dans sa poche pour y prendre le penny de rigueur, il regarda la Tamise.

La Tamise avait disparu dans le brouillard et les réverbères du pont étaient invisibles.

– Une belle nuit pour déterrer un mort, murmura Shoking.

Et tous deux s’engagèrent sur le pont.

XXXI

Le pont de Waterloo traversé, l'homme gris et Shoking se trouvèrent dans cette partie de Londres située sur la rive droite qu'on appelle le Southwark.

De là à Saint-George, le trajet était court.

Néanmoins l'homme gris évita les rues larges et les voies fréquentées, et se dirigea vers la cathédrale catholique par ces petites ruelles dans lesquelles, la nuit précédente, il avait suivi la mère du pauvre garçon mort d'amour.

Le brouillard s'épaississait selon l'ordinaire.

C'est entre neuf heures du soir et deux heures du matin qu'il atteint, sur les deux rives de la Tamise, sa plus extrême densité.

L'église en était enveloppée, et à peine son clocher parvenait-il à déchirer cette enveloppe de brumes.

Cependant une lumière tremblottait dans le clocher et ressemblait à la lueur d'un cigare, tant elle était faible et sans rayons.

– Le sacristain nous attend, dit l'homme gris.

Et il contourna le mur du cimetière pour arriver jusqu'à la grille.

La grille était tout contre, pour nous servir d'une expression familière que tout le monde comprend.

Shoking la poussa et elle tourna sans bruit sur ses gonds.

Quand ils furent dans le cimetière, l'homme gris dit à Shoking :

– Donne-moi la main ; tu pourrais te heurter à quelque tombe. Moi, je connais le chemin.

– Brrr ! fit Shoking, si on m'avait dit, il y a huit jours, que je me promènerais la nuit dans un cimetière, je n'aurais pas voulu le croire. Je n'ai pas peur des morts, précisément, mais je préférerais le gazon de Hyde-Park.

– Gentleman ! fit l'homme gris d'un ton moqueur.

– C'est que, voyez-vous, continua Shoking, on a beau dire, mais les morts ne peuvent pas être contents.

L'homme gris ne répondit pas.

Mais il continua son chemin, traînant toujours à sa suite Shoking, qui avait le frisson et sentait ses cheveux se hérisser.

Ils arrivèrent ainsi à la porte percée derrière le chœur.

L'homme gris n'eut qu'à frapper trois coups, et elle s'ouvrit presque aussitôt.

Le vieux sacristain apparut, son surplis blanc sur les épaules et sa lampe à la main.

– Tout va bien ? lui demanda l'homme gris.

– Oui, votre Honneur. La mère et l'enfant sont toujours là-haut.

– Et ils m'attendent ?

– Sans doute. L'abbé Samuel est venu ce soir.

– Ah !

– Il les a vus et il m'a dit que je pouvais vous obéir aveuglément.

– Il a eu raison, dit l'homme gris en pénétrant dans l'église.

– Aussi vous obéirai-je, ajouta le sacristain.

– Quoi que je fasse ou dise ?

– Sans doute, puisque l'abbé Samuel le veut. Nous brûlerions l'église, s'il nous le commandait.

L'homme gris se tourna vers Shoking.

– Attends-moi ici, sur ce banc, dit-il.

– Où donc allez-vous ?

– Dans le clocher.

Et il se dirigea vers la porte de l'escalier en colimaçon qui conduisait au logis du sacristain.

Ce dernier suivait l'homme gris, qui lui dit encore.

– L'Irlandaise est-elle couchée ?

– Elle, non, mais son fils dort.

– Je n'ai affaire qu'à elle.

Et il monta sans bruit, probablement pour ne pas troubler le repos de l'enfant.

Que se passa-t-il entre l'Irlandaise et lui ?

Shoking ne le sut pas.

Mais il attendit près d'une heure, tremblant de tous ses membres et n'osant parler au sacristain, tant le bruit de sa voix, que répercutaient les échos de l'église, l'effrayait.

– Je n'ai pas peur des vivants, pensait-il, non bien sûr. Shoking est brave autant qu'il est gentleman, chacun sait ça, mais j'ai peur des morts… Oh ! mais peur !…

Le pauvre diable, malgré sa confiance aveugle dans l'homme gris, regrettait en ce moment les mauvais jours passés et se disait encore :

– J'aimerais bien mieux être couché le ventre vide sous les voûtes d'Adelphi.

Enfin, l'homme gris revint.

– As-tu ton sac ? dit-il à Shoking.

– Le voilà.

– En route, alors…

– Mais, dit Shoking, c'est donc sérieux ?

– Quoi donc ?

– Que nous allons déterrer un mort ?

– Oui.

À son tour, le vieux sacristain eut un geste d'étonnement.

– L'abbé Samuel ne vous a-t-il pas dit de m'obéir, fit l'homme gris.

– Oui, Votre Honneur.

– Eh bien ! écoutez mes recommandations. À quelle heure ouvrez-vous la grille du cimetière ?

– Aussitôt que j'ai sonné l'*Angelus*.

– Par conséquent, une heure avant le jour.

– À peu près.

– Nous nous en irons cette nuit, et nous emmènerons avec nous l'Irlandaise et son fils.

– Ah ! fit le sacristain.

– Quand nous serons partis, vous fermerez la grille.

– Bien.

– Et vous irez vous coucher, et vous attendrez, pour l'ouvrir, que le jour soit venu tout grand. Comprenez-vous pourquoi ?

– Non.

– C'est à la seule fin que la pauvre femme vêtue de deuil qui vient tous les matins avant le jour prier sur une tombe, ne puisse venir demain.

– C'est donc cette tombe ?…

– Celle-là même ; mais, dit encore l'homme gris, rassurez-vous, nous n'emporterons ni le corps ni le cercueil. Demain vous irez chercher le fossoyeur et vous lui ferez remettre du gazon sur la tombe de façon que la pauvre femme ne s'aperçoive de rien.

Alors l'homme gris tira sa lanterne et l'alluma à la lampe du sacristain.

Puis il fit jouer le ressort de façon à masquer trois des faces et à ne laisser découverte que la quatrième, qui se mit aussitôt à répandre un feu verdâtre autour d'elle.

– Viens, dit-il encore à Shoking.

Celui-ci chancelait en marchant.

Lorsqu’ils furent revenus dans le cimetière, la promenade à travers les tombes recommença.

L’homme gris agitait sa lanterne, tantôt l’élevant à la hauteur de sa tête, tantôt l’abaissant vers le sol, pour lui donner l’apparence d’un véritable feu follet.

Quelquefois il l’approchait d’une pierre tumulaire, regardait l’inscription et disait :

– Ce n’est pas ici…

Enfin il trouva la tombe de Dick Harrisson.

Alors, comme Shoking tremblait toujours, il lui dit :

– Tiens-moi la lanterne et donne-moi le sac.

Il l’ouvrit, y prit la bêche, s’agenouilla sur le gazon et se mit à creuser lentement.

De temps en temps il interrompait sa besogne pour reprendre la lanterne dont il changeait la flamme.

Enfin la bêche rendit un son mat.

Elle venait de heurter le cercueil…

Alors Shoking sentit une sueur glacée perler à son front, la lanterne lui échappa des mains et s’éteignit.

XXXII

La lanterne éteinte, l'homme gris et Shoking se trouvèrent dans la plus complète obscurité.

Les dents de Shoking s'entre-choquaient, et l'homme gris comprit qu'il était en proie à une de ces terreurs superstitieuses que le raisonnement ne peut arriver à dominer.

Il s'arrêta dans sa funèbre besogne, laissa sa bêche sur le tertre entamé, à force de tâtonner retrouva sa lanterne, et dit alors à Shoking :

– Viens, tu finirais par me trahir… triple poltron que tu es !

Comme Shoking chancelait, il le prit dans ses bras et l'emporta.

– Pardonnez-moi… pardonnez-moi, balbutiait Shoking… c'est plus fort que moi… mais c'est le bruit de la bêche sur ce cercueil… oh ! ce bruit.

Au lieu de retourner vers l'église, l'homme gris se dirigea au contraire vers la grille qui était entr'ouverte.

Cette grille franchie, Shoking respira plus à l'aise.

Alors l'homme gris le remit sur ses pieds.

– Voyons, dit-il, as-tu toujours peur ?

L'accès de terreur était passé. Shoking prit la main de l'homme gris et la porta à ses lèvres :

– Pardonnez-moi ! répéta-t-il. C'est la première fois que je vous fais défaut, maître, ce sera la dernière.

Autour du cimetière, il y a une sorte de square, et dans ce square des bancs.

L'homme gris fit asseoir Shoking sur l'un d'eux et lui dit encore :

– Auras-tu peur ici ?

– Oh ! non.

– Si tu voyais venir quelqu'un, si tu entendais du bruit, serais-tu assez maître de toi pour me donner un signal ?

– Oui, je vous le jure.

– Eh bien ! reste.

– Je donnerai un coup de sifflet.

– Non, dit l'homme gris, mais tu te mettras à chanter le *Rule britannia*.

– Parfait, dit Shoking, qui commençait à avoir honte de sa peur.

– Je vais faire la besogne tout seul, dit l'homme gris.

Comme il allait s'éloigner, Shoking le retint :

– Maître, dit-il, est-ce que vous me ferez porter le cadavre ?

À cette question l'homme gris tressaillit.

– Au fait, dit-il, si tu as peur, c'est un peu ma faute, j'aurais dû te dire tout d'abord ce dont il s'agissait. Écoute-moi donc bien et achève de te rassurer. Je ne veux pas emporter le cadavre.

– Ah ! dit Shoking avec un redoublement d'étonnement.

– Je ne suis pas un Burker, continua l'homme gris, et je ne vends pas des morts aux amphithéâtres de dissection.

– Mais alors ?

– Alors j'ai besoin d'ouvrir la bière, de prendre dedans des papiers importants pour notre cause, voilà tout.

As-tu toujours peur ?

– Non, dit Shoking, et je suis prêt à vous suivre de nouveau dans le cimetière.

– Oh ! répondit l'homme gris, j'aime autant que tu restes ici.

Et il retourna dans le cimetière, et, à l'aide d'un briquet, ralluma sa lanterne.

Un silence profond régnait autour de l'église.

L'homme gris, arrivé sur la tombe, mit sa lanterne au ton vert, la posa à terre et se mit à la besogne.

À Londres les fosses sont peu profondes ; cela tient à ce que, de siècle en siècle, on a superposé des couches de cadavres, ne pouvant agrandir les cimetières.

Il n'y avait donc pas un pied de terre sur la bière de Dick Harrisson, et l'homme gris eut bientôt mis le cercueil à découvert.

Alors, l'espace d'une seconde, il fit passer sa lanterne au feu blanc, qui seul pouvait lui donner assez de clarté pour ce qu'il voulait voir.

La bière était-elle clouée ou fermée par des vis ?

Dans le premier cas, il allait être obligé de se servir d'un marteau et de faire un peu de bruit.

Il lui faudrait peut-être même briser le couvercle de la bière.

Mais la vive clarté qui s'échappa de la lanterne lui permit de se rassurer sur-le-champ.

La bière était garnie de quatre vis qui assujettissaient le couvercle.

Dès lors la besogne était facile, et la lanterne repassa au feu vert.

Il prit dans le sac de toile un petit outil avec lequel il se mit à dévisser le couvercle.

Ce fut l’affaire de quelques minutes.

En ce moment une voix traversa l’espace.

L’homme gris reconnut la voix de Shoking qui entonnait le *Rule britannia*.

En même temps un bruit de pas retentit dans le lointain.

L’homme gris se mit à agiter sa lanterne en tous sens.

Tantôt elle montait dans l’air, tantôt elle rasait le sol comme un feu follet, tantôt encore elle avait l’air d’une étoile filante qui traverse l’espace.

Les pas que l’homme gris avait entendus, s’éloignèrent alors précipitamment, et Shoking cessa de chanter.

Deux hommes du peuple qui sortaient de quelque public-house avaient vu le feu vert, et persuadés que c’était une âme en peine, ils avaient pris la fuite.

Le danger était passé et l’homme gris se remit l’œuvre.

Il enleva le couvercle. Alors le pauvre mort lui apparut enveloppé dans son suaire.

Où étaient les papiers ?

L’homme gris hésitait à toucher le cadavre de ses mains et à le soulever, non par peur, mais par un sentiment de respect facile à comprendre. Il se décida donc à démasquer une seconde fois sa flamme blanche, en approchant la lanterne de la bière, dans laquelle elle projeta sur-le-champ une vive clarté.

Une grosse enveloppe de papier gris était placée entre la tête du mort et la paroi supérieure de la bière.

L’homme gris la prit et la tira à lui avec tant de précaution, que la tête du mort ne remua pas.

La profanation n’avait pas eu lieu, et le sommeil du mort n’avait point été troublé.

– Adieu, mon pauvre Dick, dit alors l’homme gris, dors en paix, tu seras vengé !

Et il replaça le couvercle, après avoir de nouveau fait succéder le ton vert à la flamme blanche.

Le couvercle revissé, il refoula la terre sur la tombe et la bière eut bientôt disparu sous elle.

L’homme gris éteignit sa lanterne, glissa l’enveloppe dans sa poche, emporta le sac d’outils, et se dirigea vers l’église.

Le sacristain l’attendait dans le chœur.

– L’enfant est-il éveillé ? demanda-t-il.

– Oui, répondit le sacristain.

– Allez prévenir la mère qu’elle peut descendre.

Le sacristain se dirigea vers l’escalier du clocher, laissant l’homme gris perdu dans les ténèbres du chœur.

Quelques minutes après, il reparut suivi de l’Irlandaise qui tenait son enfant par la main.

Ralph reconnut l’homme gris et lui tendit les bras.

– Viens, mon enfant, dit celui-ci.

Et il ajouta en regardant la mère :

– Je vais le porter.

Il le prit dans ses bras, en effet, franchit de nouveau la porte du chœur, et, suivi de l’Irlandaise, il traversa le cimetière.

Shoking attendait toujours à la même place.

– Maintenant, lui dit l’homme gris, il s’agit de trouver un cab et de filer à Hampsteadt.

Et, tandis qu’ils s’éloignaient, le vieux sacristain, fidèle aux ordres qu’il avait reçus, traversa le cimetière à son tour, et vint fermer la grille.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

–

Juillet 2007

–

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Christian, Jean-Marc, Coolmicro et Fred.

– Source :

Project Gutenberg www.gutenberg.org

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

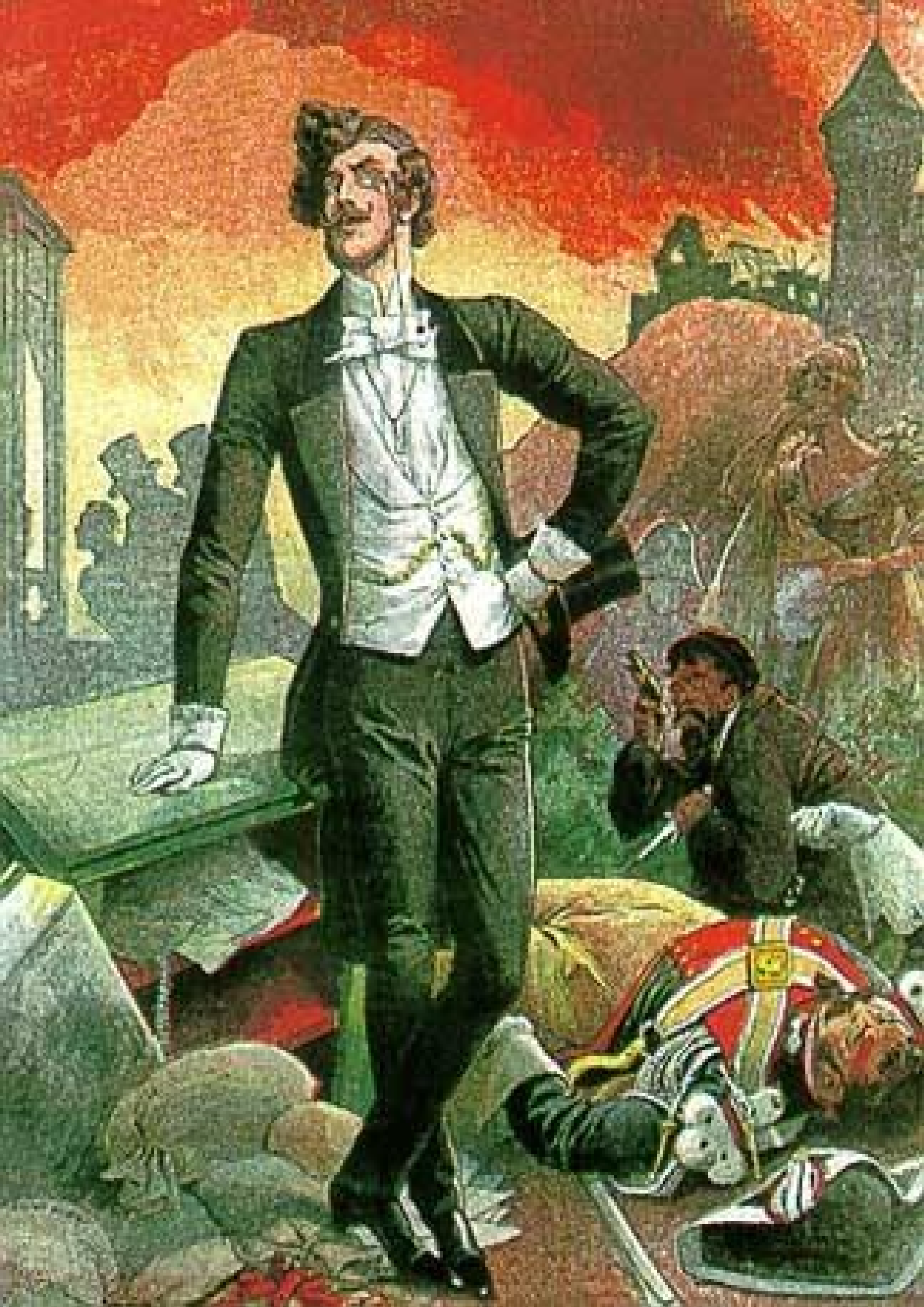
– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

1 Mouvement des fenians dont le but était de soustraire par la force l’Irlande à la domination anglaise et de la constituer en république indépendante.



Pierre Alexis Ponson du Terrail

ROCAMBOLE

LES MISÈRES DE LONDRES

Tome III

LA CAGE AUX OISEAUX

E. Dentu – 1868

Première publication en journal : *La Petite Presse – Les Misères de Londres* – 9 novembre 1867 au 2 juillet 1868 – 237 épisodes.

TROISIÈME PARTIE

NEWGATE LE CIMETIÈRE DES SUPPLICIÉS

I

L’Irlandaise avait longuement causé, dans la chambrette du clocher, avec l’homme gris, et, sans doute, elle savait ce qui allait se passer, car elle ne fit aucune objection et monta dans le cab à quatre places que Shoking, qui était allé en avant, eut bientôt découvert.

– À Hampsteadt ! cria l’homme gris au cocher.

L’enfant ne demanda rien non plus.

N’était-il pas avec sa mère et avec l’homme qui l’avait sauvé du moulin ?

D’ailleurs, cet enfant était presque un homme, – il l’avait prouvé déjà.

Le courage, le raisonnement, ces deux qualités essentiellement viriles, avaient chez lui devancé les années.

Ralph avait vu pour la première fois l’homme gris dans la prison de la cour de police de Kilburn.

Tout ce que cet homme, qui lui avait parlé le cher idiome de son pays, lui avait prédit, s’était réalisé.

Ralph avait donc confiance dans l’homme gris comme dans sa mère, et lorsque celui-ci lui dit, tandis que la voiture roulait :

– Mon petit Ralph, seras-tu bien obéissant ?

– Oh ! oui, monsieur, répondit-il.

– Feras-tu tout ce que je voudrai ?

– Oui, monsieur.

Le cab traversa de nouveau Waterloo-Bridge, remonta les beaux quartiers jusqu’à Holborn-street et prit la route d’Hampsteadt.

– Est-ce que nous retournons chez mistress Fanoche ? demanda Shoking.

Ce nom fit tressaillir la mère et l’enfant.

Cependant, aucune crainte ne se peignit sur leur visage.

– Non, répondit l’homme gris. Nous allons simplement à ma maison de campagne.

Shoking crut avoir mal entendu.

– Est-ce que vous avez une maison de campagne à Hampsteadt, maître ? demanda-t-il.

– Ce n’est pas moi.

– Qui donc, alors ?

– C’est toi.

– Moi ? fit Shoking stupéfait.

– Toi-même, mon cher.

– Maître, reprit Shoking, je suis habitué à vous voir faire des miracles, mais il en est que Dieu lui-même, je crois, ne saurait faire.

– Bah ! fit l’homme gris.

– Non-seulement je n’ai pas de maison de campagne, mais encore je n’aurai pas de domicile dans Londres demain, car ma dernière semaine payée à mon boarding expire demain, et…

Shoking s’arrêta.

– Et ? fit l’homme gris, en souriant.

– Et je n’ai plus d’argent, balbutia Shoking, en baissant la tête.

– Comment, dit l’homme gris, qui se plut à prendre un air sévère, tu as déjà dépensé les dix livres de lord Palmure ?

La tête de Shoking retomba presque au milieu de sa poitrine.

– Dame ! fit-il, j’ai cru que ça ne finirait jamais, et je suis allé un peu vite.

– Après cela, dit l’homme gris, un mort n’a plus besoin de domicile.

– Comment un mort ?

– Sans doute.

– Mais je suis bien vivant ! dit Shoking.

– Je te prouverai tout-à-l’heure, non-seulement que tu es mort et qu’il n’y a plus de Shoking en ce monde, mais encore…

– Ah ! par Saint-George, s’écria Shoking, je suis crédule, maître, mais pas à ce point…

– Attends, tu verras.

Shoking regarda l’homme gris avec une véritable inquiétude.

On passait alors auprès d’un réverbère et sa lueur tombait d’aplomb sur le visage.

– Bon ! dit celui-ci, souriant toujours, tu te demandes si je ne suis pas fou…

Shoking ne répondit pas.

– Et si au lieu de me suivre à Hampsteadt, tu ne ferais pas mieux de me conduire à Bedlam ?

– Dame ! fit naïvement Shoking.

– Eh bien ! un peu de patience, mon cher, et tu verras que tout ce que je t’ai dit est la pure vérité.

Shoking tomba en une rêverie profonde.

La scène récente du cimetière avait quelque peu troublé son cerveau, et les paroles de l'homme gris achevaient de le confondre.

Mais ce qui l'étonnait peut-être plus encore, c'est que ces paroles, si étranges qu'elles fussent, n'avaient point paru impressionner l'Irlandaise qui, même, avait eu deux ou trois fois un pâle sourire.

Le cab roula quelque temps encore, puis il s'arrêta.

Alors Shoking mit la tête à la portière et reconnut la montée des bruyères et la maison de mistress Fanoche.

– Mais vous voyez bien que c'est chez mistress Fanoche que nous allons, dit-il.

– Tu crois ?

– Pardine, nous voici dans Heathmount.

– C'est vrai.

– Et voilà la maison.

– Descends toujours, tu verras…

En même temps, l'homme gris donna la main à l'Irlandaise qui sortit du cab, et son fils la suivit.

Shoking les avait imités.

Il demeurait planté sur ses pieds, se demandant pourquoi l'homme gris, qui s'était toujours montré bienveillant et affectueux, se moquait ainsi de lui.

Cependant l'homme gris, au lieu de se diriger vers la grille de mistress Fanoche, s'était arrêté à la grille à côté, ce que Shoking vit parfaitement, car le brouillard était moins épais à Hampsteadt qui est sur la hauteur, et un bec de gaz se trouvait entre les deux habitations.

Une chose qui eût encore étonné Shoking, si Shoking eût pu s'étonner de quelque chose d'ordinaire, après qu'on venait de lui certifier qu'il était mort, c'est que l'homme gris avait congédié le cab après avoir payé le cocher.

On allait donc rester à Hampsteadt.

Quand l'homme gris eut sonné, Shoking vit une fenêtre de la maison qui se trouvait au fond du jardin et qui paraissait déserte, s'éclairer subitement.

Peu après le sable du jardin cria sous des pas d'homme et bientôt la grille s'ouvrit.

Alors Shoking délia sa langue :

– Mais où allons-nous ? dit-il.

– Visiter ta maison de campagne.

– Encore !

– Mais dame ! fit l'homme gris, ai-je donc l'habitude de te mentir ?

Shoking, ahuri, regarda celui qui venait d'ouvrir la grille.

C’était un vieux domestique en livrée et d’une tenue irréprochable.

Il avait une lanterne à la main et s’inclina sans mot dire devant les nouveaux venus.

L’homme gris poussa Shoking devant lui, et, donnant toujours le bras à l’Irlandaise qui tenait son fils par la main, ils entrèrent tous les quatre dans le jardin.

Puis le valet ayant refermé la grille, les précéda dans l’allée sablée qui conduisait à la maison.

Shoking marchait toujours en chancelant.

– Je crois bien, murmurait-il, que je fais un rêve.

Ils pénétrèrent dans un large vestibule dallé en marbre et garni de statues et de corbeilles de fleurs.

Le valet ouvrit une porte à gauche, et Shoking, de plus en plus ébloui, se vit au seuil d’un parloir confortable et luxueux.

Un grand feu de houille brûlait dans la cheminée et il y avait au milieu de la pièce une table toute servie.

– Dans tous les cas, pensa Shoking, le rêve est assez joli.

Et il aspira ces odeurs succulentes qui se dégageaient de la table.

Alors l’homme gris lui dit :

– Tu dois avoir faim, car nous avons oublié de dîner aujourd’hui.

– Mais puisque je suis mort… dit Shoking.

– C’est Shoking qui est mort…

– Shoking et moi ça ne fait qu’un.

– Tu verras tout à l’heure le contraire. Mais, ajouta l’homme gris, un gentleman aussi délicat que toi ne saurait se mettre à table dans le piteux costume où tu te trouves.

– Où voulez-vous que j’en trouve un autre ?

– Ton valet de chambre va te conduire à ton cabinet de toilette et tu t’habilleras.

– Mon… valet… de chambre ?…

– Sans doute.

L’homme gris s’approcha de la cheminée et secoua un gland de sonnette.

Alors Shoking abasourdi vit entrer un autre valet, également en livrée qui, s’adressant directement à lui, lui dit :

– Si Votre Honneur daigne me suivre, je conduirai Votre Honneur à son appartement.

Cette fois, Shoking jeta un grand cri et dit à l’homme gris :

– Mais pincez-moi donc le bras, réveillez-moi donc, je ne veux pas dormir plus longtemps !

II

– Mais va donc, imbécile ! répéta l'homme gris en poussant Shoking par les épaules.

Cette fois Shoking comprit qu'il ne dormait pas, car la poussée vigoureuse qu'il venait de recevoir l'eût certainement réveillé.

Il se résigna donc et suivit le second valet.

Celui-ci lui fit traverser de nouveau le vestibule et, un flambeau à la main, il gravit devant lui un escalier à marches de marbre.

Shoking était devenu docile, et, en montant, il fit cette réflexion qu'un homme qui se moquait de la police et ouvrait les portes des prisons, comme l'homme gris, était capable de tout.

Le valet, arrivé au premier étage, lui fit traverser une antichambre, puis un grand salon, puis un petit.

Tout cela était confortable et d'un luxe divin.

Après le petit salon, Shoking trouva une chambre à coucher ; et, après la chambre, un vaste cabinet de toilette.

Une large tablette de marbre jaune supportait une garniture en vermeil, des brosses en ivoire, des peignes d'écaille, tout le confort, tout le luxe d'un vieux garçon qui ne veut pas vieillir.

Il y avait sur les dressoirs des pots de col-cream, des cosmétiques, des rasoirs, et dans un coin une baignoire pleine d'une eau tiède et parfumée.

Shoking recommença à croire qu'il était le jouet d'un rêve, mais le rêve devenait de plus en plus agréable.

Le valet était sérieux et digne.

– Votre Honneur, dit-il, fera bien de prendre un bain.

Et il se mit à le déshabiller.

En un tour de main, Shoking fut débarrassé de ses guenilles, chaussé de pantoufles de liége, enveloppé dans un peignoir de toile fine, et il n'avait pas eu le temps de crier *ouf* qu'il était dans le bain.

– Pendant ce temps-là, dit alors le valet, je vais peigner et coiffer Votre Honneur.

Et il se mit à la besogne.

Shoking le laissa faire et il éprouva des voluptés infinies à sentir ses membres se dilater sous la douce chaleur du bain, tandis qu'un peigne courait dans ses cheveux blonds et déjà grisonnants.

Un quart d'heure après, Shoking sortait du bain. Ses loques avaient disparu.

Mais il y avait sur une chaise de beaux habits tout neufs, une chemise de batiste, une cravate blanche, un gilet à boutons de métal, et le valet, impassible, se mit à l'habiller aussi gravement que s'il n'eût jamais fait autre chose.

Puis, la toilette terminée, il le conduisit devant une grande glace à pivot mobile.

Et Shoking recula ébloui.

Il avait l'air d'un pair d'Angleterre, il était frisé, parfumé, tiré à quatre épingles, et sa longue figure famélique avait même un air de singulière distinction.

Le valet reprit le flambeau et dit :

– Maintenant, Votre Honneur veut-il descendre à la salle à manger ?

Mais Shoking fut pris d'une résolution subite, et regardant le valet face à face :

– Ah ! ça, drôle, dit-il, m'expliqueras-tu…

– Que désire savoir Votre Honneur ?

– D'abord, qui tu es ?

– Je me nomme John, et je suis le valet de chambre de Votre Honneur.

– Bon ! et où suis-je ?

– Mais Votre Honneur est chez lui.

– Allons donc !

– Aussi vrai que je me nomme John et que Votre Seigneurie…

– Voici que tu m'appelles Seigneurie, maintenant ?

– Sans doute. C'est le titre qui appartient à lord Vilmot.

– Hein ! qu'est-ce que cela ?

– C'est le nom de Votre Seigneurie.

– Imbécile ! dit Shoking, ne sais-tu donc pas qui je suis ?

– Lord Vilmot, répéta le valet.

– Mais non ; je m'appelle Shoking.

– Shoking est mort ! dit une voix sur le seuil.

Shoking se tourna et aperçut l'homme gris.

Lui aussi, avait fait un bout de toilette et remplacé ses guenilles par des vêtements de gentleman.

Il était même aussi correctement vêtu que le jour où, sous le nom de lord Cornhill, il s'était présenté dans Kilburn square pour visiter la maison de M. Thomas Elgin.

Shoking demeura bouche béante devant l'homme gris, qu'il n'avait jamais vu ainsi vêtu.

– Viens souper, lui dit celui-ci, et je t'expliquerai comment lord Vilmot est entré dans la peau de Shoking.

Le pauvre diable fit un pas vers la porte ; mais le valet de chambre le retint par un geste respectueux :

– Je crois, dit-il, que Votre Seigneurie oublie de prendre de l'argent.

Ce mot produisit sur Shoking l'effet d'une douche d'eau glacée qui lui serait tombée sur la tête.

– De… l'argent !… balbutia-t-il.

– De l'argent, répéta le valet.

– Et où veux-tu que j'en prenne ?

– Dans ton secrétaire, parbleu ! dit l'homme gris, qui riait toujours.

Et il montrait dans un coin du cabinet de toilette un joli meuble de boule.

La clé était dans la serrure.

Shoking se décida à porter une main tremblante sur cette clé qui tourna.

Le meuble s'ouvrit.

– Bon ! fit l'homme gris. Ouvre ce tiroir, à présent.

Shoking obéit encore.

Et soudain il fit un pas en arrière.

Le tiroir était plein d'or.

– Oh ! fit-il, c'est à devenir fou !

– Soit, dit l'homme gris, mais, en attendant, mets quelques guinées dans ta poche.

Et Shoking plongea une main fiévreuse dans le tiroir.

Cependant comme l'or brûle les mains de ceux qui n'ont pas l'habitude d'y toucher, le pauvre diable se montra discret ; il prit cinq ou six guinées seulement et les glissa dans sa poche avec hésitation.

L'homme gris souriait toujours.

Il prit Shoking par le bras et l'entraîna.

Quand ils furent hors du cabinet de toilette, il lui dit :

– As-tu faim ?

– Je ne sais pas, répondit Shoking.

– Et soif ?

– Pas d’avantage.

Shoking ne savait même plus s’il était mort ou vivant : comment aurait-il pu savoir s’il avait soif ou faim ?

Ils arrivèrent dans le parloir où la table était dressée.

Mais l’Irlandaise et son fils ne s’y trouvaient plus.

– Où sont-ils donc ? demanda naïvement Shoking.

– Couchés, répondit l’homme gris.

– Ici ?

– Parbleu !

Alors le mendiant eut un accès de raison :

– Maître, dit-il, depuis que je me suis attaché à vous, je vous ai loyalement servi.

– C’est vrai, dit l’homme gris.

– Ai-je donc mérité que vous vous moquiez ainsi de moi ?

– Mais je ne me moque pas, dit l’homme gris en se mettant à table.

– Vrai ?

Et Shoking se mit à table à son tour en disant :

– Je crois que j’ai faim.

– Et je parie que tu as soif.

Sur ce mot, l’homme gris lui versa à boire.

– Un nectar ! dit Shoking qui vida son verre d’un trait.

Puis il avisa sur un coin de la table une écritoire, du papier et une plume.

– Pourquoi donc cela ? dit-il.

– Pour faire ton testament…

À ces mots, Shoking jeta un grand cri et laissa tomber sa fourchette :

– Ah ! mon Dieu ! fit-il, je commence à comprendre pourquoi vous me disiez que Shoking était mort… Le vin que je viens de boire était sûrement empoisonné !

III

Que se passa-t-il entre Shoking et l'homme gris, à partir de ce moment ?

Qui mistress Fanoche, qui se présenta le lendemain matin, trouva-t-elle dans la maison voisine de la sienne ?

Voilà ce qu'il nous est impossible de dire pour le moment, et nous allons nous transporter dans Piccadilly, à Saint-James hôtel, où étaient descendus, la veille au soir, le major sir John Waterley et sa jeune femme, arrivés par le dernier train.

Miss Émily Homboury, devenue madame Waterley, avait dû, pour obéir à la loi anglaise qui régit les grandes familles, renoncer à sa part de l'héritage paternel.

Il est vrai que son père avait mis quinze ou vingt mille livres en bank-notes dans sa corbeille de mariage, mais c'est une mince fortune pour un ménage anglais du grand monde.

Les nouveaux époux avaient donc pris, en arrivant à l'hôtel Saint-James, un appartement des plus simples.

Il était à peine huit heures du matin et quelque chose qui ressemblait aux premières clartés du jour commençait à filtrer au travers du brouillard.

Sir John Waterley était cependant déjà levé et assis au chevet du lit de sa femme.

Tous deux causaient.

– Oh ! mon enfant, mon cher enfant ! disait madame Waterley ; vous êtes bien sûr, John, que nous allons le retrouver ?

– Oui, mon amie, répondit le major avec émotion.

– Vous ne vous figurez pas, mon cher trésor, reprenait la jeune femme, quels funestes pressentiments m'assaillent nuit et jour.

– Pourquoi ces pressentiments, mon amie ?

– Il y a onze ans que nous n'avons eu des nouvelles de notre enfant.

– Je vous assure qu'il est vivant.

– Et moi, dit miss Émily, qui cacha sa tête dans ses mains, je n'ose croire à vos paroles.

– Vous êtes folle, ma chère. Je vous jure que nous le trouverons grand et robuste.

– Avez-vous donc si grande confiance en cette femme qui s'en est chargée ?

Sir John tressaillit.

– Mais… sans doute… dit-il.

– Pauvre enfant, dit miss Émily, quel sera son avenir ?

Il ne sera pas riche…

– Il sera soldat comme moi, dit le major.

– Ah ! dit encore la jeune femme, pourquoi ne sommes-nous pas soumis à des lois plus justes ? Mon père avait des millions, et mon fils sera pauvre…

Sir John baissa la tête et une larme silencieuse brilla dans ses yeux.

– Mon ange aimé, dit-il à sa jeune femme, j'ai fait demander un cab, et je vais courir à Dudley-street. C'est là que demeurait cette femme quand je suis parti, c'est là, je suis sûr, que je retrouverai notre fils.

– Mais, mon ami, dit miss Émily, pourquoi ne voulez-vous point que je vous accompagne ? pourquoi voulez-vous retarder ma joie, si toutefois c'est une joie qui nous attend ?

Et madame Waterley soupira et leva les yeux au ciel.

– Mon amie, répondit le major, je ne veux pas que vous m'accompagniez d'abord, parce que le voyage vous a brisée.

– Oh je suis forte !

– Ensuite, parce que la joie fait mal aussi bien que la douleur, et que je redoute pour vous les grandes émotions.

Restez, je vous en prie, je serai de retour avant une heure.

Et le major était sorti sur ces mots, s'était jeté dans un cab et avait dit au cocher de le conduire à Dudley-street.

La distance de Piccadilly au quartier irlandais est courte, et le major l'eût franchie en quelques minutes.

Le cœur lui battait quand sa main se posa sur le bouton de la porte.

Pourtant le major était un homme énergique ; il avait fait dix campagnes dans l'Inde comme l'attestait son visage bronzé, et il avait assisté à de rudes batailles.

Mais, en ce moment, une émotion si violente l'agitait qu'il hésita à entrer.

Comme si quelqu'un, à l'intérieur de la maison, eût deviné son angoisse, la porte s'ouvrit avant que la sonnette eût tinté.

En même temps une femme parut sur le seuil et regarda curieusement le major.

Ce n'était pas la vieille dame aux bésicles ; c'était Mary l'Écossaise, que mistress Fanoche avait envoyée à Londres, à l'issue de son entrevue avec le mystérieux personnage de la maison voisine.

Mary regarda donc le major et lui dit :

– Que demande Votre Honneur ?

– Mistress Fanoche, dit-il.

– C’est ici, et vous êtes sans doute le major Waterley ?

– Oui.

– Madame est à son cottage d’Hampsteadt, et elle m’a envoyée ici pour attendre Votre Honneur.

Sir John tremblait.

– Elle est à Hampstead avec le fils de Votre Honneur, ajouta Mary.

Le major jeta un cri et s’appuya au mur du vestibule, tant son émotion fut forte.

– Le fils de Votre honneur est un grand et bel enfant, dit encore Mary.

Le major n’en entendit pas davantage : il poussa la servante dans le cab, s’assit à côté d’elle et cria au cocher :

– À Hampsteadt !

– Heath mount, ajouta Mary l’Écossaise.

Le cocher avait un bon cheval dont le major accéléra encore la rapidité en promettant au cocher un bon pourboire, et en moins de trois quarts d’heure, le major arrivait au cottage.

Mistress Fanoche l’attendait dans son parloir.

Elle avait fait une toilette minutieuse, mis toutes ses bagues et tous ses bracelets.

– Mon fils ! où est mon fils ? dit le major en entrant.

Mistress Fanoche était souriante.

– Je comprends l’impatience de Votre Honneur, dit-elle. Néanmoins, je le supplie de m’écouter un moment. Le fils de Votre Honneur est bien portant, il est à deux pas d’ici, et je conduirai Votre Honneur dans cinq minutes, aussitôt que je lui aurai dit…

Le major s’assit et maîtrisa son impatience.

Mistress Fanoche reprit :

– J’ai fait élever l’enfant en Irlande par une robuste paysanne qu’il appelle sa mère.

Quand j’ai reçu la première lettre de Votre Honneur, je me suis empressée de les faire revenir tous deux.

– Mais pourquoi ne sont-ils pas ici ? demanda le major.

– Que Votre Honneur daigne se mettre à la fenêtre.

– Bien, après ?

– Voyez-vous le mur du jardin ?

– Oui.

– Derrière, il y a l’habitation d’un vieux lord Irlandais, fabuleusement riche et qui a pris votre enfant en amitié.

– Ah ! fit le major.

– Lord Vilmot n’a ni enfants, ni parents, et il voudrait adopter votre fils.

Le major tressaillit.

– Je tenais à vous dire cela, fit mistress Fanoche, afin que vous ne fussiez point trop étonné. Maintenant, si Votre Honneur veut me suivre…

– Vous allez me montrer mon fils ?

– Oui.

Et mistress Fanoche jeta un châle sur ses épaules, ouvrit la porte du parloir et sir John Waterley la suivit.

Deux minutes après, elle entrait dans le jardin de cette villa où, la nuit précédente, Shoking avait cru faire un rêve des Mille et une Nuits.

Ralph était dans le jardin.

– Le voilà, dit mistress Fanoche.

L’enfant leva un œil étonné sur le major.

Le major, pâle d’émotion, s’élança vers l’enfant et le prit dans ses bras.

En ce moment, un domestique en livrée sortit de la maison, s’approcha du major et lui dit :

– Lord Vilmot, mon maître, serait heureux de recevoir Votre Honneur.

Il souffre d’un accès de goutte et ne peut quitter sa chambre.

Le major serrait toujours dans ses bras celui qu’il croyait être son fils !

IV

Les rôles avaient été merveilleusement distribués sans doute et répétés avec soin en présence de ce metteur en scène prodigieux qui s'appelait l'homme gris, car il n'y eut personne dans la maison où pénétrait le major Waterley qui ne s'acquittât correctement du sien.

Ralph, que le major embrassait toujours, lui disait naïvement :

– C'est donc vous qui êtes mon père ?

Au seuil du vestibule, le major vit une femme qui fondait en larmes.

C'était l'Irlandaise.

L'Irlandaise joignit les mains en regardant le major et lui dit :

– Ah ! monsieur, ne me séparez pas de ce cher enfant… je lui ai donné mon lait… et je l'aime comme s'il était sorti de mes entrailles. Ne m'en séparez pas… je vous servirai pour rien…

– Je vous le promets, dit le major ému.

Et il continua son chemin sur les pas du vieux domestique qui lui avait dit que son maître, lord Vilmot, l'attendait avec impatience.

Lord Vilmot était dans ce même parloir où, la veille au soir, Shoking et l'homme gris avaient soupé tête à tête.

Le major aperçut un vieillard emmitouflé dans une vaste robe de chambre, couché sur une chaise longue et la tête enveloppée de foulards.

Auprès de lui se tenait un homme vêtu de noir qui pouvait avoir trente-sept ou trente-huit ans.

– Le docteur Gordon, mon médecin, dit lord Vilmot, en présentant cet homme à sir John Waterley.

Le docteur et le major se saluèrent.

Le domestique sortit et ferma la porte.

Ralph vint s'asseoir sur le bord de la chaise longue et prit l'une des mains de lord Vilmot en lui disant d'une voix caressante :

– Comment vas-tu aujourd'hui, mon grand ami ?

– Monsieur, dit lord Vilmot au major, je n'ai aucun secret pour le docteur Gordon que voilà, et vous permettrez, n'est-ce pas, que nous causions devant lui.

Sir John ne devinait guère ce que lord Vilmot, qu'il voyait pour la première fois, pouvait avoir à lui dire, mais il était si heureux d'avoir auprès de lui cet enfant qu'il croyait son fils, qu'il était prêt à tout écouter.

Il prit le siége que lui avança le docteur.

– Monsieur, dit alors lord Vilmot, ce jeune enfant que vous voyez là fait ma joie, et je lui dois les meilleurs jours de ma vieillesse prématurée et souffrante.

Il me vient voir chaque jour, et sa vue me rappelle un fils que j'ai perdu et qui était tout ce que j'aimais en ce monde. Est-ce une illusion ? peut-être ? Mais cet enfant me paraît la vivante image de mon fils mort.

– Avait-il cet âge-là quand vous l'avez perdu ?

– Oui, monsieur, dit lord Vilmot, de plus en plus ému.

Sir John ne savait encore où le malade en voulait venir.

– Monsieur, poursuivit lord Vilmot, je suis attaqué d'une maladie qui, au dire du docteur, ne pardonne pas. Je puis mourir demain, et je veux assurer l'avenir de votre fils.

– Milord… balbutia le major.

Lord Vilmot fit un signe au docteur, qui prit un portefeuille sur un meuble et le lui tendit.

Lord Vilmot continua :

– Je n'ai pas de proches parents, et je veux faire de votre fils mon héritier. J'ai rédigé mon testament en ce sens, et vous n'aurez que votre signature à apposer au bas de cet acte qui porte déjà la mienne, pour que l'adoption soit en règle. Cependant je mets à cette adoption une condition…

– Parlez, monsieur, dit le major.

– Votre fils, grâce à la fortune et au titre que je lui laisserai, pourra un jour faire une grande figure dans le monde.

Le major tressaillit d'orgueil.

– Il faut donc qu'il soit élevé convenablement, et je désire qu'il soit admis à *Christ's hospital*.

Il vous est facile d'obtenir son admission, à vous, officier de l'armée de terre, car c'est de préférence aux enfants de militaire qu'on accorde cette faveur.

– En effet, dit le major.

– J'ajouterai même, poursuivit lord Vilmot, que je désire que vous fassiez sur-le-champ les démarches nécessaires.

– Je les ferai, dit sir John Waterley.

– Je puis mourir, répéta lord Vilmot, et je ne vous cacherai pas mon impatience de voir l'enfant revêtu de la soutane bleue et des bas jaunes.

À première vue, j'ai l'air d'un excentrique, n'est-ce pas ? Mais si je vous dis que le fils que je pleure était élève de Christ's hospital, vous me comprendrez.

– Oui, milord.

Lord Vilmot prit alors l'acte d'adoption, le déplia et le mit sous les yeux du major.

Cet acte contenait l'énumération de la fortune de lord Vilmot.

Cette fortune se composait d'un titre de rente de trente mille livres sterling et des titres de propriétés foncières situées en Irlande.

Le major vit son fils riche ; il se vit lui-même gérant au premier jour de cette immense fortune, et il prit la plume que lui tendait lord Vilmot et signa.

Le docteur Gordon, ce médecin qui n'avait pas dit un mot durant cette scène, ne fut peut-être pas étranger à la résolution subite du major.

Cet homme avait laissé peser sur lui un de ces regards chargés de mystérieuses effluves magnétiques qui violentaient la volonté d'autrui.

C'était lui qui avait présenté la plume au major.

Et le major avait pris cette plume.

Lui encore qui, du doigt, avait indiqué, au bas de l'acte d'adoption, la place où le major devait écrire son nom.

Et le major avait senti que sa main était poussée par une force inconnue.

Il avait signé.

Dès lors, il était engagé d'honneur à remplir la condition imposée par le donataire, c'est-à-dire de faire admettre celui qu'il croyait son fils au fameux collége de Christ's hospital.

Et, quand ce fut fait, il regarda lord Vilmot et lui dit :

– Milord, à cette heure, une pauvre femme, une pauvre mère, qui ne sait encore si son fils est mort ou vivant, attend mon retour avec anxiété.

Voulez-vous me permettre de courir à Londres et de ramener mistress Waterley ?

– Oui, certes, dit lord Vilmot.

… … … … …

Et quand le major fut parti, le docteur Gordon qui n'était autre que l'homme gris, et feu Shoking, devenu lord Vilmot, se regardèrent en souriant.

– Je suis content de toi, dit le premier.

– Maître, répondit Shoking, tout ce que nous avons fait là est fort bien, mais une chose m'embarrasse.

– Laquelle ?

– Voilà l'enfant devenu le fils de sir John Waterley.

– Jusqu’au jour où je démontrerai clair comme le jour au major que Ralph est le fils de sir Edmund Palmure. Mais ce jour est loin encore, et l’enfant une fois entré à Christ’s hospital, nous serons tranquilles, et nous attendrons qu’il soit devenu homme pour lui révéler la mission qui lui est réservée.

– Soit ; mais la fortune… qui la gardera ?

– Lui, parbleu !

– Cette fortune existe donc ?

– Sans doute.

– Les titres de rente ne sont pas imaginaires ?

– Non.

– Et les terres d’Irlande ?…

– Tout cela fait partie du patrimoine consacré à la cause que nous servons.

– Mais enfin, dit Shoking qui avait une dernière objection à faire, Jenny va se trouver ainsi séparée de son fils ?

– Non.

– Comment cela ?

– Je me suis occupé de la faire entrer comme lingère dans le collége où sera l’enfant.

– Est-ce possible ?

– Elle et Suzannah.

– La sœur de John Colden ?

– Oui.

– Pauvre John ! dit Shoking, il payera pour tous, celui-là.

– Que veux-tu dire ?

– Il sera condamné à mort pour avoir tué M. Whip.

– Oui.

– Et il sera pendu.

– Non, dit l’homme gris.

– Oh !

– Ne t’ai-je pas dit que je le sauverai ?

– Oh ! fit Shoking, est-ce possible ?

– Tout est possible à celui qui veut, répondit l’homme gris.

Et son accent était si convaincu que Shoking espéra revoir John Colden.

Il avait foi dans le maître mystérieux qui arrachait les enfants au moulin sans eau.

V

Il est temps de revenir à un personnage de ce récit que nous avons momentanément perdu de vue.

Nous voulons parler de John Colden.

John Colden, l'Irlandais, le vagabond que l'homme gris s'était attaché d'un signe, un matin, dans Dudley-street.

John Colden, qui avait aidé à sauver l'enfant du moulin et qui avait été victime de son dévouement.

John était toujours à Bath square.

Sa blessure était moins grave qu'on ne l'avait pensé tout d'abord.

Il avait perdu beaucoup de sang et, le premier jour, le docteur brusque et philanthrope qui faisait partie d'une société éminemment humanitaire, mais qui eût envoyé de bon cœur un voleur à l'échafaud, le docteur, disons-nous, avait froncé le sourcil et murmuré :

– J'ai bien peur que le brigand ne meure dans son lit, et ce serait dommage, en vérité, car la cravate de chanvre lui irait à merveille.

Le lendemain, le joyeux visage du bon docteur s'était rasséréné.

John Colden allait beaucoup mieux.

Le troisième jour, il lui avait dit avec une bonhomie charmante :

– Hé ! hé ! mon garçon, tu as plus de chance que tu ne mérites !

Et comme l'Irlandais levait sur lui son œil noir et mélancolique :

– Tu guériras, mon garçon, tu guériras, lui dit-il.

John Colden eut un haussement d'épaules.

– Que m'importe ! dit-il.

– D'ici à huit jours, poursuivit le joyeux docteur, tu te porteras comme un charme.

Et comme cette nouvelle n'amenait pas le moindre sourire sur les lèvres de John Colden, l'excellent homme crut devoir ajouter :

– C'est après-demain la Christmas. Tu pourrais bien l'aller passer à Newgate.

John Colden ne sourcilla pas.

– As-tu des parents ? poursuivit le docteur.

– J’ai une sœur.

– Est-elle riche ?

– Non.

– Veux-tu lui laisser un petit héritage ?

John Colden le regarda.

– Cela dépend de toi, poursuivit le docteur, tout à fait de toi. Mais je ne veux pas t’en dire plus long pour aujourd’hui ; demain, nous en recauserons…

Et le docteur était parti.

Le lendemain, un homme que John Colden ne s’attendait plus à revoir, entra vers sept heures du matin dans sa cellule.

Pendant les trois premières nuits, l’état de l’Irlandais avait été assez alarmant pour que l’on crût devoir le veiller.

Mais, le troisième jour, le docteur avait jugé cette précaution inutile.

Il avait fait le pansement, comme à l’ordinaire, mais il s’en était allé.

John Colden avait passé la nuit tout seul.

Or donc, le lendemain, la première personne qui entra dans sa cellule fut un personnage que John Colden ne s’attendait plus à revoir.

C’était M. Bardel.

M. Bardel, le gardien-chef que Jonathan avait accusé de complicité dans l’évasion du petit Irlandais.

L’œil de John Colden s’éclaira.

M. Bardel était seul.

Néanmoins, il posa un doigt sur ses lèvres, comme pour recommander le silence à John Colden.

Puis il ferma la porte de la cellule et s’assit auprès du lit du blessé.

– Tu ne m’attendais pas, dit-il ?

– Non, dit John Colden.

– Tu me croyais en prison ?

– Oui.

– C’est Jonathan qui y est allé à ma place.

– Alors on a cru ce que j’avais dit ?

– Oui ; l’homme gris a fait le reste.

– Vous êtes toujours gardien-chef ?

– Plus que jamais. C’est en cette qualité que je viens te voir. Comment vas-tu ?

– Mieux.

– Crois-tu que tu pourras te lever ?

– Pourquoi me demandez-vous cela ?

– Mais parce que tu vas quitter Bath square.

– Ah !

– Il est question de te transporter à Newgate.

– Aujourd’hui ?

– Ce soir.

– Serais-je bientôt jugé ?

– Aux assises du lendemain de la Christmas.

– C’est-à-dire après demain ?

– Justement.

John Colden ne sourcilla pas.

– Je m’y attends, dit-il. Seulement, pensez-vous que je pourrai voir Suzannah ?

– Ta sœur ?

– Oui.

– Non, dit M. Bardel. Ta sœur, gardée à vue par la police, s’est évadée, grâce à l’homme gris.

– Je sais cela.

– Si elle demandait à te voir, on la reprendrait.

– C’est juste, dit tristement John Colden.

Puis une larme roula dans ses yeux.

– J’aurais pourtant voulu la revoir avant de mourir, dit-il.

Un sourire vint aux lèvres de M. Bardel.

– Bah ! fit-il, tu n’es pas encore mort.

– Les juges me condamneront…

– Cela est certain.

– La reine ne me fera pas grâce…

– Assurément non.

– Alors vous voyez bien ?…

– Mais l’homme gris te sauvera.

Ce nom fit tressaillir John Colden.

– Comment te sauvera-t-il ? poursuivit M. Bardel, je ne sais pas…

– C’est impossible, dit John.

– Rien ne lui est impossible, répliqua M. Bardel avec l’accent de la conviction.

– Dieu vous entende, dit John, mais peu m’importe, du reste ! du moment où je meurs pour notre mère l’Irlande, la mort ne m’épouvante pas.

Et tenez, ajouta John Colden après un silence, puisque nous parlons de cela, laissez-moi vous demander une explication. Le docteur m’a demandé, hier, si j’avais des parents.

– Ah ! fit M. Bardel.

– Et il m’a dit qu’il ne tenait qu’à moi de leur laisser un petit héritage.

– Vieille canaille ! grommela M. Bardel.

– Qu’a-t-il donc voulu dire ? demanda naïvement John Colden.

– Écoute, répondit M. Bardel. Tu sais qu’en Angleterre l’arrêt de mort est toujours suivi de cette formule : *Et pour son corps être livré aux chirurgiens*.

– Ah ! oui, dit John Colden, je sais cela.

– L’autopsie est infamante dans ce pays. Les ouvriers qui meurent dans les hospices font tous partie d’une société qui rachète leurs corps. Les médecins ne savent où trouver des cadavres, depuis qu’on a pendu le résurrectionniste Burker, et le docteur de Bath square voudrait t’acheter ton corps. Il est riche, il le payera bien.

– Mais, dit John Colden, pourquoi l’achèterait-il, puisqu’il peut l’avoir pour rien ?

– Tu te trompes. Si, par impossible, tu étais pendu…

– Eh bien !

– Ce n’est pas lui qui l’aurait. Ce serait le chirurgien de Newgate.

– Ah !

– Mais si tu le lui vends, et s’il est prouvé qu’il t’a payé, le corps lui appartiendra.

– Eh bien ! dit John Colden, je le lui vendrai et j’en ferai porter le prix à Suzannah.

– Mais si on te sauve ?…

– Oh !

– Je te jure, dit M. Bardel, que l’homme gris te sauvera.

Et le gardien chef s’en alla.

Une heure après, le docteur vint.

– Eh bien ! dit-il, es-tu toujours décidé à laisser quelque chose à tes parents ?

– Non, dit John, je ne veux pas vendre mon corps.

– Pourquoi ?

– Parce que pas plus vous que le chirurgien de Newgate ne l’aurez.

– Allons donc !

– Je ne serai pas pendu, dit John.

Le docteur partit d’un éclat de rire.

– C’est ce que nous verrons, mon garçon, dit-il. En attendant, c’est la dernière visite que je te fais.

– Vraiment ?

– Tu vas aller passer la Christmas à Newgate.

Le docteur voulut encore insister. Il tira sa bourse, il fit luire des guinées aux yeux de John.

Le pauvre Irlandais répondit :

– Je ne veux pas vendre mon corps, car il faudrait me laisser pendre, et je ne veux pas être pendu !…

– Il y en a bien d’autres qui ont parlé comme toi, dit le docteur, et on les a pendus tout de même.

Et le docteur sortit furieux de ne pouvoir jouer un bon tour à son collègue de Newgate, tant il règne de confraternité parmi les médecins… anglais !

VI

Lorsque, parvenu au bout du Strand, vous êtes entré dans *Fleet street*, lorsque vous avez coupé perpendiculairement cette immense voie, qu'on appelle *Farringdon street* sur la rive gauche et *Farringdon road* sur la rive droite, quand vous venez de passer sous cette porte monumentale qui sépare la cité de Londres de l'agglomération, une rue s'ouvre tout à coup sur votre gauche.

C'est Old Bailey.

Elle n'est ni large ni étroite, et, à première vue, elle n'a rien d'effrayant.

Les maisons sont noires, comme presque toutes celles de la Cité ; la plupart sont occupées par des bureaux. Animées pendant le jour, elles reprennent à la nuit ce morne et silencieux aspect qu'a la Cité tout entière, que les commerçants désertent le soir pour aller habiter les environs.

Un ou deux public-houses sur la gauche, un étal de boucher un peu plus haut ; un peu plus haut encore les murs blancs et le clocher d'une église.

C'est là tout ce que vous apercevez en entrant.

Mais avancez, avancez encore.

Old Bailey n'est plus une rue, c'est une place triangulaire, place étroite, allongée, sinistre, et dont le côté oriental est formé par un triste et silencieux édifice.

C'est Newgate.

Newgate, c'est la Roquette de Londres.

À Paris, on éloigne les prisons du centre de la ville, des beaux quartiers.

Sainte-Pélagie est perdue dans le faubourg Saint-Marcel, Mazas dans le faubourg Saint-Antoine, la Roquette se cache en haut de la rue de Charonne.

Londres a placé Newgate au centre même de la Cité, à deux pas de Saint-Paul, de la Poste, de la Banque et de la Bourse.

Newgate a trois portes sur Old Bailey.

Celle du milieu est affectée aux bureaux du gouverneur et à son logement particulier.

C'est par celle de droite que le prisonnier entre dans le sinistre édifice.

C'est devant celle de gauche que l'échafaud se dresse et par elle que le condamné sort pour aller mourir.

Toutes trois sont exhaussées sur trois marches voûtées et garnies de lances de fer, pourvues de guichets grillagés.

Il n’y a ni poste, ni soldats, ni sentinelles à l’extérieur.

On passe devant Newgate comme devant une maison ordinaire.

La prison fait angle avec une autre rue qui porte son nom, Newgate street.

C’est dans Newgate qu’est le collége Christ’s Hospital.

C’est en haut d’Old Bailey qu’est l’hôpital de Saint-Barthélemy, dont l’amphithéâtre reçoit les corps des suppliciés.

Le jour où la potence se dresse, une heure avant que le condamné monte sur l’échafaud, deux cloches se font entendre et tintent un long glas funèbre. L’une est celle de Saint-Barthélemy, l’autre, celle de Christ’s Hospital.

Elles ne se taisent que lorsque les chirurgiens ont emporté le corps du supplicié.

Comme en France, l’exécution est publique, seulement la potence remplace la guillotine.

Mais l’heure est la même. À cinq heures en été, à sept en hiver.

Dès la veille, le bruit de la lugubre cérémonie circule dans le quartier.

Les négociants qui ont leurs bureaux dans Old Bailey disent alors à leurs employés et à leurs commis :

– Vous pourrez venir une heure plus tard, demain.

Le monde des affaires est matinal à Paris.

À Londres, il l’est moins.

Avant neuf heures, il n’y a pas un comptoir ouvert.

Donc, à dix heures, c’est-à-dire trois heures après, le négociant d’Old Bailey qui arrive par l’omnibus, le penny-boat ou le chemin de fer, ne trouve plus trace du drame épouvantable qu’il aurait pu voir de sa fenêtre.

À cinq heures et demie, bien avant le jour, une escouade de policemen est arrivée dans Old Bailey, escortant une charrette traînée par des hommes, et chargée des bois de justice.

Les policemen ont tendu des deux côtés de la rue une grosse chaîne.

C’est la barrière que le peuple ne doit pas franchir. À six heures, à la lueur des torches, on a dressé l’échafaud et les deux cloches ont commencé à tinter. Alors le peuple est accouru.

Fleuve humain, torrent de guenilles, il est monté des bords de la Tamise, descendu des hauteurs de Hampsteadt, venu des bouges du Wapping, demeurés ouverts toute la nuit, et des rues sinistres de White Chapel, où chaque maison a connaissance d’un supplicié.

Il est accouru de toutes parts, emplissant Farringdon street, et Newgate street, et les abords de Saint-Barthélemy, se perchant sur les toits, s’accroupissant sur les grilles des squares, grimpant sur les arbres.

Mais la place est petite, et, s’il y a beaucoup d’appelés, il y a peu d’élus.

Les élus sont ceux qui arrivent les premiers.

Cependant, personne ne se plaint.

On n’entend pas un cri, pas un murmure.

Ces flots de chair humaine sont plus silencieux que les flots de la mer par des temps calmes.

S’ils causent entre eux, c’est à voix basse.

Un sur cent verra l’échafaud, un sur mille apercevra le condamné.

Qu’importe ! Le plus rapproché du lieu du supplice dira à son voisin ce qu’il voit ; celui-ci le répétera à ses voisins, et, à un quart de mille du hideux spectacle, chacun en apprendra les détails.

À sept heures arrivera le condamné.

S’il est brave, il parlera au peuple.

Si les affres de la mort le tiennent, il se contentera d’embrasser le prêtre, laissera le bonnet noir couvrir sa tête et tomber sur ses épaules, puis la trappe s’affaissera, et tout sera dit.

À huit heures, les chirurgiens constateront la mort, et le cadavre sera enlevé.

Alors, le peuple s’en ira comme il est venu, les chaînes seront enlevées, l’échafaud démoli, et, lorsque le négociant et le banquier arriveront de la campagne, ils se mettront tranquillement à la besogne, comme si de rien n’était.

Or, ce jour-là, avant-veille de la Christmas, Old Bailey avait été témoin d’un semblable spectacle. On avait pendu le matin un pauvre diable de Français, condamné pour avoir assassiné la femme qui partageait sa misère.

Ivres de désespoir tous deux, sans vêtements et sans pain, les deux malheureux avaient résolu d’en finir avec la vie.

Le Français avait tué sa maîtresse d’abord, puis il avait tourné le coutelas fumant vers sa propre poitrine, et sa main tremblante n’était point parvenue à l’y enfoncer tout entier.

Il avait survécu, la cour d’assises l’avait déclaré assassin et condamné à être pendu.

C’était le matin même que le malheureux avait payé sa dette à la justice, et bien qu’il fût près de dix heures et qu’il ne restât pas dans Old Bailey la moindre trace de l’exécution, une certaine animation régnait au seuil des magasins, et les commis s’attroupaient et causaient entre eux.

La maison occupée par la maison de banque Harris Johnson et C^{ie} était surtout en rumeur.

Cela tenait à une circonstance particulière.

La maison Harris avait une succursale à Paris, et le Français qu’on venait de pendre avait été employé dans les bureaux de la maison de Londres, il y avait environ un an.

Le chef de la maison, M. Harris, l'avait congédié parce qu'il l'avait vu gris un dimanche.

Or, M. Harris était un brave homme, au demeurant, et en dépit de son puritanisme religieux, il s'était repenti de sa dureté, lorsqu'il avait appris la fin tragique de son ex-employé.

Il avait même fait de nombreuses démarches, huit jours auparavant, pour obtenir une commutation de peine.

Les commis qui, tous avaient connu le pauvre Olivier, c'était le nom du supplicié, causaient donc entre eux, et celui-là seul qui couchait dans la maison pour garder les bureaux la nuit, avouait s'être mis à la fenêtre et avoir vu l'exécution dans tous ses détails.

– Alors, disait l'un, tu as bien vu ?

– J'ai vu la chose, répondait-il, comme je vous vois.

– A-t-il parlé ?

– Non, il a seulement embrassé le christ que lui présentait le prêtre.

– Un prêtre catholique ?

– Oui. L'abbé Samuel, un Irlandais.

– Est-il mort avec courage ?

– Certainement.

– Voici, le troisième depuis le jour de l'an, dit un autre commis.

– Et il y en a un quatrième qui attend.

– Un condamné ?

– Oui. C'est un nommé Bulton. Il sera pendu lundi prochain.

– Et un cinquième qui va venir, dit un autre commis. Il n'est pas jugé, mais c'est tout comme. C'est un Irlandais qui a assassiné un gardien de Cold bath field.

– Comment l'appelle-t-on ?

– John Colden.

– Messieurs, dit une voix sévère au seuil des bureaux, à l'ouvrage, s'il vous plaît !…

Les commis rentrèrent précipitamment.

VII

La voix qui venait de se faire entendre était celle de monsieur Morok.

Monsieur Morok était le caissier principal de la maison Harris Johnson et C^ie^.

C'était un rude et terrible homme que monsieur Morok.

Il avait cinquante-neuf ans d'âge et quarante-cinq ans de maison de banque.

À quatorze ans, il était entré comme expéditionnaire dans les bureaux de la maison Harris, au temps du grand-père du banquier actuel.

Petit, gros, rubicond, les lèvres charnues, les dents jaunes et mal plantées, chauve comme un genou, M. Morok ne savait de la vie ordinaire que ce qui se rapporte directement aux opérations de la banque.

Pour lui, le monde était *un grand livre* immense sur lequel les clients se divisaient en deux catégories, les débiteurs et les créditeurs.

Tout homme qui n'était pas en relations directes ou indirectes avec la maison Harris, n'existait pas.

M. Morok était garçon, il avait horreur des femmes et des enfants, et avait coutume de dire que se mettre en famille était une opération déplorable.

Comme il ne s'était jamais amusé, il avait horreur de ceux qui s'amusent.

Le jour où M. Harris, homme de plaisir, l'avait mis à la tête de la maison, avait été un mauvais jour pour tous les employés. M. Morok voulait qu'on fût exact, qu'on travaillât nuit et jour et qu'on touchât les appointements les plus minimes.

Ce jour-là, M. Morok était arrivé dans Old Bailey de plus méchante humeur que de coutume.

– Je vous demande un peu, mon cher monsieur, disait-il à monsieur Colmans, le teneur de livres qui entra dans sa cage grillée, à l'ouverture des bureaux, je vous demande un peu s'il est raisonnable de nous faire un pareil esclandre dans une rue où s'abritent tant de maisons sérieuses.

Je ne suis pas philanthrope, certes non, et je trouve que la peine de mort est nécessaire ; sans cela on nous pillerait toutes nos caisses. Mais est-ce une raison pour qu'on exécute dans Old Bailey ?

Toute la nuit, la foule qui circulait dans Farringdon, où je demeure, m'a empêché de dormir.

Ce matin, les cloches nous ont cassé la tête.

Voilà qu'il est dix heures, et personne n'est à son poste.

– On ne peut pourtant pas pendre à minuit, observa timidement le teneur de livres.

– Mais on pourrait pendre ailleurs que dans Old Bailey.

– Et où cela, monsieur Morok ?

– Hé ! le sais-je !… Devant White Hall, par exemple, ou dans un quartier quelconque du West End où on n'a rien à faire.

Mais ici, nous sommes des gens sérieux. Outre que cela nous dérange, ces sortes de spectacles sont d'un mauvais exemple pour les jeunes gens.

Voyez-moi tous ces beaux coqs qui sont là plantés devant la porte, au lieu de se mettre à la besogne.

Et sur ces derniers mots, le vertueux M. Morok avait fait entendre cette voix formidable qui était venue troubler la conversation des commis.

Chacun avait regagné sa place dans les bureaux.

Alors M. Morok était rentré dans sa cage et avait procédé à l'ouverture de sa caisse, laquelle avait quatre serrures également compliquées et pourvues chacune d'un mot qu'on changeait tous les huit jours.

Le teneur de livres crut pouvoir continuer la conversation :

– Vous n'avez jamais vu cela, vous M. Morok, dit-il.

– Quoi donc ?

– Une exécution.

– Jamais.

– Cependant il y a longtemps que les bureaux de la maison sont ici.

– Plus de cinquante ans, et il y en a quarante-six que j'y suis.

– Bon ! fit le teneur de livres.

– On pend en moyenne cinq fois par an ; c'est donc, depuis quarante-six ans, environ deux cent trente pendaisons que j'aurais pu voir.

– Et jamais… vous n'avez eu ce courage ?

– Oh ! ce n'est pas cela… quand on pend un homme, c'est qu'il a mérité d'être pendu, et dès lors tout cela m'est absolument égal.

– Vous n'êtes pas curieux ?

– Ce n'est pas cela encore, si je n'ai jamais voulu voir pendre, c'est que je trouve qu'il est ridicule de pendre dans Old Bailey, et je ne veux pas, dès lors, encourager le lord mayor et ses aldermen dans cette funeste habitude.

– Fort bien, dit le teneur de livres, n'êtes-vous donc jamais entré à Newgate ?

– Si, une fois… il y a huit jours. M. Harris, qui a des idées philanthropiques, à faire hausser les épaules, a voulu que j'allasse voir ce misérable Olivier.

– Et vous y êtes allé ?

– Oui.

– Vous avez dû éprouver une bien grande émotion.

– Moi, pas du tout.

– Cependant nous l'avions tous connu.

– Qu'est-ce que cela fait ?

– Ce doit être affreux, l'intérieur de Newgate.

– Je n'y ai fait aucune attention, dit M. Morok.

– Et le cachot des condamnés à mort ?…

– Je ne me souviens plus comment c'était.

Et, ayant fini d'ouvrir sa caisse, M. Morok se mit à tailler sa plume.

Le teneur de livres comprit que son supérieur ne parlerait plus, et il retourna se planter debout devant son pupitre.

– Que tous ces gens-là sont bêtes ! pensait M. Morok ; que peut-il donc y avoir de curieux à voir une prison dans laquelle est un homme qu'on va pendre ?

Et comme il faisait cette réflexion, on frappa au grillage de la caisse.

M. Morok s'approcha et ouvrit le guichet supérieur.

Il se trouva alors en présence d'un homme qui portait des habits de voyage et qui lui dit :

– Parlez-vous français, monsieur ?

– Oui, monsieur, répondit M. Morok, avec un accent britannique. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

– J'arrive de Paris, dit cet homme, et j'ai une lettre de crédit sur votre maison.

– De quelle maison ?

– De la maison Monteaux et Lunel, boulevard Montmartre.

M. Morok allongea la main.

– Donnez, dit-il.

– Je désirerais en outre, poursuivit le Français, parler à M. Harris en personne.

M. Morok répondit dédaigneusement :

– M. Harris ne vient pas avant midi, et il ne reçoit pas aisément. Voyons votre lettre ?

La lettre de crédit était de deux cents livres.

– Faites-moi un reçu au bas, dit M. Morok qui chercha son livre de chèques.

– Cependant, insista le Français, je vous assure que j'ai besoin de parler à M. Harris.

– Alors, écrivez-lui et demandez une audience : peut-être vous recevra-t-il.

– Mais, c'est qu'il faut que je le voie aujourd'hui même.

– C'est impossible.

Et M. Morok détacha le chèque sur lequel il avait inscrit la somme de deux cents livres et apposa la signature de la maison.

Le Français continua :

– Je suis chirurgien, j'ai une mission de mon gouvernement.

– Vous ? fit dédaigneusement M. Morok.

– Et comme je ne connais personne à Londres, M. Harris, qui est alderman, me sera d'un grand secours.

– Mais, mon cher monsieur, dit M. Morok, croyez-vous donc que tous les gens qui ont un crédit de deux cents livres chez nous ?…

– Pardon, dit le Français avec flegme.

Et il ouvrit son portefeuille.

Puis il en tira une feuille rouge qu'il mit sous les yeux de M. Morok stupéfait.

Cette feuille était une autre lettre de crédit.

Il s'y trouvait inscrit le chiffre énorme de quarante mille livres, c'est-à-dire un million de francs, et la signature de la maison Rothschild, de Paris, était au bas.

M. Morok fit un pas en arrière, assujettit de son mieux ses lunettes d'écaille et cria :

– Jérémie ! Jérémie !

À ce nom, un jeune commis accourut.

– Prenez un cab, Jérémie, dit M. Morok, courez à Elgin Crescent, Nothing hill, chez M. Harris, et priez-le de venir au plus vite.

Puis, ouvrant la porte de son grillage, il dit avec empressement au Français, qui souriait :

– Mais donnez-vous donc la peine d'entrer, monsieur.

Et il se hâta d'avancer un fauteuil au voyageur.

VIII

M. Harris, le chef de la maison Harris Johnson et C^{ie} avait sa maison particulière dans Elgin Crescent, tout auprès de Kinsington Garden.

C’est un des quartiers les plus éloignés et les plus tranquilles du West End.

Là, chacun a son habitation donnant sur un square commun.

Ni magasins, ni boutiques, ni maisons de commerce d’aucune sorte.

C’est un quartier moitié aristocratique, moitié bourgeois, où les gens retenus au centre de la ville tout le jour par les affaires, viennent retrouver chaque soir la vie de famille et les joies calmes du foyer.

M. Harris avait une jeune femme, très-mondaine, et qu’il conduisait au bal très-souvent.

La nuit précédente encore, il avait assisté à une fête splendide, qui ne s’était terminée qu’avec les premiers rayons de l’aube.

Donc, M. Harris dormait à peine depuis une heure ou deux, lorsque le commis, expédié par M. Morok, arriva.

M. Morok ne dérangeait pas son patron deux fois par an.

Il avait la haute main sur les affaires courantes, et, pour qu’il envoyât chercher M. Harris, il fallait une circonstance tout à fait extraordinaire.

Un banquier français, arraché à son premier sommeil, eût manifesté une vive mauvaise humeur.

M. Harris se leva sans mot dire, fit sa toilette avec le plus grand calme, et, ayant donné l’ordre qu’on introduisît le commis, il se borna à lui demander s’il savait pourquoi M. Morok le dérangeait.

À quoi le commis répondit qu’un étranger, un Français, s’était présenté dans Old Bailey et demandait instamment à le voir.

– Il est pourvu d’une lettre de crédit ? demanda M. Harris.

– Oui.

– Savez-vous le chiffre ?

– Quarante mille livres.

L’explication était suffisante. Un homme qui peut toucher à la minute quarante mille livres a toujours le droit de déranger un banquier, même quand ce dernier a passé la nuit

au bal. M. Harris avait des chevaux, des voitures, et ses équipages étaient remarqués à Hyde Park.

Mais il ne donna pas l'ordre d'atteler.

Avec cette simplicité qui caractérise les Anglais, il sauta dans le cab de son commis et s'assit à côté de lui.

Trois quarts d'heure après, il arrivait dans Old Bailey.

Le Français était toujours là, dans le bureau de M. Morok qui avait cru de son devoir de remettre du coke dans le poêle et de présenter à son hôte deux journaux français qui arrivaient à l'adresse de M. Harris.

M. Harris entra et regarda le Français avec ce flegme dont les Anglais ne se départent jamais.

Il lui adressa la parole en français :

– Je suis monsieur Harris, dit-il, et tout à votre service, monsieur.

– Monsieur, répondit le Français, je vous demande mille pardons de vous avoir dérangé, mais je suis porteur d'une lettre de vos correspondants de Paris.

Et il ouvrit une troisième fois son portefeuille et en tira une enveloppe qui portait le timbre sec de la maison Harris et Johnson, de Paris, rue de la Chaussée d'Antin, 67.

– Veuillez passer dans mon cabinet, monsieur, dit M. Harris, qui ouvrit une porte au fond du bureau de M. Morok, et s'effaça pour laisser passer son visiteur.

Quand ils furent seuls, M. Harris ouvrit la lettre de son correspondant et lut :

« Nous vous adressons M. Firmin Bellecombe, chirurgien, chargé, par l'École de médecine de Paris, de faire des études sur la strangulation. M. Firmin Bellecombe est immensément riche, et il emporte de Paris des traites de plusieurs maisons. Vous ferez honneur à toutes celles qu'il vous présentera.

Nous comptons que vous vous mettrez complétement à sa disposition pour tous les services qu'il pourra vous demander.

M. Firmin Bellecombe désire, notamment, visiter les prisons, et surtout celle de Newgate. Il veut, en outre, faire des expériences sur les corps des suppliciés. Votre position d'alderman vous permettra de lui donner toutes les facilités à ce sujet. »

Cette lettre était pressante, comme on le voit.

M. Harris, après l'avoir lue, regarda son visiteur.

C'était un homme jeune encore, trente-huit ans au plus, qui portait des favoris bruns, et avait une physionomie intelligente.

Son regard surtout avait quelque chose de magnétique et d'impérieux qui frappa M. Harris.

Le banquier lui dit :

– Je suis à vos ordres, monsieur. Que puis-je faire pour vous être agréable ?

– Monsieur, répondit le Français, on a pendu ce matin devant votre porte ?

– Oui.

– Le corps du supplicié a été transporté à l'hôpital Saint-Barthélemy ?

– Je n'en sais rien, mais c'est probable.

– Je désirerais être mis en rapport avec le chirurgien en chef de l'hôpital, et assister à la dissection de ce corps. Que dois-je faire pour cela ?

– Monsieur, répondit M. Barris, cela sera facile du moment où vous aurez un mot d'introduction du lord-maire.

– Et… ce mot ?…

– Je vais m'empresser de vous le procurer.

Sur ce, M. Harris sonna et commanda qu'on lui allât chercher un cab.

– M'accompagnerez-vous, monsieur ? dit-il au chirurgien.

– Comme vous voudrez, répondit celui-ci.

M. Harris reprit son chapeau, son paletot et ses gants, et le Français le suivit.

La distance est courte d'Old Bailey à King's street, le quartier dans lequel s'élève le Guild hall, c'est-à-dire l'hôtel de ville de la Cité de Londres.

C'est là que le lord-maire a ses bureaux.

Le Français resta dans le cab et M. Harris entra dans l'édifice.

Il en ressortit au bout d'un quart d'heure.

Le lord mayor n'a rien à refuser à un alderman.

M. Harris avait obtenu une carte d'entrée pour Saint-Barthélemy et une pour Newgate.

– Monsieur, dit-il au Français, je vais avoir l'honneur de vous conduire à Saint-Barthélemy. C'est par là que vous voulez commencer, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur, répondit le chirurgien.

Ce dernier avouait ne savoir l'anglais que très-imparfaitement, et M. Harris se montrait heureux de pouvoir lui servir d'interprète.

L'Anglais est froid, il est roide avec les étrangers. Mais si ceux-ci lui sont présentés et recommandés, le masque tombe, et alors il devient hospitalier et serviable à l'excès.

M. Harris considérait déjà le Français comme son hôte, et il se croyait obligé de demeurer entièrement à sa disposition.

Arrivés à Saint-Barthélemy, M. Harris montra sa carte et parlementa un moment avec le concierge.

Puis, après les explications que celui-ci lui donna, M. Harris se tourna vers le Français :

– Monsieur, dit-il, le corps du supplicié n'a point été transporté ici.

– Ah !

– Il est resté à Newgate, où il sera inhumé.

– Sans avoir été disséqué ?

– Les chirurgiens se sont bornés, pour obéir à la loi, à lui faire deux incisions, l’une de haut en bas, l’autre transversale, et ils ont renoncé à la dissection.

– Pourquoi ?

– Mais parce que probablement, comme c’est demain Noël, ils ne veulent pas disséquer.

– Ah ! dit encore le Français. Mais pourrai-je voir le corps ?

– Je l’espère, puisque nous avons une permission pour entrer à Newgate.

Et M. Harris et le chirurgien remontèrent dans le cab qui était resté à la porte.

En ce moment un homme vêtu d’un vieil habit passa tout auprès et échangea un regard furtif avec le Français.

Cet homme n’était autre que Shoking.

IX

Quelques minutes après, le cab de M. Harris s’arrêtait devant Newgate, à la porte du milieu, qui est celle du logement particulier du gouverneur.

Newgate est la première prison de l’Angleterre.

Le gouverneur titulaire est un colonel.

C’est un haut personnage, qu’on ne voit que dans les grandes occasions, et qui laisse le gros de la besogne à un sous-gouverneur.

Celui-ci se nomme sir Robert M…

C’est un homme de cinquante ans, de robuste apparence, aux cheveux blonds, à l’œil bleu, au visage perpétuellement souriant.

Il porte un uniforme vert, sur la manche gauche duquel il y a un triple galon d’argent, et une casquette ronde en cuir verni, dont la visière est pareillement galonnée.

Sir Robert M… est sous-gouverneur de Newgate depuis plus de vingt ans.

Le contact des prisonniers, le bruit des fers, la lueur sinistre des torches qu’on allume pour dresser l’échafaud, les lugubres apprêts de la toilette des condamnés, n’ont pu assombrir cette nature essentiellement gaie.

Sir Robert M… est l’homme du Royaume-Uni dont l’humeur est la plus charmante.

C’est une bonne fortune pour lui de montrer sa prison à quelque noble étranger que le lord mayor a autorisé à franchir les portes de Newgate.

Ce fut à lui que M. Harris s’adressa.

Sir Robert M… regarda fort curieusement le chirurgien français.

Celui-ci lui plut sans doute, car il lui tendit aussitôt la main.

Du reste, tout homme qui venait visiter Newgate plaisait à sir Robert M…

La porte du milieu, celle du gouverneur, donne sur un corridor ; à droite est le greffe.

Sir Robert M… n’avait qu’à prendre une clef à sa ceinture et à ouvrir une grille pour que, du greffe, les visiteurs se trouvassent dans la geôle ; mais il tenait trop à sa petite mise en scène pour agir ainsi.

– Faites le tour, dit-il à M. Harris.

M. Harris et le chirurgien ressortirent donc et allèrent sonner à la première porte.

On y arrive par un escalier de trois marches.

La porte est en fer, percée d'un guichet, et surmontée de barres de fer en forme de lances, qui arrivent jusqu'au cintre.

Alors M. Harris et M. Firmin Bellecombe (c'était, on s'en souvient, le nom que se donnait le chirurgien) se trouvèrent dans une salle de dix pieds carrés, ayant maintenant le greffe à leur gauche et le logis du portier-consigne à leur droite.

En face d'eux était une autre porte, également en fer, armée d'une énorme serrure et de trois verrous, et si basse que M… Harris, qui était grand, fut obligé de se baisser pour en franchir le seuil, après que sir Robert M… l'eût ouverte. Tous trois se trouvèrent alors dans un couloir assez sombre, qui faisait tout le tour de la prison.

Sir Robert referma la porte et dit en souriant :

– On ne ressort jamais par là.

– Mais, dit M. Harris, sort-on de Newgate ?

– Rarement. Pourtant il y a des exemples…

Et le joyeux gouverneur continua à sourire.

Au bout du corridor, à gauche, se trouvait une salle assez vaste, au milieu de laquelle était une sorte de cage vitrée.

– Qu'est-ce que cela ? dit M. Harris, qui tout alderman qu'il était, n'avait jamais visité la prison.

– C'est le parloir des avocats, dit sir Robert M…

On amène le prisonnier d'un côté, on fait entrer son avocat de l'autre ; tous deux s'asseoient vis-à-vis, auprès de cette table qui est au milieu.

Puis on ferme cette porte.

Deux gardiens se promènent autour de la cage ; ils voient tout ce que font le prisonnier et l'avocat ; mais ils ne peuvent rien entendre de ce qu'ils disent. Ainsi le veut la loi anglaise, qui respecte la liberté de la défense.

Après la salle du parloir s'ouvrait un des corridors cellulaires.

Sir Robert M… ouvrit la porte d'une cellule.

Aussitôt le prisonnier, qui était assis sur son lit et lisait, se leva, se tourna contre le mur et fit le salut militaire.

Sir Robert prit un plaisir extrême à montrer aux deux visiteurs la cellule dans tous ses détails, depuis le lit de sangle qui s'accroche au mur, jusqu'au bec de gaz qui donne de la lumière au prisonnier ; depuis la tablette qui supporte ses effets, son peigne, sa brosse et son éponge, jusqu'à celle où il peut avoir une Bible et différents livres autorisés par le gouverneur.

Toutes les cellules ordinaires sont sur le même modèle.

M. Harris, qui servait d'interprète au Français, car sir Robert M… ne parlait que sa langue maternelle, exprima alors le désir de voir la salle de correction, puis les cachots des condamnés à mort.

La salle de correction est une petite pièce qui n’a rien de sinistre.

Les murs sont blancs, et elle est éclairée par trois croisées qui donnent sur le préau.

Mais il y a au milieu un petit meuble, un outil, un instrument, quelque chose enfin dont on ne peut deviner l’emploi et qui attire l’attention.

C’est une manière de boîte en forme de pupitre, surmontée d’une barre transversale qui lui donne l’air d’un prie-Dieu, et qui est percée de deux trous.

Et comme le Français regardait ce singulier meuble, sir Robert M… le prit par les épaules, le poussa tout contre et, tout aussitôt, il eut les chevilles prises dans le bas et les deux poignets engagés dans la barre transversale.

Alors le sous-gouverneur, riant de plus belle, lui dit :

– Quand vous retournerez dans votre pays, vous pourrez dire que vous avez été *au block*. C’est ainsi qu’on nomme cet instrument qui nous sert à donner le fouet aux pick-pockets.

Puis, satisfait de l’expérience, sir Robert délivra M. Firmin Bellecombe, ajoutant :

– Maintenant, je vais vous montrer le cachot.

Il avait l’humeur la plus plaisante de la terre, ce bon sir Robert M…

Il conduisit les deux visiteurs au bout d’un corridor, ouvrit une porte, et le Français entra dans une cellule plongée dans une obscurité profonde, si profonde que, lorsque sir Robert eut refermé la porte, M. Harris et son compagnon, qui se trouvaient à deux pas de distance, ne purent le voir.

Et, riant toujours, le sous-gouverneur leur dit :

– En vertu de mon pouvoir discrétionnaire, j’ai le droit de laisser là trois jours et trois nuits, au pain et à l’eau, un prisonnier insubordonné.

Du cachot, on passa au préau.

C’est une cour longue et étroite, entourée de hautes murailles.

Le Français examina longtemps cet endroit.

– À quoi songez-vous ? demanda sir Robert.

– Je songe qu’il doit être difficile de s’évader d’ici, répondit-il par l’entremise de M. Harris.

Sir Robert haussa les épaules.

– On s’est évadé de Clarkenweld, dit-il, d’Horsemonger Lane, de Bath square, et même de la Tour de Londres, au temps où c’était une prison ; mais de Newgate, jamais !

Et arrivé au bout du préau, il les fit entrer dans un nouveau corridor sur lequel ouvraient deux portes.

C’étaient les cachots des condamnés à mort.

L’une de ces portes était ouverte.

M. Harris, qui s’était avancé, fit tout à coup un pas en arrière.

Il venait d’apercevoir un cadavre couché sur le lit.

Auprès brûlait un cierge mortuaire.

Agenouillés près du lit, deux jeunes gens et deux femmes priaient.

Le cadavre était celui du malheureux supplicié.

Les deux femmes étaient vêtues de longues robes de laine et le visage couvert d’un voile noir.

Les deux jeunes gens portaient le costume des écoliers de Christ’s hospital, les bas jaunes et la soutane bleue, et ils avaient, selon l’ordonnance du roi Édouard VI, la tête nue.

Le cadavre était recouvert d’un drap, et on ne pouvait voir son visage.

X

Sire Robert M…, le sous-gouverneur de Newgate, avait remarqué le mouvement répulsif de M. Harris, qui s'était, à la vue du cadavre, vivement rejeté en arrière.

Il le prit par le bras et lui dit en souriant :

– Ne craignez rien, les morts ne sont pas dangereux. C'est ce pauvre Olivier, le Français qui nous a dit adieu ce matin.

Celui que la lettre de recommandation du correspondant de M. Harris qualifiait de chirurgien, était bravement entré dans la cellule.

Mais M. Harris demeurait à la porte.

– Excusez-moi, disait-il à sir Robert M…, c'est plus fort que moi, j'ai de la répugnance à me trouver en présence d'un cadavre.

– Manque d'habitude, dit le jovial sous-gouverneur.

– Et puis, ajouta M. Harris, j'ai connu ce malheureux.

– Ah ! vraiment ?

– Il a été employé chez moi.

Comme le front de M. Harris s'assombrissait de plus en plus, sir Robert crut de son devoir de distraire son visiteur :

– Savez-vous, dit-il, quelles sont ces deux femmes ?

– Non.

– Ce sont des ladies, des dames du plus grand monde.

– Ah ! fit M. Harris d'un air distrait.

Il s'était rangé un peu de côté et ne voyait plus le cadavre. Mais sir Robert M… continua :

– Il y a à Londres et dans les principales villes de la libre Angleterre, une institution fort respectable : le club des *Dames des prisons*.

Les dames des prisons, continua sir Robert, se recrutent parmi les femmes de la haute société pour la plupart ; elles vont visiter les prisonniers, elles prennent soin de leur famille, elles veillent les morts.

Chaque fois que nous avons une exécution, les *Dames des prisons* se présentent la veille. Elles sont deux, trois quelquefois. Elles ont le droit de visiter le condamné, de

demeurer seules avec lui et de se charger des recommandations qu'il peut avoir à faire à sa famille.

– Ah ! dit M. Harris, on les laisse pénétrer dans le cachot ?

– Avec d'autant plus de facilité que le condamné est hors d'état de faire usage de ses mains et qu'elles n'ont absolument rien à craindre.

Puis le volubile sous-gouverneur poursuivit :

– Elles sont couvertes d'un voile épais, et on ne pourrait les reconnaître.

Quand l'exécution a eu lieu, si les chirurgiens ont renoncé à l'autopsie du corps, elles viennent prier auprès du cadavre, qui n'est enterré que le soir, après le coucher du soleil.

Le Français s'était, pendant ce temps, approché du cadavre.

Les deux femmes n'avaient point bougé.

Seuls, les deux enfants avaient levé la tête vers lui d'un air curieux.

Mais, sans se soucier de savoir si c'était ou non permis par les règlements, il avait soulevé la partie du drap qui recouvrait la tête du cadavre, et jeté un regard furtif sur le cou, pour juger de l'effet produit par la strangulation.

Le visage était tuméfié, la langue pendante et enflée, le cou portait un cercle bleuâtre, et la corde avait dû serrer fortement les chairs.

– Cet homme n'était pas vigoureux, murmura-t-il ; cependant, il n'a dû mourir qu'au bout de sept à huit minutes. John Colden résistera davantage.

Cette réflexion faite, le Français ressortit et trouva dans le couloir sir Robert M…, qui continuait à donner des explications à M. Harris.

– Quant aux deux écoliers de Christ's hospital que vous voyez-là, disait le sous-gouverneur, je vais vous expliquer leur présence.

– En effet, dit M. Harris, je ne vois pas trop ce qu'ils viennent faire dans ce cachot.

– Vous savez, reprit M. Robert, que le collège a été fondé par le roi Édouard VI. Ce prince qui mourut à l'âge de seize ans était, comme vous savez, le fils de Jeanne Seymour et du roi Henri VIII. Jeanne Seymour avait été dame d'honneur de la précédente reine, la malheureuse Anne de Boleyn.

– Je sais cela, dit M. Harris, qui se piquait de connaître l'histoire de son pays.

– Jeanne avait élevé son fils dans le respect et la vénération de cette princesse infortunée qui avait porté sa tête sur le billot.

Aussi le jeune roi, en fondant Christ's hospital et créant en faveur des élèves qui y seraient admis différents priviléges, lui imposa-t-il l'obligation de veiller les suppliciés jusqu'à l'heure des funérailles, en mémoire de la royale victime.

À chaque exécution, on choisit le plus ancien écolier et le plus nouveau, et tous deux viennent passer quelques heures auprès du cadavre.

Comme le chirurgien paraissait ne savoir que très-imparfaitement l'anglais, M. Harris, un peu revenu de son émotion, se fit un devoir de lui traduire l'explication donnée par sir Robert M…

Puis ils passèrent de nouveau devant le cachot.

– Vous avez vu un supplicié, dit sir Robert ; je vais vous montrer un condamné à mort.

– Ah ! il y en a donc un autre ? fit M. Harris.

– Oui.

– Depuis quand est-il condamné ?

– Depuis hier.

– Comment s'appelle-t-il ?

– Bulton.

– Qu'a-t-il fait ?

– C'est lui qui a tenté d'assassiner un banquier, M. Thomas Elgin, dans Kilburn square.

Un sourire dédaigneux vint aux lèvres de M. Harris.

– Oh ! un banquier ? fit-il, vous êtes bien honnête… vous pourriez dire un usurier.

Le sous-gouverneur fit jouer les verrous, et la serrure de la seconde porte qui ouvrait sur le corridor.

Alors des rugissements, qui n'avaient rien d'humain parvinrent aux oreilles des visiteurs.

Bulton, ce colosse au dur visage, était couché sur son lit de camp.

Il avait une ceinture autour du corps, et cette ceinture lui attachait les bras par derrière.

On lui avait pareillement mis des entraves aux pieds.

Bulton hurlait, écumait, maudissait ses juges, criait qu'il ne voulait pas mourir.

Le chirurgien le regarda.

Soudain le bandit se tut.

Cet homme qu'il voyait pour la première fois exerçait sur lui tout à coup une véritable fascination.

Sir Robert, qui était toujours de la plus belle humeur, lui dit :

– À quoi bon vous désoler ainsi, mon ami ? vous ne serez pendu que le 2 janvier. Vous avez sept jours pleins devant vous.

– Je ne veux pas mourir ! hurla Bulton.

– Et puis, c'est si vite fait, dit encore l'excellent sir Robert. Vous n'avez pas le temps de vous en apercevoir. Calcraff est un garçon habile. Il n'y a pas pareil bourreau dans tout le Royaume-Uni. Il y mettra une adresse dont vous serez satisfait.

Et comme il n’y avait plus rien à voir, selon lui, dans le cachot, le sous-gouverneur fit un pas de retraite.

Alors le chirurgien regarda encore une fois Bulton, et il lui fit un signe mystérieux.

Le signe qui reliait entre eux, dans l’immensité de Londres, tous ceux qui songeaient à l’Irlande.

Et Bulton tressaillit et étouffa un cri.

Mais déjà la porte du cachot s’était refermée et le chirurgien avait disparu.

XI

Le Français, M. Harris et sir Robert M… regagnèrent le préau.

À l'autre extrémité est une porte qui ouvre sur un étroit passage.

Quand on a franchi cette porte, on se demande quelle peut être la destination de cet endroit bizarre.

Il a dix pieds de large et trente pieds de long.

Si vous levez la tête, vous voyez le ciel.

Mais vous le voyez au travers d'un grillage formé par des barres de fer énormes.

Les voleurs de Londres ont, comme ceux de Paris, leur argot pittoresque :

Ils ont surnommé ce passage la *cage aux oiseaux*.

Au fond de ce passage est une autre porte, toujours en chêne ferré, pourvue d'un guichet et d'énormes verrous.

Qu'est-ce que cette porte ?

Sir Robert M… était un metteur en scène consciencieux.

Il ne négligeait aucun détail.

Lorsque les deux visiteurs furent entrés dans la cage aux oiseaux, ils virent bien deux détenus qui travaillaient à enlever une des dalles, qui couvraient le sol, lesquelles dalles, disposées sur la largeur du passage, ont une dimension de dix pieds de long sur trois de large, mais ils n'y firent aucune attention, et ils continuèrent à suivre sir Robert M…, qui ouvrit la porte du fond.

– Voici la cour d'assises, dit le sous-gouverneur en entrant.

La cour d'assises ressemble à toutes les cours de justice possibles, et n'offre rien de curieux.

Sir Robert M… se contenta de montrer le siége de l'attorney général, celui du juge et ceux des jurés, le banc du solicitor et le banc des prévenus.

Puis se retournant vers M. Harris :

– Si le prévenu est acquitté, dit-il, il sort par cette autre porte que vous voyez là-bas.

– Ah ! fit M. Harris, et s'il est condamné ?

– Il fait en sens inverse le chemin que nous avons parcouru.

En même temps, sir Robert regagna la porte de la cage aux oiseaux.

Alors M. Harris qui l'avait suivi tressaillit tout à coup.

Les deux détenus qui travaillaient sous la surveillance d'un gardien venaient de soulever la dalle et l'avaient dressée contre le mur.

Puis ils s'étaient mis à creuser un trou, rejetant la terre à droite et à gauche.

– Que font ils donc là ? demanda le banquier.

Alors sir Robert qui montrait sa chère prison comme on montrerait une lanterne magique aux enfants, se reprit à sourire et dit :

– Écoutez-moi bien.

– Parlez, dit M. Harris.

– En France, on condamne à mort ; mais la loi française, plus humaine que la nôtre, j'en conviens, laisse le condamné dans l'incertitude de l'heure et du jour de son supplice, ce qui lui permet d'espérer encore, soit sa grâce, soit une commutation de peine, soit un événement quelconque qui l'arrache à sa destinée.

Chez nous, le prévenu apprend en même temps que sa condamnation, le jour et l'heure de son supplice. Il sait en outre qu'il ne sera point gracié, et quand il a repassé le seuil de cette porte, il frisonne et se dit : c'est là !

– Que voulez-vous dire ? fit M. Harris.

– Savez-vous ce que font ces hommes ?

– Non.

– Ils creusent une tombe, la tombe du Français qu'on a pendu ce matin. Vous êtes dans le cimetière des suppliciés.

M. Harris jeta un cri.

Quant au Français, il parut visiblement surpris lui-même, et manifesta une grande émotion.

Alors sir Robert, qui avait toujours le sourire aux lèvres, appuya sur la droite et posa un doigt sur le mur.

Au-dessus de chaque dalle, il y avait une initiale.

– Voici, disait-il, Witgins qui a tué sa femme. Voilà Henriette Stameton qui a empoisonné sa maîtresse. Voici Barthélemy, un Français, et Drury un Écossais, et l'Américain Butter, et l'Irlandaise Mary.

M. Harris ne pouvait s'empêcher de frissonner, à mesure que, passant d'une dalle à l'autre, le joyeux sous-gouverneur racontait l'histoire du supplicié qu'il avait sous les pieds.

Ils arrivèrent ainsi à la fosse que l'on creusait.

– Voilà où on va mettre Olivier, dit sir Robert.

– Quand ? demanda M. Harris.

– À la nuit tombante.

– Monsieur, dit le Français à M. Harris, demandez donc au gouverneur quelques détails sur la manière dont se fait l'inhumation.

Sir Robert ne demandait qu'à causer, et lorsque M. Harris lui eut transmis la question, il s'empressa de répondre :

– L'inhumation se fait très-simplement : on a mis le cadavre dans un cercueil de chêne qu'on a cloué ensuite.

Le cercueil est descendu dans la fosse en notre présence et en présence de deux gardiens, car ce sont des détenus qui l'ont apporté jusqu'ici.

Alors, un ministre presbytérien, si c'est un Anglais, un prêtre catholique, si c'est un Français ou un Irlandais, fait une courte prière un bord de la fosse ouverte.

Après quoi on rejette la terre sur la bière, on replace la dalle, et avec un peu de plâtre et une truelle, on la cimente.

En même temps, le fossoyeur prend un ciseau à froid et grave sur le mur, en face, la première lettre du nom du supplicié.

– Et c'est tout, dit M. Harris.

– Ah ! j'oubliais encore un détail.

– Voyons ?

– Le cercueil renferme un mélange d'hydrochlorure de chaux et de potasse destiné à détruire les chairs en un court espace de temps, de façon à éviter la corruption du corps.

– Passons, dit M. Harris, qui avait hâte d'être hors de ce lieu sinistre.

Et ils sortirent tous trois de la cage aux oiseaux.

Là, ils tournèrent à droite, suivirent un nouveau couloir et les visiteurs se trouvèrent au seuil d'une salle qui n'était autre que la cuisine.

Les fourneaux étaient allumés ; une marmite gigantesque chantait dessus, et les cuisiniers paraissaient fort affairés. L'heure du repas approchait.

Sir Robert ouvrit alors une armoire de chêne blanc qui se trouvait en face de la cheminée.

– Qu'est-ce que cela ? demanda M. Harris, qui vit reluire tout à coup, cette armoire ouverte, des cuivres, des aciers, et aperçut des courroies, des sangles et des fouets.

On aurait pu croire, à première vue, que c'était l'armoire à sellerie d'un gentleman-rider et qu'elle contenait des mors de bride, des étriers, des étrivières, des gourmettes et des cravaches.

Sir Robert répondit :

– C'est ici qu'on tourmente les prisonniers.

Et il étala complaisamment et plus souriant que jamais les fers qu'on met aux prisonniers insubordonnés, et les courroies qui anéantissent le mouvement et la volonté chez le condamné à mort, le boulet qu'ils traînaient autrefois, des carcans d'un autre âge

qui servaient pour les expositions, les fouets qui servaient à fustiger les détenus indociles ; enfin, la fameuse ceinture qu'on met à celui qui va monter sur l'échafaud et finalement la corde et le crochet de la potence.

Un amateur de curiosités et de chinoiseries ne montre pas ses bibelots avec plus de grâce et d'orgueil tout à la fois.

– Mais enfin, dit M. Harris, pourquoi tout cela se trouve-t-il dans la cuisine ?

– Levez les yeux, dit sir Robert.

– Bon !

– Voyez-vous ces quatre crochets dans le mur, deux au-dessus de la porte que nous venons de passer, deux au-dessus de celle que vous voyez vis-à-vis ?

– Oui.

– À ces crochets, on suspend deux immenses draps qui forment comme un corridor, au milieu de la cuisine et vont d'une porte à l'autre ?

– Oui.

– C'est un passage qu'on fait pour le condamné à mort. C'est par là qu'il sort pour aller mourir.

– Ah ! vraiment ? dit le Français impassible, tandis que M. Harris sentait ses cheveux se hérisser et que le bon sous-gouverneur le regardait avec son sourire jovial et paternel.

XII

Il n’y avait plus rien à voir à Newgate, sauf une chose : les masques en plâtre des derniers suppliciés.

Ces masques sont rangés sur une tablette à l’entrée du greffe.

Sir Robert se prêta à cette exhibition avec la même complaisance.

Alors M. Harris le remercia avec effusion, et le chirurgien français lui donna sa carte.

Le bon sous-gouverneur reconduisit les deux visiteurs jusqu’à la porte principale.

Au moment où il prenait congé d’eux, on sonna.

Le portier-consigne ouvrit, et M. Harris et son compagnon se trouvèrent alors en présence d’un jeune homme vêtu de noir de la tête aux pieds.

C’était un prêtre catholique, le même qui avait assisté, le matin, Olivier allant à l’échafaud, et qui, maintenant, venait dire sur la tombe les dernières prières.

Ce prêtre, on l’a deviné déjà, c’était l’abbé Samuel.

Le Français et lui échangèrent un regard furtif.

Regard que ne surprirent ni le sous-gouverneur ni M. Harris.

Lorsqu’ils furent hors de la prison, M. Harris et le chirurgien respirèrent plus librement.

– Cher monsieur, dit alors le banquier, je suis heureux de vous avoir été agréable.

– Et je vous en suis d’autant plus reconnaissant, monsieur, répliqua celui qui, pour M. Harris, s’appelait le docteur Firmin Bellecombe, que vous paraissez très-impressionnable.

– Je le suis, en effet, et je vous avoue que la vue de ce cadavre…

– Le malheureux avait donc été votre employé ?

– Oui, monsieur, et j’ai fait tout ce qu’il a dépendu de moi pour l’arracher à sa destinée.

Tout en causant, le banquier et son hôte traversèrent Old Bailey et arrivèrent à la porte de la maison occupée par les bureaux de M. Harris.

Le chirurgien avait levé la tête vers les fenêtres du premier étage.

– Que regardez-vous ? demanda le banquier.

– Vos fenêtres, et je me dis qu’elles sont tout à fait en face de l’endroit où se dresse l’échafaud.

– Voudriez-vous donc voir un pareil spectacle ?

– Peut-être…

M. Harris eut un geste de répugnance.

– Monsieur, reprit le Français, je ne suis pas un curieux, mais un médecin qu'on a chargé d'une mission scientifique. Je dois étudier le système pénitentiaire de l'Angleterre, et les effets de la peine de mort par la strangulation. Par conséquent, il est probable que j'aurai de nouveau recours à votre obligeance.

– Je suis tout à votre service, répondit monsieur Harris.

– Je vous demanderai donc, quand il y aura une exécution, de vouloir bien me donner une de vos fenêtres.

– Si cela peut vous être agréable, j'en serai charmé, répondit M. Harris. Au reste, j'espère avoir l'honneur de vous faire une visite et d'aller vous prier à dîner pour le jour qui vous plaira.

Le Français s'inclina.

– Où êtes vous descendu ? continua M. Harris.

– Panton hôtel, Panton street, Haymarkett, répondit le Français.

– Prenez-vous de l'argent ? demanda encore M. Harris.

– Pas aujourd'hui ; mais après Noël, j'aurai recours à votre caisse.

M. Harris tendit la main au Français et ils se séparèrent.

Celui-ci descendit Old Bailey jusqu'à Fleet street et sauta dans un cab.

Puis il dit au cocher, mais en fort bon anglais, cette fois :

– Conduisez moi dans Old Gravel lane, au public-house de master Wandstoon.

Le cocher parut un peu étonné de voir un homme décemment vêtu donner une pareille indication.

Mais il ne fit aucune objection et rendit la main à son cheval, qui descendit vers le pont de Londres, tourna sur la gauche et se mit à côtoyer les docks en prenant ensuite Saint-George street.

Au bout de quelques minutes, le Français arrivait à la porte de ce public-house de sinistre apparence dans lequel, une nuit, Wilton et le cabman, renonçant à noyer l'Irlandaise, avaient bu un verre de gin.

Il n'y avait qu'un seul homme dans le public-house.

Il était assis tout près du comptoir dans lequel trônait majestueusement M. Wandstoon.

Cet homme, c'était Shoking.

À la vue du Français, il se leva avec empressement.

– Eh bien, maître ? dit-il tout bas.

Alors l'homme gris, – car on a deviné sans doute que le prétendu chirurgien qui venait de visiter Newgate avec tant de soin, n'était autre que notre héros, – l'homme gris, disons-nous, secoua la tête.

– Son évasion est impossible, dit-il.

– Impossible !

– Oui, j'ai tout vu, tout parcouru. Il n'y a pas un gardien qui soit à nous. Il ne faut pas songer à une fuite possible…

– Alors, dit Shoking ému, John Colden mourra ?

– Non.

– Pourtant il sera condamné ?

– Sans doute.

– Et comment le sauverez-vous ?

– C'est mon affaire, dit l'homme gris avec calme.

– Mais, dit Shoking, pourquoi donc m'avez-vous donné rendez-vous ici ?

– Parce que l'abbé Samuel doit y venir.

– Quand ?

– Aussitôt que le supplicié de ce matin sera inhumé.

Tout cela avait été dit à voix basse et monsieur Wandstoon, qui lisait le *Times* avec acharnement, n'avait pu entendre un seul mot.

– Ensuite, poursuivit l'homme gris, c'est par ici que demeure Calcraff.

Ce nom fit tressaillir Shoking.

– Oui, dit-il, Calcraff a sa maison dans Will close square.

– Et Jefferies, un de ses aides, habite Parmington street.

– Précisément.

Puis après un moment de silence, Shoking poursuivit :

– Maître, je ne crois pas que vous ayez l'intention de corrompre Calcraff ; la chose est impossible.

– Ah ! tu crois ! fit l'homme gris en souriant.

– Certes, reprit Shoking, si la chose eût pu se faire, la famille du médecin qu'il a pendu dernièrement, n'y eût manqué. La femme du docteur Sembrok a offert toute sa fortune.

– Et Calcraff a refusé ?

– Oui. Et puis, dit Shoking, que voulez-vous que fasse le bourreau ? il voudrait sauver le patient qu'il ne le pourrait pas.

– Cela est vrai, dit l'homme gris. Cependant…

– Cependant quoi ?

– Le bourreau peut faire son nœud de telle façon que le condamné ne meure pas sur le coup.

– Vraiment ?

– Et si Calcraff ne sait pas cela, je le lui montrerai, moi.

– Oui, mais je vous le répète, Calcraff est incorruptible.

– C’est vrai, mais Jefferies ne l’est peut-être pas.

– Jefferies ?

– Oui.

– Est-ce donc Jefferies qui fait le nœud ?

– Non, c’est Calcraff.

– Alors, je ne comprends plus.

L’homme gris ne sourcilla point.

– Je disais donc, fit-il, que Jefferies demeure dans Parmington street, à deux pas d’ici.

– Bon, fit Shoking.

– Suppose que Jefferies devienne bourreau…

– À la place de Calcraff ?

– Justement.

– Mais Calcraff se porte bien.

– Sans doute.

– Il n’est pas encore mort.

– Mais il peut être malade.

– Alors, dit Shoking, Votre Honneur se trompe encore.

Depuis que l’homme gris avait donné à Shoking le titre de lord, Shoking ne croyait pas devoir l’appeler décemment autrement que *Votre Honneur*.

Une politesse en vaut une autre.

– Ah ! je me trompe ? fit l’homme gris.

– Oui.

– Comment cela ?

– Si Calcraff tombait malade, on ferait venir, pour le remplacer, le bourreau de Manchester.

– Tu as raison, mais…

– Mais quoi ? fit Shoking.

– Pour faire venir le bourreau de Manchester, il faut avoir le temps. Tu me diras que l’express-train va vite et le télégraphe plus vite que l’un et l’autre.

– Dame !

– Mais il y a des maladies qui vont plus vite encore.

– Je ne comprends toujours pas, dit Shoking.

– Laisse-moi boire un coup, et je m’expliquerai. Je meurs de soif pour le moment.

Et l’homme gris se fit apporter un sherry cobler et porta voluptueusement à ses lèvres la paille qui devait lui servir à l’aspirer lentement.

XIII

Shoking avait vu faire à l'homme gris tant de choses extraordinaires que rien ne l'étonnait plus.

Néanmoins, comme c'était un esprit éminemment pratique et réfléchi que maître Shoking, il aimait à discuter toutes choses.

L'homme gris aspira la moitié du sherry cobler d'un trait ; puis, regardant son interlocuteur :

– Si tu étais moins intelligent que tu n'es, fit-il, je m'empresserais de te dire que tout cela ne te regarde pas et je me bornerais à faire de toi un instrument.

Mais comme tu es un garçon d'esprit, et que je compte sur ta fidélité absolue.

– Oh ! pour cela, vous avez raison.

– Je crois donc qu'il n'est pas inutile que tu sois au courant de mes projets, au moins jusqu'à un certain point.

– Bon ! dit Shoking, vous avez raison. Je ne fais bien que ce que je comprends.

– Supposons donc, poursuivit l'homme gris, que Jefferies est un garçon corruptible.

– Soit.

– Et que Calcraff tombe malade subitement, non pas la veille, non pas dans la nuit qui précédera l'exécution, mais au moment même où il faudra pendre John Colden.

– Oh ! oh ! fit Shoking.

– Tu penses que l'échafaud dressé, la foule accourue, la toilette du patient achevée et les fameux draps de la cuisine tendus, il n'y aura pas moyen de reculer.

– Ça, c'est vrai.

– Jefferies sera donc chargé de la besogne et fera le nœud comme je l'entendrai.

– Allez, dit Shoking, je vous écoute, mais je continue à ne pas comprendre. Comment voulez-vous que Calcraff tombe subitement malade ?

– Tu vas voir. Il y avait jadis à Paris un exécuteur des hautes œuvres que chaque exécution rendait malade huit jours d'avance. Aussi le jour fatal arrivé, pour se donner du courage, buvait-il force verres d'eau-de-vie et de rhum.

– Oui, dit Shoking, mais Calcraff, lui, ne boit que du lait.

– Je le sais.

– Et le lait ne grise pas.

– Je m’arrangerai pour que la tasse de lait qu’il boira le mette dans l’impossibilité de faire sa besogne.

– Comment cela ?

– C’est mon secret, passons. As-tu encore une objection à me faire ?

– Ah ! je crois bien, fit Shoking.

– Voyons ?

– Je suppose que Calcraff est malade et Jefferies vendu à notre cause.

– Bon !

– Il fait un nœud qui n’amène pas la mort instantanément. Mais John Colden n’en est pas moins pendu. Ce n’est plus qu’une question de temps. Et à moins que la corde ne casse.

– Elle cassera, dit froidement l’homme gris.

– Bon ! mais je suppose que le patient tombe à terre.

– Fort bien.

– On le relèvera et on l’accrochera de nouveau.

– Ah ! ici, dit l’homme gris, je n’ai plus besoin de te faire des confidences. Quand nous serons arrivés au jour de l’exécution, tu verras de quoi il s’agit.

L’homme gris en était là des explications qu’il voulait bien donner à Shoking, quand la porte du public-house s’ouvrit de nouveau.

Cette fois, ce fut l’abbé Samuel qui se montra sur le seuil.

Aussitôt l’homme gris se leva avec empressement et courut à sa rencontre.

– Monsieur l’abbé, lui dit-il, un homme de votre caractère ne doit entrer dans un bouge comme celui-ci que lorsque l’intérêt de la foi et celui de ses ouailles le commandent. Sortons.

– Comme vous voudrez, dit le jeune prêtre.

Shoking s’apprêtait à les suivre.

Mais l’homme gris lui fit signe de rester à sa place, ajoutant :

– Je vais revenir.

Old Gravel lane est une rue déserte tout le jour, et ce n’est que la nuit, quand le Wapping s’éveille et commence sa fangeuse orgie, que le peuple l’envahit peu à peu.

Le prêtre irlandais et l’homme gris se mirent à se promener de long en large.

– C’est fait, dit l’abbé Samuel, le malheureux dort du dernier sommeil, comme dormira bientôt Bulton… comme…

Il s’arrêta frémissant.

– Vous m’avez rencontré sortant de Newgate, dit l’homme gris. J’ai visité la prison en détail, et je me suis assuré qu’il était impossible de faire évader un prisonnier.

– Mon Dieu ! fit l’abbé Samuel en pâlissant, faudra-t-il donc laisser mourir notre frère ?

– Non, dit l’homme gris.

– Alors, que comptez-vous faire ?

– L’enlever.

– Mais où ?

– Sur l’échafaud même.

L’abbé Samuel regarda son interlocuteur.

– Mais comment ? fit-il.

– Les quatre chefs fenians sont toujours à Londres ?

– Oui.

– Et ils vous obéiront aveuglément ?

– Oui, puisque je suis le chef suprême, en attendant que l’enfant ait grandi.

– Alors, dit l’homme gris, je réponds de la vie de John Colden.

Maintenant parlons d’autre chose.

Le prêtre regarda son compagnon d’un air surpris.

– Ne m’avez-vous pas dit, reprit celui-ci, que Jefferies était catholique ?

– Oui, et il s’en cache, de peur de perdre son triste emploi ; mais c’est un catholique tiède. De plus, il n’est point affilié, et on n’oserait le lui proposer.

– Mais il a une fille…

– Une fille toujours malade et qui succombe lentement à une maladie de poitrine. C’est même là le côté intéressant de cet homme aux instincts brutaux et sanguinaires. Il s’est toujours si bien caché, que la pauvre fille le croit un honnête ouvrier des docks.

– Et vous allez la visiter quelquefois ?

– Oui, dit l’abbé Samuel.

– Eh bien ! reprit l’homme gris, m’emmèneriez-vous avec vous ?

J’ai habité les Indes, et, bien que je ne sois pas médecin de profession, je crois avoir apporté un remède puissant contre la phtisie.

Le jeune prêtre secoua la tête.

– Hélas ! dit-il, je crains que l’état de la malade ne soit tellement avancé que tout remède ne soit désormais inutile.

– Qui sait ?

L’abbé Samuel réfléchit un instant.

– Jefferies est farouche, dit-il enfin, un rien l'offusque…

– Il s'adoucira si je lui promets de guérir son enfant.

– Eh bien ! dit l'abbé Samuel, voulez-vous venir voir la pauvre fille ?

– Tout de suite ?

– Oui.

– Allons, dit l'homme gris.

Il rentra dans le public-house et dit à Shoking :

– Attends-moi toujours. Si je ne suis pas revenu dans une heure, tu te feras servir à souper. Mais tu ne bougeras pas d'ici que je ne sois revenu.

– C'est bien, dit Shoking.

Alors l'homme gris rejoignit l'abbé Samuel.

Ils remontèrent Old Gravel lane.

Parmington street est perpendiculaire à cette dernière rue.

C'est une des ruelles les plus tristes et les plus misérables de Londres.

On y rencontre des enfants qui marchent pieds nus et des femmes déguenillées.

Vers le milieu est un public-house, et dans ce public-house s'assemblent une foule de marins, d'ouvriers des docks et de brocanteurs.

C'était précisément dans cette maison que logeaient Jefferies et sa fille.

La nuit était venue quand le prêtre et l'homme gris y arrivèrent.

Tout à coup le premier tressaillit et dit :

– Le voilà !

– Qui donc ? demanda l'homme gris.

– Jefferies. Le voyez-vous ?… là !… assis à cette porte ?

En effet, un homme était assis sur les marches de la porte bâtarde.

Il avait ses coudes sur ses genoux et sa tête dans ses deux mains.

Un rayon du bec de gaz voisin tombait sur son visage, et, sur ce visage, roulaient deux grosses larmes silencieuses.

Le prêtre s'approcha et lui mit une main sur l'épaule.

Le valet de Calcraff se leva tout d'une pièce et murmura :

– Ah ! vous venez trop tard… je crois bien que ma pauvre enfant va mourir…

Et il regarda le prêtre d'un air affolé.

XIV

Il n’y avait pas très-longtemps que Jefferies, le valet du bourreau Calcraff, était venu loger dans Parmington street, trois ou quatre années au plus.

Sa fille était déjà malade, alors, mais à peine devinait-on sa souffrance.

Le mal, dans sa première période, n’avait pas encore pâli son visage, entouré ses grands yeux bleus d’un cercle de bistre et donné à ses mains la transparence de la cire.

Pendant près de deux années, la misérable population de Parmington street avait assisté jour par jour, heure par heure, à la marche inexorable et lente de la phthisie s’emparant de la pauvre créature et la courbant peu à peu vers la tombe.

Le peuple a ses moments de férocité, mais il a aussi ses jours de douceur et de bonté ineffables.

La grande et pâle jeune fille qui cheminait lentement vers la mort, un triste et doux sourire aux lèvres, était devenue l’idole du quartier.

Chaque matin, quand on voyait sortir Jefferies plus triste et plus préoccupé que la veille, on le pressait, on l’entourait, on lui demandait avec anxiété comment se trouvait Jérémiah.

C’était le nom de son enfant.

Qu’était-ce que Jefferies ?

Pendant deux années personne ne l’avait su au juste. Il disait travailler dans les docks, et cela importait peu.

D’ailleurs triste, sombre, farouche, il ne parlait qu’à ceux qui lui demandaient des nouvelles de sa fille.

Quelquefois, le soir, il entrait dans ce public-house qui occupait le rez-de-chaussée de la maison.

On lui servait une pinte de porter ou de pale ale, ou un grog au gin ; il s’asseyait dans un coin, buvait silencieusement, payait et s’en allait.

On avait remarqué, cependant, qu’à certaines époques Jefferies était plus triste et plus inquiet que de coutume.

Pourquoi ?

Longtemps on l’avait ignoré.

La vérité est que Jefferies tremblait, chaque fois qu’il assistait Calcraff dans une exécution, que quelque habitant de Parmington street ne se trouvât parmi la foule avide du

sinistre spectacle ; non pour lui, du reste, il bravait l'infamie avec la triste philosophie des gens de sa profession, mais pour son enfant…

Jérémiah avait seize ans ; il y en avait dix que Jefferies était le valet de Calcraff, et la pauvre enfant l'ignorait.

Jefferies tremblait que sa fille ne vînt à l'apprendre, et que cette horrible révélation ne la tuât.

Aussi, au lendemain de chaque exécution, Jefferies se montrait-il moins que d'habitude, quittant Parmington street dès le matin, n'y revenant que le soir, avec la nuit et le brouillard.

Mais il n'est pas de secret qu'on ne parvienne à pénétrer.

La petite place d'Old Bailey est assez étroite pour que la foule soit obligée de se tenir à distance.

Jusque-là, aucun habitant de Parmington street n'avait pu voir l'échafaud d'assez près pour reconnaître dessus Jefferies.

Hélas ! la sinistre vérité s'était fait jour.

Deux hommes de la lie du peuple, deux roughs, habitués de ce public-house fréquenté par Jefferies avaient été favorisés par le sort.

Partis du Wapping la veille d'une exécution, vers onze heures, ils étaient arrivés dans Fleet street, avec le premier flot de cette foule de curieux qui devait grossir jusqu'au jour.

Ils avaient été poussés jusque dans Old Bailey, avaient pu se cramponner aux chaînes tendues par les policemen et s'y tenir accrochés jusqu'au moment de l'exécution.

Alors tous deux avaient pu voir de près Calcraff et son valet, c'est-à-dire Jefferies.

Et lorsque le malheureux père de Jérémiah était revenu le soir dans le public-house, on s'était éloigné de lui avec horreur et on l'avait montré du doigt.

Il s'était mis à fondre en larmes, il s'était jeté à genoux, il avait parlé de sa fille, jurant sur la Bible qu'elle ignorait son triste métier.

Et ces hommes grossiers avaient eu pitié du père, à cause de l'enfant ; et l'enfant n'avait rien su, rien appris…

Maintenant, dans Parmington street, on savait que Jefferies était le valet de Calcraff, mais on aimait la fille qui se mourait et on ne lui reprochait plus sa hideuse profession.

Or, ce soir-là, lorsque l'abbé Samuel et l'homme gris, le voyant assis sur le seuil de sa porte s'approchèrent de lui, Jefferies pleurait.

– Ma fille va mourir, disait-il au prêtre catholique, il est trop tard.

En effet, quand Jefferies était revenu de Newgate, le matin, après l'exécution du Français Olivier, il avait trouvé sa fille couchée.

Pâle, l'œil fiévreux, les lèvres décolorées, elle lui avait dit :

– Ah ! père, tu fais bien de revenir… pour me dire adieu… j'ai lutté longtemps… mais le mal est plus fort que moi… je n'ai plus même le courage de me lever… père, père, je vais mourir…

Il était resté là tout le jour, muet et sombre, au chevet de son enfant, s'arrachant parfois les cheveux ; parfois se mettant à genoux et priant Dieu.

Vers le soir, Jérémiah avait paru s'assoupir, et la fièvre s'était calmée.

Alors, à demi-fou, le pauvre père était sorti ; il s'était promené d'un pas inégal et saccadé dans toutes les rues avoisinantes ; puis il était remonté et avait trouvé sa fille dormant, puis il était redescendu ensuite.

Cette fois, il s'était assis sur le seuil et s'était mis à pleurer, et c'était là que l'abbé Samuel l'avait trouvé.

– Mon ami, lui dit alors le jeune prêtre de cette voix grave et douce qui pénétrait jusqu'au fond de l'âme, Dieu est bon, et il ne faut jamais désespérer de sa clémence. Où est votre fille ?

– Là haut. Elle dort…

– Allons la voir, dit le prêtre.

En ce moment, les yeux de Jefferies s'arrêtèrent sur l'homme gris et un geste d'étonnement et de défiance s'en échappa.

– Mon ami, dit l'homme gris, je suis médecin et j'ai sauvé des gens que tous mes confrères avaient condamnés.

Jefferies jeta un cri.

Puis il regarda l'homme gris avec une avidité sauvage.

– Vous sauveriez mon enfant, vous ? dit-il.

– Peut-être.

– Oh ! c'est qu'alors vous ne seriez pas un homme ordinaire ! reprit Jefferies affolé.

– Voyons votre fille, dit l'homme gris.

Jefferies se leva :

– Venez, dit-il.

Et il s'enfonça d'un pas chancelant dans l'allée noire et humide de la pauvre maison.

– Je connais le chemin, dit l'abbé Samuel à l'homme gris, prenez ma main.

Alors tous trois, dans l'obscurité, gagnèrent un escalier à marches usées.

Jefferies et sa fille logeaient au troisième.

À Londres, où les maisons sont basses, le troisième est généralement le dernier étage, et c'est là que vivent les pauvres gens.

Le logis occupé par Jefferies et sa fille se composait de deux pièces qui se commandaient.

Le lit de la malade était dans la seconde.

Une chandelle brûlait sur le poêle de faïence éteint. Il faisait froid dans cette chambre et il s’en exhalait de fétides émanations.

La poitrinaire dormait toujours.

L’homme gris prit la chandelle, s’approcha du lit sur la pointe des pieds et se mit à examiner attentivement cette figure angélique qui avait déjà le calme auguste de la mort.

En ce moment le visage de l’homme gris, et son regard et son attitude exprimèrent si bien l’autorité de l’homme de science, que le pauvre père et le prêtre suspendirent leur âme à ses lèvres entr’ouvertes.

XV

L’homme gris ne se pressait pas de parler.

Il avait approché la chandelle tout près du visage de la malade et il semblait étudier avec une attention pleine de ténacité cette couleur de peau qui tenait le milieu entre le blanc céreux et la stéarine, et qui est bien la couleur de ceux que mine la phthisie.

Puis il se pencha tout près, collant presque son oreille à la poitrine de la jeune fille toujours endormie, et il écouta sa respiration haletante et saccadée.

Enfin il releva la tête et dit :

– Le mal est très-avancé, mais il n’est pas encore à cette limite extrême où tout remède est impuissant, tout secours inutile.

– Vrai ! s’écria l’abbé Samuel en regardant l’homme gris d’un air de doute.

– On peut la sauver, répondit celui-ci.

Quant à Jefferies, il était tombé à genoux devant l’homme gris :

– Oh ! sauvez ma fille, disait-il, sauvez-la, et je vous bénirai, sauvez-la et je serai votre esclave…

Et le malheureux pleurait et priait tout à la fois, se tordant les mains et se traînant aux pieds de cet homme qui venait de déclarer que rien n’était désespéré.

Cette lumière, ces éclats de voix finirent par éveiller la malade.

Elle ouvrit les yeux et poussa un cri d’étonnement, presque d’effroi, en voyant un inconnu à son chevet.

Mais alors l’abbé Samuel s’avança et lui dit :

– Comment allez-vous, mon enfant ?

Elle le reconnut et un pâle sourire vint à ses lèvres.

– Ah ! c’est vous, monsieur l’abbé ? fit-elle, vous êtes bien bon d’être venu me voir.

Son père, toujours à genoux, se tenait à l’écart dans l’ombre.

– Vous êtes bien bon, poursuivit Jérémiah qui ne vit pas Jefferies tout de suite, bien bon d’être venu me voir, monsieur l’abbé… d’autant plus que… c’est peut-être… la dernière fois… Et elle souriait encore, en parlant de sa fin prochaine.

– Mon enfant, répondit l’abbé Samuel, monsieur que voilà, et qui est médecin…

À ces mots, Jérémiah fixa sur l'homme gris son regard ardent et fiévreux ; mais le sourire n'abandonna point ses lèvres.

– Alors, dit-elle, monsieur doit bien voir que je vais mourir.

Soudain Jérémiah entendit un sanglot au pied de son lit.

– Ah ! mon Dieu ! fit-elle, mon père était là ! pardonne-moi… père, pardonne-moi…

– Mon enfant, continua l'abbé Samuel en prenant dans les siennes, cette main longue et diaphane que Jérémiah laissait pendre hors du lit, mon enfant, vous vous trompez… monsieur, qui est médecin, vous dis-je, affirme qu'on peut vous guérir.

– Oh ! fit-elle d'un air de doute.

L'homme gris regardait autour de lui.

– Vous êtes mal ici, dit-il enfin.

Et s'adressant à Jefferies :

– Cette chambre est insalubre et le voisinage des docks empoisonne l'air que vous respirez. Voulez-vous que votre enfant vive ? ajouta-t-il.

– Si je le veux ! s'écria le pauvre père.

– Eh bien ! il faut m'obéir.

– Parlez, monsieur, ordonnez ! dit Jefferies.

– Il faut faire transporter votre fille, dès demain, dans une maison, que je vous indiquerai, et où je la visiterai tous les jours.

L'abbé Samuel dit à son tour :

– Peut-être n'avez-vous pas d'argent, mon pauvre Jefferies ? Mais il ne faut pas vous inquiéter de cela. Monsieur est non-seulement un médecin savant, c'est encore un homme riche et bienfaisant, qui ne reculera devant aucun sacrifice pour sauver votre enfant.

Jefferies baisait les mains du prêtre, comme il avait baisé celles de l'homme gris.

Celui-ci ajouta :

– Je vais vous envoyer tout à l'heure une potion que vous ferez prendre à votre fille. Cette potion calmera la fièvre, lui procurera un sommeil tranquille, et lui permettra, demain, d'avoir assez de force pour se lever.

Jefferies écoutait avec une sorte d'extase.

Cet ascendant moral, que l'homme gris prenait presque aussitôt sur ceux auxquels il adressait la parole, agissait déjà sur le grossier valet de Calcraff.

– L'homme qui vous apportera cette potion, continua-t-il, est un homme à mon service et qui m'est tout dévoué. Il reviendra demain avec une voiture et il vous emmènera, vous et votre fille, dans une maison où je crois que je pourrai la guérir.

En même temps il mit un petit rouleau d'or sur le poêle, fit un signe d'adieu à la poitrinaire qui se demandait si les anges du bon Dieu n'avaient pas pris forme humaine

pour la venir visiter, et il sortit en pressant la main du pauvre Jefferies, qui continuait à pleurer, mais de joie, maintenant qu'on lui promettait que sa fille vivrait.

L'abbé Samuel le suivit.

Quand ils furent dehors, ce dernier regarda l'homme gris et lui dit :

– Vraiment, vous croyez qu'on peut encore sauver cette jeune fille ?

– Oui, en disposant des moyens que je vais employer, ce que très-peu de personnes pourraient faire.

– Et… ces moyens ?

– Je ferai transporter Jérémiah à Hampsteadt.

– Dans la maison où est venu le major Waterley ?

– Précisément. Il ne faut guère que l'espace d'une nuit pour préparer la chambre que je lui destine.

– Comment ! la préparer ? fit le prêtre surpris.

– N'avez-vous pas entendu dire que les médecins employaient le goudron pour les maladies de poitrine ?

– En effet.

– Eh bien ! je vais faire enduire de goudron le plafond, les murs et les portes de la chambre qu'elle habitera.

– Ah ! je commence à comprendre.

– Pas encore, dit en souriant l'homme gris. En l'état actuel, le mal de Jérémiah est trop avancé pour que le goudron suffise.

– Alors ?

– Mais… attendez. Il y a dans l'Amérique du Sud, au Paragon, à deux cents milles des côtes, sur les bords de la rivière Parana, une vallée longue de six lieues et large de deux qu'on appelle Hapna.

Cette vallée jouit d'une température assez semblable à celle de Nice ou des îles d'Hyères.

Les Américains du Sud attaqués d'une maladie de poitrine s'y rendent par milliers.

Là, sans remède aucun, et si avancé que soit le mal, ils se guérissent en peu de temps.

Est-ce l'influence du climat ?

Ils le croient tous, mais ils se trompent.

– Qu'est-ce donc, alors ? demanda l'abbé Samuel.

– La vallée renferme en abondance une espèce particulière de pin résineux qui charge l'atmosphère d'émanations bienfaisantes ; et ces émanations guérissent.

– Mais, observa l'abbé Samuel, je ne sais encore où vous voulez en venir.

– J’ai analysé chimiquement la résine de ces pins, dans un voyage que j’ai fait à Hapna, et je connais maintenant sa composition.

De même qu’on peut fabriquer de l’air et des eaux minérales, je puis fabriquer une résine en tout semblable à celle dont je vous parle, et la mélanger à cet enduit de goudron que j’appliquerai sur les murs.

Puis, à l’aide d’un calorifère et d’un thermomètre, nous entretiendrons dans la chambre une atmosphère égale à celle de la vallée de Hapna.

Vous le voyez, ajouta l’homme gris en souriant, c’est bien simple.

L’abbé Samuel le regardait avec un étonnement mêlé d’admiration.

Ils étaient, tout en causant, revenus dans Old Gravel lane ; mais, au lieu de rejoindre Shoking, ils remontèrent jusqu’à Saint-George street et entrèrent dans la boutique d’un *chemist dispensary*, c’est-à-dire d’un pharmacien.

Là, l’homme gris fit préparer la potion ; puis il dit à l’abbé Samuel :

– Maintenant, je vais envoyer Shoking chez Jefferies, et vous reconduire ensuite à Saint-Gilles.

Et, en effet, l’homme gris dans Old Gravel lane, ouvrit la porte du public-house de Master Wandstone et appela Shoking qui buvait philosophiquement son troisième verre de grog au gin.

XVI

Shoking s’empressa de payer sa dépense et de sortir.

L’homme gris lui remit la fiole contenant la potion.

– Tu vas aller, lui dit-il, dans Parmington street.

– Chez Jefferies ?

– Oui.

Shoking fit une légère grimace.

– As-tu quelque répugnance à cela ? lui demanda l’homme gris en souriant.

– Dame ! répondit naïvement Shoking, cela pourrait bien me porter malheur.

– Imbécile !

– Vous savez le proverbe anglais : « Ne touchez pas à la hache. »

– C’est pour les nobles et les gentlemen, ce proverbe-là, dit l’homme gris.

– Oui, mais voici le proverbe des petites gens : « Ne touchez pas à la corde. »

– Eh bien ! la corde et Jefferies font deux.

– N’est-ce pas Jefferies qui la prépare ?

– Oui.

– Alors, c’est bien à peu près la même chose.

– Mon cher ami, dit en souriant l’homme gris, Dieu m’est témoin que je voudrais pouvoir tenir compte de tes répugnances et avoir sous la main quelqu’un pour te remplacer. Mais je n’ai personne, et il ne s’agit, après tout, que de prendre cette bouteille, de la porter chez Jefferies, et de la remettre à sa fille, en lui disant : C’est le médecin qui a promis de vous sauver qui m’envoie.

– Donnez alors, dit Shoking en souriant.

– Ensuite, mon ami, poursuivit l’homme gris, comme il faut que toute peine ait sa récompense, je t’annonce que tu vas reprendre ce soir même cette vie de gentleman pour laquelle tu es né très-certainement.

Shoking tressaillit.

– Tu retournes à Hampsteadt, dit l’homme gris.

– Ah !

– Et tu reprends ton nom et ton titre.

– C’est-à-dire, dit Shoking tremblant d’émotion, que je redeviens lord Vilmot ?

– Précisément.

Shoking s’était emparé de la bouteille et ne faisait plus aucune difficulté pour aller chez le valet de Calcraff.

L’homme gris ajouta :

– Quand tu te seras acquitté de cette mission, tu monteras dans un cab et tu iras m’attendre à Hampsteadt, dans *ta maison*.

Ces derniers mots firent tressaillir d’aise le bon Shoking. Cependant, comme il allait s’éloigner, un scrupule s’empara de lui.

– Qu’est-ce encore ? fit l’homme gris.

– Savez-vous maître, dit Shoking, que, lorsque je m’éveillerai pour tout de bon de ce beau rêve de grandeur, le réveil sera dur ?

– Comment cela ?

– Lord Vilmot aura de la peine à redevenir Shoking.

– Ah ! mon pauvre ami, dit l’homme gris en riant, il n’y a que la reine qui puisse créer des baronnets ; mais si elle en a jamais l’intention à ton endroit, je ne m’y opposerai pas.

Seulement je puis dès aujourd’hui te promettre une chose.

– Laquelle ?

– La maison te restera et tu pourras y finir tes jours.

– Vrai ?

– Je ne reprends jamais ce que j’ai donné.

Shoking était naïf à ses heures :

– Bon ! dit-il, mais l’or qui est dans les tiroirs ?

– L’or aussi. Tu vois bien que ça ne porte pas toujours malheur de s’en aller chez le valet de Calcraff.

Shoking prit ses jambes à son cou et, la fiole à la main, il s’élança vers Parmington street.

Alors l’homme gris rejoignit l’abbé Samuel qui était monté dans un cab et attendait au coin de Saint-George street.

Le prêtre était devenu pensif.

– Savez-vous à quoi je songe ? dit-il, tandis que l’homme gris prenait place à côté de lui et indiquait au cocher comme but de la course, la place des Sept-Quadrants.

– Non, en vérité, dit celui-ci.

– Je me dis que si l’Irlande avait une douzaine d’hommes comme vous au service de sa cause, elle triompherait en moins d’une année.

– Monsieur l’abbé, répondit l’homme gris d’une voix grave et triste, les hommes dévoués à l’Irlande ne sont pas rares, et il y en a même des milliers. Ce qui leur manquait peut-être, jusqu’à ce jour, c’était un chef mystérieux, un homme qui aurait acquis en des luttes sombres et terribles une expérience et une audace qui triomphent de tout. J’avais cela, et je suis venu à vous.

Je vous ai dit : Là où le prêtre ne peut entrer, j’entrerai ; là où le chrétien n’ose frapper, je frapperai ! et au lendemain de la victoire, je disparaîtrai, car je ne suis pas digne de rester à votre droite.

– Oh ! fit le jeune prêtre, en lui tendant la main avec expansion, ne parlez point ainsi.

– Vous ne savez rien de mon passé, dit-il d’une voix sourde.

Et dès lors il s’enferma dans un silence farouche, et le prêtre respecta ce silence.

Ils arrivèrent ainsi dans le quartier irlandais, derrière Saint-Gilles.

– Monsieur l’abbé, dit alors l’homme gris, tandis que le cab s’arrêtait, rappelez-vous que je compte sur les quatre chefs ?

– Vous pouvez y compter, dit le prêtre.

– Sans cela je ne réponds pas de la vie de John Colden.

– Et s’ils vous obéissent de point en point ?…

– Je sauverai John Colden.

– Quand dois-je les réunir ?

– L’avant-veille de l’exécution, c’est suffisant.

Alors le prêtre descendit de voiture et se dirigea à pied vers son église.

L’homme gris souleva la trappe qui était au-dessus de sa tête et le cocher se baissa.

– Mène-moi dans Régent’street, au coin de Piccadilly, lui dit-il.

Tu t’arrêteras devant le chimiste qui est à côté du café de la Régence.

De la place des Sept-Quadrants à l’endroit désigné, le trajet était court.

Ce fut l’affaire de quelques minutes et l’homme gris entra dans la boutique du pharmacien-chimiste-parfumeur, car à Londres, tous ces commerces-là se réunissent volontiers en un seul.

Le chimiste de Régent’street est un des plus instruits et des mieux assortis de Londres.

– Mon cher monsieur, lui dit l’homme gris, je suis médecin.

En même temps, il lui exhiba un diplôme bien en règle.

Le chimiste s’inclina.

– Je suis le médecin d’une grande famille qui ne reculera devant aucun sacrifice pour conserver à la vie une jeune fille qui se meurt. C’est vous dire que les services que

j’attends de vous seront libéralement payés.

Le chimiste s’inclina plus bas encore que la première fois.

– Il faut que vous mettiez à ma disposition pour ce soir même un *préparateur*.

– Je vous donnerai mon premier élève, répondit le chimiste.

– Et que vous m’envoyiez les drogues et les substances suivantes.

En même temps l’homme gris prit une plume et du papier sur le comptoir et écrivit une longue ordonnance.

Le chimiste en prit connaissance et ne put s’empêcher de témoigner son étonnement.

– Mais, monsieur, dit-il, ce sont là des médicaments pour un régiment tout entier.

– Vous croyez ?

– Ainsi je vois un baril de goudron…

– Oui, monsieur ; je vais faire une expérience sur le succès de laquelle je compte fort.

En même temps, l’homme gris ouvrit son portefeuille et en tira deux billets de vingt livres qu’il posa sur le comptoir, ajoutant :

– Vous m’enverrez tout cela, ainsi que le chimiste préparateur, ce soir, avant dix heures, à Hampsteadt, Heath mount, n° 22.

Le chimiste prit les quarante livres et salua avec considération un médecin qui faisait de semblables avances à ses malades.

L’argent produira toujours son petit effet, même sur un apothicaire.

XVII

– Ma parole d’honneur ! se disait Shoking, douze heures après, je crois que tout ce qui m’advient n’a jamais été qu’un rêve. J’ai beau me pincer pour m’assurer que je ne dors pas, c’est plus fort que moi. Cela ne doit pas être arrivé.

Shoking se disait tout cela en se regardant avec une complaisance inquiète dans la grande glace à pivot de ce cabinet de toilette où, quelques jours auparavant, on l’avait mis au bain, peigné, parfumé, habillé comme un parfait gentleman et salué du titre de lord.

Il se disait cela, parce que même aventure venait de lui advenir.

Il était rentré la veille au soir et avait trouvé l’homme gris causant avec Jenny l’Irlandaise et Suzannah dans le petit salon du rez-de-chaussée.

Mais l’enfant n’y était plus.

Il était entré, le matin même, au collège de Christ’s hospital, et désormais il était à l’abri des représailles de la justice. La soutane bleue et les bas violets le rendaient inviolable.

Quant à Jenny, elle s’était d’autant plus aisément résignée à une séparation, que cette séparation ne devait pas durer plus d’un jour ou deux.

L’homme pris avait trouvé le moyen de la faire admettre à Christ’s hospital comme attachée à la lingerie.

Donc, ces trois personnes causaient lorsque Shoking était arrivé.

Il s’était mis à table avec elles et avait soupé de bon appétit, après, toutefois, avoir rendu compte de sa mission.

Puis l’homme gris lui avait dit :

– Va te coucher et dors bien ; j’aurai besoin de toi demain matin.

Le même valet de chambre, qui avait si bien donné du *lord* en plein visage au bon Shoking, l’était venu chercher alors, et l’avait conduit à sa chambre à coucher.

Shoking était pourtant de nouveau misérablement vêtu, et il n’avait pu s’empêcher de dire au superbe laquais galonné que l’homme gris attachait ainsi à sa personne :

– Comment peux-tu m’appeler mylord, en me voyant ainsi accoutré ?

Mais le valet avait répondu en souriant :

– Je sais que Votre Seigneurie est excentrique, et que, dans un but de philanthropie, elle parcourt les quartiers populeux de Londres, où elle fait beaucoup de bien.

Et Shoking avait eu beau protester, le valet de chambre avait tenu à son opinion.

Shoking s'était donc mis au lit, et il s'était endormi comme au bon temps où il couchait sous les voûtes d'Adelphi.

Le lendemain matin, le valet de chambre était venu l'éveiller.

– Votre Seigneurie veut-elle s'habiller ? avait-il dit.

– Quelle heure est-il ?

– Sept heures : c'est un peu matin ; mais l'ami de Votre Seigneurie a besoin d'elle.

Cet ami dont parlait le valet c'était l'homme gris.

L'homme gris, en effet, avait donné l'ordre qu'on éveillât Shoking dès le point du jour.

Shoking prit un bain, laissa peigner ses cheveux, faire sa barbe ; il passa une chemise de toile fine et revêtit un bizarre costume du matin, consistant en une jaquette, un gilet et un pantalon de couleurs claires, ce que les Anglais appellent une *suite*.

Le valet lui mit une rose à la boutonnière, lui tendit un chapeau gris et des gants de peau de daim et lui dit :

– L'ami de Votre Seigneurie est dans la galerie qui fait suite au corridor.

Shoking, de plus en plus abasourdi, suivit le chemin qu'on lui indiquait, et il fut pris tout coup à la gorge par une forte odeur de goudron.

– Viens donc par ici ! lui cria une voix.

Et l'homme gris se montra au seuil d'une chambre située à l'extrémité de la galerie.

Il n'était certes pas vêtu en gentleman, lui, il s'offrait même à Shoking dans un négligé que le nouveau lord blâma *in petto*.

L'homme gris, en pantoufles et en manches de chemise, les bras retroussés au-dessus du coude, avait les mains enduites d'une sorte de mastic rougeâtre !

– Bon ! dit Shoking, encore des choses étranges !

– Entre donc.

Shoking entra et se trouva dans une chambre dont les murs disparaissaient sous une épaisse couche de goudron.

Au milieu il y avait des objets bizarres, des cornues, des vases, un alambic, un creuset, tout un appareil de laboratoire de chimie.

Shoking vit encore un jeune homme qui portait suspendu à son cou un tablier bleu.

C'était le préparateur qu'avait envoyé le chimiste de Régent'street.

– Tu as bien dormi, toi ? dit l'homme gris.

– Certainement, fit Shoking.

– Eh bien ! moi, je ne me suis pas couché.

– Est-ce que c’était pour barioler ainsi les murs de cette chambre ? demanda le nouveau lord avec une pointe d’ironie.

– Justement.

– Drôle de peinture, dans tous les cas.

– C’est possible, mais j’en attends de beaux résultats. Viens, je vais te conduire à ta voiture.

– Ma voiture ?

– Sans doute.

Et l’homme gris s’essuya les mains et passa son bras sous celui du gentleman Shoking.

– Que penses-tu de la petite que tu as vue hier ? lui dit-il.

– La fille de Jefferies ?

– Oui.

– Je crois qu’elle n’a pas huit jours à vivre.

– Eh bien ! tu vas aller la chercher dans ta voiture.

– Bien.

– Tu l’amèneras ici.

– Fort bien.

– Et quand elle aura couché dans cette chambre, dont tu te moques, l’espace d’un mois environ, elle se portera aussi bien que toi et moi.

– Est-ce possible !

– Avec moi tout est possible, mon ami.

Shoking n’était pas au bout de ses étonnements.

À la grille du jardin se trouvait un grand carrosse attelé de deux chevaux magnifiques.

Un cocher poudré était sur le siége, deux laquais en bas de soie se tenaient derrière, suspendus aux étrivières.

– Comment ! balbutia Shoking, c’est là ma voiture ?

– Sans doute.

– Et je vais monter dedans ?

– Dame ! à moins que tu ne te veuilles t’asseoir sur le siége.

– Et dans cette voiture, je vais aller chercher la fille de Jefferies ?

– Oui.

– Mais, dit Shoking, ils me reconnaîtront.

– Sans aucun doute.

– Et puis, j’étais vêtu comme je le suis ordinairement comme un pauvre diable qui…

– Tu étais vêtu, interrompit l’homme gris, comme un grand seigneur excentrique qui se déguise pour faire du bien.

En même temps, il abaissa le marchepied devant Shoking qui hésitait encore.

– Mais, maître, dit encore celui-ci, croyez-vous que Jefferies consentira à se séparer de sa fille ?

– Tu lui diras qu’il peut la suivre.

– Et je l’amènerai ici ?

– Naturellement.

Sur ce mot, l’homme gris ferma la portière et fit un signe au cocher, qui rendit la main à ses trotteurs.

– C’est égal ! murmura Shoking, tandis que le carrosse descendait Heath mount avec la rapidité de l’éclair, celui qui me pincerait assez fort pour m’éveiller, me rendrait un fameux service.

XVIII

Jamais, peut-être, on n’avait vu semblable spectacle dans le Wapping.

Londres qui se divise en plusieurs paroisses, au point de vue administratif, n’est réellement composé que de deux quartiers bien distincts, le West-End et l’East-End, l’Ouest et l’Est.

À l’est, le Londres commerçant, laborieux, les docks, les bassins gigantesques où les Indes et le monde entier versent nuit et jour leurs richesses et leurs produits.

À l’est encore, les quartiers misérables, les enfants demi-nus, les femmes en haillons, les mendiants grouillant au seuil des portes, les maisons noires et humides, les tavernes où la débauche et la misère boivent de compagnie.

À l’ouest, dans le West-End, les palais, les édifices, les rues larges et bien percées, les magasins splendides, les femmes rayonnantes de beauté, étincelantes de pierreries, et les cavaliers irréprochables.

Les habitants du West-End ne visitent jamais l’East-End.

Ceux de l’East-End ignorent les splendeurs que la ville monstre étale à l’ouest.

Aussi, lorsque la population sordide du Wapping, lorsque les pauvres gens de Parmington street virent apparaître le carrosse de lord Vilmot avec ses magnifiques trotteurs, son cocher et ses deux laquais poudrés, crurent-ils faire un rêve.

Les enfants et les femmes accoururent au seuil des portes, d’autres se mirent aux fenêtres ; les enfants du public-house où Jefferies buvait seul quelquefois, se précipitèrent au dehors.

Les deux laquais avaient mis pied à terre et posé leur longue canne sur le trottoir.

À Londres, où les impôts somptuaires sont innombrables, un lord peut, avec de l’argent, interrompre un moment la circulation.

Il a payé pour cela, et c’est son droit.

Tandis que le carrosse s’arrête, les laquais barrent le trottoir de leur canne, pour que Sa Seigneurie puisse descendre de voiture et ne se point frotter à la canaille.

La canaille s’arrête sans murmurer et attendant avec calme que le noble personnage ait mis pied à terre et soit entré dans la maison.

Il se fit donc un rassemblement des deux côtés des cannes.

Lord Vilmot descendit.

Un homme en haillons, un rough, jeta alors un cri.

Un cri d’étonnement que lui arracha la vue du personnage pour qui on interceptait le trottoir.

Ce cri fit tourner la tête à lord Vilmot.

– Mais c’est Shoking !

Shoking ne perdit point la tête ; il ne se déconcerta point et il salua le rough d’un geste.

Puis il s’avança vers lui et lui dit en souriant :

– Tu me reconnais ?…

– Excusez-moi… ce n’est pas possible… une méprise… Pardon, Votre Seigneurie… balbutia le rough.

Mais Shoking poursuivit avec un sang-froid imperturbable…

– Tu ne te trompes pas, je suis bien Shoking. Dans le Wapping, je n’ai pas d’autre nom…

– Oh ! Votre Seigneurie se moque ! disait le rough qui se confondait toujours en excuses.

– Non, dit Shoking, c’est bien moi. Seulement, dans le West-End je m’appelle lord Vilmot.

Et comme le rough stupéfait ne comprenait pas, Shoking poursuivit :

– Je suis un lord excentrique. Je me déguise et je viens étudier la misère au Black horse et au bal Wilton, à la seule fin d’en rendre compte au parlement et d’adoucir le sort du peuple.

Sur cette réponse majestueuse, Shoking fouilla dans sa poche, en retira une dizaine de guinées et les donna à John.

Ce fut un vertige, un éblouissement.

La foule criait encore : Vive Sa Seigneurie ! que Shoking s’était engouffré depuis longtemps dans l’allée noire de la maison de Jefferies.

Et la foule de crier, de trépigner, de battre des mains et de se livrer à mille commentaires.

Le rough n’était pas le seul qui eût connu Shoking.

Il y avait maintenant dix personnes, attroupées à la maison, qui avaient bu avec lui, mangé avec lui, couché avec lui dans le work-house de Milden Road et sous les voûtes d’Adelphi.

Et on se répétait que Shoking était un lord, et qu’il siégeait au Parlement.

Que venait-il donc faire dans Parmington street ?

Il s’écoula un grand quart d’heure.

Puis lord Vilmot reparut.

Mais il n’était pas seul.

Derrière lui on vit apparaître Jefferies.

Jefferies, le valet de Calcraff, qui pleurait de joie et portait sa fille dans ses bras.

Et la foule battit des mains quand elle vit le noble lord aider l'homme de sang à asseoir la mourante dans ce beau carrosse armorié, y monter ensuite, et faire asseoir à côté de lui le valet du bourreau.

Puis les laquais remontèrent derrière le carrosse, Shoking distribua à ses anciens amis des sourires et des saluts protecteurs, le cocher rendit la main à ses chevaux, et tout disparut comme une vision.

… … … … …

Une heure après, Jefferies, sa fille et Shoking arrivaient à Hampsteadt.

Le voyage avait fatigué la pauvre malade, et elle fut prise d'une telle faiblesse que son père fut encore obligé de la porter, pour traverser le jardin.

L'homme gris attendait au seuil de la maison, et il avait auprès de lui l'abbé Samuel.

Celui-ci dit à Jefferies :

– Mon ami, vous le voyez, il ne faut jamais désespérer de la bonté de Dieu. Au moment où le désespoir pénétrait dans votre âme, et allait l'envahir tout entière, il s'est trouvé, sur votre route, un noble seigneur qui a eu pitié de votre détresse, et cet homme de science qui entrevoit la guérison de celle que vous croyiez prête à mourir.

Jefferies versait des larmes.

L'homme gris le conduisit à cette chambre qu'on avait préparée pour Jérémiah.

On mit la jeune fille au lit, puis on lui administra un calmant, qui eut l'effet d'un narcotique.

La jeune fille s'endormit.

– Mon Dieu ! s'écria le pauvre père, ne l'avez-vous pas tuée, au moins ?

– Non, répondit l'homme gris, en souriant, revenez demain, vous la trouverez souriante, et déjà cette pâleur morbide qui couvre son visage, aura disparu en partie.

– Mon Dieu ! s'écria Jefferies, faudra-t-il donc que je m'en aille, et allez-vous me séparer de mon enfant ?

– Vous viendrez la voir tous les jours ; le matin et le soir même, si vous le voulez ; mais vous ne pouvez rester ici.

Jefferies songea alors à l'infamie de sa profession, et il baissa la tête.

– Oh ! dit-il, je comprends. Je ne suis pas digne de vivre ici.

L'homme gris ne répondit pas.

Et quand le valet de Calcraff fut parti, l'homme gris dit à l'abbé Samuel :

– Si je l'avais autorisé à rester, il eût renoncé à sa profession, et pourtant, vous savez que nous avons besoin de lui !

– C’est vrai, répondit le prêtre.

Puis regardant la jeune fille endormie :

– Et vous espérez la sauver ?

– Je ne l’espère pas, j’en suis sûr… comme je suis sûr, maintenant, d’arracher John Colden à l’échafaud, répondit cet homme étrange avec un accent de conviction qui ne laissa plus aucun doute au jeune prêtre.

XIX

Que devenait John Colden pendant tout ce temps-là ?

John Colden avait été transféré, la veille de Noël, à Newgate.

Sa blessure n'était pas complétement fermée, mais elle était en voie de guérison et le chirurgien philanthrope de Cold Bath field avait déclaré qu'il n'y avait nul inconvénient à envoyer ce misérable prendre possession de sa cellule dans la prison d'où on ne sort plus.

C'était le bon et jovial sous-gouverneur, sir Robert M…, qui avait reçu le nouvel arrivant et assisté à son inscription sur les registres d'écrou.

– Vous deviez bien vous ennuyer, mon garçon, à Cold Bath field, c'est une vilaine prison pour les malades. Le bruit du moulin est insupportable et devait vous empêcher de dormir.

Ici, rien de pareil, vous serez comme chez vous et vous n'entendrez pas le moindre bruit.

D'ailleurs, vous savez, l'Angleterre est pleine de clémence, elle ne fait pas souffrir inutilement le pauvre monde.

Si j'en crois le certificat que me transmet le chirurgien de Bath square, vous pourrez très-bien supporter les fatigues de la cour d'assises d'ici à quatre ou cinq jours.

Il est même probable que le président du jury prendra en considération votre état, et qu'il vous condamnera à être promptement exécuté.

Car, voyez-vous, mon garçon, acheva le bon sous-gouverneur, croyez-en ma vieille expérience, quand on a un mauvais quart d'heure à passer, autant vaut que ce soit le plus tôt possible. Après, on est bien tranquille, allez !

John Colden eut un sourire pour cette lugubre facétie.

On le conduisit à sa cellule, et on lui mit les fers.

L'Irlandais avait fait le sacrifice de sa vie, et bien que M. Bardel, en l'embrassant, lorsqu'il avait quitté Bath square, lui eût dit à l'oreille, « Courage, on te sauvera ! » John Colden n'y croyait guère.

L'enfant était sauvé.

Pour lui, c'était l'essentiel. Peu lui importait de mourir.

Il dormit comme un homme que n'assiége aucun remords.

Le lendemain, le sous-gouverneur entra dans sa cellule de bonne heure et lui dit :

– Vous êtes Irlandais ?

– Oui, répondit John Colden.

– Catholique, par conséquent ?

– Oui.

– Mon cher ami, reprit sir Robert M…, il nous arrive si rarement d'avoir des catholiques à Newgate que nous n'avons pas d'aumônier.

Hier matin, on a pendu un Français : il était catholique aussi. Un prêtre de ce culte s'est présenté, il a été admis à lui donner des consolations.

Lorsque vous aurez été condamné, on fera demander ce même prêtre, si vous le désirez.

Mais, pour le moment, la chose est impossible.

Cependant, c'est aujourd'hui Noël, la plus grande fête du monde chrétien. Voulez-vous aller à la chapelle ?

– Soit, dit John Colden.

– Vous entendrez l'office comme les autres détenus. Après tout, c'est toujours prier Dieu.

John Colden fit un nouveau signe d'assentiment, et le sous-gouverneur se retira.

Une heure après, on vint chercher John pour le conduire à la chapelle.

Le dimanche, à l'heure de l'office, les détenus sont assis les uns à côté des autres, la face tournée vers la chaire du prédicateur.

Mais le condamné à mort, s'il y en a un, a une place spéciale : un prie-Dieu placé tout au bas de la chaire.

John Colden tressaillit en entrant.

Il vit un homme revêtu de la camisole de force, et dans cet homme qui occupait le banc du condamné à mort, il reconnut Bulton.

Bulton, l'amant de Suzannah, sa sœur, à lui, John Colden.

Bulton, qui avait été condamné à être pendu le 2 janvier prochain.

Celui-ci le reconnut et lui fit un signe de tête amical.

John Colden, si brave et si résigné qu'il fût, ne put s'empêcher de faire cette réflexion que dans huit jours il occuperait certainement la place où était Bulton, et il sentit quelques gouttes de sueur mouiller la racine de ses cheveux.

Quand l'office fut fini, Bulton passa près de lui.

– Bonjour, frère, lui dit-il.

– Dieu te garde ! répondit John.

Les deux gardiens qui ne quittaient jamais le condamné à mort ne s'opposèrent pas à ce qu'il échangeât quelques mots avec John.

Bulton, à force de vivre avec Suzannah, avait appris cet idiome des côtes d'Irlande que les Anglais ne comprennent pas.

– As-tu des nouvelles de Suzannah ? dit Bulton dans cette langue.

– Oui.

– Elle est sans doute à Milbanck ?

– Non, elle est libre.

– Libre !

– Oui, c'est l'homme gris qui l'a sauvée.

Bulton parut rassembler ses souvenirs :

– Ah ! dit-il, c'est cet homme qui courait après le petit Ralph.

– Oui.

– Je l'ai reconnu, il est venu ici.

– Quand ?

– Hier. Je ne sais pas ce qu'il venait faire, peut-être était-ce pour toi.

– Je ne sais, dit John Colden.

– Pauvre Suzannah ! murmura Bulton, si je pouvais la voir une dernière fois, je serais résigné.

Les gardiens s'approchèrent et poussèrent Bulton en avant, le séparant ainsi de John Colden.

Celui-ci rentra dans sa cellule, et les jours et les nuits s'écoulèrent.

Personne ne le visitait, aucun bruit du dehors ne parvenait jusqu'à lui, et le sous-gouverneur ne le visitait plus.

Matin et soir un gardien lui apportait à manger.

Dans la journée, il se promenait une heure dans le préau, et il rentrait ensuite dans sa cellule jusques au lendemain.

Un soir, cependant, il y avait juste huit jours qu'il avait rencontré Bulton à la chapelle, le sous-gouverneur reparut.

– Eh bien ! mon garçon, lui dit-il, c'est pour demain.

John le regarda.

– Demain la cour d'assises vous jugera, et vous serez fixé. Cela vaut toujours mieux, voyez-vous.

– Vous avez raison, répondit John impassible.

Il commençait à être de l'avis de sir Robert M…, que, quand on a un mauvais quart d'heure à passer, autant vaut que ce soit tout de suite.

Ce fut donc avec une sorte de joie que John Colden accueillit la communication du sous-gouverneur.

Il mangea et s’endormit ensuite comme à l’ordinaire.

Mais il fut éveillé dans son premier sommeil.

Était-ce une illusion ? était-ce la réalité ?

Mais John croyait entendre à travers les murs épais de sa cellule un bruit sourd et mystérieux qui croissait sans cesse et qui ressemblait au clapotement de la mer se brisant sur les falaises.

Ce bruit dura toute la nuit.

Le jour vint.

Avec le jour, il parut s’accroître un moment, puis il cessa tout à coup.

À huit heures, la porte de la cellule s’ouvrit, et un gardien parut.

– John ! dit-il, c’est aujourd’hui la cour d’assises.

– Je suis prêt, répondit John en sortant de son lit.

Puis, comme le gardien allait se retirer :

– J’ai entendu un bruit étrange cette nuit, dit-il.

– Ah ! fit le gardien.

– Et je n’ai pu dormir.

– Vous n’êtes pas le seul.

– Quel était donc ce bruit ?

Le gardien hésita.

– À quoi bon vous le dire ? fit-il.

Et il sortit.

John tomba dans une rêverie profonde.

Puis tout à coup il se souvint que dans la nuit qui précède l’exécution, les abords de Newgate sont envahis par une foule immense, qui trépigne et murmure toute la nuit, et que, jusqu’à l’heure de l’expiation suprême, cette foule grandit, grandit toujours…

Et John Colden pensa à Bulton…

À Bulton qui peut-être était mort.

… … … … …

XX

Pour expliquer le bruit étrange que John Colden avait entendu toute la nuit, il est nécessaire de faire un pas en arrière et de nous reporter au jour précédent.

Il était huit heures et demie du matin.

À cette heure là, il est à peine jour dans la ville qu'on a surnommée la reine des brumes.

Mais si les quartiers populeux commencent à s'agiter ; si le peuple circule dans les rues, le West-End est encore profondément endormi.

Les balayeurs silencieux et le policeman taciturne parcourent seuls les larges avenues de Belgrave square et de Piccadilly.

On entendrait voler une mouche dans Pall mall, et les vagabonds, qui ont passé la nuit juchés sur les arbres des parcs, n'ont pas encore ouvert les yeux.

Cependant un cab, ce matin-là, entra dans Chester street et vint s'arrêter à la porte de l'hôtel habité par lord Palmure.

Le suisse, encore tout endormi, ouvrit son guichet et demanda ce qu'on pouvait vouloir à pareille heure.

Une femme descendit du cab.

Cette femme était vêtue d'une robe de laine brune et un voile noir couvrait son visage.

Elle tenait une lettre à la main.

À sa vue, le suisse tressaillit.

– Pour miss Ellen, dit cette femme, et tout de suite.

Le suisse prit la lettre et la dame remonta dans le cab, qui s'éloigna rapidement.

Le suisse savait sans doute que ce message était de la dernière importance, car il endossa à la hâte sa houppelande galonnée.

– Mon Dieu ! dit-il au valet de chambre qui sommeillait dans l'antichambre, en attendant le retour de lord Palmure, comment allons-nous faire ? Miss Ellen est allée au bal cette nuit, il n'y a pas une heure qu'elle est couchée.

– Eh bien ! répondit le valet en se frottant les yeux, il faut attendre que miss Ellen soit levée.

– Oh ! non, dit le suisse, c'est impossible.

– Mon cher, reprit le suisse, vous êtes tout nouvellement au service de Sa Seigneurie, et il y a des choses que vous ignorez très-certainement.

– Ah ! fit le valet surpris.

– Cela est arrivé deux fois déjà depuis trois ans.

– Mais quoi donc ?

– Qu'une femme inconnue, couverte d'un voile noir, s'est présentée avec une lettre comme celle-ci.

– Eh bien ?

– La première fois, c'était le matin, comme aujourd'hui. J'ai gardé la lettre jusqu'à midi. Quand je l'ai remise à miss Ellen, elle s'est montrée fort irritée, et elle m'a dit que je serais congédié si, une autre fois, ayant reçu une lettre semblable, je ne la lui faisais point parvenir sur-le-champ.

– Alors, la seconde fois ?…

– La seconde fois, la lettre est arrivée à minuit. Miss Ellen venait de se mettre au lit. J'ai remis le message à l'une de ses femmes de chambre et, presque aussitôt après, miss Ellen a demandé sa voiture et elle est sortie.

– Ah ! fit le valet de chambre intrigué par cette histoire, et où est-elle allée ?

– Le cocher l'a conduite dans la Cité, auprès de Christ's hospital.

Là elle a mis pied à terre et l'a renvoyé. Il n'a pas pu savoir, par conséquent, en quel endroit elle avait affaire.

– Et quand est-elle rentrée ?

– Le lendemain soir seulement.

– Et Sa Seigneurie ne s'est point étonnée de l'absence de sa fille ?

– Non.

– Alors vous pensez qu'il faut faire tenir cette lettre à miss Ellen ?

– Sur-le-champ.

Comme le valet de chambre hésitait néanmoins, les deux domestiques entendirent le bruit de la porte cochère qui se refermait.

C'était lord Palmure qui rentrait à pied.

Le noble lord était, on le sait, membre du Parlement.

Le Parlement anglais siége le soir, et ses délibérations se prolongent souvent jusques au milieu de la nuit.

Lord Palmure, en quittant le Parlement, avait coutume d'aller finir la nuit à son club.

Cette nuit-là, il avait été engagé dans une grosse partie de wisth qui s'était prolongée jusqu'à huit heures du matin.

– Ma foi ! dit le valet de chambre au suisse, j’aime autant que Sa Seigneurie me donne l’ordre de porter la lettre.

Lord Palmure montait les degrés du perron en cet instant.

Le suisse lui montra la lettre.

Elle ressemblait à toutes les lettres possibles.

Néanmoins, il y avait une croix noire dans un coin de l’enveloppe.

Le noble lord vit cette croix et tressaillit.

– Pauvre Ellen ! murmura-t-il tout bas.

– Eh bien ! dit-il, portez cette lettre à Fanny, la femme de chambre française.

– Mais, Votre Seigneurie, fit le suisse, miss Ellen est revenue du bal au petit jour.

– N’importe ! dit sèchement lord Palmure, on l’éveillera.

Les ordres de lord Palmure furent exécutés.

La femme de chambre française, qui venait de se coucher, fut éveillée.

On lui remit la lettre et elle entra dans la chambre de miss Ellen.

Miss Ellen dormait profondément et elle s’éveilla en disant :

– Que me veut-on ? qu’est-il arrivé ?

La femme de chambre portait un flambeau d’une main et un plateau de l’autre.

La lettre était sur le plateau.

À peine eut-elle vu la croix noire du coin de l’enveloppe que miss Ellen tressaillit et qu’une pâleur mortelle se répandit sur son visage.

– C’est bien, dit-elle : habillez-moi vite.

Et elle s’arracha courageusement de son lit.

Miss Ellen fut vêtue en un tour de main.

Cependant elle n’avait pas encore ouvert le mystérieux message, comme si elle eût su par avance ce qu’il contenait.

À peine était-elle habillée qu’on gratta doucement à la porte.

C’était lord Palmure.

Lord Palmure était visiblement ému.

– Allez demander ma voiture, dit miss Ellen à la femme de chambre qui sortit aussitôt.

Alors le père et la fille demeurèrent seuls.

– Te voilà toute pâle, mon enfant, dit le noble lord.

– Ah ! je dormais bien, dit miss Ellen. Il n’y avait pas une heure que j’étais couchée.

– Pâle et tout émue, continua lord Palmure.

– Oh ! mon père, répondit miss Ellen, que ne donnerais-je pas à cette heure pour ne point être affiliée à cette société ?

– Ma fille, répondit lord Palmure, l'aristocratie anglaise est la seule qui soit demeurée debout, en notre siècle, debout et intacte, ayant conservé ses richesses et ses priviléges. Savez-vous pourquoi ? C'est qu'elle a compris ses devoirs, c'est qu'à certaines heures, elle sait descendre jusqu'au peuple et lui tendre la main, c'est qu'elle a le courage d'accepter de certaines missions que je qualifierais volontiers d'héroïques.

– Vous avez raison, mon père : aussi serai-je à la hauteur de ma mission, répondit miss Ellen.

Et elle brisa le cachet du message.

Lord Palmure la regardait avec une visible anxiété, tandis qu'elle lisait.

– Ah ! dit-elle c'est un condamné à mort… mon Dieu ! j'ai peur.

– Courage ! dit lord Palmure, qui prit sa fille dans ses bras et l'embrassa tendrement.

Miss Ellen prit la lettre et la jeta au feu.

Quelques minutes après, elle montait dans un petit coupé brun sans chiffres ni armoiries, attelé d'un seul cheval, et disait au cocher :

– Menez-moi dans la Cité.

Le coupé partit, gagna White Hall, puis *Trafalgar place*, puis le Strand, entra dans Fleet street et, sur les indications de miss Ellen, ne s'arrêta qu'à l'entrée d'une ruelle qui porte le nom bizarre de *Sermon lane*.

La ruelle du Sermon descend vers la Tamise.

Elle est bordée de petites maisons noires et chétives.

Miss Ellen mit pied à terre et dit au cocher :

– Vous pouvez rentrer à l'hôtel.

Puis elle attendit que le coupé se fût éloigné.

Alors elle entra dans la ruelle, chemina un moment d'un pas rapide et furtif et se glissa dans une allée noire, où elle disparut.

XXI

La maison dans laquelle pénétrait miss Ellen était une des plus chétives de Sermon lane.

Au bout de l'allée étroite, humide et obscure, il y avait un méchant escalier à rampe de bois.

La noble fille du West-End, l'héritière d'une fortune opulente, monta néanmoins lestement et sans répugnance les marches usées de cet escalier, après avoir eu soin de laisser retomber le voile de son chapeau sur son visage.

L'escalier était désert, on n'entendait aucun bruit dans la maison, et on aurait pu la croire inhabitée.

Miss Ellen monta jusqu'au deuxième étage.

Là elle s'arrêta devant une porte, tira une clé de sa poche et l'ouvrit.

Miss Ellen était donc chez elle ?

Cette porte ouverte, la jeune fille se trouva au seuil d'une petite chambre assez pauvrement meublée et dont l'unique croisée donnait sur la Tamise.

Elle referma la porte sur elle et donna un tour de clé.

Puis elle se dirigea vers le coin le plus obscur de la chambre.

Dans ce coin, il y avait une armoire, qu'elle ouvrit.

Cette armoire renfermait un porte-manteau et, à ce porte-manteau, étaient accrochés des vêtements que miss Ellen prit un à un et étala sur le lit.

Il y avait d'abord une robe brune à longs plis tombants, puis un manteau à capuchon, puis un voile noir qui devait pendre jusqu'à la ceinture.

Enfin, une sorte de plaque en cuivre attachée à un cordon de laine.

Cette plaque portait d'un côté une croix semblable, pour la forme, à celle qu'elle avait vue dans un coin de l'enveloppe qu'on lui avait apportée une heure auparavant.

De l'autre, il s'y trouvait un numéro, le chiffre 17.

Miss Ellen ne perdit pas de temps, elle se déshabilla complètement, se dépouilla de son bracelet et de ses bagues, revêtit ensuite une chemise de grosse toile, et cette robe de laine brune et ce capuchon de moine, et enfin elle se couvrit le visage du voile noir.

Après quoi, elle suspendit la plaque de cuivre à son cou.

Ainsi métamorphosée, miss Ellen revint vers la porte et l'ouvrit.

Mais soudain, elle se rejeta vivement en arrière en poussant un cri étouffé.

Un homme était sur le seuil.

Et cet homme lui disait :

– Excusez-moi, miss Ellen, de me présenter ainsi à l'improviste.

Cet homme était enveloppé dans un grand manteau dont le collet relevé lui cachait si bien le visage qu'on n'apercevait que ses yeux.

Mais il s'échappait de ses yeux un regard qui rencontra celui de miss Ellen et en fit jaillir un éclair.

Miss Ellen avait reconnu cet homme.

Et comme elle reculait muette, éperdue, fascinée, il entra et referma la porte.

Alors le manteau tomba.

– Encore une fois, miss Ellen, dit l'inconnu, excusez-moi de me présenter ainsi.

– Vous ! vous ! fit-elle d'une voix étranglée.

– Moi, répondit-il, avec calme.

Et ayant à son tour donné un tour de clé, il mit la clé dans sa poche.

Miss Ellen, l'altière patricienne, s'était prise à trembler.

Quant à l'homme gris, car c'était lui, il se hâta d'ajouter :

– Miss Ellen, ne craignez rien : bien que nous soyons seuls, bien que vous soyez en mon pouvoir, rassurez-vous, vous ne courez aucun danger.

Il avait retrouvé cette voix douce et grave, timbrée d'un grain de mélancolie, qui savait si bien le chemin des cœurs.

Et cependant, miss Ellen tremblait toujours, et elle répéta :

– Vous encore !

– Moi toujours, dit-il.

– Que me voulez-vous ?

– Vous demander un service.

– À moi ?

– À vous.

Elle se roidissait peu à peu contre l'émotion qui l'étreignait, et sa nature ardente et hautaine reprenait insensiblement le dessus.

– Eh bien ! répéta-t-elle, que me voulez-vous ?

– Vous êtes affiliée à la compagnie des *dames des prisons* ?

– Mon costume vous l'indique.

– Je le savais et c'est pour cela que je suis venu.

– Ah !

– Miss Ellen, continua l'homme gris, en vous demandant un service, je puis peut-être vous en rendre un.

– Vous !

– Vous êtes hardie, courageuse, miss Ellen, mais vous êtes nerveuse et vous êtes femme, et la triste mission qui vous échoit aujourd'hui remplit votre âme d'une secrète épouvante.

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire, reprit l'homme gris, que vous donneriez la moitié de vos diamants pour n'avoir point été choisie par le sort pour la corvée qui vous arrive, car ce sera la première fois que vous aurez visité un condamné à mort.

– C'est vrai, dit-elle, frissonnante.

– Je viens vous dispenser de cette pénible mission.

– Vous ? Et comment cela ? dit miss Ellen. Qui donc êtes-vous ?

– Tout et rien, répondit-il. Mais si vous me voulez écouter…

– Parlez.

– Le condamné à mort s'appelle Bulton.

– Je le sais.

– Il y a de par le monde une femme qu'il aime et qu'il veut voir une dernière fois.

– Eh bien ?

– Cette femme s'offre à prendre votre place.

Miss Ellen tressaillit.

– Mais, dit-elle, c'est impossible.

– Pourquoi ?

– Parce qu'elle ne fait sans doute pas partie de notre association.

– Je l'avoue.

– Alors, vous voyez bien…

– Pardon, miss Ellen, dit l'homme gris avec douceur, je connais parfaitement les statuts qui régissent les *dames des prisons* et je vais vous prouver que rien, au contraire, n'est plus facile que ce que je vous propose.

– Voyons ? fit-elle.

Maintenant qu'elle savait ce qu'on attendait d'elle, miss Ellen était moins effrayée.

L'homme gris continua :

La loi première de votre association est que vous ne vous connaissez pas entre vous.

– C’est vrai.

La présidente seule sait le nom de chacune des affiliées.

– En effet.

– Pour les autres, il n’y a que des numéros, vous êtes le numéro 17, et ce voile épais qui couvre votre visage empêchera même celle qui vous accompagnera tout à l’heure à Newgate de savoir qui vous êtes.

– Après ? dit miss Ellen.

– Quand je vous suis apparu à l’improviste, où alliez-vous ? Vous alliez au numéro 9 de la rue Pater-Noster, n’est-ce pas ?

– C’est là qu’est la salle de nos réunions.

– Une fois là, poursuivit l’homme gris, vous vous seriez présentée à la présidente ?

– Oui.

– Et elle vous aurait dit : Prenez une voiture de place et allez dans telle rue chercher la compagne que le sort vous a donnée.

– C’est bien cela, dit miss Ellen ; et encore je suis forcée de montrer mon visage à la présidente.

– Eh bien ! reprit l’homme gris, supposez qu’en sortant de la rue Pater-Noster, vous reveniez ici.

– Bon !

– Et que, dans cette chambre, vous échangiez ce costume avec la femme dont je vous parle…

– En effet, dit miss Ellen, cela est possible, mais…

– Mais quoi ? dit l’homme gris.

Elle se redressa hautaine :

– Mais je ne le veux pas ! dit-elle.

– Même si je vous en prie ?

Elle eut un rire dédaigneux sous son voile.

– Miss Ellen, dit froidement l’homme gris, j’ai été l’ami du malheureux Dick Harrisson, qui est mort pour vous et par vous.

À ce nom, miss Ellen poussa un cri étouffé et se courba, frémissante, devant l’homme gris.

XXII

Miss Ellen Palmure avait jeté un cri tout d'abord.

Tout d'abord elle s'était courbée devant cet homme qui paraissait avoir son secret.

Mais la jeune fille qui, tout à l'heure, tremblait à la pensée qu'elle allait voir un condamné à mort, se redressa tout à coup.

Elle rejeta en arrière ce long voile noir qui la couvrait tout entière, et elle apparut à l'homme gris pâle, mais l'œil étincelant de colère et d'indignation.

– Qui donc êtes-vous ? fit-elle, vous qui avez osé pénétrer deux fois chez moi déjà, vous qui osez prononcer en ma présence le nom de Dick Harrisson ?

– J'étais son ami, miss Ellen.

– Que m'importe !

Un sourire vint aux lèvres de l'homme gris.

– Miss Ellen, dit-il, nous sommes seuls ici, bien seuls, personne ne nous entend, et nous pouvons parler à cœur ouvert. Je sais tout.

– Ah ! fit-elle en lui jetant le regard haineux que le reptile lève sur l'homme qui l'écrase sous son pied, ah ! vous savez tout ?…

Et il y avait dans sa voix une ironie sourde et désespérée.

– J'ai été l'ami de Dick Harrisson, poursuivit-il ; j'ai été le confident de son amour pour vous.

– Après ? dit-elle froidement.

– Je sais que Dick est mort, possédant des lettres de vous…

Miss Ellen devint livide.

– Des lettres que vous avez cherchées vainement, des lettres que vous payeriez au poids de l'or.

– Et… ces lettres ?…

– Je sais où elles sont, moi.

Miss Ellen était frémissante de fureur et ses yeux lançaient des éclairs.

– Vous voyez donc bien, miss Ellen, dit l'homme gris, que vous ne pouvez pas me refuser le petit service que je vous demande.

– Et si je vous le rends, dit miss Ellen, ces lettres ?…

– Je vous dirai où elles sont.

– Parlez…

– Non, pas aujourd'hui, mais faites ce que je vous demande et, demain, à minuit, je me présenterai chez vous.

– Par le même chemin que les deux autres fois ?

– Oui, car il est inutile que vos gens s'aperçoivent de ma présence.

– Je vois que je suis en votre pouvoir, dit miss Ellen, qui parut, en ce moment, faire un violent effort sur elle-même et maîtriser sa fierté révoltée. Il faut donc que je vous obéisse !

– Et je vous en serai reconnaissant, dit l'homme gris avec un sourire.

– Ordonnez donc, fit-elle en courbant la tête.

– Reprenez votre voile, allez rue Paster-Noster vous montrer à la présidente de l'œuvre, dit-il, ayez le numéro et l'adresse de la dame qui doit vous accompagner et revenez ici.

– C'est ici que vous voulez m'attendre ?

– Oui.

Miss Ellen remit son voile, s'enveloppa dans le capuchon et l'homme gris lui ouvrit la porte.

Puis elle descendit rapidement l'escalier.

– Ah ! murmura l'homme gris, si le regard tuait, je serais mort depuis longtemps ; la lutte engagée n'est pas avec lord Palmure, elle est avec cette fille de dix-huit ans qui semble être le génie incarné du mal.

Puis il s'approcha de la fenêtre, l'ouvrit et se pencha dans la rue.

Il vit miss Ellen qui s'éloignait d'un pas rapide et il la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eut tourné le coin de *Sermon lane*.

Alors il mit deux doigts sur sa bouche et fit entendre un coup de sifflet.

À ce signal, une femme qui s'était tenue immobile sous le porche d'une porte voisine traversa la rue et disparut dans l'allée ; c'était Suzannah.

L'homme gris alla à sa rencontre dans l'escalier, la prit par la main et lui dit d'une voix émue en la faisant entrer dans la chambre.

– Mon enfant, vous le verrez une dernière fois.

Suzannah fondit en larmes.

– Ah ! dit-elle, pauvre Bulton !… il me battait et me maltraitait bien quelquefois, mais il avait bon cœur… et il m'aimait…

– Mon enfant, dit l'homme gris qui prit les deux mains de la pécheresse et les pressa doucement, si j'avais pu les sauver tous deux, votre frère et votre ami, je l'eusse fait. Mais

je ne puis en sauver qu'un et la vie de celui-là est chère à l'Irlande. Du courage donc, ma pauvre Suzannah…

– Je tâcherai d'en avoir, dit-elle.

– Il faut que vous en ayez, reprit-il, car vos larmes pourraient vous trahir, et alors peut-être compromettriez-vous le sort de John votre frère.

Suzannah essuya ses larmes.

Puis tous deux attendirent.

Bientôt on entendit au coin de Sermon lane le bruit d'un cab qui s'arrêtait.

L'homme gris s'était mis à la fenêtre.

Il vit miss Ellen, dans son costume de dame des prisons, descendre du cab, qui ne pouvait entrer dans la ruelle, tant elle était étroite, et s'acheminer lentement vers la maison.

Miss Ellen monta l'escalier et poussa la porte demeurée entrebâillée.

– Voilà celle qui va vous remplacer, dit l'homme gris.

La patricienne rejeta son voile en arrière et se prit à considérer Suzannah, la fille du peuple.

Suzannah avait cette beauté particulière aux femmes de la verte Érin.

– Ah ! dit-elle avec dédain, c'est une Irlandaise.

– Oui, mademoiselle, répondit froidement l'homme gris.

– Mon humiliation est doublée, murmura miss Ellen.

L'homme gris haussa les épaules et ne répondit pas. Et comme le visage, encore baigné de larmes, de Suzannah attestait sa profonde douleur, miss Ellen lui dit :

– C'est donc votre amant qu'on va pendre ?

– Oui, madame, répondit Suzannah simplement.

– Miss Ellen, dit l'homme gris, vous savez ce qu'il vous reste à faire : reprendre vos habits et donner ceux-là à cette femme, que je vais attendre en bas.

Miss Ellen fit un signe de tête.

– Dans quelle rue doit-elle aller ?

– Dans Old Bailey même, au numéro neuf. Le cab attendra à la porte, et la dame qui devait m'accompagner descendra.

– C'est bien, dit l'homme gris.

Et il descendit afin que miss Ellen pût, en toute liberté, changer de costume.

Quand il fut parti, miss Ellen respira plus librement. Elle regarda de nouveau Suzannah, qui se déshabillait.

Puis une idée rapide comme l'éclair traversa son cerveau.

– Vous connaissez cet homme ? dit-elle.

– Oui, dit Suzannah.

– Son nom ?

– L’homme gris.

– Il doit en avoir un autre.

– Je l’ignore.

– Si vous me le dites, fit vivement miss Ellen, je cours rejoindre mon père qui est membre du Parlement et je fais surseoir à l’exécution de votre amant.

– Madame, répondit Suzannah, Dieu m’est témoin que je ne lui connais pas d’autre nom, mais si j’en savais un autre…

– Eh bien ?

– S’agît-il de ma propre vie, je ne vous le dirais pas.

– Pourquoi ?

– Parce que cet homme est à nos yeux comme un envoyé de Dieu lui-même, et que celui qui le trahirait serait maudit !

– Oh ! fit miss Ellen avec rage, il est donc bien puissant, cet homme ?

– Il peut tout ce qu’il veut.

– Alors, ricana miss Ellen, pourquoi ne sauve-t-il pas votre amant ?

– Parce que mon amant n’est pas un fils de l’Irlande.

– Sans cela, il le sauverait ? fit miss Ellen avec ironie.

– Oui, répondit Suzannah avec l’accent d’une conviction profonde.

– Ah ! se dit miss Ellen avec rage, il triomphe jusqu’à présent, mais j’aurai mon heure et je l’écraserai !…

Pendant qu’elles causaient ainsi, les deux femmes avaient changé de vêtements.

Maintenant Suzannah était couverte de la robe brune et du voile noir, et miss Ellen lui dit, en lui attachant au cou la plaque de cuivre qui portait le numéro 17.

– Allez, j’attendrai ici votre retour.

Suzannah descendit. Elle retrouva l’homme gris sur le seuil de la porte.

– Suzannah, lui dit-il d’une voix grave, encore une fois, je vous en supplie, du courage et retenez vos larmes, elles pourraient vous trahir.

– Je vous le promets, dit Suzannah.

Et elle remonta Sermon lane.

Le cab laissé par miss Ellen attendait toujours.

Suzannah y monta et dit au cocher qui ne soupçonna même pas la substitution :

– Dans Old Bailey, au numéro 9. Vous vous arrêterez à la porte et vous attendrez.

Quant à l’homme gris, il s’était pareillement éloigné de la ruelle du Sermon.

XXIII

L’homme gris avait le rare privilége de faire passer sa propre volonté dans le cœur des autres.

Suzannah, qui tout à l’heure versait d’abondantes larmes, avait fait un effort surhumain.

Ses larmes ne coulaient plus, et elle se sentait le courage d’entrer dans cette sombre prison de Newgate d’un pas ferme.

Le cab s’arrêta au n°9 d’Old Bailey.

L’autre dame des prisons attendait sous la porte.

Elle s’élança dans le cab et dit d’une voix émue :

– Bonjour, ma sœur !

Suzannah s’aperçut alors que cette femme tremblait encore plus qu’elle.

Elle était toute fluette, et, sous sa robe aux plis flottants, on devinait une taille frêle et délicate, et quelques mèches de cheveux blonds s’échappaient au travers du capuchon et du voile noir.

La main qu’elle tendit à Suzannah était petite et mignonne, et la voix que celle-ci venait d’entendre trahissait une toute jeune fille, presque une enfant.

– À Newgate ! dit Suzannah au cocher.

Il n’y avait guère que la rue à traverser et cent pas à faire.

Cependant la dame des prisons eut le temps de dire quelques mots.

– Oh ! madame, madame, fit-elle en pressant dans ses petites mains les mains de Suzannah… savez-vous que j’ai bien peur ?

– Ah ! vous avez peur ? dit Suzannah.

– Songez ! reprit-elle. C’est la première fois… la première… Jusqu’à présent, je n’avais visité que des prisonniers ordinaires… Oh ! que je voudrais pouvoir ne pas entrer dans ce terrible cachot…

Suzannah tressaillit.

La jeune fille en voile noir, quelque fille de lord sans doute et qui avait accepté une mission au-dessus de ses forces, semblait aller au devant de ses désirs.

Elle parlait de ne pas entrer dans le cachot.

Et Suzannah sentit son cœur battre à outrance.

Serait-elle donc seule avec Bulton ?

Le cab s'arrêta devant la hideuse et sinistre porte.

Le cocher descendit et sonna.

Le portier-consigne ouvrit le guichet, reconnut à qui il avait affaire, fit courir les verrous dans leurs gâches, et tourna l'énorme clef dans la serrure.

La jeune fille était si émue qu'elle fut obligée, en descendant du cab, de s'appuyer sur l'épaule de Suzannah.

L'Irlandaise se sentit plus forte de cette faiblesse ; elle comprit qu'elle avait désormais un rôle de protection à jouer.

Les deux femmes pénétrèrent dans le sombre parloir.

La jeune fille chancelait et sa main, qu'elle avait passée sur le bras de Suzannah, fut prise d'un tremblement nerveux, au moment où la grille s'ouvrit.

– Ma sœur, ma sœur, disait-elle tout bas, soutenez-moi… je vous en prie…

– Venez, et soyez forte ! lui dit Suzannah.

Ce jovial sous-gouverneur qu'on appelle sir Robert M… était venu recevoir les dames des prisons au seuil du corridor obscur qui conduisait au cachot du condamné.

– Mesdames, dit-il galamment, je crains bien que votre visite ne soit inutile.

– Inutile ! dit Suzannah.

– Pourquoi ? fit la jeune fille qui chancelait de plus.

– Mais parce que le condamné est une bête fauve qui ne cesse de hurler et de blasphémer, et refuse toute consolation, répondit sir Robert.

– Oh ! mon Dieu ! fit la jeune fille.

– Tout à l'heure, reprit le sous-gouverneur, le révérend master Bloumfields a voulu lui prodiguer des consolations. Il a injurié le prêtre.

La jeune fille tremblait de plus en plus, et Suzannah était presque obligée de la porter.

Quand ils furent au fond du corridor, des hurlements parvinrent à leurs oreilles.

C'était Bulton qui criait et blasphémait.

– Oh ! non, jamais ! jamais ! dit la jeune fille à demi morte d'épouvante.

Et Suzannah fut obligée de la soutenir dans ses bras.

– Mesdames, dit sir Robert M…, croyez-moi, n'allez pas plus loin.

Mais Suzannah répondit :

– Monsieur, la personne qui m'accompagne se trouve presque mal, et je crois qu'elle fera bien de ne pas entrer ; mais moi, je me sens plus forte.

– Et vous entrerez seule ? fit sir Robert.

– Oui.

– Comme vous voudrez, madame.

Et sir Robert ouvrit la porte du cachot.

Alors la jeune fille s’appuya sur son bras, comme elle s’était auparavant appuyée sur Suzannah.

Le prisonnier hurlait de plus belle.

Il avait la camisole de force, il était solidement attaché par une jambe à un anneau de fer fixé dans le mur, et, par conséquent, réduit à une impuissance absolue.

– Je vous préviens, madame, dit sir Robert en s’adressant à Suzannah, que vous n’avez aucun danger à courir ; mais comme il nous est défendu d’entendre ce que vous pouvez dire au condamné, je vais vous enfermer avec lui.

– Comme vous voudrez, dit Suzannah, qui eut un moment de joie au milieu de sa douleur.

– Qu’est-ce que cette béguine ? hurlait Bulton en voyant Suzannah pénétrer dans son cachot, et que me veut-elle ?

Laissez-moi donc tranquille, milady… Je n’ai besoin ni de vous ni des vôtres.

Et tandis qu’il parlait ainsi, le sous-gouverneur avait refermé la porte du cachot, et Bulton se trouva seul avec la dame des prisons.

Alors Suzannah releva son voile noir.

Bulton jeta un cri.

L’Irlandaise avait le visage inondé de larmes silencieuses.

– Tais-toi ! dit-elle en posant un doigt sur ses lèvres.

Puis elle vint s’agenouiller auprès de ce lit sur lequel Bulton était étendu.

– Tais-toi, répéta-t-elle, et ne blasphème plus, malheureux. Tu vois bien que Dieu est bon, puisqu’il nous a permis de nous revoir.

Et, en effet, Bulton s’était tu.

L’apparition de Suzannah, du seul être qu’il eût aimé en ce monde depuis bien longtemps, avait subitement calmé la fureur du condamné.

Son âme s’était détendue, ses yeux s’étaient remplis de larmes.

– Oh ! pardon ! pardon, ma Suzannah !… Pardon ! murmurait-il.

Et Suzannah avait appuyé son visage sur celui du bandit, et ils confondirent longtemps leurs soupirs et leurs larmes.

Longtemps, la pécheresse et le bandit demeurèrent ainsi, elle parlant de la bonté de Dieu et du ciel qui attendait ceux qui meurent repentants, lui écoutant avec une sorte d’extase.

Et quand trois coups frappés à la porte annoncèrent à Suzannah qu’elle devait enfin se retirer, Bulton paraissait transfiguré, une sorte de joie céleste rayonnait sur son visage, et il murmura :

– Maintenant je puis mourir !

… … … … …

– Mais qui êtes-vous, et que lui avez-vous donc dit ? demandait quelques minutes après sir Robert M…, qui venait de refermer le cachot. Ce n’est plus le même homme.

– Je suis une femme, répondit Suzannah d’une voix brisée, et j’ai su trouver le chemin de son cœur.

– Ah ! madame… madame… disait la jeune fille au moment où elles sortirent de Newgate, c’est vous maintenant qui tremblez.

Suzannah ne répondit pas.

Mais comme elle remontait dans le cab, elle éclata en sanglots sous son voile noir.

Le sacrifice était accompli !

XXIV

On devine à présent quel était ce bruit qu'avait entendu John Colden durant toute la nuit et qui avait cessé subitement vers sept heures et demie du matin.

La foule avait envahi dès la veille au soir les alentours de Newgate, et l'échafaud avait été dressé devant Old Bailey à quatre heures.

À sept, Bulton avait expié ses crimes.

Il était mort avec calme, avec résignation, après avoir demandé pardon à Dieu et adressé à la foule quelques paroles touchantes.

Le bon sous-gouverneur de Newgate, sir Robert M…, qui était l'expansion même, n'avait pas manqué de proclamer que le repentir du condamné était l'œuvre d'une des dames des prisons, et la popularité de cette œuvre pieuse s'en était accrue.

Donc, Bulton avait été pendu le matin.

John Colden, après le départ du gardien qui était venu lui annoncer que l'heure de son jugement était arrivée, et qui avait refusé de lui donner aucune explication, John Colden avait deviné la vérité.

– Aujourd'hui c'était le tour de Bulton, s'était-il dit. Bientôt ce sera le mien.

L'Irlandais se leva avec résignation, s'habilla, prit, comme de coutume, son repas du matin et attendit que l'on vînt le chercher.

À dix heures précises, la porte de sa cellule se rouvrit.

Cette fois, sir Robert M… en personne se présenta.

– Allons, mon garçon, dit-il, un peu de courage. C'est le moment le plus dur. Le reste n'est rien.

– Je suis prêt à vous suivre, dit John Colden.

Derrière sir Robert il y avait un gardien qui portait sur un plateau un flacon et un verre.

– Prenez un verre de gin, ça réchauffe, dit encore le bon sous-gouverneur.

– Merci, répondit John Colden, je n'ai pas froid.

Et il marcha d'un pas ferme entre les policemen qui formaient la haie dans le corridor.

Il fallait passer devant le cachot des condamnés à mort.

La veille, John Colden entendait encore les hurlements furieux de Bulton.

Cette fois un silence profond régnait dans le corridor.

John Colden secoua la tête en passant et dit avec un sourire triste :

– Je crois bien que le pauvre Bulton est calmé.

– Et pour toujours, dit un policeman.

Cette fois John Colden fut fixé.

Pour se rendre à la Cour d'assises, il fallait d'abord traverser le préau et ensuite la Cage aux Oiseaux.

John leva les yeux et vit un lambeau d'azur au-dessus de sa tête, au milieu des nuages gris qui couraient dans le ciel.

Il aspira à pleins poumons une bouffée d'air libre et dit à sir Robert, qui marchait à côté de lui.

– Cela vaut mieux qu'un verre de gin.

Un des gardiens qui tenait la tête du triste cortége ouvrit la porte de la Cage aux Oiseaux.

John entra dans ce singulier passage et aperçut deux prisonniers qui étaient occupés à soulever une dalle.

– Qu'est-ce qu'ils font donc là ? demanda-t-il à sir Robert M…

Mais le sous-gouverneur ne lui répondit pas et se borna à crier aux policemen :

– Mais marchez donc plus vite, vous autres !

John ne comprit pas pourquoi on soulevait cette dalle, mais il ne put se défendre d'une sorte de terreur vague.

La porte de la cour d'assises était grande ouverte.

C'est une salle assez ordinaire, et qui n'est pas très-grande.

Le public entre par une porte qui ouvre sur la rue de Newgate, les juges par une autre, l'accusé par une troisième, celle qui donne dans la Cage aux Oiseaux.

Les jurés étaient à leur banc, le juge sur son siége.

Derrière, il y avait une foule avide d'émotions, mais silencieuse et calme.

Le public anglais est partout le même, au théâtre ou à la cour de justice.

Jamais il n'a songé à troubler le bon ordre.

John, en s'asseyant à son banc, entre deux soldats, promena sur cette foule un regard indifférent.

Mais cependant il tressaillit tout à coup.

Parmi les curieux, il avait aperçu un gentleman qui se tenait au premier rang.

Ce personnage, qui était d'une tenue irréprochable et portait des lunettes vertes, John Colden l'avait reconnu sur-le-champ.

C'était l'homme gris.

Et le pauvre Irlandais se sentit plus de courage encore et il répondit avec un grand sang-froid à toutes les questions que lui fit le juge.

John Colden n'avait rien à nier.

On lui demanda si c'était bien lui qui avait enlevé le petit Irlandais, et il répondit affirmativement.

Quand on l'invita à nommer ses complices, il refusa, se bornant à dire que M. Whip, qu'il avait tué, avait favorisé l'évasion du prisonnier.

En vain le chef du jury, puis l'attorney général, essayèrent-ils de lui faire entrevoir une commutation de peine, s'il faisait des aveux, John Colden demeura muet.

La présence de l'homme gris soutenait son courage.

Un solicitor nommé d'office, car John Colden était trop pauvre pour payer un avocat, présenta sa défense avec calme et conviction.

Un moment même, l'orateur parvint à émouvoir l'auditoire à ce point que l'homme gris laissa percer une certaine inquiétude sur son visage.

Il avait pris des mesures sans doute pour arracher John Colden à l'échafaud, mais il n'avait pas prévu sa déportation.

Enfin les craintes de l'homme gris se dissipèrent.

Le jury, après une longue délibération, rendit un verdict affirmatif.

John Colden était coupable de meurtre avec préméditation.

Un des soldats assis auprès de l'accusé se pencha vers son compagnon, tandis que les jurés délibéraient et lui dit :

– Ça va faire deux pour commencer l'année.

John Colden l'entendit :

– Alors, dit-il en souriant, c'est donc bien vrai qu'on a pendu Bulton ce matin ?

– Sans doute, lui dit le soldat. N'avez-vous pas vu qu'on travaillait dans la Cage aux Oiseaux ?

Alors John se rappela les deux ouvriers qui soulevaient une dalle quand il avait passé.

– C'est donc là le cimetière des suppliciés, dit-il.

– Oui.

– Ah ! fit John Colden avec indifférence.

Et il attendit son sort.

Les jurés avaient repris leurs places et le juge venait de se couvrir.

– Levez-vous, John Colden, dit celui-ci avec émotion.

John se leva.

Alors le juge lui donna lecture de la déclaration du jury et des articles de la loi qui correspondaient à cette déclaration.

Puis il prononça, avec une émotion croissante, la peine de mort.

John s’inclina.

– Vous serez pendu le jeudi 8 janvier, dit-il encore, à moins que vous n’ayez une objection sérieuse à présenter contre cette date.

– Aucune, répondit John Golden.

… … … … …

Les débats, les plaidoiries et la réplique de l’attorney général avaient duré plusieurs heures.

Lorsque le condamné repassa dans la Cage aux Oiseaux, Bulton y dormait du dernier sommeil.

John tressaillit en voyant la dalle reposée et tout à l’entour un filet de plâtre blanc qui attestait que la tombe venait d’être scellée.

Puis il aperçut un B qu’on venait de graver sur le mur.

Alors il s’arrêta un moment sur la dalle voisine et, regardant sir Robert M… :

– C’est là que je serai, moi, n’est-ce pas ? lui demanda-t-il.

Le sous-gouverneur ne répondit pas.

Seulement on aurait pu voir rouler une larme dans les yeux de cet homme qui riait toujours.

Et John Colden se remit en marche d’un pas ferme et la tête haute, murmurant :

– Mourir pour l’Irlande, ce n’est pas mourir c’est aller à Dieu !…

XXV

Cependant, plusieurs jours s’étaient écoulés, et l’heure fixée pour le supplice de John Colden s’avançait.

Encore quarante-huit heures, et l’échafaud qui s’était dressé pour Bulton se dresserait de nouveau pour John Colden.

Le peuple de Londres est comme celui de Paris.

Il est avide de ces lugubres tragédies qui n’ont d’autre rampe que les rayons blafards du petit jour.

Longtemps à l’avance, il s’occupe d’avoir une bonne place à ce spectacle de mort.

Plus favorisé que le peuple de Paris, qui s’en va quelquefois huit nuits de suite sur la place de la Roquette, celui de Londres sait l’heure et le jour, et ne se dérange pas inutilement.

Pendant les derniers jours qui précèdent l’exécution, le condamné devient le sujet de toutes les conversations, soit dans les tavernes et les public-houses, soit chez les pâtissiers et les marchands d’huîtres.

Au Wapping et dans White Chapel, on ne parle plus d’autre chose.

Le condamné, deux ou trois jours avant sa dernière heure, devient le lion du moment.

Ceux qui l’ont connu racontent sur lui une foule d’anecdotes, ceux qui ont eu le bonheur de pénétrer dans l’enceinte réservée au public, le jour de la cour d’assises, se complaisent à répéter les arguments de l’attorney général et la plaidoirie du solicitor, et le petit discours que le juge, en prononçant la peine de mort, a fait, les larmes aux yeux, au condamné.

En Angleterre, le pari est tellement dans les mœurs, que le moindre événement est un prétexte à gageures.

On engage donc des paris sur le jour de l’exécution, l’heure, la température du moment, le courage ou la faiblesse du condamné.

Mourra-t-il bien ou mal ?

Telle est la question.

Un pari formidable s’était engagé là-dessus, au Blak-horse, le public-house fameux que nous connaissons, et dans la cave duquel trônait majestueusement mistress Brandy.

C’était le six janvier, et l’exécution devait avoir lieu le huit.

La cave du Cheval-Noir était pleine.

Les deux garçons de mistress Brandy ne suffisaient point à servir les chopes de bière, à verser le gin dans les verres et à préparer des sherry cobler pour les aristocrates de l'endroit, car il y a des aristocrates partout, même au Wapping.

Il y avait de tout ce soir-là, et disons-le tout de suite, les marins étaient en si grand nombre que les voleurs se trouvaient en minorité.

Parmi les premiers, on voyait Williams, ce matelot aux cheveux et aux favoris rouges que l'homme gris avait terrassé, quelques jours auparavant.

Williams avait retrouvé toute sa faconde, toute sa forfanterie insolente.

Pendant un jour ou deux, il s'était tenu tranquille, mais comme l'homme gris n'avait pas reparu au Blak-horse, Williams s'était senti plus à l'aise et sa nature querelleuse avait repris le dessus.

Parmi les voleurs, on voyait également une de nos anciennes connaissances, Jak, dit l'Oiseau-Bleu.

Et enfin, il y avait aussi des dames, et parmi elles, cette affreuse Betty, qui voulait accaparer l'amour de Williams et avait essayé d'arracher les yeux à la pauvre Irlandaise.

Comme Betty n'en était encore qu'à son onzième verre de gin, elle conservait une lueur de raison et causait presque comme un être humain.

– Mon petit Williams, disait-elle, mon chéri, mon amour, n'est-ce pas que tu me conduiras dans Old Bailey demain soir ? Nous irons de bonne heure, et nous arriverons les premiers.

Williams haussa les épaules :

– Cela ne m'amuse guère, moi, dit-il, d'attendre toute la nuit pour voir pendre.

– Il y a en face de la porte de Newgate un public-house où nous pourrons boire.

– Mais où tu ne verras rien, ricana le matelot.

– Par exemple ! dit Betty.

– Non, tu ne verras rien, répéta Williams, car lorsque l'heure de l'exécution viendra, tu seras ivre morte.

On se mit à rire.

– Une belle chose, en vérité ! continua Williams, d'un ton dédaigneux, que de voir un homme déjà mort de peur.

– Qui a dit cela ? exclama une voix.

C'était la voix de l'Oiseau-Bleu qui s'était levé.

– Moi, dit Williams.

– Tu dis que John Colden sera déjà mort de peur ?

– Oui.

– Je parie qu'il mourra bien, moi.

– Que paries-tu ?

– Comme je suis sûr de gagner, je parie ce qu'on voudra.

– Une livre ! dit Williams qui avait touché sa prime d'embarquement le matin même.

– Une livre ? exclama-t-on de toute part, Williams parie une livre !

– Je la tiens, dit l'Oiseau-Bleu.

– Tu es donc riche ? lui dit une femme à mi-voix.

– Je n'ai plus un penny, répondit Jak, mais je trouverai à dévaliser un cokney, ce soir ou demain.

– Moi, dit Williams, je propose de confier les enjeux à mistress Brandy.

– Non, dit Jak.

– Mais si, fit une autre voix. Hé ! l'Oiseau-Bleu, je suis de moitié, si tu veux, et je dépose la guinée.

Celui qui venait de parler ainsi, n'était autre que ce rough déguenillé qui avait vu, quelques jours auparavant, Shoking, devenu lord Vilmot, descendre de voiture à la porte de Jefferies, le valet de Calcraff.

Et il jeta une guinée toute neuve sur le comptoir.

– De l'or ! s'écria Jak, tu as de l'or, toi ?

– Pourquoi pas !

Et le rough, prenant un air mystérieux :

– Williams, dit-il, je vous fais un autre pari.

– Lequel ?

– Que nous avons bu et trinqué pendant tout l'hiver avec un membre du Parlement, sans nous en douter.

– Tu es ivre, dit Williams.

– Je crois plutôt qu'il est fou, ajouta l'Oiseau-Bleu.

– Ni l'un, ni l'autre, dit froidement le rough.

– Un membre du Parlement ?

– Oui.

– Et où donc ça avons-nous bu avec lui ?

– Ici.

Ce fut un éclat de rire général.

– Il est même venu tous les soirs pendant plusieurs mois, continua le rough.

– Tu te moques de nous !

– Et c'était un bon compagnon, je vous jure !

Williams continuait à hausser les épaules.

– Comment donc s’appelait-il, ce membre du Parlement ? demanda Jak en riant.

– Lord Vilmot.

– Connais pas ! dit Williams.

– Ni moi, fit Jak.

– Ni personne, dit Betty, qui buvait son douzième verre de gin.

– Mais il avait pour nous un autre nom, fit le rough.

– Ah !

– Il s’appelait Shoking.

Cette fois l’éclat de rire devint gigantesque.

– Shoking, un lord ! dit Jak.

– Shoking, membre du Parlement, fit Williams.

– Shoking ! ah ! Shoking ! dit Betty, je me le rappelle… il couchait à la work’house de Mill en road.

Williams serra les poings.

– Je suis bon garçon, dit-il, mais je n’aime pas qu’on se moque de moi.

– Je ne me moque de personne.

– Et je vais te boxer, si tu ne nous fais des excuses à tous, continua l’irascible matelot.

– Des excuses ! et pourquoi ? fit le rough, qui serra les poings pareillement et s’apprêta à se défendre.

– Voilà Williams bien fier, dit ironiquement l’Oiseau-Bleu. On voit bien que l’homme gris n’est pas ici.

Williams entendit ce propos.

– Si tu parles de l’homme gris, dit Williams, qui laissa le rough tranquille et s’avança vers l’Oiseau-Bleu, je t’assomme.

Mais comme il levait le poing, un nouveau personnage apparut en haut des marches de l’escalier qui descendait dans la cave, et une pâleur mortelle couvrit aussitôt le visage du querelleur Williams.

Ce personnage qui se montrait ainsi tout à coup, c’était l’homme gris.

L’homme gris qu’on n’avait pas revu depuis le jour où il avait terrassé Williams.

Et Williams se prit à frissonner.

XXVI

Le peuple aura toujours le respect de la force brutale.

L'apparition de l'homme gris fut saluée par des hurrahs et par des acclamations.

On se souvenait qu'il avait vaincu Williams le terrible et le féroce ; et il était juste qu'on lui payât un petit tribut d'admiration.

– Vive l'homme gris ! s'écria-t-on de toute part.

– Voilà que Williams a peur, dit Jak, l'Oiseau-Bleu.

Williams serrait les poings et avait pris une pose de défense.

Mais l'homme gris vint à lui et lui tendit la main :

– Est-ce que lorsque deux hommes de cœur se sont battus, dit-il, ils ne deviennent pas amis ?

Williams respira, et il prit la main qu'on lui tendait.

Jamais, autrefois, l'homme gris ne parlait à personne, si ce n'est à Shoking.

Mais ce soir-là il fut plus expansif.

– Hé ! mes amis, dit-il, je crois qu'on se disputait ici ?

– Mais non, répondit l'Oiseau-Bleu. C'était John qui nous racontait une histoire que personne ne voulait croire.

– Et… cette histoire ?…

Le rough ne se fit pas prier.

– Je disais moi, fit-il, que Shoking était un lord et un membre du Parlement.

– Shoking ?

– Vous le connaissez bien, dit l'Oiseau-Bleu.

– Sans doute, je le connais.

– Eh bien ! convenez que ce que dit John n'a pas l'ombre du sens commun.

– Je ne suis pas de votre avis, dit froidement l'homme gris.

Cette réponse produisit une certaine sensation.

– Et, ajouta-t-il, John a raison.

– Comment ! s'écria l'Oiseau-Bleu, Shoking est un lord ?

– Oui. Seulement, il est fâcheux que John ait parlé.

– Pourquoi ?

– Parce que le noble lord ne viendra plus ici, maintenant qu'on sait qui il est.

L'homme gris parlait avec un tel accent de conviction que personne n'osa plus mettre en doute l'opinion émise par le rough.

Celui-ci était triomphant.

– Puisqu'il en est ainsi, dit Williams, je te fais mes excuses, mon garçon.

Et, à son tour, il lui tendit la main, ajoutant :

– Veux-tu boire avec moi ?

– Volontiers, dit le rough.

– Et vous, camarade ?

Il s'adressait à l'homme gris.

– Je ne demande pas mieux, répondit celui-ci.

Et tous trois s'attablèrent.

– Puisque tu voulais m'assommer tout à l'heure, dit à son tour l'Oiseau-Bleu, il me semble que tu pourrais bien m'offrir un verre de gin.

– Fi donc ! dit Williams, j'offre du porto.

– Ce Williams, cria Betty, qui en était à son quatorzième verre, il va boire sa prime en deux jours.

– Tais-toi, ou je te poche un œil, répliqua brutalement Williams.

– Vous n'êtes pas galant, camarade, dit l'homme gris d'un ton de reproche.

– Elle m'ennuie, dit Williams.

– Tu auras ton verre de porto, dit l'homme gris : assieds-toi là, mignonne.

Et l'horrible créature prit pareillement place à la table de Williams.

Ce dernier commençait à être ivre.

Betty s'assit sur ses genoux, et il ne la repoussa point.

L'homme gris se pencha à l'oreille du rough.

– C'est pour toi que je viens ici, dit-il.

– Pour moi ? fit le rough en tressaillant.

– Oui.

– Vous me connaissez donc ?

– Moi, non ; mais lord Vilmot te connaît…

– Je le crois bien, fit le rough avec orgueil.

– Et il m’a chargé d’une commission pour toi.

– Ah ! vraiment ?

– Où demeures-tu ?

– À deux pas d’ici, dans Well close square.

– Au numéro 17, n’est-ce pas ?

– Justement.

– Il y a un marchand de tabac au rez-de-chaussée de la maison ?

– Oui.

– Et des femmes au second étage ?

– C’est bien cela. Parmi les femmes dont vous parlez, il y a précisément Betty. Mais elle ne rentre jamais chez elle avant le jour.

– Quand elle rentre, dit l’homme gris en souriant, car elle doit souvent cuver son ivresse dans le ruisseau.

Le rough eut un clignement d’yeux affirmatif.

L’homme gris poursuivit :

– La maison a trois étages : tu demeures au troisième, les femmes au second ; mais qui demeure au premier ?

Le rough tressaillit.

Puis il se prit à sourire :

– Est-ce que vous ne le savez pas ? fit-il.

– Non… ou plutôt… je tiens à ce que tu me le dises.

– Eh bien ! c’est Calcraff.

– Le bourreau de Londres ?

– Oui.

– Voilà justement pourquoi Shoking m’envoie ici, car, ajouta l’homme gris, s’il faut tout te dire, je suis un peu au service de Sa Seigneurie lord Vilmot ; moi seul ici je savais qui il était.

– Et Sa Seigneurie vous envoie pour me parler ?

– Oui.

– Que désire-t-elle ?

L’homme gris et le rough causaient tout bas, et personne ne pouvait les entendre.

D’ailleurs Jak l’Oiseau-Bleu, Betty et Williams achevaient de se griser et ne regardaient que leurs verres.

– Tu penses bien, reprit l’homme gris, s’adressant toujours au rough, qu’un lord, membre du Parlement, qui s’en vient passer ses soirées au Black-horse, est un lord excentrique.

– Certainement, dit le rough.

– Et un lord excentrique a des caprices étranges.

– Bon !

– Pour le quart d’heure, lord Vilmot a une fantaisie qui lui trotte par la cervelle.

– Laquelle ?

– Il voudrait avoir de la corde de pendu.

– En vérité !

– Il prétend que la corde de pendu porte bonheur, et qu’il a des sommes très-fortes engagées aux prochaines courses d’Epsom.

– Je commence à comprendre, dit le rough. Il vous a chargé d’aller en demander à Calcraff.

– Oui et non.

– Comment cela ?

– Il m’a chargé de te voir d’abord.

– Et puis ?

– Et de t’offrir dix guinées, si tu veux m’installer cette nuit dans la chambre de Betty.

– Après ?

– Quand nous serons là, je te dirai ce qu’il y a à faire, mais voilà mon idée à moi.

– Voyons ?

– Nous allons achever de griser Betty, nous l’emmènerons dehors, et quand nous l’aurons couchée ivre morte dans le ruisseau, tu lui prendras dans sa poche la clef de sa chambre.

– Et Williams ?

– Il s’est réconcilié avec elle, c’est vrai, dit l’homme gris en souriant, mais nous n’avons rien à craindre de lui. Encore une bouteille de porto, et il va rouler sous la table.

– Je le crois.

Alors l’homme gris éleva la voix :

– Hé ! mistress Brandy, dit-il, envoyez-nous donc deux autres bouteilles de porto : c’est moi qui paye !…

– Non, non, c’est moi… balbutia Williams d’une voix épaissie par l’ivresse, c’est moi, toujours moi !…

Et il jeta une deuxième guinée sur la table.

XXVII

On apporta les deux autres bouteilles de porto.

Ce fut un véritable scandale.

Dans la cave du Blak-horse, on buvait de l'ale, du porter et du gin, mais jamais le vin de Porto n'y avait coulé aussi abondamment.

Ceux qui n'étaient point admis à la table de Williams se prirent à murmurer.

D'autres se mirent à rire.

Quelques-uns prétendirent tout bas que si Shoking était un lord, l'homme gris pouvait bien en être un autre, et deux voleurs qui sortaient de Mill Bank et n'avaient pas encore d'ouvrage se disaient qu'il y avait peut-être un coup à faire, en le suivant, s'il s'en allait seul de la cave du Cheval-Noir.

Pendant ce temps, Williams buvait toujours et racontait ses campagnes.

L'homme gris et le rough avait échangé un regard et n'avaient plus qu'à attendre.

À mesure qu'il parlait, la langue de Williams s'épaississait et ses yeux clignotaient.

Ce qui ne l'empêchait pas d'interrompre de temps en temps son bredouillement, pour dire à Betty :

– Ne bois donc pas tant, tu vas être ivre morte.

Ce qui faisait rire Jak, dit l'Oiseau-Bleu.

Ce dernier, du reste, savait ce qu'était l'homme gris, il l'avait vu à l'œuvre dans le Brook street.

Mais il se gardait bien d'en souffler mot et de paraître avoir rencontré l'homme gris ailleurs que dans la taverne du Blak-horse.

Williams, à force de prédire à Betty qu'elle roulerait sous la table, lui donna l'exemple.

Son verre, encore plein, lui échappa des mains, et il se laissa glisser de son escabeau sur le sol en grommelant :

– J'ai mon compte.

Betty, en épouse dévouée, se baissa et lui mit un banc sous la tête, en guise d'oreiller.

Puis elle se leva et dit :

– Il fait trop chaud ici. Sortons !

– J'allais te le proposer, dit galamment l'homme gris.

Betty le regarda.

– C’est pourtant toi, dit-elle, qui as battu Williams ?

– Oui.

– Tu es donc bien fort ?

Et elle eut un accent d’admiration.

– Peuh ! fit modestement l’homme gris.

Betty reprit :

– Alors, si tu étais mon homme, tu me défendrais ?

– Certainement.

– Veux-tu être mon homme ?

– Chut ! dit l’homme gris, qui se prit à sourire à l’ignoble créature, nous causerons de tout cela en haut.

– Tu veux donc t’en aller d’ici ?

– N’as-tu pas dit qu’il faisait trop chaud ?

– C’est juste. Eh bien ! allons !…

L’homme gris fit un signe d’adieu à Jak, l’Oiseau-Bleu, et se leva.

Betty, trébuchante, s’appuya sur son bras.

Le rough sortit avec eux.

Tous trois remontèrent les marches de l’escalier, arrivèrent dans la rue, et le rough dit :

– Je sais un endroit où il y a de fameuse ale.

– Et où cela ? demanda Betty.

– À deux pas, dans Well close square.

– Allons-y dit-elle. J’ai mis dans mon idée que l’homme gris m’aimerait. N’est-ce pas, tu m’aimeras, mon mignon ?

– Certainement, répondit l’homme gris. Seulement, tiens-toi un peu plus droite.

– Est-ce que je marche de travers ?

– Oui, un peu.

– Alors c’est que je songe à Williams, qui m’a trahie… Aussi, je me… vengerai…

Elle était de plus en plus lourde au bras de l’homme gris.

Ils avaient enfilé la ruelle dans laquelle s’ouvre le bal Wilson et ils se trouvaient maintenant au seuil de Well close square.

Betty fit un faux pas et se redressa avec peine.

– C’est drôle, dit-elle, il me semble que j’ai des fourmis dans les jambes.

– Tu as besoin du grand air, dit l'homme gris.

– Nous y sommes, au grand air.

– Veux-tu t'asseoir là ?

Et l'homme gris la poussa sur un banc qui était dans le square.

Betty ne se défendit plus : elle s'assit, continuant à regarder l'homme gris et lui disant :

– Tu me plais… du moment que tu as battu Williams… tu seras mon homme, pas vrai ?

Elle parlait maintenant d'une voix assourdie par l'ivresse et ses yeux ne demeuraient ouverts qu'à force de volonté.

L'homme gris et le rough échangèrent un nouveau regard.

Betty bredouillait de plus en plus :

– Ah ! disait-elle, voilà que les fourmis me montent des jambes à l'estomac. Bon ! il me semble que j'en ai sur la tête…

Et elle se coucha tout de son long sur le banc.

C'était le coup de grâce de l'ivresse.

Ses yeux se fermèrent, et quelques secondes après l'homme gris et son compagnon entendirent un ronflement sonore.

– Bon ! voilà le moment, dit l'homme gris.

– Faut-il prendre la clef ?

– Oui.

Le rough, qui était voleur et pick-pocket à ses heures, fouilla Betty adroitement et lui enleva la clef de sa chambre.

Puis tous deux la laissèrent dormir sur le banc et se dirigèrent vers la maison où logeait Calcraff.

Mais quand ils furent sous les fenêtres, l'homme gris s'arrêta :

– Un instant, dit-il : puisque tu habites la maison, tu dois la connaître parfaitement.

– Sans doute, répondit le rough.

– As-tu jamais pénétré chez Calcraff ?

– Une fois.

– Comment cela ?

– Il y avait le feu chez lui et j'ai aidé à l'éteindre.

– Fort bien.

– Ce qui fait que je me suis promené par tout son logis. C'est fort curieux.

– Est-ce qu'il est seul au premier étage ?

– Tout seul avec sa servante.

– Va toujours. Il y a trois fenêtres ; combien de pièces ?

– Trois. Voyez-vous celle qui est éclairée ?

– Oui.

– C’est sa chambre. La fenêtre du milieu est celle de son laboratoire.

C’est là qu’il fait des expériences sur les pendus, quand on lui permet d’emporter le corps. Il est un peu chirurgien, dit-on.

C’est là, continua le rough, qu’il a tous ses instruments, depuis les fers à marquer jusqu’aux cordes.

L’homme gris suivait attentivement les détails de cette description sommaire.

Et levant les yeux vers le deuxième étage :

– Où est la chambre de Betty ? demanda-t-il.

– À la fenêtre du milieu.

– Par conséquent, cette chambre est au-dessus du laboratoire de Calcraff ?

– Oui, justement.

– C’est là ce que je voulais savoir. Allons maintenant.

Et il prit le rough par le bras et ils enfilèrent l’allée humide et noire de la maison, marchant sur la pointe du pied.

L’homme gris murmura :

– Mon plan est fait…

– Pour avoir la corde de pendu ?

– Oui.

Le rough montait l’escalier le premier, et quand il eut ouvert la porte de la chambre de Betty :

– Mais je ne sais vraiment pas, dit-il, comment vous ferez pour pénétrer chez Calcraff.

– Tu vas voir.

Ils entrèrent dans la chambre, laquelle était plongée dans l’obscurité.

– Ferme la porte et donne un tour de clef, ordonna l’homme gris.

En même temps, il tira de sa poche un petit outil en deux morceaux qu’il se mit à ajuster.

Pendant ce temps, le rough s’était procuré de la lumière et regardait l’homme gris avec étonnement.

XXVIII

L’objet que l’homme gris avait tiré de sa poche en deux morceaux, qu’il s’empressait de réunir, était un outil des plus vulgaires, une tarière.

En démontant le manche, il avait pu le cacher sous ses vêtements.

À Londres, où toutes les maisons sont de construction légère, les planchers sont en bois et n’ont pas grande épaisseur.

– Que faites-vous donc ? demanda le rough, qui vit l’homme gris s’agenouiller et appuyer sa tarière sur le plancher.

– Tu le vois, je perce un trou.

– Pourquoi faire ?

– Pour voir ce qui se passe en bas.

Et, en effet, la tarière mordit le bois et s’enfonça sans bruit et lentement dans le plancher.

Ce fut l’affaire de quelques minutes.

Au bout de ce temps, le plancher était à jour.

Alors l’homme gris retira sa tarière et commanda à John de souffler la chandelle.

La pièce de dessous, le laboratoire, était plongée dans l’obscurité ; mais un filet de lumière qui passait sous la porte de la pièce voisine et venait mourir sur le parquet, juste au-dessous du trou percé par l’homme gris, attestait que Calcraff ne dormait pas.

L’homme gris qui s’était couché à plat-ventre pour appliquer son œil au trou, vit ce filet de lumière et dit :

– Calcraff ne dort pas encore, il faut attendre.

– Je ne vois pas trop pourquoi vous avez percé ce trou ? fit le rough. Il est trop petit pour y passer autre chose que le doigt.

– Oui, mais il est assez grand pour nous servir de judas.

– Je comprends encore moins pourquoi vous m’avez fait souffler la chandelle.

– C’est bien simple pourtant. Suppose que la chandelle soit allumée.

– Bon !

– Que Calcraff sorte de sa chambre et vienne dans son laboratoire.

– Eh bien ?

– Et qu’il lève les yeux. La lumière nous trahira en lui montrant le trou.

– Ah ! c’est juste, dit le rough, je ne pensais pas à cela.

– Maintenant, reprit l’homme gris à voix basse, en attendant qu’il éteigne sa lampe et qu’il dorme, causons.

– Soit, dit le rough à voix basse.

– Lord Vilmot, Shoking, si tu l’aimes mieux, est fort curieux de tout ce qui précède ou suit une exécution.

– Ah ! vraiment ?

– Il donnerait beaucoup d’argent pour savoir ce que fait Calcraff ordinairement.

– Je puis vous le dire, moi, fit le rough.

– Eh bien ! va, je t’écoute.

En temps ordinaire, c’est-à-dire quand sa besogne chôme, Calcraff se lève de bonne heure.

– Fort bien.

– Une vieille femme, qui lui sert de servante, lui fait à déjeuner.

Il mange et s’en va.

– Sais-tu où ?

– Il se promène tantôt dans les docks, tantôt dans les beaux quartiers du West-End, où il est moins connu de vue et où il n’a pas peur que les enfants le poursuivent en le huant.

Il lunch dans la première taverne venue, va prendre son repas du soir, tout seul, un peu partout, boit deux ou trois chopes de bière et rentre chez lui.

Jamais il ne parle à personne.

– Et lorsqu’il a une exécution à faire ?

– Alors ses habitudes sont un peu changées.

– Comment cela ?

– La veille au matin, Jefferies, son valet, arrive au petit jour, et Calcraff lui donne ses ordres.

C’est Jefferies qui s’occupe de faire dresser l’échafaud pendant la nuit ; c’est lui qui emporte la corde et le bonnet noir. Calcraff ne touche à rien jusqu’au dernier moment.

Il passe la journée hors de chez lui, comme à l’ordinaire, mais les gens qui l’ont vu luncher assurent qu’il ne boit que de l’eau.

Au lieu de rentrer tard, comme à l’ordinaire, il revient chez lui à la nuit tombante et se couche aussitôt.

– Sans avoir soupé ?

– Sans avoir soupé, car il paraît qu'il n'a le courage de remplir son triste métier qu'à la condition d'avoir l'estomac libre et la tête calme.

À deux heures du matin, il se relève, s'habille et boit une tasse de lait.

Puis il s'enveloppe dans son waterproof et s'en va à Newgate attendre l'heure de l'exécution.

– Tout cela est parfait, dit l'homme gris, mais je voudrais bien savoir ce que Jefferies et lui se disent quand le valet vient recevoir les ordres du maître, et pour cela, il faut que je reste ici. Mais toi, tu peux t'en aller.

En même temps, l'homme gris tira de sa poche une dizaine de guinées et les mit dans la main du rough, frémissant à ce contact.

– Mais, dit celui-ci, vous oubliez une chose.

– Laquelle ?

– La corde de pendu.

– Ne t'inquiète pas de cela, j'en aurai. Prends ton argent et va te coucher.

Le rough ne se le fit pas répéter.

L'homme gris l'accompagna jusqu'à la porte, et quand il fut sorti, il s'enferma.

Puis il revint auprès du trou qu'il avait percé, se pencha de nouveau et regarda.

Le filet de lumière avait disparu.

Calcraff avait éteint sa lampe, et il dormait, car un ronflement sonore se faisait entendre de l'autre côté de la porte du laboratoire.

Alors l'homme gris tira de sa poche deux autres objets qui eussent bien plus encore excité la curiosité de John le rough s'il eût été encore là.

C'était d'abord une petite boule de cuivre de la grosseur d'une bille à jouer, suspendue à un long fil de laiton.

Elle était du calibre de la tarière, et, par conséquent, elle passa librement à travers le trou du plancher et, développant le fil de laiton, l'homme gris la laissa descendre jusqu'au sol du laboratoire.

Le second objet qu'il plaça auprès du trou et dans lequel il incrusta le bout du fil de laiton était une petite boîte en métal de dix pouces de longueur.

Cette boîte se trouvait donc en contact, à travers le plancher, par le fil de laiton, avec la petite boule qui était descendue dans le laboratoire.

Alors l'homme gris tourna une petite vis qui se trouvait sur la surface supérieure de la boîte.

Soudain un crépitement se fit, suivi de myriades d'étincelles et la petite boule de cuivre flamboya, représentant sur sa surface tout ce que le laboratoire renfermait.

C'était un appareil à lumière électrique que l'homme gris venait de mettre en activité ; et le laboratoire, inondé par une clarté bleuâtre, se refléta tout entier sur la petite boule de

cuivre et l’homme gris put en examiner en détail les moindres objets.

– À présent, dit-il, je sais ce que je voulais savoir, et je vais attendre Jefferies.

Il tourna la vis de la petite boîte en sens inverse et la lumière s’éteignit.

Puis il retira la boule de cuivre et le fil de laiton, remit le tout dans sa poche et, s’allongeant sur le parquet et se roulant dans son manteau, il attendit le point du jour.

* * * * *

Pendant ce temps, Betty dormait toujours sur le banc de Well close square et rêvait qu’elle était la femme de l’homme gris, le gaillard assez robuste pour avoir battu Williams le terrible.

XXIX

Le lendemain, vers huit heures du matin, les misérables habitants de Well close square virent Jefferies sortir de chez Calcraff.

Il emportait un paquet enveloppé de serge verte.

– Ah ! ah ! dirent quelques-uns, c'est toujours pour demain, à ce qu'il paraît.

Il y avait un groupe de roughs à la porte du public-house qui occupait le rez-de-chaussée de la maison habitée par le bourreau.

– Quoi donc qui est pour demain ? demanda une balayeuse qui se réconfortait d'un verre de gin.

– L'exécution de John Colden, répondit un jeune homme, ne voyez vous pas Jefferies qui passe ?

– Hé ! Jefferies ? cria la balayeuse.

Le valet du bourreau s'arrêta.

– Venez donc boire un verre de gin avec nous, si vous n'êtes pas trop fier, reprit cette femme qui était jeune et ne manquait pas de beauté sous ses haillons.

– Quelle drôle d'idée de vouloir boire avec Jefferies ! dit un autre rough.

– C'est mon idée. Qu'est-ce que cela vous fait ?

Jefferies s'était arrêté hésitant.

– Allons, vieux, dit un des hommes qui se trouvaient sur le seuil du public-house, est-ce que vous allez nous refuser ?

– Non, dit Jefferies.

Et il s'approcha et porta la main à son bonnet.

Jefferies était fort pâle et ses yeux rouges disaient qu'il avait pleuré.

Un rough qui demeurait dans Parmington street lui dit :

– Comment va ta fille ?

– Mal, dit Jefferies d'une voix étouffée. Elle est chez un lord qui m'avait promis de la guérir, mais je n'y crois guère. Hier elle était plus faible encore que de coutume.

Et deux larmes tombèrent des yeux de Jefferies et roulèrent lentement sur ses joues creuses.

– C'est donc pour demain ? fit la balayeuse.

Jefferies tressaillit.

– Oui, c’est pour demain, dit-il.

– La corde est là-dedans, n’est-ce pas ?

Et la jeune femme toucha le paquet.

Jefferies se recula vivement.

– N’y touchez pas, dit-il, n’y touchez pas !…

– Pourquoi ?

– Cela porte malheur.

– Ah ! mais non, je n’ai jamais entendu dire ça, au contraire, reprit la balayeuse. De la corde de pendu ! c’est de la réussite.

– Pas quand elle est neuve, dit Jefferies.

– Elle est donc neuve ?

– Oui, l’autre était usée ; John Colden est un solide gaillard à ce qu’on dit. Il ne faut pas que la corde casse.

– Hé ! Jefferies, dit un rough, tu parles bien à ton aise de la mort d’un homme.

– L’habitude, fit un autre.

– Et puis, dit la balayeuse, il faut bien gagner sa vie.

Jefferies était fort pâle, et ce fut d’une main fiévreuse qu’il porta à ses lèvres le verre de gin que le land lord lui versa.

La balayeuse reprit :

– Tu ferais bien grâce à John Colden si on te promettait la vie de ta fille, hein ?

Le malheureux devint livide.

– Ah ! je crois bien, fit-il ; mais serait-ce possible ? Ce n’est pas moi qui pends, c’est Calcraff.

– Et puis, dit un des buveurs, Calcraff n’est qu’un instrument. Quand il refuserait de pendre John Colden, ça n’y ferait pas grand’chose, on ferait venir le bourreau de Manchester ou de Liverpool.

– C’est encore vrai.

– Nous tuons, dit tristement Jefferies, mais nous n’avons pas le droit de faire grâce.

Et il reposa le verre sur le comptoir et se sauva à toutes jambes, tandis que la balayeuse disait :

– J’ai touché la corde de pendu, c’est toujours ça.

Jefferies marchait d’un pas inégal et saccadé, tantôt rapide, tantôt lent.

Il se parlait à lui-même, et le nom de Jérémiah venait sans cesse à ses lèvres.

C’est que le malheureux père, qui avait vu sa fille la veille au soir, l’avait trouvée plus pâle, plus défaillante encore que de coutume, et malgré l’assurance de lord Vilmot et de ce médecin inconnu qui répondait de la sauver, il était parti la mort dans l’âme.

Comme il rentrait chez lui, le landlord du public-house voisin, chez lequel il allait boire quelquefois, l’avait appelé et lui avait dit :

– Calcraff est venu.

– Oh ! s’était écrié Jefferies, je ne sais plus comment je vis, je sais pourquoi !

– Il vous attend demain matin.

Jefferies était monté chez lui et s’était couché.

Le lendemain matin, après une nuit d’insomnie pendant laquelle il n’avait cessé de balbutier le nom de son enfant, Jefferies s’était habillé à la hâte et avait couru chez Calcraff.

Calcraff lui avait dit :

– C’est pour demain. Prends les outils et veille à ce que tout soit prêt.

Puis il lui avait remis une corde neuve, ainsi que les crochets destinés à la fixer, et le bonnet de laine noire qui devait recouvrir la tête du condamné au moment suprême.

Puis il lui avait dit encore :

– Comment va ta fille ?

Jefferies n’avait pas répondu, et quand il était sorti de chez Calcraff et que les roughs du public-house l’avaient appelé, ils avaient pu voir comme il était pâle et anéanti.

Donc Jefferies s’en alla.

Il revint dans Parmington street et monta chez lui la corde, le bonnet noir et les crochets.

Puis il redescendit et sauta dans un cab.

Jefferies n’était pas assez riche pour aller autrement qu’à pied, sauf lorsqu’il s’agissait du service de l’État.

Ces jours-là, le bourreau et son aide avaient une indemnité de voiture pour aller prévenir les gardiens des bois de justice.

En France, le bourreau a l’échafaud démonté dans sa maison.

En Angleterre, les bois de justice sont confiés à deux sous-aides qui logent dans un quartier éloigné.

Ces deux hommes ont pour mission de dresser l’échafaud, qu’ils apportent démonté, pendant la nuit, sur une petite charrette traînée par un vieux cheval.

Il occupait une maison dans Mill en road, dans l’extrême East-End, tout à côté d’un cimetière.

Ce fut donc à Mill en road que Jefferies se fit conduire.

Puis, quand il eut transmis les ordres de Calcraff, au lieu de revenir dans Parmington-street, il pria le cocher de le conduire dans Hampsteadt.

Mais il le fit arrêter au bas de Heath mount, le paya et le renvoya.

Ensuite il continua son chemin à pied, et, à mesure qu'il avançait, sa marche devenait plus lente, plus irrégulière, et, malgré lui, il s'arrêtait, comme si les forces lui eussent manqué tout à coup.

C'est que chaque fois qu'il franchissait la grille de ce joli cottage où était sa fille, son cœur cessait de battre, et il s'attendait à quelque nouvelle sinistre.

Cette fois encore, il s'arrêta à dix pas de la grille et s'assit sur une borne, attachant un œil anxieux sur la maison où tout paraissait tranquille.

Enfin, une fenêtre s'ouvrit.

Et, à cette fenêtre, Jefferies vit apparaître l'homme gris.

Celui-ci le salua de la main et lui cria :

– Ça va mieux !

Le cœur de Jefferies retrouva ses pulsations.

En deux bonds il traversa la rue et arriva tout affolé dans le jardin.

L'homme gris était descendu et venait à sa rencontre.

– Mon ami, lui dit-il, hier je pouvais douter encore ; aujourd'hui je ne doute plus, et il dépend de vous que votre fille vive !

– De moi ! exclama Jefferies frémissant.

– De vous, répéta l'homme gris.

Et il prit le valet du bourreau par le bras et le fit entrer dans la maison.

XXX

Comment la vie de Jérémiah pouvait-elle dépendre de Jefferies ?

Pour le comprendre, il faut nous reporter à une heure plus tôt et pénétrer dans cette chambre aux murs enduits de goudron, dans laquelle Jérémiah avait été transportée une douzaine de jours auparavant.

Trois personnes s'y trouvaient réunies et causaient à voix basse.

Il était à peine jour au dehors, et une veilleuse brûlait encore sur la cheminée.

Jérémiah dormait.

La jeune fille était fort pâle, mais son sommeil était régulier, et on n'entendait plus retentir cette respiration sifflante des premiers jours.

Les trois personnes qui causaient tout bas au pied du lit étaient Suzannah l'Irlandaise, l'abbé Samuel et Shoking.

Shoking disait :

– Ce pauvre Jefferies s'en est allé bien triste hier.

– Il est vrai, répondit l'abbé Samuel, que la malade, qui semblait renaître à la vie depuis quelques jours, est retombée hier soir.

– Hélas ! soupira Suzannah, je crois bien que le mal est sans remède.

– Oh ! non, dit Shoking, l'homme gris a promis de la sauver, et il la sauvera.

L'abbé Samuel ne répondit rien.

– Avez-vous remarqué, dit Shoking, que chaque matin, jusqu'avant-hier, l'homme gris allumait un réchaud, sur les charbons ardents duquel il répandait une poudre brune, laquelle se dégageait aussitôt en une fumée épaisse qui remplissait la chambre et exhalait une odeur âpre ?

– Oui, dit Suzannah.

– Et lorsque Jérémiah avait respiré cette odeur, elle se sentait soulagée sur-le-champ, l'oppression disparaissait et de belles couleurs roses revenaient à ses joues.

– Tout cela est vrai, dit Suzannah.

– Hier matin, continua Shoking, l'homme gris n'a point recommencé : pourquoi ?

– Je l'ignore, dirent à la fois l'abbé Samuel et Suzannah.

– Je le sais, moi, dit Shoking.

– Ah !

– Mais, attendez. Jusqu'à hier, quand Jefferies venait, il voyait sa fille allant mieux et l'espoir lui revenait au cœur, et il pleurait de joie, le pauvre homme.

– Oui, dit Suzannah, mais hier il est parti la mort dans le cœur.

– C'est que le mal paraissait avoir repris tout son empire.

C'est l'homme gris qui l'a voulu ainsi.

– Mais pourquoi ? demanda encore Suzannah.

– Parce que l'homme gris a son projet. Mais chut !

Et Shoking, à l'oreille de qui un bruit extérieur était venu mourir, Shoking se leva et s'approcha de la croisée.

Une voiture venait de s'arrêter devant la grille et de cette voiture descendait l'homme gris, enveloppé dans un large manteau qui le couvrait de la tête aux pieds.

Shoking courut à sa rencontre et lui prit le manteau, lorsque l'homme gris, l'ayant ouvert lui apparut dans cet humble costume qu'on lui voyait le soir à la taverne du Cheval-Noir.

Shoking lui prit la main et lui dit avec émotion :

– Maître ! maître ! venez vite, la pauvre petite est bien mal.

L'homme gris le suivit sans mot dire.

Il entra dans la chambre où Jérémiah dormait toujours.

– Voyez comme elle est pâle dit Shoking.

– Comme ses pauvres lèvres sont décolorées, ajouta Suzannah.

L'homme gris demeura impassible.

Alors il se tourna vers l'abbé Samuel et lui dit :

– Je la guérirai, si je le veux.

– Ah ! vous le voudrez, n'est-ce pas ? s'écrièrent à la fois le prêtre, la femme et le mendiant.

– Peut-être… cela dépendra de Jefferies, attendons qu'il vienne.

– Je comprends, murmura Shoking, c'est un échange d'existences qu'il va lui proposer.

Une heure après, Jefferies arrivait et nous avons vu l'homme gris aller à sa rencontre et lui dire :

– La guérison de votre fille dépend de vous.

Il l'entraîna stupéfait dans la chambre de la malade.

Voyant sa fille immobile, Jefferies chancela et crut qu'elle était morte.

Mais le sourire n'avait point abandonné les lèvres de l'homme gris.

– Elle dort, dit-il, et, je le répète, sa vie est entre vos mains.

– Ah ! dit Jefferies tombant à genoux, que puis-je donc faire pour sauver mon enfant ?

– Je te le dirai tout à l'heure.

Alors il se tourna vers Shoking et lui dit :

– Viens avec moi.

Shoking le suivit, laissant Jefferies debout et les yeux pleins de larmes au chevet de sa fille endormie.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis on vit reparaître l'homme gris et Shoking.

Ce premier tenait à la main un petit coffret en bois des îles.

L'autre portait dans ses bras un fourneau rempli de charbons ardents.

Alors Shoking posa le réchaud au milieu de la chambre, l'homme gris ouvrit le coffret, qui était plein de cette poudre noirâtre dont il s'était déjà servi, et il en répandit le contenu sur le brasier.

Soudain une fumée épaisse monta lentement dans la chambre et en quelques minutes l'eut envahie à ce point que les quatre personnes qui entouraient la malade ne purent se voir au travers.

Cela dura environ un quart-d'heure.

Puis la fumée s'éclaircit peu à peu et gagna les murs, se dissipant insensiblement au milieu.

Les murs goudronnés semblaient l'attirer et l'absorber à mesure.

– Regarde ta fille à présent, fit l'homme gris à Jefferies.

Ô miracle !

La pâleur de la malade avait disparu, de belles couleurs rosées se répandaient sur ses joues et sa respiration, si faible tout à l'heure qu'on eût pu croire qu'elle était éteinte et que Jérémiah était morte, sa respiration se faisait entendre avec une régularité sonore.

Jefferies jeta un cri.

Ce cri éveilla Jérémiah.

Elle ouvrit les yeux et reconnut son père.

Alors un sourire angélique vint à ses lèvres.

Jefferies se pencha sur elle et la couvrit de baisers furieux.

Et ses larmes brûlantes tombaient une à une sur le doux visage de la jeune fille.

– Ah ! cher père, dit-elle, j'ai été bien malade hier, et j'ai cru que c'était fini… mais aujourd'hui, je sens que ça va mieux… beaucoup mieux…

Elle fit un léger effort et se remit sur son séant.

Et apercevant le prêtre, elle lui adressa un autre sourire ; puis elle vit Suzannah, et lui tendit la main.

– Ah ! père, père, dit-elle d'une voix remplie de caresses, si je pouvais vivre, comme je serais heureuse ! Si tu savais comme on est bon pour moi… ici !…

– Je le sais, dit le pauvre père en pleurant.

L'homme gris lui mit alors la main sur l'épaule et lui dit :

– Suis-moi.

Et Jefferies obéit, et il l'entraîna dans le corridor voisin.

– Écoute, lui dit-il alors. Si je renouvelle trente fois encore l'expérience que je viens de faire, tu pourras emmener ta fille, non plus en voiture, mais à pied, te donnant le bras et respirant avec ivresse le grand air.

– Oh ! vous le ferez, n'est-ce pas ? dit Jefferies, qui voulut se mettre à genoux.

L'homme gris l'arrêta.

– Mais, dit-il, tu ne sais pas le prix de cette poudre noire que je verse dans le charbon enflammé ?

Jefferies frissonna.

– Mon Dieu ! dit-il en levant les yeux au ciel, vous savez que je suis pauvre et misérable : ne viendrez-vous pas à mon aide ?

– Ah ! dit l'homme gris, ce n'est pas avec de l'or qu'on la pourrait payer, Jefferies, cette précieuse substance qui peut sauver ta fille.

– Et avec quoi donc, seigneur ? s'écria le pauvre diable qui, en ce moment, suspendit son âme tout entière aux lèvres de l'homme gris.

– Avec la vie d'un homme, répondit-il.

Et alors Jefferies le regarda, en proie à un effroi indicible.

… … … … …

XXXI

– La vie d’un homme, la vie d’un homme ! murmurait Jefferies avec un accent désolé ; oh ! je n’en ai qu’une à vous offrir. C’est la mienne. Prenez-la… mais sauvez ma fille.

– Tu ne m’as pas compris, dit l’homme gris, suis-moi encore.

Et il le fit redescendre au rez-de-chaussée, dans ce petit salon où Shoking s’était trouvé, quelques jours auparavant, métamorphosé en lord Vilmot.

Auprès de la cheminée pendait un tuyau de caoutchouc qui correspondait avec la chambre de la malade.

L’homme gris approcha de ses lèvres l’embouchure d’ivoire de ce tuyau, et dit :

– Suzannah, descends.

Jefferies était comme un homme privé de raison et se demandait, en regardant l’homme gris, ce que celui-ci voulait dire.

Suzannah descendit.

– Regarde cette femme, dit alors l’homme gris.

– C’est un ange, dit Jefferies, elle a veillé ma pauvre enfant chaque nuit.

– Et depuis huit jours elle a bien pleuré, va.

À ces derniers mots de l’homme gris, Suzannah cacha sa tête dans ses mains et fondit en larmes.

– Cette femme qui a veillé ton enfant, reprit l’homme gris d’une voix émue et grave, cette femme qui l’a soignée avec le dévouement d’une sœur, faisant taire sa propre douleur, sais-tu qui elle est ?

– Non, balbutia Jefferies.

– Eh bien ! c’était la compagne dévouée, la femme devant Dieu d’un homme que tu as connu, d’un homme qui est mort… et mort par toi…

Jefferies recula, frissonnant.

– C’était la femme de Bulton, acheva l’homme gris.

Et cette fois, le valet du bourreau poussa un cri d’horreur et tomba à genoux.

Jamais peut-être il n’avait compris son infamie comme il la comprenait en ce moment.

– Eh bien ! reprit l’homme gris, cette femme, qui est une sœur pour ta fille, tu n’as pas seulement tué l’homme qu’elle aimait, tu vas faire plus encore…

Jefferies, les cheveux hérissés, regardait tour à tour l'homme gris et Suzannah, et son cœur se remplit d'une ténébreuse épouvante.

– Tu es allé ce matin dans Well close square, reprit l'homme gris.

Jefferies sentit ses cheveux se hérisser.

– Calcraff t'a donné ses ordres…

Pâle comme un mort, Jefferies baissa la tête.

– Tu as emporté de chez lui, avant de venir ici, un paquet recouvert d'une serge verte. Ce paquet renfermait le bonnet noir et la corde…

Un cri sourd s'échappa de la poitrine de Jefferies.

– Demain tu passeras cette corde au cou d'un homme appelé…

Jefferies tremblait de tous ses membres, et en ce moment, il eût voulu mourir, car il pressentait quelque épouvantable révélation.

– Comment s'appelle ce condamné ? dit encore l'homme gris.

– John Colden, murmura Jefferies d'une voix éteinte.

– Eh bien ! demande à Suzannah qui est cet homme ?

Et comme le valet de Calcraff attachait sur Suzannah un regard éperdu :

– C'est mon frère ! dit-elle.

Alors Jefferies se leva tout d'une pièce.

Sa face pâle se colora tout à coup et il s'écria d'une voix vibrante et sauvage :

– Jamais ! jamais ! tuez-moi, si vous voulez, mais je n'aiderai point Calcraff.

– Au contraire, dit l'homme gris, il faut que tu l'aides, il faut que tu sauves John Colden. Si tu veux que ta fille vive, il faut que John Colden vive aussi.

La loi du talion était une loi de mort jusqu'à présent, j'en veux faire une loi de salut.

Jefferies, les cheveux hérissés, les yeux hagards, ne répondait pas.

Il regardait l'homme gris, il semblait se demander comment lui, Jefferies, pouvait faire ce que le lord mayor et tous les aldermen réunis ne pourraient, c'est-à-dire accorder la vie à un homme condamné à mourir.

L'homme gris devina sa pensée.

– Je sais ce que tu vas me dire, fit-il, tu n'es pas la reine et tu ne saurais faire grâce.

– Hélas ! dit Jefferies affolé.

– Tu n'es pas le bourreau, mais son valet… et tu ne passes pas la corde au cou du patient.

– Non, dit encore Jefferies.

Et il paraissait en proie à une sorte de délire.

L’homme gris le prit par la main :

– Calme-toi, dit-il, tâche de retrouver ton sang-froid ; je sauverai ta fille !

– Vous la sauverez !

– Oui, si tu me promets de faire ce que je te demande, et tu vas voir que ce que je te demande est possible.

Jefferies se sentait un peu soulagé, et ce fut avec une sorte d’avidité qu’il leva de nouveau les yeux sur son interlocuteur.

– Écoute-moi bien et réponds-moi nettement, reprit l’homme gris :

Si Calcraff était malade, le remplacerais-tu ?

– Non. On ferait venir l’exécuteur de Manchester ou de Liverpool.

– Sans doute, si on avait le temps. Mais suppose une chose. Il est six heures et demie du matin, l’échafaud est dressé, le peuple s’agite et gronde à l’entour de Newgate. Le condamné est prêt… les draps blancs entre lesquels il doit traverser la cuisine sont tendus, et le malheureux s’achemine vers la fatale porte, soutenu par Calcraff et par le prêtre.

– Eh bien ? demanda Jefferies qui ne comprenait pas.

– Calcraff n’a plus que quelques pas à faire, poursuivit l’homme gris. Tout à coup, il s’arrête, chancelle, et se trouve mal. Aura-t-on le temps d’envoyer chercher le bourreau de Manchester ?

– Oh ! non.

– Alors, c’est toi qui feras la besogne de Calcraff.

– Oui, mais Calcraff se porte bien.

– Qui sait ?

Et, posant de nouveau la main sur l’épaule de Jefferies, l’homme gris ajouta :

– Sans moi, ta fille serait morte depuis huit jours, et cependant elle vivra. Crois-tu donc que je ne puisse faire des choses impossibles en apparence ?

Jefferies le regardait toujours.

– Écoute encore, reprit-il. Ce que je te disais tout à l’heure arrivera. Au dernier moment, Calcraff tombera foudroyé. Alors c’est toi qui le remplaceras.

– Eh bien ! fit Jefferries frémissant, que voulez-vous que je fasse ?

– Tu passeras la corde au cou de John Colden.

– Bon.

– Tu lui enfonceras le bonnet sur les yeux.

– Et puis ?

– Tu feras jouer la trappe et tu le lanceras dans l’éternité.

– Mais, dit Jefferies d’une voix étranglée, et regardant Suzannah qui frissonnait et pleurait, ce n’est point la vie de John Colden que vous me demandez, c’est sa mort.

Un sourire glissa sur les lèvres de l’homme gris.

– Tu porteras la corde, qui doit servir demain à l’exécution, à un endroit que je te désignerai.

Nous nous arrangerons de façon qu’elle ne serre pas trop le cou de John Colden, acheva l’homme gris.

Jefferies continuait à ne pas comprendre.

Mais il commençait à avoir une foi aveugle en cet homme qui disputait si victorieusement sa fille à la mort.

– Je vous obéirai, dit-il. Sur la vie de ma fille, que vous tenez entre vos mains, je vous jure que je serai votre esclave.

– C’est bien. Alors écoute-moi encore. À quelle heure, cette nuit, partiras-tu de chez toi pour aller présider à l’érection de l’échafaud ?

– À minuit.

– Tu auras la corde et les autres instruments du supplice ?

– Oui.

– Eh bien ! entre dans une maison de Farrington street qui porte le n° 189 ; tu monteras au troisième, tu frapperas à la porte de l’escalier et on t’ouvrira. Si tu exécutes de point en point ce que moi ou lord Vilmot te commanderons, John Colden ne mourra pas, et si John Colden ne meurt pas, ta fille sera sauvée.

Jefferies regarda de nouveau Suzannah.

L’Irlandaise ne pleurait plus, et un rayon d’espérance brillait dans ses yeux.

XXXII

Jefferies avait donné ses ordres aux sous-aides qui devaient dresser l'échafaud.

Jusqu'au soir il n'avait plus rien à faire.

Il obtint de l'homme gris la permission de rester avec sa fille jusqu'à cinq heures de l'après-midi.

Alors seulement il se retira.

Shoking n'avait pas bougé non plus.

Mais Jefferies parti, l'homme gris le prit à part et lui dit :

– Demain nous allons jouer une grosse partie, mon ami, et il faut tout prévoir.

– Que voulez-vous dire, maître ? demanda Shoking.

– Il peut se faire qu'il m'arrive malheur.

– À vous ? fit Shoking avec effroi.

– Oui, à moi.

– Et comment cela ?

– Je ne sais ; mais j'ai un pressentiment bizarre depuis ce matin.

– Maître !

– Et quand j'aurai sauvé John Colden, il se peut faire que je sois obligé de me cacher pendant quelques jours.

– Ah !

– Or, poursuivit l'homme gris, tu penses bien, mon ami, que je veux tenir la parole que j'ai donnée à Jefferies, du moment où il aura tenu la sienne. Je veux que sa fille vive. Or, si je ne suis pas ici, il faut que tu puisses, sans moi, continuer le traitement que je fais subir à Jérémiah. Je vais donc t'initier à mon secret.

Sur ces mots, l'homme gris conduisit Shoking dans une chambre voisine qu'il avait convertie en laboratoire de chimie. Le réchaud et la boîte à la poudre brune s'y trouvaient.

– Écoute-moi bien, dit alors l'homme gris.

– Parlez, maître.

– Je t'ai dit qu'il y avait en Amérique une vallée dont le séjour guérissait rapidement la phthisie.

– Oui.

– Et que cette guérison devait être attribuée non au climat, mais à certaines émanations résineuses qui se dégagent des arbres qui la couvrent.

– Eh bien ? dit Shoking.

– Ces émanations, poursuivit l'homme gris, je les ai analysées et j'ai constaté en elles un mélange de goudron et d'acide phénique.

Le goudron seul serait impuissant, mais combiné avec l'acide phénique, il obtient un résultat décisif.

– Après ? dit Shoking, qui écoutait attentivement.

– Cette poudre que tu me vois jeter chaque matin et chaque soir dans le réchaud n'est autre chose que le phénol pulvérisé. Tu trouveras ce phénol chez tous les apothicaires.

– Bon !

– Si donc j'étais obligé de m'absenter, ou de me tenir caché pendant quelques jours, si je ne pouvais revenir ici, tu continuerais à brûler du phénol chaque matin et chaque soir dans la chambre de Jérémiah.

– Oui maître, dit Shoking ; et vous croyez que Jérémiah guérira ?

– J'en suis sûr. Maintenant, va prendre tes habits ordinaires, tu redeviens Shoking pour ce soir.

– Est-ce que je vais avec vous ?

– Sans doute.

L'homme gris s'était enveloppé de nouveau de ce grand manteau qui le couvrait de la tête aux pieds.

Une seule personne restait auprès de la malade, c'était Suzannah.

Suzannah vint se jeter aux pieds de l'homme gris.

– Oh ! vous le sauverez, n'est-ce pas ? dit-elle, faisant allusion à John Colden.

– Je tiens toujours ce que j'ai promis, répondit-il.

Shoking et lui s'en allèrent.

L'ombre et le brouillard planaient déjà sur Londres.

L'homme gris monta dans un cab avec Shoking, et indiqua Old Bailey au cocher.

Mais comme le cab traversait Holborn street, l'homme gris souleva la petite trappe, et, paraissant changer d'avis, il fit arrêter le cab à la porte d'un armurier.

– Attends-moi, dit-il à Shoking qui resta dans la voiture.

L'armurier avait sans doute reçu déjà la visite de l'homme gris, car il le salua comme une connaissance.

– Est-ce prêt ? dit le premier.

– Oui, Votre Honneur.

Et l'armurier remit d'abord à l'homme gris une sorte de boule que celui-ci mit dans la poche de son manteau ; puis un autre petit paquet enveloppé dans un morceau d'étoffe.

Et enfin une canne.

Shoking regardait et ne comprenait pas.

L'homme gris, muni de ces objets, remonta dans le cab et dit à Shoking :

– Tu croyais donc que les armuriers ne vendaient que des fusils, des épées et des pistolets ?

– Dame ! fit Shoking.

– Comme tu le vois, fit l'homme gris en souriant, ils vendent aussi des cannes.

– Que voulez-vous donc faire de cette canne ? dit Shoking.

– Tu verras cela demain matin.

Et il cria au cocher :

– Menez-nous dans Old Bailey : vous vous arrêterez à la porte de la maison de banque Harris et Compagnie.

Un quart d'heure après, l'homme gris descendait encore et laissait Shoking dans le cab.

M. Harris, prévenu le matin par un mot jeté à la poste, était resté dans ses bureaux.

Il attendait M. Firmin Bellecombe, ce chirurgien français qui avait des lettres de crédit d'un million.

M. Harris reçut le chirurgien avec empressement.

– Vous m'avez annoncé votre visite, lui dit-il, et je me doute du motif qui vous amène.

– Ah ! vraiment ? dit le prétendu chirurgien.

– C'est demain qu'on pend le condamné irlandais.

– Justement.

– Et il vous serait agréable de voir l'exécution ?

L'homme gris fit un signe de tête affirmatif.

– J'ai tout prévu, dit M. Harris.

L'homme gris s'inclina.

– Venez avec moi, ajouta le banquier.

En même temps il sonna et dit à un garçon de bureau :

– Envoyez-moi M. Smith.

M. Smith était le commis qui, seul, couchait dans les bureaux.

– Mon ami, dit M. Harris en lui montrant le prétendu chirurgien, monsieur est la personne dont je vous ai parlé.

Le jeune homme s’inclina.

– Venez avec nous, continua le banquier.

Et il ouvrit, au fond de son cabinet, une petite porte qui donnait sur un escalier.

Cet escalier conduisait au premier étage de la maison.

M. Smith avait pris une des lampes qui se trouvaient sur le bureau du banquier, et il passa le premier pour éclairer.

Arrivé au premier étage, il poussa une porte et l’homme gris se trouva au seuil d’une chambre spacieuse dans laquelle on avait dressé deux lits.

– Vous coucherez là, dit M. Harris, et je crois bien qu’on n’aura nul besoin de vous réveiller.

– Je ne dormirai pas, dit l’homme gris.

– Mais dussiez-vous dormir, dit M. Harris, le tapage qui se fera dans la rue, deux ou trois heures avant l’exécution, vous réveillera.

Et M. Harris ouvrit la croisée et fit signe à son hôte d’approcher.

– Tenez, voyez-vous ce réverbère ?

– Oui.

– C’est juste au-dessous qu’on dresse l’échafaud.

– Ah ! fort bien, dit l’homme gris.

– Vous n’en serez pas à dix mètres et vous pourrez voir tous les détails de l’exécution.

L’homme gris s’inclina.

– Mon ami, dit encore le banquier, s’adressant à son commis, vous attendrez que monsieur soit rentré pour fermer les portes.

– Oh ! dit le prétendu chirurgien, je reviendrai de bonne heure, entre neuf et dix.

– Et vous aurez raison, ajouta M. Harris, car dès minuit, la rue sera complètement encombrée.

L’homme gris se confondit en remerciements, donna une poignée de main à M. Smith, prit congé de M. Harris et rejoignit Shoking, qui l’attendait toujours dans le cab.

XXXIII

– Dans Farringdon street ! ordonna l'homme gris au cocher.

La maison dans laquelle il avait donné rendez-vous à Jefferies se trouvait tout à fait à l'angle de Fleet street et faisait face à la porte de la cité.

– Viens avec moi, dit l'homme gris à Shoking.

Tous deux descendirent de voiture et s'engagèrent dans une allée assez étroite, d'où s'échappait cette odeur nauséabonde qui est particulière aux maisons populeuses.

Ils montèrent au troisième étage, et là l'homme gris, ayant tiré une clef de sa poche, ouvrit une porte et introduisit Shoking dans un petit logement à peu près vide de meubles.

– Chez qui sommes-nous donc ? demanda Shoking, tandis que son compagnon se procurait de la lumière.

– Chez moi, dit l'homme gris en souriant ; j'ai comme ça une douzaine de logis dans Londres, mais comme je les habite rarement, ils sont un peu négligés, comme tu vois.

Shoking ne fit pas d'autre observation.

L'homme gris ferma la porte et poursuivit :

– Sais-tu faire un nœud coulant ?

– Parbleu ! répondit Shoking.

– Eh bien ! essayons…

Et il alla chercher une corde qui était pendue dans un coin de la chambre.

Une corde toute neuve et tout à fait semblable à celle que Jefferies devait emporter de chez Calcraff pour pendre le malheureux John Colden.

– Fais un nœud, dit-il en la tendant à Shoking.

Shoking s'empara de la corde et exécuta le nœud avec une habileté incontestable.

– Tu aurais fait un excellent valet de bourreau, dit l'homme gris en souriant.

Puis il prit l'autre bout de la corde et poursuivit :

– Maintenant, regarde à ton tour.

Et il fit un nœud qui parut à Shoking en tout semblable au sien.

– Vois-tu une différence entre eux ? reprit l'homme gris en pliant la corde en deux, de façon à placer les deux nœuds à côté l'un de l'autre.

– Non, dit Shoking.

– Alors, donne-moi ton poignet.

Shoking présenta son poing fermé.

L'homme gris passa le nœud fait par Shoking autour du poignet en disant :

– Je suppose que c'est ton cou.

Et il tira sur la corde.

– Aïe ! fit Shoking, si c'était mon cou, je serais étranglé déjà.

– Bon ! voyons l'autre, maintenant.

Et dégageant le poignet du premier nœud, il le passa dans le second, c'est-à-dire dans celui qu'il avait fait lui-même.

Puis il tira sur la corde.

Mais, ô miracle ! la corde eut beau serrer le poignet, Shoking n'éprouva aucune souffrance.

– Comprends-tu, maintenant ? dit l'homme gris.

– Ma foi, non ! répondit Shoking.

– C'est pourtant bien simple, je t'assure. Cette corde, qui est d'un bout à l'autre de la même couleur, est cependant composée de deux substances.

– Comment cela ?

– Chanvre d'un côté et caoutchouc de l'autre.

– Après ? fit Shoking.

Eh bien ?

– La corde aura la force de le soutenir un moment en l'air, mais le caoutchouc prêtera assez pour que le poids du corps n'entraîne pas la strangulation immédiate.

– Malheureusement, dit Shoking, ce n'est pas avec cette corde-là…

– Tu te trompes complètement.

– Ah !

– N'ai-je pas dit à Jefferies de venir ici ?

– Sans doute.

– Eh bien ! comme cette corde est de la même épaisseur, de la même longueur et de la même couleur que celle que lui a donnée Calcraff…

– Comment le savez-vous ?

– Je les ai mesurées la nuit dernière, dit l'homme gris.

Et sans vouloir s'expliquer davantage, il ajouta :

– La vie de John Colden est entre tes mains, songes-y bien, car si tu te trompais, ni moi ni Jefferies ne pourrions le sauver.

– Oh ! répondit Shoking, soyez tranquille, je ne me tromperai pas. D'ailleurs, il y a pour cela un excellent moyen.

– Lequel ?

– C'est de laisser le nœud fait du côté du caoutchouc.

– Soit, dit l'homme gris. Ainsi tu as bien compris, quand Jefferies viendra, tu lui donneras cette corde en échange de celle qu'il apportera. À ce prix, je réponds de tout.

– Alors John Colden est sauvé, dit Shoking, car je réponds de tout. Mais que vais-je faire en attendant Jefferies ?

– Rien, tu attendras. Jefferies sera ici à minuit.

– Et quand il sera parti ?

– Tu viendras me rejoindre dans Old Bailey.

– Mais, dit Shoking, ce ne sera pas commode d'arriver dans Old Bailey à minuit.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il y aura une foule énorme et compacte qui se pressera aux abords.

Un nouveau sourire arqua la bouche de l'homme gris.

– Ne t'inquiète pas de cela, dit-il.

– Ah ?

– Quand tu seras dans la rue et que tu voudras jouer des coudes pour qu'on te livre passage, tu entendras bien certainement des gens qui parlent le patois irlandais.

– Eh bien !

– Tu frapperas sur l'épaule de l'un d'eux, le premier venu.

– Et puis ?

– Et tu lui feras le signe mystérieux que je t'ai enseigné. Alors bien certainement cet homme te prendra par le bras et la foule s'écartera peu à peu devant vous et tu pourras ainsi arriver jusques à la porte du banquier Harris.

Je serai à la fenêtre, et je descendrai t'ouvrir.

– Est-ce tout ce que vous m'ordonnez, maître ? demanda Shoking.

– Oui, mon garçon. Au revoir…

Et l'homme gris laissa Shoking dans la chambre et redescendit.

Le cab attendait toujours à la porte.

L'homme gris y remonta et dit au cocher :

– Mène-moi au tunnel de la Tamise.

Le cab descendit Farringdon jusqu'à la rue qui longe le fleuve et porte son nom, Thames'street.

C'est une longue artère qui sert, pour ainsi dire, de ceinture au midi, à la cité de Londres, et aboutit à la Poissonnerie.

Là, elle change de nom et s'appelle Saint-George.

Elle contourne les docks et s'enfonce au cœur du Wapping.

Une fois encore, l'homme gris entra dans Old Gravel lane, mais il ne s'arrêta point au public-house de master Wandstoon; il tourna à gauche et le cab s'arrêta devant l'espèce de tour qui sert d'entrée au tunnel.

Le tunnel est peu fréquenté; la compagnie qui le possède perd son argent peu à peu, tant les passants sont rares, et les boutiques souterraines qui le bordent se ferment une à une.

Il est rare qu'un gentleman s'aventure dans le tunnel, le soir surtout.

Aussi le préposé à la perception fut-il quelque peu étonné de voir un homme bien mis jeter un penny sur son bureau, se présenter au tourniquet et s'aventurer ensuite dans le gigantesque escalier qui descend au-dessous du fleuve.

Mais l'homme gris ne se préoccupa point de cet étonnement.

Il atteignit la galerie souterraine, allongea le pas et ne mit pas un quart d'heure à atteindre l'autre rive.

Au bout du tunnel est un autre escalier semblable en tous points au premier.

Quand on a gravi cet escalier, on trouve une ruelle, Swan lane, qui conduit à une chapelle.

Autour de cette chapelle est un cimetière.

Ce fut vers cet endroit que se dirigea l'homme gris.

Ce quartier qu'on appelle Rothrill est un des plus misérables de Londres, si misérable que le public-house, cet établissement qui foisonne partout ailleurs, y est rare.

Cependant, il s'en trouve un à l'angle de Swan lane, et tout à fait en face de la chapelle et du cimetière. Et ce fut dans ce public-house que l'homme gris entra.

XXXIV

Le public-house dans lequel l'homme gris entra était désert comme le quartier.

Le landlord seul était assis derrière son comptoir.

L'homme gris lui fit un signe, – ce signe mystérieux qui reliait entre eux les fils de l'Irlande.

Et, tout aussitôt, le landlord perdit son visage impassible, et s'empressa de quitter le journal qu'il lisait à la lueur d'un maigre bec de gaz.

– Suis-je le premier ? dit l'homme gris.

– Oh ! non, répondit le landlord. Le prêtre est arrivé.

– Alors la porte est ouverte ?

– Oui, vous n'aurez qu'à la pousser.

– Et le prêtre est seul ?

– Jusqu'à présent.

– C'est bien, dit l'homme gris. Je vais attendre ici quelques minutes encore.

Et il s'assit tout auprès de la porte, afin de voir ce qui se passait au dehors.

La nuit était moins brumeuse qu'à l'ordinaire et avait même une certaine transparence qui permettait de voir à distance.

Il n'y avait pas cinq minutes que l'homme gris était dans le public-house, qu'il entendit un bruit de pas dans l'éloignement.

Puis ces pas se rapprochèrent et, enfin, un homme apparut et vint contourner la grille du cimetière.

Cette grille était à peine à hauteur d'appui.

Celui qui s'en approchait était de haute taille, et l'homme gris se dit :

– Ce doit être *l'Américain*.

L'Américain enjamba la grille et entra dans le cimetière. L'homme gris le suivit des yeux jusque auprès d'une tombe derrière laquelle il disparut tout à coup.

On eût dit que la terre s'était entr'ouverte et l'avait englouti.

L'homme gris ne s'en étonna point et conserva son poste d'observation.

Peu après, un autre personnage, venant d’une direction opposée, se montra pareillement auprès de la grille, l’enjamba à son tour, suivit le même chemin et disparut, comme le premier, derrière la même tombe.

– Et de deux ! fit l’homme gris.

Puis il attendit encore.

Enfin, dix minutes plus tard, deux autres hommes arrivèrent en même temps, et comme les premiers se perdirent au milieu du cimetière.

– Fort bien, dit l’homme gris.

Et il se leva, tira sa montre et dit au landlord :

– Tu le vois, il est huit heures et demie.

– Oui, maître.

– À neuf heures précises tu siffleras, s’il n’y a personne dans la rue, ce sera signe que nous pouvons sortir.

Le landlord s’inclina.

Alors l’homme gris quitta le public-house et se dirigea à son tour vers le cimetière dans lequel il pénétra de la même façon que les quatre personnes qui l’avaient précédé.

Comme elles, il marcha droit à la tombe derrière laquelle elles avaient disparu.

Cette tombe était un petit monument carré dans lequel on pénétrait par une porte que l’homme gris n’eut qu’à pousser et qui céda devant lui.

Il se trouva alors au milieu d’une obscurité profonde, et il frappa trois fois du pied.

Soudain, le sol fléchit sous lui, une dalle tourna comme une bascule et une sorte de crevasse se fit, par laquelle il disparut à son tour.

Puis la dalle remonta et prit sa place.

Le monument dans lequel l’homme gris était entré était un caveau de famille ; et ce monument servait d’entrée à un souterrain que certainement peu de gens connaissaient.

Après que la dalle, en tournant, lui eut livré passage, l’homme gris se trouva dans le souterrain.

C’était une petite salle ronde autour de laquelle étaient rangés des cercueils de plomb portant différentes inscriptions.

Une lampe était posée sur l’un d’eux.

Et à la clarté de cette lampe l’homme gris put voir cinq personnes réunies au milieu de la salle.

Ces cinq personnes étaient l’abbé Samuel et les quatre chefs fenians qui, au début de notre histoire, s’étaient donné rendez-vous dans l’église Saint-Gilles, à la messe de huit heures, le 27 octobre.

Tous quatre saluèrent l’homme gris comme un supérieur.

– Eh bien ! dit celui-ci, êtes vous prêts ?

– Oui, répondit le premier, celui qu'à sa haute taille, l'homme gris avait reconnu pour l'Américain.

J'ai huit cents hommes déterminés aux environs du pont de Londres.

– Moi, j'en ai deux mille qui ont envahi déjà les alentours de Saint-Paul, dit le second.

– Et nous, dirent à la fois le troisième et le quatrième, nous avons réuni six mille personnes hommes et femmes, qui vont entrer dans Fleet street comme un torrent aussitôt que le signal sera donné.

– Remarquez bien, dit l'homme gris, qu'il faut qu'avant dix heures tout le monde soit à son poste, car le bon peuple de Londres, qui veut voir pendre, escortera la charrette qui porte l'échafaud et ira grossissant à mesure que la charrette approchera de Newgate.

– Oui, certes, dit un des quatre chefs, mais souvenez-vous des grilles de Hyde-Park : nous les avons renversées en un clin d'œil.

– Aussi faudra-t-il faire des chaînes qui barreront la rue.

– Soyez tranquille, dit un autre, je réponds de nos gens.

– Moi, dit à son tour l'abbé Samuel, j'ai obtenu la permission de passer la nuit dans la cellule du condamné.

– Je n'osais l'espérer, dit l'homme gris. Je pensais qu'on ne vous laisserait entrer qu'un peu avant l'exécution.

Puis, s'adressant à l'Américain :

– Et la tasse de lait ?

– C'est le cuisinier de Newgate qui l'offrira lui-même à Calcraff.

– En répondez-vous toujours ? car c'est le seul homme que je n'ai pu voir moi-même.

– C'est un fenian d'Amérique, et je n'ai eu qu'à me faire reconnaître de lui pour qu'il m'obéît.

– Ainsi, reprit un des chefs, nous répondons d'enlever le patient, mais ne sera-t-il pas mort ?

– Je vous le promets, répondit l'homme gris.

Il tira de nouveau sa montre :

– Neuf heures, dit-il.

L'abbé Samuel saisit alors une corde qui pendait de la voûte et qui servait à faire mouvoir la dalle.

En même temps l'homme gris éteignit la lampe.

La dalle tourna et la salle souterraine se trouva de nouveau en communication avec le caveau supérieur, dont la porte était demeurée ouverte.

L'Américain, qui était le plus grand, s'était placé au-dessous de l'ouverture.

L’homme gris lui sauta sur les épaules et atteignit ainsi le caveau supérieur.

Les trois autres chefs et l’abbé l’imitèrent.

Puis quand tous furent en haut, l’homme gris se pencha et saisit l’Américain par les poignets.

Alors, avec une force herculéenne, il le tira, à son tour, dans le caveau supérieur.

Presque aussitôt après, on entendit un coup de sifflet.

– C’est le landlord qui nous appelle, dit l’homme gris. Nous pouvons sortir.

Et il se glissa le premier dans le cimetière.

La dalle avait repris sa place ordinaire et il ne restait plus de trace de ce mystérieux conciliabule qui avait eu lieu dans le caveau.

XXXV

Tous les six sortirent du cimetière sans avoir été inquiétés et sans avoir vu l'ombre d'un policeman.

L'homme gris marchait en avant.

Ils reprirent Swan lane, mais au lieu d'entrer dans le tunnel, chemin qu'avait déjà suivi l'homme gris, ils descendirent au bord de l'eau.

Le fleuve était comme les rues, presque désert, et les innombrables bateaux à vapeur qui le sillonnaient pendant le jour étaient rentrés dans leurs débarcadères.

Cependant, un peu sur la gauche, tout à fait au bord, un panache de fumée grise montait lentement dans le brouillard rouge.

Ce fut vers ce panache que l'abbé Samuel et ses compagnons se dirigèrent.

L'homme gris reconnut un petit steam-boat.

Et, se tournant vers l'Américain.

– Est-ce là le bateau à vapeur qui vous a amené ?

– Oui, répondit le chef fenian.

– Alors le capitaine est à nous ?

– Le capitaine et l'équipage. C'est à bord que j'ai organisé le signal.

– Vous m'avez paru si expert, dit l'homme gris qui sauta lestement sur le pont du petit bateau à vapeur, que je vous ai laissé le soin de préparer le signal. Seulement, puis-je savoir ce que vous allez faire ?

– Sans doute, répondit l'Américain.

Le prêtre, les quatre chefs et l'homme gris étant à bord, le capitaine du bateau prit le large.

Alors l'Américain entraîna l'homme gris à l'avant du bateau et lui dit :

– Voyez-vous le dôme de Saint-Paul ?

– Oui.

– Il domine toute la ville.

– Oh ! certainement.

– C'est de là que va partir le signal.

– Comment ?

– Vous allez voir. Il y a un homme qui est caché tout en haut du dôme dans la lanterne, et cet homme nous appartient.

– Comment s'est-il introduit dans l'église ?

– Il y est entré une heure avant qu'on ne fermât les portes et il s'est glissé dans l'escalier du dôme.

– Vous pensez qu'on ne l'aura pas découvert ?

– J'en suis sûr, car tout à l'heure, avec un télescope, j'ai pu voir non pas l'homme, la nuit n'est pas assez claire, mais un petit point rougeâtre qui n'était autre que le feu de son cigare.

– Bon ! après ?

– Vous allez voir, dit l'Américain, c'est simple comme bonjour. Du haut du dôme, il a l'œil fixé sur la Tamise.

– Ah !

– Dans la direction du pont de Londres qui est le point convenu entre nous.

Le bateau à vapeur, qui était tout petit, fendait l'eau avec la rapidité d'un cygne. Il passa sous le pont de Londres et vint stopper un moment entre ce pont-là, et celui du chemin de fer qui conduit à la gare de Cannons street.

Soudain le capitaine, sur un signe de l'Américain, fit hisser un feu vert.

L'homme gris avait compris, mais il regarda néanmoins attentivement.

Au feu vert succéda un feu rouge, puis un feu violet, puis tout s'éteignit.

– Regardez maintenant, dit l'Américain.

L'homme gris tourna les yeux vers Saint-Paul qui dominait de sa coupole gigantesque toute la colline qui forme la cité de Londres.

Et cette coupole s'illumina tout à coup d'une immense gerbe de lumière électrique qui rayonna successivement aux quatre points cardinaux de la ville.

– Voilà le signal, dit l'Américain.

La lumière brilla environ deux minutes, mais ce fut assez pour éclairer Londres tout entier.

Puis tout rentra dans l'obscurité.

Alors le petit bateau à vapeur se remit en mouvement, passa devant la gare de Cannons street et vint aborder au-dessus de Sermon lane, cette ruelle qui montait à la Cité.

– À présent, dit l'homme gris, que chacun soit à son poste. Il n'y a plus une minute à perdre.

Et tandis que les quatre chefs se dispersaient pour rejoindre chacun l'armée mystérieuse qu'il avait recrutée et qui devait marcher sur Newgate, l'abbé Samuel et l'homme gris continuèrent leur chemin côte à côte.

Le petit bateau à vapeur avait repris le large.

Au bout de Sermon lane, l'abbé Samuel et son compagnon trouvèrent la rue Paternoster et se dirigèrent vers Saint-Paul.

Ordinairement, la nuit, la Cité est déserte.

Mais cette nuit-là elle était déjà envahie par une foule compacte qui se ruait vers Newgate.

De nombreuses patrouilles de policemen circulaient en tous sens et il était facile de voir que le signal donné du haut de Saint-Paul avait été compris.

Une véritable marée humaine montait de tous les bas-fonds de la Cité vers l'église cathédrale, – silencieuse, pressée, en bon ordre.

Le peuple anglais n'est jamais bruyant.

Cependant l'homme gris et l'abbé Samuel s'ouvrirent facilement un passage.

À mesure qu'ils approchaient d'Old Bailey, ils entendaient parler l'idiome irlandais plus fréquemment.

Évidemment les soldats de la verte Erine se trouveraient au premier rang.

Le prêtre disait de temps en temps à haute voix :

– Je suis le confesseur du condamné. Laissez-moi passer.

Et la foule s'écartait avec respect, et le prêtre, suivi de l'homme gris, put ainsi arriver jusqu'à ce carré formé par des chaînes et au milieu duquel allait se dresser l'échafaud.

Les policemen étaient en force dans Old Bailey.

L'homme gris en entendit un qui disait :

– Il n'est pas encore dix heures du soir. Ils auront le temps d'attendre.

L'abbé Samuel se fit reconnaître et la porte de Newgate s'ouvrit devant lui.

Quant à l'homme gris, il s'était arrêté devant la maison de banque de M. Harris.

Une lumière brillait au premier étage et il y avait un homme à une fenêtre.

C'était M. Smith, le commis qui gardait la maison et était chargé d'en faire les honneurs, cette nuit-là, au prétendu chirurgien français.

L'homme gris le salua de la main et M. Smith le reconnut.

– Je descends vous ouvrir, fit-il.

Et, en effet, il vint entre-bâiller la porte et l'homme gris se glissa dans la maison.

M. Smith avait un flambeau à la main.

– Mon cher monsieur, dit-il, je n'ai jamais vu autant de monde que ce soir, et d'aussi bonne heure.

– Vraiment ?

– Vous allez en juger.

Et M. Smith conduisit son hôte à cette chambre d'où on pouvait voir l'échafaud à une distance de dix pas, lorsqu'il serait dressé.

Il posa dans un coin, et fort négligemment, la canne qu'il avait achetée chez un armurier d'Holborn street et dont il ne s'était pas séparé.

Puis il plaça sur la cheminée les deux objets qu'il avait achetés en même temps.

– Qu'est-ce que cela ? dit M. Smith avec curiosité.

– Des instruments de chirurgie, répondit-il.

– Mon cher monsieur, dit alors le commis, si vous voulez vous coucher et prendre un peu de repos, je vous éveillerai quand il en sera temps.

– Merci, dit l'homme gris, je n'ai nulle envie de dormir. Si vous le voulez, nous allons fumer un cigare.

Il tira son étui de sa poche et le présenta au commis.

M. Smith accepta un cigare et l'alluma.

Puis il s'allongea dans un fauteuil et se mit à fumer avec ce recueillement particulier aux Anglais.

Un quart d'heure après, le cigare avait produit son effet, et M. Smith dormait profondément.

Alors l'homme gris eut un sourire.

– Maintenant, dit-il, je suis chez moi.

XXXVI

Le narcotique absorbé par le commis, dans la fumée du cigare que lui avait donné l'homme gris, était assez puissant pour qu'il n'y eût plus à s'occuper de M. Smith.

Il dormirait sept ou huit heures de suite et on pouvait faire tout le bruit possible sans qu'il s'éveillât.

L'homme gris le prit donc à bras le corps et le porta sur un des lits.

Puis il revint à la fenêtre et s'y accouda.

La foule commençait à être compacte dans Old Bailey.

Elle s'épaississait à vue d'œil, mais sans bruit, sans tapage, avec ce flegme silencieux qui est le côté saillant du caractère anglais.

Deux escouades de policemen bordaient le carré formé par les chaînes qu'on avait tendues dès huit heures du soir.

En France, une armée de sergents de ville serait bousculée par la foule en un clin d'œil.

En Angleterre, le policeman n'a qu'à étendre son petit bâton au-dessus de sa tête pour que la foule ne fasse pas un pas de plus.

L'homme gris fumait tranquillement et, de temps en temps, il consultait sa montre.

La foule grossissait toujours et de loin en loin quelques mots étouffés montaient aux oreilles de l'homme gris.

Ces paroles étaient toutes en idiome irlandais.

Les chefs fenians avaient tenu parole.

Tout ce monde qui remplissait Old Bailey était l'armée mystérieuse sur laquelle l'Irlande comptait pour délivrer John Colden.

Enfin, ce murmure sourd qui s'élevait de toutes parts comme le clapotement des vagues sur le galet au bord de l'Océan, ce murmure grandit tout à coup et l'homme gris vit les policemen agiter leurs petits bâtons.

Puis ayant tourné la tête, il aperçut à l'extrémité d'Old Bailey, au coin de Fleet street, une lueur rougeâtre qui s'avançait lentement.

En même temps, il entendit résonner le pavé sous le pied d'un cheval et il vit apparaître cette charrette qui renfermait les bois de justice.

Les deux sous-aides étaient dessus et se tenaient debout, ayant chacun une torche à la main.

Au milieu d’eux Jefferies, pâle, triste, son paquet enveloppé de serge verte sous le bras, avait bien plutôt l’air du patient qu’on va pendre que du valet de l’exécuteur.

La foule s’écartait devant le hideux véhicule et Jefferies arriva ainsi jusque sous la fenêtre de l’homme gris.

– Bonjour, Jefferies ! lui cria ce dernier.

Jefferies leva la tête et reconnut le sauveur de sa fille.

Il porta la main à son bonnet et, en même temps, il fit un petit signe mystérieux qui voulait dire sans doute :

– Tout est prêt, ne craignez rien.

Le véhicule arriva jusqu’à la chaîne, que les policemen détendirent un moment pour laisser passer le cortége.

Puis, quand il fut entré dans le carré, ils la tendirent de nouveau et le peuple respecta cette barrière et n’essaya pas d’aller plus loin.

Le véhicule s’était arrêté devant la troisième porte de Newgate et, comme l’avait dit M. Haris, tout à fait en face de cette croisée où se montrait l’homme gris.

Les aides avaient mis pied à terre et Jefferies faisait descendre une à une toutes les pièces du sinistre édifice.

L’homme gris se prit à suivre avec une grande attention tous les détails de l’opération, qui dura environ deux heures.

Cependant, de temps en temps, il jetait un furtif regard au-dessous de lui et fronçait le sourcil.

Shoking n’arrivait pas.

Enfin, du milieu de cette foule toujours grossissante qui assistait à la construction de l’échafaud, un coup de sifflet se fit entendre.

Et, en même temps, à la lueur des torches, l’homme gris aperçut Shoking.

Shoking, ses vêtements en lambeaux, tête nue, suant à grosses gouttes, avait eu bien du mal à se frayer un passage au milieu de cette marée humaine.

Mais, à force de jouer des coudes et de pousser l’un et l’autre, il avait fini par arriver jusqu’à la porte de M. Harris.

– Attends-moi et cramponne-toi au marteau de la porte, lui cria l’homme gris.

Deux minutes après, Shoking se glissait dans la maison et l’homme gris refermait vivement la porte.

Puis il prenait le mendiant par la main, car il était descendu sans lumière, et il le conduisait dans cette chambre où la lueur des torches allumées au dehors répandait une clarté rougeâtre.

Il était alors deux heures du matin.

– Eh bien ? dit l’homme gris.

– Jefferies a la corde et m’a laissé la sienne.

– Es-tu bien sûr que le nœud soit fait dans le bout du caoutchouc.

– Oui, j’en réponds. Ouf ! j’ai eu du mal à arriver jusqu’ici ; j’avais beau faire des signes, je n’avançais pas facilement.

Tout à coup Shoking jeta les yeux sur le lit où dormait le commis et il fit un pas en arrière, disant :

– Je croyais que nous étions seuls.

– Oh ! fit l’homme gris, en souriant, ce n’est pas celui-là qui nous gênera. Il dort.

– Mais il peut s’éveiller.

– Non. Si le cœur t’en dit, donne-lui des pichenettes sur le nez. Il a fumé de l’opium.

– Ah ! bon ! dit Shoking.

Le travail des aides de Jefferies continuait, la sinistre plate-forme était dressée.

Puis bientôt après, on vit s’élever la potence et Jefferies, montant au long d’une échelle, fixa à son extrémité le crochet destiné à supporter la corde.

Enfin, on fit jouer trois ou quatre fois de suite la trappe fatale, et alors l’homme gris dit à Shoking :

– C’est fait !…

Les deux aides s’assirent tranquillement sur le bord de la plate-forme, les jambes pendantes au-dessus de la foule.

Maintenant il n’y avait plus qu’à attendre que l’heure de l’exécution sonnât.

Quant à Jefferies, il avait frappé à cette porte de Newgate qui était de plain-pied avec l’échafaud et par où devait sortir le condamné.

Cette porte s’était ouverte et refermée sur lui.

– Maître, dit alors Shoking, je crois avoir compris ce qui va se passer.

– Ah !

– La corde ne serrera pas assez le cou de John pour l’étrangler sur-le-champ.

– Cela est vrai.

– Et la foule aura le temps de briser les chaînes, d’entourer l’échafaud et de le dépendre.

– Non, dit l’homme gris, la corde cassera auparavant et le pendu tombera.

– Ah ! la corde cassera ?

– Oui.

– Comment ?

Alors l’homme gris alla prendre la canne qui se trouvait dans un coin et à cette canne il ajusta une boule de cuivre qui était grosse comme une pomme, et puis une autre pièce qui

n’était autre qu’une batterie de fusil.

La canne était creuse et rayée comme le canon d’une carabine.

– Un fusil à vent ! dit Shoking.

– Oui.

– Et c’est avec cela que vous couperez la corde ?

– Aussi facilement que je coupe une balle sur la lame d’un couteau à vingt-cinq pas, répondit tranquillement l’homme gris.

XXXVII

Et pendant ce temps-là à quoi songeait John Colden, le condamné ?

Apôtres ou fanatiques, les hommes qui se sont voués à une cause ou à une idée, savent être martyrs.

On avait bien dit à John Colden qu'on le sauverait. Il l'avait même espéré un moment, alors qu'il était encore à Cold Bath fields.

Mais depuis qu'on l'avait transféré à Newgate, cette espérance était devenue de plus en plus faible, et elle avait fini par s'évanouir.

Depuis qu'il était condamné, depuis surtout qu'il avait appris l'exécution de Bulton, John Colden se faisait peu à peu à cette idée que sa dernière heure approchait et qu'il irait dormir du dernier sommeil dans la Cage aux oiseaux, tout à côté de l'amant de la pauvre Suzannah.

Et les jours passaient, et John comptait maintenant les heures.

Il recevait tous les matins la visite de sir Robert, le sous-gouverneur, qui lui témoignait de l'amitié et ne cessait de lui dire qu'on s'exagérait beaucoup l'importance du dernier supplice et que cela n'avait absolument rien d'effrayant.

John Colden souriait avec mélancolie et se bornait à répondre :

– Je saurai mourir.

Enfin la veille de l'exécution était arrivée.

La dernière journée d'un condamné est peut-être moins lugubre et moins monotone que celles qui la précèdent.

Dès huit heures du matin, il reçoit la visite du prêtre d'abord, ensuite du gouverneur ; puis, dans le courant du jour, ce sont les dames des prisons qui viennent lui apporter des consolations.

Enfin, vers le soir, les deux élèves de Christ's hospital, chargés de remplir le vœu du roi Édouard VI, viennent à leur tour.

Cette dernière visite est peut-être celle qui touche le plus le malheureux qui va mourir.

L'enfance a des accents, des paroles et des sourires qui vont droit à l'âme la plus endurcie.

À huit heures, John Colden avait donc reçu la visite d'un prêtre.

Mais ce prêtre n'était point l'abbé Samuel.

C’était un ministre protestant.

Car si la loi anglaise accorde au condamné catholique la grâce de voir un ministre de sa religion, ce n’est que lorsqu’il a refusé inflexiblement les secours d’un prêtre anglican.

Le ministre savait que John Colden était catholique.

Aussi, n’était-il entré dans sa cellule que pour la forme et en était-il ressorti aussitôt.

Le gouverneur était venu ensuite, accompagné du shérif, qui avait demandé à John si, au moment suprême, il ne voulait pas dénoncer ses complices.

John avait répondu négativement.

À midi, le prêtre catholique s’était présenté.

Celui-là, c’était l’abbé Samuel.

John avait, en le voyant, perdu son impassibilité, et quelques larmes avaient subitement roulé dans ses yeux.

Le jeune prêtre était demeuré enfermé avec le condamné pendant plus d’une heure, et il l’avait préparé à la mort.

Cependant, depuis quinze jours, le prêtre travaillait avec ses amis à sauver John Colden.

Comment donc, alors qu’on était presque sûr des amis, ne lui avait-il pas laissé entrevoir le salut ?

Ceci tenait à la prudence de l’homme gris.

Celui-ci avait dit la veille :

– L’homme qui se noie s’accroche souvent à ceux qui essayent de le sauver, d’une façon si malheureuse, si désespérée, si maladroite, qu’il les fait périr avec lui.

Ainsi de John.

Il est résigné à mourir ; il faut même qu’il n’espère plus, car il pourrait nous trahir par son attitude confiante, éveiller l’attention de l’autorité, et faire échouer tous nos projets.

Le prêtre quitta donc John en lui parlant du ciel et de Dieu, qui n’abandonne jamais ses serviteurs.

Il le quitta en lui promettant de revenir le soir et de passer la nuit en prières auprès de lui.

Après l’abbé Samuel, ce fut le tour des dames des prisons.

Puis enfin, comme la nuit venait, la porte de la cellule s’ouvrit.

Le gardien-chef lui dit :

– John, voici deux jeunes clercs du collége de Christ’s hospital qui vienne vous visiter, selon la coutume établie par le roi Edward.

Et John vit apparaître d’abord un grand jeune homme, le plus ancien des élèves, et un enfant, le dernier venu et le plus jeune.

Et soudain, en regardant celui-ci, John poussa un cri et se demanda si Dieu ne faisait pas un miracle en sa faveur.

Dans cet enfant, John Colden venait de reconnaître l'enfant de Jenny l'Irlandaise, le petit Ralph, celui pour qui il allait subir le dernier supplice, le rédempteur enfin que la pauvre Irlande attendait.

Mais l'enfant avait posé un doigt sur ses lèvres, et John maîtrisa sa joie.

Ralph, car c'était bien lui, apparaissait à John Colden comme un ange descendu sur la terre.

L'enfant, on l'a vu plusieurs fois déjà, avait la raison et le courage d'un homme.

Quand il eut fait un signe à John Colden, il se tourna vers son compagnon, le grand écolier :

– George, lui dit-il, cet homme est Irlandais, n'est-ce pas ?

– On nous l'a dit, répondit l'écolier.

– Veux-tu que je lui parle, le langage de son pays ?

– Mais, dit le grand camarade avec étonnement, Anglais ou Irlandais, ne parlons-nous pas la même langue ?

– Non, répondit Ralph, les pêcheurs de l'Irlande ont un idiome que je sais.

John Colden écoutait et regardait toujours l'enfant avec une muette extase.

Alors Ralph dit au condamné, en patois irlandais :

– Je suis bien heureux qu'on m'ait choisi pour venir te voir, mon bon John, toi qui m'as sauvé du moulin.

– Ah ! dit John dans la même langue, Dieu a donc fait un miracle ?

– Pourquoi ? fit naïvement l'enfant.

– Il a donc fait un miracle pour que je vous voie sous cet habit, continua le condamné.

– C'est Shoking et ma mère, et notre ami l'homme gris qui m'ont mis à Christ's hospital, répondit Ralph. Et je vois tous les jours ma mère et mon amie Suzannah.

– Suzannah ! murmura John, dont les yeux s'emplirent de larmes.

Et l'enfant raconta au condamné comment il était entré à Christ's hospital, sous le nom de Ralph Waterley, et comment Shoking était devenu lord Vilmot.

Et en l'écoutant, John ne pensait plus à lui-même, et il ne songeait plus qu'il allait mourir.

N'avait-il pas devant lui l'enfant promis à la délivrance de l'Irlande ?

– Mon bon John, dit encore le petit Ralph, ils disent tous que tu seras pendu demain.

– À sept heures, dit John.

– Mais je suis sûr que non, moi.

John tressaillit et regarda l’enfant.

– Je suis bien sûr qu’on te sauvera, moi, répéta l’enfant.

Et à ces dernières paroles, il s’éleva dans l’âme du condamné une voix confuse qui lui dit :

– La vérité est dans la bouche des enfants.

Et son âme, où venait de se faire entendre cette voix mystérieuse, s’emplit tout à coup d’une vague espérance.

XXXVIII

John Colden regardait toujours Ralph, cherchant à lire sur son visage la cause de cette assurance avec laquelle il parlait de son salut.

L'enfant était calme, il souriait.

– Oui, mon bon John, disait-il, on te sauvera. Notre ami l'homme gris l'a promis à ma mère, et tu sais bien que tout ce qu'il a promis, il le tient.

– Ah ! cher enfant de Dieu, répondit John, puisque vous n'êtes plus au moulin, que m'importe à présent de mourir !

– Tu ne mourras pas, j'en ai la conviction.

John Colden secoua la tête :

– Le prêtre est venu, dit-il.

– L'abbé Samuel ?

– Oui.

– Et il t'a dit comme moi que tu ne mourrais pas ?

– Non, fit John, il ne m'a pas dit cela.

– Alors c'est que l'homme gris ne lui a pas promis, comme il l'a promis à ma mère.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait le condamné, j'avais fait le sacrifice de ma vie, j'attendais avec calme ma dernière heure, et voici que cet enfant vient ébranler mon courage.

Le grand écolier de Christ's hospital écoutait sans la comprendre cette conversation du condamné et de son petit camarade.

D'ailleurs, ce jeune homme, – il avait près de vingt ans, – était peu intelligent.

Anglais de pur sang, indifférent et froid, il était venu là comme il eût assisté à un cours.

De temps en temps, pendant que Ralph et John Colden continuaient à causer, il tirait sa montre et paraissait trouver le temps long.

De temps en temps aussi, un œil s'appliquait au trou vitré pratiqué dans la porte.

C'était le surveillant qui avait le droit de voir, mais non pas d'entendre.

Enfin, des pas retentirent dans le corridor et la porte de la cellule s'ouvrit de nouveau.

Cette fois, c'était l'abbé Samuel qui revenait.

En même temps, le gardien chef dit aux deux élèves de Christ’s hospital :

– Messieurs, il est temps que vous vous retiriez.

Ralph se jeta au cou de John Colden.

– Adieu, mon jeune maître, dit celui-ci.

– Au revoir, mon bon John, répondit l’enfant.

John secoua la tête.

Il avait regardé l’abbé Samuel et celui-ci lui avait paru triste et résigné.

– Non, dit-il encore, je sais bien que je vais mourir… adieu, mon jeune maître, je meurs pour l’Irlande et pour vous.

– L’Irlande n’abandonne point ses enfants, dit alors le prêtre d’une voix grave et douce.

Et John tressaillit encore, et ce vague espoir qui avait déjà envahi son âme, l’emplit de nouveau.

Les deux écoliers se retirèrent et le prêtre demeura seul avec le condamné.

Ce bruit sourd comme celui d’une tempête lointaine que John avait entendu déjà dans la nuit qui avait précédé l’exécution de Bulton, commençait à se faire entendre et perçait les murs épais de Newgate.

– John, dit l’abbé Samuel, on dresse votre échafaud.

– Ah ! dit-il en pâlissant, je savais bien que l’enfant me berçait d’un fol espoir.

– Que vous disait-il, John ?

– Qu’on travaillait à me sauver.

– C’est vrai, dit le prêtre.

John attacha sur lui un œil éperdu :

– Ah ! dit-il, je m’étais résigné… ne me donnez donc pas une espérance qui pourrait affaiblir mon courage. Ce matin, d’ailleurs…

– Ce matin, interrompit l’abbé Samuel, je ne pouvais pas rester avec vous jusqu’à la dernière heure.

– Je ne comprends pas, dit John.

– Ce matin, reprit l’abbé Samuel complétant sa pensée, la joie que vous auriez éprouvée en apprenant que nos frères d’Irlande espèrent vous sauver, pouvait vous trahir et tout perdre.

– Et… maintenant ?

– Maintenant, John, j’ai obtenu la permission de demeurer avec vous cette nuit ; et comme je ne vous quitterai plus, je puis vous dire : on a l’espoir de vous sauver.

John avait des battements de cœur terribles à mesure que le prêtre parlait.

Celui-ci continua :

– Nos frères travaillent : mais la Providence a quelquefois des vues secrètes, et le plan le mieux combiné peut échouer. À tout hasard, mon ami, il faut me faire votre confession et vous préparer à mourir saintement et noblement, comme un digne fils de l'Irlande que vous êtes.

– Mais, mon père, dit John, comment pourrait-on me sauver ? Les murs de Newgate sont épais et les soldats veillent.

Le prêtre ne répondit pas.

Le sourd murmure du dehors grandissait de minute en minute, pénétrant l'enceinte massive de la prison, comme une vibration de cloche gigantesque.

John se mit à genoux ; il se confessa, il écouta les exhortations du prêtre qui lui parlait toujours de la vie éternelle, comme si lui-même il eût perdu cette espérance qu'il avait mise tout à l'heure au cœur du condamné.

Les heures passaient, et les bruits du dehors devenaient de plus en plus stridents.

L'abbé tira sa montre.

– Cinq heures, dit-il, ils vont venir.

– Ah ! fit John Colden, que l'angoisse reprit un moment à la gorge, nos amis ont échoué, vous voyez bien.

Le prêtre ne répondit pas.

Mais il se mit à réciter en latin les vêpres des morts.

À cinq heures et demie, la porte de la cellule s'ouvrit et le lord gouverneur, le bon et jovial sir Robert M…, entra.

– Allons, mon ami, voici l'heure… Vous n'avez plus que quelques mauvais instants à passer.

Derrière le sous-gouverneur se tenait le shériff.

Celui-ci s'approcha de John.

– Au dernier moment, John Colden, lui dit-il, je vous adjure, au nom de Dieu et de la justice, de nommer vos complices, si vous en avez.

– Je n'en ai pas, répondit-il.

– Habillez-vous, dit le sous-gouverneur, on va vous conduire à la chapelle.

Et il appela deux gardiens, qui débarrassèrent le condamné de ses entraves et l'aidèrent à s'habiller.

L'abbé Samuel récitait toujours les vêpres des morts.

Quand John fut prêt, il regarda de nouveau le jeune prêtre.

Celui-ci était d'une pâleur mortelle.

– Allons, pensa le condamné, il est comme moi, il a perdu tout espoir.

Appuyé sur le bras de l’abbé Samuel, escorté par le sous-gouverneur, le shériff et une escouade de gardiens, John monta à la chapelle.

Le prêtre avait obtenu la permission de célébrer la messe.

Dans les pays protestants, il arrive souvent que les catholiques, qui sont en minorité, n’ont point d’église et célèbrent dans le temple, à de certains jours et à de certaines heures, les cérémonies de leur religion.

Ainsi fait-on à Newgate, où il n’y a pas de chapelle catholique.

Les gardiens, le sous-gouverneur et le shériff demeurèrent en dehors, le prêtre revêtit ses habits sacerdotaux et dit la messe devant un autel improvisé.

Comme il achevait, un bruit domina tous les autres bruits et vint frapper l’oreille du condamné prosterné sur les dalles.

C’était le tintement lugubre des cloches de l’hôpital Saint-Barthélémy, qui sonnent des glas funèbres, une demi-heure auparavant et pendant tout le temps ensuite que dure l’exécution et que le corps du supplicié demeure accroché au gibet.

Et John se releva, murmurant :

– Il faut mourir… Que Dieu protège et sauve l’Irlande !

XXXIX

John, le rough qui, la nuit précédente, avait conduit l'homme gris dans le logement de Betty, situé, comme on le sait, au-dessus de celui de Calcraff, n'avait rien exagéré dans les détails qu'il avait donnés sur le bourreau de Londres.

Calcraff était un homme entre deux âges, d'une force herculéenne et d'un caractère sombre.

Beaucoup de ceux qui exercent cette terrible profession sont en proie à une éternelle tristesse.

Plusieurs encore, sinon presque tous, sont chirurgiens et s'occupent d'anatomie avec une sorte de passion.

Isolés de la société qui les repousse avec une muette horreur, les bourreaux vivent à l'écart, parlent peu, et se livrent ordinairement à des études sérieuses.

La plupart sont sobres.

Calcraff rentrait de bonne heure, chaque soir, faisait un repas frugal et se couchait.

La veille des exécutions il ne soupait pas.

Ainsi John avait dit vrai. Ce soir-là, Calcraff s'était contenté d'une tasse de thé et s'était mis au lit avant huit heures.

Le gros œuvre, comme on dit, concernait Jefferies.

Calcraff n'avait à se mêler que d'une chose, passer la corde au cou du condamné, lui rabattre le bonnet noir sur les yeux et le lancer dans l'éternité.

Quand il arrivait à Newgate, tout était prêt.

Calcraff dormit donc jusqu'à trois heures et demie du matin et ne se leva que lorsque la sonnerie d'un *réveil* placé sur la cheminée de sa chambre, se fit entendre.

Avant de s'habiller, il trempa ses bras jusqu'au coude dans un baquet d'eau froide et plaça sa tête sous un appareil hydrothérapique qui se trouvait dans le laboratoire et qui laissa pleuvoir dessus une gerbe glacée.

Cet homme qui depuis trente années exerçait son terrible ministère n'avait jamais exécuté un patient sans être pris, deux ou trois heures auparavant, d'un tremblement nerveux dont il ne devenait maître qu'en s'administrant des douches d'eau glacée.

Sa toilette terminée, il s'enveloppa dans son manteau, et descendit sans bruit l'escalier de sa maison, après avoir soigneusement fermé la porte.

Well close square était désert, à cette heure matinale.

Cependant il y avait un cab dans un angle de la place qui paraissait attendre le bourreau.

Ce cab avait été retenu par lui, la veille, à la station de voitures la plus proche.

Calcraff y monta sans prononcer un mot, et le cabman ne lui fit aucune question.

Il savait où il allait.

Jusques à Saint-Paul, le cab put se frayer un passage au milieu de la foule énorme qui de toute part se rendait à Newgate, mais devant Saint-Paul, le cabman s'arrêta.

Calcraff, habitué à cela sans doute, descendit, donna une demi-couronne au cabman et appela deux policemen, de qui il se fit reconnaître.

Alors les deux policemen agitèrent leur bâton et, se plaçant à côté de lui, crièrent :

– Place ! place à Calcraff !

Et si compacte qu'elle fût, la foule s'écartait en entendant ces mots, et Calcraff passait.

Le peuple de Londres a une superstition.

Quiconque touche au bourreau, meurt de sa main quelque jour.

Aussi s'écartait-on avec une sorte de terreur, et Calcraff put-il arriver jusqu'à la porte de Newgate, qui s'ouvrit aussitôt devant lui.

Il était alors cinq heures et demie du matin.

Ce fut le portier-consigne qui le reçut.

– Vous êtes en avance, lui dit-il.

– Un peu, répondit Calcraff.

– Le condamné est catholique, comme vous savez.

– Je le sais, dit Calcraff.

– Et on lui dit la messe dans la chapelle.

Calcraff se fit ouvrir la grille qui sépare l'avant-greffe de l'intérieur de la prison et il se rendit à la cuisine, selon son habitude.

Il était fort pâle et, bien qu'il ne tremblât plus, il était en proie à cette émotion qu'il ne parvenait jamais à dominer qu'au dernier moment.

Le cuisinier, le voyant entrer, lui dit :

– Vous venez boire votre tasse de lait ?

– Oui.

Le cuisinier lui présenta une assiette sur laquelle se trouvait un bol de lait froid.

Calcraff le vida d'un trait, le reposa sur l'assiette et sortit de la cuisine sans dire un mot.

Deux gardiens l'accompagnaient.

Il y a à Newgate, tout à côté de la chapelle, une petite salle qui prend le jour par en haut.

C’est la salle de la toilette.

C’est là que le bourreau et son aide attendent que le condamné sorte de la chapelle.

C’est là que la remise leur en est faite solennellement.

Sur un pupitre à hauteur d’appui se trouve un énorme registre tout ouvert.

Le gouverneur et les gardiens entrent avec le condamné dans cette salle, dont on ferme les portes…

Alors le valet du bourreau ouvre une armoire dans laquelle il prend une ceinture de cuir et des courroies.

Les courroies servent à entraver les jambes du condamné, la ceinture lui prend les mains, les ramène et les lie derrière le dos.

Quand ces sinistres préparatifs sont terminés, le gouverneur de la prison, qui est venu là en grand uniforme, dit à Calcraff :

– Maintenant cet homme est à vous.

– Je le reçois, dit Calcraff.

Et il s’approche du registre ouvert et donne un reçu du condamné, qu’il signe de son nom et de son paraphe.

Alors les portes s’ouvrent et le condamné, appuyé sur le ministre ou le prêtre qui l’assiste, et sur le valet de l’exécuteur, s’achemine vers l’échafaud.

Lorsque Calcraff arriva dans la chambre de la toilette, Jefferies y était seul.

Jefferies était plus pâle et plus tremblant que Calcraff et il dissimulait mal son émotion.

Cependant Calcraff n’y prit pas garde.

– Tout est prêt ? demanda-t-il.

– Tout, répondit le valet.

Calcraff s’assit sur un banc qui régnait tout le long du mur.

– Est-ce que vous avez encore votre tremblement ? demanda Jefferies après un silence.

– Non, mais…

Calcraff s’arrêta et porta la main à son front.

– Quoi donc ? fit Jefferies.

– Voilà que j’éprouve une lourdeur de tête.

– Ah !

– J’ai comme du feu dans la poitrine et de la glace sur le front.

Et Calcraff, pris d’un malaise subit, se leva vivement.

– Oh ! c’est singulier, dit-il.

Il fit quelques pas et ses jambes tremblèrent.

– Vous devriez pourtant vous habituer, depuis trente ans que vous êtes dans le métier, … dit Jefferies.

– Ce n’est pas l’émotion, c’est… autre chose… Oh ! maintenant, voilà que c’est la tête qui me brûle… dit Calcraff.

Et il se laissa retomber sur le banc d’où il s’était levé tout à l’heure.

Un éclair de sombre joie passa alors dans les yeux de Jefferies.

En même temps les cloches de Saint-Barthélemy commencèrent à tinter, et, faisant un effort suprême, le bourreau se releva et dit :

– Il faut pourtant que je fasse mon métier… Bon ! voilà que mes jambes fléchissent… Soutiens-moi donc, Jefferies… Qu’est-ce que j’ai, mon Dieu !

– Voulez-vous une autre tasse de lait ? dit Jefferies, qui sentait gronder dans son cœur une tempête de joie.

XL

Calcraff n’eut le temps ni d’accepter ni de refuser l’offre que lui faisait Jefferies d’aller lui chercher une seconde tasse de lait.

La porte s’ouvrit et les gardiens qui précédaient le condamné apparurent dans le corridor.

Calcraff avait fini par se lever ; mais il s’appuyait au mur et la souffrance qu’il éprouvait devenait de plus en plus vive.

– Voici l’heure, dit un des gardiens en entrant.

Jefferies cessa un moment de regarder Calcraff sur le visage duquel il épiait avec anxiété les progrès de ce mal mystérieux dont il était subitement atteint.

Et, détournant les yeux de Calcraff, il regarda le condamné qui entrait soutenu par le prêtre et par le sous-gouverneur.

Jefferies aperçut l’abbé Samuel, et une légère rougeur monta à son front.

La présence de l’abbé Samuel en ce lieu, c’était une attestation muette que l’homme gris continuait à veiller sur le malheureux qui croyait sa dernière heure arrivée.

John était pâle, mais il marchait la tête haute, et s’il ne conservait que peu d’espoir, du moins il voulait mourir en digne fils de l’Irlande.

L’attitude de John était si noble, si résignée, si exempte de faiblesse, du reste, qu’une grande émotion s’était emparée de tous ceux qui composaient son funèbre cortége.

Le bon sir Robert M…, le sous-gouverneur avait cessé de rire, et on voyait deux grosses larmes rouler dans ses yeux.

Le shériff dit à Calcraff, selon l’usage :

– Nous vous remettons cet homme, et il est à vous désormais.

Calcraff fit un signe de tête, mais il ne bougea pas de la place où il était.

Peut-être avait-il peur de se laisser tomber en perdant le point d’appui de la muraille.

L’abbé Samuel avait pâli en voyant Calcraff, mais un regard de Jefferies le rassura.

Ce dernier s’approcha alors du condamné avec les entraves et il lui passa la ceinture.

John Colden n’opposa aucune résistance.

Tout le monde se tenait à l’écart, comme si chacun avait eu peur de toucher à ces courroies maudites qui allaient réduire John Colden à l’impuissance.

Seul, l’abbé Samuel était demeuré auprès de lui, et il y eut un moment où les lèvres de Jefferies furent si près de l’oreille du prêtre qu’elles murmurèrent :

– Calcraff ne peut plus marcher… courage !

John Colden entendit et le sang afflua à son cœur, et son visage pâle s’empourpra tout à coup.

Il se laissa fixer les mains derrière le dos, après la ceinture.

Puis Jefferies se baissa et lui mit les courroies aux pieds.

Alors le gouverneur de la prison, personnage qui n’apparaissait qu’aux grandes occasions, entra et fit un signe à Calcraff.

Celui-ci, par un effort surhumain, s’approcha du registre et se mit à écrire d’une main tremblante le reçu du condamné.

Mais, comme il ne manquait plus que sa signature au bas de l’acte, ses jambes fléchirent, ses genoux ployèrent, et il s’affaissa en murmurant :

– Je crois que je vais mourir.

Ce fût un coup de théâtre.

Les gardiens, le gouverneur, le sous-gouverneur et le shériff se regardèrent.

Jefferies, qui voulait gagner du temps, dit :

– Ce n’est rien. C’est son moment de faiblesse qui le prend. Ordinairement, c’est la veille qu’il l’a.

On savait que Calcraff avait souvent un tremblement nerveux quelques heures avant les exécutions.

Le shériff lui dit :

– Remettez-vous, mon ami, et obéissez à la loi. Du courage !

Mais Calcraff se roulait sur le sol en proie à d’horribles convulsions et disait :

– Ce n’est pas le courage qui me manque, c’est la force.

On le releva, on l’assit sur un banc, le gouverneur tira de sa poche un flacon de sels.

Calcraff essaya par deux fois de se relever, il ne le put pas.

Cependant on n’était plus assez loin du mur d’enceinte de la prison pour ne pas entendre le murmure strident de la foule qui s’impatientait à mesure que l’heure approchait.

– Il faut surseoir à l’exécution, dit le sous-gouverneur.

– C’est impossible ! dit le shériff. Allons, Calcraff, levez-vous !

– Je ne peux pas ! gémit le bourreau, dont les tortures n’avaient plus de nom.

John Colden était redevenu fort pâle. Il sentait qu’en ce moment sa vie tenait à un miracle.

– Messieurs, dit l’abbé Samuel, le peuple hurle et chacun de ses hurlements augmente l’agonie de ce malheureux.

– Il faut en finir, dit le shériff.

– Certainement, dit le gouverneur.

Alors Jefferies fit un pas vers ce dernier.

– Je ne suis pas le valet de Calcraff depuis vingt ans pour ne le savoir remplacer au besoin, dit-il, et si Votre Honneur daigne le permettre…

– Oui, oui, dit le gouverneur, marchons !…

Et on laissa Calcraff se débattre dans les convulsions, et le shériff fit signe qu’il fallait passer outre.

Le prêtre soutint John Colden et répéta le mot : Courage.

Jefferies se plaça à sa droite et le cortége se mit en route.

Il n’y avait qu’un corridor à traverser pour atteindre la cuisine.

C’est par là, on le sait, que le condamné sort pour mourir.

On avait tendu dans la cuisine deux grands draps blancs qui masquaient les fourneaux et formaient comme une ruelle.

La porte qui allait s’ouvrir sur l’échafaud était encore fermée, mais on entendait, au travers, les trépignements et les sourds frémissements de la foule impatiente de voir mourir un homme.

En ce moment John Colden sentit un peu de sa force d’âme l’abandonner.

Comment pouvait-il croire encore qu’on allait le sauver ?

C’est à cette dernière minute qu’on offre au condamné un verre de gin.

Le cuisinier se présenta donc avec un plateau sur lequel était un verre plein.

John Colden le refusa.

– À quoi bon ? dit-il.

Et il se remit en marche.

Alors la porte s’ouvrit.

Un moment John Colden s’arrêta, ivre d’horreur et serré à la gorge par cette mystérieuse épouvante de la mort qui s’empare des plus braves.

Il venait de voir l’échafaud de plain-pied avec le seuil de la porte et tout à l’entour une nuée de têtes qui vociféraient.

Les torches des aides brûlaient encore.

La corde pendait au gibet.

– Courage ! dit le prêtre.

Et il embrassa le condamné.

John Colden fit un effort suprême, et, franchissant le seuil de la porte, il se trouva sur l’échafaud.

Alors, il promena un dernier regard, un regard où se lisait encore un reste d’amour pour la vie, mélangé à une résignation toute chrétienne.

Jefferies lui passa le nœud fatal autour du cou.

John se retourna et chercha le prêtre des yeux.

Le prêtre n’était plus là.

– Allons ! murmura-t-il, c’est fini… Dieu sauve l’Irlande !

Et comme il regardait encore, cherchant dans cette marée humaine un visage ami, Jefferies lui abaissa le bonnet noir sur les yeux, et il ne vit plus rien !

… … … … …

XLI

Pour comprendre maintenant ce qui allait se passer, il faut sortir de Newgate, abandonnant un moment John Colden, qui avait déjà la corde au cou et le fatal bonnet sur les yeux, et rejoindre l'homme gris et Shoking. Ceux-ci n'avaient pas bougé de cette chambre dans laquelle le commis dormait toujours profondément.

Jusqu'à l'heure où les cloches de Saint-Barthélemy avaient commencé à se faire entendre, l'homme gris, accoudé à la fenêtre, dominant cette nuée de têtes d'où montait un murmure plus strident de minute en minute, avait tranquillement fumé cigare sur cigare. La lueur des torches, que les sous-aides du bourreau avaient fichées aux quatre coins de l'échafaud, projetait dans la chambre assez de clarté pour que l'homme gris et Shoking se passassent de lumière.

Au petit jour, les torches s'éteignirent ; puis les cloches commencèrent à tinter. Alors l'homme gris quitta la fenêtre et dit à Shoking :

– Je vais avoir besoin de ton épaule.

– Comment cela ?

– Tu vas voir.

Il ferma la fenêtre et alla prendre sur la cheminée cette boule de cuivre qu'il avait apportée dans sa poche et qui avait la grosseur d'une pomme de calville.

– Regarde bien, dit-il.

– Bon ! fit Shoking, qu'est-ce que cela ?

– Cette boule est creuse.

– Ah !

– Elle est pleine d'air comprimé et si elle éclatait, elle produirait l'effet d'une bombe : c'est-à-dire que ses éclats iraient tuer à cent mètres et briseraient tout ce qu'ils rencontreraient…

– Après ? fit Shoking avec curiosité.

L'homme gris prit ensuite la canne à laquelle il ajusta une petite crosse.

Puis il vissa la boule en dessous.

– Voilà que cela ressemble à un fusil, dit Shoking.

– C'en est un.

– Où est la balle ?

– Dans le canon. Vois-tu la détente ?

– Oui.

– Eh bien ! cette détente fait mouvoir un piston ; ce piston descend dans la boule pleine d'air comprimé et soulève une soupape.

La soupape laisse échapper un jet d'air et ce jet d'air chasse la balle avec autant de force qu'une charge de poudre.

Le canon est rayé et la balle va tout droit à son but, pour peu que le tireur ait visé juste.

– Mais, dit Shoking, on entendra le bruit du coup.

– Imbécile ! répondit l'homme gris, un fusil à vent ne fait pas de bruit : sans cela je me servirais d'une arme à feu.

– Maître, dit encore Shoking, qu'arriverait-il si votre balle ne coupait pas la corde ?

– John Colden serait perdu.

Shoking frissonna, puis, regardant son interlocuteur :

– Pourquoi donc avez vous besoin de mon épaule ?

– Pour me faire un point d'appui et viser plus juste.

– Ah !

Le fusil était prêt. L'homme gris s'approcha de la fenêtre, mais, au lieu de l'ouvrir, il passa sa main gauche sur un des carreaux, et Shoking entendit un sourd crépitement.

Avec un diamant qu'il avait au doigt, l'homme gris venait de couper une vitre.

– Que faites-vous ? dit Shoking.

– Je fais un passage à la balle.

– Pourquoi ne pas ouvrir simplement la fenêtre ?

– Parce qu'il faut tout prévoir, et que si la fenêtre était ouverte, nous pourrions être aperçus des gens qui seront sur l'échafaud au dernier moment.

Les cloches sonnaient toujours et le jour grandissait.

La foule avait peine à contenir son impatience, car le moment approchait.

– Mets-toi là, dit l'homme gris en plaçant Shoking au milieu de la chambre, à deux pas de la fenêtre et tiens-toi bien quand tu sentiras le canon du fusil sur ton épaule.

– Soyez tranquille, répondit Shoking, je serai aussi immobile qu'une statue.

L'homme gris s'approcha de la fenêtre et attendit, la montre à la main.

Sept heures sonnèrent. Au même instant, la porte de Newgate s'ouvrit et le condamné parut.

La foule se prit à trépigner et on entendit de sourds craquements. C'étaient les chaînes qui entouraient l'échafaud qui se brisaient sous l'effort de la foule.

L’homme gris vit John Colden debout sur l’échafaud, à côté de Jefferies, plus pâle que lui.

Et alors il revint derrière Shoking et appuya le canon du fusil sur son épaule.

Le bonnet noir fut abattu sur les yeux du condamné, la trappe joua et un immense murmure monta des profondeurs de la foule.

John Colden se balança dans les airs l’espace d’une seconde. Soudain l’homme gris pressa la détente et la balle siffla.

Soudain aussi la corde fut coupée en deux, à un pied ou deux de la tête de John Colden.

Et le pendu tomba sur le sol, en même temps qu’une nouvelle rumeur se faisait entendre… La foule avait brisé les chaînes, envahi l’espace resté libre autour de l’échafaud, bousculé les policemen et renversé l’échafaud…

Alors l’homme gris et Shoking rouvrirent la fenêtre et purent voir un spectacle inouï.

Les fenians étaient maîtres du terrain et ils emportaient John Colden évanoui, mais vivant.

* * * * *

– Maintenant, dit l’homme gris à Shoking, sauvons-nous et au plus vite, car il ne fait pas bon ici désormais.

XLII

On lisait le lendemain dans le *Times*.

« Il est temps que le gouvernement de Sa Majesté la reine s’aperçoive des périls que nous courons et qu’il mette un terme à l’audace toujours croissante du fenianisme.

Ce n’est plus seulement la police qu’il faut armer et mettre en campagne.

La police est insuffisante vis-à-vis de cette armée occulte, souterraine, et qui menace notre ordre social jusque dans ses fondements.

C’est avec une profonde stupeur que nous avons appris et que l’Europe apprendra ce qui s’est passé hier.

Un Irlandais, appelé John Colden, condamné à mort pour crime d’assassinat, a été enlevé sur l’échafaud même et soustrait à la vindicte publique.

Diverses circonstances mystérieuses ont précédé et suivi cet événement étrange et audacieux.

Calcraff, le bourreau de Londres, arrivé à Newgate vers six heures du matin pour y remplir son ministère, a été pris subitement de convulsions et de coliques, et comme il était impossible de surseoir à l’exécution, c’est son valet, nommé Jefferies, qui l’a remplacé.

Le condamné, assisté d’un prêtre Irlandais, est monté sur l’échafaud.

On lui a passé la corde au cou, on l’a coiffé ensuite du bonnet noir et la trappe s’est ouverte, lançant le patient dans l’espace.

Mais au même instant la corde s’est cassée, et le patient est tombé sur le sol, encore vivant.

Au même instant aussi le peuple a brisé les chaînes qui entouraient l’échafaud, et, malgré la police, malgré la force armée, le patient a été enlevé et emporté.

Jusqu’à présent il a été impossible de savoir ce qu’il était devenu.

Tout ce qu’on sait, c’est que dix ou quinze mille Irlandais entouraient l’échafaud, et que le peuple ordinaire de Londres, celui qui se presse aux exécutions, n’avait pu approcher.

Les policemen de service dans la Cité ont affirmé que, dès la veille, neuf ou dix heures du soir, une véritable marée humaine avait envahi les abords de Newgate, et que l’élément irlandais y dominait.

Un brigadier de policemen était même allé à Scotland Yard avertir sir Richardson, le chef de la police de Londres.

Mais cet honorable magistrat n'a pas soupçonné le but réel de cette manifestation populaire, et il s'est borné à doubler le nombre des policemen.

Ce n'est qu'après deux ou trois heures, et quand la foule a fini par s'éclaircir, qu'on a fini par comprendre ce qui s'était passé.

D'abord on a cru que Jefferies, le valet du bourreau, était le complice des fenians et qu'il avait pratiqué une entaille à la corde qui, dès lors, se serait brisée facilement sous le poids du condamné.

Mais il a fallu renoncer à cette supposition et reconnaître l'innocence de Jefferies.

La corde a été coupée par une balle, au moment même où elle se tendait.

On a retrouvé cette balle dans le mur de la prison, un peu à gauche de la porte.

Cependant on n'avait pas entendu de coup de feu.

À force de recherches, voici ce qu'on a appris :

Tout le monde connaît à Londres la grande maison de banque Harris et C^{ie}.

Ses bureaux sont situés dans Old Bailey, vis-à-vis Newgate et précisément en face de l'endroit où on dresse ordinairement l'échafaud.

Un seul employé couche dans la maison.

Tous les autres, y compris leur chef, M. Harris, demeurent dans l'agglomération et arrivent le matin par les chemins de fer ou les omnibus.

L'étonnement de ces divers employés a été grand lorsqu'ils ont trouvé la porte fermée à dix heures du matin.

La police avait fini par faire évacuer Old Bailey, l'échafaud avait disparu et tout était rentré dans l'ordre accoutumé.

Cependant le caissier avait frappé vainement, la maison demeurait close et l'employé gardien ne paraissait pas.

Un serrurier a ouvert la porte.

Alors on est monté dans la chambre où M. Smith, c'est le nom de cet employé, couche ordinairement.

On l'a trouvé sur son lit, en proie à un profond sommeil, dont il a été impossible de le tirer tout d'abord.

Un médecin, appelé sur-le-champ, a constaté qu'il était sous l'influence d'un narcotique puissant, et ce n'est qu'en lui faisant respirer de l'éther à forte dose qu'il est parvenu à le rappeler à la vie.

Pressé de questions, l'employé a répondu alors qu'il avait, sur l'ordre de M. Harris, introduit la veille, dans sa chambre, un Français curieux de voir de près une exécution

capitale, que ce Français lui avait offert un cigare et que lui, M. Smith, s'était endormi après avoir aspiré trois gorgées de fumée.

La police a été avertie.

Elle a commencé par découvrir un carreau de la fenêtre coupé avec un diamant ; puis elle a retrouvé dans un coin de la chambre un fusil à vent, celui qui a servi sans doute à chasser la balle qui est allée s'enfoncer dans le mur de Newgate, après avoir opéré la section de la corde.

À propos de fusil à vent, il faut que la police de Londres nous permette de lui donner un conseil.

En France, le fusil à vent est une arme prohibée, et en France on a raison.

En Angleterre, cette arme qui ne fait aucun bruit et qui peut, par conséquent, servir à commettre des crimes, est vendue publiquement chez tous les arquebusiers.

Nous respectons la liberté, mais nous ne pensons pas que cette liberté doive s'étendre jusqu'à permettre la vente d'un engin qui peut être employé d'une manière aussi funeste.

M. Harris, averti par la police, s'est empressé d'accourir, et voici les renseignements qu'il a donnés :

Un Français, se faisant appeler Firmin Bellecombe, se disant chargé par le gouvernement de son pays d'une mission scientifique, s'est présenté porteur d'une lettre de crédit importante.

M. Harris a cru pouvoir se mettre entièrement à sa disposition et accéder à tous ses désirs.

C'est ainsi qu'il a obtenu la permission de visiter Newgate, Saint-Barthélemy, et enfin qu'il s'est installé dans cette chambre de la maison de banque, dans le but, disait-il, de faire des études sur la mort par strangulation.

Cet audacieux étranger est-il réellement Français ? On en doute.

Ce dont on est sur, par contre, c'est qu'il était de connivence avec les fenians qui ont enlevé John Colden.

On est à sa recherche et on a tout lieu d'espérer que la police l'arrêtera.

Le mal subit qui s'était emparé de Calcraff a été pareillement l'objet d'une enquête.

On a cru d'abord que Calcraff avait été empoisonné dans une tasse de lait.

Un chimiste, ayant analysé ce qui restait au fond du bol, a déclaré qu'il n'y avait aucune trace de poison.

Du reste, Calcraff a été rétabli au bout de quelques heures.

Il est rentré chez lui, et là, il a pu constater qu'un trou avait été percé dans le plafond de son laboratoire.

Ce trou, comme on va le voir, a été un indice précieux pour la police… »

XLIII

L’article du *Times* continuait ainsi :

« Calcraff demeure dans Well close square, quartier du Wapping.

Il habite une maison de chétive apparence occupée par un public-house au rez-de-chaussée et par des gens sans aveu aux étages supérieurs.

Parmi ces derniers est une femme, si on peut donner ce nom à une créature perdue de vices et de débauches, qui vit avec les matelots et les voleurs, et est perpétuellement en état d’ivresse.

Cette femme, qui se nomme Betty, occupe une chambre juste au-dessus du laboratoire de Calcraff.

C’est donc chez elle que le trou a été percé à l’aide d’une tarière.

Betty a été arrêtée.

Mais elle a prouvé qu’elle n’avait point passé la nuit chez elle depuis trois jours.

Seulement, elle s’est souvenue avoir passé la soirée dans une taverne appelée le Black horse, en compagnie de deux hommes qu’elle a parfaitement dépeints.

L’un est un de ces ouvriers des docks qui appartiennent à la canaille de Londres.

C’est un rough appelé John.

Il a été facile de le retrouver dans un public-house où il buvait sans relâche depuis l’avant-veille, montrant complaisamment une poignée d’or qui lui avait été donnée, disait-il, par lord Vilmot.

Qu’est-ce que lord Vilmot ?

Nul ne le sait, et, en dépit des assertions du rough, aucun membre du parlement ne porte ce nom-là.

Selon lui, ce lord Vilmot serait un seigneur excentrique qui se déguise en mendiant et court les tavernes du Wapping en se faisant appeler Shoking.

Pressé de questions et menacé d’être mis en prison, John a fait des aveux.

Il a reconnu qu’il avait passé la soirée au Black horse avec Betty et un certain personnage dont il a donné le signalement et qui n’est connu dans le Wapping que sous le sobriquet de l’*homme gris*.

Cet homme gris l’aurait aidé à coucher Betty ivre morte sur un banc de Well close square et à lui voler ensuite la clé de sa chambre.

Tous deux, pour satisfaire une fantaisie de ce mystérieux lord Vilmot, qui est, paraît-il, introuvable, se sont introduits dans la chambre de Betty, tandis que cette créature dormait à la belle étoile.

Alors l'homme gris a percé un trou dans le plancher, au-dessus du laboratoire de Calcraff, afin, disait-il, de se procurer de la corde de pendu pour plaire à lord Vilmot.

Mais, le trou percé, cet homme a renvoyé le rough et il est resté seul dans la chambre de Betty.

À quoi a servi ce trou ?

On a fini par le découvrir.

Calcraff prend du thé le soir, et la théière dont il se sert était précisément au-dessous de ce trou sur une table.

Le même chimiste qui avait analysé le bol de lait, a trouvé dans la théière une substance vénéneuse qui a occasionné les vomissements et les tranchées auxquelles il s'était trouvé en proie le lendemain.

On a tout lieu de croire que les fenians, dont l'homme gris paraît être un agent important, avaient voulu empoisonner le bourreau pour gagner du temps et faire surseoir l'exécution.

Enfin, le rough John, ayant été mis en rapport avec M. Harris, lui a dépeint ce personnage appelé l'homme gris avec une exactitude si parfaite que le banquier a cru reconnaître le Français Firmin Bellecombe.

La police continue ses investigations, mais jusqu'à présent elle n'a pu découvrir ni le prétendu lord Vilmot ni l'homme gris.

Il est probable que ces deux hommes sont affiliés au fenianisme. »

Ainsi se terminait l'article du *Times*.

Or, il était dix heures du matin, et lord Palmure, qui achevait de déjeuner, en avait fait la lecture à sa fille miss Ellen.

Miss Ellen était demeurée impassible.

– Que pensez-vous de tout, cela, Ellen ? dit enfin le noble lord.

– Mon père, répondit-elle, je pense que le *Times* se trompe.

– Comment cela ?

– Ne dit-il pas que cet homme qu'on appelle l'homme gris est affilié aux fenians ?

– Oui.

– Le *Times* se trompe. Cet homme n'est point un affilié, c'est leur chef suprême.

Lord Palmure eut un geste d'étonnement.

– Cet homme poursuivit miss Ellen, est le même qui nous a enlevé Ralph.

– Oh ! par exemple !

– Le même qui a osé venir ici… en pleine nuit…

– Vous l’avez donc vu ?

– Oui, mon père.

– Et c’est un Français ?

– Je ne sais pas. Il parle le français, l’anglais et l’allemand avec une remarquable pureté.

Cet homme, poursuivit miss Ellen, est celui-là qui vous a mis un masque de poix sur le visage.

– Est-ce possible ?

– C’est lui qui a sauvé Ralph du moulin, c’est lui qui l’a fait disparaître.

– Et où peut-il être cet enfant ? dit encore lord Palmure.

– Je le sais, moi.

– Vous !

– Oui, mon père. Il est aujourd’hui, sous un nom d’emprunt, inscrit sur les registres de Christ’s hospital et, par conséquent, inviolable.

Lord Palmure poussa un cri de rage.

– Mais comment savez-vous tout cela ? dit-il.

Miss Ellen fronça le sourcil.

– Écoutez-moi, mon père, dit-elle enfin.

– Parlez…

– Je ne suis qu’une femme, moi, mais je me suis fait un serment.

– Lequel ?

– Celui de briser l’œuvre tout entière, en terrassant l’ouvrier.

– Je ne vous comprends pas.

– Le jour où les fenians n’auront plus de chef, ils seront vaincus.

– Et, selon vous, ce chef est cet *homme gris* ?

– Oui.

– Et c’est avec lui que vous voulez lutter ?

– Je lutterai et je triompherai, dit froidement mis Ellen.

– Vous, ma fille ?

– Moi, mais à une condition.

– Voyons ?

– Au lieu de m’interroger, mon père, au lieu de vouloir pénétrer mes projets, vous les servirez aveuglément.

– Mais.

Un sourire altier vint aux lèvres de la jeune fille :

– Oh ! je sais bien, dit-elle, que je ne suis qu’une femme, une enfant même, et il est temps encore que je reste dans mon rôle. Cependant j’ai la foi qui fait les âmes hardies, j’ai la volonté, j’ai le génie !…

Seule, toute seule, si vous le voulez, mon père, j’engagerai avec le personnage mystérieux que je hais, une lutte dans laquelle il succombera, je vous le jure.

Lord Palmure regardait sa fille avec une sorte d’admiration.

– Et, dit-il, pour cela il faut que je vous obéisse.

– Sans m’interroger jamais.

– Soit, dit le noble lord.

– Vous me le promettez, mon père ?

– Je vous le jure.

Un éclair passa dans les yeux de miss Ellen.

– À nous deux donc, l’homme gris, murmura-t-elle, je saurai bien t’arracher ton masque et te faire dire ton vrai nom.

À nous deux ?

XLIV

Miss Ellen, fille de lord Palmure, avait donc juré la perte de l'homme gris.

Était-ce parce que ce mystérieux personnage avait osé s'introduire chez elle en pleine nuit et lui tenir un langage plein d'audace ?

Était-ce parce qu'il s'était jeté au travers des projets de lord Palmure et lui avait arraché cet enfant sur lequel le noble pair avait fondé de secrètes espérances de fortune ?

Était-ce enfin parce que cet homme l'avait, par deux fois, tenue courbée sous son regard dominateur ?

Non, miss Ellen eût peut-être pardonné tout cela.

Elle haïssait maintenant l'homme gris, elle s'était fait le serment de lui voir un jour au cou la corde de Calcraff, parce que l'homme gris avait son secret.

Et qu'il nous soit permis de nous reporter à ce jour où il lui était apparu dans cette petite chambre d'une maison de Sermon lane où la jeune patricienne allait revêtir son costume de dame des prisons.

On se rappelle ce qui s'était passé.

L'homme gris avait dit à miss Ellen :

– Je sais où sont les lettres d'amour que vous avez écrites au malheureux Dick Harrisson.

Et dès lors, miss Ellen avait fait tout ce qu'il avait voulu.

Elle avait consenti à céder son voile noir et sa robe de laine à Suzannah l'Irlandaise ; elle avait attendu dans cette chambre le retour de la maîtresse de Bulton.

Puis, quand Suzannah était revenue, lorsqu'elle lui avait rendu ce costume que miss Ellen considérait désormais comme souillé par un impur contact, elle l'avait entassé pièce à pièce, à l'exception de la plaque de cuivre, dans le poêle de faïence, qui se trouvait dans la chambre et elle y avait mis le feu.

On se souvient encore que l'homme gris, en quittant miss Ellen, lui avait dit :

– Demain, à minuit, je serai chez vous.

L'homme gris n'avait point tenu sa parole.

Pourquoi ?

Miss Ellen, le lendemain soir, en rentrant chez elle, avait trouvé une lettre sur sa cheminée.

D’où venait-elle ? qui l’avait apportée ? mystère !

La lettre était ainsi conçue :

« Miss Ellen,

Je m’absente pour quelques jours et ne puis être au rendez-vous que je vous ai donné. Ne craignez rien, *elles* sont en sûreté.

Votre ennemi. »

Depuis lors, miss Ellen avait attendu vainement. L’homme gris n’avait point reparu.

Mais, comme on le voit, le *Times* donnait de ses nouvelles, et miss Ellen avait fait le serment de perdre cet homme qui avait l’audace de posséder le secret de sa faute.

Donc, la fière patricienne avait obtenu que son père devînt l’aveugle instrument de ses volontés.

Dès ce jour-là, elle lui dit :

– Mon père, l’argent est le nerf de la guerre, il me faut un crédit illimité chez vos banquiers.

Lord Palmure lui avait remis un volumineux carnet de chèques de la banque de Londres, lui disant :

– Quand il sera épuisé, je vous en remettrai un autre.

Et, le soir même, miss Ellen se mit en campagne.

À huit heures et demie, tandis que lord Palmure se rendait au parlement, miss Ellen vêtue de couleurs sombres, un voile épais sur le visage et enveloppée dans un grand manteau dont le capuchon pouvait au besoin dissimuler complétement ses traits, miss Ellen, disons-nous, monta dans un petit coupé bas, attelé d’un seul cheval, conduit par un cocher sans livrée, et, quittant l’aristocratique quartier de Belgrave square, se fit conduire de l’autre côté du pont de Westminster, dans le quartier du Southwark.

– Adams’street ! avait-elle dit au cocher, pour lui indiquer la rue où elle voulait aller.

C’était dans Adams’street, si on s’en souvient, que logeait la pauvre mistress Harrisson, la mère de l’infortuné Dick, qui était mort d’amour pour miss Ellen.

Le coupé était traîné par un excellent cheval, et, bien que le trajet fût assez long, miss Ellen fut bientôt arrivée à l’entrée d’Adams’street.

Là elle fit arrêter, mit pied à terre, enjoignit au cocher de ne point bouger de place et s’aventura toute seule dans ce quartier misérable, où une femme de qualité n’aurait pas osé passer en plein jour.

Le Southwark n’est pas, du reste, un quartier dangereux et mal famé comme White Chapel et le Wapping.

Quelques belles de nuit, quelques ivrognes en parcourent les rues ; il y a peu de voleurs, par la raison toute simple qu’il n’y a rien à voler.

Les tavernes, qui sont assez rares, sont rarement aussi le théâtre de ces scènes de meurtre qui ensanglantent si souvent les quartiers populeux de Londres.

Les habitants sont mi-partie anglicans, mi-partie catholiques.

C'est dans le Southwark qu'est, du reste, la cathédrale de ces derniers, Saint-George.

Peut-être aussi est-ce à cause de cela que les prêtres anglicans, avides de propagande et de conversions, sont plus nombreux là que partout ailleurs.

Il y a des chapelles à chaque coin de rue, et il n'est pas de famille catholique qui ne soit épiée, surveillée, et auprès de laquelle les clergymen ne tentent mille efforts pour la ramener dans le giron de l'Église réformée.

Où allait miss Ellen ?

Elle passa sans s'arrêter devant la porte de cette maison, où était mort Dick Harrison ; elle suivit Adams'street dans toute sa longueur, et ne ralentit sa marche qu'à l'entrée d'un de ces passages noirs, qui sont nombreux dans Londres et qui portent le nom de *court*.

Celui-là se nommait *King's court*, ce qui voulait dire *passage du Roi*.

Ce n'était certainement pas la première fois que miss Ellen s'aventurait dans ce quartier, car elle entra dans le passage sans aucune hésitation, et peu soucieuse de l'obscurité brumeuse qui y régnait et que ne parvenait point à dissiper un maigre et unique bec de gaz placé à l'entrée.

Elle chemina jusqu'au milieu et frappa à une porte qui se trouvait sur la gauche.

La maison dans laquelle cette porte donnait accès était noire, enfumée, composée d'un seul étage et d'un rez-de-chaussée, et les fenêtres en étaient garnies de carreaux de papier huilé, en guise de vitres.

Une seule de ces fenêtres était éclairée, si toutefois on pouvait prendre pour de la clarté un rayon blafard qui s'en échappait.

Miss Ellen frappa trois petits coups secs et régulièrement espacés.

Alors une voix se fit entendre derrière la porte.

– Qui est là ? disait-elle.

– Je viens de Chester street, répondit miss Ellen.

La porte s'ouvrit.

La jeune patricienne se trouva alors au seuil d'une salle délabrée, d'où s'échappait une odeur nauséabonde, et au milieu de laquelle un poêle en faïence laissait échapper quelques flammes bleuâtres.

C'était la clarté aperçue du dehors.

Deux enfants, demi-nus, un petit garçon et une fille de dix ou douze ans, étaient couchés sur un amas de paille fétide.

Auprès du poêle, une femme encore jeune, mais dont le visage amaigri trahissait une vie de privations, raccommodait, à la lueur du foyer quelques loques qui n'avaient plus

forme de vêtements humains.

En voyant miss Ellen, cette femme se leva avec une sorte d’empressement.

– Ah ! dit-elle, vous cherchez Paddy, n’est-ce pas ?

– Oui, dit miss Ellen.

– Il n’est plus ici, milady, les hommes de loi l’ont emmené ; il est en prison.

Les enfants s’étaient levés et entouraient la jeune fille avec une sorte de curiosité mélancolique.

– Oui, reprit la femme, depuis que vous nous avez abandonnés, milady, le malheur est revenu… Paddy est en prison, et sans la charité d’un prêtre catholique, nos enfants et moi serions morts de faim…

Miss Ellen ferma la porte, puis elle vint s’asseoir silencieusement auprès du poêle, sans témoigner la moindre répugnance pour ce bouge infect, où régnait une atmosphère nauséabonde.

XLV

La pauvresse continua :

– Vous nous avez abandonnés, milady, et vous avez eu bien tort, je vous jure, car Paddy n'était point coupable ; il a bien fait tout ce qu'il a pu pour faire parler mistress Harrisson et lui arracher son secret.

Prières et menaces n'y ont rien fait.

Quand il vous a dit que lui et les hommes qu'il avait employés par votre ordre, ont tout bouleversé dans le logis de la pauvre dame, fouillé partout et qu'ils sont allés jusqu'à la menacer de la tuer, si elle ne vous rendait pas ce qu'elle savait, il vous a dit la vérité.

Mais vous n'avez pas voulu me croire et vous nous avez abandonnés.

– Je m'en repens, dit simplement miss Ellen, et je vais venir de nouveau à votre aide.

Ce disant, elle posa deux guinées sur le poêle.

La pauvresse allongea vivement la main vers cet or et un rayon de joie brilla dans ses yeux.

Mais ce rayon s'éteignit presque aussitôt.

– Hélas ! dit-elle, cela ne me rendra pas mon Paddy.

– Il est donc en prison ? demanda miss Ellen.

– Oui, milady.

– En prison pour dettes ?

– À White cross, milady.

– Et pour quelle somme ?

– M. Thomas Elgin, qui savait que vous lui vouliez du bien, lui avait prêté cinq guinées, à la condition qu'il en rendrait quinze.

– Et c'est lui qui l'a fait mettre en prison ?

– Oui, milady.

– Il faudra l'aller délivrer, Ann, dit miss Ellen.

Et elle tira de son sein un petit portefeuille en maroquin vert et en retira un billet de vingt livres, qu'elle tendit à la pauvresse.

Celle-ci jeta un cri de joie, puis elle se mit à genoux devant la jeune fille et baisa le bas de sa robe.

– Relevez-vous, Ann, dit miss Ellen, il est trop tard, ce soir, pour que vous alliez à White cross payer la pension de votre mari ; mais vous irez demain, n'est-ce pas ?

– Oh ! oui, milady, dès demain matin.

– Et vous lui direz que j'ai de la besogne à lui donner ; et que s'il veut venir dans Chester street demain, à pareille heure, et m'attendre à la petite porte du jardin, je lui apprendrai des choses qui lui seront agréables.

La pauvresse pleurait de joie et les enfants baisaient avec tendresse les mains de miss Ellen.

Celle-ci reprit :

– Ne me disiez vous pas, Ann, que vous aviez été réduite à implorer la charité d'un prêtre catholique ?

– Oui, milady.

– Vous n'êtes pourtant pas de cette religion ?

– Non, milady, mais la paroisse n'a rien voulu faire pour nous, disant que nous ne sommes pas du quartier. J'ai voulu conduire mes enfants à la maison de refuge ; on les a refusés en disant qu'il n'y avait pas de place.

Il y avait un mois que Paddy était en prison. J'avais tant travaillé que j'avais les yeux comme perdus ; nous avions tout vendu, et le jour sans pain était arrivé.

Mes pauvres enfants n'avaient pas mangé depuis la veille et je me soutenais à peine.

Comme je les entendais crier et pleurer, le désespoir me prit ; je sortis comme une folle et je m'en allai par les rues tendant la main, au risque de me voir conduire en prison par un policeman.

Mais dans le Southwark, qui donc pourrait faire l'aumône, puisque tout le monde aurait besoin de la recevoir ?

Il y avait plus de deux heures que j'errais à l'aventure, implorant vainement la charité des passants.

Mes forces s'épuisaient, mes oreilles bourdonnaient, j'avais du sang dans les yeux.

À force de marcher, j'étais arrivée à la porte de Saint-George, l'église des catholiques.

Là, mes yeux se fermèrent, en même temps que mes jambes fléchissaient, et je m'écriai :

– Mon Dieu ! laissez-moi mourir, si telle est votre volonté, mais donnez du pain à mes enfants…

Un prêtre sortait de l'église en ce moment.

Il entendit mes dernières paroles, il vint à moi et me releva.

– Dieu est bon, me dit-il, et il n'abandonne jamais ceux qui s'adressent à lui.

Que voulez-vous, milady, poursuivit Ann avec émotion, j'oubliai en ce moment tout ce que les clergymen nous ont enseigné contre les prêtres catholiques.

Celui-là me donna le bras et voulut que je le conduisisse auprès de mes enfants.

En route, il entra chez un boulanger et il acheta du pain, puis chez un boucher et il y prit un morceau de viande, et enfin dans un public-house, où il se fit donner un pot de bière.

Il ne me demanda pas, lui, si j'étais anglicane ou catholique. Il disait que tous les hommes sont frères.

Chaque semaine, il vient nous visiter et il nous donne une couronne. C'est de quoi vivre pendant huit jours.

– Lui avez-vous dit que Paddy était en prison ?

– Hélas ! oui, répondit Ann, mais il n'est pas riche, le pauvre homme, et je crois bien qu'il donne aux pauvres le peu qu'il a. Où aurait-il pris quinze guinées ?

– C'est juste.

Miss Ellen garda un moment le silence, puis tout à coup :

– Ainsi il vient toutes les semaines ?

– Oui, milady.

– À jour fixe ?

– Oui.

– Quel est ce jour ?

– Le dimanche soir.

Miss Ellen réfléchit qu'on était alors au lundi.

– Ainsi, dit-elle, il est venu hier ?

– Oui, milady.

– Et vous ne le verrez pas avant dimanche prochain ?

– Je ne crois pas.

Miss Ellen réfléchit encore.

– Vous dites, reprit-elle encore, que c'est un prêtre de la paroisse Saint-George ?

– Non, répondit Ann, il est de Saint-Gilles, de l'autre côté de l'eau, mais il vient à Saint-George quelquefois.

Miss Ellen tressaillit.

– Savez-vous son nom ? dit-elle encore.

– Oui, on l'appelle l'abbé Samuel.

Ce nom n'était sans doute pas inconnu à miss Ellen, car elle ne put réprimer un geste de surprise et peut-être de joie.

– Vous le connaissez ? dit Ann.

– On m’en a parlé. Il est jeune, n’est-ce pas ?

– Tout jeune. Il n’a pas trente ans.

Miss Ellen se leva.

– Ann, dit-elle, suivez bien le conseil que je vais vous donner.

– Parlez, milady.

– Demain matin, vous irez à White cross, et vous ferez mettre votre mari en liberté.

– Oui, milady.

– Puis, vous lui direz que sa fortune, la vôtre, celle de vos enfants est faite s’il veut m’obéir.

– Oh ! il passera dans le feu pour vous, s’il le faut, dit Ann.

Miss Ellen sourit.

– Non, dit-elle, je ne lui demanderai rien d’impossible. Vous lui direz qu’il ne manque pas de venir demain soir.

– Dans Chester street, à la petite porte du jardin ?

– Oui.

– Il y sera, milady, je vous le jure.

– Faites-moi encore une promesse, Ann.

– J’écoute, milady.

– Si par hasard le prêtre catholique vous venait visiter avant dimanche, vous ne lui parleriez pas de moi.

– Je vous le jure, dit Ann.

Miss Ellen se leva, laissa retomber son voile sur son visage et s’en alla.

– Je suis bien sur la trace de l’abbé Samuel, se dit-elle, quand je tiendrai celui-là, je serai sur la piste de l’homme gris !

Voici que le hasard se met dans mon jeu.

Et miss Ellen rentra dans Adam’s street pour rejoindre la voiture qui l’attendait à l’autre extrémité.

XLVI

Comme miss Ellen entrait dans Adam’s street deux roughs complétement ivres sortaient d’une taverne.

Miss Ellen doubla le pas.

Néanmoins l’un de ces deux hommes l’atteignit, lui prit la taille et lui dit :

– Où vas-tu donc ainsi, cher amour ?

Miss Ellen avec la souplesse d’une couleuvre glissa des bras de l’ivrogne et prit la fuite.

Mais l’ivrogne et son compagnon se mirent à courir après elle.

Le rough lui criait :

– Tu as beau te sauver, je te reconnais… tu es Fanny, la fille de l’écaillère Bentam, et tu cours chez John Farlen, ton amant.

En parlant ainsi, le rough était de bonne foi ; et miss Ellen avait beau courir, il la gagnait de vitesse, répétant :

– Tu es la fille à la mère Bentam, je te reconnais, et la maîtresse de ce fainéant de John Farlen, à qui j’ai cassé trois dents d’un coup de poing ; mais ça n’est pas assez. Je veux lui prendre sa femme… et nous verrons alors, s’il est bon à quelque chose.

Miss Ellen courait de toutes ses forces ; elle était tout à l’heure à l’extrémité d’Adams’street, où elle retrouverait sa voiture…

Mais le rough l’atteignit une seconde fois, juste au moment où elle passait devant un autre public-house.

Alors, miss Ellen jeta un cri :

– Laissez-moi, dit-elle, je ne suis pas Fanny Bentam.

– Mais si… mais si… dit l’ivrogne, je reconnais ta voix.

– Laissez-moi, vous dis-je.

Et cette fois, l’accent de miss Ellen devint impérieux.

– Bah ! bah ! dit l’ivrogne, John Farlen n’est pas là pour te défendre. D’ailleurs, c’est un propre à rien.

Miss Ellen se débattait toujours.

Tout à coup, le rough jeta un cri, ouvrit les bras, et miss Ellen put se dégager.

La courageuse jeune fille avait toujours sur elle un petit stylet à lame damasquinée, à manche de nacre.

Tandis que le rough la tenait brutalement par les épaules, elle était parvenue à prendre cette arme à sa ceinture et à dégager son bras.

– Ah ! poison ! vipère ! s'écria le rough, elle m'a assassiné.

Et il tomba.

Miss Ellen avait repris la fuite, mais l'autre ivrogne s'était acharné à sa poursuite, et il parvint à la ressaisir.

En même temps, le cri du rough blessé avait retenti jusque dans le cabaret, et les gens qui s'y trouvaient étaient sortis en toute hâte.

Avez-vous passé quelquefois auprès d'une de ces vastes ruches de frelons, qui se trouvent dans les bois, et presque toujours au long d'un poteau indicateur ?

C'est en été, l'atmosphère est brûlante, l'air est orageux ; les frelons dorment dans leur demeure souterraine.

Un seul se trouve au dehors, se traînant paresseusement au soleil, au bord de son trou.

Vous passez, et vous l'écrasez…

Soudain, la ruche tout entière s'éveille, les frelons en sortent, bourdonnant, irrités, terribles, et si vous n'avez pris la fuite assez vite, vous êtes perdu !

Il en fut ainsi de miss Ellen.

Tandis que le rough qu'elle avait frappé en pleine poitrine tombait baigné dans son sang, l'autre avait saisi la jeune fille et, de la taverne voisine, des maisons environnantes, des profondeurs du sol, de partout avait surgi tout à coup une foule en guenilles, furieuse, hurlante, et qui entourait miss Ellen.

Cette fois, la jeune fille se débattait vainement.

– Ah ! coquine ! disaient les uns.

– Ah ! misérable ! hurlaient les autres.

– Elle m'a assassiné ! vociférait le blessé, qui se tordait sur le sol.

– C'est une voleuse !

– Non, c'est une belle de nuit de Regent'street.

– C'était sa maîtresse, et elle l'a quitté, disait l'autre ivrogne, qui secouait toujours miss Ellen après lui avoir arraché son poignard.

– Il faut la conduire à la station de police ! criait une grosse commère qui s'était approchée le poing sur la hanche.

En se débattant, miss Ellen avait laissé tomber son voile, et son radieux visage apparaissait maintenant à découvert dans le rayon lumineux qui partait du public-house.

– Un beau brin de fille, ma foi, dit un autre ivrogne.

– Ce serait dommage de lui passer la corde au cou…

– C’est pourtant ce qui lui arrivera, dit un autre, si ce pauvre diable vient à mourir.

Un moment étourdie, frappée de stupeur, miss Ellen avait fini par retrouver un peu de sang-froid.

Elle promena même sur cette foule irritée un regard impérieux et s’écria :

– Mais regardez-moi donc, vous verrez que vous ne me connaissez pas !

– C’est vrai, dit le landlord de la taverne, je ne la connais pas, et il y a trente ans que je suis du quartier…

– Cet homme, dit miss Ellen, en montrant le blessé qui continuait à vociférer, m’a insultée comme je passais… J’ai pris la fuite… il m’a rejointe… je me suis débattue…

– Et tu l’as frappé, dit la commère, qui se sentait d’autant moins portée à l’indulgence que miss Ellen était jolie.

Cependant la jeune fille parlait avec énergie, avec autorité, et elle s’était fait des partisans.

– Je me suis défendue, disait-elle, j’étais dans mon droit…

– Oui, oui, firent quelques voix.

– Non ! ripostèrent plusieurs autres.

Miss Ellen était, on s’en souvient, vêtue fort simplement ; néanmoins son linge irréprochable et ses mains blanches attestaient qu’elle n’était pas une fille du peuple.

– Hé ! mes amis, dit la marchande de poisson, je vous le répète, mademoiselle est une belle de nuit de Regent’street, et ce pourrait bien être une voleuse aussi.

– Vous mentez, madame ! s’écria miss Ellen avec une grande énergie.

– Il faut la conduire à la station de police ! répéta la marchande de poisson.

– Oui, oui, dirent les uns.

– Non, firent les autres.

Cette populace était déjà divisée en deux camps.

Seulement les partisans de la jeune fille n’étaient pas en nombre et ceux qui la voulaient conduire en prison allaient l’emporter.

Soudain un nouveau personnage intervint.

D’où sortait-il ?

Personne n’aurait pu le dire.

Mais il arriva comme un ouragan ; il tomba comme la foudre au milieu de cette foule qui voulait conduire miss Ellen à la station de police.

Ses deux poings fermés décrivirent un double moulinet en sens inverse et frappèrent.

Et, à chaque tour de bras, un des hommes qui serraient miss Ellen de plus près, tomba comme un bœuf sous la masse du boucher.

En même temps cet homme prit miss Ellen dans ses bras, fit un bond prodigieux, et, enlevant la jeune fille, il se mit à courir jusqu'au coupé qui attendait toujours au coin d'Adam's street.

Cela dura cinq minutes.

L'homme ouvrit la portière, jeta miss Ellen suffoquée au fond de sa voiture et cria au cocher :

– Chester street.

En même temps, il s'assit à côté de miss Ellen.

Et comme un rayon des lanternes du coupé tombait en ce moment sur son visage, la jeune patricienne jeta un cri :

– L'homme gris !

XLVII

C’était bien l’homme gris, en effet, qui venait de sauver miss Ellen.

D’où venait-il ? comment était-il arrivé à point ?

C’était là ce que nul n’aurait pu dire ; et probablement personne ne le connaissait dans le Southwark.

Quand le coupé fut en mouvement, lorsque miss Ellen eut respiré, l’homme gris dit d’un ton railleur à la jeune fille :

– Avouez, miss Ellen, que je suis arrivé à temps.

– Vous ! vous ! disait-elle avec un accent égaré.

– Moi, miss Ellen.

– Mais qui donc êtes-vous ?… Comment vous trouvez-vous toujours sur mon chemin ? …

– Le hasard.

– Oh ! fit-elle, le hasard n’a que faire avec vous.

– Miss Ellen, dit l’homme gris avec un accent de gravité mélancolique, je vous jure bien que c’est un pur hasard qui, ce soir, m’a permis de vous venir en aide.

Que venez-vous faire ici ? je l’ignore et ne veux point le savoir. Peut-être espérez-vous revoir la mère de Dick…

– Taisez-vous ! s’écria-t-elle.

– Veuillez m’excuser, miss Ellen, reprit-il, si, au lieu de me retirer sur-le-champ, j’ai osé monter dans votre voiture, c’est que je ne suis pas fâché de causer un instant avec vous…

– Parlez, dit-elle, si vous avez quelque chose à me dire, je suis prête à vous écouter. Mais, ajouta-t-elle d’une voix plus sourde, vous m’avez rendu un service aujourd’hui, un grand service même, car si on m’avait conduite à la station de police, j’eusse été contrainte de me faire reconnaître. Permettez-moi donc de vous remercier, monsieur.

Elle essaya de prononcer ces derniers mots d’un ton affectueux, et n’y put parvenir.

En dépit de ses efforts, la haine perçait dans sa voix.

– Si j’ai osé m’asseoir près de vous, miss Ellen, reprit l’homme gris, c’est que je voulais m’excuser d’avoir manqué au rendez-vous que je vous avais donné…

– Ah ! c’est juste.

– Je vous avais même promis de vous dire où étaient les lettres que vous aviez écrites à Dick…

Miss Ellen se sentit pâlir, et elle regretta peut-être de ne pas encore être aux mains de cette populace en délire qui lui pouvait faire un mauvais parti.

– Miss Ellen, dit encore l'homme gris, vous avez un cheval qui marche un train d'enfer ; nous voici tout à l'heure au pont de Westminster, et, si cela continue, en un rien de temps nous serons dans Belgrave square, et, par conséquent, chez vous.

Miss Ellen baissa la glace du coupé.

– Williams, dit-elle à son cocher, allez au pas, traversez le pont, passez devant l'abbaye, prenez Parliament street et White hall, et allez-vous-en jusqu'à Trafalgar square.

Le cocher fit un signe de tête affirmatif et mit son cheval au pas.

Alors miss Ellen dit à l'homme gris :

– Maintenant, monsieur, vous pouvez parler, je vous écoute.

– Miss Ellen, reprit l'homme gris, je suis coupable d'incivilité, en apparence, et je tiens à me disculper.

J'ai eu besoin de vous, vous m'avez rendu un véritable service en consentant à céder vos habits et votre plaque de cuivre à cette pauvre Suzannah, qui voulait voir Bulton une dernière fois.

En échange, je vous avais promis… de me présenter chez vous… le lendemain.

– À minuit, fit miss Ellen avec un accent d'ironie.

– C'était l'heure la plus commode pour ne vous point compromettre.

– C'est juste, mais vous n'êtes pas venu.

– J'ai été accablé de courses, d'affaires mystérieuses, miss Ellen ; vous savez qu'on allait pendre John Colden.

– En effet, dit miss Ellen.

– John Colden est un des fils dévoués de cette Irlande que votre père a trahie et dont vous vous êtes déclarée l'ennemie.

– Après ? dit froidement miss Ellen.

– John Colden, poursuivit-il, avait risqué sa vie pour arracher l'enfant au moulin.

– Oui, oui, dit miss Ellen d'une voix sifflante, je sais cela.

– Il fallait donc à tout prix sauver John Colden.

– Et-vous l'avez sauvé ! ricana la patricienne.

– J'aurais mauvaise grâce à nier ce que le *Times* a raconté si longuement.

– Continuez, dit froidement miss Ellen.

– Or donc, poursuivit l'homme gris, John Colden est sauvé ; mais ma tête est mise à prix.

L’accent d’ironie de miss Ellen prit des proportions plus larges :

– Compteriez-vous par hasard sur moi, dit-elle, pour la mettre en sûreté ?

– J’attends moins et plus de vous, miss Ellen.

– Ah ! par exemple !

Tenez, reprit-il avec ce sang-froid superbe qui avait plusieurs fois déjà déconcerté miss Ellen, je suis l’homme qui a coupé la corde de John Colden ; la police me recherche ; si je suis pris, je serai condamné, et si je suis condamné, je serai pendu. Je sais que vous me haïssez…

– J’ai la franchise d’en convenir, dit miss Ellen, bien que tout à l’heure vous m’ayiez sauvée.

– Eh bien ! continua l’homme gris, j’ai néanmoins l’audace de monter dans cette voiture. Nous voici dans Parliament street et, Scotland yard est à deux pas ; j’aperçois des policemen se promenant deux par deux sur les trottoirs, je vois deux horse-guard, dans leur guérite, à la porte le l’amirauté. Vous n’avez qu’à baisser la glace de cette portière, à jeter un cri, à faire un signe, et je suis pris…

– Cela est vrai, dit miss Ellen, qui eut, en ce moment, un furieux battement de cœur.

– Cependant, miss Ellen, je ne tremble pas, je reste auprès de vous, et je suis si bien armé que je ne crains rien.

– Ah ! vous êtes armé ?

– Oui ; d’un secret.

Miss Ellen tressaillit.

– Je vous ai dit tout à l’heure, miss Ellen, que j’attendais de vous plus que le salut de ma tête.

– En vérité ! fit-elle avec une ironie croissante.

– Je veux que vous deveniez mon alliée…

– Ah ! par exemple !

– Je dis mieux, ma complice.

– Vous êtes fou !

– Écoutez, dit-il froidement, votre père a trahi l’Irlande.

– Mon père est Anglais, monsieur.

– Soit, miss Ellen ; je ne veux pas chicaner sur les mots. Je veux que vous serviez l’Irlande, moi.

Miss Ellen eut un ricanement cruel.

– Si je le fais jamais, dit-elle, ce sera contrainte et forcée.

– Qui sait ?

Et il la regarda ; et, une fois encore, elle se sentit palpiter sous cet œil noir et profond qui la bouleversait.

Pourtant elle releva bientôt la tête :

– Et vous comptez sans doute sur ces lettres que le hasard, la trahison ou peut-être un crime ont mises entre vos mains ? Car, vous les avez, n'est-ce pas ?

– Oui, mis Ellen.

– Où donc les avez-vous prises ?

– Dans le cercueil de Dick Harrisson.

Miss Ellen étouffa un cri :

– Ah ! sotte que j'étais, murmura-t-elle, j'aurais dû m'en douter !

L'homme gris poursuivit :

– Eh bien ! non, miss Ellen, ce n'est pas sur ces lettres que je compte. Je les garde, néanmoins, car elles sont pour moi une arme défensive.

– Et sur quoi donc basez-vous cette espérance de me voir un jour servir l'Irlande ? demanda miss Ellen toujours railleuse.

– Vous me haïssez trop pour que je ne vous domine pas un jour, répondit-il.

Et il ouvrit la portière vivement :

– Adieu, miss Ellen, dit-il, au revoir plutôt… ne craignez rien… vos lettres sont en sûreté…

Il sauta lestement à terre, et miss Ellen stupéfaite, n'avait pas encore eu le temps de prononcer un mot qu'il s'éloignait en courant.

XLVIII

Miss Ellen demeura stupéfaite de ce brusque départ.

Elle n’avait pas eu le temps de respirer que l’homme gris avait déjà disparu.

– Oh ! dit-elle enfin avec un accent de haine et de mépris tout à la fois, cet homme me brave, mais je l’écraserai comme un reptile.

La patricienne avait des tempêtes dans l’âme.

Quel était cet homme qui possédait son secret ? Cet homme qui savait tout sur elle, et sur qui elle ne savait rien ?

Aujourd’hui gentleman, rough demain, tantôt montant à Hyde Park un cheval pur sang, et tantôt s’attablant dans une taverne du Wapping avec des voleurs et des filles perdues, cet homme avait osé parler la tête haute à miss Ellen.

Il l’avait courbée sous son regard d’aigle, il avait eu l’impudence de lui dire : « Je veux que vous serviez l’Irlande que votre père a trahie ! »

Ces dernières paroles étaient une menace, une menace qui froissait l’orgueil de miss Ellen, plus encore que celle de faire usage de ces lettres que Dick Harrisson avait fait mettre dans sa bière.

– Oh ! se dit miss Ellen, après une minute de rêverie, il faut que cet homme soit châtié !

Elle secoua alors le cordon de soie qui correspondait au petit doigt du cocher.

Celui-ci s’arrêta et se pencha pour recevoir ses ordres.

– À Notting Hill, lui dit la jeune fille, et ventre à terre.

Le cocher rendit la main à son trotteur, qui fila comme une flèche.

Pendant que le rapide attelage dévorait l’espace, miss Ellen se disait :

– Les haines religieuses sont mieux trempées que les haines politiques. Ce prêtre que je vais voir servira ma vengeance plus sûrement et plus fidèlement que tous les ministres du monde.

Une lueur s’était faite, comme on va le voir, dans l’esprit de miss Ellen, et la fière patricienne avait tout à coup trouvé un auxiliaire digne de la comprendre.

Notting Hill est un quartier éloigné de Londres, à l’ouest de Kinsington gardens.

Il y a de belles rues larges, des squares merveilleusement ratissés et entretenus, quelques parcs en miniature où paissent çà et là deux ou trois moutons, des centaines de

jolies maisons, toutes bâties sur le même modèle et qui paraissent sortir d'une boîte à jouets de Nuremberg ; et pas une boutique ni un magasin.

Aussi, dès neuf heures du soir, les rues sont désertes, et si l'Anglais était curieux, tout le monde se mettrait aux fenêtres en entendant rouler une voiture.

En vingt minutes, le coupé de miss Ellen s'arrêta entre la grille de Kinsington gardens et Notting Hill.

Le cocher se pencha de nouveau et attendit.

– Elgin Crescent, lui dit mis Ellen.

Le coupé repartit. Quelques minutes après, il s'arrêtait devant une petite maison, sœur jumelle de toutes celles du quartier, ayant son petit jardin donnant, par derrière, sur un square, avec une grille de communication.

Miss Ellen mit pied à terre, monta lentement les trois marches de la porte d'entrée et appuya ses doigts mignons sur le bouton de la sonnette.

Il n'y avait pas une âme dans la rue, pas une lumière ne brillait aux fenêtres de la maison.

On eût dit qu'elle était déserte.

Cependant, à peine miss Ellen eût-elle sonné que des pas retentirent à l'intérieur, des pas lents, mesurés, qui avaient quelque chose de méthodique et de solennel.

Puis la porte s'ouvrit, et un homme se montra sur le seuil, tenant à la main un de ces bougeoirs à dossier de cuivre poli qu'on appelle des lampes d'escalier.

Cet homme était vêtu de noir des pieds à la tête et cravaté de blanc.

Il portait une de ces longues redingotes auxquelles il est toujours facile, à Londres, de reconnaître les ministres de la religion anglicane.

À la vue d'une femme, il fit un pas de retraite, comme il convient à un saint pasteur, qui doit toujours se mettre en garde contre les tentations du démon.

– Vous êtes le révérend sir Peters Town ? lui dit la jeune fille.

– Oui, milady, répondit-il, attachant sur la jeune fille un œil austère.

– C'est bien vous que je cherche, dit miss Ellen.

Et elle entra.

Sir Peters Town fit un nouveau pas de retraite.

Miss Ellen lui dit :

– C'est bien à Votre Honneur que j'en ai, et que Votre Honneur se rassure, je ne suis ni une solliciteuse ni une importune.

Le révérend était déjà fixé. Il avait aperçu dans la rue le coupé de miss Ellen.

En dépit de ses vêtements d'une simplicité bourgeoise, miss Ellen avait un grand air qui acheva de subjuguer sir Peters Town.

Il emmena la jeune fille au fond du corridor et poussa une porte d'où s'échappait un rayon de clarté.

Miss Ellen était au seuil d'une manière de cabinet de travail, dont les fenêtres donnaient sur le jardin et le square ; ce qui expliquait que, de la rue, elle n'eût pas vu de lumière.

Cette pièce assez vaste était tendue d'une étoffe verte qui devait la rendre fort sombre, pendant le jour.

Une vaste table surchargée de livres et de papiers était au milieu, et tout auprès se trouvait une cheminée dans laquelle brûlait un maigre feu.

L'homme chez qui miss Ellen pénétrait ne paraissait pas, comme on voit, sacrifier grand chose au confortable.

Il avança un siége à miss Ellen de l'autre côté de la table qu'il mit entre elle et lui comme une barrière et lui dit :

– À qui ai-je l'honneur de parler ?

– Je le vois, répondit miss Ellen, vous ne me reconnaissez pas.

– En effet, dit-il, je ne sais… il me semble pourtant…

Et il la regardait avec une attention méticuleuse et qui n'était pas dépourvue de défiance.

Ce personnage était un homme d'environ cinquante-cinq ans.

Il était grand, mince, chauve, avec quelques mèches de cheveux grisonnants qui descendaient irrégulièrement aux deux côtés de ses tempes osseuses.

Ses lèvres minces, son nez droit, ses petits yeux gris, profondément enfoncés sous une arcade sourcilière énorme, lui donnaient une expression de volonté sauvage et d'énergique dureté.

On devinait en lui, à première vue, un de ces prêtres méthodistes qui ne songent qu'à convertir de gré ou de force à leur doctrine tous ceux qu'ils trouvent sur leur chemin.

Miss Ellen lui dit :

– Je vous ai vu cependant deux fois.

– Ah ! fit le révérend.

– Chez mon père, ajouta-t-elle.

– Votre… père ?…

– Oui, et j'ai assisté même a un entretien des plus sérieux que vous avez eu avec lui.

Le révérend regardait miss Ellen avec une ténacité croissante.

– J'ai pourtant la mémoire des visages, dit-il.

– Vraiment ? fit miss Ellen avec un sourire quelque peu ironique, tandis que le prêtre baissait tout à coup les yeux sous son regard.

– Mais, reprit-il, il y a évidemment quelque chose de changé… dans votre personne…

– Ou dans mon costume, dit miss Ellen.

– Peut-être…

– Mon révérend, reprit-elle, je n’ai vraiment pas le temps d’exercer votre mémoire et je vais lui venir en aide sur-le-champ.

– Ah ! fit M. Peters’Town.

– Je m’appelle miss Ellen et je suis fille de lord Palmure.

Ce fut comme un coup de théâtre.

À ce nom, le révérend se leva vivement et s’inclina aussi bas que possible en disant :

– Pardonnez-moi, miss Ellen, je suis un étourdi, et cependant à mon âge…

– Monsieur, ajouta miss Ellen, je ne viens pas chez vous à dix heures et demie du soir, et toute seule, sans de graves et puissantes raisons…

Le révérend s’inclina encore.

– Je viens *pour l’Irlande*, dit-elle.

Ces mots firent passer un nuage sur le front blafard du prêtre, et un éclair de haine subite s’échappa de ses petits yeux qui pétillaient alors d’un fauve éclat.

XLIX

Ces mots : *pour l'Irlande*, accentués d'une certaine façon par miss Ellen, avaient suffi pour établir comme un courant de sympathie électrique entre elle et le révérend Peters Town. Elle continua :

– Mon révérend, la fille de lord Palmure, comme vous le pensez bien, est au courant de la politique.

– Cela doit être, fit le prêtre en saluant de nouveau.

– Et elle n'ignore aucune des questions qui intéressent en ce moment l'Angleterre.

Ici, il y eut un nouveau salut du révérend.

Miss Ellen poursuivit :

– Mon père n'a pas d'autre secrétaire que moi.

– Ah !

– Je décachette son courrier et je réponds souvent en son nom aux plus hauts personnages.

Miss Ellen disait vrai, et on le sentait, en dépit de sa jeunesse, à cette voix calme, légèrement ironique, et douée d'un timbre plein d'autorité.

– Mon père, poursuivit miss Ellen, a, comme vous le savez, une grande autorité à la Chambre haute.

Le révérend fit un geste affirmatif.

– Et on le sait un ennemi acharné de l'Irlande et de ces misérables qui ont depuis quelque temps déclaré à l'Angleterre une guerre ténébreuse.

Le petit œil du révérend eut un nouvel éclair de haine.

– Cependant, reprit la jeune fille, l'Irlande a des ennemis plus acharnés que mon père et les hommes de son parti.

– Et… fit le révérend en fronçant le sourcil, quels sont ces hommes, mademoiselle ?

– Vous et les vôtres.

– Vous croyez ?

La haine de parti s'émousse quelquefois, continua miss Ellen, la haine de secte, jamais.

Le clergé anglican hait mortellement le clergé catholique, dont le foyer, pour les trois royaumes, est l'Irlande.

– Fort bien, dit le prêtre.

– C’est une haine sans trêve, sans merci, que celle que vous avez vouée à l’Irlande, reprit miss Ellen, et c’est pour cela que je suis venue.

Le révérend attendait que la patricienne s’expliquât nettement.

– Vous avez offert à mon père le secours de cette armée occulte que vous commandez, n’est-ce pas ?

Sir Peters Town regarda de nouveau miss Ellen.

Celle-ci avait aux lèvres ce sourire confiant et moqueur qui sied à ceux qui touchent à la diplomatie.

– La religion anglicane, comme le catholicisme, poursuivit miss Ellen, a ses affiliations religieuses qui ont un but politique, ses sociétés mystérieuses et secrètes qui tiennent en échec le clergé régulier et l’archevêque de Cantorbéry lui-même.

Or, vous êtes le chef suprême d’une de ces associations, la plus puissante, selon moi, celle qui a voué une guerre d’extermination à l’Irlande…

– Cela est vrai, miss Ellen.

– Et c’est pour cela qu’au lieu de dédaigner votre concours, comme mon père, qui a été mal inspiré ce jour-là, je viens à vous.

– Ah ! fit le révérend, qui se méprit aux paroles de miss Ellen, lord Palmure se ravise ?

– Non, je ne viens pas de sa part.

– De laquelle donc venez-vous ?

– De la mienne, dit froidement miss Ellen.

Le révérend la regarda de nouveau.

Et, cette fois, il eut un tressaillement par tout son être.

Son regard avait heurté celui de miss Ellen comme se heurteraient deux lames d’épée forgées et trempées ensemble, après avoir été tirées du même bloc d’acier.

Et le prêtre eut soudain une confiance aveugle en cette jeune fille à l’œil dominateur, et que la nature avait armée pour la lutte, en lui donnant une beauté souveraine.

– Parlez, miss Ellen, dit-il.

Cela voulait dire :

– Je suis prêt à me lier à vous et à vous servir comme vous me servirez.

– Mon révérend, dit alors miss Ellen, vous et les vôtres avez fait beaucoup contre l’Irlande, et cependant vos tentatives n’ont pas été couronnées de succès.

Le ministre se mordit les lèvres.

– Un de vos instruments les plus dociles et les plus sûrs vous a manqué tout à coup. Je veux parler d’un usurier nommé Thomas Elgin, qui avait emprisonné à White cross un homme que vous considérez avec raison comme un des amis du parti irlandais.

Je veux parler de l’abbé Samuel.

– Vous savez cela ? dit Peters’Town.

– Je sais encore que vos ennemis attendaient quatre chefs qui devaient se trouver, un dimanche, à huit heures, dans l’église Saint-Gilles, et se réunir autour de ce prêtre dont je vous parle.

– C’est vrai.

– Le prêtre mis en prison, ces hommes n’ont pu d’abord se réunir, et ils ont erré longtemps dans les rues de Londres, se cherchant mutuellement et ne parvenant pas à se rencontrer, car ils ne se connaissaient pas.

– Cela est vrai encore.

– M. Thomas Elgin a failli être assassiné, et il vous a manqué au moment où vous aviez le plus besoin de lui.

Le révérend soupira.

– Le prêtre est sorti de prison.

– Hélas !

– Et les quatre chefs que vous aviez dispersés aux quatre coins de Londres et qui certainement n’auraient jamais dû se réunir, ont fini par se rejoindre. Suis-je informée, mon révérend ?

– Parfaitement, dit sir Peters Town.

– Enfin, dit encore miss Ellen, il y a deux jours, les fenians, car il faut bien les appeler par leur nom, ont arraché un des leurs à l’échafaud, à l’heure même de l’exécution, et quand il avait au cou la corde du bourreau.

L’œil du révérend Peters Town étincela de fureur.

– Vous savez aussi cela, continua miss Ellen, mais il est une chose que vous ne savez pas.

– Ah !

– C’est que cet homme qu’on croit être leur instrument…

– L’homme gris ?

– Oui.

– Eh bien ? fit le prêtre anxieux.

– C’est leur chef suprême, dit miss Ellen.

Vous le voyez, poursuivit-elle toujours souriante, ce que vous, le chef d’une armée mystérieuse, ce que mon père, un membre influent de la Chambre haute, ne saviez pas, je le sais, moi.

Sir Peters Town voulut parler ; miss Ellen l’arrêta d’un geste :

– Attendez encore, dit-elle. Ce chef invisible, ou plutôt introuvable et qui a mis sur les dents depuis deux jours toute la police de Scotland Yard, je le connais, moi.

– Vous ! exclama le prêtre.

– Je l'ai vu.

– Mais où ?

– Chez moi, et ailleurs.

– Quand ?

– Chez moi, il y a trois semaines.

– Il a osé aller chez vous !

– Ailleurs, il y a huit jours, et il y a une heure.

– Une heure ! s'écria sir Peters Town.

– Je l'ai eu à mes côtés, dans ma voiture, et je lui ai parlé familièrement comme je vous parle…

– Mais… cet homme… balbutia le prêtre stupéfait, d'où venait-il, que vous voulait-il ? …

– Ceci est mon secret, dit miss Ellen. Maintenant, voulez-vous savoir pourquoi je suis venue ?

– Parlez…

– Mon père hait l'Irlande pour des motifs politiques.

– Fort bien, dit le révérend.

– Vous haïssez l'Irlande, vous et les vôtres, de toute la puissance sauvage et vivace d'une haine de secte et de croyance.

– Soit.

– Je hais l'Irlande, moi, parce que je hais cet homme dont je vous parle, et qui semble tenir les destinées de ce pays dans sa main et les préparer à un triomphe prochain.

– Oh ! cela ne sera pas ! s'écria sir Peters Town.

– Je le hais, reprit miss Ellen avec un accent cruel, et je me suis fait un serment, celui de ne me reposer ni jour ni nuit que je ne l'aie brisé comme un roseau, et tenu palpitant et demandant grâce sous mes pieds.

Comprenez-vous maintenant, mon révérend, pourquoi je suis venue à vous ?

– Oui, répondit-il.

Et la jeune fille, froissée dans son orgueil et le ministre austère et fanatique échangèrent un nouveau regard, et ce regard fut un pacte de haine et de vengeance tout entier.

Puis ils se tendirent la main…

L’homme gris avait désormais deux ennemis implacables.

FIN DU TROISIÈME VOLUME

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

–

Juillet 2007

–

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Christian, Jean-Marc, Coolmicro et Fred.

– Source :

Project Gutenberg www.gutenberg.org

– Dispositions :

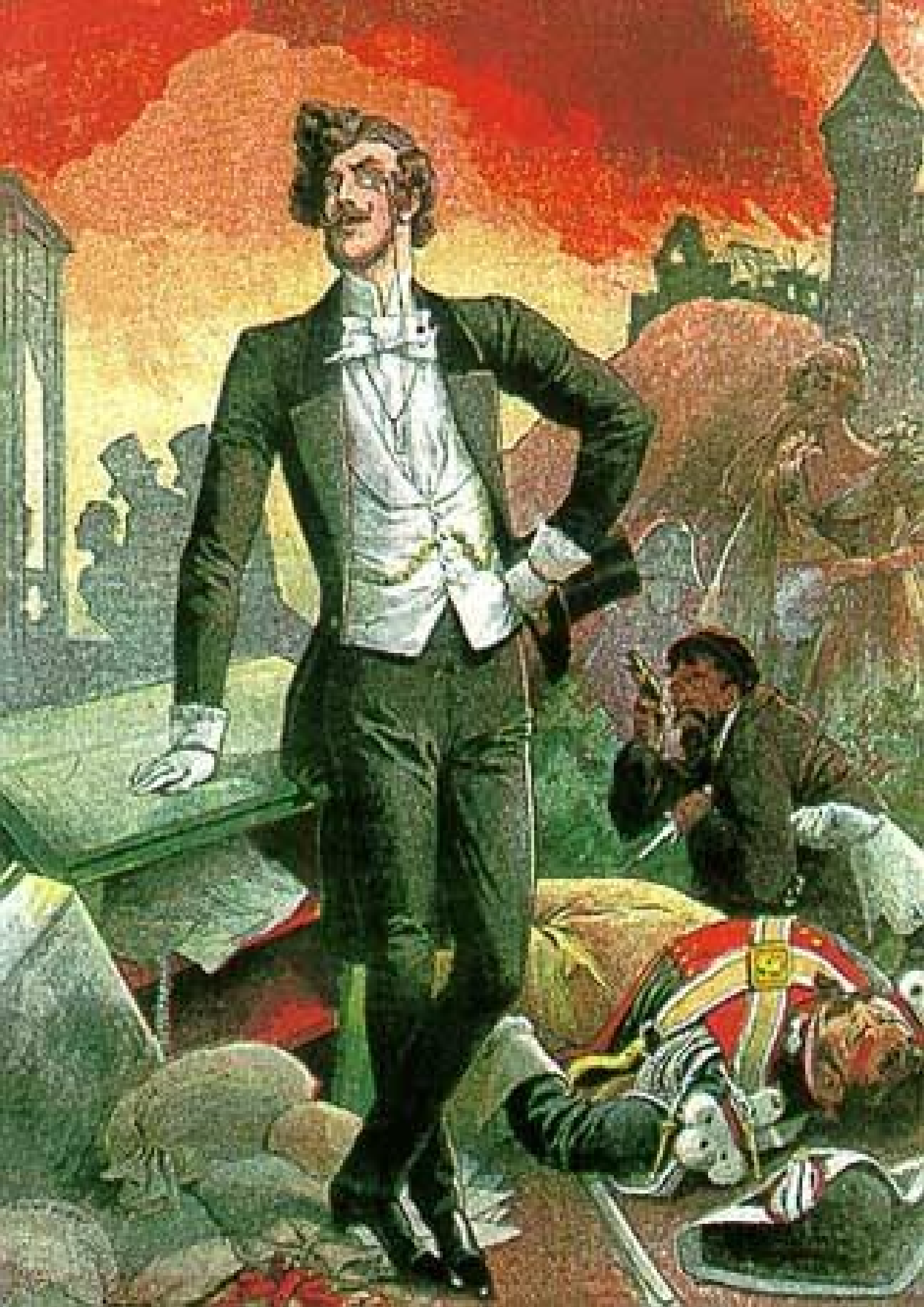
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.



Pierre Alexis Ponson du Terrail

ROCAMBOLE

LES MISÈRES DE LONDRES

Tome IV

LES TRIBULATIONS DE SHOKING

E. Dentu – 1868

Première publication en journal : *La Petite Presse – Les Misères de Londres* – 9 novembre 1867 au 2 juillet 1868 – 237 épisodes.

QUATRIÈME PARTIE

UN DRAME DANS LE SOUTHWARK

I

Le lendemain du jour où miss Ellen s’en allait chez le révérend Peters Town ; tandis que l’homme gris s’esquivait, au beau milieu de White Hall, et à deux pas de Scotland Yard, le quartier général de la police, une scène toute différente se passait sur la Tamise.

Un homme descendait au long de la gare de Charing cross, dans ce chemin creux formé avec des planches et qui conduit à l’un des embarcadères des bateaux à vapeur, vers neuf heures du soir.

Cet homme n’était autre que Shoking ; mais Shoking fort bien vêtu et que tout le monde eût pris sinon pour un lord, au moins pour un gentleman.

Les bateaux à vapeur marchent assez avant dans la soirée, jusqu’à dix ou onze heures ; il n’y a que ceux qui descendent jusqu’à Greenwich qui cessent leur service dès sept heures en été et dès cinq heures en hiver.

Cependant, comme la nuit était froide, les voyageurs étaient peu nombreux sur le ponton d’embarquement.

Deux femmes et un homme s’y trouvaient seuls lorsque Shoking arriva.

On entendait siffler le penny-boat qui était encore de l’autre côte de Westminster, et dont on apercevait le panache noir à travers le brouillard.

Shoking était chaudement enveloppé dans un waterproof tout neuf.

Néanmoins, il soufflait dans ses doigts et poussait de temps en temps des *brrr* ! pleins d’énergie.

Une des deux femmes qui se trouvaient sur le ponton, et qui paraissait assez misérable, disait en même temps à sa compagne :

– Pourvu qu’il y ait de la place tout auprès de la chaudière et que nous puissions nous chauffer un peu !

Shoking n’avait jamais trop aimé la solitude, il était même bavard à ses heures.

Il entendit donc le vœu émis par la femme et, s’approchant d’elle :

– Vous pouvez vous rassurer, ma chère, dit-il, il n’y a jamais grand monde à bord, à cette heure et par ce temps-ci.

– C’est que j’ai bien froid, dit-elle.

Shoking regarda les vêtements qui couvraient cette femme.

Une méchante robe de laine et un lambeau de châle : c’était tout.

Pas de bas aux pieds, une loque de chapeau sur la tête et un pauvre fichu croisé sur le cou et dissimulant sans doute l'absence de linge.

– Allez-vous loin ? demanda Shoking.

– À Rotherithe, au-dessous du pont de Londres. Je serais bien allée à pied, car voici près d'un quart d'heure que j'attends le penny-boat, continua cette femme ; mais je suis tout à fait lasse. J'ai marché tout le jour, aujourd'hui.

– Ah ! vraiment ? fit Shoking qui ne demandait pas mieux que de causer.

– Je suis allée trois ou quatre fois depuis ce matin du Southwark, qui est mon quartier, à la Cité.

– Quatre bonnes trottes, dit Shoking ; cela fait au moins huit ou neuf milles, en comptant l'aller et le retour.

– À peu près, dit la femme.

Puis elle ajouta avec un soupir :

– Et tout cela pour rien.

Le penny-boat arrivait en ce moment, et il accosta le ponton.

Shoking n'eut donc pas le temps de questionner la femme sur le but de ces quatre voyages accomplis en un jour.

Il sauta du ponton sur le petit bateau à vapeur où il y avait à peine une dizaine de personnes, ce qui permit à la femme qui se plaignait du froid d'aller s'asseoir tout auprès de la chaudière.

Ce que voyant, Shoking s'assit auprès d'elle et recommença la conversation.

– Ah ! dit-il, vous êtes allée quatre fois dans la Cité ?

– Oui, monsieur et pour rien.

Shoking attendit qu'elle s'expliquât.

Sans doute cette femme ne demandait pas mieux, car elle reprit sur-le-champ :

– Je suis allée à White cross.

– La prison pour dettes ?

– Justement. Mon mari y est.

– Pauvre homme ! dit Shoking. Est-ce pour beaucoup d'argent ?

– Oh ! non, monsieur, et une personne charitable, qui m'est venue voir hier, m'a remis la somme nécessaire à le libérer.

– Alors vous l'avez fait sortir ?

– Jusqu'à présent je n'ai pas pu, monsieur.

– Comment cela ?

– Oh ! c’est tout une histoire, et vous allez voir combien les pauvres gens sont quelquefois malheureux et poursuivis par une malchance énorme.

– Je vous écoute, dit Shoking, tandis que le bateau à vapeur descendait rapidement la Tamise.

– Mon mari se nomme Paddy, poursuivit-elle. Il a été en prison à la requête d’un certain Pussex, boulanger, qui a demeuré longtemps dans notre quartier et qui est maintenant à Rotherithe, où il est retiré des affaires. C’est chez lui que je vais en désespoir de cause.

– Mais, dit Shoking, je croyais qu’on n’avait qu’à se présenter à la prison pour dettes, avec l’argent, pour que le prisonnier soit mis en liberté sur-le-champ.

– Je le croyais aussi, dit la femme. C’est hier soir qu’on m’a donné l’argent. Je me suis donc levée de grand matin, et il était à peine jour quand je me suis présentée.

Le portier-consigne, M. Golmish, m’a refermé le guichet sur le nez en me disant :

– Il est trop matin. Venez à midi.

– Je m’en suis retournée, parce que j’ai deux enfants et que j’appréhende toujours de les laisser seuls trop longtemps.

– Et vous êtes revenue à midi ?

– Oui, monsieur. Cette fois on m’a laissée entrer et j’ai pu voir mon mari. Mais quand j’ai voulu payer, on m’a dit que M. Cooman seul, le gouverneur, pouvait recevoir mon argent, et que M. Cooman, qui ne s’absentait jamais, se trouvait, par extraordinaire, ce jour-là, hors de White cross, parce qu’il déjeunait chez le lord-mayor avec les aldermen, dans la grande salle du Guild’hall.

On m’a dit qu’il ne rentrerait qu’à deux heures, et j’ai été encore obligée de m’en aller.

– Pauvre femme ! dit Shoking.

– À deux heures je suis revenue.

– Et vous avez trouvé sir Cooman ?

– Oui, monsieur ; mais quand je lui ai montré mon argent, il m’a dit que ce n’était pas le compte ; et la vérité, c’est qu’on a mis un zéro de trop et qu’au lieu de dix guinées, c’est cent.

J’ai eu beau soutenir que Son Honneur se trompait.

Son Honneur était un peu ému des suites du déjeuner et il m’a mise à la porte.

C’était la troisième fois que je m’en retournais sans mon mari.

– Et vous êtes revenue une fois encore ?

– Oui, monsieur. Je me souvenais parfaitement de l’homme qui a accosté mon mari ; c’est un recors du nom de Calmiche qui loge précisément tout à côté de chez nous, dans Adam’s street.

Je suis donc revenue dans le Southwark, et j’ai trouvé Calmiche, à qui j’ai conté la chose.

Il est convenu que j’avais raison, qu’on avait fait erreur sur les livres, et il m’a offert de m’accompagner.

Le recors a eu beau démontrer à Son Honneur, sir Cooman, qu’il était impossible qu’un pauvre diable comme mon mari eût jamais dû cent livres.

Son Honneur a répondu :

– Et bien ! que le créancier donne quittance pour dix, et il sortira.

– C’est ce qui fait que vous allez à Rotherithe ?

– Oui, monsieur.

Tandis que Shoking causait avec cette femme, laquelle, on le devine, n’était autre que celle chez qui miss Ellen s’était présentée la veille, le penny-boat avait dépassé le pont de Londres et allait bientôt atteindre le ponton de Rotherithe.

L’homme qui s’était embarqué à Charing cross en même temps que Shoking et les deux femmes s’était, jusque-là, tenu à l’avant.

Mais, en ce moment, il s’approcha et regarda attentivement Shoking :

– Hé ! par saint George, patron de la libre Angleterre, dit-il tout à coup, je ne me trompe pas, c’est bien lord Wilmot !

À ce nom Shoking tressaillit et fronça légèrement le sourcil.

– Vous me connaissez ?

– Parbleu !

Et John, le rough, car c’était lui, vint se placer sous le rayon de lumière que projetait la lanterne suspendue au-dessus de la machine du bateau.

II

Shoking ne manquait pas absolument de mémoire, mais il était distrait, et puis il connaissait tant de monde qu'il se demanda tout d'abord, en regardant le rough, où il avait vu cet homme qui le saluait du titre de lord.

Cependant Shoking avait lu cet article du *Times* qui racontait le merveilleux sauvetage de John Colden, article dans lequel un rough, qui avait servi de complice à l'homme gris, figurait comme ayant fait des révélations à la police.

Mais Shoking ne pensa point tout d'abord qu'il avait devant lui le personnage que l'homme gris avait employé pour pénétrer dans la maison de Calcraff.

Ce dernier s'aperçut tout de suite que Shoking ne le reconnaissait pas.

– Vraiment, mon ami, dit Shoking, qui prit un ton paternel et protecteur, vous savez qui je suis ?

– Oui, vous vous nommez lord Wilmot.

– C'est bien possible.

– Vous êtes un lord philanthrope.

– J'aime mes semblables, dit modestement Shoking.

– Et, continua le rough, vous tenez le parlement, où vous siégez, au courant des misères du peuple anglais.

– Afin de les soulager, dit Shoking, qui n'était pas fâché de rentrer un peu dans son rôle de lord Wilmot.

En ce moment, le penny-boat aborda le ponton de Rotherithe.

Shoking se tourna vers la femme de Paddy :

– Ma chère, dit-il, j'espère que votre créancier sera de bonne foi et que votre mari sera mis en liberté.

Néanmoins, puisque l'indiscrétion de ce garçon vous a appris mon nom, sachez que je suis un homme puissant et que je puis vous être utile.

Donnez-moi votre nom et votre adresse, et j'enverrai demain un de mes gens savoir où en est l'affaire. S'il est besoin que j'intervienne, j'interviendrai.

– Ah ! mylord, répondit la femme avec émotion, c'est le bon Dieu qui m'a mise sur votre chemin. Mon mari se nomme Paddy et nous demeurons dans Adam's street, quartier du Southwark.

Shoking tira un carnet de sa poche, prit un crayon et inscrivit le nom de Paddy et celui d'Adam's street.

Puis il sauta du bateau sur le ponton et se mit à gravir d'un pas leste l'escalier qui montait sur le quai.

En face de cet escalier, il y avait une ruelle, que Shoking enfila.

Où allait-il ?

Sans doute chez le landlord de cette taverne qui faisait face au cimetière dans lequel s'étaient réunis l'homme, les chefs fenians et l'abbé Samuel, la veille de l'exécution de John Colden.

Shoking avait marché si vite, qu'il croyait avoir laissé assez loin derrière lui les voyageurs du penny-boat.

Cependant, il entendit tout à coup derrière lui un pas d'homme et, se retournant, il reconnut le rough.

– Ah ! c'est toi ? dit-il.

– Oui, mylord.

– Tu vas donc à Rotherithe ?

– Comme vous voyez.

– Est-ce ton quartier ?

– Non. Je descendais plus bas ; mais quand je vous ai vu vous arrêter ici, j'ai débarqué pareillement.

– Pourquoi ? demanda Shoking.

– Mais parce que j'étais bien aise de causer un brin avec vous.

– Hein ? fit Shoking.

Le rough était déguenillé ; de plus, il était de haute taille, paraissait robuste, et la ruelle était déserte.

– Eh ! eh ! pensa le bon Shoking, je ne serais vraiment pas de force avec lui, dans le cas où il lui plairait de me dévaliser. Soyons diplomate.

– Oh ! oh ! reprit-il, vous voulez causer un brin avec moi ?

– Oui, mylord.

– Puis-je t'être utile ?

– Je le crois, mylord.

– Voyons, parle, je t'écoute.

Et Shoking ralentit le pas.

Le rough se plaça à côté de lui.

– C'est singulier, dit-il, que Votre Honneur ne me reconnaisse pas.

– Je t’ai déjà vu quelque part, mais où ? je ne sais pas.

– Dans une foule de tavernes, autrefois.

– Bon !

– Et il y a quinze jours, à la porte de Jefferies, le valet de Calcraff.

Ceci fut un trait de lumière pour Shoking.

– Ah ! dit-il, c’est à toi que j’ai donné une poignée de couronnes ?

– Oui, mylord.

– Eh bien ! reprit Shoking, parle : que puis-je faire pour toi ?

– Me rendre un grand service.

– Vraiment ?

– Figurez-vous, dit le rough, que je suis allé quelques jours après notre dernière rencontre, chez maman Brandy, au *Black Horse*.

– Fort bien ! je connais la maison.

– J’ai soutenu que vous étiez un lord.

– Et on s’est mis à rire ?

– Oui. Mais un homme qui s’appelle l’homme gris…

Shoking tressaillit.

– Après ? fit-il.

– L’homme gris me dit que j’avais raison et que vous étiez un lord : et nous nous sommes en allés, lui, moi et une femme du nom de Betsy.

Shoking fit alors un pas en arrière.

– Mais, alors, misérable, dit-il, c’est toi qui as volé la clef de Betsy !

– Oui, mylord.

– Qui as accompagné l’homme gris chez elle ?

– Parfaitement.

– Et qui as ensuite fait des révélations à la police ?

– C’est moi, dit froidement le rough, et c’est pour cela que je vous ai suivi ce soir.

– Mais que me veux-tu donc, drôle ? dit Shoking, essayant de reprendre les grands airs de lord Wilmot.

– Là ! ne vous fâchez pas, dit le rough, et écoutez-moi.

Shoking avait bonne envie de prendre la fuite mais le rough ne lui en donna pas le temps.

Il passa son bras sous le sien et, le maintenant ainsi, il poursuivit :

– Je ne suis pas méchant homme, dit-il, et je ne trahis pas les camarades pour le plaisir de les trahir. Si Betsy ne m'avait pas dénoncé, je n'aurais jamais rien dit ; mais Betsy ayant parlé, la police a mis la main sur moi.

Alors j'ai dit ce que je savais.

La police s'est mise à rire, lorsque j'ai soutenu que vous vous appeliez lord Wilmot.

– Ah ! vraiment ? fit Shoking en se mordant les lèvres.

– Elle a fait des recherches…

– Par exemple !

– Et elle a reconnu qu'aucun lord de ce nom n'existait au parlement.

– Après ? fit dédaigneusement Shoking.

– Alors, reprit le rough, elle m'a donné une mission.

– À toi ?

– À moi. Et la mission sera bien payée. J'aurai cent livres, si je réussis.

– Que dois-tu donc faire ?

– Découvrir le prétendu lord Wilmot.

– Bon !

– Et le conduire à Scotland Yard, où il faudra bien qu'il donne des renseignements…

– Sur qui ?

– Sur l'homme gris qu'on cherche et qu'on ne trouve pas…

– Mon ami, dit Shoking essayant de payer d'audace, c'est un vilain métier que tu ferais-là.

– Un métier qui rapporte cent livres est toujours un bon métier.

– J'en connais un meilleur, dit Shoking.

– Lequel ?

– Ce serait de venir chez moi demain, à Hampsteadt. Au lieu de cent livres, tu en aurais deux cents.

– Il vaut mieux tenir que courir, demain n'est pas aujourd'hui, répondit le rough.

Et il donna un croc en jambe à Shoking, qui jeta un cri et tomba.

– Maintenant, mon bonhomme, dit-il en se jetant sur lui, nous allons bien voir si tu es ou non lord Wilmot.

En même temps il appuya deux doigts sur ses lèvres et fit entendre un coup de sifflet.

III

Shoking essaya de se débattre, poussant des cris étouffés.

Mais le rough était robuste, et il le maintint sous son genou.

Puis, tirant un couteau de sa poche, il en appuya la pointe sur la gorge de Shoking, lui disant :

– Tout lord que tu peux être, si tu cries, je te tue !

Au temps de sa grande misère et dans les plus mauvais jours de son existence problématique, Shoking avait déjà la faiblesse de tenir à la vie.

Qu'on juge donc si maintenant qu'il était dans l'aisance, jouait parfois le rôle de lord, portait de beaux habits et avait toujours quelques guinées dans sa poche, il se souciait de mourir.

Shoking était d'ailleurs de la famille des philosophes, et il savait que la résistance à une force supérieure est non-seulement inutile, mais encore ridicule, sinon dangereuse.

Il se tint donc pour averti et cessa de crier.

Alors le rough siffla une seconde fois.

Puis il dit en ricanant :

– Attendons un moment, les camarades vont venir.

À Londres, les voleurs ont coutume de s'avertir, à de certaines heures périlleuses, par un coup de sifflet.

John savait cela.

Il n'avait à Rotherithe, où le hasard l'avait amené sur les pas de Shoking, ni complices, ni gens qui lui dussent obéir, mais il avait fait ce calcul fort simple que partout il y a des policemen, et que très-certainement, il en verrait accourir que ces deux coups de sifflet auraient mis en éveil.

John ne se trompait pas.

Bientôt des pas précipités retentirent à l'extrémité opposée de la ruelle et deux policemen accoururent au pas de course.

Ils virent Shoking à terre, et John se tenant sur lui.

À première vue, Shoking qui était bien vêtu, était un gentleman victime d'un rough, car John était couvert de haillons.

Ils se jetèrent donc sur ce dernier, et le prirent à la gorge et lui arrachèrent son couteau.

Shoking se crut sauvé.

John n’avait opposé aucune résistance.

Cependant, comme Shoking se relevait et remerciait déjà les policemen comme ses libérateurs, John se mit à rire :

– Hé ! pardon, camarades, dit-il, connaissez-vous cela ?

En même temps, il tira de sa poche une petite plaque de cuivre garnie d’une courroie et la passa à son bras gauche.

Les policemen, à la vue de cette plaque, tombèrent stupéfaits.

Cette plaque était l’insigne d’un brigadier de policemen, par conséquent d’un chef.

Lorsque, à Scotland Yard, on avait interrogé John, il s’était fait fort de retrouver le prétendu lord Wilmot et de l’arrêter ; mais il avait demandé pour cela qu’on lui donnât des pleins pouvoirs.

Alors on lui avait remis cette plaque, qu’il n’aurait qu’à exhiber pour acquérir l’assistance d’un ou de plusieurs policemen, aussitôt qu’il en aurait besoin.

Et ceux-ci, dès-lors, s’inclinèrent, tout en trouvant quelque peu étrange d’avoir à obéir à un chef en guenilles.

– Eh ! dit John en souriant, vous avez cru que je dévalisais Son Honneur ?

Et il montrait en souriant d’un air moqueur Shoking stupéfait.

– En effet, balbutièrent les deux policemen.

– Son Honneur que vous voyez là, dit John, est un homme excessivement dangereux, que j’ai été chargé d’arrêter.

– Ne croyez pas un mot de cela ! s’écria Shoking, cet homme est un imposteur !

– Bah ! dit John, c’est ce que nous verrons à Scotland Yard.

Et, s’adressant aux policemen :

– Allons, vous autres, dit-il, donnez-moi un coup de main.

– Que voulez-vous faire ? demanda l’un des agents.

– Je veux que vous m’aidiez à reconduire monsieur.

– Où cela ?

– À Scotland Yard.

Shoking se débattait comme un beau diable.

– Mes amis, disait-il aux policemen, ne croyez pas cet homme, qui est un voleur et un misérable ; cette plaque qu’il vous montre, il l’a volée.

– La preuve que je ne suis pas un voleur, dit John, c’est que vous pouvez fouiller Son Honneur et vous verrez que je ne lui ai rien pris.

– Parce que tu n’as pas eu le temps, misérable, répondit Shoking.

Notre héros avait su trouver un accent d'autorité qui intimida quelque peu les policemen.

– Allons à Scotland Yard, disait John, et vous verrez que j'ai le droit de faire ce que j'ai fait.

Les policemen se regardaient, hésitant.

Enfin, l'un d'eux parut avoir trouvé la solution de cette question épineuse et embarrassante.

Il dit à John :

– Vous prétendez être un agent supérieur de la police ?

– Voyez ma plaque.

– Et vous, continua le policeman s'adressant à Shoking, vous dites être un gentleman paisible que cet homme a voulu dévaliser.

– Je le jure, dit Shoking.

– D'où veniez-vous ?

– De Charing cross.

– Où alliez-vous ?

– À Rotherithe où nous sommes.

– Alors, vous connaissez du monde, ici ? dit encore le policeman, et il ne vous sera pas difficile de vous mettre en présence de gens qui affirmeront votre identité.

Mais Shoking avait sans doute de bonnes raisons pour ne pas dire ce qu'il venait faire à Rotherithe et qui il allait visiter, car il répondit :

– Vous vous trompez, je ne connais personne à Rotherithe.

– Alors qu'y venez-vous faire ?

– Me promener.

– En pleine nuit ?

– Je suis un gentleman excentrique, dit froidement Shoking.

Mais cette raison, qui eût satisfait sans doute bon nombre d'Anglais, ne satisfit point le policeman.

– Écoutez, dit-il, ce n'est pas à cette heure-ci qu'il se trouvera du monde à Scotland Yard pour dire si vous avez raison ou si cet homme dit la vérité. Les chefs de police sont couchés, et il faudra attendre demain pour que tout s'éclaircisse.

– Nous attendrons demain, dit John.

– Aussi, reprit le policeman, ce n'est pas à Scotland Yard que nous allons vous conduire.

– Et où cela ? demanda John.

– Vous allez voir. Allons, suivez-nous !

Il fit signe à son compagnon de prendre John par le bras, et il passa en même temps, le sien sous celui de Shoking.

– Mais où voulez-vous me conduire ? demanda pareillement celui-ci.

– Vous le verrez.

Et les deux policemen firent redescendre Shoking et le rough vers le ponton d’embarquement.

On entendit, en ce moment, siffler la machine d’un petit bateau à vapeur qui remontait la Tamise.

– Voilà notre affaire, dit l’un des policemen.

Et il secoua la corde de la cloche du ponton.

À ce bruit, le petit bateau à vapeur, qui aurait passé sans doute devant le ponton sans s’arrêter, se mit à stopper et s’approcha peu à peu.

IV

John, le rough, se serait laissé mener au bout du monde, pourvu qu’on ne le séparât point de Shoking.

Il était bien certain qu’à un moment donné il lui serait facile de se faire reconnaître, et que, par conséquent, il toucherait la prime qui lui avait été promise pour la capture du prétendu lord Wilmot.

Le petit bateau à vapeur, qui passait au large juste au moment où l’un des policemen avait sonné la cloche, s’était donc rapproché tout aussitôt du ponton d’embarquement.

Alors Shoking commença à comprendre.

Le bateau n’était pas destiné à transporter des voyageurs, il servait de chaloupe au bateau-prison.

Car il y a sur la Tamise, auprès de Temple Bar, un vieux navire démâté, rasé comme un ponton, éternellement à l’ancre, et qui sert de violon à tous les maraudeurs du fleuve.

Ce navire s’appelle le *Royaliste*.

Il est commandé par un vieil officier invalide, qui a sous ses ordres, non des matelots, mais des guichetiers.

À l’intérieur, le *Royaliste* est aménagé comme une vraie prison.

Il a trois chaloupes qu’il met à l’eau chaque soir.

Ces chaloupes sont pourvues d’une petite machine à vapeur.

Mais la plupart du temps, elle ne fonctionne pas et est remplacée par quatre matelots, qui manœuvrent la chaloupe à l’aviron.

Pourquoi ?

C’est que ces chaloupes font ce qu’on appelle des rondes de nuit.

La Tamise est immense de largeur, au-dessous du pont de Londres surtout ; et c’est un joli champ de déprédations.

Les docks sont gardés ; chaque barque, chaque magasin ouvrant sur le fleuve est surveillé ; néanmoins les vols sont nombreux ; le *voleur d’eau*, comme on l’appelle, s’attaque à tout, depuis les vieux cordages jusqu’aux planches pourries.

Véritable chiffonnier aquatique, le *ravageur* emporte tout ce qui lui tombe sous la main.

Il est bon nageur ; il plonge à merveille quand il est poursuivi ; il se glisse comme un poisson entre les coques de deux navires, ou leste comme un gabier de misaine, il se réfugie dans la mâture de quelque brick dont l'équipage est à terre.

C'est pour donner la chasse à ces malfaiteurs nocturnes, que l'amirauté a créé le service de nuit, qui a son état-major sur le *Royaliste*.

Et c'était précisément une des trois chaloupes, la *Louisiane*, dont les policemen avaient reconnu la machine à vapeur.

Au coup de cloche, les hommes qui la montaient avaient manœuvré vers le ponton.

– Avez-vous du monde à nous donner ? demanda le chef.

– Oui, répondit le policeman.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Vous allez voir.

Le mécanicien renversa la vapeur et la chaloupe accosta le ponton.

En même temps, le chef de l'équipe sauta dessus et aborda les deux policemen et leurs prisonniers.

– Bon ! dit-il, je vois ce que c'est ; ce gentleman a été dévalisé par ce rough.

– Vous n'y êtes pas, camarade, répondit John d'un ton moqueur.

– Vraiment ?

– Voici ce dont il est question, reprit un des policemen. Cet homme que voilà, – et il désignait John, – prétend qu'il a une mission de la police.

– Et j'ai quelque raison de le prétendre, répondit John, qui montra sa plaque.

– Ce gentleman, poursuivit le policeman, qu'il dit avoir mission d'arrêter, persiste à dire qu'il ne le connaît pas. Tout cela me paraît assez louche, et je crois que vous ferez bien de les emmener tous les deux à bord du *Royaliste*.

– Je ne demande pas mieux, dit John, pourvu que demain on avise à Scotland Yard.

– On avisera, dit le commandant de la chaloupe.

– Mais je proteste ! s'écria Shoking, je proteste, comme tout Anglais libre a le droit de le faire. On ne peut pas arrêter un gentleman sur la dénonciation de ce misérable.

– Protestez, dit John ; si on vous a causé des dommages, vous le ferez valoir demain.

– Allons ! en route ! cria le matelot qui commandait la chaloupe.

Et il poussa Shoking qui, à son grand déplaisir, fut obligé de quitter le ponton et de s'embarquer.

– Je vous les confie, dit le policeman.

– Ils seront entre bonnes mains, répondit le matelot.

John s'était embarqué sans résistance.

– Bah ! disait-il, je ferai valoir la mauvaise nuit que je vais passer. Son Honneur, sir Richardman, ajoutera bien cinq livres à la prime.

– Misérable ! hurlait Shoking, tu seras puni de ton insolence !

La chaloupe vira de bord et remonta vers le pont Londres, tandis que les policemen regagnaient les ruelles étroites de Rotherithe.

Il y avait déjà deux prisonniers à bord ; deux ravageurs qu'on avait surpris, volant du cordage dans un magasin, au bord de l'eau.

On leur avait mis les fers aux pieds et aux mains, et ils étaient couchés au fond de la barque, comme du bétail.

L'un leva les yeux sur Shoking qui continuait à se lamenter et à protester contre les violences dont il était l'objet.

– Tiens, dit-il, il me semble que je te connais, toi.

– Vous vous trompez, dit Shoking.

– C'est un lord, ricana John le rough, tu ne dois pas connaître des lords, toi.

– Bah ! un lord ! c'est Shoking… reprit le prisonnier.

– Du tout, fit Shoking… je me nomme lord Wilmot.

– La ! dit John en s'adressant au commandant de la chaloupe, vous avec entendu, capitaine ?

– Quoi donc ?

– Que ce gentleman a dit qu'il se nommait lord Wilmot ?

– Je l'ai entendu, en effet.

– Et vous en témoignerez au besoin ?

– Sans doute.

Shoking se mordit les lèvres et s'adressa ce court monologue :

– Shoking, mon ami, vous êtes un parfait imbécile. Vous n'avez plus qu'une chose à faire pour compléter votre œuvre, dénoncer la retraite de l'homme gris, votre bienfaiteur, et dire ce que vous alliez faire à Rotherithe.

S'étant ainsi admonesté, Shoking ne parla plus, ne réclama plus.

Seulement il n'eut désormais qu'une idée fixe, échapper à ses gardiens.

Et comme la chaloupe marchait bon train, et qu'on avait négligé d'attacher mons. Shoking, l'ex-mendiant eut une inspiration :

– L'eau est froide, se dit-il, mais je suis bon nageur… et si nous passions en certain endroit, je n'hésiterais pas à faire un plongeon.

Mais pour que Shoking mît à exécution son projet, il fallait que la chaloupe passât en *certain endroit*.

Et Shoking attendit, tout en s’asseyant sans affectation à l’avant de la chaloupe, qui soulevait une écume blanche et remontait le courant.

V

L’endroit où Shoking aurait voulu passer était en effet admirablement propice à ses projets.

Auprès du pont de Londres, sous la troisième arche, se trouvent amarrés une dizaine de petits bateaux à divers propriétaires.

La Tamise, on le sait, n’a pas de quais. Les dernières maisons de la Cité plongent dans l’eau, et ceux qui passent au large, peuvent, du milieu du fleuve, apercevoir de grands magasins ouverts à fleur d’eau.

Les barques amarrées sous le pont de Londres, appartiennent donc à des marchands ou à des armateurs de la cité qui ont journellement affaire dans les docks, et trouvent plus commode de s’y rendre par eau que par terre.

Les arches du pont de Londres sont gigantesques; mais c’est sous la troisième que, par les temps de brouillard, il est le plus prudent de passer.

Le penny-boat, le steamer ou la simple chaloupe qui suivent le chemin en remontant, passent alors au milieu d’une véritable petite flottille. Le courant est moins dur à couper, et on n’y risque pas d’être rejeté contre une des piles du pont.

Shoking savait tout cela et Shoking s’était dit:

– John est plus fort que moi, et à la boxe c’est un homme dangereux; tout à l’heure il m’a renversé sous lui comme il eût fait d’un enfant; mais si nous étions à la nage tous les deux, je ne le craindrais plus… ni lui, ni les matelots de la chaloupe qui, parce que je suis un gentleman, ont négligé de me mettre les fers aux mains et aux pieds.

La chaloupe montait vers London-Bridge à toute vapeur.

Même en été, le brouillard pèse la nuit sur le fleuve jaune.

Par conséquent, par une nuit d’hiver comme celle-là, il était assez opaque pour ne permettre d’apercevoir le pont qu’à une faible distance.

À cent mètres à peine, les arches noires estompèrent la brume, et le matelot commandant cria:

– Nous gouvernons droit sur une des piles du pont: pare à virer.

Celui qui était à la barre donna un vigoureux coup de gouvernail, et Shoking, plongé jusque là dans l’anxiété, eut un battement de cœur.

La chaloupe, changeant brusquement de direction, se dirigeait maintenant en droite ligne vers la troisième arche.

Or ce que voulait Shoking, c'était passer par là où il était à peu près sûr de son affaire, et voici comment :

En supposant que Shoking se fût brusquement jeté à l'eau en pleine Tamise, un cri se faisait entendre, on stoppait sur-le-champ, la chaloupe prenait la dérive et, gouvernée à l'aviron, donnait la chasse au fugitif, qui n'avait pas le temps de faire dix brasses et était repêché sur-le-champ.

Mais si, au contraire, la chaloupe passait au milieu de la flottille de petites barques, elle ne pouvait stopper que difficilement sur-le-champ, car elle courait risque de briser les embarcations à droite et à gauche, et pour peu que Shoking fût plongeur, il avait toutes les chances possibles de s'échapper.

Dès lors, Shoking eut donc un léger battement de cœur, en voyant la chaloupe gouverner droit sur la troisième arche du pont.

Shoking avait toujours passé, au Wapping et dans tous les public-houses où on le rencontrait autrefois, pour un homme doux, timide et pas du tout aventureux.

John le rough, assis à l'avant de la chaloupe, était si content de sa prise, que l'idée que cette prise pouvait lui échapper désormais ne lui vint même pas.

D'ailleurs, il faisait froid, l'eau de la Tamise devait être glacée, et John se fût lui-même traité de fou s'il eût supposé un seul instant que Shoking était homme à braver une pareille température.

Shoking, cependant, était résolu.

Shoking se disait :

– L'eau est froide ; mais, outre qu'il ne fera pas chaud, cette nuit à bord du *Royaliste*, demain matin je passerai très-certainement un fort vilain quart d'heure en comparaissant devant le chef de la police, qui ne manquera pas de m'envoyer à Cold-Bath fields, savoir si un lord comme moi ne peut pas tourner le moulin.

La chaloupe, nous l'avons dit, était montée par quatre hommes, un matelot commandant, un pilote, un mécanicien et un chauffeur, qui, la vapeur renversée, redevenaient de simples matelots et reprenaient l'aviron.

Les deux prisonniers étaient couchés sur le dos ; le matelot commandant s'enveloppait le plus possible dans son manteau, et John le rough supputait le nombre de jours heureux qu'il aurait à vivre sans rien faire, quand il aurait touché le prix de sa trahison.

Le pont se dessinait maintenant dans le brouillard avec une grande netteté, et, par un effet de mirage, il paraissait prêt à se renverser sur la chaloupe.

Shoking profita de l'obscurité complète qui se fit tout à coup pour se rapprocher du bord, et comme la chaloupe entrait à toute vapeur sous l'arche, le matelot commandant tressaillit tout à coup, car il entendit un bruit sourd et quelque chose comme un clapotement.

– Un homme à l'eau ! cria-t-il.

Mais un nouveau bruit, identique au premier, se fit, suivi d'un juron.

C’était John le rough qui, lui aussi, s’était jeté dans la Tamise à la poursuite de son prisonnier.

– Stoppe ! cria le matelot commandant.

Mais celui qui était à la barre répondit :

– C’est impossible ici ; au delà du pont…

… … … … …

Et en effet, la chaloupe passa sous l’arche et pendant ce temps, Shoking plongeant sous la barque, nageait entre deux eaux, profitait de l’obscurité et faisait le moins de bruit possible.

Mais John le rough le suivait de près.

Lui aussi était bon nageur, et il tenait trop à son prisonnier pour renoncer ainsi à sa poursuite.

Alors, dans les ténèbres opaques qui régnaient sous l’arche, commença une lutte vraiment fantastique.

Shoking nageait rapidement, mais le rough le suivait de près.

Ils ne se voyaient ni l’un ni l’autre, mais ils se devinaient au clapotement de l’eau qu’ils soulevaient.

– Je finirai bien par t’atteindre ! criait John : à moi de la chaloupe, à moi !

La chaloupe avait fini par s’arrêter.

Mais Shoking passait comme une anguille à travers les barques, et tout à coup John n’entendit plus rien.

C’est que Shoking était parvenu à se hisser dans un bateau et à s’y tenir immobile.

– Ah ! brigand ! ah ! coquin de lord ! hurlait John que le froid saisissait, je le rattraperai ! …

La chaloupe avait allumé son fanal de poupe ; elle manœuvrait en arrière et redescendait maintenant vers le pont.

Soudain les rayons du fanal percèrent les ténèbres qui régnaient sous l’arche, et John jeta un cri.

Il avait aperçu Shoking debout dans une barque.

– Ah ! je te tiens ! s’écria-t-il.

Et, en deux brassées, il eut atteint le bateau et se cramponna au bordage.

Mais Shoking avait saisi un aviron qui se trouvait au fond de la barque et comme le rough se soulevait hors de l’eau, il jeta un cri terrible.

Shoking lui avait appliqué sur la tête un vigoureux coup d’aviron, et le flot noir de la Tamise s’était refermé aussitôt sur John le rough…

La chaloupe arrivait en ce moment.

Mais déjà Shoking avait disparu.

Il s’était rejeté à l’eau, et nageait vigoureusement vers le bord, que la chaloupe était encore engagée au milieu des petites barques qui gênaient de plus en plus la manœuvre.

Shoking était sauvé !

VI

Shoking n’avait peur que d’un homme, le rough.

Or, le rough avait disparu sous l’eau, et il était probable que s’il n’était pas mort du coup d’aviron, du moins il s’était noyé.

Dès lors, Shoking n’avait plus peur.

Car le rough seul pouvait affirmer avec quelque autorité que Wilmot et Shoking ne faisaient qu’un, et, par conséquent, faire arrêter Shoking comme complice de l’homme gris, que la police recherchait.

Quant aux hommes de la chaloupe, Shoking s’en moquait.

Bien avant qu’elle ne se fût débrouillée au milieu des petits bateaux, Shoking avait touché le bord, et il s’était retrouvé dans les ténèbres.

La Tamise, nous l’avons dit, n’a pas de quais, et elle baigne le pied des maisons.

Celle auprès de laquelle Shoking aborda était un magasin d’huile de foie de morue, dont les portes, qui donnaient sur la rivière, demeuraient ouvertes, une température humide et basse convenant à cette sorte de marchandise.

Il n’y avait qu’un seul gardien dans ce magasin, où Shoking se glissa.

Mais ce gardien valait une patrouille entière.

C’était un de ces gros chiens de Terre-Neuve, chiches de voix, qui dédaignent d’aboyer, mais sautent à la gorge d’un homme et l’étranglent tout net.

Shoking entendit un sourd grognement, puis il vit luire dans l’obscurité deux points lumineux.

Mais il était dit que cette nuit-là Shoking se tirerait à son honneur des plus grands périls.

Il avait échappé au rough, il s’était sauvé des mains de ceux qui faisaient la police de la Tamise ; sa mémoire devait lui rendre clémente la terrible mâchoire du chien.

Shoking était un enfant de la cité de Londres ; il savait tout ou à peu près ; il avait mendié, couché, travaillé même, à peu près partout.

On l’avait employé dans les docks à porter des fardeaux, et sur les navires à décharger des gueuses de lest.

Seulement, le plus beau temps de sa misère avait été aussi le plus bel âge de sa paresse, et quand Shoking avait touché le salaire de trois jours de travail, il avait huit jours de fainéantise sur la planche.

Or donc, le grognement et les deux points lumineux fixés sur lui firent surgir dans sa mémoire, avec la spontanéité de l'éclair, un double souvenir.

Il se rappela qu'au dock Sainte-Catherine, il avait travaillé pour le compte d'un marchand d'huiles, M. Simpson, et que ce M. Simpson, qui avait un magasin sur la Tamise, avait un chien du nom de Sultan.

Aussitôt, et comme les deux points lumineux s'agitaient dans l'espace, semblables à des étoiles filantes, et que le terrible gardien s'élançait sur lui, Shoking cria :

– Paix donc, Sultan !

Les deux points lumineux s'arrêtèrent et le grognement s'éteignit aussitôt.

– Hé ! mon petit Sultan, dit Shoking d'une voix caressante, tu ne reconnais pas les amis ?

Évidemment flatté de s'entendre appeler par son nom, le chien s'était calmé subitement.

– Mon petit Sultan ! répéta Shoking avec câlinerie.

Alors le chien s'approcha, non plus menaçant et la gueule ouverte, mais en chien intelligent qui veut savoir à qui il a affaire.

Shoking étendit hardiment la main et se mit à caresser le terre-neuve.

Cependant celui-ci ne se fût pas laissé prendre peut-être à ces amabilités, si Shoking n'eût été ruisselant de cette eau noire, limoneuse et salée de la Tamise.

Or, la spécialité première d'un terre-neuve étant de sauver les gens qui se noient, il était évident que la sympathie de Sultan était acquise à Shoking, du moment où celui-ci sortait de l'eau.

Et comme si le chien eût su comprendre textuellement ses paroles, Shoking lui dit encore :

– Je ne suis pas un voleur, mon bon Sultan, et tu n'as rien à craindre pour ton huile, pouah ! mais j'ai failli me noyer…

Le chien comprit-il ? Nous n'oserions l'affirmer : mais il se frotta contre Shoking avec un grognement d'amitié, et dès lors, Shoking fut chez lui.

À l'abri dans le magasin, sûr que, si on le venait poursuivre jusque-là, le chien ferait son métier de gardien, Shoking attendit.

Il attendit que la chaloupe eût exploré la Tamise dans tous les sens, en amont et en aval du pont de Londres.

Comme le brouillard est sonore, il entendit même retentir au loin la voix du matelot commandant qui disait :

– Après ça, camarades, ça ne nous regarde qu'à moitié. Nous n'avons rien de commun avec les policemen, et il n'y a que la police de la Tamise qui nous regarde. On nous confie deux hommes, ils se sauvent… nous ne pouvons pas les rattraper… bonsoir !…

Et Shoking aperçut dans le brouillard le fanal de la chaloupe qui virait de bord et qui remontait vers le pont de Londres, sous lequel elle disparut de nouveau.

Alors il se dit :

– Je suis déjà bien mouillé, je ne risque pas grand'chose à me rejeter à l'eau, d'autant mieux que j'ai de l'argent dans ma poche et que je connais un fripier dans le Borough, de l'autre côté de la Tamise, qui me louera des habits secs pour une demi-couronne.

Sur cette réflexion, Shoking caressa une seconde fois le chien et lui dit :

– Adieu, Sultan… tu es un chien fidèle… et je le dirai à ton maître quand je le verrai…

Puis il piqua résolûment une tête dans la Tamise.

Jamais un homme ne se jette impunément à l'eau, en présence d'un terre-neuve.

Sultan n'était peut-être pas fâché, du reste, d'avoir un prétexte pour quitter son poste.

À peine Shoking commençait-il à nager vigoureusement, qu'il entendit l'eau clapoter auprès de lui et qu'il sentit sur son visage la chaude haleine du chien.

Sultan nageait côte à côte avec Shoking.

– Oh ! oh ! fit celui-ci, pas de bêtises, mon ami, ne va pas t'imaginer que je me noie au moins. Tu me ferais boire plus qu'à ma soif, en croyant me sauver.

Mais Shoking avait mal jugé Sultan.

Sultan était un chien intelligent, qui avait tout aussitôt apprécié le mérite de Shoking, comme nageur, et c'était simplement pour lui faire la conduite qu'il s'était mis à l'eau.

Il se contenta donc de nager auprès de lui, comme un camarade, et il se paya le plaisir d'aborder de l'autre côté de la Tamise, à cent mètres au-dessous du pont de Londres, tout auprès de Shoking.

Shoking était haletant, néanmoins il crut poli de faire ses compliments à Sultan.

– Tu es un bon chien, répéta-t-il, je le dirai à ton maître. Adieu, Sultan.

Et il le caressa.

Le chien eut un grognement amical ; puis il pensa que Shoking n'avait plus besoin de lui, et il se remit tranquillement à l'eau pour regagner le magasin d'huile, tandis que Shoking gagnait une des ruelles étroites du Borough.

Hélas ! Shoking ne se doutait pas que Sultan, ami si intelligent jusque-là, allait commettre à son préjudice la plus déplorable des bévues.

En effet, comme il était déjà au milieu de la Tamise, le chien heurta son poitrail à quelque chose de mou et de flasque qui flottait sur l'eau.

Il flaira et reconnut un homme.

Cet homme n'était autre que John le rough, évanoui à la suite du coup d'aviron.

Et le chien, obéissant à son instinct de sauveteur, prit les haillons du rough à pleines dents, et se mit à tirer l'homme évanoui après lui, nageant vigoureusement dans la direction du magasin.

Après s’être montré l’ami de Shoking, Sultan commettait la déplorable action de sauver son ennemi mortel.

Ah ! si Shoking l’avait su, comme il eût retiré sur-le-champ son estime et son amitié au terre-neuve.

Mais Shoking, en ce moment, était à la recherche du fripier qui lui pourrait louer des habits secs et lui faire prendre un air de feu devant le poêle.

VII

Le Borough est le quartier situé sur la rive droite de la Tamise, qu'on trouve au bout du pont de Londres.

À l'ouest s'étend le Southwark ; à l'est, toujours sur la même rive, Rotherithe.

Très-bruyant le jour, ce quartier est noir et silencieux la nuit.

Au delà des larges voies qui rayonnent à l'entour de la gare de London-Bridge, on trouve des ruelles étroites et sombres dans lesquelles vit une population industrieuse et interlope.

Il y a une rue, dont les maisons sont hautes et noires, qui est pleine de fripiers.

Le fripier ferme sa boutique fort tard ; cela tient peut-être à ce que les gens qui ont recours à lui, et que retient une certaine honte, préfèrent s'aller affubler la nuit des habits d'occasion dont ils ont besoin.

Shoking, par exemple, n'avait pas de tels préjugés, et s'il eût eu besoin de se vêtir en gentleman, il serait tout aussi bien entré chez son ami Sam en plein jour et au grand soleil.

Donc, si Shoking entra dans la rue des fripiers à dix heures du soir et alla frapper à la porte de Sam, c'est que ses vêtements étaient ruisselants et qu'il avait absolument besoin d'en changer.

Sam est l'abréviation familière de Samuel.

Celui qui portait ce nom était un petit juif entre deux âges qui faisait plus d'un métier.

Il était fripier, prêteur d'argent, expert en matières d'or et d'argent, et il avait inventé un outil pour percer les perles.

Avec tout cela, il n'était pas riche, en dépit des commérages du quartier, qui le croyait millionnaire, et le plus clair de son bien était une jolie fille du nom de Katt, qui trônait dans sa boutique depuis le matin jusqu'au soir.

Katt était la fille unique de Sam, qui était veuf depuis de longues années.

Elle savait attirer les chalands, retenir les indécis et les décider à acheter, pousser à la dépense ceux dont la bourse paraissait bien garnie, et le vieux juif avait coutume de dire que Katt était sa meilleure marchandise.

Ce fut donc à la porte de Sam que s'en alla frapper Shoking.

Sam était absent ; il s'en était allé dans Hay-Markett acheter la défroque d'un gentleman qui partait pour les Indes.

Katt était seule.

Elle connaissait Shoking pour l'avoir vu, tout dernièrement, s'habiller des pieds à la tête avec l'argent de lord Palmure.

– Bonjour, gentleman, lui dit-elle.

Shoking fut évidemment flatté de l'appellation et il répondit :

– Bonsoir, miss Katt, vous êtes vraiment aussi jolie que la fille d'un lord de Belgrave square.

Puis il s'approcha du comptoir, sur lequel brûlait une petite lampe à esprit de vin, dont les rayons tombèrent sur ses habits ruisselants et couverts de boue en maint endroit.

– Ah ! mon Dieu ! fit la jeune fille, que vous arrive-t-il donc, monsieur Shoking ?

– Hélas ! un malheur, comme vous voyez. Je suis tombé dans la Tamise et j'ai failli me noyer.

– Vous êtes tombé dans la Tamise ?

– Oui. J'avais peut-être trop bien dîné et je ne marchais pas très-droit en sortant de la taverne de la Tempérance, qui est bien celle de Londres où on se grise le plus facilement. J'ai traversé la Cité, je suis descendu par Sermon lane pour gagner le bateau-ponton et attendre le penny-boat. Il faisait très-noir et, dame ! au lieu de mettre le pied sur le ponton…

– Vous l'avez mis à côté ?

– Justement.

– Et vous êtes tombé à l'eau ?

– Comme vous le dites, ma jolie Katt. C'est pourquoi vous me voyez ici à pareille heure. Vous pensez bien que je ne puis rester ainsi.

– Oh ! certainement non.

Et, tout en écoutant Shoking, Katt jetait un coup d'œil sur la coupe de ses habits et se disait :

– Voilà qui ne sort pas de notre boutique. Il paraît qu'il a fait fortune, ce bon Shoking.

Puis tout haut et avec quelque embarras :

– Je ne sais vraiment, monsieur Shoking, si j'aurai des habits assez convenables pour vous.

Shoking sourit :

– Écoutez, ma petite Katt, dit-il, je puis bien me confier à vous. Je vais à Rotherithe voir des parents qui ne sont pas riches et que j'aime autant ne pas humilier, car il faut vous dire que j'ai fait un petit héritage et que je suis à mon aise.

– Ah ! vraiment ? fit Katt.

– Mon Dieu, oui, dit Shoking, j'ai quelque chose, à présent, comme trois cents livres de revenu.

– Un joli denier, murmura Katt.

– Par conséquent, je vais vous demander la permission de décrocher cette vareuse, ce chapeau goudronné et ce pantalon bleu, et d'aller passer le tout dans votre arrière-boutique.

Katt prit une perche munie d'un crochet et enleva au râtelier qui régnait tout le long des murs de la boutique, les objets que lui désignait Shoking.

Après quoi elle poussa une porte, qui laissa voir une chambre au milieu de laquelle ronflait un poêle de faïence.

– Voulez-vous une chemise ? dit-elle encore.

– Une chemise et des bas, dit Shoking.

Et il passa dans cette seconde chambre, qui servait à *l'essayage*, comme on dit, et dans laquelle il y avait une grande glace qui permettait aux clients de se voir de la tête aux pieds.

Shoking referma la porte.

Puis, en un tour de main, il se fut débarrassé de ses habits mouillés, se roula ensuite dans une couverture de laine, afin de se sécher, et demeura quelques minutes auprès du poêle.

Après quoi il fit sa toilette nouvelle et posa crânement, en arrière de sa tête, le chapeau goudronné.

– J'ai l'air d'un vrai matelot de Sa Majesté, se dit-il alors, et, si je rencontre les deux policemen qui voulaient m'envoyer coucher sur le *Royaliste*, ils ne me reconnaîtront pas.

En effet, Shoking était tout à fait métamorphosé.

Il reprit sa bourse dans la poche du pantalon qu'il venait de quitter, et repassa dans la boutique.

– Vous devez être plus à votre aise ainsi ? lui dit Katt en souriant.

– Ah ! cela est vrai, fit-il.

En même temps il ouvrit sa bourse et posa une demi-guinée sur le comptoir.

– Mais pourquoi payez-vous maintenant ? monsieur Shoking, dit Katt, puisque vous me laissez vos autres habits.

– C'est que je ne suis pas sûr de revenir moi-même les chercher.

– Ah !

– J'enverrai peut-être mon domestique, ajouta le bon Shoking avec une naïve emphase.

Et comme Katt s'apprêtait à prendre sur la demi-guinée un modeste salaire et à lui rendre la monnaie, il lui dit :

– Gardez tout, ma chère.

Katt fut littéralement éblouie et son étonnement durait encore que Shoking était déjà loin.

Shoking avait besoin de rattraper le temps perdu.

– L’homme gris ne doit pas savoir ce que je suis devenu, pensait-il, et je dois pourtant lui porter des nouvelles de John Colden.

Ce disant, Shoking arpentait Troley street, arrivait dans Élisabeth street et s’engageait dans le dédale de petites ruelles qui séparent le Borough de Rotherithe.

Une demi-heure après, il arrivait en face de la chapelle dans le cimetière de laquelle, la veille de l’exécution de John Colden, s’étaient assemblés les chefs fenians, l’abbé Samuel et l’homme gris.

Mais Shoking n’entra point dans le cimetière.

Il s’en alla, au contraire, au public-house qui se trouvait en face.

Le public-house ne renfermait que deux buveurs et le landlord.

Celui-ci cligna imperceptiblement de l’œil en voyant Shoking s’attabler.

Puis il quitta son comptoir, puisa une chope de stout et la porta à Shoking, auquel il dit tout bas :

– Ces gens-là vont s’en aller. Attendez.

– Oui, fit Shoking d’un signe de tête.

Le landlord ne se trompait pas. Les deux hommes, qui étaient des ouvriers du port, achevèrent leur pinte d’ale, jetèrent six pence sur la table et s’en allèrent.

Alors Shoking s’approcha du comptoir :

– Comment va-t-il ? dit-il tout bas.

– Assez bien ce soir, et la fièvre se dissipe.

– Peut-on le voir ?

– Oui, mais attendez que je ferme. Depuis hier, il y a des figures sinistres dans le quartier, et je me méfie.

Shoking tressaillit.

– Serions-nous donc découverts ? dit-il.

– Je ne sais pas… mais j’ai peur… murmura le landlord.

VIII

Le land lord alla donc poser les volets à la devanture du public-house, éteignit le bec de gaz qui brûlait au-dessus du comptoir et ne laissa allumée qu'une petite lampe à schiste.

Puis il revint s'asseoir auprès de Shoking :

– Oui, lui dit-il, j'ai peur… figurez-vous que depuis hier soir, on voit dans Rotherithe une foule de visages inconnus. Les uns font le tour de la chapelle et du cimetière, les autres viennent ici boire et regardent partout.

– Vous pensez donc, dit Shoking, que ce sont des gens de police ?

– Je le crains ; seulement, jusqu'à présent, une chose me rassure, reprit le landlord.

– Laquelle ?

– Je crois bien qu'ils ont vent que le condamné enlevé sur l'échafaud par les fenians est dans Rotherithe, mais ils ne savent pas où.

– Ah ! vous croyez ?

– Oh ! j'en suis sûr ; je crois même que le dernier endroit qu'ils soupçonnent, c'est ma maison.

– Dieu vous entende ! murmura Shoking avec émotion.

– Malheureusement, poursuivit le landlord, John est hors d'état de quitter le lit. Il a éprouvé une si grande émotion sur l'échafaud que, vous le savez, il a été fou pendant quarante-huit heures.

– Oui, certes, je le sais, dit Shoking.

– Maintenant, il a retrouvé sa raison, mais le médecin qui le voit, dit qu'il ne pourra pas quitter le lit avant huit jours ; et d'ici là, je tremblerai à toute minute.

– Mais, dit Shoking, en admettant qu'il pût s'en aller tout de suite, où irait-il ?

– Je ne sais pas. Londres est si grand !…

– Enfin, reprit Shoking, l'essentiel est qu'il se rétablisse. Nous ne pouvons pas avoir fait pour rien un si grand effort. Puis-je le voir ?

– Oui, nous allons descendre.

Le landlord s'en retourna vers la porte, et l'entre-bâilla.

Puis il jeta un regard furtif sur les abords du public-house.

– Personne ! dit-il.

Il ferma la porte, revint auprès de Shoking et prit la petite lampe à schiste.

Après quoi, il souleva la trappe de la cave qui se trouvait auprès du comptoir.

On descendait dans la cave, non par un escalier, mais par une de ces échelles à degrés larges et plats qu'on appelle *échelles de meunier*.

Le landlord passa le premier et Shoking le suivit.

La cave du public-house ressemblait à toutes les caves.

Elle était carrée et ne paraissait pas avoir d'autre issue.

Des tonneaux de plusieurs dimensions étaient rangés tout à l'entour, et l'un de ces tonneaux était haut de près de deux mètres.

Le landlord s'en approcha, tourna le robinet placé au centre et tout aussitôt le fond s'ouvrit, tournant, comme une porte, sur des gonds invisibles.

Alors Shoking vit un passage dans lequel, en se baissant un peu, deux hommes pouvaient marcher de front.

C'était le chemin de la cachette où était John Colden, le condamné à mort.

Une fois entrés dans le tonneau, le landlord, qui avait toujours la petite lampe à la main, pressa un ressort, et le fond mobile reprit sa place accoutumée, de telle façon que si alors on était descendu dans la cave, on n'aurait pas remarqué cette futaille plus que les autres.

John Colden était couché dans une sorte de salle basse à l'extrémité de ce corridor auquel le tonneau servait d'entrée.

Cette salle prenait de l'air par un trou percé dans une voûte au-dessus de laquelle passait un des nombreux égouts dont la ville de Londres est sillonnée ; et elle n'était pas éclairée par la lumière du jour.

Auprès d'un lit de camp était une lampe qui brûlait sur une petite table.

Assis devant cette table, Shoking aperçut un homme de haute taille, au front basané, qui n'était autre que celui des quatre chefs fenians qui venait d'Amérique.

John n'avait plus ni la fièvre ni le délire, sa raison lui était revenue, et il reconnut Shoking.

– Comment vas-tu, mon pauvre ami ? dit Shoking en lui prenant la main.

– Je ne souffre pas, dit John, mais je suis anéanti, je n'ai aucune force, et il me semble que je ne pourrais pas me tenir debout.

– La force te reviendra, dit Shoking.

John Colden eut un sourire mélancolique.

– Vous vous êtes tous donné bien du mal pour me sauver, dit-il.

– C'était notre devoir, dit Shoking, tous pour un, un pour tous.

– Il n’est arrivé malheur à personne ? demanda encore John Colden.

– À personne, jusqu’à présent…

– L’homme gris ?…

– Il est aussi bien caché que toi.

– L’enfant ?…

– À l’abri de toute poursuite derrière les murs de Christ’s hospital.

– Et toi ?…

– Ah ! moi, dit Shoking en souriant, je l’ai échappé belle cette nuit.

– Vraiment ?

– Tu vas voir…

Et Shoking raconta à John Colden ses aventures de la soirée.

– Vois-tu, dit gravement John Colden, ce n’est ni la police ni les ennemis naturels de l’Irlande qu’il nous faut craindre, ce sont les traîtres !

– Oh ! dans tous les cas, fit Shoking, ce n’est pas celui-là qui nous gênera désormais.

Il faisait allusion à John le rough.

– Tu es sûr de l’avoir tué ?

– Dame ! répondit naïvement Shoking, je l’ai étourdi suffisamment pour qu’il se noie, dans tous les cas.

John essaya de se soulever, mais les forces lui manquèrent.

– Voilà qui est bizarre, fit-il en souriant ; je n’avais pas peur de la mort, je marchais à l’échafaud, résigné et d’un pas ferme… on me sauve et la peur me prend… à telle enseigne que j’ai manqué en mourir.

– L’homme gris, répondit Shoking, m’a expliqué cela ; mais je ne suis pas un savant comme lui, et je ne me rappelle par les mots baroques dont il s’est servi.

En parlant ainsi, Shoking tira sa montre.

Car il avait une montre maintenant, le mendiant Shoking, dont le rêve, jadis, était d’être un *pauvre présenté* à la Workhouse de *Mile end road*.

– Par saint George, dit-il, l’homme gris, qui ne m’a pas vu depuis deux jours, doit me croire mort ou prisonnier. Minuit ! je file, et je vais lui porter de tes nouvelles.

Sur ces mots, Shoking serra la main du malade et reprit avec le landlord le chemin du tonneau.

Cinq minutes après, il quittait le public-house, dont les abords étaient toujours déserts.

Cependant comme il longeait le cimetière, un bruit confus et presque imperceptible arriva à son oreille.

La nuit était noire et le brouillard épais.

Shoking s’arrêta.

Alors le bruit lui parut plus distinct.

C’étaient deux voix d’hommes causant tout bas dans le cimetière.

À force de regarder, Shoking finit par distinguer deux ombres noires au-dessus d’une tombe, et il ne douta plus que ce ne fussent les deux personnes qu’il entendait causer.

Alors Shoking se coucha à plat-ventre et colla son oreille au sol.

La terre, comme on le sait, est toujours sonore, en hiver surtout, et le procédé qu’employait Shoking est connu de toute éternité.

L’Indien dans la savane, l’Arabe au désert, le chasseur au fond des bois, quand ils veulent entendre à une grande distance, se couchent et appliquent leur oreille sur le sol.

Shoking, demeuré debout, n’eût saisi que par lambeaux la conversation de ces hôtes nocturnes du cimetière.

Son oreille collée à terre, il entendit fort distinctement ce qu’ils disaient.

Et il se prit à écouter avec attention.

IX

Ce que ces hommes, dont la voix, était du reste parfaitement inconnue à Shoking, disaient entre eux, pouvait être tout à fait insignifiant pour lui et ne se rapporter ni à John Colden, ni à l'homme gris, ni même à lui, Shoking.

À Londres, il y a toujours une certaine quantité de vagabonds qui se trouvent sans gîte.

Comme on les traque dans les rues, et que les policemen les conduisent aux postes de police, les uns se réfugient dans les parcs et couchent sur une branche d'arbre ; les autres ne dédaignent pas d'enjamber la clôture d'un cimetière et d'aller chercher un asile parmi les morts.

Ces deux hommes qui causaient tout bas pouvaient donc appartenir à cette catégorie de gens sans aveu qui ne trouvent ni feu ni abri, la nuit venue.

Cependant, aux premiers mots qu'il entendit, Shoking, s'applaudit d'avoir prêté l'oreille.

L'un de ces deux hommes disait :

– Vois-tu, je suis sûr de ce que j'avance.

– Tu crois qu'on l'a caché dans Rotherithe ?

– Oui.

– Mais comment peux-tu le savoir ?

– J'étais devant Newgate la nuit même de l'exécution, et je vais te dire comment j'y étais…

– Voyons ?

– Je n'ai jamais manqué d'aller voir pendre depuis dix ans.

Par conséquent, je m'étais mis en route dès six heures du soir.

Voilà que, dans Farringdon road, je trouve tant de monde, mais tant de monde, que je me doute qu'il y a quelque chose d'extraordinaire. Puis j'entends parler le patois des côtes d'Irlande, que je comprends et que je parle moi-même très-bien, attendu que lorsque j'étais matelot, je suis resté deux ans à Cork.

La foule marchait et je me laissais entraîner par elle ; un homme m'adressa la parole en irlandais et me dit :

– A-t-on donné le signal ?

Je réponds à tout hasard et dans la même langue :

– Pas encore.

Mon interlocuteur reprend :

– C'est du haut de Saint-Paul, n'est-ce pas ?

– Je crois que oui.

Emporté par la foule, je me trouve dans Old Bailey.

– Ça fait que tu as tout vu ?

– Tout, et j'ai suivi la foule quand elle s'est retirée, emportant le pendu qui avait perdu connaissance. Je crois bien qu'il n'y avait que moi d'Anglais dans tout ce monde.

– Mais comment sais-tu ?…

– Attends donc ! Les policemen bousculés, les Irlandais sont descendus au pas de course vers la Tamise ; comme j'étais au milieu d'eux, j'ai été porté par le flot, et j'ai pu voir quatre grands gaillards sauter dans une barque, y coucher le pendu et pousser au large.

– Ça ne prouve encore rien.

– Mais si, car la barque a pris la dérive et je l'ai suivie des yeux.

– Dans la direction de Rotherithe ?

– Oui.

– Mais qui te dit qu'elle s'y est arrêtée ?

– Attends encore… Le lendemain, je descends à Charring cross et je prends le penny-boat pour m'en aller à Greenwich. Nous touchons à London-Bridge, et voilà que, parmi les passagers qui montent à bord, je reconnais un des quatre hommes qui avaient emporté le pendu dans la barque.

Quand le penny-boat a touché à Rotherithe, cet homme est descendu.

– Et tu n'as pas eu l'idée de le suivre ?

– Non, parce que je n'avais pas encore lu dans les journaux qu'il y avait une prime de cent livres pour qui découvrirait l'endroit où on a caché le condamné.

Mais quand j'ai su cela, je me suis dit que le pendu devait être à Rotherithe et qu'un jour ou l'autre je retrouverais mon grand Irlandais, que je le suivrais alors… et que je finirais bien par découvrir la retraite de John Colden.

– Et c'est pour cela que nous passons ici les nuits et les jours ?

– Oui.

– Jusqu'à présent nous n'avons rien vu… rien trouvé…

– Patience ! cela viendra.

Shoking n'en entendit pas davantage : il était fixé.

Il se releva donc sans bruit et s'éloigna sur la pointe du pied.

– Voilà deux gaillards qu'il faudra surveiller, se dit-il ; mais le mal n'est pas aussi grand que je le supposais. Ce n'est pas la police de Scotland Yard qui est sur nos trousses, c'est une police particulière, née de la spéculation privée. On assommera les deux drôles, et tout sera dit.

Cette réflexion faite, Shoking reprit le chemin du Borough, en prenant ses jambes à son cou.

Il y a plus d'une lieue de Rotherithe au Southwark, mais Shoking n'avait jamais été plus alerte et plus jeune.

Il regagna donc le Borough, puis le Southwark et arriva enfin dans la cathédrale des catholiques, Saint-George church.

Les alentours de l'église étaient déserts, et un silence profond régnait sur la place qui sert de ceinture au cimetière.

La flèche du clocher se perdait dans le brouillard. Cependant, tout en haut, on voyait une petite lumière, qui ressemblait à une étoile perdue dans ce ciel nuageux.

Shoking regarda cette lumière et il eut un battement de cœur.

– Allons, se dit-il, le maître a été sage, il n'est pas sorti ce matin.

Et Shoking se mit à suivre la grille qui entourait le cimetière et arriva à cette porte que le sacristain ouvrait au petit jour et par laquelle la malheureuse mère de Dick Harrisson s'introduisait dans le champ du repos, pour venir prier sur la tombe de son enfant.

Cette grille était entre-bâillée.

Shoking la poussa et pénétra dans le cimetière.

Maintenant il ne tremblait plus, comme cette nuit où il était venu, en compagnie de l'homme gris, déterrer la bière de Dick Harrisson.

Shoking n'avait plus peur des morts, Shoking était devenu philosophe et esprit-fort en la société de l'homme gris.

Ce fut donc d'un pas assuré qu'il s'achemina, au travers des tombes, vers cette petite porte qui se trouvait derrière l'église.

Puis il frappa doucement.

La porte s'ouvrit, mais aucune lumière n'apparut, et Shoking entra dans l'église, qui était plongée dans les ténèbres.

– Est-ce vous ? dit une voix.

– C'est moi, répondit Shoking.

Alors une main prit la sienne et la voix ajouta :

– Venez… il est là-haut… il vient de rentrer…

– Comment ! dit Shoking, il a osé sortir ce soir encore !

– Oui.

– Quelle imprudence !

Le vieux sacristain, car c'était lui à qui avait affaire Shoking, le conduisit jusqu'à l'entrée du clocher et lui fit poser le pied sur la première marche.

– Maintenant, dit-il, vous savez le chemin ?

– Oui. C'est tout en haut.

– Moi, je reste ici et je veille, dit le vieillard.

Shoking monta jusqu'à cette petite salle que nous connaissons et dans laquelle Jenny l'Irlandaise et son fils s'étaient cachés pendant deux jours et deux nuits.

Cette salle servait maintenant d'asile à l'homme gris qui avait, depuis le sauvetage de John Colden, toute la police de Londres à ses trousses. Shoking le trouva assis devant une petite table couverte de papiers et de livres.

Il lisait et fumait.

– Ah ! te voilà, dit-il en regardant Shoking. D'où viens-tu donc ?

Shoking raconta succinctement toutes ses aventures de la soirée.

L'homme gris fronça légèrement le sourcil quand Shoking en arriva à cette conversation qu'il avait entendue dans le cimetière de Rotherithe.

– Il est certain, dit-il enfin, que John ne peut rester éternellement à Rotherithe.

– Mais s'il sort et qu'on le prenne ?… observa Shoking.

– Tu dis qu'il a retrouvé la raison ?

– Oui.

– Qu'il n'a plus la fièvre ?

– Non.

– Alors, je puis agir.

Et, comme Shoking paraissait ne pas comprendre, l'homme gris ajouta :

– J'ai le moyen de rendre John méconnaissable, et, de blanc et blond qu'il est, le faire mulâtre avec des cheveux noirs et crépus.

Alors, tu comprends que Calcraff lui-même ne le reconnaîtrait pas.

– Mais, dit Shoking, pourquoi n'avoir pas usé de ce moyen tout de suite ?

– Parce que son état de fièvre ne le permettait pas, dit l'homme gris. Je l'aurais tué…

– Et… maintenant ?

– S'il n'a plus la fièvre, je réponds de lui.

À ces dernières paroles, Shoking se gratta l'oreille, et l'homme gris se prit à sourire.

– Je gage que tu as quelque chose à me dire ? fit-il.

– Oui, dit Shoking.

– Eh bien ! va, je t'écoute…

Et l’homme gris roula avec flegme une cigarette entre ses doigts…

X

Shoking s’était gratté l’oreille ; mais il ne faudrait pas en conclure qu’il fût excessivement embarrassé.

En Angleterre, l’art oratoire est un jeu ; le peuple est convié aux meetings ; il entend parler, il apprend à parler, il sait parler au besoin.

L’éducation politique est universelle ; et par conséquent chacun sait exprimer sa pensée.

Les uns vont droit au but ; les autres préfèrent le chemin fleuri des circonlocutions et savent tourner les difficultés.

Shoking appartenait à cette dernière école, la pensée de son discours n’était jamais que dans le post-scriptum.

– Maître, dit-il, jamais l’Irlande n’a eu si grand besoin d’être dirigée.

– Tu crois ? fit l’homme gris.

– La lutte existait dans l’ombre, poursuivit Shoking. L’Angleterre savait bien que l’Irlande conspirait, mais elle méprisait l’Irlande.

– Ah ! vraiment ?

– Aujourd’hui, reprit Shoking, encouragé par cette petite phraséologie qui avait son mérite relatif, l’Irlande est sortie des ténèbres.

– Ah ! ah !

– Elle a jeté le masque, elle a défié sa vieille ennemie, elle a amené la lutte au soleil.

– Après ?

– L’Irlande a osé ravir un condamné à l’échafaud, poursuivit Shoking, qui le prenait de plus en plus au sérieux.

L’Irlande est forte et l’Angleterre a peur.

– Continue, continue, dit l’homme gris en souriant ; tu parles comme feu O’Connell.

– Elle est forte et elle est faible, ajouta Shoking, usant des oppositions familières aux grands orateurs.

– Explique-toi.

– Elle était forte hier, car elle avait un chef qui la dirigeait, qui la conseillait, qui pouvait…

– Et ce chef, interrompit l’homme gris, où est-il donc maintenant ?

– Il se cache, dit Shoking.

– Bon !

– Et c’était précisément à cela que j’en voulais venir. Pourquoi ce chef se cache-t-il ?

– Parce que la police est à ses trousses, et que s’il était pris…

– Si John Colden était pris, se hâta de dire Shoking, on le pendrait de nouveau.

– Et si le chef dont tu parles était pris, dit l’homme gris, on le pendrait également.

C’était là que Shoking attendait l’homme gris, comme le chasseur attend le gibier au coin d’un bois.

– Mais John Colden ne sera pas pris, dit-il.

– Tu crois ?

– Ou si on le prend, on ne le reconnaîtra pas.

– Eh bien ?

– John Colden est donc plus heureux que ce chef dont je parle, et qui peut être reconnu au premier jour.

– Mon bon Shoking, dit l’homme gris en souriant, tu penses bien que je ne t’ai pas écouté si longtemps, sans deviner dès les premiers mots où tu voulais en venir ?

À son tour, Shoking, qui jusque-là avait parlé les yeux baissés, regarda l’homme gris.

– Tu te dis, poursuivit ce dernier, que du moment où je puis rendre John Colden méconnaissable et le soustraire, par conséquent, à toute poursuite, je pourrais bien en faire autant pour moi-même.

– C’est la vérité pure, dit Shoking.

– Oui, et tu as raison en apparence, reprit l’homme gris.

– N’est-ce pas ? fit naïvement Shoking.

– Mais tu as tort, en réalité.

– Ah !

– À ton tour, suis donc mon raisonnement.

– Voyons ? dit Shoking.

– Qu’est-ce que John Colden ? Un pauvre diable d’Irlandais, qui était cordonnier de son état, qui n’a jamais été beau et qui ne perdra pas grand’chose à troquer ses cheveux roux contre des cheveux crépus.

– Ça, c’est vrai, fit Shoking.

– Moi, dit l’homme gris, j’ai trente-huit ans, regarde-moi…

– Oh ! vous êtes beau, fit naïvement le mendiant.

– Et j’ai besoin de mon physique, ajouta l’homme gris, car je veux être aimé.

Shoking tressaillit.

– Il y a par le monde une femme, une jeune fille, continua cet homme étrange, qui s’est déclarée ma mortelle ennemie.

– La fille de lord Palmure, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Eh bien ? fit Shoking haletant.

– Eh bien ! j’ai mis dans ma tête qu’elle m’aimerait, comprends-tu ?

– Mais… pourquoi ?…

Un nouveau sourire glissa sur les lèvres de l’homme gris.

– Vous l’aimez donc, vous ? demanda naïvement Shoking.

– Pas encore.

– Alors…

– Quand elle m’aimera, dit-il encore, l’Irlande triomphera. Tu vois donc bien que j’ai besoin de mon physique.

– Mais, dit Shoking, qui, en bon Anglais qu’il était, ne désertait pas facilement la discussion, cette jeune fille est votre ennemie.

– Mortelle.

– Et comment donc pourrait-elle vous aimer ?

– Elle m’aimera, dit froidement l’homme gris, parce que le chemin le plus sûr pour arriver à l’amour s’appelle la haine.

Shoking se courba ébloui.

– Ô maître ! maître ! dit-il, qui donc êtes-vous ?

– Je suis un ange déchu, répondit-il, à qui Dieu a donné le repentir et laissé la force et la volonté.

Puis tout s’éteignit.

Cette auréole, qui avait un moment couronné ce front large et scintillant d’intelligence, disparut, et l’homme gris redevint cet homme triste et doux que Shoking avait rencontré pour la première fois dans la taverne du Black horse.

– Donc, reprit-il après un silence, écoute-moi bien.

– Parlez, maître.

– Occupons-nous de John Colden.

– Il ne faut pas que Newgate le reprenne ; il faut qu’il puisse aller et venir librement dans Londres ; et qu’il continue à servir notre cause.

– Bon ! fit Shoking, d’un signe de tête.

L’homme gris tira de sa poche un carnet dont il arracha un feuillet et, sur ce feuillet, il écrivit quelques mots au crayon.

– Demain matin, dit-il, tu iras chez un *chemist dispensary*.

– Oui, maître.

– Et tu le prieras de te composer la potion que j’indique là-dessus. Puis tu retourneras à Rotherithe, et tu feras avaler cette potion à John Colden, en deux fois à deux heures d’intervalle.

– Et il deviendra mulâtre ?

– En une heure.

– Mais… les cheveux ?

– Tu laisseras quelques gouttes de la potion au fond du vase, et tu les verseras ensuite sur ta main, après quoi tu en frotteras les cheveux de John, et de rouges qu’ils sont, ils deviendront noirs.

– Je le ferai, dit Shoking, qui ne douta pas un seul instant du résultat.

– Comment va la fille de Jefferies ? demanda encore l’homme gris.

– Elle se lève et se promène dans le jardin.

– C’est bien : j’irai la voir demain.

– Vous oserez donc sortir ?

– Oui.

– Mais s’il vous arrive malheur ?

– Bah ! fit l’homme gris, l’heure de ma mort est loin encore…

Adieu, Shoking ; exécute fidèlement mes ordres et ne te mets plus martel en tête.

Et sur ces derniers mots, l’homme gris congédia Shoking d’un geste.

XI

Cependant la femme que Shoking avait rencontrée sur le penny-boat et qui, disait-elle, était allée quatre fois de suite à White cross sans pouvoir faire mettre son mari en liberté, bien qu'elle se présentât avec l'argent, cette femme avait dit la vérité.

Notre ancienne connaissance, sir Cooman, s'était entêté et Paddy avait dû coucher ce soir-là encore à White cross.

Il est vrai que la femme de Paddy était allée à Rotherithe, et qu'elle avait fini par trouver le créancier impitoyable qui avait fait mettre son mari en prison pour la misérable somme de dix livres.

Le créancier était dur, mais il était loyal ; d'ailleurs il avait trop grande envie de toucher son argent pour hésiter à reconnaître que c'étaient dix livres et non pas cent qui lui étaient dues.

– Rentrez chez vous, ma chère, avait-il dit à la femme de Paddy, et venez demain à six heures à White cross. J'y serai et tout s'arrangera.

La femme de Paddy qui se nommait Lisbeth s'en était donc retournée dans le Southwark, en se disant :

– Miss Ellen attendra vainement Paddy cette nuit, mais je n'y puis rien.

Elle avait donné à souper à ses enfants, les avait couchés ensuite et s'était mise au lit à son tour ; mais elle n'avait pas dormi, tant son impatience était grande.

Le lendemain tout était allé comme sur des roulettes.

Sir Cooman avait reconnu son erreur et gratifié Paddy d'une demi-couronne à titre de dommages-intérêts, et Paddy s'en était allé triomphant au bras de sa femme.

C'est un dur séjour pour un pauvre diable en guenilles que White cross ; le créancier consigne le moins d'aliments possible, loge son débiteur en un taudis, et si pauvre que le prisonnier ait jamais été quand il était libre, il regrette ce temps-là.

Paddy avait donc éprouvé une si grande joie qu'il avait oublié de demander à sa femme quel était le bienfaiteur généreux qui lui rendait la liberté.

Ce ne fut que dans la rue qu'il lui fit cette question.

– Mais c'est miss Ellen, dit-elle.

Paddy fit un mouvement de surprise et presque de crainte.

– Ah ! dit-il ensuite, elle a donc bien besoin de moi !

– Oui, et elle t'attendait hier soir.

– Où cela ?

– À la porte de son jardin.

Paddy demeura silencieux un moment :

– Femme, dit-il enfin, écoute-moi bien.

– Parle.

– Miss Ellen, si belle, si noble, si riche, est une méchante créature.

– Je le sais, dit froidement Lisbeth, mais du moment où elle a besoin de nous, elle payera bien.

– Et si elle nous fait commettre une mauvaise action ?

Lisbeth haussa les épaules :

– Quand on est pauvre comme nous, et qu'on a deux enfants à nourrir, dit-elle, on ne doit pas se montrer difficile sur le choix de la besogne.

– Femme, dit encore Paddy, je regrette presque d'être sorti de White cross.

– Cela ne m'étonne pas, dit Lisbeth avec humeur, tu as toujours été fainéant.

Ce reproche piqua Paddy au vif.

– Écoute bien, femme, reprit-il. Tu sais que je finis toujours par faire ce que tu veux.

– Il le faut bien.

– Pour que miss Ellen, qui n'a pas eu pitié de notre détresse, revienne, il faut qu'elle médite quelque chose d'abominable. Si tu le veux, je lui servirai d'instrument, mais s'il m'arrive malheur et que je finisse un jour ou l'autre au bout d'une corde, à la porte de Newgate, tu ne te plaindras pas ?

– Non, dit Lisbeth d'un air sombre.

– Alors, c'est bien, dit Paddy, et tu as raison. Les pauvres gens comme nous ne sauraient choisir leur besogne.

Et, dès ce moment, Paddy fut résigné à obéir aveuglément à miss Ellen.

Il revint donc dans le Southwark et rentra dans la maison.

Ses enfants lui sautèrent au cou, et le malheureux se dit :

– Il faut bien vivre… en attendant que la mort vous prenne.

Lisbeth lui dit alors :

– Miss Ellen t'attendait hier soir, mais il est probable qu'elle t'attendra ce soir encore.

– J'irai, dit Paddy.

Il se mit à table avec ses enfants. Grâce aux libéralités de miss Ellen, il y avait presque l'abondance dans la maison.

Lisbeth alla chercher deux tranches de roastbeef, des pommes de terre, un morceau de pudding et de la bière brune.

Paddy demeura à table jusqu'au coucher du soleil.

Puis il sortit.

– Je vais aller voir les camarades du quartier, dit-il.

Cela signifiait :

– Je vais parcourir tous les public-houses des environs.

– Souviens-toi qu'*elle* t'attend, lui cria Lisbeth comme il franchissait le seuil de la maison.

– Oui, oui, dit Paddy.

Et il s'en alla.

Ce fut précisément dans le public-house devant lequel, l'avant-veille, miss Ellen avait été insultée par deux hommes du peuple, et où l'homme gris était intervenu tout à coup et l'avait sauvée de ce mauvais pas, que Paddy entra.

Il n'y avait pas grand monde à cette heure-là dans l'établissement.

Deux roughs buvaient de la petite ale mélangée de gin, et se trouvaient debout devant le comptoir. Mais l'un d'eux connaissait Paddy.

– Tiens, dit-il en lui tendant la main, te voilà ? d'où sors-tu donc ?

– Je viens de Greenwich, où j'ai travaillé deux mois, dit Paddy qui ne se souciait pas d'avouer qu'il sortait de White cross.

– As-tu gagné de l'argent ?

– Pas beaucoup. On paye mal partout, maintenant.

Les deux roughs se regardèrent et parurent se consulter tacitement.

– Toi, dit enfin celui qui avait le premier adressé la parole à Paddy, tu es un solide gaillard, il me semble, et je crois me rappeler que tu as un coup de poing qui vous jette un homme par terre comme la massue d'un boucher.

– Hum ! hum ! fit modestement Paddy, qui en effet était taillé en hercule.

– Nous avons envie de t'associer, dit cet homme.

– À quoi ?

À une besogne qui rapporte plus d'argent qu'un an de travail dans les docks ou les arsenaux.

– Qu'est-ce donc ? fit Paddy.

– Avale ton verre de genièvre et sortons. On cause toujours mieux en plein air.

Paddy ne se le fit pas répéter deux fois ; il vida son verre d'un trait, jeta deux pence sur le comptoir et sortit.

– Tu sais ce qui s'est passé il y a quelques jours ? dit le rough.

On a enlevé un condamné sur l'échafaud.

– Je le sais, dit Paddy ; car à White cross on était assez bien au courant des nouvelles.

– La police a offert une prime de cent livres à qui lui ferait retrouver le condamné.

– Vraiment ?

– Puis, ce matin, les journaux ont annoncé que la police doublait la somme. Est-tu pour les Irlandais, toi ?

– Non, dit Paddy.

– Alors, tu travailleras avec nous ?

– Mais à quoi ?

– Je suis sur la trace du condamné. Veux-tu en être ? Nous passons toutes les nuits dans Rotherithe où nous soupçonnons qu'on le cache. Si nous le trouvons, il faudra jouer des poings et peut-être même du couteau, mais deux cents livres de prime, c'est un joli salaire, hein ?

– Je ne dis ni oui ni non, dit Paddy.

– Pourquoi ?

– Parce que j'ai affaire ce soir.

– Où cela ?

– Dans Belgrave square.

– Tu as tort de ne pas venir avec nous.

– Mais je puis aller vous rejoindre.

– À Rotherithe ?

– Oui.

– À quelle heure ?

– Vers minuit.

– Eh bien ! dit le rough, aussi vrai que je me nomme Nichols, et que je suis bon Anglais, si tu viens, tu seras bien reçu.

– Où vous trouverai-je ?

– Près de la chapelle ; peut-être serons-nous dans le cimetière.

– J'irai, dit Paddy.

Et il leur serra la main à tous deux et prit le chemin du pont de Westminster, se disant :

– Je ne sais pas ce que miss Ellen attend de moi, mais j'aimerais encore mieux donner un coup de main à ceux-là, bien que ce soit une vilaine besogne qu'ils me proposent.

XII

Pénétrons, à présent, dans l’hôtel Palmure, traversons le vaste jardin qui en dépend et entrons dans un petit pavillon qui s’élève à l’angle nord-ouest.

C’est là que miss Ellen travaille le soir depuis deux jours.

Après avoir soupé en tête à tête avec son père, qui la quitte pour aller au parlement, miss Ellen s’installe dans ce pavillon qui lui sert de salon de lecture, en été, et dans lequel elle a fait allumer un grand feu.

Les domestiques ont reçu l’ordre de ne pas venir la déranger.

Miss Ellen a passé la soirée précédente dans ce pavillon.

Cependant elle sortait de temps à autre et allait entre-bâiller la petite porte qui donne sur une ruelle, et par laquelle Paddy, qu’elle attendait, devait entrer.

Mais Paddy n’est point venu.

Miss Ellen a attendu toute la nuit ; le brouillard commençait à refléter les premiers rayons de l’aube, lorsqu’elle s’est décidée à rentrer dans ses appartements.

Pendant la journée qui a suivi, elle s’est informée plusieurs fois au suisse de l’hôtel, pour savoir si un homme du peuple ne s’était pas présenté.

Mais le suisse n’avait vu personne.

La journée écoulée, le soir venu, miss Ellen est retournée dans le pavillon.

Il est dix heures du soir.

Celui qui s’approcherait du pavillon entendrait un chuchotement de voix, et s’il appliquait son œil contre les persiennes du rez-de-chaussée, il apercevrait miss Ellen causant avec un homme vêtu de noir, grand, maigre, de mine austère et les cheveux grisonnants.

C’est le révérend Peters Town.

Le révérend s’est introduit par la porte du jardin que miss Ellen est allée lui ouvrir, car ce rendez-vous était pris de l’avant-veille.

Tous deux parlent bas : de temps en temps, miss Ellen se lève, va à la fenêtre et écoute.

– Vous attendez donc quelqu’un, miss Ellen ? demande le révérend.

– J’attends cet homme dont je vous ai parlé, qui devait venir hier soir…

– Et qui n’est pas venu ?

– Ce qui m’étonne très-fort, car j’ai donné à sa femme la somme nécessaire pour le faire sortir de White cross.

– Et quelle somme devait-il ?

– Dix guinées.

– Alors, dit le révérend, rassurez-vous ; il viendra ce soir, très-certainement, mais il n’aurait pu venir hier.

– Pourquoi ?

– Parce qu’il était encore en prison.

Et le révérend raconta, en souriant, qu’étant allé lui-même le matin à White cross pour faire élargir le sacristain de Saint-Paul qui s’était laissé emprisonner, on lui a raconté que sir Cooman le gouverneur, avait trop déjeuné la veille et qu’il avait pris un zéro pour deux, ce qui signifiait qu’il avait vu double.

– Alors, reprit miss Ellen, tout est pour le mieux. Cet homme peut nous être d’une grande utilité.

– Ah ! vraiment ?

– Je vous ai dit que sa femme avait vécu des charités d’un prêtre catholique.

– L’abbé Samuel, le chef occulte des fenians.

– Un des chefs, oui, mais pas le chef suprême.

– Soit.

– Par cet homme nous pourrons suivre l’abbé Samuel, et par l’abbé Samuel, découvrir la retraite de l’homme gris.

– Fort bien, dit le révérend d’un signe de tête. Mais, convenez, miss Ellen, que sur cette libre terre d’Angleterre, la légalité nous tue.

– Que voulez-vous dire ?

– L’abbé Samuel est l’âme du clergé catholique à Londres.

– Bien. Après ?

– Personne n’en doute ; il est un des chefs du parti irlandais.

– J’en suis convaincue.

– Il savait qu’on délivrerait John Colden.

– Sans aucun doute.

– Peut-être même l’avait-il préparé à cet événement, car il a obtenu la permission de passer avec le condamné cette nuit qui devait être la dernière.

– Eh bien ?

– Dans un autre pays, la police n’en demanderait pas davantage.

Elle ferait arrêter l'abbé Samuel, le mettrait en prison, et confierait à un juge habile le soin de lui arracher des aveux.

– Cela est vrai, dit miss Ellen, mais l'Angleterre est le pays de la légalité ; il lui faut constater le flagrant délit pour priver un homme de sa liberté.

– Cela est d'autant plus vrai que nous n'avons pu, nous, poursuivit le révérend Peters Town, mettre en prison l'un des sacristains de Saint-Paul.

– Pourquoi ?

– Vous avez lu dans les journaux que la veille du jour où John Colden devait être pendu, à six heures du soir, un rayon gigantesque de lumière électrique avait couronné la coupole de Saint-Paul ?

– En effet.

– C'était le signal qui devait pousser des quatre coins de Londres les fenians vers Newgate.

– Qui donc avait allumé le rayon ?

– On s'est livré à une enquête qui a amené des preuves morales, mais pas une preuve matérielle.

– Et les preuves morales ?…

– Sont accablantes pour le sacristain. Il y en a deux à Saint-Paul. À huit heures du soir, on ferme les portes de l'église et eux seuls y demeurent.

Or, le matin même, l'un des deux avait été arrêté pour une dette assez importante et conduit à White cross.

L'autre était donc seul, ce soir-là.

On l'a questionné le lendemain, et il a répondu qu'il ne savait pas ce qu'on voulait dire, et qu'il n'avait pas vu de lumière électrique.

On a fouillé par toute l'église, depuis la coupole, où une porte qui se ferme produit le fracas d'un coup de canon, jusques aux caveaux qui renferment les tombeaux de Nelson et du duc de Wellington ; on n'a rien retrouvé.

– Cependant pour produire de la lumière électrique, il est besoin d'un appareil, observa miss Ellen.

– Enfin, dit encore le révérend Peters Town, il a été prouvé que le créancier qui a fait arrêter l'autre sacristain est précisément le beau-père de celui-ci.

Eh bien ! il a fallu se contenter de congédier cet homme qui, nous n'en pouvons douter, est affilié aux Irlandais…

– Chut ! fit tout à coup miss Ellen, écoutez !…

Et elle se leva et s'approcha de la croisée, qu'elle ouvrit.

On venait de frapper trois coups à la petite porte du jardin.

– C'est l'homme que nous attendons, dit la jeune fille, je vais lui ouvrir.

Elle quitta le pavillon et courut à la petite porte.

C’était Paddy, en effet.

– Suis-moi, lui dit miss Ellen, qui reprit le chemin du pavillon.

Il parut surpris à la vue du révérend Peters Town ; mais Ellen lui dit :

– Monsieur est un ami à moi devant qui tu peux parler.

Paddy, je puis faire ta fortune.

Paddy s’inclina.

– J’espère bien, en effet, dit-il, que milady me donnera de l’ouvrage, car j’ai refusé tout à l’heure une besogne assez lucrative.

– Ah ! fit miss Ellen, et en quoi consistait-elle cette besogne ?

– Il paraît que la police promet une prime de deux cents livres à qui retrouvera John Colden.

Le prêtre et la jeune fille tressaillirent.

– Eh bien ? fit cette dernière.

– Et deux camarades du quartier qui croient être sur les traces du condamné, m’ont proposé de les aider.

– Ah ! vraiment ! fit miss Ellen.

Et un rayon de joie brilla dans ses yeux…

Quant au révérend Peters Town, son visage pâle s’était légèrement coloré.

XIII

Que se passa-t-il dès lors entre le révérend Peters Town, miss Ellen et Paddy ?

C’est ce que les deux premiers ne dirent pas ; mais, en s’en allant, environ une heure après, Paddy murmura :

– Cette fois, j’ai bien vendu mon âme à ces deux démons.

On a beau vouloir être honnête, quand on est misérable et dans les mains des riches, il faut toujours finir par être criminel.

Et Paddy, ayant étouffé un soupir, sortit à grands pas de Belgrave square et regagna le pont de Westminster.

Ce pont est comme la limite naturelle qui sépare le beau du laid, l’opulence de la misère, les palais des maisons noires, enfumées, fétides où grouille une population chétive et sans cesse aux prises avec la faim.

Paddy s’arrêta au milieu du pont dont les nombreux réverbères reflétaient leurs rayonnements sur les eaux noires de la Tamise.

Un vent violent qui soufflait du nord-ouest avait déchiré le brouillard, et on apercevait en haut les étoiles, en bas les fauves reflets de l’eau dans laquelle se miraient les becs de gaz.

Paddy s’arrêta au milieu du pont, s’accouda au parapet et promena ses regards tour à tour de la rive gauche où tout était splendeur, à la rive droite où régnaient l’ombre et la souffrance.

Le Parlement, qui baigne ses assises dans le fleuve, flamboyait comme un phare gigantesque.

C’était l’heure où les législateurs forgent des lois nouvelles et s’occupent de gouverner le monde.

De l’autre côté du pont, le Southwark était plongé dans les ténèbres.

Çà et là, cependant, une lumière tremblotante apparaissait au haut de quelque édifice.

Une surtout attira l’attention de Paddy.

Celle-là paraissait comme suspendue entre la terre et le ciel, et tout autre qu’un homme du quartier s’y serait trompé peut-être.

Mais Paddy avait presque toujours vécu dans le Southwark, et il reconnut le clocher de Saint-George, la cathédrale des catholiques, et dans cette lumière qui brillait, la lampe nocturne du vieux gardien qui couchait dans le clocher.

– Ma parole d’Anglais, murmura-t-il enfin, la vue de Saint-George me fait penser à une chose, c’est que Nichols et son compagnon pourraient bien faire fausse route.

Paddy s’assit sur le parapet du pont, à peu près à égale distance des deux rives, tantôt contemplant la façade illuminée du Parlement, car les nobles lords ne siégent que le soir, tantôt reportant son regard sur les maisons tristes du Southwark, et fixant de nouveau cette petite lampe nocturne qui avait tout d’abord attiré son attention.

Puis il se tint le discours suivant :

– Rotherithe est un quartier protestant ; il ne s’y trouve que fort peu de catholiques, et les Irlandais qui travaillent dans les docks préfèrent loger sur la rive gauche, dans le Wapping.

Nichols pourrait donc bien s’être trompé en prenant Rotherithe pour le centre de ses investigations.

Le condamné qu’on a enlevé se nommait John Colden, il était catholique ; par conséquent il est probable que ses sauveurs sont catholiques pareillement : d’où je conclus qu’il est plutôt dans le Southwark qu’à Rotherithe.

Et Paddy, fixant une dernière fois la lumière qui brillait dans le clocher de Saint-George, ne put s’empêcher de tressaillir.

– J’ai mon idée, moi aussi, murmura-t-il.

Alors il se remit en marche, passa le pont et s’enfonça dans les ruelles obscures du Southwark, se dirigeant vers Adam’s street.

Une demi-heure après, il arrivait chez lui.

Les deux enfants dormaient, mais la femme veillait.

Lisbeth, assise auprès du poêle dans lequel brûlait un reste de coke, prêtait l’oreille au moindre bruit qui lui venait du dehors.

Vingt fois elle avait tressailli, croyant entendre le pas de son mari.

Enfin Paddy entra.

Il était pâle, mais résolu.

– Bonsoir, femme ! dit-il.

Il regarda les deux enfants, couchés côte à côte sur le grabat qui leur servait de lit.

– On voit qu’ils ont bien soupé aujourd’hui, fit-il avec un accent d’amère ironie.

– Grâce à miss Ellen, notre bienfaitrice, dit Lisbeth.

Paddy haussa imperceptiblement les épaules.

– As-tu vu miss Ellen ? demanda-elle.

– Oui.

Paddy s’assit auprès du poêle et tira de sa poche une pipe qu’il bourra.

Puis il se mit à fumer silencieusement.

– Paddy, fit Lisbeth avec inquiétude, tu n’as pas l’air content.

– Peuh ! dit-il, il y a des jours où on n’est pas en belle humeur.

– Miss Ellen t’a-t-elle mal reçu ?

– Au contraire.

– T’a-t-elle donné de la besogne ?

– Oui.

Et il continua de fumer.

Puis après un nouveau silence, que la femme n’avait osé interrompre :

– Quel jour vient l’abbé Samuel ici ?

– Demain. Tu sais bien que je t’ai dit qu’il nous venait visiter tous les dimanches.

– Ah ! c’est juste. C’est un brave homme, n’est-ce pas ?

– Il nous a donné du pain, dit Lisbeth.

Un sourire cruel qui ressemblait au ricanement d’un damné passa sur les lèvres de Paddy.

– Eh bien ! dit-il, nous le trahirons, cependant.

Lisbeth tressaillit.

– Nous le trahirons, parce que miss Ellen le veut ainsi.

– Ah !

– Et ne dis-tu pas qu’il faut vivre, que de pauvres gens comme nous n’ont pas le choix de leur besogne, qu’il sont forcément les esclaves de qui les paye ?…

– C’est vrai, soupira Lisbeth.

– Eh bien ! le bon plaisir de miss Ellen est que nous trahissions l’abbé Samuel.

– Mais comment ?

– Tu verras… tu verras… Maintenant, laisse-moi te dire quel est le prix de la trahison.

– Parle, dit Lisbeth, dont l’œil eut un éclair de sombre convoitise.

– Quand j’aurai livré l’abbé Samuel à ses ennemis, ou plutôt un homme dont l’abbé Samuel est l’ami, et dont miss Ellen est l’ennemie mortelle, nous quitterons Londres.

– Ah !

– Et nous irons habiter dans le comté de Lancastre une maison, entourée de terres et de prairies, que nous donnera la généreuse miss Ellen.

– Et je serai fermière ? dit Lisbeth.

– Oui, fit tristement Paddy. Eh bien ! femme, veux-tu que nous renoncions à tout cela, veux-tu que nous soyons honnêtes ?

– Et tes enfants ? dit Lisbeth.

Paddy jeta un sombre regard sur les deux petits qui continuaient à dormir d’un sommeil paisible.

– Tu as raison, dit-il.

Il baissa la tête, garda de nouveau un silence farouche, puis tressaillit au son d’une cloche qui se fit entendre.

– Voici le quart après onze heures qui sonne, dit-il en se levant.

– Où vas-tu ? demanda Lisbeth.

– À Rotherithe.

– Quoi faire ?

– Exécuter les ordres de miss Ellen, répondit Paddy. Nichols doit m’attendre dans le cimetière.

Bonsoir, femme.

Et Paddy s’en alla, après avoir laissé tomber un regard de tendresse sur ses deux enfants endormis.

Et comme le bruit de ses pas s’éteignait dans l’éloignement, Lisbeth murmura :

– Après tout, cet abbé Samuel n’est qu’un Irlandais, et trahir un Irlandais, c’est bien mériter de la libre Angleterre !

XIV

Paddy s’en alla donc à Rotherithe.

Il marchait d’un pas rapide et, tout en cheminant, il se disait :

– Nichols ne se doute pas, j’en suis bien certain, que je gagnerai dix fois plus que lui à retrouver le condamné à mort. La police paye bien, mais miss Ellen paye encore mieux.

Pour cette première besogne-là, se dit-il encore, je n’ai pas grande répugnance.

Après tout, je ne connais pas cet homme, et il n’y a pas grand inconvénient à le rendre à Calcraff ; ce n’est pas un Irlandais de plus ou de moins qui empêchera la terre de tourner.

Mais l’autre… ce prêtre qui a donné du pain à mes enfants !… Ah ! vraiment ! je suis un grand misérable !

Mais c’est Lisbeth qui le veut… Ah ! ah ! ah !

Et il ricanait comme un damné, le pauvre diable que la misère étreignait et que sa femme dominait au point de le courber sous sa volonté de fer.

Nichols, on s’en souvient, lui avait donné rendez-vous dans le cimetière.

C’était là que, depuis deux nuits, il avait établi son quartier général.

Nichols était un véritable enfant des quartiers populeux de Londres, un rough d’aussi pure race que John, l’ennemi de Shoking.

Nichols avait fait un peu tous les métiers, y compris celui de voleur, attendu qu’il avait tourné le moulin pendant deux ans.

Il savait tout, avait tout vu, et certes il était bien homme à gagner la prime offerte par la police.

Partout ailleurs qu’en Angleterre, Nichols se serait bien gardé de prendre des associés, son flair et son instinct lui auraient suffi.

Mais partout ailleurs aussi, il lui aurait suffi de découvrir la retraite du condamné et d’aller ensuite avertir la police, qui aurait fait son affaire de l’arrestation.

En Angleterre les choses ne se passent point ainsi.

Le domicile est inviolable, et la police ne pénètre dans les maisons qu’avec un ordre formel du parlement, ce qui n’arrive pas deux fois en un siècle.

Ce qu’il fallait donc, c’était d’abord que Nichols découvrit l’endroit où était caché le condamné ; qu’ensuite, il pénétrât dans cet endroit ; qu’avec de hardis compagnons, il s’en emparât de gré ou de force et qu’il le portât dans la rue.

Là seulement, la police était chez elle et pourrait s'en emparer.

C'était donc pour cela que Nichols qui s'était adjoint déjà un premier associé, n'avait point dédaigné de proposer un tiers dans l'affaire à Paddy, et avait fait cette sage réflexion que si John Colden avait eu dix mille hommes pour l'arracher à l'échafaud, il devait nécessairement avoir conservé des gardes du corps.

Par conséquent, ils ne seraient pas trop de trois hardis et robustes compagnons pour enlever John Colden.

Celui que Nichols avait pris comme premier associé, était un vigoureux Écossais de la halle aux poissons qu'on appelait Macferson.

Il avait de larges épaules, un cou de taureau et dans les rixes du Wapping, son coup de poing était estimé l'égal de celui du matelot Williams.

Mais, en revanche, Macferson était une véritable brute inintelligente, comme on en pourra juger par la conversation qu'il avait avec Nichols, au moment où Paddy les rejoignit.

Ils s'étaient couchés dans le cimetière qui était plein de hautes herbes et ils causaient à voix basse.

– Je ne comprends pas, disait Macferson, que tu aies dit à Paddy de venir nous rejoindre.

– Nous aurons besoin de lui, répondait Nichols.

– Pourquoi ?

– Nous ne serons pas trop de trois.

– Oh ! moi, j'assommerais bien une dizaine d'Irlandais à coups de poing.

– C'est possible, mais il se peut qu'il y en ait vingt-quatre, et moi je ne me sens pas ta force.

– Et puis, continua l'Écossais, pourquoi passons-nous la nuit ici ?

– Tu ne l'as pas compris ?

– Non.

– Nous partons cependant de ce principe que John Colden est caché à Rotherithe.

– Bon !

– Quel est le point central de Rotherithe ? c'est l'église et le cimetière, pas vrai ?

– Soit.

– Nous avons donc plus de chance ici que partout ailleurs d'avoir des nouvelles du gibier que nous chassons.

– Si on veut, dit l'Écossais, mais moi j'ai une autre idée !

– Laquelle ?

– Rotherithe n'est pas bien grand.

– Après ?

– Nous allons frapper à toutes les portes, j'enfonce d'un coup d'épaule celles qui ne s'ouvrent pas, et nous finissons bien par trouver John Colden.

– Tu es une brute, dit Nichols, mais silence !

Et Nichols qui avait entendu un léger bruit, se souleva à demi et prêta l'oreille.

Un pas se faisait entendre dans l'éloignement et se rapprochait peu à peu du cimetière.

Enfin, Nichols aperçut une forme noire qui s'approchait du mur.

– Ce doit être Paddy, fit-il tout bas.

La forme noire enjamba le mur et sauta dans le cimetière.

C'était Paddy, en effet.

Nichols le reconnut à sa haute stature.

– Là, par ici ! fit-il à mi-voix.

Paddy s'approcha.

– Ah ! ah ! continua Nichols, je savais bien que tu viendrais nous rejoindre.

– Les temps sont assez durs, répondit Paddy, pour qu'on ne fasse pas fi de l'argent du gouvernement.

Et il vint s'asseoir dans l'herbe du cimetière, auprès de ses compagnons.

– Ah ça ! dit-il alors, vous croyez donc que le condamné à mort est à Rotherithe ?

– C'est mon idée, fit Nichols.

– Pourquoi ?

– Mais parce que ce n'est ni dans le Wapping où tout le monde se connaît, ni dans le quartier Saint-Gilles, qu'on aurait osé le cacher.

– Oui, mais ce peut être dans le Southwark.

Nichols tressaillit.

– Aux environs de Saint-George, continua Paddy.

– Non, dit Nichols ; il est ici, j'en suis sûr.

Une seconde fois Nichols se dressa subitement et imposa silence de la main à ses deux compagnons.

Un pas se faisait entendre de l'autre côté du mur du cimetière.

Mais un pas furtif, inégal, et qui trahissait sinon une hésitation, du moins une certaine prudence.

Nichols enjamba le mur et sauta hors du cimetière.

Il vit alors un homme qui cherchait à se dissimuler dans l'ombre de la porte d'une maison voisine.

Il courut à lui et le prit à la gorge.

Mais l’homme résista.

– Eh ! dit-il, si vous êtes pick-pocket, mon camarade, vous en serez pour vos peines. Je n’ai pas un penny et je me mouche avec mes doigts, faute de mouchoir.

– John ! exclama Nichols.

– Tiens, c’est Nichols ! dit John le rough, car c’était bien lui que Shoking avait assommé la veille d’un coup d’aviron et que Sultan, le chien terre-neuve, obéissant à son instinct de sauvetage, avait tiré sur la berge de la Tamise, assez à temps pour l’empêcher de se noyer.

XV

Revenons maintenant à Shoking que nous avons vu, la veille de ce même jour où Paddy rejoignait Nicolas et l'Écossais Macferson, quitter l'homme gris qu'il laissait dans le clocher de Saint-George, et s'en aller, muni de cette ordonnance mystérieuse au moyen de laquelle John Colden devait changer de peau et de couleur.

Il était trop tard ce soir-là pour trouver un *chemist* ouvert.

D'ailleurs, d'après la conversation qu'il avait entendue, Shoking pensa qu'il n'y avait pas absolument péril en la demeure et qu'il pouvait attendre au lendemain.

Il s'éloigna donc de Saint-George, gagna la Tamise et le pont de Westminster, de l'autre côté duquel il était à peu près sûr de trouver, sinon une station de voitures, au moins quelque cab errant à vide.

En effet, il en vit un qui débouchait en ce moment devant l'église, par l'avenue Victoria.

Shoking héla le cocher, monta dans la voiture et se fit conduire à Hampsteadt.

Depuis que l'homme gris se cachait, c'est-à-dire depuis l'enlèvement de John Colden, Shoking seul prenait soin de la fille de Jefferies.

Parfaitement au courant du traitement imaginé par l'homme gris, Shoking faisait aspirer deux fois par jour à la jeune fille les émanations de phénol et de goudron mélangés qui devaient guérir ses poumons.

Jérémiah revenait promptement à la vie ; elle commençait même à quitter son lit, et, sur l'ordre de Shoking, si vers midi un furtif rayon de soleil traversait le brouillard, les domestiques la portaient auprès de la fenêtre.

Chaque matin et chaque soir Jefferies venait ; mais il ne venait plus seulement pour voir sa fille ; il venait encore pour savoir si l'homme gris était toujours bien caché.

Shoking s'en retourna donc à Hampsteadt.

Au milieu de ses perplexités et de ses terreurs, Shoking n'avait pu rester cependant indifférent aux agréments et aux avantages de sa nouvelle position.

Les domestiques continuaient à l'appeler mylord ; il était bien logé, bien nourri, et son valet de chambre ne le laissait jamais sortir sans mettre de l'or dans ses poches.

Enfin, ce soir-là, sa dernière inquiétude venait de disparaître. Il s'était débarrassé de John le rough.

Du moment où il était établi que Shoking était un lord excentrique, il était tout naturel qu'il changeât de costume et revînt souvent à ses premiers habits.

Chez la jolie fille du fripier Sam, il avait troqué ses vêtements mouillés contre un costume de matelot.

Le cocher du cab n'avait fait aucune difficulté de le prendre, car il savait que le marin qui a reçu sa paye est généreux et ne marchande pas.

Shoking ne le fit pas repentir de sa confiance, il lui donna une belle demi-couronne toute neuve et une autre pièce de six pence.

Puis il tira de sa poche la clef de la grille et entra dans le jardin.

Tout le monde était couché au cottage, à l'exception du valet de chambre qui avait ordre de toujours attendre mylord.

Shoking ne daigna pas donner à ce valet la moindre explication sur son changement de costume ; il se borna à demander des nouvelles de Jérémiah auprès de qui Jefferies avait passé la soirée, et il gagna sa chambre et se coucha après avoir vidé un petit verre de sherry.

Puis il dormit huit heures de suite et ne s'éveilla que pour déjeuner.

Hampsteadt, nous l'avons déjà dit, est à peu près désert en hiver.

Cependant, au coin du Heath Mount, on trouve un pharmacien chimiste.

Comme c'était chez cet industriel patenté que Shoking avait déjà commandé plusieurs remèdes pour Jérémiah, ce fut dans cette officine qu'il porta la nouvelle ordonnance de l'homme gris.

Le chemist dispensary savait que lord Wilmot avait chez lui une jeune fille malade et que le médecin qui la soignait était un docteur français.

Plusieurs fois il avait témoigné quelque étonnement à la vue des ordonnances que Shoking lui apportait.

Mais en pharmacien qui a le plus grand respect du médecin, son chef direct dans l'échelle scientifique, il avait toujours préparé les drogues demandées.

Ce jour-là cependant il ne put s'empêcher de manifester une véritable surprise.

– Excentrique ! murmura-t-il en relisant deux fois l'ordonnance, très-excentrique !

– Ah ! vraiment ? fit Shoking.

– Est-ce encore pour la jeune fille ?

– Oui, répondit Shoking. Faut-il longtemps pour préparer cela ?

– Quatre heures.

– Soit, dit Shoking. Je reviendrai ce soir.

Et il retourna au cottage.

La journée s'écoula, la nuit vint. Shoking retourna chez le chemist, qui lui remit une petite fiole de trois pouces de long sur un pouce de diamètre, et lui demanda en échange

deux livres sterling.

– Ah ça, pensa le naïf lord Wilmot, c'est donc du diamant dissous qu'on me donne là ?

Et il emporta la fiole.

Mais il était beaucoup trop tôt encore pour aller à Rotherithe.

Avec la nuit, la peur reprenait Shoking.

John le rough était mort, il en avait la conviction ; mais les deux policemen qui l'avaient remis, lui Shoking, aux mains des matelots du *Royalist*, mais ces derniers aussi étaient peut-être de service, et Shoking ne voulait pas se trouver de nouveau face à face avec eux.

– Pourvu que j'aille à Rotherithe vers minuit, c'est tout ce qu'il faut, se dit-il.

Il retourna au cottage et y changea de nouveau de vêtements, reprenant ainsi la vareuse, le pantalon flottant et le chapeau ciré du matelot que la jolie fille du fripier Sam lui avait loué la veille. Shoking ne songea pas à prendre le bateau à vapeur. Il monta dans un cab et se fit conduire au pont de Londres, sur la rive gauche.

Il y a là, un public-house qui demeure ouvert toute la nuit et qui est fréquenté surtout par de gros marchands de poissons du quartier. Shoking y passa le reste de la soirée, avalant des verres de gin et des sandwiches. Ce ne fut que lorsque minuit sonna qu'il se décida à quitter l'établissement. Il traversa le pont de Londres, s'enfonça dans l'est de Borough et gagna Rotherithe, toujours silencieux et désert à pareille heure. Il arriva ainsi jusqu'auprès du cimetière, lorgnant du coin de l'œil le public-house dans la cave duquel était caché John Colden.

Soudain quatre hommes qui paraissaient sortir de dessous terre surgirent autour de lui, l'un d'eux le prit à la gorge et s'écria :

– Ah ! cette fois, tu ne m'échapperas pas !

Shoking sentit ses cheveux se hérisser, car dans cet homme il venait de reconnaître John le rough, qu'il croyait mort et la proie des poissons grands et petits qui grouillent dans les flots bourbeux de la Tamise.

XVI

Pour comprendre la scène qui allait suivre cette arrestation de Shoking il est nécessaire de nous reporter au moment où Nichols et John le rough s'étaient reconnus sous un bec de gaz. L'explication n'avait pas été longue.

– Tiens, avait dit Nichols, tu restes donc à Rotherithe maintenant ?

– Non, mais j'y viens pour mes affaires.

Il n'y a pourtant pas grand'chose à faire à Rotherithe ? C'est un pauvre quartier… Et les gens qui courent après six pence sont plus communs que ceux qui ont une guinée en poche.

– Je ne dis pas non, fit le rough. Mais s'il n'y a rien à faire pour moi ici, comment peut-il y avoir de la besogne pour toi ?

– Oh ! moi, c'est différent… Et je suis ici…

– Peut-être pour la même affaire que moi.

Là-dessus les deux roughs s'étaient regardés dans le blanc des yeux.

– Tu cherches quelque chose, hein ! fit Nichols. Moi aussi. C'est une belle somme, hein ?

– La prime.

– Bon ! fit Nichols, nous y sommes ; mais la place est déjà prise, mon garçon.

– Eh bien ! part à deux.

– Ce n'est plus à deux, c'est à quatre.

– Oh ! oh ! pourquoi donc çà ?

– Parce que nous sommes déjà trois, ce qui fait que c'est beaucoup trop.

– Bon ! dit froidement le rough, alors cherchons chacun de notre côté. Seulement… Peut-être moi tout seul ferai-je de meilleure besogne que vous trois.

– Et pourquoi donc ?

– Mais, parce que j'ai des renseignements.

– S'il en est ainsi, dit-il, cherchons ensemble.

John parut réfléchir une minute.

– Écoute, dit-il enfin, hier je n'aurais pas accepté ; mais, aujourd'hui ce n'est plus seulement l'appât de la prime qui me tient.

– Qu’est-ce donc ?

– C’est le désir de me venger.

Et John raconta à Nichols ses aventures de la nuit précédente, jusques et y compris le coup d’aviron qu’il avait reçu sur la tête.

– À partir de ce moment, continua-t-il, je ne sais pas trop ce qui s’est passé. Je suis allé au fond de l’eau. Comment ne me suis-je pas noyé ? Je n’en sais rien. J’étais évanoui. Quand je suis revenu à moi, je n’étais plus dans la Tamise. Je me trouvais couché sur le dos, étendu sur un lit de gravier. Quelque chose de chaud était auprès de moi et j’avais comme une haleine brûlante sur le visage. Le jour commençait à poindre et j’ai pu me rendre compte de ma situation. J’étais sur le sable au bord de l’eau. À demi courbé sur moi, un gros chien me réchauffait de son corps, et sa gueule ouverte au-dessus de mon visage laissait passer un souffle qui avait fini par me ranimer. Je me suis levé, j’ai caressé le chien, et je me suis mis à me promener un moment, cherchant à me souvenir de ce qui s’était passé. J’ai d’abord eu l’espoir que les matelots de la chaloupe avaient repris le prétendu lord Wilmot, et je me suis dit :

– Évidemment, quand ils me verront revenir, ils verront bien que j’étais un homme de la police et ils me laisseront emmener le prisonnier à Scotland yard. C’était logique, n’est-ce pas ?

– Oui, fit Nichols, mais les matelots ne l’avaient pas rattrapé ?

– Hélas ! non. Seulement, je me suis fait un autre raisonnement que je t’engage à suivre bien attentivement. Puisque tu es comme moi à la recherche du condamné John Colden, tu dois savoir comment il a été sauvé ?

– On a coupé la corde avec un fusil à vent.

– Et celui qui l’a coupée est un homme que nous avons connu au Black horse et qu’on appelait l’homme gris.

Shoking était son ami, donc Shoking, que j’ai trouvé hier ici, venait pour voir John Colden ; donc John Colden est caché par ici.

– Tout cela s’enchaîne à merveille, dit Nichols.

– Quand on a flanqué un coup d’aviron sur la tête d’un homme et qu’on l’a vu couler à pic dans l’eau, on a toutes les raisons du monde de le croire mort, poursuivit John.

Donc Shoking me croit mort et il reviendra ici, s’il n’est déjà revenu.

– Alors nous le suivrons ?

– Non pas : nous nous emparerons de lui, et nous le forcerons de parler.

– Comment ?

– Cela me regarde. Qu’il te suffise de savoir que du *Royalist* je suis allé à Scotland yard, où on m’a donné des pouvoirs plus étendus encore.

Voilà comment John le rough était entré dans l’association déjà formée entre Nichols, Macferson et Paddy pour gagner la prime offerte, et comment, s’étant blottis auprès du

mur du cimetière, tous les quatre avaient arrêté Shoking qui s'en allait, sans défiance, porter à John Colden le moyen de changer de physionomie et presque de peau.

– Ah ! s'était alors écrié John, je te tiens, cette fois, et nous sommes en nombre : tu ne nous échapperas pas.

Shoking était devenu pâle comme la mort.

Il n'essaya même pas de se défendre, il ne songea pas à crier. John lui donna un croc-en-jambe et le jeta par terre. En même temps Paddy prit son mouchoir et le bâillonna, tandis que Nichols et l'Écossais Macferson tiraient un paquet de cordes de leur poche et lui liaient les bras et les jambes.

– Maintenant, dit Nichols, qu'allons-nous en faire ?

John regarda l'Écossais :

– Tu es solide, toi, dit-il.

– Assez, fit modestement Macferson.

– Eh bien ! charge-le sur ton épaule.

– C'est fait, dit l'Écossais, qui enleva Shoking de terre aussi facilement qu'un paquet de plumes.

– Et où allons-nous ? demanda Nichols.

– À la Tamise, répondit John.

Shoking frissonna jusqu'à la moelle des os.

Évidemment on allait le jeter à l'eau tout garrotté, et cette fois Sultan, le bon terre-neuve, ne serait plus là pour l'empêcher de se noyer.

XVII

La Tamise, dans son trajet à travers Londres, ressemble bien plus à un port qu'à un fleuve.

Pendant le jour, on a peine à compter les bateaux à vapeur ; la nuit, on aperçoit à gauche et à droite, en amont et en aval, des forêts de mâts et des quantités d'embarcations grandes et petites, à l'ancre.

En descendant de Rotherithe au bord de l'eau, si on tourne à gauche, au lieu de prendre à droite, pour aller rejoindre le ponton d'embarquement du penny-boat, on trouve amarrée tout au bord, une grosse barque pontée, à la proue arrondie, ressemblant à ces lourdes péniches hollandaises qui remontent les canaux à l'intérieur des terres, après avoir bravement tenu la mer.

Cette barque n'a pas de mâts. On dirait une maison plutôt qu'un navire. Que fait-elle là ? Sert-elle de magasin ou d'arsenal ? À sa première vue il serait difficile de le dire. Un nom est écrit en lettres blanches sur la proue : MANNING. Qu'est-ce que Manning ?

Un marchand de chevaux célèbre par toute l'Angleterre, qui fait des envois considérables sur tout le continent. Une fois par mois, la grosse embarcation, remorquée par un petit bateau à vapeur, quitte Rotherithe et descend la Tamise jusqu'à la mer.

Elle a quelquefois cent chevaux à son bord.

À l'intérieur, elle est emménagée comme une immense écurie ; et chaque cheval, soutenu par des sangles, a son box particulier.

Ce fut vers cette barque singulière que John, qui précédait ses trois compagnons, dont l'un portait Shoking sur ses épaules, dirigea la petite troupe nocturne.

Il n'est pas un vagabond sans feu ni lieu qui n'ait couché une fois dans Manning house, comme on appelle la barque pontée.

Il suffit de se hisser à bord et de descendre du pont à l'intérieur par le panneau, qu'on ne songe jamais à fermer, attendu qu'il n'y a absolument rien à voler.

M. Manning n'habite pas Londres ; il a ses écuries à sept ou huit lieues, sur la route de Manchester, et sa barque, dont on ne saurait que faire, quand elle est revenue à Rotherithe, n'est gardée par personne.

– Ici, dit John qui grimpa le premier sur le pont, nous serons tout à fait chez nous, et nous pourrons causer avec Sa Seigneurie lord Wilmot.

Shoking, voyant qu'on ne le jetait pas à l'eau sur-le-champ, commençait à respirer un peu et rassemblait tout ce qu'il avait de courage et de présence d'esprit.

Les quatre roughs montèrent donc à bord du Manning house avec leur prisonnier. Puis ils descendirent à l'intérieur par l'échelle du grand panneau. La nuit était sombre, et le dedans de la péniche était plongé dans une obscurité profonde. John tira de sa poche un briquet phosphorique et alluma une petite mèche de cire jaune repliée sur elle-même comme un écheveau de fil.

Alors les reflets de la mèche éclairèrent l'intérieur de la barque, disposée, nous l'avons dit, comme une écurie. Mais il y avait une cale assez profonde au-dessous du plancher des chevaux et dans laquelle on pénétrait par une ouverture pratiquée au milieu même de l'écurie.

– C'est en bas que nous serons à l'aise, dit John, qui descendit encore le premier.

L'Écossais le suivit, portant toujours Shoking dans ses bras. Personne ne savait ce que voulait faire John ; mais Shoking avait les plus affreux pressentiments. La cale était à peu près vide. Cependant quelques bribes de fumier et une brassée de paille se trouvaient dans un coin.

– Mes enfants, dit alors John le rough, nous sommes ici au-dessous du niveau de l'eau ; d'ailleurs la cale n'a pas de sabords. Je vais fermer le grand panneau et nous serons chez nous. S'il plaît à Sa Seigneurie de crier, elle le fera tout à son aise ; je ne pense pas que ses cris soient entendus.

– Les misérables ! pensait Shoking, dont le cœur ne battait plus, ils vont peut-être m'écorcher vif.

John prit une poignée de paille, la porta au milieu de la cale et y mit le feu.

– Je ne comprends pas, dit Macferson qui avait déposé son fardeau sur le plancher.

Shoking non plus ne comprenait pas.

Mais il fut bientôt fixé, lorsqu'il vit John lui délier les jambes et lui ôter ses chaussures.

– Mylord, dit alors le rough avec un ton d'ironie parfaite, nous allons avoir l'honneur de vous interroger et nous aurons la douleur de nous porter à certaines extrémités, si vous n'êtes pas gentil.

Et il lui ôta son bâillon.

– Misérables ! dit Shoking qui retrouva alors l'usage de la parole, et à qui la peur donna du courage ; vous serez tous pendus, un jour ou l'autre, si vous me faites le moindre mal.

– Cela dépend de Votre Seigneurie, dit John.

Puis il ajouta après un moment de silence :

– Votre Seigneurie ne demeure pas à Rotherithe, je suppose ?

– Non, dit Shoking.

– Cependant elle y est venue hier.

– Que vous importe !

– Elle y est revenue aujourd'hui… nous désirerions savoir pourquoi ; vous le voyez, mylord, je suis un homme sans rancune, ricana John. Je ne vous demande nullement compte du coup d'aviron que vous m'avez flanqué sur la tête, hier.

Nous ne sommes ni des gens méchants, ni des malfaiteurs, mylord, poursuivit John ; nous sommes d'honnêtes industriels, à la recherche d'un homme en échange duquel la police de Scotland yard nous comptera de belles guinées toutes neuves. Puisque vous venez à Rotherithe, c'est que vous savez bien certainement où se trouve John Colden.

– J'ignore ce que vous voulez dire, répondit Shoking d'une voix étranglée.

John se tourna vers Macferson l'Écossais.

– As-tu compris maintenant ? lui dit-il.

Eh bien, toi qui es fort…

L'Écossais prit dans ses robustes bras les deux bras de Shoking et les tira en arrière, ce qui fit casser la corde qui les liait.

En même temps John s'empara des jambes et, tirant à lui de son côté, il approcha la plante des pieds de la paille qui flambait. Shoking poussa un cri de douleur au contact de la flamme.

– Voilà qui délie singulièrement la langue la plus paresseuse, dit John en ricanant.

Shoking poussa un véritable hurlement. La flamme caressait toujours ses pieds nus.

Mais Shoking se disait, au milieu des souffrances inouïes qu'il endurait :

– Mieux vaut mourir mille fois que de trahir l'homme gris.

Cependant John le vit, une seconde après, faire de la main un signe désespéré.

– Ah ! ah ! fit-il.

– Retirez-moi du feu, s'écria Shoking et je parlerai !

– À la bonne heure ! dit John.

Et il poussa du pied les débris de paille enflammée.

XVIII

Shoking n'était pourtant pas un traître ; il fût mort au milieu des plus affreux supplices, plutôt que de vendre l'homme gris.

Comment donc pouvait-il consentir à parler ?

Au milieu de ses souffrances, Shoking n'avait pas complétement perdu la tête.

Il lui était même venu une fort belle idée qu'il songeait à mettre à exécution ; et s'il parlait de révéler la retraite de John Colden, c'est qu'il voulait à tout prix gagner du temps.

– Eh bien ! Votre Seigneurie, dit John le rough, qui acheva d'éteindre la paille sous ses pieds, nous vous écoutons.

Shoking avait préparé son petit roman.

– Ah ! mon pauvre John, c'est pourtant l'orgueil qui m'a perdu. J'ai consenti, pour le vain plaisir de faire quelques heures le rôle de lord, à un esclavage qui met ma vie en danger.

– Il est certain, dit John toujours railleur, que Votre Seigneurie aurait été rôtie à petit feu, si elle n'était redevenue raisonnable.

– Mon bon John, poursuivit Shoking, j'ai encore moins peur de toi et des tiens que d'*eux*.

Et il souligna ce mot d'un geste d'effroi.

– S'ils savent que je les ai trahis, ils me tueront ; je crois même qu'ils me couperont par morceaux.

– Et nous, si tu ne parles pas, nous te mettrons une pierre au cou et nous t'enverrons au fond de la Tamise deviser avec les poissons.

– Je parlerai, dit Shoking.

Mais il faut que vous me fassiez la promesse, de me protéger, de me défendre. Oh ! il me vient une idée, acheva Shoking en se frappant le front.

– Voyons ? fit John.

– Veux-tu me conduire tout de suite à Scotland yard ? tu toucheras la prime… et moi je serai bien tranquille en prison. Les autres ne pourront pas venir m'assassiner à Newgate ou à Mil-bank.

– Je te conduirai à Scotland yard quand tu nous auras conduits à la maison où est John Colden.

– C’est impossible ! dit Shoking.

– Alors je vais rallumer la paille, dit froidement le rough.

– Mais attend donc, reprit Shoking, et tu vas voir que tu n’as pas besoin de moi. Je vais vous indiquer la rue, la maison, vous donner le mot de passe à l’aide duquel vous entrerez et serez considérés comme des amis.

– Et pendant que nous nous embarquerons avec les prétendues indications que tu nous donneras, tu prendras la fuite ?

Oh ! non, dit John, nous ne sommes pas simples à ce point.

– Vous vous trompez, dit Shoking, et la preuve, c’est que je veux bien rester ici prisonnier, sous la surveillance de deux d’entre vous, pendant que les deux autres iront s’assurer que je vous ai dit la vérité.

– Mais pourquoi ne veux-tu pas venir avec nous ?

– Parce que j’ai peur. D’*eux*, et, mourir pour mourir, j’aime autant que ce soit de votre main.

Shoking avait prononcé ces mots avec cet accent d’entêtement auquel John ne se trompa point.

Les Anglais sont peut-être le peuple le plus têtu de la terre. Quand un fils de John Bull a dit une chose d’une certaine façon, rien ne saurait le faire changer d’avis.

– Eh bien ! répondit John après un moment de silence, je veux bien consentir à ce que tu me demandes, mais à une condition : si tu nous as trompés, ce que nous saurons dans une heure, nous t’étranglerons, et tu iras passer la nuit au fond de la Tamise.

– Je n’ai pas l’intention de vous tromper, dit Shoking avec un accent de franchise dont John fut la dupe.

– Maintenant, parle.

Shoking avait son idée, car sans cela, il n’eût point menti avec tant de calme.

– Vous perdez votre temps à tourner autour de la chapelle de Rotherithe et à errer dans le cimetière, dit-il.

– C’est pourtant à Rotherithe que se cache John Colden, dit John.

– Oui, mais pas où vous croyez.

– Où est-il donc ?

– Dans Love lane, au numéro dix-neuf. Vous verrez une maison noire à trois étages. Avec une porte basse et un judas percé dans le milieu.

Vous frapperez au judas et vous direz à la personne qui viendra vous ouvrir : *La Mersey charrie ses glaçons* !

– Pourquoi ces paroles ?

– C’est le mot de passe.

– Et on nous ouvrira ?

– Oui, et on vous fera ce signe-ci.

Et Shoking eut un geste de fantaisie que John répéta sur-le-champ.

– Et que répondrons-nous ?

– Vous répondrez par celui-là.

Et Shoking eut un autre geste.

– Alors, poursuivit-il, vous passerez pour des amis de l'Irlande et vous serez admis à voir John Colden, qui passe, parmi les Irlandais, pour avoir le don de guérir les malades, depuis qu'il a miraculeusement échappé à la corde de Calcraff.

Shoking avait su imprimer à sa voix un accent de sincérité, à son visage une expression de franchise telles que John en fut dupe.

– Eh bien ! dit-il en se tournant vers Nichols et Paddy, qu'en pensez-vous ?

– Je pense qu'il faut faire ainsi. Mais que deux de nous doivent rester ici et garder Shoking jusqu'à notre retour.

– Oh ! fit l'Écossais Macferson, vous pouvez bien vous en aller tous les trois.

– Je suffirai bien, ajouta-t-il, à garder notre homme.

– Dans la cale ?

– Oui, et tenez, dit Macferson, pour plus de sûreté, quand vous serez remontés, fermez le panneau.

– C'est ce que nous comptions faire, dit John.

Et tous trois remontèrent l'échelle, et quand ils furent dans l'entre-pont, John laissa retomber le panneau. Macferson l'entendit pousser la clavette qui servait de fermeture.

– Maintenant, dit-il, nous sommes prisonniers tous les deux.

– Prisonniers et dans les ténèbres, fit Shoking.

– Ça m'est égal, fit encore l'Écossais, je n'ai pas peur de la nuit.

La paille avait, en brûlant, dégagé une fumée épaisse qui était montée dans l'entre-pont et devait sortir par les écoutilles de la barque. Shoking avait fait cette réflexion, pleine de sagesse, que cette fumée serait peut-être signalée par la police de la Tamise, et qu'une chaloupe du *Royalist*, venant à passer par là, s'imaginerait que le feu était à bord et viendrait le délivrer avant le retour de John. Mais Shoking avait encore une autre corde à son arc.

– J'ai gardé l'ordonnance de l'homme gris, se dit-il, et il y a encore des pharmaciens dans Londres.

Sur ces mots, qu'il s'adressa *in petto*, Shoking, favorisé par l'obscurité, tira de sa poche le flacon destiné à convertir John Colden en nègre, le déboucha sans bruit et, le portant à ses lèvres, avala les deux tiers de son contenu.

XIX

À peine eut-il bu que Shoking éprouva une bizarre sensation de froid. On eût dit qu'on le prenait par les cheveux et qu'on le plongeait sous la glace. Puis à cette impression en succéda une autre tout à fait opposée. Après avoir eu froid, Shoking eut trop chaud. Cependant il ne perdit ni sa présence d'esprit, ni son sang-froid.

– C'est la drogue qui agit, pensa-t-il.

En ce moment, Shoking ne pensait qu'à une chose, devenir méconnaissable pour John, à ce point que le rough ne pût jamais le reconnaître.

Depuis une heure que cette merveilleuse idée lui était venue, de se servir pour lui-même de cette fiole qu'il portait à John Colden quand il était tombé aux mains de ses ennemis, Shoking n'avait nullement songé à son physique, lequel, si l'homme gris avait dit vrai, serait singulièrement modifié et probablement d'une façon peu avantageuse.

D'ailleurs Shoking était revenu des enthousiasmes de la jeunesse et de l'amour, et il estimait qu'un morceau de roastbeef, un pot de bière et une bonne pipe auprès d'un poêle bien chaud, valent mieux que toutes les femmes du monde. Donc, au premier abord, Shoking n'avait vu aucun inconvénient à devenir noir.

La sensation de chaleur ayant succédé à la sensation de froid, Shoking se rappela que l'homme gris lui avait dit qu'il suffirait à John Colden de frotter sa barbe et ses cheveux avec le reste de la mystérieuse liqueur pour en changer la couleur. Il versa donc dans le creux de sa main le reste du liquide contenu dans le flacon et se frotta la tête en tous sens. Shoking n'avait pas de barbe, en outre il commençait à devenir chauve.

Il avait accompli tout cela dans les ténèbres les plus profondes, n'entendant auprès de lui que le souffle bruyant de l'Écossais, son gardien.

De temps en temps ce dernier allongeait la main et touchait Shoking. Shoking n'avait rien dit tout d'abord, mais quand il pensa que sa métamorphose était opérée, il s'écria :

– Ah ça ! qu'est-ce que tu me veux, camarade ?

– Rien, dit Macferson. Je m'assure que tu es toujours là.

– Je suis là parce que ça me plaît, dit Shoking.

– Et que je te garde, dit Macferson.

Shoking partit d'un éclat de rire.

– Si je voulais m'en aller, dit-il, je m'en irais.

– Voilà ce que je voudrais voir pour le croire, dit l'Écossais.

– Sais-tu qui je suis ? reprit Shoking.

– Oui, tu t’appelles Shoking et tu te fais passer pour lord.

– Aujourd’hui, je suis Shoking en effet, demain je serai lord, et après demain autre chose, si ça me plaît, attendu, fit gravement Shoking, que je ne suis pas un homme.

– Bah ! ricana l’Écossais.

– Je suis le diable, ajouta Shoking.

Macferson, nous l’avons dit, n’était pas précisément un homme intelligent. C’était un de ces épais montagnards d’Écosse qui viennent à Londres, comme les Auvergnats viennent à Paris. L’Écossais est superstitieux, le diable joue un assez grand rôle dans ses récits d’hiver, sous le toit de sa chaumière. Les fées, les willis et les nains ne sont pas étrangers à son éducation. Macferson, dans son enfance, avait beaucoup entendu parler du diable. S’il ne l’avait pas vu réellement, il croyait néanmoins s’être trouvé avec lui, par une froide nuit de brouillard, dans un vallon des monts Cheviot, alors qu’il était berger.

Cependant Shoking, en disant être le diable, ne le convainquit point.

– Tu te moques de moi, lui dit il.

– Alors tu penses que je suis un homme ?

– En chair et en os : la preuve en est que je te touche.

Sur ces mots, Macferson serra le bras de Shoking à le lui broyer. Shoking continuait à ricaner, et son rire avait quelque chose de diabolique qui ne laissait pas que d’émouvoir l’Écossais.

– As-tu des allumettes sur toi ? dit Shoking.

– Toujours.

– Eh bien ! je vais te prouver que je suis le diable.

– Et comment cela ?

– Tout à l’heure, quand la paille flambait et que je me moquais de vous en poussant des cris, car le feu ne me fait pas peur, tu m’as bien regardé, n’est-ce pas ?

– Sans doute.

– Comment suis-je ? demanda Shoking.

– Mais tu es un homme comme un autre.

– Bon ! et mes cheveux de quelle couleur sont-ils ?

– Ils sont roux.

– Et ma peau ?

– Elle est blanche.

– Tu te trompes, dit Shoking, ma peau est noire.

– Allons donc !

– Mes cheveux sont blancs.

L'Écossais serra les poings.

– Si tu continues à te moquer de moi, fit-il, je t'assomme.

– Je ne me moque pas, répondit Shoking. Puisque tu as des allumettes sur toi, frottes en une par terre, et tu vas voir si je n'ai pas changé de peau.

L'Écossais qu'une sorte de terreur superstitieuse commençait à envahir, prit dans sa poche un briquet qui renfermait de ces allumettes bougies qui éclairent près de deux minutes. La bougie frottée sur le briquet crépita et la flamme jaillit.

– Mais regarde donc ! dit Shoking.

Il ne s'était pas vu encore mais il avait tellement foi dans la prédiction de l'homme gris, qu'il ne doutait pas un seul instant que la métamorphose annoncée ne se fût opérée.

Soudain l'Écossais jeta un cri. La clarté répandue par l'allumette s'était projetée sur son compagnon et l'Écossais épouvanté venait d'apercevoir un homme tout noir avec des cheveux blancs comme neige.

– Tu vois bien que je suis le diable, répéta Shoking avec un éclat de rire strident.

Mais le rustre en doutait maintenant si peu qu'il se mit à pousser des cris affreux et se réfugia tout en haut de l'échelle qui conduisait à l'entre-pont.

Alors Shoking s'écria :

– Je suis le diable ! crains ma vengeance !

Et il se leva et posa un pied sur l'échelle.

L'allumette venait de s'éteindre et tout était rentré dans les ténèbres.

Mais Shoking, lui aussi, avait un briquet ; et l'Écossais, qui faisait de vains efforts pour soulever le panneau de l'entre-pont, revit tout à coup la cale éclairée et Shoking, noir comme le plus noir démon, mettant le feu au reste de paille qui était dans un coin.

Alors l'épouvante de l'Écossais tripla ses forces. Il s'arc-bouta sur l'échelle, fit un levier de ses deux épaules et donna une si violente secousse que la clavette du panneau se brisa et que le panneau s'ouvrit. Et Macferson, éperdu, les cheveux hérissés, se sauva dans l'entre-pont d'abord, puis sur le pont. Shoking s'était fait un brandon avec de la paille enflammée et il poursuivait l'Écossais.

– Ah ! tu as osé garder le diable ! disait-il. Attends… tu vas voir !…

Et il monta sur le pont à son tour.

Alors Macferson se mit à courir en poussant des cris et, arrivé à la muraille du pont, sentant déjà sur lui la flamme que brandissait Shoking, il n'hésita plus et sauta dans la Tamise.

– Tu vas te noyer ! lui cria encore Shoking ; cela t'apprendra à braver le diable !

Et, tandis que l'Écossais, fou de terreur, fendait l'eau glacée, Shoking, libre et méconnaissable, s'assit sur le pont et se dit :

– Maintenant, je ne serai pas fâché de voir revenir John le rough.

XX

Love Lane, c'est-à-dire la ruelle de l'Amour, dans Rotherithe est une petite rue assez triste, habitée par des gens paisibles et qui n'ont jamais connu les orages et les grandes passions.

Il ne s'y trouve pas non plus la moindre maison de nuit, le moindre public-house mal famé, et on y chercherait vainement un échantillon de ce fleuve de nudités qui se répand chaque soir, dans le beau quartier, sous les arcades de Regent street, et dans Hay-markett.

Love Lane, à neuf heures du soir, est désert ; et le watchman évite d'y passer, de peur de réveiller les habitants, en criant les heures de la nuit.

Ce fut pourtant dans cette rue que John le rough, Nichols et Paddy arrivèrent un quart d'heure après avoir laissé Shoking dans la péniche, sous la garde de Macferson l'Écossais.

– Je ne sais pas, dit-il en entrant, pourquoi cet animal de Shoking a eu si grand'peur de venir avec nous. Les rues sont désertes, et je ne vois pas le moindre Irlandais sur pied.

– Moi, dit Nichols, je n'ai pas bonne idée. Je crois qu'il a été plus malin que nous, et que la maison qu'il nous indique pourrait bien être une souricière où nous tomberions tous les trois.

– Puisque nous avons le mot de passe…

Nichols haussa les épaules.

– Nous allons bien voir, dit John : si la figure qui viendra nous ouvrir ne nous revient qu'à moitié, nous n'entrerons pas.

– Il faut pourtant, observa Paddy, que nous retrouvions John Colden, mais moi j'ai une autre idée…

Je crois que ce Shoking s'est moqué de nous et que le condamné n'est pas à Rotherithe.

– Où serait-il donc, selon toi ?

– Dans le Southwark.

– Allons donc !

– Enfin, nous verrons, dit Paddy. En attendant, frappons ici.

Et il s'arrêta devant la maison qui portait le numéro dix-neuf, et qui était bien celle désignée par Shoking. Une première déception les attendait. La porte n'avait pas de judas grillé. Néanmoins John sonna. Aucun bruit ne se fit à l'intérieur. John sonna une seconde

fois, puis une troisième. Enfin une fenêtre s'ouvrit au premier étage et une voix chevrotante dit :

– Si vous venez chercher monsieur le curé, vous venez trop tard. Il est parti depuis une heure pour aller assister un malade auprès de la chapelle.

John et Paddy se regardèrent avec stupeur. La porte à laquelle ils sonnaient était celle d'un clergyman. Néanmoins John ne se tint pas pour battu. Il voulut faire usage du prétendu mot de passe que lui avait donné Shoking :

– La Mersey est prise, dit-il.

– Cela m'est bien égal, répondit la voix chevrotante.

Et le sacristain referma la fenêtre.

– Eh bien ! fit Nichols, me croirez-vous. Shoking s'est moqué de nous.

– Il nous le payera, dit John furieux, et tout de suite, encore.

Et John prit sa course, remonta Love Lane et ne voulut rien entendre. Nichols et Paddy prirent le parti de le suivre. La colère donnait à John des jambes et de la force ; il ne mit pas dix minutes à regagner le bord de la Tamise. Ses deux compagnons avaient peine à le suivre. Cependant, au moment où il s'accrochait à la corde qui servait d'échelle pour monter sur le pont du bateau-écurie, Nichols l'arrêta.

– Voyons, dit-il, calme-toi et pas de bêtises. Que vas-tu faire ?

– Étrangler Shoking.

– Ce à quoi je m'oppose, dit Nichols. La police ne t'a-t-elle pas promis une prime si tu lui amenais le prétendu lord Wilmot ?

– Oui, certes.

– Eh bien ! nous voulons notre part de cette prime, comme tu auras celle de l'autre. Par conséquent, au lieu de noyer ou d'étrangler Shoking, il faut le conduire à Scotland yard.

John soupira ; il lui en coûtait de ne pas se venger tout de suite. Néanmoins, comme il était Anglais, et que tout Anglais est un homme pratique, il se résigna, pensant que les guinées de sir Richardson valaient mieux que le stupide plaisir de tordre le cou à Shoking.

– Soit, dit-il, je ferai ce que vous voudrez.

Et il monta le premier. Paddy et Nichols le suivirent. La nuit était toujours noire, et John traversa tout l'avant de la péniche, sans rien voir d'extraordinaire, et sans apercevoir une ombre noire, immobile et adossée à la muraille du pont. Il arriva au panneau de l'entrepont, posa le pied sur l'échelle, tira un briquet de sa poche et se procura de la lumière. Mais soudain un cri d'étonnement lui échappa. Le panneau de la cale qui se trouvait au bas de l'échelle et qu'il avait pris soin de fermer en s'en allant, était grand'ouvert…

– Par saint George ! exclama-t-il, qu'est-ce que cela veut dire ?

Il sauta à pieds joints dans la cale. La cale était vide. Macferson et Shoking avaient disparu. Paddy et Nichols répétèrent ce cri d'étonnement qu'avait poussé John.

– Macferson n’est pourtant pas un traître ! disait Nichols.

John furieux remonta sur le pont et, tout à coup, il aperçut l’ombre noire. Il courut à elle et le rayonnement de la bougie qu’il portait tomba sur un homme entièrement noir et à demi-nu.

– Un nègre ! exclama Nichols.

– Joli moricaud ! dit Paddy.

Le nègre riait de ce rire moitié hébété et moitié craintif qui est familier aux fils du Congo. John le prit par le bras et le secoua :

– Où sont-ils ? lui dit-il, faisant allusion à Macferson et à Shoking.

– Massa, pardon, li Neptune, bon nègre, aimé les blancs, répondit le noir avec un accent guttural et empreint d’un certain grasseyement.

– Je ne te demande pas si tu aimes les blancs, dit John. Je te demande où *ils* sont.

– Massa, pardon, répondit encore le nègre. Neptune li pas savoir ce que mossié blanc veut dire. Neptune sauvé a bord d’un navire, parce que maître à li battait Neptune bien fort. Neptune venir en Angleterre, promener dans Londres… toujours… pas trouver d’ouvrage… avoir grand faim…

– Que le diable t’emporte ! s’écria John, ce n’est pas là ce que je veux savoir. Il y avait deux hommes ici ?

– Oh ! non… Neptune les avoir pas vus… Neptune tout seul… pas savoir où li coucher. Li venir ici pour dormir… Massa, pardon… bon nègre, Neptune… aimé les blancs, si blancs pas maltraiter li…

– Mon cher, dit Nichols, tu n’obtiendras rien de cet homme. C’est un nègre à moitié idiot, tu le vois bien, et ce qu’il dit est vrai sans doute… Il est venu ici et n’a vu personne…

– Et Macferson nous aura trahis, dit Paddy.

– Oh ! répondit Nichols, c’est impossible.

– Bah ! Shoking avait de l’argent, il le lui aura donné.

– C’est la vérité pure, cela ! s’écria John, qui se souvint avoir vu le prétendu lord Wilmot jeter des poignées de guinées. Nous sommes mystifiés comme des enfants.

– En ce moment, on entendit sur le fleuve le sifflement d’une machine à vapeur.

– Hé ! dit Nichols, voici une des chaloupes du *Royalist*. Il ne fait pas bon ici, filons !

– Filons ! répéta John qui, pour calmer sa fureur, donna un violent coup de pied au nègre.

– Blancs toujours méchants, massa, toujours maltraite Neptune… pauvre !…

Et Shoking, car c’était bien toujours lui, vit John et ses deux compagnons, gagner en toute hâte la corde de tribord et disparaître.

– Maintenant, murmura-t-il, je suis bien sûr que John ne me reconnaîtra jamais.

Il se coucha sur le pont et ne bougea.

La chaloupe du *Royalist* passa auprès de la péniche et ne s’arrêta point. Alors Shoking monta sur la muraille du bord et piqua une tête dans la Tamise, préférant s’en aller par ce chemin, plutôt que de descendre une seconde fois à Rotherithe, théâtre de toutes ses mésaventures.

XXI

Il était plus de deux heures du matin, lorsque, cette même nuit, le révérend Peters Town avait quitté miss Ellen.

Quel plan ténébreux avaient-ils conçu tous deux, le clergyman haineux et fanatique et la patricienne orgueilleuse et cruelle ?

Nul n'aurait pu le dire.

Mais, après le départ du révérend, miss Ellen quitta le pavillon du fond du jardin et regagna l'hôtel d'un pas leste, la tête fièrement rejetée en arrière, et les lèvres frémissantes d'une âpre joie.

Jamais peut-être elle ne s'était senti au cœur plus de haine que cette nuit-là ; jamais la perspective d'une vengeance terrible et prochaine ne lui était apparue aussi nettement.

Les jeunes filles anglaises sont élevées avec une telle liberté que les domestiques eux-mêmes trouvent naturelles, de leur part, les démarches les plus excentriques.

Miss Ellen rentrait à toute heure du jour et de la nuit, et la valetaille ne s'en inquiétait pas.

Ses femmes de chambre l'avaient attendue jusqu'à minuit, puis elles s'étaient allées coucher, obéissant ainsi à miss Ellen, qui leur avait enjoint de ne pas demeurer, passé ce temps-là, dans son appartement.

Arrivée dans le vestibule, miss Ellen, qui avait traversé le jardin sans lumière, alluma une lampe qu'elle avait laissée en bas de l'escalier ; puis elle s'apprêtait à monter chez elle lorsqu'elle aperçut une clarté dans la cour.

Cette clarté était la réverbération des croisées du premier étage sur le mur de clôture, et ces croisées-là étaient précisément celle du cabinet de travail de lord Palmure.

Le parlement, nous l'avons déjà dit, siége la nuit. À l'issue de chaque séance, lord Palmure avait coutume d'aller à son club et il en sortait rarement avant l'aube.

Miss Ellen fut donc peu étonnée de voir de la lumière dans son cabinet.

Le noble lord était-il déjà rentré ?

Miss Ellen gagna son appartement, se déshabilla toute seule, comme une fille de bourgeois, s'enveloppa ensuite dans une robe de chambre, et ouvrit une porte qui, du fond de sa chambre, donnait sur une galerie qui séparait son appartement de l'appartement de son père.

Puis, un bougeoir à la main, elle traversa cette galerie et arriva à la porte du cabinet.

Elle frappa deux coups discrets. On ne lui répondit pas. Elle frappa une seconde fois, même silence. Pensant que son père s'était endormi en travaillant, elle appliqua son œil au trou de la serrure.

La grande table chargée de journaux, de livres et de papiers était placée en face de la porte. Devant cette table, un homme était assis, tournant le dos à miss Ellen et paraissant absorbé dans une méditation profonde.

Miss Ellen reconnut la robe de chambre de velours gris et la calotte de soie qui constituaient le costume d'intérieur de lord Palmure.

Alors elle tourna la clef qui était dans la serrure, ouvrit la porte et entra. Le rêveur ne bougea point. Un sourire vint aux lèvres de miss Ellen.

– En ce moment, pensa-t-elle, mon père, qui se croit un grand politique, s'imagine qu'il tient dans ses mains les destinées du monde.

Et miss Ellen fit un pas encore.

Mais soudain la robe de chambre se dressa, l'homme se retourna et miss Ellen recula épouvantée et muette. L'homme qui était enveloppé dans la robe de chambre de lord Palmure et assis devant sa table, ce n'était pas lui !… C'était l'homme gris !… Et d'un bond, cet homme fut à la porte dont miss Ellen venait de franchir le seuil, et il la ferma.

Miss Ellen voulut crier, mais sa gorge aride ne rendit aucun son. Elle voulut fuir, mais ses jambes se trouvèrent rivées au parquet. L'homme gris souriait.

– Miss Ellen, dit-il, je vous avais promis une visite, je tiens ma promesse.

Et il lui prit la main.

À ce contact, miss Ellen sentit le charme se briser ; elle retrouva sa voix, elle retrouva son énergie physique.

– Ah ! misérable, dit-elle, vous ne sortirez pas d'ici !

Et se dégageant, elle courut à la cheminée, aux deux côtés de laquelle pendaient des cordons de sonnette. Mais l'homme gris y arriva avant elle, et saisissant le cordon il le releva assez haut pour qu'elle ne pût l'atteindre.

– Miss Ellen, dit-il tout bas, je ne veux ni vous assassiner, ni vous manquer de respect, et je vous jure que je n'opposerai aucune résistance à vos gens, que vous serez libre d'appeler, après m'avoir entendu.

– Vous ! vous encore ! disait miss Ellen avec un accent plein de fureur.

L'homme gris ne perdit rien de son calme.

– Écoutez-moi, dit-il, et puis vous ferez ce que vous voudrez.

Et, une fois encore, il laissa peser sur elle ce regard plein de mystérieux engourdissements qui l'avait déjà fascinée.

– Miss Ellen, votre père est au club, où il joue le whist avec deux de ses amis qui sont les miens. La partie durera jusqu'à quatre heures du matin.

Si, à ce moment-là, j'ai fait mon apparition au club, votre père aura échappé à un grand danger.

– Deux hommes sont apostés au coin de Chester street. Ils ont ordre de poignarder lord Palmure, si, quand il sortira du club, je ne les ai point relevés de leur faction. Comprenez-vous ? Maintenant, acheva-t-il en laissant retomber le cordon de sonnette, appelez vos gens, si vous l'osez.

Miss Ellen, tandis qu'il parlait, avait eu le temps de maîtriser son épouvante et de reconquérir son sang-froid. À son tour elle le regarda et soutint l'éclat de ses yeux.

– Allons, dit l'homme gris, j'aime mieux cela ; vous êtes une ennemie avec laquelle il faut compter. La nature de la femme n'est pas maîtresse d'un premier effroi, mais vous avez l'âme d'un homme, et cette âme a bientôt réagi. Causons donc, nous avons une heure devant nous.

Et il la prit de nouveau par la main. Cette fois elle ne se dégagea point et se laissa conduire vers le canapé qui faisait face à la cheminée. L'homme gris demeura debout devant elle.

– Miss Ellen, vous me haïssez, soyez franche.

– Oui, répondit-elle je vous hais… et je vous brave !

– Vous avez juré ma perte. Et ce sera un beau jour pour vous celui où je pendrai les pieds dans le vide, devant la porte de Newgate.

– Oh ! oui ! fit-elle en affrontant de nouveau son regard ; et tenez, je veux être une ennemie loyale. Aujourd'hui encore, je suis en votre pouvoir et vous pouvez m'assassiner. Faites-le donc ou vous aurez tort.

– Non, dit-il en souriant.

– Ah ! reprit-elle, je sais bien que vous possédez des lettres qui peuvent me déshonorer, et cette possession est, dans votre esprit, la meilleure des sauvegardes. Eh bien ! vous vous trompez, une femme comme moi sacrifie, au besoin, sa réputation à sa haine.

L'homme gris ouvrit alors la robe de chambre qu'il avait croisée sur sa poitrine, et il apparut à miss Ellen en toilette de ville, frac noir et cravate blanche. Puis il tira un portefeuille de sa poche.

– Tenez, dit-il, vos lettres sont là, elles y sont toutes, comptez-les, vérifiez-les et jetez-les au feu.

Miss Ellen étouffa un cri.

– Prenez garde ! dit-elle en étendant vers le portefeuille une main frémissante… prenez garde !

– Je ne vous crains pas, répondit-il.

Miss Ellen était pâle de fureur :

– Oh ! dit-elle en saisissant le portefeuille, vous vous croyez donc bien fort ?

– Assez, répondit-il.

Et un nouveau sourire glissa sur ses lèvres.

XXII

Miss Ellen eut un élan de générosité, alors.

Elle avait pris le portefeuille dans ses mains convulsives. Au lieu de le jeter au feu, elle le posa sur la table.

– Non, dit-elle, vous vous méprenez sur moi, à votre tour, et je ne veux pas frapper un ennemi désarmé. Reprenez ces lettres, la lutte engagée entre nous n'en sera que plus ardente et plus acharnée.

L'homme gris souriait toujours.

– Écoutez-moi encore, dit-il. Tout à l'heure, je vous ai dit que si je ne reparaissais pas au club de votre père avant quatre heures du matin, lord Palmure, en sortant, serait poignardé.

– Oui, vous m'avez dit cela.

– Eh bien, je mentais. Je n'ai pas vu votre père, je ne sais pas s'il est au club, je n'ai donné aucun ordre et il ne court pas le moindre danger.

Enfin, vous le voyez, je suis sans armes. Donc, vous avez vos lettres, vous ne craignez pas pour la vie de votre père, et rien ne vous empêche de sonner vos gens, de me faire arrêter par eux et d'avertir Scotland-yard que vous tenez enfin cet homme après qui toute la police de Londres court inutilement depuis huit jours.

Et toujours calme, toujours souriant, l'homme gris avait croisé ses bras sur sa poitrine et regardait miss Ellen.

Miss Ellen avait les narines frémissantes, l'œil en feu, et tout son corps était agité d'un tremblement convulsif.

– Monsieur, lui dit-elle, vous êtes bien hardi ou bien imprudent de me parler ainsi.

– Vous trouvez ?

– J'ai juré de vous livrer à la justice anglaise, vous le savez, et vous venez vous mettre à ma discrétion.

– Oui, fit-il d'un signe de tête.

– Eh bien ! oui, dit-elle, vous avez raison, après tout. Je veux votre perte, mais je ne la veux pas par une trahison. Vous avez eu raison de vous désarmer devant moi, car je ne vous frapperai pas. Emportez mes lettres, si bon vous semble, allez-vous en librement dans tous les cas ; ce n'est pas sous le toit de lord Palmure que les policemen viendront vous arrêter.

Le sourire abandonna les lèvres de l'homme gris.

– Miss Ellen, dit-il, vous n'êtes pas encore la femme que je rêve, mais vous avez déjà fait un pas vers mon but.

– En vérité ! fit-elle avec ironie.

– Votre haine devient plus loyale.

– Oui, dit-elle, mais cette haine est féroce.

– Soit, mais elle sert mes projets dans l'avenir.

– Vraiment, vous avez des projets qui me concernent ? fit la patricienne avec un accent de dédain suprême.

Peut-on les connaître ?

– Je suis venu ici pour vous en parler.

– Eh bien ! je vous écoute…

Et une fois encore elle supporta son regard.

Cela tenait peut-être, du reste, à ce que cet homme étrange chargeait plus ou moins ce regard de ce fluide électrique et fascinateur qui était en son pouvoir. Elle était assise en face de la cheminée et l'homme gris, qui s'y était adossé, demeurait debout. N'eût été l'heure avancée de la nuit, on eût pu croire que miss Ellen recevait la visite d'un gentleman, son parent, son ami ou son fiancé.

– Miss Ellen, reprit-il avec cet accent de courtoisie parfaite et cette aisance de manières qui faisaient de lui, à l'occasion, un gentilhomme accompli, vous êtes jeune, vous êtes belle, vous êtes douée d'une haute intelligence et d'une rare énergie ; vous serez une des plus riches héritières du Royaume-Uni. La cause que vous servirez triomphera.

– Je l'espère.

– Pardon, vous vous méprenez. Ce n'est pas celle que vous servez maintenant, mais celle que vous servirez plus tard.

– Et qu'elle est cette cause ? dit-elle.

– Celle de l'Irlande.

Un nouvel éclat de rire, plein de mépris, mit à nu ses dents éblouissantes.

– Votre père avait un frère qui est mort pour elle, poursuivit-il gravement.

– Ce frère était un rebelle et un traître.

– Miss Ellen, un jour viendra où le traître, à vos yeux, ne sera pas sir Edmund, mais…

– N'achevez pas ! dit-elle avec un geste de colère superbe, vous allez parler de mon père, je crois !

– Donc, reprit-il, un jour viendra, et ce jour n'est pas loin, où votre jeunesse, votre beauté, votre fortune, votre intelligence seront au service de l'Irlande, le berceau de vos aïeux.

L’assurance avec laquelle parlait l’homme gris, avait fini par troubler profondément miss Ellen.

– Oh ! dit-elle, allez-vous-en, monsieur… allez-vous-en !

– Pas avant de vous avoir dit comment s’opérera la métamorphose que je prédis.

Elle se résume en deux mots.

Vous m’aimerez !

Miss Ellen étouffa un cri. Le rouge lui monta au visage, tout son sang patricien se révolta.

– Mais sortez donc ! dit-elle, sortez donc ! ou je perds la tête et j’appelle à mon aide… sortez, monsieur !

L’homme gris, en parlant, s’était éloigné de la cheminée et il avait gagné peu à peu un angle de cette vaste pièce qui servait de cabinet de travail à lord Palmure, et dont les murs étaient couverts d’une boiserie à panneaux.

Tout à coup et comme miss Ellen répétait pour la troisième fois, en lui montrant la porte :

– Mais sortez donc !

L’homme gris poussa un ressort derrière lui, un des panneaux s’entr’ouvrit, et miss Ellen se trouva seule. Son étrange visiteur avait disparu. Non par la porte, mais par une issue secrète que miss Ellen ne connaissait pas, que lord Palmure ignorait aussi peut-être, bien qu’ils fussent chez eux. Ainsi donc, l’homme gris pouvait pénétrer chez lord Palmure sans que personne le vît, et il en pouvait sortir de la même manière… Miss Ellen était comme pétrifiée.

Enfin, elle fit un effort suprême, elle secoua la torpeur léthargique qui s’était emparée d’elle, elle courut à cet angle, dans lequel une porte s’était ouverte. D’une main elle tenait un flambeau, de l’autre elle cherchait ce ressort mystérieux qu’avait pressé l’homme gris. Mais elle ne trouva rien.

En vain, sonda-t-elle les moulures du panneau ; il n’offrait ni fente ni rainure. Elle frappa dessus à poing fermé : le panneau rendit un son mat. Alors elle reposa le flambeau sur la cheminée et se dit :

– Suis-je folle ? ou bien fais-je un rêve ?

Le portefeuille laissé par l’homme gris était là pour lui répondre : Elle s’en saisit avidement, elle l’ouvrit et les lettres qu’elle avait écrites à Dick Harrisson s’en échappèrent. Alors elle se mit à les compter, car elle en savait le nombre, et soudain, elle pâlit. Il en manquait une, et c’était celle précisément qui établissait clairement qu’elle avait succombé à la séduction.

Alors miss Ellen se redressa, échevelée ; on eût dit une furie.

– Oh ! le misérable ! s’écria-t-elle, il m’a donc encore jouée !…

Et elle jeta les lettres au feu, et avec elles le portefeuille, ajoutant :

– Cette fois je serai sans pitié.

Tandis que la dernière lettre flambait, le bruit de la porte de l’hôtel se refermant arriva jusqu’à elle. C’était lord Palmure qui rentrait.

XXIII

Miss Ellen hésita un instant. Attendrait-elle son père dans le cabinet, ou bien rentrerait-elle chez elle par la galerie ? Si l'homme gris se fût en allé par la porte, peut-être eût-elle jugé inutile de rien dire à son père. Mais après cette sortie bizarre, cette évasion plutôt, de son ennemi, miss Ellen avait besoin de lord Palmure, ne fût ce que pour savoir s'il connaissait ce passage mystérieux.

Ellen resta donc dans le cabinet et attendit.

Lord Palmure entra et s'arrêta ébahi sur le seuil.

– Que faites-vous donc ici, Ellen, lui dit-il, et à pareille heure ?

– Mon père, dit froidement la jeune fille, vous savez nos conditions.

– Oui, je dois être le bras qui agit et vous la tête qui dirige, n'est-ce pas ?

– Vous devez être aussi le père qui conseille, et qui apprend à sa fille les choses qu'elle ignore.

– Que voulez-vous dire, Ellen ?

– Mon père, avant de vous expliquer ma présence ici, laissez-moi vous questionner, et ne vous étonnez pas de mes questions.

– Cette maison que nous habitons est-elle à nous ?

– Sans doute. Je la tiens de mon père. Pourquoi ?

– Attendez, dit encore miss Ellen. Les boiseries de cette salle sont-elles anciennes ?

– Oui, je les ai toujours vues.

– Et cette salle n'a que deux portes ?

– Vous le voyez bien.

– Mon père, vous vous trompez. Il y a ici une troisième porte.

Elle reprit le flambeau et dit :

– Venez avec moi.

Lord Palmure la suivit dans cet angle où elle avait fait de vaines recherches.

– Cette porte doit être là, dit-elle.

Lord Palmure prit le flambeau à son tour et le promena tout près de la boiserie, en haut et en bas, en long et en large.

– Où diable voyez-vous une porte ? dit-il.

– Je ne la vois pas, mais je suis sûre qu'elle existe. – Il y a mieux, dit miss Ellen avec un accent de conviction qui acheva de stupéfier lord Palmure, je l'ai vu fonctionner. Elle s'est ouverte… – il y a vingt minutes, – devant un homme qui était ici il y a une heure.

Lord Palmure fit un pas en arrière.

– Il était ici, revêtu de votre robe de chambre, coiffé de votre calotte de soie, assis devant votre table et tournant le dos à cette porte qui donne dans la galerie et par laquelle je suis entrée.

Lord Palmure regarda sa fille et parut se demander si elle n'avait pas perdu la raison. Mais elle lui montra du doigt la robe de chambre que l'homme gris avait jetée sur un siége.

– Enfin, s'écria lord Palmure, cet homme ?

– C'est *lui*.

Et dans ce mot, il eut un tel accent de haine que lord Palmure ne s'y trompa point.

Lui ! c'était cet homme qui avait osé braver sa fille, cet homme qui était l'âme et la tête des Irlandais qui conspiraient, c'était cet homme gris, enfin, que la police traquait et qui, au mépris de la police, osait pénétrer de nuit dans la maison d'un pair d'Angleterre et rechercher un tête-à-tête avec sa fille ! C'était encore ce même homme qui avait eu l'audace de lui couvrir le visage d'un masque de poix et de le jeter garrotté dans un coin du jardin de mistress Fanoche. Tant d'audace confondait le noble pair.

– Ellen, dit-il, je vais vous donner un conseil. Ne vous obstinez point à lutter contre cet homme. Nous allons quitter l'Angleterre, nous voyagerons, nous…

– Ah ! mon père ! s'écria la jeune fille, vous manquez donc de courage pour la lutte !

– Non, mais j'ai peur pour toi…

– Mon père ! le dernier jour de triomphe a lui pour ce misérable, et je le terrasserai.

Lord Palmure cherchait toujours avec les mains une fente quelconque à ce panneau qui, au dire de sa fille, s'était entr'ouvert.

– Rien, rien, disait-il. Cela tient de la magie… à moins que vous n'ayez eu une hallucination.

Mais Ellen ne répondit pas. Elle courut à la fenêtre, l'ouvrit et prêta l'oreille…

Un coup de sifflet avait traversé l'espace.

– Qu'est-ce que cela ? demanda lord Palmure.

– Attendez-moi ici, mon père, répliqua-t-elle.

Elle courut vers la porte de la galerie et disparut.

Au bout de cette galerie, il y avait un petit escalier tournant qui descendait dans le jardin. Il était alors quatre heures du matin et le jour était loin encore. Miss Ellen traversa le jardin et alla ouvrir la petite porte. Ce coup de sifflet qu'elle venait d'entendre, c'était le

signal convenu entre elle et Paddy. Celui-ci, en la quittant pour aller rejoindre Nichols et Macferson, lui avait promis de revenir, s'il surgissait quelque chose de nouveau.

– Eh bien ? lui dit miss Ellen.

Paddy lui raconta de point en point les événements qui avaient précédé l'arrestation de Shoking et ce qui s'en était suivi. Puis ce récit achevé, il ajouta :

– Moi, j'ai une toute autre idée et je crois savoir où est le condamné à mort.

– Ah ! fit miss Ellen, que la capture de John Colden n'intéressait que médiocrement.

– Vous êtes venue plusieurs fois dans le Southwark, n'est-ce pas, milady ?

– Alors vous savez où est l'église Saint-George ?

Miss Ellen tressaillit en pensant que c'était dans le cimetière que Dick Harrisson était enterré.

– Eh bien ! il y a de la lumière toute la nuit dans le clocher, et John Colden serait caché là que ça ne m'étonnerait pas.

– Et tu as fait part, sans doute, de cette observation à tes compagnons de cette nuit ? demanda miss Ellen avec anxiété.

– Non, milady. J'ai réfléchi qu'il valait mieux vous en parler auparavant.

– Eh bien ! dit vivement miss Ellen, si tu tiens à nos conventions, souviens-toi de ce que je vais te dire. – Garde pour toi cette découverte. Nous n'avons plus besoin d'eux.

Et miss Ellen se disait à part elle :

– Ce n'est point John Colden qui est dans le clocher, je le sens au battement de mon cœur : c'est *lui*. Puis elle dit tout haut :

– Viens avec moi.

Et lorsque Paddy fut entré dans le jardin, elle referma la porte. Paddy la suivait docilement. Elle le conduisit au pavillon, dans un coin duquel le jardinier serrait ses outils, et, lui montrant une pioche, un marteau et un ciseau à froid :

– Prends cela et suis-moi, dit-elle.

XXIV

Paddy ne savait pas trop ce que miss Ellen attendait de lui. Mais il avait fait le sacrifice de sa volonté, du moment où il s'était remis dans les mains de cette femme dont il connaissait tous les instincts pervers. Paddy pensait, du reste, ce que pensent beaucoup de gens du peuple, à qui l'éducation a fait défaut, et dans l'esprit desquels il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde. Il était si pauvre, il avait femme et enfants, il n'avait donc pas le moyen d'être honnête. Dès l'instant qu'il vendait sa conscience, il devait observer scrupuleusement les conditions du marché.

Miss Ellen le conduisit à travers le jardin jusqu'à l'hôtel, lui fit gravir le petit escalier, traversa la galerie et l'introduisit dans le cabinet de lord Palmure. Celui-ci, qui n'était pas encore revenu de la stupéfaction que lui avait fait éprouver le récit de sa fille, fronça le sourcil en voyant entrer Paddy.

– Quel est cet homme déguenillé ? dit-il.

– Un homme que j'emploie.

– Mais, pourquoi ces outils ?

– Mon père, dit la jeune fille, je n'ai pas été le jouet d'une hallucination ; il y a là une porte secrète, un passage, et il faut savoir où ils conduisent.

Sur ces mots, elle prit un flambeau et se dirigea vers l'angle du cabinet où son père et elle s'étaient vainement livrés aux plus minutieuses investigations. Une dernière fois elle promena le flambeau sur tous les points du panneau de boiserie, et toujours avec le même insuccès. Alors elle dit à Paddy :

– Prends le ciseau et le marteau, et pratique-moi un trou là-dedans.

Lord Palmure, cédant à l'ascendant que sa fille exerçait sur lui, ne s'opposa point à ce travail. Docile comme un esclave, Paddy se mit donc à l'ouvrage ; il enfonça le ciseau à froid dans le milieu du panneau, à coups de marteau.

– Mais, observa lord Palmure, nous allons réveiller toute la maison, et mettre nos gens dans le secret.

– Fermez la porte au verrou, dit tranquillement miss Ellen.

Paddy continuait sa tâche. Le ciseau traversa la boiserie dans toute son épaisseur, mais alors il rencontra un corps dur.

– C'est la muraille, dit lord Palmure.

– Non, répondit Paddy, c'est comme une plaque de tôle.

– Eh bien ? il faut arracher le morceau, ordonna encore miss Ellen.

La besogne était facile. Attaqué adroitement en plusieurs endroits, le panneau fut soulevé avec la pince et se brisa. Alors miss Ellen eut un cri de triomphe. Le panneau recouvrait une porte de fer sur laquelle on avait appliqué un enduit couleur de plâtre. On n'apercevait ni gonds ni serrures, mais un petit bouton de cuivre se trouvait dans un angle, et un coup de marteau fut donné dessus par le rough. Soudain la porte s'ouvrit toute grande, et une bouffée d'air humide vint frapper au visage lord Palmure et sa fille. La porte ouverte laissait voir un étroit corridor pratiqué dans l'épaisseur du mur, et plongé dans l'obscurité.

– Allons, mon père, dit miss Ellen il faut avoir le cœur net de tout cela.

– C'est mon avis.

Mais avant de se mettre en route, il alla prendre deux revolvers qui se trouvaient sur sa cheminée, et il en tendit un à sa fille.

Miss Ellen s'en empara. Puis elle remit le flambeau à Paddy et lui dit : Passe le premier.

Paddy serait allé en enfer, du moment où miss Ellen ordonnait. Le couloir n'avait que quatre ou cinq pas de longueur. Au bout du couloir, il y avait un escalier. Paddy s'y engagea. Il élevait le flambeau au-dessus de sa tête afin de guider les pas de miss Ellen, qui venait derrière lui, et de lord Palmure, qui fermait la marche.

L'escalier, également pratiqué dans l'épaisseur du mur, tournait sur lui-même avec une raideur extrême. Il y régnait un air humide et fétide. À la trentième marche, Paddy s'arrêta.

– Qu'est-ce ? demanda miss Ellen.

– J'entends du bruit.

Miss Ellen prêta l'oreille. Un mouvement sourd assez semblable au bruit lointain de la mer se brisant sur des rochers arriva jusqu'à elle.

– Si tu as peur, dit-elle, donne moi le flambeau, je passerai la première.

– Non, milady, répondit Paddy, je n'ai jamais peur.

Et il continua à descendre.

Un changement de température s'opérait peu à peu ; l'air devenait plus vif et il était plus pur.

Miss Ellen en conclut qu'ils avaient dépassé le niveau de la maison et qu'ils s'enfonçaient sous terre.

Enfin l'escalier eut un terme. Paddy foula tout à coup une terre fine, humide, presque boueuse et tous trois se trouvèrent dans une espèce de cave de forme ronde, au fond de laquelle s'ouvrait un boyau souterrain qui paraissait s'éloigner horizontalement. Ce boyau était assez large ; cependant, avant de s'y engager, miss Ellen se tourna vers son père :

– Ainsi, dit-elle, vous n'avez jamais eu connaissance, ni de ce souterrain, ni de cet escalier ?

Tous deux doivent exister depuis plusieurs siècles. Regardez ces pierres de voûte, ces murailles, comme tout cela est noir.

– C’est vrai.

Puis, tout à coup, et comme ce murmure sourd qu’ils avaient déjà entendu paraissait grandir, lord Palmure se frappa le front.

– Attendez donc, je crois me rappeler à présent. Nous devons être tout près de White-Hall.

Ce souterrain a dû être creusé au temps de la captivité du roi Charles 1er que ses partisans essayèrent de délivrer. Et si je ne me trompe, il aboutit à la Tamise, presque au niveau du pont de Westminster, et ce que nous entendons, c’est le bruit de l’eau qui se brise contre les piles, car, vous le savez, la Tamise fait un coude assez brusque en cet endroit.

– Eh bien ! allons, dit miss Ellen.

Et prenant le flambeau des mains de Paddy, elle s’engagea la première dans le souterrain, s’adressant mentalement cette question : Comment l’homme gris a-t-il découvert ce passage ?

XXV

Lord Palmure avait raison sans doute en disant que ce souterrain avait dû être creusé par les partisans du malheureux roi Charles I^er^.

En de certains endroits, à mesure que miss Ellen et ses deux compagnons avançaient, ils remarquaient des éboulements déjà anciens, et, n'eût été, sur le sol, qui était naturellement humide, une trace de pas toute fraîche, on aurait pu croire que depuis deux siècles aucun être humain n'avait passé par là. Ces traces devaient être celles de l'homme gris. Miss Ellen continuait à marcher la première. À mesure qu'ils avançaient, ce bruit sourd, ce clapottement, qui annonçait le voisinage de la Tamise, devenait plus strident.

Bientôt la flamme des flambeaux oscilla sous l'effort du vent qui s'engouffrait dans le boyau souterrain. Miss Ellen l'abrita de sa main, avançant toujours. Mais tout à coup le vent survint si violent que le flambeau s'éteignit, et que les trois voyageurs nocturnes se trouvèrent dans l'obscurité. Miss Ellen eut une exclamation de rage. Elle n'avait emporté ni allumettes ni briquet. Heureusement Paddy avait sur lui une de ces boîtes d'allumettes anglaises, à l'usage des fumeurs, qui ne flambent pas, mais qui pétillent quelques instants, et deviennent toutes rouges.

– En voilà assez, dit-il, pour battre en retraite.

– Battre en retraite ? fit miss Ellen.

– Sans doute, fit lord Palmure.

– Non pas, dit miss Ellen : devrais-je marcher dans les ténèbres, j'irai jusqu'au bout.

Et elle continua à marcher dans une demi-obscurité, car les allumettes de Paddy ne projetaient que des lueurs douteuses et qui s'éteignaient presque aussitôt. Comme le vent avait soufflé la bougie, miss Ellen ne s'était pas aperçue que le souterrain formait un coude assez prononcé, et c'était ce coude qui avait permis au vent d'arriver plus violent et plus direct. Mais la jeune fille, en revanche, sentit que le sol devenait de plus en plus humide sous ses pieds, et bientôt elle marcha dans l'eau. Une seconde fois, lord Palmure proposa de revenir en arrière, miss Ellen s'y opposa. Tout à coup une lueur vint la frapper au visage. C'était un point rougeâtre qui brillait dans l'éloignement. On eût dit une lampe suspendue à la voûte du souterrain.

– Nous n'avons plus besoin des allumettes de Paddy, dit alors miss Ellen.

Et, bien qu'elle eût de l'eau jusqu'à la cheville, elle doubla le pas.

Lord Palmure allait toujours, le doigt sur la détente de son revolver, prêt à faire feu si quelque danger venait à surgir et menaçait sa fille. Miss Ellen avait pris la lumière pour guide. Chose assez étrange ! tandis que cette lueur paraissait lointaine encore, le bruit

devenait assourdissant, si bien qu'on aurait pu croire que le fleuve roulait au milieu du souterrain et le traversait. Le souterrain aboutissait à la Tamise et cette lumière qu'elle voyait, c'était un bec de gaz qui était placé de l'autre côté, sur l'eau, juste en face de l'orifice. Tous trois atteignirent l'extrémité du souterrain, qui se terminait par une ouverture pratiquée dans la digue du fleuve à deux pieds au-dessus de l'eau. Miss Ellen, arrivée la première, put se rendre compte alors du chemin qu'avait suivi l'homme gris. Un anneau de fer scellé dans une pierre attestait qu'on y avait amarré un bateau. Ainsi l'homme gris était venu en barque et s'en était allé de même.

– Eh bien ! dit lord Palmure, à quoi a servi cette exploration ?

– À me donner une idée, dit miss Ellen.

– Ah ! laquelle.

– C'est mon secret pour le moment, mon père. Vous savez nos conditions. Eh bien ! permettez-moi de les maintenir. À présent, revenons sur nos pas. Nous n'avons pas le moindre danger à courir, car le souterrain n'a ni bifurcation ni irrigation, et Paddy fera bien de ménager ses allumettes pour l'escalier.

Ils s'en retournèrent donc dans les ténèbres, tâtant avec la main, les parois humides du souterrain. Lorsque ces parois s'élargirent tout à coup, miss Ellen, qui avait continué à marcher la première, comprit qu'ils étaient dans la salle ronde. Alors Paddy fit usage des allumettes, sans la lueur desquelles ils eussent tâtonné longtemps avant de retrouver l'escalier ; et un quart d'heure après, tous trois étaient de retour dans le cabinet de lord Palmure. Miss Ellen mit alors une bourse dans la main de Paddy :

– Voilà, dit-elle, pour t'encourager à garder le silence. C'est une gratification en dehors de tout ce que je t'ai promis.

Paddy prit la bourse sans joie, en baissant la tête, comme un homme résigné à tout.

– Vous n'avez pas besoin d'acheter mon silence, milady, dit-il : du moment où j'ai accepté le rôle d'esclave, je vous appartiens.

Miss Ellen haussa imperceptiblement les épaules, puis, s'adressant à son père :

– Les ouvriers habiles ne manquent pas dans Londres.

Ce panneau brisé, cette porte enfoncée, il faut que tout soit réparé aujourd'hui même, car l'homme gris peut revenir et il faut qu'il ne s'aperçoive de rien.

Sur ces mots, miss Ellen fit signe à Paddy de le suivre. Les premiers rayons de l'aube glissaient au travers de ce brouillard jaune qui pèse sur Londres six mois de l'année. Conduit par la jeune fille, le rough traversa de nouveau la galerie, descendit par l'escalier de service et arriva dans le jardin. Quand ils furent à la petite porte, Paddy parut attendre de nouveaux ordres.

– C'est aujourd'hui dimanche, c'est aujourd'hui par conséquent, que l'abbé Samuel viendra visiter ta femme et tes enfants.

Tu m'as parlé, d'une lumière dans le clocher de Saint-George ? et tu crois que c'est John Colden qui s'y trouve caché ?

– Je le jurerais.

– Eh bien ! tu diras à l’abbé Samuel ceci : il y a trois hommes à la recherche du condamné à mort, et tu nommeras les hommes dont tu m’as parlé ; – ces hommes ont formé le projet d’entrer dans l’église la nuit prochaine et de s’emparer de celui qui se cache dans le clocher.

– Mais, si je préviens l’abbé, qui est Irlandais…

Un sourire passa sur les lèvres de miss Ellen.

– Fais ce que je dis, et ne cherche pas à comprendre.

XXVI

Miss Ellen avait parfaitement deviné le moyen employé par l'homme gris pour quitter le souterrain et retourner dans le Southwark.

À Londres, où la Tamise est cinq ou six fois plus large que la Seine, il y a des milliers de barques sur le fleuve.

L'absence de quais force les négociants à avoir leurs magasins ouverts sur le fleuve : de là pour eux, la nécessité d'avoir une barque.

De distance en distance une rue étroite descend jusqu'à la rivière. C'est presque toujours en face de cette rue qu'on amarre les bateaux.

La nuit, le premier venu est libre de détacher un bateau, et de s'aller promener sur la Tamise à ses risques et périls, par exemple, car il peut manœuvrer maladroitement son embarcation et chavirer ; ou bien encore rencontrer les gens de police du *Royalist* et ne pas leur donner des explications suffisantes pour qu'ils lui laissent continuer sa promenade.

Ces deux chances à courir n'avaient probablement pas beaucoup ému l'homme gris, car il avait traversé la première fois la Tamise dans un étroit bateau, et avait amarré cette petite embarcation à l'anneau de fer remarqué par miss Ellen.

Le bateau, solidement attaché, n'avait été vu par personne sans doute, car l'homme gris, après sa brusque et mystérieuse sortie du cabinet de lord Palmure, regagnant la Tamise par le souterrain, le trouva à la place où il l'avait laissé.

Il remonta dedans, prit l'unique aviron qui s'embossait à la poupe dans une entaille et se mit à *godiller*, pour nous servir du terme consacré.

En moins d'un quart d'heure, l'homme gris eut traversé la Tamise. Il atteignit le Southwark, laissa la barque où il l'avait prise et s'enfonça dans le dédale de petites rues noires qui environnent Saint-George. Les abords de l'église étaient plongés dans le brouillard et le silence.

La lampe s'était éteinte en haut du clocher, et il ne passait personne au long du cimetière dont la grille, au lieu d'être fermée, avait été poussée tout contre, de façon que l'homme gris pût rentrer quand bon lui semblerait.

Cependant, comme il arrivait à cette grille, il lui sembla qu'il entendait une sorte de gémissement.

Il entra dans le cimetière et prit le sentier qui conduisait à la petite porte du chœur.

Alors il entendit plus distinctement les gémissements, et, ayant fait quelques pas encore, il vit une forme noire accroupie sur le seuil de la porte. Cette forme noire était un

homme, et cet homme tenait son front dans ses mains.

Comme la nuit était sombre et le brouillard épais, il eût été difficile à l'homme gris de voir le visage de cet homme. Aussi s'arrêta-t-il brusquement et s'écria-t-il : Qui est là ?

La forme noire se dressa et une voix lamentable répondit : C'est moi… moi, Shoking…

– Ah ! c'est toi, dit l'homme gris, dont Shoking avait pareillement reconnu la voix.

– Qu'est-ce que tu as donc ? on dirait que tu pleures. Que t'est-il donc arrivé ?

– Un grand malheur. Tout à fait personnel, maître ; cela ne regarde que moi.

L'homme gris tira une petite clé de sa poche, ouvrit la porte du chœur, et introduisit Shoking dans l'église.

L'obscurité était plus grande encore à l'intérieur qu'au dehors.

– Ne fais pas de bruit, dit l'homme gris en prenant Shoking par la main et en l'entraînant vers l'escalier du clocher, il ne faut pas réveiller le vieux sacristain.

Shoking monta, sans souffler mot de son malheur ; mais il poussa des soupirs à fendre l'âme, et l'homme gris disait :

– Qu'est-ce qu'il peut donc bien avoir, l'ami Shoking.

Après être arrivé dans la chambrette qu'il habitait en reclus, l'homme gris, qui s'était procuré de la lumière, devina, sinon la vérité tout entière, au moins une partie de la vérité. L'homme qu'il avait devant lui avait bien la voix de Shoking, mais plus rien que la voix.

Ce n'étaient plus les cheveux roux de Shoking, la peau blanche de Shoking.

L'homme gris avait devant lui un vieux nègre à cheveux blancs, lequel pleurait comme s'il avait reçu des centaines de coup de fouet.

– Ah ! mon Dieu ! dit-il, qu'as-tu donc fait ? est-ce que tu as bu, par hasard, la potion préparée pour John Colden ?

– Hélas ! oui, dit Shoking en levant au plafond des yeux pleins de larmes.

– Mais pourquoi ?

– Pour sauver ma vie.

Et Shoking, appelant à lui tout son courage, raconta comment il était tombé dans les mains de John le rough et de ses associés et s'était trouvé dans la cruelle alternative de devenir nègre ou d'aller servir, au fond de la Tamise, de nourriture aux poissons.

Cependant il ne put s'empêcher de sourire à travers ses larmes, quand il fit le récit de son entrevue sur le pont de la péniche avec John, qui ne le reconnaissait pas et l'avait pris pour un véritable nègre.

– Eh ! bien dit alors l'homme gris, pourquoi te désoles-tu. Parce que tu crains de rester nègre ? Tu tenais donc bien à ton physique ? As-tu donc une maîtresse ? Es-tu amoureux ?

– Ni l'un ni l'autre, je suis trop vieux.

– Eh bien ! alors qu'est-ce que cela peut te faire d'être noir ou blanc ?

– Mais, maître, comment, à présent, pourrai-je redevenir lord Wilmot ?

L’homme gris partit d’un éclat de rire.

D’un mot, Shoking avait éclairé la situation.

Une fois hors de danger, le vaniteux mendiant s’était pris à songer que jamais on n’avait vu un nègre devenir lord, et il avait déjà joué le rôle de lord Wilmot assez souvent pour y tenir.

De là ce désespoir auquel il était en proie.

Ce que regrettait Shoking désormais, c’était la ruine de ses espérances vaniteuses. Mais l’homme gris se hâta de lui dire : Console-toi, tout peut s’arranger. Tu ne t’appelleras plus lord Wilmot, mais tu peux devenir le marquis de Valdemar-y Mendoza-y-Perez.

– Qu’est-ce que cela ? dit Shoking ébloui par un titre pompeux.

– Un Brésilien fort riche, un mulâtre héritier d’un seigneur portugais et qui remue des millions et des pierreries. Et puisque je t’avais crée lord, rien ne m’empêche de te faire marquis. Il y a mieux, tu seras d’autant plus sérieusement marquis que personne, désormais, ne pourra plus reconnaître le mendiant Shoking.

Et Shoking, qui ne pleurait plus, finit par sourire, et l’homme gris murmura :

– Ô vanité ! tu seras donc toujours la reine de ce bétail méprisable qu’on appelle les hommes.

Shoking n’entendit point ces paroles. Shoking songeait que les Brésiliens sont bardés de décorations, et que le grand cordon d’un ordre de l’Éléphant blanc ou noir, lui irait à ravir. Shoking était consolé.

XXVII

Revenons à présent à un personnage de notre récit que nous avons un peu perdu de vue.

Nous voulons parler de l'abbé Samuel, ce jeune et ardent apôtre, que le peuple du Wapping, du Southwark et de Rotherithe adorait.

On était au dimanche matin. L'abbé Samuel avait célébré la messe dans la pauvre église de Saint-Gilles, devant une assistance de fidèles agenouillés sur les dalles, car les catholiques de Londres sont trop indigents pour payer des bancs et des chaises. Il était monté en chaire, et son sermon, d'une éloquente simplicité, avait eu pour thème : la charité. Il disait : Donnez, vous qui êtes pauvres, l'obole du publicain est plus agréable au Seigneur que les richesses du pharisien. Donnez la moitié du morceau de pain noir que vous avez à ceux qui ont faim, et Dieu tiendra cette aumône pour agréable.

Puis il avait parlé du peuple d'Israël, poursuivant à travers le désert sa marche vers la terre promise, et il avait comparé l'Église d'Irlande à ces antiques serviteurs de Dieu que les Égyptiens avaient bannis.

Et tandis qu'il parlait, ni lui, ni aucun des fidèles n'avait remarqué deux hommes vêtus de noir, qui se trouvaient derrière un pilier, écoutant attentivement ses paroles.

Quand il descendit de la tribune sacrée pour reprendre l'office, ces deux hommes se glissèrent hors de l'église, s'éloignèrent d'un pas rapide dans la direction de Soho square et ne s'arrêtèrent que sur la petite place de *Cravenchapel*. Alors ces deux hommes, dont l'un était vieux et l'autre jeune encore se regardèrent.

– Eh bien ! dit le dernier, que pensez-vous de cet homme ?

– Je pense, répondit le vieux, qui n'était autre que le clergyman Peters Town, je pense que si de tels hommes étaient nombreux dans le clergé catholique, la moitié du Royaume-Uni finirait par se convertir à leur foi.

– Heureusement qu'il est presque seul à Londres.

– Oui, mais il a su se créer de nombreux disciples. Il est un des deux hommes que nous redoutons. L'autre est ce personnage introuvable qui met la police sur les dents, et qu'on appelle du singulier nom de l'*homme gris*.

– N'avez-vous pas reçu un billet de miss Ellen Palmure, ce matin ?

– Oui. Elle me dit que dans trois jours, cet homme sera en notre pouvoir. Mais c'est celui-là que je voudrais avoir, ajouta le révérend Peters Town, faisant allusion à l'abbé Samuel.

– Hélas ! dit le jeune clergyman, c’est impossible. La liberté anglaise tolère le culte catholique, et aucune preuve n’existe de la complicité de l’abbé Samuel avec les rebelles Irlandais.

– Écoutez, mon jeune ami, reprit le révérend Peters Town, tandis qu’il débitait son sermon, j’ai beaucoup réfléchi. Cet homme est peut-être ambitieux… et peut-être pourrions-nous le gagner…

– Pas en lui offrant des richesses toujours ; il a distribué son patrimoine en aumônes.

– Les honneurs le séduiraient peut-être, et je donnerais beaucoup à la seule fin de causer une heure avec lui.

– Quelle singulière idée !

– J’ai formé un projet.

– C’est d’avoir avec lui une entrevue.

– Et vous lui demanderiez cette entrevue ?

– Non pas moi, mais vous.

Le jeune clergyman était stupéfait et regardait le révérend Peters Town d’un œil effaré.

– Comment, seigneur, dit-il, vous le plus haut personnage occulte de notre Église, vous qui dictez secrètement des lois à l’archevêque de Cantorbéry, vous daigneriez ?…

– Tous les moyens sont bons quand on veut atteindre son but, dit sévèrement Peters Town.

Écoutez mes instructions et suivez-les de point en point.

Il y a dans le Southwark, auprès de Saint-George, une rue qui se nomme Adams’street.

– Je la connais.

– Dans cette rue, il y a un passage, et dans ce passage loge un homme du nom de Paddy. Il a une femme et deux enfants, et bien qu’ils soient de notre religion, ils sont si misérables qu’ils acceptent les aumônes de l’abbé Samuel.

Ce prêtre se rendra chez eux entre dix et onze heures, ce matin. Je suis renseigné.

– Bien, fit le jeune clergyman.

– Vous vous trouverez, comme par hasard, dans le passage, et lorsqu’il sortira de chez ses protégés, vous l’aborderez. Vous lui direz ceci : il y a un homme qui se meurt. Cet homme est catholique, bien qu’il ait toujours caché avec soin sa communion, afin de ne pas perdre son emploi de gardien de Saint-Paul. Cet homme, qui va mourir, réclame le secours de votre ministère.

– Et vous pensez qu’il me suivra ?

– J’en suis sûr.

– Mais y a-t-il vraiment à Saint-Paul un homme en cet état ?

– Oui : c’est lui qui a donné le signal, avec une gerbe de lumière électrique, aux fenians qui ont délivré le condamné John Colden.

– Mais cet homme a été chassé.

– Je lui ai rendu son emploi ce matin, et il a juré de me servir.

Le clergyman s’inclina et se sépara du révérend Peters Town pour aller exécuter ses ordres.

Une heure après, il était dans le Southwark, et quelques minutes plus tard, l’abbé Samuel arrivait à son tour dans Adam’s street.

Il allait faire sa visite hebdomadaire à la femme et aux enfants de Paddy. L’abbé Samuel avait passé sans faire attention au clergyman effacé sous une porte.

XXVIII

L’abbé Samuel frappa doucement à la porte de ce misérable rez-de-chaussée où grouillait toute la famille.

– Entrez ! dit une voix d’homme.

Le jeune prêtre eut un battement de cœur. Cette voix était celle du malheureux prisonnier pour dettes ? La porte ouverte, le prêtre aperçut Paddy.

– Comment ! dit-il en allant à lui et lui tendant la main, c’est vous ?

– Oui, mon révérend, dit Paddy qui baisa la main du prêtre avec une vive émotion.

– Et libre ! Vous ne vous êtes pas échappé ?

– Non, on a payé pour moi.

– Allons ! dit l’abbé Samuel avec un soupir de satisfaction, il y a toujours de nobles cœurs ; même dans cette nouvelle Babylone qu’on appelle Londres.

– Ne me félicitez point, mon révérend, dit Paddy en courbant la tête, si vous saviez de qui je tiens ma liberté.

Et se tournant vers sa femme et ses enfants qui étaient venus baiser, eux aussi, les mains de leur bienfaiteur :

– Allez vous-en, dit-il durement : toi, femme, va acheter du pain, et vous autres, allez jouer ; il faut que je reste seul avec notre révérend.

La femme et les enfants sortirent sur-le-champ et sans faire la moindre observation.

L’abbé Samuel était étonné et inquiet de l’attitude morne et presque désolée de Paddy. Qu’était-il donc arrivé et qu’allait lui dire cet homme ? Paddy baissait la tête.

Enfin, quand le bruit de la porte se refermant lui apprit qu’ils étaient seuls, il dit :

– Je suis Anglais et de la religion anglicane ; mais sans les Irlandais et vous, qui êtes un prêtre catholique, ma femme et mes enfants seraient morts de faim. Je ne veux donc pas faire de tort à l’Irlande et à vous, mon révérend, qui êtes notre bienfaiteur.

J’étais donc en prison pour la somme de dix guinées. Ce n’est rien pour beaucoup de gens, mais pour des gens comme nous, cela équivaut à tous les trésors de l’Angleterre.

Hier soir, comme on allait fermer les portes de White-cross, nous entendons la cloche du dehors.

Les hommes ne sont pas bons naturellement, mais le malheur les rend tout à fait méchants. Il y avait autour de moi des prisonniers endurcis qui me raillaient d’un bout à

l’autre du jour, parce que je pleurais en songeant à ma femme et à mes enfants.

– Tiens, dit l’un, voici ta femme qui vient payer ta rançon.

Et tous de rire, et moi de me remettre à pleurer. Ce n’était pas ma femme qui venait, mais c’était bien pour moi qu’on avait sonné.

Le père Goldmish m’appelle ; je me lève étonné.

– On vient de payer pour vous, me dit-il.

Je croyais qu’il se moquait de moi. Mais il a bien fallu me rendre à l’évidence, quand j’ai vu arriver Nichols.

– Qu’est-ce que Nichols ? demanda l’abbé.

– Nichols, c’est un mauvais sujet, un homme d’affaires, un organisateur de chantage. Quand on est misérable, il faut vivre, et souvent j’ai accepté de la besogne que me donnait Nichols. D’abord je n’ai pensé qu’à la joie de revoir ma femme et mes enfants ; et puis, quand j’ai été dehors, je lui ai dit :

– Tu es donc riche, et tu as donc bien besoin de moi, que tu viens de payer ma liberté au prix de dix guinées ?

– On m’a avancé de l’argent pour une affaire, me répondit-il, et il y a un joli denier à toucher pour chacun si la chose réussit. Nous sommes quatre : toi, moi, Macferson et John le rough.

Ce dernier nom fit tressaillir l’abbé Samuel.

– Nichols ne voulut pas s’expliquer plus clairement. Il me quitta au pont de Waterloo en me disant : Va voir ta femme et tes enfants, et trouve-toi ici à minuit.

– Et vous y êtes allé ? demanda l’abbé Samuel. De quoi s’agissait-il ?

– De nous mettre à la recherche du condamné à mort que les Irlandais ont sauvé.

– Mon ami, dit l’abbé Samuel, je comprends vos scrupules ; mais je crois que vous pouvez vous rassurer. Personne ne trouvera John Colden.

– Hélas ! monsieur, répondit Paddy, si j’avais cette idée-là, je ne vous aurais parlé de rien, mais il faut bien vous dire que Nichols sait où il est. Et la nuit prochaine, nous devons nous introduire dans l’église Saint-George, garrotter le vieux gardien, monter dans le clocher et nous emparer de John.

L’abbé Samuel était devenu pâle tout à coup.

Ce n’était pas John, c’était l’homme gris qui était dans le clocher ; mais mieux eût valu, peut-être, que ce fût John.

Paddy poursuivit :

– La police est prévenue. Elle attendra dans la rue, car elle ne veut pas entrer dans l’église.

Ici Paddy eut un profond soupir et il se jeta aux pieds de l’abbé Samuel.

– Mon révérend, dit-il, je ne trahirai pas ceux qui ont donné du pain à mes enfants. Je vous attendais… Vous avez tout le jour devant vous… sauvez John…

– Vous êtes un brave homme, Paddy, fit l'abbé Samuel, et vous serez récompensé. À combien se serait élevée votre part de prime ?

– À cent livres.

– L'Irlande est pauvre, mais elle sait reconnaître les services rendus. Dimanche prochain, Paddy, je vous apporterai les cent livres.

En même temps le prêtre voulut poser une guinée sur la table. Mais Paddy refusa.

– Non, pas aujourd'hui, monsieur l'abbé, dit-il. Nous avons de l'argent. Nichols m'a donné deux couronnes. C'est de quoi vivre quinze jours, et il y a de plus malheureux que nous à qui ce que vous nous offrez fera grande joie.

L'abbé reprit la guinée, mais il tendit les bras à Paddy et l'embrassa avec effusion, en répétant :

– Vous êtes un brave homme, Paddy, et Dieu vous tiendra compte de ce que vous avez fait.

Et l'abbé sortit, visiblement ému.

… … … … …

Quand le prêtre fut parti, la femme de Paddy rentra. Paddy avait des larmes dans les yeux.

– Qu'as-tu donc ? fit la mégère. Le prêtre a gobé ce que tu lui as dit ? Miss Ellen sera contente, alors ?

Paddy serra les poings !

– Ah ! misérable que je suis !

Mais sa femme eut un éclat de rire.

– Tu me fais pitié, dit-elle. Quand on est de pauvres gens comme nous, on sert qui nous paye !…

Paddy ne répondit point, mais il sortit et s'en alla du côté de la Tamise. Il avait besoin du grand air. Sa trahison lui remontait à la gorge et l'étouffait. Car évidemment cet avis charitable qu'il venait de donner à l'abbé Samuel était une trahison, puisque miss Ellen l'avait inspiré !

XXIX

Comme on le pense bien, l'abbé Samuel était sorti de chez Paddy en proie à une vive agitation. La retraite de l'homme gris était découverte. Il est vrai qu'on le prenait pour John Colden, mais il pouvait arriver que les misérables qui recherchaient le condamné à mort le prissent pour lui et le livrassent à la police, qui le reconnaîtrait et le déclarerait de bonne prise. L'abbé Samuel savait, du reste, une chose, c'est qu'en Angleterre l'industrie privée est toujours plus intelligente et plus hardie que les institutions publiques.

La police, rouage municipal, recherchait l'homme gris et John Colden. Le danger était réel, mais on pouvait le conjurer. Mais quatre hommes se réunissaient et, en vue de partager la prime offerte, entreprenaient la même besogne, le danger était mille fois plus grand. L'Anglais qui veut gagner de l'argent fait des prodiges. Donc l'abbé Samuel, en sortant de chez Paddy, n'hésita pas un moment ; il prit le chemin de l'église Saint-George qui, d'ailleurs, était à deux pas.

Le jeune clergyman qui l'avait suivit et s'était effacé sous une porte pour le laisser entrer dans la maison de Paddy, s'apprêtait à l'aborder, mais il avait, pour cela, compté sur deux choses, la première, que le prêtre irlandais aurait, en sortant, le visage calme de tout à l'heure, la seconde, qu'il reprendrait le même chemin.

L'abbé était si agité que le clergyman hésita ; puis, au lieu de revenir dans Adams street, il se dirigea vers l'autre bout du passage, gagnant Saint-George par un dédale de *courts* et de ruelles.

Le clergyman avait peine à le suivre ; mais il hâta le pas, hésitant toujours à l'aborder.

L'abbé, dans son trouble, ne remarqua point qu'un pas retentissait régulièrement derrière le sien et qu'un homme le suivait.

Le clergyman le voyant entrer dans l'église s'arrêta.

– Il finira bien par sortir, pensa-t-il.

En effet, l'abbé Samuel n'avait nullement l'intention de rester longtemps à Saint-George ; il se disait que très-certainement les misérables qui voulaient arrêter John Colden avaient établi une surveillance aux abords de l'église, et que par ce seul fait qu'il avait assisté le condamné sur l'échafaud, avant l'enlèvement, il était probable qu'ils le soupçonnaient de connaître la retraite de John Colden et que, par conséquent, entrer dans Saint-George, c'était le trahir.

Il est vrai que c'était dimanche, que les fidèles se pressaient dans l'église, et que cela expliquait jusqu'à un certain point la présence de l'abbé bien qu'il fût de la paroisse de Saint-Gilles.

Un prédicateur était en chaire et on l'écoutait avec attention, cela permit à l'abbé Samuel d'entrer sans attirer les regards et de se glisser jusqu'à la porte du clocher qui demeurait ouverte.

Alors il gravit rapidement l'escalier et arriva dans cette chambre du gardien où l'homme gris s'était constitué prisonnier volontaire. L'homme gris dormait. Il avait été sur pied une partie de la nuit et n'était rentré que fort tard. Il dormait d'un sommeil calme, régulier, qui laissait à sa physionomie son expression de douceur mélancolique. Le prêtre, en présence de cette tranquillité, sentit ses angoisses redoubler.

– Peut-être aurait-il dormi ainsi, la nuit prochaine, quand les misérables seraient venus.

Et il le toucha du doigt à l'épaule. L'homme gris ouvrit les yeux. Il est certaines natures privilégiées qui passent du sommeil le plus profond au réveil, sans transition aucune et n'éprouvent, ni ces hésitations, ni ces absences de mémoire que subissent ordinairement ceux qu'on éveille en sursaut. L'homme gris était du nombre. Il ne se frotta pas même les yeux, et souriant à l'abbé Samuel, il lui dit :

– Je ne m'attendais pas à votre visite ce matin. Pardonnez-moi donc de m'avoir trouvé endormi.

Le prêtre était fort pâle et son visage trahissait les perplexités de son âme.

– Qu'arrive-t-il donc, que je vous vois ainsi bouleversé ? poursuivit-il, sans se départir de sa tranquillité.

– Votre retraite est découverte !…

– Cela devait arriver.

Et l'homme gris se leva sans précipitation aucune.

– Parlez, monsieur l'abbé, dit-il froidement.

L'abbé Samuel lui raconta alors ce qu'il avait appris de Paddy.

– Je le savais ; Shoking est tombé cette nuit dans les mains de ces gens-là, et parmi eux il y avait ce Paddy dont vous me parlez.

Le prêtre eut un mouvement de surprise.

– Monsieur l'abbé, reprit l'homme gris, ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure que cet homme était sorti de White-cross hier soir ?

– Du moins c'est ce qu'il m'a dit.

– Eh bien ! il vous a menti : voici deux jours qu'il est dehors. Quel est son but en vous disant cela ? Pourquoi trahit-il ses associés à mon profit ? Voilà ce que je ne sais pas aujourd'hui, mais ce que je saurai demain.

Le calme de l'homme gris stupéfiait l'abbé.

– Mais, dit-il, vous n'allez pas rester ici ?

– Je ne suis pas John Colden.

– Mais on vous cherche aussi.

– Oh ! moi, c’est différent. Quand ils viendront, je leur prouverai que je ne suis pas plus l’homme gris que John Colden.

L’abbé Samuel leva les yeux au ciel :

– Mon Dieu ! dit-il, que va-t-il advenir de tout cela ?

L’homme gris était devenu pensif tout à coup.

– Monsieur l’abbé, dit-il enfin, je vous ai dit que je resterais ici : je veux dire que je reviendrais ce soir ; mais, pour le moment, je vais sortir. J’ai un rendez-vous à Hyde-Park.

– Un rendez-vous ?

– C’est-à-dire, j’espère y rencontrer miss Ellen ; ce qui est absolument la même chose.

– La fille de lord Palmure, votre implacable ennemie ?

– J’en veux faire une servante fidèle de la cause irlandaise.

Ayant ainsi parlé, il ouvrit une grande malle qui se trouvait dans un coin.

– Pour peu que vous demeuriez en bas, dans l’église, ajouta-t-il, vous me verrez sortir, et vous ne me reconnaîtrez pas. De cette façon vous serez rassuré sur mon compte.

La tranquillité parfaite de l’homme gris avait fini par gagner l’abbé Samuel. Il descendit dans l’église et s’agenouilla derrière un pilier, tout auprès de la porte du clocher. Pendant ce temps, l’homme gris procédait à sa toilette.

XXX

L’abbé Samuel tournait de temps en temps la tête vers l’escalier du clocher, tandis que le prédicateur continuait son sermon, mais l’homme gris ne reparaissait pas. Le sermon fini, le prêtre remonta à l’autel et comme l’office divin allait être terminé, un homme vint s’agenouiller auprès de l’abbé Samuel. Ce dernier leva la tête et regarda ce nouveau venu avec indifférence. C’était un personnage vêtu avec cette élégante simplicité que les Anglais de haut rang, fanatiques de l’habit noir pour la soirée, affectent le matin. Une grosse bague chevalière brillait à l’annulaire de la main gauche ; il avait dans la main un stick à pomme d’argent sculpté, et son col droit et raide accusait l’origine britannique, bien qu’il eût les cheveux et les favoris d’un noir luisant. L’office fini, cet homme regarda l’abbé Samuel et le salua, au grand étonnement de ce dernier, qui croyait voir ce gentleman pour la première fois.

Puis, il se dirigea lentement vers la porte.

À Londres, la population catholique est pauvre, souffreteuse, presque entièrement composée d’Irlandais, et un gentleman paraissant favorisé des dons de la fortune était chose rare, sinon inouïe, dans l’humble église de Saint-George.

Aussi, l’abbé Samuel obéit-il en ce moment à une sorte de curiosité vague en suivant le gentleman de loin.

De l’autre côté de la grille du cimetière, un groom, monté sur un robuste poney d’Écosse, tenait en main une admirable jument de pur sang.

L’étonnement de l’abbé Samuel redoubla en voyant le gentleman se diriger vers la jument, dont le groom lui présenta respectueusement la bride, mettre le pied à l’étrier et sauter en selle.

Néanmoins, ce personnage ne s’éloigna pas tout de suite. Les Irlandais se pressaient autour de lui et quelques femmes déguenillées, portant leurs enfants demi nus, lui tendirent la main. Le gentleman fit un signe, et son groom se mit à distribuer des shillings et des demi-couronnes. Un vieillard s’approcha à son tour : c’était un vieux soldat de marine, qui avait perdu un bras. Le gentleman lui mit une guinée dans sa main unique et lui dit, en lui désignant le prêtre irlandais qui s’était arrêté à quelques pas.

– Mon ami, vous voyez ce digne homme ? c’est l’abbé Samuel.

– Oh ! je le connais bien, dit le vieillard. Et quel est le malheureux, à Londres, qui ne le connaît pas ?

– Eh bien ! veuillez aller à lui et priez-le de s’approcher de moi.

Mais le prêtre avait compris le geste, le regard, et il s’empressa de venir au gentleman.

– Monsieur l’abbé, lui dit-il, voulez-vous accepter une modeste offrande pour votre église ?

Et il tendit au prêtre stupéfait un petit portefeuille en cuir de Russie, qui renfermait sans doute une poignée de bank-notes.

Mais l’étonnement de l’abbé Samuel ne provenait plus de la générosité du gentleman ; il avait une tout autre cause. Le prêtre avait reconnu cette voix, la seule chose qui restât de l’homme gris, dans ce parfait et respectable gentleman. La foule se tenait respectueusement à distance, et ne pouvait entendre ce qu’ils disaient.

– Eh bien ! fit le gentleman en souriant, puisque vous ne me reconnaissez pas, pourquoi voulez-vous que les hommes de Scotland-yard me reconnaissent ?

Et s’il me prenait fantaisie de me présenter chez vous demain en mendiant, et le front couvert de cheveux blancs, vous me feriez l’aumône. Ainsi donc, rassurez-vous, et à demain…

Sur ces derniers mots, il salua le prêtre avec respect, jeta une dernière poignée de shillings et de couronnes autour de lui, et rendit la main à sa monture, qui partit à ce trot magistral auquel on reconnaît les steppeurs de premier ordre.

La foule s’était écoulée peu à peu dans les petites rues avoisinantes, l’homme gris avait disparu depuis longtemps, que l’abbé Samuel était encore là, auprès de la grille du cimetière, plongé dans une rêverie profonde.

Alors le jeune clergyman chargé d’exécuter les ordres du révérend Peters Town s’approcha. Il y avait plus d’une heure qu’il attendait.

Prêtres catholiques ou clergymen, c’est-à-dire ministres du culte anglican, ont à peu près le même costume, qui consiste en un pantalon noir, une longue redingote boutonnée, un chapeau rond. Un étranger s’y trompe, mais le peuple anglais ne s’y trompe pas. Le clergyman a un cravate blanche. Le prêtre catholique porte un col noir assez haut, duquel s’échappe un mince liseré blanc formé par la chemise. Toute la nuance est là. Les deux cultes n’ont aucun rapport entre eux, et les prêtres des deux églises s’évitent soigneusement.

Les anglicans, les dominateurs qui font observer et respecter la religion de l’État et touchent de grosses prébendes, ont un profond mépris pour ce pauvre homme, apôtre d’une foi tolérée et à peine respectée, qui ne touche, lui, aucun traitement somptueux, et qui en est réduit pour vivre aux aumônes des fidèles, presque aussi pauvres que lui. Le prêtre catholique, évite aussi soigneusement tout contact avec les clergymen.

Ce n’est point par dédain, mais par humilité, et peut-être aussi par crainte, tant la persécution séculaire l’a accoutumé à passer la tête inclinée. L’abbé Samuel fit donc un pas en arrière et eut même un mouvement de surprise inquiète et craintive, en se trouvant face à face avec un ministre de la foi inventée par le roi Henri VIII.

Mais le clergyman était jeune, il avait un visage sympathique, une voix pleine de douceur, et il salua le prêtre catholique avec respect.

– Monsieur l’abbé, lui dit-il, il est un terrain neutre sur lequel nos deux églises peuvent se rencontrer, c’est le terrain de la charité.

– Vous avez raison, monsieur, répondit l’abbé Samuel en rendant son salut au clergyman.

Celui-ci continua :

– Je me suis d’abord rendu à Saint-Gilles, mais, ne vous ayant point trouvé, je suis venu ici.

Il vous est arrivé souvent, nous le savons, de prodiguer vos soins et vos aumônes à des malheureux appartenant à notre communion.

– Tous les hommes sont mes frères, répondit simplement l’abbé Samuel.

– Nous aussi, reprit le clergyman, nous pratiquons votre maxime, et c’est ce qui fait qu’un malheureux catholique est entre mes mains et va mourir, en dépit de nos efforts et de nos soins. À la dernière heure, le pauvre homme réclame vos consolations ; les lui refuserez-vous ?

– Je suis prêt à vous suivre, dit l’abbé.

– Eh bien ! venez…

Et le clergyman héla un cab qui passait vide, au coin de la place.

XXXI

Le cab monta rapidement vers le pont de Londres. L'abbé Samuel était tellement absorbé qu'il n'avait pas entendu les indications données au cabman par le clergyman. Le pont de Londres est peut-être le plus encombré du monde. Des milliers de voitures s'y croisent en tous sens et à toute heure, et souvent la circulation s'y trouve momentanément interrompue. Quand le cab fut au milieu, il fut contraint de s'arrêter. Alors l'abbé Samuel put embrasser d'un regard cet immense panorama de la Tamise, et cet horizon, sans limite, de toits, de chapelles et de clochers qu'on appelle Londres. Le clergyman, étendant la main, lui montra la coupole étincelante de Saint-Paul, qui resplendissait sous un pâle rayon de soleil, à travers le brouillard.

– Regardez, lui dit-il, c'est là que nous allons.

– À Saint-Paul ? fit l'abbé Samuel en tressaillant.

Comment donc un catholique se trouve-t-il dans votre église ?

– Je ne sais pas, répondit le clergyman, je ne sais, en ce moment, qu'obéir aux ordres que j'ai reçus, car c'est le révérend Peters Town qui m'a envoyé vers vous.

– Ah ! fit l'abbé qui se prit à songer à cet homme qui avait servi les fenians, dans la nuit qui avait précédé l'enlèvement de John Colden.

Au bout du pont de Londres, le cab se reprit à rouler avec rapidité, et il monta au grand trot la large voie de Cannon street. Un quart d'heure après, le prêtre catholique et le ministre anglican entraient à Saint-Paul. L'office du matin était fini et l'église était déserte. Un bedeau éteignait les cierges du chœur. Saint-Paul a plutôt l'air d'un panthéon que d'une église. Avec ses statues de généraux et d'amiraux, ses murs blancs, ses boiseries froides et d'un effet monotone, ses dorures d'un goût médiocre, çà et là, ce temple fait regretter la plus modeste des églises catholiques, avec ses vieux vitraux, ses tableaux de sainteté, et cette atmosphère chargée d'encens qui éveille dans l'âme la moins croyante de mystérieuses aspirations. Le clergyman conduisit l'abbé Samuel qui, pour la première fois, entrait dans Saint-Paul.

– Le moribond est là haut dans la lanterne.

Et il le mena à la porte de cet escalier de plusieurs centaines de marches qui monte à l'intérieur de la coupole.

– En haut, lui dit-il, vous trouverez le révérend Peters Town et le malheureux qui vous attend.

Et le clergyman resta dans l'église, tandis que l'abbé Samuel commençait cette pénible ascension. En montant, l'abbé se posait cette question qui lui paraissait insoluble :

– Comment un catholique se trouvait-il dans la lanterne de Saint-Paul, l'église métropole du culte anglican ? Tout en haut de l'escalier, l'abbé Samuel leva la tête et vit l'austère révérend Peters Town debout sur les dernières marches, qui le salua de la main et lui dit :

– Venez, monsieur, suivez-moi.

Et il le conduisit dans une chambre ménagée dans la coupole, où le prêtre catholique vit un homme couché dans un lit et qui paraissait prêt à rendre l'âme. Il s'approcha de lui et prit sa main. Le prétendu moribond leva sur lui un œil plein de gratitude. Puis son regard alla chercher le révérend Peters Town et devint suppliant.

– Monsieur l'abbé, dit ce dernier, je vous laisse seul avec ce malheureux. Vous me retrouverez sur la terrasse de la coupole.

L'abbé Samuel s'inclina. Puis, le révérend parti, il ferma la porte et revint auprès de cet homme qui réclamait son ministère.

– Vous êtes donc bien malade, mon ami ?

– Non, répondit cet homme tout bas ; mais il y va de ma vie, et c'est pour cela que j'ai consenti à vous faire demander.

Et le prétendu moribond, qui était Irlandais, se mit à parler dans ce patois des côtes de la verte Érin qui est incompréhensible pour les Anglais.

– Je suis un misérable, lui dit-il. Catholique, je me suis mis au service des ennemis de notre foi et je suis sacristain ici depuis près de dix ans, mais le repentir m'a touché et j'ai servi nos frères une heure. C'est moi qui ai allumé le feu électrique.

– Je le sais, dit l'abbé Samuel. Mais ne vous a-t-on pas mis en prison ?

– Oui d'abord, mais on m'a relâché, faute de preuves.

– Alors on vous a chassé d'ici. Comment y êtes-vous revenu ?

– C'est le révérend Peters Town qui est venu me chercher et m'a dit que mon emploi me serait rendu si je consentais à jouer le rôle d'un homme qui va mourir et si je vous appelais à mon chevet. Pourquoi ? je ne sais pas. Que veulent-ils ? je l'ignore…

Mais défiez-vous… On m'a fait avaler je ne sais quelle médecine qui m'a donné la fièvre et m'a mis en cet état ; mais j'ai conservé toute ma raison, et c'est pour cela que je vous préviens. Je ne veux plus trahir mes frères… défiez-vous.

Et pendant que cet homme parlait, le révérend attendait derrière la porte, et il crut que le prêtre catholique recevait la confession du sacristain.

Au bout d'une demi-heure, l'abbé Samuel rouvrit la porte. Le révérend feignit d'accourir.

L'abbé Samuel était pâle, mais la sérénité régnait sur son visage, et quelque piége qu'on lui eût tendu, il paraissait résolu à braver ses ennemis. Le révérend Peters Town le prit par la main et le conduisit sur cette étroite terrasse qui fait le tour du dôme, lui disant :

– Venez, monsieur, il faut que je vous parle !…

Le jeune prêtre le suivit.

Saint-Paul est bâti au point culminant de la colline qui domine les deux rives de la Tamise.

Du haut de cette terrasse, pour peu que le temps soit clair, pour peu que le brouillard se déchire, la ville immense apparaît toute entière aux regards fascinés.

Comme Jésus, emporté par Satan sur la montagne, l'abbé Samuel avait été conduit là par le ministre anglican, qui voulait éblouir l'humble apôtre, en déroulant sous ses pieds les splendeurs titanesques de la cité colossale.

– Regardez ! lui dit-il.

– Pourquoi me montrez-vous cela ?

– Londres est la reine du monde, et cette église où nous sommes, la reine de Londres, dit le révérend d'une voix solennelle et inspirée.

Vous êtes jeune, vous êtes éloquent, pourquoi ne vous laisseriez-vous point devenir grand ?

– Je ne vous comprends pas ?

– Regardez, non plus à vos pieds, dit le révérend, mais là-bas, à l'ouest, au bord du fleuve, voyez-vous ce palais dont le brouillard en lambeaux estompe les tourelles et les clochetons ?

– Oui, dit l'abbé Samuel ; c'est Lambeth palace.

– C'est la demeure du chef de notre religion à nous, fit le révérend avec orgueil ; c'est un palais aux lambris dorés, aux escaliers de marbre, et ce palais, je vous l'offre.

– À moi ? dit l'abbé Samuel.

Et l'abbé fit un pas en arrière, et, il regarda cet homme, comme Jésus dut regarder Satan lorsque celui-ci lui offrit l'empire du monde !…

XXXII

Le révérend Peters Town sembla vouloir profiter de la stupeur de l'abbé pour continuer :

– Voyez-vous cette ville immense ? C'est Londres, la capitale des trois royaumes et du monde entier, car où que vous alliez, au fond des déserts, sur le moindre rescif perdu au milieu de l'océan, flotte le drapeau britannique.

Londres est la maîtresse du monde, et deux pouvoirs se partagent cette royauté, la noblesse et le clergé.

Le lord chancelier commande à l'un, l'archevêque de Canterbury est le chef de l'autre.

Voulez-vous être un jour celui qui gouverne sous les lambris de Lambeth palace ? Vous avez le front vaste des hommes que Dieu fait rois par la pensée, vous devez être ambitieux, continua le révérend Peters Town. Abandonnez ce culte suranné, cette église vermoulue que vous avez condamnée chez nous à l'obscurité et au silence ; nous vous tendons la main, venez avec nous.

La stupeur du jeune prêtre avait fait place à l'indignation, mais cette indignation était muette et contenue à ce point que le révérend Peters Town put croire que la tentation le mordait au cœur.

– Jusqu'à présent, poursuivit-il, quel a été votre lot ? vous avez vécu pauvrement, obscurément, prêchant votre foi à des mendiants, servant une cause perdue d'avance.

Venez à nous et nous vous ferons grand et fort, vous serez riche et puissant, et vous deviendrez un de ces deux maîtres du monde dont je vous parlais tout à l'heure.

Enfin la voix de l'abbé Samuel se fit jour à travers sa gorge crispée.

– Mais c'est une apostasie que vous me demandez ! s'écria-t-il.

– Non point une apostasie, mais une conviction, dit le prêtre anglican avec audace.

Soudain l'abbé Samuel, qui d'abord avait reculé, fit un pas vers lui. À son tour, il prit la main du prêtre anglican et lui dit :

– Je vous ai écouté, écoutez-moi à votre tour.

Il était transfiguré en parlant ainsi.

Ce jeune homme, pâle et chétif en apparence, avait grandi tout à coup ; son œil bleu, si doux et si triste d'ordinaire, lançait des éclairs, sa voix était devenue sonore et vibrante, et le révérend Peters Town, ce grand dominateur de consciences, courba la tête sous ce regard plein d'éclairs.

– Écoutez-moi, répéta l'abbé, écoutez-moi !

Et, lui aussi, il s'avança vers la balustrade et il promena un long regard sur la ville colossale accroupie comme un monstre aux millions d'yeux et de têtes sur les deux rives de la Tamise.

– Oui, dit-il alors, vous avez raison : à vous les palais aux dômes d'or, à vous le fleuve sur lequel passent les grands navires aux opulentes cargaisons, à vous la puissance commerciale du monde et les biens de la terre. Vous m'avez montré Lambeth palace, et le Parlement, et Westminster…

Eh bien ! regardez plus loin encore, sur la gauche, au milieu de ces pauvres maisons enfumées du Southwark ? Voyez-vous cette humble église ? Voyez-vous ce clocher qui monte dans le ciel brumeux, c'est Saint-George.

Saint-George est notre temple à nous, et il est l'égal de Saint-Pierre de Rome, la vieille basilique, et l'autel où nous montons est le même que celui où montaient les premiers prêtres chrétiens, il y a dix-huit cents ans.

La doctrine que vous prêchez est d'hier, et pourtant vous êtes aussi divisés que des frères ennemis, et chacun de vous a une foi nouvelle, et chacun veut être pontife et avoir ses disciples.

Nous, nous n'avons qu'un autel, comme nous n'avons qu'un chef.

Vous placez dans vos temples tout neufs les statues de vos grands hommes, mais nous, à travers les siècles, à travers les âges barbares, nous avons conservé les œuvres des maîtres, qui étaient grands surtout parce qu'ils croyaient.

Que notre église soit la cathédrale orgueilleuse ou l'humble chapelle irlandaise, elle restera debout au milieu des orages, car la foi est éternelle.

Ah ! vous me montrez Londres, la ville immense, et vous me dites : Voilà notre empire ! Je vous montre, moi, ces pauvres maisons qui entourent une misérable église, et je vous dis : Nous sommes plus riches que vous !

La parole de l'abbé Samuel était devenue sonore comme les sons graves de l'orgue ; à son tour il tenait courbé sous son regard cet homme qui avait méprisé sa jeunesse et sa foi.

Et, quand il eût fait un geste pour que le révérend Peters Town lui livrât passage, celui-ci s'écarta tout frémissant.

Et l'abbé Samuel, la tête haute, calme, sublime, quitta cette terrasse de la tentation, gagna l'escalier du dôme et descendit.

Le jeune clergyman était en bas, auprès de la chaire, attendant les ordres de son supérieur.

Le prêtre catholique passa près de lui sans le voir, et sortit de Saint-Paul. Alors le clergyman, frappé de cette démarche, de ce visage plein de sérénité, comprit qu'il avait dû se passer en haut quelque chose d'extraordinaire, et il monta.

Le révérend Peters Town, pâle, l'œil en feu, les lèvres crispées, était toujours appuyé à la balustrade du dôme. Tel Satan devait être lorsque le Christ eut repoussé ses offres. Le clergyman s'approcha : le révérend ne le vit point. Pendant quelques minutes, le jeune

homme se tint à l'écart, n'osant faire un pas, n'osant prononcer un mot. Enfin le révérend se retourna ; il vit le clergyman et lui dit :

– Que peuvent-ils donc avoir au cœur ces hommes qui ont fait vœu de pauvreté et dont la vie est un combat perpétuel ? J'ai parlé à son ambition, et son ambition est restée muette. Ah ! ce jeune homme est notre ennemi le plus terrible, croyez-le… mais je le terrasserai…

Et le révérend, du haut de Saint-Paul, montra le poing à l'humble église de Saint-George.

– L'abbé Samuel m'a terrassé, murmura-t-il, mais j'aurai ma revanche, et elle sera terrible !…

Et il eut un accent de haine et une expression de fureur dans le visage et le regard qui firent frissonner le jeune clergyman.

XXXIII

Laissons l’abbé Samuel quitter, le front haut, la cathédrale de Saint-Paul, et l’homme gris, s’en allant caracoler à Hyde-Park avec l’espoir d’y rencontrer miss Ellen.

Retournons à Rotherithe, où nous allons retrouver nos connaissances de la nuit précédente, John le rough et Nichols. Paddy avait passé une partie de la nuit avec eux, on s’en souvient, puis il les avait quittés en leur disant :

– J’ai idée, moi, que le condamné John Colden n’est pas à Rotherithe.

– Et où crois-tu qu’il est ? avait demandé Nichols, fortement découragé par l’évasion de Shoking et la disparition de l’écossais Macferson.

– C’est mon secret.

– Comment ton secret ? Tu ne dois pas avoir de secret pour nous, puisque nous sommes associés, avait dit Nichols.

– Ne te fâche pas, répondit Paddy, et écoute-moi : Quand je vous ai rencontrés, j’étais moi-même à la recherche de John Colden. Mais je n’agissais pas pour mon compte.

– Et pour qui donc travaillais-tu ?

– Pour une personne puissante qui triplera, au besoin, la prime offerte par la police. Et je vous l’ai dit, tout à l’heure, je crois bien que je sais où est le condamné !

– Pourquoi donc, alors, ne veux-tu pas nous le dire ?

– Je vous le dirai, mais quand la personne pour qui je travaillais me l’aura permis, et elle me le permettra, allez ; et il y a mieux, je stipulerai avec elle pour vous, des conditions de salaire magnifiques.

Paddy parlait avec un accent de franchise qui convainquit Nichols.

– Et quand verras-tu cette personne ?

– Cette nuit même, je vais y aller.

– Où te retrouvons-nous ?

– Où vous voudrez, dit Paddy, qui ne prévoyait pas la besogne et les instructions que lui donnerait miss Ellen.

– Eh bien ? dit Nichols, ici même, au bord de l’eau. Nous coucherons dans la péniche.

– Soit, dit Paddy.

Et il s’en alla.

On sait ce qui s’était passé. Paddy avait fait partie de l’expédition souterraine accomplie par miss Ellen et lord Palmure.

On se souvient qu’il avait fait part de ses soupçons à miss Ellen, touchant cette lumière qui brillait toute la nuit dans le clocher de Saint-George, et que miss Ellen, devinant que ce n’était point de John Colden, mais de l’homme gris qu’il s’agissait, lui avait enjoint d’avertir l’abbé Samuel. Miss Ellen, qui avait un plan en donnant cet ordre, avait donc congédié Paddy, modifiant ainsi du tout au tout la conduite de cet homme vis-à-vis de ses associés de la nuit.

Donc, Nichols et John le rough qui, le bateau de police éloigné, étaient retournés chercher un abri pour le reste de la nuit dans la péniche, constatèrent, après un long sommeil, que Paddy n’était pas revenu, bien qu’il leur eût donné rendez-vous. Alors John regarda Nichols.

– Veux-tu savoir ma pensée ? Eh bien ! j’ai idée que Paddy s’est moqué de nous, ou qu’il nous trahit.

– Au profit de qui ?

– Des Irlandais, pardieu ? Sais-tu où il demeure ?

– Oui, dans le Southwark, et dans un passage qui donne dans Adam’s street.

– Eh bien ! allons chez lui, nous verrons bien.

Et quittant la péniche, Nichols et John se rendirent dans le Southwark. Là ils gagnèrent Adam’s street.

Il était alors six heures du matin, et c’était précisément le moment où l’abbé Samuel se rendait, comme il le faisait tous les dimanches, chez la femme et les enfants de Paddy. Tout à coup John serra le bras à Nichols.

– Regarde !

– Vois-tu ce jeune homme vêtu de noir ? C’est l’abbé Samuel, celui-là même qui assistait John Colden sur l’échafaud. Et il sait bien certainement où est le condamné.

– Tu crois ?

– Il n’est pas Irlandais pour rien.

– Suivons-le, au lieu d’aller chez Paddy !

Ils firent trois ou quatre pas derrière le prêtre ; puis, soudain, Nichols s’arrêta bouche béante.

– Oh ! par exemple ! dit-il enfin. Il entre chez Paddy.

John fronça le sourcil et tous deux, qui ne s’aperçurent pas non plus que le clergyman s’effaçait sous une porte, après avoir suivi l’abbé Samuel, tous deux s’arrêtèrent et se regardèrent avec une expression de défiance croissante.

– Puisque l’abbé Samuel entre chez Paddy, fit John, c’est que Paddy nous trahit.

– C’est ce que nous allons voir, dit Nichols.

Peu après la femme et les enfants de Paddy sortirent.

Alors Nichols passa devant la maison, jeta un regard furtif à travers la fenêtre et aperçut l'abbé Samuel qui tenait les mains de Paddy et paraissait le remercier avec effusion.

– Regarde, dit-il.

John s'approcha.

– Je te le disais bien, il nous trahit.

– Eh bien ! dit Nichols, il sera puni.

Et les deux roughs se donnèrent la main et jurèrent la mort de Paddy, l'homme acheté par miss Ellen. Puis ils disparurent, et Nichols dit à John :

– Nous reviendrons ce soir ! Et il fera connaissance avec six pouces de la lame de mon couteau.

Pendant ce temps, Paddy et sa femme, qui était rentrée après le départ de l'abbé Samuel, parlaient tout bas de ce cottage et de ces terres que miss Ellen leur avait promis loin de Londres, la grande ville de la corruption !…

XXXIV

Suivons maintenant le gentleman qui quittait Saint-George à cheval et s'en allait à Hyde-Park, si merveilleusement transformé, que l'abbé Samuel ne l'avait reconnu qu'à la voix.

L'homme gris s'en alla au grand trot, gagna le pont de Westminster, traversa tout le quartier de Belgrave square et entra dans le jardin royal. Il était alors midi. En hiver, les quelques personnes de qualité qui restent à Londres et qui n'y sont retenues, du reste, que par les travaux du parlement, fréquentent Hyde-Park vers le milieu du jour.

Si un pâle rayon de soleil, vers midi, traverse le brouillard et s'ébat sur les gazons, aussitôt les équipages à deux et à quatre chevaux envahissent les allées; les cavaliers et les amazones se croisent en tous sens, échangeant des saluts et des poignées de main. Ce jour-là, il y avait foule quand l'homme gris arriva. La jument qu'il montait était une bête admirable, nous l'avons dit, et, bien que rien ne soit moins rare, en Angleterre, qu'un beau cheval, elle attira tous les regards.

Un groupe de jeunes gens, perchés sur les banquettes d'une mail-coach, engagèrent des paris. Était-ce un Anglais, un Français, un Américain? Nul ne le savait. Les uns parièrent que c'était un nabab, les autres qu'il pourrait bien appartenir à l'ambassade du Brésil nouvellement installée. Un tout jeune homme, le baronnet sir Edmund W…, dit à son tour:

– Je sais qui c'est. C'est un Russe, le comte R… qui est amoureux fou de miss Ellen Palmure.

– Que nous chantez-vous là, Edmund?

– La vérité, messieurs. Vous savez que miss Ellen, la plus belle personne des trois Royaumes, a refusé la main des plus riches seigneurs de Londres, le fils de lord C… entre autres, qui a voulu se brûler la cervelle l'année dernière.

– Et la main du baronnet sir Williams P…, qui se l'est brûlée, ajouta un autre gentleman.

– À la suite de cet événement miss Ellen est allée en Italie, il y a deux ans, reprit sir Edmund, et c'est là que commence mon histoire.

– Contez-nous la donc, Edmund.

– Miss Ellen a passé un mois à Monaco où, comme vous le savez, il y a autant de Russes que d'Anglais. Elle y a tourné la tête du comte R…, et il a juré qu'il l'épouserait.

– Et vous croyez que le comte R… est ce gentleman qui vient de passer. Sur quoi basez-vous cette opinion?

– Sur un fait bien simple : Il y a trois mois qu'on n'a vu miss Ellen à Hyde-Park, et elle y est aujourd'hui.

– C'est vrai, elle vient d'entrer par la grille de White-hall.

– Mais cela ne prouve rien…

– Pourquoi donc ?

Un cavalier s'était joint aux gentlemen du mail coach et galopait auprès de leur voiture. C'était un jeune étourdi qu'on appelait le marquis de L…

– Messieurs, dit-il, vous pouvez engager des paris, je tiens pour Edmund, et je vais avoir la preuve de ce qu'il avance.

– Comment l'aurez-vous, marquis ?

– Oh ! très-facilement. Je vais l'aller demander à miss Ellen elle-même ; je suis fort de ses amis, comme vous savez.

– Mais vous ne l'épouserez pas ?

– Dieu m'en garde ! Le mari que prendra miss Ellen sera un véritable esclave.

Les paris s'engagèrent.

– Mille livres que le gentleman n'est ni Russe ni amoureux, dit l'un.

– Je tiens les mille livres, répondit sir Edmund.

Le jeune marquis de L… mit son cheval au galop et courut après miss Ellen qu'on apercevait au bord de la serpentine, maniant avec une adresse infinie son superbe poney d'Irlande.

En entendant le galop du cheval, la jeune fille se retourna, reconnut le marquis et le salua de la main, pensant qu'il ne faisait que passer. Mais le marquis l'aborda et lui dit :

– Miss Ellen, j'ai fait un pari.

– Ah ! vraiment ? fit-elle, et lequel ?

– C'est que le comte R… était à Londres. À Hyde-Park, et qu'il y venait pour vous rencontrer.

– Oh ! dit miss Ellen en souriant, le comte R…, qui s'est montré très-épris de moi à Monaco, m'a certainement oubliée.

– Voilà qui est impossible, miss Ellen.

– Et si par hasard il est à Londres, c'est que d'autres affaires l'y amènent.

– Cependant il est ici.

– Vous le connaissez donc ?

– Pas le moins du monde, mais nous venons de voir passer un gentleman que personne ne connaît, et sir Edmund prétend que c'est lui.

– Et où est-il, ce gentleman ?

– Là-bas.

Miss Ellen suivit la direction donnée à sa cravache par le marquis, et elle aperçut, en effet, à cent pas de distance, un gentleman qui avait mis son cheval au pas.

– Nous sommes trop loin ici pour que je puisse vous dire si c’est le comte R…, dit miss Ellen.

– Eh bien ! voulez-vous galoper avec moi jusque là ? dit le marquis.

– Volontiers.

Et miss Ellen rendit la main à son poney, qui fila comme une flèche. Le marquis galopait à côté de miss Ellen. Soudain celle-ci arrêta brusquement son cheval. Elle avait reconnu non-seulement la jument, mais encore le groom qui suivait le gentleman à distance.

– Qu’est-ce ? dit le marquis étonné.

Miss Ellen était devenue toute pâle.

– Mon cher marquis, lui dit-elle, vous savez que je suis capricieuse ! J’exige de vous que vous restiez ici.

– Pourquoi ?

– Je veux m’approcher toute seule de ce gentleman. Si c’est le comte R…, je reviendrai vous le dire. Attendez-moi ici, auprès de cet arbre.

– Soit, dit le marquis.

Et miss Ellen, agitée d’un bizarre pressentiment, se remit à galoper sur les traces de l’homme gris, qui continuait à s’éloigner.

XXXV

L’homme, gris continuait son chemin.

Il trottait au bord de la serpentine, cette rivière microscopique dont les Londoniens sont plus fiers que de la Tamise, se retournant d’une façon si imperceptible que miss Ellen n’avait pu s’en apercevoir.

Mais il avait parfaitement vu la jeune fille, lui, et ce qu’il voulait, c’était se rapprocher le plus possible des grilles de Hyde-Park, afin de n’avoir pas grand chemin à faire, au besoin, pour gagner une des portes. Miss Ellen galopait avec furie.

Elle dépassa le groom qu’elle avait reconnu.

C’était bien celui à qui quelques jours auparavant, elle avait offert de l’argent pour qu’il lui dît le vrai nom et la demeure de son maître.

Elle avait également reconnu la jument de pur sang, et le cavalier qui la montait avait la tournure de celui qu’elle cherchait. Mais comme elle arrivait tout près de lui, il se retourna et un cri de surprise échappa à miss Ellen. Elle ne reconnaissait plus l’homme gris.

Son étonnement, sa stupeur furent même si naïfs, que l’homme gris se prit à sourire.

Puis son regard s’alluma et pesa sur miss Ellen.

Alors miss Ellen courba la tête et eut un léger frisson. Ce n’était pas lui et c’était lui. S’il avait changé de visage, il avait conservé son regard. Et, saluant la jeune fille, il fit volter son cheval et s’approcha d’elle.

– Bonjour, miss Ellen, dit-il.

– Oh ! murmura-t-elle, c’est sa voix.

– Pardonnez-moi, miss Ellen, dit-il, mais il a bien fallu me grimer un peu pour venir ici et n’être pas reconnu.

– Vous ! encore vous ! dit-elle.

– Jusqu’au jour où vous m’aimerez, répondit-il.

Et il rangea familièrement son cheval à côté du cheval de miss Ellen. Le groom suivait à distance et avait été rejoint par celui de miss Ellen. Celle-ci avait dominé sur-le-champ ce premier moment d’émotion que lui faisait toujours éprouver la rencontre de son ennemi.

– Une belle journée qu’on dirait la première du printemps, miss Ellen, dit l’homme gris d’une voix harmonieuse, une journée où il fait bon parler d’amour, n’est-ce pas ?

Miss Ellen le regarda :

– Vous êtes donc toujours fou ? dit-elle avec un accent de mépris ironique.

– Peut-être…

– Hier, reprit-elle, vous avez déployé vos talents de sorcier et d'escamoteur.

– Vous êtes cruelle, miss Ellen.

– Aujourd'hui, le rôle de don Juan ne vous déplaît pas.

– J'aime votre ironie, miss Ellen. Elle m'accuse bien franchement votre haine. Et la haine est le commencement de l'amour.

Elle haussa imperceptiblement les épaules.

Puis ricanant toujours :

– Vous êtes hardi, dit-elle. Cette nuit, vous étiez sous mon toit, et j'ai respecté l'hospitalité, mais ici, nous sommes en public. Au moment où je vous parle, il y a vingt gentlemen qui vous prennent pour un gentilhomme russe, le comte de R…, qui, lui aussi, est amoureux de moi.

– Fort bien, miss Ellen. Où voulez-vous en venir ?

– À ceci. Je n'ai qu'un signe à faire, et ils m'entoureront. Je n'ai qu'à leur dire : Cet homme que vous ne connaissez pas et que vous prenez pour un gentleman…

– Est le dernier des misérables, interrompit l'homme gris en souriant, le chef de ces hommes qui, dans l'ombre, conspirent contre l'Angleterre ; c'est ce bandit à visage de Protée qui a sauvé John Colden de l'échafaud.

– Oui, dit miss Ellen, je puis les appeler et leur dire tout cela.

– Et, dit encore l'homme gris avec calme, comme en Angleterre tout gentleman s'est fait recevoir constable, il ne sera nul besoin de policemen pour m'arrêter. Eh bien ! faites ce signe, dit-il avec tranquillité. Je ne chercherai pas à fuir.

– Vous continuez à me braver, je le vois. Mais prenez garde !

– Par exemple, dit l'homme gris, qui eut à son tour un accent d'ironie, on s'étonnera peut-être dans l'aristocratie anglaise que vous ayez des relations avec ce bandit.

– Oh ! fit-elle, peu m'importe ma réputation, si j'assouvis ma haine.

– Eh bien ! allez, miss Ellen, appelez le marquis de L… qui vous suit à distance ; faites signe au mail coach qui vient de notre côté et sur la banquette duquel je vois perchés bon nombre de vos fidèles.

– Non, dit miss Ellen, je veux être généreuse aujourd'hui encore. D'ailleurs le dimanche est un jour de repos, un jour de trêve, par conséquent.

– Que craignez-vous de moi, miss Ellen, maintenant que je vous ai rendu les lettres… de Dick Harisson ?

Miss Ellen fronça le sourcil tout à coup et son œil eut un éclair de colère.

– Ah ! dit-elle, vous osez me parler de ces lettres ? Mais vous en avez gardé une ?

– Moi ?

Et il y eut un tel accent d’étonnement dans ce simple mot, que miss Ellen le regarda avec une sorte de stupeur.

– Il en manquait une, dites-vous ? reprit-il. C’est impossible, je les ai comptées, il y en avait dix-sept.

– J’en ai écrit dix-huit, moi.

– Eh bien ! je vous jure, miss Ellen, que je n’en ai trouvé que dix-sept dans la bière. Qu’est devenue la dix-huitième ? Je l’ignore. Mais je vous jure que je le saurai, et si elle existe, elle vous sera rendue.

Et l’homme gris salua miss Ellen et s’éloigna au galop. Il avait déjà franchi la porte de Stanhop street, que miss Ellen pétrifiée était encore au bord de la serpentine, les yeux baissés. Enfin elle releva la tête.

– Cet homme est un ennemi loyal, se dit-elle. Il n’a pas la lettre. Qu’est-elle donc devenue ?

Elle tourna bride, revint vers le marquis de L… et lui dit en souriant :

– Mon ami, vous avez perdu votre pari. Ce n’est pas le comte R… ! Mais… vous connaissez ce gentleman ? Et c’est… ? Mystère !

Et miss Ellen eut un éclat de rire et s’éloigna au galop.

Comme elle rentrait deux heures après, à l’hôtel Palmure, le suisse lui remit une enveloppe carrée arrivée il y avait quelques minutes. Miss Ellen l’ouvrit et son cœur battit. L’enveloppe renfermait la dix-huitième lettre accompagnée de ces mots :

« La mère de Dick l’avait gardée. Je vous l’envoie avec les compliments de celui que vous aimerez tôt ou tard !… »

Un éclair de fureur passa dans les yeux de miss Ellen.

– Ah ! dit-elle, maintenant, que je ne te crains plus, homme énigme, à nous deux ! la guerre commence…

XXXVI

Cette longue journée du dimanche s'était écoulée enfin, car rien n'est interminable et triste comme le dimanche à Londres. Tout est fermé, magasins et public-house ; la foule qui circule dans les rues est silencieuse et recueillie, sinon par dévotion, au moins par habitude. Chacun paraît s'ennuyer et se tordre la mâchoire ; et on en voit qui regardent le ciel, trouvant que le jour a l'air de se prolonger indéfiniment. Enfin, la nuit vient, le gaz s'allume dans les rues, quelques établissements publics se rouvrent ; la poste, qui a chômé tout le jour, expédie les lettres pour l'étranger et la province, et le publicain reparaît à son comptoir avec son tablier, son habit noir et sa cravate blanche. Le peuple anglais, le dimanche soir, est comme le peuple turc pendant le rhamadan, c'est-à-dire au lendemain du carême. Il se rattrape de son long jour d'abstinence avec une fiévreuse ardeur.

Dans les quartiers pauvres, au Wapping, à White-Chapel, à Rotherithe, dans le Borough, dans le Southwark, les tavernes s'emplissent dès huit heures du soir.

Le policeman, toujours respecté, se montre même indulgent ; il n'appréhende les ivrognes au collet que lorsque le scandale est trop flagrant.

Sinon, il ferme les yeux sur ceux qui s'en vont en décrivant des courbes et des arabesques, et passe devant les public-house sans trop regarder à travers les carreaux, garnis au dedans de rideaux rouges. Ce soir-là, Paddy, qui était demeuré tout le jour enfermé dans sa maison, Paddy se leva du coin du poêle qui ronflait joyeusement, maintenant qu'on avait de l'argent et partant du coke et du charbon :

– Femme, dit-il, je vais aller me promener un peu. J'ai un mal de tête.

– Il fait froid, dit mistress Paddy.

– Je boutonnerai mon habit.

– Et puis, continua sa femme, je ne saurais dire pourquoi, mais j'aimerais mieux que tu restasses ici.

– J'ai soif, dit Paddy.

– Il y a sur la table une cruche de bière brune toute pleine.

– La bière qu'on boit chez soi rafraîchit moins que celle du public-house.

Mistress Paddy soupira.

– Seigneur Dieu, dit-elle, comme les hommes sont entêtés, en vérité !

– Ah çà ! mais pourquoi donc veux-tu que je ne sorte pas ? dit Paddy d'un ton bourru.

– Je te l'ai dit, je ne sais pas. C'est une idée.

– Une drôle d’idée ! ricana Paddy.

– Et puis, fit mistress Paddy, j’ai comme un pressentiment ce soir. Il me semble que ce matin le prêtre irlandais s’est méfié de quelque chose. Je ne sais pas pourquoi encore, continua sa femme, mais il me semble que miss Ellen t’a donné là une drôle de besogne, en te disant de l’avertir que Nichols et les autres savaient que John Colden était dans le clocher de Saint-George.

– Moi aussi, dit Paddy, je ne comprends pas pourquoi elle m’a dit d’agir ainsi.

– Car enfin, dit mistress Paddy, elle a, comme son père, la haine des Irlandais, et alors pourquoi leur donner un avis charitable ?

– Femme, dit Paddy, je te le répète, je n’y comprends absolument rien, mais, enfin, du moment que je me suis vendu à miss Ellen et que je lui ai juré de faire ce qu’elle me commanderait, je n’ai pas besoin de discuter ses ordres.

Et Paddy fit un pas vers la porte. Mais sa femme lui prit le bras et le retint.

– Écoute encore, lui dit-elle. Je te disais donc que j’avais dans mon idée que ce matin l’abbé Samuel s’était méfié de quelque chose.

– Eh bien ! que veux-tu que j’y fasse ?

– Je voudrais que tu restasses ici. Je me méfie des Irlandais.

– Bon ! dit Paddy, en haussant les épaules, si j’avais à me méfier, ce ne serait pas d’eux.

– De qui donc ?

– De John le rough et Nichols.

– Pourquoi ?

– Mais parce que je leur avais promis d’aller les rejoindre, de leur dire où était John Colden et que miss Ellen m’a défendu de les revoir.

Heureusement, ajouta Paddy, comme se parlant à lui-même, je ne les rencontrerai pas par ici. Ils sont à Rotherithe et ils n’en bougeront pas, car ils sont persuadés que c’est à Rotherithe que se cache John Colden.

Et il fit un pas encore.

– Ainsi tu veux sortir ? dit sa femme d’une voix presque émue.

– Je vais boire un coup.

– Paddy, je t’en prie…

– Ah ! mais tu m’ennuies ! dit Paddy avec colère, laisse-moi donc aller où je veux ! j’ai passé d’assez mauvais moments à White-cross ! Vas-tu pas vouloir me remettre en prison, toi ?

Et il repoussa sa femme avec brusquerie, tira la porte et sortit. Le passage où il demeurait était bruyant comme en plein jour, et une foule de gens déguenillés s’y croisaient en tous sens.

– Bonjour Paddy, dirent quelques voix, te voilà donc sorti de prison ?

– Oui, mes amis, bonsoir ! et merci !

Et Paddy se dirigea d'un pas rapide vers Adam's street qui était au bout du passage. Il concevait l'idée d'aller boire du porter à *Queen-Elisabeth*.

La taverne qui portait ce nom royal était située au bord de la Tamise, entre le pont de Westminster et Lambeth palace. La bière y était excellente et coûtait un peu plus cher. Mais Paddy avait de l'argent en poche et ne regardait pas à la dépense.

Il s'enfonça donc dans un dédale de ruelles, pour aller au plus court, car les passages, à Londres, abrègent singulièrement les distances, et il finit par se trouver dans une rue tout à fait déserte. Alors il entendit marcher derrière lui.

Instinctivement et comme s'il eût été, à son tour, impressionné par les pressentiments de mistress Paddy, il s'arrêta net et attendit que l'homme qui le suivait s'approchât. Il s'était arrêté sous un bec de gaz. Les pas devenaient plus bruyants et bientôt un homme apparut dans le cercle de lumière décrit par le réverbère.

Paddy tressaillit. Il avait reconnu John le rough.

– Là ! Paddy, dit celui-ci, ne va donc pas si vite ! Est-ce que tu bois sans les camarades le dimanche ?

John paraissait de belle humeur et même un peu gris.

– Où vas-tu ! dit-il encore.

– *Queen's Elisabeth tavern*, répondit Paddy.

– Eh bien ! allons, dit John.

Et il prit Paddy par le bras et l'entraîna. À partir de ce moment, on ne devait plus revoir vivant le malheureux Paddy…

XXXVII

On l’a vu, la femme de Paddy s’était opposée de toutes ses forces à ce qu’il sortît.

Mais les femmes si puissantes sur l’homme en toute autre circonstance, sont battues par la taverne. L’homme qui a soif n’écoute rien. Donc, Paddy était parti. Les enfants étaient couchés sur leur grabat, côte à côte, la sœur et le frère, exemple touchant de la misère anglaise qui va jusqu’à mélanger les deux sexes.

Lisbeth remit du coke dans le poêle, l’additionna d’une galette de fiente de vache et, mouchant avec ses doigts la chandelle de suif qui brûlait sur la table, elle se mit à lire la Bible en bonne Anglaise qu’elle était.

Les catholiques convaincus s’accommoderaient mal des transactions de conscience de mistress Paddy : mais, elle, partant de ce principe, que les pauvres gens n’ayant pas le choix de la besogne, appartiennent à ceux qui les payent et suivent ensuite leurs ordres, ne se jugeait pas tellement coupable qu’elle crût pouvoir se dispenser de ses devoirs religieux.

Donc, elle s’était mise à lire la Bible fort dévotement, prêtant parfois l’oreille aux bruits du dehors, s’interrompant quelquefois pour regarder les deux enfants qui dormaient. Les heures s’écoulèrent. Lisbeth lisait toujours, mais son visage devenait de plus en plus inquiet. Peu à peu les rumeurs du dehors s’éteignirent ; les portes des maisons voisines se fermaient, le silence succédait au bruit. Paddy ne revenait pas. Alors Lisbeth se leva et, de plus en plus inquiète, ouvrant sa porte, elle se mit sur le seuil.

Un homme entrait dans le passage, elle eut un battement de cœur, pensant que c’était Paddy.

Mais l’homme passa devant elle et ne s’arrêta point. Ce n’était point celui qu’elle attendait. Puis après celui-là, un autre, et encore un autre ; et puis, plus rien. Le passage était devenu ombre et silence. Lisbeth entendit sonner successivement deux et trois heures du matin. Les femmes des ouvriers de Londres sont comme les femmes du peuple de Paris ; elles savent où sont les cabarets que leurs maris fréquentent et connaissent les habitudes de chacun de ces établissements.

Lisbeth, de plus en plus agitée par des pressentiments sinistres, repassa dans sa tête cette nomenclature de public-house et de tavernes que Paddy fréquentait avant son incarcération. Où était-il ? Était-il demeuré dans le Southwark ? avait-il poussé jusqu’au Borough ? Tout à coup un souvenir traversa son esprit : Elle se rappela que, lorsqu’elle allait voir Paddy à White-cross, le prisonnier pour dettes, quand il avait bien maudit son créancier, pleuré sur ses enfants dont il était séparé et épuisé la kyrielle de ses lamentations, donnait un regret à la bière brune et au gin de *Queen’s Elisabeth tavern*.

Elle se rappela encore que, pendant cette journée qui venait de s'écouler, le nom de cette taverne lui était venu deux ou trois fois aux lèvres. Or, la taverne de la Reine-Élisabeth était ce qu'on appelle à Londres un établissement de nuit. Elle avait une licence pour demeurer ouverte jusqu'au jour. Lisbeth n'hésita plus. Les enfants dormaient, et à leur âge on a le sommeil dur. Elle souffla la lampe, tira la porte après elle et donna un tour de clé, tout en laissant cette clé dans la serrure, pour le cas où Paddy rentrerait tandis qu'elle serait à sa recherche.

Les pauvres ne se volent pas entre eux.

Lisbeth savait bien que sa maison était la dernière à laquelle les voleurs songeraient, par la raison toute simple qu'il n'y avait rien à voler.

La femme de Paddy se mit donc à errer dans le Southwark. Tout en ayant la conviction que son mari était à Queen's tavern, elle ne voulut pas laisser inexplorés les cabarets du voisinage. Elle entra successivement dans une demi-douzaine de public-house où Paddy était connu. On ne l'avait pas vu, et la plupart des publicains le croyaient encore à White-cross. Dans le dernier où elle entra, elle rencontra un homme de Adam's street qui lui dit :

– Tu cherches Paddy ? je l'ai rencontré… Il descendait vers la Tamise seul ?

– C'est bien cela, pensa Lisbeth ; il a de l'argent, il est allé à la *Reine-Élisabeth*.

Et elle sortit du public-house et se dirigea d'un pas rapide vers le bord de la Tamise. Là, les rues étaient tout à fait désertes. Seul, l'établissement de Queen's Elisabeth tavern brillait dans la nuit, comme un phare au raz de l'eau.

Cette taverne si fort prisée par Paddy, était une sorte de repaire composé d'un vaste rez-de-chaussée en planches et en torchis qui s'élevait de quelques mètres à peine au-dessus du niveau de la Tamise, et dont le seuil était quelquefois inondé, au moment des grandes marées.

Quand tout dormait dans le voisinage, la taverne ouvrait ses yeux rouges et flamboyants, c'est-à-dire ses fenêtres éclairées par des lampes fumeuses, dont les reflets indécis ricochaient sur la Tamise, et dans le silence de la nuit, on entendait monter ses refrains obscènes et ses bruyantes querelles.

Une autre femme eût hésité peut-être à aborder ce repaire, mais Lisbeth entra.

Personne ne la connaissait, et quelques hommes la regardèrent avec curiosité.

Elle demanda au publicain s'il avait vu Paddy.

À ce nom de Paddy, un homme, qui buvait tout seul dans un coin, leva la tête.

– Est-ce de Paddy qui sort de White-cross, la petite mère, que vous voulez parler ? dit-il.

Je l'ai rencontré voilà une heure, dans Bridge-road, il paraissait ivre. Il remontait vers Saint-George.

– Est-ce qu'il était seul ?

– Non, il était avec deux hommes qui m'ont paru être des Irlandais, aussi vrai que je m'appelle John et qu'on m'a surnommé le Rough, comme si nous n'étions pas tous des

roughs, hein ?

Et John le rough se remit tranquillement à boire. Lisbeth, agitée des plus sinistres pressentiments, sortit.

– Oh ! murmura-t-elle, j’ai peur du prêtre catholique… Il se sera vengé !… j’ai peur… j’ai peur…

Et mistress Paddy conservant néanmoins l’espoir que son mari avait fini par rentrer, regagna le Southwark en toute hâte. Il était alors quatre heures du matin, et si Paddy n’avait pas reparu, c’est que, bien certainement, il lui était arrivé malheur…

XXXVIII

À mesure qu'elle approchait de chez elle, Lisbeth sentait son cœur battre à outrance et ses jambes fléchir sous le poids de son corps. Comme elle entrait dans Adam's street, elle vit un groupe d'hommes sous un bec de gaz, à l'entrée du passage où elle demeurait. Ces hommes causaient avec animation et paraissaient s'entretenir de quelque événement extraordinaire. Il y avait également du monde au seuil d'un public-house encore ouvert. Lisbeth s'approcha toute tremblante. Personne ne fit attention à elle, tant l'émotion était générale. Le Southwark, bien que misérable, est un quartier tranquille, et les scènes sanglantes du Wapping y sont si rares que Lisbeth entendit une voix qui disait :

– Il y a au moins dix ans que pareille chose n'est arrivée.

Comme elle s'approchait encore, elle put voir dans le passage et sentit ses cheveux se hérisser.

Le passage était plein de monde et une douzaine de policemen allaient et venaient à travers la foule compacte devant la maison de Paddy. Lisbeth fit quelque pas encore et s'arrêta muette, la gorge crispée, en proie à une mystérieuse épouvante. La porte était ouverte, la maison pleine, et elle entendait des cris de désespoir auxquels elle ne pouvait se tromper : elle avait reconnu la voix de ses deux enfants. Une voisine, qui était descendue à demi-vêtu dans la rue, reconnut Lisbeth et vint à elle.

– Oh ! ma chère ! lui dit-elle en la serrant dans ses bras, êtes-vous assez malheureuse !

Lisbeth ne savait rien encore, et pourtant elle devinait tout. Soutenue par sa voisine, pâle comme une morte, sans voix dans la gorge, l'œil rouge et sec, marchant comme un automate, elle entra dans la maison.

Paddy était là. Mais Paddy était mort !… Les deux enfants, agenouillés sur le cadavre, se tordaient les mains en poussant des cris aigus. Le cadavre était épouvantable à voir. Il avait reçu quatre coups de couteau, deux au ventre, un dans l'épaule, un quatrième lui avait labouré la joue ; mais aucune de ces blessures n'avait dû amener une mort instantanée. La gorge du mort portait des traces de mains crispées qui avaient dû l'étrangler, en désespoir de cause.

Enfin les vêtements en lambeaux du malheureux prouvaient qu'il avait soutenu, avant de mourir, une lutte désespérée avec ses assassins, car ils devaient être plusieurs, à en juger par les marques de strangulation et les quatre blessures d'abord, et ensuite par la force herculéenne dont le malheureux était doué et qui ne permettait pas de croire qu'un seul homme en fût venu à bout.

Des policemen, en tournée de nuit, avaient trouvé Paddy baignant dans son sang, au fond d'une ruelle appelée *Edmond lane* et qui descend de *Belvedere road* vers la Tamise.

Les policemen de Londres ont chacun leur quartier, ce qui fait qu'à la longue ils connaissent à peu près tous les habitants de leur circonscription. Un de ceux qui faisaient partie de la ronde nocturne avait dit en voyant Paddy :

– Je ne sais pas au juste le nom de cet homme, mais je le connais de vue et il doit demeurer aux environs d'Adam's street.

Cette affirmation avait fait qu'au lieu de transporter le cadavre à la Morgue, on l'avait porté dans le Southwark.

Au coin d'Adam's street le même policeman était entré dans un public-house et avait fait signe au publicain de sortir. Celui-ci avait à peine jeté les yeux sur le cadavre qu'il s'était écrié :

– C'est Paddy !

Tous ceux qui se trouvaient dans le public-house étaient également sortis et avaient tous reconnu Paddy ; vers le milieu d'Adam's street, le personnel d'une autre taverne s'était joint à cette petite escorte qui suivait déjà les policemen portant le cadavre. En moins d'un quart d'heure tout le quartier s'était trouvé en rumeur. On avait transporté Paddy chez lui, tandis que la malheureuse femme allait le chercher dans Queen's tavern. Les enfants éveillés en sursaut, voyant leur père mort, avaient témoigné le plus violent désespoir.

Les policemen étaient allés éveiller le magistrat de police du quartier, et celui-ci arrivait au moment même où Lisbeth, de retour aussi, se trouvait en présence du cadavre de son mari.

D'abord la pauvre femme avait été frappée de mutisme. Elle voulait pleurer, mais ses yeux étaient sans larmes ; elle voulut crier, sa gorge ne laissa passer aucun son. Le magistrat interrogea tour à tour plusieurs personnes, mais nul ne put lui fournir aucun renseignement.

Paddy était sorti de prison l'avant-veille ; on ne lui connaissait pas d'ennemi, et il était trop pauvre pour qu'on pût supposer qu'il avait été assassiné par des voleurs. À la fin Lisbeth put jeter un cri. La voix lui revint pleine de sanglots.

– Oh ! s'écria-t-elle, c'est le prêtre !

– Quel prêtre ? demanda le magistrat de police.

– Le prêtre catholique !

– Qui a assassiné votre mari ? fit encore le magistrat avec un étonnement croissant.

Lisbeth avait maintenant l'œil flamboyant, les narines dilatées, et l'instinct de la vengeance lui donnait des forces et éveillait en elle une sauvage énergie.

– Oh ! non, dit-elle, ce n'est pas le prêtre qui a frappé, mais ce sont les hommes qui lui obéissent.

Le magistrat crut saisir un premier indice dans ces paroles.

– Madame, dit-il, expliquez-vous clairement. Sur notre libre terre d'Angleterre, les meurtriers sont toujours punis.

– Un prêtre catholique, un Irlandais, reprit Lisbeth, dont les sanglots couvraient la voix, nous a fait du bien, car nous étions bien misérables.

– Et vous voulez que ce soit lui qui ait commis un pareil crime ? Mais dans quel but ?

– Mon pauvre homme, répondit Lisbeth, s'était associé à ces hommes qui voulaient gagner la prime offerte par la police à ceux qui retrouveraient John Colden, le condamné à mort. Le prêtre qui est celui-là même qui a assisté John lorsqu'on l'a enlevé sur l'échafaud, aura considéré Paddy comme un ingrat et un traître…

Il y avait une foule compacte dans ce misérable logis, autour de ce cadavre, et tout le monde entendit formuler cette accusation terrible contre l'abbé Samuel.

– Oui, oui, dirent plusieurs voix, le prêtre est encore venu ce matin.

– Nous l'avons vu, répétèrent d'autres personnes.

Parmi les gens qui entouraient le cadavre, il y avait un homme d'âge mûr, d'aspect austère, qui ne disait rien, mais dont les yeux d'un gris pâle reflétèrent alors une sombre joie. Cet homme, entièrement vêtu de noir, se dégagea peu à peu de la foule et se glissa hors de la maison. Puis il s'éloigna à petits pas, en murmurant :

– Ah ! cette fois, je crois que je tiens ma vengeance !

Or, cet homme qui s'éloignait ainsi et qui n'avait frappé l'attention de personne, était le révérend Peters Town, ce ministre vindicatif qui avait juré la perte de l'abbé Samuel…

XXXIX

En présence de cette accusation formelle, énergique, qui faisait retomber sur l'abbé Samuel la responsabilité de la mort de Paddy, le magistrat de police qui avait commencé l'enquête, comprenant qu'il ne s'agissait pas d'un meurtre ordinaire, ordonna aux policemen de faire sortir la foule, afin qu'il pût se livrer à une enquête minutieuse.

Le peuple anglais est assez docile envers la police. Tout le monde sortait donc sans murmurer, laissant le magistrat, les policemen, Lisbeth et ses deux enfants auprès du cadavre de Paddy.

Mais elle demeura au dehors, remplissant le passage et presque tout Adam's street. Divisés par groupes de huit ou dix personnes, les curieux causaient et émettaient mille avis différents. Paddy n'avait pas, du reste, une oraison funèbre bien élogieuse.

– C'était un assez triste drôle, disait un publicain qui lui avait fait crédit autrefois et n'avait jamais pu en être payé.

– Sa femme est une méchante femme, répliquait une commère du voisinage. D'abord, elle accuse le prêtre catholique bien légèrement…

– Et puis, reprenait un troisième, en admettant que cela soit vrai, Paddy n'a que ce qu'il méritait. Du moment où il mangeait le pain du prêtre, il ne devait pas s'associer à ses ennemis.

– Cela est vrai, dirent plusieurs voix.

Mais toutes ces conversations avaient lieu à voix basse, sans bruit, sans tapage, et sans aucune de ces bousculades qui font la gloire des attroupements parisiens. L'Anglais est calme, il a l'habitude de vivre la nuit et d'agir à sa guise sans jamais gêner la liberté d'autrui.

Un nouveau personnage qui n'était pas entré dans la maison du mort et qui n'était passé par là qu'après que le magistrat de police l'eût fait évacuer, se mêla alors aux différents groupes, recueillant ça et là des indications et des renseignements. Il était pauvrement vêtu et ressemblait plutôt à un petit commis du quartier de la Poissonnerie et des docks qu'à un gentleman. Cependant il s'exprimait en très-bons termes, et il demandait ce qui s'était passé avec une grande politesse. La commère, qui, déjà, s'était exprimée sévèrement sur le compte de Lisbeth, se chargea de le mettre au courant.

Cet homme, que personne ne connaissait, du reste, dans le quartier, apprit ainsi qu'on avait assassiné Paddy et que la femme de Paddy accusait l'abbé Samuel de ce crime. Il haussa imperceptiblement les épaules, ne se prononça ni pour ni contre, glissa d'un groupe à l'autre et finit par arriver jusqu'à un policeman qui s'était mis en sentinelle à la porte même du mort.

– Mon ami, voulez-vous avertir un de vos collègues qui sont de l'autre côté de la porte ?

– Pourquoi faire ? demanda le policeman avec flegme.

– Il y a dans cette maison un cadavre ? Le cadavre d'un homme assassiné ? Et le magistrat de police se livre à une enquête ?

– Mais oui, répondit le policeman sans s'impatienter le moins du monde.

L'Anglais est le plus patient des hommes.

– Eh bien ! reprit le personnage inconnu, dites à un des policemen qui sont dans l'intérieur, qu'un homme qui peut fournir des renseignements sur le meurtre et aider l'enquête, demande à être introduit.

Ce que la police anglaise a d'admirable, c'est qu'elle ne repousse personne et ne dédaigne aucun renseignement, si insignifiant qu'il puisse être. Le policeman fit un signe de tête affirmatif. Puis il frappa à la porte, qu'un des policemen placés à l'intérieur entr'ouvrit. On entendait toujours à travers cette porte les cris de douleur des deux enfants. Mais Lisbeth, ivre de vengeance, parlait d'une voix nette et brève, accumulant preuves sur preuves pour perdre l'abbé Samuel. Le policeman de l'intérieur transmit au magistrat de police les paroles de son collègue. Le magistrat donna l'ordre de faire entrer l'homme qui disait avoir des renseignements à fournir. Cet homme entra.

– Qui êtes-vous ? lui dit le magistrat.

Ce personnage qui, jusque là, s'était exprimé en très-bon anglais, eut alors un accent allemand très-prononcé.

– Mylord, dit-il, je suis Allemand et médecin.

– Votre nom ?

– Conrad Hauser.

– Vous avez des renseignements à nous donner ? Parlez…

– Je puis vous faire connaître l'assassin de cet homme.

À ces paroles, Lisbeth se leva frémissante.

– Ah ! si tu fais cela, dit-elle, je te bénirai, et je *consens à aller nu-pieds toute la vie*, ajouta-t-elle, se servant d'une formule usitée parmi le peuple de Londres et dont le sens est intraduisible.

– Ah ! vous connaissez l'assassin ? Il faut nous le nommer, dit le magistrat.

– Je ne le connais pas, mais si Votre Honneur donne les ordres que je demande, je pourrai montrer son portrait à tout le monde.

– Je ne vous comprends pas, dit le magistrat.

Le personnage reprit :

– Il y a vingt ans, mylord, que je m'occupe d'une question médicale très-grave, et j'ai fait une découverte dont je viens vous offrir l'application.

Cet homme s’exprimait avec un calme, une conviction qui excluaient la pensée qu’il pouvait être fou. Cependant le magistrat ne put s’empêcher de l’examiner avec une certaine défiance.

– Remarquez, mylord, dit-il, que ce que je vais vous demander n’entrave en rien la marche ordinaire de la justice, et Votre Honneur peut faire arrêter les personnes soupçonnées.

– Enfin, dit le magistrat, que demandez-vous ?

– Une chose bien simple : que le cadavre soit envoyé soit à l’hôpital Saint-Barthélemy, soit à la Morgue, ou même qu’il demeure ici… pourvu qu’on n’y touche pas jusqu’à demain matin.

– Et demain matin ? fit le magistrat.

– Je pourrai désigner sûrement le meurtrier.

Ce disant, cet homme, assez misérablement vêtu, tira de sa poche un portefeuille, et de ce portefeuille un billet de vingt livres.

– Mylord, il est d’usage de faire déposer une caution aux gens qui sollicitent l’intervention de la justice. Je suis prêt à remettre en vos mains cette somme en garantie de ma bonne foi.

– Cela est parfaitement inutile, répondit le magistrat. Le cadavre restera ici, à la place où il est, sous la garde de deux policemen, et demain vous pourrez faire vos expériences, sans que pour cela, la justice attende les résultats pour agir.

Le médecin allemand s’inclina et sortit.

À deux pas de la maison de Paddy, il y avait un nègre qui paraissait chercher quelqu’un dans la foule, et celui qui avait dit se nommer Conrad Hauser, alla droit à lui, et, lui prenant le bras, l’entraîna hors du passage, dans la direction d’Adam’s street.

XL

Le prétendu médecin allemand n'était autre encore, on l'a pu deviner, que l'homme gris, le personnage fécond en métamorphoses.

Cet homme, que la police recherchait, dont miss Ellen avait juré la perte, que la potence attendait comme un des chefs les plus ardents de la cause irlandaise, avait l'audace de se présenter devant un magistrat de police et de lui offrir son concours pour découvrir un assassin.

Quant au nègre, on a reconnu notre bon ami Shoking.

Une heure auparavant, l'homme gris et Shoking s'en revenaient ensemble vers Saint-George, lorsque le bruit qui se faisait dans Adam's street et sous le passage avait attiré leur attention.

Ils s'étaient mêlés à la foule, et l'homme gris avait appris ce qui était arrivé, en même temps que le nom de l'abbé Samuel, prononcé tout haut, lui révélait l'accusation terrible formulée contre le jeune prêtre. Alors l'homme gris avait dit à Shoking :

– Attends-moi là, je vais en savoir plus long encore.

On sait comment il était entré dans la maison de Paddy, et comment il en était sorti, emportant la parole du magistrat de police que, le lendemain, il lui serait permis de faire son expérience scientifique. Il paraissait si pressé de s'éloigner du Southwark, que pendant quelques minutes Shoking n'osa le questionner. Ce ne fut qu'en vue du pont de Westminster que le nègre de couleur récente se décida à prendre la parole.

– Est-ce que nous retournons de l'autre côté de l'eau, maître ? demanda-t-il.

– Oui. Nous allons dans le quartier Saint-Gilles. Il faut que je voie l'abbé Samuel cette nuit même. N'as-tu pas entendu ce qu'on disait ?

– Oui, mais comme l'abbé Samuel est incapable de commettre un crime, répondit Shoking, je suis bien tranquille.

– Et moi je ne le suis pas, dit l'homme gris.

Sa voix était grave et trahissait une certaine émotion. Ils passèrent le pont et il continua :

– Écoute bien ce que je vais te dire. On a assassiné un homme, et on accuse l'abbé Samuel de ce meurtre. La police qui soupçonne, et elle n'a pas tort, l'abbé Samuel d'être un des chefs les plus actifs du fenianisme, va être enchantée du prétexte. Elle l'arrêtera de confiance, comme on dit en France.

– Oui, mais l'abbé prouvera son innocence.

– Ce n’est pas lui, c’est moi, en désignant le meurtrier.

– Alors, on rendra le prêtre à la liberté.

– Non. Quand la justice anglaise veut faire traîner un procès, elle est merveilleuse de chicanes. On gardera l’abbé Samuel en prison, jusqu’à l’arrestation du coupable, et la police s’arrangera de façon à ne pas l’arrêter.

– Alors qu’allons-nous faire ?

– Une chose bien simple. Le magistrat de police n’a pu donner des ordres encore. Nous allons prévenir l’abbé Samuel. Pour qu’il s’enferme dans son église et n’en bouge plus.

– Mais, dit Shoking, on l’arrêtera à l’église ?

– Mon bon Shoking, dit l’homme gris, je vois qu’il faut que je t’apprenne les lois de ton pays, moi qui ne suis pas Anglais. Le moindre policeman peut, sans ordre d’arrestation, prendre au collet un homme dans la rue et le conduire à Scotland yard ; mais pour pénétrer chez lui, il faut un ordre du lord chief justice. Et pour pénétrer dans une église et y arrêter un prêtre, même un prêtre catholique, il faut que le lord chief justice en réfère au parlement. C’est deux jours de gagnés.

– Et pendant ces deux jours ?…

– Si la police n’arrête pas le meurtrier, c’est moi qui l’arrêterai.

– Vous le connaissez donc ?

– Pas le moins du monde.

– Maître, dit naïvement Shoking, je vous ai vu faire hier des choses extraordinaires, mais j’avoue que ceci dépasse mon intelligence.

Un sourire vint aux lèvres de l’homme gris.

– Tu en verras bien d’autres, fit-il.

Et il doubla le pas et ils arrivèrent à Trafalgar palace en causant ainsi, et sans que l’homme gris s’expliquât plus clairement.

Puis, remontant Haymarket, ils longèrent un moment Piccadilly, et se dirigèrent vers Saint-Gilles. L’abbé Samuel avait changé de logis. Il occupait maintenant, sur la place des Sept-Quadrants, un petit appartement situé au troisième étage et dont les fenêtres donnaient sur la rue. En levant la tête l’homme gris vit de la lumière. Le prêtre était levé sans doute déjà.

Il était d’ailleurs cinq heures du matin, et l’abbé Samuel disait sa messe à six heures.

Les maisons anglaises n’ont pas de concierge.

Dans les beaux quartiers chacun a sa maison ; dans les rues commerçantes, si une maison a plusieurs locataires, chacun a sa sonnette et le visiteur lit le nom de la personne qu’il va voir au-dessous du cordon. Mais dans les quartiers populeux et misérables, les choses sont simplifiées.

La porte ferme au loquet ; chaque locataire n’a, pour que cette porte s’ouvre, qu’à presser un petit ressort, véritable jouet de polichinelle que tout le monde possède. La porte

de la maison qu'habitait l'abbé Samuel était munie de ce ressort. L'homme gris appuya son doigt dessus et la porte s'ouvrit. Alors Shoking et lui se trouvèrent à l'entrée d'une allée noire au bout de laquelle était un escalier tournant. L'homme gris et Shoking connaissaient les êtres de la maison, et ils montèrent sans lumière jusqu'à la porte du jeune prêtre sous laquelle passait un filet de clarté. L'homme gris frappa ; l'abbé Samuel, qui achevait de s'habiller, ouvrit aussitôt. Le premier lui dit vivement :

– Monsieur l'abbé, il faut vous hâter, descendre à Saint-Gilles et n'en plus sortir.

– Pourquoi ? demanda le prêtre, étonné.

– Vous connaissez un homme du nom de Paddy ?

– Oui. C'est lui qui m'a prévenu qu'on devait rechercher John Colden dans le clocher de Saint-George.

– Eh bien ! Paddy est mort.

– Mort ! exclama l'abbé Samuel.

– Mort assassiné ! Et on vous accuse de sa mort !

– Oh ! fit l'abbé Samuel en reculant, tandis que l'indignation colorait son visage.

En ce moment, des pas retentirent dans l'escalier, et Shoking eut un geste d'effroi. Venait-on déjà arrêter l'abbé Samuel ? L'homme gris s'était placé résolument devant la porte et il avait tiré un poignard de son sein prêt à défendre le prêtre jusqu'à la dernière extrémité.

XLI

Les pas continuaient à monter, et il y eut un moment d'anxiété et de silence entre Shoking, l'homme gris et l'abbé Samuel.

– On n'arrivera jusqu'à vous qu'en passant sur mon corps, dit l'homme gris.

– Remettez votre poignard dans sa gaine, dit le prêtre. À Dieu ne plaise que, pour moi, une goutte de sang soit jamais versée !

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage.

Les pas s'étaient arrêtés sur l'étroit palier de l'escalier et on venait de frapper à la porte.

– Qui est là ? demanda l'abbé Samuel.

Une voix répondit en patois irlandais :

– Deux hommes qui ont besoin du prêtre qui répand la charité autour de lui.

Le visage de Shoking se dérida. Seul, l'homme gris demeura le sourcil froncé. Mais l'abbé Samuel ouvrit. Ils se trouvèrent alors en présence de deux hommes misérablement vêtus et qu'il était facile de reconnaître pour deux de ces Irlandais qui logent aux environs de Drurylane et qui ont pour profession de porter des bagages et des colis, dans les gares de chemins de fer. L'abbé Samuel connaissait l'un d'eux.

– Ah ! c'est toi, Tom, dit-il. Que me veux-tu ?

– Ma femme est accouchée voici huit jours, répondit l'Irlandais en pleurant. Nous n'avions pas d'argent pour avoir du charbon. D'ailleurs ça ne nous eût pas avancés beaucoup ; car, il y a deux mois, n'ayant plus de pain, nous avons vendu le poêle. Mon enfant est mort en naissant, ma pauvre femme a eu froid, et la fièvre l'a prise.

Moi je ne suis pas médecin, et nous sommes trop pauvres pour que j'ose aller en chercher un, mais mon camarade que voilà dit qu'elle est au plus mal. Alors, j'ai pensé à vous, mon père. Je ne veux pas que ma pauvre femme meure sans confession.

– Je vous suis, dit l'abbé Samuel, attendez-moi.

Et il passa dans la deuxième chambre de son humble logis, ouvrit un tiroir et dans ce tiroir il prit quelques pièces de menue monnaie, afin de secourir sur-le-champ cette détresse dont on lui faisait un si navrant tableau. Mais l'homme gris l'avait suivi.

– Monsieur l'abbé, dit-il avec émotion, au nom du ciel écoutez-moi.

– Parlez, fit le jeune prêtre étonné.

– Je vais aller avec cet homme, je verrai sa femme ; vous le savez, je suis un peu médecin ; si réellement elle est en danger de mort, je viendrai vous chercher, et alors arrivera que pourra.

– Mais pourquoi me proposez-vous cela ? Il faut que j'aille où mon devoir m'appelle, dit le prêtre.

– Je ne sais… un pressentiment. Et si c'est un piége, si nos ennemis ont gagné ces deux misérables ?

– Non, cela est impossible. Tom est un honnête homme. Mais cela fût-il vrai, je ne dois pas hésiter.

Et le prêtre rejoignit Tom et son compagnon, et leur dit : Allez, je vous accompagne.

– Nous aussi, dit l'homme gris.

Il fit un signe à Shoking et tous deux descendirent les premiers, de façon que le prêtre et les Irlandais étaient encore dans l'escalier qu'ils étaient, eux, dans la rue. La place des Sept-Quadrants était déserte. Londres n'est pas une ville matinale ; les boutiques ne s'ouvrent guère avant huit heures du matin, et les balayeurs n'arrivent qu'à six. L'homme gris se sentit un peu rassuré.

– Où demeures-tu ? demanda l'abbé à Tom.

– À deux pas d'ici, au coin d'Henrietta street, dans Covent Garden.

– Allons, dit le prêtre.

L'homme gris et Shoking suivirent.

– Après cela, dit le premier à l'oreille de l'ex-lord Wilmot, je crois que nous nous effrayons à tort. La justice anglaise n'est pas très-expéditive. Dans le Southwark, on accuse l'abbé Samuel d'avoir fait assassiner Paddy ; mais le magistrat de police n'a certainement pas encore fini son enquête. Quand il aura terminé, il ira tranquillement se coucher, et ce ne sera que vers dix ou onze heures qu'il transmettra son procès-verbal à Scotland yard.

– Alors vous pensez que l'abbé Samuel aura le temps de revenir à Saint-Gilles ?

– Oui.

Shoking respira.

– Nous avons eu peur, dit-il ; mais ça peut arriver à tout le monde.

Le prêtre, les deux Irlandais, l'homme gris et Shoking descendirent d'un pas rapide Saint-Martin's lane, et ils tournaient l'angle de *Longacre,* lorsque l'homme gris serra vivement le bras de Shoking.

– Qu'est-ce ? fit celui-ci.

– Regarde sur le trottoir, fit l'homme gris à voix basse.

– Je vois trois policemen arrêtés et causant tout bas, mais on rencontre cela à chaque instant.

– Dieu t’entende !

Le prêtre marchait d’un pas rapide, et les deux Irlandais avaient peine à le suivre. Tout à coup les trois policemen disparurent. On eût dit qu’une trappe de théâtre s’était ouverte subitement sous leurs pieds. Il n’en était rien, cependant. Les trois policemen avaient pris un de ces passages si nombreux à Londres, que seuls les gens du quartier connaissent, et qui abrègent singulièrement les distances. Le prêtre et sa suite continuaient leur chemin, et ils arrivèrent, dix minutes après, au coin d’Henrietta street.

– C’est ici, dit Tom, en tâtonnant sur une porte pour trouver le ressort qui servait à l’ouvrir.

Mais, en ce moment, les trois policemen reparurent et s’avancèrent. L’un d’eux dit à l’abbé Samuel :

– Qui êtes-vous ?

– Je m’appelle Samuel, dit-il en reculant d’un pas.

– Vous êtes prêtre catholique desservant à Saint-Gilles ?

– Oui, dit encore le prêtre.

– Au nom de la loi et par ordre du lord chief justice, je vous arrête, dit le policeman.

Shoking jeta un cri. Mais l’homme gris le saisit rudement par le bras ?

– Tais-toi, dit-il, ce que j’avais prévu est arrivé. Maintenant il s’agit de tâcher de le sauver, et ce n’est pas la violence qu’il faut employer.

Et, sur ces mots, il entraîna Shoking, et tous deux prirent la fuite.

XLII

Comment les pressentiments sinistres de l'homme gris l'emportaient-ils sur ses calculs ?

Et comment pouvait-il se faire que le lord chief justice eût déjà signé un ordre d'arrestation concernant l'abbé Samuel, alors que le magistrat de police avait à peine terminé son enquête, à cette heure-là ? C'était là ce qui paraissait incompréhensible à l'homme gris et ce que nous allons cependant expliquer.

On se souvient qu'un homme s'était éclipsé, dans le passage au moment où Lisbeth accusait formellement l'abbé Samuel du meurtre de son époux, et que cet homme n'était autre que le révérend Peters Town.

Comment ce chef occulte de la religion anglicane, cet homme qui du fond de sa maisonnette d'Elgin Crescent, exerçait un pouvoir plus grand peut-être que l'archevêque de Canterbury à Lambeth palace, se trouvait-il en ce moment-là, dans le Southwark ? Était-ce par hasard ? Assurément non.

On se rappelle que Paddy avait fait à miss Ellen la confidence que selon lui, John Colden était caché dans le clocher de Saint-George.

Miss Ellen ne s'y était pas trompée. L'hôte mystérieux de la cathédrale catholique n'était point John Colden, mais bien l'homme gris, et elle avait fait part de cette découverte à son mystérieux associé, le révérend Peters Town.

Or, depuis le matin, ivre de rage, le prêtre anglican avait juré la perte du prêtre catholique.

Pas plus que miss Ellen il ne doutait de la complicité morale de l'abbé Samuel dans l'enlèvement du condamné à mort ; mais cette complicité, il fallait la prouver. Or, le révérend Peters Town avait fait ce raisonnement, qui n'était pas dépourvu de sagesse.

– Si l'homme qu'on accuse d'avoir coupé la corde du pendu avec une balle chassée par un fusil à vent et que la police cherche vainement, est réellement caché dans Saint-George, il est probable que l'abbé Samuel le visite de temps en temps, et plutôt la nuit que le jour. Par conséquent, il faut établir une souricière aux abords de Saint-George.

Cette résolution prise, le révérend était allé, un peu avant la nuit, chez le lord chief justice, magistrat suprême dont les fonctions correspondent à celles du procureur général en France.

Le lord chief justice savait qu'elle était l'importance du révérend Peters Town.

Cet homme que les Anglais vulgaires regardaient passer dans les rues, longeant les murs et marchant avec humilité, était l'égal, sinon le supérieur, du primat d'Angleterre, et

à de certaines heures, dans la libre Albion, l'autorité religieuse force l'autorité civile à s'incliner.

Donc, le lord chief justice avait reçu le révérend Peters Town avec empressement. Celui-ci lui avait dit :

– Je puis vous livrer l'homme qu'on cherche mais pour cela il faut que j'aie un ordre d'arrestation en blanc.

Le lord chief justice avait fait observer que la loi anglaise n'autorise pas ces sortes d'équipées, mais le révérend lui avait dit :

– Pour que l'homme gris soit arrêté, il faut que l'un de ses complices le soit en même temps.

– Quel est-il ? avait demandé le magistrat.

– C'est un prêtre catholique, l'abbé Samuel.

– Comment prouverez-vous sa complicité ?

– Vous pensez bien, avait répondu le révérend, que je ne m'embarque pas à la légère dans cette aventure. Si je vous demande un ordre d'arrestation, c'est que je suis certain par avance que cette arrestation sera légale.

Le lord chief justice avait encore fait remarquer au révérend que l'on ne pouvait arrêter un prêtre dans son église qu'avec une autorisation du lord chancelier, et qu'il y avait un danger très-grand d'impopularité à l'arrêter chez lui.

À quoi le révérend avait répondu que la chose aurait lieu dans la rue et qu'il s'en chargerait.

Pressé dans ses derniers retranchements, le lord chief justice avait signé l'ordre d'arrestation.

Alors, muni de cette pièce, le révérend s'en était allé dans le Southwark. Là, il avait trouvé une foule en rumeur, appris la mort de Paddy et pénétré dans la maison où on avait apporté le cadavre. L'accusation de Lisbeth faisait la partie belle au révérend et motivait admirablement l'ordre d'arrestation. Le révérend avait donc sur-le-champ renoncé à ses projets antérieurs, et s'esquivant, il était monté dans un cab et s'était fait conduire dans le quartier de Drury-lane. Le peuple le plus accessible à la corruption est à coup sûr le peuple des Trois-Royaumes. Cela tient peut-être à l'excessive misère des basses classes. À côté de ces Irlandais dont on fait aisément des martyrs, il y a des Irlandais dont on peut faire des traîtres. Le révérend avait acheté la conscience de Tom, un des hommes que l'abbé Samuel avait le plus secourus. Tom avait menti en parlant au jeune prêtre de sa femme mourante et de son pauvre logis d'Henrietta street. La femme de Tom se portait bien et était servante dans une taverne. Quant à Tom lui-même, il était couché, cette nuit-là, sous les voûtes d'Adelphi avec une demi-douzaine de vagabonds, et c'était bien par hasard que le choix du révérend, qui venait chercher un traître dans ce repaire, était tombé sur lui. On devine le reste, à présent.

Tandis que Tom, pour gagner les quinze guinées promises, attirait l'abbé Samuel hors de chez lui, le révérend entrait dans un poste de policemen, exhibait l'ordre d'arrestation

et requérait les trois hommes que nous avons vu se présenter inopinément à l’angle d’Henrietta street. L’abbé Samuel comprit alors les paroles de l’homme gris. Mais il était trop tard.

– Pourquoi m’arrêtez-vous ? demanda-t-il avec émotion. De quoi m’accuse-t-on ?

– D’un assassinat.

L’abbé Samuel baissa la tête et dit avec un accent de résignation évangélique :

– Je suis innocent du crime dont on m’accuse, mais je suis prêt à vous suivre. Où me conduisez-vous ?

– À Newgate.

L’abbé Samuel regarda alors autour de lui cherchant des yeux l’homme gris et Shoking. Mais tous deux avaient disparu.

XLIII

L’abbé Samuel fut donc conduit à Newgate. Le bon et jovial sous-directeur n’avait pas revu le prêtre irlandais depuis l’exécution manquée de John Colden. Il se montra donc fort étonné en voyant l’abbé entrer dans le greffe, escorté par trois policemen. Ceux-ci montrèrent l’ordre d’arrestation.

Le sous-gouverneur n’en pouvait croire ses yeux. Outre que l’accusation lui paraissait absurde, il n’avait pas reçu d’avis préalable, ce qui se fait toujours. Il jura donc qu’il y avait au moins méprise sur ce dernier fait, et que c’était soit à Bath square, soit à Mil banck, qu’on aurait dû conduire le prisonnier. Mais l’ordre était formel ; il ne portait aucune mention particulière qui précisât le régime auquel il devait être soumis.

Le sous-gouverneur fit mettre l’abbé Samuel dans la cellule la plus confortable de la prison, et lui témoigna les plus grands égards. Le jeune prêtre était résigné. Il savait bien que son innocence serait démontrée, mais il savait aussi qu’il avait un ennemi implacable dans le révérend Peters Town, et il connaissait la puissance de cet homme.

– Si on ne peut frapper l’assassin en moi, se dit-il, on frappera l’Irlandais.

Et il se prit à soupirer en pensant à tous les pauvres gens dont il était la consolation et qui ne le reverraient peut-être plus.

Cependant, son séjour à Newgate devait être de courte durée. Il y était à peine depuis trois heures que la porte de sa cellule s’ouvrit livrant passage au sous-directeur. Celui-ci était plus joyeux encore qu’à l’ordinaire, et il tendit les mains à l’abbé Samuel.

– J’ai de bonnes nouvelles à vous donner, lui dit-il, on vient de me transmettre le dossier et je suis au courant de votre affaire. Vous êtes accusé du meurtre d’un homme du Southwark, appelé Paddy, mais sa femme seule vous accuse, et peu de gens croient à cette accusation. Par conséquent, il ne vous sera probablement pas difficile de vous disculper.

– Je l’espère, dit le prêtre.

– On va vous conduire devant le magistrat, poursuivit le sous-gouverneur, et vous serez confronté avec le cadavre. Puis, il est probable que vous serez admis à fournir caution, et qu’on vous remettra en liberté.

– Hélas ! dit le prêtre, pour fournir caution, il faut avoir de l’argent, et beaucoup.

– Bah ! on en trouve toujours dans ces cas-là. Bon courage, et ne craignez rien.

L’abbé Samuel fut donc extrait de Newgate et conduit dans une voiture cellulaire jusque dans le Southwark. Le magistrat avait tenu parole au prétendu Conrad Hauser, le soi-disant médecin allemand. Le corps de Paddy était demeuré dans sa maison, couché sur le sol et gardé par une escouade de policemen. Seulement des voisins charitables avaient

emmené et recueilli les deux enfants. Quand à la femme, elle était demeurée là, ardente, les yeux secs, ivre de fureur et altérée de vengeance.

La foule stationnait nombreuse toujours, dans le passage et aux abords de la maison. Quelques huées accueillirent l'abbé Samuel quand il sortit de voiture, mais ces huées furent aussitôt réprimées par des applaudissements. Si l'abbé Samuel avait ses ennemis et ses détracteurs, il avait aussi de chauds partisans. Il entra donc calme et le front haut dans la maison où était le corps et où on avait improvisé une sorte d'estrade pour le magistrat de police. À sa vue, Lisbeth se leva comme une furie :

– Assassin ! dit-elle, assassin !

Et elle lui montra le poing ; et il fallut que deux policemen s'emparassent d'elle pour l'empêcher de se ruer sur l'abbé Samuel.

Mais celui-ci la regarda. Il la regarda comme autrefois le jeune Daniel dut regarder les lions, et la fureur de Lisbeth tomba.

– Me croyez-vous donc capable, dit-il, de verser le sang, et le sang d'un homme dont j'ai secouru la femme et les enfants ! ajouta-t-il avec douceur.

Et il la regardait toujours et sous ce regard bleu et limpide comme l'azur du ciel, Lisbeth courba la tête et devint toute tremblante. La conviction faisait subitement place au doute. Cependant elle releva tout à coup la tête :

– Si ce n'est pas vous, dit-elle, ce sont les vôtres qui ont tué, et qui ont tué par votre ordre.

– Vous vous trompez, dit le prêtre.

Et il regarda le magistrat de police avec la même sérénité.

– Paddy n'avait pas d'ennemis ! s'écria encore Lisbeth : qui donc peut l'avoir tué, si ce n'est un Irlandais ?

La police maintenait la foule au dehors, mais la justice devant être rendue publiquement, le magistrat de police avait ordonné que la porte de la maison demeurât ouverte. On put voir alors un homme s'avancer et dire, en regardant Lisbeth :

– Je vous dirai dans quelques minutes quel est le meurtrier de votre mari.

Le magistrat de police, qui avait reconnu cet homme pour celui qui se prétendait médecin et disait se nommer Conrad Hauser, fit signe qu'on le laissât entrer. Deux hommes l'accompagnaient et portaient un objet assez volumineux couvert d'une serge verte.

– Qu'est-ce que cela ? dit le magistrat.

– L'appareil dont j'ai besoin pour faire mon expérience, répondit Conrad Hauser.

L'abbé Samuel le regarda et tressaillit. Il avait reconnu l'homme gris. Celui-ci s'adressa de nouveau au magistrat :

– Mylord, dit-il, Votre Honneur a dû voir à l'attitude calme de monsieur, – et il désignait du regard et du geste l'abbé Samuel, – que rien n'est moins fondé que

l’accusation formulée contre lui. Est-ce que Votre Honneur ne va pas l’admettre à fournir caution ?

– Quand vous aurez fait l’expérience que vous annoncez, répondit le magistrat.

Deux autres personnes se présentaient, en ce moment à la porte de la maison. L’une était une jeune fille vêtue fort simplement et qu’on aurait pu prendre pour une marchande de la Cité. L’autre était un homme vêtu de noir que le prêtre irlandais reconnut sur-le-champ. C’était le révérend Peters Town. Alors il comprit d’où partait le coup qui le frappait. Quant à la jeune fille, on l’a deviné, – c’était miss Ellen. Lisbeth étouffa un cri en la voyant ; mais miss Ellen mit un doigt sur sa bouche et la veuve se tut. En même temps la jeune fille regarda le médecin allemand, et un léger tressaillement lui échappa.

– Elle me reconnaît, pensa l’homme gris.

Puis il découvrit l’objet volumineux, et alors on put voir avec quelque surprise que cet objet n’était autre qu’un appareil photographique.

– Qu’est-ce qu’il va donc faire ? se demandèrent les assistants avec étonnement.

XLIV

Si calme que soit un homme, si profondément maître de lui et de sa raison qu'il puisse être, il est des instants où l'imminence d'un grand danger doit atteindre son cœur et cercler son front. L'homme gris eut une minute de cette anxiété indicible. Miss Ellen était là, et miss Ellen l'avait reconnu ! Or miss Ellen pouvait faire deux pas vers le magistrat, lui parler à l'oreille, l'espace d'une seconde, et le magistrat le faisait arrêter. Cependant, disons-le tout de suite, cette angoisse qu'il éprouva n'était point le résultat d'un sentiment d'égoïsme. L'homme gris ne songeait pas à lui, en ce moment, mais à l'abbé Samuel.

Si on l'arrêtait, lui, et qu'il ne pût se livrer à cette expérience mystérieuse dont la foule avide attendait les résultats, l'abbé Samuel était perdu ; on le ramènerait à Newgate et les ennemis de l'Irlande trouveraient bien le moyen de l'y garder éternellement. L'homme gris se trompait. Soit générosité, soit curiosité, miss Ellen ne bougea pas et demeura confondue au milieu de la foule qui avait fini par envahir la maison. Elle n'adressa même pas la parole au révérend Peters Town. Celui-ci du reste s'était approché de l'estrade où siégeait le magistrat de police.

L'homme gris avait donc déployé son appareil photographique, au grand étonnement de tout le monde, et surtout du magistrat, qui lui dit :

– Mais qu'allez-vous donc faire là ?

– Votre Honneur, répondit le prétendu médecin allemand, comprendra tout lorsqu'il aura vu. Je m'exprime difficilement en anglais, et il me faudrait plus de temps en paroles qu'en actions.

– Faites donc, dit le magistrat, patient comme tous les Anglais.

– Je prierai Votre Honneur, poursuivit l'homme gris, d'ordonner que le cadavre soit reculé jusqu'au mur, mis sur son séant, et adossé de telle manière qu'il put, si la vie lui revenait, me voir à la hauteur de son front.

Le magistrat fit un signe et deux policemen prirent le cadavre de Paddy et lui donnèrent la posture demandée par l'homme gris. Alors celui-ci s'en approcha. Il tira de sa poche un flacon qui contenait une liqueur incolore. On eut dit de l'eau.

– Qu'est-ce que cela ? demanda encore le magistrat.

– Du suc de belladone, mylord.

L'homme gris ouvrit alors l'œil fermé de Paddy et versa sur la pupille quelques gouttes de ce liquide. Puis il en fit autant à l'autre œil et attendit. Un silence profond régnait autour de lui, chacun retenait son haleine, et Lisbeth, effrayante en sa muette douleur, dévorait tour à tour du regard cet homme et le cadavre du pauvre Paddy. L'homme gris se

tourna vers miss Ellen. Miss Ellen était pâle, et on eût dit qu'elle s'intéressait plus que personne au résultat de l'expérience. Le regard chargé d'effluves magnétiques, qui donnait parfois à l'homme gris une si grande puissance, agissait-il sur elle en ce moment ? Peut-être bien, car elle n'avait qu'un mot à dire pour le faire arrêter, et ce mot elle ne le prononçait pas. Quelques minutes s'écoulèrent.

En France on se fût impatienté ; en Angleterre on attendit avec calme. Cependant, il se fit un mouvement parmi la foule à un certain moment. Un homme qui venait du dehors, jouait des coudes et parvenait au premier rang. L'homme gris le regarda et tressaillit. Cet homme paraissait encore plus curieux que les autres, et Lisbeth, le voyant, s'écria :

– Ah ! voilà John, il a vu mon pauvre homme le dernier, hier soir.

– C'est vrai, dit John le rough avec émotion, et si j'avais su qu'il dût lui arriver malheur, je ne l'aurais pas quitté pour aller à *Queen's Elizabeth tavern*.

Et John le rough essuya une larme. Mais tout à coup Lisbeth jeta un cri.

– Ah ! mon Dieu ! fit-elle en s'élançant les mains tendues vers le cadavre, voilà mon pauvre homme qui revient… Paddy ! Paddy ! le bon Dieu fait un miracle, il ouvre les yeux, il ressuscite !

Et, en effet, on put voir alors une chose étrange. Après qu'il eut versé quelques gouttes de belladone dans les yeux du mort, l'homme gris avait laissé retomber les paupières, et les yeux s'étaient refermés. Or, voilà que tout à coup les paupières remuaient et que les deux yeux se montraient grands ouverts et semblaient fixer la foule.

Le cri d'étonnement de Lisbeth fut répété par vingt personnes et il y eut un moment d'indicible émotion et presque d'épouvante.

Mais l'homme gris avait pris Lisbeth par le bras et, l'arrêtant à mi-chemin du cadavre :

– Mais, ma chère, votre mari ne ressuscite pas, hélas ! et je n'ai pas le pouvoir de faire des miracles. Seulement, la belladone que j'ai versée dans ses yeux les dilate et les grossit outre mesure, de telle façon que les paupières sont désormais trop petites pour les recouvrir.

Le respect des Anglais pour la justice est si grand qu'un signe du magistrat avait suffi pour rétablir l'ordre et le silence. Pendant que l'homme gris plaçait son appareil photographique presque en face du cadavre, les deux hommes qui avaient apporté cet appareil avaient ouvert une petite caisse, et étalaient sur une table deux bouteilles contenant de l'essence et autres drogues employées par les photographes.

Tout à côté de la salle basse qui servait de demeure à la famille Paddy, il y avait une sorte de cabinet obscur où Lisbeth serrait ses hardes.

L'homme gris avait remarqué ce réduit, dont la porte était ouverte. Il fit un signe à ses deux opérateurs, qui y transportèrent la caisse et les bouteilles. Ce cabinet allait remplir merveilleusement l'office de chambre noire. Alors l'homme gris se couvrit de la serge placée sur l'appareil, ouvrit celui-ci par devant et dirigea l'objectif sur le visage du cadavre. Cela dura six secondes. Puis on vit le singulier photographe retirer de l'appareil une plaque de verre et courir à la chambre noire dans laquelle il s'enferma.

– Je veux être tenu pour le dernier des *cockneys*, pensait le magistrat, si je sais ce qu'il a voulu faire.

L'abbé Samuel aussi, paraissait profondément étonné, et la foule stupéfaite attendait avec son flegme ordinaire le résultat de cette bizarre expérience. Enfin, l'homme gris reparut. Il avait l'air ému, lui si calme d'ordinaire.

– Mylord, dit-il, s'adressant au magistrat, je prie Votre Honneur ou de faire évacuer la salle ou d'en faire fermer la porte, afin que personne n'en sorte.

Ces derniers mots mirent le comble à la surprise universelle.

– Fermez la porte ! ordonne le magistrat.

Miss Ellen était de plus en plus pâle, et elle regardait maintenant le révérend Peters Town, qui se tenait debout derrière le siége du magistrat. Les policemen obéirent, et la porte fut fermée. Une trentaine de personnes demeurèrent dans la salle et de ce nombre était John le rough.

XLV

L’émotion peinte sur le visage de l’homme gris parut se calmer alors, quand la porte fut fermée. Il s’adressa de nouveau au magistrat :

– Mylord, dit-il, je demande pardon à Votre Honneur d’avoir abusé ainsi de sa patience ; mais le résultat obtenu est plus complet encore que je ne l’espérais. Non-seulement je sais quel est l’assassin, mais encore je puis affirmer qu’il est ici.

Ces mots produisirent une certaine émotion, et il y eut un homme qui passa du premier au second rang des spectateurs.

– Mylord poursuivit l’homme gris, le malheureux qui tombe assassiné fixe un œil éperdu sur son assassin, son dernier regard est pour lui. La pupille de l’œil, violemment dilatée, fait alors l’effet d’une chambre noire, et, après la mort, cet œil garde fidèlement l’empreinte de la scène de férocité qui a eu lieu. Je viens de photographier les yeux du mort, et ces yeux reproduisent, non-seulement les traits du meurtrier, mais encore le théâtre où le meurtre a eu lieu.

– Est-ce possible, fit le magistrat avec étonnement.

– Que Votre Honneur daigne quitter son siége et passer un moment dans cette chambre, elle verra mon épreuve photographique.

Le magistrat se leva et suivit l’homme gris. L’anxiété des spectateurs était parvenue à son comble. L’homme gris s’enferma alors dans la chambre noire où les deux opérateurs fixaient l’épreuve en versant dessus de l’essence ; et alors, à l’aide d’une lampe recouverte d’un abat-jour, il put voir la photographie des yeux de Paddy. L’œil droit ressemblait maintenant à un cadre rond enfermant la reproduction d’une rue déserte. Une maison à deux étages dont une croisée était ouverte, une ruelle, un bec de gaz placé au coin de la maison et un homme qui en tenait un autre à la gorge. L’œil gauche avait conservé une empreinte postérieure. C’était bien le même cadre, le même décor, mais des deux hommes, l’un était à terre, l’autre le contemplait avec une joie sauvage et brandissait le couteau avec lequel il avait frappé. L’homme debout, c’était l’assassin.

– Eh bien ! mylord, dit alors l’homme gris. Votre Honneur comprend-il ?

– Oui certes, dit le magistrat, et vous avez fait là une bien belle découverte, monsieur.

– Maintenant que Votre Honneur a vu l’assassin, si je le lui montre, il le reconnaîtra, n’est-ce pas ?

Les deux opérateurs achevaient de fixer l’épreuve. L’homme gris revint dans la salle suivi du magistrat, qui remonta calme et froid sur son siége. Miss Ellen n’avait pas bougé de place, et le révérend Peters Town était toujours au même endroit. La dernière

appréhension de l'homme gris se dissipait donc ainsi, car miss Ellen seule le connaissait et elle n'avait pas jugé à propos de le désigner à l'homme qui était entré avec elle. Il est vrai aussi que l'homme gris ne connaissait pas le révérend Peters Town ; mais il devinait en lui un des plus grands ennemis de l'Irlande. L'homme gris fit un pas vers les spectateurs et promena son regard clair sur eux en disant :

– L'assassin est ici !

Et tout à coup on le vit bondir et saisir un homme au collet, ajoutant :

– Le voilà !

L'homme jeta un cri et se débattit ; mais l'homme gris tint bon, et il traîna John le rough jusqu'au pied de l'estrade du magistrat. Le magistrat le regarda et eut un geste d'étonnement et d'indignation. Cet homme était bien le même que celui dont l'œil du malheureux Paddy avait reproduit les traits. Et Lisbeth, le regardant à son tour, le vit si pâle et si défait qu'elle s'écria :

– Oui, oui, ce doit être lui !

John perdit la tête ; la manière dont son crime était découvert était si étrange, si miraculeuse, qu'il ne songea même pas à nier.

– Eh bien ! oui dit-il, c'est moi, c'est bien moi !… Paddy nous avait trahis, je me suis vengé !…

Et, tout frissonnant, il fit l'aveu de son crime dans ses plus petits détails. Il avait entraîné Paddy dans une rue écartée, sous un bec de gaz, et il l'avait frappé. Paddy était robuste, Paddy s'était vaillamment défendu, mais Paddy n'avait pas d'arme, et John l'avait frappé de son couteau à plusieurs reprises. Puis, comme s'il eût voulu donner la preuve de ce qu'il avançait, le rough, qu'une curiosité fatale avait poussé à venir se livrer, le rough tira le couteau de sa poche et le jeta aux pieds du magistrat. Le couteau était couvert du sang de Paddy. Le magistrat fit un signe au policemen :

– Qu'on arrête cet homme ! dit-il.

Puis se tournant vers l'abbé Samuel :

– Vous êtes libre, monsieur, dit-il.

Mais comme le prêtre irlandais saluait et faisait un pas de retraite, le révérend se pencha sur le magistrat.

– Mylord, dit-il, vous outre-passez vos pouvoirs ?

– Comment cela ? fit le magistrat surpris.

– L'ordre d'arrestation était signé par le lord chief justice et vous n'avez pas le droit de révoquer cet ordre.

– Vous avez raison, dit le magistrat, mais je puis admettre monsieur l'abbé à fournir caution et à demeurer libre jusqu'au procès de l'assassin. Alors, il comparaîtra à la barre de la cour d'assises, et il n'aura pas grand'peine à prouver son innocence, car, voyez, l'assassin paraît ne pas le connaître, ce qui exclut toute idée de complicité.

– Je n'ai pas de complices et je ne connais pas monsieur, dit le rough.

– Ensuite, ajouta le magistrat, voyez la veuve de la victime qui lui demande pardon.

En effet, Lisbeth s'était jetée aux pieds de l'abbé Samuel et lui baisait les mains.

– Je maintiens mon dire, répéta le révérend Peters Town.

– Et moi, dit le magistrat avec ce ton d'indépendance qui fait l'honneur de la magistrature anglaise, j'admets monsieur à fournir caution.

– Hélas ! mylord, répondit l'abbé Samuel, je suis trop pauvre pour remettre entre vos mains une somme quelconque.

À ces paroles du prêtre il y eut parmi les spectateurs un nouveau mouvement d'anxiété. Mais alors un homme que personne n'avait remarqué, et qui se trouvait dans le coin le plus obscur de la salle s'avança vers l'estrade et dit :

– Mylord, je suis prêt à payer telle somme que Votre Honneur exigera pour la caution de M. l'abbé.

Or, cet homme qui parlait ainsi était un nègre à cheveux blancs. Et John, ayant levé les yeux sur lui, s'écria :

– Le nègre de la péniche ?…

– Lui-même, répondit Shoking, qui s'exprima en bon anglais, et qui du reste, était vêtu avec une telle distinction qu'on ne pouvait décemment le prendre pour autre chose que pour l'ambassadeur de quelque république américaine.

XLVI

Pour expliquer la présence de Shoking dans la maison de Paddy et surtout la magnificence de ses vêtements, il faut nous reporter au moment où l'homme gris et lui avaient pris la fuite laissant arrêter l'abbé Samuel.

– Viens par ici, lui avait dit l'homme gris.

Et il l'avait entraîné vers Leicester square qui était à cette heure matinale à peu près désert. Puis ils avaient gagné une petite rue qui tourne dans Piccadilly et qui se nomme Gerrard street. Cette rue est habitée par beaucoup de Français.

– J'ai là un de mes nombreux domiciles, dit l'homme gris, en tirant une clé de sa poche et ouvrant une porte bâtarde.

En même temps, il alluma un rat de cave. Ils montèrent au troisième étage. Il y avait deux portes sur le carré. L'une portait une inscription. On lisait sur une plaque en cuivre : Simon Verner, photographe. L'homme gris frappa.

Au bout de quelques secondes, la voix d'un homme sans doute arraché à un profond sommeil, cria :

– Qui est là ?

– Le soleil est un bon collaborateur, répondit l'homme gris.

C'était sans doute un mot d'ordre, car la porte s'ouvrit presque aussitôt et Shoking se trouva en présence d'un jeune homme qui s'était enveloppé à la hâte dans une robe de chambre et avait les yeux encore gonflés de sommeil.

– Mon jeune ami, lui dit l'homme gris en français, il y a longtemps que je ne suis venu vous voir, hein ? et je choisis un singulier moment.

– En effet, dit le jeune homme en se frottant les yeux, quelle heure peut-il bien être ?

– Six heures environ.

– C'est un peu matin, mais soyez le bienvenu tout de même, dit naïvement le photographe, les temps sont durs, et je commençais à soupirer après vous.

– C'est-à-dire que l'argent est rare chez vous, n'est-ce pas ?

– Introuvable, mon cher monsieur.

Comme Shoking ne savait pas le français, il n'entendait pas un mot de cette conversation. L'homme gris tira son portefeuille.

– Voici dix livres, dit-il, en posant une bank-note sur un meuble.

Maintenant, rendez-moi un service. J'ai besoin pour quelques heures de votre appareil photographique et de vos deux opérateurs.

– À cette heure-ci ? vous voulez donc faire de la photographie à la lumière ?

– Non, pas à présent, mais vers dix heures du matin.

– Bon ! Où faut-il vous envoyer le tout ?

– Dans le Southwark, à la taverne de South Eastern Railway.

– J'irai moi-même.

– Non, c'est inutile. Envoyez-moi vos deux opérateurs ; maintenant recouchez-vous, et dormez bien jusqu'à huit heures.

Sur ces mots l'homme gris serra la main au photographe et s'en alla toujours suivi de Shoking. Une fois dans la rue, il se retourna vers le nouveau nègre :

– Mon bon Shoking, lui dit-il, tu le sais, je n'ai qu'une parole, et je tiens tout ce que j'ai promis.

– Alors, vous allez me faire grand seigneur, dit Shoking qui, aux premières clartés du jour naissant, jeta sur ses haillons un piteux regard.

– Tu l'as dit.

Un *hanson* passait en ce moment dans Piccadilly. L'homme gris héla le cabman, qui s'empressa de venir à eux. Tous deux montèrent en voiture.

– Où allons-nous ! demanda Shoking.

– À Hampsteadt, dans ton cottage.

– Hélas ! soupira Shoking, mes gens ne reconnaîtront jamais lord Wilmot.

L'homme gris se prit à sourire, et le cabman rendit la main à son cheval. Une demi-heure après, ils arrivaient à Hampsteadt. Depuis deux jours qu'il était nègre, Shoking avait erré de taverne en taverne, mais il n'avait osé reparaître au cottage. Il avait honte de se montrer à Suzannah et à Jérémiah, la fille de Jefferies, qui revenait à la vie peu à peu, et commençait à se promener de longues heures dans le jardin. Il avait honte surtout d'affronter les regards de ce valet de chambre, qui avait si grand air et qui l'appelait mylord avec tant de sérieux. L'homme gris, qui avait une clef de la grille, entra le premier.

– Ne faisons pas de bruit, dit-il, de peur de réveiller Jérémiah, et montons à ton appartement. Pour aujourd'hui, je te servirai de valet de chambre.

Il était grand jour maintenant, mais tout le monde dormait dans le cottage. Shoking soupira en revoyant sa chambre à coucher somptueuse et le cabinet de toilette où on lui avait fait prendre des bains parfumés. Il regarda même la baignoire d'un œil d'envie, et dit à l'homme gris :

– Ne pensez-vous pas qu'un bain bien chaud ?…

– Te rendrait blanc ? Non, mon ami, mais ça ne fait rien, je vais t'habiller magnifiquement.

En moins d’une heure, Shoking était devenu splendide. Il avait du linge éblouissant de blancheur sur sa peau brune, des diamants à sa chemise, un habit noir irréprochable, et des boucles d’argent à ses souliers. Les Anglais ne portent pas de décorations ; mais les Espagnols et les Brésiliens raffolent des rubans. L’homme gris se donna le plaisir de consteller l’habit de Shoking de rosettes et de plaques, et il lui attacha au cou le cordon de commandeur de Venezuela, lequel est rouge avec un liseré noir. Et Shoking, redevenu tout joyeux, se contemplait dans une glace.

– Maintenant, lui dit l’homme gris, je vais te dire comment tu t’appelles.

– Ah ! fit Shoking, qui ne cessait d’admirer ses décorations.

– Tu t’appelles don Cristoforo y Mendez y Cordova y Santa Fé y Bogota. Tâche de bien retenir ce nom.

– Il est un peu long, dit Shoking.

– Tu n’es pas nègre, mais mulâtre, et le fils d’un noble seigneur brésilien qui avait épousé une négresse. Tu es ambassadeur de la république Argentine.

– Fort bien, dit Shoking.

Et il répéta son nom : Don Cristoforo y Mendez y Cordova y Santa Fé y Bogota.

L’homme gris ouvrit le secrétaire dans lequel le valet de chambre prenait de l’or pour le mettre dans les poches de lord Wilmot. Il y prit un portefeuille gonflé de billets de banque.

– Tiens, dit-il.

– Qu’est-ce que cela ? dit Shoking.

– Ce portefeuille contient deux mille livres. Et tu vas le mettre dans ta poche.

– Dans quel but ?

– C’est ce que je vais t’expliquer, dit l’homme gris. Assieds-toi et écoute.

Shoking s’assit, mais il eut soin de se placer devant la glace, pour ne rien perdre du magique coup d’œil de ses décorations, de ses plaques et de son commandorat.

XLVII

L’homme gris n’avait pu s’empêcher de sourire en voyant Shoking prendre au sérieux tous les titres et tous les honneurs qu’il venait de lui conférer.

– Tu ne supposes pas, lui dit-il, que je te donne un nom pompeux et m’amuse à te chamarrer de décorations, pour ce plaisir unique de te consoler d’être devenu nègre ?

– Assurément non, dit Shoking, à qui revint son gros bon sens anglais.

– Je t’ai dit que j’allais découvrir l’assassin de Paddy ? Seulement rappelle-toi ce que je te disais il y a deux heures ! Si on met l’abbé Samuel en prison, on essayera de l’y garder, même après que son innocence aura été reconnue. Et nos efforts n’ont abouti à rien ; le pauvre jeune homme, en véritable apôtre qu’il est, est allé au devant du danger et il y a succombé. Il faut donc le sauver.

– Je l’espère bien, dit Shoking.

– Prends ce portefeuille et suis-moi. Il se pourra que, dans l’endroit où je te mène, l’innocence de l’abbé Samuel soit reconnue. Mais il est peu probable qu’on puisse retrouver sur-le-champ le véritable assassin. Ou on reconduira l’abbé Samuel en prison, ou on l’autorisera à fournir caution et à jouir d’une liberté provisoire. Mais tu penses bien, que le juge qui lui dira : vous êtes autorisé à fournir une caution de mille ou deux mille livres, croira se moquer de lui, attendu que l’abbé Samuel est pauvre et n’a jamais eu deux mille shillings, c’est-à-dire la vingtième partie de deux mille livres. Ce qui n’empêchera pas que le juge sera resté dans la plus stricte légalité et que l’abbé Samuel ne retournera en prison que parce qu’il n’a pas deux mille livres.

– Eh bien ? fit Shoking.

– Eh bien ! c’est ici où commence ton rôle. Jusqu’au moment où le juge parlera de caution, tu te tiendras perdu dans la foule et tu ne diras mot. Mais alors, quand l’abbé Samuel dira qu’il n’a pas d’argent, tu interviendras.

– Et je payerai ?

– Oui, mais ce n’est pas trop d’une demi-heure de conversation pour que tu saches bien ton rôle. Nous causerons en voiture. Viens.

Et l’homme gris décrocha d’un porte-manteau un de ces amples vêtements qui tombent jusque sur les talons et que les Anglais appellent *Mac-Farlane*. Puis il le jeta sur les épaules de Shoking, dont toute la ferblanterie honorifique disparut alors, au grand déplaisir du vaniteux mendiant, qui aurait bien voulu se promener une heure à Trafalgar square ou dans le Strand, en prenant le haut du pavé.

… … … … …

C’était donc à la suite des événements que nous venons de raconter que Shoking, parfaitement stylé d’avance par l’homme gris, s’était avancé vers le magistrat de police. Il avait rejeté son mac-farlane en arrière, et il apparaissait maintenant aux yeux éblouis de la foule avec tous ses avantages. Jamais on n’avait vu un nègre aussi décoré, bien que l’empereur Soulouque eût jadis envoyé à la reine Victoria, son ambassadeur, le noble duc de la *Pomme de Terre*.

– Qui êtes-vous ? lui demanda le magistrat un peu étonné.

– Je me nomme don Cristoforo y Cordova y Mendès y Santa Fé y Bogota, répondit Shoking tout d’une haleine, avec un accent espagnol très-prononcé et une dignité d’hidalgo.

Je suis catholique, et ma religion me commande de ne point laisser un prêtre catholique en détresse.

Sur ces mots, il tira son portefeuille et laissa couler sur la table placée devant le magistrat, un fleuve de bank-notes, disant avec une négligence de grand seigneur :

– À quel chiffre Votre Honneur fixe-t-il la caution ?

– À quinze cents livres, dit le juge.

– Les voilà, répondit Shoking.

Le révérend Peters Town était devenu pâle de fureur.

– Monsieur l’abbé, dit alors le juge, vous êtes libre, à la charge de vous représenter devant la justice quand aura lieu le procès de cet homme.

Et il désignait John le rough. Le prêtre salua et la foule s’écarta respectueusement devant lui. Pendant ce temps, l’homme gris s’était rapproché de miss Ellen, et il la regardait. Miss Ellen, une fois encore, s’était courbée sous son regard. Il se pencha vers elle et lui dit tout bas :

– Vous m’avez reconnu, n’est-ce pas ?

– Oui, fit-elle d’une voix émue.

– Alors, pourquoi ne me livrez-vous pas ?

Elle parut tressaillir.

– Sortons, dit-elle, je vous le dirai.

Le juge, en vrai gentleman anglais, crut devoir remercier le prétendu médecin allemand du concours efficace qu’il avait apporté à la justice. Il lui fit même un petit speech, qu’il termina en l’invitant à se présenter le jour même chez le lord chief justice, qui lui adresserait, aussi, ses félicitations. Et l’homme gris se retira, tout confus de ces éloges et acclamé par la foule qui eut pour lui trois grognements des plus flatteurs.

Miss Ellen le suivit et lui prit le bras sans affectation, à ce point qu’on aurait pu croire qu’elle était venue avec lui. Tous deux fendirent la foule et gagnèrent le dédale de petites ruelles qui se trouve aux alentours d’Adam’s street. Alors l’homme gris regarda miss Ellen :

– Vous n’aviez pourtant qu’un mot à dire pour me faire arrêter ? articula-t-il.

– Eh bien ! je ne l’ai pas dit, répliqua-t-elle.

– Pourquoi ?

– C’est mon secret.

Il eut alors le regard du milan qui fascine la colombe.

– Votre secret, je l’ai, reprit-il, miss Ellen, l’heure où vous m’aimerez est proche.

– Oh ! fit-elle en se dégageant brusquement, jamais !

Il eut un éclat de rire et ils se séparèrent, lui, continuant son chemin, elle, demeurant immobile et le regardant s’éloigner.

– Oui dit-elle, l’heure est proche… non celle où, je t’aimerai mais, celle où je te foulerai, sous mes pieds !…

Et elle songea à rejoindre le révérend Peters Town, qui devait être ivre de rage…

XLVIII

Miss Ellen revint dans Adam’s street. La foule se dissipait peu à peu. L’homme gris avait disparu. Les policemen avaient emmené John le rough ; le magistrat était parti, donnant l’ordre de fermer la maison où était le cadavre. Il n’y avait donc plus, ni dans Adam’s street, ni dans le passage, le moindre sujet de curiosité.

En France, deux heures après, le peuple se serait montré aussi empressé, aussi curieux, et serait demeuré aux alentours de la maison se livrant à mille commentaires. Mais les Anglais sont plus sobres de curiosité et de paroles. Le drame du Southwark venait d’avoir son dénoûment, et chacun paraissait satisfait. La décision du magistrat avait paru juste à tout le monde, une seule personne exceptée. Cette personne n’avait pas encore quitté le passage. Elle se promenait d’un pas inégal et fiévreux, cherchant des yeux quelqu’un et ne le trouvant pas. Et tout en continuant ses recherches, le révérend Peters Town, car c’était lui, se tenait le discours suivant :

– Voilà un magistrat de police à qui son indépendance et son impartialité coûteront cher. J’ai eu beau me pencher à son oreille, lui dire qui j’étais, lui souffler que le lord chief justice tenait à ce que l’abbé Samuel demeurât provisoirement en prison… il a feint de ne pas comprendre.

Mais, pensait encore le révérend, un magistrat de police n’est pas comme un juge à perruque. On peut le destituer sans difficultés, et le lord chief justice, si je le demande, n’y manquera pas !

Comme il prenait cette résolution, une main s’appuya sur son épaule. Le révérend Peters Town se retourna et reconnut miss Ellen.

– Mais, dit-il, qu’êtes-vous donc devenue ? je vous cherchais partout…

– J’ai accompagné un bout de chemin le docteur allemand. C’est très-curieux, savez-vous, cette expérience qu’il vient de faire ?

Et miss Ellen paraissait fort enthousiaste du moyen employé par le prétendu médecin allemand.

– Ah ! vous trouvez ? fit le révérend avec amertume.

– Très-certainement, dit miss Ellen.

Un sourire plein d’ironie glissa sur les lèvres minces du révérend :

– Pourquoi ne le recommandez-vous pas au noble lord votre père, pour qu’il puisse obtenir une récompense du Parlement ? Il a fait de si belle besogne, en vérité !

– En effet, dit miss Ellen en souriant, il a été la cause première de la mise en liberté du prêtre irlandais.

– Et ce nègre qui s'en mêle ! dit encore le révérend, les lèvres frémissantes de fureur.

Un sourire fut la réponse de miss Ellen.

– Mais ce médecin allemand, s'écria le révérend avec une fureur croissante, vous le connaissez donc ? Il vous a donc été présenté, que vous êtes sortie avec lui ?

– Mais certainement, je le connais, dit la jeune fille, toujours railleuse. Je connais aussi le nègre. C'est le complice du docteur allemand.

– Les misérables s'entendaient ! exclama le révérend, qui avait l'écume à la bouche, pour sauver l'abbé Samuel, qui est leur ami.

– Mon révérend, dit miss Ellen en souriant, j'ai des choses fort curieuses à vous apprendre ; mais pour cela, il faut que vous soyez plus calme, d'abord. Ensuite, il faut que nous soyons ailleurs que dans la rue. Nous allons monter dans un cab, et je vous reconduirai chez vous, à Elgin Crescent.

– Parfait, dit Peters Town, qui commençait à rougir de son emportement.

Miss Ellen prit son bras et l'entraîna hors du passage. Au bout d'Adam's street, il y avait une place de voitures ; le révérend héla un hanson et le cabman s'empressa d'avancer. Quelques secondes, après, miss Ellen et Peters Town roulaient vers Elgin Crescent.

– Maintenant, dit miss Ellen, je commence par vous dire que le médecin allemand, le nègre et l'abbé Samuel sont autant de fenians.

– Le prêtre, oui… mais… les deux autres ?…

– Je ne l'affirmerais pas d'une façon absolue pour le nègre. Cependant, je puis répondre d'une chose. C'est que, pendant tout le temps qu'a duré l'interrogatoire de l'assassin, le docteur allemand et le nègre ont échangé de mystérieux regards d'intelligence. Par conséquent, ils étaient complices.

– Mais qu'est-ce que cet Allemand ?

– D'abord, il n'est pas plus Allemand qu'il n'est médecin, mon révérend… Je ne crois même pas qu'il soit Anglais. Peut-être est-il Français… mais je n'en ai point la preuve.

– Cependant, vous dites le connaître.

– Sans doute, et je m'étonne qu'un homme aussi perspicace que vous, mon révérend, n'ait pas deviné, ajouta miss Ellen avec une pointe d'ironie. Eh bien ! c'est cet homme à mille visages, à mille ressources, ce Protée moderne, cet être insaisissable, que nous avons tant cherché et qui a mis la police sur les dents, qui a sauvé John Colden, et qui se nomme l'homme gris.

– L'homme gris ! l'homme gris ! balbutiait le révérend avec un accent de rage et de stupeur. C'était lui !

– Oui, mon révérend.

– Et vous l’avez reconnu ?

– Aussitôt qu’il est entré.

Alors Peters Town eut un éclat de rire nerveux.

– Mais, alors, vous êtes folle, miss Ellen, dit-il.

– Pourquoi ?

– Parce que vous pouviez me dire deux mots à l’oreille, et, avec le concours du magistrat, nous l’eussions fait arrêter.

– Rien n’était plus facile. Mais telle n’était pas mon intention, dit froidement miss Ellen.

En ce moment le hanson s’arrêta. Mais le prêtre anglican était si bouleversé qu’il ne s’aperçut pas qu’ils étaient arrivés à la porte de sa maison dans Elgin Crescent.

– Venez, dit miss Ellen, je vous expliquerai ma conduite quand nous serons dans votre cabinet.

Et ils entrèrent.

XLIX

Un homme attendait le révérend dans son cabinet. C'était le jeune clergyman qui, la veille, avait attiré l'abbé Samuel à Saint-Paul. À la vue de miss Ellen, il voulut se retirer ; mais la jeune fille lui dit :

– Vous pouvez rester, monsieur ; je sais que vous êtes le bras droit du révérend et je puis parler devant vous.

Le révérend n'avait plus figure humaine. Lui, ordinairement d'une pâleur ascétique, était devenu rouge comme un homard cuit ; une écume blanche frangeait ses lèvres, et il avait l'œil stupide et rond comme un bouledogue après le combat. Miss Ellen s'assit. Elle était aussi calme, aussi souriante que le révérend était agité.

– Écoutez-moi bien, dit-elle alors.

Le jeune clergyman baissait modestement les yeux, ébloui qu'il était par la rayonnante beauté de la patricienne.

– Quand je suis venue à vous, que vous ai-je dit ? Je vous ai dit ceci : il y a un homme que je hais de toutes les puissances de mon âme, parce que cet homme m'a humiliée. Voulez-vous vous associer à ma vengeance ? Et vous m'avez répondu : oui, n'est-ce pas ?

– Sans doute, dit le révérend.

– Alors, si je n'ai pas fait arrêter cet homme aujourd'hui, si je suis sortie familièrement avec lui, c'est que ma vengeance n'est pas encore prête, et que nous avons autre chose à faire auparavant.

– Je ne vous comprends pas, dit le révérend Peters Town.

– Je m'expliquerai tout à l'heure. Veuillez m'écouter encore.

Le révérend s'était un peu calmé, et un sentiment de curiosité avait fait place, chez lui, à la fureur concentrée qui l'agitait tout à l'heure.

– Vous savez, reprit-elle, que les Irlandais ont un chef suprême, un enfant de dix ans, dont ils attendent l'adolescence avec cette patience qui caractérise leur race.

Peters Town fit un signe de tête affirmatif.

– Cet enfant, poursuivit la jeune fille, mon père et moi, nous avons voulu nous en emparer. On nous l'a enlevé.

– Et vous avez perdu ses traces ?

– Oh ! non, dit miss Ellen, je sais où il est maintenant. On l'a fait évader de Cold bath fields, où il était au moulin ; et c'est même à la suite de cette évasion que John Colden fut

condamné à mort.

– Oui, je savais cela, dit le révérend, mais qu'ont-ils fait de l'enfant ?

– L'enfant est entré à Christ's Hospital.

– C'est impossible ! s'écria le révérend.

– Impossible, peut-être ; vrai à coup sûr. Comment ont-ils fait ? je l'ignore ; mais l'enfant est là, sous la double protection du lord maire et de l'inviolabilité du lieu.

– Mais il y est sous un autre nom que le sien, sans doute ? Il faut le démasquer !…

– Ah ! vous voyez, dit en souriant miss Ellen, voici que vous laissez l'homme gris au second plan. Mais vous comprenez la nécessité d'avoir l'enfant tout d'abord ?

– Oui, certes.

– Eh bien ! dit miss Ellen, voici la besogne à laquelle il faut vous livrer tout de suite.

– Et ce sera une rude besogne, dit le révérend, car j'aimerais mieux me heurter à l'autorité du lord chancelier qu'à celle du lord maire.

– Vous avez raison, dit miss Ellen, mais nous aurons un auxiliaire.

– Lequel ?

– C'est une femme qu'on appelle mistress Fanoche et qui était nourrisseuse d'enfants. Et je me charge de la trouver.

En prononçant ces derniers mots, miss Ellen se leva et rajusta son manteau.

– Souffrez maintenant que je me retire, mon révérend, dit-elle.

– Mais, miss Ellen, dit Peters Town, vous m'avez promis une explication.

– Oh ! c'est juste. Vous voulez savoir le motif de mon étrange conduite vis-à-vis de l'homme gris ?

Et sa voix redevint railleuse.

– Eh bien ! écoutez-moi. Cet homme s'est mis dans l'esprit une singulière fantaisie. Il s'imagine qu'après l'avoir haï je finirai par l'aimer. Et justement, ajouta miss Ellen avec un cruel sourire, j'ai fait le même rêve.

– Vous voulez vous faire aimer de cet homme ? Dans quel but ?

– C'est alors que commencera ma vengeance. Pardon, vous ne me comprenez peut-être pas, dit-elle d'un ton hautain. Mais cela est, du reste, parfaitement inutile.

Et elle tendit la main au révérend :

– Au revoir, dit-elle. Demain vous aurez de mes nouvelles.

Les deux prêtres étaient tellement étonnés qu'ils la laissèrent partir. Mais lorsque le bruit de la porte se refermant fut arrivé jusqu'à lui, le révérend Peters Town regarda le jeune clergyman :

– J'ai peur, dit-il, qu'elle ne nous trahisse tôt ou tard.

– Pourquoi ? fit le jeune homme étonné.

– Parce que de la haine à l’amour il n’y a qu’un pas.

Le clergyman tressaillit.

– Mais, acheva le révérend, nous serons là, nous… et ces maudits apôtres de l’Irlande ne nous échapperont pas toujours !…

CINQUIÈME PARTIE

LES TRIBULATIONS DE SHOKING

I

Les belles de nuit emplissaient Haymarkett, se pressaient sous les arcades de Regent street, entraient au café de la Régence, et refluaient jusque dans Leicester square. Les cabs étaient devenus rares, les public-houses qui n'avaient pas de licence fermaient, les maisons de nuit s'ouvraient discrètement et à la sourdine.

Dans Ponton street, il y a une maison fameuse qu'on appelle *l'Enfer* de mistress Burton.

Le Français est galant, sentimental, et grand chercheur d'illusions. Même lorsqu'il est aimé à beaux deniers comptant, il se plaît à croire que son physique, ou tout au moins ses qualités morales ont un certain poids dans la balance.

L'Anglais est un homme positif, il ne croit pas à l'amour gratuit ; il estime que le pauvre ne saurait inspirer une passion sérieuse, et quand il met la main sur son cœur, il sait bien qu'entre elle et ce généreux viscère se trouve son portefeuille gonflé de bank-notes et de chèques. Car, ne vous indignez pas, ô Parisiens ! le lord le plus respectable, le gentleman le plus accompli, donne à l'objet de son amour un chèque sur les docks ou sur la Banque, ni plus ni moins que s'il avait à régler un fournisseur. Cela explique l'enfer de mistress Burton et tout les enfers du monde.

Et, Parisiens, pour qui ce livre est écrit, n'allez pas croire que ce mot *enfer* est synonyme de flammes éternelles et de souffrances atroces, qu'il est le programme d'une légion de diables armés de fourches et de diablotins brandissant des fouets.

Non, rien de tout cela, comme vous allez voir, en pénétrant avec nous dans l'enfer de mistress Burton. À gauche est un marchand de cigares, à droite un hôtel français tenu par des Allemands. Le marchand de cigares est une marchande, ni jeune ni vieille, ni belle ni laide, parlant un joli français de Strasbourg, et honorée de la pratique de tous les marchands de chevaux.

L'hôtel est *confortable* et dans les prix doux ; il s'y trouve une table d'hôte de réfugiés hongrois et polonais, qui fréquentent assidûment Argyll-Rooms et l'Eldorado. Le marchand ferme à minuit ; à deux heures du matin, les Polonais sont ivres et errent en titubant dans Haymarkett. Ponton street est désert. L'enfer n'a ni flammes ni lumières. On ne voit pas une lumière à travers les stores baissés ; on n'entend pas le moindre bruit derrière la petite porte cintrée qui cependant, s'ouvre et se referme de minute en minute.

Un cab arrive et s'arrête. Tantôt c'est un gentleman qui en descend. Tantôt une femme élégante, bien encapuchonnée, bien voilée. La porte s'ouvre et se referme, le cab s'éloigne ; si la chose était défendue, le policeman qui est au coin d'Haymarkett n'aurait eu le temps de rien voir.

Mais mistress Burton paye une licence, et le policeman n’a rien à dire.

Or, ce soir-là, comme une heure du matin sonnait, deux hommes, deux gentlemen qui cachaient sous les vastes plis de leurs waterproofs, l’irréprochable habit noir, le gilet à pardessous et à la cravate blanche, accessoires obligés de tout Anglais qui se respecte, à partir de neuf heures de relevée, cheminaient à pied sur le trottoir de Ponton street, se dirigeant vers la porte mystérieuse de l’enfer. Ils allaient doucement, tout doucement, comme des gens qui ont à se faire de sérieuses confidences et ne sont nullement pressés d’arriver à leur but.

– Mon cher ami, disait l’un en soupirant, Londres est bien changé depuis sept à huit ans.

Celui qui parlait ainsi, était un homme d’environ trente-six ans, grand, blond, à la tournure militaire et portant moustaches, ce qui ne s’est vu, chez un officier anglais que depuis la guerre de Crimée…

– Bah ! mon cher, répondait son compagnon, un adolescent presque imberbe. Londres est toujours la capitale du monde et la livre sterling y règne sans partage et y procure toutes les jouissances possibles.

– J’attendais cette réponse, mon cher baronnet, reprit le premier interlocuteur, pour vous avouer mon cas. – J’arrive des Indes, vous le savez ? – Quand je quittai la libre Angleterre, j’avais votre âge, un cœur sentimental et un amour mystérieux.

– Ah ! oui, miss Émily ?

– Vous m’avez déjà dit cette histoire, répondit le jeune homme, histoire qui a eu, je crois, le dénoûment le plus heureux.

– Hélas ! oui, soupira le major Waterley.

C’était bien, en effet, le major Waterley qui avait confié un enfant à mistress Fanoche, que nous avons vu revenir à Londres, l’heureux époux de miss Émily et qui, enfin, avait souffert avec reconnaissance que celui qu’il croyait son fils fût adopté par lord Wilmot, l’excentrique personnage d’Hampsteadt, et placé comme tel au collège de Christ’s Hospital.

– Aussi vrai que je me nomme Charles Mittchell et que je suis baronnet, répondit le jeune homme, vous m’étonnez fort, major. Vous soupirez en parlant de votre bonheur.

– Hélas ! c’est que mon bonheur n’est pas complet.

– Bah ! n’aimeriez-vous plus miss Émily ?

– Au contraire, je l’adore !

– Alors, que vous manque-t-il ?

– La satisfaction d’une passion fatale que j’ai contractée dans l’Inde ; et c’est pour cela que je vous ai prié de me présenter chez mistress Burton.

– Mais de quoi s’agit-il donc ?

– Je suis devenu fumeur d’opium. Or, il n’y a plus à Londres un seul endroit assez respectable pour qu’un gentleman ose s’y présenter. Les tavernes où on fume de l’opium

sont fréquentées par des roughs, et on n’oserait y mettre les pieds.

– Eh bien ! mon cher major, dit le baronnet en souriant, rassurez-vous.

– On fume chez mistress Burton ?

– Oui, mais en grand mystère, et il faut être initié et fortement recommandé pour avoir accès dans la salle *des gens en délire*, c’est ainsi qu’on appelle le sanctuaire.

– Y serai-je admis, au moins ?

– Oui, parce que mistress Burton n’a rien à me refuser. Mais vous me permettrez de ne pas vous y suivre, n’est-ce pas ?

– À votre aise, dit le major.

Sur ce dernier mot, le baronnet Charles Mitchell souleva le marteau de la porte, et l’enfer s’ouvrit devant eux…

II

La porte s’ouvrit. Le major et son jeune compagnon se trouvèrent dans une allée presque noire, à l’extrémité de laquelle vacillait un point lumineux, c’est-à-dire une petite lampe suspendue à la voûte et que le courant d’air de la porte avait laissé éteindre. Si l’enfer de mistress Burton était un lieu de délices, à coup sûr l’entrée n’en donnait pas le programme. La porte s’était ouverte et refermée toute seule, grâce à un cordon tiré de l’intérieur et à un contrepoids formé par un ressort à boudin.

– Hé ! dit le major, cela n’a pas précisément l’air d’un palais.

– Vous verrez, répondit Charles Mitchell.

Ils suivirent l’allée jusqu’au bout et, verticalement au-dessous de la petite lampe, ils trouvèrent une seconde porte. Alors le baronnet frappa deux petits coups distincts, puis un troisième un peu plus fort. C’était la manière usitée par les habitués de la maison. Cette seconde porte s’ouvrit et les deux visiteurs passèrent d’une demi-obscurité à une lumière plus vive. Ils se trouvaient en effet dans ce que les Anglais appellent le parloir. C’était une petite salle fort déserte, mais dépourvue de tout luxe. Il y avait du feu dans la cheminée, auprès du feu une bouilloire pour faire le thé, au milieu une table qui supportait une petite nappe et des tartines beurrées, et auprès de cette table une respectable lady à cheveux blancs qu’elle portait en longs *repentirs*, les mains ornées de bagues, proprette, grassouillette, ayant dû être fort jolie il y avait trente ou quarante ans, et qui avait conservé un fort beau sourire et un bel œil noir plein de feu. On eût dit l’épouse vénérée de quelque haut magistrat ou de quelque alderman de la Cité.

– Bonjour, maman Margaret, dit le baronnet sir Charles Mitchell en saluant la vieille dame et lui baisant respectueusement la main.

– Bonjour, mon fils bien-aimé, répondit la dame avec l’accent onctueux d’une véritable aïeule.

En même temps, elle regarda le major avec curiosité. Le baronnet prit celui-ci par la main et dit :

– Maman, je vous présente un de mes bons amis, un parfait gentleman comme vous voyez, le major Waterley.

La vieille dame s’inclina avec autant de grâce et de légèreté qu’eût pu le faire une femme de pair aux réceptions de Sa Majesté la reine Victoria.

– Vous pouvez entrer, mes enfants, dit-elle ensuite.

Le major Waterley ne put s’empêcher de jeter un regard quelque peu étonné autour de lui. Le petit salon paraissait n’avoir qu’une issue, celle par laquelle le major et le baronnet

étaient entrés, et il eût juré qu'il se trouvait dans quelque paisible maison d'Hampsteadt ou de Notting Hill. Mais la vieille dame étendit la main vers le mur et pressa un ressort invisible. Aussitôt une porte masquée s'ouvrit.

– Venez, dit Charles Mitchell en entraînant le major. Mille compliments, maman.

Le major se trouva alors dans un nouveau corridor ; mais celui-là était large, bien éclairé ; le sol était jonché d'un épais tapis, les murs couverts de peintures représentant des fleurs et des oiseaux de paradis ; et de distance en distance de belles lampes à globe dépoli, posées sur des statuettes de marbre, répandaient autour d'elles une clarté voluptueuse et discrète. Le major fit quelques pas et des accords mélodieux frappèrent ses oreilles.

– On danse, dit Charles Mitchell. Et c'est mademoiselle Olympe qui tient le piano.

– Qu'est-ce que mademoiselle Olympe ?

– Une petite dame française qui a un succès fou à Londres. Elle a des chevaux, une charmante maison dans Portland place, et lord Evandale se ruine pour elle. Depuis qu'elle fréquente le salon de mistress Burton, tout Londres y vient.

Le major arrêta Charles Mitchell.

– Un mot, mon ami. Vous m'excuserez : je suis un soldat de fortune qui revient des Indes, et n'est pas très au courant des habitudes de l'aristocratie ; avant d'entrer, permettez-moi de vous faire quelques questions. Nous sommes dans une maison de jeu, de plaisir et de fumeurs d'opium ? Pourquoi l'entrée en est-elle si obscure, si bizarre ? La maison est-elle donc clandestine ?

– Pas le moins du monde.

– Alors, je ne comprends pas ce mystère ?

– Mon ami, répondit le baronnet, vous avez toute la naïveté d'un homme qui a vécu sous le soleil des tropiques. Vous êtes Anglais, et vous ignorez, je le vois, la loi anglaise, qui vous permet de faire chez vous ce que bon vous semble, à la condition que vous ne gênerez personne. Si les salons de mistress Burton étaient sur la rue, si on voyait les fenêtres brillamment éclairées ; si au travers des rideaux de mousseline, des ombres suspectes passaient et repassaient enlacées, aux sons d'une valse enivrante, la pudeur anglaise en serait froissée.

– Ah ! fort bien, dit le major. Mais cette dame respectable que nous venons de voir, est-ce mistress Burton ? sa mère ou son aïeule ?

– Ni l'un ni l'autre ; cette dame, qui est de très-bonne famille, et qu'on appelle lady Perceval, est la contrôleuse de la maison. Pardonnez-moi le mot. Personne ne pénètre ici sans lui avoir été présenté. Savez-vous bien qu'il faut être un parfait gentleman pour être admis chez mistress Burton ?

– Ah ! c'est différent.

– Maintenant, ajouta Charles Mitchell, on va nous annoncer, et je vous présenterai à la maîtresse de la maison.

Ils étaient arrivés au bout du corridor. Il y avait là deux grands laquais en culotte courte et en bas de soie qui prirent les pardessus de ces messieurs. Puis l'un d'eux ouvrit, les

deux battants d’une porte et annonça le major Waterley et le baronnet Charles Mitchell. Le major était au seuil d’un grand salon ruisselant de lumières, rempli d’hommes distingués et irréprochables et constellé de jeunes et belles femmes en robes de bal. On dansait.

– Attendons la fin de la contredanse, dit le baronnet, puis je vous présenterai…

III

La contredanse finie, les danseurs reconduisirent les dames à leur place. Alors le baronnet reprit le major par la main et s'avança vers une petite dame entre deux âges, qui portait une profusion de roses dans ses cheveux blonds, des gants rouges, des bracelets semés de rubis et d'émeraudes, et avait au cou un collier à triple rang de grosses perles. Cette dame, qui était encore jolie, bien qu'envahie par l'embonpoint, n'était autre que mistress Burton. Le baronnet lui baisa la main ; puis il présenta le major, et mistress Burton tendit la main à celui-ci en lui disant :

– Vous êtes désormais chez vous, monsieur.

Après quoi, elle cacha son visage dans un énorme bouquet qu'elle tenait à la main, fit une révérence et alla s'occuper d'un petit vieillard fort respectable qui causait avec une toute jeune fille.

– Vous le voyez, mon ami, dit le baronnet tout bas au major, cela se passe comme dans le meilleur monde.

– Mais, où fume-t-on ? demanda le major.

– Ah ! mon ami, fit Charles Mitchell en souriant, vous êtes quelque peu pressé.

Le major jetait autour de lui des regards ardents et sentait une sorte d'ivresse lui monter au cerveau, en respirant les parfums pénétrants dont l'atmosphère était imprégnée, en admirant ces beautés étincelantes et médiocrement vêtues.

– Allons faire un whist d'abord, dit le baronnet.

Ils s'assirent à une table de jeu, et un gentleman, que le baronnet salua d'un geste, vint s'y asseoir pareillement. Charles Mitchell fit un petit signe au major. Ce signe voulait dire : Le gentleman que je vous présente est initié aux voluptés de l'opium. En effet, quand il les eut présentés l'un à l'autre, et tandis qu'il battait les cartes, le gentleman, qui se nommait sir Robert Hatton, dit en souriant au major :

– Vous fumez, monsieur ? Moi aussi. Nous descendrons ensemble, quand l'heure viendra.

– Ah ! il y a donc une heure déterminée ? demanda le major.

– Oui. À quatre heures du matin seulement. Alors, presque tout le monde est parti. Il ne reste ici que des gens intelligents, qui préfèrent les voluptés divines aux plaisirs grossiers.

– Merci pour moi, Robert, dit le baronnet.

– Ah ! c'est juste, tu ne fumes pas. Tu ignores la félicité sans limites, alors.

Le baronnet haussa imperceptiblement les épaules. Sir Robert était un enthousiaste.

– Écoutez, dit-il, fous que vous êtes, vous tous qui méprisez l'opium. Vous ne savez donc pas que, tandis que le corps commence à s'engourdir dans un demi-sommeil plein de charme et de mollesse, l'âme se dégage de lui et se crée des horizons et des mirages, et peuple et décore à sa fantaisie les lieux où se trouve son corps. Tout à l'heure nous descendrons dans le caveau. Tu n'y es jamais venu, Charles ? Eh bien ! tu y viendras.

– Non, la tentation de vous imiter pourrait s'emparer de moi. Comment est-il, ce caveau ?

– C'est une petite salle de forme ronde, tendue d'étoffe orientale. Tout le long des murs règne un large divan sur lequel se placent les fumeurs. Chacun d'eux a à la portée de sa main une pipe, un grain d'opium et une lampe. On s'accroupit sur le divan et on fume. À la quatrième gorgée, les murs de la salle disparaissent. C'est-à-dire que l'horizon s'agrandit, le ciel bleu des tropiques apparaît ; des légions de houris et de bayadères passent enlacées devant vous, dans un rayon de soleil et vous enivrent de leurs sourires.

– Et c'est là ce que tu appelles les félicités sans bornes ? Mon cher, dit le baronnet, j'aime mieux baiser le bout des doigts de madame Olympe que tu vois là-bas, auprès de la cheminée, dans le grand salon, que rêver toute cette fantasmagorie d'amour qui t'enchante et te conduit peu à peu à l'abrutissement le plus complet.

Le gentleman Robert Hatton regarda le major en souriant :

– Il vous fait pitié, n'est-ce pas ? dit-il.

– Oh ! certes, répondit le major, dont le visage contracté exprimait la passion féroce.

– Mon cher major, dit Charles Mitchell en riant, vous jouez en dépit du bon sens.

En effet, le major, qui avait le baronnet pour partenaire contre le gentleman, entassait faute sur faute.

– Je ne suis pas très-fort, dit-il, excusez-moi…

– Et, reprit le baronnet, vous avez l'esprit troublé par la description que vient de vous faire mon ami Robert.

– Oh ! répondit le major, tout ce qu'il a dit est exact.

Et il jeta les yeux sur la pendule de la cheminée du salon de jeu, qui marquait deux heures et demie.

– Vous avez encore une heure et demie à attendre, dit le baronnet en riant. Aussi, j'en veux profiter. Je veux vous présenter à la *Sirène*.

– Qu'est-ce que cela ? demanda le major Waterley avec indifférence.

– Une femme bien autrement séduisante que toutes les houris imaginaires que vous entrevoyez à travers les vapeurs de l'opium.

Le gentleman sir Robert et le major échangèrent un regard de pitié. Mais Charles Mitchell reprit :

– Vous ne me refuserez pas, mon ami, de venir saluer la Sirène. Je le lui ai promis. Et elle meurt d’envie de causer avec vous, depuis qu’elle sait que vous revenez des Indes.

– Eh bien ! après la partie. Mais ajouta le major, vous le savez, j’adore ma femme. Et nulle créature humaine ne saurait me la faire oublier.

Un sourire glissa sur les lèvres du baronnet.

– Bah ! dit-il, nous verrons bien.

Et ils achevèrent la partie.

– Venez, dit alors le baronnet au major.

Et il le conduisit dans un salon voisin où une jeune femme était assise à l’écart. Brune et les lèvres rouges, elle ressemblait, parmi toutes ces blondes créatures, à une pivoine poussée au milieu d’une touffe de lys. Son œil fascinateur était bien celui d’une sirène, – on ne lui connaissait pas d’autre nom du reste, – et quand son regard noir et profond eut rencontré le regard du major Waterley, celui-ci se sentit frissonner de la tête aux pieds, et il oublia momentanément l’ardent désir de fumer l’opium qui l’avait amené chez mistress Burton.

IV

La Sirène avait un autre nom sans doute ; mais ce nom avait disparu dans l'oubli, et depuis qu'elle était une des célébrités galantes de Londres, on ne l'appelait pas autrement. La beauté, comme l'amour, vit essentiellement des contrastes. À Paris, à Vienne, à Florence, on eût trouvé la Sirène moins belle qu'à Londres. Cette femme aux cheveux noirs, aux yeux bleus, au teint mat et légèrement bistré faisait sensation parmi toutes les filles d'Écosse ou d'Irlande aux cheveux blonds. Mais ce nom de Sirène s'appliquait moins peut-être à sa beauté qu'à sa voix qui avait de mystérieux entraînements. D'où venait-elle ? était-elle Anglaise, Italienne ou Française ? On ne le savait pas, car elle parlait presque toutes les langues sans accent. C'était mistress Burton qui l'avait découverte et en avait fait le plus bel ornement de ses salons. Il y avait de cela environ deux mois.

Depuis lors, la Sirène avait fait parler d'elle aux quatre coins de Londres ; c'est à dire qu'on se l'était disputée avec acharnement, qu'on s'était battu pour elle et qu'un tout jeune homme, lord H…, dans un accès de folie, s'était tué à la porte de la jolie maison qu'elle habitait dans Portland place. Nous l'avons dit, à peine eût-elle levé les yeux sur le major Waterley que celui-ci, qui tout à l'heure protestait de son amour pour miss Émily qu'il venait d'épouser, s'était senti tressaillir de la tête aux pieds et avait éprouvé sur-le-champ l'attraction mystérieuse qu'exerçait cette singulière créature. Elle lui avait indiqué une place auprès d'elle sur le sopha où elle était assise, et dès lors le major avait oublié le motif premier de sa présence chez mistress Burton, c'est-à-dire son ardent désir de fumer de l'opium. Et, tandis que la Sirène commençait son œuvre, sir Charles Mitchell, le jeune baronnet qui avait servi d'introducteur au major Waterley, s'était écarté discrètement, avait promené pendant un instant un regard indécis autour de lui comme s'il eût cherché quelqu'un au milieu de cette foule élégante, et, passant dans les salons de mistress Burton, il avait fini par murmurer :

– Je crois que mon bon ami Arthur s'est moqué de moi.

Mais, comme il faisait cette réflexion entre ses dents une porte s'ouvrit, celle par laquelle le major et lui étaient entrés, et un jeune homme se montra sur le seuil.

– Ah ! enfin ! se dit sir Charles Mitchell.

Et il se dirigea vers le nouveau venu qui lui tendit la main.

Or, ce nouveau venu n'était autre que ce jeune et élégant étourdi, le marquis de L…, que nous avons entrevu à Hyde Park, causant avec miss Ellen Palmure et lui demandant si le gentleman, qui venait de passer à cheval auprès d'elle n'était pas le prince russe qui se mourait d'amour depuis dix-huit mois qu'il l'avait rencontré à Nice ou à Monaco. Le marquis n'adressa qu'un mot au baronnet.

– Eh bien ?

– Eh bien, il est venu, dit le baronnet. Il est ici ? Il cause avec la Sirène.

– Ah ! ah ! dit le marquis, c'est à merveille.

– Tout à l'heure on le fera descendre chez les fumeurs ; si toutefois c'est nécessaire. Je crois bien que la Sirène fera la besogne toute seule.

Tout en causant à voix basse, les deux jeunes gens observaient du coin de l'œil le major Waterley qui paraissait sous un charme étrange et qui suspendait son regard et son âme aux lèvres de la Sirène.

– Vous pouvez être certain, dit le baronnet, qu'il ne voit plus et n'entend plus qu'elle en ce moment.

– Alors l'épreuve sera inutile.

– Je le crois.

Il y eut un silence parmi les deux jeunes gens. Puis le baronnet prit le marquis par le bras, l'entraîna dans une embrasure de croisée et lui dit :

– Vous plairait-il de causer quelques minutes.

– Comment donc, mon cher ?

– Je commence à être si fort intrigué, reprit le baronnet, que j'éprouve le besoin de vous demander une explication.

– Ah ! fit le marquis en souriant, vous êtes intrigué ?

– Au plus haut degré.

– Je le suis peut-être autant que vous.

– Alors, je ne comprends absolument plus rien à tout cela, dit le baronnet, et, à moins que vous ne vous moquiez de moi…

– Charles !

– Voyons, expliquons-nous nettement.

– Je ne demande pas mieux.

– Avant-hier, au club, vous m'avez proposé la singulière partie que voici : nous devions jouer un écarté en cinq points, sans revanche. Si je gagnais, vous me donniez mille livres… Si je perdais, je m'engageais à faire, pendant trois jours, tout ce que vous me demanderiez, à la condition, toutefois, que vous n'exigiez rien de moi qui ne fût d'un parfait gentleman.

– Et vous avez perdu, et il est juste que vous vous exécutiez, dit le marquis.

– Attendez encore. La partie perdue, vous m'avez dit : Vous connaissez le major Waterley ? – Sans doute, ai-je répondu. – Eh bien ! je désirerais que vous le présentassiez chez mistress Burton. – Là, m'avez vous dit encore, vous tâcherez que la Sirène le subjugue, le fascine, le grise, dussiez-vous l'entraîner dans le salon souterrain où l'on fume de l'opium.

– Certainement, je vous ai dit cela, dit le marquis.

– Or, continua sir Charles Mitchell, j’ai obéi à vos instructions. J’ai amené le major ici d’autant plus facilement qu’il est fumeur d’opium enragé, et vous devez voir à l’animation de son visage que la Sirène lui plaît fort.

– Eh bien, fit le marquis.

– Eh bien ! je désirerais savoir quel intérêt vous pouvez avoir à ce que le major devienne amoureux de la Sirène ?

– Je n’en ai aucun.

– Plaît-il ?

– C’est la vérité pure.

– Alors quelle singulière fantaisie ?…

– Je n’ai pas de fantaisie. J’obéis, voilà tout.

– Est-ce que vous aussi, vous auriez perdu une partie ?

– Non, mais je suis moi-même, fasciné par une sirène. Une sirène qui ne viendra jamais ici, comme vous le pensez sans doute. C’est elle qui, pour des motifs qu’elle n’a pas cru devoir me donner, a voulu que le major et la Sirène fussent mis en rapport.

– Peut-on savoir le nom de *votre* Sirène ?

– Oui, dit le marquis. C’est miss Ellen Palmure.

À ce nom, sir Charles Mitchell eut une véritable exclamation d’étonnement.

– Par ma foi ! dit-il, si je comprends un mot à tout cela je veux être pendu à la porte même de Newgate, comme coupable de fenianisme.

– Et moi aussi, dit le marquis, comme un écho.

Cependant les salons de mistress Burton commençaient à se vider peu à peu, et l’heure des fumeurs d’opium approchait.

V

Cette même nuit-là, vers cinq heures du matin, une voiture dont les stores étaient soigneusement baissés stationnait au coin de Panton street et d'Haymarket. Il y avait déjà plus d'une heure qu'elle était là, et on eût pu croire que le cocher attendait ses maîtres, et que, par conséquent, la voiture était inoccupée, si, de temps à autre, un des stores ne se fût soulevé à demi, laissant apercevoir une tête de femme qui jetait dans la rue un regard investigateur. De quart d'heure en quart d'heure la porte de l'enfer s'ouvrait et un couple en sortait. Chaque invité de mistress Burton s'en allait reconduisant une de ces beautés faciles que faisait pâlir la Sirène. Tout à coup le store se souleva vivement. Cette fois, un homme était sorti seul de l'enfer et marchait rapidement vers la voiture stationnaire. Aussitôt qu'il fut tout près, la portière s'ouvrit :

– Montez, dit une voix de femme.

Ce personnage, qui n'était autre que le marquis de L…, entra lestement dans la voiture dont la portière se referma. Alors il se trouva tête à tête avec miss Ellen.

– Eh bien ? dit-elle.

– Eh bien ! je crois que tout est pour le mieux, dit le marquis.

– Il mord à la Sirène ?

– C'est-à-dire qu'il est fou.

– A-t-il fumé de l'opium ?

– Non, la chose était inutile. Pourtant il était venu dans cette intention, car il paraît qu'il possède au plus haut degré cette étrange passion, mais les regards et la voix de la Sirène l'en ont détourné. Quand on est venu lui dire que la salle des fumeurs était ouverte, il n'a même pas répondu.

– Il regardait la Sirène, fit miss Ellen avec une pointe d'ironie.

– Il la contemplait, il l'adorait…

– Et ils sont encore là-bas ?

– Oui. Mais mistress Burton a envoyé chercher un cab pour eux. Tenez, le voilà.

En effet, une voiture venait de s'arrêter à la porte même de l'enfer.

– Et vous croyez qu'il la suivra ?

– En ce moment, elle le conduirait au bout du monde.

Miss Ellen tira le gland de soie qui correspondait au petit doigt de son cocher, et, en même temps, elle baissa la glace du devant du coupé.

– Avance de quelques pas, dit-elle.

Le coupé vint se ranger tout auprès du cab. Alors miss Ellen laissa la glace baissée, mais elle fit descendre le store de façon à voir et entendre sans être vue.

– Attendons, dit-elle, je veux avoir une certitude.

Cinq minutes après, la porte de l'enfer se rouvrit. Bien que les voitures de place à Londres ne soient point assujetties à avoir des lanternes, le cab qu'on était allé chercher en avait deux, dont la réverbération se projetait jusque sur le trottoir. Cette clarté permit à miss Ellen de voir sortir de l'enfer une femme douillettement enveloppée dans un burnous de cachemire blanc. C'était la Sirène. Elle s'appuyait sur le bras d'un homme que le marquis de L…, désigna tout bas à l'oreille de miss Ellen :

– C'est lui, dit-il.

En effet, c'était le major Waterley. Il avait l'œil morne, le visage abruti des hommes qui sont mordus au cœur par une passion violente et sauvage.

– Montez, dit la Sirène en s'élançant la première dans le cab.

Le major obéit.

– Portland place, dit-elle au cabman.

Le cab partit.

– Maintenant, dit miss Ellen, je suis tranquille. Merci, marquis, vous êtes un gentilhomme accompli.

– Miss Ellen, répondit le marquis, savez-vous que tout ce que vous m'avez fait faire là est bien étrange ? Et ma curiosité est piquée au plus haut degré.

– Mais vous ne saurez rien, mon ami. Avez-vous donc oublié nos conventions ? Vous m'avez demandé la faveur de monter à cheval avec moi deux fois par semaine, n'est-ce pas ? Et je vous l'ai accordée, à la condition que vous me rendriez un service sans chercher à en pénétrer le mystère. Eh bien ! je tiendrai ma parole, tenez la vôtre.

– Mais ne saurais-je jamais rien ?

– Je ne dis pas cela. Si vous êtes discret, docile, obéissant, dit la jeune fille en riant, on vous dira peut-être quelque chose plus tard. Adieu…

– Comment ! vous me renvoyez ?

– Voulez-vous que je vous mette chez vous ?

– Volontiers, dit le marquis.

– 24, Pall-Mall, dit la jeune fille au cocher.

Quelques minutes après, le marquis était à sa porte.

– Où allez-vous ? dit-il à miss Ellen en lui baisant la main.

– Encore un mystère ! dit-elle.

Et elle attendit que le marquis fût entré. Alors elle dit au cocher :

– À Hampsteadt, Heathmount, 18.

Le coupé partit. Alors miss Ellen murmura :

– Je suppose que mistress Fanoche n’a pas dormi bien profondément cette nuit.

Une demi-heure après, le coupé s’arrêtait à la porte de ce cottage où mistress Fanoche avait caché jadis Ralph, le petit Irlandais, et dans le jardin duquel lord Palmure s’était vu mettre un masque de pois sur le visage.

VI

Pénétrons maintenant chez mistress Fanoche, notre ancienne connaissance de Dudley street. Mistress Fanoche avait renoncé, comme on le pense bien, à son premier métier de nourrisseuse d'enfants. D'abord elle s'était séparée de la vieille dame aux lunettes qui battait les enfants par inclination d'humeur, et qui n'avait pas, du reste, hésité à la trahir. On se souvient de ce qui s'était passé entre mistress Fanoche et l'homme gris. Après la disparition de Ralph, elle était retournée à Londres et à son grand étonnement, elle avait trouvé sa maison déserte. Si la vieille dame qui était partie, la veille au soir, en compagnie de lord Palmure et qui se voyait déjà propriétaire d'un joli cottage à Brighton avait abandonné les cinq petites filles dans le jardin, après son départ, une main charitable avait recueilli les pauvres délaissées.

Par les soins de l'homme gris, les enfants avaient été conduites dans une vraie pension où on prendrait soin d'elles et où on ne les maltraiterait pas. Mistress Fanoche ne s'était pas beaucoup préoccupée de savoir ce qu'étaient devenues ses anciennes pensionnaires ; elle était retournée à Hampsteadt où elle s'était tenue bien tranquille, jusqu'au jour où l'homme gris, au lieu de la châtier, avait préféré se servir d'elle pour représenter au major Waterley le petit Irlandais comme son fils et le faire admettre ainsi à Christ's Hospital. Mistress Fanoche avait été largement payée. Aussi, depuis ce temps-là, vivait-elle fort tranquillement, mangeant ses petites économies, et craignant, sinon Dieu, au moins cet homme qui se jouait d'un pair d'Angleterre et lui appliquait un masque de poix sur le visage. Mistress Fanoche avait conservé Mary l'Écossaise, sa fidèle servante. Mary sortait seule, allait aux provisions et rapportait à sa maîtresse, qui n'osait franchir le seuil de son jardin, les nouvelles du quartier. C'était ainsi que mistress Fanoche avait été tenue au courant de ce qui se passait dans le cottage voisin, chez le prétendu lord Wilmot qui, pour elle, était toujours le mendiant voisin. Elle avait appris, par la même source, que le condamné John Colden avait été arraché à l'échafaud et que l'homme gris, soupçonné d'avoir préparé cet enlèvement, n'avait pas reparu au cottage depuis. Cette dernière information avait permis à mistress Fanoche de reposer plus librement. Elle avait servi l'homme gris, mais elle le craignait, et la veille du jour où nous la retrouvons, elle ne put réprimer un cri de joie lorsque Mary, qui revenait du marché, lui dit :

– Madame, on dit que l'homme gris est en prison.

– Et qui t'a dit cela ? demanda-t-elle avec empressement.

– Le valet de chambre de lord Vilmot.

Mistress Fanoche haussa les épaules.

– Un drôle de lord ! fit-elle.

Puis elle ajouta :

– Et Shoking, est-il aussi en prison ?

– Je ne sais pas, avait répondu Mary. Voici plusieurs jours qu'on ne l'a vu.

Mistress Fanoche ne craignait pas Shoking et se souciait fort peu de lui. En revanche, elle passa le reste de la journée dans une douce quiétude, en pensant que l'homme gris était aux mains de la police, et qu'il serait, sans doute, pendu prochainement devant Newgate.

Mais la tranquillité de mistress Fanoche devait être de courte durée.

Comme elle prenait son thé, vers huit heures du soir, elle entendit sonner à la grille du cottage. Mary alla ouvrir et revint avec une lettre. Cette lettre ne lui avait point été remise par le facteur, mais bien par un homme dont elle n'avait pu voir le visage, car il était enveloppé dans un grand manteau et avait son chapeau rabattu sur ses yeux. Mistress Fanoche, en prenant cette lettre, éprouva un petit tremblement nerveux.

Les consciences timorées, comme celle de la nourrisseuse d'enfants, ont de ces pressentiments inexplicables. Mistress Fanoche ouvrit cette lettre avec une sorte de répugnance, puis elle courut à la signature. Mais la signature était absente. Elle lut : « Mistress Fanoche est priée d'attendre cette nuit la visite d'une personne qui viendra lui parler de choses de la plus haute importance. Si mistress Fanoche n'ouvrait pas à la personne qui sonnera, elle s'exposerait à de vifs désagréments. Si mistress Fanoche avait la malencontreuse idée de porter la présente lettre à la police, elle s'exposerait à d'autres mésaventures. Enfin, si elle confiait à qui que ce soit la substance de ladite missive, elle encourrait la colère d'un personnage puissant. » La lettre échappa aux mains de mistress Fanoche. Une sorte de vague terreur s'empara d'elle.

– Oh ! dit-elle à Mary, ce n'est pas possible, on t'a trompée… L'homme gris n'est pas en prison.

Et, à partir de ce moment, mistress Fanoche fut en proie à une véritable panique. Néanmoins elle se conforma aux avis mystérieux renfermés dans la lettre, elle ne la montra point à Mary et exigea même que celle-ci s'allât coucher, son service fini. Puis, au lieu de se mettre au lit elle-même, elle demeura dans ce petit salon qui donnait sur le jardin et dans lequel, un soir, Shoking et l'homme gris avaient pénétré si brusquement. Là, anxieuse, tremblant au moindre bruit, elle attendit. La soirée s'écoula ; elle entendit sonner minuit à toutes les paroisses du voisinage : puis deux heures du matin, puis trois et quatre. Le visiteur mystérieux ne se présentait pas. Mistress Fanoche commençait à espérer vaguement qu'on l'avait mystifiée. Mais, tout à coup la sonnette tinta.

Alors la nourrisseuse d'enfants sentit tout son sang affluer violemment à son cœur. Un moment même elle crut qu'elle n'aurait pas la force de bouger. Mais enfin, elle se leva, chancelant, elle sortit de la maison et traversa le jardin. Arrivée auprès de la grille, elle respira plus librement. Elle avait reconnu une femme dans la personne qui sonnait. Elle ouvrit la grille et une voix jeune et fraîche lui dit :

– Vous êtes bien mistress Fanoche ?

– Oui, dit-elle.

– Je suis la personne que vous attendez, dit miss Ellen, car c'était elle.

Et la patricienne entra, ajoutant :

– Je suis la fille de lord Palmure.

VII

Miss Ellen suivit mistress Fanoche, qui la conduisit dans le petit salon où elle était tout à l'heure. La nourrisseuse d'enfants avait commencé à respirer en voyant une femme ; elle se rassura presque entièrement en entendant prononcer le nom de lord Palmure. Un lord qu'on avait ainsi traité dans son jardin à elle, mistress Fanoche, et qui n'en avait pas tiré vengeance, devait être un homme de mœurs douces et par conséquent peu à craindre. Et puis, enfin, il n'était pas question de l'homme gris, le personnage tant redouté. Cependant, lorsque miss Ellen eut relevé son voile et que son œil se fut arrêté sur mistress Fanoche, cette dernière ne put s'empêcher de tressaillir.

– Madame, dit la jeune fille, je n'ai pas le temps de vous faire un long discours ; et je vais vous expliquer en deux mots le motif et le but de ma visite nocturne. Vous avez été nourrisseuse d'enfants ? dit miss Ellen.

– J'ai tenu un pensionnat, répondit mistress Fanoche.

– Vous aviez l'habitude de faire noyer les enfants…

– Oh ! quelle calomnie !… s'écria mistress Fanoche, qui devint tout à coup livide.

– C'est du moins ce qu'a déclaré un homme que la justice a sous la main et qui se nomme Wilton.

– Le misérable !

Miss Ellen haussa légèrement les épaules.

– Chère madame, dit-elle, je vous l'ai dit, je n'ai pas le temps d'entrer avec vous dans de longs détails ; laissez-moi donc aller droit au but. Je viens vous donner à choisir : ou Botany Bay, c'est-à-dire la transportation, si même vous n'êtes condamnée à mort, ou l'impunité et quatre mille livres. Il est bien entendu, vous le comprenez, que j'ai besoin de vous.

– Mais, milady, balbutia mistress Fanoche, de plus en plus dominée par l'accent hautain de la jeune fille, et comme palpitante sous son regard, je vous jure…

– Écoutez-moi donc, fit sèchement miss Ellen, vous allez voir que je suis renseignée. Il y a quelques mois, un officier, revenant des Indes, le major Waterley, vous écrivit pour vous réclamer un enfant qui vous avait été confié.

– Ah ! s'écria mistress Fanoche. Voilà bien qui prouve que je suis innocente de tout ce dont on m'accuse, car cet enfant, je l'ai rendu au major. Et la preuve en est, qu'il est aujourd'hui pensionnaire du collége de Christ's Hospital.

– Je sais cela, dit miss Ellen, seulement cet enfant vous l'aviez volé, il se nommait Ralph ; mon père a voulu le ravoir et il s'est adressé à la vieille dame qui était votre associée.

Mistress Fanoche courba la tête. Elle voyait que miss Ellen était plus instruite qu'elle ne le supposait d'abord.

Miss Ellen poursuivit :

– L'enfant s'échappa, tomba aux mains d'une bande de voleurs, fut envoyé à Cold bath field et condamné au moulin, puis enlevé par un certain John Colden, qui a été condamné à mort… Enfin, une personne qu'on appelle l'homme gris vous l'a rendu, à la seule fin que vous le présentassiez au major Waterley comme son fils.

Le nom de l'homme gris avait fait pâlir mistress Fanoche.

– Cet homme, dit-elle, est tout puissant dans Londres, il ordonnait, j'ai dû obéir, sous peine de mort.

– Eh bien ! dit froidement miss Ellen, je suis son ennemie, moi. Et j'ai engagé avec lui une lutte sans trêve ni merci.

Elle disait cela avec un calme hautain, le regard assuré, la tête rejetée en arrière, et mistress Fanoche ne put s'empêcher d'éprouver pour elle une naïve admiration.

– Vrai ? dit-elle, vous osez lutter avec l'homme gris !

– Et je l'ai presque terrassé à cette heure, dit miss Ellen avec un accent qui fit passer une conviction dans l'esprit de la nourrisseuse d'enfants. J'avais besoin d'un instrument pour lui donner le coup de grâce, ajouta miss Ellen. Cet instrument, c'est vous.

La nourrisseuse se prit à trembler.

– Oh ! pas moi, madame, pas moi !…

– Tenez, dit miss Ellen qui ouvrit son corsage et en retira un papier qu'elle mit sous les yeux de mistress Fanoche frémissante, tenez, lisez…

– Un ordre d'arrestation ! exclama la nourrisseuse éperdue.

– Signé du lord chief justice.

– Mais, je suis perdue, mon Dieu !

– C'est-à-dire que, je n'ai plus qu'à remettre cet ordre à deux policemen et vous serez conduite à Newgate demain matin. Cependant, vous n'irez pas en prison et vous toucherez une récompense de quatre mille livres si vous me servez.

– Mais, si je vous sers, milady, s'écria mistress Fanoche qui se voyait dans un impasse terrible, l'homme gris me tuera.

– Et si vous ne me servez pas, vous serez pendue. Wilton, à qui on a promis sa grâce, s'il faisait des révélations, est prêt à donner le chiffre de vos victimes.

Mistress Fanoche commençait à s'arracher les cheveux et elle avait les yeux pleins de larmes. Un moment elle songea à se ruer sur miss Ellen, à appeler Mary l'Écossaise à son

aide et à lui arracher l’ordre d’arrestation. Mais c’eût été une violence inutile. Même en assassinant miss Ellen elle n’eût pas détourné l’orage.

– Au lieu de vous lamenter, dit encore miss Ellen, écoutez-moi attentivement, et vous verrez que le danger que vous redoutez peut être conjuré. Le jour où je me servirai de vous pour frapper l’homme gris, il sera pendu et ne pourra plus se venger de vous.

– Mais enfin, dit la nourrisseuse, que faut-il que je fasse ?

– Il faut que vous déclariez par un écrit adressé au lord chief justice que l’enfant rendu au major Waterley n’est pas le sien, qu’il est Irlandais et se nomme Ralph, et que c’est le même qui a été condamné au moulin.

– Mais si j’écris cela, dit mistress Fanoche, je m’avoue coupable.

– Sans doute, et il faut même que vous confessiez dans cet écrit que vous avez confié le fils du major à Wilton, qui l’a noyé.

– Et alors je suis perdue ! dit encore mistress Fanoche.

– Vous serez condamnée, mais la reine vous fera grâce.

– Et qui me l’assure ?

– Moi, dit froidement miss Ellen.

Et il y avait un tel accent de sincérité dans ce mot unique, que mistress Fanoche ajouta foi à cette promesse.

VIII

Le jour naissait, comme il naît à Londres. C'est-à-dire que le brouillard devenait rouge et transparent et que les arbres du jardin apparaissaient peu à peu au travers. Miss Ellen dit à mistress Fanoche :

– Puisque vous avez toujours peur de l'homme gris, venez avec moi, je vais vous mettre en lieu sûr.

– Où me conduisez-vous donc ? demanda la nourrisseuse.

– Chez le révérend Peters Town, l'homme le plus puissant de Londres.

– Je n'ai jamais entendu prononcer ce nom-là, dit-elle.

Miss Ellen sourit :

– Mais, fit-elle, on vous a parlé de l'archevêque de Cantorbéry ? Eh bien ! le révérend Peters Town lui donne secrètement des instructions.

À la suite de son entretien avec miss Ellen, mistress Fanoche voyait clairement une chose ; c'est qu'elle était doublement perdue, si elle n'obéissait pas aveuglément.

– Soit, dit-elle, je suis prête à vous suivre.

Miss Ellen remit son manteau et en baissa le capuchon sur sa tête. Mistress Fanoche jugea inutile de réveiller Mary l'Écossaise et de lui apprendre son départ. Quelques minutes après, les deux femmes montaient dans le cab que miss Ellen avait laissé à la porte.

– Elgin Crescent ! dit-elle au cabman.

Le révérend Peters Town attendait sans doute la visite de miss Ellen, car à peine le cab fut-il arrêté à sa porte que cette porte s'ouvrit et que le prêtre anglican vint à la rencontre des deux femmes.

– Je vous présente mistress Fanoche dont je vous ai parlé, dit miss Ellen.

Le prêtre fit passer les deux femmes dans son cabinet et se prit à regarder curieusement la nourrisseuse d'enfants. Alors miss Ellen lui fit un signe mystérieux que le révérend comprit, car il la fit passer dans une pièce voisine laissant mistress Fanoche toute seule.

– Eh bien, elle consent ?

– À tout. Avez-vous prévenu le lord chief justice ?

– Sans doute, puisque je vous ai envoyé l'ordre d'arrestation. Mais il y a une difficulté que nous n'avions pas prévue, reprit le révérend. Cette femme va faire sa déposition par écrit…

Elle confirmera ensuite cette déposition de vive voix en présence d'un magistrat de police et de deux secrétaires.

– Je lui ai promis sa grâce.

– Il serait difficile de l'obtenir, attendu que les débats du procès, s'il avait lieu, seraient publiés, et que la liberté de la presse nous gênerait.

– Mais le procès n'aura pas lieu. On la relâchera sous caution et elle pourra quitter l'Angleterre.

– Sa déposition n'en sera pas moins valable.

– Sans doute.

– Mais vous ignorez peut-être, miss Ellen, les règlements de Christ's Hospital et les singuliers priviléges dont jouit ce collége, depuis le roi Édouard VI son fondateur.

– Vous allez voir que je n'ignore absolument rien, répondit miss Ellen en souriant. Tout élève revêtu de la soutane bleue et portant les bas jaunes, est inviolable. On ne pourrait l'arrêter que s'il commettait un crime dans la rue.

Il y a mieux ; je suppose qu'on le désigne à un policeman auquel on dira : Cet enfant est un condamné évadé de Bath square ; le policeman ne voudra pas le croire ; mais, le crût-il, il vous répondra : Je ne puis pas mettre la main sur un enfant revêtu de la soutane bleue. Enfin, j'admets, comme dernière hypothèse, qu'un policeman intimidé ose passer outre et mettre la main sur l'enfant, que celui-ci soit ramené en prison, reconduit au moulin et reconnu par tous les gardiens de Bath square, le lord maire protestera et, à la tête de ses aldermen, ira le réclamer.

– Vous voyez donc bien, dit le révérend Peters Town, que tous nos efforts échoueront contre cette loi qui protége les élèves de Christ's Hospital.

– Non, dit miss Ellen, car on arrêtera l'enfant dépouillé de son costume. J'ai tout prévu.

Ne vous ai-je pas dit que j'avais gagné une femme qu'on appelle la Sirène ? Cette femme a fasciné le major Waterley : dans huit jours, cet homme n'aura plus qu'une pensée, qu'une volonté, qu'un but, être l'esclave de la Sirène. Il ne se souviendra même plus qu'il a une femme. D'ailleurs j'ai pris soin de me débarrasser provisoirement de mistress Waterley. Elle n'est plus à Londres.

– Qu'avez-vous donc fait pour cela ?

– Une chose bien simple : elle a reçu une heure après que son mari était sorti pour aller au club, un télégramme qui l'appelait en toute hâte à Glascow auprès de son père qui, disait la dépêche, avait fait une chute de cheval. Elle a fait chercher le major partout ; on ne l'a point trouvé, car il était chez mistress Burton, et la pauvre femme a pris le train de minuit. Elle arrivera demain soir chez son père, qu'elle trouvera bien portant et nous avons trois jours devant nous, en supposant même qu'elle revienne sur-le-champ.

Le major, lui, abruti d'amour et d'opium, est aux genoux de la Sirène.

Elle a la fantaisie de voir son fils. Le major, qui a oublié sa femme, mais a un vague souvenir de celui qu'il croit son enfant, court à Christ's Hospital. Cela se passe demain, je

suppose ; demain jeudi, jour de congé. Le supérieur du collége laisse l'enfant sortir avec son père, et celui-ci le conduit chez la Sirène.

– Mais, dit le révérend, la difficulté, l'impossibilité même dont je vous parle existe toujours. L'enfant est revêtu de son costume, et vous savez que lorsqu'un père obtient l'admission de son fils à Christ's Hospital, il prend l'engagement de le laisser sous ce vêtement jusqu'au jour où il a terminé son éducation.

– Je sais parfaitement cela, dit miss Ellen. Le major ne violera pas cet engagement. Mais la Sirène le violera, attendu qu'avec le tuyau d'un narghilé, on se débarrassera du major quand on voudra. On déshabillera l'enfant. La Sirène se charge de lui mettre un joli petit habit bleu ou vert, avec des boutons de métal, ce qui ne peut manquer de l'enchanter.

– Et, alors la police arrivera.

– Ce n'est plus mon affaire, dit miss Ellen, c'est la vôtre.

– Mais enfin dit encore le révérend, vous savez que les arrestations dans les maisons sont très difficiles.

– Aussi arrêtera-t-on l'enfant dans la rue. À Hyde-Park, par exemple, où la Sirène le conduira à la promenade.

Et, comme il regardait miss Ellen avec une sorte d'admiration, on entendit retentir un coup de sonnette. En même temps le clergyman qui servait de secrétaire au révérend entra.

– Voici le magistrat de police et ses secrétaires, dit-il.

Le révérend repassa dans son cabinet, où mistress Fanoche attendait, livrée à mille angoisses.

– Madame, lui dit-il, l'heure est venue pour vous de faire votre confession pleine et entière.

La porte s'ouvrit et le magistrat de police entra. Alors mistress Fanoche sentit quelques gouttes de sueur perler à son front, et sa vue se troubla, et il lui sembla qu'elle entrevoyait, à travers un brouillard, se dresser la potence devant Newgate et Calcraff la regarder et lui crier : C'est à ton tour maintenant !

IX

Pénétrons à présent chez la Sirène. La Phryné pour qui on se brûle si gentiment la cervelle, la fauve enchanteresse aux yeux de basilic possède une charmante maison dans Portland Place. C'est sir Arthur L…, le malheureux gentleman dont elle repoussait l'amour, et qui s'est tué de désespoir, qui lui a fait ce cadeau d'outre-tombe. Il avait préparé la maison pour elle ; il avait appelé à son aide des architectes, des peintres et des sculpteurs pour orner magnifiquement cette charmante demeure. Il avait peuplé le jardin de statues, entassé dans l'intérieur de la maison des curiosités et des objets d'art ; il en avait fait, en un mot, un temple pour son idole. Mais l'idole refusait de l'habiter, lui vivant. Alors sir Arthur fit son testament et se tua. Le testament léguait la maison à la Sirène, et la Sirène en prit possession sans remords. C'est là qu'à dix heures du matin, la courtisane, appuyée à une fenêtre de son boudoir ouvrant sur le jardin, respire l'air et se réchauffe à un pâle rayon de soleil qui a fini par triompher du brouillard. De temps en temps, elle se retourne et jette un regard sur un homme endormi dans un fauteuil. Cet homme est le major Waterley. Il dort, les vêtements en désordre, la barbe défrisée, les cheveux emmêlés. Il dort d'un sommeil lourd et profond, résultat d'une double ivresse, celle du vin et de l'opium.

Dans un coin du boudoir est encore une table chargée des débris d'un souper. À terre, auprès du dormeur, gît sur le tapis le tuyau d'un narghilé. Le major a le front livide, les lèvres pendantes, et ses membres affaissés et ballants semblent attester que toute énergie a disparu de ce corps robuste et bien constitué. La Sirène le regarde de temps en temps ; puis elle se remet à la fenêtre, et son œil se dirige au delà du jardin, dont on aperçoit la grille entre deux arbres verts. Elle paraît attendre quelqu'un. En effet, bientôt une voiture s'arrête devant la grille.

– Enfin, murmure la Sirène, elle le verra endormi et verra si j'ai tenu ma parole.

Une femme descend de cette voiture ; elle est voilée, et il est impossible de voir son visage ; mais sa démarche trahit la jeunesse, et peut-être que l'homme gris, s'il était là, aurait, du premier coup d'œil, reconnu miss Ellen Palmure. C'est miss Ellen, en effet, qui revient de chez le révérend Peters Town où tout s'est passé selon ses désirs. Mistress Fanoche, moitié par peur, moitié par cupidité, car on a payé sa trahison quatre mille livres, soit cent mille francs en monnaie française : mistress Fanoche a déposé devant le magistrat de police qu'elle avait confié le véritable enfant du major Waterley et de miss Émily à un homme du nom de Wilton, qui a dû le jeter dans la Tamise, au-dessous du pont de Londres. Mistress Fanoche a avoué, en outre, qu'elle avait présenté au major le petit Irlandais condamné au moulin, et le magistrat a rédigé de tout cela un procès-verbal que la nourrisseuse a signé. Enfin, mistress Fanoche a été admise à fournir une caution de mille

livres que miss Ellen a payée pour elle ; et grâce à cette caution, elle a pu demeurer chez le révérend, où elle sera à l'abri des représailles de l'homme gris.

Miss Ellen est ardente pour la vengeance. Avant de frapper l'homme gris, avant de le faire tomber dans un piége qu'elle a savamment combiné, miss Ellen veut ruiner toutes ses espérances ; avant de l'envoyer à l'échafaud, elle veut qu'il voie de nouveau au moulin cet enfant qui est l'espoir de l'Irlande catholique et opprimée. À peine le magistrat s'était-il retiré, qu'elle a mis le révérend Peters Town en campagne.

– Il faut que vous obteniez, lui a-t-elle dit, un homme sûr, investi de toute la confiance du chef de la police. Il ne faut pas confier le soin de cette arrestation à un policeman vulgaire.

Et le révérend est parti pour Scotland yard, tandis que miss Ellen courait à Portland place, s'assurer que le major Waterley était aux mains de la Sirène et que celle-ci avait suivi ses instructions à la lettre.

Miss Ellen arrive donc dans le boudoir, et à la vue du major endormi, elle éprouve une vive satisfaction. Son voile est tombé : elle apparaît à la Sirène dans toute sa beauté resplendissante et hautaine. La Sirène, qui courbe les hommes sous son regard, baisse les siens devant miss Ellen. L'esclave affranchie est redevenue esclave en présence de la belle patricienne. Miss Ellen s'asseoit, la Sirène demeure debout.

– Que s'est-il passé ? demande miss Ellen.

– Je l'ai amené ici à quatre heures du matin. Le major était déjà à demi-fou ; il me jurait qu'il me suivrait au bout du monde. Nous avons soupé ; il a bu comme un lord d'Écosse. Il paraissait ne plus se souvenir de rien. Cependant, comme le jour paraissait, il a eu un moment de lucidité.

– Oh ! mon Dieu ! s'est-il écrié, que doit penser mistress Waterley !

Alors je lui ai mis sous les yeux la lettre que vous aviez envoyée, lui disant que cette lettre était allée le chercher au club, et que du club on l'avait envoyée ici. Cette lettre était de mistress Waterley, qui désespérant de voir rentrer son mari, était partie en lui annonçant qu'elle allait assister aux derniers moments de son père. Cette lettre a paru l'éveiller un moment et le tirer de la torpeur où l'ivresse l'avait plongé. Je lui ai pris alors les deux mains et je lui ai dit :

– Donnez-moi une heure encore ; puisque votre femme est partie, que craignez-vous ?

Je l'ai senti frissonner sous mes regards ; en même temps, j'ai appelé Lucy, ma femme de chambre. Lucy est venue, apportant une pipe chargée d'opium. Peut-être eût-il fini par triompher de mes séductions. Mais à la vue de la pipe, sa passion sauvage s'est réveillée ardente.

– Vous le voyez, ajouta la Sirène, vous le voyez, milady, maintenant il dort.

– Oui, dit miss Ellen, mais il faudra l'éveiller dans une heure ou deux, en lui imbibant les tempes et les narines avec cette eau.

Et miss Ellen présenta à la Sirène un flacon à fermoir doré.

– Il s’éveillera encore abruti, mais pas assez pour ne pas comprendre ce que vous lui direz.

– Et que lui dirais-je ? demanda la Sirène :

– Écoutez-moi, dit miss Ellen, qui parlait toujours avec l’autorité du maître qui dicte ses ordres à l’esclave.

X

Peut-être s'étonnera-t-on que la Sirène, qui avait vu des hommes du grand monde se rouler à ses pieds en se tordant les mains de désespoir, pour qui d'autres étaient morts, qui n'avait qu'à se montrer à Hyde-Park pour y faire sensation et presque émeute parmi la jeunesse dorée de Londres, fût si humble et si soumise en présence de miss Ellen ? C'est que cette femme était esclave au milieu de la libre Angleterre. Esclave d'un passé nébuleux que tout le monde ignorait et que deux personnes connaissaient : le révérend Peters Town et miss Ellen. Un jour, miss Ellen avait eu besoin pour ses projets ténébreux d'une femme assez belle pour tourner la tête à un homme, assez criminelle pour qu'on osât lui demander tout, assez docile pour qu'on fût sûr de son obéissance. Le révérend Peters Town avait découvert la Sirène. Les prêtres anglicans sont bien autrement forts que qui que ce soit pour sonder la vie privée, s'emparer des consciences et exercer une police mystérieuse. Le clergé de Londres traque ces pauvres créatures qui se sont réfugiées dans l'amour comme dans une profession. De temps en temps, il obtient de la police qu'elle fasse une rafle, à trois heures du matin, sous les arcades de Régent street. Et quand une créature est assez haut placée par ses relations, pour échapper à l'action directe de la police, on se livre à de secrètes investigations sur son passé.

Or la Sirène, à quinze ans, avait commis plusieurs vols. Elle se nommait alors Anna Betlam, et elle était juive de naissance. Condamnée à dix ans de réclusion, elle était parvenue à s'échapper, à quitter l'Angleterre et à se réfugier en France d'abord, puis en Italie. Sa beauté lui avait fait, en quelques années, une véritable opulence. Sûre d'être oubliée, elle avait osé revenir à Londres, et, depuis un an, elle voyait tous les dandies à ses pieds, lorsque le révérend Peters Town avait fini par découvrir son identité. Il allait sans doute la signaler à la police, au moment où miss Ellen était intervenue.

– Voici la femme dont nous avons besoin, avait-elle dit.

Le soir même, voilée, gardant le plus strict incognito, elle s'était présentée chez la Sirène et l'avait saluée de son vrai nom d'Anna Betlam. La Sirène avait pâli et balbutié. Alors miss Ellen lui avait dit :

– Il s'agit pour vous de retourner en prison ou de me servir. Je ne vous demanderai rien qui sorte de vos habitudes et vous serez royalement payée.

Et la Sirène, moins pour l'amour de l'argent, que par terreur, était devenue l'esclave docile de miss Ellen.

– Écoutez-moi donc, reprit celle-ci. Vous savez le rôle que vous devez jouer quand l'enfant sera ici ? Hier encore, en sachant à quel degré de fascination serait parvenu le major, je n'avais pas fixé le jour. Aujourd'hui, je sais qu'il est temps d'agir. Quand le

major s'éveillera, il est probable que deux souvenirs lui reviendront aussitôt. Il pensera à sa famille, d'abord.

– Et à son enfant, ensuite ?

– Justement. Vous enverrez un valet de pied à l'hôtel où il loge et le valet de pied rapportera une fausse dépêche de miss Émily, que voici.

Miss Ellen remit la dépêche à la Sirène. Elle était enfermée dans une enveloppe non scellée et ainsi conçue :

« Cher ami, arrivée à Glascow. Mon père hors de danger. Je reste trois ou quatre jours avec lui. Dans cinq, je serai à Londres. »

Quand la Sirène eut pris connaissance de cette dépêche, miss Ellen lui dit :

– Le major rassuré sur sa femme ne demandera pas mieux que de passer à vos pieds les quatre jours de liberté qu'on lui annonce. Mais il se souviendra que c'est aujourd'hui jeudi et qu'il a coutume d'aller chercher celui qu'il croit son fils à Christ's Hospital et de l'emmener à la promenade. Vous lui direz alors :

– Allez, mon ami, je serai bien-heureuse de le voir, et je l'aimerai de tout mon cœur, pour l'amour de vous.

Le reste me regarde. Vous avez compris, n'est-ce pas ?

– Oui, dit la Sirène.

– L'enfant déjeunera ici ; vous aurez soin que le major boive de ce vin de Porto que je vous ai envoyé et auquel est mêlé un puissant narcotique. Il s'endormira. Alors vous montrerez à l'enfant les beaux habits que je vais vous faire apporter et vous les lui ferez revêtir ; il ne demandera pas mieux, car cette affreuse soutane le gêne horriblement.

– Et à quelle heure irai-je à Hyde-Park ?

– À trois heures. Vous entrerez par la porte de Pall-Mall, à pied, en donnant la main à l'enfant. Vous irez vous promener au bord de la Serpentine. Je passerai à cheval et je vous ferai un petit signe qui voudra dire que les policemen sont là.

Ces dernières instructions données, miss Ellen quitta la Sirène, et ayant abaissé de nouveau son voile épais sur son visage, elle remonta en voiture. Cette fois, elle rentra chez elle.

Lord Palmure, qui était demeuré au club jusqu'au jour, s'était mis au lit en rentrant, avec la persuasion que sa fille dormait depuis longtemps. En revanche, miss Ellen trouva un homme qui l'attendait dans l'antichambre de son appartement. C'était un homme d'apparence robuste bien qu'il eût des cheveux gris. Il portait des lunettes bleues, et il était enveloppé dans un manteau qui lui descendait jusqu'aux pieds. Il présenta une lettre à miss Ellen ; elle était du révérend Peters Town.

« Je vous envoie, disait-il, un homme qu'on m'a donné à Scotland yard comme habile et résolu, il arrêtera l'enfant, sans esclandre, et fera la chose si lestement qu'il est probable que personne n'y fera attention. Cependant, comme il est probable aussi que les Irlandais surveillent celui qu'ils considèrent comme leur chef dans l'avenir, il faut prévoir quelque résistance. L'agent Barnel que je vous envoie sera fortement escorté. »

Miss Ellen ayant lu cette lettre, regarda le personnage. Son apparence lui plut ; et il lui sembla qu'elle avait devant elle un homme calme et résolu.

– Vous savez, qu'il y a une prime de mille livres pour vous ? lui dit-elle.

L'agent s'inclina.

– Mais, dit-il, je ne connais pas l'enfant.

– Soyez à trois heures à la porte de Pall-Mall, à Hyde-Park, je vous le montrerai.

L'agent s'inclina, et se retira en saluant miss Ellen jusqu'à terre.

XI

Ce même jour-là, bien avant que le soleil parût, et que le brouillard eût acquis cette transparence qui est le véritable jour de Londres, une lumière brillait dans les combles de Christ's Hospital, tremblotant derrière les rideaux d'une petite fenêtre mansardée. Cette fenêtre était celle d'une chambre dans laquelle travaillait une jeune femme. C'était une des lingères du collége. De temps en temps elle interrompait son travail pour s'approcher de la fenêtre, soulever un peu le rideau et regarder dans la rue. Elle n'attendait cependant personne du dehors, et l'accès de Christ's Hospital n'est pas facile aux étrangers. Non, ce dont elle voulait se rendre compte, c'était de l'heure matinale, par les insensibles progrès de l'aube blanchissant peu à peu la brume noirâtre qui estompait la cime des toits voisins. Elle attendait sept heures avec impatience. Pourquoi ? Enfin, sept heures sonnèrent. Au même instant une cloche se fit entendre.

Cette cloche sonnait le réveil des élèves de Christ's Hospital. Nous l'avons dit déjà, Londres n'est pas une ville matinale ; on s'y couche tard et on s'y lève plus tard encore. En France, les lycées sont sur pied à cinq heures en été, à six heures, au plus tard, en hiver. En Angleterre, les classes ne commencent guère avant huit heures. Maintenant, si l'on veut savoir pourquoi la lingère attendait ce moment du lever avec tant d'impatience, il suffira de rappeler que le major Waterley, se rendant pour la première fois chez lord Wilmot, ce personnage excentrique, au dire de mistress Fanoche, qui voulait adopter son fils, avait vu auprès de Ralph une femme qu'on lui avait donné comme sa nourrice. Et quand on se rappellera encore que l'homme gris avait su faire admettre Jenny l'Irlandaise comme lingère à Christ's Hospital, on devinera que c'était elle qui travaillait, bien avant le jour, dans sa chambrette. Dix minutes s'étaient à peine écoulées depuis que la cloche du réveil avait retenti lorsqu'on frappa doucement à la porte. Jenny courut ouvrir. Ralph entra et se jeta à son cou. L'enfant était devenu plus sérieux encore, depuis qu'il portait la soutane bleue et les bas jaunes.

– Ah ! mère, dit-il, cela m'a paru bien long depuis hier.

– Tais-toi, parle bas, dit l'Irlandaise avec un geste d'effroi. Tu sais bien ce que je t'ai dit, mon enfant. Je ne suis que ta nourrice, et nous serions perdus si on savait la vérité.

– On me renverrait au moulin, n'est-ce pas ? dit Ralph, avec un accent d'effroi.

– Hélas ! oui, mon enfant ; c'est déjà beaucoup qu'on te permette de venir m'embrasser tous les matins. Mon bien-aimé, dit Jenny qui avait pris l'enfant sur ses genoux, c'est aujourd'hui fête et congé pour toi, sais-tu ?

– Oui, mère, et ce monsieur qu'il faut que j'appelle mon père, va venir me chercher pour me conduire à la promenade. Il est bien bon pour moi, du reste. Et la dame, celle que

je ne peux pas arriver à appeler maman ? Oh ! elle me couvre de larmes… Mais alors, je pense à toi et j'ai envie de pleurer.

– Eh bien ! il ne faut pas, dit la pauvre Irlandaise ; il faut t'efforcer de l'aimer, mon cher petit. Tiens, songe à une chose, aujourd'hui. C'est que tu me verras deux fois.

– Oh ! quel bonheur ! dit l'enfant en frappant dans ses deux mains. Comment cela, maman ?

– Moi aussi, je sors aujourd'hui. Le directeur de la maison sait que je suis catholique, et j'ai la permission d'aller à la messe à Saint-Gilles deux fois par semaine. À quelle heure vient-il te chercher, monsieur Waterley ?

– Habituellement, c'est à dix heures.

– Eh bien ! dit Jenny, j'irai à la messe auparavant ; puis, au lieu de rentrer tout de suite, j'attendrai dans la rue, à la porte du collége, et quant tu sortiras, je te verrai.

– Quel bonheur ! répéta l'enfant.

Un nouveau coup de cloche se fit entendre alors. Ce coup de cloche annonçait que les élèves quittaient le dortoir pour se rendre dans les cours.

– Déjà ! fit l'Irlandaise avec tristesse.

– Adieu, mère, au revoir, ma petite mère chérie, fit Ralph, qui se suspendit au cou de l'Irlandaise.

– À bientôt, dit-elle d'une voix émue.

Et l'enfant s'en alla rejoindre ses condisciples.

Une heure après, Jenny l'Irlandaise, vêtue proprement et simplement, comme une femme d'humble condition, entrait à Saint-Gilles. Un homme assistait à l'office divin, tout auprès de la porte, et tourna la tête en voyant entrer Jenny. C'était le vieux sacristain de l'église Saint-Georges, que son curé avait envoyé porter une lettre à l'abbé Samuel, et c'était précisément l'abbé Samuel qui disait la messe. Le vieillard s'approcha de Jenny et lui dit :

– L'abbé Samuel m'a placé ici en me recommandant de guetter votre arrivée. Il veut absolument vous voir.

Une vague inquiétude s'empara de l'esprit de Jenny. Elle songea à son fils. Que pouvait lui vouloir l'abbé Samuel ? L'office divin achevé, elle se dirigea en toute hâte vers la sacristie. Alors le prêtre qui venait de quitter ses habits sacerdotaux accourut à sa rencontre et lui dit :

– Mon enfant, un nouveau danger menace votre fils. On veut l'enlever de Christ's Hospital, ajouta l'abbé Samuel.

La mère pâlit et joignit les mains.

– J'ai reçu hier soir un billet de l'homme gris. Le voilà…

Et l'abbé Samuel tira de sa poche un papier qu'il tendit à la jeune femme toute tremblante.

XII

Le billet écrit par l'homme gris à l'abbé Samuel, était daté de la veille et ainsi conçu : « Un nouveau péril, menace l'enfant. Quel est-il ? Je l'ignore, mais je le saurai bientôt. On veut l'enlever de Christ's Hospital. Plus que jamais il faut veiller. Si vous voyez sa mère, dites-lui qu'elle se tienne sur ses gardes. »

– Ô mon Dieu ! mon Dieu ! murmura la pauvre mère, que va-t-il donc nous arriver encore ?

– Ma fille, répondit l'abbé Samuel, ne craignez rien. Dieu nous protége. Seulement veillez, retournez au plus vite à Christ's Hospital et ne perdez pas votre fils de vue.

– Mais, mon père, dit Jenny, c'est aujourd'hui qu'il sort ? N'est-ce pas jeudi ? Celui qui croit être son père, va venir le chercher comme à l'ordinaire, pour le conduire à la promenade.

– Eh bien ! dit l'abbé Samuel, tachez de le voir avant qu'il ne sorte. Et recommandez-lui bien de ne pas quitter sa soutane et ses bas jaunes, sous aucun prétexte : tant qu'il portera ce costume, il ne peut rien lui arriver de fâcheux, et il est inviolable.

Jenny partit de Saint-Gilles. En route, elle se demandait comment elle pourrait voir son fils, avant qu'il ne sortît, si elle ne l'attendait pas dans rue. Et, comme elle ne trouvait pas d'autre moyen, elle se résigna à attendre à la porte, au lieu d'entrer. Il y avait en face de la grille de Christ's Hospital un *pastry cook*, c'est-à-dire un pâtissier. Jenny entra chez lui, choisit deux brioches sur le comptoir, demanda un verre de gin étendu d'eau, et se mit à manger, non pour apaiser sa faim, mais pour avoir le droit de rester dans la boutique, afin de voir dans la rue sans être vue. Elle attendit longtemps, deux heures peut-être. Enfin un gentleman se montra dans la rue et descendit d'un cab qui s'arrêta, devant la grille du collége. Ce gentleman était le major Waterley, et Jenny le reconnut aussitôt. Alors elle jeta six pence sur le comptoir du pâtissier et sortit ; puis elle aborda le major au moment où celui-ci s'apprêtait à sonner. Du moment où le gentleman ne renvoyait point le cab, il fallait, si Jenny voulait parler à son fils, qu'elle s'adressât au major. Le major Waterley avait le visage pâle, les yeux mornes, la lèvre pendante, comme un fumeur d'opium au réveil.

Tout s'était passé comme l'avait ordonné et prévu miss Ellen. En sortant de ce sommeil léthargique et abruti qui suit l'ivresse du hatchis, le major avait vu la Sirène auprès de lui. D'abord, il ne s'était souvenu de rien et avait demandé où il était. Puis, tout à coup, jetant un cri, il avait prononcé le nom de miss Émily. Alors la Sirène avait mis sous ses yeux la fausse épître. Miss Émily n'était plus à Londres ; elle était à Glascow, c'est-à-dire à plus de cent lieues et pendant quatre jours, le major serait libre et la Sirène

lui apparut si belle, qu'il ne se souvint même pas de l'écolier de Christ's Hospital. Mais, voyant qu'il n'en parlait pas, la Sirène lui dit :

– Vous oubliez donc ce que vous avez à faire aujourd'hui, mon ami ? Et votre fils ? N'allez-vous donc pas le chercher pour le conduire à Hyde-Park.

– C'est donc aujourd'hui jeudi ? Je ne m'en souvenais plus, dit-il.

– Eh bien ! je m'en souviens, moi, car je veux le voir. Du moment où il est votre fils, je l'aime.

Et le major frissonna de volupté à ces paroles ; il rassembla ce qui lui restait d'énergie et de raison, et il prit le chemin de Christ's Hospital. En route, il se répétait machinalement, et comme un véritable maniaque, les derniers mots de la Sirène :

– Je vous attends tous les deux pour déjeuner.

Toute sa raison, toute sa lucidité d'esprit s'étaient réfugiées et concentrées dans cette idée qu'il allait déjeuner avec *elle*. Aussi, quand Jenny l'Irlandaise se montra et le salua, la regarda-t-il avec étonnement. Il ne la reconnaissait pas.

– Qui êtes-vous ? lui dit-il. Que voulez-vous ?

– Je suis la nourrice de votre fils, et je veux voir mon cher enfant, dit-elle avec émotion.

– Eh bien ! vous le verrez quand je sortirai.

Et il rentra, laissant Jenny à la porte. Un horrible pressentiment s'était emparé de la pauvre mère. Elle avait vu le major plusieurs fois déjà, il lui avait paru un homme doux et intelligent. Maintenant elle revoyait un homme abruti et brutal. Cette métamorphose n'était-elle pas l'œuvre de ceux qui voulaient s'emparer de Ralph ? Le cœur de la mère avait deviné une partie de la vérité. Une demi-heure s'écoula encore. Enfin la grille se rouvrit et le major reparut, tenant Ralph par la main. L'enfant aperçut sa mère, eut un cri de joie et se jeta dans ses bras. Le major regardait d'un œil stupide.

Mais Jenny ne perdit pas un temps précieux. Elle approcha ses lèvres de l'oreille de l'enfant et lui dit :

– Promets-moi bien de faire ce que je te dirai. Sous aucun prétexte, mon bien-aimé, dit-elle encore dans ce patois irlandais qui était comme la langue maternelle de l'enfant, sous aucun prétexte, ne quitte le vêtement que tu portes. Me le promets-tu ?

– Oui, mère.

– Allons, adieu, bonne femme, dit le major.

Et il repoussa Jenny et fit monter l'enfant dans le cab. La pauvre mère demeura là un moment, les yeux pleins de larmes, regardant le cab s'éloigner. Et comme il disparaissait au coin de la rue, et qu'elle s'apprêtait à rentrer dans Christ's Hospital, un nègre vint à passer.

– Jenny ? dit-il.

L'Irlandaise se retourna et lui dit :

– Vous me connaissez ?

– Oui. Je suis Shoking, suis-moi et ne crains rien, l’homme gris veille sur ton enfant.

Et lui prenant le bras, l’ex-marquis espagnol entraîna la mère de Ralph loin de Christ’s Hospital.

XIII

Cependant le major emmenait Ralph. Le petit Irlandais, qui avait déjà le caractère d'un homme, se rappelait la recommandation de sa mère, et bien qu'il n'en pût comprendre le motif, il était bien résolu à obéir. Le major ne s'aperçut pas, tant il était absorbé lui-même, du silence que gardait l'enfant ordinairement assez causeur. À Londres, où les distances sont énormes, il n'y a qu'une rapide course de cab de Christ's Hospital dans Newgate street, à Portland place. Ce fut l'affaire de vingt minutes. En voyant le cab s'arrêter devant la grille du jardin de la Sirène, l'enfant ne se reconnut pas, et il en témoigna tout son étonnement.

– Pourquoi sommes-nous ici ? dit-il.

Cette question arracha le major à l'atonie dans laquelle il était retombé.

– Mon ami, répondit-il, ta mère est absente, elle est en voyage et je te mène chez une dame de mes parentes.

L'enfant ne souffla mot et suivit docilement le major. Il suffisait qu'on lui parlât de miss Émily pour qu'il songeât à sa véritable mère et devint tout triste. La Sirène se promenait dans le jardin, attendant avec impatience. Quand elle vit paraître le major, tenant l'enfant par la main, elle s'empressa de venir à leur rencontre.

– Oh ! qu'il est mignon et joli ! dit-elle.

Et elle le prit dans ses bras et le couvrit de caresses. Il y a des rapprochements bizarres, des affinités inexplicables, des sympathies qui naissent à première vue et nous font aimer, sur-le-champ, des gens que nous voyons pour la première fois. Ralph, qui savait bien que miss Émily n'était point sa mère, en dépit des caresses qu'elle lui prodiguait, ne s'était jamais senti attiré vers elle. Elle lui apparaissait même comme coupable d'usurpation, et il y avait chez lui un sentiment de jalousie, qui tenait de l'amant plutôt que du fils. Ralph avait une adoration, sa mère. Il avait donc éprouvé une aversion instinctive pour celle qui en prenait le titre. Cette aversion n'existait pas chez lui pour le major et la raison en était bien simple encore : il n'avait point connu son vrai père. Eh bien ! chose étrange ! il éprouva une sympathie mystérieuse et subite pour la Sirène. Les cheveux noirs, le teint mat et blanc, les dents éblouissantes de la pécheresse, lui donnaient comme une vague ressemblance avec Jenny l'Irlandaise. Et puis, cette femme qui fascinait les hommes, était non moins habile à séduire les enfants. Ralph se laissa embrasser et il dit naïvement à la Sirène :

– Oh ! vous êtes bien belle, madame.

– M'aimes-tu déjà ? fit-elle.

– Oui, madame.

Elle l’embrassa de nouveau, tandis que l’amoureux major la contemplait avec extase et lui baisait respectueusement la main. Il était onze heures, le moment du déjeuner. L’enfant qu’elle plaça à côté d’elle fut ébloui par ce luxe de cristaux et de vaisselle plate qui régnait sur la table. Des vins jaunes comme de l’ambre miroitaient dans des carafons taillés à facettes ; des fruits de toute beauté emplissaient des corbeilles de porcelaine de Sèvres, pâte tendre ; des mets exquis et jusque-là inconnus à Ralph fumaient dans des plats d’argent et répandaient des parfums âcres et pénétrants. Le major, qui sortait à peine d’une première ivresse, fut bientôt retombé dans une seconde. Les vins étaient capiteux et lui montaient à la tête, comme le sourire de la Sirène et les dernières fumées du hatchich. Quant à l’enfant, la Sirène lui versait du bordeaux qu’elle additionnait d’eau. C’était là encore une recommandation de miss Ellen qui avait pensé que, si l’enfant se laissait dépouiller de bonne grâce de son costume, il était inutile de le griser.

Avant la fin du repas, le major s’endormit. L’abrutissement avait repris tout son empire. Depuis qu’il était à Christ’Hospital, Ralph, qui sortait tous les huit jours, avait pris goût à ces promenades que ses prétendus parents lui faisaient faire en voiture dans Hyde Park et dans Zoological Gardens. De secrets instincts aristocratiques et dominateurs se développaient en lui, à la vue de ces beaux équipages, de ces fringants cavaliers qui emplissent les jardins publics, par les belles après midi. Aussi, en voyant le major fermer les yeux, le pauvre enfant dit-il d’une voix désolée :

– Je n’irai donc pas à Hyde Park aujourd’hui ?

– Je t’y mènerai, moi, mon petit ami, lui dit la Sirène.

– Vous, madame ?

– Oui, mon enfant. Tiens, regarde par la croisée, vois-tu la voiture toute prête ?

En effet, Ralph, qui était néanmoins un peu étourdi, s’était approché de la croisée, et il put voir dans la cour un joli landeau découvert, attelé de deux magnifiques chevaux qu’un cocher poudré et vêtu d’une livrée bleue et blanche à gros boutons d’or, tenait en mains.

– Oh ! la belle voiture ! dit-il naïvement.

La Sirène sonna. Une femme de chambre presqu’aussi jolie qu’elle, entra alors et vint étaler sur un canapé, entre les deux croisées, un petit chapeau gris à plumes de coq de bruyères, un pantalon bouffant et serré au genou couleur bleu de ciel et une charmante veste de velours cerise à brandebourgs noirs.

– Qu’est-ce que cela, madame ? dit l’enfant en regardant ces objets.

– Mon petit ami, répondit la Sirène, c’est pour toi. Je veux que tu sois, à Hyde Park, le plus joli et le plus mignon des jeunes gentlemen qui jouent à la balle au bord de la Serpentine. N’est-ce pas que ces habits-là sont plus beaux que cette vilaine souquenille qui te fait ressembler à un enfant de chœur ?

– Oh oui, madame, dit Ralph avec un soupir, mais je ne veux pas quitter ma soutane. Maman me l’a défendu.

– Mais ta maman est en voyage, elle ne le saura pas.

– Oh ! ce n’est pas de celle-là que je parle… De… ma nourrice… celle que j’appelle maman aussi.

– Alors tu ne veux pas ?

– Non, madame.

Et Ralph eut un accent de volonté dont la Sirène comprit qu’elle ne triompherait pas par la persuasion.

– Allons, pensa-t-elle, il faut user des moyens énergiques de miss Ellen.

Elle fit un signe, et la camérière emporta le charmant costume. En même temps, elle versa au petit Irlandais deux doigts de ce vin jaune que l’enfant couvait du regard depuis qu’il était à table et dont il n’avait pas osé demander jusque-là.

XIV

L’enfant avait bu sans défiance, et il continua à babiller avec la Sirène, qui avait pris sur lui un mystérieux ascendant. Cependant, au bout de quelques minutes, un singulier phénomène se produisit : l’enfant n’éprouva ni lourdeur, ni somnolence, ni aucun des effets ordinaires qui résultent de l’absorption d’une liqueur falsifiée ; mais il fut pris d’un redoublement de gaieté, et, voyant le major endormi, il se mit à rire aux larmes. Les rapports continuels des Anglais avec les Indes leur ont livré plus d’un secret. Dans l’Inde, il y a des végétaux dont le suc amène une folie momentanée et fait perdre le souvenir. C’était une substance de ce genre que miss Ellen avait mélangée au vin de Xérès dont l’enfant venait de boire un demi-verre. Ralph perdit presque subitement la mémoire. Il demanda, en montrant le major, quel était ce monsieur. Puis, s’étant regardé dans une glace, il trouva que sa soutane était fort laide. Alors la Sirène lui dit :

– Mais tu ne veux donc pas la quitter ?

– Oh ! si, fit-il, c’est trop laid.

– Mais ne m’as-tu pas dit que ta mère ne voulait pas ?

– Ma mère ? fit-il encore comme cherchant à retenir un souvenir fugitif.

Puis regardant la Sirène :

– Mais c’est toi, ma mère, dit-il.

Et il lui sauta au cou.

Dès lors, la Sirène fut maîtresse de la situation. Elle sonna de nouveau, et la femme de chambre reparut avec les beaux vêtements. Ralph tomba devant eux en extase. En un tour de main, les deux femmes le dépouillèrent de sa soutane bleue et de ses bas jaunes ; puis elles lui ajustèrent les jolis habits envoyés par miss Ellen.

– Viens, dit alors la Sirène en le prenant par la main ; nous allons nous promener.

Quelques secondes après, il était sur les coussins de soie du landau, auprès de la Sirène, et le fringant équipage, descendant Hay Market, entrait dans Pall-Mall et se dirigeait vers cette porte de Hyde Park auprès de laquelle miss Ellen avait donné rendez-vous à l’agent de police en cheveux blancs, qui devait s’emparer de Ralph, et le conduire en prison. Cet homme était son poste et miss Ellen aussi. La belle patricienne montait un cheval bai brun qui caracolait à l’entrée du parc et qu’elle maniait avec une adresse et une grâce parfaites. L’agent, vêtu en gentleman, était à pied, auprès de la grille, à dix pas de miss Ellen qui allait et venait, s’éloignait au galop, revenait ensuite, faisait volter sa monture et ne perdait pas de vue un seul instant la porte par où devait arriver la Sirène.

Chaque fois qu'une voiture entrait et qu'il y avait un enfant dans cette voiture, l'agent regardait miss Ellen d'un air qui voulait dire :

– N'est-ce point cela ?

– Non, répondait miss Ellen d'un léger signe de tête.

Enfin la voiture de la Sirène parut. Miss Ellen sourit à la courtisane, et le landau entra dans Hyde Park. Alors miss Ellen s'approcha de l'agent.

– Les voilà, dit-elle.

– Bien, dit celui-ci. Nos hommes sont disséminés un peu partout, mais je vais les rallier.

– Je ne crois pas que vous éprouviez de la résistance, lui dit miss Ellen.

L'enfant a dû boire une certaine liqueur qui lui ôte momentanément la mémoire.

– Et quant aux Irlandais, dit à son tour l'agent, je crois qu'ils ne se doutent de rien, et qu'il n'y en a aucun dans le parc.

Quelques minutes après, la Sirène se promenait au bord de la Serpentine, tenant par la main Ralph, qui continuait à l'appeler maman. Une demi-douzaine de gentlemen à pied suivaient à distance. Miss Ellen, un peu plus loin, observait du coin de l'œil ce qui allait se passer. Tout à coup, à un endroit où la rivière faisait un coude assez brusque, l'agent de police aux cheveux blancs s'approcha de la Sirène. Celle-ci s'arrêta :

– Que me voulez-vous ? dit-elle.

– Je suis, dit-il tout bas, celui que vous attendez. Suivez-moi, je vais monter avec vous dans votre voiture pour sortir du parc. Il est inutile d'attirer l'attention.

Le landau de la Sirène suivait à quelque distance. Elle ne se fit pas prier. Sur un signe d'elle, le cocher s'arrêta. Alors l'homme aux cheveux blancs lui offrit la main, et la Sirène monta en voiture la première. Puis il y monta lui-même et dit au cocher :

– Trafalgar square.

Le landau sortit d'Hyde Park. Miss Ellen, toujours à distance, en sortit pareillement et elle se mit à longer Pall-Mall que le landau traversait rapidement. Au milieu de Trafalgar square, au pied même de la statue de Charles I^{er}, un fiacre attendait. Sur l'ordre de l'agent, le landau s'en approcha. Alors miss Ellen, qui s'était arrêtée à une centaine de pas, put voir l'agent de police aux cheveux blancs descendre du landau, prendre l'enfant dans ses bras, le jeter vivement dans le fiacre, se placer auprès de lui, fermer la portière et crier au cabman :

– Bath square !

Bath square, nous l'avons déjà dit, est l'abréviation de *Cold Bath field* la prison où tourne le terrible moulin. Le fiacre s'éloigna rapidement et la Sirène donna à son cocher l'ordre de retourner à Hyde Park. Alors miss Ellen s'approcha du landau en caracolant et dit à la pécheresse :

– C'est bien, vous pouvez être tranquille désormais, vous recevrez la prime que je vous ai promise.

Et elle s’éloigna, murmurant avec un accent de triomphe :

– Voici ma première victoire sur l’homme gris, mais elle est complète !…

XV

Miss Ellen, on le pense bien, n'avait pas préparé toute seule l'arrestation de Ralph et sa réintégration à Cold Bath field. Le révérend Peters Town avait agi non moins activement qu'elle. C'était lui qui avait obtenu l'ordre d'arrestation, lui qui avait demandé à la police un agent habile, lui, enfin, qui, en fournissant des notes sur la Sirène, avait permis d'employer utilement cette femme. Miss Ellen avait été le général qui ordonne le plan de bataille, mais le révérend avait fourni les indications, les renseignements et les soldats. La patricienne avait donné rendez-vous au révérend dans Hyde Park, à l'heure où l'arrestation devait être opérée. L'un et l'autre, du reste, n'avaient pas été sans inquiétude, jusqu'au moment où la Sirène et l'agent de police aux cheveux blancs étaient ressortis de Hyde Park sans que personne fît attention à eux et à l'enfant qu'ils emmenaient. Ils étaient en droit de supposer, l'un et l'autre, que les Irlandais veillaient sur Ralph nuit et jour, et qu'il ne devait pas faire un pas hors de Christ's Hospital. L'événement avait démenti cette opinion. On avait enlevé le chef futur de la cause irlandaise aussi facilement qu'on arrête un pick-pocket.

Aussi miss Ellen, descendant Parliament street, rencontra-t-elle le révérend Peters Town dans la voiture où il s'était tenu en observation et qui était sortie de Hyde-Park en traversant Saint-James. La jeune fille fit un signe au groom qui la suivait à distance, monté sur un robuste poney, et celui-ci accourut au galop. Miss Ellen lui jeta sa bride, se laissa glisser à terre, et monta dans le coupé du révérend.

– Eh bien ! lui dit-elle, qu'en pensez-vous ?

– C'est fait, dit le révérend avec un accent de joie passionnée. J'ai envoyé mon clergyman à Cold Bath fields et il assistera à la réintégration du petit misérable au moulin.

– Ah ! mon révérend, dit miss Ellen avec un sourire moqueur, vous oubliez que vous parlez de mon cousin le plus germain.

Le révérend regarda miss Ellen :

– Je ne pense pas, cependant, dit-il, que vous le vouliez prendre sous votre protection ?

– Pardon, dit mis Ellen, j'ai des projets sur lui.

Elle consulta une charmante petite montre qui pendait à sa ceinture :

– Est-ce chez vous ou chez moi, dit-elle, que l'agent doit venir toucher la prime de mille livres que nous lui avons promise ?

– Chez vous. – Mais il ne viendra certainement pas avant une heure. – Il faut plus d'une heure pour que les formalités de l'incarcération soient remplies.

– Alors nous avons pour le moins une heure à rouler. Dites à votre cocher de rentrer dans Saint-James et de prendre l'allée la moins fréquentée.

Le révérend transmit l'ordre indiqué par miss Ellen, et, tandis que la voiture roulait dans Saint-James, la jeune fille reprit :

– Mon père avait formé un premier projet que ces misérables Irlandais ont déjoué jusqu'à ce jour.

– Ralph, continua miss Ellen, est le fils unique et légitime de sir Edmund, son frère, mort sur l'échafaud à Dublin et dont l'immense fortune a été confisquée.

Mon père avait donc songé à s'emparer de la mère, à élever l'enfant dans la haine de l'Irlande, à me le faire épouser et ensuite, à obtenir de la reine la restitution de la fortune confisquée.

– Malheureusement, dit Peters Town, cela n'est plus possible aujourd'hui, parce que l'enfant est condamné et que la justice ne lâche pas ses prisonniers.

– Vous oubliez que mon père est membre du Parlement et que rien ne lui serait plus facile que d'obtenir son élargissement. S'il réclame l'enfant, il lui sera rendu.

– Vous avez raison, dit le révérend, mais ne pensez-vous pas que cet enfant est déjà Irlandais par le cœur ?

– Quand nous l'aurons séparé à jamais de sa mère, quand l'homme gris aura été pendu, nous n'aurons plus rien à craindre et nous l'élèverons comme bon nous semblera.

Miss Ellen parlait avec une telle assurance, que le révérend Peters Town ne fit plus d'objection. Seulement il dit à miss Ellen :

– Mon jeune clergyman doit venir aussitôt que tout sera fini à Bath square.

– Vous lui avez donné rendez-vous chez moi ? Eh bien ! entrons, dit miss Ellen, qui avait hâte d'apprendre que Ralph était réinstallé au moulin.

Et le coupé du révérend sortit de Saint-James, prit la route de Belgrave square et le prêtre et la jeune fille rentrèrent dans l'hôtel de Chester street par cette petite porte du jardin qui s'était ouverte si souvent, pendant la nuit, devant de mystérieux visiteurs. Puis ils allèrent s'asseoir dans le pavillon entouré d'arbres où ils avaient tenu plus d'un conciliabule nocturne. Une heure s'écoula, puis deux, puis une troisième.

– Voilà qui est singulier, dit enfin Peters Town, mon clergyman ne revient pas.

– Et je ne vois pas davantage l'agent de police venir toucher sa prime. Ces gens-là sont pourtant assez pressés d'ordinaire.

Enfin la sonnette de la petite porte du jardin se fit entendre.

– Je vais ouvrir, dit Peters Town.

C'était le clergyman qui sonnait.

– Eh bien ? dit le révérend, aussitôt que le jeune prêtre eût franchi le seuil de la porte.

– Eh bien ! répondit le clergyman, qui paraissait quelque peu bouleversé, voici trois heures que le directeur de Cold Bath fiels attend et qu'il ne voit rien venir ; l'enfant n'a pas

été arrêté sans doute.

– Est-ce possible ? s'écria Peters Town.

– Mais si, dit miss Ellen, qui accourait derrière le révérend, il a été arrêté sous nos yeux.

– Alors je ne sais pas où on l'a conduit.

– Peut-être à Mil bank ou à Newgate, dit le révérend.

– Non, répondit miss Ellen, cela est impossible. J'ai entendu l'agent dire au cocher : Conduisez-nous à Bath square.

– Les Irlandais l'auront délivré pendant le trajet.

Miss Ellen était devenue pâle de fureur.

– Oh ! dit-elle, si cela était !

Le révérend s'écria, en regardant le clergyman :

– C'est à croire que vous êtes fou !…

Et il s'élança vers la porte :

– Où allez-vous donc ? lui demanda miss Ellen.

– Je vais… je vais… parbleu ! fit-il avec un accent de rage, je vais savoir ce qui est arrivé…

Le jeune clergyman était trop timide pour oser rester en tête-à-tête avec une aussi belle personne que miss Ellen. Il suivit son chef. Quant à miss Ellen, elle demeura seule, écumante, hors d'elle-même, se disant :

– Si on a délivré l'enfant, quel autre a pu le faire que ce démon qui a nom l'homme gris ?

XVI

Pendant quelques minutes, miss Ellen se promena sous les grands arbres du jardin, d'un pas inégal, saccadé; elle avait les cheveux au vent, l'œil en feu. On eût dit une lionne captive qui fait, en rugissant, le tour de sa cage. Mais un nouveau coup de sonnette se fit entendre. Elle courut ouvrir, et elle jeta un cri en se voyant face à face avec le vieil agent de police qui avait arrêté l'enfant à Hyde-Park. Le bonhomme avait aux lèvres ce sourire placide et plein de finesse cependant, qui avait donné à miss Ellen une haute opinion de ses mérites.

– Pardonnez-moi, dit-il en saluant jusqu'à terre, de venir aussi tard. Mais pour mener les choses à bien, il faut le temps.

Le calme de cet homme, le petit accent de triomphe qui perçait dans sa voix annonçaient une pleine réussite et non une défaite, et miss Ellen stupéfaite s'écria:

– Mais il ne vous est donc rien arrivé?

La physionomie du bonhomme exprima alors un véritable, étonnement.

– Je ne comprends pas, dit-il.

– L'enfant?…

– Eh bien! je l'ai arrêté. Vous étiez à Hyde-Park avec moi, miss Ellen. Vous m'en avez vu sortir avec la Sirène et l'enfant. Et, si je ne me trompe, vous nous avez suivis jusqu'à Trafalgar square, où vous m'avez vu mettre l'enfant dans un fiacre?

– Oui, dit encore miss Ellen, et vous avez crié au cabman: « À Bath square. » Cependant, un homme à moi, un jeune clergyman était à Bath square, et il n'a vu venir ni l'enfant ni vous.

– C'est que, en effet, je n'ai pas conduit mon prisonnier à Bath square.

– On vous l'a donc enlevé? Les Irlandais…

– Mais non! miss Ellen. L'enfant est demeuré en mon pouvoir.

– Pourquoi donc encore ne l'avez-vous pas conduit sur-le-champ en prison?

Il continua à sourire:

– Pour deux raisons dit-il, mais qu'on ne peut avouer en plein air…

Et il regardait du coin de l'œil la porte du pavillon demeurée ouverte.

– Entrons, dit miss Ellen.

Et elle passa la première. L'homme aux cheveux blancs la suivit et ferma la porte derrière lui.

– Ainsi, reprit miss Ellen, vous avez toujours l'enfant en votre pouvoir ? Et pour quelles raisons ne l'avez-vous pas conduit au moulin ?

– D'abord parce qu'il fallait traverser le quartier irlandais, qu'il aurait peut-être été reconnu, et que si on avait intérêt à nous suivre, j'avais intérêt à dépister ceux qui nous suivraient. En route j'ai changé la direction du cocher.

– Et où êtes-vous allé ?

– Au bord de la Tamise. Et j'ai mis l'enfant à bord d'un navire.

– Vous voulez dire d'un bateau ponton qui sert de prison et qu'on appelle le *Royalist* ? dit miss Ellen.

– Non, à bord d'un navire qui doit lever l'ancre cette nuit et qui va en France.

Cette fois miss Ellen recula ; et elle regarda cet homme avec un redoublement de stupeur.

– Voilà ma première raison, reprit-il avec un flegme parfait, voulez-vous la seconde ?

– Mais parlez donc ! s'écria miss Ellen en frappant du pied.

– Il fallait mettre l'enfant en sûreté.

– Et vous avez choisi un navire qui quitte l'Angleterre dans quelques heures ?

– Non, je vous ai trompée, tout à l'heure, il est parti, le navire, avec l'enfant et la mère…

Miss Ellen jeta un cri.

Alors, il y eut comme un coup de théâtre. Cet homme à cheveux blancs et que l'âge paraissait avoir voûté, se redressa tout à coup ; ses cheveux blancs tombèrent comme par enchantement. Le front laissa échapper une membrane plissée, semblable à celle que les pères nobles portent au théâtre, et suivit la perruque sur le parquet ; les lunettes bleues prirent le même chemin ; sa voix chevrotante devint claire, sonore, pleine de notes moquantes, et ce personnage ainsi transformé se mit à rire et dit :

– Mais vous ne me reconnaissez donc pas, miss Ellen ?

– L'homme gris ! s'écria-t-elle.

– Parbleu ! dit-il, vous auriez dû le deviner auparavant. Allons, miss Ellen, allons, c'est encore une partie perdue, et il en faut faire votre deuil.

Elle le regardait, comme la vipère écrasée mais vivante encore, doit regarder l'homme dont le talon lui a brisé les reins.

– Oh ! dit-elle, vous encore, vous toujours !

– Jusqu'à ce que vous m'aimiez, miss Ellen, dit-il.

Et il osa fléchir un genou devant elle, lui prendre une main et la porter à ses lèvres. Elle se dégagea en rugissant, fit un bon en arrière, sauta sur un poignard qui se trouvait sur

la cheminée et se rua sur lui.

– Oh ! je te hais ! murmura-t-elle.

L'homme gris para le coup, mais pas assez vite pour empêcher le poignard de lui effleurer le bras et de se teindre de son sang.

– Ah ! dit-il en riant, de la haine féroce à l'amour passionné, il n'y a qu'un pas.

Puis il la désarma lestement, ouvrit la fenêtre et sauta dans le jardin.

– Au revoir ! dit-il.

Miss Ellen s'était affaissée sur le parquet, rugissante, étouffant de colère. On eût dit qu'elle allait mourir…

XVII

Pour expliquer ce qui s'était passé et ce que miss Ellen n'avait compris, du reste, que vaguement, tant l'apparition de l'homme gris l'avait bouleversée, il est nécessaire de nous reporter à ce moment où un nègre, qui n'était autre que Shoking, avait frappé sur l'épaule de Jenny l'Irlandaise en lui disant :

– Ne crains rien, et suis-moi.

Jenny avait reconnue Shoking à la voix ; car, pour le reste, la chose aurait été tout à fait impossible. La seule chose que Shoking avait conservée du vieil homme, c'était la manie du *comme il faut.* Un moment gêné dans son enveloppe de nègre, craignant tout d'abord qu'on ne le prît pour un domestique, Shoking avait bientôt surmonté cette première impression, et l'homme gris en lui constellant la poitrine de plaques, de crachats et de décorations l'avait puissamment aidé à se reprendre au sérieux. Shoking était vêtu au dernier goût. Simpson, le tailleur à la mode, avait coupé ses habits, et s'il ne portait au cou le moindre cordon de commandeur, du moins il avait à la boutonnière de son paletot une rosette multicolore. La rosette en question distinguait le nègre Shoking des nègres qui cirent les bottes, et lui donnait tout de suite l'apparence d'un haut personnage. Il entraîna donc l'Irlandaise qui lui dit :

– Mais où me conduisez-vous ?

– Tu verras bien, dit Shoking.

Il fit signe à un cab qui passait à vide.

– À Rotherithe, dit-il au cabman.

Et il fit monter Jenny et s'assit auprès d'elle. Le cab descendit des hauteurs de la Cité au pont de Londres, qu'il traversa, gagna le Borough et prit le chemin de Rotherithe.

– Oh ! disait Jenny, pendant le trajet, j'ai peur pour mon enfant !

– En effet, répondit Shoking, tu as raison, ma chère, et tu es dans ton rôle de mère, mais moi, qui sais bien que l'homme gris n'a jamais promis sans tenir, je suis rassuré. Ton fils court un grand danger, mais on le sauvera.

– Mais enfin, dit Jenny, pourquoi me conduisez-vous à Christ's Hospital ? Ce n'est pas là que je dois rester si je veux revoir mon enfant.

– Et puis, dit naïvement l'Irlandaise, pourquoi donc vous être ainsi noirci, Shoking ?

– Mais, répondit le néo-nègre, je ne suis pas noirci, c'est ma couleur naturelle. Regarde plutôt.

Et il mouilla son doigt et se mit à frotter le dos de sa main gauche en ajoutant :

– Tu le vois, c’est bon teint.

– Ainsi vous êtes nègre ? Mais qui vous a rendu ainsi ?

– L’homme gris, afin que mes ennemis ne puissent jamais me reconnaître.

– Et vous resterez ainsi ?

– Je le crains ; mais, dit Shoking, cette nouvelle condition ne me déplaît pas. Sais-tu comment je m’appelle ?

– Shoking, ou lord Wilmot.

– Tu n’y es pas, ma chère Je ne suis plus lord, je suis marquis. Je me nomme don Christoforo, y Cordova, y Mendès, y Santa-Fe, y Bogota, grand officier de l’ordre de l’Éléphant blanc, commandeur de l’Aigle jaune de Lithuanie, grand’croix de celui du Serpent bleu et ambassadeur de la République de Matamoros.

Shoking avait dit tout cela gravement, d’une haleine, en homme qui sait par cœur ses titres et dignités, et, malgré ses préoccupations maternelles, Jenny ne put s’empêcher de sourire. Enfin le cab arriva dans Rotherithe et descendit vers la rivière. Un petit bateau à vapeur chauffait à bord du quai.

– C’est là que nous allons, dit Shoking.

Il paya le cab et le renvoya, reprit Jenny par la main et la fit entrer dans le canot qu’on avait, en les apercevant, détaché du navire. Quelques minutes après, ils étaient à bord.

– Mais vous voulez donc me faire quitter Londres ? demanda Jenny avec un redoublement d’inquiétude. Et mon fils ? il faut donc que j’abandonne mon fils ?

– Mais non, dit Shoking, ton fils va venir ici et il partira avec nous. L’homme gris me l’a promis et quand il promet, il tient.

– Oh ! dit Jenny en joignant les mains, que m’importe alors, si mon enfant est avec moi ?

Il y avait à bord un capitaine et des matelots, tous aussi noirs que Shoking. Un pavillon de fantaisie flottait au grand mât, et le bateau portait à la proue ce mot en lettres d’or : *Santa-Fé*.

– J’ai donné un de mes noms à mon navire, dit Shoking.

– Il est donc à vous, demanda l’Irlandaise.

– Oui, ou plutôt à la république, dont je suis ambassadeur. Tu ne vois donc pas comme on me salue.

En effet, le capitaine s’était approché de Shoking et l’accablait de salamalecs en l’appelant excellence.

– Viens, dit Shoking à Jenny, je vais te conduire dans ta cabine.

Comme ils se dirigeaient vers le grand panneau pour descendre à l’intérieur du navire, un homme montait sur le pont. Cet homme, c’était John Colden, le condamné à mort, le libérateur de Ralph, celui que la police de Londres et les roughs, alléchés par une forte prime, recherchaient inutilement depuis un mois.

– Vous aussi, dit l’Irlandaise, vous êtes ici ?

– Oui, répondit John, et ce soir, nous serons à l’abri des colères et des rancunes de la libre Angleterre.

– Mais où allons-nous ?

– Je ne sais pas, dit John.

Jenny répéta la question en regardant Shoking. Mais Shoking répliqua :

– Je ne le sais pas plus que vous. Mes instructions sont cachetées et je ne dois les ouvrir qu’en pleine mer. En attendant, le capitaine a ordre de descendre la Tamise, comme si nous allions en Hollande.

Jenny attendit environ quatre heures, livrée aux plus vives angoisses. Malgré l’assurance de Shoking, malgré sa foi dans l’homme gris, elle tremblait qu’il ne fût arrivé malheur à son fils.

Mais tout à coup, on vit apparaître sur le bord de la rivière un cab à quatre roues dont les stores étaient baissés.

– C’est lui, ce ne peut être que lui, dit Shoking.

Et l’Irlandaise eut un violent battement de cœur, mais elle espéra…

XVIII

L’Irlandaise attachait un regard avide sur cette voiture qui s’arrêtait à bord de quai. Tout à coup elle jeta un cri de joie. Un homme venait d’en sortir, et cet homme tenait un enfant par la main. Bien qu’il n’eût plus son costume d’écolier de Christ’s Hospital, la pauvre mère l’avait reconnu sur-le-champ et malgré la distance. C’était Ralph ! Ralph, encore vêtu comme à Hyde Park où l’avait conduit la Sirène. Mais quel était cet homme à cheveux blancs et qui avait l’air d’un vieillard ? Le marquis don Cristoforo, c’est-à-dire le bon Shoking, se pencha à l’oreille de l’Irlandaise haletante et lui dit :

– C’est *lui*.

Lui ! c’est-à-dire l’homme gris, l’être bizarre et puissant qui pouvait noircir les uns et vieillir les autres à son gré. En même temps, Shoking fit un signe au capitaine, qui donna l’ordre de remettre à l’eau le canot. Ce fut l’affaire de quelques minutes ; mais ces quelques minutes durèrent un siècle pour l’Irlandaise. Enfin le canot revint et l’homme gris monta à bord avec l’enfant. Durant le trajet qu’ils avaient fait en voiture, le maître avait fait avaler à l’enfant quelques gouttes d’une liqueur contenue dans un petit flacon qu’il avait tiré de sa poche. Ce breuvage avait détruit l’effet de celui que lui avait donné la Sirène. La mémoire était revenue à Ralph, et c’était avec un étonnement profond qu’il s’était vu avec un homme qu’il ne connaissait pas.

Alors l’homme gris, reprenant sa voix ordinaire lui avait dit :

– Tu ne me reconnais donc pas ?

– Non, monsieur. Vous avez la voix de l’homme gris… mais…

– Mais je n’ai plus son visage… As-tu peur de moi ?

– Non, car vous avez l’air bien respectable.

– Alors, écoute-moi…

Et l’homme gris lui avait raconté ce qui s’était passé chez la Sirène et le danger qu’il avait couru de retourner au moulin.

– Mais, où me conduisez-vous, monsieur ? avait encore demandé Ralph tout frissonnant.

– À bord d’un navire où tu retrouveras ta mère.

L’enfant avait eu confiance, et, comme on le voit, l’homme gris avait tenu sa parole. Or, tandis que l’Irlandaise pressait son fils sur son cœur, l’homme gris fit un signe à John Colden, qui se tenait respectueusement à distance. Le condamné à mort si miraculeusement sauvé de l’échafaud s’approcha.

– Regardez bien tous trois, dit alors l'homme gris, et écoutez-moi.

Il étendait la main vers le sud-ouest, leur montrant l'horizon à travers cette forêt de mâts qui couvrait la Tamise.

– Dans quelques heures, leur dit-il, vous serez en pleine mer et hors de portée du canon britannique. Alors, au milieu des brumes vous verrez apparaître un rocher qui, à fleur d'eau d'abord, grandira et se découpera sur le bleu du ciel. Puis, approchant encore, vous verrez une ville sur ce rocher, et cette ville c'est Calais. Calais, c'est la France ; c'est le commencement de cette terre où les fils de l'Irlande trouvent des frères, où les catholiques peuvent entrer, le front haut, dans leur église. C'est là que vous allez !

– Vive la France ! s'écria Shoking.

L'homme gris s'adressa alors à lui :

– Toi, lui dit-il, tu n'iras pas jusque-là.

En route, lorsque vous aurez doublé le château de Douvres, vous rencontrerez certainement le bateau à vapeur qui fait le service des dépêches. Hélez-le et stoppez ; tu quitteras le *Santa-Fé* et tu passeras à bord de ce steamer.

– Et je reviendrai ? demanda Shoking.

– Sans t'arrêter ; j'ai besoin de toi.

– Mais, dit la pauvre Irlandaise, ne reviendrons-nous jamais, nous ?

– Vous reviendrez quand l'heure du triomphe aura sonné pour notre cause, et quand votre fils, devenu homme, pourra commander à nos frères.

Et il embrassa avec effusion l'Irlandaise, l'enfant, John Colden, et, prenant Shoking à part :

– En quittant le navire, tu remettras au capitaine les instructions cachetées que je t'ai remises. Il saura ce qu'il doit faire de la mère et de l'enfant. Quant à toi…

– Moi, je reviendrai, dit Shoking.

– Sans doute, et je te rendrai ta couleur.

Shoking tressaillit.

– Puisque j'ai pu te rendre noir, je te referai blanc quand il me plaira.

– Mais c'est donc ma mort que vous voulez, maître ? dit Shoking avec effroi, puisque les roughs…

– Un seul était dangereux, John ; mais comme il sera pendu dans quelques jours, tu n'as rien à craindre de lui.

Puis l'homme gris ajouta en riant :

– Conviens plutôt que tu regrettes déjà ton marquisat et tes décorations…

Shoking soupira. L'homme gris avait touché juste.

– Mais, dit-il, pour consoler le vaniteux bonhomme, tu redeviendras lord Wilmot et on t’appellera Votre Honneur.

– Soit, dit Shoking. Et maintenant, maître, quelle nouvelle besogne entreprendrons-nous ?

– Nous pendrons mistress Fanoche, qui a bien mérité son sort.

– Ma foi, oui, dit Shoking.

– Adieu… au revoir… dit encore le maître en pressant une dernière fois les mains de l’Irlandaise.

Puis il sauta dans le canot qui le ramena au quai. Alors la cloche du steamer se fit entendre, le capitaine monta sur son banc de quart, un jet de fumée s’échappa de la cheminée, la vapeur siffla et le *Santa-Fé* leva l’ancre et fendit de son hélice les flots noirs de la Tamise. Debout sur la rive, l’homme gris le suivit des yeux jusqu’à ce qu’il eût disparu derrière les docks. Alors un sourire vint à ses lèvres.

– Maintenant que le chef futur de l’Irlande est en sûreté, dit-il, à nous deux, miss Ellen !… Tu me hais trop pour ne pas m’aimer un jour !…

XIX

C’était, on le devine, après avoir conduit Ralph à bord du *Santa-Fé* et après le départ de ce steamer que l’homme gris était allé chez miss Ellen. On sait ce qui s’était passé entre elle et lui. L’homme gris avait ensuite sauté dans le jardin par la fenêtre, gagné la petite porte, et arrivé dans la rue, il était monté dans un cab en disant au cocher :

– Mène-moi à Saint-Gilles.

Il était jour encore, mais la nuit approchait.

À Londres, – c’est un phénomène qui se renouvelle tous les jours – vers dix heures du matin, le brouillard s’éclaircit ; parfois un rayon de soleil luit au travers et, jusqu’à trois ou quatre heures du soir, les Anglais peuvent dire alors, eux qui ne sont pas difficiles, que le temps est beau. Vers quatre heures le brouillard commence à s’étendre sur la Tamise ; puis le fleuve disparaît peu à peu, et le brouillard monte, estompant les piles des ponts, noyant les maisons qui sont au bord de l’eau ; et, montant toujours, il se répand dans la ville, qui allume alors précipitamment ses réverbères. Plus la journée a été claire, plus le soir devient brumeux. Quelquefois, en décembre, le brouillard arrive à une telle densité que les voitures cessent tout à coup de circuler, et que des policemen parcourent les rues, armés de torches, pour indiquer leur chemin aux passants égarés. Ainsi il arriva ce soir-là.

À peine la nuit fut-elle venue, que le cabman, soulevant la petite trappe, cria à l’homme gris :

– Je n’ose plus avancer.

– Eh bien ! arrête, je vais descendre.

Et, en effet, l’homme gris descendit, mit une demi-couronne dans la main du cabman, et continua sa route à pied, se disant :

– Maintenant que je ne suis plus dans Belgrave square, je n’ai pas peur qu’on coure après moi.

Les voitures, en effet, avaient tout à coup cessé de rouler. L’homme gris, qui cheminait dans le brouillard, s’orientant comme s’il eût été en plein jour, remonta vers Piccadilly sans hésitation, traversa Leicester square et gagna, en moins de vingt minutes, Soho square d’abord et ensuite la place des Sept Quadrants, qui s’ouvre au beau milieu du quartier Saint-Gilles. Une lumière brillait à une fenêtre du troisième étage d’une maison. Cette lumière, un signal sans doute, était posée au bord de la croisée, contre la vitre, et, au travers du brouillard, ressemblait à un charbon perdu dans les cendres. L’homme gris posa deux doigts sur sa bouche et fit entendre un coup de sifflet. Aussitôt la lumière disparut. Alors l’homme gris s’approcha de la porte et attendit qu’elle s’ouvrît. Deux minutes

s’écoulèrent, puis un pas se fit entendre dans le corridor et, la porte ouverte, une voix d’homme demanda :

– Êtes-vous celui qu’on attend ?

– Pardieu ! répondit l’homme gris.

Bonjour, monsieur Bardel.

M. Bardel, on s’en souvient, était ce gardien chef de Bath square qui avait aidé à l’évasion de Ralph et qui, depuis longtemps, était gagné à la cause irlandaise. L’homme gris le prit par le bras.

– Y a-t-il longtemps que vous êtes ici ? lui demanda-t-il.

– À peine un quart d’heure.

– Vous venez de la prison ?

– Oui.

– Que s’y est-il passé ?

– Dame ! ce que nous avions prévu. Le gouverneur s’impatiente : mais il a si grande confiance en M. Simouns…

– M. Simouns, c’est moi, fit gris l’homme en riant.

– Si grande confiance, qu’il a l’intention, poursuivit M. Bardel d’un ironique, de lui confier une autre mission, aussitôt que l’enfant aura été réintégré au moulin.

– Ah ! ah ! Quelle est cette mission ?

– De retrouver ce bandit introuvable qu’on appelle l’homme gris.

Et M. Bardel se mit à rire de nouveau.

– Alors, dit l’homme gris, ce bon gouverneur s’impatiente, mais il ne désespère pas ?

– Ma foi ! non. En revanche, le clergyman ne voyant rien venir a perdu courage.

– Ah ! ah !

– Et il a couru chercher son patron, le révérend Peters Town.

– Et celui-ci est venu ?

– Il est arrivé trois quarts d’heure après, furieux, blême, hors de lui. Mais le gouverneur l’a calmé en lui disant :

– M. Simouns est un homme prudent, si, l’enfant enlevé, il ne l’a pas amené ici directement, c’est qu’il avait vent que les fenians rôdaient autour de la prison et méditaient un coup de main.

– Ah ! ah ! il a dit cela ? Et le révérend s’est résigné à attendre ?

– Oui. Il est à Cold Bath field, toujours dans le parloir du gouverneur.

– Eh bien ! dit l’homme gris, allons à Cold Bath field. Il m’est venu une bien belle idée et je la vais mettre à exécution, la brume aidant.

– Que comptez-vous faire ? demanda monsieur Bardel.

– Vous allez voir.

Et il le prit par le bras.

– Quel brouillard ! dit M. Bardel, nous retrouverons-nous ?

– Parfaitement. Je vois dans le brouillard comme en plein jour.

Et l'homme gris, sans se tromper une seule fois, eut amené en moins d'une demi-heure M. Bardel à la porte de la taverne de la justice, laquelle, on le sait, est en face de la prison de Cold Bath fields.

– Entrons, dit-il, j'ai un mot à écrire.

Il tira un carnet de sa poche et ils entrèrent dans la taverne qui était à peu près déserte. Alors l'homme gris écrivit le billet suivant :

« L'enfant est en sûreté. Mais, impossible de le conduire à Bath square avant demain. Les Irlandais sont sur pied.

SIMOUNS. »

– Vous allez porter cela au gouverneur, en lui disant que c'est un commissionnaire qui vous l'a remis.

M. Bardel prit le papier et l'homme gris demanda un grog au gin.

XX

Cependant, comme M. Bardel se dirigeait vers la porte de la taverne, l'homme gris le rappela :

– Un mot encore. Si, par impossible, le révérend Peters Town, reprit le maître, n'était plus à Bath square, vous prendriez un prétexte pour repartir et vous viendriez me le dire.

– Oui, fit M. Bardel.

Et il sortit.

L'homme gris but son grog à petits coups ; puis il se mit à promener son regard investigateur et calme autour de lui. La taverne, nous l'avons dit, était à peu près déserte. Pourtant, un homme enveloppé dans un large carrik, et la tête couverte d'un chapeau ciré, était assis auprès du comptoir et causait, en buvant une pinte d'ale avec le land lord.

– Oui, mon cher, disait cet homme, qui n'était autre qu'un cabman, c'est un triste métier que le nôtre par les brouillards de l'hiver. Me voici à rien faire pour toute la nuit, et je ne peux même pas ramener ma voiture au loueur à qui, cependant, il faudra que je paye une demi-guinée pour la journée et une couronne pour la nuit, prix de location du cab et du cheval.

– Bah ! répondait le land lord, quelquefois, vers minuit, le brouillard s'éclaircit et on y voit à se conduire. Nous autres, oui, dit le cabman, mais cela ne donne pas confiance à la pratique, qui préfère rentrer chez elle à pied, en se faisant accompagner par un policeman ou un watchman, plutôt que de s'exposer à un accident. Pendant ce temps, la location court, le cheval mange, et il n'y a pas de pain à la maison, et j'ai une femme et quatre enfants.

L'homme gris ne perdait pas un mot de ce que disait le pauvre diable.

– Hé ! cabman ! lui dit-il en lui faisant un petit signe.

Le cabman s'approcha.

– Veux-tu boire un grog, poursuivit l'homme gris et causer un brin ?

J'ai dans l'idée que tu ne t'en repentiras pas.

L'homme gris avait l'air d'un parfait gentleman. Son invitation flatta le cocher, qui s'empressa d'accepter et porta sa pinte à moitié vide sur la table devant laquelle était assis son amphitryon de hasard. Sur un signe de l'homme gris, le land lord apporta deux grogs, et alors le premier, baissant la voix, dit au cabman :

– Tu n'es donc pas content ?

– Comment voulez-vous que je sois content ? répondit le pauvre cocher ; il faudra que je paye demain matin dix-huit schillings à mon loueur, et je n’ai pas fait deux couronnes de recette aujourd’hui ?

– Je vais te proposer un marché, et je crois que ce marché sera pour toi une bonne affaire, reprit l’homme gris.

– De quoi s’agit-il ? fit le cabman en ouvrant de grands yeux avides.

– Voici d’abord une livre, dit l’homme gris.

Et il mit un souverain d’or dans la main du cocher stupéfait. Puis il continua :

– Tel que tu me vois, j’ai fait un pari.

Le pari est la chose la plus commune en Angleterre. On parie sur tout, à propos de tout, depuis le turf d’Epsom jusqu’aux caves mystérieuses où ont lieu les combats de coqs. Un Anglais, rough ou gentleman, qui ne parie pas, n’est pas un Anglais. Le cabman attendit donc avec calme que l’homme gris s’expliquât. Celui-ci reprit :

– J’ai parié de me déguiser en cabman et de conduire une voiture jusqu’à Hampsteadt, sans me tromper une seule fois dans mon chemin, malgré le brouillard.

– C’est impossible, dit le cabman.

– Si c’est impossible, je perdrai mon pari, dit l’homme gris avec un flegme tout britannique. Mais voici ce que je te propose. Je vais déposer ici, entre les mains du land lord une somme de cent livres, comme caution de ta voiture et de ton cheval. Où sont-ils ?

– Dans la cour, sous un hangar. J’ai débridé le cheval, et il tire un brin de paille.

– Bon, je continue. En même temps, je te donnerai dix livres pour toi, et j’emmènerais ton cab, et tu me donneras ton carrik, et ton chapeau ciré.

– Tope ! dit le cabman, cela me va.

En ce moment, la porte de la taverne s’ouvrit, et M. Bardel entra. Il vint droit à l’homme gris, et, se servant de cet idiome irlandais que les Anglais ne comprennent pas :

– Le révérend est toujours à Bath square, dit-il, et il est rayonnant depuis que je lui ai remis le billet. Mais il veut s’en aller ; il a dit au gouverneur qu’il reviendrait demain matin, mais qu’il lui fallait absolument rentrer chez lui, dans Elgin Crescent, car il a laissé une personne toute seule dans sa maison.

– Et il a demandé un cab, n’est-ce pas ?

– Oui, et je suis sorti pour lui en chercher un, mais je doute que j’en puisse trouver.

– Vous vous trompez, mon cher Bardel, dit l’homme gris.

Le cabman, qui n’entendait pas un mot de cette conversation, attendait avec une certaine anxiété la réalisation des promesses mirifiques du gentleman. Alors l’homme gris tira de sa poche un portefeuille, et de ce portefeuille une liasse de bank-notes ; puis il appela le landlord.

– Master, lui dit-il, si demain à midi, je ne suis pas revenu ici avec la voiture et le cheval de ce brave homme, vous lui remettrez cet argent.

Le land lord, qui avait assisté au marché, ne témoigna aucun étonnement. Il prit les bank-notes et les serra dans le tiroir de son comptoir. Il n’y avait que M. Bardel qui ouvrait de grands yeux.

– Viens me mettre en possession de ta voiture, ajouta l’homme gris, qui donna au cabman dix souverains d’or. Cachez-vous, M. Bardel.

Et tous trois sortirent par une porte qui était dans le fond de la taverne et qui ouvrait sur la cour.

Là, M. Bardel, de plus en plus étonné, vit l’homme gris endosser le carrick et coiffer le chapeau du cabman, monter sur le siége et prendre en main le fouet et les rênes ; et, quand le cab fut sorti de la cour, l’homme gris lui dit :

– Maintenant, allez dire au révérend que vous avez trouvé un cab.

Le cocher, devenu rentier, rentra dans la taverne, et le cabman improvisé rangea son véhicule à la porte même de la prison. Le brouillard était si épais que, tandis que M. Bardel pénétrait de nouveau dans la prison, l’homme gris se dit :

– Je puis bien le mener à Spithe fields, ce bon révérend, il croira, tant il fait noir, que nous allons à Elgin Crescent.

XXI

En effet, le révérend Peters Town, qui était arrivé à Bath square plein d'agitation, s'était calmé en lisant le billet apporté par M. Bardel et signé *Simouns*. La raison mise en avant par le prétendu agent de police était si plausible, si naturelle, que le révérend ne douta pas un seul instant de la véracité de cette assertion. Car, les Irlandais devaient avoir organisé à l'entour de Bath square, un véritable cordon humain qui aurait empêché l'enfant d'y entrer. M. Simouns était donc un habile homme, en cachant son prisonnier et en attendant au lendemain pour le reconduire au moulin, renforcé d'une escouade tout entière de policemen. Du moins, telle fut l'opinion émise par le gouverneur de Cold Bath fields, et cette opinion fut si bien partagée par le révérend Peters Town que celui-ci dit alors :

– Je n'ai plus rien à faire ici et je vais rentrer chez moi.

– Mais, mon révérend, lui dit le gouverneur, comment allez-vous pouvoir vous en aller ?

Peters Town, qui était arrivé avant que le brouillard n'eût interrompu la circulation des voitures, trouva la question bizarre. M. Bardel, qui assistait à l'entretien, dit à son tour :

– Il est difficile, par le brouillard qu'il fait, de trouver son chemin, monsieur.

– Et une voiture, dit le gouverneur. Cependant on va essayer de vous en trouver une.

– J'y vais, dit M. Bardel, enchanté de pouvoir aller raconter à l'homme gris l'effet produit par la lettre.

On sait ce qui s'était passé dans la taverne. Dix minutes après, M. Bardel revint et annonça qu'il avait un cab et que ce cab était à la porte. Alors Peters Town dit au gouverneur :

– Vous vouliez m'offrir l'hospitalité, je vous la demande pour mon secrétaire.

Et il montrait le clergyman, à qui il dit :

– Vous allez rester ici, mon ami, et demain, aussitôt que M. Simouns aura amené l'enfant, vous viendrez me prévenir.

Puis il fit ses adieux au gouverneur et suivit M. Bardel, ne se doutant guère que le cabman à qui il allait avoir affaire, était l'homme qu'il s'était juré de faire pendre à la porte de Newgate. Lorsque Peters Town fut dehors, il s'aperçut, en effet, que le brouillard était d'une extrême densité.

– Hé ! hé ! dit-il au cabman, immobile sur son siége, pourrez-vous marcher par ce brouillard ?

– Certainement, Votre Honneur, répondit le prétendu cabman.

Votre Honneur n’a qu’à monter. Où allons-nous ?

– À Notting hill, dans Elgin Crescent.

– *All reight* ! dit le cabman.

L’homme gris fit un appel de rênes, donna un coup de langue, et rendit la main à son cheval.

Pendant un grand quart d’heure, le révérend, absorbé par sa joie de voir enfin l’enfant en son pouvoir, – car il le croyait plus fermement que jamais aux mains de M. Simouns, – le révérend, disons-nous, ne fit pas la moindre attention au chemin parcouru. D’ailleurs, à Londres, où toutes les rues se ressemblent, il est impossible de se reconnaître par une nuit de brouillard. Le cab roulait rapidement. Cependant à un certain moment, l’attention du révérend fut éveillée. Le cab passait sur une large place qui était très-éclairée, et il se demanda si le cabman ne se trompait pas. Il frappa donc au guichet ; le cabman souleva la petite trappe, et demanda ce qu’il voulait.

– Ne vous trompez-vous pas ? lui dit le révérend. Il me semble que nous sommes dans Leicester square, ce qui serait tout à fait l’opposé de notre direction.

– C’est Votre Honneur qui se trompe, dit le cabman. Nous sommes dans Sussex square, Kinsington gardens.

– En ce cas c’est différent, dit le révérend Peters Town en se replongeant dans sa rêverie.

Le cab entra dans des rues désertes et mal éclairées. Tout à coup il s’arrêta. Alors Peters Town se pencha en dehors pour savoir ce dont il s’agissait. Il vit la devanture d’un public-house au travers des rideaux rouges duquel passait une clarté douteuse. Le cabman descendit.

– Je prie Votre Honneur de m’excuser, dit-il, et de me permettre de boire un verre de gin.

Et il entra dans le public-house. Il s’écoula deux minutes, puis le cabman sortit et remonta sur son siége. Mais le révérend ne s’aperçut pas que deux hommes étaient sortis avec lui, et que ces deux hommes se cramponnaient aux sangles qui supportaient le cab, lequel repartit aussitôt, ayant sa cargaison ainsi doublée. Le cab s’arrêta une seconde fois. Les réverbères n’étaient plus visibles, et il sembla au révérend qu’il était au milieu d’une immense plaine blanchâtre.

– Mais où diable sommes-nous ? se dit-il alors, pris d’une vague inquiétude, et il appela le cabman et répéta sa question tout haut.

– Nous sommes arrivés, dit celui-ci.

– À Notting hill ?

– Oui, Votre Honneur.

– C’est bizarre, murmura le révérend, mais je ne me reconnais pas.

Cependant, il ouvrit les volets du tablier de bois du cab et mit pied à terre. Mais alors son inquiétude redoubla. D'abord il vit deux hommes près de lui ; ensuite, il eut beau chercher des maisons, il n'en aperçut point. Enfin, il entendit un bruit sourd auquel il ne put se tromper. C'était le bruit de la Tamise roulant au-dessous du brouillard, et au lieu d'être à Notting hill, il était sur un des ponts de Londres.

– Je vous disais bien que vous vous trompiez, cabman ! dit-il avec colère.

– Non, Votre Honneur.

Et le cabman se mit à rire ; puis il mit deux doigts sur ses lèvres et fit entendre un coup de sifflet. Aussitôt, au bruit sourd du fleuve se mêla un autre bruit, celui de deux avirons qui frappaient l'eau avec une régularité cadencée.

– Mon révérend, dit alors le cabman, j'avoue que je vous ai un peu détourné de votre chemin mais je savais combien vous désiriez voir un homme dont vous avez beaucoup entendu parler, et que vous vous proposiez même de faire pendre.

À ces mots, le révérend tressaillit et recula stupéfait. Et le cabman se mit à rire de nouveau.

– J'ai l'honneur, dit-il, en me présentant moi-même, de vous présenter l'homme gris.

Le révérend étouffa un cri et voulut reculer et fuir. Mais les deux hommes qui s'étaient accrochés au cab, à la porte du public-house, où le prétendu cabman avait bu un verre de gin, se placèrent résolument devant lui, et lui mirent la main sur l'épaule :

– Vous êtes notre prisonnier, Votre Honneur, ricana l'homme gris.

On entendait toujours le bruit des avirons qui battaient l'eau, et ce bruit devenait de plus en plus distinct, preuve qu'une barque approchait.

XXII

Si un abîme se fût entr'ouvert sous les pas du révérend Peters Town, il n'eut certes pas éprouvé une plus violente épouvante. Ces hommes austères, de mœurs ascétiques, fanatisés par leur ambition, et qui vont droit à leur but mystérieux sans jamais s'arrêter, sont sujets à ces terreurs soudaines. Le révérend qui avait juré la perte de l'homme gris et de tous ceux qui servaient l'Irlande, se fit sur-le-champ ce raisonnement :

– De chasseur, je suis devenu gibier, de vainqueur, vaincu. Si j'avais tenu cet homme en mon pouvoir, j'aurais été sans pitié. Il me tient et il va me tuer, c'est son droit.

Le pont était désert, la nuit épaisse, le brouillard noyait jusqu'à la clarté des réverbères, et le révérend Peters Town était entouré de trois hommes dont un seul eût suffi pour le réduire à l'impuissance. La peur rend muet. Le révérend ne prononça donc pas un mot, il ne fit pas un geste. Comme une victime, il attendit que ses bourreaux frappassent.

– Votre Honneur m'excusera, dit alors l'homme gris, si je prends quelques petites précautions.

Et, avec une adresse de jongleur indien, il passa au cou du révérend un cordon de soie qu'il suffisait de serrer pour l'étrangler. En même temps, il dit à l'un des deux hommes recrutés dans le public house :

– Mets à Son Honneur les gants que je t'ai donnés.

– Ils vont m'étrangler, puis me jeter dans la Tamise pensait le révérend, dont la gorge crispée n'aurait pas même pu laisser passer un gémissement ou un cri.

Le complice de l'homme gris tira alors de sa poche non point des gants, mais un instrument des plus vulgaires, sans lequel le bon gendarme français voyage rarement, et qu'on appelle une paire de menottes. En dix secondes, le révérend eut un cordon au cou, les mains attachées, et, par excès de précaution, on lui passa une ficelle autour des chevilles, de façon à lui ôter le libre usage de ses jambes. Tous ces préparatifs, au lieu de compléter la sinistre épouvante qui s'était emparée du révérend, produisirent l'effet contraire. Dans son cerveau affolé, une lueur d'espoir brilla tout à coup.

– S'ils voulaient me tuer, pensa-t-il, ils se seraient bornés à m'étrangler et à me jeter par dessus le parapet. Non, ils veulent me garder prisonnier.

Ce qui semblait venir à l'appui de cette opinion, c'était le bruit d'avirons qui retentissaient sur le fleuve, et qui vint tout à coup mourir au-dessous du pont. Alors l'homme gris dit au révérend :

– Votre Honneur sera plein d'indulgence, et comprendra que nous ne voulons pas qu'il nous échappe.

Dès lors, le révérend fut fixé. On en voulait à sa liberté, non à sa vie.

– Seulement, ajouta l'homme gris qui tira un poignard de dessous son carrick, Votre Honneur comprendra que si le moindre cri lui échappait, je serais contraint de lui enfoncer ce jouet dans la gorge.

Peters Town eut enfin un geste de résignation. Du moment où on lui laissait la vie, rien n'était désespéré, ni même perdu. Les hommes comme lui ne renoncent jamais à prendre leur revanche tôt ou tard.

Alors l'homme gris se pencha sur le parapet et siffla de nouveau. Un coup de sifflet monta, en réponse au sien, des profondeurs de l'abîme perdu dans le brouillard.

– Parfait ! murmura celui que Shoking appelait le *maître*.

Et il s'adressa encore au révérend :

– Nous allons vous faire suivre un petit chemin qui va vous paraître périlleux, dit-il. Mais Harris est un robuste compère, et il ne vous lâchera pas. Ainsi ne craignez rien.

Malgré l'obscurité, Peters Town, qui commençait à respirer, put voir alors un des deux hommes le plus grand et celui qui paraissait le plus robuste dérouler une corde à nœuds qu'il portait à la ceinture, puis fixer cette corde par un bout à la balustrade de fer du pont.

– Nous vous avons ainsi ficelé, mon révérend, continua l'homme gris, moins dans la crainte que vous nous échappiez que dans celle que vous ne vous débattiez et, paralysant nos mouvements, nous empêchiez de descendre librement.

Sur ces mots il fit un signe à celui qu'il venait d'appeler Harris. Celui-ci prit Peters Town dans ses bras, l'enleva de terre, le chargea sur son dos, enfourcha le parapet du pont, et, comme si son fardeau eût eu la légèreté d'un coussin de plumes, il se mit à descendre lestement le long de la corde à nœuds qu'il tenait d'une main, tandis que son autre bras soutenait le révérend, ivre de cette terreur que le vide procure.

Penché sur le parapet, l'homme gris suivit des yeux cette grappe humaine qui descendait et finit par se perdre dans le brouillard. Il avait la main sur la corde tendue par le poids, et ce ne fut que lorsque cette corde se détendit qu'il comprit que Harris et le révérend avaient touché la barque verticalement placée en dessous. Le second des deux hommes recrutés dans la taverne était demeuré auprès de lui.

– Tu as été cocher ? lui dit-il.

– Oui, maître.

– Alors tu vas reconduire le cab à la taverne de la Justice, auprès de Bath square.

Ce disant, l'homme gris enjamba la parapet à son tour, et se laissa glisser le long de la corde. Deux minutes, après, il touchait, lui aussi, le fond d'un de ces longs bateaux plats qui circulent par centaines sur la Tamise. Harris et son prisonnier, ainsi que l'homme qui, au coup de sifflet, avait détaché l'embarcation du rivage, s'y trouvaient.

– Mon révérend, dit l'homme gris, vous devez avoir sur vous un ordre écrit et signé par le lord chief Justice, en vertu duquel il vous est possible de mettre en réquisition autant de policemen et de magistrats de police qu'il vous plaira.

Peters Town ne répondit pas.

– Fouille monsieur, ordonna l’homme gris à Harris.

Celui-ci plongea ses mains dans les vastes poches de la longue redingote du prêtre anglican, et il en eut bientôt retiré un portefeuille qu’il remit à l’homme gris.

– C’est bien, murmura celui-ci, nous vérifierons cela tout à l’heure. En route !

Et, il fit un signe au batelier dont les avirons tombèrent aussitôt à l’eau.

XXIII

Où conduisait-on le révérend Peters Town ? Voilà ce qu'il n'aurait pu dire, et ce que le marinier, qui était arrivé sous le pont avec la barque, ne sut que lorsque l'homme gris lui eût dit un mot à l'oreille. Mais comment le marinier était-il venu ? Comment, enfin, l'homme gris, qui ne songeait nullement deux heures auparavant à s'emparer du révérend, avait-il trouvé dans une taverne deux Irlandais prêts à lui prêter main forte ? C'est ce que nous allons expliquer d'un mot. Depuis qu'il était en relations avec l'abbé Samuel et les autres chefs Irlandais, l'homme gris s'était servi rarement de ce signe mystérieux qui disait qu'il était chef aussi. Il s'était presque toujours contenté de John Colden, de Shoking et de quelques autres pour auxiliaires. Mais il savait bien que les deux cent mille fenians qui sont répandus dans Londres, un peu partout, obéissent quand même, ensemble ou isolément, à quiconque leur prouve son autorité. L'homme gris, vêtu en cocher, laissant le cab dans la rue, était donc entré dans un public-house de Newport Street où il savait qu'il trouverait des Irlandais. Personne ne fit attention à lui, quand il s'approcha du comptoir. Mais lorsqu'il eut demandé du gin avec un fort accent irlandais, deux hommes qui se trouvaient dans un coin de la taverne levèrent aussitôt la tête. Alors l'homme gris leur fit ce signe de croix bizarre qui, trois mois auparavant, lui avait instantanément soumis l'homme en guenilles qui s'appelait John Colden.

Soudain, ces deux hommes jetèrent quelques pence sur la table et s'approchèrent du prétendu cocher. Celui-ci leur dit en patois irlandais :

– Voulez-vous me suivre ; j'ai besoin de deux frères ?

– Parle et ordonne, répondit l'un qui était une sorte de géant.

– Comment te nommes-tu ?

– Harris.

– Et toi ?

– Michaël.

– C'est bien. Accrochez-vous au cab que je conduis. Dans le cab est un des ennemis les plus mortels de l'Irlande.

C'était ainsi qu'il avait trouvé Harris et son compagnon prêts à faire tout ce qu'il ordonnerait. En route, Harris, juché sur le marche-pied, avait pu causer tout bas avec l'homme gris, qui lui avait donné de minutieuses instructions et remis une corde à nœuds, qu'il portait enroulée autour de son corps. Le pont sur lequel le cab s'était arrêté était le pont de Westminster. Or, il y avait chaque nuit, depuis que l'homme gris était allé chez miss Ellen par le souterrain percé à fleur d'eau, il y avait, disons-nous, une barque et un Irlandais qui attendaient sur la rive droite, tout auprès de la taverne de Queen's Elizabeth.

L’Irlandais avait ordre de venir attendre sous le pont, si jamais il entendait le coup de sifflet convenu. On le voit, l’homme gris n’avait pas eu de grands préparatifs à faire pour s’emparer de Peters Town. Maintenant, où allait-il le conduire ? C’est ce que le révérend ignorait. La nuit était si noire qu’il n’aurait pu dire, du reste, en quel endroit de Londres, et sous quel pont il avait été embarqué de cette façon singulière. Tout ce qu’il put comprendre, c’est que la barque descendait le fleuve, au lieu de le remonter, ce qui était facile, en prenant garde aux coups d’avirons très espacés et à la rapidité avec laquelle on marchait. L’enlèvement de Peters Town avait été, comme on le voit, tout à fait improvisé. L’homme gris n’avait donc pas, tout d’abord, songé à l’endroit où il le conduirait. Mais, tandis que Harris descendait le long de la corde à nœuds, ayant le révérend sur ses épaules, il lui était venu une idée. Il s’était souvenu de cette péniche où parfois les vagabonds se réfugiaient la nuit, et dont Shoking lui avait parlé.

La barque descendit donc rapidement, passa sous le pont de Waterloo, puis sous celui des Moines-Noirs, s’embarrassa un moment au milieu de la véritable petite flottille de canots qui obstrue une des arches du pont de Londres, et, toujours glissant au travers du brouillard, vint accoster, au bout de quelques minutes, la grosse péniche du marchand de chevaux, Manning. Shoking avait raconté à l’homme gris tous les détails de sa captivité dans la péniche ; ce qui faisait que ce dernier, sans avoir jamais mis les pieds sur le ponton, en connaissait tout les aménagements intérieurs. Il savait que le ponton avait une cale qui se fermait extérieurement et que c’était dans cette cale que l’Écossais avait cru voir le diable, en voyant Shoking métamorphosé tout à coup en nègre. Pendant tout le trajet, le révérend n’avait pas dit un seul mot. Résigné en apparence, il couvait au fond de son âme tortueuse des tempêtes de fureur.

Mais, en revanche, l’homme gris lui avait conté une foule de choses, comme, par exemple, la comédie jouée par le prétendu M. Simouns qui, au lieu de reconduire Ralph en prison, l’avait mené à bord d’un navire qui, maintenant, était en pleine mer et hors de portée des canons anglais. Et le révérend, réduit à l’impuissance, se disait :

– Cet homme qui, jusqu’à présent, s’est montré plus fort que nous, cet homme vient de commettre une faute impardonnable, la faute de ne pas me jeter à l’eau. Garrotté comme je le suis, je me serais noyé, et il aurait un ennemi implacable de moins. Je suis son prisonnier, j’ignore même ce qu’il veut faire de moi, mais il n’est prisonnier qui ne s’évade ou ne soit délivré, et alors…

En ce moment, le révérend Peters Town n’était plus dominé par sa haine religieuse : il ne jurait plus, in petto, la perte de l’homme gris, parce que celui-ci servait la cause de l’Irlande. Non, il haïssait l’homme gris parce que celui-ci l’avait humilié et joué. Donc la barque accosta la péniche.

Sur un signe de l’homme gris, Harris, qui était d’une force proportionnée à sa taille, prit le révérend dans ses bras et monta le premier sur le pont, en s’aidant d’un bout de corde qui pendait à babord. L’homme gris le suivit.

– Écoute, lui dit-il alors, je vais te donner une haute mission.

– Je suis prêt, dit Harris.

– Tu vas être le gardien d’un homme plus dangereux pour l’Irlande que tous les beaux parleurs qui braillent au parlement.

Et ils descendirent dans le faux pont, poussant devant eux le révérend.

XXIV

L’homme gris, une fois dans le faux-pont, jugea inutile de demeurer plus longtemps dans l’obscurité. Il tira de sa poche une boîte d’allumettes et un rat de cave, et soudain une clarté permit au révérend de voir enfin à l’aise le visage de cet homme avec qui il luttait dans l’ombre depuis longtemps, et au pouvoir de qui il se trouvait en ce moment. L’homme gris, on s’en souvient, avait dépouillé, chez miss Ellen, le front ridé et les cheveux blancs du prétendu M. Simouns. Il était redevenu l’homme jeune, élégant de tournure et beau de visage, qui avait juré que la fille de lord Palmure l’aimerait tôt ou tard. Aussi, le révérend le regarda-t-il avec avidité, comme pour graver à jamais ses traits dans son souvenir. Et il se disait, tandis que les préparatifs de sa captivité commençaient :

– J’aurai ma revanche quelque jour, et je l’aurai terrible.

Ces préparatifs, dont nous parlons, étaient d’une extrême simplicité. Sur l’ordre de l’homme gris, l’Irlandais Harris fourra son mouchoir en guise de bâillon dans la bouche de Peters Town, qui n’opposa aucune résistance. Ensuite, il lui lia plus solidement les jambes. Après quoi, il le descendit dans la cale et l’y coucha sur le dos. Puis il remonta, après que l’homme gris se fût assuré que la cale n’avait aucune issue. Alors, ce dernier ferma le panneau, et dit à Harris :

– Tu vas rester ici. Je t’enverrai des vivres dans une heure. Sous aucun prétexte, ne quitte la péniche ; au nom de l’Irlande, tu me réponds de ton prisonnier.

Harris s’inclina.

– Cependant, dit-il, il faut tout prévoir.

– Il y a souvent des vagabonds qui viennent coucher ici.

– Tu les assommeras, s’ils ne veulent pas s’en aller.

– Ce n’est pas cela, fit Harris. Il arrive que les policemen de la rivière viennent quelquefois visiter la péniche et emmènent à bord du *Royalist* tout ce qu’ils trouvent. Si cela arrivait, que ferais-je ?

– Tu étranglerais ton prisonnier avant qu’ils ne fussent montés à bord.

– C’est bien, dit Harris, je ferai comme vous me l’ordonnez.

Et il se coucha dans l’entrepont, juste au-dessus du panneau qui fermait la cale, devenue la prison du révérend Peters Town.

L’homme gris monta sur le pont, après avoir remis un rat-de-cave à Harris, et se laissa glisser ensuite, le long de la corde, dans la barque où l’autre Irlandais l’attendait.

– Où allons-nous ? demanda celui-ci en poussant au large.

– Nous remontons au pont de Londres et ensuite à la gare de Cannons-street.

L'Irlandais se mit à nager avec vigueur et la barque glissa de nouveau sur la Tamise.

Alors l'homme gris tira sa montre, une montre à répétition, et la fit sonner. Il était dix heures moins le quart. Or l'homme gris avait fait ce calcul : Le steamer le *Santa-Fé* était parti à trois heures de l'après-midi. Il avait dû mettre, en chauffant à toute vapeur, quatre heures pour sortir de la Tamise, prendre la mer et doubler le cap de Douvres. Il avait dû rencontrer, une heure plus tard, le bateau-poste de Calais, et Shoking avait dû passer à bord de ce dernier. Il était donc probable que le faux nègre ramené à Douvres vers neuf heures du soir, y prendrait aussitôt le train de Londres. L'homme gris ne désespérait donc pas de le revoir cette nuit-là même.

La barque remonta la Tamise et vint accoster le ponton d'embarcation qui est auprès du pont sur lequel passe le South Easter railway, c'est-à-dire le chemin de fer du Sud-Est. L'homme gris enjoignit à son batelier de descendre dans une taverne, d'y acheter du pain, du jambon et un pot de bière, et de porter le tout à Harris. Puis il sauta sur le ponton, gagna la rive gauche et monta, par une ruelle, à Cannons-street. Le train qui part de Douvres à neuf heures quarante arrive à Londres à onze heures. L'homme gris avait donc une heure à attendre. Mais les gares anglaises ne sont point fermées au public comme en France. On y entre librement, et plus d'un pauvre diable qui ne sait où passer la nuit y trouve l'hospitalité sur les banquettes d'une salle d'attente.

L'homme gris entra donc dans la gare, s'enveloppa dans son manteau et attendit, couché sur un banc. À onze heures moins six minutes le train fut signalé et toucha à London-Bridge, de l'autre côté de la Tamise. À onze heures précises, il entra dans la gare de Cannons-street. Shoking en descendit. Comme il sortait, entraîné par la foule, l'homme gris lui frappa sur l'épaule :

– Je t'attendais, dit-il, laissons passer tout ce monde, nous avons le temps.

Quand les voyageurs les plus pressés furent hors de la gare et que la foule commença à s'éclaircir, l'homme gris dit à Shoking :

– Où as-tu rencontré le bateau-poste ?

– À moitié chemin de Calais.

– As-tu remis des instructions au capitaine du *Santa-Fé* ?

– Oui, maître.

– Alors me voilà tranquille sur le sort de Jenny, de son enfant et de John Colden. Passons à mistress Fanoche, maintenant.

– Ah ! oui, dit Shoking, qu'allons-nous donc en faire ?

– En vertu d'un ordre du lord chief justice que voilà.

Et l'homme gris tira de sa poche le portefeuille du révérend Peters Town, l'ouvrit et y prit le papier dont il parlait et qui portait le sceau de la justice anglaise.

– Seulement, dit-il, j'ai besoin de faire un peu de toilette : as-tu faim ?

– Je n'ai pas dîné, dit Shoking.

Ils sortirent de la gare et l'homme gris lui montra une taverne en lui disant :

– Attends-moi là, mange un morceau, ne te grise pas surtout, je reviens dans une demi-heure.

– Mais où allez-vous, maître ?

– Tu sais que j'ai un logis dans chaque quartier : j'ai une chambre à deux pas d'ici, auprès de Saint-Paul.

Et l'homme gris laissa Shoking à la porte de la taverne. Celui-ci se fit servir de la bière brune, une tranche de roastbeef froid et du jambon, et se mit à manger avec l'appétit d'un homme qui a respiré l'atmosphère saline de la mer. Trois quarts d'heure après, l'homme gris revint. Seulement, ce n'était plus l'homme gris, c'était M. Simouns, l'agent de police aux cheveux blancs. Shoking avala en hâte sa dernière bouchée et son dernier verre de bière brune, et le suivit. Il y avait un cab à la porte. Tous deux y montèrent et l'homme gris dit au cabman :

– À Elgin Crescent.

– Chez le révérend ? fit Shoking.

– Oui, mais il n'y est pas, murmura l'homme gris en souriant.

XXV

Qu'était devenue mistress Fanoche pendant tout ce temps-là ? L'intéressante nourrisseuse d'enfants avait, comme on l'a vu, cédant à une première épouvante, fait sa confession à un magistrat de police, lequel avait dicté à un secrétaire les aveux qu'elle faisait, au fur et à mesure qu'ils sortaient de sa bouche, puis lui avait donné le procès-verbal à signer. Alors, miss Ellen et le révérend Peters Town, en présence de qui tout cela avait eu lieu, l'avaient rassurée sur les conséquences que pourraient avoir ses déclarations, et le magistrat l'avait admise à fournir caution. Mistress Fanoche avait vu alors miss Ellen ouvrir un portefeuille et en tirer une poignée de bank-notes qu'elle avait remises au magistrat. En Angleterre, un magistrat de police est en même temps juge d'instruction. Il décide si le coupable peut demeurer provisoirement en possession de sa liberté, et s'il lui est permis de rester en tel ou tel lieu. Or donc, celui qui venait d'interroger mistress Fanoche était parti, laissant cette dernière en présence du révérend Peters Town.

Alors, celui-ci lui avait dit :

– Ma chère, il ne faut pas vous dissimuler que vous êtes un grand coupable, et que sans la haute protection qui vous couvre et l'importance du service que vos aïeux ont rendu au gouvernement de Sa Majesté la reine, vous seriez allée coucher à Newgate, pour n'en sortir que le jour de votre mort. Si même vous étiez traduite devant la cour d'assises, vous seriez condamnée et nul, pas même moi, ne pourrait vous sauver.

Mistress Fanoche avait écouté, en frémissant, cette petite harangue, et peut-être s'était-elle repentie de n'avoir pas osé braver la colère de l'homme gris. Mais le révérend avait continué :

– Maintenant, si vous m'en croyez, vous resterez ici jusqu'à demain soir. À cette date, on ne se sera pas encore occupé de votre affaire et personne ne songera à vous avant trois ou quatre jours. Demain soir, tout sera préparé pour votre fuite. Mon secrétaire, ce jeune clergyman que vous avez vu, vous conduira à Brighton, en vous faisant passer pour sa sœur aînée. Il vous remettra un portefeuille qui contiendra les quatre mille livres convenues et vous prendrez passage soit sur un navire qui part pour la France, soit sur un autre qui passe l'Atlantique et va en Amérique. Lequel préférez-vous ?

– Je préfère aller en Amérique, avait répondu mistress Fanoche.

Le révérend était sorti. Il allait, comme on le pense bien, assister à l'arrestation du petit Irlandais et à son incarcération. Mais avant de quitter sa maison, il avait dit deux mots à Tom. Qu'était-ce que Tom ? Un mélange de bedeau et de domestique, un homme qui accompagnait le révérend au temple, et lui servait en même temps de valet de chambre. Tom était un homme entre deux âges, petit, trapu, les cheveux gris et crépus, le visage rouge, le cou très-court, la lèvre bestiale et le rire idiot. Tom n'était cependant pas

dépourvu d'une certaine intelligence, en outre, il avait une qualité rare ; il était esclave des ordres qu'on lui donnait. Or, le révérend, après avoir installé mistress Fanoche dans une chambre très-propre de la maison, dit à Tom :

– Sous aucun prétexte, tu ne laisseras sortir cette femme.

Tom inclina la tête, signe qu'il avait compris d'abord, et ensuite que mistress Fanoche passerait plutôt sur son corps que de franchir le seuil de la maison. Le révérend s'en était donc allé. Tom était fidèle, mais il était bavard, et la solitude lui convenait peu. Ordinairement, il faisait la conversation avec le clergyman, secrétaire de Peters Town ; mais le clergyman avait suivi son supérieur. Tom se fit, après le départ du révérend, le raisonnement suivant :

– Je dois empêcher cette femme de sortir ; mais il ne m'est pas défendu de causer avec elle.

Et il monta dans la chambre où mistress Fanoche était aux prises avec son épouvante.

– Ma chère dame, lui dit-il, je venais savoir comment vous vous trouviez ici ?

– Fort bien, répondit mistress Fanoche, pourvu toutefois que je n'y reste pas longtemps.

Tom eut un mouvement d'épaules qui signifiait qu'il n'en savait absolument rien.

– Où est votre maître ? demanda la nourrisseuse.

– Il est sorti, répondit Tom.

– Reviendra-t-il bientôt ?

– Je ne le crois pas. Il m'a commandé de vous faire apporter à dîner de chez le pâtissier voisin.

Tom était causeur, nous l'avons dit, mais mistress Fanoche n'était pas d'humeur, ce soir-là, à soutenir aucune conversation. Elle tressaillait au moindre bruit et se disait que le magistrat de police allait peut-être se raviser et revenir pour l'arrêter. Elle ne répondait donc que par monosyllabes aux questions de Tom, et celui-ci, au bout d'une heure, désespérant une conversation suivie, la quitta en lui disant :

– Je vais vous faire apporter à dîner.

Une demi-heure après, mistress Fanoche était à table en présence d'un morceau de roastbeef et d'une foule de pâtisseries. Le révérend Peters Town avait commandé à Tom de ne rien épargner et de traiter mistress Fanoche avec tout le confortable possible. Mais mistress Fanoche n'avait pas grand'faim, l'angoisse lui serrait l'estomac. Elle dîna donc du bout des lèvres ; Tom remonta, espérant que mistress Fanoche causerait davantage après souper ; mais il n'en fut rien. Elle se borna à demander si le révérend Peters Town était rentré. Tom lui répondit que non, et descendit à son office de fort mauvaise humeur. La soirée s'écoula. Mistress Fanoche aurait fort bien pu se mettre au lit ; mais elle n'osa pas. Poursuivie par cette pensée, que le magistrat de police pouvait se raviser et ordonner son arrestation, elle avait déjà ouvert la fenêtre et mesuré la hauteur où elle était du sol. La fenêtre donnait sur le jardin entouré de grilles assez hautes, et toute fuite était impossible de ce côté-là. Néanmoins, mistress Fanoche ne se couchait point et, au lieu de se dissiper

peu à peu, sa terreur augmentait à mesure que sonnaient les heures de la nuit. Le révérend ne revenait pas. Tout à coup, il était alors plus de minuit, la sonnette de la porte d'entrée se fit entendre, puis des voix confuses montèrent jusqu'à la nourrisseuse. Elle entr'ouvrit sa porte sans bruit et prêta l'oreille ; et elle reconnut la voix de Tom qui disait :

– Mais je vous jure que mon maître est absent.

– Oui, mais il y a une femme là-haut, que nous avons ordre de conduire en prison, répondit une autre voix.

Et mistress Fanoche, éperdue, courut vers sa fenêtre, avec l'intention de sauter dans le jardin au risque de se casser le cou. Malheureusement la force lui manqua, et ses jambes refusant de la supporter, tant son émotion était grande, elle s'affaissa au milieu de la chambre, en poussant un sourd gémissement.

XXVI

En entendant sonner, Tom était allé ouvrir sans défiance. Il était même persuadé que c'était le jeune clergyman, le secrétaire du révérend Peters Town qui entrait. Quel n'avait pas été son étonnement en se trouvant face à face avec M. Simouns, car ce n'était pas la première fois qu'il voyait le prétendu agent de police, celui-ci ayant eu affaire la veille au révérend qui s'était concerté avec lui pour l'enlèvement du petit Irlandais. M. Simouns était suivi d'un nègre, et la vue de ce nègre effrayait quelque peu le valet de chambre sacristain.

– Mon maître est sorti, disait-il.

– Oui, répondit M. Simouns en pénétrant dans le vestibule, mais il y a en haut une femme que nous venons arrêter.

– Voilà ce que je ne souffrirai pas, répondit Tom. Je suis le serviteur fidèle de mon maître, reprit Tom, et ce qu'il me commande je le fais.

– Que vous a-t-il donc commandé, votre maître, monsieur Tom ?

– De ne laisser la femme dont vous parlez sortir d'ici sous aucun prétexte. Et si vous ne me tuez, ou ne me garrottez…

– Mon cher monsieur Tom, dit M. Simouns, il n'y a qu'un malheur à toutes vos belles résolutions. C'est que c'est le révérend qui m'envoie.

– Alors, dit Tom, il vous a certainement donné un mot de sa main ?

– Non, il a fait mieux que cela, il m'a donné son portefeuille pour vous le remettre, en vous priant de le serrer dans son secrétaire.

Et M. Simouns tendit à Tom, un peu interdit, le portefeuille du révérend, duquel il avait extrait, du reste, l'ordre d'arrestation signé par le lord chief justice. Si Tom eût vu M. Simouns pour la première fois, peut-être se fût-il défié tout de même, et fût-il allé jusqu'à supposer que le révérend était tombé aux mains d'une bande de voleurs. Mais Tom avait déjà vu M. Simouns en grande conférence avec son maître. En outre, le portefeuille renfermait des bank-notes, et quel est le voleur qui rend un portefeuille ainsi meublé ? Tom ajouta donc une foi pleine et entière aux paroles de M. Simouns.

– Ah ! fit-il, s'il en est ainsi, venez. Je vais vous livrer la petite dame.

Mistress Fanoche, on le sait, avait entr'ouvert sa porte sans bruit et elle avait entendu une partie de ce dialogue. Alors, la peur s'était emparée d'elle. On venait l'arrêter ! Et elle avait essayé de se traîner jusqu'à la fenêtre et de sauter dans le jardin.

Mais elle n’en avait pas eu la force et lorsque M. Simouns et le nègre, conduits par Tom qui s’était armé d’un flambeau, arrivèrent, ils la trouvèrent étendue sans connaissance sur le parquet.

– Eh bien dit M. Simouns, j’aime autant cela. Nous n’aurons pas besoin de lui mettre un bâillon pour l’empêcher de crier.

Il fit un signe au nègre Shoking, – car on doit l’avoir reconnu, – prit mistress Fanoche à bras le corps et la chargea sur son épaule.

– En route, dit M. Simouns. Shoking et lui avaient laissé à la porte un fiacre à quatre places.

Ils y déposèrent mistress Fanoche évanouie ; puis M. Simouns souhaita le bonsoir à Tom, l’engageant à se coucher, car, disait-il, le révérend Peters Town ne devait pas rentrer cette nuit-là ; et ils montèrent dans le fiacre en disant au cabman :

– Conduis-nous à la station de police.

– Mais, dit alors Shoking, je croyais que nous allions à Newgate, maître. Alors, qu’allons nous faire à la station de police ?

– C’est ce que tu vas voir. Nous allons chercher le dossier de mistress Fanoche. Tu penses bien, dit-il, qu’il faut que la misérable soit pendue. Et pour qu’elle soit pendue, il faut que le magistrat qui l’a interrogée et l’a laissée libre sous caution, remette son interrogatoire et son dossier au gouverneur de Newgate.

– Mais puisqu’il l’a admise à fournir caution ?

– Aussi ne saura-t-il pas ce que je veux faire du dossier que je vais lui réclamer de la part du révérend en lui montrant l’ordre écrit par le lord chief justice.

La station de police était à deux pas de la maison du révérend. Quand la voiture s’arrêta, mistress Fanoche était toujours évanouie.

– Je te la confie, dit M. Simouns.

Et il sauta lestement à terre et tira la sonnette de nuit de la station. Peu après, la porte s’ouvrit et se referma sur lui. Mistress Fanoche était toujours évanouie ; cependant un soupir souleva sa poitrine, et Shoking se dit :

– Je crois qu’elle revient à elle.

En effet, le premier soupir fut suivi d’un second, puis d’un troisième, et la nourrisseuse s’agita convulsivement sur la banquette du fiacre. Mais, en ce moment, on ouvrit la portière, et M. Simouns reparut, un immense portefeuille sous le bras. C’était le dossier de mistress Fanoche.

– À Newgate cria-t-il au cocher.

À peine la voiture se fut-elle remise en mouvement, que la nourrisseuse ouvrit les yeux.

– Où suis-je ? dit-elle.

Les lanternes projetaient une faible clarté à l'intérieur du fiacre. Mistress Fanoche aperçut d'abord le nègre, puis M. Simouns, et crut avoir affaire à des inconnus.

– Mon Dieu ! répéta-t-elle, où suis-je ? quels sont ces hommes ? que me veulent-ils ?

Mais alors, une voix qui la fit tressaillir lui répondit :

– Ma chère, vous êtes au pouvoir de deux agents de police, qui vous conduisent à Newgate, d'où vous ne sortirez que le jour de votre mort.

Mistress Fanoche jeta un cri aigu.

– Oh ! cette voix, dit-elle, où donc ai-je entendu cette voix ?

M. Simouns se mit à rire :

– Cela t'apprendra, ma chère, dit-il, à trahir l'homme gris.

À ces paroles, mistress Fanoche poussa un nouveau cri et retomba évanouie sur les coussins du fiacre. Une demi-heure après les portes de Newgate se refermaient sur elle, et M. Simouns remettait son dossier au gouverneur. Dès lors, aucune puissance humaine ne pouvait plus sauver mistress Fanoche de la potence qu'elle avait si bien méritée…

– L'heure de Dieu vient tôt ou tard, murmurait l'homme gris en s'en allant, et Dieu, c'est la suprême justice.

XXVII

Le fiacre qui avait conduit l'homme gris et Shoking à Newgate, les attendit à la porte, tandis qu'ils faisaient écrouer mistress Fanoche. L'opération n'avait pas duré dix minutes. Avec de vrais agents de police mistress Fanoche se serait peut-être débattue ; peut-être même aurait-elle crié ; mais avec l'homme gris, elle ne souffla mot. Cet homme exerçait sur elle un tel empire, il lui inspirait une si grande épouvante qu'elle n'avait opposé aucune résistance, et n'était sortie de son évanouissement que pour s'abandonner à une prostration sans limites. L'homme gris et Shoking étaient donc remontés en voiture.

– Où allons-nous ? demanda alors Shoking.

Le maître consulta sa montre :

– Quatre heures du matin, dit-il. Il ne fera pas jour avant sept heures et demie. Nous avons du temps devant nous.

– Mais où allons-nous ? répéta Shoking qui avait ouvert la portière.

– À Hampsteadt.

Shoking transmit l'ordre au cocher.

– Maître, reprit-il, quand le fiacre roula, vous avez mis Jenny, son fils et John Colden en sûreté, c'est bien. Mais… vous ?…

Et il y avait dans cette timide question, comme une vague et mystérieuse terreur.

– Moi, dit l'homme gris en souriant, je n'ai pas encore accompli ma tâche. Écoute-moi, et tu comprendras que je n'ai pas le droit de quitter Londres. Les Irlandais attendaient un chef ; ce chef est un enfant et jusqu'à l'heure où devenu homme, il pourra prendre en mains ce pouvoir occulte qui lui fera une royauté dans l'ombre, en attendant le triomphe du jour, il faut qu'une main plus ferme, une pensée plus intelligente, fasse mouvoir tous les fils de cette vaste intrigue, tous les soldats de cette immense conspiration qui enveloppe peu à peu l'Angleterre. L'abbé Samuel a besoin d'un homme auprès de lui, et cet homme c'est moi.

Shoking secoua la tête.

– Oui, dit-il, tout cela est fort bien ; mais deux personnes presque aussi fortes que vous, ont juré votre perte, le révérend Peters Town et miss Ellen.

– Je ne crains que cette dernière, répondit l'homme gris ; je la crains jusqu'à l'heure où elle m'aimera.

– Mais vous avez donc encore cet espoir ? fit naïvement Shoking.

– Oui.

L’accent de l’homme gris était net et convaincu ; mais il ne persuada point Shoking.

– Singulière idée, murmura-t-il après un silence, que de vouloir se faire aimer de cette femme hautaine et cruelle, et qui n’a d’humain que l’apparence.

– Le jour où elle m’aimera, elle sera mon esclave, dit l’homme gris. J’en ferai un des serviteurs les plus dévoués de l’Irlande.

Shoking murmura à part lui :

– Tous les hommes de génie ont leur marotte. Celui-là a mis dans sa tête qu’il serait aimé de miss Ellen. Mais il en sera, je crois, pour ses frais d’espérance, et il a le temps d’attendre.

Le fiacre atteignit Hampsteadt assez rapidement. Alors, comme il s’arrêtait à la grille du cottage, un souvenir traversa l’esprit de Shoking :

– Maître, dit-il, ne m’avez-vous pas dit que vous me rendriez ma couleur naturelle ? Quand donc le ferez-vous ?

– C’est pour cela que je t’amène ici.

Et Shoking éprouva en même temps un mouvement de joie et un sentiment de regret. Il fut joyeux de penser qu’il allait redevenir blanc ; mais il soupira en songeant qu’il cesserait, du même coup, d’être marquis, décoré d’une foule d’ordres et porteur d’un nom si long qu’il aurait fait trois lignes du journal le *Times*.

Le cottage était silencieux et perdu dans l’ombre des grands arbres qui l’environnaient.

– Tu n’es pas revenu ici depuis que je t’ai fait marquis ? demanda l’homme gris.

– Non, répondit Shoking.

– Alors, tu ne sais pas comment va la fille de Jefferies ?

– Non. Mais Suzannah doit toujours être auprès d’elle.

L’homme gris traversa le jardin et pénétra dans le vestibule de la maison où brûlait une petite lampe suspendue au plafond.

Ce valet de chambre modèle qui, le premier, avait appelé Shoking mylord, dormait tout vêtu sur une banquette. L’homme gris l’éveilla. Le valet ne témoigna aucune surprise à la vue de Shoking devenu nègre.

– Suis-nous, dit l’homme gris, ou plutôt éclaire-nous, nous allons à la chambre de lord Wilmot.

Le valet prit un flambeau et monta le premier les marches du large escalier. Tous trois arrivèrent ainsi dans ce cabinet de toilette où Shoking avait pris son premier bain.

– Tu ne reconnais pas mylord ? dit alors l’homme gris au valet de chambre. Mylord a eu une fantaisie, il s’est teint en noir pour pénétrer dans une taverne où les nègres se réunissent.

– Excentrique ! murmura le valet avec flegme.

– Prépare un bain, dit encore l’homme gris, et va me chercher cette caisse en bois des îles dans laquelle se trouvent plusieurs flacons.

Le valet ouvrit les robinets à tête de cygne, et l’eau chaude et l’eau froide tombèrent en même temps dans la baignoire de marbre blanc. Puis il sortit pour aller chercher la caisse demandée par l’homme gris. Alors celui-ci dit à Shoking :

– Tu penses bien que ce n’est pas l’affaire d’une heure. Ton traitement durera quinze jours, et pendant quinze jours tu prendras soir et matin un bain comme celui que je vais te préparer. Déshabille-toi.

Shoking poussa un dernier soupir en regardant du coin de l’œil cette rosette multicolore qui ornait la boutonnière de son paletot. Puis il obéit. Et comme il se glissait dans le bain et fermait les deux robinets, le valet de chambre revint avec la caisse aux flacons mystérieux.

XXVIII

L’homme gris ouvrit alors la caisse et y prit une fiole qu’il fit miroiter à la bougie et qui contenait une essence incolore. Puis il la déboucha et en versa le contenu dans le bain. Aussitôt l’eau se colora en vert tendre et Shoking s’écria :

– Mais c’est un bain d’absinthe que vous me faites prendre.

– Attends, dit l’homme gris.

Il prit un second flacon qu’on eût dit plein de vin, et il versa dans le bain. L’eau, verte tout à l’heure, passa subitement au rouge vif ; puis ce rouge devint écarlate, s’assombrit un peu et Shoking épouvanté murmura.

– Bon ! voici que je suis dans le sang à présent.

– Tu vas rester deux heures dans ce bain, dit le maître, et puis, ton valet de chambre te lèvera, t’essuiera, t’enveloppera dans un peignoir bien chaud et te mettra au lit. Comme tu es fatigué, tu dormiras. Quand tu t’éveilleras, tu te feras apporter un miroir.

– Et je me retrouverais blanc ?

– Non, mais tu t’apercevras que ton noir est moins vif et que ta peau se marbre par places.

– Et ce soir, je prendrai un autre bain ?

– Oui.

L’homme gris s’approcha alors d’une table sur laquelle il y avait de quoi écrire. Puis il prit la plume et traça quelques mots sur une feuille de papier. Et, remettant ce papier au valet de chambre :

– Chaque soir, dit-il, tu iras chez le chimiste du quartier et tu lui feras emplir ces deux flacons de la composition que je viens de prescrire, puis tu les verseras l’un après l’autre dans le bain de mylord.

Le valet s’inclina.

– Mais, dit Shoking, est-ce que je ne pourrai pas sortir durant ces quinze jours ?

– Non, car à mesure que le traitement opérera, ton corps passera par toutes les couleurs de l’arc-en-ciel, et tu seras hideux à voir. On te jetterait des pierres, si tu te montrais dans la rue.

Shoking soupira de nouveau.

– Mais au moins, dit-il, je reviendrai blanc ?

– Comme neige.

– Et mes cheveux ?

– Tes cheveux retourneront au roux, leur couleur naturelle.

Alors l'homme gris laissa Shoking au bain, et passa dans une pièce voisine, où il procéda, lui aussi, à une nouvelle toilette. Il se débarrassa de sa perruque de cheveux blancs, de son crâne plissé, et de tout ce qui constituait M. Simouns, pour redevenir ce gentleman de trente-six à trente-huit ans, à l'œil bleu, au visage pâle et distingué, aux favoris châtain-clair, cet homme enfin d'une rare distinction que les dandys de Hyde Park avaient pris pour le gentilhomme russe amoureux de miss Ellen. Quand il fut ainsi métamorphosé, il revint dans la pièce où Shoking était toujours au bain.

– Je viens te dire adieu, fit-il, et m'occuper de trouver au révérend une prison digne de lui, et plus sûre que la première.

Shoking, à qui l'homme gris avait raconté la manière dont le révérend Peters Town était tombé en son pouvoir, ne put réprimer un éclat de rire. L'homme gris lui serra main, puis il s'enveloppa de son waterproof et quitta le cottage. Comme il avait renvoyé le fiacre qui les avait amenés, il descendit Heath-mount à pied, fumant son cigare, et du pas tranquille d'un bourgeois de Londres qui quitte le club après une partie de whist. Il rentra ainsi dans Londres, en moins d'une heure et demie, et quelque chose qui ressemblait à un rayon de jour commençait à percer le brouillard lorsqu'il arriva dans la cité.

Une taverne qui avait une licence de nuit, était ouverte dans Farringdon street à peu près en face de l'imprimerie du *Times*. Comme l'homme gris n'avait pas eu le temps de manger depuis la veille au matin, il y entra, s'installa dans le box des gentlemen et se fit servir des sandwich et du vin de Porto. Son repas fini, il s'aperçut que le jour grandissait, et jetant une couronne sur le comptoir il se remit en route, à petits pas, sans se presser, comme un homme qui roule de vastes projets dans sa tête.

Le Black-Friars ou pont des Moines-Noirs est au bout de Farringdon street. L'homme gris le traversa et gagna ainsi la rive droite de la Tamise. Une fois là, il hâta tout à coup le pas. Sans doute il avait trouvé ce qu'il cherchait depuis son départ de Hampsteadt, c'est-à-dire l'endroit où il pourrait mettre le révérend Peters Town en sûreté et dans l'impossibilité de recouvrer sa liberté. Au lieu de s'enfoncer dans les ruelles sombres du Borough, l'homme gris remonta alors vers le Southwark. Et suivant toujours le bord de la Tamise, il se dirigea vers Queen's Elisabeth tavern, l'établissement auprès duquel le bateau dans lequel on avait enlevé le révérend, était retourné stationner. Au coup de sifflet qu'il fit entendre, un autre répondit, puis le bruit de deux avirons, et la barque vint chercher le maître.

– As-tu fait ce que je t'ai commandé ? dit l'hommage gris à l'Irlandais.

– Oui, j'ai porté un panier de provisions à Harris.

– Et le prisonnier.

– Il se tenait tranquille.

– C'est bien. Pousse au large. À bord de la péniche.

La barque fila sur la Tamise encore chargée de brouillard, bien que le jour eût grandi ; elle repassa sous le pont des Moines et le pont de Londres et mit le cap sur Rotherithe. Mais tout à coup l’homme gris poussa un cri d’étonnement et de stupeur. Il écarquillait vainement les yeux ; vainement il cherchait la péniche du regard… La péniche avait disparu… et sans doute le révérend Peters Town avec elle !…

XXIX

Où avait donc passé la péniche et avec elle le révérend Peters Town, que l'homme gris croyait si bien tenir en son pouvoir ? Pour le savoir, il faut rétrograder de quelques heures, et pénétrer, bien avant le jour, dans une taverne de Rotherithe où se réunissait une population d'ouvriers des ports et des matelots, plus hideuse encore que celle qui se presse, la nuit, sur l'autre rive de la Tamise, dans les bouges du Wapping. Cette taverne avait un singulier nom, l'*hôtellerie de l'Ange*. On y buvait, on s'y querellait, on y échangeait à toute heure des coups de poings et quelquefois des coups de couteau. Quand venait minuit, le landlord posait les volets à sa devanture et avait l'air de fermer boutique ; mais les habitués ne s'en allaient pas pour cela. Quelquefois un policeman se montrait au bout de la rue, mais il avait bien soin de ne pas passer devant l'hôtel de l'Ange. Or, cette nuit-là, un homme entra en disant :

– Si personne ne me paye à boire, ou si le landlord ne me fait pas crédit d'un verre de gin ou d'ale, je mourrai très-certainement de soif, car je n'ai pas un demi-penny dans ma poche.

– Hé ! c'est Nichols, dit un matelot de commerce en levant la tête.

– Oui, c'est moi, Robert, répondit Nichols, l'ancien associé de John le rough et de l'Écossais Mac Ferson, pour la capture du condamné à mort John Colden.

– Tu as soif ? dit le matelot.

– Ma gorge est plus sèche que le four d'un pâtissier.

– Et pas d'argent ?

– J'ai bu mon dernier shilling hier soir.

– Viens t'asseoir ici, je t'invite, dit encore le matelot.

Nichols ne se le fit pas répéter, et, sur un signe de Robert, une servante apporta un pot de bière brune.

– Ça ne va donc pas ? reprit celui-ci.

– Non, dit Nichols.

– Tu ne veux donc plus travailler aux docks ?

– Ah ! dame ! soupira Nichols, c'est l'ambition qui m'a perdu et pour avoir été trop gourmand…

– Tu n'as plus de quoi manger ?

– Hélas !

Et Nichols fit à Robert le matelot le récit de ses aventures et de ses mésaventures, c'est-à-dire du temps qu'il avait perdu à rechercher John Colden, alléché qu'il était par la prime annoncée. Le matelot, qui était un honnête garçon, haussa les épaules :

– C'est des bêtises tout ça, dit-il. Veux-tu travailler ? J'ai de l'ouvrage à te proposer.

– Quel ouvrage ? fit Nichols.

– Cinquante shillings et la nourriture pour une semaine.

– Plaît-il ? fit Nichols.

– Tel que tu me vois, dit le matelot, je suis venu ici pour embaucher quatre hommes. Si tu veux en être, c'est marché conclu.

– Mais pour quelle besogne ? demanda Nichols.

– Tout ce qu'il y a de plus simple et de plus honnête. Tu as navigué ?

– Dix ans.

– Fort bien. Nous embarquons au point du jour.

– Et où allons-nous ?

– À Boulogne, par la Tamise ; nous allons conduire un convoi de chevaux pour le compte de master Manning, le marchand célèbre.

À ce nom, Nichols tressaillit et se souvint de ses aventures sur la péniche.

– Cela te va-t-il ? insista le matelot.

– Oui.

– Eh bien ! bois encore un coup. As-tu faim ?

– Oui, dit encore Nichols.

Robert fit servir de la choucroute et du jambon à Nichols, qui se mit à dévorer. Une heure après ils quittaient le cabaret en compagnie de deux autres ouvriers des ports, comme Nichols, anciens matelots.

– Les chevaux arriveront par le convoi de cinq heures du matin, à la gare de London-Bridge, dit alors Robert ; et il faut que nous soyons à bord pour les recevoir. Mais il nous manque un matelot, où le prendre ?

– Bah ! fit Nichols. Je gagerais tout ce qu'on voudra que nous allons le trouver à bord de la péniche.

– Comment cela ?

– Il n'y a pas de nuit où quelque pauvre diable, qui ne sait où coucher, n'aille s'y réfugier.

– Tiens, dit Robert, c'est une idée cela !

Et ils se dirigèrent vers le bord de l'eau, et, un quart d'heure après, ils montaient à bord de la péniche. L'Irlandais Harris n'avait pas quitté son poste, seulement, il avait absorbé les provisions que lui avait apportées le batelier, il avait bu un pot de bière tout entier, et

s’était endormi ensuite. Seulement il s’était couché tout de son long sur le panneau qui fermait la cale, au fond de laquelle le révérend Peters Town était prisonnier, et, si celui-ci avait essayé de sortir ou de briser le panneau, Harris se fût certainement éveillé.

– Quand je te disais que nous trouverions notre affaire ici, s’écria Nichols en apparaissant, en haut de l’échelle qui plongeait dans les flancs de la péniche.

Et, à la lueur du bout de chandelle allumé par Nichols, le matelot Robert et les deux autres compagnons aperçurent Harris l’Irlandais endormi.

XXX

La lumière éveilla Harris en sursaut. En un clin d'œil il fut sur ses pieds et regarda les gens à qui il avait affaire. Harris, nous l'avons dit, était un véritable colosse et il était doué d'une force herculéenne. Mais il était en présence de quatre hommes, et quatre hommes viennent toujours à bout d'un seul. Mais Harris, en dépit de ses proportions gigantesques, était intelligent et possédait un grand sang-froid.

– Que voulez-vous ? dit-il.

– Tiens, dit Nichols, c'est un Irlandais.

– Et je m'en vante, fit Harris. Je vous demande ce que vous me voulez.

Et il prit l'attitude d'un boxeur qui se met en défense. Mais le matelot Robert lui dit :

– Tu es ombrageux, camarade. Sois bien persuadé que nous ne te voulons pas de mal, au contraire… et tu me parais homme à ne pas refuser cinquante shillings.

– Cela dépend, dit froidement Harris.

– Que faisais-tu ici ?… demanda encore Robert.

Harris avait les deux pieds sur le panneau de la cale, et il était par conséquent toujours maître de son prisonnier.

– Et vous-même, répondit-il, qu'y venez-vous faire ?…

– Je suis le capitaine du bâtiment.

– De cette péniche ?

– Oui.

– Eh bien ! dit Harris, excusez-moi, mais ne sachant où coucher…

– Je m'en doute bien, reprit le matelot. Seulement, il va falloir choisir, camarade.

– Choisir quoi ?

– Ou aller finir ta nuit ailleurs, ou être des nôtres, car nous allons partir.

Harris tressaillit.

– Avec la péniche ?…

– Et un convoi de chevaux.

– Diable ! pensa l'Irlandais, le maître n'avait pas prévu ça. Comment vais-je tirer le révérend de la cale ?

Robert ajouta :

– Tu ne me parais pas riche.

– Je suis pauvre comme tous les Irlandais, répondit fièrement Harris.

– Mais tu ne refuses pas de gagner ta vie honnêtement.

– Non, certes.

– J'ai besoin d'un quatrième matelot. Nous allons à Boulogne et nous revenons. Tu seras nourri et tu auras cinquante shillings.

– Mais fit Harris qui tenait à gagner du temps, avant de m'embarquer comme matelot, il faudrait savoir si j'ai navigué. Cependant, rassurez-vous, j'ai dix ans de mer et j'ai été pilote-côtier.

– Alors, tu tiendras la barre, fit Robert.

Harris eut un frisson de joie à ces derniers mots. Une inspiration, rapide comme un éclair, traversa son esprit. Il était peu probable qu'on eût affaire dans la cale avant le départ, et l'épaisseur du panneau avait dû empêcher le révérend Peters Town d'entendre ce qui se disait dans l'entre-pont.

Or, comme il pouvait tout aussi bien supposer que la péniche était pleine d'Irlandais, il était présumable qu'il continuerait à se tenir tranquille.

Donc, une fois en route, et lui tenant, la barre, Harris était sûr de son plan, c'est-à-dire de la réalisation de cette idée qui venait de lui passer par l'esprit. Cette idée, comme on va le voir, était fort simple. Harris s'était dit :

– Je connais la Tamise comme le quartier de Drury lane, où j'habite depuis quinze ans. Je sais qu'à l'embouchure du fleuve il y a des rochers à fleur d'eau, que les pilotes évitent avec soin. Je passerai au travers avec mon habileté merveilleuse, et je me gagnerai ainsi la confiance de mes compagnons, qui ne se défieront plus de moi. Mais, un peu plus loin, à un quart de lieue des côtes, il y a un autre récif ; je gouvernerai droit dessus, et la péniche sombrera. Je suis assez bon nageur pour gagner la côte à la nage, et probablement mes compagnons en feront autant. Il n'y aura que le prêtre qui, enfermé à fond de cale, se noiera. Le maître m'avait commandé de le garder prisonnier ; mais, à l'impossible nul n'est tenu. Je le noie, c'est tout ce que je puis faire.

Et dès lors, Harris parut accepter avec empressement les offres du matelot Robert. Les mâts, couchés sur le pont, furent redressés et gréés ; puis on attendit le convoi de chevaux. Le convoi arriva un peu après six heures, et fut embarqué immédiatement. Les premiers rayons du jour perçaient le brouillard, lorsque Robert prenant le commandement de la péniche, ordonna l'appareillage, et bientôt après, la péniche, toutes voiles dehors, quitta le mouillage de Rotherithe et s'élança sur les flots de la Tamise. Une heure plus tard, Robert disait à Nichols, en lui montrant Harris qui tenait la barre :

– Je crois que nous avons fait là une fière rencontre. C'est un matelot fini.

– Oui, mais il me déplaît, murmura Nichols.

Le révérend Peters Town était toujours à fond de cale et personne n'avait songé à y descendre.

XXXI

Déjà la péniche avait passé devant Gravesend et approchait de l'embouchure de la Tamise ; déjà Harris était sûr du triomphe, et le matelot Robert, embauché par M. Manning comme capitaine, s'extasiait sur son habileté à tenir la barre, lorsque Nichols, qui n'était pas un travailleur de premier ordre, se dit :

– Je ne me suis pas encore reposé, je vais descendre dans l'entre-pont, et je dormirai un brin sur la paille, entre deux chevaux.

Le hasard voulut que la place qu'il choisit pour son lit de repos fût tout auprès du panneau de la cale.

– Hé ! hé ! dit-il, c'est pourtant là que j'avais enfermé Shoking, et que cet imbécile de Mac Ferson l'a laissé échapper.

Et faisant cette réflexion, il se souvint que dans la cale, il devait y avoir un amas de paille, et qu'il y serait mieux, et plus confortablement encore que dans l'entre-pont. Il ouvrit donc le panneau et se laissa glisser dans les ténèbres. Mais ses pieds, au lieu de toucher le sol, heurtèrent un corps mou, et, tout aussitôt, il entendit une sorte de gémissement.

– Par Saint-George ! s'écria-t-il, il y a quelqu'un ici !

– Oui, répondit une voix, il y a quelqu'un qui fera la fortune de celui qui lui viendra en aide.

Nichols était un homme de sang-froid. Il frotta une allumette sur son pantalon en guenilles ; la flamme pétilla et il aperçut alors le révérend garrotté et couché sur le dos.

– Un prêtre ? murmura-t-il, aussi vrai que je me nomme Nichols.

– Nichols ! s'exclama le révérend, tu te nommes Nichols ? Tu as connu John le rough ?

– C'était mon ami.

– Alors, dit le révérend, c'est toi qui recherchais John Colden.

– Oui, dit encore Nichols.

Peters Town comprit que le ciel ou plutôt l'enfer lui envoyait un secours.

– Nichols, dit-il, si tu me délivres, tu auras deux cents livres demain.

– Deux cents livres !

– Oui, c'est l'homme gris et ces abominables Irlandais qui m'ont enfermé ici.

Nichols s'empressa de débarrasser le révérend de ses liens.

– Oui, certes, dit-il, je veux vous délivrer, mais comment ? Il y avait un homme qui vous gardait à bord de la péniche.

– Oui, un Irlandais appelé Harris.

– C’est lui qui tient la barre, dit Nichols, et certainement il aura assez d’ascendant sur les autres pour vous retenir ici.

Puis Nichols eut une inspiration :

– Savez-vous nager ? dit-il.

– Un peu.

– Alors je vous délivrerai et je vous sauverai. Ne bougez pas, tenez-vous tranquille et comptez sur moi.

Nichols regrimpa dans l’entre-pont et ferma le panneau. Une seconde après il était sur le pont. La péniche venait d’entrer dans cette partie de la Tamise qui, voisine de l’embouchure, est souvent, en hiver, chargée de brumes épaisses. Harris tenait toujours la barre.

– Il ne quittera pas son poste en ce moment, pensa Nichols.

Et il sonda du regard l’épaisseur de la brume qui masquait les côtes.

La péniche était à peu près en face de Stanford. Nichols redescendit dans l’entre-pont, souleva de nouveau le panneau de la cale et dit au révérend qu’il avait débarrassé de ses liens :

– Vite ! montez !

Peters Town se hissa dans l’entre-pont.

– Ôtez vos habits et vos souliers, dit encore Nichols.

Le révérend obéit. Alors Nichols ouvrit un sabord.

– Si les forces vous manquent, dit-il, je vous soutiendrai. Ne craignez rien, j’ai sauvé plus d’un homme qui se noyait.

Et il poussa le révérend, qui sauta résolument à l’eau. Puis Nichols s’élança après lui dans la Tamise. La brume était si épaisse que ceux qui étaient sur le pont n’entendirent qu’un bruit sourd. Mais ils ne virent rien…

XXXII

Quinze jours s’étaient écoulés depuis le jour où l’homme gris stupéfait, constatait la disparition de la péniche et du révérend, et où celui-ci s’était sauvé à la nage en compagnie du rough Nichols. Pendant ces quinze jours bien des événements avaient eu lieu. D’abord Shoking était redevenu blanc ; ensuite on avait instruit deux procès criminels, celui de John le rough, le meurtrier de Paddy et celui de mistress Fanoche, la nourrisseuse d’enfants. John avait été pendu la veille devant la prison de Horsemonger. L’exécution de mistress Fanoche était pour ce jour-là même où nous retrouvons Shoking et l’homme gris. Il était six heures du matin, nuit encore par conséquent ; et une pluie fine se dégageait du brouillard.

Cependant grande était l’agitation dans la cité. Aux environs de Newgate street et d’Old-Bailey, immense la foule, et il fallait jouer des coudes pour se frayer un passage au travers de ce monde avide de spectacles sanglants et d’émotions. Tous les public-houses étaient ouverts et pleins de buveurs. Il y en avait même un au coin d’Old-Bailey dont le publican avait loué toutes les fenêtres à des lords, à des gentlemen et à des ladies. Les fenêtres se louent, à Londres, pour une exécution, comme à Paris une stalle d’Opéra. Or, parmi les gens élégants qui venaient dans cette maison dont nous parlons, assister au supplice de mistress Fanoche se trouvait une élégante personne dont le visage était couvert d’un voile épais, mais dont la taille svelte annonçait la jeunesse, et les cheveux luxuriants, la beauté. Elle avait loué pour elle et sa femme de chambre, une croisée tout entière à l’étage au-dessus du public-house, et elle était arrivée à quatre heures du matin, alors que la foule encore clair-semée, permettait aux voitures d’approcher.

Le premier étage, dont le public-house proprement dit composait le rez-de-chaussée, était destiné à des meetings et des repas de corps. Aussi était-ce une longue et vaste salle percée de dix croisées donnant toutes sur Old Bailey ; or, cette salle était pleine lorsque six heures sonnèrent.

La femme au voile épais et sa camérière étaient donc à leur fenêtre et assistaient avec un empressement et une curiosité dignes en tous points du peuple anglais, à la construction de l’échafaud. Toutes les fenêtres louées étaient occupées, sauf une seule. Il avait suffi cependant de placer dessus une pancarte annonçant qu’elle avait un locataire, pour que personne ne songeât à s’en emparer. Or, la femme au voile épais occupait précisément la croisée voisine. De temps en temps elle tournait à demi la tête vers la porte de la salle. On eût dit qu’elle était plus curieuse de savoir à qui cette fenêtre appartenait pour une heure, qu’elle n’était friande du sinistre spectacle qu’on préparait sur la petite place triangulaire d’Old-Bailey.

Enfin, nous l’avons dit, six heures sonnèrent. Presque aussitôt deux nouvelles personnes entrèrent dans la salle. Il y eut parmi celles qui s’y trouvaient déjà un moment

d’étonnement et presque un mouvement de curiosité. Ces deux personnes étaient des gens du peuple, un homme encore jeune, un autre plus vieux, de véritables roughs en guenilles et qui venaient, de par la toute-puissance de la liberté anglaise, s’asseoir, pour leur argent, au milieu de ces gentlemen et de ces ladies. Quelques-unes de ces dernières laissèrent même échapper un geste de répugnance.

Une seule personne ne broncha point, c’était la femme au voile épais. Or, ces deux nouveaux venus qui avaient sans doute donné plus d’un coup de poing pour se frayer un passage à travers la foule qui encombrait les abords de Newgate, n’étaient autres que Shoking et l’homme gris. Ce dernier était venu, dans la journée précédente, vêtu en gentleman et avait loué sa fenêtre, puis il avait parcouru des yeux la liste que lui avait présentée le publican et qui contenait les noms des personnes qui avaient déjà loué des fenêtres. Un de ces noms l’avait fait tressaillir et il n’avait pu s’empêcher de murmurer :

– Enfin, je vais donc la retrouver quelque part.

Or donc, l’homme gris et Shoking, qui avaient eu leurs raisons sans doute pour se vêtir ainsi, venaient de faire leur apparition, au moment même où l’échafaud était dressé. Les aides de Calcraff allaient et venaient à l’entour, portant des torches, et sur la plate-forme on aurait pu voir le pauvre Jefferies plus pâle encore qu’à l’ordinaire. La femme au voile s’était penchée au dehors. L’homme gris en fit autant. Tout à coup la lueur d’une torche éclaira son visage une seconde et la femme au voile étouffa un cri de surprise : alors l’homme gris s’approcha et avec une courtoisie que ses haillons semblaient vouloir démentir :

– Ne serait-ce pas à miss Ellen Palmure que j’aurais l’honneur de parler ?

– Silence ! murmura-t-elle d’une voix émue.

En voyant le prétendu rough s’approcher de cette élégante personne, les ladies et les gentlemen croyaient deviner la vérité. Le rough n’était autre qu’un excentrique gentleman empruntant au peuple anglais ses haillons pour mieux voir à son aise pendre mistress Fanoche la nourrisseuse d’enfants. Et l’homme gris et miss Ellen causèrent dès lors familièrement et personne ne fit plus attention à eux.

… … … … …

XXXIII

Que disaient donc entre eux miss Ellen et l'homme gris ? Dès les premiers mots, l'entretien avait pris une tournure tout à fait distinguée et même chevaleresque. Cet homme en guenilles s'était approché de la patricienne en lui disant :

– J'étais sûr, miss Ellen, de vous trouver ici.

Miss Ellen eut un dernier éclair dans les yeux, puis elle tendit sa main à l'anglaise à son ennemi.

– Pouvez-vous douter, fit-elle, que je vinsse à votre triomphe ?

– Ah ! c'est juste, dit-il en souriant.

– Vous êtes la cause de la mort de cette pauvre nourrisseuse d'enfants, hein ?

– Mon Dieu ! répliqua-t-il en souriant toujours, puisque j'ai usurpé un bout du rôle de la Providence, il faut bien que je le joue en conscience.

Voyons n'a-t-elle pas mérité la mort ? et toutes les innocentes créatures qu'elle a martyrisées n'ont-elles par le droit d'être vengées ?

– Incontestablement.

– Il y a bien longtemps que je n'ai eu l'honneur de vous rencontrer, miss Ellen.

– Quinze jours au moins, cher.

– Me haïssez-vous toujours ?

– Plus que jamais.

L'homme gris tenait toujours dans sa main la main de miss Ellen, et il lui sembla que cette main tremblait légèrement.

– Ah ! vraiment, fit-il, vous me haïssez ?

– De toute mon âme.

– Tant mieux !… l'heure approche.

– L'heure où je vous aimerai ?

– Oui.

Elle ne répondit pas ; mais quelque chose comme un soupir souleva sa poitrine. Puis comme si elle eût voulut se donner une contenance, elle regarda l'heure à sa montre.

– Nous avons sept ou huit minutes encore, dit-elle, me permettez-vous une question ?

– Parlez, miss Ellen.

– Vous avez donc mis mon cher petit cousin en sûreté ?

– Oui certes, et je puis vous donner de ses nouvelles, il est en France, dans une pension où on l'élève et où on en fera un homme. Vous verrez, miss Ellen. Quand il en sera temps, l'Irlande aura en lui un chef digne d'elle.

Il tenait toujours la main de miss Ellen et cette main continuait à trembler.

– Monsieur, reprit-elle, puisque vous m'avez donné des nouvelles de Raph, pourriez-vous me dire ce que vous avez fait du révérend Peters Town !

L'homme gris tressaillit ; son regard pesa sur miss Ellen comme s'il eût voulu descendre au fond de son âme, en scruter les pensées les plus secrètes et mettre sa sincérité à la torture.

– Vous ne le savez donc pas ! dit-il enfin, voyant que miss Ellen continuait à le regarder avec curiosité.

– Depuis le jour où vous m'êtes apparu sous le nom de M. Simouns, je ne l'ai plus revu, dit-elle.

Pour la première fois, peut-être, cet homme qui savait lire au fond des cœurs, se trompa. Il crut que miss Ellen disait vrai.

– Miss Ellen dit-il, j'ai enlevé le révérend comme j'avais fait de l'enfant, et cela le même soir. Je l'ai enfermé à bord de la péniche *Manning*, sous la garde d'un géant appelé Harris.

Malheureusement on a eu besoin de la péniche pour transporter des chevaux en France. Alors Harris n'a pas trouvé d'autre moyen de conserver son prisonnier que d'accepter à bord le rôle de pilote.

Miss Ellen paraissait écouter l'homme gris avec avidité. Celui-ci continua.

– La péniche a pris le large et descendu la Tamise. À Hampsteadt, un brouillard épais couvrait le fleuve, mais ce brouillard servait les projets d'Harris. Cependant, à un certain moment, il a entendu comme le bruit de deux corps qui tombent à l'eau, et il a soupçonné qu'un des hommes de l'équipage avait délivré le révérend qui était enfermé dans la cale et que tous deux s'étaient sauvés par un sabord. Mais, comme il ne pouvait quitter la barre, il lui a été impossible de vérifier le fait. Alors il a donné suite à son projet.

– Ah ! il avait un projet !

– Oui. Une fois en pleine mer il a dirigé la péniche sur un écueil, et elle a sombré. La brune était si épaisse que Harris, qui s'est sauvé à la nage, n'a pu savoir si ses compagnons s'étaient tous noyés. Mais nous avons tout lieu d'espérer que le révérend…

L'homme gris fut interrompu par une immense clameur de la foule. Mistress Fanoche venait d'apparaître sur l'échafaud. Elle criait et pleurait, et se débattait aux mains des aides de Calcraff.

Ce fut rapide comme l'éclair. Le bonnet noir s'enfonça sur ses yeux, la trappe joua… Mistress Fanoche se balança dans l'espace.

Alors l’homme gris entraîna miss Ellen loin de la croisée.

– Eh bien ! dit-il.

– Oh ! fit-elle avec une émotion qui le fit tressaillir, vous êtes un homme terrible… je vous hais, mais je vous admire…

Et elle voulut s’esquiver au milieu de cette foule de curieux qui avait envahi la salle du public-house. Mais il la retint.

– Je voudrais vous voir, dit-il, donnez-moi un rendez-vous !

– Oseriez-vous donc y venir !

– Oui, car vous allez m’aimer, si vous ne m’aimez déjà.

– Eh bien ! fit-elle, avec une voix qui tremblait d’émotion, si vous l’osez, venez dans le souterrain qui vous a servi à pénétrer une fois chez moi.

– Quand !

– Demain.

– À quelle heure !

– Minuit.

– J’y serai.

Et l’homme gris la salua et fit signe à Shoking de le suivre.

Le lendemain, en effet, un peu avant minuit, une barque se détacha de la rive droite de la Tamise et glissa silencieusement dans le brouillard. Deux hommes la montaient : Shoking et l’homme gris. Shoking assis à l’avant, maniait les deux avirons. Debout, à l’arrière, l’homme gris, tête nue, enveloppé dans un manteau couleur de muraille, paraissait absorbé par une rêverie profonde. La barque descendait au fil de l’eau et le brouillard était si épais que les réverbères du pont de Westminster apparaissaient, dans l’éloignement, comme des charbons couverts de cendres. Shoking soupirait de temps à autre. Tout à coup, et comme ils approchaient du pont, il dit vivement :

– Maître, c’est donc bien vrai ? Vous allez à ce rendez-vous ?

Cette question directe arracha l’homme gris à sa contemplation.

– Sans doute, dit-il.

Shoking eut un nouveau soupir.

– À votre place, murmura-t-il, je sais bien ce que je ferais.

– Que ferais-tu ?

– Je n’irais pas.

– Ah ! et pourquoi ?

– Je craindrais un piége.

Un sourire passa sur les lèvres de l’homme gris, mais il ne répondit pas. Shoking ne se tint pas pour battu.

– Qu’est-ce que vous voulez ! dit-il, on n’est pas maître de ses pressentiments.

– Ah ! tu as des pressentiments ?

– Oui, maître.

– Quels sont-ils ?

– J’ai l’idée que si vous allez plus loin…

– Eh bien ?

– Il vous arrivera malheur.

L’homme gris haussa les épaules ; puis il tira sa montre, et en approcha son cigare, dont il se fit un flambeau pour voir l’heure.

– Minuit moins un quart, dit-il. Au lieu de bavarder, ami Shoking, fais-moi le plaisir de nager plus vigoureusement. Il ne faut pas faire attendre miss Ellen.

– Vous croyez à donc l’amour de cette vipère ?

– Oui.

Shoking leva les yeux aux ciel, et il eut un regard qui voulait dire :

– Pardonnez-lui, mon Dieu ! mais l’amour le rend aveugle. Ce n’est pas miss Ellen qui l’aime, c’est lui qui est fou.

– Hâte-toi ! dit brusquement l’homme gris, comme s’il eût deviné les secrètes pensées de Shoking.

Shoking se mit alors à frapper l’eau de ses deux avirons avec une sorte de rage, et comme s’il eût eu hâte à quelque tragique dénoûment. L’homme gris était retombé dans sa rêverie. La barque rasa les murs du Parlement, passa sous la dernière arche du pont, du côté de la rive gauche, puis vint stopper à ce même endroit où elle s’était arrêtée déjà, cette nuit-là où l’homme gris avait pénétré dans l’hôtel Palmure par le souterrain. La Tamise avait grossi et l’homme gris fit cette remarque, qu’à la marée haute l’eau monterait jusqu’à l’orifice du souterrain. Shoking, désespérant d’arrêter son maître, avait saisi l’anneau de fer enfoncé dans une des pierres de la digue. Puis, au moyen d’une corde, il y avait fixé la barque de telle sorte que l’homme gris pouvait atteindre l’entrée du boyau en se haussant sur le banc où tout à l’heure il était assis avec Shoking.

– Tu vas m’attendre, dit-il.

– Ainsi, maître, dit Shoking, tentant un dernier effort, vous ne me croyez pas ?

– Non.

– Vous croyez à l’amour de miss Ellen ?

– J’en serai sûr dans une heure.

Shoking leva un dernier regard vers le ciel nuageux, comme pour le prendre à témoin de la folie de son maître.

– Avez-vous vos pistolets, au moins ? dit-il encore.

– Non.

– Votre poignard.

– Pas davantage.

– Mais c’est de la folie ! s’écria Shoking au désespoir.

– Imbécile ! dit l’homme gris, où as-tu vu qu’on allait armé à un rendez-vous d’amour ?

En même temps, il saisit à deux mains la pierre qui servait d’entablement à l’orifice du souterrain, se hissa lestement dessus et dit :

– Attends-moi !

Puis, Shoking le vit disparaître et se trouva seul…

– Oh ! j’ai peur… j’ai peur… murmura-t-il alors.

XXXV

Shoking avait peur… Non pour lui, à cette heure, bien que nous ayons pu voir que Shoking tenait assez à la vie et n'en faisait nullement fi ; mais il s'oubliait, en ce moment, pour ne songer qu'à l'homme gris. Or, cela tenait peut-être à ce que Shoking n'ayant jamais été ni beau ni riche, ne s'était pas par conséquent jamais trouvé l'enfant gâté du beau sexe, mais il ne croyait guère à l'amour et estimait que la femme n'a d'autre mission sérieuse en ce monde que de tromper l'homme du soir au matin. Et quand il fut seul dans la barque. Shoking soupira de plus belle et se dit :

– Décidément, il n'y a pas d'homme complétement fort. Chacun a sa faiblesse, et mon pauvre maître, l'homme gris a la sienne. Il croit à l'amour ! Moi j'ai dans l'idée qu'il va donner tête baissée dans un piége que lui a tendu ce diable en jupons qui nous a déjà joué tant de mauvais tours… Et je n'ai plus qu'un espoir, c'est qu'une fois dans le piége, il s'en tirera.

Ceci n'était pas, au demeurant, trop mal raisonné, attendu que si Shoking croyait au piége, il n'abandonnait pas sa foi robuste dans les ressources prodigieuses de l'homme gris. Il y avait bien un quart d'heure que celui-ci était entré dans le souterrain. Les suppositions les plus épouvantables s'étaient tout à coup présentées à l'esprit troublé de Shoking. D'abord il avait cru qu'on allait assassiner l'homme gris, et qu'il entendrait ses cris d'agonie ; puis il s'était imaginé que le souterrain était plein de barils poudre et qu'on allait le faire sauter, puis encore une foule d'autres dénoûments tragiques. Mais rien de tout cela n'arrivait, et le plus grand calme paraissait régner dans le souterrain. Cependant tout à coup, un bruit frappa l'oreille inquiète de Shoking. Ce bruit ne venait pas du souterrain, mais bien du milieu de la Tamise, et c'était un bruit d'avirons frappant l'eau avec une cadence et une régularité parfaite. Shoking se dit :

– Ce sont des mariniers ou des pêcheurs, ou peut-être même des agents de police du bateau le *Royalist*. Tenons-nous tranquille, ils ne me verront pas.

Le bruit cependant, devenait plus distinct et la barque paraissait approcher de plus en plus, viendrait raser la berge au point de se trouver bord à bord avec celle de Shoking.

Cependant elle se rapprochait de minute en minute. Shoking ne la voyait pas encore, mais il entendait un murmure confus de voix se mêler au bruit des avirons. Enfin, tout à coup, elle déchira le brouillard et apparut aux yeux de Shoking. Alors celui-ci se coucha à plat ventre dans le canot. Mais la barque gouvernait droit sur lui. Une vague inquiétude s'empara alors de Shoking. Il y avait trois hommes dedans : un qui se tenait debout à l'arrière ; deux autres qui nageaient. La nuit était noire, on le sait ; mais si Shoking ne pouvait voir le visage de ces trois hommes, il entendit tout à coup une voix qui le fit

tressaillir. Cette voix, il l’avait entendue déjà ; et cependant, il ne pouvait dire encore quel était l’homme à qui elle appartenait.

– Oui, disait-elle, c’est pour demain matin.

– Ça va bien à Newgate, répondit une autre voix, celle du second batelier sans doute, mais qui était tout à fait inconnue à Shoking.

– Hier, on a pendu la nourrisseuse. Demain…

– Demain, reprit la première voix, ce sera le tour de ce pauvre John.

Cette fois, un souvenir traversa le cerveau de Shoking. Il savait enfin quelle était cette voix. C’était la voix de Nichols. Et la barque avançait toujours, et l’épouvante s’empara de Shoking, qui n’osait bouger et se disait :

– S’ils me reconnaissent, je suis perdu !

En effet, en ce moment-là, Shoking se repentait amèrement d’avoir quitté cette bonne peau noire dans laquelle l’homme gris l’avait fait entrer. Tout à coup Nichols et son compagnon donnèrent un dernier coup d’aviron et la barque vint heurter le canot de Shoking, qui se redressa éperdu, tant la secousse avait été violente !…

XXXVI

En se redressant, Shoking avait obéi à une inspiration. Oubliant l'homme gris pour ne songer qu'à sa propre conservation, il avait voulu se jeter à l'eau et se sauver à la nage. Cela eût été facile peut-être, en admettant que la barque de Nichols eût heurté la sienne par hasard. Il était évident qu'alors Shoking avait le temps de se précipiter dans la rivière avant qu'on l'eut reconnu. Mais, hélas ! le hasard n'était pour rien dans cette rencontre, comme on le va voir. À peine Shoking était-il debout que Nichols sauta dans le canot et prit le malheureux à la gorge. Shoking jeta un cri et voulut se débattre.

– Me reconnais-tu, dit Nichols !

Shoking se débattit encore ; mais alors, l'homme qui se tenait debout dans la barque, dit d'une voix impérieuse :

– Garrottez-moi ce drôle…

Et Shoking reconnut la voix du révérend Peters Town, comme il avait reconnu celle de Nichols.

– S'il crie, tue-le ! dit encore le prêtre.

– Les morts reviennent, pensa Shoking, dont les cheveux se hérissaient.

– Tu es cause de la mort de John qu'on va pendre demain matin, dit Nichols, mais tu auras ton compte tout à l'heure.

– Grâce ! balbutia Shoking.

– Vous ferez de ce garçon ce que vous voudrez plus tard, dit le révérend. Pour le moment, contentez-vous de le réduire à l'impuissance.

Nichols était assisté d'un solide gaillard. Tous deux se jetèrent sur Shoking, le renversèrent, et en un tour de main il fut garrotté et on lui mit un mouchoir dans la bouche pour l'empêcher de crier.

– Maintenant, dit le révérend, poussez votre barque jusque sous l'escalier du pont de Westminster. On m'attend chez lord Palmure.

Nichols et son compagnon repassèrent dans la barque, laissant Shoking dans le canot. Bien qu'il fût réduit à une impuissance complète, Shoking reprit courage en les voyant s'éloigner. Un moment même il espéra que l'homme gris reviendrait assez à temps pour le délivrer. Mais son espérance fut encore déçue. En trois coups d'aviron la barque de Nichols alla heurter la première marche de l'escalier du pont de Westminster. Alors le révérend quitta la barque, et la Tamise, portant sa voix comme un écho, Shoking l'entendit qui disait :

– Vous savez ce que vous avez à faire à présent ?

– Oui, Votre Honneur, répondit Nichols.

Shoking, qui était parvenu à soulever sa tête jusqu'au niveau du bordage de son canot, vit alors le révérend mettre le pied sur l'escalier et monter rapidement, tandis que la barque virait de bord et revenait en droite ligne sur le canot.

– Ah ! pensait Shoking éperdu, c'est pourtant le maître qui l'a voulu. Du moment où le révérend n'est pas noyé, et où on l'attend chez lord Palmure, c'est que l'homme gris est tombé dans un piége. Il est perdu, et moi aussi.

Nichols revint et son compagnon et lui passèrent de nouveau dans le canot. Seulement, ils avaient chacun à la main un instrument dont Shoking ne put tout d'abord définir la nature et la destination, mais qui ressemblait à un énorme bâton.

– Ah ! ah ! mon camarade, ricana Nichols, tu as voulu nous jouer des tours, au révérend Peters Town et à moi. Eh bien ! tu verras tout à l'heure, ce qu'il en coûte.

En même temps, il brandit l'instrument qu'il avait à la main et Shoking entendit un bruit sourd. Cet instrument, qui n'était autre qu'un pieu en fer venait de heurter la pierre qui servait d'entablement à l'orifice du souterrain.

– À la besogne ! répéta le compagnon de Nichols.

Et tous deux se mirent à attaquer vigoureusement les pierres de la digue. Alors Shoking domina sa propre épouvante pour ne plus songer qu'au maître. Il avait compris ! …

Nichols et l'homme qui était avec lui attaquaient la digue de façon à élargir la brèche du souterrain jusque au-dessous du niveau de l'eau ; et l'eau se précipiterait alors dans le souterrain… Et l'homme gris serait noyé !… Et l'âme de Shoking s'éleva tout à coup jusqu'aux attitudes de la prière, et ses lèvres murmurèrent :

– Mon Dieu ! mon Dieu ! vous qui protégez l'Irlande, ne nous sauverez-vous donc point ?

Mais Nichols et son compagnon continuaient leur besogne ; les pierres se détachaient une à une, et tout à coup le canot dans lequel Shoking était couché fut pris et agité comme par un tourbillon. La Tamise se précipitait en bouillonnant dans le boyau souterrain, où l'homme gris était allé follement à un rendez-vous d'amour…

XXXVII

Suivons maintenant l'homme gris que Shoking avait en vain essayé de retenir. L'homme gris, sans armes, ayant même laissé son manteau dans le canot était résolument entré dans ce souterrain qui passait sous une partie de Belgrave square et aboutissait à l'hôtel Palmure. Si on se souvient de la promenade nocturne que miss Ellen, son père et Paddy, qui portait un flambeau, avaient faite quelques jours auparavant, on se rappellera la conformation exacte du souterrain. Si on le suivait en partant du côté de la rivière, on trouvait un plan incliné qui montait légèrement jusqu'à cette salle ronde dans laquelle descendait, comme un puisard, l'escalier qui prenait naissance derrière le mur du cabinet de lord Palmure. Cette salle ronde, entièrement taillée dans le roc et la pierre, avait dû, comme lord Palmure, l'avait expliqué à sa fille, servir de lieu de réunion aux partisans du roi Charles I^er^, alors qu'ils travaillaient à le sauver. Il s'y trouvait trois issues : l'une, qui était la continuation du souterrain jusqu'à la Tamise, l'autre, qui menait à l'escalier, et une troisième, qui avait été murée, mais dont on apercevait parfaitement encore l'ouverture par les joints des pierres rapportées en forme de cintre. L'homme gris fit d'abord quelques pas dans les ténèbres ; puis, comme il avançait toujours, un rayon de lumière le frappa au visage.

Le souterrain, on s'en souvient sans doute, décrivait une courbe légère tout en montant, et cela expliquait pourquoi l'homme gris avait d'abord marché dans l'obscurité.

– Elle m'attend ! se dit-il.

Et il doubla le pas. À mesure qu'elle avançait, la lumière devenait plus vive, mais elle était sans rayons ; on eût dit la clarté de la lune par une belle nuit d'été, sur les collines de quelque pays méridional. L'homme gris avançait toujours. Tout à coup, il s'arrêta, un peu étonné, et comme ébloui. Il était au seuil de la salle ronde ; mais de la salle ronde métamorphosée par la baguette de quelque fée invisible. Ce n'était plus un souterrain, c'était un boudoir. Un boudoir éclairé par une lampe à globe dépoli, tendu d'étoffes de soie aux couleurs harmonieuses, jonché d'un épais tapis, garni de meubles élégants. Miss Ellen avait, en une nuit et une journée, converti ce lieu mystérieux en une petite salle au demi-jour voluptueux, et telle que l'homme le plus épris aurait pu la rêver pour y recevoir son idole. Un sourire lui vint aux lèvres, et il entra dans le boudoir improvisé.

– J'arrive le premier, se dit-il.

En effet, la salle était vide encore. Mais l'homme gris avait fait quelques pas à peine, que miss Ellen parut. Elle avait mis une robe de velours noir qui rehaussait encore l'éclat de ses épaules blanches et de ses bras nus. Sa luxuriante chevelure dénouée retombait en boucles confuses des deux côtés de son col de cygne. Elle vint à l'homme gris et lui dit en lui tendant la main :

– C’est bien. Vous êtes exact.

Et elle se pelotonna comme une belle tigresse au fond d’une ottomane, lui indiqua un siége auprès d’elle, et dit encore :

– M’aimez-vous toujours, monsieur.

– Comme vous m’aimez, répondit-il.

Et il se mit à genoux devant elle et se mit à lui parler cette langue éloquente et séductrice de la passion, qu’on ne parle que de l’autre côté du détroit, c’est-à-dire en France et en Italie, et que les Anglais ignoreront toujours. Mais soudain, miss Ellen l’interrompit par un éclat de rire.

– Oh ! fou que vous êtes ! dit-elle.

Il se releva lentement, mais sans surprise.

– En vérité ! dit-il, vous trouvez que je suis fou ?

– Oui, fou et niais.

– Vraiment ? et pourquoi ?

– Mais parce que, fit-elle d’une voix qui devint sifflante et moqueuse, tandis qu’un regard plein de haine jaillissait de ses yeux, parce que vous avez pu croire un seul instant que je vous aimerais…

– Je le crois encore, dit-il.

Et il lui prit la main et y posa ses lèvres. Miss Ellen avait maintenant un rire de damnée :

– Savez-vous, fit-elle, que vous êtes tombé dans un piége ?

– Ah ! dit-il.

– Un piége d’où l’Irlande entière ne saurait vous tirer. Je vous ai pourtant prévenu, dit-elle encore, je vous ai dit hier : prenez garde ! oserez-vous donc venir ?

– C’est vrai, dit froidement l’homme gris, et je suis venu.

Elle montra du doigt la porte de l’escalier.

– Tenez, dit-elle, la maison de mon père et cet escalier sont pleins de policemen et de soldats.

– En vérité ! fit-il avec calme.

– Et peut-être, continua-t-elle, pensez-vous qu’il vous sera facile de vous en aller par là…

Et elle désignait l’entrée du souterrain qui descendait à la Tamise. L’homme gris ne répondit pas. En ce moment on entendit un bruit sourd qui ressemblait au roulement lointain du tonnerre.

– Entendez-vous ce bruit dit encore miss Ellen.

– Oui, dit l’homme gris, c’est le fleuve qui entre dans le souterrain et qui va monter lentement jusqu’ici, de telle sorte qu’il me reste à choisir : ou me noyer, ou me livrer aux policemen…

– Ah ! vous savez cela ? dit-elle avec un rire de démon…

– Je le sais depuis ce matin.

– Et vous êtes venu ?

– Vous le voyez.

– Mais vous êtes fou !

– Non, car vous me haïssiez ce matin, il y a une heure, tout à l’heure encore, dit-il froidement ; et maintenant que je suis perdu, vous allez m’aimer !

Et il courba soudain miss Ellen sous la flamme magnétique de son regard. Le bruit sourd augmentait et la Tamise montait toujours…

XXXVIII

Que se passa-t-il alors ? Ceux-là seuls qui comprennent ce pouvoir mystérieux qu'on appelle le magnétisme, pourraient le dire. Cela dura-t-il une minute, une heure ou un siècle ? Nul ne le sut. Mais tout à coup miss Ellen, vaincue, palpitante comme la colombe sous la serre de l'épervier, miss Ellen se jeta aux genoux de l'homme gris.

– Ah ! dit-elle, pardonne-moi… pardonne-moi… car je t'aime !…

Et elle disait vrai cette fois, car, tout à coup elle se releva et se suspendit brusquement à son cou.

– Mon Dieu ! dit-elle, mais il faut fuir… il le faut… sans cela… tu serais perdu… Ah ! mais il en est temps encore…

Et elle riait et pleurait en même temps. Et elle répétait :

– Fuis… mais, fuis ! mon bien-aimé… ou plutôt non, fuyons ensemble… emmène-moi… je te suivrai au bout du monde…

Et elle l'entraînait vers le souterrain ; et souriant, impassible, il la laissait faire et disait :

– Je savais bien que tu finirais par m'aimer…

Tout à coup, elle recula et poussa un cri. L'eau montait, écumante, terrible, amenant la mort avec elle.

– Trop tard ! s'écria miss Ellen.

– Trop tard, dit l'homme gris, souriant toujours.

Elle courut à cette porte qui avait été murée :

– Ah ! dit-elle, tu es fort, tu es habile, tu vas enfoncer cette porte… Tu l'enfonceras, n'est-ce pas ? Je ne sais pas où elle mène… mais qu'importe !

Et elle s'était ruée sur la porte murée et y ensanglantait ses ongles.

– C'est de la pierre, dit l'homme gris, impossible !

Et son front n'avait rien perdu de sa sérénité. Miss Ellen haletait, son front était ruisselant, son visage baigné de larmes, ses yeux lançaient des éclairs…

– Je savais bien que tu m'aimerais, dit encore l'homme gris, que cette pensée paraissait préoccuper uniquement.

La Tamise montait toujours, et le flot vint soudain leur mouiller les pieds, les forçant de se réfugier vers l'endroit le plus élevé de la salle ronde, qui était en même temps

l’entrée de cet escalier qui montait chez lord Palmure. Alors miss Ellen fut prise d’un véritable désespoir; puis, comme elle se tordait les mains, une inspiration lui vint:

– Ah! dit-elle, tu es assez brave, tu es assez fort, n’est-ce pas, pour passer sur le corps de trente misérables policemen? Prends tes pistolets, prends ton poignard…

– Je n’ai pas d’armes, dit-il simplement.

– Pas d’armes! s’écria-t-elle, tu n’as pas d’armes?

– Non.

Et il lui répéta ce qu’il avait déjà dit à Shoking:

– « Vient-on avec des armes à un rendez-vous d’amour? »

Alors folle, désespérée, semblable à une tigresse qui fait à ses petits un rempart de son corps, elle se plaça devant lui, enlaçant son cou de ses deux bras, se cramponnant à lui avec furie:

– Ils ne t’auront qu’après m’avoir tuée! dit-elle.

Et comme elle parlait ainsi, un bruit se fit entendre dans l’escalier, et le révérend Peters Town apparut sur la dernière marche, précédant les policemen.

– Arrêtez cet homme! ordonna-t-il.

Miss Ellen obéit à une dernière inspiration; elle tenta de séduire le cœur endurci de ce prêtre.

– Laissez-nous passer, dit-elle. Arrière! laissez-nous passer… au nom de Dieu… au nom de tout ce que vous avez de plus cher… grâce! grâce! je l’aime!…

Elle continuait à le masquer de son corps, le couvrant de larmes et de baisers.

Si elle avait eu un poignard, elle se fût ruée sur le révérend Peters Town et l’eût assassiné… Mais, comme l’homme gris, elle était sans armes. Et le révérend s’écria:

– Miss Ellen, il y a longtemps que j’ai prévu ce qui m’arrive aujourd’hui. Mais, je ne suis pas une femme, moi, j’ai l’âme virile, et je ne fais pas grâce à mes ennemis…

– Qu’on arrête cet homme!

Et, à ce dernier ordre donné d’une voix impérieuse, les policemen s’avancèrent vers l’homme gris et lui mirent la main sur l’épaule.

– Je suis prêt à vous suivre, répondit-il.

Il soutenait dans ses bras miss Ellen, éperdue et défaillante, et il attacha sur le révérend Peters Town un regard de défi.

– Elle vient de me perdre, dit-il, mais elle me sauvera un jour!

FIN DU QUATRIÈME VOLUME

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

–

Juillet 2007

–

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Christian, Jean-Marc, Coolmicro et Fred.

– Source :

Project Gutenberg www.gutenberg.org

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

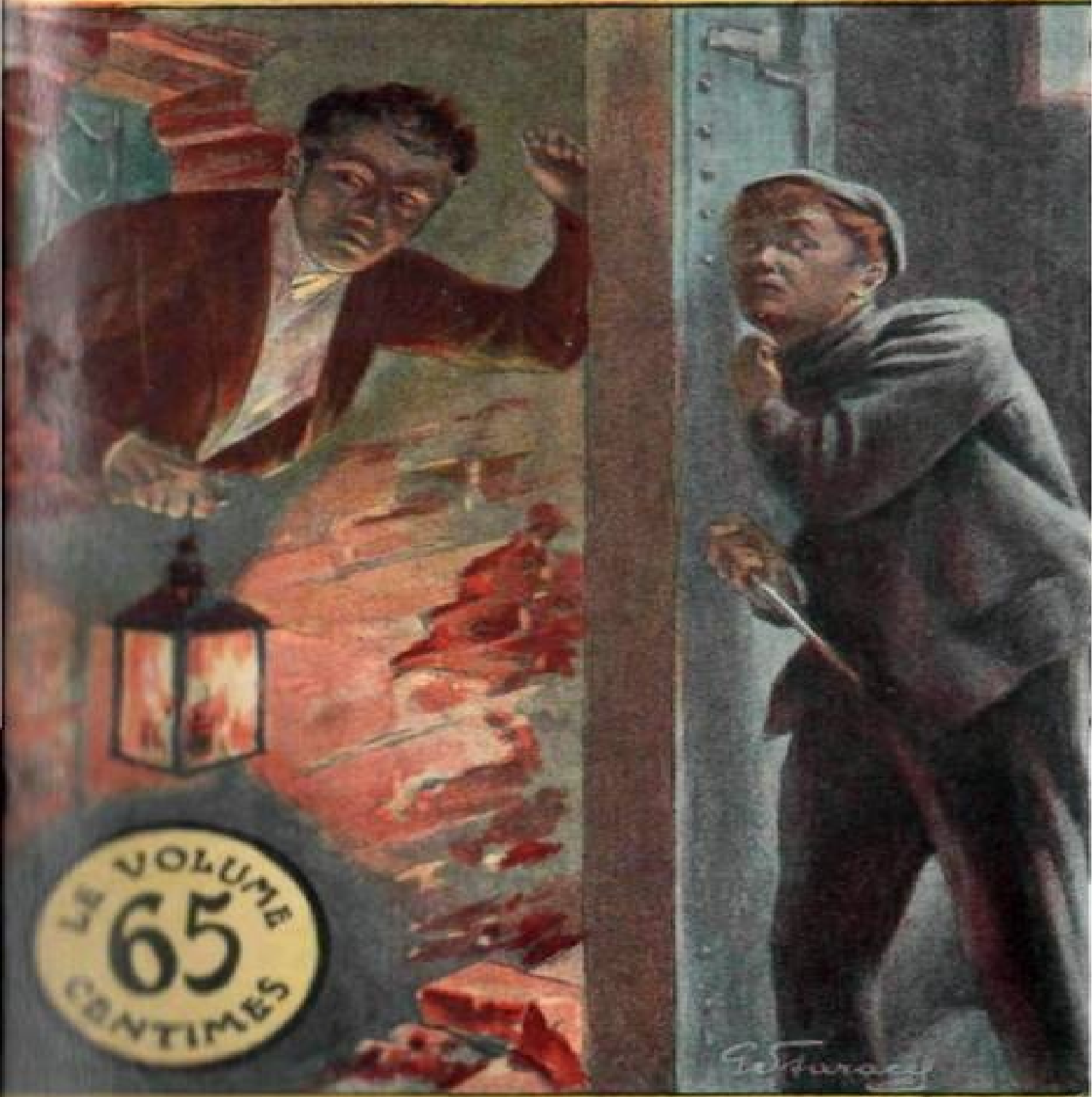
Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

ŒUVRES DE "PONSON DU TERRAIL

-ROCAMBOLE-

ROCAMBOLE EN PRISON



LE VOLUME 65 CENTIMES

LIBRAIRIE ÉDITEUR DU "LIVRE POPULAIRE" PARIS

Pierre Alexis Ponson du Terrail

ROCAMBOLE EN PRISON

Publication originale, sous le titre *Les Démolitions de Paris – La Petite Presse* – 21 février au 12 juin 1869 – 122 épisodes, en deux parties : *Les Amours du Limousin* et *La Captivité du maître*.

Texte établi d’après l’édition Arthème Fayard – février 1910 – le Livre populaire n° 18, XIV^{e} aventure de Rocambole publiée dans cette collection.

LES AMOURS DU LIMOUSIN

I

Le chantier était désert.

Au milieu des décombres de la maison démolie, au travers des pierres neuves récemment taillées pour la maison à reconstruire, flambait le feu de bivouac allumé par l'invalide, gardien du chantier et des matériaux.

La nuit était sombre, les bruits de la grande ville s'éteignaient, et la dernière voiture de bal était rentrée.

Car cela se passait, il y a quelques jours à peine, au milieu du Paris moderne, à deux pas du boulevard et de la colonne Vendôme, et sur l'emplacement de cette maison où Tahan étalait ses richesses artistiques et Basset ses écrins de perles fines et de diamants.

Avait-on mis Paris à feu et à sang ? Quelque horde barbare venue du Nord avait-elle conquis la reine des cités et semé sur son passage la misère et la désolation ? Cette lueur rougeâtre, qui se projetait sur un amas de décombres, était-elle le feu de nuit des vainqueurs ?

C'est l'image de la désolation et son chaos !

Un peu plus loin le calme enfiévré de Paris qui dort après une nuit de plaisir.

La horde barbare qui avait fait un monceau de ruines de la rue de la Paix, n'était autre qu'une troupe et de maçons et de Limousins inoffensifs.

Paris était conquis par le Limousin, et la rue Turbigo passait.

Si le jour eût paru, on eût pu voir une longue brèche partant du boulevard des Capucines et se prolongeant jusqu'à la rue de Choiseul.

D'un côté, les vieilles maisons tombaient en poussière ; de l'autre, s'élevaient des constructions nouvelles qui montaient peu à peu, hérissées d'échafaudages supportant une légion d'ouvriers de toute sorte.

Mais à cette heure, on eût dit un champ de bataille après l'enterrement des morts.

Partout le silence et l'obscurité, partout des décombres ; et en travers de cette ville saccagée, deux hommes qui veillaient auprès d'un feu allumé avec des poutres vermoulues et des persiennes en morceaux.

L'un de ces deux hommes était un invalide ; l'autre un pauvre diable de maçon, qui s'était couché devant le feu, roulé dans un lambeau de vieille couverture.

L'invalide était un soldat de Crimée, à qui les Russes avaient pris une jambe, dont la moustache était noire encore et le visage empreint d'une fière mélancolie.

On eût dit le dieu Mars condamné à un repos éternel.

Le maçon était un jeune homme ; il n'avait guère que vingt ans, avec cela de longs cheveux châtains, des yeux bleus et un visage ouvert et doux qui n'était pas sans énergie.

Bien qu'il eût travaillé tout le jour de son rude labeur, et qu'il dût être brisé de fatigue, il ne dormait pas.

Il se tournait et se retournait dans sa couverture, levant parfois la tête, et cherchant du regard dans l'espace et les ténèbres un objet et un point de repère mystérieux.

Puis un gros soupir lui échappait ; ses yeux se fermaient, mais le sommeil ne venait pas.

– Hé ! Limousin, lui dit l'invalide qui retira un moment de sa bouche le brûle-gueule qu'il fumait, sais-tu que tu es un singulier garçon ?

Le jeune homme tressaillit.

– Pourquoi donc ça, mon ancien ? dit-il, en se soulevant à demi et regardant l'invalide.

– Tes camarades s'en vont chaque soir, reprit le soldat amputé, les uns tirent vers les Batignolles, les autres vers La Chapelle ou Belleville, chacun regagne son garni…

– Et moi je reste ici, n'est-ce pas ?

– Comme si le patron avait besoin de toi pour garder le chantier ! Est-ce que je ne suffis pas, moi qu'on paye pour cela ?

– Si je reste ici, dit le maçon, c'est que, comme mes camarades, je n'ai pas de garni.

– Tu ne touches donc pas ta paye comme les autres ?

– Si fait.

– Alors tu es un mange-tout, un ivrogne ?

– Non, mon ancien.

– Peut-être envoies-tu ton argent à ta mère ?

– Je lui en envoie la moitié, et il m'en reste bien assez pour vivre et avoir un garni comme les autres ; mais je préfère coucher au grand air.

– Il ne fait pas chaud, pourtant !

– Je ne dis pas. Mais je ne crains pas le froid.

– Bon ! fit l'invalide ; mais, alors pourquoi ne dors-tu pas ? Voici huit ou dix nuits que nous passons ensemble, et à peine si tu fermes l'œil une couple d'heures.

– C'est que je n'ai pas sommeil, dit le Limousin avec un nouveau soupir.

– Tu as quelque chagrin, mon garçon ?

– Peut-être bien, mon ancien.

– Serait-on amoureux ?

À cette question, le Limousin fit un véritable soubresaut :

– Qui vous a dit cela ? dit-il brusquement.

L'invalide se prit à sourire :

– Comme tu peux le voir, dit-il, je ne suis pas encore un vieux de la vieille ; je n'avais que vingt-six ans quand les Russes m'ont carotté une jambe. Il y a quatorze ans de cela ! et je n'en ai pas quarante, par conséquent.

– Bon, fit le Limousin.

– L'amour, ça m'a connu comme un autre, continua l'invalide, et ça me connaît même encore à l'occasion.

– Ah ! ah ! dit le maçon en souriant.

– Je suis même de bon conseil, au besoin, et, puisque tu ne dors pas, mon garçon, jase-moi donc ta petite affaire… on ne sait… je te donnerai peut-être un coup de main…

Le Limousin soupira encore :

– Voyez-vous, mon ancien, dit-il, quand un ver de terre est amoureux d'une étoile, il n'y a rien à faire.

– Tu parles comme le magister de mon village, dit l'invalide en riant. Tu es donc le ver de terre ?

– Oui.

– Et l'étoile, où est-elle ?

– Là haut.

Ce disant, le Limousin étendit la main vers une des maisons de la rue Louis-le-Grand que la rue Turbigo en passant avait laissée debout et dont les fenêtres s'ouvraient sur le chantier.

– En effet, dit l'invalide, ce n'est pas dans ce quartier-là que des gens comme toi et comme moi peuvent aisément trouver une *particulière*. Mais, bast ! on ne sait pas… et pour parler comme toi, je te dirai qu'il y a des chenilles qui deviennent papillons et qui s'envolent alors vers les étoiles.

Le Limousin eut un nouveau soupir :

– Oh ! dit-il, même quand j'aurai des ailes, elle est encore trop haut.

– C'est donc une femme de haute volée ?

– C'est une princesse, peut-être. Chaque jour, à deux heures, quand il fait soleil, je m'en vais là-bas, dans un coin du chantier, je grimpe sur un tas de bois, je glisse un regard à travers les planches, et je la vois qui monte dans une belle voiture pour aller à la promenade.

– Elle est seule ?

– Non, il y a deux hommes avec elle.

Elle a l'air de les détester et de les craindre, et il y a des moments où il me semble que si je sautais par dessus les planches avec mon marteau, et que, montant dans la voiture, je

vinsse à les assommer, elle serait bien contente.

– Tu es fou, mon garçon !

– Ça n’empêche pas qu’elle m’a souri un jour.

– À toi ?

– Mais, oui…

– À travers les planches ?

– Non, quand nous démolissions la maison, j’étais en train de jeter par terre l’ouverture d’une croisée en face de la sienne, et j’avais suspendu ma besogne pour la contempler.

Elle était accoudée à sa fenêtre, regardant par-dessus les toits, et elle avait comme un air d’hirondelle mise en cage et qui voudrait s’envoler.

Tout à coup, elle s’aperçut que je la regardais et elle m’adressa un sourire.

La voix du Limousin était émue, et à la lueur du brasier, l’invalide vit une larme qui coulait sur sa joue.

– Hé ! mon pauvre Limousin, dit le soldat, j’ai bien peur que tu ne perdes la tête ; mais enfin, continue, je te l’ai dit, je suis de bon conseil.

Et l’invalide attendit la suite des confidences amoureuses du pauvre Limousin.

II

Le Limousin poursuivit :

– Je ne suis un pas malin, mais je ne suis pas non plus innocent au point de croire qu'une belle demoiselle comme ça peut sourire à un pauvre maçon, si elle n'a pas besoin de lui.

– Ah ! tu crois qu'elle a besoin de toi ? dit l'invalide.

– Puisque je vous dis qu'elle est prisonnière.

– Je crois que tu es fou, Limousin. Les prisonnières ne quittent pas leur prison.

– Oh ! ça dépend.

– Et on ne les promène pas en voiture.

– Puisque que ceux qui la gardent sont avec elle.

– J'en ai vu de toutes les couleurs, murmura l'invalide en frisant sa moustache ; un zouave, ça connaît tout. Mais celle-là est la plus forte que j'aie jamais entendue.

– Mon vieux, reprit le Limousin, écoutez-moi donc jusqu'au bout, et vous verrez…

– Parle !

– Vous pensez bien que je n'ai pas réfléchi tout de suite.

La première fois que j'ai vu la demoiselle à sa fenêtre, je suis tombé amoureux, ni plus ni moins que si j'avais reçu un coup de merlin sur la tête.

C'était un samedi.

J'ai manqué me jeter en bas des échafaudages, et le maître compagnon m'a dit vingt fois, ce jour-là, que si je n'allais pas plus fort à l'ouvrage, on me renverrait du chantier.

Mais le lendemain, c'était un dimanche, le premier dimanche du mois, le dimanche de paye, par conséquent.

J'avais si bien perdu la tête, que je m'en suis allé avec mon argent chez un marchand d'habits, qui est tout auprès d'ici, sur la place Gaillon, et qu'il m'a habillé comme un bourgeois pour dix-neuf francs dix sous.

Je m'en suis venu rôder alors autour du chantier ; mais ce n'était pas pour l'ouvrage ni pour les camarades, qui s'en allaient tous aux barrières ; c'était pour tâcher de voir la belle demoiselle et me rendre compte de ce qu'elle pouvait être.

La maison où elle demeure est la dernière de la rue Louis-le-Grand avant la tranchée, comme vous pouvez le voir.

– Après ? dit l’invalide.

– Elle demeure au troisième et elle occupe tout l’appartement dont les principales fenêtres donnent sur la rue. Je m’imagine que celle où je l’ai vue et où je la revois quelquefois est celle d’un cabinet de toilette.

– C’est quelque grande cocotte, dit naïvement le soldat de Crimée.

Le Limousin eut un geste d’indignation.

– Ne te fâche pas, dit l’invalide. Mettons que ça soit une princesse et conte-moi ton affaire jusqu’au bout.

Le Limousin reprit :

– Vous pensez bien que, si fou que je fusse, je n’allais pas de but en blanc monter dans la maison, sonner aux portes et dire : C’est moi le maçon qui aime la belle demoiselle blonde.

– Ah ! elle est blonde ? dit l’invalide.

– Comme une Anglaise qu’elle est.

– Voilà que c’est une Anglaise, à présent !

– Oui, mon ancien.

– Alors nous l’appellerons miss. Continue.

– En face de la maison, il y a un petit caboulot qu’on a ouvert quand les démolitions ont commencé ; nous y trouvons la goutte le matin et nos patrons y déjeunent. C’est là que l’*Auvergnat* traite ses affaires. Connaissez-vous l’*Auvergnat*, mon ancien ?

– Non.

– C’est un gros homme qui ne sait ni lire ni écrire, qui a des bagues plein les doigts et des diamants à sa chemise ; il a une veste bleue et un chapeau de paille, et c’est lui qui achète les démolitions pour les revendre. Il a des chantiers à la barrière du Trône, où on trouverait des milliers de portes et de croisées d’occasion, des moellons et de la pierre à rebâtir Paris, et où les petits entrepreneurs et les architectes qui travaillent dans la banlieue achètent tous leurs matériaux.

Mais le dimanche, le caboulot est désert.

J’allai donc m’y installer. Je bus une goutte, puis une chopine, puis je mangeai un morceau de fromage, et je ne perdis pas de vue un seul moment la porte de la maison.

Il y a un écriteau jaune sur la porte avec des mots anglais.

On m’a expliqué que cela voulait dire *appartements garnis*.

L’Anglaise était en meublé. Mais elle avait tout un étage.

Tandis que je regardais toujours la porte, il y avait un grand diable d’homme qui se promenait sur le trottoir, comme s’il avait attendu quelqu’un, mais en réalité pour observer tous les gens qui entraient et sortaient.

C’est un *rousse*, que je me dis.

Le concierge de la maison est un *soiffeur*. Il n'y a pas un marchand de vin du quartier qui n'ait sa visite le matin avant huit heures.

Comme je regardais toujours les fenêtres du troisième en mangeant mon pain et mon fromage, il entra.

– Là ! mon vieux, lui dis-je, voulez-vous boire un coup ? J'ai touché ma paye, c'est moi qui régale.

Le pipelet ne se le fit pas répéter. Il s'assit avec moi, comme si nous nous étions toujours connus.

J'avais mon idée, je voulais le faire jaser.

Au troisième verre de vin, je lui dis : Vous avez une maison conséquente, n'est-ce pas ?

– Oui, me répondit-il, mais nous avons deux étages non *meublés*, et ce n'est pas toujours agréable.

– Pourquoi donc ?

– Parce qu'il nous arrive souvent un tas d'histoires avec les étrangers ; nous avons en ce moment une Anglaise…

Je devins de toutes les couleurs, mais il ne s'en aperçut pas, et continua :

– Il paraît que c'est une jeune fille de la *haute*, la fille d'un lord, qui s'est sauvée. Elle est descendue ici avec une femme de chambre et deux domestiques, tous Anglais.

À peine installée, elle a fait venir une voiture et s'est mise à courir Paris. Elle cherchait quelqu'un.

Le soir, comme elle rentrait, deux hommes se sont présentés et ont demandé à lui parler.

Les deux hommes se sont établis chez elle, ont renvoyé les domestiques et lui en ont donné d'autres. Elle ne peut plus faire un pas sans eux. Deux ou trois fois elle a essayé de me parler dans l'escalier, mais il y a toujours un des deux hommes avec elle.

Ils la mènent au bois, au spectacle, mais ils ne la quittent pas plus que leur ombre.

C'était là tout ce que savait le pipelet.

Il paraît que les Anglais ne font pas le dimanche comme nous, ils ne sortent pas ce jour-là. Je passai donc la journée dans le caboulot sans l'avoir même aperçue.

Le lendemain, il fallut reprendre le bourgeron et revenir au chantier.

Comme je me mettais à la besogne, la fenêtre s'ouvrit et je la vis.

Elle paraissait me chercher des yeux.

Enfin, elle m'aperçut et se mit encore à sourire.

Cette fois, on eût entendu battre mon cœur du boulevard des Capucines.

Personne ne faisait attention à nous.

Et comme je la regardais toujours, elle mit son doigt sur ses lèvres pour me recommander la discrétion, et, en même temps, elle laissa glisser de ses doigts un papier qui descendit à travers l'espace en tourbillonnant sur lui-même et alla tomber derrière un tas de planches.

Elle me fit un dernier signe qui voulait dire :

– Ce papier est pour vous.

Puis elle ferma sa fenêtre et disparut.

J'étais loin du tas de planches, et je ne pouvais pas y aller sans être vu par les camarades ; mais le repas du matin était proche, et, quelque impatient que je fusse, j'attendis…

– Et puis ? fit l'invalide.

– Et puis vous aller voir que je n'ai pas de chance, ni elle non plus, murmura le Limousin en poussant un gros soupir…

III

Le soldat de Crimée avait fini par s’intéresser si fort au récit du Limousin qu’il avait négligé de mettre du bois dans le brasier.

Le feu s’éteignait peu à peu, et le pittoresque fouillis de matériaux et d’échafaudages rentrait peu à peu dans les ténèbres.

Le Limousin continua :

– Je me disais : Dans un quart d’heure nous irons tous déjeuner ; alors je passerai derrière les planches et je prendrai le papier.

Je commençais à comprendre, du reste que la belle Anglaise avait besoin de moi, et qu’elle ne savait comment me le faire savoir.

Mais, patatras ! voilà que tout d’un coup un monsieur entre dans le chantier et demande à parler au maître compagnon.

Moi, ne me défiant de rien, je le regarde.

C’était un homme d’âge et qui paraissait respectable.

J’ai cru que c’était le propriétaire du terrain ou bien un architecte de la Ville.

Le maître compagnon, en le voyant, se dérange aussitôt et va à sa rencontre.

Alors un camarade l’entend qui disait :

– Monsieur, je suis le locataire de l’appartement qui est là-haut, au troisième. J’ai laissé tomber par la fenêtre un papier d’une certaine importance. Je vous demande la permission d’aller le chercher.

Et voilà que mon homme s’en va droit au tas de planches, ramasse le papier et le met dans sa poche.

Tout cela s’est fait si vite que je n’y ai vu que du feu et que notre homme était déjà hors du chantier que je n’avais pas eu le temps de faire *ouf* !

– Ça fait, dit l’invalide, que tu n’as pas su ce que le billet contenait ?

– Non.

– Et *elle*, l’as-tu revue ?

– Oui, tous les matins elle ouvre sa fenêtre, me regarde et semble attendre quelque chose.

– C’est-à-dire qu’elle ne sait pas que tu n’as pas eu le billet ?

– Ça, c’est vrai, et elle est triste !… triste, que c’est à vous fendre l’âme.

– Et tu n’as pas essayé de pénétrer dans la maison ?

– Non.

– Tonnerre ! dit l’invalide, nous étions plus hardis que ça dans les zouaves.

– Que feriez-vous donc à ma place, mon ancien.

– J’entrerais par la porte.

– Et l’homme qui se promène sur le trottoir ?

– Je lui tordrais le cou.

– Et le pipelet ?

– Je lui paierais à boire.

– Et les deux hommes qui sont là-haut et couchent dans l’appartement ?

– Je leur passerais sur le corps.

Le Limousin secoua la tête.

– Ce n’est pas mon idée, dit-il.

– C’est que tu n’es pas un vieux de la vieille comme moi, mon garçon.

Le Limousin eut un fin sourire.

– Je n’ai pas été soldat, cela est vrai, dit-il ; mais je me ferais tuer bien volontiers pour elle, et je ne tiens pas à ma peau…

– Alors, risque-la…

– Non, ce n’est pas mon idée.

– Pourquoi ?

– Quand j’arriverais jusqu’à elle en bousculant tout je ne la délivrerais pas tout de même : au contraire. Et je veux la délivrer.

– Et comment feras-tu ?

– Je vous ai dit que j’avais mon idée.

– Bon ! voyons ça.

– Il n’y a que huit jours à attendre.

– Ah ! il faut attendre huit jours ?

– Oui, le temps qu’on ait monté le deuxième étage sur la maison que nous reconstruisons. Mais vous savez, ça va vite, une fois qu’on a pris la pierre, comme on dit ; le plus long, c’est la *limousinade* : les caves, les voûtes, tout ce qui est moellon, quoi ! Mais une fois qu’on prend la pierre qui arrive toute taillée, toute numérotée, et qu’on monte à la vapeur, ce n’est rien du tout.

– Je sais cela, dit l’invalide ; mais quand le deuxième étage sera monté, que feras-tu ?

– Le plancher hourdé, je me trouverai presque de plain-pied avec sa fenêtre ; ce sera comme quand je l'ai vue la première fois.

– Alors vous pourrez parler ?

– Ce n'est pas ça. Entre cette maison que nous reconstruisons et la sienne, il n'y aura qu'une cour de six mètres.

– Bon.

– J'attendrai une nuit bien sombre et le moment où je serai seul avec vous.

– Et puis ?

– Je poserai une planche de la maison neuve à sa maison, et je passerai.

– Eh ! dit l'invalide, tu es plus hardi que je ne pensais, mon garçon !

– Vous sentez bien que lorsqu'on est sur le bâtiment depuis l'âge de dix ans, on marche sur les échafaudages à cent pieds de haut sans que la tête vous tourne. J'arriverai donc à la fenêtre, je frapperai doucement. Si on vient m'ouvrir, je lui dis : « Fiez-vous à moi. »

Et je la prends dans mes bras, et je l'emporte ; et les deux hommes qui la gardent n'ont pas eu le temps de se réveiller que l'oiseau s'est envolé de sa cage.

C'est-y ça, mon ancien ?

– Tu n'es pas bête, pour un Limousin, dit l'invalide.

– Vous devinez maintenant pourquoi, au lieu de m'en aller comme les camarades à six heures, je reste et je couche au chantier.

– Parbleu !

– Vous ne me trahirez pas, au moins ?

– Je suis soldat, répondit l'invalide, non seulement je ne te trahirai pas, mais je t'aiderai, si je puis.

Et l'invalide tendit sa main à l'ouvrier.

Le feu s'était éteint. Mais les premières clartés de l'aube glissaient sous le ciel pâle de novembre, et les pierrots commençaient à s'éveiller sous les toits.

L'invalide, levant la tête, jeta les yeux dans la direction que lui indiquait le doigt du Limousin et aperçut la fenêtre dont celui-ci lui avait parlé.

Tout à coup cette fenêtre s'ouvrit.

Une tête pâle, enfiévrée, apparut alors, et l'invalide jeta un cri d'admiration.

L'Anglaise exposait son front brûlant au vent frais du matin.

– Qu'elle est belle ! dit le soldat amputé.

L'Anglaise ne le regardait pas, ou plutôt ne les avait point aperçus.

– Sais-tu au moins comment elle s'appelle ? demanda l'ancien zouave.

– Le pipelet m'a dit son petit nom.

– Ah !

– Elle se nomme *miss Ellen*.

Et comme le Limousin parlait ainsi, l’Anglaise abaissa les yeux vers le chantier, tressaillit en apercevant le pauvre maçon, et, une fois encore, elle se prit à lui sourire, comme si elle eût deviné en lui son libérateur.

IV

Miss Ellen !

Oui, c'était bien elle ; la fille de lord Palmure, naguère l'implacable ennemie de l'*homme gris*, c'est-à-dire de Rocambole, maintenant son amante dévouée.

Ceux qui ont suivi les derniers événements dont Londres avait été le théâtre, se souviennent certainement de ce piège tendu par l'altière jeune fille à cet homme qu'elle croyait haïr et qu'elle aimait.

Ils n'ont pu oublier cette scène de désespoir suprême pendant laquelle miss Ellen cherchait à faire à Rocambole un rempart de son corps, et implorant la pitié de cet homme sans entrailles, de ce prêtre vindicatif et farouche qu'on appelait le révérend Patterson.

Miss Ellen s'était aperçue tout à coup qu'elle aimait cet homme qu'elle venait de livrer à ses ennemis. Et l'homme gris lui avait dit en souriant :

– Vous m'avez perdu, mais à présent vous me sauverez, miss Ellen !

Et alors, comme le révérend faisait signe aux policemen d'emmener leur prisonnier, celui-ci s'était mis à parler français, une langue que miss Ellen possédait parfaitement.

– Miss Ellen, lui avait-il dit, nous allons être séparés, mais notre séparation sera courte. Je serai libre quand je le voudrai. Aussi, ne songez pas à moi, mais à la cause que vous combattiez naguère, et à laquelle maintenant, je le sais, vous appartenez corps et âme, comme vous m'appartenez.

Ne demandez rien à votre père, qui, du reste, va vous maudire, ne cherchez pas à me faire sortir de prison : mais partez, quittez Londres, quittez l'Angleterre ; allez-vous-en à Paris, cherchez-y un homme qui s'appelle Milon, une femme qui a nom Vanda, et dites-leur :

« Venez avez moi, le maître a besoin de vous. Cela suffira. »

Et comme miss Ellen le regardait, éperdue, atterrée, il ajouta :

– À Londres, on m'appelait l'homme gris, mais à Paris, je me nomme Rocambole !

Et Rocambole avait été en prison du pas d'un triomphateur, laissant miss Ellen folle de douleur, mais lui appartenant désormais corps et âme, comme il venait de le dire.

Sortie du souterrain, elle était remontée dans son hôtel.

Lord Palmure était absent.

Désormais miss Ellen était Irlandaise. Désormais elle appartenait à la grande cause des Fénians, que Rocambole avait servie, et elle cessait, pour ainsi dire, d'être la fille de son

père.

Aussi n’avait-elle pas même songé à le revoir.

Profitant de l’absence du noble lord, elle avait réuni à la hâte quelques vêtements, quelques bijoux et tout l’argent qu’elle avait eu sous la main.

Miss Ellen avait deux serviteurs dévoués, une femme de chambre, appelée Katt, et un valet.

Elle les avait emmenés avec elle.

L’homme gris n’était pas encore arrivé à Newgate que miss Ellen venait à Charing-Cross, montait dans le train express de Folkestone et quittait Londres avec ses deux serviteurs.

Le soir, elle débarquait à Boulogne, prenait le train de marée et arrivait à Paris vers minuit.

Miss Ellen, comme toutes les Anglaises riches qui voyagent, connaissait Paris.

Rocambole n’avait pas eu le temps de lui donner d’autres renseignements ; il n’avait pu prononcer que les noms de Milon et de Vanda, mais cela lui suffisait.

Miss Ellen serait la digne compagne de l’homme gris, elle trouverait.

Elle se fit conduire, en arrivant, rue Louis-le-Grand, dans une maison qu’elle avait habitée déjà avec son père, un hiver qu’ils étaient venus à Paris.

La dame qui tenait l’appartement meublé la reconnut et lui fit un excellent accueil.

Miss Ellen s’installa donc avec sa femme de chambre et son domestique.

Le lendemain matin, après quelques heures d’un sommeil agité et fiévreux, elle se mit en campagne.

Milon est un nom assez commun ; il y a des Milon par centaines à Paris, et l’almanach du commerce en contient une vraie collection.

Miss Ellen se dit :

– J’aborderai quiconque se nomme ainsi et je lui dirai : Connaissez-vous le *maître* ?

C’était naïf à première vue, mais peut-être était-ce, en réalité, le meilleur moyen.

Et miss Ellen se mit à l’œuvre.

Elle épuisa la liste des Milon de l’almanach.

Aucun de ceux-là n’avait entendu parler d’un homme appelé Rocambole.

Le soir, miss Ellen eut une idée tout à fait anglaise. Elle rédigea une petite note ainsi conçue :

« M. Milon et madame Vanda, tous deux amis de M. R…, sont priés de passer sans retard, rue Louis-le-Grand, n°…, pour une affaire de la plus haute importance. »

Cette note était destinée aux journaux.

Malheureusement miss Ellen n’eut pas le temps de l’envoyer.

Comme, brisée de fatigue, elle prenait à la hâte quelque nourriture, un bruit se fit dans son antichambre et elle entendit un domestique qui parlementait, en anglais, avec un visiteur.

Puis la femme de chambre lui apporta une carte sur laquelle on lisait :

Sir James Wood, esq.,

Oxfort street.

Miss Ellen allait répondre qu'elle ne pouvait recevoir ce gentleman, qui lui était parfaitement inconnu.

Mais sir James Wood, ayant poussé la femme de chambre, entra résolument dans le boudoir de miss Ellen.

En même temps, la jeune fille aperçut deux autres hommes qui lui étaient pareillement inconnus et qui se tenaient dans la pièce voisine.

Alors elle pâlit et devina un malheur.

Néanmoins, elle regarda sir James Wood avec hauteur et lui dit :

– Que voulez-vous donc, monsieur, et de quel droit forcez-vous ainsi ma porte ?

– Oh ! excusez-moi, miss Ellen, répondit-il, je suis un gentleman et n'outrepasse jamais mon droit. Je suis en règle.

– Plaît-il ?

– J'ai un passe-port visé par l'ambassade d'Angleterre à Paris.

– Que m'importe ?

– Et un ordre du préfet de police qui m'autorise à requérir la force armée au besoin.

– Monsieur.

– Enfin, j'ai l'honneur d'appartenir à la police de la métropole et je suis *détective*.

Miss Ellen recula épouvantée.

– Je vois, dit froidement cet homme, que vous commencez à comprendre pourquoi je suis ici. C'est lord Palmure, votre noble père, et le révérend Patterson, son ami, qui m'envoient.

Miss Ellen jeta un cri !…

V

Sir James Wood, le *détective*, était un homme d'environ quarante-cinq ans, aux favoris un peu grisonnants, aux cheveux blonds et aux yeux bleus.

Il avait de belles dents, un visage coloré, un grand flegme dans toute sa personne, et son langage et ses manières étaient ceux d'un parfait gentleman.

Il s'exprimait avec le plus grand calme et ne sortait pas des bornes d'un respect excessif.

– Miss Ellen, dit-il, je vous supplie de m'excuser tout d'abord et de m'écouter ensuite avec patience. Je vous ai dit qui j'étais ; je fais mon devoir, rien de plus, rien de moins.

Je suis parti de Londres avec des ordres formels, muni de pouvoirs réguliers.

Je n'irai pas plus loin que les ordres que j'ai reçus ; je n'outrepasserai pas mes pouvoirs.

– Monsieur, répondit miss Ellen, qui avait peu à peu reconquis son sang-froid et sa présence d'esprit, je vous prie de vouloir bien vous expliquer.

– Je suis à vos ordres, miss Ellen.

– On vous a donné des instructions me concernant ?

– Oui.

– Qui donc ?

– Lord Palmure, votre noble père.

– Quelles sont ces instructions ?

– Votre attitude, votre conduite, miss Ellen, peuvent les modifier.

– Ah !

– Lord Palmure sait pourquoi vous avez quitté Londres.

– Bien.

– Il désire que vous y reveniez.

– Après ?

– Mais il désire plus encore que vous ne soyez pas mise en contact avec les misérables que vous êtes venue chercher à Paris.

– Et puis.

– Les ordres que j’ai reçus étaient donc la conséquence de ce double désir.

– Voyons ces ordres ?

– Je les ai exécutés en partie. Je suis allé à l’ambassade d’Angleterre, et, muni d’une lettre de lord Palmure, approuvée par l’ambassade, j’ai sollicité du préfet de Police de Paris un mandat d’arrestation que j’ai obtenu.

– Vous venez m’arrêter ? s’écria miss Ellen, qui fit de nouveau un pas en arrière.

– Cela dépend de vous, miss Ellen.

– De moi !

– Oui, le Parlement est à la fin de sa session ; dans quinze jours ses membres seront libres, et lord Palmure pourra quitter Londres, passer le détroit et venir chercher sa fille à Paris.

– Et… d’ici là ?

– J’ai à vous donner à choisir : ou vous laisser en France dans une maison de santé, ou demeurer libre sous ma surveillance. Dans ce dernier cas, je congédierai vos deux domestiques et les remplacerai par d’autres, j’habiterai, moi et mon collègue, cette maison, et vous ne pourrez en sortir qu’accompagnée par lui ou par moi. Du reste, soyez tranquille, miss Ellen, ajouta-t-il avec un sourire, nous sommes gens de bonne compagnie et nous ne vous ferons pas rougir. Vous irez au bois tous les jours, si bon vous semble, au spectacle tous les soirs.

Lord Palmure vous ouvre un crédit sur la maison Rothschild, de Paris, et vous pourrez satisfaire tous vos caprices.

– En vérité ! dit miss Ellen avec amertume. Et si je refusais ?

– Nous aurions la douleur, mon collègue et moi, de vous conduire ce soir même dans une maison de santé, où vous seriez l’objet d’une surveillance particulière.

Le flegme de sir James Wood ne laissait pas d’illusion à miss Ellen.

Évidemment cet homme ferait ce qu’il disait, et rien au monde ne le pourrait détourner de ce qu’il appelait son devoir.

Entre deux maux, miss Ellen, qui était une femme de résolution, devait choisir le moindre.

Dans une maison de santé, elle était tout de bon prisonnière ; sous la surveillance de sir James Wood, elle avait au moins quelque chance de s’échapper.

Paris est la terre classique du hasard, et le hasard sera toujours le père de l’occasion.

Elle parut réfléchir un moment.

Puis, regardant le gentleman :

– Eh bien ! soit, monsieur, dit-elle, j’accepte.

À partir de ce jour, la vie de miss Ellen avait été de tous points comme le Limousin l’avait naïvement décrite à son compagnon de nuit l’invalide.

Les deux *détectives* ne la quittaient pas une minute pendant le jour.

La nuit, ils se faisaient dresser un lit de camp à la porte de la jeune fille, si bien qu'elle n'aurait pu sortir de sa chambre sans les éveiller.

Cependant, un moment, elle avait espéré sa délivrance.

Elle avait surpris le pauvre maçon qui la contemplait avec extase, et la pensée de faire de cet homme un naïf instrument lui était venue aussitôt.

Le billet qu'elle avait laissé tomber derrière un amas de planches était ainsi conçu :

« J'ai un grand service à vous demander et je vous récompenserai généreusement si vous pouvez me le rendre. Quand vous aurez lu ces mots, levez la tête, et si vous êtes décidé à me servir, ôtez votre casquette deux fois de suite. Alors je vous ferai parvenir mes instructions. »

Malheureusement l'œil de lynx de sir James Wood avait surpris la chute du billet, et son collègue, cinq minutes après, entrait dans le chantier et s'en emparait avant que le pauvre Limousin eût pu en prendre connaissance.

Ce jour-là, le *détective* dit à la jeune fille :

– Miss Ellen, si vous recommenciez, j'aurais la douleur de vous conduire dans la maison de santé dont je vous ai menacée.

Et dès lors il ne fut plus permis à miss Ellen de se mettre à la fenêtre pendant le jour, c'est-à-dire tant que les maçons étaient au chantier.

Si cette fenêtre s'ouvrait et que la jeune file parût, le *détective* était derrière elle.

Les maçons arrivaient à six heures du matin et s'en allaient à sept heures du soir.

Alors l'invalide prenait possession du chantier ; mais sir James Wood ne se méfiait pas de lui, car il avait fort bien remarqué que c'était au jeune maçon que miss Ellen avait songé à s'adresser.

Or, huit jours s'étaient écoulés depuis la tentative infructueuse du billet, quand miss Ellen, un matin, ouvrant sa fenêtre, aperçut le Limousin assis auprès de l'invalide dans le chantier.

Comme l'heure où les maçons arrivaient était loin encore, sir James Wood, pensant que miss Ellen dormait, était au lit dans la pièce voisine.

Miss Ellen tressaillit en voyant le Limousin ; l'espoir revint à son cœur.

Et prenant un petit carnet, elle en arracha un feuillet et écrivit un second billet conçu dans les mêmes termes que le premier.

Cette fois le billet parvint à son adresse.

Le Limousin savait lire.

Il ôta sa casquette deux fois de suite, et miss Ellen disparut aussitôt de la croisée.

VI

Miss Ellen referma la fenêtre et se remit au lit.

Elle savait maintenant une chose : c'est que le Limousin couchait dans le chantier au lieu de s'en aller le soir, comme les autres maçons.

Sir James Wood s'est levé bien avant l'ouverture du chantier, mais il ne soupçonne rien.

Miss Ellen restait au lit et paraissait résignée à sa captivité.

Elle alla au bois comme à l'ordinaire, rentra pour l'heure du dîner, toujours accompagnée de ses deux gardiens, et profita du moment où sir James Wood la laissait seule afin qu'elle pût se déshabiller, pour écrire cet autre billet qui était plus explicite que le premier.

« Vous est-il possible de parvenir jusqu'à moi, soit à l'aide d'une échelle, soit en grimpant le long d'un tuyau de conduite ? Vous êtes le seul homme que je connaisse à Paris, et je suis prisonnière. Si vous le pouvez, écrivez-le-moi ; cette nuit je laisserai pendre un fil après lequel vous attacherez votre réponse. Je vous le répète, vous serez généreusement récompensé. »

Elle cacha ce billet dans son corsage et attendit le soir patiemment.

Sir James Wood, une fois la nuit venue, ne se méfiait plus du chantier.

Quelquefois même, il confiait la garde de miss Ellen à son camarade et allait faire un petit tour de boulevard. Miss Ellen, après dîner, se mettait à un piano et gagnait ainsi dix heures, moment où elle se mettait au lit.

Jamais les heures ne lui avaient paru plus longues que ce soir-là.

Enfin, sir James Wood sortit, après avoir installé l'autre *détective* dans l'antichambre, et miss Ellen s'enferma chez elle.

Elle s'enveloppa d'un peignoir, éteignit sa bougie, ouvrit sa fenêtre sans bruit et se pencha sur le chantier.

Comme la nuit précédente, deux hommes causaient à voix basse auprès du feu de nuit.

C'étaient l'invalide et le Limousin.

Celui-ci n'eut pas besoin de lever la tête, car il avait constamment les yeux fixés sur la fenêtre.

La nuit était assez claire, du reste, et le Limousin, voyant apparaître l'Anglaise, se leva et vint se placer verticalement au-dessous de la croisée.

Alors miss Ellen lâcha son billet et disparut de nouveau.

Le Limousin le ramassa, revint auprès du feu et le lut. Puis, il le montra à l'invalide.

– C'est bien drôle tout de même qu'elle soit prisonnière : prisonnière de qui ? est-ce d'un mari jaloux ?

– Oh ! fit le naïf Limousin, qui eut un battement de cœur et un rugissement de colère dans la voix.

Tout maçon a un crayon qui lui sert à tracer des lignes sur la pierre ou à faire ses calculs.

Le Limousin n'avait pas de papier ; mais il alla chercher dans un coin du chantier une planchette de trois pouces de long sur quatre de large, et qui n'était autre chose qu'un fragment de plinthe peinte en gris. Puis, avec son gros crayon bleu il écrivit dessus :

« Nous n'avons pas au chantier d'échelle assez longue ; mais si vous pouvez attendre six jours, je pénétrerai jusqu'à vous, et si vous le voulez, je vous délivrerai. »

Cela fait, il alla se replacer sous la fenêtre.

Miss Ellen, abritée derrière ses vitres, l'avait vu écrire sur la planchette.

Elle s'était procuré dans la journée un peloton de ficelle rouge qu'elle se mit alors à débrouiller et qu'elle laissa pendre par un bout dans le chantier.

L'intelligent Limousin y attacha solidement la planchette et miss Ellen tira à elle.

Deux minutes après, la planchette redescendit.

Miss Ellen avait ajouté un mot :

« *J'attendrai*. »

Quel moyen le Limousin employerait-il pour la délivrer ?

Elle ne le savait pas, mais elle avait foi en lui.

Le lendemain, comme elle déjeunait tête à tête avec James Wood, elle lui dit :

– Dans combien de jours estimez-vous que mon père arrivera ?

– J'ai reçu une lettre de lui ce matin.

– Ah !

– Lord Palmure sera ici dans treize jours.

– Pourquoi donc, au lieu de venir me chercher, ne vous a-t-il pas confié le soin de me ramener en Angleterre ?

Une ombre de sourire glissa sur les lèvres de sir James Wood.

– Mais, dit-il, lord Palmure n'a nullement l'intention de vous ramener en Angleterre.

– Ah ! vraiment ?

– Il ne veut pas s'exposer à vous voir passer ouvertement aux Fénians.

– Ah ! ah !

– Et il compte vous emmener passer l’hiver en Italie.

– C’est bien, dit miss Ellen, je comprends.

Et elle n’adressa plus la parole à sir James Wood.

Les jours s’écoulèrent.

De temps en temps, la pauvre prisonnière jetait un regard furtif dans le chantier.

La maison neuve était sortie de terre et montait rapidement.

Au bout de cinq jours, elle était arrivée au second étage.

Par une nuit sombre, miss Ellen se remit à sa fenêtre.

Le Limousin prit sa planchette et vint se poser au-dessous.

Miss Ellen laissa pendre le peloton de ficelle, et la planchette monta.

Le Limousin avait écrit dessus :

– Demain, à minuit, je serai chez vous.

Et miss Ellen rejeta la planchette et se mit au lit pleine d’espoir.

La nuit lui parut longue, la journée plus longue encore, cependant elle dissimula merveilleusement son impatience et sir James Wood ne se douta de rien.

Le soir venu, miss Ellen se retira chez elle et se mit au lit.

À onze heures, sir James Wood rentra de sa petite promenade.

Il ne pénétrait jamais la nuit dans la chambre de miss Ellen, mais il s’était ménagé un petit jour dans la porte, et, par ce jour, il pouvait suivre, au besoin, tons les mouvements de la jeune fille.

Sir James Wood aperçut la jeune miss, qui semblait dormir, grâce à un splendide clair de lune dont les rayons pénétraient dans la chambre et s’ébattaient sur la courtine du lit.

Sir James Wood prit possession de son lit de camp, qui se trouvait placé en travers de la porte.

Puis, un quart d’heure après, miss Ellen, qui ne dormait pas, entendit un ronflement sonore.

C’était sir James qui dormait réellement.

Alors, miss Ellen se glissa hors de son lit, s’enveloppa d’un peignoir, alla ouvrir la fenêtre et attendit.

Aux rayons de la lune, elle vit le Limousin debout sur le plancher du troisième étage de la maison neuve.

L’invalide était avec lui.

Tous deux tiraient à eux une longue planche et la faisaient glisser sur l’entablement d’une croisée, qui était placée vis-à-vis de celle de miss Ellen et tout à fait de niveau avec elle.

Alors, miss Ellen commença à comprendre, car la planche glissait sans bruit et son extrémité vint se poser sur l’entablement de sa propre croisée.

Alors encore, miss Ellen eut peur et ferma instinctivement les yeux : le Limousin venait de s’aventurer bravement sur le pont aérien, qui n’avait pas un pied de large.

VII

Comme il l’avait dit, le Limousin n’était pas depuis l’âge de dix ans dans le bâtiment pour manquer d’équilibre et avoir le vertige.

Il passa lestement au-dessus de l’abîme et posa le pied sur l’entablement de la croisée de miss Ellen, qui venait de s’ouvrir.

Alors, deux petites mains le saisirent et l’attirèrent.

Puis une voix douce et harmonieuse lui dit tout bas :

– Ne faites pas de bruit, ou nous sommes perdus !

La chambre était sans lumière ; mais la lune y versait sa blanche clarté, et le pauvre Limousin voyait miss Ellen et la contemplait avec extase, comme si on eût été en plein jour.

C’était un rêve pour lui !

Un rêve étrange, bizarre, un rêve céleste que se trouver ainsi, lui, le pauvre enfant des montagnes de la Creuse et du Limousin, le maçon aux habits couverts de plâtre, dans ce boudoir de jeune file vêtue de soie et dont les deux mains mignonnes, blanches et parfumées, pressaient sa main calleuse, dont la voix tremblante murmurait à son oreille, à son oreille enivrée : « Ne faites pas de bruit », l’associant ainsi à son péril et l’élevant par là même jusqu’à elle.

Miss Ellen avait connaissance sans doute de ce petit trou que sir James avait percé dans la porte, afin de la pouvoir surveiller à toute heure, car elle entraîna le jeune ouvrier à l’autre bout de la chambre, en un coin où ils ne pouvaient être vus.

Et alors, lui tenant toujours les mains, elle approcha ses lèvres de son oreille et lui dit :

– Je ne vous connais pas, mais j’ai confiance en vous.

– Moi non plus, mademoiselle, répondit le naïf garçon, moi non plus je ne vous connais pas ; mais vous pouvez faire un signe et je me jette par la fenêtre, ou bien je m’en retournerai par où je suis venu.

– C’est-à-dire que vous m’êtes dévoué ?

– La dernière goutte de mon sang vous appartient.

– J’espère bien, dit-elle toujours émue et cependant souriante, j’espère bien que vous ne verserez jamais votre sang pour moi. Mais j’ai l’espoir aussi que vous pourrez me rendre un grand service.

– Parlez, mademoiselle, je suis prêt.

– En deux mots, dit miss Ellen, car nous n'avons pas de temps à perdre, je vais vous mettre au courant de la situation. Je suis la fille d'un lord anglais ; je me suis sauvée de chez mon père pour remplir un devoir impérieux, un devoir sacré.

– Sans cela, dit le Limousin, qui attachait sur elle un regard plein d'admiration et d'enthousiasme, vous ne vous seriez pas sauvée, j'en suis bien sûr.

Miss Ellen poursuivit :

– Je viens à Paris pour y chercher un homme que je ne connais pas, dont j'ignore le domicile et qu'il faut à tout prix que je retrouve. Cet homme se nomme Milon.

– Milon ! exclama le Limousin.

– Oui. Vous connaissez quelqu'un de ce nom ?

– Notre entrepreneur de maçonnerie, notre patron, comme nous disons, s'appelle Milon.

– Ô mon Dieu ! murmura miss Ellen, si c'était lui !

– Comment est-il, celui que vous cherchez ? demanda le Limousin.

– Je vous l'ai dit, je ne le connais pas… je ne l'ai jamais vu !…

– Savez-vous s'il est jeune ou vieux ?

– Pas davantage.

– Notre patron, poursuivit le Limousin, est un grand et gros homme, qui a les cheveux blancs et qui est bon comme du bon pain.

– Tout ce que je puis vous dire, reprit miss Ellen, c'est qu'il doit connaître une femme appelée Vanda.

– Bon !

– Et un homme appelé Rocambole.

– Cela me suffit, dit le Limousin. Ce matin même, j'irai trouver le patron et je lui dirai : Connaissez-vous M. Rocambole et M^me^ Vanda ? S'il me dit oui, c'est que c'est lui. Et la nuit prochaine, je viens vous le dire.

– Mais, dit miss Ellen, je voudrais sortir d'ici, pouvez-vous m'emmener ?

– Je ne demande pas mieux, dit le Limousin, dont un frisson parcourait le corps. Seulement, il faut que je repasse seul sur le bâtiment.

– Pourquoi ?

– Pour mettre une planche plus large.

– Oh ! dit miss Ellen, je suis courageuse et j'ai le pied sûr.

– Oui, dit le Limousin, mais la planche n'est pas assez forte, elle casserait sous le poids de nos deux corps.

Miss Ellen se mit à réfléchir.

– Au fait, dit-elle, mieux vaut attendre à la nuit prochaine. D’abord, vous verrez si le Milon dont vous parlez est celui que je cherche.

– Pour ça, oui.

– Ensuite, vous me chercherez loin d’ici, dans un quartier éloigné de Paris, un petit logement, et vous me procurerez les vêtements d’une femme du peuple. Voilà de l’argent.

Et elle mit une bourse dans la main du Limousin rougissant.

– J’exécuterai vos ordres, mademoiselle, dit-il, et demain, à pareille heure, tenez-vous prête. J’aurai une planche deux fois plus large et deux fois plus forte. Vous pourrez passer sans danger.

– Vous êtes un brave garçon et un noble cœur, dit miss Ellen.

Et la fille du pair d’Angleterre tendit la main au pauvre maçon, qui prit respectueusement cette main et la baisa.

Puis il s’élança sur le pont aérien et franchit de nouveau l’abîme.

Alors, miss Ellen se mit à genoux et remercia Dieu.

Elle avait enfin trouvé un libérateur.

Cependant, elle n’entendait plus les ronflements sonores de sir James Wood.

Mais elle avait parlé si bas qu’il était peu probable que le détective eût entendu sa conversation avec le maçon et eût même soupçonné cette nocturne entrevue.

Néanmoins, miss Ellen passa une nuit d’angoisse et ne se trouva rassurée que le lendemain, lorsqu’elle vit sir James Wood.

L’Anglais était calme et indifférent, et il lui dit :

– Vous n’avez plus que douze jours à supporter ma présence, miss Ellen, prenez patience !

– Moins que cela peut-être, pensa la jeune fille qui se prit à songer au Limousin.

VIII

Le Limousin avait donc regagné le bâtiment neuf.

L'invalide l'attendait et il l'aida à retirer la planche qui lui avait servi de pont.

– Eh bien ! que te voulait-elle ? demanda le soldat.

Le Limousin lui raconta son entrevue avec la jeune fille.

– Et que comptes-tu faire ? dit encore l'invalide.

– Pardine ! répondit le Limousin, c'est bien simple, j'irai trouver le patron.

– Et puis ?

– Et je lui dirai : Est-ce que vous connaissez Rocambole ?

– Je ne suis pas de cet avis, lui dit l'invalide.

– Pourquoi, mon ancien ?

– Je suis un homme d'expérience, je te l'ai dit, et j'estime qu'il ne faut jamais aller trop vite.

– Allez, mon ancien, expliquez-vous.

– Suppose une chose, reprit l'invalide : c'est que ton patron, M. Milon, l'entrepreneur de maçonnerie, ne soit pas celui que cherche ton Anglaise.

– Bon !

– Il voudra savoir pourquoi tu lui as fait cette question, et tu lui conteras la chose.

– Naturellement.

– Le patron est un homme d'âge ; les gens d'âge ne comprennent pas grand'chose à l'amour ; mais, en revanche, ils sont près de leurs intérêts. Comprends-tu, toi ?

– Non, mon ancien.

– Ton patron, dans tout ce que tu lui auras dit, ne verra qu'une chose.

– Laquelle ?

– C'est que tu t'amuses, la nuit, à passer de sa construction dans une maison habitée, sur une planche ; que la police peut trouver la plaisanterie mauvaise, que le propriétaire de la maison habitée peut se plaindre, et que M. Milon, homme patenté, peut avoir des difficultés avec l'autorité à cause de toi.

– Diable ! fit le Limousin, vous avez peut-être raison, mon ancien.

– Alors, poursuivit l’invalide, que fera-t-il ? Il te mettra à la porte du chantier, et tu ne pourras pas sauver l’Anglaise.

– Mais alors, mon ancien, dit le Limousin, frappé de la justesse de ce raisonnement, que feriez-vous à ma place ?

– Demain, je ne dirais rien au patron.

– Bon !

– Mais je m’occuperais de trouver une chambre quelque part pour la demoiselle, une chambre et des habits, car elle pense bien qu’elle ne peut pas être habillée comme une duchesse, si elle s’en va aux barrières.

– Et puis ?

– Et puis, la nuit prochaine, je lui ferais prendre l’air ; et ce ne serait que lorsqu’elle serait hors du chantier et en sûreté, que j’irais demander au patron s’il ne connaît pas ce monsieur… Comment l’appelle-t-on ?… Rocambole ?

– Fort bien, dit le Limousin. Vous parlez d’or, mon ancien, et je ferai comme vous dites.

Et l’invalide et le Limousin allèrent achever leur nuit auprès du feu allumé dans le chantier.

Quand le jour parut, l’invalide éveilla le Limousin, qui avait fini par s’endormir, et lui dit :

– Il m’est venu une idée.

– Voyons ça ?

– J’ai une sœur au Gros-Caillou, dans le passage de l’Alma ; elle est blanchisseuse, c’est une brave femme, qui m’est toute dévouée et qui fera ce que je voudrai.

– Bon !

– Elle logera ton Anglaise. J’irai lui parler aujourd’hui. Tu n’as plus à t’inquiéter de rien. Je t’apporterai même une robe et un bonnet pour la demoiselle.

– Ah ! mon ancien, murmura le Limousin, vous êtes un vrai camarade, vous !

– Je l’ai toujours été, dit l’invalide avec simplicité.

*

* *

La journée s’écoula.

Le Limousin était dévoré d’impatience ; mais il n’osait plus lever les yeux vers la croisée de miss Ellen, tant il avait peur que son projet ne fût deviné, soit par ses camarades du chantier, soit par les gens qui gardaient à vue la jeune Anglaise.

Seulement, en allant et venant, il finit par trouver une planche d’échafaudage qui avait deux pouces d’épaisseur et trois pieds de large.

Cette planche faisait partie d’un échafaudage qui fut démoli le soir, et le Limousin la

rangea lui-même contre un mur.

La nuit vint, les ouvriers quittèrent le chantier et l'invalide arriva.

Il portait un petit paquet sous le bras, auquel personne ne fit attention.

Quand il se trouva seul avec le Limousin, il lui dit :

– J'ai vu ma sœur : elle t'attend avec l'Anglaise, et elle m'a donné des habits convenables que voilà.

Et il montra le paquet.

Tous deux allumèrent le feu de nuit et attendirent.

La veille, il faisait clair de lune ; ce soir-là, le temps était couvert et l'obscurité complète.

– J'aime autant ça, murmura l'invalide. Il y a toujours des flâneurs de nuit qui fument leur cigare aux fenêtres. On ne te verra pas.

La soirée passa, comme avait passé la journée ; le brouhaha des voitures, les rumeurs du boulevard s'éteignirent peu à peu.

Une lumière brillait à la fenêtre de miss Ellen.

Le Limousin disait tout bas à l'invalide, qui était monté avec lui dans le bâtiment en construction :

– Tant que je verrai cette lumière, je ne bougerai pas.

– Pourquoi ?

– Parce qu'elle n'est peut-être pas seule. Quand la lumière s'éteindra, nous poserons la planche.

Comme il disait cela, la lumière s'éteignit.

– Attendons encore un peu, dit le Limousin.

Quelques minutes après, la fenêtre s'entr'ouvrit.

– Ah ! voilà le moment, dit le Limousin, qui pensa que miss Ellen était prête.

Et l'invalide et lui poussèrent la planche, dont le bord alla s'appuyer sur l'entablement de la croisée.

Alors le Limousin prit le paquet de hardes apporté par l'invalide et s'aventura sur le pont improvisé.

Mais, comme il était parvenu au milieu du trajet, la fenêtre de miss Ellen s'ouvrit toute grande ; une forme humaine se montra, non point une femme, mais un homme ; et cet homme, saisissant la planche par le bout appuyé sur la fenêtre, la souleva d'une main vigoureuse et la repoussa…

L'invalide entendit un cri terrible, et le malheureux Limousin fut précipité dans l'espace !…

IX

Depuis deux ou trois ans, le côté gauche des Champs-Élysées, en haut du rond-point, a complètement changé d'aspect.

L'ancien village de Chaillot a disparu, et le magnifique hôtel de la duchesse d'Albe, qui avait un parc de plusieurs hectares, a fait place à des terrains encore nus, mais qui, demain, seront couverts par une ville toute neuve.

Çà et là se dresse une construction à peine achevée ; la rue de Morny prolongée n'est bornée que par des terrains à vendre qui, pour la plupart, appartiennent à l'Assistance publique.

Quelques entrepreneurs hardis commencent à bâtir, mais les maisons ne sortent pas encore du sol.

À minuit, ce quartier est désert : on n'y rencontre même pas une voiture de place.

Pourtant les Champs-Élysées sont à deux pas, et, sur l'autre côté, le faubourg Saint-Honoré est plein de bruit et de lumière.

La plaine de Chaillot demeure une vaste solitude, et le passant qui aurait l'imprudence de s'y attarder, courrait grand risque d'y être dévalisé par quelque palefrenier anglais devenu pickpocket à ses moments perdus.

Cependant, ce soir-là, à peu près à l'heure où le malheureux Limousin se trouvait précipité dans l'espace d'une hauteur du troisième étage, la rue de Morny prolongée vit un petit coupé de maître s'arrêter à l'angle des Champs-Élysées.

Le coupé était brun, attelé d'un beau trotteur et conduit par un tout jeune cocher.

Un jeune homme ouvrit la portière et descendit.

Le cocher jeta un regard quelque peu étonné autour de lui, comme s'il eût cherché des yeux la maison absente dans laquelle son maître allait faire une visite nocturne.

Le jeune homme, qui était enveloppé dans un grand manteau imperméable, dont il avait relevé le col, car une petite pluie fine et serrée commençait à tomber, le jeune homme, disons-nous, alluma son cigare, puis il dit au cocher :

– Tu peux rentrer.

– Je n'attends pas monsieur ?

– Non. Va-t'en.

Le cocher tourna bride ; mais en même temps il tourna la tête, curieux sans doute de savoir où son maître pouvait aller à pareille heure.

Mais le jeune homme, qui, sans doute, n'était pas d'humeur à satisfaire cette curiosité, attendit fort tranquillement à la même place que le coupé qu'il venait de quitter eût descendu les Champs-Élysées et dépassé le rond-point.

Alors il se mit en marche d'un pas rigide, longeant cette rue sans maisons et se dirigeant vers le Trocadéro récemment nivelé.

Quand il eut dépassé la rue François Ier, également sans maisons, à ce point de jonction, il s'arrêta de nouveau.

Un bruit était parvenu à son oreille ; deux hommes marchaient derrière lui en causant à mi-voix.

Le jeune homme s'effaça contre une des palissades qui servaient de clôture aux terrains à vendre et attendit.

À mesure qu'ils approchaient, les deux hommes se détachaient plus nettement dans l'obscurité, et bientôt il fut aisé de voir qu'il s'en trouvait un qui était d'une stature colossale.

– Ce doit être Milon, pensa le jeune homme.

Les deux hommes n'étaient plus qu'à quelque distance de lui.

L'un disait :

– Alors, patron, il ne faudra pas vous déranger cette nuit.

– Non.

– Sous aucun prétexte ?

– À moins que l'Anglais qui est déjà venu hier soir ne revienne.

– C'est toujours au même endroit que vous allez ?

– Toujours.

– Alors, je puis m'en aller, patron ?

– Oui. Bonsoir.

– Bonsoir patron.

Et le plus petit des deux hommes tourna les talons et redescendit du côté des Champs-Élysées, tandis que le colosse continuait sa route.

Mais alors le jeune homme quitta sa retraite improvisée et fit un pas vers lui.

– Qui est là ? dit le colosse.

– Est-ce toi, Milon ?

– Oui, monsieur ; ah ! pardon, je ne vous reconnaissais pas, monsieur Marmouset.

– Il fait assez noir pour que tu sois excusable.

Et Marmouset, car c'était bien l'ancien élève de Rocambole, tendit la main à Milon, ce vieux serviteur fidèle du maître.

– Vous le voyez, dit Milon, je suis exact à notre rendez-vous mensuel.

– Moi aussi, dit Marmouset.

– Et, continua Milon, je suis bien sûr que personne ne manquera.

– Excepté Vanda peut-être.

– Pourquoi ?

– Je l'ai envoyée en Angleterre.

Marmouset passa son bras sous celui de Milon.

– Elle le retrouvera peut-être, ajouta-t-il.

Milon secoua la tête. Puis, d'une voix émue :

– Ah ! dit-il, j'ai bien peur que le maître ne soit mort.

Marmouset haussa les épaules :

– Tu disais la même chose il y a quatre ans, quand le maître était dans l'Inde.

– C'est vrai.

– Et le maître est revenu.

– C'est encore vrai. Mais vous savez le proverbe : « Tant va la cruche à l'eau…

– Qu'elle se brise », n'est-ce pas ?

– Oui, dit Marmouset ; mais, outre que tu n'es pas respectueux en comparant Rocambole à une cruche…

– Excusez-moi, balbutia Milon tout confus, j'aurai beau faire, je ne serai jamais qu'une bête.

– Tu oublies que ce diable d'homme joue avec la mort le sourire aux lèvres ? acheva Marmouset.

– Avec tout cela nous sommes sans nouvelles ?

– Oui.

– Et depuis plus de six mois.

– C'est encore vrai.

– Il n'y a pas loin pourtant de Londres à Paris… et si le maître ne nous donne pas signe de vie…

– C'est qu'il a ses raisons pour cela, dit Marmouset. Mais tu parlais tout à l'heure d'un Anglais…

– Ah oui, dit Milon.

– Qu'est-ce que cela ?

– Je vais vous le dire.

Ils avaient continué à marcher, et, s’arrêtant tout à coup devant un terrain clos, Milon passa la main entre deux planches et pratiqua une brèche.

– Nous ne sommes pas les premiers, dit-il.

Et il entra dans le terrain.

Marmouset le suivit, disant :

– Voyons, qu’est-ce que cet Anglais ?

X

Milon replaça la planche qu'il avait dérangée.

Puis, cela fait, comme Marmouset marchait à côté de lui :

– Il y a huit jours, dit-il, un Anglais est venu chez moi.

Ce n'était pas un milord, ni un gentleman, ni un homme bien mis, oh ! non.

C'était un pauvre diable qui marchait sur des bottes éculées, avait un méchant chapeau et pas de linge sous sa redingote boutonnée jusqu'au menton.

J'ai pensé que c'était un mendiant, et j'ai voulu lui donner cent sous.

Il les a repoussés en me disant :

– Ce n'est pas pour cela que je viens.

Comme il se donnait un mal affreux pour parler français, je lui ai parlé anglais.

Alors il m'a raconté qu'il avait été volé à son arrivée à Paris et qu'il avait perdu une lettre et d'autres paquets.

Que la lettre était une lettre de crédit sur un monsieur Milon à Paris, et qu'elle lui avait été donnée par l'homme gris.

Connaissez-vous quelqu'un de ce nom ?

– Non, dit Marmouset.

– Ni moi non plus. Cependant…

– Eh bien ?

– Quand ce pauvre diable a été parti, j'ai pensé au maître, lequel pourrait bien ne faire qu'un seul avec l'homme gris.

– Qui te fait supposer pareille chose ?

– Voici : le pauvre diable d'Anglais m'a dit que l'homme gris était un Français et que ce Français rêvait la liberté de l'Irlande ; que c'était un homme très fort et que tout ce qu'il entreprenait réussissait. Cela ressemble pleinement au maître, ça, hein ?

– Continue, dit Marmouset devenu pensif.

– L'Anglais, poursuivit Milon, pensait bien que la lettre de crédit était signée d'un autre nom. Mais l'homme gris la lui avait donnée cachetée. Ensuite je n'étais pas le premier à qui il racontait cette histoire, car il ne se rappelait que le nom écrit sur l'enveloppe et non point l'adresse. Il s'était donc mis à visiter tous les gens qui portaient le

nom de Milon, et généralement, à cause de ses haillons, il s'était fait mettre à la porte. Je vous avoue, acheva Milon, que je l'ai pris, moi aussi, pour un aventurier et un de ces racoleurs anglais qui abondent dans le quartier des Champs-Élysées.

C'était un samedi, jour de paye, j'avais dix personnes qui m'attendaient dans mon bureau ; je lui ai mis dix francs dans la main en lui disant :

– Je n'ai pas le temps de recevoir aujourd'hui, mais revenez me voir.

– Et est-il revenu ?

– Hélas ! non, soupira Milon. J'ai fait la leçon à ma servante, à mon contre-maître, à tout le monde ; la consigne est donnée que, si l'Anglais revient, on le gardera et qu'on viendra me prévenir, n'importe où je serai.

– Même où nous allons ?

– Oui.

– Tu as bien fait, dit Marmouset. Quelque chose me dit que cet homme venait de la part du maître.

– Mais, dit Milon avec un soupir, s'il ne revient pas ?

– Nous le chercherons.

– Paris est grand… Trouvez donc une aiguille dans une botte de foin !

– Bah ! il n'y a pas tant d'Anglais que cela à Paris, surtout d'Anglais en haillons.

Le terrain sur lequel ils marchaient était encombré de matériaux de démolitions, au milieu desquels Milon passait en homme qui est du bâtiment.

Il y avait eu là, et très récemment sans doute, une de ces maisons de l'ancien Chaillot qu'on avait rasée pour faire surgir à sa place, au premier jour, une de ces belles constructions où des loyers de six mille francs représentent un appartement fort ordinaire.

Mais, en attendant, la vieille maison avait disparu, et la nouvelle n'existait pas encore.

Où diable Milon conduisait-il Marmouset ?

Ou plutôt, en quel endroit allaient-ils tous deux ? car Marmouset connaissait parfaitement le chemin.

Au bout du terrain, il y avait un amas de pierres de taille, et, derrière ces pierres, quelques planches couvraient une manière de puits.

On avait rasé la maison, mais on n'avait pas détruit les caves encore.

Les planches avaient été dérangées, et Milon fit pour la seconde fois cette observation :

– Nous n'arrivons pas les premiers.

– Qu'importe ? dit Marmouset.

Alors Milon tira de sa poche une bougie et un rat de cave, qu'il alluma.

Puis il posa le pied sur la première marche d'un escalier qui s'enfonçait sous terre.

Marmouset le suivait toujours.

À la trentième marche, ils se trouvèrent dans une sorte de corridor voûté.

Une lumière brilla dans l’éloignement.

– Qui donc a pu venir avant nous ? demanda Marmouset.

– Peut-être bien la *Mort des braves*.

– Ah !

– Il demeure dans le quartier. À moins que ce ne soit Jean le Bourreau.

– Demeure-t-il aussi par ici ?

– Oui, il est établi boucher à Passy, comme vous savez.

– Ah ! c’est juste.

Milon éteignit son rat de cave, devenu inutile, car la lumière qui brillait dans le lointain le guidait, et ils arrivèrent ainsi à une porte sur laquelle ils frappèrent trois petits coups.

Aussitôt cette porte s’ouvrit, et les deux visiteurs nocturnes se trouvèrent en présence d’un vieillard de haute stature, dont les cheveux et la barbe étaient entièrement blancs.

XI

L’homme à la barbe blanche qui venait d’ouvrir, n’était autre que notre ancienne connaissance Jean le Bourreau, le paria du bagne, que Rocambole avait réconcilié avec la société et avec lui-même, car longtemps il s’était fait horreur.

Il était le premier au rendez-vous, et ce rendez-vous avait lieu dans la cave d’une maison démolie, au milieu de ce quartier désert que nous venons de décrire. Pourquoi ! dans quel but ?

C’est ce que nous allons dire en peu de mots.

On doit se souvenir qu’à son retour des Indes, Rocambole avait emmené ses compagnons à Londres ; puis, le trésor du major enlevé, cette campagne aventureuse terminée, alors qu’on l’attendait à bord pour retourner en France, il avait manqué à l’appel.

Un mot de lui parvenu à ses compagnons leur disait :

– Partez sans moi, je vous rejoindrai !

Il y avait de cela plus d’un an, et le maître n’avait pas reparu.

Chaque mois, tous ceux qui lui avaient obéi, tous ceux qui auraient versé avec joie la dernière goutte de leur sang pour lui, se réunissaient tantôt dans un coin, tantôt dans un autre, sous la présidence de Milon et de Marmouset.

Chacun espérait, en y venant, apprendre quelque chose, avoir enfin des nouvelles du maître.

Les uns avaient voyagé, les autres avaient couru Paris en tous sens.

D’ailleurs, les compagnons de Rocambole n’étaient plus un amas de pauvres diables luttant avec les nécessités de la vie, en guerre clandestine avec la société, obligés de cacher soigneusement un passé ténébreux. Cet homme infatigable, avant de les abandonner, avait complété son œuvre ; il avait fait à chacun sa place au soleil.

Jean le Bourreau était redevenu boucher ; il avait un étal à Passy, dans la Grande-Rue, était du Conseil des prud’hommes et jouissait de l’estime générale.

Milon, commandité par Marmouset, devenu millionnaire par la mort de Gypsy la Bohémienne, Milon s’était fait entrepreneur. Il démolissait et reconstruisait des maisons, et il avait sous ses ordres une armée de quinze cents ouvriers.

La *Mort des Braves* s’était fait menuisier, et Marmouset avait payé son fonds.

La Camarde, cette ancienne maîtresse du Pâtissier, cette sinistre cabaretière de l’*Arlequin*, tenait à présent un beau débit de vins et liqueurs sur le boulevard de Sébastopol, et la Pie-Borgne était devenue marchande de pruneaux à l’entrée de la rue de la Paix.

Tous enfin avaient du travail, étaient dans l’aisance, vivaient honnêtement et conservaient au plus profond de leur cœur le respect et l’amour de cet homme qui, bandit lui-même en sa jeunesse, s’était régénéré par le repentir et leur avait tendu la main.

Rien n’était bizarre, du reste, comme ces réunions mystérieuses où chacun arrivait avec le costume de sa profession, où la robe de soie de Vanda frôlait le tablier de cretonne bleue de la Camarde, et l’habit élégant de Marmouset, le gros paletot pelucheux de Milon ou la veste tricotée de Jean le boucher.

Ces dissemblances avaient même un peu ému la police.

Ce jour-là, les amis de Rocambole s’étaient réunis chez la Camarde.

Un sergent de ville curieux avait adressé un rapport au commissaire de police du quartier.

Le commissaire, qui connaissait Milon, l’avait fait venir pour lui demander des explications.

Milon lui avait répondu qu’ils étaient d’anciens amis et qu’ils banquetaient une fois par mois.

Cette explication avait satisfait le commissaire, mais Milon avait dit à Marmouset :

– Je ne veux pas que la police se mêle de nos affaires. La prochaine fois, je vous indiquerai un endroit où elle ne viendra certainement pas.

Et c’était pour cela que la cave de la maison démolie dans le quartier de Chaillot avait été choisie pour ce nouveau rendez-vous.

Seulement, la nuit précédente, Milon y avait fait transporter par deux de ses ouvriers, dont il était sûr, un panier de vin et une pipe d’eau-de-vie.

Donc, Jean le Bourreau avait été le premier au rendez-vous.

Puis étaient venus Marmouset et Milon, et, après eux, la Mort des braves, et dix autres encore.

Et tous s’étaient regardés tristement.

Personne n’avait de nouvelles du maître.

– Sommes-nous tous là ? demanda Marmouset.

– Vanda n’y est pas, répondit Milon.

– Elle ne viendra probablement point, je te l’ai dit, reprit Marmouset.

Mais, comme il parlait ainsi, la porte s’ouvrit brusquement et il y eut un cri de joie parmi les assistants.

Vanda apparut sur le seuil.

Elle était en robe de voyage, enveloppée dans une vaste pelisse fourrée.

– J'arrive de Londres, dit-elle, et je vous apporte des nouvelles de Rocambole.

Ce fut un cri d'enthousiasme parmi les compagnons du maître…

– Où est-il ? continua Vanda, hélas ! je n'en sais rien, mais je puis vous affirmer qu'il n'est pas mort.

– Tu ne l'as donc pas vu ? s'écria Marmouset.

– Non, mais j'ai suivi ses traces pas à pas jusqu'à il y a environ quinze jours.

– Et alors ?

– Alors, plus rien, disparu de nouveau.

– Oh ! dit Milon, c'est qu'alors il lui est arrivé un malheur.

– Non, dit Vanda avec conviction. Rocambole était victorieux de ses ennemis à l'heure même où je perdais sa trace.

– Quels ennemis avait-il donc à Londres ? Était-ce le major indien ? demanda Milon.

– Non, dit Vanda. Les nouveaux ennemis de Rocambole, ou plutôt ceux à qui il a déclaré une guerre sans merci, ce sont les oppresseurs de l'Irlande et de la foi catholique. Rocambole s'est mis à la tête des fenians de Londres, qui l'appellent l'homme gris.

– L'homme gris ! s'écria Milon, ils l'appellent l'homme gris ?

– Oui.

– Ah ! c'était donc bien à moi qu'en avait le pauvre Anglais que j'ai presque mis à la porte ! murmura le colosse avec un accent de désespoir.

– Parle, dit Marmouset à Vanda, dis-nous d'où tu viens et ce que tu as appris.

XII

Vanda arrivait de Londres, en effet.

Elle n’avait pas même passé avenue Marignan, où elle habitait toujours son petit hôtel ; elle était venue directement en voiture de la gare du chemin de fer à l’entrée de la rue de Morny.

Là, elle avait renvoyé le véhicule et continué son chemin à pied.

Le silence s’était fait autour d’elle.

On attendait avec anxiété les révélations qu’elle venait de promettre.

– Rocambole, dit-elle, emprisonné lors de notre départ, se fit relâcher le lendemain sous caution.

Puis il disparut de Londres pendant quelques jours, et il fut impossible à la police anglaise de retrouver ses traces.

– Et ces traces, vous les avez retrouvées, vous ? demanda Milon.

– Oui.

– À Londres ?

– À Londres, dit Vanda. J’avais successivement, en huit jours, habité tous les hôtels français, depuis Sablonière jusqu’à Sauton hôtel.

– Non, me dis-je un jour, ce n’est pas là que je le retrouverai.

Et je m’en allai dans le quartier des docks, vers Saint George street.

Au lieu de me loger dans un hôtel, je louai un boarding, au coin de Old Gravel-Lane.

Je parle anglais comme une Anglaise, et je me déguisai en femme du peuple.

Le jour, je courais les rues ; le soir j’entrais dans les publics-houses et les tavernes.

J’habitais au deuxième étage.

Au-dessus de moi il y avait une famille composée du père et de sa fille.

Le père était un homme silencieux et sombre ; la fille, une belle créature qui relevait d’une longue et douloureuse maladie.

Je la voyais passer souvent devant ma porte, que je laissais ouverte à cause de la chaleur, et j’avais fini par lui sourire.

Nous fîmes connaissance.

– Vous ayez donc été bien malade ? lui dis-je un jour.

– J’ai cru mourir, me répondit-elle ; c’est un envoyé de Dieu qui m’a sauvée.

– Un médecin ?

– Oui.

– Anglais ?

– On ne sait pas. Il y en a qui disent que c’est un Anglais ; tout ce que je sais, c’est qu’on l’appelle l’homme gris.

– Ah !

Elle me raconta alors que le médecin mystérieux l’avait conduite dans une maison de Hampsteadt, où il l’avait soumise à un traitement par les émanations du goudron.

Puis elle ajouta :

– Nous avons son portrait, mon père et moi.

– Où est-il ?

– Là-haut, dans notre logis.

– Voulez-vous me le montrer ?

– Oh ! de grand cœur.

Je la suivis, elle me fit pénétrer dans sa chambre. Je jetai les yeux sur un portrait, une petite photographie assez mauvaise, et je poussai un cri de joie.

J’avais reconnu Rocambole.

À partir de ce moment, et grâce aux indications que m’ont fournies le père et la fille, je l’ai suivi, pour ainsi dire, pas à pas. J’ai retrouvé presque tous les hommes qui l’ont servi et dont il s’était fait une petite armée. J’ai vu quel était son but, la lutte qu’il avait engagée, les victoires qu’il avait remportées.

Il y a trois semaines, il a embarqué pour la France un enfant irlandais en qui les fenians voient leur chef futur. Avec cet enfant est parti un autre homme appelé Shoking, lequel doit être à Paris et qui certainement possède tous les secrets de l’homme gris.

– C’est peut-être mon Anglais, dit Milon.

– Cet homme et l’enfant partis, poursuivit Vanda, Rocambole est demeuré à Londres.

Un soir, il s’est embarqué dans un canot, au bas du pont de Westminster.

À partir de ce moment on ne l’a plus revu.

Il avait annoncé, du reste, que peut-être il ne reviendrait pas.

Dès lors, tous mes efforts pour retrouver sa trace ont été inutiles.

– Il est mort ! murmura Milon.

Marmouset haussa les épaules.

– Rocambole ne meurt pas, dit-il.

– J’ai aussi cette conviction ! dit Vanda. Seulement, où est-il ?

– Peut-être est-il revenu à Paris ? hasarda la Camarde.

– C’est ce que je me dis quelquefois, fit Jean le Bourreau.

– S’il était à Paris, nous l’aurions vu, dit Marmouset.

L’espoir revenait au cœur de Milon.

– Ah ! dit-il, je me souviens que lorsque nous nous désespérions, il y a quatre ans, un homme me frappa sur l’épaule dans la rue et me dit :

– Imbécile ; il n’y a que les hommes dont la tâche est remplie qui meurent.

Je me retournai. C’était lui.

– Eh bien ! dit Marmouset, pareille chose vous arrivera au premier jour.

– Je le crois, dit Vanda.

– Je l’espère, murmura Milon.

– Car, reprit Marmouset, la dernière tâche que s’est imposée Rocambole n’est point accomplie encore.

La loyale Angleterre continue à opprimer l’Irlande, à persécuter les prêtres catholiques et à refuser aux enfants de la pauvre Erin des pommes de terre et du pain.

– C’est vrai, dit Vanda.

– Donc, Rocambole n’est pas mort.

– Qui sait même s’il n’a pas besoin de nous ? reprit Milon. Oh ! si je pouvais retrouver l’Anglais !

Comme Milon parlait ainsi, on entendit un bruit dans l’éloignement.

Des pas retentissaient dans les couloirs sombres des caves.

– Qui donc attendons-nous encore ? demanda Marmouset.

– Personne, répondit Jean le Bourreau, nous sommes au complet.

– Mon Dieu ! s’écria Vanda, si c’était lui ! si c’était Rocambole !

Et tous les cœurs battirent, et tous les regards se dirigèrent anxieux vers la porte…

XIII

Il y eut une minute d’angoisse suprême.

Puis la porte s’ouvrit, et un homme parut.

Mais cet homme n’était point Rocambole, et il y eut un cri unanime de désappointement et de déception.

Cet homme, c’était le contre-maître de Milon, celui qui l’avait accompagné une heure auparavant jusqu’à la rue de Morny, et à qui l’entrepreneur avait dit :

– Tu ne viendras me déranger sous aucun prétexte, à moins toutefois que tu ne voies revenir l’Anglais.

Aussi Milon s’écria-t-il :

– Tu as vu l’Anglais ?

– Non, patron, répondit cet homme, qui se nommait Polydore.

– Alors, pourquoi viens-tu ?

– Parce qu’il est arrivé un grand malheur !

– Un malheur ?

– Oui.

– Tonnerre ! fit Milon, qu’est-ce qu’il y a donc ?

– Vous savez qu’un de nos Limousins couche dans le chantier de la rue Louis-le-Grand ?

– Non, je ne le savais pas… Mais… continue.

Et Milon, regardant Marmouset :

– Je vous demande pardon, dit-il, cet imbécile vient me parler ici de mes affaires particulières.

– Allez, dit Marmouset.

– Le Limousin est tombé d’un échafaudage… L’a-t-on jeté en bas ?… Je ne sais pas… Tout ce que je puis vous dire, c’est qu’il est mourant et qu’on a eu de la peine à le transporter au poste de la rue Port-Mahon.

C’est là que je l’ai trouvé.

Allez chercher le patron, m’a-t-il dit, avant que je meure, car je crois bien que j’ai mon compte. Dites-lui que, s’il est le Milon qui connaît Rocambole, j’ai un grand secret à lui

confier avant de m'en aller dans l'autre monde.

– Ah ! dit Milon, qui fit un bond vers la porte, il a dit cela ?

– Oui, patron.

– Alors, j'y vais.

– J'ai une voiture dans la rue, à l'entrée du terrain, continua le contremaître Polydore, et une voiture qui marche bien.

Milon allait franchir le seuil de la porte en disant : Nous allons peut-être avoir des nouvelles du maître, lorsque Marmouset le suivit :

– Je vais avec toi, dit-il.

Et, se tournant vers les autres compagnons de Rocambole :

– Attendez-nous ici, ajouta-t-il. Milon ou moi nous reviendrons avant une heure.

Et Milon et Marmouset partirent à la suite du contremaître Polydore.

En moins d'un quart d'heure, la voiture de place amenée par ce dernier eut franchi la distance qui sépare le haut des Champs-Élysées de la rue du Port-Mahon.

Il y avait là un poste de police, et c'était dans ce poste qu'on avait transporté le Limousin, grâce à l'invalide, qui, témoin de sa chute, avait couru y demander du secours.

Le Limousin était dans un état déplorable.

Il avait une épaule démise et trois côtes enfoncées.

Un tas de sable sur lequel il était tombé avait amorti sa chute, et c'était par miracle qu'il ne s'était pas tué sur le coup.

Un médecin du quartier appelé en toute hâte ne répondit pas de sa vie.

Il pouvait s'être produit des lésions internes dont on n'avait pas encore connaissance et qui détermineraient peut-être la mort.

– Je sais bien que je n'en reviendrai pas ; mais j'ai deux frères qui prendront soin de notre vieille mère au pays.

Tout ce que je demande, c'est que le patron soit bien celui que miss Ellen cherchait.

L'invalide essuyait de temps en temps une larme qui roulait sur sa joue martiale et il regardait le médecin qui ne voulait toujours pas se prononcer.

Enfin, Milon et Marmouset arrivèrent.

Le Limousin rayonna en voyant l'entrepreneur ; son visage s'éclaira d'une joie céleste :

– Ah ! dit-il, je savais bien que c'était vous qu'elle cherchait.

– Qui donc ? demanda le bon Milon, ému jusqu'aux larmes du piteux état de son ouvrier.

– L'Anglaise.

– Quelle Anglaise ?

– Celle qui est prisonnière là-haut, dans une maison de la rue Louis-le-Grand et que j’ai voulu sauver.

Et comme Milon le regardait avec avidité, le Limousin poursuivit :

– Écoutez-moi vite, patron, car je pourrais bien mourir tout d’un coup.

Mais l’invalide l’arrêta.

– Je sais la chose comme toi, dit-il. Laisse-moi la dire ; si je me trompe, tu me corrigeras. Mais il ne faut pas parler.

Alors, Marmouset, Milon et l’invalide demeurèrent seuls au chevet du moribond, car le médecin eut la discrétion de se retirer dans la première pièce du poste.

L’invalide prit alors la parole.

Il avait eu les confidences du Limousin, il l’avait aidé dans sa funeste expédition, et ce fut avec la plus grande clarté qu’il raconta à l’entrepreneur tout ce qui s’était passé.

Milon ne comprenait pas beaucoup ce que cette Anglaise lui voulait.

Mais Marmouset ne perdait pas un mot du récit de l’invalide, et, quand celui-ci eut fini et que le Limousin eut murmuré : Tout cela est vrai, – il fit appeler le médecin et lui dit :

– Pensez-vous, monsieur, que ce jeune homme puisse être transporté hors d’ici ?

– Pas avant demain, répondit le médecin.

– C’est bien, dit Marmouset qui recommanda le Limousin au chef du poste.

Puis il fit un signe à l’invalide :

– Venez avec nous, dit-il.

Au chantier où cela s’est passé. Je veux me faire montrer la fenêtre.

Et Marmouset, précédé par l’invalide, prit le chemin du chantier.

XIV

Milon avait vu souvent Marmouset à l’œuvre, et c’était l’homme en qui il avait le plus de confiance, après Rocambole, bien entendu.

Il le suivit donc, persuadé que le jeune homme allait faire de bonne besogne.

L’invalide les précédait, et il ouvrit la porte en planches grossièrement assemblées qui fermait le chantier.

– Montrez-moi d’abord la fenêtre, dit Marmouset.

– La voilà, dit l’invalide ; et voici la planche qui s’est brisée en tombant.

Marmouset monta ensuite dans la maison en construction ; il examina attentivement la distance qui séparait les deux fenêtres, et, prenant un carnet, il écrivit dessus quelques mots.

Puis il rejoignit Milon.

– Maintenant, lui dit-il, écoute-moi bien.

– Parlez, dit Milon.

– Tu vas t’en retourner là-bas.

– À la rue de Morny ?

– Oui.

– Et tu diras aux camarades que tu ne peux rien leur dire pour le moment, mais qu’on peut avoir besoin d’eux d’un instant à l’autre.

– Et vous ? dit Milon.

– Moi, je vais rester ici.

– Dans le chantier ?

– Je vais d’abord faire un tour dans le quartier, et puis je reviendrai. Dis à l’invalide, toi qui es le maître ici, qu’il peut m’obéir aveuglément.

– Ah ! mon ancien, dit Milon, je suis l’entrepreneur, mais monsieur que voilà est l’architecte ; comprenez-vous ?

– Comme qui dirait, dit l’invalide, que vous êtes le colonel, mais que monsieur est le général. Respect à la hiérarchie. On obéira à monsieur.

– C’est bien, dit Marmouset. Tu peux t’en aller, Milon.

Milon avait fini par obéir à Marmouset comme il obéissait à Rocambole, militairement.

Demeuré seul avec l'invalide, Marmouset lui frappa sur l'épaule.

– Venez avec moi, dit-il.

L'invalide le suivit.

Ils quittèrent le chantier et entrèrent dans la rue Louis-le-Grand.

– C'est bien là, dit Marmouset, la porte de la maison où demeurait l'Anglaise ?

– Oui, certes.

Marmouset inscrivit le numéro sur son calepin.

– Mais, monsieur, dit l'invalide, il est probable qu'elle n'a pas déménagé cette nuit et qu'elle y demeure encore.

– C'est là ce que vous allez m'aider à savoir.

– Voulez-vous que j'aille sonner et que je demande au portier ?

– Non, dit Marmouset, qui ne put s'empêcher de sourire de cette naïveté. Allons chez moi, d'abord.

– Chez vous ?

– Oui, je demeure à deux pas d'ici, à l'entrée de la rue Auber.

En effet, depuis quelques mois, Marmouset habitait un premier étage dans cette nouvelle rue dont les splendeurs modernes éclipsent la splendeur ancienne de la Chaussée-d'Antin, reléguée maintenant au second plan.

Ce fut là qu'il conduisit l'invalide.

Le valet de chambre qui vint ouvrir à son maître fut quelque peu étonné de le voir rentrer en pleine nuit suivi d'un homme à jambe de bois ; mais, au lieu de satisfaire sa curiosité, Marmouset l'envoya se coucher.

L'invalide, en pénétrant dans cet appartement où régnait un luxe de bon goût, était peut-être tout aussi étonné que le domestique, et se demandait sans doute pourquoi on l'amenait en pareil lieu.

Mais le soldat est sobre de paroles ; il n'interroge pas.

D'ailleurs Milon lui avait dit qu'il devait obéir à Marmouset.

Cela lui suffisait.

Marmouset le conduisit dans son cabinet de travail.

– Mon brave, lui dit-il, vous voyez ce plateau à trois flacons, sur cette table ?

– Oui, monsieur.

– Les trois flacons contiennent du kirsch, du rhum et de l'eau-de-vie. Vous choisirez.

– Oh ! fit l'invalide.

– On dort bien sur ce divan…

– Mais… monsieur…

– Et je vais vous donner une robe de chambre qui vous enveloppera jusqu’aux chevilles.

– Oh ! dit l’invalide, je n’ai pas besoin de robe de chambre.

– C’est possible, mais il faut bien que je remplace votre uniforme par quelque chose.

– Mon uniforme ?

– Oui, j’en ai besoin.

– Pourquoi donc faire ?

– Pour aller garder le chantier cette nuit.

L’invalide eut un geste d’étonnement.

– Écoutez-moi bien, reprit Marmouset.

Et il versa un verre de rhum à l’invalide, qui le regarda et attendit.

– À votre santé, dit Marmouset.

Puis il continua :

– Vous pensez bien que ce n’est pas la jeune Anglaise qui a soulevé la planche et fait culbuter le pauvre Limousin.

– Oh ! pour ça, non.

– C’est donc un des deux hommes qui la gardaient ?

– Très certainement.

– Et comme vous avez aidé le Limousin, ces hommes doivent vous avoir remarqué.

– Bon !

– Et ils se méfient de vous.

– Eh bien ?

– Mais demain matin, au petit jour, en voyant un autre invalide, ils penseront qu’on vous a remplacé et ils ne se méfieront plus du nouveau.

– Et… ce nouveau ?

– Ce sera moi.

– Tout cela est très bien, dit le soldat amputé, mais vous êtes tout jeune, monsieur.

– Qu’est-ce que cela fait ?

– Et vous avez tous vos membres.

– Je vais me séparer d’un de mes bras, dit Marmouset en riant.

– Plaît-il ?

– Tenez, dit encore Marmouset, déshabillez-vous auprès du feu, je vais vous donner un pantalon et une robe de chambre en échange de votre uniforme.

L’invalide obéit encore.

– Maintenant, dit Marmouset, vous allez voir.

Et il passa dans son cabinet de toilette.

Dix minutes après il en sortit, et l’invalide jeta un cri de surprise.

Marmouset avait de grosses moustaches grises, des cheveux blancs, et il paraissait amputé du bras gauche.

L’invalide ne le reconnut qu’à la voix.

– Bon ! dit-il, la moustache, les cheveux, ça s’explique encore ; mais le bras…

– Mon bras est collé au long de mon corps, et je me suis fait un moignon avec du son.

Puis il ajouta en souriant :

– Je vous avouerai qu’avant d’être architecte, j’ai été comédien.

Et Marmouset laissa l’invalide installé chez lui, et il sortit affublé de son uniforme et prit la route du chantier.

– Allons voir, se dit-il, si les gens de la police anglaise sont plus forts que nous.

XV

Marmouset ainsi déguisé ne s’amusa point à rallumer le feu que l’invalide véritable entretenait toute la nuit fort consciencieusement.

Au lieu de demeurer en bas, dans le chantier, il monta dans la maison en construction, se coucha sur le plancher, en face de la croisée de miss Ellen et attendit.

Marmouset faisait un calcul assez juste :

– Évidemment, les hommes ou l’homme qui avaient jeté le maçon en bas, ne manqueraient pas, en admettant qu’ils eussent quitté la maison, d’y revenir.

Marmouset voulait les voir.

La nuit était sombre, et par conséquent, outre qu’il ne serait pas aperçu, lui, il avait la chance de les voir s’ils pénétraient dans la chambre avec une lumière.

Cependant Marmouset attendit longtemps.

Ce ne fut que vers quatre heures du matin qu’il entendit d’abord un petit bruit.

On venait d’ouvrir la croisée.

En même temps, un homme se pencha en dehors, regarda, prêta l’oreille et finit par se retourner vers une autre personne qui se trouvait derrière lui.

Bien qu’il parlât à voix basse, Marmouset, qui avait l’oreille fine, entendit ces mots prononcés en anglais.

– Personne ! l’invalide s’en est allé.

– Et le maçon ? demanda une autre voix.

– On l’a emporté.

– Pensez-vous qu’il n’ait rien dit ?

– Certainement non. On aura mis sa chute sur le compte d’un accident.

– C’est égal, reprit la deuxième voix, nous ferons bien de quitter la maison.

– Nous n’avons plus rien à y faire, puisque l’oiseau est en cage, mais je ne crains rien ; d’ailleurs, si j’étais obligé de dire la vérité, je le dirais au préfet de police qui, du reste, m’a donné des pouvoirs étendus.

– Bon ! pensa Marmouset, qui ne perdait pas un mot de cette conversation, il fait bon de savoir l’anglais, et je sais maintenant, à qui j’ai affaire. Ces messieurs sont des *détectives* de Londres et ils ont mission de ramener la demoiselle.

– Je voudrais bien les voir en plein jour, et s’ils voulaient me faire plaisir, ils allumeraient une lampe.

Mais sir James Wood et son compagnon, car c’étaient eux, ne donnèrent point cette satisfaction à Marmouset ; ils disparurent de la fenêtre, qu’ils refermèrent, et tout rentra dans le silence.

Marmouset attendit encore.

Quand les premières clartés du jour pénétrèrent au travers du brouillard jaunâtre qui pesait sur Paris, Marmouset quitta son poste d’observation, redescendit dans le chantier et ralluma le feu.

Puis, retrouvant dans la poche de la capote de l’invalide sa pipe et son tabac, il se mit à fumer.

Les ouvriers n’arrivaient qu’à sept heures.

De temps en temps Marmouset levait la tête vers la maison mystérieuse ; mais la croisée demeurait close.

À travers la palissade de planches, son regard pénétrait dans la rue Louis-le-Grand et il surveillait la porte de la maison.

Personne ne sortait.

Enfin cette porte s’ouvrit, et Marmouset vit apparaître le portier, un balai sur l’épaule.

Le portier donna deux coups de balai sur le trottoir, puis il traversa la rue et entra dans le cabaret dont le Limousin avait parlé à l’invalide.

Alors Marmouset quitta son poste. Il sortit du chantier, traversa la rue à son tour et entra dans le cabaret en disant :

– Brrr ! il ne fait pas chaud ce matin. Donnez-moi une goutte de *mêlé*, patron.

Le portier, qui était déjà accoudé sur le comptoir, leva la tête et regarda le prétendu invalide :

– Tiens ! dit-il, ce n’est plus le même.

– Qu’est-ce qu’il y a pour votre service, mon brave ? demanda Marmouset.

– Vous êtes l’invalide du chantier ?

– Oui.

– Mais vous n’êtes pas celui d’avant-hier ?

– Non. J’ai remplacé mon camarade hier soir.

Parce qu’il était malade.

– Alors c’est vous qui avez passé la nuit ?

– Oui.

– On a fait un joli sabbat dans votre chantier : c’était pire que dans ma maison.

Marmouset ne sourcilla pas.

– Qu’est-ce qu’il s’est donc passé ? demanda le portier, qui était loquace au dernier point.

– C’est un maçon qui s’était endormi dans le bâtiment et qui est tombé du troisième étage.

– C’est donc ça que j’ai entendu crier.

– Oui.

– Est-ce qu’il s’est tué ?

– À peu près ; il n’est pas encore mort, mais il n’en vaut guère mieux.

– Quand j’ai entendu tout ce vacarme, poursuivit le portier, j’ai voulu me lever, mais ma femme m’en a empêché.

– Vous avez été réveillé en sursaut ?

– Oh ! non, nous ne dormions pas, nous avons des *meublés* dans la maison, et pour le quart d’heure, des locataires qui nous *scient* joliment.

– Bah ! fit Marmouset.

– Deux Anglais et une jeune fille.

– Une Anglaise !

– Oui.

– Ils rentrent tard ?

– À toute heure de la nuit. Par exemple, hier soir, la jeune fille n’est pas rentrée.

– Oh ! oh !

– À trois heures, elle est montée en voiture avec les deux Anglais pour aller au bois.

– Et elle n’est pas revenue ?

– Non.

– Ni les Anglais ?

– Pardon ; ils sont revenus tous les deux.

– Ah !

– Et même je crois qu’ils ont passé la nuit à faire leurs paquets, car ce matin je leur ai tiré le cordon avant le jour.

– Alors ils sont partis ?

– Oui.

Marmouset savait ce qu’il voulait savoir.

Miss Ellen avait disparu et les deux Anglais aussi.

Comment les retrouver ?

XVI

Qu’était devenue miss Ellen, et comment son évasion si bien combinée avait-elle échoué ?

Pour le savoir, il faut nous reporter à l’autre nuit, celle où le Limousin, s’aventurant sur la planche, était arrivé presque dans la chambre de la pauvre Anglaise.

Sir James Wood était un *détective* de premier mérite.

Il savait lire au fond des cœurs ; et, quelque effort que miss Ellen eût fait pour cacher ses secrètes espérances, il les avait devinées.

Miss Ellen, s’informant de l’époque où son père viendrait en France, avait commis une première faute.

Le calme qu’elle montrait depuis deux jours avait achevé d’éveiller les soupçons du *détective*.

Sir James Wood avait, on le sait, percé un trou imperceptible dans la porte.

Grâce à ce trou, il pouvait voir ce qui se passait dans la chambre de miss Ellen.

Miss Ellen avait bien remarqué le trou, mais elle avait, rassurée du reste par les ronflements de sir James, pris la précaution d’entraîner le Limousin dans un coin de la chambre, hors du rayon visuel que le trou pouvait donner.

Seulement miss Ellen n’avait pas songé qu’il y avait une armoire à glace dans sa chambre, que les rayons de la lune permettaient à cette glace de réfléchir son image et celle du Limousin, et qu’elle était placée en face du trou.

Sir James Wood avait ronflé tout éveillé et n’avait pas perdu un seul des mouvements, ni aucune des paroles, quoique prononcées à voix basse, de sa prisonnière et de son futur libérateur.

Il est même probable que si le Limousin eût consenti à emmener miss Ellen cette nuit-là, sir James Wood, enfonçant la porte d’un coup d’épaule, se fût élancé à leur poursuite. Mais le Limousin s’était en allé seul.

Dès lors sir James Wood eut le temps de réfléchir et de prendre ses précautions.

Le lendemain, à l’heure du bois, sir James était aux ordres de miss Ellen.

La jeune fille monta en voiture sans défiance, et la promenade commença.

Sir James était un parfait gentleman, du reste, et on aurait pu le prendre pour l’oncle ou le père de la jeune Anglaise, dont la beauté faisait, du reste, sensation.

Comme les jours précédents, sa calèche fit le tour du lac ; mais là, sir James donna l'ordre au cocher de se diriger vers le cèdre.

– Où voulez-vous donc aller ? demanda miss Ellen, étonnée de ce changement de programme.

– Miss Ellen, répondit sir James avec son flegme habituel, j'ai quelques petites affaires personnelles à Paris, et vous me pardonnerez de les faire tout en vous accompagnant.

– Mais nous allons à Boulogne !

– Précisément.

Miss Ellen le regarda.

L'Anglais était calme, son œil bleu sans rayons, son visage aussi muet que la tête de pierre d'un sphinx.

– Allons ! murmura la jeune fille, qui ne voulait pas le contrarier de peur qu'il n'eût le moindre soupçon.

Arrivée au cèdre, la calèche descendit rapidement vers Boulogne.

Quand on fut hors du bois, miss Ellen aperçut l'autre *détective* se promenant dans la Grande-Rue, auprès d'une voiture arrêtée qui paraissait stationner la depuis quelques minutes seulement.

Sir James donna l'ordre d'arrêter.

Alors une vague inquiétude s'empara de miss Ellen. Elle regarda sir James.

Un sourire glissait sur les lèvres de l'homme de police.

– Il fait froid, dit-il, et le temps est à la pluie ; nous allons monter dans ce coupé.

– Mais…

– Prenez ma main, dit-il, et ne me résistez pas, miss Ellen.

Il y avait dans sa voix un accent d'autorité qui révolta la patricienne.

– Ah ! dit-elle, vous m'avez tendu un piège.

– Nullement, miss Ellen. En voiture nous causerons.

La Grande-Rue était déserte ; les douaniers de la grille étaient loin, et miss Ellen se trouvait à la merci de ses deux gardiens.

Elle obéit et monta dans le coupé.

Alors sir James s'assit auprès d'elle et leva les glaces.

L'autre *détective* fit un signe au cocher, et, tandis que la calèche s'en allait à vide, le coupé partit comme l'éclair.

Alors sir James dit à miss Ellen :

– Vous m'avez forcé à agir ainsi, et il n'eût dépendu que de vous que nous attendissions l'arrivée du noble lord votre père. Mais vous avez cherché à nous échapper, miss Ellen, et il faut bien que je prenne mes précautions.

Miss Ellen avait pâli.

Sir James continua :

– Le Limousin du chantier vous attendra vainement la nuit prochaine, miss Ellen.

Elle jeta un cri.

– Ah ! misérable !

– Un vilain mot que vous dites là, miss Ellen, je suis un honnête détective, qui fait son métier avec *conscience*.

– Et où me conduisez-vous donc ?

– Dans une maison de santé !

Miss Ellen jeta un nouveau, cri et voulut ouvrir la portière.

Sir James se mit à rire.

– Les portières sont fermées à clef, dit-il.

Elle voulut baisser les glaces, mais un ressort invisible les maintenait.

Elle essaya de regarder au travers.

Les glaces étaient dépolies.

Alors elle fut en proie à une colère de lionne prise au piège. Si elle avait eu une arme sur elle, elle aurait poignardé sir James Wood.

Le *détective* était toujours calme et souriant :

– Vous ne verrez pas si vite, dit-il, les gens que vous cherchez.

– Vous êtes un misérable ! répéta miss Ellen.

Sir James ne répondit pas.

Le coupé roulait grand train, et la route macadamisée avait succédé au pavé bruyant.

Miss Ellen essayait vainement de savoir où on la conduisait.

Les glaces dépolies du coupé ne lui permettait pas de voir en dehors.

Comme elle continuait à accabler sir James de son mépris furieux et d’épithètes injurieuses, il avait tiré de sa poche un numéro du *Times* et s’était mis à lire tranquillement.

Enfin le coupé s’arrêta un moment… puis il roula sous une voûte sonore.

– Nous voici arrivés, dit sir James.

Et avec son flegme habituel, il remit son journal dans sa poche.

XVII

Le second *détective* était sans doute monté à côté du cocher, car il descendit du siège et vint ouvrir la portière.

– Prenez ma main, répéta courtoisement sir James.

Miss Ellen mit pied à terre.

Alors elle regarda autour d'elle.

Le coupé venait de rouler sous une voûte, et derrière lui une porte cochère s'était refermée avec grand fracas.

Miss Ellen se trouvait dans une cour entourée de trois côtés par de hautes murailles et, du quatrième côté, bornée par un grand bâtiment carré qui ressemblait à une prison et dont toutes les fenêtres étaient garnies d'épais barreaux de fer.

Un homme, qui portait un uniforme gris et bleu et une casquette cirée, était venu à sir James et le saluait respectueusement.

– Le directeur est-il visible ? demanda le *détective*.

– Oui, monsieur, répondit cet homme, qui portait un trousseau de clefs à la main.

Puis il ajouta :

– Mylord est sans doute la personne que M. le Directeur attend.

Sir James s'inclina, et l'homme entra dans la maison, laissant les nouveaux venus dans la cour.

Miss Ellen promenait autour d'elle un œil morne et farouche.

Sir James lui dit :

– Miss Ellen, vous devinez où vous êtes.

– Je suis dans une prison, répondit-elle.

– Non, dans une maison de fous.

Elle frissonna.

– Mais vous n'y resterez que deux jours, fit le *détective*. Car lord Palmure viendra vous y chercher le soir même de son arrivée.

– Mais je ne suis pas folle ! s'écria-t-elle.

– Non, mais nous ne sommes pas en Angleterre, ici, où il y a des prisons non moins variées que confortables, depuis Newgate jusqu'à Bath square, en passant par White-

Cross.

Quand nous autres, étrangers, nous demandons à la police française de vouloir bien se charger provisoirement d'un prisonnier, elle nous désigne soit une prison, soit une autre. Auriez-vous préféré Saint-Lazare ?

Ce nom arracha un geste d'horreur à miss Ellen.

Sir James poursuivit tranquillement :

– J'avais songé d'abord à une maison de santé ordinaire, mais une énergique et intelligente personne comme vous s'évaderait trop facilement d'un pareil endroit. Et puis un médecin n'ose pas prendre une responsabilité semblable.

– C'est-à-dire, fit miss Ellen avec dédain, que vous n'avez pas trouvé en lui un complice assez sûr pour vos infamies.

Sir James haussa les épaules.

– Pas de ces vilains mots, miss Ellen, répéta-t-il : d'ailleurs, je vais vous débarrasser de ma présence.

L'homme au trousseau de clefs revint :

– M. le directeur attend mylord, fit-il.

Sir James se pencha vers miss Ellen :

– Je vous jure, dit-il, que vous serez traitée ici avec les plus grands égards, si toutefois vous ne faites pas trop de résistance.

– Et si je résistais ? demanda-t-elle.

En parlant ainsi, la hautaine jeune fille semblait vouloir pulvériser le *détective* de son regard.

– On vous donnerait une douche.

Miss Ellen frissonna de nouveau.

Un souvenir rapide, un sourire effrayant et sinistre, venait de traverser son esprit.

Elle se rappelait avoir visité Bedlam, la célèbre maison d'aliénés de l'Angleterre, et avoir vu des malheureux qui se mettaient à genoux et se tordaient les mains, suppliant qu'on leur fît grâce de ce supplice épouvantable.

Sir James profita de ce mouvement d'effroi pour ajouter :

– Miss Ellen, j'ai un ordre d'arrestation parfaitement en règle, et tout ce que vous pourriez dire au directeur, en lui prouvant que vous n'êtes pas folle, ne servirait à rien.

Le directeur n'est pas un médecin, c'est un geôlier. Il exécute purement et simplement les ordres reçus.

Et il força miss Ellen à s'appuyer sur son bras, et tous deux suivirent l'homme au trousseau de clefs.

Le cabinet du directeur était au rez-de-chaussée, dans un corridor du premier bâtiment, car la maison paraissait composée de plusieurs corps de logis reliés entre eux par des cours intérieures.

C'était une pièce vaste et froide, aux tentures sombres. Un homme de cinquante ans, grand, maigre, livide d'aspect, se leva d'un bureau devant lequel il était assis, et salua.

– Monsieur le directeur, dit sir James, je vous amène la jeune lady dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir par lettre en vous faisant parvenir l'ordre de la préfecture de Police et le visa de l'ambassade d'Angleterre.

– On a préparé une chambre à mademoiselle, répondit le directeur, qui regarda miss Ellen avec un œil sans chaleur.

Miss Ellen comprit que cet homme était un verrou incarné.

En même temps le directeur tira à lui un gland de sonnette qui pendait au-dessus de son bureau.

Aussitôt deux infirmiers entrèrent.

– Conduisez mademoiselle au numéro 13, dit-il.

– Monsieur, dit-elle, est-ce comme folle qu'on m'enferme ici ?

– Probablement, répondit-il, puisque vous êtes dans une maison de fous.

Cet homme était plus flegmatique encore que sir James Wood.

Miss Ellen, comprit qu'elle n'avait rien à attendre de lui, et accablant le *détective* d'un dernier regard de mépris, elle suivit les infirmiers.

*

* *

Quelques minutes après, sir James Wood et son compagnon remontaient en voiture.

– Où allons-nous ? demandait celui-ci.

– Rue Louis-le-Grand.

– Chercher les hardes de miss Ellen ?

– D'abord. On les lui enverra dans la soirée. Et puis nous allons attendre le maçon.

– Je suppose qu'on ne lui ouvrira pas la fenêtre ?

– Au contraire.

– Plaît-il ? dit le second *détective*.

– Cet homme s'est mêlé de ce qui ne le regardait pas, dit froidement sir James Wood, il est juste qu'il soit puni.

Et ce fut ainsi que le sort du malheureux Limousin avait été résolu.

Dans quelle maison de santé, dans quel quartier se trouvait miss Ellen ?

Voilà ce que Marmouset ne savait pas, et ce qu'il voulait savoir à tout prix.

XVIII

Marmouset, après avoir acquis la conviction que sir James Wood et le second détective avaient quitté la maison de la rue Louis-le-Grand et que miss Ellen n'y était pas rentrée la veille, Marmouset, disons-nous, reprit le chemin de chez lui.

Il n'était pas encore sept heures du matin.

Dans les maisons à petits locataires on est matinal ; mais rue Auber, où il n'y a que de grands appartements, les concierges dorment la grasse matinée.

Marmouset jeta son nom en passant devant la loge, et le concierge, encore endormi, n'ouvrit pas même les yeux ; sans cela, il eût trouvé au moins étrange le déguisement de son locataire.

L'invalide avait bu deux ou trois verres de rhum et dormait du sommeil du juste.

Marmouset attendit d'avoir changé de vêtements pour l'éveiller.

– Hé ! camarade, lui dit-il alors, vous avez eu plus chaud que moi ici.

– Il est vrai, dit l'invalide en ouvrant les yeux.

– Reprenez votre uniforme, mon brave, dit Marmouset et puis vous me rendrez un petit service.

En même temps Marmouset se plaça devant une table et écrivit ces mots à Milon :

« J'ai besoin de toi. Viens tout de suite. »

Puis, fermant ce billet, il le remit à l'invalide, qui avait de nouveau endossé sa capote.

– Évidemment, lui dit-il, vous rentrez au Gros-Caillou ?

– Oui, monsieur.

– Cela ne vous allongera pas beaucoup de passer par la rue de Marignan, et vous me ferez plaisir de porter ce mot à l'entrepreneur.

– Oh ! je sais où il demeure, dit l'invalide en prenant le billet.

– Maintenant, dit encore Marmouset, je vais vous demander votre parole d'honneur de soldat, mon ami, que vous ne parlerez plus à personne de ce qui s'est passé la nuit dernière, ni de la petite Anglaise, ni de moi qui vous ai emprunté votre uniforme. Si je vous la demande, c'est parce que de grands intérêts sont en jeu, qu'une indiscrétion pourrait les compromettre.

L'invalide donna sa parole d'autant plus volontiers qu'il s'intéressait à miss Ellen, qu'il aimait le pauvre Limousin, son compagnon de nuit, et que Marmouset lui allait,

comme on dit.

Marmouset lui mit une dizaine de louis dans la main.

Le soldat voulut refuser. Mais le jeune homme lui dit avec une bonhomie charmante :

– Je suis quatre ou cinq fois millionnaire. Prenez ; c'est pour vos camarades de là-bas comme pour vous.

L'invalide s'en alla sans perdre une minute trouver Milon et lui remit la lettre.

Milon se jeta dans une voiture de place et accourut rue Auber.

– Mon ami, lui dit alors Marmouset, écoute-moi bien. L'Anglaise a disparu.

– Elle n'est plus rue Louis-Le-Grand ?

– Non.

– Depuis quand ?

– Depuis hier.

– Alors elle n'était pas là quand on a fait faire la culbute à mon pauvre Limousin ?

– Non.

– Et savez-vous où elle est ?

– Si je le savais, je ne te ferais pas venir pour que tu m'aides à la chercher.

– Autant trouver une aiguille dans une botte de foin.

Marmouset eut un sourire :

– Mon bon Milon, tu seras toujours un peu simple. Rocambole parvenait quelquefois à t'ouvrir l'esprit. Mais Rocambole n'est plus là…

– Je redeviens tout à fait bête ; c'est vrai, dit Milon.

– Pourtant, suis bien mon raisonnement.

– Parlez…

– Cette Anglaise, qui est venue à Paris pour y chercher un certain Milon et une certaine Vanda, venait évidemment de la part de Rocambole, lequel est peut-être en péril et a besoin de nous.

– Certainement elle venait de sa part, ça n'est pas douteux, dit Milon.

– Donc, il faut la retrouver, l'arracher aux gens qui l'ont fait disparaître, et savoir ce que nous veut Rocambole.

– Mais comment la retrouver ?

– Dans les pays de frontière, poursuivit Marmouset, on pince les contrebandiers en épiant leurs chiens.

– Bon !

– Miss Ellen, – puisqu'elle se nomme ainsi, – ne fait pas la contrebande et n'a sans doute pas de chien, mais elle est suivie, gardée à vue par ces deux hommes, qui évidemment sont des ennemis de Rocambole, puisqu'ils veulent l'empêcher de se rencontrer avec toi et Vanda.

– Après ? fit Milon.

– Donc, reprit Marmouset, ce sont ces deux hommes qu'il faut retrouver d'abord.

– Mais où ?

– Quand nous saurons où ils sont, nous aurons miss Ellen.

– Mais les deux hommes ?…

– Sont évidemment des gens de la haute police anglaise, ce qu'on appelle des *détectives*.

– Eh bien ?

– Et rien n'est plus facile que de les retrouver, eux.

– Mais comment ?

– As-tu de l'argent chez toi en ce moment ?

– Il m'est rentré cent mille francs hier matin.

– Où sont-ils ?

– Dans une caisse.

– La caisse que tu as achetée à Londres ?

– Oui.

– J'ai la pareille. Eh bien ! je te volerai demain tes cent mille francs.

– Plaît-il ? dit Milon stupéfait.

– Aucun serrurier français ne pourrait forcer cette caisse, n'est-ce pas ?

– Certainement non.

– Il n'y a qu'un voleur anglais qui ait pu se procurer les empreintes nécessaires à fabriquer les clefs qui la ferment. Comprends-tu ?

– Pas encore, dit Milon.

– C'est pourtant bien simple. Tu es volé, tu t'adresses à la Préfecture. Les agents français acquièrent la conviction que tu as été volé par un Anglais ; et ils s'adressent aux deux détectives qui se trouvent en ce moment à Paris pour les aider à trouver le voleur.

– Mais les agents français savent-ils que les détectives sont ici ?

– J'en ai la certitude, et je vais te le prouver.

– Ah !

– Ensuite je t'expliquerai le petit plan que je viens d'imaginer et que Rocambole lui-même ne désapprouverait pas.

Sur ces mots, Marmouset alluma un cigare, et Milon devint de plus en plus attentif.

XIX

Marmouset reprit :

– En rapprochant le récit que nous a fait l'invalide, parlant pour le Limousin, de ce que je devine, voici ce qui a pu se passer :

Miss Ellen, que nous envoie Rocambole, est arrivée à Paris.

À peine débarquée, elle s'est mise en campagne pour nous retrouver ; mais les détectives sont arrivés et se sont constitués ses gardiens.

Or, mon ami, voilà où j'acquiers la certitude que la police française s'est mêlée de cette affaire. La loi anglaise ne peut rien en France, et il aurait suffi que miss Ellen se plaçât sous la protection du commissaire de police du quartier pour qu'elle fût débarrassée de ses deux drôles.

– Pourquoi donc ne l'a-t-elle pas fait ?

– Parce que les deux détectives avaient pris les devants.

– Comment cela ?

– Ils ont dû aller à l'ambassade anglaise, laquelle les aura recommandés à la Préfecture de police.

– Et la préfecture de police ?

– Leur aura donné un ordre d'arrestation avec la faculté de ne pas s'en servir, si cela n'était pas nécessaire.

– Ah ! je comprends, dit Milon.

– Donc, suis bien mon raisonnement. Tu as cent mille francs dans ta caisse.

– Bon !

– Je te les vole.

– Ce qui n'est pas dangereux, dit Milon en riant.

– Tu vas porter plainte et la police se met en campagne.

– Et puis ?

– Dès la première investigation, elle reconnaît que le voleur ne peut être qu'un Anglais.

– À quoi voit-elle cela ?

– Ne t'en préoccupe pas, c'est mon affaire.

– Fort bien.

– La police songe alors aux deux détectives qui ont probablement enfermé miss Ellen, et elle se met en rapport avec eux.

– Ah ! ah !

– Dès lors, je me fais chasser par eux, et tandis qu'ils me prennent pour le gibier, je deviens réellement le chasseur, et nous retrouvons miss Ellen.

Milon regarda Marmouset avec une naïve admiration :

– Il y a des moments, dit-il, où je vous prendrais volontiers pour le maître lui-même.

Marmouset se prit à sourire :

– Il est probable, dit-il, que si Rocambole n'avait pas trouvé de l'étoffe chez moi, il ne m'aurait pas fait son élève, et, d'un affreux voyou que j'étais, il n'aurait pas fait un parfait gentleman.

– Cela est vrai, fit Milon. Mais…

– Mais, quoi ?

– Vous me volez mes cent mille francs, et on vous arrête.

– Cela dépendra.

– Comment vous justifierez-vous ?

– D'abord, on ne m'arrêtera pas.

– Ah !

– Et puis, si on m'arrêtait, je saurais bien me tirer d'affaire, sois tranquille.

– Alors, c'est bon, dit Milon, faisons comme il vous plaira.

– À quelle heure es-tu chez toi, toujours ?

– À midi, c'est le moment où mes maîtres compagnons viennent prendre mes ordres.

– C'est bon, rentre chez toi et attends-moi.

Et Milon, docile, Milon le colosse s'en alla.

*

* *

Comme on a pu le voir, Milon était revenu à son ancien métier ; car, on se souvient qu'après la mort de sa maîtresse, la mère d'Antoinette et de Madeleine, et avant que M. de Monfort l'envoyât au bagne, il s'était fait maçon.

Marmouset l'avait commandité, et en attendant qu'un ordre de ce maître mystérieux qu'on appelait Rocambole lui donnât une autre mission, il occupait des centaines d'ouvriers et faisait tout doucement fortune.

Milon habitait rue de Marignan, à deux pas de l'hôtel de Vanda.

La maison, à de certaines heures, avait toute l'animation d'une vaste administration, les jours de paye surtout.

Les ouvriers du bâtiment, maçons, tailleurs de pierre, ravaleurs, menuisiers, couvreurs, charpentiers et serruriers s'y croisaient sans relâche.

Le vieux colosse était là, actif, bienveillant, juste surtout, écoutant les réclamations, donnant des ordres à ses contremaîtres, et, du fond de son bureau, faisant marcher vingt constructions différentes.

Or, ce jour-là était précisément un samedi, le premier samedi du mois, et Milon réglait ses comptes d'ouvriers, lorsque, au moment où midi sonnait, une voiture s'arrêta à la porte.

C'était une voiture de grande remise, louée à la journée, et de laquelle les ouvriers qui, en attendant leur tour, s'étaient approchés de la fenêtre du bureau de Milon, virent descendre un personnage singulier.

Était-ce un jeune homme ou un vieillard ? Nul n'aurait pu le dire.

C'était un homme au visage coloré, aux favoris d'un rouge ardent, au front un peu chauve et qui était affligé d'un pénible embonpoint.

Il portait un habit bleu et un pantalon trop étroit ; son cou disparaissait dans un large faux-col roide comme du parchemin.

D'énormes breloques étaient suspendues à son gilet, et il avait de gros diamants à sa chemise.

Enfin, il s'appuyait péniblement sur une canne à pomme d'or et était coiffé d'un de ces grands chapeaux à forme droite qu'on ne fabrique qu'en Angleterre.

– Maître Milon ? demanda-t-il à la servante qui vint lui ouvrir.

On l'introduisit dans le bureau.

Milon le regarda avec étonnement.

– Mossié, dit le personnage, je avé l'honneur de vous salouer, je été lord Candaule, pair d'Angleterre, et je été descendu à Meurice hôtel.

Milon tressaillit et salua.

– Le docteur de moâ, poursuivit mylord, il ordonnait le séjour de Paris pour la santé de moâ, et je volé construire une maison pour moâ dans les Champs-Élysées.

Milon se leva, ouvrit une porte qui donnait dans une pièce où était la caisse, et il y fit entrer le nouveau venu.

Alors, quand la porte se fut refermée, l'Anglais se mit à rire :

– Tu ne me reconnais donc pas ? fit-il sans aucun accent anglais cette fois.

– Marmouset ! exclama Milon.

– Pardieu !

– Oh ! le diable lui-même…

– Tu penses bien, dit Marmouset, riant toujours, que ce n’est pas la peine d’être l’élève de Rocambole pour ne pas savoir se grimer et se déguiser.

– Comment ! c’est vous ?

– C’est moi.

– Et vous venez me voler ?

– Non, pas encore. Je viens préparer mon vol.

– Ah !

– Seulement, je voulais être vu, et c’est pour cela que j’ai choisi l’heure où tu as beaucoup de monde.

– Maintenant, causons…

Et Marmouset que, selon l’expression de Milon, le diable lui-même n’aurait pas reconnu, s’assit tranquillement en face de Milon stupéfait.

XX

– Montre-moi ta caisse, dit alors Marmouset.

Milon tira une clef de sa poche et ouvrit d’abord une porte qui se trouvait dans le mur.

Cette porte ouverte, Marmouset aperçut un placard, et, dans ce placard, une caisse d’origine anglaise.

Elle sortait des ateliers de William S. Helley, coffretier-serrurier dans Hosborne street, au n° 152, à Londres.

De la hauteur d’une armoire à glace ordinaire, elle pouvait peser mille kilogrammes et était à l’épreuve du fer et du feu.

Comme les caisses françaises, elle n’avait point un clavier de lettres ; une simple serrure constituait sa fermeture.

On voyait au milieu une petite ouverture hexagone de la dimension d’un pois ; c’était le passage de la clef.

Seulement, une fois dans la serrure, cette clef devait tourner tantôt à gauche, tantôt à droite, pendant un certain nombre de fois, et le possesseur seul de la clef avait dans sa tête ce chiffre-là.

Milon prit sa clef, qui ne le quittait jamais et faisait partie d’un petit trousseau qu’il portait suspendu à son cou par une chaîne d’acier.

– Ouvre-moi la caisse, dit encore Marmouset.

Milon obéit.

– Où sont tes cent mille francs ?

– Dans le portefeuille.

– Fort bien. Retire la clef et laisse ta caisse ouverte.

– Et puis ?

– Maintenant, ferme la porte du placard.

Milon obéit encore.

Alors, Marmouset examina cette seconde serrure et dit :

– Celle-là n’est pas méchante. On l’ouvrirait avec une paille.

– Mais, enfin, demanda Milon, que comptez-vous faire ?

– Je vais sortir d’ici d’abord.

– Bon !

– Tu me reconduiras, et, devant tout le monde, tu me diras : Mylord, j'aurai l'honneur de vous recevoir à quatre heures.

– Fort bien.

– Quand je serai parti, tu recommanderas à ta servante de m'introduire dans ton cabinet aussitôt que je me présenterai. Naturellement, j'arriverai un peu avant quatre heures, et tu t'arrangeras de façon à être en retard. Il faut qu'on puisse constater que j'ai passé trois quarts d'heure dans ton cabinet.

– Mais, quand j'arriverai ?

– Moi, je serai parti, en disant que j'avais un rendez-vous pressé, et que je ne puis attendre plus longtemps.

Tu entreras dans ton cabinet, tu trouveras ton placard foncé et ta caisse ouverte.

– Tout cela est très bien, dit Milon… mais après ?

– D'abord, tu ne rentreras pas tout seul. Tu reviendras avec un de tes contremaîtres ; un de ceux qui sont dans la pièce voisine en ce moment. Le vol constaté, tu prendras ta course vers l'hôtel Meurice, où, naturellement, tu n'as jamais vu lord Candaule ; puis chez le commissaire, et enfin à la préfecture, où tu dénonceras mon signalement exact au chef de la Sûreté.

– Et… enfin ?

– Enfin tu ne t'occuperas plus de rien. Tu penses bien que tes cent mille francs ne seront pas perdus, ajouta Marmouset en souriant.

Milon le reconduisit avec force révérences.

En traversant le bureau, Marmouset avait repris son baragouin anglo-français, et Milon lui dit :

– Si vous voulez vous donner la peine, mylord, de revenir à quatre heures, je serai tout entier à votre disposition, et nous irons voir le terrain à vendre dont je viens de vous parler.

– Aoh ! fit Marmouset. Combien de temps faut-il à vous pour bâtir une maison à moâ ?

– Trois mois.

– Trop de temps ! dit l'Anglais.

– On peut y arriver en deux mois et demi.

– Et plus vite encore ?

– Alors, il faudrait travailler la nuit à la lumière électrique.

– Aoh ! electric-light. Je voulais, moâ.

– Mais c'est très cher.

– Aoh ! je payerai beaucoup de bank-notes, moâ !…

Et Marmouset partit.

– Patron, dit alors un des contremaîtres, on fera de jolis bénéfices avec ce client-là, hein ?

– Nous prendrons une revanche de Waterloo, répondit Milon avec son gros rire.

Et Milon acheva de régler ses comptes, congédia ses ouvriers et monta dans son cabriolet pour aller visiter les chantiers.

En parlant, il n'eut garde de recommander à sa servante d'introduire l'Anglais aussitôt qu'il se présenterait.

*

* *

Cependant, le plan de Marmouset devait être légèrement modifié par un événement tout à fait imprévu.

Au moment où Milon s'en allait, un homme cheminait tristement sur le trottoir, de l'autre côté de la rue.

Milon l'aperçut, et l'émotion qu'il éprouva fut telle, qu'il retint si brusquement son cheval, que l'animal se cabra à demi.

Le colosse passa les rênes à son petit domestique et s'élança à terre.

L'homme qu'il avait aperçu, c'était cet Anglais en haillons qui s'était présenté chez lui déjà en lui parlant de l'homme gris.

– Ah ! enfin ! je vous retrouve ! s'écria Milon en lui saisissant vivement les mains.

– Oui, monsieur, répondit Shoking, car c'était bien notre ancien ami de Londres, le fidèle compagnon du mystérieux homme gris.

Milon parlait assez bien l'anglais, et ce fut dans cette langue qu'il continua :

– Vous reveniez chez moi ?

– Oui, je suis très misérable, dit Shoking, et, faute de retrouver la lettre que j'avais pour vous et qu'on m'a volée, nous sommes, moi, la femme et l'enfant avec qui je suis venu en France, dans la plus profonde détresse.

– Vous n'avez plus besoin de lettre, dit Milon. Ma bourse vous est ouverte.

Shoking le regarda avec une sorte de déférence.

– Vous m'étiez envoyé par l'homme gris ?

– Oui.

– Eh bien ! c'est mon ami intime.

– Ah ! fit Shoking.

– Mais, reprit Milon, qui songea soudain à miss Ellen, dites-moi, puisque vous avez vécu avec l'homme gris, si vous avez connu une jeune fille anglaise du nom de miss Ellen ?

– Miss Ellen ! s'écria Shoking.

Et Milon le vit pâlir, tandis qu’un regard plein de haine jaillissait de ses yeux.

– Oui, miss Ellen, répéta Milon.

– C’est la plus mortelle ennemie de l’homme gris ! s’écria Shoking.

Et Milon recula abasourdi, murmurant :

– Et nous qui voulions la délivrer.

XXI

La rue Marignan est solitaire comme toutes les rues nouvelles du quartier des Champs-Élysées. Milon et Shoking étaient donc sur le trottoir absolument aussi isolés que s'ils se fussent trouvés en tête-à-tête dans le bureau de l'entrepreneur.

– Vraiment ? reprit Milon, qui parvint à dompter l'émotion qui s'était emparée de lui, vous dites que cette miss Ellen est la mortelle ennemie de Rocambole – pardon, de l'homme gris ?

– Oui.

– Quelle preuve pouvez-vous m'en donner ?

– Venez avec moi, dit Shoking. Jenny et son fils vous répéteront mes paroles.

– Qu'est-ce que Jenny ?

– La mère de Ralph.

– Et Ralph ? demanda Milon.

– C'est l'enfant qui sera un jour le chef de l'Irlande régénérée.

– Et ils sont en France ?

– Ils sont à Paris. C'est moi qui les ai amenés. L'homme gris nous avait donné de l'argent quand nous sommes partis, et puis une lettre de crédit sur vous. Huit jours après notre arrivée, on nous a volés.

– Et vous n'avez pas porté plainte ?

Un sourire triste passa sur les lèvres de Shoking.

– Ceux qui nous ont volés, dit-il, sont plus puissants que nous, et la loi ne les atteint pas.

– En France, dit Milon, la loi atteint tout le monde.

Shoking secoua la tête.

– Ceux-là ne sont pas Français, du reste ; ce sont nos ennemis de Londres qui nous ont suivis, et l'homme gris n'est plus là pour nous protéger.

– Et où sont cette femme et cet enfant ?

– Ils habitent avec moi une mansarde à deux pas de l'hôpital de Lourcine, dans le plus pauvre quartier de Paris, le faubourg Saint-Marcel.

– Tiens, dit Milon, j’ai précisément un chantier par là ; allons les voir, je ferai d’une pierre deux coups.

Puis, revenant toujours à son idée :

– Ainsi vous dites que miss Ellen était l’ennemie de l’homme gris ?

– L’ennemie acharnée, mortelle, et j’ai bien peur que mon pauvre maître ne se soit enterré avec elle.

– Comment cela ?

– Il prétendait qu’il forcerait miss Ellen à l’aimer.

– Ah ! dit Milon, qui songea à ce don merveilleux de fascination que possédait Rocambole.

Mais ces derniers mots de Shoking ne pouvaient pas modifier l’impression première ressentie par Milon.

– Attendez-moi là, dans ma voiture, dit-il à Shoking, je rentre une minute chez moi, et puis je vous rejoins et nous irons ensemble voir la mère et l’enfant.

Comme Milon n’était qu’à quelques pas de sa maison, il y retourna à pied, remonta dans son bureau et écrivit la lettre suivante :

« Le vol est inutile. Nous n’avons plus à nous occuper de miss Ellen. J’ai revu l’Anglais qui venait au nom de l’homme gris. Il m’affirme que miss Ellen est une ennemie et non une amie, et qu’elle est acharnée à la perte de Rocambole.

« Au lieu de vous en aller, attendez-moi, je vais jusqu’à la rue de Lourcine, et je reviens.

« MILON. »

Puis il remit cette lettre à sa servante et lui dit :

– Quand le milord viendra, tu l’introduiras dans mon cabinet.

– Oui, patron.

– Et tu lui remettras cette lettre en le priant de m’attendre.

– Oui, patron, répéta la servante en prenant la lettre.

– Plus souvent, murmura le naïf Milon, que nous porterons secours aux ennemis du maître !

Et il s’en alla rejoindre Shoking.

*

* *

À quatre heures moins un quart, une voiture s’arrêta devant la maison de Milon.

Le mylord anglais, – c’est-à-dire Marmouset, – en descendit.

La servante lui remit la lettre ; puis elle l’introduisit avec force révérences dans le cabinet du patron.

Marmouset ouvrit la lettre et la lut.

– Ma foi ! murmura-t-il, décidément, Milon a raison quand il dit lui-même qu'il est un peu naïf.

Et s'asseyant devant le bureau de l'entrepreneur, Marmouset prit une plume et écrivit :

« Tu es un niais. Si Miss Ellen était une amie de Rocambole, il fallait la délivrer.

« Si elle est une ennemie, il faut la délivrer d'autant plus et s'en servir au besoin comme d'un instrument.

« Par conséquent, j'emporte les cent mille francs, et je t'engage à ne pas perdre une minute pour aller faire ta déclaration à la police. »

Cette lettre écrite, Marmouset poussa le verrou de la porte, afin de n'être pas dérangé.

Puis il tira de sa poche un rossignol et un ciseau à froid.

– Voyons, se dit-il en souriant, si je me souviens encore de mon ancien métier.

Et il se dirigea vers le placard qui renfermait la caisse.

En un tour de main, le placard fut forcé.

Milon, on s'en souvient, avait laissé la caisse ouverte.

Marmouset prit le portefeuille et le fit disparaître dans une des poches de son waterproof.

Après quoi, il referma la porte du placard, et comme la serrure ne fonctionnait plus, il mit une chaise devant.

Il attendit encore environ un quart d'heure.

– Maintenant, filons, se dit-il.

Et il sortit du cabinet la lettre à la main.

La servante était au rez-de-chaussée de la maison, et n'avait rien entendu du bruit que Marmouset avait été obligé de faire pour forcer le placard.

– Aoh ! lui dit-il, votre maître manquait complètement d'éducation en faisant attendre un lord comme moâ. Vous lui remettre cette lettre de moâ.

Et prenant un air majestueux et blessé, il mit deux louis dans la main de la servante un peu étonnée, se dirigea vers la porte et remonta dans sa voiture.

Tout cela fut fait très rapidement, et le fiacre qui avait amené milord était déjà loin, que la pauvre servante n'était pas encore revenue de sa surprise.

Marmouset se fit conduire aux Champs-Élysées, s'arrêta au coin de la rue de Morny, paya le cocher et descendit.

Puis il gagna à pied les terrains vagues dans lesquels se trouvait l'entrée de cette cave qui avait servi de lieu de réunion aux compagnons de Rocambole la nuit précédente. Il avait relevé le col de son waterproof, de sorte qu'il n'attira point l'attention des rares passants qu'il rencontra.

Il entra dans les terrains vagues, gagna l’escalier de la cave et s’y engouffra.

Marmouset allait changer de costume, se dépouiller de ses favoris roux et de son gros ventre et reprendre son apparence ordinaire.

Son cocher, qui avait un mot d’ordre sans doute, l’attendait au Trocadéro.

Marmouset, après cette nouvelle métamorphose, sortit de la cave, reprit la rue de Morny, gagna le Trocadéro, remonta dans son coupé et retourna tranquillement chez lui, rue Auber, en se disant :

– Mais si miss Ellen est notre ennemie, raison de plus pour la retrouver ! Décidément, je ne ferai jamais rien de ce pauvre Milon.

XXII

Cependant Milon avait suivi Shoking.

Le trajet de la rue de Marignan à la rue de Lourcine, considérable autrefois, est relativement court maintenant par le boulevard des Invalides et le boulevard Montparnasse, qui s'appelle boulevard de Port-Royal, dans son prolongement à travers le faubourg Saint-Marcel et le quartier des Gobelins.

Au bout de cette dernière avenue, on prend la rue Pascal, on longe l'hôpital et on tombe dans l'antique rue du Champ-de-l'Alouette.

Ce fut là que Shoking conduisit Milon.

Là aussi on commence à pressentir un Paris nouveau ; mais un Paris encore informe, un champ de bataille plutôt qu'une ville, un monde qui sort du chaos.

La pioche des démolisseurs a déjà bouleversé ce vieux faubourg misérable et peu pittoresque du reste ; puis, après les démolisseurs, modernes Vandales, sont venus les Limousins reconstructeurs.

Mais ni les uns ni les autres n'ont achevé leur œuvre.

La vieille maison tombe çà et là par lambeaux ; la nouvelle sort à peine de terre.

C'est le manteau d'Arlequin en pierres et en gravats. Comme dans Chaillot métamorphosé, il y a beaucoup de terrains vagues à côté de maisons toutes neuves, et la pierre de taille qui monte au soleil a pour voisine encore la vieille baraque aux murs vermoulus, aux allées noires, aux cinq étages écrasés, ventrus, hideux, à la cour sans air et sans lumière de cinq pieds carrés, entre les pavés de laquelle pousse verte, humide et drue une herbe de cimetière.

Vers le milieu de la rue, sur la gauche, en entrant par la rue Pascal, il y avait une de ces maisons-là.

En face était un chantier de construction.

Devant le chantier un écriteau, et sur cet écriteau ces mots :

Milon, entrepreneur de maçonnerie.

– C'est ici, dit Shoking en montant l'allée noire de la vieille maison.

– En face de mon chantier, dit Milon.

– C'est parce que j'ai vu votre nom là, reprit Shoking, que j'ai pu me procurer votre adresse. Puis, comme vous m'aviez mal reçu, je n'osais plus revenir. Seulement, Jenny et

moi, nous espérions toujours que vous viendriez visiter vos travaux et que vous auriez pitié de nous.

– Hélas ! dit Milon, j'ai tant de constructions en train dans Paris, que je ne puis les surveiller toutes et que je me repose pour les plus éloignées sur mes contremaîtres. Je suis pourtant venu ici l'autre jour.

– Je ne vous ai pas vu, dit Shoking. Depuis huit jours, du reste, j'avais trouvé un peu d'ouvrage. J'étais entré comme palefrenier chez un marchand de chevaux, du boulevard de l'Hôpital. Mais il a vendu la moitié de son écurie et il n'a plus besoin de moi.

Tandis que Milon et Shoking échangeaient ces quelques mots, deux hommes avaient passé et repassé plusieurs fois devant le chantier, et semblaient s'intéresser quelque peu à ce que pouvaient faire ensemble le pauvre Shoking en haillons et M. Milon, le riche entrepreneur.

Ces deux hommes n'avaient rien d'extraordinaire à première vue, et ils paraissaient même être de simples flâneurs du quartier, se promenant pour prendre l'air et rendre hommage au génie de M. le Préfet de la Seine.

Mais ils parlaient bas, et, à un moment donné, Shoking, auprès duquel ils passaient, tressaillit.

Il avait cru surprendre un mot d'anglais.

Ce geste de surprise de Shoking ne leur échappa probablement pas, car ils s'éloignèrent aussitôt.

– Qu'avez-vous donc ? demanda Milon.

– Il me semble que ce sont des Anglais, dit Shoking.

– Ce n'est guère le quartier pourtant.

– Méfions-nous-en…

– Pourquoi ?

– Parce que très certainement la police de Londres, qui nous a fait voler à notre arrivée à Paris, ne nous perd pas de vue.

Milon haussa les épaules.

– S'ils font les méchants avec nous, dit-il, je les ferai assommer par mes Limousins. Allons voir la mère et l'enfant.

Et tous deux s'engouffrèrent dans l'allée noire de la vieille maison ; mais les deux hommes qui parlaient anglais étaient demeurés au coin de la rue Pascal, et ils les avaient vus entrer.

Shoking n'avait point chargé le tableau de la maison où Jenny, Ralph et lui se trouvaient depuis leur arrivée à Paris.

Une pauvre chambre sans meubles, sans cheminée, ouvrant sur les toits par une tabatière, était tout leur logis.

La mère et l’enfant couchaient sur un grabat, Shoking s’accommodait d’un tas de paille.

Il y avait un morceau de pain et une cruche d’eau sur une table boiteuse.

Milon fut frappé de ce dénûment profond, en même temps que de la beauté un peu souffrante et du grand air de résignation et de dignité de l’Irlandaise.

Shoking sauta au cou de Jenny :

– Nous sommes sauvés, dit-il, voilà M. Milon, l’ami de l’homme gris, notre père.

Milon se prit à caresser l’enfant, qui le regardait avec ses grands yeux un peu étonnés.

– Mes amis, dit-il, vous ne resterez pas ici un jour de plus. Ma maison est grande, et vous y vivrez avec moi jusqu’à ce que le maître nous ait donné de ses nouvelles et m’ait transmis des ordres à votre égard.

Et comme les inquiétudes de Milon à propos de Rocambole le reprenaient, il se prit à la questionner.

Le récit de Jenny fut en tout semblable à celui de Shoking, et il se trouva que leur version coïncidait avec celle de Vanda, qui revenait de Londres.

Puis, Shoking lui raconta alors que, débarqués à Paris avec des lettres et de l’argent, ils avaient été volés.

Par qui ? Ils ne l’avaient pas su d’abord ; mais le maître de l’hôtel garni dans lequel ils étaient descendus s’était parfaitement souvenu qu’un autre Anglais avait occupé une chambre voisine sur leur carré et était parti précipitamment le jour du vol.

– Le mal n’est pas grand, leur dit Milon, puisque vous m’avez retrouvé et que j’ai de l’argent.

Alors il convint avec Shoking, à qui il remit une dizaine de louis, que celui-ci irait acheter des vêtements convenables pour eux trois, qu’il prendrait une voiture et se ferait conduire rue de Marignan, avec Ralph et Jenny.

Et, se souvenant de Marmouset, qui devait venir chez lui à quatre heures, et qui, certainement, pensait-il, renoncerait à voler les cent mille francs après avoir lu sa lettre, il les quitta et regagna son cabriolet.

Les deux hommes qui parlaient anglais étaient toujours dans la rue.

Ils regardèrent Milon s’éloigner, et Milon ne les vit pas.

Alors l’un des deux murmura :

– Il faut pourtant que nous sachions ce que ce gros homme est allé faire là-haut.

XXIII

Ces deux hommes qui parlaient anglais et qui avaient examiné Milon et Shoking avec tant d'attention, n'étaient autres que sir James Wood et son collègue, l'autre détective.

– Vous voyez, Edward, lui dit sir James Wood, que nous n'avons pas perdu notre temps depuis hier, puisque nous avons mis en sûreté miss Ellen et que nous avons retrouvé les traces de Shoking, de l'Irlandaise et de son fils.

– Assurément non, répondit le second détective ; seulement je me demande ce que nous allons faire à présent.

– Que voulez-vous dire ?

– Nous avions mission de nous assurer de la personne de miss Ellen.

– Sans doute.

– Mais quelle est notre mission vis-à-vis de ces trois mendiants ?

Sir James Wood se prit à sourire :

– Jusqu'à présent, dit-il, j'ai été la tête qui pense et vous étiez simplement le bras qui agit. Mais vous m'avez donné depuis quinze jours assez de marques de sagacité et de prudence pour que je vous initie au but véritable de notre voyage en France.

– Je vous écoute, dit le second détective.

– Ne restons pas ici, reprit sir James. Bien que le quartier soit peu fréquenté, il est inutile d'attirer l'attention. Promenons-nous de long en large, sans toutefois perdre de vue cette maison.

Et sir James montrait la masure où se trouvaient Shoking, Ralph et Jenny.

Puis, prenant son compagnon par le bras :

– Nous sommes envoyés à Paris, non seulement par lord Palmure, mais encore par le révérend Patterson, qui, vous le savez, est le chef occulte de la religion anglicane.

– Ah ! fit Edward.

– Jamais l'Irlande ne s'est autant remuée qu'en ce moment, et le fénianisme a pris des proportions telles que l'Angleterre commence à trembler, poursuivit James.

– Mais ces Irlandais qui sont là-haut sont donc des fénians ?

– Oui.

– Et… miss Ellen ?

– Miss Ellen est la fille de lord Palmure ; mais elle s’est prise d’un fol amour pour un Français connu à Londres, sous le nom de l’homme gris, et c’est lui qui l’a envoyée en France pour y chercher du secours, car il est en prison à Londres, lui, et on ne peut arriver à lui faire son procès. Nous avions donc pour mission d’abord de retrouver miss Ellen et d’empêcher à tout prix qu’elle ne se mît en relation avec les personnes qu’elle venait chercher.

– Et ces personnes, les connaissez-vous ?

– Non, mais je les connaîtrai.

– Fort bien.

– Maintenant, parlons des Irlandais.

– Ceux-là ne me paraissent pas bien redoutables.

– Vous vous trompez, Edward.

– Vraiment ?

– Ce mendiant du nom de Shoking, était à Londres le bras droit de l’homme gris.

– Et la femme ?

– La femme est veuve du frère puîné de lord Palmure, qui est mort pour l’Irlande.

– Oh ! oh !

– Et son fils cet enfant de dix ans que vous avez aperçu, n’est autre que le chef futur des fenians.

– Eh bien ! que devons-nous faire ? Les arrêter ?

– Cela est impossible pour le moment.

– Les enlever alors ?

– Peut-être…

– Mais comment ?

– Vous allez voir. Le mendiant Shoking était sans ressources ce matin même encore. On lui a fait voler ses papiers à son arrivée en France, et avec eux une lettre de crédit sur un certain Milon, entrepreneur.

– Mais c’est l’homme que nous venons de voir ?

– Justement.

– Comment se sont-ils retrouvés ?

– Shoking se sera souvenu du nom. L’entrepreneur est venu ici pour s’assurer sans doute qu’il n’avait pas affaire à un aventurier.

– Bon !

– L’Irlandaise et son fils lui auront fait un récit conforme à celui de Shoking et il aura donné de l’argent. Peut-être même va-t-il vouloir les emmener chez lui.

– Et nous le laisserons faire ?

– Je vous l'ai dit, nous n'avons de mandat d'arrestation que pour miss Ellen, mais nous pouvons enlever l'enfant. Le révérend Patterson et Lord Palmure, avec qui j'ai eu un long entretien à mon départ, de Londres, m'ont promis une somme de dix mille livres sterling si je ramenais le petit Irlandais.

– Et savez-vous ce qu'on en veut faire ?

– Je l'ignore.

– Le faire disparaître à jamais, sans doute.

– C'est probable. Il y a donc cinq mille livres pour vous, mon cher Edward, si nous ramenons le petit Irlandais à Londres.

– Mais, dit encore le second détective, alléché par la promesse des cinq mille livres, il me semble que nous pourrions agir tout de suite ?

– Cela dépend. Shoking va probablement sortir.

– Bon !

– L'Irlandaise et son fils resteront seuls.

– Et alors ?…

– Attendez, dit sir James, il faut que je vous fasse une confession.

– Parlez…

– Je n'ai pas toujours été détective.

– Ah !

– J'ai été fénian, moi aussi.

– Vous !

– Et je me suis vendu à l'Angleterre. Que voulez-vous ? dit l'homme de police avec cynisme, je ne suis pas un homme de principes, moi.

– Ce qui fait que vous êtes initié aux pratiques du fénianisme ?

– Et que je sais les signes mystérieux à l'aide desquels ils se reconnaissent entre eux.

Comme sir James Wood parlait ainsi, ils aperçurent Shoking qui sortait de la maison.

– Mon cher Edward, dit alors le détective, il faut suivre cet homme.

– Lui parlerai-je ?

– Certainement, et vous lui direz que, l'ayant reconnu pour un Anglais et le voyant misérable, vous voulez le secourir. Vous tâcherez de l'emmener de l'autre côté de la Seine, sous prétexte de lui donner de l'argent. Mais enfin, quoi qu'il arrive, gardez-le une heure. C'est plus de temps qu'il ne m'en faut.

– Et vous, qu'allez-vous faire ?

– Je vais redevenir fénian et monter chez l'Irlandaise.

Shoking se dirigeait vers la rue Pascal.

Les deux détectives se séparèrent.

Edward se mit à suivre Shoking.

Quant à sir James, il s’engouffra dans l’allée noire de la vieille maison.

– Il me faut l’enfant, murmura-t-il.

XXIV

Nous connaissons de longue date le bon Shoking, et nous savons que la fortune bonne ou mauvaise avait sur son humeur et son caractère une notable influence.

Shoking pauvre, misérable, était un garçon judicieux, prudent, plein de sagacité.

Avait-il en poche quelque argent, ces précieuses qualités s'émoussaient sensiblement.

On se rappelle encore combien Shoking, métamorphosé en lord, avait été naïf à Londres ; et combien de gaucheries il eût faites sans la surveillance rigoureuse de l'homme gris.

Depuis qu'il était à Paris, Shoking avait fait des prodiges pour faire vivre Jenny l'Irlandaise et son fils, et retrouver Milon, le correspondant de Rocambole.

Baragouinant à peine quelques mots de français, il était parvenu à trouver de l'ouvrage et il avait soutenu avec la misère un duel.

Son but atteint, Milon retrouvé, sa poche, vide naguère, remplie de louis, Shoking redevint subitement un imbécile.

Une heure auparavant, il avait regardé avec défiance ces deux hommes qui rôdaient, en parlant anglais, dans la rue du Champ-de-l'Alouette ; et s'il était sorti comme il était rentré, c'est-à-dire sans un sou dans sa poche, il n'aurait pas manqué de regarder autour de lui et de voir si les deux personnages n'y étaient plus.

Mais Shoking avait de l'argent.

Il sortit donc sans même retourner la tête et se dirigea vers la rue Pascal.

Le détective Edward le suivit à distance.

Où allait Shoking ?

Il descendait vers les beaux quartiers ; il allait se vêtir convenablement et acheter des habits pour Jenny et pour son fils.

Or, un homme qui est vaniteux comme Shoking ne s'amuse pas à aller à pied quand il peut aller en voiture.

Au bout de la rue passait un omnibus.

Shoking grimpa sur l'impériale et se promit de prendre un fiacre au retour.

Deux minutes après l'omnibus s'arrêta pour prendre un voyageur qui avait fait un signe, et Shoking vit monter à côté de lui le détective.

Chose bizarre ! il ne le reconnut pas et ne fit même pas attention à lui.

Ce ne fut que lorsque le conducteur monta sur l'impériale en faisant entendre d'une voix nasillarde son fameux : *places, s'il vous plaît* ! que Shoking tressaillit.

Avec un accent fortement anglais, le détective avait demandé une correspondance.

À quoi le conducteur répondit qu'on n'en donnait pas à l'impériale.

– Aoh ! fit le détective, je croyais qu'on donnait toujours des correspondances.

– Nô ! répondit Shoking.

Alors le détective le regarda d'un air étonné.

– Vous, Anglais, aoh ! fit-il.

– Yes, répondit Shoking.

Et Shoking ne reconnut pas en lui l'un des deux hommes qui rôdaient tout à l'heure dans la rue du Champ-de-l'Alouette.

Le détective était mis comme un gentleman.

À Londres, il n'eût pas même regardé Shoking ; mais en ce moment l'esprit de nationalité parut l'emporter sur sa fierté.

Il se mit à causer avec Shoking.

– Vous êtes ici depuis longtemps, sir ? lui demanda-t-il.

– Depuis un mois, répondit Shoking.

Le détective jeta sur son accoutrement misérable un regard de compassion.

– Vous êtes venu conduire des chevaux, peut-être ?

– Non, dit Shoking.

– Chercher de la besogne ?

– Non, dit encore notre ami Shoking, que la compassion de son national parut choquer.

– Je suis riche, continua le détective, et je n'ai jamais laissé un compatriote dans l'embarras. Voici ma carte.

– Merci, gentleman, répondit Shoking, qui mit la carte dans sa poche.

L'omnibus s'arrêta dans la rue de Vaugirard à l'Odéon.

Shoking descendit ; le détective descendit pareillement.

Puis, tandis que l'omnibus s'éloignait, il frappa sur l'épaule de Shoking :

– Mon cher compatriote, dit-il, un fils de la libre Angleterre ne saurait en rencontrer un autre sur le sol étranger sans lui faire raison d'un verre de porto ou de xérès. Me refuserez-vous ?

– Assurément non, répondit Shoking.

Le détective le prit par le bras.

– Entrons là, dit-il.

Et il mit la main sur le bouton de la porte du café Tabouret.

Quelques étudiants, qui se trouvaient dans le café, regardèrent curieusement cet homme bien mis et cet homme en haillons qui entraient bras dessus bras dessous.

Mais, avec un flegme tout britannique, Shoking et le détective allèrent s'asseoir à une table, dans un coin, et le second demanda une bouteille de porto.

Le porto n'est pas un vin à la mode en France ; mais on en fabrique a Cette et à Montpellier et le café Tabouret en a.

Le porto versé, le détective renouvela ses offres de service.

Shoking ne dit ni oui ni non.

Seulement un sourire mystérieux passa sur ses lèvres.

– Peut-être, reprit le détective, luncheriez-vous volontiers ?

– Oh ! yes, dit Shoking, le lunch me convient beaucoup.

Le détective appela le garçon et lui demanda une bouteille de bordeaux, du jambon, du roatsbeef froid et des sardines.

Shoking se mit à manger et à boire comme quatre ; mais Shoking était un rude buveur, on ne le couchait pas facilement sous la table.

Son sourire mystérieux prenait peu à peu des proportions plus vastes.

– Excusez-moi, gentleman, dit-il quand il n'eut plus ni faim ni soif : mais j'ai des affaires très pressées, et je vais être au regret de vous quitter.

Ce disant, il appela le garçon.

– Que faites-vous ? demanda le détective étonné.

– Je paye, dit froidement Shoking.

Et il tira sa poignée d'or de sa poche et mit, à la grande stupéfaction du garçon, un louis sur la table.

Et comme le détective paraissait non moins stupéfait, Shoking, qui avait prémédité depuis un quart d'heure cette petite scène, dit en souriant :

– L'habit ne fait pas le moine, gentleman. Je suis un lord excentrique ; je voyage pour étudier les mœurs des différents pays, et quand vous m'avez trouvé, je venais de parcourir le faubourg Saint-Marcel. Très curieux, très curieux, ce faubourg ; il ressemble à Spitheafield de Londres.

– Mais, dit le détective qui parut instantanément saisi de respect, Votre Seigneurie daignera-t-elle au moins m'apprendre son nom ?

– Je m'appelle lord Vilmot, répondit Shoking, dont la nature fanfaronne et vaniteuse avait tout à coup repris le dessus.

Et il se leva avec la dignité d'un vrai lord quittant son siège au Parlement.

XXV

Sir James Wood avait dit à son confrère le détective qu'une heure lui suffisait pour enlever l'enfant et le mettre en lieu sûr.

Or il y avait bien plus d'une heure que Shoking et lui lunchaient.

Le détective Edward pensa qu'il pouvait donc laisser aller Shoking où bon lui semblait.

Shoking triomphant lui tendit la main d'un air protecteur.

– Venez donc me voir à mon hôtel un de ces soirs et prendre le thé, lui dit-il.

– Ce sera beaucoup d'honneur pour moi, dit le détective.

– J'habite hôtel de la Paix, place Vendôme, poursuivit Shoking. Excusez-moi, je n'ai pas de cartes sur moi.

Shoking était ravi d'avoir jeté de la poudre aux yeux.

– Adieu, sir, dit-il encore.

– Au revoir, milord, répondit le détective.

Ils se quittèrent à la porte du café Tabouret.

Le détective parut vouloir suivre la rue de Vaugirard, et Shoking descendit vers le carrefour de l'Odéon.

Shoking était un peu gris, mais gris à la façon des Anglais, qui ont une si grande habitude de l'ivresse et une peur si salutaire de la cour de police, qu'ils marchent droit et, par un effort de volonté suprême, ne battent jamais les murs.

Il arriva donc sans encombre au carrefour de l'Odéon.

C'est le quartier par excellence des marchands d'habits.

On trouve chez eux du vieux et du presque neuf.

Shoking entra dans une boutique, s'exprima de son mieux en montrant trois louis et fut servi à souhait.

Pour soixante francs, il eut habit et pantalon noirs, bottes, chapeau, pardessus et en outre une chemise blanche.

Il était entré mendiant, il sortit gentleman.

Un gentleman ne saurait se passer de gants.

Shoking entra chez une mercière et se paya une paire de gants peau de chien, du plus beau rouge sang-de-bœuf.

Alors seulement il songea à Jenny et à son fils.

– Diable ! se dit-il, mais je ne me connais guère en nippes de femme. J'aurais mieux fait d'emmener Jenny avec moi.

Et il se mit à tenir le haut du pavé, en jetant un regard complaisant dans toutes les glaces qui se trouvaient sur son chemin, et il arriva de nouveau ainsi dans la rue de Vaugirard.

En la traversant, il entra dans le Luxembourg.

La première personne qu'il aperçut dans le jardin fut le détective Edward.

Celui-ci avait acheté un journal, s'était assis sur un banc et paraissait plongé dans sa lecture.

Shoking eut un nouvel accès de vanité.

Il s'approcha du détective.

Sir Edward ne leva même pas la tête.

Alors Shoking toussa.

Le détective quitta son journal et il eut un petit mouvement de surprise.

– Sir, dit Shoking, vous n'allez peut-être pas me reconnaître.

– Ah ! milord, est-ce possible !

– En vous quittant, dit Shoking je me suis jeté dans une voiture et je suis allé changer de vêtements à mon hôtel.

Maintenant je vais assister à la séance du Sénat.

Le détective salua.

– Mais auparavant, poursuivit Shoking, trop ivre déjà pour n'avoir pas soif, nous allons boire une nouvelle bouteille de porto.

– Je n'ai rien à refuser à Votre Seigneurie ; et même, continua Edward, bien que je ne sois qu'un simple gentleman, tout au plus esquire, je supplierai Votre Seigneurie de me laisser payer cette fois.

– Je vous le promets, dit Shoking toujours protecteur.

Et ils retournèrent au café Tabouret, où Shoking n'était pas fâché de montrer une pelure nouvelle.

Le détective pensait :

– On ne sait ce qui peut arriver. Sir James n'a peut-être pas fini sa besogne. Autant amuser cet imbécile un bout de temps.

Et ils s'attablèrent.

Shoking était déjà gris, nous l'avons dit. Il fit honneur à la bouteille de porto du détective ; puis, toujours magnifique, il en demanda une seconde et une troisième.

Mais il ne l'acheva pas et roula sous la table.

Alors le détective s'approcha du comptoir et expliqua à la dame, en fort bon français, que Shoking était un Anglais excentrique, très riche et pas mal ivrogne, comme on pouvait le voir, et qu'on n'avait qu'à le porter sur un banc du Luxembourg, où il cuverait tranquillement son vin ; ce qui fut exécuté sur-le-champ par deux garçons et sous ses yeux.

*

* *

Les ivrognes de profession ont l'ivresse courte.

Trois ou quatre heures après, Shoking s'éveilla et ouvrit les yeux.

Il rassembla ses souvenirs et la mémoire lui revint.

– Double brute que je suis ! se dit-il.

Et il songea à Jenny et à Ralph qui l'attendaient, et à Milon qui lui avait donné rendez-vous dans la soirée.

Qu'était devenu le gentleman Edward ?

Shoking ne se le demanda même pas.

Il prit ses jambes à son cou, traversa le jardin en courant, car on allait fermer les grilles, et se trouva sur le boulevard d'Enfer.

Une chose consolait Shoking de sa mésaventure, – l'absence de l'homme gris, le seul homme qu'il eût craint dans sa vie et devant lequel il eût jamais rougi de son intempérance.

Shoking se jeta dans une voiture et indiqua au cocher la rue du Champ-de-l'Alouette.

– Bah ! se dit-il tandis que le véhicule se mettait en chemin, il n'y a pas grand mal à tout cela. Je vais garder la voiture, j'y ferai monter Jenny et son fils ; nous irons ensemble acheter des habits et nous nous ferons conduire ensuite chez Milon.

Un quart d'heure après, le fiacre s'arrêtait à la porte de la pauvre maison où ils occupaient une mansarde depuis trois semaines.

Shoking monta lestement l'escalier.

Au dernier étage il s'arrêta stupéfait : la porte était ouverte et la mansarde était vide.

En même temps une voisine, une petite ouvrière qui demeurait sur le carré, dit à Shoking :

– Votre femme et votre enfant sont partis.

– Partis ! exclama Shoking.

– Oui.

– Mais quand ? mais comment ? pourquoi ? balbutia-t-il.

– C’est un de vos compatriotes qui est venu les chercher.

– Un Anglais ?

– Oui.

Shoking sentit ses cheveux se hérisser et la sueur perler à son front.

Et, se souvenant pour la première fois alors de ces deux hommes qui rôdaient autour de la maison quand il était venu avec Milon, et songeant au gentleman qui l’avait grisé, Shoking jeta un cri de terreur et s’élança dans l’escalier comme un homme qui a subitement perdu la raison.

XXVI

Cependant Milon, en rentrant chez lui, avait trouvé la lettre de Marmouset au lieu de le rencontrer lui-même.

Il avait lu cette lettre avant de monter dans son bureau, ce qui fit qu'il put réfléchir quelques minutes.

– Marmouset a raison, pensa-t-il.

Dès lors il fallait constater le vol et faire grand tapage.

Milon n'avait pas revu ses contremaîtres, à qui il avait donné rendez-vous, ce qui fit que, n'ayant pas été contre-mandés, ils arrivèrent à l'heure dite, c'est-à-dire comme quatre heures sonnaient.

Milon s'était arrêté au rez-de-chaussée de la maison et paraissait s'étonner beaucoup de la lettre de l'Anglais et de son impatience.

La servante lui disait qu'elle avait essayé vainement de le retenir.

Enfin, les deux contremaîtres étant arrivés, Milon leur dit :

– Un drôle d'homme que cet Anglais ! parce que je suis en retard d'un quart d'heure, il dit que je lui manque de respect.

– Il ne reviendra pas…

– Je m'en moque, dit encore Milon ; j'ai plus d'affaires que je n'en peux faire.

Et il ajouta :

– Je vous avais fait venir pour voir le terrain dont je lui avais parlé ; ça fait que je n'ai plus besoin de vous. Ah ! si fait ! montez tout de même…

Milon, comme on le voit, voulait jouer sa petite scène avec le plus de naturel possible.

– Je vais vous donner les plans du rez-de-chaussée de la maison de la rue Réaumur, dit-il.

Les deux contremaîtres le suivirent. Milon gravit l'escalier, traversa le premier bureau, poussa la porte de la caisse et jeta un cri.

Ce cri fut si naturellement poussé que les deux maîtres compagnons accoururent.

Milon était bouche béante, bras ballants, stupéfait devant sa caisse ouverte.

– Volé ! dit-il enfin. Il m'a volé cent mille francs !

Son air lamentable fut si naturel que les deux contremaîtres ne soupçonnèrent pas un seul instant la vérité.

La servante était accourue au cri de son maître. À la vue de la caisse ouverte, elle s'écria :

– Eh bien ! il est joli son milord ! Ce n'est qu'un filou !

Milon s'élança au dehors.

– Depuis quand est-il parti ? disait-il.

– Depuis un quart d'heure.

– Par où ?

– Il était en voiture et il est remonté vers les Champs-Élysées.

– En fiacre ?

– Oui, mais je n'ai pas regardé le numéro, je n'ai remarqué que le cocher.

– Le reconnaîtrais-tu ?

– Pardine !

Milon se précipita au dehors. La servante et les deux contremaîtres le suivaient.

La journée avait été belle, et les voitures retour du bois étaient pressées dans les Champs-Élysées comme un troupeau de moutons.

– Une aiguille dans une botte de foin ! murmura Milon qui parut pris d'un vrai désespoir.

– Patron ! dit un des contremaîtres, il faut aller chez le commissaire ; c'est le plus court.

– Oui, dit Milon, et vous allez venir avec moi tous les trois.

Le commissaire de police du quartier a son bureau rue de Ponthieu.

C'est là que Milon, ses deux contremaîtres et sa servante se présentèrent.

Milon était, du reste, personnellement connu de ce magistrat.

Il fit sa déclaration : ses contremaîtres, sa servante donnèrent le signalement exact du prétendu lord, et le commissaire leur dit :

– Je vais transmettre votre plainte à la préfecture.

En ce moment, je crois qu'on a sous la main un ou deux agents de police anglais.

– Ah ! fit Milon étonné.

– Mais, ajouta le magistrat, la police anglaise ne se fait pas gratuitement.

– Ah ! répondit Milon, je donnerai vingt-cinq mille francs s'il le faut.

Le commissaire ne se contenta point de sa déposition verbale, il commença une enquête et se transporta chez Milon ; la serrure de la caisse ne portait aucune trace d'effraction.

Par conséquent, le voleur l'avait ouverte avec une clef et une clef fabriquée en Angleterre comme la caisse.

– Il est probable, dit le commissaire de police en se retirant, que vous serez invité à passer dès demain matin à la préfecture.

– J'irai, dit Milon.

Et il s'enferma dans son bureau, comme un homme qui ne prend pas facilement son parti d'avoir été volé.

Mais, une fois seul, le calme revint sur son visage bouleversé, et ses bonnes grosses lèvres s'arquèrent en un sourire qui visait à la malice.

– On dit toujours que je suis un imbécile, murmura-t-il, et il y a même des jours où je le crois, mais il n'est pas moins vrai que j'ai enfoncé aujourd'hui un commissaire, ni plus ni moins que si j'étais Rocambole lui-même.

Et Milon, fort satisfait, se mit à faire ses comptes.

Tout à coup on frappa vivement à la porte, et la servante entra.

– Ah ! patron, dit-elle, en voilà bien d'une autre !

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Milon.

– Un autre Anglais qui se présente.

– Un autre ?

– Oui.

– Ah ! c'est juste, dit Milon, qui pensa à Shoking. Un pauvre diable.

– Mais non, il est mis comme un bourgeois.

– Avec une femme et un petit garçon ?

– Non, il est seul, il pleure, et il a l'air comme un fou. C'est encore une couleur, patron, méfiez-vous !

Milon descendit.

Il aperçut Shoking, tout de noir vêtu, qui s'était laissé tomber sur un banc dans le vestibule et qui pleurait à chaudes larmes :

– Ah ! disait-il en anglais, Jenny est partie, et Ralph aussi…

– Que chantes-tu là ? demanda Milon.

Et il se fit raconter ce qui s'était passé.

Shoking ne savait que deux choses ; la première, c'est qu'il avait été grisé par un gentleman ;

La seconde, c'est que l'Irlandaise et son fils avaient disparu, emmenés par un autre Anglais.

– Ah ! ma foi ! pensa Milon, ceci est beaucoup trop compliqué pour moi. Il n'y a que Marmouset qui puisse éclaircir cette affaire.

Il laissa Shoking chez lui, le recommandant à sa servante, se jeta dans une voiture et se fit conduire rue Auber.

Marmouset, redevenu lui-même, venait de rentrer.

Il écouta jusqu'au bout et sans mot dire le récit de Milon.

Puis, quand Milon eut fini, un sourire lui vint aux lèvres.

– Et te voilà bien embarrassé ? dit-il.

– Dame !

– Les gens qui ont enlevé la mère et l'enfant, cela est certain, reprit Marmouset, sont les mêmes qui ont fait disparaître miss Ellen.

– Vous croyez ?

– J'en suis sûr. Et comme nous sommes en train de leur tendre un piège, acheva froidement Marmouset, cela ne nous coûtera pas plus, quand nous les tiendrons, de leur reprendre l'Irlandaise et son fils en même temps que miss Ellen.

– Vrai, s'écria Milon, vous avez le génie du maître, Marmouset.

– Je ne sais pas, répondit modestement l'élève de Rocambole, mais je suis au moins un peu plus fort que toi, qui te noyes toujours dans un verre d'eau.

XXVII

Qu’étaient devenus Ralph et Jenny ?

Sir James Wood avait fait sa confession à son collègue Edward le détective, – il avait été fénian.

Peut-être même était-il le premier traître de cette secte mystérieuse et redoutable, si menaçante pour l’Angleterre et pour l’orgueil britannique.

Réfugié dans un coin de l’Irlande, il était ensuite parti pour l’Amérique.

C’était ici sans doute qu’il était parvenu à faire perdre ses traces à ses anciens amis, car à Londres personne ne l’avait reconnu.

Or, sir James Wood comptait sur la toute-puissance de ce signe maçonnique qui permet aux fénians de se reconnaître entre eux.

Avant de quitter Londres et de venir en France rechercher miss Ellen d’abord, et ensuite cet enfant qui était l’espoir de l’Irlande, il avait eu plusieurs conférences soit avec lord Palmure, soit même avec le révérend Patterson, cet homme qui mettait le fanatisme religieux de la partie dans la guerre qu’il avait déclarée aux Irlandais.

Sir James était au courant de tout ce qui s’était passé à Londres, par conséquent.

Ce n’était que peu à peu, du reste, qu’il avait fait des confidences à son collègue, et il ne lui avait même pas tout dit. Or il y avait plus de huit jours que sir James préparait l’enlèvement du petit Irlandais, à l’insu du détective Edward.

On se souvient que, tant qu’il s’était constitué le gardien de miss Ellen, rue Louis-le-Grand, il ne la quittait jamais pendant le jour.

Mais le soir, il se départait volontiers de la surveillance, confiait la garde de la prisonnière à son collègue et sortait de neuf à onze heures.

On lui avait donné, à la préfecture de police de Paris, un homme qui devait le piloter et se mettre à sa disposition quand il en aurait besoin.

L’ambassade anglaise n’avait, du reste, pas fait mystère du but que le détective poursuivait.

Il venait à Paris non seulement pour y chercher une jeune fille en puissance de père, mais pour y surveiller des fénians.

S’il pouvait arrêter l’une et compter sur le secours de l’autorité, il ne pouvait pas arrêter les autres, mais il avait le droit de suivre leurs traces.

Or, dans l’homme qu’on lui avait donné, sir James avait rencontré un garçon habile, intelligent, véritable enfant de Paris, et qui en connaissait tous les mystères.

Paris n’est pas comme Londres, où le beau et le laid se coudoyent, où le brok street, ruelle des voleurs, touche à Piccadilly et à Haymarkett, le beau quartier.

Les Limousins ont envahi la rue de Choiseul et les abords de la place Vendôme, ils ont jeté bas des maisons encore neuves, mais ils n’ont pas découvert sur ce point le plus petit mystère.

Ce Paris-là était trop neuf encore.

Sir James avait besoin d’un quartier excentrique, où la surveillance de la police fût moins grande, la population plus habituée au tapage.

Emportez un enfant dans vos bras sur le boulevard des Italiens, et qu’il crie et se débatte, vous ne ferez pas cent pas devant vous.

On vous arrêtera, on vous questionnera, on prendra fait et cause pour l’enfant.

Que cela se passe à l’extrémité du boulevard du Prince-Eugène, dans le quartier de la Roquette, nul ne fera attention à vous.

Sir James était méthodique comme un Anglais.

Avant de se mettre à la recherche de Jenny et de son fils, dont il avait perdu les traces depuis le jour où il les avait fait voler, sir James s’était posé cette question :

– Quand je les aurai retrouvés, qu’en ferai-je ?

Il n’avait rien à attendre de l’autorité française.

À la requête de l’ambassade, la France voulait bien donner une hospitalité provisoire dans une de ses prisons à la fille d’un lord en rupture d’obéissance…

Mais la France ne voulait pas se faire la geôlière des fénians.

Aussi sir James s’était dit :

– C’est à moi tout seul à inventer une prison dans Paris, à l’insu de l’autorité.

Chaque soir donc, pendant huit ou dix jours, il avait rejoint l’homme de police français mis à sa disposition au café du Helder.

Puis ils allaient courir les quartiers éloignés où la pioche des démolisseurs a mis à découvert une foule de maisons du moyen âge, machinées comme des théâtres de féeries.

Sans doute qu’un beau soir sir James avait trouvé ce qu’il cherchait, car il dit à son collègue Edward :

– Maintenant, nous pouvons nous mettre à la recherche de l’Irlandaise et de son fils.

Trois jours après, sir James et son collègue erraient, comme on l’a vu, dans la rue du Champ-de-l’Alouette, et tandis que le second suivait Shoking à distance, sir James s’engouffrait dans l’allée noire de la vieille maison.

Le détective avait imaginé une petite fable à laquelle il était impossible que Jenny ne se laissât pas prendre.

Il savait, en outre, une chose, c’est que Shoking, l’ami, le compagnon des deux exilés, n’était cependant pas fénian.

Shoking s’était lancé dans le mouvement Irlandais, à la suite de l’homme gris et par pure admiration pour lui.

Mais Shoking était Anglais, non Irlandais, et tout ce qu’il avait fait jusque-là était pure chevalerie de sa part.

Et Jenny n’avait à Paris d’autre ami que Shoking ; le jour où un fénian lui apparaîtrait, il aurait évidemment sur elle plus d’influence que lui.

Sir James monta donc le petit escalier sombre et tortueux auquel une corde servait de rampe.

Au troisième étage, il rencontra une jeune fille et lui dit en bon français :

– Ma belle enfant, à quel étage demeurent les Anglais ?

– Tout en haut, monsieur, répondit-elle, la porte à droite sur le carré.

– Merci bien.

Et sir James continua de monter.

La porte de la mansarde était ouverte.

Jenny tenait son fils sur ses genoux.

En voyant approcher sir James, elle eut un premier mouvement d’effroi.

Mais sir James lui fit aussitôt le signe mystérieux.

Alors l’Irlandaise se leva et vint à lui :

– Frère, dit-elle, sois le bienvenu.

– Ma sœur, répondit sir James dans le patois irlandais qui fait le désespoir des habitants de Londres, il y a longtemps que je te cherchais.

– Moi ? fit Jenny.

– Toi et notre chef.

Et sur ces mots, sir James fléchit un genou devant l’enfant étonné et lui baisa la main.

Puis, d’une voix grave et triste :

– Un de nos frères se meurt dans cette grande ville où nous sommes venus chercher un refuge contre nos persécuteurs ; or ce frère implore la faveur de voir, avant de rendre le dernier soupir, CELUI en qui l’Irlande a mis l’espoir de ses destinées.

Lui refuseras-tu cette consolation ?

Jenny hésita un moment.

– Non, frère, dit-elle enfin, je suis prête à te suivre…

XXVIII

Sir James Wood, le traître, l'Irlandais qui avait vendu à l'Angleterre le secret de ses frères, avait une petite histoire toute prête pour achever d'abuser Jenny.

– Ma sœur, lui dit-il, il n'y a que quelques heures que je suis parvenu à retrouver vos traces dans Paris, où je suis venu tout exprès pour vous chercher.

Jenny le regarda :

– Qui donc vous envoyait ? dit-elle.

– Deux hommes qui sont là-bas et dont l'un se nomme l'abbé Samuel.

Ce dernier nom eût ôté à la pauvre Irlandaise toute hésitation, si elle en avait eu encore. Mais le signe maçonnique des fénians était là pour la rassurer, et, nous le répétons, sir James Wood était peut-être le premier initié qui eût trahi.

– Depuis huit jours, continua sir James, je vous cherche.

– Vraiment ? dit-elle.

– Et je vous cherche, d'abord parce que j'ai ordre de vous retrouver, ensuite parce que, je vous le répète, une de nos sœurs va mourir et demande la bénédiction de notre maître futur.

Et de nouveau il adressa un respectueux regard à l'enfant de Jenny.

– Où est-elle donc, notre sœur ? demanda Jenny.

– Loin d'ici, il nous faudra près d'une heure de voiture pour arriver.

– Pouvons-nous être de retour avant la nuit ?

– Oui, certes, dit James.

Un pâle sourire vint aux lèvres de Jenny :

– Vous vous étonnez peut-être de ma question ? fit-elle.

Sir James eut un geste discret.

– Écoutez-moi, reprit l'Irlandaise, vous venez à moi de la part de l'abbé Samuel, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Et de la part d'un autre homme encore ?

– Oui, ma sœur.

– Me diriez-vous son nom, à celui-là ?

– Il n’en a pas. On l’appelle l’homme gris.

Jenny tendit la main à sir James.

– Frère, dit-elle, si tous les deux vous envoient, je puis vous suivre, et ne dois rien vous cacher. Quand nous avons quitté Londres, l’homme gris nous a donné un guide et un compagnon…

– Shoking, dit sir James.

– Vous le connaissez ?

– Oui, et je croyais le trouver ici.

– Il est parti, mais il rentrera bientôt.

– Hélas ! dit sir James, si notre pauvre sœur n’était pas à l’agonie…

– C’est juste, dit l’Irlandaise. D’ailleurs, quand Shoking à de l’argent dans sa poche, il n’est jamais pressé de rentrer. Je vous dirai le reste de notre histoire en chemin.

– Je cours chercher une voiture, dit sir James.

Et il s’élança vers l’escalier.

Jenny jeta un châle sur ses épaules, et prenant son fils par la main :

– Viens ! dit-elle.

Mais l’enfant ne bougea.

Et comme la mère s’étonnait de cette résistance :

– J’ai peur, dit-il.

– Pourquoi donc as-tu peur, mon enfant ?

– N’allons pas avec cet homme, dit-il.

– Mais cet homme est un de nos frères.

– Non, dit-il encore, maman, n’y allons pas.

Et il avait des larmes dans les yeux en parlant ainsi.

Mais Jenny avait foi dans l’homme qui lui avait fait le signe mystérieux des fénians.

– Un homme ne doit pas avoir peur, dit-elle, et tu es un homme !

L’enfant se redressa avec fierté.

– Puisque tu le veux, dit-il, allons ! Mais tu verras qu’il nous arrivera malheur !

Jenny haussa imperceptiblement les épaules.

Dès lors son fils la suivit sans résistance et sans mot dire.

Sir James les attendait à la porte avec un fiacre à quatre places.

Ils y montèrent.

Alors Jenny dit au détective :

– Quand nous sommes arrivés à Paris, nous avions de l'argent, et, en outre, une lettre de crédit sur un homme qui est l'ami de l'homme gris. On nous a volé la lettre et l'argent, et nous sommes devenus bien misérables.

Mais, pendant que vous nous cherchiez, Shoking a battu le pavé de Paris en tous les sens, il a retrouvé l'homme sur qui nous avions une lettre de crédit, et celui-ci l'a cru sur parole : Il est venu à la maison, il nous a donné de l'argent, et il nous attend chez lui ce soir. C'est pour cela qu'il faut que nous revenions avant la nuit.

– Vous ne ferez que les deux chemins, dit sir James, et je vous ramènerai.

Tandis qu'ils causaient ainsi, le fiacre roulait.

En montant, sir James avait donné au cocher la marche à suivre.

Le fiacre gagna donc le boulevard d'Enfer, prit ensuite le boulevard Saint-Michel, traversa la Cité, arriva au boulevard Sébastopol, et s'engagea dans la rue Turbigo, une grande artère toute neuve qui arrive à la place du Château-d'Eau.

Jenny regardait de temps à autre par la portière.

– Est-ce encore bien loin ? demanda-t-elle.

– Non, dit sir James.

Le fiacre s'engagea sur le boulevard du Prince-Eugène.

Les maisons neuves qui le bordent auraient rassuré Jenny, si elle avait eu encore la moindre défiance.

Au delà du canal se trouve une église neuve, Saint-Ambroise.

Un peu plus loin est une mairie.

Tant qu'on longe le boulevard, on se croirait dans une grande ville qui date d'hier.

Le boulevard du Prince-Eugène est une route magnifique qui recouvre et dérobe à la vue les hideuses rues de ce vieux quartier de la Roquette et du faubourg Saint-Antoine.

On aperçoit bien ça et là une étroite ruelle, un passage sans vie et sans lumière, mais il a si vite disparu !

Un peu avant la mairie, on trouve une rue qui se nomme la rue du Chemin-Vert.

Le fiacre y entra.

Au bout de cette rue qui se nommait jadis la rue des Amandiers, se trouve l'avenue Parmentier, une avenue sans maisons, ou à peu près, et à gauche une sorte d'esplanade que bordent de petites ruelles et des maisons hautes et noires.

Le fiacre s'arrêta.

– Attendez-nous ici, dit sir James au cocher, à qui il donna cent sous.

– Nous descendrons ? dit Jenny.

– Oui, mais c'est à deux pas, répondit le détective.

Il voulut prendre l’enfant par la main ; mais celui-ci se jeta contre sa mère.

Alors sir James lui dit dans ce patois irlandais qui était si doux aux oreilles de l’enfant :

– Tu as donc peur de moi ?

L’enfant fut désarmé.

Et il prit la main du détective, qui les entraîna, lui et sa mère, et leur fit traverser l’esplanade, tournant ainsi le dos à l’avenue Parmentier.

XXIX

Cette esplanade déserte que longeaient sir James, Ralph et Jenny datait d'hier.

C'était l'emplacement des anciens abattoirs Ménilmontant, repoussés, comme les autres, au delà des fortifications.

Depuis qu'on avait rasé l'édifice, le quartier était devenu solitaire.

On ne voyait plus, à trois heures du matin, les cabarets ouverts ; on n'entendait plus rouler les voitures de bouchers partant comme l'éclair.

La nuit tout dormait. Le jour, la solitude régnait dans toutes ces ruelles qui mènent à l'hospice des incurables d'un côté et à la rue de la Roquette de l'autre.

Derrière l'avenue Parmentier, il y a un passage, une cité misérable, une impasse plutôt, qu'on appelle le passage des Amandiers.

Les Limousins n'y sont pas venus encore.

Les maisons sont hautes, les allées noires, les cours étroites.

Une population d'ouvriers travaillant au dehors vient y coucher chaque soir.

En plein jour on n'y rencontre guère qu'une femme ayant un nourrisson à la mamelle ou une nichée d'enfants jouant au seuil des portes.

Vers le milieu, à gauche, en entrant par la rue du Chemin-Vert, il y avait une maison plus haute, plus noire, plus enfumée que toutes les autres.

Un charbonnier occupait le rez-de-chaussée ; le premier et le second n'étaient pas loués ; les autres étages étaient habités par des ouvriers qui s'en allaient le matin pour ne revenir que le soir.

À partir de huit heures, le charbonnier était l'unique créature humaine qui vécût dans ce bouge.

Ce fut là que sir James entra.

Jenny avait vu les plus pauvres quartiers de Londres, elle avait habité Dudley street, où la misère a l'aspect le plus hideux du monde.

Elle entra donc sans hésitation ni répugnance, sur les pas de sir James, dans l'étroite allée de la maison.

En passant, sir James frappa à la porte du charbonnier.

Celui-ci, le visage barbouillé, apparut aussitôt.

C’était un homme de quarante ans environ, au front bas, à l’œil sournois, aux épaules herculéennes.

Il avait un mauvais sourire aux lèvres et quelque chose de féroce et de stupide à la fois dans l’ensemble de la physionomie.

Il était veuf.

Sa femme était morte mystérieusement, et d’étranges rumeurs avaient circulé dans le voisinage : on disait qu’il l’avait étranglée.

Mais une enquête judiciaire n’avait pas abouti, et Chapparot, – c’était son nom, – mis en état d’arrestation tout d’abord, avait été relâché.

Il avait une fille de quinze ans qu’il accablait de coups et de mauvais traitements.

Un beau jour, sa mère morte, la pauvre enfant s’était enfuie, et on ne savait ce qu’elle était devenue.

Chapparot ne s’était pas plus préoccupé de sa fille qu’il n’avait pleuré sa femme.

Il était travailleur et avare.

On disait même qu’il avait un gros sac d’écus, avec lequel il s’en retournerait en Auvergne au premier jour. En attendant, on le craignait, et personne ne s’avisait de lui chercher querelle.

Les bonnes femmes qui venaient chez lui chercher du charbon ou de la braise osaient à peine franchir le seuil de sa boutique.

Cet homme ne parlait pas, ne buvait pas, n’avait pas d’amis et était la terreur du quartier, bien qu’il ne cherchât jamais querelle à personne.

L’homme de police qu’on avait donné à sir James pour le piloter dans Paris avait dit un soir au détective :

– Vous m’avez demandé un homme résolu et capable de tout ?

– Oui, avait répondu sir James.

– J’ai votre affaire, venez avec moi.

Sir James, ce soir-là, avait endossé un paletot d’ouvrier par-dessus une blouse, coiffé une casquette, noirci ses favoris, qui étaient trop blonds, et il avait suivi l’homme de police.

Celui-ci l’avait conduit chez un marchand de vins du passage Saint-Pierre et lui avait montré Chapparot, qui mangeait un morceau de lard et buvait une chopine dans un coin.

– Voilà votre homme, avait-il dit ; moi je ne puis me mêler de rien et je m’en vais.

Chapparot, sans doute, était prévenu, car il avait fait bon accueil au *détective*.

Celui-ci s’était assis à sa table, avait demandé du vin ; puis, tandis que le cabaretier tournait le dos, il avait furtivement montré une poignée d’or au fils de l’Auvergne.

À partir de ce moment, Chapparot avait appartenu corps et âme à sir James Wood.

Ils s’étaient revus plusieurs fois, tantôt dans un cabaret, tantôt dans l’autre, et, un soir, après six heures, le détective s’était furtivement introduit dans la boutique du charbonnier.

Donc, en arrivant avec Jenny et son fils, sir James se glissa dans l’allée au lieu d’entrer par la boutique, et il frappa à une porte que Chapparot ouvrit aussitôt.

Un rapide coup d’œil fut échangé entre eux.

Puis le charbonnier fit un signe qui voulait dire :

– Suivez-moi.

Sir James tenait toujours l’enfant par la main.

Jenny le suivait.

La boutique dans laquelle ils entrèrent était un étroit boyau tout en longueur.

Elle était séparée d’une petite cour sans air et sans lumière, où, même en plein jour, régnait une demi-obscurité. De l’autre côté de la cour, il y avait une autre boutique, un hangar plutôt, sous lequel le charbonnier empilait le bois qui lui venait du chantier.

Il fit traverser cette cour à ses visiteurs, et ils entrèrent sous le hangar.

Jenny s’attendait toujours à voir un lit et sur ce lit une agonisante.

Quant à l’enfant, il avait plusieurs fois hésité. Mais sir James l’entraînait et faisait de temps en temps retentir à ses oreilles quelques mots de patois irlandais.

Et l’enfant rassuré continuait à le suivre.

Au fond du hangar, Chapparot ouvrit une porte. Alors sir James se trouva à l’entrée d’une troisième pièce, plongée dans l’obscurité.

Le charbonnier alluma une chandelle et entra le premier. Ils étaient dans une cave au niveau du sol.

La clarté de la chandelle était vacillante et un vent, humide la courbait sur la palette de fer dans laquelle elle était plantée.

En même temps sir James sentit un sol en planches et qui sonnait le creux sous ses pieds.

La chandelle éclairait si peu qu’on ne voyait pas le fond de la cave.

Le charbonnier marchait devant.

Après lui venaient sir James et l’enfant.

Puis Jenny fermait la marche.

Tout à coup le charbonnier s’arrêta.

En même temps l’enfant étonné le vit se baisser, comme s’il cherchait quelque chose à terre.

Puis il entendit un bruit sec.

Puis un grand cri…

Puis quelque chose comme la chute d’un corps dans un puits.

Et l’enfant éperdu, tournant la tête, ne vit plus sa mère.

Jenny avait disparu.

L’Irlandaise avait senti tout à coup le sol manquer sous ses pieds, et, une planche qui faisait la bascule cédant sous son poids, elle était tombée dans la citerne de la maison.

XXX

L’enfant terrifié crut d’abord à un accident.

– Maman ! où est maman ? s’écria-t-il en voulant revenir en arrière.

Le mouvement des bascules avait été si rapide que la planche qui avait cédé sous les pieds de la malheureuse Irlandaise était remontée presque aussitôt, et l’enfant n’avait rien vu.

Et comme il voulait s’élancer en répétant :

– Maman ! maman !

Sir James Wood le retint d’une main vigoureuse, tandis que le charbonnier riait de son mauvais rire.

L’enfant se remit à crier et à se débattre.

Sir James lui mit une main sur la bouche, disant :

– Tais-toi ou je te tue !

L’enfant mordit cette main avec fureur.

Sir James jeta un cri de douleur et lâcha l’enfant.

Mais le charbonnier le prit au passage, et lui serra le cou de manière à l’empêcher de pousser même un gémissement.

Les deux misérables avaient entendu quelques plaintes sous leurs pieds et le clapotement de l’eau pendant quelques secondes.

Puis les plaintes s’étaient éteintes, et aussi le clapotement.

– Je crois qu’elle a son compte, avait dit le charbonnier en riant.

Et il serrait si fort le cou de Ralph, que le pauvre enfant tirait la langue et était devenu d’un rouge livide.

– Prends garde de l’étrangler, imbécile, dit sir James, cet enfant vaut cent mille francs pour moi.

L’enfant, à demi étranglé, se débattait toujours.

– Alors dit le charbonnier, mettez-lui votre mouchoir dans la bouche.

– Le voilà, dit sir James, qui secouait sa main d’où le sang sortait.

Les deux misérables bâillonnèrent l’enfant. Puis le charbonnier lui jeta un sac à charbon sur la tête et l’emporta dans le hangar.

– Qu’allons-nous en faire ? dit-il.

Ralph ne comprenait pas le français, la langue dans laquelle sir James parlait au charbonnier.

Réduit à l’impuissance, bâillonné, couvert par le sac dont la poussière noire l’aveuglait, il n’était plus dans les mains de ces hommes qu’un colis inerte.

– Crois-tu que la mère se soit noyée ? demanda sir James à Chapparot.

– J’en suis bien sûr, dit le charbonnier, il y a dix pieds d’eau dans la citerne. Et du petit, que voulez-vous en faire ?

– Il faut que tu me le gardes.

– Jusqu’à quand ?

– Jusqu’à demain.

– Faudra-t-il lui donner à manger ?

– Oui, s’il ne crie pas.

– Oh ! Je vais le mettre dans un endroit où il peut bien crier tout à son aise ; personne ne l’entendra.

Et comme il avait toujours Ralph dans ses bras, il fit signe à sir James de soulever une plaque de tôle munie d’un anneau qui se trouvait dans un coin du hangar.

Sir James obéit.

La plaque recouvrait les premières marches d’un escalier qui descendait dans les caves de la maison.

– Je vais toujours le laisser bâillonné, dit le charbonnier, qui s’engagea, l’enfant sur ses épaules, dans l’escalier, ajoutant :

– Attendez-moi ici.

Cinq minutes après, Chapparot remonta seul.

– Je l’ai enfermé dans un caveau, dit-il, dont les murs ont quatre pieds de large. Il n’y a pas un cabanon à Mazas qui soit plus solide.

En même temps il tendit la main à sir James :

– Mon argent ? dit-il.

– En voilà la moitié, répondit sir James.

Et il lui mit un rouleau d’or dans la main.

– Pourquoi ne me donnez-vous pas tout ? fit le charbonnier d’un ton hargneux.

– Afin que tu veilles sur le petit et que tu ne le laisses pas s’échapper.

– Oh ! soyez tranquille.

– Je viendrai le chercher demain, ajouta sir James, et tu auras le reste de ton argent.

– Soit, dit le charbonnier en soupirant.

Et ils quittèrent le hangar, retraversèrent la cour et entrèrent dans la boutique.

Puis sir James sortit par la porte de l'allée.

– À demain, dit-il.

Et il regagna le fiacre qui l'attendait toujours à l'angle de l'avenue Parmentier et de la rue du Chemin-Vert.

*

* *

Une heure après, sir James Wood, mis avec toute la recherche prétentieuse d'un gentleman d'outre-Manche, entrait dans un bureau télégraphique, rue Lafayette, et transmettait le télégramme suivant :

Au révérend Patterson,

92, Oxfort street,

London.

« Ralph est avec moi. Faut-il partir ? Répondez sur-le-champ.

« SIR JAMES. »

La dépêche expédiée, sir James alla tranquillement dîner au café Anglais.

C'était là que le détective Edward devait le rejoindre.

Mais le détective se fit attendre, sir James avait achevé son repas et huit heures sonnaient lorsque Edward arriva.

– Eh bien ? dit-il.

– C'est fait, répondit sir James.

– Vous avez l'enfant ?

– Oui.

– Où est-il ?

– En lieu sûr, fit sir James avec un sourire.

– Moi, dit Edward, j'ai passé à notre hôtel, et je vous apporte une lettre et un télégramme.

– Voyons ?

Et sir James tendit la main aux deux missives.

Le télégramme qu'il ouvrit tout d'abord, était la réponse du révérend Patterson.

Il était ainsi conçu :

« Écrivez lettre. Donnez détails et attendez de nouveaux ordres ».

– Comme il lui plaira, murmura sir James.

Et il ouvrit la lettre, qui portait cet en-tête :

Préfecture de police

Cabinet du chef de là sûreté.

« Venez demain matin à neuf heures à mon bureau, disait le chef de la sûreté à sir James, j'ai une proposition à vous faire et un petit service à vous demander. »

– Je me doute de quoi il s'agit, dit Edward, qui prit connaissance de la lettre.

– Ah !

– Il se commet beaucoup de vols à Paris en ce moment, et il y a, dit-on, une bande de pickpockets nouvellement débarquée. On veut nous utiliser.

– Avec plaisir, dit sir James, s'il y a de l'argent au bout.

– Alors nous irons là-bas à neuf heures ?

– Certainement, répondit sir James.

Et il demanda tranquillement du café et des cigares.

Le souvenir de la malheureuse Irlandaise ne le tourmentait point, comme on le voit !…

XXXI

Le lendemain, un peu avant neuf heures, sir James se présenta à la préfecture de police, et entra par le quai des Orfèvres.

Il y a là une station de voitures, et une dizaine de fiacres attendaient à la suite une pratique encore absente.

Cependant l'un de ces fiacres n'était pas vide, et même on en avait baissé les stores.

Pourquoi ?

Milon et Marmouset se trouvaient dedans.

Arrivés à huit heures et demie, ils avaient monté dans le véhicule, en disant au cocher :

– Nous attendons quelqu'un, restez-la et laissez votre cheval le nez dans sa musette.

Le cocher, ayant regardé l'heure, n'avait fait aucune observation, et la voiture habitée était demeurée au milieu des voitures vides.

Milon et Marmouset avaient baissé les stores ; puis, les yeux fixés au travers, sur la petite cour au bout de laquelle se trouve un des escaliers de la préfecture, ils avaient attendu, causant tout bas :

– Tu penses bien, disait Marmouset, qu'un Anglais se reconnaît à Paris. Ils ont beau faire, ils ont une tournure qui permet de les éventer.

– Alors vous voulez le voir ?

– Naturellement.

– Et pourquoi ne voulez-vous pas que je monte chez le chef de la sûreté auparavant ?

– Pour deux motifs.

– Ah !

– D'abord parce que tu reconnaîtras peut-être en lui un des deux Anglais qui rôdaient hier rue du Champ-de-l'Alouette et que nous soupçonnons être ceux qui ont enlevé l'Irlandaise et son fils.

– Ah ! je comprends.

– Ensuite, parce que j'aime autant qu'il arrive le premier…

– Pourquoi ? demanda vivement Milon.

Marmouset se prit à sourire.

– Parce qu’on lui expliquera ce qui s’est passé et qu’il sera au courant. Contente-toi de cette explication, car si j’allais plus loin, tu te mettrais inutilement l’esprit à la torture.

– Comme vous voudrez, dit Milon résigné.

Et comme ils causaient ainsi, une voiture qui descendait du Pont-Neuf s’arrêta à l’entrée de la rue de Jérusalem.

Un homme en descendit et dit quelques mots à son cocher.

– Ce doit être lui, dit Marmouset.

Milon regarda cet homme.

– Ah ! pour sûr, dit-il, c’est un de ceux d’hier.

– Fort bien ; à présent, écoute.

– Parlez, dit Milon, tandis que sir James, car c’était lui, en effet, se dirigeait vers l’escalier de la préfecture.

– Tu vas monter dans quelques minutes.

– Oui, dit Milon.

– Et que le détective se charge ou non de retrouver ton voleur, tu t’arrangeras de façon à descendre avec lui.

– Pourquoi ?

– Parce qu’il faut que tu sois bien sûr que l’homme qui vient d’entrer ne va pas à la préfecture pour autre chose et que c’est celui que la police va mettre à mes trousses.

– Bon, je comprends ; et puis ?

– Et puis tu t’en iras tranquillement chez toi.

– Et vous ?

– Oh ! moi, j’entreprendrai une petite campagne et je commencerai par suivre mon homme.

– Mais, dit Milon, j’ai idée qu’il ne se chargera pas de mon affaire.

– Pourquoi ?

– Parce que je m’appelle Milon, qu’il doit être un de ceux qui ont volé la lettre de crédit et les papiers de Shoking, et que par conséquent… il ne voudra pas se trouver en rapport avec moi.

– Tu te trompes !

– Ah !

Milon ne fit plus d’objection. Il sortit du fiacre et monta.

Alors Marmouset appela le cocher et lui montrant la voiture que sir James avait quittée et qui s’était remisée de l’autre côté de la rue, il lui dit :

– Pensez-vous que votre cheval soit aussi bon que celui-là ?

– Je le parierai quand on voudra.

– Ce n’est pas nécessaire, dit Marmouset ; mais il s’agit de le suivre quand il partira. Il y a un louis de pourboire.

– Fameux ! dit le cocher.

Et il monta sur son siège.

Pendant ce temps, sir James entrait chez le chef de la Sûreté.

– Mon cher monsieur, lui disait celui-ci, il s’agit d’un vol commis par un de vos compatriotes.

– Ah ! lui dit sir James, il y a une bande de pickpockets à Paris.

Je sais cela. Le vol est-il considérable ?

– Cent mille francs.

Sir James était un homme positif.

– Que donnez-vous pour les retrouver ? demanda-t-il.

– Le quart.

– C’est-à-dire vingt-cinq mille francs ?

– Oui.

– C’est une petite affaire, dit sir James assez dédaigneusement ; mais vous avez été trop aimable avec moi pour que je ne cherche pas à vous être utile à mon tour.

Le commissaire de police du quartier des Champs-Élysées avait transmis une note très détaillée sur la manière dont le vol avait été accompli.

Au nom de Milon, sir James ne sourcilla pas.

Quand Milon entra, il le regarda avec cet œil indifférent d’un gentleman qui voit un autre gentleman pour la première fois.

Milon fut tout aussi calme, et sir James demeura convaincu que Milon ignorait encore l’enlèvement de l’Irlandaise et de son fils et que la perte de son argent le préoccupait exclusivement.

Le détective lui fit mille questions, se fit donner le signalement exact du voleur et la carte que celui-ci avait laissée.

Puis il dit à Milon :

– Retournez chez vous, monsieur, et ne vous préoccupez pas. Dans trois jours vous aurez votre argent.

– Ai-je besoin de vous revoir ? demanda Milon.

– Non.

– Puis-je aller chez vous ?

– Inutile. Quand j’aurai mis la main sur le voleur, je vous jetterai un mot à la poste, et vous donnerai rendez-vous ici.

Sir James parlait avec assurance, et Milon parut tout joyeux.

Comme le lui avait recommandé Marmouset, il ne sortit qu’avec sir James de chez le chef de la Sûreté, et il descendit avec lui sur le quai, où ils se séparèrent, Milon s’en allant à pied, et le détective remontant dans sa voiture.

Alors Marmouset dit au cocher :

– En route, mon garçon ; il y a, je te le répète, un louis de pourboire.

La voiture de sir James n’avait pas d’œil-de-bœuf, ce qui fit que le détective ne put regarder en arrière. D’ailleurs, il ne soupçonna pas un seul instant qu’on pût le suivre.

L’Anglais remonta sur le Pont-Neuf, le traversa, prit le quai, et descendit vers la rue de Rivoli.

La voiture s’arrêta à l’entrée de l’hôtel du Louvre.

Sir James descendit, paya et renvoya le cocher.

– Bon ! pensa alors Marmouset, dont le fiacre s’était arrêté à quelque distance, nous allons maintenant lui faire le coup du portefeuille.

Et il tira de sa poche un carnet qu’il laissa tomber dans le ruisseau.

Puis le reprenant tout mouillé, il se dirigea vers le bureau de l’hôtel.

– Voilà un tour que les Anglais, si malins qu’ils soient, ne connaissent pas…

XXXII

Le coup du portefeuille a été inventé, non par les voleurs, mais par les chanteurs.

Inutile de dire que nous ne voulons parler ni des artistes lyriques, ni de ceux qui disent agréablement la chansonnette, ni même des pauvres diables qui chantent dans les rues pour quelques sous.

Le chanteur devrait plutôt et plus logiquement s'appeler l'homme qui fait chanter.

Qu'est-ce que faire chanter ?

Une chose bien simple, en vérité, – s'emparer du secret d'autrui, et rançonner autrui ensuite.

De même qu'il y a des bandes de voleurs, il y a des associations de chanteurs.

Elles ont leurs chefs, leurs soldats, leurs dignitaires et leurs simples associés. Elles obéissent à des ordres secrets, à des mots de passe mystérieux.

La grosse affaire du chanteur, son commerce le plus considérable est, évidemment, la spéculation sur les intrigues amoureuses.

Il y a un chanteur, souvent plusieurs, dans chaque quartier, quelquefois dans chaque rue un peu aristocratique.

Rue Trois-Étoiles, au numéro 7, et au premier étage, M. Six-Étoiles habite un somptueux appartement.

Il est riche, il est vieux, il est laid.

En revanche, il a une femme jeune et jolie.

Un chanteur qui demeure dans l'hôtel garni d'en face a souvent vu à la fenêtre le couple disparate.

– Voilà qui n'est pas raisonnable, se dit-il. Il y a quelque chose là-dessous.

Le chanteur a flairé une affaire.

Dès lors il épie.

M^me^ Six-Étoiles se lève de bonne heure, elle est pieuse, elle va à la messe tous les matins.

Le chanteur la suit.

Saint-Vincent-de-Paul est la paroisse de madame.

À huit heures, madame entre par la grande porte, son livre de messe à la main.

Peu après, le chanteur entre à son tour dans l’église.

Ô surprise !

L’église est presque déserte. Une trentaine de personnes tout au plus écoutent dans une chapelle latérale une messe basse.

Mais M^me^ Six-Étoiles a disparu.

Où est-elle ?

Le chanteur sort, non pas désappointé, mais ravi.

Le lendemain, à la même heure, il est à Saint-Vincent-de-Paul, non devant la grande porte, mais au bout de l’église, près de celle qui donne sur la rue Fénelon.

M^me^ Six-Étoiles sort furtivement de l’église.

Où va-t-elle ?

Le chanteur le saura.

Il y a une station de voitures non loin de là.

M^me^ Six-Étoiles monte dans un fiacre ; elle dit au cocher, à mi-voix et baissant son voile, le nom d’une rue.

Le fiacre part.

Le chanteur ne court pas après, mais il a entendu le nom de la rue et le numéro indiqué.

Le lendemain il est dans cette rue, en flâneur, en Parisien qui baye aux corneilles.

À huit heures trois quarts, un fiacre s’arrête à la porte, une femme en descend. C’est elle.

Elle entre furtivement dans la maison, passe devant le concierge sans demander, et monte l’escalier d’un pas leste.

Le chanteur est fixé.

Madame a un amant.

Un autre chanteur se charge de savoir quel est l’amant ? Une fois qu’il a son nom, les deux associés s’entendent.

Un matin, l’amant reçoit une lettre dans laquelle on le menace de tout dire au mari.

Le soir, la femme reçoit une lettre semblablement. Elle perd la tête. On lui demande six mille francs pour garder le silence.

Elle ne les a pas.

Si l’amant est riche, il paye. S’il ne peut se procurer la somme demandée, madame met en gages ses diamants au mont-de-piété.

Et tous deux se croient sauvés.

Six mois après, on leur redemande de l’argent et puis de l’argent encore, et cela durera jusqu’à ce que le mari meure, ou bien que la femme se décide à aller faire sa confession à

la préfecture de police, où son secret sera gardé, car la police de Paris est la plus discrète du monde.

Il arrive aussi qu'un chanteur qui se promène aux Champs-Élysées, au Bois, dans un quartier désert, le matin ou le soir, voit un monsieur qui descend d'une voiture et s'en va à pied.

La voiture contient une femme.

Le chanteur est fixé : c'était un rendez-vous d'amour.

Il laisse le monsieur s'en aller, mais il suit la voiture.

Elle quitte les Champs-Élysées, entre dans le faubourg Saint-Honoré, traverse la place Beauvau, prend la rue Cambacérès et s'arrête devant une maison de belle apparence.

La femme descend, paye la voiture et rentre chez elle avec tranquillité.

Quelle est-elle ? comment savoir son nom ? à quel étage habite-t-elle ?

Le chanteur ne le sait pas ; mais, grâce au coup du portefeuille, il va le savoir.

Il a un joli carnet en cuir de Russie dans sa poche, il le trempe dans le ruisseau de façon qu'il soit un peu maculé ; puis le tenant à la main, il entre dans la maison et va droit à la loge du concierge.

– Excusez-moi, dit-il, une dame est entrée ici, il y a une minute.

– Oui, dit le concierge.

– Tandis qu'elle payait la voiture, elle a laissé tomber ceci.

– C'est la baronne de X…, au premier, dit le concierge.

– Je vais lui restituer son bien, dit le chanteur.

Et il monte, ne s'arrête pas au premier, enfile l'escalier jusqu'au dernier étage, remet le carnet dans sa poche et redescend tranquillement.

À partir de ce moment, M^me^ la baronne de X… est chantée.

Dans huit jours, on saura le nom et l'adresse du monsieur qui redescend à pied les Champs-Élysées ; huit jours plus tard, on saura si le baron de X… est jaloux.

Or, Marmouset, pour en revenir à notre récit, eut recours au coup de portefeuille.

Pourquoi ?

D'abord il voulait savoir le nom que le détective portait à l'hôtel.

Ensuite, il n'était pas fâché de jeter un coup d'œil sur le logis de sir James.

L'hôtel du Louvre, chacun sait cela, est deux fois grand comme un ministère.

Mais il y a un chasseur à la porte, qui dévisage les gens qui entrent et qui sortent.

Marmouset s'adressa à lui.

Il lui montra le portefeuille et lui dépeignit le gentleman.

– C’est un Anglais, sir James Wood, au premier, escalier L…, chambre 18, répondit le chasseur.

Marmouset n’était point vêtu en gentleman ; il avait même endossé un vieux paletot et coiffé un chapeau tout bosselé qui lui donnaient l’air d’un pauvre diable.

Le chasseur le laissa monter en se disant :

– Il aura une bonne pièce. Tant mieux pour lui !

Et Marmouset se trouva ainsi dans l’hôtel du Louvre, grâce au coup du portefeuille.

XXXIII

Il est difficile au premier venu, nous l'avons dit, de pénétrer dans l'hôtel du Louvre sans être plus ou moins examiné par le chasseur de la porte.

Mais une fois qu'on a traversé la cour et enfilé un escalier quelconque, personne ne fait plus attention à vous.

Comme le Grand-Hôtel, l'hôtel du Louvre est une ruche immense, sans cesse bourdonnante, dans les mille cellules et les nombreux corridors de laquelle se presse une population hétéroclite et hétérogène, un mélange prodigieux d'Anglais, de Français, d'Allemands, de Russes et de Turcs, et toutes les variétés de la domesticité, depuis le moujik jusqu'au groom anglais, depuis le cocher de grande remise jusqu'à l'humble commissionnaire en veste de velours bleu, depuis le valet richement harnaché d'or d'un fastueux dentiste jusqu'au porteur en livrée des magasins de nouveautés.

Une fois dans l'escalier, Marmouset se dit :

– Ne nous pressons pas, j'ai le temps d'étudier mon homme.

Il avait, comme on le pense bien, remis son portefeuille dans sa poche et ne songeait nullement à aller frapper à la porte du numéro 18, la chambre occupée par le détective.

Marmouset se mit donc à flâner dans les couloirs, ne perdant jamais de vue la porte n ° 18, sur laquelle il aperçut la clef, et il se fit le raisonnement suivant :

– Sir James ne rentre pas pour longtemps, il est même probable qu'il va ressortir ; sans cela, il n'aurait pas laissé la clef au dehors. Peut-être attend-il quelqu'un ?

Et Marmouset, allant et venant de long en large, attendit pareillement.

Il ne s'était pas trompé.

Le détective Edward arriva quelques minutes après si James.

Un coup d'œil suffit à Marmouset pour reconnaître en lui le second personnage dont lui avait parlé le concierge de la rue Louis-le-Grand.

Edward ne se donna pas le temps de frapper ; il tourna la clef et entra.

Quand la porte se fut refermée, Marmouset tira de se poche un singulier appareil.

C'était un tube en caoutchouc, long de deux mètres environ, de l'épaisseur d'un cordon de sonnette et de couleur grise.

Les murs du corridor étaient peints en gris.

Ceux qui ont parcouru l'hôtel du Louvre ont remarqué des banquettes placées le long des murs de distance en distance.

Les gens qui montent à l'étage supérieur s'y reposent un moment. Les commissionnaires y attendent les réponses aux lettres qu'ils ont apportées.

Marmouset trouva justement une banquette à droite de la porte de sir James.

Et profitant d'un moment où le corridor était à peu près désert et où personne ne faisait attention à lui, il fourra dans la serrure, sans toucher à la clef et sans faire le moindre bruit, un des bouts du tube en caoutchouc.

Ce bout s'arrondissait ou plutôt s'évasait comme la gueule d'un tromblon.

Cela fait, Marmouset s'assit sur la banquette, posa sa tête sur sa main et se courba à demi laissant arriver à son oreille l'autre extrémité du tube qui courait le long du mur et se confondait avec lui.

Puis, à l'aide de cet appareil acoustique improvisé, il écouta.

Naturellement sir James et Edward parlaient anglais.

Edward disait :

– Vous venez de là-bas ?

– J'arrive à l'instant.

– Qu'est-ce que cette affaire ?

– Un vol de cent mille francs.

– Au préjudice de qui ?

– Oh ! dit sir James en riant, vous ne le devineriez jamais.

– Plaît-il ?

– C'est l'homme d'hier, l'entrepreneur, le correspondant de l'homme gris.

– Milon ?

– Justement.

– Vous l'avez vu ?

– Nous nous sommes rencontrés dans le cabinet du chef de la Sûreté.

– Et vous avez refusé de vous mêler de cette affaire ?

– Au contraire, j'ai accepté.

– Mais…

– Je sais ce que vous allez me dire, dit sir James, nous jouons un jeu dangereux, car enfin il est probable que ce Milon et Shoking se mettront à la recherche de l'Irlandaise et de son fils.

– Naturellement.

– Et comme vous avez été en rapport avec le premier, il vous reconnaîtra.

– Sans doute.

– Oui, mais il ne m’a pas vu, moi.

– Alors je ne mêlerai pas de ce vol ?

– Au contraire, nous chercherons chacun de notre côté, mais on ne nous verra plus ensemble et vous ne paraîtrez pas. Vous ferez même bien, Edward, de quitter l’hôtel du Louvre et d’aller au Grand-Hôtel.

– Sir James, dit Edward, je crois que nous ferions mieux, à présent que l’Irlandaise est morte et que nous avons l’enfant, de retourner à Londres.

– C’est impossible, puisque dans sa dépêche le révérend Patterson me demande une lettre et attend cette lettre pour me transmettre ses ordres.

– Et cette lettre, l’avez-vous écrite ?

– Elle est partie ce matin.

– Eh bien ! dit encore Edward, elle sera à Londres ce soir.

– Oui.

– Supposez que le révérend vous envoie un télégramme avec le seul mot : Partez.

– Nous partirons.

– Et nous laisserons là le vol ?

– Non, dit sir James, car je crois que nous trouverons le voleur d’ici ce soir.

– En vérité !

– Et je suis à peu près certain de savoir qui il est.

– Bah !

– C’est le pickpocket que nous avons employé pour voler Shoking, je le jurerais.

– Qui vous le fait croire ?

– Il a volé Shoking. Il a pris connaissance de la lettre de l’homme gris à Milon. Nous l’avons payé, et il a dit qu’il repartait ; mais il n’est point parti. L’autre jour je l’ai aperçu sur le boulevard.

– Ah !

– Et il m’a évité. La lettre de l’homme gris l’a donc mis sur la voie. Il a travaillé pour son compte !

– Et vous croyez le trouver ?

– Oh ! certainement.

– Et si c’est lui, vous le ferez arrêter ?

– Non, mais je lui ferai rendre l’argent.

– Diable ! pensait Marmouset, qui ne perdait pas un mot de cette conversation, grâce à son tube de caoutchouc, ceci dérange un peu mes projets. Enfin, ils ont l’enfant, c’est toujours un premier point éclairci.

– Et miss Ellen ? demanda Edward.

– Eh bien ? dit sir James, elle est toujours à Saint-Lazare.

Cette fois Marmouset tressaillit.

– Je sais la moitié de ce que je voulais savoir, murmura-t-il.

Et il tira à lui son tube de caoutchouc, le mit dans sa poche, quitta la banquette et se remit à flâner dans le corridor.

Quelques minutes après, la porte de sir James s’ouvrit, et celui-ci parut avec Edward, qui portait une petite valise à la main et allait sans doute quitter l’hôtel du Louvre pour le Grand-Hôtel.

Marmouset accourut.

– Ces messieurs ont besoin d’un commissionnaire, dit-il.

Et il s’empara de la valise avec empressement.

XXXIV

Malgré son flair ordinaire d'homme de police, sir James ne se défia pas un instant de Marmouset.

Marmouset avait du reste cet air mêlé de candeur et de rêverie du Parisien des rues qui cherche à se rendre utile, et il n'avait besoin, pour cela, que de se souvenir de sa première jeunesse.

Le détective Edward laissa donc sa valise aux mains de Marmouset, qui se mit à marcher en avant, mais pas assez pour qu'un seul mot de la conversation des deux Anglais pût lui échapper.

Sir James était tête nue, du reste, ce qui prouvait qu'il n'accompagnait son collègue Edward que jusqu'au bout du corridor.

– Quand vous verrai-je ? dit celui-ci.

– Ce soir.

– Où ?

– Vous entrerez au café Anglais vers sept heures.

– Fort bien.

– Vous ne me parlerez pas, mais vous me regarderez. Si j'ai des huîtres devant moi, c'est que les cent mille francs sont retrouvés.

– À merveille !

– Alors vous pourrez me parler, car je n'aurai plus rien à faire avec l'homme aux cent mille francs. J'espère avoir une dépêche dans la soirée, du reste. Adieu.

Et sir James serra la main d'Edward et retourna vers sa chambre.

Marmouset n'avait pas même détourné la tête, mais il avait tout entendu.

Quand il fut en bas de l'escalier, Edward marchant toujours sur ses talons, il fit signe à une voiture qui venait d'amener un voyageur et était prête à s'en retourner.

Le cocher vint se ranger sous le péristyle.

Marmouset ouvrit la portière, mit la valise dans la voiture, et dit :

– Où va monsieur ?

– Au Grand-Hôtel.

Marmouset referma la portière ; puis, le plus naturellement du monde, il grimpa à côté du cocher.

Edward, habitué à l'obséquiosité de tous les gens qu'on rencontre dans les hôtels, ne s'étonna point.

Le fiacre traversa Paris et arriva au Grand-Hôtel.

Marmouset descendit lestement, s'empara de nouveau de la valise, entra de nouveau dans le bureau comme un homme qui a une grande habitude de l'établissement, et dit :

– Une chambre pour mylord ?

– Mon ami, dit Edward en souriant, je ne suis pas lord.

– Tiens ! fit naïvement Marmouset, monsieur est Anglais, pourtant ?

– Sans doute.

– Tous les Anglais ne sont donc pas lords ?

– Non, je ne suis qu'esquire, moi.

– Voilà un drôle de mot que jamais je ne saurai prononcer, dit Marmouset.

L'employé de bureau disait en même temps :

– Conduisez mylord au premier, escalier C…, chambre 21.

Marmouset remit la valise à un garçon ; puis, sa casquette à la main, il attendit son pourboire.

Edward lui donna quarante sous, et Marmouset s'en alla, répétant tout bas :

– Escalier C…, au premier, chambre 21.

La rue Auber passe, comme on sait, derrière le Grand-Hôtel.

Marmouset courut chez lui.

Il était sorti le matin dans un accoutrement qui avait quelque peu étonné son valet de chambre et son portier, ou plutôt son concierge, car la rue Auber est trop aristocratique pour avoir des portiers, et elle vise même aux suisses.

Mais un homme qui, comme Marmouset, a deux ou trois cent mille francs de rentes, possède de beaux chevaux et mène la vie fastueuse des clubs et des coulisses, a bien le droit d'être excentrique.

Marmouset avait dit un mot à son valet de chambre, qui avait mis le concierge au courant.

Il était amoureux d'une petite ouvrière du faubourg du Temple, et se donnait à elle pour un compagnon menuisier, en attendant qu'il la mît dans un huit-ressorts.

Marmouset rentra donc tranquillement chez lui et changea de vêtements. Puis il sonna son groom :

– Mets Lisbeth à la charrette anglaise, lui dit-il, cours rue Marignan et amène-moi Milon.

Comme cela avait été convenu entre eux une heure auparavant, le bon Milon avait pu monter chez lui et attendre les ordres de Marmouset.

Le groom partit.

Quelques minutes après on sonna, et le valet de chambre introduisit une femme dans le cabinet de Marmouset.

C'était Vanda.

– J'allais vous écrire, dit Marmouset.

– Alors j'ai bien fait de venir.

– Oui, car j'ai besoin de vous.

Vanda s'assit et attendit.

– Je sais où est miss Ellen, reprit Marmouset.

– Ah !

– Elle est à Saint-Lazare.

Vanda se prit à sourire.

– Je m'en doutais, fit-elle.

– Et j'ai compté sur vous.

– Pour l'en faire sortir ?

– Oui et non. Cela dépendra.

– De quoi ?

– Du jugement que vous porterez sur elle. D'après le pauvre diable de maçon qui s'est cassé bras et jambes, miss Ellen aime le maître.

– Bon !

– D'après l'Anglais Shoking et vous-même, elle est sa plus mortelle ennemie.

– Eh bien ?

– Vous la verrez, vous causerez avec elle…, et ce que vous déciderez, nous le ferons.

– C'est bien, dit Vanda.

– Vous pensez, continua Marmouset, que je ne me suis même pas préoccupé du moyen de vous faire entrer à Saint-Lazare.

– J'en ai un tout trouvé.

– Ah !

– Quand faut-il y aller ?

– Mais le plus tôt possible… aujourd'hui.

– Non, dit Vanda, pas avant demain.

– Pourquoi ?

– Parce que la personne dont je prendrai la place n’arrivera à Paris que ce soir par le dernier train.

– Que voulez-vous dire ?

– Il y a une légère mutation dans le personnel des prisons en ce moment. Je ne parle pas des détenus, mais des gardiens. Or, dit Vanda, une jeune religieuse que je protège et qui était à Lyon, vient à Paris. Elle descendra chez moi ce soir.

– Très bien.

– Et demain, à sa place, j’entrerai à Saint-Lazare.

– Mais se prêtera-t-elle à cette supercherie ? demanda Marmouset.

– Quand je vous aurai, dit son histoire, vous verrez qu’elle n’a rien à me refuser.

Et Vanda se prit à sourire, ajoutant :

– Ma liaison avec elle n’est pas née d’hier. Elle remonte au temps où j’étais entrée à Saint-Lazare pour faire évader Antoinette Miller.

– Voyons, dit Marmouset, je vous écoute. Nous avons le temps, du reste, car Milon ne sera pas ici avant une demi-heure.

XXXV

– Mon ami, dit alors Vanda, il y a de cela près de six ans.

Tandis que j'étais à Saint-Lazare avec Antoinette Miller, elle par son angélique et doux visage, moi par mon allure un peu décidée, nous avions attiré l'attention d'une jeune sœur qu'on appelait Marie. Elle croyait à notre innocence ; elle n'avait jamais douté un moment de la vertu d'Antoinette. Bref, elle nous avait prises en grande amitié.

Vous savez comment Antoinette est sortit de Saint-Lazare ?

– Oui, dit Marmouset, morte en apparence.

– Morte pour tous, excepté pour Rocambole, moi et quelques autres.

Puis nous nous évadâmes, la belle Marion et moi, après avoir bâillonné la sœur Léocadie.

Plus d'une année s'écoula, poursuivit Vanda ; Antoinette ressuscitée s'était mariée, et le maître était parti pour d'autres aventures ; j'avais un peu oublié Saint-Lazare et son triste personnel, lorsqu'un matin, passant, devant l'église Saint-Laurent, je fus abordée par une religieuse qui me salua.

C'était sœur Marie la jeune religieuse qui nous avait témoigné de la sympathie.

– Oh ! madame, me dit-elle, vous ne me refuserez pas de me dire la vérité ?

Elle me prit les mains avec effusion.

– Un bruit court à Saint-Lazare, poursuivit-elle, c'est que M^lle^ Antoinette n'était pas morte.

– Vous l'avez pourtant vue dans la bière.

– Oui, dit-elle, et cependant.

– Cependant, lui dis-je tout bas, venez me voir le jour où vous sortirez, et je vous dirai tout.

Elle sortait une fois par semaine et n'y manqua pas.

Un matin, je la vis arriver ; alors je ne fis plus mystère ni de la résurrection d'Antoinette, ni de notre évasion.

Elle vint me voir souvent, et je finis par me lier avec elle.

Chaque fois je lui donnais une certaine somme pour la distribuer aux pauvres détenues.

Un jour elle me dit :

– L’asile Sainte-Anne ne suffit pas. Si j’avais de l’argent je voudrais fonder un établissement semblable, mais loin de Paris, bien loin, afin que les malheureuses qui viendraient frapper à notre porte n’eussent jamais la pensée de revenir dans ce pays de perdition.

– Eh bien ! lui dis-je, je vous trouverai de l’argent.

J’en parlerai à Rocambole.

Je vous demandai de l’argent aussi, à vous, Marmouset.

– Oui, je sais bien, dit Marmouset, je vous ai donné cent mille francs pour un hospice.

– C’était pour la maison de refuge de Sainte-Marie.

– Où cela ?

– Près de Lyon.

– Elle n’est donc plus dans le service administratif des prisons ?

– Oui et non. La maison est une entreprise particulière, et cependant soumise au règlement des prisons et à la surveillance de l’autorité.

Quand une détenue se conduit bien et qu’elle n’a plus que peu de temps à faire, elle obtient d’aller finir sa captivité chez sœur Marie ; souvent elle y reste, une fois libérée.

Or, tous les deux ou trois ans, sœur Marie vient elle-même ou elle envoie une de ses sœurs en bonnes œuvres visiter Saint-Lazare ; elle interroge les misères, elle sonde la profondeur des infortunes, elle frappe sur les cœurs pour voir s’ils sont susceptibles de repentir, et elle finit par obtenir la permission d’emmener avec elle quatre, cinq, quelquefois dix détenues, voleuses ou femmes de mauvaise vie. La sœur Marie arrive ce soir, elle m’a écrit, et j’irai la recevoir à la gare.

– Fort bien, dit Marmouset ; mais comment entrerez vous à sa place à Saint-Lazare ?

– J’entrerai avec elle.

– Comme une de ses sœurs ?

– Comme son amie.

– Mais vous n’êtes pas religieuse ?

– Non certes.

– Et sœur Marie se prêtera-t-elle à un déguisement qui est un sacrilège à ses yeux, ou tout au moins une profanation ?

– J’ai mon idée, dit Vanda. Qu’il vous suffise de savoir que demain je serai à Saint-Lazare. Ainsi donnez-moi vos instructions.

– Elles se résument en un mot : *savoir*.

– Oui, savoir si miss Ellen est l’ennemie acharnée du maître ou si elle est devenue son amie ?

– Justement.

– Et puis ?

– Dans le premier cas, nous la laisserons à Saint-Lazare.

– Dans le second nous la ferons sortir.

– Oh ! mon ami, dit Vanda en souriant, je sais la peine que nous avons eue à faire sortir Antoinette.

– Aussi, dit Marmouset en riant, n'est-ce pas ainsi que je procéderai.

– Que ferez-vous ?

– Ceux qui l'ont mise à Saint-Lazare l'en feront sortir.

– Comment ?

– Mais tout naturellement. Écoutez-moi bien : Un homme est venu à Paris ; cet homme est un détective, il se nomme sir James Wood, je sais son nom depuis ce matin. Il a été le geôlier de miss Ellen tant que la jeune fille n'a pas cherché à lui échapper.

Après sa tentative d'évasion de la maison de la rue Louis-le-Grand, sir James, qui avait autre chose à faire à Paris, et à qui son gouvernement avait donné des pouvoirs étendus, sir James, dis-je, sera allé trouver le préfet de police et le chef de la sûreté, et aura obtenu d'eux qu'on lui gardât miss Ellen quelques jours dans une des pistoles de Saint-Lazare.

Comprenez-vous ?

– Parfaitement, dit Vanda. Alors, rien ne presse.

– Au contraire.

– Ah !

– Sir James est sur le point de retourner en Angleterre, et si je ne m'assure de sa personne d'ici à demain…

– Comment ferez-vous ?

Marmouset raconta alors à Vanda l'idée qui lui était venue de se déguiser en Anglais, de voler cent mille francs à Milon, et de mettre sir James sur la trace du voleur imaginaire.

– Tout cela, dit-il, est assez ingénieux, mais le hasard nous donnerait tort, si nous ne brusquions les événements.

– Que voulez-vous dire ?

– Sir James croit que le voleur est le pickpocket qu'il a employé pour voler les papiers de Shoking, ce qui fait qu'il va s'égarer dès le début de ses recherches, et que s'il reçoit la dépêche qu'il attend de Londres, il renoncera à poursuivre le voleur, et partira, emmenant l'enfant et miss Ellen.

– Vous êtes sûr qu'il a volé l'enfant ?

– Tout ce qu'il y a de plus sûr.

– Et savez-vous où il l'a mis ?

– Non, mais je le saurai.

Comme Marmouset disait cela, on frappa à la porte de son cabinet, et Milon entra.

Il était suivi de Shoking qui tournait et retournait son chapeau dans ses mains, d’un air consterné.

– Ne te désole pas, lui dit Marmouset, on retrouvera la mère et l’enfant.

– L’enfant, oui, dit Shoking d’une voix lamentable ; mais la mère, la pauvre Jenny, pourvu qu’ils ne l’aient pas tuée ?…

Milon, Marmouset et Vanda tressaillirent et se regardèrent.

XXXVI

Quel avait été le résultat du conciliabule de Marmouset, Milon et Vanda ?

C’est ce que nous verrons en suivant désormais sir James Wood.

Le détective croyait avoir de bonnes raisons pour soupçonner que le voleur des cent mille francs était le même homme qu’il avait employé quelques semaines auparavant à voler les papiers de Shoking.

Les gens de police et les voleurs de Londres se connaissent presque tous.

Un homme de l’importance de sir James connaissait non seulement les différents pickpockets qui, las des brouillards, passaient le détroit pour s’en aller opérer sur le continent, mais il savait encore quelle était leur spécialité.

Celui-ci dévalisait le comptoir d’un magasin de dentelles ; cet autre ne volait que dans les omnibus ; tel autre fréquentait les églises ; un quatrième travaillait au spectacle.

Il s’en était suivi pour sir James une petite nomenclature, très exacte, dans laquelle chaque voleur était désigné par sa profession.

Il connaissait à Paris le dentellier, le voyageur, le dévot et le dilettante.

Il y avait encore le serrurier.

Le serrurier, qui de son vrai nom se nommait Smith, avait été employé à Londres dans une fabrique de coffre-forts, et c’était en exerçant cet honnête métier qu’il avait appris sa coupable profession.

Et le serrurier était précisément l’homme qu’avait employé sir James Wood.

Cet homme avait dit qu’il repartait ; mais sir James l’avait aperçu la veille même du vol, rôdant aux environs du Grand-Hôtel.

Donc, pour sir James, un seul homme avait pu ouvrir sans effraction la caisse de l’entrepreneur Milon, et cet homme, c’était le serrurier.

Sir James était un détective habile, cela est incontestable, mais il n’était pas sorcier. Or, un sorcier seul aurait pu deviner que Milon s’était volé lui-même ou à peu près, et que ce vol qu’on lui signalait, à lui sir James, cachait un piège habilement tendu.

Lorsque sir James était arrivé à Paris et qu’il s’était mis en rapport avec le serrurier, il lui avait dit :

– Je ne suis pas au service de la police française, tu n’as par conséquent rien à craindre de moi. Tout au contraire, je vais t’employer et je te payerai bien.

Entre le voleur anglais et l’agent de police de Londres il n’y a aucune animosité.

Sans cesse en lutte, ils rivalisent d'adresse, de ruse, d'habileté, et le vaincu pardonne à son vainqueur aisément.

Tout autre que sir James se fût donné la peine de courir à la Préfecture et de faire rechercher Smith, dit le Serrurier.

Le procédé, si simple en apparence, eût fait perdre trop de temps ; et sir James s'attendait à recevoir, d'un moment à l'autre, l'ordre de retourner à Londres.

Or, il y a à Paris un journal appelé la *Gazette des Étrangers*, qui se distribue dans les hôtels et que les étrangers lisent régulièrement tous les jours.

Sir James prit une voiture, courut au bureau du journal, et paya cent sous la ligne l'annonce que voici :

« Le célèbre serrurier anglais S…, de passage à Paris en ce moment, est prié de se présenter à l'hôtel du Louvre, chambre 18, chez J. W., esq. »

On allait mettre sous presse.

Une heure après le journal avait paru.

Deux heures plus tard, Smith, dit le Serrurier, arrivait.

Sir James le reçut avec un sourire.

– Je craignais que tu ne fusses parti, dit-il.

– Oh ! non, dit Smith en riant, les affaires sont meilleures à Paris qu'à Londres.

– Vraiment ? et qu'as-tu fait ?

– Je me suis associé avec deux camarades.

– Bon !

– Et nous avons déjà un joli petit magot.

– Y compris les cent mille francs que tu as volés à l'entrepreneur Milon.

À ces paroles, Smith ouvrit des grands yeux, il eût même un air si étonné que sir James ne put s'y tromper.

Ce n'était pas lui qui avait commis le vol.

Cependant le détective lui fit mille questions, le tourna et le retourna et ne put obtenir de lui autre chose que d'énergiques dénégations.

Alors sir James lui raconta dans tous ses détails l'histoire du vol, telle qu'il la tenait du chef de la Sûreté et de Milon lui-même.

– Patron, dit alors Smith, je ne puis rien vous dire tant que je n'ai pas vu la serrure.

– Ah !

– Mais je parierais qu'on se moque de vous.

– Qui donc ?

– Je ne sais pas. Mais si la caisse a été trouvée ouverte comme vous me le dites, il n'y a que deux hommes qui eussent été capables de faire le coup.

– Qui donc ?

– Moi d'abord, et je vous répète que ce n'est pas moi.

– Et puis ?

– Et un autre Anglais qu'on appelle John et qui n'est pas à Paris, j'en suis sûr.

– Cependant la caisse a été ouverte.

– Je ne dis pas non… Mais pas comme vous le dites. Si je la voyais ?

– Rien n'est plus facile, dit sir James.

Il prit une plume et écrivit à Milon les lignes suivantes :

« Monsieur,

« Je suis sur les traces de votre voleur. Mais j'ai besoin de voir votre caisse. Ce soir, à onze heures, je serai chez vous avec un de mes collègues. Il est indispensable pour des motifs que je vous expliquerai de vive voix, que vous soyez seul et que personne de votre entourage ne nous voie ni entrer ni sortir. »

La lettre écrite, sir James la fit porter par un commissionnaire de l'hôtel, puis il dit à Smith :

– Trouve-toi ce soir aux Champs-Élysées, au coin de la rue Marignan, vers six heures et demie, et attends-moi.

– J'y serai, répondit Smith.

Et il s'en alla.

Pourtant quand le serrurier fut parti, ses paroles revinrent en mémoire à sir James : « On se moque de vous ! »

Qui donc pourrait se moquer de lui ?

Était-ce Milon ? était-ce cet imbécile de Shoking ?

C'était invraisemblable, d'autant plus que le vol avait été commis à l'heure même où lui, sir James, enlevait l'Irlandaise et son fils.

Le détective eut peur un moment, cependant.

Pendant quelques minutes, il délibéra si, au lieu de s'occuper de cette affaire, il ne partirait pas le soir même pour Londres, emmenant Ralph et miss Ellen.

Il était même décidé à prendre ce dernier parti, lorsque une dépêche lui arriva.

Elle venait de Londres :

« Restez huit jours encore. On instruit procès homme gris. Condamnation certaine, lettre demain.

« PATTERSON. »

Cette dépêche fit réfléchir sir James.

– Après tout, dit-il, je ne puis pas rester ici à ne rien faire. Si on n'avait pas volé Milon, il ne serait pas allé à la Préfecture ; Smith se trompe donc, le voleur dont il parle doit être à Paris.

Et il mit la dépêche dans sa poche et sortit tranquillement pour tuer le temps jusqu'au soir.

Il revint dîner à l'hôtel du Louvre.

Le commissionnaire avait rapporté la réponse de Milon, conçue en trois mots :

« Je vous attendrai ! »

Et sir James demeura résolu à conduire Smith chez Milon.

XXXVII

Environ deux heures après son installation au Grand-Hôtel, ce même jour-là, le détective Edward avait fait, selon l'habitude d'un parfait gentleman, une seconde toilette pour déjeuner, et il s'apprêtait à descendre dans la somptueuse salle à manger de l'établissement, quand deux petits coups discrets furent frappés à sa porte.

Il alla ouvrir et se trouva en présence d'un laquais de fort bonne mine :

– Monsieur, lui dit cet homme, je viens de la part de mon maître.

– Comment le nommez-vous ?

– Monsieur Peytavin.

– Je ne le connais pas, dit Edward.

– Mon maître sait parfaitement qu'il n'est pas connu de monsieur, mais il m'a dit de dire à monsieur qu'il habitait à deux pas d'ici, au numéro 1, rue Auber, qu'il avait trois cents mille livres de rente, et qu'il serait fort heureux de causer avec monsieur pendant dix minutes.

Et le laquais tendit une carte qui portait, en effet, le vrai nom de Marmouset.

Cependant le détective, eut un moment d'hésitation.

– Monsieur, dit encore le laquais, mon maître a ajouté : « Sir Edward ne se doute pas que nous avons un ami commun en Angleterre, et c'est pour avoir des nouvelles de cet ami que je lui serais reconnaissant d'accepter à déjeuner chez moi. »

La rue Auber est une des plus belles rues du Paris actuel ; elle est à deux pas du Grand-Hôtel ; il était midi ; on envoyait à sir Edward un laquais galonné. Tout cela était peut-être un peu mystérieux, mais n'avait rien d'effrayant.

Sir Edward, puisque le laquais lui donnait le titre de baronnet, ne protesta point d'avantage contre l'invitation.

– Je vous suis, dit-il au laquais.

Et il prit son chapeau et son waterproof, et au lieu de descendre à la salle à manger, il sortit du Grand-Hôtel et suivit le laquais.

La maison où demeurait Marmouset était de splendide apparence. Vestibule, escalier en marbre, tapis moelleux sous les pieds, un seul appartement par étage et portes à deux vantaux.

– Qu'est-ce que peut bien me vouloir ce monsieur que je ne connais pas ? se disait Edward en montant l'escalier.

Marmouset habitait l’entre-sol.

Un groom vint ouvrir au coup de sonnette du laquais, et le détective fut introduit dans un appartement qui était digne, par son luxueux mobilier, du luxe extérieur de la maison.

À gauche de l’antichambre, par la porte entr’ouverte, on apercevait la salle à manger meublée en ébène et dans laquelle une table toute servie attestait que le laquais n’avait point menti et qu’on attendait sir Edward à déjeuner.

Le laquais ouvrit une porte en face de la salle à manger et introduisit sir Edward dans le fumoir en disant :

– Monsieur va venir.

Edward entra.

À peine était-il assis qu’une portière se souleva et qu’un gentleman s’offrit à ses regards.

C’était Marmouset.

Le détective ouvrit de grands yeux.

– Vous ne me reconnaissez peut-être pas ? dit Marmouset en riant.

– Mais… attendez… il me semble… balbutia le détective stupéfait.

– Je suis votre commissionnaire de ce matin.

Le détective recula, ahuri.

– Cher monsieur, continua Marmouset, Londres n’a pas le monopole des excentriques, Paris en possède aussi, et j’en suis un.

Les Anglais viennent nous étudier sur place ; je les étudie pareillement.

Il m’a pris fantaisie, ce matin, de jouer le rôle d’un commissionnaire. Il est vrai de vous dire que j’avais fait un pari et que, grâce à vous, je l’ai gagné. Mais je vous conterai tout cela en présence de la personne avec qui j’ai parié et qui est un ami commun.

– Un ami à vous ? fit Edward de plus en plus étonné.

– À moi et à vous.

– Ah !

– Un Anglais…

Comme Marmouset disait cela, la porte s’ouvrit et le laquais annonça :

« Lord Wilmot ! »

Le détective jeta un cri.

Shoking, redevenu lord Wilmot, Shoking, tout de noir vêtu, ayant cravate blanche, gilet en cœur et boutons de diamants à sa chemise, entra avec l’aisance un peu raide d’un lord véritable.

Sir Edward était pâle et s’apercevait qu’on lui avait tendu un piège.

En même temps Marmouset prit sur la tablette de la cheminée un revolver, que le détective n'avait pas aperçu.

– Cher monsieur, dit-il en armant le revolver, cet instrument ne fait aucun bruit ; il est d'invention américaine ; c'est un revolver à vent et il chasse six balles avec autant de vigueur qu'une arme à feu. C'est vous dire que si vous vouliez faire avec nous le moindre tapage, la moindre résistance, nous vous enverrions dans l'autre monde, sans que les domestiques songeassent à quitter l'office, ni le concierge de la maison à interrompre un seul instant la lecture de son journal.

– Mais, monsieur, balbutia le détective, qui cherchait à se donner de l'assurance, si c'est une plaisanterie, elle est médiocre.

– Ce n'est point une plaisanterie, dit Marmouset. Vous connaissez lord Wilmot ?

– Et effet…

– Lord Wilmot m'a prié de le faire déjeuner avec vous.

– Alors pourquoi parlez-vous de… ce revolver ? demanda le détective, qui reprenait peu à peu son sang-froid.

– Pour le cas où vous refuseriez mon invitation.

– Je n'en ai nulle envie.

– Alors déjeunons, dit Marmouset.

Il fit signe à Shoking.

Shoking prit le détective par le bras et lui dit :

– Venez donc, mon cher.

Shoking était vigoureux. Edward ne se fut pas débarrassé facilement de son étreinte.

En outre, Marmouset marchait derrière eux, et le détective avait vu dans son regard qu'il était un homme à lui envoyer deux balles dans le dos, s'il essayait de vouloir se sauver. Enfin le grand laquais s'était placé dans l'antichambre devant la porte.

– Je suis pris comme un renard, pensa Edward, il n'y a pas moyen de résister.

Et il se laissa conduire dans la salle à manger et s'assit de bonne grâce à côté de Shoking et en face de Marmouset, qui plaça son revolver à côté de lui.

Le déjeuner était servi à la russe, et point n'était besoin qu'un domestique demeurât dans la salle à manger.

Marmouset fit un signe au laquais, qui sortit et ferma la porte.

Alors, regardant le détective :

– Nous pouvons causer maintenant, dit-il et jouer cartes sur tables.

Edward le regardait toujours avec égarement.

Marmouset reprit :

– D'un mot je vais vous mettre au courant de la situation.

Vous êtes venu à Paris avec sir James Wood.

Edward ne répondit pas.

– Vous aviez un double but : ramener miss Palmure en Angleterre.

– C’était notre but unique.

Marmouset haussa les épaules.

– Et enlever un enfant irlandais que Shoking…

Shoking fit la grimace.

– Que lord Wilmot, se reprit Marmouset en souriant, avait amené avec lui. Hier vous avez grisé lord Wilmot, et l’enfant a disparu.

Or, écoutez-moi, cher monsieur. Des gens qui, comme nous, en plein midi, rue Auber, à deux pas du boulevard, dans une maison où il y a trente locataires, confisquent un homme comme nous venons de vous confisquer, vont jusqu’au bout, s’il le faut.

Il s’agit pour vous de sortir d’ici avec cent mille francs dans votre poche, ou de passer de cette vie-ci dans l’autre. Choisissez !

Et Marmouset se mit à jouer négligemment avec son revolver.

XXXVIII

Le chiffre de cent mille francs, énoncé par Marmouset, avait produit assez bon effet sur le détective.

Cependant Marmouset ne s'en tint pas à la promesse. Il tira de sa poche un portefeuille, et de ce portefeuille un titre de chèque de la banque anglaise, qu'il mit sous les yeux d'Edward.

Celui-ci se disait :

– Je me suis conduit avec une déplorable légèreté ; mais qu'y faire ? Il est évident que je suis à la merci de ces deux hommes et qu'il va falloir en passer par ce qu'ils voudront.

Quand on joue, comme ils le disent, un pareil jeu, au milieu de Paris civilisé, on est capable d'assassiner un citoyen de la libre Angleterre en plein jour.

Marmouset reprit :

– J'ai calculé que, pour prix de vos deux missions, et en cas de réussite, on vous donnerait la moitié de la somme que je vous propose. Mais je suis assez riche pour ne pas regarder à cinquante mille francs de plus ou de moins.

Un éclair de cupidité brilla dans les yeux du détective.

– À la bonne heure, dit Marmouset avec courtoisie, je vois que vous êtes un homme sans préjugés et que nous allons pouvoir nous entendre.

Nous savons où vit miss Ellen et nous n'avons nul besoin de vous pour la faire sortir de prison. Edward eut un nouveau geste de surprise.

– Mais nous ne savons pas ce qu'est devenu l'enfant.

– Ni moi, dit Edward.

– Ah ! cher monsieur, dit Marmouset, prenez garde ! vous allez brouiller les cartes.

– Je vous jure…

– Ne jurez rien, dit froidement Marmouset, et dites-vous qu'en sortant d'ici vous emporterez un chèque de cent mille francs sur la Banque de Londres.

– Monsieur, répondit le détective Edward, je n'ai rien à vous cacher de ce que je sais, mais je ne puis vous dire, même en présence d'une menace de mort, ce que je ne sais pas.

Marmouset haussa les épaules.

Edward continua :

– Sir James a emmené la mère et l'enfant, tandis que je grisais lord Wilmot.

– Mais vous avez revu sir James le soir ?

– Sans doute.

– Et il ne vous a pas dit ce qu'il avait fait d'eux ?

– Il les avait mis en sûreté.

– Où ?

– Dans un quartier éloigné, sous la garde d'un charbonnier nommé Chapparot.

– Et vous ne savez pas le nom du quartier ?

– Non.

– Ni celui de la rue ?

– Pas davantage.

– Mon cher monsieur, dit Marmouset avec calme, regardez la pendule : il est midi vingt-cinq minutes ; si, à midi et demie, je ne sais pas où est l'enfant, je vous loge une balle entre les deux yeux.

Edward avait la sueur au front, et il était pâle.

– Monsieur, dit-il, je suis avec sir James sur un pied d'infériorité. J'ai une partie de ses secrets, mais je ne les ai pas tous.

– Ah !

– Je vous jure qu'il ne m'a pas dit où il avait mis l'enfant.

– Vous n'avez plus que trois minutes, dit Marmouset, qui jouait avec le cylindre du revolver avec un calme effrayant.

– Mais, reprit sir Edward, je vais vous dire un secret sur sir James qui vous prouvera ma sincérité, et dont la possession le mettra en vos mains pieds et poings liés.

Marmouset commençait à croire à cette sincérité dont parlait le détective.

Il était près de midi et demie, et il était évident que si cet homme ne disait pas où était l'enfant, c'est qu'il ne le savait pas.

– Parlez, dit Marmouset, je vous donne quelques minutes encore.

– Sir James, reprit Edward, ne s'est emparé de la mère et de l'enfant ni par les menaces ni par la violence.

– Comment donc a-t-il fait ?

– Il les a simplement priés de le suivre.

– Et ils l'ont suivi ?

– Tout naturellement.

– C'est impossible ! s'écria Shoking. Jenny savait que nous étions entourés d'ennemis et elle se défiait.

– Oui, mais elle ne pouvait se défier d'un frère.

– Hein ? dit Marmouset.

– D’un homme affilié comme elle aux fénians.

– Que voulez-vous dire ? s’écria Shoking.

– La vérité, dit Edward. Sir James est un fénian vendu à l’Angleterre, et c’est avec le signe maçonnique de la grande famille irlandaise qu’il a surpris la bonne foi de Jenny.

– Est-ce là votre secret ?

– Oui.

Marmouset demeura pensif un moment :

– Il est évident, dit-il enfin, que du moment où vous m’avez fait semblable révélation sur sir James Wood, et, à moins que vous ne m’ayez menti, vous ne pouvez plus espérer avoir avec lui des relations amicales.

– Je ne suis pas un ami de sir James Wood, dit Edward, je suis détective comme lui, avec cette différence qu’il est attaché à la police politique, et que moi je ne m’occupe indirectement que d’affaires particulières. Sir James me payait, vous me payez plus cher, je vais là où me conduit mon intérêt. Je vous en ai trop dit maintenant pour ne pas vous servir, je ne sais pas où est l’enfant, mais je le saurai.

Marmouset se reprit à sourire.

– Non, monsieur, dit-il, je n’ai aucune raison pour ne pas croire à votre sincérité, mais j’ai l’habitude de faire mes affaires tout seul.

Vous avez pu en juger ce matin.

Donc, vous me permettrez de prendre mes petites précautions et de vérifier l’exactitude de vos assertions.

– Rien ne vous sera plus facile, dit Edward.

– Oui, à la condition que vous resterez ici.

– Je le veux bien.

– Alors déjeunons et nous verrons après.

Et Marmouset remit son pistolet dans sa poche.

Puis il sonna et demanda de l’encre et une plume.

– Je vais toujours vous donner votre chèque, dit-il.

Et de sa plus belle écriture, Marmouset inscrivit le chiffre de cent mille francs en toutes lettres, signa, détacha le chèque, et nota sur la souche le nom d’Edward et la somme.

Puis, cela fait, il demanda le café.

Toute cette scène avait eu lieu sans bruit, sans esclandre, avec une parfaite courtoisie.

Le café pris, et le chèque passé des mains de Marmouset dans celles du détective, l’élève de Rocambole lui dit :

– Maintenant, veuillez me suivre.

Edward obéit.

Ils passèrent de la salle à manger dans le fumoir et de cette seconde pièce dans une troisième, qui était le cabinet de toilette du jeune homme.

Elle prenait le jour par en haut, et n'avait pas d'autre fenêtre.

– Cher monsieur, dit alors Marmouset, je vais vous laisser ici à la garde de votre ami lord Wilmot et d'une autre personne. Vous êtes mon prisonnier jusqu'à l'heure où j'aurai retrouvé l'enfant et délivré miss Ellen.

Je me connais assez en hommes pour avoir la presque certitude que vous m'avez dit la vérité; néanmoins, comme il pourrait se faire que vous eussiez cherché à gagner du temps et à m'*enfoncer*, – pardon du mot, – vous trouverez bon que je prenne mes précautions.

– Faites tout ce que vous voudrez, dit Edward avec tranquillité.

Marmouset appela le laquais qui était allé chercher Edward au Grand-Hôtel.

C'était un robuste gaillard qui eût assommé le détective à coups de poings.

– Tu vois monsieur? dit Marmouset.

Le laquais s'inclina.

– Si monsieur essaye de sortir d'ici, tu prendras les embrasses des rideaux et tu lui attacheras les pieds et les mains.

– Bon! fit le laquais.

– S'il crie, tu lui enfonceras un mouchoir dans la bouche et tu le bâillonneras.

Le laquais fit encore un signe affirmatif.

– Je vous ai dit la vérité, dit Edward en souriant, et vous en aurez la preuve.

– Je vais la chercher, répliqua Marmouset.

Et il sortit, laissant à la garde de Shoking et du laquais le détective, qui caressait du bout des doigts, au fond de sa poche, le chèque qui représentait une fortune pour lui.

XXXIX

À six heures du soir, sir James Wood revenait du rendez-vous qu'il avait donné à Smith, dit le Serrurier.

Celui-ci se promenait de long en large à l'entrée de la rue de Marignan.

Il était venu à pied.

Sir James arriva en voiture.

Comme la voiture s'arrêtait, Smith s'approcha.

– Patron, dit-il, est-ce que vous êtes bien pressé ?

– Pourquoi ? demanda sir James.

– Parce que j'aurais voulu causer un brin auparavant.

– Monte, dit sir James, le cocher attendra, pour repartir, que nous lui fassions signe.

Smith monta dans le fiacre, qui demeura stationnaire.

– Voyons ? fit sir James, qu'as-tu à me dire ?

– John, le seul homme qui, après moi, puisse ouvrir sans la forcer une caisse de fabrique anglaise, n'est pas à Paris.

– Oui, tu m'as dit cela ce matin.

– J'en ai la preuve ce soir.

– Comment ?

– J'ai lu dans le *Times* que John avait été arrêté à Londres et qu'il était en ce moment à Newgate, où il attendait les prochaines assises.

– Est-ce tout ce que tu as à me dire ?

– Oui, patron.

– Eh bien ! allons, en ce cas.

– À votre place, je n'en ferais rien…

– Bah ! fit sir James.

– Je vous assure qu'on se moque de vous.

Sir James Wood haussa les épaules.

– Qu'ai-je à craindre ? dit-il, je suis un délégué de la police anglaise, un citoyen de la Grande-Bretagne : j'ai en poche une lettre de mon ambassadeur…

Smith sifflota entre ses dents.

Sir James ajouta :

– Je me suis trop avancé, du reste, pour reculer.

Et baissant une des glaces, il donna au cocher le numéro de la maison de Milon.

La maison, comme la rue, à cette heure tardive, était silencieuse et plongée dans une demi-obscurité.

Les Champs-Élysées, bruyants le jour, pleins de vie et de lumière, sont déserts le soir, en hiver surtout.

À la porte, Smith dit encore :

– À votre place, je m'en irais sans sonner.

– Tu es fou, dit sir James.

Et, descendant de voiture, il saisit le bouton de cuivre du timbre.

La porte s'ouvrit aussitôt, et derrière, un flambeau à la main apparut Milon.

Le colosse avait sa physionomie la plus naïve et la plus ingénue.

Sir James, en le voyant, regarda Smith d'un air qui voulait dire :

– Es-tu simple ? ne vois-tu pas que ce brave homme n'est occupé que de son argent ?

Milon dit, après avoir salué le détective.

– Je vous attendais, monsieur, avec une certaine impatience.

– Vraiment ? dit sir James.

– Figurez-vous qu'un de mes contremaîtres sort d'ici.

– Ah !

– Et il m'a juré avoir aperçu dans une voiture de maître revenant du Bois l'homme qui m'a volé.

– Ne serait-ce pas monsieur ? dit sir James.

Et il montra Smith, qui fit un geste de surprise.

– Oh ! non, dit Milon en souriant, il n'y a même pas la moindre ressemblance.

– Vous êtes seul ?

– Tout seul, j'ai envoyé ma bonne se coucher.

Sir James eut un geste de satisfaction.

Milon reprit :

– J'attendais cependant trois personnes ce soir, un pauvre diable, sa femme et son enfant, mais ils ne sont pas venus.

– Pourquoi ? demanda flegmatiquement le détective.

– Ils auront peut-être remis à demain.

– Bon ! pensa sir James, il ne sait rien de l'enlèvement de Ralph.

En échangeant ces quelques mots, ils étaient entrés dans le vestibule et Milon avait refermé la porte.

– Ne vous étonnez pas, reprit sir James, que je vous aie demandé à être seul. Nous autres gens de police anglais, nous procédons toujours avec un certain mystère et nous nous trouvons très bien de cette habitude.

– Chacun doit savoir son métier, répondit Milon avec un gros rire ; moi, je sais bâtir des maisons ; vous, vous savez retrouver les voleurs.

– Je vous amène, dit sir James, un de mes collègues qui, à la simple inspection de votre caisse, nous dira comment on a pu l'ouvrir.

– Je vais vous la montrer, dit Milon.

Et il se dirigea vers l'escalier.

Sir James et Smith le suivirent, et celui-ci dit en anglais :

– Je commence à ne plus rien comprendre à tout ce que vous m'avez dit.

Milon ne se retourna pas. Ils montaient.

Arrivés au premier étage, le colosse fit traverser son bureau à ses visiteurs nocturnes, puis il les introduisit dans cette pièce où se trouvait la caisse.

Le placard était ouvert et la caisse aussi.

– Vous pensez, dit Milon, que j'ai voulu laisser les choses dans leur état primitif.

Sir James fit un signe de tête approbateur.

– Seulement j'ai déménagé mon argent ailleurs.

Smith lui prit le flambeau des mains, et se mit à examiner la caisse.

– Donnez-moi la clef, dit-il.

Milon prit la clef, à son cou et la tendit au pickpocket.

Celui-ci la mit dans la serrure.

– Sur quelles lettres fermiez-vous ? demanda Smith.

– *U*, *x*, *s* et *c*, répondit Milon.

Smith fit jouer la clef. Il ferma la caisse, il la rouvrit ; puis, hochant la tête :

– C'est incompréhensible, dit-il.

– Comment cela ? dit naïvement Milon.

Smith le regarda.

– Vous ne seriez pas somnambule, par hasard ?

– Pas que je sache, dit Milon.

– Je le croirais volontiers, cependant.

– Par exemple !

– Votre caisse n’a pu être ouverte qu’avec votre propre clef.

– Je ne la quitte ni jour ni nuit.

– Alors, vous avez eu une nuit de somnambulisme et vous vous êtes volé vous-même.

Milon eut un geste de dénégation.

– Ou bien, dit froidement Smith, vous vous moquez de nous ?

Mais comme il disait cela, Smith entendit un léger bruit derrière lui.

Sir James, qui l’entendit pareillement, se retourna vivement.

La porte venait de s’ouvrir, et un homme, que sir James reconnut sur-le-champ, entra d’un pas tranquille.

Cet homme, c’était le commissionnaire qui, le matin, s’était emparé de la valise d’Edward à l’hôtel du Louvre. Seulement il avait changé de toilette et était mis comme un gentleman.

Alors sir James pâlit légèrement et devina que Smith avait raison tout à l’heure en disant qu’ils étaient tombés dans un piège.

Marmouset regarda sir James en souriant et lui dit :

– La police anglaise a une grande réputation, cher monsieur, mais j’ai bien peur qu’elle ne la perde aujourd’hui.

Et, Marmouset s’effaçant, sir James aperçut derrière lui trois autres personnages : Jean le Boucher, la Mort des Braves et Shoking !

Shoking souriait pareillement et disait :

– À nous deux, voleur d’enfant !…

XL

Sir James Wood, Irlandais doublé d'Américain, était un homme froidement audacieux.

D'un coup d'œil il avait jugé la situation.

La caisse forcée était un piège qu'on lui avait habilement tendu.

Marmouset, son commissionnaire du matin, vêtu en gentleman le soir, Shoking, Milon et les deux autres personnages qui apparaissaient derrière eux, étaient ces amis mystérieux vers lesquels l'homme gris avait tourné les yeux du fond de sa prison.

Le message confié à Miss Ellen était parvenu à son adresse.

Comment ?

Sir James Wood ne chercha point à le savoir, il n'avait pas le temps de raisonner ; il lui fallait tenir tête à l'orage, et l'orage, il le sentait, était menaçant.

Pourtant son visage demeura impassible, pas un muscle ne tressaillit, pas un geste d'effroi ne lui échappa.

Il eut même aux lèvres un demi-sourire et parut chercher des yeux quel était le chef de cette petite coalition.

Marmouset ne lui laissa pas cette peine longtemps.

– Sir James Wood, dit-il, vous êtes trop intelligent pour ne pas comprendre.

Sir James fit un geste de tête.

– Vous êtes en notre pouvoir, continua Marmouset.

Smith jetait autour de lui des regards effarés.

Sir James lui fit un signe qui voulait dire :

– Ne crains rien, nous nous en tirerons.

Marmouset reprit :

– Nous sommes dans un quartier désert. Les fenêtres de cette maison donnent sur un jardin ; vainement essayeriez-vous de crier, on ne viendrait pas à votre secours.

– Je ne sais, dit sir James.

Et il ne manifestait aucune émotion.

– Vous devinez, n'est-ce pas ? poursuivit Marmouset, ce que nous attendons de vous.

– Je ne devine jamais rien, répondit le détective.

– Bien. Alors nous allons vous aider.

– Comme il vous plaira.

– Vous vous étiez constitué le gardien de miss Ellen Palmure ?

– Parfaitement.

– Et pourtant elle a disparu. Qu’en avez-vous fait ?

– C’est mon secret.

– Le hasard m’ayant appris où elle était, dit Marmouset, je ne vous ferai pas de querelle à son endroit.

– Puisque vous le savez, il est parfaitement inutile de me le demander.

– Vous avez conduit miss Ellen dans une maison de fous d’abord. Puis vous avez demandé à Londres de nouvelles instructions, que vous avez portées à la préfecture de police, et là, le chef de la sûreté, pressé par l’ambassade d’une part, fort, d’autre part, du consentement que lord Palmure envoyait par écrit, a ordonné qu’elle serait transférée à Saint-Lazare.

– Tout cela est exact, dit sir James.

– Mais, dit Marmouset, il vous suffit d’écrire un mot, et miss Ellen sera relâchée.

– Ces mots, je ne les écrirai pas, dit sir James.

– En vérité !

– Je ne me fais pas d’illusions, poursuivit le détective. Vous ne m’avez pas attiré ici pour me laisser aller librement ensuite. Il est même possible que vous m’assassiniez. Seulement, je dois vous prévenir que je serai vengé.

– Ah ! dit Marmouset avec un sourire.

– Vous pensez bien, continua sir James en désignant Milon, que ce matin, en voyant monsieur dans le cabinet du chef de la sûreté, j’ai deviné.

Monsieur était l’homme que cherchait miss Ellen, et je n’ai pas cru au vol un seul instant.

– Ah ! ah !

– Je suis venu en France muni de pouvoirs réguliers, et la police française me doit aide et protection. Le chef de la sûreté est donc prévenu.

Trois agents sont embusqués au coin des Champs-Élysées, trois autres à l’autre bout de la rue, ils m’ont vu entrer ici. Maintenant, si vous voulez m’assassiner, dit froidement sir James, hâtez-vous, car dans un quart d’heure ils viendront à mon aide et me redemanderont mort ou vif.

Milon eut un geste d’inquiétude.

Mais Marmouset se prit à rire :

– Vous êtes un homme de sang-froid, sir James, dit-il, et vous avez imaginé habilement ce petit roman ; car c’est un roman…

– Vous croyez ?

– Je le crois et le prouve.

– Voyons ?

– Vous êtes sorti ce matin avec Milon de chez le chef de la sûreté.

– Cela est vrai.

– Vous n'avez donc pas pu lui communiquer vos soupçons. D'ailleurs, vous n'aviez pas de soupçons.

– J'ai revu le chef de la sûreté dans la journée.

– Non, sir James, car je vous ai fait suivre et je vais vous dire l'emploi de votre temps depuis ce matin.

– Vous me ferez plaisir, ricana sir James.

Mais Marmouset reprit :

– Nous n'avons pas le temps de nous amuser à des niaiseries. J'ai un moyen de faire sortir miss Ellen de Saint-Lazare. Laissons donc miss Ellen et parlons de l'Irlandaise Jenny et de son fils.

Nous ne savons ce que vous en avez fait, sir James, et il faut nous le dire.

Sir James haussa les épaules.

– Vous ne le saurez pas, dit-il.

– Bah ! reprit Marmouset, nous savons bien des choses déjà. D'abord celle-ci : vous êtes fenian apostat, vendu à l'Angleterre.

Cette fois, sir James perdit un peu de son assurance, et on le vit légèrement pâlir.

– Or, poursuivit Marmouset, vous savez quel sort épouvantable est réservé au fenian qui trahit ses frères. Les lois mystérieuses qui régissent l'association disent ceci : « Le frère qui aura trahi sera poursuivi et amené devant un tribunal qui le condamnera à mort. On commencera par lui couper la langue, puis les mains et les pieds, et on lui crèvera les yeux ; puis, on le laissera mourir de faim. » Est-ce cela, sir James ?

Très exactement, dit le détective.

– Or, poursuivit Marmouset, nous avons les moyens de vous envoyer en Irlande, comme un colis de messageries, et de vous livrer à ceux que vous avez trahis. Refuserez-vous encore de nous dire où est l'Irlandaise et son enfant !

– Je refuse, dit sir James, et je refuse parce que la conséquence de ma trahison, conséquence logique et bien humaine, vous en conviendrez, est une haine violente pour mes anciens amis.

– Vous êtes un homme bien trempé, sir James. Mais peut-être nous passerons-nous encore de vous, car nous savons un nom : Chapparot.

– Sir James tressaillit, et Marmouset le remarqua.

– Chapparot ! s’écria Jean le Boucher ; je le connais ! c’est un charbonnier. Si c’est lui ? …

Sir James avait retrouvé son impassibilité première, mais pas assez vite pour que Marmouset n’eût saisi l’émotion imperceptible qu’il avait éprouvée.

Et se tournant vers ses compagnons, Marmouset leur dit :

– Nous allons causer là-bas ; venez. Sir James, voici votre prison.

Et ils se dirigèrent vers la porte.

Sir James et Smith ne bougèrent.

– Ils croient m’effrayer, dit sir James quand la porte se fut refermée, mais ils n’y parviendront pas.

– En attendant, nous sommes prisonniers… dit Smith.

Et il montra les fenêtres cadenassées.

– Qu’est-ce que cela pour toi ? N’as-tu pas tes outils ?

– Pardine !

Mais comme Smith disait cela, il trébucha et jeta un cri.

– Hein ? fit sir James.

Et il trébucha à son tour.

Alors ces deux hommes de sang-froid jusqu’alors, se regardèrent avec une mystérieuse épouvante.

Le parquet, machiné sans doute dans la journée comme un plancher de théâtre, descendait lentement sous eux, grâce à un ressort qu’on avait fait mouvoir dans la pièce voisine.

Le sol descendait, et les fenêtres, les portes semblaient monter lentement au fur et à mesure.

Et le sol descendait toujours, et sir James et Smith, le serrurier comprirent avec terreur qu’ils allaient s’abîmer dans quelque profondeur inconnue…

XLI

Tandis que sir James Wood et Smith, dit le Serrurier, se trouvaient au pouvoir de Marmouset et des autres amis de l'homme gris, d'autres événements s'étaient accomplis dans le passage des Amandiers, où le détective après avoir noyé la mère, avait laissé l'enfant prisonnier à la garde du charbonnier Chapparot.

La citerne dont le farouche Auvergnat avait fait un instrument de mort mérite une description toute particulière, comme on va voir.

Le passage des Amandiers, dans lequel on entre par la rue du même nom, forme un coude et ses maisons du côté gauche se trouvent adossées aux maisons de la rue.

Entre les maisons de la rue et celle du passage, il y a plusieurs cours communes.

La citerne dont nous parlons était dans le même cas.

Autrefois un tonnelier avait habité la maison du côté du passage, et cette citerne lui servait à faire tremper ses douves et ses cercles.

Du côté de la rue il y avait eu un charron qui se servait de la citerne dans un but à peu près semblable.

Charron et tonnelier avaient, chacun de son côté, leur puisard particulier.

Mais quand on avait démoli l'abattoir Popincourt, le charron, pour qui les bouchers étaient une forte clientèle, avait donné congé et il était allé s'établir aux nouvelles barrières.

Le tonnelier était mort, et la citerne était demeurée sans autre destination que celle du réservoir où s'accumulaient tout l'hiver les eaux pluviales.

Chapparot avait loué la cour dans laquelle se trouvait un des deux puisards et comme il savait que la boutique du charron était inoccupée, il n'avait pas hésité à disposer une planche en bascule pour que la malheureuse Irlandaise s'y noyât.

Mais la Providence, que l'on s'obstine à nier, veille sans cesse sur les faibles et les protège contre les forts.

Chapparot et sir James avaient entendu un cri terrible au moment où la planche basculait sous les pieds de Jenny, puis quelques gémissements étouffés, un clapotement de quelques minutes, puis rien…

Cependant Jenny ne s'était pas noyée.

La nature met au cœur des mères une énergie sans égale.

Après avoir fait un plongeon, Jenny remonta à la surface, et ses vêtements arrondis comme une ceinture de sauvetage, l'y soutinrent.

Et Jenny ne cria pas, n'appela pas au secours ; elle écouta.

Elle entendit la voix de son fils disant :

– Maman ! rendez-moi maman !

Puis son fils ne dit plus rien et sir James Wood eut un éclat de rire.

Ce fut rapide comme l'éclair, instantané comme une décharge électrique. Jenny comprit tout.

On avait voulu la noyer pour s'emparer de son fils, et si elle bougeait, un de ces deux hommes descendrait dans la citerne pour l'achever.

Ce n'était pourtant pas l'amour de la vie qui réduisait Jenny au silence.

Mais elle songeait à son fils ; et comme l'espérance ne meurt qu'avec la vie, Jenny se rappela que déjà, on l'avait séparée de son enfant et que, cependant, son enfant lui avait été rendu.

L'eau était glacée, l'atmosphère fétide et asphyxiante.

Jenny eut cependant l'héroïsme de ne pas faire un mouvement.

Ses vêtements s'imprégnaient d'eau et s'alourdissaient peu à peu.

Jenny sentait qu'elle s'enfonçait par degrés.

Comme toutes les filles de pêcheurs, elle savait nager, elle aurait donc pu se soutenir plus longtemps ; mais ses bourreaux qu'elle sentait marcher au-dessus de sa tête l'eussent entendue.

Cela dura trois minutes peut-être, mais ces trois minutes furent un siècle d'agonie.

Enfin Chapparot et sir James Wood s'éloignèrent.

Alors l'amour maternel et l'instinct de la conversation se réunirent chez l'Irlandaise et amenèrent un suprême effort.

Elle se mit à nager vigoureusement.

Était-elle dans un puits ou dans un canal ? elle ne le savait pas, car d'épaisses ténèbres l'enveloppaient.

Ses mains étendues rencontrèrent un mur ; elle se tourna d'un autre côté et se remit à nager.

Tout à coup il lui sembla que l'obscurité était moins grande et qu'un faible rayon de clarté brillait devant elle.

Elle nagea encore et se trouva dans le deuxième puisard, celui du charron.

Celui-là était couvert avec des planches comme l'autre, mais il se trouvait dans la boutique, même et non pas dans une cave.

La boutique était vide, les portes en étaient fermées, mais au-dessus des portes il y avait une imposte vitrée qui laissait passer la clarté du jour, et ce jour, arrivant jusqu'aux planches mal jointes qui recouvraient le puisard, laissait tomber un dernier rayon au travers sur l'eau dormante de la citerne.

Et Jenny, levant la tête, vit le jour, et l'espoir lui revint au cœur, plus tenace, et ses forces épuisées se ranimèrent. Elle nageait sur place, de façon à se soutenir le plus longtemps possible.

Peu à peu ses yeux se faisaient à l'obscurité, et elle était parvenue à mesurer du regard, grâce au faible rayon de lumière, la distance qui séparait le niveau de l'eau de la voûte de la citerne.

Puis elle fit tout le tour de la citerne, promenant une de ses mains sur les parois lisses et dépourvues de la moindre aspérité.

Et pendant cette recherche infructueuse, la malheureuse, alourdie par ses vêtements qui, moyen de salut d'abord, allaient finir par l'entraîner au fond de l'eau, sentait ses forces la trahir insensiblement.

Mais comme elle luttait en désespérée contre cette mort lente et qui semblait inévitable, elle se heurta à un corps dur qui parut fixe devant elle.

Elle étendit de nouveau ses mains et saisit une planche, une vieille planche pourrie qui flottait sur l'eau.

Et elle s'y cramponna, comme le matelot naufragé se cramponne à une épave de son navire brisé.

Tout à coup elle perçut un bruit au-dessus de sa tête, le bruit d'une porte qu'on ouvre.

Jenny, couchée sur la planche, crut un moment que c'était sir James et le charbonnier qui revenaient ; mais elle entendit presque aussitôt une voix jeune et sonore qui chantait le *Pied qui remue*, cette délicieuse fantaisie si poétique qui a longtemps abruti les Parisiens.

Un homme était entré dans la boutique du charron, et cet homme, Jenny ne s'y trompa point, n'était ni Chapparot, ni sir James.

Et alors l'Irlandaise épuisée se mit à crier.

Soudain la voix se tut, et le *Pied qui remue* ne remua plus du tout.

Jenny cria de plus belle.

Alors les planches qui recouvraient le puisard furent soulevées et une tête d'homme apparut à la pauvre Irlandaise, en même temps que le jour descendait à flots dans la citerne.

Le hasard lui envoyait un libérateur !…

Quel était-il ?

C'est ce que nous allons dire…

XLII

La maison dont le charron avait habité le rez-de-chaussée et qui avait déjà la citerne commune avec celle du passage, avait, en outre des jours de souffrance qui s'ouvraient sur la cour de Chapparot, trois ou quatre petites meurtrières grillées qui donnaient de la clarté dans l'escalier.

Chapparot, qui savait que cette maison était, comme la sienne, à peu près déserte pendant la journée, ne se méfiait nullement de ces petites lucarnes.

D'ailleurs, il ne savait pas qu'au dernier étage l'escalier finissait par une sorte d'échelle de meunier, conduisant à un grenier, et que la meurtrière la plus élevée servait de croisée à ce grenier.

Or, il y avait précisément dans ledit grenier un type assez curieux et dont Chapparot aurait dû se méfier.

C'était un jeune homme, un véritable gamin de Paris, nommé Polyte.

Polyte avait été *singe* d'imprimerie à huit ans, apprenti menuisier à douze, machiniste de théâtre à quinze, puis chanteur de café-concert, puis comédien de banlieue et, en dernier lieu, secrétaire du commissaire de police de Belleville.

Comme on va le voir, il avait fait tous les métiers et n'avait réussi à rien.

Le commissaire de police, son dernier patron, l'avait trouvé trop artiste, et le directeur du théâtre de Mont-rouge lui avait dit :

– Mon garçon, vous ne ferez jamais un comédien !

Au café-concert, où il avait chanté le *Pied qui remue,* on l'avait sifflé.

Le menuisier qui l'avait recueilli à sa sortie de l'imprimerie l'avait mis à la porte avec une correction autre que des taloches.

Enfin, dans l'imprimerie où il avait fait ses débuts, on l'envoyait chercher le feuilleton de l'auteur en vogue, et Polydore ne revenait pas et perdait le feuilleton en route.

Malgré tout cela, Polydore avait fait son chemin ; il cultivait le calembour, était lié avec tous les cabotins du boulevard Eugène, comme on dit au faubourg, tournait souvent la tête à une figurante, achetait ses habits au Temple et avait, pour nous servir de l'expression populaire, ses hauts et ses bas.

Pour le moment, Polyte était dans la débine et il était venu loger chez sa mère, qui était en ce moment portière de la maison jadis habitée par le charron.

Polyte avait entendu raconter l'histoire nébuleuse du charbonnier Chapparot, qu'on accusait d'avoir assassiné sa femme.

Et comme Polyte n'avait rien à faire, il s'était dit :

– Je vais faire de la police pour mon compte et travailler le charbonnier.

Fumant sa pipe, chantant *le Pied qui remue*, il s'était établi dans ce grenier, dont la fenêtre donnait sur la petite cour du charbonnier.

Celui-ci, de temps en temps, traversait cette cour.

Alors Polyte cessait de chanter, puis à l'aide d'un morceau de glace cassée, qu'il posait incliné au bord de sa fenêtre, il regardait tous à son aise l'Auvergnat, sans être vu de lui.

L'homme qui se croit seul laisse tomber le masque d'hypocrisie qu'il met ordinairement sur sa figure quand on le regarde.

Chapparot, persuadé que nul ne le voyait, laissait reprendre à sa physionomie son aspect farouche et sombre.

– Il *marque* mal, pensait l'ancien secrétaire du commissaire de police.

Et il continuait à l'épier.

Il avait découvert le cabaret où Chapparot s'en allait le soir manger un peu de pain et de fromage et boire une chopine pour son souper.

Polyte s'en fit l'habitué.

Chose bizarre ! le charbonnier ne le connaissait pas, et ne l'avait même jamais vu.

Aussi le coudoya-t-il plusieurs soirs de suite dans la salle basse du marchand de vin sans faire attention à lui.

Et le soir où sir James vint causer avec Chapparot, Polyte était dans le cabaret.

L'intimité du grossier Auvergnat et du gentleman lui parut louche.

Jusque-là Polyte s'était simplement amusé.

Maintenant, il flairait une affaire.

L'affaire, comme on va le voir, était bien simple.

Polyte s'était dit :

– Le commissaire m'a renvoyé parce que j'étais feignant. Je ne le blâme pas, car il avait raison ; mais si, un matin, j'allais le trouver et lui disais : J'ai découvert un joli petit crime, et je viens vous prier de faire valoir mes droits à une petite prime que la préfecture accorde volontiers en pareil cas, il serait enchanté de me rendre ce service, car au fond il m'aimait assez et me trouvait une jolie voix.

Chacun son faible, et un commissaire de police a bien le droit d'aimer la musique.

Or, pour Polyte, un homme aussi mal famé que Chapparot, causant avec un monsieur comme sir James, c'était l'indice d'un crime commis ou à commettre.

Et, à partir de ce moment, Polyte ne quitta plus le charbonnier des yeux.

Dans la nuit qui suivit l'entretien, il demeura tantôt collé à la grille de la meurtrière qui donnait sur la cour, tantôt hissé jusqu'à une autre fenêtre en tabatière du grenier, qui avait vue sur l'esplanade des anciens abattoirs.

La nuit s'écoula, puis la matinée.

Polyte s'en alla flâner dans le passage, où il y avait une boutique de blanchisseuses, et, tout en ayant l'air de lorgner ces demoiselles, il ne perdit pas de vue le charbonnier et crut remarquer que celui-ci éprouvait une sorte d'inquiétude vague et que ses regards se tournaient sans cesse vers l'entrée du passage.

Polyte remonta à son observatoire et se mit à la tabatière.

Vers trois heures, il vit un fiacre s'arrêter à l'angle de l'avenue Parmentier et de la rue du Chemin-Vert. Puis, trois personnes en descendirent.

Polyte reconnut le gentleman qui avait eu un mystérieux entretien avec Chapparot.

La femme et l'enfant lui étaient inconnus.

Comme tous trois entraient dans le passage, Polyte fit volte-face.

Il quitta la tabatière et revint à la fenêtre grillée qui donnait sur la petite cour.

Puis, les yeux fixés sur son morceau de glace cassée, il attendit.

La porte de la boutique du charbonnier qui s'ouvrait sur la cour s'ouvrit, et Polyte vit Chapparot la traverser, suivi du gentleman, de la femme et de l'enfant.

– Tout cela est bien drôle ! se dit-il.

Puis il eut un souvenir et une inspiration.

Ce souvenir était celui-ci.

Quand il était gamin, il jouait avec les enfants du charron, et il avait souvent remarqué la sonorité de la citerne, dont les parois formaient écho et renvoyaient distinctement au charron le bruit et la voix du tonnelier qui chantait, dans la cave, en cerclant ses tonneaux.

Et ce souvenir amena l'inspiration et conduisit Polyte à se dire :

– Ils sont dans la cave, je vais pouvoir écouter ce qu'ils disent.

Alors le gamin sortit de son grenier, et, à cheval sur la rampe, se laissa glisser jusqu'en bas.

Sa mère était sortie, et il n'y avait personne dans la loge.

La boutique était à louer, et elle avait une petite porte donnant sur l'allée de la maison, et dont la clef demeurait chez le concierge.

Polyte s'empara de cette clef.

C'était plus fort que lui, même en faisant de la police, Polyte chantait le *Pied qui remue*.

Mais cette fois ce fut à dessein.

– S’ils sont dans la cave, se dit-il, ils m’entendront chanter, et s’ils méditent un mauvais coup, ils n’oseront pas l’accomplir.

Seulement, Polyte n’avait pas calculé que le mauvais coup s’était fait tandis qu’il se rendait à son grenier, et lorsqu’il arriva dans la boutique, sir James et le charbonnier avaient déjà quitté le théâtre de leurs exploits sinistres.

Mais Polyte entendit les cris de Jenny qui se décidait à appeler au secours.

Et alors il se pencha sur les planches qui recouvraient la citerne, les souleva et plongea un regard investigateur dans les profondeurs ténébreuses de ce cloaque.

XLIII

Les forces de Jenny commençaient à s’épuiser ; mais l’apparition de cette tête d’homme penchée sur l’orifice de la citerne lui rendit le courage et l’espoir.

Jenny ne savait que quelques mots de français.

Cependant elle articula nettement un *sauvez-moi* ! que Polyte entendit fort bien.

– Soutenez-vous une minute encore, répondit Polyte.

Et il disparut.

Jenny comprit qu’il allait chercher du secours.

Le secours n’était pas loin, du reste, et il consistait en un objet matériel.

Cet objet était une longue échelle qui se trouvait rangée contre le mur dans l’escalier.

D’un coup d’œil Polyte jugea qu’elle serait assez longue.

Et, la chargeant sur son épaule, il revint dans la boutique et la plongea dans la citerne.

L’échelle toucha le fond et ressortit encore dans la boutique d’environ trois pieds.

Alors Polyte descendit.

Déjà Jenny s’était cramponnée à l’échelle libératrice, mais ces vêtements étaient si lourds, ses forces si épuisées, qu’elle n’aurait pu parvenir à remonter toute seule, si Polyte ne l’avait prise à bras le corps.

Polyte était à la fois un mauvais sujet et un bon garçon ; en ce moment, il oublia Chapparot, et le commissaire, et son petit plan machiavélique.

Il ne vit devant lui qu’une pauvre créature épuisée, mourante, qui réclamait tous ses soins.

Et il la transporta dans sa loge.

Sa mère, une vraie portière, bavardait sans doute dans le voisinage et ne se pressait pas de rentrer.

Mais Polyte n’y songea pas un instant.

Il se hâta de déshabiller Jenny, de la pousser auprès du feu et de lui jeter sur les épaules les couvertures du lit de sa mère.

L’Irlandaise grelottait, mais elle ne pensait guère à elle, la malheureuse ! et murmurait le nom de son fils en se tordant les mains de désespoir.

Polyte comprit ; et, à tout hasard, pour la rassurer, il lui dit :

– Ne craignez rien, votre fils n’est pas en danger ; d’ailleurs, je le sauverai, comme je vous ai sauvée !…

Jenny n’avait pas redouté un seul instant, du reste, qu’on tuât l’enfant. Elle savait trop quel prix lord Palmure, son mortel ennemi, attachait à son existence et quels efforts il avait faits pour s’en emparer.

Ces paroles dites au hasard par Polyte et plus encore la pantomime expressive du jeune homme lui rendirent donc un peu de calme.

En même temps Polyte commençait à réfléchir.

– Ma mère va revenir, pensait-il, et si elle trouve cette femme ici, ce seront des *si* et des *mais* et des questions qui n’en finiront plus ; et dans une heure tout le quartier saura l’aventure. Il faut que je l’emmène hors d’ici.

Alors Polyte songea à son grenier.

Et, prenant la main de Jenny, il lui dit :

– Si vous ne voulez pas qu’il arrive malheur à votre enfant, suivez-moi !

Elle se leva docile.

Alors il fit un paquet des vêtements qu’elle avait quittés et les poussa sous le lit.

La loge était sombre, et il était probable que la portière ne s’apercevrait pas de ce remue-ménage.

Polyte remit, du reste, un peu d’ordre dans le coucher.

Puis, cela fait, il prit l’Irlandaise par la main et la conduisit à son grenier.

Dans l’escalier, ils ne rencontrèrent personne.

Une fois dans le grenier, Polyte mit un doigt sur sa bouche et dit à l’Irlandaise :

– Si vous voulez que je sauve votre fils, il faut rester ici et ne pas bouger.

Et il lui indiqua le grabat qui lui servait de lit.

L’Irlandaise eut un geste de soumission.

Alors Polyte sortit, tira, la porte après lui, donna un tour de clef pour être plus sûr que l’Irlandaise ne s’en irait pas, et descendit.

À mesure que le sang-froid lui revenait, Polyte sentait revenir aussi ses petits projets d’ambition.

Seulement, il avait besoin de réfléchir, de s’orienter, de se faire un plan de conduite.

Arrivé dans la rue, il jeta un coup d’œil au coin de l’avenue Parmentier.

Le fiacre qui avait amené sir James, Jenny et son fils, avait disparu.

Polyte en conclut que sir James était parti.

Il entra donc dans le passage et se mit à flâner comme à l’ordinaire devant la boutique des blanchisseuses.

Chapparot était sur le seuil de sa porte.

L'Auvergnat paraissait fort tranquille, et une joie mal dissimulée éclatait sur son visage.

Plusieurs fois de suite il entra dans la boutique, alla jusqu'au fond, puis revint précipitamment.

Ce manège intrigua Polyte.

Le charbonnier, après avoir noyé la mère, avait-il donc tué l'enfant ?

Ou bien, le gentleman l'avait-il emmené avec lui ?

C'était là un terrible problème que Polyte n'osait résoudre.

Mais l'obstination du charbonnier à revenir au seuil de sa porte, comme s'il n'eût osé pénétrer dans la cour, semblait indiquer un dénouement fatal.

Polyte retourna rue des Amandiers.

Il grimpa jusqu'à moitié de l'escalier de sa maison, et, par une des fenêtres, il regarda dans la petite cour.

La cour était déserte.

Alors Polyte eut une idée hardie, presque sublime.

– J'ai traversé le canal Saint-Martin en hiver, se dit-il. Je n'ai pas peur de l'eau d'une citerne.

Et il se glissa de nouveau dans la boutique autrefois occupée par le charron.

Polyte avait compris tout de suite une chose, c'est que l'Irlandaise avait été précipitée dans la citerne par le trou qui existait dans la cave du charbonnier.

L'échelle plongeait toujours dans l'eau.

Polyte poussa la porte qui donnait dans l'allée, se déshabilla et, tout nu, se risqua sur l'échelle.

L'eau était froide.

Polyte se jeta bravement à la nage et attira l'échelle à lui.

L'échelle se mit à flotter.

Alors le gamin, avec un instinct merveilleux, se dirigea vers l'autre extrémité de la citerne, et retirant l'échelle à demi, il lui fit prendre un point d'appui sur le sol, qui était une couche de ciment, et l'appuya de l'autre bout contre une des parois.

L'échelle se trouva posée horizontalement, comme un plan très incliné.

Polyte se mit alors à grimper d'un échelon à l'autre, jusqu'à ce que ses mains, cessant de rencontrer la voûte en maçonnerie, heurtassent la planche qui avait tourné sous les pieds de l'Irlandaise.

Puis, se levant, il souleva cette planche avec ses épaules et se trouva la moitié du corps hors de l'abîme. L'obscurité qui régnait dans la cave était plus grande que celle de la

citerne, laquelle recevait un demi-rayon de jour du côté de la boutique du charron. Mais les souvenirs d’enfance de Polyte le guidaient, et il se rappela que le tonnelier avait coutume de laisser, tout auprès de la citerne, dans un trou pratiqué dans le mur, une large palette en fer, sur laquelle était plantée une chandelle et auprès une poignée d’allumettes.

– Ce sont là des habitudes, pensa-t-il, que les locataires se transmettent.

Et après avoir un moment tâtonné, il trouva le trou dans le mur et y mit la main.

Ce n’était pas la même sans doute, mais enfin il y avait une palette.

Et tout à côté Polyte sentit des allumettes sous ses doigts.

Il en prit une et la frotta contre le mur.

Et comme la lumière se faisait dans les ténèbres, Polyte se dit encore :

– Le charbonnier paraissait tout à l’heure avoir trop de mal à quitter le seuil de sa porte, je crois que je puis être tranquille.

Et il alluma la chandelle.

XLIV

La chandelle allumée, Polyte s’orienta avec ce sang-froid qui caractérise le vrai Parisien.

Tout nu, ruisselant d’eau, grelottant, il était aussi à l’aise, malgré cela, que s’il eût été sur le boulevard du Prince-Eugène, à la porte d’un petit théâtre, les mains dans ses poches et lorgnant les femmes.

– Quand on veut bien voir, pensait-il, il ne faut pas se presser. Et, en effet, avant de pousser plus loin ses investigations, il se mit à examiner le mécanisme ingénieux de la trappe dont Jenny avait été la victime.

C’était fort simple, du reste.

La planche avait été sciée de manière à ne plus reposer sur les solives du plancher.

Puis, avec deux clous, on avait fait une sorte d’essieu sur lequel la planche avait tourné quand l’Irlandaise avait mis le pied dessus.

Tout à l’entour, Polyte chercha vainement les traces d’une lutte.

Alors il devint évident pour lui que la mère seule avait été la victime d’un guet-apens.

Qu’était devenu l’enfant ?

Polyte se pencha néanmoins sur la citerne, le bras étendu et armé de la chandelle.

L’eau était calme et aucun corps ne flottait à sa surface.

De deux choses l’une :

Ou le gentleman avait emmené l’enfant.

Ou bien le charbonnier s’était constitué son gardien et son geôlier.

Dans cette dernière hypothèse, Polyte se mit à chercher ; derrière un amas de bois et de charbons, il trouva l’entrée de la cave souterraine.

Polyte descendit.

Au bout de vingt marches il se trouva dans un couloir, s’arrêta et prêta l’oreille.

Il croyait avoir entendu des gémissements étouffés.

Le couloir aboutissait à la porte d’un caveau.

Polyte s’approcha.

Les gémissements devinrent plus distincts.

Il n’y avait plus de doute pour lui. L’enfant était enfermé dans ce caveau.

Notre héros examina la porte, les gonds, la serrure. Tout cela était d’une solidité à toute épreuve, et il ne fallait pas songer à délivrer le prisonnier séance tenante.

Mais Polyte savait ce qu’il devait savoir.

Les gémissements attestaient que l’enfant était vivant.

– Bon ! se dit-il, je reviendrai ce soir, quand le charbonnier ira souper, et j’aurai ce qu’il faut pour desceller les gonds de la porte.

Et Polyte remonta.

Mais, comme il arrivait au haut de l’escalier, il entendit du bruit.

Soudain il souffla sa chandelle et demeura dans les ténèbres.

Le bruit qu’il avait entendu n’était pas une illusion, du reste.

C’était le charbonnier qui entrait dans la première cave.

Chapparot entrait à tâtons, mais il s’était approché du trou pratiqué dans le mur, et il cherchait la chandelle.

Polyte ne perdit pas la tête.

Il se glissa derrière un amas de bois et demeura immobile.

Peu après, le charbonnier qui cherchait toujours, lâcha un gros juron et murmura :

– Je crois que je perds la tête depuis tout à l’heure.

Et il sortit de la cave, rebroussa chemin vers la cour en ajoutant :

– J’aurai laissé la chandelle dans la boutique.

Alors Polyte courut vers le trou et y remit la palette en fer.

Un autre que lui se serait sauvé à toutes jambes ; mais Polyte resta et il attendit.

Du moment où le charbonnier croyait avoir laissé sa chandelle dans la boutique, c’est qu’il allait revenir.

Polyte se blottit de nouveau derrière le tas de bois.

La planche qui recouvrait la citerne, après avoir livré passage au jeune homme, avait repris sa position naturelle, et il était probable que le charbonnier ne se douterait de rien, pourvu qu’il ne vît pas Polyte.

Quelques minutes s’écoulèrent.

Puis les pas de Chapparot se firent entendre de nouveau dans la cour et la porte de la cave se rouvrit.

Le charbonnier pestait et jurait.

– Qu’est-ce que j’ai donc fait de ma chandelle ? disait-il.

Et il avait d’une main, cette fois, une de ces bougies grosses comme une ficelle, arrangées en pelote et qu’on a surnommées des rats de cave.

De l’autre main, il portait un panier.

Polyte retenait son haleine et il s’était si bien caché derrière le tas de bois, dont les rondins, symétriquement rangés les uns sur les autres, lui formaient des meurtrières à travers lesquelles il pouvait voir, – il s’était si bien caché, disons-nous, que le charbonnier aurait cherché longtemps avant de le trouver.

Mais Chapparot se croyait seul, et machinalement, il se tourna vers le trou.

La chandelle y était.

– Tonnerre ! dit-il, je crois que je deviens fou ! Tout à l’heure je l’ai cherchée sans pouvoir la trouver, et la voilà ! Cet Anglais m’a jeté un sort, pas possible !

Et il se mit à rire d’un gros rire ; puis, parlant tout haut comme un homme qui a besoin de s’étourdir avec le bruit de sa voix :

– Pourvu que son argent ne soit pas ensorcelé aussi !

Ce disant, il posa son panier à terre, s’assit sur un vieux tonneau renversé, mit sa chandelle auprès de lui et tira de sa poche une grosse bourse de cuir.

La bourse était pleine de pièces d’or.

L’Auvergnat se plut un moment à les faire sauter dans sa main, afin d’entendre le cliquetis des pièces d’or.

Puis, non content encore, il la vida sur la futaille.

Après quoi il se mit à compter son trésor pièce à pièce, et le remit enfin dans la bourse.

– Voilà toujours mille balles, dit-il ; mais c’est les mille autres que je voudrais voir. Enfin, il a dit qu’il reviendrait demain chercher l’enfant ; je vais, en attendant, lui donner à manger, à ce môme, car s’il mourait de faim, l’Anglais serait capable de ne pas payer.

Polyte ne perdait pas un mot de ce monologue.

Chapparot se dirigea vers l’escalier qui descendait au caveau converti en prison.

Alors Polyte le vit passer la main sous une poutre et y prendre une clef.

C’était la clef du caveau sans doute.

– Bon ! pensa Polyte, nous n’aurons pas besoin d’apporter des outils, et je pourrai délivrer le petit tout de suite.

Le charbonnier descendit.

Polyte entendit distinctement le bruit de ses pas dans le corridor souterrain, puis celui de la clef tournant dans la serrure et son pêne rouillé grinçant dans la gâche, et alors les gémissements redoublèrent un moment.

Puis ils furent suivis d’un cri de douleur.

Le brutal Auvergnat avait sans doute donné un coup de pied à l’enfant pour le faire taire.

Ensuite Polyte entendit refermer la porte, et peu après, le pas lourd du fils du Cantal retentit dans l’escalier.

– Ouf ! pensait Polyte, j’ai hâte qu’il soit parti.

Mais le charbonnier, au lieu de traverser la cave et de gagner la cour, s’arrêta auprès de la planche qui recouvrait l’orifice de la citerne.

– Elle doit flotter sur l’eau, se disait le charbonnier, faisant sans doute allusion à l’Irlandaise, qu’il croyait morte. Voyons voir…

Et il se pencha pour lever la planche.

Alors Polyte sentit quelques gouttes de sueur perler à ses tempes.

Le charbonnier n’allait-il pas apercevoir l’échelle et comprendre que quelqu’un était venu par ce singulier chemin ?

XLV

Polyte était un garçon de sang-froid ; et s'il n'était pas inaccessible à une première émotion, au moins il savait la réprimer promptement.

La trappe était placée entre lui et la porte de la cour. Toute retraite lui était donc fermée, à moins qu'il ne passât sur le corps du charbonnier.

Polyte songea à se défendre.

Il s'empara d'un rondin de bois, qui avait un mètre de long et était gros à proportion, et il s'en fit une massue.

Si le charbonnier venait à le découvrir, il avait de quoi lui répondre.

Mais au moment de soulever la trappe, Chapparot hésita et se redressa brusquement.

– Tonnerre du sort ! dit-il, c'est drôle comme ça me fait de l'effet.

Il se baissa de nouveau, passa un doigt dans l'anneau qui servait à soulever la planche, tira à lui, laissa retomber.

Puis, se redressant une seconde fois :

– Ah ! feignant que je suis ! fit-il !

Et il recula d'un pas.

– C'est le remords qui l'étrangle ! pensait Polyte.

Cependant, on n'est pas Auvergnat sans être tenace. Chapparot revint une troisième fois à la charge, se disant tout haut des injures à lui-même.

Mais une troisième fois le cœur lui manqua.

– C'est drôle, disait-il, mais ça me fait de l'effet, comme pour ma femme. Quand je l'ai tuée, quand elle a été morte, je n'ai pu la regarder et s'ils avaient été moins bêtes, ils me prenaient *marron* et m'envoyaient me faire faucher à deux pas d'ici, place de la Roquette.

On le voit, bien qu'il fût un notable commerçant, un boutiquier patenté, le charbonnier Chapparot savait assez bien l'argot.

Pour lui, les juges étaient des curieux, et être pris *marron* équivalait à dire : pris sur le fait et arrêté séance tenante.

Polyte, abrité derrière la pile de rondins, ne perdait ni un mot ni un geste du charbonnier.

Les coquins, taciturnes d'ordinaire et se faisant une loi de peu parler, se dédommagent amplement quand ils sont seuls ou se croient seuls.

Ils s’adressent alors de véritables discours, dans lesquels ils s’administrent le blâme ou la louange.

Chapparot se racontait à lui-même ses petits péchés, et il était à cent lieues de supposer que des oreilles humaines l’entendaient.

– Après ça, se dit-il encore, c’est peut-être parce que j’ai l’estomac vide. Je me pocharderai un brin ce soir, et j’aurai plus de courage.

Cette transaction passée avec lui-même, Chapparot s’éloigna de la trappe, au grand contentement de Polyte.

Polyte était courageux. Tout véritable enfant de Paris a ses ruses.

Il se serait fort bravement défendu au besoin, quoique le charbonnier eût des épaules énormes et des bras musculeux à tuer un bœuf d’un coup de poing.

Mais Polyte était tout nu.

Or, un homme nu et qui n’a pas une bonne paire de chaussures aux pieds perd la moitié de son assurance et un quart de sa force.

Notre héros respira donc plus à l’aise quand il vit le charbonnier remettre sa chandelle dans le trou du mur et l’éteindre ; puis s’en aller et traverser la cour d’un pas qui manquait évidemment de résolution.

Alors, le gamin n’hésita pas.

Il chercha la trappe à tâtons, se posa dessus, la fit basculer et retomba dans la citerne comme y était tombée l’Irlandaise.

Puis, nageant d’une main, il déplaça l’échelle, la fit flotter de nouveau et se dirigea vers l’orifice de la citerne qui était demeuré ouvert.

En cet endroit, il y avait une différence de niveau, et Polyte s’aperçut que l’eau était moins profonde et que, grâce à sa taille élancée, il pouvait se tenir debout et avoir la tête hors de l’eau.

Il put donc à son aise replacer l’échelle comme la première fois et remonter dans la boutique du charron.

Il était transi de froid.

Depuis que la boutique était vide, la mère de Polyte avait l’habitude d’y faire sécher son linge.

Elle avait tendu une corde entre deux murs, et sur cette corde se trouvait une paire de draps.

Polyte les prit et s’enveloppa dedans pour se sécher.

Puis il s’habilla sans bruit, ne mit pas ses souliers et alla coller son œil d’abord et son oreille ensuite à la porte qui donnait sur l’allée.

La mère était rentrée et préparait son dîner. On entendait bruire sur le fourneau allumé à la porte une casserole pleine de graisse et l’odeur de roussi prit Polyte à la gorge.

– Diable d’oignon ! se dit-il, j’en ai pour un bout de temps, et je ne veux pas que ma mère me voie.

En effet, il était peu probable que la portière quittât sa loge tandis qu’elle préparait son souper.

Polyte grelottait. De plus, le bain de pied qu’il avait pris lui avait donné un appétit d’enfer.

L’odeur des oignons qui mijotaient dans la casserole lui fit prendre une grande résolution.

– Après cela, se dit-il, qui sait ? On a vu des portières garder un secret toute une soirée. Je vais tâcher d’entortiller maman.

Et il ouvrit bravement la porte et se trouva face à face avec sa mère, qui eut un geste d’étonnement.

Polyte lui mit la main sur la bouche :

– Maman, dit-il, ne criez pas et soyez sérieuse une fois dans votre vie.

– Polisson ! dit la portière révoltée.

Il la poussa dans le fond de la loge et lui dit :

– Voulez-vous que notre fortune soit faite ? Ça dépend de vous.

– Qu’est-ce que tu chantes-la, dit la bonne femme, habituée aux illusions toujours nouvelles de son fils.

– Je ne chante que des choses raisonnables, maman.

– Mais d’où viens-tu ?

– Je vous le dirai.

Et Polyte tira sur lui la porte de la boutique, la ferma et mit la clef dans sa poche.

– Jésus Dieu ! murmurait la bonne femme, mon fils est toqué.

– Mère, dit Polyte gravement, je serai commissaire de police au premier matin.

La portière haussa les épaules.

– Et on me donnera une jolie prime.

– Mais…

– Il n’y a pas de mais. Ça sera comme ça, si vous êtes bien gentille.

La mère regardait son fils avec stupeur.

Polyte continua :

– Qu’est-ce que vous faites donc cuire là ?

– Du lard et des oignons.

– C’est-y cuit ?

– À peu près. Mais ce n’est pas de ça qu’il s’agit.

– Au contraire. C’est un moyen.

– Pour devenir commissaire ?

– Oui, maman.

– Mais, drôle, me diras-tu ce que tu es allé faire dans la boutique ?

– Ça ne vous regarde pas !

– Mauvais garnement, c’est comme ça que tu parles à ta mère ?

– Assez causé, maman. Donnez-moi un litre de vin. Tiens, en voilà un.

Et Polyte prit une bouteille sur la table.

– Donnez-moi du pain. Bon. Et puis ça…

Et il enleva la casserole de dessus le fourneau.

La portière voulut crier, mais Polyte lui dit :

– Si vous faites du bruit, je ne serai pas commissaire.

Et, le pain sous le bras, la casserole fumante d’une main, la bouteille de l’autre, Polyte s’élança dans l’escalier, disant à sa mère :

– Je ne fais que les deux chemins, je monte à mon grenier et je redescends.

Et, tout en montant, il se disait :

– Après le bain qu’elle a pris, la pauvre femme tortillera volontiers un morceau. C’est sûr !…

XLVI

Mais la mère Vincent, – c'était le nom de la mère de Polyte, – n'était pas femme à laisser ainsi son dîner s'envoler et prendre la route du ciel.

Elle s'élança dans l'escalier et cela si rapidement, elle monta les marches avec une telle vitesse, qu'elle arriva au dernier palier juste au moment où Polyte rentrait dans le grenier, son butin à la main.

Alors la portière jeta un cri en se trouvant en la présence d'une femme encore jeune et belle et qui la regardait avec un étonnement plein d'inquiétude.

Et la mère Vincent crut comprendre, tout en ne comprenant pas du tout.

Et elle s'écria :

– Ah ! vagabond ! ah ! mauvais sujet ! on t'en fichera du lard aux oignons, un litre à seize et un pain blanc pour nourrir tes donzelles !

Mais Polyte déposa la casserole, le pain et le vin sur une table qui se trouvait dans un coin du grenier ; puis, fermant la porte et prenant littéralement sa mère à la gorge :

– Mais puisque vous êtes venue jusqu'ici, dit-il, taisez-vous donc, maman, et écoutez !

Il y avait dans la voix, dans le geste de son fils une telle autorité que la portière se tut et, bouche béante, le regarda.

– Vous voyez cette femme ! dit alors Polyte, en lui désignant Jenny toute tremblante.

– Oui ; eh bien ?

– Sans moi, elle serait morte.

– Que veux-tu dire ?

– Vous savez le charbonnier du passage, Chapparot ?…

– Oui, qui a tué sa femme ?…

– Juste, maman. Eh bien ! il a jeté cette femme dans la citerne, où je l'ai repêchée il y a une heure.

Les cheveux dénoués de l'Irlandaise étaient encore imprégnés d'eau, et il suffit d'un regard à la portière pour juger que son fils ne mentait pas.

La mère Vincent était criarde, cancanière ; mais, comme son fils, elle avait bon cœur.

Une fois qu'elle fut bien convaincue qu'elle n'avait point affaire à quelque drôlesse de petit théâtre, à quelque fille ramassée on ne sait où par son mauvais sujet de fils, et que

celui-ci lui disait la vérité, elle s'apitoya sur le sort de l'Irlandaise et écouta le récit de Polyte dans tous ses détails.

Et Polyte disait à l'Irlandaise que son fils était vivant et qu'il lui rendrait dans quelques heures.

Et la mère Vincent forçait l'Irlandaise à manger et à boire, et Jenny, songeant à son fils, que Polyte promettait de lui rendre, pleurait de joie.

– Voyons, maman, dit alors Polyte, faut pas faire les enfants, ni vous, ni moi. *Faut avoir du vice*.

La portière le regarda.

– Vous pensez bien que si Chapparot le charbonnier a jeté cette femme qu'il ne connaissait pas dans la citerne, c'est qu'on lui avait donné de l'argent pour faire le coup. Il a de l'or plein ses poches.

– Ah ! la canaille dit la portière.

– Par conséquent, poursuivit Polyte, il n'est pas seul à en vouloir à cette femme ; il faut se méfier.

– Ça, bien sûr, dit la mère Vincent.

– J'irais bien trouver le commissaire tout de suite ; mais si Chapparot voyait arriver les sergents de ville, il serait capable d'étrangler le petit.

La portière et Jenny frissonnèrent.

– Il faut donc que cette femme reste ici jusqu'à ce que nous ayons son fils.

– Oui, oui.

– Que vous en ayez bien soin…

– Oh ! tu peux y compter.

– Et que personne ne la voie.

– Bien sûr.

– Ensuite, faut que vous me promettiez de tenir votre langue, mais là, sérieusement.

– Je te le promets.

– Et de ne pas aller chez les voisines.

– Je ne bougerai pas.

– Si c'est comme ça, dit Polyte, tout ira bien. Voici qu'il est six heures et il fait nuit. C'est le moment où Chapparot ferme sa boutique et s'en va manger un morceau chez le mannezingue. Nous en profiterons.

Et Polyte laissa l'Irlandaise aux soins de sa mère et redégringola l'escalier, à cheval sur la rampe.

Quand il fut dehors, il s'en retourna flâner dans le passage. Les petites blanchisseuses avaient fini par le remarquer, et l'une d'elles qu'on appelait Pauline lui jeta une tendre

œillade.

Chapparot était toujours sur sa porte et, cette fois, moins préoccupé sans doute, il regarda Polyte et fronça le sourcil.

Non point qu'il eût la moindre idée que le jeune homme s'occupait de lui et l'espionnait.

Mais Chapparot éprouva un moment de colère en le voyant passer et repasser devant la boutique des blanchisseuses.

C'est que cette brute humaine, cet homme farouche qui avait tué sa femme, chassé sa fille et qui vivait sous le poids d'une animadversion générale, cet homme était jaloux.

– Jaloux de quoi ?

Les chansons et les éclats de rire des petites blanchisseuses l'avaient longtemps agacé ; puis il s'était mis à les regarder et il y en avait une, cette même Pauline qui faisait les doux yeux à Polyte, qui l'avait fait tressaillir des pieds à la tête.

Chapparot était un homme établi ; il avait de l'argent ; la petite blanchisseuse n'avait probablement pas le sou.

Il était veuf, et rien ne l'empêchait de se remarier et d'épouser une *jeunesse*.

Chapparot s'était dit cela un matin, et quand un sac de charbon ou une voie d'eau sur l'épaule il passait devant la porte des blanchisseuses il jetait à la petite Pauline un regard de sinistre convoitise et songeait à en faire madame Chapparot.

Or, il arriva, ce soir-là, que Polyte, qui paraissait occupé exclusivement des blanchisseuses, alors qu'en réalité il attendait que le charbonnier s'en allât, il arriva, disons-nous, que Polyte excita tout à coup l'attention et la jalousie de l'Auvergnat.

Pauline vint sur le pas de la porte pour vider un baquet plein de savonnage.

Polyte fit un pas en arrière.

– Ah ! monsieur Polyte, dit l'espiègle, vous n'aimez pas vous mouiller les pieds, ça se voit.

– Tiens ! dit Polyte, qui n'avait jamais boudé à une jolie fille, vous me connaissez ?

– Pardine !

– Et d'où me connaissez-vous ?

– Vous avez joué la comédie aux Délass'-Com', n'est-ce pas ?

– C'est vrai.

– Et vous étiez joliment drôle, allez !

Polyte se trouva flatté.

– Est-ce que vous ne pourriez pas me donner un billet de théâtre un de ces jours ? dit encore Pauline.

– Certainement, mam'zelle.

– Vous serez le roi des hommes. Merci d’avance ! Chut ! la patronne regarde par ici… Mais si vous voulez me voir, ce soir, à neuf heures…

– Où donc çà ?

– À l’entrée du passage. J’y serai. Nous rigolerons un brin.

Et Pauline rentra dans la boutique.

Chapparot était pâle de fureur. Il avait fermé sa boutique, mais il ne s’en allait pas.

– Hé ! vieux coquin, pensa Polyte, il me semble que tu me regardes ?

Et il s’en alla pour ne pas éveiller plus longtemps l’attention du charbonnier.

Alors, celui-ci se mit en route à son tour.

La nuit était venue, l’esplanade des abattoirs était déserte.

Polyte s’y engagea le premier.

– Quand je te verrai tranquillement attablé chez le mannezingue, pensait-il, je reviendrai.

Mais, comme Polyte, usant des ruses familières aux gens de police, qui, au lieu de suivre un homme, le filent, c’est-à-dire passent devant ; comme Polyte, disons-nous, traversait l’esplanade, il entendit courir derrière lui.

Et, se retournant, il aperçut Chapparot qui se ruait sur lui et le prit à la gorge, lui disant avec un accent de fureur concentrée :

– Ah ! tu te mêles de ce qui ne te regarde pas, gringalet !

Et le charbonnier attacha ses deux mains comme un étau de fer au cou de Polyte suffoqué…

XLVII

Les paroles que prononçait Chapparot donnèrent le change à Polyte, déjà surpris par cette brusque agression.

Il ne put pas supposer que le charbonnier faisait allusion aux blanchisseuses, et crut, au contraire, qu'il savait ce qui s'était passé.

– Ah ! canaille ! dit-il d'une voix étranglée, tu me lâcheras ou je t'envoie à l'échafaud.

Chapparot jeta un cri de rage et cessa de serrer le cou de Polyte.

Celui-ci profita de ce moment de répit pour continuer.

– Tu as assassiné ta femme, j'en ai la preuve.

Chapparot eut un éclat de rire féroce.

– Je sais bien que vous dites tous ça dans le quartier ; mais je me moque de vous.

– Et l'Anglaise que tu as jetée dans la citerne… ajouta Polyte, qui pensait que pour échapper au charbonnier il devait lui inspirer une terreur profonde.

Mais Polyte se trompait.

Chapparot était une de ces naturels violentes, féroces, brutales, qui s'exaltent dans le crime et qui se voyant découvertes, perdent toute mesure et renversent tout obstacle.

– Ah ! tu sais cela aussi ? dit-il.

Et il se rua de nouveau sur Polyte, le reprit à la gorge et engagea avec lui une lutte corps à corps.

Cela se passait, avons-nous dit, au milieu de cette esplanade où étaient naguère les abattoirs Ménilmontant.

Au nord, la rue Saint-Maur, qui n'a plus qu'un côté ; au sud, l'avenue Parmentier, qui n'a plus que quelques maisons isolées les unes des autres ; à l'est, la rue des Amandiers, prolongeant celle de Chemin-Vert ; à l'ouest, la rue Saint-Ambroise.

La nuit était venue, comme elle vient en hiver, tout d'un coup, accompagnée d'un de ces brouillards humides qui rendent le pavé gras et font rentrer les Parisiens au plus vite.

Chapparot et Polyte étaient seuls.

Polyte appela bien une ou deux fois au secours, car le charbonnier l'étranglait ; mais ces plaintes étouffées ne furent entendues de personne.

Polyte était jeune, Polyte était vigoureux ; mais Polyte n'avait pas la force herculéenne de l'Auvergnat.

Il lutta en désespéré ; mais le charbonnier finit par lui passer la jambe et le renversa.

Puis lui appuyant un genou sur la poitrine :

– Ah ! dit-il, tu sais trop de choses !…

Et il lui donna un coup de couteau qu'il portait toujours dans sa poche et qu'il avait tiré et ouvert rapidement.

Polyte poussa un gémissement étouffé et ne bougea plus.

Alors le charbonnier se redressa, les yeux injectés de sang et stupides, la sueur au front.

Polyte gisait inanimé devant lui.

Chapparot crut l'avoir tué.

Il eut un rire féroce, voisin de la folie, un rire à faire trembler les bêtes fauves.

– Je vais bien, dit-il, deux femmes et un homme, et de trois ! Il avait raison, ce garçon, je finirai par être fauché !…

Il fit un pas de retraite, et sentit que ses jambes chancelaient.

Alors il s'arrêta, promenant un œil ardent autour de lui, mais n'osant plus regarder sa victime.

Les assassins ont parfois de ces hébétements subits, et peut-être que Chapparot fût resté là longtemps attaché au théâtre de son dernier crime par une force inconnue, s'il n'eût entendu en ce moment un bruit de voix et de pas.

C'étaient des ouvriers qui remontaient la rue du Chemin-Vert et qui rentraient chez eux.

Alors Chapparot prit la fuite et courut à perdre haleine jusqu'à la rue Saint-Ambroise.

Une fois là, il descendit sur le boulevard du Prince-Eugène, se dirigea vers le canal, et, pendant une heure environ, il erra de droite et de gauche, tantôt marchant d'un pas précipité, tantôt s'arrêtant, tantôt se traînant, comme un ivrogne qui bat les murs.

Les dernières paroles retentissaient toujours à son oreille affolée.

Chapparot avait peur de la guillotine.

Cependant la pluie qui commençait à se dégager du brouillard et le vent froid de la nuit lui rendirent un peu de calme.

– Après ça, se dit-il, personne ne m'a vu ; qui peut dire que c'est moi ?

Dans la statistique criminelle, on a remarqué trois choses :

La première, c'est que l'assassin, son crime commis, songe tout de suite à se ménager un alibi ;

La seconde, c'est qu'il est pris d'une soif ardente et ne manque jamais d'aller s'étancher dans le cabaret le plus voisin ;

La troisième, enfin, c’est qu’après l’étourdissement de la boisson, il lui faut l’étourdissement du mauvais lieu.

Chapparot prit donc enfin tout naturellement le chemin du marchand de vin chez lequel il prenait ses repas.

C’était l’heure où les clients étaient nombreux et où les conversations étaient animées.

Chapparot entra, cherchant à paraître calme, et comme il était sombre et taciturne d’ordinaire et inspirait à tout le monde une répulsion mêlée de terreur, personne ne lui adressa la parole.

Il alla s’asseoir dans un coin, à une table vacante.

Le garçon du mannezingue lui apporta son ordinaire, c’est-à-dire sa soupe et son morceau de bœuf, sa chopine de vin et son fromage.

L’inattention générale acheva de calmer le charbonnier. Il mangea comme à l’ordinaire, il but sa chopine, et puis il demanda de l’eau-de-vie.

On lui apporta une petite fiole qui coûtait trois sous et contenait environ un décilitre, ce qu’on nomme vulgairement un poisson.

Dans l’état de surexcitation où il était, le charbonnier était plus accessible à l’ivresse qu’à l’ordinaire.

Le poisson avalé, il en demanda un second et le but pareillement. Il était dix heures du soir, quand il songea enfin à sortir, ou plutôt quand on songea à le mettre dehors, car l’établissement fermait à dix heures.

Il s’en alla en titubant, et comme il n’avait plus ses idées bien nettes il reprit machinalement le chemin qu’il suivait d’ordinaire.

Il dépassa donc le canal, tourna à gauche devant l’église Saint-Ambroise et prit la rue de ce nom.

Mais quand il fut à l’esplanade, il fit un brusque détour. De même qu’il n’avait pas osé soulever la planche de la citerne, de peur de voir le corps de l’Irlandaise flotter sur l’eau, de même il n’aurait voulu, pour rien au monde, passer auprès du corps de ce jeune homme qu’il supposait avoir tué d’un coup de couteau.

Il se rabattit donc sur l’avenue Parmentier et la suivit jusqu’à la rue des Amandiers.

Puis il suivit cette dernière voie jusqu’au passage dans lequel il avait sa boutique.

Malgré son ivresse, Chapparot se répétait mentalement de minute en minute :

– Qui peut dire que c’est moi ? D’ailleurs, j’ai passé ma soirée chez le mannezingue ; il y avait du monde, et j’aurai des témoins, au besoin.

Mais comme il entrait dans le passage, comme déjà il cherchait, dans sa poche la clef de l’allée de la maison, il s’arrêta et ses cheveux se hérissèrent.

La clarté d’une lumière passait à travers les vitres noircies de l’imposte de la boutique au-dessous de la porte.

Il y avait du monde chez lui…

Alors Chapparot s’imagina que la police, déjà prévenue de son nouveau crime, faisait une descente dans sa boutique, et qu’on venait l’arrêter…

Et l’épouvante qui s’empara de lui fut si grande en ce moment, qu’il rebroussa chemin et prit la fuite à toutes jambes.

*

* *

Chapparot avait-il deviné juste ?

Qui donc s’était introduit à cette heure avancée dans la boutique du charbonnier ?

C’est ce que nous allons vous dire.

XLVIII

Les petites blanchisseuses causaient entre elles, tandis que le malheureux Polyte s'en allait et devenait quelques minutes plus tard la victime du féroce Chapparot.

– Toi ! Pauline ? disait la grande Marguerite que dans l'atelier, on appelait *reine Margot*, voilà que tu vas te payer un amoureux, toi aussi ?

– Pourquoi donc pas ? répondit la petite fille.

– Il n'y a plus d'enfants, dit Pélagie la rousse.

– Voilà que j'ai dix-sept ans, mesdemoiselles, dit Pauline, qui se dressa sur la pointe du pied pour paraître plus grande.

– Et pas de corset, ajouta la reine Margot.

– Tu es bien avec lui, hein ? reprit la rousse Pélagie, faisant allusion à Polyte.

– C'est la première fois que je lui parle.

– Des nèfles ! dit Madeleine, une petite bossue qui était jolie et avait l'esprit méchant des êtres contrefaits.

– C'est la vérité, mesdemoiselles, affirma Pauline.

– Et pourquoi lui as-tu parlé ?

– Pour lui demander des billets de théâtre.

– Des billets de quoi ?

– Des billets pour Belleville ou les Délass', ou l'Ambigu, dit Pauline.

– C'est donc un cabotin ? fit dédaigneusement Madeleine la bossue.

– C'est un acteur, mademoiselle.

– C'est la même chose.

– Ah ! mais non, dit Pauline avec vivacité.

– Et quelle différence fais-tu entre un acteur et un cabot ? demanda Pélagie la rousse.

– On applaudit l'acteur.

– Et le cabot ?

– On lui jette des pommes cuites.

– Dieu de Dieu ! fit la bossue, mon fer à repasser s'en trouve mal d'entendre mam'selle Pauline parler comme ça des acteurs et des théâtres ; c'est quelque chose de propre que le

monsieur de tout à l'heure, je le connais bien, moi, sa mère est portière dans la rue.

– Ton père est bien savetier en plein air riposta Pauline.

– Paix donc, mesdemoiselles ! dit sévèrement la maîtresse blanchisseuse qui intervint dans le débat qui tournait à l'aigre.

Pélagie la rousse se pencha à l'oreille de Pauline :

– Si tu voulais faire rager Madeleine, dit-elle, je te donnerais bien un moyen.

– Dis vite ! car cette bossue m'*insupporte*.

– Demande-lui donc si son futur est toujours marchand de quatre saisons. Je te dirai pourquoi ça l'embête.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il a été condamné pour vol et qu'il est encore à Poissy.

– Ah ! si c'est ça, dit Pauline qui avait bon cœur, non, je ne dirai rien. Elle est assez malheureuse comme ça… pauvre fille !

La grande Marguerite, la reine Margot, reposa son fer un moment et dit :

– Avec ça, ma petite, si tu écoutes le cabot, tu manques ton avenir !

– Vous dites ? fit Pauline.

– Tu pourrais être établie dans un mois si tu le voulais, et être la femme d'un homme patenté…

– Qu'est-ce qu'elle dit donc ? reprit la petite blanchisseuse.

– Et t'appeler M^me^ Chapparot, dit Pélagie.

– Un joli nom ! dit la bossue.

Pauline partit d'un éclat de rire.

– Merci bien, dit-elle. C'est comme le sire de Framboisy, cet homme-là ; il tue ses femmes quand il en a assez.

– Il a de l'argent, dit la bossue.

– Je n'y tiens pas à l'argent, moi. Est-ce que chaque jour n'amène pas son pain ? Et puis, une blanchisseuse qui est toujours dans l'eau et un charbonnier qui ne se lave la figure que tous les dimanches, ça va-t-il ensemble ?

– Je ne sais pas, dit Pélagie, devenue sérieuse, car le nom de Chapparot avait jeté un froid, je ne sais pas pourquoi, mais j'aime autant que ce soit de toi que de moi qu'il soit amoureux, le charbonnier.

– Pourquoi donc ? fit la bossue.

– Il a des moments où il regarde Pauline qu'on en sue dans le dos.

– Cette bêtise !

– C'est égal, reprit Pélagie, je te vais donner un bon conseil, Pauline.

– Voyons ça ?

– Tu es libre d'avoir un amoureux. C'est ton affaire ! mais méfie-toi de Chapparot.

– Et pourquoi donc ? Est-ce que ça le regarde ?

– Non, mais un jour il lui marchera sur le pied et lui tombera dessus à coups de poing.

– Ça c'est sûr, dit Madeleine la bossue.

– Si tu avais vu tout à l'heure, quand tu causais à ce jeune homme, avec quels yeux il vous regardait, dit la reine Margot.

– Bah ! dit Pauline en riant, M. Hippolyte est vigoureux et adroit ; il tirerait la savate que ça ne m'étonnerait pas…

– Oui, dit Madeleine à mi-voix, mais le charbonnier joue du couteau.

Pauline tressaillit et ne répondit pas.

À partir même de ce moment elle tomba en une rêverie profonde.

À sept heures et demie, la journée terminée, les petites blanchisseuses soupèrent.

Alors Pauline dit à la patronne :

– Madame, je ne travaillerai pas ce soir.

– Pourquoi donc ça, paresseuse ?

– Parce que, voyez-vous, ma mère était un peu malade, ce matin, quand j'ai quitté la maison, et je crois bien qu'elle ne sera pas allée au Cirque, où elle est ouvreuse.

Si elle y est, je reviendrai faire une *demi-veillée*.

Et Pauline, son repas terminé, prit son panier à son bras, souhaita le bonsoir à ses camarades d'atelier et s'en alla.

Elle avait dit la vérité, du reste. Sa mère était vieille, à moitié infirme et ne remplissait que fort difficilement son métier d'ouvreuse de loges.

Mais ce que Pauline n'avait pas dit, c'est qu'après avoir vu sa mère, si toutefois celle-ci avait manqué au théâtre, elle comptait bien ressortir sous le prétexte de retourner travailler et aller au rendez-vous qu'elle avait donné à Polyte.

Pauline partit donc.

Elle vivait avec sa mère, qui était veuve, dans un petit appartement composé de deux pièces, au rez-de-chaussée d'une maison qui faisait l'angle de la rue Saint-Ambroise et de l'avenue Parmentier, – maison qui n'avait pas de concierge et dont chaque locataire ouvrait la porte en pesant sur un loquet dissimulé assez adroitement.

Son plus court chemin était donc de traverser l'Esplanade, ce qu'elle se mit en devoir de faire, tout en couvrant sa tête nue d'un mouchoir, tant le brouillard était humide.

Pauline avait hâte de voir sa mère, mais elle avait hâte plus encore de revoir le brave Polyte et de jaser un brin avec lui.

Polyte lui plaisait ; un acteur est une sorte de demi-dieu pour une grisette ; ensuite ce que lui avaient dit ces demoiselles la tourmentait.

Chapparot était capable de tout, elle le savait, et pour rien au monde elle n'aurait voulu que Polyte eût une querelle avec l'Auvergnat.

Elle comptait donc l'avertir et lui dire que, s'il voulait bien s'occuper d'elle, il le fit avec précaution et ne vint plus flâner dans le passage.

Et tout en se disant cela, la petite trottait menu sur l'esplanade détrempée par les dernières pluies, et fermait à demi les yeux pour n'être pas aveuglée par le brouillard, lorsque tout à coup elle heurta à un obstacle et trébucha. Et comme elle reprenait son équilibre et baissait les yeux, elle poussa un cri.

L'obstacle que ses pieds avaient rencontré était un corps humain.

Un homme gisait immobile sur le sol.

Était-il mort ? Était-ce un ivrogne ?

Toute autre femme se fût sauvée ; Pauline se baissa et, à travers l'obscurité, elle s'efforça de voir si elle avait affaire à un mort ou à un vivant.

Et soudain elle poussa un nouveau cri, – mais un cri de douleur autant que d'épouvante.

Elle avait reconnu dans ce corps inerte Polyte, qui lui parlait deux heures auparavant et avait accepté son rendez-vous !…

XLIX

La petite Pauline s’était courbée sur Polyte, et, tout à coup, elle poussa un nouveau cri.

Sa main était humide, humide de sang.

Là où quelquefois les hommes perdent la tête, certaines femmes sont pleines de présence d’esprit.

La jeune fille n’appela point à son aide ; elle ne prit pas la fuite, elle n’abandonna point Polyte pour aller chercher du secours.

Elle passa, au contraire, sa main sur le cœur de Polyte et sentit que ce cœur battait.

Polyte n’était pas mort.

Si la vérité se dressait tout à coup devant elle ; si Polyte était là, gisant ensanglanté, c’est qu’il s’était battu avec Chapparot. Il n’en pouvait être autrement.

Et alors Pauline eut peur, non pour elle, mais pour Polyte, et elle eût été tentée de courir chercher du monde que la crainte du charbonnier l’en eût empêchée.

Le cœur de Polyte battait, donc Polyte vivait et n’était qu’évanoui.

La petite blanchisseuse se pencha sur lui de nouveau, elle colla ses lèvres sur les lèvres entr’ouvertes du jeune homme et se mit à lui souffler doucement dans la bouche.

En même temps elle lui frappait dans les mains.

Tout à coup elle eut une inspiration, ou plutôt un souvenir lui passa par l’esprit.

La maîtresse blanchisseuse nourrissait ses ouvrières pour les deux repas de midi et du soir, mais chacune d’elle apportait son premier déjeuner.

Pauline, le matin, avait acheté deux oranges sur une charrette à bras, au coin de la rue Saint-Maur.

Elle en avait mangé une ; mais l’autre était encore dans son panier.

Les oranges à un sou pièce qu’on vend au coin des rues de Paris peuvent en remontrer pour l’aigreur aux limons d’Espagne et aux citrons d’Italie.

Pauline chercha l’orange, la mordit à belles dents, et l’ayant ouverte ainsi, elle s’en servit comme d’une éponge pour frotter successivement les tempes, les lèvres et les narines de Polyte.

Le jus acidulé de l’orange fit en ce moment l’office du vinaigre.

Polyte poussa un soupir, puis il fit un mouvement, et Pauline eut un cri de joie.

Puis encore il ouvrit les yeux et murmura : Où suis-je !

Et alors il sentit deux lèvres brûlantes sur ses lèvres, et une voix émue et douce lui répondit :

– N'ayez pas peur, monsieur Polyte, c'est moi… votre petite amie… Pauline la blanchisseuse.

Le couteau de Chapparot, visant au ventre, car les gens qui jouent du couteau ne frappent jamais ailleurs et savent que, presque toujours, une blessure en cet endroit est mortelle, – le couteau de Chapparot, disons-nous, avait rencontré un corps dur qui l'avait fait dévier.

Le corps dur était un porte-monnaie placé dans la poche du pantalon, à la hauteur de l'aine, et rempli de menue monnaie et de gros sous.

Le coup avait dévié ; la pointe du couteau glissant sur la cuisse avait simplement produit une large entaille sans profondeur, d'où le sang s'était échappé assez abondamment.

Mais aucune veine, aucune artère n'avait été coupée. Seulement la pointe du couteau avait atteint un muscle, et la douleur avait été si vive que Polyte s'était évanoui.

Comme on le pense bien, une fois revenu à lui, il se retrouva bientôt sur ses pieds.

– Ô mon Dieu ! disait Pauline toute tremblante, et dire que je suis cause de tout cela, moi !…

– Vous ! fit Polyte abasourdi.

Il tenait dans ses mains les mains de la jeune fille et il la regardait avec reconnaissance.

– C'est bien Chapparot qui vous a frappé ? dit-elle.

– Oui, c'est lui.

– Le misérable !

– Mais ce n'est pas vous…

– C'est rapport à moi, dit Pauline, qu'il vous a cherché querelle.

– Oh !

– Il est amoureux de moi, ce misérable…

Ces derniers mots firent tout comprendre à Polyte. Le charbonnier s'était rué sur lui, non parce qu'il l'avait espionné, mais parce qu'il avait parlé à Pauline.

– Mais vous êtes couvert de sang ! s'écria la jeune fille.

– Tiens, c'est vrai, dit Polyte.

– Souffrez-vous beaucoup ?

– Non.

– Essayez de marcher… là… Appuyez-vous sur moi… Très bien… Je demeure à deux pas d'ici… Ma mère n'y est pas… Venez…

Polyte se laissa faire ; appuyé sur l'épaule de Pauline, il fit quelques pas sans trop de douleur, et, l'air froid de la nuit achevant de le ranimer et de lui rendre ses forces, il fit sans trop de difficulté le chemin qui séparait l'endroit où l'avait trouvé la petite blanchisseuse de la maison qu'elle habitait au coin de la rue Saint-Ambroise.

– Pas de lumière chez nous, dit-elle quand elle ne fut plus qu'à quelques pas, ma mère est à son théâtre.

Ils entrèrent, Pauline avait fait jouer le loquet dissimulé dans la porte.

– Donnez-moi la main, dit-elle alors en attirant le jeune homme dans l'allée noire.

La mère et la fille avaient chacune une clef du logis.

Pauline ouvrit donc la porte et se procura de la lumière, tandis que Polyte se laissait tomber sur une chaise à laquelle il venait de se heurter.

Une fois qu'elle eut allumé une chandelle, Pauline regarda Polyte.

Le jeune homme était un peu pâle, mais il ne paraissait pas dangereusement blessé.

Le logis se composait de deux pièces, deux petites chambres, dont l'une servait de cuisine.

Polyte passa dans l'autre, ôta son pantalon et vérifia sa blessure.

Elle était insignifiante.

Pauline lui apporta un morceau de linge et du vinaigre, et il put ainsi poser dessus une sorte de pansement provisoire.

– Ah ! dit-il en souriant, je crois que j'en suis quitte pour la peur. Mais il doit croire qu'il m'a tué.

Et, songeant au charbonnier, Polyte se souvint.

Il se souvint de l'Irlandaise qu'il avait confiée à sa mère. Il se souvint de l'enfant prisonnier dans la cave, et son énergie lui revint.

– Il faut aller chez le commissaire, disait la jeune fille pendant ce temps. On l'arrêtera, on le mettra en prison, et nous en serons débarrassés. Car, voyez-vous, monsieur Polyte, ajouta-t-elle, il vous a manqué aujourd'hui, mais il recommencera demain et finira par vous tuer. C'est une bête brute, cet homme.

Et elle regardait tendrement le jeune homme, et des larmes roulaient dans ses yeux ; elle avait joint ses petites mains toutes tremblantes, et sa voix était si émue que Polyte comprit qu'il ne tenait qu'à lui d'avoir la plus jolie maîtresse qu'il eût jamais rêvée.

Mais Polyte, en même temps, retrouvait son sang-froid.

Et comme il n'avait pas été impunément secrétaire d'un commissaire de police, il se disait :

– Chapparot avait de l'argent sur lui ; Chapparot croit m'avoir tué. Il passera la nuit à courir les cabarets et les mauvais lieux comme tous les assassins ; s'il rentre chez lui, ce ne sera pas avant le jour. J'ai le temps de délivrer l'enfant.

Alors, il prit la main de Pauline et il dit :

– Mademoiselle, vous êtes aussi bonne que vous êtes jolie, et je suis sûr que vous êtes courageuse.

– Quand il le faut, répondit-elle en rougissant.

– Vous allez venir avec moi.

– Chez le commissaire ?

– Oh ! non, dit-il.

– Où donc, alors ?

– Dans la maison de Chapparot.

Pauline eut un geste d’effroi.

– Soyez tranquille, dit Polyte, il n’y sera pas.

– Mais que voulez-vous donc aller faire chez lui ? s’écria-t-elle en le regardant avec stupeur.

– Délivrer un enfant condamné peut-être à mourir de faim.

Pauline, frissonnant, regarda Polyte, et sembla se demander si la blessure qu’il avait reçue, le sang qu’il avait perdu, ne lui avaient pas troublé la raison.

L

Polyte devina les réflexions de la petite blanchisseuse et se prit à sourire :

– Ma bonne amie, lui dit-il, j'ai toute ma raison et je vais vous le prouver.

– Ah ! dit-elle, le regardant toujours avec une vague inquiétude.

Alors, Polyte lui raconta ce qui s'était passé dans la journée, et comment il avait sauvé miraculeusement la pauvre Irlandaise d'une mort certaine.

Puis il ajouta :

– Si vous doutez encore, venez chez nous et vous la verrez, ma mère est auprès d'elle.

– Je vous crois, dit Pauline.

Puis, la jeune fille eut un mouvement de dépit.

– Alors, dit-elle, c'était pour observer Chapparot que vous veniez dans ce passage ?

– Et un peu pour vous aussi, dit galamment Polyte.

– Oh ! la couleur !

– Vrai ! dit Polyte, et si vous voulez être ma petite femme, je vous aimerai bien, et de fainéant que j'étais, je deviendrai travailleur.

– Nous verrons cela, dit Pauline en rougissant un peu.

– Mais, poursuivit Polyte, pour le moment, songeons à ce pauvre petit, qui est enfermé dans une cave.

– Vous voulez le délivrer ? dit Pauline avec un accent d'effroi.

– Sans doute.

– Mais comment ?

Pauline joignit les mains :

– Vous êtes fou, dit-elle.

– Fou ! pourquoi donc ?

– Vous voulez donc que Chapparot vous assassine pour de bon !

– Je n'ai pas peur de lui en ce moment.

– Ah !

– Il ne reviendra pas chez lui cette nuit.

– Qu’en savez-vous ?

– Il croit m’avoir tué.

– Eh bien ?

– Et les gens qui ont commis un crime, surtout quand ce sont des brutes comme Chapparot, ne rentrent pas coucher dans leur lit.

– Où voulez-vous donc qu’il aille ?

– Il passera la nuit à boire.

– Vous croyez ?

Et Pauline tremblait toujours à la seule pensée de s’introduire dans la maison où le terrible charbonnier avait sa boutique.

Mais Polyte lui dit :

– Au reste, puisque vous avez peur, je n’ai nul besoin que vous veniez avec moi ; seulement, vous pouvez me renseigner sur une chose.

– Laquelle ?

– Pensez-vous que les locataires de la maison soient rentrés ?

– Ils sont rentrés et couchés. Ce sont des ouvriers qui se lèvent de grand matin et se mettent au lit de bonne heure.

– Il n’y a pas concierge dans la maison ?

– Non.

– Alors chacun a sa clef ?

– Non, il y a un loquet à la porte comme ici.

– Je m’en doutais, fit Polyte, mais je voulais m’en assurer.

– Mais, dit Pauline, quand bien même vous entreriez dans la maison, comment feriez-vous pour pénétrer dans la boutique.

– C’est le plus simple, dit Polyte. Quand le charbonnier est parti, je l’ai vu mettre la clef de la porte de l’allée sous une planche qui lui sert de paillasson.

– C’est vrai, dit Pauline, je l’ai vu souvent faire la même chose.

– Eh bien ! reprit Polyte, adieu, mademoiselle, merci de vos bons soins, et permettez-moi de revenir vous voir demain pour vous remercier.

Et Polyte, encore faible, encore chancelant, voulut faire un pas vers la porte.

Mais Pauline lui passa gravement ses bras autour du cou.

– Vous êtes fou, dit-elle, si vous avez pensé que je vous laisserais aller tout seul.

– Comment ! vous viendriez avec moi ?

– Mais certainement.

– Vous avez bien peur de Chapparot pourtant !

– Pour vous, oui ; mais pour moi, non. Et puis, s'il vous arrive malheur, il m'arrivera malheur aussi. Allons-y donc gaiement.

– Une vraie petite femme ! s'écria Polyte enthousiasmé.

Et il embrassa Pauline, et tous deux sortirent.

Le sang qu'il avait perdu avait singulièrement affaibli Polyte.

Il marchait un peu comme un homme ivre ; mais Pauline le soutenait, et ils traversèrent ainsi l'esplanade.

À l'entrée du passage, Polyte s'arrêta et regarda autour de lui. La rue des Amandiers était déserte et le quartier silencieux.

Cependant, le jeune homme éprouva à son tour un petit mouvement d'hésitation.

– Mademoiselle Pauline, dit-il, véritablement ce que j'ai à faire est si simple, que je n'ai pas besoin de vous. Vous devriez m'attendre ici.

– Ah ! mais non, dit-elle, je vais avec vous.

– Vous y tenez absolument ?

– Mais dame ! fit-elle ingénument, puisque je dois être votre petite femme !

– Vous êtes un amour, dit Polyte en l'embrassant. Allons !

Et ils se dirigèrent vers la maison de l'Auvergnat.

Comme l'avait dit Polyte, l'expédition était des plus simples.

Il chercha avec la main la petite plaque ronde dissimulée dans la porte et qui faisait mouvoir le loquet, et la porte s'ouvrit.

Le cœur de Pauline battait bien un peu, mais elle était avec lui et l'amour rend les femmes courageuses.

Polyte trouva sous la planche la clef de la porte de l'allée, et ils pénétrèrent facilement dans la boutique.

Le vrai Parisien a toujours des allumettes dans sa poche.

Polyte en avait par conséquent, et il en frotta une avec son ongle.

L'allumette jeta une lueur rapide et fugitive autour d'eux et leur permit d'apercevoir une chandelle sur un sac de charbon.

Polyte approcha l'allumette de la chandelle et se procura ainsi de la lumière.

Ce fut sans doute en ce moment que Chapparot ivre revint, aperçut une lumière, s'imagina que la justice faisait une descente chez lui et prit la fuite.

– Et si les locataires nous voient traverser la cour ? dit encore Pauline toute tremblante.

– Vous dites qu'ils sont couchés ?

– Je le crois.

– J’aimerais mieux aller sans lumière, dit Polyte ; mais ce n’est pas possible, car je ne connais pas assez bien les lieux et vous pourriez tomber dans la citerne.

La porte qui s’ouvrait de la boutique dans la cour était fermée en dedans par un simple verrou que Polyte força.

La cave demeurait ouverte, le charbonnier ayant seul la jouissance de la cour.

Polyte montra la planche à bascule qui recouvrait la citerne à Pauline, tout émue, puis il prit la clef qu’il avait vu Chapparot mettre sur la poutre, et ils descendirent, dans la seconde cave.

L’enfant gémissait toujours.

Au moment où la porte de sa prison s’ouvrit, il se retourna et essaya de se débarrasser de ses liens, en même temps qu’un cri d’effroi lui échappait.

Mais Pauline le prit dans ses bras en disant :

– Pauvre petit !

Et, au son de cette voix ferme et franche, l’enfant cessa de se plaindre, et, tandis que Polyte le débarrassait de ses liens, il regardait Pauline et semblait comprendre que le ciel lui envoyait des libérateurs.

Un quart d’heure après, Ralph était dans les bras de Jenny l’Irlandaise.

Mais alors Polyte, épuisé, se laissait tomber sur une chaise, fermait les yeux et s’évanouissait devant sa vieille mère éperdue…

LI

Donc Chapparot s’était enfui.

De dix heures du soir à quatre ou cinq heures du matin, que devint-il ?

Nul n’aurait pu le dire.

Seulement, un peu avant le jour, nous l’eussions retrouvé rue de Lyon, marchant d’un pas inégal, la tête penchée, le visage farouche.

Chapparot, bien convaincu que la justice était sur ses traces, trouvait l’air de Paris malsain.

Il y avait un train du matin qui partait pour Lyon, à cinq heures quarante-cinq minutes.

Chapparot s’était dit :

– Je prendrai ce train jusqu’à Montereau ; là je descendrai et je filerai sur la ligne de Mulhouse, et je puis être la nuit prochaine en Suisse. Ils n’auront pas ma *sorbonne*…

Et le charbonnier, songeant ainsi, prenait sa tête à deux mains et semblait se vouloir assurer qu’elle tenait encore sur ses épaules.

Or, nous le savons, Chapparot avait de l’argent, un rouleau de cinquante louis que M. James lui avait mis dans la main comme acompte.

Un Auvergnat qui a mille francs sur lui peut faire le tour du monde.

Chapparot s’en allait donc prendre un billet de troisième pour Melun, pressé qu’il était de dérouter les recherches de la police et de lui faire perdre ses traces.

Il arriva dans la gare, où il y avait très peu de voyageurs, voulut se diriger vers le guichet des billets et s’arrêta brusquement sous l’horloge.

Chapparot venait d’apercevoir deux gendarmes installés aux deux côtés du guichet et qui paraissaient examiner attentivement chaque personne qui prenait son billet.

Chapparot n’eut pas même l’ombre d’un doute.

Les gendarmes étaient là avec mission de l’arrêter, et au lieu d’avancer vers le guichet, il battit précipitamment en retraita et sortit de la gare.

Il redescendit rue de Lyon, non sans jeter un regard louche à la prison de Mazas, qui est voisine de l’embarcadère, et, comme les gens timorés sont en proie à une soif inextinguible, il entra chez le premier marchand de vin qu’il trouva ouvert.

Un groupe d’hommes, des ouvriers du chemin de fer pour la plupart, entouraient le comptoir et causaient avec animation.

– Qu’est-ce qu’il faut vous servir ? demanda le garçon marchand de vin.

– Un cuivre, répondit Chapparot d’un ton farouche.

Un cuivre, c’est un verre d’absinthe.

Et, tandis qu’on le servait, il écouta ce que disaient ces hommes, et, dès les premiers mots, il tressaillit et dressa l’oreille.

– Avec tout cela, disait le marchand de vin, on ne l’a pas arrêté ?

– Bah ! il sera pincé avant ce soir.

– Pas sûr.

Un facteur du chemin de fer se mit à sourire :

– Ça n’est plus comme dans le temps d’autrefois, dit-il ; on ne se cache pas comme on veut, à Paris ; la police a le nez partout, et elle vous trouve les voleurs et les assassins, comme un chien de chasse, des perdreaux dans une luzerne.

– Le jeune homme est-il mort ?

– Pas encore, mais il n’en vaut guère mieux.

– Pauvre garçon !

– C’est tout de même un fameux brigand, l’autre !

– Peuh ! dit un philosophe, paraît qu’il avait soiffé, un pochard, c’est capable de tout.

Chapparot écoutait, et la sueur perlait à son front ; néanmoins, il n’osait sortir trop précipitamment, de peur d’attirer l’attention sur lui.

Il buvait donc à petits coups son verre d’absinthe, et les ouvriers continuaient à s’entretenir d’un assassinat qui avait fait grand bruit, paraît-il, dans le quartier.

Pour Chapparot, la chose était claire ; le jeune homme dont on parlait, c’était Polyte ; l’assassin qu’on recherchait, c’était lui.

Un des ouvriers du chemin de fer, dit encore :

– Il ne partira toujours pas par chez nous, il y a des gendarmes au guichet.

– Mais le reconnaîtront-ils ?

– Je le reconnaîtrais bien, moi, si je le voyais.

À ces derniers mots, Chapparot regarda l’homme qui parlait ainsi et se dit :

– Je vois pourtant cet homme-là pour la première fois.

Le marchand de vin ajouta :

– Il a logé ici, il y est venu souvent ; je n’aurais jamais cru qu’il fût capable d’un coup pareil.

Chapparot regarda le marchand de vin, comme il avait regardé l’ouvrier.

– Je ne suis jamais venu ici, pensa-t-il, ce n’est donc pas de moi qu’il s’agit !

Or, comme il avait fini son verre d'absinthe, il dit au marchand de vin en posant trois sous sur le comptoir :

– Il y a donc du nouveau par ici, ce matin ?

– Il y a, répondit un des ouvriers, qu'un Piémontais qui travaillait dans le passage d'Orient, à deux pas d'ici, a assassiné son camarade de garni, cette nuit, et qu'il a filé, emportant une centaine de francs que le pauvre jeune homme s'était mis de côté.

Chapparot respira bruyamment.

L'ouvrier continua :

– On croit qu'il n'a pas quitté le quartier, et c'est probable, car il aura songé à filer par le chemin de fer.

Ce n'était donc pas pour Chapparot que les gendarmes stationnaient auprès du guichet, dans la gare de Lyon !

Et Chapparot sortit du cabaret et il remonta vers la gare.

Mais un quart d'heure s'était écoulé depuis qu'il était sorti, et un coup de sifflet lui apprit que le train partait. Il était trop tard.

Un employé de service qui l'avait vu arriver en courant lui dit :

– Vous avez le temps d'attendre, mon brave homme, il n'y a plus de train qu'à onze heures quarante du matin.

Mais Chapparot ne se trouva désappointé qu'à demi, et il quitta la gare en se disant :

– J'ai la venette trop vive. Qui sait si seulement on me cherche ?

Il s'en revint donc vers la Bastille et prit le boulevard Richard-Lenoir, c'est-à-dire le bord du canal.

En suivant ce chemin, il se rapprochait de son quartier.

La peur, qui étreignait Chapparot naguère, avait fait place à un autre sentiment.

Il voulait savoir si on avait trouvé le cadavre de la victime et si on parlait de lui ; car enfin, il pouvait se faire que ce ne fût pas la justice qui se fût introduite chez lui la nuit précédente.

De marchand de vin en marchand de vin, le charbonnier arriva au boulevard du Prince-Eugène.

Partout, il buvait une goutte ; partout, il écoutait ce qu'on disait.

Chacun parlait de ses affaires, mais Chapparot n'entendait rien qui pût lui faire supposer que son crime était découvert.

Il arriva ainsi jusqu'à Ba-Ta-Clan.

Tout auprès de cet établissement pittoresque il y a un fruitier qui donne à boire.

Chapparot entra chez lui.

Le fruitier le connaissait et lui fit bon accueil.

Chapparot était déjà à moitié ivre, et l’ivresse lui donnait du courage.

Comme la boutique du fruitier était très fréquentée, le charbonnier en conclut que personne dans le quartier ne savait rien.

Et, sortant de ce dernier cabaret, Chapparot remonta vers la rue Saint-Ambroise.

Auprès de l’église il y a un perruquier, dont l’établissement est un foyer à cancans et où se débitent toutes les nouvelles du quartier.

De plus en plus enhardi, Chapparot entra chez le perruquier et demanda qu’on lui fît la barbe.

Le perruquier, tout en lui rasant le menton, lui parla de mille choses ; mais il ne fut question ni d’assassinat, ni de cadavre trouvé sur l’esplanade, qui était à deux pas de là.

Alors Chapparot se dit :

– Puisque je suis venu jusqu’ici, autant aller faire un tour à la maison.

Et il prit le chemin du passage des Amandiers.

LII

Après avoir eu si peur, Chapparot était devenu tout à fait brave. Il entrait même dans un accès de crânerie.

Il traversa l'esplanade.

– Je veux voir s'il y a du sang, se disait-il.

Mais la terre, détrempée par le brouillard de la nuit, ne portait aucune trace de sang, et le corps de Polyte, – car Chapparot croyait bien l'avoir tué, – avait disparu.

Le charbonnier se dirigea en droite ligne vers le passage.

Il y avait un marchand de vin à l'entrée, à gauche.

Chapparot passa devant, puis revint sur ses pas, puis passa devant une fois encore.

À la fin, le marchand de vin lui cria :

– Hé ! Chapparot ?

Le charbonnier s'arrêta.

– Apportez-moi donc un sac de charbon ! lui dit le marchand de vin.

Alors Chapparot s'approcha.

– Vous avez donc fait la noce hier soir ? demanda le mannezingue.

– Pourquoi ça ? fit Chapparot.

Et il regardait son interlocuteur avec inquiétude.

– J'ai frappé à votre porte ce matin, reprit le débitant.

– Ah !

– Et vous n'avez pas répondu…

– C'est vrai, dit Chapparot, j'ai trouvé des *pays* hier soir, nous avons bu un coup ensemble et j'étais un peu chaviré en rentrant.

– Ça arrive aux plus malins, dit le marchand de vin avec indifférence.

Chapparot lui dit :

– Je vais vous chercher votre charbon.

Et il se dirigea vers sa boutique.

En passant, il jeta un coup d'œil dans celle des blanchisseuses.

La petite Pauline était à son ouvrage, comme d’ordinaire.

Chapparot eut un battement de cœur, puis il se retourna brusquement et regarda sa propre boutique.

La porte en était fermée.

Cela lui donna du courage.

Il se glissa dans l’allée, mit la main sous la planche et y trouva la clef.

Quelques femmes, quelques enfants, qui se trouvaient au seuil des maisons, l’avaient regardé comme les autres jours, avec la même indifférence.

Chapparot était, du reste, coutumier du fait.

Il se grisait souvent depuis la mort de sa femme, et, dans ce cas-là, sa boutique était fermée bien après le lever du soleil.

Il trouva donc la clef, ouvrit la porte qui mettait en communication sa boutique avec l’allée et entra.

La boutique ne portait les traces d’aucun désordre. On n’avait rien pris, rien dérangé.

– Mais ce n’est donc pas la justice qui est venue chez moi cette nuit ! pensa Chapparot.

Et il se prit à songer.

Chapparot avait rarement de l’argent chez lui. Quand il avait amassé quelques sous, il les portait à la Caisse d’épargne et ne gardait pas plus d’une centaine de francs.

Le charbonnier se souvint qu’il avait laissé une somme à peu près pareille et en toutes sortes de monnaies dans un tiroir qui fermait à clef.

Il visita le tiroir extérieurement et constata qu’il n’avait pas été forcé.

Il l’ouvrit ensuite et retrouva son argent.

Qui donc s’était introduit chez lui, si ce n’était la justice ou bien des voleurs ?

Alors Chapparot songea à l’enfant qu’il avait enfermé dans un caveau.

L’enfant était-il parvenu à se délivrer ? C’était peu probable, car il était solidement attaché, et, d’ailleurs, la serrure était bonne.

Mais, en même temps, il songea à sir James.

Le *détective* lui avait confié Ralph pour vingt-quatre heures, mais il pouvait se faire qu’il eût changé d’avis et que, ayant besoin de l’enfant et ne trouvant pas le charbonnier, il eût cherché et trouvé les moyens de pénétrer dans la boutique.

Pour s’en assurer, Chapparot prit sa chandelle et se dirigea vers la petite cour qui conduisait à la cave de la citerne et ensuite à la cave souterraine.

Dans cette première, rien n’était dérangé.

Seulement, ayant passé la main sur la poutre pour y chercher la clef du caveau, Chapparot ne la trouva pas.

Alors il descendit précipitamment dans le couloir souterrain et s’arrêta ensuite stupéfait.

La porte du caveau était grande ouverte, le caveau était vide et l’enfant avait disparu.

Chapparot jeta un cri de rage.

Pour lui, la chose était maintenant évidente, c’était sir James qui était venu chercher l’enfant.

Seulement, pour les coquins, tout homme est encore plus coquin qu’eux.

– Ah ! le brigand ! murmura Chapparot ; c’est pourtant pour ne pas me donner les autres mille francs qu’il m’a fait ce tour-là !

Il n’eut pas un seul instant la pensée qu’une autre personne que l’Anglais fût venue délivrer le fils de l’Irlandaise. Mais, outre la perte probable de son second billet de mille francs, une chose l’inquiétait de plus en plus :

Qu’était devenu Polyte ?

Était-il mort ou vivant ?

S’il était mort, d’où venait que personne ne s’en était ému ?

Et si, ce que Chapparot commençait à admettre, le jeune homme, simplement blessé, était revenu à lui et s’était traîné quelque part, comment se faisait-il qu’il n’avait pas porté plainte au commissaire et que lui, Chapparot, n’était nullement surveillé ?

Car, enfin, Chapparot n’avait point perdu la mémoire.

Il se souvenait parfaitement qu’au moment où il avait pris Polyte à la gorge, celui-ci l’avait non seulement accusé d’avoir assassiné sa femme, mais encore d’avoir jeté l’Anglaise dans la citerne.

Comment ce jeune homme savait-il cela ?

Chapparot se posa toutes ces questions sans pouvoir en résoudre aucune.

Sans cesse partagé entre la peur d’être arrêté et le désir de rester tranquillement chez lui, en proie, par conséquent, à une hésitation perpétuelle, le charbonnier finit par demeurer toute la journée à sa boutique.

Nul ne s’occupa de lui dans le passage.

Comme à l’ordinaire, il alla chez les pratiques, portant du charbon aux unes, de l’eau aux autres.

Comme à l’ordinaire aussi, il jeta de tendres regards du côté de la Boutique des blanchisseuses, et mam’zelle Pauline ne fit aucune attention à lui et ne quitta pas son ouvrage des yeux.

La journée s’écoula.

Chapparot s’en retourna prendre son repas du soir chez le marchand de vin, où il fut accueilli comme de coutume.

Alors il s’en revint au logis et se mit au lit, murmurant :

– Le plus clair de tout cela, c’est que je suis floué de mille francs.

À trois heures du matin, Chapparot dormait profondément lorsqu’il fut éveillé en sursaut.

On frappait rudement à la porte.

– Ah ! cette fois, murmura-t-il, je suis pincé ! J’aurais dû m’en méfier.

Cependant il se leva, et, d’une voix étranglée, il demanda qui frappait.

– Moi, répondit une voix.

– Qui, toi ?

– Jean, le boucher de Passy.

Chapparot respira. Il connaissait le boucher de Passy pour l’avoir rencontré souvent autrefois au cabaret, s’être lié avec lui, et avoir fini par lui emprunter une somme de 800 francs, dont il lui servait l’intérêt.

Chapparot ouvrit.

Alors Jean le Boucher, – Jean le Bourreau, comme on l’appelait jadis au bagne, – entra dans la boutique, et lui dit :

– Je viens chercher l’enfant et sa mère.

– Hein ? dit Chapparot.

– L’enfant irlandais et la femme irlandaise qu’on t’a confiés, acheva Jean avec le calme et l’assurance d’un homme qui sait parfaitement ce qu’il demande.

LIII

Jean le Boucher n’était pas seul.

Il était suivi d’un jeune homme à petites moustaches noires qui referma la porte que le charbonnier venait d’ouvrir, de telle façon qu’ils se trouvèrent seuls tous les trois dans la boutique.

Chapparot était devenu très pâle en entendant parler de l’Irlandaise.

Cependant il balbutia :

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire, je n’ai vu ni Irlandaise ni Irlandais.

Alors le jeune homme aux moustaches noires se mit à rire :

– Nous te connaissons, mon bonhomme, dit-il, tu vas voir…

Et il tira de sa poche un revolver.

Chapparot avait bien un couteau ; mais une balle va toujours plus loin.

– Ce que je te montre là, dit Marmouset, car on a deviné que c’était lui, n’est que pour te bien faire comprendre qu’il ne faut pas faire le méchant avec nous. Mais ce n’est pas mon seul argument. Regarde !

Marmouset s’était assis devant la table graisseuse sur laquelle Chapparot prenait son repas du matin.

Il avait posé le revolver à côté de lui.

Il déboutonna sa redingote, tira un portefeuille de sa poche et l’ouvrit.

Des billets de mille francs s’en échappèrent et tombèrent sur la table.

L’œil du charbonnier étincela.

Cet homme, qui tenait autant de la brute que de l’espèce humaine, avait avant tout la soif de l’or.

Avec de l’or on l’eût conduit au bout du monde.

Quand il vit les billets, il ne songea plus qu’à une chose, c’est que l’Anglais lui volait mille francs, puisqu’il avait emmené l’enfant sans achever de le payer.

Marmouset devina ce qui se passait dans l’âme de Chapparot.

– Si tu veux de l’argent, dit-il, il faut parler. Voilà d’abord mille francs.

Et il poussa un des billets en avant des autres.

Chapparot étendit la main convulsivement.

– Un instant ! dit Marmouset, il faut nous dire auparavant ce que tu as fait de l'enfant.

– Ma foi ! répondit le charbonnier dont l'œil brûlant de convoitise était rivé au billet de banque, puisque vous savez de quoi il retourne, je vais tout vous dire. Je crois que l'Anglais m'a floué.

– Ah !

– Il m'avait promis deux mille francs.

– Et il ne te les a pas donnés ?

– Il m'en a donné la moitié. Je ne devais avoir l'autre que lorsqu'il reviendrait chercher l'enfant.

– Eh bien ?

– Eh bien ! il est revenu l'autre nuit, pendant que je n'y étais pas ; il a repris l'enfant, et j'y suis de mon billet de mille.

Le charbonnier parlait avec une naïveté féroce qui frappa Marmouset.

Évidemment cet homme disait vrai, ou plutôt croyait dire vrai.

– Quelle heure était-il, selon toi, poursuivit Marmouset, quand l'Anglais est revenu ?

– Entre dix et onze heures du soir.

– Hier ?

– Oui.

– Cela est impossible, dit froidement Marmouset qui savait, ce que la veille au soir, sir James avait fait de sa soirée.

Chapparot eut alors un air tout à fait abasourdi.

– Que voulez-vous donc, fit-il, qui soit venu chercher l'enfant ?

– Je ne sais pas, mais ce n'est pas l'Anglais dont tu parles. Et la mère, où est-elle ?

Chapparot tressaillit, mais il ne répondit pas.

– Parle, dit Marmouset d'un ton d'autorité, et le billet de mille est à toi.

Chapparot le regardait avec des yeux enflammés.

Cependant deux opinions se combattaient en lui :

L'une était que Marmouset était un homme de la police et qu'il lui tendait un piège ;

L'autre, que cet enfant dont il était question devait valoir beaucoup d'argent, puisqu'on se battait pour lui à coups de mille francs.

La cupidité de Chapparot triompha de la prudence ; l'ombre de l'échafaud entrevue un moment par son esprit troublé, s'effaça, et l'appât du gain lui délia la langue.

– La mère, dit-il, je l'ai tuée.

Jean le Boucher eut un geste d'horreur.

Mais Marmouset ne sourcilla pas et conserva ce sang-froid terrible qu'il avait hérité de Rocambole.

– Et comment l'as-tu tuée ? dit-il.

En parlant ainsi, il poussa tout à fait le billet de mille francs, et le charbonnier mit sa large main dessus.

– Je l'ai noyée.

– Dans le canal ?

– Non, dans une citerne.

– Où est-elle ?

– Si vous voulez venir avec moi, je vais vous y conduire.

– Allons, dit Marmouset, et rappelle-toi que si tu fais mine de t'échapper, je t'envoie une balle dans la tête.

Chapparot fit un signe qu'il n'en avait nulle envie.

Mais il mit le billet de mille francs dans sa poche.

Marmouset ne fit aucune opposition.

Alors l'Auvergnat raconta en quelques mots et avec un cynisme effrayant ce qui s'était passé dans la cave, et comment l'Irlandaise, en posant le pied sur la planche à bascule, avait été précipitée dans la citerne.

– Allons voir l'endroit répliqua Marmouset.

Chapparot alluma la chandelle à palette de fer et ouvrit ensuite la porte de la cave.

– Conduis-nous, et souviens-toi de ce que je t'ai dit, fit Marmouset.

Ils arrivèrent dans la cave.

Mais là, Chapparot fut repris de cette étrange émotion qui s'était emparée de lui la veille, quand il avait voulu soulever la planche et regarder dans la citerne.

Cet homme tuait, mais quand il avait tué, il n'osait plus se trouver face à face avec sa victime.

– Ah ! regardez si vous voulez, dit-il, mais moi je ne veux pas.

Il était devenu tout pâle, et un tremblement convulsif lui parcourait tout le corps.

Marmouset lui prit la chandelle des mains ; puis, sur un signe qu'il fit à Jean le Boucher, celui-ci souleva la planche.

Marmouset se pencha.

– Elle doit flotter sur l'eau, disait Chapparot d'une voix étranglée.

– Je ne vois rien, dit Marmouset ; ah si ! je vois une échelle !

– Une échelle ?

– Oui.

– Et pas de femme ?

– Aucune femme, rien.

Le courage revint à Chapparot. Il osa s’approcher de la citerne, se baissa timidement d’abord, puis s’enhardit et finit par se convaincre, grâce à la chandelle dont Marmouset dirigeait les rayonnements dans tous les sens, au-dessous du plancher de la cave, qu’aucun cadavre ne surnageait.

En revanche, une échelle flottait.

– C’est drôle, dit Chapparot, il n’y avait pas d’échelle dans la citerne. Qui donc est descendu dedans ?

– Tu crois donc que quelqu’un est descendu ?

– Oui, dit Chapparot.

Il y avait une longue perche dans la cave, et au bout de cette perche un crochet.

Chapparot la prit, la plongea dans la citerne, attira et saisit l’échelle par un bout et la hissa hors de la citerne.

– Le bois n’est pas pourri, dit-il ; il n’y a pas longtemps qu’elle est dans l’eau.

Puis il avisa une marque noire faite sur un des montants.

Cette marque était un chiffre grossièrement entrelacé et obtenu avec un fer rougi.

– C’est la marque du charron, dit-il.

– Quel charron ?

– Celui qui avait la boutique de la maison voisine et avec qui la citerne était commune. On sera venu par là pour chercher l’enfant, et c’est bien sûr maintenant que la mère s’est sauvée.

Marmouset ouvrit de nouveau son portefeuille.

– Il y a un second billet de mille pour toi, dit-il, si tu parles clairement.

Cette fois Chapparot triompha tout à fait de son émotion et il retrouva son cynisme. Marmouset attendait !…

LIV

Chapparot était une de ces natures aux appétits féroces, à l'instinct bestial, qui semblent avoir été créées pour le mal.

Il aimait l'argent ; il avait des passions brutales que rien n'arrêtait, pas même la peur de l'échafaud.

Mais, par cela même, il avait une certaine dose d'intelligence ou plutôt de sagacité qui n'excluait pas l'esprit d'analyse.

L'échelle pêchée dans la citerne et qui portait le chiffre du charron était pour lui toute une révélation.

Marmouset et Jean le Boucher, le voyant pensif, attendirent patiemment le fruit de ses réflexions.

– Écoutez-moi bien, dit enfin Chapparot.

Et il regarda ces deux hommes, non plus comme des ennemis au pouvoir absolu desquels il était tombé, mais comme des associés qui allaient lui payer son dividende social en beaux deniers comptant.

– Parle, dit Marmouset.

– Quand nous sommes venus ici, dit Chapparot, l'Anglais, la femme et son fils, l'Anglais qui avait visité la cave auparavant, marchait le premier, donnant la main au petit et il a eu bien soin de ne pas mettre le pied sur la planche.

Moi, j'étais derrière, et la femme marchait après lui.

Je l'ai un peu poussée, elle a mis le pied sur la planche et elle est tombée en jetant un grand cri.

– Et puis ? demanda Marmouset.

– Et puis nous avons entendu un clapotement sous nos pieds.

– Et plus rien ?

– Plus rien, à telle enseigne que nous avons pensé qu'elle s'était noyée tout de suite.

– Mais, reprit Chapparot, c'était le petit qui criait, et nous l'avons emporté.

– Sans vous assurer que la mère était morte ?

– Ma foi, oui ! dit Chapparot tranquillement.

– Après ?

– Après, dame ! je suis revenu… et je me suis mis à chercher une chandelle que je mettais ordinairement dans ce trou.

Et Chapparot montra le trou pratiqué dans le mur.

– Ah ! fit Marmouset, et alors ?…

– Alors je n’ai plus trouvé la chandelle. J’ai pensé que, dans la bagarre, j’avais un peu perdu la tête, et je m’en suis retourné à la boutique.

– Et la chandelle n’y était pas ?

– Non. J’ai pris mes allumettes, je suis revenu… et j’ai trouvé ma chandelle dans le trou.

Alors je suis descendu porter à manger au petit que j’avais enfermé en bas, dans un caveau. Puis, je suis remonté et j’ai voulu regarder dans la citerne, mais le cœur m’a manqué.

– Eh bien ! dit Marmouset, qu’est-ce que ça prouve ?

– Attendez donc ! je puis bien ne vous rien cacher, puisque vous *casquez* de l’argent. Faut donc vous dire que j’ai un coup de soleil pour une petite qui est blanchisseuse dans le passage.

Ça n’est pas défendu, n’est-ce pas ?

– Non, dit Marmouset.

– J’avais déjà vu plusieurs fois un grand flandrin qui lui faisait de l’œil et lui parlait. Ça m’a monté la tête. Quand il est sorti du passage, je l’ai suivi.

– Ah ! ah !

– Et je lui ai tombé dessus à coups de poing, à coups de pied, je crois même que je lui ai donné un coup de couteau.

– Mais, fit Jean le Boucher, tout cela ne nous dit pas…

Chapparot continua :

– Comme je sautais dessus, il m’a appelé assassin. J’ai cru qu’il parlait de ma femme, qu’on dit que j’ai *escoffiée*. Mais non, c’était de l’Anglaise, à preuve qu’il m’a dit que je l’avais jetée dans la citerne.

– Ah ! il a dit cela !

– Alors j’ai tout à fait perdu la tête, je lui ai planté mon couteau dans le ventre et je me suis sauvé.

– Et qu’avez-vous fait ensuite ?

– Ce qu’on fait toujours après un mauvais coup : j’ai mangé, j’ai bu et je me suis promené ; et puis, je suis revenu et j’ai vu de la lumière dans ma boutique. Je me suis imaginé que la police était chez moi et je me suis sauvé de nouveau.

– Et alors ?

– Alors j’ai fait ce qu’on fait encore et toujours dans ces moments-là : je suis allé de mannezingue en mannezingue jusqu’à minuit, buvant ici de l’absinthe, là de l’eau-de-vie, et quand les mannezingues ont été fermés, je suis allé voir les dames. Bast ! j’avais de l’argent. Le matin, j’ai voulu filer, mais j’ai eu l’idée qu’on ne me cherchait peut-être pas, et je suis revenu, et personne ne m’a rien dit.

Quand j’ai vu ça, je me suis souvenu de la lumière et j’ai imaginé que c’était l’Anglais qui était revenu et avait emmené le petit, en me flouant de mes mille francs. Les Anglais, tous canailles ! Ils vous font voir le tour en un rien de temps.

Pendant ce long récit, Jean le Boucher, impatient, avait voulu parler plusieurs fois, mais Marmouset lui avait fermé la bouche.

Chapparot reprit :

– Faut croire, maintenant, que je m’étais trompé, et je vais vous dire mon idée.

– Voyons ?

– La citerne est commune entre les deux maisons, celle où nous sommes et une autre qui est dans la rue des Amandiers.

– Ah ! fit Marmouset.

– Chacune a son puisard. Vous connaissez celle-ci ; il y en a une autre dans la boutique du charron.

Le charron a donné congé et la boutique est à louer.

– Fort bien. Et puis ?

– Je me figure donc que la femme, en tombant à l’eau, a perdu connaissance.

– C’est possible.

– Puis, quand elle est revenue à elle, l’Anglais et moi nous étions partis. Alors, elle se sera mise à crier, et on l’aura entendue de la boutique du charron.

– Mais puisque la boutique est à louer ?

– Ça ne fait rien. Il y avait peut-être quelqu’un dedans à ce moment-là.

– Eh bien ?

– On aura repêché l’Anglaise au moyen de cette échelle.

– C’est probable, fit Marmouset ; mais l’enfant ?

– Je vous ai dit que ma chandelle avait disparu un moment, et puis que je l’avais retrouvée.

– Oui.

– Je suppose que c’est le grand flandrin qui a repêché l’Anglaise.

– Bon !

– Et puis qu’il sera venu dans la cave ici, en traversant la citerne à la nage et en se servant de l’échelle pour monter.

– Fort bien, et puis ?

– Quand je suis venu, il se sera caché et aura éteint précipitamment la chandelle ; puis il se sera dissimulé derrière un tas de bois.

On le voit, Chapparot reconstruisait assez bien la vérité.

– Continuez, dit Marmouset.

– C’est alors que je me suis en allé chercher des allumettes, dit Chapparot.

– Et pendant ce temps il aura replacé la chandelle.

– Oui, et il se sera caché encore une fois. Seulement, comme je suis descendu porter à manger à l’enfant, il aura vu où je mettais la clef du caveau.

– Je commence à comprendre, dit Marmouset.

– Et puis il se sera en allé par où il était venu ; mais c’est lui qui, quelques heures plus tard, sera revenu chercher l’enfant.

– Mais puisque vous dites l’avoir tué ?

– Je l’ai cru ; mais si je l’avais tué, on l’aurait trouvé, et ça aurait amené du grabuge. Mon couteau aura glissé entre deux côtes.

– Ah !

Comme Chapparot terminait ce récit, on entendit un grand bruit au delà de la cour.

On frappait à la porte de sa boutique et une voix disait :

– Au nom de la loi, ouvrez !

Et Chapparot jeta un cri, et sentit ses cheveux se hérisser.

LV

Qui donc frappait au nom de la loi ?

Évidemment ce ne pouvait être que le commissaire de police, et nous allons voir comment il avait été prévenu.

On s’en souvient, quand Polyte eut rendu l’enfant à sa mère, il s’affaissa sur une chaise et perdit connaissance.

Alors sa mère jeta un cri et se précipita sur lui.

Mais Pauline se remit :

– Ne craignez rien, madame, dit-elle ; sa blessure est légère.

– Il est donc blessé ? s’écria la portière.

– Oui.

– Comment ? par qui ? Ah ! mon Dieu !

– C’est le charbonnier qui lui a donné un coup de couteau.

L’Irlandaise n’entendait que quelques mots de français ; mais la pantomime que Pauline ajoutait à son récit était si expressive, que rien ne lui échappa.

On coucha Polyte, on le déshabilla, on lui fit respirer du vinaigre, ce sel anglais des pauvres gens, et il ne tarda pas à rouvrir les yeux.

Alors un sourire éclaira son visage pâle :

– C’est bon tout de même, dit-il, de faire son devoir une fois dans sa vie.

Il regarda sa mère anxieuse et les yeux pleins de larmes, il vit l’Irlandaise qui pressait son fils sur son cœur, il leva sur la petite blanchisseuse un regard de reconnaissance et, prenant la main de la petite fille, il la mit dans la main de sa mère en lui disant :

– Regarde-la bien ; sans elle, je serais peut-être mort.

Une bourgeoise aurait accueilli la grisette avec une froide réserve ; mais la mère de Polyte était du peuple, et le peuple a de nobles sentiments.

Elle prit la jeune fille dans ses bras et lui dit :

– Je ne sais pas qui tu es, mais je me doute bien que tu es la bonne amie de mon garçon, et tu es gentille à croquer, mon petit amour, et aussi vrai que je m’appelle la mère Vincent, s’il veut t’épouser, ce n’est pas moi qui refuserai mon consentement.

– Hé, dit Polyte, à qui sa bonne humeur de gamin de Paris revint, te voilà M^me^ Vincent, Pauline. C'est comme si le maire avec son écharpe et le curé avec son étole y avaient passé.

Cette première émotion calmée, Polyte dit à sa mère :

– Maintenant, maman, il s'agit d'être sérieux – et de ne pas faire des bêtises, hein ? c'est grave, ce que je vous dis là.

– Je te promets que je tiendrai ma langue, répondit la portière.

– Bien vrai ?

– Foi de mère Vincent. Veux-tu que je le jure sur la mémoire de ton pauvre père ?

– Non, je vous crois, maman.

Alors Polyte organisa un véritable plan de campagne.

Il était évident que Chapparot, croyant l'avoir tué, ne rentrerait pas cette nuit-là.

Et Polyte disait :

– Ce n'est pas la peine de mettre la police sur pied par avance, il vaut mieux attendre qu'il revienne.

Pauline partagea cet avis.

La mère Vincent reconduisit la jeune fille chez sa mère, et quand elle quitta Polyte, il fut convenu qu'elle irait dès le lendemain matin à sa boutique, comme à l'ordinaire, et ne soufflerait mot de rien à ses camarades de l'atelier.

La mère de Pauline, qui était ouvreuse dans un théâtre, n'était pas rentrée encore.

Pauline n'eut donc aucune explication à lui donner.

La nuit s'écoula. Le lendemain, vers neuf heures du matin. Polyte, tout à fait remis, reçut la visite de Pauline.

Sa patronne avait envoyé la jeune fille porter un paquet de linge, et elle en avait profité pour entrer chez la mère Vincent.

Pauline venait de lui apprendre que Chapparot était revenu.

Polyte répondit :

– C'est bien, on le pincera ce soir.

En effet, vers six heures, comme le charbonnier s'en allait à son cabaret prendre son repas, Polyte alla chez son ancien patron, le commissaire de Belleville, qui avait eu de l'avancement et qu'on avait envoyé dans Paris, rue du Chemin-Vert.

Le commissaire avait renvoyé Polyte parce qu'il était paresseux ; mais il avait eu plusieurs fois l'occasion d'apprécier son intelligence et sa sagacité.

Or, Polyte lui venait faire une déposition si nette et si précise que le commissaire ne douta pas une minute de l'exactitude scrupuleuse de ses renseignements.

Après quoi il donna des ordres en conséquence.

À partir de ce moment le charbonnier fut surveillé. On le suivit quand il alla prendre son repas ; on le vit rentrer chez lui, et si son arrestation n'avait pas été opérée immédiatement, c'est que Polyte avait demandé qu'elle se fit la nuit, afin que ni lui ni Pauline, décidés qu'ils étaient à se marier, ne fussent compromis par un esclandre.

Donc, tandis que Chapparot racontait naïvement ses forfaits, les fameux mots « Ouvrez, au nom de la loi ! » s'étaient fait entendre.

Et Chapparot était devenu tout tremblant, levant sur ces deux hommes qu'il considérait déjà comme ses deux complices, un regard suppliant.

Mais Marmouset changea soudain d'attitude et dit sèchement :

– Eh bien ! tu ne vas pas attendre que le commissaire fasse enfoncer la porte ? tu vas aller ouvrir, j'imagine ?

– Mais, balbutia Chapparot, on vient m'arrêter !

– C'est probable.

– Sauvez-moi, vous !

Marmouset se mit à rire.

– Mon bonhomme, dit-il, ce n'est pas nous qui avons averti la police ; nous avons coutume de faire nous-mêmes nos petites affaires ; mais du moment où un autre t'a dénoncé, si on vient te pincer, ce n'est pas nous qui nous y opposerons.

Et comme on frappait, pour la seconde fois, Jean le Boucher alla ouvrir.

Le commissaire, ceint de son écharpe, entra suivi de deux agents et d'un troisième personnage que Chapparot reconnut.

C'était Polyte.

Le commissaire alla droit au charbonnier et lui dit :

– Au nom de la loi, je vous arrête !

Chapparot, le féroce Auvergnat, était tellement anéanti par cette apparition qu'il ne songea même pas à opposer la moindre résistance.

Les deux agents s'emparèrent de lui et le fouillèrent.

Il avait un couteau sur lui, on le lui prit.

Alors le commissaire, regardant Marmouset et Jean le Boucher :

– Qui êtes-vous donc, messieurs ? fit-il vivement.

Jean répondit le premier :

– Je m'appelle Jean et je suis boucher à Passy, rue du Télégraphe.

– Et vous, monsieur ? fit poliment le commissaire en s'adressant à Marmouset.

– Monsieur le commissaire, répondit ce dernier, je suis M. Peytavin, rentier, demeurant rue Auber, n° 1.

Et il tira sa carte de sa poche.

– Ah ! fit le commissaire étonné, pourquoi donc êtes-vous ici ?

– Monsieur le commissaire, répondit Marmouset, nous sommes venus demander à cet homme des nouvelles d'une femme qu'il a tenté d'assassiner et d'un enfant qu'il a séquestré.

Mais comme Marmouset disait cela, Polyte s'écria :

– Rassurez-vous monsieur, la mère et l'enfant se portent bien, et je puis vous en donner des nouvelles.

Alors Marmouset regarda Polyte, qui souriait et dont le regard brillait d'intelligence.

LVI

Il y eut un petit moment de silence et presque d'hésitation.

Le Parisien est sobre de paroles ; de plus, il comprend à demi-mot.

Marmouset était, comme Polyte, un enfant de Paris.

Tous deux se voyaient pour la première fois, mais tous deux se comprirent d'un regard, comme des gens qui se connaissent de longue date.

Marmouset se revoyait dans Polyte, tel qu'il était à dix-huit ans.

Polyte devinait dans ce gandin qui semblait sortir du club un enfant des faubourgs.

Le regard qu'ils échangèrent voulait dire :

– Soyons prudent devant le quart d'œil.

Alors Marmouset dit au commissaire :

– Monsieur, voilà un homme qui aura sans doute à répondre de plusieurs crimes devant vous ; c'est son affaire et non la mienne. Seulement, permettez-moi d'éclairer d'un mot la situation.

Marmouset parlait avec une certaine autorité qui impressionna le magistrat.

– Je vous écoute, monsieur, dit-il.

– Il y a à Paris, dit Marmouset, un agent de police anglais, un détective, qui suit pas à pas, depuis une quinzaine de jours, de pauvres Irlandais accusés de fénianisme.

Le commissaire eut un geste qui voulait dire :

« La France n'est pas chargée de faire les affaires de l'Angleterre. »

Marmouset comprit le geste du commissaire et continua :

– L'Irlande sera toujours sympathique à la France, comme la Pologne, comme toutes les nations opprimées. Les Irlandais dont j'ai l'honneur de vous parler étaient venus en France avec une lettre de crédit sur moi.

Le détective qui les suivait avait, de son gouvernement, la mission de faire disparaître l'homme et la femme et de ramener en Angleterre un enfant à la possession duquel les Anglais attachent une certaine importance.

– Monsieur, dit le commissaire, je sais cela. On m'a transmis une note de la préfecture dans laquelle on me met en garde, car le détective dont vous parlez et qui se nomme, je crois, sir James Wood, avait sollicité l'intervention de la police, intervention qui lui a été

refusée, par la raison toute simple que les fenians sont des hommes politiques et non des malfaiteurs.

Je sais donc cela, mais cela uniquement.

– Alors, reprit Marmouset, permettez-moi de continuer.

– Parlez, monsieur.

– Le détective a éloigné l'homme qui accompagnait la mère et l'enfant, puis il a enlevé ces derniers et les a amenés ici, chez cet homme que vous venez arrêter.

– Alors c'est la femme qui a été jetée dans la citerne ?

– Précisément.

– Et l'enfant ?

– L'enfant, dit Polyte, je l'ai délivré et je l'ai rendu à sa mère.

Chapparot était atterré.

– Monsieur, dit le commissaire, si votre témoignage est nécessaire à la justice, elle vous appellera. Pour le moment, vous pouvez vous retirer.

Le charbonnier avait perdu sa sauvage énergie, il sentait qu'il était perdu.

Cependant, quand les agents voulurent s'emparer de lui, il essaya d'opposer une résistance désespérée ; mais malgré sa force herculéenne, les agents le terrassèrent et lui mirent les menottes.

Alors il regarda Polyte avec une expression de haine farouche et lui dit :

– Si on ne me fauche pas, nous nous reverrons !

*

* *

Une heure après, Marmouset, Milon, Shoking et Jean le Boucher étaient réunis dans le grenier qui servait d'asile à l'Irlandaise et à son fils.

Pauline, la petite blanchisseuse, s'y trouvait aussi avec la mère Vincent et Polyte qui leur faisait, avec simplicité, le récit de son héroïque conduite.

Jenny, en voyant Shoking, avait été complètement rassurée.

– Ma chère, disait l'ex-mendiant de Londres, maintenant que nous voilà sous la protection des amis de l'homme gris, nous n'avons plus rien à craindre.

– Oui ! répondit Marmouset, mais l'homme gris, c'est-à-dire Rocambole, a besoin de nous.

– Oh ! dit Shoking, c'est miss Ellen qui dit cela, mais miss Ellen est son ennemie.

– Elle l'était, dit Marmouset.

– Elle l'est toujours !

– Qui sait ? dit encore Marmouset.

Puis, regardant Polyte :

– Tu es un brave garçon, dit-il, un garçon intelligent et de cœur.

Polyte s'inclina avec la dignité d'un homme qui sent ses mérites.

– Tu as donc droit à une récompense pour les services que tu nous as rendus.

Polyte eut un geste de fière abnégation.

– Que veux-tu être ? dit encore Marmouset.

Polyte ne répondit rien, mais il regarda tour à tour sa mère et Pauline, la jolie petite blanchisseuse.

– Mon garçon, dit la mère Vincent, serait bien content si on pouvait lui faire avoir une petite place.

– Oh ! de douze cent francs, dit Polyte.

– Moi, dit Pauline, je me mettrais à mon compte, je louerais une petite boutique, nous nous marierons, et nous serions heureux comme des cousins de l'Empereur.

Marmouset se mit à sourire.

– Et dans quel quartier t'établirais-tu volontiers, ma petite ?

– Par là-bas, vers le boulevard du Temple, le quartier est meilleur.

– Vous aurez votre boutique, mademoiselle.

– Et mon fils sa place ? fit la portière.

– Il l'a, dit Marmouset, j'ai besoin d'un secrétaire : je le prends.

Polyte eut un cri de joie, et la petite blanchisseuse se jeta à son cou.

– À cent louis de traitement, ajouta Marmouset.

– Mère, dit Polyte, pince-moi le bras, j'ai peur de rêver.

– Et, dit Marmouset, comme on ne se marie pas sans argent, mes enfants, laissez-moi vous faire mon cadeau de noce.

Il ouvrit son portefeuille, en tira six billets de mille francs et les tendit à Pauline.

Pauline, rougissant, eut un geste de refus.

– Prends, mon enfant, dit Marmouset, je suis riche, riche de l'héritage d'une pauvre fille qui m'aimait et qui m'a laissé une grande fortune, à la condition que je l'emploierais à faire du bien.

– Arrange-toi de façon à te marier vite, car j'ai besoin de mon secrétaire, et je vais partir pour Londres au premier jour.

– Ah ! mon Dieu ! murmura Pauline, qui entrevoyait une séparation.

– Et tu emmèneras ta femme, ce sera votre voyage de lune de miel. Vous vous établirez au retour.

Pauline se jeta de nouveau au cou de Polyte :

– Ah ! dit-elle, j’ai eu une fière chance de te parler hier, mon bon petit homme !… il y a si longtemps que je t’aimais !

LVII

Revenons maintenant à un personnage de notre histoire que nous avons depuis longtemps perdu de vue.

Nous voulons parler de miss Ellen.

Miss Ellen était à Saint-Lazare.

Comment la fille d'un lord d'Angleterre était-elle confondue avec des filles perdues et des voleuses ?

C'est ce que nous allons expliquer.

Miss Ellen avait été conduite d'abord dans une maison de fous, aux environs de Boulogne, on s'en souvient.

Cette maison n'était pas une maison municipale et elle était dirigée par un médecin indépendant de l'administration.

Cet homme avait consenti, moyennant une somme d'argent relativement considérable, à garder miss Ellen pendant huit jours.

Ce laps de temps paraissait plus que suffisant à sir James Wood, qui attendait l'arrivée de lord Palmure d'un jour à l'autre.

Mais lord Palmure n'arrivait pas et les huit jours s'étaient écoulés.

Le médecin aurait bien gardé miss Ellen huit jours de plus, mais un événement indépendant de sa volonté était venu s'y opposer.

Un jeune docteur attaché à son établissement avait plusieurs fois visité la pauvre fille, causé avec elle et acquis la certitude qu'elle jouissait de la plénitude de sa raison.

Alors il était allé trouver le directeur et lui avait tenu ce langage :

– Vous retenez chez vous une Anglaise qui n'est pas folle ; si d'ici demain vous ne lui avez pas rendu la liberté, ce n'est pas à la police que je m'adresserai, mais aux journaux, et par suite, à l'opinion publique.

Le médecin aliéniste n'était pas très scrupuleux, mais il avait peur du scandale.

Il avait donc écrit en toute hâte à sir James Wood. Celui-ci, fort embarrassé, s'était adressé de nouveau à l'ambassade, et l'ambassade avait insisté auprès de la préfecture de police pour qu'elle donnât à la jeune fille mineure et en puissance paternelle un asile provisoire.

La préfecture n'avait à offrir à sir James Wood d'autre asile que Saint-Lazare.

Par exemple, on avait eu des égards pour miss Ellen.

On l'avait conduite le soir, en voiture fermée, et personne ne l'avait vue entrer.

Puis on lui avait donné une chambre pour elle seule, dans le corridor des sœurs, et attaché à sa personne deux condamnées qui la servaient.

Enfin, on avait évité qu'elle eût le moindre contact avec les femmes de mauvaise vie et les voleuses.

Mais elle était prisonnière et si bien gardée que, dès le premier jour, elle avait renoncé à l'espoir d'une évasion.

Alors une profonde tristesse, un désespoir muet s'étaient emparés d'elle.

Elle songeait à l'homme gris, qui était aux mains de ses juges et à qui l'Angleterre ne pardonnerait pas.

Elle était sans nouvelles du Limousin, le seul homme qui eût un moment ranimé son espérance.

Le pauvre garçon était-il venu la chercher, comme c'était convenu la veille de son enlèvement ?

Avait-il parlé à Milon l'entrepreneur, et ce Milon était-il bien celui qui devait venir à son aide et que l'homme gris attendait à Londres ?

Miss Ellen se posait ces questions nuit et jour dans sa prison, et ne pouvait les résoudre.

Elle ne voyait personne que les deux condamnées qui la servaient et elle n'osait leur faire la moindre question.

Un soir, cependant, comme on lui apportait son repas, une de ces femmes lui dit :

– Vous aurez une visite aujourd'hui, mademoiselle.

– Une visite ? fit miss Ellen.

– Oui, la visite de sœur Ursule.

– Qu'est-ce que sœur Ursule ?

– C'est un ange de bonté et de charité, répondit la condamnée. Ah ! si j'étais assez heureuse pour être au nombre de celles qu'elle emmènera !…

Et la condamnée raconta à miss Ellen cette touchante histoire que Vanda avait dite à Marmouset, et lui parla longuement de cette maison de refuge établie par la jeune religieuse aux environs de Lyon.

– Et sœur Ursule viendra me voir ? demanda miss Ellen.

– Oui ; elle en a obtenu la permission de la supérieure.

Miss Ellen senti un vague espoir naître dans son âme ; non l'espoir de la liberté, mais l'espoir que sœur Ursule se chargerait peut-être de retrouver Milon et de lui faire savoir que l'homme gris était en péril.

Une heure après, en effet, la porte de sa cellule s'ouvrit et deux femmes, au lieu d'une,

entrèrent.

Ces deux femmes portaient la robe noire et grise des sœurs des prisons.

L'une, la plus jeune, avait la beauté angélique et le doux sourire des femmes qui ont voué leur vie à la charité.

L'autre qui avait un peu plus de trente ans, était une beauté mâle, hardie, et avait de grands yeux noirs qui contrastaient étrangement avec ses cheveux blonds.

La sœur qui veillait dans le corridor referma la triple serrure de la porte, et les deux femmes restèrent seules avec miss Ellen, qui, étonnée et tremblante, n'avait pas dit encore un mot.

Alors la femme blonde aux yeux noirs adressa la parole à miss Ellen en anglais.

La pauvre fille tressaillit et sentit une larme rouler dans ses yeux.

Il est si doux pour ceux qui sont loin de leur patrie d'entendre le langage maternel !

– Miss Ellen, dit cette femme, la religieuse qui m'accompagne ne sait pas l'anglais. Si je vous parle dans cette langue, c'est qu'elle ne doit point savoir ce que je vais vous dire. Ne trahissez pas votre émotion, demeurez calme, si vous le pouvez, et écoutez-moi… Je viens vous sauver… Je viens de la part de l'homme gris…

Miss Ellen fut héroïque, son cœur n'éclata point ; aucun cri ne jaillit sur ses lèvres.

Elle répondit :

– Alors, madame, si vous venez de sa part, vous devez savoir qu'il a connu, qu'il court peut-être encore un grand danger ?

– Un danger de mort, dit la femme blonde.

Une pâleur mortelle se répandit sur le visage de miss Ellen.

La femme blonde ne s'y trompa pas :

– Elle l'aime ! pensa-t-elle.

Puis tout haut :

– Mais vous êtes l'ennemie mortelle de l'homme gris ! dit-elle.

– Je l'étais, madame.

– Et… vous ne l'êtes plus ?

Elle baissa la tête.

– Je l'aime ! dit-elle, je l'aime depuis le moment suprême où je l'ai trahi, livré à ses bourreaux…

Et miss Ellen raconta en peu de mots, mais avec un accent dont la sincérité ne pouvait être mise en doute, le piège qu'elle avait tendu à cet homme qu'elle croyait haïr, et le revirement inattendu qui s'était opéré dans son âme bouleversée quand elle l'avait vu aux mains des policemen.

La femme blonde l'écoutait.

Quand elle eut fini, elle lui dit :

– C’est bien, je vous crois. Nous sauverons l’homme gris. Demain soir, Milon, d’autres amis, vous et moi, nous partons pour Londres.

– Mais… madame, dit miss Ellen, qui êtes-vous ?

– Je me nomme Vanda… et, avant vous, j’aimais… l’homme gris, répondit la femme blonde, qui baissa la tête à son tour.

– Ah ! dit miss Ellen qui eut un éclair de jalousie dans le regard.

Mais un sourire glissa sur les lèvres de Vanda.

– Ne soyez pas jalouse, dit-elle. C’est vous qu’il doit aimer…

– Mais, madame, dit encore miss Ellen, comment voulez-vous que je parte ? Je suis prisonnière !

– Je vous apporte la délivrance, répondit Vanda.

LVIII

Quel moyen Vanda comptait-elle employer pour délivrer miss Ellen ?

C’est ce que nous allons voir, en nous reportant au moment même où sir James Wood et Smith dit le Serrurier avaient senti le plancher s’effondrer sous eux dans la maison de Milon, et où ils étaient descendus dans des profondeurs mystérieuses et pleines de ténèbres.

Le plancher était descendu pendant près de quatre minutes, et ce laps de temps avait été un siècle d’angoisses pour ces deux hommes qui, après avoir jeté un cri, étaient demeurés la bouche béante et la gorge crispée.

Enfin un bruit sec, puis une secousse leur avaient appris que le plancher s’arrêtait.

Mais où étaient-ils ?

Une obscurité profonde les environnait, et pendant quelques secondes ni l’un ni l’autre n’osa prononcer une parole.

Enfin, cependant, sir James Wood poussa un vigoureux Goddam, auquel Smith répondit par ces mots :

– Je le jure par saint George, le patron de la libre Angleterre, ceci ne se passe qu’au théâtre d’Adelphi.

Sir James et Smith se cherchèrent dans l’obscurité et se prirent la main.

– Mais enfin, dit le détective, où sommes-nous ?

– Probablement dans une cave.

Smith avait la philosophie du voleur anglais, qui s’attend toujours à retourner au moulin, et il s’accommodait vite des situations les plus étranges.

– Nous pouvons toujours savoir où nous sommes ! dit-il.

– Comment cela ? répondit sir James. Je n’y vois goutte.

– Vous, mais j’ai trouvé le moyen d’y voir, moi.

Et Smith tira de sa poche une petite boîte de bougies.

Soudain un éclair brilla et sir James put voir son compagnon de captivité.

– Donnons-nous le temps de regarder, dit Smith ; après celle-là, une autre.

À la troisième allumette, sir James et Smith étaient fixés.

Ils étaient dans une sorte de puits sans eau, de quatre pied carrés, et à une profondeur de quinze ou vingt mètres au-dessus du sol, si on en jugeait par l'élévation probable de ce puits, c'est-à-dire du plancher de la caisse de Milon, car ils eurent beau regarder, la clarté vacillante des allumettes ne parvenait pas à percer les ténèbres qu'ils avaient au-dessus de leurs têtes.

Ce puits était en maçonnerie toute neuve. Smith frappa du poing sur les parois.

Puis il secoua la tête et dit :

– Ce ne sont pas ces murs-là que nous percerons jamais. Et si nous sortons d'ici, c'est qu'on viendra nous y chercher.

Ils étaient, en effet, dans un puits, et ce puits, Milon l'avait fait creuser pour y essayer un appareil tout nouveau et qui est appelé à jouer un rôle important dans les constructions de l'avenir.

Cet appareil est un *ascenseur* et il est destiné à remplacer l'escalier.

Il avait suffi de sept à huit heures de travail pendant la nuit précédente, pour mobiliser une partie du plancher de la pièce où Milon avait sa caisse et mettre en état de fonctionner l'ascenseur en miniature que l'entrepreneur voulait essayer.

C'était encore là une idée de Marmouset.

Smith et sir James avaient en poche leur boîte d'allumettes bougies et ils finirent par se rendre compte du mécanisme dont ils étaient les victimes.

Peu à peu le détective avait repris son sang-froid.

– Ah çà ! dit-il enfin, que penses-tu, mon garçon, que ces misérables veulent faire de nous ?

– Je n'en sais rien, répondit Smith.

Ils pouvaient nous tuer et nous jeter morts dans ce puits.

– C'est vrai, et s'ils ne l'ont pas fait…

– C'est qu'ils avaient leurs raisons, dit sir James, et qu'ils espèrent se servir de moi.

Sir James n'acheva pas. Le sol éprouva une nouvelle secousse : lui et le détective trébuchèrent.

– Bon ! dit le pickpocket, est-ce que nous allons descendre encore ?

– Non, répondit sir James, je crois que nous remontons.

En effet, l'ascenseur s'était remis en mouvement, et plaçant sa main contre le mur, sir James sentit le mur fuir peu à peu, et il comprit qu'ils remontaient.

– Ils ont voulu nous effrayer, dit-il alors.

Smith enflamma une nouvelle allumette, mais le mouvement de l'ascenseur avait été si rapide qu'elle s'éteignit.

Presque aussitôt après, les deux prisonniers, levant la tête, virent une clarté au-dessus d'eux.

C’était une lumière qui brillait tout en haut du mur.

En même temps ils aperçurent Marmouset penché sur l’abîme et tenant une lampe à la main.

L’ascenseur montait toujours et il arriva enfin à trois pieds du plancher de la caisse.

Alors Marmouset tendit la main à Smith :

– Viens, toi, dit-il.

Et il le hissa sur la partie du plancher qui était dormante au lieu d’être mobile.

Sir James allait suivre Smith ; mais soudain Marmouset pressa un ressort et le plancher redescendit.

Le détective jeta un cri.

Alors Marmouset lui dit en riant :

– Vous pensez bien, mon gentleman, que nous n’avons aucune raison de garder en notre pouvoir ce garçon ; aussi allons-nous lui rendre sa liberté.

Sir James, ivre de rage, redescendit au fond du puits, et Marmouset disparut avec sa lampe.

Malgré son flegme britannique, le détective ne put s’empêcher d’éprouver une violente colère qui fit place ensuite à un profond abattement.

Après avoir crié, le détective, voyant que personne ne répondait à ses cris, se tut et tomba en un silence farouche.

Les heures s’écoulaient.

Souvent il semblait à sir James que le sol de l’ascenseur sur lequel il était devenait mobile de nouveau.

Illusion !

Souvent aussi il croyait entendre des bruits au-dessus de sa tête.

Illusion encore !

Alors sir James eut tout à coup une idée épouvantable.

– Ces hommes m’ont dit, pensa-t-il, qu’ils savaient où était miss Ellen, et il en est un qui a prétendu connaître le charbonnier.

Ils n’ont donc pas besoin de mes révélations désormais.

Et s’ils n’ont plus besoin de moi, qui sait si je ne suis pas enseveli tout vivant ?

Cette pensée prenait dans l’esprit de sir James une consistance effrayante à mesure que les heures succédaient aux heures.

Le *détective* avait sur lui une montre.

Il était dans les ténèbres, et, par conséquent, il lui était impossible de la consulter.

Néanmoins il la tira et l’appliqua contre son oreille.

La montre s’était arrêtée.

Et sir James fit ce calcul bien simple :

Sa montre, qu’il avait remontée la veille à six heures du soir, avait dû marcher, non pas vingt-quatre heures, mais vingt-sept ou trente, comme cela arrive ordinairement.

Il y avait donc, puisqu’elle était arrêtée, cinq ou six heures qu’il était dans le puits.

Et ce calcul fait, le *détective* se livra à un autre.

– En admettant qu’on veuille me laisser mourir ici, mon agonie sera longue, et j’ai le temps de voir ma montre s’arrêter une fois encore.

Et il se mit à la remonter.

Les heures passèrent encore.

Aucun bruit, aucune voix humaine n’arrivaient à sir James.

Si encore Smith fût resté avec lui ! on souffre moins à deux ; mais on avait rendu la liberté à Smith et il était seul.

Alors l’ancien fénian, l’homme qui avait trahi ses frères et vendu l’Irlande à l’Angleterre, sentit tout à coup ses cheveux se hérisser et se trouva en proie à un nouveau supplice…

Il avait faim !…

LIX

Les pauvres gens, l'ouvrier accablé de chômage, le marin perdu sur les mers, le soldat qui a fait campagne, ont eu faim plus d'une fois ; et pour eux, peut-être, la faim est moins horrible.

Mais un homme comme sir James, un Anglais rose et gras, habitué à manger des roatsbeefs saignants et à boire du porter, avoir faim était un supplice nouveau et sans nom.

Quand il était venu rue de Marignan, il venait de faire un copieux dîner.

Or sir James ne déjeunait jamais avant onze heures du matin et rarement il se mettait à table poussé par le besoin.

Cet épouvantable tiraillement d'estomac qu'il éprouvait tout à coup n'était-il pas une preuve que la journée était déjà très avancée ?

Il y avait peut-être quinze heures, peut-être vingt, que le *détective* était enseveli tout vivant au fond de ce puits.

Et la fièvre le gagna, et avec la fièvre le délire, et dans le délire il eut une vision épouvantable.

Les murs de granit de ce puits qui lui servait de prison devenaient transparents comme du verre, et tout à l'entour, il voyait une foule de haillons, une foule hâve et triste qui lui montrait le poing et lui criait :

– Tu nous poursuivais, tu nous traquais comme des bêtes fauves, nous qui avions faim ! aie donc faim à ton tour !

Et les Irlandais, – car c'étaient des Irlandais que sir James croyait voir, – passaient et repassaient devant lui et semblaient se repaître de ses tortures.

Sir James se reprit à crier.

Alors la vision s'effaça et la raison lui revint.

Mais quelle raison ! La faim le torturait, et l'obscurité dans laquelle il était plongé ajoutait à l'horreur de sa situation.

Et les heures se passaient, et le sol ne remuait plus sous ses pieds, et aucun bruit ne lui parvenait.

Enfin, cependant, il éprouva tout à coup une légère oscillation.

Alors d'assis qu'il était, il bondit et se retrouva sur ses pieds.

Cette fois, ce n'était pas une illusion. Le sol de l'ascenseur s'était mis en mouvement.

Il appuya sa main sur le mur, et le mur fila sous sa main.

Sir James remontait.

Au bout de quelques secondes, il leva la tête, et ce fut avec une joie d'enfant qu'il vit briller tout en haut du puits une lumière.

L'ascenseur montait toujours, et bientôt le *détective* reconnut l'homme qui tenait une lampe à la main et semblait éclairer son ascension.

C'était encore Marmouset.

Mais, cette fois, le *détective* le regarda avec joie, comme il aurait regardé un ami, tant l'horreur de l'isolement l'avait dominé.

Il voyait donc enfin un visage humain ; il allait donc enfin entendre la voix d'un homme !

Tout à coup l'ascenseur s'arrêta.

Sir James put alors constater qu'il était à quatre mètres plus bas que le plancher de la caisse de Milon, c'est-à-dire l'orifice du puits.

Et Marmouset lui dit d'une voix railleuse :

– Gentleman, je suis bien votre serviteur.

Sir James lava ses yeux sur lui.

– Monsieur, dit-il d'une voix embarrassée, vous avez fait de moi votre prisonnier un peu trop longtemps.

– Vous trouvez ? fit Marmouset.

– En Angleterre, les prisonniers mangent deux fois par jour.

– Et depuis trente-six heures vous n'avez pas mangé, vous ?

– Aussi je meurs de faim.

– Monsieur, reprit Marmouset, vous m'excuserez quand vous saurez les nombreuses préoccupations qui m'ont accablé depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir.

– Mais, dit sir James avec impatience, votre machine s'est arrêtée, elle ne monte plus.

– À quoi bon ? Elle est montée juste assez pour que nous puissions causer.

Sir James eut un nouveau mouvement de colère.

– Vous voulez donc me garder ici ? s'écria-t-il.

– À moins que je ne reçoive de nouveaux ordres.

– Des ordres de qui ?

– Des ordres qui me viendront par le câble électrique de l'autre côté de la Manche.

Sir James frissonna.

– Je vous disais donc, poursuivit Marmouset, que j'ai fait depuis trente-six heures beaucoup de choses, qui m'ont forcé de vous perdre de vue et de vous oublier même un

peu.

Sir James était au pouvoir de Marmouset, il se résigna à l'écouter.

– D'abord, continua celui-ci, j'ai délivré Ralph et sa mère.

Le détective eut un geste de surprise et presque d'incrédulité.

– Car la mère n'est point morte. Vous l'avez, en effet, jetée dans une citerne ; mais elle ne s'est pas noyée.

Et Marmouset raconta fort simplement à sir James ce qu'il était advenu de la mère et de l'enfant.

Sir James eût rugi de fureur la veille ; mais il était trop abattu maintenant pour accueillir cette nouvelle de la délivrance de la mère et de l'enfant autrement que comme une chose indifférente.

Marmouset continua :

– Ensuite j'ai expédié un télégramme en Angleterre.

– Ah ! fit sir James.

– Dans ce télégramme, adressé à l'abbé Samuel, un homme dont nous a parlé miss Ellen, – car il faut vous dire que si miss Ellen est encore à Saint-Lazare, du moins nous sommes en rapport avec elle, – dans ce télégramme je transmettais votre signalement, je vous désignais comme un ancien fénian et je demandais ce qu'il fallait faire de vous.

La réponse s'est fait attendre ; mais enfin la voici :

Et Marmouset déplia un papier et lut :

« Le comité secret a reconnu dans l'homme désigné un certain Williams Hoog qui avait disparu depuis cinq ans et qu'on croyait mort.

Faites de lui ce que vous voudrez, à moins que vous ne le renvoyiez en Angleterre, où une mort épouvantable sera son châtiment.

L'homme gris toujours en prison. Accourez. »

Marmouset remit le papier dans sa poche.

Puis d'une voix brève et qu'on sentait traduire une volonté inflexible :

– Sir James, dit-il, si on vous remet aux mains de vos anciens frères les fénians, vous savez quel sort vous attend !

– Tuez-moi donc ici, dit sir James d'une voix sourde.

– J'allais vous proposer de mourir dans ce puits.

En ce moment les tortures de sir James furent si grandes qu'il s'écria :

– Tuez-moi, mais donnez-moi à manger.

– Non pas, dit Marmouset, vous êtes condamné à mourir de faim.

La faim ne torturait pas seule le malheureux détective.

Il avait aussi une soif ardente.

– Donnez-moi au moins un verre d’eau, dit-il.

– Je vous donnerai à boire et à manger, dit Marmouset, si vous voulez faire ce que je vais vous demander.

– Ah ! parlez !

– Je savais bien que je viendrais à bout de vous, dit Marmouset, et que vous finiriez par devenir docile.

La faim a raison de tout, même d’un détective à la solde de la libre Angleterre.

Attendez-moi…

Et Marmouset disparut de l’orifice du puits, et sir James se retrouva dans l’obscurité.

LX

Deux minutes s’écoulèrent.

Deux siècles d’angoisse pour sir James.

Enfin Marmouset revint.

Il avait toujours son flambeau d’une main, et de l’autre il portait un de ces petits buvards qui renferment tout ce qu’il faut pour écrire.

– Cher monsieur, dit-il alors en posant sa lampe au bord du puisard de façon à éclairer la tête de sir James de haut en bas et à ne perdre aucune impression sur son visage, nous allons peut-être pouvoir nous entendre.

Alors il prit une chaise et la lui tendit en se baissant.

– Asseyez-vous d’abord, dit-il.

– Bon ! fit sir James de plus en plus anxieux.

– Et maintenant, laissez-moi vous passer cette table.

Et il lui descendit en effet un guéridon par le même procédé.

– À présent, dit-il, il ne vous manque plus que ceci et une lampe.

Et il jeta pareillement le buvard.

– Mais donnez-moi donc à boire ! supplia sir James.

– Tout à l’heure, si nous nous entendons.

L’industrie moderne a inventé une lampe à gaz qui brûle dans toutes les positions et peut se porter renversée au besoin.

Il est vrai qu’elle donne une clarté qui fait mal aux yeux et qu’elle sent horriblement mauvais.

Mais, dame ! les inventeurs font ce qu’ils peuvent.

Ce fut une lampe comme cela que Marmouset envoya rejoindre, tout allumée, au bout d’une ficelle, la chaise, la table et le buvard.

– À boire, monsieur ? à boire ! répétait sir James, qui semblait avoir du feu dans la gorge.

– Vous allez boire dans cinq minutes si nous parvenons à nous entendre.

– Mais que voulez-vous donc de moi ?

– Dix lignes de votre écriture.

– Adressées à qui ?

– Au chef de la Sûreté.

Malgré la soif et la faim qui le torturaient, sir James eut un reste d'héroïsme.

– Ah ! oui, dit-il, je sais ce que vous me demandez.

– Vous êtes trop intelligent pour ne point le deviner.

– Vous voulez que j'écrive au chef de la sûreté pour qu'il fasse mettre miss Ellen en liberté ?

– Justement.

– Eh bien ! non, dit sir James, j'aime mieux mourir de faim.

– Comme il vous plaira, dit Marmouset.

Sir James entendit un éclat de rire, puis le bruit sec d'un ressort et l'ascenseur redescendit au fond du puits.

Seulement sir James n'était plus plongé dans les ténèbres : il y voyait, grâce à la lampe que lui avait descendue Marmouset, et il pouvait s'asseoir au lieu de s'accroupir sur le sol.

Ce fut alors une lutte suprême chez cet homme à qui la mort apparaissait sous la plus épouvantable des formes, entre l'instinct de la conservation et l'instinct de son devoir.

Sir James était un coquin, un traître ; mais comme tous les misérables, il avait un point d'honneur bizarre et qui reposait sur un immense orgueil.

Sir James était flatté de servir l'aristocratie anglaise contre ces mendiants à qui il avait donné le nom de frères et pour qui, jadis, il avait combattu.

Mais cette lutte ne pouvait être ni longue, ni douteuse.

Sir James sentait ses boyaux se tordre et sa gorge aride brûler.

– Ah ! s'écria-t-il enfin, je ne veux pas mourir !

Et il appela :

– Monsieur, monsieur, au nom du ciel !

Mais sa voix se perdit sans écho au fond du puits et nul ne lui répondit.

Il cria plus fort, il prit la chaise et se mit à frapper avec ses pieds sur la table.

Ce tapage demeura sans résultat.

Mais, tout à coup, il remarqua que la ficelle au bout de laquelle Marmouset lui avait descendu la lampe y était toujours adhérente et quelle remontait vers l'orifice du puisard.

La ficelle s'était allongée à mesure que la lampe descendait.

Alors sir James saisit cette ficelle et la secoua violemment. Sans doute qu'elle correspondait à quelque timbre placé dans le haut de la maison, car soudain, l'ascenseur s'ébranla et se remit à monter.

Puis il s’arrêta juste au même endroit, et Marmouset reparut à l’orifice du puisard.

– Puisque vous remontez, dit-il, c’est que vous devenez raisonnable.

– À boire ! répéta sir James. Je ferai tout ce que vous voudrez.

– Faites d’abord ce que je veux, et je vous promets qu’on vous servira tout à l’heure à souper aussi confortablement que chez Brébant ou au café Anglais.

Sir James était vaincu. Il s’assit devant la table et prit la plume.

– Permettez, dit Marmouset, je vais dicter :

« Mon cher directeur du service de sûreté, je reçois une dépêche de Londres qui me force à partir à l’instant même. Je vous envoie mon collègue le détective Edward, à qui vous pouvez confier miss Ellen Palmure. »

Sir James, malgré ses tortures, ne put réprimer un geste de surprise.

– Ah ! dame dit Marmouset qui devina le geste, vous pensez bien que votre collègue Edward n’a pas les scrupules aussi tenaces que vous ; il sert qui le paie et, croyez-moi, nous payons bien !

Sir James écrivit, puis il signa.

Alors Marmouset pressa de nouveau le ressort et l’ascenseur monta jusqu’au niveau du sol de la chambre.

En même temps, Milon parut, apportant une manne pleine de victuailles, qu’il posa sur la table.

Sir James se précipita sur une carafe et la porta à ses lèvres.

Puis, quand il eut bu à longs traits, il s’empara d’un morceau de pain.

– Ne vous pressez pas, vous vous étrangleriez, dit Marmouset avec un sourire. Je vous souhaite un bon appétit.

Et il poussa le ressort une fois de plus, et l’ascenseur redescendit, emportant les vivres dont sir James avait si grand besoin, et sir James ne protesta seulement pas d’un signe ou d’une exclamation.

Il mangeait…

*

* *

Milon et Marmouset se trouvaient seuls alors.

Marmouset avait saisi la lettre écrite par sir James au chef de la sûreté.

– Maintenant, dit-il en la montrant à Milon, nous pourrons partir demain.

– Et nous emmènerons miss Ellen !

– Naturellement. Tu penses qu’avec ce papier, on va nous la rendre.

– Mais…, sir James ?

– Nous l’emmènerons aussi.

– Pour qu’il nous trahisse là-bas ?

Marmouset se prit à sourire :

– Une fois à Londres, je ne le crains plus.

– Ah ! fit Milon, qui avait toujours la compréhension lente.

– Signalé aux fénians comme un traître, il serait assuré de périr d’une façon épouvantable. Pour que nous lui gardions le secret, il nous servira non pas fidèlement, mais avec passion.

– Je le veux bien, dit Milon ; mais avant que nous soyons en Angleterre il peut nous échapper.

– Pas avant demain, toujours.

– Il est certain qu’il ne sortira pas tout seul du puits.

– Et il en sortira non pas comme un homme, mais comme un colis.

– Hein ? fit Milon.

– Mais, cher imbécile, répondit Marmouset en riant, si tu comprenais, on ne pourrait pas te faire de temps en temps des surprises.

Et il alla ouvrir une fenêtre et ajouta :

– Voici le jour. Appelle Edward le *détective*. Il faut qu’il porte cette lettre à la préfecture et que miss Ellen soit sortie de Saint-Lazare aujourd’hui même avant midi.

LXI

L’hospice Saint-Louis est le moins triste assurément de tous les hospices de Paris.

À deux pas du canal Saint-Martin, au milieu de ce faubourg du Temple si gaiement et si rondement chanté par Paul de Kock, le peintre inimitable des grisettes et des titis, il a des arbres devant sa porte, des arbres dans sa cour, et le soleil y entre à flots par toutes les croisées.

C’était à Saint-Louis qu’on avait transporté le malheureux Limousin, après la chute effroyable qu’il avait faite.

Comme l’avait dit le médecin qui avait fait le premier pansement, l’état du pauvre ouvrier maçon était grave, mais il n’était pas désespéré.

Pendant huit jours, il avait été cependant entre la vie et la mort ; mais, ce temps écoulé, la vie avait repris le dessus, grâce à ce puissant auxiliaire qu’on appelle la jeunesse.

Et puis il était si bien soigné par les bonnes sœurs et par les internes !

Les unes et les autres l’avaient pris en affection dès le premier jour.

Un interne, jeune homme de vingt-quatre ans, avait été son confident jusqu’à un certain point !

L’interne avait raconté à ses collègues que cet ouvrier vulgaire était une manière de héros de roman.

Un maçon qui risque sa vie pour une demoiselle de haute naissance, peste !

Cela ne se voit pas tous les jours à Paris où, cependant, il n’y a pas mal de maçons depuis quelque temps.

Ensuite, on venait voir le Limousin.

Milon d’abord.

Ce bon Milon avait voulu qu’on lui donnât tous les soins possibles et qu’on n’épargnât rien.

– C’est moi qui paye, avait-il dit.

Puis, après Milon, qui venait tous les deux jours, c’étaient les camarades du chantier qui arrivaient les dimanches, et l’invalide, son ancien confident, et Marmouset lui-même, vêtu en gandin et le lorgnon dans l’œil.

Il n’en fallait pas davantage pour que le Limousin pût devenir en quelque sorte le héros du moment parmi les malades de Saint-Louis.

Mais ce fut bien autre chose quand on apprit, un matin, que deux belles dames se présentaient au parloir pour venir voir le maçon.

Quand elles traversèrent les longs corridors et les salles de la maison de souffrance, les sœurs elles-mêmes, les saintes filles, furent prises d'un mouvement de curiosité, les internes eurent un petit battement de cœur, les malades se soulevèrent sur leur lit.

Les deux femmes étaient jeunes et belles toutes deux, bien que l'une parût avoir quelques années de plus que sa compagne.

Elles se firent indiquer le lit du Limousin et s'en approchèrent.

Le Limousin avait entendu un certain remue-ménage, et s'était dressé sur son lit.

Quand il aperçut de loin les deux femmes, bien que la distance ne lui permît pas encore de savoir qui elles étaient, il eut comme un vague pressentiment ; ses tempes se mouillèrent et son cœur battit.

Les deux femmes arrivèrent auprès de lui.

Alors la plus jeune leva son voile.

Le Limousin jeta un cri.

Il avait reconnu miss Ellen.

Miss Ellen lui prit la main et lui dit :

– Mon ami, ne m'en veuillez pas si je ne suis pas venue plus tôt ; mais j'étais prisonnière ce matin, encore, et ma première visite est pour vous.

Le pauvre garçon, sans voix, sans haleine, la contemplait avec extase.

– Mon ami, dit miss Ellen, je vais quitter la France ; mais j'y reviendrai, croyez-moi, et nous nous reverrons.

Et puis, soyez tranquille, je ne vous oublierai pas.

– Et aucun de nous non plus, dit l'autre femme, qui n'était autre que Vanda.

Alors miss Ellen s'assit auprès du lit et, tenant toujours la main du Limousin :

– Avez-vous encore des parents ? demanda-t-elle.

– Oui, mademoiselle, j'ai ma pauvre vieille mère à qui j'envoyais la moitié de ma paye, quand je travaillais, répondit enfin le Limousin d'une voix tremblante ; mais M. Milon, mon excellent patron, m'a dit que si je venais à mourir, il en prendrait soin.

– D'abord vous ne mourrez pas, mon ami, reprit miss Ellen avec sa voix enchanteresse.

Ensuite, je ne veux pas que personne que moi, pour qui vous avez failli mourir, assure à votre mère une vieillesse heureuse. Que fait votre mère ?

– Elle ne peut plus travailler, madame.

– Si on lui donnait une maison, quelques soins, une femme pour la servir…

– Ah ! mademoiselle ! dit le Limousin les larmes aux yeux.

Miss Ellen tira de son sein un mignon portefeuille en cuir de Russie.

– Tenez, dit-elle, prenez cela. Il y a, dans ce portefeuille, vingt mille francs… pour votre mère.

Une larme roula dans les yeux du maçon, s'en échappa et coula lentement sur sa joue.

Miss Ellen devina ce qui se passait dans l'âme de cet homme du peuple qui avait osé lever les yeux jusqu'à elle.

– Mon ami, lui dit-elle encore, vous ne pouvez m'en vouloir d'assurer la paix de la vieillesse de votre mère; mais ma dette envers vous n'est point acquittée encore…

Et elle lui tendit ses deux belles mains.

Le Limousin les prit dans sa main calleuse et tout frémissant, les approcha de ses lèvres et les baisa.

*

* *

Pendant que miss Ellen faisait ses adieux au Limousin, Marmouset et Milon préparaient leur départ pour Londres.

Ils avaient fait jouer l'ascenseur, et sir James Wood était remonté du fond de son puits.

– Gentleman, lui dit Marmouset, je vous ai montré la dépêche de l'abbé Samuel. Les fenians vous ont condamné à mort, et je suis libre de faire de vous ce que je voudrai. Mais ne craignez rien, il dépend de vous de vivre vieux.

Sir James le regarda.

– On fait grâce aux traîtres quelquefois, quand ils consentent à se rendre utiles. Or, poursuivit Marmouset, je vous promets votre grâce, si vous servez désormais ceux que vous avez trahis.

Le détective eut un geste de rage.

– Sir James, dit encore Marmouset, ce soir vous aurez quitté Paris, et demain matin nous serons à Londres.

Puis, lui montrant une caisse longue de deux mètres et haute d'un mètre et demi:

– Vous voyez cela? dit-il.

– Oui, dit sir James.

– Vous ferez le voyage dans cette caisse.

Et comme le détective faisait un pas en arrière:

– Vous pensez bien, ajouta Marmouset, que je ne veux pas que vous puissiez nous échapper avant que nous ayons touché le sol de l'Angleterre.

En même temps, il fit un signe à Milon.

Milon ouvrit un placard et y prit une bouteille et un verre.

Marmouset déboucha la bouteille, versa, dans le verre, deux doigts de son contenu, une liqueur verte comme de l’absinthe étendue d’eau.

– Buvez cela, dit-il.

– Mais… dit sir James.

– Buvez !

– Et qui me dit que vous ne me versez pas du poison ?

– C’est simplement un narcotique.

– Qui me le prouvera ?

– Ceci.

Et Marmouset tira de sa poche un revolver qu’il braqua sur sir James.

– Si vous ne buvez pas cela, dit-il, je vous casse la tête.

Sir James comprit au regard froid et résolu de Marmouset qu’il n’y avait pas à hésiter.

Il prit le verre et le vida d’un trait.

Soudain un froid mortel l’envahit, ses paupières s’appesantirent, sa tête bourdonna ; il se laissa tomber anéanti sur un siège, et, quelques minutes après, il était plongé dans un profond sommeil.

– À présent, dit Marmouset, songeons à aller délivrer Rocambole !

LES SOUTERRAINS DE NEWGATE

I

Il y avait un mois environ que l’homme gris était tombé aux mains des policemen amenés par le révérend Patterson dans ce souterrain où miss Ellen l’avait attiré ; un mois jour pour jour.

On se souvient des dernières paroles prononcées par lui, au moment où miss Ellen, désespérée, se tordant les mains, avait supplié vainement le révérend Patterson de lui rendre la liberté.

– À Paris, Milon et les siens ! avait-il dit.

Et l’homme gris s’était laissé conduire tranquillement en prison.

L’Anglais est calme, silencieux ; il ne se porte pas avec empressement sur le passage des prisonniers.

Homme d’affaires avant tout, il s’occupe de ses affaires, laissant aux lords et à l’aristocratie le soin de la politique.

L’homme gris avait donc traversé Londres avec son escorte de policemen sans qu’on fît grande attention à lui.

Il était arrivé à Newgate et avait trouvé la petite place déserte.

En passant, il avait jeté un coup d’œil sur cette fenêtre de laquelle il avait tiré avec un fusil à vent sur la corde du pauvre Irlandais et l’avait ainsi sauvé d’une mort certaine.

Cependant, quand le guichet de Newgate se fut ouvert, l’homme gris s’aperçut qu’il y avait un personnel complet sur pied.

– Oh ! oh ! se dit-il, on m’attendait, je le vois. Le révérend Patterson ne néglige pas les détails.

Le bon gouverneur, qui riait toujours, même quand il conduisait un condamné à mort dans la chambre des derniers apprêts, était là en grand uniforme, et une formidable rangée de gardiens s’était étalée le long des murs.

L’homme gris salua le gouverneur, comme une ancienne connaissance.

– Ici ! par saint George ! dit celui-ci en le reconnaissant, vous m’avez joué un joli tour, mon cher !

– Moi ! dit l’homme gris en souriant.

– Pardieu ! vous êtes ce gentleman français qui est venu visiter Newgate deux jours avant l’exécution de John Colden.

– Cela est vrai, dit l’homme gris.

– Et vous pensez bien que je ne suis plus votre dupe. Vous avez puissamment aidé à son sauvetage miraculeux.

– J'en conviens, dit l'homme gris.

– Ah ! mon gaillard, poursuivit le gouverneur, on ne vous sauvera pas aussi facilement.

L'homme gris eut un sourire silencieux.

– Et nous veillerons sur vous de près.

– Vous ferez bien, Votre Honneur.

– Car enfin, ajouta le gouverneur, il paraît que vous êtes un des principaux chefs de ces fénians qui donnent tant de chagrin à l'Angleterre ?

– Cela se peut, dit l'homme gris avec calme.

– Et je crois pouvoir vous dire que vous serez pendu d'ici à trois semaines ou un mois au plus tard.

– Je remercie Votre Honneur du pronostic.

Le sourire n'avait pas abandonné un seul instant les lèvres du gouverneur pendant qu'il parlait ainsi.

Cet homme était jovial de nature, et Newgate, avec ses tours sombres et ses fenêtres grillées, lui paraissait être le séjour le plus enchanteur qui fût au monde.

– Cependant, reprit-il en frappant sur l'épaule de l'homme gris, j'ai une nouvelle à vous donner qui ne vous déplaira pas, j'en suis sûr.

– Vraiment ?

– Vous êtes ici tout à fait à ma discrétion.

– Bon !

– Je ne dois compte à personne de ma façon de traiter les prisonniers, et j'ai la faculté d'adoucir pour eux le régime de la prison, quand ils m'intéressent.

– Ah ! ah ! dit l'homme gris.

– Vous êtes un parfait gentleman, poursuivit le gouverneur, un homme d'éducation, comme nous disons nous autres Anglais, et je ne veux pas qu'il vous reste une impression désagréable de votre séjour ici.

– Vous êtes mille fois trop bon.

– Non, d'honneur ! mon cher, vous me plaisez fort ; d'ailleurs j'ai toujours aimé les Français.

L'homme gris salua.

– Comme je vous l'ai dit, je ne crois pas que vous puissiez vous faire beaucoup d'illusions : avant un mois vous serez pendu.

– Je ne dis pas non, Votre Honneur.

– Mais puisqu’il ne vous reste plus qu’un mois à vivre, je ne veux pas qu’il soit mêlé pour vous d’amertume, et je m’efforcerai de vous être agréable.

L’homme gris salua de nouveau.

– D’abord, vous ne serez pas mal dans votre cellule.

– Ah !

– On vous donnera un de vos compagnons, un Irlandais fénian comme vous. Cela vous fera une société.

– Mille grâces, Votre Honneur.

– Ensuite, vous serez bien nourri, chauffé et éclairé jusqu’à neuf heures du soir. Si quelques livres pouvaient vous être agréables…

– Mais volontiers, mylord.

L’homme gris appelait « mylord » le gouverneur, ce qui acheva de le flatter.

– Je ne suis pas lord, dit-il, mais il ne serait pas impossible que Sa Très Gracieuse Majesté la reine Victoria me créât baronnet un jour ou l’autre pour mes bons services.

– J’en suis très persuadé, mylord.

– Donc ! on vous donnera des livres et des journaux.

– Pourrai-je écrire ?

– Sans aucun doute.

– Et je ne serai pas seul ?

– Je vous le répète, on vous donnera un compagnon.

Sur ces derniers mots, le gouverneur fit un signe.

Alors deux des gardiens ouvrirent la fameuse porte basse qui sépare le greffe de l’intérieur de la prison et dont les barreaux de fer ont l’épaisseur du bras.

Puis ils conduisirent l’homme gris au rez-de-chaussée, dans une cellule dont la fenêtre donnait sur un des préaux.

Au bruit de la porte qui s’ouvrait, un homme qui était couché sur l’un des deux lits de cette cellule se leva à demi et regarda le prisonnier d’un air farouche.

C’était un homme de trente ans, à la barbe longue, au visage maigre, aux yeux ardents.

– Barnett, lui dit un de ses gardiens, vous ne serez plus seul à l’avenir.

– Cela m’importe peu ! dit-il.

Et il retomba dans son mutisme, et ne regarda plus l’homme gris.

Mais quand les gardiens furent partis, il se retourna et leva de nouveau les yeux sur son compagnon de captivité.

L’homme gris le salua :

– Vous paraissez fort triste ici, mon cher ?

– On le serait à moins, repartit l’Irlandais.

– Êtes-vous ici pour longtemps ?

– Je serai pendu le 17 du mois prochain.

– Quel crime avez-vous commis ?

L’Irlandais se servit alors du signe de croix maçonnique usité parmi les fénians.

– Ah ! dit l’homme gris.

Et il répondit par un autre signe.

Alors le visage de l’Irlandais s’éclaira.

Mais l’homme gris lui fit un autre signe et l’Irlandais ne parut pas le comprendre.

Et l’homme gris, impassible, se dit :

– Ces pauvres Anglais ! Ils sont décidément moins forts que nous. Ils m’ont mis avec un brave homme qui n’a d’autre mission que de me faire jaser et qui n’est pas fénian. À Paris, nous appelons cela un *mouton*.

Puis il prit la main de l’Irlandais, leva un doigt vers le ciel qu’on entrevoyait au travers des barreaux de la croisée et murmura :

– Il faut souffrir pour notre mère l’Irlande !

Et en disant cela, l’homme gris pensait :

– Ce n’est pas encore avec ce gaillard-là que la libre Angleterre sondera les mystères du fénianisme, foi de Rocambole, qui est mon vrai nom !…

II

Sir Robert M…, le gouverneur de Newgate, avait tenu parole à l'homme gris.

Il lui avait envoyé des livres, et quand l'heure du repas arriva, on lui servit, à lui et au prétendu fénian irlandais, un souper assez confortable.

Ce jour-là, Rocambole parla peu.

À peine dit-il quelques mots à son compagnon de captivité.

Et bien avant l'heure où on éteignait le gaz, il se mit au lit.

Le lendemain, sir Robert M… vint en personne le visiter.

– Eh bien ? lui dit-il, comment vous trouvez-vous ici ?

– Fort bien, dit Rocambole en souriant.

– Êtes-vous content des livres que je vous ai envoyés ? les derniers romans de Dickens, par exemple ?

– Très content, Votre Honneur. Dickens est mon romancier favori.

– Voulez-vous des journaux ?

– Oh ! non, dit Rocambole, à moins que vous n'ayez la bonté de me faire donner des journaux français.

– Rien n'est plus facile. Quels journaux voulez-vous ? Je les ferai prendre chez Mitchell, le grand libraire de Piccadilly.

– Les premiers venus, les Débats, le Siècle, le Moniteur.

– Vous les aurez ce soir.

– Votre Honneur est mille fois trop bon pour moi.

Sir Robert M… regarda Rocambole avec une sorte de compassion.

– Quel âge avez-vous donc ? dit-il.

– Trente-neuf ans, répliqua le prisonnier.

– Vous en portez trente à peine.

Un sourire glissa sur les lèvres de notre héros.

– J'ai pourtant eu, dit-il, une vie quelque peu agitée.

– Quelle singulière idée, aussi, pour un gentleman comme vous, reprit le bon gouverneur, d'aller s'affilier à ces va-nu-pieds qu'on nomme les fénians !

Et, parlant ainsi, il regarda l'Irlandais.

Le *mouton* était dans son rôle. Il serra les poings et grommela quelques paroles inintelligibles en regardant de travers le gouverneur.

– Mylord, répondit Rocambole sans cesser de sourire, je suis devenu fénian parce que ma nature me porte à me ranger toujours du côté du faible contre le fort.

Sir Robert M… s'en alla.

Rocambole reprit sa lecture et ne parla pas au mouton. Celui-ci fit cependant mille questions.

Quelquefois, il obtenait un monosyllabe ; le plus souvent Rocambole paraissait ne pas entendre.

Trois ou quatre jours s'écoulèrent ainsi.

Chaque matin, sir Robert M… venait visiter son prisonnier et lui apportait les journaux français.

Puis il échangeait un regard furtif avec le mouton.

Ce mouton avait la mine désolée d'un juge d'instruction qui trouve un criminel de tempérament et qui les *connaît toutes*, selon la pittoresque expression parisienne.

Chaque fois, Rocambole, qui semblait pressé de lire les journaux, surprenait ce double regard.

Et le gouverneur parti, il retombait dans son mutisme, au grand désespoir du faux fenian.

Au bout de huit jours, Rocambole, qui lisait toujours fort attentivement les journaux, trouva dans *le Siècle* l'entrefilet suivant :

« On lit dans la Gazette des étrangers :

« Depuis quelques jours, le monde qui va au Bois et fait de deux à quatre heures le tour du lac, remarque dans une Victoria très correctement tenue et attelée de deux cobs alezan brûlé, une délicieuse jeune fille blonde qu'on dit être Anglaise…

« Elle est accompagnée par deux gentlemen dont l'un est un homme de cinquante ans.

« On a cru d'abord que c'était le père de la belle miss.

« Mais, à la froideur qu'elle lui témoigne, froideur mêlée de dédain, on est forcé de renoncer à cette hypothèse.

« Le comte de M…, ce jeune excentrique que tout Paris connaît, prétend même que la belle Anglaise est prisonnière, et que les deux hommes qui l'accompagnent ne sont autres que des détectives envoyés de Londres.

« Espérons que le comte de M…, qui paraît sérieusement épris de la belle Anglaise, pénétrera ce mystère. »

Quand il eut lu ce mystérieux article, Rocambole tomba en une rêverie profonde.

La belle Anglaise dont on parlait, n'était-ce pas miss Ellen !

Et si c'était cela, ne se pouvait-il pas que le comte de M… eût deviné la vérité, et que dès son arrivée à Paris, miss Ellen eût été suivie par des hommes expédiés par le révérend Patterson et lord Palmure ?

Or Rocambole avait fait ce raisonnement :

– Les fénians que j'ai servis sont incapables d'une sérieuse initiative pour me délivrer ; je ne suis pas Irlandais.

Il faut donc que je compte sur mes amis bien plus que sur les fénians.

Or, mes amis, c'est Milon, c'est Marmouset, c'est Vanda et les autres.

J'ai envoyé miss Ellen à Paris en lui disant : Cherchez Milon.

Si miss Ellen est prisonnière, Milon ne saura rien et il ne viendra pas.

Il faut donc que je trouve un moyen de prévenir Milon.

En faisant cette réflexion, Rocambole regardait le faux fénian.

Alors il lui passa par la tête une de ces idées hardies qui lui étaient familières, du reste.

– On a mis cet homme ici pour me surveiller : j'en veux faire mon ami, et quand il sera mon ami, il deviendra dans mes mains un instrument facile et qui me servira.

En pensant ainsi, Rocambole songeait à ce don merveilleux de fascination qu'il possédait et qui lui asservissait les hommes aussi bien que les femmes.

Il serra donc son journal et se prit à le regarder.

Jamais l'Irlandais n'avait été regardé ainsi ; au bout de quelques secondes, il se sentit mal à l'aise.

Alors Rocambole lui dit :

– Comment te nommes-tu ?

– Barnett.

– Où es-tu né ?

– À Dublin.

– Quand t'a-t-on arrêté !

– Lors de l'évasion du colonel Stephen.

– Tiens ! dit Rocambole, j'y étais et je ne me souviens pas de toi !

Une légère rougeur monta au front de l'Irlandais.

Rocambole poursuivit :

– Tu sais que c'est aujourd'hui le 11 du mois ?

– Eh bien !

– Et comme, m'as-tu dit, tu dois être pendu, le 17, tu n'as plus que six jours à vivre.

L'Irlandais baissa la tête.

– Je suis résigné, dit-il.

Mais alors Rocambole attacha sur lui un regard si pénétrant que le faux fénian se mit à trembler.

– Tu sais bien, dit-il, que tu ne mourras pas.

– Qui donc me sauvera ? dit Barnett.

– Personne.

– Alors je mourrai.

– Pour mourir, il faut être condamné.

Et le regard ardent de Rocambole pesait toujours sur cet homme.

– Mon camarade, dit alors Rocambole, tu n’es pas même condamné à la prison. On t’a mis ici pour me surveiller, et tu n’es pas fénian.

Que se passa-t-il alors ?

Rien ou presque rien. Mais le regard de Rocambole opéra un miracle.

Après avoir frissonné, Barnett sentit son cœur déchiré par le repentir.

Et comme Rocambole lui tendait la main et lui disait :

– Veux-tu être mon ami ?

Le faux fénian tomba à genoux devant lui et s’écria :

– Je ne sais pas qui vous êtes, mais je sais que je vous appartiens désormais et je vous serai fidèle comme un chien.

– Tu n’as pas fait un vilain rêve, dit Rocambole en souriant, tu le verras quand nous serons hors d’ici.

– Vous espérez donc en sortir ? fit Barnett d’une voix anxieuse.

– Parbleu ! répondit Rocambole.

III

Trois ou quatre jours après, le gouverneur sir Robert M…, las de venir visiter en pure perte son prisonnier, car, le *mouton* lui faisait toujours signe qu'il n'en pouvait rien tirer, sir Robert M…, disons-nous, au lieu de venir lui-même, envoya un guichetier porter ses compliments et les journaux français du jour à Rocambole. Cependant, comme ce guichetier était dans la confidence, y avait ordre d'adresser à Barnett un coup d'œil furtif.

Ô miracle !

Cette fois Barnett cligna de l'œil, ce qui voulait dire :

– J'ai enfin du nouveau.

Barnett avait du nouveau, en effet ; car il avait passé à l'ennemi, c'est-à-dire à Rocambole, avec armes et bagages, ou plutôt avec tout le dévouement que cet homme étrange savait inspirer.

Or, la veille, *le Journal des Débats* publiait le curieux fait divers que voici :

« Les Anglais ne se contentent pas de faire de l'excentricité chez eux, ils viennent encore en faire chez nous.

Voici une nouvelle, que nous donnons cependant sous toutes réserves, bien que nous ayons lieu de nous croire parfaitement informés.

Une belle jeune fille, altière en son attitude, entière dans son caractère, ayant du sang de pair d'Angleterre dans les veines, elle se nomme, dit-on, miss Ellen P…, – a passé récemment le détroit sans le consentement de sa famille, et suivie de deux domestiques.

Que venait-elle faire à Paris ? c'est ce qu'on ne sait pas au juste.

Elle est descendue dans une maison meublée très confortable des environs du boulevard des Italiens, et on a pu la voir pendant quelques jours faire, chaque soir, à quatre heures, une promenade autour du lac.

Mais il paraît que cette équipée n'était pas du goût de sa famille.

En France, un père aurait couru après sa fille.

En Angleterre, les choses se passent autrement.

Lord P…, le père de miss Ellen, qui siège à la Chambre haute, n'a pas cru devoir se soustraire aux fatigues de la session.

Au lieu de venir chercher sa fille à Paris, il a envoyé deux détectives.

Les détectives, parfaits gentlemen du reste, avaient pour mission de trouver miss Ellen, et ils l'ont trouvée.

Ensuite ils étaient munis de pouvoirs étendus et parfaitement réguliers qu'on leur avait donnés à l'ambassade.

Ils se sont donc assurés de la personne de miss Ellen.

Mais ne croyez pas qu'ils l'aient ramenée en Angleterre.

Non, lord P… juge que ce petit scandale a besoin d'être oublié.

Il se propose, la session du Parlement achevée, de venir à Paris, d'y prendre sa fille et de la conduire en Italie.

Il a donc chargé les deux détectives de surveiller la belle excentrique, de la conduire au spectacle, au Bois, à la promenade, partout, mais à la condition qu'elle ne communiquera avec personne.

Car, on le pense bien, il y a un amour mystérieux au fond de cette petite histoire, un amour qui déplaît sans doute au noble lord. »

Après la lecture de cet article, Rocambole ne pouvait plus douter.

Miss Ellen était venue à Paris, mais elle n'avait pas trouvé Milon.

Donc Milon ne savait rien.

Comment le prévenir ? comment faire arriver jusqu'à lui une phrase de ce genre : « Quitter Paris, arriver à Londres ; j'ai besoin de toi. »

Rocambole était demeuré pensif une partie de la journée, puis il avait trouvé sans doute une solution, car il avait adressé la parole à Barnett, disant :

– Écoute-moi bien, camarade.

– Parlez, avait répondu l'Irlandais.

– On t'a mis ici pour me surveiller et obtenir mes secrets.

– Ah ! maître, dit Barnett, c'est mal à vous de me faire encore ce reproche ; ne me suis-je pas repenti ?

– C'est vrai ; mais tu ne sais pas où j'en veux venir.

Barnett le regarda.

– Chaque matin, poursuivit Rocambole, le gouverneur vient ici et te regarde du coin de l'œil.

– C'est vrai.

– Il espère toujours que tu auras quelque chose à lui dire.

– Et jusqu'à présent il est volé, dit Barnett.

– Il l'a été tout naturellement d'abord, puisque je me méfiais de toi.

– Et il l'est tout naturellement encore aujourd'hui puisque je suis à vous corps et âme.

– Eh bien ! il faut me trahir, Barnett.

– Plaît-il ? dit l'Irlandais qui eut un geste d'étonnement ; vous trahir, moi ?

– C’est une manière de parler.

– Ah !

– Il faut que tu me serves.

– Je suis prêt.

– Demain matin, quand le gouverneur ou un guichetier quelconque viendra, tu feras signe que tu veux parler et que tu as quelque chose à dire.

– Bon ! et le gouverneur me fera venir chez lui ?

– C’est probable.

– Alors, que lui dirai-je ?

– Tu le sauras demain.

Rocambole avait donc passé le reste de la soirée et une partie de la nuit à réfléchir.

Le lendemain, au lieu du gouverneur, c’était le guichetier qui était venu.

Mais Barnett lui avait fait un signe, et le guichetier s’en était allé tout joyeux.

Alors Rocambole avait dit à l’Irlandais :

– Le gouverneur va t’envoyer chercher, cela va sans dire.

– Je le crois.

– Fais donc bien attention à mes paroles.

– Parlez, maître.

– Tu lui diras : « L’homme gris m’a fait une confidence.

« Il m’a dit que les fénians avaient un nouveau quartier général, lequel se trouvait à Paris. »

– Bon ! je lui dirai cela.

– » Et qu’ils avaient là-bas un chef nommé Rocambole. »

– Un drôle de nom ! fit Barnett.

– Alors, poursuivit Rocambole en souriant, tu ajouteras qu’il y aurait un moyen bien simple de s’emparer de cet homme, qui est, paraît-il, un des plus habiles parmi les chefs fénians.

– Et ce moyen ?

– Ce serait l’annonce dans les journaux que Rocambole est tombé aux mains de la police anglaise et qu’il est enfermé à Newgate.

– Mais, dit Barnett, puisque cet homme est en France, dites-vous ?

– Eh bien ?

– Il y restera.

– Tu feras comprendre le contraire au gouverneur.

– Comment cela ?

– Rocambole a fui l’Angleterre parce qu’il ne s’y trouvait plus en sûreté.

– Fort bien.

– Il lit dans les journaux qu’on l’a arrêté et enfermé à Newgate. Donc la police, qui croit le tenir, ne le cherchera plus, et il peut revenir tranquillement à Londres.

– Ah ! je comprends.

Rocambole n’eut pas le temps d’en dire davantage.

La porte de la cellule s’ouvrit et le guichetier reparut :

– Barnett, dit-il, vous avez adressé une supplique à la reine, à l’effet d’obtenir une commutation de peine.

Votre supplique a été accueillie.

Barnett, qui n’avait jamais été condamné à mort, remplit sa mission en conscience et poussa un cri de joie.

– Suivez-moi, lui dit le guichetier.

– Où cela ?

– Chez le gouverneur, qui vous lira les lettres de commutation.

Barnett suivit le guichetier.

– Pourvu qu’ils ne sachent pas que c’est moi qui suis Rocambole ! pensa l’homme gris demeuré seul.

IV

On avait donc conduit Barnett, le faux fénian, chez sir Robert M…, le gouverneur de Newgate. Celui-ci l'attendait avec impatience.

– Eh bien ! dit-il, il a donc parlé enfin ?

– Oui, Votre Honneur.

Barnett était intelligent ; il avait saisi à merveille la leçon de Rocambole, et il répéta textuellement à sir Robert ce que Rocambole lui avait dit.

– Eh ! eh ! dit le gouverneur, voilà une révélation qui vaut de l'or ; tu seras récompensé.

– Je l'espère bien, dit Barnett, car enfin, moi qui suis policeman et non voleur, je ne puis pas jouer le rôle de prisonnier et de condamné à mort pour les beaux yeux de Sa Majesté la reine Victoria.

Sir Robert M… fit reconduire Barnett dans sa prison.

Puis il envoya chercheur un cab, monta dedans en toute hâte et dit au cocher :

– À Elgin-Crescent !

Il n'était pas encore dix heures du matin, et sir Robert M… était certain de trouver le révérend Patterson encore chez lui.

Le chef occulte de la religion anglicane, l'homme qui est au chef de l'archevêché de Cantorbéry ce que le général des jésuites est au pape, le révérend Patterson enfin était chez lui, en effet, assis devant une table encombrée de lettres, de papiers et de livres, quand sir Robert M… entra.

En voyant le gouverneur de Newgate, le révérend comprit qu'il s'agissait de choses graves.

– Mon Dieu ! dit-il, est-ce que vous venez m'annoncer l'évasion de l'homme gris ?

Sir Robert M… avait le sourire aux lèvres ; mais comme il souriait perpétuellement, cela ne prouvait absolument rien, et il pouvait venir tout aussi bien, avec ce visage placide, apporter la nouvelle d'une catastrophe.

Heureusement sir Robert M… répondit aussitôt :

– Que Votre Honneur se rassure, l'homme gris est toujours sous clef.

– Ah ! dit le révérend, il y a des nuits que je m'éveille en sursaut et la sueur au front.

– Vous rêvez qu'il s'évade ?

– Oui.

– On ne s’évade pas de Newgate.

– On s’en évade la corde au cou, dit avec aigreur le révérend Patterson, qui faisait allusion par ces mots au miraculeux sauvetage de John Colden l’Irlandais.

Mais la sérénité de sir Robert M… n’en fut point troublée.

– Oh ! Votre Honneur, dit-il, une fois que j’ai remis un condamné à Calcraft, cela ne me regarde plus.

– Enfin, que venez-vous m’apprendre ?

– Notre homme a parlé.

– Bon ! a-t-il dit son vrai nom ?

– Pas encore.

– Qu’a-t-il dit alors ?

– Il a confié à Barnett que le chef fénian le plus habile après lui était à Paris, où il organisait une tentative mystérieuse.

– Et comment se nomme ce chef ?

– Rocambole.

– Singulier nom !

– Alors, dit encore sir Robert M…, Barnett, qui est un policeman intelligent, m’a donné une bien belle idée.

– Voyons ?

– Rocambole a quitté Londres, se croyant poursuivi.

– Après ?

– On annonce dans le *Morning Post* et le *Times* que le fameux chef fénian Rocambole a été arrêté et qu’il est écroué à Newgate.

– Bon ! et puis ?

– Alors le vrai Rocambole se dit : Je n’ai plus rien à craindre ; et il revient à Londres où l’on met aussitôt la main sur lui.

– L’idée est assez ingénieuse, en effet, dit le révérend Patterson.

– Alors vous pensez qu’il faut l’appliquer ?

– Non, pas encore ; je réfléchirai.

– Ah !

– Voyez-vous, mon cher, poursuivit le révérend Patterson, le fénianisme en lui-même ne m’occupe que d’une façon secondaire.

Sir Robert M… regarda le révérend Patterson avec étonnement.

– Si j’ai conduit avec tant de zèle et d’habileté, poursuivit celui-ci, l’arrestation de l’homme gris, c’est qu’il est plus dangereux pour nous, c’est-à-dire pour la religion

anglicane, que tous les fénians réunis, car il s'était fait le bras droit de l'abbé Samuel, et l'abbé Samuel, vous le savez…

– Oui, c'est un apôtre catholique dont le peuple de Londres est enthousiasmé.

– Justement.

– Mais enfin, puisque nous tenons l'homme gris…

– Nous le tenons ; mais le lord chief-justice ne veut pas qu'il soit jugé que nous ne sachions son vrai nom.

– Je suis convaincu, dit sir Robert M…, que nous le saurons quand nous aurons sous la main ce Rocambole dont il parle.

– Soit, dit le révérend Patterson, mais attendez à ce soir pour envoyer une annonce aux journaux.

Et il congédia sir Robert M… et fit sa toilette de ville à la hâte.

Le révérend courut au télégraphe et il expédia la dépêche suivante :

« Sir James Wood,

« Hôtel du Louvre,

Paris.

« Avez-vous connaissance d'un chef fénian appelé Rocambole et qui doit être à Paris ?

« PATTERSON. »

Le révérend attendit toute la journée la réponse de sir James Wood.

Mais cette réponse ne vint pas.

Il y avait à cela une raison toute simple.

Sir James était aux mains de Marmouset depuis vingt-quatre heures.

Las d'attendre, le révérend Patterson courut chez lord Palmure.

Le pair d'Angleterre allait, comme chaque soir, se rendre au Parlement.

– Avez-vous reçu une dépêche de sir James ? demanda le révérend.

– Aucune.

Le révérend raconta à lord Palmure la visite de sir Robert M…

Après avoir un moment réfléchi, le noble lord émit cette opinion, que sir James ne répondait pas parce qu'il était à la recherche de ce fénian qu'on disait se nommer Rocambole.

Le révérend partagea l'avis de lord Palmure et il écrivit à sir Robert M… qu'il pouvait envoyer une note aux journaux.

Sir Robert M… était un lettré ; il avait même composé dans sa jeunesse un roman intitulé *Miss Elmina*.

Il tailla donc sa plume et, de sa belle écriture, il traça les lignes suivantes :

« L’homme qui a donné le plus de souci au gouvernement de Sa Majesté la reine depuis quelques mois, le fénian Rocambole, vient d’être arrêté à Dublin, et il va être transféré en Angleterre, où il sera probablement écroué à Newgate, en attendant l’heure de son jugement. »

Puis il fit trois copies de cet article, envoya la première au *Times*, la seconde au *Morning Post* et la troisième à l’*Evening Star*.

Et il se frotta les mains, ne se doutant guère qu’il avait dit la vérité et que Rocambole était bien réellement écroué à Newgate.

Seulement le bon gouverneur était tombé dans le piège que Rocambole lui avait tendu ! …

V

Comme on a pu le voir, le piège tendu par Rocambole devait fonctionner merveilleusement.

Le jour même où on renvoyait aux journaux de Londres le fait divers rédigé par sir Robert M…, la police de Scotland-Yard était sur pied.

Sir Richard Maine, le métropolitain de la police de Londres, venait de mourir.

Son successeur n'était point désigné encore ; mais les différents chefs de service qu'il avait eus sous ses ordres brûlaient de le remplacer, et ils allaient rivaliser de zèle, d'habileté et de dévouement.

Quarante-huit heures s'étaient écoulées depuis le moment où le révérend Patterson, qui, du fond de sa maisonnette d'Elgin-Crescent, dirigeait tout le mouvement, avait expédié un télégramme à sir James Wood le *détective*.

Pourquoi sir James ne répondait-il pas ?

Le révérend Patterson se le demandait en vain, et son inquiétude était extrême lorsque, enfin, il reçut la dépêche suivante :

« Boulogne, 7 heures du matin.

« Rocambole parti pour Londres à minuit, *via* Calais.

« Teint pâle, moustaches noires ; une femme l'accompagne.

« Blonde, avec des yeux noirs.

« J'attends vos ordres, hôtel d'Espagne. »

Le révérend Patterson répondit :

« Bien. Et miss Ellen ? »

À quoi une heure après sir James, ou plutôt celui qui empruntait son nom, répondit :

« Miss Ellen toujours gardée à vue. Pas d'inquiétude. »

Muni de ces renseignements, le révérend Patterson s'en alla à Scotland-Yard.

Le chef de service à qui la conduite de cette affaire avait été confiée se nommait Philippe.

C'était un homme habile et dévoré d'ambition.

Il jura au révérend qu'avant quarante-huit heures le chef fénian serait en son pouvoir.

Le révérend monta dans un cab et se fit conduire à Newgate.

– Eh bien ! dit sir Robert M…, pensez-vous que mes annonces aient produit quelque effet ?

– Un effet immédiat.

– Vraiment ?

– Voyez plutôt.

Et le révérend mit sous les yeux de sir Robert le télégramme qu'il attribuait à sir James Wood.

– Alors vous pensez que ce Rocambole est à Londres ?

– Il doit y être. Sir James Wood est, du reste, un homme sage et réfléchi qui ne s'expose jamais à se tromper.

Sir Robert M… garda un moment le silence.

Puis après quelques minutes :

– L'homme que j'ai mis avec l'homme gris, dit-il, est pareillement un homme précieux.

– Ah !

– Il a si bien capté la confiance du prisonnier que celui-ci n'a plus de secrets pour lui.

– Que lui a-t-il donc confié ?

– Une chose qui, à mon sens, est excessivement importante.

– Voyons ?

L'homme gris lui a dit : « Si Rocambole était à Londres, si je pouvais seulement lui parler une minute, l'Irlande serait victorieuse. »

– En vérité ! ricana le révérend.

– » Et je ne serai pas pendu, » a-t-il ajouté.

– Ah ! il a dit cela ?

– Oui, dit sir Robert M… ; aussi ai-je une bien belle idée, Votre Honneur, comme vous allez le voir.

– Je vous écoute, mon cher.

– Je vais faire changer de cellule à l'homme gris.

– Bon !

– On le transférera, lui et Barnett, dans une salle plus vaste où il y aura trois lits au lieu de deux.

– Et puis ?

– Et puis, dame ! quand on aura arrêté ce Rocambole et que nous le tiendrons, nous comblerons les vœux de l'homme gris, nous les mettrons ensemble.

– Pour la plus grande gloire de l'Irlande ? ricana le révérend Patterson.

– Non ; pour savoir, par M. Barnett, ce grand secret ; car, ajouta sir Robert M…, vous pensez bien que si l'homme gris désire voir Rocambole, il admet cette hypothèse, que Rocambole libre, s'introduisant comme un visiteur à Newgate, pourra lui parler et s'en aller ensuite.

– Cela est assez vraisemblable.

– Or, acheva sir Robert M…, deux prisonniers ne sont pas plus difficile à garder qu'un seul ; par conséquent, nous garderons aussi bien le second que le premier.

– Votre idée est excellente, dit le révérend Patterson. Tenez-vous donc prêt à tout événement.

Ce devait être, pour le révérend, la journée aux télégrammes.

À cinq heures du soir, il en reçut encore un.

Celui-là était signé « Edward, détective ».

Le révérend savait qu'Edward était le collègue qu'avait emmené sir James Wood.

La dépêche d'Edward était ainsi conçue :

« J'ai suivi, par ordre de sir James, l'homme auquel vous vous intéressez. Il s'arrête à Douvres vingt-quatre heures. La personne qui l'accompagne et lui doivent prendre demain soir l'express de sept heures.

« Les suivre, mais ne pas les arrêter tout de suite. Expliquerai pourquoi.

« EDWARD. »

Et le révérend Patterson, ayant pris connaissance de cette dépêche, murmura :

– Décidément, ce sir James Wood est un habile homme !

*

* *

Après le départ du révérend Patterson, le bon gouverneur de Newgate, le jovial Robert M…, n'avait pas perdu une minute.

– Je vais, s'était-il dit, faire transférer dès demain matin mes deux prisonniers dans la cellule à trois lits.

Et comme, depuis que Barnett avait parlé, sir Robert s'était remis à visiter son prisonnier, il l'alla voir.

Il avait trouvé depuis deux jours un excellent moyen de converser avec Barnett et d'apprendre ce que l'homme gris lui disait, sans éveiller les soupçons de ce dernier.

On venait, chaque jour, à midi, chercher le prisonnier, en lui mettant les fers aux pieds et aux mains, et on le conduisait dans le parloir vitré, où il trouvait un solicitor chargé de le défendre devant les assises.

Pendant ce temps, sir Robert M… allait voir Barnett.

Il fit donc une nouvelle visite aux deux prisonniers.

Alors sir Robert M…, lorsque le révérend fut parti :

– Gentleman, lui dit-il, comment vous trouvez-vous ici ?

– Assez bien, Votre Honneur.

– Non, dit sir Robert M… ; cette cellule est humide.

– Je ne m'en suis pas aperçu, Votre Honneur.

– C'est égal, dit sir Robert M…, je vous ferai mettre dans une autre, plus grande, plus spacieuse, et où l'on va trois au besoin.

Rocambole tressaillit.

– Me séparerez-vous donc de Barnett ? demanda-t-il.

– Nullement, mon cher, et même, le cas échéant vous aurez un nouveau compagnon.

– En vérité ! dit l'homme gris.

– Un homme dont vous avez peut-être entendu parler.

– Ah ! bah !

– Il s'appelle Rocambole.

L'homme gris ne sourcilla pas.

– Votre Honneur se trompe, dit-il, voilà un nom que j'entends pour la première fois.

Mais il avait su, en parlant ainsi, trahir un certain trouble et le bon sir Robert M…, s'en alla ravi. Et quand le gouverneur fut parti, Barnett regarda l'homme gris.

– Ah ! cette fois, dit-il, je n'y comprends plus rien.

– Tu comprendras quand il en sera temps, dit-il.

Et l'homme gris se posa mentalement cette question :

– Est-ce Marmouset, est-ce Milon qui s'est fait arrêter ? Je ne sais pas, mais enfin c'est l'un ou l'autre…

Allons, je vais avoir de leurs nouvelles.

Rocambole se trompait bien un peu, mais si peu, qu'il nous faut faire maintenant un pas en arrière pour expliquer les télégrammes dont le révérend Patterson et sir Robert M… étaient les dupes.

VI

Marmouset, quand il s’était emparé de sir James Wood et l’avait gardé au fond d’un puits, avait pris des précautions pour que sa disparition ne fût remarquée par personne.

Le détective Edward était devenu l’homme de Marmouset ; mais, pour les gens de l’hôtel du Louvre, il était toujours l’ami de sir James.

Edward s’était donc présenté régulièrement deux fois par jour à l’hôtel du Louvre pour prendre les lettres et les dépêches de son compagnon, lequel, disait-il, avait fait une absence qui ne se prolongerait pas au delà de deux ou trois jours.

En outre, le détective Edward s’était emparé de la correspondance de sir James avec le révérend Patterson.

Par cette correspondance, Marmouset s’était trouvé tout d’un coup fixé sur le sort de Rocambole.

L’homme gris était à Newgate, on le jugerait très certainement, et on ne manquerait pas de le condamner à mort. Les circonstances atténuantes n’existent pas en Angleterre, du reste.

Mais pour le juger, s’il fallait croire ce que disait le révérend Patterson, il était nécessaire de dissiper les ténèbres dont s’enveloppait ce personnage mystérieux et de savoir son vrai nom et sa nationalité.

Toutes choses qu’on n’avait pas pénétrées jusqu’alors.

Donc, Marmouset et ses compagnons allaient partir, quand le détective Edward alla une dernière fois à l’hôtel du Louvre.

Comme on le pense bien, Marmouset emmenait avec lui trop de monde pour qu’il ne fût pas nécessaire de se diviser en route.

Milon, la Mort-des-Braves et Polyte avaient pris le train-omnibus de Boulogne.

Ils emportaient avec eux une grande caisse dans laquelle se trouvait sir James Wood plongé en léthargie.

Marmouset, miss Ellen et Vanda devaient prendre l’express, ce qu’on appelle train de marée.

Miss Ellen avait caché son opulente chevelure dans le petit bonnet de femme de chambre, et elle comptait beaucoup sur ce déguisement pour rentrer incognito à Londres.

Le départ avait lieu de chez Marmouset.

Au moment où ils allaient monter en voiture, le détective Edward arriva.

Rendez-vous lui avait été donné à la gare ; pour qu'il revînt rue Aubert, il fallait quelque chose d'extraordinaire.

Et, en effet, il tendit à Marmouset une dépêche qu'il venait de trouver à l'hôtel du Louvre et qui était adressée à sir James Wood. C'était celle du révérend Patterson.

« Avez-vous connaissance d'un chef fénian appelé Rocambole et qui doit être à Paris ? »

– Voilà qui est bizarre, murmura Marmouset.

Et il tendit la dépêche à Vanda, puis à miss Ellen ; tous trois se regardaient.

Enfin, après un moment de silence, Marmouset dit :

– Plus que jamais il faut partir.

Et ils se rendirent à la gare et s'installèrent dans un coupé, les deux hommes et les deux femmes, afin de pouvoir causer librement.

– Voulez-vous mon opinion ? dit alors Marmouset.

– Parlez, dit Vanda.

– Il y a du Rocambole lui-même dans cette dépêche.

– Comment cela ?

– Dame ! vous pensez bien que Rocambole, depuis qu'il est à Newgate, a bien pu compter un peu sur nous, mais qu'il a compté sur lui aussi ?

S'il faut en croire la correspondance du révérend Patterson, les Anglais cherchent le vrai nom de l'homme gris et ne le jugeront que lorsqu'ils l'auront trouvé.

Or, Rocambole doit avoir jasé à dessein dans sa prison, ou subi des interrogatoires dans lesquels il aura achevé de dérouter le juge chargé de l'instruction de son affaire.

– Ah ! tu crois ?

– Et si le révérend Patterson parle de Rocambole, c'est que l'homme gris en a parlé le premier.

– Dans quel but ?

– Je ne sais pas. Seulement, il est de principe au whist ou au domino de rendre sa couleur à son partner, sans connaître son jeu.

Nous ne savons pas quel est le plan du maître, mais il ne faut pas l'entraver.

Cinq heures après, Marmouset et ses compagnons arrivaient à Boulogne.

On était alors en hiver et la mer était très mauvaise.

– Nous allons coucher ici, dit Marmouset, nous ne partirons que demain matin.

– Pourquoi ? demanda Vanda.

– Parce que je ne serais pas fâché de tâter un peu le révérend Patterson avec une dépêche.

– Ah !

– Que nous soyons à Londres à dix heures du matin où à quatre heures du soir, peu importe ! Il n'y a pas de temps perdu.

– Mais il n'y en a pas à perdre non plus, dit miss Ellen à Marmouset avec un sourire.

– Oh ! rassurez-vous, mademoiselle, dit-il, nous le sauverons.

Milon les attendait à la gare.

– Le bateau chauffe, dit-il.

– Oui, mais nous ne partons pas ce soir.

– Ah ! pourquoi donc ?

– Tu le sauras demain.

Ils descendirent à l'hôtel d'Espagne, dont les fenêtres donnent sur la mer.

Marmouset dormit peu cette nuit-là. Il réfléchit beaucoup en revanche, et se dit :

– J'ai la conviction maintenant que Rocambole se moque de ses geôliers.

Au petit jour, il descendit dans la salle commune de l'hôtel et y trouva Milon.

Milon lisait les journaux anglais arrivés par le packett du matin.

Tout à coup Marmouset le vit pâlir.

– Qu'as-tu donc ? dit-il.

– Lisez, balbutia Milon d'une voix étranglée.

Et il tendit le *Times* à Marmouset en mettant le doigt sur le fameux entrefilet rédigé par sir Robert M…, le jovial gouverneur de Newgate.

« L'homme qui a donné le plus de souci au gouvernement de S. M. la reine depuis quelques mois, le fenian Rocambole, vient d'être arrêté à Dublin…

Marmouset eut un cri de joie.

– Es-tu bête ! dit-il.

– Bête ! dit Milon stupéfait.

– Sans doute. Voilà la preuve de ce que je soupçonnais…

– Comment ?

– Rocambole joue la police, et la police anglaise, persuadée que ce Rocambole est un ami de l'homme gris, annonce son arrestation. Or, comme Rocambole est à Newgate depuis quinze jours, on n'a pas pu l'arrêter à Dublin.

Donc, cet article est une note de police, à moins que Rocambole lui-même n'en soit l'auteur.

– Oh !

– Et cela pourrait être aussi, ajouta Marmouset.

– Mais… dans quel but ?

– Dans le but de nous avertir, au cas où miss Ellen ne nous aurait pas trouvés, qu'il a besoin de nous.

Et Marmouset reprit son chapeau.

– Viens avec moi, dit-il.

– Où cela ?

– Au télégraphe.

– Pourquoi faire ?

– Nous allons expédier une dépêche au révérend Patterson.

– Au nom de qui !

– Au nom de sir James, donc ! Du reste, Edward est descendu à l'hôtel d'Espagne sous ce nom.

– À quoi bon cette dépêche ?

– À ceci que le révérend Patterson nous répondra dans le cas où on aurait réellement arrêté un homme qui prendrait le nom de Rocambole.

Et, au télégraphe, Marmouset écrivit :

« Boulogne, 7 heures du matin.

« Rocambole parti pour Londres à minuit, via Calais. Teint pâle, moustaches noires. Une femme voyage avec lui. »

– Mais, s'écria Milon, c'est votre portrait que vous faites là, il me semble !

– J'ai mes raisons, dit Marmouset.

Et il attendit la réponse du révérend Patterson.

VII

Marmouset n’attendit pas longtemps.

Il n’était pas de retour à l’hôtel d’Espagne qu’un télégramme arriva à l’adresse de sir James Wood.

Le détective Edward le reçut.

Le révérend Patterson disait laconiquement : « C’est bien. Et miss Ellen ? »

Alors Marmouset regarda Milon.

– Tu sais bien, dit-il en lui montrant le télégramme, que Rocambole se moque d’eux.

– Je commence à le croire, en effet, dit Milon, mais…

– Mais quoi ?

– Il y a une chose que je ne comprends toujours pas.

– Laquelle ?

– Pourquoi donnez-vous votre signalement ?

– Afin qu’on puisse m’arrêter plus facilement.

– Vous voulez donc vous faire arrêter ?

– Oui, à Londres.

– Dans quel but ?

– Dans le but d’aller à Newgate.

– Pour voir Rocambole ?

– Naturellement, et prendre ses ordres, car si la note des journaux, comme il faut bien le croire, du reste, émane de lui, c’est qu’il a bien pensé que nous devinerions son idée et que nous ferions l’impossible pour arriver jusqu’à lui.

– Ah ! dit Milon, ce n’est pas d’entrer à Newgate qui est difficile.

– C’est d’en sortir.

– Justement.

– J’en sortirai cependant, et on me fera mille excuses, encore.

– Comment ferez-vous ?

– Je me ferai réclamer par l’ambassade de France.

Puis Marmouset ajouta avec un sourire :

– Mon premier passé est si loin que je n'ai pas peur d'en voir apparaître la moindre trace. Voici six ans, tout à l'heure que je vis au grand soleil de la vie parisienne.

– Ça, c'est vrai, dit Milon.

– Pour le monde, je ne m'appelle pas Marmouset, mais M. Félix Peytavin, un homme élégant qui est du Club, a de beaux chevaux, joue gros jeu, possède trois ou quatre cent mille livres de rentes et duquel répondrait au besoin toute la fashion.

– Cela est vrai encore, ajouta Milon.

– Or, poursuivit Marmouset, je suis personnellement lié avec le jeune marquis de C…, premier secrétaire de l'ambassade française à Londres.

– Bon ! dit le colosse.

– Tu me laisseras arrêter.

– Et puis ?

– Peut-être est-il nécessaire que je passe au moins deux jours à Newgate.

– Et après ces deux jours ?

– Après, tu iras à l'ambassade et tu porteras une lettre que je vais écrire, et une autre au marquis de C…

Ce colloque entre Marmouset et Milon avait lieu, non plus dans la salle commune de l'hôtel d'Espagne, mais dans la chambre où Marmouset avait passé la nuit.

Marmouset s'assit donc devant une table, prit la plume et écrivit la lettre suivante :

« Mon cher marquis,

« Il paraît que notre beau pays de France n'est pas le seul à avoir son criminel introuvable, son Jud fantastique.

« L'Angleterre a aussi le sien.

« De temps en temps, un agent de police idiot ou un gendarme stupide mettent la main sur un pauvre homme, s'obstinent à le prendre pour ce même Jud, qui n'a jamais existé probablement, et le fourrent en prison.

« Voilà mon histoire sur le sol de la libre Angleterre, mon cher marquis.

« Un policeman croit voir en moi un de ces fenians imaginaires qui troublent le sommeil des vénérables personnages qui siègent à la Chambre des lords.

« J'ai beau montrer mes papiers, mes titres, mes lettres, il ne veut rien entendre et m'appelle du singulier nom de Rocambole.

« À peine ai-je le temps de vous écrire ces lignes, que je confie à mon valet de chambre éploré, et je suis contraint d'aller coucher à Newgate.

« Le policeman en question fait même si bien les choses, qu'il m'assure que je serai pendu d'ici à trois semaines.

« Heureusement que vous êtes à Londres et que vous réclamerez le propriétaire de Miss Arabelle, la jument qui, vous le savez, a gagné le derby de Chantilly cette année.

« Votre

« FÉLIX PEYTAVIN. »

– Serre cette lettre, dit Marmouset, qui, avant de la fermer, en donna connaissance à Milon, et prends aussi cette autre.

– Fort bien.

– Deux jours après mon incarcération, on se présentera à l'ambassade.

– Mais il faut tout prévoir, dit Milon.

– Quoi donc ?

– Il faut prévoir le cas où le marquis ne serait pas à Londres.

– Il y est.

– Vous en êtes sûr ?

– Je lui ai serré la main il y a trois jours, au club, et il partait le soir même pour retourner à son poste.

– Alors c'est bien.

Le rôle de Milon ainsi tracé, Marmouset appela le détective Edward.

Il lui donna le modèle de deux dépêches.

L'une était signée par James Wood, et c'était celle que le révérend Patterson reçut datée de Boulogne, indiquant que miss Ellen était toujours gardée.

L'autre, au propre nom d'Edward, devait être expédiée de Douvres par lui.

– Je ne comprends pas bien celle-là, dit le détective.

– C'est bien simple pourtant, dit Marmouset. Après une dépêche de ce matin, le révérend a dû prévenir la police.

– Fort bien !

– Et il y a des policemen dans toutes les gares.

– Bon !

– Si je veux avoir quarante-huit heures de liberté à Londres, il faut donc qu'on m'attende à Douvres, tandis que j'arriverai par le train de Folkestone que je vais prendre dans une heure.

– À merveille ! je comprends.

– Maintenant, écoutez-moi.

– J'attends, dit sir Edward.

– Vous allez donc passer par Calais, descendre à Douvres, expédier de là ce deuxième télégramme ; puis vous partirez pour Londres aussitôt, et à peine arrivé vous vous

présenterez chez le révérend Patterson.

– Que lui dirai-je ?

– Que vous m’avez laissé à Douvres, surveillé par deux policemen, et que vous venez prendre ses ordres.

– Et où vous retrouverai-je ?

– Demain soir à Evans Taverne, dans Covent Garden.

– J’y serai, dit sir Edward qui alla prendre le train de Calais.

Quant à Marmouset et à ses compagnons, ils s’embarquèrent sur le paquebot de midi, et, deux heures après, ils étaient en route pour Londres.

L’audace, le sang-froid de Marmouset avaient rempli de confiance le cœur de miss Ellen.

Elle aussi murmurait :

– Oh ! nous le sauverons !…

VIII

Donc, tandis que le détective Edward partait pour Calais, d'où il devait se rendre à Londres, Marmouset s'était embarqué avec Vanda et miss Ellen à Boulogne, était débarqué à Folkestone et avait aussitôt repris le train de Londres.

Milon avait expédié ses autres compagnons par un précédant paquebot.

On le sait, Milon, Marmouset et Vanda connaissaient Londres admirablement et tous trois parlaient anglais.

À partir du moment où ils avaient mis le pied sur le paquebot, il avait été convenu que Vanda et miss Ellen d'une part, Marmouset et Milon de l'autre, ne se parleraient plus et qu'ils voyageraient en deux groupes.

À Folkestone, Vanda et miss Ellen qui passait pour sa femme de chambre et qui s'était si bien embéguinée sous une coiffe normande que lord Palmure lui-même n'eût pu reconnaître sa fille, Vanda et miss Ellen, disons-nous, montèrent dans le compartiment réservé aux dames.

Milon, en quittant Boulogne, avait bravement endossé une belle livrée.

Quand ils arrivèrent à Londres, Vanda et miss Ellen descendirent à la gare de Cannons'street ; Marmouset et Milon demeurèrent dans le train, qui repassa la Tamise deux fois avant d'arriver à Charing-Cross.

Vanda devait aller loger dans une maison de famille située dans la Cité, auprès du Post Office.

Marmouset et Milon, au contraire, s'en allèrent dans le Strand, à l'hôtel des Trois-Couronnes.

En débarquant sur le quai de la gare, Marmouset avait compilé sept ou huit policemen.

– C'est pour nous, avait-il dit à Milon.

– Déjà ?

Et Milon avait eu un geste d'effroi.

Mais Marmouset avait un air si britannique, il donna des ordres à Milon en anglais si pur, qu'en dépit de ses moustaches noires, les policemen le prirent pour un parfait gentleman des environs de Londres.

D'ailleurs, l'homme qu'ils avaient mission de rechercher ne voyageait-il pas avec une femme ?

Marmouset poussa même l'aplomb jusqu'à s'adresser à l'un d'eux pour le prier de lui faire avancer un cab.

– Ah çà ! maintenant, dit Milon, quand ils furent installés dans le parloir des Trois-Couronnes, qu'allons-nous faire ?

– Souper, dit Marmouset.

– Et puis ?

– Et puis nous coucher.

– Et demain ?

– Demain, nous nous promènerons ; nous lirons les gazettes ; nous regarderons les femmes qui se promènent dans les parcs.

– Nous n'irons pas voir Vanda ?

– Non, pas avant d'avoir revu Edward.

– Ah ! c'est juste. Vous lui avez donné rendez-vous à Evans Tavern demain soir ?

– Oui, fit Marmouset. Et tant que je ne l'aurai pas vu, mous ne pouvons rien faire.

– Pas même réveiller ce pauvre sir James Wood, qui dort depuis deux jours au fond d'une caisse, et que nous avons nourri, à Boulogne, en lui introduisant du bouillon par le nez.

– Oh ! si fait, dit Marmouset, nous pouvons le faire revenir à lui ! ce soir même.

– Et qu'en ferons-nous ?

– Nous lui donnerons la liberté provisoirement.

– Oui, dit Milon, pour qu'il nous trahisse.

– Il aurait pu nous trahir à Paris ; mais… à Londres… la chose est tout à fait impossible.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il est maintenant, grâce à la lettre que j'ai écrite à l'abbé Samuel, complètement à la merci des fenians.

Comme Marmouset disait cela, un homme entra dans le parloir.

C'était un gentleman qui paraissait arriver de voyage.

– Dieu vous garde, gentleman ! dit-il.

Et il vint s'asseoir à la table sur laquelle on avait servi aux deux Français du roastbeef et un pot de pale ale.

Marmouset n'était pas fénian, comme on le pense bien, mais il avait écrit à l'abbé Samuel en prenant le titre d'ami de l'homme gris.

Le gentleman qui vint s'asseoir auprès de lui prit alors la parole en français.

– Vous êtes celui que l'abbé Samuel attend, n'est-ce pas ?

– Peut-être ! dit Marmouset.

Le gentleman tira de sa poche un papier.

C'était une lettre du prêtre irlandais.

– Fort bien ! dit Marmouset.

– Vous pensez bien que nous vous attendons avec impatience, reprit le gentleman.

Un de nous était à Cannons'street, l'autre à London-Bridge, moi à Charing-Cross.

Si on n'a pas visité vos bagages à la douane de cette dernière gare, c'est que l'un des nôtres est parmi les douaniers.

– Ah ! ah ! dit Marmouset.

Puis regardant le gentleman :

– Vous êtes des gens bien informés, dit-il.

– Nous avions envoyé deux des nôtres, l'un à Calais, l'autre à Boulogne. Une dépêche, en termes incompréhensibles pour d'autres que pour nous, nous a informés que vous nous ameniez le traître, plongé en léthargie dans une caisse.

– C'est parfaitement exact.

– Et je viens le chercher.

Marmouset fronça le sourcil.

– L'abbé Samuel ne compte-t-il donc pas tenir la parole qu'il m'a donnée ? fit-il.

– L'abbé Samuel n'a jamais manqué à sa parole.

– Alors, que voulez-vous faire de sir James ?

– Nous assurer de lui ; mais, soyez tranquille ; on ne lui fera aucun mal.

– Et le tiendra-t-on à ma disposition ?

– Parfaitement.

– C'est bien, dit Marmouset. Permettez-nous de souper, puis nous monterons dans notre chambre, où nous vous livrerons notre prisonnier.

– Avez-vous un moyen prompt de l'arracher à sa léthargie ?

– Ce sera l'affaire d'une minute.

Marmouset et Milon soupèrent en compagnie du gentleman.

Ils avaient causé si familièrement tous trois que les gens de l'hôtel des Trois-Couronnes s'imaginèrent que le troisième voyageur connaissait les deux premiers de longue date et qu'ils ne firent aucune difficulté de donner, à celui-ci une chambre voisine de celle de Marmouset.

Alors le fenian rejoignit Marmouset et s'enferma avec lui et Milon.

La fameuse caisse dans laquelle on avait ménagé des trous pour que sir James Wood ne fût pas asphyxié, fut ouverte.

Le détective était à l’état de cadavre.

Milon, qui était robuste, le prit dans sas bras et le porta sur un lit.

Puis Marmouset déboucha une petite fiole et versa quelques gouttes d’une liqueur verte qu’elle contenait sur les lèvres serrées du prétendu mort.

Soudain un tressaillement parcourut ce corps inerte jusque-là; les yeux s’écarquillèrent violemment et les lèvres s’ouvrirent.

Marmouset versa quelques gouttes encore qui pénétrèrent dans la bouche.

Et aussitôt sir James se leva.

Puis regardant le gentleman, il jeta un cri d’effroi.

– Ah! fit celui-ci avec flegme, je vois que tu me reconnais…

Sir James s’était pris à trembler de tous ses membres.

IX

Marmouset dit alors à sir James :

– Ne craignez rien, vous êtes en nos mains, et depuis qu'un homme qui se nommait Rocambole m'a appris à ne jamais violer mon serment, je l'ai toujours fidèlement tenu.

Je vous ai promis de vous protéger, à la condition que vous nous serviriez.

Si vous ne cherchez pas à vous soustraire à nos engagements, il ne vous arrivera aucun mal. N'est-ce pas, gentleman ?

– Assurément non, dit le fénian.

Et Marmouset regarda le gentleman.

– Je vous confie à monsieur, poursuivit Marmouset, parce que j'ai besoin de toute ma liberté d'action ; mais monsieur me jure que pas un cheveu ne tombera de votre tête si vous ne cherchez à nous nuire.

Sir James Wood regardait le fénian et continuait à trembler.

Marmouset acheva :

– Monsieur sait bien que c'est au nom de l'homme gris que je vous ai fait cette promesse.

– C'est vrai, fit le fénian, et la promesse sera tenue.

Puis, regardant à son tour Marmouset :

– Que désirez-vous que nous fassions, monsieur ? dit-il.

– Monsieur, répondit Marmouset, je laisse à sir James le choix : ou de rester ici prisonnier sur parole… ou de vous suivre…

– Je préfère rester ici, balbutia le détective.

– Monsieur, dit le gentleman, voulez-vous me permettre d'émettre mon sentiment ?

– Parlez…

– Laissez monsieur en nos mains jusqu'à ce que l'homme gris soit en liberté.

– C'est pareillement mon avis, dit Milon.

Alors sir James se jeta aux pieds de Marmouset :

– Monsieur… par pitié… dit-il, ne me laissez pas aux mains des fénians…

– Puisque nous ne te ferons aucun mal ! dit le fénian.

Et comme sir James baissait la tête :

– Tu me connais, pourtant, dit le gentleman.

Sir James ne répondit pas.

– Et tu sais que je tiens parole.

Puis le gentleman se dirigea vers la fenêtre.

– James, dit-il, encore, je n'ai qu'à me pencher dans la rue, à donner un coup de sifflet et six hommes seront ici en un clin d'œil, et ton châtiment commencera. Je te le répète, si tu veux me suivre de bonne volonté, nous tiendrons fidèlement la promesse que monsieur t'a faite.

– Allez, sir James, dit Marmouset d'un ton solennel ; au nom de l'homme gris, je vous jure que vous ne courez aucun danger.

Et sir James fut contraint de suivre le gentleman.

Quand ils furent partis, Milon dit à Marmouset :

– C'est égal, nous eussions mieux fait de laisser sir James à Paris.

– Et pourquoi cela ?

– Un de mes contremaîtres lui aurait descendu à manger chaque jour dans le puits, et nous aurions été tranquilles.

– Oui, mais ici il nous servira.

Milon haussa les épaules.

– Voilà qui n'est pas sûr, dit-il.

– Il sait bien que dans le cas contraire, il est condamné à mourir.

Milon ne se trouva pas convaincu.

– Et qui vous dit, reprit-il, qu'il ne fera pas le sacrifice de sa vie un beau matin ?

– Dans quel but ?

– Dans le but de se venger.

Marmouset tressaillit.

– Voyez-vous, ajouta Milon, j'ai été au bagne, moi, et j'y ai connu des natures incorrigibles et qui dominent la peur de la mort.

– Quoi qu'il en soit, fit Marmouset, nous n'avons pas à le craindre pour le moment. Songeons à l'homme gris, c'est-à-dire à Rocambole, notre maître.

*

* *

Marmouset et Milon se mirent donc au lit et dormirent la grasse matinée, descendirent vers midi et déjeunèrent, puis ils allèrent se promener.

Un petit billet leur était parvenu dans la matinée. Il était de Vanda.

Vanda écrivait :

« Nous sommes très confortablement, *ma femme de chambre* et moi, et nous attendons patiemment tes ordres, puisque c'est toi qui diriges notre expédition. »

Marmouset avait répondu ce mot.

« Attendez ! »

Milon et lui ne se quittèrent pas de la journée ; puis, le soir venu, ils allèrent à Evans Tavern.

Le détective Edward s'y trouvait déjà.

Tous trois s'assirent à une table, demandèrent de la bière et se mirent à causer à voix basse.

– Eh bien ? fit Marmouset.

– Eh bien ! dit Edward, vous avez deviné.

– Ah !

– L'homme gris s'est moqué de la police, de la pairie et du clergé.

– Vraiment ? dit Marmouset avec un sourire.

– On lui a mis dans sa prison, poursuivit Edward, ce que vous appelez, vous autres, un *mouton*.

– Bon !

– Il aura très probablement ensorcelé le mouton.

– Cela ne m'étonne pas, dit Milon, qui se souvint de l'étrange don de fascination que possédait Rocambole.

– Et le mouton est avec lui.

– Quelle preuve en avez-vous ?

– Ce monsieur a raconté que l'homme gris lui avait confié qu'il comptait beaucoup pour sa délivrance sur un chef fénian qui se trouvait à Paris.

– Et qui se nommait Rocambole ?

– Justement.

– Pauvre gens ! dit Marmouset en souriant.

– Puis, c'est lui, le mouton, continua Edward, qui leur a donné l'idée de faire l'article des journaux.

– Ah ! ah ! Et que vous a dit le révérend Patterson ?

– Il est pressé de voir arrêter Rocambole.

– Fort bien.

– D'autant mieux, ajouta Edward, qu'on compte bien le mettre dans la même cellule que l'homme gris.

Cette fois Marmouset partit d’un éclat de rire.

Puis il dit à Milon :

– Tu peux ce soir aller trouver Vanda.

– Ah !

– Et lui dire que je me fais arrêter demain matin.

– J’y vais, dit Milon. Où vous retrouverai-je ?

– À l’hôtel des Trois-Couronnes.

Et Marmouset dit à Edward :

– Cela ne m’avancerait pas à grand’chose d’entrer à Newgate ce soir, il faut nous arranger pour me faire arrêter demain matin.

– Où cela ?

– À l’hôtel, dans mon lit.

– Entrer à Newgate n’est rien, dit Edward, mais… en sortir ?

– Oh ! répondit Marmouset, ne vous inquiétez pas, j’ai mon affaire.

– Vous avez le moyen d’en sortir ?

– Avec les excuses de Leurs Seigneuries. Milon a ses instructions à ce sujet.

Puis il ajouta :

– Et maintenant, quittez-moi, et envoyez un petit billet au révérend Patterson pour lui apprendre que vous avez l’œil sur Rocambole.

Que diable ! murmura Marmouset d’un ton moqueur, il faut bien que le chef des détectives anglicans passe enfin une bonne nuit !…

Le détective s’en alla et Marmouset fut tranquillement se coucher.

X

On avait donc installé l'homme gris et son compagnon de captivité, Barnett, dans une cellule plus grande et plus spacieuse.

Sir Robert M…, le joyeux gouverneur de Newgate, ne manqua pas, dès le matin, de faire sa visite quotidienne au prisonnier.

– Eh ! gentleman, lui dit-il, j'ai une bonne nouvelle à vous donner.

– Ah ! fit l'homme gris.

– Vous aurez un nouveau compagnon aujourd'hui.

– Vraiment ? dit le prisonnier.

– C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

– Eh bien, Votre Honneur, dit l'homme gris, voilà le cas ou jamais de couronner toutes vos bontés pour moi.

– Que désirez-vous ?

– Si nous sommes trois, faites-nous donner des cartes, nous jouerons au whist.

Sir Robert M… se mit à rire.

– À moins que votre nouveau venu ne soit le dernier des ignorants, il doit jouer le roi des jeux.

– Vous devez le savoir, gentleman.

– Moi ?

– Oui, car vous connaissez beaucoup la personne qui va venir.

– Allons donc !

– C'est votre ami Rocambole.

– J'ai déjà eu l'honneur de dire à Votre Seigneurie que ce nom m'était parfaitement inconnu.

Sir Robert M… le regarda d'un air qui aurait pu se traduire par ce mot :

– Farceur !

Puis il ajouta :

– C'est qu'alors nous avons été mal renseignés.

– Par qui ?

– Par les deux détectives que nous avons envoyés en France.

L'homme gris ne fit pas d'autre question.

Sir Robert M… causait volontiers. Aussi reprit-il :

– Quand je vous annonce l'arrivée d'un compagnon pour aujourd'hui, je me trompe peut-être.

– Ah ! fit l'homme gris.

– Il est possible que ce ne soit que pour demain.

– Où donc l'avez-vous mis ?

– Nulle part encore. Je l'attends.

– Mais il est arrêté ?

– Il doit l'être.

– Et vous ne l'avez pas encore vu ?

– Non.

L'homme gris soupira.

– Tant pis, dit-il, car vous m'eussiez donné son signalement ; après tout, il est possible que je le connaisse.

– Ah ! ah !

– Et qu'il ait changé de nom… comme moi…

Et l'homme gris souriait avec une bonhomie charmante.

– Je n'ai pas vu mon futur prisonnier, répondit sir Robert M… ; mais on m'a transmis son signalement.

– Voyons ?

– C'est un homme de taille moyenne, jeune, vingt-sept ou huit ans.

– Fort bien.

– Brun, avec de petites moustaches noires.

– Et puis ?

– Il voyage avec une femme.

– Et c'est tout ?

– Tout absolument.

– Votre Honneur ne m'apprend pas grand'chose.

– Du reste, vous le verrez. Au revoir, gentleman.

– Longue vie à Votre Seigneurie ! répondit l'homme gris.

Et le bon gouverneur s'en alla.

L’homme gris regarda alors Barnett et se mit à rire.

– Vous connaissez parfaitement, je le vois, dit l’Irlandais, celui qui va venir.

– Parbleu !

– Mais ce n’est pas Rocambole ?

– Non, car Rocambole c’est moi.

L’Irlandais jeta un cri.

– Mon bon ami, dit l’homme gris, si on t’avait dit, il y a huit jours, que du fond de ma prison je correspondrais, au moyen des journaux, avec mes amis, l’aurais-tu cru ?

– Non, certes.

– Eh bien ! cela est pourtant, et je dois rendre à la police, cette justice qu’elle a fait mes petites affaires avec un zèle admirable.

– Seulement, observa Barnett, je ne comprends pas très bien de quelles affaires il s’agit.

– Alors, suis mon raisonnement. On m’arrête, me voilà en prison et dans l’impossibilité de m’évader, à moins que je n’aie des amis au dehors.

– Bon !

– Il est en France des hommes qui peuvent me venir en aide, qui verseront, pour moi, jusqu’à la dernière goutte de leur sang, mais qui ne savent même pas que je suis en prison.

Alors, que fais-je ? J’invente un homme qui peut donner sur moi des éclaircissements.

La police tombe dans le piège et se charge d’annoncer à mes amis ma captivité.

Naturellement, mes amis viennent à Londres.

– Mais, dit encore Barnett, s’ils se font arrêter, ils ne pourront plus rien pour vous.

– Tu te trompes encore…

– Ah !

– Ce jeune homme aux moustaches noires, dont parle notre bon gouverneur…

– Eh bien ?

– C’est mon ami, mon fils adoptif, quelque chose comme un autre moi-même. Il est donc tout naturel qu’il ait compris que la note des journaux était mon œuvre. Et le voilà à Londres, où on l’arrêtera, et on l’amène ici, où il vient s’entendre avec moi et prendre mes ordres.

– Mais comment sortira-t-il ?

– Ne t’inquiète pas de lui.

Comme Rocambole disait cela, on entendit dans le corridor les pas lourds et mesurés des gardiens.

Puis les verrous de la porte grincèrent, la grosse clef tourna dans la serrure, et sir Robert M… parut.

Derrière lui deux gardiens conduisaient un homme déjà revêtu du costume de la prison.

L'homme gris ne sourcilla pas.

Il regarda le nouveau venu avec une parfaite indifférence.

Marmouset, car c'était lui, ne broncha pas davantage.

En vain sir Robert M… épia-t-il un geste, un regard, un signe furtif de reconnaissance.

Les deux prisonniers parurent complètement étrangers l'un à l'autre.

Barnett regarda le gouverneur.

Son regard semblait dire…

– Je crois bien qu'on s'est moqué de Votre Honneur.

Sir Robert M… ne riait plus.

Et s'adressant à l'homme gris, il lui dit :

– Voici l'homme dont je vous ai parlé. C'est un français du nom de Rocambole.

L'homme gris eut un sourire :

– Vous avez un singulier nom, monsieur, dit-il au nouveau venu.

Marmouset s'inclina.

– Et vous, monsieur, dit-il, comment vous nommez-vous !

– L'homme gris.

– Un nom tout aussi singulier, monsieur.

Et les deux prisonniers se saluèrent comme de parfaits gentlemen qu'ils étaient.

Alors sir Robert M… fit un signe à Barnett.

Ce signe voulait dire :

– Plus que jamais, observe et écoute.

Barnett cligna de l'œil.

– Soyez tranquille ! fit-il.

Sir Robert M… s'en alla.

Mais quand la porte de la cellule fut refermée, Marmouset et Rocambole ne changèrent pas d'attitude.

Ils continuèrent à se regarder avec indifférence, à telle enseigne que Barnett se dit :

– Ah çà ! mais ils ne se connaissent donc pas ?…

XI

Il y a, à Londres, un système de glaces-réflecteurs très curieux.

La Cité, qui est le quartier des affaires par excellence, est abondamment pourvue de ces miroirs vigilants.

Placés à l'extérieur des maisons, mais au niveau du sol, ils sont disposés de telle manière que le policeman qui, la nuit veille dans chaque rue, voit du dehors tout ce qui se passe au dedans et rend toute tentative de vol impossible.

Marmouset et Rocambole, en se retrouvant face à face, avaient eu la même idée, et même compliquée, comme on va le voir.

Un inventeur, ou plutôt un innovateur, M. Hudson, a remis à la mode, en Amérique, un procédé d'acoustique qui ressemble par ses résultats au miroir réflecteur.

Une succession de tuyaux disposés de certaine façon et adroitement dissimulés dans le plafond ou le plancher d'une salle, permettent à la voix de parcourir, distincte et sonore, une grande distance, à l'insu de celui qui parle.

Rocambole et Marmouset ne s'étaient pas regardés mais ils s'étaient compris.

On avait bien mis avec eux un homme dont sir Robert M… se croyait sûr et qui, par conséquent, était chargé de les espionner.

Mais était-ce suffisant ?

Cette cellule, ou plutôt cette chambre spacieuse, aérée, dans laquelle on avait transféré l'homme gris à la dernière heure, n'était-elle pas pourvue d'un réflecteur invisible et d'un appareil acoustique parfaitement dissimulé ?

Sans échanger autre chose que des regards indifférents, le maître et le disciple s'étaient compris.

Barnett, lui-même, fut dupe de ce manège, à tel point qu'il adressa la parole à l'homme gris en patois Irlandais, et lui dit :

– Mais, on s'est donc trompé ?

– Oui, dit l'homme gris.

– Ce n'est pas Rocambole ?

– Aucunement.

– Alors vous ne le connaissez pas ?

– Je ne l'ai jamais vu.

Marmouset, de son côté, ne sourcillait pas et ne paraissait pas comprendre un mot de leur conversation.

Cela dura une heure environ.

Enfin Barnett dit à Marmouset :

– Gentleman, vous ne paraissez pas vous amuser beaucoup de notre compagnie.

– Mon ami, répliqua Marmouset, on ne s'amuse jamais beaucoup en prison.

– Cela est vrai, gentleman.

– Surtout quand on n'est coupable d'aucun délit et qu'on se trouve la victime d'une erreur.

– Mais vous n'êtes donc pas ce Rocambole dont on parle tant ?

Marmouset se prit à sourire.

– J'ai entendu prononcer ce nom pour la première fois ce matin, dit-il.

Marmouset avait conquis du premier coup la confiance de Barnett.

Barnett demeurait convaincu que l'homme gris et lui ne se connaissaient pas.

– Alors, reprit Barnett, comment se fait-il que vous soyez ici ?

– Rien n'est plus extraordinaire.

– Ah !

– Je suis Français, comme vous pouvez le voir à mon accent.

– Rocambole est un nom français, du reste.

– Soit, je suis un gentleman de Paris et je ne m'appelle pas plus Rocambole que vous-même. Je suis membre d'un club de la *high life*, je suis riche et je fais courir.

– On voit bien, en effet, dit Barnett naïvement, que vous êtes un homme de haute vie, et non un pauvre diable comme moi.

Marmouset poursuivit :

– Je suis venu faire un voyage à Londres pour mon plaisir.

Je n'ai jamais eu d'affaires, je suis descendu dans le Strand, à l'hôtel des Trois-Couronnes, tout à côté de la gare de Charing-Cross.

– Connu ! dit Barnett.

– Après une journée et une nuit de voyage, poursuivit Marmouset, j'étais tout tranquillement couché, quand la porte de ma chambre s'est ouverte, des policemen sont montés, m'ont forcé à m'habiller, me saluant de ce nom bizarre de Rocambole que j'entendais pour la première fois, et m'ont arrêté et conduit ici.

– Vous n'avez donc pas de papiers ?

– J'avais dix lettres pour une, à mon vrai nom, dans mon portefeuille ; mais on n'a pas voulu les voir.

Barnett était de plus en plus convaincu que Marmouset disait la vérité.

– Et, fit-il, vous ne connaissez peut-être, personne à Londres ?

– Peu de monde.

– Enfin, vous pouvez vous faire réclamer ?

– C'est-à-dire, répondit Marmouset, que je suis l'ami intime du premier secrétaire de l'ambassade française et que je suis bien sûr de sortir d'ici.

– Et même, aujourd'hui, dit Barnett.

– Non.

– L'ambassade n'a pourtant qu'à dire un mot.

– Sans doute ; mais l'ambassade ne sera prévenue que demain.

– Pourquoi ?

– Parce que, j'ai envoyé hier, en arrivant, mon valet de chambre hors de Londres. Il est parti pour Liverpool, où il va porter mes compliments à un gentleman de mes amis, et lui annoncer ma prochaine visite.

– Eh bien ?

– Mon valet de chambre a dû arriver ce matin à Liverpool.

– Bon !

– Il en repartira ce soir et ne sera à Londres que demain matin. Alors il ira à l'hôtel, ne me trouvera plus, s'informera, et comme c'est un vieux serviteur qui est au courant de toutes mes relations, il ne manquera pas de courir à l'ambassade.

Et Marmouset acheva en souriant :

– Vous voyez que je suis bien tranquille ; car enfin une mauvaise nuit est bientôt passée.

– Cela est vrai.

Pendant cette conversation, l'homme gris, couché sur son lit, parcourait tranquillement les journaux, mais il n'avait pas perdu un mot de ce qu'avait dit Marmouset, et Marmouset lui avait fait savoir le plus important.

En effet, pour lui, ce que Marmouset avait dit à Barnett pouvait se traduire ainsi :

– Je suis ici pour quarante-huit heures. Nous avons donc tout le temps de trouver un moyen de nous entendre. Par conséquent, ne nous pressons pas.

À midi, on apporta leur repas aux prisonniers.

L'homme gris n'avait pas quitté son lit.

Les deux gardiens ordinaires étaient suivis d'un troisième personnage, qui n'était autre que le gardien chef.

Celui-là était un homme habile, observateur, rusé, et qui justifiait l'expression de *voir courir l'air*.

Il assista au repas des trois prisonniers et ne put saisir ni un regard, ni un geste, qui trahit Rocambole et Marmouset.

Comme il allait se retirer, l'homme gris lui dit :

– Master Dixon, vous vous êtes toujours conduit avec moi en gentleman.

Master Dixon salua.

– Oserais-je vous demander un petit service ?

– Si les règlements ne s'y opposent pas, certainement, répondit le gardien en chef.

– Je voudrais bien avoir un jeu de cartes.

Et se tournant vers Marmouset :

– Monsieur, dit-il, jouez-vous le whist ?

– Oui, monsieur, et avec plaisir.

– Et toi, Barnett ?

– Moi aussi.

– Je vais demander au gouverneur la permission de vous apporter des cartes, dit le gardien chef.

Et il sortit.

XII

Marmouset et Rocambole, tout en échangeant ces quelques mots, ne s'étaient pas regardés davantage.

Mais ils s'étaient parfaitement compris.

Le whist allait être le prétexte qu'ils cherchaient pour causer à leur aise.

Une demi-heure après, le gardien chef master Dixon revint.

Il apportait des cartes.

Sir Robert M… avait dit :

– Il ne faut rien leur refuser, et il faut savoir décidément à quoi nous en tenir. Se connaissent-ils ou ne se connaissent-ils pas ?

– Là est toute la question, avait répondu master Dixon.

Puis le gouverneur avait ajouté :

– Il faut m'amener Barnett.

– Oui, Votre Honneur.

Et arrivé dans la cellule, master Dixon posa les cartes sur la table et dit :

– Gentlemen, voilà bien le jeu de whist, mais comment jouerez-vous ?

– À trois, dit Marmouset.

– Vous n'allez être que deux.

– Comment cela ?

– Barnett, dit master Dixon, sa seigneurie le gouverneur a permis que votre frère vous visitât. Il est au parloir et vous attend.

Barnett se leva tout joyeux et fut aussi prudent que Marmouset et Rocambole.

Barnett n'avait pas de frère ; mais il comprenait que le gouverneur le voulait voir.

Il suivit donc le gardien en chef.

Sir Robert M… attendait le prétendu mouton dans son cabinet, mais il n'y était pas seul.

Un autre personnage que Barnett voyait pour la première fois s'y trouvait.

C'était le révérend Patterson.

– Eh bien ? demanda sir Robert M… à Barnett, as-tu quelque chose à nous apprendre ?

– Pas aujourd’hui.

– Cependant l’homme gris et Rocambole sont tête à tête.

– Oui, dit Barnett, mais…

– Mais quoi ?

– Je crois que la police s’est trompée.

– Plaît-il ?

– Rocambole n’est pas Rocambole.

– Allons donc !

Barnett raconta ce que le nouveau prisonnier lui avait dit.

Mais le révérend Patterson haussa les épaules.

– Comédie que tout cela, fit-il.

– Cependant, Votre Honneur, dit Barnett, il y a un moyen bien simple de savoir la vérité.

– Quel est-il ?

– C’est d’envoyer à l’ambassade de France.

– C’est juste, dit sir Robert M…

– Oui, mais t’a-t-il dit son vrai nom ? demanda le révérend à Barnett.

– Non, Votre Honneur.…

– Il faudrait le savoir…

– Oh ! dit Barnett, faites-moi reconduire en prison, je le saurai dans une heure.

– Mon cher, dit le révérend s’adressant au gouverneur, songez que les deux plus habiles détectives de Londres, sir James Wood et Edward, nous affirment que cet homme est Rocambole.

– Sans doute, fit sir Robert M…

– Et que si nous faisons à l’ambassade une démarche précipitée, nous pouvons avoir des désagréments.

– Je ne dis pas non.

– Il prétend, n’est-ce pas, continua le révérend, que son valet de chambre est allé à Liverpool ?

– Oui.

– Et qu’il reviendra demain ?

– Oui, Votre Honneur.

– Eh bien ! attendons à demain. D’ici là, si c’est véritablement le chef fénian Rocambole, il se trahira peut-être.

Barnett avait un air tout à fait ingénu ; et sir Robert M… eût juré sur la corde de son ami Calcraft, le bourreau de Londres, que cet homme lui était dévoué corps et âme.

– Mon cher, dit encore le révérend, il se peut que ces gens là se méfient de Barnett.

– Oh ! je ne crois pas, dit l'Irlandais.

– Vous auriez dû faire placer un appareil Hudson dans la cellule où vous les avez enfermés.

– C'est juste, dit sir Robert M…, je n'y ai nullement songé.

– D'autant plus, dit Barnett, que je ne sais pas assez bien le français pour comprendre très facilement.

Et Barnett fut reconduit dans la prison.

L'homme gris se faisait des réussites avec le jeu de cartes, et Marmouset avait, à son tour, pris un journal.

– Eh bien, dit ce dernier à Barnett, avez-vous vu votre frère ?

– Oui, monsieur, et j'en suis bien content.

Puis Barnett adressa la parole à l'homme gris dans le patois irlandais, qui fait le désespoir du peuple de Londres.

– Ah ! lui dit-il, le gouverneur est joliment heureux.

– Vraiment ?

– Je lui ai raconté ce que m'avait dit le gentleman, qui, je le vois bien, n'est pas celui que nous attendions.

– Et qu'a-t-il dit, le bon sir Robert M… ?

– Il y avait là un autre gentleman, déjà vieux, grand, sec, et qui paraît être un ecclésiastique.

– Bon ! dit l'homme gris, c'est le révérend Patterson.

– Tous deux paraissent inquiets de n'avoir pas fait poser dans la cellule un appareil… Je ne sais pas ce que c'est…

– Un appareil Hudson ?

– Oui, c'est le mot dont ils se sont servis.

Cette fois, Rocambole respira, et Marmouset fit un léger mouvement.

– Ils n'ont pas parlé de réflecteur ?

– Non.

– Et ils veulent savoir mon vrai nom ? fit Marmouset.

À cette question, il y eut, comme on dit, un effet de théâtre.

Marmouset parlait tout à coup le patois irlandais.

Barnett jeta un cri et regarda le nouveau prisonnier d'un air stupéfait.

Alors, Rocambole se mit à rire :

– Imbécile ! dit-il.

– Moi… imbécile ? et pourquoi ? dit Barnett.

– Parce que je suis bien Rocambole, dit froidement Marmouset.

– Vous !

– Parbleu !

– Alors, tout ce que vous m'aviez dit ?…

– Nous avions peur de l'appareil Hudson.

– Mais qu'est-ce que cela ? demanda encore Barnett.

– Des tuyaux de caoutchouc placés sous le parquet ou dans les murs, et qui permettent aux gens qui sont dehors d'entendre ce qui se dit en dedans.

– Ah ! je comprends, dit Barnett.

– Et, reprit Marmouset, tu crois que personne à Newgate ne sait le patois irlandais ?

– Personne.

– Et toi, sais-tu le français ?

– À peu près.

– Eh bien ! nous allons voir si tu nous comprends.

Et Rocambole dit à Marmouset :

– Savasavant haivhaven savin save avestransave ave l'havetrouvelave dave avestevisave have couven ne ave ?

– Mais qu'est-ce que cela ? demanda Barnett tout ahuri, ce n'est pas du français ?

– Non, c'est du javanais, et bien que les Anglais soient maîtres des Indes, je les défie d'en comprendre un mot.

– Où se parle donc cette langue ?

– À la Maison-d'Or tous les soirs, et à Newgate aujourd'hui, répondit Rocambole.

Et il dit à Marmouset :

– Maintenant, mon fils, nous pouvons jaser tranquillement.

– Ç'avest mavon aviavisave, répliqua Marmouset.

Ce qui voulait dire textuellement :

– C'est mon avis.

XIII

Le javanais n’est pas une langue, ce n’est pas un patois, ce n’est pas même un argot.

C’est du français pur et simple, mais du français dans lequel chaque syllabe est précédée et suivie des mots ave, ava ou avi.

De telle façon que pour dire « je lis la vie de César » on prononce :

Jave lavi vavie deve çavésavar.

Sir Robert M… et le révérend Patterson auraient bien pu écouter à la porte de la cellule, qu’ils n’auraient pas compris un mot à cette conversation qui stupéfiait l’Irlandais Barnett.

Il est vrai que si l’un ou l’autre avait eu l’idée de demander par le fil électrique une petite dame de Paris en lui promettant pour la peine un huit-ressorts, elle aurait traduit à merveille ce que Rocambole et Marmouset disaient entre eux.

– Voyons, demandait le maître, comment avez-vous su que j’étais détenu ?

– Par miss Ellen.

– Vous avez donc vu miss Ellen ?

– Elle est avec nous.

– Mais on la surveillait ?

– C’est vrai.

– On l’a même mise en prison ?

– C’est encore vrai.

– Eh bien ! alors ?

– Alors, nous l’avons délivrée. C’est bien simple.

Puis Marmouset ajouta avec un sourire modeste :

– Je crois, du reste, que nous avons le temps de causer.

– Oh ! certainement, dit Rocambole.

– Alors, maître, je vais vous raconter en détail les aventures de miss Ellen et les nôtres.

– Parle !

Marmouset avait le récit clair, rapide, mais il n’oubliait rien.

Au bout de deux heures, Rocambole était au courant de tout ce qui s'était passé à Paris, depuis la chute de Marmouset et jusqu'au miraculeux sauvetage de l'Irlandaise Jenny et de son fils.

– Qu'avez-vous fait de ceux-ci ? demanda alors Rocambole.

– Ah ! dame ! répondit Marmouset, nous n'avons pas osé les ramener à Londres.

– Vous avez bien fait.

– Il nous fallait des ordres de vous et nous n'en avions pas. Jenny et Ralph sont dans la maison de Milon sous la garde de Shoking.

– Fort bien. Et miss Ellen ?

– Elle est avec Vanda. Maintenant, maître, poursuivit Marmouset, vous pensez que je ne moisirai pas ici.

– Ni moi non plus, dit Rocambole, qui eut un sourire mystérieux.

– Ah ! j'espère bien que nous vous délivrerons.

– Et, dit Rocambole, si vous n'y réussissez pas ?…

– Dame…

– Eh bien ! je me délivrerai moi-même ; mais continue. Ton valet de chambre, c'est Milon, n'est-ce pas ?

– Naturellement.

– Et il n'est pas à Liverpool ?

– Non, mais il attend vingt-quatre heures pour se présenter à l'ambassade.

– Je ne me repens pas de t'avoir élevé, dit Rocambole en souriant, tu es intelligent.

Marmouset salua.

– Maintenant, reprit le maître, écoute-moi bien.

– J'attends, dit Marmouset.

– Je commence à me trouver un peu trop chevaleresque.

– Ah !

– Je me suis dévoué corps et âme aux Irlandais, et j'ai sauvé leur chef futur. Si je suis en prison, c'est que je l'ai bien voulu, mais les fenians ne savent pas cela.

Or, ces gens, pleins d'audace quand il s'agit de délivrer un de leurs frères, sont pas mal ingrats.

– En vérité ?

– C'était un homme en qui ils avaient foi qu'ils prenaient pour chef et qui les avait habitués à le voir sortir des plus mauvais pas.

Quand ils désespéraient, ils les ranimaient d'un mot. Quand une cause leur semblait perdue, il leur démontrait qu'elle était gagnée.

Pendant trois mois, l'homme gris a tenu l'Angleterre toute entière en échec.

– Eh bien ? fit Marmouset.

– Eh bien ! Un jour, il m'a convenu de donner tête baissée dans un piège, parce que je voulais me faire une amie de ma mortelle ennemie, miss Ellen.

– Bon ! fit Marmouset.

– L'homme gris a été comme un fénian vulgaire ; on l'a mis à Newgate, et il n'a point renversé les murs de cette prison d'un coup d'épaule.

Il semble résigné au sort qui l'attend, et, dès lors, son prestige est tombé.

Seul, l'abbé Samuel peut-être essaye de me secourir ; mais les autres m'ont abandonné. Je ne m'en plains pas, les hommes sont ainsi. Ils abandonnent celui qui ne leur peut plus être utile.

– Mais nous ne vous abandonnerons pas, nous, cher maître, dit Marmouset.

– Je le sais, et c'est pour cela que je vous ai envoyé miss Ellen.

Puis Rocambole ajouta :

– Cependant, je veux soumettre les fénians à une dernière épreuve.

– Ah !

– S'ils me reviennent, je les servirai.

– Et s'ils vous abandonnent ?

– Eh bien ! nous chercherons d'autres victimes plus dignes de notre dévouement.

– Et quelle est cette épreuve ?

– Tu sortiras d'ici demain.

– C'est probable.

– Et tu emporteras les excuses de sir Robert M… ?

– De sir Robert M…, du révérend Patterson et du lord chief justice.

– En Angleterre, ce n'est pas comme en France, poursuivit Rocambole. Quand la justice s'est trompée, quand elle a emprisonné un homme abusivement, elle lui doit une indemnité.

– Je sais cela.

Et cette indemnité est proportionnée au rang de l'homme emprisonné. Tu es membre d'un club célèbre à Paris, tu es riche, tu es considéré. Tu demanderas cent mille livres sterling et la Cour t'en accordera la moitié.

– Vraiment ?

– En même temps, tous ceux qui t'auront malmené seront condamnés à une amende. Comprends-tu ?

– Pas encore.

– Tu feras alors le gentilhomme et tu renonceras à l’indemnité et au bénéfice des amendes, à la condition qu’on te permettra de faire visiter à ta femme le cachot dans lequel on t’aura enfermé, et de revoir tes compagnons de captivité.

– Bon !

– Seulement, dans l’intervalle de ta sortie d’ici et de cette visite, tu iras trouver l’abbé Samuel.

– Après ?

– Tu lui demanderas d’assembler une réunion de fénians et de leur proposer ma délivrance.

– Et si les fénians refusent ?

Un sourire glissa sur les lèvres de Rocambole.

– Quand tu reviendras ici, je laisserai tomber dans ta poche une boulette de papier. Cette boulette contiendra mes instructions.

Comme Rocambole achevait ces deniers mots, la porte de la cellule s’ouvrit, et sir Robert M… en personne se montra aux trois prisonniers.

– Continuons donc à parler javanais, dit Rocambole, il faut bien nous amuser un peu…

Sir Robert M… s’était arrêté tout ahuri sur le seuil.

XIV

Sir Robert M… regardait tour à tour le vrai ou le faux Rocambole, et il prêtait une oreille attentive à cette langue étrange dont il ne comprenait pas le premier mot. L'homme gris et Marmouset continuaient à causer en javanais.

Cependant, en prisonniers bien élevés, ils s'étaient levés avec empressement et avaient porté la main à leur bonnet.

– Ah ! gentleman, s'écria enfin sir Robert M…, je vous y prends à la fin.

– Comment cela, Votre Honneur ? demanda l'homme gris en souriant.

– Vous ne direz plus que vous ne connaissez pas le prisonnier ?

Et il désignait Marmouset.

– Excusez-moi, répondit Rocambole, je ne le connaissais pas ce matin.

– En vérité !

– Maintenant, nous avons fait connaissance et nous sommes bons amis.

Sir Robert haussa les épaules.

– Mais, Votre Honneur, nous nous comprenons fort bien, monsieur et moi.

– Langage de convention ?

– Du tout, Votre Honneur. Nous parlons une langue orientale, le javanais.

Sir Robert M…, était un bon Anglais, très fier du lion britannique, de la marine britannique, des possessions britanniques, et il était excessivement ferré sur tout ce qui concernait les Anglais dans l'Inde.

À ce nom de Java, il poussa un cri.

– Oh ! dit-il, nous allons bien voir.

– Plaît-il ? fit l'homme gris.

– Auriez-vous un Javanais ici ? demanda Marmouset.

Sir Robert M… se tourna vers le guichetier qui l'accompagnait, et qui, comme lui, s'était arrêté stupéfait au seuil de la cellule.

– Master Dixon, lui dit-il, allez me chercher Dick !

– Qu'est-ce que Dick ? demanda l'homme gris.

– Un matelot qui a passé dix ans dans l'Inde.

– Ah ! ah !

– Et qui est ici pour un vol insignifiant.

– L'homme est imparfait, dit Rocambole.

Puis, souriant toujours, il ajouta :

– Votre Honneur me permettra bien un moment, n'est-ce pas, de continuer ma conversation avec ce gentleman ?

– En javanais ?

– Naturellement, car nous sommes en train de nous raconter une foule de petits secrets.

Et l'homme gris dit à Marmouset :

– Tu vas voir que nous allons bientôt nous amuser.

– Comment cela ?

– Je vais parler à Dick le véritable javanais.

Tu penses bien que je n'ai pas vécu deux ans dans l'Inde, à la Cour de mon pauvre nabab, sans apprendre tous les idiomes indous.

– C'est juste ; mais moi ?

– Eh bien ! toi, tu te renfermeras dans un silence prudent.

Marmouset riait, comme riait Rocambole.

Il n'y avait que l'Irlandais Barnett qui était aussi ahuri que le gouverneur.

Master Dixon amena Dick.

C'était un matelot de vingt-huit ans, à la figure intelligente, au regard quelque peu sournois, et qui paraissait se soucier comme d'une guigne d'être enfermé à Newgate.

– Dick, lui dit sir Robert, qui prit son air le plus majestueux, savez-vous l'indou ?

– Comme l'anglais, Votre Honneur.

– Et le javanais ?

– Parfaitement.

– Eh bien, il s'agit de comprendre ce que disent ces deux gentlemen.

Dick regarda tour à tour Marmouset et Rocambole.

Rocambole lui dit :

– Te plaisais-tu beaucoup dans l'Inde ?

– Non, répondit Dick.

– Pourquoi ?

– Parce que je suis né voleur et non matelot, et que les voleurs indiens sont bien plus habiles que nous.

– Que dites-vous donc ? fit sir Robert M…

– Votre Honneur, répondit Dick, le gentleman me demande si je me plaisais dans l'Inde ?

– Alors, tu comprends ce qu'il dit ?

– Parfaitement.

– Tu peux t'en aller, Dick.

Et sir Robert M… fit un signe à master Dixon, qui emmena le prisonnier.

Alors le gouverneur dit à Rocambole :

– Vous feriez beaucoup mieux, gentleman, de faire des aveux.

– Ah ! ah !

– De nous dire votre véritable nom, de façon que vous puissiez passer devant le jury.

– Et me voir condamner à mort, n'est-ce pas ?

– Qui sait ? fit sir Robert M… avec son gros rire, la clémence de la reine s'étendra peut-être sur vous.

– La clémence de la reine ?

– Oui.

– Bon ! je connais cela. La reine fait grâce ?

– Très souvent.

– Mais le secrétaire d'État au département de la justice ne ratifie pas l'acte de clémence, et on est pendu tout de même. Merci bien, Votre Honneur !

Sir Robert M… dit encore :

– Vous êtes dans votre droit de défendre votre vie comme vous l'entendez. Bonsoir, gentleman.

– Hé ! monsieur le gouverneur ! dit Marmouset.

– Qu'est-ce donc ? demanda sir Robert.

– M'accorderez-vous une minute ?

– Parlez.

– Votre Honneur est convaincu que je me nomme Rocambole ?

– J'en doutais ce matin.

– Ah !

– Mais ce soir je ne doute plus.

– Fort bien. Alors Votre Honneur me permettra une supposition.

– Voyons ?

– Admettons un moment que je ne sois pas Rocambole.

– Soit, admettons-le.

– Que, tout au contraire, je sois un parfait gentleman français ?

– Eh bien ?

– Qui n’a commis ni crime ni délit, qui voyageait en Angleterre pour son plaisir, et que son ambassadeur réclame et fait mettre en liberté.

– Oh ! je n’ai pas peur de cela.

– Soit. Mais enfin, puisque nous supposons.

– Eh bien, gentleman, après ? dit le gouverneur.

– Un joli procès, Votre Honneur.

– Peuh !

– De beaux dommages-intérêts, qui seront supportés moitié par le lord-chief et moitié par vous.

– Mais non pas, dit sir Robert M… vivement, je suis geôlier, moi, et pas autre chose.

– Vous vous trompez, monsieur le gouverneur ; car en acceptant la garde d’un prisonnier sans vous être assuré de son identité…

– Oh ! je suis parfaitement convaincu.

– Qui vivra verra ! dit Marmouset en riant d’un air si franc et si moqueur que sir Robert M… sentit une petite sueur froide perler à son front.

– Oui, nous verrons bien ! dit-il brusquement.

Et il s’en alla, tandis que Rocambole et Marmouset continuaient à rire de bon cœur.

XV

Sir Robert M… parti, Rocambole dit à Barnett :

– Tu es toujours fort étonné ?

– Assurément, gentleman.

– Eh bien ! tu le seras bien davantage dans deux heures d'ici.

– Vraiment ?

– Car on va nous séparer.

Barnett étouffa un cri ; et il regarda Rocambole avec la tristesse d'un chien fidèle qu'on sépare de son maître.

– Mais sois tranquille, mon pauvre Barnett, nous nous reverrons.

Barnett leva les yeux au ciel.

– Si Calcraft le permet, dit-il.

– Ah çà ! fit Rocambole, serais-tu véritablement condamné à mort ?

– Nullement, gentleman. Mais… c'est vous qui le serez…

– Ne t'inquiète pas de moi, mon ami. Vois comme je suis tranquille.

– En effet, dit Barnett, vous paraissez vous moquer de Calcraft comme de sir Robert M…

– Exactement la même chose.

– Vous êtes bien heureux, gentleman.

– Mais, dis-moi, reprit Rocambole, pour combien de temps es-tu encore ici ?

– Je puis m'en aller demain.

– Ah !

– J'avais fait mon temps, quand on m'a mis auprès de vous pour vous espionner.

– Je m'en doutais.

– Et on m'avait promis une prime.

– De combien ?

– De cinquante livres.

– Tu en auras deux cents quand tu sortiras.

– Oh ! dit Barnett d’un cri de doute, qui donc me les comptera ?

– Moi, dit Marmouset.

– Vous allez donc sortir, vous autres ?

– Pas aujourd’hui, mais demain.

– Mais, dit Barnett, qui leva de nouveau sur Rocambole un œil dévoué, je ne tiens pas à m’en, aller, moi.

– Mais tu t’en iras, mon pauvre garçon.

– Et pourquoi ?

– Parce que, maintenant, on n’a plus besoin de toi.

Tu ne sais pas le javanais.

Et Rocambole et Marmouset se prirent à rire de nouveau.

– On n’a jamais vu à Newgate des prisonniers aussi gais, murmura Barnett.

– Or, poursuivit Marmouset, puisque nous allons être séparés et qu’on va te rendre la liberté, il faut que nous puissions nous retrouver.

– C’est juste, dit Barnett.

– D’abord pour qu’on te donne tes deux cents livres.

– Moi, dit Barnett, pour que vous me preniez à votre service et que je sois au nombre de ceux qui tenteront de délivrer le maître.

– Pour l’un et pour l’autre. Où donc te retrouverai-je ?

– Quand on m’a arrêté, je logeais dans Old Franck Lane.

– À quel numéro ?

– Au n° 7.

– Et tu allais le soir à la taverne tenue par master Wanstoone ? dit Rocambole.

– Oui, gentleman.

– Eh bien ! dit Marmouset, sois-y dans trois jours, à huit heures du soir.

– J’y serai.

Comme Barnett prenait ce rendez-vous, la porte de sa cellule s’ouvrit de nouveau.

Master Dixon, le gardien-chef, parut.

– Hé ! Barnett ! dit-il.

– Voilà, monsieur, dit l’Irlandais.

– On vous demande au parloir.

– Encore son frère assurément, ricana Rocambole.

Master Dixon regarda l’homme gris de travers.

Alors Barnett fut pris d’un moment d’irritation, et il serra la main de l’homme gris.

– Au revoir, dit-il.

Puis il suivit le gardien-chef en essuyant une larme.

Quand il fut dans le corridor, master Dixon lui dit :

– Je vais te conduire au greffe.

– Pourquoi faire ?

– Tu signeras ta levée d’écrou, tu reprendras tes vêtements, et tu t’en iras.

– Mais, dit Barnett, je suis donc libre ?

– Oui, et on n’a plus besoin de toi.

– Alors on me comptera la prime qu’on m’a promise.

– Non.

– Pourquoi donc ?

– Parce que tu n’as été d’aucune utilité.

Barnett ne répondit rien ; mais il se jura de servir l’homme gris et de lui appartenir corps et âme.

*

* *

Tandis que Barnett s’en allait, sir Robert M… ne perdait pas son temps.

Il s’était jeté dans un cab et s’était fait conduire en toute hâte chez le révérend Patterson.

Celui-ci, en le voyant entrer, devina de graves événements.

– Ils se connaissent ! dit sir Robert M…

– Je n’en ai jamais douté, répondit le révérend.

– Et ils parlent entre eux une singulière langue.

– Laquelle ?

– Le javanais.

– Ah ! ah !

– Et je me demande, fit sir Robert M… comment ils l’ont apprise.

– Eh ! c’est bien simple, dit le révérend, les fénians ont de nombreuses ramifications dans l’Inde.

– Vous croyez ?

– Nana Saïb en avait plusieurs dans son armée. Vous pensez bien que ces gens-là sont les mortels ennemis de l’Angleterre.

– Naturellement.

– Et qu’ils vont partout où l’Angleterre a des ennemis.

– Oui, dit sir Robert M… Mais à présent nous les tenons, et nous saurons le vrai nom de l’homme gris.

– Vous savez le javanais ?

– J’ai un de mes prisonniers, un matelot, qui le sait, avec une forte prime…

– Mais ils ne parleront pas devant lui…

– Ils parleront quand ils se croiront seuls, vous oubliez l’appareil mécanique Hudson.

– Comment le ferez-vous poser dans leur cachot sans qu’ils s’en aperçoivent ?

– On le pose à l’heure même dans une autre cellule.

– Ah !

– Et ils y seront transférés ce soir.

– Ne se douteront-ils de rien ?

– Je ne le crois pas. J’ai fait rendre la liberté à Barnett.

Dès lors la cellule est trop grande pour deux prisonniers.

– Parfait ! dit le révérend.

Et cependant, quand sir Robert M… fut parti, le front assombri du révérend ne se dérida point.

– Voilà qui est bizarre, murmurait-il. J’ai transmis depuis hier deux dépêches à sir James Wood avec ordre de revenir et de ramener miss Ellen, et sir James Wood ne me répond pas…

Que lui est-il donc arrivé ?…

XVI

Sir Robert M…, radieux, était retourné à Newgate. En quittant la prison, il avait donné ses ordres, et un appareil Hudson avait été posé par une dizaine d'ouvriers dans la cellule voisine de celle qui renfermait Marmouset et Rocambole.

Rien n'est plus simple, du reste, que cet appareil : longue suite de tuyaux en caoutchouc qui se rejoignent et aboutissent à un entonnoir renversé placé dans la pièce où on doit entendre ce qui se dit au point de départ, malgré une distance considérable. On avait fait passer l'appareil dans le tuyau du gaz, ce qui faisait qu'il était impossible de le voir.

L'entonnoir se trouvait dans le cabinet même du directeur.

Et sir Robert M… assista à la fin du travail en se frottant les mains et se disant :

– Enfin ! je tiens mes deux drôles.

Cependant une pensée mélancolique vint tout à coup attrister sa joie.

Il se souvint des paroles de Marmouset lui disant :

« – Supposons que je ne sois pas Rocambole… »

Sir Robert M… connaissait parfaitement la loi anglaise et savait qu'elle ne plaisante pas quand il s'agit de réparer les torts faits à des particuliers.

Et Marmouset lui avait dit une chose tout à fait raisonnable :

« – Si cela était, vous seriez responsable tout comme un autre, puisque vous auriez écroué un homme sous un nom qui n'est pas le sien et sans vous assurer de son identité… »

Et sir Robert M… eut un peu de mélancolie à cette pensée ; car enfin tout est possible, même l'impossible.

Et puis sir Robert M… était père de famille. Il n'était pas riche, il avait besoin de son traitement.

Cependant une autre pensée, ou plutôt une autre réflexion, venait aussitôt à son idée.

– La preuve, se disait-il, que cet homme est bien Rocambole et qu'il est le complice de l'homme gris, c'est qu'ils causent entre eux dans une langue qu'ils croient incompréhensible.

S'ils n'avaient pas de secrets à se confier, ils causeraient en anglais ou en français.

Il faisait toutes ces réflexions tout en assistant à la pose de l'appareil Hudson.

Quand ce fut fini, il se fit suivre du gardien chef et fit une nouvelle visite à ses deux personnes.

– Votre Honneur est vraiment bien bon, lui dit Rocambole avec une pointe de raillerie, de nous visiter ainsi deux ou trois fois par jour.

– Quand je vois M. le Gouverneur, dit à son tour Marmouset, je me sens tout réjoui.

– Ah ! ah ! dit sir Robert M…

– Il est certain, reprit Rocambole, qu'un visage aussi parfaitement réjoui que celui de Votre Honneur est fait pour reposer la vue des pauvres prisonniers comme nous.

– Hélas ! mes amis, dit sir Robert M…, je vous apporte une nouvelle désagréable.

– Vraiment ?

– Vous étiez bien ici ?

– Admirablement.

– Je vais être obligé de vous changer de cellule.

– Et pourquoi cela, Votre Honneur ?

– Parce que celle-ci est trop grande, maintenant que vous n'êtes plus que deux.

– Comment ? fit Rocambole, l'Irlandais ne va pas revenir ?

– Non.

– Ah bah !

– Sa peine a été commuée, vous le savez.

– Bon !

– Et on l'a transféré à Bath-square.

Rocambole ne sourcilla pas, bien qu'il fût certain que sir Robert M… mentait.

– Mais, au moins, dit-il, remplacez-vous notre jeu de whist par un jeu d'échecs ?

– Si cela peut vous être agréable, dit sir Robert.

Et regardant Marmouset :

– Jouez-vous aux échecs, gentleman ?

– Sans doute, répondit Marmouset. Mais… je crains de ne pouvoir faire longtemps la partie du gentleman.

– Et pourquoi cela ?

– Mais, cher monsieur, parce que je sortirai d'ici demain matin.

– Bah ! dit sir Robert qui essaya un sourire et n'obtint qu'une grimace. Vous m'avez déjà fait cette plaisanterie-là.

– Vous verrez qu'elle est sérieuse.

– Oh ! dit le gouverneur, nous verrons bien.

Et il s’en alla, laissant retentir un gros sourire, mais, au fond, très ému de l’insouciance de Marmouset.

Une demi-heure après, les deux prisonniers avaient été transférés dans l’autre cellule.

Alors sir Robert M… fit venir Dick le matelot.

– Dans combien de mois sortirons-nous d’ici ? lui dit-il.

– Dans trois mois.

– Si je suis content de toi, j’obtiendrai qu’on réduise ta prison à six semaines.

– En vérité, Votre Honneur…

– Et quand tu t’en iras, on te donnera vingt-cinq livres de prime.

– Que faut-il donc faire pour mériter ainsi les bontés de Votre Honneur ?

– T’asseoir là dans ce fauteuil.

– Et puis ? dit Dick étonné.

– Et appuyer ton oreille à cet entonnoir.

– M’y voilà.

– Entends-tu quelque chose ?

– Oui, des voix humaines.

– Écoute bien.

– J’entends fort distinctement.

– Que disent-elles ?

– Mais je ne comprends pas.

– Hein ?

– Je reconnais la voix des deux prisonniers avec qui vous m’avez confronté ce matin.

– Ah !

– Mais ils ne parlent plus la même langue.

Sir Robert M… jeta un cri de rage.

– Écoute bien, dit-il ensuite, il peut se faire que la distance…

– Oh ! non, non, Votre Honneur, je les entends aussi nettement que s’ils étaient auprès de moi.

– Vraiment ?

– Mais, je le répète à Votre Honneur, je ne comprends pas un mot de ce qu’ils disent.

– Voilà qui est trop fort ! s’écria sir Robert M… Dans quelle langue peuvent-ils bien parler ?

– Je ne sais pas, mais ils ont l’air de bien bonne humeur.

– Enfin, penses-tu que ce soit une langue orientale ?

– C’est possible. Tenez, Votre Honneur, écoutez vous-même.

Sir Robert M… s’approcha de l’appareil et prêta l’oreille à son tour.

Rocambole et Marmouset étaient en effet de fort belle humeur, et deux ou trois éclats de rire moqueurs parvinrent à sir Robert M…

Mais de leur conversation pas un mot intelligible.

Ils s’étaient remis à parler javanais.

Non pas la langue qu’on parle dans l’île de Java, mais le javanais de Paris qui tombe en cascades rieuses des lèvres des petites dames.

Alors sir Robert M… murmura :

– Oui, ce doit être une langue orientale… Oh ! ces hommes !

Puis il se frappa le front et se leva vivement comme un homme à qui il vient une bien belle idée !…

XVII

Au sud de Whitehall, tout auprès de Scotland Yard, se trouve un établissement qui porte ce nom quelque peu compliqué :

The royal united service institution Museum

Ce qui peut se traduire ainsi :

Service de l'union royale du Musée

C'est un établissement multiple dont une section est consacrée aux manuscrits et à l'étude de toutes les langues. On trouve là des professeurs qui parlent couramment le sanscrit et d'autres qui lisent les hiéroglyphes les plus indéchiffrables.

Il n'y a pas un idiome, un dialecte, une langue morte ou vivante qui ne soit compris ou commenté au The Royal Museum.

En France on n'apprend guère que le français. En Angleterre on apprend tout.

Les Anglais qui voyagent perpétuellement veulent être compris sur tous les points du globe.

L'idée sublime qui venait de traverser le cerveau du sous-gouverneur de Newgate, sir Robert M…, était cependant bien simple et elle aurait dû lui venir plus tôt.

– Je vais courir au Muséum, se dit-il, et je demanderai tous les professeurs de langues orientales.

Il renvoya donc Dick dans sa prison, monta dans un cab.

Le concierge du Muséum est un personnage très important, quelque chose comme un gouverneur.

Sir Robert M… s'adressa à lui.

Le concierge-gouverneur eut un sourire majestueux.

– Ces gens-là, dit-il faisant allusion aux deux prisonniers, parleraient l'égyptien du temps des Pharaons, que nous avons des gentlemen qui les comprendraient.

Venez avec moi, sir, et nous choisirons ensemble les personnes dont vous avez besoin.

Une demi-heure après, sir Robert M… emmenait avec lui deux gentlemen qui avaient consacré leur jeunesse à l'étude des langues sémitiques et des langues orientales, et il les introduisait dans son cabinet.

Il était alors huit heures du soir.

Le premier gentleman se plaça contre l'appareil Hudson et prêta l'oreille.

Sir Robert M… suivait anxieusement les impressions de sa physionomie.

Or, au bout de quelques minutes, cette physionomie exprima un mouvement mêlé de stupeur.

– Quel jargon parlent-ils donc là ? dit-il enfin.

– Comment ! s'écria sir Robert M…, vous ne comprenez pas ?

– Je ne comprends pas un mot.

Le professeur de langue sémitique remplaça auprès de l'appareil le professeur de langues orientales.

– Je ne comprends pas davantage, dit-il.

Sir Robert M… s'arrachait les cheveux de désespoir.

Enfin le premier gentleman émit cet avis que les deux prisonniers pourraient bien parler un jargon océanien, quelque chose comme la langue des îles Sandwich.

Le second prétendit que certaines consonances lui avaient paru se rapprocher du patois que parlent les nègres de l'intérieur de l'Afrique.

Ce n'était pas la spécialité de ces messieurs ; mais il y avait au Muséum un ancien midshipman qui avait été prisonnier au Congo et avait ensuite parcouru tous les archipels de l'Océanie.

Or, ce langage bizarre que parlaient Rocambole et Marmouset prenait à leurs yeux les proportions d'un phénomène scientifique.

Ils s'empressèrent donc d'envoyer chercher le midshipman, dont ils indiquèrent le nom et l'adresse à un des gardiens de Newgate, qui partit aussitôt.

Le midshipman n'était plus au Muséum ; il habitait même à la campagne, sur la route de Hampsteadt.

Près de trois heures s'écoulèrent avant qu'il arrivât.

Mais les deux prisonniers ne paraissaient pas avoir envie de dormir.

Leurs voix bruyantes et leurs éclats de rire arrivaient à chaque instant aux oreilles consternées de sir Robert M…

Enfin, l'ancien midshipman parut.

Ses deux confrères du Muséum lui expliquèrent la situation en deux mots.

Il se plaça à son tour devant l'appareil, appuya son oreille à l'entonnoir et écouta.

– Mais ce n'est pas une langue humaine, cela ! s'écria-t-il enfin.

– Commuent, dit un des gentlemen, ce n'est pas un jargon océanien ?

– Non.

– Ni un patois nègre ?

– Pas davantage.

Le problème paraissait insoluble, et sir Robert M… ne parlait de rien moins que de sauver son honneur par un suicide, lorsque le professeur des langues sémitiques eut une inspiration.

– Vous dites que les prisonniers sont Français dit-il.

– Je le crois, du moins.

– Avez-vous entendu parler d'une langue que parlent les voleurs et qui se nomme l'argot ?

– Oui, certes.

– Eh bien ! c'est de l'argot.

– Et qui donc, s'écria sir Robert M…, peut comprendre l'argot en Angleterre ?

– Bah ! dit le gentleman, vous avez bien un autre prisonnier français quelque part ?

Sir Robert M… manda Master Dixon, le gardien chef, et le consulta.

Dixon affirma qu'il y avait un Français à Newgate et que ce Français était un filou qui avait longtemps exercé son industrie à Paris.

Sir Robert M… l'envoya chercher.

– Sais-tu l'argot ? lui dit-il.

– Mieux que l'anglais, répondit le filou.

– Alors mets-toi là et écoute.

Le filou obéit.

– Ce n'est pas de l'argot, dit-il enfin.

– Qu'est-ce donc ?

– C'est du javanais.

Les deux gentlemen haussèrent les épaules.

– Le javanais de la Maison d'Or, dit encore le filou.

– Qu'est-ce que cela ?

– Une langue qu'on parle à Paris.

– Et que tu comprends ?

– Non, il n'y a que les femmes à huit ressorts et les gentilshommes qui font courir leurs chevaux et leurs créanciers qui parlent ce langage.

– Alors, comment faire ? s'écria sir Robert M…, dont le désespoir était sans limite.

– Une chose bien simple, répondit le Français.

– Quoi donc ?

– Faire venir une petite dame de Paris qui sera dans la débine et lui promettre une jolie somme.

– Mais il faut trois jours pour cela !

– Ou bien encore pour demander par le télégraphe les lumières de M. Victor Noir, rédacteur en chef de la « Gazette de Java » dont les bureaux sont sur le boulevard Montmartre.

– Comment ! exclamèrent les trois savants, il se publie un journal dans cette langue !

– Un journal qui a soixante mille abonnés, répondit sans rire le prisonnier, qui était un loustic de première force.

– C’est à devenir fou ! murmurait le bon gouverneur de Newgate.

Et, comme il disait cela, master Dixon entra tout effaré.

– Ah ! Seigneur Dieu ! reprit-il, par saint George, monsieur, quelle sottise avons-nous donc faite ?

– Hein ! dit sir Robert M… ahuri.

– Nous avons emprisonné sous le nom de Rocambole l’ami intime du premier secrétaire de l’ambassade française, lequel secrétaire vient d’entrer à Newgate comme un ouragan et demande une éclatante réparation…

Sir Robert M… poussa un cri sourd et se laissa tomber sur un siège, foudroyé par ce dernier coup du sort !…

XVIII

C’était bien, en effet, le premier secrétaire d’ambassade, à qui Marmouset avait écrit, qui se présentait à Newgate à cette heure matinale.

Il pouvait être alors quatre heures du matin.

À Londres, on vit la nuit presque autant que le jour.

C’est le soir que siège le Parlement.

C’est à minuit que le peuple envahit les tavernes et que les gens de haute vie fréquentent les clubs.

Fidèle aux instructions de Marmouset, Milon ne s’était présenté que fort tard, le soir, à l’ambassade de France.

Le premier secrétaire était au bal.

– Je l’attendrai, avait dit Milon.

À deux heures du matin, un huissier avait dit au colosse :

– Si vous voulez absolument voir M. le premier secrétaire, allez dans Pal Mal au West-India Club, vous l’y trouverez.

Milon avait couru à West-India.

Un des laquais du club lui dit qu’en effet le premier secrétaire de l’ambassade de France faisait partie du club, mais qu’il n’y venait jamais avant deux ou trois heures du matin.

Milon attendit patiemment.

Enfin, le haut personnage arriva.

Alors Milon lui remit la lettre de Marmouset et joua son rôle en conscience.

Marmouset était depuis six ans si honorablement connu dans le monde élégant de Paris, que la pensée m’aurait pu venir à personne qu’il se fût fait mettre à Newgate en vue de quelque projet ténébreux.

Le premier secrétaire témoigna donc une véritable indignation.

Il demanda sa voiture sur-le-champ, fit monter Milon à côté de lui et se rendit en toute hâte à Newgate.

À pareille heure on ne pénètre pas dans une prison.

Mais le premier secrétaire parla si haut, avec une telle autorité, menaçant de l'intervention de l'ambassadeur, que le portier-consigne se décida à aller chercher master Dixon, le gardien chef.

Celui-ci accourut.

– Vous avez un Français ici ? dit le secrétaire.

– Nous en avons plusieurs.

– Mais vous en avez un qui a été arrêté dans le Strand, à l'hôtel des Trois-Couronnes ?

– Oui, c'est un malfaiteur des plus dangereux.

Le premier secrétaire se mit à rire.

– Un homme du nom de Rocambole ?

– Vous êtes un niais ! répliqua le premier secrétaire.

L'homme qu'on a arrêté et que vous détenez en prison est un parfait gentleman de mes amis, dont je réponds complètement, et que vous allez faire sortir sur-le-champ.

– Mais, monsieur, avait dit master Dixon tout bouleversé, je ne suis pas le gouverneur.

– Eh bien ! allez chercher le gouverneur.

– À cette heure ?

– Mais sans doute. S'il est couché, il se lèvera. Faut-il vous répéter que je suis le premier secrétaire de l'ambassade de France !

Master Dixon, pris d'une salutaire terreur, était arrivé en toute hâte, comme on l'a vu, dans le cabinet de sir Robert M…

Et sir Robert M… s'était laissé tomber comme foudroyé sur un siège.

Mais, le premier secrétaire ayant suivi le gardien chef, il était entré presque aussitôt.

Alors le bon et jovial gouverneur, qui, certes, ne riait pas en ce moment, s'était levé en balbutiant et baissant les yeux sous le regard irrité du premier secrétaire d'ambassade.

– Monsieur le gouverneur, avait dit celui-ci, sans faire attention aux trois savants, je viens vous prier de faire mettre en liberté, sur-le-champ, un de mes bons amis qui est ici la victime d'une erreur.

– Monsieur, balbutia sir Robert M… d'une voix étouffée, n'auriez-vous pas été plutôt induit en erreur vous-même ?

Le premier secrétaire haussa les épaules.

– On m'a amené ici un Français du nom de Rocambole, poursuivit sir Robert M…

– Mais, mon cher monsieur, dit froidement le secrétaire d'ambassade, si vous croyez qu'il y a une erreur de ma part et non une bévue de la police, il y a un moyen bien simple d'éclaircir la chose.

– Lequel ? dit le gouverneur, qui perdait littéralement la tête.

– C'est de me montrer votre prisonnier.

Sir Robert M… se rattacha à un dernier espoir.

Il était impossible qu'un homme si haut placé que le secrétaire d'ambassade connût un malfaiteur.

Or, pour sir Robert M…, un homme qui parlait une langue mystérieuse et s'entretenait pendant toute la nuit avec un bandit comme l'homme gris, ne pouvait être qu'un malfaiteur qui, peut-être, avait volé les papiers d'un gentleman, et se réclamait, au nom de ce gentleman, à l'ambassade de France.

Sir Robert M… accepta donc avec empressement la proposition qui lui était faite.

– Venez ! monsieur, venez ! dit-il.

Et il se précipita le premier hors de son cabinet.

Master Dixon ouvrit la formidable porte de fer qui sépare le greffe et les appartements du gouverneur de l'intérieur proprement dit de la prison.

Les deux professeurs de langues orientales et le midshipman qui avait vécu parmi les sauvages de l'Océanie suivirent sir Robert M… et le premier secrétaire de l'ambassade.

Milon demeura au greffe.

Il y avait une émotion terrible et suprême que redoutait le colosse.

Il craignait de voir Rocambole et de se trahir.

Marmouset lui avait bien recommandé de ne pas se montrer.

Quand la porte de la cellule où le vrai et le faux Rocambole étaient enfermés se fut ouverte, Marmouset jeta un cri de joie.

Et se levant de son lit, sur lequel il était couché tout vêtu, il se précipita vers le premier secrétaire.

– Oh ! cher ami, dit celui-ci, en vérité, je suis indigné de ce qui vous arrive.

– Ah ! dit Marmouset en riant, je ne me suis pas trop ennuyé.

Rocambole était impassible.

– Et puis, dit Rocambole, ce brave homme et moi, nous nous sommes un peu moqués de sir Robert M…

– Vous vous êtes moqués de moi ?… balbutia le gentleman.

– Eh ! sans doute, cher monsieur.

Sir Marmouset, regardant Rocambole, dit encore :

– Monsieur est Français. Pourquoi est-il ici ? Je l'ignore. Vous avez absolument voulu que je fusse son ami et complice. Alors je lui ai proposé une petite comédie, et il m'a donné la réplique.

Monsieur est un gentleman et un homme d'éducation.

Il a peut-être commis des crimes, mais il parle merveilleusement le javanais.

– Une langue infernale ! dit sir Robert M…

– Une langue charmante, dont je vous donnerai la clef, mon cher gouverneur.

Mais le premier secrétaire d’ambassade fit, sur ces mots, un geste d’adieu à Rocambole, et dit à Marmouset :

– Mon cher ami, venez ; on vous doit une réparation, et je vous jure qu’elle sera éclatante !…

*

* *

Une demi-heure après, Marmouset quittait Newgate, laissant sir Robert M… en proie aux plus vives angoisses.

Car enfin Marmouset pouvait demander une forte indemnité, et le jury ne se priverait pas de se montrer sévère envers un gouverneur aussi léger dans sa conduite.

Et sir Robert M… n’était pas riche…

Et il était père de famille.

Quant à Rocambole, il s’était couché tranquillement et n’avait pas tardé à s’endormir.

XIX

Transportons-nous maintenant dans la Cité et dans une maison de Sermon Lane.

Cette même maison où nous avons vu naguère l'homme gris surprendre miss Ellen au moment où elle s'affublait de la robe et du capuchon noir des « Sœurs de la dernière heure. »

Londres, nous l'avons dit, possède une institution admirable entre tant d'autres.

Des femmes de la plus haute noblesse se sont liées par un vœu ; elles ont formé une association, et, tirées au sort chaque fois, elles vont porter aux condamnés à mort les consolations de la religion, et prient avec eux pendant la nuit qui précède leur supplice.

On se souvient encore qu'une nuit le sort ayant désigné miss Ellen, et la jeune fille ayant reçu le pli mystérieux marqué dans le coin d'une croix noire, elle s'était arrachée à son lit, vêtue à la hâte, était montée en voiture et avait couru à Sermon Lane.

C'est une ruelle, on le sait, qui descend infecte et noire des hauteurs de la Cité jusqu'à la Tamise.

Dans cette ruelle, au troisième étage d'une maison plus que modeste, miss Ellen avait alors une chambre dans laquelle elle renfermait son costume de « dame des prisons » ou « de la dernière heure » car le peuple de Londres leur donne les deux noms.

Miss Ellen était partie précipitamment de Londres, elle n'avait donc pas prévenu de son absence la présidente de l'œuvre, qui avait, on s'en souvient encore, ses bureaux dans la rue Pater-Noster.

Par conséquent elle avait conservé sa petite chambre de Sermon Lane.

Or, le lendemain matin de son retour à Londres, miss Ellen, qui était descendue avec Vanda dans un hôtel modeste, auprès de la poste, dit à sa compagne :

– Madame, nous n'allons pas rester ici, moi du moins.

– Pourquoi donc ? demanda Vanda.

– Parce que je me défie de la police et du révérend Patterson, et que j'aime autant me servir de mes armes.

– De quelles armes parlez-vous ! dit Vanda étonnée.

Miss Ellen eut un sourire.

– Vous connaissez la vie anglaise et l'Angleterre, dit-elle, mais pas comme moi.

– Que voulez-vous dire ?

– L’Angleterre est la terre des inviolabilités par excellence, il est des maisons, dans lesquelles la police n’a pas le droit de pénétrer, des costumes sous lesquels on peut circuler librement.

– Un élève de Christ-Hospital est inviolable, par exemple, dit encore miss Ellen.

– Bon !

– Le policeman qui oserait arrêter une *dame des prisons* ne sortirait pas vivant de la rue où il aurait commis ce forfait.

La populace le mettrait en pièces.

– Eh bien ?

– Eh bien ! dit miss Ellen, je suis sœur des prisons.

– Vous ?

– Moi, et par conséquent, je vais revêtir mon costume.

– Mais où cela ?

– À deux pas d’ici, dans le Sermon Lane. Voulez-vous m’accompagner ?

Vanda suivit miss Ellen.

La jeune fille la conduisit dans cette chambre que nous connaissons.

– Ici, dit-elle je brave la haine du révérend Patterson.

– Et le courroux de votre père ? dit Vanda.

– Oh ! fit miss Ellen qui eut un superbe sourire, avec mon père le dernier mot n’est pas dit.

– Ah !

– Mon père m’idolâtrait ; il m’idolâtre encore, j’en suis sûre.

– Et il doit être bien malheureux.

– J’en suis très persuadée, mais je le convertirai à mes idées.

– Vous oserez revoir votre père ?

– Sans doute, et j’irai en plein jour chez lui.

– Et s’il vous retient ?

– Revêtue de cet habit je vous le répète, je suis inviolable.

Puis miss Ellen ajouta après un silence.

– J’aime l’homme gris à présent ; je l’ai perdu, je le sauverai.

Il y avait une énergie sauvage ; une conviction profonde dans l’accent de la jeune fille.

– J’ai accepté tout d’abord votre plan et celui de vos amis, dit-elle ensuite, mais que ce plan vienne à échouer, et vous verrez…

Vanda retourna à son hôtel.

Miss Ellen demeura installée dans la chambre de Sermon Lane.

Une petite servante Irlandaise qu'elle s'était procurée lui apportait ses repas de la maison voisine.

Deux jours s'écoulèrent.

Milon était venu annoncer à Vanda que Marmouset était à Newgate.

Vanda avait porté elle-même cette nouvelle à miss Ellen.

Enfin, le surlendemain, Marmouset se présenta lui-même à l'hôtel de Vanda.

Celle-ci eut un cri de joie en le voyant.

Marmouset avait aux lèvres un sourire qui disait clairement que la campagne avait été bonne.

– As-tu vu le maître ? demanda Vanda.

– Pardieu !

– As-tu pu lui parler ?

– J'ai passé deux nuits et un jour avec lui.

– As-tu ses instructions ?

– Ses instructions complètes. Où est miss Ellen ?

Vanda mit Marmouset au courant.

– Eh bien ! dit celui-ci, allons dans Sermon Lane.

Et tous deux rejoignirent miss Ellen.

La belle patricienne eut un moment de violente émotion.

Elle voulut apprendre de la bouche de Marmouset mille détails sur cet homme qu'elle adorait après l'avoir haï.

Lui avait-il parlé d'elle ? Était-il ému en prononçant son nom ?

Et l'atmosphère pesante de Newgate, la maison aux murs sinistres, n'avait-elle pas brisé sa vaillante énergie ?

Marmouset répondait en souriant :

– Nous le sauverons, miss Ellen, nous le sauverons !

Alors Marmouset confia aux deux femmes qu'il avait mission de voir l'abbé Samuel. Mais où le trouver ?

Depuis l'arrestation de l'homme gris, le jeune prêtre qu'on avait essayé de compromettre, se cachait.

– Je sais où vous le trouverez, dit miss Ellen.

– Ah !

– Allez-vous-en dans le Southwark.

– Bon !

– Entrez à l’église Saint-George, adressez la parole au sacristain et dites-lui :

– C’est l’espoir de l’Irlande qui m’envoie.

Vous pouvez lui parler français, vous achèveriez ainsi de gagner sa confiance.

– Et il me dira où est l’abbé Samuel ?

– C’est probable, surtout si vous lui parlez de l’homme gris.

– J’y vais à l’instant même, dit Marmouset, car nous n’avons plus de temps à perdre maintenant, d’autant plus que l’homme gris demande une réunion des principaux chefs fénians.

– Allez, dit miss Ellen, qui avait retrouvé tout son calme, moi aussi je vous dis avec confiance : Nous le sauverons !

– Comme elle l’aime ! murmura Vanda. Ô la jeunesse !

XX

Londres était si embrumé, ce jour-là, qu'on eût dit que la capitale du spleen y mettait de la coquetterie.

Dès midi, les magasins avaient eu recours à l'hydrogène, cette doublure fort réussie du soleil anglais.

Le brouillard était rouge et si épais que les cabs ne circulaient plus.

– Quel chien de pays ! murmurait Milon, qui marchait cependant d'un pas rapide et côte à côte avec Marmouset.

Quand on pense qu'à Paris il fait un soleil magnifique et que les arbres des Tuileries commencent à bourgeonner !

– Viens donc, philosophe, répondit Marmouset. Tu te plaindras du brouillard un autre jour. Nous n'avons pas le temps aujourd'hui de disputer sur la température.

Ils arrivaient au pont de Westminster.

Le brouillard obscurcissait le ciel, rendait la Tamise invisible.

On aurait pu croire qu'ils marchaient dans un nuage.

Les piles du pont elles-mêmes étaient devenues invisibles.

Quand ils furent de l'autre côté, Marmouset hésita un moment :

– Nous voici bien dans le Southwark, dit-il ; mais quel est le plus court chemin pour arriver à l'église Saint-George ?

– Bridge road, répondit Milon, qui savait Londres par cœur.

Ils se remirent en route, et un quart d'heure après, ils arrivaient devant la cathédrale des catholiques de Londres.

Miss Ellen avait parfaitement indiqué à Marmouset le moyen de pénétrer dans l'église.

Il fallait tourner la grand'porte, traverser le cimetière et aller frapper à la porte du chœur.

Ce qu'ils firent.

Il s'écoula quelques minutes avant qu'on répondit.

Puis enfin le vieux sacristain à barbe blanche vint ouvrir.

Il avait une lampe à la main.

À la vue de ces deux hommes qu'il ne connaissait pas, il fit un pas en arrière et eut un geste de crainte.

– Que voulez-vous ? dit-il.

– C'est *l'Espoir de l'Irlande qui nous envoie,* répondit Marmouset, se conformant aux instructions de miss Ellen.

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répliqua le sacristain en mauvais français.

– Nous voulons parler à l'abbé Samuel.

– Il n'est pas ici.

Marmouset et Milon étaient entrés dans le chœur.

– Si vous voulez voir l'abbé Samuel, dit encore le vieillard, allez à Saint-Gilles.

Mais Marmouset avait deviné que le vieillard mentait :

– Prends garde, vieillard, dit-il, en refusant de nous conduire à l'abbé Samuel, tu causes peut-être un grand préjudice à l'Irlande.

– Êtes-vous donc Irlandais ? fit le soupçonneux vieillard.

– Nous sommes des amis de l'Irlande.

– Ou de l'Angleterre. Allez ! dit le vieillard, quand on a arrêté l'abbé Samuel pour le mettre en prison, on lui a pareillement dit…

– Nous venons de France, dit Marmouset, et nous avons vu Ralph et Jenny.

À ces noms, le vieillard fit un pas en arrière.

– Veux-tu que je te les dépeigne ? dit encore Marmouset.

Jenny est grande, brune, elle a les yeux bleus et elle est plus belle que toutes les ladies du West-End.

– Après ? dit le sacristain.

– Ralph à dix ans, il est déjà fier comme son père, sir Edward Palmure.

– Et vous les avez vu ? demanda le sacristain.

– Ils sont chez moi, dit Milon.

– Où cela ?

– À Paris.

Cependant le vieillard ne se rendait pas encore.

– Je vous crois, dit-il, mais je ne sais pas où est l'abbé Samuel.

– Ah ! connais-tu l'homme gris ?

À ce nom le sacristain tressaillit.

– Oui, dit Milon. Et Shoking, le connais-tu ?

Ce nom dérida le sacristain.

– Prouvez-moi que vous connaissez Shoking, dit-il.

– C’est facile. Shoking n’est plus à Londres.

– C’est vrai.

– Il est en France avec Ralph et Jenny.

– C’est vrai encore. Mais la police anglaise sait tant de choses !…

– Tu te défies donc toujours ?

Le sacristain eut un sourire :

– L’Irlande est persécutée, dit-il, c’est notre excuse, si nous avons peur.

– Eh bien, dit Marmouset, puisque tu ne veux pas nous dire où est l’abbé Samuel, peux-tu au moins te charger d’un message pour lui ?

– Si je le vois, oui.

– Supposons que tu le verras…

– Dites alors.

– Si tu vois l’abbé Samuel, remets-lui ceci.

Et Marmouset tira de sa poche un petit papier plié en quatre.

Ce papier n’était autre qu’un billet écrit à l’abbé Samuel par l’homme gris lui-même.

Et Marmouset ajouta :

– C’est de la part de l’homme gris.

– Ah ! dit le sacristain qui prit le billet.

Mais sa défiance n’était point désarmée.

– Revenez demain, dit-il, ou ce soir. Peut-être aurai-je vu l’abbé Samuel.

– C’est bien, dit Marmouset. Viens, Milon.

– Comment ? dit le colosse, nous nous en allons ?

– Sans doute.

– Mais si l’abbé Samuel était ici ?

– Viens donc !

Et Marmouset entraîna Milon hors de l’église, au grand contentement du sacristain, qui se hâta de refermer la porte.

– Mais, dit alors Milon, si nous avions insisté ?… Tenez, j’aurais pris le sacristain à la gorge, moi et vous ?…

– Moi, j’aurais souillé l’église, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Tu es un imbécile !

– Plaît-il ?

– Viens t’asseoir là, dit encore Marmouset.

Et il s’assit, sur le mur de clôture du cimetière.

– Maintenant, lève les yeux en l’air.

– Bon !

– Vois-tu le clocher ?

– Non ! il est perdu dans le brouillard.

– Regarde bien, que vois-tu ?

– Tiens : une lueur qui monte, dit Milon.

– Ah !

– On dirait une étoile.

– C’est une lampe qui monte dans le clocher et que tu aperçois à travers les meurtrières.

– Eh bien ?

– L’abbé Samuel est là haut.

– Vous croyez ?

– Et le sacristain il porte le billet de l’homme gris. Attendons un moment encore.

– Pourquoi ?

– Tu vas voir.

La clarté qui perçait le brouillard était devenue fixe en ce moment.

Tout à coup elle redescendit, mais non plus lentement. Cette fois, on eût dit une étoile se détachant du ciel.

– Le bonhomme a retrouvé ses jambes de vingt ans, dit Marmouset.

– Comment cela ?

– Il redescend en courant.

– Pourquoi ?

– Mais pour essayer de nous rejoindre. Tu vas voir.

En effet, un instant après la petite porte du chœur se rouvrit, et le vieux sacristain s’élança dans le cimetière.

XXI

Le vieux sacristain était, en effet, monté au clocher, et il avait poussé une petite porte dissimulée dans la muraille si habilement, que trois personnes seulement en connaissaient l'existence, le sacristain, le curé de l'église et l'abbé Samuel.

En Angleterre, les persécutions dont le catholicisme est victime ne datent pas d'hier et n'ont pas eu le fenianisme pour point de départ.

Il y a cinquante ans, un prêtre catholique, naturellement Irlandais, et curé de Saint-George, était poursuivi à outrance pour avoir, dans un de ses sermons, attaqué le primat de la Grande-Bretagne, l'archevêque de Cantorbéry.

Le pauvre prêtre était attaché à son église comme le capitaine à son vaisseau.

Il ne voulait pas fuir.

Pendant deux mois il se tint caché sous les murailles de Saint-Gilles, de l'autre côté de la Tamise.

Mais les Irlandais mirent ces deux mois à profit.

Chaque nuit deux ouvriers travaillaient mystérieusement dans le clocher et creusaient dans l'épaisseur du mur une espèce de cellule, large de quatre pieds.

Quand la cellule fut creusée, lorsque son entrée fut habilement dissimulée par une pierre semblable aux autres et tournant sur ses gonds invisibles, le prêtre revint dans son église.

Les policemen faisaient bonne garde à l'entour ; vingt fois ils envahirent l'église, espérant trouver le curé et le conduire en prison.

Le curé était invisible.

Tout le jour, il était caché dans la cellule mystérieuse ; la nuit il descendait prier dans l'église et, bien avant la première aube, il disait sa messe.

Or, depuis cinquante ans, la chambre secrète du clocher n'avait servi qu'une seule fois, et encore pendant quelques jours seulement, lorsqu'un soir l'abbé Samuel se glissa dans l'église et monta précipitamment chez le sacristain.

– Il faut me cacher, lui dit-il.

– Vous êtes donc poursuivi ? demanda le vieillard.

– Oui, on a fouillé dans mes papiers en mon absence, et on a trouvé plusieurs lettres de l'homme gris qui se trouve arrêté depuis hier.

En effet, à la pressante sollicitation du révérend Patterson, le lord chief-justice avait ordonné l'arrestation de l'abbé Samuel, qui n'avait eu que le temps de se réfugier à Saint-George.

Depuis lors on le recherchait si activement qu'il lui avait été impossible de réunir une seule fois les principaux chefs irlandais.

Cependant ses lettres lui parvenaient, et la dépêche de Marmouset, dépêche à laquelle il avait répondu, lui était arrivée par l'intermédiaire d'un agent du télégraphe qui était lui-même fénian.

Or donc, si le sacristain s'était montré si défiant à l'endroit de Marmouset et de Milon, c'est qu'ils n'étaient pas les premiers à venir demander l'abbé Samuel.

La police, qui continuait à rechercher activement l'abbé Samuel, avait employé tous les moyens ; elle s'était présentée sous tous les prétextes et sous tous les déguisements.

La perspicacité du bonhomme avait fait échouer ses efforts jusqu'à présent.

Cependant, l'accent de sincérité de Marmouset et de Milon avait frappé le vieillard.

Il s'était donc chargé de faire parvenir à l'abbé Samuel le billet que Marmouset lui avait remis.

Et, ce billet à la main, il était monté précipitamment dans le clocher, avait poussé un ressort et s'était trouvé dans la cellule où l'abbé Samuel priait en ce moment.

À peine le jeune prêtre eut-il jeté les yeux sur le billet et reconnu l'écriture de l'homme gris, qu'il s'écria :

– Qui donc a apporté cela ?

– Deux hommes.

– Où sont-ils ?

– Je les ai renvoyés.

– Y a-t-il longtemps ?

– Non, à l'instant même.

– Cours après eux, tâche de les rejoindre, ce sont des amis, avait encore dit l'abbé Samuel.

Et le sacristain, on l'a vu, avait dégringolé l'escalier du clocher et s'était élancé dans le cimetière, espérant retrouver les deux visiteurs, soit sur la place de l'Église, soit dans quelque rue voisine.

Comme le brouillard était très épais, il passait tout auprès de Marmouset sans le voir, quand celui-ci l'arrêta en lui saisissant le bras.

– Ah ! c'est vous ? fit le vieillard.

– Nous-mêmes.

– Je vous cherchais.

– Et nous, dit Marmouset, nous étions bien sûrs que vous nous courriez après.

– Venez, dit le sacristain.

Et il reprit le chemin de la petite porte du chœur, qu'il avait laissée entrouverte.

Marmouset et Milon le suivirent.

Quelques minutes après, ils se trouvaient en présence de l'abbé Samuel.

– Mon père, lui dit Marmouset, le billet que je vous ai fait tenir a dû vous l'apprendre, je sors de Newgate.

– Où vous avez vu l'homme gris ? fit vivement le jeune prêtre.

– J'ai passé deux jours avec lui.

L'abbé Samuel passa la main sur son front :

– Ah ! dit-il, c'est un grand, malheur qu'il soit à Newgate.

– Il en sortira.

Le prêtre leva les yeux au ciel.

– Hélas ! dit-il, vous ne connaissez pas les Irlandais, mon frère.

– Que voulez-vous dire ? fit Marmouset.

– Pendant quelques mois, reprit l'abbé Samuel, l'homme gris a été notre chef à tous. Partout nous avons triomphé, partout nous avons été victorieux.

Si bons chrétiens que soient nos frères d'Irlande, ils sont superstitieux.

– Ah !

– Et ils avaient fini par croire que l'homme gris avait un pouvoir surnaturel.

– Qui sait ? dit encore Milon.

L'abbé Samuel secoua la tête.

– Hélas ! dit-il, l'événement a prouvé le contraire. Il a été pris. Dès lors son prestige est tombé.

– Alors on ne croit plus à lui ?

– Non.

– Et personne ne songe à tenter quelque chose pour le sauver ?

– Personne.

Un fin sourire glissa sur les lèvres de Marmouset.

– Si l'homme gris a été pris, dit-il, c'est qu'il l'a bien voulu.

– Que dites-vous ?

– La vérité.

L'abbé Samuel fit un pas en arrière, tant ces paroles l'étonnaient.

– Il a été pris, poursuivit Marmouset, parce qu’il avait une grande idée que sa captivité seule pouvait réaliser.

– Je ne vous comprends pas, monsieur.

– Écoutez-moi, monsieur l’abbé. Quels sont vos deux plus mortels ennemis, en Angleterre ?

– Nous en avons trois.

– Nommez-les.

– Le révérend Patterson, chef occulte de la religion réformée.

– Et puis ?

– Et puis lord Palmure.

– Et enfin ?

– Enfin la fille de lord Palmure, miss Ellen.

– Vous vous trompez, monsieur l’abbé, dit froidement Marmouset.

– Plaît-il ?

– Miss Ellen n’est plus votre ennemie.

– Oh ! que dites-vous là ?

– Je dis la vérité, monsieur l’abbé. Miss Ellen est redevenue Irlandaise de cœur et d’âme.

L’abbé Samuel étouffa un cri.

XXII

Marmouset avait frappé un grand coup sur l’esprit de l’abbé Samuel en lui apprenant la conversion de miss Ellen aux idées irlandaises.

Néanmoins, cela paraissait si extraordinaire, si invraisemblable, que le jeune prêtre lui dit :

– Êtes-vous sûr, monsieur, que l’homme gris ne s’est pas trompé ?

– Sur quoi ?

– Miss Ellen a l’audace, la force, la ruse ; elle joue la passion en comédienne consommée…

– Oui, mais elle a été vaincue par l’homme gris.

– Et elle l’aime ?

– Elle l’a aimé du jour où il a été prisonnier.

Dans les deux jours qu’il avait passés en prison avec Rocambole, Marmouset avait eu le temps d’apprendre de lui tout ce qui s’était passé à Londres depuis six mois.

Il raconta donc à l’abbé Samuel comment miss Ellen avait tendu un piège à l’homme gris, piège dans lequel celui-ci avait volontairement donné tête baissée.

Et la réaction subite qui s’était opérée chez la fière patricienne, et son amour et son désespoir.

Puis il raconta encore le voyage de miss Ellen en France, et la façon dont lui, Marmouset, l’avait délivrée de sir James Wood.

Quand il eut terminé cet étrange récit, l’abbé Samuel lui dit :

– Je vous crois, moi.

– Mais les autres ne me croiront pas, voulez-vous dire ?

– Je le crains.

– Et si miss Ellen elle-même.

– Ah ! vous avez raison, dit l’abbé Samuel, je réunirai cette nuit même les principaux chefs.

– En quel endroit ?

– Connaissez-vous Londres ?

– Assez.

– Il y a un quartier qu'on nomme le Wapping.

– Connu ! dit Marmouset.

– Et un square appelé Well-Close…

– Je le connais aussi.

– Eh bien ! que miss Ellen s'y trouve ce soir, un peu avant minuit.

– Seule ?

– Oh ! non, car elle pourrait être insultée par quelque fille de bas étage ; accompagnez-la.

– Et puis ?

– Faites-la asseoir sur un banc au milieu du square, et attendez.

– C'est bien, dit Marmouset, nous y serons.

Puis, après un moment de réflexion, l'abbé Samuel dit encore :

– Savez-vous ce qui a achevé de ruiner le prestige de l'homme gris ?

– Non.

– C'est qu'on le croyait Irlandais.

– Et qu'on a appris qu'il était Français ?

– Justement.

– Dévouez-vous donc à un peuple et à une idée ! murmura Marmouset avec dédain.

Puis, froissé dans son orgueil, il regarda le prêtre et lui dit :

– Écoutez-moi une minute encore, monsieur.

– Parlez…

– L'homme gris, qui, pour nous, a un autre nom, vous a paru extraordinaire, merveilleux, n'est-ce pas ?

– Cela est vrai.

– Je sais ce qu'il a fait ici : et je puis vous affirmer que cela n'a rien d'important.

– Oh ! dit l'abbé Samuel.

– Nous lui avons vu faire bien autre chose, nous, ses compagnons, et je puis vous affirmer une chose…

– Laquelle ?

– C'est que s'il voulait sortir de Newgate ce soir et tout seul, il en sortirait.

Le prêtre eut un geste qui voulait dire :

– Alors pourquoi nous demande-t-il secours ?

Marmouset devina la pensée de l'abbé Samuel et répondit :

– Les hommes supérieurs ont leurs faiblesses. L'homme gris a été un grand coupable ; c'est maintenant un grand pénitent, et il a mis tout son génie étrange au service de toutes les causes qui lui paraissent nobles et dignes d'intérêt.

C'est ainsi qu'un jour il vous a vu apparaître dans une taverne, comme un ange parmi des démons, et qu'il est devenu fénian.

Délivrez-le, et il vous rendra de bien autres services encore.

– Ah ! je ne demande pas mieux, moi, dit l'abbé Samuel.

– Abandonnez-le, poursuivit Marmouset, il se tirera d'affaire, soyez tranquille.

– Et nous donc ! sommes-nous venus à Londres pour rien ? exclama le bon Milon, que le flegme de l'abbé Samuel irritait.

– Mais alors, acheva Marmouset, il vous abandonnera à son tour.

– Hélas ! dit le pauvre prêtre, pourquoi donc n'est-il pas Irlandais ? À l'heure qu'il est, on eût incendié Newgate pour le délivrer. Ah ! monsieur, si je pouvais disposer de ces hommes à ma guise, il y a longtemps que l'homme gris serait revenu parmi nous.

Marmouset se prit à sourire.

– Monsieur l'abbé, dit-il, vous êtes un apôtre, je le sais, et l'homme gris n'a jamais douté de vous.

– Ah ! certes !

– Aussi ne vous inquiétez pas de lui outre mesure. Si les fénians l'abandonnent, nous ses amis, nous lui ouvrirons toutes grandes les portes de Newgate. Comme vous le disait mon compagnon, nous ne sommes pas venus de Paris pour autre chose.

– À ce soir donc, dit l'abbé Samuel.

– À ce soir.

Marmouset et Milon firent un pas de retraite.

– Ah ! dit encore le prêtre, j'oubliais…

– Quoi donc ?

– Vous n'êtes pas fénian, vous ?

– Ma foi ! non.

– Vous ne pouvez, par conséquent, pénétrer dans notre réunion.

– Alors, miss Ellen ira seule ?

– Non, puisque je viendrai la chercher sur le banc de Well-Close square.

– C'est juste. À ce soir.

Et Marmouset et Milon s'en allèrent.

Milon, en traversant le cimetière de l'église, prononçait des mots inintelligibles, mais qui trahissaient une sourde exaspération.

– Qu’as-tu donc ? dit Marmouset en riant.

– J’ai que le maître est toujours victime de son cœur et de ses élans généreux.

– Naturellement.

– Et ces gens-là ne valent pas la peine…

– Tais-toi ! Ne les jugeons point par avance… Qui sait ?

– Oh ! fit Milon, c’est tout vu. Ils enverront promener miss Ellen.

– Eh bien ! nous délivrerons le maître, nous.

– Avez-vous déjà un plan ?

– Parbleu ! dit Marmouset. Et dès ce soir je me mets à l’œuvre.

– Dès ce soir ?

– Sans doute.

– Mais puisque vous accompagnez miss Ellen ?

– À minuit.

– Alors, auparavant… ?

– Auparavant je vais dresser mes petites batteries. Viens, nous en causerons en route.

Ils sortirent du cimetière et remontèrent vers le pont de Westminster.

XXIII

Le brouillard était toujours d’une intensité excessive.

On n’y voyait pas à trois pas de distance.

Cependant, il n’était pas encore quatre heures de l’après-midi.

Marmouset et Milon s’en revinrent donc à pied, après avoir traversé de nouveau la Tamise sur le pont de Westminster.

Et tout en cheminant ils causaient :

– Voyons, disait Marmouset, récapitulons un peu. Combien sommes-nous ?

– Où cela ?

– À Londres.

– Vous voulez parlez de nous et des gens que nous avons amenés ?

– Oui.

– Il y a d’abord nous quatre, vous, moi, Vanda et miss Ellen.

– Les femmes ne comptent pas.

– Alors, nous deux.

– Après ?

– La Mort-des-Braves, Jean le Boucher.

– Quatre.

– Polyte.

– Cinq.

– Sir James Wood.

– Il ne compte pas non plus.

– Edward.

– Ah ! il compte, celui-là : six.

– Pourquoi ces calculs ? demanda Milon.

Marmouset continua sans répondre à cette question :

– Rocambole m’a donné une liste de quatre personnes qui lui sont particulièrement dévouées à Londres.

– Bon ! fit Milon.

– Enfin, au besoin, nous ferons venir Shoking.

– Mais…

– Tu veux toujours savoir les choses trop longtemps à l’avance, dit Marmouset en souriant.

– Mais… pourtant.

– Qu’il te suffise pour le moment d’apprendre que tu vas changer de profession.

Milon ouvrit de grands yeux.

– Tu étais entrepreneur à Paris ?

– Sans doute.

– Tu vas être, à Londres, marchand de denrées coloniales.

– Quelle drôle d’idée !

– Épicier, si tu veux.

– Ah çà ! dit Milon qui avait ses petits moments d’impatience, je crois que vous vous moquez de moi, Marmouset.

– Bah !

– Je permets bien cela au maître…

– Mais tu ne me le permets pas ?

– Dame, fit Milon.

– Eh bien, rassure-toi, je ne me moque pas de toi.

– Cependant, observa Milon, je ne vois pas quel rapport il y a entre la profession d’épicier et le but de notre voyage à Londres.

– Tu le verras.

– Mais quand ?

– Dans une heure.

Tout auprès de Scotland-Yard, Marmouset fit entrer Milon dans un public-house.

– J’ai soif, dit-il.

Puis, au lieu d’entrer dans le box des gentlemen, il passa tout droit dans cette petite pièce qui est au fond de tous les public-houses et qu’on appelle le parloir.

Là seulement on trouve à s’asseoir.

Marmouset demanda une bouteille de porto et tandis qu’on le servait, il tira de sa poche un numéro du *Times* paru la veille au soir.

Milon, de plus en plus étonné le regardait faire.

Marmouset chercha à la quatrième page et mit le doigt sur une annonce qu'il plaça sous les yeux de Milon :

Great attraction !

« Master Love, négociant en denrées coloniales, Old-Bailey, n° 3, a l'honneur de prévenir le public qu'ayant fait sa fortune et désirant vivre tranquille dans son cottage de Greenwich, il est dans l'intention de vendre sa maison de commerce.

« Bonne clientèle de premier choix.

« Des fenêtres de la boutique, on voit pendre, la maison faisant face à la porte de Newgate devant laquelle on dresse le gibet. Great attraction ! On peut louer deux fenêtres. Master Love fait savoir qu'il traitera directement avec les personnes qui se présenteront. »

– Je le vois bien, dit Milon, mais…

Marmouset haussa les épaules.

– Ne sois donc pas si pressé, dit-il, tu devrais déjà comprendre, ce me semble, qu'il y a un intérêt quelconque pour nous à posséder un fonds de commerce en face de Newgate.

– Cela est juste.

– Nous ferons la connaissance du personnel de la prison, c'est toujours cela.

Milon n'insista pas.

La bouteille de vin vidée, Milon et Marmouset se remirent en route et remontèrent vers Trafalgar square.

Il y a une bonne trotte de Trafalgar à Old Bailey.

Il faut longer tout le Strand, ensuite Fleet street, traverser la longue rue de Farrigdon, dans laquelle se trouve l'imprimerie du *Times*.

En entrant dans Old Bailey, Marmouset montra une maison à Milon.

– Est-ce que c'est cela ? demanda Milon.

– Non, c'est la maison de M. Ranis, un riche banquier.

– Eh bien ?

– Vois-tu cette fenêtre au premier étage ?

– Oui.

– Eh bien ! Rocambole, de cette fenêtre, a coupé la corde d'un pendu avec une balle chassée par un fusil à vent.

– Quand cela ?

– Il y a trois mois.

Le magasin d'épicerie de master Love était tout à côté de la maison de M. Ranis.

C'était un tout petit magasin occupant le rez-de-chaussée d'une maison de triste apparence et dont la vieille architecture contrastait péniblement avec les constructions voisines.

– Cette maison, dit-il, a deux cents ans d’existence.

– C’est une masure, dit Milon, qui avait sur la construction des idées nouvelles.

– Nous trouverons, quand elle nous appartiendra, que c’est un vrai bijou.

– Par exemple !

– Quelquefois, le vieux vaut mieux que le neuf, dit sentencieusement Marmouset.

Et ils entrèrent dans la boutique où master Love, un petit homme grisonnant et fort laid, en dépit de son nom qui veut dire amour, trônait majestueusement derrière un comptoir de chêne noirci et au milieu de tous les produits que l’épicerie, toujours solennelle, a baptisés du nom de denrées coloniales.

En voyant entrer les deux gentlemen, master Love se leva avec empressement et vint à leur rencontre.

– My dear, lui dit Marmouset, vous désirez vendre votre fonds ?

– Yes, sir, répondit master Love.

– Combien ?

– Deux mille cinq cents livres.

Un sourire vint aux lèvres de Marmouset, qui dit en français à Milon :

– Cela vaut mille écus, et il en demande plus de soixante mille francs. Pas juif du tout, l’Anglais !

Puis tout haut :

– Êtes-vous donc locataire de toute la maison ?

– Yes, dit master Love.

Marmouset ouvrit sa redingote, tira de sa poche un portefeuille bourré de bank-notes et dit :

– J’offre deux mille livres et je paie comptant, mais à une condition.

– Laquelle ? demanda master Love, qui eut un éblouissement.

XXIV

Marmouset reprit en montrant Milon :

– Monsieur est mon parent, et je le veux établir.

– Fort bien, dit master Love.

– Or, je quitte l'Angleterre dès demain, et je veux, avant de partir, avoir la satisfaction de le voir établi. Par conséquent, je vous offre deux mille livres, à la condition que vous vous en irez à l'instant même avec votre femme.

– Je suis veuf, dit master Love.

– Et votre commis ?

– Je n'en ai pas.

– Alors vous êtes donc tout seul ?

– Absolument.

– Peste ! dit Marmouset en souriant, votre commerce ne me paraît pas si étendu, puisque vous faites votre besogne tout seul.

– Oh ! dit master Love en clignant de l'œil, ce n'est pas l'épicerie qui va le mieux ici…

– Qu'est-ce donc ?

– Les fenêtres.

– Ah ! oui, les fenêtres pour les exécutions ?

– Justement. Vous les louerez chaque fois dix livres.

Le marché ainsi conclu, master Love quitta son tablier, mit son habit, prit son chapeau, et suivit Marmouset chez un homme de loi qui, séance tenante, rédigea un acte de vente.

Une heure après, master Love prenait le penny-boat pour se rendre à Greenwich, et Milon s'installait dans la boutique de denrées coloniales d'Old Bailey.

En même temps Marmouset commandait chez un fabricant d'enseignes de la Cité une grande pancarte qu'on lui tirait tout de suite et sur laquelle on lisait :

CHANGEMENT DE PROPRIÉTAIRE

LE MAGASIN EST FERMÉ POUR CAUSE DE RÉPARATIONS

Puis il colla l'affiche sur la porte, Milon mit les volets et Marmouset lui dit :

– Allons-nous-en !

– Où allons-nous ?

– Dans Sermon Lane, à deux pas d'ici, voir miss Ellen.

– Et après ?

– Après nous irons faire un tour dans la rue Pater-Noster, qui est celle des libraires de la Cité.

– Je veux être pendu, murmurait Milon en suivant Marmouset, si je comprends un mot à tout cela !

– Miss Ellen, dit Marmouset à la jeune fille, il y aura ce soir dans Well-Close square me grande réunion de fénians.

– Ah ! dit-elle avec joie.

– Et on vous y attend.

– Et il faudra bien, dit-elle, qu'ils me promettent de sauver l'homme gris.

Alors Marmouset lui raconta son entretien avec l'abbé Samuel.

Un sourire lui vint aux lèvres :

– Ces gens-là sont stupides ! dit-elle. Si un homme n'est pas éternellement victorieux, ils n'ont plus foi en lui.

– Du reste, dit Marmouset, si les fénians nous abandonnent, nous nous passerons d'eux.

– Certainement oui, dit-elle, et quand je devrais aller trouver mon père.

– Votre père ?

– Oh ! fit miss Ellen, je ferai de mon père ce que je voudrai, le jour où je le voudrai.

– À ce soir, miss Ellen !

– À ce soir.

– Je viendrai vous prendre ici à onze heures.

– Je serai prête.

Marmouset et Milon s'en allaient.

– Que diable allons-nous faire dans la rue Pater-Noster ! se demandait Milon.

Il le sut bientôt.

Dans cette rue il y a une boutique de libraire dans chaque maison.

Le plus achalandé de ces libraires se nomme M. Simouns.

Il a une fort belle collection de plans et de cartes, d'ouvrages historiques dont l'impression remonte à une époque déjà reculée.

Marmouset entra chez lui et lui dit :

– Je désirerais, monsieur, avoir un plan de la Cité au seizième siècle.

– Monsieur, répondit M. Simouns, le plan que vous me demandez est très rare. Il ne s’en trouve à ma connaissance, que deux exemplaires. L’un est au Muséum, l’autre est en ma possession.

– Et vous ne voulez pas vous en défaire ?

– J’en ai refusé cent livres.

– Je suis prêt à le payer cent cinquante.

Et Marmouset, une fois encore, ouvrit son portefeuille.

M. Simouns salua.

Puis il chercha dans ses rayons et mit la main sur le plan géographique, qui était divisé en petites feuilles collées sur toile et se fermait comme un livre.

– Tenez, monsieur, dit-il, vous allez voir combien cet ouvrage est précieux.

Et il étala le plan sur une table.

– Il a été dressé par ordre de Charles II à sa restauration, poursuivit le libraire.

– Je sais cela, monsieur.

– À la suite d’une conspiration qui n’avait pour but rien moins que de miner la ville de Londres tout entière, et de l’envoyer dans les airs à l’aide de quelques milliers de tonneaux de poudre.

– Je sais parfaitement cela, dit Marmouset, et c’est parce que je m’occupe d’un grand ouvrage historique…

– Tenez, monsieur, poursuivit M. Simouns, voyez ces lignes rouges.

– Bien.

– Elles indiquent les souterrains qui furent creusés à cette époque.

– Ah ! fort bien.

– Mais, reprit Marmouset, ces souterrains ont été comblés ?

– À peu près. Cependant j’ai la presque certitude qu’il en existe encore plusieurs.

– Où cela ?

– Principalement aux environs de Newgate.

– Ah ! vraiment ?

Ce libraire, qui était un érudit et en tirait quelque vanité, mit son doigt sur une des rues indiquées sur le plan.

– Tenez, dit-il, voilà Old Bailey.

– Bon !

– Vers le milieu, il y a une masure, une vieille maison qui fait face à Newgate.

– Eh bien ?

– Elle remonte au quatorzième siècle.

– J’irai la voir, dit Marmouset. Je veux faire mon ouvrage très consciencieusement.

– Je suis à peu près certain, poursuivit le libraire, que dans les caves de cette maison on retrouverait la trace des souterrains indiqués sur ce plan.

– C’est bien possible, dit Marmouset avec indifférence.

Et il prit le plan, qu’il paya en belles bank-notes toutes neuves.

Cette fois, comme ils sortaient de chez M. Simouns, et qu’ils descendaient la rue Pater-Noster, Milon murmura :

– Ah ! je commence à comprendre !

– C’est bien heureux… dit Marmouset en souriant.

XXV

Marmouset et Milon revinrent donc dans Old Bailey et prirent possession de leur nouvelle propriété.

Alors Marmouset regarda Milon en souriant :

– Ton vendeur, dit-il, comptait beaucoup sur le revenu de ses fenêtres pour les jours d'exécution.

– Je le vois bien, répondit Milon, qui jeta un coup d'œil dédaigneux sur les marchandises qui se trouvaient dans le magasin ; tout ce qu'il y a ici est avarié et ne vaut pas cinq cent franc.

– C'est une maison qu'il faut relever, mon ami.

– Hein ? fit Milon.

– Il faut acheter d'abord de la belle et bonne marchandise.

– Ah !

– Installer une jolie femme au comptoir.

– Plaît-il ?

– Avoir deux commis et un teneur de livres.

– Ah çà ! fit Milon stupéfait, vous voulez donc que je devienne sérieusement épicier ?

– Très sérieusement.

– Mais pourquoi ?

– Parce que nous avons besoin de tout notre personnel.

– La Mort-des-Braves et Jean seront commis.

– Bon !

– Polyte, notre nouvelle connaissance, sera teneur de livres.

– Et puis ?

– Sa petite femme Pauline, qui est fort gentille, ma foi ! tiendra le comptoir.

Tout à l'heure, je croyais comprendre, pourtant, murmura le bon Milon.

– Et maintenant tu ne comprends plus ?

– Oh ! mais là… plus du tout.

Marmouset haussa les épaules :

– Il faut toujours te mettre les points sur les i, dit-il.

– Cela m’est plus commode, toujours.

– Eh bien ! écoute. Le libraire nous a dit que cette maison, – et certes le brave homme ignorait qu’elle fût à nous, – avait dû être dans un temps le point de départ des souterrains creusés, lors de la conspiration des poudres.

– Oui, dit Milon.

– Ces souterrains aboutissaient probablement dans les caves.

– Eh bien ?

– Mais ils ont été comblés au moins à leur orifice.

– Après ?

– Il faudra donc, notre plan à la main, retrouver l’entrée d’abord.

– Bon ! dit le colosse.

– Et la déblayer.

– C’est juste.

– Or, pour cela, il faut des bras et des outils.

– C’est vrai.

– Or, que penserais-tu si nous aillions faire venir de braves ouvriers de Londres, terrassiers de leur état, que nous mettrions à cette besogne et qui, le soir, raconteraient dans les tavernes la singulière besogne dont on les a chargés ?

– C’est impossible, cela !

– Il faut donc, alors, que nous ayons nos ouvriers à nous.

– Vous avez raison.

– Et nos ouvriers sont la Mort-des-Braves, Jean le Boucher, Polyte et toi. Sais-tu que quatre hommes font de la besogne, la pioche à la main ?

– Excusez-moi, dit Milon, mais je ne suis qu’une brute, j’aurais dû comprendre ça tout de suite.

– Le jour, continua Marmouset, ils seront épiciers, et la nuit ils seront mineurs.

– Pardon, un mot encore, dit le colosse.

– Parle.

– En admettant que ces souterrains existent, pensez-vous qu’il y en ait un qui pénètre dans Newgate ?

Marmouset déplia de nouveau le plan qu’il venait d’acheter et le posa sur une table.

Puis il mit son doigt sur une des petites lignes rouges que le libraire disait indiquer les souterrains en question.

Et Milon vit que ce filet s'éloignait en droite ligne de la maison et se dirigeait à travers Old Bailey vers Newgate.

– Ah ! fort bien, dit-il encore, mais… Newgate est grand.

– Oui, certes.

– Où aboutit le souterrain et à quelle profondeur est-il ? Voilà ce que nous ne savons pas.

– Voilà ce que nous saurons.

– Quand ?

– Mais d'ici à deux jours.

– Comment cela ?

– Ah ! mon ami, dit Marmouset avec un léger mouvement d'impatience, il faut tout t'expliquer d'avance. Nous avons bien autre chose à faire ce soir.

Milon courba la tête, résigné.

Il était habitué, du reste, à ces façons de Marmouset, qui avait hérité des brusqueries et des franchises de Rocambole.

Marmouset consulta sa montre.

– Il est huit heures du soir, dit-il. C'est à onze heures que j'irais chercher miss Ellen. Allons dîner à Evans-Tavern. Puis tu te mettras en quête de nos compagnons.

– Ils sont descendus dans Haymarket et dans Liviston square.

– Ah !

– La Mort-des-Braves et Jean sont dans un boxeding où descendent les marchands de chevaux français.

– Et Polyte ?

– Polyte et sa femme sont à Sablonnière hôtel.

– Alors, dit Marmouset, allons dîner à Sablonnière ; c'est à eux d'abord que j'en ai.

*

* *

Pendant que Marmouset et Milon dînaient et convoquaient leurs compagnons de route pour le lendemain, Vanda était auprès de miss Ellen.

La jeune fille s'apprêtait à aller à la réunion des fénians.

Elle regardait Vanda en souriant et lui disait :

– Comme on change pourtant, madame.

– Quelquefois, en effet, miss Ellen.

– Il y a deux mois, le seul nom d'Irlandais révoltait tout mon sang.

– En vérité !

– Je regardais tous ces gens-là comme une vermine humaine, comme une lèpre vivante dont il fallait à tout prix débarrasser l'Angleterre.

– Et maintenant ?

– Maintenant, les Irlandais sont mes frères.

– Du reste, observa Vanda, n'êtes-vous pas, miss Ellen, d'origine irlandaise ?

– Certainement, répondit la jeune fille ; mais l'Angleterre nous avait adoptés, et mon père et moi l'avions, en revanche, considérée comme notre véritable patrie.

– Et il a suffi de l'homme gris ?…

– Oh ! dit miss Ellen avec enthousiasme ; puisque vous le connaissez, vous devez savoir avec quelle éloquence sa voix pénètre au fond des cœurs.

– Je le sais, dit Vanda, qui étouffa un soupir.

– Quand nous l'aurons sauvé, reprit miss Ellen, quand il sera libre, si vous saviez comme je serais fière de marcher à ses côtés dans le chemin qu'il s'est tracé, la liberté de l'Irlande !

– Comme elle l'aime ! pensait Vanda.

Et celle qui, elle aussi, avait tant aimé Rocambole, essuya furtivement une larme.

En ce moment on frappa à la porte de la chambrette, et Marmouset parut.

– Miss Ellen, dit-il, êtes-vous prête ?

– Oui ! répondit miss Ellen qui avait revêtu son costume de sœur des prisons.

XXVI

Le Wapping s’éveillait, et minuit allait sonner.

Ce quartier de Londres, que nous avons décrit si minutieusement autrefois, est un de ceux où la vie nocturne a le plus de racines.

À huit heures du soir, le passant ne rencontre plus dans les rues que de braves gens qui rentrent précipitamment chez eux pour dormir trois ou quatre heures.

Les magasins sont fermés, les public-houses déserts ; les enfants ont cessé de jouer dans les squares et ne se vautrent plus dans les ruisseaux.

À dix heures, un silence de mort règne partout, depuis les docks jusqu’à la rue Saint-George, depuis la Tour de Londres jusqu’à la Tamise.

Le Wapping est alors une véritable nécropole.

Mais tout à coup, un peu après onze heures, un murmure, vague d’abord, se fait entendre.

Une fenêtre s’ouvre ça et là.

Çà et là une lumière brille derrière les volets d’une boutique ou les persiennes d’une croisée.

Les établissements de nuit s’ouvrent un à un.

Une foule silencieuse descend dans la rue ; puis, à mesure qu’elle grossit, cette foule commence à murmurer à mi-voix d’abord, plus haut ensuite.

Est-ce une émeute qui gronde ?

Nullement, c’est le Wapping qui s’éveille, c’est la vie nocturne qui commence.

Les matelots envahissent les tavernes, et aussi les voleurs, les pickpockets et toute cette population sans aveu qui grouille dans l’East End.

Les belles de nuit accostent sans pudeur les passants ; les tables se dressent aux coins des rues, dans les carrefours, sur les places, sous le porche des temples, partout.

On soupe, on boit, on se querelle, mais à voix basse, afin de ne pas mécontenter le policeman qui se promène çà et là grave et silencieux.

– Ne dormez pas, si tel est votre bon plaisir, dit la loi anglaise, mais ne troublez pas le sommeil de votre voisin.

Elle dit aux filles de joie :

– La libre Angleterre n’admet pas le vice, elle ne l’élève pas à la hauteur d’une institution, elle ne veut pas vous connaître. En plein jour votre vue pourrait choquer les femmes honnêtes, les jeunes filles qui ont un fiancé, les mères de famille et les épouses chastes.

Mais la nuit vous ne les rencontrerez pas.

Faites donc ce que vous voudrez, pourvu que cela se passe convenablement et sans bruit.

Or donc, ce principe étant admis que la femme honnête ne circule pas la nuit dans les rues de Londres, la fille perdue est chez elle.

Elle peut rire, si son rire n’est pas trop bruyant, et tenir à ceux qu’elle rencontre les propos les plus cyniques…

Le policeman qui passe les entend et se prend à sourire.

Le policeman, du reste, est bon diable.

Toujours calme, toujours flegmatique, il ne se mêle que de ce qui le regarde et a le plus grand respect de la liberté individuelle.

Une femme honnête ne peut sortir, à pied, passé huit heures du soir, traverser les rues de Londres sans courir le risque d’être insultée.

Mais, à minuit, le risque devient certitude.

Il y avait dans Well-Close square une vingtaine de filles qui se querellaient à mi-voix, quand miss Ellen et Marmouset arrivèrent.

Mais miss Ellen avait revêtu le costume de dames des prisons, et, dès lors, elle n’avait rien à craindre.

La dame des prisons inspire un respect fanatique au peuple de Londres.

Quand on la voit passer avec une robe grise dont la cagoule lui couvre entièrement le visage, la foule s’écarte avec respect et le rire cynique de la fille de joie s’éteint.

Quelle est celle, du reste, de ces malheureuses qui n’ait un peu donné son âme et son cœur à quelque misérable comme elle, que la potence attend ?

Quelle est celle qui ne se souvient pas que durant la dernière nuit de cet homme qu’elle a aimé, une dame des prisons est venue le consoler et lui parler de la miséricorde infime de Dieu ?

Miss Ellen s’avança donc dans Weil-Close square, et le silence s’y fit tout à coup, comme par enchantement.

Les matelots cessèrent de chanter, leurs dignes compagnes de se quereller, et chacun s’écarta avec respect.

Marmouset était enveloppé dans un de ces manteaux ou plaids qu’on appelle macfarlanes, et il en avait relevé le collet, de sorte qu’on ne voyait guère que le haut de son visage.

Il conduisit miss Ellen vers le milieu du square, la fit asseoir sur un banc et s'assit auprès d'elle.

– L'abbé Samuel, dit-il, ne peut tarder à venir.

Et, en effet, comme il disait cela, une ombre qui se tenait immobile sous l'auvent d'une porte s'agita alors et se mit en marche.

Un homme s'avançait vers le banc où miss Ellen était assise.

Cependant, à deux pas de distance, il s'arrêta hésitant.

Le capuchon de miss Ellen ne lui permettait pas de reconnaître la jeune fille et il avait peur sans doute de se tromper.

Mais Marmouset fit un pas à sa rencontre.

– Êtes-vous l'abbé Samuel ? dit-il tout bas.

– Oui ; et vous êtes-vous le Français ?

– Oui, dit Marmouset à son tour, voilà celle que vous attendez.

Alors l'abbé Samuel qui était enveloppé d'un manteau couleur muraille, s'approcha de la jeune fille.

– Nous avons le temps, dit-il, attendons, miss Ellen.

– Cependant il est minuit, dit la jeune fille.

– Oui, mais le feu vert ne brille pas encore.

– De quel feu parlez-vous ?

Il étendit la main vers un coin de la place et montra le toit d'une maison.

– Tout à l'heure, dit-il, une flamme verte apparaîtra sur ce toit l'espace d'une seconde.

– Est-ce un signal ?

– Oui.

– Et nous attendons que cette flamme apparaisse ?

– Nous n'avons pas attendu longtemps, dit la jeune fille.

En effet, au même moment, une flamme verte couronna le toit, brilla quelques secondes et s'éteignit.

– Maintenant, dit l'abbé Samuel, venez, miss Ellen.

Puis, s'adressant à Marmouset :

– Quant à vous, monsieur, dit-il, où nous retrouverons-nous ?

– Ici, dit Marmouset.

– Peut-être nous ferons-nous attendre longtemps.

– Oh ! répondit Marmouset, j'ai des cigares. Et puis l'homme gris m'a donné de la besogne.

– Ah !

– Je dois aller au bal Wilson chercher des amis à lui, entre autres un matelot nommé William et une fille du nom de Betzy.

Je vous demande une heure.

– Allez, dit l’abbé Samuel.

Et marchant à côté de la sœur des prisons, il ajouta :

– Votre habit me sert d’égide, miss Ellen.

– Ah ! fit la pauvre fille.

– J’ai fait des miracles pour arriver jusqu’ici sans être arrêté. Mais à présent je ne crains plus rien. Quel est le policeman qui oserait s’approcher d’un homme qui accompagne une sœur des prisons ?

Miss Ellen prit le bras du prêtre, et ils parvinrent bientôt dans le dédale des petites rues qui avoisinent Well-Close square.

XXVII

Tandis que miss Ellen s'éloignait au bras de l'abbé Samuel, Marmouset se mettait à la recherche de William le matelot, l'homme que Betsy aimait avec fanatisme, l'hercule enfin qui s'était mesuré avec l'homme gris et avait été vaincu par lui.

William était un hôte habituel des mauvais lieux du Wapping.

On le trouvait dans la taverne du Cheval Noir, à partir de minuit, ou, avant cette heure-là, au bal Wilson. Puis, à quatre ou cinq heures du matin, Betsy et lui s'en allaient manger des huîtres et des coquillages dans la rue de la Poissonnerie, tout auprès du *monument*, comme les Anglais appellent la colonne commémorative du grand incendie de Londres.

Pourquoi Marmouset voulait-il trouver William ?

C'est ce que sa conversation avec lui nous apprendra.

Marmouset s'en alla donc au bal Wilson.

Il y avait à la porte deux Irlandaises en haillons et belles comme des anges, qui, voyant un homme bien mis, un gentleman, s'accrochèrent à lui aussitôt.

– Paye-nous un verre de sherry, dit l'une.

– Volontiers, dit Marmouset.

Et il entra dans le bal, flanqué des deux Irlandaises.

Puis, quand il les eut fait asseoir dans une petite salle où on servait des grogs au gin, du sherry et du porter, il leur dit :

– Est-ce que vous connaissez William ?

– Quel William ? Est-ce le William qui est l'amant de Betsy, dit l'une.

– Ou bien William le pickpocket ? dit l'autre.

– C'est l'amant de Betsy.

– Le matelot ?

– Précisément.

– Un drôle de matelot ! dit Anne Justin, la première des deux Irlandaises. Voici trois ans qu'il n'a pris la mer, et c'est Betsy qui le nourrit.

– Est-ce que tu veux lui chercher querelle, mon amour ? demanda l'autre. Aussi vrai que je m'appelle Débora, tu aurais tort.

– Oh ! fit Anne Justin, on ne peut pas savoir, ma chère.

– Oh ! dit Débora, monsieur est gentleman et il a les mains trop fines pour lutter avec William.

– Te souviens-tu du Français ?

– Quel Français ? dit Marmouset, qui prit un air naïf.

Anne Justin reprit :

– Figure-toi, mon petit, que, voici sept ou huit mois, William était à la taverne du Black-Horse.

– Bon ! dit Marmouset.

– Betsy lui avait cherché querelle et il était de mauvaise humeur.

Il se mit à provoquer tout le monde selon son habitude, et personne d'abord ne lui répondit, car William assommait un bœuf d'un coup de poing.

– Ah ! vraiment ?

– Mais il y avait dans un coin un Français, qui ne soufflait mot, et qu'on appelait l'homme gris, à cause de son habit.

– Drôle de nom ! dit flegmativement Marmouset.

– C'était un homme dans ton genre, poursuivit Anne Justin, ni grand, ni petit, avec une jolie figure un peu pâle et de beaux yeux gris qui vous brûlaient quand ils se fixaient sur vous.

– Et qu'arriva-t-il alors ?

– Le Français se leva et dit à William : Je suis ton homme.

– Ah ! ah !

William se mit à rire.

– Alors je vais t'écraser entre deux doigts, dit-il.

Mais le Français le prit par le milieu du corps, l'enleva comme il eût fait d'une plume et le terrassa en dix secondes.

Jamais personne, avant lui, n'avait tombé William.

– Et personne ne l'a tombé depuis, dit Débora. Aussi crois-moi, gentleman, ne tente pas l'aventure.

– Mais, dit Marmouset, je ne veux pas me battre avec lui.

– Que lui veux-tu donc ?

– J'ai à lui parler de la part d'un de ses amis.

– Ah ! c'est différent.

– Savez-vous où il est ?

– S'il n'est pas ici, certainement tu le trouveras au Black-Horse.

– Tiens ! le voilà, dit Débora.

En effet, un homme entrait en ce moment.

Marmouset le regarda avec curiosité.

William était un homme trapu, au cou de taureau, aux épaules herculéennes, aux bras couverts d'un duvet rouge, rugueux et fourni comme le poil d'un singe.

Sa figure était bestiale, mais il avait l'œil intelligent, et ses grosses lèvres indiquaient une franchise brutale et une certaine loyauté.

– Qui parle de moi ? dit-il en entrant et regardant les deux Irlandaises.

– Moi, dit Marmouset.

William le regarda.

Par extraordinaire le matelot n'était pas encore gris.

– Qui es-tu, toi ? dit-il.

– Tu ne me connais pas, dit Marmouset, mais je viens te voir de la part d'un homme que tu connais.

– Et qui se nomme ?

Marmouset se leva, approcha ses lèvres de l'oreille de William et dit tout bas :

– L'homme gris.

William eut un geste de surprise.

– Sortons d'ici, lui dit Marmouset.

Et il donna deux shillings aux Irlandaises en leur disant adieu.

Puis il prit William et l'entraîna hors du bal Wilson.

– Ah ! disait le matelot, tu viens de la part de l'homme gris, gentleman ?

– Oui, mon cher.

– Un rude homme, l'homme gris, le seul qui m'ait jamais tombé.

– Et tu ne lui as pas gardé rancune ?

– Ah ! mais non ; c'est même, entre nous, à la vie, à la mort.

– Vrai ?

– Et si jamais il a besoin de moi…

– Il a besoin de toi, William, et c'est pour cela qu'il m'envoie te trouver.

– Eh bien ! parle, dit William, et s'il faut assommer quelqu'un pour lui faire plaisir…

– Non.

– Que faut-il donc faire ?

– L'homme gris est à Newgate.

– Ah ! diable !

– Et il te prie de faire ce que je te demanderai, comme si c’était lui qui te le demandât.

– Mais que veux-tu donc que je fasse ?

– Viens luncher avec moi demain, je te le dirai.

– Et où cela ?

– Dans Old Bailey, chez un épicier qui me loge.

– Master Love ?

– Non, son successeur.

– J’irai, dit William.

Marmouset tira sa montre.

Il y avait déjà près d’une heure qu’il avait quitté miss Ellen.

– Excuse-moi, dit-il, on m’attend.

Et il quitta William pour retourner dans Well-Close square.

XXVIII

Donc miss Ellen et l’abbé Samuel, quittant Well-Close square s’étaient enfoncés dans le dédale de petites rues qui l’avoisinent.

Ils traversèrent ainsi Saint-George street, arrivèrent dans Pannington street, et là, l’abbé Samuel s’arrêta.

Miss Ellen vit alors devant elle une maison haute de quatre étages, qui n’avait que deux fenêtres sur la façade et paraissait habitée par des ouvriers et le monde le plus chétif.

Du linge et des loques pendant aux fenêtres, suspendues sur des cordes.

À travers les vitres de papier huilé brûlaient des lampes fumeuses.

Une petite porte bâtarde, la seule qui donnât accès dans cette maison, s’ouvrit quand l’abbé Samuel eut appuyé son doigt sur une virole de cuivre.

Miss Ellen se trouva alors au seuil d’une allée noire, d’où s’échappait un air froid.

Mais la patricienne ne recula point.

Pour sauver l’homme gris, elle eût pénétré dans le plus infect des bouges, elle eût bu des verres de gin avec des filles perdues.

– Venez, miss Ellen, reprit l’abbé Samuel, et marchez sans crainte.

– Je ne crains rien, répondit-elle.

Au fond de l’allée, il y avait une autre porte.

L’abbé Samuel frappa deux coups précipités, puis un troisième plus lentement, espacé.

Alors, cette porte s’ouvrit.

Une faible clarté frappa miss Ellen au visage.

Elle se voyait à l’entrée d’une cave dans laquelle on descendait par quelques marches usées, et qu’éclairait une lampe suspendue à la voûte.

L’abbé Samuel descendit le premier.

Au bas de l’escalier, qui avait dix-sept marches, on trouvait un second couloir pareillement éclairé.

Au bout de ce couloir, on apercevait une troisième porte, et, derrière cette porte, on entendait des voix confuses.

Alors, l’abbé Samuel dit à miss Ellen :

– Les fénians sont là.

– Bien, dit la jeune fille.

– Et vous pensez qu'ils ne vous attendent pas ?

– Ah !

– Il faut donc que je vous précède et que vous restiez ici.

L'abbé Samuel laissa donc miss Ellen dans le couloir et frappa sur la troisième porte.

Une voix dit au travers :

– Qui es-tu, toi qui viens à cette heure ?

– Un frère, répondit l'abbé Samuel.

– Entre, en ce cas.

Et la porte s'ouvrit.

Cette porte donnait sur une petite salle souterraine qui n'était autre, du reste, qu'une cave.

Il y avait au milieu une table et, assis sur des bancs, autour de cette table, une douzaine d'hommes qui se levèrent avec respect en reconnaissant l'abbé Samuel.

C'étaient les principaux chefs fénians.

L'un d'eux vint au-devant du jeune prêtre et lui dit :

– Mon père, vous nous avez convoqués, et nous sommes venus.

– Je vous ai convoqués pour vous parler de notre mère l'Irlande et de ceux qui l'ont servie fidèlement.

L'abbé Samuel fit un signe et tout le monde se rassit.

Lui seul demeura debout.

– Mes frères, reprit-il, il est un homme qui a voué sa vie et son sang à l'Irlande.

– Comme nous tous ! dirent plusieurs voix.

– Mais vous êtes des Irlandais, vous !

– Et cet homme dont vous parlez ?…

– Il est Français.

Les fénians froncèrent le sourcil ; l'abbé Samuel entendit même de légers murmures.

– Ah ! dit un des chefs, est-ce que vous venez encore nous parler de l'homme gris ?

– Oui, mes frères.

– L'homme gris n'est pas Irlandais.

– Mais a plus fait pour l'Irlande que beaucoup d'entre nous.

– Oh ! fit un sceptique, qu'a-t-il donc tant fait ?

– Il a sauvé John Colden.

– Et puis ?

– Il a sauvé celui que nous considérons comme notre chef futur.

– Mais il s’est laissé prendre à un piège grossier, ricana un des fénians.

– Vous vous trompez, mes frères.

– Enfin, est-il à Newgate, oui ou non ?

– Il y est.

– Vous voyez bien, alors !

– Mais il y est volontairement.

– Ah ! ah ! ricanèrent les fénians.

– Et c’est par dévouement pour vous et pour conquérir à votre cause notre plus mortelle ennemie qu’il s’est fait arrêter.

L’abbé Samuel partait avec un accent de conviction profonde qui finit par impressionner l’auditoire.

– Vous connaissez tous l’origine de cet enfant qui nous commandera un jour, poursuivit le jeune prêtre.

– Oui, oui.

– C’est le neveu de lord Palmure.

– Notre ennemi implacable, dit un des chefs.

– Oh ! fit un autre, moins implacable et moins terrible que sa fille miss Ellen.

– J’attendais cet aveu pour m’expliquer, dit froidement l’abbé Samuel.

Et comme on le regardait avec étonnement :

– Miss Ellen Palmure, dit-il, n’est plus l’ennemie de l’Irlande.

– Que dites-vous, mon père ?

– Miss Ellen est la fille respectueuse et dévouée de notre chère patrie.

– C’est impossible.

– Vous savez qui je suis, reprit le jeune prêtre et nul parmi vous n’oserait affirmer que j’aie jamais menti.

– Certes non, mon père.

– Eh bien ! au nom de notre mère l’Irlande, je vous jure que miss Ellen est avec nous.

Et, parlant ainsi, l’abbé Samuel rouvrit la porte et dit :

– Venez, miss Ellen, venez confirmer à ces hommes mes paroles.

Miss Ellen entra.

Elle portait haut la tête recouverte du capuchon de laine grise.

Un murmure d’étonnement courut parmi les fénians.

– Dites à ces hommes que je leur ai dit la vérité, miss Ellen, continua l’abbé Samuel.

Alors miss Ellen rejeta son capuchon en arrière, et tous la reconnurent.

– Quelle est belle ! murmurèrent plusieurs d’entre eux.

Miss Ellen était pâle, mais la résolution brillait dans ses yeux.

– Mes amis, dit-elle, j’ai poursuivi mes frères, j’ai été leur ennemie acharnée, mortelle. Un homme m’a convertie à votre foi, et cet homme va payer ma conversion de sa vie. Ne le sauverez-vous donc pas ?

Et alors miss Ellen raconta à ces hommes, muets de surprise et pénétrés de respect, sa longue lutte avec l’homme gris, – lutte dans laquelle elle avait été vaincue et elle s’écria :

– Je l’aime ! je l’aime ! et je vous supplie à mains jointes de me venir en aide.

Elle parlait avec des larmes dans la voix, avec des éclairs dans les yeux, avec une éloquence fougueuse et sauvage qui finit par enthousiasmer tous ces hommes.

Et l’un d’eux vint à elle et lui prit les mains.

– Miss Ellen, dit-il, au nom de notre mère l’Irlande, je te jure que nous le sauverons !

– Nous le jurons ! répétèrent les autres fénians, dussions-nous prendre Newgate d’assaut.

– J’ai foi en vous ! dit miss Ellen.

Et elle s’agenouilla devant l’abbé Samuel et lui dit :

– Mon père ! au nom de l’Irlande, pardonnez-moi.

– Ma fille, répondit gravement le prêtre, au nom de notre patrie, au nom de nos frères, je vous pardonne.

XXIX

Le lendemain matin, la boutique de denrées coloniales vendue à Marmouset la veille par master Love, lequel était parti sur-le-champ, son argent en poche, pour aller planter ses choux dans son cottage de Greenwich, cette boutique, disons-nous, s’ouvrit comme à l’ordinaire, vers neuf heures du matin.

Le brouillard faisait relâche, et il y avait même dans le ciel gris comme une pâle clarté qu’on pouvait prendre pour la photographie d’un rayon de soleil.

Des ouvriers avaient travaillé la nuit à repeindre la devanture.

Quand les habitants d’Old Bailey s’éveillèrent, car le Londonien n’est pas matinal, ils virent la boutique extra-flambante, un gros homme en habit noir avec un tablier blanc sur le ventre, majestueusement appuyé contre la porte, et en dedans trois commis et une jolie dame de comptoir.

La dame de comptoir mettait les écritures en ordre, les trois commis allaient et venaient, et le maître épicier, Milon, ne bougeait pas plus qu’une de ces statues qui décorent tous les coins de la cathédrale de Saint-Paul.

À Paris, il y eût eu rassemblement devant la porte et, pendant une heure, tous les habitants du quartier eussent défilé devant la boutique, examiné les commis, lorgné la jolie dame de comptoir.

À Londres, on ne se dérange pas pour si peu.

C’est à peine si le marchand de poissons et le publicain qui étaient les plus proches voisins de l’épicier, échangèrent ces quelques mots :

– Voisin, il paraît que master Love a vendu.

– Oui, voisin.

– Et que l’acquéreur a pris possession.

– Comme vous voyez.

Et le poissonnier avait étalé ses langoustes et ses saumons, tandis que le publicain rangeait ses pots d’étain sur un comptoir de même métal.

Milon, toujours sur sa porte, ne bougeait.

Il avait les yeux tournés du côté de Kent street et paraissait attendre quelqu’un.

Enfin un cab monta rapidement Old Bailey et vint s’arrêter devant la boutique.

Milon parut tout joyeux.

Un homme descendit du cab et entra.

C’était Marmouset.

Marmouset s’était tout à fait anglaisé depuis sa sortie de prison.

Il portait un de ces costumes de fantaisie, jaquette, gilet, pantalon et guêtres de même étoffe que les Londoniens appellent une *suite* et par-dessus un macfarlane.

Son chapeau à bords étroits et haut de forme était tout à fait britannique.

Il avait, en outre, coupé ses moustaches et gardé ses favoris.

Et comme il parlait un anglais fort pur, personne n’aurait pu dire que ce gentilhomme n’était pas un enfant des Trois-Royaumes.

Donc Marmouset entra, après avoir payé le cabman et renvoyé le cab.

Et comme il n’y avait pas d’étrangers dans la boutique, il dit en français :

– Bonjour, mes enfants !

– Ah ! dit Milon, je vous attendais avec impatience.

– Et tu m’as attendu toute la nuit ?

– Cela est vrai.

– Ce qui ne t’a pas empêché de travailler, je le vois.

– Non, mais je commençais à être inquiet.

– À mon sujet ?

– Je ne savais pas ce qui s’était passé hier là-bas.

– Je vais te le dire : ils ont promis de le sauver.

– Ah ! dit Milon joyeux.

– Et j’ai rendez-vous ici avec un des chefs.

– À quelle heure ?

– Mais… dans la matinée…

Comme Marmouset disait cela, un homme entra dans la boutique.

C’était un pauvre diable tout déguenillé et qui demanda un hareng, tout en posant un penny sur le comptoir.

Milon fit un signe, et la Mort des braves, un de ses commis, se mit en devoir de servir ce premier chaland, qui paraissait être un Irlandais.

Alors celui-ci regarda Marmouset.

Marmouset tressaillit et fit un pas vers lui.

– Miss Ellen ! dit cet homme.

– L’homme gris, répondit Marmouset.

– C’est bien moi que vous attendez, dit l’homme au hareng.

Et il se dirigea vers un coin de la boutique, afin de pouvoir parler librement.

Marmouset le suivit.

L’Irlandais lui dit alors :

– Je suis envoyé par les chefs fénians.

– Fort bien, dit Marmouset.

– Après le départ de miss Ellen, nous avons tenu conseil, et il a été décidé que nous sauverions l’homme gris.

– Comment ?

– Voilà ce que nous me pouvons vous dire.

– Ah !

– Pour deux raisons.

Marmouset attendit.

– La première, dit le chef fénian, c’est que nous n’avons pas encore définitivement arrêté notre plan.

– C’est différent.

– La seconde, c’est que ni vous ni ceux que vous avez amenés avec vous ne sont fénians.

– Qu’importe ? dit Marmouset.

– Cela importe beaucoup, dit l’Irlandais. Les statuts secrets du fénianisme nous défendent d’employer comme instruments ou comme associés des gens qui n’ont pas le même but politique que nous.

– Mais l’homme gris ?

– Il est fénian.

– Mais nous sommes ses amis ?

– Eh bien ! dit froidement l’Irlandais, nous aurons la plaisir de vous le rendre.

Et sur ces mots, il sortit.

Marmouset fronça le sourcil.

Milon s’approcha de lui :

– Eh bien ! demanda-t-il, que vous a-t-il dit ?

– Ils veulent sauver le maître.

– Bon !

– Mais ils veulent le sauver sans nous.

– Ah ! mais non, dit Milon. Nous ne sommes pas venus à Londres pour rien.

– Certainement, dit Marmouset. Aussi…

– Aussi ? dit Milon.

– Nous allons, de notre côté faire notre petit travail.

– Mais, dame !

– Seulement, il ne faut pas perdre de temps.

– Ah ! dit Milon en serrant ses poings énormes, ils m’embêtent tous ces fénians !

– Et moi, donc ! fit Marmouset.

– Et je voudrais bien qu’ils arrivassent après nous, continua Milon.

– À l’œuvre donc ! reprit Marmouset.

– Comment, nous allons commencer en plein jour ?

– Non, mais nous allons faire un petit tour dans les caves de la maison.

– Ah !

– Et rechercher l’entrée des souterrains.

– Ça va, dit Milon.

Il alluma une chandelle posée sur une large palette de fer, en même temps que Marmouset tirait de sa poche le fameux plan de Londres qu’il avait acheté cent cinquante livres chez M. Simouns, le libraire de la rue Pater-Noster.

Puis Milon poussa une porte au fond de la boutique, et Marmouset le suivit.

XXX

Marmouset avait, la veille, donné des instructions minutieuses à Milon sur ce qu'il avait à faire en son absence. Milon avait acheté des bêches, des tarières, des ciseaux à tailler la pierre, puis il avait fait mettre ces outils dans une caisse et les avait apportés dans la boutique.

Marmouset les trouva au bas de l'escalier de la cave. Master Love, qui avait habité la maison pendant près de quinze ans, n'avait jamais eu connaissance ni du plan de Londres au dix-septième siècle, ni de la conspiration des poudres.

La cave de la maison ressemblait à toutes les autres et elle était encombrée de futailles vides ou pleines et de différentes marchandises.

– Voyons, dit Marmouset, orientons-nous un peu à présent.

Milon posa la lampe sur un tonneau renversé et Marmouset étala son plan.

Puis il chercha l'emplacement de la maison où ils étaient et mit le doigt sur un filet rouge qui était bien celui, à croire le plan, qui partait de la cave.

Alors il prit la chandelle et se mit à faire le tour de la cave.

Elle n'avait qu'une porte, celle par laquelle Milon et lui étaient entrés.

– Je ne vois rien, dit Milon.

– Parce que l'entrée du souterrain indiqué a été murée, dit Marmouset.

Et il donna la chandelle au colosse.

Puis il prit un marteau, et se mit à frapper de petits coups sur le mur, de distance en distance.

Partout le mur était plein et rendait un son mat.

Il était revêtu, du reste, d'un enduit noirâtre qui tombait en lambeaux humides.

Marmouset changea d'outil.

Il quitta le marteau pour prendre une espèce de racloire avec laquelle il se mit à gratter le mur.

Tout à coup la racloire grinça comme si elle eût rencontré un corps métallique.

Milon approcha une chandelle.

Il y avait un clou planté dans la maçonnerie, et c'était sur ce clou que la racloire avait porté.

Marmouset quitta la racloire et reprit le marteau.

Puis il se mit à frapper sur un clou.

Le clou s’ébranla, et une brique du mur tomba avec lui.

Alors apparut une cavité, dans laquelle Marmouset put passer la main.

Le bras suivit la main jusqu’à l’épaule.

Mais la main ne trouva que le vide.

– Vite ! s’écria Marmouset, prends ta pioche, et à l’œuvre.

Et, retirant sa main, il s’empara du marteau dont il se servait tout à l’heure.

Le mur ainsi vigoureusement attaqué, les briques se détachèrent tour à tour et bientôt un trou béant apparut aux yeux des deux travailleurs.

Un trou assez grand pour laisser passer le corps d’un homme.

– Donne-moi ta chandelle, dit encore Marmouset.

Et la chandelle d’une main, le marteau de l’autre, il se lança en avant.

Mais il n’alla pas loin.

Le mur dans lequel il avait fait brèche séparait la cave d’un second caveau plus étroit, plus bas de voûte et qui paraissait sans issue.

– Nous ne sommes pas plus avancés, dit Milon qui avait suivi Marmouset.

– Nous verrons bien, répondit celui-ci.

Et il recommença avec son marteau l’expérience qu’il avait tentée sur les murs de la première cave.

Les murs sonnèrent plein tout d’abord : puis, à un certain endroit, ils résonnèrent comme un tambour.

– C’est là, dit Marmouset.

Et il regarda Milon d’un air de triomphe.

Milon attaqua le mur avec sa pioche.

Le plâtre qui servait d’enduit se détacha et tomba par lambeau, et la pioche rendit de nouveau un son métallique.

Le mur cachait une porte de fer, et les efforts de Milon se brisèrent contre cette porte.

– J’en étais bien sûr, dit Marmouset, qui reprit sa racloire.

En quelques minutes il eut mis la porte de fer à découvert.

Cette porte, haute d’un mètre trente ou quarante millimètres, n’avait ni serrure ni gonds apparents.

Et comme Milon s’escrimait dessus avec la pioche et frappait en pure perte, Marmouset l’arrêta.

– N’allons pas plus loin pour le moment, dit-il ; au son qu’elle rend, je devine quelle a six pouces d’épaisseur. Mais nous l’avons trouvée, c’est l’essentiel.

– Et vous croyez que c’est la porte du souterrain ?

– Parbleu !

– Alors qu’allons-nous faire ?

– Rien pour le moment. Nous verrons ce soir. Viens !

Et Marmouset battit en retraite le premier, ajoutant :

– Je suis sûr maintenant d’une chose. Les souterrains ne sont pas comblés.

– Ah ! dit Milon.

– Et nous sauverons Rocambole, avant même que les fénians se soient mis à l’œuvre.

Et tous deux repassèrent dans la première cave.

XXXI

Traversons maintenant la petite place si irrégulière de Old Bailey et entrons dans Newgate.

Sir Robert M…, le bon et jovial gouverneur, ne riait plus depuis la veille.

Sir Robert M… était un homme anéanti.

Après le départ de Marmouset et du premier secrétaire de l'ambassade de France, il avait été tellement ému, que, un moment, sa femme et ses deux filles avaient craint pour sa raison.

C'est que la loi anglaise ne couvre pas d'inviolabilité les fonctionnaires qui se trompent.

Le policeman qui arrête un citoyen paisible et le prend pour un malfaiteur s'expose à des dommages-intérêts considérables.

À plus forte raison le gouverneur d'une prison, qui se méprend aussi grossièrement que s'était mépris ce pauvre sir Robert M…

Marmouset était capable de lui demander un million d'indemnité, et ce qu'il y avait d'épouvantable, c'est que la justice accueillerait cette prétention, au moins en partie, et sir Robert M…, en songeant à cela, sentait ses cheveux se hérisser, et il se voyait complètement ruiné et forcé peut-être d'abandonner sa position de gouverneur.

Le soir de ce jour néfaste, il s'était mis à pleurer comme un enfant.

La nuit avait été sans sommeil pour lui.

Dès le matin, chaque coup de cloche annonçant que quelqu'un voulait pénétrer dans Newgate bouleversait le pauvre homme à ce point qu'il croyait voir entrer un solicitor muni d'une requête, et lui venant donner assignation à comparaître devant le tribunal, au nom du gentleman injustement emprisonné.

La matinée s'était pourtant écoulée et sir Robert n'avait rien vu venir.

Alors il avait eu une idée insensée.

Il s'en était allé voir l'homme gris et lui avait dit :

– J'étais plein de bonté pour vous, gentleman, et vous m'en avez récompensé par la plus noire ingratitude.

À quoi l'homme gris, c'est-à-dire Rocambole, s'était mis à rire.

– Gentleman, poursuivit sir Robert M… avec cette langue infernale que vous parliez, vous avez encouragé mon erreur.

– Mylord, répondit Rocambole, je vous ai pourtant bien prévenu que je ne connaissais pas ce gentleman.

– C'est vrai, et je n'ai pas voulu vous croire, mon Dieu ! soupira sir Robert M…

– Ah ! dame ! poursuivit Rocambole, ma situation n'est pas très belle, j'en conviens, mais je ne voudrais pas être à votre place non plus.

– Croyez-vous donc que ce gentleman donnera suite à ses menaces ?

– J'en suis sûr.

– Seigneur Dieu !

– Et vous êtes un homme ruiné par avance.

Sir Robert M… avait des larmes dans les yeux.

– Cependant, reprit Rocambole, je vais vous donner un conseil.

– Parlez, parlez vite.

– Le gentilhomme est fort riche…

– Raison de plus pour qu'il ne cherche pas à me ruiner.

– Il est excentrique.

– Ah !

– Je suis persuadé qu'avant de vous actionner en justice, il vous viendra voir.

– Eh bien ?

– Et qu'il vous demandera quelque chose d'extraordinaire.

– Mais quoi donc ?

– Je n'en sais rien ; mais c'est ma conviction.

– Et alors ?

– Alors, faites ce qu'il vous demandera, vous le désarmerez peut-être…

– Ah ! dit sir Robert, vous croyez ?

– Dans votre position, mylord, il faut essayer de tout, répondit flegmatiquement Rocambole.

Sir Robert M… poussa un profond soupir.

– Je vous remercie, dit-il, et même je vous demande pardon des paroles qui me sont échappées tout à l'heure.

Puis il fit un pas de retraite, et se retournant :

– Vous n'avez besoin de rien, gentleman ?

– Pardon, fit Rocambole en souriant.

– Parlez.

– Vous avez oublié sans doute, mylord, de m’envoyer des journaux ce matin.

– Ah ! c’est juste.

– Et s’il vous plaisait de me faire donner le *Times* ou *l’Evening Star*…

– Je vais vous les envoyer tous les deux.

– Ensuite, Mylord, dit encore Rocambole, je désirerais vous faire une question.

– Je vous écoute.

– Quand me juge-t-on ?

– Je l’ignore.

– Mais enfin, on me jugera ?

– Oui, aussitôt qu’on sera fixé sur votre identité et votre vrai nom.

Rocambole éclata de rire :

– Alors, dit-il, je crois que je serai longtemps le protégé de Votre Honneur.

Sir Robert M… s’en alla un peu réconforté par les paroles de son prisonnier.

Il entra dans son appartement et demanda si personne n’était venu !

– Personne ! lui répondit-on.

Sir Robert M… respira et manifesta même l’intention de déjeuner.

Nous l’avons dit précédemment, le logement du gouverneur, à Newgate, est situé sur la rue Old Bailey.

C’est une maison dans une maison, c’est-à-dire qu’il y a entre le greffe, qui fait partie de ses appartements, et la prison proprement dite une muraille épaisse dans laquelle s’ouvre une porte de fer basse et garnie de barreaux énormes.

Le gouverneur peut entrer et sortir à toute heure sans avoir à franchir cette porte, et il peut recevoir chez lui autant de visiteurs qu’il lui plaît.

Il a même une entrée particulière qui se trouve entre les deux fameuses portes que le peuple de Londres a surnommées l’*entrée* et la *sortie*.

Le prisonnier pénètre dans la prison par l’une, et quand il en sort par l’autre, c’est pour trouver de plain-pied la plate-forme de la potence.

Sir Robert M… se mit donc à table.

Mais il avait à peine la bouche pleine qu’un coup de sonnette, retentissant à la porte du milieu, le fit tressaillir.

Il cessa de manger et regarda sa femme et ses filles avec épouvante.

Une seconde après, un domestique lui apporta une carte sur un plateau.

Sir Robert M… prit cette carte, y jeta les yeux et pâlit ; il avait lu :

Strand, hôtel des Trois-Couronnes,

Et le domestique lui dit :

– Ce gentleman insiste beaucoup pour voir Votre Honneur.

– Ah ! mes enfants ! soupira sir Robert M… en regardant ses filles les yeux pleins de larmes, c’est peut-être la ruine qui entre sous notre toit.

XXXII

Marmouset entra.

Il avait aux lèvres une sorte de sourire qui n’annonçait rien de bon.

On vient facilement à bout d’un homme irrité, mais un homme calme et parfaitement maître de lui, c’est une autre affaire.

Sir Robert M…, rouge comme un coquelicot et la sueur au front, lui offrit un siège.

Puis, espérant l’attendrir, il lui présenta mistress Robert, sa femme, et ses deux filles, Lucy et Mary.

– Mon cher monsieur, dit Marmouset, vous avez sans nul doute deviné le motif de ma visite.

– Mais, dit sir Robert, je ne sais pas… je suppose… enfin… parlez, gentleman.

– Cher monsieur, poursuivit Marmouset, je viens de chez le solicitor Staggs, lequel, vous le savez, est le plus habile solicitor de Londres.

À ce nom, sir Robert M… se prit à frissonner.

M. Staggs était bien connu à Londres.

C’était le plus charmant des gens de loi, le plus habile, le plus retors, le plus tenace.

Quand M. Staggs tenait un homme, c’était un homme perdu.

Sa fortune, sa considération y passaient.

« Dieu vous garde d’être jamais traîné en justice par Staggs ! » disait le peuple de Londres.

Sir Robert M… se sentit défaillir.

– J’ai confié mon affaire à M. Staggs, dit Marmouset, il la trouve excellente.

Sir Robert M…, plus mort que vif, épongeait la sueur qui coulait de son front.

Quant à sa femme et à ses deux filles, elles s’étaient retirées dans l’embrasure d’une fenêtre et y pleuraient silencieusement, depuis qu’elles avaient entendu ce terrible nom de Staggs.

Marmouset poursuivit :

– M. Staggs trouve donc mon affaire excellente. Il est d’avis de vous traduire, non pas devant le jury, qui se bornerait à m’accorder une grosse indemnité…

– Que veut-il donc faire ? demanda sir Robert éperdu.

– Il veut vous traduire devant le banc de la reine.

– Juste ciel !

Et sir Robert M… joignit les mains et leva les yeux au ciel.

– M. Staggs prétend – et vous m'accorderez qu'il s'y connaît – que le banc de la reine, non seulement vous condamnera à vingt-cinq ou trente mille livres sterling d'indemnité, mais encore qu'il prononcera votre destitution de gouverneur de Newgate.

Cette fois sir Robert M… oublia toute dignité. Il tomba aux genoux de Marmouset.

– Monsieur, lui dit-il, je sais que je vous ai gravement offensé et que votre colère est juste ; mais si vous n'avez pitié de moi, prenez au moins pitié de ma pauvre femme et de mes malheureux enfants.

– Hélas ! monsieur, dit Marmouset, je ne suis point aussi féroce que M. Staggs, mais cependant vous avouerez qu'il est fort dur pour un galant homme, pour un parfait gentleman qui vient à Londres par pure fantaisie, d'être arrêté, emprisonné, jeté dans un cachot, maltraité par des guichetiers ignorants.

– Tout ce que vous dites là est vrai, murmura sir Robert, qui versait des larmes de crocodile.

– Et vous conviendrez que j'ai droit à une réparation ?

– Oh ! certainement, pleura sir Robert.

– Vous pensez bien que je vous suis venu voir sans en parler à M. Staggs.

– Ah ! vous avez bien fait, monsieur. C'est un homme sans entrailles, ce Staggs. Il vous en eût empêché.

– Cela est certain.

– Et je n'aurais pas pu vous montrer ma pauvre femme et mes malheureux enfants, continua sir Robert, qui espérait toujours attendrir Marmouset.

– Mais enfin, cher monsieur, dit celui-ci, vous conviendrez que j'ai droit à une réparation ?

– Oh ! certainement.

– Et je ne demande pas mieux que de m'arranger à l'amiable.

Sir Robert respira plus librement.

– Voyons, continua Marmouset, quelle est la réparation que vous m'offrez ?

Sir Robert soupira ; mais il parut faire un violent, un suprême et douloureux effort.

– Je ne suis pas riche, dit-il.

– Mais enfin ?…

– Et si je vous donne cinq mille livres, c'est tout ce que je possède. Vous emporterez la dot de ma pauvre fille, monsieur.

Marmouset se mit à rire.

– Mais cinq mille livres sterling, dit-il, c’est cent vingt-cinq mille francs ?

– Oui, monsieur.

– Écrivez à Paris et demandez le chiffre de ma fortune, on vous dira que j’ai trois cent mille livres de rente.

– Oh ! monsieur, dit alors mistress Robert, qui intervint et joignit les mains, vous êtes très riche et vous voulez ruiner des malheureux comme nous ?

– Il le faudra bien, madame ! répondit Marmouset, si l’honorable sir Robert ne veut pas m’offrir la réparation que je lui demande.

– Mais je vous offre toute ma fortune, monsieur, dit sir Robert avec un sanglot.

– Et, dit Marmouset, si je voulais une réparation morale ?

Sir Robert jeta un cri.

– Ah ! monsieur, dit-il, je savais bien qu’un parfait gentleman comme vous ne devait pas être âpre à l’argent comme un homme de loi.

– Cela dépend.

– Dites, monsieur, poursuivis sir Robert, que désirez-vous ? parlez… voulez-vous que je vous écrive une lettre d’excuse dans le *Times* ?

– Non.

– Que je vous fasse des excuses publiquement devant tout le personnel de la prison ?

– Non, dit encore Marmouset.

– Qu’exigez-vous donc, mon Dieu ? exclama sir Robert, qui fut pris d’une épouvante nouvelle.

– Monsieur, dit Marmouset, je ne suis pas Anglais, mais je suis excentrique.

– Ah !

– Et j’ai la plus singulière des fantaisies.

– Parlez, monsieur, parlez !

– Depuis qu’on est venu m’arrêter dans mon hôtel des Trois-Couronnes, je ne me trouve plus en sûreté dans Londres.

– Oh ! monsieur.

– Ma femme, car j’ai une femme, monsieur, a les mêmes terreurs que moi.

– Voulez-vous que je demande pour vous une escorte de policemen ?

– Non, dit Marmouset. Je veux une chose bien plus simple.

– Ah ! vraiment !

– Je veux que vous nous preniez en pension, ma femme et moi.

– Ici ?

– Sans doute.

Sir Robert M… recula stupéfait.

– Oh ! acheva Marmouset, ma femme est une femme du meilleur monde ; elle est bonne musicienne et je suis persuadé que ces demoiselles seront enchantées de l'avoir pour compagne pendant huit jours.

– Mais elle s'ennuiera horriblement ici ! monsieur. Nous sommes dans une prison ! observa mistress Robert.

– Il lui sera loisible de sortir pendant le jour, je suppose ?

– Oh ! certainement.

– Elle n'a peur que la nuit.

Sir Robert et sa femme se regardaient comme des gens qui ont couru un immense danger et s'aperçoivent qu'ils en sont quittes pour la peur.

– Mais avec le plus grand plaisir ! s'écria sir Robert M…

Le front de Marmouset s'éclaira.

XXXIII

Sir Robert M… poursuivit :

– Nous sommes fort grandement logés. Outre le parloir où nous sommes, ma chambre, celle de ma femme et les chambres de ces demoiselles, il y a encore un petit salon et deux chambres que nous n'occupons pas.

– Et qui sont très confortables, dit mistress Robert.

– Nous nous en arrangerons, dit Marmouset ; au reste, ce n'est que pour six ou huit jours, car nous allons bientôt rentrer en France.

– Si vous le voulez, continua sir Robert M…, heureux d'en être quitte à si bon marché, nous adopterons les heures françaises pour les repas.

– Non ! non ! dit Marmouset, ma femme et moi nous adorons la vie anglaise. Mais, mon cher monsieur, là ne se borneront pas mes exigences.

– Ah ! mon Dieu !

Et sir Robert sentit de nouveau perler à son front quelques gouttes de sueur.

– Je vous l'ai dit, je suis excentrique.

Le bon gouverneur, qui ne riait plus depuis deux jours, regarda Marmouset.

– J'ai une passion, dit Marmouset.

Les jeunes misses baissèrent les yeux et mistress Robert parut fort inquiète à son tour.

– J'adore les échecs, et il me faut un partenaire chaque soir.

– Ah ! dit sir Robert, si ce n'est que cela, je suis de première force à ce jeu, et je serai votre partenaire tous les soirs.

– Non, dit Marmouset, ce n'est pas ce que je veux.

– Mais qu'est-ce donc ?

– J'ai passé ma jeunesse aux Indes, dit Marmouset.

– Bon !

– Aux Indes, on joue une partie très curieuse que les bonzes et les brahmines ont inventée.

– Je ne la connais pas, murmura sir Robert en soupirant.

– Mais vous avez parmi vos prisonniers un homme qui a pareillement vécu aux Indes !

– Ah !

– Et qui se dit de première force à ce jeu !

– Et… cet homme ?

– C’est le prisonnier avec lequel vous m’avez enfermé.

– L’homme gris !

– Oui, Votre Honneur.

– Mais, monsieur…

– C’est un parfait gentleman, dit Marmouset.

– Assurément.

– Et qui se montrera plein de retenue et de courtoisie devant ces dames.

– Comment ! exclama sir Robert M…, vous voulez que je le fasse venir ici ?

– Tous les soirs, pour faire ma partie.

– Mais les règlements…

– Ah ! pardon, dit Marmouset, vous pensez bien que si nous invoquons les règlements, je vais vous parler de M. Staggs.

Sir Robert frissonna.

– Il vous est loisible, poursuivit Marmouset, d’établir à la porte une escouade de policemen.

– Oh ! dit sir Robert, que le prisonnier soit ici ou dans son cachot, peu importe, je ne crains pas qu’il s’évade.

– À présent, dit Marmouset en se levant, vous savez à quelles conditions je consentirai à ne pas vous actionner devant le banc de la reine ?

Sir Robert et sa femme échangèrent un nouveau regard, et ce regard voulait dire :

– Après tout, mieux vaut encore enfreindre les règlements et s’exposer à une réprimande du lord chief-justice que de perdre notre fortune et notre position.

Et sir Robert dit à Marmouset :

– Monsieur, vos désirs seront accomplis. Le prisonnier viendra faire votre partie.

– Fort bien.

Et Marmouset ajouta :

– Je ne vous prendrai pas en traître, monsieur. D’ici à huit jours, je ne reverrai pas M. Staggs, et je vais même lui écrire un mot pour lui annoncer que je m’absente momentanément et le prier d’attendre mon retour pour s’occuper de mon affaire.

– Comment ! monsieur, vous ne retirerez pas votre plainte ?

– Je la retirerai la veille de mon départ seulement. Mais vous avez ma parole. Si vous tenez vos engagements, je ne manquerai pas aux miens.

– Comme il vous plaira ! dit sir Robert qui comprenait après tout que ce gentleman excentrique voulait avoir ses garanties.

Marmouset se leva, s'approcha de mistress Robert, qui avait essuyé ses larmes, et lui dit :

– J'aurai l'honneur, madame, de vous présenter ma femme demain.

– Vous ne viendrez donc pas ce soir ? demanda sir Robert.

– Non, nous allons à Greenwich manger du poisson et nous y coucherons.

Sir Robert voulut reconduire Marmouset jusqu'à la porte de Newgate, et il lui fit mille politesses.

Puis, quand celui-ci se fut jeté dans son cab, il remonta auprès de sa femme et se jeta dans ses bras.

– Ah ! ma chère, dit-il, j'ai cru que nous étions perdus.

Et il y eut entre le père, la mère et les filles une petite scène de famille tout à fait attendrissante…

*

* *

Pendant ce temps, Marmouset courut à l'hôtel dans lequel Vanda était descendue.

– Ma bonne amie, lui dit-il, vous voilà ma femme pour huit jours.

– Comment cela ?

– Vous êtes M^me^ Peytavin…

– Bon !

– Vous quittez votre hôtel demain et nous allons prendre pension dans une famille anglaise.

– Bah !

– La famille de sir Robert M…

– Mais c'est le gouverneur de Newgate ?

– Justement.

– Et c'est chez lui ?…

– Il nous prend en pension vous et moi.

– Mais…

– Et il nous fera passer nos soirées avec un homme de votre connaissance.

Vanda devint toute pâle.

– Rocambole fera ma partie d'échecs tous les soirs.

Vanda étouffa un cri.

Alors Marmouset lui raconta ce qui s’était passé entre sir Robert M. et lui.

– Mais, dit Vanda, à quoi cela nous avancera-t-il ?

– Nous enlèverons Rocambole un soir.

– Comment ?

– J’ai mon idée, dit Marmouset.

Et il quitta Vanda et se fit conduire dans Osborn street, au numéro 90, où il y a un célèbre serrurier qui a inventé les serrures les plus compliquées, les plus à l’abri des voleurs et du feu.

Et, en entrant dans la boutique, Marmouset se dit :

– Je trouverai bien ici le moyen d’ouvrir la fameuse porte de fer qui ferme les souterrains qui, si j’en crois mon plan de Londres au dix-septième siècle, doivent aboutir sous l’appartement même du bon et naïf gouverneur de Newgate.

XXXIV

Marmouset entra donc chez le fameux serrurier d'Osborn street.

Il se fit montrer toutes sortes de serrures, de clefs forées, tréflées, à pompe, à losange, n'arrêtant son choix sur aucune.

Puis enfin, il finit par dire :

– J'ai lu dans un vieux bouquin qu'au XVII^e^ siècle on employait à Londres un système de serrure fort curieux.

– On en a employé plusieurs, dit le serrurier, qui était un homme érudit.

– Il y en avait un dont la serrure n'était pas apparente.

– Ah ! je sais ce que vous voulez dire, fit le serrurier. J'ai dans mon magasin une porte en fer qui est ainsi disposée.

– Voyons-la, dit Marmouset.

Ils montèrent au premier étage.

– C'est là, dit le serrurier, ce que j'appelle mon musée des antiques.

La Société royale du Muséum vient quelquefois me visiter et m'a même fait quelques acquisitions.

– Ah ! vraiment ?

– Tenez, voilà une porte fort curieuse.

Et le serrurier montra à Marmouset une plaque de fer haute d'un mètre, large de quatre-vingts centimètres, cuivrée par un côté et couverte de sculptures en relief obtenues au marteau.

À première vue, cette plaque de fer n'avait pas de serrure.

– Vous ne voyez rien ? dit le serrurier.

– Absolument rien.

– Regardez bien.

– J'ai beau regarder…

Alors le serrurier prit un marteau et se mit à frapper tout en haut de la plaque, auprès de la partie cintrée.

Le choc du marteau produisit une secousse, et cette secousse fit sortir sur trois côtés, de l'épaisseur même de la feuillure, trois verrous qui semblaient chercher leurs gâches.

– Oh ! c’est merveilleux ! dit Marmouset.

– Avant de vous expliquer ce mécanisme, reprit le complaisant serrurier, il faut que je vous raconte l’histoire de cette porte.

– Allez, dit Marmouset.

Il alluma un cigare, s’assit et attendit.

– Il y a cent cinquante ans, poursuivit le serrurier, Londres a été enveloppé par une vaste conspiration. Les partisans des derniers Stuarts avaient songé à renverser la maison de Hanovre et à faire sauter, à l’aide de la mine, une portion de la Cité.

– En vérité !

– La conspiration fut déjouée. On trouva une quantité considérable de souterrains creusés par les conspirateurs et fermés par des portes de fer semblables à celle-là.

Ce fer, merveilleusement forgé et trempé, résistait à tous les chocs, et il eût été impossible de briser ces portes dans lesquelles, comme vous voyez, on ne trouvait pas trace de serrures, si un des conspirateurs, à qui on avait promis sa grâce, n’eût livré le secret.

Marmouset se disait, tandis que le serrurier parlait :

– Rocambole m’avait bien indiqué… c’était ici que je devais trouver ce que je cherche.

Le serrurier poursuivit :

– Ce système de gonds et de gâches invisibles avait un but.

– Ah !

– Les conspirateurs étaient nombreux ; il eût été difficile, sinon impossible de donner à chacun une clef qui ouvrit toutes ces portes, ou plutôt de faire à chaque porte la même serrure.

On essaya ce système de fermeture au marteau.

Quand on avait frappé un certain nombre de coups, la porte se trouvait fermée.

– Oui, mais comment l’ouvrait-on ?

– De la même manière.

– Bah !

– Seulement, au lieu de frapper par en haut, on frappait par en bas.

Et le serrurier reprit son marteau et frappa à la partie opposée.

Les trois pênes rentrèrent aussitôt dans l’épaisseur du fer.

– Merveilleux, dit encore Marmouset.

Puis, d’un air tout à fait confidentiel :

– Cher monsieur, dit-il, je suis attaché à la Bibliothèque impériale de France.

Le serrurier salua.

– Je suis venu à Londres, aux frais de mon gouvernement, à la seule fin d'écrire sur place un grand ouvrage sur cette même conspiration des Poudres dont vous venez de me parler.

– Ah ! fort bien, dit le serrurier.

– Et on m'avait dit que vous possédiez cette porte, j'ai voulu la voir. Aussi, soyez tranquille, je parlerai de vous dans mon ouvrage.

Le serrurier parut très flatté.

Quant à Marmouset, comme il savait ce qu'il voulait savoir et ce que Rocambole n'avait pu lui dire, il prit congé du serrurier, le remerciant encore, et il remonta dans son cab.

Une demi-heure après il était de retour dans Old-Bailey et entrait dans la boutique de Milon.

Le personnel du nouvel épicier s'était augmenté d'un commis.

Ce commis, c'était le matelot William, l'homme qui n'avait jamais trouvé qu'un maître, l'homme gris.

William avait revêtu le tablier de garçon épicier depuis le matin.

Marmouset lui avait dit :

– Il s'agit de délivrer l'homme gris. Nous y travaillons, veux-tu être des nôtres ?

À quoi William avait répondu :

– Je serai des vôtres jusqu'à la mort.

– C'est bien ; reste avec nous. Quand le moment d'agir sera venu, on te le dira.

Et William s'était installé chez Milon.

Or, Milon vit revenir Marmouset triomphant.

– Prends la chandelle, lui dit celui-ci.

– Bon ! dit Milon, nous allons à la cave ?

– Oui.

– Avez-vous trouvé le moyen d'ouvrir la porte ?

– Naturellement.

Ils descendirent, pénétrèrent dans la première cave, puis dans la seconde, par la brèche qu'ils avaient pratiquée, et Marmouset, prenant la chandelle des mains de Milon, se mit à examiner la porte.

Elle était cintrée et paraissait en tout semblable à celle que Marmouset avait vue chez le serrurier d'Osborn street.

– Mais je ne vois pas de serrure ! dit Milon.

– Tu vas voir pourtant qu'elle s'ouvre, dit Marmouset.

Et il lui rendit la chandelle.

Puis il prit un gros marteau et se mit à frapper coup sur coup dans la partie basse.

Soudain un bruit se fit entendre.

– On dirait un verrou qui court ! murmura Milon.

Marmouset frappa un dernier coup.

Puis il donna une poussée vigoureuse à la porte, qui tourna sur ses gonds invisibles.

Alors l’entrée d’un souterrain étroit et tortueux apparut à leurs yeux.

Marmouset reprit le flambeau à palette de fer des mains de Milon.

– Suis-moi, dit-il, je commence à croire que nous aurons délivré Rocambole avant que les fénians aient songé à prendre un parti.

Et, le premier, il s’aventura dans le souterrain.

XXXV

Le boyau souterrain dans lequel Marmouset et Milon s'étaient engagés était creusé à même le sol, comme on dit.

C'est-à-dire que ceux qui l'avaient pratiqué n'avaient pas perdu leur temps à édifier des voûtes en maçonnerie ; aussi, au bout de vingt pas, nos deux explorateurs furent-ils arrêtés par un éboulement qui s'était produit à une époque difficile à déterminer.

– Hé ! dit Marmouset, nous nous sommes vantés trop tôt. Nous aurons besoin de la pioche et de la pelle.

Ils rebroussèrent chemin et vinrent dans la première cave chercher les outils, que Milon y avait entassés.

Puis ils retournèrent attaquer l'éboulement.

Il était peu considérable, du reste, et en quelques coups de pioche la solution de continuité fut détruite et ils se frayèrent un nouveau passage.

Cent pas plus loin, ils trouvèrent une porte en tout semblable à la première.

Marmouset l'ouvrit par le même procédé qu'il avait vu employer au serrurier et qu'il avait employé déjà.

La porte ouverte, ils se trouvèrent, non plus à l'entrée d'une galerie unique, mais au seuil d'une sorte de petite salle circulaire.

On avait étayé les terres avec une grossière charpente, et le sol boueux annonçait que des infiltrations nombreuses se produisaient en cet endroit.

Trois galeries venaient aboutir à cette salle.

– Ah ! diable ! dit Milon, nous voici plus embarrassés que jamais. Laquelle prendre ?

– Voyons le plan, répondit Marmouset.

Et il étala le plan sur ses genoux, après s'être accroupi sur le sol, et Milon se pencha auprès de lui la chandelle à la main.

Le plan n'indiquait pas cette bifurcation.

Marmouset parut réfléchir un moment.

Puis, regardant Milon :

– Nous sommes venus en droite ligne jusqu'ici n'est-ce pas ?

– Je le crois.

– Eh bien ! suivons la galerie du milieu.

– Pourquoi ?

– Parce que pour aller dans Newgate, nous devons traverser Old-Bailey.

– C’est juste.

Ils se remirent en marche ; mais au bout de quelques pas, un nouvel éboulement les arrêta.

Cette fois, après quelques coups de pioche, Marmouset se retourna vers son compagnon :

– Il y a là, dit-il, un travail de plusieurs heures.

– Ah ! fit Milon, alors…

– Alors nous allons appeler nos amis.

– Tout de suite ?

– Non.

Marmouset consulta sa montre.

– Il est quatre heures, dit-il.

– Eh bien ?

– Dans deux heures il fera nuit et la Cité, si encombrée en ce moment, sera déserte.

– Bon !

– Les boutiques ferment de bonne heure, tu fermeras la tienne, et nous aurons tout le loisir de travailler à notre aise.

Puis, se grattant l’oreille :

– Mais pourquoi n’explorons-nous pas, dit-il, les autres galeries ?

– Comme tu voudras. Seulement il est probable que nous serons arrêtés pas les mêmes obstacles.

Ils revinrent dans la petite salle circulaire et prirent alors la galerie qui paraissait infléchir à droite.

– Oh ! oh ! murmura Marmouset qui marchait toujours le premier, qu’est-ce que cela ?

Et il s’arrêta.

– Qu’est-ce ? demanda Milon.

– N’entends-tu pas une sorte de bruit sourd et continu ?

Milon prêta l’oreille.

– Bah ! dit-il, c’est le roulement des voitures qui passent au-dessus de nous.

– Je ne crois pas…

Et Marmouset, rendant la chandelle à Milon, se coucha à plat ventre et appuya son oreille contre le sol.

Puis, se relevant :

– Je ne crois pas que ce soit le roulement des voitures, dit-il.

Mais avançons toujours ; nous verrons bien.

Au bout de trente pas encore, il s'arrêta :

– Ne remarques-tu pas que le sol s'abaisse toujours un peu devant nous ?

– Mais c'est vrai, dit Milon, nous sommes sur une pente.

– Ce qui justifie mon opinion.

– Ah !

– La Cité est sur une colline, n'est-ce pas ?

– Sans doute.

– Toutes les eaux qui vont à la Tamise suivent par conséquent une déclivité plus ou moins grande ?

– Naturellement, dit Milon.

– Eh bien ! sais-tu quel est ce bruit que nous entendons et qui devient plus perceptible à mesure que nous approchons ?

– Non.

– C'est la Tamise, à laquelle ce souterrain aboutit.

– Oh ! par exemple !

– Avançons toujours, tu verras…

La pente devenait de plus en plus rapide et le bruit plus strident.

Bientôt il ressembla à un roulement de tonnerre.

Tout à coup la flamme de la chandelle vacilla.

– Tiens, vois-tu ? dit Marmouset.

– Quoi donc ?

– Un courant d'air.

Et il abrita la chandelle avec une de ses mains.

– Il y a des courants d'air partout, dit encore Milon.

– Soit, mais celui qui nous frappe au visage est un air frais et qui vient du dehors.

– Alors, puisque nous voilà fixés, rebroussons chemin.

– Du tout.

– Pourquoi donc ?

– J’ai mon idée, dit Marmouset, je veux savoir où aboutit le souterrain.

– À la Tamise, comme vous voyez, et nous tournons le dos à notre but.

– Imbécile ! dit Marmouset.

– Plaît-il ?

– Supposons que nous ayons délivré Rocambole.

– Nous n’avons plus besoin du souterrain.

– Au contraire, nous lui faisons faire ce chemin-ci et nous le menons tout droit à la Tamise, où une barque nous attend.

– Tiens, c’est vrai, dit Milon.

Et ils avancèrent encore.

Mais soudain le courant d’air fut si violent que la chandelle s’éteignit…

XXXVI

– Ah ! diable ! fit alors Milon, comment allons-nous faire maintenant ?

Marmouset, qu'il ne voyait plus, lui répondit par un éclat de rire.

– Tu te noierais volontiers dans un verre d'eau, toi dit-il.

– Je n'ai pas d'allumettes, dit Milon.

– Mais moi j'en ai.

Et Marmouset fit jaillir soudain une étincelle d'une allumette-bougie qu'il frotta avec son ongle.

En même temps Milon le vit tirer de sa poche une petite lanterne à trois faces.

– J'avais prévu le cas où nous trouverions un courant d'air, fit tranquillement Marmouset.

Et il alluma la lanterne dont il referma le verre aussitôt.

– Maintenant, en route ! dit-il.

Et il reprit ses outils sur son épaule et se remit en marche.

À mesure qu'ils avançaient, le bruit devenait plus strident et le courant d'air plus violent.

En même temps la pente avait acquis une grande rapidité.

Bientôt un vent frais, humide, imprégné de cette odeur goudronnée que distille le brouillard de Londres les frappa au visage.

Ils marchèrent sept à huit minutes encore et, tout à coup, ils aperçurent un point lumineux dans le lointain.

Le souterrain allait s'élargissant, et la voûte s'élevait au fur et à mesure.

– Qu'est-ce donc que cette lumière ? murmura Marmouset.

Elle ne peut pourtant pas brûler depuis le dix-septième siècle !

– Nous allons nous jeter dans quelque endroit fréquenté par les hommes, dit Milon.

– Bah !

– Si nous rebroussions chemin…

– Allons donc, dit Marmouset, aurais-tu peur ?

– Pour moi, jamais ! répliqua le colosse.

– Alors, c’est pour moi ?

– Non, mais si nous allions nous trahir…

– Avançons toujours… s’il y a du danger, nous reviendrons sur nos pas.

À mesure qu’ils marchaient, la lumière grandissait, et tout à coup il sembla à Marmouset qu’elle était entourée d’une glace et qu’elle reflétait.

– Bon ! fit-il, je sais ce que c’est.

– Qu’est-ce donc ? demanda Milon.

Ce que nous voyons, c’est la Tamise. Le souterrain aboutit à fleur d’eau.

– Mais l’eau n’est pas lumineuse ?

– C’est la lueur d’un réverbère qui se réfléchit dedans.

– Vous croyez ?

– J’en suis sûr.

Marmouset fit trente pas encore, et l’événement lui donna raison.

Le souterrain s’ouvrait sur la Tamise et c’était bien la réverbération d’un bec de gaz que Milon et lui avaient vue.

La nuit était claire, le brouillard s’était dissipé.

Mais, on le sait, Londres n’a pas de quais ou presque pas.

La partie de la ville que l’on appelle l’agglomération a commencé sous le West-End en amont de Lambeth-palace, la construction des siens ; mais la ville de Londres proprement dite, la Cité, ne paraît nullement pressée de faire les siens.

Marmouset sortit du souterrain et se trouva sur une petite grève étroite.

Milon l’avait suivi.

Tous deux alors purent se rendre compte du lieu où ils étaient.

À leur droite ils avaient le pont de Black-Friars ; à leur gauche, en aval, le pont de Londres ; en face d’eux, la rive méridionale sur laquelle s’étendent le Southwark et le Borough.

– C’est tout ce que je voulais savoir, dit Marmouset. Allons-nous-en !

Et ils rentrèrent dans le souterrain, où ils avaient laissé leur lanterne.

– Nous avons fait un bout de chemin dit alors Milon.

– Mais oui, répondit Marmouset.

– Nous avons passé sous Fleet street et suivi Farringdon road.

– Justement…

– Il y a plus d’une heure que nous marchons.

– Eh bien ! dit encore Marmouset, jouons des guibolles, comme je disais dans mon enfance.

Ils n’avaient cheminé en venant qu’avec précaution et en s’arrêtant de temps à autre.

Maintenant qu’ils étaient sûrs de leur route, ils firent le double de chemin dans le même laps de temps.

Quand ils furent dans la petite salle circulaire, Marmouset tira sa montre.

– Cinq heures et demie, dit-il.

– On doit nous croire morts, là-haut, dit Milon, faisant allusion à leurs compagnons restés dans la boutique d’épicerie.

– Ce n’est pas ce que je veux dire.

– Ah ! fit Milon étonné.

– Nous avons encore une demi-heure à nous.

– Pourquoi faire ?

– Mais, pour explorer l’autre route et nous convaincre que ce n’est pas celle que nous devons suivre.

– Allons ! dit Milon.

Et ils pénétrèrent dans le boyau souterrain de gauche.

Celui-ci faisait un coude et paraissait se diriger vers le nord-ouest.

Il montait, au lieu de descendre.

À cent pas de la salle circulaire ils trouvèrent une porte de fer.

Marmouset l’ouvrit à coups de marteau.

Puis ils avancèrent encore.

– Ah çà ! dit tout à coup Milon, nous allons cependant vers la Tamise, cette fois ?

– Non !

– Cependant j’entends un bruit sourd.

– Moi aussi.

– Alors c’est le bruit des voitures.

– Non pas, dit Marmouset, et nous pouvons nous en retourner. Je sais ce que je voulais savoir.

– Ah ! qu’est-ce donc ?

– Nous laissons Old Bailey à notre droite.

– Bon !

– Et nous sommes sous le Metropolitan-railways, autrement dit Le chemin de fer de Chatham. C’est un convoi qui passe.

En effet, le bruit cessa tout à coup. Le convoi s’était éloigné.

– En es-tu sûr maintenant ? dit encore Marmouset.

– Très sûr.

– Eh bien ! allons-nous-en.

– Et ils revinrent une fois encore sur leurs pas.

Un quart d’heure après, ils reparaissaient dans la boutique.

– Mes enfants, dit alors Marmouset aux vieux compagnons de Rocambole, nous allons fermer la boutique et passer à un autre exercice.

– Ah ! ah ! dit la Mort-des-Braves.

– Il y a de l’ouvrage pour toute la nuit, ajouta Milon.

– Et pour d’autres nuits encore, peut-être, acheva Marmouset.

XXXVII

Le lendemain matin, un cab s’arrêta à la porte de Newgate.

La porte du milieu, celle qui donnait accès dans le logis proprement dit du gouverneur.

Deux personnes en descendirent.

Marmouset et Vanda.

Mistress Robert M… était à la fenêtre, abritée derrière les persiennes, et elle les aperçut tous deux au moment où ils sonnaient à la porte.

Vanda avait la tournure élégante et la démarche hautaine d’une femme du meilleur monde.

Les jeunes misses, qui étaient derrière leur mère, ne purent s’empêcher de murmurer :

– Maman, qu’elle est belle !…

Quant à sir Robert M…, il était en grand uniforme pour recevoir dignement ses hôtes.

Sir Robert avait beaucoup réfléchi depuis la veille.

Un Anglais comprendra toujours l’excentricité.

Après le départ de Marmouset, le bon gouverneur s’était posé cette question :

– N’est-ce pas un piège qu’on me tend ?

Mais il est tellement invraisemblable qu’un homme qui était l’ami du premier secrétaire de l’ambassade française eût la moindre accointance sérieuse avec les fénians, que sir Robert eut honte de sa défiance.

Ensuite, il n’avait vraiment pas le choix.

Marmouset avait parlé de M. Staggs.

Si M. Staggs mettait jamais le nez dans les affaires de sir Robert M…, celui-ci pouvait se considérer comme un homme perdu.

Sa réputation de probité, son bonheur, sa fortune, sa propriété, tout y passerait.

En mettant les choses au pire, en admettant que le gentleman français eût de mystérieuses relations avec l’homme gris, que risquait sir M… ?

Tout au plus une réprimande du lord chief-justice.

Si le prisonnier – chose impossible ! – s’évadait ?

Sir Robert M… pouvait être destitué ; mais on ne lui prendrait pas sa fortune, et, quoi qu'il en eût dit, le gouverneur de Newgate avait de bonnes petites économies bien rondelettes.

Donc sir Robert s'était dit :

– Il faut donc en passer par où le Français veut ; mais je prendrai mes précautions.

Et il s'en était allé trouver, dès le matin, son prisonnier l'homme gris.

Rocambole l'avait regardé du coin de l'œil, et s'était dit :

– Je vois ce que c'est. Tu as reçu hier la visite de Marmouset. Tu as le trac, mon bonhomme !

– Gentleman, dit alors sir Robert M…, vous m'accorderez cette justice que je vous ai toujours témoigné des égards ?

Rocambole s'inclina.

– J'ai adouci pour vous, autant que possible, le régime de la prison.

– Tout cela est vrai, mylord.

– Je vous ai fait donner des journaux.

– Parfaitement.

– Je vous ai même permis d'écrire.

– Tout cela est vrai, milord.

– Vous m'accorderez, poursuivit sir Robert, que si vous êtes ici, ce n'est pas ma faute et que j'y suis pour rien.

– Assurément non.

– Par conséquent, vous ne sauriez avoir aucun motif de haine contre moi.

– Mais je suis plein de reconnaissance pour vous, mylord.

– Vrai ?

– Et si jamais je suis libre !…

Sir Robert secoua la tête.

– Vous n'avez pas besoin d'être libre pour me prouver votre reconnaissance.

– En vérité !

– Et je vous avouerai même naïvement que je viens faire appel à vos bonnes dispositions pour moi.

– Parlez ! mylord, parlez ! dit Rocambole avec empressement.

Alors, sir Robert raconta à l'homme gris, dans tous ses détails, la visite de Marmouset et les conditions singulières qu'il lui avait imposées pour retirer sa plainte des mains de M. Staggs.

Rocambole se mit à sourire.

– Mylord, dit-il, je savais cela.

– Vous le saviez ?

– Je vais être franc avec vous, mylord.

– Parlez !…

– M. Félix Peytavin, c’est le nom du Français, n’est-ce pas ? s’est montré mécontent quand vous nous avez transférés dans une autre cellule.

« – Je me vengerai, » m’a-t-il dit.

Et il m’a raconté le projet qu’il va, je le vois, mettre à exécution.

– La vengeance n’est pas bien cruelle, dit sir Robert M…

– Elle l’eût été, si vous ne m’aviez comblé de vos bontés, mylord.

– Que voulez-vous dire ?

– Le Français n’est pas mon ami, après tout, dit Rocambole, et vous avez été très bon pour moi.

– Bon ! après ?

– Il se propose de recommencer ce que, en France, on nomme une *scie*.

– Je ne comprends pas.

– C’est-à-dire qu’il veut, chaque soir, pendant huit jours, en jouant au whist avec moi, parler cette langue bizarre qui vous a tant horripilé.

– Ah ! vraiment.

– Et vous faire croire que nous avons des intelligences. Mais, rassurez-vous, milord, il n’a pas mes secrets.

Et Rocambole se mit à rire.

– Donc, poursuivit-il, ne vous alarmez pas, et tenez-vous heureux d’être quitte à si bon marché de cette aventure que M. Staggs saurait mettre à profit.

Sir Robert M… frissonna au nom de M. Staggs.

– Gentleman, dit-il alors, en obéissant au caprice de M. Peytavin, je viole les règlements de la prison !

– Peuh ! dit l’homme gris.

– Je viens donc faire appel à votre honneur.

– Ah ! fit Rocambole.

– Vous serez jugé au premier jour.

– Eh bien !

– Je viens vous supplier de ne point parler à l’audience, quand on vous interrogera, de cette particularité que je vous aurai fait venir chez moi.

– Je vous jure, mylord, mais…

– Mais quoi ? demanda, sir Robert M… inquiet.

– Serez-vous aussi sûr de la discrétion de vos employés ?

– Il y en a deux dont je réponds, et ce sont eux qui viendront vous chercher.

– Alors, c’est différent, mylord, et vous pouvez compter sur moi.

Sir Robert M… avait quitté l’homme gris, tout à fait rassuré, et il retourna chez lui faire un bout de toilette et donner ses ordres pour que le gentleman français et sa femme fussent reçus convenablement.

Donc, il était dix heures du matin, quand sir Robert M… alla recevoir Marmouset et Vanda et leur témoigner un respectueux empressement.

– Eh bien ! lui dit Marmouset en riant, l’ombre de M. Staggs n’a-t-elle pas troublé votre sommeil ?

Sir Robert M… tressaillit. Néanmoins, le sourire n’abandonna point ses lèvres et il offrit galamment la main à Vanda.

XXXVIII

Comme on le pense bien, Marmouset n’avait pas passé la nuit dans son lit.

Personne même ne s’était couché dans la boutique d’épiceries d’Old Bailey.

À six heures, Milon avait fermé sa devanture.

La Cité reste déserte à partir de cette heure.

À l’exception des concierges de ces ruches gigantesques appelées des *maisons à bureaux* et des policemen qui veillent toute la nuit, il ne reste personne dans ce quartier qui, pendant le jour, est le plus populeux de Londres.

Aussi, trouve-t-on parfaitement naturel que le petit commerce de détail imite le grand commerce et ferme ses portes.

La boutique close, Marmouset harangua ses compagnons.

Il y avait là cinq hommes déterminés et une femme.

Pauline, car c’était elle, eut pour mission de demeurer dans la boutique sans lumière, d’écouter le moindre bruit, de monter au premier étage et de regarder discrètement derrière les jalousies, si elle entendait quelque rumeur insolite.

Auquel cas elle descendrait dans la cave.

Milon est Marmouset montrèrent eux-mêmes le chemin.

Ils descendirent dans la cave et se munirent de tous les outils préparés par Milon.

Puis ils passèrent dans le caveau, entrèrent dans la galerie et ne s’arrêtèrent qu’à cette salle circulaire où trois souterrains aboutissaient.

Marmouset avait planté un pieu dans la première cave et après ce pieu il avait attaché le bout d’un peloton de ficelle.

Puis, à mesure qu’il marchait, il déroulait le peloton.

Milon, qui croyait toujours comprendre et ne comprenait jamais, dit alors :

– Ah ! je sais ce que c’est.

– Tu crois ?

– Oui, c’est comme à Rome… dans les Catacombes… si on n’a pas un bout de fil, on se perd.

– Eh bien ! tu n’y es pas, dit Marmouset.

– Mais…

– Tu n’y es pas. Voilà tout.

– Alors ?

– Je te l’expliquerai plus tard…

Milon avait coutume de respecter les réticences de l’élève de Rocambole.

Il s’inclina.

On avança ainsi jusqu’à cet éboulement qui les avait arrêtés quelques heures auparavant.

– Allons ! mes enfants, dit Marmouset, à l’œuvre ! et ne perdons pas de temps.

Les terres éboulées étaient friables et faciles à entamer.

La Mort-des-Braves, qu’on avait longtemps employé à des ouvrages de terrassement à Paris, attaqua l’éboulement le premier.

– Bah ! dit-il au troisième coup de pioche, à moins qu’il n’y en ait une lieue comme ça, nous n’en aurons pas pour longtemps.

Mais il y en avait long, par exemple.

Comme ils ne pouvaient traverser que deux de front, ils se relayaient de quart d’heure en quart d’heure.

D’heure en heure, Marmouset quittait son compagnon et remontait dans la boutique.

La petite Pauline, toujours aux aguets, n’avait rien signalé d’extraordinaire.

Enfin, après quatre heures d’un travail opiniâtre, on trouva l’autre côté du souterrain.

Les compagnons de Rocambole poussèrent un cri de joie ; mais Milon, essuyant la sueur qui découlait de son front, secoua la tête et murmura :

– Si nous en trouvons encore beaucoup comme ça, nous en aurons pour huit jours.

Et il regarda Marmouset.

Marmouset était calme.

– Tiens cela, dit-il à Milon.

Et il lui mit dans la main le peloton de fil.

Puis il fit signe à Polyte de prendre une des lanternes et de l’éclairer.

Milon ne comprenait pas.

Marmouset tira alors un mètre de sa poche, un mètre de charpentier ou de menuisier, et il l’ouvrit.

Milon ouvrit de grands yeux.

Marmouset se mit à mesurer le fil déjà tendu, s’éloignant de Milon, par conséquent, et retournant à petits pas dans la cave.

Alors le colosse regarda la Mort-des-Braves, son vieux compagnon.

– Ah ! mon pauvre ami, dit-il, je n’ai vraiment pas de chance. Voici que Marmouset me traite absolument comme me traiterait le maître. Il a toujours l’air de me dire que je suis une bête !

Et le bon Milon soupira.

Il faut dire, du reste, que les autres n’avaient pas compris davantage.

Polyte lui-même, qui cependant était un gamin de Paris, ne comprit qu’à moitié ; car, lorsqu’ils furent descendus dans la première cave, il dit :

– Vous voulez vous rendre compte du chemin que nous avons fait ?

– Oui, d’abord !

– Et puis ?

– Et puis, tu vas voir !

Marmouset s’assit sur une futaille.

– J’ai compté six cent dix-huit mètres, dit-il.

– Bon !

– Nous allons remonter dans la boutique. Il doit y avoir de la ficelle encore.

– Parbleu ! répondit Polyte. Un épicier, ça vend de tout.

Ils remontèrent à bas bruit.

Alors l’étonnement de Polyte fut presque aussi grand que celui de Milon, lorsque, ayant posé sa lanterne sur le comptoir et ayant apporté un autre peloton de ficelle à Marmouset, il vit celui-ci mesurer soixante-dix-huit mètres de ficelle et couper au soixante-dix-huitième.

– Maintenant, nous allons voir, dit Marmouset.

Et il éteignit la lanterne et tous trois se retrouvèrent dans l’obscurité.

Le silence le plus profond régnait dans Old Bailey.

Marmouset entr’ouvrit la porte basse pratiquée dans la devanture.

Puis il prêta l’oreille.

En ce moment on entendit retentir dans le lointain un pas lent et mesuré.

– C’est le watchman, dit Marmouset.

– Qu’est-ce que c’est que ça ? fit Polyte.

– Le gardien de nuit de chaque quartier.

Et il repoussa doucement la petite porte et attendit.

Le pas approcha, puis il passa devant la boutique, puis s’éloigna, descendant vers Fleet street.

– Vite ! dit Marmouset, nous avons cinq minutes devant nous avant qu’il revienne.

C’est plus qu’il ne nous en faut !

Polyte, qui n’aurait pas été un gamin de Paris s’il n’avait pas eu le mot pour rire, dit alors :

– J’ai vu bien des mélodrames, au boulevard, mais aucun qui eût autant de ficelles que celui-ci.

XXXIX

Marmouset mit un bout de la ficelle dans la main de Polyte.

Puis, tenant l'autre, il entr'ouvrit de nouveau la petite porte et se glissa dans la rue.

Puis il marcha en droite ligne sur la prison de Newgate, qui était juste en face.

Il ne s'arrêta que lorsque la ficelle fut tendue.

Il était alors à dix ou douze pas du mur d'enceinte.

Marmouset laissa tomber la ficelle et continua son chemin en comptant les pas.

– Onze ! dit-il au moment où il touchait le mur de sa main.

Alors il se replia en courant sur la boutique.

– Commences-tu à comprendre ? dit-il à Polyte.

– Parfaitement, répondit celui-ci.

Ils tirèrent la ficelle, pour ne la point laisser dans la rue, et Marmouset dit encore :

– Maintenant, redescendons.

Ils rallumèrent la lanterne et reprirent le chemin de la cave.

Milon, tant que la ficelle que Marmouset lui avait mise dans la main était demeurée tendue, Milon, disons-nous, n'avait pas sourcillé.

Mais tout à coup, la ficelle était devenue lâche, et il avait compris que Marmouset ne tenait plus l'autre extrémité.

Il fut sur le point de retourner dans la première cave, lui aussi, pour savoir ce qui s'y passait.

Mais la Mort-des-Braves l'arrêta.

– Marmouset nous a dit de rester ici, fit-il, et de l'attendre pour aller en avant.

Milon poussa encore un soupir et ne souffla plus mot.

Enfin Marmouset et Polyte revinrent.

– À présent, dit le premier, avançons.

Et il prit une des lanternes et fraya la route.

Le souterrain se prolongeait une dizaine de pas à peine ; puis, tout à coup, on trouvait une nouvelle salle souterraine de quinze mètres de superficie environ.

Seulement on n’y voyait pas d’ouverture et aucun autre boyau souterrain ne paraissait y aboutir.

– Nous voilà bien avancés ! dit encore Milon.

Marmouset haussa les épaules.

Puis, passant sa lanterne à Polyte et prenant une pioche, il se mit à faire le tour de la salle en frappant de petits coups sur les parois.

Aux premiers regards, cette rotonde était creusée à même la terre.

Mais la pioche, détachant une sorte d’enduit, mit à découvert une voûte et des murs en maçonnerie.

Marmouset frappait toujours de petits coups.

– Il cherche un creux, dit Milon, qui comprenait cette fois.

Tout à coup la pioche rendit un son métallique.

– Bon ! dit Marmouset, nous y sommes. Il y a une porte là.

Il se mit à entamer l’enduit avec précaution et presque sans bruit.

Puis il fit signe à la Mort-des-Braves et au matelot William de l’imiter.

Ce fut un travail d’une heure.

Au bout de ce temps, il eut dégagé complètement l’embrasure d’une porte.

Cette porte était en tout semblable à celles qu’on avait rencontrées déjà.

Elle était en tôle repoussée, cintrée par le haut, et n’avait pas la moindre serrure apparente.

– Oh ! fit Milon en riant, nous avons le moyen de l’ouvrir. N’est-ce pas, Marmouset ?

– Oui, répondit celui-ci, mais nous ne l’ouvrirons pas.

– Pourquoi donc ça ?

– Parce que c’est inutile pour cette nuit. Nous avons assez travaillé comme ça.

Milon tira sa montre.

– Comment ! dit-il, il n’est pas minuit !

– C’est que nous avons fait en six heures la besogne de douze, voilà tout.

Et, partant de la porte qu’il venait de mettre à découvert, Marmouset se remit à compter les pas, traversant la salle circulaire et rebroussant chemin dans le boyau souterrain jusqu’à l’endroit où l’éboulement s’était produit.

Milon et les autres l’avaient suivi.

Alors, Marmouset s’arrêta :

– Il y a quatorze pas de l’endroit d’où nous venons, ici, dit-il.

– Quatorze, compta Polyte.

– Et d’ici à la cave, qui est située juste au-dessous de la boutique, il y a soixante-dix-huit mètres, dit encore Marmouset, ce qui, à mon compte, fait un total de quatre-vingt-huit mètres environ.

– Eh bien ? dit Milon.

– De la porte de la boutique à la muraille de Newgate, continua Marmouset, j’ai compté soixante-dix-huit mètres et onze pas. Il y a donc gros à parier que la porte que nous venons de découvrir, en admettant que le souterrain soit percé en droite ligne, est située sous le logement même du gouverneur de la prison.

– Ah ! ah !

– Il est donc inutile, pour le moment du moins, d’aller plus avant.

– Voilà ce que je ne comprends pas, dit Milon.

– C’est bien simple, pourtant.

– Ah !

– Ne t’avais-je pas dit que demain, Vanda et moi, nous allions visiter Newgate ?

– Sans doute.

– Si le gouverneur a connaissance des souterrains, il ne manquera pas de me les montrer.

– Alors, il ouvrira cette porte ?

– Mais non ; car si elle était dissimulée de ce côté, elle doit l’être aussi de l’autre.

– Alors, il ne pourra rien vous montrer ?…

– Voilà ce que nous verrons. En attendant, allons nous coucher.

Et Marmouset donna le signal de la retraite.

*

* *

Le lendemain matin, avant de quitter Old Bailey, Marmouset fit un signe à Polyte :

– Tu dois être brave ? dit-il.

– Comme tout le monde.

– Alors, tu n’as pas peur de te trouver seul dans un souterrain ?

– Je coucherais dans un cimetière, au besoin.

– Écoute bien, alors, ce que je vais te dire. Tu vas descendre dans le souterrain et tu iras t’établir dans la dernière salle que nous avons découverte.

Tu lâcheras de ne pas t’endormir et tu prêteras l’oreille.

– J’entendrai donc du bruit ?

– Cela peut être. Alors, tu chercheras à te rendre compte de ce que tu auras entendu.

– Parfaitement.

Et tandis que Polyte descendait à la cave, Marmouset s’en alla prendre Vanda pour la conduire à Newgate, où nous allons les retrouver tous deux.

XL

Mistress Robert M… et ses filles trouvèrent Vanda charmante.

Mais leur sympathie se changea en enthousiasme lorsque la jeune femme eut passé au cou de Lucy Robert, l'aînée des deux sœurs, un collier de grosses perles qu'elle portait, et que la jeune fille avait naïvement admiré.

Après le déjeuner du matin, l'intimité la plus parfaite régnait entre le gouverneur et sa famille et les hôtes un peu forcés qu'ils avaient.

Sir Robert M… n'était ni un joueur de whist ni un amateur passionné du billard, bien qu'il en eût un chez lui ; mais il jouait bien aux échecs.

Marmouset, pour achever de faire sa conquête, lui proposa une partie et le laissa gagner.

Mistress Robert et ses filles firent de la musique avec Vanda, qui était excellente pianiste.

Et l'on gagna ainsi l'heure du lunch.

Ce fut alors que Marmouset dit à sir Robert :

– Vous savez qu'il est une chose convenue dans mon programme ?

– Laquelle ?

– C'est que vous montrerez Newgate en détail à M^me^ Peytavin, qui est friande de ces émotions-là.

– Très volontiers, dit sir Robert, qui avait, du reste, un grand plaisir à montrer sa prison et ses prisonniers aux visiteurs. Seulement, je vous demande une grâce, gentleman.

– Parlez…

– Il a été convenu entre nous que ce mystérieux prisonnier, qu'on nomme l'homme gris, viendrait faire ce soir votre partie d'échecs ?

– Oui, ce soir, et tous les soirs de mon séjour ici.

– Bon ! dit sir Robert. J'ai pris mes précautions pour cela, et il n'y a que deux de mes gardiens, dont je suis parfaitement sûr du reste, qui sauront qu'il quittera son cachot une heure ou deux par soirée.

– Eh bien ?

– Pour tout le reste de mon personnel, l'homme gris est un secret.

– Ah ! ah !

– Et j’ai l’ordre formel du lord chief-justice de ne le laisser voir à personne.

– Alors, pour le moment, vous ne nous montrerez pas l’homme gris ?

– Non.

– Mais nous verrons les autres ?

– Certainement ! Vous verrez tout, d’ailleurs, depuis la cage aux oiseaux jusqu’aux anciennes oubliettes.

– Ah ! il y a donc des oubliettes à Newgate ? dit Marmouset impassible.

– Oui ! nous en possédons deux.

– Ce que vous me dites là m’étonne fort, mylord.

– Pourquoi ?

– Mais parce que j’ai lu, dans l’histoire d’Angleterre, que Newgate avait été construit en 1780 seulement.

– Oui, certes, mais sur l’emplacement d’une autre prison, qui fut brûlée à cette époque.

– Ah ! c’est différent, car je ne m’expliquais pas que dans les siècles derniers on se servît encore de pareils supplices.

– Aussi, ces oubliettes, n’ont-elles jamais servi qu’une fois.

– Comment cela ?

– Elles ont servi de refuge aux conspirateurs des Poudres.

– J’ai entendu parler, en effet, de cette conspiration, mais vaguement.

– Oh ! dit sir Robert M…, c’est une longue et nébuleuse histoire, que je n’entreprendrai pas de vous raconter. Mais nous pouvons commencer par les oubliettes notre visite de Newgate.

– Pourquoi par les oubliettes ?

– Parce qu’elles ne sont pas dans l’intérieur de la prison proprement dite.

– Ah !

– Elles sont sous nos pieds.

– Là ?

– Oui, dit sir Robert, dans mon propre logement.

– En vérité !

– J’ai, pour mes besoins particuliers, une cave, dit sir Robert.

– Et c’est dans cette cave… ?

– … Que s’ouvrent les deux oubliettes dont je vous parle. Seulement, de peur qu’un domestique maladroit ne vînt à y tomber, on a construit une margelle à l’entour, comme on fait pour un puits.

– Du reste, dit Marmouset, une oubliette n’est autre chose qu’un puits.

– Celles-là ont soixante-dix pieds de profondeur. On peut y descendre avec une corde. J’y suis descendu une fois, moi qui vous parle.

– Et qu’avez-vous vu, une fois en bas ?

– L’entrée d’un des souterrains creusés au temps de la conspiration des Poudres.

– Diable ! dit Marmouset en riant, mais alors, on peut s’évader de Newgate !

Sir Robert tressaillit.

– Ah ! non, dit-il ; d’abord ces oubliettes sont sous mon logis et non sous la prison.

Ensuite, ce souterrain est muré.

– Ah ! c’est différent.

– J’ai eu même un jour une singulière fantaisie, moi qui vous parle.

– Ah ! vraiment !

– Je suis descendu avec un maçon et j’ai voulu lui faire démolir le mur construit à l’entrée du souterrain.

– Et il n’a pu en venir à bout ?

– Au contraire. Seulement, derrière le mur, nous avons trouvé une porte.

Marmouset tressaillit à son tour.

– Une porte en fer, continua sir Robert M…, que jamais nous n’avons pu ni ébranler, ni jeter bas, ni ouvrir.

– Vous n’avez pas fait venir un serrurier ?

– J’en ai fait venir six.

– Et ils n’ont pu forcer la serrure ?

– Ils n’ont même pas trouvé la serrure.

– Après, qu’avez-vous fait ?

– J’y ai renoncé et me suis contenté de faire reconstruire le mur, tel qu’il était auparavant.

– Alors, on ne voit plus la porte ?

– Si, j’ai fait laisser un trou d’un pied carré dans le mur.

– Dans quel but ?

– Dans le but unique de constater l’existence de cette porte.

– Eh bien ! dit Marmouset, commençons alors, si vous le voulez, par les oubliettes.

– Comme vous voudrez, dit sir Robert M…

Un quart d’heure après, sir Robert M…, précédé par deux gardiens, qui portaient des flambeaux, faisait à ses hôtes les honneurs des caves de Newgate.

Marmouset disait tout bas à Vanda :

– J’aime autant que vous ne voyiez pas l’homme gris.

– Pourquoi ?

– J’aurais peur que vous n’éprouviez une émotion qui vous trahit.

– Bah ! dit Vanda, je suis forte, quand il le faut. Tu verras, ce soir.

– Et, s’il allait se trahir, lui !

Vanda secoua la tête.

– Non, dit-elle, ce n’est plus moi qu’il aime.

Et elle ajouta, avec un sourire résigné :

– C’est miss Ellen.

Les caves de Newgate n’avaient rien de curieux. Un plancher recouvrait l’orifice des oubliettes.

– Quelle est celle au pied de laquelle on trouve la porte ? demanda Marmouset.

– Celle-ci, dit sir Robert M…, voulez-vous y descendre ?

– Oh ! pas moi, fit Vanda.

– Mais moi, j’y descendrai, dit Marmouset.

Et sir Robert donna l’ordre à l’un des gardiens de fixer à un anneau de fer scellé dans la margelle une échelle de corde qui se trouvait dans la cave.

XLI

L’échelle attachée, Marmouset dit au gouverneur :

– Cela n’a plus rien de bien curieux pour vous, n’est-ce pas ?

– Assurément non, répondit sir Robert.

– Je vous dispense donc de me suivre.

– Mais…

– Donnez-moi seulement de quoi y voir.

Et Marmouset prit des mains de l’un des gardiens la lanterne qu’il portait ; puis il mit le pied sur l’échelle, après avoir enjambé la margelle de l’oubliette.

Marmouset était leste et adroit comme un enfant de Paris ; il avait été fumiste dans sa première jeunesse, il savait marcher sur le bord d’un toit ; à plus forte raison, se laisser glisser au bout d’une corde.

Descendre échelon par échelon lui parut oiseux.

– Ce sera bon pour remonter ! se dit-il.

Et il se laissa couler le long de la double corde, se maintenant d’une main et tenant de l’autre la lanterne.

Aussi, en quelques secondes, eut-il touché le fond du puits.

Alors, il leva la tête et vit sir Robert M… qui se penchait sur la margelle.

– Examinez bien la porte, lui criait le bon gouverneur.

– Mais puisque vous l’avez murée !

– Non, pas tout entière.

– Ah !

– On a laissé un trou dans le mur. Passez-y votre lanterne. Bon ! c’est bien cela…

– Ce brave homme, murmurait Marmouset en souriant, est d’une complaisance extrême.

Et il posa sa lanterne sur le bord de la brèche pratiquée dans le mur et de l’autre côté de laquelle on apercevait la porte de fer forgé.

– La voyez-vous ? cria encore sir Robert.

– Oui, oui ! elle est très curieuse comme travail.

– N’est-ce pas ? et elle a la sonorité de l’airain. Frappez donc dessus !

– Mais cet homme est mon complice sans s’en douter ! pensa encore Marmouset.

Et passant le poing à travers la brèche, il frappa trois coups qui retentirent bruyamment.

– C’est là ce que je voulais, se dit Marmouset.

Et il remonta presque aussi lestement qu’il était descendu.

– Et l’autre oubliette, a-t-elle une porte ? demanda-t-il.

– Non, aucune.

– Ah ! Eh bien ! milord, voyons la prison proprement dite maintenant.

Marmouset se disait en remontant des caves au rez-de-chaussée :

– Nous jouerions joliment de malheur si la porte sur laquelle j’ai frappé trois coups n’était pas celle que je crois.

Vanda marchait auprès de lui.

Sir Robert M… avait retrouvé toute sa belle humeur. Il avait un si grand plaisir à montrer sa prison en détail ! Pour lui, Newgate était une prison modèle, un amour de prison, à ce point, disait-il, que lorsqu’un prisonnier s’en allait, c’était toujours les larmes aux yeux.

À quoi Marmouset lui dit en riant :

– Il regrette d’autant plus Newgate que généralement il en sort pour être pendu.

– Oh ! pas toujours, dit sir Robert M…

Vanda parut s’intéresser vivement à tout ce qu’elle voyait ; mais elle ne cherchait cependant qu’une chose du regard à mesure qu’ils parcouraient les longs corridors sur lesquels donnaient les portes des cellules ; c’était la porte de la cellule occupée par Rocambole.

Tout à coup, Marmouset lui toucha légèrement l’épaule :

– C’est là, dit-il.

Vanda tressaillit, mais son visage ne trahit aucune émotion.

D’ailleurs, sir Robert M… n’avait vu ni le geste ni entendu les paroles de Marmouset.

En une heure et demie on a visité tout Newgate.

Sir Robert M… ne leur fit grâce de rien, du reste, depuis la *cage aux oiseaux* jusqu’à la salle de la cour d’assises, depuis le bureau du greffe, où l’on conserve le masque en plâtre des suppliciés, jusqu’à la cuisine, qui est la dernière station que fait le condamné à mort en quittant la prison pour aller au supplice.

À quatre heures, Marmouset et Vanda étaient de retour au logis du gouverneur, – et Marmouset, confiant à mistress Robert et à ses filles celle qu’il leur avait donnée comme sa femme, prétextait le besoin d’une course importante et sortait de Newgate.

Milon était sur la porte de sa boutique de l’autre côté d’Old-Bailey.

Marmouset lui fit un signe et continua à descendre vers Fleet street.

Milon quitta nonchalamment le seuil de la boutique et prit la même direction.

Au coin de Fleet street, ils jugèrent qu’ils étaient assez loin de Newgate pour s’aborder sans être vus par un gardien ou une personne quelconque appartenant au service de la prison.

– Eh bien ? dit Milon, qu’est-ce qu’il y a de nouveau ?

– C’est à toi que j’ai la même question à faire.

– Mais depuis que vous êtes partis, ce matin, tout est dans le même état.

– Ah ! dit Marmouset qui fronça le sourcil. Et Polyte ?

– Il est toujours à l’endroit où vous l’avez placé.

– Et tu ne l’as pas revu depuis ce matin ?

– C’est-à-dire que je suis descendu vers deux heures.

– Bon !

– Et que je lui ai porté de quoi luncher.

– Et tu ne l’as pas revu depuis ?

– Non.

Le front assombri de Marmouset se dérida.

– Alors, retournons chez toi, dit-il. Seulement, laisse-moi prendre mes précautions.

Un cab passait à vide.

Marmouset appela le cabman et passa.

– Va m’attendre, dit-il à Milon.

Grâce au cab, Marmouset put se glisser dans la boutique d’épicerie sans être vu de Newgate.

Mineurs pendant la nuit, les compagnons de Milon étaient sérieusement épiciers pendant le jour.

Ils allaient et venaient par la boutique, servaient les clients et obéissaient à Pauline, la jolie dame de comptoir.

Marmouset et Milon prirent le chemin de la cave.

– Je ne sais pas pourquoi, disait Milon, vous avez mis Polyte en sentinelle là-bas. Que voulez-vous qu’il entende ?

Marmouset ne répondit pas.

Comme ils traversaient la petite salle souterraine et s’apprêtaient à entrer dans le dernier boyau qui conduisait à la porte de fer mise à découvert, ils virent Polyte qui accourait à leur rencontre.

Grâce à la lanterne que portait Milon, Polyte avait reconnu Marmouset, qu’il considérait comme son chef de file.

– Eh bien ? dit celui-ci.

– Nous ne sommes pas seuls dans ces souterrains ! dit Polyte ému.

– Ah bah !

– Il y a du monde de l’autre côté de la porte de fer.

– Qu’en sais-tu ?

– J’ai entendu frapper trois coups.

– Rassure-toi, c’est moi qui les ai frappés.

– Vous !

– Oui, j’étais de l’autre côté.

– Par où avez-vous donc passé ? demanda Milon non moins étonné.

– Par le chemin que Rocambole suivra demain répondit Marmouset. L’heure de la délivrance approche !

XLII

Il était dix heures du soir quand la table de thé réunit le gouverneur de Newgate, sa famille et ses hôtes.

Sir Robert avait été de fort bonne humeur durant toute la journée.

Mais, vers le soir, son front s'était assombri.

La cause de cette tristesse subite, c'était l'homme gris.

Car enfin, il allait falloir s'exécuter, c'est-à-dire faire venir le dangereux prisonnier chez lui, le mettre en contact avec sa femme et ses filles.

Après le dîner, sir Robert s'était esquivé un moment sous le prétexte de faire une ronde à l'intérieur de la prison.

Et il s'était fait ouvrir la cellule du prisonnier.

Rocambole, toujours calme, l'avait salué avec son aménité ordinaire.

– Vous paraissez souffrant, milord ? lui avait-il dit.

– Non, mais inquiet, gentleman.

– Et pourquoi cela, milord ?

– Je me défie de vous.

– Par exemple !

– Si vous alliez, ce soir, manquer de convenance chez moi !

– Ah ! milord, votre supposition est injurieuse.

– Non que vous soyez un homme parfaitement bien élevé, je le reconnais, mais pour me jouer quelque vilain tour.

– Ah ! milord !

– Vous me jurez que vous serez raisonnable ?

– Je vous le jure.

Et sir Robert s'en était allé un peu soulagé ; mais son anxiété l'avait repris bientôt. Et, une fois encore, la pensée d'une complicité mystérieuse entre l'homme gris et son hôte lui était revenue.

Donc à dix heures, on prenait le thé chez le gouverneur, lorsque Marmouset dit à sir Robert :

– Et le prisonnier ?

– On va l'amener, répondit sir Robert avec un soupir. J'ai voulu seulement attendre que les gardiens eussent fini leur service.

– Vous avez bien fait, dit Marmouset.

Sir Robert sonna.

– Dites au gardien chef Wilson, dit-il, qu'il peut exécuter les ordres que je lui ai donnés.

Le domestique sortit.

Il s'écoula environ dix minutes, puis la porte du parloir s'ouvrit.

Marmouset regardait Vanda.

Vanda fut sublime de calme et d'impassibilité ; elle regarda l'homme qui entrait avec une parfaite indifférence, mélangée cependant d'une certaine émotion.

Et l'homme qui entrait, pourtant, c'était Rocambole.

Le gardien qui l'avait amené était resté dans l'autre chambre.

L'homme gris salua avec une aisance parfaite.

En dépit du costume de toile grise des prisonniers, il apparut aux dames comme un gentleman accompli.

– Madame, dit Marmouset à Vanda, voilà ce pauvre Français qui m'a servi de compagnon de captivité.

Sir Robert était fort ému.

– Mon ami, reprit Marmouset, je vous ai fait venir à la seule fin de jouer avec vous cette fameuse partie d'échecs dont vous m'avez parlé.

– Je le sais, dit Rocambole.

– Ah !

– Son Honneur m'en a prévenu ce matin. Et Rocambole salua sir Robert.

L'émotion de celui-ci était si grande que pour la dissimuler il alla chercher lui-même le jeu et disposa l'échiquier.

Marmouset lui dit en riant :

– Je suis un peu vindicatif, sir Robert.

– Oh ! fit le gouverneur, qui essaya de rire et qui ne put y parvenir.

– Il paraît que nous vous avons horripilé, ce gentleman et moi, en parlant javanais ?

– C'est une singulière langue, en effet.

– Eh bien ! dit Marmouset, nous allons vous l'apprendre.

– Me l'apprendre ! continua le bon gouverneur.

– Oui ; écoutez-moi bien.

– Comment, vous allez encore parler cet affreux jargon ?

Rocambole regarda sir Robert en souriant et d’une façon qui voulait dire :

– Je vous ai prévenu ce matin. C’est une toquade.

– Père, dit miss Lucy, une des filles du gouverneur, madame va nous faire un peu de musique, pendant que ces gentlemen joueront aux échecs.

Vanda se leva et se mit au piano.

En même temps Rocambole et Marmouset s’assirent face à face, l’échiquier posé entre eux.

Et Marmouset, tout en rangeant ses pièces, se mit à parler javanais, tandis que Vanda exécutait des variations brillantes qui couvraient à demi le bruit de sa voix.

– Maître, dit alors Marmouset, tout est prêt.

– Comment l’entends-tu ?

– Il dépend de vous d’être délivré la nuit prochaine.

– Par les fénians ?

– Non, par nous.

– Explique-toi.

– J’ai fait ce que vous m’avez dit. Milon, et moi nous avons acheté une boutique dans Old Bailey.

– Fort bien.

– Nous nous sommes procuré le plan dont vous m’aviez parlé.

– Et vous avez retrouvé l’entrée des souterrains.

– Parfaitement.

Alors Marmouset raconta à Rocambole, parlant toujours javanais du reste, ce que lui, Milon et leurs compagnons avaient fait.

Il n’omit aucun détail, pas même celui de sa descente dans l’oubliette et des trois coups frappés sur la porte de fer et entendus par Polyte.

Et Marmouset ajouta :

– J’ai à mes ordres un petit bateau à vapeur qui se tiendra tout près de l’orifice du souterrain qui aboutit à la Tamise.

– Fort bien, répondit Rocambole. Mais les fénians…

– Je n’en ai plus entendu parler.

– Ils travaillent pourtant à me sauver.

– C’est probable. Mais nous arriverons avant eux.

– Voilà ce que je ne veux pas.

– Pourquoi ?

– Je voudrais leur voir tenter quelque chose.

– À quoi bon ?

– Pour savoir si, une fois libre, je dois les servir encore ou les abandonner.

– Oh ! dit Marmouset, nous avons bien d'autres choses à faire à Paris !

– C'est possible ; mais tu n'iras pas contre ma volonté.

– Assurément non, maître.

– Donc, écoute ce que je vais te dire.

– Parlez, dit Marmouset avec soumission.

*

* *

Sir Robert examinait l'homme gris et Marmouset avec inquiétude.

– Ah ! pensait-il, si ce maudit Français restait un mois ici, je crois que mes cheveux deviendraient blancs comme neige.

XLIII

Pendant que Marmouset et Vanda s’installaient chez le gouverneur de Newgate, miss Ellen, toujours sous le costume des dames des prisons, demeurait dans la chambrette de Sermon Lane.

Marmouset l’était venu voir le matin et lui avait dit :

– Je ne sais pas ce que font les fénians, mais je puis vous affirmer que nous le sauverons, nous.

– Et comment ?

Marmouset avait alors développé son plan et miss Ellen l’avait approuvé de tous points.

Puis il lui avait appris que le soir il verrait Rocambole et il lui avait promis de revenir le lendemain.

Le lendemain, en effet, un peu après cinq heures, Marmouset arriva.

Miss Ellen l’attendait avec impatience.

Mais elle tressaillit et se sentit défaillir en voyant le jeune homme sombre et triste.

– Mon Dieu ! dit-elle, il est arrivé un malheur, pour sûr ?

– Non, dit Marmouset, mais il peut en arriver un.

– Que voulez-vous dire ?

– Tout est prêt pour la délivrance. Le souterrain est déblayé, nos compagnons sont résolus. J’ai sous la main un bateau à vapeur qui, avant le jour, nous aura conduits hors de la Tamise, en pleine mer, au delà du canon anglais.

– Bon.

– Eh bien ! IL ne veut pas.

– Qui ? *lui* ?

Marmouset fit un signe de tête affirmatif.

– Il ne veut pas être délivré ?

– Non.

– Mais pourquoi ? demanda miss Ellen stupéfaite.

– Il veut que les fénians tentent quelque chose.

– Certainement ils tiendront la parole qu’ils m’ont donnée.

– Oui, mais quand ?

– Voilà ce que l’abbé Samuel n’a pu me dire.

– Et ce qu’il faut savoir, dit Marmouset, car dussions-nous enlever Rocambole de force…

– Venez avec moi, dit miss Ellen.

– Où ? demanda Marmouset.

– À Saint-George : nous y trouverons l’abbé Samuel.

Et la pauvre jeune fille jeta sur ses épaules un manteau à capuchon.

– Vous ne craignez donc pas de sortir en plein jour ?

– Aucunement. Mon costume me rend inviolable.

Miss Ellen et Marmouset quittèrent Sermon Lane, montèrent dans un cab et se firent conduire dans le Southwark.

Un pâle rayon de soleil glissait au travers des nuages gris, et le cimetière qui entoure l’église Saint-George commençait à se couvrir d’une verdure hâtive.

Le printemps approchait.

Marmouset et miss Ellen traversèrent le cimetière et allèrent frapper à la petite porte du chœur.

Le vieux sacristain vint ouvrir.

Il témoigna d’abord quelque étonnement à la vue de miss Ellen.

Saint-George était une église et non une prison.

Mais il reconnut Marmouset.

– L’abbé Samuel est-il là-haut ? demanda celui-ci en montrant le clocher.

– Oui, mais il n’est pas seul.

– Ah !

– Il est avec les quatre chefs.

Miss Ellen et Marmouset échangèrent un regard joyeux.

– Je ne sais pas si je dois vous laisser monter ? fit le sacristain hésitant.

– Dans tous les cas, mon ami, allez le prévenir que miss Ellen veut le voir.

Le sacristain monta aussi vite que le lui permirent ses jambes chancelantes.

Puis, au bout de quelques minutes, il redescendit en disant :

– Venez, on vous attend.

Miss Ellen et Marmouset gravirent rapidement l’escalier du clocher et pénétrèrent dans la chambre secrète.

L’abbé Samuel était là avec les quatre chefs fénians.

– Ma sœur, dit le prêtre, avez-vous donc à nous dire des choses importantes ?

– Mon père, répondit miss Ellen, je viens savoir quand et comment on délivrera l’homme gris.

Elle prononça ses mots avec anxiété ; mais les quatre chefs demeurèrent impassibles…

– Ma sœur, répondit l’un d’eux, nous n’avons qu’une parole.

– Ah ! dit miss Ellen qui respira.

– L’homme gris sera sauvé.

– Mais, comment ?

– C’est un secret que nous ne pouvons révéler.

– Et quand le sauverez-vous ?

– Peut-être demain, peut-être dans huit jours, quand nous serons prêts.

Miss Ellen regarda Marmouset avec désespoir.

– Attendons alors, dit celui-ci qui parut subitement résigné.

Et ils s’en allèrent.

Comme ils sortaient du cimetière, Marmouset dit à miss Ellen :

– Mon parti est pris.

– Ah !

– Je sauverai Rocambole malgré lui.

– Vous ne croyez donc pas à la promesse des fenians ?

– Si, j’y crois. Mais ces gens-là n’en finissent pas, et le temps nous presse.

Et comme si un nouvel événement eût voulu justifier les paroles de Marmouset, au moment où la jeune fille et lui remontaient dans le cab, un homme s’approcha d’eux.

Cet homme était le détective Edward.

– Ah ! lui dit Marmouset, d’où venez-vous donc ?

– Je vous suivais.

– Eh bien ?

– J’ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre.

– Qu’est-ce donc encore ? s’écria miss Ellen éperdue.

– Le lord chief-justice, poussé par le révérend Patterson, vient de prendre une détermination.

– Laquelle ?

– L’homme gris sera jugé demain.

Marmouset et miss Ellen pâlirent.

– Et il est probable qu’il sera exécuté vingt-quatre heures après.

Miss Ellen jeta un cri sourd.

– Eh bien ! dit Marmouset, nous avons quarante-huit heures devant nous, c’est plus qu’il ne nous en faut.

– Et s’il ne veut pas, lui ? dit miss Ellen d’une voix étouffée.

– Nous l’enlèverons de force, dit Marmouset.

Et il monta dans le cab après y avoir fait asseoir miss Ellen.

– Courage ! murmura-t-il, courage !

Et le cab reprit le chemin de Sermon Lane.

XLIV

Marmouset reconduisit miss Ellen.

Puis il revint dans Old Bailey.

Milon était fort anxieux, car il n’avait pas vu Marmouset depuis la veille, c’est-à-dire depuis que celui-ci avait pu causer avec Rocambole et prendre ses ordres.

Marmouset lui dit :

– Nous n’avons pas le temps de flâner maintenant, il faut agir et promptement.

– Je crois que les fénians se remuent depuis quelques heures, répondit Milon.

– Ah !

– Cette nuit, à plusieurs reprises, j’ai vu des Irlandais en haillons rôder autour de Newgate.

– Eh bien ! dit Marmouset, s’ils veulent sauver l’homme gris, qu’ils le sauvent tout de suite.

– Pourquoi ?

– Mais parce que nous le sauverons la nuit prochaine et malgré lui.

– Comment, malgré lui ?

– Oui ! fit Marmouset avec un sourire. Le maître a une toquade, il veut que les fénians aient la bosse de la reconnaissance. Il veut être sauvé par eux.

– Tonnerre ! dit Milon en serrant ses poings, que veut-il donc que nous soyons venus faire à Londres, alors ?

– Tu sais qu’on le juge demain !

Milon frissonna.

– Mais demain nous serons en route pour la France, ajouta Marmouset. As-tu vu le capitaine du steamer ?

– Oui ! il est tout prêt.

– Tu le reverras ce soir, entre quatre et cinq heures et tu l’avertiras qu’une jeune dame se présentera à son bord.

– Miss Ellen ?

– Naturellement.

– À quelle heure !

– À minuit. Et à partir de ce moment, il devra se tenir sous petite vapeur auprès de Temple-Bar et tout prêt à partir aussitôt que nous serons embarqués.

– Mais, dit Milon, êtes-vous bien sûr, maintenant que nous pourrons réussir cette nuit ?

– Incontestablement. Descendons dans le souterrain et emmenons avec nous William qui est fort comme un Turc.

– Allons, dit Milon, qui alluma la lanterne.

Les autres compagnons de Marmouset, bien qu'ils n'eussent pas entendu les paroles qu'il échangeait à voix basse avec Milon, comprenaient que l'heure était solennelle, et aucun d'eux ne fit la moindre question.

Milon fit un signe au matelot William.

William le suivit sans objection.

Quand ils furent dans la cave, Marmouset y prit un marteau.

Puis ils continuèrent leur chemin à travers ce souterrain qu'ils avaient si péniblement déblayé la veille et l'avant-veille, et ils arrivèrent ainsi jusqu'à cette dernière porte de fer derrière laquelle Polyte avait entendu fort distinctement les trois coups frappés par Marmouset.

Alors Marmouset prit le marteau, et en quelques coups il eut ouvert la porte.

Alors apparut le mur de brique, et dans ce mur le trou que sir Robert M… avait ménagé pour que, du fond de l'oubliette, on pût, une lampe à la main, admirer le travail de cette porte qu'il n'avait jamais pu ouvrir.

– Tu n'es pas un maçon pour rien, dit alors Marmouset à Milon. Que penses-tu de ce mur ?

– D'abord, qu'il est très mince.

– Et qu'on peut le démolir facilement ?

– Il n'y a pas besoin de le démolir. Vous allez voir…

Et Milon donna un coup d'épaule dans la cloison de brique qui trembla.

– Attends, dit William, je vais t'aider.

Et à son tour il se rua sur la cloison, arc-boutant ses pieds énormes contre les montants en pierre qui encadraient la porte.

Ce fut l'histoire d'une seconde.

Le mur s'écroula. Le chemin de l'oubliette était ouvert. Marmouset y pénétra encore le premier.

– Regarde bien où nous sommes, dit-il.

– Pardi ! répondit Milon, nous sommes dans un puits.

– Mais ce puits a un orifice.

– Cela va sans dire.

– Et il a six mètres de profondeur.

– Bon !

– Il faut donc trouver une échelle de six mètres.

– L'échelle est facile à trouver, dit Milon, mais… il y a une difficulté, néanmoins.

– Laquelle ?

– Comment la dresser ? Nous n'avons pas assez de place entre cette brèche que nous venons de faire et le pavé du puits.

– J'ai prévu l'objection.

– Ah !

– Et j'ai commandé dans Osborn-street, à un charpentier, une échelle qui se démonte en cinq morceaux.

– C'est différent.

– Tu poses ton premier morceau. Arrivé au dernier échelon, tu ajoutes le second tronçon qu'on te passe ; puis le troisième.

– Compris, dit Milon.

– À présent, poursuivit Marmouset, qui parlait en anglais pour être mieux compris de William, écoutez-moi bien.

– Parlez, dit Milon.

– Tu iras chercher l'échelle ce soir.

– Bon !

– À onze heures vous descendrez tous ici. Vous serez armés d'un poignard et d'un revolver.

– Et la petite femme ?

– Vous l'amènerez ici, et elle attendra.

L'échelle dressée, tu monteras le premier, et les autres te suivront.

– Fort bien.

– Quand vous serez en haut, vous vous trouverez dans une cave.

Elle est fermée à clef, mais la Mort-des-Braves a été serrurier, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Il fera sauter la serrure. La porte ouverte, vous trouverez un escalier, vous le gravirez et vous vous trouverez dans la cuisine du gouverneur. Vous n'y rencontrerez qu'une servante, renversez-la à terre et bâillonnez-la.

La cuisine est voisine de la salle à manger ; vous pénétrez dans cette pièce.

– Et puis ?

– Et là vous entendrez un bruit de voix à travers une porte ; alors vous attendrez.

– Quoi donc ?

– Un signal que je vous donnerai en temps et lieu.

– Et si nous rencontrons d'autres personnes que les servantes ?

– S'il le faut, vous tuerez, dit froidement Marmouset, mais pas avec vos revolvers, avec vos poignards.

– C'est l'arme vraie, dit Milon ; le revolver est un bavard qui fait souvent plus de bruit que de besogne.

– Vous avez bien compris, n'est-ce pas ?

– Parfaitement, dit William.

– Admirablement compris, répéta Milon.

– Eh bien ! dit Marmouset, tu iras chercher l'échelle et tu feras la leçon aux autres.

XLV

Miss Ellen n’avait pas revu Marmouset depuis le matin.

Mais, en la quittant, le jeune homme lui avait dit :

– Je vous répète que nous sauverons le maître malgré lui, et cela la nuit prochaine.

– Que dois-je donc faire, moi, d’ici là ? avait demandé la jeune fille.

– Attendre.

– J’attendrai.

– Ce soir, vers huit heures, avait ajouté Marmouset, Milon viendra vous chercher.

– Et je le suivrai ?

– Oui.

– Où me conduira-t-il ?

– À bord d’un steamer qui chauffe sur la Tamise.

Miss Ellen avait eu un battement de cœur.

– Et ce steamer, ajouta Marmouset, nous conduira tous en France.

Et miss Ellen avait attendu.

Le soir, en effet, elle avait vu venir Milon à l’heure indiquée.

Milon était joyeux.

– Ah ! miss, lui dit-il, tandis que la jeune fille s’appuyait sur son bras et qu’ils parcouraient les rues désertes de la Cité, nous n’avons plus besoin des fénians à présent, et j’en suis joliment content.

– En vérité ! dit-elle.

– J’aurais été un peu humilié que le maître fût délivré par d’autres que par nous, continua Milon.

– Qui sait ? fit miss Ellen, les fénians travaillent de leur côté, ce n’est pas douteux… et ils arriveront peut-être avant nous.

– Oh ! pour ça, non.

– Qu’importe, dit-elle avec un accent de dévouement et d’amour, qu’importe que ce soit vous ou eux, pourvu qu’il soit libre enfin ?

– Nous avons notre petit amour-propre, dit le bon Milon.

Miss Ellen eut un sourire mélancolique.

– Pensez-vous, dit-elle, que je n'ai pas mon orgueil, moi ?

– Cela est certain, miss Ellen.

– Eh bien ! cet orgueil, je vous l'ai sacrifié.

Et comme Milon la regardait avec étonnement, miss Ellen continua :

– Les fénians travaillent à je ne sais quel plan mystérieux ; vous autres, poursuivit miss Ellen, vous avez creusé un souterrain.

Moi seule, je n'ai rien fait encore ; mais que les fénians échouent, que votre plan avorte, et c'est moi qui alors le sauverai.

– Vous ! dit Milon d'un air de doute.

– Je me nomme miss Ellen Palmure, dit la jeune fille, je suis la fille d'un pair d'Angleterre, et je saurai bien, s'il le faut, aller me jeter aux pieds de la reine et obtenir la grâce de celui a qui j'ai donné ma vie et mon cœur tout entier.

Ses yeux brillaient d'un sombre enthousiasme tandis qu'elle parlait ainsi.

– Mais nous n'aurons pas besoin de cela, dit Milon.

Miss Ellen, je vous le répète, dans quelques heures le maître sera parmi nous.

– Dieu vous entende ! murmura la jeune fille.

Et ils continuèrent à marcher.

Ils arrivèrent ainsi au bas de Sermon Lane et suivirent le bord de la Tamise.

Le brouillard avait reconquis son domaine et le fleuve avait disparu sous sa couche épaisse.

Mais on entendait le clapotis des flots qui rongeaient, la rive en passant, et un plus loin, la respiration haletante d'une machine à vapeur.

C'était le steamer qui chauffait.

Milon mit deux doigts sur sa bouche et fit entendra un coup de sifflet.

– Attendons, dit-il.

Peu après, miss Ellen entendit un bruit d'avirons qui battaient l'eau et semblaient s'approcher du bord.

Puis, quelques secondes s'écoulèrent et, perçant le brouillard, une barque vint heurter le bord et fit jaillir un flot d'écume autour d'elle.

Alors Milon dit à l'homme qui se dressa du fond de la barque :

– Viens-tu du *Shocking* !

– *Yes* ! répondit le matelot.

– Embarquez, miss Ellen, dit Milon.

Et il fit monter la jeune fille dans la barque.

Puis il ajouta :

– C’est Marmouset qui a baptisé le steamer : il se nomme *Shocking*. Le capitaine est un ami de William. Il nous est dévoué.

Le matelot qui conduisait l’embarcation poussa au large, et miss Ellen vit bientôt le steamer se détacher en noir sur le fond rouge du brouillard.

Dix minutes après, elle était à bord.

– À bientôt, miss Ellen, lui dit Milon ; il est huit heures, à minuit nous serons tous réunis.

Et il redescendit dans la barque et dit au matelot :

– Mets-moi sous le pont de Waterloo.

La barque remonta la Tamise à force de rames et eut bientôt abordé à l’endroit indiqué par Milon.

Alors celui-ci sauta à terre et remonta vers le Strand.

Il appela un cab qui passait à vide, sauta dedans et se fit conduire dans Osborn street.

C’était là qu’était le charpentier que lui avait indiqué Marmouset et qui avait construit l’échelle se démontant en quatre morceaux.

Et une heure après, muni de l’échelle, Milon était de retour dans Old Bailey.

XLVI

Milon retrouva ses compagnons en émoi.

Ils avaient fermé la boutique depuis longtemps, mais ils étaient tous réunis et, sans lumière, ils avaient laissé entre-bâillée la petite porte basse.

– Ah ! dit la Mort-des-Braves, nous t’attendons avec une vive impatience, Milon.

– Qu’est-ce qu’il y a donc ? fit celui-ci.

– Depuis que tu es parti, il s’est passé de drôles de choses ici !

– Hein ?

– Je vais vous dire ça, moi, fit Polyte.

– Parle, dit Milon.

– Figurez-vous, reprit Polyte, que depuis l’entrée de la nuit nous avons vu circuler sur la place des gens de mauvaise mine.

– Des Irlandais ?

– Probablement.

Ils étaient deux par deux, ou trois par trois, et ils se suivaient à distance.

– Et puis ?

– Tout à coup, nous en avons vu un qui conduisait une charrette de brasseur.

– Bon !

– Il s’est arrêté un moment devant Newgate, entre les deux portes.

– Ah !

– Alors deux autres hommes qui se trouvaient sous une des deux portes se sont approchés.

– Et ils lui ont parlé ?

– Et ils l’ont aidé à débarquer une futaille qu’ils ont placé contre le mur.

– Et qu’en ont-ils fait ensuite ?

– Rien. Ils sont montés dans la voiture du brasseur et ils se sont éloignés.

– Mais la futaille ?…

– Elle est toujours là-bas.

– Au pied du mur ?

– Oui. Venez donc la voir, dit Polyte.

– Un moment, dit Milon, laissons passer les policemen.

En effet, on entendait dans le haut d'Old Bailey les pas lents et mesurés de deux gardiens de nuit qui cheminaient en tâtant les portes pour voir si elles étaient bien fermées.

Les policemen passèrent.

Alors Milon dit à Polyte :

– Viens, allons voir, maintenant.

Et ils se glissèrent dans Old Bailey et s'approchèrent du mur de Newgate.

– Voilà le baril, dit Polyte.

Milon vit alors un grand tonneau qui pouvait contenir un muid de vin et qui était hermétiquement clos.

– Qu'est-ce qu'il peut donc y avoir là dedans ? dit Milon.

– Ma foi, répondit Polyte, je n'en sais rien.

Milon essaya de remuer le baril.

– Trop lourd, dit-il.

– J'ai dans mon idée, reprit Polyte, que c'est de la poudre.

Milon tressaillit.

– Pourquoi donc faire ? dit-il.

– Pour faire sauter Newgate.

Milon haussa les épaules.

– Et qui veux-tu qui fasse sauter, Newgate ? dit-il.

– Les fénians.

– Pour délivrer Rocambole ?

– Oui.

– Imbécile ! S'ils faisaient sauter la prison ils tueraient du même coup celui qu'ils veulent sauver.

– C'est juste, dit Polyte. C'est égal, faisons donc le tour de la prison.

Ils se mirent en marche. Cent pas plus loin, le long du mur d'enceinte, il y avait un autre baril semblable au premier.

– Sais-tu ce que c'est ça ? fit Milon.

– Non, dit Polyte.

– C'est du gin volé. Les voleurs l'ont laissé ici et viendront le reprendre demain matin.

– Je ne crois pas, dit Polyte, et je persiste dans mon opinion.

– Que c’est de la poudre ?

– Oui.

– Eh bien ! quand Newgate sautera, nous n’y serons plus.

– C’est égal, dit Polyte, je serais d’avis de prévenir Marmouset.

– Comment ? Sous quel prétexte veux-tu maintenant que nous entrions dans Newgate ?

– C’est vrai, soupira Polyte.

– Il faut, au contraire, reprit Milon, mener les choses rondement.

– Comment cela ?

– Et ne pas perdre une minute. Si les fénians veulent faire sauter la prison, il faut arriver avant eux. Et notre amour-propre, donc !

Ce disant, Milon battit en retraite et Polyte le suivit.

Ils revinrent dans la boutique.

– Quel heure est-il ? demanda Milon.

– Dix heures un quart.

– Nous n’avons plus que trois quarts d’heure. Ce n’est pas de trop. Allons, mes enfants ! à l’œuvre !

La petite porte de la boutique fut fermée soigneusement et alors on ralluma les lampes.

– Tout est prêt en bas, dit la Mort-des-Braves.

– Descendons l’échelle, fit Milon.

Chacun se chargea d’un tronçon et on descendit dans la cave.

Pauline suivait son mari.

Dans la cave, Milon distribua des armes à ses compagnons.

Puis on prit le chemin du souterrain.

Arrivés à la porte de fer, Milon dit à la jeune femme :

– Vous n’êtes pas poltronne, au moins ?

– Je suis enfant de Paris ! répondit l’ancienne petite blanchisseuse.

– Mais c’est que vous allez rester seule ici.

– Cela m’est égal, si j’ai de la lumière.

– Et vous nous attendrez peut-être une heure.

– J’attendrai ! dit-elle.

Et elle embrassa Polyte.

Alors Milon fit dresser un premier tronçon de l’échelle dans l’oubliette et monta.

Puis on lui passa le second, qu’il ajusta, et il monta encore.

Au bout d’un quart d’heure il était au haut de l’oubliette et faisait sauter la planche qui en recouvrait l’orifice.

Alors ses compagnons montèrent un à un, le poignard aux dents, le revolver au poing, et Pauline, la courageuse petite femme, demeura seule dans le souterrain.

XLVII

Cependant Marmouset était rentré à Newgate bien avant la nuit.

Il avait retrouvé Vanda faisant de la musique avec les filles de sir Robert, tandis que mistress Robert M… brodait au métier, comme les femmes anglaises de la classe bourgeoise.

Sir Robert était absent de son logis.

Mais il était dans l'intérieur de la prison.

Il ne revint qu'à l'heure du repas du soir.

Marmouset le trouva pâle et soucieux.

– Oh ! oh ! sir Robert, lui dit-il, vous paraissez légèrement préoccupé ce soir ?

– Je le suis en effet, gentleman.

– Que vous arrive-t-il ?

– Je vous dirai cela après souper.

– Ah !

– Les mauvaises nouvelles gagnent toujours à être reculées…

Marmouset ne sourcilla pas.

Il devinait sans doute la mauvaise nouvelle dont le bon gouverneur voulait l'entretenir.

Alors il n'insista pas.

Le repas du soir eut lieu comme de coutume.

Après, et sous le prétexte de fumer un cigare, sir Robert, emmena Marmouset dans son cabinet.

– Voyons cette mauvaise nouvelle dont vous me menacez ? dit Marmouset.

– Eh bien ! je crains que vous ne puissiez plus faire votre partie d'échecs avec l'homme gris.

– Ah bah ! fit Marmouset.

– J'ai reçu, il y a quelques heures, poursuivit sir Robert, une communication du lord chief-justice.

– Bon ! et cette communication…

– M'annonçait qu'on jugerait le pauvre diable demain matin.

– Oh ! mon Dieu ! s’écria Marmouset, qui joua un étonnement profond et douloureux.

– On renonce à savoir son vrai nom.

– Et puis ?

– Sa condamnation n’est pas douteuse comme bien vous pensez.

– Hélas ! j’en ai peur.

– Et il sera pendu après-demain matin, c’est presque certain.

– Eh bien ! dit Marmouset avec un calme sévère, je ferai ma partie deux soirées encore.

– Comment ! vous oseriez…

– Mais sans doute.

– Songez donc qu’il faut que j’aille faire une visite au pauvre diable ce soir, et que je lui apprenne…

– Vous la lui ferez demain.

– Non, la loi s’y oppose.

– Ah ! vraiment ?

– Et il faut que ce soir, avant minuit…

– Eh bien ! ce soir quand ma partie d’échecs sera finie, vous lui direz tout.

Et Marmouset avait un sang-froid tel, que sir Robert se demandait s’il était en présence d’un tigre ou d’un homme.

Marmouset devina sa pensée :

– Milord, dit-il, il est temps que je joue avec vous cartes sur table.

– Que voulez-vous dire ?

– Vous m’avez pris pour un gentleman excentrique…

– Dame !

– Je le suis peut-être, mais je suis un joueur d’échecs forcené.

– Bon !

– À Paris je bats tout le monde. À Londres, l’an dernier, je ne trouvais plus d’adversaire au club de West India. Mais j’en ai trouvé un à Pétersbourg, et vous l’avouerai-je ? moi, le vainqueur sempiternel, j’ai été battu.

– En vérité ! fit sir Robert M…

– Le général Ugetoff m’a constamment gagné en me disant : « Tant que vous n’aurez pas appris la partie indienne, le jeu des brahmanes, vous serez indigne de jouer avec moi. »

– Eh bien ? fit sir Robert.

– Eh bien ! l’homme gris, vous le savez, sait cette partie.

– En effet.

– Il me l’a enseignée hier soir, mais j’ai besoin d’une leçon encore.

– Et après ?

– Après je serai de force à me mesurer avec le général Ugetoff, qui m’a gagné un million de roubles l’autre année.

– Un million de roubles !

– Oui, quelque chose comme quatre millions de francs. Commencez-vous à comprendre ?

– Non, dit naïvement sir Robert.

– Pendant ma captivité à Newgate, reprit Marmouset, en causant de choses et d’autres, ce malheureux m’a juré qu’il connaissait la partie indienne.

Alors, comme mes quatre millions me tiennent au cœur, poursuivit Marmouset, je me suis dit : « Si le gouverneur de Newgate me laisse jouer avec lui, le général sera battu, et je rentrerai dans mon argent.

– Ah ! je comprends, enfin ! dit sir Robert, dont le visage s’illumina et qui, dès lors, repoussa complètement le soupçon qui l’assaillait depuis l’entrée de Marmouset à Newgate.

– Vous le voyez, poursuivit Marmouset, il ne s’agit plus pour moi d’une fantaisie, d’une excentricité, mais bien de quatre millions. Si je laisse pendre l’homme gris avant qu’il n’ait livré le dernier mot de son secret, mes quatre millions sont perdus.

– C’est juste, soupira sir Robert.

– Et je serai alors obligé de me rejeter sur l’indemnité que M. Staggs me promet de me faire avoir.

Sir Robert M… eut un cri d’angoisse.

– Oh ! dit-il, vous ne ferez pas cela, gentleman !

– Alors faites que j’aie ma dernière leçon.

Sir Robert M… se grattait l’oreille et il était devenu rouge comme une pivoine.

– Songez, dit froidement Marmouset, que si vous me refusez, dès demain matin je vais trouver M. Staggs.

Sir Robert M… chancela…

XLVIII

Le bon gouverneur était sous le poids d’une véritable oppression.

Jamais peut-être il ne s’était trouvé en situation aussi délicate.

Pour bien prouver à Marmouset sa sincérité, il lui montra le pli que lui avait envoyé le lord chief-justice.

– Voyez, dit-il, quelle position vous me faites… Si je ne vous satisfais pas…

– Je vous ruine, dit froidement Marmouset.

– Si je vous satisfais, je désobéis à la justice et à la loi.

– En quoi ?

– En ce que je dois avertir le prisonnier avant minuit.

– Nous aurons fini notre partie à onze heures.

– Mais cette soirée qu’il consacrera naïvement à jouer aux échecs, le malheureux l’eût passée avec son avocat.

– Puisque vous dites qu’il sera condamné !

– Et si le lord chief-justice apprend jamais la vérité, je serai destitué !

– Non, dit Marmouset.

– Oh ! fit sir Robert d’un air de douleur.

– Vous serez félicité, au contraire !

– Par exemple !

– Et je parierais pour une gratification de deux mille livres qui vous sera offerte.

– Voilà que je ne comprends plus, murmura sir Robert ahuri.

– Vous me dites, n’est-ce pas ? qu’on juge l’homme gris sans avoir pu découvrir son nom.

– Oui.

– Supposez que demain, à l’audience, vous vous présentiez et appreniez ce nom à la cour d’assises.

– Comment l’apprendrais-je aux autres, puisque je ne le sais pas moi-même ?

– Je vous le dirai.

– Vous ?

– Moi.

– Vous le savez donc ? exclama sir Robert.

Marmouset tira sa montre.

– Il est neuf heures, dit-il.

– Eh bien ?

– Vous allez faire venir mon partenaire à dix heures précises.

– Soit.

– À onze heures moins un quart votre femme et vos filles se retireront dans leurs chambres.

– Comme chaque soir.

– Nous resterons donc seuls ici : vous, l'homme gris ma femme et moi.

– Et puis ?

– À onze heures un quart, j'appellerai l'homme gris par son véritable nom.

– Et s'il le nie ?

– Je vous jure qu'il ne le niera pas.

– Qu'en savez-vous ?

– Quand j'étais en prison avec lui, il m'a dit : « Je n'ai d'autre intérêt à cacher mon nom que celui de reculer mon jugement. »

Mais si une fois j'étais jugé, je le dirais à mes juges.

– Oh ! fit sir Robert, est-ce vrai ce que vous me dites là, gentleman ?

– Très vrai, milord.

– Vous ne vous moquez pas de moi ?

– Un homme qui court après quatre millions ne se moque jamais de personne.

L'observation parut juste à sir Robert.

– Ainsi donc faites venir le prisonnier, dit Marmouset. Si demain vous étiez réprimandé, vous fermeriez la bouche au lord chief-justice en lui apprenant que, dans un haut intérêt de la justice, vous avez cru devoir sauter à pieds joints par-dessus les règlements de la prison.

Sir Robert, ravi, revint dans le parloir avec Marmouset, débita quelques banalités à Vanda, et, au bout d'une demi-heure, se leva, disant :

– Gentleman, je vais aller chercher votre partenaire.

En même temps il lui fit un signe qui voulait dire :

– Surtout que ces dames ne sachent rien !

– Soyez tranquille ! répondit Marmouset par un clignement d'yeux.

Alors, quand sir Robert M… fut parti, Marmouset et Vanda échangèrent quelques mots, non en français, non en anglais, mais en langue russe.

Marmouset raconta rapidement à Vanda ce qui s'était passé durant le jour.

Vanda pâlit en apprenant que le jugement était fixé au lendemain.

Mais Marmouset lui dit :

– Tout est prêt pour ce soir.

– Et si le maître ne veut pas nous suivre ?

– Oh ! il faudra bien qu'il nous suive !

– Qui sait ?

– Refuser, d'ailleurs, serait se perdre et nous perdre avec lui.

Vanda hocha la tête :

– Je ne sais pas, dit-elle, mais j'ai été tout le jour d'une tristesse mortelle.

– Bah !

– J'ai de sombres pressentiments.

Marmouset haussa les épaules.

– C'est le climat de Londres qui en est cause, dit-il.

– Et le thé que nous buvons à pleines tasses.

– Mais si notre projet allait échouer ?…

– Eh bien ! les fénians travaillent de leur côté. Avez-vous votre poignard, Vanda ?

– Il ne me quitte jamais.

– C'est bien, dit Marmouset. À la grâce de Dieu, maintenant !

Et comme il disait cela, la porte s'ouvrit, et sir Robert M… entra avec Rocambole, toujours vêtu du triste costume des prisonniers de Newgate.

XLIX

Rocambole était aussi calme, aussi tranquille que s'il se fût encore appelé le major Avatar et qu'il fût monté à son club, sur le boulevard, à Paris, pour y faire sa partie de whist.

Marmouset était non moins calme que lui.

Seule, Vanda avait sur son visage une tristesse qui frappa Rocambole.

Quant à sir Robert, il regardait son prisonnier avec l'avidité d'un savant en train de déchiffrer un hiéroglyphe.

Vanda et les filles du gouverneur se remirent au piano.

Sir Robert s'assit derrière le fauteuil de Marmouset, à seule fin de ne pas perdre de vue le visage de son prisonnier placé vis-à-vis, et la partie commença.

Pendant un quart d'heure, les deux partenaires ne parurent occupés que de leur jeu.

Mais enfin Marmouset dit à Rocambole :

– J'ai du nouveau, maître.

– Je m'en suis douté : Vanda est triste.

– Comment ! dit sir Robert, vous allez encore parler votre affreux jargon ?

Marmouset se prit à sourire.

– Votre Seigneurie se trompe, dit-il.

– Cependant, vous parlez javanais ?…

– Oui, mais cette fois…

– Cette fois ?

– C'est le javanais de Java.

– À quoi bon, dit sir Robert, puisque vous avez renoncé à vous moquer de moi ?

– Parce que le javanais véritable est la langue sacrée des échecs.

– Ah ! fit sir Robert.

Et il eut un geste qui voulait dire :

– Au fait ! je suis résigné. C'est la dernière soirée, et tout à l'heure je saurai le grand mystère.

– Et qu'est-il donc arrivé ? demanda Rocambole parlant javanais de nouveau.

– J’ai vu les quatre chefs fénians et l’abbé Samuel.

– Ah ! ils travaillent à me sauver ?

– Oui ! mais ils n’ont pu me dire quand et comment.

– Peu importe !

– Cela m’importe beaucoup, maître.

– Pourquoi cela ?

– Parce que nous nous croisons les bras pendant ce temps-là.

Rocambole eut son sourire mystérieux.

– Sais-tu une chose ? dit-il.

– Parlez, maître !

– Je suppose que les fénians échouent.

– Bon !

– Et vous aussi…

– Oh ! par exemple !

– Après avoir laissé tout le monde s’occuper de mes affaires, je m’en occuperai moi-même.

– Que voulez-vous dire ?

– Je me sauverai tout seul.

– Et quand cela ?

– Dans trois jours.

En ce moment le quart avant onze heures sonna à la pendule.

Mistress Robert et ses filles se levèrent pour se retirer.

– Il sera trop tard, maître, dit alors Marmouset.

– Et pourquoi sera-t-il trop tard ?

– Parce que vous serez jugé demain.

Rocambole tressaillit.

– Et pendu après-demain.

– Ah ! dit Rocambole.

Un léger frémissement de narines fut la seule chose qui trahît l’émotion qu’il éprouva en ce moment.

– Maintenant, reprit froidement Marmouset, il faut vous résigner, maître. Pour la première fois, nous vous avons désobéi.

Rocambole eut un éclair dans les yeux.

– Dans un quart d’heure nos compagnons seront ici.

– Dis-tu vrai ?

– Et si vous ne nous suivez de bonne volonté, nous vous enlèverons de vive force.

Rocambole soupira :

– Vous êtes de braves cœurs, dit-il, et je vous pardonne votre désobéissance.

Sir Robert M…, qui ne pouvait comprendre un mot à ce qu’ils disaient, regardait, lui, aussi, la pendule avec anxiété.

Il attendait le moment où il apprendrait le véritable nom de l’homme gris.

Enfin onze heures sonnèrent.

Alors Marmouset reprit la parole en anglais, et, s’adressant à Rocambole :

– N’est-ce pas, gentleman, que si on devait vous juger sans avoir appris votre vrai nom, vous n’en feriez plus mystère ?

– Certainement non.

Sir Robert, eut un cri de joie.

– Eh bien ! dit-il brutalement, vous pouvez parler.

– Pourquoi cela, mylord ?

– Parce qu’on vous jugera sans le savoir.

– Vous voulez me faire parler, mylord.

– Non, dit sir Robert. Tenez, voici le pli du lord chief justice.

Rocambole ne toucha point à la dépêche ministérielle. Mais il dit froidement :

– Eh bien ! quand me juge-t-on ?

– Demain.

– Et, à votre estime, quand serai-je pendu ?

– Après-demain.

– Alors vous voulez savoir mon nom ?

– Je vous supplie à genoux de me le dire.

– Eh bien ! je m’appelle Rocambole !

– Rocambole ! c’est donc vous ?

– C’est moi !

Et comme Rocambole continuait à rire, un bruit sourd se fit dans l’antichambre, et on entendit un cri de détresse, puis la chute d’un corps, puis plus rien…

Sir Robert M…, effaré, se leva et voulut courir vers la porte.

Mais Marmouset se plaça tout à coup devant lui, et tirant un poignard il le lui mit sur la gorge et lui dit froidement :

– Si vous faites un pas, si vous poussez un cri, vous êtes mort !…

L

Sir Robert M… ne s’était jamais trouvé à pareille fête, ou, pour mieux dire, à pareil désagrément.

Il devint rouge d’abord, pâle ensuite ; les veines de son cou se gonflèrent et ses yeux s’arrondirent silencieusement dans leur orbite.

Tour à tour, pendant une minute, il regarda Rocambole, Vanda et Marmouset.

Tous trois étaient graves, presque solennels.

En même temps le bruit augmentait et devenait reconnaissable.

Une troupe d’hommes cheminait dans la pièce voisine et presque aussitôt la porte devant laquelle Marmouset s’était placé s’ouvrit à deux battants.

Alors un voile se déchira dans l’esprit du trop naïf et trop crédule gouverneur. Il comprit tout.

L’homme gris, qu’il se nommât Rocambole ou non, avait un complice, et ce complice, c’était Marmouset, lequel s’était moqué de l’ambassade française, aussi bien que de lui, sir Robert.

Et ces deux hommes avaient des amis.

Ces amis, sir Robert les voyait apparaître, enfin.

Milon et Polyte, la Mort-des-Braves, Jean le boucher et William, le poignard aux dents, le pistolet, au poing, venaient d’entrer par cette porte violemment ouverte.

Sir Robert M… avait été soldat dans sa jeunesse ; mais trente ans de la vie de Londres avaient fait de lui un bourgeois inoffensif et timide.

Quand il vit tous ces hommes armés, son épouvante fut si grande qu’il tomba à genoux, les mains jointes.

– Au nom du ciel, fit-il, prenez pitié de moi !

Marmouset se mit à rire…

– On ne veut pas vous tuer, si vous êtes sage, dit-il.

Le pauvre gouverneur eut un geste qui voulait dire :

– Vous ferez de moi tout ce que vous voudrez.

Rocambole serrait les mains de Milon et de ses autres libérateurs.

– Êtes-vous donc arrivés ici sans difficulté ? disait-il.

– Nous n’avons rencontré que deux petits obstacles.

– Ah !

– Une servante qui voulait crier et que nous avons bâillonnée.

– Et puis ?

– Et puis, dit Milon, un gardien qui était là dans l’antichambre. C’est William qui a été obligé de le tuer.

Marmouset semblait avoir conservé, même en présence de Rocambole, le commandement de l’expédition.

Il s’adressa à sir Robert et lui dit :

– Mon pauvre ami, je suis désolé de reconnaître si mal votre hospitalité, mais la nécessité fait loi.

Il faut donc que vous vous résigniez, sous peine de mort, d’abord à vous laisser mettre un bâillon dans la bouche, ensuite à vous laisser lier les mains et les pieds.

Sir Robert M… avait des larmes dans les yeux.

– Et moi, murmura-t-il d’un ton de reproche, moi qui vous avais pris pour un parfait gentleman !

– Je le suis à mes yeux, dit Marmouset.

Et il prit au cou de Vanda silencieuse un foulard qu’il se mit à rouler en corde.

Puis il le présenta galamment au pauvre gouverneur.

– Allons, cher ami, dit-il, prenez-moi donc ça avec les dents.

Sir Robert M… fit signe qu’il voulait dire un mot encore.

– Soit, fit Marmouset, parlez…

– Vous ne ferez pas de mal à ma femme et à mes enfants, au moins ? dit-il d’une voix entrecoupée de sanglots.

– Pas plus qu’à vous, cher ami.

– Vous ne voulez rien voler ici ?

– Fi ! monsieur, dit Marmouset, pour qui nous prenez-vous ? Nous sommes des conspirateurs, mais non des voleurs.

Sir Robert eut un geste de résignation.

Il se laissa bâillonner, puis garrotter et on le coucha délicatement sur le parquet.

– À présent, dit Marmouset, filons !

– Le steamer est donc prêt ? demanda Rocambole.

– Il chauffe devant l’orifice du souterrain qui aboutit à la Tamise.

– Et… miss Ellen ?

La voix du maître tremblait légèrement en prononçant ce nom.

– Miss Ellen est à bord du steamer.

– Ah !

Et Rocambole fit un pas vers la porte.

Puis il se retourna et regarda Vanda.

– Qu’as-tu donc, toi ? fit-il.

Vanda était pâle et triste, Vanda semblait en proie à une vague et mystérieuse épouvante.

Elle était demeurée assise en son fauteuil et n’en bougeait pas.

– Mais qu’a-t-elle donc ? fit à son tour Marmouset.

– J’ai peur, dit Vanda.

– Peur de quoi ?

– Je ne sais… mais j’ai peur…

– Le maître est pourtant avec nous, dit Marmouset.

– Allons, viens !

Vanda se leva avec effort.

Ses jambes fléchissaient sous elle ; elle marchait comme une personne frappée de la foudre.

Rocambole tressaillit.

– C’est bizarre ! murmura-t-il.

– C’est un effet nerveux ! dit Marmouset.

Et il prit Vanda par le bras et l’entraîna.

Tout à coup, et comme ils arrivaient dans la cuisine où la servante était bâillonnée, Vanda s’arrêta encore.

– N’allons pas plus loin, dit-elle.

– Elle est folle ! murmura Marmouset.

– Il est trop tard pour reculer maintenant, dit Rocambole, également impressionné par l’accent prophétique de la jeune femme.

– J’ai peur… j’ai peur… répéta-t-elle.

Et ses dents s’entre-choquaient violemment.

LI

Milon et Rocambole se regardaient silencieusement.

Enfin Rocambole s’écria :

– Mais pourquoi donc a-t-elle peur ?

– Je ne sais pas, dit Marmouset.

– Un pressentiment ! murmura Vanda.

– Nous ne pouvons pourtant pas demeurer ici, maintenant, fit Marmouset.

Rocambole eut un soupir.

– Vanda est Russe, dit-il, elle croit à la destinée.

– Allons ! dit Vanda, et Dieu nous protège !

Ils descendirent dans la cour, où ils avaient laissé une lanterne allumée.

– Mes enfants, dit alors Rocambole, je suis toujours votre capitaine. Par conséquent, je mettrai le dernier le pied sur l’échelle.

– Vous descendrez avant moi, maître, dit Marmouset.

– Et pourquoi cela ?

– Parce que le remords pourrait vous prendre, du moment où ce ne sont pas les fénians qui vous délivrent.

Rocambole haussa les épaules.

– Tu es un niais ! dit-il.

Et il mit le pied sur l’échelle après Milon, qui était déjà descendu au fond de l’oubliette.

Ils descendirent ainsi un à un.

Quand ils furent tous dans le souterrain, Milon respira bruyamment.

– Maintenant ! dit-il, les fénians peuvent mettre le feu à leur poudre.

Rocambole tressaillit.

– De quelle poudre veut-on parler ? dit-il.

– Que dis-tu ? s’écria Marmouset.

– Les fénians voulaient vous délivrer cette nuit, maître.

– Comment le sais-tu ?

– Polyte et moi, nous avons vu les barils.

– Des barils de poudre ?

– Oui, contre le mur de Newgate. Mais quand Newgate sautera, nous serons loin.

Vanda répétait :

– J'ai peur, j'ai peur…

Ils étaient arrivés dans la salle circulaire, où ils avaient laissé Pauline.

La petite femme était un peu pâle, et son isolement momentané avait surexcité ses nerfs à un tel point qu'elle jeta un cri en voyant Polyte et, se suspendant à son cou, elle lui dit :

– Viens, partons, partons vite !

– Ah ! dame dit Milon, il n'y a pas de temps à perdre.

Et regardant Marmouset en lui montrant un des trois souterrains qui aboutissaient à la salle circulaire :

– C'est bien celui-ci qu'il faut prendre ?

– Oui.

– C'est celui qui aboutit à la Tamise ? demanda Rocambole.

– Oui, maître.

Mais soudain le sol mugit et trembla sous leurs pieds, une détonation épouvantable se fit entendre et ils furent tous jetés violemment à terre.

– Ah ! voilà le malheur que je pressentais ! dit Vanda en tombant.

– La poudre ! la poudre des fénians ! hurla Milon.

Derrière eux, la galerie souterraine qu'ils venaient de parcourir s'écroulait avec fracas.

– Fuyons ! il en est temps encore ! s'écria Marmouset.

Et il voulut entraîner Rocambole dans la nouvelle galerie qui aboutissait à la Tamise.

Les autres s'étaient relevés.

Cependant la terre tremblait toujours sous leurs pieds, et les éboulements continuaient.

– Ah ! dit Rocambole, qui se redressa, lui aussi, l'œil en feu et le front calme, est-ce donc ma dernière heure qui sonne ?

– Non, non ! dit Marmouset. Le chemin est libre, fuyons !

– Nous sommes perdus ! s'écria Vanda. Au nom du ciel ! n'allons pas plus loin !…

– Marchons ! dit au contraire Marmouset.

– Marchons ! répéta Rocambole.

– Ah ! les gredins de fénians ! hurlait Milon.

Ils firent environ une trentaine de pas dans la nouvelle galerie.

Mais tout à coup une nouvelle détonation se fit entendre.

Vanda jeta un cri suprême et tomba sur ses genoux.

Les compagnons de Rocambole se regardèrent avec une morne épouvante.

Seul, le maître demeura calme et le front haut.

La galerie qui menait à la Tamise s’écroulait à son tour, et sans doute elle allait engloutir tout vivants Rocambole et ses imprudents compagnons.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2011

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Christian, Jean-Marc, BertrandG, PatriceC, Coolmicro.

– Dispositions :

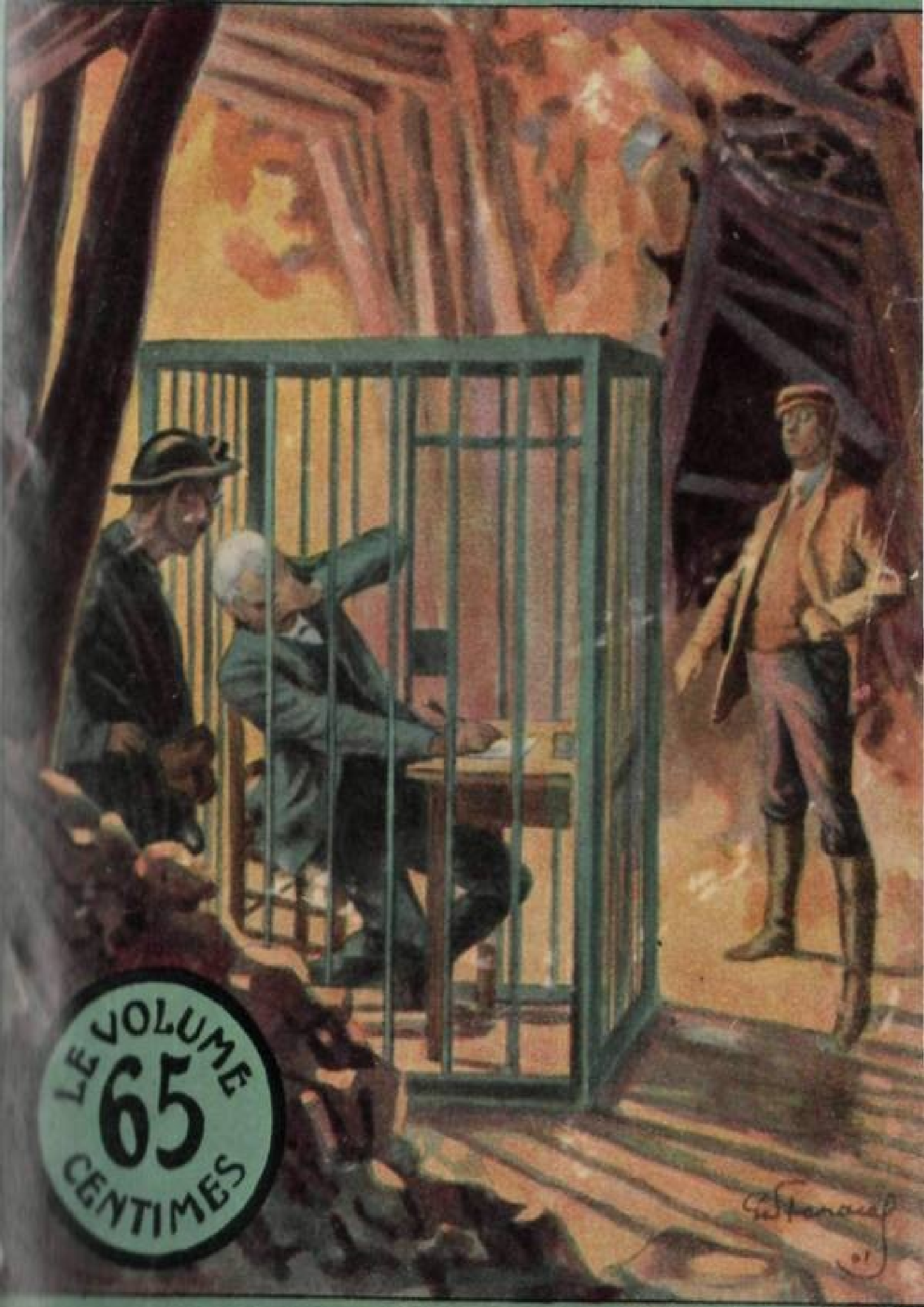
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.


LE VOLUME
65
CENTIMES

Pierre Alexis Ponson du Terrail

ROCAMBOLE

LA CORDE DU PENDU

Tome I – LA CORDE DU PENDU

Texte établi d’après l’édition Arthème Fayard – mars 1910 – le Livre populaire n°19, XV^e^ aventure de Rocambole publiée dans cette collection.

Publication originale dans *La Petite Presse* – 29 mars au 18 juillet 1870 – 112 épisodes, en deux parties : *Le Fou de Bedlam* et *L’Homme en gris*.

LA CORDE DU PENDU

I

L’écroulement du souterrain durait toujours.

La voûte de la galerie se détachait par fragments de blocs énormes.

Le sol continuait à mugir et à trembler.

On eût dit un de ces tremblements de terre qui ébranlent les cités du nouveau monde.

Vanda était tombée à genoux et priait.

Pauline, suspendue au cou de Polyte, lui disait :

– Au moins, nous mourrons ensemble !

Milon hurlait de fureur et brandissait ses poings énormes en répétant :

– Ah ! les gredins de fénians ! les propres à rien ! les canailles !

Marmouset, lui, regardait le maître.

Le maître était calme, debout, le front haut.

Il semblait attendre la fin de ce cataclysme avec la tranquillité d’un homme qui se sait au-dessus de la mort.

Enfin, l’ébranlement s’apaisa.

Le bruit cessa tout à coup et les blocs de roche cessèrent de tomber.

– En avant ! dit alors Rocambole.

Vanda se redressa, l’œil en feu.

– Ah ! dit-elle, nous sommes sauvés !

– Pas encore, répondit-il. Mais marchons toujours.

Le souterrain était obstrué de blocs de roche énormes.

Cependant, Rocambole, armé d’une pioche, se fraya le premier un passage au milieu de ces décombres.

Ses compagnons, rassurés, le suivaient.

Ils firent ainsi une centaine de pas.

Tout à coup, Rocambole s’arrêta.

Au milieu de la galerie, un objet volumineux venait d’attirer son attention.

Cet objet était un tonneau.

Et ce tonneau était rempli de poudre.

Il était facile de s’en convaincre en voyant une mèche soufrée qui dépassait la bonde d’un demi-pied.

Que faisait là ce tonneau ?

Qui donc l’avait apporté ?

Les fénians connaissaient-ils donc aussi ce passage ?

Marmouset s’était pareillement approché.

Et, comme le maître, il regardait avec étonnement le baril et semblait se poser les mêmes questions.

Vanda et les autres se trouvaient à une certaine distance.

Rocambole dit enfin :

– Il est impossible que les fénians aient apporté cela ici.

– Qui voulez-vous que ce soit, alors, maître ? demanda Marmouset.

Rocambole tournait et retournait autour du tonneau.

Enfin, son front plissé se dérida ; un sourire revint à ses lèvres.

– Mes enfants, dit-il, nous n’étions pas nés le jour où ce baril a été transporté ici.

– En vérité ! murmura Marmouset.

– Cette poudre a deux cents ans, continua Rocambole.

– Est-ce possible ?

– Voyez le tonneau, examinez-le. Le bois en est vermoulu et se déchiquette sous le doigt.

– C’est vrai, dit Marmouset.

– Ne touche pas à la mèche, dit encore le maître, car elle est tellement sèche qu’elle tomberait en poussière.

– Et, dit Polyte, qui n’avait pas fait des études bien approfondies sur la matière, c’est de la poudre, je crois, qui n’est pas méchante.

– Tu crois ?

Et Rocambole regarda en souriant le gamin de Paris.

– Dame ! fit Polyte, une poudre si vieille doit être éventée.

– Tu te trompes.

– Ah !

– Elle est dix fois plus violente que de la poudre neuve.

– Bigre ! alors, il faut faire attention.

– À quoi ?

– À ne pas y mettre le feu.

– Et pourquoi cela ?

– Mais, dame ! après ce qui vient de nous arriver !

– Laissons là cette poudre et marchons toujours, dit Rocambole.

Et il continua son chemin.

Le souterrain allait toujours en s'abaissant, et le sol fuyait sous les pieds.

C'était là une preuve qu'on approchait de plus en plus de la Tamise.

Mais, tout à coup, Rocambole s'arrêta de nouveau.

– Ah ! dit-il, voilà ce que je craignais.

Le souterrain était fermé par un bloc de rochers qui s'était détaché de la voûte et remplissait l'office d'une porte.

– Prisonniers ! murmura Vanda, que son épouvante reprit.

Rocambole ne répondit pas.

Il voyait sa dernière espérance s'évanouir.

La route était barrée.

Revenir en arrière serait tout aussi impossible.

C'était s'exposer, du reste, à tomber aux mains des policemen, qui, dans quelques minutes peut-être, la première stupeur passée, envahiraient les souterrains découverts tout à coup et que la génération actuelle avait ignorés.

– Allons ! dit Rocambole après un moment de silence, il faut vaincre ou mourir.

– Je suis bien fort, dit Milon, mais ce n'est pas moi qui me chargerais de pousser ce caillou-là.

– Si on pouvait le saper, dit Marmouset.

– Avec quoi ? Nous n'avons pas les outils nécessaires.

– C'est vrai.

– Et puis, c'est de la roche dure…

– Ah ! dit encore Vanda, je le sens bien, nous mourrons ici.

– Peut-être… dit Rocambole.

Pauline s'était de nouveau jetée au cou de Polyte.

Et Polyte lui disait :

– Ne pleure pas ; tout n'est pas désespéré encore. Regarde cet homme comme il est calme…

En effet, Rocambole était aussi tranquille en ce moment que s'il se fût encore trouvé dans le salon du gouverneur de Newgate.

– Marmouset, dit-il enfin, et toi, Milon, écoutez-moi bien.

– Parlez, maître.

– N’entendez-vous pas un bruit sourd ?

– Oui.

– C’est la Tamise, qui n’est plus qu’à une faible distance de nous.

– Bon ! fit Milon.

– Examinez maintenant la voûte de cette galerie. Elle est taillée dans le roc vif.

– Oui, dit Marmouset, et c’est une roche vive qui nous défend d’aller plus loin.

– Attendez donc, fit Rocambole. Vous avez manié souvent, l’un et l’autre, des armes à feu.

– Parbleu ! dit Marmouset.

– Eh bien ! suivez mon raisonnement. Supposons deux choses : la première, que cette galerie est tout près de la Tamise.

– Ceci est sûr, dit Milon.

– Supposons encore qu’elle est comme un canon de fusil.

– Bon ! fit Marmouset.

– Et que cette roche que nous avons devant nous et qui nous ferme le chemin, est un projectile.

– Après ? dit Milon.

– Nous avons la poudre, continua Rocambole.

– Vous voulez faire sauter le rocher ?

– Non pas, mais le projeter en avant.

– Ah !

– Et le chasser jusqu’au bout de la galerie, où il rencontrera la Tamise.

– Cela me paraît difficile, dit Marmouset.

– Pourquoi ?

– Parce que la poudre, ne rencontrant point de tube en arrière, n’aura pas de point d’appui, et tout ce que nous aurons gagné à cet effet sera de produire un nouvel écroulement dans la galerie qui nous ensevelira cette fois.

– Marmouset a raison, dit Vanda.

– Il a tort, dit froidement Rocambole.

Alors, on se regarda avec anxiété.

Mais lui, toujours calme, toujours froid, regarda Marmouset et lui dit :

– C’est la force de résistance qui te manque, n’est-ce pas ?

– Oui, la force de résistance que la poudre rencontre au tonnerre, et qui lui permet de produire son expansion en avant.

– Eh bien ! rien n’est plus simple à obtenir.

– Ah !

– Milon, toi et moi, nous allons pousser le baril devant nous, et nous le coucherons contre le rocher, la mèche en arrière, bien entendu.

– Et puis ? demanda Marmouset.

– Puis, nous coulerons les uns après les autres tous les blocs plus petits qui obstruent la galerie.

– Et nous élèverons une sorte de muraille derrière le tonneau, n’est-ce pas, maître ? fit Milon.

– Précisément, et nous ferons cette muraille six fois plus épaisse que la roche qu’il s’agit de pousser.

– Et combien d’heures estimez-vous que va nous coûter un pareil travail ?

– Six heures au moins.

– Mais, dit Vanda, avant six heures, avant une heure peut-être nous serons perdus !

– Et pourquoi cela ?

– Parce que les policemen et les soldats vont envahir les souterrains.

Rocambole haussa les épaules.

– D’abord, dit-il, l’écroulement complet de la salle circulaire que nous avons laissée derrière nous nous protège. Ensuite, il est probable qu’on nous croira morts.

– Un bout de temps, six heures ! dit Milon.

Rocambole se prit à sourire.

– Tu trouves que c’est long ?

– Dame !

– Eh bien ! suppose que la muraille qu’il s’agit d’édifier est construite.

– Bon !

– Et qu’il ne nous reste plus qu’à mettre le feu au baril.

– Eh bien ?

– Il nous faudrait encore attendre sept ou huit heures.

Et comme on le regardait et que personne ne paraissait comprendre :

– Le bruit sourd que nous entendons, dit-il, nous prouve que nous sommes près de la Tamise.

– Oui, dit Milon.

– Et c’est l’heure de la marée ; il faut donc attendre que la Tamise ait baissé.

– Pourquoi ?

– Parce que le bloc de roche, au lieu d’être poussé en avant, rencontrerait une force de résistance invincible dans la colonne d’air que le fleuve emprisonnera, tant qu’il ne sera pas descendu au-dessous de l’orifice du souterrain.

– Tout cela est fort juste, dit Marmouset. Mais j’ai encore une objection à faire.

– Voyons ?

– Comment mettrons-nous le feu au baril, quand nous l’aurons emprisonné entre le bloc de roche et la muraille que nous allons élever ?

– Au moyen de la mèche, que nous laisserons passer entre les pierres.

– Mais elle sera trop courte.

– Nous l’allongerons avec nos chemises coupées en lanières.

– Pas assez pour que celui qui se dévouera…

– Cela ne te regarde pas, dit Rocambole.

– Hein ? fit Marmouset.

– Un seul homme mettra le feu, et cet homme c’est moi !

– Qui ? Vous ! exclamèrent à la fois Milon, Vanda et Marmouset.

– Moi, répéta-t-il tranquillement avec un sourire hautain aux lèvres. Vous m’appelez le maître ; quand j’ordonne, vous devez obéir !… À l’œuvre !…

II

Le maître avait parlé.

Il fallait obéir.

D’ailleurs, l’heure du péril était loin encore.

Marmouset dit à l’oreille de Milon :

– Construisons toujours la muraille, nous verrons après.

– Ça y est, dit Milon.

Et on se mit à l’œuvre.

En outre de Marmouset, de Milon, de Vanda, de Polyte et de Pauline, il y avait encore trois personnes dans le souterrain.

L’une était le matelot William celui que jadis l’homme gris avait terrassé.

Puis, la Mort-des-Braves, et enfin Jean le Boucher, que jadis on appelait, au bagne, Jean le Bourreau.

Ceux-là n’eussent même pas osé discuter un ordre du maître.

Rocambole leur fit un signe.

Tous trois revinrent en arrière pour y prendre le baril de poudre.

Milon les suivit.

Le baril était lourd ; mais poussé, traîné, porté par les quatre hommes, il fut arraché à la place qu’il occupait depuis deux cents ans.

Puis on le posa contre la roche, sur le flanc, la mèche en arrière.

– À la muraille, maintenant ! dit Rocambole.

Et il regarda sa montre.

Tous avaient des torches.

– Qu’on les épargne, dit Rocambole, une seule suffit !

Chacun souffla sa torche, excepté lui.

– Le maître a de la précaution, murmura Milon.

– Sans doute, répondit Marmouset à voix basse. Nous sommes ici pour sept ou huit heures peut-être, et si nous brûlions toutes nos torches à la fois, nous courrions grand risque de demeurer dans les ténèbres.

On se mit donc à la besogne.

Les blocs de roche furent apportés, un à un.

Avec la pioche dont il était armé, Rocambole les équarrissait au besoin et faisait l'office du maçon.

Le mur montait peu à peu.

Quand il fut à deux pieds du sol, on prit la mèche avec soin et on l'allongea en y ajoutant la chemise de Milon taillée en minces lanières.

Puis on la fit passer sur le mur et déborder au dehors.

Avec la pioche, Rocambole cassait de petits morceaux de roche qu'il disposait tout alentour, de façon à faire une sorte de lumière semblable à celle d'un canon.

Quand la mèche fut ainsi protégée, on continua la muraille.

Chacun, hommes et femmes, apportait sa pierre, et le mur montait, montait toujours.

Quatre heures après, il avait atteint le sommet de la voûte.

Le baril de poudre se trouvait alors emprisonné entre le mur et le bloc de roche.

Le mur avait dix ou douze pieds d'épaisseur.

Selon les calculs de Rocambole, il devait avoir une force de résistance triple de celle de la roche.

Alors, le maître tira sa montre.

– Est-ce le moment ? demanda Milon.

– Non, pas encore, dit Rocambole.

– Il y a pourtant joliment longtemps que nous travaillons !

– Quatre heures seulement.

– Ah !

– Et la marée n'est pas redescendue encore !

Milon soupira, puis, au bout d'un instant de silence :

– Combien de temps encore ? fit-il.

– Trois heures.

– Ah ! bien alors, les policemen ont le temps de venir.

– Espérons qu'ils ne viendront pas, dit Rocambole avec calme.

Et il s'assit sur un bloc de roche qui n'avait pas trouvé son emploi.

Et comme ses compagnons l'entouraient :

– Écoutez-moi bien, maintenant, dit-il.

On eût entendu voler une mouche dans le souterrain.

Rocambole poursuivit :

– Je crois fermement à notre délivrance. Cependant, je puis me tromper dans mes calculs.

– Je ne le pense pas, dit Marmouset.

– Moi non plus, mais enfin, il faut tout supposer.

– Bon ! murmura Milon.

– Si nous ne pouvons projeter le rocher en avant, il faut nous attendre à un nouvel écroulement.

– Et alors, dit Vanda, nous serions tous ensevelis et écrasés ?

– Peut-être oui, peut-être non.

Et Rocambole, le sourire aux lèvres, poursuivit :

– Quand l'heure de mettre le feu à la mèche sera venue, vous vous en irez tous à l'autre extrémité du souterrain et ne vous arrêterez que dans cette salle circulaire où cette jeune fille nous attendait.

Et il désigna Pauline d'un geste.

– Mais vous, maître ?

– Il ne s'agit pas de moi, dit Rocambole. Je parle, écoutez.

Il prononça ces mots d'un ton impérieux et tous courbèrent la tête.

– L'explosion aura lieu, continua-t-il. Alors, de deux choses l'une : ou la roche sera violemment chassée en avant, comme un boulet de canon…

– Ou nous serons tous écrasés, dit Marmouset.

– Pas vous, mais moi.

– Maître, dit Vanda, voilà précisément ce que nous ne voulons pas.

– Et c'est ce que je veux, moi !

– Il y a pourtant une chose bien simple, murmura Milon.

– Laquelle ?

– C'est de tirer au sort qui mettra le feu.

– Tu as raison en apparence, dit Rocambole.

– Ah !

– Mais tu as tort en réalité.

– Et pourquoi cela ? demanda Milon.

– Parce que si l'écroulement se fait, toute fuite pour ceux qui seront dans la salle circulaire deviendra impossible.

– Eh bien ?

– Et qu'ils tomberont aux mains des policemen.

– Bon ! après ?

– Et que, si je suis parmi eux, je serai pendu. Or, mourir pour mourir, j'aime mieux mourir ici.

Cela était tellement logique que personne ne répliqua.

– Vous autres, au contraire, poursuivit Rocambole, vous n'êtes ni incriminés, ni coupables ; en admettant même que vous soyez mis en prison, vous serez relâchés.

– Qui sait ? fit encore Milon.

– Je connais la loi anglaise, dit Rocambole, et suis sûr de ce que je dis.

– Eh ! s'écria Vanda, que nous importent la vie et la liberté si vous mourez, maître ?

– Vous continuerez mon œuvre, dit froidement Rocambole.

Milon se méprit à ces paroles :

– Ah ! non, par exemple, dit-il, en voilà assez comme ça pour les fénians, des gredins qui sont cause…

– Tais-toi !

Et Rocambole eut un geste impérieux.

Puis, s'adressant à Vanda :

– Écoute-moi bien, toi, dit-il.

– Parlez, maître !

– Si l'hypothèse que je viens d'admettre devenait une réalité, si j'étais enseveli, vous autres écroués d'abord, puis mis en liberté ensuite, tu te mettrais à la recherche de miss Ellen.

– Elle nous attend sur le navire.

– Soit. Mais enfin tu la retrouverais où qu'elle fût ?

– Sans doute. Et puis ?

– Et vous iriez ensemble à Rotherhithe, de l'autre côté de la Tamise, tout près du tunnel.

– Après ? fit encore Vanda.

– Vous entreriez dans Adam street, une ruelle étroite et sombre, et vous chercheriez la maison qui porte le numéro 17.

– Bon ! dit Vanda.

– Au troisième étage de cette maison demeure une vieille femme qu'on appelle Betzy-Justice. Tu lui montrerais ceci.

Et Rocambole prit à son cou une petite médaille d'argent qui était suspendue par un fil de soie.

– Et puis ? dit encore Vanda.

– Alors Betzy-Justice te donnera des papiers.

– Et ces papiers, je les lirai ?

– Oui, et ils t’apprendront à qui toi et nos compagnons avez affaire.

– C’est bien, dit Vanda.

Rocambole consulta sa montre de nouveau.

– Quel jour sommes-nous ? demanda-t-il ?

– Le 14, répondit Marmouset.

Le maître parut réfléchir.

– Je me suis trompé, dit-il enfin ; la marée avance d’une heure aujourd’hui.

– Ah !

– À l’heure qu’il est, l’orifice de la galerie doit être libre.

– Alors le moment est venu ? demanda Vanda en tremblant.

– Dans dix minutes.

Milon se jeta alors aux genoux de Rocambole :

– Maître, dit-il, au nom de Dieu, accordez-moi une grâce.

– Parle.

– Laissez-moi rester avec vous.

– Soit, dit Rocambole.

Milon poussa un cri de joie.

Alors le maître prit Vanda dans ses bras et l’y serra fortement ; puis il embrassa successivement chacun de ses compagnons et dit :

– Éloignez-vous !

Et ils obéirent.

Vanda se retournait à chaque pas, tout en obéissant.

– Plus vite ! cria Rocambole.

Puis, quand ils eurent disparu dans l’éloignement, il regarda Milon :

– Es-tu prêt ? dit-il.

– Toujours, répondit le colosse.

– Tu n’as aucune répugnance à t’en aller dans l’éternité ?

– Avec vous, aucune.

– C’est bien. En route, alors !

Et Rocambole approcha sa torche de l’extrémité de la mèche et y mit le feu.

Puis, les bras croisés sur la poitrine, il attendit.

Milon était aussi impassible que lui.

Et la mèche brûlait lentement, et elle atteignit le mur qui la séparait encore du baril…

III

Vanda s’était retournée bien souvent, et elle marchait la dernière, tandis que les compagnons de Rocambole s’éloignaient du baril de poudre et gagnaient la salle circulaire.

– Plus vite ! avait crié le maître, plus vite !

Marmouset, qui marchait en tête ; avait précipité sa marche.

Et tous arrivèrent ainsi à la salle circulaire.

Alors Marmouset dit à Vanda :

– Nous sommes à quatre cents mètres de distance du baril ; mais comme le souterrain est percé en droite ligne, nous pourrons voir l’explosion.

En même temps, il passait derrière lui la torche qu’il tenait à la main.

Alors on put voir Rocambole et Milon dans le lointain, grâce à la clarté de la torche qu’ils avaient gardée.

Le maître et Milon étaient l’un près de l’autre, immobiles, attendant l’explosion.

Vanda frissonnait de tous ses membres.

Non pour elle, car elle avait prouvé son héroïsme et son mépris de la vie.

Mais pour Rocambole, à l’amour de qui elle avait renoncé et que, cependant, elle aimait toujours.

Deux minutes s’écoulèrent.

– C’est long ! disaient les autres.

– Non, répondit Marmouset, il faut donner à la mèche le temps de brûler.

Puis il ajouta :

– Couchez-vous tous à terre.

– Pourquoi ? demanda la Mort-des-Braves.

– Parce l’explosion vous y couchera tout à l’heure, et que si vous attendez ce moment, vous risquez de vous casser une jambe ou un bras.

Tous obéirent, excepté Vanda.

– Moi, je veux voir ! dit-elle.

Et elle avait toujours les yeux fixés sur Milon et Rocambole, qui lui apparaissaient dans l’éloignement, au milieu du cercle de lumière décrit par la torche, comme des êtres microscopiques.

– Eh ! bien ! moi aussi, dit Marmouset.

Et, comme Vanda, il demeura debout.

Tout à coup, la mèche enflammée se trouva en contact avec le baril.

Jamais plus épouvantable coup de tonnerre ne se fit entendre.

Et l'ébranlement fut tel que Vanda et Marmouset furent jetés la face contre terre.

Mais ils demeurèrent les yeux ouverts.

Ô miracle !

À la place de la torche que tenait Rocambole et qui s'était brusquement éteinte, une lumière blanche, ronde comme la lune, se montra à l'extrémité du souterrain.

Le baril de poudre, avait, du même coup, rejeté la muraille en arrière et la roche en avant.

Le maître ne s'était point trompé dans ses calculs. La galerie avait joué le rôle d'un canon.

Cette lumière qui brillait, dans le lointain, c'était le jour, le jour au bord de la Tamise.

Au même instant, deux ombres s'agitèrent sur le sol.

C'étaient Milon et Rocambole qui, jetés violemment à terre par la secousse, se redressaient.

La voix du maître parvint aux oreilles de Marmouset et de Vanda.

– En avant ! criait-il, en avant !

Et on les vit, Milon et lui, qui s'élançaient vers le point lumineux, c'est-à-dire vers l'orifice de la galerie.

Les autres compagnons de Marmouset et de Vanda s'étaient pareillement relevés.

– En avant ! répéta Marmouset.

Et tous se mirent à venir sur les pas de Rocambole et de Milon.

Mais, tout à coup, un nouveau bruit se fit, un fracas plutôt.

La lumière blanche disparut…

Le sol trembla comme tout à l'heure, et Marmouset, qui marchait le premier, s'arrêta la sueur au front.

C'était la voûte de la galerie qui s'effondrait, et un nouveau bloc de roche fermait le souterrain une seconde fois.

Cette fois, une épouvante indescriptible s'empara des compagnons du maître.

Les torches étaient éteintes, et les ténèbres enveloppaient Marmouset, Vanda et ceux qui les suivaient.

Le sol tremblait sous leurs pieds ; des craquements sourds retentissaient à une faible distance.

– Nous sommes perdus ! dit Vanda.

– Qui sait ? fit Marmouset.

Sa torche était éteinte ; mais il l’avait toujours dans la main.

– Il faut y voir tout d’abord, dit-il.

Et il tira de sa poche un briquet avec lequel la torche fut rallumée.

Les craquements avaient cessé ; le sol ne crépitait plus sous leurs pieds, et tout était rentré dans le silence.

– En avant ! répétait Marmouset.

– En avant ! dit Vanda.

Polyte portait dans ses bras sa chère Pauline, qui s’était évanouie de frayeur.

Marmouset, sa torche à la main, tenait toujours la tête de la petite troupe.

On arriva ainsi à l’endroit où le baril avait pris feu ; on passa sur les débris de la muraille.

On put voir la paroi de la galerie entamée par le frottement de la roche.

– Plus loin encore ! disait Marmouset.

Et il marchait toujours.

Enfin, ils arrivèrent à l’endroit où la lumière du ciel avait subitement disparu.

Une énorme roche, plus grosse encore que la première, s’était détachée de la voûte et, muraille infranchissable, fermait la galerie.

Marmouset et Vanda se regardèrent.

Ils se regardèrent, pâles, muets, frissonnants.

La même question venait sur leurs lèvres, et ni l’un ni l’autre n’osait la faire.

Qu’était devenu le maître ?

Avait-il été écrasé ?

Ou bien la roche était-elle tombée derrière lui, le séparant ainsi de ses compagnons, mais lui donnant le temps de gagner la Tamise ?

Enfin, Vanda prononça un mot, un mot unique :

– Espérons ! dit-elle.

– Espérons ! répéta Marmouset.

Et alors ils regardèrent leurs compagnons, qui paraissaient frappés de stupeur.

– Mes amis, dit enfin Marmouset, il ne faut plus songer à aller en avant ; vous le voyez, la route est barrée.

– Eh bien ! dit Jean le Boucher, retournons en arrière, et si les policemen nous rencontrent, on verra…

Vanda ne prononçait plus un mot.

Elle était comme anéantie par cette nouvelle catastrophe, et un doute affreux l'étreignait.

Rocambole était-il mort ou vivant ?

La Mort-des-Braves dit à son tour :

– Ce n'est pas douteux, le maître et Milon ont pu se sauver.

Marmouset ne répondit pas.

Ils rebroussèrent chemin et arrivèrent dans la salle circulaire. Là, Marmouset s'arrêta.

– Il s'agit de tenir conseil sur ce que nous avons à faire, dit-il.

Et il montrait du doigt la galerie par laquelle, quelques heures auparavant, ils avaient gagné le souterrain de Newgate.

– Nous savons où cela conduit, dit-il.

– Merci bien, dit le matelot William, vous voulez donc aller vous livrer aux policemen ?

– Nous ne risquons pas grand'chose à cela.

– Nous risquons d'aller au Moulin, d'abord.

– Je me ferai bien mettre en liberté.

– Vous, peut-être, mais moi… qui suis Anglais ?

Polyte avait déposé Pauline à terre. La jeune fille commençait à revenir à elle et demandait ce qui s'était passé.

Polyte ralluma sa torche à la torche de Marmouset.

– Je vais faire un bout de chemin en avant, dit-il.

Et il s'engagea dans la galerie.

Mais il n'eut pas fait cinquante pas qu'il rebroussa chemin et vint rejoindre ses compagnons.

– C'est pas la peine de vous fouler la rate, dit-il.

– Hein ? dit Marmouset.

– Nous n'avons rien à craindre des policemen.

– Que veux-tu dire ?

– Qu'un autre éboulement s'est fait dans cette galerie et qu'elle est fermée aussi.

– Ah !

– Ce qui fait que nous sommes prisonniers ici.

– Prisonniers, dit la Mort-des-Braves et condamnés à mourir de faim.

Marmouset haussa les épaules.

– Bah ! dit-il, ce ne serait pas la peine d’avoir une étoile pour ne point s’y fier.

Tout le monde le regarda.

– Voici une autre galerie que nous n’avons pas explorée, dit-il.

– C’est vrai, fit Vanda.

– Qui sait où elle mène ?

– Voyons toujours…

Et Marmouset s’engagea dans la troisième galerie.

Celle-ci, au lieu de suivre un plan incliné, montait au contraire peu à peu.

Marmouset se retourna vers ses compagnons :

– Nous allons peut-être nous trouver tout à l’heure au niveau du sol, dit-il.

– Marchons toujours, dit la Mort-des-Braves.

Mais tout à coup Marmouset éteignit vivement sa torche.

– Silence ! dit-il à voix basse.

Puis il s’arrêta en disant :

– Que personne ne bouge !

Au milieu du silence qui régnait dans ces catacombes, un bruit était parvenu tout à coup aux oreilles de Marmouset.

Ce n’était plus un craquement sourd et lointain, ça n’était pas non plus un mugissement du sol ébranlé.

C’était le murmure de deux voix humaines.

Étaient-ce les policemen ?

Ou bien quelques fénians qui cherchaient celui qu’ils avaient promis de délivrer ?

Et comme Marmouset se posait cette question et recommandait le silence à ses compagnons, une lumière brilla dans l’éloignement.

Puis un homme se montra, portant une lanterne à la main.

Et Marmouset reconnut cet homme et dit :

– C’est Shoking ! Nous sommes sauvés !

IV

Marmouset ne se trompait pas.

C’était bien Shoking.

Shoking qui cheminait une lanterne à la main, côte à côte d’un homme que Marmouset reconnut pareillement.

C’était le chef fénian qui avait promis de sauver l’homme gris.

Et Marmouset, se tournant vers la petite troupe qui s’était arrêtée comme lui :

– Nous pouvons avancer, dit-il. Ce sont des amis.

Shoking les eut bientôt aperçus à son tour.

Et reconnaissant Marmouset, il poussa un cri de joie et vint se jeter dans ses bras.

– Ah ! dit-il, il y a bien longtemps que nous vous cherchons.

– C’est vrai, dit le fénian.

– Et nous avions bien peur que vous ne fussiez ensevelis, poursuivit Shoking.

En même temps, il cherchait des yeux Rocambole, et ne le voyant pas :

– Mais où est l’homme gris ? s’écria-t-il.

Marmouset secoua la tête.

Shoking jeta un nouveau cri.

– Mort ? dit-il.

– Nous espérons encore le contraire, murmura Marmouset.

– Comment ? Que voulez-vous dire ?

Et Shoking, au comble de l’anxiété, regardait Marmouset.

Celui-ci, en deux mots, lui raconta ce qui s’était passé.

Alors un sourire revint aux lèvres de Shoking.

– Je suis rassuré, dit-il.

Et comme Vanda, Marmouset et les autres le regardaient, il ajouta :

– J’ai été le compagnon du maître, et du moment où vous ne l’avez pas vu mort, je suis bien sûr qu’il se sera tiré d’affaire.

La confiance de Shoking gagna tout le monde, excepté Vanda.

Vanda était agitée par les plus sinistres pressentiments.

– Enfin, dit Marmouset, comment êtes-vous ici ?

– Nous vous cherchions, dit le chef fénian.

– Ah !

– Vous avez devancé mes plans, et s'il était arrivé un malheur, il ne faudrait vous en prendre qu'à vous, dit encore cet homme avec un flegme tout britannique.

Marmouset se redressa d'un air hautain.

– Vous croyez ? dit-il.

– Sans doute, dit le fénian toujours calme. Si vous n'aviez pas douté de notre parole… vous n'auriez pas agi…

– Ah ! dit Shoking qui intervint, ce n'est ni l'heure ni le moment de nous quereller ; il faut sortir d'ici, car les éboulements peuvent recommencer.

– Mais par où êtes-vous venus ? demanda Marmouset.

– Par une troisième issue.

Shoking connaissait donc les autres.

Et comme Marmouset faisait un geste de surprise, le bon Shoking ajouta :

– Les fénians connaissaient aussi bien que vous l'existence du souterrain.

– En vérité !

– Et ils comptaient faire sauter une partie de Newgate, si vous ne vous étiez pas tant pressés.

– Mais enfin, demanda Marmouset, quel était leur plan ?

– Je vais vous le dire, répondit le chef fénian. Nous avions placé six barils de poudre.

– Bon !

– Trois dans les souterrains, trois contre le mur même de la prison.

– Et puis ?

– On a mis le feu à ceux des souterrains.

Ceux-là étaient destinés à faire écrouler une partie des maisons d'Old Bailey.

– Dans quel but ?

– Dans le but d'amener un tel désordre que, le mur de Newgate s'écroulant à son tour, on pût sauver l'homme gris. Un seul de ces barils a pris feu.

– Et ceux qui étaient contre le mur de la prison ?

– Quand nous avons su que l'homme gris et vous étiez dans les souterrains, nous en avons arraché la mèche.

– Mais alors Old Bailey s'est écroulé ?

– Non.

– Comment cela ?

– Il n’y a qu’une maison de Sermon Lane qui s’est écroulée, et le fracas a été tel qu’on n’a pas encore pu savoir ce qui avait déterminé cet éboulement épouvantable.

– Alors la prison de Newgate est debout ?

– Oui, on a délivré le gouverneur, qui a raconté votre évasion.

On est descendu dans les souterrains, mais il a fallu rebrousser chemin.

– Pourquoi ?

– D’abord, parce que les éboulements continuaient ; ensuite, parce que la voie que vous aviez suivie était barrée.

– Ah ! c’est juste, dit Marmouset qui se souvint que Polyte n’avait pu aller plus loin.

Puis il ajouta :

– Mais enfin, vous êtes venus par une autre route, vous autres ?

– Sans doute.

– Alors nous pouvons sortir ?

– Quand vous voudrez, dit Shoking ; suivez-moi.

Et il rebroussa chemin.

La petite troupe le suivit.

Au bout d’un quart d’heure de marche, ils se trouvaient au bas d’un escalier.

– Ah ! dit Marmouset, où cela conduit-il ?

– Dans la cave d’un public-house.

– Tenu par un des nôtres, dit le chef fénian.

– Et où est situé ce public-house ?

– Dans Farringdon street.

– Ce qui fait que nous sommes maintenant à l’est de Newgate ?

– Oui.

Shoking marcha le premier.

Vanda ferma la marche.

On eût dit qu’elle laissait son âme tout entière dans le souterrain, et de temps à autre, tout en marchant, elle détournait la tête et murmurait :

– Peut-être, à cette heure, est-il enseveli sanglant et respirant encore sous quelque éclat de rocher.

L’escalier avait trente marches.

À la trentième, la tête touchait une trappe.

La trappe soulevée, Marmouset, qui suivait Shoking, se trouva dans la salle basse du public-house, et tout le monde suivit Marmouset.

Les volets de la devanture étaient fermés.

On était en pleine nuit.

Le publicain avait renvoyé ses pratiques et il était seul.

Lui aussi, il chercha des yeux l'homme gris et ne le vit pas.

Marmouset dit alors à Shoking :

– Nous sommes donc dans Farringdon street ?

– Oui.

– Au-dessus ou au-dessous de Fleet street ?

– Au-dessous.

– Par conséquent, tout près de la Tamise ?

– Certainement.

– Eh bien ! il faut vous mettre aussitôt à la recherche du maître.

– Ce sera d'autant plus facile, dit Shoking, que j'ai un bateau auprès de Temple Bar.

– Partons alors, dit Marmouset.

– Je vais avec vous, dit Vanda.

– Et moi aussi…

– Et moi aussi… dirent tous les autres.

– Non, dit Marmouset avec un accent d'autorité. Vous allez rester ici vous autres, et vous attendrez que nous revenions.

En l'absence du maître, Marmouset était toujours obéi.

Polyte, lui, n'était pas fâché de ne point faire partie de cette nouvelle expédition, car Pauline était brisée de fatigue et d'émotion.

Marmouset, Shoking et Vanda sortirent donc du public-house et se trouvèrent dans cette large voie qui s'appelle d'abord la rue et ensuite la route de Ferringdon…

La nuit était brumeuse.

Cependant un rayon de lune parvenait à déchirer le brouillard.

C'était ce qui expliquait cette clarté blanche que Marmouset et ses compagnons avaient aperçue un moment après l'explosion, par l'orifice dégagé du souterrain.

Vanda et ses deux compagnons descendirent donc au bord de la Tamise.

Le bateau de Shoking s'y trouvait amarré.

Ils y montèrent et Shoking prit les avirons.

– Puisque les fénians connaissaient le souterrain, dit alors Marmouset, vous devez savoir, vous, où est l'orifice de la galerie qui aboutit à la Tamise ?

– Nous gouvernons droit dessus.

– Est-ce loin ? demanda Vanda palpitante.

– Nous y serons dans dix minutes.

Et Shoking se mit à ramer vigoureusement.

Enfin la barque qui avait un moment pris le large se rapprocha peu à peu de la berge, et Shoking, relevant les avirons, laissa dériver.

La barque heurta un amas de broussailles.

– C'est là, dit Shoking.

Marmouset qui avait les yeux perçants, examinait les broussailles, et tout à coup, regardant Vanda :

– Il est évident, dit-il, qu'aucun homme n'a passé au travers.

– Mon Dieu !

– Le maître et Milon ne sont pas sortis du souterrain.

– Ah ! dit Vanda avec un sanglot, ils sont morts…

Marmouset ne répondit pas.

Mais il écarta les broussailles, mit à nu une large crevasse, et sauta lestement hors de la barque.

– As-tu gardé la lanterne ? demanda-t-il à Shoking.

– Oui, répondit Shoking. Mais nous ne l'allumerons que lorsque nous serons dedans.

Et ils pénétrèrent tous trois dans le souterrain.

Alors Shoking se mit en devoir de rallumer sa lanterne. Mais à peine une clarté douteuse eut-elle brillé dans le souterrain, que Vanda et Marmouset jetèrent un cri d'épouvante…

V

On eût pu croire, à ce cri d’épouvante, poussé simultanément par Vanda, Marmouset et Shoking, que tous trois se trouvaient en présence des cadavres mutilés de Rocambole et de Milon.

Il n’en était rien cependant.

Ce qui les avait glacés d’effroi, c’était un énorme rocher qui fermait l’entrée de la galerie.

Or ce rocher ne pouvait être celui que, de la salle circulaire, Marmouset et ses compagnons avaient vu tomber derrière Rocambole et Milon.

C’en était un autre.

Il fallait donc supposer que les éboulements commencés derrière les fugitifs avaient continué devant eux et qu’ils avaient été écrasés.

Il y avait une manière certaine de s’en convaincre du reste.

Marmouset, par l’inspection des broussailles, croyait être certain, que ni Rocambole ni Milon n’avaient eu le temps de sortir de la galerie.

M’ais il y avait un autre moyen de contrôle bien autrement éloquent.

À l’heure de la marée haute, les eaux de la Tamise envahissaient le souterrain sur un parcours de plusieurs centaines de pas.

En se retirant, elle déposait une sorte de limon qui aurait nécessairement gardé l’empreinte des pieds de Milon et de Rocambole.

Or Marmouset, promenant la lanterne sur le sol, eut beau chercher, il ne trouva rien.

En outre, le rocher détaché de la voûte était sec, preuve qu’il était tombé depuis que l’eau s’était retirée.

Vanda, Marmouset et Shoking se regardaient donc avec une épouvante indicible.

Le doute n’était plus possible.

Ou Rocambole et Milon avaient été écrasés pendant qu’ils fuyaient.

Ou bien ils se trouvaient emprisonnés entre deux blocs de roche.

Cette dernière hypothèse était la suprême espérance que Vanda pût avoir encore.

Et elle regardait Marmouset, se tordait les mains de désespoir et murmurait :

– Que faire ? que faire ?

– Je ne sais, répondit Marmouset.

Alors il eut une inspiration.

Il remit la lanterne à Shoking, s'approcha du bloc de roche, se coucha presque dessus et y appuya son oreille.

Vanda le regardait faire sans comprendre.

Marmouset écoutait…

Il écoutait, sachant que certaines pierres d'essence calcaire ont une sonorité prodigieuse.

Cette expérience ressemblait quelque peu à celle du médecin penché sur un homme qui ne donne plus signe de vie, et cherchant à surprendre un dernier battement de cœur.

Mais tout à coup le visage de Marmouset s'éclaira.

– J'entends quelque chose, dit-il.

– Quoi donc ? fit Vanda d'une voix étranglée.

Et elle se précipita vers lui.

Un bruit sourd, lointain, qui ressemble à la fois à l'écoulement goutte à goutte d'une source et à la voix humaine.

Vanda appuya à son tour l'oreille contre le rocher.

– Moi aussi, dit-elle, j'entends quelque chose.

– Ah !

– Et, ajouta-t-elle avec un geste de joie, ce n'est pas le bruit d'une eau qui coule.

– En êtes-vous sûre ?

– Oui, c'est une voix humaine. Attendez… attendez…

Et Vanda écoutait toujours.

– Oui, dit-elle encore, ce n'est pas une voix, c'est deux. Elles se rapprochent. Ah !…

Et Vanda eut un cri de joie.

– Qu'est-ce encore ? fit Marmouset.

– C'est bien leur voix à tous deux ; l'une claire et sonore, l'autre grave et basse.

Et Vanda se mit à crier :

– Maître ! maître !

– Silence ! dit Marmouset.

Et comme elle le regardait :

– Laissez-moi m'expliquer, dit-il, et ne criez pas inutilement.

– Inutilement ?

Et Vanda, folle de joie, regardait Marmouset et semblait se demander si lui-même n'avait pas perdu l'esprit.

– En effet, reprit celui-ci, vous avez raison.

– Ah ! c’est bien des voix que nous avons entendues.

– Oui.

– Et ces voix…

– Ce sont les leurs. Comme vous, je les ai reconnues.

– Eh bien ? pourquoi ne voulez-vous pas alors que je les appelle… pour qu’ils sachent…

– Ils ne sauront rien.

– Ah !

– Ils ne vous entendront pas.

– Nous les entendons bien, nous.

Marmouset se prit à sourire.

– Ceci, dit-il, n’est pas la même chose.

– Pourquoi donc ?

– Parce que dans le souterrain, entre les deux blocs de roche, il y a une sonorité qui ne saurait exister ici à cause du voisinage du grand air.

La raison était sans réplique.

Marmouset poursuivit :

– Le bruit qui nous parvient est un bruit de voix ; ils causent. S’ils étaient blessés, ils gémiraient.

– C’est juste, dit Vanda.

– Ils sont donc sains et saufs…

– Oui, mais ils sont prisonniers, et ils finiront par mourir de faim.

– Nous les délivrerons ! dit froidement Marmouset.

– Comment ?

– Oh ! reprit le jeune homme, vous pensez bien qu’il ne faut plus songer à employer la poudre.

– Certes, non.

– Il ne faut pas songer davantage à saper ce rocher avec des outils quelconques.

– Que faire alors ?

– Allons-nous-en, regagnons le bateau, prenons le large de la Tamise, et je vous le dirai.

Marmouset s’exprimait avec tant de calme que Vanda eut confiance.

Quant à Shoking, comme ils s’exprimaient en français, il n’avait pas compris grand’chose.

Tout ce qu’il savait, c’est que le maître et Milon étaient vivants, puisqu’on les entendait parler à travers le rocher.

Marmouset regagna le bateau et Vanda le suivit.

Shoking reprit les avirons, et Marmouset lui dit en anglais :

– Pousse au large et maintiens-toi bien en ligne directe de la galerie.

– Pour cela, dit Shoking, il faut d’abord que je remonte le courant.

– Soit, dit Marmouset.

– Puis je me laisserai dériver perpendiculairement sur l’orifice du souterrain.

– C’est bien cela, dit encore Marmouset.

Et debout, à l’arrière de la barque, il attacha son regard sur la rive gauche de la Tamise.

Vanda le regardait sans comprendre.

La barque remonta jusqu’au point des Moines-Noirs.

Puis Shoking la laissa dériver.

Marmouset ne perdait pas de vue les maisons noires et enfumées qui bordent la Tamise en cet endroit.

Tout à coup il parut en fixer une.

– C’est là ! dit-il.

– Quoi donc ? dit Vanda.

Mais Marmouset, au lieu de répondre à Vanda, dit à Shoking :

– Tu peux regagner le large.

– Ah ! fit Shoking.

Et les avirons retombèrent à l’eau.

Cinq minutes après, Marmouset mettait pied à terre et regagnait Farringdon street.

– Mais où allons nous ? demanda encore Vanda.

– Venez toujours, vous verrez.

La première rue qu’on trouve perpendiculaire à Farringdon, quand on a quitté le bord de la Tamise, se nomme Carl street.

Thames street est sa continuation vers l’est.

Marmouset marchait d’un pas rapide et Vanda avait peine à le suivre.

Il fit quelques pas dans Carl street et s’arrêta devant une maison plus haute que les autres.

C’était celle qu’il avait remarquée du milieu de la Tamise.

– Maintenant, dit-il à Vanda, écoutez-moi bien.

– Parlez…

– À moins que je ne me trompe dans mes calculs, cette maison est juste au-dessus de la galerie souterraine.

– Vous croyez ?

– Et elle se trouve entre les deux rochers qui emprisonnent Rocambole et Milon.

– Eh bien ?

– Attendez… dit encore Marmouset.

Et il s’approcha de la porte de cette maison, et tenant toujours à la main la lanterne de Shoking, il examina cette porte.

– J’en étais sûr, dit-il enfin.

– Sûr de quoi ? fit encore Vanda.

– Cette maison est celle d’un chef fénian qu’on appelle Farlane.

Tenez, son nom est sur la porte :

Farlane et C°.

– Et c’est un fénian ?

– Oui.

Vanda regarda Marmouset d’un air qui voulait dire :

– Ah çà ! vous êtes donc sorcier ?

Marmouset se prit à sourire.

– Écoutez-moi, dit-il.

Et il éteignit la lanterne de Shoking.

VI

À présent, reportons-nous au moment où l’explosion venait d’avoir lieu.

La secousse avait été si forte que Rocambole et Milon, projetés en arrière, étaient tombés la face contre terre.

Mais ils se soulevèrent presque aussitôt.

– Victoire ! s’écria Rocambole, la voie est libre.

En effet, on apercevait un coin du ciel dans l’éloignement.

Et il se retourna dans la direction de la salle circulaire, criant :

– Suivez-moi ! suivez-moi !

Et il se mit à courir.

Milon était auprès de lui.

Ils firent ainsi une vingtaine de pas.

Tout à coup, un fracas épouvantable retentit derrière eux.

Rocambole jeta un cri et se retourna.

Le premier éboulement venait de se produire, le séparant ainsi de ses compagnons.

Mais Rocambole ne perdit point la tête.

– En avant ! répéta-t-il, s’adressant à Milon. Sortons d’abord. Quand nous serons en plein air, nous trouverons bien un moyen de les délivrer.

– En avant ! dit Milon.

Et il continua à courir auprès du maître.

Soudain, un nouveau bruit, plus épouvantable encore que le premier, se fit entendre.

Cette fois, la lumière vers laquelle ils couraient disparut et les ténèbres les enveloppèrent.

La secousse fut même si forte que de nouveau Rocambole et Milon tombèrent la face contre terre.

Le sol mugissait sous eux.

Aux éboulements gigantesques succédaient des éboulements partiels. Des pierres tombaient ça et là, et l’une d’elles faillit atteindre Rocambole à la tête.

Cependant le maître n’avait point été écrasé.

Et, au milieu des ténèbres, la voix affolée de Milon se fit entendre :

– Maître ! maître ! dit-il, où êtes-vous ?

– Ici, dit Rocambole.

– Blessé ?

– Non.

– Moi non plus.

– Ne bougeons pas, dit Rocambole, attendons…

Enfin, l'éboulement général cessa ; les pierres ne tombaient plus. Alors Rocambole se redressa.

Et il entendit Milon qui murmurait :

– C'est égal, nous avons une fameuse chance.

Rocambole n'avait pas lâché sa torche. Seulement, elle était éteinte.

Mais Marmouset, en distribuant des torches à sa petite troupe, avait donné à chacun une boîte d'allumettes-bougies, et Rocambole avait la sienne.

– Maître, dit Milon, est-ce que je puis me lever, à présent ?

– Oui, mais ne bouge pas de place. Attends.

Et Rocambole chercha ses allumettes et alluma sa torche. Alors Milon put se convaincre qu'il était sain et sauf.

– Une fameuse chance ! répéta-t-il.

– Pas si grande que tu le crois, dit Rocambole.

Et, sa torche à la main, il marcha jusqu'à l'éboulement. Le souterrain était de nouveau fermé par un bloc énorme qui s'était, en tombant, écrasé par les coins et fermait la galerie aussi hermétiquement qu'une muraille élevée de main d'homme.

– Tu le vois, dit Rocambole, nous ne sommes pas plus avancés qu'il y a une heure.

– Revenons sur nos pas, alors, dit Milon.

Ils rebroussèrent chemin et se trouvèrent bientôt en présence de l'autre éboulement qui s'était produit derrière eux.

– Tu le vois, dit Rocambole, nous ne sommes pas encore plus avancés.

– Mais alors, dit Milon frémissant, nous sommes prisonniers ?

– Non, nous sommes enterrés tout vivants.

– Et ni outils, ni poudre ! geignit Milon.

Rocambole était un peu pâle, mais sa physionomie n'avait rien perdu de son calme habituel.

– Mon bon ami, dit-il, au lieu de nous désoler, il faut réfléchir froidement.

Milon le regarda.

– Notre situation n’est pas brillante, poursuivit Rocambole ; mais enfin elle n’est pas désespérée.

– Ah ! vous croyez ?

Et Milon attacha sur le maître un regard plein d’espoir.

– Écoute-moi bien, poursuivit Rocambole : il est probable que Marmouset et les autres n’auront pas été ensevelis.

– Soit. Mais ils sont prisonniers comme nous.

– Avec la chance d’être délivrés.

– Par qui ?

– Par les policemen qui doivent être à ma recherche.

– Bon ! mais alors on les conduira en prison ?

– D’abord. Mais on ne tardera pas à les relâcher.

– Vous croyez ?

– J’en suis sûr.

– Et alors ?

– Alors Marmouset, qui est, tu le sais, un garçon de ressource, et Vanda qui donnerait tout son sang pour moi, Marmouset et Vanda, dis-je, songeront à nous et s’occuperont de venir à notre secours.

– Soit, dit Milon, mais il s’écoulera un fameux bout de temps d’ici-là !

– Je ne dis pas non.

– Deux jours, peut-être…

– Et même trois, dit Rocambole.

– Nous avons le temps de mourir de faim !

– Un homme peut, à la rigueur, passer quatre jours sans manger, dit Rocambole.

Il s’assit tranquillement sur un bloc de rocher.

Milon n’était pas aussi calme que le maître.

Il allait et venait par le souterrain, comme une bête fauve qui fait sans relâche le tour de sa cage.

– Ne te désole donc point par avance, lui dit Rocambole, tu n’as pas encore faim, je suppose.

– Oh ! non, dit Milon, mais j’ai soif.

– Dans quatre ou cinq heures, tu pourras boire.

– Comment cela ?

– Au retour de la marée, la Tamise envahira de nouveau la galerie.

– Bon !

– Et nous jouerions de malheur si nous ne découvrions pas quelque infiltration.

– De l’eau salée…

– Mais non, de l’eau douce.

– Cependant, puisque la Tamise est soumise à la marée…

– Cela ne fait rien. La mer repousse la rivière, mais la rivière n’a pas le temps de se mélanger avec elle.

– Ah ! dit Milon.

– Viens donc t’asseoir ici, près de moi, poursuivit Rocambole.

Milon obéit.

– Et comme les paroles n’ont pas de couleur, ajouta le maître, je ne vois pas la nécessité de brûler inutilement notre torche, dont nous aurons certainement besoin plus tard.

Et Rocambole éteignit la torche. Puis il continua :

– Sais-tu pourquoi je ne me désespère pas, moi ?

– Oh ! vous, maître, dit Milon, vous êtes toujours impassible comme la destinée.

– Ce n’est pas cela, dit Rocambole.

– Qu’est-ce donc ?

– Je me figure que tant que j’aurai quelque chose à faire, la Providence veillera sur moi et me tirera d’affaire.

– Vraiment ? fit Milon. Mais alors, maître, vous ne vous reposerez jamais ?

– Non, dit Rocambole.

– Il me semble pourtant, dit Milon, que le moment serait venu pour vous de revenir à Paris et d’y vivre tranquille.

– J’ai affaire ici.

– Ah ! oui. Toujours les fénians.

– Non.

– Ma parole ! dit Milon, ce n’est pourtant pas un pays engageant que l’Angleterre.

– Cela dépend, dit Rocambole. Et puis, je te le répète, j’y ai un nouveau devoir à remplir.

– Et il n’est pas question de ces gredins de fénians ?

– En aucune façon.

Milon ne répondit rien. Il paraissait attendre que Rocambole s’expliquât. Celui-ci garda un moment le silence. Puis tout à coup :

– Crois-tu à la corde de pendu, toi ? dit-il.

– Comment cela ?

– On dit que la corde d’un pendu porte bonheur.

– On le dit, fit Milon, mais je n’y crois guère… et vous ?

– Nous verrons bien si elle nous tire d’ici.

– Hein ! dit Milon, vous avez donc de la corde de pendu ?

– Oui.

– Dans votre poche ?

– Dans ma poche.

– Alors, nous verrons bien, comme vous dites.

Et Milon attendit de nouveau.

– Et, acheva Rocambole, comme nous avons le temps et que nous ne sommes pas au bout de notre captivité, je vais te raconter une histoire.

– Une histoire de corde ?

– L’histoire de la corde et celle du pendu qui m’a nommé son exécuteur testamentaire, dit Rocambole.

– Parlez, maître, je suis tout oreilles.

VII

Rocambole dit alors :

– Tu te souviens de la façon dont notre amitié a commencé ?

Nous étions compagnons de chaîne.

Un jour tu me parlas de ces deux orphelins pour l'amour de qui tu étais au bagne…

– Oui, oui, dit Milon, et c'est depuis que vous avez sauvé mes pauvres enfants, que je vous suis dévoué comme un chien fidèle.

– Eh bien ! pareille chose m'est arrivée une seconde fois.

– Comment cela ?

– Seulement ce n'était plus au bagne de Toulon, mais dans la prison de Newgate.

– Ah !

– Et l'homme avec qui je me suis lié est mort.

– Il a été pendu ?

– Hélas ! oui.

Et Rocambole soupira.

– Écoute, reprit-il. Je venais d'être arrêté et je n'avais opposé d'ailleurs aucune résistance. J'avais mes raisons pour cela, car j'eusse pu m'évader avant même que les portes de Newgate ne se fussent refermées sur moi.

On ne me conduisit pas tout de suite à Newgate, du reste.

On me mena tout d'abord chez le magistrat de police de Drury Lane.

Le magistrat m'interrogea pour la forme et me fit écrouer dans la prison qui sert de dépôt et qui se trouve placée au-dessous de son prétoire.

Chaque matin, une voiture cellulaire fait le tour des cours de police, enlève les prisonniers arrêtés pendant la nuit et les dirige soit sur Newgate, soit sur Bath square ou toute autre prison centrale.

Je passai donc six heures dans le cachot de la cour de police de Drury Lane.

Dans ce même cachot, il y avait une femme en haillons, déjà vieille, mais dont le visage conservait les traces d'une rare beauté.

Quand j'entrai, elle me regarda avec défiance d'abord, puis avec curiosité.

Enfin, son regard ayant rencontré le mien, elle éprouva sans doute le charme mystérieux que mon regard exerce sur certaines personnes, car elle me dit :

– Je crois que vous êtes l'homme que je cherche.

Et comme je la regardais avec étonnement :

– Êtes-vous arrêté pour un grand crime ? me demanda-t-elle.

– Je suis fénian, répondis-je.

Elle tressaillit, et un rayon de joie éclaira son visage.

– Ah ! fit-elle ; alors vous irez à Newgate demain.

– Incontestablement.

– J'avais donc bien raison de dire que vous étiez l'homme que je cherche depuis si longtemps.

– Je la regardais toujours, cherchant à deviner le sens de ses paroles.

Elle continua :

– Je me nomme Betzy-Justice, je suis Écossaise.

– Fort bien. Après ?

– Voici un mois que je me fais arrêter chaque soir pour ivrognerie. Je ne suis pas ivre, comme bien vous le pensez…

– Alors ?…

– Mais je feins de l'être. On me conduit chez un magistrat de police, on m'enferme jusqu'au lendemain, et le lendemain le magistrat me condamne à 2 shillings d'amende et on me rend ma liberté.

– Pourquoi donc alors, demandai-je, si vous n'êtes pas ivre… feignez-vous de l'être ?

– Pour me faire arrêter, et cela tantôt dans un quartier, tantôt dans un autre. À cette heure, j'ai fait presque toutes les prisons des cours de police de Londres.

– Mais pourquoi ?

– Parce que je cherche un homme en qui je puisse avoir confiance, un homme qui aille à Newgate.

– En quoi cet homme peut-il vous servir ?

Elle me regarda encore.

– Vous avez l'air honnête et bon, me dit-elle. Comment vous appelez-vous ?

– L'homme gris, répondis-je.

Ce nom lui arracha un cri.

– Ah ! dit-elle, c'est vous qu'on appelle l'homme gris ?

– Oui.

– Et vous vous êtes laissé arrêter ?

– Oui.

– Mais vous sortirez de prison quand vous voudrez ?

– Peut-être…

– Oh ! c’est sûr, dit-elle. J’ai entendu parler de vous, et ce que vous voulez, vous le faites.

– En attendant, dis-je en souriant, je vais aller à Newgate.

– Oh ! puisque vous êtes l’homme gris, poursuivit-elle, je puis tout vous dire.

– Parlez…

– Mon mari est en prison.

– À Newgate ?

– Oui. Et il est condamné à être pendu, le 7 du mois prochain.

– Quel crime a-t-il commis ?

– Il a tué un lord.

– Dans quel but ?

– Ah ! dit Betzy-Justice, ceci serait une histoire trop longue à vous raconter. Nous n’aurions pas le temps. Mais, puisque vous allez à Newgate, il vous dira tout, lui.

– Soit. Et vous voulez me charger d’un message pour lui ?

– Oui.

– Donnez, alors.

– Oh ! ce n’est pas une lettre. On vous la prendrait au greffe, du reste. C’est une simple parole.

– Dites.

– Vous trouverez bien le moyen de le voir à Newgate, mon pauvre homme ; il est condamné à mort, mais il se promène tous les jours dans le préau avec les autres prisonniers.

– Eh bien ! que lui dirai-je ?

– Vous lui direz : « J’ai vu Betzy, votre femme. Mourez en paix, elle a les papiers. »

– Et c’est tout ?

– C’est tout, dit Betzy.

En même temps, elle essuya une larme.

Mais j’eus beau la questionner, elle ne voulut rien me dire de plus.

Le lendemain matin, au point du jour, on vint me chercher pour me conduire à Newgate.

Pendant trois jours, je fus tenu au secret, et il me fut impossible de voir le condamné à mort.

Enfin, le régime dont j'étais l'objet fit place à des procédés plus doux.

On espérait avoir de moi des aveux.

Je laissai entendre que si on me traitait avec douceur, je parlerais.

Dès lors, on fit à peu près tout ce que je voulais, et je pus, comme les autres prisonniers, descendre au préau deux fois par jour.

La première fois que j'y parus, je ne parlai à personne, mais je cherchai des yeux le condamné à mort.

Il se promenait tout seul dans un coin, la tête penchée sur sa poitrine, les bras emprisonnés dans la camisole de force.

Je l'examinai attentivement.

C'était un homme d'environ soixante ans.

Petit, trapu, les épaules larges, la tête carrée supportée par un cou de taureau cet homme devait être d'une force herculéenne.

Sa barbe était rouge, ses cheveux déjà gris.

Je passai près de lui et il me regarda.

Son regard contrastait singulièrement avec l'aspect presque repoussant de sa personne.

C'était un regard limpide, doux, loyal.

Cet homme avait tué.

Mais certainement il n'avait pas tué pour voler.

Le lendemain, je descendis au préau à la même heure.

Le condamné à mort s'y trouvait déjà.

J'allai droit à lui.

Il s'arrêta brusquement et leva sur moi ce regard honnête et presque timide qui m'avait frappé.

– C'est vous, lui dis-je, qui avez tué un lord ?

– Oui.

Et il me répondit ce mot unique avec une simplicité qui me confirma dans mon opinion.

Il avait accompli ou cru accomplir un devoir.

– N'êtes-vous pas le mari de Betzy-Justice ? lui demandai-je encore.

Il tressaillit et me regarda plus attentivement.

– Vous la connaissez ? dit-il enfin.

– Oui, j'ai passé une nuit avec elle dans la prison de Drury-Lane.

– Ah ! fit-il.

Et il me regarda d’un air soupçonneux.

– Elle m’a chargé d’un message pour vous.

– En vérité !

Et son regard était toujours plein de défiance.

– Je vois que vous ne me connaissez pas, lui dis-je.

– Qui donc êtes-vous ?

– Je me nomme l’homme gris.

Il fit un pas en arrière.

– Vous ! vous ! dit-il.

Et son visage perdit son expression de défiance et s’éclaira subitement.

– Oui, repris-je, je suis l’homme gris, et Betzy m’a dit de vous dire qu’elle avait les papiers.

Il jeta un cri.

Un cri de joie suprême, un cri qui aurait pu faire croire que je lui apportais sa grâce.

– Ah ! dit-il, dominant enfin l’émotion qui s’était emparée de lui, ah ! je puis mourir tranquille maintenant.

Et il me regarda encore.

– Mais, dit-il, puisque vous êtes l’homme gris, si vous êtes ici, c’est que cela vous plaît ?

– Peut-être.

– Et assurément vous sortirez quand bon vous semblera ?

– C’est probable.

Il hésita un moment.

– Ah ! me dit-il enfin, si j’osais… car c’est une femme courageuse, il est vrai, mais c’est une femme, ma pauvre Betzy, et qui sait si toute seule elle pourra mener notre œuvre à bonne fin ?

À mon tour je le regardai avec étonnement.

– Il faudra que je vous dise tout, reprit-il. Je suis sûr que vous vous intéresserez à notre affaire.

Il eut un sourire triste et ajouta :

– Un homme comme vous, ça peut tout… et, du reste, je vous léguerai ma corde, et elle vous portera bonheur.

À cet endroit de son récit, Rocambole s’arrêta un moment.

– Ma parole ! dit Milon, je ne pense plus que nous sommes enfermés entre deux rochers avec la moitié de la ville de Londres sur les épaules. Continuez, maître…

VIII

Rocambole poursuivit :

– Ce jour-là, le condamné à mort ne voulut pas s’expliquer davantage.

– L’histoire que je veux vous raconter est trop longue, me dit-il, l’heure de rentrer dans ma cellule est, du reste, sonnée. Mais demain…

– Demain, lui dis-je, je trouverai le moyen de passer plusieurs heures avec vous.

Il me regarda avec étonnement.

– Au fait, dit-il enfin, ce serait impossible pour un autre, mais, pour vous, il n’y a rien d’impossible, du moment où vous êtes l’homme gris.

Et il rentra dans son cachot, tandis que je regagnais ma cellule.

Une idée m’était venue.

Au moment où l’un des gardiens allait m’enfermer, je lui dis :

– Veuillez dire au gouverneur que je désire lui parler.

Le gardien s’acquitta du message et, un quart d’heure après, le gouverneur entrait dans ma cellule.

Tu as vu le bonhomme, et tu sais s’il est naïf.

– Oh ! très naïf, dit Milon.

Sir Robert arriva donc la lèvre souriante, l’œil caressant, persuadé que j’allais lui faire des révélations.

Car il ne suffisait pas à la libre Angleterre d’avoir mis la main sur l’homme qui paraissait être un des chefs du fénianisme et le plus dangereux de tous, sans doute, il lui fallait pénétrer le mystère dont cet homme s’enveloppait.

– Monsieur le gouverneur, dis-je alors à sir Robert, je désire causer avec vous.

– Ah ! fit-il d’un ton joyeux, je savais bien que nous finirions par devenir raisonnable.

– Je n’ai jamais cessé de l’être.

– Ah ! par exemple !

Il y avait deux chaises dans ma cellule ; il en prit une et s’assit familièrement auprès de moi.

– Voyons, mon ami, mon cher ami, me dit-il ; qu’avez-vous à me dire ?

– Mon cher gouverneur, j’ai à vous faire une question, d’abord.

– Parlez.

– Si je suis condamné à mort, serai-je pendu ?

– Hélas ! je le crains, mon ami. La potence est le seul mode de supplice usité en Angleterre.

– Bon ! Et vous pensez que je serai condamné ?

– À moins que vous ne fassiez des aveux qui vous attirent l'indulgence de vos juges.

– C'est à quoi je songe.

– Ah ! je le savais bien.

Et le bonhomme eut un cri de joie.

– Mais, poursuivis-je en souriant, j'ai besoin, auparavant, d'être fixé sur certaines choses.

– Lesquelles ?

– Je vais vous le dire. Je n'ai aucune peur de la mort.

– Cependant…

– Surtout de la mort par strangulation. J'ai même entendu dire…

– Ah ! oui, fit-il en clignant de l'œil, je sais…, un préjugé populaire… Mais ne craignez rien, mon ami, mon cher ami. Il faut voir le visage du supplicié, quand on lui ôte le bonnet noir ; il est tuméfié, bleuâtre, horrible à voir ! Et la langue !… Oh ! c'est épouvantable !

– En vérité ?

– C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, mon cher ami. Croyez-moi, faites des révélations.

– Attendez donc, lui dis-je.

– Plus vos révélations seront spontanées, poursuivit-il, et plus vos juges…

– Je sais cela, mais, je vous le répète, je n'ai aucune peur de la mort par strangulation.

– Vous avez tort.

– En France, où on a la guillotine, c'est différent !… Oh ! voilà une mort qui me fait peur !… Aussi j'avouerais tout de suite.

– On ne peut pas changer pour vous les coutumes, me dit-il. Mais je vous affirme que la pendaison est quelque chose d'horrible.

– Peuh !

– Tenez, poursuivit sir Robert M…, nous avons ici, en ce moment, un condamné à mort.

– Je le sais…

– Si vous saviez quelle épouvante emplit son âme !

– Mais il m'a paru cependant assez tranquille…

– Vous êtes dans l'erreur… Ah ! si vous passiez seulement deux ou trois heures en tête à tête avec lui !

– Croyez-vous que son épouvante me gagnerait ?

– J'en suis sûr.

– Vraiment ?

– Et si la fantaisie vous en prend…

– Hé ! hé ! cela me séduit assez.

– Tenez, poursuivit sir Robert M…, je vais faire pour vous une chose inouïe…

– Bah !

– Mais que j'ai le droit de faire après tout.

– Quoi donc ?

– Je vais vous faire partager, cette nuit même, le cachot du condamné à mort.

– Ah ! vous feriez cela ?

– Certainement. Et je veux que demain vous me fassiez appeler en toute hâte.

– Pourquoi faire ?

– Mais pour me faire des révélations et fléchir vos juges.

– Eh bien ! répondis-je, si tel est votre bon plaisir, je n'y vois pas le moindre inconvénient.

Il se leva tout joyeux.

– Je vais donner des ordres en conséquence, me dit-il.

Et il me serra la main et m'appela de nouveau son cher ami.

Puis il s'en alla, ne se doutant pas, le cher homme, qu'il m'avait offert spontanément ce que j'allais lui demander.

On m'apporta ce jour-là, comme de coutume, un plantureux dîner.

Puis le guichetier qui me servait me dit en clignant de l'œil :

– Il paraît que Votre Seigneurie est *excentrique* ?

Excentrique est un mot qui renferme à lui seul le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un Anglais de pur sang.

– Heu ! heu ! répondis-je.

– Votre Seigneurie a fantaisie de coucher avec le condamné à mort ?

– Oui, mon ami.

– Sir Robert M…, notre bien-aimé directeur, poursuivit le guichetier, m'a donné des ordres.

– Ah ! ah !

– Et si Votre Seigneurie le permet, je vais la conduire.

Je fis un signe de tête affirmatif, et le guichetier, aussi naïf que son chef, me fit quitter ma cellule qui était au premier étage, descendre ensuite au rez-de-chaussée, et ouvrit devant moi la porte du cachot où le mari de Betzy-Justice était enfermé.

Au bruit, le malheureux se leva.

Je posai un doigt sur mes lèvres pour lui recommander le silence.

Il me fit un petit signe d'intelligence qui me prouva qu'il avait compris.

Du reste, il avait deviné qu'on allait lui donner un compagnon, car on avait apporté une heure avant dans le cachot un lit de sangle, un matelas et une couverture.

Bientôt nous nous trouvâmes seuls.

– Eh bien ! lui dis-je, vous le voyez, j'ai tenu ma parole, et nous avons toute la nuit pour causer.

– Vous faites ce que vous voulez, me répondit-il avec une naïve admiration.

– Maintenant, lui dis-je, conte-moi ton histoire.

Comme tu le penses bien, nous ne dormîmes pas de la nuit.

Le lendemain, au point du jour, la porte du cachot s'ouvrit.

Le guichetier venait me chercher.

– Sir Robert M… vous attend, me dit-il.

Je fis un signe d'adieu à mon compagnon.

– Mais cette histoire qu'il vous a racontée, maître ? interrompit Milon.

– Tu la sauras tout à l'heure. Parlons du gouverneur d'abord.

Et Rocambole, après un repos, continua :

– On me conduisit donc chez sir Robert.

J'étais pâle, comme on l'est après une nuit d'insomnie.

– Eh bien ! me dit-il tout joyeux, traiterez-vous encore la potence aussi légèrement ?

– Peuh ! répondis-je, elle ne me fait pas encore peur.

– Est-ce possible ?

– C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

– Alors vous ne voulez pas parler ?

– Pas encore.

Il se mordit les lèvres, mais il ne se fâcha point.

– Oh ! dit-il, je vous convertirai, vous verrez ça.

– Est-ce que vous allez me faire coucher encore dans le cachot du condamné à mort ?

– Je ferai mieux…

– Ah bah ! Et que ferez-vous donc ?

– Je vous ferai assister à son supplice…

Et comme je le regardais étonné :

– Il y a un mois, me dit-il, la chose aurait été difficile, sinon impossible…

– Bah !

– Mais aujourd’hui qu’on exécute dans l’intérieur de la prison…

– Vous me donnerez une fenêtre sur le spectacle ?…

– Précisément.

Rocambole allait continuer son récit, quand Milon l’interrompit encore :

– Maître ! maître ! dit-il avec un accent d’effroi…

– Qu’est-ce donc ?

– Regardez…

Et Rocambole, enveloppé d’épaisses ténèbres, aperçut tout à coup deux points lumineux, semblables à des lucioles, qui venaient de s’allumer dans cette opaque obscurité, à quelque distance de Milon et de lui.

IX

Milon était brave, on le sait.

Mais Milon était comme tous les esprits un peu étroits, il n'affrontait volontiers que les périls dont il se rendait compte.

Il avait peur de l'inconnu.

Qu'était-ce que ces deux points lumineux qui brillaient dans les ténèbres ?

Milon se le demandait, et c'est pour cela qu'il avait peur.

Rocambole se leva et fit quelques pas en avant.

Les deux points lumineux ne changèrent point de place.

Alors Rocambole frappa deux coups dans sa main.

Soudain, les deux points lumineux disparurent.

– Imbécile ! dit alors Rocambole.

– Hein ? fit Milon qui sentait diminuer son oppression.

– Sais-tu ce que c'est ?

– Non.

– C'est un chat.

– Suis-je bête ! dit Milon.

– Et, puisqu'un chat a pénétré ici, dit Rocambole, c'est qu'il y a une issue quelconque.

– Vous croyez ?

– Dame ! et une issue par laquelle nous pourrons sortir, nous.

– À moins, dit Milon, que le chat n'ait été emprisonné au même temps que nous.

– C'est impossible.

– Pourquoi ? demanda encore Milon.

– Mais parce que nous l'aurions vu plus tôt.

– Ah ! c'est juste.

– Et puis, reprit Rocambole, comment veux-tu que ce chat se fût trouvé dans les souterrains ?

– Nous y sommes bien, nous !

– Oui, parce que nous avons trouvé l'entrée qui était murée depuis de longues années.

– Alors…

– Alors je vais l’expliquer ce qui a dû se passer.

– Voyons ? fit Milon.

– Ce chat était dans quelque cave au-dessus de nous, lors de l’explosion.

– Bon !

– L’explosion a dû amener quelque crevasse, quelque effondrement qui lui a permis d’arriver jusqu’ici, à la suite sans doute du violent effroi qu’il aura éprouvé.

– Ah ! c’est possible.

– Donc, reprit Rocambole, nous allons bien voir si nous ne pourrions pas nous en aller par où il est venu.

Et sur ces mots, le maître ralluma la torche.

– À présent, cherchons, dit-il.

Et il se mit à explorer leur étroite prison.

Deux blocs, on le sait, fermaient la galerie.

Rocambole se dirigea vers celui qui était tombé derrière eux.

C’était dans cette direction que les deux points lumineux avaient disparu.

Le roc offrait une sorte de saillie sur laquelle le chat s’était sans doute arrêté.

Rocambole monta sur cette saillie, puis il leva la tête.

Alors il vit un trou béant dans la voûte de la galerie.

– Monte, dit-il à Milon.

Milon arriva sur la saillie.

– Prends la torche, dit encore Rocambole. Tu me la passeras tout à l’heure.

Et il grimpa sur les épaules du colosse avec la légèreté d’un clown, et la moitié de son corps disparut dans le trou.

– À présent, passe-moi la torche, dit-il encore.

Milon obéit.

Rocambole regarda alors au-dessus de sa tête, puis devant lui.

Il avait devant lui une nouvelle excavation qui se prolongeait dans le même sens que la galerie.

– Tiens-toi bien ! cria-t-il à Milon.

Et il jeta sa torche devant lui.

Puis, s’accrochant à une saillie du rocher, il donna un coup de talon sur les épaules de Milon, afin de prendre son élan.

Et alors il se trouva dans l’excavation supérieure.

La torche ne s’était point éteinte en tombant.

Rocambole la ramassa.

– Attends-moi, dit-il à Milon, je vais à la découverte.

Et il s’avança, marchant avec précaution et regardant à ses pieds.

Une seconde d’examen lui suffit pour voir où il était.

Il se trouvait dans une de ces longues caves que les brasseurs de Londres possèdent au bord de la Tamise.

Le sol de cette cave s’était effondré au moment de l’explosion, et cette crevasse, par laquelle Rocambole venait de passer, n’existait certainement pas auparavant.

Il était même probable que le brasseur à qui appartenait cette cave ne se doutait pas qu’elle reposait elle-même sur un souterrain.

Rocambole revint sur ses pas.

Puis il s’assit au bord de la crevasse et laissa pendre ses jambes.

– Sers-toi de mon pied, dit-il à Milon, et monte.

Le géant, qui était demeuré immobile sur la saillie du rocher, se cramponna à une des jambes de Rocambole, et celui-ci le hissa, déployant cette force musculaire qu’il cachait sous son apparence délicate et presque frêle.

Alors, une fois que Milon fut auprès de lui, Rocambole lui dit :

– Maintenant, allons en avant, nous finirons bien par trouver une porte.

La cave formait un boyau étroit. Au bout de quelques pas, ils trouvèrent une rangée de tonneaux.

– Marchons toujours, dit Rocambole.

– Attendez, fit Milon.

– Qu’est-ce ?

– J’entends un bruit sourd…

Rocambole s’arrêta.

– Oui, dit-il, c’est la Tamise.

Et ils avancèrent encore, marchant entre deux rangées de tonneaux ; bientôt ils respirèrent un air plus vif, et ils comprirent que cet air venait du dehors.

Le mur décrivait une légère courbe.

Tout à coup Rocambole vit luire devant lui une lueur indécise et blafarde.

– Je vois le ciel, dit-il, ou tout au moins le brouillard.

Ils avancèrent encore.

Alors Rocambole éteignit la torche.

– Que faites-vous maître ? demanda Milon.

– Je suis prudent, répondit Rocambole.

– Ah !

– Nous sommes dans une cave qui sert d'entrepôt.

– Bon !

– Et cette cave a une porte qui est ouverte et que tu vois devant nous à trente pas, et à travers laquelle on entrevoit le ciel.

– Eh bien ?

– Eh bien ! nous n'avons plus besoin de torche, et il est inutile qu'on nous aperçoive du dehors.

– C'est juste.

Rocambole marchait toujours.

Enfin ils arrivèrent à cette porte, dont les deux battants étaient ouverts.

Quelques lumières brillaient çà et là à travers le brouillard.

La Tamise grondait en bas.

Rocambole s'arrêta au seuil de la porte et dit :

– Cette porte est une fenêtre.

– Tiens ! c'est vrai, dit Milon.

En effet, on apercevait le sol à vingt pieds au-dessous et au delà de la Tamise.

La porte de la cave était, en effet, une fenêtre qui se trouvait à la hauteur du premier étage d'une maison dont les assises étaient au niveau du lit de la rivière.

La Cité de Londres n'a pas de quais.

À la marée basse, la Tamise laisse en se retirant un espace à découvert, dont la largeur varie entre dix et quinze pieds.

À la marée haute, elle couvre cet espace et vient battre les murs des maisons, converties pour la plupart en entrepôts.

– Que faire ? dit Milon.

– Si tu veux te rompre le cou, tu n'as qu'à sauter d'ici.

– Mais, dit le colosse, en cherchant bien, peut-être trouverions-nous une corde.

– À quoi bon ? dit Rocambole.

– Mais…

– Quelle heure est-il ?

Milon avait sa montre, une belle montre à répétition. Il la fit sonner.

– Trois heures du matin, dit-il.

– Eh bien ! dans une heure, dit Rocambole, la marée sera montée.

– Vous croyez ?

– Elle baignera le pied de la maison, et alors nous nous jetterons à la nage.

Milon soupira.

Cette dernière heure qui le séparait de la liberté lui paraissait longue.

Rocambole se prit à sourire.

– Tout à l’heure, dit-il, nous étions emprisonnés dans un souterrain avec la perspective de mourir de faim. À présent, nous touchons à la liberté, nous aspirons le grand air, et tu n’es pas content.

– Vous avez raison, maître, dit Milon. Je suis une brute !

– Et pour que le temps ne te paraisse pas trop long, reprit Rocambole, je vais continuer mon histoire.

– Vous allez me dire le secret du mari de Betzy-Justice ?

– Non, pas encore.

– Ah !

– Je vais d’abord te raconter son exécution.

– Vous y avez donc assisté ?

– Sans doute.

Et Rocambole s’assit au bord de cette croisée qui ouvrait sur la Tamise, laquelle refoulée par la marée, commençait à monter…

X

– Le bon gouverneur, sir Robert M…, poursuivit Rocambole, ne perdait pas l'espoir de m'arracher des aveux.

Aussi redoublait-il avec moi de petits soins et d'amabilité.

Chaque jour, je pouvais voir le condamné à mort et lui prodiguer des consolations.

Chaque jour aussi, sir Robert M… me disait :

– N'est-ce pas que c'est affreux, un homme qui va mourir ?

Les jours s'écoulaient.

Un soir, sir Robert M… entra dans ma chambre et me dit :

– Vous savez que c'est pour demain ?

– Quoi donc ?

– L'exécution du condamné.

– Ah ! le pauvre homme !

– Voulez-vous toujours y assister ?

– Toujours.

– Alors, il faut que vous changiez de cellule.

– Ah !

– Et que vous descendiez au rez-de-chaussée.

– Comme il vous plaira.

– Si même…

Et sir Robert parut hésiter et me regarda d'un air indécis.

– Achevez, lui dis-je.

– Si même vous voulez passer la nuit avec lui…

– Oh ! bien volontiers…

– Je suis convaincu que votre conversion ne résistera pas à cette dernière épreuve.

– La vue du triste spectacle ?

– D'abord. Mais aussi les angoisses du malheureux qui n'a plus que quelques heures à vivre.

– Cela est possible, dis-je froidement.

– Oh ! je suis bien sûr, dit sir Robert M…, souriant toujours, que vous seriez pris d'une épouvante salutaire.

– Je ne demande pas mieux.

– Et que vous vous attirerez la bienveillance de vos juges par des aveux bien francs, bien complets.

– Je ne répondis rien.

Il reprit :

– Du reste, vous ne serez pas seul avec le condamné.

– Vraiment ?

– Deux dames des prisons y passeront la nuit en prière. Vous verrez comme c'est lugubre.

– Mais, dis-je à sir Robert, les règlements ne s'opposent donc pas à cela ?

– Au contraire, répondit-il.

– Bah !

– La loi permet que le condamné passe la dernière nuit avec un parent, un ami, ou même un simple prisonnier de bonne volonté.

– Eh bien ! je serai ce prisonnier-là.

– Attendez donc, poursuivit sir Robert, il y a encore une particularité que vous ignorez bien certainement et que je vais vous apprendre.

– Voyons ?

– Le corps du supplicié appartient à Calcraft, qui le vend ordinairement aux chirurgiens.

– Je sais cela.

– Sa défroque appartient encore à Calcraft.

– Bon !

– Mais la loi veut que la corde soit la propriété du supplicié.

– En vérité !

– Et il a le droit de la léguer à qui bon lui semble.

– Et la corde de pendu porte bonheur ?

– On le dit.

– Ce qui fait que si le condamné me léguait cette corde, j'aurais quelque chance de ne point être pendu à mon tour…

– Surtout si vous faites des aveux, dit sir Robert…

Je me mis à rire.

« Je ne crois pas beaucoup à la vertu de la corde du pendu, reprit sir Robert ; mais enfin si le condamné vous fait son héritier, je n’y vois aucun inconvénient, et je tiendrai même la main à ce qu’elle vous soit remise. »

– Vous êtes le plus aimable des gouverneurs, lui dis-je.

Il soupira.

– Vrai ! répondit-il, si vous faites des aveux, je vous aimerai comme mon fils.

Et il me quitta.

Une heure après, on me conduisit dans le cachot du condamné à mort.

Les dames des prisons s’y trouvaient déjà.

Le mari de Betzy-Justice me reçut en souriant.

– C’est pour demain, me dit-il.

– N’as-tu donc pas peur de la mort ? lui demandai-je.

– Non.

Et il leva la main vers la fenêtre du cachot, à travers les barreaux de laquelle on apercevait un coin du ciel.

– Quand un homme meurt pour avoir fait son devoir, dit-il, il meurt tranquille.

– Tu n’as plus rien à me dire ?

– Plus rien. Vous, savez tout. Ah ! pardon, je vous lègue ma corde, vous savez, c’est mon droit.

– Oui, le gouverneur me l’a dit.

– Ah !

– Et il est même enchanté de me voir ton héritier.

Le condamné se prit à sourire.

– Pauvre homme ! dit-il, faisant allusion au gouverneur, il n’est pas de force à lutter avec vous.

La nuit se passa.

Les dames des prisons ne cessèrent de prier, et le condamné et moi nous causâmes à voix basse.

À cinq heures du matin, la porte du cachot s’ouvrit.

Un des guichetiers amenait au condamné le chapelain qui devait l’exhorter à mourir.

Les dames des prisons sortirent.

J’embrassai le condamné une dernière fois.

– Souvenez-vous de ce que vous m’avez promis, me dit-il.

– Mourez en paix, lui dis-je.

Et je sortis à mon tour.

Le guichetier m'emmena et me dit :

– J'ai ordre de vous conduire dans une cellule dont la fenêtre donne sur la cour de l'exécution.

– Fort bien, répondis-je.

La cellule annoncée était vaste et percée d'une fenêtre plus grande que les autres.

Il suffisait de monter sur un escabeau pour atteindre cette fenêtre.

Ce fut ce que je fis.

Alors je pus voir la potence dressée.

Il était six heures du matin et le jour naissait, ou plutôt des lueurs indécises traversaient çà et là le brouillard.

Des ombres confuses s'agitaient dans la rue autour de l'échafaud.

Le jour grandit peu à peu, et je distinguai des soldats d'abord, puis sir Robert M… en grand uniforme.

Sir Robert avait le sourire aux lèvres.

Quand il me vit, il m'envoya un petit salut de la main.

Puis il poussa la courtoisie jusqu'à venir sous la fenêtre.

– Vous verrez merveilleusement bien de là, me dit-il.

– Je le crois, répondis-je. Mais qu'est-ce que tous ces hommes vêtus de noir que je vois là-bas.

– Ce sont les jurés qui ont condamné le malheureux et que la loi oblige à assister à l'exécution.

– Fort bien. Et cet autre groupe qui se tient à l'écart ?

– Ce sont les reporters des divers journaux.

– Ah ! merci.

– Excusez-moi, dit sir Robert, mais il faut que je dise un mot à Calcraft.

Et il me quitta.

J'attendis avec anxiété le moment suprême.

Cet homme qui m'était inconnu trois semaines auparavant, je l'aimais à présent que je connaissais son secret ; et la pensée qu'il allait mourir m'étreignait le cœur.

À sept heures moins le quart Calcraft et ses aides arrivèrent, montèrent sur l'échafaud, graissèrent la corde, s'assurèrent que la trappe jouait bien et redescendirent.

À sept heures précises, une porte s'ouvrit au fond du préau et le condamné parut.

Il était pâle, mais il marchait avec assurance et la tête haute.

Quand il fut sur l’échafaud, il me chercha des yeux et finit par m’apercevoir.

Nos regards se rencontrèrent.

– Souvenez-vous ! me cria-t-il encore.

– Mourez en paix ! répondis-je pour la seconde fois.

On lui passa le bonnet de laine noire, puis Calcraft lui mit la corde au cou.

Une seconde après, il était lancé dans l’éternité.

Quand les spectateurs furent partis, sir Robert M… s’empressa de me venir voir.

– Eh bien ? me dit-il.

– Eh bien ! lui dis-je, j’ai tout vu.

– Et… quelle impression cela vous a-t-il faite ?

– Aucune.

Et je me mis à rire.

– Vous ne voulez donc pas avouer ? s’écria-t-il avec un accent de dépit.

– Je verrai plus tard, lui répondis-je.

À ces mots, Rocambole se leva.

– Ah ! dit-il, voici la Tamise dans son plein. Veux-tu que nous nous jetions à l’eau ?

– Mais, dit Milon, la corde…

– Je l’ai.

– Où est-elle ?

– Autour de mes reins.

– Et vous ne me dites pas quel était ce secret que le mari de Betzy-Justice vous avait confié avant de mourir ?

– Plus tard, dit Rocambole.

– Ah ! fit Milon avec dépit.

– Pour le moment, il faut songer à n’être pas surpris ici par le jour.

– Mais où irons-nous ?

– Je ne sais pas ; nous verrons. Allons ! suis-moi !

Et Rocambole, prenant son élan, se jeta dans la Tamise, qui battait avec fureur les murs des maisons riveraines.

Milon le suivit.

Tous deux disparurent un moment sous les flots, mais ils remontèrent à la surface et se mirent à nager tranquillement dans la direction du pont de Londres.

XI

Revenons maintenant à Marmouset, que nous avons laissé avec Shoking et Vanda à la porte d'une maison de Carl street.

Marmouset, qui avait montré l'inscription qui était sur la porte.

Farlane & C°.

Marmouset, disons-nous, regarda ses deux compagnons.

– Puisque vous ne comprenez pas encore, dit-il, écoutez-moi.

– Parlez, dit Vanda, toujours anxieuse.

– Cette maison, je vous l'ai dit, doit être, si je ne me trompe, juste au-dessus de la galerie souterraine, et entre les deux éboulements que nous avons constatés.

– Eh bien ? fit Vanda.

– Eh bien ! reprit Marmouset, elle appartient à un fénian, ce qui est un grand point.

– Comment ?

– Attendez. Évidemment, cette maison a une cave, et quand nous serons descendus dans cette cave, nous trouverons un trou qui nous permettra d'arriver sous la galerie.

– Et de délivrer l'homme gris, dit Shoking.

– Oui, tout cela est fort bien, dit Vanda, mais êtes-vous sûr, Marmouset… ?

– Que la maison est verticalement au-dessus de la galerie souterraine ?

– Oui.

– J'en suis sûr.

– Comment pouvez-vous le savoir ?

Marmouset eut un sourire.

– Vous savez bien, dit-il, que j'ai fait des études d'ingénieur et que je passe même pour très fort en mathématiques.

– Ah ! c'est juste.

– J'ai calculé la distance, la situation de la maison par rapport à la galerie, et je crois mes calculs exacts.

– Dieu le veuille !

– Je crois même pouvoir affirmer que nous aurons un trou de quinze à dix-huit pieds de profondeur à percer.

– Alors, dit Shoking, il s’agit d’entrer dans la maison et de s’adresser tout de suite à master Farlane.

– Non, dit Marmouset.

– Et pourquoi cela ? fit Vanda.

– Parce que Farlane ne nous connaît pas, que nous ne sommes pas fénians et ne pouvons lui faire le signe mystérieux que les fénians ont accepté comme signe de ralliement.

– Alors ?

– Alors, dit Marmouset, Shoking va retourner dans Farringdon street.

– Bon ! fit Shoking.

– Et il préviendra le chef fénian, qui s’empressera de le suivre et viendra ici nous mettre en rapport avec M. Farlane.

– J’y cours, dit Shoking.

– Et nous vous attendons ici, dit Marmouset.

Shoking partit.

Vanda et Marmouset demeurèrent dans la rue, immobiles, les yeux fixés sur cette maison dont la porte était close, mais qui s’ouvrirait devant eux aussitôt que le chef fénian arriverait.

Ils n’attendirent pas longtemps.

Shoking avait de bonnes jambes et, à l’occasion, il savait les pendre à son cou.

Un quart d’heure après, il était de retour.

Le chef fénian l’accompagnait.

Shoking avait sans doute mis celui-ci au courant, car ils arrivèrent tous les deux avec des outils propres à creuser la terre et à faire, au besoin, une tranchée dans le roc.

Le chef fénian salua Vanda et Marmouset.

Puis, au lieu de soulever le marteau, il se mit à tambouriner sur la porte avec ses doigts, d’une façon toute particulière.

Quelques minutes s’écoulèrent.

Rien ne bougeait dans la maison, et aucune lumière n’apparaissait.

– On dort bien là dedans, fit Marmouset qui s’impatientait.

– Patience ! dit le chef fénian.

Il tambourina une seconde fois, mais d’une façon toute différente de la première.

Ni bruit, ni lumière.

– Mais cette maison est donc déserte ? exclama Vanda.

– Non, répondit le chef fénian.

Et il tambourina une troisième fois, et toujours sur un rythme différent.

Soudain une lumière apparut au-dessus de l’imposte de la porte.

Puis on entendit un pas lent et mesuré à l’intérieur du corridor.

Et enfin la porte s’ouvrit.

Marmouset et Vanda virent alors un homme de petite taille, mais trapu, vigoureux, la tête enfoncée dans les épaules, portant des cheveux et une barbe incultes de couleur rousse, qui arrivait à demi vêtu et portait une lanterne à la main.

C’était master Farlane.

Le chef lui fit un signe rapide.

Farlane répondit par le même signe, et son regard, soupçonneux d’abord quand il avait aperçu Marmouset et Vanda, se rasséréna aussitôt.

Tous les quatre entrèrent dans la maison et Farlane ferma la porte.

Puis il regarda le chef fénian.

– Eh bien ! dit-il, l’explosion a-t-elle donné un bon résultat ?

Comme il faisait cette question en patois irlandais Vanda, Marmouset et même Shoking ne comprirent pas.

– Non, dit le chef fénian.

– Cependant, reprit Farlane, j’ai cru que la moitié de Londres s’écroulait.

– Ta maison a-t-elle été secouée ?…

– Comme par un tremblement de terre.

– Vraiment ?

– Et j’aurais des crevasses dans mes caves que cela ne m’étonnerait pas.

– C’est précisément pour descendre dans les caves que nous venons.

Farlane regarda curieusement les visiteurs.

– Nous t’expliquerons tout cela, dit le chef, mais descendons dans les caves d’abord.

– Que voulez-vous faire de ces outils ?

– Tu le verras.

Bien qu’il fût un haut dignitaire dans le fénianisme, Farlane était sans doute le subordonné de celui que Shoking était allé chercher dans Farringdon street, car il n’insista point et ne fit aucune nouvelle question.

Mais il ouvrit une porte du vestibule, et, cette porte ouverte, Marmouset et Vanda, qui marchaient derrière lui, aperçurent l’escalier qui descendait dans les caves.

Le chef fénian fermait la marche.

On descendit une vingtaine de marches environ.

Puis on se trouva en face d’une nouvelle porte.

Cette porte donnait sur une longue galerie assez étroite.

Une bouffée d’air frappa Marmouset et Vanda au visage.

En même temps, ils aperçurent une double rangée de tonneaux.

Alors le chef fénian dit à Marmouset :

– À présent, orientez-vous, et voyez si vos calculs sont exacts.

Marmouset prit la lanterne que portait Farlane.

– Attendez-moi ici, dit-il.

Et il s’avança tout seul dams la direction d’où venait l’air humide et froid.

La galerie descendait insensiblement en décrivant une ligne courbe.

Au bout de quelques pas, Marmouset vit une lueur blanchâtre dans l’éloignement. Il chemina encore et reconnut qu’il apercevait les premières lueurs du matin et que la cave aboutissait à la Tamise.

Le fleuve était alors dans toute sa croissance, et la marée qui venait du large le repoussait vers les ponts de Londres.

– C’est bien ce que je pensais, se dit Marmouset.

Et il revint sur ses pas.

Vanda, les deux fénians et Shoking étaient demeurés au seuil de la porte.

Mais cette porte ouvrait au milieu de la galerie, et la galerie se prolongeait au nord.

– Par ici, dit Marmouset.

Et, marchant toujours le premier, il arriva jusqu’à un endroit où le sol était tout crevassé.

– J’en étais sûr, dit Farlane, c’est l’explosion.

Marmouset posa la lanterne au bord de la crevasse et s’aventura dans ce gouffre dont il ne pouvait sonder la profondeur. Heureusement ses pieds rencontrèrent un point d’appui.

– Passez-moi la lanterne, dit-il alors.

Et il leva les mains au-dessus de sa tête.

On lui donna la lanterne et il disparut.

Vanda et ses compagnons se trouvèrent alors dans les ténèbres.

Mais cinq minutes après la lumière reparut et Marmouset revint. Son visage était radieux.

– Le maître est sauvé ! dit-il.

– Sauvé ! s’écria Vanda.

– En êtes-vous bien sûr ? demanda Shoking.

– Sauvés tous les deux, lui et Milon ! dit Marmouset.

– Mais où sont-ils ?

– Ils ont passé par ici.

– Qu’en savez-vous ? demanda encore Shoking.

– Oh ! dit Marmouset, suivez-moi, vous allez voir.

Et rasant le sol avec sa lanterne, il se dirigea vers la fenêtre qui donnait sur la rivière.

Le sol était humide par places.

– Tenez ! tenez ! dit Marmouset.

Et il montra l’empreinte des deux pieds humides.

On arriva ainsi jusqu’à la fenêtre.

Le fleuve grondait en bas.

– Comprenez-vous, maintenant ? dit Marmouset.

Et il étendit la main vers les flots bouillonnants de la Tamise et ajouta :

– Vous savez s’ils sont bons nageurs tous les deux, n’est-ce pas ?

Vanda était tombée à genoux et remerciait Dieu !

XII

Huit jours s’étaient écoulés.

Nous eussions retrouvé Vanda et Marmouset au premier étage d’une maison de Saint-George street, dans le Wapping. Il était presque nuit et Londres allumait ses réverbères.

Vanda et Marmouset causaient à mi-voix, assis auprès de la fenêtre, jetant de temps à autre un regard dans la rue et paraissant attendre quelqu’un.

– Enfin, disait Vanda, toutes nos recherches, tous nos efforts ont été inutiles depuis huit jours. Qu’est devenu Rocambole ? Oh ! il est mort, sans doute.

– Cela est impossible, dit Marmouset. Si Milon et lui s’étaient noyés, on aurait repêché leurs cadavres.

– Qui sait ?

– J’ai vu tous les noyés qu’on a retirés du fleuve, et puis, dit Marmouset, vous savez bien qu’ils sont bons nageurs tous les deux.

– Que sont-ils donc devenus ?

– Mystère ! dit Marmouset.

– Les fénians ont cherché l’homme gris partout.

– Je ne dis pas non.

– Miss Ellen, qui est venue ce matin encore, nous a affirmé que la police anglaise ne l’avait pas repris. Mais miss Ellen en est-elle sûre ?

– Oui, certes, dit Marmouset.

– Comment ?

– Elle a fait sa paix avec lord Palmure, son père.

– Bien. Mais…

– Lord Palmure s’intéresse maintenant à l’homme gris autant qu’il le haïssait, et lord Palmure est pair d’Angleterre, et il a le droit de se faire ouvrir les prisons et de voir les prisonniers qu’elles contiennent.

– Ce que vous dites là, Marmouset, devrait me rassurer, et cependant…

– Cependant vos alarmes sont plus poignantes que jamais ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Parce que je songe au révérend Patterson, le plus implacable ennemi de l'homme gris.

Marmouset haussa les épaules.

– Patterson n'est pas de force avec Rocambole, dit-il.

– Enfin, murmura Vanda, comment Rocambole n'a-t-il pas cherché à nous rejoindre ? Nous croit-il donc ensevelis dans le souterrain ?

Marmouset ne répondit pas tout d'abord.

Puis soudain, relevant la tête :

– Ma chère amie, dit-il, le maître a peut-être quitté Londres, mais nous, nous sommes bien coupables.

– Coupables ? fit Vanda étonnée.

– Nous avons manqué de mémoire.

– Comment cela ?

– Ne vous souvenez-vous donc pas qu'au moment où il allait mettre le feu au baril de poudre, Rocambole nous dit : « Il faut tout prévoir. Il est possible que je succombe, il est possible que nous soyons tout à l'heure à jamais séparés, et alors vous continuerez mon œuvre… »

– Oui, dit Vanda, le maître nous dit cela, en effet, et il nous enjoignit, s'il périssait, d'aller dans Rothnite, de l'autre côté du tunnel, et d'y rechercher une vieille femme du nom de Betzy-Justice.

– Précisément. Eh bien ! nous n'en avons rien fait.

– Parce que nous espérions, parce que nous espérons encore que le maître n'est pas mort.

– Soit, mais c'est par là que nous aurions dû commencer nos recherches, néanmoins.

– Pourquoi ?

– Parce que le maître est sans doute déjà allé chez cette femme.

– Ah ! dit Vanda, si vous pouviez dire vrai ?

– Qui sait ?

– Mais alors, partons, partons tout de suite !

– Non, il faut attendre maintenant.

– Attendre quoi ?

– La visite de Farlane, qui doit venir nous rendre compte des recherches continuées par les fénians.

Et comme Marmouset disait cela, il eut un geste de satisfaction.

– Tenez, fit-il, le voilà !

– Farlane ?

– Oui, il traverse la rue.

– Seul ?

– Non, il est avec Shoking.

En effet, peu après ses pas retentirent dans l’escalier, puis on frappa à la porte et Marmouset courut ouvrir.

Farlane le fénian et notre vieil ami Shoking entrèrent. Tous deux avaient la mine triste, abattue.

– Eh bien ? fit Marmouset.

– Rien, dit Farlane.

– Absolument rien ! murmura Shoking.

– C’est que nous finissons par où nous aurions dû commencer, dit Marmouset.

– Que voulez-vous dire ? fit Shoking.

– Sais-tu où est Adam street ?

– Certainement, répondit Shoking, c’est dans Rothnite.

– Eh bien ! va nous chercher un cab.

Shoking ne se le fit pas répéter, et dégringola l’escalier en courant.

Vanda avait jeté un châle sur ses épaules.

Pendant ce temps, Marmouset, disait à Farlane :

– Attendez à demain pour mettre de nouveau les hommes dont vous disposez en campagne.

– Pourquoi ? demanda le fénian.

– Parce que demain peut-être aurons-nous un point de départ certain pour continuer nos recherches.

– Comme il vous plaira, dit Farlane avec un flegme tout britannique.

Cinq minutes après, Shoking revint.

– Le cab est en bas, dit-il.

Marmouset tendit la main au fénian.

– À demain ! dit-il.

– À demain de bonne heure ! répondit Farlane.

Et il s’en alla.

– Allons vite, dit alors Marmouset.

– Est-ce que vous ne m’emmenez pas avec vous ? demanda Shoking.

– Viens si tu veux.

Vanda et Marmouset montèrent dans le cab.

Shoking monta à côté du cabman, et celui-ci rendit la main à son cheval.

Le cab descendit rapidement Saint-George street, passa auprès de la tour de Londres, entra dans Thames street, gagna le pont de Londres, arriva sur la rive droite et se dirigea vers Rothnite. Arrivé près de Rothnite-Church, c'est-à-dire à l'église de Rothnite, Marmouset cria au cabman d'arrêter.

Puis il mit pied à terre.

Shoking avait déjà ouvert la portière.

Marmouset lui dit :

– Nous sommes dans un quartier misérable, aux rues étroites. Il est inutile de poursuivre notre chemin en voiture et d'éveiller l'attention.

Et Marmouset paya le cabman et le renvoya.

Puis tous trois continuèrent leur chemin à pied.

D'ailleurs, Adam street, une pauvre ruelle entre toutes, était à deux pas.

Marmouset se souvenait du numéro que lui avait donné Rocambole, et il se trouva bientôt au seuil de la maison désignée.

C'était une pauvre maison à trois étages, de morne apparence.

On y entrait par une allée étroite et sombre, dans le milieu de laquelle était percé un judas qui donnait dans la boutique d'un marchand de poissons.

Celui-ci, entendant marcher, mit la tête à ce judas.

– Où allez-vous ? demanda-t-il.

– N'est-ce pas ici que demeure Betzy-Justice ? fit Marmouset.

– Oui, au troisième. Il n'y a qu'une porte.

– Savez-vous si elle est chez elle ?

– Oh ! certainement. Elle est au lit depuis le jour où on a pendu son mari.

Ils montèrent.

Marmouset frappa. La clef était sur la porte.

– Entrez ! dit une voix affaiblie de l'intérieur.

Betzy-Justice était étendue sur un grabat et dans un état de faiblesse extrême.

À la vue de ces trois inconnus elle jeta un cri d'effroi.

– Ah ! dit-elle, est-ce que vous venez me chercher, moi aussi, pour me mettre en prison comme mon pauvre Tom, et me pendre ensuite comme vous l'avez pendu ? Oh ! ce ne serait pas la peine, dit-elle, car je vais mourir !

– Ma chère, répondit Marmouset, nous ne sommes pas des gens de la justice, mais des amis.

– Ah ! ne me trompez-vous point ? dit la vieille.

Et elle écarta de ses doigts amaigris la broussaille de cheveux gris qui lui couvrait le front.

– Ne me trompez-vous point ? répéta-t-elle.

– Non, nous sommes les amis de l'homme gris.

Ce nom arracha un cri de joie à la vieille.

– De l'homme gris ! dit-elle, l'homme gris ?

– Oui.

– Il n'est donc plus en prison ?

À cette question, Marmouset et Vanda se regardèrent avec une morne stupeur.

Leur dernière espérance s'évanouissait.

Betzy-Justice n'avait pas vu l'homme gris, et il y avait huit jours que l'homme gris et Milon avaient quitté le souterrain de Newgate.

– Ah ! s'écria Vanda avec un sanglot dans la voix, je vous le disais bien, il est mort !

Betzy se dressa sur son lit de misère :

– Qui donc est mort ? s'écria-t-elle.

Et elle attacha sur les trois personnes ses yeux enflammés par la fièvre et les larmes.

XIII

Betzy-Justice continuait à regarder ces trois personnages.

Il y eut un moment de silence après l'exclamation de Vanda.

Puis Betzy se redressa et d'une voix enfiévrée :

– Non, dit-elle, vous vous trompez… cela ne peut être… l'homme gris n'est pas mort !

– Il faut bien l'espérer, dit Marmouset.

Vanda secoua la tête et ne répondit pas.

– L'homme gris a promis à mon pauvre Tom qu'il ferait justice, et l'homme gris n'a pu mourir avant d'avoir tenu sa parole. D'ailleurs, ajouta-t-elle, l'homme gris n'est pas un homme comme les autres.

– Ça c'est vrai, dit Shoking qui, lui aussi, se reprit à espérer.

– L'homme gris ne peut mourir, dit encore Betzy.

Et puis, les regardant toujours :

– Que veniez-vous donc faire ici ?

– Chercher l'homme gris.

– Et vous dites que vous êtes ses amis !

– Oui.

Et comme elle les regardait d'un air de doute, Marmouset ajouta :

– Quand nous nous sommes séparés, l'homme gris nous a dit : « Il est possible que nous ne nous revoyions pas. »

– Ah ! il vous a dit cela ?

– Oui, et il nous a commandé de venir vous trouver.

– Moi ?

– Et de vous prier de nous remettre les papiers.

Betzy les regarda avec défiance.

– Non, non ! dit-elle enfin. Vous ne venez peut-être pas de sa part.

– Je vous jure que si, ma chère, dit Shoking.

– Et moi je ne vous crois pas.

Marmouset prit dans ses mains les mains de la vieille femme et lui dit :

– Regardez-moi bien, ai-je l’air d’un homme qui ment ?

– Je n’en sais rien.

– Songez, reprit Marmouset, que si l’homme gris est mort, et que vous refusiez de vous confier à nous…

– Je ne songe qu’à une chose, dit Betzy.

– Laquelle ?

– C’est que mon pauvre Tom, quand il est allé en prison, m’a dit de ne confier les papiers à personne.

– Pas même à l’homme gris !

– Oh ! si.

– Puisque c’est lui qui nous envoie !

– Prouvez-le-moi ?

Et cette femme que le chagrin et la misère avaient mise aux portes du tombeau, et qui n’avait peut-être plus que quelques heures à vivre, cette femme, disons-nous, parut décidée à ne point se dessaisir des documents mystérieux qui se trouvaient en sa possession.

– Ma chère, dit alors Shoking, ne me connaissez-vous donc pas, moi ?

– Non, dit-elle. Cependant il me semble que je vous ai vu quelque part.

– Je me nomme Shoking.

Ce nom parut éveiller un souvenir dans l’esprit de Betzy-Justice.

– Ah ! oui, dit-elle, Shoking le mendiant ?

– Précisément.

– Nous avons passé une nuit ensemble au work-house de Mail-Road.

– C’est vrai, dit Shoking.

– Mais cela ne me prouve pas que vous veniez de la part de l’homme gris.

– Je suis son ami.

– Qui me le prouvera ?

– Voyons, dit Shoking qui était patient comme un véritable Anglais qu’il était, connaissez-vous dans Londres un homme en qui vous ayez une confiance absolue ?

– Oui, je connais un prêtre catholique.

– L’abbé Samuel, peut-être ?

– Vous le connaissez ?

Et Betzy regarda Shoking avec une attention pleine de ténacité.

– Non seulement je le connais, dit Shoking, mais je puis vous affirmer qu'il témoignera, si je le veux, que je viens de la part de l'homme gris.

– Eh bien ! dit Betzy, que l'abbé Samuel vienne ici et qu'il me dise que je peux vous remettre les papiers.

– Et vous nous les donnerez ?

– Oui.

Shoking consulta Marmouset du regard.

Marmouset répondit :

– Le maître nous a donné un ordre et nous devons l'exécuter. J'ai la conviction que le maître est vivant.

– Moi aussi, dit Shoking.

– Dieu vous entende ! murmura Vanda.

– Mais nous devons agir comme s'il était mort.

– C'est mon avis, dit encore Shoking.

– Mais, reprit Marmouset, où trouver cet abbé Samuel ?

– Je m'en charge, dit Shoking. Et si vous voulez m'attendre ici…

– Ici ?

– Oui ; en prenant un cab, je serai de retour avant une heure.

– Soit, dit Marmouset.

– Que l'abbé Samuel me dise que je puis avoir confiance en vous, et je vous donnerai les papiers, dit Betzy.

Marmouset regardait cette chambre délabrée qui n'avait d'autres meubles que le lit de bois blanc sur lequel Betzy était couchée, deux chaises boiteuses et une table.

Betzy crut comprendre ce regard.

– Ah ! dit-elle, vous cherchez où j'ai pu mettre les papiers, n'est-ce pas ?

Elle eut un rire nerveux et ajouta :

– Ils ne sont pas ici, croyez-le bien… Ils sont hors de cette maison…

– Ah ! fit Marmouset.

– Et si vraiment vous venez de la part de l'homme gris…

– Nous vous le prouverons tout à l'heure, ma chère, dit Shoking.

Et il gagna la porte, tandis que Vanda et Marmouset s'asseyaient au chevet de la vieille femme.

* *

*

Shoking était un enfant de Londres, et il savait la grande ville par cœur.

Une fois hors d'Adam street, il retourna vers Rothnite-Church, où il savait qu'il trouverait au fond d'une cour une station de voitures.

Il trouva en effet un cab et monta dedans, disant au cocher :

– Saint-George-Church !

– Dans le Southwark ? dit le cocher.

– Oui. Et il y a six pence de pourboire si tu me mènes rondement.

Le cabman rendit la main à son trotteur irlandais.

Vingt minutes après, le cab s'arrêtait devant la grille du cimetière qui entoure l'église catholique.

Shoking traversa le cimetière.

Puis, au lieu d'entrer dans l'église par la grande porte, il se dirigea vers la petite porte du chœur.

Rien n'était changé dans Saint-George-Church.

C'était toujours le même gardien à barbe blanche qui venait ouvrir quand on frappait d'une certaine façon.

Shoking frappa.

Le bonhomme vint ouvrir.

En voyant Shoking, il eut un éclair de joie dans ses yeux presque éteints.

– Ah ! dit-il, il y a longtemps qu'on ne vous a vu, mon cher ami !

– J'ai fait une absence, dit Shoking.

– En vérité ?

– Je suis allé en France.

– Ah ! fort bien.

– Et je voudrais voir l'abbé Samuel. Est-il là-haut ?

Et Shoking désignait du regard la porte du clocher.

– Oui, dit le vieillard d'un clignement d'yeux.

Shoking monta dans le clocher et frappa à cette porte perdue dans la muraille qui ouvrait sur la chambre secrète dans laquelle l'abbé Samuel, l'homme gris et tous ceux que le révérend Patterson poursuivait de sa haine implacable avaient successivement trouvé un asile.

L'abbé Samuel était en prière.

Il vint ouvrir à Shoking et eut, comme le sacristain, un geste de surprise joyeuse.

– Monsieur, lui dit Shoking, vous savez si j'étais l'ami de l'homme gris, ou plutôt son serviteur dévoué ?

– Certainement, dit l’abbé Samuel.

– Êtes-vous prêt à l’attester ?

– Mais sans doute.

– Alors je vous supplie de venir avec moi.

– Où cela ?

– Dans Rothnite, Adam street.

– Bon ! dit l’abbé Samuel, je sais ce que vous voulez.

– Ah !

– Vous êtes allé demander des papiers à la veuve d’un supplicié ?

– Oui.

– Qu’on nomme Betzy-Justice ?

– C’est bien son nom.

– Et elle ne veut pas croire que vous venez de la part de l’homme gris ?

– Elle ne le croira que si vous le lui affirmez.

– Eh bien ! dit le prêtre, allons, je suis prêt à vous suivre.

Alors Shoking regarda l’abbé Samuel :

– Monsieur, dit-il, vous connaissez donc l’histoire de ces papiers ?

– Oui.

– Qui vous l’a racontée ?

– L’homme gris lui-même.

Shoking jeta un cri :

– Ah ! s’il en est ainsi, dit-il, je bénis le ciel, car l’homme gris que nous avons cru mort est bien vivant !

L’abbé Samuel ne répondit pas.

XIV

Et comme ils traversaient le cimetière, Shoking prit vivement les mains de l'abbé Samuel.

– Ah ! fit-il, dites-moi que vous l'avez vu ?

– Qui ?

– L'homme gris.

– Sans doute, je l'ai vu.

– Quand ? hier, aujourd'hui ? demanda Shoking d'une voix étranglée par l'émotion.

– Non, dit l'abbé Samuel, je l'ai vu à Newgate, il y a une quinzaine de jours.

Shoking jeta un cri de surprise.

– Ah ! fit-il, s'il en est ainsi, vous ne savez rien.

Le prêtre le regarda d'un air étonné.

– Vous ne savez donc pas, poursuivit Shoking, que l'homme gris n'est plus à Newgate ?

– Si, je le sais.

– Alors vous savez où il est ?

Et Shoking se reprit à espérer.

– Non, dit l'abbé Samuel.

– Nous le croyons mort, nous.

– Ah ! dit le prêtre.

Et il demeura impassible.

– Oh ! s'écria Shoking, vous savez des choses que nous ne savons pas.

– Peut-être bien…

Shoking ne dit plus rien. Mais il fit à part lui cette réflexion :

« Je suis bien sûr maintenant que l'homme gris n'est pas mort.

Seulement, il a très certainement des raisons pour ne pas reparaître.

Et ces raisons, l'abbé Samuel les connaît aussi. »

Dès lors Shoking garda un silence plein de réserve.

Ils sortirent du cimetière et montèrent dans le cab qui attendait Shoking sur le square.

– Rothnite-Church ! dit celui-ci.

Le cab partit.

Arrivé à l'église de Rothnite, l'abbé Samuel et lui mirent pied à terre et renvoyèrent le cab.

Puis ils continuèrent leur chemin à pied et gagnèrent Adam street.

Marmouset était au seuil de la porte.

– Ah ! venez vite, dit-il, venez vite.

– Qu'est-ce qu'il y a donc encore ? demanda Shoking.

– Il y a que la vieille femme va mourir.

– Betzy ?

– Après ton départ, dit Marmouset, elle a été prise d'une crise nerveuse, puis une grande faiblesse s'en est suivie, et maintenant c'est à peine si elle respire. Il n'est que temps qu'elle voie monsieur.

Et Marmouset salua l'abbé Samuel.

– Rassurez-vous, monsieur, dit celui-ci en français. Je connais Betzy et je l'ai vue plusieurs fois en cet état, surtout depuis la mort de son mari.

Ils montèrent.

Vanda était toujours au chevet de la vieille femme, qui haletait sur son lit.

Quand Betzy-Justice vit apparaître l'abbé Samuel, son visage se transfigura et un rayon de joie brilla dans son regard.

– Ah ! dit-elle, j'ai cru que j'allais mourir avant votre arrivée.

L'abbé Samuel lui prit la main :

– Il faut avoir du courage, Betzy, dit-il.

– Ah ! j'en ai, dit-elle, et puis il ne faut pas que ce pauvre Tom soit mort inutilement.

Et elle regarda Shoking, ajoutant :

– Vous connaissez donc cet homme ?

– Oui, dit l'abbé Samuel.

– C'est un ami de l'homme gris ?

– Oui.

– Et ils viennent de sa part ?

– Oui, répéta le prêtre catholique.

– Alors je puis leur dire où sont les papiers ?

– Certainement.

Betzy fit un effort suprême et, une fois encore, elle parvint à se dresser sur son lit.

– Alors, dit-elle, écoutez-moi…, écoutez-moi bien.

Tous quatre entouraient le lit de la vieille femme, dont la voix allait toujours s'affaiblissant.

– Vous connaissez l'église de Rothnite ? dit-elle.

– Oui, répondit l'abbé Samuel.

– Elle est entourée d'un cimetière.

– Comme toutes les églises de Londres.

– Eh bien ! il y a dans le cimetière de Rothnite une tombe qui porte un nom pour toute inscription : Robert.

– Après ? fit Shoking.

– Cette tombe est surmontée d'une croix de fer, continua Betzy-Justice. Elles sont rares les croix de fer dans le pauvre cimetière de Rothnite, et vous trouverez facilement la tombe dont je vous parle.

– Et les papiers sont dans la tombe ?

– Oui.

– C'est bien, dit Marmouset, nous allons y aller.

– Mais, dit encore Betzy, vous ne le pourrez pas, le cimetière et l'église sont fermés la nuit.

– Nous passerons par-dessus les grilles.

– C'est inutile, dit Shoking.

– Que veux-tu dire ?

Et Marmouset regarda Shoking avec curiosité.

– Je veux dire, répondit Shoking, que j'ai un moyen de pénétrer dans le cimetière sans rien briser ni enfoncer aucune porte.

L'abbé Samuel fit un signe de tête qui voulait dire :

– Moi aussi.

– Allons, en ce cas, dit Marmouset.

– Mais, dit Vanda, on ne peut laisser cette pauvre femme seule ; je vais rester auprès d'elle.

– Oh ! fit Betzy d'une voix triste, vous n'y resterez pas longtemps, je crois bien que c'est fini cette fois ; mais je ne voudrais pas mourir avant de savoir si vous avez les papiers.

– Nous reviendrons aussitôt que nous les aurons, répondit l'abbé Samuel.

Et il sortit le premier.

Marmouset et Shoking le suivirent.

Quand ils furent dans la rue, le prêtre dit à Marmouset :

– Il est une chose que vous ne savez pas, que vous ne pouvez pas savoir, mais que l'homme gris sait bien.

– Ah !

– C'est que le cimetière de Rothnite a servi plus d'une fois de rendez-vous aux fénians.

– Vraiment ?

– Et nous allons prendre le même chemin qu'eux pour y pénétrer.

– Vous me parlez de l'homme gris ? dit Marmouset.

– Sans doute.

– Savez-vous ce qu'il est devenu ?

– Il s'est échappé de Newgate.

– Oui. Mais après ?

– Après… dame !…

Et le prêtre parut embarrassé.

Marmouset secoua la tête :

– J'ai bien peur qu'il ne soit mort, dit-il.

– Non, dit l'abbé Samuel.

– Vous croyez qu'il n'est pas mort ?

– Oui.

– Vous en êtes… certain ?

– Peut-être…

– Et… vous… l'avez vu ?

– Non, mais je vous affirme qu'il est vivant.

– Et moi je le crois, dit Shoking.

Marmouset sentait son cœur battre très violemment.

– Oh ! monsieur, dit-il, de grâce, si vous avez quelque nouvelle récente de celui que vous appelez l'homme gris et que nous appelons le maître, nous…

– Monsieur, répondit l'abbé Samuel, je ne puis parler. Qu'il vous suffise de savoir que l'homme gris est vivant, bien portant, et que vous le reverrez un jour.

Marmouset n'insista pas.

Rocambole vivait !

Et puis Marmouset se souvenait.

Il se souvenait que, trois ou quatre années auparavant, le maître avait subitement disparu, puis qu'il était revenu de la même façon.

L'abbé Samuel et ses deux compagnons, tout en causant ainsi, arrivèrent sur la petite place de Rothnite-Church.

Il y avait là un public-house qui fermait de bonne heure chaque soir, mais à travers les volets duquel on voyait filtrer un filet de lumière bien avant dans la nuit.

Shoking frappa d'une certaine façon.

Un bruit se fit à l'intérieur.

Mais la porte du public-house ne s'ouvrit pas.

Alors Shoking se retourna vers l'abbé Samuel.

– Le publicain attend le mot d'ordre, dit-il, et ce mot, je ne le sais pas.

– Attendez…

Et l'abbé Samuel, approchant ses lèvres d'une fente de la devanture, prononça quelques paroles en patois irlandais.

La porte s'ouvrit alors.

Le publicain, un Irlandais de pure race, fit un geste d'étonnement en apercevant l'abbé Samuel.

– Il n'y a pourtant pas de réunion aujourd'hui ! dit-il, faisant allusion sans doute aux assemblées mystérieuses des fénians.

– Non, dit l'abbé, mais nous avons affaire dans le cimetière.

– Ah !

Le publicain connaissait Shoking ; mais il voyait Marmouset pour la première fois.

Et comme il le regardait avec une extrême curiosité, l'abbé Samuel lui dit :

– Ce gentleman est l'ami de l'homme gris.

Le publicain salua avec respect.

Puis il alluma une lanterne à la lampe qui brûlait sur le comptoir, et dit :

– Puisque vous avez affaire dans le cimetière, venez.

Et il souleva la trappe qui se trouvait au milieu du public-house, laquelle trappe recouvrait une échelle de meunier qui plongeait dans la cave de son établissement.

XV

Une fois dans la cave, l’abbé Samuel prit la lanterne des mains du publicain.

– Nous n’avons plus besoin de toi, dit-il.

– Je puis remonter ?

– Oui.

– Vous n’attendez personne ?

– Personne absolument.

Le publicain gravit de nouveau les degrés de l’échelle, laissant Shoking, Marmouset et l’abbé Samuel dans la cave.

Alors le fénian promena sa main sur la paroi humide de la muraille, cherchant un ressort sans doute.

Et tout à coup une porte, si habilement dissimulée qu’on la confondait avec le mur, s’ouvrit.

– Voilà notre chemin, dit le prêtre.

La porte démasquait un étroit corridor souterrain.

Tous trois s’y engagèrent l’un après l’autre.

Marmouset cheminait le dernier, tandis que l’abbé Samuel éclairait la marche avec la lanterne qu’il avait prise au publicain.

Le souterrain était comme un boyau d’égout, se prolongeait sur un parcours de trente mètres environ et aboutissait à un petit escalier de six marches.

Cet escalier aboutissait lui-même à une porte qui était simplement poussée, car elle céda sous la main de l’abbé Samuel.

Alors le prêtre éteignit la lanterne.

– Que faites-vous donc ? demanda Marmouset.

– Je suis prudent.

– Mais où sommes-nous donc ici ?

– Dans un caveau de famille.

– Ah ! vraiment ?

– Tenez, dit encore l’abbé Samuel, maintenant que la lanterne est éteinte, regardez devant vous.

– Bon !

– N’apercevez-vous rien ?

– Il me semble que je vois un coin du ciel, au travers d’une fenêtre.

– Non pas d’une fenêtre, mais d’une porte.

En effet, le caveau dans lequel ils venaient de pénétrer par ce singulier chemin avait une porte qui donnait sur le cimetière.

L’abbé Samuel tira un verrou et cette porte s’ouvrit.

– Je sais où est la tombe, dit encore le prêtre irlandais.

Et il sortit le premier du caveau.

La nuit était noire et le brouillard épais.

– Suivez-moi, dit encore l’abbé Samuel, et marchez avec précaution ; il ne faut pas, autant que possible, marcher sur les tombes, c’est une profanation.

Malgré l’obscurité, le prêtre s’orientait assez bien.

– Ah ! dit Marmouset tout bas, vous savez où est la tombe ?

– Oui, je me rappelle avoir remarqué la croix de fer et l’inscription.

– Saviez-vous aussi qu’elle contenait des papiers ?

– Non ; et cependant…

– Cependant ? fit Marmouset.

– Je sais vaguement ce que renferment ces papiers ?

– Ah !

– Il y a trois mois, poursuivit l’abbé Samuel, un homme vint un jour à l’église Saint-George et demanda à me parler.

– Quel était cet homme ?

– C’était Tom, le mari de Betzy.

– Il n’était donc point encore en prison ?

– Non. Tom me raconta son histoire et me supplia de m’intéresser à lui.

Je pouvais tout, me disait-il, et si je prenais sa cause en main, il la considérait comme gagnée.

Malheureusement Tom était Écossais, protestant, et non affilié au fénianisme.

J’étais sûr d’avance que nos frères refuseraient de le servir et je le lui dis.

Il ne voulut pas en entendre davantage et s’en alla, en me faisant de la main un geste d’adieu désespéré.

Deux jours après, Tom assassinait lord Evandale.

– Mais, dit Marmouset, ne lui aviez-vous donc pas parlé de l’homme gris ?

– En aucune façon.

– Alors, comment l'homme gris a-t-il pu savoir ?

– Ils se sont vus à Newgate.

– Ah ! c'est juste.

Et Marmouset ajouta en manière d'*aparté* :

– Je reconnais bien là le maître et sa nature chevaleresque : pour que Rocambole ait accepté l'héritage de Tom le supplicié, il faut que cette cause soit juste.

L'abbé Samuel s'arrêta.

– C'est ici, dit-il.

La nuit était trop noire pour qu'on pût déchiffrer l'inscription, mais on voyait fort distinctement la croix de fer.

– J'ai un briquet dans ma poche, dit Shoking.

– À quoi bon ?

– Pour bien voir si c'est le nom qu'a dit Betzy qui est écrit là-dessus.

– Inutile. Je suis sûr que cette tombe est celle qu'elle a désignée.

C'était une simple pierre couchée dans l'herbe.

– Nous n'avons pas d'outils pour la soulever, dit Marmouset.

– Nous n'en avons pas besoin, répondit l'abbé Samuel.

– Ah ! vous croyez ?

– Voyez plutôt.

Et le prêtre prit la pierre à deux mains et la souleva facilement, tant elle était légère.

La pierre recouvrait une fosse dont les parois étaient en maçonnerie.

Au fond de la fosse, on apercevait une bière.

Shoking ne put se défendre d'un mouvement d'effroi.

– Tu as peur ? dit Marmouset.

– Un peu, répondit Shoking.

– Pourquoi ?

– Parce que bien certainement les papiers sont dans la bière.

– C'est probable.

– Oh ! dit Shoking qui se trouva en présence d'un cadavre, ce n'est pas drôle.

Marmouset descendit dans la fosse.

Il n'y voyait guère, mais le toucher suppléait pour lui à la vue.

Il promena ses mains sur le cercueil et rencontra une vis, puis deux, puis quatre.

À Londres, on ne cloue pas les cercueils, on les visse.

Alors Marmouset tira de sa poche un couteau à plusieurs lames.

L'une de ces lames était ronde par le bout et pouvait, au besoin, servir de tournevis.

Shoking se tenait un peu à l'écart.

L'abbé Samuel, debout au bord de la fosse, prêtait l'oreille au moindre bruit.

Le cimetière n'avait pourtant pas de gardien, non plus que l'église qui se trouvait au milieu, mais plusieurs maisons du voisinage prenaient vue sur lui ; et puis il pouvait se faire que quelque fénian eût fantaisie d'y pénétrer par le même chemin.

Heureusement l'opération ne fut pas longue.

En moins de dix minutes Marmouset eut enlevé les quatre vis du cercueil.

– C'est fait, dit-il.

Shoking recula encore et détourna la tête.

Marmouset souleva alors le couvercle du cercueil.

– Ah ! dit-il, tu peux revenir, Shoking.

– Hein ? fit Shoking d'une voix tremblante.

– Le cercueil est vide.

– Vide ?

L'abbé Samuel et Shoking s'étaient penchés au bord de la fosse.

– Pas de cadavre ! dit encore Marmouset.

– Et pas de papiers ?

– Ah ! si, je crois que c'est ça.

Et Marmouset trouva, en effet, dans un coin du cercueil veuf de son cadavre, un paquet recouvert avec de la toile cirée et fermé par cinq cachets de cire noire.

Et il jeta le paquet à l'abbé Samuel.

Puis il replaça le couvercle.

Et sautant ensuite hors de la fosse, il aida l'abbé Samuel à remettre en place la pierre et la croix de fer.

L'abbé Samuel se remit à guider la marche.

Quelques minutes après, ils étaient dans le public-house, gagnaient le dehors et se dirigeaient rapidement vers Adam street.

Quand ils arrivèrent chez Betzy, la pauvre femme agonisait.

Un dernier éclair de vie s'alluma dans son œil en voyant reparaître l'abbé Samuel.

– Voici les papiers, dit le prêtre.

– Oui, murmura-t-elle d’une voix éteinte, c’est bien cela. Ah ! je peux mourir maintenant.

Ce furent ses dernières paroles.

Sa respiration s’embarrassa, ses yeux se vitrèrent, elle eut quelques mouvements convulsifs.

Puis un dernier souffle s’exhala de sa poitrine.

Betzy-Justice était morte, tandis que le prêtre catholique lui donnait l’absolution.

Et les trois hommes et Vanda passèrent la nuit auprès du cadavre de Betzy-Justice.

Et Marmouset, ayant ouvert le paquet de toile cirée, y trouva un volumineux manuscrit en anglais et portant le titre bizarre :

Journal d’un fou de Bedlam.

Et Marmouset fit, à haute voix, la lecture du manuscrit.

XVI

Journal d’un fou de Bedlam

I

Les monts Cheviot séparent le comté écossais de Roxburgh du comté anglais de Northumberland.

Leur cime est couronnée de neiges éternelles.

D’épaisses forêts couvrent leurs pentes abruptes et dans les vallées poussent de verts pâturages.

À trois lieues du bourg de Castleton, suspendu sur un rocher comme une aire d’aigle et dominant un paysage d’une mélancolie âpre et sauvage, s’élève le manoir de Pembleton.

Pembleton-Castle, comme on dit dans le pays.

Il a huit tours massives, aux poivrières pointues, des murs épais comme ceux d’une forteresse.

Il domine huit lieues de pays du côté de l’Écosse, bien qu’il soit bâti sur la terre anglaise.

Au moyen âge, les sires de Pembleton étaient Écossais et marchaient sous la bannière des Robert Bruce et des Wallace.

Lord Pembleton siège au Parlement dans la chambre haute, mais il a néanmoins conservé le titre de baron écossais, et il en est très fier.

Lord Evandale Pembleton n’avait que trois ans quand son père mourut au combat de Navarin, où la France et l’Angleterre réunies chassèrent la flotte turque des eaux de la Grèce.

Il avait un frère de dix-huit mois.

Lorsque lady Pembleton apprit l’épouvantable malheur qui la frappait, elle quitta précipitamment Londres, où elle passait la saison dans son bel hôtel du West-End, pour se réfugier en toute hâte, avec ses deux enfants, au manoir de Pembleton. Vêtue de noir des pieds à la tête, elle s’enferma dans cette vieille forteresse que le noble lord son époux avait délaissée, comme ses aïeux, du reste, depuis trois quarts de siècle.

En bas, dans la plaine, s’élevait un joli castel tout moderne, entouré d’une ceinture de prairies, une demeure princière, entre toutes, dans laquelle lord Pembleton passait

l’automne et la saison des chasses, et qu’il avait peuplée de merveilles artistiques et de toutes les richesses de luxe moderne.

C’était New-Pembleton, le nouveau Pembleton.

Le château succédant au manoir.

Et cependant ce ne fut pas à New-Pembleton que se réfugia lady Evandale.

Ce fut à Pembleton-Castle, à Old Pembleton, le vieux Pembleton, comme on appelait encore le manoir écossais.

Pourquoi ?

On était alors en 1828, c’est-à-dire en plein dix-neuvième siècle, et le temps était passé où les hauts barons se déclaraient réciproquement la guerre.

La noblesse était devenue l’aristocratie, les hauts barons n’étaient plus que de grands seigneurs, et le calme le plus profond régnait dans les trois royaumes devenus le Royaume Uni.

Cependant lady Evandale, en arrivant à Pembleton-Castle, donna des ordres bizarres.

Elle fit baisser le pont-levis, ce qui n’était pas arrivé depuis plusieurs siècles.

Elle fit un appel à tous les paysans du voisinage qui étaient encore ses vassaux, et elle peupla le manoir d’une véritable armée.

Puis, comme jadis, Jeanne de Montfort montrait son fils aux nobles bretons, elle prit son fils aîné dans ses bras – ce fils qui n’avait que trois ans – elle le montra à ses fidèles Écossais accourus à sa voix, et elle leur fit jurer de veiller sur lui.

Et les montagnards jurèrent avec enthousiasme.

Quel mystérieux et terrible danger menaçait donc cet enfant qui devait s’aller asseoir un jour à la chambre des lords ?

Un seul homme le savait peut-être, partageant ainsi le secret de lady Pembleton.

Cet homme était un jeune Écossais du nom de Tom, le frère de lait de lady Pembleton, laquelle était jeune et belle, et n’avait pas encore atteint sa vingt-quatrième année le jour où elle devint veuve.

Aussi Tom, dès le premier jour, s’installa dans la chambre où couchait l’enfant et y passa la nuit dans un fauteuil, ayant à la portée de sa main sa carabine de chasseur.

Et il en fut de même des nuits suivantes.

Et pendant ces mêmes nuits, les Écossais veillaient, se promenant sur les remparts du vieux castel, et avaient soin, dès que le crépuscule arrivait, de hisser le pont-levis.

Lady Pembleton se promenait au milieu d’eux, tantôt inquiète, tantôt paraissant plus rassurée, mais toujours mélancolique et comme poursuivie par quelque affreux souvenir.

Trois mois s’écoulèrent.

Pendant ces trois mois, au grand ébahissement de la contrée, Pembleton-Castle tint véritablement garnison.

Les bruits les plus étranges coururent alors.

La mort de lord Evandale avait troublé la raison de la pauvre veuve.

Nature exaltée déjà par la lecture des romans de Walter Scott et des poèmes de Byron, lady Eveline Pembleton était devenue tout à fait folle.

Elle se croyait en plein moyen âge, au temps des luttes héroïques des clans écossais contre les barons anglais, et elle voulait défendre son fils contre des ennemis imaginaires.

Les bons Écossais appelés à son aide, et qui n'avaient eu garde de refuser leurs services, commençaient à partager cette croyance.

Un seul homme disait que lady Pembleton n'était pas folle et qu'elle avait de bonnes raisons pour agir ainsi.

Cet homme, c'était Tom.

Mais Tom ne s'expliquait pas davantage et gardait fidèlement son secret.

Enfin, au bout de trois mois, lady Pembleton renvoya ses Écossais, fit abaisser le pont-levis de Old-Pembleton, demanda ses voitures de promenade, et quittant avec ses nombreux domestiques le manoir féodal, elle redescendit à New-Pembleton, la seigneuriale demeure, et s'y installa avec ses deux enfants.

Les gentilshommes fermiers des environs, les bourgeois des petites villes voisines ne manquèrent pas de dire alors que la belle veuve était revenue à la raison.

Le motif unique, cependant, de ce changement complet d'existence, reposait sur un message que lady Pembleton avait reçu de Londres :

« Sir Arthur s'est embarqué ce matin pour les Indes. »

Qu'était-ce que sir Arthur ?

Le frère puîné de lord Evandale.

Était-ce donc contre lui que lady Pembleton avait pris des précautions aussi singulières ?

Quelques jours après son retour à New-Pembleton, lady Eveline reçut la visite de deux gentlemen.

C'était lord Ascott et son fils, le baronnet sir James.

Lord Ascott et sir James étaient le père et le frère de lady Eveline.

Le père revenait d'Italie, où il avait passé deux années pour soigner une maladie de poitrine ; le fils, midshipman dans l'armée navale des Indes, était en congé.

Tous deux s'étaient trouvés à Londres, au moment où la conduite excentrique de lady Pembleton avait fait quelque bruit, et, persuadés que la pauvre femme était folle, ils étaient partis en toute hâte.

Lady Eveline les reçut en grand deuil.

Elle était fort triste, elle fondit même en larmes en les revoyant ; mais rien dans ses manières, ni dans sa conduite, ne les confirmait dans cette opinion qu'ils s'étaient faite sur

le dérangement de ses facultés mentales.

Lady Pembleton était parfaitement raisonnable.

Cependant les deux gentlemen crurent devoir lui demander des explications.

Lady Eveline refusa de s'expliquer.

Alors lord Ascott fit appel à son autorité paternelle et il tint à sa fille un langage sévère.

Lady Eveline persista dans son refus.

Lord Ascott s'emporta.

Il alla même jusqu'à dire que la famille de lord Pembleton parlait de la faire interdire et de lui retirer la tutelle et l'éducation de ses enfants.

Lady Eveline fondit en larmes.

Enfin elle se jeta aux genoux de son père et lui dit :

– Milord, je sais que je vous dois obéissance, mais je sais aussi que les aveux que je vais vous faire vous briseront le cœur. Épargnez-les-moi, je vous en supplie.

Lord Ascott fut inflexible.

Alors lady Eveline le conduisit dans sa chambre, ouvrit un meuble d'où elle retira un petit cahier de papier couvert d'une écriture à moitié illisible, et dont chaque page portait les traces d'une larme.

– Tenez, mon père, dit-elle, voilà le journal de ma vie. Lisez…

Et elle prit la fuite, laissant lord Ascott en possession du cahier.

Une heure après, le vieux gentilhomme rejoignit sa fille ; il était d'une pâleur mortelle.

Et prenant sa fille dans ses bras, il la tint longtemps serrée sur son cœur.

Et mêlant ses larmes aux larmes de la jeune femme, il lui dit.

– Je suis trop vieux, moi… mais ton frère te vengera.

Quel était donc l'aveu épouvantable que lady Eveline n'avait osé faire de vive voix à lord Ascott, son vieux père ?

C'est ce que nous allons vous dire, en traduisant fidèlement le manuscrit de la veuve de lord Evandale Pembleton, commodore de la marine royale anglaise, tué à Navarin, en combattant sous le drapeau de la civilisation, aux prises avec la barbarie.

XVII

Journal d’un fou de Bedlam

II

La famille Dunderry, dont le chef porte le nom de lord Ascott, est de pure source normande.

Depuis que le duc Guillaume le Bâtard devint le roi Guillaume le Conquérant, les Dunderry se sont toujours alliés aux plus hautes maisons de l’aristocratie anglaise.

Miss Eveline, fille de lord Ascott, avait seize ans lorsque son père chercha à la marier.

Certes, les partis ne manquaient pas, et les plus beaux noms du Royaume-Uni se disputaient l’honneur d’une telle alliance, mais miss Eveline était fiancée depuis longtemps, selon la mode anglaise, à lord Pembleton.

Le manoir d’Ascott et celui de Pembleton le Vieux perchés chacun sur un des escarpements des monts Cheviot, se regardaient depuis des siècles à trois lieues de distance.

Lord Ascott, le père de miss Eveline, et feu lord Pembleton, père du lord actuel, avaient été liés depuis leur enfance; et quand miss Eveline avait eu dix ans et sir Evandale Pembleton dix-huit, on les fiança.

Puis, sir Evandale s’embarqua pour les Indes, où il servait dans la marine royale.

Les deux familles n’en demeurèrent pas moins très unies.

Il n’y avait pas de semaine, en hiver, que lord Ascott et sa fille ne fissent visite à lord Pembleton, qu’une cruelle maladie, la goutte, clouait dans son fauteuil.

Miss Eveline et sir George Pembleton, frère cadet de lord Evandale, se donnaient le nom de frère et de sœur, et faisaient ensemble de longues promenades à cheval.

Cinq ans se passèrent.

Miss Eveline éprouvait un charme extrême à se trouver avec sir George, et sir George se surprenait à souhaiter que le navire que montait son frère aîné fût jeté à la côte, par une nuit de tempête, et se perdit corps et biens.

Un matin, les deux jeunes gens s’avouèrent qu’ils s’aimaient.

Alors miss Eveline épouvantée dit à sir George:

– Malheureux ! mais je suis la fiancée de votre frère.

– Hélas ! je le sais, répondit le jeune homme. Aussi ai-je pris une grande résolution.

Et comme elle le regardait avec angoisse :

– Alors même, poursuit-il, que mon frère consentirait à me céder son droit, nos deux familles ne consentiraient jamais à notre union. Je suis cadet, déshérité par conséquent des biens et des titres de ma maison.

Et il soupira.

Miss Eveline baissait la tête, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Sir George continua :

– Je partirai aujourd'hui même.

– Et où irez-vous ? demanda-t-elle toute tremblante.

– À Londres d'abord.

– Et puis ?

– Et puis j'irai rejoindre mon frère aux Indes.

Miss Eveline avait la pitié et la dignité des femmes de race ; elle courba la tête, tendit la main à sir George et lui dit :

– Adieu… adieu pour toujours…

Sir George avait alors dix-neuf ans, l'âge des dévouements chevaleresques.

Il partit.

Six mois après, lord Pembleton mourut, et son fils, sir Evandale, hérita de ses grands biens, de son titre et de son siège à la chambre haute.

Mais on ne revient pas des Indes en un jour, et il y avait près d'un an que sir George était parti, quand lord Evandale arriva.

Miss Eveline avait d'abord pris, au fond de son cœur, la résolution de se jeter aux genoux de lord Evandale, de lui tout avouer et de le supplier de renoncer à sa main.

Mais cette résolution tomba devant la volonté inflexible de lord Ascott.

Jour pour jour, un an après les funérailles du père de sir Evandale, miss Eveline devint lady Pembleton.

Le temps efface bien des douleurs, cicatrise bien des plaies.

Lady Pembleton songeait bien encore de temps à autre à sir George, le pauvre cadet, servant dans l'armée des Indes.

Mais lord Evandale était si bon pour elle, il lui témoignait tant de respect et d'amour !

Et puis lady Pembleton était devenue mère, et la maternité est un sentiment qui finit par dominer tous les autres.

À mesure que le temps s'écoulait, l'image de sir George s'effaçait.

L’absent commençait à avoir tort, et lord Evandale touchait à l’heure où sa femme lui rendrait amour pour amour.

Mais la fatalité devait en disposer autrement.

Tout en siégeant à la chambre haute, tout en devenant lord, le chef de la maison du Pembleton avait conservé son grade dans la marine royale.

Il avait fait rapidement son chemin, et il était commodore.

Un jour, il reçut de l’Amirauté l’ordre de reprendre la mer.

Où allait-il ?

Il ne le saurait qu’en ouvrant les instructions cachetées qu’on lui remit ; et ces instructions, il ne devait les ouvrir qu’en vue de l’île Madère.

Les femmes de marins sont faites, dès l’enfance, à ces séparations cruelles, dont la durée est toujours incertaine.

Lady Evandale se résigna, et le commodore partit.

On était alors en plein été, et la *saison*, comme disent les Anglais, était dans toute sa splendeur.

Naturellement, lady Pembleton avait quitté son magnifique château des monts Cheviot, pour venir habiter son hôtel du West-end, à Londres, dans Kensington-Road.

Kensington-Road est une large avenue, parallèle à Hyde-Park, et que bordent les demeures seigneuriales des grandes familles de Londres.

Chacune de ces demeures a un jardin, qui n’est séparé de Hyde-Park que par une grille, et chaque propriétaire a une clef qui ouvre cette grille et lui donne accès sur le jardin public.

Lady Pembleton était donc à Londres.

Mais, son mari parti, on ne l’avait plus vue nulle part.

Elle vivait enfermée, s’occupant de son fils, qui avait alors près de deux ans, lisant avec avidité les journaux qui pouvaient lui donner des nouvelles du *Minotaure*.

C’était le navire que montait lord Evandale.

Elle vivait seule, soupirant après le retour de l’absent.

Mais la solitude est mauvaise conseillère.

Plus d’une fois lady Pembleton s’était surprise à songer à sir George que, naguère, elle avait à peu près oublié.

Or, un soir, lady Eveline était assise auprès d’une fenêtre au rez-de-chaussée de son hôtel.

C’était un dimanche.

Le dimanche est un triste jour à Londres.

La journée avait été brûlante ; la soirée était fraîche, et la pauvre femme respirait avec une joie mélancolique le parfum des premières brises.

Il faisait nuit, le jardin était désert.

Au delà du jardin, on apercevait Hyde-Park, et le jardin public était désert aussi.

Tout à coup lady Eveline vit une ombre s’agiter dans l’éloignement.

C’était un homme qui s’était dressé au bord de la petite rivière qu’on nomme la Serpentine, et qui marchait droit à la grille du jardin de l’hôtel Pembleton.

Lady Eveline regarda curieusement cet homme.

Mais la nuit était obscure.

Quel ne fut pas son étonnement et ensuite sa frayeur quand elle vit cet homme sortir une clef de sa poche et ouvrir la grille !

Elle jeta un cri quand cet homme entra dans le jardin.

Mais ce cri ne mit point en fuite le visiteur nocturne.

Il marcha droit à la fenêtre.

Alors lady Eveline se rejeta vivement en arrière et courut saisir un cordon de sonnette qu’elle secoua violemment.

Au bruit personne ne vint.

L’homme enjamba la fenêtre et sauta dans la chambre.

Folle d’épouvante, lady Eveline s’élança vers la porte ; mais, en ce moment, une main vigoureuse la saisit et une voix qui la bouleversa lui dit :

– Eveline, ne me reconnaissez-vous donc point ?

Elle se retourna, folle, hébétée, stupide.

– Sir George ! murmura-t-elle.

– Oui, c’est moi.

Et le frère puîné de lord Evandale se jeta aux genoux de la jeune femme paralysée par la terreur.

XVIII

Journal d’un fou de Bedlam

III

C’était bien, en effet, sir George Pembleton, le frère de son mari, que lady Eveline avait devant elle.

Et cet homme avait osé pénétrer chez elle par la fenêtre, comme un voleur ou un assassin !

– Monsieur, dit-elle avec effroi, comment êtes-vous ici ?

Il se jeta à ses genoux :

– Eveline, dit-il, chère Eveline, ne me condamnez point sans m’avoir entendu.

Sa voix émue, son attitude suppliante rassurèrent un peu lady Eveline.

– George, dit-elle, d’où venez-vous ?

– Je reviens des Indes en droite ligne, dit-il.

– Vous avez donc quitté le service ?

– Non, j’ai obtenu un congé. Et c’est pour vous que je reviens.

– Pour moi !

Et elle le regarda, et son épouvante la reprit :

– George, dit-elle encore, osez-vous donc me tenir un pareil langage ?

– Eveline, je vous aime…

– Taisez-vous !

– Eveline, depuis trois ans, ma vie est un combat de chaque heure, de chaque minute, un supplice sans nom, une torture éternelle !

– Mais, malheureux ! oubliez-vous donc que je suis la femme de votre frère ?

– Mon frère est loin d’ici.

Elle jeta un cri de terreur.

– Oh ! vous le savez ? fit-elle.

– Nos deux navires se sont croisés en vue des côtes du Finistère.

– Et vous osez… ?

– Et je viens pour vous… rien que pour vous…

Lady Eveline attachait sur cet homme un œil affolé.

Certes, ce n’était plus le loyal et timide adolescent qui jadis avait dit à la jeune miss Eveline un adieu qu’il croyait éternel.

Sir George était maintenant un homme, et un homme au regard sombre et résolu ; un homme qu’on devinait capable de tout.

Lady Eveline, malgré son épouvante, ne désespérait pas cependant de fléchir cet homme et de le rappeler au sentiment du devoir.

– George, dit-elle, vous êtes le frère d’Evandale et je suis sa femme.

– Je hais Evandale, répondit-il.

– Mais vous m’aimez encore, dites-vous ?

– Toutes les flammes de l’enfer sont allumées dans mon cœur, répondit-il avec exaltation.

– Eh bien ! puisque vous m’aimez, respectez-moi, sortez d’ici et ne revenez que demain, en plein jour, par la grande porte de cet hôtel qui est la demeure de votre frère.

Il eut un rire sauvage.

– Non, non, dit-il. Ce n’est point pour me faire chasser par vos laquais que je suis venu.

Lady Eveline sentait la rougeur et la honte monter à son front.

Et comme il lui avait pris les mains, elle se dégagea et courut à l’autre bout de la chambre en criant :

– Sortez ! sortez, je le veux !

Il lui répondit par un éclat de rire.

– Sortez ! répéta-t-elle.

– Non, je vous aime !

– Sortez, ou j’appelle mes gens !

Il continuait à rire, et il fit un pas vers elle.

Alors elle s’élança de nouveau vers le gland de sonnette qui pendait au long de la glace de la cheminée, et elle le secoua avec fureur.

Mais la sonnette ne résonna point.

– Vous pouvez sonner tant que vous voudrez, dit-il. Le cordon est coupé.

Elle jeta un nouveau cri.

– À moi ! à moi ! dit-elle.

George fit un pas encore.

– Au secours ! s’écria lady Eveline.

– Vos gens sont sortis. Nous sommes seuls dans l’hôtel, dit-il.

Elle se précipita vers la porte et essaya de l’ouvrir.

– La porte est fermée, dit tranquillement sir George.

Enfin, elle songea à sauter par la fenêtre dans le jardin.

Mais il se plaça devant elle.

– Vous ne sortirez pas ! dit-il.

Et comme elle jetait un suprême cri d’épouvante et d’horreur, et qu’en joignant et tordant ses mains elle demandait grâce, il la prit dans ses bras et lui mit sur les lèvres un baiser brûlant.

IV

Lord Evandale était en Océanie.

Le *Minotaure* faisait route pour Melbourne, une des deux capitales de l’Australie.

Chaque fois que le navire faisait escale, le noble lord écrivait à sa femme des lettres pleines de tendresse.

Parfois même il songeait à donner sa démission et à revenir en Angleterre.

Mais le soldat ne déserte pas à la veille d’une bataille, et lord Evandale n’abandonna point son navire.

Le *Minotaure* passa deux années en Australie, donnant la chasse aux pirates.

Ce ne fut que trente et un mois après son départ, que le commodore fut rappelé à Londres.

Quand il revint, lady Eveline alla à sa rencontre ; elle tenait ses deux enfants par la main.

Le second était né après le départ de lord Evandale.

La jeune femme était pâle et triste ; elle semblait vieillie de six ans.

Que s’était-il passé durant la longue absence de lord Evandale ?

Il ne pouvait le deviner, il ne le sut jamais.

Lady Eveline vivait loin du monde et passait presque toute l’année à Pembleton.

Depuis la nuit fatale que nous avons racontée, on n’avait pas revu sir George.

Lord Evandale ne soupçonna même pas qu’il avait un moment quitté les Indes pour revenir en Europe.

Effrayé de la pâleur de sa femme et de l’état de dépérissement où elle se trouvait, lord Evandale avait consulté toutes les célébrités médicales de Londres.

Les médecins prétendaient qu’elle était en proie à une maladie de langueur, et ils conseillèrent un voyage en Italie.

Lady Eveline partit avec son mari.

Elle passa un mois à Naples et à Rome, et revint plus souffrante, plus découragée, plus désintéressée de la vie.

Deux êtres parvenaient seuls à lui arracher un sourire :

L'un était son frère de lait, Tom ;

L'autre, son fils aîné, celui qui succéderait un jour aux dignités et à l'immense fortune de lord Evandale.

Quant à son autre fils, elle ne pouvait le contempler sans que des larmes de honte emplissent ses yeux.

Comme ils revenaient d'Italie, l'intervention anglo-française en faveur de la Grèce insurgée fut déclarée.

Lord Evandale reçut l'ordre de rejoindre son navire, et, une fois encore, lady Eveline se trouva seule.

Un soir, elle se promenait dans Hyde-Park, tenant son fils aîné par la main.

La nuit approchait.

Suivie à distance par deux laquais à sa livrée, lady Eveline suivait sans défiance le bord de la Serpentine.

Tout à coup deux hommes du peuple, deux roughs, comme on dit à Londres, se dressèrent devant elle.

Lady Eveline se retourna vivement et appela ses deux laquais.

Mais ceux-ci avaient disparu.

En même temps, un des deux roughs se jeta sur elle, lui mit la main sur la bouche pour l'empêcher de crier.

L'autre s'empara de l'enfant et prit la fuite.

* *

*

Une heure après, on rapportait à son hôtel lady Eveline, qu'on avait trouvée évanouie sur le bord de la Serpentine.

Quant à son fils, il avait disparu.

XIX

Journal d’un fou de Bedlam

IV *(Suite)* et V.

Heureusement, auprès de lady Eveline, seule et affolée, il y avait un homme, et un homme de résolution.

C’était Tom.

Tom ne perdait point la tête.

Tom devina tout de suite pourquoi on avait volé l’enfant.

À Londres, on vole les enfants, comme on fait le mouchoir, comme on brise le carreau d’un bijoutier.

C’est même un commerce assez lucratif.

Telle mendiante qui a bien du mal à gagner sa vie, ferait des affaires d’or si elle avait un enfant dans ses bras quand elle implore la charité publique.

Et puis il y a les nourrisseuses d’enfants qui ont depuis longtemps fait disparaître au fond de la Tamise les pauvres petites créatures qu’on leur avait confiées.

Un beau jour, les parents de ces enfants d’amour viennent les réclamer.

Les enfants sont morts ; il faut bien les remplacer.

Et puis encore il y a les bohémiens, les saltimbanques, les comédiens ambulants qui cherchent des enfants et les volent avec une dextérité remarquable.

Mais Tom ne pensa ni aux mendiants, ni aux nourrisseuses, ni aux saltimbanques.

Et Tom se dit :

– Le voleur, c’est sir Arthur-George Pembleton, officier de la marine royale.

Il y avait longtemps que sir George n’avait paru à Londres, ostensiblement, du moins.

Lady Eveline ne l’avait point revu depuis la nuit fatale.

Mais Tom, un soir, avait vu rôder un homme dans Hyde-Park, et cet homme, bien qu’il fût vêtu comme un rough, Tom l’avait reconnu.

C’était sir George.

Tom se mit donc à la recherche de sir George, sûr que l'enfant était en son pouvoir.

Tom était Écossais, mais il avait passé son enfance à Londres, et il savait par cœur tous les mystères de la grande ville.

Aussi eut-il bien vite retrouvé sir George.

Celui-ci s'était caché dans une ruelle du Wapping, sur les confins de White-Chapelle, dans une maison haute et noire où ne logeaient que les gens du peuple.

Tom tomba chez lui comme la foudre, un matin, quand le gentleman était encore au lit.

Tom avait deux pistolets à la main.

Sir George était sans armes.

Tom lui mit un pistolet sur le front et lui dit :

– Si vous ne me rendez pas l'enfant, je vous tue !

Sir George feignit d'abord une grande surprise.

– De quel enfant parles-tu, misérable ? dit-il.

– Du fils aîné de lady Eveline.

Sir George protesta.

Il n'avait pas vu le fils de lady Eveline ; il ne savait ce que Tom voulait dire.

Mais Tom ajouta :

– Je vous donne cinq minutes. Si dans cinq minutes vous ne m'avez pas rendu l'enfant, vous êtes un homme mort.

Il y avait tant de froide résolution dans le regard de l'Écossais, que sir George eut peur.

Il avoua tout.

L'enfant volé avait été remis à des saltimbanques, qui devaient l'élever dans leur métier.

Tom trouverait ces saltimbanques dans Mail en Road, tout auprès de la Work-house.

Mais Tom dit à sir George :

– Je vous crois. Seulement, je veux que vous veniez avec moi.

Et je vous tue comme un chien, si vous cherchez à m'échapper.

Et il força sir George à s'habiller.

Sir George avait dit vrai.

Les saltimbanques étaient dans Mail en Road, et l'enfant se trouvait en leur possession.

Ce jour-là, sir George disparut encore, et plusieurs mois s'écoulèrent sans qu'on le revît.

Pourquoi sir George avait-il enlevé l'enfant de lady Eveline ?

Sir George était un misérable ; il haïssait son frère lord Pembleton, il haïssait lady Eveline qu'il avait tant aimée, mais il adorait cet enfant qui venait de naître, le second fils de lady Eveline, qui était l'enfant du crime, son fils à lui.

Or, en faisant disparaître le fils aîné, celui qui succéderait à lord Evandale dans ses biens et ses titres, n'était-ce pas assurer ces mêmes titres et ces mêmes biens au fils cadet, c'est-à-dire à son fils à lui, sir George ?

Dès lors, Tom veilla nuit et jour sur l'enfant.

Lady Eveline ne sortait plus seule. Tom était sans cesse auprès d'elle.

Puis arriva la nouvelle de la mort de lord Evandale Pembleton.

Alors, on le sait, lady Eveline se réfugia en toute hâte dans son château des monts Cheviot, elle s'y entoura d'une garnison nombreuse, et ne consentit à redescendre à New-Pembleton que lorsqu'elle apprit que sir Arthur-George Pembleton était de nouveau embarqué pour les Indes.

V

Tel était le secret épouvantable que lady Eveline avait confessé par écrit et mis ensuite sous les yeux de son père, lord Ascott.

Lord Ascott l'avait prise dans ses bras et lui avait dit :

– Ton frère te vengera !

En effet, trois mois après, sir James quitta l'Angleterre et retourna aux Indes.

Sir George était à Calcutta quand sir James y arriva.

Il dansait dans les salons du gouverneur et paraissait l'homme le plus gai du monde.

Sir. James vint à lui et le salua.

Sir James était le frère de lady Eveline, et sir George et lui avaient été liés pendant leur enfance.

Sir James n'était encore que midshipman, sir George était lieutenant de vaisseau.

Sir James lui dit :

– J'arrive de Londres et j'ai un message pour vous. Tout à l'heure, quand on dansera, veuillez me suivre sur la terrasse qui donne sur la mer.

– J'irai, répondit sir George.

Et il alla danser avec la fille d'un nabab qui était aussi belle que son père était riche.

Un quart d'heure plus tard, les deux jeunes gens se rencontraient de nouveau.

Cette fois, ils étaient sur une des terrasses du palais, et ils se trouvaient seuls.

Alors sir James regarda fixement sir George et lui dit :

– Je sais tout.

Sir George tressaillit.

– Que savez-vous ? fit-il.

– Vous avez trahi votre frère.

– Que vous importe ?

– Vous avez déshonoré ma sœur.

Sir George haussa les épaules.

– Et il me faut tout votre sang, ajouta sir James.

– Je suis à vos ordres, répondit tranquillement le frère de lord Evandale.

– Je l’espère bien, répondit sir James ; mais il faut songer que vous êtes mon supérieur, et que je ne puis me battre sans enfreindre les lois martiales.

– Oh ! qu’à cela ne tienne, répondit sir George, je me charge d’aplanir cette difficulté.

– Ah !

– L’amiral qui commande l’escadre d’évolution mouillée dans le port vous autorisera, sur ma demande, à vous battre avec moi.

– Pardon, dit sir James, vous oubliez que des liens de parenté ou tout au moins d’alliance nous unissent.

– Eh bien ?

– Et je ne veux pas que notre rencontre puisse laisser planer un soupçon sur ma sœur.

– Eh bien ! dit sir George, nous nous battrons sans témoins.

– J’allais vous le proposer.

– Ah ! très bien.

– J’allais faire mieux…

– Voyons !

– Il y a une forêt aux portes de la ville ?

– Oui.

– Une forêt peuplée de tigres ?

– Comme toutes les forêts de l’Inde.

– Nous nous y rendrons demain, chacun de notre côté, au coucher du soleil.

– Après ?

– Et les tigres feront disparaître le cadavre de celui qui aura succombé.

– Accepté, dit sir George.

* *

*

Le lendemain soir, en effet, sir James et sir George se rencontraient dans la forêt.

Que se passa-t-il entre eux ?

Nul ne le sait.

Mais sir James revint seul à Calcutta, comme les premières étoiles s’allumaient dans le ciel indien.

Et sir James adressa au vieux lord Ascott une dépêche ainsi conçue :

« Notre honneur est sauf. *Elle* est vengée ! »

Le lendemain, des chasseurs trouvèrent à la lisière de la forêt un lambeau de cadavre à demi dévoré par les tigres, et que recouvrait encore un lambeau d’uniforme.

Et le bruit se répandit que sir George Pembleton, victime de sa passion pour la chasse, avait eu une fin horrible.

Tom et lady Eveline étaient, ou du moins croyaient être tranquilles désormais.

XX

Journal d’un fou de Bedlam

VI

Franchissons maintenant un espace de cinq années.

Nous sommes en avril 1834.

Deux personnages causent à voix basse dans une des salles voûtées de Old-Pembleton.

Le vieux manoir a revu des jours de splendeur et des jours de deuil, depuis cinq années.

Une seconde fois, New-Plembleton, la moderne demeure, le castel du grand seigneur, s’est vu délaissé pour Old-Pembleton, le manoir des hauts barons féodaux.

Pourquoi ?

Écoutons la conversation de ces deux personnes qui causent au coin du feu, dans une des salles basses du château.

– Je vous répète, moi, Tom, que notre maîtresse a eu tort de revenir à Old-Pembleton.

– Je ne dis ni oui, ni non, moi, ma chère Betzy.

– Et pourquoi êtes-vous ainsi indécis, Tom, dans votre manière de voir ?

– Betzy, ma chère, aussi vrai que vous êtes ma femme depuis bientôt trois années, je vous répète que je ne sais encore si lady Eveline, notre noble et bonne maîtresse, a eu tort ou raison de quitter Londres d’abord, New-Pembleton ensuite, pour venir ici. Cependant, en homme judicieux que je suis, je pencherais volontiers à croire qu’elle a eu raison.

– Ah ! vraiment ?

– Tout bien réfléchi, oui, ma chère Betzy.

– Moi, dit Betzy-Justice, la jeune femme de Tom, car ils étaient jeunes tous deux à cette époque, j’incline volontiers à penser le contraire.

– Sur quoi basez-vous votre opinion, Betzy ?

– Sur ceci, que la santé de milady va s’altérant tous les jours.

– Et vous croyez ?…

– L’air âpre et vif de la montagne ne lui vaut rien.

– Ah !

– Elle est attaquée d'une maladie de poitrine, et le climat qui lui serait nécessaire est loin de ressembler a celui-ci.

– Betzy, ma chère, répondit Tom, il y a du vrai dans ce que vous dites là. Mais je tiens à mon opinion, moi aussi, car décidément j'ai une opinion, maintenant.

– En vérité, Tom ?

– Oui, certes.

– Expliquez-vous donc, alors, Tom.

– Lady Eveline, voici trois années, me fit appeler un matin et me dit : – Tom, il faut que je te consulte, car tu es de bon conseil.

– Parlez, Lina, lui répondis-je.

Car tu le sais, Betzy, ma chère, je suis le frère de lait de milady et j'ai gardé de notre enfance l'habitude de l'appeler par l'abréviation de son petit nom.

Milady reprit :

– Depuis un mois, je fais des rêves épouvantables.

– Vraiment ? lui dis-je.

– Ou plutôt je fais le même rêve.

– Ah !

– Mais il est effrayant.

J'attendais que milady s'expliquât et je gardais respectueusement le silence.

Elle reprit :

– Mon rêve a trois parties. Dans la première, je me trouve à New-Pembleton et je me promène dans le parc, en tenant mon fils aîné par la main.

– Sir William ? lui dis-je.

– Précisément.

– Mon cher Tom, interrompit Betzy, laissez-moi vous faire une question.

– Parlez, ma chère.

Le feu lord, que je n'ai point connu, se nommait Evandale, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Et son père portait le même nom ?

– Comme vous le dites, Betzy.

– Je croyais donc que le nom d'Evandale, poursuivit Betzy, était comme héréditaire dans la famille…

– À peu près.

– Et se transmettait de fils aîné en fils aîné ?

– Cela a été longtemps la tradition.

– Alors, reprit Betzy, pourquoi *monseigneur*, comme nous appelons le jeune lord, se nomme-t-il William, tandis que c'est son frère cadet qui porte le nom d'Evandale ?

– Je vais vous l'expliquer, Betzy.

– Parlez, Tom, je vous écoute.

– Sir lord Evandale, avait un ami d'enfance qui devint son compagnon d'armes. Tous deux servaient à bord du même navire et avaient le même grade. Cet ami se nommait sir William Dickson.

– Fort bien.

– Et lord Evandale voulait qu'il fût le parrain de son fils.

– Ce qui fait que *monseigneur* s'appelle William ?

– Oui, mais on n'a pas voulu perdre, dans la famille, le nom d'Evandale.

– Et on l'a donné au second fils ?

– Comme vous le dites, Betzy.

– Ma curiosité est satisfaite, Tom. Vous pouvez continuer votre récit.

Tom poursuivit :

– Lady Eveline me dit donc : Dans la première partie de mon rêve je me promène dans le parc de New-Pembleton. Je tiens William par la main.

Tout à coup il me semble que William devient pâle et transparent comme une ombre ; et puis, soudain, son visage disparaît dans un épais brouillard.

Puis le brouillard se dissipe peu à peu… et alors, oh ! c'est affreux, Tom, mon fils, dont je n'ai point quitté la main, m'apparaît de nouveau.

Mais il a changé de figure.

Ce n'est plus William, c'est Evandale.

Et pourtant, c'était William qui était auprès de moi, et je n'ai cessé de serrer convulsivement sa main dans la mienne.

– Voilà qui est bizarre, Lina, lui dis-je. Heureusement ce n'est qu'un rêve.

– Attendez, Tom, poursuivit milady. Généralement, à la suite de cette métamorphose étrange, je m'éveille en sursaut et je pousse un cri.

Souvent je me lève, et, passant dans la chambre voisine, je vais contempler mon cher petit William qui dort paisiblement.

Alors, rassurée, je me recouche et ne tarde pas à me rendormir.

– Et vous rêvez de nouveau, Lina ?

– Oui, Tom. C'est la seconde partie de mon rêve qui commence.

– Je vous écoute, Lina.

– J’ai cessé d’appartenir au monde des vivants pour devenir portrait de famille.

Je suis peinte en pied et vêtue de deuil, je ne suis plus une femme, je suis une toile enfermée dans un cadre, mais une toile qui pense, voit et se souvient.

On m’a placée dans la *salle des Ancêtres* à Old-Pembleton.

En face de moi, est feu lord Evandale, mon noble époux.

Comme moi, il est devenu portrait de famille.

Mais, comme moi, il voit et pense, et nous causons tout bas durant la nuit.

Les fenêtres de la *Salle des Ancêtres* sont grand ouvertes, la lune inonde la campagne de ses rayons, et nous pouvons voir là-bas, dans la plaine, les murailles blanches de New-Pembleton et les arbres verts de son parc.

Un homme se promène au clair de lune.

Il donne le bras à une femme qui nous est inconnue ; plusieurs gentlemen les accompagnent.

Et les gentlemen appellent l’homme milord et la femme milady.

– Et cet homme est lord William ; sans doute ?

– Non, c’est Evandale.

– Sir Evandale devenu lord ?

– Oui.

– Mais alors…

– Alors, poursuivit milady, feu lord Evandale et moi, qui ne sommes plus que des portraits de famille, nous nous regardons tristement et des larmes véritables nous viennent dans nos yeux peints.

– Mais, pour que sir Evandale soit lord, il faut…

Je m’arrêtai, n’osant en dire davantage.

– Il faut que William soit mort, n’est-ce pas ? me dit-elle.

– Oui, Lina.

– Vous vous trompez, Tom.

– Est-ce possible ?

– William est vivant.

– Oh ! par exemple !

Milady essuya alors une larme et reprit :

– Tout à coup, la lune disparaît et les ténèbres envahissent la salle des Ancêtres.

J’entends feu lord Evandale qui sanglote.

Puis il se fait un grand bruit, comme un coup de tonnerre, puis un éclair qui brûle nos yeux.

C’est la troisième partie de mon rêve qui commence.

Et milady, en parlant ainsi, se mit à fondre en larmes.

– Écoute, Tom, écoute encore, me dit-elle…

Je la regardais muet et saisi d’un douloureux étonnement.

XXI

Journal d’un fou de Bedlam

VII

Milady poursuivit :

– Les cimes neigeuses des monts Cheviots, la plaine verte au milieu de laquelle se dresse New-Pembleton, – tout cela vient de disparaître.

Feu lord Evandale et moi nous nous sommes pourtant toujours dans nos cadres, accrochés aux murs enfumés de la salle des Ancêtres, mais nous avons la faculté de voir à distance.

Nous sommes en plein jour.

Le soleil de midi éclaire une savane aride, un paysage désolé.

Des hommes demi-nus, ruisselants de sueur, travaillent péniblement sous ce ciel ardent, demandant à la terre ingrate un produit qu’elle se refuse presque à leur donner.

Ces hommes sont des convicts, c’est-à-dire des condamnés.

Ils ont été transportés loin de l’Angleterre, sur le sol australien, pour y expier leurs crimes.

Et parmi eux, cependant, il est un innocent.

Un innocent qui lève parfois les yeux au ciel et semble le prendre à témoin de ses souffrances non méritées.

Et milady, essuyant une nouvelle larme, me dit :

– Et sais-tu quel est cet homme ?

– Non, milady.

– C’est mon fils.

– Lord William ?

– Oui.

– Oh ! Lina, m’écriai-je, votre imagination alarmée vous égare. Comment cela pourrait-il jamais arriver ?

– Je n’en sais rien.

– Oubliez-vous donc, milady, que nous n'avions qu'un seul homme à craindre, et que cet homme est mort ?

– Qui sait ?

– Vous savez bien que sir James, votre frère l'a tué ?

– Non, dit milady, les choses ne se sont point passées comme tu le crois.

– Que voulez-vous dire, Lina ?

– Que James, mon frère, et le misérable qui avait nom sir George, se sont battus, en effet, dans une forêt, aux environs de Calcutta.

– Et sir James a tué sir George ?

– Non. Sir James lui a cassé la cuisse d'un coup de pistolet.

– Oui ; mais sir George est tombé et n'a pu se relever.

– Soit. Mais sir James s'est éloigné, le laissant vivant.

– Oh ! milady, repris-je, vous savez bien qu'un homme qui a la cuisse cassée en pleine forêt indienne n'en sort plus. Les tigres se chargent de l'achever. Ne vous souvenez-vous pas, du reste, que toutes les gazettes ont annoncé alors que le corps de sir George avait été trouvé à demi dévoré ?

– Oui, dit encore milady, on a trouvé un cadavre défiguré, recouvert d'un lambeau d'uniforme ; mais était-ce bien sir George ?

– Lina, m'écriai-je, vous cédez à de folles terreurs ! Je vous jure que sir George est mort.

Elle secoua la tête et me dit :

– N'importe ! je veux quitter New-Pembleton.

– Et où voulez-vous aller ?

– Là-haut.

– Au vieux manoir ?

– Oui.

– Je n'ai pas insisté, Betzy, ma chère, acheva Tom. Ce que milady veut, je le veux ; et c'est pour cela que nous sommes ici.

Betzy soupira.

– Oui, dit-elle, nous sommes ici, et la santé de milady va s'affaiblissant tous les jours.

– Cela est vrai.

– Et les médecins disent qu'elle est atteinte d'une maladie mortelle.

– Qui sait ? fit Tom.

Betzy secoua la tête.

– Je suis allé voir John Pembrock, dit encore Tom.

– Qu’est-ce que cela ?

– John Pembrock est un Écossais qui habite Perth, où il jouit d’une grande réputation comme médecin.

– Et John Pembrock viendra visiter milady.

– Je l’attends d’une heure à l’autre.

– Ah !

– C’est un singulier homme que John Pembrock poursuivit Tom. Il est riche, ce qui est rare pour un Écossais, et il ne se dérange jamais pour de l’argent.

– Bon !

– Mais il vient soigner les malades dont ses confrères désespèrent, et il est rare qu’il ne les sauve pas.

Comme Tom disait cela, un bruit se fit entendre.

C’était la cloche qui se trouvait au dehors du pont-levis de Old-Pembleton que la main d’un visiteur agitait.

Car chaque soir on relevait le pont-levis, et le vieux manoir redevenait forteresse, comme aux temps féodaux.

Tom se leva précipitamment et sortit de la salle basse.

Sur le seuil, il rencontra Paddy.

Paddy était un vieux valet qui avait vu naître miss Eveline Ascott et ne l’avait jamais quittée.

– Tom, dit-il, il y a là porte deux hommes, un piéton et un cavalier.

– Que demandent-ils ?

– Ils veulent entrer.

– Ont-ils dit leurs noms ?

– Le cavalier dit qu’il vient de Perth.

– Et le piéton ne dit rien.

Tom traversa la grande salle, le vestibule, la cour, et arriva en courant jusqu’à la poterne du pont-levis.

Il faisait un froid vif et le ciel était pluvieux.

Avant de manœuvrer les chaînes du pont-levis, Tom ouvrit un guichet et regarda.

Le cavalier attendait avec calme de l’autre côté du fossé.

Tom reconnut John Pembrock.

– Ah ! dit-il, je vous attendais.

Puis, avisant le piéton :

– Et cet homme, dit-il, est-il avec vous ! Le connaissez-vous ?

– Cet homme, répondit John Pembrock, est un pauvre Indien qui m'a demandé l'aumône sur la route et à qui j'ai promis l'hospitalité.

Tom fronça le sourcil.

– Il n'y a pourtant pas beaucoup d'Indiens à Londres, dit-il, et je n'en ai jamais vu dans nos montagnes. Milady n'a pas coutume de recevoir les gens qu'elle ne connaît pas ; je vais lui donner une couronne, et il s'en ira coucher en bas, au village.

– Vous ne ferez pas cela, Tom, dit John Pembrock.

– Et pourquoi cela, monsieur ? demanda Tom.

– Parce que cet homme est las, qu'il a peine à se soutenir sur ses jambes, et qu'il paraît mourir d'inanition.

– Il se réconfortera au village. Ce n'est pas une couronne, c'est une guinée que je lui donnerai.

– Tom, dit John Pembrock, je vous supplie d'avoir de l'humanité.

– Monsieur, répondit Tom, j'ai fait un serment à milady.

– Lequel ?

– Je lui ai juré de ne laisser pénétrer dans Old-Pembleton que des gens que je connaîtrai.

– Ainsi, dit John Pembrock, vous refusez l'hospitalité à ce malheureux ?

– Je ne puis faire autrement.

Ce disant, Tom fouilla dans sa poche et lança à travers le guichet une pièce d'or qui vint tomber aux pieds du mendiant.

John Pembrock était une manière de géant, et rappelait par sa stature herculéenne ces montagnards écossais chantés par Walter Scott.

Il se pencha sur sa selle, enleva l'Indien dans ses bras, le posa devant lui et tourna bride subitement en disant :

– Vous êtes un méchant homme.

Et rebroussant chemin, il mit son cheval au galop, avant même que Tom, stupéfait, eût eu le temps de répondre.

Tom manœuvra les chaînes du pont-levis : le pont-levis s'abaissa.

Tom s'élança au dehors et se mit à courir sur les pas de John Pembrock, lui criant :

– Arrêtez ! arrêtez !

Mais John Pembrock ne répondit pas.

Les quatre sabots du cheval retentissaient sur la pente abrupte qui descendait au village.

Tom ne se découragea point.

Il descendit au village, il entra dans l’auberge.

L’Indien, un pauvre mendiant, était assis au coin du feu.

Mais John Pembrock avait disparu.

Il était parti en disant à l’hôtelier :

– Si Tom, l’intendant de lady Pembleton, vient ici et qu’il demande après moi, vous lui direz que je n’aime pas les gens qui manquent d’humanité, et que je ne me dérange jamais pour eux.

John Pembrock avait repris la route de Perth.

Tom remonta tristement à Old-Pembleton.

Quand il y arriva, un sinistre pressentiment lui serra le cœur.

Il monta à la chambre de milady.

Milady était étendue sur son lit et paraissait dormir.

Tom l’appela doucement d’abord, puis plus fort.

Milady ne s’éveilla point.

Alors il la toucha et jeta soudain un cri d’horreur.

Milady ne dormait point…

Milady était morte !

XXII

Journal d’un fou de Bedlam

VIII

Dix ans s’étaient écoulés.

Il y avait dix ans que lady Eveline était allée rejoindre son époux, lord Evandale Pembleton, dans un monde meilleur.

Deux jeunes gentlemen à cheval suivaient côte à côte, un matin, la grande avenue de vieux ormes de New-Pembleton.

C’étaient les deux orphelins.

Lord William Pembleton, cet enfant que sa mère et le fidèle Tom avaient gardé avec tant de sollicitude, était maintenant un beau jeune homme, de dix-neuf ans, grand, svelte, et cependant robuste.

Son frère, au contraire, bien qu’il eût à peine deux ans de moins, était frêle, délicat, de taille chétive.

Lord William avait un visage ouvert et franc, un œil limpide, une bouche sans cesse souriante.

Sir Evandale, son frère, avait le visage anguleux, les lèvres minces, le regard fuyant.

Le premier était un type de noblesse et de loyauté.

Le second avait quelque chose de bas, de rusé, d’envieux.

Tous d’eux, montant de superbes poneys d’Écosse, étaient vêtus de l’habit rouge des chasseurs de renards, et ils allaient rejoindre en forêt une troupe de joyeux compagnons.

Comme ils arrivaient au bas de l’avenue et allaient franchir la grille du parc qui s’ouvrait sur la grande route, un homme se dressa devant eux.

Cet homme était un mendiant.

Et ce mendiant avait le teint cuivré des Indiens.

C’était un Indien, en effet, un fils de la race cuivrée que les Anglais ont asservie.

Peut-être cet homme avait-il été roi dans son pays ; maintenant il mendiait.

C’était un vieillard.

De rares cheveux blancs s’échappaient de son bonnet de laine grise ; une longue barbe inculte tombait sur sa poitrine.

– Mes beaux seigneurs, dit-il en levant vers les deux gentlemen ses mains suppliantes, n’oubliez pas le pauvre Indien !

Lord William lui jeta une guinée.

– Va-t’en ! dit-il.

L’Indien ramassa la guinée et disparut derrière une broussaille.

– Milord, dit sir Evandale, vous avez de brutales façons de faire la charité.

– Ah ! vous trouvez, mon frère ? dit le jeune lord.

– Pourquoi chassez-vous ce mendiant ?

– Parce que cet homme est la cause de la mort de notre mère, répondit le jeune lord.

– Comment cela peut-il être, milord ?

– Tom ne vous a donc jamais conté cette histoire ?

– Jamais.

Lord William soupira :

– Eh bien ! fit-il, je vais vous la dire, moi.

Et comme ils étaient arrivés sur la grande route, ils mirent leurs chevaux côte à côte et prirent le galop.

– Mon cher Evandale, dit alors lord William, notre mère était très malade et les médecins désespéraient de la guérison.

Tom s’en alla voir un médecin écossais qui habitait la ville de Perth.

– John Pembrock, n’est-ce pas ?

– Précisément.

– Et John Pembrock ne fut pas plus heureux que les autres médecins sans doute ?

– John Pembrock se fit décrire la maladie par Tom.

– Bon ! Et John Pembrock ne vint pas ?

– Au contraire, il se présenta un soir au pont-levis de Old-Pembleton. Mais il n’était pas seul.

– Ah !

– Un homme l’accompagnait, et cet homme c’était ce mendiant que nous venons de voir.

Or, mon ami, poursuivit lord William, il faut vous dire que notre mère, depuis longues années, était poursuivie par de mystérieuses et inexplicables terreurs. Tom n’a jamais voulu s’expliquer franchement avec moi là-dessus.

Notre mère s'était donc réfugiée à Old-Pembleton, et chaque soir on hissait le pont-levis, et on ne laissait plus entrer personne.

Tom refusa donc d'ouvrir au mendiant. Il ne voulait laisser pénétrer dans le château que John Pembrock, le médecin qui avait promis de guérir notre mère.

Mais John Pembrock était un excentrique.

Voyant que Tom ne voulait pas laisser entrer le mendiant, il refusa lui-même de pénétrer dans le château.

– Vraiment ?

– Et il s'en alla. Le lendemain, notre pauvre mère était morte.

– Eh bien ! dit sir Evandale, ce John Pembrock était un misérable ; mais le pauvre diable n'est, après tout, que la cause bien innocente…

– Soit, dit lord William, mais sa vue me serre toujours le cœur.

– Vous le rencontrez donc souvent ?

– Très souvent. Il est sans cesse par les chemins.

– Et comment se fait-il que cet homme, né à quatre mille lieues d'ici, se soit établi dans nos montagnes ?

– Voilà ce que je ne saurais vous dire.

– Tom doit le savoir.

– Pas plus que moi, pas plus que les gens de la contrée.

Ce mendiant, qu'on nomme Nizam, passe ses nuits dans les bois, ses journées aux portes du village ou des châteaux.

On ne lui connaît aucun métier.

– D'ailleurs, observa sir Evandale, il est bien vieux.

– Il est vieux, mais il est robuste encore et pourrait certainement exercer une profession quelconque.

– J'ai fait une singulière remarque tout à l'heure, milord, dit sir Evandale.

– Laquelle, mon frère ?

– Vous lui avez jeté une guinée ?

– Oui.

– Il n'est certes pas habitué à pareille aubaine ?

– Assurément non, et il ne récolte d'ordinaire qu'un demi-penny chaque fois qu'il tend la main. Eh bien ! qu'avez-vous remarqué ?

– Il vous a lancé un regard de haine en s'en allant.

– Oh ! il est méchant.

– Tandis qu'il m'a regardé tout autrement, moi, poursuivit sir Evandale.

– En vérité !

– Il m’a regardé affectueusement.

– Bah !

– Et comme avec émotion.

– Eh bien ! dit lord William en riant, c’est que vous avez le don de lui plaire, tandis que je lui déplais, moi.

Sir Evandale eut un mauvais sourire sous ses lèvres minces.

– Après cela, dit-il, vous avez des compensations, milord.

– Lesquelles ?

– Si le mendiant a une préférence pour moi, il est d’autres personnes qui passeraient leur vie à genoux devant vous, et qui ne peuvent dissimuler l’aversion qu’ils éprouvent contre moi.

Lord William haussa les épaules :

– Je parie, dit-il, que vous voulez parler de ce pauvre Tom ?

– De Tom et de sa femme Betzy.

– Vous croyez qu’ils ne vous aiment pas ?

– Assurément.

– Quelle idée bizarre !

– Je le leur rends bien, du reste.

– Mon frère !

– Et, poursuivit sir Evandale, si au lieu d’être un pauvre cadet, j’étais comme vous lord Pembleton, seigneur des monts et de la plaine, du vieux manoir et du jeune château, si je devais m’asseoir dans un an à la chambre haute…

– Eh bien ! que feriez-vous ? demanda lord William.

– Je chasserais de ma présence Tom et sa femme.

– Et vous auriez tort, dit sévèrement lord William.

Sir Evandale ne répondit pas.

– Tom est le frère de lait de notre mère, dit encore lord William. Ne l’oubliez pas, Evandale.

Et, dès lors, les deux frères galopèrent sans échanger un mot de plus.

Bientôt ils entrèrent dans la forêt.

Et, comme ils suivaient une des allées qui la perçaient d’outre en outre, ils aperçurent, à deux ou trois cents pas devant eux, une troupe de cavaliers également vêtus de rouge, et, parmi eux, la robe blanche d’une amazone.

Et le cœur de lord William se prit à battre d’émotion à cette vue, tandis que sir Evandale lui jetait, à la dérobée, un regard plein de haine et d’envie.

– Voilà miss Anna ! dit lord William.

Et il poussa son cheval, qui reprit le galop.

XXIII

Journal d’un fou de Bedlam

IX

Miss Anna chevauchait au milieu d’une troupe de cavaliers empressés.

Toute la fine fleur du comté était là, et chacun soupirait en regardant miss Anna.

Miss Anna était fort belle. Elle avait dix-huit ans, et, chose très rare pour une Anglaise, elle était fort riche.

Celui qui l’épouserait aurait non seulement une créature céleste, mais encore une des plus opulentes héritières du Royaume-Uni.

Elle était la fille de sir Archibald Carton, baronnet et membre de la Chambre des communes.

Sir Archibald, cadet de famille, s’en était allé aux Indes dans sa jeunesse et n’avait pas craint de faire du commerce, bien qu’il appartînt à l’aristocratie.

Il avait fait une fortune immense, avait épousé la fille d’un nabab, et n’avait eu qu’un enfant de cette union, miss Anna.

Le château de sir Archibald, situé dans la plaine, était distant de trois mille anglais de celui de lord William.

Lord William et sir Archibald se visitèrent.

Lord William était amoureux de miss Anna.

Miss Anna rougissait en regardant sir William.

Un jour, il y avait six mois, lord William s’en était allé trouver sir Archibald et lui avait dit :

– J’aime miss Anna et je sollicite l’honneur de devenir son époux.

À quoi sir Archibald avait répondu :

– Je crois m’être aperçu que ma fille vous aime, elle aussi ; et pour mon compte, je me trouve très honoré de votre demande.

Lord William avait eu un cri de joie.

Mais, se prenant à sourire, sir Archibald avait ajouté :

– Ne vous réjouissez pas si vite, milord ; les choses iront plus lentement que vous ne le supposez.

Lord William avait regardé sir Archibald avec étonnement.

Celui-ci poursuivit :

– J'ai épousé une Indienne ; et ma femme, que j'ai eu la douleur de perdre il y a longtemps déjà, était la fille du nabab Moussamy, le plus riche nabab du Punjaub.

– Eh bien ! fit lord William.

– Ma fille est son héritière.

– Bon !

– Et, à ce titre, je ne la puis marier sans le consentement du nabab.

Lord William fronçait le sourcil.

– Mais, avait dit encore sir Archibald, rassurez-vous. Le vieux nabab adore sa petite-fille.

– Ah !

– Et ce que miss Anna veut, il le veut. Or donc, si miss Anna…

À son tour, lord William s'était pris à rougir comme une jeune fille.

Lord William savait que miss Anna l'aimait.

L'entretien du noble lord et du baronnet, et celui qui avait eu lieu entre le père et la fille, avaient été tenus secrets.

On avait même écrit en grand mystère au nabab.

Quelques gentlemen des environs continuaient donc à faire de doux rêves à l'endroit de miss Anna.

Miss Anna, du reste, était de toutes les fêtes.

Intrépide écuyère, elle suivait les chasses de renards, sautant les haies et les fossés.

Sir Archibald était lui-même chasseur passionné ; et, deux fois par semaine, il conviait ses voisins à assister aux prouesses de son magnifique équipage.

C'était donc un rendez-vous de chasse ordinaire, auquel allèrent, ce matin-là, lord William et son frère sir Evandale. Quand le premier eut aperçu miss Anna galopant au milieu de son escorte de gentlemen, il pressa son cheval.

Sir Evandale, demeuré un pas en arrière, lui jeta un regard plein de haine.

La jeune miss était rayonnante.

Quand elle vit lord William, elle rougit.

Puis, lui tendant la main :

– Milord, dit-elle, je crois que mon père à de bonnes nouvelles à vous donner.

Lord William rougit.

Et comme on le regardait avec une curiosité envieuse sir Archibald s'avança vers lui :

– Milord, lui dit-il à son tour, la réponse que nous attendions des Indes est arrivée.

De rouge qu'il était, lord William devint subitement pâle.

Sir Archibald poursuivit :

– Le nabab Moussamy consent au mariage de miss Anna.

Et sir Archibald, regardant les gentlemen qui l'entouraient, ajouta :

– Messieurs, j'ai l'honneur de vous annoncer le prochain mariage de miss Anna, ma fille, avec lord William Pembleton.

Beaucoup de ceux qui entendirent ces paroles se mordirent les lèvres.

Il y eut en ce moment bien des soupirs secrets, bien des colères étouffées.

Mais celui qui pâlit le plus, celui qui souffrit le plus cruellement, ce fut sir Evandale.

Cependant son visage demeura calme et la vive émotion intérieure qu'il éprouva ne se manifesta au dehors que par un léger frémissement des lèvres et des narines.

Tout à coup, sir Archibald, s'adressant directement à lui :

– Sir Evandale, dit-il, j'ai pareillement une bonne nouvelle à vous donner.

– À moi ? dit sir Evandale en tressaillant.

– À vous.

– Oh ! par exemple !

– N'avez-vous pas demandé du service dans l'armée des Indes ?

– En effet, dit Evandale.

– Eh bien ! votre nomination de capitaine de cipayes m'est parvenue ce matin.

– Et vous pouvez remercier sir Archibald, mon frère, dit lord William.

– Ah ! fit sir Evandale.

– Car sir Archibald, poursuivit lord William, vous a chaudement appuyé et fait appuyer à Londres.

Et comme lord William prenait pour de la joie l'émotion de son frère, il ajouta :

– Mais vous ne partirez pas tout de suite, n'est-ce pas ?

– Vous êtes le chef de notre maison, répondit ironiquement sir Evandale, c'est à vous d'ordonner, à moi d'obéir.

– Eh bien ! fit lord William en souriant, je vous ordonne de rester quelques jours encore auprès de moi et d'assister à mon mariage.

– Vous serez obéi, murmura sir Evandale avec un accent farouche.

– Allons, voilà qui est bien, dit sir Archibald, et maintenant, en chasse, messieurs !

* *

*

Le renard était sur pied, les chiens hurlaient, les chevaux galopaient et le son du cor retentissait par la plaine.

Cependant un gentleman n’avait point suivi la chasse.

Il s’était arrêté au bord d’un petit bois, puis, attachant, son cheval à un arbre, il s’était assis sur l’herbe.

Ce gentleman versait des larmes de rage :

– Fatalité ! disait-il, injustice du sort ! comme lui je suis le fils de mon père et de ma mère ; le même sang coule dans nos veines ; et cependant à lui la fortune, le rang, les dignités, à lui miss Anna !

Quant à moi, une épaulette dans l’armée des Indes, c’est tout ce qu’il me faut.

Dérision !

Oh ! cet homme qui est mon frère, je le hais, je le hais !

Sir Evandale prononça ces derniers mots tout haut.

Il se croyait seul.

Cependant le feuillage d’un arbre s’entr’ouvrit et une tête bronzée apparut à sir Evandale.

– L’Indien ! murmura celui-ci.

– Oui, l’Indien, dit une voix ironique et sourde, l’Indien qui est ton ami et qui vient t’offrir ses services, comme toi, il hait lord William d’une haine féroce et mortelle.

XXIV

Journal d’un fou de Bedlam

X

Sir Evandale regardait l’Indien avec un étonnement qui n’était pas absolument dépourvu d’effroi.

L’Indien était vieux, si l’on s’en rapportait à ses cheveux blancs.

Cependant les traits de son visage étaient jeunes encore, et, chose étrange, sans la couleur bronzée de son visage, on eût juré un Européen, tant ses traits avaient de finesse et s’éloignaient du type de la race rouge.

Il n’était pas beau à voir, du reste, car si les signes du visage étaient corrects, ce même visage n’en était pas moins couturé par différentes cicatrices, d’aspect bizarre.

Quand l’Indien s’en allait par les chemins en demandant la charité, il relevait parfois les manches de son vêtement et entr’ouvrait sa chemise.

Et soit qu’on vit apparaître les bras ou la poitrine, on éprouvait un sentiment d’horreur.

Le corps de cet homme était couvert de blessures horribles, cicatrisées, il est vrai, mais cependant toujours hideuses, car la peau qui les recouvrait était demeurée transparente comme de la pelure d’oignon.

Quelquefois, l’Indien, qu’on appelait Nizam, pour attendrir les passants, leur racontait son histoire.

Il avait été surpris par une tigresse dans une pagode au moment où il faisait dévotement sa prière, emporté par elle dans les jungles, et livré en pâture à ses petits.

Comment avait-il échappé à cette bande de tigres ?

Nizam racontait alors une étrange histoire.

Au moment où les jeunes tigres le déchiraient de leurs griffes et, sous les yeux de leur mère, jouaient avec son corps pantelant, mais encore plein de vie ; tandis que, résigné comme tous les gens de sa race, il attendait la mort épouvantable qui lui était réservée, un bruit semblable au roulement du tonnerre s’était fait entendre.

Les tigres, abandonnant leur proie, s’étaient consultés du regard.

La mère avait paru inquiète.

Le bruit continuait. La terre tremblait, comme si une armée de géants eût été en marche.

Alors la tigresse fit entendre un cri rauque, donnant ainsi le signal du départ.

Et elle prit la fuite avec ses petits, abandonnant le malheureux Indien encore vivant.

Mais Nizam n'était point sauvé pour cela.

Ce bruit formidable, qui grandissait sans cesse comme un roulement de tonnerre qui s'approche, il l'avait reconnu.

C'était une troupe d'éléphants qui traversaient les jungles.

Et Nizam se dit :

– Les tigres m'ont fait grâce, mais les éléphants passeront sur moi sans me voir et m'écraseront sous leurs pieds.

Nizam se trompait ; il calomniait les éléphants.

Ceux-ci voyageaient au nombre de plus de deux cents. D'où venaient-ils ? où allaient-ils ?

Il présuma que c'était une émigration et non une marche guerrière, car les éléphants emmenaient leurs femelles et leurs petits, et au milieu d'eux de vieux éléphants qui avaient les oreilles toutes blanches.

Un chef marchait en tête, à plus de cent pas en avant de la colonne.

C'était un éléphant blanc.

L'éléphant sacré pour les Indiens.

Nizam l'aperçut.

Et comme Nizam était un serviteur pieux du dieu Wichnou, il pensa que le dieu Wichnou envoyait l'animal sacré à son aide.

Et Nizam ne se trompait pas.

Quand il fut auprès de lui, l'éléphant s'arrêta, abaissa sa trompe, l'enroula autour du corps de l'Indien et la posa doucement sur son cou.

Puis il continua sa marche, toujours suivi de la redoutable armée.

Les éléphants sortirent des jungles et arrivèrent dans une vaste plaine cultivée, au milieu de laquelle était un village indien.

Alors l'éléphant blanc déposa Nizam au bord d'un champ de riz et sembla lui dire, en le regardant de cet œil humain qu'ont ceux de sa race :

– Ici, tu es sous la protection des hommes, tes frères, et tu n'as plus rien à craindre des tigres.

C'était ainsi que Nizam avait été sauvé. Ses blessures s'étaient cicatrisées une à une ; mais la peau n'était pas revenue, et avait été remplacée par une membrane visqueuse qui permettait de voir les muscles et les veines des membres.

Pourquoi Nizam avait-il quitté l'Inde ?

Pourquoi, venu à Londres, avait-il abandonné cette ville pour venir vivre en mendiant dans le comté de Northumberland ?

Il ne le disait pas.

Et tel était l'homme qui apparaissait tout à coup à sir Evandale, pris d'un sombre accès de haine et d'envie.

Nizam se laissa glisser au bas de l'arbre dans lequel il s'était blotti, et il vint s'asseoir auprès de sir Evandale.

Celui-ci, nous l'avons dit, le regardait avec un étonnement mêlé d'effroi.

L'Indien devina ce sentiment et dit au jeune homme :

– Ne craignez rien de moi. Je vous suis plus attaché que la liane ne l'est au tronc d'arbre autour duquel elle s'enroule.

Et comme sir Evandale le regardait toujours :

– Je vous aime comme un chien, comme un esclave, poursuivit l'Indien ému, et tout mon sang vous appartient.

– Vraiment ? dit sir Evandale.

– Je vous aime, poursuivit l'Indien, et je voudrais vous faire lord.

– Oh ! oh !

– C'est comme je vous le dis.

Sir Evandale soupira.

– Malheureusement, dit-il, cela est impossible.

– Il n'y a rien d'impossible, dit sentencieusement l'Indien.

– Mais… mon pauvre ami…

– Sir Evandale, reprit l'indien avec gravité, êtes-vous pressé de rejoindre la chasse ?

– Non.

– Vous plait-il de m'écouter ?

– Parle, si tel est ton bon plaisir.

– Sir Evandale, vous aimez miss Anna.

Le jeune homme tressaillit.

– Qu'en sais-tu ? fit-il.

– Sir Evandale, poursuivit Nizam, quand vous levez les yeux, vous apercevez sur la montagne les tours massives de Pembleton le Vieux.

– Après ?

– Quand vous les abaissez vers la plaine, vous contemplez les tourelles de New-Pembleton.

– Et puis ?

– Et puis votre regard embrasse les dix lieues carrées de prairies, de champs cultivés et de bois qui entourent les deux manoirs, et vous soupirez…

Sir Evandale soupira en effet.

– Et alors, reprit l'Indien, vous vous dites : Si j'étais né le premier, tout cela serait à moi.

– Il est vrai, murmura sir Evandale d'un air sombre.

– Et quand on vous donne le simple titre de gentleman, vous entendez appeler votre frère milord…

– Eh bien ! que veux-tu que j'y fasse ?

– Il faut être lord à votre tour.

– Mais…

– Et si je le veux, vous le serez.

– Toi !

Et sir Evandale regarda ce mendiant avec un air de doute ironique.

– Ne riez pas, dit Nizam.

Sir Evandale le regardait toujours.

Alors Nizam redressa sa grande taille voûtée, et son œil ardent eut une flamme qui brûla les yeux de sir Evandale.

– Dans le pays où nous sommes, je tends la main aux passants, dit-il, et on me considère comme un objet d'horreur et de pitié tout à la fois, mais si je voulais…

– Eh bien ! que ferais-tu ?

– Je ferais de vous lord Pembleton, dit froidement l'Indien.

– Ah ! dit sir Evandale frémissant.

– Écoutez-moi, poursuivit l'Indien.

Et il vint s'asseoir auprès du frère déshérité de lord William Pembleton, le haut et puissant seigneur.

XXV

Journal d’un fou de Bedlam

XI

Nizam s’était donc familièrement assis auprès de sir George Evandale, et il osa même lui prendre la main.

– Quel âge aviez-vous, lui dit-il, quand vous avez perdu votre mère ?

– J’avais sept ans, dit sir Evandale.

– Vous étiez donc trop jeune pour qu’on pût vous confier un secret.

Ce mot fit tressaillir sir Evandale.

Il regarda de nouveau l’Indien.

– Car j’ai un secret à vous confier, poursuivit celui-ci.

– Un secret ?

– Oui, un secret qui touche votre… naissance…

– Mais, dit sir Evandale avec un accent hautain, ma naissance n’a rien de mystérieux, que je sache ?

– Oui et non.

Et le mendiant attacha sur le jeune gentilhomme un regard qui devint tout à coup dominateur, et sous le froid duquel sir George se sentit humble et soumis en présence de ce vagabond.

– Dites-moi, poursuivit Nizam, avez-vous jamais entendu parler de votre oncle sir George-Arthur Pembleton ?

– Rarement, dit sir Evandale.

– Mais enfin, on vous en a parlé quelquefois ?

– Oui.

– Qui donc ?

– Les serviteurs de ma maison.

– Et votre mère ?

– Jamais.

– Ah ! dit Nizam, qui eut un rire infernal aux lèvres, elle ne parlait jamais de lui ?

– Je me souviens même, poursuivit sir Evandale, qu'un jour elle s'est presque évanouie parce qu'un domestique avait prononcé ce nom devant elle.

– Elle ne se fût pas évanouie autrefois, dit Nizam, d'une voix sourdement ironique.

Sir Evandale tressaillit de nouveau.

– Que veux-tu dire, mendiant ? fit-il.

Nizam souriait toujours.

– Ne m'écrasez pas de votre mépris, sir Evandale, dit-il. Je suis puissant, moi le mendiant, et, je vous l'ai dit, si vous m'écoutez, je vous ferai lord et je vous marierai à miss Anna, la riche héritière.

Un frisson d'orgueil parcourut les veines de sir Evandale :

– Continue ! dit-il.

Nizam poursuivit :

– Il doit y avoir un homme à New-Pembleton qui ne parle jamais non plus de sir George. C'est Tom.

– Tom ! exclama sir Evandale, oh ! je le hais !

– Et vous avez raison.

– Je le hais, parce qu'il n'aime que mon frère aîné, lord William, ajouta sir Evandale.

– Si vous saviez autre chose encore, votre haine se décuplerait, ajouta l'Indien.

– Quoi donc ?

– Oh ! je vous dirai cela plus tard. Mais ce n'est pas de Tom qu'il s'agit en ce moment.

– Et de qui donc ?

– De sir George.

– Eh bien, parle…

– Sir George, il y a vingt-deux ans, poursuivit Nizam, était comme vous un pauvre cadet. Tandis que son frère serait lord, épouserait mis Eveline Ascott, posséderait une immense fortune, il était destiné, lui, à servir obscurément dans la marine.

– Comme moi dans l'armée des Indes, soupira sir Evandale.

– Cependant sir George aimait mis Eveline.

Sir Evandale fit un brusque mouvement.

– Et miss Eveline l'aimait.

– Tu mens !

– Je n'ai jamais menti, dit froidement l'Indien.

Et de nouveau il courba sir Evandale sous un regard dominateur.

Et alors, le mendiant, avec une autorité de gestes et de langage qu'on n'eût pas soupçonné chez lui naguère, en le voyant tendre la main sur les grandes routes, le mendiant raconta à sir Evandale les amours mystérieuses de miss Eveline et de sir George, puis le retour de celui-ci, et enfin cette nuit terrible pendant laquelle lady Pembleton trahit, malgré elle, tous ses devoirs.

Sir Evandale l'écoutait la sueur au front.

Et quand l'Indien eut fini, il lui dit :

– Mais alors, sir George était… ?

– Votre père, dit froidement l'Indien.

– Mon père !

– Et il avait rêvé, lui aussi, de vous faire lord.

– Et sir George… est mort…, n'est-ce pas ?

– Pour tout le monde, oui.

– Que veux-tu dire ?

– Pour moi, non.

– Sir George n'est pas mort ?

– Il est vivant, vous dis-je.

– Vivant !

– Oui, et je vais vous le prouver.

Sur ces derniers mots, Nizam se leva.

– Attendez-moi ici, dit-il, je reviens dans quelques minutes.

Et il disparut à travers les arbres du bois.

Nizam courut à un ruisseau qui coulait sous la futaie ; il se pencha sur le bord à plat ventre, puis il trempa son visage dans l'eau à plusieurs reprises.

Et au bout de quelques minutes, il revint.

Sir Evandale jeta alors un cri d'étonnement.

La couleur cuivrée du visage de Nizam avait disparu.

Nizam était blanc comme un Européen, comme un Anglais.

Et comme sir Evandale le regardait avec stupeur, Nizam lui dit :

– Sir George, c'est moi !

– Vous, vous ! exclama le jeune gentilhomme.

– Moi, ton père ! dit le faux Indien.

Et il prit sir Evandale dans ses bras et le couvrit de baisers furieux.

* *

*

Cet homme que depuis dix ans, dans le pays, on appelait Nizam l'Indien, était bien en effet sir George-Arthur Pembleton.

C'était lui que sir James Ascott avait laissé, la cuisse brisée d'un coup de feu, au milieu d'une forêt de l'Inde peuplée de tigres.

Et dans l'histoire que Nizam racontait, il n'y avait de faux qu'une chose, son enlèvement par une tigresse dans la pagode de Wichnou.

Le reste était vrai.

C'est-à-dire qu'attirés par ses plaintes et l'odeur du sang, après que sir James avait été parti, une bande de tigres avaient fondu sur lui ; mais elle n'avait pas eu le temps de le dévorer.

La troupe d'éléphants avait mis les tigres en fuite.

Abandonné par l'éléphant blanc qui l'avait porté hors de la forêt, au bord d'un champ de riz, sir George y était demeuré plusieurs heures évanoui.

Revenu enfin à lui, il s'était, tout sanglant, traîné jusqu'à la case d'un vieil Indien.

Cet Indien était un brahmine.

Le brahmine vit un événement miraculeux dans le sauvetage accompli par l'éléphant blanc, et il n'hésita pas à déclarer à sir George que c'était Wichnou lui-même qui, par un de ces *avatars* qui lui étaient familiers, s'était incarné dans un éléphant blanc à la seule fin de l'arracher à la mort.

Et il eut d'autant moins de peine à persuader sir George, que celui-ci ne voulut plus reparaître à Calcutta, et s'arrangeait bien de la perspective de passer pour mort.

Un cipaye qui venait marauder dans le village la nuit avait été étranglé par les Indiens.

Son corps, déchiqueté par les oiseaux de proie, gisait dans un champ voisin.

Le brahmine l'affubla des effets de sir George et le porta au bord de la forêt.

Dès lors, pour toute l'armée anglaise, sir George fut un homme mort.

Et comme Nizam arrivait à cet endroit de son récit, sir Evandale l'interrompit :

– Mais, dit-il, quel intérêt aviez-vous donc à passer pour mort ?

Un sourire vint aux lèvres du faux Indien.

– Je vais te le dire, mon enfant, répondit-il.

Et, de nouveau, il embrassa sir Evandale.

XXVI

Journal d’un fou de Bedlam

XII

Le faux Indien poursuivit :

– Ma convalescence fut longue.

Je passai près de deux mois caché dans la case du brahmine, me guérissant lentement de mes horribles blessures.

Les tigres m’avaient défiguré.

Et j’aurais fort bien pu m’aller promener au milieu de l’armée anglaise que pas un de mes anciens amis ne m’aurait reconnu.

Mais tel n’était point mon projet.

Je n’avais plus qu’une préoccupation, une idée fixe.

Je voulais revenir en Angleterre.

Je voulais revoir, non lady Eveline, mais le fils de nos amours, l’enfant que j’idolâtrais… toi, enfin.

Le faux Indien parlait avec tant d’émotion que sir Evandale ne s’y pouvait tromper.

Nizam et sir George ne faisaient qu’un.

Et sir George était bien son père.

Le brahmine, à qui je confiai une partie de mon secret, m’apprit à donner à mon visage une teinte cuivrée, à l’aide d’une décoction de certaines plantes.

Je teignis mes sourcils en rouge ; je me fis sur les bras certains tatouages, et je finis par ressembler à certains Indiens qui ont du sang européen dans les veines et qui, sous leur peau rouge, ont conservé la finesse des traits des hommes blancs.

Ainsi métamorphosé, je vins à Calcutta.

Personne ne m’y reconnut.

Je savais la langue indienne. J’allai me loger dans un faubourg de la *ville noire*, qui est le quartier des indigènes, tandis que la *ville blanche* est celui des Européens.

J’étais sans argent, il fallait vivre d’abord, et ensuite amasser un petit pécule qui me permit de payer mon passage.

Mes horribles blessures devinrent un objet de curiosité.

Et mon histoire, habilement arrangée, fut le boniment qui présida à mon exhibition.

Au bout de six mois, j’avais assez d’argent pour revenir en Europe.

Je m’embarquai aussitôt, et, six mois après, j’arrivais à Londres, car j’avais fait le grand tour, au lieu de passer par la mer Rouge et Suez.

Pendant plusieurs mois, j’allai dans les parcs, dans les squares, aux environs de l’hôtel Pembleton.

Quelquefois j’étais assez heureux pour t’apercevoir, conduit à là promenade par un laquais.

Ici sir Evandale interrompit brusquement Nizam.

– Attendez donc ! fit-il.

– Quoi donc ? demanda Nizam.

– Un souvenir de mon enfance qui me revient.

– Parle, dit le faux Indien en souriant.

– Je pouvais avoir quatre ans, reprit sir Evandale, et on m’avait conduit, par un bel après-midi d’hiver, dans Hyde-Park, au bord de la Serpentine dont la surface était gelée.

Plusieurs enfants de mon âge s’amusaient à glisser sur cette glace, et je me rappelle qu’il y avait un homme de couleur rouge qui se tenait à distance et nous regardait.

– C’était moi, dit simplement Nizam.

– Oh ! oui, c’était vous, reprit sir Evandale, je vous reconnais à votre regard.

– C’était toi que je contemplais.

– Ah !

– Mais continue. Ne te rappelles-tu pas autre chose !

– Oh ! si fait. Tout à coup, la glace se rompit et un des enfants tomba dans la rivière en jetant un cri.

Aussitôt l’homme à la figure rouge sauta dans la rivière et ramena le petit garçon sain et sauf sur la berge aux applaudissements de la foule.

– Et puis ?

– Et puis cet homme disparut.

– Et tu ne l’as revu qu’ici ? dit Nizam.

– Sans le reconnaître, puisque votre histoire a seule évoqué ce souvenir de ma première enfance.

– Alors je continue, dit Nizam.

Et sir George devenu Nizam reprit en effet son récit.

– Lady Eveline, dit-il, quitta Londres de nouveau pour venir s'établir à Old-Pembleton.

Alors, dominé par le besoin, de la voir furtivement quelquefois, j'entrepris, moi aussi, ce long voyage.

Mes ressources étaient épuisées, et je tendais la main sur les chemins et dans les rues.

Mais on ne pénétrait pas dans Old-Pembleton.

Lady Eveline et ce maudit Tom en avait fait une véritable forteresse.

Je rôdai plusieurs jours inutilement alentour, et le désespoir s'emparait de moi, quand un soir, par une nuit froide, j'entendis le galop d'un cheval qui montait les rampes abruptes de Old-Pembleton.

Le cavalier passa auprès de moi.

Je tendis la main.

Il me donna une couronne et me dit :

– Tu as bien froid, n'est-ce pas ?

– J'ai froid et j'ai faim, répondis-je.

– Viens avec moi, et tu trouveras un bon souper auprès d'un bon feu.

– Où donc ? demandai-je.

– Là-haut.

Et il me montrait les tours de Old-Pembleton.

– Vous vous méprenez, lui dis-je.

– Comment cela ?

– Les portes de ce château ne s'ouvrent jamais.

Il se mit à rire.

– Viens avec moi, me dit-il. Aussi vrai que je me nomme John Pembrock, le médecin de la ville de Perth, elles s'ouvriront.

Je le suivis. Mais Tom ne voulut pas me laisser entrer.

Alors fou de colère, John Pembrock me prit sur son cheval, rebroussa chemin, et me dit en descendant au village :

– Ces gens-là ont manqué d'humanité. Tant pis pour eux !

En effet, le lendemain, j'appris que ta mère était morte.

– Et depuis lors, demanda sir Evandale, vous êtes toujours resté dans le pays ?

– Toujours.

– Mendiant ?

– Et me trouvant heureux et fier de ma pauvreté, chaque fois que je pouvais t'apercevoir.

– Ainsi donc, murmura sir Evandale, vous êtes sir George Pembleton ?

– Oui.

– Et vous êtes… mon père ?

– Oui, dit le faux Indien dont les yeux étaient humides.

– Eh bien ! mon père, dit sir Evandale, venez avec moi. Je vais aux Indes, vous y retournerez et nous y vivrons heureux, et j'entourerai de soins votre vieillesse.

Sir Evandale, à son tour, parlait avec émotion.

Nizam le reprit dans ses bras.

– Tu n'iras pas aux Indes ! dit-il.

– Où voulez-vous donc que j'aille ?

– Tu resteras ici.

– Pour voir le bonheur de ce frère que je hais ?

– Non, pour prendre sa place.

Sir Evandale jeta un cri.

Nizam poursuivit avec une sorte d'exaltation :

– Tu seras lord !

– Moi !

– Tu épouseras miss Anna !

– Mais alors, mon père, dit le jeune homme frémissant, il faut pour cela que lord William meure.

– Peut-être.

– Et lord William est plein de force, de jeunesse et de santé.

– Peuh ! dit Nizam, la vie humaine est si peu de chose !

Sir Evandale eut un geste d'effroi.

– Oh ! dit-il, songeriez-vous donc, mon père, à tuer lord William ?

– Que t'importe ?

– Non, non, dit vivement le jeune homme, je ne veux pas.

Nizam parut réfléchir.

Puis, regardant sir Evandale :

– Et bien ! dit-il, supposons une chose.

– Voyons ?

– Supposons que tout le monde croie lord William mort, et que cependant il soit vivant.

– Mais cela est impossible !

– Tout est possible à un homme comme moi, répondit Nizam.

– Et lord William passant pour mort serait vivant ?

– Oui.

– Et je serais lord ?

– Tu seras lord.

– Et j’épouserais miss Anna ?

– Tu épouseras miss Anna.

– Mais vous promettez que lord William ne mourra pas ?

– Je te le jure.

Nizam parlait d’une voix solennelle.

– Oh ! dit sir Evandale, il me semble que j’ai le vertige.

– Lord Pembleton, dit Nizam, je te salue !

Et l’Indien disparut dans les broussailles voisines, laissant sir Evandale seul et frappé de stupeur.

XXVII

Journal d’un fou de Bedlam

XIII

Sir Evandale ne revit plus Nizam de la journée.

Le soir, le jeune gentilhomme s’en revint tout pensif et tout triste à New-Pembleton.

Lord William venait d’arriver.

– Qu’êtes-vous donc devenu, mon frère ? lui demanda-t-il.

– J’ai perdu la chasse, répondit sir Evandale.

– Vraiment ?

– Et comme le temps était beau et que je suis un admirateur passionné de la nature, j’ai suivi pendant longtemps un chemin bordé de haies qui courait au milieu des prairies et je ne me suis pas aperçu que je m’éloignais considérablement du château.

– Enfin vous voilà, dit lord William joyeux. Ah ! j’ai beaucoup de choses à vous dire, mon frère.

– À moi ? fit sir Evandale en tressaillant.

– À vous.

– Ah ! dit le jeune homme.

Et il attendit.

– D’abord, reprit lord William, je vous dirai que je suis l’homme le plus heureux du monde.

– En vérité !

– Dans trois semaines, miss Anna sera devenu lady Pembleton.

– Je vous en fais mon compliment, murmura sir Evandale d’un air contraint.

– Ensuite, nous avons beaucoup parlé de vous, le père de miss Anna et moi.

– À quel propos ? demanda sir Evandale.

– Mon cher frère, reprit le jeune lord, j’ai horreur de la loi anglaise qui établit le droit d’aînesse.

– Ah ! dit sir Evandale.

Et il eut un sourire ironique.

Lors William poursuivit :

– Je suis l'aîné. À moi le titre, à moi les terres, les seigneuries, le siège au Parlement.

– À moi, rien, dit sir Evandale d'un ton résigné.

– Et cela m'indigne.

– Ah ! ah ! dit encore sir Evandale.

– Malheureusement, la loi ne me permettrait pas de renoncer à mes avantages et de partager avec vous.

– Je ne vous demande rien, milord, dit sèchement sir Evandale.

– Attendez donc, mon frère.

Et lord William sourit affectueusement.

Sir Evandale le regardait.

– Le père de miss Anna et moi nous avons eu une belle idée, mon frère.

– Ah !

– Vous savez que miss Anna est la petite-fille d'un rajah de l'Inde.

– En effet.

– Un rajah fabuleusement riche.

– Eh bien ?

– Et qui a un frère, rajah comme lui, et aussi riche que lui.

Sir Evandale regardait toujours sir William.

– Ce frère a une fille, poursuivit lord William, une fille unique qui aura une dot royale.

– Eh bien ?

– Et le père de miss Anna vous donnera des lettres de recommandation pour les deux rajahs.

– Bon !

– Et il ne tiendra qu'à vous, j'en suis sûr, d'épouser la belle Daï-Natha ?

– Ah ! elle se nomme Daï-Natha ?

– Oui, mon frère, et elle est fort belle, dit-on.

– Je vous remercie mille fois de songer ainsi à mon avenir, dit sir Evandale.

Il y avait dans sa voix une sourde ironie.

Mais lord William ne s'en aperçut pas.

Et quand il fut seul, sir Evandale murmura :

– Ce n’est pas la fille du rajah que je veux, c’est miss Anna ; ce n’est pas des champs de riz et des plantations d’indigo que j’ambitionne, je veux ces gras pâturages qui entourent New-Pembleton, et le siège que tu possèdes au Parlement, lord William !

Cependant deux jours s’écoulèrent.

Sir Evandale se promenait dans les environs, tantôt à pied, tantôt à cheval.

Il était retourné plusieurs fois à cette lisière du bois où Nizam lui avait raconté son histoire.

Il avait parcouru les chemins de traverse et les grandes routes.

Partout il s’attendait à voir le faux Indien se dresser inopinément devant lui.

Mais Nizam était invisible.

Le soir du troisième jour, comme sir Evandale revenait découragé à New-Pembleton, il aperçut Tom dans la cour du château.

Tom était en habit de voyage et il s’apprêtait à monter à cheval.

Lord William s’entretenait avec lui à voix basse.

– Où va Tom ? demanda sir Evandale en s’approchant.

– Tom va à Londres, répondit lord William.

– Pourquoi faire ?

– Pour toucher une somme importante que j’ai en dépôt chez un de mes banquiers.

– Ah ! dit sir Evandale.

Tom partit. Il devait aller à cheval jusqu’à la station prochaine, où il prendrait le train express d’Édimbourg à Londres.

Lord William passa alors son bras sous celui de sir Evandale et lui dit :

– La loi anglaise me force à demeurer détenteur de tous les biens meubles et immeubles de la famille ; mais je puis disposer du numéraire dans une certaine mesure.

Or, je viens de rentrer en possession de vingt mille livres sterling que je croyais perdues. Permettez-moi de vous les donner.

– Mon frère… balbutia sir Evandale.

– Prenez ! dit lord William.

Et il lui tendit un portefeuille gonflé de traites, de chèques et de bank-notes.

* *

*

La nuit était venue.

Comme on était au milieu de l’été, la journée avait été brûlante.

Aussi aspirait-on avec avidité un faible souffle de brise qui agitait les feuilles des arbres et rafraîchissait un peu l’atmosphère.

Sir Evandale était rentré dans sa chambre.

Il s’était même mis au lit.

Mais il ne dormait pas.

La fenêtre était demeurée ouverte.

Tout à coup, une ombre s’agita dans le feuillage d’un arbre qui avoisinait cette fenêtre.

Sir Evandale tressaillit et sauta lestement à bas de son lit.

Le feuillage s’entr’ouvrit.

Puis, agile comme un singe, un homme sauta sur l’entablement de la fenêtre.

Cet homme, c’était Nizam.

– Me voilà, dit-il.

– Ah ! dit sir Evandale, voici trois jours que je vous cherche.

– J’avais quitté le pays, répondit Nizam.

– Où étiez-vous donc allé ?

– À Londres.

– En vérité ?

– Et je suis revenu ce soir.

– Qu’êtes-vous donc allé faire à Londres ?

– Je suis allé chercher des amis dont j’ai besoin…

Sir Evandale tressaillit de nouveau.

– Ah !

– Dont j’ai besoin pour qu’ils m’aident à te faire lord.

– Je serai donc vraiment lord ?

Et la voix de sir Evandale tremblait d’émotion.

– Tu seras lord.

– Et… bientôt ?

– Avant un mois.

– Mais vous ne tuerez pas lord William, au moins ?

– Non.

– Vous me le jurez ?

– Je te le jure.

– C’est bien, dit sir Evandale en poussant un soupir.

Puis il reprit :

– Mais on le croira mort ?

– Oui.

– Que ferez-vous donc de lui ?

– Tu veux savoir trop de choses, dit Nizam. Plus tard… Plus tard !

Puis, tout à coup, regardant sir Evandale :

– N’as-tu pas un peu d’argent, quelques économies ? car il me faut de l’argent… il m’en faut !

– J’en ai, dit sir Evandale.

Il ouvrit un petit meuble et en tira le portefeuille que lui avait remis sir William :

– Tenez ! dit-il.

Nizam ouvrit le portefeuille et y prit deux bank-notes de cent livres.

– J’en ai assez pour le moment. S’il le faut, je t’en redemanderai, dit-il.

Et il fit un pas vers la croisée, puis se retournant :

– Tom est-il parti ?

– Oui, ce soir.

– Alors, dit Nizam, dont les yeux étincelèrent, le moment est venu. Nous pouvons agir.

Il enjamba la croisée, et se retournant encore :

– Tu seras lord, dit-il.

Et il disparut.

XXVIII

Journal d’un fou de Bedlam

XIV

La chaleur était accablante.

On était au milieu du jour, et le soleil dardait sur la terre embrasée ses rayons perpendiculaires.

La campagne était silencieuse.

Les oiseaux avaient cessé de chanter.

Les laboureurs avaient quitté leur charrue et les bestiaux étaient rentrés.

On eût pu se croire sous l’équateur.

Cependant une troupe d’hommes marchait.

Elle marchait péniblement sur une route poudreuse.

Ces hommes, enchaînés deux à deux, les pieds nus, la tête rasée, vêtus de haillons sordides, étaient des galériens.

Condamnés dans les différents comtés de l’Écosse, réunis ensuite à la prison d’Édimbourg, ils étaient enfin dirigés par étapes, sous la conduite de deux gardiens, vers le port de Liverpool, où on devait les embarquer pour l’Australie.

Ils marchaient lentement, ruisselant de sueur.

Les uns gémissaient.

Les autres blasphémaient.

Parfois il s’en trouvait un qui, accablé de fatigue, refusait d’avancer.

Alors l’un des deux gardiens levait son bâton et frappait.

Le malheureux poussait un cri de douleur et se remettait en route.

– Lieutenant Percy, dit un des gardiens à son camarade, lequel était évidemment son supérieur dans la triste armée de la chiourme, car il avait une broderie sur la manche de son uniforme, lieutenant Percy, est-ce que nous ne ferons pas bientôt une petite halte ?

– Si fait, répondit, le lieutenant. Vous êtes las, John ?

– J’ai les pieds enflés.

– Moi, je meurs de soif.

– Et dire qu’il n’y a pas une goutte d’eau dans ce maudit pays !

– C’est que, répondit le lieutenant Percy avec philosophie, la neige que vous voyez en haut des montagnes n’est pas encore fondue.

– Et il est probable qu’elle ne fondra jamais, répondit le gardien John.

– Ce qui fait, dit encore Percy, qu’il ne faut pas compter sur elle.

– C’est mon opinion. Mais on doit trouver bientôt un village, un bourg, une auberge…

– À deux lieues d’ici, il y a le bourg de Pembleton.

– Ah ! c’est long, deux lieues.

– Nous nous arrêterons auparavant, John.

– Où cela, lieutenant ?

– Voyez-vous un signe noir à l’horizon ?

– Oui. C’est une forêt.

– Une forêt au bord de laquelle coule une petite rivière.

– Bon. Et nous y ferons halte ?

– Sans doute. Nous nous y reposerons même jusqu’à ce soir.

– Au lieu de gagner le bourg de Pembleton ?

– Oui.

– Vous avez là une singulière fantaisie, lieutenant ?

– J’ai la fantaisie de gagner cent livres sterling et de vous en faire gagner cinquante, John.

Le garde-chiourme, stupéfait, regarda le lieutenant Percy.

– Est-ce que le soleil vous frappe sur la tête ? dit-il enfin.

– Pourquoi me demandez-vous cela ?

– Eh bien ! continua John, vous moquez-vous de moi, lieutenant ?

– Pas le moins du monde, John.

– Et comment gagnerez-vous cent livres !

– C’est mon secret.

– Ah !

– Et vous en aurez cinquante.

– Moi ?

– Oui, mon ami ; mais pour cela il faut faire ce que je vous dirai.

– Parlez, dit John. Cinquante livres ! ce que nous ne gagnons pas dans une année.

– Cinquante livres sterling, répéta le lieutenant Percy.

– Mais…

Le lieutenant cligna de l'œil.

– Vous êtes trop pressé de savoir, John… patience !

Et le lieutenant Percy ne prononça plus un mot.

Les galériens avaient aperçu la forêt, eux aussi.

– Tas de chiens que vous êtes, leur dit le lieutenant, cessez de tirer la langue et ayez un peu de courage encore. Dans un quart d'heure nous nous reposerons, et il y aura de l'eau pour vous désaltérer.

Cette promesse ranima ces malheureux.

Ils étaient au nombre de huit, enchaînés deux pax deux.

Derrière la petite troupe marchait un mulet qu'un troisième gardien conduisait par la bride.

Et sur la monture il y avait un homme couché.

Cet homme, qui avait à peine vingt ans, était un pauvre diable de galérien qui avait été pris en route dans l'hôpital de la prison de Perth.

Il avait le visage couvert d'une lèpre affreuse et était un objet d'horreur, même pour ces hommes dégradés qui étaient ses compagnons d'infortune.

Quand on faisait halte, le mulet demeurait en arrière, car le bruit s'était répandu que le mal du pauvre diable était contagieux.

Le gardien mettait des gants pour lui donner à boire et à manger.

Du reste, ce malheureux était aux trois quarts idiot, et ne parlait pas.

Quel crime avait-il commis ?

On ne le savait pas.

Tout ce qu'on savait, c'est qu'il était condamné à la déportation perpétuelle.

Les galériens arrivèrent enfin à la lisière de la forêt.

– Halte ! commanda le lieutenant Percy.

Mais, au lieu de s'arrêter, les galériens se précipitèrent vers la rivière, au fond du lit de laquelle coulait encore un filet d'eau.

Puis ils burent avidement.

Le lieutenant Percy leur distribua quelques grossiers aliments et leur dit :

– Si vous avez sommeil, vous pouvez dormir. Nous resterons ici jusqu'au soir.

Et les infortunés se couchèrent deux par deux sur l'herbe à l'ombre des arbres, et, une demi-heure après, tous dormaient.

Mais le lieutenant Percy et son second, le garde-chiourme John, ne dormaient pas.

Assis à distance respectueuse de cette *vermine humaine*, comme ils disaient, ils causaient à voix basse.

– Oui, John, mon ami, il y a cent cinquante livres à gagner au bord de ce bois, cent pour moi, cinquante pour vous, disait le lieutenant Percy.

– Comment cela ?

– Écoutez-moi. Avez-vous remarqué que lorsque nous nous sommes arrêtés à Perth pour y prendre le condamné qui ne peut pas marcher, le geôlier de la prison m'a remis une petite boîte de fer-blanc ?

– Que vous portez en bandoulière ?

– La voilà.

– Bon ! dit John. Eh bien ?

– Savez-vous ce qu'elle contient ?

– Ma foi, non, et je n'ai même jamais osé vous le demander.

– Cette boîte contient une vipère bleue.

– Qu'est-ce que cela ?

– Un reptile de l'Inde long comme le petit doigt.

– Et dont la morsure est mortelle ?

– Non. Mais le venin de ce reptile a une singulière et terrible propriété.

– Ah !

– Il fait enfler le visage, le tuméfie au bout de quelques heures et rend idiot celui à qui le reptile l'a inoculé par sa morsure.

– Mais alors, dit John, ce malheureux qu'on porte sur le mulet a été mordu par cette vipère ?

– Oui.

– Comment cela est-il arrivé ?

– C'est le gardien qui l'a glissée dans son lit l'avant-veille du jour où vous deviez l'emmener. C'était alors un vigoureux garçon, sain de corps et d'esprit ; maintenant, c'est un pauvre idiot, épouvantable à voir.

– Mais, dit John, pourquoi le geôlier de la prison de Perth a-t-il commis cette méchante action ?

– Pour gagner cent livres, lui aussi.

– Je ne comprends pas.

Le lieutenant Percy se prit à sourire.

– Il y a de par le monde, dit-il, un homme assez riche pour acheter tous les chiourmes de la libre Angleterre.

– Ah ! Et… cet homme…

– Chut ! dit le lieutenant Percy, je vous en dirai plus long tout à l’heure…

Et il se leva.

Un homme couché dans l’herbe à quelques pas, et dont personne n’avait soupçonné la présence, levait la tête en ce moment et faisait un signe mystérieux au lieutenant Percy.

Cet homme, c’était l’Indien Nizam.

XXIX

Journal d’un fou de Bedlam

XV

L’Indien Nizam se dressa tout debout, regarda les galériens qui dormaient, et s’avança avec précaution.

Puis il regarda les deux chiourmes et, s’adressant à Percy :

– C’est vous qui êtes le lieutenant ? dit-il.

– Le lieutenant Percy. Oui.

– Je suis celui que vous attendez, moi.

– Je l’avais deviné, dit le chiourme.

– M’apportez-vous l’animal ?

– Oui, il est là, dans cette boîte.

Et le lieutenant Percy tendit la boîte à Nizam.

Celui-ci tira de sa poche un petit portefeuille tout graisseux et y prit, deux bank-notes de vingt-cinq livres chacune.

– Voilà cinquante livres, dit-il, à compte sur les cent cinquante.

– Bien, dit le chiourme ; à présent, j’attends vos ordres.

– Vous passerez le reste de la nuit ici, dit Nizam.

– Bon !

– Ensuite, demain, vous ferez halte au bourg de Pembleton.

Le lieutenant Percy s’inclina.

– Là, vous feindrez d’être malade et direz à vos galériens que vous ne pouvez continuer votre route.

– Combien de temps dois-je donc rester à Pembleton ?

– Voilà ce que je ne sais pas encore, dit Nizam ; cela dépendra des événements. Du reste, les malheureux que vous conduisez ne sont pas pressés, j’imagine.

– Oh ! non.

– Et s’ils trouvent à boire et à manger dans le bourg de Pembleton, ils y resteront volontiers une couple de jours.

– Très certainement, dit Percy. Par le temps caniculaire qu’il fait, du reste, les brigands ne marchent qu’à coups de bâton.

– Écoutez encore, reprit Nizam, il y a tout en haut de Pembleton, et auprès même d’une des grilles du parc du château, une auberge qui a pour enseigne : *Au Ver luisant*.

– C’est là que nous devons nous arrêter ?

– Oui. L’hôtelier est un homme à moi. Il logera vos prisonniers dans une cave et vous donnera le reste de son auberge pour vous, vos compagnons et le malheureux idiot que vous faites porter là sur un mulet.

– Parfait, dit le lieutenant Percy. Et puis ?

– Et puis, je vous le répète, dit Nizam, vous attendrez de moi de nouvelles instructions.

Et Nizam s’empara de la boîte de fer-blanc et laissa les deux chiourmes.

Les galériens ne s’étaient pas réveillés.

Quant à celui que la vipère bleue avait mordu, il était couché sur l’herbe auprès du mulet et poussait des cris inarticulés.

Nizam disparut au travers des arbres.

Quoique vieux, il était agile, et quand il fut hors de vue, il se mit à courir.

Il sautait les fossés, franchissait les broussailles d’un bond.

On eût dit un chevreuil poursuivi par une meute ardente.

Et il arriva ainsi jusqu’à un mur assez haut.

Ce mur était la clôture du parc de New-Pembleton.

Mais comme ce parc avait plusieurs lieues de tour, le château était encore assez loin.

Nizam escalada le mur et sauta dans le parc.

Puis il continua sa route en courant.

Au bout d’un quart d’heure, il s’arrêta pour reprendre un moment haleine.

Puis il fit quelques pas encore et s’arrêta de nouveau.

Évidemment Nizam cherchait quelque chose ou attendait un signal.

Et, tout à coup, il se jeta dans une broussaille et se coucha à plat ventre.

La broussaille était auprès d’une de ces routes sablées que les Anglais tracent circulairement dans leurs jardins et dans leurs parcs.

Nizam prêtait l’oreille à un bruit lointain.

Le bruit se rapprocha et devint plus distinct.

C’était le trot de plusieurs chevaux et le grincement des roues d’une voiture sur le sable.

Immobile, retenant son haleine, Nizam regardait au travers de la broussaille.

Et il vit une grande calèche découverte traînée par quatre chevaux, précédée par un piqueur et suivie par deux laquais vêtus de rouge, montés sur de vigoureux poneys d'Écosse.

La calèche passa tout près de Nizam.

Nizam put voir lord William assis en face de sir Archibald et de sa fille miss Anna.

L'Indien demeura couché jusqu'à ce que la calèche se fût éloignée.

Alors il se releva et reprit sa course vers le château.

Déjà les tourelles blanches, aux fenêtres encadrées de brique, apparaissaient au travers des arbres, et les blanches statues disséminées sur la pelouse tranchaient sur le vert sombre du feuillage aux yeux de Nizam, lorsqu'il s'arrêta encore.

Un jeune homme était assis devant le château, sur un banc, et lisait.

Nizam cessa de courir.

Il se prit à marcher péniblement, comme un homme accablé de fatigue.

Puis il alla droit au jeune homme qui lisait.

Sir Evandale leva la tête.

– La charité, s'il vous plaît ? demanda Nizam en tendant la main.

Sir Evandale lui donna une couronne.

Nizam jeta un regard furtif autour de lui.

– Je crois que nous sommes seuls ? dit-il tout bas.

– Oui. Tout le monde fait sa sieste au château.

– Alors, nous pouvons causer.

Et le faux mendiant continua à se tenir respectueusement debout devant le jeune gentilhomme.

– Que venez-vous m'apprendre ? demande alors sir Evandale.

– Que tout est prêt.

Sir Evandale tressaillit.

– Les galériens sont arrivés…

– Ah !

– Et la vipère aussi.

Ce disant, Nizam entr'ouvrit la méchante houppelande dont il était couvert et montra la boîte de fer-blanc suspendue à son cou.

– Sir George, dit alors sir Evandale ému, je vous somme de me refaire le serment que vous m'avez déjà fait.

– Plaît-il ? fit Nizam.

– Jurez-moi que la morsure de cette vipère n’est point mortelle.

– Je te le jure, dit Nizam ; mais si mon serment ne te suffit pas, va-t’en demain au bourg de Pembleton.

– Et puis ?

– Et puis, demande à voir les galériens et on te montrera celui que la vipère bleue a mordu, tu verras qu’il est plein de vie.

– C’est bien, je vous crois.

– Maintenant, reprit Nizam, voici le cas de nous souvenir du proverbe : *Aide-toi, le ciel t’aidera !*

– Vous voulez dire l’enfer, ricana sir Evandale.

– Va pour l’enfer, répondit Nizam.

– Qu’attendez-vous de moi ?

– Écoute, ton frère est allé reconduire sir Archibald et miss Anna ?

– Oui.

– Quand reviendra-t-il ?

– Il dînera chez eux et ne reviendra que fort tard.

– Est-il possible d’aller de ta chambre dans la sienne sans être rencontré ?

– Oui, en passant par la bibliothèque du château.

– Alors attends-moi ce soir dans ta chambre.

– À quelle heure ?

– À huit heures du soir, quand la nuit sera venue.

– Et c’est par le même chemin que vous viendrez ?

– Oui, par l’arbre qui me sert d’escalier.

Sir Evandale fit un signe d’assentiment.

Nizam s’éloigna.

* *

*

Le soir, en effet, sir Evandale était dans la chambre, dont il avait laissé la fenêtre ouverte.

Le feuillage de l’arbre s’entr’ouvrit, et Nizam sauta lestement sur l’entablement de la croisée et de l’entablement dans la chambre.

– Lord William n’est pas rentré encore ? demanda-t-il.

– Non.

– Alors, allons !

Sir Evandale était un peu pâle et sa voix tremblait.

Un moment même il murmura :

– Ah ! je ne veux pas !

– Imbécile, répondit Nizam, tu n’aimes donc plus miss Anna ?

Ces paroles mordirent sir Evandale au cœur.

– Allons ! dit-il d’une voix sourde.

Et il ouvrit une porte qui donnait dans une galerie convertie en bibliothèque.

Au bout de cette galerie, il y avait une autre porte qui ouvrait sur la chambre du jeune lord.

Et les deux misérables se glissèrent sans bruit dans la chambre.

Puis sir Evandale souleva un peu la courtine du lit.

Alors Nizam approcha la boîte de fer-blanc et l’ouvrit.

Un sifflement se fit entendre.

La vipère se glissa dans le lit, et la courtine retomba sur elle.

Et, quelques minutes après, Nizam se sauva en disant :

– À demain !

Et sir Evandale, la sueur au front, murmura :

– Je serai lord !…

XXX

Journal d’un fou de Bedlam

XVI

Deux heures après la disparition de Nizam, lord William rentrait à New-Pembleton.

Sir Evandale l’attendait dans le grand salon du rez-de-chaussée.

Lord William rayonnait.

– Ah mon cher frère, dit-il en lui sautant au cou, je suis en vérité le plus heureux des hommes !

– J’en suis ravi, mon frère, dit sir Evandale avec une pointe d’ironie.

– Miss Anna m’aime, poursuivit lord William.

Sir Evandale ne répondit pas.

Le jeune lord continua d’un ton enthousiaste :

– Elle m’aime, et elle m’a fait ses confidences ce soir.

– Vraiment ! dit sir Evandale.

– Sir Archibald nous avait laissés seuls, poursuivit lord William, et nous étions sous un berceau de verdure, dans le parc de leur habitation.

Miss Anna a placé sa petite main dans la mienne, poursuivit lord William et elle m’a dit alors :

– Je veux vous parler.

Et comme je la regardais avec étonnement, presque avec inquiétude :

Milord, a-t-elle continué, je ne veux pas devenir votre femme sans que vous ayez lu au fond de mon cœur. Milord, je vous aime, non parce que vous êtes un gentilhomme de haute race, non parce que vous siégerez au Parlement. Je vous aime pour vous, uniquement pour vous, parce que vous êtes bon, parce que le son de votre voix remplit mon âme d’une douce extase.

Et comme je portais sa main à mes lèvres et la couvrait de baisers, miss Anna poursuivit :

– Je veux vous dire aussi, milord, que je n’ai jamais fait aucun des petits calculs honteux de mon père.

– Quels calculs ? demandai-je un peu étonné.

– Mon père, poursuivit miss Anna, est fort riche, mais il est de petite noblesse, à peine esquire.

– Oh ! qu’importe !

– Et il est excessivement flatté de l’honneur de votre alliance. Tandis que moi…

Elle s’arrêta rougissante.

– Achevez, miss Anna, lui dis-je.

– Tandis que moi, poursuivit-elle, je voudrais que vous fussiez pauvre, d’origine obscure…

– Chère Anna !

Et je l’ai serrée dans mes bras.

– Ah ! mon cher frère, ajouta lord William, comme les quinze jours qui me séparent encore de mon bonheur vont me paraître longs…

Sir Evandale était muet.

– Pardonnez-moi, ajouta lord William. Les hommes heureux sont égoïstes ; ils ne savent parler que d’eux. Mais vous, mon cher frère, vous serez heureux aussi, et si j’en crois sir Archibald, la femme que nous vous destinons…

– Ah ! ne parlons pas de cela, mon frère, dit sèchement sir Evandale, il n’y a aucune comparaison à établir entre nous.

– Comment cela ? demanda sir William.

– Sans doute. Vous aimez miss Anna.

– Oh ! de toute mon âme.

– Puis-je savoir, si belle qu’elle soit, si j’aimerai jamais la fille du nabab ?

Et sir Evandale soupira.

Lord William eut alors comme un remords de lui avoir parlé de son bonheur.

– Mon cher frère, lui dit-il, je vais me coucher. Les douces émotions de la journée m’ont brisé. Bonsoir, et encore une fois pardonnez-moi.

– Je vais vous accompagner jusqu’à votre chambre, dit sir Evandale.

Et il reconduisit lord William.

Les fenêtres de la chambre à coucher du jeune lord étaient grand ouvertes.

Sir Evandale voulut les fermer.

– Oh ! laissez-les ainsi, dit sir William.

– Vous ne craignez donc pas l’air de la nuit ?

– Non. Au contraire, j’ai toujours trop chaud. Nous avons un été brûlant, mon frère.

– Alors, bonne nuit, dit sir Evandale.

Et il se retira.

Mais en sortant, il avait jeté un regard furtif vers le lit.

La courtine était en ordre et rien ne trahissait la présence du reptile qui s’était endormi sans doute dans quelque pli des draps.

* *

*

Une heure après, le valet de chambre de lord William, qui couchait dans la pièce voisine, entendit un grand cri.

Un cri d’angoisse, un cri de douleur.

Ce cri partait de la chambre de lord William.

Le valet se leva en toute hâte et passa chez son maître.

Il vit alors le jeune lord debout, au milieu de la chambre, tenant dans sa main crispée la vipère qu’il avait étouffée.

Mais le reptile l’avait cruellement mordu au visage auparavant, et quelques gouttes de sang découlaient le long de sa joue.

Lord William était comme fou.

Il jeta enfin la vipère, et le valet mit le pied dessus et l’écrasa.

Puis il appela au secours.

Les domestiques accoururent, et avec eux sir Evandale.

Lord William continuait à pousser des cris et disait :

– Je suis un homme perdu !

On courut chercher le médecin du bourg.

Celui-ci arriva en toute hâte et déclara que la morsure de la vipère était venimeuse, mais non mortelle.

Il lava la plaie, la cautérisa et fit recoucher lord William.

Sir Evandale, pendant ce temps-la, se lamentait et attribuait l’événement à l’imprudence de lord William, qui s’était mis au lit la fenêtre ouverte.

Une fièvre ardente s’était emparée de ce dernier.

Bientôt cette fièvre se compliqua d’un accès de folie, et il ne prononça plus que des paroles incohérentes.

Son visage enflait à vue d’œil et devenait noir.

Cependant, il eut encore un éclair de raison, et il prononça le nom de miss Anna.

– Qu’on prévienne miss Anna et sir Archibald ! ordonna sir Evandale.

Un domestique partit à cheval.

Au point du jour, sir Archibald et miss Anna arrivaient.

La jeune fille poussa un cri d’horreur.

Lord William était méconnaissable.

La tête, enflée, n’avait plus visage humain ; la peau des joues se détachait par lambeaux, la langue était tuméfiée, les lèvres violettes, les yeux éteints.

Le médecin commença à hocher la tête et à déclarer que lord William était perdu.

* *

*

Sir Evandale avait quitté la chambre du malade.

Peut-être était-il sous l’influence du remords.

Il courait tête nue devant lui, allant à l’aventure, lorsque Nizam bondit tout à coup hors d’une broussaille. Nizam avait un sourire hideux aux lèvres.

– Eh bien ? fit-il.

– Vous m’avez trompé, dit sir Evandale.

– Comment cela ? demanda Nizam.

– Lord William va mourir.

– Je te jure qu’il ne mourra pas.

– Cependant… le médecin…

– Le médecin est un âne, dit froidement Nizam ; maintenant, prends garde de te trahir, car tu es bouleversé par l’épouvante, et écoute-moi, si tu veux être lord, si tu veux épouser miss Anna.

Ce nom rendit tout son sang-froid à sir Evandale.

– Parlez, dit-il.

Alors Nizam tira une bougie de sa poche.

– Prends cela ! dit-il.

– Pourquoi faire ?

– Ce soir tu la mettras dans ton bougeoir.

– Bon ! Et puis ?

– Et puis tu iras tenir compagnie à sir Archibald et à sa fille qui voudront, très certainement, passer la nuit dans la chambre de lord William. Et tu poseras ton bougeoir sur la cheminée.

– Je ne comprends pas…

– Tu n’as pas besoin de comprendre, dit Nizam en riant. Tu verras… Au revoir…

Et l’Indien disparut au travers des arbres.

XXXI

Journal d’un fou de Bedlam

XVII

La journée fut terrible.

Lord William fut en proie à une fièvre ardente d’abord, puis la fièvre fit place à un abattement profond.

Il avait les yeux fermés, respirait à peine et, quand vint le soir, son visage n’était plus reconnaissable.

On avait télégraphié à Londres pour appeler les plus célèbres médecins de l’Angleterre.

Mais arriveraient-ils à temps ?

Sir Archibald et sa fille s’étaient installés auprès du malade.

Miss Anna pleurait à chaudes larmes.

Sir Evandale avait, lui aussi, fort bien joué son rôle.

Il avait témoigné une très grande douleur et refusé de prendre aucune nourriture.

Sir Archibald lui avait plusieurs fois tendu la main, et miss Anna s’était même jetée dans ses bras en l’appelant « mon cher frère. »

Vers le soir, lord William parut un moment sortir de sa torpeur.

Il prononça même quelques mots qui semblaient dénoter que la raison lui revenait.

L’espoir revint au cœur de miss Anna.

En même temps, sir Evandale fronça plusieurs fois le sourcil.

Il ne savait plus trop, si lord William revenait à la raison, comment Nizam tiendrait sa promesse.

Enfin, après un repas pris à la hâte et du bout des dents, sir Archibald et sa fille s’installèrent pour la nuit dans la chambre de lord William.

Peu après, sir Evandale les rejoignit.

Le jeune gentilhomme avait son bougeoir à la main et il le posa sans affectation sur la cheminée.

Une heure s’était à peine écoulée, que sir Evandale commença à deviner les projets de Nizam.

Une odeur singulière et fétide s’était répandue dans la chambre.

Était-ce lord William qui répandait cette odeur et, vivant encore, entrait en décomposition cadavérique ?

Sir Archibald et miss Anna le pensèrent ; mais ils restèrent bravement à leur poste.

Sir Evandale, lui, comprit que c’était sa bougie qui brûlait.

Et bientôt il se sentit la tête lourde et un violent besoin de dormir.

Cependant, il lutta contre ce sommeil léthargique le plus longtemps possible, et il eut le temps de voir sir Archibald et sa fille fermer les yeux presque en même temps, et un peu après eux, le valet de chambre de lord William, qui était demeuré dans la chambre pour servir son maître et lui donner les potions prescrites par le médecin, s’endormit pareillement.

À son tour, sir Evandale ferma les yeux.

Mais, presque aussitôt après, il éprouva une brusque secousse, suivie d’une étrange sensation de fraîcheur.

Et, ouvrant aussitôt les yeux, il sentit son visage tout mouillé.

Sir Evandale n’était plus dans la chambre de lord William.

Il se trouvait dans la sienne, couché tout vêtu sur son lit.

Un homme était auprès de lui.

Cet homme, on le devine, c’était Nizam.

Nizam lui passait sur le visage une éponge imbibée de vinaigre anglais.

Et sir Evandale, regardant l’Indien, lui dit :

– Que s’est-il donc passé ?

– Lève-toi, dit Nizam.

Sir Evandale se dressa sur son lit et sauta ensuite lestement à terre.

Il n’éprouvait plus qu’une légère lourdeur de tête.

– Viens avec moi, lui dit Nizam.

Et il ouvrit cette porte qui donnait sur la galerie convertie en bibliothèque, laquelle conduisait, on le sait, à la chambre de lord William.

Nizam entra le premier dans cette chambre.

– Regarde, dit-il.

Miss Anna, sir Archibald, le valet de chambre dormaient profondément.

Lord William, immobile sur son lit, ne donnait plus signe de vie.

– Oh ! fit Nizam, nous pouvons parler. Le bruit du canon ne les réveillerait pas, et si nous restions longtemps ici, tu t’endormirais de nouveau.

– Ah ! dit sir Evandale, vous m’avez trompé, mon frère est mort.

– Non, il dort.

– Vous ne me trompez pas ?

– Approche-toi et mets la main sur son cœur.

Sir Evandale obéit.

Le cœur de lord William battait.

Alors sir Evandale regarda Nizam :

– Eh bien ? fit-il.

– Regarde encore.

Et l’Indien lui montra dans un coin de la chambre quelque chose que, tout d’abord, sir Evandale n’avait point aperçu.

Ce quelque chose avait la forme d’un corps humain recouvert par une draperie.

Nizam souleva cette draperie, et sir Evandale jeta un cri d’horreur.

Il avait devant lui un cadavre.

Mais un cadavre hideux et dont le visage méconnaissable aussi ressemblait maintenant à celui de lord William.

Nizam souriait.

– Crois-tu qu’on les prendra l’un pour l’autre, maintenant ? dit-il.

– C’est-à-dire, répondit sir Evandale, que s’ils étaient couchés côte à côte, je ne pourrais dire lequel est mon frère.

– Ah ! tu vois bien.

– Mais… Il est mort celui-là ?

– C’est le galérien qu’on portait sur un mulet.

– Et il est mort ?

– Oui.

– Vous voyez donc bien, dit sir Evandale un peu ému, que la morsure de la vipère bleue est mortelle.

– Tu te trompes.

– Ah !

– Percy et moi nous l’avons tué.

– Comment !

– On lui a versé deux gouttes d’acide prussique dans un verre d’eau.

Sir Evandale regardait toujours attentivement son frère endormi et le galérien mort.

– Allons ! dit Nizam, aide-moi.

Et il s'approcha du lit, découvrit lord William, le prit à bras le corps et le posa tout endormi sur le parquet.

Puis, sir Evandale et lui prirent le cadavre et le couchèrent dans le lit.

– Et maintenant, dit sir Evandale, qu'allez-vous faire de mon frère ?

– Tu vas m'aider à le transporter hors du château.

– Comment ?

– Nous allons le porter dans ta chambre, d'abord.

– Bon !

– Deux hommes ont posé une échelle contre la fenêtre et m'attendent au bas.

– Quels sont ces deux hommes ?

– Le lieutenant Percy et le garde-chiourme John.

– Mais, dit encore sir Evandale, une fois hors de cette atmosphère, il s'éveillera ?

– Sans doute !

– Et alors…

– Ne t'ai-je pas dit qu'il serait fou pendant plusieurs semaines ?

– C'est juste.

– Et dans plusieurs semaines, ajouta Nizam en riant, il sera loin de l'Angleterre, et quand la raison reviendra il fera route pour l'Australie.

– Et je serai lord, moi ?

– Tu seras lord.

Et Nizam, disant cela, chargea sur ses épaules lord William endormi et reprit le chemin de la galerie.

Sir Evandale le suivit.

La bougie était aux trois quarts consumée, mais elle brûlait encore.

XXXII

Journal d’un fou de Bedlam

XVIII

Sir Evandale revint dans la chambre de lord William.

La bougie brûlait encore.

Le jeune gentilhomme s’assit dans le fauteuil où il s’était endormi quelques heures auparavant.

– À présent, pensa-t-il, peu m’importe de redormir et même le plus longtemps possible.

J’aime autant que sir Archibald et sa fille s’éveillent avant moi.

En effet, si sûr de lui qu’il pût être, sir Evandale redoutait quelque peu le réveil de ces personnages que la baguette d’une fée avait tout à coup privés de sentiment.

Qu’arriverait-il quand on constaterait que lord William ou plutôt l’homme qui lui avait été substitué était mort ?

Sir Evandale ne tarda pas à se rendormir sous l’influence des émanations narcotiques de la bougie.

Mais, la bougie éteinte, l’atmosphère se dégagea peu à peu, et sir Archibald, au bout d’une heure, s’éveilla à demi.

Seulement il suffoquait, il manquait d’air.

L’odeur fétide avait survécu à la bougie.

Sir Archibald fit un violent effort, se leva en chancelant, se traîna vers l’une des croisées et donna un coup de poing au travers des carreaux.

Une vitre vola en éclats.

En même temps, une bouffée d’air pur entra dans la chambre.

Ce fut instantané et magique.

Miss Anna s’éveilla, le valet de chambre aussi.

Seul, sir Evandale dormait encore.

Un demi-jour régnait dans la chambre.

Les premières clartés de l'aube luttaient avec la clarté d'une veilleuse placée sous un verre dépoli.

Miss Anna, stupéfaite, regardait son père.

Sir Archibald alla ouvrir les deux fenêtres.

Puis il revint vers sa fille.

Mais celle-ci jeta un cri terrible.

Une main sortait du lit.

Elle avait pris cette main et l'avait rejetée aussitôt.

Cette main était glacée.

Sir Archibald se pencha sur le cadavre.

– Mort ! dit-il avec stupeur.

Le cri de miss Anna avait éveillé sir Evandale.

Il se leva, étira les bras, promena un regard stupide autour de lui et murmura :

– Que se passe-t-il donc ?

– Votre frère est mort, dit sir Archibald. Il est mort pendant que nous dormions…

* *

*

Il se trouve toujours, à point nommé, un médecin pour expliquer à sa manière les choses les moins explicables.

Une heure après l'étrange réveil des hôtes du château, une des célébrités médicales qu'on avait appelées par le télégraphe arriva de Londres.

Ce prince de la science n'hésita pas à déclarer que le jeune lord Pembleton avait succombé à un empoisonnement particulier auquel il donna un nom latin.

Et il prétendit que le sommeil qui s'était emparé des personnes qui se trouvaient dans la chambre était dû aux exhalaisons morbides que lord William exhalait même de son vivant, la décomposition ayant précédé la mort.

Sir Evandale témoigna la plus violente douleur.

Il se frappait la tête contre le mur ; il voulait mourir à son tour. On eut toutes les peines du monde à le calmer.

Et le soir de ce jour, allant dans la campagne, à moitié fou, en apparence du moins, il arriva sur un petit monticule que contournait la grande route.

Un spectacle bizarre attira ses regards.

Une troupe d'hommes enchaînés gravissait péniblement la colline.

Devant elle, marchait le lieutenant Percy et le garde-chiourme John.

Derrière venait un mulet, sur lequel on avait couché un pauvre idiot qui n’avait plus visage humain.

Sir Evandale tressaillit.

Un pâtre, assis à quelques pas, vint auprès de la route pour voir les galériens de plus près.

Et, regardant sir Evandale, il lui dit :

– Ce sont des galériens, ils sont bien malheureux ; mais le plus malheureux de tous, ce n’est pas ceux qui marchent, milord, c’est celui qu’on a couché sur le mulet, car il est fou.

Sir Evandale jeta une pièce d’or au pâtre et prit la fuite.

Et comme il descendait la colline, une voix railleuse lui cria :

– Milord, j’ai tenu une partie de mes promesses…

Sir Evandale se retourna.

Il vit un homme accroupi derrière une broussaille, un homme qui, lui aussi, avait vu passer les galériens.

Cet homme, c’était Nizam.

Et comme le jeune homme, pâle et la sueur en front, demeurait cloué au sol, Nizam bondit jusqu’à lui.

– Tu es lord aujourd’hui, dit-il, dans six mois tu auras épousé miss Anna.

Et Nizam disparut encore.

* *

*

Six mois après, en effet, miss Anna, pressée par son père, quitta le deuil de son fiancé lord William.

Sir Archibald tenait à marier sa fille à un lord.

Elle devint lady Evandale.

Le jour même, un homme qui était arrivé trop tard pour les funérailles de son maître, déclara à lord Evandale qu’il quittait son service.

Cet homme, c’était Tom.

Tom ne voulait pas servir le fils du crime.

Tom pleurait toujours lord William.

Le même soir, lord Evandale, après avoir conduit sa jeune femme dans la chambre nuptiale, descendit furtivement dans le parc.

Nizam, le faux Indien, Nizam qui s’était appelé sir George Pembleton autrefois, avait donné rendez-vous à son fils pour le féliciter.

Le rendez-vous était au pied même de cet arbre où Nizam avait attendu tant de fois sir Evandale.

Et sir Evandale devenu lord s’y rendit.

La lune éclairait le paysage.

Comme il approchait, lord Evandale aperçut Nizam.

Mais Nizam n’était point debout comme à l’ordinaire.

Nizam était couché.

Et Nizam paraissait dormir.

Lord Evandale l’appela.

Nizam ne répondit point.

Alors le jeune homme s’approcha et poussa un cri d’horreur.

Nizam était mort.

Nizam avait encore un couteau planté dans le cœur.

Et lord Evandale, ayant arraché l’arme meurtrière de la plaie béante, la reconnut.

C’était le couteau de chasse de Tom, le mari de Betzy.

XXXIII

Journal d’un fou de Bedlam

XIX

Qu’était devenu Tom ?

C’était le matin même du jour où lord Evandale épousa miss Anna, la fille de sir Archibald, que Tom annonça à son jeune maître qu’il quittait son service.

Tom, on le sait, était à Londres quand eut lieu le fatal événement que nous venons de raconter.

Tom revint, pleura son maître et le crut réellement mort.

Lord Evandale paraissait même regretter si profondément son frère que Tom ne soupçonna pas un seul instant la vérité.

Cependant, un soir, quelque temps après son retour, Tom fut témoin invisible d’une chose étrange.

S’étant mis une nuit à la fenêtre de sa chambre qui donnait sur le parc, il vit un homme se glisser au travers des arbres.

Cet homme, c’était Nizam l’Indien.

Tom s’apprêtait à descendre pour chasser le mendiant, quand une porte du château s’ouvrit et un autre homme se glissa furtivement dans le parc.

Il faisait clair de lune et on y voyait comme en plein jour.

Tom reconnut dans la personne qui venait de sortir du château lord Evandale lui-même.

Tom le suivit des yeux.

Le jeune lord rejoignit l’Indien.

Et celui-ci le prit familièrement par le bras.

Ce fut pour le vieux serviteur toute une révélation.

Il ne devina point la vérité tout entière, mais il en devina une partie.

Nizam était Indien ; Nizam avait dû fournir la vipère bleue.

Et Nizam était le complice de lord Evandale.

Lord Evandale avait assassiné son frère.

Tom alors se mit à épier l'Indien.

Ce qu'il voulait, c'était la preuve du crime.

Cette preuve obtenue, Tom vengeait le malheureux lord William.

Cependant le frère de lait de lady Eveline ne soupçonnait point encore la véritable identité de Nizam.

Jusqu'alors, du reste, il s'était peu préoccupé du mendiant.

À partir de ce jour, Tom veilla.

Une nuit, à huit jours de distance, il suivit lord Evandale qui avait un nouveau rendez-vous avec Nizam.

À son tour, blotti dans une broussaille, Tom entendit lord Evandale et Nizam causer.

Et quand ils se furent éloignés, Tom se releva, la sueur au front.

Il savait maintenant qui était Nizam.

Nizam était le père de lord Evandale, c'est-à-dire sir George Pembleton.

Sir George dont avait été dressé l'extrait mortuaire à Calcutta, il y avait plus de quinze ans.

Tom ne pouvait plus douter de la complicité de lord Evandale, mais il y avait cependant une chose qu'il ne savait pas.

C'était que lord William n'était point mort.

Or, donc, le jour où lord Evandale allait épouser miss Anna, Tom et Betzy quittaient son service.

Ils partirent en plein jour, dans un break de chasse, pour aller prendre à la station voisine le train de Londres.

Le domestique du château qui les conduisit les vit même prendre place dans le convoi.

Lord Evandale était donc persuadé qu'ils étaient partis.

Cependant Tom n'était point allé loin.

Il était descendu à la station voisine, et laissant Betzy continuer sa route vers Londres, il était demeuré caché dans un fossé jusqu'à la nuit.

Tom avait surpris la veille un rendez-vous, donné à Nizam par sir Evandale.

Tom se glissa dans le parc quand la nuit fut venue.

Puis il alla se blottir dans un buisson auprès de l'arbre où le faux Indien attendait souvent lord Evandale.

Les heures s'écoulaient.

Le château était encore plein de lumière et de bruit, et les nombreux invités n'étaient point partis encore.

Cependant Nizam arriva.

Il était pressé sans doute de voir son fils, car, s'étant assis au pied de l'arbre, il attachait sur le château un regard impatient.

Tout à coup un homme bondit auprès de lui.

C'était Tom.

Tom était armé d'un couteau.

Nizam était sans armes.

Tom le prit à la gorge.

Nizam voulut jeter un cri.

– Si tu appelles, tu es mort, dit-il.

L'Indien se débattait.

Tom lui dit :

– Je sais qui tu es. Tu ne te nommes pas Nizam. Tu es sir George Pembleton.

L'Indien eut un ricanement féroce.

– Ah ! tu m'as reconnu ? dit-il.

– Oui, et je sais que tu as tué lord William.

– Non, dit sir George.

– Misérable ! oses-tu donc nier ton crime ?

– Je ne nie pas, répondit Nizam. Je dis la vérité. Je n'ai pas assassiné lord William.

– C'est toi qui as apporté la vipère bleue ?

– Oui.

– C'est toi qui l'as glissée dans le lit de lord William ?

– Oui, dit encore Nizam.

– Et tu oses te défendre ?

– Je n'ai pas assassiné lord William.

– Infâme !

– Lord William n'est pas mort.

Tom jeta un cri et son émotion fut si grande qu'il faillit lâcher l'Indien.

– Lord William n'est pas mort, répéta Nizam. Mais quand tu sauras ce qu'il est devenu, tu regretteras qu'il soit encore au nombre des vivants.

Tom avait renversé Nizam sous lui.

Et lui appuyant son genou sur la poitrine, la pointe de son couteau sur la gorge, il lui dit :

– Parleras-tu, misérable ?

– Ah ! tu veux savoir ?

– Oui.

– Et si je te dis où est lord William, me feras-tu grâce ?

– Non.

– Eh bien ! dit Nizam, je te dirai ce qu'il est devenu et ce sera ma vengeance !

Et Nizam, ricanant, l'écume à la bouche, raconta à Tom comment le forçat mort avait été substitué au noble lord vivant.

Et quand il eut fini son récit, il ajouta avec un éclat de rire diabolique :

– Mais il ne te sert de rien de savoir que lord William vit, car tu ne le retrouveras pas.

Mêlé aux convicts du nouveau monde, il traîne parmi eux une vie misérable, sous le nom du forçat dont il a pris la place.

– Quel est ce nom ? demanda Tom.

– Tu ne le sauras pas.

– Parle ! ou je te tue !

– Non, dit Nizam qui cherchait à gagner du temps, car il espérait toujours que lord Evandale viendrait.

– Parle ! répéta Tom.

– Non, non, je ne veux pas !

– Eh bien, meurs ! dit Tom.

Et il lui plongea son couteau dans la poitrine.

Nizam mourut sans pousser un cri.

Alors Tom se releva :

– Je ne sais pas quel nom porte mon malheureux maître, murmura-t-il, mais qu'importe ? La terre a beau être grande, Dieu m'aidera et je le retrouverai.

Et laissant son couteau dans la poitrine de Nizam, Tom prit la fuite.

XXXIV

Journal d’un fou de Bedlam

XX

Tom se mit donc à la recherche du malheureux lord William.

Mais le monde est grand ; et chercher un homme par le monde, quand on ne sait pas sous quel nom il se cache, est chose difficile, sinon impossible.

Tom se mit cependant à l’œuvre.

Il commença par rejoindre sa femme à Londres, et lui fit part des révélations suprêmes de Nizam.

Betzy était une femme de sens et d’intelligence.

Elle écouta Tom jusqu’au bout.

Puis, lorsqu’il eut terminé son récit, elle lui dit :

– Mon ami, il est deux choses qu’il faudrait savoir tout d’abord.

– Lesquelles ? demanda Tom.

– D’abord, le nom du lieutenant qui conduisait le convoi des galériens.

– Et puis ?

– Et puis de quelle ville d’Écosse venait le malheureux qui est maintenant enterré dans le cimetière du bourg de Pembleton, sous le nom de lord William.

– Tu as raison, dit Tom.

Il avait beaucoup de connaissances à Londres.

Entre autres un détective fameux auquel Scotland yard, c’est-à-dire la préfecture de police de Londres, avait confié les missions les plus délicates.

Tom alla le trouver.

Il lui confia le secret de l’existence de lord William.

En même temps, il lui mit dans la main un chèque de trois cents livres.

Le détective demanda huit jours.

Au bout de ce temps, il fit parvenir cette note au fidèle Tom.

« Un lieutenant de chiourme a passé, il y a sept mois, par le bourg de Pembleton.

« Il se nommait Percy et se rendait à Liverpool, où il conduisait un convoi de galériens.

« Il est probable qu'il s'est embarqué avec eux. »

Tom prit le chemin de fer et s'en alla à Liverpool.

Là, en compulsant les registres de la marine, il trouva, en effet, le nom de Percy, suivi de la qualification de lieutenant.

Percy s'était embarqué pour la Nouvelle-Zélande avec ses prisonniers.

Tom hésita alors.

S'embarquerait-il, lui aussi, ou bien auparavant, chercherait-il à savoir le nom de ce galérien qu'on avait substitué à lord William ?

Il s'arrêta enfin à ce dernier parti.

Tom prit la route de l'Écosse.

Il alla à Édimbourg, puis à Glascow, prenant des renseignements avec une adresse et une prudence inouïes.

Enfin il arriva dans la petite ville de Perth.

Là, on lui parla d'un événement mystérieux et inexplicable.

Un jeune homme du nom de Walter Bruce avait été condamné pour vol avec effraction à cinq années de déportation.

Ce jeune homme, détenu dans la prison de Perth, s'était couché un soir fort bien portant.

Le lendemain il s'était éveillé en jetant des cris affreux.

Il était fou furieux et son visage était devenu noir.

À ce portrait, Tom crut reconnaître le malheureux dont il cherchait le nom.

Mais son espérance devint une certitude lorsqu'on eut ajouté que le chiourme, en passant, l'avait emmené, si malade qu'il fût.

Et comme il ne pouvait marcher, on l'avait placé sur le mulet des bagages.

Tom vérifia les dates et acquit la conviction que le départ de Walter Bruce, de la ville de Perth, avait eu lieu cinq jours avant la mort de lord William.

Il s'agissait, maintenant, de retrouver Walter Bruce.

Tom revint à Londres.

Le fidèle serviteur n'était pas riche.

Quelques centaines de livres sterling, péniblement amassées au service de la famille Pembleton, étaient toute sa fortune.

Betzy lui dit :

– Je suis encore jeune, je suis forte. Je travaillerai. Emporte l'argent.

Huit jours après, Tom s’embarquait pour la Nouvelle-Zélande.

Il avait douze cents livres en chèques et bank-notes dans une ceinture de cuir.

Les premiers mois de la traversée furent heureux.

Le navire qui portait Tom doubla sans encombre la pointe méridionale de l’Amérique et entra dans les eaux du Pacifique.

Un mois après il fit naufrage.

Il alla se heurter, par une nuit sombre et brumeuse, sur un rocher à fleur d’eau.

Une voie d’eau se déclara, et les pompes furent impuissantes à le sauver.

Au moment de couler à pic, le capitaine fit mettre les embarcations à la mer, et les passagers et les matelots s’y entassèrent tant bien que mal.

Alors commença pour le pauvre Tom une série d’aventures épouvantables.

Pendant dix-sept jours, le radeau qui le portait erra sur l’immensité des eaux, sans direction, sans boussole.

Les provisions s’épuisèrent, la famine vint ; on s’égorgea pour se manger.

Le vingtième jour, la terre apparut.

Les malheureux firent des efforts inouïs et abordèrent enfin dans une île sauvage.

Les habitants de cette île étaient des nègres anthropophages.

Tom et ceux de ses compagnons d’infortune qui avaient survécu furent emmenés par les cannibales dans l’intérieur des terres.

Tom était d’une maigreur extrême.

Ce triste privilège lui sauva la vie.

Ses compagnons furent mangés.

Quant à lui, on essaya de l’engraisser, et comme on n’y pouvait parvenir, on le laissa vivre.

Il passa cinq ans au milieu des nègres, en butte aux plus mauvais traitements.

Enfin, un jour, un navire anglais relâcha dans cette île maudite.

Des nègres qui vinrent à bord vendre des fruits, du poisson et de l’huile de phoque, racontèrent qu’ils avaient un blanc parmi eux.

Le capitaine envoya des hommes à terre qui emmenèrent le pauvre Tom.

Le navire faisait voile pour l’Australie et devait toucher à la Nouvelle-Zélande.

Tom reprit courage.

Les nègres lui avaient laissé sa ceinture. Il avait donc encore de l’argent.

Un mois après, Tom, qui n’était plus qu’un fantôme, arriva à Aukland.

Il écrivit à sa femme, qui sans doute le croyait mort.

Puis il se mit de nouveau à la recherche de lord William, ou plutôt du convict Walter Bruce.

Après plusieurs jours de recherches inutiles, Tom apprit qu'une cinquantaine de déportés, qui avaient fini leur temps, avaient été dirigés sur l'Australie.

Walter Bruce était-il parmi eux ?

Tom n'en savait rien.

Mais il se mit néanmoins en route, et il s'embarqua pour Melbourne.

Là, il commença ses investigations.

Il parcourut les cabarets, interrogea les matelots, questionna les convicts.

Personne ne pouvait lui donner des nouvelles de Walter Bruce.

Mais Tom ne se décourageait point.

Il avait quitté Melbourne pour Sydney, et il était logé dans une misérable hôtellerie quand il fit connaissance d'un Allemand qui se nommait Frantz Hauser.

Frantz était fort misérable.

Soupçonnant quelque argent à Tom, il lui demanda un secours, ajoutant qu'il avait été condamné injustement il y avait sept ou huit ans et transporté à la Nouvelle-Zélande.

– Avez-vous connu un déporté du nom de Walter Bruce ? demanda Tom.

– Oui, certes, répondit Frantz, nous l'avions surnommé Milord.

Tom jeta un cri et prit vivement les mains de Frantz en lui disant :

– Parlez ! parlez ! dites-moi tout ce que vous savez sur lui !

XXXV

Journal d’un fou de Bedlam

XXI

L’Allemand Frantz Hauser regarda Tom avec étonnement.

– Oui, dit-il, j’ai connu un convict qui se nommait ou plutôt qu’on nommait Walter Bruce.

– Il répudiait ce nom, n’est-ce pas ?

– Oui, et il disait qu’il était lord ; aussi l’appelions-nous milord, mais par dérision, car nous savions bien…

– Vous ne saviez rien, dit Tom brusquement.

Frantz le regarda.

– Celui à qui vous donniez le nom de Walter Bruce était bien lord, en effet, poursuivit Tom ; mais peu importe ! Où l’avez-vous rencontré ?

– Nous avons fait ensemble quatre ans de servitude pénale.

– Où cela ?

– À la Nouvelle-Zélande, je vous l’ai dit.

– Et vous vous êtes séparés ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Mon temps était fini. On m’a rendu ma liberté et on m’a donné à choisir, retourner en Europe ou venir ici.

– Et Walter Bruce ?

– Il doit avoir fini son temps aussi.

– Alors il est retourné en Europe ?

– Je ne crois pas.

– Ah ! fit Tom haletant.

– Je ne réponds pas, poursuivit Frantz, de l'exactitude absolue des renseignements que je vais vous donner. Cependant, écoutez toujours.

– Parlez, dit Tom, dont le cœur battait à rompre.

– Il y a fort peu de convicts qui retournent en Europe leur temps fini ; la plupart demandent à rester en Australie.

Les uns se font bergers, les autres travaillent aux mines ; quelques-uns finissent même par faire fortune.

– Eh bien ? fit Tom.

– Il y a six mois, poursuivit Frantz, j'étais à Melbourne et il y avait une grande foire de bestiaux.

Les bœufs et les moutons arrivaient par centaines et toute la ville était pleine de fermiers.

Je crois bien avoir vu ce jour-là, au milieu de la forêt, un homme qui ressemblait à Walter Bruce ; j'ai même cherché à le joindre ; mais la foule était si compacte que je l'ai bientôt perdu de vue.

– Eh bien ! reprit Tom, en admettant que ce fût bien Walter Bruce que vous ayez vu, quelle conclusion en tireriez-vous ?

– Celle-ci, que Walter Bruce est berger chez quelque fermier éleveur de bétail.

– En Australie ?

– Sans doute.

– Mais dans quelle partie ? l'Australie est grande comme un continent.

– Oui, dit Frantz, mais il faut vous dire qu'à Melbourne il ne vient ordinairement que des troupeaux de l'ouest.

– C'est bien, dit Tom, je chercherai.

– Ce Walter Bruce était donc votre ami ? fit l'Allemand.

– C'était mon maître.

– Hein ? dit Frantz.

– Mon maître, un noble lord de la libre Angleterre, dit encore Tom.

– Comment un lord a-t-il pu être déporté ?

– Oh ! dit Tom, ceci est une trop longue histoire que je ne puis raconter aujourd'hui.

– Ah !

– Mais je vous ferai une proposition.

– Parlez.

– Vous êtes misérable ?

– Je meurs de faim.

– Eh bien ! voulez-vous gagner dix livres par mois ?

Les yeux du convict s’allumèrent.

– Dix livres ! s’exclama-t-il.

– Oui.

– Que faut-il faire pour cela ?

– Il faut m’accompagner et chercher avec moi Walter Bruce.

– Oh ! je veux bien, dit l’Allemand.

– Et si nous le retrouvons, poursuivit Tom, vous aurez cinquante livres de gratification.

– Puisqu’il en est ainsi, fit l’Allemand, je suis prêt à vous suivre au bout du monde.

* *

*

Dès le lendemain, Tom et Frantz Hauser s’embarquèrent à Sydney pour Melbourne.

Justement il y avait une foire de bestiaux le surlendemain de leur arrivée.

Tom et son compagnon demeurèrent dans la ville.

Ils attendirent le jour de la foire, qui devait se prolonger pendant toute la semaine.

Tom parcourut toutes les auberges, il chercha dans toutes les rues.

Mais nulle part il ne trouva Walter Bruce.

Cependant Frantz retrouva, lui, un ancien convict devenu berger et qui avait connu Walter Bruce.

Il lui en demanda des nouvelles.

– Oh ! dit le convict, il y a des hommes qui ont du bonheur.

– Que veux-tu dire ?

– Et Walter Bruce est de ce nombre.

Tom assistait à l’entretien ; mais ne soufflait mot. Son cœur battait à rompre sa poitrine.

– Walter Bruce est donc heureux ? demanda Frantz.

– Très heureux.

– Où est-il ?

– À cent lieues d’ici, dans le nord-ouest.

– Tu l’as vu ?

– Il y a six mois.

– Et que fait-il ?

– Il était berger comme moi quand il est revenu de la Nouvelle-Zélande.

– Et maintenant ?

– Maintenant il est fermier et il possède un troupeau à lui.

– Comment a-t-il donc fait pour en arriver là ? demanda encore l'Allemand.

– Il a su plaire à la fille d'un riche fermier et il l'a épousée. Le fermier est mort peu de temps après, et Walter Bruce est riche, car sa femme était fille unique.

– Et tu peux nous indiquer au juste l'endroit où il est ? demanda encore Frantz.

– Je puis faire mieux, dit le berger.

– Ah !

– Je suis sur une propriété qui n'est distante de la sienne que de quelques milles.

– Bon !

– Je m'en retourne demain, car mes bestiaux sont vendus. Venez avec moi.

– Et tu nous conduiras chez Walter Bruce ?

– Oui.

Tom se sentait mourir de bonheur.

Dès le lendemain il se mit en route avec Frantz et le convict devenu berger.

On voyage lentement en Australie.

Les routes, mal tracées, sont sillonnées par des chariots traînés par des bœufs.

Il fallut dix jours aux voyageurs pour franchir les cent lieues qui séparaient Melbourne du pâturage sur lequel Walter Bruce était établi.

Le berger, en arrivant, conduisit Tom à l'habitation de son maître.

– Demain seulement, dit-il, je vous amènerai chez Walter Bruce, car nous ne pourrions aujourd'hui y arriver de jour. Et le pays est infesté de nègres voleurs.

Tom attendit donc le lendemain.

Mais, dès le point du jour, il se mit en route.

Vers six heures du matin, le convict lui dit :

– Nous sommes encore loin de l'habitation, mais nous foulons déjà les terres de la ferme.

Enfin, vers midi, Tom aperçut une coquette maison blanche s'élevant au milieu de grands arbres.

– C'est là ! dit le convict.

Tom sentit ses yeux s'emplir de larmes.

Et puis il se fit cette question :

– Voudra-t-il revenir en Europe maintenant ?…

Et ce fut en chancelant, et pleurant comme un enfant, que Tom continua son chemin vers la maison qui, de loin, ressemblait à un nid de tourtereaux.

XXXVI

Journal d’un fou de Bedlam

XXII

Rien n’était propre et coquet comme cette habitation perdue au milieu d’un océan de verdure.

Les bâtiments d’exploitation, les écuries, les étables étaient entourés de hautes murailles toutes blanches.

La maison de maître était au milieu, avec un jardin pour ceinture.

Tom et ses compagnons restèrent dans la cour principale.

Un petit mulâtre s’y trouvait.

L’ancien convict lui dit :

– Bonjour, Nathan.

– Bonjour, Tobby, répondit le petit mulâtre.

– Voici deux amis à moi, continua le berger, qui viennent rendre visite à M. Bruce.

– M. Bruce n’est pas à l’habitation, répondit le petit nègre.

Tom pâlit.

– Où est-il donc ? fit Frantz Hauser.

– Oh ! rassurez-vous, il n’est pas en voyage.

– Ah !

– Il est allé visiter un de ses troupeaux qui est parqué à un mille d’ici.

– Et il rentrera bientôt ?

– Certainement, il ne peut tarder.

– Nous l’attendrons, dit Tom.

– Mais mistress Bruce est à la maison, dit encore le petit nègre, entrez.

Tom hésitait.

– Venez donc, dit l’ancien convict.

Et il passa le premier.

Quelques serviteurs étaient éparpillés dans les cours et le jardin.

La porte de l'habitation était grande ouverte.

Tom vit devant lui un large vestibule plein de fleurs, au bout duquel se développait la volute d'un élégant escalier.

Au bruit de leurs pas, une porte s'ouvrit à droite sous le vestibule.

Une jeune femme leur apparut alors.

Elle avait dans ses bras un enfant à qui elle donnait le sein.

Derrière elle une jolie petite fille de quatre ans se montrait toute rougissante et levant sur les visiteurs de grands yeux étonnés.

Mistress Bruce, car c'était elle, connaissait Tobby.

– Bonjour, Tobby, lui dit-elle.

– Bonjour, madame, répondit le convict.

– Vous vouliez voir M. Walter ?

Et, tout en posant cette question, elle jetait un regard curieux sur Frantz Hauser et sur Tom.

– Madame, répondit Tobby en montrant Tom, voici un gentleman qui a beaucoup connu votre mari.

La jeune femme tressaillit, une vive émotion s'empara d'elle, et elle murmura :

– Où donc cela ?

– En Angleterre, dit Tom vivement.

L'émotion de la jeune femme allait toujours croissant.

– En Angleterre ? fit-elle.

– Oui, madame.

– Et… à Perth ?

– Oh ! non…, à Pembleton Castle.

Et Tom parlait avec des larmes plein les yeux.

La jeune femme le regardait toujours.

– Qui donc êtes-vous ? fit-elle enfin.

– Je me nomme Tom.

Elle jeta un cri.

– Tom ! dit-elle, vous vous nommez Tom ?

– Oui, madame.

– Ah ! mon Dieu !

Et elle chancelait et un tremblement nerveux s'était emparé de tout son corps.

Tom reprit :

– Oui, madame, je me nomme Tom, et je vois à votre émotion que sir Walter vous a souvent parlé de moi.

– Il m'en parle tous les jours encore, répondit-elle.

Et comme elle disait cela, on entendit retentir dans la cour le pas d'un cheval.

Tom se précipita au dehors.

C'était M. Bruce qui arrivait.

Tom s'approcha.

Lui aussi tremblait de tous ses membres, et ses jambes refusèrent de le porter plus longtemps.

Il fallut que Tobby le convict le soutînt.

M. Walter était un beau jeune homme de vingt-sept ou vingt-huit ans, et son visage, bruni par le soleil, ne portait plus aucune trace des hideuses morsures de la vipère bleue.

Il regarda Tom et ne le reconnut pas tout d'abord.

Tom avait maintenant les cheveux tout blancs.

– Quel est cet homme ? demanda M. Walter en mettant pied à terre.

– Mon maître, mon bon maître, s'écria Tom, ne me reconnaissez-vous pas ?

M. Bruce jeta un cri.

– Tom ! fit-il.

– Ah ! milord, dit Tom d'une voix brisée, je savais bien que je finirais pas vous retrouver…

M. Bruce prit Tom dans ses bras et l'y tint longtemps serré.

Puis, avisant Frantz Hauser et Tobby, il leur tendit à chacun la main.

Et un triste sourire effleurant ses lèvres :

– Quand je vous disais que j'étais lord, fit-il, vous ne vouliez pourtant pas me croire !

Il dit à sa femme :

– Chère Lucy, emmenez donc ces braves gens à la salle à manger et faites-leur servir des rafraîchissements et une collation. Moi, j'ai hâte de me trouver seul avec mon cher Tom.

Et il prit le vieux serviteur par le bras et entra dans-la maison.

Tom tremblait toujours et il fondait en larmes.

Et lorsqu'ils furent seuls, M. Bruce l'embrassa de nouveau et lui dit :

– Tu me cherchais donc ?

– Il y a six ans que j'ai quitté l'Angleterre, répondit Tom, et sans ces maudits sauvages…

– Quels sauvages ?

– Oh ! milord, répondit Tom, mes souffrances ne sont rien auprès de celles que vous avez endurées.

– Tom, dit M. Bruce, avant de vous dire mon histoire, je veux savoir la vôtre.

M. Walter parlait avec autorité.

– Je vous obéirai, milord, répondit Tom.

Et il raconta comment il avait quitté l'Angleterre pour se mettre à la recherche de l'infortuné lord William.

– Tom, dit alors M. Bruce, il y a une chose que je n'ai jamais pu m'expliquer.

– Laquelle, milord ?

– J'ai perdu la mémoire pendant plus d'une année et j'ai été fou, m'a-t-on dit.

– Ah ! fit Tom.

– Le dernier événement de mon ancienne vie dont je me souvienne est celui-ci. Je venais de me mettre au lit, dans ma chambre de New-Pembleton, lorsque je jetai un grand cri. Quelque chose de froid se promenait sur ma figure et j'éprouvais une vive douleur.

– Et puis ?

– Je ne me rappelle rien de plus, après cela.

– Ah ! fit Tom.

– Un matin, je me suis comme éveillé d'un long rêve. J'avais une chaîne rivée à la cheville et je travaillais dans une mine d'argent.

De hideux compagnons m'entouraient.

Je me mis à vous appeler, Tom.

– Ô mon Dieu ! fit le vieux serviteur en levant les yeux au ciel.

– Mes compagnons se mirent à rire.

– Ignorez-vous donc qui je suis ? m'écriai-je.

– Tu es Walter Bruce, me répondit-on.

– Vous vous trompez, répondis-je. Je me nomme lord William Pembleton.

Mes compagnons de servitude rirent de plus belle.

Et comme je m'indignais, un surveillant s'approcha et me dit :

– Est-ce que tu vas redevenir fou, par hasard ?

– Fou ! m'écriai-je.

Il me tourna le dos, et comme j’avais suspendu mon travail, je reçus le soir six coups de corde.

Pendant huit jours, je criai, je m’indignai, j’en appelai à la justice des hommes et à celle de Dieu.

Efforts inutiles !

Ceux à qui je racontais que j’étais lord, me répondaient que j’étais Walter Bruce, natif de Perth, en Écosse, et que j’avais été condamné à cinq ans de servitude pénale.

Ici, M. Bruce s’arrêta un moment, comme accablé sous le poids de ses souvenirs.

Tom pleurait toujours…

XXXVII

Journal d’un fou de Bedlam

XXIII

Enfin M. Bruce reprit :

– J’étais pourtant bien sûr de mon identité.

Les souvenirs de ma jeunesse me revenaient en foule, et tout à coup mon cœur se prit à battre et mes lèvres murmurèrent un nom :

« Miss Arma ! »

Après mille efforts, je parvins jusqu’au commandant militaire de notre colonie pénitentiaire et le suppliai de m’écouter.

Il y consentit.

Je voulus alors lui raconter que je n’étais pas Walter Bruce, mais bien lord William.

Il m’écouta froidement, sans m’interrompre.

Puis il chercha mon dossier, le lut et me répondit :

– Vous vous nommez bien Walter Bruce, vous êtes âgé de vingt ans. La cour criminelle de Perth vous a condamné à la déportation.

Tandis que vous étiez détenu dans la prison de Perth, vous avez été atteint d’une maladie étrange, et votre visage s’est défiguré à ce point qu’on a pu croire que vous étiez perdu.

En même temps, vous êtes devenu fou.

Votre folie a duré plusieurs mois.

Il a fallu vous transporter de Perth à Liverpool sur un mulet car vous étiez dans l’impossibilité de marcher.

– Embarqué sur un transport de la marine royale, votre folie a continué.

Ce n’est qu’en arrivant ici que la lèpre qui couvrait votre visage s’est détachée.

Alors, vous êtes devenu plus calme, et on a pu croire que votre folie était dissipée.

J’étais atterré en entendant ces paroles.

Cependant j’eus de tels élans de franchise, un tel accent de vérité, je lui parlai si bien de mes relations d’autrefois, je coordonnai si parfaitement mes souvenirs, que sa conviction en fut ébranlée.

– Eh bien ! me dit-il, je consens à écrire en Angleterre et à demander de nouveaux renseignements.

Pendant un an j’eus un grand espoir.

Vous deviez me chercher, Tom, je le sentais.

Il était impossible que mon frère ne se fût pas ému de ma disparition.

Tom ne répondit pas.

– Un an après, le commandant me fit appeler.

– Eh bien ! me dit-il, êtes-vous devenu plus raisonnable ?

Cette question me fit froid au cœur.

– J’ai écrit en Angleterre, me dit-il.

– Et on vous a répondu ?

– Oui.

Il me tendit alors une lettre.

Elle était signée lord *Evandale Pembleton*.

Et c’était bien la signature de sir Evandale, mon frère.

Il écrivait au gouverneur de la Nouvelle-Zélande :

« Monsieur le gouverneur.

« J’ai eu, en effet, un frère aîné, lord William.

« Lord William est mort à New-Pembleton, il y a aujourd’hui deux années.

« Il a succombé à la morsure d’un reptile venimeux.

« Je vous adresse son acte mortuaire dressé par le shériff du comté et signé de noms trop honorables pour qu’on puisse mettre en doute l’authenticité de ce document.

« Mon beau-père, sir Archibald M…, me donne le conseil d’adresser une plainte au lord chief-justice, afin que le misérable qui ose usurper le nom de mon malheureux frère soit châtié. »

– Eh bien ! me dit le commandant, persistez-vous encore dans vos assertions ?

Je ne répondis pas et baissai la tête.

J’avais compris.

– Ah ! fit Tom.

– Mon frère m’avait pris mon titre, ma fortune et ma fiancée.

Par quel moyen était-il arrivé à son but ?

Voilà ce que j’ignore et ignorerai probablement toujours, ajouta M. Bruce avec un soupir.

– Je le sais, moi, dit Tom.

– Tu le sais ?

– Oui.

Et Tom, essuyant ses larmes, reprit :

– Vous souvenez-vous du mendiant Nizam ?

– Le vieil Indien ?

– Oui. Ce misérable…

– Eh bien ?

– Eh bien ! Nizam a été le complice de votre frère.

– Qu’avais-je donc fait à ce malheureux ?

Tom eut un rire amer :

– Savez-vous donc quel était cet homme ? dit-il.

– Non.

– C’était sir Georges Pembleton, le misérable qui avait trahi votre noble père et déshonoré lady Eveline, votre mère.

– Ah ! fit M. Bruce pâlissant.

– Bon chien chasse de race, dit encore Tom. Sir Evandale est son digne fils.

Et alors Tom raconta à M. Bruce ce qui s’était passé et ce que nous savons déjà.

– Mais, dit M. Bruce, lorsque tu eus tué ce misérable, pourquoi n’as-tu rien dit à mon frère ?

– Je voulais vous retrouver auparavant.

– Et il a épousé miss Anna ?

– Je suis parti de New-Pembleton le jour du mariage.

Alors Tom fit le récit de la triste odyssée et de son séjour chez les nègres cannibales.

Et quand il eut fini :

– Je le vois, dit M. Bruce, quand le gouverneur de la Nouvelle-Zélande a écrit en Angleterre, tu l’avais déjà quittée.

– Oui.

M. Bruce demeura un moment silencieux.

Puis il reprit.

– À partir du jour où le gouverneur m’avait communiqué la lettre de sir Evandale, je me résignai.

Mes compagnons d'infamie continuaient à m'appeler milord par dérision. Mais moi, je ne me vantai plus d'appartenir à la haute aristocratie anglaise.

Les années passèrent.

Un beau jour, on m'apprit que j'avais subi ma peine et que j'étais libre.

– Bruce, me dit le gouverneur en me remettant un petit pécule, le fruit de mon dur labeur de cinq années, Bruce, vous avez à choisir : ou être rapatrié en Angleterre, ou rester ici, ou bien encore être conduit en Australie, où vous trouverez du travail.

J'optai pour ce dernier parti.

On m'embarqua pour Melbourne.

J'y arrivai un jour de foire.

Un fermier du nord-ouest m'engagea comme berger et m'emmena dans son habitation.

C'était le père de miss Lucy.

Les souffrances, la rude vie que j'avais menée, le contact des êtres dépravés qui m'entouraient, n'avaient pu effacer chez moi ma distinction native.

Ici, mon ami, se place un roman d'amour trop long à te raconter.

J'avais oublié miss Anna.

Je commençais à soupirer en voyant miss Lucy.

– Et vous l'aimâtes ?

– Comme elle m'aima et comme elle m'aime.

Au bout de deux ans, j'avais conquis la confiance et les bonnes grâces du fermier.

Il me prit un peu à part et me dit :

– Vous aimez ma fille et elle vous aime. Soyez donc unis. En Angleterre, un pareil mariage serait monstrueux. Mais en Australie on est indulgent. Et puis, vous m'avez raconté votre histoire, et j'y crois.

– Et c'est ainsi, acheva M. Bruce, que je suis devenu le mari de miss Lucy, que j'ai succédé à son père et que je suis heureux.

– Mais, milord, s'écria Tom, vous n'allez pas rester ici, maintenant ?

– Si, mon ami.

– Vous renonceriez à revendiquer vos droits ?

– À quoi bon ? fit celui qui s'était nommé lord William, et qui n'était plus que sir Bruce, le fermier australien.

– Mais c'est impossible !

– Je suis heureux, répéta le jeune homme.

Et comme il disait cela, sa belle jeune femme entra, tenant un de ses enfants par la main et portant l'autre suspendu à son sein.

– Regarde… dit M. Bruce à Tom ; que me manque-t-il donc ?

XXXVIII

Journal d’un fou de Bedlam

XXIV

Tom passa plusieurs mois à l’habitation, priant et suppliant chaque jour M. Bruce de se souvenir qu’il s’appelait lord William de son vrai nom.

– Revenez en Angleterre, milord, disait-il, il faut que vous repreniez votre nom et que vous entriez en maître dans le château de vos ancêtres.

Mais M. Bruce répondait :

– Non, mon ami, je suis heureux ici, et j’y resterai.

Tom se désespérait.

– Écris à ta femme de venir nous rejoindre, disait encore M. Bruce.

Mais Tom ne renonçait pas à convaincre son ancien maître.

– Il faut que vous reveniez en Angleterre, disait-il, il le faut.

Et M. Bruce lui disait encore :

– Écoute-moi bien, mon pauvre Tom.

– Parlez, maître.

– Je suppose que je suive tes conseils.

– Ah ! vous les suivrez ?

– Nous revenons en Angleterre.

– Bon.

– Et nous nous présentons à mon frère.

– Il faudra bien qu’il vous reconnaisse !

– Non seulement il s’y refusera, mais il m’accusera d’être un imposteur.

– Oh ! nous lui prouverons bien…

– Que veux-tu que je lui prouve ? J’ai maintenant un état civil.

Je suis Walter Bruce, un convict libéré, et pas autre chose.

– Ah ! disait encore Tom, qui ne voulait pas se rendre à ce raisonnement, si sir Evandale refuse de vous reconnaître, il y a quelqu'un qui vous reconnaîtra sûrement.

– Qui donc ?

– Miss Anna.

Un nuage passait alors sur le front de lord William.

Et il disait encore :

– Non. Je n'aime plus miss Anna, du reste, j'aime ma femme.

Tom paraissait vaincu et ne disait plus rien.

Mais le lendemain il revenait à la charge.

Enfin, un événement, inattendu lui donna la victoire.

En Australie, les fortunes se font rapidement.

Elles sont quelquefois détruites plus rapidement encore.

Le vieux monde a créé là un peuple tout neuf.

Un peuple d'aventuriers, de criminels repentis et ayant subi leur châtiment.

On y a hâte de faire son chemin, et l'activité humaine y est sans limites.

Galérien de bord, convict ensuite, puis libéré, l'homme travaille aux mines et y fait sa fortune très vite ; ou bien il se fait berger, et pour peu qu'il soit actif et intelligent, il a bientôt franchi la ligne de démarcation qui sépare l'ouvrier du patron, le pâtre gagé du fermier propriétaire de troupeaux.

La fortune de ce dernier est excessivement incertaine et soumise à des bouleversements subits.

La veille, le fermier s'est couché riche. Il a cent mille moutons qui broutent les herbes salées, dix-huit lieues carrées de pays qu'il a choisies pour domaine, car l'Angleterre concède la possession du sol à quiconque a su le conquérir.

Le lendemain, il s'éveille ruiné.

Comment s'est accompli ce phénomène ?

L'Australie est infestée de nègres fugitifs qui ont quitté les colonies, où ils étaient esclaves, pour venir vivre de vol, de brigandage et d'incendie dans cette île grande comme un continent.

L'autorité a même créé contre eux une légion de nègres soumis, qu'on appelle la *gendarmerie noire*.

Cette troupe, quoique très redoutée et rendant de grands services, est néanmoins impuissante à protéger les colons de l'intérieur.

Les nègres marrons, comme on appelle les insoumis, se contentent ordinairement de voler quelques bestiaux.

Mais s’ils croient avoir à se plaindre gravement d’un fermier, alors ils organisent contre lui une véritable expédition.

Une nuit l’habitation est cernée.

Elle a pourtant de hautes murailles le long desquelles règne un fossé profond.

Elle est défendue par cent cinquante serviteurs, tous dévoués à celui qui est devenu leur maître.

Un troupeau de chiens énormes à demi sauvages fait bonne garde dans les cours et aux portes des étables.

Mais les nègres arrivent par centaines.

Quelquefois même par milliers.

Et si l’habitation est éloignée de toute autre, si de prompts secours n’arrivent pas, le fermier est perdu.

Il est vrai que les nègres lui laisseront quelquefois la vie sauve, mais ils mettront le feu à la maison, à ses bâtiments, couperont les arbres, empoisonneront les fontaines, tueront le bétail qu’ils ne pourront pas emporter.

Alors tout sera à recommencer.

La terre, en Australie, n’a de valeur que par les bras qui la cultivent et les troupeaux qui broutent son herbe salée.

Les serviteurs disparus, les troupeaux dispersés, le fermier n’est plus qu’un pauvre diable.

Un pareil malheur devait arriver à Walter Bruce.

Il avait pourtant toujours vécu avec les nègres en assez bonne intelligence.

Quand ils rôdaient autour de son habitation, il leur envoyait du pain, de la viande et de l’eau-de-vie.

Et les nègres respectaient ses troupeaux et l’appelaient même le bon blanc.

Mais un roman d’amour vint gâter toutes ces bonnes dispositions.

Il arriva que le chef d’une bande redoutable de ces bandits, nommé Kukuren, devint amoureux d’une jeune mulâtresse qui était servante à l’habitation.

Il l’aima et osa même venir la demander en mariage à M. Bruce.

Celui-ci lui répondit :

– Adresse-toi à elle. Si elle veut te suivre, je ne m’y opposerai pas.

Le chef fut repoussé.

La mulâtresse avait horreur des nègres marrons.

Il jura de se venger.

Quelques jours après, par une nuit sombre, il pénétra en escaladant les murailles dans l’habitation, arriva jusqu’à la chambre de sa bien-aimée et l’enleva.

Mais la mulâtresse jeta des cris.

Un des bergers du fermier s'arma d'un fusil, se mit à une fenêtre, vit un nègre qui s'enfuyait, l'ajusta et fit feu.

Le nègre tomba, mortellement atteint.

Et comme le nègre c'était Kukuren, un chef puissant, M. Bruce comprit qu'il était perdu.

En effet, dès la nuit suivante, l'habitation fut assiégée par une nuée de ces misérables que les fermiers australiens ont surnommé les démons noirs.

Ce fut un siège, et une bataille.

M. Bruce se défendit vaillamment.

Mais ses serviteurs tombèrent un à un sous les flèches empoisonnées des nègres.

En même temps ceux-ci mirent le feu à l'habitation.

Barricadé avec sa femme, ses enfants et une poignée de serviteurs, M. Bruce se défendait encore, lorsque enfin la *gendarmerie noire* arriva.

Les nègres prirent la fuite.

M. Bruce eut la vie sauve.

Mais il était désormais ruiné.

Tom avait conservé cette fameuse ceinture que les cannibales n'avaient pas songé à lui enlever.

Tom avait encore sept ou huit cents livres.

C'était plus qu'il n'en fallait pour revenir en Europe.

Et Tom, regardant son maître, lui dit avec un accent de triomphe :

– Ah ! il faudra bien, maintenant, que vous consentiez à redevenir lord Pembleton !

– Hélas ! répondit M. Bruce, si j'étais seul, je resterais ici, et j'essayerais de reconstituer ma fortune ; mais j'ai une femme et des enfants, et la misère m'effraye pour eux.

– Enfin ! s'écria Tom.

* *

*

Un mois après, Walter Bruce, sa femme, ses deux enfants et Tom s'embarquaient à Melbourne, sur un navire qui faisait voile pour l'Angleterre.

Huit jours auparavant, Tom avait écrit à Betzy :

– Nous arrivons enfin. Dans six mois, lord William sera à Londres !

Et Tom quitta l'Australie le cœur plein d'espoir, tandis que Walter Bruce versait des larmes et songeait à cette habitation perdue dans le désert des prairies, sous le toit de

laquelle il avait vécu heureux si longtemps.

XXXIX

Journal d’un fou de Bedlam

XXV

Retournons à Londres, maintenant.

Nous sommes en plein été.

C’est-à-dire pendant la *saison*.

Londres, si brumeux en hiver, a ses jours d’été pleins de soleil et d’air pur.

Alors la coupole de ses édifices resplendit de mille rayons : ses rues sont joyeuses, ses parcs et ses squares sont remplis d’une foule qui paraît heureuse de vivre.

Hyde-Park surtout est superbe en ces moments-là.

Les équipages, les cavaliers, les piétons se croisent dans tous les sens.

Bien après le coucher du soleil, Hyde-Park est encore rempli par la foule.

Tendres fiancés roucoulant tout bas la romance éternelle du premier amour, enfants bruyants jouant aux bords de la Serpentine, vieillards rajeunis par le soleil et femmes vaporeuses rêvant du ciel d’Italie et des lointains bleus que baigne la Méditerranée.

Tout cela va et vient, circule, aspire à pleins poumons la brise du soir qui succède à une chaleur brûlante. Tout cela paraît heureux.

Il est huit heures du soir ; un dernier rayon du jour glisse encore sur le feuillage sombre des grands arbres.

Une jeune femme, tenant un enfant par la main et suivie de deux grands laquais, se promène au bord de la rivière.

C’est celle qui se nommait jadis miss Anna et qui a nom aujourd’hui lady Evandale Pembleton.

L’enfant qu’elle mène par la main est son fils.

Depuis quelques minutes cependant, lady Pembleton paraît inquiète.

Elle a remarqué qu’un homme la suivait à distance.

Quel est cet homme ?

Elle l’ignore.

Ou du moins elle n’a pu le voir d’assez près.

Cependant, sa mise et sa tournure sont celles d’un gentleman.

En outre, il a les cheveux tout blancs.

Mais son obstination à suivre la jeune femme a fini par effrayer celle-ci.

Tout à coup le gentleman paraît prendre son parti.

Et, devançant les deux laquais, il s’approche de lady Pembleton, le chapeau à la main.

Lady Pembleton a, tout d’abord, un geste d’effroi.

Mais le gentleman lui dit :

– Milady, ne me reconnaissez-vous pas ?

Et lady Pembleton jette un cri.

– Tom ! dit-elle.

– Oui, milady.

– Tom ! le serviteur fidèle du pauvre lord William.

– Lui-même, milady.

– Je vous croyais mort.

– Vous le voyez, milady, je suis vivant, bien vivant, dit Tom.

Lady Pembleton le regarda avec une sorte de stupeur.

Tom reprend :

– Milady, j’arrive d’Australie.

– Ah ! vraiment ? dit-elle.

– Et j’arrive tout exprès pour vous voir.

– Moi.

– Vous, milady.

– Ce n’est donc point le hasard qui nous met en présence ?

– Non, milady ; il y a huit jours déjà que je rôde aux environs de votre hôtel.

– Pourquoi n’être point entré ?

– Parce que je voulais vous voir seul à seul, milady.

– Ah !

Et lady Pembleton redevient inquiète.

– Milady, reprend Tom, nul ne doit entendre ce que je veux vous dire.

– Votre ton mystérieux m’effraye, Tom.

– Il faut absolument que je cause avec vous quelques minutes, milady.

– Eh bien ! marchez à côté de moi, Tom, et parlez. Nous sommes presque seuls en ce moment et personne ne nous entendra.

– Milady, j’ai un secret à vous confier.

– Un secret !

– Un secret qui vous eût comblé de joie il y a quelques années.

– Ah !

– Et qui, maintenant, va remplir votre cœur d’une douloureuse tristesse.

– Vous m’effrayez, Tom.

– Milady, poursuit Tom, je vous l’ai dit, j’arrive d’Australie.

– Eh bien ?

– J’ai rencontré là-bas un homme qui se souvenait de vous, qui songeait à vous bien souvent.

– Qui donc peut songer à moi en Australie ? demanda lady Pembleton impassible.

– Il se nomme Walter Bruce.

– Ce nom m’est inconnu, Tom.

– Soit, milady ; mais avant de porter ce nom, il en avait un autre.

– Lequel ?

– Il se nommait lord William Pembleton.

Lady Pembleton jette un cri.

Puis elle regarde Tom avec stupeur !

– Êtes-vous fou ? dit-elle.

– Non, milady, je ne suis pas fou.

– Vous savez pourtant bien que lord William est mort ?

– Je l’ai cru comme vous, milady.

– Et moi je l’ai vu mort, Tom.

– Ce n’est pas lord William que vous avez vu mort, milady.

– Ah !

– C’était un galérien nommé Walter Bruce.

– Ah ! mon pauvre Tom, dit alors lady Pembleton, je vois bien que le chagrin que vous avez éprouvé de la mort de votre pauvre maître a dérangé votre cerveau.

– Non, milady, je n’ai pas le cerveau dérangé ; non, milady, je ne suis point fou.

– Cependant…

– Et je vous supplie de m’écouter…

Lady Pembleton réprime un geste d’impatience.

Puis elle regarde autour d’elle.

Ils sont seuls.

Les deux laquais, voyant la noble dame causer familièrement avec le gentleman, se tiennent respectueusement à distance.

– Soit, dit-elle enfin, parlez.

– Milady, je vous le répète, lord William n’est pas mort.

Lady Pembleton ne répond pas.

– Oh ! reprend Tom, vous me croirez quand vous saurez tout.

Et Tom raconte à lady Pembleton tout ce qu’il sait, tout ce qu’il a vu, tout ce qu’il a fait.

Lady Pembleton, cependant, paraît incrédule.

– Ah ! dit alors Tom avec un accent de triomphe, quand vous l’aurez vu, il faudra bien que vous le reconnaissiez.

– Quand je l’aurai vu ?

– Oui.

– Mais il n’est donc pas en Australie ?

– Il est à Londres.

Lady Pembleton devient toute pâle.

– À Londres ! il est à Londres, cet homme ?

– Cet homme que vous aimiez, que vous avez pleuré !

– Et je le verrai ?

– Vous le verrez.

Et comme Tom parle ainsi, ils se trouvent tous deux à un détour de la rivière.

Un banc est adossé à un saule.

Sur ce banc est un homme, jeune encore, quoique son visage porte les traces de longues souffrances.

Et voyant approcher lady Pembleton, cet homme se lève.

– Miss Anna, dit-il.

Lady Pembleton tressaille.

– Le voilà, dit Tom.

Lady Pembleton contemple froidement Walter Bruce.

Puis, se tournant vers Tom :

– Mon pauvre ami, dit-elle, cet homme ressemble vaguement à lord William, en effet, mais ce n’est pas lui. Lord William est mort.

Walter Bruce jette un cri et s’enfuit.

Et Tom l’entend s’écrier :

– Pourquoi donc suis-je vivant ? Je savais bien qu’elle ne me reconnaîtrait pas !

XL

Journal d’un fou de Bedlam

XXVI

Dans la cité, auprès de Saint-Paul, il y a une rue qu’on nomme Pater-Noster street.

C’est la rue des libraires.

Mais les libraires n’en forment pas uniquement la population.

Il y a un peu de tout : des ouvriers et des négociants, des petits rentiers et de pauvres employés.

Et je trouve dans Pater-Noster, au n° 17, un solicitor.

Le solicitor, à Londres, est un avoué-avocat.

Il étudie les causes et il les plaide ensuite.

Le solicitor gagne beaucoup d’argent.

D’abord il se fait payer cher, – ensuite il éternise les procès.

Le client entré riche chez lui, en sort ruiné le plus souvent.

Seulement, il a fini par gagner son procès.

Il y avait donc à Londres, dans Pater-Noster, au n° 17, un solicitor.

Ce solicitor avait nom M. Simouns.

La basoche anglaise lui rendait hommage.

C’était un homme d’un grand talent.

Chacune de ses paroles valait une guinée au bas mot, et pour un solicitor, il était vraiment expéditif.

M. Simouns était un homme jeune encore.

Grand, légèrement obèse, les cheveux rares sur les tempes, absents sur le crâne, le visage encadré par de beaux favoris châtains, les lèvres minces, l’œil d’un bleu pâle, le teint rosé, le menton creusé d’une fossette.

Tel était M. Simouns.

Il avait de la bonhomie et de la majesté tout à la fois.

Un bourg l'avait porté à la Chambre des communes, mais M. Simouns avait décliné cet honneur.

– Je n'ai pas assez de fortune encore, avait-il dit, pour consacrer mon temps aux affaires publiques.

M. Simouns vous menait quelquefois une affaire très rondement. Les échos de la cour de Drury-Lane retentissaient encore des sons harmonieux de son éloquence à la fois pathétique et violente.

M. Simouns avait défendu un Irlandais compromis dans les derniers événements du fénianisme, et il l'avait fait acquitter.

Ce qui avait surtout ému et charmé le peuple de Londres, c'est que l'Irlandais n'avait pas dix pence dans sa poche et que M. Simouns avait plaidé pour rien.

Il est vrai qu'en bon Anglais qu'il était, M. Simouns savait ce que vaut la réclame.

Or donc, un matin, M. Simouns arriva dans Pater-Noster.

À Londres, tout homme d'affaires ou de loi qui se respecte, a ses bureaux, son étude, son cabinet dans une rue populeuse et commerçante, mais il demeure à la campagne.

Il habite, à deux ou trois lieues du centre, quelque jolie maison avec un jardin donnant lui-même sur un square.

M. Simouns arrivait dans Pater-Noster à onze heures et retournait chez lui pour dîner.

Donc, M. Simouns descendit de son cab, et il allait pénétrer dans une petite allée assez noire, assez humide, qui donnait accès dans sa maison, lorsqu'un homme, qui paraissait l'attendre depuis longtemps déjà fit un pas vers lui, ôta son chapeau et dit poliment :

– Pardon, monsieur Simouns.

L'homme était proprement vêtu.

M. Simouns le regarda.

Et son regard semblait dire :

– Il me semble que j'ai déjà vu ce gaillard-là. Mais où ?

– Vous ne me reconnaissez pas, je le vois, monsieur Simouns, dit cet homme.

– En effet… cependant… Il me semble…

– Il y a près de dix ans que nous ne nous sommes vus.

– Oh ! alors…

L'inconnu poursuivit :

– J'étais déjà un client de votre cabinet, quand vous n'en étiez encore que le maître clerc.

– En vérité ! fit M. Simouns.

– J'étais chez lord Pembleton et je me nomme Tom ; c'est moi qui venais vous apporter les affaires de mon noble maître.

– Ah ! fort bien, dit M. Simouns, je me souviens maintenant. Oui, oui, je vous reconnais.

– Monsieur Simouns, je désirerais vous entretenir un moment d'une affaire excessivement importante.

– Montez dans mon cabinet, en ce cas.

Et M. Simouns précéda Tom, qui le suivit.

Tom ne souffla pas mot jusqu'au moment où il fut installé dans le cabinet particulier du solicitor.

– Êtes-vous toujours au service de la noble famille Pembleton ? demanda alors M. Simouns.

– Oui et non, répondit Tom.

M. Simouns le regarda.

– J'ai quitté le service de sir Evandale, poursuivit Tom, mais je suis toujours le serviteur de lord William.

Comme il était notoire pour tout le Royaume-Uni que lord William était mort et que sir Evandale avait succédé à son frère, M. Simouns regarda Tom et se demanda s'il n'avait pas affaire à un fou.

Mais Tom parlait avec conviction, et il n'y avait aucun indice de folie ni dans son regard, ni dans son attitude, ni dans l'accent de sa voix.

– Pardon, fit M. Simouns, il faut vous expliquer plus clairement, mon ami.

– C'est ce que je vais faire, si vous voulez bien m'écouter.

– Parlez !

Le solicitor est un homme patient par nature et par état. Esprit pratique avant tout, il sait que, dans le récit le plus désordonné, le plus embrouillé d'un client, il y a toujours un côté qui peut être utile à la défense, et que les meilleures causes ne sont pas celles qui semblent les plus claires.

– Monsieur Simouns, dit alors Tom, M. Goldery, votre estimable prédécesseur, était fort dévoué à lord Evandale Pembleton, le père de lord William. C'était un très honnête homme, M. Goldery.

– Et je me vante d'être aussi honnête que lui, dit M. Simouns avec calme.

– C'est parce que j'en suis persuadé, poursuivit Tom, que je suis venu vous voir.

– Je vous écoute, parlez, répéta M. Simouns.

Un homme de loi est une manière de confesseur ; on doit lui tout dire, et il doit tout entendre.

Tom ne passa rien sous silence.

Il raconta l'histoire de sir George Pembleton, le crime abominable dont il s'était rendu coupable.

Ce crime, on le sait, avait eu pour conséquence la naissance de sir Evandale.

Tom raconta donc tout ce qui s'était passé : les alarmes de lady Eveline, l'enfance de lord William et de son frère sir Evandale, enfin le drame mystérieux et terrible qui s'était accompli à New-Pembleton, et qui avait eu pour résultat la substitution du galérien Walter Bruce mort à lord William vivant.

Puis, quand il eut fini, il regarda M. Simouns.

Celui-ci lui dit :

– Tout ce que vous venez de me raconter est vrai sans doute, mais excessivement invraisemblable. Maintenant, admettons que je le tienne pour vrai, en quoi puis-je vous servir ?

– Vous pouvez soutenir les prétentions de lord William.

– Quelles prétentions ?

Et M. Simouns eut un sourire qui fit frissonner Tom.

– Mais, dit le pauvre homme, c'est bien simple pourtant. Lord William, n'étant pas mort, entend rentrer dans la possession de son nom, de ses titres et de son immense fortune.

– Voilà qui est impossible.

– Et pourquoi cela ?

– Parce qu'aux yeux de la loi lord William est mort et que son acte de décès est en règle.

– Mais en prouvant la substitution… ?

– Comment le pouvez-vous ?

– En racontant ce qui s'est passé.

M. Simouns haussa les épaules.

– On ne vous croira pas.

– Cependant…

– Un seul homme pourrait offrir un témoignage de quelque valeur dans cette affaire, poursuivit M. Simouns.

– Quel est cet homme ?

– C'est le lieutenant de chiourme qui s'est rendu le complice de sir George Pembleton.

– Oh ! dit Tom, je le trouverai, cet homme.

– Mais ce témoignage, il ne le donnera pas.

– Il faudra bien qu'il parle !

M. Simouns haussa les épaules.

Puis, après un moment de réflexion, il ajouta :

– Avant tout, il faut être pratique. À votre tour, écoutez-moi, monsieur Tom.

– Parlez, dit Tom, qui semblait plein de foi dans la justice de sa cause.

XLI

Journal d’un fou de Bedlam

XXVII

M. Simouns reprit donc :

– Celui que vous appelez votre maître et qui peut bien, après tout, être réellement lord William, a été convict, me dites-vous ?

– Oui, monsieur, répondit Tom.

– Il y a près de dix années, selon vous, qu’il aurait quitté l’Angleterre ?

– À peu près.

– Par conséquent, il est méconnaissable pour quiconque n’a pas intérêt à le reconnaître ?

– Hélas !

– Donc votre maître se présentera à lord Evandale et lord Evandale haussera les épaules. Il sera reçu de la même manière, sans doute, par la femme du lord.

– S’il faut tout vous dire, monsieur, fit Tom vivement, mon maître a déjà vu lady Pembleton.

– Ah !

– Et elle ne l’a pas reconnu.

– Raison de plus, poursuivit M. Simouns, pour que vous acceptiez mes propositions.

– Parlez, monsieur.

– Il m’est facile de deviner que votre maître et vous revenez d’Australie presque sans ressources.

Tom ne répondit pas.

– Lord Evandale est fabuleusement riche. On l’amènerait, j’en suis certain, à une transaction.

– De quelle transaction voulez-vous parler ? fit Tom avec vivacité.

– D’une transaction comme celle-ci, par exemple, répliqua M. Simouns.

Lord William consentirait à conserver le nom de Walter Bruce, à retourner en Australie…

– Mais…

– Et lord Evandale lui donnerait trente, quarante, cinquante mille livres.

– Vous êtes fou, monsieur Simouns, dit Tom froidement.

– Ah ! vous croyez ?

– Mon maître ne veut renoncer à aucun de ses droits.

– Il veut être lord ?

– Oui.

– Et rentrer dans la possession pleine et entière de sa fortune ?

– Certainement.

– C'est vous qui êtes fou, et lui encore plus fou que vous, monsieur Tom, dit le solicitor.

– Oh ! monsieur…

– Et je vais vous le prouver, poursuivit M. Simouns. Un seul homme, je vous l'ai dit, le lieutenant de chiourme Percy, pourrait rendre un témoignage digne de foi.

– Je trouverai cet homme, je vous le jure ! dit Tom.

– Mais, je vous le répète, cet homme se gardera bien d'éventer la vérité…

– Oh ! il faudra…

– Et, le fit-il, continua M. Simouns, cela ne nous avancerait pas à grand'chose.

– Pourquoi ?

– Parce que le témoignage d'un chiourme, c'est-à-dire d'un homme aussi bas placé dans l'échelle sociale, n'inspire qu'une médiocre confiance ; et, je vous le répète, ajouta M. Simouns, cet homme est le seul qui pourrait, à la rigueur, quelque chose.

– Je le retrouverai, répéta Tom.

– Maintenant, dit encore le solicitor, en supposant que vous retrouviez le lieutenant Percy et qu'il consente à parler, vous supposez, n'est-ce pas, que tout est pour le mieux ?

– Dame ?

– Vous êtes tout à fait dans l'erreur.

– Ah ! fit Tom.

– Le lord chief-justice ne se mêlera point à la chose, Lord Evandale est pair ; il siège au Parlement ; il faut, pour le poursuivre, une autorisation de la Chambre haute. La Chambre y consentira-t-elle ? Il est peu probable.

Vous n'aurez donc alors contre lord Evandale que le recours d'un procès.

Et, vous le savez, monsieur Tom, les procès coûtent cher en Angleterre. Pour mon compte, dit M. Simouns, je ne me chargerais pas d'entreprendre celui-là qu'on ne me versât un cautionnement de dix mille livres.

– Dix mille livres ! exclama Tom.

– Pour le moins.

– Deux cent cinquante mille francs de France !

– Et encore, ajouta M. Simouns, je ne rentrerais peut-être pas dans les déboursés de la procédure.

– Mais c'est épouvantable qu'il faille tant d'argent pour reprendre ce qui vous appartient ! dit Tom.

– Je ne dis pas non, mais cela est ainsi.

– Mais alors…

– Alors, croyez-moi, votre maître fera bien de se résigner.

– À quoi ?

– À une transaction.

– Jamais ! dit Tom.

– Comme vous voudrez, fit M. Simouns. Seulement prenez garde…

Tom le regarda.

– Lord Evandale, poursuivit M. Simouns, est dans une situation que je considère comme inexpugnable.

– Bon ! fit Tom.

– Si tout ce que vous m'avez dit est vrai, c'est un homme peu scrupuleux.

– Eh bien ?

– Et si vous voulez faire du scandale, il ne reculera devant rien.

– Nous sommes sur le sol de la libre Angleterre ! dit Tom avec fierté.

M. Simouns haussa les épaules.

Tom se leva et dit à M. Simouns :

– Je le vois, monsieur, je m'étais fait une illusion en comptant sur votre appui.

– Monsieur Tom, répondit le solicitor, je suis encore à votre disposition et à celle de lord William pour amener lord Evandale à une transaction.

– Nous ne voulons pas de transaction, fit Tom avec colère. Adieu, monsieur Simouns.

– Au revoir, monsieur Tom.

Et le solicitor reconduisit Tom jusqu'à la porte de son cabinet.

– Nous nous reverrons, lui dit-il.

– Je ne crois pas, monsieur.

– Et moi j'en suis sûr.

Tom partit.

Il descendit Pater-Noster, puis Sermon-Lane et arriva au bord de la Tamise.

Là il prit le penny-boat de Sprinfields, et passa de l'autre côté dans le Borough.

Puis, une fois sur la rive droite du fleuve, il prit à pied le chemin d'une rue, bien connue des lecteurs de cette histoire, Adam street.

C'était dans Adam street que demeurait Betzy, la femme de Tom.

C'était dans la même maison que Tom avait logé lord William, sa femme et ses deux enfants, à leur retour d'Australie.

Tom était désespéré.

Il n'entra point tout d'abord chez lord William. Il monta tout droit chez sa femme.

– Eh bien ? demanda-t-elle.

Tom secoua la tête.

– Ces gens de loi n'ont pas d'entrailles, dit-il.

Et il lui raconta son entretien avec M. Simouns.

– Cet homme a raison jusqu'à un certain point, lui dit Betzy ; mais j'ai un autre espoir, moi.

– Lequel ?

– Tout à l'heure, reprit Betzy d'un ton de mystère, je suis sortie pour aller au marché.

– Bon ! fit Tom.

– Et je me suis croisée avec une femme à pied, le visage couvert d'un voile épais et qui semblait chercher quelque chose.

– Et cette femme… ?

– Elle a la tournure et la démarche de miss Anna.

– De lady Pembleton ?

– Oui.

Tom tressaillit.

– Et je crois bien, ajouta Betzy, qu'elle cherche à voir lord William.

Ce disant, Betzy s'approcha de la fenêtre et regarda dans la rue.

Puis, tout à coup :

– Tiens, dit-elle, la voilà… regarde !…

Tom s'approcha vivement de la fenêtre, et à son tour il regarda dans la rue.

XLII

Journal d’un fou de Bedlam

XXVIII

Tom regarda, lui aussi, dans la rue.

En effet, on voyait une femme qui errait, les yeux levés, et semblait chercher quelque chose.

– Oui, dit-il, c’est elle, c’est bien elle !

Tout à coup cette femme traversa la rue et s’engouffra dans l’allée étroite de la maison.

Alors Tom dit à sa femme :

– Attends-moi, je vais à sa rencontre.

Et il se précipita dans l’escalier.

La femme qui montait et Tom qui descendait se rencontrèrent sur le palier du second étage.

– Milady ? dit Tom tout bas.

La femme releva son voile.

– Je vous cherchais, dit-elle.

Et elle parut toute tremblante et comme honteuse d’avoir pénétré dans ce bouge.

Milady Pembleton, car c’était elle, prit alors le bras de Tom et lui dit tout bas :

– Je suis venue à l’insu de lord Evandale.

– Ah ! fit Tom.

– Je voudrais revoir celui que vous dites être Lord William.

– Il est ici, dit Tom.

– Dans cette maison ?

– Tenez, voilà la porte du logis qu’il habite.

– Et… il est… seul ?

– Non, dit Tom, il est avec sa femme et ses enfants.

– Ses enfants… ? sa femme ?

Elle prononça ces mots avec un accent étrange.

L'émotion qui l'agitait parut se calmer subitement.

– Je veux le voir seul à seul, dit-elle.

– Eh bien ! dit Tom, montez au-dessus chez moi. Betzy et moi nous sortirons et je vous enverrai milord.

Lady Pembleton eût voulu s'en aller peut-être en ce moment, et elle se repentait certainement de sa démarche.

Mais il était trop tard.

Tom la prit par le bras et la fit monter.

Puis il alla chercher lord William.

Lord William fut profondément ému en apprenant que lady Pembleton le venait voir.

– Elle ne m'a pas reconnu l'autre jour, disait-il, mais certes elle me reconnaîtra aujourd'hui.

Ses jambes fléchissaient sous lui quand il entra dans la chambre de Tom.

Celui-ci fit un signe à sa femme, et tous deux sortirent.

Lady Pembleton était demeurée debout, son voile baissé.

Quand Tom et Betzy furent sortis, elle le releva.

Tous deux, lord William et elle, se contemplèrent un moment en silence.

Tous deux hésitaient à parler.

Enfin lady Pembleton fit un effort suprême et dit :

– Monsieur, j'ai absolument voulu vous revoir.

– Vous me reconnaissez, milady, je le vois bien, dit lord William.

Elle ne répondit pas à cette question et dit encore :

– Nous sommes bien seuls ici, n'est-ce pas, monsieur ?

– Absolument seuls.

– Personne ne peut nous entendre ?

– Personne.

– J'ai voulu vous voir, reprit-elle, pour me mettre entièrement à votre service.

– Ah ! fit-il en tressaillant.

– Monsieur, continua lady Pembleton, j'ai vu lord William mort, et cependant vous me dites qu'il est vivant.

– C'est moi.

– Soit, dit-elle, admettons-le.

– Que voulez-vous dire, milady ?

– Je vous supplie, dit-elle humblement, de m’écouter jusqu’au bout.

– Parlez !

– Je vous ai donc cru mort, et Dieu sait si je vous ai pleuré.

En parlant ainsi, elle avait des larmes dans les yeux.

– Je vous ai pleuré, reprit-elle, et durant plusieurs mois, j’ai refusé d’entendre parler d’une autre union. Je voulais vivre et mourir fiancée à un mort. Mais mon père me tourmentait, lord Evandale m’aimait. J’ai courbé la tête ; vaincue, j’ai obéi à mon père.

– Après ? fit lord William.

– J’ai fini par aimer cet homme que je n’avais d’abord épousé que par soumission. Il m’a rendue mère, et j’étais la plus heureuse des femmes quand vous êtes tout à coup apparu dans ma vie, vous que je croyais mort. Vous me voyez à votre merci, monsieur. Je viens vous supplier de ne pas faire de scandale, de ne pas troubler la paix dont je jouis, de ne pas engager une lutte inutile, insensée.

– Mais, milady, dit sir William, votre époux m’a dépouillé.

– Nous sommes prêts tous les deux à faire des sacrifices.

– Plaît-il ? fit lord William avec hauteur.

– Il vous sera bien difficile, sinon impossible, de prouver que lord William n’est pas mort.

– Oh ! je le prouverai, dit lord William.

– Alors, à votre tour, vous dépouillerez votre frère et vous couvrirez de honte le nom de Pembleton.

– Pourquoi donc, milady, puisque vous parlez ainsi, fit lord William avec amertume, êtes-vous venue ici ?

– Pour vous proposer une transaction.

– Voyons ?

– Vous quitterez Londres, vous retournerez en Australie, vous garderez ce nom de Walter Bruce, qui est le vôtre maintenant.

– Et que me donnerez-vous en échange ? demanda lord William avec ironie.

– Autant d’or que vous voudrez.

Lord William se prit à sourire.

– Ce que vous me demandez là est impossible, dit-il.

Elle ne se déconcerta point.

– Qu’exigez-vous donc ? fit-elle.

– À votre tour, écoutez-moi, milady.

Lady Pembleton attendit.

– J'ai autant que vous le souci de l'honneur du nom de Plembleton, milady. Vous me proposez une transaction, je vous en offre une autre.

– Voyons ? dit-elle.

– Un homme dont l'identité n'a point été établie, sir George, mon oncle, connu jadis sous le nom de Nizam, a été la cause première de tous mes malheurs. Pourquoi ne serait-il point le seul coupable ?

– Je ne comprends pas, dit-elle.

– Pourquoi sir Evandale, mon frère, ne reconnaîtrait-il pas qu'il a été trompé par cet homme ?

– Et puis ?

– Et ne me reconnaîtrait-il pas, moi, pour son frère ? Nous partagerions la fortune. Il garderait le titre de lord ; mais je veux être Pembleton.

– Ce que vous demandez là est impossible, monsieur.

– Ah ! vous croyez ?

– Oui, dit lady Pembleton sourdement. Le droit d'aînesse existe en Angleterre.

Lord William eut un mouvement de colère.

– Prenez garde, milady, dit-il.

– Monsieur, répliqua lady Pembleton avec un accent glacé, vous dites être lord William ?

– Oh ! vous le savez bien.

– Il vous faudra le prouver.

– Je le prouverai, milady.

– Alors, dit-elle, ce jour-là, lord Evandale vous rendra vos titres, votre nom et votre fortune.

Et elle fit un pas vers la porte.

Lord William fit un geste pour la retenir.

Mais elle ouvrit la porte et dit :

– Si vous étiez le vrai William, celui qui m'aimait et que j'ai tant aimé, vous m'eussiez tenu un autre langage.

Adieu, monsieur, nous ne nous reverrons que devant la justice.

Et elle sortit majestueusement et la tête haute.

Lord William poussa un cri sourd.

– Et cependant, fit-il, accablé et cachant sa tête dans ses mains, elle m'a reconnu !

XLIII

Journal d’un fou de Bedlam

XXIX

Le soir même de ce jour, trois personnes tenaient conseil dans l’hôtel Pembleton.

Les trois personnes étaient lord Evandale, lady Pembleton sa femme, et sir Archibald, son beau-père.

Sir Archibald n’était plus ce gentilhomme magnifique, affectueux et courtois que nous avons connu au début de cette histoire.

Il est des hommes que la prospérité rend meilleurs, d’autres qui deviennent méchants avec le succès.

Sir Archibald était de ce nombre.

Petit gentleman d’origine, à peine esquire, il avait, comme on le sait, fait fortune aux Indes.

De retour en Angleterre, cet homme n’avait plus eu qu’un but, marier sa fille à un grand personnage.

Lord William avait été le premier but de ses intrigues.

Lord William disparu, il avait songé à lord Evandale.

Le récit que lady Pembleton avait fait à lord William était vrai de point en point.

Longtemps elle avait pleuré son fiancé, longtemps elle avait résisté.

Mais enfin il avait fallu céder.

Miss Anna était devenue lady Pembleton.

Puis elle avait aimé son mari, et la naissance de ses enfants avait fini par lui faire oublier l’infortuné lord William, que, du reste, elle croyait mort.

Trois ans après, le convict Walter Bruce était parvenu, on s’en souvient, à intéresser à son sort le gouverneur de la colonie pénitentiaire d’Aukland.

Celui-ci avait écrit en Angleterre.

Lord Evandale était alors absent de Londres, et ce fut lady Pembleton elle-même qui reçut la fameuse lettre qui lui révélait l’existence de lord William.

Ce fut pour elle un coup de foudre.

Elle se jeta dans les bras de son père.

Sir Archibald lui dit :

– Lord William est mort ; et l'homme qui fait écrire est un imposteur ; mais songez bien à ce que je vais vous dire : lord William serait-il vivant, il doit être mort pour vous.

Vous êtes lady Pembleton, et votre époux n'a pas, ne peut pas avoir de frère.

Lord Evandale, de retour à Londres, avait commencé par crier, par s'indigner.

Cependant lady Pembleton avait fini par lui arracher l'aveu de son crime.

Lord Evandale avait supprimé son frère, non par cupidité, mais par amour pour miss Anna.

Et lady Pembleton pardonna à sir Evandale, et la jeune fille aimante et naïve d'autrefois devint, sous la double influence de son père et de son mari, la froide et hautaine grande dame que nous venons de voir pénétrer furtivement dans le misérable logis de lord William.

Ce soir là donc, sir Archibald et lord Evandale, après avoir attendu lady Pembleton avec impatience, l'accablèrent de questions.

– Est-il vraiment méconnaissable ? demanda sir Archibald.

– J'eusse passé toute ma vie auprès de lui sans le reconnaître, répondit lady Pembleton.

– Et il n'accepte pas nos propositions ! fit lord Evandale.

– Il les refuse.

Sir Archibald se prit à sourire.

– Ce sera, dit-il, un procès scandaleux ; mais nous en sortirons à notre honneur.

– D'abord, reprit lord Evandale, pour soutenir un procès semblable, il faut beaucoup d'argent.

– Et non seulement il n'en a pas, dit lady Pembleton, mais il m'a même paru dans le plus profond dénûment.

– Il faut cependant prendre un parti, dit sir Archibald.

– Lequel ?

– Il faut que cet homme quitte Londres.

– Comment l'y contraindre ?

– Je ne sais pas, mais nous trouverons bien un moyen…

Comme sir Archibald disait cela, un laquais apporta une lettre sur un plateau de vermeil et le présenta à lord Evandale.

Le jeune lord prit cette lettre et lut :

LE RÉVÉREND PATTERSON

– Que peut me vouloir ce prêtre ? dit-il.

– Milord, répondit le laquais, ce personnage insiste beaucoup pour voir Votre Seigneurie.

– Faites entrer, dit lord Evandale.

Une minute après, le révérend Patterson parut.

C'était bien le même homme, calme, froid, implacable, un fanatique avec lequel l'homme gris avait soutenu une lutte sans trêve ni merci, et qui poursuivait de sa haine le clergé catholique de Londres.

Le révérend Patterson entra, salua lord Evandale, et comme sir Archibald et sa fille allaient le laisser seul avec le noble lord, il leur dit :

– Oh ! vous pouvez rester, milady, et vous, monsieur. Il est même nécessaire que vous assistiez à mon entretien avec milord.

Lord Evandale regardait le révérend Patterson avec curiosité.

– Parlez, monsieur, lui dit-il.

– Milord, reprit le révérend Patterson, je suis le chef de la Mission évangélique de la Nouvelle-Angleterre…

– Ah ! fit lord Evandale.

– Les apôtres qui vont porter la lumière de la foi aux sauvages de la Nouvelle-Calédonie et de la Nouvelle-Zélande.

– Fort bien, monsieur, dit lord Evandale.

– Mais une pareille œuvre, poursuivit le révérend Patterson, ne saurait s'accomplir sans d'immenses sacrifices ; et si riche que soit déjà l'association que je préside, elle a néanmoins besoin du concours des fidèles.

Lord Evandale se méprit.

– Je vois ce que c'est, mon révérend, dit lord Evandale, vous venez me demander ma souscription. Je suis heureux de m'inscrire pour cinq cents livres.

Un sourire vint aux lèvres du révérend Patterson.

– Cinq cents livres, dit-il, ce serait beaucoup pour un autre que vous, milord.

– Alors, inscrivez-moi pour mille.

– Oh ! milord, quand vous saurez quel est le service que je veux vous rendre…

Sir Evandale tressaillit.

– Que voulez-vous dire ! fit-il.

– Milord, reprit le révérend, je vous l'ai dit, l'œuvre que je préside a des missionnaires partout.

– Bon !

– Nous en avons à Aukland.

– Eh bien ?

– Et l’un de ceux-là est de retour en Angleterre.

– En quoi cela peut il m’intéresser ?

– En ce que ce même missionnaire a beaucoup connu un ancien convict du nom de Walter Bruce.

Lord Evandale pâlit.

Lady Pembleton et son père se regardèrent avec inquiétude.

– En vérité ! fit lord Evandale.

– Je puis même ajouter que ce Walter Bruce, libéré, est à Londres.

– Ah !

– Et qu’il prétend se nommer, de son vrai nom, lord William Pembleton.

– Cet homme est un imposteur ! s’écria lord Evandale.

– C’est tout à fait mon avis, dit froidement le révérend Patterson.

Et il regarda fixement lord Evandale, et il eut aux lèvres un sourire qu’on aurait pu traduire ainsi.

– Je sais aussi bien que vous à quoi m’en tenir là-dessus, et vous ferez bien de jouer avec moi cartes sur table.

Lord Evandale comprit ce sourire et il attendit.

Le révérend Patterson ajouta :

– Que cet homme soit ou non lord William, il peut vous occasionner de très grands embarras.

– Peuh ! fit lord Evandale.

– Et ces embarras, je veux vous les éviter, moi.

– Ah ! vraiment ?

– Si toutefois nous parvenons à nous entendre.

– Parlez, dit lord Evandale.

XLIV

Journal d’un fou de Bedlam

XXX

Que se passa-t-il entre le révérend Patterson, sir Archibald, lord et lady Evandale Pembleton ?

Nul ne le sait au juste.

Mais le lendemain de ce jour, Tom reçut un singulier billet.

Un billet sans signature ainsi conçu :

« Une personne qui ne peut se faire connaître, mais qui sait le dévouement profond qu’il a pour lord W…, prévient M. Tom que le lieutenant de chiourme Percy est retiré à Perth, en Écosse, sa ville natale.

« Percy vit misérablement de quelques guinées que lui donne annuellement le gouvernement de S. M. la reine.

« Il est devenu aveugle et vit avec sa fille qui le nourrit de par son labeur.

« Il ne faudrait pas grand argent pour le décider à parler. »

Tom porta ce billet à lord William.

Lord William fronça le sourcil.

– Mon ami, dit-il, je crains un piège. N’y va pas.

– Un piège ? fit Tom étonné.

– J’ai bien vu que miss Anna me reconnaissait, poursuivit lord William.

– Eh bien ?

– Et non seulement cette femme ne m’aime plus, mais encore elle est devenue la complice de son mari. Elle est venue ici pour m’engager à partir. J’ai résisté. Elle agit.

– Mais dans quel but me ferait-on courir à Perth, si je ne devais pas y trouver le lieutenant Percy ?

– Dans le but de nous séparer.

– Vous avez peut-être raison, dit Tom. Au lieu d’y aller, je vais écrire.

Tom connaissait du monde à Perth, entre autres un vieux gentleman qui avait fait longtemps le commerce des chevaux des îles Shetland.

Il s'en alla au télégraphe et lui transcrivit cette dépêche :

« Mon vieil ami.

« Perth est une toute petite ville, et tout le monde doit s'y connaître.

« Vous m'obligerez de me dire s'il s'y trouve un ancien lieutenant de chiourme nommé Percy.

« Réponse payée.

« TOM.

« *Ancien intendant de lord Pembleton*.

« *17, Adam street, Spithfields, Londres*. ».

Puis Tom attendit.

Vers le soir, la réponse arriva :

« Mon cher monsieur Tom.

« Le lieutenant Percy habite Perth, mais il est assez gravement malade.

« Votre dévoué.

« JOHN MURPHY, esq. »

Tom alla montrer la dépêche à lord William.

Celui-ci lui dit :

– Si peu d'argent qu'il faille pour décider Percy à dire la vérité, il en faut néanmoins.

– Il me reste cent livres, dit Tom.

– Ce n'est point assez.

– Je partirai néanmoins, milord, j'ai des amis à Perth et je trouverai facilement de l'argent, répondit le fidèle Écossais.

Et Tom fit ses préparatifs de départ.

Mais comme il allait quitter lord William, un inconnu se présenta dans Adam street et demanda à lui parler.

Cet homme était petit, déjà vieux, rigoureusement vêtu de noir, et respirant dans toute sa personne le parfum désagréable d'un homme de loi.

Il salua Tom et lui dit :

– Monsieur, je m'appelle Edward Cokeries, et je suis bien votre serviteur.

– Je suis le vôtre, répondit Tom, mais je vous avouerai que je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

– Je suis clerc chez M. Simouns, le solliciter de Pater-Noster street.

– Ah ! c’est différent, dit Tom.

Et il pensa que M. Simouns avait réfléchi, et peut-être trouvé le moyen de rendre à lord William son nom et sa fortune.

Edward Cokeries poursuivit :

– Je travaille dans une petite pièce attenant au cabinet de M. Simouns.

– Ah !

– Et quand la porte est entr’ouverte, j’entends tout ce qui se passe chez lui.

– Bon ! fit Tom.

– Hier matin, vous êtes venu chez M. Simouns ?

– En effet, monsieur.

– Et j’ai entendu votre conversation.

Tom eut un accès de défiance :

– Ce n’est donc pas M. Simouns qui vous envoie ? fit-il.

– Attendez, dit le clerc, laissez-moi aller jusqu’au bout, monsieur Tom.

– Soit, parlez…

– Voici vingt ans que je travaille, poursuivit Edward Cokeries, et j’ai quelques économies. Mon rêve serait d’acheter la charge de M. Simouns, qui est fort riche et veut se retirer. Mais il me manque 3.000 livres, c’est-à-dire 75.000 francs en monnaie française.

– Si vous avez compté sur moi, dit Tom en souriant tristement, vous vous êtes trompé.

– Pas autant que vous le supposez, monsieur Tom.

Le clerc avait un air si mystérieux que Tom le regarda plus attentivement.

– Je vous l’ai dit, reprit Edward Cokeries, j’ai quelques économies.

– Fort bien.

– Quelque chose comme 10 à 12.000 livres sterling, et je les mettrais volontiers à la disposition de lord William.

– En vérité ! exclama Tom.

– En outre, poursuivit le clerc, j’ai une connaissance approfondie des lois et je me fais fort de gagner le procès.

– Serait-ce possible ?

– Hier encore, j’hésitais à vous venir voir. Mais j’ai pris mon parti, et me voilà.

Tom rayonnait.

– C’est moi qui vous ai écrit…

– La lettre sans signature ?

– Oui.

– Alors, il est vrai que le lieutenant Percy est à Perth !

– Vous devez en avoir la preuve.

– En effet, on m’a répondu de Perth dans ce sens.

– Et vous partez ?

– À l’instant.

– Mais quelle somme emportez-vous ?

– Deux cents livres.

– Ce n’est point assez.

– Mais dame ! fit Tom naïvement, j’emporte tout ce que j’ai.

– Voici un chèque de mille livres, dit le clerc ; seulement, je mets à mes avances une condition.

– Parlez !

– Le procès gagné, je veux cinquante mille livres.

– Vous les aurez, dit Tom.

Et il prit le chèque.

– Monsieur, dit Edward Cokeries, allez à Perth et ramenez le lieutenant Percy, je réponds de tout.

Lord William, muet de surprise, avait assisté à cet entretien.

– Monsieur, dit Tom au clerc, puis-je vous écrire en arrivant à Perth ?

– C’est complètement inutile.

Et le clerc salua et s’en alla.

– Ah ! mon bon maître, dit Tom, vous voyez bien que l’heure du triomphe n’est pas loin !

– Qui sait ? dit lord William d’un air de doute.

Tom courut au chemin de fer et prit le train d’Édimbourg.

Il était alors huit heures du soir.

Tom se trouvait seul avec un gentleman dans son wagon.

Le gentleman avait un air honnête et franc.

Il fumait et offrit un cigare à Tom.

Tom l’accepta.

Il se mit à fumer et ne tarda pas à s’endormir d’un profond sommeil.

XLV

Journal d’un fou de Bedlam

XXXI

Le cigare que le gentleman avait offert à Tom était sans doute imprégné d’un puissant narcotique, car Tom dormit lourdement durant plusieurs heures.

Quand il revint à lui il se trouva dans une obscurité complète.

En même temps, il voulut faire un mouvement et se sentit garrotté.

On lui avait attaché les jambes et lié les mains derrière le dos.

Comme il n’entendait aucun bruit, il en conclut que le train ne marchait plus.

Mais bientôt, ses yeux commençant à se faire à l’obscurité, il reconnut qu’il n’était plus dans un train du chemin de fer dans lequel il s’était endormi.

Où donc était-il ?

Il se mit à crier.

Personne ne répondit.

Il essaya de se lever et retomba.

Il était dans un sol humide, dans quelque cachot sans doute.

Cependant, ce sol n’était point fait de terre.

Tom devina soudain une partie de la vérité.

Il était tombé dans un piège, et les gens qui l’avaient garrotté avaient eu pour but de le séparer de lord William.

Tom était un homme énergique.

Dans les moments les plus critiques de son existence, il n’avait jamais perdu complètement la tête.

Tom se mit donc à réfléchir et cessa de crier.

À force de regarder, il lui sembla qu’un rayon de clarté brillait près de lui.

C’était comme un filet de lumière passant au travers d’une fente.

Mais cette clarté s’éteignit.

En même temps, il éprouva comme une légère oscillation.

Tom se retourna sur le dos, et ses mains liées tâtèrent le sol sur lequel il se trouvait.

Il reconnut un parquet ou du moins un sol en planches.

En même temps aussi il respira une forte odeur de goudron.

Puis les oscillations furent plus fortes.

Alors Tom comprit.

Il était dans la cale d'une embarcation quelconque, canot ou navire.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Tom entendit tout à coup marcher au-dessus de sa tête.

Et le filet de lumière reparut.

Des pas pressés se firent entendre, puis des voix, puis des oscillations se succédèrent.

Et enfin un dernier bruit lui parvint, qui ne lui laissa plus le moindre doute sur sa situation.

Ce bruit, c'était la respiration haletante d'une machine à vapeur qui se remettait en mouvement.

Et avec ce bruit le mouvement d'une hélice se fit tout à coup sentir.

Tom était à bord d'un navire à vapeur, lui qui s'était endormi dans un wagon de chemin de fer.

Où allait ce navire ?

Tom ne le savait pas.

Aux mains de qui était-il tombé ?

Il n'aurait pu le dire.

Cependant le nom de lord Evandale vint à ses lèvres.

Alors Tom se reprit à crier.

Pendant longtemps on ne lui répondit pas.

Le navire venait sans doute de lever l'ancre, et les matelots, les gens du bord, occupés à l'appareillage, n'avaient nul souci de lui.

La machine faisait un bruit d'enfer ; l'hélice précipitait ses rotations.

Tom criait toujours.

Enfin, les pas qu'il avait déjà entendus retentirent de nouveau.

Cette fois, une porte s'ouvrit et un flot de lumière frappa Tom au visage.

En même temps un homme lui apparut.

Cet homme portait un chapeau ciré et une vareuse bleue.

– C’est toi qui fais tout ce vacarme ? dit-il en regardant Tom.

– Où suis-je ? demanda celui-ci. Pourquoi suis-je lié comme un malfaiteur ?

Le matelot se mit à rire.

– Va le demander au commandant, dit-il. Moi, je n’en sais rien. Seulement, si tu cries, je te donnerai vingt cinq coups de corde. Te voilà prévenu.

Tom ne céda point à la colère qui l’oppressait.

– Mon ami, dit-il avec douceur, je ne tiens pas à recevoir des coups de corde et je me tiendrai tranquille.

– À la bonne heure ! fit le matelot se radoucissant à son tour.

– Mais, poursuivit Tom, ne pouvez-vous me dire où je suis ?

– À fond de cale.

– Sur quel navire ?

– À bord du *Régent*, steamer transatlantique.

– Et où allons-nous ?

– En Amérique.

– Mais enfin, dit Tom, comment suis-je ici ?

– Je n’en sais rien.

Et le matelot s’en alla.

Quelques heures après, il revint et apporta à Tom un peu de nourriture et un quart de vin.

Puis il lui délia les mains, afin que le malheureux pût manger.

Tom était en proie à un violent désespoir.

Le navire marchait à toute vapeur et fuyait les côtes anglaises.

La journée s’écoula, puis la nuit, puis une autre journée encore.

Deux fois par vingt-quatre heures le même matelot apportait à manger à Tom, lui déliait les mains ; puis, son repas terminé, il le garrottait de nouveau.

Enfin, au bout de trois jours, le matelot lui dit :

– J’ai de nouveaux ordres du commandant.

– Ah !

– Le commandant juge inutile de te laisser plus longtemps à fond de cale.

– Vraiment ?

– Il m’a donné l’ordre de te délier et de te conduire sur le pont. Il n’y a plus de danger maintenant.

– Que voulez-vous dire ? demanda Tom.

– Nous sommes à cent lieues des côtes d’Angleterre, poursuivit le matelot ; et il n’est plus à craindre que tu te sauves à la nage.

– Ah ! fit Tom.

Et il se laissa délier les pieds et les mains et se trouva libre de ses mouvements.

Le matelot le conduisit sur le pont.

Tom se dit :

– Je suis à bord d’un navire de l’État. Le commandant est un officier et ce doit être un galant homme. Je vais m’adresser à lui. Il est impossible qu’il ne m’écoute pas, qu’il ne reconnaisse pas que je suis la victime soit d’une erreur, soit d’un guet-apens.

Alors il me fera rapatrier par le premier navire que nous rencontrerons.

Et Tom attendit une occasion de se trouver en présence du commandant.

Les gens de l’équipage le considéraient avec étonnement, mais aucun ne lui parlait.

Enfin, quelques heures après, comme il était presque nuit, le commandant parut sur le pont.

Tom alla vers lui et le salua.

Mais dès les premiers mots qu’il prononça, le commandant lui dit sèchement :

– Je n’ai pas d’explications à vous donner. J’ai reçu des ordres vous concernant, je les exécute.

Et il lui tourna le dos.

Tom voulut alors s’adresser au second.

Il fut plus mal reçu encore.

Le second lui dit durement :

– Si vous vous plaignez, je vous ferai mettre aux fers.

Alors Tom se dit :

– Je vois bien que je ne puis compter que sur moi.

Et avec ce flegme imperturbable qui caractérise les Anglais, il attendit une occasion de recouvrer sa liberté.

Cette occasion se fit attendre plusieurs jours ; mais, enfin, elle se présenta, comme on va le voir, et Tom avait eu raison de ne pas désespérer.

XLVI

Journal d’un fou de Bedlam

XXXII

Le *Régent*, grand steamer transatlantique, faisait route pour Buenos-Ayres.

Le quinzième jour de la traversée, il se trouva par le travers du pic de Ténériffe.

Le soleil s’était couché dans une auréole de pourpre, le ciel était d’un bleu sombre.

Cependant quelques nuages grisâtres couraient à l’horizon, vers le sud-ouest, et le vent avait fraîchi tout à coup.

Le commandant, qui était un vieux marin, après avoir successivement braqué sa lunette sur les quatre points cardinaux, avait quelque peu froncé le sourcil.

Mais il n’avait pas dit un mot.

Tom, qui avait paru se résigner à son sort mystérieux, jouissait maintenant à bord de toute sa liberté.

Il était libre de rester sur le pont, et on lui permettait de causer avec les matelots.

Tom ne demandait plus à quitter le navire et à être rapatrié.

Mais il observait tout ce qui se passait et explorait sans cesse l’horizon du regard, espérant toujours y voir poindre une voile.

L’attitude soucieuse du commandant ne lui échappa point ce jour-là.

Toute la journée, il avait examiné le pic qui se dressait majestueux à l’horizon.

Comme la nuit approchait, le commandant donna l’ordre de stopper.

Tom eut un frisson de joie.

Le vent faiblissait de plus en plus, la mer se soulevait, les nuages se couronnaient d’écume ; les petits nuages grossissaient peu à peu.

– Nous allons avoir un fameux grain, murmuraient les matelots.

La nuit vint.

Avec la nuit la tempête.

Une tempête terrible, épouvantable.

Le steamer se mit à danser au sommet des vagues comme une coquille de noix.

En même temps, l'obscurité augmentait.

Mais Tom savait que le pic de Ténériffe n'était pas à plus de deux lieues.

Enfin, comme la tempête était dans toute son horreur, comme l'équipage du steamer obéissait comme un seul homme à la voix tonnante du commandant, tandis que les mâts craquaient sous l'effort du vent, un cri se fit entendre :

« Un homme à la mer ! »

Cet homme était-il tombé à l'eau par accident, avait-il été enlevé par une lame, ou bien s'était-il volontairement précipité dans les flots ?

Personne en ce moment n'aurait pu le dire.

Quel était cet homme ?

Était-ce un matelot ou un passager ?

On ne chercha pas même à le savoir.

Ce ne fut qu'au matin, quand le jour vint, que la tempête se fut apaisée et que le commandant du steamer put constater les avaries de la nuit, qu'on vint lui dire que l'homme tombé à la mer était Tom.

Le commandant haussa les épaules.

Le pauvre diable a voulu se sauver, pensa-t-il ; mais nous étions trop loin de terre. Il se sera noyé.

Et l'officier écrivit sur son livre de bord :

« Cette nuit, le nommé Tom, que je transportais en Amérique, par ordre et pour le compte de la Mission évangélique, dont le siège est à Londres, a été enlevé par une lame et s'est noyé. »

Puis le steamer continua sa route.

Le commandant se trompait. Tom ne s'était point noyé. Tom était un vigoureux nageur.

Tantôt au sommet des vagues tantôt plongé dans des abîmes incommensurables, Tom avait nagé sans relâche. Puis il avait rencontré une épave.

L'épave avait été son salut.

C'était une planche de deux pieds de large sur quatre de long.

Accroché à cette planche, Tom avait nagé encore, nagé toujours, jusqu'à ce que, épuisé, il eût atteint les derniers contreforts du pic.

Le gentleman qui lui avait offert un cigare en wagon, au départ de Londres, les gens qui s'étaient emparés de lui endormi et l'avaient transporté à bord du *Régent* avaient omis un détail.

Ils lui avaient laissé cette vieille ceinture de cuir dans laquelle le vieil Écossais renfermait son argent, cette même ceinture qui n'avait pas tenté davantage, autrefois, les sauvages de l'Océanie.

Tom avait donc de l'argent.

Le soleil le trouva évanoui au bord de la mer à une faible distance du petit bourg de Laguna.

Un pêcheur qui venait visiter ses filets avariés par la tempête lui prodigua ses soins et le rappela à la vie.

Tom, revenu à lui, raconta qu'il avait été enlevé par une lame du pont du steamer le *Régent*.

Le pêcheur le conduisit à Laguna.

Comme Santa-Cruz, la capitale de l'île, Laguna possède beaucoup d'Anglais.

Tom se fit conduire chez le consul et demanda à être rapatrié.

Il lui fallut attendre pour cela qu'un navire vint à passer.

Enfin, au bout de huit jours, un trois-mâts norvégien relâcha à Santa-Cruz.

Tom s'embarqua, non pour l'Angleterre, mais pour l'Écosse.

Il mit près d'un mois à faire la traversée.

Mais il avait écrit de Ténériffe deux lettres, l'une à sa femme Betzy, l'autre à lord William.

Il leur racontait dans quel piège il était tombé, les engageait à quitter Adam street, à se cacher dans Londres, et à ne rien faire avant qu'il fût de retour.

En même temps il les priait de lui répondre à Barth, poste restante.

Et, dans sa mésaventure, Tom n'avait deviné qu'une partie de la vérité.

Il était convaincu que le clerc Edward Cokeries était de bonne foi, et que le gentleman qui lui avait écrit de Perth pour lui confirmer l'existence du lieutenant Percy était bien sir John Murphy, qu'il avait connu autrefois.

Son enlèvement, il l'attribuait à lord Evandale.

Tom mit donc le pied sur la terre d'Écosse et ne s'arrêta qu'à Perth.

Il courut, en arrivant, à la poste, où il espérait trouver des lettres de lord William ou de Betzy.

Ni l'un ni l'autre ne lui avaient écrit.

Alors, il se rendit au domicile du vieux gentleman.

Mais là, à son grand étonnement, il apprit que le gentleman avait quitté Perth depuis de longues années.

Ce n'était donc pas lui qui lui avait écrit.

Tom ne se découragea point.

Il se mit à la recherche du lieutenant Percy.

Mais nulle part, à Perth, on n’avait entendu parler de cet homme.

On ne l’y avait jamais vu.

Personne ne le connaissait.

Alors, Tom se souvint des répugnances de lord William lorsqu’il lui avait montré le billet sans signature qui lui révélait l’existence du lieutenant Percy à Perth.

Le pauvre vieux serviteur reprit donc la route de Londres.

En arrivant, il courut dans Adam street.

Mais là, une nouvelle surprise, plus navrante encore que les autres, l’attendait.

Lord William et sa famille avaient disparu depuis un mois.

Betzy était partie avec eux.

Où étaient-ils allés ?

Nul ne pouvait le lui dire.

Tom calcula le temps écoulé.

Il y avait près de trois mois qu’il avait quitté Londres.

Mais Tom, on le sait, ne se décourageait jamais complètement.

– Il faudra que je les retrouve ! se dit-il.

Et il se mit à l’œuvre.

XLVII

Journal d’un fou de Bedlam

XXXIII

Tom était arrivé à Londres le soir.

À cette heure, les bureaux de banque et de commerce étaient fermés. Les études de gens de loi aussi.

Tom fut obligé d’attendre au lendemain.

Le lendemain, dès neuf heures, il était chez M. Simouns.

Le solicitor ouvrit de grands yeux en l’écoutant.

– Je n’ai jamais eu de clerc du nom d’Edward Cokeries, lui dit-il.

Quant à votre femme, quant à lord William, je n’en ai pas même entendu parler.

Tout ce que vous me racontez, du reste, est moins extraordinaire que vous ne pensez.

Et comme, à ces paroles, Tom stupéfait le regardait, M. Simouns ajouta :

– Vous auriez dû suivre mon conseil. Nous fussions arrivés à une transaction avec lord Evandale.

– Mais, dit Tom, le misérable a peut-être fait assassiner son frère.

– Ce n’est pas probable.

– Pourtant…

– Lord William, sa femme et ses enfants ont disparu, me dites-vous ?

– Oui, répondit Tom.

– Et votre femme aussi ?

– Oui.

– Eh bien ! on n’assassine pas cinq personnes.

– Que sont-elles devenues, alors ?

M. Simouns eut pitié du désespoir de Tom.

– Écoutez, lui dit-il, j’ai pour habitude de ne me mêler que des choses de ma profession ; cependant, il y a un tel accent de vérité dans vos paroles, je suis si convaincu

maintenant que lord William est bien vivant, que je veux prendre votre cause et la sienne en main.

Je ne m'expliquerai pas davantage ; mais revenez ce soir, et nous verrons…

Tom passa le reste de journée à errer dans Londres, cherchant toujours, mais inutilement.

Chercher dans Londres un homme disparu, c'est revenir au vieux proverbe qui dit que c'est peine inutile que de chercher une aiguille dans une botte de foin.

Le soir, à six heures, Tom revint dans Pater-Noster.

Les clercs étaient partis.

Mais M. Simouns attendait Tom.

– Vous n'avez rien trouvé ? lui dit-il.

– Hélas ! non, répondit Tom.

– Je suis plus heureux que vous, moi.

Tom poussa un cri de joie.

– Oh ! dit M. Simouns, ne vous réjouissez pas si site, mon pauvre Tom.

– Ils sont… morts ?…

– Non, mais ils ont été victimes d'une machination infernale. Savez-vous où est lord William ?

– Parlez, dit Tom anxieux.

– Il est à Bedlam.

Tom jeta un cri.

M. Simouns reprit :

– Il y a à Londres un détective fort habile qu'on appelle Rogers.

J'emploie quelquefois cet homme, et j'étais bien sûr qu'en m'adressant à lui je saurais ce que lord William, sa famille et votre femme étaient devenus.

J'ai donc fait venir Rogers ce matin, après votre départ.

Rogers m'a dit :

– L'affaire dont vous me parlez m'a passé par les mains. Je n'ai pas voulu m'en charger, mais je puis vous dire tout ce qui s'est passé.

Et voici ce que Rogers m'a raconté, poursuivit M. Simouns le solicitor.

Le lendemain de votre départ de Londres, lord William a reçu de vous un télégramme.

– De moi ? exclama Tom.

– Un faux télégramme, bien entendu.

– Ah !

– Vous écriviez à lord William : « Trouvé Percy. Cokeries ira vous voir, faites ce qu'il vous dira. »

Le même jour, Cokeries s'est présenté.

Il a fait rédiger à lord William un long mémoire fort diffus et muni çà et là d'une phrase incohérente, sous prétexte de formules judiciaires.

Puis, il l'a engagé à porter lui-même ce mémoire au parquet du lord chief-justice.

Deux jours après, lord William a reçu une lettre de vous.

– Mais je n'ai pas pu écrire ! s'écria Tom.

– Vous n'avez pas écrit, mais on a imité votre écriture à s'y méprendre.

– Et que me faisait-on dire dans cette lettre ?

– Vous annonciez que Percy, déjà aveugle, était malade, et que vous demeuriez auprès de lui jusqu'à ce qu'il fût rétabli.

– Après ? fit Tom.

– Huit jours après, lord William a reçu l'invitation de se rendre, sous le nom de Walter Bruce, bien entendu, au parquet du lord chief-justice.

Il est parti tout joyeux.

Le soir, il n'est pas revenu.

Et, comme sa femme et la vôtre commençaient à se montrer inquiètes, une lettre est arrivée.

Elle portait la signature de lord William.

Mais, comme pour vous, on avait imité son écriture à ce point que sa femme s'y est trompée.

Lord William écrivait que le lord chief-justice n'avait pas hésité une minute à admettre son identité à lui lord William, et qu'il avait mandé à sa barre lord Evandale.

Que, ce dernier s'étant présenté, il avait été confronté avec son frère et tout avoué.

Cependant, le lord chief-justice avait reculé devant l'énormité du scandale et la dure nécessité de traduire en justice un membre du Parlement, et que, sur ses instances, une transaction était intervenue entre les deux frères.

Lord William serait mis en possession d'une somme de deux cent cinquante mille livres sterling, de l'hôtel que la famille Pembleton possédait à Paris, dans le faubourg Saint-Honoré, et qu'il consentirait à habiter la France.

Lord William partait donc pour Folkestone, où il allait attendre sa femme et ses enfants.

En même temps il priait Betzy de se rendre à Perth, d'aller retrouver Tom, de lui faire part de la transaction intervenue et de le ramener à Londres d'abord, puis de partir avec lui pour la France.

À la lettre était jointe une bank-note de cent livres.

M^me^ Bruce ne douta pas un seul instant de l'authenticité de cette lettre.

Elle paya ses dettes dans Adam street, envoya chercher un cab et se fit conduire au railway du Sud.

Depuis lors on ne l'a revue, ni elle, ni ses enfants.

– Mais, dit Tom, lord William… qu'est-il devenu ?

– Le lord chief-justice n'a pas cru un mot du mémoire.

– Ah !

– En même temps, il a reçu une plainte de lord Evandale, qui disait être la victime d'un abominable chantage exercé par un ancien convict.

Tandis que M^me^ Bruce s'en allait à Folkestone, où elle croyait le trouver, lord William était soumis à l'examen de deux médecins aliénistes, qui n'hésitaient pas à déclarer qu'il était fou.

– Et… alors ? demanda Tom en tremblant.

– Et alors on l'a enfermé à Bedlam, où il est encore.

– Mais, ma femme… ?

– Votre femme est partie pour l'Écosse le même jour.

Elle était dans le wagon des femmes.

À la première station, une dame fort respectable a prétendu qu'on l'avait volée.

Les autres voyageuses se sont récriées.

Un inspecteur de police est venu. On a fouillé tout le monde et on a retrouvé dans la poche de Betzy le porte-monnaie de la vieille dame.

Betzy a été arrêtée et conduite en prison.

Tom eut un accès de désespoir.

– Oh ! dit-il, nous sommes perdus !

– Non, pas encore, dit M. Simouns.

Tom le regarda avidement.

XLVIII

Journal d’un fou de Bedlam

XXXIV

M. Simouns parut se recueillir un instant.

Tom le regardait avec avidité et se suspendait pour ainsi dire à ses lèvres.

Enfin, il reprit :

– Vous avez cherché partout le lieutenant Percy ?

– Hélas ! oui, et tout me porte à croire qu’il est mort.

– Vous vous trompez.

– Le croyez-vous donc vivant ? s’écria Tom.

– J’en ai la certitude.

– Ah !

– Et la preuve.

L’espoir revint au cœur de Tom.

– Écoutez, poursuivit M. Simouns, tandis que vous cherchiez, je cherchais aussi.

– Et vous avez trouvé ?

– Le lieutenant Percy vit toujours ; non seulement il n’est point aveugle, ni malade, mais il jouit de toutes ses facultés.

– Et il est à Londres ?

– Oui.

Et, parlant ainsi, M. Simouns poussa le bouton d’ivoire d’une sonnette électrique.

Un clerc parut.

– Prenez ma voiture, lui dit M. Simouns, et courez à Dover-Hill. Vous me ramènerez l’homme qui est venu ici hier.

Le clerc partit.

Alors M. Simouns reprit :

– Vous vous abandonniez au désespoir tout à l'heure, mon cher Tom. Maintenant, il ne faut pas vous livrer à une joie immodérée.

– Cependant…

– Écoutez-moi jusqu'au bout. Le lieutenant Percy est donc à Londres ; il parlera, moyennant une somme d'argent que je lui ai promise. Il fera mieux encore, même.

– Que fera-t-il ?

– Il fera intervenir les deux autres gardes-chiourmes qui étaient avec lui et ont trempé dans la substitution du forçat mort à lord William vivant.

– Oh ! mais alors… fit Tom joyeux.

– Attendez. Ces trois hommes ont quitté le service et ils ont une petite position. Mais quand ils auront parlé, non seulement ils perdront leur pension, mais encore ils tomberont aux mains de la justice.

– Ah ! fit Tom.

– Et ils seront condamnés pour le moins à la déportation.

– Mais s'ils s'attendent à un pareil sort, ils ne voudront rien dire, observa Tom qui avait repris peu à peu son sang-froid.

– J'ai trouvé un moyen de les faire parler et de les soustraire à la vindicte de la loi.

– Quel est-il ? demanda Tom.

– Nous leur donnerons à chacun quinze cents livres ; c'est le prix qu'ils mettent à leurs révélations.

– Bon !

– Ils quitteront l'Angleterre, passeront le détroit et iront en France. Il n'y a pas d'extradition pour ces sortes de crimes.

– Mais alors ils ne diront rien…

– Au contraire, ils parleront.

Tom ne comprenait pas.

– À Paris, poursuivit M. Simouns, ils se présenteront chez l'ambassadeur britannique, et ils lui révéleront ce qui s'est passé ; ils ajouteront même certains détails relatifs au geôlier de la prison de Perth, qui est encore en fonctions et qui a été le plus coupable dans toute cette affaire.

Cet homme, arrêté, pris à l'improviste, avouera tout.

– Mais alors, dit Tom, celui-ci sera condamné.

– Et il le mérite, car, je vous le répète, il a été le plus coupable, et c'est lui qui a servi d'intermédiaire entre les gardes-chiourmes et le faux Indien Nizam.

– Alors, le procès est gagné d'avance, fit Tom joyeux.

– Oh ! pas encore, dit M. Simouns.

– Pourtant.

– Attendez donc, reprit l'homme de loi. En Angleterre, toutes les fois qu'un intérêt privé est en jeu, la justice ne poursuit pas directement.

– Eh bien ! dit Tom, nous poursuivrons, nous.

– Oui, mais vous oubliez que lord Evandale est maintenant un homme puissant, et qu'il aura autant de partisans que d'ennemis, si cette affaire arrive au grand jour de la justice.

– Qu'importe, si nous avons les preuves authentiques de son infamie ?

– Tant que vous voudrez, répondit M. Simouns ; mais s'il se trouve des solicitors pour plaider le pour, il en est d'autres qui plaideront le contre. Et qui vous dit que le lord chief-justice, qui a fait enfermer lord William comme fou, voudra revenir sur son opinion. Qui vous assure que la justice anglaise osera mettre en lumière un pareil scandale.

Tom baissa la tête.

– Alors, dit-il, à quoi bon les déclarations du lieutenant Percy et de ses complices ?

– À ceci, répondit M. Simouns : nous obtiendrons une transaction.

– Laquelle ?

– Celle-là même que nos adversaires proposaient dans cette lettre faussement attribuée à lord William.

– Deux cent cinquante mille livres ?

– Oui, et l'hôtel Pembleton du faubourg Saint-Honoré à Paris.

– Mais comment y arriverons-nous ?

– Armés de ces papiers, nous irons trouver lord Evandale, vous et moi.

– Bon ! et puis ?

– Lord Evandale reculera devant la crainte du procès. Il n'a qu'un mot à dire pour faire mettre lord William en liberté.

– Et puis ?

– Lord William quittera Londres et se rendra à Paris, et là, l'échange aura lieu.

– Quel échange ?

– L'échange des deux cent cinquante mille livres et des titres de propriété de l'hôtel Pembleton contre la déclaration du lieutenant Percy et de ses complices, légalisée par l'ambassade anglaise.

Cependant, Tom ne se rendait pas encore.

Il lui semblait dur d'abandonner ainsi ses droits et lord William pour une somme d'argent, si considérable qu'elle fût.

Mais M. Simouns lui dit encore :

– Réfléchissez à toutes les difficultés, à toutes les lenteurs d'un semblable procès.

– C’est vrai, dit Tom.

– Il s’écoulera plusieurs années avant que nous ayons épuisé toutes les juridictions.

– Qu’importe, dit Tom, si nous touchons au but ?

– Et pendant ce temps, continua M. Simouns, la femme et les enfants de lord William seront dans une misère profonde, et lord William, enfermé avec des fous, finira par le devenir lui-même.

Cette dernière raison alléguée par M. Simouns triompha des derniers scrupules de Tom.

– Enfin, acheva M. Simouns, je ne vous cache pas que je veux bien avancer sept ou huit mille livres sterling pour cette affaire, mais que je reculerais devant une somme plus considérable, et pour soutenir le procès, il faut au moins vingt-cinq mille livres.

– Eh bien ! dit Tom, qu’il soit fait ainsi que vous le désirez.

– À la bonne heure ! répondit M. Simouns.

En ce moment, la porte s’ouvrit et le lieutenant Percy entra.

Tom l’examina curieusement.

C’était un homme encore jeune et vigoureux, et qui paraissait doué d’une grande énergie.

– Tout est convenu avec monsieur, lui dit M. Simouns en lui montrant Tom.

Le lieutenant salua.

– Vous partez ce soir pour Paris.

– Comme il vous plaira, monsieur.

– Voici cinq cents livres pour vous et vos compagnons. Le reste vous sera compté à Paris, à l’hôtel de l’ambassade.

Et M. Simouns prit son livre de chèques et donna un bon sur la Banque de cinq cents livres, que le lieutenant Percy mit tranquillement dans sa poche.

XLIX

Journal d’un fou de Bedlam

XXXV

– Allez faire vos préparatifs de départ, dit alors M. Simouns au lieutenant Percy. Quand vous serez à Paris, vous m’enverrez une dépêche en me donnant l’adresse de l’hôtel dans lequel vous et vos compagnons serez descendus.

– Faudra-t-il nous présenter à l’ambassade tout de suite ?

– Non, vous attendrez que monsieur vous rejoigne.

Et M. Simouns montra Tom.

Le lieutenant se leva et partit.

Alors, demeuré seul avec M. Simouns, Tom lui dit :

– Et ma pauvre femme qui est en prison ?

– Elle en sortira avant huit jours.

– Comment cela ?

– Je la ferai mettre en liberté sous caution.

– Ah ! dit Tom, mais si elle quitte l’Angleterre, la caution sera perdue.

– C’est une somme que nous ajouterons aux frais que lord William me remboursera.

Tom inclina la tête.

Puis, après un silence, il dit encore :

– Mais ne m’avez-vous pas dit que la femme et les enfants de lord William avaient disparu ?

– Oui.

– Peut-être leur est-il arrivé malheur ?

– Je l’ai craint comme vous. Mais…

– Mais ? fit Tom vivement.

– Je suis à peu près rassuré maintenant.

– Comment cela ?

– J’ai mis à leur recherche le détective dont je vous ai parlé.

– Ah !

– Et il m’a envoyé ce matin un télégramme de Brighton.

Ce télégramme, le voilà.

Et M. Simouns prit sur son bureau un papier qu’il mit sous les yeux de Tom.

Tom lut :

M. Simouns, Pater-Noster street, London.

« Ayez bon espoir. Je suis sur la bonne piste.

« ROGERS. »

– Ainsi, vous pensez qu’il les retrouvera ?

– Oui certes.

Tom se leva.

– Je reviendrai demain, dit-il.

– Non pas, dit M. Simouns, il ne faut pas que vous reveniez ici.

– Pourquoi ?

– Parce que nos adversaires vous croient mort, et qu’ils ne doivent savoir que vous êtes vivant que le jour que vous serez armé du témoignage écrit des gardes-chiourme ; or, en venant ici, vous pouvez être rencontré.

Où êtes-vous logé ?

– Nulle part encore.

– Il faut chercher un quartier éloigné, dans l’East-End, du côté de Mail en Road, par exemple.

– Bon ! mais quand partirai-je pour Paris !

– Aussitôt que nous aurons des nouvelles positives de M^me^ Bruce et de ses enfants.

– Et lord William, ne le verrai-je pas avant mon départ ?

– C’est impossible. D’abord, on ne pénètre pas facilement à Bedlam.

– Oh ! cependant, on donne des permissions.

– Oui, mais quand on saurait qu’un homme a visité Walter Bruce, on soupçonnerait que c’est vous, et, je vous le répète, vous êtes mort pour lord Evandale jusqu’au moment décisif.

Tom s’inclina.

– Mais où vous reverrai-je ? dit-il.

– Demain, entre dix et onze heures, répondit le solicitor, je passerai en cab dans Mail en Road.

À la hauteur du work-house, je m’arrêterai et mettrai pied à terre. Soyez dans les environs.

– Fort bien, dit Tom.

Et il partit.

Il suivit le conseil de M. Simouns et s’en alla loger auprès de Mail en Road.

Le lendemain, à l’heure dite, il était devant le work-house, arpentant le trottoir et lorgnant tons les cabs qui passaient.

Enfin, une de ces voitures s’arrêta et un homme en descendit.

C’était le solicitor.

– M^me^ Bruce est retrouvée, lui dit-il.

Tom eut un cri de joie.

– Tenez, dit M. Simouns, lisez.

Et il lui tendit une lettre.

Cette lettre était du détective Rogers.

« Monsieur, écrivait l’homme de police, j’aime mieux vous faire attendre quelques heures et confier mon message à la poste, de préférence au télégraphe.

« Je vous écris de chez M^me^ Bruce.

« Elle est à Brighton, dans un petit cottage au bord de la mer.

« La pauvre femme ne sait absolument rien. Elle croit son mari à Paris.

« Voici ce qui lui est arrivé.

« Vous savez qu’elle est partie de Londres, il y a trois mois, pour aller rejoindre son mari à Folkestone.

« L’écriture de M. Bruce avait été si merveilleusement imitée qu’elle n’a pas eu le moindre soupçon.

« Un homme l’attendait à la gare de Folkestone.

« Ce n’était pas M. Bruce, comme vous le pensez bien, mais un gentleman qui disait venir de sa part.

« Il avait une autre lettre également signée Walter Bruce et que la pauvre femme a crue être de son mari.

« M. Bruce lui disait que certaines combinaisons étaient changées ; qu’il partait seul pour Paris, où elle ne viendrait le rejoindre que dans quelques semaines.

« Il la priait, en conséquence, de se fier aveuglément à l’honorable gentleman qu’il lui envoyait.

M^me^ Bruce crut à cette seconde lettre, comme elle avait cru à la première.

« Elle suivit le gentleman, qui la conduisit à Brighton, et l'installa dans le cottage où je l'ai trouvée ce matin.

« Tous les quinze jours, elle reçoit une prétendue lettre de son mari, lequel recule toujours son départ pour Paris, sous différents prétextes.

« À chacune de ses lettres, du reste, est joint un envoi d'argent.

« Je n'ai pas cru devoir désillusionner madame Bruce.

« Je me suis borné à lui dire que je venais de votre part, car elle sait que vous vous êtes occupé d'une transaction entre son mari et lord Evandale.

« Je crois même qu'il serait bon de ne rien lui apprendre avant que cette transaction ait aboutit et que M. Bruce ait été mis en liberté.

« Du reste, j'attends vos ordres.

« Votre respectueux,

« ROGERS. »

Tom rendit cette lettre à M. Simouns.

– Eh bien ? dit-il.

– Eh bien ! j'ai envoyé un télégramme à Rogers, lui disant :

« Vous avez bien fait. Ne dites rien. »

– Bon ! Et qu'allons-nous faire ?

– Vous allez partir pour Paris aujourd'hui même. Voici une lettre de crédit sur la maison Shamphry et C°, rue de la Victoire.

Tom prit la traite.

– Pardon, monsieur Simouns, dit-il encore.

– Qu'est-ce ? demanda le solicitor.

– Lord William sait-il quelque chose ?

– Absolument rien.

– Il doit être réduit au plus violent désespoir.

– Sans doute, mais mieux vaut encore ne rien lui dire.

– Pourquoi ?

– Parce que nous pourrions donner l'éveil à lord Evandale.

– Soit ! dit Tom en baissant la tête.

M. Simouns reprit :

– Ainsi vous allez partir aujourd'hui ?

– Oui, monsieur.

– Vous serez à Paris demain matin, et vous-vous mettrez aussitôt en rapport avec le lieutenant Percy. Il vient de me télégraphier que lui et ses compagnons sont descendus à l’hôtel de Champagne, rue Montmartre.

– Bon !

– Et vous les conduirez à l’ambassade.

Puis, aussitôt que le procès-verbal aura été dressé et légalisé, vous m’écrivez.

– Et puis ?

– Et puis, dame ! j’irai voir lord Evandale.

Tom s’inclina et salua M. Simouns, qui remonta dans son cab.

Une heure après, Tom prenait l’express du Sud-Railway et était en route pour Paris.

Quarante-huit heures plus tard, M. Simouns recevait de France le télégramme suivant :

« Déclaration faite. Ambassadeur convaincu. Pièce légalisée.

« Pars ce soir. À Londres demain.

« TOM. »

– Hé ! hé ! murmura M. Simouns, je commence à croire que lord Evandale fera bien de transiger.

L

Journal d’un fou de Bedlam

XXXVI

Huit jours s’étaient écoulés.

Tom était revenu le matin même de France.

Deux personnes l’attendaient à la gare, M. Simouns et Betzy.

Betzy, mise en liberté sous caution, était revenue à Londres.

Tom était radieux.

Il rapportait une déclaration signée par le lieutenant Percy et les deux autres gardes-chiourme.

L’ambassadeur avait légalisé la pièce.

– Maintenant, dit M. Simouns, nous pouvons marcher.

Je vais écrire à lord Evandale pour le prier de me recevoir.

Tom, qui avait passé la nuit en chemin de fer, prit un peu de repos.

Puis, à deux heures, comme c’était convenu, il alla prendre M. Simouns dans un cab.

Tous deux se rendirent dans le West-End.

– Je crois, dit M. Simouns, quand ils furent à la porte de lord Evandale, je crois qu’il est inutile, au moins pour le moment, que vous entriez avec moi.

– Pourquoi cela ? dit Tom.

– Parce que, répondit M. Simouns, vous auriez peut-être vis-à-vis de lui un mouvement d’indignation qui compromettrait tout. Si j’ai besoin de vous, je vous ferai appeler.

– Comme vous voudrez, répondit Tom.

M. Simouns entra donc seul chez lord Evandale.

Le noble personnage l’attendait dans son cabinet.

Il ne savait pas ce que le solicitor pouvait avoir à lui dire.

Mais comme celui-ci s’était longtemps occupé des affaires de la famille Pembleton, il supposait que c’était une question d’intérêt quelconque qui l’amenait.

M. Simouns demeura debout devant lui.

– De quoi s’agit-il, monsieur Simouns ? demanda lord Evandale.

– Milord, répondit le solicitor, je me présente comme l’avoué du frère de Votre Seigneurie.

– Quel frère ?

Et lord Evandale se mit à rire.

– Votre frère aîné, lord William Pembleton, répliqua M. Simouns gravement…

– Monsieur, répondit lord Evandale, mon frère est mort voici près de dix ans.

– C’est ce que tout le monde croit.

– Et c’est la vérité, monsieur.

– Milord, dit froidement M. Simouns, il y a deux hommes que tout le monde croit morts aussi, et qui sont vivants.

– En vérité !

– Le premier se nomme Tom.

Lord Evandale tressaillit.

– Et… le second ? fit-il.

– C’est le lieutenant de chiourme Percy.

– Je ne connais pas cet homme.

– C’est pourtant lui, dit M. Simouns toujours impassible, qui a aidé sir George Pembleton, votre père, à substituer le cadavre du galérien Edward Bruce au corps de lord William vivant.

– Monsieur, dit lord Evandale, puisque vous êtes si bien renseigné, nous allons causer à cœur ouvert.

– Je l’espère, milord.

– Il y a un adroit bandit, poursuivit lord Evandale, qui se nomme bien réellement Walter Bruce ; cet homme a imaginé, pour me soutirer quelque argent, de prétendre qu’il n’était autre que lord William, mon malheureux frère, mort de piqûre d’un reptile.

– Et… cet homme ?…

– Je me suis borné à le dénoncer à la justice.

– Je sais cela.

– Et je crois que la justice, usant d’indulgence, l’a fait enfermer à Bedlam.

– Vous n’en êtes pas sûr, milord ?

– Oh ! pas plus sûr que cela, après tout.

– Mais cet homme avait une femme et des enfants ?

– C’est possible.

– Et c’est par votre ordre…

– Ah ! pardon, fit lord Evandale avec hauteur, il me semble que vous vous permettez de m’interroger.

– Milord, fit M. Simouns, excusez-moi, mais il faut bien que je vous prouve que je suis plus au courant de cette affaire que vous ne le supposez…

– Soit, parlez…

– Un jour, il y a trois mois, la femme de Walter Bruce, appelons-le ainsi, a reçu une lettre signée de son mari, lettre fausse, du reste, dans laquelle il était question d’une transaction.

– Avec qui ?

– Avec vous, mylord.

– Ah ! voyons.

– Lord William consentait à ne revendiquer ni son nom, ni son titre, à quitter l’Angleterre et à recevoir en échange deux cent cinquante mille livres.

– Fort bien.

– Cette transaction était raisonnable, et je viens, à mon tour, vous la proposer, milord.

Ce disant, M. Simouns étala un papier sur une table et ajouta :

– Quand Votre Seigneurie aura pris connaissance de ce document, elle n’hésitera pas…

Lord Evandale prit le papier et le lut.

M. Simouns, qui le regardait du coin de l’œil, le vit pâlir à mesure qu’il lisait.

Puis lord Evandale eut un mouvement de colère et il froissa le papier.

– Oh ! dit tranquillement M. Simouns, vous pouvez jeter cette pièce au feu, si bon vous semble, milord. C’est une simple copie. Le document authentique, légalisé par l’ambassade britannique, est sous clef dans mon étude.

Lord Evandale parut réfléchir alors.

– Eh bien ! dit-il enfin, si je consentais à ce que vous me demandez, quelle serait ma garantie ?

– On vous rendrait ce document dont vous venez de prendre connaissance, et qui est la seule pièce sérieuse du procès à soutenir.

– Fort bien. Mais Walter Bruce est à Bedlam…

– Oh ! il est facile à Votre Seigneurie de l’en faire sortir.

– Vous croyez ?

– Que Votre Seigneurie écrive seulement deux lignes au lord chief-justice, et Walter Bruce sera libre.

– Et il quittera Londres ?

– Sur-le-champ.

– Et en échange de l'hôtel de Paris et les deux cent cinquante mille livres, on me rendra cette pièce ?

– Milord, dit M. Simouns, je suis un homme connu pour ma probité à Londres. Je n'ai jamais donné ma parole sans la tenir.

– C'est bien, dit lord Evandale. Demain, à pareille heure, je serai chez vous et il sera fait comme vous le désirez.

M. Simouns salua lord Evandale et se retira.

Tom était resté dans le cab.

– Eh bien ! lui dit M. Simouns ! la cause est gagnée.

– Il consent à tout ?

– À tout absolument.

– Et lord William sortira de Bedlam ?

– Il sera libre demain. Du reste, venez demain à deux heures, tout sera fini.

Tom et M. Simouns se séparèrent à Leicester square.

M. Simouns retourna à son étude.

Tom rejoignit Betzy, qui avait pris un modeste logement garni dans Drury-Lane.

Tout bon Anglais qui a le cœur joyeux remercie la Providence du bonheur qu'elle lui envoie, le verre à la main.

Les efforts de Tom étaient enfin couronnés de succès.

Il passa le reste de la journée avec Betzy, et ils errèrent de taverne en taverne jusqu'à minuit, buvant du porter, du sherry, du gin et de l'eau-de-vie.

Ils se couchèrent ivres morts.

Néanmoins, le lendemain, Tom s'éveilla comme à l'ordinaire, la tête calme et l'esprit ouvert.

Il attendit deux heures avec impatience.

Puis, quand deux heures sonnèrent, il sauta dans un cab et se fit conduire à Pater-Noster street.

Mais comme il entrait dans cette rue, ordinairement tranquille, il vit une foule compacte qui encombrait les abords de la maison de M. Simouns.

Tom descendit de voiture et s'approcha.

La foule était silencieuse et paraissait consternée.

Tom voulut pénétrer jusqu'à la porte de la maison, criant : Place ! place !

Mais il n'y put parvenir.

– Ah çà ! dit-il alors en regardant un des roughs qui se trouvaient là, que se passe-t-il donc ?

– Il est arrivé un grand malheur, répondit l’homme du peuple.

Tom tressaillit, et une sueur froide coula soudain le long de ses tempes.

LI

Journal d’un fou de Bedlam

XXXVII

– Mais qu’est-il donc arrivé ? demanda Tom anxieux.

– Un grand malheur, monsieur.

– Quel malheur ?

– M. Simouns est mort.

Tom jeta un cri.

En ce moment, un jeune homme fendit la foule et s’approcha de Tom.

Tom le reconnut.

C’était ce même clerc de M. Simouns que le solicitor avait envoyé chercher le lieutenant Percy, quelques jours auparavant.

– Ah ! monsieur Tom, dit-il les larmes aux yeux, quel malheur ! monsieur Tom, quel malheur !

Tom était stupide.

– Mais cela est impossible ! dit-il enfin.

– Oh ! je suis comme vous, monsieur ; je ne voulais pas le croire il y a une heure. Mais je l’ai vu mort, bien mort…

Et alors le clerc raconta à Tom que M. Simouns était rentré chez lui, la veille au soir, fort bien portant et de joyeuse humeur.

Il avait soupé comme à son habitude et s’était mis au lit un peu avant minuit.

Le lendemain matin, à huit heures, comme il tardait à sonner son valet de chambre, M^me^ Simouns, inquiète, était allée frapper à sa porte.

Puis, comme on ne répondait pas, elle était entrée.

M. Simouns était couché sur son lit et il était mort.

Un médecin, appelé en toute hâte, avait constaté qu’il venait de succomber à une congestion cérébrale déterminée par une cause inconnue.

Tom, pendant le récit du clerc, avait fait appel à tout son courage, à toute son énergie.

– Mais, dit-il enfin, c'est bien ici qu'il est mort ?

– Non, monsieur, il est mort à son domicile hors de Londres.

– Alors, pourquoi tout ce monde ?

– Parce que la justice est ici.

– Et pourquoi la justice est-elle ici ?

– Oh ! elle y est depuis ce matin, monsieur. Il n'y avait pas une heure que la mort de mon pauvre patron était connue, que les juges sont arrivés.

– Mais que viennent-ils donc faire ?

– Ils viennent apposer les scellés sur les papiers de M. Simouns.

Cette réponse fut un nouveau coup de foudre pour Tom. Parmi les papiers de M. Simouns se trouvait évidemment la fameuse déclaration du lieutenant Percy, visée par l'ambassade d'Angleterre à Paris, l'unique pièce au moyen de laquelle on pût amener lord Evandale à composition.

Et Tom connaissait les lenteurs de la justice anglaise.

Il savait, que lorsqu'elle met les scellés sur quelque chose, ils y restent longtemps.

Il finit par fendre la foule et entrer dans la maison sur les pas du clerc.

Le cabinet du solicitor était déjà fermé avec des empreintes à la cire. Et, bien qu'il fût plus de deux heures, lord Evandale n'avait point paru.

Tom passa tout le jour à errer dans Pater-Noster.

Il attendit toujours lord Evandale.

Mais lord Evandale ne parut pas.

Tom était fixé.

M. Simouns n'était pas mort de sa belle mort.

Il avait été frappé par cette main mystérieuse qui avait écrit les lettres faussement attribuées à lord William. Et Tom se trouvait seul désormais en présence de pareils adversaires.

Mais, nous l'avons dit, Tom était un homme de robuste énergie.

Il ne se décourageait jamais complètement, et il avait la patience des trappeurs du nouveau monde.

Il attendit quinze jours caché avec Betzy dans un faubourg de Londres.

Au bout de ce temps, l'étude de M. Simouns reprit ses travaux.

Ce même clerc qui avait appris à Tom la mort de son patron fut nommé, par ordonnance royale, solicitor à la place de M. Simouns. Tom alla le trouver.

Le clerc était au courant de l'affaire.

– M. Simouns est mort, dit-il ; mais me voici solicitor, et je continuerai son œuvre. Je vais obtenir la levée des scellés, et quand nous aurons retrouvé la fameuse pièce, nous mettrons lord Evandale en demeure de s'exécuter.

Au bout de huit jours, le nouveau solicitor obtint la levée des scellés.

Mais, hélas ! une nouvelle déception, plus terrible que les autres, attendait Tom.

Les scellés levés, on eut beau fouiller dans les papiers de M. Simouns.

La fameuse pièce avait disparu.

Une main criminelle l'avait détournée sans doute le jour où la justice s'était transportée dans l'étude de Pater-Noster street.

Le nouveau solicitor ne se découragea point cependant. Il dit à Tom :

– Le lieutenant Percy est bien à Paris, n'est-ce pas ?

– Je le crois.

– Eh bien ! il faut aller à Paris et obtenir de lui, fût-ce à prix d'argent, une nouvelle déclaration.

Toujours infatigable, Tom partit.

Le lendemain, il était à Paris et courait au domicile du lieutenant.

Là, nouveau coup de foudre.

Le lieutenant était mort depuis huit jours.

En rentrant chez lui, le soir, il avait été écrasé par une charrette de la voirie.

Tom rechercha les deux autres gardes-chiourme ; mais il les rechercha en vain.

Alors, fou de colère et de douleur, il s'écria :

– Eh bien ! c'est moi qui ferai justice.

Et Tom repartit pour Londres.

* *

*

Le soir du jour où Tom était revenu, lord Evandale sortit du Parlement, où il avait siégé.

Il était alors près de minuit.

Au lieu de remonter dans son carrosse et de rentrer chez lui, lord Evandale renvoya ses gens, il revint à pied dans Pall-Mall, où il avait son club.

Sir Evandale passa une partie de la nuit à jouer au pharaon. Ce ne fut que vers trois heures du matin qu'il se décida à regagner son hôtel.

– Ah ! milord, lui dit le baronnet sir Charles M… est-ce que vous allez à pied ?

– Oui, certes, répondit lord Evandale.

– N’avez-vous pas peur des étrangleurs ?

– En aucune façon. Il n’y a jamais eu d’étrangleurs à Londres.

– Oh ! par exemple !

– Je ne crains rien, ajouta lord Evandale.

Et il sortit.

Comme il s’éloignait du club d’un pas rapide, il entendit marcher derrière lui.

Il se retourna et vit un homme qui le suivait.

Lord Evandale pressa le pas.

L’homme en fit autant.

Lord Evandale arriva dans Trafalgar square.

Au pied de la statue de Nelson il s’arrêta.

Alors, l’inconnu vint à lui.

– Deux mots, milord ? dit cet homme.

Lord Evandale tressaillit.

– Que me voulez-vous ? fit-il.

L’inconnu fit un pas encore.

– Ne me reconnaissez-vous pas, milord ?

– Non, dit sèchement lord Evandale.

– Je m’appelle Tom.

– Ah ! eh bien ?

– Je viens vous demander s’il vous plaît de rendre enfin la liberté à lord William.

Lord Evandale se mit à rire :

– Vous êtes fou ! dit-il.

– Milord, reprit Tom d’une voix tremblante de fureur, prenez garde !

– Arrière ! dit lord Evandale.

Et apercevant des policemen à quelque distance, il appela à son aide.

– Les policemen viendront trop tard, dit Tom.

Et tirant de dessous son manteau un long couteau, il le plongea tout entier dans la poitrine de lord Evandale, qui tomba en poussant un cri.

Les policemen accoururent et s’emparèrent de Tom.

Mais lord Evandale était mort, et lord William était vengé !…

LII

Journal d’un fou de Bedlam

XXXVIII

Betzy était sans doute dans la confidence des projets de Tom et elle n’avait mis aucune opposition à sa résolution, car elle ne s’inquiéta point de ne pas le voir revenir ce soir-là.

Le lendemain, elle alla rôder aux alentours de l’hôtel de lord Evandale.

La cour était encombrée de monde.

Betzy se mêla à la foule et écouta ce qu’on disait.

On disait que le noble lord avait été frappé d’un coup de couteau comme il traversait Trafalgar square, à quatre heures du matin.

Par qui ? Selon les uns, c’était par un fénian.

Lord Evandale avait fait à la Chambre, deux jours auparavant, un discours très violent contre l’Irlande.

Selon les autres, le crime avait eu le vol pour mobile.

Personne ne prononçait le nom de Tom.

Mais comme tout le monde était d’accord sur l’arrestation de l’assassin, Betzy fut fixée sur le sort de Tom.

Betzy était une femme courageuse.

– Tom est en prison, se dit-elle, qu’importe ? je continuerai son œuvre.

Betzy, du reste, se faisait des illusions.

Elle pensait que, lord Evandale mort, lady Pembleton se souviendrait qu’elle avait aimé lord William et qu’elle s’empresserait de consentir à la transaction.

Betzy attendit donc quelques jours.

Les funérailles du défunt eurent lieu en grande pompe. Les journaux en parlèrent, comme ils avaient parlé de sa mort.

Mais aucun ne parla des anciens rapports de l’assassin avec sa victime.

Au bout de huit jours, Betzy se présenta à l’hôtel de Pembleton.

Lady Anna consentit à la recevoir. Betzy lui dit alors :

– Le misérable qui avait abusé de votre confiance, milady, a expié son crime. Refuserez-vous, maintenant, de reconnaître lord William ?

Lady Pembleton ne répondit pas.

Elle se borna à agiter un gland de sonnette.

Deux hommes entrèrent, – sir Archibald et un inconnu.

Cet inconnu n'était autre que le révérend Patterson.

– Mon père, dit lady Pembleton, faites donc chasser cette misérable folle !

Betzy eut un accès d'indignation :

– Ah ! milady, fit-elle, jusqu'à présent, je vous avais crue l'esclave de lord Evandale, mais je vois bien que vous étiez sa complice.

Sir Archibald appela ses valets.

Ceux-ci s'emparèrent de Betzy et la jetèrent dehors.

Betzy se mit à crier.

Deux policemen du quartier la saisirent et la conduisirent à la station de police la plus voisine.

Là, Betzy voulut tout raconter au magistrat qui l'interrogea. Mais le magistrat lui ferma la bouche et donna ordre de la conduire en prison.

Alors, Betzy comprit qu'elle était perdue.

Mais elle avait l'âpre et sauvage énergie de Tom, son mari.

– Puisque je dois rester en prison, se dit-elle, autant vaut que je voie lord William.

Betzy passa trois jours dans la prison de la station de police. Au bout de ces trois jours, elle donnait de tels signes d'aliénation mentale, riant à gorge déployée, chantant du matin au soir, que le magistrat déclara qu'elle était folle et la fit conduire à Bedlam.

C'était ce que Betzy voulait.

Walter Bruce, c'est-à-dire William, s'y trouvait toujours.

Le secrétaire de Bedlam savait bien qu'il devait garder lord William à perpétuité, et il avait des ordres mystérieux pour le trouver fou à lier.

Mais on avait sans doute jugé inutile de l'instruire des motifs qu'on avait eus de faire arrêter Betzy.

Betzy ne fut donc pas surveillée, et elle put voir lord William Celui-ci n'avait nullement perdu la raison ; mais il se mourait lentement de douleur.

Oh ! certes, il ne songeait plus à reconquérir son nom et sa fortune, à cette heure.

Lord William n'avait plus qu'une idée fixe : être rendu à sa famille, revoir sa femme et ses enfants, et retourner avec eux en Australie.

Il avait rédigé un long mémoire où il relatait tout ce qu'il savait de sa lamentable histoire.

Les confidences de Betzy complétèrent ce document.

Or, le hasard, qui se plaît souvent à déjouer les plans les mieux combinés des hommes, le hasard vint tout à coup en aide à lord William et à la malheureuse Betzy.

Un jour, on amena à Bedlam un nouveau pensionnaire.

Betzy l'eut à peine envisagé qu'elle le reconnut.

C'était ce petit homme déjà vieux qui s'était présenté chez Tom, quelques mois auparavant, sous le nom d'Edward Cokeries, se donnant pour un clerc de M. Simouns. Cet homme, on s'en souvient, avait été l'instrument de lord Evandale ou plutôt, du révérend Patterson ; et on a deviné sans doute que c'était lui qui avait si bien imité l'écriture de lord William et transmis à Tom la fausse dépêche de John Murphy, datée de Perth, en Écosse.

Edward Cokeries était fou, réellement fou, et sa folie avait une cause bizarre.

Le lendemain du jour où Tom avait assassiné lord Evandale, il s'était présenté à l'hôtel Pembleton.

Là, il avait appris que lord Evandale était mort.

Edward Cokeries était devenu fou subitement.

C'était ce jour-là même que le noble lord devait lui payer une somme de deux mille livres pour prix de sa trahison.

On avait reconduit l'homme de loi chez lui.

Il avait femme et enfants.

Pendant quelques jours, on l'avait gardé enfermé dans sa maison. Mais il y avait donné de telles marques de démence furieuse que les voisins épouvantés avaient demandé son incarcération.

On l'avait conduit à Bedlam.

Or, une commotion violente avait ôté la raison à Edward Cokeries.

Une autre émotion non moins grande venait la lui rendre.

À la vue de Betzy et de lord William, Edward Cokeries jeta un cri. Il n'était plus fou.

Et comme la raison lui était revenue, la mémoire lui revint aussi, et avec elle le repentir.

Un soir, dans un coin du préau, il se jeta aux genoux de lord William et lui demanda pardon, s'accusant de tous les crimes, et avouant qu'il avait été l'instrument de lord Evandale et du révérend Patterson.

C'était lui qui avait fait enlever Tom en chemin de fer.

Lui qui avait fait disparaître le lieutenant Percy.

Lui encore qui avait volé dans l'étude de M. Simouns, tandis qu'on y apposait les scellés, cette fameuse déclaration du garde-chiourme visée par l'ambassade d'Angleterre.

Mais cette pièce, il ne l’avait point rendue à lord Evandale. Il avait voulu la conserver comme un otage, jusqu’à ce que le noble lord lui eût payé en trois fois la somme de huit mille livres, prix stipulé entre eux.

En apprenant la mort du lord, Edward Cokeries avait pensé qu’il ne serait pas payé et le désespoir l’avait rendu fou.

Et quand il eut fait tous ces aveux, Edward Cokeries dit encore :

– Maintenant, milord, si jamais je puis sortir d’ici, je travaillerai à réparer le mal que j’ai fait.

Lord William avait secoué la tête :

– On ne sort pas de Bedlam, avait-il dit.

Et Betzy avait répondu :

– Qui sait ?

La courageuse femme avait trouvé un moyen d’évasion, et elle songeait à le mettre à exécution, comme on va le voir.

LIII

Journal d’un fou de Bedlam

XXXIX

Lord William et Edward Cokeries avaient donc avidement regardé Betzy. Betzy leur dit :

– J’ai trouvé le moyen de sortir d’ici.

– Comment, sortir ? demanda lord William d’un air de doute.

– Oh ! pas vous, dit-elle, mais moi… Et, pourvu que je sorte, tout ira bien, dit la courageuse femme.

– Que ferez-vous donc ? demanda lord William.

– D’abord, monsieur me dira où il a caché le fameux papier.

– Bon ! fit Edward Cokeries.

– Quand je serai hors d’ici, j’irai donc chercher le papier.

– Et puis ?

– Et puis je le porterai au successeur de M. Simouns.

– Mais comment sortirez-vous, Betzy ?

– Oh ! très facilement, comme vous allez voir.

– Parlez.

– Vous savez qu’il y a à Londres une association de dames charitables qui ont pris le nom de dames des prisons ?

– Oui, fit lord William d’un signe de tête.

– Non seulement elles assistent les condamnés à mort, mais encore elles vont voir les prisonniers qui sont malades.

– Il en vient journellement ici, dit lord William.

– Elles sont masquées, ou plutôt elles portent sur la tête une sorte de cagoule qui ne laisse voir de tout le visage que les yeux.

– Eh bien ?

– Une de ces dames est venue hier voir un pauvre fou qui est très malade.

En traversant la prison et en passant près de moi, elle m'a regardée et m'a dit :

– Bonjour, Betzy !

J'ai fait un geste de surprise.

– Vous me connaissez donc, madame ? ai-je demandé.

– Oui, vous êtes la femme de Tom.

Et comme ma surprise augmentait, elle a ajouté :

– Et vous n'êtes pas plus folle que moi.

– Mais, ai-je balbutié, comment savez-vous ?…

– J'ai visité votre mari à Newgate, et il m'a tout raconté.

– Ah !

– Malheureusement, je ne puis pas faire grand'chose pour vous, mais ce que je puis faire, je le ferai.

Je continuais à la regarder avec étonnement.

– Écoutez, me dit-elle, vous voudriez bien sortir d'ici, n'est-ce pas ?

– Oh ! oui, madame.

– Eh bien ! je puis vous faire sortir.

– Comment ?

– N'occupez-vous pas une chambre toute seule ?

– En effet.

– Dès ce soir, mettez-vous au lit, refusez de manger et plaignez-vous d'être malade.

– Je le ferai, madame.

– Dans deux jours je viendrai vous voir. Je ne serai pas seule ; une autre dame des prisons m'accompagnera ; soyez sans crainte, je me charge du reste.

Et elle s'est éloignée.

– Tout cela, fit lord William, ne me dit pas comment vous sortirez d'ici, Betzy.

– Je le devine, milord.

– Ah !

– L'une des deux sœurs me prêtera son costume.

– Mais alors elle restera à votre place ?

– Sans doute.

– Comment donc sortira-t-elle à son tour ?

– En se faisant reconnaître, probablement.

– Mais elle compromettra l’œuvre des dames des prisons tout entière.

Betzy eut un geste qui pouvait se traduire ainsi :

– Je vous assure bien que cela m’importe peu.

– Maintenant, dit Betzy, s’adressant à Edward Cokeries, où est le papier ?

– Écoutez, répondit l’homme de loi, je demeure dans Old-Grand-Lane.

– Fort bien, dit Betzy.

– Au troisième étage de la maison qui porte le numéro 7. Vous direz à ma femme que vous venez de ma part, et si elle ne veut pas vous croire vous lui remettrez cet anneau.

Edward Cokeries tira de son doigt une alliance en or qu’il remit à Betzy. Betzy la passa au sien.

– Après ? dit-elle.

– C’est un pauvre logis que le nôtre, poursuivit Edward Cokeries, et les meubles y sont rares. Il y a pourtant sur la cheminée de notre chambre à coucher un buste de duc de Wellington en plâtre.

– Bon !

– Le buste est creux, comme bien vous pensez.

– Et je trouverai les papiers dedans ?

– Oui.

– C’est bien, fit Betzy. Il faudra bien, du reste, que votre femme me croie, quand elle saura que vous n’êtes plus fou.

Betzy exécuta à la lettre la première partie de son programme. Elle feignit d’être malade et ne voulut pas manger le soir. Elle se mit au lit de bonne heure.

Le lendemain, elle refusa toute nourriture.

Lord William lui avait remis son manuscrit – ce manuscrit dans lequel il racontait sa lamentable histoire – et elle l’avait caché sous son oreiller.

Pendant deux jours, Betzy ne voulut prendre que quelques cuillerées de bouillon.

Le troisième jour, les dames des prisons arrivèrent vers le soir. L’une avait un petit paquet sous son bras.

Quand elles furent seules dans la chambre de Betzy, elles fermèrent la porte au verrou.

Alors la première, celle qui avait déjà parlé à la femme de Tom, déplia le paquet.

Il contenait une robe et un capuchon semblables à ceux qu’elle partait elle-même.

– Vite, dit-elle, levez-vous et habillez-vous.

Betzy obéit.

Bedlam est tout un monde. Les fous, les gardiens, les infirmiers, les médecins, vont, viennent et se croisent dans des corridors multiples.

Les dames des prisons étaient entrées deux dans la cellule de Betzy.

Elles en sortirent trois et nul n’y prit garde.

– Suivez-moi, dit alors la mystérieuse libératrice à Betzy.

L’autre dame les quitta et s’en alla toute seule par un autre chemin.

Betzy et sa protectrice longèrent le corridor, descendirent du premier étage au rez-de-chaussée, traversèrent vingt salles différentes et arrivèrent enfin à la porte. Le portier chef leur ouvrit et les salua au passage.

Quand elles furent dans la rue, la dame des prisons mit une bourse dans les mains de Betzy.

– Maintenant, dit-elle, vous êtes libre. Adieu…

Betzy lui prit la main et la supplia de lui dire son nom. La dame résista.

– Adieu, répéta-t-elle.

Et elle s’éloigna rapidement.

Betzy ne perdit pas une minute.

Elle se rendit dans Old-Grand-Lane, gardant le costume de dames des prisons qu’on lui avait fait revêtir.

Elle trouva la femme d’Edward Cokeries, qui, en voyant l’anneau de son mari, s’empressa de lui remettre les papiers cachés dans le buste.

Alors Betzy retourna dans Adam street et y reprit ses habits ordinaires.

Puis elle attendit le lendemain avec impatience.

Le lendemain elle courut chez le successeur de M. Simouns. Elle s’attendait, la pauvre femme, à être reçue avec cordialité. Il n’en fut rien.

– Ma chère, lui dit le jeune solicitor, depuis que nous ne nous sommes vus, il s’est passé bien des choses.

– Que voulez-vous dire ? fit Betzy étonnée.

– D’abord, votre mari a assassiné lord Evandale.

– C’est un misérable de moins, dit Betzy.

– D’accord. Mais nous avons affaire à des ennemis bien autrement redoutables que lord Evandale.

– À qui donc ?

– À la société des Missions étrangères tout entière.

– Eh bien ?

– Et on ne se heurte pas à de pareilles gens.

– Pourquoi ?

– Mais parce qu’on serait brisé comme verre.

Et le jeune solicitor, baissant la voix, ajouta :

– Je vais vous donner un bon conseil. Si vous voulez sauver votre mari du sort qu'il l'attend, allez porter ces papiers à lady Pembleton.

Peut-être, en vous voyant désarmée, demandera-t-elle la grâce de Tom.

Et le jeune solicitor congédia Betzy.

Betzy s'en alla la mort dans l'âme.

– Oh ! dit-elle, ils peuvent tuer mon pauvre Tom, mais ils n'auront pas les preuves de l'infamie de lord Evandale, et peut-être que quelque jour il se trouvera un homme courageux qui prendra en main la cause des opprimés et livrera la guerre aux oppresseurs.

Et Betzy songea alors à cacher les papiers de telle sorte que les amis de lady Pembleton ne pussent les trouver.

LIV

Journal d’un fou de Bedlam

XL

À Londres on vit beaucoup la nuit.

Betzy était rentrée bien souvent après minuit dans son pauvre logis d’Adam street.

Bien souvent aussi, passant devant Rothrite church, il lui avait semblé voir des ombres s’agiter dans le cimetière qui entoure la chapelle.

Betzy n’était pas superstitieuse.

Elle ne croyait pas aux revenants.

Aussi avait-elle deviné que ces ombres étaient vivantes et non point à l’état de fantôme.

Ce n’étaient ni des djinns, ni des farfadets, ni des âmes en peine sortant de leur tombe.

C’étaient des hommes, – et des hommes qui avaient un but mystérieux, en s’introduisant ainsi dans ce cimetière.

Une nuit, Betzy s’était accroupie contre les grilles et elle y était demeurée immobile.

La nuit était noire, le brouillard épais.

Deux hommes passèrent tout près d’elle sans la voir.

Les deux hommes causaient, et Betzy entendit leur conversation.

– Ne te trompes-tu pas de tombe ! disait l’un.

– Non, non, répondit l’autre.

– C’est que, reprit le premier, il ne faudrait pas que notre vaillant ami, qui, de son vivant, était bon catholique, reposât plus longtemps dans une tombe protestante, au milieu d’hérétiques.

– Non, non, dit le second ; viens, je vais te montrer son tombeau.

Betzy comprit qu’il était question d’une exhumation ; et elle sut dès lors quels étaient ces hommes qui se réunissaient quelquefois dans le cimetière de Rothrite.

Ces hommes étaient des fénians.

Un des leurs était mort dans le quartier et on l'avait enterré en cet endroit.

Mais ses amis, ses coreligionnaires voulaient enlever nuitamment sa dépouille, sans doute pour la transporter dans le cimetière Saint-George, qui est une église catholique comme chacun sait.

Betzy était Écossaise, anglicane par conséquent.

Et cependant elle s'intéressa singulièrement à cette exhumation.

Immobile auprès de la grille, perçant le brouillard de son regard ardent, elle vit ouvrir la fosse et enlever le corps.

Ce ne fut que lorsque les deux hommes se furent éloignés avec leur triste fardeau, que Betzy regagna son logis d'Adam street. Mais elle ne dormit pas, et attendit le jour avec impatience.

Aux premiers rayons de l'aube, Betzy se dirigeait vers la chapelle et entrait dans le cimetière.

Les environs étaient déserts encore.

Betzy était vêtue de noir, et on aurait pu croire qu'elle allait pleurer sur la tombe d'une personne aimée.

Ce n'était point cependant le motif qui amenait l'Écossaise dans le cimetière.

Betzy voulait voir dès ce jour cette tombe qui était maintenant veuve de son cadavre.

Elle se mit donc à suivre la trace des pas que les deux fénians avaient laissée sur l'herbe haute et drue.

Elle arriva à la tombe, que surmontait une croix de fer, et s'agenouilla auprès.

Puis, jetant autour d'elle un rapide et furtif regard, elle reconnut qu'elle était seule et que personne ne pouvait la voir.

Alors elle s'assura que la pierre qui recouvrait la fosse vide pouvait être soulevée facilement.

– On ne viendra pas les chercher là, murmura-t-elle.

Betzy, en parlant ainsi, faisait allusion au manuscrit de lord William et à la déclaration du lieutenant Percy.

* *

*

Les dernières pages du manuscrit étaient tracées d'une autre main.

Lord William, à l'aide des documents que lui avait fournis Betzy, avait raconté son histoire et les événements qui avaient suivi son incarcération à Bedlam.

Mais après l'avoir emporté, Betzy l'avait complété par le récit des événements postérieurs.

Là s'arrêtait le *Journal d'un fou de Bedlam*. La déclaration du lieutenant Percy y était annexée au moyen d'une épingle.

Alors Vanda et Marmouset se regardèrent.

– Eh bien ? fit Vanda.

– Nous n'en savons pas davantage, mais nous en savons assez, dit Marmouset.

– Tom est mort, Betzy est morte…

– Oui. Mais lord William est vivant et sa famille aussi.

L'abbé Samuel n'avait pas encore prononcé une parole.

– Ce que le manuscrit ne nous dit pas, dit-il alors, je vais vous le dire, moi.

– Ah ! dit Marmouset en le regardant.

– Il peut y avoir six mois que Betzy a caché les papiers dans la tombe vide où vous les avez trouvés.

C'est donc six mois de son existence, les six derniers, hélas ! que je vais vous raconter.

– Parlez, monsieur l'abbé, fit Vanda.

Et tous trois, Marmouset, Vanda et Shoking, regardèrent l'abbé Samuel. Celui-ci reprit :

– Betzy s'était cachée avec soin tant qu'elle avait eu les papiers en sa possession.

On la recherchait dans Londres pour la ramener à Bedlam ; et si elle était revenue à Adam street, c'était précisément pour donner le change à ses persécuteurs, qui ne supposeraient certainement pas qu'elle était rentrée tranquillement chez elle.

Pendant trois mois, on la chercha donc partout ailleurs que dans Adam street.

Betzy ne sortait que le soir.

Alors elle courait dans les rues de Londres et se faisait arrêter sous un autre nom que le sien, pour vagabondage ou ivrognerie.

Elle passait les nuits dans les diverses stations de police, et elle avait un but en agissant ainsi.

Elle espérait toujours rencontrer quelque voleur que l'on conduirait à Newgate le lendemain et qui se chargerait d'apprendre à Tom, dont la mise en jugement traînait en longueur, qu'elle avait retrouvé les papiers.

Ce fut ainsi qu'elle rencontra l'homme gris.

Dès lors, Betzy fut plus tranquille. Tom était averti. Qui pouvait dire que Tom ne parviendrait pas à s'évader.

– Hélas ! interrompit Vanda, le malheureux a été pendu.

– Oui, dit l'abbé Samuel, vous continuerez son œuvre.

– Et l'œuvre est difficile, observa Vanda.

– Non certes, dit Marmouset, n’avons-nous pas la déclaration du lieutenant Percy ?

– Soit, dit Vanda.

– N’avons-nous pas beaucoup d’argent pour soutenir le procès ?

– En effet, dit Shoking, et dans la libre Angleterre, on fait tout ce qu’on veut avec de l’argent.

– Mais, dit l’abbé Samuel, il faudrait auparavant faire mettre lord William en liberté.

– Et c’est difficile, dit Vanda.

– Difficile, soit, mais non impossible, répliqua Marmouset. Demain j’irai voir le successeur de M. Simouns, et, comme le dit Shoking, avec de l’argent on fait bien des choses.

– Même quand on a à lutter avec la société des Missionnaires évangéliques, ajouta l’abbé Samuel.

Comme ils causaient ainsi tous les quatre, un rayon de jour blafard pénétra dans la mansarde et vint se jouer sur le visage pâli de la pauvre morte…

Vanda s’était mise à genoux et récitait les prières des morts.

(Fin du Journal d’un fou de Bedlam.)

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2011

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Christian, Jean-Marc, BertrandG, PatriceC, Coolmicro.

– Dispositions :

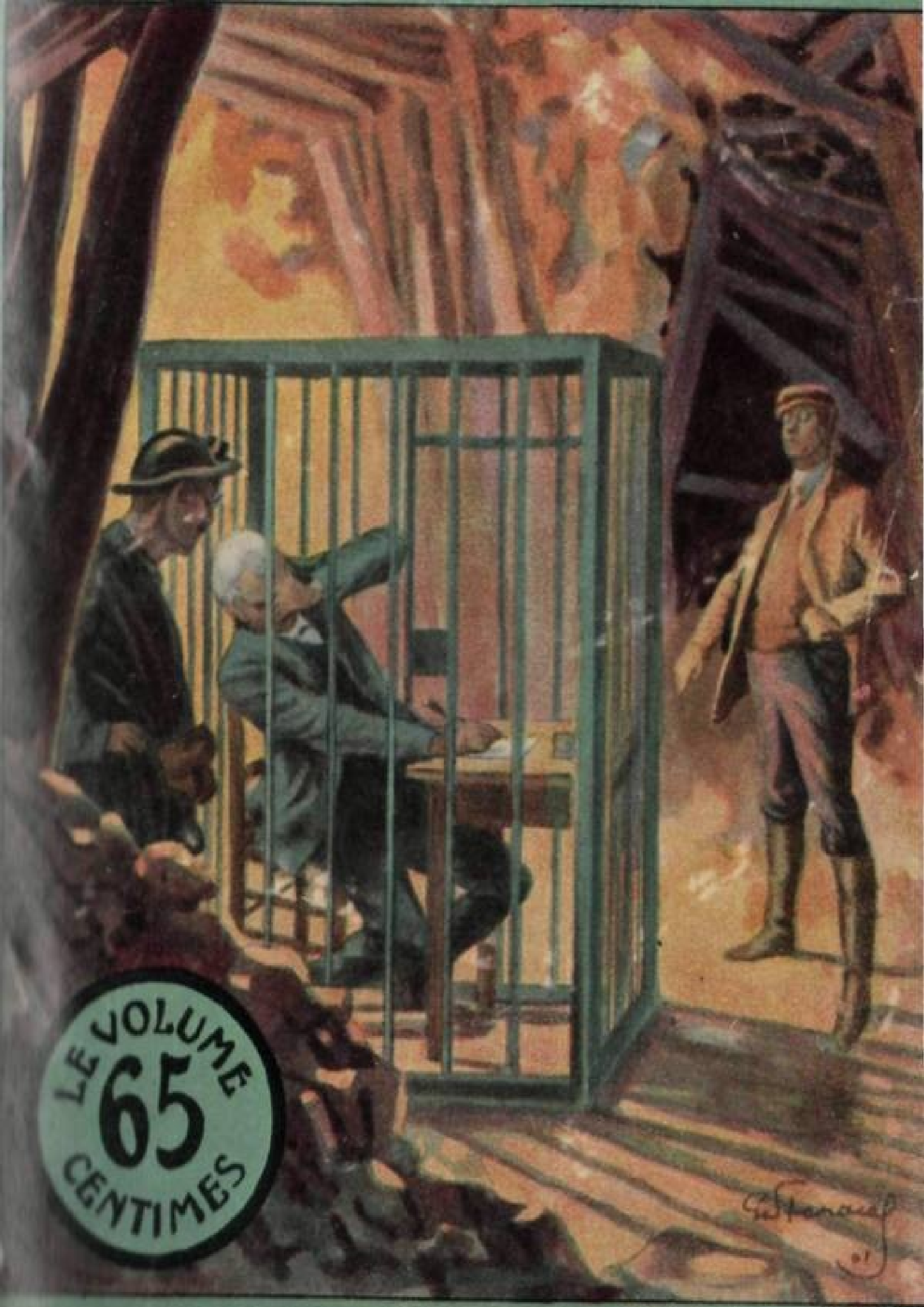
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.


LE VOLUME
65
CENTIMES

Pierre Alexis Ponson du Terrail

ROCAMBOLE

LA CORDE DU PENDU

Tome II – L’HOMME GRIS

Texte établi d’après l’édition Arthème Fayard – mars 1910 – le Livre populaire n°19, XV^e^ aventure de Rocambole publiée dans cette collection.

Publication originale dans *La Petite Presse* – 29 mars au 18 juillet 1870 – 112 épisodes, en deux parties : *Le Fou de Bedlam* et *L’Homme en gris*.

L’HOMME GRIS

I

Il était dix heures du matin.

C’est le moment où la cité de Londres, solitaire et déserte depuis la veille au soir, commence à s’emplir de bruit et voit ses rues encombrées par une foule affairée.

Les négociants, les banquiers, les changeurs arrivent de toutes parts.

La gare de Commons street, les omnibus, les cabs jettent sur le pavé de la Cité un demi-million de personnes, entre dix et onze heures du matin.

On est parti pour la campagne la veille, entre cinq et six heures ; on revient travailler le lendemain.

Au coup de dix heures tout est ouvert, depuis les comptoirs des armateurs jusqu’aux boutiques de change.

Or donc, comme dix heures sonnaient, un cab entra dans Pater-Noster et s’arrêta à la porte de l’étude du solicitor dont l’infortuné M. Simouns avait été jadis le titulaire. Un jeune homme en descendit.

C’était un élégant gentleman en costume du matin, c’est-à-dire portant un vêtement de même étoffe, pantalon, gilet et jaquette, – ce que les Anglais nomment une *suite*, – ganté de daim et coiffé d’un chapeau gris.

Il s’adressa au valet qui avait pour mission de se tenir au rez-de-chaussée, sous le vestibule, et d’introduire les visiteurs.

– Mon ami, lui dit-il, n’est-ce pas ici l’étude d’un solicitor ?

– Oui, monsieur, répondit le valet.

– M. Simouns, je crois ?

Le valet secoua la tête.

– Oh ! dit-il, ce n’est plus M. Simouns.

– Il s’est retiré ?

– Non, il est mort.

– Fort bien. Quel est son successeur ?

– C’est M. James Colcram.

– Bon ! je désirerais lui parler.

– Voilà qui est tout à fait impossible ce matin, monsieur.

– Et pourquoi cela, mon ami ?

– Parce que M. Colcram plaide à la cour de Drury-Lane dans une affaire très importante.

Le gentleman parut quelque peu désappointé.

– C’est bien, dit-il, je reviendrai demain.

Et il fit un pas de retraite. Mais le valet le retint :

– Pardon, monsieur, dit-il.

– Qu’est-ce donc, mon ami ?

– Vous venez pour un procès, sans doute !

– Naturellement.

– M. Colcram a un premier clerc qui est dans l’étude depuis quinze jours seulement, mais qui est au courant de toutes les affaires.

Le gentleman parut hésiter.

– C’est à M. Colcram lui-même que j’aurais voulu parler.

– Je puis vous affirmer, monsieur, que M. Salomon Burdett, le maître clerc, est tout à fait au courant.

– Après ça, murmura le gentleman à part lui, je puis toujours sonder le terrain. Soit. Conduisez-moi auprès de monsieur… Comment l’appelez-vous ?

– Salomon Burdett.

– Bien. Conduisez-moi.

Le valet se dirigea vers l’escalier et le gentleman le suivit. Ils montèrent au premier étage. Là, le valet ouvrit une porte, disant :

– C’est ici.

Alors le gentleman aperçut un homme assis devant un bureau surchargé de paperasses.

Cet homme, dont on ne pouvait préciser la taille, car il ne se leva point, portait d’énormes favoris roux, une épaisse chevelure de même couleur et avait sur les yeux des lunettes bleues.

Il salua le gentleman, et, d’un geste, lui offrit un siège.

– Monsieur, dit alors le gentleman, j’aurais voulu voir M. Colcram.

– Oh ! monsieur, répondit le maître clerc, M. Colcram ou moi, c’est absolument la même chose.

– Vraiment ?

– Je suis au courant de toutes les affaires de l’étude.

– Je n’en doute pas. Cependant…

Et le gentleman regarda M. Burdett avec attention.

– Cependant, reprit-il, celle dont je viens vous parler est déjà ancienne.

– En effet, dit M. Burdett, elle remonte déjà à plusieurs mois.

Le gentleman eut un geste de surprise :

– Comment pouvez-vous le savoir, monsieur, dit-il, puisque je ne me suis point nommé et ne vous ai pas encore dit de quelle affaire il s'agissait ?

– Je pourrais vous répondre que je suis sorcier, monsieur, dit le clerc, mais je préfère vous dire que je vous ai déjà vu.

– Hein !

– Vous êtes Français et vous vous nommez M. Peytavin.

Le gentilhomme eut un nouveau geste de surprise.

Le clerc continua.

– Je vous ai vu hier à l'enterrement d'une pauvre femme qui se nommait Betzy.

– En vérité !

– La femme d'un certain Tom, qui a été pendu récemment pour avoir assassiné lord Evandale Pembleton.

– Le gentilhomme paraissait stupéfait.

– Et c'est bien certainement de l'affaire de lord William Pembleton, dit Walter Bruce, que vous venez me parler.

– En effet, balbutia le gentleman abasourdi.

– Il y a trois mois, poursuivit M. Burdett, Betzy est venue ici.

– Ah !

– Elle apportait à M. Colcram les papiers qui assuraient le gain du procès.

– Cependant, dit Marmouset, car c'était lui, M. Colcram n'a point voulu se changer de soutenir le procès.

– Il avait une bonne raison pour cela.

– Laquelle ?

– M. Colcram est jeune, il n'a pas encore fait sa fortune.

– Bon !

– Et pour soutenir un pareil procès, il faut beaucoup d'argent.

– Et Betzy n'en avait pas ?…

– Hélas ! non…

– Mais les personnes qui ont accepté l'héritage de Betzy, poursuivit Marmouset, ont de l'argent et beaucoup, et elles mettront à la disposition de Colcram telle somme qu'il exigera.

M. Burdett secoua la tête.

– Il y a encore une autre raison, reprit-il, qui empêchera M. Colcram de se charger de l'affaire.

– Quelle est-elle ?

– Il est nommé liquidateur de la succession de lord Evandale Pembleton.

– Ah ! fit Marmouset.

Et il regarda M. Burdett avec défiance.

– Enfin, continua celui-ci, M. Colcram ne veut en aucune façon entrer en lutte avec la société des Missionnaires évangéliques, qui est en Angleterre tout aussi puissante que le sont les jésuites en France.

– Monsieur, dit Marmouset en faisant un pas de retraite, excusez-moi de vous avoir dérangé, je me retire.

– Pardon, monsieur, dit M. Burdett, un mot encore.

– Parlez.

– Je ne suis pas M. Colcram, moi.

– Bon !

– Et je puis vous donner un bon conseil.

– J'écoute.

– Vous vous engagez dans une mauvaise voie, en songeant à faire un procès.

– Je ne vois pourtant pas d'autre moyen, fit naïvement Marmouset.

– Bah !

– D'abord vous devez savoir que la justice anglaise n'en finit pas et qu'elle a des longueurs inouïes.

– D'accord.

– Ensuite, vous êtes élève de Rocambole ?

Marmouset fit un pas en arrière.

– Quoi ! dit-il, vous savez… ?

– Je sais que tu es un imbécile ! répondit M. Burdett en français.

Et soudain ses lunettes tombèrent.

Marmouset jeta un cri.

L'bomme qu'il avait devant lui n'était pas, ne pouvait pas être Rocambole.

Et cependant il avait son regard.

Cependant il avait son timbre de voix.

– Oh ! fit Marmouset ému jusqu'aux larmes, c'est impossible… Vous êtes… non… vous n'êtes pas…

– Je suis encore plus fort que toi, mon pauvre ami, puisque tu ne me reconnais pas.

Et les favoris et l’épaisse chevelure rousse tombèrent à leur tour.

Cette fois, Marmouset ne pouvait douter.

L’homme qu’il avait devant lui, – c’était Rocambole ! Rocambole, qu’il avait cru mort…

Et comme l’émotion de Marmouset était au comble et qu’il se précipitait vers M. Burdett les mains tendues, celui-ci remit sa perruque, rajusta ses favoris, et lui dit froidement, en remettant ses lunettes bleues sur son nez :

– Ne faisons pas de bêtises, mon ami, on peut entrer ici d’un moment à l’autre.

– Vous ! vous ! dit encore Marmouset.

– Moi, répliqua Rocambole, qui commence par te dire que des gens comme nous ne mettent jamais la justice dans leurs affaires.

II

Rocambole était subitement redevenu M. Burdett, le maître clerc de M. Colcram.

Et comme Marmouset continuait à le regarder avec un étonnement profond, il lui dit en souriant :

– Tu ne t'attendais pas à me retrouver ici ?

– Certes non, dit Marmouset.

– Est-ce que vous m'avez cru mort ?

– Moi non, mais Vanda pleure et se désole.

Rocambole poussa un bouton de sonnette électrique qui se trouvait à la portée de sa main.

Un deuxième clerc entra. Alors M. Burdett lui dit :

– J'ai à traiter avec ce gentilhomme une affaire extrêmement sérieuse. J'entends qu'on ne me dérange sous aucun prétexte.

Le clerc s'inclina.

Mais comme il allait sortir, M. Burdett le rappela.

– Ah ! par exemple, dit-il si le révérend Patterson se présentait, vous me préviendriez.

– Oui, monsieur.

– Mon bon ami, dit alors Rocambole, racontez-moi donc comment vous êtes sortis du souterrain ?

– Nous avons été sauvés par Shoking.

Et Marmouset fit au maître le récit de leurs aventures dans les souterrains de la Tamise, et lui dit comment ils étaient parvenus à suivre ses traces, à lui et à Milon, jusqu'à l'ouverture donnant sur le fleuve.

Puis il lui dit encore comment Vanda avait toujours cru que Milon et lui s'étaient noyés, tandis que lui, Marmouset, avait gardé la conviction inébranlable que le maître n'était pas mort, et que s'il ne reparaissait pas tout de suite, c'est qu'il avait pour cela de bonnes raisons.

– Des raisons excellentes, dit Rocambole.

– Ah !

– Et souviens-toi que je suis provisoirement mort pour tout le monde, excepté pour toi.

– Même pour Vanda ?

– Même pour elle.

– Pauvre Vanda !…

Et Marmouset soupira.

– Alors, reprit-il, vous ne nous aiderez pas dans l'affaire de lord William ?

– Je ne suis ici que pour cela.

– Mais si vous êtes mort ?

– Imbécile ! n'es-tu pas là pour transmettre mes ordres et les exécuter ?

– C'est vrai, maître.

– Or, mon ami, poursuivit Rocambole, si nous n'avions affaire qu'à lady Pembleton et à sir Archibald, son père, si même lord Evandale était encore de ce monde, notre besogne serait des plus faciles.

– Peut-être, dit Marmouset.

– Mais nous avons à lutter contre une force bien autrement puissante que le tout-puissant gouvernement britannique.

– Le révérend Patterson ?…

– Et la bande noire, mon ami, les soldats à longue redingote et à cravate blanche, qui valent une armée de policemen et de détectives…

– Bon !

– Et qui, jour et nuit, recherchent ce pauvre homme gris qui, tu le sais, a été condamné à être pendu.

– Alors, dit Marmouset, il me semble que vous vous exposez quelque peu ici.

– Ah ! tu crois ?

– Et si bien grimé que vous soyez…

– Puisque tu ne m'as pas reconnu, qui veux-tu qui me reconnaisse ?

– Ce n'est pas une raison ; vos lunettes, votre perruque peuvent se détacher.

– Au lieu de me dire des niaiseries, reprit Rocambole, tu ferais mieux de me demander comment je suis ici.

– Je vous écoute, maître.

– M. Colcram, je te l'ai dit, s'est chargé de la liquidation et de la succession de lord Evandale.

– Bon ! fit Marmouset.

– C'est un homme habile et très honnête, ce jeune homme.

– Ah !

– Et il fera les choses en conscience.

– Eh bien ?

– Ce que le révérend Patterson ne voudrait pas.

– Pourquoi ?

– Mais parce que lord Evandale, en échange de la promesse qu'on lui faisait de le débarrasser à tout jamais de son frère, lord Evandale, disons-nous, a signé certains papiers qui attribuent à la Société évangélique des sommes considérables.

– Fort bien.

– Et M. James Colcram prendra certainement les intérêts de lady Pembleton.

– Alors…

– Alors le révérend Patterson, qui est un homme habile, a voulu avoir auprès de M. Colcram un homme tout à fait à lui.

– Et… cet homme ?

– C'est moi, dit froidement Rocambole.

– Vous ?

– Oui, mon ami.

Rocambole se mit à rire.

– Ah ! dit Marmouset, vous serez bien toujours notre maître à tous.

Rocambole continua à sourire.

– Le révérend Patterson a en moi, dit-il, la plus entière confiance, et ce que je lui conseillerai de faire, il le fera.

– Mais…

– Chut ! dit Rocambole.

En ce moment le deuxième clerc entra.

– Le révérend Patterson, dit-il.

– Bien, dit Rocambole. Dans une minute.

Le clerc sortit.

Alors Rocambole ouvrit une porte qui donnait dans un cabinet voisin et que recouvrait une draperie.

– Entre là, dit-il, regarde au besoin par le trou de la serrure. Il y a un trou dans la portière percé à la même hauteur : écoute de tes deux oreilles et surtout ne fais pas de bruit.

Marmouset entra dans le cabinet, dont Rocambole referma doucement la porte.

Puis il ouvrit et referma brusquement une autre porte qui donnait sur le carré, à seule fin de faire supposer au révérend Patterson, qui attendait dans la pièce voisine, qu'il venait de congédier son visiteur.

Le révérend Patterson entra.

C’était bien toujours l’homme que nous avons connu autrefois, grand, maigre, altier de visage.

Il s’assit auprès de M. Burdett et lui dit :

– Eh bien ?

– J’ai beaucoup réfléchi depuis hier, dit M. Burdett.

– Ah ! fit le révérend.

– Et nous ne déposséderons pas lady Pembleton aussi facilement que vous le supposez.

– J’ai des papiers bien en règle cependant.

– Oui, mais les armes dont nous nous sommes servies peuvent tourner contre nous.

– Que voulez-vous dire ?

– Permettez-moi de résumer les situations respectives.

– Faites.

– Nous avons servi lord Evandale contre lord William, son frère, n’est-ce pas ?

– Sans doute.

– Maintenant, il s’agit d’assurer le prix de nos services.

– Naturellement.

– Pour cela, il faut dépouiller lady Pembleton d’une grande part de sa fortune.

– Eh bien ?

– En bien ! qui nous dit que, ruine pour ruine, lady Pembleton ne se décidera pas à traiter avec lord William, qui est toujours à Bedlam ?

– Ah ! par exemple !

– C’était fort bien, il y a six mois, poursuivit M. Burdett, d’enfermer lord William à Bedlam.

– Et maintenant ?

– Maintenant, il est dangereux qu’il y reste huit jours de plus.

– Je ne vous comprends pas.

– Écoutez-moi et vous me comprendrez.

– Parlez…

– Il y a à Bedlam un homme qui n’est plus fou.

– Quel homme ?

– Edward Cokeries.

– Bien.

– Non seulement il n’est plus fou, mais il est devenu l’ami de lord William.

– Que dites-vous ?

– La vérité.

Et M. Burdett chercha dans un dossier qu’il avait sous la main une note écrite en chiffres.

– Je vais vous lire cela, dit-il, et vous verrez…

Le révérend fronça le sourcil.

Quant à Marmouset, du fond de sa cachette, il ne perdait ni un mot ni un geste de cette conversation bizarre…

III

Le révérend Patterson prit connaissance de la note que Burdett plaçait sous ses yeux.

Elle pouvait, en substance, se résumer ainsi :

« Le fou Walter Bruce et le fou Edward Cokeries vivaient à Bedlam dans une intimité parfaite et tenaient entre eux de mystérieux conciliabules.

« Or, quelquefois ; ils prononçaient tout bas le nom de Betzy.

Betzy, on se le rappelle, s'était évadée.

« Il était probable que Walter Bruce et Cokeries ignoraient encore la mort de Betzy.

« Mais il était certain aussi que Betzy avait eu en sa possession la fameuse déclaration du lieutenant Percy.

« Qu'était devenue cette pièce ? »

La note disait encore qu'on avait fouillé le logis de Betzy après sa mort et qu'on n'avait rien trouvé.

Quand le révérend Patterson eut pris connaissance de ce document, il regarda M. Burdett.

– Eh bien ? fit-il.

– Eh bien, répondit le premier clerc de M. James Colcram, voici ce qui peut fort bien arriver, c'est que lady Pembleton aille voir lord William à Bedlam.

– Bon !

– Qu'elle s'entende avec lui, et que lord William, pour une somme quelconque, fasse régulièrement abandon de tous ses droits.

– Et puis ?

– Alors lord William sortira de Bedlam et, au lieu d'un adversaire, nous en aurons deux.

– Diable ! mais comment empêcher cela ?

– J'ai trouvé le moyen.

– Ah !

– Un moyen excellent de séparer à jamais lord William de lady Pembleton.

– Que comptez-vous donc faire ?

– Écoutez-moi bien, mon révérend, dit encore M. Burdett.

– Voyons ? fit le chef de la Mission évangélique.

– La captivité de lord William n'a point ébranlé sa raison, comme on pourrait le croire.

– Vraiment ?

– Une main mystérieuse, que je soupçonne être celle de cette dame des prisons qui a favorisé l'évasion de Betzy, lui fit avoir des nouvelles de sa femme et de ses enfants. Avec la perspective de les réunir, on peut faire faire beaucoup de choses à lord William.

– Mais encore ?

– Il faudrait lui préparer une évasion.

– Par exemple !

– Et le faire sortir de Bedlam.

– Bon ! Après ?

– Après, reprit M. Burdett, on lui mettra quatre à cinq mille livres dans la main, on le conduira à bord d'un navire en partance pour l'Australie, à bord duquel il trouvera sa femme et ses enfants.

Alors, il faudra bien, acheva M. Burdett, que lady Pembleton et sir Archibald son père s'exécutent vis-à-vis de nous.

– Vous êtes un habile homme, monsieur Burdett, dit le révérend Patterson.

M. Burdett s'inclina modestement.

– Cependant, j'ai une objection à vous faire.

– Laquelle ?

– Rien n'est plus facile que de faire ouvrir les portes de Bedlam à lord William.

– Bon !

– Mais pourquoi simuler une évasion ?

– Parce que, dit M. Burdett, le jour où on dirait à lord William : on a reconnu que vous n'êtes pas fou, par conséquent vous êtes libre, ce jour-là il se méfierait, et Edward Cokeries plus que lui encore.

– Mais, une fois libre, consentira-t-il à partir ?

– Je m'en charge.

– Comment ferez-vous ?

– Je lui ferai signer une prétendue transaction avec lady Pembleton.

– Qui n'en saura rien ?

– Absolument rien.

– Et il partira pour l'Australie ?

– Avec des lettres de crédit sur un banquier de Sydney.

– Fort bien.

– Par cette transaction imaginaire, poursuivit M. Burdett, lady Pembleton s’engagera à payer une pension annuelle de cinq mille livres.

– Ah ! et cette pension sera payée ?

– La première année, oui.

– Et la seconde ?

– Oh ! la seconde, c’est différent.

– Pourquoi ?

– Mais parce que dans un an, la succession de lord Evandale sera tout entière dans nos mains. Alors, lord William et lady Pembleton s’arrangeront comme ils pourront.

– Décidément, monsieur Burdett, dit encore le révérend Patterson, vous êtes un fort habile homme.

M. Burdett salua.

– Maintenant, reprit le révérend, comment préparer cette évasion dont vous parlez ?

– Je m’en charge.

– Mais encore ?

– Qu’il vous suffise de me donner un mot.

– Pour qui ?

– Pour le directeur de Bedlam.

Le révérend s’assit auprès de la table de M. Burdett, et celui-ci mit devant lui du papier et une plume, disant :

– Voulez-vous me permettre de dicter ?

– Faites…

M. Burdett dicta :

« Il vous plaira, au nom de la Société dont secrètement vous êtes membre, donner au porteur de ce billet toutes les facilités qu’il vous demandera. »

Le révérend écrivit.

– Maintenant, dit encore M. Burdett, signez de votre signature particulière.

Le révérend mit au bas de la lettre une croix et un P qu’il fit suivre de trois points.

– Fort bien, dit M. Burdett.

Et il plia le papier et le mit dans sa poche.

– Quand irez-vous à Bedlam ? demanda alors le révérend.

– Oh ! ce n’est pas moi qui irai.

– Qui donc ?

– Un homme dont je suis sûr.

– Et quand nous reverrons-nous ?

– Après-demain.

– Ici ?

– Oui.

– Et à la même heure ?

– Parfaitement.

– Mais Colcram n’y sera-t-il point ?

– Non, il plaidera ce jour-là devant la cour de Marlborough.

Le révérend Patterson se leva.

Il fit un pas vers la porte, puis revint :

– Avec tout cela, dit-il, vous n’avez pas entendu parler de l’homme gris.

– On a prétendu qu’il s’était noyé.

– En effet.

– Mais je n’en crois rien, et je vous dirai même toute ma pensée.

– Voyons.

– L’homme gris a vu, en prison, Tom, le condamné à mort.

– Bien !

– Tom a dû lui raconter l’histoire de lord William.

Le révérend Patterson tressaillit.

– C’est pour cela, continua froidement M. Burdett, que je voudrais voir lord William et sa famille en route pour l’Australie.

– Vous avez raison. Cet homme gris est le seul homme que je craigne.

– Moi aussi.

– Faites donc vite et menez-moi cette évasion à bonne fin.

– Soyez tranquille.

Le révérend s’en alla.

M. Burdett le reconduisit jusqu’à la porte.

Puis, quand le révérend eut descendu l’escalier, le prétendu clerc revint dans son cabinet et rouvrit la porte du cabinet.

– Viens, dit-il.

Marmouset entra.

– As-tu entendu ? dit Rocambole.

– Tout.

– Eh bien ?

– Eh bien ! dit Marmouset en riant, je suis comme le révérend Patterson, je vous admire.

– As-tu deviné qui j'allais charger d'entrer à Bedlam ?

– Parbleu ! c'est moi. Seulement…

– Quoi donc ?

– Il me faut des instructions précises.

– Oh ! sois tranquille, dit Rocambole en souriant, je vais te les donner.

Et il alla pousser le verrou de la porte, afin que personne ne vînt les déranger.

IV

Il était huit heures du soir.

Le brouillard était plus épais encore que de coutume, et les becs de gaz, noyés dans l'atmosphère, étaient impuissants à éclairer les rues.

Deux hommes cheminaient, néanmoins, dans Lembeth road, parlant tout bas, s'arrêtant quelquefois pour voir si personne ne les suivait, parfois aussi pressant le pas. Quand ils furent au coin de Lembeth road et de Bethleem place, ils s'arrêtèrent de nouveau.

À leur droite se dressait Bethleem-Hospital, c'est-à-dire la maison célèbre d'aliénés que le peuple de Londres, par corruption, appelle Bedlam.

En face d'eux s'élevait l'église catholique de Saint-George.

– Tout ce que vous venez de me dire, fit alors l'un des deux hommes, est bien extraordinaire, monsieur.

– Comment cela, ami Shoking ?

Et Marmouset, car c'était lui, posa sa main sur l'épaule de notre vieille connaissance.

– Vous ne savez pas si l'homme gris est mort ou vivant ?

– Je n'en sais rien.

– Cependant, vous êtes allé ce matin chez M. Colcram, le solicitor ?

– Oui.

– Avec l'intention de le charger du procès ?

– Cela est vrai.

– Et voilà que vous renoncez à cette idée !

– C'est que j'en ai une meilleure.

– Eh bien ! dit Shoking avec un accent de franchise toute britannique, vous ne m'empêcherez pas de croire…

– Quoi donc ?

– Que l'homme gris est vivant.

– Quel rapport peut-il y avoir entre l'homme gris et le solicitor Colcram ? dit Marmouset impassible. Attendez donc.

– Voyons, dit Shoking. Vous avez rencontré l'homme gris ce matin.

– En vérité !

– Et c’est lui qui vous aura dit… qui vous aura conseillé.

– Allons Shoking, dit froidement Marmouset, est-il convenu, oui ou non, entre nous tous qu’en l’absence de l’homme gris, c’est à moi qu’on obéit ?

– Cela est convenu, dit Shoking avec flegme.

– Eh bien ! faites ce que je vous commande.

– Soit, j’obéirai.

– Et ne vous préoccupez pas d’autre chose.

– Il faut donc que j’aille d’abord à Saint-George ?

– Oui.

– Que je traverse le cimetière, et que j’aille frapper à la porte du chœur. Bien, après ?

– Le sacristain viendra vous ouvrir et vous lui direz : « Je viens de la part de Tom. »

– Mais Tom est mort.

– Cela ne fait rien. Le sacristain saura ce que cela veut dire.

– Et puis ?

– Et puis il vous remettra une corde.

– Une corde ?

– Oui, celle de Tom. La corde du pendu.

– Bon. Ensuite ?

– Vous mettrez la corde dans votre poche et vous viendrez me rejoindre.

– Où m’attendrez-vous ?

– Ici.

Et Marmouset s’assit sur un des bancs du square.

Shoking s’en alla.

Il poussa la grille du cimetière, qui était toujours entre-bâillée, et il chemina, non sans une superstitieuse terreur, au travers des tombes.

Arrivé à la porte du chœur il frappa.

Le sacristain vint ouvrir.

Le sacristain et Shoking se connaissaient pourtant de longue date. Mais le premier ne reconnut pas le second.

Il le salua même avec une déférence inquiète et, à tout hasard, il dit :

– Que désirez-vous, milord ?

– Je viens de la part de Shoking.

Le sacristain tressaillit.

– Je connais cette voix, dit-il.

– Ah ! ah ! fit Shoking.

– C’est la voix de Shoking.

– Et c’est Shoking lui-même.

– Vous ?

Et le vieux sacristain ouvrit de grands yeux.

Shoking était, en effet, quelque peu métamorphosé : il était mis comme un prince, avait des boutons de diamant à sa chemise et des bagues à tous les doigts.

Shoking était redevenu lord Wilmot.

Ce lord excentrique qui, au dire de la plèbe de Londres, s’habillait en mendiant et passait souvent la nuit dans les tavernes ou dans les workhouses.

– Ah ! c’est vous ? dit le sacristain.

– C’est moi.

– Et vous venez de la part de Tom ?

– Oui.

– Vous savez pourtant que Tom est mort ?

– Je viens chercher sa corde.

– La corde qu’il avait donnée à l’homme gris et que celui-ci a léguée à l’abbé Samuel ?

– Précisément.

– Montez avec moi dans le clocher, Shoking ; je vous la donnerai : l’abbé Samuel m’en a donné l’ordre.

– Ah ! dit Shoking.

Comme ils gravissaient le petit escalier en spirale du clocher, le vieux sacristain reprit :

– Ah ! si cette corde était à moi, je ferais ma fortune, Shoking.

– Comment cela ? demanda le nouveau lord.

– Vous n’êtes pas sans savoir que la corde de pendu porte bonheur.

– Certainement non, car sans cela, ce serait une corde comme une autre.

– Naturellement.

– Alors, peut-être avez-vous eu la pensée d’en couper un morceau pour vous ?

– Dieu m’en garde !

– Comment donc alors feriez-vous votre fortune ?

– D’une façon bien simple, si elle était à moi.

– Qu’en feriez-vous ?

– Je la vendrais.

– À qui ?

– À un gentleman qui m’en a fait offrir cinq cents livres.

– Ah ! bah ! fit Shoking, il est donc bien riche, ce gentleman ?

– Mais oui.

– Et comment se nomme-t-il ?

– C’est M. John Bell.

– Qu’est-ce que cela ?

– Le second directeur de Bedlam.

Puis, après un silence :

– Ah ! fort bien, dit Shoking. Mais un gentleman qui est riche et a un si bel emploi, reprit Shoking, n’a vraiment pas besoin de cela pour être heureux.

– Il paraît que si, dit le sacristain.

Ils arrivèrent dans la chambre où couchait d’ordinaire l’abbé Samuel.

Celui-ci avait éventré la paillasse, car c’était dans la paillasse qu’il avait caché la corde qui avait étranglé le pauvre Tom.

Le sacristain y fourra la main et la prit.

Puis il la remit à Shoking avec un soupir.

– Cinq cents livres ! murmura-t-il, de quoi acheter un cottage auprès de Brighton.

Shoking roula la corde et la mit sous son manteau.

– Mais qu’en voulez-vous faire ? dit alors le sacristain.

– Moi ? rien…

– Comment, rien ?

– Du moins, je ne le sais pas.

– Ce n’est donc pas pour vous que vous la venez chercher ?

– Non.

– Bizarre ! murmura le sacristain.

Et il soupira de nouveau.

Shoking et lui descendirent.

Puis Shoking franchit de nouveau la porte du chœur et s’en alla tandis que le sacristain poussait un troisième soupir. Marmouset n’avait pas bougé du banc sur lequel Shoking l’avait laissé.

– Avez-vous la corde ? dit-il.

– Oui, répondit Shoking.

– Eh bien ! venez.

– Où allons-nous ?

– Vous le verrez, ami Shoking.

Et Marmouset prit le nouveau lord par le bras et l’entraîna vers Bedlam.

V

Marmouset eut sans doute bientôt fait sa leçon à Shoking, car un quart d'heure après, celui-ci sonnait à la grande porte de Bethleem-Hospital.

Marmouset demeurait au dehors, disant :

– Je vous attends.

Quand la porte fut ouverte, Shoking entra dans la prison.

– Que désirez-vous, monsieur ? demanda le concierge.

– Mon ami, dit Shoking avec humeur, vous pouvez m'appeler milord.

Le concierge se confondit en excuses.

Puis il renouvela sa question.

– Je désire parler au directeur, dit Shoking.

– Lequel ?

– Mais au directeur de Bedlam, parbleu !

– C'est que je ferai observer une chose à Votre Seigneurie.

– Quoi donc !

– Bedlam a deux directeurs.

– Ah ! fort bien.

– L'un qui se nomme John Bell esquire.

– Et l'autre ?

– Master Blount.

– Lequel est le plus élevé en grade ?

– Ils sont égaux.

– Ah ! c'est différent. Eh bien ! annoncez-moi à celui que vous voudrez.

– Je crois que M. John Bell est sorti ; aussi vais-je conduire milord chez M. Blount.

Et le concierge prit un trousseau de clefs à sa ceinture et ouvrit la grille qui séparait le parloir des corridors intérieurs de la prison.

Shoking traversa plusieurs cours et ensuite un jardin au milieu duquel s'élevait un pavillon.

C'était l'habitation particulière de l'honorable M. Blount, l'un des directeurs.

Le concierge sonna à la porte.

Un grand laquais vêtu de rouge vint ouvrir.

– Qui annoncerai-je ? demanda-t-il quand le concierge l'eut mis au courant.

– Lord Wilmot, répondit majestueusement Shoking.

M. Blount était encore à souper.

On introduisit Shoking au salon et on le laissa seul quelques minutes.

Ce temps lui suffit pour s'adresser, en guise de monologue, la réflexion suivante :

– Je ferai certainement tout ce que Marmouset m'a dit de faire, je dirai tout ce qu'il m'a chargé de dire, mais, foi de Shoking et de loyal Anglais que je suis, je veux être pendu avec la corde de Tom, que le sacristain m'a donnée, si je comprends quelque chose à tout cela.

Comme Shoking parlait ainsi en lui-même, une porte s'ouvrit au fond du salon et M. Blount entra.

C'était un petit homme un peu obèse, quelque peu chauve, brun de peau, la lèvre souriante et charnue, qui, de temps en temps, mettait à nu de belles dents blanches. M. Blount était un homme d'environ quarante-huit ans.

Lord Wilmot, c'est-à-dire notre ami Shoking, qui avait décidément du goût pour les grandeurs, lord Wilmot, disons-nous, rendit avec une dignité parfaite le salut que lui adressa M. Blount.

Puis il s'excusa de se présenter aussi tard, et, puisa son excuse dans une pressante nécessité.

– Milord, répondit M. Blount, j'écoute Votre Seigneurie.

– Mon cher monsieur, dit alors Shoking sans se départir d'un petit ton protecteur, vous voyez en ma personne un homme aussi malheureux que riche.

– Ah ! vraiment ?

Et M. Blount regarda le noble personnage avec intérêt.

– Je suis veuf de lady Wilmot, née à Duncaster, poursuivit Shoking.

M. Blount s'inclina.

– Veuf et sans enfant…

Ici lord Wilmot soupira… Puis il reprit :

– Mais j'ai un neveu… un neveu sur lequel j'avais concentré toutes mes affections.

– Hélas ! monsieur, dit charitablement M. Blount, en vous voyant ici, j'ai peur de deviner…

– Vous devinez sûrement, monsieur, mon neveu a perdu la raison.

– En vérité !

– Je lui avais fait donner une brillante éducation. Il parle toutes les langues européennes. Il a fort longtemps habité Paris, et il lui reste même une légère prononciation française quand il parle notre belle langue immortalisée par Shakespeare.

M. Blount s'inclina encore et attendit.

Lord Wilmot continua.

– Sa folie, sa monomanie plutôt, car il est fort raisonnable pour tout le reste, date de son séjour à Paris.

– Ah ! fit M. Blount.

– Je lui servais une fort belle pension annuelle, dix mille livres sterling, deux cent cinquante mille francs en monnaie française.

Il menait la vie à grandes guides, était au Jockey-Club, faisait courir et fréquentait les coulisses de l'Opéra.

C'est l'Opéra qui a causé sa folie.

– Peut-être, observa M. Blount, était-il d'une nature exaltée, et la musique, la danse ?…

– Vous n'y êtes pas.

Et lord Wilmot soupira encore.

– J'écoute, fit M. Blount.

– Un soir de l'hiver dernier, à l'Opéra, poursuivit Shoking, on donnait le *Prophète* ; mon neveu, fort amoureux d'un premier sujet de la danse, avait ses entrées dans les coulisses.

– Naturellement, fit M. Blount.

– La salle était splendide, tout le high-life parisien s'y trouvait. Mon neveu allait et venait de la salle dans les coulisses et des coulisses dans la salle.

Pendant le dernier entr'acte, il arriva une catastrophe. Un machiniste se pendit à un fil qui tombait du cintre, le long d'un portant.

– Il se pendit volontairement ?

– Oui, monsieur.

– Dans un accès de folie, sans doute ?

– Non, par désespoir d'amour.

– Ah ! vraiment ?

– Il était amoureux de cette même danseuse aux pieds de laquelle mon neveu faisait couler un fleuve d'or.

– Et cet événement eut sans doute une influence favorable sur la raison de M. votre neveu ? dit encore M. Blount.

– Vous n'y êtes pas…

– Ah !

– Le peuple parisien est le plus superstitieux du monde, poursuivit Shoking.

On avait à peine dépendu le malheureux machiniste dont le corps était encore chaud, que tout le personnel du théâtre se rua sur la corde.

Elle avait une belle longueur, cependant.

Mais elle fut dépecée en petits morceaux et chacun en eut sa part, depuis le régisseur jusqu'au plus modeste valet. Mon neveu eut également son petit bout.

– Ah ! ah !

– Cette même nuit, il alla au club, joua et gagna.

Les jours suivants, il eut un bonheur insolent.

– Et sa raison ?

– Attendez donc ! Au bout de huit jours, tout le club était décavé ; alors, on ourdit une petite conspiration contre mon pauvre neveu.

Un soir qu'il soupait au Café Anglais, on lui fit prendre un narcotique, il s'endormit profondément.

– Et on lui vola son bout de corde ?

– Vous l'avez dit.

– Et le malheureux jeune homme en est devenu fou ?

– C'est-à-dire, reprit Shoking, qu'il n'a plus qu'une idée fixe.

– Laquelle ?

– Se procurer une corde de pendu.

M. Blount se prit à sourire tristement.

– Hélas ! monsieur, dit-il, la folie de votre neveu n'est pas un cas unique.

– Vraiment ?

– Et nous avons ici même un gentleman parfaitement raisonnable, du reste, qui est frappé de la même monomanie.

– C'est un de vos pensionnaires ?…

– Plut à Dieu ! fit M. Blount en levant les yeux au ciel.

Et comme Shoking le regardait :

– C'est mon collègue, ajouta M. Blount, mon codirecteur, l'honorable M. John Bell, qui dirige avec moi cet établissement.

Et M. Blount poussa un gros soupir, tandis qu'un cri d'étonnement échappait au bon Shoking.

VI

M. Blount continua :

– Oui, milord, cela est invraisemblable, et cependant, cela est vrai, mon codirecteur, mon collègue, est atteint de monomanie.

– En vérité ! dit Shoking.

– Ainsi, poursuivit tristement M. Blount, le directeur d'une maison d'aliénés est lui-même aliéné.

– C'est à n'y pas croire, monsieur.

– Aussi, personne ne le croit ; je suis allé chercher le lord-maire et je lui ai conté cela en grand mystère.

– Et que vous a-t-il répondu ?

– Le lord-maire a été fort étonné.

Puis, après un moment de réflexion, il m'a dit :

– J'irai demain visiter Bedlam et m'assurerai par moi-même de la vérité de vos assertions.

– Et il est venu ?

– Le lendemain.

– Eh bien ?

– Il a longuement causé avec M. John Bell.

– Et il s'est aperçu qu'il était fou ?

– Nullement, M. John Bell lui a montré l'établissement en détail ; il s'est entretenu avec lui de la folie de différents pensionnaires, et a donné au lord-maire de telles preuves de bon sens et de raison que celui-ci m'a dit en s'en allant :

– Si de vous deux il en est un qui est fou, c'est vous ; et je ne puis m'expliquer votre étrange dénonciation que par l'ardent désir que vous avez d'être seul directeur.

– Ainsi donc, dit Shoking, M. John Bell est raisonnable toutes les fois qu'il ne s'agit pas de corde de pendu ?

– Tout ce qu'il y a de plus raisonnable.

– Et d'où est venue cette monomanie ?

– C'est une histoire étrange, répondit M. Blount.

– Voyons ?

– M. John Bell est Irlandais d'origine, mais il est né à Londres. Il a la prétention d'être gentilhomme et prétend que sa famille était riche et puissante autrefois.

– Bon ! dit Shoking.

– Quoiqu'il soit protestant comme nous, sa famille était catholique, prétend-il encore.

– Et elle a été persécutée ?

– Naturellement ; et son arrière-grand-père, obligé de quitter l'Irlande, a, dit-il, enfoui une somme considérable dans ses vastes domaines.

– Fort bien.

– M. John Bell a même fait, il y a trois ans, un voyage en Irlande.

– Ah ! ah !

– Les terres de sa famille avaient été vendues et il eut bien de la peine à les reconnaître.

– Alors, il s'est mis à rechercher le trésor ?

– C'est-à-dire qu'avec l'assentiment des nouveaux propriétaires, il fallait entreprendre des fouilles sur divers points. Ces fouilles, comme vous le pensez bien, n'ont amené aucun résultat.

M. John Bell est revenu à Londres ; et il se fut consolé facilement sans doute, si des journaux d'alors n'avaient parlé à grand bruit d'une somnambule célèbre connue sous le nom de Rachel, et qui avait un talent merveilleux pour découvrir les objets perdus.

– Et, dit encore Shoking, il est allé consulter mistress Rachel ?

– Malheureusement.

– Que lui a-t-elle dit ?

– Qu'il retrouverait sûrement le trésor enfoui par son ancêtre, et que ce trésor était plus considérable encore qu'il ne le supposait.

– Vraiment ?

– Que même avec l'argent, poursuivit M. Blount, il retrouverait des parchemins et des papiers établissant ce droit incontestable de porter le titre de lord.

– Peste !

– Mais qu'il ne trouverait tout cela que du moment où il aurait en sa possession de la corde de pendu.

– Et c'est de là que sa folie date ?

– Comme bien vous pensez.

– Mais il me semble, dit Shoking, que rien ne doit être plus facile.

– Vous vous trompez. Quand il y a un condamné à mort à Newgate, ce qui n'arrive pas tous les jours, il y a foule pour acheter sa corde par avance. C'est une question d'enchères, et M. John Bell n'est pas riche en ce moment.

– Cependant…

– Dernièrement, reprit M. Blount, on a pendu un Écossais du nom de Tom.

– Ah !

– M. John Bell a fait l’impossible pour se procurer la corde.

– Et il n’a pas réussi ?

– C’est-à-dire que la corde est en la possession du sacristain de la paroisse catholique de Saint-George.

Shoking se prit à sourire.

– Et le sacristain ne veut pas la vendre ?

– Il en demande cinq mille livres.

Shoking accentua son sourire.

– Pourquoi riez-vous ? dit M. Blount.

– Excusez-moi, monsieur, répondit Shoking, je vous le dirai tout à l’heure. Veuillez continuer.

M. Blount reprit :

– Comme vous le pensez bien, et si largement que nous soyons rétribués, M. John Bell n’a jamais eu cinq mille livres en sa possession.

– C’est un joli denier, en effet.

– Mais il se trouve toujours des imbéciles qui font des folies le plus raisonnablement du monde.

– Cela est vrai.

– Et M. John Bell a trouvé un de ces imbéciles.

– Ah !

– C’est un ancien brasseur qui a fait une grande fortune, mais qui voudrait encore être plus riche qu’il n’est.

– Et il a prêté cinq mille livres à M. John Bell ?

– À la condition que celui-ci, une fois en possession de la fortune de ses aïeux, lui rendrait le quadruple de cette somme.

– C’est un joli usurier, ce brasseur.

– Je ne dis pas non.

– Alors, M. John Bell a acheté la corde de pendu au sacristain ?

– Hélas ! non.

– Pourquoi cela ?

– Le sacristain ne voulait plus la vendre.

– Pourquoi donc ?

– Entre nous, reprit M. Blount, tous les catholiques sont un peu fénians.

– Je le crois comme vous, monsieur.

– Ils obéissent plus ou moins à un mot d'ordre.

– Eh bien ?

– Et le sacristain a répondu qu'il ne voulait plus la vendre. Les fénians le lui ont défendu.

Shoking souriait de plus en plus.

M. Blount fronça le sourcil.

– Mais pourquoi donc riez-vous, milord ? demanda-t-il.

– Parce que je connais l'histoire de cette corde !

– Ah !

– Et je sais que le sacristain l'a vendue.

– Bah !

– Pour sept mille livres au lieu de cinq.

– À qui ?

– À moi.

Et Shoking tira la corde de dessous son manteau. M. Blount eut une exclamation de surprise.

– Vous croyez donc aussi à cela ? fit-il.

– Moi ? Pas le moins du monde.

– Alors, pourquoi avez-vous acheté cette corde ?

– Parce que, répondit Shoking, j'ai un petit plan que je désire vous transmettre pour la guérison de mon pauvre neveu.

– Je vous écoute, milord.

– Vous êtes médecin-aliéniste ?

– Naturellement.

– Pensez-vous donc que si mon neveu était mis en possession de cette corde, la monomanie disparaîtrait ?

– Je ne le pense pas, monsieur.

– Diable ! fit Shoking, mais alors, j'ai jeté sept mille livres par la fenêtre ?

– Je le crains.

– En tout cas, monsieur, cette corde nous servira à quelque chose, reprit Shoking.

– À quoi ?

– À pouvoir vous amener mon neveu.

– Comment l’entendez-vous ?

– Vous pensez bien que sous aucun autre prétexte il ne consentirait à venir ici. Il faudrait, pour vous l’amener, employer la force, et ce moyen me répugne.

– Je comprends cela, milord.

– Voici donc ce que j’ai imaginé.

M. Blount était tout oreilles.

Mais Shoking lui dit avec flegme :

– Permettez-moi de reprendre haleine.

Et le prétendu lord. Wilmot se prit à respirer bruyamment.

VII

M. Blount examina curieusement la corde.

– Mais, dit-il, êtes-vous bien sûr que ce soit celle du pendu ?

– Assurément, dit Shoking. Tenez, voilà encore le nœud coulant tel qu'il a été fait par Calcraft. Et puis le sacristain est un honnête homme…

– Alors, dit encore M. Blount, vous m'amènerez votre neveu demain ?

– Non point demain, mais tout de suite, monsieur.

– Ah !

– Il est en bas.

– Où donc ?

– À la porte, dans mon carrosse.

– Vraiment !

– Et je me suis même servi pour l'amener d'un joli stratagème, poursuivit Shoking.

– Qu'avez-vous fait ?

– Je lui ai bâti un petit roman tout entier.

– Je vous écoute, milord.

– Mon neveu savait que la corde était en la possession du sacristain.

– Bon !

– Je suis allé l'acheter, et je lui ai dit ensuite : Nous arrivons trop tard, la corde est vendue.

– À qui ? m'a-t-il demandé.

– Au directeur de l'hôpital de Bedlam.

– Il faut la racheter, m'a-t-il dit vivement.

– C'est ce que je compte faire, ai-je répondu.

Et nous sommes venus ici tous les deux, lui ignorant que je portais la corde cachée sous mon manteau. Comme je voulais causer seul à seul avec vous, je l'ai laissé en bas, lui disant que je me chargeais de la négociation.

– Fort bien, dit M. Blount ; mais à présent qu'allez-vous lui dire ?

– Que vous hésitez à vous en défaire.

– Bon !

– Mais que peut-être céderez-vous à ses instances, après avoir résisté aux miennes.

– Voilà un bon moyen pour l'amener jusqu'ici. Mais comment me le laisserez-vous ?

– J'ai trouvé un autre moyen encore.

– Voyons ?

– Votre codirecteur, M. John Bell, est sorti, m'avez-vous dit ?

– Oui.

– En bien ! vous montrerez la corde à mon neveu, mais vous lui direz que vous ne pouvez vous en défaire qu'avec l'assentiment de M. Bell.

– Fort bien.

– Et certainement il voudra rester ici jusqu'à ce que M. Bell vienne à rentrer.

– Tout cela est merveilleusement combiné, milord.

– N'est-ce pas ?

– Et si vous voulez aller chercher votre neveu…

– À l'instant, dit Shoking.

Et le prétendu lord Wilmot se leva.

M. Blount le reconduisît jusqu'au seuil du pavillon et agita un gland de sonnette qui correspondait avec le logis du concierge.

Celui-ci accourut à la rencontre de Shoking.

Et tandis que Shoking s'en allait, M. Blount appela deux infirmiers et leur dit :

– On va m'amener un fou. Tenez-vous dans une pièce voisine de mon cabinet. On ne sait pas ce qui peut arriver.

Shoking, pendant ce temps, avait rejoint Marmouset, qui l'attendait toujours à la porte de Bedlam.

– Eh bien ! lui dit-il, est-ce fait ?

– Oui.

– On m'attend ?

– Sans doute.

– Quel est celui des directeurs que vous avez vu ?

– C'est M. Blount.

– Oh ! alors, dit Marmouset en riant, la chose ira toute seule.

– Comment cela ?

– Ami Shoking, dit Marmouset, contentez-vous de dire et de faire ce que je vous commande et ne vous occupez pas du reste.

– Cependant, dit Shoking blessé, il y a des choses que je ne comprends pas…

– C’est parfaitement inutile, dit sèchement Marmouset.

Shoking baissa la tête et se tut. Ils entrèrent à Bedlam.

Marmouset était fort calme, et il pénétra chez M. Blount le sourire aux lèvres.

– Monsieur, lui dit-il, mon oncle, lord Wilmot, me dit que vous ne voulez pas nous céder la corde de pendu.

– Monsieur, répondit M. Blount, qui examinait curieusement Marmouset, mon collègue, M. John Bell, et moi l’avons payée fort cher.

– En vérité ?

– Cinq mille livres.

– Je vous en offre dix mille.

– L’offre est pleine de tentation, mais…

– Vous hésitez ? dit Marmouset.

– Oui et non.

– Plaît-il ?

– Pour mon compte, je n’hésite pas, mais M. John Bell est sorti.

– Ah !

– Et je ne puis rien faire sans son assentiment.

– Je comprends cela. Mais M. Bell ne tardera sans doute pas à rentrer ?

– Il sera ici dans une heure sans doute.

– Eh bien ! je vais l’attendre.

Puis, regardant Shoking, Marmouset ajouta :

– Mon oncle, voici l’heure de l’ouverture du Parlement. Je vous engage à ne pas manquer à la séance.

– Je vais donc te laisser ici ?

Et Shoking échangea un malicieux sourire avec M. Blount.

– Oh ! soyez tranquille, mon oncle, une fois en possession de la corde, je vous rejoindrai.

– Fort bien, dit le prétendu lord Wilmot.

Et il s’en alla en serrant la main à M. Blount qui continuait à sourire. Alors Marmouset et le directeur de Bedlam se trouvèrent seuls.

– Monsieur, dit M. Blount, oserais-je vous offrir une tasse de thé, en attendant le retour de mon collègue ?

– Merci bien, dit Marmouset. Je désire causer un moment avec vous.

– À vos ordres, monsieur.

– Mon cher directeur, reprit Marmouset changeant tout à coup de ton et d'attitude, mon oncle est un parfait imbécile.

– Monsieur !

– Il a joué avec vous le rôle que je l'avais chargé de jouer avec M. Bell.

– Que voulez-vous dire ? fit M. Blount étonné.

– Il vous a apporté la corde…

M. Blount eut un nouveau geste de surprise.

– Connaissez-vous cela ? dit encore Marmouset.

Et il mit sous les yeux du directeur de Bedlam la lettre écrite par le révérend Patterson.

Ce billet, on s'en souvient, dicté par Rocambole, devenu M. Burdett, premier clerc de maître Colcram était ainsi conçu :

« Il vous plaira, au nom de la Société dont, secrètement, vous êtes le membre, donner au porteur de ce billet toutes les facilités qu'il vous demandera. »

À peine eut-il jeté les yeux sur ce papier que M. Blount tressaillit et regarda vivement Marmouset.

– Ainsi donc, monsieur, fit-il, vous… n'êtes pas… ?

– Non, dit Marmouset en riant, je ne suis pas fou, et je ne donnerais pas trois shillings de cette corde.

– Ah !… mais alors ?

– Alors j'avais besoin de vous voir… et de m'entendre avec vous…

– Sur quoi ?

– D'abord sur la manière de faire ce que nous voudrons de votre collègue M. John Bell.

M. Blount leva les yeux au ciel.

– Et cette corde est un excellent moyen, ajouta Marmouset.

– Et puis ?

– Et puis, je veux faire évader un prisonnier.

Ce papier vous ordonne de m'obéir, dit Marmouset.

M. Blount s'inclina.

– Je suis à vos ordres, dit-il.

VIII

Que se passa-t-il entre Marmouset et M. Blount !

Nul ne le sut.

Mais, une heure après, le directeur donna ordre à deux infirmiers de conduire le prétendu fou dans une cellule et de veiller sur lui avec le plus grand soin.

Marmouset se laissa, du reste, emmener sans la moindre résistance. Seulement il avait eu soin d'enrouler autour de son corps la fameuse corde du pendu.

Une heure plus tard, M. John Bell rentra. M. Blount avait donné l'ordre qu'on le prévint de son retour.

M. John Bell habitait un autre pavillon en tout semblable à celui de M. Blount.

Les deux directeurs avaient des rapports de service continuels. Mais ils vivaient à part l'un de l'autre.

Il y avait même entre eux une certaine jalousie, une sorte de rivalité qui prenait sa source dans le raisonnement que chacun d'eux se faisait :

– L'Angleterre n'a qu'une reine ; pourquoi Bedlam a-t-il deux directeurs égaux en pouvoirs et dont les deux volontés peuvent se heurter à chaque instant ?

Ne serait-il pas plus simple qu'on congédiât mon collègue ?

Aussi, à moins de circonstances graves, M. Blount n'allait jamais chez M. Bell.

Et M. Bell ne faisait pas davantage visite à M. Blount.

Cependant, aussitôt qu'il fut prévenu que M. Bell était rentré, M. Blount se hâta de se rendre chez son collègue.

M. Blount, on l'a vu par le billet du révérend Patterson, était affilié à la mystérieuse association qui, du fond d'un petit logement d'Oxford street, gouvernait le monde. Il était de la Société des missions évangéliques.

M. Bell, au contraire, non seulement ne faisait point partie de la Société, mais encore il était catholique.

Il ne fallait donc pas songer à se servir de lui comme on pouvait se servir de M. Blount.

Du reste, c'était un homme intègre, à cheval sur son service et les règlements, en dépit de sa monomanie.

M. Blount se rendit donc chez lui.

M. Bell parut fort étonné.

– Je regrette, mon cher collègue, dit M. Blount, que vous soyez sorti ce soir.

– Pourquoi cela ? demanda M. Bell.

– Parce qu'on nous a amené un nouveau pensionnaire.

– Eh bien ! vous l'avez reçu ?

– Sans doute.

– Alors tout est pour le mieux.

– Soit, mais vu l'importance du personnage…

– Ah ! c'est un personnage important ?

– C'est le neveu de lord Wilmot.

– Lord Wilmot ?

– Oui.

– J'ignorais ce nom.

– Cela n'a rien d'extraordinaire. Il y a six cents lords en Angleterre.

– Pour le moins.

– Mais celui-là est fabuleusement riche.

– Ah ! ah !

– Au point qu'il a payé dix mille livres la corde du pendu Tom.

M. John Bell fit un bond sur son siège.

– Que dites-vous ? fit-il.

– La vérité.

– Lord Wilmot a acheté la corde de Tom ?

– Non pas lui, mais son neveu.

– Et le neveu est fou ?

– Non, pas plus que vous.

– Cependant.

– Cependant on me l'a amené ce soir.

– Pourquoi donc, puisqu'il n'est pas fou ?

– Sa famille a jugé qu'il était fou, du moment qu'il payait un bout de corde dix mille livres.

M. John Bell haussa les épaules.

– Alors c'est lord Wilmot qui le fait enfermer ?

– Oui.

– Nous ne pouvons pourtant pas, dit-il, nous prêter éternellement à de pareilles monstruosités.

– Plaît-il ? fit M. Blount.

– Bedlam est une maison de fous.

– Sans doute.

– Et pas autre chose.

– Je ne dis pas non.

– Et parce qu'il plaît à une famille…

– Mais les médecins pensent que le jeune homme est fou.

– Alors je suis fou, moi aussi, dit M. Bell avec emportement.

– Je ne dis pas cela.

– Pourtant, continua M. Bell en poussant un profond soupir, vous savez si j'avais envie d'avoir cette corde.

M. Blount ne répondit pas.

– Mais de qui l'a-t-il donc achetée ?

– Du sacristain de Saint-George.

– Le misérable ! il m'avait pourtant donné sa parole.

Et M. Bell frappait du pied.

– Eh bien ! reprit M. Blount, c'est sir Arthur qui le possède maintenant.

– Ah ! le neveu de lord Wilmot s'appelle sir Arthur ?

– Oui.

– Mais lui a-t-on donc laissé la corde ?

– Certainement.

– Il l'a ?

– Roulé comme une ceinture autour de son corps.

M. Bell demeura pensif un moment.

Puis une inspiration traversa sans doute son esprit.

– Je veux le voir, dit-il.

– Qui cela !

– Sir Arthur.

– Mais il est couché.

– Eh bien ! il se lèvera.

– Ne pourriez-vous attendre à demain ?

– Non, dit vivement M. Bell.

Et il ouvrit la porte de son cabinet, ajoutant :

– Dans quel pavillon l’avez-vous logé ?

– Dans le pavillon du sud.

– Bon !

– Au numéro 17.

– J’y vais.

– Mais, mon cher collègue…

M. Bell ne répondit pas à M. Blount.

M. Bell était déjà hors de son cabinet et descendait l’escalier quatre à quatre.

Et M. Blount souriait en le voyant s’éloigner et murmurait :

– C’est lui qui est fou, par exemple.

M. Bell gagna le pavillon du sud, arriva au n° 17 et pénétra dans la chambre qu’on avait donné à Marmouset.

Celui-ci n’était point couché, comme l’avait dit M. Blount. Il était assis devant une table et écrivait tranquillement.

En voyant entrer M. Bell dont le visage était empourpré, il regarda avec curiosité.

– Monsieur, dit M. Bell, vous vous nommez sir Arthur ?

– Oui, monsieur.

– Je m’appelle John Bell.

– Ah !

– Et je suis le directeur de cette maison.

– Qui est une maison de fous, dit froidement Marmouset.

– Oui, monsieur.

– Et dans laquelle on m’a entraîné traîtreusement car je ne suis pas fou, monsieur.

– Je le crois, dit M. Bell.

– Vraiment !

Et Marmouset parut tout joyeux.

Les infirmiers souriaient, car une pareille scène n’avait rien de nouveau pour eux.

– Allez-vous-en ! leur dit M. Bell d’un ton impérieux.

Et il demeura seul avec Marmouset.

IX

M. John Bell avait le visage empourpré et ses yeux avaient un éclat fiévreux.

– Monsieur, reprit-il quand les infirmiers furent partis, je le vois fort bien, vous n'êtes pas fou.

– Assurément non, dit Marmouset.

– Et cependant votre famille vous fait enfermer ?

– Comme vous voyez…

– Je vous engage à réclamer, monsieur.

– Peuh ! dit Marmouset. En Angleterre, il y a des avocats qui savent prouver la folie, et ma famille a pris ses précautions.

M. John Bell frappa du pied avec colère.

– Je ne me rendrai pas complice d'une pareille infamie, moi ! dit-il.

– Hélas ! monsieur, à moins que vous ne me laissiez évader, je ne vois pas… quel moyen…

– Évader ! évader ! s'écria M. John Bell.

– Pourquoi pas ? fit froidement Marmouset.

– Voilà qui est tout à fait impossible.

– Pourquoi ?

– Mais parce que je ne puis manquer à faire mon devoir.

Marmouset se mit à rire.

– Cependant, dit-il, vous convenez que je ne suis pas fou.

– Certainement, j'en conviens.

– On peut avoir la fantaisie de posséder de la corde de pendu sans que pour cela…

M. John Bell interrompit vivement Marmouset.

– Vous possédez donc bien réellement cette corde ?

– La voilà, dit Marmouset.

Et il ouvrit son paletot, et M. John Bell, ébloui, vit la corde enroulée autour de son corps.

M. John Bell avait les yeux hors de la tête.

– Ah ! fit-il, si je possédais cette corde…

– Eh bien, que feriez-vous ?

– Je serais riche.

– Ah bah !

– Fabuleusement riche, avant quinze jours.

– Comment cela ? fit Marmouset en souriant.

Et M. John Bell, qui avait grand besoin, en ce moment, d'une de ces douches bienfaisantes qu'il prodiguait outre mesure à ses pensionnaires, M. John Bell, disons-nous, se mit à raconter avec une grande exaltation l'histoire de ses aïeux, de leurs trésors enfouis et la prophétie de la somnambule qui lui avait dit qu'il ne retrouverait cette fortune qu'autant qu'il aurait en sa possession une corde de pendu.

– Ah ! vraiment, fit Marmouset, elle vous a dit cela ?

– Oui, monsieur.

– Et vous y croyez ?

– Comme à la lumière du soleil.

– Moi aussi, dit froidement Marmouset.

– Aussi, reprit John Bell, si vous me prêtiez cette corde…

– Oh ! non pas, dit vivement Marmouset.

– Si vous me la vendiez…

– Pas pour cent mille livres.

M. John Bell jeta un cri de désespoir.

– Écoutez, dit Marmouset, nous pourrions peut-être nous entendre.

– Vrai ! s'écria M. John Bell.

Et il roulait des yeux enfiévrés.

– Quelle est votre situation ici ?

– J'ai deux mille livres de traitement.

– C'est peu.

– Mais aussi, quand j'aurai retrouvé les trésors…

– Vous donnerez votre démission ?

– Oh ! certainement.

– Eh bien ! pourquoi ne la donnez-vous pas tout de suite ?

– Parce que je n'ai pas trouvé… l'argent…

– Mais si vous aviez ma corde…

– Oh ! je le retrouverai, alors.

– Eh bien ! dit Marmouset, évadons-nous ensemble.

– Et puis ?

– Et puis j'irai avec vous en Irlande ; et si la somnambule vous a trompé, si nous ne trouvons rien, eh bien ! je consens à revenir ici avec vous.

M. John Bell parut se calmer un peu.

– Ce que vous me proposez là est impossible à première vue, dit-il, mais il y a un moyen de tout concilier.

– Ah ! vraiment ?

– Écoutez-moi, reprit M. John Bell, les médecins ont remarqué souvent l'influence heureuse des voyages sur certains cerveaux troublés.

– Ah !

– Plusieurs fois j'ai sollicité la permission de faire un voyage et d'emmener avec moi certains de mes pensionnaires dont j'espérais la guérison.

– Et cette permission vous a été accordée ?

– Oui.

– Alors vous la demanderiez pour moi ?

– Certainement.

– Mais il faudrait pour cela que ma famille n'en sût rien.

– Oh ! elle n'en aura pas le temps.

– Comment cela ?

– Nous partirons dès demain.

– Fort bien, dit Marmouset. Mais nous ne partirons pas seuls. Vous avez ici un fou auquel je m'intéresse particulièrement.

– Bah !

– Et que je veux emmener.

– À quoi bon ?

– Pardon, dit Marmouset. J'ai écouté votre histoire, vous écouterez la mienne, j'imagine.

– Parlez, dit M. John Bell, résigné à tout pourvu qu'il eût tôt ou tard la bienheureuse corde.

– Savez-vous quelle est cette corde ? reprit Marmouset.

– C'est celle d'un homme appelé Tom.

– Justement.

– Et Tom, avant de mourir, usant de son droit, l'a léguée au sacristain de Saint-George.

– Précisément.

– Et le sacristain vous l’a vendue…

– À une condition, monsieur.

– Laquelle ?

– C’est que je ferai sortir de prison un pauvre diable qui dit être lord William Pembleton.

M. John Bell eut un geste d’effroi.

– Oh ! quant à cela, monsieur, dit-il, c’est tout à fait impossible.

– Pourquoi donc ?

– Parce que lord William Pembleton est tout à fait fou…

– Je ne dis pas non…

– Et que les gens qui l’ont fait enfermer…

– Sont très puissants, n’est-ce pas ?

– Excessivement puissants.

– Alors vous ne prendriez pas sur vous ?…

– Je ne puis rien prendre sur moi.

– Je vous engage à réfléchir…

– Oh ! c’est inutile.

– Je le regrette, dit froidement Marmouset.

– Mais, monsieur…

– J’ai engagé au sacristain ma parole de gentleman, et…

– Monsieur, dit vivement M. John Bell, si je vous écoutais, je manquerais à tous mes devoirs.

– Mais si vous ne m’écoutez pas, vous n’aurez point la corde. Bonsoir, monsieur…

Et Marmouset reboutonna son paletot, et la corde disparut… M. John Bell suait à grosses gouttes, et il était en proie au plus violent désespoir.

– Je vous engage, dit encore Marmouset, à me laisser dormir et à aller vous coucher vous-même.

– Adieu ! dit le pauvre directeur éperdu.

– Réfléchissez, acheva Marmouset. La nuit porte conseil.

Et il tourna le dos à M. John Bell et se dirigea vers son lit.

X

Marmouset, dès le lendemain matin, descendit dans le préau. Il était fort élégamment vêtu, – lord Wilmot ayant eu soin de lui envoyer à la première heure du linge, des habits et un valet de chambre.

Mais ceux qui le connaissaient depuis longtemps, auraient pu constater chez lui une singulière métamorphose.

Marmouset avait d'ordinaire les cheveux châtains et une petite moustache brune aux coins relevés comme la moustache d'un officier français.

Tout cela avait disparu.

Marmouset s'était présenté à Bedlam avec des cheveux blonds, un menton rasé et une belle paire de favoris tirant sur le roux et taillés à l'anglaise.

Marmouset descendit au préau.

Il examina curieusement plusieurs fous, échangea même avec quelques-uns des paroles courtoises et finit par s'arrêter devant un homme jeune encore, mais aux traits amaigris, à l'œil enfiévré, qui était assis à l'écart sur un banc et paraissait fuir la société de ses compagnons d'infortune.

– Ce doit être mon homme, pensa Marmouset.

Et il se promena de long en large, ne perdant pas de vue le pensionnaire de Bedlam.

Celui-ci, du reste, ne fit aucune attention à lui.

Il avait les yeux fixés sur la porte du préau et paraissait attendre quelqu'un.

Enfin, cette porte s'ouvrit et un petit homme aux cheveux grisonnants, au visage anguleux, tenant par sa physionomie du renard et de la fouine tout à la fois, entra à son tour dans le préau.

Alors le visage de cet homme que Marmouset examinait s'éclaira d'un rayon de joie.

Puis il quitta son banc et alla à la rencontre du nouveau venu. Marmouset le suivit à distance.

Les deux pensionnaires se tendirent la main.

Et Marmouset entendit ces mots :

– Bonjour, Edward Cokeries.

– Bonjour, milord.

Puis ils se prirent par le bras et allèrent s'asseoir sur le banc où le premier était assis tout à l'heure.

– C’est bien eux, dit Marmouset.

Et il s’approcha du banc à son tour.

Les deux fous eurent un geste de défiance et presque d’effroi. Le premier même fit mine de vouloir se lever et s’éloigner. Mais Marmouset le salua et lui dit d’un ton fort respectueux :

– Pardon, milord…

Le fou tressaillit, puis il répondit vivement :

– Vous vous trompez, monsieur, je ne suis pas lord… Je ne le suis pas… Je m’appelle Walter Bruce… rien que Walter Bruce…

– Comme vous vous êtes nommé autrefois lord William Pembleton.

Et Marmouset se leva de nouveau fort respectueusement. Cette attitude impressionna vivement le pensionnaire de Bedlam.

– Qui donc êtes-vous, fit-il, vous qui me connaissez ?

– Je suis un ami, dit Marmouset.

– Je n’ai plus d’ami.

– Vous vous trompez, milord.

– Non, je n’en ai plus, dit lord William en secouant la tête.

– C’est Tom qui m’envoie…

– Tom est mort.

– Je le sais ; mais avant de mourir il m’a tout confié…

Ce nom de Tom avait fait battre le cœur de lord William.

– Où donc avez-vous connu Tom ? fit-il.

– Je ne l’ai pas connu.

– Alors vous ne pouvez venir en son nom.

– J’ai vu Betzy.

– Betzy ! vous connaissez Betzy ?

– Je la connaissais, milord.

– Ah !

– Elle est morte.

Edward Cokeries et lord William jetèrent simultanément un cri.

– Voilà notre dernière espérance qui s’en va, murmura le petit homme grisonnant.

– Vous vous trompez, monsieur, dit Marmouset ; Betzy est morte à temps. Elle a pu mettre la main sur les papiers que vous aviez cachés chez vous.

Edward Cokeries regarda Marmouset avec défiance.

– Comment savez-vous cela ? fit-il.

– J’ai les papiers en ma possession.

– Ah !

– Et je sais toute l’histoire de lord William.

– Mais qui donc êtes-vous ? s’écria de nouveau lord William.

– Un homme qui vous fera sortir d’ici demain, répondit Marmouset.

– Sortir d’ici ! Vous me feriez sortir d’ici ?

– Oui, milord.

– Ah ! dit lord William d’une voix entre-coupée par les sanglots, ce ne serait pas généreux à vous, monsieur, de vous rire ainsi de deux malheureux comme-nous.

– Milord, reprit Marmouset, vous n’êtes pas fou, vous ne l’avez jamais été.

– Certainement non, dit lord William.

– Edward Cokeries que voilà a été fou, quelques heures, mais il ne l’est plus.

– Je ne le crois pas, dit le petit homme.

– Eh bien ! regardez-moi tous deux, reprit Marmouset, ai-je l’air d’un fou, moi aussi ?

– Non, dit lord William. Cependant vous êtes ici.

– Oui, milord.

– Victime sans doute de quelque famille avide… ?

– J’y suis de mon plein gré, milord.

– Oh ! c’est impossible.

– J’y suis venu pour vous.

– Pour moi !

– Oui, pour vous sauver…

– Mais…

– Pour vous rendre à votre femme et à vos enfants.

À ces mots, les yeux de lord William s’emplirent de larmes.

– Ne pleurez pas, milord, votre femme et vos enfants sont à l’abri du besoin.

– Vrai ? Vous me le jurez ?…

– Je vous le jure.

Lord William leva les yeux au ciel.

– Et bientôt, continua Marmouset, vous serez dans leurs bras.

– Ah ! je crois rêver, dit lord William frémissant.

– Chut ! fit Marmouset, calmez-vous, milord, essayez de dominer votre émotion et écoutez-moi…

Edward Cokeries et lord William regardaient maintenant avec avidité cet homme qu'ils voyaient pour la première fois.

– Mais qui donc êtes-vous ? demanda une fois encore le malheureux lord William.

– Milord, dit Marmouset, avez-vous jamais entendu parler de l'homme gris ?

– Qu'est-ce que cela ?

– Oh ! je le sais moi, dit vivement Edward Cokeries.

– Ah ! vous le savez ?

– L'homme gris a fait trembler bien souvent le révérend Patterson…

– Ah ! vous savez cela ? dit encore Marmouset.

– Oui, certes. Eh bien ?

– Eh bien ! l'homme gris a connu Tom en prison.

– Bon !

– Et il s'est intéressé à lord William.

– Est-ce possible ?

– Et il a juré de lui rendre la liberté d'abord, et puis sa fortune et son nom.

– Oh ! s'écria Edward Cokeries, si ce que vous dites là est vrai, si l'homme gris s'intéresse à nous…

– Je vous le jure.

– Alors nous sommes sauvés, car il peut tout ce qu'il veut, l'homme gris.

– Et je viens de sa part, exclama Marmouset.

XI

Marmouset reprit :

– C’est l’homme gris qui m’envoie.

– Qui donc êtes-vous ! demanda encore lord William.

– Moi, dit Marmouset, je ne suis rien, ou presque rien, et mon nom ne vous apprendrait pas grand’chose ; qu’il vous suffise de savoir que je suis dévoué corps et âme à celui que les Anglais appellent l’homme gris et qui pour nous, Français, a un autre nom…

– Ah ! vous êtes Français ?

– Oui.

– Et l’homme gris vous envoie ?

– Pour vous dire de vous tenir prêt.

– À quoi ?

– À sortir d’ici.

Lord William secoua la tête.

– Il y a bien des gens qui ont essayé de sortir d’ici, dit-il.

– Et qui n’y sont pas parvenus ?

– Hélas ! non.

– Eh bien ! nous en sortirons, nous.

– Comment ?

– Par la grande porte, en plein jour.

Lord William secoua encore la tête.

– Pour aujourd’hui, dit Marmouset, il m’est impossible de vous en dire davantage.

– Ah !

– Sous peine de désobéir aux instructions de l’homme gris.

Cependant Edward Cokeries eut une ombre de défiance :

– Mais enfin, dit-il, qui nous prouvera que vous venez de la part de l’homme gris ?

– Ah ! fit Marmouset, vous voulez une preuve ?

– Oui, dit lord William, et après je me fierai complètement à vous.

– Tenez, dit Marmouset en tirant sa main droite de sa poche, regardez…

– Ma bague ! exclama le clerc.

– Oui, celle que vous avez remise à Betzy, et que j'ai reprise à son doigt, après lui avoir fermé les yeux, car j'ai reçu son dernier soupir.

– Maintenant, je vous crois, dit Edward Cokeries.

– Cependant, fit lord William, qui peut nous répondre que Betzy n'est pas tombée au pouvoir de mes ennemis ?

– S'il en était ainsi, dit Marmouset, vos ennemis auraient en leur possession les papiers qui peuvent vous aider à recouvrer votre fortune.

– Eh bien ?

– Et au lieu d'essayer de vous faire sortir d'ici, vos ennemis vous y laisseraient bien tranquillement.

L'argument était sans réplique.

Aussi le front de lord William s'éclaircit-il soudain.

Edward Cokeries tendit la main à Marmouset.

– Nous sommes à vous, dit-il, et ce que vous nous direz de faire, nous le ferons.

En ce moment, un nouveau personnage apparut dans la cour. C'était M. John Bell.

Tout monomane qu'il était, M. John Bell était un directeur sévère.

Il avait même une réputation de dureté, et les fous les plus indomptés tremblaient à sa vue.

Aussi personne n'osait l'aborder, quand par hasard il lui prenait fantaisie de se promener dans la prison.

Marmouset, en le voyant, dit à ses nouveaux amis :

– Permettez, je vais aller saluer le directeur.

– N'y allez pas, dit vivement lord William.

– Gardez-vous en bien, ajouta Edward Cokeries.

– Pourquoi cela ?

– Mais parce que c'est un homme très méchant.

– Ah bah !

– Et que lorsqu'on a le malheur de lui adresser une réclamation, il vous répond par l'ordre donné aux infirmiers de vous administrer une douche.

– J'ai voulu lui raconter mon histoire, reprit lord William.

– Et il ne vous a pas écouté ?

– Il m'a fait mettre au cachot.

– Moi, dit Edward Cokeries, j'ai eu le fouet.

– Eh bien ! dit Marmouset en riant, vous allez voir que rien de tout cela ne m’arrivera.

Et il alla droit à M. John Bell.

Celui-ci se promenait les sourcils froncés, la tête penchée sur la poitrine.

Il marchait d’un pas inégal et brusque, murmurait des mots sans suite et ressemblait bien plus à un fou qu’à un directeur de maison d’aliénés.

Les fous qui se trouvaient dans le préau s’écartaient de lui avec terreur.

De temps en temps, il relevait la tête et lançait à droite et à gauche un regard féroce.

Puis il retombait dans sa méditation.

Tout à coup, Marmouset se trouva devant lui.

M. John Bell leva d’abord le fouet plombé dont il était toujours armé. Mais il reconnut Marmouset.

– Ah ! c’est vous, sir Arthur ? dit-il.

Et il eut un sourire aux lèvres et salua le gentleman.

– C’est moi, dit Marmouset. Avez-vous réfléchi ?

Et Marmouset cligna de l’œil.

– Oui, dit M. John Bell. J’ai réfléchi que j’avais assez de pouvoir pour obtenir le renvoi du sacristain.

– À quoi bon ?

– Pour le punir de son manque de loyauté avec moi.

– Ah bah !

– Il m’avait promis la corde au prix de cinq mille livres.

– Je lui en ai donné dix, et je l’ai eue. Tout le monde eût agi comme lui, monsieur.

M. John Bell frappa du pied.

– Cet homme n’en est pas moins un homme sans parole, dit-il.

– Au lieu de vous irriter contre lui, reprit Marmouset, vous feriez bien mieux de réfléchir à mes propositions.

M. Bell soupira.

– Hélas ! dit-il, elles sont impossibles.

– Pourquoi donc ?

M. John Bell abaissa le diapason de sa voix et prit tout à coup un air mystérieux :

– Monsieur, dit-il, je vous crois un parfait gentleman.

– J’ai cette prétention, monsieur.

– Incapable de manquer à la parole qu’il aurait donnée, poursuivit M. Bell.

– Assurément.

– Si je vous demandais votre parole…

– À quel propos ?

– Votre parole de ne révéler à âme qui vive le secret que je vais vous confier ?

– Je vous la donne, monsieur.

– Votre parole de gentleman ?

– Et de gentilhomme, ce qui vaut mieux encore.

– Alors, dit M. John Bell poussant un nouveau soupir, vous allez comprendre pourquoi il m’est impossible d’accepter la condition que vous me faites d’emmener avec nous lord William.

– Voyons ? dit Marmouset.

– Sir Arthur, reprit M. John Bell, l’homme dont je parle, est, dit-on lord William Pembleton, et je penche d’autant plus à le croire qu’il n’est nullement fou.

– Vous êtes dans le vrai, monsieur.

– Cependant il est condamné à mourir ici.

– Vraiment ?

– Et il y est par la volonté d’une puissance contre laquelle je me garderais bien de lutter.

– Quelle est cette puissance ?

– Ce n’est pas un homme, c’est une association.

– Ah ! Ah !

– Et une association religieuse, qui plus est.

– Bon, dit Marmouset, on m’a parlé de cela.

– Vraiment ?

– Cela se nomme la Société des missions évangéliques.

– Précisément.

– Et c’est quelque chose d’équivalent à ce que, sur le continent, on appelle les Jésuites.

– Vous y êtes.

– Et vous craignez ces gens-là ?

– Comme le feu…

– Ah ! ah ! dit Marmouset en riant ; eh bien ! si c’est le seul obstacle qui vous sépare de ma corde, elle est à vous.

– Que voulez-vous dire ?

Et les yeux de M. John Bell étincelèrent.

– Faites-moi donner de quoi écrire, ajouta Marmouset.

– Et puis ?

– Et, ma lettre écrite, faites la porter à son adresse.

– Mais…

– Je ne puis vous en dire davantage, ajouta Marmouset, mais vous verrez le résultat.

– Venez dans mon cabinet, dit M. John. Bell qui le prit familièrement par le bras.

XII

Le cabinet de M. John Bell était au rez-de-chaussée de l'un des pavillons qui donnaient sur le préau.

Les fous, voyant passer le nouveau pensionnaire donnant familièrement le bras au terrible directeur, se regardaient avec étonnement.

Lord William et Edward Cokeries n'étaient pas les moins stupéfaits.

Marmouset eut le temps de se retourner et de les regarder tous deux.

Il leur fit même un petit signe qui voulait dire :

– Eh bien ! que vous disais-je ?

M. John Bell ouvrit la porte de son cabinet.

– Mettez-vous là, dit-il en s'installant devant une table.

Marmouset prit une plume et écrivit une longue lettre.

À qui ? M. John Bell n'en savait rien.

Que contenait-elle ? Il n'en savait pas davantage.

Cependant, debout derrière Marmouset, il regardait par-dessus son épaule.

Mais Marmouset écrivait dans une langue inconnue.

Ce n'était ni de l'anglais, ni du français, ni du russe.

Cette langue bizarre frappa même si fort M. John Bell, qu'il dit à Marmouset :

– Mais dans quel langage écrivez-vous ?

– J'écris en javanais, répondit Marmouset.

– Bah !

– C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

– Et à qui écrivez-vous ?

– Vous allez voir.

Marmouset prit une enveloppe et mit l'adresse en bon anglais :

Pater-Noster street, 17.

Monsieur Burdett, maître clerc,

chez le solicitor James Colcram.

Puis il ferma la lettre et la remit à M. John Bell.

– Si cela arrive avant midi, dit-il, j'ai bon espoir que nous pourrons partir demain.

– En vérité ?

– Mon Dieu ! oui.

– Et nous emmènerons lord William ?

– Ainsi qu'un certain Edward Cokeries.

– À quoi bon !

– C'est à prendre ou à laisser, dit froidement Marmouset.

En même temps, il déboutonna de nouveau son paletot. Et la bienheureuse corde que Marmouset portait en guise de ceinture apparut de nouveau aux yeux éblouis et fascinés de M. John Bell.

Marmouset se leva alors.

– Mais, dit encore M. John Bell, je ne vois pas trop quels rapports il peut y avoir entre ce M. Burdett à qui vous écrivez et la Société des missions évangéliques.

– Vous le verrez avant ce soir, dit Marmouset.

Et il ne voulut pas s'expliquer davantage.

M. John Bell se résigna à attendre, et Marmouset retourna dans le préau.

Là, il rejoignit lord William et Edward Cokeries.

Ceux-ci lui témoignèrent leur étonnement.

– Ne vous ai-je pas dit, fit Marmouset en souriant, que je venais de la part de l'homme gris ?

– Sans doute, fit lord William.

– Et M. Cokeries ne vous a-t-il pas dit que l'homme gris faisait ce qu'il voulait ?

– En effet.

– Eh bien ! l'homme gris m'a donné une partie de sa mystérieuse puissance en m'envoyant ici, voilà tout.

Et Marmouset ne s'expliqua pas davantage avec lord William et Edward Cokeries qu'il ne s'était expliqué avec M. John Bell.

* *

*

M. John Bell, cependant, était toujours en proie à une vive exaltation. Il se promenait à grands pas dans son cabinet et murmurait :

– Il me faut la corde, il me la faut !

Et il se reprenait à rêver millions, parchemins nobiliaires, et il se voyait siégeant au Parlement quelque jour.

Il n’y avait pas une heure que la lettre écrite par Marmouset était partie, portée par un infirmier de Bedlam, que M. John Bell, toujours en proie à son exaltation et à ses rêves de fortune, entendit frapper à sa porte.

– Entrez ! dit-il d’un ton bourru.

La porte s’ouvrit et livra passage à M. Blount.

Le codirecteur de Bedlam avait une mine quelque peu effarée.

– Mon cher collègue, dit-il, je voudrais causer sérieusement avec vous.

– Ah ! dit M. John Bell d’un air de mauvais humeur.

– Il s’agit de choses graves.

– En vérité ?

Et M. John Bell, toujours maussade, avança un siège à M. Blount. Celui-ci poursuivit :

– Vous savez que nous avons ici un pensionnaire qu’il nous est enjoint de surveiller rigoureusement ?

– Nous en avons plusieurs comme ça.

– Oui, dit M. Blount, mais celui dont je parle… est Walter Bruce…

– Dites lord William Pembleton.

– Soit.

– Eh bien ? fit M. John Bell.

– Nous avons du lord chief-justice l’ordre formel de ne le laisser communiquer avec personne du dehors.

– C’est vrai.

– Et nous perdrions certainement notre place, vous et moi…

– Après ? fit M. John Bell.

– Eh bien ! il est venu tout à l’heure une dame qui voulait absolument voir lord William.

– Ah !

– Et cette dame, devinez qui elle est ?

– Je n’en sais rien.

– C’est lady Evandale Pembleton.

– Est-ce possible ? fit M. John Bell stupéfait.

– C’est la vérité.

– Mais alors… qu’avez-vous fait ?

– J’ai refusé.

– Cependant, fit M. John Bell, c’est lord Evandale et lady Evandale sa femme qui ont fait enfermer lord William.

– Oui.

– Alors, il n’y avait pas d’inconvénient.

– Je n’ai pas voulu laisser entrer cette dame sans vous consulter.

– Diable ! fit M. John Bell.

Et il tomba dans une rêverie profonde.

XIII

Tandis que M. Blount et M. John Bell se regardaient en gens qui paraissent fort embarrassés, un valet infirmier leur apporta une carte.

M. Blount y jeta les yeux et tressaillit.

– Qu'est-ce ? dit M. John Bell.

– C'est la carte du révérend Patterson.

M. John Bell fronça le sourcil.

– Diable ! fit-il, que peut-il bien nous vouloir ?

M. Blount était non moins inquiet, en apparence du moins.

– Faites entrer, dit-il.

Et le révérend Patterson, – vêtu de sa longue redingote noire, coiffé de son chapeau de quaker, entra modestement, furtivement, les yeux baissés, comme il convient à un homme d'Église dont le royaume, selon la parole de l'Évangile, n'est pas de ce monde.

Il s'excusa fort poliment, humblement même, de déranger ces messieurs qui sans doute avaient de graves occupations, demandant pardon à d'honorables et importants gentlemen comme eux, de les venir entretenir de ses petites affaires.

Puis, tous ses compliments débités, toutes ses excuses faites, il releva la tête.

– Messieurs, dit-il alors, je ne suis que l'humble exécuteur des volontés du lord chief-justice.

M. John Bell frissonna.

– Je vous ai transmis, il y a quelque temps, les idées de Sa Seigneurie qui voulait que vous visitassiez avec le plus grand soin un fou d'espèce dangereuse appelé Walter Bruce.

– En effet, dit M. Blount.

– Cet homme, poursuivit le révérend en regardant particulièrement M. John Bell, prétend être lord William Pembleton, lequel est mort, comme chacun sait.

– Incontestablement, dit M. Blount.

– Mais vous n'ignorez pas, poursuivit le révérend, que ce misérable a la prétention de soutenir des droits imaginaires.

M. Blount crut devoir sourire.

– Il a fait parvenir, poursuivit M. Patterson, par quel moyen ? je l'ignore, une note à lady Evandale Pembleton.

– Ah ! fit M. John Bell.

– Lady Evandale a été non seulement effrayée des menaces de cet homme, mais encore elle a été jusqu'à un certain point ébranlée dans sa conviction.

– Comment cela ? fit M. Blount étonné.

– Le mémoire de cet individu qui signe effrontément lord William, alors que, en réalité, il s'appelle Walter Bruce, ce mémoire, dis-je, a vivement ému lady Evandale.

– En vérité ? dit M. John Bell.

– Il ne serait pas impossible même que lady Evandale ne voulût voir cet homme.

– Ah !

– Qu'elle ne vînt ici…

– Elle est déjà venue, dit vivement M. Blount.

M. Patterson fit un soubresaut sur le siège qu'on lui avait avancé.

– Est-ce possible ? dit-il.

– Il y a moins d'une heure, dit encore M. Blount.

– Et…, demanda le révérend d'une voix étranglée, que s'est-il passé ?

– Elle ne l'a pas vu…

– Ah !

– Je m'y suis opposé, dit M. Blount.

– Vraiment ?

Et le visage du révérend se rasséréna.

– Mais, poursuivit M. Blount, elle doit revenir.

– Quand ?

– Demain.

– Il ne faut pas qu'elle le voie.

– Ce sera difficile de l'empêcher.

– Comment ?

– Elle doit m'apporter un ordre du lord chancelier.

Le révérend avait de nouveau froncé le sourcil.

– N'y a-t-il donc aucun moyen d'empêcher cette entrevue ? dit-il.

– Il y en aurait bien un, hasarda M. John Bell.

– Lequel ?

– Ce serait… que ce Walter Bruce… ne fût plus ici…

– Et que… ferez-vous pour cela ? demanda encore le révérend.

– Je l’emmènerai avec moi.

– Où donc ?

– Je compte faire un voyage.

– Ah ! ah !

– Et j’emmènerai avec moi un ou deux de mes fous. Les voyages sont quelquefois un bon remède pour la folie.

– Alors vous partirez demain ?

– Ce soir même, au besoin.

– Il faut partir ce soir, dit vivement le révérend.

L’œil de M. John Bell s’illumina.

Il songeait à la corde de pendu, que sir Arthur ne ferait plus maintenant aucune difficulté de lui prêter.

Cependant M. John Bell, comme on va voir, était consciencieux.

– Il y a pourtant, dit-il, un grand danger dans l’exécution de ce plan.

– Lequel ! demanda le révérend.

– Je compte aller en Irlande.

– Bon !

– En Irlande, je n’ai plus l’autorité dont je jouis en Angleterre.

– Eh bien ?

– Ce Walter Bruce est un homme résolu.

– Je le sais.

– Audacieux.

– Il l’a prouvé.

– Et s’il allait m’échapper ?

– J’aimerais encore mieux cela, dit le révérend Patterson, que de le voir s’entretenir avec lady Pembleton.

– Qu’à cela ne tienne, dit M. John Bell, je suis prêt à partir.

– Et surtout, emmenez-le, ajouta le révérend.

* *

*

Quelques minutes après, M. Blount reconduisait M. Patterson jusqu’à la porte de Bedlam.

Le révérend souriait. Il était radieux.

– Le bonhomme, disait-il, a joliment bien donné dans le piège.

– Ah ! c’est que, dit M. Blount, l’homme que vous m’avez envoyé est fort habile.

– Il y paraît.

– Il est merveilleux d’adresse, ce sir Arthur.

– Ah ! il se nomme sir Arthur ?

– Oui. Vous l’ignoriez donc ?

– Je ne le connais pas.

– Bah ! mais alors…

– C’est un homme fort habile que j’emploie dans toute cette affaire, un certain M. Burdett, qui l’a choisi.

– Alors vous ne l’avez jamais vu ?

– Jamais.

– Voulez-vous le voir ?

– Oh ! c’est parfaitement inutile.

Le révérend Patterson s’en alla enchanté de la tournure que prenait toute cette affaire.

XIV

À peine le révérend Patterson était-il parti que M. John Bell s’empressa de retourner au préau où il avait laissé sir Arthur.

Mais sir Arthur n’y était plus.

Il était remonté dans sa chambre.

M. John Bell avait trop hâte de le revoir pour ne pas l’y rejoindre.

Certes, si en ce moment le lord maire de Londres fût venu visiter Bedlam et qu’il eût rencontré le second directeur, il n’aurait peut-être pas émis la même opinion qu’à la première visite.

M. John Bell était écarlate.

Sa physionomie, sa démarche saccadée, la fièvre qui brillait dans ses yeux, tout en lui annonçait la folie et une folie incurable.

Il entra chez Marmouset comme un ouragan.

Le prétendu sir Arthur était fort tranquillement assis devant une table et écrivait.

– Eh bien ! dit-il en regardant M. John Bell qui haletait, je gage que vous m’apportez une nouvelle importante ?

– Une très grande nouvelle, dit M. John Bell.

– Voyons !

– Rien ne s’oppose plus à notre départ.

– Vraiment ?

– Et nous pourrons emmener avec nous Walter Bruce.

– Vous voulez dire lord William ?

– Oui.

– Ah ! c’est que, dit Marmouset toujours calme, j’ai une fantaisie singulière.

– Laquelle ?

– Je voudrais avoir votre opinion sur cette affaire.

– Quelle affaire ?

– Savoir si vous croyez réellement à l’histoire de lord William.

– J’y crois, dit M. John Bell.

– Alors, dit Marmouset, convenez que vous vous êtes fait l’instrument d’une horrible spéculation de famille.

– Non, pas moi, dit John Bell.

– Qui donc alors ?

– Le lord chief-justice.

– Auquel vous obéissez.

– Forcément, hélas !

– Alors le lord chief-justice vous permet de l’emmener avec vous dans ce voyage ?

– Oui, ou plutôt c’est le révérend Patterson.

– Ce qui est absolument la même chose.

– Vous avez raison, dit M. John Bell.

Marmouset ouvrit négligemment son paletot et, M. John Bell put voir une fois de plus la fameuse corde nouée autour de ses reins.

Cette vue acheva de le surexciter.

– Vous savez que nous partons ce soir ? dit-il.

– Ah ! fit Marmouset avec flegme.

– Par l’express de Liverpool…

– Vraiment ?

– C’est la route la plus courte pour aller en Irlande.

– Cela dépend du comté dans lequel on se rend.

– C’est juste, mais cette voie est la plus courte.

– Soit, dit Marmouset.

Et il reboutonna son paletot.

– Oh ! reprit M. John Bell, je crois aux paroles de la somnambule comme à la lumière du soleil.

– Cherchez une autre comparaison, dit Marmouset, car à Londres vous pourriez vous tromper.

– Comment cela ?

– Dame ! on voit si rarement le soleil !

– C’est juste. Mais enfin je crois aux paroles de la somnambule…

– Ah ! ceci est une autre affaire… et…

– Et je retrouverai les trésors de mes aïeux, grâce à la corde du pendu.

– J’en suis très persuadé, dit Marmouset.

– Les trésors et les parchemins…

– Ah ! il y a des parchemins aussi ?

– Oui. Et quand je les aurai trouvés, j’aurai droit au titre de lord.

– Bravo !

– Je siégerai à la Chambre haute, poursuivit sir John Bell avec exaltation, je parlerai en faveur de l’Irlande…

– À merveille !

– Et j’attaquerai le lord chief-justice.

– Alors vous défendrez au besoin lord William ?

– Incontestablement.

Marmouset se mordit les lèvres pour ne pas rire.

– Que me chantait donc Rocambole ? pensa-t-il. À l’entendre, M. John Bell était un homme difficile à prendre et à mettre dans notre jeu… Eh bien ! mais nous l’eussions créé tout exprès pour en faire un complice de notre cause qu’il ne serait pas plus réussi.

– Ainsi, reprit M. John Bell, tout cela est bien convenu, n’est-ce pas ?

– Sans doute.

– Nous partons ce soir ?

– Oui.

M. John Bell se gratta l’oreille.

– Il n’y a plus, dit-il qu’une chose qui m’embarrasse quelque peu.

– Laquelle ?

– Comment emmènerons-nous lord William ? Consentira-t-il à venir ?

– Oh ! je m’en charge.

– Est-ce que vous tenez aussi à emmener cet ancien homme de loi ?

– Edward Cokeries ?

– Oui.

– Je n’y tiens aucunement, moi, mais c’est une des conditions que le sacristain m’a faites en me vendant la corde.

– Nous l’emmènerons, alors. Chère corde ! bienheureuse corde !

Et le grave directeur de Bedlam se mit à danser par la chambre. Il ne s’arrêta que lorsque les pas d’un infirmier se firent entendre dans le corridor.

– Un joli médecin aliéniste ! pensait Marmouset. Il est plus fou que le plus fou de ses pensionnaires.

On frappa à la porte.

M. John Bell calma sa joie subitement et alla ouvrir.

L’infirmier apportait sur un plateau la carte de lord Wilmot. L’excellent lord était au parloir et il voulait voir son neveu et se rendre compte par lui-même de son état mental.

– Goddam ! murmura John Bell après avoir écouté l’infirmier qu’il congédia ensuite, pourvu qu’il n’ait pas la fantaisie de vous emmener, à présent !

– Qu’est-ce que ça fait ?

– Comment ! vous me le demandez ?

– Sans doute.

– Mais, alors, vous ne partiriez pas ?

– Au contraire. À huit heures précises, vous me trouveriez à la gare de Charring-Cross.

– Vous me le promettez ?

Et M. John Bell regardait Marmouset avec anxiété :

– Je vous le jure.

Et, quittant M. John Bell, qui avait bonne envie de se remettre à danser, Marmouset descendit au parloir, où lord Wilmot, c’est-à-dire Shoking, l’attendait…

XV

Shoking attendait au parloir.

Marmouset lui trouva la mine quelque peu bouleversée. Et se mettant à rire, il lui dit :

– Je ne m'attendais guère à ta visite.

– Et moi, je ne comptais pas venir, dit Shoking.

Puis il jeta un regard autour de lui, parut s'assurer que personne ne pouvait les entendre.

– Nous sommes seuls ? dit Shoking, bien seuls ?

– Voyons, reprit Marmouset, de quoi s'agit-il ?

– Je n'en sais absolument rien.

– Hein ?

– J'ai fait hier tout ce que vous avez voulu, n'est-ce pas ?

– Sans doute. Eh bien ?

– Mais je vous ai dit que j'agissais comme un instrument inconscient, que je parlais comme un perroquet et que je répétais une leçon qu'on m'avait apprise.

– Et puis ?

– Mais que je ne comprenais absolument rien à tout cela.

– Il n'était pas nécessaire que vous comprissiez, ami Shoking.

– C'est ce que je me suis dit, et il paraît que je dois continuer… à ne pas comprendre ?

– Peut-être bien. Mais enfin, de quoi s'agit-il ?

– Oh ! d'une chose fort simple en apparence.

– Voyons.

– Tout à l'heure, je me promenais dans le Strand, lorgnant les demoiselles de boutique et examinant les étalages ; tout à coup on me frappe sur l'épaule.

– Qui donc ?

– Un homme que je voyais pour la première fois.

– Comment était-il ?

– Un blond avec des lunettes ; il avait des papiers sous son bras ; un homme de loi, pour sûr.

Marmouset se prit à sourire, car dans le signalement il avait reconnu M. Burdett.

– Ah ! fit-il, êtes-vous sûr aussi, Shoking, que le personnage vous fût inconnu ?

– Parfaitement sûr.

– Vous ne l'aviez jamais vu ?

– Jamais. Mais pourquoi me demandez-vous cela ?

– Oh ! dit Marmouset, je pensais que peut-être vous l'aviez déjà vu ; car, au signalement que vous me donnez, je reconnais cet homme.

– En vérité ? dit Shoking.

– C'est le premier clerc de M. Colcram, le solicitor.

– Ah ! fort bien. Mais je ne l'avais jamais vu.

– Soit. Et que vous a-t-il dit, M. Burdett, car il se nomme M. Burdett ?

– Un mot qui m'a stupéfié. Il m'a dit : Bonjour, milord.

– Vraiment ?

– J'avais repris cependant mes habits ordinaires et j'étais redevenu Shoking, le pauvre diable.

– Bon ! dit Marmouset souriant toujours.

– Je l'ai regardé alors et je lui ai dit : « Gentleman, vous vous moquez de moi. »

– Je me moque si peu de vous, m'a-t-il répondu, que je vais vous dire votre nom.

– Je m'appelle Shoking.

– Parfaitement, mais vous vous nommez aussi lord Wilmot.

– Ah ! vous savez cela ?

– Et vous avez fait enfermer hier soir, à Bedlam, sir Arthur, votre neveu ?

– C'est vrai. Mais comment le savez-vous ?

– Peu vous importe. J'ai un message à vous donner pour lui.

– Pour sir Arthur ?

– Sir Arthur ou Marmouset, c'est la même chose. Vous voyez que je suis au courant.

– Et il vous a remis une lettre ?

– Oui, en m'engageant à vous l'apporter tout de suite.

– Où est-elle ?

– La voilà.

Et Shoking tira la lettre de sa poche et la tendit à Marmouset. Celui-ci l'ouvrit.

Elle était écrite dans cette langue bizarre que M. John Bell n'avait pu déchiffrer, et que Marmouset lui avait dit être du javanais. Marmouset lut :

« J’ai envoyé une fausse lady Pembleton. Le révérend, effrayé, a dû autoriser M. John Bell à partir avec lord William. Si tu pars ce soir, ne manque pas, à la gare de Charring-Cross, d’acheter le *Pall Mall Gazette*.

« Tu reconnaîtras sans doute le libraire.

« Il te donnera un exemplaire du journal, dans lequel tu trouveras une lettre.

« Cette lettre renferme les instructions.

« BURDETT. »

Shoking aurait bien voulu savoir ce que contenait cette lettre. Mais Marmouset jugea probablement inutile de lui en faire part, car il la mit dans sa poche fort tranquillement.

– C’est bien, dit-il.

– Pardon, observa Shoking, je voudrais vous faire une question.

– J’y répondrai si je peux. Parle.

– Comment se fait-il que cet homme que je n’avais jamais vu m’ait abordé ? Il aurait fort bien pu se tromper.

– C’est que cet homme te connaissait.

– Ah bah !

– Comme tu le connaissais toi-même.

– Mais je vous dis que c’est la première fois que je le vois.

– Et moi, je t’affirme le contraire.

– Oh ! par exemple !

– Tu l’as même beaucoup connu…

Shoking tressaillit. Marmouset souriait toujours.

– Tu as vécu longtemps avec lui.

– Oh ! non, dit Shoking, c’est impossible.

– Quoi donc ?

– Ce ne peut être… n’est-ce pas !

Un nom allait monter à ses lèvres.

– Chut ! dit Marmouset, pas un mot de plus.

Shoking demeura bouche bée.

– Va-t’en, dit encore Marmouset.

– Et quand faudra-t-il que je revienne.

– Ici ?

– Oui.

– Tu ne reviendras pas.

– Pourquoi ?

– Parce que je n’y serai plus.

– Vous voulez sortir de Bedlam ?

– Sans doute : Je m’en vais ce soir.

– Et où allez-vous ?

– À la gare de Liverpool.

– Seul ?

– Non, avec lord William et Edward Cokeries.

Shoking tombait d’ébahissement en ébahissement.

– Et puis ? fit-il haletant.

– À Liverpool, nous embarquerons pour l’Irlande.

– Mais alors, dit Shoking, Vanda… et moi ?…

– Vous vous tiendrez tranquilles à Londres.

– Jusqu’à quand ?

– Jusqu’à ce que je vous écrive, si je vous écris.

– Ma foi ! dit Shoking un peu vexé, c’est tout de même désagréable d’avoir affaire à des gens aussi mystérieux que vous.

Marmouset ne se fâcha point.

– Je suis mystérieux, dit-il, parce que je n’en sais guère plus long que toi. J’attends de nouvelles instructions.

Shoking étouffa un cri.

– Ah ! cette fois, dit-il, je comprends… et l’homme que j’ai rencontré… Mais je suis donc un idiot de ne pas l’avoir reconnu ?… Cet homme, c’était…

– Tais-toi ! dit Marmouset sèchement.

Et il congédia le prétendu lord Wilmot, et reprit le chemin du préau, où il allait avertir lord William et Edward Cokeries, de leur prochain départ.

XVI

À sept heures, ce soir-là, un cab à quatre places stationnait devant la principale porte de Bedlam.

Les domestiques avaient déjà chargé dessus une demi-douzaine de colis. C'étaient les bagages de M. John Bell.

Son valet de chambre, qui était du voyage, causait familièrement avec le cocher.

– Nous sommes de vieilles connaissances, Tobby, disait-il.

– En effet, monsieur Jack, répondit le cocher. Voici bien près de dix ans que nous nous connaissons.

– Oui, Tobby, il y a bien dix ans, en effet.

– Dame ! reprit Tobby le cabman, voici plus de trente fois que je vous amène.

C'est comme une fatalité, monsieur Jack, et toutes les fois que les policemen amènent un fou à l'hospice, c'est moi qui passe en ce moment dans la rue et à qui ils font signe de s'arrêter pour le prendre.

– Et les pourboires, dans ces cas-là, sont maigres, n'est-ce pas, Tobby ?

– Oh ! il y a quelquefois des fous généreux.

– Eh bien ! cette fois, vous ne vous plaindrez pas, Tobby.

– Mais, monsieur Jack, il me semble que je ne vais pas voiturer des fous, aujourd'hui ?

– Mais si…

– On m'a dit cependant que j'allais conduire M. Bell, un de vos directeurs, au chemin de fer.

– On vous a dit la vérité, Tobby.

– Et M. Bell n'est pas fou, que je sache, monsieur Jack.

Jack se prit à sourire.

– M. Bell n'est pas seul, dit-il.

– Ah !

– Il emmène avec lui trois pensionnaires de Bedlam.

– Qui sont guéris, sans doute ?

– Oui et non.

– Je ne vous comprends pas, dit Tobby.

– Écoutez-moi, Tobby, je vais vous dire la vérité tout entière.

– Parlez, monsieur Jack.

– Vous allez conduire quatre personnes à l'intérieur et moi sur le siège.

– Ce qui fait cinq, monsieur Jack.

– Eh bien ! sur les cinq personnes, il n'y a véritablement qu'un fou.

– En vérité ?

– Et, ce fou, je vous le montrerai quand nous arriverons à Charring-Cross.

– Pourquoi pas tout de suite, monsieur Jack.

– Non, j'ai mes raisons pour cela.

– Comme il vous plaira, monsieur Jack.

– Qu'il vous suffise de savoir, Tobby, que l'homme le plus heureux de Bedlam en ce moment, ce n'est pas une de ces cinq personnes, comme vous pourriez le croire.

– Qui donc est-ce ?

– C'est M. Blount, le second directeur.

– Et pourquoi est-il si joyeux, monsieur Jack ?

– Parce que M. Bell s'en va.

– Question de jalousie, peut-être…

– Chut ! dit Jack, voici nos voyageurs.

En effet, la porte s'ouvrit et M. John. Bell parut, coiffé d'une casquette à double visière, une lorgnette et une gibecière en bandoulière et un plaid sur l'épaule.

Derrière lui, venait lord William, à qui Marmouset donnait le bras. Edward Cokeries fermait la marche.

M. John Bell était toujours dans le même état d'exaltation. Il interpellait Tobby.

– Hé ! cabman, lui dit-il, votre cheval marche-t-il bien, au moins ?

– Ah ! pour ça, oui, Votre Honneur…

– C'est que je ne veux pas manquer le chemin. Songez donc, Tobby, il y va pour moi de sept ou huit cent mille livres, peut-être…

– Juste ciel ! dit Tobby ; mais il faudrait encore chercher pour trouver une pareille fortune à Londres.

– Et d'un titre de lord…, ajouta M. John Bell.

Jack souriait toujours.

– Les chemins de fer sont vraiment bien mal organisés, poursuivit M. John Bell. Il faut aller à Charring-Cross pour repasser ensuite la Tamise et revenir à London Bridge, puis ensuite… gagner le Liverpool railway par une voie souterraine… Oh ! ça n'en finit pas.

Et M. John Bell ouvrit la portière du cab.

– Quelle heure est-il, cabman ?

– Sept heures un quart, monsieur.

– Alors, nous arriverons à temps ?

– Plus d'un quart d'heure d'avance.

Marmouset, lord William et Edward Cokeries étaient déjà installés dans le cab.

– Fouettez donc votre cheval, cabman, dit alors M. Bell à son tour. Il est en bien mauvais état, votre cheval.

– Il est maigre, mais il est bon, monsieur.

– Cabman, poursuivit M. John Bell au moment où Jack refermait la portière, si nous arrivons à temps, vous aurez une couronne pour votre course et un shilling de pourboire ; et puis, quand je serai lord, je vous donnerai un cheval pour remplacer celui-là, qui, décidément, a fort mauvaise façon.

Jack grimpa sur le siège à côté de Tobby, et le cab partit à une allure modérée, se dirigeant vers le pont de Westminster.

Et, comme tout cab aime à causer pour abréger les longueurs de la route, Tobby reprit :

– Ma foi ! monsieur Jack, si M. John Bell n'était pas le directeur, je croirais volontiers…

– Taisez-vous donc, Tobby.

– C'est que les trois autres ont tout à fait l'air raisonnable, monsieur Jack…

– Je vous ai dit, Tobby, que sur les quatre il y avait un seul fou.

– Bon !

– Et que je vous le montrerais à la gare.

– C'est bien, dit Tobby. Pour que vous me répondiez ainsi, il faut que vous ayez vos raisons.

Et il parla d'autre chose.

Vingt minutes après, le cab entrait dans la gare de Charring-Cross, laquelle, on le sait, est située à l'entrée du Strand, tout auprès de Trafalgar-Place.

M. Bell s'élança hors de la voiture avant même que Tobby eût fini de tourner correctement devant le péristyle. Alors, Jack dit en souriant :

– Regarde bien, maintenant, Tobby.

– Eh bien ? monsieur Jack.

– Eh bien ! le seul, l'unique fou, c'est M. John Bell.

– Ah ! par exemple !

– Il est fou à lier, et M. Blount m’a donné ses instructions, ajouta Jack d’un ton de mystère.

Il paya le cabman et s’occupa du transport des bagages.

* *

*

Pendant ce temps, Marmouset, que M. John Bell appelait toujours sir Arthur, arrivait dans la gare et cherchait des yeux l’étalage du libraire qui, en Angleterre comme en France, se trouve dans chaque station.

L’étalage était dans un coin, à gauche.

Assis à son bureau, le libraire avait la tête dans ses deux mains, des lunettes bleues sur les yeux, et paraissait lire avec une grande attention un livre ouvert devant lui.

– Pardon, monsieur, dit Marmouset, auriez-vous encore, par hasard, un exemplaire de *Pall Mall Gazette* ?

Le libraire tressaillit et leva vivement la tête.

Puis, avec la main gauche, il remonta ses lunettes sur son front. Marmouset étouffa un cri.

– Milon ! dit-il.

– Tu vois, répondit le vieux compagnon de Rocambole, tu vois que moi non plus je ne suis pas mort.

Et Milon laissa retomber ses lunettes bleues sur son nez.

XVII

Milon avait laissé retomber ses lunettes sur son nez.

– Voilà le *Pall Mall Gazette*, dit-il.

Puis, regardant l'horloge qui se trouvait dans la gare :

– Il y a encore vingt minutes avant le départ, ajouta-t-il.

– C'est vrai, dit Marmouset.

– Et nous avons le temps de causer.

– Causons, fit Marmouset.

– Tu penses bien, reprit Milon, que le maître n'a pas écrit une lettre ?

– Comment ! dans ce numéro du journal que tu me donnes, il n'y a pas une lettre ?

– Non.

– Mais alors, ces instructions ?

– Tu les trouveras dans le journal.

– Comment ça ?

– Tu trouveras de page en page un mot, une ligne, une lettre qui sont pointés au crayon bleu.

– Ah ! fort bien.

– Tu les assembleras et tu sauras ce que tu as à faire.

– Je comprends.

– Mais comme nous avons le temps, poursuivit Milon, je puis te le dire tout de suite.

– Ah !

– Tu seras demain matin à Liverpool.

– Fort bien.

– Le premier steamer qui chauffera pour Dublin se nomme la *Crimée*, le capitaine est un de nos amis.

– Ah ! vraiment ? Mais nous nous embarquons donc ?

– Sans doute.

– Et nous irons en Irlande ?

– Pas tout à fait.

Marmouset ouvrit de grands yeux.

– Du moment où nous nous embarquons, dit-il, je ne vois pas où nous nous arrêterions en chemin, à moins qu'on ne mette à présent pied à terre en pleine mer.

– C'est que tu ne sais pas la géographie.

– Plaît-il ?

– Ce qui ne fait pas honneur à l'éducation brillante que le maître et moi nous t'avons donnée, dit Milon, qui s'était repris à tutoyer Marmouset.

– Ah ! c'est juste, fit celui-ci, j'oubliais l'île de Man.

– Sans doute, et tous les steamers touchant au port de Douglas.

– Alors, nous irons jusqu'à l'île de Man ?

– Oui.

– Et là, que ferons-nous ?

– Ah ! dit Milon, je ne vais pas avoir le temps de tout te dire, car voici M. John Bell qui s'approche.

– Diable !

– Qu'il te suffise de savoir qu'il y a une somnambule à l'île de Man.

– Et nous irons la consulter ?

– Oui, et elle vous dira où se trouve le trésor que cherche M. John Bell.

– Mais puisque nous ne devons pas aller jusqu'en Irlande…

– Chut ! le *Pall Mall Gazette* t'apprendra le reste. Voici M. John Bell.

En effet, le directeur de Bedlam, qui trépignait d'impatience, venait droit à sir Arthur.

Sir Arthur posa un shilling sur la table du prétendu libraire.

Milon lui rendit six pence et lui dit en pur anglais :

– Bon voyage, gentleman.

Marmouset fourra le journal dans sa poche et rejoignit M. John Bell. Celui-ci lui dit :

– Le cabman avait raison. Nous sommes arrivés un bon quart d'heure trop tôt. Il me plaît beaucoup, ce cabman.

– En vérité ? dit Marmouset.

– Et quand je serai lord, je lui achèterai un cheval…

– Avez-vous fait enregistrer vos bagages ? dit Marmouset.

– Jack s'en est occupé.

Et M. John Bell regarda l'horloge à son tour.

– Décidément, dit-il, ces chemins de fer sont d'une lenteur intolérable.

– Soyez tranquille, nous partirons à l’heure. Où sont nos deux fous ?

– Jack les surveille.

Marmouset prit le bras de M. Bell et poursuivit :

– Je viens de causer avec le libraire, et il m’a donné un renseignement précieux.

– Que vous a-t-il dit ?

– Que les steamers touchent à l’île de Man.

– Encore un retard ! dit M. Bell en frappant du pied.

– Mais à l’île de Man il y a une somnambule qui fait merveille.

– Une somnambule ?

– Oui.

– À quoi bon, puisque nous avons la corde ?

– C’est égal, dit Marmouset, elle a une grande réputation, et il paraît qu’elle a retrouvé beaucoup de trésors déjà.

– En vérité ?

– C’est du moins ce que le libraire m’a dit.

M. John Bell tomba dans une profonde rêverie, d’où il fut bientôt tiré par la cloche du départ.

Jack avait retenu tout un compartiment, et il s’y trouvait installé déjà avec lord William et Edward Cokeries. M. Bell et Marmouset y prirent place à leur tour.

Le train partit.

Pendant tout le voyage, lord William et Edward Cokeries furent silencieux.

En revanche, M. John Bell se livra à toutes sortes de divagations. Il ne dormit pas de la nuit et traça le programme minutieux de l’existence qu’il comptait mener aussitôt qu’il serait en possession de la fortune et des trésors de ses aïeux.

De temps en temps, Jack levait les yeux au ciel et semblait dire :

– Si cela continue, il faudra l’attacher.

Enfin on arriva à Édimbourg à sept heures du matin.

M. Bell, grâce à son indicateur, était au courant du départ des steamers.

– C’est à neuf heures que la *Crimée* lève l’ancre, dit-il, nous n’aurions pas le temps de déjeuner à terre.

– Nous déjeunerons à bord, répondit Marmouset.

Et ils se rendirent directement de la gare sur le pont.

La *Crimée* chauffait.

Une fois à bord, Marmouset tira la *Pall Mall Gazette* de sa poche et prit connaissance de la mystérieuse correspondance de Rocambole.

Puis, quand il sut ce qu'il avait à faire, il se mit à la recherche du capitaine.

M. John Bell se crevait les yeux à regarder l'horizon, et croyait déjà voir la terre d'Irlande lui apparaître dans le brouillard du matin.

XVIII

Revenons au révérend Patterson, le *deus ex machina* mystérieux des persécutions dont le malheureux lord William Pembleton était la victime depuis si longtemps.

Le révérend Patterson, en quittant Bedlam, se rendit en toute hâte à Pater-Noster street.

M. Colcram était absent.

Mais M. Burdett était dans son bureau.

Le premier clerc de maître Colcram reçut en souriant le chef de la Mission évangélique.

– Je sais par avance, dit-il, ce que vous venez m'apprendre.

– Vraiment ?

– Lady Pembleton est allée à Bedlam.

– Vous savez cela ?

– Je sais tout, dit M. Burdett.

– Ah !

– Mais les deux directeurs, pris d'une peur salutaire, ont refusé de lui laisser voir Walter Bruce.

– Précisément.

– Lady Pembleton reviendra demain.

– Oui. Mais…

– Mais Walter Bruce sera parti, voulez-vous dire ?

– En effet, M. John Bell part ce soir.

– Et il l'emmène ?

– Naturellement ; ce qui fait que nous voilà débarrassés.

Le révérend tressaillit.

– Mon cher monsieur, continua M. Burdett, lord William n'est pas fou, vous le savez.

– Non certes, il n'est pas fou.

– Mais, en revanche, le directeur de Bedlam, M. John Bell, est fou…

– À lier.

– Par conséquent, poursuivit M. Burdett, rien ne serait plus facile pour lord William que de s'évader ?

– Pourvu qu’il ne vienne pas à Londres, peu m’importe !

– Vous pensez bien que s’il s’échappait, c’est la première chose qu’il ferait.

Le révérend Patterson fronça le sourcil.

– Mais, ajouta M. Burdett, j’ai pris mes précautions ; et l’homme qui joue le rôle de sir Arthur est un garçon hardi et prudent tout à la fois.

– L’avez-vous vu aujourd’hui ?

– Non, c’était parfaitement inutile, je lui ai fait tenir mes instructions.

Le révérend Patterson s’était assis auprès du bureau de M. Burdett.

– Maintenant, continua-t-il, laissons un moment lord William et M. John Bell tranquilles, et causons d’une autre affaire.

– Je vous écoute, dit M. Burdett.

– Lady Pembleton est allé à Bedlam ?

– Vous le savez aussi bien que moi.

– C’est une preuve quelle essayera de ne point s’exécuter, c’est-à-dire qu’elle refusera de payer les sommes souscrites par feu lord Evandale.

– Naturellement. Mais nous saurons bien l’y forcer.

– J’y compte. Seulement, je suis moins au courant que vous des choses de la procédure.

– Et vous vous demandez si tout cela sera fort long ?

– Dame !

– Un solicitor ordinaire demanderait deux ans.

– Et vous ?

– Je mènerai la chose si rondement que nous aurons atteint la fin en trois mois.

– Vous me le promettez ?

– Je vous le jure.

Les yeux du révérend pétillèrent.

– Eh bien ! dit-il, je compte sur vous, et même je vais vous laisser agir sans me mêler de rien, d’autant plus que je m’absente de Londres.

– Vous partez ?

– Oui, je vais en France pour quelques jours.

– Excusez ma curiosité, dit M. Burdett, mais qu’allez-vous faire en France ?

– Tâcher de retrouver la piste d’un homme qui est le seul que je craigne sérieusement.

M. Burdett ne sourcilla pas.

– De quel homme voulez-vous parler ? dit-il.

– D’un certain chef fénian qui est, dit-on, Français d’origine.

– Et que vous appelez ?

– Qu’on surnomme l’homme gris.

– Ah ! fit M. Burdett, j’ai entendu parler de cela. Cet homme gris n’était-il pas à Newgate ?

– Précisément.

– Et ne s’était-il pas évadé la veille même du jour fixé pour son exécution ?

– Les fénians ont fait sauter une partie du mur de Newgate pour le délivrer.

– Oui, dit M. Burdett, c’est bien cela. Et vous craignez cet homme ?

– C’est le seul adversaire sérieux que j’aie jamais rencontré.

– Mais qui vous dit qu’il ait quitté Londres ?

– C’est ce que m’affirme un détective en qui j’ai pleine confiance.

– Et, selon lui, il serait allé en France ?

– Oui.

– Eh bien ! dit encore M. Burdett, allez en France, mon révérend. Pendant ce temps, nous amènerons à bien, ici, la succession de lord Evandale.

Le révérend Patterson fit ses adieux à M. Burdett et prit congé de lui.

Quand il fut parti, M. Burdett se prit à sourire.

– Tu ne tiens pas encore, l’homme gris, dit-il.

* *

*

Le révérend était remonté dans son cab et disait au cabman :

– Conduisez-moi dans Elgin Crescent.

C’était dans Elgin Crescent que le révérend avait son domicile particulier.

Le cab descendit Fleet-street, remonta Farington-road et gagna cette longue artère qui coupe Londres dans une partie de sa longueur et qu’on appelle Oxford-street.

C’était la route la plus déserte.

Mais comme le révérend entrait dans Oxford, il croisa un autre cab, et dans ce cab un gentleman poussa un petit cri et fit un signe au révérend.

En même temps, il donna ordre à son cocher d’arrêter.

Le révérend en fit autant.

Alors le gentleman, qui n’était autre que sir Archibald, le père de lady Pembleton, sauta lestement en bas de sa voiture et vint tendre la main au révérend Patterson.

Celui-ci l’accueillit assez froidement.

Mais sir Archibald n’y prit garde.

– Où allez-vous ? dit-il.

– Je rentre chez moi.

– Dans Elgin Crescent ?

– Oui.

– Je vous accompagne. Mon cab va suivre. Permettez que je monte à côté de vous, j’ai beaucoup de choses à vous dire.

Et sir Archibald s’installa à côté du révérend, après avoir fait signe à son cabman de suivre à vide.

M. Patterson, lui, n’avait absolument rien à dire à sir Archibald et il était visiblement contrarié de cette rencontre. Sir Archibald continua :

– Figurez-vous que j’arrive d’Écosse.

– Ah !

– Où je suis allé conduire lady Pembleton, ma, fille.

À ces paroles le révérend stupéfait regarda sir Archibald.

– Votre fille ? dit-il.

– Sans doute.

– Vous avez conduit lady Pembleton en Écosse ?

– À New-Pembleton, oui, mon révérend.

– Et quand êtes-vous parti ?

– Il y a cinq jours.

– Mais vous êtes revenus aujourd’hui ?

– Moi, oui.

– Et lady Pembleton aussi ?

– Non, elle est restée à New-Pembleton.

Le révérend regarda alors sir Archibald d’un air plein de défiance.

– Je crois que vous vous moquez de moi, dit-il.

XIX

Sir Archibald fit un haut-le-corps.

– Et pourquoi donc voulez-vous, mon révérend, dit-il, que je me moque de vous ?

– Je n’en sais rien, mais je constate le fait.

– Plaît-il ?

– Lady Pembleton n’est pas en Écosse.

– Par exemple !

– Elle est à Londres…

– Vous êtes dans l’erreur, mon révérend !

– Et je vous en fournirai la preuve.

Sir Archibald regarda le révérend Patterson.

– Mais, dit-il, c’est vous qui vous moquez de moi…

– Allons donc !

– Je vous répète que ma fille est à New-Pembleton, c’est-à-dire à cent lieues de Londres.

Le révérend haussa les épaules.

– Tenez, sir Archibald, dit-il, vous feriez mieux de jouer avec moi cartes sur table.

– Que voulez-vous dire ?

– Écoutez-moi un moment.

– Bon, fit sir Archibald, parlez !

– Ni lady Pembleton ni vous ne nierez que je vous ai rendu, il y a plusieurs mois, un grand service.

– Et nous en sommes reconnaissants, mon révérend.

– Sans moi, poursuivit le révérend Patterson, vous ne vous seriez pas débarrassés aussi facilement de Walter Bruce.

Sir Archibald tressaillit à ce nom.

– Eh bien ? fit-il.

– Il est vrai, poursuivit le révérend, que l’association dont je suis le chef ne travaille pas pour l’unique amour de Dieu, et que lord Evandale a contracté vis-à-vis de nous des engagements assez lourds.

– Que nous ne cherchons pas à éluder, mon révérend.

Et sir Archibald prononça ces mots avec un accent de franchise qui stupéfia Patterson.

– En vérité ? dit celui-ci.

– Vous le savez, reprit sir Archibald, je suis riche, fabuleusement riche. Aussi était-ce moins une question de fortune qu'une question de titres qui nous a fait traiter avec vous. Ce que nous ne voulions pas, c'était un procès qui viendrait dévoiler le drame mystérieux dont New-Pembleton avait été le théâtre ; ce que nous voulions, c'était que lord William demeurât éternellement Walter Bruce.

– Et vous songiez à nous payer les sommes considérables souscrites à notre profit par feu lord Evandale ?

– Mais nous y songeons encore, dit sir Archibald.

– Voilà qui est bizarre…

Et le révérend Patterson regarda sir Archibald dans le blanc des yeux.

– Et nous sommes à votre disposition, ajouta celui-ci…

– Alors, dit froidement le révérend, donnez-moi une explication, sir Archibald.

– Laquelle ?

– Expliquez-moi pourquoi lady Pembleton a voulu revoir Walter Bruce, c'est-à-dire lord William.

– Je ne sache pas que cette fantaisie lui soit venue.

– Alors c'est à votre insu ?

– Sans doute.

– Elle s'est présentée à Bedlam.

– Allons donc !

– Et elle a demandé à voir lord William.

– Vous m'étonnez, dit sir Archibald, mais quand cela est-il arrivé ?

– Aujourd'hui même.

– Ah ! par exemple ! s'écria sir Archibald, voilà qui est tout à fait impossible.

– Vous croyez ?

– Matériellement impossible, parce que, je vous le répète, lady Pembleton est en Écosse depuis cinq jours.

Sir Archibald parlait avec un tel accent de conviction que le révérend Patterson fut un peu ébranlé.

– Cependant, dit-il, une femme s'est présentée à Bedlam aujourd'hui même.

– Et cette femme ?…

– À demandé à voir lord William.

– Et elle a dit se nommer lady Pembleton ?

– Oui.

Sir Archibald paraissait stupéfait.

– Je ne comprends rien à tout cela, dit-il ; quelle autre femme que ma fille oserait prendre le nom de lady Pembleton ?

Le révérend Patterson ne répondit pas. Un soupçon vague encore, mais rapide, avait envahi son esprit.

Le révérend se rappelait maintenant que le bon et jovial directeur de Newgate, dans l'espoir d'obtenir des aveux de l'homme gris, s'était plu à le mettre en contact avec Tom le condamné à mort.

Or, qui pouvait dire que Tom n'eût pas raconté son histoire et celle de lord William à l'homme gris ?

Et si cela était, l'homme gris, avec son caractère chevaleresque, n'avait-il pas épousé la cause de lord William ?

Du moment où une femme, disant se nommer lady Pembleton, s'était présentée à Bedlam, il y avait de par le monde des gens qui s'occupaient de lord William.

Quels étaient-ils ?

Voilà ce que le révérend ne savait pas ; mais l'homme gris s'était spontanément offert à sa pensée.

Cependant, le révérend Patterson ne confia point ses soupçons à sir Archibald.

Tandis qu'ils causaient, le cab avait roulé grand train et il entrait en ce moment dans Elgin Crescent.

– Je commence à vous croire, sir Archibald, dit le révérend.

– Ah ! c'est fort heureux, répondit le père de lady Pembleton.

– Mais je préférerais cent fois que vous m'eussiez trompé.

– Et pourquoi cela ?

– Nous voici à ma porte ; entrons, je vous dirai tout.

Le révérend Patterson était quelque peu agité.

Sir Archibald s'en aperçut.

– Mais, dit-il, que soupçonnez-vous donc ?

– Venez, venez toujours.

Et le révérend s'élança hors du cab, tira une clef de sa poche et pénétra dans sa maison. Sir Archibald le suivit.

Un valet vint à leur rencontre.

– Monsieur, dit-il, le détective Scotowe sort d'ici.

– Ah ! dit le révérend.

– Il voulait parler à Votre Honneur et il a attendu fort longtemps dans le cabinet ; mais enfin, ne sachant pas si Votre Honneur rentrerait, il est parti.

– Et il n’a rien dit ?

– Il a laissé une lettre pour Votre Honneur.

– Où ça ?

– Sur la cheminée du cabinet.

Le révérend entra précipitamment dans son cabinet, qui était au rez-de-chaussée.

Il courut à la cheminée, prit la lettre et l’ouvrit.

La lettre ne contenait que trois lignes :

« Victoire !

« J’ai retrouvé l’homme gris.

« Notre homme se cache sous des lunettes bleues, une perruque blonde et le nom de Burdett.

« Il est maître-clerc chez M. Colcram, le solicitor.

« J’attends des ordres pour agir.

« W. SCOTOWE. »

Le révérend Patterson était devenu d’une pâleur mortelle à la lecture de cette lettre.

– Ah ! murmura-t-il, cet homme est plus fort que moi décidément. Voici quinze jours qu’il se moque de moi et me roule comme un enfant…

Et il se laissa tomber sur un siège et faillit s’évanouir.

XX

Le révérend Patterson et sir Archibald se regardèrent un moment avec une égale stupeur.

Le premier paraissait anéanti.

Le second ne comprenait pas, mais il devinait quelque épouvantable catastrophe.

Et comme le révérend Patterson demeurait bouche béante, stupide, sir Archibald lui dit enfin :

– Mais que vous arrive-t-il donc ?

Alors le révérend eut une explosion de colère.

– Ah ! vous voulez le savoir ? dit-il.

– Oui, fit sir Archibald.

– Eh bien ! je vais vous le dire, reprit-il hors de lui. Vous m'avez pris pour un homme habile, jusqu'ici.

– Dame !

– Eh bien ! vous vous êtes trompé.

Et il eut un rire nerveux effrayant.

– Que voulez-vous dire ? balbutia sir Archibald.

– Je suis un parfait imbécile, un misérable niais, poursuivit le révérend Patterson.

– Oh !

– Et voici trois semaines que je suis joué, dit-il, roulé par un homme à qui j'ai donné toute ma confiance, et qui est mon plus cruel ennemi.

Sir Archibald ne comprenait toujours pas.

Le révérend poursuivit.

– Voulez-vous savoir ce qui est arrivé ?

– Parlez.

– Eh bien ! ce n'est pas lady Pembleton qui s'est présentée à Bedlam.

– Parbleu ! je le sais bien.

– Et lord William n'y est plus.

Sir Archibald jeta un cri.

– Lord William n'est plus à Bedlam ?

– Non.

– Où donc est-il ?

– Il est en route pour l'Irlande.

– Mais vous êtes fou ! s'exclama sir Archibald.

– Pas encore… mais je vais le devenir.

Et le révérend enfonçait, en parlant ainsi, ses ongles dans sa poitrine, et se promenait dans sa chambre du pas saccadé et inégal d'une bête féroce enfermée dans une cage de fer.

– Mais enfin, dit sir Archibald, expliquez-vous… Comment se fait-il que lord William ne soit plus à Bedlam ?

– Parce qu'on lui a ouvert la porte.

– Mais qui donc ?

– Moi ! parbleu ! moi…

– Vous !

Et sir Archibald regarda le révérend avec une surprise croissante. Celui-ci poursuivit :

– Depuis trois semaines je suis aveuglément les conseils d'un homme qui a certainement juré de rendre à lord William ses titres et sa fortune.

– Mais ce que vous dites là est impossible !

– C'est la vérité, vous dis-je.

Et le révérend riait d'un rire nerveux, et il ajouta :

– Puisque je ne suis qu'un imbécile !…

Et comme il parlait ainsi, une sonnette se fit entendre, annonçant l'arrivée d'un visiteur.

Ce coup de sonnette calma un peu le révérend.

Il regarda sir Archibald.

– Silence ! dit-il.

Au même instant, la porte du cabinet s'ouvrit et un homme entra. C'était le détective Scotowe.

Le révérend Patterson avait sur lui-même un empire extraordinaire.

Dans les quelques secondes qui s'étaient écoulées entre le coup de sonnette et l'entrée du détective, il avait eu le temps de reprendre le masque de glace qui pesait ordinairement sur son visage.

– Ah ! vous voilà, dit-il en regardant le détective.

– Excusez-moi, dit celui-ci. Comme je m'éloignais et me trouvais déjà à l'autre bout d'Elgin Crescent, j'ai vu une voiture qui s'arrêtait à la porte de la maison de Votre Honneur.

Alors j'ai eu le pressentiment que c'était Votre Honneur qui entrait, et je suis revenu sur mes pas.

– Et vous avez bien fait, dit froidement le révérend Patterson.

– Vous avez lu ma lettre ?

– Oui, certes.

– Eh bien ?

– Eh bien ! vous êtes un habile homme, à moins que vous ne vous trompiez cependant…

– Oh ! je ne me trompe pas, dit le détective.

– Vous êtes sûr que l'homme gris… ?

– N'est autre que M. Burdett.

– Ah !

– Il loge à deux pas de Pater-Noster dans Sermon-Lane.

– Bon !

– Quand il est rentré chez lui, le soir, il ôte ses lunettes, sa perruque blonde et ses favoris roux.

– Et il loge seul !

– Non ; il est avec un Français, une sorte d'hercule qu'on appelle Milon, et qui est libraire à la gare de Charring-Cross.

– Ah ! dit encore M. Patterson, devenu tout pensif et qui ne paraissait pas se souvenir que sir Archibald était là.

En effet, depuis l'arrivée du détective, sir Archibald n'avait ni fait un geste, ni prononcé un mot.

Il était là, assis dans un fauteuil, regardant tour à tour le révérend redevenu calme et froid et le détective qui paraissait enchanté de sa découverte.

– Alors, reprit le détective, je n'ai rien voulu prendre sur moi sans les ordres de Votre Honneur.

– Comment cela ?

– On peut arrêter l'homme gris, soit dans son logis particulier, soit dans l'étude de M. Colcram.

– Toutes vos mesures sont-elles prises pour cette arrestation ?

– Toutes.

– Combien avez-vous d'hommes à vos ordres ?

– Huit.

Le révérend regarda la pendule.

– Il est huit heures du soir, dit-il.

– Eh bien ! fit le détective.

– Êtes-vous sûr que son logis de Sermon-Lane n’a pas deux issues ?

– Très sûr.

– Que la maison n’a pas deux escaliers ?

– Elle n’en a qu’un.

– Et la rue est facile à cerner ?

– Très facile. C’est une ruelle ; son nom l’indique.

– Eh bien ! dit le révérend dont l’œil eut un fauve éclair, il ne faut pas attendre à demain.

– Vous êtes d’avis qu’il faut l’arrêter ce soir ?

– Et le plus tôt possible.

– Avant minuit, dit le détective Scotowe, nous l’aurons réintégré à Newgate.

– Et après-demain, il sera pendu, ajouta le révérend Patterson.

– Mais de qui donc parlez-vous ! demanda enfin Archibald.

– D’un homme qui a un nom bizarre, – l’*homme gris*.

Et le révérend Patterson murmura :

– Allons ! tout n’est pas perdu encore… puisque l’homme gris sera pendu.

XXI

C’était, en effet, dans Sermon-Lane que logeait Rocambole, ou plutôt M. Burdett, le maître-clerc de M. Colcram le solicitor de Pater-Noster.

Pourquoi avait-il choisi cette rue ?

Par une raison toute simple ; c’est que dans cette rue il y avait une maison qu’il connaissait, et dans cette maison une chambre qu’il avait occupée quelques heures.

Cette chambre était celle que miss Ellen avait louée, au temps où elle était dame des prisons.

Rocambole en avait conservé une clef.

Cette clef, on ne la lui avait jamais ôtée pendant son séjour à Newgate. Le bon directeur, espérant toujours qu’il ferait des révélations, s’était, on s’en souvient, montré pour lui plein d’égards.

Donc, le jour, ou plutôt la nuit où le maître et Milon recouvrèrent leur liberté en se jetant résolument à la nage dans la Tamise, Rocambole se souvint de la clef et de Sermon-Lane.

Nageurs vigoureux tous les deux, Milon et lui avaient traversé la Tamise comme s’il se fût agi d’un ruisseau, et ils s’étaient assis un moment, le fleuve passé, sur la berge de la rive droite, qui fait face à la Cité.

Alors Milon avait dit à Rocambole :

– Nous sommes libres, c’est vrai, mais nous ne sommes pas hors de danger.

– Que veux-tu dire ?

– Nos habits sont ruisselants.

– Crains-tu donc les rhumatismes ?

– Ce n’est pas ce que je veux dire.

– Alors explique-toi.

– Pour faire sécher nos habits, il faut que nous allions quelque part.

– Sans doute.

– Dans une taverne, une maison de nuit, un boarding quelconque, enfin.

– Continue.

– Et comme nous ne sommes pas dans la saison des bains froids, nous pouvons fort bien éveiller l’attention d’un policeman.

– C’est puissamment raisonné, dit Rocambole d’un ton railleur ; mais, entre nous, mon vieux, nous en avons vu bien d’autres.

– Ah ! dame ! c’est vrai.

– Mais, poursuivit Rocambole, nous n’aurons même pas à faire des frais d’imagination en cette circonstance.

– Plait-il ? fit Milon.

– Nous avons un logis tout trouvé.

– Le bateau à vapeur de miss Ellen !

– Non pas.

– Cependant, ce bateau doit nous attendre ?

– Oui, mais tu sais que nous restons à Londres maintenant.

– Ah ! c’est juste.

– Nous avons donc un logis.

– Où ça ?

– Dans la Cité.

– Et… on nous attend… ?

– Non.

– Alors qui nous ouvrira ?

– Cette clef.

Et Rocambole tira la clef de sa poche et la montra à son fidèle compagnon.

Puis il regarda le ciel toujours noir.

– Nous avons deux heures devant nous, dit-il. Allons-nous-en.

Ils remontèrent au pont de Londres, gagnèrent la Cité et entrèrent dans Sermon-Lane.

La ruelle était déserte ; la maison dans laquelle était la chambre de miss Ellen était ouverte toute la nuit, c’est-à-dire que la porte avait un petit secret, un loquet dissimulé. Ce qui permettait aux locataires de monter à toute heure.

Rocambole et Milon prirent donc possession de la chambre de miss Ellen, et le maître dit en souriant :

– Ce n’est pas ici qu’on viendra nous chercher.

À Londres, personne ne s’occupe de son voisin.

Les gens qui habitaient la maison rencontrèrent le lendemain Milon et Rocambole dans l’escalier et se bornèrent à cette réflexion :

– Tiens, il paraît que nous avons de nouveaux locataires.

Et ce fut tout.

Huit jours après, Milon et Rocambole avaient chacun une profession différente.

Milon était allé toucher une traite de mille livres sur la maison Davis, Humphry et C^ie^, dont il s'était muni en quittant Paris. Puis il avait acheté une place d'étalagiste à la gare de Charring-Cross.

Rocambole était devenu M. Burdett.

Tous les matins Milon partait à sept heures ; Burdett, à huit. Ce dernier ne rentrait jamais dans la journée.

À six heures, après avoir congédié les clercs de l'étude, M. Burdett descendait Fleet street et le Strand et se dirigeait vers la gare de Charring-Cross.

À ce même moment, le nouveau libraire fermait son étalage et quittait la gare.

Tous deux se rencontraient sous le péristyle, se prenaient sous le bras et, traversant Trafalgar square, ils se dirigeaient tantôt vers Leicester square, tantôt vers Haymarkett.

Ils prenaient un verre de sherry au café de la Régence pour l'unique plaisir d'entendre parler français.

Puis ils allaient dîner, tantôt dans une taverne, quelquefois chez un pâtissier, le plus souvent chez un marchand de poisson qui se trouvait à l'angle de Piccadilly.

Jamais ils ne rentraient avant dix ou onze heures du soir. Or, précisément, ce jour-là même où le détective Scotowe apprenait au révérend Patterson que l'homme gris n'était autre que le clerc de M. Burdett, Rocambole et Milon sortaient vers neuf heures de leur restaurant habituel.

Ils se tenaient par le bras et descendaient Haymarkett.

Milon dit à Rocambole :

– Avez-vous remarqué un homme qui a dîné en face de nous ?

– Oui, c'est quelque employé de solicitor.

– C'est un mouchard, dit Milon.

– Bah !

– Et un Français, encore.

– Comment le sais-tu ?

– Je le connais de Paris.

– Eh bien ! il aura fait de mauvaises affaires à Paris, et il est venu chercher de la besogne à Londres.

– Et c'est nous qu'il moucharde.

– Allons donc !

– J'en suis sûr, dit Milon.

En ce moment il se retourna :

– Tenez, dit-il en serrant le bras de Rocambole, voyez plutôt.

Rocambole, sans cesser de marcher, tourna la tête à demi.

– Tu as raison, dit-il.

En effet, l’homme les suivait.

– Alors, dit Rocambole, nous allons nous amuser un peu. Pressons le pas.

– J’aimerais bien m’en débarrasser, dit Milon.

– C’est ce que nous allons faire. Tu vas voir.

Et Rocambole continua à entraîner Milon.

XXII

Rocambole était parfaitement méconnaissable pour tous ceux qui avaient connu l'homme gris.

Milon s'était fait pareillement une tête, et on sait que Marmouset l'avait regardé à deux fois, ce même jour-là, avant de savoir à qui il avait affaire.

Tous deux avaient un air bien anglais, et Rocambole eut quelque peine à adopter l'opinion de Milon.

Et tandis qu'ils descendaient Haymarkett :

– Écoute donc, fit-il, parlant français tout bas.

– Allez, dit Milon.

– Je ne dis pas que tu n'aies pas reconnu cet homme…

– Je l'ai parfaitement reconnu.

– Je ne dis pas que ce ne soit pas un mouchard…

– C'en est un.

– Mais est-tu bien sûr que ce soit après nous qu'il en ait ?

– Dame ! il nous suit…

– Ce n'est pas une raison.

Écoute-moi jusqu'au bout.

– Parlez, maître.

– La police est à nos trousses depuis mon évasion, je le sais ; ou plutôt elle n'y est plus.

– Comment cela ?

– À Scotland yard, qui est la préfecture de Londres, il y a deux opinions sur mon sort, et toutes deux ont de chauds partisans.

– Ah ! fit Milon.

– Les uns, et ce sont les plus nombreux, disent que j'ai été enseveli sous les ruines du souterrain.

– Bon ! Et les autres ?

– Les autres prétendent que je ne suis plus à Londres.

– Eh bien ! dit Milon, puisque cet homme nous suit, il faut croire qu'il y a une troisième opinion, qui consiste à supposer que l'homme gris se cache sous la perruque et

les lunettes de M. Burdett, le premier clerc du solicitor Colcram.

– Non, dit froidement Rocambole.

Milon secoua la tête.

– Cette troisième opinion, si elle existait, aurait pour représentant un homme qui est bien autrement à craindre pour moi que tous les policemen du Royaume-Uni.

– Et… cet homme ?…

– C'est le révérend Patterson.

– Qui vous dit que ce n'est pas lui qui vous fait suivre ?

– Il est possible qu'on me recherche par ses ordres. Mais ce n'est pas lui, tu penses bien, qui soupçonne l'homme gris sous la pelure de M. Burdett.

Milon ne répondit rien, mais il se retourna de nouveau. Le mouchard, comme il disait, descendit Haymarkett comme eux. Seulement il avait passé sur l'autre trottoir.

Alors il pressa légèrement le bras de Rocambole.

– Vous voyez bien… fit-il.

Rocambole fronça le sourcil.

– Nous allons bien voir, dit-il.

Ils prirent Sauton street, qui est toujours une rue moins encombrée, et entrèrent dans le magasin de cigares qui est en face Sauton hôtel. Le mystérieux personnage entra pareillement dans Sauton street.

– Il me prend une fameuse envie, dit Milon tandis que Rocambole allumait un cigare.

– Laquelle ?

– J'ai envie de marcher sur lui et de l'assommer d'un coup de poing.

– Tu es un imbécile ! dit Rocambole.

– Ah ! dit Milon, vous croyez ?

Et le colosse baissa humblement la tête.

Rocambole sortit le premier du magasin de cigares.

L'inconnu s'était arrêté sur le trottoir opposé.

Alors Rocambole traversa la rue et marcha droit à lui.

L'inconnu ne bougea pas.

Rocambole lui dit en anglais :

– Qu'est-ce que tu fais donc à Londres, toi ?

L'inconnu tressaillit.

– Excusez-moi, répondit-il en mauvais anglais, je cherche à gagner ma vie.

– Tu es Français ?

– Oui.

– Pourquoi nous suis-tu ?

– On me donne une guinée par jour pour cela.

– Et qui donc te paie si généreusement ?

– Un détective du nom de Scotowe.

Milon, qui avait suivi Rocambole, écoutait ébahi.

Milon ne comprenait pas, et certes, un autre que lui n'aurait pas compris davantage ce singulier homme de police qui vendait son secret du premier mot.

Mais Milon oubliait une chose, la puissance fascinatrice du regard de Rocambole.

Et Rocambole avait subitement relevé ses lunettes et il fixait sur le mouchard devenu tout tremblant son œil clair et dominateur.

– Alors, dit-il, tu sais qui je suis ?

– Il paraît que vous êtes l'homme gris qui s'est évadé de Newgate.

– Fort bien, dit tranquillement Rocambole.

Il mit la main dans sa poche et en retira une poignée de souverains.

– Tiens, dit-il, en tendant cet or au mouchard, prends cela et va-t'en.

Celui-ci balbutia quelques mots d'excuse, prit l'argent et se sauva. Alors Rocambole se mit à rire.

– Tu vois, dit-il à Milon, ce n'est pas plus difficile que cela. Allons-nous-en.

– Je ne comprends rien à ce qui vient de se passer, dit le colosse.

– Tu n'as pas besoin de comprendre, viens.

Et ils continuèrent.

Chaque soir, ils avaient coutume de s'en aller à Evans taverne dans Covent-Garden, boire de l'ale ou du porter.

– Ne changeons rien à nos habitudes, dit Rocambole.

Et ils passaient leur soirée à Evans taverne, écoutant chanter cet horrible chœur d'hommes en habit noir qui fait les délices de ce lieu bizarre.

À dix heures, Rocambole mit dans sa poche le journal qu'il avait parcouru.

– Je suppose, dit Milon, que nous n'allons pas retourner dans Sermon-Lane ?

– Pourquoi pas ?

– Mais puisque la police sait…

– La police ne sait rien ; dit Rocambole avec flegme.

– Après ça, dit philosophiquement Milon, comme j'ai coutume d'aller partout où vous allez, cela m'est bien égal.

Et ils rentrèrent dans Sermon-Lane. Quand ils furent dans la petite chambre de miss Ellen, Rocambole ôta sa perruque, se débarrassa de ses lunettes, fit tomber ses favoris et redevint lui-même.

Milon, pendant ce temps, avait allumé une pipe et s'était mis à la fenêtre.

Mais tout à coup il se rejeta vivement en arrière.

– Qu'est-ce qu'il y a donc ? dit Rocambole.

– Ah ! maître, dit le colosse, cette fois vous en conviendrez, je crois que nous sommes pincés.

– Bah ! dit Rocambole.

Il s'approcha de la fenêtre et se pencha, dans la rue.

La rue était pleine de policemen.

– Et pas moyen de s'échapper ! murmura Milon avec désespoir…

XXIII

On le voit, le révérend Patterson n’avait pas perdu de temps. Il était allé en toute hâte chez le lord chief-justice et lui avait fait part des révélations du détective Scotowe. Puis il avait couru à Newgate.

Le pauvre directeur, qui riait toujours autrefois, ne riait plus.

Il était même devenu mélancolique et tressaillait des pieds à la tête chaque fois que retentissait la sonnette qui annonçait l’arrivée d’un visiteur.

Il croyait sans cesse voir arriver un homme vêtu de noir lui apportant sa révocation.

Le révérend Patterson s’était donc présenté à Newgate et avait demandé à le voir.

Le bon directeur était seul dans son cabinet, la tête penchée et le front rembruni. Le révérend entra.

– Ah ! mon cher monsieur, dit le directeur, vous venez m’accabler de reproches, et certes vous en avez bien le droit ; peut-être même m’apportez-vous ma révocation ?

– Nullement, dit le révérend Patterson.

Cette affirmation ne ramena point un sourire sur les lèvres du bon directeur.

– Le jour où elle m’arrivera, dit-il, je m’inclinerai. J’ai mérité mon sort. Ah ! Cet homme gris m’a bien trompé… Et moi qui le croyais un vrai gentleman…

Ici le directeur poussa un nouveau soupir.

– Savez-vous, poursuivit-il, que ces misérables m’ont bâillonné et garrotté comme un criminel ?

– Je sais cela, mon cher monsieur.

– Que ces brigands de fénians ont voulu faire sauter Newgate et toute la Cité ?

– Je sais encore cela.

– Oh ! je donnerais tout ce que je possède pour qu’on me ramenât ce misérable.

Un sourire vint aux lèvres du révérend.

– Je gage, dit-il, que vous ne le traiteriez plus avec tant d’égards ?

– Je le ferais mettre aux fers jusqu’à l’heure où il serait pendu, monsieur.

– Et la cellule, l’avez-vous conservée ?

– Sans doute.

– Il n’y a personne dedans ?

– Absolument personne.

– Tant mieux ! dit froidement le révérend.

Et comme le bon directeur le regardait avec étonnement, le révérend poursuivit :

– Consolez-vous, cher monsieur, cette cellule, vide à cette heure, sera habitée cette nuit même.

– Que dites-vous ? exclama l'honorable directeur.

– Je vous dis qu'elle sera occupée…

– Par qui ?

– Mais par l'homme gris.

Le directeur jeta un cri.

– Vous l'avez donc repris ?

– Pas encore, mais nous le reprendrons.

La joie qui avait un moment illuminé le visage du bon directeur s'évanouit.

– Je crains, dit-il que vous ne vous fassiez encore des illusions.

– Faites toujours préparer la cellule et disposez tout pour le recevoir, dit le révérend.

Et il s'en alla sans vouloir s'expliquer davantage.

Cependant le révérend garda son cab et se fit conduire devant Saint-Paul.

Là il mit pied à terre et parut chercher quelqu'un.

Six heures sonnaient en ce moment.

Un homme qui se promenait sur la place vint à lui.

C'était le détective Scotowe.

– Eh bien ? dit vivement le révérend.

– Nos deux hommes, le prétendu clerc et le libraire, ont été suivis par nos agents toute la soirée, dit-il.

– Bon ! et où sont-ils maintenant ?

– Ils ne sont pas rentrés encore.

– Mais rentreront-ils ?

– J'en suis sûr.

– Comment le saurez-vous ?

– On me préviendra.

Comme Scotowe disait cela, un homme déboucha sur la place et parut chercher quelqu'un.

– Ah ! ah ! fit le détective, je crois que voilà ce que j'attendais.

– Sont-ils rentrés ? demanda le détective.

– À l'instant.

– Eh bien ! s'ils reviennent, il ne faut pas perdre un seul instant.

– Oh ! tout est prêt, dit Scotowe.

– Où sont vos hommes ?

– J'en ai placé six dans le bas de Sermon-Lane. Ils sont cachés dans un public-house. Il suffira d'un coup de sifflet pour les faire sortir.

– Et les autres ?

– Les autres sont sous Doctor's Commouns.

– Eh bien, marchons.

Le détective dit quelques mots à l'oreille de son agent qui partit comme un trait.

Un quart d'heure après, Sermon-Lane était investi par les policemen, et Milon, qui fumait un cigare à la fenêtre, se rejetait vivement en arrière.

Le détective Scotowe avait pris toutes ses précautions.

La rue était pleine de policemen et toutes les issues étaient gardées.

Le révérend ne s'était pas éloigné, comme on aurait pu le croire.

Il s'était approché avec les policemen, et il dit :

– Êtes-vous bien sûr que la maison n'a qu'une issue ?

– Parfaitement sûr, répondit le détective. D'ailleurs il y a un de mes hommes dans l'escalier.

– Mais la porte est fermée.

– Oh ! ça ne fait rien. Tenez…

Et Scotowe fit mouvoir le loquet habilement dissimulé.

– Vos hommes sont-ils armés ?

– Oui.

– Alors, montons, dit le révérend.

Une partie des policemen demeura dans la rue ; l'autre suivit Scotowe et le révérend, qui marchait le premier. Dans l'escalier, ils trouvèrent l'homme aposté par Scotowe. Cet homme était sur le carré à la porte même de la chambre.

– Ils sont là, dit-il tout bas.

Et il montra la porte.

Scotowe frappa. On ne lui répondit point.

– Ils y sont cependant, dit encore le détective.

Et il montra un filet de lumière qui passait par la porte.

Scotowe frappa de nouveau. On ne répondit pas davantage.

– Enfoncez la porte ! ordonna le révérend.

– C’est inutile, la clef est dessus.

En effet, la clef était dans la serrure.

Scotowe tourna cette clef et la porte s’ouvrit.

Mais soudain, le révérend Patterson jeta un cri de rage et de désespoir.

La chambre était vide.

Une lumière brûlait sur la cheminée. Sur la table, la pipe de Milon était encore chaude.

Mais Milon et Rocambole avaient disparu…

XXIV

Qu’était devenu Rocambole ? Où avait passé son compagnon le libraire de Charring-Cross ?

Le révérend Patterson, stupéfait, pâle de colère, était sur le seuil de la chambre et ne comprenait pas.

Le détective Scotowe s’élança au dehors et dit à l’homme qui était resté dans l’escalier :

– Mais tu as dû le voir sortir.

– Non, répondit le policeman, je vous jure que je n’ai rien vu et que la porte ne s’est pas ouverte.

Le détective descendit dans la rue.

Il questionna les policemen qui s’y trouvaient.

L’un de ceux-ci avait vu un homme à la fenêtre et fumant. Puis un autre homme s’était approché. Puis encore tous les deux s’étaient rejetés en arrière.

Le détective remonta.

Il y avait un placard dans la chambre, il l’ouvrit.

Armé d’une lumière, il examina le placard.

Il était vide et les murs étaient pleins.

Un minutieux examen des quatre murs, du plancher et du plafond démontra qu’il n’y avait dans cette chambre ni issue mystérieuse, ni cachette d’aucune sorte.

Et cependant Rocambole et Milon n’étaient plus là.

Et le policeman placé en faction dans l’escalier jurait qu’il avait vu la porte de la chambre se fermer sur eux, et que cette porte ne s’était point rouverte.

– Ce ne sont pas des hommes, s’écria alors le détective, ce sont des démons !

– Ou plutôt, murmura un des policemen, des fantômes qui s’évanouissent en soufflant dessus.

Le révérend Patterson ne disait rien. Il était comme atterré. Enfin, cependant, il parut sortir de cet état d’hébétement.

– Monsieur, dit-il au détective, il est impossible que ces deux hommes ne soient pas sortis par la porte.

Le policeman protesta.

– S’il en est ainsi, dit le détective, ils sont dans la maison.

– Il faut la visiter tout entière.

– Mais, mon révérend, hasarda le détective, vous savez bien qu’en Angleterre le domicile des citoyens est inviolable.

– Bah ! répondit le révérend, suivez-moi, j’en fais mon affaire.

Et il frappa à la porte voisine.

Le locataire vint ouvrir.

– Monsieur, lui dit le révérend Patterson, nous sommes à la recherche d’un malfaiteur de la pire espèce, un de ces maudits fénians qui ont voulu faire sauter la Cité de Londres il y a quelques jours.

– Vous ne le trouverez pas chez moi, répondit le locataire, je suis tout seul.

– N’importe ! dit le révérend, voici une bank-note de cinq livres, permettez-moi de visiter votre domicile.

En Angleterre, l’argent ouvre les portes que la loi ne saurait ouvrir.

Grâce à ce talisman, le révérend Patterson et le détective Scotowe visitèrent toute la maison depuis le rez-de-chaussée jusqu’au comble.

Nulle part, ils ne trouvèrent trace de l’homme gris ni de son compagnon.

Ils revinrent alors dans la chambre et ne furent pas plus heureux. Le révérend était au comble de la stupeur.

Cependant il ne perdait pas aisément la tête, et il dit au détective.

– L’homme nous échappe, mais il y a des papiers qui ne doivent pas nous échapper.

– Ah ! fit M. Scotowe.

Le révérend Patterson avait fait ce raisonnement bien simple :

– Du moment où M. Burdett et l’homme gris ne font qu’un, celui-ci est nanti de cette fameuse déclaration signée par le lieutenant Percy et visée par l’ambassade anglaise de Paris.

Or, cette pièce doit être dans les paperasses de l’étude de M. Colcram, le solicitor. Il nous la faut donc à tout prix.

– Mais où prendrez-vous ces papiers ? demanda le détective.

– Venez avec nous et emmenez vos hommes, répondit le révérend Patterson.

Ils abandonnèrent tous la maison de Sermon-Lane et prirent le chemin de Pater-Noster street.

C’était là, on le sait, qu’étaient les bureaux de M. Colcram, le solicitor.

Mais M. Colcram habitait hors de la Cité, dans Elgin Crescent, à deux pas de la maison du révérend.

La maison où était l’étude, comme presque toutes celles de la Cité, n’avait pas d’habitants, la nuit, et était confiée à la garde d’un concierge.

Le concierge ouvrit la porte d’entrée.

Mais M. Patterson eut beau lui exhiber un ordre du lord chief-justice, et le détective Scotowe décliner sa qualité, le concierge refusa de laisser le révérend pénétrer dans les bureaux, en l’absence de M. Colcram.

Le révérend Patterson ne se tint pas pour battu.

– Faites cerner la maison, dit-il à M. Scotowe, veillez à ce que personne n’entre ou ne sorte, et attendez-moi.

Le révérend monta lestement dans un cab qu’il envoya chercher à la station, et dit au cabman :

– Conduisez-moi dans Elgin Crescent.

Trois quarts d’heure après, le révérend arrivait chez M. Colcram.

Le solicitor travaillait et n’était pas encore au lit.

Il connaissait le révérend et savait quel pouvoir occulte et mystérieux il possédait.

Aussi n’avait-il pas hésité à repousser d’abord la malheureuse Betzy et ensuite à se charger des intérêts de la Société évangélique dans la succession de lord Evandale Pembleton.

Le révérend Patterson n’avait donc pas à lui faire mystère de la situation.

Il lui avait appris que son maître-clerc, à qui il avait accordé toute sa confiance, n’était autre que l’homme gris, ce qui stupéfiait M. Colcram.

Il lui raconta l’expédition infructueuse de Sermon-Lane, et finit par lui dire :

– Il est impossible que les papiers que nous cherchons ne soient pas chez vous.

M. Colcram ne fit aucune difficulté pour accompagner le révérend. Tous deux remontèrent dans la voiture et prirent le chemin de la Cité.

Le détective Scotowe avait fidèlement exécuté la consigne que le révérend lui avait donnée.

Personne n’était entré dans la maison, personne n’en était sorti.

M. Colcram et le révérend se livrèrent alors à une perquisition minutieuse, et firent un véritable inventaire de tout ce qui se trouvait dans l’étude.

Le jour les surprit dans cette besogne.

Non seulement ils ne retrouvèrent pas la fameuse pièce, mais encore ils constatèrent que tous les papiers relatifs à l’affaire de lord William avaient disparu.

Le révérend Patterson écumait.

Quand le révérend, ivre de rage, se décida enfin à se retirer, un commissionnaire, qui était assis au coin de la rue, vint à lui et lui remit une lettre qu’un gentleman lui avait confiée.

La lettre était à l’adresse du révérend. Il l’ouvrit et lut :

« Vous vous êtes donné bien de la peine pour rien, cette nuit. Vous n’avez pas trouvé les papiers, pas plus que vous ne m’avez arrêté.

« Mille compliments de condoléance.

« L’HOMME GRIS. »

Le révérend poussa un cri de rage.

Rocambole le raillait après lui avoir échappé.

Comment donc était-il parvenu à échapper au détective Scotowe et à ses policemen ?

C’est ce que nous allons vous dire.

XXV

Reportons-nous donc au moment où Milon avait crié à Rocambole :

– Nous sommes pincés !

Rocambole s'était approché de la fenêtre et avait jeté un regard rapide dans la rue.

La rue était encombrée de policemen.

– Et pas une arme pour nous défendre ! dit Milon pris d'un accès de désespoir.

– Tu te trompes, dit Rocambole.

Il tira de sa poche deux revolvers et en donna un à Milon.

– Mais il est probable, ajouta-t-il, que nous ne nous en servirons pas.

– Nous nous laisserons prendre sans nous défendre ?

Et Milon, ahuri, regarda le maître.

Rocambole haussa les épaules.

– Imbécile ! dit-il.

Milon était bouche béante.

– Je n'ai point le temps de te donner des explications, poursuivit le maître ; cependant, comme tu pourrais faire quelque bêtise, écoute-moi vite, car les minutes valent des heures en ce moment.

– Parlez, dit Milon.

– Ce qui arrive, je l'avais prévu.

– Ah ! dit Milon, et vous avez voulu rentrer tout de même ?

– J'avais mes raisons pour cela.

– Enfin nous sommes pincés.

– Pas encore.

– Cependant…

– Tais-toi, et écoute.

Milon attendit.

– Tu n'as donc rien vu en venant ici ?

– Mais… je ne me rappelle pas… la rue était déserte…

– Il y avait un homme sous une porte, en face de cette maison.

– Et cet homme ?

– Il s’est glissé dans l’escalier quand nous sommes entrés.

– Et c’est… un ami ?

– Non, c’est un policeman. Tiens, il est là, derrière la porte.

– Alors, il nous barrera le passage ?

– Non… Tu vas voir… Pose ta pipe et filons !

Et Rocambole ouvrit la porte et se plaça de manière à être dans la pleine lumière de la lampe qui se trouvait sur la cheminée.

Le policeman qui, en effet, allait ouvrir la bouche pour appeler à l’aide, et avait déjà un revolver au poing, le policeman tressaillit.

Rocambole venait de lui faire un signe mystérieux, un signe qui consistait à tracer une croix sur son front avec l’index de la main gauche.

Et le policeman, muet, s’effaça.

Alors Rocambole lui dit tout bas.

– Je suis l’homme gris.

Le policeman ne broncha pas.

Rocambole se tourna vers Milon stupéfait.

– Suis moi, dit-il.

Milon sortit de la chambre à son tour.

Rocambole tira la porte, la ferma sans bruit, et laissa la clef dans la serrure.

Puis il monta lestement l’escalier.

Milon le suivit.

Ils arrivèrent ainsi tout en haut.

Milon suivait toujours le maître et comprenait que ce n’était pas le moment de le questionner.

En haut de l’escalier, il y avait une porte entre-bâillée.

Cette porte donnait sur une chambre veuve de tout meuble et de tout locataire, et qui prenait jour sur les toits par une de ces fenêtres qu’on appelle tabatières.

La fenêtre était ouverte.

– Sers-moi de marchepied, dit alors le maître. Après je te tendrai la jambe.

Et il monta lestement sur les épaules de Milon, atteignit la tabatière et grimpa sur le toit.

Puis, il laissa pendre sa jambe, et comme il était d’une force peu commune, il hissa Milon à son tour.

Une fois qu'ils furent tous deux sur le toit, Rocambole laissa retomber sans bruit le châssis vitré, et la tabatière se trouva fermée.

– À présent, dit-il, il s'agit de ne pas avoir le vertige. Suis-moi toujours.

Le toit était en pente raide, couvert d'ardoise et fort glissant.

Rocambole marchait avec une sûreté de pied et une souplesse que lui eût envié un couvreur de profession.

Quant à Milon, il avait été entrepreneur de bâtisse, comme on sait.

Et quand il se mit à suivre Rocambole, il murmura :

– Bon ! ça me connaît… je suis du bâtiment.

De toit en toit, car ils passèrent sur plusieurs maisons, ils arrivèrent à l'extrémité méridionale de Sermon-Lane.

Alors Rocambole s'arrêta.

– Est-ce que nous allons rester ici ? dit Milon.

– Non certes.

Et Rocambole, se baissant, frappa trois petits coups sur le toit.

Alors un trou se fit devant eux ; une planche qui avait la couleur de l'ardoise bascula comme le battant d'une porte, et Milon vit au-dessous de lui une mansarde au milieu de laquelle il y avait un lit sur lequel ils tombèrent l'un après l'autre. Puis Rocambole ferma la trappe et ils se trouvèrent dans une obscurité profonde.

– Où sommes-nous ? demanda alors Milon.

– Chez un ami qui ne tardera pas de rentrer.

– Un des nôtres ?

– Non, un ami à moi. Tu penses bien que j'ai des amis à Londres.

– Qui donc nous a ouvert, alors ?

– Personne. C'est moi.

– Cependant vous avez frappé…

– J'ai fait mouvoir un ressort en tapant dessus trois petits coups secs.

– Ainsi nous sommes en sûreté ?

– Parfaitement ; et maintenant, ajouta Rocambole, nous pouvons causer.

– Alors vous allez m'expliquer pourquoi le policeman nous a laissés passer ?

– Sans doute. Le policeman, que j'avais reconnu en passant, est un Irlandais.

– Ah !

– Et un fénian.

– Vous lui avez fait le signe des fénians ?

– Oui.

– Bon ! je comprends… C’est égal, dit Milon, nous avons joué gros jeu.

– Je ne dis pas non, mais c’était nécessaire.

– Pourquoi ?

– Je veux prouver au révérend Patterson que je ne le crains pas.

– Ah ! c’est différent, dit Milon. Mais les papiers… ?

– Quels papiers ?

– Ceux qui sont à l’étude de M. Colcram ?

– Ils n’y sont plus. Je les ai emportés le soir, en m’en allant.

Et Rocambole ouvrit son paletot et montra une serviette en maroquin qu’il avait placée dans la poche intérieure de côté. Milon respira bruyamment.

– Mais, dit-il tout à coup, le révérend sait maintenant qui vous êtes ?

– Sans doute.

– Et il va transmettre ses ordres en Irlande pour faire arrêter Marmouset ?

Un sourire vint aux lèvres de Rocambole.

– Nous tâcherons de parer le coup, dit-il.

XXVI

Cependant le révérend Patterson n’avait point perdu complétement la tête.

Après avoir froissé la lettre de l’homme gris et l’avoir déchirée en mille morceaux, il s’était pris à réfléchir.

Le révérend réfléchissait vite et bien.

S’acharner à la poursuite de l’homme gris, c’était perdre un temps inutile.

Le révérend se tint le raisonnement que voici :

– Je n’en puis plus douter. L’homme gris a pris en main la cause de lord William, et avec un pareil adversaire, il n’y a pas à perdre une minute.

Que m’a fait faire M. Burdett, c’est-à-dire l’homme gris ? Il m’a persuadé que je devais laisser lord William sortir de Bedlam, et il m’a fait jouer son jeu.

À cette heure lord William est en route pour l’Irlande.

Arrivé en Irlande, il s’échappera des mains de John Bell et reviendra tranquillement à Londres.

La première chose à faire donc est de s’emparer de lord William de gré ou de force et de le confisquer.

Cette résolution prise, le révérend dit au détective Scotowe :

– Vous partez aujourd’hui même.

– Pour quel pays ?

– Pour l’Irlande.

– Que vais-je y faire ?

– Vous assurer de la personne de trois hommes, un directeur d’une maison d’aliénés et deux de ses pensionnaires qui ont quitté Bedlam hier soir.

– Je connais cette histoire, dit le détective.

– Ah ! fit le révérend Patterson.

– M. John Bell, – c’est bien de lui que vous voulez parler, n’est-ce pas ?

– Oui.

– M. John Bell, qui est plus fou que le plus fou de ses hôtes de Bedlam, a pris l’express de Liverpool, non point avec deux personnes, mais avec quatre.

– Comment savez-vous cela ?

– Eh ! tout à fait par hasard. Un des hommes que j’emploie était hier à la gare de Charring-Cross et il a vu partir M. John Bell et ses compagnons.

– Et ils étaient quatre ?

– Non, cinq.

– Quels étaient donc les deux autres ?

– Le valet de chambre de M. John Bell d’abord.

– Et puis ?

– Et puis un certain Arthur, qui est le détenteur de la corde de pendu.

– Ah ! c’est juste, dit le révérend, qui se rappela alors les demi-confidences de M. Burdett.

Puis il reprit :

– Il faut donc que vous partiez pour l’Irlande.

– Bon ! dit le détective.

– Et que vous arrêtiez tout ce monde-là.

– Sous quel prétexte ?

– Oh ! un prétexte bien simple. M. John Bell, directeur de Bedlam, devenu fou subitement, a pris la fuite avec trois autres fous. La folie de ses compagnons sera plus difficile à constater que la sienne.

– Et je le ramènerai à Londres !

– Non.

– Qu’en ferai-je alors !

– Vous les incarcérerez tous les quatre dans la maison de fous de Dublin.

– Et puis ?

– Et puis vous reviendrez, et nous nous remettrons à la recherche de l’homme gris.

– Pardon, mon révérend, dit M. Scotowe, mais nous n’avons pas besoin d’aller jusqu’en Irlande.

– Plaît-il ? dit le révérend Patterson étonné.

– Vous savez que tous les navires qui partent de Liverpool pour Dublin touchent à l’île de Man.

– C’est juste. Eh bien ?

– M. John Bell s’est embarqué il y a à peine une heure, si toutefois il n’est pas encore à Liverpool.

– Bon ! dit le révérend qui ne comprenait pas encore.

– Envoyez une dépêche au commandant du petit port de Douglas.

– Et que contiendra cette dépêche ?

– L'ordre de retenir dans le port, jusqu'à nouvel ordre, le steamer qui porte M. John Bell.

– Et à quoi cela nous avancera-t-il ? demanda le révérend.

– Il y a une maison de fous à l'île de Man.

– Ah ! je l'ignorais.

– Une maison plus fameuse encore que Bedlam.

– En vérité !

– Et cela par la raison qu'il ne s'y trouve que des fous incurables. Quand on y est entré, on n'en sort plus.

– Peuh ! dit le révérend, les murs de celle de Dublin sont certainement tout aussi épais.

– Oui, dit M. Scotowe avec un sourire mystérieux ; mais l'île de Man nous offre moins de danger que Dublin.

– Comment l'entendez-vous ?

– Voyons, reprit le détective, je suis assez au courant des petites affaires de la Société évangélique pour savoir que vous ne vous souciez pas beaucoup de la folie de M. John Bell.

– Certes, non.

– Mais la chair de poule vous vient rien qu'à la pensée que lord William, autrement dit le fou Walter Bruce peut reparaître à Londres au premier jour.

– En effet.

– Or, lord William, vous en convenez encore, a un rude auxiliaire maintenant…

– Un démon, dit le révérend.

– Démon, peut-être, dit M. Scotowe, fénian à coup sûr.

– Eh bien ? fit encore le révérend Patterson.

– Suivez bien mon raisonnement, reprit. M. Scotowe. Je suppose que j'aille à Dublin, que je fasse incarcérer M. John Bell et ses compagnons, et que l'homme gris, qui, j'en suis sûr, ne s'endort pas non plus, arrive après moi.

– Bon.

– Dublin est la capitale de l'Irlande, et l'Irlande est la patrie des fénians. Il y en a partout, dans la milice, dans les prisons, dans les chemins de fer, à bord des navires.

M. Patterson frissonna.

– Vous pensez que si l'homme gris veut délivrer lord William, il ne manquera pas de complices.

– Vous avez raison, dit le révérend.

– L’île de Man vaut donc mieux ?

– Infiniment mieux. Seulement le steamer attendra-t-il ?

– Ordre de l’amirauté, certainement.

– Mais où avoir cet ordre ?

– Parbleu ! dit M. Scotowe, il y a un homme qui peut l’obtenir d’ici une heure.

– Et… cet homme ?

– C’est sir Archibald.

– Vous avez raison, dit le révérend, je cours chez sir Archibald.

Et moi, dit M. Scotowe, comme je ne doute pas un seul instant que vous n’ayez la dépêche d’ici une heure, je cours au chemin de fer et je pars pour Liverpool.

M. Scotowe et le révérend Patterson se séparèrent.

Le révérend monta dans son cab et donna au cocher l’adresse de l’hôtel de Pembleton.

C’était là qu’habitait sir. Archibald depuis la mort de son gendre sir Evandale.

Le jour avait grandi, et les premiers rayons du soleil commençaient à triompher du brouillard.

À cette heure même, le steamer qui emportait M. John Bell et ses compagnons sortait du bassin de Liverpool et prenait la mer.

XXVII

Maintenant, quittons Londres et rendons-nous à Liverpool au moment où M. John Bell et ses compagnons descendirent à bord du steamer.

Marmouset, on s'en souvient, s'était approché du capitaine au moment où on allait lever l'ancre.

Le capitaine était un grand jeune homme aux cheveux blonds et aux yeux bleus. Il avait la taille d'un Écossais et répondait au nom de Robert Wallace.

Cependant il y avait des matelots à Portsmouth et à Liverpool qui prétendaient que ce n'était pas son vrai nom et qu'ils l'avaient connu à bord d'un navire américain sous celui de William Bright.

Ils ajoutaient même que le capitaine était Irlandais et non Écossais.

Mais l'Amirauté ne s'était sans doute jamais occupée de ces rumeurs, car le capitaine Robert Wallace commandait un des plus beaux steamers de la marine anglaise et jouissait de l'estime de ses chefs.

Marmouset s'approcha donc de lui et le salua.

Robert Wallace laissa tomber sur lui un regard clair et froid et attendit.

– Monsieur, dit Marmouset, je me nomme sir Arthur.

Le capitaine salua.

– Je suis le neveu de lord Wilmot.

Nouveau salut du capitaine.

– Un ami de mon oncle a dû vous écrire pour me recommander à vous.

– En effet, monsieur.

– Et… cet ami…

Robert Wallace posa un doigt sur ses lèvres.

– Il est des noms, dit-il, qu'il est inutile de prononcer.

– Fort bien, nous nous sommes compris.

Puis, après quelques secondes de silence, Marmouset reprit :

– Il me tarde d'être en mer.

– Et à moi aussi, dit le capitaine. Permettez-moi donc, monsieur, de commander l'appareillage.

Les ancres remontaient lentement du fond de l’eau et la machine faisait entendre sa bruyante respiration.

– Voilà un homme qui parle peu, pensa Marmouset. Mais je crois qu’on peut compter sur lui le cas échéant.

Et il rejoignit John Bell, dont l’exaltation était loin de se calmer.

Enfin le navire se mit en marche, l’hélice tourna et un panache de fumée monta dans le ciel gris.

Mais comme le steamer sortait de la rade, le capitaine tressaillit tout à coup et donna l’ordre de stopper.

– Que faites-vous ? demanda vivement Marmouset.

– Regardez ! dit froidement le capitaine.

Et, étendant la main, il lui montra le sémaphore qui dominait la ville.

– Qu’est-ce que cela ? fit Marmouset.

– Un signal.

– Et… ce signal ?

– Nous donne l’ordre de stopper.

– Pourquoi ?

– Dépêche de Londres.

– Ah ! fit Marmouset qui pâlit.

Le capitaine eut un sourire mystérieux.

– Ne craignez rien, dit-il.

– Je crains tout, au contraire, fit Marmouset, on peut vous donner l’ordre de nous débarquer.

Le capitaine ne répondit pas.

Le navire, qui s’était élancé vers-la haute mer avec une vitesse prodigieuse, était maintenant immobile.

M. John Bell, qui n’avait pas entendu les explications du capitaine, entra en fureur.

Il marcha droit à lui et lui dit :

– Ah çà ! est-ce que vous vous moquez de nous, capitaine ?

– Je ne me moque jamais de personne, monsieur.

– Alors pourquoi ne marchons-nous pas ?

– Parce qu’il est survenu un accident à la machine, répondit Robert Wallace avec le plus grand calme.

Et il tourna le dos à M. John Bell écumant.

Puis il prit sa lunette et la braqua sur le port.

Marmouset, lui aussi, regardait et était fort anxieux.

Cette dépêche pouvait fort bien être un ordre de l'Amirauté, sollicité par ce démon incarné qu'on appelait le révérend Patterson. Et alors, tout était perdu !

Le capitaine devinait sans doute la pensée de Marmouset, mais il n'en soufflait mot.

Enfin une barque se détacha du milieu des navires et prit la mer. Alors le capitaine dit à Marmouset :

– Voici la dépêche.

La barque, – un petit canot à quatre avirons, – volait sur les vagues.

Ce fut l'affaire d'une demi-heure environ.

Une demi-heure qui fut pour Marmouset un siècle d'angoisses, et donna à M. John Bell l'occasion de s'irriter outre mesure.

Enfin, elle accosta le navire par tribord.

Un des quatre matelots saisit l'échelle à deux mains et monta à bord. Le capitaine s'était avancé à sa rencontre.

Marmouset n'avait pas un souffle aux lèvres, et les battements de son cœur avaient été subitement suspendus au moment où le matelot remettait la dépêche au capitaine.

– C'est pour vous, dit-il.

Et il lui tendit la dépêche.

Marmouset s'en empara, l'ouvrit et la lut avidement.

La dépêche était signée *Burdett*.

Rocambole avait devancé le révérend Patterson, on le voit, et il n'avait pas perdu de temps depuis le moment où nous l'avons vu pénétrer par le toit dans cette mansarde d'une maison de Sermon-Lane.

La dépêche était laconique.

« Burdett découvert. À l'abri. Mais le révérend sur ses gardes. Faites de même. Aurez de nouvelles instructions. »

Cela ne disait pas grand'chose, et cela disait tout.

Le révérend Patterson avait, dans M. Burdett, reconnu l'homme gris. Par conséquent, il avait la conviction et même la certitude d'avoir fait fausse route, en laissant lord William quitter Bedlam.

Par conséquent encore, il était probable qu'il allait prendre des mesures énergiques pour l'empêcher d'arriver en Irlande. Du moins, telles furent les conjectures du capitaine et de Marmouset.

– Enfin, dit celui-ci, j'aime encore mieux ça, partons…

Le capitaine avait renvoyé le matelot dans son canot, donné ses ordres, et le steamer venait de se remettre en marche.

– Monsieur, dit alors Marmouset au capitaine, si cette dépêche avait contenu l'ordre de nous débarquer, qu'auriez-vous fait ?

– J'aurais désobéi ! répondit Robert Wallace.

Et il retomba dans son mutisme, et, sous prétexte de service, il tourna le dos à Marmouset, comme il l'avait tourné à John Bell.

Pendant ce temps-là, le steamer marchait à toute vapeur.

XXVIII

Suivons maintenant le détective Scotowe.

Cet homme était habile, et jouissait parmi les hommes de police d'une grande réputation.

Il n'avait fallu rien moins qu'un adversaire comme Rocambole pour qu'il perdît une partie aussi bien engagée. Mais il se promettait bien de prendre sa revanche, et ce fut avec la plus vive impatience qu'il vit s'écouler les douze heures de chemin de fer qui séparent Londres de Liverpool.

Arrivé dans cette dernière ville, il n'eut pas de peine à retrouver les traces de M. John Bell et de ses compagnons. Le directeur de Bedlam s'était embarqué le matin même.

M. Scotowe alla au télégraphe sous-marin et prit des renseignements. Le steamer, parti le matin, avait touché à l'île de Man et s'y trouvait encore, par suite d'un ordre venu de l'Amirauté et que le bureau de Liverpool avait transmis.

Cet ordre fort laconique fut adressé au capitaine du port de Douglas et ainsi conçu :

« Retenez jusqu'à nouvel ordre steamer et capitaine Robert Wallace ; surveillez passagers. »

– Allons ! pensa M. Scotowe, le révérend Patterson n'a pas perdu de temps.

Cependant, comme aucun navire ne partait le soir pour l'Irlande, M. Scotowe fut contraint de passer la soirée et la nuit à Liverpool.

Ce retard le contrariait fort.

Avec son flair d'homme de police, il comprenait que l'homme gris ne demeurerait pas inactif à Londres et que, lui aussi, transmettrait quelque avis mystérieux aux passagers du steamer.

On était dans la mauvaise saison et la mer d'Irlande, le canal, comme disent les Anglais, était d'une navigation périlleuse et fort pénible.

Sans cela, M. Scotowe eût frété une barque et fût bravement parti pour l'île de Man.

Il se résigna donc à ne partir que le lendemain matin, et comme il n'avait rien à faire il s'en alla passer sa soirée sur le port, dans une taverne fréquentée par des matelots.

Il venait d'y entrer et de demander un grog au gin, quand un matelot de haute taille et de forte encolure entra et vint s'asseoir à une table voisine de la sienne.

Le matelot avait une épaisse chevelure noire, le teint hâlé et la barbe grisonnante. Il frappa du poing sur-la table et demanda une bouteille de porter.

Puis, quand il eut vidé son premier verre, il dit en patois irlandais :

– Qui veut embarquer pour l’île de Man ?

À cette question, M. Scotowe tressaillit. Mais il ne souffla mot.

Un autre matelot, qui s’était endormi dans un coin, ouvrit les yeux, leva la tête et regarda le nouveau venu.

– Ah ! c’est vous, Ben ? fit-il.

Ben est l’abréviation de Benjamin.

– C’est moi, dit le vieux matelot. Je viens boire un coup avant d’embarquer.

– Et où allez-vous, Ben ?

– En Irlande.

– Quand partez-vous ?

– Tout à l’heure, aussitôt la marée venue.

– Avec votre barque *Queen-Victoria* ?

– Oui, dit Ben, et quoiqu’elle n’ait pas vingt pieds de long et qu’elle ait un faible tirant d’eau, elle tient la mer comme une frégate.

– La mer est mauvaise, Ben.

– Pas pour moi.

– Il y a des brisants terribles dans le canal.

– Mes quatre matelots connaissent ces parages aussi bien que moi. Et puis, il faut que je parte. J’ai une bonne affaire à traiter à l’île de Man.

– Ainsi, dit encore le matelot, vous allez prendre la mer cette nuit ?

– Le vent est bon, il souffle de nord-est, et nous entrerons dans le port de Douglas bien avant le jour.

– Que le bon Dieu vous protège, Ben ! mais ce n’est pas moi qui partirais.

Ben haussa les épaules.

Quelques autres marins se mêlèrent à la conversation, et s’accordèrent à dire que la mer était mauvaise.

M. Scotowe ne disait rien.

Enfin, la bouteille de porter étant vide, Ben se leva.

– Alors, puisqu’il n’y a pas de passagers pour l’île de Man ici, dit-il, bonsoir ?

Mais comme il faisait un pas vers la porte, M. Scotowe le retint.

– Pardon, dit-il.

Ben le regarda et parut faire attention à lui pour la première fois.

– Sérieusement, lui dit M. Scotowe, vous partez cette nuit ?

– Sans doute, gentleman.

– Et vous allez à Douglas ?

– Oui, gentleman.

– Et vous croyez pouvoir y arriver avant le jour ?

– Ça ne fait pas de doute pour moi.

– Combien me demanderiez-vous pour mon voyage ?

– Deux livres et huit shillings.

– Eh bien ! dit M. Scotowe, je vais avec vous.

Et il tira son porte-monnaie et paya son passage d'avance.

– Est-ce que vous avez des bagages ? demanda Ben.

– Rien que ce sac de nuit.

Et M. Scotowe laissa voir une petite valise de cuir qu'il avait placée sur un banc auprès de lui.

– Alors, venez, dit Ben.

– Voilà un gentleman, murmura un des matelots, qui n'a pas peur de faire naufrage.

– Il est de fait, dit un autre, que la mer est mauvaise.

– Bah ! la coque de noix de Ben en a vu bien d'autres, répondit celui qui s'était réveillé en sursaut.

Et M. Scotowe suivit Ben.

* *

*

Une heure après, la *coque de noix* sautait sur les lames ; tantôt elle disparaissait au fond d'un abîme, tantôt elle se montrait à la crête d'une vague de cent pieds de haut. M. Scotowe était cramponné au cordage peur n'être pas enlevé par un coup de vent.

Ben était à la barre et fumait sa pipe.

Les quatre matelots et le mousse partageaient son insouciance. Mais M. Scotowe commençait à se repentir de sa témérité, lorsqu'un homme qui dormait au fond de la barque se leva et s'approcha de lui. M. Scotowe n'avait fait aucune attention à lui en embarquant.

Il avait bien vu un homme couché, recouvert d'un monceau de filets en guise de couvertures, mais il avait pensé que c'était un des hommes d'équipage.

Le dormeur, brusquement éveillé, s'approcha donc de M. Scotowe.

– Eh ! lui dit-il, ne trouvez-vous pas que la mer est mauvaise et qu'on est rudement secoué, hein ?

M. Scotowe tressaillit.

Où donc avait-il déjà entendu cette voix ?

Il chercha à voir le visage de son interlocuteur.

Mais la nuit était noire et la lueur du fanal de poupe ne parvenait pas jusqu’à eux.

XXIX

L’inconnu avait appuyé sa main sur l’épaule de M. Scotowe.

Il sembla au détective que cette main était de fer.

– Que me voulez-vous ? fit-il.

– Mais, répondit l’inconnu, je suis comme vous à bord, la mer est mauvaise et je vous demande votre avis.

– Sur quoi ?

– Pensez-vous que notre barque tienne jusqu’au port ?

– Je n’en sais rien.

M. Scotowe répondait distraitement.

M. Scotowe se posait de nouveau cette question :

– Mais où donc ai-je entendu cette voix !

L’inconnu appuyait toujours sur lui cette main qui avait le poids d’une enclume.

– Vous ne paraissez pas fort effrayé ? dit-il encore.

– À la grâce de Dieu ! dit M. Scotowe.

– Ah ! vous croyez à Dieu, vous ?

Et l’inconnu eut un rire sec et moqueur.

– Pourquoi n’y croirais-je pas ? répondit M. Scotowe.

Et il eut un geste d’impatience.

L’inconnu continua à rire.

– C’est que vous faites un métier d’enfer, dit-il.

M. Scotowe tressaillit et fit un pas en arrière.

– Que voulez-vous dire ? balbutia-t-il.

– Vous êtes détective, n’est-ce pas ? reprit l’inconnu toujours raillant.

– Que vous importe ?

– Vous avez même fait une assez belle découverte l’autre jour à Londres…

Ces derniers mots furent une révélation tout entière pour M. Scotowe.

Il voulut se dégager de l’étreinte de l’inconnu.

– Laissez-moi, dit-il tout ému.

L’inconnu ricana.

– Ne me touchez pas…

L’inconnu éclata de rire.

Et saisissant M. Scotowe par les deux bras, il le traîna, dans le cercle de lumière décrit par le fanal de poupe.

– Regardez-moi donc, gentleman ! fit-il alors.

M. Scotowe jeta un cri.

– L’homme gris.

– Parbleu ! oui, l’homme gris, répondit Rocambole, car c’était lui.

Et comme M. Scotowe jetait autour de lui un regard éperdu et semblait chercher quelqu’un qui pût venir à son aide, Rocambole poursuivit d’un ton railleur :

– Vraiment, mon cher monsieur, vous êtes bien au-dessous de votre réputation. On vous dit un homme habile, mais vous avez fort grossièrement donné tête baissée dans un piège.

La peur s’empara de M. Scotowe.

– À moi, cria-t-il, monsieur Ben, à moi !

– Qu’est-ce qu’il y a donc par là ? demanda le patron de la barque.

Et il s’approcha.

– Vous auriez dû, poursuivit Rocambole, reconnaître monsieur !

Et comme M. Scotowe demeurait bouche béante :

– M. Ben, le patron, et le libraire de Charring-Cross ne font qu’un, mon cher monsieur, ajouta Rocambole, riant toujours.

Les dents de M. Scotowe claquaient de terreur.

– Ah ! murmura-t-il enfin, je suis un homme perdu.

– Cela me fait tout à fait cet effet-là, dit Rocambole.

Et il adressa la parole à Ben, ou plutôt à Milon, dans une langue inconnue à M. Scotowe.

Tous deux causèrent ainsi quelques minutes. Le détective sentait ses cheveux se hérisser et ses jambes fléchir. Enfin Rocambole lui adressa de nouveau ces mots en anglais :

– Mon cher monsieur Scotowe, lui dit-il, nous allons vous donner à choisir.

– Que voulez-vous que je choisisse ? balbutia-t-il.

– Comment voulez-vous mourir !

Et Rocambole tira un revolver de sa poche.

Puis, froidement, et tandis que le détective épouvanté reculait d’un pas encore :

– Voulez-vous que je vous brûle la cervelle, ou bien préférez-vous que nous vous lancions à la mer ?

Et Scotowe jeta un cri et tomba à genoux.

– Grâce ! balbutia-t-il, faites-moi grâce de la vie ! j'ai une femme et des enfants, monsieur.

Rocambole se mit à rire.

– Supposons, dit-il, que l'autre nuit vous soyez parvenu à me mettre la main au collet, m'auriez-vous fait grâce ? Auriez-vous consenti à ne me point conduire à Newgate, où m'attendait une belle cravate de chanvre ?

– Grâce ! grâce ! balbutiait M. Scotowe.

Et il demeurait à genoux.

– Vous savez le proverbe, dit Rocambole, il vaut mieux tuer le loup qu'être dévoré par lui.

Croyez bien, mon cher monsieur, que je n'ai pour vous aucun sentiment de haine personnelle.

Ces mots ramenèrent un peu d'espoir au cœur de M. Scotowe.

– Mais, poursuivit Rocambole, si je faisais la folie de vous laisser la vie, je m'en repentirais tôt ou tard.

– Non, dit vivement le détective, non, je vous le jure.

– Tarare ! fit Rocambole, je sais ce que vaut la parole d'un homme de police.

– Je vous jure, monsieur, que je n'entreprendrai jamais plus rien contre vous.

Et M. Scotowe, suppliant, demeurait à genoux.

Rocambole et Milon échangèrent encore quelques mots dans cette langue qui était inconnue au détective.

Celui-ci, toujours à genoux, attendait sa destinée.

– Mon cher monsieur, dit alors Rocambole, vous vous nommez Jack Scotowe ?

– Oui, monsieur.

– Vous êtes détective ?

– Je ne le suis plus ; et si vous me faites grâce, je vous jure…

– Attendez… ce n'est point de cela qu'il s'agit. Vous êtes détective au service de la Société évangélique ?

– Je l'ai été, pour mon malheur.

– Par conséquent, vous avez des papiers constatant votre identité ?

– Oui.

– Une lettre de crédit du révérend Patterson ?

– Oui, dit encore M. Scotowe.

– Eh bien ! il faut nous donner tout cela.

– Et vous ne me tuerez point, vous me ferez grâce ?

– Oui, ou plutôt cela dépendra de vous…

Et Rocambole attacha son regard clair et froid sur le détective frissonnant.

– Donnez-moi ces papiers-là d’abord, dit-il.

M. Scotowe se montra d’une docilité parfaite.

Il ouvrit son paletot, tira son portefeuille de sa poche et le tendit à Rocambole.

– Veille sur monsieur, dit celui-ci à Milon.

Puis, le portefeuille à la main, il alla s’asseoir au-dessous du fanal.

XXX

Le portefeuille contenait différents papiers dont un seul eût suffi à établir l'identité de Scotowe.

Il renfermait, en outre, un *laissez-passer* fort curieux.

Cette pièce était sans doute celle que cherchait Rocambole, car il eut un mouvement de joie, qui se traduisit par un geste, quand il la déplia.

Le *laissez-passer* mystérieux était une feuille de papier jaune aux coins arrondis, dans le milieu de laquelle étaient deux croix en sautoir à l'encre rouge, et, au-dessous, à l'encre violette, un R… et un P…

Avec cette feuille, M. Scotowe se trouvait investi d'un pouvoir presque illimité. Il pouvait aller où il voudrait, requérir une véritable armée de gens en robe noire, se faire ouvrir les prisons, ordonner l'arrestation immédiate d'une ou de plusieurs personnes.

Cette pièce, enfin, était le sauf-conduit que lui avait donné le révérend Patterson, au nom de la Société évangélique. Quand il eut pris connaissance des différents papiers que renfermait le portefeuille, Rocambole le mit dans sa poche.

Puis il revint à Scotowe, auprès duquel se trouvait toujours Milon. Milon n'attendait qu'un signal pour le prendre par les épaules et le jeter à la mer.

Alors, Rocambole dit à M. Scotowe :

– Écoutez-moi bien, monsieur, l'heure est solennelle pour vous.

Le détective jeta sur lui un regard éperdu.

– Votre sort dépend de la sincérité de vos paroles et des réponses que vous me ferez.

– Je suis prêt à répondre à monsieur, répondit le détective.

– Voyons, reprit Rocambole, procédons par ordre. Où allez-vous ?

– À l'île de Man.

– Quelle était la mission dont vous étiez chargé ?

– Je devais arrêter M. John Bell, le directeur de Bedlam, et les personnes qui sont avec lui.

– Et puis ?

– Je devais les conduire dans une maison de fous qui se trouve à l'île de Man.

– Et les y laisser ?

– Oui.

– Mais n’était-il pas convenu avec le révérend que vous lui écririez aussitôt l’arrestation faite ?

– Cela était convenu, en effet.

– Eh bien, dit Rocambole, vous allez vous accroupir au fond de la barque, poser sur vos genoux une planche, sur cette planche du papier, et écrire la lettre que je vais vous dicter.

Cette proposition, cet ordre plutôt, n’aurait rien eu d’extraordinaire en un tout autre moment.

Mais la mer était épouvantable, le vent soufflait avec furie, et la barque éprouvait les secousses les plus violentes. Cependant, M. Scotowe, qui savait l’homme gris capable de mettre ses menaces à exécution, M. Scotowe prit la pose que celui-ci lui indiquait.

Milon décrocha le fanal.

Puis il prit au fond de la barque une planchette et posa dessus un buvard après lequel tenaient un encrier et une plume. Et, le fanal à la main, il se mit à éclairer M. Scotowe. Celui-ci regarda Rocambole :

– Forcément, dit-il, mon écriture sera tremblée, et peut-être verra-t-on que je n’avais pas mon libre arbitre en écrivant.

Rocambole eut un sourire :

– Ne vous préoccupez pas de cela, dit-il. Écrivez.

M. Scotowe prit la plume et attendit.

Rocambole dicta :

« Mon cher révérend, M. John Bell, lord William et les deux autres sont en sûreté, et ce n’est pas eux qui nous gêneront.

« Cependant, je ne retourne pas à Londres. Pourquoi ?

« Je vais vous le dire.

« M. John Bell est fou, cela est évident. Mais il y a une chose raisonnable et vraie dans sa folie. Cette chose, c’est l’existence des trésors enfouis par ses aïeux.

« Je ne puis pas m’expliquer davantage.

« Je suis en mer, sur un canot de dix pieds de long que les flots secouent comme un brin de paille.

« Où vais-je ? En Irlande.

« J’ai accompli la mission que vous m’avez donnée et, par conséquent, je suis libre. Cependant, je vais vous faire une proposition. Écoutez moi.

« Je suis certain de retrouver les trésors que cherchait ce pauvre M. John Bell. Voulez-vous partager ?

« Si oui, prenez le plus prochain steamer et venez directement à Cork.

« Il y a sur le port une auberge qui a pour enseigne :

À la Verte Erin.

« Je vous y attendrai.

« Votre serviteur dévoué.

« SCOTOWE. »

M. Scotowe écrivit cette lettre jusqu'au bout.

– Maintenant, dit Rocambole, vous devez très certainement accompagner votre signature d'un signe mystérieux.

– En effet, dit M. Scotowe.

– Ce signe, vous allez le tracer, et prenez bien garde à ceci : c'est que votre vie dépend de votre sincérité. Si vous me trompez, vous êtes un homme mort.

Comme Rocambole parlait ainsi, une lueur brilla sur la mer.

– Regardez bien, dit-il encore. Cette lueur, c'est le fanal du beaupré d'un navire.

L'équipage, le capitaine, tout est fénian à bord ; c'est vous dire que tout cela m'est dévoué.

– Ah ! fit M. Scotowe.

Et il regarda de nouveau Rocambole.

– Au point du jour, ce navire nous apercevra et nous l'accosterons.

Le capitaine vous prendra à son bord et vous fera mettre aux fers dans la cale.

Le navire fait route pour l'Irlande.

Vous demeurerez aux fers jusqu'à ce qu'une dépêche de Liverpool nous apprenne que le révérend Patterson vient de s'embarquer pour l'Irlande.

Si le révérend demeure à Londres, c'est que le signe que vous avez apposé au bas de votre signature ne sera pas sincère. Alors, on vous mettra un boulet aux pieds et on vous enverra au fond de la mer servir de nourriture aux poissons.

M. Scotowe reprit la plume. Puis il traça au bas de la lettre les deux croix du révérend Patterson. Mais il les renversa et ajouta un point au-dessous.

– C'est bien, dit Rocambole ; fermez la lettre et écrivez l'adresse.

Le détective obéit encore. Alors, Rocambole mit la lettre dans sa poche et ne prononça plus un mot.

La mer était de plus en plus furieuse, mais la barque tenait bon. Enfin, le jour parut.

Alors, Milon hissa un pavillon blanc au haut de son mât. Le pavillon fut aperçu du navire, et le navire, qui était un brick de commerce, mit son canot à la mer.

Et une heure après, M. Scotowe était aux fers dans la cale. Quant à Rocambole et à Milon, ils continuaient leur route vers l'île de Man, et le maître disait à son vieux compagnon :

– Je crois que cette fois nous tenons le révérend Patterson, et que l’heure de l’expiation sonnera prochainement pour lui.

XXXI

Cependant, le steamer qui emportait M. John Bell et ses compagnons avait mouillé le matin précédent dans le petit port de Douglas, dans l'île de Man.

À peine avait-il jeté l'ancre qu'une barque portant un officier de la marine royale l'accosta.

L'officier monta à bord.

– Capitaine, dit-il à M. Robert Wallace, vous comptiez vous arrêtez une heure ici ?

– Le temps de déposer des passagers et d'en prendre d'autres, répondit le capitaine.

– Eh bien ! reprit l'officier, je viens vous communiquer une dépêche de l'Amirauté.

– Ah ! dit flegmatiquement le capitaine.

Et l'officier mit sous ses yeux un télégramme ainsi conçu :

« Ordre au capitaine Robert Wallace de rester à l'île de Man et d'y attendre de nouvelles instructions. »

– Mais, monsieur, dit le capitaine, il y a à bord beaucoup de passagers pour l'Irlande.

– Je le sais.

– Et qui sont pressés d'arriver.

– Aussi le cas est-il prévu.

– Ah !

– Un autre steamer chauffe sur le port.

– Fort bien.

– Prêt à faire route pour Dublin.

– Et il prendra mes passagers ?

– Tous, à l'exception de cinq.

– Qui donc ?

– Un M. John Bell d'abord.

– Le directeur de Bedlam ?

– Justement !

– Et puis ? fit tranquillement le capitaine.

– Et puis un nommé Walter Bruce, ancien convict.

– Bon !

– Un homme de loi appelé Arthur Cokeries.

– Est-ce tout ?

– Non, dit l’officier, il y a encore un gentleman du nom de sir Arthur.

– Alors, je vais garder ces hommes à bord ?

– Jusqu’à nouvel ordre.

– Et s’ils demandent à se promener par la ville ?

– Je n’y vois aucun inconvénient du moment où vous m’en répondez.

– J’en réponds, dit sir Robert Wallace.

Et l’officier, ayant accompli sa mission, redescendit dans son canot et s’en alla.

Pendant son colloque avec le capitaine, un homme s’était tenu à distance respectueuse.

Cet homme, c’était Marmouset.

Marmouset rejoignit alors M. Robert Wallace.

– C’est un ordre d’arrestation nous concernant que vous avez reçu, lui dit-il.

Le capitaine lui montra la dépêche.

– Heureusement, dit Marmouset, que le maître ne doit pas rester inactif à Londres.

– Je l’espère bien.

– Mais, en attendant, qu’allons-nous faire ?

– Obéir.

– Et si les agents du révérend Patterson arrivent avant le maître ?

– Alors, dit froidement le capitaine, nous verrons ce que nous avons à faire.

M. John Bell se promenait, pendant ce temps, d’un pas fiévreux et saccadé sur le pont.

L’arrivée de l’officier l’avait quelque peu intrigué, lui aussi. Mais son étonnement fit place à une vive impatience quand il vit que le steamer, après avoir éteint ses feux, demeurait immobile au milieu du port.

Aussi s’approcha-t-il vivement du capitaine.

– Mais que faisons-nous donc ici, monsieur ? dit-il. Croyez-vous donc que j’aie du temps à perdre ?

– Monsieur, répondit courtoisement le capitaine, nous attendons ce steamer que vous voyez là-bas dans un coin du port, qui chauffe et qui va bientôt prendre la mer.

– Et pourquoi l’attendons-nous ?

– Parce qu’il va nous accoster.

– Pourquoi donc ?

– Pour prendre les passagers qui sont à notre bord.

– Je ne comprends pas, dit M. Bell.

– Et les conduire en Irlande.

– Comment, monsieur, dit John Bell, dont le visage s'empourprait de plus en plus, nous ne descendrons pas à Douglas ? Cependant vous savez que je dois y consulter une somnambule fameuse…

– Aussi, monsieur, répliqua le capitaine, descendrez-vous à Douglas, vous.

– Et pas les autres ?

– Vous et vos amis.

– Et quand repartirons-nous ?

– Quand vous aurez consulté la somnambule.

– Ah ! fort bien, dit M. John Bell qui parut se calmer.

Un quart d'heure après, en effet, le steamer qui chauffait accosta le navire du capitaine Robert Wallace.

Un pont volant fut jeté d'un bord à l'autre, et le transbordement des passagers s'effectua.

Mais, en ce moment, le capitaine du second steamer s'approcha de Robert Wallace et lui dit en patois irlandais :

– Moi aussi, j'ai reçu une dépêche.

– Ah ! fit le capitaine.

– Elle vient de Liverpool et elle est pour vous.

– Donnez…

Et Robert Wallace tendit vivement la main.

La dépêche était ainsi conçue :

« Arrivés à Liverpool, Milon et moi. Prévenez Marmouset. Recevrez ordre rester île de Man. Vous inquiétez pas. Tout va bien.

« R… »

Robert Wallace tendit la dépêche à Marmouset.

Le visage un peu assombri de celui-ci s'éclaircit.

– Enfin, dit-il, allons-nous pouvoir descendre à terre ?

– Sans doute.

– Quand ?

– Dans une heure, je ferai mettre le canot à la mer, et vous pourrez aller au quai.

M. John Bell était redevenu d’une impatience indicible. Il arpentait le pont comme une bête fauve fait le tour de sa cage.

Marmouset ne parvenait plus à le calmer.

– Tous ces retards, disait le directeur de Bedlam, sont une combinaison infernale inventée par M. Blount, mon collègue, qui a toujours eu envie de me supplanter et d’être seul directeur de Bedlam. Aussi, quand j’aurai trouvé mes trésors et mes parchemins, quand je serai lord, je le ferai destituer de son emploi…

Et M. John Bell, parlant ainsi, avait les yeux à fleur de tête et l’écume à la bouche.

Enfin on mit le canot à la mer.

– Allons, monsieur, dit alors Marmouset, vous voyez bien que tout vient à point à qui sait attendre, et le moment est venu d’aller consulter la somnambule.

XXXII

Faisons maintenant un pas en arrière et revenons à Londres.

Un gentleman qui avait été joliment ému, c'était sir Archibald, le père de lady Evandale Pembleton. La peur qui s'était emparée du révérend Patterson à la nouvelle que l'homme gris avait mis la main dans ses affaires, avait gagné l'honorable baronnet, car sir Archibald, devenu beau-père de lord, avait obtenu de la reine le titre de baronnet.

Elle l'avait même si bien dominé pendant quelques heures, que sir Archibald n'avait pas même songé à demander compte au révérend de son étrange conduite.

Ce ne fut qu'après avoir pris toute la journée et une partie du lendemain le rôle d'instrument, que sir Archibald commença à réfléchir. Ou plutôt il se souvint.

Il se souvint de la façon singulière dont le révérend Patterson l'avait reçu, quand, sautant à bas de son cab dans Piccadilly, il était allé, lui sir Archibald, lui tendre les deux mains.

Le révérend avait paru fort choqué de la prétendue visite de lady Pembleton à lord William.

En outre, il avait pu croire que sir Archibald et sa fille essayaient de se soustraire aux engagements contractés par lord Evandale vis-à-vis de la Société évangélique. Puis sir Archibald se posa une question :

Pourquoi le révérend avait-il favorisé le départ de M. John Bell emmenant en Irlande lord William ?

Et le baronnet trouva la solution de ce problème dans la crainte qu'avait eue le révérend que quelque transaction n'intervînt entre les spoliateurs et le spolié.

Toutes ces réflexions furent le fruit d'une méditation de plusieurs heures. Il y avait maintenant une chose certaine, c'est que cet arrangement, s'il intervenait jamais serait excessivement désagréable au révérend et à la Société évangélique.

Pourquoi ? Et sir Archibald, effrayé, trouva pareillement une réponse à cette question nouvelle.

Le révérend Patterson et la Société évangélique avaient un gros appétit, relativement à la succession de lord Evandale.

Donc, le lendemain vers midi, sir Archibald prit une grande résolution, demanda sa voiture et se fit conduire dans Elgin Crescent. Il voulait voir Patterson.

– Je ne sais pas au juste, se disait-il en chemin, ce qu'a signé lord Evandale. Je veux le savoir.

Mais sir Archibald en fut pour ses peines de déplacement. Patterson n'était pas chez lui ; n'étant pas rentré la veille au soir, il était probablement en voyage.

Courait-il après lord William, lui aussi, ne se fiant ainsi qu'à moitié aux lumières du détective Scotowe.

C'était probable.

Sir Archibald demeura fort indécis ; et, rentré à l'hôtel Pembleton, il eut même quelque velléité de se rendre au railway de Liverpool et de courir après le révérend, comme celui-ci courait après l'ex-pensionnaire de Bedlam. Or, tandis qu'il hésitait encore, on lui apporta une carte. Une carte sur laquelle était un nom de femme :

LA COMTESSE VANDA R…

– Qu'est-ce que cela ? demanda sir Archibald au laquais qui venait d'entrer.

– Une dame fort belle qui insiste particulièrement pour voir Votre Honneur, lui fut-il répondu.

– Qu'elle entre donc ! dit sir Archibald.

Et il alla au-devant de la visiteuse.

Vanda parut.

Car c'était bien Vanda, la compagne fidèle de Rocambole, qui se présentait à l'hôtel Pembleton.

Sir Archibald n'était pas encore un vieillard.

Il avait cinquante-huit ans, en paraissait cinquante à peine, et avait rapporté des Indes, où il avait passé sa jeunesse, un tempérament plein de fougue et d'arrière-jeunesse.

Vanda avait fait appel à tout l'arsenal des coquetteries féminines. Elle était merveilleusement belle, et se retrouvait grande dame jusqu'au bout des ongles.

Sir Archibald fut ébloui.

Que lui voulait-elle ? Il n'en savait absolument rien ; mais il la contemplait avec une sorte d'extase frémissante. Vanda arma ses lèvres de son sourire le plus fascinateur et lui dit :

– Je vous demande mille pardons, sir Archibald, de me présenter ainsi chez vous, mais il s'agit de très graves intérêts.

Sir Archibald lui avança un fauteuil, et, tout tremblant, demeura debout devant elle.

– Je vous écoute, madame, balbutia-t-il.

Vanda reprit :

– Monsieur le baronnet, je connais plusieurs personnes qui jouent en ce moment un rôle important dans votre existence et celle de lady Pembleton, votre fille.

– Ah ! dit sir Archibald.

– Le révérend Patterson d'abord.

Sir Archibald tressaillit.

– Et puis, continua Vanda, un certain homme gris qui a mis Londres sens dessus dessous depuis un mois.

Un cri échappa au baronnet.

– Je vous dirai même, poursuivit Vanda, que je viens de sa part.

– De la part de l'homme gris ?

– Oui.

Sir Archibald, malgré son étonnement, regardait toujours Vanda et ne paraissait nullement effrayé.

Vanda reprit :

– L'homme gris a quitté Londres ce matin.

– Ah !

– Mais il m'a chargé de vous voir.

– Madame, balbutia sir Archibald, permettez-moi de vous dire que je ne connais nullement l'homme gris.

– Je le sais, monsieur.

– Et que par conséquent…

– Vous vous étonnez qu'il ait affaire à vous ?

– Justement.

– Quand vous m'aurez écoutée, monsieur, vous ne serez plus étonné, répondit Vanda souriante.

Sir Archibald avait fini par s'asseoir, et il avait approché son fauteuil du fauteuil de Vanda.

Puis, toujours ému, toujours palpitant :

– Parlez donc, madame, dit-il, je vous écoute et suis tout oreilles.

XXXIII

Vanda reprit avec le plus grand calme :

– Vous m'excuserez, monsieur, de vous dire tout de suite que je connais l'histoire d'un certain Walter Bruce.

Sir Archibald fit un brusque mouvement.

– D'un certain Walter Bruce, poursuivit-elle, qui dit être lord William.

– Oh ! madame…

– Souffrez que j'aille jusqu'au bout, monsieur. L'homme gris, qui m'envoie vers vous, a pris en mains les intérêts de cet homme, et quand l'homme gris se mêle de quelque chose, il réussit toujours.

Sir Archibald était devenu fort pâle. Vanda continua :

– Vous devez savoir que feu lord Evandale, votre gendre, avait confié ses intérêts à la Société évangélique ?

– En effet, balbutia Archibald.

– Lord Evandale avait signé un peu à la légère certains actes.

– Ah !

– Et la conséquence de ces actes serait la spoliation complète de lady Pembleton, votre fille.

– En vérité ?

– Le révérend Patterson, le chef occulte de cette société non moins dangereuse que déloyale, avait confié les pièces dont je vous parle à l'étude du solicitor M. Colcram.

– Bon ! fit sir Archibald.

– Ce révérend avait même une confiance absolue dans un certain maître clerc appelé M. Burdett.

– Après ? dit le baronnet d'une voix étranglée.

– Or, reprit Vanda, ce M. Burdett et l'homme gris ne font qu'un.

– Je le sais, madame.

– Et l'homme gris a disparu.

– Hélas !

– Et il a emporté les pièces en question.

– Est-ce possible ?

– Ce qui fait que le révérend se trouve sans armes contre vous et lady Pembleton.

Un rayon de joie éclata dans les yeux de sir Archibald. Vanda se reprit à sourire.

– Oh ! dit-elle, ne vous réjouissez pas, monsieur, vous n'avez rien à gagner à cela.

– Vraiment ?

– Vous avez changé d'adversaires, voilà tout.

– Mais enfin, murmura sir Archibald, que veut l'homme gris ?

– Je vous apporte ses propositions.

– Parlez, madame.

– L'homme gris est à la tête d'une association non moins redoutable, non moins puissante que la Société évangélique.

– Il est fénian, n'est-ce pas ?

– Peut-être…

Sir Archibald, la sueur au front, attendit.

– L'homme gris, continua Vanda, a juré de rendre à sir William sa liberté d'abord.

– Je ne m'y oppose pas.

– Ensuite sa fortune…

Sir Archibald ne souffla mot.

– Enfin, son nom et son titre.

– Oh ! dit alors sir Archibald, ceci est tout à fait impossible, madame.

– Pourquoi ?

– Parce que lord William est mort.

– Pour tout le monde, excepté pour vous.

– Soit. Mais enfin, il n'est pas possible de prouver son identité.

– Rien n'est plus facile, au contraire.

– Comment ?

– À l'aide d'une certaine déclaration faite par le lieutenant de chiourme Percy.

– Oh ! dit sir Archibald, qui retrouvait un peu de calme et de présence d'esprit, cette fameuse pièce dont on a tant parlé pourrait bien ne pas exister.

– Vous vous trompez, monsieur.

– Vous croyez ?

– Elle est dans les mains de l'homme gris.

Un nuage passa sur le front de sir Archibald.

– Ce sera donc un procès à soutenir, dit-il ; un procès long et difficile, sinon douteux.

– Vous vous trompez encore, monsieur.

Et le sourire n'avait pas abandonné un seul instant les lèvres de Vanda. Sir Archibald la regardait et ne paraissait pas très effrayé.

– L'homme gris n'intente jamais de procès, dit Vanda.

– Ah !

– Par l'excellente raison qu'étant hors la loi en Angleterre, il aurait mauvaise grâce à s'adresser à la justice.

– Alors, reprit sir Archibald, je ne vois pas ce que lady Pembleton et moi avons à craindre.

– Monsieur, répondit Vanda, l'homme gris, pour faire triompher la cause de lord William, ne s'adressera pas à la justice ; mais il emploiera des moyens autrement terribles.

Cette fois, Vanda cessa de sourire, et sir Archibald eut peur.

– Vous aimez votre fille, poursuivit Vanda, il est inutile de vous le demander. Eh bien ! je viens vous donner un bon conseil.

– Ah ! fit encore sir Archibald.

– Si les papiers que l'homme gris a emportés étaient restés aux mains du révérend Patterson, vous couriez le risque d'être complètement dépouillés des biens de lord Evandale. Mais vous-même vous êtes riche, sir Archibald, et perte d'argent est toujours réparable.

– Cela est vrai.

– Et lady Pembleton conservait son nom et léguait à ses enfants les titres de la noble maison Pembleton.

– Eh bien ?

– Maintenant, si vous refusez les propositions de l'homme gris, il est fort probable que lady Pembleton perdra non seulement sa fortune et son nom, mais encore la vie.

Sir Archibald frissonna.

– Que venez-vous donc me proposer ? demanda-t-il.

– L'abandon pur et simple de la fortune de lord William.

– C'est impossible, madame.

– En outre, la reconnaissance de lord William comme chef de la maison Pembleton.

– Jamais !

– Monsieur, dit froidement Vanda, j'ai mission de vous donner le temps de réfléchir. Je reviendrai dans deux jours…

Et Vanda se leva. Le sourire avait reparu sur ses lèvres, et malgré l'épouvante qui emplissait l'âme du baronnet, il se sentait de plus en plus fasciné.

– Je reviendrai dans deux jours, répéta-t-elle. Au revoir, sir Archibald.

Et quand elle fut partie, sir Archibald passa la main sur son front et murmura :

– J’ai peur plus encore de cette femme que de l’homme gris.

Sir Archibald sentait une tempête s’élever dans son cœur. Une tempête d’amour sauvage et frénétique, et il ne songeait guère en ce moment à sa fille, lady Evandale Pembleton.

XXXIV

Le port de Douglas est tout petit et la ville n’est pas grande. Des rues étroites, des maisons basses, quelques édifices çà et là en carton-pierre. Telle est la capitale de l’île de Man.

À peine fut-il débarqué que M. John Bell se mit à marcher à grands pas.

– Mon cher monsieur, lui dit Marmouset, il ne s’agit pas de courir, il faut encore savoir où l’on va.

– Nous allons chez la somnambule, répondit M. John Bell.

– D’accord ; mais où est-elle ?

– Je n’en sais rien.

– Eh bien ! dit Marmouset, laissez-moi me renseigner, alors.

Marmouset ne parlait ainsi que parce qu’il avait remarqué, au moment où il mettait le pied sur le quai, un jeune homme qui le regardait avec attention.

Ce jeune homme était vêtu comme un pêcheur ; il portait la grosse vareuse en toile goudronnée et le bonnet de laine brune, mais il avait les mains blanches.

À la façon dont il regardait Marmouset, celui-ci avait compris que cet homme ne lui était pas aussi étranger qu’il pouvait le croire. Et comme Marmouset s’était mis en route, ce jeune homme avait paru devoir le suivre.

Marmouset alla droit à lui.

– Pardon, lui dit-il, pourriez-vous me donner un renseignement ?

– Volontiers, répondit cet homme avec un sourire.

– N’y a-t-il pas une somnambule à Douglas ?

– Oui, dit le pêcheur.

– Où demeure-t-elle ?

– Je vais vous conduire.

Et le prétendu pêcheur cligna de l’œil.

M. John Bell ajouta vivement :

– Il y a une guinée pour vous, mon ami ; mais allongez donc le pas, je vous prie. Est-ce loin ?

– Tout droit devant nous, au haut de cette rue, dit le pêcheur.

M. John Bell se mit à marcher en avant. Alors, le pêcheur se trouva côte à côte avec Marmouset et lui dit :

– Est-ce vous qu'on appelle sir Arthur ?

– Pour le moment, dit Marmouset en souriant.

– Bien ! dit l'inconnu. Alors, j'ai une mission pour vous.

Et il lui glissa un papier dans les mains.

– Qu'est-ce que cela ? dit Marmouset.

– Un télégramme.

– D'où vient-il ?

– De Liverpool ; il est arrivé il y a une heure.

Marmouset ouvrit le télégramme et lut :

« Prévenez somnambule qu'elle retienne M. John Bell. Faites que sir Arthur m'attende.

« R… »

Le télégramme portait cette adresse :

George Black, Douglas, île de Man

Marmouset regarda cet homme, puis il lui fit le signe mystérieux des fénians.

George Black répondit par le même signe.

Après quoi Marmouset lui dit :

– La recommandation du maître était inutile.

– Pourquoi ?

– Parce que nous sommes prisonniers ici.

– Bah ! dit le fénian George Black, si le maître ne voulait pas que vous restiez, je me chargerais bien de vous enlever du port cette nuit, malgré le capitaine, malgré les ordres donnés par M. Walburne.

– Qu'est-ce que cela ? demanda Marmouset qui entendait ce nom pour la première fois.

– M. Walburne est le représentant de la Société évangélique à l'île de Man.

– Ah ! fort bien.

– Et je vous le montrerai tout à l'heure.

– Les instructions qu'on m'a données à mon départ de Londres, reprit Marmouset, disent que la somnambule est à nous.

– Tout à fait à nous.

– Est-elle vraiment somnambule ?

Un sourire vint aux lèvres de George Black.

– Quand il le faut, dit-il.

M. John Bell semblait avoir des ailes aux pieds. Il était à plus de dix pas en avant.

George Black et Marmouset cheminaient côte à côte.

Lord William et Edward Cokeries suivaient.

La rue dans laquelle ils s'étaient engagés en quittant le port était longue, étroite et décrivait un plan incliné.

Tout en haut de la rue, M. John Bell s'arrêta.

Alors, George Black et Marmouset doublèrent le pas et le rejoignirent.

– C'est ici, dit George Black.

Il prit M. John Bell par la main et le fit entrer dans une allée étroite et sombre au fond de laquelle se trouvait un escalier.

Puis ils montèrent au premier étage.

– C'est là, dit George Black en montrant une porte.

En effet, sur cette porte, il y avait une pancarte sur laquelle était écrit un nom : *Débora*.

M. John Bell, déjà généreux comme s'il eût été en possession des trésors de ses aïeux, donna une guinée à George Black en lui disant d'un ton protecteur :

– Tu peux t'en aller, mon garçon.

George Black redescendit l'escalier. Mais, en passant, il se pencha à l'oreille de Marmouset et lui dit :

– Nous nous retrouverons ce soir sur le port.

– Bien, fit Marmouset d'un signe de tête.

Cependant, M. John Bell frappa à la porte.

– Entrez ! répondit die l'intérieur une vois chevrotante, la clef est dans la serrure.

M. John Bell tourna cette clef.

La porte ouverte, le directeur de Bedlam et ses compagnons se trouvèrent au seuil d'un singulier taudis.

Une vieille femme était accroupie sur une chaise, comme une sibylle sur son trépied.

Les murs de la chambre étaient sombres ; d'épais rideaux interceptaient le jour qui venait de la fenêtre, et il était impossible de voir le visage de la somnambule.

– Que demandez-vous ? fit-elle.

– Une consultation, répondit M. John Bell.

– Est-ce pour une malade ?

– Non.

– Alors c'est pour retrouver un objet perdu ?

– Oui.

– C’est cinq guinées, et on paye d’avance, dit la vieille femme sans quitter sa chaise. Posez l’argent sur cette table.

M. John Bell s’empressa d’obéir.

– Bien, dit la somnambule. Maintenant, attendez que je m’endorme.

Elle se renversa sur sa chaise et ferma les yeux.

M. John Bell avait des battements de cœur à briser sa poitrine, et son visage avait acquis cette teinte pourprée que prend le homard qu’on met dans l’eau bouillante.

XXXV

Il y a, paraît-il, deux catégories bien distinctes de somnambules.

La première comprend les sujets qui ne peuvent s'endormir qu'à l'aide d'un magnétiseur.

La seconde se compose de ceux qui s'endorment tout seuls, par le seul fait de la volonté.

La somnambule de l'île de Man était de ce nombre.

Elle avait fermé les yeux et demeurait immobile.

M. John Bell et ses compagnons gardaient le silence ; mais on eût entendu les battements de cœur du directeur de Bedlam. Quelques minutes s'écoulèrent.

Enfin, la tête de la somnambule s'inclina doucement sur son épaule gauche. En même temps, ses lèvres s'entrouvrirent et elle dit :

– Je vois…

– Ah ! s'écria M. John Bell, vous voyez ?

– Oui, interrogez-moi.

– Savez-vous qui je suis ? demanda le directeur frémissant.

– Vous êtes un noble lord.

M. John Bell se retourna vers tous ses compagnons d'un air triomphant.

– Vous le voyez, dit-il ! elle l'a dit, je suis un noble lord.

– Vous êtes à la recherche d'un trésor, poursuivit la somnambule.

– C'est vrai.

– D'un trésor enfoui.

– C'est encore vrai. Mais… le trouverai-je ?

Et la voix de M. John Bell tremblait d'émotion.

– Vous le trouverez, dit encore la somnambule.

– Quand ?

– Avant huit jours.

– En quel endroit ? Voyez-vous où il est ?

– Oui.

– Oh ! alors, dites vite, fit M. John Bell dont les yeux étaient enflammés.

La somnambule ne répondit pas.

– Mais parlez donc ! s’écria encore M. John Bell.

– Elle est fatiguée… attendez… souffla Marmouset à son oreille.

Et, malgré son impatience, M. John Bell attendit.

Enfin, la somnambule se remit à parler.

– Je vois, dit-elle, au delà de la mer, une terre ; ce n’est pas un continent, c’est une île.

– L’Irlande ?

– Peut-être bien… oui, c’est l’Irlande.

– Après, après ? fit le bouillant directeur.

– Vous vous embarquerez et vous toucherez à un petit port qui est au sud de cette terre.

– C’est Cork ?…

– Oui, c’est possible.

– Après ?

– Vous prendrez un chemin qui s’étend derrière le port, et vous gravirez une colline. Vous marcherez pendant deux heures environ.

– Et puis je m’arrêterai ?

– Vous arriverez au milieu d’une vaste forêt de chênes dont les arbres ont plus de deux siècles.

– Ah ! fit M. John Bell qui palpitait et se suspendait aux lèvres de la somnambule.

– Le trésor que vous cherchez est enfoui au pied de l’un de ces arbres.

– Lequel ?

Mais la somnambule se tut de nouveau.

Le visage de M. John Bell était inondé de sueur.

– Après, après ? disait-il d’une voix étranglée.

Mais la somnambule ne répondit pas.

– Laissez-la donc reposer un moment encore, murmura Marmouset en regardant M. John Bell.

Tout à coup, la somnambule fit un brusque mouvement. Elle s’agita dans son fauteuil comme la sibylle antique savait se trémousser sur son trépied.

– Il y a, dit-elle, il y a ici un homme qui a une corde autour des reins.

– C’est vrai, dit M. John Bell, c’est parfaitement vrai.

– Une corde de pendu, ajouta-t-elle.

– Eh bien ?

Et M. John Bell allait et venait par la chambre d’un pas saccadé.

– Auprès de lui, poursuivit la somnambule, il y a un autre homme, il est à sa droite.

Lord William était en effet à la droite de Marmouset.

– Il faut, continua la pythonisse, que vous emmeniez ces deux hommes avec vous.

– J’y compte bien, dit M. John Bell.

– La corde vous sera d’un grand secours ; mais, pour que ce secours soit absolument utile, il est nécessaire qu’en pénétrant dans la forêt de chênes, ces deux gentlemen tiennent chacun un bout de corde.

– Ils le feront, j’en réponds, dit encore M. John Bell. Maintenant, dites-moi à quoi je reconnaîtrai l’arbre au pied duquel…

– Je ne puis vous le dire aujourd’hui.

– Pourquoi ?

– Je ne vois plus.

– Alors, nous bouleverserons la forêt.

– Vous perdrez votre peine, il y a plus de deux mille arbres dans ce bois et tous se ressemblent.

M. John Bell eut un accès de désespoir.

– Mais alors, comment faire ? s’écria-t-il.

– Je vais vous indiquer un moyen.

– Parlez ! parlez vite !

– Il faut d’abord faire toucher cette corde à un fou.

M. John Bell tressaillit.

– Pourquoi à un fou ? demanda-t-il.

– Je ne puis vous le dire ; mais cette précaution est indispensable.

– Soit, et puis après ?

– Quand vous aurez fait cela, vous vous embarquerez ; vous irez à Cork, vous suivrez le sentier que je vous ai indiqué, puis vous gagnerez le bois de chênes, et les deux gentlemen marcheront en tenant la corde chacun d’une main.

– Bon ! dit M. John Bell.

– Ils se garderont bien de regarder à leurs pieds, poursuivit la somnambule et ils chemineront les yeux en l’air.

– Après, après ? fit le bouillant directeur de Bedlam.

– L’un d’eux fera tout à coup un faux pas.

Alors, arrêtez-vous. L’arbre au pied duquel est le trésor est justement celui qui sera le plus près du gentleman qui aura trébuché.

M. John Bell jeta un cri de joie.

Ce cri réveilla la somnambule, qui rouvrit brusquement les yeux et promena autour d’elle un regard morne. Puis fixant ce regard sur M. John Bell :

– C’est vous qui m’avez consultée, n’est-ce pas ?

– Oui, c’est moi, répondit-il.

– Eh bien ! êtes-vous satisfait ?

– Très satisfait.

– Vous m’excuserez de cette question, dit la vieille femme, mais une fois réveillée je ne vois et ne sais plus rien.

M. John Bell posa deux autres guinées sur la table.

Puis, regardant ses compagnons :

– Eh bien, dit-il, il faut partir… partir au plus vite…

Et il s’élança vers la porte.

Marmouset le suivit.

Mais quand ils furent dans la rue, il lui dit :

– La chose ne me paraît pas aussi facile qu’à vous, cher monsieur John Bell.

– Hein ? dit le directeur en tressaillant.

Et il regarda Marmouset d’un air ahuri.

XXXVI

– Non sans doute, reprit Marmouset, il faut d'abord faire toucher la corde à un fou.

– Eh bien ! répondit M. John Bell, n'avons-nous pas sous la main lord William ?

Marmouset haussa les épaules :

– Vous savez bien, dit-il, que lord William n'est pas fou.

– C'est juste. Mais nous avons Edward Cokeries.

– Il n'est plus fou.

– Mais il l'a été.

– Je crois que ce n'est pas la même chose : je suis même certain que ça n'aurait aucune vertu.

– Diable ! fit M. John Bell, mais alors ?…

– Alors il faut trouver un autre fou, un vrai.

– Mais où ?

Et M. John Bell parut fort embarrassé.

Puis, tout à coup, se frappant le front :

– Rien de plus facile, dit-il.

– Bah ! fit Marmouset.

– Il y a une maison de fous à Douglas.

– En êtes-vous sûr ?

– Très sûr, sir Arthur ; la maison de Bedlam et celle-ci ont même quelquefois des rapports, et je puis même ajouter que je connais le directeur.

Marmouset fronça quelque peu le sourcil.

– Je ne l'ai jamais vu, poursuivit M. John Bell, mais nous nous sommes écrit fort souvent.

Marmouset respira.

– Il se nomme M. Woodmans.

– Mais vous ne savez pas davantage où se trouve la maison de fous ?

– Oh ! rien n'est plus facile que de le demander, répondit John Bell.

Et, comme il disait cela, ils aperçurent George Black, le matelot qui, tout à l'heure, leur avait servi de guide.

George Black s’en allait tranquillement comme un homme qui n’a rien à faire. M. John Bell l’appela.

George se retourna et vint à lui, son bonnet à la main. Alors M. John Bell, qui n’épuisait pas encore les trésors de ses aïeux, lui offrit une nouvelle guinée pour le conduire à la maison du lord.

Ils se mirent en marche. Mais comme ils approchaient, Marmouset s’arrêta brusquement.

– Mon cher monsieur Bell, lui dit-il, veuillez me permettre une observation.

– Parlez, dit M. John Bell étonné.

– Mon avis est qu’il faut être prudent en toutes choses.

– Que voulez-vous dire ?

– M. Woodmans, dites-vous, ne vous a jamais vu ?

– Jamais.

– Hum !

Et Marmouset parut se livrer à une méditation profonde.

– Écoutez-moi bien, dit-il enfin. Vous croyez à la corde du pendu ! Moi aussi.

– Parbleu ! fit John Bell.

– Mais il y a beaucoup de gens qui n’y croient pas. Il en est même qui pourraient s’étonner que vous, un médecin aliéniste…

M. John Bell haussa les épaules.

– Vous êtes en proie, il faut bien l’avouer, à une certaine surexcitation.

– C’est que j’ai hâte de devenir lord et millionnaire, dit M. John Bell.

– D’accord, mais…

– Mais quoi ?

– M. Woodmans pourrait s’étonner en vous voyant ainsi.

– Oh ! par exemple !

– Et je crois qu’il serait plus prudent de le faire prévenir de votre visite.

– Par qui !

– Par moi, par exemple, qui suis plus calme que vous.

– Mais cela va nous retarder encore.

– Oh ! d’un quart d’heure seulement. Et puis, ajouta Marmouset, un malheur est bien vite arrivé.

M. John Bell tressaillit et regarda Marmouset.

– Sans doute, reprit celui-ci, il faut éviter que M. Woodmans ne se trouve sous le coup d'une fâcheuse impression, auquel cas…

Marmouset s'arrêta, et M. John Bell sentit quelques gouttes de sueur perler à son front.

– Auquel cas, poursuivit Marmouset, M. Woodmans se figurerait que vous avez perdu la raison, écrirait à Londres, et vous garderait en attendant la réponse. Alors ce n'est plus un quart d'heure, mais trois jours que vous perdriez.

M. John Bell était devenu fort pâle.

– Eh bien ! dit-il enfin, faites comme vous voudrez. Entrez seul dans la maison de fous.

– Vous m'attendrez à la porte ?

– Oui.

L'hospice des aliénés de Douglas était situé tout en haut de la ville, sur une colline, et entouré de hautes murailles qui protégeaient un vaste jardin.

M. John Bell et ses compagnons arrivèrent à la grille. Mais, pendant le trajet, Marmouset avait eu le temps d'échanger quelques mots avec George Black en patois irlandais.

M. John Bell ne comprenait pas ce langage.

D'ailleurs, l'eût-il compris, le malheur n'eût pas été grand, car il n'écoutait pas. M. John Bell était fou à lier. Donc Marmouset avait dit à George Black :

– M. Wesburut fera ce qu'il voudra ensuite, mais pour le moment je vais me conformer aux instructions de l'homme gris.

– Quelles sont-elles ?

– De trouver un moyen quelconque de laisser M. John Bell à l'île de Man.

– Et le moyen ?

– Je l'ai trouvé.

– Ah !

– Vous allez voir. Mais, surveillez-moi bien, M. John, en attendant.

– Vous entrez seul dans l'hospice ? demanda le fénian.

– Oui, restez là.

Et Marmouset sonna.

Un infirmier vint ouvrir la grille. Marmouset lui dit :

– L'honorable M. Woodmans est-il visible ?

– Oui, monsieur.

Marmouset entra, et comme l'infirmier lui disait en traversant un corridor :

– Qui donc annoncerai-je ?

– Son collègue de Londres, M. John Bell, directeur de Bedlam-Hospital.

L’infirmier s’inclina et conduisit Marmouset au cabinet de M. Woodmans, persuadé qu’il avait affaire à M. John Bell lui-même.

XXXVII

M. Woodmans était tout l'opposé du vénérable M. John Bell.

Ce dernier était un homme vif, remuant, très actif déjà et même exalté bien avant de devenir fou.

M. Woodmans était le prototype de l'Anglais flegmatique et paresseux.

Tout homme qui marchait pour le plaisir de marcher, qui parlait sans avoir rien à dire, buvait sans soif et mangeait sans faim, était, aux yeux de M. Woodmans, un homme sur la pente de la folie, s'il n'était pas déjà complètement fou.

M. Woodmans était assis devant une large table couverte de livres et de papiers, quand Marmouset entra. M. Woodmans ne se leva pas ; mais il tendit la main au prétendu M. John Bell et lui dit :

– Bonjour, mon cher collègue ; voici la première fois que nous nous voyons, et nous nous connaissons cependant depuis bien longtemps.

– C'est vrai, dit Marmouset avec flegme, nous nous sommes écrit fort souvent.

– Et, certes, je ne m'attendais pas à votre visite.

– Je viens vous demander un vrai service, dit Marmouset.

– Ah ! ah !

– Je me rends en Irlande avec trois de nos pensionnaires de Bedlam.

– Bon ! fit M. Woodmans.

– Il y a parmi eux un certain Walter Bruce que je considérais comme à peu près guéri, et j'espérais que le voyage lui rendrait complètement la raison.

– Et il a eu une rechute peut-être ?

– Une rechute singulière, pendant la traversée. Figurez-vous que tout à coup il a cessé d'être Walter Bruce pour lui ; il rêve, il croit être John Bell, c'est-à-dire votre serviteur.

M. Woodmans accueillit cette confidence sans rire.

– Mon cher collègue, dit-il, voici un cas de folie qui n'est pas aussi rare que vous le pensez.

– Ah ! vraiment ?

– Je l'ai même, durant ma carrière, observé plusieurs fois. Tenez, je me souviens qu'il y a six ans, deux matelots se prirent de querelle et convinrent de se battre à coups de couteau.

Une femme que tous deux aimaient était le brandon de discorde. L'un s'appelait Tom, l'autre Tobby.

Ils se rendirent aux portes de la ville, et là Tobby s'imagina tout à coup qu'il s'appelait Tom et que c'était Tom…

– Ah ! bon ! je comprends, fit Marmouset. Eh bien ! tel est le cas de mon malheureux pensionnaire.

– Fort bien ! fit M. Woodmans, et vous venez me demander sans doute un conseil ?

– Non pas un conseil, mais un service…

– Parlez !

– Je me rends en Irlande, où j'ai quelques propriétés, et du moment où le malheureux Walter Bruce est retombé dans sa folie, je ne veux pas m'en embarrasser.

– Ah ! je comprends, dit M. Woodmans, vous voulez me le confier jusqu'à votre retour ?

– Précisément.

– Eh bien ! envoyez-le moi.

– Je vais aller vous le chercher.

– Il est donc tout près ?

– Il est à la porte. Ah ! il faut vous dire que sa folie se complique d'une bizarre monomanie, non seulement il croit qu'il est John Bell, mais encore il prétend qu'à l'aide d'une certaine corde de pendu il trouvera ses trésors.

– Encore un genre de folie très commun, dit M. Woodmans.

Et il allait certainement raconter une anecdote à l'appui, quand Marmouset se leva.

– Attendez-moi une minute, mon cher collègue, dit-il ; je vais aller vous chercher mon malheureux pensionnaire.

Et Marmouset quitta M. Woodmans et retourna à la grille de l'hospice.

M. John Bell l'attendait avec la plus vive impatience.

– Venez, lui dit Marmouset. M. Woodmans est prévenu, il va vous recevoir à bras ouverts et vous choisirez vous-même le fou qui devra toucher la corde.

M. John Bell eut un cri de joie.

Il s'empressa de suivre Marmouset, et celui-ci le conduisit au cabinet de M. Woodmans.

Le flegmatique directeur ne se leva pas.

Mais M. John Bell se précipita vers lui, lui sauta au cou et s'écria :

– Ah ! mon cher collègue, que je suis donc heureux de vous voir !

– Et moi, donc ! fit tranquillement M. Woodmans.

– D’autant plus charmé, poursuivit M. John Bell, que je vais bientôt abandonner notre profession.

– Ah ! fit M. Woodmans qui regardait cet homme dont le visage empourpré et les yeux à fleur de tête annonçaient l’exaltation.

– Oui, reprit M. John Bell, je vais envoyer ma démission.

– Vraiment ?

– Je suis lord, mon bon ami, et je serai bientôt riche.

– On m’a dit cela, répondit M. Woodmans qui avait pour habitude de ne jamais contrarier les fous.

– Sir Arthur a apporté la fameuse corde, poursuivit John Bell.

– Qu’est-ce que sir Arthur ?

– C’est moi, dit Marmouset, clignant de l’œil et regardant M. Woodmans à la dérobée.

– Et qu’en voulez-vous faire de cette corde ?

– La faire toucher à un de vos pensionnaires.

– Fort bien, dit M. Woodmans.

Et il poussa le bouton d’une sonnette électrique.

À cet appel, deux infirmiers entrèrent.

– Conduisez monsieur chez Jonatham, dit M. Woodmans.

– Donnez-moi la corde, dit M. John Bell.

– La voilà, dit Marmouset.

– M. John Bell s’empara de la fameuse corde de Tom le pendu, puis, sans défiance, il suivit les deux infirmiers.

M. Woodmans et Marmouset restaient seuls.

– On va lui donner une douche, dit M. Woodmans.

– Il en a besoin, murmura Marmouset qui se mordit les lèvres pour ne pas rire.

Mais la gaieté de Marmouset devait être de courte durée. En ce moment la porte du cabinet de M. Woodmans s’ouvrit de nouveau et un valet annonça :

– M. Washburn !

Et, à ce nom, Marmouset tressaillit.

M. Woodmans se leva précipitamment de son siège pour recevoir le nouveau venu. M. Washburn entra.

C’était un petit homme maigre, chétif, anguleux, au regard constamment baissé.

– Mon cher monsieur, dit-il en regardant M. Woodmans, n’avez-vous pas reçu la visite de M. John Bell, directeur de Bedlam-Hospital à Londres ?

– Le voilà, dit M. Woodmans.

Et il montrait Marmouset.

– Ah ! c’est monsieur, fit M. Washburn.

Et il regardait toujours Marmouset.

XXXVIII

M. Washburn continuait à regarder Marmouset.

– Ah ! dit-il encore, c’est vous qui êtes M. John Bell ?

– C’est moi.

Et Marmouset retrouva peu à peu son sang-froid et sa présence d’esprit. M. Woodmans était fort mal à l’aise.

Il connaissait la qualité de M. Washburn et le pouvoir occulte dont il jouissait. Ce dernier s’adressa alors directement à Marmouset.

– Vous n’êtes pas venu seul ici ?

– Non certes, dit Marmouset.

– Vous avez amené un fou du nom de Walter Bruce ?

– Oui.

– Et un autre appelé Edward Cokeries.

– Précisément.

– Où sont-ils ?

M. Woodmans s’empressa de répondre pour Marmouset :

– Quant à Walter Bruce, dit-il, il est ici et en sûreté.

– Oui, dit M. Washburn, mais l’autre ?

– L’autre m’attend à la porte, dit Marmouset.

– Et puis, ajouta M. Washburn, tirant un carnet de sa poche et le consultant, n’avez-vous pas aussi un certain sir Arthur ?

– Parfaitement.

– Où est-il ?

– À la porte avec Edward Cokeries.

– Je désirerais les voir tous les deux.

Marmouset se leva.

– Je vais aller vous les chercher, dit-il.

– Fort bien, reprit M. Washburn, mais je vais tout de suite vous dire…

Il s’arrêta et regarda une fois encore Marmouset redevenu impassible.

– Eh bien ? fit celui-ci.

– Je dois vous dire que j'ai reçu de Londres un télégramme.

– Ah !

– Un télégramme vous concernant, vous, M. John Bell.

– En vérité ! dit Marmouset toujours calme.

– Ce télégramme, poursuivit M. Washburn, émane de Scotland Yard, c'est-à-dire de la police.

– Eh bien ?

– Et il me donne l'ordre de vous faire enfermer ici, vous, M. John Bell, ainsi que les personnes de votre suite.

Marmouset feignit une surprise extrême.

Quant à M. Woodmans, il fit un véritable soubresaut sur son siège et s'écria :

– Mais ne vous trompez-vous point, cher monsieur ?

– Aucunement, dit M. Washburn.

– Songez donc que monsieur est mon collègue ! dit encore M. Woodmans.

– Je le sais.

– Qu'il est directeur de Bedlam…

– D'accord.

– Qu'enfin, acheva M. Woodmans à bout d'arguments, nous sommes ici dans une maison de fous.

– Sans doute.

– Et que me forcer à retenir chez moi mon collègue et ami M. John Bell, c'est le faire passer pour fou. Or, vous voyez…

M. Woodmans n'acheva pas ; car M. Washburn tira de sa poche le télégramme et le lui mit sous les yeux.

Le télégramme, qui portait le timbre de Scotland Yard, était signé R… P.

C'était la griffe du révérend Patterson.

Et certes, cette griffe était sans doute bien connue de M. Woodmans, car il s'inclina avec un respect rempli de terreur. Le télégramme était ainsi conçu :

« John Bell, directeur de Bedlam, parti de Londres avec deux fous dangereux, Walter Bruce, ancien convict, Edward Cokeries, et un autre personnage nommé sir Arthur. Arrêtez-les tous les quatre et enfermez-les à la maison de fous, île de Man.

« Directeur de ladite maison, répondre d'eux sur sa place, jusqu'à l'arrivée du détective Scotowe, qui aura pleins pouvoirs. Entendez-vous avec le capitaine du port de Douglas au besoin. »

Marmouset prit à son tour connaissance du télégramme. Puis il le rendit à M. Washburn.

– Monsieur, lui dit-il, vous avez des ordres formels, et, certes, ce n'est pas moi qui-vous empêcherai de les exécuter. Cependant, je crois devoir vous donner une explication.

– Ah ! parlez, mon cher collègue, parlez, s'écria M. Woodmans. Je suis vraiment au supplice. Un homme tel que vous soupçonné de folie…

Marmouset se prit à sourire.

– Non pas de folie, dit-il, mais de complicité avec les fous.

– Hein ? fit M. Washburn.

– Que voulez-vous dire ? exclama M. Woodmans stupéfait.

– Je vois que ni l'un ni l'autre ne comprenez, dit encore Marmouset, souriant toujours.

– Expliquez-vous donc ? dit l'agent de la Société évangélique.

– Alors écoutez-moi.

Et Marmouset se renversa sur le dossier de son fauteuil et prit une pose nonchalante et dégagée.

Puis s'adressant à M. Woodmans :

– Vous savez, mon cher collègue, dit-il, que, de tout temps, les maisons de fous ont prêté plus ou moins les mains à des crimes mystérieux.

M. Washburn fronça le sourcil.

– Continuez, mon cher collègue, dit M. Woodmans.

– Et Walter Bruce, qui voyage avec moi, n'est point fou.

– Ah, par exemple ! dit M. Woodmans.

– Du moins il ne l'était pas quand il est entré à Bedlam.

– Ah !

– Et c'est à Bedlam qu'il l'est devenu.

– Mais… pourquoi… l'a-t-on enfermé ?

– Il y a de la politique là-dessous.

Et Marmouset cligna de l'œil.

– Au temps qu'il avait toute sa raison, poursuivit Marmouset, il s'est mis en hostilité avec la Société évangélique, dont monsieur est ici le représentant.

M. Washburn s'inclina froidement.

– Et la Société évangélique, ne sachant pas que cet homme était devenu complètement fou, me soupçonne d'avoir cherché à favoriser son évasion.

– Ah ! bien, je comprends, dit M. Woodmans.

– Or donc, continua Marmouset, M. Washburn fait son devoir, vous faites le vôtre et moi le mien. Me voici votre pensionnaire jusqu’à nouvel ordre.

– Oh ! pas pour longtemps, espérons-le, dit M. Woodmans.

– Jusqu’à l’arrivée du détective Scotowe, ajouta le représentant de la Société évangélique.

– Et quand doit-il arriver ?

– Demain, ou peut-être même ce soir.

M. Woodmans respira.

– Un mot encore, dit Marmouset.

Et il se tourna vers M. Washburn.

XXXIX

– Vous pensez bien, dit le prétendu M. John Bell, c’est-à-dire Marmouset, vous pensez bien, monsieur, que du moment où on vous a donné l’ordre de me faire arrêter, je sais à quoi m’en tenir sur les petites précautions que vous avez dû prendre. Le capitaine du port est prévenu; le navire à bord duquel je suis arrivé a l’ordre de ne pas reprendre la mer, et la milice de la ville a mon signalement, n’est-ce pas?

– Tout cela est exact, monsieur.

– Donc, il ne m’est pas possible de m’échapper.

– Je ne le crois pas, dit M. Washburn.

– Par conséquent, je vais vous demander une petite faveur.

– Si elle est compatible avec les ordres que j’ai reçus…

– Je le crois, monsieur.

– Je vous ai dit que j’avais laissé à la porte Edward Cokeries et sir Arthur?

– Oui.

– Edward Cokeries est fou; mais sa folie est en voie de guérison.

M. Washburn eut un petit mouvement d’épaules qui signifiait: qu’est-ce que cela peut me faire?

– Quant à sir Arthur, poursuivit Marmouset, il n’est pas fou le moins du monde.

– Eh bien!

– C’est un gentleman de mes amis qui voyage avec moi pour son agrément et n’est nullement mon pensionnaire.

– Où voulez-vous en venir, monsieur?

– À ceci, que vous ne me refuserez pas d’apprendre moi-même à sir Arthur notre mésaventure.

– Bon!

– Pas plus que vous ne me refuserez la faculté d’employer la ruse pour amener ici Edward Cokeries.

– Qu’à cela ne tienne, dit M. Washburn.

– Ainsi vous me permettez d’aller les chercher.

– C’est-à-dire que je vais aller avec vous.

– Fort bien, dit Marmouset.

Et il se leva.

– Mon cher monsieur John Bell, dit alors M. Woodmans, je suis le maître absolu dans ma maison.

– Cela va sans dire, répondit Marmouset.

– Et vous mangerez à ma table, mon cher collègue.

– Alors vous inviterez sir Arthur aussi ?

– Comme vous voudrez.

– Merci, dit Marmouset.

Et il sortit, accompagné de M. Washburn.

Quand ils furent dans le corridor, celui-ci lui dit :

– Mon cher monsieur, je dois vous prévenir d'une chose.

– Laquelle, monsieur ?

– Je ne suis pas venu seul ici.

– Ah !

– J'ai laissé devant la maison une demi-douzaine de policemen.

– Vraiment, monsieur ?

– Et si vous tentiez, une fois dehors, de prendre la fuite, ils vous arrêteraient aussitôt.

– Oh ! monsieur, dit Marmouset, rassurez-vous. Vous n'aurez nul besoin d'en venir là. Je suis un gentleman et je vous donne ma parole d'honneur…

– C'est bien, dit M. Washburn.

Et ils continuèrent leur chemin.

Arrivés à la grille, Marmouset ajouta :

– Permettez-moi de dire un mot à l'oreille de sir Arthur.

– Faites, répondit M. Washburn.

Et il se mit à distance. Alors Marmouset ayant franchi la grille, s'approcha vivement de lord William et d'Edward Cokeries et leur dit :

– Je n'ai pas le temps d'entrer dans des explications. Nous sommes prisonniers.

Lord William pâlit.

– Rassurez-vous, reprit Marmouset, l'homme gris ne peut tarder à venir, et il nous délivrera. Pour le moment, écoutez-moi bien.

– Voyons ? fit lord William.

– Vous allez me suivre à l'intérieur de cette maison.

– Bon !

– Je ne m’appelle plus sir Arthur.

– Comment vous nommez-vous donc ?

– Je suis M. John Bell…

– Mais…

– Je vous expliquerai cela plus tard. Et vous, vous êtes sir Arthur.

– Moi !

– Oui, vous. Venez.

Et Marmouset prit lord William par le bras et le présenta à M. Washburn, disant :

– Voilà sir Arthur, le gentleman dont je vous ai parlé.

Mais au moment où M. Washburn allait leur faire franchir à tous trois la grille de la maison de fous, un homme s’approcha de Marmouset.

C’était George Black, le matelot. George Black lui fit un signe mystérieux qui voulait dire :

– Ne craignez rien, moi et nos frères nous veillons sur vous…

* *

*

Une heure après, Marmouset et lord William, l’un sous le nom de John Bell, l’autre se faisant appeler sir Arthur, étaient les pensionnaires de M. Woodmans.

M. Washburn était parti.

M. Woodmans se confondait en excuses auprès de celui qu’il persistait à appeler son cher collègue.

Et Marmouset lui disait en souriant :

– Ne vous tourmentez pas ainsi, mon cher ami, le détective Scotowe ne peut tarder d’arriver et tout s’expliquera à notre satisfaction mutuelle.

Marmouset et lord William furent logés dans le pavillon du directeur et mangèrent à sa table.

Edward Cokeries ne fit aucune difficulté de s’accommoder d’une cellule de fou.

Quant au véritable M. John Bell, il faut-en convenir, il n’avait aucun agrément.

Les infirmiers obéissant à la consigne qu’ils avaient reçue, lui avaient administré une douche.

M. John Bell avait crié, juré, tempêté.

Alors on lui avait mis la camisole de force.

Il avait eu beau protester, crier bien haut qu’il était M. John Bell, médecin aliéniste et directeur de Bedlam, il avait réclamé vainement la visite de M. Woodmans.

M. Woodmans n’était point venu.

Et comme on ne parvenait pas à le calmer, on avait eu recours à une deuxième douche, puis à une troisième. La journée s’était écoulée ainsi, puis la nuit.

Le lendemain matin, Marmouset et lord William, qui partageaient la même chambre, étaient encore au lit quand la porte s’ouvrit. M. Woodmans entra tout joyeux.

– Ah ! dit-il, je crois que tout va s’expliquer, mon cher collègue. Je vous amène M. Scotowe, qui vient d’arriver.

Et il s’effaça pour laisser entrer un second personnage. Marmouset eut toutes les peines du monde à se contenir et à ne pas pousser un cri.

L’homme qui entrait, celui que M. Woodmans appelait M. Scotowe, était Rocambole lui-même.

Rocambole qui, derrière M. Woodmans, posa un doigt sur ses lèvres…

XL

Rocambole n’était pas seul.

Il était accompagné de M. Washburn.

Et M. Washburn ne doutait pas qu’il eût affaire au détective Scotowe.

Une heure auparavant, une barque pontée était entrée dans le petit port de Douglas.

Un homme avait sauté lestement sur le quai.

Un matelot l’y attendait.

Et ce matelot était George Black, le fénian.

George et Rocambole se connaissaient, ils s’étaient vus à Londres.

Mais Rocambole, qui avait, reconnu le fénian, fut obligé néanmoins de recourir au signe mystérieux, car George Black ne le reconnaissait pas.

Avec cette merveilleuse aptitude qu’il possédait de changer de vêtements, de tournure et même de visage, Rocambole avait étudié la tête, la démarche et les allures de M. Scotowe, et était pour ainsi dire entré dans la peau du détective.

Il était devenu gras, chauve, rubicond ; il avait de gros favoris grisonnants taillés en côtelettes, et il portait sous le bras un volumineux portefeuille.

Milon, qui l’avait vu faire ce bout de toilette, s’en était quelque peu étonné, à bord de la barque pontée.

Mais Rocambole avait répondu :

– Je ne crois pas que Washburn ait jamais vu M. Scotowe, mais enfin il faut tout prévoir.

Ce ne fut qu’après le signe mystérieux que George Black reconnut l’homme gris.

– Je suis M. Scotowe, dit celui-ci en souriant.

– Ah ! fort bien, je comprends.

– Et voici ses papiers, ajouta Rocambole en montrant le portefeuille.

– Mais, dit George, le vrai Scotowe, où est-il ?

– Oh ! répondit Rocambole en souriant, il n’y a pas à nous occuper de lui.

– Ah !

– Il ne viendra pas ici.

– Je comprends.

– Où sont mes amis ? demanda encore Rocambole.

– M. Washburn les a fait enfermer hier.

– Où cela ?

– Dans la maison de fous.

– Tous ?

– Tous. Seulement sir Arthur s’est bien amusé.

– Comment ? fit Rocambole qui avait quelque orgueil de son élève.

George Black lui raconta alors la plaisante idée qu’avait eue Marmouset de se faire passer pour M. John Bell et de donner celui-ci pour lord William.

Et quand il eut fini, Rocambole dit à George Black :

– Il a, sans le savoir, simplifié ma besogne. Où demeure M. Washburn ?

– Ici près.

– Conduisez-moi chez lui.

George Black obéit, et quelques minutes après, Rocambole frappait à la porte du représentant de la terrible Société évangélique.

La métamorphose de Rocambole était d’ailleurs inutile. M. Washburn n’avait jamais vu le détective Scotowe, mais il ne douta nullement de son identité, lorsque Rocambole lui eut mis sous les yeux les divers papiers de M. Scotowe et la fameuse lettre de crédit signée par le révérend Patterson.

M. Washburn lui rendit compte de sa mission.

– Ils sont tous enfermés, dit-il.

– Vous pensez bien, lui dit Rocambole, que nous ne tenons pas à garder M. John Bell, ni son ami le gentleman sir Arthur ; et si le révérend a d’abord donné l’ordre de les arrêter, c’était pour être bien sûr que le fou Walter Bruce ne nous échapperait pas.

– Fort bien, dit M. Washburn. Et l’autre fou ?

– Edward Cokeries ?

– Oui.

– Oh ! celui-là, je le réintégrerai à Bedlam à mon retour à Londres.

– Alors nous devons garder ici lord William ?

– Monsieur, dit sévèrement le faux Scotowe, ne prononcez jamais ce nom. Sachez qu’il n’y a pas, qu’il n’y a jamais eu de lord William.

M. Washburn s’inclina.

– Il n’y a qu’un ancien forçat du nom de Walter Bruce, et cet homme est devenu fou.

– Ainsi vous allez laisser Walter Bruce ici ?

– Jusqu’à nouvel ordre.

– Et vous rendrez la liberté à M. John Bell ?

– C'est-à-dire que je le ramènerai en Angleterre, et là peut-être aura-t-il un compte sévère de sa conduite à rendre au lord chief-justice.

– J'espère que, tout au moins, dit M. Washburn, il sera destitué.

– Quant à cela, n'en doutez pas.

M. Washburn avait donc conduit le faux M. Scotowe à la maison de fous.

Comme sir William n'avait jamais vu Rocambole, il ne sut pas tout d'abord s'il avait affaire réellement ou non à M. Scotowe. Mais il ne souffla mot, car Marmouset lui avait imposé silence du regard.

On devine la scène qui suivit.

Marmouset, prenant au sérieux le rôle de M. John Bell, se répandit en récriminations et accabla de reproches M. Scotowe. Rocambole, qui jouait à ravir le rôle de détective, se confondit en excuses.

Il ajouta même que M. John Bell serait indemnisé par le gouvernement pour le préjudice qu'on lui avait causé en l'arrêtant illégalement. Seulement il lui fit un petit bout de morale qu'il termina par ces mots :

– Le convict Walter Bruce est un homme fort dangereux que la justice anglaise a le plus grand intérêt à ne jamais perdre de vue, et vous avez commis une grave imprudence en l'emmenant avec vous.

– Vraiment ? fit le faux M. John Bell d'un air naïf.

– Certainement ; car s'il se fût évadé, vous auriez eu un compte sévère à rendre.

– Est-ce que vous allez me le laisser ici ? demanda M. Woodmans.

– Oui, monsieur, et prenez bien garde qu'il s'échappe.

– Oh ! répondit M. Woodmans, ne craignez pas cela. D'ailleurs, je lui laisserai la camisole de force nuit et jour, et on le douchera d'importance.

* *

*

Deux heures plus tard, Rocambole, Marmouset, lord William, Edward Cokeries et Milon étaient à bord du steamer commandé par le capitaine Robert Wallace.

– Ah çà, maître, dit alors Marmouset, où allons-nous maintenant ?

– En Irlande.

– Bah ! qu'allons-nous y faire ?

– Chercher les trésors et les parchemins de ce pauvre M. John Bell, répondit Rocambole en riant.

Et le steamer pour qui le faux Scotowe avait fait lever la consigne, quitta le port de Douglas et mit le cap sur l'Irlande.

XLI

Sir Archibald, pendant ce temps, était allé, on s’en souvient, chez le révérend Patterson.

Mais le révérend était absent de chez lui.

On avait même répondu à sir Archibald qu’on ne savait pas si le révérend rentrerait.

Et, en effet, le révérend n’était pas rentré.

Il avait bien autre chose à faire, vraiment, que de s’en revenir dans Elgin Crescent.

On s’en souvient encore, le chef occulte de la Société évangélique avait un bureau dans Oxford-street.

C’était là qu’il traitait toutes les affaires mystérieuses qui se rattachaient à la prospérité et au bien-être de cette vaste association dont il tenait entre les mains tous les rouages et tous les fils.

Le révérend avait donc passé à son bureau d’Oxford street le lendemain du départ de M. Scotowe, et il y avait trouvé une dépêche du détective.

M. Scotowe lui annonçait qu’il partait pour Douglas, dans l’île de Man.

Le surlendemain, qui était précisément le jour où sir Archibald se présenta chez lui, le révérend reçut par la poste, non plus une dépêche, mais une lettre de M. Scotowe. Cette lettre, on se le rappelle, le détective l’avait écrite sous menace de mort, et c’était Rocambole qui l’avait dictée.

Le paraphe, le signe mystérieux, tout y était.

Quand il eut pris connaissance de cette lettre, le révérend Patterson éprouva une immense joie.

Lord William était en sûreté.

De plus, M. Scotowe lui offrait de partager un trésor.

Or cet homme, qui vivait plus que simplement et paraissait complètement détaché des biens de ce monde, ce fanatique religieux qui rêvait la domination de l’univers, aimait l’or non pour lui, mais pour la somme de puissance que l’or pouvait lui donner.

Il ne songea pas un seul instant à mettre en doute la sincérité de la lettre de M. Scotowe.

Le détective lui donnait rendez-vous à Cork, qui est un port du sud de l’Irlande.

– Il faut partir, pensa-t-il.

Et il ne rentra point dans la maison d'Elgin Crescent ; il se contenta de faire une petite valise avec le peu de linge et de vêtements qu'il avait dans Oxford-street, prit son sac de voyage, remplaça sa longue redingote noire, sa cravate blanche et son chapeau noir à tuyau de poêle par un costume marron, une suite, comme disent les Anglais, et un petit chapeau d'étoffe de forme ronde.

Puis, ainsi équipé, il monta dans un cab et se fit conduire au railway de Liverpool.

Le lendemain matin, M. Patterson était à bord d'un steamer qui levait l'ancre.

Il y a deux services à Liverpool pour l'Irlande.

L'un s'effectue entre Liverpool et Dublin.

Le second entre Cork et Liverpool.

M. Patterson ne songea même pas au premier de ces deux services.

Cependant, s'il eût été prudent, il aurait dû relâcher à l'île de Man et s'assurer par lui-même que lord William s'y trouvait, enfermé dans la maison de fous.

Mais il avait confiance en M. Scotowe.

Et puis il était pressé d'arriver à Cork.

Il prit donc le steamer qui se dirige sur cette dernière ville en droite ligne sans toucher à l'île de Man.

La mer était mauvaise.

Le révérend, qui n'avait pas le cœur solide, passa le jour et la nuit qui suivit couché dans son cadre, se tordant les boyaux et refusant toute nourriture.

Mais l'appât des trésors de M. John Bell soutenait son courage, et quand enfin la terre d'Irlande fut signalée, le révérend fit appel à toute son énergie et monta sur le pont.

Le gros temps qui avait régné pendant la nuit s'était calmé. La mer était bien encore un peu houleuse, mais le vent était tombé et le steamer marchait sous vapeur.

Le jour naissait, le soleil allait bientôt paraître dans un ciel d'un gris froid et terne ; et la verte Erin émergeait du sein des flots avec ses plaines vertes et ses collines bleues.

Le révérend se mit à respirer l'air du matin à pleins poumons. Trois ou quatre passagers faisaient comme lui et se promenaient de long en large sur le pont.

L'un d'eux salua le révérend.

Le révérend, un peu surpris, lui rendit son salut.

Alors le passager vint à lui, disant :

– Je vois que Votre Honneur ne me reconnaît pas.

Le révérend tressaillit et regarda plus attentivement son interlocuteur.

– Il est possible que je vous aie vu, monsieur, dit-il, mais il m'est impossible de me rappeler en quel endroit.

– Mon révérend, répondit le gentleman, je me nomme Shoking.

Ce nom produisit sur M. Patterson l’effet d’un coup de tonnerre.

Shoking, c’était l’ami, le compagnon de l’homme gris.

– Excusez-moi, reprit Shoking, tandis que le révérend demeurait bouche béante, mais j’ai toujours été quelque peu causeur de ma nature… et ayant la bonne fortune de reconnaître Votre Honneur…

– Après ? dit sèchement M. Patterson.

– Je vais en Irlande comme vous, poursuivit Shoking.

– Fort bien, dit le révérend.

Et il tourna le dos à Shoking.

Une vague et mystérieuse terreur s’était emparée du révérend Patterson.

Pourquoi Shoking était-il à bord de ce steamer ?

Et n’était-ce pas l’homme gris qui l’avait mis à ses trousses ?

Il s’écoula une heure encore avant que le steamer entrât dans le port de Cork.

M. Patterson était au supplice.

Il regardait Shoking du coin de l’œil.

Mais Shoking paraissait ne plus faire attention à lui.

Enfin les passagers mirent pied à terre.

M. Patterson, une fois sur le quai, regarda autour de lui.

Il espérait voir M. Scotowe. Mais il eut beau chercher, il n’aperçut point le détective.

En revanche, un homme s’approcha de lui :

– N’est-ce pas au révérend Patterson que j’ai l’honneur de parler ? dit-il.

– Oui, répondit M. Patterson de plus en plus distrait.

– C’est M. Scotowe qui m’envoie, répondit cet homme.

Et, comme preuve à l’appui, il tira de sa poche une lettre, qu’il remit au chef de la Société évangélique.

XLII

Le révérend Patterson prit la lettre, l'ouvrit et lut :

« M. John Bell n'était pas le seul qui eût vent des trésors enfouis par ses aïeux.

« Il s'est formé ici une association de fénians qui se sont mis à la recherche de ces trésors.

« Mais, jusqu'à présent, ils ne sont pas sur la bonne piste, tandis que j'y suis.

« Seulement, mon révérend, il faut que nous prenions mille précautions, et je n'ai pas jugé prudent de vous attendre à Cork, ainsi que la chose était indiquée par ma précédente lettre.

« L'endroit où les trésors sont enfouis est situé à six milles de Cork.

« Je vous attends à moitié chemin.

« Suivez la personne qui vous remettra la lettre.

« C'est un homme sûr.

« SCOTOWE. »

C'était bien l'écriture du détective, c'était bien sa signature. Et le révérend Patterson ne mit pas un seul instant en doute son authenticité.

Il regarda alors le messager. C'était un homme jeune, dont le costume annonçait un matelot.

Mais il suffisait de regarder ses mains fines et blanches et son visage, qui ne portait aucune trace du hâle de la mer, pour être convaincu que ce costume était un déguisement.

– Vous êtes un homme à M. Scotowe ? fit le révérend.

– Oui, répondit-il en clignant de l'œil.

– Et bien ! je suis prêt à vous suivre.

Et le révérend Patterson regarda encore furtivement autour de lui.

Il craignait d'apercevoir ce maudit Shoking, qui certainement ne venait en Irlande que pour l'espionner.

– Venez, dit le prétendu matelot.

Et il entraîna le révérend loin du port.

Puis il le fit entrer dans un dédale de petites ruelles humides et sombres, dans lesquelles grouillait une population famélique et à moitié nue.

Plusieurs fois, en chemin, le révérend se retourna.

Il croyait toujours voir Shoking derrière lui.

En même temps ce n'était pas sans une certaine appréhension qu'il passait au milieu de cette population catholique et ennemie de l'Angleterre, lui, le plus redoutable ennemi du catholicisme.

Mais il n'eut aucune défiance à l'égard de son guide.

La lettre de M. Scotowe le rassurait.

Enfin le prétendu matelot s'arrêta au fond d'une sorte d'impasse.

– C'est ici, dit-il…

Le révérend leva la tête et vit une branche de houx se balançant au-dessus d'une porte. Il reconnut une auberge.

– Qu'allons-nous donc faire là-dedans ? dit le révérend étonné.

– Monsieur, répondit son guide, M. Scotowe ne juge pas prudent que vous sortiez de Cork en plein jour.

– Ah ! vraiment.

– Il faut attendre la nuit.

– Bon !

– Et je vous ai conduit ici parce que cette auberge est loin du port, loin des hôtels où descendent les étrangers, et que les personnes qui peuvent avoir intérêt à vous suivre ne viendront pas vous chercher ici.

Le révérend Patterson ne fit aucune objection, et il entra dans l'auberge à la suite de son guide.

L'auberge était encombrée de matelots, de calfats et de toutes sortes de gens de mer. On y buvait, on y mangeait, on y chantait, et on s'y querellait.

Personne ne fit attention aux nouveaux venus.

Le prétendu matelot, toujours suivi par le révérend, traversa la salle commune, dit quelques mots au landlord qui était assis à son comptoir, prit une clef accrochée au mur et gagna un escalier en bois qui se trouvait dans un coin.

Puis il monta au premier étage et ouvrit une porte.

– Voilà ma chambre, dit-il, et vous êtes ici chez vous.

– Ah ! dit M. Patterson, vous logez dans cette auberge ?

– Oui, monsieur.

– Alors je vais rester ici !

– Jusqu'à ce soir. On vous apportera à déjeuner tout à l'heure, et je viendrai partager votre dîner.

La chambre était plus que modestement meublée. Elle prenait jour sur la rue par une fenêtre à guillotine.

– La fenêtre anglaise par excellence.

Le révérend Patterson eût certes préféré un autre logis, mais il savait s’accommoder de tout au besoin.

Il eût certainement préféré partir tout de suite ; mais il avait confiance dans la prudence de M. Scotowe, et il se résigna. Le faux matelot le quitta en disant :

– Je vais tout préparer pour notre départ.

M. Patterson demeura donc seul.

Une heure après une servante lui monta du thé, du jambon et des œufs.

Il déjeuna d’assez bon appétit, bien que la présence de Shoking à Cork ne laissât pas que de l’inquiéter de plus en plus. Son repas fini, il se mit à la fenêtre.

Il avait toujours peur, chaque fois qu’un passant traversait la rue, de reconnaître Shoking dans ce passant.

La journée lui parut longue.

Enfin, comme la nuit arrivait, la porte de sa chambre se rouvrit et le faux matelot reparut.

– Je me suis procuré des chevaux, dit-il, nous allons souper, et puis nous partirons.

Le révérend Patterson prit ce deuxième repas, qui se composa de roastbeef, de pommes de terre et d’un morceau de pudding, avec non moins d’appétit.

Quand il eut vidé son dernier verre de pale ale, la nuit était complètement venue.

– Voici le moment, dit le faux matelot.

Et il jeta sur les épaules du révérend un gros caban de mer, en ajoutant :

– Vous ne risquez rien de mettre le capuchon ; il fera froid cette nuit, et il vient une petite brise qui coupe les oreilles.

M. Patterson suivit cette recommandation.

Puis ils descendirent.

Deux petits chevaux irlandais à tous crins, de cette race solide et agreste qui a fait la réputation hippique de la verte Erin, piaffaient à la porte de l’auberge, avec une peau de mouton sur le dos en guise de selle et une corde dans la bouche tenant lieu de bride.

M. Patterson, qui était grand, enfourcha sa monture, et ses pieds touchaient presque le sol.

– Allons ! en route, dit le faux matelot.

Et les deux petits chevaux partirent ventre à terre, arrachant au pavé inégal et pointu des rues tortueuses des myriades d’étincelles.

XLIII

C’est chose commune à Cork, la petite ville irlandaise, de voir des gens à cheval traverser ses rues au grand galop de ses poneys à tous crins, qu’on monte sans selle ni bride. Les paysans des environs viennent journellement s’approvisionner à la ville, et ils s’attardent volontiers dans les cabarets à boire du gin et de l’eau-de-vie de pommes de terre.

Aussi personne ne prit garde à M. Patterson et à son guide. Ils sortirent de Cork et se trouvèrent sur la pente assez raide d’une colline.

Les petits chevaux galopaient avec peine.

M. Patterson était Anglais, et tout Anglais de distinction, laïque ou clergyman, est bon cavalier.

Son guide ne soufflait pas un mot.

Cependant, quand ils furent en haut de la colline, ils s’arrêtèrent un moment. La nuit était sombre et le brouillard commençait à couvrir la mer au loin.

Derrière les voyageurs, au-dessus d’eux, la ville, le port, déjà perdus dans la brume, n’étaient plus trahis que par les lueurs rougeâtres du gaz.

Devant eux s’étendait une succession confuse de plaines, de vallons, de forêts. Tout cela noir, perdu dans l’obscurité, mystérieux comme l’inconnu.

– Il faut rester un moment ici, dit le faux matelot.

– Pourquoi ? demanda le révérend Patterson.

– Parce que j’attends un signal.

– Ah ! et ce signal ?…

– C’est M. Scotowe qui doit nous le faire.

Le révérend ne comprenait pas bien.

Aussi le faux matelot compléta sa pensée.

– M. Scotowe va nous faire signe d’avancer ou de reculer, cela dépend.

– Comment ?

– Nous avancerons si tout est prêt pour les fouilles.

– Et si ce n’est pas prêt ?

– Nous retournerions à Cork, en ce cas.

M. Patterson frissonna, et se souvint de Shoking.

– Mais ce cas est improbable, ajouta le guide du révérend.

M. Patterson respira.

– M. Scotowe est donc tout près de nous ? dit-il.

– Non. Il doit être à plus de trois lieues d'ici.

– Alors comment peut-il nous faire un signal ?

– Tenez, voyez plutôt…

Et le guide tendit la main vers la mer.

Une lueur brillait à l'horizon.

On eût dit une étoile perçant le brouillard.

Mais c'était bien réellement un feu allumé par la main des hommes.

– Alors, nous pouvons avancer ? dit le révérend.

– Pas encore.

– Hein !

– Si un second feu s'allume tout auprès de celui-là…

– Eh bien ?

– Alors nous continuerons notre chemin.

Mais si dans un quart d'heure ce feu-là brille toujours seul, il faudra redescendre à Cork.

M. Patterson prit sa montre, qui était à répétition, et la fit sonner.

– Huit heures un quart, dit-il. Attendons… Mais tout aussitôt, à une faible distance du premier feu, un autre brasier s'alluma.

– En avant ! dit le faux matelot, en avant !

Et il lança son cheval sur une pente rapide, disant à M. Patterson :

– Ne cherchez pas à guider votre cheval, fiez-vous à lui.

Pendant une heure, le révérend, toujours précédé par son guide, fut emporté dans une course furibonde, presque fantastique, descendant des ravins, sautant les haies et les fossés, tantôt foulant de grasses prairies, tantôt galopant à travers des landes pierreuses.

Les deux brasiers flamboyaient toujours à l'horizon.

– Halte ! cria tout à coup le guide.

Et il arrêta brusquement son cheval.

M. Patterson l'imita.

Puis le révérend regarda devant lui.

Dans la nuit sombre se détachaient deux silhouettes complètement noires. Et ces silhouettes montaient et venaient à la rencontre de M. Patterson.

– Voilà M. Scotowe, dit le guide.

– Ah ! fit le révérend.

Et il lui sembla qu'on lui enlevait un poids énorme de dessus la poitrine. En effet, les silhouettes approchaient encore ; bientôt des voix humaines parvinrent à l'oreille de M. Patterson.

– C'est vous, monsieur Patterson ? dit l'une d'elles.

– C'est moi, répondit le révérend.

M. Scotowe n'était pas seul, comme on voit. Un homme l'accompagnait. Quel était-il ?

Le révérend Patterson n'aurait pu le dire.

La nuit était sombre, et d'ailleurs cet homme avait jeté sur ses épaules un caban de matelot dont il avait rabattu le capuchon sur son visage, sans doute pour le préserver des âpres morsures de la bise.

M. Patterson serra la main de M. Scotowe.

– Vous le voyez, dit-il, je suis exact.

– Très exact, répondit M. Scotowe.

Et il eut comme un accent de tristesse.

– Il manque d'enthousiasme, il me semble, pensa M. Patterson. N'aurait-il pas découvert l'endroit où sont les trésors ?

– Marchons, dit encore le détective.

Et il se plaça à côté du révérend, qui avait mis son cheval au pas. Puis il marcha silencieusement.

– Eh ! monsieur Scotowe, dit le révérend, vous paraissez soucieux ?

– Moi ? Nullement, répondit M. Scotowe.

– Sommes-nous loin encore ?

– Assez loin.

Et le détective retomba dans son mutisme.

Le compagnon mystérieux de M. Scotowe n'avait pas prononcé un mot. Le révérend éprouva de nouveau une vague inquiétude.

– Tout cela me semble fort bizarre, murmura-t-il.

En ce moment, un bruit lointain, le galop d'un cheval, parvint à son oreille.

Un cavalier arrivait derrière eux bride abattue.

Alors le silencieux compagnon du détective se retourna, posa deux doigts sur sa bouche et fit entendre un coup de sifflet doucement modulé.

M. Patterson eut un battement de cœur…

XLIV

Le cavalier qui galopait derrière M. Scotowe et le révérend paraissait dévorer l'espace.

En effet, il eut bientôt rejoint la petite troupe.

Alors le révérend le vit ranger son cheval côte à côte de celui de son guide.

Quel était cet homme ?

D'abord on ne pouvait guère voir son visage, il était pareillement affublé d'un caban dont le capuchon était rabattu. Ensuite il ne prononça pas un seul mot.

Le révérend Patterson se dit :

– C'est un des hommes enrôlés par M. Scotowe, et M. Scotowe est un homme prudent et intelligent.

Tandis que le révérend se livrait à cet éloge mental de M. Scotowe, celui-ci ne prononçait pas une parole et cheminait le front penché. Cet aspect taciturne avait déjà quelque peu inquiété M. Patterson.

Il y avait environ dix minutes que le cavalier avait rejoint la petite troupe, quand un nouveau bruit de galop se fit entendre. La même scène recommença.

Le compagnon mystérieux fit entendre un second coup de sifflet et un second cavalier vint bientôt grossir la petite caravane. Alors M. Patterson n'y tint plus.

– Ah çà ! mon cher monsieur Scotowe, dit-il, vous allez m'expliquer tout cela, j'imagine ?

À ces paroles, le compagnon du détective se retourna à demi.

Il leva même un singulier regard sur M. Patterson.

M. Patterson tressaillit. Son regard avait rencontré un regard, et, au milieu des ténèbres, ils s'étaient heurtés, lumineux comme deux lames d'épée d'où jaillit une étincelle.

M. Scotowe fit mine de n'avoir pas entendu.

Le révérend renouvela sa question :

– Mon cher monsieur, répéta-t-il, est-ce que nous allons prendre comme ça des compagnons de route de distance en distance ?

– Non, dit M. Scotowe, c'est fini.

Il prononça ces mots du ton d'un homme qui s'arrache à une méditation profonde. Et il retomba aussitôt dans son mutisme et sa rêverie.

La caravane avançait toujours.

Elle suivait maintenant un sentier ardu qui serpentait au flanc d'une colline taillée en pain de sucre.

Tout en haut de cette colline les deux brasiers projetaient dans le ciel noir leurs dernières lueurs.

M. Patterson s'impatienta.

– Mon cher monsieur Scotowe, dit-il, vous me permettrez de vous dire que je trouve tout cela extraordinaire.

Le détective releva la tête.

– Ah ! dit-il.

– Enfin nous allons, j'imagine, à la recherche du trésor ?

– Oui, monsieur.

– Et tous ces gens là viennent avec nous ?

– Oui, dit encore le détective.

Ce fut tout. Il n'y avait pas moyen de lui arracher une parole. M. Patterson se rejeta sur le prétendu matelot qui lui avait servi de guide.

– Hé ! l'ami, fit-il.

– Que désirez-vous monsieur ?

Le révérend se pencha sur sa selle, et approchant ses lèvres de l'oreille du cavalier.

– M. Scotowe ne me paraît pas de bonne humeur, ce soir, dit-il.

– Il y a des jours comme ça, monsieur.

– Vous le connaissez depuis longtemps ?

– Oh ! certainement. Nous avons travaillé ensemble plusieurs fois, monsieur.

– Enfin, approchons-nous ?

– Je le crois.

– Vous n'en êtes donc pas sûr ?

– Pas aussi sûr que M. Scotowe, qui a déjà reconnu les lieux.

– Mais pourquoi emmenons-nous tout ce monde-là avec nous ? dit encore le révérend, que le piéton et les deux autres cavaliers inquiétaient fort.

– Il paraît que M. Scotowe en a besoin.

– Pour quoi faire !

– Pour s'assurer des trésors.

Et le guide du révérend trouva qu'il avait fort nettement répondu à toutes les questions que M. Patterson lui avait posées et qu'il avait, lui aussi, le droit de garder à son tour le silence.

On arriva enfin au sommet de la colline.

– Halte ! cria le compagnon de M. Scotowe.

C’était la première fois qu’il parlait.

Tout le monde s’arrêta, et alors M. Patterson put examiner le lieu où il était.

C’était un plateau assez étroit, couronné par quelques arbres rabougris.

On avait, allumé deux feux sur ce plateau, et tous deux commençaient à s’éteindre faute d’aliments.

Était-ce donc là que les ancêtres de M. John Bell avaient enfoui leurs trésors et leurs parchemins ?

Le guide mit pied à terre.

Sur un signe impérieux de cet homme, qui paraissait commander à M. Scotowe lui-même, les autres cavaliers l’imitèrent.

En même temps le révérend, d’abord ébloui par la lumière que le feu projetait, le révérend s’aperçut que d’autres hommes se trouvaient sur le plateau.

Ils étaient couchés autour de l’un des brasiers, et ils se tenaient un à un, étirant les bras, se frottant les yeux, comme des gens qui dormaient consciencieusement et qu’on vient d’éveiller en sursaut.

M. Patterson eut un geste d’effroi.

Et s’adressant de nouveau à M. Scotowe :

– Mais, dit-il, à quoi servent tous ces gens-là ? En avons-nous donc besoin ?

– Il paraît que oui, dit M. Scotowe.

Les cavaliers avaient débarrassé leurs chevaux de la corde qui leur servait de bride.

Et les animaux rendus à la liberté s’étaient mis à brouter tranquillement l’herbe qui couvrait le sol.

M. Patterson, cependant, n’avait pas quitté sa selle.

Son guide, qui avait mis pied à terre, s’approcha de lui.

– Ah çà, monsieur, lui dit-il, est-ce que vous ne descendez pas ?

– Allons-nous donc rester longtemps ici ?

– Jusqu’au jour.

– Pourquoi ?

– Mais parce que nous ne pourrions pas continuer notre chemin la nuit.

– Je croyais que l’endroit était ici près ?

– Oui, de l’autre côté de la colline, dans un ravin profond, escarpé, où descendre la nuit serait s’exposer à une mort certaine.

Tandis que le guide donnait ses explications à M. Patterson, le mystérieux compagnon de M. Scotowe faisait jeter du bois dans les deux brasiers.

Il se trouvait en ce moment dans un rayon de clarté, et il avait rejeté son capuchon en arrière.

M. Patterson le regarda.

Cet homme avait un visage qui était parfaitement inconnu au révérend. Et cependant, leurs regards s’étant rencontrés de nouveau, M. Patterson éprouva un véritable sentiment d’épouvante, détourna les yeux et les reporta sur M. Scotowe.

M. Scotowe baissait la tête comme un homme condamné à quelque mystérieux et terrible châtiment.

XLV

Les chevaux, débarrassés de leurs couvertures et de leurs bridons, s'étaient donc mis à paître fort tranquillement. Les hommes, couchés auprès du feu et qui s'étaient relevés un moment se recouchèrent.

Le mystérieux compagnon de M. Scotowe se roula dans son manteau et s'étendit tout de son long sur la terre les pieds vers le brasier.

Tout le monde l'imita, même M. Scotowe.

Le révérend Patterson commençait à être fort inquiet.

Cependant il était loin de soupçonner la vérité tout entière. Mais les allures de M. Scotowe étaient si singulières, qu'un homme moins défiant que lui eût éprouvé les mêmes angoisses.

Couché comme les autres auprès du brasier le plus large, le révérend se posait plusieurs questions et avait du mal à les résoudre.

Il se disait par exemple que M. Scotowe avait bien mis du monde dans la confidence.

Était-il besoin de huit ou dix hommes pour déterrer quelques sacs pleins d'or et une cassette renfermant des parchemins ? Et ces gens-là auraient-ils une part proportionnelle dans la trouvaille, ou bien étaient-ce de simples mercenaires ? M. Patterson avait peine à croire à cette dernière hypothèse.

Enfin, pourquoi M. Scotowe était-il si taciturne ?

Pourquoi le compagnon qu'il s'était choisi pour venir à la rencontre du révérend paraissait-il le véritable chef de l'expédition ?

Toutes ces questions, toutes ces suppositions se heurtaient dans le cerveau un peu troublé de M. Patterson.

Il se prit même, un moment, à taxer sa conduite de folie, et à regretter sa paisible maison d'Elgin Crescent et son bureau d'Oxford street.

Il se demanda même si son voyage n'était pas un voyage inutile, et si les trésors promis existaient réellement.

Enfin, il y avait un point plus obscur encore pour lui que tous les autres. Pourquoi M. Scotowe, qui n'avait fait le métier de détective que pour vivre, avait-il éprouvé le besoin de partager les trésors avec lui, c'est-à-dire avec la Société évangélique ?

Tandis que le révérend se demandait tout cela, le campement s'était tout à fait organisé.

Deux hommes étaient debout aux deux extrémités des brasiers. Les autres étaient couchés et dormaient.

Les deux hommes qui se promenaient à petits pas, s'arrêtant parfois pour prêter l'oreille, étaient des sentinelles. On redoutait donc un danger ?

Le révérend s'était couché côte à côte de M. Scotowe.

Celui-ci faisait semblant de dormir.

Enfin le révérend n'y tint plus.

Il poussa le détective du coude.

M. Scotowe ouvrit les yeux.

– Mon cher monsieur, lui dit tout bas M. Patterson, il faut vous expliquer loyalement avec moi.

– Ah ! dit le détective.

Et il attacha sur le révérend un étrange regard.

– Pourquoi nous sommes-nous arrêtés ici ?

– Parce que… balbutia M. Scotowe, il paraît… que le ravin est profond… et qu'on ne saurait… sans danger… y descendre pendant la nuit.

– Monsieur Scotowe, vous me trompez !

Le détective ne répondit pas.

– Vous m'avez attiré dans un piège, poursuivit le révérend, espérant toutefois que le détective allait protester.

Mais M. Scotowe se borna à balbutier quelques mots inintelligibles.

– Répondez, reprit M. Patterson.

Et, quoique parlant à voix basse, il avait pris un ton impérieux.

– Je ne le puis, répondit M. Scotowe.

Le détective s'était rapproché du révérend et il avait approché les lèvres de l'oreille de M. Patterson.

Et d'une voix faible comme un souffle, il murmura :

– Ne jetez pas un cri, ne faites pas un mouvement, ou nous sommes perdus.

M. Patterson sentit son front s'inonder de sueur.

Le compagnon au regard étrange semblait dormir en ce moment, et il était assez loin de M. Scotowe et du révérend pour que, le crépitement du feu couvrant leurs paroles, il ne put les entendre.

M. Scotowe reprit :

– Je ne suis pas libre.

– Vraiment ! fit M. Patterson.

– Je vous ai écrit sous menace de mort.

Le cœur du révérend battit violemment.

– Je ne sais pas s'il y a un trésor, continua le détective.

– Mais alors ?

– Et si je vous ai fait venir, c'est qu'on m'a dicté la lettre que je vous ai écrite un poignard sur la gorge.

M. Scotowe parlait d'une voix étranglée.

– Ainsi, fit M. Patterson, nous sommes prisonniers ?

– Oui.

– Prisonniers de qui ?

M. Scotowe ne répondit pas tout d'abord.

Puis il se décida à ajouter :

– Nous sommes prisonniers de cet homme qui commande aux autres.

– Quel est cet homme ?

M. Scotowe se tut encore.

Alors, un soupçon terrible traversa l'esprit affolé du révérend Patterson.

Il se souvint de l'homme gris.

Et comme cette pensée montait de son cœur à ses lèvres, un des dormeurs souleva sa tête et parut s'éveiller en sursaut. Ce n'était point cet homme dont le regard avait troublé si fort M. Scotowe, qui était le vrai chef de l'expédition.

C'était un de ceux qui avaient rejoint la petite troupe, pendant sa marche au grand galop de l'un des poneys irlandais. Et cet homme exposa un moment sa tête nue à la clarté rougeâtre du brasier.

Puis il se recoucha.

Mais M. Patterson avait eu le temps de le voir.

Il l'avait vu et reconnu.

Cet homme, c'était Shoking.

Du moment où Shoking était là, – M. Patterson n'en pouvait plus douter, – il était aux mains des fénians et de l'homme gris.

Cependant il ne fit pas un mouvement, il ne jeta pas un cri, il n'eut pas même un tressaillement.

Le révérend était un homme, de tête et de sang-froid.

Le danger était grand, terrible, épouvantable peut-être… mais il n'y avait aucun moyen de le conjurer.

À son tour, il approcha ses lèvres de l'oreille de M. Scotowe et lui dit :

– N'avez-vous pas trouvé, à l'île de Man, un moyen de leur échapper ?

– Je ne suis pas allé à l’île de Man.

– Est-ce possible ?

– C’est la vérité.

M. Patterson comprit tout.

– Nous sommes joués par l’homme gris, dit-il.

M. Scotowe eut un clignement de paupières affirmatif.

– Et nous sommes en son pouvoir ?

– Oui, fit encore le détective.

– Savez-vous ce qu’il veut faire de nous ?

– Il m’a promis la vie sauve.

– Bon ! mais moi ?…

– Ah ! vous, je ne sais pas…

Et tandis que M. Patterson sentait un frisson parcourir tout son corps, M. Scotowe retomba dans un farouche et morne silence.

L’homme au regard étrange dormait toujours.

XLVI

Il y eut un long silence entre M. Scotowe et le révérend Patterson. Le détective tremblait que le chef de la troupe ne s'éveillât. M. Patterson réfléchissait à sa situation.

Et dame ! cette situation, il faut en convenir, n'était pas brillante.

Le révérend savait par expérience quel adversaire était l'homme gris.

Cependant, un homme de la trempe de M. Patterson ne perd jamais complètement la tête.

Il se prit à envisager froidement l'avenir et à se souvenir du passé.

L'homme gris lui ôterait-il la vie ? Il ne le croyait pas.

Le passé de cet homme sans cesse dévoué à une cause chevaleresque lui en était garant.

Or, le révérend Patterson avait pour principe que tant qu'un homme n'est pas mort, il peut se tirer d'affaire.

Le chef de la caravane et tous les gens de sa petite troupe dormaient. Dans le silence de la nuit, on entendit leurs ronflements sonores.

– Si je pouvais m'échapper, songea tout à coup M. Patterson, et, de nouveau, il poussa légèrement le coude à M. Scotowe.

Le détective ouvrit les yeux et le regarda.

M. Patterson colla encore ses lèvres à son oreille et lui souffla ces mots :

– Est-ce que nous ne pourrions pas nous évader ?

Le détective tressaillit.

Mais il secoua la tête presque aussitôt.

– Impossible ! murmura-t-il.

– Pourquoi ?

– Tous ces gens-là ont le sommeil léger. Et les deux sentinelles qui se promènent ?

– Il n'y en a plus qu'une, voyez…

En effet, l'un des deux hommes que le chef avait laissés debout pour garder le campement était maintenant couché auprès de ses compagnons et dormait comme eux.

– L'autre sentinelle suffit pour donner l'alarme, dit encore M. Scotowe.

– Elle s'endormira peut-être à son tour.

– Quand même cela arriverait, reprit le détective, nous ne serions pas beaucoup plus avancés.

– Pourquoi ?

– D’abord nous sommes dans un pays complètement désert.

– Qu’importe !

– Et on nous aurait bientôt rattrapés.

– Cependant, continua M. Patterson, il me vient une idée.

– Laquelle ?

– Supposez que la deuxième sentinelle fasse comme la première.

– Qu’elle s’endorme ?

– Oui.

– Eh bien ? fit M. Scotowe.

– Et que nous puissions nous glisser dans l’herbe jusqu’aux chevaux qu’on a laissés en liberté et qui rôdent autour de nous ?

– Bon ! dit le détective, et puis ?

– Et puis, dame ! nous sautons chacun sur un cheval et nous galopons ventre à terre jusqu’à Cork.

M. Scotowe eut un sourire mélancolique.

– Je veux bien essayer, le cas échéant, mais je n’ai pas grand espoir.

– Quelle heure peut-il bien être ?

– Environ deux heures du matin.

– Nous avons donc encore près de quatre heures de nuit ?

– À peu près.

– Que la sentinelle s’endorme… et nous verrons…

L’assurance de M. Patterson rendait quelque confiance à M. Scotowe.

– Après ça, pensait le détective, il ne peut m’arriver quelque chose de pire, et autant vaut essayer de reconquérir sa liberté.

Ils attendirent.

La sentinelle se promenait toujours, faisant le tour du brasier et regardant si tout le monde dormait.

– Il a une fameuse envie de faire comme les autres, pensait M. Patterson qui, de temps en temps, l’observait du coin de l’œil.

En effet, au bout d’une heure environ de ce manège, le gardien finit par venir s’asseoir auprès de lui.

– Tout à l’heure il dormira, souffla encore M. Patterson à l’oreille de M. Scotowe.

Et M. Patterson avait raison.

La seconde sentinelle fit comme la première ; elle finit par s’allonger sur le sol, les pieds au feu, la tête en dehors du cercle, et bientôt un ronflement concentré apprit au révérend qu’il y avait un dormeur de plus.

– Je crois que voici-le moment, dit-il à M. Scotowe.

– Attendez donc encore, répondit le détective.

– Vous n’osez donc pas ?

– Mais si, seulement, je voudrais attendre…

– Quoi donc ?

– Que les chevaux qui vont et viennent sur le plateau cherchant l’herbe la plus dure se rapprochent de nous.

– Soit, dit M. Patterson.

Et ils attendirent, en effet, environ un quart d’heure.

Au bout de ce temps, un des chevaux se trouva tout près du brasier. Si près même que, grâce à la lueur du brasier, M. Patterson crut le reconnaître. C’était justement celui qu’il avait monté en venant de Cork. Et comme il faisait un mouvement, M. Scotowe le retint.

– Un mot encore, dit-il.

– Dites.

– Le galop des chevaux donnera l’alarme, si nous les montons de suite.

– Nous les tiendrons par la bride jusqu’au bord du plateau.

– Soit.

Alors, ces deux hommes, que l’amour de la liberté soutenait, se mirent à glisser sur eux-mêmes, se repliant comme des reptiles et s’éloignant par des mouvements imperceptibles du cercle des dormeurs.

Ni le chef ni la petite troupe ne bougeaient.

M. Scotowe et M. Patterson rampèrent dans l’herbe comme des couleuvres.

De temps en temps, ils s’arrêtaient, tant ils avaient peur que leurs gardiens se réveillassent.

Mais personne ne s’éveillait.

Et, tout à coup, M. Patterson se redressa et saisit à la crinière son cheval.

M. Scotowe s’était pareillement approché d’un autre poney et il imitait M. Patterson.

Ils étaient maintenant hors du cercle de lumière décrit par le brasier, et, par conséquent ; plongés dans les ténèbres. Ils se rapprochèrent l’un de l’autre.

– L’herbe est épaisse, dit M. Patterson, on n’entendra pas courir les chevaux.

– Peut-être… répondit M. Scotowe.

Et le révérend sauta lestement sur la croupe du poney. M. Scotowe l’imita.

– À la grâce de Dieu ! murmura encore M. Patterson.

Et il donna deux vigoureux coups de talon au petit cheval à tous crins, qui s’élança en avant et prit le galop précipité.

– Je crois que nous sommes sauvés, et l’homme gris me payera cher cette aventure, pensait le vindicatif homme d’église ; et il talonnait toujours son cheval qui fuyait avec la rapidité de l’éclair.

XLVII

En trois minutes, M. Patterson et M. Scotowe eurent mis un quart de mille entre le brasier et eux.

Ils étaient au bord du plateau.

Et il lança son cheval sur une pente rapide.

Du reste, il était persuadé que cette route était celle qu'ils avaient gravie quelques heures auparavant pour arriver sur le plateau. M. Scotowe le suivait.

Aucun bruit ne s'était fait derrière eux.

Les gens de l'homme gris dormaient sans doute toujours. M. Scotowe rangea son cheval à côté de celui du révérend. La nuit était noire, et c'eût été folie que de chercher à s'orienter.

Les poneys galopaient avec cette sûreté de pied qu'ont les chevaux de montagne.

– Que nous cheminions ainsi un quart d'heure encore avant qu'on s'aperçoive de notre fuite, dit le révérend, et nous sommes sauvés.

– Soit, dit le détective qui ne paraissait pas fort convaincu ; mais où allons-nous ?

– Nous retournons à Cork.

– En êtes-vous bien sûr, monsieur ?

– D'abord, dit M. Patterson, il est une chose qui ne fait pas doute pour moi. Nous sommes sur la route que nous avons déjà suivie.

– Peut-être, dit M. Scotowe.

– Ensuite, continua le révérend, remarquez que je monte le même cheval qu'il y a quelques heures.

– Eh bien ?

– Ce cheval a été loué à Cork, donc, il est de cette ville, et, obéissant à son instinct, il y retourne.

– Mais, qui peut dire que celui que je monte vient aussi de Cork ? demanda M. Scotowe.

– Remarquez encore, dit le révérend, que depuis que nous sommes partis, c'est toujours le mien qui tient la tête.

Et le révérend stimulait sa monture, qui galopait toujours sur cette pente vertigineuse.

Cependant, tout à coup, M. Scotowe entendit sonner les sabots de son cheval.

– Oh ! dit-il, je savais bien que nous nous trompions.

– Plaît-il ? dit le révérend.

– Nous galopons maintenant sur des cailloux.

– Qu'importe !

– Depuis l'endroit que nous avons quitté jusqu'à Cork, il n'y a presque que de l'herbe.

– Eh bien ! fit le révérend, si nous n'allons pas à Cork, nous arriverons bien toujours quelque part.

– Oh ! certainement, fit M. Scotowe.

Et dans l'accent du détective, il y avait une seconde raillerie.

– Pourvu que nous atteignions une ville, dit encore le révérend.

– Et que nous ne tombions pas dans un village de fénians.

Ce nom faisait toujours frissonner M. Patterson.

La pente devenait de plus en plus rapide.

M. Scotowe voulut s'arrêter. Mais le révérend lança son cheval plus franchement encore.

– Fuyons ! fuyons ! disait-il.

Tout à coup, un bruit lointain se fit entendre.

Un bruit qui retentissait au-dessus de leurs têtes et qui semblait se perdre dans les nuages.

C'était un coup de sifflet que de mystérieux échos se mirent à répéter à l'infini.

Alors M. Scotowe se tourna sur sa selle et regarda derrière lui. Tout en haut de la colline, dont ils descendaient les pentes abruptes, le ciel était rouge.

C'était la lueur des brasiers allumés sur le plateau.

– On s'est aperçu de notre fuite ! murmura le détective.

– Eh bien ! répondit M. Patterson, n'avons-nous pas une jolie avance, maintenant ?

Et il continua à talonner son cheval.

La pente semblait devoir ne pas finir.

Les petits chevaux galopaient toujours avec force, et de temps en temps M. Scotowe, se retournant et levant la tête, interrogeait ce point du ciel qui était rouge et cherchait à voir se profiler dessus les silhouettes de ceux dont ils étaient naguère les prisonniers.

Mais M. Scotowe n'apercevait rien.

À part ce coin lumineux, tout le reste était noir.

Où allaient les deux fugitifs ? Ils ne le savaient pas. M. Patterson répétait :

– À la grâce de Dieu ! Vous verrez bien, mon cher, que nous finirons par nous trouver hors de danger.

Soudain, une lueur se fit au milieu de ces ténèbres.

Une lueur qui était sous leurs pieds, comme celle du brasier éclairait le ciel au-dessus de leur tête.

M. Patterson arrêta brusquement son cheval.

– Regardez ! dit-il.

– Oh ! je vois, fit M. Scotowe.

– Qu'allons-nous faire ?

– Marcher tout de même. Cette lueur que nous apercevons et qui ressemble à une étoile au fond d'un puits, est bien certainement celle d'une maison ou d'une ferme.

– Ainsi, il faut avancer ?

– Dame !

– Et, dit M. Patterson, si ce sont des fénians ?

– À la grâce de Dieu ! dit à son tour M. Scotowe.

Les chevaux repartirent.

La pente devenait plus douce, la lumière grandissait.

En même temps, autour d'eux, les deux cavaliers voyaient surgir, comme de noirs fantômes, des collines et des blocs de rochers aux formes fantastiques.

M. Scotowe s'arrêta encore.

– Nous nous sommes trompés une fois de plus, dit-il.

– Ah ! dit le révérend.

– Savez-vous où nous sommes ?

– Non.

– Dans un entonnoir. Nous descendons au fond d'un ravin.

– Et cette lumière ?

– C'est un feu allumé en plein air.

– Des bergers sans doute… ?

– Ou des fénians.

Les cheveux de M. Patterson se hérissèrent.

– Il faut tourner bride, dit-il.

– À quoi bon ! dit M. Scotowe.

Le détective paraissait résigné à son tour.

Il poussa son cheval.

Et le cheval de M. Patterson suivit celui de M. Scotowe, malgré les efforts de son cavalier pour le retenir.

En ce moment, un deuxième coup de sifflet traversa l’espace. En même temps la lumière qui baissait au fond du ravin s’éteignit brusquement…

XLVIII

Alors commença pour le révérend Patterson et M. Scotowe une course vertigineuse, insensée, fantastique.

Ils eussent voulu retenir leurs chevaux qu'ils ne l'eussent pu.

Les petits poneys galopaient comme des hippogriffes sur cette pente qui devenait de plus en plus verticale, électrisés sans doute par ce coup de sifflet qui s'était fait entendre au-dessus de leurs têtes.

En même temps le ciel disparaissait, et des murs de granit semblaient monter aux deux côtés des cavaliers épouvantés.

– Nous sommes perdus ! s'écria M. Scotowe.

Le révérend ne répondit pas.

Affolé de terreur, il s'était accroché à la crinière de son cheval pour ne pas tomber.

La pente continuait, et l'extrémité était si grande que dans un moment où le révérend Patterson pensait à reconquérir sa raison, il se dit :

– Évidemment nous descendons au fond de quelque volcan éteint creusé en forme d'entonnoir.

M. Scotowe ne criait plus. Comme le révérend, il s'était cramponné à la crinière de son cheval.

Mais il le serrait si fort que son poney pointa tout à coup, donna un coup de reins terrible, et M. Scotowe, forcé de lâcher prise, tomba dans le vide les mains étendues en avant.

Le révérend entendit un cri. Puis le bruit lointain de la chute d'un corps. M. Scotowe avait été lancé très certainement au fond de l'abîme.

Et, sans nul doute, il était tué sur le coup, car aucune plainte ne remonta des profondeurs du gouffre.

Son cheval, après s'être arrêté un moment, avait repris sa course, et il galopait maintenant sans cavalier côte à côte du poney de M. Patterson.

Certes, le révérend ne songeait plus maintenant à échapper par la fuite aux griffes de l'homme gris.

Ce qu'il cherchait c'était à éviter le sort du malheureux M. Scotowe. Il débattrait ensuite le prix de sa vie avec l'homme gris ; mais, pour le moment, il fallait sauver cette même vie et la sauver quand même.

Aussi le révérend fit-il appel à toute sa science d’écuyer, lui qu’on avait vu, jadis, caracoler à Hyde-Park et sur l’hippodrome d’Epsom.

Il se cramponna du mieux qu’il put et répéta une dernière fois le mot de l’infortuné M. Scotowe :

– À la grâce de Dieu !

Le cheval galopait toujours et l’obscurité était si profonde que M. Patterson ne voyait même plus le poney de M. Scotowe, quoique le vaillant petit animal eût continué à courir auprès du sien.

Enfin, cette lumière qu’ils avaient vu briller au fond de l’abîme et qui s’était certainement éteinte quand avait retenti le coup de sifflet, cette lumière brilla de nouveau. Cette fois elle était tout près du révérend, à une centaine de mètres au-dessous de lui tout au plus.

Le révérend, ébloui, ferma les yeux.

Car cette lumière, brillant tout à coup, avait répandu autour d’elle une gerbe de rayons ; et comme l’éclair qui illumine tout à coup les horreurs ténébreuses d’une tempête, elle avait révélé à M. Patterson toutes ces profondeurs inconnues pour lui jusque-là.

M. Patterson ne s’était trompé qu’à moitié.

Il n’était pas dans le cratère d’un volcan éteint, mais dans l’entonnoir, creusé par les hommes, d’une montagne dont les flancs recelaient sans doute de la houille.

Le volcan était une mine.

La lumière qui projetait son immense clarté sur ces murs de granit et éclairait enfin cette route inclinée qui du sommet de la montagne descendait au fond de la mine, était celle d’un fanal gigantesque planté sur un poteau.

Au pied de ce poteau gisait quelque chose d’inerte que le révérend frissonnant reconnut aussitôt. C’était le corps meurtri et sans vie du pauvre M. Scotowe.

À l’apparition de la lumière, les chevaux avaient subitement ralenti leur allure forcenée. M. Patterson respira.

Il cessa de se cramponner à la crinière emmêlée de son poney, et retrouva son équilibre et son aplomb de cavalier, et, en même temps aussi, il revint un peu d’ordre dans ses idées.

Or, tout à l’heure, M. Patterson avait recommandé son âme à Dieu, et certes il n’eût pas donné un penny de son existence.

Maintenant, rien ne lui paraissait désespéré.

Le fantastique faisait place à la réalité.

Et ce qu’il y avait de plus effrayant dans la réalité, c’était à coup sûr la mort de M. Scotowe. Tout le reste s’expliquait de la façon la plus naturelle.

Les chevaux, poussés vigoureusement en avant, avaient pris la première route venue. Puis s’animant, obéissant à la pente inclinée d’abord et à leur vaillance naturelle ensuite, ils s’étaient emportés.

Maintenant, pour M. Patterson, la chose la plus claire, c’est qu’il était loin de l’homme gris.

Qu’il allait arriver au fond d’un puisard fréquenté par de paisibles mineurs qui n’avaient, sans aucun doute, aucune relation avec le redoutable chef fénian et qu’il trouverait chez eux un abri provisoire, si toutefois le puisard dont il n’apercevait que l’entrée n’était pas déserté par les mineurs. Mais la sécurité de M. Patterson devait être de courte durée.

Soudain, un nouveau bruit traversa l’espace. C’était ce même coup de sifflet qui avait retenti par deux lois déjà au-dessus de sa tête.

Puis à ce bruit un autre succéda.

Le révérend entendit galoper des chevaux sur la pente qu’il venait de descendre. On était à sa poursuite. Et le révérend sentit un frisson parcourir tout son corps et, comme l’infortuné détective tout à l’heure, il murmura :

– Ah ! je sens bien cette fois que je suis perdu.

Soudain le cheval s’arrêta.

Il était auprès du poteau qui supportait la lanterne.

Et, muet d’horreur, M. Patterson put voir gisant à ses pieds le corps brisé de M. Scotowe au milieu d’une large flaque de sang…

XLIX

L’entrée du puisard proprement dit, c’est-à-dire du souterrain, s’ouvrait à deux pas du poteau.

Au coup de sifflet, le révérend Patterson vit une autre lueur surgir au fond de ce gouffre, ou plutôt une succession de lueurs qui étaient mobiles et s’agitaient en tous sens.

Il eut bien vite deviné ce que c’était. C’étaient les mineurs, qui tous avaient une lampe au front, et qui accouraient sans doute à ce coup de sifflet comme à un signal.

Le galop infernal qui retentissait en haut, au-dessus de lui, se rapprochait de plus en plus de M. Patterson.

Et de même que plusieurs mineurs montaient des profondeurs du souterrain, le révérend comprit que plusieurs hommes à cheval étaient à sa poursuite.

Son poney à lui s’était arrêté. L’autre flairait avec une sorte d’effroi le cadavre de M. Scotowe.

Les mineurs arrivèrent avant les hommes à cheval.

M. Patterson se vit entouré d’une douzaine d’hommes nus jusqu’à la ceinture, ayant une lampe fixée au-dessus de leur tête par un anneau de fer.

Ces hommes étaient noirs comme des démons et ils entourèrent M. Patterson qui était descendu de cheval.

L’un d’eux, un géant, lui adressa la parole en anglais :

– Qui es-tu et que fais-tu ici ?

– Je suis un voyageur égaré, dit le révérend.

Ils se mirent tous à rire.

– N’es-tu pas plutôt un prisonnier fugitif ? reprit le géant.

M. Patterson fit un geste négatif ; mais il n’eut même pas la force de parler. Il avait levé la tête et il voyait maintenant les cavaliers qui le poursuivaient courir dans le cercle de lumière décrit par le fanal.

Ils étaient au nombre de six, galopant deux par deux.

M. Patterson reconnut à leur tête cet homme qui était le chef de la troupe à laquelle il avait essayé d’échapper.

Les cavaliers arrivèrent et sautèrent lestement à terre.

Les mineurs saluèrent avec un respect qui acheva de bouleverser M. Patterson. Alors le chef mit une main sur l’épaule du révérend et lui dit :

– Vous êtes bon cavalier, mon révérend ; mais vous avez peut-être eu tort de ne point finir comme M. Scotowe.

M. Patterson frissonna.

– Ce pauvre Scotowe, poursuivit le chef, je lui avais pourtant non seulement fait grâce de la vie, mais je lui avais dit encore que je le conduirais en France aussitôt mes petites affaires terminées ici.

Tandis que le chef parlait, M. Patterson le regardait avidement. Il le regardait d'un air qui voulait dire :

– Il n'y a pourtant que l'homme gris qui puisse parler ainsi, et je ne le reconnais pas cependant.

Le chef comprit le sens de ce regard, et il se mit à rire.

– Mon révérend, dit-il, je vois que vous ne me remettez pas…

M. Patterson fit un pas en arrière.

– Oh ! cette voix ! dit-il.

– La voix de M. Burdett, ricana le chef. Comment ne m'avez-vous pas reconnu déjà, mon cher monsieur ?

Le révérend se redressa :

– Eh bien ! dit-il, puisque c'est vous, car vous changez de visage à volonté, hâtez-vous de me dire ce que vous comptez faire de moi. Je n'attends ni merci, ni pitié.

– Vous avez peut-être raison, répondit l'homme gris, car c'était lui.

– Parlez donc.

Et le révérend croisa ses bras sur sa poitrine et prit l'attitude d'un homme qui attend tranquillement la mort. L'homme gris répondit :

– Nous marchons l'un et l'autre vers le même but, monsieur, et notre but est multiple. Voici des années que c'est entre nous un duel de toutes les heures, de toutes les minutes. Vous avez triomphé parfois, et quand vous êtes parvenu à me loger à Newgate, vous avez dû croire que la lutte était terminée.

– Après ? dit froidement M. Patterson.

– Quelques heures encore et l'homme gris se balancera au bout d'une corde, ricana celui-ci. Vous vous êtes donc trompé de quelques heures.

– Mais dites-moi donc, monsieur, fit M. Patterson avec hauteur, ce que vous comptez faire de moi. J'ai hâte d'en finir avec la vie.

– Bah ! vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites, répondit l'homme gris, riant toujours.

Et puis vous savez que les fénians – et je suis un de leurs chefs – ne versent le sang qu'à la dernière extrémité. Par conséquent, je ne vous condamne pas à mort.

Le révérend s’attendait à cette déclaration, aussi ne broncha-t-il point et son visage conserva-t-il toute son impassibilité. Il avait eu le temps de se remettre de ses émotions et de ses transes. Maintenant qu’il savait que sa vie n’était pas en jeu, il était tranquille.

De même que l’homme gris s’était évadé de Newgate-la-Triste au jour fixé pour son exécution, de même le révérend espérait bien échapper à sa manière tôt ou tard. Et ce fut d’un ton presque dégagé qu’il dit à l’homme gris :

– Pour Dieu, monsieur, soyez généreux jusqu’au bout et dites-moi tout de suite quel genre de captivité vous me réservez.

– Mon révérend, répondit l’homme gris, vous êtes condamné à une détention perpétuelle.

– Où cela ?

– Au fond de cette mine.

Et l’homme gris montrait de la main l’entrée du puisard.

– Prenez garde, ricana le révérend. Vous savez qu’il n’y a rien de perpétuel en ce monde.

– Ah ! par exemple, dit l’homme gris, s’il vous arrivait, durant votre captivité, un de ces accidents qui réduisent un homme à l’impuissance de nuire désormais ; si, cessant d’être un objet de convoitise, vous deveniez par hasard un objet de pitié… oh ! alors, on vous rendrait à la liberté.

Cette fois le révérend Patterson sentit ses tempes se mouiller. Il ne devinait pas encore, mais il pressentait quelque chose d’épouvantable !…

– À cheval ! cria alors l’homme gris à ses hommes, qui avaient mis pied à terre.

M. Patterson fut enlevé de terre et remis à califourchon sur son poney. Puis la petite troupe s’engouffra au galop dans le puisard de la mine…

L

La mine dans laquelle l'homme gris et sa bande entraient à cheval était une de ces galeries larges de dix pieds et hautes de trente à certains endroits, qui s'enfoncent profondément sous la terre par une pente douce, mais qui n'est jamais interrompue.

La voie est large pour faciliter l'extraction de la houille. Au milieu un double rail permet de manœuvrer de petits wagons traînés par des chevaux.

Des deux côtés du rail, une voiture attelée peut passer facilement. De distance en distance, un fanal est suspendu à la voûte. La galerie ressemble, du reste, à un tunnel de chemin de fer.

M. Patterson galopait au milieu des compagnons de l'homme gris. Celui-ci était à l'avant.

Le révérend aurait voulu s'arrêter qu'il ne l'aurait pu. Tantôt la petite troupe entrait dans le cercle de lumière décrit par un fanal, tantôt elle se retrouvait dans l'obscurité pour revoir la lumière peu après.

Cette nouvelle course dura environ un quart d'heure, mais elle eut pour le révérend Patterson la durée d'un siècle. Enfin, l'homme gris, qui galopait toujours en avant, s'arrêta.

La galerie souterraine qu'il venait de parcourir aboutissait à une immense rotonde où convergeaient, comme les rayons d'une roue au moyeu, une dizaine d'autres galeries plus étroites.

– Halte ! cria l'homme gris.

Et il sauta à bas de son cheval.

Ses compagnons l'imitèrent.

Alors les mineurs, ces hommes qui avaient une lampe sur la tête et qui avaient constamment couru à côté des chevaux, entourèrent le révérend Patterson.

– Descendez, ordonna l'un d'eux.

Le révérend obéit.

Il était pâle, il frissonnait même un peu ; mais sa pâleur et son émotion étaient toutes nerveuses.

Au fond, cet homme avait une âme de bronze, et du moment qu'on lui avait dit qu'il aurait la vie sauve, il ne voyait nullement la nécessité de se désespérer.

L'homme gris s'approcha de lui alors.

Il le prit même familièrement par le bras et lui dit :

– Venez donc. Nous sommes forcés de continuer notre chemin à pied ; mais nous causerons en amis.

Il parlait avec bonhomie, comme un homme qui a les meilleures intentions du monde.

M. Patterson se laissa emmener.

Au moment de quitter la rotonde et d'entrer dans une galerie très étroite, M. Patterson se retourna.

Il put voir alors que les compagnons de l'homme gris ne le suivaient point.

Deux mineurs seulement marchaient en avant pour éclairer la route, car cette galerie n'avait point de fanaux suspendus à la voûte.

L'homme gris, nous l'avons dit, avait familièrement passé son bras sous le bras du révérend.

– Vraiment, dit-il alors, vous devez être fort mécontent de vous, mon cher monsieur.

– Ah ! dit M. Patterson.

– Et vous qui êtes un homme fort, vous vous êtes laissé jouer comme un enfant.

– Monsieur, répliqua M. Patterson, je suis en votre pouvoir, cela doit vous suffire et vous pourriez bien m'épargner vos railleries…

– Je ne raille pas, monsieur, je constate, dit froidement l'homme gris, je vais même vous prouver que la pensée de vous railler était loin de mon esprit.

– Ah !

– Et vous apprendre quel est le sort que je vous réserve.

M. Patterson attendit.

– Je vous l'ai dit, poursuivit l'homme gris, je vous condamne à une captivité éternelle, à moins qu'un accident ne vous réduise à l'impuissance de nuire.

– Ou qu'on ne me vienne délivrer, dit M. Patterson dont l'orgueil se réveilla.

– Cela me paraît difficile, monsieur. Mais enfin libre à vous de nourrir cet espoir.

Ces hommes qui éclairaient le chemin s'arrêtèrent tout à coup.

Alors M. Patterson regarda où il se trouvait.

La galerie qu'il venait de parcourir aboutissait à une autre rotonde, mais beaucoup plus petite, celle-là.

Au milieu, il y avait une chose étrange qui attira tout à coup l'attention de M. Patterson.

À première vue, c'était une boîte, une sorte de coffre haut de six pieds, large de quatre.

En l'examinant de plus près, c'était une cage.

Une cage à énormes barreaux de fer.

– Voilà votre habitation, dit froidement l'homme gris.

M. Patterson frissonna, ses cheveux se hérissèrent.

Il voulut même dégager son bras que l’homme gris tenait sous le sien. Mais il ne le put.

– Toute résistance est impossible, lui dit celui-ci.

– Misérable ! hurla M. Patterson.

L’homme gris fit un signe. Les mineurs se ruèrent sur le révérend et le prirent à bras le corps.

M. Patterson, malgré ses cris, malgré sa résistance, fut enlevé de terre et porté dans la cage, dont la porte se referma brusquement sur lui. Il s’y trouvait du reste une table et une chaise. Il pouvait s’asseoir.

– On vous apportera à manger deux fois par jour lui dit l’homme gris.

Et s’en alla.

M. Patterson eut un accès de rage folle.

Il se cramponna à ses barreaux, il cria, il hurla, essayant de secouer sa cage de fer.

Mais elle était trop lourde pour être même ébranlée.

Les mineurs et leurs lampes s’éloignèrent.

Un moment encore il les aperçut à l’extrémité de la galerie. Puis tout disparut et des ténèbres opaques environnèrent M. Patterson.

Plusieurs heures s’écoulèrent. Aucun écho ne répercutait les cris du révérend. Aucun bruit ne parvenait jusqu’à lui.

Quand il eut bien crié, quand il se fut meurtri les mains, les bras et les épaules aux barreaux de la cage, il tomba épuisé sur le sol.

Peut-être même allait-il fermer les yeux et s’évanouir, lorsque soudain une clarté immense, fulgurante, dix fois plus insupportable que la lumière du soleil qu’on regarderait en face, se fit autour de lui.

Les murs de la rotonde venaient de s’éclairer, ou plutôt une draperie qui les recouvrait avait été brusquement arrachée, et sur les murs recouverts de glaces étincelantes un réflecteur d’une puissance colossale concentrait des gerbes de lumière électrique.

M. Patterson éprouva une douleur semblable à celle que lui aurait procurée un fer rouge appliqué sur les yeux. Il les ferma, mais ses paupières furent impuissantes à le préserver de cet éblouissement.

Et alors le révérend comprit de quel accident l’homme gris avait voulu parler.

Il se souvint de Denis le Tyran, qui aveuglait ses prisonniers en les faisant passer sans transition de l’obscurité la plus profonde à la lumière ardente du soleil.

M. Patterson était condamné à devenir aveugle !…

LI

Comment cet éblouissement inouï, cette irradiation fulgurante étaient-ils produits ?

M. Patterson ne chercha point à se l'expliquer.

Le révérend avait jeté un cri de douleur d'abord.

Il avait fermé les yeux ensuite ; mais cette précaution était impuissante.

La lumière était si crue, si ardente, qu'elle passait au travers de ses paupières.

Cela dura six minutes environ.

Puis tout à coup, brusquement, sans transition aucune, la lumière s'éteignit.

Les ténèbres régnaient de nouveau dans le souterrain.

Mais M. Patterson avait toujours les yeux pleins de flammes et il voyait rouge. Comment se préserver désormais de cette lumière aveuglante ?

Tandis que M. Patterson y songeait et faisait de tristes réflexions au fond de sa cage de fer, des pas retentirent dans le lointain sous les galeries sonores de la mine.

Les hommes méchants ont souvent foi dans la bonté et la mansuétude des autres hommes.

M. Patterson, qui avait toujours été sans pitié, qui, marchant droit à son but, avait toujours sacrifié quiconque embarrassait sa route. – M. Patterson se prit à songer que l'homme gris s'était fait à Londres une réputation de bonté, d'humanité et de charité tout à fait évangélique.

Cet homme ne pouvait avoir l'atroce pensée de lui arracher la vue, et sans doute, il ne l'avait soumis qu'à une épreuve. Aussi, quand il entendit des pas, eut-il un frisson d'espérance.

Appuyé aux barreaux de son étrange prison, il tournait la tête dans la direction du bruit, lorsqu'une lumière faible, celle-là, brilla dans le lointain.

C'était la lumière d'une lanterne qu'un homme portait à la main. L'homme s'avança.

M. Patterson espéra que c'était l'homme gris.

L'homme gris qui, peut-être, venait lui offrir sa grâce en échange de sa renonciation à la fortune de lord William. L'homme marchait toujours.

Quand il ne fut plus qu'à une faible distance, M. Patterson le reconnut, car la clarté de la lanterne enveloppait son visage.

Ce n'était pas l'homme gris.

C'était Shoking.

Shoking le mendiant, l’homme à qui M. Patterson avait dédaigneusement tourné le dos à bord du steamer.

Shoking s’approcha de la cage.

M. Patterson reconnut alors qu’il avait un panier à la main. Shoking lui apportait à manger.

– Bonjour, mon révérend, dit le mendiant.

M. Patterson le regarda et ne répondit rien.

– Vous êtes donc toujours fier avec moi, mon révérend ? fit Shoking d’un ton bonhomme.

– Je ne suis fier avec personne, répondit M. Patterson.

– À la bonne heure ! je vois que nous pourrons faire un bout de conversation, dit Shoking.

– Avez-vous donc quelque chose à me dire ?

– D’abord, je vous apporte à manger.

Et, ouvrant son panier, Shoking fit passer au révérend, à travers les barreaux, d’abord du pain, ensuite une bouteille de vin et de la viande.

– Excusez-moi, dit-il, si je ne vous apporte ni couteau, ni fourchette, mais l’homme gris ne le veut pas.

– Et pourquoi ne le veut-il pas ?

– Il a peur que le désespoir s’empare de vous.

– Ah !

– Et que la fantaisie de vous suicider ne vous prenne.

– L’homme gris a tort, dit M. Patterson.

– C’est mon opinion, dit Shoking, un homme comme vous, mon révérend, est exempt de faiblesse.

M. Patterson posa sur la table les aliments que lui apportait Shoking ; mais il n’y toucha point.

– Est-ce que vous n’avez pas faim ?

– Non, pas encore.

– C’est que, dit Shoking, vous serez obligé, si vous attendez mon départ, de manger dans l’obscurité.

Ces mots, fort naïfs en apparence, firent tressaillir M. Patterson.

– Les ténèbres ne me déplaisent pas, dit-il.

– Surtout quand elles succèdent à la petite lumière de tout à l’heure, n’est-ce pas ?

M. Patterson regarda Shoking d’une façon étrange.

– Ah ! vous savez ? fit-il.

– Pardieu !

– Et… cette lumière… ?

– Vous en entendrez parler tout à l'heure.

– Encore ?

– D'heure en heure, monsieur.

– Mais pourquoi ?

Et M. Patterson fit cette question d'une voix sourde et étranglée.

– Monsieur, reprit Shoking, puisque vous vous montrez moins fier avec moi, aujourd'hui, je veux bien vous donner quelques explications.

– Ah ! fit le révérend.

– Cette lumière qui a dû vous brûler les yeux tout à l'heure, a été inventée par John O'Brien, un Irlandais de pure race, qui est un des principaux chefs fénians.

– Dans quel but ?

– C'est un petit supplice que les fénians ont inventé pour ceux de leurs ennemis qui tombent en leur pouvoir.

– Et ce supplice répété… ?

– On en a fait l'expérience, monsieur ; en trois jours, celui qui y est soumis devient aveugle.

M. Patterson frissonna.

– Et c'est le sort qui m'est destiné ? fit-il.

– Cela dépend de vous.

– Comment cela ?

– Tel que vous me voyez, reprit Shoking, non seulement je vous apporte à manger, mais encore je viens jouer auprès de vous le rôle d'ambassadeur.

– C'est l'homme gris qui vous envoie ?

– Oui.

– Eh bien ! que me veut-il ?

– Attendez, dit Shoking, j'ai d'abord quelques petites explications à vous donner.

– Je vous écoute.

– L'homme gris s'est entendu avec les autres chefs fénians, poursuivit Shoking, et il espère mener à bonne fin, d'ici à deux ans, tous les projets conçus avec eux.

– Bon ! dit le révérend Patterson. Ensuite ?

– Ensuite il est certain d’avoir rendu à lord William Pembleton sa fortune et son nom d’ici à deux mois.

– Eh bien !

– Eh bien, dit Shoking, voici pour vous l’occasion d’accepter ou de refuser ce que va vous proposer l’homme gris. Dans le premier cas, vous sortirez, d’ici dans deux ans, avec vos yeux.

– Et dans le second ?

– Vous serez aveugle avant huit jours.

M. Patterson garda un silence farouche pendant quelques minutes.

LII

Shoking attendit. Shoking était, on le sait, le plus flegmatique des hommes et il n'était jamais pressé.

– Ainsi, dit enfin M. Patterson, si je refuse ce que vous allez me proposer, je serai aveugle ?

– Avant huit jours.

– Et si j'accepte ?

– Alors votre captivité sera subordonnée à la réussite des opérations de l'homme gris. Le jour où vous ne serez plus à craindre, on vous rendra à la liberté.

– Et jusque-là, je serai condamné à vivre dans cette cage ?

– C'est de toute nécessité.

Il y eut un nouveau silence.

M. Patterson semblait rouler sous son crâne chauve les pensées les plus amères. Mais, nous l'avons dit, c'était un homme pratique avant tout, et qui ne s'abandonnait jamais à la désespérance. M. Patterson reprit donc :

– Sans doute l'homme gris vous a donné ses pleins pouvoirs ?

– Naturellement.

– Alors vous allez me faire part de ses propositions ?

– Oui.

– Je vous écoute, fit le révérend.

– Monsieur, dit Shoking, vous êtes l'homme le plus puissant de toute l'Angleterre, du moins vous l'étiez il y a quelques jours encore.

– Après ? fit M. Patterson.

– Vous commandez à une innombrable armée de gens en robes noires, qu'on appelle le clergé anglican, et la Société évangélique pourrait faire échec au gouvernement de la reine si la fantaisie vous en prenait ?

– Peut-être ! fit M. Patterson avec un accent d'orgueil.

– Eh bien ! dit Shoking, l'homme gris a une singulière idée.

– Ah !

– Il voudrait pouvoir disposer de cette puissance pendant un certain temps.

– Je ne vous comprends pas, dit M. Patterson.

– Souffrez donc que je m’explique.

– Parlez !

– Supposons que vous êtes le colonel d’un régiment.

– Bon !

– La reine trouve que vous ne gouvernez pas bien les troupes placées sous vos ordres, et elle vous donne un supérieur, c’est-à-dire un général.

– Après ?

– Dorénavant c’est le général qui commande et c’est vous qui obéissez.

– Je comprends de moins en moins, dit M. Patterson.

– Attendez, vous allez voir.

Et Shoking poursuivit :

– Il a donc pris fantaisie à l’homme gris de se substituer à vous et de devenir, pour un certain temps, le chef occulte de la Société évangélique.

– Voilà qui est tout à fait impossible !

– Et pourquoi cela ?

– Mais parce qu’on n’obéira jamais à l’homme gris.

– Soit, mais on obéira à vous.

– Oui, certes.

– Et pour que l’homme gris gouverne, il suffit que vous lui obéissiez et transmettiez les ordres qu’il vous donnera.

M. Patterson partit d’un éclat de rire.

– L’homme gris a-t-il donc fait un pareil rêve ? dit-il.

– Sans doute.

– Maître Shoking, fit le révérend avec hauteur, je suis aux mains de l’homme gris et il peut disposer de ma vie et faire de mon corps ce qu’il voudra ; mais il n’aura aucun empire sur ma volonté.

– Ainsi vous refusez ?

– Je refuse.

– Comme il vous plaira ! dit Shoking.

M. Patterson le vit alors tirer de sa poche un objet qu’il ne définit pas bien tout de suite.

C’était une paire de lunettes à verres convexes, que Shoking posa gravement sur son nez.

En même temps, il mit deux doigts sur sa bouche et donna un coup de sifflet.

Puis il éteignit la lanterne qu'il avait placée à terre, et le révérend Patterson se trouva plongé de nouveau dans l'obscurité. Quelques minutes s'écoulèrent.

Puis, tout à coup, la draperie qui couvrait les murs de la rotonde glissa sur ses tringles, le réflecteur électrique s'éclaira et des myriades de rayons fulgurants inondèrent M. Patterson.

Le révérend jeta un cri, et, à demi aveuglé, il se rejeta au fond de la cage. Il fermait les yeux, il les couvrait de ses deux mains tendues.

Vains efforts ! la lumière électrique passait au travers de ses doigts et de ses paupières.

Et la souffrance qui s'empara de lui fut telle qu'il lui sembla que mille pointes d'aiguilles traversaient son corps de part en part et qu'il avait dans l'arcade sourcilière des charbons ardents à la place de ses yeux.

– Monsieur, lui dit alors Shoking, grâce à mes lunettes, je n'ai rien à craindre, moi, et nous pouvons continuer à causer.

– Vous êtes des misérables ! hurla le révérend.

L'éblouissement dura cinq minutes.

Puis Shoking donna un nouveau coup de sifflet.

Alors tout s'éteignit et la rotonde rentra dans les ténèbres les plus opaques. Alors aussi, M. Patterson éprouva un soulagement sans bornes.

Quelque chose de semblable à la sensation qui s'empare de l'homme qui se noyait, et qu'on retire de l'eau une minute avant que l'asphyxie ne soit complète.

– Voici la deuxième expérience, dit Shoking, que le révérend ne voyait plus, mais qui était toujours auprès de la cage de fer. Vous allez juger de ses résultats. Attendez que je rallume ma lanterne.

Et Shoking frotta une allumette sur son pantalon et se procura de la lumière.

Mais M. Patterson, qui avait entendu le pétillement du phosphore, demeura plongé dans l'obscurité.

– Vos allumettes ne valent rien, dit-il d'un ton ironique.

– Bah ! dit Shoking.

– Elles ne prennent pas.

– Vous croyez ?

– La preuve en est que vous n'avez pu allumer votre lanterne.

– Vous vous trompez, mon révérend.

– Plaît-il ?

– Ma lanterne est allumée.

– Vous mentez… vous…

M. Patterson n’acheva pas, il avait aperçu une lueur indécise à travers un brouillard épais.

– Je crois que vous êtes aveugle déjà, dit froidement Shoking. Ah dame ! vous l’avez voulu.

M. Patterson jeta un cri épouvantable. Un cri qui ressemblait au rugissement de la bête fauve prise au piège. Un cri rauque et bestial, – cri de désespoir et d’agonie s’il en fut !

– Aussi, dit froidement Shoking, pourquoi ne disiez-vous pas que vous aviez déjà de mauvais yeux ?

M. Patterson ne répondit pas. Il se roulait sur le sol de la cage en blasphémant et il s’arrachait le peu de cheveux grisonnants qu’il avait encore sur les tempes.

LIII

Cependant M. Patterson n’était pas tout à fait aveugle encore. La lanterne de Shoking lui apparaissait maintenant comme un point rouge dans un brouillard.

On eût dit la lueur d’un réverbère dans les rues de Londres par une de ces nuits brumeuses où la circulation des voitures se trouve forcément interrompue.

Et comme il continuait à se tordre furieux, écumant, sur le sol de la cage de fer, il entendit la voix de Shoking. Shoking disait :

– Il est impossible, monsieur, que vous soyez aveugle déjà. Et si peu que vous y voyiez encore, on peut vous guérir.

Ces mots galvanisèrent M. Patterson.

Il se releva subitement.

– Oui, dit-il, je vois… je vois encore…

– Vous apercevez ma lanterne ?

– Oui.

– Comme un point rouge ?

– Dans le brouillard, oui.

– L’homme gris possède une certaine pommade, continua Shoking, qui, appliquée sur vos paupières, vous rendrait la vue en cinq minutes.

M. Patterson s’était cramponné aux barreaux de la cage et les étreignait de ses mains crispées.

– Est-ce bien vrai ce que vous me dites ? fit-il.

– Oui, monsieur, dit Shoking.

– Mais il ne voudra pas me guérir ?

– L’homme gris ?

– Oui, cet homme est un misérable, il a juré ma perte…

– Vous vous trompez, monsieur Patterson, dit une autre voix que celle de Shoking.

Le révérend jeta un cri. Il avait reconnu la voix de l’homme gris. Celui-ci reprit :

– Du moment où vous n’avez point encore complètement perdu la vue, je puis vous la rendre.

– Et vous me la rendrez ?

– À l’instant même. Approchez…

M. Patterson colla son visage aux barreaux de la grille. Il voyait bien le point rougeâtre qui indiquait la lanterne ; mais il n’apercevait ni Shoking ni l’homme gris qui, cependant, étaient tout près de lui.

L’homme gris dit encore :

– Fermez les yeux et tenez vos paupières baissées.

M. Patterson obéit. Alors il sentit la main de l’homme gris effleurer son visage.

Il passa sur ses paupières un de ses doigts qui paraissait mouillé. Le révérend éprouva alors une singulière sensation de fraîcheur.

On eut dit qu’on venait d’appliquer sur ses yeux brûlants un double morceau de glace.

Cette sensation était délicieuse et suspendit tout net l’horrible souffrance de M. Patterson.

– Monsieur, dit alors l’homme gris, vous n’ouvrirez les yeux que lorsque je vous le dirai.

– Oui, fit M. Patterson d’un ton soumis.

– Il faut quelques minutes pour que le remède ait le temps d’opérer, et nous allons mettre ces quelques minutes à profit.

– Que voulez-vous donc de moi ? murmura le révérend redevenu tout tremblant.

– Nous allons causer un brin.

– Ah !

– Shoking vous a fait part de mes intentions et de mes désirs ?

– Oui, balbutia M. Patterson.

– Tout à l’heure, poursuivit l’homme gris, vous rouvrirez les yeux et pourrez constater que votre vue sera redevenue aussi nette, aussi claire qu’elle l’était ce matin encore.

– Eh bien ? fit M. Patterson.

– Mais que la terrible épreuve que vous venez de subir se renouvelle trois ou quatre fois de suite, et la pommade dont je viens de me servir sera impuissante à vous rendre la vue.

– Vous renouvellerez donc… ce supplice… ?

– Cela dépend de vous.

– Oh ! dit M. Patterson, ce que vous me demandez est impossible.

– Alors, monsieur, ne vous étonnez pas que j’use de mon droit. Vous m’eussiez bien fait pendre sans scrupule, vous !

– Je ne puis pas trahir les intérêts de la Société évangélique, dit encore M. Patterson.

– Comme il vous plaira, dit l’homme gris d’un ton léger.

Puis il ajouta :

– Vous pouvez ouvrir les yeux, maintenant.

M. Patterson entr’ouvrit timidement les paupières.

Ô miracle ! La vue avait retrouvé toute sa limpidité.

Il voyait maintenant une gerbe de rayons lumineux s’échappant de la lanterne que tenait Shoking.

Il apercevait ce dernier. Il voyait distinctement l’homme gris qui le regardait, lui aussi.

– Mon révérend, reprit celui-ci, il y a un homme à Londres qui est votre bras droit, votre « alter ego » et qu’on nomme M. Ascott.

M. Patterson eut un geste de surprise.

– Cependant, poursuivit l’homme gris, M. Ascott et vous, pour des raisons que vous savez aussi bien que moi, n’avez pas l’air de vous connaître.

Vous vous rencontrez dans le monde et n’échangez jamais de paroles. À peine vous saluez-vous.

Pourtant, si vous quittez Londres, si vous vous absentez, l’armée mystérieuse à laquelle vous commandez obéit dès lors à M. Ascott.

– Où voulez-vous donc en venir en me disant cela ? fit M. Patterson.

– Je veux en venir à vous prier d’écrire un mot à M. Ascott.

– Dans quel but ?

– Un mot que je vais vous dicter.

– Dictez toujours, dit M. Patterson, je verrai ensuite si je puis écrire…

Et il attendit que l’homme gris dévoilât toute sa pensée.

LIV

Tout à l'heure encore, le révérend Patterson semblait préférer la mort, la cécité, tous les maux possibles, en un mot, à la perspective de trahir la Société évangélique et de résigner tout ou partie de son autorité.

Maintenant, au contraire, il paraissait résigné à faire tout ce que l'homme gris exigerait.

Celui-ci fit un signe à Shocking.

Shoking ouvrit le panier qu'il avait apporté et duquel il avait tiré des provisions pour le repas du révérend.

Au fond de ce panier était un petit buvard qui renfermait du papier, des plumes et de l'encre. Shoking le passa à M. Patterson à travers les barreaux.

M. Patterson le prit et le posa sur la table tout ouvert. Puis, poussant un profond soupir, il regarda l'homme gris.

– Je suis en votre pouvoir, dit-il, et je vois bien qu'il ne me reste qu'à obéir.

Il prit donc la plume et attendit.

– Monsieur, lui dit l'homme gris, croyez bien que je ne veux pas me mêler, en votre absence, des questions purement religieuses. Je ne me servirai de votre pouvoir que pour mes propres affaires et celles des personnes auxquelles je m'intéresse.

M. Patterson ne répondit pas.

Il avait la plume à la main et attendait…

Alors l'homme gris reprit :

– Je suis quelque peu au courant de vos habitudes, monsieur. Vous vous absentez souvent de Londres, sans jamais prévenir personne, pas même M. Ascott.

Celui-ci sait alors ce qu'il a à faire, et il attend un mot de vous, si votre absence se prolonge.

– Tout cela est parfaitement vrai, murmura M. Patterson.

– Écrivez donc ce que je vais vous dicter.

– Faites.

L'homme gris dicta :

« Mon cher Ascott.

« Je vous écris de Glascow en Écosse. »

Le révérend eut un geste d'étonnement.

– Dame ! dit l'homme gris en souriant, vous pensez bien que je ne vais pas faire savoir à M. Ascott l'endroit réel où vous êtes.

Le révérend écrivit, et l'homme gris continua à dicter.

« J'ai quitté Londres précipitamment, sans même avoir le temps de vous avertir.

« Qu'il vous suffise de savoir que mon voyage sera heureux pour notre œuvre.

« Je vais m'embarquer demain pour les îles Servi.

« Je suis à la recherche d'un trésor.

« Quand reviendrai-je ? je l'ignore.

« Peut-être mon absence sera-t-elle de courte durée, peut-être se prolongera-t-elle plusieurs semaines.

« Cette lettre vous sera remise par M. Bury.

« M. Bury est mon lieutenant en Écosse, comme vous l'êtes à Londres.

« Il est au courant de l'affaire qui m'occupe et vous l'expliquera dans tous ses détails.

« Obéissez-lui comme à moi-même. »

Le révérend écrivait docilement sous la dictée de l'homme gris.

– Est-ce tout ? fit-il.

– C'est tout, il ne vous reste qu'à signer.

– Pardon, dit le révérend, mais comment savez-vous que M. Ascott et M. Bury ne se connaissent pas ?

– Je sais cela comme je sais tant d'autres choses, dit l'homme gris.

M. Patterson poussa un nouveau soupir et signa.

– Passez-moi donc votre lettre, fit l'homme gris.

Et il la prit à travers les barreaux, tandis que Shoking apportait sa lanterne. Un sourire lui vint aux lèvres :

– Mon cher monsieur Patterson, dit-il, vous êtes si troublé que vous avez oublié quelque chose.

– Quoi donc ?

– Les deux croix en sautoir que vous avez coutume de mettre dans votre parafe.

M. Patterson tressaillit.

– Sans cette marque, votre lettre sera considérée comme non avenue, poursuivit l'homme gris.

– Mais…

– Il y a mieux, M. Ascott devinera qu'il vous est arrivé malheur et que je ne suis pas M. Bury.

Et l'homme gris passa la lettre au révérend en disant :

– Veuillez donc ajouter cette petite formalité.

– Jamais ! dit M. Patterson.

– Je m'y attendais, dit l'homme gris. Allons, Shoking, mon ami, M. Patterson préfère devenir aveugle. Éteins ta lanterne et mettons nos lunettes. On va faire jouer le réflecteur.

M. Patterson jeta un cri.

– Arrêtez ! dit-il.

– Ah ! la peur vous prend ?

– J'ajouterai le parafe, je ferai ce que vous voudrez, mais…

– Mais quoi ?

– Faites-moi une promesse.

– Voyons ?

– Promettez-moi qu'il n'arrivera pas malheur à M. Ascott.

– Je vous le promets.

– Et que vous me tirerez d'ici le plus tôt possible ?

– Je vous le promets encore.

Alors M. Patterson ramassa la lettre qui était tombée à terre et ajouta le parafe et les deux croix à sa signature.

– À présent, mettez l'adresse, dit l'homme gris.

M. Patterson obéit encore.

Puis il rendit la lettre, que l'homme gris mit tranquillement dans sa poche.

– Au revoir, mon révérend, dit-il.

Et il s'éloigna.

M. Patterson avait mis son front dans ses mains et paraissait plongé dans une douloureuse méditation.

– Ah ! mon révérend, lui dit Shoking, vous avez donc cru comme ça que-vous enfonceriez le maître ?

Le révérend ne répondit pas.

– Vous êtes malin, dit encore Shoking, mais pas assez pour nous. Bonsoir, je vous laisse ma lanterne.

Et Shoking posa sa lanterne à terre et s'en alla.

M. Patterson le suivit des yeux.

Puis il haussa imperceptiblement les épaules.

– Imbéciles ! murmura-t-il, j’ai signé et parafé ma lettre, mais j’ai barré les deux t de mon nom d’une certaine manière dont Ascott ne sera pas dupe.

Allons ! tout espoir n’est point perdu.

Et M. Patterson parut se résigner momentanément à son triste sort.

LV

Maintenant, retournons à Londres.

Il était six heures du matin et la capitale du Royaume-Uni avait endossé son plus épais brouillard.

On n’y voyait pas à dix mètres de distance.

Les magasins en ouvrant leurs portes avaient allumé leurs becs de gaz ; les voitures circulaient difficilement et les piétons se heurtaient à chaque pas les uns aux autres, sur les larges trottoirs d’Oxford-street.

Deux gentlemen qui marchaient fort vite tous les deux et en sens inverse donnèrent tout à coup tête baissée l’un dans l’autre.

– Maladroit ! dit l’un.

– Excusez-moi ! répondit l’autre.

Puis ils poussèrent tous deux une exclamation identique suivie d’un nom différent.

– Sir Edmund ! dit l’un.

– Sir Charles Ascott, murmura l’autre.

Et ils se prirent par le bras.

– Où allez-vous ? dit le premier.

– Au bureau du révérend.

– J’en viens.

– L’avez-vous vu ?

– Non. Il n’est pas de retour.

– Voilà qui est : bizarre, murmura sir Charles Ascott.

– Je faisais la même réflexion que vous, répondit sir Edmund.

– Sir Edmund, reprit M. Ascott, je n’aime pas beaucoup causer en plein air.

– Ni moi, mon cher.

– Allons au bureau, nous échangerons quelques réflexions.

– J’allais vous le proposer, répondit sir Edmund.

Ce dernier rebroussa chemin et, sir Charles Ascott le prenant par le bras, ils hâtèrent le pas.

Quelques minutes après, ils entraient tous les deux dans le petit rez-de-chaussée d'Oxford où le révérend Patterson avait établi son bureau de mystérieuses correspondances.

Il y avait toujours là une manière de commis ou de secrétaire qui écrivait à sept heures du matin et ne s'en allait qu'à sept heures du soir.

C'était un petit homme déjà vieux, au teint blafard, aux habits usés, portant des lunettes bleues sur un nez pointu, et laissant entrevoir de longues dents jaunes à travers des lèvres minces et comme fendues avec un couteau. Cet homme, qu'on appelait Bob, jouissait du reste de la confiance du révérend Patterson, de M. Ascott, de sir Edmund et de tous les gros bonnets de la Société évangélique.

M. Ascott et sir Edmund entrèrent.

Le petit homme releva ses lunettes sur son nez.

– Oh ! dit-il, c'est vous, monsieur Ascott ?

– C'est moi, Bob.

M. Ascott était un gentleman fort distingué, encore jeune, au visage plein, encadré de beaux favoris châtains ; il avait une belle prestance et un certain air de bonhomie que corrigeait cependant un petit œil vif et malicieux.

– Sir Edmund, que je vois revenir avec vous, dit Bob, a dû vous dire que je n'avais encore aucune nouvelle de M. Patterson.

– En effet, Bob.

Et M. Ascott s'assit auprès du poêle.

– Depuis combien de jours est-il parti ?

– Il y en aura huit demain, monsieur, répondit Bob, qui laissa retomber ses lunettes sur le bout de son nez.

– C'est bien long, murmura sir Edmund.

– M. Patterson a fait des absences autrement longues, dit tranquillement Bob.

– Oui, reprit M. Ascott, mais il avait coutume de m'écrire avant de partir.

– Pas toujours, monsieur, dit encore Bob.

– Cela est vrai, dit M. Ascott, une ou deux fois M. Patterson est parti sans m'avertir, mais il m'a écrit le lendemain.

– Et il ne vous a pas écrit cette fois ?

– Non.

– Enfin, dit sir Edmund, s'adressant à Bob, quand il est parti, que vous a-t-il dit ?

– Qu'il allait en Irlande.

– Ah ! et il n'a pas annoncé son prochain retour ?

– Non.

M. Ascott fronçait le sourcil. Bob taillait sa plume pour se donner une contenance ; quant à sir Edmund il paraissait non moins préoccupé.

Il y eut un moment de silence parmi les trois hommes.

Enfin M. Ascott murmura :

– Ne vous semble-t-il pas que tous cela est fort extraordinaire ?

– Très extraordinaire, en effet, dit sir Edmund.

– Plus qu'extraordinaire, fit Bob à son tour.

– J'ai le pressentiment de quelque malheur, poursuivit M. Ascott.

– Moi aussi, dit sir Edmund.

Bob secoua la tête.

– Je ne suis pas de votre avis, dit-il.

– Vraiment ? fit M. Ascott.

– Non, monsieur.

– Expliquez donc votre pensée, Bob.

– Volontiers, répondit le commis qui posa sa plume derrière l'oreille.

M. Ascott et sir Edmund se regardèrent.

– Je vais vous dire mon opinion, reprit Bob : M. Patterson est à la chasse.

– Vous moquez-vous de nous, Bob ?

– Pas le moins du monde, monsieur.

– Alors, expliquez-vous.

– M. Patterson chasse l'homme.

– Que voulez-vous dire ?

– Il est à la poursuite d'un homme, répéta Bob.

– Et cet homme, comment l'appelez-vous ?

– Je ne sais pas son nom, ni le lord chief-justice non plus, et M. Patterson pas davantage.

– Vous voulez parler de l'homme gris ?

– Justement.

M. Ascott et sir Edmund se regardèrent.

– En effet, dit le premier, pour que M. Patterson soit parti si précipitamment, il a fallu un motif bien impérieux…

– Vous savez, observa Bob, que l'homme gris qu'on croyait tenir, est parvenu à s'échapper.

– Oui, je sais cela.

– Et si M. Patterson, qui a comme nous le plus grand intérêt à livrer cet homme à Calcraft est parti, c’est qu’il est sur ses traces. Par conséquent…

Bob s’arrêta.

– Eh bien ? dit sir Edmund.

– Par conséquent, reprit Bob, il n’y a pas à s’inquiéter.

– Je ne suis pas de votre avis, moi, répondit M. Ascott.

– Pourquoi donc ?

– Et il serait arrivé malheur à M. Patterson que cela ne m’étonnerait pas, surtout si, comme vous le dites, Bob, M. Patterson court après l’homme gris.

Ce nom, avait paraît-il, le privilège de jeter l’épouvante dans l’âme des membres de la Société évangélique, car M. Ascott, sir Edmund et Bob se regardaient en frissonnant.

En ce moment le timbre de la porte retentit, annonçant un visiteur.

Bob se leva vivement pour aller ouvrir.

– Qui sait, dit-il, c’est peut-être M. Patterson !

LVI

Bob alla donc ouvrir. Un homme qu'il n'avait jamais vu entra en saluant et dit :

– Seriez-vous, par hasard, monsieur Ascott ?

– Non, répondit Bob, ce n'est pas moi. Le voilà.

Et il montra le gentleman.

Le nouveau venu salua de nouveau.

Puis il porta à son front l'index de la main droite et fit un signe de croix mystérieux.

M. Ascott tressaillit, et répondit par le même.

Le visiteur et le visité appartenaient tous les deux à la Société évangélique.

M. Ascott salua donc après avoir fait le signe de croix ; puis il attendit.

L'inconnu rendit le salut et répéta le même signe non plus sur le front, mais sur l'épaule gauche.

– Oh ! oh ! fit M. Ascott qui s'inclina très bas, vous êtes donc mon supérieur ?

– Comme vous voyez, répondit l'inconnu.

– D'où venez-vous ?

– D'Écosse.

– Pour voir M. Patterson ?

– Non, c'est lui qui m'envoie.

Sir Edmund, Bob et M. Ascott poussèrent en même temps un cri de joie. Alors l'inconnu ajouta :

– Je me nomme Bury, et voici ce que je vous apporte.

Il tira une lettre de sa poche et la tendit à M. Ascott.

C'était la lettre du révérend Patterson.

M. Ascott en prit connaissance, arriva à la signature et se convainquit que non seulement c'était bien l'écriture de M. Patterson, mais que, encore, la signature était irréprochable.

Il avait lu rapidement le corps de la lettre et n'avait examiné attentivement que la signature.

Alors il se tourna, vers M. Bury, l'Écossais, et lui dit :

– Je suis à vos ordres, monsieur.

– Monsieur, répondit l'Écossais, je n'ai aucun ordre à vous donner aujourd'hui. J'arrive et j'ai besoin de prendre l'air de Londres, tout d'abord ; mais, demain, vous vous tiendrez à ma disposition.

– Sans aucun doute, monsieur, répondit sir Charles Ascott.

– Je suis logé à Santon hôtel, Santon street, dans Haymarkett, poursuivit l'Écossais, et je vous y attendrai demain à neuf heures.

– J'y serai, monsieur.

M. Bury se leva, salua froidement et fit un pas vers la porte. Puis il parut se raviser.

– Oh ! pardon, dit-il en revenant sur ses pas, j'oubliais une chose essentielle.

M. Ascott attendit.

– Vous pensez bien, reprit M. Bury, que, pour que M. Patterson, notre bien-aimé chef, m'ait investi de ses pleins pouvoirs, il faut qu'il s'agisse d'une chose excessivement grave.

– Cela est vraisemblable, dit M. Ascott.

– Je vais m'occuper ici d'un vaste intérêt, poursuivit l'Écossais, et il me faut beaucoup d'argent.

M. Ascott répondit :

– Fixez le chiffre que vous désirez ; je vous porterai demain un chèque sur la banque.

– Trente mille livres pour commencer.

– Peste ! murmura Bob, est-ce que la Société veut acheter un royaume sur le continent ?

– Peut-être bien, dit M. Bury en souriant.

Et il s'en alla.

Quand il fut parti, sir Edmund regarda M. Ascott qui avait toujours entre les mains la lettre du révérend ?

– Eh bien ! dit-il, nous voilà rassurés sur M. Patterson.

– Oui, dit M. Ascott, mais je ne suis pas content, moi.

– Pourquoi donc ?

– Parce que je n'aurais jamais cru que le révérend me ferait l'injure de placer quelqu'un au-dessus de moi.

– Ce qui n'empêche pas, dit sir Edmund, qu'il faut obéir.

– Hélas ! dit M. Ascott en soupirant.

Bob se caressait la joue avec les barbes de sa plume.

– Trente mille livres sterling ! murmurait-il, voilà une jolie somme, et ce n'est que pour commencer, paraît-il.

– La caisse de la Société est assez riche pour supporter de pareilles saignées, dit M. Ascott.

– À la condition, toutefois, grommela Bob, qu'on ne les renouvellera pas trop souvent.

M. Ascott eut un geste qui voulait dire :

– Voilà qui m'est tout à fait indifférent.

Et sir Edmond ajouta :

– M. Patterson est notre chef suprême. Nous lui devons une obéissance passive, et quand il commande il faut nous exécuter.

– Et puis, ajouta M. Ascott, croyez bien que le révérend a toujours posé une livre comme une bank-note ; et s'il sème beaucoup, c'est pour récolter dix fois plus. N'est-ce pas, Bob ?

Bob faisait toujours la grimace.

– Ce M. Bury ne me revient qu'à moitié, murmura-t-il.

– Il ne me revient même pas du tout, Bob, mon ami, dit M. Ascott.

– C'est pourtant, observa sir Edmund, un parfait gentleman.

– Pardon, monsieur, dit Bob, je ne suis qu'un pauvre plumitif, et Dieu me garde de vouloir m'ingérer plus que je ne dois dans les affaires de votre Société… mais…

Bob s'arrêta indécis.

– Mais quoi ? dit M. Ascott.

– Serait-ce une indiscrétion de vous demander à voir la lettre du révérend ?

– Assurément non, répondit M. Ascott.

Et il tendit la lettre à Bob. Bob la lut, examina chaque mot, et, tout à coup, poussa un cri.

– J'en étais sûr ! dit-il.

– Hein ? fit M. Ascott.

– Monsieur, répliqua Rob, M. Patterson n'a pas écrit cette lettre de son plein gré.

– Oh ! par exemple ! voyez donc la signature et le parafe, Bob.

– Le parafe est irréprochable, monsieur.

– Et les deux croix en sautoir ?

– Pareillement, monsieur.

– Alors qui vous fait supposer… ?

– Monsieur, dit Bob, il y a deux *t* à Patterson.

– Sans doute.

– Eh bien ! il n'y en a qu'un de barré.

– Est-ce possible ? s'écria M. Ascott.

– Voyez plutôt.

Et Bob lui remit la lettre. M. Ascott pâlit.

– Cela est vrai, murmura-t-il.

Bob secoua la tête et ajouta :

– Il y a de l’homme gris là-dessous.

Et Bob, M. Ascott et sir Edmund se regardèrent en frissonnant.

LVII

M. Ascott était un homme de sang-froid.

– Donnez-moi donc la lettre, Bob, dit-il.

Il se mit à relire le billet écrit par M. Patterson.

– J'ai voulu me rendre compte d'une chose, dit-il, du plus ou moins de fermeté de l'écriture.

Or, elle est un peu tremblée.

– Preuve, dit sir Edmund, que M. Patterson a écrit sous le coup d'une vive émotion.

– Très vive certainement, car M. Patterson est un homme qui ne s'effraye pas facilement.

– Pourvu qu'on ne l'ait pas tué ! dit Bob, qui frissonnait de plus en plus.

– Mes bons amis, dit alors M. Ascott, il ne s'agit pas, en ce moment de perdre la tête. Il faut, au contraire, raisonner et prendre une résolution.

– Laquelle ? fit sir Edmund.

– Vous n'avez plus aucun doute, n'est-ce pas, sur la situation de M. Patterson ?

– Oui.

– Il est certain, dit Bob, qu'il est aux mains de l'homme gris.

– Ou d'un parti de fénians quelconque, fit sir Edmund.

– Mais alors, dit M. Ascott, l'homme qui sort d'ici n'est pas M. Bury ?

– Assurément, non.

– C'est ce qu'il faut savoir.

– Comment ?

– Par le télégraphe. Je vais adresser une dépêche à M. Bury, à Glascow. Si M. Bury ne répond pas, c'est qu'il est à Londres.

– Je ne suis pas de votre avis, observa respectueusement sir Edmund.

– Pourquoi cela ?

– Vous allez voir. De deux choses l'une, – ou l'homme qui sort d'ici est bien M. Bury, ou c'est un imposteur qui a pris son nom, de concert avec ceux qui ont dicté cette lettre.

– Bien.

– Dans le premier cas, M. Bury nous aurait trahis.

– Cela est certain.

– Dans le second, il faut éviter de donner l'éveil à nos ennemis, si nous voulons leur arracher M. Patterson.

– Cependant, il faut savoir à quoi s'en tenir.

– Sans doute.

– Comment, alors ?

– Je vais partir ce soir. Demain, à midi, je serai à Glascow, et à quatre heures au plus tard, vous aurez une dépêche chiffrée de moi.

– Il sera trop tard, dit Bob.

– Pourquoi donc ?

– Parce que vous avez, monsieur Ascott, pris rendez-vous pour demain matin avec le prétendu M. Bury.

– Bon !

– Et que vous lui avez promis un chèque de trente mille livres.

– Cela ne fait absolument rien, dit sir Edmund.

Bob fit un soubresaut sur sa chaise.

– Comment s'écria-t-il, vous donneriez une pareille somme à un homme qui, – maintenant nous en sommes sûrs, – est un agent de l'homme gris ?

Sir Edmund se prit à sourire.

– Vous oubliez une chose, Bob.

– Laquelle ? monsieur.

– Vous oubliez que lorsqu'un chèque est de cette importance, la Banque paye à un jour de vue.

– Ah ! c'est juste, dit Bob en respirant.

– Eh bien ! M. Ascott donne le chèque.

– Fort bien !

– La Banque à qui on le présente remet au lendemain pour payer. Mais, dans l'intervalle, j'ai eu le temps d'expédier une dépêche à M. Ascott, et M. Ascott va former opposition au paiement du chèque.

Bob respirait bruyamment.

M. Ascott, calme et froid, trahissait à peine sa préoccupation par un léger froncement de sourcils.

– Vous avez raison, sir Edmund, dit-il. Il faut partir ce soir même et ne pas perdre une minute. Tant que vous n'aurez pas vu le vénérable M. Bury il nous sera impossible d'agir.

– Ah ! monsieur, dit Bob, qui, après avoir eu un moment de joie en songeant qu'on sauverait l'argent, retombait dans son anxiété à propos de M. Patterson, nous allons peut-être nous donner un mal inutile.

– Que voulez-vous dire, Bob !

– M. Patterson est peut-être déjà mort !

– Non, dit M. Ascott.

– Qu'en savez-vous ?

– Mathématiquement cela est impossible.

– Comment cela ?

– Suivez-moi bien, Bob, et vous aussi, sir Edmund, et vous allez comprendre.

Tous deux regardèrent M. Ascott avec avidité.

M. Ascott reprit :

– Ce n'est pas d'hier que nous sommes en lutte avec le personnage mystérieux qu'on appelle l'homme gris.

– Certes, non, dit Bob, et nous nous sommes même joliment échauffé la bile pour le faire mettre à Newgate.

– Or, nous avons un dossier assez complet sur lui.

– Cela est vrai, monsieur.

– Et-ce dossier, qui nous révèle une foule de choses, sauf son nom véritable, nous apprend que l'homme gris a horreur du sang et qu'il ne le verse qu'à la dernière extrémité. Donc M. Patterson est prisonnier, sans doute, mais il n'est pas mort.

– C'est égal, dit Bob, ceci n'est qu'une supposition. J'aimerais mieux une preuve.

– Je vais vous la fournir, Bob.

– Ah !

– Supposons que M. Patterson ait écrit cette lettre de son plein gré, certainement il nous écrirait encore dans quelques jours pour nous donner de ses nouvelles.

– Naturellement, monsieur.

– Et si nous devons obéir à M. Bury, c'est à la condition que, de temps en temps, une lettre nous parviendra, pour nous expliquer son absence prolongée.

– Eh ! dit Bob, ceci est assez logique, monsieur.

– Donc, M. Patterson est prisonnier, mais il est vivant et il s'agit de le retrouver.

– Et nous le retrouverons, dit Bob.

Sir Edmund se leva.

– Vous comprenez que si je pars ce soir, dit-il, il faut que je m'occupe de certains préparatifs.

– Naturellement, dit M. Ascott, allez, sir Edmund, et ne regardez pas au prix de la dépêche.

– Elle aura la longueur d’une lettre et sera détaillée fort clairement, répondit sir Edmund.

Et le gentleman serra la main à M. Ascott et à Bob et sortit, les laissant en tête-à-tête.

LVIII

Après avoir donné certains ordres à Bob, M. Ascott quitta à son tour le bureau d'Oxford-street.

M. Ascott était quelque peu soucieux ; mais c'était un homme d'une rare énergie, et il ne s'effrayait jamais par avance des difficultés les plus insurmontables.

– Il n'y a qu'un homme, se disait-il, qui ait pu toucher à M. Patterson, et c'est l'homme gris ; mais je me sens de force à lutter avec lui, nous verrons bien.

M. Ascott demeurait dans Piccadilly.

Il habitait, à lui seul, une petite maison à laquelle était attenant un bout de jardin.

Il était garçon, vivait au dehors et ne rentrait jamais que pour se coucher.

Un groom était son unique domestique.

M. Ascott rentra donc chez lui et fit sa toilette pour aller dîner en ville. Et, tout en s'habillant, il se livra à une méditation profonde.

– L'objet de la lutte entre M. Patterson et l'homme gris, se disait-il, n'est plus comme autrefois le neveu de lord Palmure, l'enfant de Jenny l'irlandaise.

Non, l'homme gris a pris une autre cause en main.

Il veut restituer au fou Waller Bruce la fortune et le titre de lord William Pembleton.

Or donc, pour avoir une trace quelconque, un point de départ qui me permette d'agir, il faut que je cause avec sir Archibald, le père de lady Pembleton.

Car, tandis que M. Patterson disparaissait, sir Archibald a dû être le but de quelque tentative.

M. Ascott, on le voit, devinait une partie du jeu de son adversaire.

Il était d'un club, dans Pall-Mall, où il dînait presque tous les jours. Or, ce club était précisément celui que fréquentait sir Archibald.

M. Ascott s'en alla donc dans Pall-Mall.

Quand il y arriva, on allait se mettre à table, et M. Ascott entendit un nom qui lui fit dresser l'oreille.

Deux membres du cercle causaient à mi-voix, et l'un d'eux prononçait le nom de sir Archibald.

M. Ascott écouta.

– Mais sir Archibald est un vieillard, disait l'un.

– À peu près, répondit l'autre.

– Il a au moins soixante ans…

– N'en eût-il que cinquante, sa conduite n'en serait pas moins une folie.

« De quoi s'agit-il donc ? » pensa M. Ascott, de plus en plus attentif.

– Oui, mon ami, reprit l'un des deux interlocuteurs, il faut que ce pauvre Archibald soit fou.

– Dame ! si cette femme l'a ensorcelé ; est-elle belle au moins ?

– Splendide.

– Et ils sont partis ?

– Pour la France. À l'heure qu'il est ils sont en mer.

M. Ascott s'approcha, il salua les deux gentlemen et leur dit :

– Vous m'excuserez, n'est-ce pas ? mais sir Archibald est un de mes bons amis.

– Eh bien ! vous savez ce qui lui est arrivé ?

– Sans doute, il est parti.

– Oui.

– Avec une femme.

– Une aventurière, une Française… ou une Russe, on ne sait pas au juste.

M. Ascott n'eut pas besoin d'en savoir davantage.

Il était fixé.

La Société évangélique, dont il connaissait tous les secrets, avait fait faire un vrai travail sur l'homme gris. Son évasion, d'abord incompréhensible, avait fini par être expliquée, et si on n'avait pu le reprendre, du moins on savait quelles personnes avaient favorisé sa fuite.

Et parmi ces personnes, il y avait une femme très belle, Française selon les uns, Russe selon les autres.

M. Ascott n'eut pas un seul instant de doute et d'hésitation.

La femme qui emmenait sir Archibald en France était bien celle qui avait aidé l'évasion de l'homme gris.

La conclusion était donc toute naturelle :

Tandis qu'il s'emparait de M. Patterson, l'homme gris se débarrassait de sir Archibald. M. Ascott rentra chez lui, tout pensif, vers onze heures du soir. Il y trouva un billet qui venait d'arriver.

Ce billet était signé : BURY.

Le représentant écossais de la Société évangélique écrivait :

« Une affaire imprévue m'empêchera de vous attendre demain matin à Santon hôtel.

« Mais vous m’y trouverez sûrement à huit heures du soir. Venez, j’ai besoin de vous. »

Une joie visible se peignit sur le visage de M. Ascott, qui fit ce calcul :

– Sir Edmond, à cette heure, roule vers l’Écosse.

Demain, à midi, il sera à Glasgow.

En admettant qu’il ne m’adresse un télégramme qu’à cinq heures, j’ai le temps de le recevoir avant huit.

Et M. Ascott se mit au lit, souffla sa bougie et, au lieu de s’endormir, se mit à rêver dans l’obscurité au moyen de battre un adversaire aussi redoutable que l’homme gris.

* *

*

Le lendemain, M. Ascott se rendit dans Oxford street.

Bob fronça le sourcil en le voyant entrer.

– Vous venez prendre le chèque ? dit-il.

– Oui, dit M. Ascott.

– Trente mille livres ! murmurait Bob en soupirant et prenant dans la caisse le livre de chèques, sept cent cinquante mille francs d’argent de France… S’ils allaient nous voler cela, ces gredins de fénians !…

– Ils nous le voleront peut-être, dit froidement M. Ascott.

Bob fut si vivement ému que ses lunettes, qu’il avait relevées sur son front, retombèrent brusquement sur son nez.

– Mais, monsieur…

– Mon cher Bob, dit froidement M. Ascott, l’argent de la Société est-il donc à vous ?

– Ma foi ! monsieur, à vous parler franc, je vous dirai que, quand je paye, ça me fait cet effet-là.

– Il faut vous corriger, Bob.

Et M. Ascott prit le chèque et retourna chez lui.

À six heures moins un quart, le télégramme attendu arriva. C’était une page de chiffres.

L’employé du télégraphe ne put, en faisant signer son reçu, retenir cette exclamation :

– Une dépêche de cinq livres, peste !

M. Ascott, l’employé parti, s’assit devant une table, prit la plume et se mit à traduire la dépêche chiffrée de sir Edmund, qui écrivait non pas de Glascow, mais d’Édimbourg.

LIX

La dépêche de sir Edmund était ainsi conçue :

« Mon cher monsieur Ascott.

« Je suis arrivé ce matin à Glasgow.

« Là, à mon grand étonnement, j'ai appris que M. Bury résidait depuis un mois à Édimbourg.

« Je suis donc reparti pour Édimbourg, et voici le résultat de mes investigations.

« M. Bury est parti, il y a huit jours, sur un télégramme de M. Patterson.

« Mistress Bury m'a montré non seulement le télégramme, mais encore une lettre du révérend, arrivée quatre heures plus tôt.

« La lettre disait :

« Mon cher Bury.

« Préparez-vous à faire un voyage peut-être un peu long ; mais il le faut, et le bien de notre Société l'exige. Dans quelques jours, quelques heures peut-être, vous recevrez de moi un télégramme.

« Ce sera l'ordre du départ.

« À vous,

« PATTERSON. »

« Or, mon cher monsieur Ascott, cette lettre mystérieuse est bien de M. Patterson.

« Il a barré les deux *t*, et son parafe est sérieux.

« Mistress Bury m'a montré la dépêche. Elle disait :

« Prenez le railway de Londres. Vous trouverez une personne à la gare qui vous donnera vos instructions. »

« Enfin, mon ami, mistress Bury, fort étonnée de toutes mes questions, m'a conduit dans la chambre à coucher de son mari où j'ai pu voir son portrait.

« Je suis demeuré confondu.

« L'homme que nous avons vu hier est bien M. Bury.

« Cela ne fait pas pour moi l'ombre d'un doute ; cependant, comme deux opinions valent mieux qu'une, j'ai prié mistress Bury de me confier une photographie de son mari. Je vous l'adresse par la poste et vous la recevrez demain.

« Laissez-moi, maintenant, vous dire ce que je pense.

« Nous nous sommes monté la tête tous les trois, hier, Bob, vous et moi.

« Nous avons pris pour une intention ce qui n'était certainement qu'un oubli.

« M. Patterson a écrit précipitamment.

« Vous en avez conclu que son écriture était tremblée.

« Or, vous savez aussi bien que moi que le révérend est un homme mystérieux et qui daigne rarement nous consulter.

« Quelle est la mission donnée à M. Bury ?

« Je l'ignore.

« Mais je suis bien certain d'une chose, c'est que c'est à M. Bury, que nous avons bien réellement affaire, vous et moi. Néanmoins, je vais rester ici et attendre vos ordres ; je ne repartirai pour Londres, qu'après avoir reçu un mot de vous, lettre ou télégramme.

« Votre dévoué,

« EDMUND B… ».

Cette longue missive avait quelque peu bouleversé M. Charles Ascott, et, s'il ne se rangea pas complètement à l'opinion de M. Edmund, du moins suspendit-il son jugement à l'endroit de ce M. Bury, vrai ou faux, jusqu'à ce qu'il eût reçu la photographie annoncée.

L'heure de le revoir, du reste, approchait.

M. Ascott alla dîner, puis, à huit heures précises, il se présenta à Santon hôtel.

M. Bury l'attendait non point dans sa chambre, mais dans la salle à manger.

Il était à table et dînait tranquillement en compagnie d'un vieux gentleman aux cheveux blancs et à la carrure herculéenne.

– Mon cher monsieur Ascott, lui dit M. Bury, aimez-vous les voyages ?

M. Ascott tressaillit. Puis il répondit :

– J'ai toujours obéi à mes supérieurs.

– Je vous dis cela parce que nous partons demain.

– Vous et moi ?

– Oui, par l'express-train de onze heures.

– Et où allons-nous ?

– En Écosse, au château de Lady Pembleton.

M. Ascott s'inclina.

– Avez-vous le chèque ?

M. Ascott ne sourcilla pas. Il ouvrit son portefeuille et dit :

– Le voici.

Mais M. Bury ajouta négligemment :

– Gardez-le, vous le toucherez vous-même demain matin, et vous arriverez à la gare avec l'argent.

L'inquiétude de M. Ascott, inquiétude tout intérieure et que rien dans sa physionomie n'avait manifesté, se dissipa. Il avait l'argent ; il le conservait.

M. Bury n'échangea donc avec lui que quelques mots, en lui offrant un verre de vin de Porto et un cigare.

Puis il le congédia en lui disant :

– À demain, nous nous trouverons à la gare. N'oubliez pas de toucher le chèque.

– Je commence à me ranger tout à fait à l'opinion de sir Edmund, pensa-t-il en s'en allant ; c'est au vrai M. Bury que j'ai affaire.

Le Lendemain matin, à neuf heures, M. Ascott reçut par la poste la photographie que mistress Bury avait confiée à sir Edmund.

C'était le portrait, frappant de ressemblance, du gentleman qui logeait à Santon hôtel.

M. Ascott, tout joyeux, courut au bureau qui se trouvait dans Oxford street. Bob s'y trouvait déjà.

M. Ascott lui montra la dépêche reçue la veille, la photographie arrivée le matin, et enfin sa conversation avec M. Bury.

– Ce qui fait, dit Bob froidement, que vous avez toujours le chèque ?

– Toujours.

– Eh bien ! gardez-le…

M. Ascott regarda Bob.

Bob était calme, presque impassible.

– Je ne sors pas de mon idée, dit-il.

– Et… cette idée ?…

– C'est que nous sommes joués par l'homme gris et que M. Patterson est entre ses mains, répondit le plumitif avec l'accent d'une conviction profonde.

FIN[(1)]

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2011

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Christian, Jean-Marc, BertrandG, PatriceC, Coolmicro.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

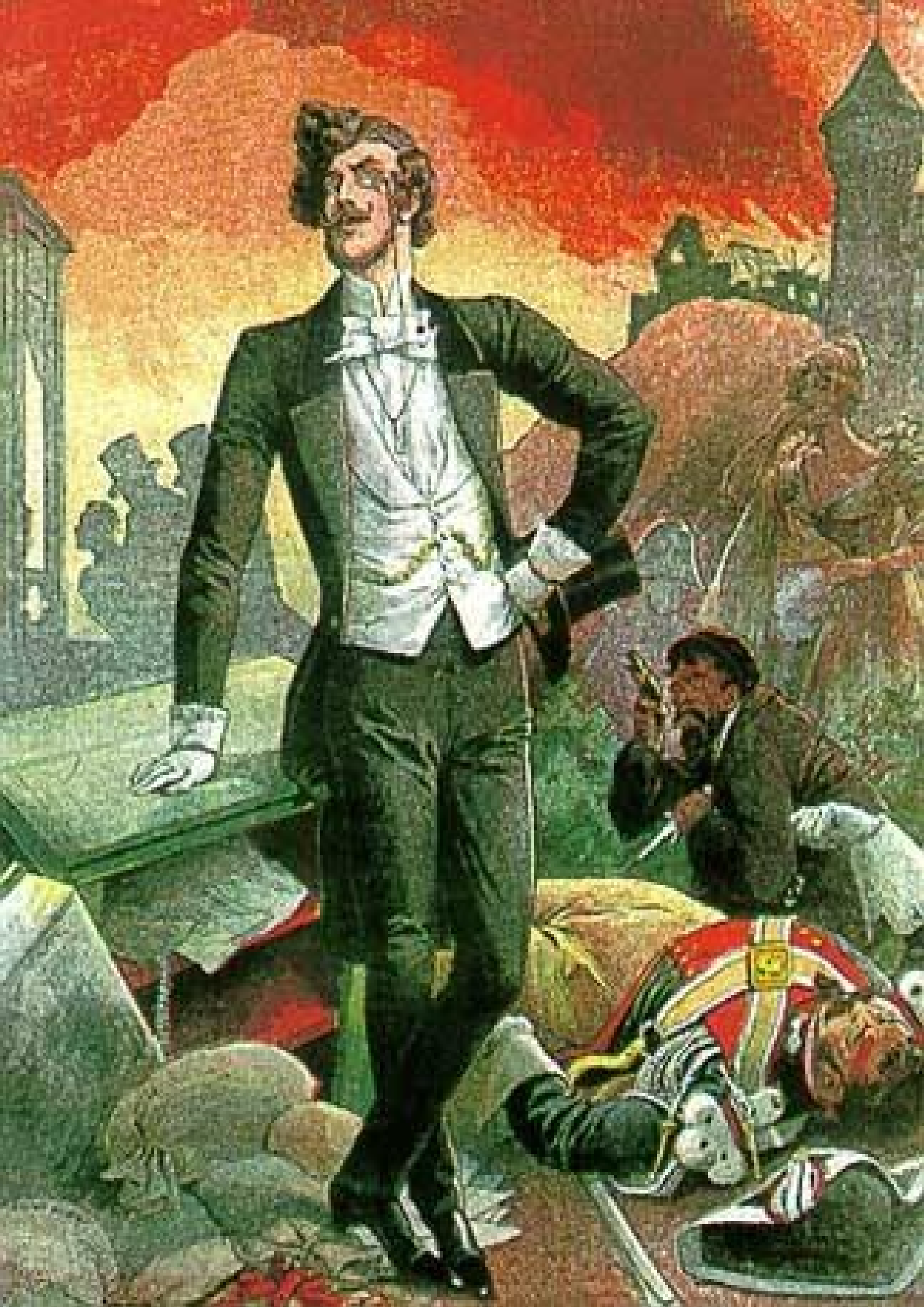
– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

1 Cette saga, qui aurait pu ne jamais finir, s’arrête brusquement, le 18 juillet 1870, en pleine action, alors que tout laissait présager une suite. En effet, nous sommes en pleine guerre, et la France est dans une situation critique. Ponson du Terrail s’enfuit vers Orléans où, avec quelques amis, il décide de faire la guérilla aux envahisseurs. Recherché par les Allemands qui brûlent sa maison, il fuit vers Bordeaux où, à l’âge de 42 ans, il meurt de mort naturelle, le 10 janvier 1871



Pierre Alexis Ponson du Terrail

LA VÉRITÉ SUR ROCAMBOLE

Dernière partie du *Dernier mot de Rocambole*

La Petite Presse – 21 août 1866 au 8 août 1867 – 350 épisodes

E. Dentu *La Vérité sur Rocambole* – 1 volume 1867

(cf mémento bibliographique)

I

Mes chers lecteurs,

Ceci n’est point un roman. C’est une confidence que je vous fais et qui me procure le plaisir de causer avec vous, plaisir rare, hélas ! pour un romancier.

Nous étions trois, un soir, il y a dix ou douze ans de cela, dans un cabinet du pavillon d’Armenonville, au bois de Boulogne ; – c’est-à-dire mon ami Gustave Claudin, Bergerette et moi.

Vous connaissez tous le spirituel journaliste, le causeur aimable et intarissable qu’on appelle Gustave Claudin.

Quand je vous aurai dit que Bergerette avait vingt ans, des dents éblouissantes et un de ces rires de franc aloi qui vont si bien à la jeunesse, vous la connaîtrez aussi bien que nous.

Claudin, qui n’était pas alors chevalier de la Légion d’honneur, rédacteur d’un grave journal et un personnage quasi-officiel comme aujourd’hui, s’était embarqué, en lissant sa moustache noire, dans une de ces théories paradoxales dont il emportera le secret avec lui.

Bergerette roulait dans ses doigts mignons des boulettes de mie de pain et les lui jetait au nez.

Quant à moi, en dépit du feu d’artifice de Claudin et des éclats de rire de Bergerette, j’étais sombre comme le traître d’un mélodrame, au quatrième acte, veille de son châtiment.

M. Delamarre – de la maison Delamarre, Martin Didier et C^{e} – ancien garde-du-corps, ancien régent de la Banque de France, et pour lors directeur du journal *la Patrie,* m’avait fait venir le matin, et m’avait dit :

– La politique est au calme absolu, la cour d’assises chôme : nous n’avons ni une petite guerre, ni un joli procès criminel à mettre sous la dent de la *Patrie,* et voici le renouvellement d’octobre qui approche. Faites-moi donc une de ces grandes machines qu’on met à cheval sur deux trimestres et qui retiennent l’abonné inconstant, en amusant sa femme et ses filles.

Cela pouvait se traduire ainsi :

– Confectionnez-moi, je vous prie, un petit roman de cent feuilletons ; donnez-moi le titre demain, et nous commencerons dans huit jours.

Voilà pourquoi j’étais sombre.

– Mon bon ami, me dit Claudin, la chose est pourtant bien simple. Refais quelqu’un de ces romans qui ont eu un succès étourdissant, il y a une dizaine d’années.

– Tu en parles à ton aise !

– *Monte-Cristo,* par exemple !

– Avec Dumas pour collaborateur, alors ?

– Les *Mystères de Paris,* si tu veux.

– Je ne sais pas un mot d'argot.

– Tu l'apprendras…

– Où et comment ?

Le garçon qui nous servait, entra sur ces derniers mots.

Ce garçon a droit à une silhouette de deux lignes.

C'était un homme de cinquante ans, un peu obèse, aux cheveux crépus et blancs, à la démarche majestueuse. S'il avait eu une clef dernière le dos, on l'eût pris pour un chambellan.

Ce mot *argot* lui produisit un certain effet ; jusque-là il nous avait servis avec d'autant plus d'empressement que nous étions à peu près seuls au pavillon, et que Bergerette, qui était bonne fille, faisait monter la carte avec une aimable complaisance.

Mais à ce mot *d'argot,* sa figure, épanouie jusque-là, se rembrunit.

Il nous regarda avec défiance, nous servit avec distraction, et il fallut le sonner plusieurs fois pour obtenir une assiette.

Au dessert il disparut.

À cette époque-là, une circulaire ministérielle avait défendu l'argot au théâtre.

Claudin me dit :

– C'est quelque censeur destitué qui a échangé ses ciseaux contre une serviette.

Un autre garçon nous apporta le café et nous ne pensâmes plus au premier.

Il pleuvait un peu, une de ces pluies fines, serrées, comme le mois d'octobre en apporte sous son aile brumeuse.

– Qu'allons-nous faire de notre soirée ? demanda Bergerette. Je voudrais aller quelque part.

– Il pleut…

– Et les voitures ?

– Tu sais que la nôtre est découverte, d'ailleurs c'est une pluie d'orage, attendons.

– Un petit lansquenet ? dit Claudin.

– À trois ?

– Dame !

Le bruit d'une voiture se fit entendre, et je m'approchai de la fenêtre.

C'était un joli fiacre amenant cinq personnes, et ces cinq personnes étaient des amis à nous que la pluie avait surpris dans le bois.

– Venez donc jouer au lansquenet ! leur criai-je.

Mon appel fut entendu, et un quart d'heure après nous étions installés autour d'une table recouverte d'un tapis bleu.

Tout le monde a joué au lansquenet ; tout le monde connaît ce jeu bizarre, fantasque et plein des écarts les plus monstrueux.

Il y a presque toujours pendant toute une taille et souvent durant une soirée entière, une carte qui sort plus souvent que les autres.

Tantôt c'est un as qui fait invariablement gagner le banquier ; tantôt c'est une dame qui lui porte éternellement malheur.

Ce soir-là, il y eut une carte qui se représenta tant et si souvent que celui qui l'avait contre lui considérait son argent comme perdu, même avant que le coup fût joué.

Cette carte *enguignonnée* n'était autre que le valet de cœur.

Galuchet, comme on l'appelait, faisait perdre tout le monde.

À minuit, on jouait encore.

Nous demandâmes du champagne et des cigares.

Ce fut le garçon qui nous avait servis à table qui se présenta au coup de sonnette.

Il avait perdu sa physionomie défiante, et son sourire, un peu majestueux, épanouissait de nouveau ses lèvres.

La partie continuait.

La main était à Bergerette.

– Vous allez voir, dit-elle, que je ne crains pas Galuchet.

La première carte qu'elle tourna fut un valet de cœur ; la seconde un autre valet de cœur.

– Un refait ! s'écria-t-on.

– Un autre refait ! dit-elle.

À notre grande stupéfaction, elle avait amené deux autres valets de cœur.

Personne n'osait plus tenir.

– C'est de l'argent sûr, cependant, dit la pécheresse en souriant, il n'y a plus de valets de cœur.

On tint le coup.

Un troisième refait de valets de cœur arriva.

En ce moment le garçon à cheveux blancs franchissait le seuil du petit salon, portant un immense plateau de verres et de bouteilles.

– Les *valets de cœur* ont une chance d'enfer ! s'écria Claudin.

Soudain le garçon jeta un cri et le plateau tomba bruyamment sur le parquet.

Et le garçon épouvanté prit la fuite en murmurant :

– Les valets de cœur ! les valets de cœur ! toujours les valets de cœur !…

Le bruit des verres cassés avait fait monter la maîtresse de l'établissement et le maître d'hôtel, que le garçon à cheveux blancs avait failli renverser dans l'escalier, tant sa fuite était précipitée.

– Je vous avais pourtant bien recommandé, dit la belle madame Leblond à son maître d'hôtel, de renvoyer cet homme : vous savez qu'il est fou !

II

Cet esclandre amena, comme on le pense bien, explications sur explications.

Le maître d'hôtel et les autres garçons de l'établissement eurent chacun leur petite version.

Le maître d'hôtel nous dit :

– Cet homme est venu ici, il y a huit jours, demander de l'ouvrage.

« Il avait de bonnes façons, nous l'avons pris, et pendant les deux premiers jours, il a très-bien fait son service.

« Le soir du second jour, il nous a demandé la permission d'aller à Paris.

« Il devait revenir par le dernier train du chemin de fer.

« À minuit, on ferme les grilles du Bois, et comme il n'était point rentré, nous avons pensé qu'il avait couché à Paris.

« Mais le lendemain, à quatre heures, comme on attelait la jument au cabriolet dans lequel je vais à la halle, nous l'avons vu sortir de ce massif d'arbres qui est là en tirant sur le Jardin d'acclimatation : ses habits étaient en désordre, il était pâle, défait, et on voyait à la boue de ses chaussures qu'il avait erré toute la nuit.

« – Que faites-vous donc, lui dis-je, d'où venez-vous ? pourquoi n'êtes-vous pas rentré ?

« Il me regarda d'un air égaré :

« – J'ai eu peur, me dit-il.

« – Peur de quoi ?

« – Je suis sûr qu'ils sont sur mes traces.

« – Qui ?

« – Mes ennemis. C'est pour cela que je ne suis pas rentré. Je pensais que peut-être ils m'attendaient dans les environs.

« – Vous avez donc des ennemis ?

« Ses dents claquèrent, à cette question :

« – Dieu vous garde des valets de cœur ! me dit-il.

« Et il alla se réfugier dans l'office.

« De ce moment, j'ai bien vu qu'il était toqué. Mais nous sommes en automne, il vient moins de monde, et nos garçons nous quittent facilement. Ce qui fait, ajouta le maître d'hôtel que je n'ai pas renvoyé celui-là.

– Tiens, me dit Claudin à l'oreille, tu cherches des sujets de roman. En voilà un…

– Plaît-il ?

– Et un joli titre : *les Valets de cœur.*

Je ne répondis pas, occupé que j'étais à écouter la version du sommelier.

Celui-ci disait :

– Aventure couche en haut, tout à côté de moi. Il n'y a qu'une cloison assez mince qui sépare la mansarde qu'on lui a donnée, de celle où nous logions le *chef* et moi.

« Dès la première nuit qu'il a couché ici, nous l'avons entendu tourner, retourner, se relever, se recoucher, gémir, parler tout haut.

« Le chef est allé frapper à sa porte :

« – Est-ce que vous êtes malade, Aventure ? lui a-t-il dit.

« – Non, nous a-t-il répondu à travers la porte. Excusez-moi, je rêvais.

« La nuit suivante, il a recommencé son vacarme.

Ça nous a intrigués et nous avons percé un petit trou dans la cloison, puis nous sommes montés les premiers pour le voir se coucher.

« Il a commencé par verrouiller sa porte et donner deux tours de clef ; alors il a posé un revolver et un pistolet sur la chaise qui lui sert de table de nuit.

« D'abord il s'est endormi.

« Mais tout à coup il s'est éveillé en sursaut et s'est mis à pousser des cris :

« – Grâce ! disait-il, grâce ! ne me tuez pas… je ne dirai rien… je ne suis qu'un pauvre domestique… je n'ai pas d'argent… je ne sais pas où M. le duc serre ses valeurs… si je le savais, je vous le dirais… mais je ne le sais pas… grâce ! grâce ! Rocambole !

– Oh ! le bon nom ! s'écria Claudin.

– Un nom excellent, en effet, pensai-je, et que je retiens dès aujourd'hui.

– Mais qu'était-ce donc que ce Rocambole ? demanda Bergerette qui s'amusait à ce récit comme à la première scène d'un mélodrame.

– Je ne sais pas, répondit le sommelier. Tout ce que je puis vous dire, c'est que le lendemain, tandis que nous déjeunions, le chef lui demanda :

« – Comment va Rocambole ?

« Il laissa échapper son assiette, qui tomba sur le parquet avec son couteau, et prit la fuite après nous avoir regardés de travers.

La belle madame Leblond compléta le chapitre des dépositions.

– Cet homme est entré ici, dit-elle, en nous affirmant qu'il était cocher au besoin.

« Mon cocher était malade hier, et j'avais besoin d'aller à Paris.

« J'ai fait atteler, et cet homme est monté sur le siége.

« Il conduit sagement et très-bien. J’ai fait plusieurs courses dans Paris.

« Vers trois heures, en sortant d’une maison de la rue Rossini, je lui dis :

« – Menez-moi rue de la Pépinière. »

« Jusque-là, il avait été fort calme ; il est devenu tout pâle.

« – Jamais ! m’a-t-il répondu.

« – Comment, jamais ?

« – Vous me donneriez des millions que je ne passerais pas rue de la Pépinière.

« – Mais j’ai besoin d’y aller.

« – Ça ne me regarde pas. Je suis prêt à descendre du siége ; mais je n’irai pas par là… je ne veux pas être assassiné… Vous ne savez donc pas que c’était là qu’ils se réunissaient ?…

« – Qui ?

« – Les Valets de cœur !

« J’étais à sa discrétion ; car vous pensez bien que je ne pouvais pas me mettre moi-même sur le siége de mon coupé.

« Je suis donc revenue ici ; seulement j’ai dit à Auguste de faire son compte à cet homme et de le renvoyer.

– C’est bien ce que j’ai fait, répondit le maître d’hôtel ; mais il s’est jeté à mes genoux en me disant que si je le renvoyais, il ne trouverait plus où se placer ; qu’il avait des ennemis mystérieux qui le poursuivaient partout.

– Mais enfin, interrompit un des joueurs, où est-il maintenant ?

– Il a pris sa course vers la porte Maillot, dit un des garçons.

– Oh ! dit Auguste, le maître d’hôtel, soyez tranquille, il reviendra.

– Je l’espère bien, murmurai-je.

On me regarda avec un certain étonnement.

– Hé ! hé ! dit Gaudin, voici le romancier qui s’éveille.

« Tu cherches un sujet, mon camarade, *quærens quem devoret*, hein ?

« En attendant, allons nous coucher, car il est près de minuit. »

Tandis qu’on attelait mon modeste phaéton, je pris à part le maître d’hôtel :

– Mon cher Auguste, lui dis-je, voulez-vous être aimable pour moi.

– Que dois-je faire, monsieur ?

– Quand cet homme reviendra, ne le bousculez pas, ne le grondez pas, n’ayez pas l’air de vous souvenir de ce qui s’est passé.

– Mais ? monsieur…

– Je tiens à le revoir, et je serai ici demain matin.

En effet, le lendemain, il faisait un temps superbe, et j’arrivais à huit heures du matin au pavillon d’Armenonville pour prendre le verre de madère des cavaliers.

Mais Aventure n’était pas revenu.

Pendant trois jours je déjeunai et je dînai à Armenonville.

On ne revit pas Aventure, et il ne revint pas chercher sa malle.

Cependant M. Delamarre (de la maison Delamarre, Martin Didier et C^{ie}) ancien régent de la banque, ancien garde du corps, etc., me pressait pour avoir un titre.

– Eh bien ! lui répondis-je un matin, annoncez :

Le club des Valets de cœur.

Le soir, l’annonce parut dans la *Patrie*.

Le lendemain je reçus une singulière missive par la poste.

Papier grossier, enveloppe découpée à la main, cachetée avec de la cire à ficelle, écriture inégale et sans orthographe, tel était ce message.

On me disait :

« Si vous voulez des renseignements, on vous en donnera.

« Rocambole est *au pré*, à *viocque.* Nous n’avons plus peur de lui.

« Trouvez-vous demain soir à la barrière de la Villette, au coin de la rue de Flandres chez le père Bravard, marchand de vins.

« *Un homme de la bande de Timoléon.* »

Cette lettre m’intrigua plus encore que la singulière aventure du pavillon d’Armenonville.

Je la montrai à Bergerette.

– Je pense bien que tu n’iras pas, me dit-elle.

– Mais si, répondis-je. La *Patrie* avant tout.

Et le soir, en effet, je fis mes préparatifs pour cette excursion hors Paris.

III

J’étais au collége lors de l’apparition première des *Mystères de Paris.*

Ce n’était pas un succès, c’était un triomphe.

La curiosité publique n’avait peut-être jamais été surexcitée à un plus haut point, et nos jeunes imaginations étaient chauffées à blanc par le récit des malheurs de la *Goualeuse* et des exploits du *Chourineur.*

Mais ce n’est pas l’œuvre seulement qui intéressait alors ; c’était l’auteur aussi.

Eugène Süe vivait en *dehors*, comme on dit. Homme du monde, membre fondateur du Jokey-Club, il avait eu jusque-là une réputation de dandysme tellement établie, qu’on se demandait comment ce même homme, aristocrate avant tout, avait pu creuser, étudier, fouiller des types comme ceux du *Maître d’école* et de la *Chouette*, décrire *l’Île des Ravageurs* et le *Tapis franc* de l’Ogresse.

Je ne sais pas ce qu’on disait dans le monde, mais je puis vous raconter ce qu’on disait dans notre lycée, où le journal des *Débats* nous arrivait clandestinement chaque jour.

Quand venait le soir, disait-on, un grand et bel homme brun, au teint un peu coloré, à la barbe soignée, à la mise élégante et distinguée, arrivait en cabriolet rue de la Pépinière 98.

Il sortait du club où il avait dîné.

Le suisse ouvrait les deux battants de la porte cochère, le superbe trotteur faisait résonner sous ses pieds le pavé de la cour et venait s’arrêter au perron.

Alors le bel homme aux favoris bruns jetait les guides à un *tigre* haut de trois pieds, gravissait lestement le perron, traversait une antichambre gardée par deux lions si merveilleusement empaillés qu’on les aurait crus vivants, et s’enfermait dans un cabinet de travail où de rares initiés avaient seuls le privilége de pénétrer à de certaines heures.

Pour Paris entier, Eugène Süe était chez lui et travaillait.

Cependant une demi-heure après, par la petite porte, un homme en blouse, coiffé d’une casquette, portant une barbe inculte, sortait furtivement.

Quelquefois même, disait-on, une hotte et un crochet de chiffonnier complétaient cet accoutrement.

Cet homme quittait l’aristocratique quartier du faubourg Saint-Honoré ; il se dirigeait vers la petite Pologne d’abord, puis vers les barrières du nord de Paris, ou bien descendait vers la Cité, et on ne le revoyait plus jusqu’au petit jour.

Eugène Süe allait étudier ses héros pris sur le fait.

Voilà l’histoire qu’on racontait, l’histoire que tout le monde croyait alors, dont je doute fort aujourd’hui, mais à laquelle j’éprouvai le besoin de croire aveuglément, le jour où je

reçus cette étrange lettre que je donnais dans le chapitre précédent.

Quand je vous aurai dit que j'avais alors vingt-quatre ans, que je venais d'employer le premier argent mignon que m'eût donné la littérature à m'acheter un cheval et un panier que je montrais quatre ou cinq heures par jour sur le boulevard, ce qui m'a fait alors une collection d'ennemis des plus variés, vous me trouverez, n'est-ce pas, beaucoup plus naïf que vaniteux, et vous me pardonnerez d'avoir osé, ce soir-là, quitter mon paletot pour m'en aller en blouse au rendez-vous qui m'était assigné ?

J'avais scrupuleusement observé la mise en scène. Il ne me manquait plus pour refaire les *Mystères de Paris* qu'une toute petite chose, l'inimitable talent d'Eugène Süe.

Voulez-vous me dire, je vous prie, si l'on doute de quelque chose à vingt-quatre ans, surtout quand on soupe avec Gustave Claudin ?

Donc, à neuf heures du soir, les mains dans mes poches, ma casquette enfoncée sur mes yeux, je fis mon entrée chez le père Bravard, le marchand de vins de la rue de Flandres, à la Villette.

Ici, j'avoue encore, à ma honte, que mon apparition ne produisit aucune sensation.

Deux auvergnats jouaient à l'*Impériale* dans un coin de la salle attenante au comptoir et que deux chandelles éclairaient à grand'peine.

Le père Bravard, un gros homme réjoui, m'apporta une chope et j'attendis.

Les auvergnats ne levèrent pas même les yeux.

Un maçon soupait d'un morceau de fromage et d'un demi-litre de vin.

Il ne me regarda pas et continua son repas.

Enfin, un quart d'heure après un homme entra qui regarda à droite et à gauche, et s'en alla, ne trouvant pas, sans doute, la personne qu'il cherchait.

J'attendis encore.

Une demi-heure plus tard, le même homme revint. J'eus le temps de l'examiner.

Il était vêtu d'une redingote noire percée aux coudes, coiffé d'un chapeau déformé, chaussé de grosses bottes éculées.

Sa figure, niaise et commune, était encadrée par un collier de barbe sale.

Il me regarda avec plus d'attention ; je lui fis un signe, et il s'approcha.

– Est-ce vous qui m'avez écrit ? lui demandai-je.

Sa physionomie exprima une sorte d'étonnement naïf.

– Qui donc que vous êtes ? me dit-il.

Je lui dis mon nom ; son étonnement redoubla.

J'avais alors de petites moustaches blondes, un air juvénile et *gringalet* qui ne répondait nullement à ma littérature.

J'ai passé quinze ans de ma jeunesse à écrire des romans, noirs peuplés de pourfendeurs et d'aventuriers ; j'ai abusé des échelles de soie, des poisons multicolores,

des trappes qui s'ouvrent et engloutissent leurs victimes ; et je ne suis jamais entré dans une maison où on ne me connaissait pas, sans qu'on me dît : « Ah ! mon Dieu ! et nous qui vous croyions brun, grand, carré des épaules, la moustache en croc et l'air farouche ! »

J'avais heureusement dans ma poche la lettre qu'on m'avait écrite, et cet homme me dit naïvement :

– Je n'aurais jamais cru que c'était vous.

– C'est donc vous qui m'avez écrit ?

– Oui.

– Et vous ne me connaissez pas de vue ?

– Non.

– C'est donc le garçon du pavillon d'Armenonville qui vous a parlé de moi ?

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

– Alors, comment avez-vous eu l'idée de m'écrire ?

– J'ai vu sur le journal que vous alliez parler des *Valets de cœur.*

– Bon !

– Et, comme j'étais de la bande à Timoléon…

– Qu'est-ce que Timoléon ?

– Celui qui a arrêté Rocambole.

– Mais, qu'est-ce que Rocambole ?

Il me regarda avec une sorte d'hébêtement.

– Comment ! vous ne le savez pas ? me dit-il.

– Non.

– Pourtant les *valets de cœur* et lui ça ne fait qu'un.

– C'est pour savoir tout cela que je suis venu.

Je fis apporter du vin et je me mis à questionner mon inconnu.

Certes il n'était pas muet ; il était même assez loquace, et il bavarda pendant plus de deux heures, au bout desquelles je lui donnai quarante francs, dont il se montra fort satisfait.

Mais ce qu'il me raconta était si confus, si obscur, si inintelligible que je n'y compris qu'une seule chose : c'est qu'il y avait une bande de malfaiteurs dont le chef s'appelait Rocambole, de son nom de guerre ; que ce Rocambole était au bagne, et qu'un homme qui faisait de la police en amateur, une sorte de Vidocq au petit pied appelé Timoléon avait contribué à son arrestation.

Je quittai donc le cabaret fort mécontent du peu de clarté du récit que m'avait fait ce brave homme et je rentrai chez moi me disant :

– Décidément, j’aurai plutôt fait d’inventer l’histoire des valets de cœur.

Cependant M. Delamarre (de la maison Martin Didier, Delamarre et C^ie^, ancien garde du corps, ancien régent de la banque de France, etc.) m’avait fait écrire, le jour même, par le bon Charles Schiller, le secrétaire aimé de la rédaction de la *Patrie*, pour me demander de la copie.

Je répondis à Schiller :

« Mon cher ami,

« Donne-moi huit jours et tu verras… »

Que verrait-il ?

Je n’en savais absolument rien. Mais il y a si longtemps que j’écris au bas de mon feuilleton ces mots sacramentels : « *La suite à demain* » que j’étais convaincu que le demain dont je parlais aurait une suite.

IV

Le lendemain, en effet, il me vint une idée.

Elle était écrasante de simplicité.

– Si quelqu'un peut me raconter l'histoire de Rocambole, me dis-je, c'est Rocambole lui-même.

Or Rocambole est au bagne, et il sera ravi de voir ses aventures mises en lumière.

Les gens de cette sorte aiment le bruit et la publicité.

La pensée dominante du condamné à mort est de bien mourir sous les yeux de la foule.

Je vais donc aller voir Rocambole.

Mais où ?

J'avais oublié de demander à *l'homme de Timoléon* dans quel bagne il était.

Or, il y a douze ans, Brest et Rochefort existaient encore.

Je ne pouvais donc pas m'exposer à perdre quinze jours pour faire le voyage de Toulon, tandis que celui que je cherchais serait peut-être à Rochefort ou à Brest.

Le plus simple était donc de m'en aller à la préfecture de police, et de m'adresser au bureau des prisons.

Il était huit heures du matin, aucun bureau n'est ouvert avant dix heures. J'avais donc le temps de faire mes préparatifs de départ.

Il était évident que je pourrais partir le soir même, que la *Patrie* m'obtiendrait une passe de chemin de fer et que le surlendemain je serais soit à Toulon, soit à Brest, soit à Rochefort.

Bergerette, qui se promettait d'être du voyage, fit ma petite malle, j'endossai un vêtement noir, et à dix heures précises j'étais au *bureau des prisons*.

De toutes les administrations, la plus courtoise est sans contredit la préfecture de police.

Je trouvai un sous-chef qui me reçut avec la plus grande politesse et se mit à ma disposition aussitôt que je lui eus expliqué le but de ma visite.

– Monsieur, me dit-il, je ne suis ici que depuis quelques mois, et je ne sais absolument rien de ce que vous me demandez. Mais je vais me renseigner et dans une demi-heure vous serez satisfait.

Il m'installa dans son cabinet, m'offrit les journaux du matin, et me laissa.

J'attendis non point une demi-heure, mais une heure.

Au bout de ce temps, le sous-chef revint.

C'était bien lui, et cependant ce n'était plus lui.

Qu'il me soit permis de m'expliquer :

Quand il avait quitté son bureau il était aimable, souriant, empressé. Peut-être était-il un de mes lecteurs habituels et, par suite, désireux de m'être agréable.

Je le vis revenir calme, froid, sévère, et il me parut vieilli de dix ans.

– Monsieur, me dit-il, avec une politesse glacée, j'ai transmis votre demande à M. le chef de bureau.

Le chef de bureau en a référé à M. le préfet de police.

M. le préfet a fait compulser les livres d'écrou et je suis chargé de vous répondre que la personne dont vous parlez ne figure sur aucun d'eux.

– Comment ! m'écriai-je, il n'y a pas de forçat du nom de Rocambole ?

– Monsieur, me répondit sèchement le sous-chef de bureau, au bagne on n'a pas de nom, on est inscrit sous un numéro.

Et d'un geste il me fit comprendre qu'il était inutile d'insister.

Quand je fus dans la rue, ou plutôt sur le quai, je m'accoudai sur le parapet, et comme Planchet, le valet de l'immortel d'Artagnan, je me mis à faire des ronds dans l'eau.

On a depuis ce temps-là ajouté à la *langue verte* une formule qui dépeint fort bien ma situation d'alors.

Je venais de *remporter une veste*.

Autant par profession que par goût, je suis observateur, et le changement d'attitude, de formes et de physionomie du sous-chef de bureau ne m'avait point échappé.

Le mystère, au lieu de s'éclaircir, se compliquait étrangement.

On me disait que Rocambole n'existait pas. Mais pourquoi me le disait-on avec cette politesse aiguë et tranchante qui contrastait si fort avec la manière avenante dont j'avais d'abord été reçu ?

Et nouvel Œdipe, je me pris corps à corps avec cette énigme nouvelle.

Et, comme Œdipe, je finis par deviner.

L'administration ne se souciait pas qu'on fit un roman sur Rocambole.

Pourquoi ?

C'était facile à comprendre. *Les Valets de cœur* avaient dû être une association dangereuse, *travailler* dans les sphères élevées de la société ; et il était plus que probable qu'ils avaient été mêlés à de certains événements qu'il était inutile de rappeler.

Mais le romancier prend son bien où il le trouve.

Et puis j'étais devenu curieux comme un lecteur.

Et je remontai en voiture, me disant :

– À tout prix, je dénicherai Rocambole.

Le bon Schiller m'avait écrit la veille au soir.

Quand je rentrai de mon infructueuse excursion, je trouvai une nouvelle lettre de lui.

« Monsieur Delamarre (de la maison Delamarre, Martin Didier, etc.), me disait-il, veut « te voir tout de suite. »

Je courus chez M. Delamarre, qui m'invita à déjeuner, et me dit :

– Mon cher enfant, j'ai reçu des réclamations pour votre titre les *Valets de cœur.* Changez-le.

– Mais, monsieur…

– Je ne puis vous en dire plus long. Changez votre titre.

Il me sembla que la voix de M. Delamarre ressemblait en ce moment à celle du sous-chef de bureau.

Je n'insistai pas, mais bien que je n'aie pas l'honneur d'être Breton, je suis doué d'une jolie dose d'entêtement, et je rentrai chez moi avec la volonté bien arrêtée de raconter l'histoire de Rocambole si je la savais – et même si je ne la savais pas.

Le soir, Claudin et moi nous fumions tranquillement un cigare chez D…, un peintre qui vient d'être décoré, il y a huit jours, et qui alors habitait les hauteurs du quartier Saint-George. Nous étions grimpés sur la toiture de zinc de son atelier, et nous avions Paris sous nos pieds.

Paris étincelant de lumières et laissant monter jusqu'à nous sa respiration cyclopéenne.

Tout à coup je jetai mon cigare et je m'écriai :

– J'ai trouvé !

– Quoi ? me dit Claudin, l'histoire de Rocambole ?

– Non, mais le titre de mon roman.

– Voyons ?

– Les *Drames de Paris.*

– Excellent. Mais Rocambole ?

– J'inventerai son histoire, si je ne puis faire mieux, répondis-je. Mais j'ai le pressentiment, ajoutai-je, que cette histoire, je la saurai.

Comme on le va voir, je ne me trompais pas.

V

Laissez-moi ouvrir une parenthèse.

L'histoire de Rocambole était destinée à la *Patrie*. Il est donc juste que je vous donne *au trait*, une physionomie de ce journal.

La *Patrie* habitait et habite encore rue du *Croissant ;* ses bureaux communiquaient avec la rue des *Jeûneurs*.

La rue du Croissant et la rue des Jeûneurs, au milieu de ce Paris des Mille et une Nuits que nous fait depuis dix ans M. le préfet de la Seine, ont conservé leur cachet d'originalité assez laide, et j'espère bien que M. le sénateur Haussmann passera par là un de ces jours.

La rue des Jeûneurs est toute au commerce des étoffes et des draps.

La rue du Croissant toute aux journaux.

Au numéro 12, c'est la *Patrie*, au numéro 16, le *Siècle*, à gauche et à droite une foule de boutiques ouvertes chez les marchands de vins pour la vente d'une trentaine de petits et grands journaux.

Vers le milieu, à droite de la rue des Jeûneurs, il y a ce qu'un notaire appellerait un vaste immeuble.

Trois grandes cours bordées de hautes constructions, le tout loué aux plus importantes maisons de gros de Paris, et formant la propriété de M. Delamarre, le directeur d'alors du journal la *Patrie*.

Un tout jeune homme, un conscrit de lettres, ou un fruit sec littéraire qui avait un roman en quatre volumes sous le bras, se présentait à la *Patrie* par la porte de la rue du Croissant.

Il montait au premier étage, (aujourd'hui c'est au second) demandait à voir le rédacteur en chef et était reçu par Philippe.

Qu'était-ce et qu'est-ce encore que Philippe ?

Un homme entre deux âges, à l'œil intelligent, au sourire aimable et un peu caustique, que l'on prenait au premier abord pour un garçon de bureau et qui était, au fond, l'homme de confiance de M. Delamarre.

Philippe toisait le nouveau venu.

Il semblait deviner ce qu'il avait dans son sac.

Il *flairait* un bon ou un mauvais roman.

Si, à son idée, le roman était bon, si le romancier juvénile *marquait* bien, Philippe lui disait d'un ton protecteur :

– M. Delamarre n’est pas visible. Mais laissez-moi votre manuscrit et revenez dans huit jours.

Cinq fois sur dix, Philippe avait eu un flair excellent.

Ce roman était lu et reçu.

Si Philippe, au contraire, avait affaire à un de ces bohèmes de brasserie qui, au lieu de travailler, passent leur vie à dénier du talent à tout homme arrivé, il lui ouvrait à deux battants la porte du cabinet du bon Schiller.

Ce bon Schiller a bien mérité ce nom que lui ont décerné tous ceux qui le connaissent.

Il a un aimable sourire, une voix sympathique ; il a usé des flots d’éloquence souvent pour faire triompher une cause obscure qui lui paraissait juste.

Ce bon Schiller recevait l’auteur, gardait le manuscrit, le remettait le soir même à M. Delamarre.

M. Delamarre se bornait à cette question :

– Par où est entré l’auteur ?

– Par la rue du Croissant.

– Ah !

Ce *ah* ! était un arrêt de mort.

M. Delamarre aimait qu’on s’adressât directement à lui.

Un an après, le manuscrit dormait encore dans les cartons de la *Patrie* et n’avait pas été lu.

Tout le secret de Philippe consistait en ceci : Il déposait respectueusement sur la table de nuit de M. Delamarre, qui demeurait rue des Jeûneurs, le manuscrit du jeune homme qu’il avait pris sous sa protection.

Si la vengeance est le plaisir des dieux, la reconnaissance est quelquefois le bonheur des hommes… de lettres, et je déclare ici que c’est à Philippe que je dois ma collaboration de huit années à la *Patrie.*

Depuis que mon premier feuilleton s’était étalé dans les colonnes du journal, j’entrais par la rue des Jeûneurs.

M. Delamarre aimait à me voir : il me faisait causer, il se plaisait à feuilleter ma jeune imagination.

Je m’en allai donc ce jour-là à dix heures frapper à la porte de son cabinet.

J’apportais mon nouveau titre : Les *Drames de Paris.*

– Parfait ! médit M. Delamarre. Le titre est excellent. Voyons le sujet !

– Mon plan n’est pas fini, répondis-je.

– Voyons toujours !

J’étais pris au piége. Je m’exécutai. J’inventai, au pied levé, un prologue qui se passait dans la neige, au retour de la campagne de Russie, je créai des types plus ou moins originaux, je combinai des situations, je m’armai de tout mon arsenal ordinaire, le vieux manoir breton, le soldat héroïque, la femme du monde persécutée, l’ouvrière veilleuse, l’échelle de corde qu’on tend par les nuits noires, et le poison qui endort au lieu de tuer. J’empruntai aux riches, séance tenante, je fis de la mère Fipart une chouette, et Eugène Süe n’a jamais réclamé, du reste ; j’ébauchai une manière de Monte-Cristo – que mon cher maître Alexandre Dumas me le pardonne ! – Je crois même que mon excellent ami Paul Féval me prêta, sans s’en douter, cet enfant dont on vole si souvent l’héritage et qui le retrouve toujours, grâce à trois hommes rouges et barbus.

M. Delamarre balançait sa tête de droite à gauche. Il était ravi.

– À l’œuvre ! me dit-il quand j’eus fini mon dévergondage, et envoyez-moi de la copie demain matin.

Je m’en allai par la passerelle ancienne qui reliait le cabinet du directeur à la maison de la rue du Croissant.

J’éprouvais le besoin de dire bonjour au bon Schiller.

Un de mes confrères était dans son cabinet et me serra la main froidement.

Ce confrère avait déplu à Philippe, et son roman dormait d’un sommeil paisible depuis dix-huit mois dans un grand carton vert qui portait cette étiquette :

Manuscrits à lire.

En me prenant la main, il me dit d’un ton lugubre :

– Quand finissez-vous !

Je n’avais pas encore commencé !

J’ai toujours été un peu gamin. Au lieu de prendre en pitié mon infortuné confrère, je trouvai plaisant de lui répondre :

– Je ne finirai pas.

– Comment ?

– Les *Drames de Paris* auront pour le moins deux mille feuilletons – et il y aura une suite.

Mon pauvre confrère tomba à la renverse, et je me sauvai en riant.

En rentrant chez moi, je racontai mon aventure à Bergerette.

– Vois-tu d’ici, lui dis-je, un roman qui ne finirait jamais, ce serait drôle.

– Et c’est possible, me dit-elle, si j’en crois le monsieur qui sort d’ici et qui reviendra demain matin.

– Hein ?

– Ce monsieur dit qu’il savait l’histoire de Rocambole.

Je fis un vrai saut de carpe.

Bergerette acheva :

– Et il viendra demain te la raconter !

VI

Je passai le reste de la journée et une partie de la soirée à mettre en ordre, la plume à la main, le plan un peu insensé que j'avais développé au pied levé, à M. Delamarre, (de la maison Delamarre, Martin Didier et C^{e}, etc.), et j'attendis le lendemain avec une impatience sans bornes.

Quel était ce mystérieux personnage qui devait me raconter l'histoire de Rocambole ?

Il n'avait laissé ni son nom, ni son adresse…

À dix heures précises, le lendemain, la porte de mon cabinet s'ouvrit et je vis entrer un homme coiffé d'un tricorne, vêtu d'un habit gris, tenant d'une main une sacoche et de l'autre un portefeuille.

C'était un garçon de la banque de France.

Je n'avais souscrit aucun billet, et l'arrivée de cet homme m'étonna beaucoup.

– Monsieur, me dit-il d'un ton de mystère, il n'y a que des gros sous dans ma sacoche et mon portefeuille est gonflé de vieux journaux ; mais je suis surveillé de près et j'ai emprunté ce déguisement pour pénétrer jusqu'à vous sans éveiller l'attention.

– Comment ? lui dis-je, est-ce donc vous qui êtes venu hier ?

– Oui, monsieur !

Je sonnai pour défendre ma porte.

Quand mon domestique fut sorti, le prétendu garçon de banque jeta négligemment sa sacoche sur ma table de travail et s'assit sans façon en face de moi.

– Monsieur, me dit-il, je me nomme Timoléon, et je vais vous dire en deux mots qui je suis. J'ai été voleur…

Je saluai.

– Après je suis entré dans la police secrète.

Je saluai de nouveau.

– Mais l'administration s'est épurée : avec le nouveau régime, on n'a plus voulu dans les rangs de la police que des gens n'ayant jamais rien eu à démêler avec la justice.

« On m'a congédié, et on a eu tort, car je rendais de véritables services.

– Je n'en doute pas.

– C'est moi qui ai arrêté Rocambole.

Un soupir de soulagement gonfla ma poitrine.

– Il existe donc ! m'écriai-je.

– Il est au bagne de Brest, mais je crois qu'il sera prochainement transféré au bagne de Toulon.

– Cependant, hier matin, au bureau des prisons…

– On vous a dit que Rocambole n'existait pas !

– Précisément.

Un sourire vint à ses lèvres.

– Cela devait être, me dit-il.

– Pourquoi ?

– Parce que Rocambole a été, pendant un moment, un grand personnage.

– En vérité !

– Et l'administration ne se soucie pas qu'on mette en lumière ses ténébreuses aventures.

– Mais vous allez me dire toute la vérité, vous ?

Il sourit de nouveau :

– Un instant, fit-il. Causons d'abord…

J'attendis qu'il s'expliquât.

– Monsieur, reprit-il, je vous l'ai dit, la préfecture m'a congédié.

– Bon !

– Je n'ai pas fait fortune ; j'ai une fille à élever et je suis obligé, pour vivre, d'exercer quelques petites industries.

« Ainsi, par exemple, je retrouve les objets perdus ou volés, pour le compte des simples particuliers ; je fais suivre les maris volages et les femmes qui trompent leurs maris.

« Je fais, comme on dit, argent de tout.

– Bon ! lui dis-je, je comprends. Vous voulez me vendre vos révélations.

– Oui et non.

– Comment cela ?

– J'ai des notes assez détaillées ; avec ces notes, vous ferez un roman, et ce roman, j'en suis certain, aura un grand succès. Je vous vends mes notes.

Je fronçai légèrement le sourcil. Il devina ma pensée et me dit aussitôt :

– Un homme de lettres n'est ni un capitaliste, ni un propriétaire. Peut-être n'avez-vous pas cinquante louis dans votre tiroir, et vous demander de l'argent d'avance serait une folie. Voici donc ce que je vous propose. Vous me ferez quatre billets de mille francs chacun, à l'ordre de M. de Moléon. Je m'anoblis pour les besoins de ma profession.

« Ces billets seront échelonnés de trois ou six mois, causés valeur en recherches faites à la bibliothèque, et payables à la caisse du journal la *Patrie*. Je vous vends quatre mille francs les matériaux d'un roman en dix volumes.

« Est-ce trop cher ? »

À cette époque, mes chers lecteurs, quatre mille francs étaient pour moi un joli denier ; c'était au moins [mot(s) manquant(s)] de ce que je gagnais dans mon année.

J'hésitai donc à répondre.

– C'est à prendre ou à laisser, me dit Timoléon. Voyez si cela vous convient.

– Et si je ne puis rien faire de vos notes ? lui dis-je enfin.

– J'ai prévu le cas.

– Ah !

– Vous ne me ferez des billets qu'après les avoir lues. Cependant, comme vous êtes un honnête homme, je vous demanderai une garantie.

– Parlez !

– Vous allez me donner votre parole d'honneur que, si mes notes ne vous conviennent pas, vous renoncerez à faire un roman sur Rocambole.

– Je vous la donne.

– C'est bien, me dit-il.

Et, se levant :

– Vous aurez mes notes ce soir. Je repasserai dans huit jours.

Et il reprit sa sacoche et son portefeuille, et s'en alla.

Trois heures après, je reçus par la poste un volumineux manuscrit, cacheté avec soin.

Je m'enfermai dans mon cabinet, défendis ma porte à tout le monde, même à Bergerette, même à mon ami Claudin, et je m'enfonçai dans la lecture du manuscrit.

C'était naïf de forme, sans orthographe aucune, mais dans une langue mélangée d'argot à chaque phrase ; c'était clair et d'un prodigieux intérêt.

L'histoire des Valets de cœur, l'éducation de cet enfant de Paris qui se nommait Joseph Fipart, dit Rocambole, par ce gredin d'Andrea, s'y trouvaient tout au long.

Les vrais noms seuls ne s'y trouvaient pas.

Mon singulier collaborateur avait eu soin de m'en prévenir par une note au crayon placée en tête de la première page, et, le plus souvent, au lieu d'inventer un nom, il se servait d'initiales.

À deux heures du matin, j'avais terminé cette étrange lecture.

Par une de ces coïncidences bizarres si communes dans la vie réelle, et qui, cependant, ne devrait exister que dans la fiction, l'histoire de Rocambole avait une ressemblance étonnante avec ce plan de roman que j'avais imaginé.

Je n’ai inventé que fort peu de chose dans la première partie des drames de Paris qui à eu pour titre *l’Héritage mystérieux*.

Ce peu de chose le voici :

J’ai donné un frère à sir Williams, le maître de Rocambole, et j’ai inventé l’histoire de l’héritage.

J’ai trouvé la substance de tout le reste dans les notes diffuses de Timoléon.

Mais quand j’eus achevé ma lecture, une chose en ressortit claire et nette pour moi.

Timoléon avait pour Rocambole une haine vivace et terrible, et c’était certainement un acte de vengeance qu’il accomplissait en me fournissant ces documents.

Ce qui fit qu’une singulière réflexion me vint :

– Les Valets de cœur ne sont pas tous au bagne.

« Et si Rocambole s’y trouve, si Williams est mort assassiné par son élève, il y a certainement quelqu’un de leur bande qui vit tranquillement à Paris et dont la publication de mon roman troublera la sécurité.

« Je risque un joli coup de couteau d’un côté ; et peut-être bien que cette femme qui, dans les notes de Timoléon, s’est appelée tour à tour la Baccarat et la comtesse Artoff, trouvera mauvais qu’on s’occupe d’elle et se plaindra nettement au préfet de police. »

Cette double réflexion persécuta mon esprit toute la journée du lendemain.

J’allai dîner chez Grosse-Tête et j’en sortis un peu tard, à neuf heures : il pleuvait et le boulevard était désert.

Cependant un homme sortit du passage de l’Opéra et se mit à me suivre.

Je demeurais alors rue de Bellefond ; je gagnai donc le faubourg Montmartre.

L’homme me suivait toujours.

Je pris la rue Cadet ; un pas lourd et mesuré continua à retentir derrière moi.

Comme tout le monde, j’ai eu peur à mes heures.

Un frisson me passa dans le dos, et il me sembla qu’un valet de cœur était à mes trousses.

VII

Il n’y a pas bien loin de la place Cadet à la rue Bellefond.

Mais la rue Rochechouart monte comme un Calvaire, et j’avais beau allonger le pas, il me semblait que je n’arriverais jamais.

L’inconnu marchait toujours derrière moi.

Cela ne dura peut-être en réalité que cinq minutes, mais pendant ces cinq minutes j’eus le temps de me raconter à moi-même une horrible histoire.

Une histoire absurde, du reste, et qui avait défrayé ma jeune imagination de collégien, au temps où le *Juif Errant* paraissait dans le *Constitutionnel*.

On avait dit alors que, rentrant un soir chez lui, M. Eugène Süe avait été arrêté par des hommes affublés d’une longue robe, le visage noirci, qui lui avaient posé un masque de poix sur le visage.

Puis on l’avait jeté dans une voiture, et pendant plusieurs heures, aveugle, à demi étouffé, il avait roulé dans Paris, sans savoir où on le conduisait.

On ne l’avait débarrassé de son masque et tiré de la voiture que pour le faire entrer dans une salle convertie en tribunal et dans laquelle siégeaient des hommes en robe rouge.

Là on l’avait condamné à mort, et le jugement disait que la sentence serait exécutée dans les trois mois, à moins que l’impie ne consentît à laisser inachevé ce roman qui attaquait si violemment certains hommes et certains principes.

Je vous ai dit que cette histoire était absurde ; ce qui ne m’empêcha point d’y croire fermement et de me dire :

– Si les amis de Rodin se sont portés à cette légère extrémité envers Eugène Süe, que feront donc de moi les compagnons de Rocambole ?

Au moment où je faisais cette réflexion, je tournai l’angle de la rue Bellefond et je me croyais déjà sauvé, car il y avait alors au n° 38 un poste de police.

Mais l’homme qui marchait derrière moi me posa la main sur l’épaule en ce moment, et je m’arrêtai pétrifié.

À cent pas, je voyais la lanterne rouge du poste. Si j’avais crié, on serait venu à mon aide.

Mais aucun son ne put jaillir de ma gorge crispée et, me retournant, je me risquai à affronter le regard de celui qui m’abordait avec un pareil sans-gêne.

C’était non pas un homme, mais un géant. Il me sembla qu’il avait dix pieds. Sa main couvrait toute mon épaule.

Cependant, il n’avait pas l’air méchant, et son visage était même débonnaire.

– Ne craignez rien, monsieur, me dit-il, je ne suis plus voleur.

Il l'avait donc été ?

J'étais ému et abasourdi. Ma terreur avait fait place à une sorte de stupéfaction.

Il poursuivit :

– Je ne suis plus voleur et je suis même devenu honnête homme. Ne craignez donc rien ni pour votre montre, ni pour votre bourse.

La parole me revint.

– Alors, lui dis-je, que me voulez-vous ?

– Je désire que vous m'accordiez un moment d'entretien.

J'avais toujours les yeux fixés sur cette bienheureuse lanterne rouge qui m'apparaissait comme un phare au naufragé.

Il devina ma pensée et me dit :

– Allons jusque devant le poste, monsieur, là, vous vous sentirez plus tranquille, et vous m'écouterez certainement.

Il y avait dans la grosse voix de ce colosse quelque chose d'humble et de suppliant qui me fit rougir de ma peur.

Je ne voulus pas être avec lui en reste de générosité.

– Mais, lui dis-je, nous sommes fort bien ici pour causer.

– Comme vous voudrez, me dit-il.

J'attendis.

– Monsieur, reprit-il, vous avez annoncé dans le journal la *Patrie*, un roman intitulé : *Les Valets de cœur* ?

– Oui, répondis-je.

– Et dont Rocambole doit être le héros ?

– Précisément.

Et je me disais tout bas :

– C'est un homme de sa bande, très-certainement. Prenons garde !

Le géant reprit :

– Un certain Timoléon vous a même donné des notes.

– En effet, répondis-je.

– Timoléon est une canaille, monsieur.

Il prononça ces mots froidement, avec calme, avec conviction, comme on dirait « il pleut » au moment où la pluie tombe.

– Mais, monsieur…

– Rocambole vaut mieux qu’on ne croit, dit-il.

– Ah ! vraiment ?

– Il a été méchant, mais il s’est repenti.

Je crus deviner sa pensée :

– Et bien ! lui dis-je, je vous promets que mon roman aura un dénouement fort beau en son honneur.

– Ce n’est pas ce que je viens vous demander.

– Que voulez-vous donc alors ?

Il baissa la voix et me dit :

– Rocambole est au bagne de Brest ; mais personne ne le sait, excepté le préfet de police et moi.

Là-bas, il porte un numéro, et comme il ne parle jamais, on ne sait pas ce qu’il a été.

Je suis le seul homme avec qui il soit en correspondance secrète.

– Eh bien ?

– Il m’a écrit aujourd’hui même. Un ouvrier du port avait apporté dans l’arsenal un numéro de la *Patrie* dans lequel on annonçait votre roman.

Ces derniers mots m’inquiétèrent :

– S’opposerait-il par hasard à la publication du roman ? demandai-je.

– Non, monsieur.

– Alors, que désire-t-il ?

– Monsieur, reprit le géant, il y a de par le monde une très-grande dame que Rocambole a aimée comme sa sœur. C’est elle qui est la cause de son repentir. Il mourrait de douleur si le vrai nom de cette dame paraissait dans votre livre.

– Mais, répondis-je, Timoléon a eu bien soin de changer tous les noms dans ses notes.

– Ne vous y fiez pas.

– Ah ! bah !

– Timoléon, je vous le répète, est une canaille. Il en veut à Rocambole, et peut-être vous a-t-il donné les noms vrais. Dans tous les cas, changez-les.

– Et puis ?

– Et puis, monsieur, dit le géant, c’est là tout ce que Rocambole vous demande.

– Pas autre chose ?

– Absolument rien. Bonsoir, monsieur…

Il fit mine de s’en aller. Je le retins :

– Encore un mot, lui dis-je.

Il s’arrêta.

– Vous êtes l’ami de Rocambole, n’est-ce pas !

– Je me ferai tuer pour lui quand il voudra.

– Ne prenez pas en mauvaise part ce que je vais vous dire.

– Parlez, monsieur.

– Au bagne, on n’est pas heureux…

– Dame ! non…

– Et peut-être qu’un peu d’argent…

Cet homme au visage vulgaire eut un fin sourire :

– Je vous remercie, monsieur, me dit-il ; mais le jour où Rocambole voudra un million, on le lui enverra…

Il me salua et tourna les talons, me laissant abasourdi.

Je rentrai chez moi, en proie à un sentiment tout nouveau.

De romancier, j’étais devenu lecteur.

L’histoire de Timoléon ne me suffisait plus : ce que je voulais, c’était voir Rocambole.

Quel était donc cet homme qui, souillé de crimes, avait su inspirer de semblables dévouements ?

Ah ! si M. Delamarre (de la maison Delamarre, Martin Didier et C^{ie}, etc.) n’avait pas été si pressé de faire son renouvellement d’octobre, comme j’aurais demandé huit jours pour aller faire un petit voyage à Brest.

Mais j’étais annoncé pour le lundi suivant.

Nous étions au jeudi soir.

Le lendemain donc, à cinq heures et demie du matin, mon domestique m’alluma mon feu comme à l’ordinaire.

Je me mis au travail avant le jour, mais à chaque instant, j’interrompais ma besogne et me disais :

– Je voudrais pourtant bien voir Rocambole !

VIII

La première partie des *Drames de Paris* parut sans interruption.

Cela s'appelait, je l'ai déjà dit, l'*Héritage mystérieux*.

Les journaux, à cette époque, faisaient peu d'annonces, et ignoraient l'affiche rouge, verte ou jaune qui tapisse aujourd'hui si agréablement les murs de Paris.

Cependant il se manifesta une hausse dans la vente du numéro, et les abonnés augmentèrent.

Quelques gens par trop puritains réclamèrent ; entre autres une vieille dame qui écrivit à la direction cette lettre qu'on me communiqua :

« Monsieur,

« Le roman de M. Ponson du Terrail est excessivement amusant, mais il est immoral. Jamais on ne me persuadera qu'une créature comme la Baccarat puisse avoir des sentiments humains.

« Ces femmes-là sont des monstres, et feu mon mari, qui était un homme de sens et un sous-chef de mérite dans une grande administration, les évita toujours avec soin.

« Je n'ai pas de préjugés, croyez-le bien, et mon âge (cinquante-sept ans) me permet de lire bien des choses.

« C'est ainsi que j'ai pris un véritable plaisir aux aventures du chevalier de Faublas, et que le *Sopha*, de M. Crébillon fils, m'a beaucoup amusée.

« Malheureusement, j'ai une fille de vingt-deux ans dont l'imagination est très-exaltée, et la lecture des *Drames de Paris* lui est pernicieuse.

« D'un autre côté, je voudrais cependant savoir la fin, et je ne trouve aucune bonne raison à donner à ma fille pour supprimer mon abonnement à la *Patrie*.

« Ne pourriez-vous faire deux éditions : – une pour moi, avec feuilleton – l'autre, sans feuilleton, pour ma fille ?

« Un mot de réponse me ferait plaisir.

« Votre servante,

« HENRIETTE ATHANASE, rentière, »

Un bon curé de village n'y alla pas par quatre chemins :

« Monsieur Ponson du Terrail, disait-il, est un misérable qui a certainement commis tous les crimes dont il rend son héros responsable… »

M. Delamarre, un peu ému, fit appeler le caissier.

Le caissier prit connaissance de la lettre du bon curé et répondit :

– Nous vendrons trois mille exemplaires de plus.

– Alors, continuons, dit philosophiquement le directeur de la *Patrie*.

L'*Héritage mystérieux* enjamba sur deux renouvellements et eut soixante-dix-huit feuilletons…

M. Delamarre me fit venir au soixante-quinzième et me dit :

– Est-ce que vous ne pourriez pas me faire une suite !

– J'y compte bien, répondis-je, mais il faudrait un autre titre.

– Voyons ?

– *Le club des Valets de cœur.*

Je m'attendais à voir bondir M. Delamarre, car je me souvenais de l'opposition formelle qu'il avait faite à ce titre.

Il se borna à froncer un peu le sourcil.

– Venez me voir aux docks, me dit-il.

Peu de gens ont connu comme moi cet esprit actif, ingénieux, infatigable qui s'appelait M. Delamarre.

C'était, comme on dit, un chercheur.

Chaque jour, il s'éveillait avec une idée nouvelle, presque toujours hardie, sinon excellente.

Un jour, il avait imaginé de faire du pain avec du gluten.

Six semaines après, dans la maison attenante aux bureaux de la *Patrie*, maison qui lui appartenait également, il installait une boulangerie.

Le pain ne réussit pas.

L'année suivante, M. Delamarre, dans le même immeuble, créa les docks de la vie à bon marché.

On y vendait de tout, des aliments et des vêtements, des chaussures et du lait, des denrées coloniales et des chapeaux.

Cela dura une année, peut-être un peu moins. Puis on ferma boutique.

Une seule personne trouva la liquidation un peu chère, ce fut M. Delamarre qui avait vendu d'excellentes marchandises au prix des médiocres et avait galamment perdu une centaine de mille francs à cet essai philanthropique.

Les docks étaient alors à l'apogée de leur succès.

S'extasier sur les docks, c'était faire à M. Delamarre un plaisir sans égal.

Je fis mieux que m'extasier, j'achetai un chapeau, un parapluie, une douzaine de couteaux et un panier de *pale ale*.

Je m’étais conduit comme le dernier des courtisans et cette basse flatterie porta ses fruits.

Le soir même, on annonça en tête de la *Patrie* que les *Drames de Paris* auraient une suite et que cette suite s’appellerait :

Le Club des Valets de cœur

Seulement, M. Delamarre m’accordait une interruption, c’est-à-dire un congé de deux mois.

Or, ce congé, je savais bien comment je l’utiliserais.

Je m’en irais à Brest, et je verrais Rocambole.

Huit jours après, ma malle était faite.

Restait à me chercher un compagnon de voyage.

J’étais en froid avec Bergerette, pour des motifs qui appartiennent trop à ma vie privée pour que je vous en fasse part.

J’écrivis à Claudin :

« Veux-tu venir en Bretagne ? »

Claudin me répondit :

« J’entre au *Moniteur Universel*, et en fermant ma fenêtre, hier soir, le ciel m’est apparu tout rouge, c’est bon signe. »

Donc pas de Claudin, pas de Bergerette.

Avec qui donc partirais-je ?

J’ai un vieux camarade, un peu bizarre, un peu quintcux, peut-être, mais qui, sous le prétexte qu’il est né à Brest, côte de Recouvrance, se croit obligé à être le plus droit et le plus chevaleresque des hommes.

Cœur loyal, comme dirait Gustave Aimard, tête bretonne, caractère un peu pointu et ayant la déplorable faiblesse d’introduire dans ses livres d’adorables femmes blondes, phthisiques au troisième degré.

Quand une femme le remarquait jadis, et ce n’était pas rare, il lui demandait avec anxiété :

– Est-ce que vous ne toussez pas un peu ?

Sur une réponse affirmative de la belle, il tombait à ses genoux.

Je vous le présenterais bien, si vous ne le connaissiez pas déjà et si vous n’aviez lu dix romans charmants de lui.

Je me borne donc à vous le nommer – c’est Étienne Énault.

Énault m’avait dit si souvent qu’il était Breton, et que revoir sa Bretagne était le plus cher de ses vœux, que je courus chez lui :

– Viens-tu avec moi ? lui dis-je.

Il accepta. Nous partîmes.

Pas de chemin de fer alors, autre que celui de Paris à Nantes par Orléans.

Le lendemain, nous étions à Angers ; le surlendemain à Rennes, et deux jours plus tard à Brest.

La Bretagne, la vraie, celle des légendes et des poëmes, la terre des chouans et des chevaliers, de la bonne duchesse Anne et des vieux rois celtes, cesse aux portes de Brest.

Quand vous avez franchi la double enceinte des fortifications et que la rue de Siam, triste, mal pavée, bordée de maisons noires, vous apparaît, le cœur se serre et les tempes se mouillent d'une sueur froide.

L'*hôtel des Voyageurs*, celui où nous descendîmes est morose à l'œil ; sa salle à manger ressemble à un réfectoire de cloître, éclairé tout au bout par une croisée unique.

On nous logea sous les toits.

À Brest, quiconque n'a ni uniforme, ni ruban rouge, est peu de chose et on ne fait guère cas de lui.

Le voyage avait été une fête ; l'arrivée à Brest était une manière d'enterrement.

– Oh ! si je ne venais pas rechercher la maison où je suis né ! me disait Énault.

– Ah ! si je n'avais pas envie de voir Rocambole ! pensai-je.

Et nous dînâmes du bout des lèvres, songeant au déjeuner que nous avions fait la veille à Morlaix, la ville aux joyeux visages, aux braves femmes souriantes, aux collines vertes qui se hérissent des plus pittoresques maisons du monde.

Puis notre dîner fini, nous descendîmes vers le port par cette abominable rue de Siam dont le pavé vous meurtrit les pieds, au point de vous donner le *tétanos*.

IX

Nous étions alors au printemps, en plein mois de mai, et les jours étaient longs.

Un beau soleil, presque chaud, éclairait tout le reste de la Bretagne, il ne pleuvait qu'à Brest.

Mais Brest a une réputation que les Bretons traduisent par un mot quelque peu inconvenant :

Brest disent-ils, est… le pot de chambre de la Bretagne.

Cela est vrai, il y pleut cinq jours sur sept.

Cependant il suffit d'un coup de vent pour balayer les nuages, surtout vers le soir.

Alors l'unique promenade de la ville, le cours d'Ajot, se peuple comme par enchantement, et la rade apparaît étincelante avec son horizon de collines vertes, au milieu desquelles la rivière de Chateaulin s'ouvre tout à coup un passage. Il avait plu tout le jour, il pleuvait durant notre dîner, il pleuvait quand nous sortîmes de l'hôtel. Nous n'étions pas au bout de la rue de Siam que les derniers rayons du soleil couchant percèrent les nuages et ricochèrent sur l'eau noire du port, comme des broderies d'or sur un manteau de velours.

Dieu fait bien ce qu'il fait, dit un proverbe, et ce proverbe est surtout vrai pour Brest.

Quand le ciel est gris, les maisons hideuses, noires, infectes qui bordent le port et qu'on a aujourd'hui sous les pieds, du haut de ce pont gigantesque qui n'a qu'une arche et s'ouvre pour laisser passer les vaisseaux à trois ponts, ces maisons noires, disons-nous, sont moins repoussantes à l'œil.

Vienne un ciel d'azur et un beau soleil, et Brest vous apparaît dans toute sa morne tristesse.

Au bout de la rue de Siam, on trouve un escalier de cent marches qui descend au port.

Le pont, de niveau avec la première marche, passe au-dessus des maisons.

Mais alors il n'existait pas encore ; il fallait descendre l'escalier et passer dans un vaste bateau qui vous traversait à Recouvrance.

Il était trop tard pour visiter l'arsenal et par conséquent le bagne.

Énault me disait :

– Je suis de Recouvrance, et je voudrais revoir la maison où je suis né. Malheureusement, j'ai quitté mon pays si jeune, que j'ai oublié le nom de la rue.

Mais Recouvrance, n'est pas bien grand, allons-y !

– Comme tu voudras, répondis-je, mais tâche de retrouver ta maison ce soir, car demain…

– Demain ?

– Nous ne quitterons pas l'arsenal.

Nous passâmes à Recouvrance.

Là, les maisons sont encore plus noires et plus misérables que sur la rive opposée.

Un dédale de petites ruelles tortueuses environne le port.

C'est là que vivent les pêcheurs et les femmes de marins.

Là grouillent des centaines d'enfants à peine vêtus qui feront un jour des hommes vaillants.

La femme du marin est économe ; elle vit de peu, elle élève ses enfants avec presque rien.

Un pauvre logis lui suffit.

Le mari est peut-être sous le ciel bleu des Indes, la femme et les enfants vivent dans cette atmosphère goudronnée, au bord de cette mer noire, dans ces rues infectes et sous cette pluie éternelle, sans murmurer, sans se plaindre, avec l'espérance au cœur.

Quand vient le soir, pour peu qu'un rayon de soleil glisse entre deux nuages et éclaire la rade, la femme du marin prend son fils par la main, et tout deux gravissent les hauteurs de Recouvrance, prennent le chemin gazonné des fortifications et vont s'asseoir tout près de la poudrière.

C'est là le cours d'Ajot des pauvres gens de Recouvrance.

De là on découvre la rade tout entière, et sur la droite le Goulet ; la mer est calme, le ciel clément, il ne pleut pas.

La femme du marin dit à son fils en lui désignant le Goulet :

– Ton père est là-bas… tout là-bas…

– Quand reviendra-t-il ? demande l'enfant.

– Dans un an, dit la pauvre délaissée en soupirant.

Puis elle reporte son œil humide sur sa progéniture.

Le bambin a cinq ans ; l'an qui vient, on le mettra à l'école des mousses.

Qui sait ?

Quelle est la mère du mousse qui n'a vu dans ses rêves son fils paré de l'aiguillette d'or ?

Recouvrance est dans ce tableau. C'est la ville pauvre, la ville robuste, muette en sa tristesse et d'où sortiront des hommes.

À huit heures retentit le coup de canon qui annonce la fermeture de l'arsenal.

Cette détonation nous surprit dans une ruelle qui s'appelle fièrement rue Jean-Bart.

Une église abandonnée se trouve au milieu.

Devant cette église, il y a une manière de place de dix mètres carrés, sur laquelle jouent les enfants du quartier.

Les mères, assises au seuil des portes, travaillent en se regardant.

Nous nous étions arrêtés en cet endroit un peu avant le coup de canon.

Parmi ces enfants qui jouaient, il en était un qui avait attiré notre attention, avec ses cheveux blonds bouclés, ses joues rosées, ses grands yeux bleus.

On eût dit un chérubin descendu du ciel dans ce cloaque.

Nous cherchâmes la mère des yeux ; et nous l'eûmes bientôt reconnue à l'expression de son regard, qui ne quittait pas l'enfant.

C'était une toute jeune femme, vingt-trois ans peut-être.

L'enfant en avait cinq.

Elle était blonde, un peu pâle, un peu triste à travers un beau sourire qui épanouissait ses lèvres chaque fois que son fils tournait la tête vers elle.

Tout à coup au bout de la rue retentirent des pas sourds, mesurés, frappés en cadence, avec un cliquetis métallique.

En même temps nous vîmes apparaître une escouade de forçats marchant deux par deux et conduits par deux gardes-chiourmes.

Les enfants continuèrent à jouer ; mais celui que nous avions remarqué leva les yeux, examina la troupe infâme et reconnut sans doute au milieu d'elle quelqu'un qu'il aimait, car il s'élança au-devant des forçats et nous le vîmes se jeter au cou de l'un d'eux.

Les gardes-chiourmes ne dirent mot.

Le compagnon de chaîne du forçat s'arrêta tout naturellement.

Le forçat prit l'enfant dans ses bras, mit un baiser sur les boucles blondes de sa chevelure et le reposa à terre.

En même temps aussi sa jeune mère, qui tout à l'heure était assise sur le seuil de sa porte, se leva, vint tendre la main au forçat et lui dit quelques mots que nous ne pûmes entendre.

Puis les forçats continuèrent leur chemin, la mère alla se rasseoir mélancolique, l'enfant retourna auprès de ses petits camarades, mais il ne joua plus.

Ce malheureux, couvert de la livrée de l'infamie, au cou de qui sautait le chérubin, à qui cette belle jeune femme tendait la main, était-il donc le père et le mari ?

Pour que cela fût possible, il aurait fallu que cet homme, jadis matelot, eût été condamné à mort pour quelque acte de rébellion envers ses chefs, puisqu'il eût vu sa peine commuée en celle des travaux forcés ; car, à Recouvrance, on n'eût pas toléré, sans cela, une femme de forçat.

Nous avions eu le temps de voir cet homme.

Il était grand, un peu pâle, avec des yeux intelligents et doux.

En dépit de la chaîne qu'il traînait, sa démarche avait quelque chose de fier et de hautain.

C'était un homme qui pouvait avoir vingt-sept ou vingt-huit ans, et, pendant qu'il embrassait l'enfant, j'avais eu le temps de l'examiner tout à mon aise et de me graver ses traits dans la mémoire.

Ce petit événement, si naturel pourtant dans les rues de Brest, nous intrigua assez pour nous faire entrer dans une buvette qui se trouvait juste en face de l'endroit où les forçats s'étaient arrêtés.

Une vieille femme, avenante et un peu bavarde, était au comptoir.

Tandis quelle nous versait deux verres de *fil-en-quatre,* je la questionnai.

– C'est donc le père de cet enfant ? lui demandai-je.

– Non, me dit-elle ; c'est peut-être mieux que son père.

– Que voulez-vous dire ?

– C'est son sauveur. L'enfant se noyait ; il l'a repêché, et il s'en est fallu de peu qu'il ne se noyât lui-même.

Il y avait un drame tout entier dans cette réponse, et je comprenais maintenant les caresses de l'enfant et la poignée de main de la mère.

– Comment l'appelez-vous donc ce forçat ? demanda Énault.

La vieille sourit.

– Vous savez bien, dit-elle, que les forçats n'ont plus de nom.

– C'est juste.

– Celui-là, c'est le numéro *Cent-dix-sept*.

Je m'étais pris à rêver, et je regardais l'enfant qui était maintenant sur les genoux de sa mère, qui le couvrait de baisers.

X

Un soupçon avait traversé mon esprit.

J'étais venu à Brest pour voir Rocambole ; qui me disait que le forçat qui avait sauvé l'enfant n'était pas lui ?

Nous quittâmes le débit de boissons et nous reprîmes notre excursion à travers les petites rues noires de Recouvrance.

Énault s'arrêtait de temps en temps, regardait une maison, avait un moment d'espoir, puis se remettait en route.

Ce n'était pas celle-là.

Comme nous montions vers les fortifications, nous entendîmes une musique militaire et nous nous arrêtâmes.

L'école des mousses venait de manœuvrer à terre…

Tous ces bambins marchaient fièrement au son du clairon, et au pas gymnastique, l'arme sur l'épaule gauche.

La population se pressait sur leur passage.

Jeunes femmes, petites fillettes, vieux soldats et vieux matelots, formaient la haie pour les voir.

C'était l'avenir qui passait.

Plus d'une mère, apercevant son fils dans les rangs, lui envoyait un baiser avec ses doigts.

Plus d'un loup de mer disait de sa rude voix émue :

– J'étais comme ça, moi.

Quand l'école fut passée, Énault jeta un cri.

– Je me reconnais, dit-il.

– Où cela ?

– Ici. Je me rappelle bien maintenant… les mousses passaient sous nos fenêtres et c'est là…

Et il me montrait une maison sur la gauche.

Cette maison bâtie en briques avait une grande porte.

Énault, pris d'une subite émotion, me disait :

– Oui… oui… c'est bien cela… nous demeurions au second… il doit y avoir une cour avec des arbres, et au milieu de cette cour un puits.

Nous entrâmes.

À Recouvrance, les concierges sont inconnus ; on entre partout et tout droit.

On monterait jusqu'au sixième étage d'une maison que personne ne vous arrêterait pour vous dire :

– Où allez-vous !

Quand nous fûmes dans le vestibule, Énault s'arrêta :

– C'est singulier, me dit-il, l'escalier était à droite, il me semble.

– Et celui-là est à gauche.

– On aura changé l'escalier de place.

La maison avait bien une cour ; mais il n'y avait pas de puits.

– On l'aura comblé, me dit Énault.

– Je ne vois pas d'arbres non plus, lui dis-je.

– On les aura coupés.

Néanmoins, comme il n'était pas bien sûr, nous sortîmes.

– Si ce n'est pas celle-là, me dit-il, c'est une maison à peu près semblable de la même rue ?

– Oui.

Vingt pas plus loin nous trouvâmes une autre maison absolument semblable à celle que nous quittions.

– La voilà ! s'écria Énault.

L'escalier était à gauche du vestibule, mais il n'y avait pas de cour.

– On aura bâti, me dit-il, il y a si longtemps !…

Une vieille femme descendait l'escalier, nous l'interrogeâmes.

– Ya-t-il longtemps que vous demeurez ici ?

– Plus de quarante ans, répondit-elle.

Énault lui parla de son père qui était, je crois intendant militaire.

La vieille l'écouta, puis elle lui dit :

– C'est bien possible… il y a toujours des officiers dans la maison ; il y en a eu de tout temps.

Nous n'étions pas plus avancés.

Un quart d'heure après, nous trouvions une troisième maison.

– Oh ! cette fois, s'écria Énault, c'est bien ici.

Il y avait un puits dans la cour, et des arbres, et l'escalier était à gauche.

Malheureusement les arbres étaient jeunes, le puits paraissait tout neuf et nous aperçûmes sur la porte le millésime de 1840.

– On aura reconstruit la maison, me dit mon pauvre ami, mais c'est bien elle !

– Tu m'as déjà dit cela des deux autres…

– C'est désolant et bizarre tout de même, reprit-il, de ne pouvoir retrouver la maison où l'on est né.

– Comment ! répondis-je, mais au lieu d'une, tu en retrouves trois… et tu vas ressembler à Homère dont sept villes se disputaient l'honneur de lui avoir donné le jour.

Énault accepta ce compliment sans trop de protestations, et nous quittâmes Recouvrance.

Il était nuit.

Nous retraversâmes le port en bateau et nous remontâmes cette horrible rue de Siam jusqu'à la hauteur du champ de bataille.

C'est là que se trouve le café des officiers de marine ; c'était là que nous avions affaire, comme on va le voir.

J'avais à Paris un ami, un capitaine de dragons, l'homme le meilleur et le plus bourru du monde. Il était plus chatouilleux de mon honneur que du sien, et bien souvent il a cassé mon cordon de sonnette à cinq heures du matin, pour m'apporter un numéro de l'ancien *Figaro*, direction Bourdin, lequel numéro était consacré en partie à démontrer aux populations que j'étais un crétin de la plus belle venue.

Mon bourru capitaine était, dans ces occasions solennelles, accompagné d'un autre capitaine.

Tous deux venaient me demander mes instructions pour me servir de témoins.

Je prenais connaissance du numéro incriminé, et le leur rendais en disant :

– Mais, on ne parle que de mes livres.

– Eh bien ?

– Eh bien ! ça ne me regarde pas. Ces messieurs ont bien le droit de les trouver mauvais.

Mon excellent capitaine ne comprenait pas et se retirait en maugréant.

Or, je n'ai jamais vu de capitaine plus répandu que ce capitaine-là.

Il connaissait tout le monde, dans l'armée et hors de l'armée, dans la marine et dans les colonies.

– Vous allez à Brest, m'avait-il dit. Attendez donc, j'y connais du monde.

Et il m'avait donné deux douzaines de lettres de recommandation, dont dix pour des lieutenants de vaisseau, trois ou quatre pour des capitaines, une pour un contre-amiral et enfin une dernière pour un cousin à lui que j'avais rencontré à Paris, et qui était enseigne à bord de *la Némésis*.

L’enseigne Marjolin, c’était son nom, était un tout jeune homme, très-aimable, très liant et qui certainement se mettrait en quatre pour nous être agréable.

Nous entrâmes donc au café de la Marine, et bientôt toutes mes lettres furent distribuées.

Brest devint plus gai. On nous offrit du punch et nous reçûmes cet accueil courtois, quoique un peu froid et cérémonieux, qui est le propre des officiers de mer, toujours plus réservés que ceux de terre.

M. Marjolin nous reconduisit à l’hôtel et nous donna rendez-vous pour le lendemain, huit heures du matin, aux portes de l’Arsenal :

Je lui avais parlé de Rocambole.

C’était la première fois qu’il entendait prononcer ce nom.

– Mais, me dit-il, soyez tranquille, si cet homme est au bagne de Brest, le commissaire du bagne ne fera aucune difficulté, et vous pourrez l’interroger tout à votre aise.

Je ne pus lui cacher le singulier accueil que j’avais reçu trois ou quatre mois auparavant à la préfecture de police.

Il se mit à rire et me dit avec cet accent d’orgueil qui caractérise si bien les marins :

– Vous oubliez qu’ici nous sommes chez nous ?

Et sur ces mots, il nous souhaita le bonsoir.

XI

Quand on est entré dans l'Arsenal, quand on a dépassé le parc à boulets, on aperçoit devant soi une sorte de rampe qui forme deux coudes brusques.

Au bout du premier on trouve la corderie et la voilure, vastes bâtiments qui se prolongent jusqu'aux scieries. Puis on tourne la rampe, on lève la tête et on voit une immense façade percée de nombreuses fenêtres grillées, de voûtes profondes, de portes basses et cintrées.

Cette façade, ce bâtiment gigantesque placé à un côté, au-dessous de la ville, au-dessus du port, auquel on arrive par cette rampe, on l'aperçoit aussi bien du bas de la rue Siam que des hauteurs de Recouvrance.

C'est le bagne !

Au coup de canon, cette sombre demeure, silencieuse à ce point jusque-là, qu'on l'aurait dite inhabitée, cette demeure, disons-nous, s'emplissait tout à coup d'un immense murmure, de bruits sourds et de cliquetis étranges.

Les portes s'ouvraient, les forçats descendaient à la fabrique, enchaînés deux par deux, rangés par escouade et conduits par les argousins.

M. Marjolin, notre complaisant cicerone, avait voulu nous faire jouir de ce coup d'œil.

Nous l'avions trouvé à la porte de l'Arsenal à l'heure indiquée.

Nous étions entrés avec lui et nous étions devant le bagne lorsque les forçats sortirent.

Nous pûmes les voir presque un à un, les examiner successivement, ces maudits de la société, à mesure qu'ils passaient devant nous.

Les uns, qui n'avaient point perdu tout sentiment humain, courbaient la tête en apercevant des étrangers.

Les autres, soumis, résignés, nous regardaient avec indifférence.

D'autres attachaient sur nous un œil cynique et moqueur.

Énault et moi, nous tressaillîmes tout à coup, et je pressai le bras de M. Marjolin en lui disant :

– Le voilà !

– Qui ?

– Le forçat qui a sauvé l'enfant.

Nous lui avions raconté cette histoire la veille, tandis qu'il nous reconduisait à notre hôtel.

– Ah ! fit-il, je le connais. C'est le numéro Cent dix-sept, un très-bon forçat.

Au bagne, dans la langue usuelle de quiconque se trouve en contact avec les condamnés, on dit un *bon* et un *mauvais* forçat.

Le mauvais forçat est celui qui se montre cynique, sans repentir, indiscipliné, travaille le moins possible, s'ingénie à se faire envoyer à l'infirmerie et essaye de s'évader.

Le bon forçat est, par conséquent, tout le contraire.

Cent-dix-sept était un bon forçat.

Quand il passa près de nous, il salua M. Marjolin, non point seulement parce qu'il devait le saluer, mais très-certainement parce qu'il y trouvait une satisfaction réelle.

Le jeune officier, chargé pendant quelques mois d'un service dans l'Arsenal, s'était trouvé en contact avec les forçats, et s'était montré fort bon pour eux.

Il nous regarda aussi avec une certaine curiosité bienveillante, et parut se souvenir de nous avoir rencontrés le jour précédent.

Sa figure intelligente et distinguée ; son regard calme, sa démarche presque hautaine, m'impressionnèrent plus alors que la veille.

Quand il fut loin, je dis à M. Marjolin :

– Je jurerais que c'est lui.

– Qui, lui ?

– Rocambole.

– Rien n'est plus facile à savoir, me dit-il, allons à l'écrou.

Nous entrâmes en effet, chez le greffier en chef du bagne.

– Mon cher monsieur, lui dit M. Marjolin, y a-t-il moyen de savoir le nom du numéro Cent-dix-sept ?

– Rien n'est plus facile, répondit le greffier.

Il se leva de son bureau, s'approcha de l'immense casier qui renfermait les livres d'écrou et prit celui qui correspondait au numéro cent dix-sept.

Puis ayant cherché la page correspondante, il la mit sous nos yeux.

Voici ce que nous lûmes :

« Joseph Fipart, condamné aux travaux forcés à perpétuité par la Cour d'assises de Seine-et-Oise. Né à Paris. Âgé de trente ans. Recommandé à l'administration comme très-dangereux. »

Comme Timoléon avait changé tous les noms dans son manuscrit, ce nom de Joseph Fipart ne m'apprenait absolument rien…

M. Marjolin me dit :

– Je ne vois rien qui ressemble à Rocambole, dans cette note-là, si le personnage qui répond à ce nom est tel que vous me l'avez dépeint.

– Sauf ces mots, répondis-je en posant mon doigt sur le livre d'écrou : *Recommandé comme très-dangereux.*

– Il y a beaucoup de forçats dangereux, comme l'entend l'administration, dit l'enseigne en souriant.

– Ah !

– On appelle ainsi tous ceux qui songent à s'évader.

– Et je puis vous affirmer, nous dit le greffier en chef, que l'administration s'est trompée pour celui-là.

– Vraiment ?

– Il est ici depuis cinq ans.

– Bon !

– Et jamais il n'a cherché à s'évader : c'est un bon forçat.

M. Marjolin ajouta :

– Il m'a même semblé qu'on le traitait avec douceur.

– C'est vrai, dit le greffier, c'est un homme courageux. Dernièrement il a sauvé un enfant qui se noyait.

– Est-il porté sur le tableau des grâces ?

– Non, il a refusé.

Ces mots produisirent sur nous quelque étonnement.

Le greffier continua :

– Ses notes sont excellentes ; après cet acte de courage, il a été appelé chez le commissaire, qui l'a félicité, et lui a annoncé son intention de le porter sur le tableau. Il a répondu que sa condamnation était juste, qu'il avait perdu le droit de rentrer dans la société et qu'il était résigné à finir ses jours au bagne.

– Et il a trente ans ! m'écriai-je. Sait-on pourquoi il a été condamné ?

– Pour assassinat, dit le greffier. Mais nos livres d'écrou ne font jamais mention du crime. Et quand le forçat est mort ou libéré, ce n'est pas ici qu'on peut puiser des documents sur lui.

– C'est égal, murmurai-je, il a beau s'appeler Joseph Fipart…

– Vous pensez que c'est Rocambole ?

– Oui.

– Nous avons un autre moyen de le savoir.

– Lequel ?

– C'est de le lui demander, répondit l'enseigne.

– Rocambole ? murmurait le greffier, un singulier nom !… et que j’entends prononcer pour la première fois.

XII

En effet, nous eûmes beau questionner le greffier en chef, il nous répondit avec une absolue bonne foi :

– Jamais je n'ai entendu prononcer ce nom : même par les forçats. S'il y a au bagne de Toulon un forçat qui se nomme Rocambole, personne ne le sait, je vous le garantis.

M. Marjolin nous disait, de son côté :

– Il est fort rare, sinon inouï, qu'un forçat qui a eu un nom célèbre dans les annales du crime, ne cherche pas à faire survivre ce nom ici, où l'homme n'est plus qu'un numéro ; et, d'après ce que vous me dites, l'homme dont vous parlez, aurait été un criminel célèbre.

– Certes, oui.

– Néanmoins, poursuivit l'enseigne, je vous renouvelle ma proposition.

– Qui consiste ?

– À venir visiter *la Némésis* qui est en rade. Je vais faire armer un canot, et deux mots dits à un argousin-chef suffiront pour que nous ayons dans notre équipe de forçats le numéro Cent-dix-sept.

La proposition de M. Marjolin était trop séduisante, comme vous le pensez bien, pour que je songeasse à la refuser.

Moins d'une demi-heure après nous sortions du port dans un canot manœuvré par douze forçats.

Un treizième était à la barre.

Et ce treizième, c'était le Cent-dix-sept.

J'allai m'asseoir auprès de lui.

– Y a-t-il longtemps que vous êtes ici ? lui demandai-je.

– Cinq ans, me répondit-il.

Sa voix était calme, résignée, plus mélancolique que triste.

– Et vous y êtes à perpétuité ?

– Vous le voyez à mon bonnet vert.

– Ne prenez pas, lui dis-je en baissant la voix, les questions que je vous adresse pour de l'indiscrétion ou de la curiosité banale.

Il me regarda et parut attendre que je m'expliquasse.

– Je vous ai vu hier dans la rue Jean-Bart, continuai-je.

– Oui… en effet… il me semble vous avoir aperçu, monsieur.

– Un enfant vous a sauté au cou !

– Oui. C'est le petit d'Yvonne Slouarec, la femme d'un gabier d'artimon à bord de *la Valeureuse*.

– On m'a dit que vous lui aviez sauvé la vie.

– C'est vrai, dit-il simplement. L'enfant était sur le quai à jouer. Ses petits camarades le poursuivaient ; il prend son élan pour leur échapper, et, arrivé au bord du quai, ne peut se retenir et tombe à l'eau.

« J'étais à demi-chaîne et par conséquent maître de mes mouvements.

« Du pont de *la Némésis,* qui était dans le port et où nous déchargions des gueuses de fonte, j'avais tout vu.

« L'eau est noire, dans le port ; elle n'a aucune transparence. L'enfant avait disparu.

« Il y avait beaucoup de monde sur le quai, mais personne n'osait se jeter à l'eau.

« J'enroulai ma chaîne autour de mes reins et je me laissai tomber du haut du pont de *la Némésis.*

« Je nageai jusqu'à l'endroit où l'enfant avait disparu ; je plongeai à plusieurs reprises, et enfin je fus assez heureux pour le ramener.

« Il était évanoui ; mais on parvint à le ranimer.

« Depuis ce temps-là le pauvre petit vient me sauter au cou toutes les fois que je passe devant sa maison, et sa mère est bien bonne pour moi.

– Est-ce que vous ne souffrez pas beaucoup ? lui dis-je.

– Je subis ma peine, répondit-il.

– Mais vous devez avoir des heures de désespoir ?

– Non, je suis résigné.

– Vous devez regretter le monde où vous avez vécu ?

Il tressaillit et me regarda.

Puis, après un nouveau silence :

– Je ne regrette rien, dit-il. J'ai été condamné justement et je suis mort au monde.

Je fis alors un signe à Énault.

Ce signe avait été convenu à l'avance entre nous.

Énault m'appela tout haut par mon nom, en me disant :

– Vois comme la rade est splendide, en ce moment !

Cent dix-sept tressaillit de nouveau ; il me sembla même qu'il me regardait avec curiosité.

J'avais, comme on le pense bien, calculé cet effet, et je m'étais tenu ce raisonnement :

– « Au moment où j’allais commencer la publication des *Drames de Paris* et me servir des notes de Timoléon, un homme m’a abordé un soir au coin de la rue Bellefond, me disant qu’il était en correspondance avec Rocambole et que celui-ci s’était ému à l’annonce de mon roman.

« Donc, si Cent dix-sept n’était autre que Rocambole, si maître, d’ailleurs, qu’il fût de lui, cet homme se trahirait en entendant prononcer mon nom. »

En effet, je venais de remarquer un tressaillement chez cet homme, et il me parut de bon augure.

– Puisque vous savez qui je suis, lui dis-je, vous ne vous étonnerez pas de la question que je vais vous faire.

– Je tâcherai d’y répondre, monsieur.

– Je cherche un forçat du nom de Rocambole.

– Ah ! fit-il.

– Le connaîtriez-vous ?

– Non.

Je remarquai chez lui un léger frémissement des narines. Cependant son visage demeura impassible, et il ajouta :

– C’est un singulier nom, en effet.

– C’est vrai.

– Mais êtes-vous sûr qu’il soit au bagne de Brest ?

– Très-sûr. On me l’a affirmé à Paris.

– C’est possible, dit-il avec indifférence. Mais ici nous n’avons plus de nom.

– Pardonnez-moi, continuai-je avec une certaine émotion, mais il m’a semblé…

Il me regarda avec plus d’attention.

– Que vous n’étiez ni un criminel vulgaire, ni un homme de moyenne éducation, poursuivis-je.

Il ne répondit pas.

– Vous avez dû appartenir au monde élevé, continuai-je. Peut-être…

Il m’arrêta d’un geste.

– Monsieur, me dit-il, je suis mort au monde, je vous l’ai dit.

– Et il ne vous reste pas un rayon d’espoir au cœur ?

– Non, monsieur.

– Eh bien ! repris-je, laissez-moi aller jusqu’au bout.

– C’est que j’essaye d’oublier, me dit-il, et il y a de la cruauté à me forcer à me souvenir.

Il disait cela simplement, avec tristesse, mais sans amertume.

– Oh ! lui dis-je, si j'avais pu douter encore, je ne douterais plus maintenant.

– De quoi donc ne douteriez-vous pas, monsieur ?

– C'est vous, c'est bien vous.

Il fixa sur moi un regard dont je ne pus supporter la froide limpidité.

– Je ne vous comprends pas, dit-il.

– C'est vous qui êtes Rocambole ?

Un sourire vint à ses lèvres :

– Je m'appelle Joseph Fipart, me répondit-il, comme vous pourrez vous en convaincre par le livre d'écrou.

Et il y eut alors dans son geste, dans son œil, dans son attitude, quelque chose d'étrange, de dominateur, qui me subjugua.

Je sentis que cet homme me courbait, en ce moment, sous sa propre volonté.

Il ne voulait pas être interrogé. Je ne trouvai plus un mot et j'allumai un cigare pour me donner une contenance.

Bientôt le canot aborda l'échelle de tribord de *la Némésis*.

Je voulus alors glisser deux louis dans la main du Cent-dix-sept.

Il me refusa, sans hauteur, mais avec fermeté.

– Excusez-moi, monsieur, dit-il, mais je n'accepte jamais rien.

… … … … … … …

Nous visitâmes *la Némésis*.

Quand nous repartîmes, Cent-dix-sept n'était plus à la barre et se trouvait confondu avec les autres forçats. Nous revînmes à terre.

Je fis part à M. Marjolin de l'insuccès de ma tentative.

– Vous voyez bien, me dit-il, que ce n'est pas Rocambole.

– J'ai la conviction que c'est lui, au contraire, répliquai-je.

– Eh bien ! me dit l'aimable officier, je vais me mettre en campagne, et je vous assure que j'aurais des renseignements.

– Quand ?

– Demain.

Mais comme on va le voir, les renseignements de M. Marjolin devaient arriver trop tard, car en rentrant à l'hôtel, le soir, je trouvai une lettre à mon adresse.

XIII

Qui donc pouvait m’écrire à Brest ?

La lettre ne venait point par la poste, elle avait été apportée par un commissionnaire.

Ce commissionnaire l’avait jetée sur la table du bureau et s’était retiré sans mot dire.

L’écriture de la suscription m’était inconnue, l’enveloppe était d’un papier commun et grisâtre.

Je l’ouvris.

« Monsieur, me disait-on, Rocambole désire vous voir, il se fie à votre loyauté, attendez-le ce soir à onze heures, dans votre chambre, et prévenez qu’on laisse monter. »

Je tendis la lettre à Énault.

Il la lut et haussa les épaules.

– Mon bon ami, me disait-il, tu es la victime d’une jolie mystification.

– Plaît-il ?

– Sans doute, comment veux-tu que Rocambole vienne ici ? au coup de canon les forçats sont réintégrés dans le bagne et il n’en reste plus un seul dans les rues de Brest.

– Peut-être s’est-il évadé.

– Non, je crois le contraire, moi.

– Voyons ?

– Tu as parlé de ce forçat introuvable, presque fantastique, au café de la Marine. Il y avait là plusieurs jeunes officiers, des aspirants moqueurs, des enseignes enchantés de se moquer d’un Parisien naïf.

– Eh bien ?

– On va t’envoyer tout à l’heure un Rocambole de convention.

– Je reconnaîtrai bien le vrai, sois tranquille.

– Pour cela, il faudrait que tu l’eusses vu…

– Mais je l’ai vu !

– Où ? quand ? et comment ?

– Puisque je t’affirme que c’est le Cent-dix-sept.

– Tarare ! murmura Énault, je crois bien que tu deviens fou.

Et il prit possession de sa chambre, me laissait fumer un cigare à ma fenêtre.

Onze heures n’étaient pas loin ; la rue de Siam, presque déserte, était éclairée par la pleine lune qui brillait au ciel de tout son éclat.

Chaque fois qu’un rare passant remontait la rue j’avais un battement de cœur.

Mais le passant s’éloignait, et j’en étais pour mes frais d’émotion.

Enfin onze heures sonnèrent aux horloges voisines.

Il n’y avait plus personne dans la rue.

Tout à coup j’entendis un bruit de voiture, et je vis apparaître deux lanternes au coin de la rue de la Mairie.

À Brest, les fiacres sont rares, les équipages de maître le sont plus encore.

À part le sous-préfet et quelques hauts fonctionnaires, deux ou trois armateurs retirés et une douzaine de propriétaires, personne n’a de voiture.

Aussi, en été surtout, passé dix heures du soir, les piétons n’ont pas à craindre d’être écrasés.

La voiture qui tournait la rue de la Mairie était une voiture de maître ; cela se voyait aisément à ses grandes lanternes blanches munies de bougies.

Mais elle ne fixa mon attention que médiocrement, attendu que je ne pouvais pas supposer que Rocambole viendrait en voiture.

Cependant mon émotion et mon anxiété me reprirent, lorsque je vis l’équipage entrer dans la rue de Siam et venir s’arrêter à la porte de l’hôtel.

Un homme en descendit.

Il était enveloppé dans un caban qui, au jour, devait être bleu d’ordonnance, et sur les manches duquel la lune fit étinceler des broderies.

Décidément ce n’était pas, ce ne pouvait être Rocambole.

J’attendis encore.

Mais il n’y avait pas cinq minutes que la porte cochère de l’hôtel s’était refermée sur l’homme au caban qu’on frappa deux coups discrets à la mienne.

J’allai ouvrir.

Je tenais ma bougie à la main et sa lumière tomba d’aplomb sur mon visiteur.

J’avais devant moi un homme de taille moyenne, aux cheveux grisonnants, portant des favoris roux qui lui encadraient tout le bas du visage.

Sous le caban je vis un uniforme d’officier de marine.

– Pardon, monsieur, lui dis-je, je crois que vous vous trompez.

J’avais hâte de me débarrasser de cet intrus, dans l’espoir de voir apparaître Rocambole.

– Non, monsieur, me répondit-il, je ne me trompe pas, et c’est bien à vous que j’en ai.

Sur ces mots il entra et force me fut de fermer ma porte.

Tout aussitôt, il se débarrassa de son caban, et en dix secondes ses cheveux gris, ses favoris roux tombèrent et je poussai un cri d'étonnement.

Dans le brillant officier, je venais de reconnaître le forçat Cent-dix-sept.

– Vous ! m'écriai-je.

Il mit un doigt sur sa bouche :

– Parlez bas, monsieur, me dit-il, vous pourriez me perdre.

J'étais stupéfait.

– C'est donc vous qui êtes Rocambole !

– C'est moi.

Puis attachant sur moi ce regard magnétique dont j'avais déjà subi l'influence :

– Monsieur, me dit-il, je vous crois un homme d'honneur et je me fie à vous.

– Oh ! soyez tranquille, répondis-je. Mais comment avez-vous pu venir ici ?

– Il y a bal à la *Majorité*, me répondit-il, et pour ne pas vous faire attendre, j'ai pris la voiture de l'amiral G… Comme il ne quittera le bal qu'à cinq heures, j'ai le temps de la lui renvoyer.

Mon étonnement se changeait en stupeur.

– Mais enfin, lui demandai-je, comment êtes-vous sorti du bagne ?

– Ce serait trop long à vous raconter, me dit-il, et puis c'est un secret que je désire garder. Du reste, je serai rentré bien avant le coup de canon.

– Vous rentrerez ?

– Mais sans doute.

– Comment ! m'écriai-je, vous êtes hors du bagne, vous avez scié vos fers, vous pouvez sortir de Brest, grâce au déguisement sous lequel vous êtes venu et vous hésitez ? …

– Je vous dirai même mieux, monsieur, répondit-il, en souriant. Si je voulais sortir de Brest tout à l'heure, rien ne me serait plus facile. La voiture de l'amiral, qui a une maison de campagne à Lambezellec, passerait les deux portes sans même être visitée.

– Et vous rentrerez au bagne !

– Après avoir causé avec vous.

– Mais quel homme êtes-vous donc ?

– Je suis, me répondit-il, un homme qui a été un grand coupable et qui s'incline sans murmurer devant le châtiment.

– Vous vous repentez ?

– Oui. D'abord…

– Et… ensuite ?

– Écoutez, monsieur, me dit-il, si je suis venu ici, croyez bien que ce n’est ni un intérêt d’argent, ni le désir de *poser,* naturel aux gens de ma profession, si tant il est vrai que l’infamie en soit une.

« Il vous a plu d’écrire un roman dont je suis le héros.

« J’en ai lu la première partie. Tout n’est pas rigoureusement exact, et un homme, cent fois plus misérable que moi, a laissé percer sa haine dans les notes qu’il vous a données.

– Vous venez me demander des rectifications ?

– Non, dit-il avec indifférente, il n’est question que de moi. Laissez cela ainsi. Mais pour la suite…

– Vous me donnerez des notes, vous ?

– Oui, monsieur. Vous les recevrez à Paris avant quinze jours ; et, ajouta-t-il en souriant, je ne vous les ferai point payer, moi, comme Timoléon, à qui vous avez souscrit quatre mille francs de billet.

– L’argent vous est dont devenu indifférent ?

– Je n’en ai pas besoin. Si j’en voulais…

Il compléta sa pensée par un sourire et n’alla pas plus loin.

– Mais, enfin, lui dis-je, vous restez donc au bagne, repentant et résigné ?

– D’abord.

– Et ensuite ?… répétai-je.

Il était debout devant moi, pâle, triste, presque hautain.

– Ensuite ? fit-il, vous voulez le savoir ?

– Oui.

– J’ai au cœur une ardente affection, une affection de frère.

– Vous avez une sœur ?

Un amer sourire crispa ses lèvres.

– Pas tout à fait, me dit-il. Un jour, j’ai rencontré un homme sur le pont d’un navire. Cet homme était un marin, parti jeune de France, et qui y revenait après une absence de vingt ans.

« Une mère, une sœur l’attendaient.

« Il était marquis, l’attendait en France une grande situation de fortune ; il n’avait qu’à paraître, pour que le monde lui ouvrit ses portes à deux battants.

« Par une de ces fatalités étranges, que rien ne saurait expliquer, j’étais de l’âge de cet homme, j’avais sa taille, je lui ressemblais… une mère devait s’y tromper…

– Après ? demandai-je avec anxiété, car je vis une larme qui roula lentement de ses grands yeux d’un bleu sombre, sur sa joue pâlie.

XIV

– Après ! reprit-il en essuyant cette larme qui roulait sur sa joue, le navire sur lequel nous revenions en France, cet homme et moi, fit naufrage.

– Et il se noya ?

– Non. Nous nous sauvâmes à la nage ; nous abordâmes une petite île, et là, j'assassinai le malheureux.

« Vous devinez le reste, n'est-ce pas ?

« Affublé de ses habits, muni de ses papiers, j'arrivai à Paris.

« Sa mère et sa sœur me tendirent les bras… »

Il s'arrêta de nouveau, dominé par une impérieuse émotion.

Je lui avançai une chaise, car il était demeuré debout jusque-là.

Il s'assit, et s'efforçant de sourire :

– C'est la corde douloureuse de mes souvenirs que vous faites vibrer en ce moment, me dit-il, pardonnez-moi.

Puis il reprit :

« Pendant deux ans, Paris entier m'a pris pour un vrai marquis, cette mère m'a appelé son fils, cette jeune fille son frère.

« Et je les ai aimées toutes deux, avec adoration.

« Celle que j'appelais ma mère est morte dans mes bras, après m'avoir béni, et j'ai pleuré de vraies larmes.

« Celle que j'appelais ma sœur ignore encore et qui je suis, et ce que je suis devenu. Elle ne le saura jamais.

« C'est pour cela que je reste ici, comprenez-vous ?

« Un sentiment honnête et pur est tombé un jour dans mon âme vile et corrompue et l'a touchée.

« Si une étoile tombait du ciel dans la fange, ne croyez-vous pas que la fange deviendrait étincelante comme du rubis ?

« Oui, n'est-pas ?

« Eh bien ! cet amour devenu fraternel m'a sauvé.

« Je me suis repenti.

– Et vous ne sortirez jamais du bagne ? lui demandai-je.

– Jamais, à moins que…

Il parut hésiter.

– À moins ? insistai-je.

– Qu’il me fût donné de racheter mon passé.

Mais comme s’il se fût repenti d’avoir prononcé ces derniers mots, il se hâta d’ajouter :

– Mais ce n’est point de cela qu’il s’agit et ce n’est pas pour cela que je suis venu vous voir.

J’attendis qu’il s’expliquât.

– Vous avez maintenant le secret de mon cœur. J’ai une seule affection au monde, et je viens vous supplier, vous qui allez écrire mon histoire, de la respecter.

– Que voulez-vous dire ?

– Ceci. Changez bien les noms, déguisez bien les détails et les événements. Si la femme dont je vous parle venait à deviner la vérité, je crois qu’elle en mourrait.

Il me demandait cela avec des larmes dans la voix.

Je lui promis tout ce qu’il voulut.

– Excusez-moi, me dit-il alors, mais il se fait tard. L’Amiral peut avoir besoin de sa voiture et il est temps de la lui envoyer. Permettez-moi donc de vous quitter.

Et il rajusta ses favoris et la perruque de cheveux grisonnants, remit son caban, qu’il avait ôté un moment, replaça sur sa tête sa casquette galonnée, et je me pris alors à le regarder.

Le diable lui-même n’aurait pas deviné en lui un forçat.

– Ainsi, lui dis-je quand il fut prêt à partir, je recevrai vos notes ?

– Dans quinze jours. Adieu, monsieur…

Je voulus lui tendre la main, il refusa.

– Non, me dit-il, ma main est souillée… Si jamais je me réhabilite…

Il n’acheva pas et fit un pas vers la porte.

– Ne vous reverrai-je donc jamais ? lui demandai-je.

– Si vous restez à Brest, et que vous reveniez à l’Arsenal, vous m’apercevrez. Mais, me dit-il, j’ai encore une grâce à vous demander.

– Parlez.

– Personne à Brest ne sait mon vrai nom. Si vous venez à l’Arsenal, ne le prononcez pas.

– Votre recommandation est inutile. Nous partons demain.

– Ah !

– Mais laissez-moi, à mon tour, vous faire une dernière question.

Sa main qui déjà pressait le bouton de la porte, s’arrêta.

– Comment se fait-il, lui dis-je, que votre procès n’ait pas fait plus de bruit ?

– À Paris il eût eu un grand retentissement ; mais j’ai été jugé à Versailles, et il y avait tant de gens intéressés à ce que cette affaire fût étouffée, qu’on m’a jugé à huis-clos.

– Je comprends.

Il me salua une dernière fois et sortit.

Penché à ma fenêtre, je le vis sortir de l’hôtel et monter en voiture.

Le garçon de nuit lui ouvrit la portière avec les marques d’un grand respect.

Puis la voiture disparut à l’angle de la rue de la Mairie, et alors je me frottai les yeux pour être bien sûr que je ne dormais pas.

Il n’en était pas de même de mon compagnon de voyage.

Énault était rentré dans sa chambre, avait allumé deux bougies et s’était mis à travailler.

Je frappai, il ne répondit pas.

La clef était sur la porte, j’entrai.

Je le trouvai les deux bras allongés sur son papier et sa tête sur ses deux bras.

Une bordée de coups de canon ne l’eût pas réveillé. Il avait écrit environ huit lignes.

J’en conclus qu’il s’était endormi bien avant l’arrivée de Rocambole, et je me retirai sur la pointe du pied.

Le lendemain, en effet, j’étais encore au lit quand il entra dans ma chambre.

– Eh bien ? me dit-il.

– Eh bien ! quoi ? fis-je d’un air dépité.

– As-tu vu Rocambole ?

– Non.

– J’en étais sûr. Ces messieurs les aspirants t’ont mystifié. C’est clair.

– Je commence à le croire.

– Et il y a autre chose que tu ferais bien de croire aussi, me dit-il d’un ton moqueur.

– Quoi donc ?

– C’est que Rocambole n’existe pas.

– Oh ! par exemple !

– Et c’est un hardi coquin appelé Timoléon qui s’est moqué de toi.

– Après cela, lui dis-je avec indifférence, c’est bien possible.

– Alors tu renonces à le chercher ?

– Tout à fait.

– Qu’allons-nous faire aujourd’hui ?

– Prendre la diligence et nous en aller.

– Je ne demande pas mieux, répondit Énault qui brûlait de retourner à Morlaix, où il avait fait une conquête.

Mais comme nos impressions de voyage ne sont point du domaine de ce récit, je me borne à vous dire que dix jours plus tard nous étions à Paris.

Plusieurs lettres m’attendaient.

Une de Bergerette qui demandait à faire la paix ; une autre du bon Schiller qui me disait :

« M. Delamarre (de la maison Delamarre, Martin Didier et C^{ie}) désire commencer la seconde partie de ton roman un peu plus tôt. On a baissé depuis ton départ.

« Mets-toi donc à la besogne le plus vite possible. »

Je répondis à Schiller :

« Je suis prêt à commencer dans huit jours. »

Enfin le surlendemain de mon arrivée, un facteur des messageries impériales se présenta chez moi.

Comme ce fut Bergerette qui alla lui ouvrir, vous devinez, n’est-ce pas, que j’avais répondu à sa lettre.

Le facteur portait sous son bras un registre et à la main un paquet.

Le timbre de Brest me fixa sur la nature de ce colis.

C’étaient les notes que m’avait promises Rocambole.

XV

C’étaient bien, en effet, les notes du forçat qui m’arrivaient sous une enveloppe de toile cirée.

Je passai toute la nuit à les lire.

Elles avaient la longueur d’un volume in-8°.

Combien de volumes ai-je fait avec cela ? Je n’en sais rien.

Mais c’est qu’aussi celui qui les avait écrites ne s’était pas complu aux développements.

C’était un véritable sommaire ; mieux que cela même, un compte-rendu de sténographe.

Orthographe irréprochable, style négligé, mais clair et qui sentait l’homme qui avait été mêlé longtemps à des gens d’éducation.

Si le criminel était hors ligne, évidemment l’homme n’était pas ordinaire.

Çà et là un paysage en quatre coups de crayon, un caractère dessiné en dix lignes accusaient chez ce condottiere moderne une nature essentiellement artiste.

Et quelles connaissances pratiques de certaines choses !

Il savait sur le bout du doigt la vie élégante, le *high-life*, la haute vie, comme disent les Anglais.

Et le cheval ! et la chasse ! et les femmes du demi et du quart du monde !

Je ne pus, en terminant, me défendre de cette réflexion que j’accompagnai d’un soupir :

– Quel dommage que les gens du vrai monde soient moins intelligents que celui-là, en général, et non en particulier, bien entendu !

Les notes de Rocambole rapprochées de celles de Timoléon jetaient un jour tout nouveau sur cette association mystérieuse des Valets de cœur.

Au fond, le sujet était identique et en dépit des noms changés chez l’un et chez l’autre, je connaissais les mêmes personnages ; mais là cessait la similitude.

Le récit de Rocambole était humain ; on sentait, on éprouvait, on frissonnait parfois, on s’attendrissait aussi, en le lisant.

Celui de Timoléon ressemblait, au contraire, à un réquisitoire.

On devinait que cet homme n’avait eu qu’un but, assombrir ce tableau déjà si sombre et achever d’avilir cet homme déjà couvert de crimes.

Huit jours après, j'étais à l'œuvre et laissant de côté le travail de Timoléon, je ne me servais que de celui de Rocambole.

Les *Valets de cœur* parurent.

On a toujours mauvaise grâce à parler de soi ; cependant, qu'on me le pardonne ! je dois dire que le succès des *Valets de cœur* dépassa de beaucoup l'*Héritage mystérieux.*

J'avais vu Rocambole ; je pouvais donc le dépeindre hardiment, correctement.

Ses notes étaient trop considérables pour que je pusse me borner à une seule partie.

Je les divisai donc en deux.

Les *Valets de cœur* terminés, j'annonçai une suite qui aurait pour titre : les *Exploits de Rocambole.*

Puis je me reposai quelques mois.

Mais, durant mon repos, il m'arriva une singulière aventure, comme on va le voir.

Depuis une quinzaine d'années, je me lève régulièrement à cinq heures en été, à six heures en hiver. Dans cette dernière saison, je commence donc toujours à travailler à la lumière.

Il m'arriva, vers le milieu de novembre, de me lever un matin et de me trouver en face de ma table de travail sans une feuille de papier.

J'ai des confrères qui achètent des rames de papier blanc.

Si je les imitais, l'épouvante s'emparerait de moi et je n'écrirais jamais une ligne.

Le public y gagnerait peut-être, mais mon budget…

Or, n'en déplaise à quelques bons petits camarades qui, dénaturant mon nom, m'ont appelé *Ponson du Travail*, je suis né paresseux et je mourrai tel.

Pour me mettre à la besogne, chaque matin, je me fais une foule de raisonnements plus ingénieux et plus perfides les uns que les autres.

Ma volonté lutte avec ma paresse comme une mère avec son fils qui ne veut pas aller à l'école.

Cela vous explique pourquoi je n'ai jamais que deux ou trois cahiers de papier à lettre chez moi.

Je me raconte, en les achetant, que ce sont les derniers, et j'ai la bonne foi momentanée de croire à la parole que je me donne.

Donc, ce matin-là, je n'avais pas de papier.

Mais pas un feuillet, et l'imprimerie attendait.

Il y a un aimable homme, à la *Patrie* : tête fière, intelligente, toujours jeune ; hors de l'atelier de typographie, c'est un gentleman parfait.

Dans l'atelier, cet homme charmant, me faisait alors l'effet de la tête de Méduse.

C'est M. Auguste Salomon, le metteur en pages.

– Je n’ai plus de copie ! me disait-il d’un air terrible.

Et sa jolie figure devenait pour moi laide à faire peur, du jour où j’étais en cours de publication à la *Patrie.*

Elle m’apparaissait dans mes rêves, elle me poursuivait à table, au bain, à la promenade ; il me semblait toujours l’entendre me crier :

« Je n’ai plus de copie ! »

Et ce matin-là, c’était vrai. Il n’y avait pas un feuillet dans son carton, pas une ligne sur le marbre.

À huit heures et demie, on venait chercher mon feuilleton.

Je ne pouvais pourtant pas me piquer une veine avec un poignard et l’écrire avec mon sang sur ma chemise.

On m’aurait accusé de voler M. Barginet de Grenoble, qui a écrit, voici quarante ou cinquante ans, un roman qui a fait la joie de ma douzième année, et qui s’appelle la *Chemise sanglante*.

Le plus simple était d’acheter du papier.

Mais où ?

Les papetiers ne travaillent que pour les gens du monde, ils ignorent que les gens de lettres se lèvent à l’heure où les premiers se couchent – il n’y a pas à six heures du matin un seul papetier ouvert à Paris.

Je ne connaissais aucun de mes voisins, par la raison bien simple que je venais de quitter la rue Bellefond pour le boulevard Montmartre ; mais ce ne serait vraiment pas la peine de s’efforcer d’être ingénieux dans ses livres, si on ne l’était un peu pour soi-même.

Après deux minutes de réflexion, voici ce que je trouvai :

Le restaurant Vachette est ouvert toute la nuit ; et on y trouve du papier.

Je m’habillai donc et je traversai le boulevard sous une petite pluie fine qui me fit envier la condition heureuse des papetiers.

Aujourd’hui, je me serais borné à demander du papier au maître d’hôtel, en m’autorisant du chef actuel de l’établissement, M. Brébant, qui est bien plus notre ami à tous que notre restaurateur…

Mais alors ?…

Je demandai donc bravement à souper, moi qui n’avais pas faim et je m’installai dans le petit salon du premier, qui est si bruyant et si pittoresque les nuits de bal d’opéra.

On m’apporta tout ce que je demandai et je me mis à travailler… et à souper…

Une seule personne était dans le salon, à l’autre bout, sirotant un verre de n’importe quoi.

C’était un homme bien couvert, mais sa mine délabrée, son linge fripé, ses bottes mouchetées de fange disaient qu’il avait passé la nuit.

Son œil atone décelait cette ivresse calme, froide, abrutie, des buveurs d'absinthe de profession.

Si j'avais l'honneur d'être législateur, je mettrais sur l'absinthe un impôt tel qu'il faudrait être archi-millionnaire pour en boire un verre le dimanche.

Cet homme me regardait écrire avec une curiosité presque bienveillante, lorsque le garçon qui me servait m'appela par mon nom.

Ce fut un coup de théâtre.

L'œil atone devint sinistre et flamboyant ; le corps plongé dans une molle langueur se roidit ; le visage hébété retrouva soudain une lueur d'intelligence.

Et cet homme se leva, et, à mon grand étonnement, il vint s'asseoir devant moi, posa les deux coudes sur la table, et me regardant en face, il me dit :

– Vous n'avez donc pas peur d'un coup de poignard ?

Les ivrognes m'inspirent plus de dégoût que de crainte.

Néanmoins je jugeai prudent de me lever et de me mettre en garde contre toute agression.

Il ne bougea pas, lui, mais me regardant avec des yeux féroces, il ajouta :

– Je n'étais pas à Paris, quand vous vous êtes permis de raconter tout de travers l'histoire des *Valets de cœur*. Je ne suis ici que d'hier, et depuis hier je vous cherche… Puisque le hasard se charge du rapprochement, nous allons causer, hein ?…

XVI

Le garçon avait quitté la salle.

Mon singulier adversaire et moi nous étions seuls.

Je ne suis ni un hercule ni un boxeur de premier ordre, mais j'ai pratiqué à peu près tous les exercices du corps, depuis l'équitation jusqu'à l'escrime, en passant par cette science vulgaire, mais utile, qui a nom la savate.

Je commençai donc par faire un bond en arrière laissant la table entre nous; et comme je n'avais pas de poignard, je m'armai fort tranquillement du couteau qui m'avait servi à manger du pâté de foie gras.

Il est vrai que ce couteau était rond, mais enfin c'était un couteau.

Mon altitude fit-elle réfléchir cet homme?

Je n'en sais rien.

Mais au lieu de se ruer sur moi, il baissa la voix au contraire, et, se rasseyant, il me dit:

– Vous vous trompez, monsieur, ce n'est pas ici que je veux m'expliquer avec vous.

Je ne perdis point ma position de défense et j'attendis.

Il continua, toujours à voix basse et me regardant avec ses grands yeux féroces:

– Je suis un des Valets de cœur. On a condamné Rocambole, mais moi je m'en suis tiré. Ils ne me repinceront pas, soyez tranquille.

– Mais enfin, lui dis-je, que me voulez-vous?

– Je veux que vous ne parliez plus des Valets de cœur.

– Ah! vous voulez?…

– Oui, je le veux. Et tenez-vous pour averti.

Sur ces mots il se leva de nouveau et fit un pas de retraite.

Puis, clignant de l'œil:

– Vous auriez la partie trop belle ici, ajouta-t-il. On m'arrêterait.

Et il sortit, oubliant de payer ce qu'il devait.

Le garçon revint; je le questionnai.

– C'est un ivrogne, me dit le garçon. Il vient ici toutes les nuits et il cherche toujours querelle à quelqu'un.

– Comment, toutes les nuits?

– Oui, monsieur.

– Depuis longtemps ?

– Depuis plus d'un an.

Ces mots me rassurèrent complètement.

Cet homme qui se donnait pour un *Valet de cœur* et qui se disait arrivé de la veille à Paris, n'était qu'un buveur d'absinthe plaisant et lugubre.

Il avait trouvé drôle de jouer ce rôle-là vis-à-vis de moi.

Je terminai donc tranquillement mon feuilleton.

Le lendemain, je ne pensais plus à cette petite mésaventure, et mon feuilleton continuait à paraître.

Deux jours plus tard, en rentrant chez moi, après le spectacle, en traversant mon cabinet et m'approchant de ma table de travail, je fis tout à coup un pas en arrière, et il me passa dans le dos un léger frisson.

J'avais vu Rocambole au bagne, j'avais lu ses notes, et ses notes et celles de Timoléon étaient parfaitement d'accord sur un point, l'existence d'une bande de malfaiteurs appelés les *Valets de cœur*.

Or partout où ces gens-là, jadis, avaient coutume de commettre un méfait, ils laissaient une trace de leur passage.

Cette trace était une carte – et cette carte un *Valet de cœur*.

À en croire les notes de Timoléon et celles de Rocambole, on avait quelquefois trouvé ce *Valet de cœur* cloué avec un poignard sur la poitrine d'un homme assassiné.

Or, ce que je venais d'apercevoir sur ma table de travail, au milieu, c'était une carte, et cette carte était un *Valet de cœur !*…

On m'avait fait grâce du poignard ; mais la carte était fixée à mon appuie-main par une épingle.

Stupéfait, un peu ému, je la pris, je la tournai et la retournai dans mes doigts.

Au dos, il y avait deux mots écrits au crayon :

Prenez garde !

Était-ce un ami ou un ennemi qui m'avertissait ?

Je ne passai pas, comme bien on pense, une fort bonne nuit et, j'agitai très-sérieusement la question de savoir si je ne cesserais pas, sous un prétexte quelconque, la publication d'un livre dont les droits d'auteur me paraissaient devoir être payés en coups de couteau.

Mais, comme je l'ai dit, j'avais alors vingt-quatre ans, et à cet âge-là il n'y a pas d'insomnie complète.

J'avais donc fini par m'endormir et il était bien près de huit heures – moi qui me levais à six – que j'étais encore au pays du cauchemar.

Un bruit m'éveilla, on frappait à ma porte.

– Monsieur, me dit mon domestique, un homme désire vous voir tout de suite : il est dans votre cabinet.

Mon léger frisson me reprit.

– Comment est-il ? demandai-je ; a-t-il mauvaise mine ?

– Mais non, monsieur. Seulement, il est très-grand.

– Ah !

– Et large à proportion.

Je sautai à bas de mon lit et passai dans mon cabinet à peine vêtu.

Un homme m'y attendait en effet ; une manière de géant, à l'air bonasse, du reste, et qui me salua respectueusement :

– Vous ne me reconnaissez peut-être pas, monsieur ? me dit-il.

– Non… cependant… il me semble…

Et, en effet, mes souvenirs étaient fort confus.

– C'est moi qui vous ai abordé un soir rue Bellefond.

– Bon ! pensai-je, nous y voilà ! c'est un valet de cœur !

– Monsieur, reprit cet homme, vous avez eu une vilaine histoire, il y a trois jours.

– Mais…

– Un homme vous a fait des menaces, au café Vachette.

– C'est vrai.

– C'est pour cela que je viens, monsieur.

– Comment ? m'écriai-je, vous aussi, vous ne voulez pas que je publie mon roman ?

– C'est tout le contraire, puisque cela plaît à Rocambole.

– Alors pourquoi venez-vous ?

– Pour vous protéger.

Mon étonnement devenait de l'ébahissement.

Le colosse continua :

– Vous êtes allé à Brest, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Vous avez vu le Maître ?

– Qui ça, le *Maître* ?

– Rocambole donc, nous l'appelons ainsi, et du fond du bagne, il nous commande et nous lui obéissons.

– Bien.

– Il vous a envoyé ses notes et c’est avec cela que vous travaillez ?

– Sans doute.

– Et bien ! voilà ce que Venture ne veut pas croire.

– Qu’est-ce que Venture ?

– L’homme qui vous a cherché querelle.

– C’est donc réellement un valet de cœur.

– Oui, monsieur.

– Et il ne veut pas de la publication du roman ?

– C’est-à-dire qu’il a juré de vous tuer, à moins qu’on ne lui montre une lettre du Maître.

– Et cette lettre ?

– J’ai écrit à Brest. Je l’attends. Nous l’aurons dans 8 jours. Mais, d’ici là…

– Eh bien ?

– Vous me permettrez de ne pas vous quitter.

– Je cours donc un sérieux danger ?

– Oui, monsieur ; vous ferez même bien de ne pas sortir sans moi.

– Je ne sortirai même pas du tout, si cela peut vous faire plaisir.

– Cela vaut encore mieux ; car Venture n’est pas seul ; ils sont quatre ou cinq à avoir ces idées-là. Heureusement que, quand le Maître aura parlé…

– Croyez-vous qu’ils lui obéiront ?

– Ah ! certainement oui, allez ! acheva le colosse avec un accent de conviction qui passa de ses lèvres dans mon esprit.

Je me résignai.

Pendant trois jours, je ne quittai pas mon domicile, et je ne vis Paris que du haut de mon balcon qui donne, du reste, sur le boulevard.

Le colosse s’était installé chez moi, ne faisait pas de bruit, partageait mes repas et me parlait alors de Rocambole comme il eût parlé d’un saint.

Le quatrième jour, il se mit sur le balcon vers huit heures du soir, posa deux doigts sur sa bouche et siffla.

– Que faites-vous ?

– J’avertis un camarade.

– Pourquoi faire ?

Un coup de sifflet qui semblait partir du café Mazarin domina le bruit des voitures qui grinçaient sur le macadam détrempé.

Le colosse se retourna vers moi.

– Cela veut dire, monsieur, que le Maître a écrit et que vous pouvez être tranquille. Venture ni les autres ne feront plus rien pour vous chagriner.

Et il s’en alla, sans vouloir accepter même une gratification.

Depuis ce jour là, en effet, je n’entendis plus parler de Venture ; mais l’homme n’est pas parfait, comme l’a prouvé dans un petit chef-d’œuvre notre cher et regretté camarade Lambert Thiboust, et je gardai rancune à cet homme qui m’avait fait passer une si mauvaise nuit.

Aussi, plusieurs années après, lorsque je fis représenter à l’Ambigu le drame de *Rocambole* en collaboration avec Anicet et Blum, nous arrangeâmes-nous pour que, au second acte, Venture fût tué d’un coup de pistolet, au fond d’une barque en face de l’île de Croissy, par Rocambole lui-même.

Je ne crois pas qu’il en soit mort, mais il a été certainement très-humilié de quitter la pièce avant le cinquième acte, et cela lui apprendra à venir molester un pauvre romancier qui fait tranquillement son feuilleton pour ne point irriter M. Delamarre (de la maison Delamarre, Martin Didier et C^{e}.).

XVII

Les *Valets de cœur* eurent plus de cent feuilletons.

Leur dénoûment atteignait juste la moitié des notes que m'avait fournies Rocambole.

Je demandai un nouveau repos, et je fus interrompu pour deux ou trois mois.

Mais, pendant cette interruption, la suite des aventures de mon héros courut, comme on va le voir, un sérieux danger.

Les *Tables tournantes* venaient de passer l'océan, portées à bras tendus par un médium américain, et de se produire dans le monde à la stupéfaction générale.

Vous vous souvenez tous, n'est-ce pas, qu'il y a une dizaine d'années, ce fut une passion, une fureur, une rage.

Le plus petit guéridon devenait un oracle, et l'esprit d'un grand homme quelconque vous faisait la politesse de le venir habiter et de répondre, par l'intermédiaire de son pied unique, à toutes vos questions.

Je pourrais bien vous raconter, sans quitter la plume, une vingtaine de volumes fabriqués avec des anecdotes sur les tables tournantes. Mais, rassurez-vous, je ne vous parlerai que de celle de la *Patrie*.

Avec cet esprit ingénieux, chercheur, toujours avide de l'inconnu, qui le caractérisait, M. Delamarre ne pouvait pas laisser passer inaperçu le nouveau phénomène.

Un jour il invita à dîner toute la rédaction, et nous dit :

– Mes enfants, je vous réserve pour ce soir une petite surprise ; je vous montrerai un médium, et, Dieu aidant, nous trouverons le mot de l'énigme.

En effet, au dessert, on vit apparaître un homme tout de noir vêtu, au visage ascétique, aux yeux inspirés, devant lequel on plaça une petite table, et qui nous dit gravement :

– Qui voulez-vous que j'évoque ?

Chacun nomma un grand homme quelconque de l'antiquité ou du moyen âge. M. Delamarre, qui s'amusait fort, prit la parole et nous dit :

– Vous savez que la *Patrie* a accueilli les réclamations des habitants de Montmartre, qui se plaignent de n'avoir pas d'eau potable. Je compte les soutenir très-chaudement auprès de l'administration, et pour cela je ne négligerai rien.

« Or les vieilles chroniques nous apprennent qu'au temps du roi saint Louis on trouvait à Montmartre d'excellente eau.

« D'où venait-elle ? Les chroniques ne nous le disent point, mais saint Louis doit le savoir.

« Monsieur le médium, évoquez-nous donc saint Louis. »

M. Delamarre avait un sourire un peu moqueur sur les lèvres, car je jure bien qu'alors il ne croyait guère aux tables tournantes. ».

La table commença à s'agiter imperceptiblement sous les mains du médium ; puis elle leva un pied, et frappa trois coups.

L'esprit évoqué nous annonçait qu'il était dans la table et tout à fait à notre disposition.

Vous savez tous comment s'établissait une conversation entre les vivants et les morts qui faisaient élection de domicile dans un guéridon.

La table frappait du pied autant de coups qu'il en fallait pour désigner la place des lettres dans l'alphabet ; on unissait ensuite les lettres, puis les mots, et on obtenait ainsi la réponse de l'esprit.

On demanda donc à saint Louis qui voulait bien nous répondre, où les Montmartrois se procuraient de l'eau.

La réponse nous stupéfia.

– Dans le Mançanarez, nous répondit-il en espagnol.

Nous fîmes tous un haut-le-corps.

Comment était-il admissible que les habitants de Montmartre allassent puiser leur eau dans une rivière d'Espagne ?

Ensuite, et ceci était tout aussi bizarre, pourquoi Louis IX parlait-il espagnol à des Français ?

– Je sais bien, nous dit M. Delamarre que le bon roi avait été élevé par sa mère, Blanche de Castille, et qu'elle avait dû lui apprendre l'espagnol… Mais ce n'est pas une raison suffisante.

Et il dit au magnétiseur :

– Demandez-lui donc s'il ne se laisse pas abuser par la confusion de ses souvenirs. Il est impossible de croire que les gens de Montmartre fissent le voyage de Madrid chaque fois qu'ils avaient soif.

L'esprit fut interpellé de nouveau.

Il avoua qu'il n'avait pas compris notre première question et qu'il avait cru qu'on lui parlait non des Montmartrois, mais des Madrilènes ; que pour ce qui concernait les premiers, il n'en savait absolument rien.

– Vous devriez pourtant le savoir, dit M. Delamarre, vous qui avez été roi de France.

– Jamais, répondit l'esprit. Ce n'est pas moi.

– Vous êtes pourtant saint Louis ?

– Oui.

– Louis IX, roi de France ?

– Non.

– Qui êtes-vous donc ?

– Saint Louis de Gonzague.

On partit d'un éclat de rire et M. Delamarre dit au médium :

– Je crois, monsieur, que vous n'êtes pas très-fort sur la vie des saints.

Ce jour-là, les tables tournantes n'eurent qu'un médiocre succès.

Mais le lendemain, puis les jours suivants, on recommença des expériences.

Une foule de célébrités de l'autre monde vinrent causer familièrement avec M. Delamarre et ses rédacteurs, et peu à peu ils gagnèrent du terrain et s'immiscèrent quelque peu dans nos affaires.

Fénelon, ayant été consulté sur le feuilleton, répondit que mon roman était immoral.

C'était son droit. Cependant le caissier prit ma défense et proposa d'en appeler à Charlemagne.

Charlemagne se fit attendre une grande demi-heure.

Mais quand il arriva, il nous fit ses excuses et nous donna pour raison qu'il était un train de lire un chant de l'*Orlando forioso* quand on l'avait évoqué.

Cela me parut d'un bon augure.

On lui soumit la question, il parut réfléchir un moment et nous dit enfin :

– Fénelon aurait raison, si les Mémoires de Rocambole étaient à l'usage des couvents et des pensionnats de jeunes filles, mais les lecteurs de la *Patrie* peuvent digérer cette nourriture un peu épicée.

« Je suis un homme de bon conseil, croyez-moi, et si mon neveu Roland m'avait écouté, il n'eût point fini d'une si pitoyable façon.

« Eh bien ! fiez-vous à mon opinion, les romans n'ont jamais fait de mal à personne. C'est de mon temps que datent tous les récits de la Table ronde, et je puis vous affirmer qu'ils eurent beaucoup de succès. »

Comme on le voit, Charlemagne me sauva ce jour-là, et Rocambole lui doit une fière chandelle.

La troisième partie parut sans interruption et cette fois, M. Delamarre me fit appeler et me dit :

– Il faut faire une quatrième partie.

– Impossible ! répondis-je.

– Pourquoi ?

– Mais parce que je n'ai plus de notes.

– Bien !

– J'ai laissé Rocambole au bagne.

– Eh bien ! faites l’en sortir.

– Mais… c’est que…

– Il n’y a pas de mais, me dit le directeur de la *Patrie* d’un ton impérieux, nous avons augmenté nos abonnés et notre vente de la rue, il nous faut du Rocambole ; si le vrai vous fait défaut, inventez en un autre.

Je n’eus pas le courage de résister et je taillai ma plume pour écrire :

LES CHEVALIERS DU CLAIR DE LUNE

Hélas ! *habent sua fata libelli*, et vous allez voir quelle devait être la destinée de ce nouveau roman.

XVIII

À partir de ce moment, comme vous le pensez bien, les personnages des premiers récits disparurent.

Pour me conformer au désir que m'avait exprimé Rocambole, le dénoûment du dernier épisode avait été transporté en Espagne, bien que, en réalité, il eût eu lieu en France.

Rocambole n'était pas au bagne de Cadix, mais à celui de Brest.

Il fallait donc, absolument, trouver une intrigue de fantaisie et des personnages imaginaires, puis un beau matin, c'est-à-dire à la fin d'un feuilleton quelconque, faire apparaître Rocambole.

Je me conformai à ce programme, ne sachant point combien je le regretterais un jour.

Toujours pour satisfaire mon héros mystérieux, je l'avais défiguré, ce qui, je l'avoue, était tout à fait faux.

La comtesse Artoff n'avait point poussé l'amour de la vengeance jusqu'à cet acte d'atroce barbarie.

Mais Rocambole ne songeait point alors à sortir du bagne, et j'avais dû lui faire cette concession, toujours en vue de dérouter la plupart de ceux qui auraient intérêt à savoir s'il avait ou non existé réellement.

Je ne vous raconterai pas les *Chevaliers du clair de lune,* et cela pour deux raisons : la première, c'est qu'ils ne vous amuseraient pas ; la seconde, c'est que je ne me rappelle guère que ceci :

Un coquin titré avait besoin un jour d'un homme habile. Il se rendait rue de la Michodière et trouvait dans une manière de bureau de placement, un monsieur qui changeait dix fois de costume, de perruque et de visage en dix secondes.

C'était le Rocambole imaginé pour les besoins de ce nouveau roman.

Les *Chevaliers du clair de lune* eurent un succès médiocre, dès le début.

Cependant j'espérais mettre la main sur quelque épisode inédit de l'histoire des *Valets de cœur ;* et voici sur quoi je fondais mes espérances.

Pas plus dans les notes de Rocambole que dans celles de Timoléon, je n'avais trouvé un mot, ni un fait qui se rapportât à ce mystérieux garçon de salle du pavillon d'Armenonville, qui avait été la cause première de la publication des *Drames de Paris*.

– Ah ! me disais-je quelquefois, si je pouvais seulement retrouver cet homme, je saurais bien le faire parler.

Et je courais tous les cafés, tous les restaurants de Paris, espérant le découvrir.

– Je trouverai toujours bien le moyen de l'intercaler dans mon roman, me disais-je.

Et les *Chevaliers du clair de lune* paraissaient toujours.

Il y a sur le boulevard Montmartre, au numéro 17, un office de changeurs sur la porte duquel on lit :

Charles Monteaux et Benjamin Lunel.

Entrez-y à quatre heures, et vous tous qui avez entendu dire tant de singulières choses de ce qu'on est convenu d'appeler les gens d'argent, vous serez bien étonnés, je vous l'affirme.

Vous entendrez parler du dernier livre de madame Sand, de la dernière pièce de Dumas fils et du violoncelliste en vogue, et de mademoiselle Patti qui nous a fui, et de notre cher maëstro Offenbach qui nous ravit chaque soir sur deux ou trois théâtres à la fois.

Cet homme au sourire spirituel, à la barbe blonde, à l'air aimable que vous voyez à son bureau, c'est M. Monteaux.

Vous l'avez rencontré à la première des *Idées de madame Aubray,* vous le verrez demain à la représentation de gala de l'Opéra.

Il sait tout et cause de tout. Il aime les gens de lettres, les artistes et les auteurs, il leur donne d'excellents conseils pour le placement de leurs petites économies, et quelquefois des conseils fort judicieux et marqués au coin d'une saine critique pour leurs livres.

À côté de lui, cette figure brune, accentuée, mélange de la race bordelaise et du sang portugais, est celle de M. Benjamin Lunel, le gentleman qui fait courir, l'habitué, comme son associé, de toutes les solennités artistiques.

Que si vous entrez à quatre heures, vous trouverez assis autour d'eux une demi-douzaine de flâneurs tous connus, sinon célèbres, depuis Habban le courriériste, plein d'humour du *Charivari,* qui nous fait rire aux larmes en signant Castorine, jusqu'à Lafont, l'inimitable comédien.

Notre pauvre Lambert Thiboust y venait souvent et il y a fumé bien des cigares.

Or donc, un soir, à quatre heures, j'étais chez Monteaux, comme on dit, à fumer et à m'enquérir des nouvelles du jour, lorsqu'un homme entra et demanda la monnaie de mille francs.

J'étouffai un cri à sa vue et lui sautai presque au collet.

C'était mon garçon de salle du pavillon d'Armenonville.

– Cette fois, lui dis-je, je vous tiens, et vous ne m'échapperez pas !

Il pâlit, balbutia et me dit :

– Monsieur, ne faites pas d'esclandre. Je suis prêt à vous suivre.

Et il sortit en effet. Mais je le tenais par le bras à la grande stupéfaction des personnes qui avaient assisté à cette scène.

Quand nous fûmes sur le boulevard, il me dit :

– Je sais qui vous êtes… Vous êtes l'ami de Rocambole…

Je fis une légère grimace qu'il ne comprit pas, et il poursuivit :

– Si vous voulez m'emmener chez vous, je vous dirai tout.

– Vrai ?

– Je vous le jure.

Et il tremblait en parlant.

Je l'emmenai chez moi, et il me suivit sans résistance. Mais, quand nous fûmes dans mon cabinet et bien seuls, il se jeta à mes genoux :

– J'aime autant, me dit-il, en finir tout de suite.

– Comment ! en finir ?

– Sans doute, Rocambole a juré ma mort… Eh bien ! tuez-moi !…

Je voulus le rassurer ; mais il secoua la tête :

– Non, me dit-il, j'aime autant mourir… la vie que je mène est affreuse… tuez-moi… seulement, ne me faites pas souffrir…

Je commençais à comprendre que j'avais un fou devant moi.

Mais comment ce fou était-il en liberté ?

Comment avait-il des billets de mille francs en sa possession ?

Il y avait là une énigme que je me jurai d'éclaircir.

Et, feignant d'abonder dans son sens, je lui dis :

– J'ai des ordres sévères, et je ne sais pas encore ce que Rocambole décidera. Cependant je vous promets de remplir ma pénible mission avec humanité. En attendant, vous allez rester ici.

Une idée lumineuse m'était venue.

– Timoléon, m'étais-je dit, doit connaître cet homme.

Et, tandis que le malheureux se tenait devant moi dans l'attitude d'un patient qui attend l'heure de son supplice, j'écrivis à Timoléon quelques lignes, en le priant de venir sur-le-champ.

Mon domestique partit avec ma lettre, et j'avoue que l'heure qui s'écoula me parut longue.

On n'est pas en tête-à-tête avec un fou avec l'esprit aussi calme et le cœur aussi joyeux que si l'on avait affaire à une jolie femme.

XIX

Pendant cette heure-là, mon fou se promena de long en large dans mon cabinet, comme une bête fauve dans une cage.

Quelquefois il s’arrêtait et me regardait moitié furieux, moitié tremblant.

Puis il recommençait sa promenade, d’un pas inégal et brusque, marmottant des paroles sans suite au milieu desquelles revenait sans cesse le nom de Rocambole.

Un moment, il me fit frémir.

J’avais sur ma cheminée un joli revolver de Lefaucheux, arme toute nouvelle, et qui commençait à faire une concurrence sérieuse aux pistolets américains du colonel Kolt.

Le fou s’en approcha, le prit et le tourna plusieurs fois dans ses mains.

Le revolver était muni de ses six cartouches.

Le fou essaya de l’armer; heureusement ce pistolet est muni d’une baguette qui forme broche et qui empêche le cylindre de tourner.

Peut-être dus-je mon salut à cette circonstance.

Je me précipitai sur cet homme et je lui arrachai le revolver des mains.

Il n’opposa du reste aucune résistance.

– Je voulais me brûler la cervelle, me dit-il avec calme et presque en souriant.

– Ou me tuer, lui dis-je.

Il se jeta à mes genoux et protesta de la véracité de ses paroles.

– Non, non, me dit-il, je suis incapable d’un meurtre. Je ne suis pas un valet de cœur, moi.

Il prit une chaise et s’assit, puis il posa sa tête dans ses deux mains, les coudes sur ses genoux et parut résigné à attendre que Rocambole eût décidé de son sort. Car il ne doutait pas que la lettre qu’il m’avait vu remettre à mon domestique ne lui fût destinée.

Enfin, j’entendis le bruit d’une clef dans la serrure de l’antichambre.

C’était mon domestique qui rentrait, et je compris qu’il n’était pas seul, car d’autres pas que les siens se firent entendre.

La porte s’ouvrit et Timoléon parut.

Il s’arrêta stupéfait, sur le seuil, à la vue de mon prisonnier.

À sa vue aussi, mon homme, qui avait levé la tête, eut un geste de surprise.

Puis, une grande joie se peignit sur son visage.

– Ah ! dit-il, vous venez me sauver, n’est-ce pas ?

Timoléon me regarda :

– Que faites-vous donc de cet imbécile ? me demanda-t-il.

– Cet imbécile ?

– Oui, c’est mon ancien secrétaire.

– Hein ?

– Il est devenu fou en écrivant sous ma dictée l’histoire de Rocambole.

– Que voulez-vous donc dire ?

– Je le vois bien. Sa folie consiste à se croire une victime des *Valets de Cœur* dont il n’a jamais entendu parler autrement que par moi.

– Comment ! il n’a jamais vu Rocambole ?

– Jamais !

– Il ne lui est arrivé aucune aventure… fâcheuse ?

– Aucune.

J’étais abasourdi.

– Mais enfin, lui dis-je, d’où vient-il ? que fait-il ? comment s’appelle-t-il ?

– Je l’avais pour secrétaire, je l’ai renvoyé.

– Bon !

– Il a fait alors tous les métiers ; il a été cocher, chasseur, valet de pied, majordome. Pour le moment, je crois qu’il est au service de la princesse D…, une Russe qui habite la rue Drouot.

Ceci m’expliquait le change du billet de mille francs.

– Enfin, acheva Timoléon, il se nomme Joseph Roux, mais il a la déplorable manie de se faire appeler Venture, en souvenir d’un des hommes de Rocambole.

– Bien !… j’y suis.

… … … … … … …

Comme on le voit, ma dernière espérance venait de s’évanouir.

Néanmoins les Chevaliers du clair de lune poursuivirent leur carrière à travers mille péripéties et mille ennuis.

Les esprits frappeurs avaient complètement envahi les bureaux de la *Patrie.*

Dénoncé par l’un d’eux comme se livrant à des opérations hasardeuses, le bon caissier, qui était venu ni souvent à mon aide, avait été congédié.

Une foule de morts illustres s’élevèrent contre le Rocambole de fantaisie qui traversait mon roman.

Un jour M. Delamarre me fit venir et me dit :

– Il faut faire disparaître Rocambole !

– Pourquoi ?

– On a consulté de nouveau Fénelon.

– Ah !

– Et Fénelon persiste dans son opinion.

– Mais Charlemagne ?

– Charlemagne, me répondit gravement le directeur de la *Patrie*, a bien d'autres chats à fouetter que de s'occuper de vous.

Rocambole disparut. Le roman fut long, trop long même, car les esprits achevèrent de me perdre dans celui de M. Delamarre.

J'avais été l'enfant gâté de la maison, j'en devins le paria.

Mon roman terminé, je quittai la *Patrie*, et, j'émigrai successivement à la demi-douzaine de grands journaux politiques qui n'étaient point fréquentés par les gens de l'autre monde.

Je passai de l'*Opinion nationale* au *Constitutionnel*, et *du Pays* à la *France.*

Sept ou huit années s'étaient écoulées et je ne songeais plus ni à Rocambole ni aux esprits qui m'avaient chassé des colonnes de la *Patrie*, lorsque, un soir, comme je rentrais chez moi, on me remit une carte.

Elle portait un nom qui m'était inconnu :

Le major Avatar.

Mon domestique me dit :

– Ce monsieur reviendra demain. Mais si monsieur soupe toujours avec M. Gustave Claudin au Café anglais, il est possible que monsieur rencontre cette personne.

– Au Café anglais ?

– Oui.

Je n'avais guère envie de souper, mais la curiosité m'entraîna et je pris la route du Café anglais, où j'étais certain de trouver Claudin et Xavier Aubryet, encore un esprit charmant et paradoxal que vous connaissez tous.

Qu'était-ce donc que le major Avatar ?

XX

Claudin n’était pas au Café anglais. Aubryet non plus.

Deux ou trois gandins que je connaissais à peine achevaient de souper dans un coin du petit salon du premier.

J’appelai Philippe.

C’était le garçon qui nous servait d’ordinaire.

– Connaissez-vous le major Avatar ? lui dis-je.

– Oui, monsieur, me répondit-il. C’est un officier russe qui vient ici depuis quelques jours ; mais je crois bien qu’il est parti.

– Depuis quand ?

– Je ne sais pas. Tout ce que je puis vous dire c’est qu’il a parlé avant-hier de son prochain départ.

– Ah !

Comme cette exclamation m’échappait, un homme entra.

– Le voilà, me dit Philippe.

Je vis un homme de trente-six à trente-huit ans, mince, avec de petites moustaches brunes, d’une mise élégante et simple qui vint droit à moi et me dit :

– Je vous demande mille pardons, monsieur, de vous avoir dérangé.

Et il s’assit à ma table.

Je le regardais avec curiosité et je me disais :

« Il me semble que j’ai déjà vu ce personnage quelque part. »

Il fit un signe au garçon qui se retira discrètement, et nous demeurâmes seuls.

– Monsieur, me dit-il alors en souriant, je vois que vous ne me reconnaissez pas.

– En effet, répondis-je.

– Rassemblez bien vos souvenirs…

– C’est ce que je m’efforce de faire… mais…

– Mais vous n’y parvenez pas ?

– Je vous l’avoue en toute humilité.

– Vous me connaissez pourtant beaucoup, bien que vous m’ayez vu deux ou trois fois à peine.

Cette voix claire, bien tranchée, sympathique, ce regard franc et fier achevaient de me dérouter.

Il se mit à sourire :

– Voyons, me dit-il, avez-vous oublié votre voyage en Bretagne ?

Je tressaillis.

– Et la rue Jean-Bart, poursuivit-il, et le forçat Cent-Dix-Sept ?

J'étouffai un cri.

– C'est moi, me dit-il.

– Vous !

– Oui.

– Rocambole !

Il posa un doigt sur ses lèvres :

– Chut ! on pourrait nous entendre…

Et comme je lui témoignais une véritable inquiétude, non pour moi, mais pour lui, il se hâta d'ajouter, sans rien perdre de son calme :

– Oh ! rassurez-vous… je n'ai rien à craindre…

– C'est donc vous ?

– Sans doute.

– Mais vous étiez condamné à perpétuité ?

– Oui.

– Alors on vous a gracié ?

– Non. Je me suis évadé.

– Et vous dites que vous n'avez rien à craindre ?

Un sourire mélancolique vint à ses lèvres :

– Absolument rien, me dit-il, j'ai acquis le droit de rester libre.

– Comment cela ?

– Oh ! fit-il, c'est une histoire trop longue pour que j'entreprenne de vous la raconter ici, il nous faudrait plus d'une nuit pour cela, mais j'ai des notes à votre adresse.

– Vraiment ?

– Et vous pourrez faire un nouveau roman que vous appellerez ma *Résurrection*.

Je le regardais avec une sorte de stupéfaction.

– Monsieur, reprit-il, mon évasion n'a rien qui doive vous étonner, si vous vous souvenez comment je suis allé vous voir à l'*Hôtel des Voyageurs* à Brest.

– En effet, balbutiai-je.

– Seulement je me suis évadé non du bagne de Brest, mais de celui de Toulon, où l'on m'avait transféré.

– Mais observai-je, ne m'aviez-vous pas dit que vous vouliez mourir au bagne ?

– C'est vrai.

Il pencha un moment la tête sur sa poitrine, et je devinai qu'il était en proie à une véritable émotion.

Puis il reprit :

– Tant qu'*elle* n'a rien su, je suis resté au bagne.

Il faisait allusion à cette femme que dans le roman j'ai appelée Blanche de Chamery et qu'il avait fini par aimer comme sa sœur.

– Mais elle sait tout, maintenant, continua-t-il, et elle m'a pardonné. Alors, puisque j'avais le pardon de l'ange, j'ai voulu avoir celui des hommes. J'ai voulu mettre au service du bien cette intelligence, ce courage, cette énergie que j'avais eus pour le mal. Vous le verrez par la note que je vous laisse.

– Mais, lui dis-je, vous quittez Paris ?

– Oui, je reviens de Londres et je vais dans l'Inde.

– Dans l'Inde !

– J'ai une mission… une tâche plutôt, que je me suis imposée… et je veux la remplir… Après…

Il hésita.

– Après ? fis-je.

– Si Dieu ne veut pas m'accorder le repos de la tombe, je continuerai à marcher droit devant moi, allant partout où il y aura des oppresseurs et des victimes, pour terrasser les premiers et relever les autres.

Il me dit cela simplement, sans emphase ; mais, en ce moment, il me parut haut de six pieds, et je me demandai si c'était vraiment le même homme que j'avais vu couvert de la livrée de l'infamie.

– Je serais allé chez vous demain, poursuivit-il si je ne vous eusse rencontré ici. Je pars demain soir.

– Et vous allez dans l'Inde ?

– Oui.

– Mais vous en reviendrez ?

– Dans deux ans, à moins que je ne fasse naufrage ou que je meure.

– Et vous m'apportez des notes ?

– Un homme qui m’est dévoué et qui a été le compagnon assidu et journalier de cette seconde période de ma vie que vous ne connaissez pas encore, vous les portera demain.

Il se nomme Milon.

Sur ces derniers mots, il se leva, et me salua.

Je voulus lui tendre la main.

– Non, me dit-il, pas encore. Je ne suis pas réhabilité.

Et il sortit, me saluant une seconde fois, et me laissant véritablement stupéfait.

XXI

Le lendemain, en effet, je reçus la visite de Milon.

Il m’apportait les notes de Rocambole.

Je mis huit jours à les lire.

Elles s’arrêtaient à la fin de la *Résurrection,* c’est-à-dire au moment où Vanda et Milon, suivant Rocambole à la trace de son sang, arrivèrent à la rivière et perdirent cette trace.

À ces notes, il avait ajouté ces mots :

« Monsieur,

« Peut-être vous dirai-je quelque jour comment je me suis repêché, et ce que je suis devenu entre ce moment-là et le jour où je vous ai revu, c’est-à-dire hier soir.

« Pour le moment, je ne puis disposer que de ces modestes confidences.

Votre serviteur,

« Rocambole. »

J’étais sans doute en froid avec la *Patrie,* et il ne fallait pas même songer à proposer cette nouvelle série des exploits de mon héros à M. Delamarre, qui, du reste, était en train de vendre son journal.

Cependant les derniers *Mémoires* de Rocambole étaient selon moi beaucoup plus intéressants que les premiers.

D’un autre côté, j’avais d’autres engagements et plusieurs choses à finir.

J’avais même dit à Milon :

« Je ne vous promets pas de publier tout de suite ce nouveau roman. J’attendrai qu’une occasion se présente. »

Et, comme on va le voir, l’occasion ne se fit pas attendre.

La presse quotidienne à un sou était née, depuis la publication des premiers *Drames de Paris,* et cette presse n’était représentée encore que par le *Petit Journal.*

Un soir à une première représentation du Théâtre Déjazet, je ne sais plus qui me présenta à un monsieur qui portait des lunettes d’or.

C’était M. Polydore Millaud.

M. Millaud me témoigna sa satisfaction de cette rencontre et me demanda un roman.

– Vous savez, me dit-il, que je ne publie que des réimpressions, et je les paye au tarif de la Société des Gens de lettres.

J’autorisai M. Millaud à chercher dans mon bagage ce qui lui conviendrait, et un mois après, je trouvai dans les colonnes du *Petit Journal* un roman que j’ai fait il y a plus de dix ans : Le *Diamant du Commandeur*.

La publication terminée, la caisse de la Société des Gens de lettres me compta quelques centaines de francs et je n’entendis plus parler de M. Millaud.

Mais un soir d’août de l’année 1865, comme je flânais sur le boulevard Montmartre, une main me prit au collet ; et une voix sonore et sympathique me dit :

– Je ne vous lâche plus.

La voix et la main appartenaient à M. Félix Clément, un jeune savant qui fait les bulletins scientifiques du journal la *France*, et qui est un ami de la maison Millaud.

– Non, reprit-il, je ne vous lâche plus et vous allez venir avec moi.

– Où cela ?

– Au *Petit Journal.*

– Pourquoi faire ?

– Votre *Diamant du Commandeur* a eu du succès.

– Bon !

– Et Millaud voudrait réimprimer les *Exploits de Rocambole.*

Je suivis Félix Clément ; j’écoutai la proposition de Millaud et je lui répondis :

– Voulez-vous la *Résurrection de Rocambole* ?

– Inédit ?

– Oui.

Un quart d’heure après je sortais du *Petit Journal*, et tout était convenu.

On allait annoncer mon roman, et la publication commencerait en octobre.

Le soir même, je quittai Paris pour aller ouvrir la chasse et je n’y revins qu’à la fin d’octobre, alors que tout le prologue de la *Résurrection* avait déjà paru.

Le pays que j’habite en automne est un petit village perdu au bord de la forêt d’Orléans.

Le maire reçoit le *Journal du Loiret*, l’instituteur primaire le *Petit Moniteur,* et les nouvelles de Paris y sont rares.

Tandis que je massacrais des lièvres et des perdreaux tout en envoyant chaque jour mon feuilleton par la poste, cet excellent M. Millaud, qui entend la publicité à merveille, avait couvert les murs de Paris d’affiches pyramidales annonçant le *Bagne*, l’*Échafaud*, etc.…

Les voitures du *Petit Journal* avaient promené ces affiches pendant quinze jours.

Tout cela me fit frémir à mon retour.

Heureusement le roman réussit, et Rocambole remporta une nouvelle victoire.

Pendant sept ou huit mois les nouvelles aventures de mon héros s'étalèrent dans les colonnes du feuilleton du *Petit Journal ;* on se passionna pour Rocambole devenu vertueux ; on s'intéressa aux malheurs d'Antoinette à Saint-Lazare.

À propos de Saint-Lazare, je dois avouer que j'ai commis un petit faux bien innocent.

Les notes de Rocambole ne me suffisaient pas pour décrire cette prison. Je voulais voir de mes yeux.

M. Millaud demanda une autorisation pour moi. Elle lui fut refusée ; mais on lui permit, personnellement, de visiter Saint-Lazare avec *son fils*.

J'ai donc appelé Millaud *papa* tout un dimanche que nous avons consacré à visiter la prison du faubourg Saint-Denis.

Je conduisis la *Résurrection de Rocambole* jusqu'à la dernière page des notes que Milon m'avait apportées.

Alors Millaud me dit ce que m'avait déjà dit M. Delamarre :

– Faites-moi une suite.

Mais je me souvenais des *Chevaliers du clair de lune,* et je refusai.

Et puis, la *Petite Presse* venait de naître sous le nom de *Presse illustrée,* et elle m'avait passé au cou une chaîne d'or et de fleurs.

J'émigrai donc à la *Presse illustrée,* avec le secret espoir que Rocambole me donnerait de ses nouvelles au premier jour.

On va voir que je ne me trompais pas.

XXII

Il y a un an de cela.

Nous avions dîné, un de mes amis et moi, au chalet de la Porte-Jaune.

Ne croyez pas que ce fût précisément par goût, car je dois confesser que la cuisine de cet établissement ne rappelle celle du Café anglais qu'avec modestie et modération.

Mais j'avais, avec ledit ami, un projet de drame dont un tableau devait se passer à Nogent-sur-Marne. Le drame n'a jamais été écrit, du reste. Il faisait une de ces belles nuits d'été où le ciel tout parsemé d'étoiles, mais dépourvu du moindre rayon de lune, laisse la terre dans une complète obscurité.

Entre la *Porte Jaune* et le champ de manœuvre de Vincennes, le bois est coupé d'une demi-douzaine de routes qui divergent en tous les sens, et rien n'est plus aisé que d'aller à Saint-Maur ou à Joinville quand on croit aller à Paris.

Nous n'étions pas encore à ces maisons en briques qu'on appelle la Vacherie, que mon ami s'aperçut qu'il avait oublié son paletot.

– Eh bien, lui dis-je, retournez le chercher, vous me rattraperez sur la route.

Et je tendis les rênes à mon domestique qui passa de son siége sur mon coussin et tourna bride. Mon cigare aux lèvres, les mains dans mes poches, je me mis à marcher droit devant moi.

Au bout d'un quart-d'heure je me retournai. J'avais un assez bon trotteur et il me semblait qu'il devait avoir eu le temps de retourner à la Porte-Jaune et d'en revenir.

L'obscurité la plus profonde régnait autour de moi, et je n'aperçus pas de lanterne.

Je cheminai un quart d'heure encore ; puis un autre.

Aucun bruit de roue n'arrivait à mon oreille, aucune lanterne ne se montrait derrière moi. Je traversai ainsi le champ de manœuvre, passai sous le donjon et gagnai la nouvelle route qui rejoint à Saint-Mandé le boulevard Daumesnil, lequel, on le sait, aboutit à la Bastille.

Comme c'était le chemin que nous avions pris en venant, il ne me parut pas possible que mon ami, mon domestique et mon cheval en prissent un autre et je me dis philosophiquement :

– Allons ! toujours !

Ce fut ainsi que j'atteignis Saint-Mandé, au moment où ma montre indiquait six heures du soir.

L'avenue était déserte. Mais j'aperçus un cabaret sur la gauche dont la porte fermée, du reste, laissait filtrer un rayon de clarté.

J’avais laissé éteindre mon cigare, et je n’avais pas de feu.

Je frappai donc à la porte pour en demander.

On parut hésiter à ouvrir.

J’entendis à travers la porte quelques chuchottements.

Je frappai de nouveau.

Cette fois la porte s’ouvrit, et une vieille femme parut sur le seuil.

– Que voulez-vous ? me demanda-t-elle.

– Un verre de bière et du feu pour mon cigare, répondis-je.

Elle me regarda attentivement, grâce au rayon de clarté qui sortant du cabaret m’enveloppait, et parut sans doute satisfaite de l’examen, car elle s’effaça pour me laisser entrer.

Il y avait un homme dans le cabaret.

Assis devant une table, tout au fond, auprès du comptoir, il avait la tête appuyée dans ses mains.

Son chapeau de feutre gris à larges ailes lui couvrait la moitié du visage ; et je n’eusse fait aucune attention à lui, s’il ne m’eût regardé fixement et n’eût laissé échapper un geste de surprise.

En même temps il ôta son chapeau.

Je demeurai stupéfait.

– Le major Avatar ! balbutiai-je.

Il mit un doigt sur les lèvres :

– Chut ! fit-il.

En même temps, il me fit signe de m’asseoir à sa table.

La vieille femme avait été quelque peu surprise de cette scène de reconnaissance.

Le major lui dit :

– Donnez à monsieur ce qu’il vous demande et allez vous coucher, la mère.

– Ce sera comme vous voudrez, monsieur, répondit-elle avec soumission.

Je venais de comprendre que Rocambole n’était point fâché de causer avec moi, mais qu’il ne voulait pas le faire devant témoins.

La cabaretière posa devant moi un bock de bière, un briquet rempli d’allumettes et gagna une espèce d’échelle qui conduisait à une soupente dans laquelle elle couchait sans doute.

Rocambole – car c’était bien lui – me regarda et me dit en souriant :

– Vous vous demandez ce que je fais ici, n’est-ce pas ?

– En effet…

– Je *travaille*.

Je me mépris au sens de ce mot qui en argot signifie *voler*, et je lui dis :

– Comment ! vous avez donc repris votre ancien métier ?

Il ne se fâcha point et me répondit avec douceur :

– Vous vous trompez. Je n'ai pas cessé de me bien conduire depuis que je suis sorti du bagne.

– Ah ! fis-je en respirant.

– Le mot *travailler* est, dans ma bouche, pris dans son vrai sens.

– Mais…

– Tenez, à cette heure, je suis en train de dénouer un de ces drames dont vous ferez quelque jour deux cents feuilletons.

– Vraiment ?

Il se leva, alla ouvrir la porte que la vieille avait fermée et me dit :

– Venez voir.

Je le suivis sur le seuil.

– Voyez-vous cette maison en construction, là, de l'autre côté de la route, me dit-il.

– Oui.

– Elle vous paraît habitée… Eh bien ! la nuit dernière dans les caves de cette maison, il s'est joué une comédie terrible.

– Comment cela ?

– Un homme allait mourir du plus épouvantable des supplices.

Je le regardai, me demandant s'il ne se moquait pas un peu de moi.

– Un supplice chinois, poursuivit-il, la privation du sommeil…

– Et… cet homme…

– Je l'ai sauvé.

À cette révélation, j'éprouvai le besoin de me tâter pour me convaincre que je ne devenais pas et que je n'étais pas la victime d'un cauchemar.

Un bruit de roues se faisait maintenant entendre dans le lointain, et deux lanternes brillaient à l'extrémité de l'avenue.

– Ah ! dis-je, je crois que voilà ma voiture.

– Votre voiture ?

– Oui. Elle est retournée à la Porte-Jaune.

– Vous vous trompez, me dit Rocambole, ce n'est pas votre voiture.

– Qu'en savez-vous !

– C’est la mienne.

Les lanternes étaient assez près maintenant, pour que je pusse distinguer la forme de la voiture.

C’était un petit omnibus, comme on en voit aux gares des chemins de fer.

Et, comme elle s’arrêtait à la porte du cabaret, Rocambole cria :

– Milon, est-ce toi ?

– Oui, Maître, répondit une voix.

Et je pus voir sur le siége le colosse qui tenait les rênes en mains.

XXIII

La voiture, l'attelage, tout cela était au moins bizarre.

Rocambole souriait de mon étonnement.

– Un jour, me dit-il, vous aurez l'explication de tout cela.

Puis, se tournant vers Milon :

– Va voir si *elle* est prête ?

– Oui, maître, répondit Milon.

Nous demeurâmes seuls auprès des chevaux, et nous vîmes Milon se diriger vers la maison en construction.

Je le suivis des yeux jusqu'au milieu du jardin ; mais là, il disparut comme si la terre se fût entrouverte sous ses pas.

J'eus beau le chercher, je ne le vis plus.

Rocambole souriait toujours.

Ce diable d'homme était perpétuellement environné de mystères.

– Ne cherchez pas, me dit-il. Plus tard encore, tout vous sera expliqué ; et puisque nous avons dix minutes devant nous, profitons-en.

– Ah ! nous avons dix minutes ?

– Pas davantage.

– Mais vous rentrez dans Paris, ce soir ?

– Non, je vais, par les boulevards extérieurs, à la gare du Nord.

– Comment ! lui dis-je, vous repartez ?

– Oui, je vais à Londres. C'est de là que je vous écrirai.

– Quand ?

– Au premier jour.

– Mais depuis quand êtes-vous revenu de l'Inde ?

– Depuis quarante-huit heures.

Je le questionnai vainement ; il ne voulut rien me répondre si ce n'est ceci :

– J'ai lutté avec les étrangleurs.

– Les Thuggs ?

– Oui, les Thuggs de l'Inde.

– Et vous avez été victorieux, j'imagine ?

– Sans cela, serais-je ici ?

– C'est juste. Je vous demande pardon.

J'avais toujours les yeux fixés sur la maison en construction.

– Vous vous demandez ce que Milon est allé faire là ? me dit-il.

– En effet.

– Il est allé chercher ma compagne de voyage.

– Vanda ?

– Non, Vanda est déjà partie.

Une lumière brilla tout à coup à travers les fenêtres sans volets de cette maison qui m'intriguait tant.

Puis je vis apparaître Milon qui portait une lanterne à la main.

Une femme enveloppée dans un grand burnous de cachemire blanc marchait auprès de lui.

– Voilà ma voyageuse, me dit Rocambole.

En effet, la femme s'approcha de la voiture et un moment les rayons des lanternes tombèrent sur son visage.

J'éprouvai un véritable éblouissement.

Jamais je n'avais vu de femme aussi belle.

Elle me regardait avec un certain étonnement ; il lui dit en l'aidant à monter en voiture :

– Ne craignez rien… ce n'est pas monsieur qui nous trahira.

Puis, se penchant à mon oreille :

– Dans la note que je vous enverrai de Londres, il sera souvent question d'une femme : la *Belle Jardinière*.

– Ah !

– C'est elle.

Et sur ces mots il me salua, monta sur le siège et prit les rênes.

Milon demeurait sur la route.

– Et moi, Maître, dit-il.

– Toi, répondit Rocambole, tu as mes instructions. Suis-les de point en point. Adieu.

– Au revoir. Maître, dit Milon.

Rocambole fit un appel de langue et rendit la main, les trotteurs s'élancèrent, et l'omnibus se trouva lancé sur la route.

Je me retrouvai, alors, seul avec Milon.

Je mourais d’envie de le questionner ; tandis que je cherchais une formule, il me dit :

– Excusez-moi, monsieur, de vous laisser seul ainsi au milieu de la route. Mais j’ai des ordres…

Et il me salua et s’en alla.

De nouveau, il entra dans le jardin de la maison en construction.

De nouveau, il disparut à mes yeux avant d’avoir atteint l’édifice.

L’omnibus était loin et je n’apercevais même plus ses lanternes.

D’un autre côté je n’avais pas la moindre nouvelle de ma propre voiture.

La curiosité l’emporta chez moi sur le désir que j’avais de ne pas contrecarrer les plans de Rocambole.

Je m’élançai vers le jardin, bien décidé à savoir comment Milon avait pu se dérober tout à coup à mes regards.

Mais grande fut ma déception.

Il n’y avait, dans le jardin, d’autre ouverture qu’un puits.

Je pris une pierre et je la jetai dedans.

J’entendis l’eau clapoter.

Il était assez difficile d’admettre que Rocambole eût ordonné à Milon de se noyer.

Ce n’était pas dans le puits qu’il était descendu.

J’avais un mystère de plus à ajouter à tous ceux que j’avais déjà racontés.

Je fis le tour de la maison en construction.

Portes et fenêtres étaient ouvertes.

Je la parcourus, et nulle part je ne trouvai trace d’habitants.

Enfin, comme je m’en revenais découragé sur la route je vis une lueur dans le lointain.

D’abord on eût dit une étoile tombée du ciel et cherchant à y remonter.

Puis l’étoile se dédoubla.

Puis enfin je reconnus distinctement les deux lanternes d’une voiture.

En même temps j’entendis le trot rapide et sonore de mon double poney.

C’était bien mon ami qui revenait.

– Halte ! criai-je, comme la voiture arrivait sur moi ; mais que vous est-il donc arrivé ?

– C’est ce diable de bois de Vincennes qui est la cause du retard, répondit mon ami.

– Comment cela ?

– Il y a vingt routes qui se croisent.

– Eh bien ?

– Eh bien ! au tournant de la *Porte Jaune*, nous avons pris la route de Joinville-le-Pont, croyant prendre celle de Paris, et ce n’est qu’à Joinville que nous nous sommes aperçus de notre erreur.

– Il n’y a pas grand mal à cela, répondis-je en reprenant ma place, mon fouet et mes rênes.

XXIV

Quinze jours après l'aventure que je viens de raconter, un pli volumineux m'arriva par la poste.

Ce pli portait des timbres anglais.

Je l'ouvris.

Il contenait un manuscrit divisé en cinq cahiers.

C'étaient les Mémoires de Rocambole, depuis le jour où il avait disparu, à la suite de son étrange duel avec la russe Vasilika.

La première partie s'appelait les *Ravageurs*, la seconde les *Millions de la Bohémienne*, la troisième la *Belle Jardinière*, la quatrième enfin *le Retour de Rocambole*.

Nos lecteurs connaissent tous les détails de cette quadruple épopée.

Mais ce qu'ils ne connaissent pas, c'est la lettre d'envoi qui accompagnait le manuscrit.

Elle était datée de la prison de *Newgate* et conçue en ces termes :

« Monsieur,

« Quand vous serez arrivé à la dernière page des notes ci-jointes, vous vous demanderez ce que sont devenu et Marmouset et Vanda, et mon fidèle Milon, et le traître Tippo-Runo, ainsi que le trésor de l'infortuné Rajah Osmany.

« Malheureusement ; il m'est impossible de vous le dire, ne le sachant pas moi-même.

« Je suis en prison depuis huit jours.

« J'ai employé ce temps à rédiger les notes que je vous adresse et qu'un prisonnier libéré, qui va sortir d'ici dans une heure, se charge de vous faire parvenir.

« Vous allez certainement vous demander comment il se fait qu'un homme qui, comme moi, sortait si facilement du bagne de Brest et dont vous avez raconté la surprenante évasion du bagne de Toulon, s'amuse à demeurer prisonnier des Anglais.

« Je vais vous répondre :

« J'ai commis un crime, selon la loi maritime anglaise ; mais j'ai rendu précédemment, comme vous pourrez le voir par mes notes un grand service à l'Angleterre en la débarrassant du chef des Étrangleurs, Ali-Remjeh, son plus mortel ennemi.

« Je puis me fier à Marmouset et à Vanda du soin de mettre en sûreté le trésor du rajah ; et je veux que le traître Tippo-Runo vienne s'asseoir à côté de moi sur le banc de la cour martiale.

« J'ai été interrogé par les magistrats.

« Ils connaissent mon passé ; ils savent qui j'ai été, mais ils savent aussi que le vice-roi des Indes m'a donné des lettres de réhabilitation.

« Je ne suis donc détenu que pour ce fait, d'avoir essayé de jeter sur la côte un bâtiment qui naviguait sous pavillon britannique.

« Mais si je puis prouver la trahison et l'infamie de Tippo-Runo, je serai acquitté.

« Or, pour cela, on a écrit, sur ma demande, à Calcutta.

« Le vice-roi fera faire une enquête.

« L'indien Nadir se chargera certainement de fournir toutes les preuves à la charge du major sir Edwards Linton, surnommé Tippo-Runo.

« Dans ce cas-là, je serai acquitté.

« Je préfère donc de beaucoup être jugé que m'évader.

« Mais rassurez-vous, monsieur, votre roman n'y perdra rien ; et bien certainement, avant que vous ayez épuisé les notes que je vous transmets, j'aurai de nouvelles aventures à vous raconter.

« Votre héros dévoué et obéissant.

« Rocambole. »

Quand ce manuscrit et cette lettre me parvinrent, je terminais dans la *Presse illustrée* un roman intitulé les *Cosaques*.

La *Presse illustrée* était à la veille de subir une transformation et de devenir la *Petite presse*.

Le premier numéro de cette dernière parut avec le premier chapitre de ces nouveaux mémoires de Rocambole.

Il y a de cela près d'un an.

Voici un mois que je suis arrivé à la fin des notes de mon héros, et j'allais me trouver dans la nécessité d'interrompre, sans pouvoir vous expliquer pourquoi, lorsqu'une lettre de M. Gruau, de Tours, m'a amené à vous dire enfin ce qu'il y avait de vrai sur ce personnage étrange appelé Rocambole.

Mais tout finit ; et, arrivé au bout de ce récit, j'allais me retrouver dans le même embarras lorsque j'ai reçu hier soir la lettre suivante :

« Cher maître,

« Je suis libre : j'en ai fini avec Tïppo-Runo. Comment ? c'est ce que je vous dirai bientôt.

« Pour aujourd'hui, esclave de la mission que je me suis donnée, je me trouve mêlé à toute cette affaire qui se dénoue en ce moment devant les tribunaux de Londres.

« Au mois de novembre, je vous enverrai de nouvelles notes.

« Votre héros,

« Rocambole. »

Vous le voyez, mes chers lecteurs, je suis donc forcé de m’arrêter et, d’attendre de nouveaux documents.

Mais je ne puis ni vous quitter ni quitter la *Petite Presse.*

Et en attendant la suite des *Aventures de Rocambole*, il a été convenu hier avec la direction de cette petite feuille, qui a quatre ou cinq cent mille lecteurs, que je vous donnerais la suite d’un autre roman demeuré inachevé jusqu’à ce jour, et que certainement vous avez lu, ou dont tout au moins, vous avez entendu parler, ne fût-ce que par la pièce jouée au théâtre impérial du Châtelet cent soixante-sept fois :

La *Jeunesse du roi Henri*.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2009

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-AdrienB, Jean-Marc, GilbertC, Coolmicro.

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.